Digitized by Google

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

Digitized by Google

2M9/10

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs du *Dictionnaire universel des Contemporains* prient les personnes qui s'intéresseront à [illegible]élioration successive de cet ouvrage, de vouloir bien leur signaler les inexact[illegible] [illegible]nes qu'elles pourront y remarquer.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

AVEC LEURS NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET PSEUDONYMES,
LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE, LEURS DÉBUTS,
LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES, LEURS GRADES ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS,
LEURS ŒUVRES, LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT,
LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC.

ET DESTINÉ

1° à enregistrer avec exactitude et impartialité les éléments de l'histoire;
2° à faire connaître les hommes qui jouent un rôle sur la scène actuelle du monde, ou qui se sont signalés à l'attention publique;
3° à fournir des documents indispensables aux lecteurs de toutes les classes, aux écrivains, aux hommes politiques, aux voyageurs, etc.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET CONTINUELLEMENT TENU A JOUR

AVEC LE CONCOURS D'ÉCRIVAINS ET DE SAVANTS DE TOUS LES PAYS

PAR

G. VAPEREAU

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE,
AVOCAT A LA COUR IMPÉRIALE DE PARIS.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Voici en quels termes nous faisions connaître, il y a quatre ans, le but et le plan de l'ouvrage que nous livrons aujourd'hui au public :

« A la simple annonce d'une publication si délicate et si périlleuse, le public aura peut-être à se défendre d'un certain sentiment de défiance et d'inquiétude.

« L'histoire du présent et des hommes qui le remplissent éveille tant de passions, inquiète tant d'intérêts, porte ombrage à tant de sentiments présomptueux et jaloux, qu'on ne lui croit pas le pouvoir d'échapper aux influences aveugles ou égoïstes du moment.

« Nous n'avons pourtant d'autre pensée que celle d'être utile, et nous espérons que, par son but, son esprit, son exécution, notre *Dictionnaire universel des Contemporains* se séparera profondément de tous les ouvrages dont la biographie contemporaine a été l'objet.

« Ce ne sera, en effet, ni une publication inspirée par de bas calculs, qui provoque la curiosité par le scandale, et qui, flattant l'amour-propre ou l'intimidant tour à tour, trafique également de la louange et de l'insulte; ni une œuvre de parti, condamnée d'avance à fausser l'histoire, en prenant pour mesure des faits et des hommes des sympathies ou des haines de convention; ni une galerie de portraits, ouverte à un petit nombre d'illustrations d'élite, sans autre but que de faire briller le talent du peintre.

« Notre publication doit avoir un intérêt plus général et plus élevé. En réunissant dans le plus commode des cadres, celui d'un dictionnaire, la connaissance exacte et complète des hommes de notre époque, nous avons eu un double but : faciliter, dans l'avenir, la tâche de l'histoire; satisfaire, dans le présent, une légitime curiosité.

« Malgré l'abondance des documents historiques que, grâce à la presse, chaque époque lègue désormais à l'époque qui suit, ou plutôt à cause de cette abondance même, les historiens se trouvent parfois dans un assez grand embarras et exposés à d'étranges confusions. L'identité des noms, la diversité des personnages dans le même rôle, ou des rôles remplis par le même personnage, l'ignorance d'une date précise, qu'il devient, à distance, plus difficile de fixer, une foule enfin de causes

Digitized by Google

d'incertitude nous induisent souvent à prêter aux hommes du passé une participation à des événements qu'ils ont à peine connus. N'est-ce pas rendre d'avance les erreurs de l'avenir plus rares que d'enregistrer, sous les yeux mêmes et sous le contrôle perpétuel des vivants, la part de chacun dans le grand drame de la vie contemporaine, que de marquer en quelque sorte le moment précis où chaque acteur entre en scène, celui où il en sort, la suite de ses rôles aux différents actes, l'accueil qui lui est fait, ses chutes ou ses triomphes? Oui : la biographie des vivants, complète, impartiale, avec ses dates précises, ses renseignements positifs, en déterminant la place exacte des individus au milieu du mouvement de l'époque, ouvre pour l'avenir à l'histoire une source précieuse.

« Son utilité immédiate est encore plus manifeste. La connaissance des hommes et des faits contemporains, intéressante à toutes les époques, devient, au milieu de la vie moderne, un véritable besoin. Dans ce siècle de communication rapide, universelle entre les pays, de rapprochement, d'échanges perpétuels entre les idées, les intérêts et les choses, que de noms célèbres à divers titres viennent frapper notre oreille, qui ne sont pour nous que des noms! Que d'énigmes nous présentent à chaque instant le journal, le livre, le théâtre, les voyages, la conversation même, et toutes les relations de la vie! Notre *Dictionnaire universel des Contemporains* donnera un sens à tous ces noms, et mettra sous la main de chacun la clef de toutes ces énigmes. Il offrira à notre curiosité, éveillée par un événement nouveau, la vie passée de celui qui l'accomplit, sa naissance et sa famille, son éducation, ses débuts, ses travaux, toute sa carrière. Nous comprenons alors l'acte d'aujourd'hui par celui de la veille; nous pouvons même prévoir l'acte du lendemain, et juger ce qu'il faut attendre de l'homme d'État qui arrive au pouvoir, du général investi d'une mission difficile ou glorieuse, du magistrat, du prélat, promus à de hautes dignités, du savant ou de l'artiste dont on annonce une nouvelle découverte ou un chef-d'œuvre de plus.

« Pour atteindre plus sûrement ce but, nous avons voulu que le titre de *Dictionnaire universel* fût à tous les égards justifié. Il s'étendra non-seulement à la France entière, aux départements comme à Paris, mais à tous les États de l'Europe, mais à toutes les nations de l'ancien et du nouveau monde, selon qu'elles entrent dans le mouvement de notre civilisation.

« Dans ces divers pays, nous recueillons tous les noms vraiment notables que peuvent offrir l'administration et la politique, la religion, la science et les arts, la magistrature et le barreau, la médecine, l'enseignement, la presse, le théâtre, l'industrie, le commerce, etc. Dans quelque carrière que ce soit, tout homme qui s'est placé aux premiers rangs et appelle sur lui les regards publics, nous appartient.

« Nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés que présente l'exécution d'un tel plan, mais nous nous sommes entouré de toutes les ressources nécessaires pour les surmonter. Aux renseignements que nous offraient tous les ouvrages spéciaux publiés, dans chaque pays, sur la biographie contemporaine, nous avons ajouté tous ceux que pouvait fournir le dépouillement des journaux dans ces dernières années. N'acceptant les uns et les autres que sous bénéfice d'inventaire, nous les avons con-

Digitized by Google

trôlés par tous les renseignements directs que des relations étendues nous ont permis d'obtenir. Enfin, avant d'aborder la publicité, nous ne craignons point de nous adresser à toutes les personnes que notre œuvre intéresse, et nous venons demander nos derniers renseignements à ceux-là même que leur vie ou leurs travaux signalent à l'attention publique et désignent aux honneurs de la biographie. Tout en réservant notre indépendance, nous accueillerons avec empressement les communications qui peuvent nous éclairer et nous guider dans cette immense accumulation de faits et d'événements.

« Libre de toute passion, dégagée des amplifications arbitraires du réquisitoire ou du plaidoyer, la biographie, en s'attachant aux faits, ne devient pas seulement plus sûre, plus honnête, plus instructive; elle reçoit aussi des faits eux-mêmes la proportion et la mesure : l'étendue de chacun de nos articles se réglera d'elle-même sur l'éclat des noms, l'importance des rôles, le nombre et la valeur des œuvres.

« Le format et surtout la combinaison typographique adoptés pour le *Dictionnaire universel des Contemporains* méritent d'appeler l'attention. Malgré l'étendue de son plan, il ne formera qu'un volume; mais ce volume, conforme au *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de M. Bouillet, et contenant également, dans ses quatre mille colonnes, la matière de seize forts volumes in-8 du format ordinaire, pourra comprendre un assez grand nombre d'articles pour ne laisser échapper aucun personnage digne d'être connu. Nous avons aimé à rattacher à un ouvrage si goûté du public notre publication nouvelle, qui en forme comme la suite et le complément.

« Enfin, ne reculant devant aucun sacrifice, nous avons voulu que le temps, qui enlève si vite aux ouvrages de ce genre leur plus grand intérêt, ne fît pas vieillir le nôtre. Quelque énorme quantité de caractères que demande l'impression d'un tel livre, il restera toujours entièrement composé et se prêtera, par ses fréquents tirages, aux changements que chaque jour amène, comme aux rectifications qu'il serait à propos d'y introduire. Grâce à cette sorte d'édition perpétuelle, le *Dictionnaire universel des Contemporains*, suivant sans relâche le mouvement de l'époque, ouvrant chaque jour ses colonnes aux nouveaux venus de la célébrité, reproduira, par ses variations même, la mobilité de l'histoire contemporaine [1]. »

Telles étaient nos promesses : le public verra, dans le livre, comment nous les avons tenues. Qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur

1. Voici quels étaient les *Renseignements demandés* : ils indiquent toute l'importance donnée dans nos notices aux faits proprement dits :

1. Noms : Prénoms, surnoms, pseudonymes. — 2. Naissance : Lieu et date. — 3. Famille : Parenté, alliance — 4. Éducation : Maîtres célèbres, circonstances mémorables. — 5. Débuts : Premières publications, premiers faits notables. — 6. Fonctions successives : Date de chacune. — 7. Changements de carrière, de direction, de système, de méthode. — 8. Grades et titres divers : décorations, récompenses honorifiques, etc. — 9. Événements publics (participation aux) : Révolutions, négociations, batailles, votes importants, principaux actes politiques ou d'administration. — 10. Faits particuliers. Traits caractéristiques, actions ou paroles remarquables, blessures, etc. — 11. Ouvrages et publications : Nombre et date des éditions. — 12. Rectifications d'erreurs accréditées.

Digitized by Google

ce que nous avons fait et sur les difficultés que nous avons eues à vaincre pour y rester fidèle.

Ce n'est pas sans beaucoup de travail que, même pour ce petit nombre d'hommes vraiment célèbres qui ont déjà exercé la plume de tous les historiens et de tous les biographes, on arrive à réunir avec exactitude les faits publics qu'ils ont accomplis ou auxquels ils ont pris part. Que sera-ce, s'il s'agit de milliers d'hommes qui ont joué un rôle, intéressant encore, mais secondaire ? Les renseignements directs, difficiles à obtenir, suspects parfois, toujours vagues et insuffisants, ne peuvent être qu'un point de départ. Le biographe doit compter avec la défiance des uns, l'apathie des autres, la multiplicité des travaux chez plusieurs, avec la modestie même comme avec tous les déguisements de l'amour-propre. D'autre part, chercher et suivre la trace de chacun dans ces annales de toute sorte, où s'enregistrent, au jour le jour, les résultats, les efforts, les agitations de l'activité universelle, est une rude tâche qu'il faut accepter résolûment, mais sans se flatter d'un entier succès.

Aussi nous comprenons que les ouvrages d'histoire ou de biographie contemporaine soient ceux où l'on relève le plus d'erreurs. La biographie et l'histoire du passé en contiennent-elles moins ? ou bien les erreurs commises sur les vivants ne deviennent-elles pas, accréditées et grossies par le temps, des erreurs sur les morts, avec cette différence qu'il n'y a plus de témoins pour les démentir ? Nous ne résoudrons pas cette délicate question ; nous n'en sentons pas moins tout ce que notre travail, dans cette première forme, peut présenter d'imperfections, de lacunes ou d'inexactitudes, et nous remercions d'avance ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous signaler toutes les rectifications propres à rendre un jour ce livre plus exact et plus complet. Quel que soit le nombre de nos fautes, il n'étonnera pas ceux qui voudront bien se souvenir que ce dictionnaire ne compte pas moins de 300 000 indications de toute nature, dont une grande partie sont consignées ici ou du moins réunies sous un nom propre pour la première fois ! Qu'on y songe en effet : il n'y a presque pas de lignes dans cet ouvrage, qui ne renferment des dates, des noms d'hommes ou de pays, des titres de publications, un fait ou un renseignement.

Invoquerons-nous comme un titre à l'indulgence ce que nous avons nous-même, dans tout le cours de ce travail, relevé d'erreurs chez nos devanciers ? Nous en ferions un gros livre : ici, deux ou plusieurs per—

Digitized by Google

sonnages fondus en un seul, par suite de l'identité ou de la simple ressemblance des noms ; là, le même homme dédoublé ou multiplié, suivant la diversité de ses rôles, sous le même nom ou sous des noms diversement orthographiés ; tantôt les relations de parenté arbitraires ou interverties ; tantôt la vie abrégée ou allongée par une nécrologie imaginaire ; quelquefois une riche bibliographie prêtée à celui qui a écrit à peine quelques lignes ; le plus souvent de simples confusions entre les actes, les œuvres ou les titres de personnages distincts. Et toutes ces sortes d'erreurs, nous ne les constatons pas seulement dans ces utiles publications de seconde main qui, dans un cadre étendu et sur des sujets très-variés, ont moins d'autorité, mais jusque dans ces recueils spéciaux dont le caractère exclusif, ainsi que la compétence de leurs auteurs, commande la confiance. L'exemple de ces défaillances de l'attention ou de la science a servi du moins à nous rappeler la nécessité d'exercer sur un tel travail une surveillance minutieuse et continue [1].

Les faits devaient tenir la première place dans notre livre : nous la leur avons donnée. Très-sobre d'appréciations littéraires et artistiques, nous nous sommes abstenu, en politique, en religion, dans la science, de ce qu'on peut proprement appeler un jugement. Il fallait bien, toutefois, sous peine de tomber dans une aride nomenclature, conserver,

1. Voici quelques échantillons des erreurs que nous avons rencontrées, chemin faisant, dans des recueils bio-bibliographiques dont nous ne citons pas les titres. Ceux qui les reconnaîtront sont assez instruits pour ne pas juger, sur des faits isolés, des ouvrages à certains égards bien faits et utiles. Dans un livre très-spécial sur les médecins on lit, à la fin de l'article du docteur *Bourgery* : « M. Bourgery s'est encore servi de ses connaissances chimiques pour donner au bois encore sur pied etc. » Voilà, sous une mutilation de son nom et au compte d'un autre, la seule mention qui soit faite des magnifiques travaux du docteur *Boucherie*, oublié depuis dans les divers recueils, et à qui nous consacrons peut-être la première notice biographique. — Dans un ouvrage plus général, le sculpteur *Debay*, père, a formé deux personnages, par la séparation ou le rapprochement de la particule ; en revanche, dans la même lettre, les deux *Danielo*, que nous n'avons pas, il est vrai, distingués sans peine, n'en font qu'un seul ; il en est de même, quelques pages plus loin, de deux peintres homonymes français dont le plus important s'absorbe dans l'autre, etc. — Suivant l'un des meilleurs recueils bibliographiques modernes, les deux abbés *Flottes* ne font qu'un seul écrivain, et, plus loin, le romancier-vaudevilliste, caché sous le pseudonyme d'Adrien *Delaville*, se voit attribuer les travaux d'érudition d'un philosophe. — Un ouvrage plus récent, qui appartient à la même spécialité, dédouble M. Alexandre *de Lavergne* pour en faire, sous des noms légèrement modifiés, un auteur dramatique et un romancier ; d'autre part, dans le même livre, les deux sœurs du duc d'*Abrantès*, Mmes Joséphine et Constance, sont représentées par Mme *Constance Aubert* seule, qui se trouve réunir à ses articles de mode les livres édifiants de Mme *Amet*. — Un ouvrage, plus récent encore, mais moins spécial, enlève au général sir William *Napier*

Digitized by Google

dans plusieurs de nos notices, aux faits leur caractère, aux partis leur couleur, aux hommes leur physionomie et leur langage. Nous nous sommes efforcé de le faire, avec la plus grande réserve, et, lorsque nous avons rappelé sur quelques grands actes les opinions les plus répandues, nous avons aimé à mettre en présence, sous les yeux du lecteur, les opinions contraires. Dépouillant, autant que possible, nos sympathies et nos antipathies personnelles, nous nous sommes interdit, pour notre part, le blâme ou l'éloge inspiré par la passion. Nous n'élevons ni n'abaissons personne aux dépens ou au profit d'autrui ; nous ne donnons pas de rangs à nos contemporains ; nous les montrons dans les rôles qu'ils ont successivement remplis, laissant aux faits eux-mêmes le soin de mettre en relief le mérite ou les torts de chacun, et nous retenant de franchir la limite délicate qui existe entre caractériser et juger.

La Bruyère a dit : « Ce sont les faits qui louent ; » il faudrait dire aussi : ce sont les faits qui blâment. Ou plutôt, ils ne blâment ni ne louent, ils jugent.

Il est difficile, dans le vaste cadre que nous avons embrassé, que notre livre soit complet. Nous n'avons rien négligé pour qu'il le fût, du moins relativement, et nous croyons pouvoir dire qu'il est, sous plusieurs rapports, plus complet que toutes les publications qui ont pré-

sa grande *Histoire des guerres de la Péninsule* (Paris et Londres, 13 vol.), pour la rapporter à son frère, le conquérant du Scinde. Le même livre attribue à l'honorable avocat *Paillet*, qui venait de mourir, toute la bibliographie d'un laborieux magistrat du même nom. — Dans une publication officielle de 1852, le marquis de *Larochejaquelein*, sénateur, est confondu avec le comte de La Rochejaquelein, général. — Les deux frères *Kisseleff*, tour à tour ambassadeurs à Paris, ont dû à cette circonstance de devenir l'objet d'une seule et même notice dans des recueils périodiques de 1856, et tout récemment (septembre 1858), la mort tragique du beyzadé *Grégoire Ghika*, l'un des nombreux neveux du caïmacan de Valachie, Alex. Ghika, a été l'occasion, dans quelques journaux, d'une confusion entre ce prince et l'ex-hospodar Grégoire qui s'est donné volontairement la mort l'année précédente.— Enfin, car il faut s'arrêter, nous dirons que dans la 10e édition d'un recueil encyclopédique allemand, le plus accrédité des ouvrages de ce genre en France et à l'étranger, on attribue au publiciste contemporain, M. *Proudhon*, comme ouvrages de jeunesse, tous les grands traités du célèbre jurisconsulte dijonnais sur les droits d'usufruit, d'usage, sur les servitudes, sur le domaine public, etc. — Parlerons-nous des erreurs de nécrologie? le docteur *Andral*, le dramaturge *Bouchardy*, l'archéologue *de Caumont*, etc., etc., ont eu, dans ces dernières années, leurs notices nécrologiques. Le philosophe Auguste *Comte*, qui vient de mourir, est donné formellement, dans la première notice qui lui ait été consacrée, il y a vingt-cinq ans, comme mort au commencement de 1827. Il y aurait un petit travail curieux à faire, la nécrologie des vivants.

Digitized by Google

cédé. Aucun dictionnaire biographique, en France, n'a encore fait aux étrangers une aussi grande place. L'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvége, la Russie, la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, les Principautés danubiennes, les États-Unis d'Amérique, tous les pays avec lesquels la politique, la science, la littérature, les arts, l'industrie, multiplient sans cesse nos relations, sont représentés très-largement dans nos colonnes. Les autres parties du globe nous ont aussi fourni leur contingent biographique. La Chine même, que la dernière guerre vient d'ouvrir toute grande à l'Europe, avait déjà donné lieu à d'intéressantes notices sur l'empereur et ses principaux ministres, ainsi que sur le chef et les rois auxiliaires de la grande insurrection.

Mais la France reste sur le premier plan. Ici plusieurs séries sont complètes, plus complètes même que dans les ouvrages les plus spéciaux. On trouvera tout le Sénat, le Conseil d'État, une grande partie du Corps législatif, les membres des anciennes assemblées législatives dont nous avons pu retrouver la trace, un très-grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée et de la marine, les hauts dignitaires du clergé, de la magistrature, de l'administration et de l'Université, les cinq classes de l'Institut, l'Académie impériale de médecine, etc., etc.; puis, en dehors de ces grands corps dont nous avons suivi les modifications jusqu'à l'année 1858, tous les hommes politiques, fonctionnaires de divers ordres, écrivains, journalistes, savants, médecins, artistes, acteurs, industriels, etc., qui ont appelé par leur vie ou leurs œuvres l'attention publique, ou dont les succès ont reçu, dans nos concours solennels, des récompenses et une consécration.

Ajoutons que, dans la France, nous avons fait, pour la première fois peut-être, une part légitime à ce qu'on appelle la province. On rencontre dans nos départements encore bien des hommes qui consacrent à des études sérieuses les loisirs que leur fait la richesse, ou que leurs fonctions leur laissent : magistrats laborieux, propriétaires intelligents, médecins qui allient la science à la pratique, professeurs des facultés ou des lycées, archivistes, bibliothécaires, ingénieurs, anciens élèves de nos grandes écoles, jaloux de conserver actives et fécondes les traditions de leur jeunesse, membres des sociétés savantes locales, correspondants et associés de celles de Paris, etc. Il y a là un ensemble de travaux, d'efforts, de recherches, dont les résultats généraux, concentrés un jour par quelque esprit supérieur, serviront au progrès des sciences, surtout

Digitized by Google

de notre géographie et de notre histoire. En attendant, n'est-ce pas justice de rapporter au nom de chacun de ces travailleurs modestes son œuvre propre et sa part dans le grand mouvement de l'activité nationale?

Sous tous ces noms, français ou étrangers, nous n'avons pas accumulé indistinctement tous les faits que nous avions pu recueillir. C'eût été grossir, sans profit pour personne, la plupart de nos articles. Ayant sous la main les matériaux de trois volumes comme celui-ci, nous avons dû choisir, entre les actions et les œuvres de chacun, celles qui ont le plus d'importance ou qui ont eu le plus de retentissement, ou qui marquent le mieux le caractère de l'homme, ses principes, ses tendances, la diversité de ses aptitudes ou de ses rôles. Il faut étudier de près les choses du jour pour les connaître; mais il faut se mettre à distance pour les raconter ou les peindre. Que de faits dans la vie des hommes qui remplissent le présent, ne passeront pas à l'avenir! Que de détails nous passionnaient hier, et seront demain ignorés ou incompris! Les petites choses n'intéressent que dans l'histoire des grands hommes. Nos notices ne sont pas des monographies; mais leur cadre, autant que nous l'avons pu, s'est proportionné au personnage, et toutes les fois qu'elles dépassent la mesure moyenne, elles renferment plus de faits et de renseignements de toute sorte que bien des volumes biographiques mis depuis quelques années en circulation.

C'est surtout dans l'emploi de la bibliographie qu'il fallait apporter de la discrétion. Avec les grands recueils bibliographiques modernes, tels que le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* de M. Brunet, la *France littéraire* de M. Quérard et la *Littérature française contemporaine*, qui en forme la suite, le *Catalogue général de la librairie française au* XIXe *siècle*, de M. Chéron, etc., et surtout par le dépouillement plus récent des journaux de bibliographie et des grands catalogues de la librairie en France et à l'étranger, il nous était souvent facile de donner, pour quelques lignes à peine de biographie, plusieurs colonnes d'énumération bibliographique. Nous avons résisté à cet envahissement, et nous avons choisi entre les écrits, comme entre les actes, ceux qui offrent le plus d'intérêt, ou qui ont le plus contribué à la réputation de l'auteur, ou qui enfin témoignent de la variété de ses travaux. Ici encore, nous avons pris pour mesure l'importance du personnage, et c'est sous les noms les plus éclatants de la littérature ou de la science que nous avons cherché à mettre les indications bibliographiques les plus précises et

Digitized by Google

les plus complètes. Elles trouvent leur place dans la biographie même ou sont groupées à part, chronologiquement ou par ordre des matières, selon que l'une ou l'autre disposition a paru plus intéressante ou plus claire [1].

A propos de bibliographie, on remarquera peut-être que nous n'adoptons pas l'usage de citer, sous chaque article, les sources spéciales d'où il a été tiré. Un tel usage n'entraîne que des répétitions inutiles. A part les renseignements particuliers qu'il est parfois inconvenant de mentionner, et qui, dans tous les cas, n'ont pour le public que l'autorité de celui qui les emploie, les vraies sources de la biographie des hommes du jour sont nombreuses, mais constamment les mêmes; ce sont toujours, avant les ouvrages de seconde main, les *Journaux* du temps, les *Annuaires* officiels ou particuliers, les *Revues* générales ou spéciales, les *Mémoires* des contemporains, les principales *Histoires* des soixante dernières années, en un mot, toutes les grandes collections et tous les grands travaux où l'avenir ira chercher à son tour l'histoire du présent. Nous nous bornons à indiquer à part les principales études d'histoire ou de critique dont la vie ou les œuvres de certains personnages ont été spécialement le sujet.

Nous ne mentionnons pas non plus, à la fin de chaque article, le nom de l'auteur. Parmi les nombreux collaborateurs des ouvrages de ce genre, il en est, et des meilleurs, dont la modestie ou l'indépendance aime à s'abriter sous l'anonyme. Puis, la plupart de nos articles sont le fruit d'une élaboration successive et multiple ; les renseignements recueillis par les uns, complétés par les autres, n'ont pas toujours été mis en œuvre par ceux qui les avaient fournis, sans compter que le travail de tous a dû souvent subir des remaniements profonds, pour être ramené à l'unité de proportion et d'esprit, et rentrer dans un seul et même plan. Aussi, malgré l'utile concours qui nous a été prêté par tant

1. Ces indications comprennent, en général, le lieu et la date des publications, le format, le nombre des volumes, celui des éditions, etc. Pour tous les ouvrages français, publiés en France, nous ne mentionnons la ville où ils ont paru que lorsque cette ville n'est pas Paris. Quant aux ouvrages écrits en langues étrangères, nous avons pris pour règle de citer d'abord, pour l'intelligence du plus grand nombre des lecteurs, les titres en français ; puis, au risque de perdre un peu de place, nous donnons le titre original, ou une partie suffisante de ce titre, pour permettre de demander le livre dans les librairies étrangères ou dans nos bibliothèques publiques. Nous avons dû renoncer à indiquer, lorsque nous le connaissions, le nom des éditeurs, ne pouvant pas le connaître toujours; mais nous rappelons les grandes collections dont certains ouvrages font partie.

Digitized by Google

d'hommes consciencieux et savants, nous nous bornerons ici, sans faire la part de personne, à prier tous ceux qui nous ont aidé, soit dans la recherche première des renseignements et le dépouillement des sources, soit pour la rédaction et le remaniement général, d'accueillir l'expression de notre profonde gratitude.

L'engagement pris par les éditeurs envers le public a été religieusement tenu. L'ouvrage entier est resté composé et a pu recevoir, jusqu'au jour du tirage, des modifications utiles. Aussi trouvera-t-on, dans les premières lettres comme dans les dernières, l'indication des événements importants de la présente année. Nous avons omis toutefois, à quelques exceptions près, de faire mention de la mort des personnages décédés depuis le 1er janvier. Nous avons réuni cette indication spéciale aux additions et rectifications recueillies pendant le tirage. A partir de ce jour, tandis que la conservation de tout le *Dictionnaire* en caractères mobiles permettra de rectifier les inexactitudes et d'y introduire les faits nouveaux, des *Suppléments* publiés à part et contenant les changements principaux survenus dans la vie de chacun, depuis la publication de l'édition précédente, offriront la faculté de tenir toujours l'ouvrage au complet.

Ils comprendront particulièrement les indications nécrologiques. Car si nous avons voulu, au point de départ, faire la biographie des vivants, la mort est venue souvent, pendant le cours de notre travail, et elle continuera à venir frapper ceux qui font l'objet de nos notices. Dans ces dernières années surtout, ses coups ont porté sur les plus illustres têtes. Supprimer les morts du *Dictionnaire des Contemporains*, c'était le condamner à un vide matériel et moral immense; c'était, en ne laissant à la rédaction qu'une matière fugitive, insaisissable, en faire le supplice des Danaïdes ou l'œuvre de Pénélope. Il y avait donc une nécessité absolue de conserver, malgré la mort, les hommes que nous avions pris à un moment donné dans la vie (1er janvier 1855). D'ailleurs, si la mort est le complément inévitable et souvent prématuré de toute notice biographique, elle n'est pas toujours le terme de l'influence de l'homme, et au lieu d'étouffer la notoriété de son nom, elle la ravive quelquefois. Aussi, les personnages que la mort fera disparaître de la scène du monde actuel, ne disparaîtront de nos colonnes qu'après le temps nécessaire pour épuiser ou du moins pour amortir l'action qu'ils ont exercée ou la curiosité qu'ils excitent.

Voilà la pensée et le but de notre *Dictionnaire universel des Contempo-*

Digitized by Google

rains, dont la perfection consisterait à être le tableau vivant et, en quelque sorte, la photographie du présent. Puisse le public, auquel nous pouvons dire, nous aussi, qu'il a fourni la matière de ce livre, l'accueillir avec indulgence et en attribuer les imperfections moins à l'insuffisance de l'artiste qu'à la mobilité du modèle! Puisse-t-il nous encourager à lui présenter souvent de nouvelles épreuves rendues, par des corrections et des retouches, plus dignes de lui!

GUSTAVE VAPEREAU.

Paris, 15 octobre 1858.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS.

AA'LI-pacha (Mehemet-Emin), homme d'État ottoman, né à Constantinople, l'an 1230 de l'hégire (1815), fut attaché, à l'âge de quinze ans, sur la recommandation de Réchid, au bureau de traduction de la Porte, sorte de noviciat politique par lequel ont passé toutes les notabilités de l'empire. Lorsqu'en 1834, le sultan Mahmoud eut résolu d'accréditer des envoyés à poste fixe auprès des principales cours de l'Europe, Aa'li fut attaché, en qualité de deuxième secrétaire, à l'ambassade d'Ahmed-Fethi-pacha, à Vienne. Il passa deux années dans ce poste, et revint, en 1836, à Constantinople par la Russie. Dès lors nous le voyons successivement grand interprète du Divan (novembre 1837), conseiller d'ambassade, puis chargé d'affaires à Londres (1838-39), sous-secrétaire d'État des affaires étrangères (1840), ambassadeur en titre à Londres (1841-44), membre du conseil suprême d'État et de justice, ministre des affaires étrangères par intérim et chancelier du Divan impérial (1844-46). Lors de l'élévation de Réchid au grand vizirat, il le remplaça au ministère des affaires étrangères, et le suivit dans toutes ses vicissitudes politiques de 1846 à 1852. C'est dans cet intervalle qu'après l'heureuse terminaison du différend turco-grec, il fut promu à la dignité de *muchir*, et changea son titre d'effendi en celui de pacha. Son court passage au grand vizirat (août-novembre 1852) ne fut signalé par aucun incident remarquable, si ce n'est par le rejet du premier emprunt ottoman, qui servit de prétexte à sa retraite. Tombé de nouveau en disgrâce, après un court séjour à Smyrne, en qualité de gouverneur général, il demeura, pendant une année environ, éloigné des affaires. Au mois de mai 1854, il obtint le gouvernement général de Brousse, et, le 1er octobre de la même année, fut rappelé à Constantinople, où il cumula les fonctions de président du conseil du *tanzimat* ou des réformes, et de ministre des affaires étrangères. Désigné, l'année suivante, pour représenter la Porte aux conférences de Vienne, il revint de sa mission pour occuper de nouveau le poste de grand vizir, auquel il avait été appelé pendant son absence (juillet 1855). Il présida, en cette qualité, la commission chargée d'arrêter les bases du quatrième point des garanties, en formulant, de concert avec les représentants des puissances alliées, les nouvelles mesures en faveur des chrétiens, mesures qui furent confirmées par le *hatti-chérif* du 18 février 1856. Nommé, dans l'intervalle, premier plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, Aa'li-pacha prit une part active aux délibérations, y déploya à la fois beaucoup de finesse et de fermeté, et signa, un peu à contre-cœur, dit-on, le traité de paix du 30 mars 1856.

Le 1er novembre de la même année, la situation étant très-tendue à Constantinople, par suite des difficultés qu'avait suscitées l'exécution de plusieurs articles du traité du 30 mars, notamment en ce qui concernait la question des Principautés, Aa'li-pacha, qui depuis son retour de Vienne semblait s'être rallié entièrement aux vues de la politique autrichienne, quitta le grand vizirat, où il fut remplacé par Réchid-pacha. Néanmoins, il consentit, trois semaines après (20 novembre), à rentrer dans le conseil, en qualité de ministre des relations extérieures; mais sa ligne politique différait trop de celle du chef du nouveau cabinet, pour qu'il continuât à participer directement aux affaires, et, dès le lendemain, il se démit de son poste. Une ordonnance impériale rendue deux jours après, le nomma ministre sans portefeuille et membre du conseil d'État. La mort de Réchid l'a ramené au grand vizirat (6 janvier 1858).

Laborieux, instruit, d'une probité que le soupçon n'a pas même effleurée, tenace sous une apparence chétive et des dehors modestes, Aa'li-pacha est, avec Réchid, un des propagateurs les plus zélés et les plus sincères de la réforme en Turquie. Il est décoré des ordres impériaux du Medjidié et du Mérite de première classe, grand'croix de la Légion d'honneur, de Saint-Étienne d'Autriche, de l'Aigle rouge de Prusse, de Sainte-Anne de Russie, des saints Maurice et Lazare de Sardaigne, etc.

Il existe sur Aa'li-pacha une notice biographique écrite en langue turque par Fatin-effendi, qui a publié la biographie de ses principaux compatriotes. On y parle avec emphase du talent du grand vizir pour la poésie.

ABADIE (Paul), architecte français, né à Bordeaux, le 22 juillet 1783, y reçut les premières notions d'architecture de Bonfin, vint à Paris, en 1806, entra dans l'atelier de Percier en même temps qu'à l'École des beaux-arts, et y resta jusqu'en 1811. Choisi quelques années après comme

Digitized by Google

architecte par la ville d'Angoulême, qu'il habite encore, il y a exécuté les travaux proposés, depuis 1822, par l'administration : le palais de justice, l'hôtel de la préfecture, l'abattoir, la prison, le nouveau portail de la paroisse Saint-André, et la petite église gothique attenant au séminaire; la restauration du séminaire, etc.

M. Paul Abadie a été nommé, vers 1845, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts, et chargé, dans la dernière organisation du service des édifices diocésains (1853), des diocèses d'Angoulême et de Périgueux. Il a été décoré en février 1836.

Un fils de cet architecte, M. Paul ABADIE, longtemps appelé du nom de sa mère, *Mallard-Abadie*, né à Paris, le 9 novembre 1812, a suivi, de 1835 à 1838, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de A. Leclère. Attaché, dans ces dernières années, à la commission des monuments historiques, il s'est surtout fait connaître par ses dessins de restauration admis à l'Exposition universelle de 1855, à la suite de laquelle il a obtenu une mention.

ABBADIE (Antoine et Arnaud-Michel D'), voyageurs français, nés à Dublin (Irlande), d'une famille originaire du département des Basses-Pyrénées, sont deux frères très-connus par leurs excursions en Abyssinie. Ils sont nés, le premier, en 1810, le second, en 1815. Celui-ci n'avait pas trois ans quand leur père rentra en France avec ses enfants. En 1835, M. Antoine d'Abbadie partit pour le Brésil, chargé d'une mission de l'Académie des sciences. M. Arnaud, qui avait suivi une première fois en Algérie le maréchal Clauzel en 1833, y retourna en 1836, dans l'intention de faire partie de l'expédition de Constantine. Divers incidents changèrent le but de son voyage, et, après une tempête qu'il essuya, en se dirigeant vers Constantinople, il se rendit à Alexandrie, où il se retrouva avec son frère vers la fin de l'année. Ils entreprirent ensemble d'explorer l'Éthiopie et séjournèrent dans le pays de 1837 à 1845. Ils furent encore retenus dans le pays des Gallas, par l'hospitalité du souverain, jusqu'en 1848. L'année précédente, sur le bruit de leur mort, un troisième frère, M. Charles d'Abbadie, était allé à leur recherche : il les ramena en Europe.

M. Antoine d'Abbadie n'a pas revu l'Éthiopie; M. Arnaud y retourna en 1853 et y passa encore une année. Dans ces explorations, les frères d'Abbadie ont recueilli, sur les sources du Nil, des renseignements dont l'exactitude a été contestée, surtout en Angleterre. Mais toutes leurs observations, sous le rapport ethnographique et linguistique, n'en présentent pas moins d'intérêt. Ils ont envoyé leurs relations de voyage à la Société de géographie, et l'on cite, parmi les articles insérés sous leur nom, dans le *Bulletin* de cette Société, celui imprimé à part sous ce titre : *Note sur le haut fleuve Blanc* (Paris, 1849).

MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur le même jour (27 septembre 1850); le premier est correspondant de l'Académie des sciences. Tous deux habitent dans les Pyrénées.

ABBAL (l'abbé Basile-Joseph), prêtre français, représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, né à Pont-de-Cameret (Aveyron), le 2 mars 1799, fut cinq ans curé de Gissac, puis grand vicaire de l'évêque de Tarbes, et vicaire général du diocèse de Rodez. En 1848, les conservateurs et les républicains modérés du département de l'Aveyron le choisirent pour représentant à l'Assemblée nationale. Il y vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère, qui comptait M. de Falloux (voy. ce nom) parmi ses membres les plus influents. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit à Rodez ses hautes fonctions. M. Abbal a publié un *Paroissien romain*, des *Vies des saints*, etc.

ABBATUCCI (Jacques-Pierre-Charles), ancien magistrat français, ancien député et représentant du peuple, ministre de la justice, est né à Zicavo (Corse) le 22 décembre 1791. Petit-fils du général Abbatucci, qui fut le rival de Paoli, et neveu d'un général de la République mort sous les murs d'Huningue en 1796, il fit ses études au lycée Napoléon (collége Henri IV), où il eut pour condisciples MM. O. Barrot, de Rémusat et Casimir Delavigne. En 1808, il se rendit en Italie, pour suivre les cours de droit à l'université de Pise. Après la chute de Napoléon, il entra dans la magistrature et fut nommé procureur du roi près le tribunal de Sartène (Corse) le 12 mars 1816. Par un avancement rapide, il obtint, le 4 mars 1819, le siége de conseiller à la Cour royale de Bastia et devint magistrat inamovible. Engagé dès lors dans l'opposition, il se rapprocha du parti radical. Il applaudit à la révolution de 1830 et à l'avénement de Louis-Philippe. Aussi M. Dupont (de l'Eure), plein de confiance dans son libéralisme, s'empressa-t-il de l'appeler à la présidence de la Cour royale d'Orléans (16 septembre 1830), et les électeurs de la Corse l'envoyèrent à la Chambre des Députés. Il y prit place à côté de La Fayette et de Laffitte. En 1839, lors de la coalition, il fut nommé député d'Orléans. Il soutint, en 1840, le ministère présidé par M. Thiers, et, lorsque le pouvoir passa aux mains de M. Guizot, il le combattit avec une persévérance infatigable. En 1846, il obtint, à Orléans, l'appui des électeurs légitimistes, grâce aux engagements qu'il prit sur les questions relatives à la liberté d'enseignement et aux corporations religieuses. Vivement attaqué, à cette occasion, par le *Journal des Débats*, il répondit (6 août 1846) : « Je n'ai pas fait de capitulation de conscience : vous savez que je ne suis pas de ceux qui usent de ce moyen de succès. » En 1847, il prit la part la plus active à la campagne des banquets réformistes, présida celui d'Orléans, et y prononça un discours qui lui valut les applaudissements des radicaux les plus avancés. Le 22 février 1848, il signa la demande de mise en accusation présentée contre le ministère Guizot et déclara que « ne pas aller au banquet du XIIe arrondissement après l'avoir provoqué, c'était manquer à un rendez-vous d'honneur et commettre une insigne lâcheté. »

L'attitude qu'il avait prise pendant cette lutte le recommandait à la confiance du gouvernement provisoire. Ses amis du *National* s'empressèrent de le faire nommer conseiller à la Cour d'appel de Paris (2 mars 1848), et bientôt après (22 mars), conseiller à la Cour de cassation en remplacement de M. Madier de Montjau, démissionnaire. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu en même temps à Orléans et à Bastia, et opta pour le département du Loiret, qui lui avait donné 60 840 suffrages. Comme président du comité de législation, il se mêla aux travaux les plus importants de l'Assemblée et vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il servit la politique de l'Élysée et appuya la proposition Rateau, qui congédia la Constituante. Il se fit admettre à la retraite, comme magistrat, le 27 mai 1849. Réélu à l'Assemblée législative par le département du Loiret, il s'associa aux efforts de la coalition formée par les anciens partis monarchiques; mais, quand l'accord cessa entre le président et la majorité, il se sépara des

Digitized by Google

chefs de la droite, pour s'attacher à la personne de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé sénateur, garde des sceaux et ministre secrétaire d'État au département de la justice. Commandeur de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1852, il a été promu successivement à la dignité de grand officier et de grand'croix. — M. Abbatucci est mort en novembre 1857.

ABBATUCCI (Charles), fils du précédent, avocat au barreau de Paris, a été nommé, par le gouvernement provisoire de 1848, substitut du procureur de la République près la Cour d'appel de la Seine. Envoyé, en 1849, à l'Assemblée législative par le département de la Corse, il soutint, comme son père, la politique napoléonienne. Il est aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur et maître des requêtes de 1re classe au conseil d'État.

M. Séverin Abbatucci, second fils du ministre, chevalier de la Légion d'honneur, est, depuis 1852, député de la Corse au Corps législatif.

Un troisième fils, Antoine-Dominique Abbatucci, ancien officier au 2e régiment des zouaves et chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 22 décembre 1852, est, depuis le 22 mars 1856, lieutenant-colonel du 52e régiment d'infanterie de ligne.

ABBOTT (Jacob), écrivain américain, est né à Hallowell (Maine), en 1803. Il fit ses études au collége de Bowdoin, puis reçut le grade de docteur en théologie au séminaire d'Andover. En 1825, il commença à écrire des livres d'éducation morale et religieuse pour l'enfance et débuta par *le Jeune Chrétien* (the Young Christian, Boston, 1825), suivi de *la Pierre angulaire* (the Corner stone), la *Manière de faire le bien* (the Way to do good), et autres dont la collection, trop longue à énumérer, porte pour titre général : *Young Christian Series*. Vinrent ensuite les *Rollo Books*: *Rollo's Tour in Europe*, *Rollo on the Atlantic*, *Rollo in Paris*, etc., 16 vol.); les *Lucy Books* (6 vol.), et les *Jonas Books* (4 vol.). La collection des *Voyages et courses de Marc-Paul à la poursuite des connaissances* (Marco Paul's voyages and travels, etc., New-York, 6 vol. in-16), décrit quelques points et villes des États-Unis. A cette collection succéda celle des *Franconia stories* (10 vol. in-16, New-York). Depuis, M. Jacob Abbott a publié, avec le concours de son frère John (voy. l'article suivant), les *Illustrated Histories*, environ trente volumes, dont chacun contient la vie de quelque grand personnage de l'histoire ancienne et moderne. Enfin une dernière collection se publie en ce moment à New-York, sous le titre de *Harpers story Books*, dont il paraît un volume chaque mois. On a encore de M. Jacob Abbott : *un Été en Écosse* (A summer in Scotland, New-York, in-12). Tous ces ouvrages, généralement destinés à l'enfance, ont acquis à leur auteur une grande réputation, par la précision et la clarté du style et l'intérêt du récit.

Abbott (John S. C.), frère du précédent, a aussi écrit pour l'enfance. Il prit ses degrés au collége de Bowdoin en 1825, et se fit, comme son frère, ministre congrégationaliste. Il est l'auteur de : *Kings and Queens, or Life in a Palace* (New-York, in-12), suite d'esquisses historiques et biographiques de souverains et surtout d'une *Vie de Napoléon*, publiée dans le *Harper's Magazine* et réimprimée en 1855 (New-York, 1855, 2 vol. gr. in-8), ouvrage où il se fait l'apologiste ardent de son héros; enfin, de deux volumes : *the Mother at Home* (New-York, in-16), et *the Child at Home* (New-York, in-16), qui ont été traduits en français sous le titre de : *la Famille, ou les devoirs et les joies de la piété domestique* (in-18).

ABD-EL-HALIM (*Esclave du Clément*), ou plus communément le prince Halim-pacha, quatrième des cinq fils survivants de Mohammed-Ali d'Égypte, est né au Caire, l'an 1242 de l'hégire (1826), d'une esclave blanche du harem de Mohammed-Ali. Envoyé, de bonne heure, à Paris, il s'initia rapidement aux langues, aux mœurs et aux idées de l'Occident. A son retour en Égypte, après huit années d'absence, l'avénement d'Abbas-pacha, successeur de Mohammed-Ali et d'Ibrahim, le tint forcément éloigné des affaires. Abbas, en haine des idées de civilisation dont ses parents étaient, pour ainsi dire, les représentants par droit de naissance, après la mort du grand pacha, non-seulement les éloigna des affaires, mais, pour diminuer leur influence, il s'empara de la succession patrimoniale de Mohammed-Ali, au mépris de la loi musulmane. Les enfants de Mohammed-Ali, dépossédés, en appelèrent au sultan. Le prince Halim, se rendit à Constantinople pour plaider la cause de sa famille, obtint justice et retourna en Égypte avec le titre de pacha et le grade de général de division (*muchir*), mais n'en vécut pas moins dans la retraite jusqu'à l'avénement de son frère, Mohammed-Saïd. Il fit alors partie du conseil de famille institué par le nouveau vice-roi pour gérer les affaires de l'État, jusqu'à l'arrivée du firman d'investiture. Le prince Halim demanda et obtint le gouvernement général du Soudan oriental, où il voulait asseoir une administration forte et régulière, pour y faciliter les relations de cette riche contrée avec l'Égypte et l'Europe. Il partit, vers la fin de 1855, pour Khartoume, siége de son gouvernement, et parcourut les rives du Nil-Blanc, pour prendre connaissance du pays. Il avait un plan arrêté de réforme et d'administration, et pensait ouvrir, par le Soudan, l'Afrique centrale à la civilisation et au commerce de l'Europe. Il avait compté sans les jalousies et les préjugés du vieux parti turc. Il se démit de ses fonctions en juin 1856.

ABD-EL-HAMID-bey (du Couret), voyageur français, est né à Huningue (Haut-Rhin) en 1812. Entraîné par la passion des voyages, il partit à vingt-deux ans pour l'Orient (1834), où des aventures de toute sorte devaient longtemps le retenir. D'abord il visita l'Égypte, remonta le Nil, pénétra à travers mille dangers en Abyssinie, et revint au Caire en suivant les bords de la mer Rouge, chemin à peu près inconnu aux Européens. L'habitude des mœurs orientales qu'il avait contractée dans ce voyage lui fit embrasser l'islamisme; ce fut alors qu'il prit le nom arabe d'Abd-el-Hamid. Après avoir accompli, comme un bon croyant, le pèlerinage de la Mecque, qui lui valut le surnom de *hadji*, il traversa l'Yémen et le pays d'Aden, et aborda, épuisé de fatigues, à l'île Bourbon. De là, il se rendit à Maskate, puis en Perse où il fut accusé de fomenter des intrigues politiques et jeté quelque temps en prison. Délivré par l'intervention de l'envoyé de France, il quitta l'Orient après treize années de continuels voyages et rentra dans sa patrie en 1847.

En 1849, M. du Couret, chargé cette fois d'une mission officielle par le gouvernement, est parti pour l'Afrique, avec l'intention de pénétrer par le nord jusqu'à Tombouctou. Il a publié le résultat de cette exploration : *Mémoire à Napoléon III* (1853, in-4). et le récit de son pèlerinage : *Médine et la Mekke* (1855, 3 vol. in-8), repris, dans *le Siècle*, par M. Alex. Dumas (1857).

ABD-EL-KADER (Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin), célèbre défenseur de la nationalité arabe, est né vers 1807 aux environs de Mascara, sur le territoire des Hachems. Il fut élevé avec ses trois

Digitized by Google

frères à la *guetna* (sorte de séminaire) de son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très-vénéré de la province d'Oran, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au Prophète. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait, dès l'enfance, les passages les plus difficiles du Coran. Plus tard il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que par sa fervente piété et mérita les titres de marabout et de thaleb, c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et le yatagan. C'est alors que le dey d'Alger auquel l'intelligence d'Abd-el-Kader était suspecte, et qui redoutait peut-être son ambition, voulut le faire assassiner. Prévenu à temps, il s'enfuit en Égypte avec son père et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européenne, au Caire et à Alexandrie. Il profita de son séjour en Égypte, pour aller visiter le berceau du prophète, à la Mecque, et se recommander encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français, et la domination turque anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance; elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs et s'emparèrent de Mascara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahiddin pour roi, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils dont l'autorité s'étendit bientôt de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers progrès, il se mit à prêcher la guerre sainte et vint avec 10000 cavaliers assiéger Oran, occupé par nos troupes, sous le commandement du général Boyer (1832). Il fit preuve d'un grand courage et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Boyer fut remplacé par le général Desmichels, qui battit Abd-el-Kader dans des escarmouches sanglantes et mit garnison sur deux points importants de la côte, à Arzew et à Mostaganem. Cependant l'influence de l'émir allait croissant, il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen. En 1834, au milieu du chagrin que lui causa la mort de son père, il eut la satisfaction de conclure avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Mascara pour capitale, entre l'empire de Maroc, les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot de reconstruire la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé par ses promesses, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir brouillé les généraux Voirol et Desmichels, et comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chélif et s'empare de Médéah. Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la Macta; mais, entouré par 20000 cavaliers il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages. Cette victoire redoubla le fanatisme des Arabes et jeta la consternation dans notre armée. On choisit, en France, pour gouverneur de l'Algérie un homme d'action, le maréchal Clauzel, qui partit accompagné du duc d'Orléans. Il commença par semer la mésintelligence entre les chefs arabes; puis, avec un corps de 8000 hommes, il se dirigea vers Mascara qu'il trouva évacué, et dont il ordonna la destruction. De là, il alla occuper Tlemcen, et, après quelques escarmouches où se distingua le général Cavaignac, qui n'était encore que commandant, il revint imprimer à Alger des bulletins annonçant l'extermination d'Abd-el-Kader.

Les premiers succès véritables contre l'émir furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlanges, enfermé dans son camp, et rompit le prestige attaché au nom et à la fortune d'Abd-el-Kader. Toutefois, pour faciliter notre première expédition contre Constantine, il offrit la paix à son ennemi vaincu et lui fit, par le traité de la Tafna (3 mai 1837), des conditions encore plus avantageuses que celles du traité Desmichels. L'émir profita de la paix pour resserrer le lien de fédération entre les diverses tribus arabes, se créer des intelligences dans les provinces françaises et s'approvisionner de munitions de toute sorte. Puis, quand il se crut prêt pour recommencer la guerre, il trouva des prétextes d'hostilités dans certaines clauses mal définies du traité de la Tafna, et, en novembre 1839, fit massacrer nos colons. Alors le duc d'Orléans et le maréchal Valée commencèrent cette rude campagne de 1840, signalée par la victoire de Mouzaïah et par la prise de Médéah et de Milianah. Ils réduisirent l'ennemi à la défensive, mais sans pouvoir assurer la tranquillité des populations algériennes.

On vit bien qu'il fallait une lutte acharnée, pour en finir avec Abd-el-Kader, et le général Bugeaud fut nommé gouverneur du pays. Il changea la tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colonnes d'attaque, leur donna une plus grande légèreté et organisa ce système de razzias qui, en portant nos armes jusqu'aux limites du désert, fit naître bientôt la famine parmi les Arabes. Mascara fut pris, en décembre 1841, et un grand nombre de tribus firent leur soumission. Abd-el-Kader redoubla d'efforts, souleva les Kabyles de Bougie, et recula pas à pas vers le désert, avec les tribus fidèles à sa cause. La prise de sa *Smala* par les chasseurs du duc d'Aumale, en février 1842, le força à se réfugier sur le territoire de l'empereur de Maroc, Abd-er-Rahman (voy. ci-dessous), qui l'avait presque toujours soutenu sourdement jusque-là, et qui se décida, en 1844, à attaquer les positions françaises. La victoire complète du général Bugeaud sur les troupes marocaines, à Isly (14 août), et le bombardement de Mogador et de Tanger par le prince de Joinville guérirent pour toujours l'empereur de l'envie de protéger ouvertement Abd-el-Kader. Mais l'infatigable émir sut encore trouver chez les peuples fanatiques du Maroc, et malgré leur souverain, des secours en hommes et en argent qui lui permirent de se jeter de nouveau sur l'Algérie. En 1845, la plaine de la Métidja se trouva encore une fois menacée, et le général Bugeaud dut recommencer cette guerre de marches et de contre-marches, de poursuites et de razzias continuelles qui, empêchant son adversaire d'établir un gouvernement régulier, devait aboutir à sa soumission. Il fallut encore deux ans pour réduire Abd-el-Kader, qui profitait de l'hospitalité d'Abd-er-Rahman pour pratiquer des intelligences dans le Maroc et y préparer une révolution à son profit. Il parvint à soulever en sa faveur un certain nombre de peuplades et contraignit l'empereur à faire cause commune avec les Français contre lui. Après une tentative inutile contre la ville d'Oudtscha, il remporta deux victoires sur les troupes marocaines dont la plu-

Digitized by Google

part refusaient de le combattre, s'empara d'un de leurs camps, puis de la ville de Teza et se tourna de nouveau contre les possessions françaises. Enveloppé bientôt par des forces supérieures, il est contraint de fuir, et après la mort de ses derniers partisans, il vient se rendre au général Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre. Il fut embarqué pour la France avec sa famille, et après avoir été détenu quelque temps au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château de Pau, il fut enfin installé au château d'Amboise. L'Assemblée nationale, plusieurs fois saisie des réclamations du prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans inconvénient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin mis en liberté par l'empereur Napoléon III, à l'occasion même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852) et témoigna la plus vive reconnaissance pour cet acte auquel tout le monde applaudit. Il s'embarqua, le 21 du même mois, avec toute sa suite, pour Brousse, où il vécut dans la retraite jusqu'au tremblement de terre qui détruisit cette ville en 1855. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances occidentales, le bruit courut qu'il allait prendre du service dans l'armée turque; sa santé l'a forcé de demeurer à Constantinople.

A la fois plein de ruse et de courage, Abd-el-Kader a reçu longtemps le nom classique de Jugurtha moderne. Nul n'a su mieux que lui entretenir le fanatisme d'un peuple, et en profiter pour se faire un royaume, et l'on ne saurait dire s'il fut poussé à la guerre par l'ambition ou le patriotisme. Il est certain qu'il a toujours fait paraître une foi profonde en sa religion, et outre le titre qu'il s'était donné de *coupeur de têtes de chrétiens pour l'amour de Dieu*, il faut rappeler son incroyable assiduité aux longues prières et aux nombreux exercices de dévotion musulmane, pendant tout son séjour parmi nous. Juge impartial, administrateur intègre, il donnait encore l'exemple d'une pureté de mœurs relative, sous l'empire d'une législation indulgente. Lorsqu'au sortir de sa captivité, Abd-el-Kader vint à Paris, il fut pendant quelque temps l'homme à la mode; on se pressait autour de lui pour voir sa figure qui a quelque ressemblance avec la figure traditionnelle du Christ, et pour observer son organisation fine et nerveuse qui faisait de lui un homme à part, même parmi les Arabes.

ABD-ER-RAHMAN (Muléi-), empereur ou sultan actuel de Maroc et de Fez, né en 1778, était appelé à monter sur le trône, à la mort de son père, en 1794; mais son oncle, Muléi-Soliman, profita de sa jeunesse pour prendre sa place et régna jusqu'en 1822. Toutefois, avant de mourir, il voulut désigner lui-même son neveu comme son successeur. Abd-er-Rahman eut à comprimer, au début de son règne, une insurrection des populations des montagnes et s'appliqua ensuite à développer les bienfaits de l'ère pacifique que son oncle avait inaugurée pour le Maroc. Son règne devait pourtant être troublé par bien des différends avec les puissances de l'Europe, et sa dynastie, par contre-coup, menacée, au dedans, des plus grands dangers.

Jusqu'au milieu de la première moitié de ce siècle, la plupart des puissances maritimes payaient un tribut annuel à l'empereur du Maroc, pour se racheter en quelque sorte du droit de pillage que les pirates des États barbaresques avaient exercé sur leurs navires pendant tant d'années. Celui que payait la république de Venise était de 8 375 000 francs. En 1828, l'Autriche résolut de s'en affranchir. Aussitôt un navire de commerce vénitien fut saisi et pillé par les Marocains dans le port de Rabat, et l'équipage mis aux fers. Une escadre autrichienne, sous la conduite de l'amiral Bandiera, parut sur les côtes du Maroc, et, devant cette démonstration, le sultan conclut la paix, rendit le vaisseau et l'équipage et renonça à tout tribut.

La prise d'Alger par les Français, en 1830, et l'occupation de l'Algérie qui en fut la suite, créèrent à l'empereur Abd-er-Rahman bien d'autres soucis. Voulant profiter de cette révolution, il tenta, jusqu'en 1832, de s'emparer d'une partie de la province d'Oran; mais l'attitude menaçante que la France prit alors contre lui, mit fin à ce projet. L'appui, plus ou moins déclaré, qu'il donna à Abd-el-Kader, augmenta la mésintelligence entre son gouvernement et le nôtre, et, lorsque l'émir, réduit à l'extrémité par la tactique du général Bugeaud, se fut réfugié sur le territoire du Maroc où il put réunir contre nous une nouvelle armée, la guerre entre les Français et le sultan devint inévitable. Au lieu de donner satisfaction à nos justes réclamations, il fit marcher ses propres troupes sur les frontières de l'Algérie (mai 1844), et commença les hostilités. Il eut bientôt à s'en repentir. Une escadre française, commandée par le prince de Joinville (voy. ce nom) accourut, bombarda Tanger (6 août) et Mogador (9 août), et quelques jours après, le général Bugeaud, ayant franchi, avec les forces de terre, la frontière du Maroc, mettait en déroute, sur les bords de l'Isly (14 août), une grande armée marocaine, commandée par le fils même de l'empereur, et s'emparait de son camp. Abd-er-Rahman s'empressa de signer avec nous, par la médiation de l'Angleterre, le traité de Tanger (10 septembre) qui rétablissait à peu près les anciennes limites entre l'Algérie et le Maroc, et l'obligeait à éloigner ses troupes de nos frontières et à reléguer l'émir dans l'intérieur de son empire.

Mais bientôt Abd-el-Kader fut plus dangereux pour le sultan que pour nous, et recruta, malgré ce dernier, de nouvelles forces au milieu des populations fanatiques du Maroc, aussi disposées à accepter l'émir comme le fondateur d'une nouvelle dynastie impériale, qu'à marcher avec lui contre les Français. D'un autre côté, la délimitation des frontières entre l'empire marocain et l'Algérie avait fait naître des complications, et il fallut l'apparition de trois de nos vaisseaux devant Tanger pour forcer Abd-er-Rahman à l'exécution complète du traité (1845). La présence d'Abd-el-Kader sur les frontières y appela de nouveau l'armée française et Abd-er-Rahman fut contraint de faire marcher ses troupes, en même temps que les nôtres, contre lui, et de déposer les gouverneurs qui jusque-là lui avaient fourni des secours. Alors l'émir entra en révolte ouverte contre le sultan, dont les soldats refusèrent de marcher contre lui. En 1847, plusieurs provinces se déclarèrent pour Abd-el-Kader qui, après avoir battu deux fois l'armée impériale, s'empara de la ville marocaine de Teza, d'où il menaçait la province d'Oran. Heureusement pour Abd-er-Rahman, la France intervint, et les choses changèrent de face. Le sultan eut, toutefois, une grande part au rétablissement de son propre pouvoir. Tandis que son fils Sidi-Mohammed exterminait, sous les murs de Fez, les tribus puissantes des Beni-Ameret et des Hadjems, lui-même faisait rentrer dans le devoir les peuplades insurgées de la frontière. La capture d'Abd-el-Kader par le général Lamoricière acheva d'assurer le repos de l'empire du Maroc.

Au milieu même de cette longue crise, le gouvernement d'Abd-er-Rahman avait eu des démêlés avec d'autres puissances européennes. Un différend avec l'Espagne, qui avait eu pour origine le

Digitized by Google

meurtre de l'agent consulaire espagnol Darmon, avait été terminé, sous la médiation de l'Angleterre, par le traité de paix de Madrid (4 septembre 1844). Le Danemark et la Suède avaient aussi jugé convenable dans cet intervalle, de se délivrer du tribut qu'ils avaient payé jusque-là; un arrangement conclu, sous la médiation de l'Angleterre et de la France (5 avril 1845), sanctionna leur affranchissement.

Dans ces dernières années, des démêlés plus ou moins graves ont encore eu lieu entre le gouvernement d'Abd-er-Rahman et la France. En 1849, à la suite d'insultes faites à notre chargé d'affaires, M. Roche, et de mauvais traitements envers un courrier français, nous demandons d'abord en vain des satisfactions que l'apparition de la frégate *la Pomone* dans les eaux de Tanger nous fait ensuite obtenir. En 1850, l'empire eut à subir une violente crise intérieure, occasionnée par une sécheresse extraordinaire suivie de la famine et de l'interruption de tout commerce; en outre, l'accaparement du trafic des peaux et des cuirs par l'empereur provoqua une révolte, dont un de ses neveux chercha à profiter pour le renverser. Le gouvernement était à peine rétabli, que le pillage d'un navire français amena de nouvelles difficultés avec nous. Le sultan refusant, selon son habitude, les satisfactions demandées, le contre-amiral Dubourdieu parut, le 25 novembre 1851, à la tête d'une escadre, devant la ville de Salé, la canonna, puis passa dans les eaux de Tanger et obtint qu'il fût fait droit à nos réclamations (convention du 23 mars 1852). Pendant la guerre d'Orient, il fallut surveiller de près les côtes du Maroc, pour assurer la mer contre des habitudes séculaires de piraterie. En 1855, l'assassinat d'un négociant français à Tanger nécessita, une dernière fois, la présence de notre pavillon pour obtenir l'exécution de l'assassin. Plus récemment encore (1856), une escadre prussienne, commandée par le prince Adalbert (voy. ce nom), insolemment attaquée par les pirates du Riff, descendit à terre pour les châtier; mais, après un engagement où le prince fut blessé, les Prussiens durent reprendre la mer à cause de l'insuffisance de leurs forces. De cet incident faillit naître une nouvelle guerre entre le Maroc et une puissance européenne.

Tout le règne d'Abd-er-Rhaman fait comprendre son caractère. Assez supérieur aux peuplades fanatiques qu'il gouverne, pour exciter parmi elles de l'antipathie ou des défiances, il ne l'est pas assez pour leur imposer de haut le progrès et la civilisation. Trop faible pour soutenir devant l'Europe les traditions barbares d'un autre âge, c'est toujours de mauvaise grâce, et sous le coup d'une intimidation pressante, qu'il se plie aux lois du droit des gens. On le dit très-avide et surtout très-empressé de retenir dans son palais tout le numéraire européen que le commerce fait entrer dans ses États. Il passe pour être sincèrement attaché à la foi musulmane. Du moins il déploie beaucoup de zèle et de rigueur pour en faire exécuter les prescriptions.

Le sultan Abd-er-Rahman a eu de nombreux enfants dont l'aîné, Sidi-Mohammed, né en 1803, est l'héritier présomptif du trône.

ABDUL-MEDJID-KHAN, sultan ou empereur (*padichah*) des Ottomans, 31e souverain de la dynastie d'Othman et le 25e depuis la prise de Constantinople, fils aîné du sultan Mahmoud-Khan, né le 11 chaban de l'an 1238 de l'hégire (19 avril 1823), a succédé à son père le 1er juillet 1839. Quoique fils d'un monarque réformateur, l'enfance et l'éducation d'Abdul-Medjid diffèrent peu de celles des autres princes qui l'avaient précédé sur le trône. Relégué, comme eux, dans le Séraï, à part les rares circonstances où, par une dérogation à l'ancien usage, il se montrait en public, aux côtés de son père, ayant passé des mains des femmes et des eunuques dans celles des mollahs et des astrologues, seuls instituteurs de sa jeunesse, il semblait, lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage de son père, devoir être écrasé sous le poids de sa précoce grandeur. Jamais, en effet, les circonstances n'avaient été plus graves pour la Turquie. C'était huit jours après la bataille de Nézib (24 juin), gagnée par Ibrahim-pacha, au moment le plus critique de la lutte entre l'empire et son redoutable vassal. Bientôt cependant l'intervention européenne arrêta la marche du vainqueur, et par les deux traités du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841, garantit l'intégrité de l'empire ottoman. Rassuré contre l'éventualité d'une invasion étrangère, le jeune sultan annonça dès lors son intention de continuer l'œuvre de réforme si énergiquement poursuivie par son père.

Un acte qui eut un grand retentissement en Europe, le hatti-chérif de Gulkhanè (3 nov. 1839), marqua le premier pas de cette politique libérale et conciliatrice, et le point de départ de ce qu'on appela plus tard le *Tanzimat* (d'un mot arabe qui signifie *ordre*), c'est-à-dire l'ensemble des réformes qui constituent la nouvelle organisation du gouvernement intérieur. Nous nous contenterons d'indiquer les plus importantes de ces réformes, et celles dont l'application peut être considérée comme définitive : la réorganisation de l'armée en 1843 et 1844; la création des deux nouveaux départements ministériels du commerce et des travaux publics et l'établissement de conseils spéciaux à la tête de chaque branche des services publics; la nouvelle organisation des provinces; la promulgation d'un Code pénal et d'un Code de commerce; la création des tribunaux mixtes; le nouveau système monétaire; l'abolition du *kharadj*, impôt de capitation payé par les seuls sujets non musulmans; la reforme de l'enseignement et l'érection d'une Académie impériale des sciences et belles-lettres à Constantinople; la création de l'ordre du Medjidiè; l'institution des postes, des quarantaines, des télégraphes, de la banque, etc.

Appliquées d'abord dans la capitale, ces réformes se sont étendues, par portions successives, aux diverses provinces de l'empire, où elles ont détruit une grande partie des maux de l'ancien régime, et préparent de loin l'assimilation si désirable des races conquises et de la race conquérante. Le tanzimat n'est donc point un ordre définitif; il se continue chaque jour et s'accroît de toutes les améliorations que la Porte introduit, au fur et à mesure des circonstances, dans son régime intérieur. C'est ainsi qu'il a été institué, au mois de septembre 1854, un *conseil du tanzimat*, ayant pour attribution spéciale de développer sans cesse et de généraliser l'œuvre de la réforme; et à une époque encore plus récente (18 février 1856), un nouveau hatti impérial, mentionné dans le traité de Paris du 30 mars suivant, a confirmé et élargi les dispositions du hatti-chérif de Gulkhanè en faveur des chrétiens, et proclamé de nouveau le principe de l'égalité des droits entre tous les sujets de l'empire.

Ces réformes, inspirées par une politique à la fois généreuse et prévoyante, font d'autant plus d'honneur au sultan et aux ministres qui les ont conseillées ou préparées, qu'elles ont été accomplies au milieu de difficultés et d'embarras sans cesse renaissants, tant à l'intérieur qu'en dehors de l'empire : la fin du différend turco-égyptien et les dernières complications de la question d'Orient en 1840 et 1841; la question serbe en 1842

Digitized by Google

et 1843; l'insurrection de l'Albanie en 1845; la guerre du Kardistan, en 1848; les troubles de la Syrie, de la Bosnie et du Montenegro (1847-1852); le différend turco-grec et la révolution valaque (1848-1849); l'affaire des réfugiés hongro-polonais (1850), dans laquelle le sultan Abdul-Medjid refusa noblement, au risque d'une guerre avec ses deux redoutables voisins, de livrer à l'Autriche et à la Russie les généraux magyars et polonais réfugiés sur son territoire; enfin, à partir de 1852, la malencontreuse question des lieux saints d'où devait sortir la dernière guerre d'Orient, avec ses résultats à la fois honorables et heureux pour la Turquie qu'elle a fait entrer définitivement par le traité de Paris, du 30 mars 1856, dans le concert européen.

Le sultan Abdul-Medjid n'a point hérité de la trempe vigoureuse de caractère ni de l'énergie parfois cruelle de son père; doux, circonspect, ombrageux, prompt à soupçonner, mais non pas à punir, il a horreur du sang répandu, et son conseil n'a jamais pu obtenir de lui la confirmation d'une sentence de mort pour crime de haute trahison. Depuis son avénement au trône, il s'est appliqué, avec une louable persévérance, à combler les lacunes de son éducation; et grâce aux leçons de son ancien aide de camp, Edhem-pacha, *devenu son* ministre des affaires étrangères, *il parle* et lit couramment le français. A l'exemple de son père Mahmoud, il a voulu, à deux reprises différentes (1846 et 1850), visiter en détail certaines provinces de son empire pour s'enquérir par lui-même de l'état et des besoins des populations; et même l'intérêt qu'il prit à ces excursions avait fait naître dans son entourage la présomption, fort peu probable, d'un voyage dans les principales contrées de l'Europe. Suivant l'usage turc, Abdul-Medjid était accompagné, dans ces tournées officielles, de son fils aîné, Mourad-Effendi, et de son frère Abdul-Aziz-Effendi, l'héritier présomptif de la couronne d'après la loi de l'empire qui appelle à la succession non le fils aîné du monarque régnant, mais le plus âgé des princes de la famille impériale (voy. TURQUIE).

ABDY (Mira SMITH, mistress), femme de lettres anglaise, née à Londres vers 1818, épouse d'un ecclésiastique de cette ville, fit paraître, avec l'encouragement de son mari, ses premiers essais en prose et en vers dans le *New monthly Magazine*, sous les initiales M. A. Puis elle collabora assidûment au *Metropolitan*, dirigé alors par Campbell, qui l'assista de ses conseils. On regrette qu'elle ait toujours renfermé son gracieux talent dans les étroites limites de la nouvelle ou des poésies fugitives; car ses vers, dont les événements du jour sont le prétexte, témoignent d'un goût épuré et d'un généreux enthousiasme. *L'Appel en faveur des gouvernantes* est sa plus longue et sa meilleure pièce. Les écrits de Mrs Abdy ont été réunis en cinq volumes.

A'BECKETT (sir William), magistrat anglais, né en 1806 à Londres, descend d'une ancienne famille de Wiltshire. Il fut élevé au collége de Westminster, étudia le droit à l'école de Lincoln's Inn et fut admis au barreau en 1829. Lors du triomphe des whigs dont il partageait les opinions politiques, il fut envoyé, en qualité d'avoué général, dans la Nouvelle-Galles du sud (1834); il y devint successivement procureur général, juge à Port-Philip et président du tribunal de Victoria (1852), colonie qui venait d'obtenir une organisation particulière. A cette occasion, il fut créé chevalier à vie (*knight bachelor*). On a de lui deux ouvrages biographiques, qui ont été de sa part l'objet de travaux considérables: *Biographie universelle* (Universal Biography, 3 vol.), et l'*Ère des Georges* (the Georgian era, gr. in-8), qui comprend tous les hommes remarquables de l'Angleterre, depuis la reine Anne jusqu'à Guillaume IV.

A'BECKETT (Gilbert Abbot), journaliste et littérateur anglais, né en 1811, et fils d'un attorney, étudia le droit et fut admis au barreau, en 1841, par la société de Lincoln's Inn. Vers 1835, il avait tenté de fonder un journal satirique, *Figaro à Londres;* cette importation française n'eut aucun succès; et, soit dédain des choses légères, soit indifférence, les Anglais ne voulurent pas être amusés. *Le Punch*, lancé en 1841 par Henry Mayhew (voy. ce nom), ne se soutint qu'à force de talent, et n'est jamais arrivé à cette prospérité qui est le partage de tant de feuilles périodiques en Angleterre. M. A'Beckett fut un des plus joyeux collaborateurs de cette seconde création charivarique.

Dans l'intervalle, il avait travaillé à la partie littéraire des grands journaux politiques, tels que le *Times*, le *Morning-Herald* et le *Daily-News*. Il avait même fait partie d'une commission de la loi des pauvres, en qualité de secrétaire adjoint, et l'on avait beaucoup remarqué l'excellent rapport qu'il avait rédigé. Cette intelligence rapide des affaires sérieuses le fit quelque temps après nommer magistrat de police pour le quartier de Southwark, modestes fonctions que Fielding avait honorées dans le siècle précédent.

Quoique juge, M. A'Beckett est resté rédacteur du *Punch*, auquel il a donné, entre autres articles, des *Commentaires drolatiques sur les lois anglaises*, sujet traité avec une verve fort amusante. Il a encore écrit une *Histoire comique de l'Angleterre* (Comic history of England), une *Histoire romaine comique*, et, sous le titre de *Quizziology of the British drama*, une satire plaisante des exagérations du drame moderne. Ces ouvrages, publiés à part, ont eu plusieurs éditions. — Il est mort le 30 avril 1856.

ABEGG (Jules-Frédéric-Henri), jurisconsulte allemand, né à Erlangen, en 1796, suivit les cours des facultés de droit d'Erlangen, de Heidelberg et de Landshut et, en 1818, obtint le titre de docteur. En 1820, il commença à donner des leçons publiques à Kœnigsberg, où il devint, en 1821, professeur adjoint de droit, et en 1824, titulaire. Deux ans plus tard, il fut appelé à Breslau pour occuper à l'université de cette ville la chaire de droit qu'il a gardée jusqu'à ce jour. M. Abegg a été, en 1846, député de la faculté de droit de Breslau au synode du royaume de Prusse; il est conseiller intime de justice, décoré des ordres de plusieurs cours de l'Europe.

On doit surtout à ce savant jurisconsulte: *Traité de procédure criminelle* (Lehrbuch des Criminalprocesses. Kœnigsb., 1835; 2e éd., 1833); *Système de la science du droit criminel* (System der Criminalrechtswissenschaft. *Ibid.*, 1826); *Recherches sur la science du droit pénal* (Untersuchungen aus dem Gebiete der Strafrechtswissenschaft. Breslau, 1830). *Essai d'une histoire de la législation pénale dans les États brandenbourg-prussiens* (Versuch einer Geschichte der Strafgesetzgebung.... der Brandenb.-preuss. Lande, Berlin, 1835); *les Diverses théories du droit pénal dans leurs rapports réciproques et avec le droit positif et son histoire* (die verschiedenen Strafrechtstheorien in ihrem Verhaeltniss zu einander, etc., Neustadt, 1835); *Traité de la science du droit pénal* (Lehrbuch der Strafrechtswissenschaft. Ibid., 1836); *De la législation en matière pénale* (Beitraege zur Strafprocessgesetzgebung, Ibid., 1841); *Essai d'une histoire de la législation*

Digitized by Google

civile en Prusse (Versuch einer Gesch. der preuss. Civilgesetzgebung. Breslau, 1848); *des Rapports réciproques de la législation pénale en Prusse et de la littérature judiciaire* (die preussische Strafgesetzgebung und die Rechts-Literatur in ihrer gegenseitigen Beziehung. Berlin, 1854), etc.

On cite encore de M. Abegg des écrits de circonstance fort estimés, relatifs aux nouvelles lois pénales proposées en Norvége (1835), en Saxe (1836), en Wurtemberg (1836), dans le duché de Bade (1839), en Prusse (1847 et 1849) et en Bavière (1854). L'auteur se montre partout critique compétent et consciencieux et il a souvent su indiquer d'avance des réformes que l'époque a rendues nécessaires. Il a collaboré à plusieurs recueils judiciaires, notamment à la *Revue hebdomadaire de jurisprudence pour les États du royaume de Prusse* et aux *Nouvelles Archives du droit criminel*, dont il a été un des rédacteurs, avec MM. Heffter, Mittermaier et Wachter.

ABEILLE (Jules), chirurgien français, né vers 1811, fit ses études de médecine à Paris et fut reçu docteur en 1837. Il est actuellement attaché à l'hôpital du Roule. Il s'est particulièrement signalé comme un des promoteurs de la méthode de traitement du choléra par la strychnine, et ses services lui ont valu, en 1854, la décoration de la Légion d'honneur.

On a du docteur J. Abeille : un *Mémoire sur les injections iodées* (1849, in-8), honoré d'une médaille d'or par la Société de médecine de Toulouse; des *Études cliniques sur la paraplégie indépendante de la myélite* (1854, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1853; et de nombreux articles dans le *Moniteur des hôpitaux*.

ABEKEN (Bernard-Rodolphe), écrivain allemand, né, le 1er décembre 1780, à Osnabruck (Hanovre), étudia à Iéna, pendant trois ans, la théologie, et alla en 1802, remplir une place de précepteur à Berlin. Il suivit les cours de Schleiermacher, Fichte et Schlegel, passa ensuite deux ans dans la famille de Schiller, qui lui avait confié l'éducation de ses enfants, renonça entièrement à la carrière ecclésiastique, et accepta une chaire de professeur au collége de Rudolstadt. En 1815, il fut appelé, dans sa ville natale, aux mêmes fonctions. M. Abeken y réside encore et est, depuis la mort du philologue Fortlage, directeur du collége.

On lui doit : *Études sur la Divine Comédie du Dante* (Beitraege zum Studium der Gœttlichen Comœdie, etc. Berlin, 1826); *Cicéron d'après ses lettres* (Cicero in seinen Briefen. Hanovre, 1835), traduit en anglais (Londres, 1854); *un Épisode de la vie de Gœthe*, etc. (ein Stück aus Gœthe's Leben, etc. Berlin, 1848). Il a publié un écrit posthume de son fils, Guillaume-Louis-Albert-Rodolphe, mort en 1843, à vingt-neuf ans : *l'Italie centrale avant la domination romaine*, etc. (Mittelitalien vor den Zeiten der rœmisch. Herrschaft, etc. Stuttgart, 1843), et les *Œuvres complètes* de son compatriote, Justus Mœser (Berlin, 1842-1843, 10 vol.).

ABEL (Charles D'), ancien ministre bavarois, né à Wetzlar le 17 septembre 1788, suivit les cours de droit à l'université de Giessen, et fut nommé, en 1827, conseiller du ministère de l'intérieur à Munich. En 1833, il accompagne en Grèce le roi Othon Ier, mais son opposition au président de la régence, d'Arsmansperg, le fit rappeler. En 1838, il succéda, comme ministre de l'intérieur, au prince d'Œttingen-Wallerstein, avec lequel il dut se battre en duel à la suite de quelques paroles inconvenantes prononcées publiquement. Le nouveau ministre fut, dans les conseils du pouvoir, le représentant et le chef du parti ultramontain. Son intolérance excita les réclamations unanimes des protestants, et, en 1844, le synode d'Anspach adressa au roi ses doléances respectueuses. M. d'Abel voulait que tous les signataires de l'adresse fussent traduits en justice comme prévenus de haute trahison. Mais l'intervention du prince Luitpold mit obstacle à ses projets, et le conseil d'État se prononça pour les mesures propres à garantir les droits de tous les cultes. (1er mars 1845).

L'année suivante, les représentants libéraux formèrent une protestation contre l'augmentation exagérée du nombre des couvents. On en comptait en Bavière plus de quatre-vingts, et la moitié au moins avaient été fondés depuis l'avénement de M. d'Abel au ministère. Celui-ci prit, devant la Chambre, la défense des corporations ecclésiastiques, tout en affirmant que jamais les jésuites ne seraient tolérés dans le royaume. C'est alors qu'il fut menacé, dans le sénat par le prince de Vrède d'une demande de mise en accusation. M. d'Abel s'inquiétait peu de ces orages; il se croyait sûr de conserver la faveur du roi, dont il favorisait la liaison avec Lola Montès (voy. ce nom); mais la nouvelle Pompadour déclara la guerre aux jésuites, et, comme M. d'Abel, irrité de ses tendances libérales, refusait de signer ses lettres de noblesse, la comtesse de Landsfeld renversa le ministère (13 février 1847). M. d'Abel céda la place au prince Wallerstein et fut envoyé comme ambassadeur à Turin. Après les événements de 1848, il revint en Bavière, et se fit élire, en 1849, membre de la chambre des représentants. Orateur de l'extrême droite, toujours dévoué au parti de l'intolérance, hostile à toutes les libertés, il a conservé, hors du pouvoir, toute son impopularité.

ABEL DE PUJOL (Alexandre-Denis), peintre français, membre de l'Institut, né à Valenciennes le 30 janvier 1785, étudia quelque temps à l'école de dessin de cette ville, et vint suivre à Paris les leçons de David, dont il a gardé la tradition. Remarqué à l'exposition de 1810, pour son *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, il remporta, l'année suivante, le premier grand prix de peinture sur ce sujet : *Lycurgue présentant l'héritier du trône*, et travailla dès lors fréquemment pour la liste civile. Cet artiste, dont les premiers tableaux sont restés les plus estimés, a exposé: *Saint-Étienne prêchant l'Évangile*, à l'église Saint-Étienne du Mont (1817); *la Vierge au tombeau* (1819); *Achille de Harlay devant les ligueurs*, au musée de Versailles; *la Clémence de César*, au musée de Valenciennes; *Ruth et Noémi*, à Rennes; *Joseph expliquant les songes*, à Lille; *l'Amour cosmogonique*, etc. (1820-1843). Il a exécuté des peintures à fresque à la chapelle Saint-Roch de Saint-Sulpice, travaillé au plafond du grand escalier du Louvre, démoli en 1856, et concouru à la décoration de la galerie de Diane, à Fontainebleau. C'est de lui que sont les grisailles de la Bourse, qui imitent, à s'y méprendre, le relief de la sculpture. A l'Exposition universelle de 1855, il a envoyé avec son *Saint Étienne* et sa *Vierge au tombeau*, une toile nouvelle, *la Ville de Valenciennes encourageant les arts*, vaste allégorie où il occupe lui-même une place, et une grisaille, *les Danaïdes*.

Honoré, dans sa longue carrière, de toutes les distinctions, M. Abel de Pujol, a reçu une 2e médaille en 1810, une 1re en 1814, une de première classe en 1855, la décoration en 1822. Officier de la Légion d'honneur, en août 1835, il a été élu, la même année, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du baron Gros.

Digitized by Google

Il a un fils, né à Paris, vers 1815, qui s'occupe également de peinture, et a figuré plusieurs fois au Salon, depuis 1844. M. Abel de Pujol a épousé, en mars 1856, Mlle Grandpierre Deverzy (voy. ci-dessous).

ABEL DE PUJOL (Adrienne-Marie-Louise Grandpierre Deverzy, dame), femme peintre française, née, en 1798, à Tonnerre, et élève de son mari, débuta au Salon de 1836, par l'*Intérieur d'un atelier de peinture*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855. On cite encore : *Scène du roman de Gil Blas*, et *Portraits* (1842-1850), etc. Mariée en mars 1856, elle a figuré, sous son nouveau nom, au Salon de 1857. Elle a obtenu une 3e médaille en 1836.

ABERCORN (James Hamilton, 2e marquis d'), pair d'Angleterre, né en 1811 à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1786 à la pairie héréditaire; son second titre est vicomte Hamilton. Il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, succéda, en 1818, aux honneurs de son père qui, en 1790, avait été créé marquis d'Abercorn, et devint, en 1846, grand maître de la maison du prince Albert, charge qui lui ouvrait l'accès du conseil privé. Il appartient au parti conservateur, est lord lieutenant du comté de Donegall et porte, depuis 1844, les insignes de l'ordre de la Jarretière. De son mariage avec une fille du duc de Bedford (1832) il a dix enfants dont l'aîné, James, vicomte Hamilton, est né en 1838 à Brighton. (Voy. Hamilton.)

ABERCROMBY (sir Rolph), diplomate anglais, né en 1803, est le fils aîné du présent lord Dunfermline (voy. ce nom). Il débuta dans la carrière diplomatique par le poste d'attaché à la mission de Francfort (1821), passa, en 1824, à la Haye, puis à Paris, et devint, en 1826, secrétaire des plénipotentiaires chargés de discuter avec les États-Unis le principe de la réciprocité commerciale. Les négociations ayant été rompues, il fut quelque temps employé à la rédaction des protocoles (1827), fit partie de la mission particulière du Brésil (1828) et de celle de Bruxelles (1830), se rendit en 1831 à Berlin en qualité de secrétaire de légation, et fut nommé ministre résident à Florence, en décembre 1835. Depuis cette époque, il a représenté son pays auprès de la Confédération germanique (1839), de la Sardaigne (1840-1851), à laquelle, après les désastres de Charles-Albert, il a offert la médiation anglo-française, et des Pays-Bas (novembre 1851). Il a épousé, en 1838, la fille du comte de Minto.

ABERCROMBY (George-Rolph Abercromby, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1838 à Leamington, descend du célèbre général de ce nom dont la veuve fut élevée, en 1801, à la pairie. Il a succédé, en 1852, aux honneurs de son père, et prendra place à la Chambre des Lords en 1860, époque de sa majorité.

ABERDEEN (George Hamilton Gordon, 4e comte d'), célèbre homme d'État et pair d'Angleterre, né, le 28 janvier 1784, à Édimbourg, descend d'une ancienne famille écossaise qui a pour souche les ducs de Gordon; ses titres inférieurs sont vicomte Formartine, baron Haddo, Metblic, Tarves et Kellie. Connu d'abord sous le nom de lord Haddo, il fit ses études à Harrow, et au collége de Saint-Jean, de l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1804, le diplôme de maître ès arts. Cette même année, au retour d'une excursion en Grèce, il fonda la Société athénienne à laquelle on ne pouvait appartenir qu'à la condition d'avoir visité Athènes. En 1807, il fit son entrée dans la vie publique par sa nomination comme pair électif d'Écosse, et, sans se mêler aux débats, suivit la bannière du ministère tory dirigé alors par le duc de Portland. Après quatre ans de silence, il fut choisi comme l'organe de l'adresse en réponse au discours du prince régent (1810), et son discours où le bon sens mitigeait la morgue aristocratique, fit pressentir à son parti un homme d'État de plus.

L'occasion de mettre ses talents à l'épreuve ne se fit pas attendre. Au mois de juillet 1813, il partit pour Vienne en qualité d'ambassadeur et muni par lord Castlereag de tous les pouvoirs nécessaires pour détacher l'Autriche de l'alliance française; à travers beaucoup de difficultés créées par l'hésitation de l'empereur François, il atteignit le but de sa mission, et, avec le concours tacitement donné de M. de Metternich, prépara les conférences qui s'ouvrirent à Tœplitz. Les mobiles divers les plus propres à entraîner ou à convaincre furent employés par lui avec autant d'activité que de discernement. On le voit se préoccuper à la fois des délimitations d'un traité de frontières, de la quotité des subsides, des tarifs commerciaux, de la répartition des contingents militaires, etc. Le 3 octobre 1813, les négociations préliminaires furent arrêtées, et l'Autriche consentit à entrer dans la coalition déjà formée contre Napoléon par la Russie, la Prusse, la Suède et l'Angleterre.

Ce succès à peine obtenu, le jeune diplomate courut à Naples, décida le faible Murat à tourner ses armes contre la France, sous la promesse d'être maintenu sur le trône, et rejoignit le camp des alliés en marche sur Paris. A l'avant-garde autrichienne, il entra dans cette capitale où il signa le traité de paix du 1er juin 1814 avec Louis XVIII. Le même jour, il quittait le nom de lord Haddo et était élevé à la pairie héréditaire, avec le titre anglais de vicomte Gordon d'Aberdeen.

Tory pur, lord Aberdeen combattit vivement, à la Chambre haute, la politique de Canning, refusant ainsi aux idées nouvelles la part qu'il leur a faite depuis; il s'opposa à l'émancipation des catholiques d'Irlande, à l'importation des grains étrangers, de même qu'à la reconnaissance des républiques de l'Amérique espagnole. Peu de temps après la mort de Canning, il devint, sous les auspices du duc de Wellington, chancelier du duché de Lancastre (janvier 1828), charge qu'il abandonna au mois de juin pour prendre le portefeuille des affaires étrangères. A peine installé, il se trouva dans une position difficile et dut se faire pardonner l'acceptation d'événements qu'il avait hautement blâmés, entre autres l'intervention armée en Portugal, la bataille de Navarin qu'il avait appelée « un fatal accident, » et l'émancipation des catholiques. L'acte le plus important de son administration fut la reconnaissance du gouvernement de Juillet, concession faite à l'opinion et qui releva le cabinet de son impopularité.

Au mois de novembre 1830, lord Aberdeen, cédant le pouvoir aux amis du comte Grey, rentra dans l'opposition et se fit remarquer par l'ardeur singulière avec laquelle il encouragea les prétendants absolutistes, don Miguel et don Carlos, et il leur vint à diverses reprises publiquement en aide. Cependant, lorsqu'il fut chargé, dans le premier ministère Peel, de diriger les colonies (1834-1835), il s'associa à des mesures vraiment libérales : ainsi ce fut seulement après un discours fort remarquable qu'il prononça à la Chambre des Lords, que put passer le bill en faveur des dissidents religieux. Lors des luttes qui amenèrent la séparation de l'Église d'Écosse, il déploya la même tolérance et essaya de la conciliation.

Digitized by Google

La chute du ministère whig de lord Melbourne, tombé en minorité dans les élections générales de 1841, avait replacé au pouvoir sir R. Peel et rendu à lord Aberdeen la direction des affaires étrangères. Le même revirement s'opérait, à quelques semaines de là, en France, où M. Thiers avait pour successeur aux affaires M. Guizot, l'ami du comte d'Aberdeen. Le premier soin de celui-ci fut de renouer l'alliance française si gravement compromise par les événements de Syrie, alliance que Louis-Philippe regardait comme l'acte le plus glorieux de son règne et au maintien de laquelle le parti doctrinaire fit tant de sacrifices. L'entente cordiale, comme on l'appela, rapprocha, en apparence, les deux nations rivales; ce fut à elle qu'on dut la double visite de la reine d'Angleterre au château d'Eu et du roi des Français à Windsor. Grâce au parfait accord qui régnait entre les deux ministres des affaires étrangères, elle ne fut troublée ni par le droit de visite, si abusivement exercé sur nos bâtiments, ni par la chute d'Espartero qui était un échec pour l'influence anglaise, ni par la fameuse indemnité Pritchard. Au reste, la politique extérieure des tories était à la fois plus pacifique et plus brillante que celle de leurs prédécesseurs. Quant à lord Aberdeen, il fit preuve de cet esprit de clairvoyance et de modération qui sait faire à l'opinion et au progrès les concessions nécessaires. Il suivit volontiers sir R. Peel sur le terrain des réformes économiques, et, par un heureux revirement, s'associa sans scrupules à la grande mesure de l'importation libre des grains étrangers. Mais une négociation dont l'honneur lui revient tout entier, c'est le traité qui réglait la question de l'Orégon. L'esprit public poussait le gouvernement américain à s'emparer de ce vaste territoire. Quelque inclination qu'il eût pour la paix, lord Aberdeen s'opposa fermement à cet acte d'usurpation, et sa déclaration d'en faire un *casus belli*, détermina le président Polk à des négociations qui firent disparaître jusqu'au prétexte de ce fâcheux conflit (juin 1846).

Ce fut le dernier acte important qu'il accomplit avant de suivre dans sa retraite son chef et son ami (3 juillet 1846), avec les opinions duquel il s'unit dorénavant dans une glorieuse solidarité. Aussi refusa-t-il la place que lord J. Russell lui offrit dans son ministère. En dehors du pouvoir, il se montra fidèle aux principes qu'il venait de soutenir; en dissidence avec lord Palmerston, dans l'affaire Pacifico (1850), il n'en rendit pas moins aux qualités de son adversaire un éclatant hommage, et dans la discussion du bill contre l'épiscopat catholique (1851), il opposa les droits de la tolérance à une législation exceptionnelle.

Après avoir refusé, lors de la crise de 1851, de se rapprocher des protectionnistes, lord Aberdeen fut appelé à prendre la succession du ministère mort-né de lord Derby (décembre 1852) et composa ce cabinet de whigs, de peelites et même de radicaux. Il présida comme premier lord de la trésorerie, cette coalition de chefs de partis, où se trouvaient réunis les lords Lansdowne, Palmerston, J. Russell, M. Gladstone, sir W. Molesworth, etc. Les deux actes les plus saillants de son administration furent l'alliance offensive et défensive conclue avec la France (1853) et la déclaration de guerre à la Russie (1854); le premier réalisait le plus cher de ses vœux, le second fut l'objet de ses plus vives répugnances, et cela devait être aux yeux de l'homme d'État qui avait proclamé le principe de non-intervention, un dogme politique. Le soin qu'il mit, dans son discours, à ne pas s'associer au sentiment public contre la Russie, la bienveillance trop marquée de Nicolas à son égard, l'hésitation et la faiblesse de sa conduite le rendirent tout à fait impopulaire. A la suite de la prise en considération par le parlement de la proposition Rœbuck, qui rejetait sur la négligence ministérielle la mauvaise organisation de l'armée de Crimée, il se retira (février 1855) avec tout le cabinet, devant la plus imposante majorité qu'aucun ministre eût subie depuis le bill de la réforme parlementaire. Il eut pour successeur lord Palmerston. Depuis cette époque il se tient à l'écart, accepté par les conservateurs comme leur chef le plus éminent et par la Chambre comme un conseiller toujours écouté.

Lord Aberdeen fait partie du conseil privé, depuis 1814, et il a reçu, en 1855, les insignes de l'ordre de la Jarretière. Il s'est marié deux fois : la première, avec la fille aînée du marquis d'Abercorn (1803), de laquelle il n'a point eu de postérité; la seconde, avec la veuve du vicomte Hamilton (1815). Il a de cette dernière, qui est morte en 1833, quatre enfants dont l'aîné est lord Haddo. (Voy. HADDO et GORDON).

ABERGAVENNY (révérend William NEVILL, 4e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1792, descend de l'ancienne famille de Nevill, élevée en 1450 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Nevill, il fut élevé au collège de la Madeleine, à Cambridge, entra ensuite dans les ordres et administra les paroisses de Birling, dans le Kent, et de Frant, dans le Sussex. En 1845 il prit la place de son frère à la Chambre des Lords et vota avec les défenseurs de l'aristocratie et de l'Église. De son mariage avec miss Leeke (1824), il a quatre enfants dont l'aîné, William, vicomte NEVILL, est né en 1826 et a servi quelque temps dans les gardes.

ABINGDON (Montagu BERTIE, 6e comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1572 à la pairie héréditaire, sous le nom de baron Norreys, qui est son second titre nobiliaire; il fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1834, le diplôme de docteur en droit, et siégea pendant vingt-deux ans à la Chambre des Communes pour la ville et le comté d'Abingdon, où ses grands biens assuraient sa constante réélection (1832-1854). A cette dernière date il prit le nom et la place de son père à la Chambre des Lords, où il fit partie de la minorité politique qui se rallie aux principes de lord Derby. En 1855, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Berks. Marié à la fille de E. G. Harcourt (1835), il a huit enfants dont l'aîné, Montagu-Arthur, baron NORREYS, est né à Londres, en 1836.

ABINGER (Robert-Campbell SCARLETT, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, est fils de sir J. Scarlett, président de l'Échiquier, élevé en 1835 à la pairie héréditaire. Après avoir fait son éducation à l'université de Cambridge, il étudia le droit à l'école d'Inner Temple et fut admis au barreau en 1818. Envoyé à la Chambre des Communes, de 1835 à 1837, par Norwich, il y rentra pour Horsham, aux élections générales de 1841, et fut un des partisans de la politique de sir R. Peel. En 1844, la mort de son père l'appela à la Chambre des Lords où il continue d'appartenir au parti conservateur. De son mariage avec la fille de G. Smith (1824), il a deux enfants dont l'aîné, William-Frédéric SCARLETT, né en 1826, à Abinger-Hall (comté de Surrey), a pris du service dans les gardes et a été nommé major, pour sa conduite en Crimée.

ABOUL-SOOUD (*le Père des prospérités*), poëte arabe, né d'une pauvre famille, dans un village

Digitized by Google

de la basse Égypte, vers 1828, fréquenta l'école de son quartier, et dut à l'intelligence et à l'aptitude qu'il montra dans ses premières études, d'être compris dans le petit nombre d'élèves qu'on choisissait, chaque année, dans les écoles primaires, pour leur faire suivre le cours de l'*École des langues* que Mohammed-Ali avait fondée au Caire et où l'enseignement, large et libéral, embrassait les langues orientales, le Koran, l'histoire de l'Orient et l'histoire universelle, la géographie et les autres connaissances de l'Europe, ainsi que les langues de l'Occident. Aboul-Sooud fut un des élèves les plus distingués de cette école, et, lorsqu'il en sortit, le gouvernement égyptien lui offrit une place dans l'administration qui, tout en lui assurant l'existence, lui laissait assez de loisir pour cultiver l'étude et la poésie.

Dans ses premiers vers, il commença par imiter les poëtes élégiaques de l'Arabie. Mais il ne tarda pas à s'affranchir de tout esprit de servilité et à être lui-même. Toutefois, dans ses romances (*maouals*) et dans ses odes (*kacida*), il n'en demeura pas moins toujours très-attaché à ce fonds d'idées, mystiques et voluptueuses à la fois, où les poëtes arabes puisèrent d'habitude leurs inspirations. Comme eux, il chanta dans des vers très-magés, harmonieux, brûlants, l'amour, les molles délices, sans cesser d'invoquer la pensée et le grand nom d'Allah. Quelques-unes des romances d'Aboul-Sooud sont devenues très-populaires au Caire. L'avènement de Mohammed-Saïd lui inspira une *kacida* qui a de l'éclat et de la vigueur, et dont un chronogramme, au premier et au dernier hémistiche, donne le chiffre de l'année 1271 de l'hégire. Il fit, sur la chute de Sébastopol, un dithyrambe qui révèle un ordre d'idées et de sentiments jusqu'ici peu connus en Orient : européenne au fond, musulmane par la forme, cette pièce exprime sous des images tout orientales des aspirations vers un idéal de civilisation supérieure et vers l'alliance fraternelle de tous les peuples.

L'œuvre de prédilection d'Aboul-Sooud est un poëme encore inédit de mille vers, une myriade (*elfia*) dont Mohammed-Ali est le héros, épopée dans le genre des *Moallakak*, qui toutefois n'admet de merveilleux que celui de l'histoire et de la philosophie. Le docteur Perron est le premier en France qui ait fait mention d'Aboul-Sooud.

ABOUT (Edmond-François-Valentin), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta, en 1848, le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, d'où il passa, en 1851, à l'École française d'Athènes. Pendant son séjour en Grèce, il ne resta pas étranger aux recherches archéologiques et rédigea un mémoire intitulé : *l'Ile d'Égine* (Paris, 1854, in-8). Mais peu soucieux de s'enfermer dans des travaux de pure érudition, et certain de trouver par lui-même, en dehors de l'Université, le chemin de la réputation et de la fortune, il préparait les matériaux de quelques livres qui n'ont rien de commun avec l'archéologie ou le professorat. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par un succès : *la Grèce contemporaine* (1855, in-16), qui, publiée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, parvint rapidement aux honneurs de la réimpression en France et de la traduction à l'étranger. Cet ouvrage, où le peuple hellénique était traité avec une sévérité qui fut taxée d'ingratitude et que les événements des années suivantes ont si vite justifiée, offrait déjà, dans la forme, les qualités qui distinguent toutes les œuvres de l'auteur : une facilité vive et légère, de l'esprit jusqu'à l'abus et les meilleures qualités d'un style vraiment français.

M. About reçut alors des encouragements de toute sorte. La *Revue des Deux Mondes* accueillit immédiatement *Tolla* (1855, in-16), roman plein de détails autobiographiques, qui avait été inspiré par un livre très-peu connu : *Vittoria Savorelli, istoria del secolo* XIX (Paris, 1841, in-8). Quoiqu'il eût indiqué tout d'abord cette source, l'auteur se vit en butte à de bruyantes accusations de plagiat, surtout de la part de la *Revue de Paris* et du feuilleton de *la Presse*, et il eut contre lui les timorés, qui blâmaient son impatience de parvenir, et les envieux, qui ne lui pardonnaient pas de troubler la quiétude de certaines positions acquises. Rien ne le déconcerta. L'orage n'était pas calmé qu'il risquait, sur la scène classique du Théâtre-Français, une comédie en trois actes, *Guillery*, intitulée d'abord *l'Effronté* (2 février 1856). Cette pièce, reçue et jouée sans aucun retard et avec une solennité inusitée, eut une chute éclatante : elle fut retirée après deux représentations. Une revue étincelante sous le titre de, *Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts* (1855, in-16) et une suite de charmantes nouvelles, *les Mariages de Paris* (1856, in-16), obtinrent un succès qui compensait, et au delà, les attaques de la critique envers l'auteur de *Tolla* et de *Guillery*. Il accepta cependant une place au *Figaro*, pour engager contre ses détracteurs, par manière de représailles, une polémique pleine de spirituelles impertinences sous les pseudonymes de Valentin (de Quévilly) et de vicomte de Quévilly. Le feuilleton littéraire du *Moniteur*, auquel il avait déjà donné *les Mariages de Paris*, a reçu de lui, dans ces deux dernières années, *le Roi des montagnes* (1856, in-16), *Germaine* (1857, in-16), *les Échasses de maître Pierre* (1857), trois romans, ainsi que *Nos artistes au Salon de* 1857, nouvelle revue de peinture. Publiées en volumes, toutes ces œuvres ont fait à ce jeune auteur une des plus grandes places dans la littérature contemporaine. Il vient d'être décoré.

ABRAHAM-DUBOIS (Abraham Dubois, plus connu sous le nom d'), magistrat français, ancien député, est né à Granville (Manche), en 1792, prit part aux dernières guerres de l'Empire et s'établit comme notaire dans sa ville natale, dont il fut maire après la révolution de Juillet. Élu en 1832 député d'Avranches sous les auspices de l'opposition, il ne tarda pas à se rallier au ministère, dont il appuya la plupart des actes jusqu'en février 1848. Il n'en vint pas moins représenter la Manche à l'Assemblée constituante. Nommé, en 1833, à la Cour des comptes référendaire de seconde classe, il fait, depuis 1854, partie de la première classe. On a de lui des *Lettres de Sicile* (1844). M. Abraham Dubois est, depuis 1831, chevalier de la Légion d'honneur.

ABRAHAMS (Nicolas-Christian), archéologue danois, né, à Copenhague, le 6 septembre 1798, s'occupa d'abord de droit romain, puis de langues modernes. Dans l'année 1819, et, de 1825 à 1828, il visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France, et fit un assez long séjour à Paris pour y étudier les monuments de la littérature française du moyen âge. Le fruit de ses recherches a été un mémoire intitulé : *de Roberti Waci carmine quod inscribitur Brutus* (Copenhague, 1828, in-12). De retour dans sa patrie il prit le grade de maître ès arts et fut nommé lecteur (1829), puis professeur adjoint de langue et de littérature française (1832) et de littérature allemande (1839) à l'université de Copenhague.

M. Abrahams a été à plusieurs reprises mem-

Digitized by Google

bre ou président du conseil de la Société pour les progrès de la littérature et de l'Union artistique à Copenhague. Il est chevalier du Danebrog (1845) et de l'ordre suédois de l'Étoile polaire (1853). Sa *Description des manuscrits français du moyen âge et de la Bibliothèque royale de Copenhague, précédée d'une notice historique sur cette bibliothèque* (Copenhague, 1844, in-4, avec 3 planches) lui a valu le titre de chevalier de la Légion d'honneur (1847) et une médaille en or de la part du roi de Prusse (1845). Il a aussi publié une *Grammaire française* à l'usage des Danois, qui a eu trois éditions de 1845 à 1852; *Balthasari Castilionei aulici liber tertius secundum veterem versionem gallicam* (Copenhague, 1848, in-4) et un assez grand nombre d'articles dans la *Biographie générale*.

ABRAHAMSON (Joseph-Nicolas-Benjamin), officier et pédagogue danois, né le 6 décembre 1789, est fils d'un archéologue distingué. Attaché comme capitaine à l'état-major danois, il vint en France avec les armées alliées (1815), et profita du séjour qu'il y fit pour étudier les méthodes d'enseignement simultané récemment importées d'Angleterre. De retour en son pays, il s'efforça de les propager par ses démarches et par ses écrits; parmi ces derniers, il faut remarquer l'ouvrage intitulé : *de l'Enseignement mutuel* (om indbyrdes Undervüsnings Vœsen og Vœrd; Copenhague, 1822-1827, 3 vol.), qu'il rédigea en collaboration avec M. Münster, prévôt du chapitre ecclésiastique d'Aarhuus. Chargé de la réorganisation et de la surveillance des écoles primaires, il perdit ces fonctions en 1832, sous le prétexte que ses méthodes n'apportaient que du désordre dans l'enseignement. M. Abrahamson a aussi dirigé jusqu'en 1836 l'École militaire de Copenhague.

ABRANTÈS (Adolphe-Alfred-Michel JUNOT, duc D'), chef actuel de la famille de ce nom, né en 1810, est le second fils du maréchal Junot, créé duc d'Abrantès en 1808. Il hérita du titre paternel en 1851, à la mort de son frère aîné, Napoléon d'Abrantès, connu également par des romances et des pièces de théâtre, et par l'éclat de quelques excentricités. M. Adolphe d'Abrantès embrassa la carrière militaire, et suivit en Afrique, comme capitaine d'état-major, le général Mac-Mahon. Élevé au grade de chef d'escadron d'état-major, le 10 mai 1852, il est aujourd'hui aide de camp du prince Jérôme. Il est officier de la Légion d'honneur et a épousé, en 1845, la fille du baron Lepic, général de brigade.

Les deux sœurs aînées du duc d'Abrantès, Constance et Joséphine, sont connues en littérature sous le nom de leurs maris (voy. AUBERT (Constance) et AMET (Joséphine).

ABREU, voy. CARREIRA (vicomte DE).

ABZAC (Raymond DE VANDIÈRE DE VITRAC, vicomte D'), agriculteur français, né, le 1er janvier 1800, à Loudonie (Dordogne), fut adopté, en 1828, par son grand-oncle, le vicomte d'Abzac, commandant du manége du roi à Versailles, et ancien directeur du haras du Pin. Au sortir du collége de Périgueux, il fut attaché, jusqu'en 1830, à la maison du roi, comme élève, puis comme écuyer du manége. A la révolution de Juillet, il se retira dans sa propriété de Milon-la-Chapelle, près Chevreuse (Seine-et-Oise), où il s'est livré avec succès jusqu'à ce jour à l'agriculture et à l'élève du cheval, non moins utile à son département par les exemples qu'il donne que par les fonctions qu'il remplit. Membre du comice et de la Société d'agriculture de Versailles, et président de cette société, en 1849, il a organisé et dirigé, pendant dix-huit ans, le service gratuit des étalons. Défrichements, irrigations, perfectionnement du matériel, il a suivi ou hâté, en agriculture, tous les progrès. Il avait notamment devancé la méthode anglaise du drainage, par l'usage des pierrées dans ses prés.

ACCENTI (N....), patriote roumain de la Transylvanie, né vers 1822, était professeur à Bucharest, lorsque éclata la révolution de Juin 1848. Sans prendre une part officielle aux affaires, il eut une grande influence sur le mouvement des esprits durant cette courte période. Doué d'une éloquence mâle et pathétique, faite à l'image du peuple d'où il était sorti, il réunissait chaque jour dans le Champ de la Liberté, à Bucharest, un groupe de plusieurs milliers d'auditeurs qu'il électrisait en leur commentant les articles de la constitution. Après la chute de la caimacamie, il retourna en Transylvanie, où la guerre des magyars contre l'Autriche excita bientôt de violentes secousses. La population roumaine, opprimée par les magyars, s'étant levée en armes, à la voix de l'intrépide Janko, Accenti se trouva à la tête d'un corps nombreux de partisans, avec lequel il guerroya pendant près de huit mois contre les magyars. Sa réputation de bravoure surpassait celle de Janko lui-même. Trompé comme lui, dans ses patriotiques espérances par l'Autriche, oublieuse des promesses qu'elle avait faites aux Roumains au jour du danger, il rejeta fièrement les décorations et titres qui lui étaient offerts, et se retira avec sa famille dans une terre qu'il prit à ferme et qu'il cultive lui-même.

ACHARD (Jacques-Michel-François, baron), général français, sénateur, est né le 14 octobre 1778, à l'île de Sainte-Lucie (Antilles). Enrôlé volontaire dans le 2e bataillon de Sainte-Lucie, le 17 avril 1793, il obtint, le 22 mai 1797, le grade de lieutenant, après avoir passé par tous les grades inférieurs. Tombé au pouvoir des Anglais, il fut, après deux ans d'une dure captivité, incorporé dans le 13e léger qui devint le 19e de la même arme, fit les campagnes de Vendée et d'Italie, passa le mont Saint-Bernard et assista aux batailles de Marengo et du Mincio.

Lors de l'expédition de Saint-Domingue dont il fit partie, il fut nommé adjudant-major pour sa conduite dans une affaire contre le général noir Maupas, et obtint le grade de capitaine des grenadiers de la garde du général en chef, après une action d'éclat dans la plaine du Cul-de-Sac (11 août 1803), où il reçut vingt-trois coups de sabre, dont treize sur la tête. Après la capitulation de Rochambaud, il revint en France, et fit, comme capitaine au 5e léger, la campagne de 1807, et assista à toutes les batailles de Prusse, de Pologne, etc. Promu au grade de chef de bataillon au 26e léger, et décoré en 1809, il fut nommé colonel du régiment de l'île de France, le 17 février 1811. Dans la campagne de Russie, il prit le commandement du 108e de ligne, et coopéra activement au passage du Niémen. A Mohilev, un boulet lui fractura le bras, et néanmoins, deux heures après, il se signalait en reprenant une batterie de réserve qui avait été enlevée par les Russes, et méritait d'être cité au treizième bulletin. Il prit part à la bataille de la Moskowa et au passage de la Bérésina, où il sauva son aigle malgré l'ordre de la détruire. A son retour, il réorganisa son régiment à Anvers et rejoignit le 13e corps, placé sous les ordres du maréchal Davoust.

Louis XVIII, à sa première rentrée, le nomma chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion

Digitized by Google

d'honneur. Créé général de brigade, pendant les Cent-Jours (5 mai 1815), il fut chargé du commandement de la Mayenne; mais, après Waterloo, il se vit retirer son grade et fut mis en non-activité. En 1818, sous le ministère de Gouvion Saint-Cyr, il rentra dans le service et fut successivement colonel de la légion du Lot et du 18e de ligne. Il fit la campagne de 1823 en Espagne, et fut, à cette occasion, promu maréchal de camp. Nommé inspecteur général d'infanterie le 23 juin 1824, il exerça ces fonctions jusqu'en 1830. Il fit alors partie de l'expédition d'Afrique, et s'empara de Médéah. Elevé au grade de général de division, et nommé de nouveau inspecteur général d'infanterie, le 13 décembre de la même année, il fut chargé de couvrir le siège d'Anvers. En 1837, il fut mis à la tête de la 5e division militaire, et y resta jusqu'en 1846, époque où il fut placé dans le cadre de réserve.

Pair de France en 1845, représentant de la Moselle en 1849, le général Achard qui fut souvent chargé de missions diplomatiques, a été nommé sénateur en 1852. Grand'croix de la Légion d'honneur depuis 1845, il est aussi membre de plusieurs ordres étrangers.

ACHARD (Louis-Amédée-Eugène), romancier français, né à Marseille, en avril 1814, fut d'abord destiné au commerce. Il alla à vingt ans, en Algérie, coopérer à la fondation d'une entreprise agricole, qu'il abandonna, en 1835, pour devenir chef du cabinet du préfet de l'Hérault. Il avait déjà débuté comme littérateur dans *le Sémaphore de Marseille*, lorsqu'il vint à Paris, en 1838, et s'attacha à la rédaction de quelques petits journaux, *Vert-Vert*, *l'Entr'acte*, *le Charivari*, où il ne tarda pas à se faire un nom. Lors de la fondation du journal *l'Époque* (1845), il fut chargé du *Courrier de Paris*, et les *Lettres parisiennes* qu'il publia sous le pseudonyme de *Grimm*, eurent de la vogue. En 1846, il fut choisi pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier, en qualité d'historiographe des fêtes de son mariage. L'année suivante, il faisait paraître dans *l'Esprit public* le joli roman de *Belle-Rose* (1847, 5 vol. in-8), le plus souvent réimprimé de ses ouvrages.

Après la révolution de 1848, M. Achard se jeta dans la presse politique, et fonda (mai 1848) *le Pamphlet*, journal illustré qui parut jusqu'à l'insurrection de juin. Dans ces tristes journées, M. Achard vit son frère tomber à ses côtés, atteint de deux coups de feu, et fut lui-même fait prisonnier par les insurgés. Capitaine d'état-major de la garde nationale, il se démit de ce grade après la destitution du général Changarnier. En 1849, il entra au journal *l'Assemblée nationale*, et y donna *la Chasse royale* (1849-1850, 7 vol. in-8). En 1850, blessé très-grièvement en duel par M. Fiorentino, à la suite d'un article du *Corsaire*, M. Achard dut, pour se guérir, aller prendre les eaux d'Aix. De là, son livre, *une Saison à Aix-les-Bains*. Il est, en outre, auteur de quelques proverbes, de plusieurs itinéraires de la *Bibliothèque des Chemins de fer*, et de nouvelles insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. Am. Achard est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *une Arabesque* (1840, in-8); *les Petits-fils de Lovelace* (1854, 3 vol. in-8); *les Châteaux en Espagne*, recueil de nouvelles (1854, in-18); *la Robe de Nessus* (1854, 3 vol. in-8); *Maurice de Treuil*, *Madame Rose*, *le Clos-Pommier* (1856-1857, in-18).

ACHARD (Alexis-Jean), peintre français, né à Voreppe (Isère), en 1807, vint, en 1835, à Paris, où il s'exerça quelque temps à la peinture, et fit ensuite un voyage en Égypte; à son retour, il débuta par un *Paysage* au salon de 1839, et renouvela plusieurs fois ses envois, bien qu'à de longs intervalles. Il a surtout exposé : *Vue prise aux environs du Caire*, *la Vallée du Graisivaudan*, les *Hameaux* et la *Vallée de l'Isère* (1844); *la Grande Chartreuse* (1845); *les Peupliers de Neuville*, sur les bords de l'Ain, *le Parc du Raincy*, *le Moulin de Crémieu* (1848), *un Sentier du Dauphiné*, *un Effet d'automne dans la vallée de l'Isère*, acquis par le ministère d'État (1853); *une Matinée*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Ferme abandonnée*, *Vue d'Anvers* (1857), etc.

M. Jean Achard a obtenu une 3e médaille en 1844, deux secondes en 1845 et 1848, et une de troisième classe à la suite de l'Exposition de 1855.

ACHARD (Frédéric-Adolphe), acteur et chanteur comique français, né à Lyon, le 4 novembre 1808, fils d'un ouvrier tisseur de soie, fut d'abord destiné à la même profession; mais sa vocation l'entraîna vers le théâtre. Après quelques succès sur de petites scènes de société, un début au théâtre des Célestins, à Lyon, et des excursions dramatiques dans le midi de la France, il s'était fait particulièrement connaître à Grenoble, Saint-Étienne, Lyon, Roanne et Bordeaux. Les encouragements de Mlle Déjazet, avec laquelle il eut l'occasion de jouer dans cette dernière ville, l'amenèrent à Paris. Il y débuta, et créa ensuite sur la même scène, le 10 juillet 1834, au Palais-Royal, avec un succès particulier, Titi le taloucheur dans *la Tirelire*, *l'Enfant du faubourg*, *Bruno le fileur*, Jacques dans *le Ramoneur*, etc. M. Achard s'est fait, en outre, une réputation à part dans la chansonnette. *Le Moutard de Paris*, *Petit-Pierre*, et une foule d'autres bluettes chantantes lui ont fait autant de popularité que ses meilleures créations dramatiques; il joignait aux avantages d'un jeu plein de verve et de franchise, une voix agréable, pénétrante, et plus de savoir musical que n'en exige ce modeste genre; l'acteur comique avait fait en effet des études sérieuses au Conservatoire, où il avait remporté un second et un premier prix de vocalisation. — M. Achard est mort au mois de juillet 1856, laissant une fortune assez considérable et un nom universellement estimé.

Son fils, M. Léon Achard, né à Paris, en 1832, reçu avocat en 1852, puis élève du Conservatoire, où il obtint le premier prix d'opéra-comique en 1854, a tenté divers essais sur les petites scènes de Paris et de la province, et débuté (octobre 1854) au Théâtre-Lyrique, où il a chanté deux ans.

ACHENBACH (André), peintre allemand, né à Cassel, le 29 septembre 1815, vint de bonne heure à Dusseldorf, où il étudia sous Schirmer, et se livra spécialement au paysage. Ses principaux tableaux portent le nom général de *Vues* et sont empruntés aux natures si diverses des bords du Rhin, de la Norvége et de l'Italie. Il a surtout réussi à rendre la poésie de la mer.

M. Achenbach qui avait déjà figuré plusieurs fois aux Expositions de Paris, a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec cinq paysages : *Marée haute à Ostende*; *Vue de Corleone en Sicile*; *Mer orageuse sur la côte de Sicile*; *Kermesse en Hollande*; *Clair de lune*; *Paysage*. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, deux secondes en 1844 et 1848, et une de première classe en 1855. Il a de plus obtenu la grande médaille d'or aux Expositions de Prusse et de Belgique. Comme peintre d'architecture, M. Achenbach jouit d'une certaine renommée; on vante enfin ses carica-

Digitized by Google

tures, qui sont pleines de malice, de mouvement et de fantaisie.

M. Achenbach est chevalier de l'ordre de Léopold, et membre des Académies royales de Berlin, d'Amsterdam, de Philadelphie et d'Anvers.

ACHENBACH (Oswald), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 2 février 1827, imita d'abord son frère, copia, comme lui, la nature dans toute sa vérité, mais revint bientôt à la manière classique et au paysage animé. Il a surtout représenté la nature de l'Italie. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *Soirée d'automne* et *Pèlerins se rendant à Rome*, qui lui ont valu une mention.

ACHTERFELD (Jean-Henri), théologien catholique allemand, est né à Wesel, en Prusse, le 17 juin 1788, reçut les ordres en 1813 et devint, l'année suivante, vicaire dans sa ville natale. Son mérite perça dans cette humble position, et en 1817, sur la proposition du prince Joseph de Hohenzollern, évêque d'Ermeland, il fut chargé de la chaire de théologie au séminaire de Braunsberg. Il y professa pendant six ans, et publia pendant cet intervalle son *Manuel de la foi et de la morale chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Glaubens und Sittenlehre, Braunsberg, 1829), abrégé sous ce titre : *Catéchisme de la doctrine chrétienne pour le diocèse d'Ermeland*. En 1823, chargé de la réorganisation du grand séminaire de Braunsberg, M. Achterfeld accomplit cette mission difficile avec succès, et après avoir dirigé, pendant un an, la nouvelle institution, il fut appelé, en 1826, par le comte Spiegel, archevêque de Cologne, à la chaire de théologie catholique de Bonn, et réunit à cette place, dès l'année suivante, celle d'inspecteur du *Convictorium theologicum*, qu'il garda pendant seize ans. Il rencontra à Bonn son ancien professeur, Hermes et le professeur Clément de Droste-Hülshoff, avec lesquels il se lia intimement. Après la mort du premier (1831), il publia la *Dogmatique chrétienne-catholique* (Christ. catholische Dogmatik), ouvrage plutôt philosophique que catholique, dans lequel le célèbre théologien avait tenté de substituer la raison à la foi pour démontrer la vérité intrinsèque aussi bien que la vérité extérieure du christianisme. Désapprouvé par Rome et accusé d'hérésie, M. Achterfeld fut suspendu de ses fonctions de professeur et renvoyé de l'université de Bonn. Depuis cette époque, il rédige, avec M. Johann-Wilhelm-Joseph Braun (voy. ce nom), le *Journal de philosophie et de théologie catholique* fondé par Droste-Hülshoff, Braun et Hermes, et à la rédaction duquel il avait déjà pris part, dès l'année 1832.

ACKNER (N....), savant hongrois, né, le 25 janvier 1782, à Schasbourg, en Transylvanie, suivit les cours des universités de Witenberg et de Gœttingue et visita la France et l'Italie. A son retour, il obtint la chaire de philosophie et d'archéologie au gymnase d'Hermannstadt. Il explora la chaîne des Carpathes, et fit dans plusieurs voyages d'importantes observations minéralogiques. C'est à la suite de ces recherches qu'il publia la *Minéralogie de la Transylvanie* (Hermannstadt, 1847). Déjà il avait abordé ce sujet dans les *Archives* de Ch. Schœller (1833-1841). Le même recueil lui doit de nombreux articles archéologiques qui attestent une profonde connaissance de l'antiquité. C'est en effet par l'archéologie que M. Ackner a débuté dans la science; son premier ouvrage a pour titre : *Antiqua Musei Parisiorum* (Cibinii, 1809). Il était, en 1851, premier pasteur protestant à Hermannstadt.

ACLAND (sir Thomas DYKE), homme politique anglais, né à Londres en 1787, fit ses études à Oxford, et passa, en 1814, les examens de maître ès arts. Il y avait déjà deux ans qu'il siégeait dans les rangs des tories à la Chambre des Communes, où, sauf les deux législatures de 1819 et de 1832, il a constamment représenté le comté de Devon. En 1846, il a voté pour le système protecteur renversé par les réformes de sir R. Peel. Il n'a pas été réélu en 1857. — Son fils, DYKE (Thomas), né en 1809, a siégé au parlement de 1837 à 1847, pour le comté de Somerset.

ACOSTA (Joaquim), colonel de génie au service de la Nouvelle-Grenade, un des savants les plus distingués de l'Amérique du Sud, servit d'abord dans l'armée colombienne. En 1831, la république de Colombie fut dissoute après douze années d'existence, et se partagea en trois États. Joaquim Acosta resta dans la Nouvelle-Grenade. En 1834, il fit, avec le botaniste Cespedes, une exploration scientifique depuis la vallée del Socorro jusqu'à celle de la Magdalena. Sept ans après, il se rendit, avec un corps de troupes, d'Antioquia à Anserma, au travers des tribus indigènes, dont il étudia les mœurs et l'histoire. Il fit, en 1845, le voyage d'Europe, visita l'Espagne et vint en France, où il a demeuré plusieurs années. Outre une excellente carte du territoire de la Nouvelle-Grenade, il fit paraître à Paris un ouvrage destiné à la jeunesse américaine : *Compendio historico del descubrimento y colonizacion de la Nueva Granada en el siglo decimo sexto* (1848). L'année suivante, il publia une nouvelle édition, corrigée et augmentée, d'un livre souvent cité par Humboldt et devenu presque introuvable : c'est le *Semenario de la Nueva Granada. Miscellanea de ciencias, literatura, artes e industria, publicada por una sociedad de patriotas granadinos, bajo la direccion de Francisco José de Caldas* (Paris, 1849, grand in-8, avec portraits et carte). Le colonel Acosta réside aujourd'hui à Santa-Fé di Bogota; il continue dans sa patrie ses recherches géographiques et historiques; mais il n'a pas rompu toute relation avec la France, et notre Société de géographie a reçu de lui des documents très-précieux qu'elle a publiés dans son *Bulletin*.

ADALBERT (Henri-Guillaume), prince de Prusse, cousin germain du roi régnant Frédéric-Guillaume IV, est né à Berlin le 29 octobre 1811. Fils de Frédéric-*Guillaume*-Charles et d'*Amélie-Marie-Anne* de Hesse-Hombourg, il perdit sa mère, le 14 avril 1846, et son père, le 28 septembre 1851. Il entra fort jeune dans l'armée prussienne et fut attaché au corps de l'artillerie. Entraîné par le goût des voyages, il visita en 1826 la Hollande; en 1832, l'Angleterre et l'Écosse; en 1834, Saint-Pétersbourg et Moscou; en 1837, la Russie méridionale, la Turquie, la Grèce et les îles Ioniennes. Sur une frégate que le roi de Sardaigne mit à son service, en 1842, il partit de Gênes, visita Gibraltar, Tanger, Madère, Ténériffe, traversa l'Océan et explora les côtes du Brésil. A son retour de Rio-Janeiro, il fit paraître le récit de son voyage (*Aus meinem Reisetagebuche*, 1842-1843), ouvrage dont il n'existe dans le commerce qu'une traduction en anglais. En 1848, il fut chargé d'organiser la marine nationale allemande, et reçut le titre d'amiral. Il publia alors un écrit de circonstance (*Denkschrift über die Bildung einer deutschen Flotte*, Potsdam, 1848). La flotte allemande n'existe plus, et le prince Adalbert ne commande plus que la marine de la Prusse. En 1856, il a fait un nouveau voyage dans la Méditerranée et sur la côte du Maroc; il

Digitized by Google

a eu un combat à soutenir contre les pirates du Riff. (Voy. ABD-ER-RAHMAN.)

ADAM (Jean-Victor), peintre et lithographe français, né à Paris le 29 février 1801, et fils de Jean Adam, graveur estimé, suivit, de 1814 à 1818, les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que les ateliers de Meynier et Regnault, et débuta au Salon de 1819 par une *Herminie secourant Tancrède*. Chargé presque aussitôt de diverses commandes de la liste civile, il continua d'exposer, comme peintre, jusqu'en 1838, année où cessèrent ses grands travaux pour les galeries de Versailles. Il ne reparut plus qu'au Salon de 1846, dans la section de lithographie, genre auquel il s'était longtemps exercé, et le seul qu'il cultive à présent.

M. Victor Adam a principalement exécuté et exposé : *Henri IV après la bataille de Coutras; un Trait de bonté du duc de Berry; le Postillon; la Vivandière; la Route de Poissy; les Falaises de Dieppe; le Retour de la chasse; la Foire aux chevaux à Caen; le Marché au poisson à Marseille; les Chartreux en prière; un Trait de courage d'Urbain Fardeau*, et de nombreux sujets militaires. Le musée de Versailles possède de lui, entre autres sujets importants : *l'Entrée des Français à Mayence; le Combat de Varoux; la Prise de Venise; la Bataille de Castiglione; le Passage de la Chise; la Bataille de Montebello* et *la Capitulation de Menningen*, ces trois dernières toiles avec M. Alaux. — Il a donné, dès 1827, une partie des dessins du *Sacre de Charles X*, un *Album lithographique*, *les Promenades* et *les Environs de Paris;* une *Suite d'animaux domestiques;* puis des *Études d'animaux* (1833), des dessins pour une édition de *Buffon* (1835); et une foule de dessins destinés au commerce.

Cet artiste, qui a également fait des envois aux Expositions départementales, a remporté à Paris une médaille d'or en 1824, une 2e médaille en 1836, et diverses médailles à Lille et à Douai (1821-29).

Son fils, Alfred-Albert Adam, né à Paris en 1825, cultive aussi la lithographie, et outre sa collaboration aux travaux de son père, a déjà signé seul plusieurs planches.

ADAM (Adolphe-Charles), célèbre compositeur français, né à Paris, le 24 juillet 1803, et fils du professeur de piano Jean-Louis Adam, qui forma beaucoup d'élèves remarquables. Placé, en 1814, dans l'institution Gersin, à Belleville, il faisait passer la musique avant toutes les autres études. Le hasard lui ayant ouvert accès à l'orgue de la paroisse, il s'éprit de passion pour cet instrument, sur lequel il fit, sans maître, de rapides progrès. Il passa ensuite au collége Bourbon (lycée Bonaparte), qu'il quitta, après la classe de seconde, pour étudier l'harmonie. Son intimité avec Hérold, filleul de son père, développa encore chez lui le sentiment musical. Il entra au Conservatoire en 1817, dans la classe d'orgue de M. Benoist, et tout en apprenant la théorie, il se rompait à la pratique de cet instrument, en suppléant les organistes de plusieurs églises. Après avoir étudié le contre-point sous Reicha, il passa, en 1822, dans la classe de composition, nouvellement ouverte, de Boïeldieu, qui s'appliqua à refréner l'imagination trop fougueuse de son élève. M. Adolphe Adam obtint, en 1825, le second grand prix de l'Institut.

Il débuta au théâtre par quelques morceaux de chant introduits dans divers vaudevilles, *la Bastière de Brientz*, *le Hussard de Felsheim*, etc. Son premier opéra-comique, *Pierre et Catherine*, en un acte, date de 1829; il fut bien accueilli du public, ainsi que *Danilowa*, sa première œuvre en trois actes, représentée l'année suivante. A partir de cette époque, les productions de M. Adam se succèdent avec une telle rapidité, qu'il est difficile de signaler l'apparition de chacune comme un événement dans sa vie. Après en avoir donné une demi-douzaine à Paris, il alla, en 1832, en écrire deux à Londres, *la Première campagne* (His First campaign), et *le Diamant noir* (the dark Diamond), dont le premier seul eut du succès, ainsi que le ballet de *Faust*, en trois actes. Il revint l'année suivante à Paris, où, dans la multitude des œuvres qui attestaient une facilité merveilleuse, quelques-unes, comme *le Proscrit* et surtout *le Chalet*, marquèrent dans sa manière de notables progrès. Cette dernière pièce eut un succès de popularité qui fut dépassé encore par *le Postillon de Longjumeau* (1836).

M. Adam partit, en 1839, pour la Russie, et donna à Pétersbourg un ballet en deux actes, *l'Écumeur de mer* (Morskoï Rasbonick), pour Mlle Taglioni. Il y écrivit ses *Lettres sur l'état de la musique en Russie*. Mais le climat du nord altéra gravement sa santé et il se vit forcé de revenir. Il composa, à la prière du roi de Prusse, un intermède en deux actes, *les Hamadryades* (die Hamadryaden), sur des paroles allemandes dont on était obligé de lui traduire le sens. A son retour à Paris, il continua d'enrichir nos scènes lyriques d'œuvres nouvelles, au milieu desquelles se place le gracieux ballet de *Giselle* (Opéra, 1841). Le 22 juin 1844, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Berton.

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, désireux d'ouvrir un débouché de plus à ses nombreuses œuvres, et d'offrir une scène d'un accès plus facile aux débuts des jeunes compositeurs, M. Adam avait conçu l'idée de fonder à Paris un troisième théâtre lyrique : il eut beaucoup de peine à la réaliser, et il n'obtint la concession de ce théâtre, après bien des efforts infructueux, qu'au prix d'un sacrifice pécuniaire énorme, destiné à suppléer, au profit d'un journal ministériel, à l'insuffisance des fonds secrets. Le scandale de cette exigence fut divulgué à la tribune de la Chambre et consigné dans les journaux du temps. Du reste, la prospérité du nouveau théâtre était de nature à réparer l'atteinte que son obtention avait pu causer à la fortune personnelle du directeur; malheureusement la révolution de Février l'interrompit, et le théâtre ouvert seulement depuis quelques mois, dut fermer ses portes (avril 1848). M. Adam, ruiné, reprit le travail de la composition, moins pour obéir à sa fureur d'écrire et, comme il le disait, à une sorte d'hystérie musicale, que pour payer ses dettes et refaire sa fortune. Il demanda en outre à sa plume un autre genre de ressources, et aborda la critique musicale dans le feuilleton du *Constitutionnel*, et, plus tard, dans celui de *l'Assemblée nationale*. La réouverture du Théâtre-Lyrique, en 1850, lui permit de faire représenter un nombre chaque jour plus grand d'opéras. Dans ces dernières années, il en eut souvent, le même soir, sur les trois scènes lyriques de Paris, et trois à la fois sur une seule, sans compter les pièces en répétition. Lorsque sa mort arriva, au mois de mai 1856, il avait déjà donné, dans le premier trimestre, trois œuvres nouvelles, *Falstaff*, *Mamzell' Geneviève*, toutes deux au Théâtre-Lyrique, et *les Pantins de Violette*, aux Bouffes-Parisiens.

Outre les œuvres lyriques que nous avons citées jusqu'ici, nous signalerons encore les suivantes : *le Morceau d'ensemble*, en un acte; *le Grand prix*, en trois actes (1831); *une Bonne fortune*, en un acte, écrit en cinq jours (1834);

Digitized by Google

la Fille du Danube, ballet en deux actes (1836); *le Fidèle berger*, en trois actes, qui eut plus de succès à l'étranger qu'à Paris (1837); *le Brasseur de Preston*, en trois actes (1838); *la Rose de Péronne*, en trois actes (1840); *le Roi d'Yvetot*, en trois actes (1842); *le Diable à quatre*, ballet en deux actes (1845); *Griselidis ou les Cinq sens*, ballet en trois actes (1848); *le Toréador*, en deux actes (1849); *Giralda*, en trois actes (1850); *Si j'étais roi*, en trois actes (1852); *le Bijou perdu*, en trois actes, qui révéla Mme Cabel; *la Poupée de Nuremberg*, en un acte (1853); *le Corsaire*, ballet en trois actes (1855), etc.

M. Ad. Adam a retouché en outre l'instrumentation de quelques opéras anciens, lors de leur reprise, entre autres *Richard*, de Grétry, et *le Déserteur*, de Monsigny. Il a achevé un opéra laissé imparfait par Monpou, *Lambert Simnel*. Il a aussi écrit de la musique religieuse, notamment deux *messes solennelles*, exécutées à Saint-Eustache (26 mars 1847, et 22 novembre 1850), et qui lui ont fait, la dernière surtout, le plus grand honneur. Il a enfin composé plusieurs cantates officielles, entre autres celle en l'honneur de la prise de Sébastopol.

La musique de cet infatigable compositeur est à la fois les avantages et les inconvénients de la fécondité. Vive, légère, facile, elle n'exige pas plus d'efforts d'attention qu'elle n'a coûté de travail. Le rhythme en est toujours nettement marqué, l'orchestration naturelle; mais les mélodies manquent souvent de caractère ou de nouveauté, et ordinairement de distinction. Quelques-unes pourtant, comme celles du *Chalet* ou de *Giselle*, réunissent ces trois mérites; mais la critique n'a paru s'en souvenir que pour les opposer aux productions trop hâtives de ces derniers temps, et regretter que l'auteur ne se souvînt pas lui-même de ce que la perfection de ces œuvres renfermait de promesses. M. Ad. Adam, avait été nommé officier de la Légion d'honneur, le 25 avril 1847.

ADAM (Albert), peintre allemand, né à Nordlingue, en 1786, étudia la peinture à Nuremberg, puis à Munich. En 1809, il prit part à la campagne contre l'Autriche et esquissa sur le champ de bataille ses premiers tableaux militaires. En 1810, le vice-roi d'Italie, Eugène, le prit à son service, et l'emmena dans l'expédition de Russie. M. Adam resta jusqu'en 1815 auprès du vice-roi et ne retourna en Allemagne qu'après la paix. Depuis, il a exécuté un certain nombre de tableaux ou d'esquisses de batailles, ainsi que des animaux. Nous citerons de lui un album intitulé : *Voyage pittoresque militaire* et une *Bataille de la Moskowa* (1835), pour le roi Louis de Bavière. Un grand nombre de ses dessins les plus remarquables se trouvent dans les collections du feu roi Maximilien et de M. de Rothschild. Dans ces derniers temps, il a fait paraître un second album intitulé : *Souvenirs de la campagne de l'armée autrichienne en Italie en* 1848-1849.

ADAM-SALOMON (Antony-Samuel), sculpteur français, né à la Ferté-sous-Jouarre, en 1818, d'une famille israélite, fut élevé à Fontainebleau, où il passa quelques années dans le commerce, connut l'Italien Vercelli, et entra comme modeleur, vers 1838, dans la manufacture de M. Jacob-Petit. A cette époque il exécuta son *Béranger*, la plus vraie et la plus populaire des reproductions des traits de ce poète, et vint ensuite à Paris, comme pensionnaire du département, pour étudier la sculpture. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Suisse et en Angleterre.

M. Adam-Salomon, qui a exposé deux fois aux Salons, sous le pseudonyme d'*Adama* (1844-1846), a donné entre autres œuvres : *Copernic*, *Amyot*, médaillons; *Hermann* le violoniste; *miss Georgine*, *M. Hector de Laborde*, *l'amiral de Rigny*, bustes en marbre. En dehors des Expositions annuelles, il a exécuté un admirable bas-relief de *Charlotte Corday*, qui a déjà occasionné seize procès en contrefaçon; les bustes de *Lamartine* et de *Rossini*, pour les États-Unis; le premier reproduit plusieurs fois; ceux du docteur *Amussat*, pour l'Académie de médecine; de *Léopold Robert*, pour les galeries du Louvre; de *Mme de Girardin*; celui de *Marie-Antoinette*, pour Mme Rothschild; le monument funéraire du duc de Padoue, aux Invalides, et termine en ce moment *le Génie de la musique* et *l'Étude*, au nouveau Louvre, etc.

ADAM-SALOMON (Georgine-Cornélie COUTELLIER, dame), femme du précédent, depuis 1850, a exposé en 1853 plusieurs médaillons. Elle s'est tournée depuis vers les questions de morale et d'éducation, et elle a publié récemment : *de l'Éducation, d'après Pan-Hoei-Pan*, précédé d'une *préface* de M. de Lamartine (1856, in-32).

ADAMS (John-Couch), astronome anglais, est né vers 1816, près Launceston (comté de Cornouailles). Fils d'un fermier, il ne se sentit aucun goût pour les travaux de la terre; on l'envoya au collége Saint-Jean, à Cambridge, où son aptitude particulière pour l'étude des sciences abstraites le fit nommer bientôt répétiteur de mathématiques, place modeste qu'il occupe encore aujourd'hui. En 1841, il entreprit de rechercher la cause des irrégularités auxquelles donnait lieu la rotation d'Uranus, afin de savoir si on pouvait les attribuer à l'influence d'une planète inconnue située dans sa sphère. On sait que M. Le Verrier (voy. ce nom) ne commença que dans l'été de 1845, et sur l'invitation d'Arago, à s'occuper de la théorie d'Uranus et à se livrer à cette longue suite de calculs qui devaient avoir pour résultat de déterminer l'existence, l'orbite et la position de la planète *Neptune*, jusque-là invisible à nos télescopes. M. Le Verrier, qui publia immédiatement le fruit de ses travaux et eut la confiance d'annoncer solennellement à l'Institut, le 1er juin 1846, l'apparition prochaine de la planète et la région du ciel qu'elle occuperait au premier jour de l'année suivante, eut naturellement tout l'honneur de cette belle découverte.

Le mérite de M. Adams n'en est pas moindre. Ses recherches sont antérieures, sans contredit, à celles de M. Le Verrier; le savant Humboldt s'est empressé de le reconnaître dans le *Cosmos*. Il est à regretter, pour l'honneur du jeune astronome, qu'elles soient restées inédites. Il fit part, en 1844, de ses premiers résultats, mais sans rien confier à l'impression, au professeur Challis, et avec quelques changements à M. G. B. Airy, l'astronome royal, au mois d'octobre 1845. Ce dernier eut encore communication des résultats définitifs, corrigés de nouveau en septembre 1846, au moment où le savant français venait de donner aux siens tout l'éclat de la publicité. Aussi la Société d'astronomie de Londres pensa faire acte de justice en partageant son prix annuel entre les deux compétiteurs. Les faits historiques qui se rapportent à cette découverte ont été détaillés avec impartialité par M. Airy dans les *Monthly notices of the royal astronomical Society* (1854, t. VII, 9).

ADDINGTON (Henry UNWIN), diplomate anglais, né en 1790, près Henley, est cousin du vicomte Sidmouth. En sortant du collége de Winchester, il fut admis au ministère des affaires étrangères et accompagna lord Amherst en Sicile

Digitized by Google

1806). Durant le blocus continental, il fut chargé de diverses missions relatives à des questions politiques auprès des cours de Berlin et de Stockholm; il se trouvait à Washington lorsqu'il fut choisi, en 1826, pour régler le différend commercial qui s'était élevé entre l'Angleterre et les États-Unis. Il alla ensuite représenter son pays en qualité d'envoyé extraordinaire à Francfort (1828) et à Madrid (1829). Sa connaissance des cours étrangères et son habileté diplomatique le firent appeler, en 1842, au *foreign-office* où, pendant douze ans, il a rempli les fonctions de sous-secrétaire d'État. Lorsqu'il les résigna en mars 1854, il reçut le titre de conseiller privé.

ADELON (Nicolas-Philibert), médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, est né à Dijon (Côte-d'Or), en 1780. Compatriote de Chaussier, il vint à Paris faire ses études médicales sous le patronage de cet illustre professeur, dont il devint l'élève favori. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la physiologie. Sa thèse pour le doctorat *sur les Fonctions de la peau* (1809), révélait déjà la tendance dogmatique qui devait l'entraîner vers l'enseignement.

Le premier ouvrage qui attira l'attention sur lui fut une *Analyse du cours du docteur Gall*, ou *Anatomie physiologique du cerveau d'après son système* (1818, in-8). Gall revit lui-même les épreuves de ce livre. En 1821, il fit paraître dans le *Grand dictionnaire des sciences médicales*, les principaux articles physiologiques que l'habile éditeur de cette publication faisait contre-signer par Chaussier. Ces articles ne servirent pas moins plus tard de base à son *Traité de la physiologie de l'homme*, 1823-1824, 4 vol. in-8; 2e édit. 1829), recueil bien fait et utile, quoiqu'il ne contienne rien de bien nouveau.

Nommé professeur de médecine légale en 1826, M. Adelon s'attacha surtout à l'étude de la toxicologie; mais, bientôt dépassé par les nombreuses et rapides découvertes de la chimie, il se renferma dans les limites plus étroites de la médecine légale. Personne, du reste, ne soutient avec plus de zèle que lui, soit à l'Académie, soit au conseil de salubrité dont il est membre, les principes de la police médicale. Il a toujours combattu hautement la fraude et le charlatanisme et a fait tous ses efforts pour obtenir la suppression des remèdes secrets, et pour faire disparaître l'abus des brevets pour les découvertes médicales. Élu membre de l'Académie de médecine en 1821, il est devenu, en 1845, officier de la Légion d'honneur, c'est l'un des fondateurs des *Annales publiques d'hygiène et de médecine légale*.

ADELSWARD (Renauld-Oscar d'), ancien représentant du peuple français, né à Longwy (Meurthe), le 18 décembre 1811, est fils d'un prisonnier de guerre suédois qui avait épousé une Française, et fut élevé au collége Louis-le-Grand. Vers la fin de la Restauration, il entra à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il passa à l'École d'état-major. Il fit plusieurs campagnes en Afrique, devint aide de camp du général Baraguey-d'Hilliers, reçut une grave blessure et fut décoré de la croix de la Légion d'honneur, le 17 août 1841. En 1844, il se retira du service avec le grade de capitaine, et alla s'établir à Nancy, où il fut nommé commandant de la garde nationale et administrateur du bureau de bienfaisance. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Meurthe et fut nommé représentant du peuple par 42 123 voix, sur plus de 100 000 votants. Il vota ordinairement avec la fraction de la droite la moins hostile à la République : Après l'élection du 10 décembre, seul des onze représentants de la Meurthe, il soutint le gouvernement de Louis Napoléon, adopta la proposition Rateau, et fut seul réélu à l'Assemblée législative. Fidèle au mot d'ordre des chefs de la droite, il continua d'appuyer de ses votes toutes les mesures répressives et toutes les lois contraires aux institutions républicaines, sans prévoir le triomphe de la politique du président. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

ADER (Jean-Joseph), littérateur français, né à Bayonne, le 16 octobre 1796, vint de bonne heure à Paris et se mêla activement au mouvement littéraire de la Restauration; ainsi il fournit un grand nombre d'articles à *la Pandore* et au *Mercure du* XIXe *siècle*. En 1816, il écrivit avec MM. Abel Hugo et Malitourne, mais sous le voile de l'anonyme, un petit *Traité du mélodrame, par MM. A! A! A!* Plus tard il fit jouer avec quelque succès, sur le théâtre de l'Odéon, des comédies en vers : *les Deux écoles, ou le Classique et le Romantique* (1825), en trois actes; *l'Actrice et les deux portraits* (1826), en un acte; *les Suites d'un coup d'épée* (1828), etc. On a aussi de lui des vaudevilles et des drames faits en collaboration, tels que *Gilette de Narbonne* (1829), *le Barbier du roi d'Aragon* (1832), *Deux Normands* (1840); quelques résumés d'histoire, et un recueil biographique intitulé *le Plutarque des Pays-Bas* (Bruxelles, 1828-1830, 3 vol. in-8).

ADHÉMAR (Alphonse-Joseph), mathématicien français, né à Paris au mois de février 1797, fit ses études dans cette ville, où, depuis longues années, il se livre à l'enseignement particulier des mathématiques. On a de lui des traités élémentaires, publiés, de 1834 à 1835, dans la *Bibliothèque populaire;* un recueil de *Questions diverses* (1841, in-8), dans lequel se trouve la première idée d'un chemin de fer de ceinture pour Paris; les *Révolutions de la mer* (1842, in-8), etc., et surtout, sous le titre de *Cours de mathématiques à l'usage de l'ingénieur civil* (1832-1856, t. I à XIV, in-8), une suite de traités spéciaux qui comprennent l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la charpente, la coupe des pierres, la perspective, les ponts-biais, etc. Quelques-uns sont accompagnés d'*atlas* considérables et ont eu, malgré leur prix élevé, plusieurs éditions.

ADLER (George-J.), grammairien américain, né en Allemagne, en 1821, vint aux États-Unis en 1833, fit ses études à l'université de New-York, y fut nommé, dès 1846, professeur de langue allemande, et garda huit ans ces fonctions.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages élémentaires pour l'étude de l'allemand, écrits en anglais et fort estimés, entre autres : *and English Dictionary* 1848, in-8 de 1400 pages), une traduction en vers de l'*Iphigénie* de Gœthe, et plusieurs articles sur la littérature allemande et les classiques dans un journal littéraire de New-York, *the Literary World*. Quelques-uns des manuels de M. Adler, à la fois savants et didactiques, ont été traduits en français.

ADLER-MESNARD, grammairien et professeur français, né en Allemagne, a été chargé de l'enseignement de sa langue maternelle aux lycées Charlemagne et Napoléon, et à l'École normale. Il a publié, à l'usage des classes et conformément aux programmes officiels des diverses époques, une foule de livres spéciaux ou élémentaires, entre autres : *Premières lectures allemandes* (1841, 6e édit., 1853); *Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand* (1844, in-32, 3e édit., 1853); *Éléments de grammaire allemande* (1854);

Digitized by Google

Histoire des temps héroïques de la Grèce, en allemand (1846); *La littérature allemande au* XIX*e siècle*, prose et poésie (1851, 2 parties); un *Traité de la formation des mots* (in-8); des *Exercices, Manuels, Guides;* des éditions classiques, etc.

ADOLPHE, duc de Nassau. Voy. NASSAU.

ADORNE DE TSCHARNER (Augustin), médecin militaire français, est né à Strasbourg le 11 juin 1784. Entré le 19 juin 1798 à l'hôpital militaire d'instruction, il en sortit le 11 février 1804 et fut attaché à l'armée d'Italie. De 1806 à 1812, il fit plusieurs campagnes dans le royaume de Naples et en Sicile, et se distingua par son infatigable activité. En 1812, il fit la campagne de Russie, et fut nommé chef d'escadron par le roi Murat sur le champ de bataille de la Moskowa. Fait prisonnier pendant la retraite, il fut chargé de diriger plusieurs ambulances, et reçut plusieurs décorations des autorités russes. De retour en France, il reprit ses fonctions de chirurgien-major dans l'armée française. En 1823, il fit partie de l'expédition d'Espagne. Le délabrement de sa santé le força de demander le traitement de réforme en 1829. Depuis sa mise à la retraite (1836), il exerce à Paris la médecine. Outre un certain nombre de mémoires scientifiques, il a publié une *Topographie de l'île d'Ischia* (Naples, 1809, in-8).

M. Adorne de Tscharner est membre de plusieurs Sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur (1825). Comme héritier d'une famille qui fait remonter son origine à la seconde croisade, il a reçu de droit le brevet de chevalier du Saint-Sépulcre, décoration qui se transmet de mâle en mâle aux aînés de cette famille.

ADRIAN (Jean-Valentin), littérateur allemand, né à Kingenberg sur le Mein, le 17 septembre 1793, étudia à Miltenberg, Aschaffenbourg et Würzbourg, prit part, comme volontaire, aux campagnes de 1813 et 1814 contre la France, et vécut ensuite alternativement dans la Suisse et dans sa ville natale. Après avoir professé et voyagé pendant quelques années, il se fixa en 1823 à Giessen, où il devint professeur de langues et de littérature modernes, et en 1830, conservateur de la bibliothèque de l'Université.

M. Adrian a publié comme résultat de ses voyages : *Tableaux de la vie anglaise* (Bilder aus England, Francfort, 1827-28, 2 vol.). *Esquisses de l'Angleterre* (Scizzen aus England. Ibid., 1830-1833, 2 vol.). On a en outre de lui : *Grammaire et Chrestomathie provençales* (Ibid., 1825); *Les prêtresses de la Grèce* (Die Priesterinnen der Griechen, *ibid.*, 1823); *Catalogus codicum MSS. bibl. acad. Gissensis* (Ibid., 1840); *Mélanges d'histoire et de Littérature* (Mittheilungen zur Geschicte und Literatur, Ibid., 1846). Il a dirigé aussi la publication d'une traduction allemande des *Œuvres complètes* de Byron (Francfort, 1837, 12 vol.), et a traduit lui-même d'une manière très-distinguée plusieurs compositions de ce poëte.

AFFRE SAINT-ROMME (Louis-Henri), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Romme-de-Tarn (Aveyron), le 3 décembre 1791. En 1814, il entra dans la carrière administrative. Il donna sa démission, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, et reprit ses fonctions après Waterloo. En 1830, il était sous-préfet. Après la révolution de Juillet, il se fit inscrire au barreau des avocats de Rodez. Frère de l'archevêque de Paris, il dut à l'appui du clergé le mandat de représentant du peuple à l'Assemblée de 1848. Il se sépara assez rarement du parti Cavaignac, mais s'abstint dans les questions relatives aux événements de juin qui avaient coûté la vie à son saint et glorieux frère. Après l'élection du 10 décembre, il prit peu de part aux travaux de l'Assemblée et garda une sorte de neutralité entre le gouvernement et l'opposition. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

AFZELIUS (Arvid-Auguste), littérateur suédois, né le 6 mai 1785, appartient à une famille qui a fourni à la Suède bon nombre d'écrivains ou de savants. Entraîné par une vocation bien décidée vers la carrière ecclésiastique, il fut nommé pasteur à Eukœping, en 1821, et dans cette position, qu'il n'a point quittée depuis, s'occupa spécialement de la littérature nationale et de son histoire. On lui doit trois ouvrages importants : *Svenska Folkvisor*, recueil des chansons populaires de la Suède, publié de concert avec Geijer (3 vol. in-8). Les vieilles mélodies du pays, notées en regard du texte, donnent à ce travail le plus grand intérêt; une traduction des légendes mythologiques scandinaves : *Saemundar Edda* et *Hervoara-Saga;* une histoire de la Suede, fondée sur les traditions populaires : *Svenska Folkets Sagohaefder*. Ce dernier ouvrage, commencé en 1839, et parvenu à son huitième volume en 1857, est rempli de faits curieux et intéressants, auxquels l'auteur semble toutefois avoir attaché trop d'importance pour justifier son point de départ. M. Afzelius a aussi fait un drame : *Den sista Folkungen*, où manque, il est vrai, la force dramatique, mais qui est rempli de mouvements lyriques et de poésie rêveuse, très-goûtés des peuples du Nord.

AGARDH (Charles-Adolphe), théologien, naturaliste et polygraphe suédois, est né à Bastad, en Scanie, le 3 janvier 1785. Fils d'un riche commerçant, il fit d'excellentes études à l'université de Lund, où il s'occupa spécialement d'histoire naturelle. Un instant professeur de mathématiques en 1807, il ne tarda pas à quitter ces fonctions pour se consacrer tout entier à des recherches sur les algues et les plantes maritimes. Nommé en 1812 professeur de botanique et d'économie pratique à l'université de Lund, il se distingua dans cette nouvelle position par un grand zèle et des cours qui attirèrent toute la jeunesse. Mais tout à coup une grande ferveur religieuse s'empara de lui; sans renoncer à ses travaux favoris, il reprit ses études théologiques et fut ordonné prêtre en 1816. Grâce à la double influence que lui donnaient son talent de professeur et son caractère ecclésiastique, il fut élu député de son diocèse aux diètes de 1817, 1823 et 1824. En 1834, il fut promu à l'évêché de Karlstad, qu'il a toujours conservé depuis, et prit une part encore plus active aux affaires politiques. Dans la session de 1839-1840, son libéralisme peu à peu développé se déclara tout à fait, et il réclama une des grandes mesures qui ont hâté notre révolution, la suppression de la représentation par ordres.

Toutefois sa gloire véritable consiste dans ses travaux d'histoire naturelle et dans les nombreux ouvrages qui en ont été le fruit. S'appuyant sur les recherches antérieures de Dillwyn, de Vaucher, de Turner, et par la classification de leurs découvertes, il enrichit la science d'observations et d'idées tout à fait originales. On a de lui : *Dispositio algarum Scandinaviæ*, où il a suivi Linné; *Synopsis algarum Scandinaviæ*, où il a mis plus particulièrement à profit l'ouvrage de Lamouroux; *Species algarum* (Lund, 1820-1828, inachevé); *Icones algarum* (Ibid., 1820-1823) : ces divers travaux se rapportent spécialement aux plantes du Nord; il en a donné le complément et

Digitized by Google

comme le résumé dans son grand ouvrage : *Systema algarum* (Lund, 1824).

A la suite de nombreux voyages scientifiques dans les diverses parties de l'Europe, il publia de nouvelles observations plus étendues : *Icones algarum Europæ* (Leipsick, 1828-1835.); *Essais sur les principes fondamentaux de la physiologie végétale* (Lund, 1828); *Essai sur le développement intérieur des plantes* (Ibid, 1829), et enfin *Traité de botanique*, Lærobok i botanik; Malmoe, 1830-1831, 2 vol.), dans lequel on rencontre, sous un style vif et même brillant, des opinions assez légères qui ont fait contester, en dehors des algues et des cryptogames, la science de l'auteur.

On lui doit encore des ouvrages de théologie, de littérature orientale, d'économie, d'éducation publique, de mathématiques, et un *Éloge de Linné*. Il est membre de l'Académie suédoise et de l'Académie des sciences de Stockholm.

Son fils, Jacques-Georges AGARDH, s'est déjà fait connaître par deux ouvrages importants : *Synopsis generis supini* (Lund, 1835), et *Recensio specierum generis pteridis*. (Ibid., 1839.)

AGASSIZ (Louis), célèbre naturaliste suisse, correspondant de l'Institut, est né en 1807, à Orbe, (canton de Vaud), où son père était ministre protestant. Il fit ses premières études au gymnase de Biel, acheva son éducation à l'Académie de Lausanne, et alla étudier la médecine à Zurich, à Heidelberg et à Munich. Il se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, en 1830. Passionné pour les sciences naturelles, particulièrement pour l'anatomie comparée, il se lia, à Munich, avec Martius et Spix, et quand celui-ci mourut, en 1836, M. Agassiz se chargea, à la prière de Martius, de publier la description des 116 espèces de poissons que leur ami avait recueillies au Brésil, et dont un grand nombre étaient encore inconnues. De là son premier ouvrage important, intitulé : *Pisces, etc., quos collegit et pingendos accedit Spix, descripsit Agassiz* (Neufchâtel, 1839 et suiv., in-fol. avec planches), et dans lequel il expose les idées sur la classification des poissons qu'il a toujours soutenues.

Ce travail le conduisit à s'occuper plus spécialement d'ichthyologie. Après six ans d'études nouvelles, il entreprit la publication de son *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale* (Neufchâtel, 1839 et suiv., avec planches et légendes explicatives en français, allemand et anglais). Il se fit aider pour ce grand travail par M. Ch. Vogt (voy. ce nom), qui en fit seul le tome II (*Embryologie des Salmonés*, 1840) et concourut à la rédaction du troisième (*Anatomie des Salmonés*, 1845). Cet ouvrage, plein de faits nouveaux et intéressants, est resté inachevé.

M. Agassiz publiait en même temps ses *Recherches sur les poissons fossiles*, (Neufchâtel, 1833-1842, 311 pl. in-fol.), travail spécial précieux et dont il avait puisé les principaux matériaux dans les collections de Paris, pendant le séjour qu'il avait fait, de 1831 à 1832, dans cette ville. D'autres animaux antédiluviens furent ensuite l'objet de ses études, et il publia successivement : *Description des échinodermes fossiles de la Suisse* (Neufchâtel, 1839 et suiv., avec pl.); *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles* (Ibid., 1838-42, avec 62 pl.); *Études critiques sur les mollusques fossiles* (1840, avec pl.); *Mémoire sur les moules de mollusques*, (1840).

Mais l'ouvrage de M. Agassiz qui a fait le plus de bruit, appartient à la géologie : ce sont ses *Études sur les glaciers* (Neufchâtel, 1840, avec 22 pl. in-fol.). Il y explique le transport des blocs erratiques dans des terrains qui n'ont aucune analogie avec leur constitution, par le déplacement d'énormes monceaux de glace, explication rattachée à l'hypothèse d'un refroidissement subit et total du globe qui aurait précédé immédiatement la période actuelle de la création. La vérification de cette théorie par l'explorat on des Alpes lui coûta de longues années de recherches des plus pénibles.

Ce savant eut pour collaborateurs dévoués, dans ces divers travaux, MM. Ch. Vogt et E. Desor, qui se lièrent avec lui, en 1838, à Neuchâtel, où il avait été nommé professeur d'histoire naturelle. En 1846, il a quitté la Suisse et l'Europe pour aller prendre possession d'une chaire à New-Cambridge, près Boston. Sa réputation scientifique n'a pas souffert de cet éloignement, comme le prouvent le grand prix que lui a décerné récemment l'Académie des sciences de Paris et l'offre d'une chaire à la Faculté des sciences qui vient de lui être faite par le ministre. Un dernier grand ouvrage se publie en Allemagne sous les noms de MM. Agassiz, A. Gould et Max. Perty; il a pour titres : *Zoologie générale* (Allgemeine Zoologie) et *Esquisses générales de zoologie, contenant la structure, le développement, la classification, etc., de tous les types d'animaux vivants et détruits* (Grundzüge der Zoologie, mit bes. Rücksicht auf. den Bau; Stuttgart, 1854 et suiv.).

AGNEL (Émile), avocat et littérateur français, né vers 1810, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris et se fit inscrire en 1831 au barreau de cette ville, dont il fait encore partie. On a de lui des *Codes-Manuels* spéciaux à l'usage des propriétaires et des locataires (1839; 4e édition, 1846); des propriétaires ruraux et des fermiers (1848); des artistes (1850), une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* (1852-1854), et des *Observations sur le langage des environs de Paris* (1855, in-18), qui offrent un certain intérêt de curiosité.

AGNENI (Eugène), peintre italien, né à Sutri, près de Rome, en 1819, et l'un des élèves favoris de Fr. Coghetti, s'était exercé dans tous les genres de peinture, quand la révolution, en 1848 et 1849, le fit soldat. Nommé chef de bataillon dans la première légion romaine, il prit part aux agitations patriotiques de cette époque, dut s'exiler et se retira à Gênes, puis à Paris, où il s'est fixé depuis 1853.

On a de lui : *Minerve conduisant les Vertus sur la terre*, et *Apollon couronnant les œuvres de Métastase*, deux fresques exécutées avant son exil; des marines commandées par le prince Alexandre Torlonia pour le théâtre Apollo, des tableaux pour diverses églises de Rome, de Sutri et de Savone, où son maître Coghetti l'associa à ses grands travaux de l'église de la Mission. Il exposa à Gênes, en 1851 : *une Scène de la vie intime; un Souterrain de l'inquisition; Abraham conduisant son fils Isaac vers le mont Moria; le corps de Sapho retiré de la mer*, sujet divisé en deux tableaux. Il peignit, en 1853, chez le marquis F. Piama, une fresque intitulée : *l'Italie triomphante*, et plus de 40 tableaux d'histoire pour le palais Rocca. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Ève effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute*, et six dessins représentant les *Phases de la vie humaine;* et au Salon de 1857 : *Zampieri dit Dominichino, les Ombres des grands hommes florentins, Rêve d'un exilé*, etc.

AGOP (Jacques), logothète du patriarcat arménien, et conseiller de l'ambassade ottomane à Paris (1855), est né à Constantinople en 1807. Il embrassa la vie ecclésiastique, afin

Digitized by Google

d'être libre de suivre son penchant pour les études. Son éducation terminée en Turquie, il voulut la compléter en Europe, et lorsque Réchid vint pour la seconde fois à Paris (1835), il l'y accompagna d'abord en qualité de précepteur de ses enfants, puis de second interprète de l'ambassade. En 1838, il suivit son patron à Londres, avec le titre de premier interprète, et lors du retour de Réchid à Constantinople, l'année suivante (1839), il remplit, en son absence, les fonctions de chargé d'affaires. Après la signature du traité du 15 juillet 1840, il fut chargé d'en porter le texte à Constantinople; il fit aussi partie des ambassades de Chekib-effendi, de Réchid et de Sarim-pacha, à Vienne et à Londres.

L'élévation de Réchid au grand-vizirat, en fixant M. Agop à Constantinople, lui ouvrit vainement les plus brillantes perspectives ; il préféra à l'éclat des hautes fonctions le modeste emploi de secrétaire intime du pacha. Tous ses instants furent consacrés à l'avancement matériel et moral de ses compatriotes. Il fit établir au patriarcat deux conseils, l'un civil, composé de vingt membres laïques élus dans le sein des corporations, l'autre spirituel, composé de quatorze membres ecclésiastiques, dans le but d'exercer un contrôle salutaire sur les actes du patriarche et d'imprimer en même temps une marche plus régulière aux affaires courantes. Il se montra, dans toutes les occasions, le défenseur énergique de la liberté de conscience, et contribua beaucoup par ses conseils et son exemple à arrêter le cours des persécutions religieuses qui désolaient l'Église d'Arménie. L'opposition du clergé l'empêcha de réaliser tous les plans qu'il avait conçus pour l'organisation de l'enseignement populaire : il parvint néanmoins, grâce à son crédit à établir des écoles dans la plupart des provinces qui en manquaient, et à répandre l'usage de la langue littéraire de l'Arménie. Jaloux de procurer à ses coreligionnaires une plus grande somme de bien-être, en acclimatant chez eux de nouvelles industries, il publia un traité complet sur la culture du mûrier, sur l'éducation des vers à soie et sur la fabrication de la soie, d'après les notions qu'il avait puisées en Europe. Cet ouvrage imprimé en arménien, à Constantinople, en 1846, sous le titre de *Traité des soies, d'après le système européen*, et traduit en turc et en grec, contribua beaucoup à doter les villes de Brousse, d'Ismid et d'Amassia, en Asie Mineure, des manufactures dont les produits rivalisent avec les meilleures soies de France et d'Italie. Il composa de même une série de traités pratiques sur la culture du coton, du riz, de la pomme de terre, sur l'élève des porcs et des mérinos, etc.

AGOULT (Mme d'). Voy. STERN (Daniel).

AHLBORN (Lea LUNDGREN, dame), artiste suédoise, née à Stockholm, vers 1820, étudia la gravure sous la direction de son père, graveur à la monnaie de Stockholm. Elle n'a guère exécuté que des médailles fort remarquables, il est vrai, et qui lui ont acquis dans son pays le rang le plus distingué. On a vu d'elle à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs œuvres d'un mérite inégal, que le jury n'a pas récompensées : *Birger Jarl, régent de Suède au XIIIe siècle*, *Charles IV Jean, roi de Suède*, d'après les statues de *Fogelberg*, les médailles de *Triewald*, mécanicien suédois; de *J. Berzelius*, *Jenny Lind*, et deux autres médailles de *Charles XIV*.

Son frère, M. Charles AHLBORN, né à Brunswick, vers 1815, et élève du sculpteur Steinhauser, de Brême, a obtenu des médailles en bronze aux Expositions suédoises de 1847 et 1851, et exposé à Paris, en 1855, un haut-relief sculpté en marbre de Carrare, représentant un *Bouquet de fleurs*.

AHMED-FETHI-pacha, grand maître de l'artillerie (*topkhanè muchiri*) de l'empire ottoman, est né vers le commencement du siècle, d'une famille riche et considérée de l'île de Rhodes, circonstance qui lui valut les avantages d'une éducation commencée dès sa première jeunesse, et plus soignée qu'elle ne l'est généralement en Turquie. Entré de bonne heure au service, il prit part à la campagne de 1818, dans laquelle un brillant fait d'armes lui valut le surnom de *Fethi* (victorieux). Il était très-aimé du sultan Mahmoud, sous lequel il exerça successivement les charges de grand maréchal du palais (*mabein muchiri*), gouverneur général d'Aïdin, ambassadeur à Vienne (1834), et à Paris (1838). A son retour à Constantinople, il entra, dans le ministère, au département du commerce créé deux années auparavant, et épousa peu après (août 1840) la troisième fille de Mahmoud, Athiè sultane. Depuis cette époque, Ahmed-Fethi-pacha n'a presque point cessé de faire partie du divan, soit comme ministre du commerce (1840-1844), soit comme président du conseil d'État (1844), soit comme directeur du matériel de la guerre et grand maître de l'artillerie. Il est encore aujourd'hui à la tête de ce département qui comprend un grand nombre de services, tels que les forteresses, le génie et les divers établissements militaires, les quarantaines, etc. Quoique depuis plusieurs années il semble s'être retiré de la politique, il jouit d'une grande considération dans le divan, et passe pour un très-bon administrateur. On lui doit en grande partie l'organisation des quarantaines. Son fils, Mahmoud-Djelaeddin-pacha a été fiancé le 22 février 1854 à une fille d'Abdul-Medjid, Ghémilé sultane.

AHMED-RIFAAT-pacha, fils aîné d'Ibrahim-pacha, le conquérant de la Morée et de la Syrie, est né au Caire, en l'an 1242 de l'hégire (1825). Bien jeune encore, il accompagna son père dans plusieurs de ses voyages, fit, à la suite de l'armée égyptienne, la dernière campagne de Syrie, où il assista à la bataille de Nézib (1838), et fut envoyé à Paris pour compléter son éducation. Devenu sous la direction du colonel Rocquiencourt, un des meilleurs élèves de l'École d'état-major, il avait été promu au grade de capitaine, lorsque la révolution de Février éclata. Rappelé en Égypte où son père venait de mourir, il se trouva à la tête d'immenses propriétés. Plusieurs réformes qu'il y entreprit alors, et qu'il n'a pas laissé d'y poursuivre, toujours avec succès, mirent en évidence ses qualités d'administrateur. Mais la famille de Mohammed-Ali avait rompu avec Abbas. Les opposants, affaiblis et divisés par les intrigues des harems de leur parti, éprouvant le besoin de se rallier autour d'un chef commun, capable et énergique, crurent trouver ce chef dans le prince Ahmed dont les qualités les avaient frappés. Le prince refusa leurs propositions ; mais poussé à bout par de nombreuses atteintes à son indépendance, il partit, en 1851, pour Constantinople. Nommé pacha et général de division, il retourna bientôt en Égypte, où il ne recueillit que des promesses suspectes. Pour assurer sa tranquillité il demanda, et obtint d'être officieusement protégé par la France (1854).

A l'avénement de son oncle, Mohammed-Saïd, il fit partie du gouvernement provisoire qui géra les affaires égyptiennes jusqu'à l'arrivée du firman d'investiture. Le prince Ahmed est actuellement membre du conseil d'État.

Digitized by Google

AHMED-VEFIK, homme d'État et publiciste ottoman, est né à Constantinople vers 1818. Son père, homme de mœurs austères, instruit, et l'un des premiers Osmanlis qui se fût livré à une étude approfondie de notre langue, était ami personnel de Réchid-pacha, alors Réchid-effendi. Lorsque celui-ci fut nommé pour la première fois en 1834 au poste d'ambassadeur à Paris, il l'y accompagna en qualité de premier drogman, et emmena avec lui son fils qu'il plaça dans l'institution de M. Hortus. Ahmed-Vefik y passa trois années dans cette maison, et suivit ensuite comme externe les cours du lycée Saint-Louis. A son retour à Constantinople, il devint membre et plus tard chef du bureau de traduction de la Porte; possédé dès lors du désir d'être utile à son pays, il se livra avec ardeur aux recherches historiques et statistiques, et amassa ainsi une quantité de documents qui lui servirent à la compilation de son *Salaamè, ou Annuaire de l'empire ottoman*, (traduit par M. Bianchi, (voy. ce nom); publication importante correspondant à l'année 1263 de l'hégire 1847), et qui s'est continuée, depuis lors, sans interruption, d'année en année.

A la fin de 1849, Ahmed-Vefik fut nommé commissaire de la Porte dans les principautés, en remplacement de Fuad-pacha (voy. ce nom), alors Fuad-effendi. Les dix-huit mois qu'il passa dans ce poste révélèrent en lui un négociateur de premier ordre, et, qualité plus rare en Orient, un homme d'une intégrité à toute épreuve. Peu après son retour à Constantinople, comme la voix publique le désignait pour un ministère, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Perse (mai 1851), et contribua beaucoup par la fermeté de son attitude à éloigner le shah d'une alliance avec la Russie. Il revint en Turquie vers la fin de 1855, et fut nommé successivement membre du conseil d'État, avec le titre de fonctionnaire du premier rang (1re classe), membre du haut conseil de la guerre sous la présidence d'Aali-pacha, enfin membre du conseil du tanzimat. Ahmed-Vefik-effendi passe pour l'un des hommes les plus éclairés du parti de la réforme; il a présidé, en juillet 1856, la commission instituée pour juger selon des formes presque européennes le procès des accusés de Varna (juillet 1856). De mars à septembre 1857, il a occupé le portefeuille de la justice.

AHRENS (Henri), jurisconsulte allemand, appartient, par son séjour à Paris et son enseignement en France et en Belgique, à l'histoire de la philosophie française, est né à Kniestedt, dans le Hanovre, en 1808. Il fit ses études à Wolfenbüttel et à Gœttingue, et adopta les principes philosophiques de Krause. Dès 1830, il se compromit dans sa thèse académique, *De confederatione germanica*, par ses idées sur l'application du système représentatif à l'Allemagne. Il prit part aux mouvements politiques de l'année suivante, fut forcé de fuir, et se réfugia à Paris. Après une étude sérieuse de notre langue, il fournit des articles à plusieurs publications françaises, notamment à la *Revue encyclopédique;* il ouvrit, en 1836, un cours gratuit de philosophie, et fit imprimer ses leçons l'année suivante, sous le titre de *Cours de psychologie* (Paris, 1837-38. *2 vol.*). Il donna presque en même temps son *Cours de droit naturel, ou Philosophie du droit* (Paris, 1838, 4e édition; Bruxelles, 1852), qui a été traduit en plusieurs langues, et est devenu classique dans les Écoles de droit de l'Amérique du sud. Fatigué des promesses sans effet de l'Université de France, il accepte, en 1839, une chaire de philosophie à Bruxelles, et la garde, malgré les offres des villes de Leyde et d'Utrecht, jusqu'en 1848.

Sa ville natale l'envoya alors comme député au parlement de Francfort, où il fit partie du comité de constitution. Il se signala par son opposition au parti qui réclamait l'exclusion de l'Autriche, et se retira avec les autres députés hanoviriens. Appelé à Graetz, en 1850, M. Ahrens publia la même année le premier volume de la *Science politique fondée sur la philosophie et l'anthropologie* (Organische Staatslehre auf philos. anthrop. Grundlage Vienne). Il a aussi commencé, en 1855, la publication d'une *Encyclopédie du droit et de la science politique, fondés sur la philosophie morale* (Juristiche Encyclopaedia, ed., etc. Ibid., gr. in-8).

AICARD (Jean), littérateur français, né vers 1815 en Provence, vint de bonne heure à Paris et collabora à plusieurs journaux et recueils périodiques; il fournit un grand nombre d'articles à *l'Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux, à la *Revue indépendante*, à *l'Athenæum*, etc. Sa collaboration a été aussi très-active à la plupart des entreprises littéraires de l'éditeur Paulin, telles que le *Million de faits*, *Patria* (1845), la *Biographie portative universelle*, la *Bibliothèque de poche* (1842-1856, 10 vol.), l'*Encyclopédiana* et les *Cent traités*. Il n'a publié à part qu'un *Cours d'histoire nationale* (1849, in-8), qu'il a professé la même année à Toulon.

AIFFRE (Raymond-René), peintre français, né à Rhodez le 30 juillet 1806, vint à Paris en 1825 et suivit l'atelier (de Guillon-Lethierre, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts; il débuta par quelques *Portraits* au Salon de 1831, et aborda depuis la peinture de genre et les sujets religieux. Il a principalement exécuté et exposé : son *Portrait*, *le Diable emportant l'Amour*, *le Martyre de saint Procule*, *la Madeleine*, *Jésus et les petits enfants* (1841), la *Mélancolie*, *l'Enfance de Poussin*, *le Calvaire*, *Mgr Affre*, portrait entouré de quatre médaillons épisodiques (1849); MM. *Dubois d'Amiens*, *de Pongerville*, etc. Il n'a rien exposé depuis 1850. Il avait obtenu une troisième médaille en 1841.

AILESBURY (William-Frédéric BRUDENELL-BRUCE, 2e marquis d'), pair d'Angleterre, né en 1813 à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1746 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Bruce, il siégea quelque temps à la Chambre des Communes et prit en 1856 la place de son père à la Chambre haute, où il continua de soutenir les principes whigs. En 1837, il a épousé une fille du comte de Pembroke, et n'ayant point d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné, lord Ernest BRUCE.

AILSA (Archibald KENNEDY, 2e marquis d'), pair d'Angleterre, né en 1816 à Dunottar (comté de Kincardine), descend d'une famille d'Écosse élevée en 1806 à la pairie et en 1831 au marquisat. Il servit dans la cavalerie jusqu'en 1842, et succéda à son grand-père à la Chambre des Lords (1846), où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec la fille de sir R. Jephson (1846), il a cinq enfants dont l'aîné, *Archibald*, comte de CASSILLIS, est né en 1847 à Culzean-Castle (comté d'Ayr).

AIMON (Pamphile-Léopold-François), compositeur français, est né, le 4 octobre 1779, à l'Isle (Vaucluse). Il reçut les premières leçons de musique de son père, dirigea à dix-sept ans l'orchestre

Digitized by Google

du théâtre de Marseille, et écrivit, quelque temps après, 24 quatuors pour instruments à vent. Établi à Paris en 1817, il fit successivement représenter à l'Opéra : *les Jeux floraux* (1818), qui manquent d'originalité; *Velléda*, en cinq actes; *Abufar*, en trois actes; *Alcide et Omphale*. Deux autres partitions, *les Chérusques* et *les Deux Figaros*, reçues à l'Opéra et l'Opéra-Comique, n'ont point été jouées. Il a publié un assez grand nombre de compositions musicales pour violon, violoncelle, piano, guitare, etc. M. Aimon s'est aussi fait connaître par les ouvrages suivants sur la musique : *Connaissances préliminaires de l'harmonie* (1813); *Sphère harmonique* (1827), tableau des accords; *Abécédaire musical* (1831; 7e édit. 1853); etc.

AINMULLER (Maximilien-Emmanuel), peintre allemand, né à Munich en 1807, a été le restaurateur de la peinture sur verre dans son pays. Il se destina d'abord à l'architecture et reçut les leçons de Gaertner. Chargé par son maître de décorer la manufacture royale de porcelaine, il apprit ainsi de nouveaux procédés de couleur qu'il appliqua à la peinture sur verre. A dix-neuf ans, il fut nommé directeur de l'École de peinture sur verre nouvellement fondée, perfectionna ses procédés avec l'aide de Wehrstorfer et remit bientôt en honneur un art complétement abandonné. C'est à lui qu'on doit la restauration des vitraux des cathédrales de Ratisbonne et de Cologne, et de l'église Notre-Dame de Bon-Secours au faubourg d'Au, à Munich, et plusieurs autres travaux importants, tant pour la Bavière que pour le reste de l'Allemagne, et même pour l'Angleterre.

Cet artiste a fait, comme peintre d'architecture, des tableaux où l'on trouve les qualités de ses verrières. On cite surtout : *Notre-Dame de Munich*, *l'Eglise de Saint-Marc à Venise*, *la Cathédrale d'Ulm*, *la Chambre des prélats à Saltzbourg*, *l'Eglise de Saint-Etienne à Vienne*, œuvre de grande dimension qui parut à l'Exposition de Munich en 1848. D'un voyage en Angleterre qu'il fit en 1843, il rapporta, outre les esquisses d'une foule de monuments, *l'Intérieur de la chapelle de Windsor*, et *l'Abbaye de Westminster*.

AINSWORTH (William-Harrison), un des plus féconds romanciers de l'Angleterre, est né à Manchester, le 4 février 1805. Fils d'un avoué, il étudia quelque temps le droit, mais un goût décidé l'entraîna vers la carrière des lettres. Il débuta par des esquisses insérées dans l'*European magazine*, l'*Edinburgh Magazine* et le *London magazine*, fonda un petit journal, *the Manchester Iris*, et écrivit un volume de *Poésies* (Poems, 1824) sous le pseudonyme de Cheviot Tichebourne. Il vint alors à Londres et publia son premier roman de longue haleine, *sir John Chiverton* (1825), qui lui valut les encouragements de Walter Scott. Peu de temps après, son mariage avec la fille d'Ebers, un des principaux libraires de la capitale, ne fit que le confirmer dans la carrière qu'il avait embrassée. En 1829, il édita le *Keepsake*, annuaire destiné à un long succès.

M. W. Ainsworth se fit connaître du public par une œuvre d'imagination, *Rookwood* (1834), écrite dans la manière encore fort goûtée d'Anne Radcliffe. L'histoire intéressante, mais peu morale de *Jack Sheppard* (1839, 3 vol.), voleur fameux par ses aventures, eut une vogue immense, en même temps qu'elle donnait lieu, de la part des critiques, à de justes reproches sur le choix d'un semblable héros. Depuis cette époque, cet auteur a déployé une verve infatigable, et il serait difficile d'énumérer tout ce qu'il a produit. Doué d'une faculté d'assimilation peu commune, il se plie avec un égal talent aux genres les plus opposés; ses plans ne manquent pas d'étoffe, ni ses caractères de variété. Son style est nourri, imagé; il excelle à peindre les localités et les mœurs. Il est seulement fâcheux qu'au lieu de contenter le goût du public, il ne l'ait pas réformé ou dirigé par quelque forte et originale création. Quoiqu'on le lise beaucoup, il ne paraît pas être classé au même rang que MM. Dickens, Thackeray, Warren ou Bulwer dans son pays.

Nous citerons parmi ses nombreux romans, dont la plupart ont d'abord paru dans la presse périodique : *Crichton* (1837); *Guy Fawkes* (1840), épisode de la conspiration des poudres; *Jacques II* (1854, nouv. édit.), dont la principale figure est bien étudiée; *la Fille du malheureux* (the Miser's daughter, 1843); *la Cathédrale de Saint-Paul* (the Old St-Paul's); *le Château de Windsor* (Windsor Castle, 1843); *Saint-James ou la Cour de la reine* (1844; 2e édit., 1853); *la Tour de Londres* (the Tower of London, 1846), un des plus dramatiques; *les Sorcières du Lancashire* (the Lancashire witches, 1848); *la Chambre étoilée* (the Star chamber), histoire des procès d'empoisonnement sous Louis XIV; *la Flèche de lard* (the Flitch of bacon, 1854), tableau des mœurs d'autrefois; etc. Un choix de ses premières nouvelles, illustrées par Cruikshank, a paru sous le titre : *Contes d'hiver* (December tales). Plusieurs de ses œuvres sont traduites dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

Fondateur, en 1842, d'un recueil mensuel auquel il attacha son nom, *the Ainsworth's Magazine*, et qui paraît encore aujourd'hui, il acheta, en 1845, à Colburn, la propriété du *New monthly Magazine*, et, en ces derniers temps, celle du *Bentley's Miscellany*. L'une de ces trois revues, et parfois toutes trois ensemble, contient toujours quelque nouvelle production de sa plume.

AINSWORTH (William-Francis), médecin et voyageur anglais, cousin du précédent, est né à Exeter, le 9 novembre 1807. Il étudia la médecine et les sciences naturelles, et, après avoir été reçu docteur (1827), fit une excursion géologique à travers l'Auvergne et les Pyrénées. De retour à Edimbourg (1828), il prit la rédaction du *Journal of natural and geographical science*, et fit des cours publics de géologie. Lors de l'invasion du choléra, il fut attaché aux hôpitaux de Londres, puis envoyé en Irlande où il publia sur l'épidémie une dissertation qui fit quelque bruit. Il profita de son séjour dans cette île pour faire des recherches géognostiques et donna plusieurs leçons à Limerick et à Dublin.

En 1835, M. Ainsworth fut adjoint comme médecin à l'expédition qui, sous les ordres du capitaine Chesney, cherchait par l'Euphrate une voie plus directe pour aller aux Indes. Après s'être arrêté quelque temps à Bombay, il revint seul, en 1837, par le Kourdistan, le Taurus et l'Asie Mineure. Ces mêmes pays furent de sa part l'objet d'une seconde exploration qui dura plus de trois ans (1838-1841); voyageant de compagnie avec Rassam et Théodore Russell, il fut chargé par la Société royale de géographie de reconnaître le cours du Halys, et par la Société de propagande chrétienne de visiter les chrétiens du Kourdistan. Au printemps de 1840, il parvint à pénétrer dans le pays des Nestoriens, et l'année suivante il était de retour à Londres. M. Ainsworth habite aujourd'hui un petit domaine dans le voisinage de cette capitale.

On a de lui les ouvrages suivants : *Recherches en Assyrie* (Researches in Assyria); *Voyages d'exploration dans l'Asie Mineure*, *la Mésopotamie*, *la Chaldée et l'Arménie* (Travels and researches in Asia Minor, etc.; Londres, 1842,

Digitized by Google

2 vol.); *Réclamations des chrétiens d'Orient* (the Claims of the christian aborigines in the East); *Voyages sur les traces de la retraite des Dix Mille* (Travels in the track of the 10 000 Greeks; 1844, 2 vol.); et plusieurs mémoires communiqués aux compagnies savantes. En 1854, il a édité, pour la *Classical library* de Bohn, *l'Anabase* et *les Dits mémorables* de Xénophon, qu'il a fait suivre d'un commentaire géographique (in-8).

AIRD (Thomas), poëte écossais, est né à Bowden (comté de Roxburgh), le 28 août 1802. Il termina son éducation à l'université d'Edimbourg, et succéda au célèbre bibliophile J. Ballantyne, dans la direction du *Weekly Journal*. En 1835, il prit la rédaction en chef du *Dumfries Herald*, organe destiné à défendre les principes de la politique conservatrice. On a de lui : *du Caractère religieux* (Religious characteristics, 1827), esquisses métaphysiques; *le Vieux bachelier* (the old Bachelor, 1845), recueil de nouvelles, et un volume de vers (*Poetical Works*, 1848), dans lequel on remarque la légende du *Rêve du Diable*, où le fantastique est traité avec une grande puissance d'invention. En 1852, M. Aird a réuni et édité les *Poésies* du docteur Moir, qui était comme lui un des collaborateurs ordinaires du *Blackwood's Magazine* écossais.

AIREY (sir Richard), général anglais, né en 1805, à Newcastle, et fils d'un lieutenant général, fut élevé au Collége royal militaire. Entré, en 1821, comme enseigne au 34e régiment d'infanterie, il devint aide de camp du lord commissaire des îles Ioniennes (1827), puis du gouverneur général du Canada (1830). Lorsqu'il revint en Angleterre, il fut attaché à l'état-major des gardes à cheval (1838), et fit partie de l'expédition de Crimée en qualité de quartier-maître général. Ces fonctions difficiles, dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle auprès des généraux en chef qui se sont succédé, lui valurent la croix de commandeur du Bain et le rang honoraire de lieutenant général. Lord Raglan et sir Codrington ont cité plusieurs fois son nom avec éloges dans leurs rapports officiels. En 1856, il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

AIRLIE (David Graham Drummond Ogilvy, 7e comte d'), pair représentatif d'Écosse, né en 1826, descend d'une ancienne famille qui reçut, en 1491, le titre de baron Ogilvy. Il fit ses études à l'université d'Oxford, devint, en 1847, député-lieutenant du comté de Forfar, et fut élu, en 1850, pair représentatif d'Écosse; il est dévoué aux idées libérales. De son mariage avec une fille de lord Stanley d'Alderley (1851), il a un fils, né, en 1856, à Florence.

AIRY (George-Biddell), astronome anglais, est né le 27 juillet 1801, à Alnwick, village du Northumberland. Après avoir fait ses humanités au collége de Colchester, il entra, en 1819, à l'université de Cambridge où il prit ses degrés, devint agrégé en 1824 et fut, en 1827, élu à la chaire scientifique fondée par Lucas, et que l'enseignement de Barrow et de Newton a illustrée; M. Babbage était au nombre des concurrents. L'année suivante, M. Airy ouvrit un cours public de philosophie expérimentale qu'il reprit, en 1836, avec de nouveaux développements; nous signalerons, comme une de ses meilleures leçons, sa théorie des ondulations de la lumière. La plupart de ses premiers mémoires ont été consignés dans les *Transactions* de la Société de philosophie de Cambridge, qui l'avait admis, dès 1823, parmi ses membres. De cette époque date aussi sa participation aux travaux de l'ancien Bureau des longitudes de Londres.

La réputation scientifique de M. Airy était déjà si bien établie en 1828 que le conseil de l'université de Cambridge lui confia sans opposition la chaire d'astronomie, et presque en même temps la direction de l'Observatoire qui venait d'être élevé. Ses observations continues, réunies en corps d'ouvrage (*Astronomical observations*; Cambridge, 1829-1838, 9 vol. in-4), et rédigées sous une forme claire et simple, ont servi de modèle à toutes celles qui ont été faites depuis en Angleterre.

Dans l'automne de 1835, la charge d'astronome royal à l'Observatoire de Greenwich étant devenue vacante par la démission de John Pond, M. Airy en fut investi par le choix spécial de lord Auckland, qui présidait alors le conseil d'Amirauté. S'il ne s'est fait connaître par aucune découverte ou entreprise importante, comme Herschell ou Hind (voy. ces noms), il se recommande par des travaux utiles et intéressants, tels que l'introduction d'instruments nouveaux ou perfectionnés, des méthodes de calcul plus rapides et plus claires, des recherches suivies sur le magnétisme, la météorologie, la photographie, etc. C'est ainsi qu'en 1854, il a indiqué le moyen de corriger les déviations de la boussole dans les bâtiments construits en fer, et qu'il a fait dans les mines d'Harton une série d'expériences très-curieuses avec le pendule pour arriver à connaître la pesanteur exacte de la terre, et, ce point de comparaison acquis, la masse relative du soleil et des principaux corps célestes de notre sphère.

Outre les travaux cités, on a encore de ce savant des écrits destinés à vulgariser la science, notamment des traités *sur la Gravitation* (1837), pour la *Penny Cyclopædia*; sur l'astronomie (1853), sur la trigonométrie (1855), pour l'*Encyclopédie métropolitaine*, etc. M. Airy fait partie de la Société royale de Londres, de la Société astronomique, de l'Institut des ingénieurs civils; il est depuis plusieurs années correspondant étranger de l'Institut de France. A diverses reprises, il a reçu de la Société astronomique des témoignages d'estime, entre autres des médailles d'or pour un travail sur les inégalités de Vénus (1833) et un abrégé des observations planétaires faites de 1750 à 1830 à Greenwich (1846). En 1856, il a été décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus à la science.

AÏVAZOVSKI (Gabriel), érudit arménien, né à Théodosie (Crimée), le 22 mai 1812, descend de l'ancienne famille des Aïvaz ou Haïvaz, établie depuis environ deux siècles en Gallicie (Pologne). Entré dès l'âge de quatorze ans au couvent des religieux mekhitaristes de Saint-Lazare, près Venise, il eut pour maître le célèbre historien et théologien Aucher, le même qui publia la Chronique d'Eusèbe, en langue arménienne. Après avoir pris les ordres, le P. Gabriel Aïvazovski exerça successivement, dans le monastère de Saint-Lazare, les fonctions de professeur de langues européennes et orientales, de philosophie et de théologie, celles de maître des profès et de secrétaire général de l'ordre. En 1848, il fut nommé préfet des études au collége arménien de Samuel Moorat, à Paris.

Des dissensions religieuses ayant porté le trouble dans la communauté mekhitariste, le P. Gabriel, fermement attaché au principe national en opposition avec l'ultramontanisme professé par un grand nombre de ses collègues, se démit de ses fonctions, et entra, en qualité d'aumônier et d'instituteur, chez Artin-Bey, ancien ministre de Méhémet-Ali, demeurant alors à Paris (1854). Bientôt

Digitized by Google

les querelles tournèrent au schisme. Le successeur du P. Gabriel et le directeur même du collége de Moorat se séparèrent de la communauté des mekhitaristes et se placèrent sous la juridiction du catholicos d'Edchmiazin et du patriarche de Constantinople. Alors, de concert avec ses anciens collègues, le P. Aïvazovski fonda le nouveau collége arménien de Grenelle (près Paris).

Membre de la Société asiatique, de l'Institut historique de Paris, ainsi que de l'Institut des langues orientales de Moscou, le P. Gabriel Aïvazovski est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Russie* (Venise, 1836, in-12, en arménien), et d'une *Histoire de l'empire ottoman* (Ibid., 2 vol. in-12, aussi en arménien). Il a fondé et dirigé pendant six années, sans interruption, le *Pazmaveb*, ou *Polyhistore*, revue arménienne littéraire et scientifique, qui continue à paraître au couvent arménien de Venise. Il a été l'un des principaux collaborateurs de son ancien maître, le P. Jean-Baptiste Aucher, dans la publication de son *Grand dictionnaire de la langue arménienne* (in-4, 2 vol.), et a annoté les deux premiers volumes de la *Collana degli Storici armeni*, en italien, comprenant Moïse de Khorène et Agathange. On lui doit également un *Atlas arménien*, en dix planches, gravées à Paris sur cuivre, aux frais de M. Ohannès Dadian (voy. ce nom), ainsi que la publication d'une revue arménienne-française, la *Colombe du Massis* (Paris, 1855).

AÏVAZOVSKI (Jean), peintre russe, frère du précédent, professeur à l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, est né à Théodosie (Caffa), en Crimée, au mois de juillet 1817. Admis à l'âge de seize ans, par ordre spécial du czar Nicolas, comme pensionnaire impérial à l'Académie, il ne tarda pas à être cité comme le premier peintre de marine de la Russie. Il fut nommé, en 1848, membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam. M. Aïvazovski a composé un grand nombre de toiles placées dans tous les musées de Russie : ce sont, pour la plupart, des représentations de batailles navales tirées de l'histoire russe, ou des vues maritimes. M. Aïvazovski est décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie et du Lion Néerlandais.

Il a exposé à Paris : *Vue de Venise*, *Effet de lune*, *les Moines arméniens à Venise* (1848) ; *l'Hiver dans la grande Russie*, *les Champs de blé*, *les Steppes*, une *Tempête au pied du mont Athos*, *Soleil couchant*, *Café turc à Rhodes* (1857), etc. Il a obtenu une troisième médaille en 1843.

AKRELL (Charles-Frédéric), topographe suédois, né le 13 janvier 1779, fut nommé en 1796 premier officier ou conducteur au bureau d'arpentage, d'où il passa, en 1805, dans le corps des géomètres. Il devint, en 1831, chef du corps topographique de l'état-major, qui a commencé en 1840 la publication de la *Carte de Suède* (Kaart œfver Sverige), dont la huitième feuille a paru en 1850. Parmi les ouvrages de ce genre dont M. Akrell est le seul auteur, il faut citer : *Carte du canal de Trolhætta* (1800) ; *Carte de Stockholm et de ses environs* (1805), et la belle *Carte routière de Suède*, d'après les documents officiels (Stockholm, 1853).

Il remplit, de 1807 à 1827, les fonctions d'officier instructeur de fortification à l'Ecole militaire de Carlberg. Ses leçons (*Færelesningar i fortification*, 1811, 1 vol. in-8) ont été traduites en russe, à l'usage des écoles militaires de l'empire. Il prit part, avec le grade d'adjudant-major, aux batailles de Grossberen, de Denewitz et de Leipsick (18 octobre 1813), où il fut nommé chevalier de l'ordre de l'Epée. Lors de l'assaut donné à cette dernière place (19 octobre), il fut atteint d'une balle à la poitrine, et mis hors de service pour le reste de la campagne. Il obtint la médaille de la valeur militaire et le titre de lieutenant-colonel. M. Akrell est actuellement général ; il a été anobli en 1819. Il est membre des Académies des sciences militaires (1805) et d'agriculture, et associé de la Société géographique de Londres.

Ses autres publications sont : *Essai sur les reconnaissances* (om Recognosceringar, 1813), *Relation de la bataille de Leipsick* (Berættelse om Slaget vid Leipzig, Stockholm, 1814, avec carte), des gravures à l'aqua-tinta, les planches des voyages de Bergstedt, de Klinkowstroem, et d'un grand nombre d'autres ouvrages.

ALAMAN (Lucas), publiciste et homme politique mexicain, né vers la fin du dernier siècle, a été longtemps au Mexique l'un des chefs les plus actifs du parti monarchique ou écossais. En 1829, il fut le principal ministre de Bustamante, et ne dissimula point ses tendances absolutistes. Écarté des affaires, en 1833, par Santa-Anna (voy. ce nom), il revint au pouvoir avec Bustamante, et soutint la politique anti-française qui amena, en 1838, l'expédition de l'amiral Baudin et la prise de Saint-Jean d'Ulloa. L'avénement du parti démocratique en 1840 le jeta dans l'opposition. En 1850, il combattit la candidature du général Arista, et soutint vainement celle du général Nicolas Bravo. La même année, il fit paraître l'*Histoire du Mexique jusqu'à nos jours*, ouvrage qui a excité vivement l'attention du public mexicain, mais qui ne brille pas par l'impartialité. M. Lucas Alaman est le rédacteur en chef du journal *el Universal*, organe du parti monarchique et religieux de Mexico.

ALARD (Jean-Delphin), violoniste français, est né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 8 mars 1815. De très-bonne heure, on lui fit donner des leçons de violon par un vieux musicien du théâtre de Bayonne, et à huit ans il fit lui-même sa partie dans l'orchestre. A onze ans, son père le conduisit à Paris pour le faire concourir à une place vacante dans la classe d'Habeneck, au Conservatoire ; il fut admis et y resta jusqu'en 1830, année où il eut le premier prix. En 1838, il fut nommé membre de la Société des concerts ; en 1840, violon solo de la chapelle des Tuileries ; en 1843, professeur de violon, en remplacement de Baillot (voy. ce nom) au Conservatoire ; en 1845, violon solo de la Société des concerts.

Ses œuvres gravées sont : l'*École du violon*, méthode complète, adoptée par le Conservatoire ; cinq livres d'*Études*, des *Duos*, *Concertos*, *Symphonies* pour des violons, *Quatuors*, *Duos* pour piano et violon, et une vingtaine de *Fantaisies*. On a surtout remarqué la *Symphonie pour deux violons*, jouée au concours de 1855. A part ses *Fantaisies* et quelques morceaux de concert qui sont un sacrifice au goût brillant, les œuvres de M. Alard appartiennent au genre classique par leur sévérité. Son jeu est très-pur et très-expressif. Il s'est appliqué à faire apprécier la musique classique, et rend chaque année de grands services par ses séances de musique de chambre, commencées en 1847 et où il ne fait guère entendre que les œuvres d'Haydn, de Mozart et de Beethoven. M. Alard a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1845.

ALARY (Jules-Abraham-Eugène), musicien français, d'origine italienne, né en 1814, à Mantoue (Lombardie), étudia, de 1827 à 1831, au Conservatoire de Milan, et fut, jusqu'en 1833, flûtiste au théâtre de la Scala. Il vint alors se fixer à Paris, où il se livra à l'enseignement du

Digitized by Google

chant et du piano. Il a été nommé, en 1852, pianiste accompagnateur de la chapelle et de la chambre de l'empereur. Connu par divers morceaux de musique publiés en Italie, il a écrit et fait représenter, depuis son séjour en France, les compositions dramatiques suivantes : *Rosmonda*, opéra seria en 2 actes (Florence, 1840); *la Rédemption*, mystère en 5 parties (Paris, Italiens, 1850); *le Tre Nozze*, opéra bouffe en 3 actes (Ibid., 1851); *Sardanapale*, grand opéra en 5 actes (Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, 1852); *l'Orgue de Barbarie*, opérette en 1 acte (Bouffes-Parisiens, 1856), etc.

ALAUX (Jean), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, en 1786, entra de bonne heure dans l'atelier de Vincent, et remporta le premier grand prix à l'École des beaux-arts, en 1815, sur ce sujet : *Briséis retrouvant chez Achille le corps de Patrocle*. Pendant son séjour à Rome, prolongé au delà de la durée officielle, il envoya au salon de 1824 une *Scène du combat des Centaures et des Lapithes*, ainsi qu'une *Pandore apportée du ciel par Mercure*, qui forme aujourd'hui un plafond du palais de Saint-Cloud. De retour en France, il donna, au salon de 1827, une *Ascension*, un *Saint Hilaire*, et une composition allégorique en collaboration avec M. Pierre Franque : *la Justice veillant sur le repos du monde*, au musée du Luxembourg.

La monarchie de Juillet fit la fortune de M. Alaux ; il devint le peintre favori du roi, qui, dit-on, portait de lui ce jugement : « Il dessine bien, n'est pas cher, et est bon coloriste. » On voit de lui à Versailles : les *Batailles de Villaviciosa et de Denain*, la *Prise de Valenciennes*, le Portrait *en pied de Gassion*, les *Portraits équestres du maréchal de Rantzau et du duc de Brissac*, la *Lecture du testament de Louis XIV*. On lui doit aussi plusieurs dessus de portes, et la décoration tout entière de la salle des états généraux. Enfin, cet artiste a contribué à restaurer les peintures de la salle de Henri II, au château de Fontainebleau.

En 1847, il remplaça M. Schnetz comme directeur de l'École française à Rome, et M. Drolling, à l'Institut, en 1851. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 22 juin 1841.

Son frère, J. P. ALAUX, qui vient de mourir à Paris, avait fondé, dans cette ville, le Néorama, où il exposa la *Basilique de Saint-Pierre* et l'*Abbaye de Westminster*.

ALAUZET (François-Isidore), économiste français, est né à Alexandrie (Piémont), en 1807, de parents français. Il est chef de bureau au ministère de la justice, où il est entré comme employé vers 1835, après avoir fait ses études de droit. Il a écrit sur diverses questions d'économie politique, dont il a fait le but de ses études, plusieurs ouvrages estimés : entre autres, un *Essai sur les peines et le système pénitentiaire* (1842, in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; un *Traité général des assurances* (1843-44, 2 vol. in-8), plein de faits et de dissertations judicieuses; *Histoire de la possession et des actes possessoires en droit français*, précédée d'une introduction sur le droit de propriété (Imprimerie nationale, 1849, in-8), ouvrage aussi couronné par l'Institut; *De la qualité de Français et de la naturalisation* (1851, in-8). M. Alauzet a collaboré à divers recueils spéciaux de science administrative.

ALBACH (Joseph-Stanislas), savant hongrois, né à Presbourg, le 2 février 1795, et destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique, fit ses études de théologie au séminaire de Pesth où il se fit remarquer par son zèle religieux et par son aptitude pour les sciences naturelles. A l'âge de vingt ans, il entra dans l'ordre de Saint-François d'Assise et fut attaché comme prédicateur à l'église des Franciscains de Pesth. Après quelques années d'exercice, la faiblesse de sa santé le força de renoncer à ses fonctions. Il vécut alors dans la retraite et s'occupa spécialement de botanique. On a de lui une *Géographie de la Hongrie*, écrite en allemand (Pesth, 1834, in-8), et une *Géographie générale physico-mathématique et politique* (Ibid., 1834). Il a aussi enrichi les musées hongrois de précieuses collections et facilité ainsi les progrès de la botanique et de la minéralogie dans son pays. Enfin, il a donné quelques ouvrages religieux dont l'ascétisme contemplatif semble rappeler le quiétisme de Fénelon.

ALBEMARLE (George-Thomas KEPPEL, 6e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, descend d'un zélé partisan de Guillaume III, créé en 1696, comte et pair héréditaire. Entré dans l'armée en 1815, il assista à la bataille de Waterloo, et devint lieutenant-colonel en 1841 et colonel en 1854; il a fait quelques campagnes dans l'Inde. Après avoir rempli les fonctions d'officier d'ordonnance de la reine, il fut attaché, de 1846 à 1852, au cabinet de lord J. Russell, alors premier ministre. Il a siégé deux fois à la Chambre des Communes, d'abord pour le comté de Norfolk (1832-1835), puis pour le bourg de Lymington (1847-1850); il s'y est montré constamment dévoué aux principes de l'école libérale qui sont de tradition dans sa famille. En 1851, il a quitté le nom de Keppel qu'il avait porté jusque-là pour prendre les titres et la place de son frère à la Chambre des Lords. On a de lui quelques ouvrages : *Voyage dans le Balkan* (Journey across the Balkan), *Voyage des Indes en Angleterre* (Journey from India to England), *Souvenirs du marquis de Rockingham* (Memoirs, 3 vol.), etc. De son mariage avec la fille de sir C. Trotter (1831) il a trois enfants dont l'aîné, *William-Coutts*, vicomte BURY, né en 1832, à Londres, a servi un an dans l'infanterie et s'est retiré en 1854 pour prendre l'emploi de secrétaire du gouvernement au Canada (voy. KEPPEL).

ALBERI (Eugène), littérateur italien, né à Padoue, en 1817, fit ses études à la célèbre université de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui lui assignent un rang honorable dans son pays. Nous citerons : *Guerre d'Italia del principe Eugenio di Savoy* (1839); *Vita di Caterina de Medici* (1838); *De lavori di G. Galilei* (1843). Ce dernier a été proscrit, dans ces derniers temps, par la congrégation de l'Index.

ALBERS (Jean-Frédéric-Hermann), médecin allemand, né le 14 novembre 1805, à Dorsten, près Wesel (Prusse), acheva ses études à l'université de Bonn, fut nommé docteur en 1827, et médecin expectant à la clinique de Walther. Il y ouvrit un cours particulier de pathologie, qui assura bientôt sa réputation comme professeur. Il obtint, en 1831, une chaire vacante à la Faculté de Bonn. Il y reçut, en outre, la direction de l'hôpital des aliénés et déploya une grande activité comme médecin et comme écrivain.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Pathologie et thérapeutique des maladies du larynx* (die Pathologie und Therapie der Kehlkopfskrankheiten; Leipzig, 1829); *les Entéralcoses* (die Darmgeschwüre, Ibid., 1831); *de la Connaissance et du traitement des dermatoses syphilitiques* (über die Erkenntniss und Cur der syphilitischen Hautkrankheiten; Bonn, 1832); *Atlas de l'Anatomie*

Digitized by Google

pathologique (Ibid., 1832-1846, nouvelle édition, 1854); *Traité de séméiotique* (Lehrbuch der S., etc.; Leipsick, 1834); *Celsi Medicina* (Cologne, 1835), fait en commun avec Ritter; *Études de pathologie et d'anatomie pathologique* (Beobachtungen auf dem Gebiete der Pathologie, etc., Bonn, 1836-1840, 3 vol.); *Manuel de pathologie générale* (Handbuch der allgemeinen Pathologie, Bonn, 1842-1844, 2 vol.); *Reconnaissance des maladies de poitrine à l'aide de signes physiques* (Erkenntniss der Krankheiten der Brustorgane aus physikal Zeichen; Bonn, 1850); *Manuel de pharmacologie générale* (Handbuch der allgemeinen Arzneimittellehre, Ibid., 1853), etc.

ALBERT (Alexandre MARTIN, dit) ouvrier mécanicien français, membre du gouvernement provisoire en 1848, est, dans les divers recueils biographiques, l'objet de confusions que nous n'avons pu entièrement éclaircir. On s'accorde à le faire naître à Bury (Oise), en 1815. Fils d'un cultivateur, il apprit l'état de mécanicien modeleur chez un de ses oncles, fit ensuite son tour de France et vint à Paris, où, à peine âgé de quinze ans, il se serait battu en Juillet 1830. Quatre ans plus tard, on le montre impliqué dans le procès d'avril. « Mettant dès lors, dit l'*Histoire de dix ans*, à la disposition du parti ses relations et sa fortune, » M. Albert avait fondé à Lyon le journal républicain *la Glaneuse*, qui lui attira, à lui et au gérant, pour ses attaques répétées contre le gouvernement, de sévères condamnations. Il prit une part active à l'insurrection de Lyon. Il était un des chefs de la Société lyonnaise des droits de l'homme et ce fut lui qui fit prendre aux ouvriers mutuellistes la fameuse devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*. Mais celui des accusés de Lyon, auquel se rapportent tous ces détails, et qui fut condamné, en 1835, à la déportation, se nommait Pierre-Jean-Marie-Édouard-ALBERT, et était né à Riom (Puy de-Dôme) en 1801. En 1840, M. Albert fonda à Paris le journal populaire *l'Atelier*, qu'il rédigea avec d'autres ouvriers, sans cesser de travailler comme ouvrier lui-même. En 1841, le nom d'Alexandre Martin, dit *Albert*, fut mêlé à l'instruction du procès de Darmès, mais sans donner lieu à des poursuites.

Quand la révolution de Février éclata, M. Albert était employé chez M. Bapterosse, fabricant de boutons. Il prit les armes le 23, et, dès le soir du 24, recommandé par son double titre d'écrivain révolutionnaire et de travailleur, ainsi que par des relations d'amitié avec M. Louis Blanc, il prit place à côté de lui dans le gouvernement provisoire. Son nom, dans toutes les proclamations, était accompagné de la qualification d'ouvrier, titre alors en honneur, que son éducation et ses manières lui firent contester. Il prit la plume pour le revendiquer. Devenu vice-président de la commission des délégués du Luxembourg, il se borna à seconder, de sa voix et de son influence, les propositions de M. Louis Blanc. Il eut aussi, à cette époque, la présidence de la commission des récompenses nationales, mais il s'en démit bientôt. M. Albert fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, par 133041 voix sur 215000 votants; mais il n'y siégea que quelques jours. Arrêté comme complice ou comme instigateur de l'attentat du 15 mai, il fut traduit devant la haute Cour de justice de Bourges. Déclinant la compétence de ce tribunal, il refusa même de répondre, et se laissa condamner à la déportation. Il fut d'abord renfermé à Doullens, puis à Belle-Isle, d'où il est passé, dans ces derniers temps, au pénitencier de Tours.

ALBERT (Arthur-Albert THIERRY, connu sous le nom d'), artiste et auteur dramatique français, né à Reims, en juillet 1811, fils du lieutenant Thierry, entra, comme boursier, au lycée de cette ville; il en sortit bientôt à la suite de couplets voltairiens contre les pères jésuites. Il vint alors à Paris, fut mis dans le commerce, reçut les leçons de Cartigny et les conseils de Frédéric Soulié, et débuta malencontreusement à l'Odéon, dans *les Comédiens* de Casimir Delavigne, le 26 juillet 1830; ces débuts, interrompus par la fusillade, ne furent repris que dix mois après au théâtre Molière, où sa première création, dans *la Tireuse de cartes*, lui valut sa libération du service. Il passa bientôt à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Ambigu, où il créa, pendant douze années, une suite de rôles les plus divers; la critique blâmait alors son jeu souvent forcé, mais la foule aimait sa physionomie mobile, sa voix souple et sonore, notamment dans *Abeilard*, *Atar-Gull*, *l'Ouvrier* et *Madeleine*. En 1850, il fut attaché, comme régisseur, au théâtre du Cirque, et, en 1853, sous l'administration de M. Royer, à la direction de l'Odéon, comme régisseur général.

M. Albert a beaucoup écrit pour le théâtre, en collaboration avec divers auteurs. Dès 1834, il a donné, avec MM. Brot et Labrousse : *Juliette*, drame en 3 actes et 6 tableaux; et depuis, avec M. Labrousse seul : *Prêtez-moi cinq francs* (1834), *Toniotto, ou le Retour de Sibérie* (1835), *le Corsaire noir* (1837), *le Chevalier du Temple* (1838), *Bonaparte*, pièce militaire en 20 tableaux, au Cirque impérial (février 1850), *la Prise de Caprée, ou les Français à Naples* (1852), *Pougastcheeff*, mélodrame, et *le Consulat et l'Empire*, pièce en 22 tableaux (1853), au même théâtre, ainsi que *l'Armée d'Orient*, en 20 tableaux (octobre 1854), et *le Drapeau d'honneur* (1855), avec M. de Lustières. Il est encore auteur ou collaborateur du *Mari de la reine*, de *Paul et Virginie*, de *Madeleine*, du *Miracle des roses*, et autres pièces pour divers théâtres.

ALBERT (Thérèse VERNET, femme RODRIGUE, dite Mme), actrice française, née à Toulouse, en 1805, débuta par un rôle de vieille, à l'âge de quatre ans. Pendant six années elle joua le vaudeville à Montpellier, Nîmes, Perpignan, et se fit applaudir surtout dans plusieurs rôles créés par Léontine Fay. A Toulouse, elle quitta les pièces comiques pour aborder l'opéra, et, grâce à une très-jolie voix, réussit dans *la Cararane* et *la Joconde*. Venue à Paris, elle ne trouva à se produire qu'à la salle Chantereine, et retourna à Bordeaux. Engagée à l'Odéon, en 1825, elle chanta dans *Blaise et Babet*, *Robin des bois*, *Richard Cœur-de-Lion*; elle quitta toutefois, deux ans plus tard, l'opéra pour le vaudeville mêlé de chant, et accepta un engagement au théâtre des Nouveautés, où elle débuta dans *le Coureur de veuves*. Elle y resta près de quatre ans, et déploya un grand talent comique ou sentimental, selon les pièces, dans *Caleb*, *Faust*, *la Fiancée du fleuve*, *la Poitrinaire*, etc. Engagée ensuite au Vaudeville, la fermeture de ce théâtre l'obligea plusieurs fois à retourner en province, où elle eut de nombreux succès.

Dans ces derniers temps, elle a joué successivement sur plusieurs théâtres du boulevard, notamment à la Gaîté où elle a rempli, entre autres rôles, celui de la Carconte dans *Monte-Cristo*. Elle s'est remariée avec l'acteur Bignon (voy. ce nom). Par une erreur que nous avons reproduite dans notre premier tirage, Mme Albert a été confondue avec une actrice homonyme qui acquit une certaine célébrité, en figurant, après la mort de Dujarrier, dans le procès Beauvallon.

Digitized by Google

ALBERT (François-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel, prince), mari de la reine d'Angleterre, né, le 26 août 1819, au château de Rosenau, est le second fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg et Gotha et de sa première femme, la princesse Dorothée-Louise de Saxe-Gotha. Après avoir reçu de ses maîtres particuliers une éducation fort soignée, il alla, en 1837, étudier le droit à l'université de Bonn, où il reçut des leçons des professeurs Walter, Lœbell, Bocking et Perthes. Un an après, il vint avec son père assister au couronnement de la reine d'Angleterre (1838), qui, cédant à la sympathie qu'elle éprouvait pour lui autant qu'aux conseils de son oncle Léopold, rassembla son Conseil privé, le 28 novembre 1839, au palais de Buckingham et déclara publiquement son intention d'épouser le prince Albert.

Le mariage eut lieu à Londres le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de feld-maréchal, de conseiller privé et eut droit à une liste civile de 30 000 liv. st. par an (750 000 fr.). Plus tard il devenu colonel du 11e de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la Toison d'or, chancelier de l'université de Cambridge, qui lui a conféré les diplômes de docteur ès lettres, en droit et en philosophie; président de la Société zoologique, etc.

Le prince Albert est amateur passionné des beaux-arts; il dessine bien, a du goût pour la musique et s'est exercé plus d'une fois dans la poésie. Il est très-populaire en Angleterre, où l'opinion lui impose de rester dans un rôle secondaire, sans s'immiscer d'aucune façon dans les affaires de l'État, il le remplit, du moins, avec une parfaite dignité. C'est à son initiative qu'on doit la magnifique Exposition universelle de 1851; dans la pensée des fondateurs, elle était d'abord restreinte à l'industrie nationale. Le prince Albert, qui vient d'être nommé Prince-époux (*Prince-Consort*.) (1857), a eu huit enfants de la reine Victoria. (Voy. ce nom et GRANDE-BRETAGNE.)

ALBERT (Frédéric-Adolphe), archiduc d'Autriche, est né le 3 août 1817. Fils de l'archiduc Charles, mort le 3 avril 1847, et de la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, morte le 29 décembre 1829, il est frère de Marie-Thérèse, reine actuelle des Deux-Siciles. Il entra de bonne heure dans l'armée autrichienne et se distingua comme général de cavalerie, sans égaler la gloire de son père, qui fut, non le plus heureux, mais le plus habile adversaire de Napoléon. En 1849, il commanda une division en Italie, et prit une part importante à la bataille de Novare. A la suite de cette campagne, il reçut le commandement du 3e corps d'armée. Il est aujourd'hui gouverneur général du royaume de Hongrie. Propriétaire du 14e régiment d'infanterie autrichien, il est en même temps chef du 5e régiment de lanciers dans l'armée russe. Il a épousé, le 1er mai 1844, l'archiduchesse *Hildegarde*-Louise-Charlotte-Thérèse-Frédérique, née le 10 juin 1825, fille de Louis, ex-roi de Bavière. De ce mariage il a deux filles.

ALBERT-MONTÉMONT. Voy. MONTÉMONT (Albert).

ALBOIZE DU PUJOL (Jules-Édouard), auteur dramatique français, est connu par sa collaboration à une foule de drames destinés aux théâtres des boulevards : il débuta, en 1830, en donnant avec Dulac, *Shylock*, en trois actes, imité de Shakspeare. Il a signé depuis : avec M. Charles Desnoyers : *l'Ile d'Amour* (1832), le *Mariage par ordre* (1833), *Caravage* (1834), etc. : avec Mallian, *la Jolie fille de Parme* (1832); *le Château des sept tours* (1846); avec M. Paul Foucher, *Christiern de Danemark, ou les Masques noirs* (1836); *les Chevaux du Carrousel* (1839); *la Croix de Malte* (1840); *la Guerre de l'Indépendance* (1850); *la Salpêtrière*, *le Voisin* (1842), etc.; avec M. Anicet Bourgeois, *Jacques-Cœur* (1841); avec M. Ch. Langlé, *le Testament de Piron*, vaudeville (1835); *la Jacquerie*, opéra (1839); avec M. Geirard, *les Monténégrins*, opéra-comique en trois actes (1849); avec M. Saint-Yves, *Marie Simon* (1852); avec M. Andrel, *Tabarin*, opéra-comique (1853).

M. Alboize du Pujol a donné seul deux drames, *l'Idiote*, en trois actes, et *Céline la Créole, ou l'Opinion*, en cinq actes (1838); *le Paysan*, opéra comique en un acte (1850), etc. — En dehors du théâtre, il a collaboré à l'*Histoire de la Bastille*, avec MM. A. Arnould et Aug. Maquet (1844, 6 vol. gr. in-8 avec gravures), et aux *Prisons de l'Europe*, avec ce dernier (1844-46, 8 in-8, 2e édit., 1852, in-4, avec gravures).

ALBONI (Marietta), célèbre cantatrice italienne, née en 1824, à Forli, dans la Romagne, reçut une éducation distinguée, et après avoir fait dans sa ville natale de fortes études de solfége, alla prendre des leçons de chant à Bologne, auprès de Mme Bertolotti. Elle eut le bonheur de recevoir à cette époque les conseils et même les leçons de Rossini. A seize ans, elle débuta sur le théâtre communal de Bologne, d'où elle passa à la Scala de Milan. Après de grands succès sur cette scène périlleuse, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre, et eut partout les plus brillants triomphes. A Londres surtout, la saison de 1847 lui fut doublement favorable : le directeur du théâtre de Covent-Garden éleva de lui-même le lendemain de ses débuts, le chiffre convenu de ses appointements, de 12 000 à 50 000 francs. Elle soutint glorieusement la concurrence de ce théâtre contre celui de la Reine, où se faisait alors applaudir Jenny Lind.

Au mois d'octobre de la même année, elle parut à l'Opéra de Paris dans trois concerts. Le succès qu'elle y obtint, la fit engager aux Italiens; elle y débuta par le rôle d'Arsace, dans *Sémiramide*, et chanta successivement dans les principales pièces du répertoire. Appelée à l'Opéra, au mois de mai 1850, elle joua, après Mme Viardot, le rôle de Fidès dans *le Prophète*, et sut encore s'y faire applaudir. Elle créa, l'année suivante, le rôle de Zerline dans *la Corbeille d'Oranges*, écrit pour elle par M. Auber, mais qui ne fit pas mieux valoir son talent que les anciens rôles. Dans l'intervalle, elle avait passé l'hiver à Madrid. Depuis cette époque, elle a paru soit à Londres, soit à Paris, et dans cette dernière ville tantôt à l'Opéra, tantôt aux Italiens, où elle est aujourd'hui (1857). Sur ces deux scènes, outre ses rôles dans les pièces déjà connues en France, elle en a créé ou repris plusieurs du répertoire de M. Verdi.

Mlle Alboni doit ses succès à la nature de sa voix et à son talent comme cantatrice. C'est le contr'alto le plus étendu, le plus souple et le plus pur que l'on connaisse; sa vocalisation est incroyable de richesse et de facilité. Tous les prodiges sous lesquels on sent d'ordinaire le travail et l'étude, elle les exécute sans effort et comme en se jouant. La grâce naturelle de son chant répond à tout ce qu'on dit de la simplicité de sa personne et de la gaieté de son humeur. Inférieure comme comédienne, un peu froide dans les situations dramatiques, contrariée dans les rôles gracieux par un épanouissement ex-

Digitized by Google

cessif de santé, sa voix suffit à racheter toutes ces imperfections et tous ces défauts. Mlle Alboni est devenue par mariage, marquise de Pepoli, sans perdre auprès du public, le nom qu'elle a elle-même illustré.

ALBRECHT (Wilhelm-Éduard), jurisconsulte allemand, né en 1800, à Eibing en Prusse, fit ses études de droit aux universités de Kœnigsberg et de Gœttingue. En 1822, il obtint le grade de docteur, et, après un court séjour à Berlin, il revint à Kœnigsberg pour y donner des leçons particulières de droit. Il y resta sept ans, y devint professeur suppléant (1827), professeur titulaire (1829), et, en 1830, il fut appelé à Gœttingue pour y occuper la chaire de droit devenue vacante par le départ d'Eichhorn. Les événements de 1837 brisèrent sa carrière académique. Il fut un des sept qui protestèrent hautement contre la loi du 1er novembre par laquelle la constitution hanovrienne de 1833 était renversée, Suspendu de ses fonctions, par ordre du cabinet, le 14 décembre 1837, il quitta Gœttingue, se rendit à Leipzig et se remit résolûment à faire des cours particuliers de droit. En 1840, il fut nommé professeur titulaire à l'université de cette ville et obtint en même temps le titre honoraire de conseiller de la cour. En 1848, il fut nommé *homme de confiance* (Vertrauensmann) par les gouvernements réunis dans la quinzième curie, et comme tel choisi avec M. Dahlmann pour poser les bases de la constitution germanique; plus tard il fut envoyé par un district du Hanovre à l'Assemblée nationale. Mais il n'y resta que jusqu'au mois d'août 1848 et se retira pour consacrer de nouveau toute son activité à l'enseignement.

M. Albrecht professe le droit allemand privé et public, le droit ecclésiastique et l'histoire du droit allemand; c'est un des maîtres favoris de la jeunesse des académies. Écrivain peu fécond, il n'a guère donné que : *Commentatio juris Germanici antiqui*, *doctrinam de probationibus adumbrans* (Kœnigsberg, 1825 et 1827) et son excellent ouvrage *De la possession*, *comme source de l'ancien droit des choses en Allemagne* (die Gewer als Grundlage des alten deutschen Sachenrechts, *Ibid.*, 1827).

ALBUFÉRA (Louis-Napoléon Suchet, duc d'), député français, né le 23 mai 1813 à Paris, est le fils du maréchal de l'Empire. Voulant suivre la même carrière que son père, il entra à l'École polytechnique en 1831. Après quelques campagnes en Algérie, il revint à Paris, épousa une des filles du riche banquier prussien, le baron Schickler (1844), et donna sa démission de capitaine d'artillerie à la révolution de Février. Il a siégé quelques années au Luxembourg, comme pair de France à titre héréditaire. M. d'Albuféra a représenté au Corps législatif, pour la session 1852-1856, la circonscription d'Évreux; son concurrent était M. de Salvandy. Il a été réélu en 1857.

ALBY (Ernest), littérateur français, est né à Marseille le 1er juillet 1809, d'une famille protestante. Son père occupait à Nîmes un emploi dans l'administration des finances, quand éclatèrent les réactions du Midi en 1815. Forcé de fuir, il vint à Paris, tandis que sa femme et ses enfants cherchaient un refuge dans les Cévennes; les troubles apaisés, ils vinrent le rejoindre et le jeune Alby fit au collége Louis-le-Grand une partie de ses études; mais son père ayant été envoyé à Chartres, il alla les terminer à l'École de Sorèze. Revenu à Paris, en 1828, pour faire son droit, il fut entraîné par M. Em. Barrault, son ancien professeur de rhétorique à Sorèze, dans la religion saint-simonienne, et en devint un des fervents apôtres. Il en prêchait les doctrines à Toulouse, vers 1832, pendant que son père, député du Tarn, siégeait au côté droit de la Chambre.

M. Alby se tourna ensuite vers la littérature, et publia en 1837 *les Prisonniers d'Abd-el-Kader*, sous le nom de A. de France, enseigne de vaisseau. Il a donné, sur ce même fond, toute une série d'ouvrages, dont le plus récent est *les Vêpres marocaines* (1853). Il est un des créateurs du roman-feuilleton historique, et à fourni des œuvres de ce genre à la plupart des revues et des journaux. Parmi celles publiées en volumes, nous citerons *Catherine de Navarre* (1838); *les Brodeuses de la reine* (1843); *l'Olympe à Paris* (1845).

M. Alby, chargé par M. Guizot du dépouillement des manuscrits, à la Bibliothèque impériale, a été décoré, en 1846, par M. de Salvandy. Depuis quinze ans, il fait presque toujours partie du comité de la Société des gens de lettres.

ALCAN (Michel), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Donnelay (Meurthe), le 5 mai 1811, d'une famille israélite, et fils d'un ancien soldat de la République, fut employé, dans son enfance, aux travaux des champs; il entra ensuite, comme apprenti, chez un relieur de Nancy, et put alors satisfaire en partie son goût pour l'étude. Il suivit le soir les cours publics et déroba au sommeil les heures qu'il consacrait à s'instruire. Son ardeur fut remarquée par la *Société des amis du travail*, qui lui décerna une médaille d'argent. En 1830, il vint à Paris, et prit sur les barricades une part active à la révolution de Juillet. Appelé devant la commission des récompenses nationales : « je ne vous demande qu'une chose, dit-il, c'est de l'instruction. » On lui donna une décoration. A force de travail, il passa avec succès son examen d'admission à l'École centrale des arts et manufactures, et obtint, au bout de trois ans, le diplôme d'ingénieur civil. Pour compléter ses études, en leur donnant un caractère pratique, il entreprit de faire, à pied et le sac au dos, son tour de France. Il se fixa quelque temps à Louviers, s'y fit connaître comme un ingénieur habile, et se concilia l'estime et l'affection générales. De Louviers, il se rendit à Elbeuf, où il fonda pour les ouvriers un cours gratuit de sciences élémentaires. Poursuivant avec un zèle infatigable ses recherches sur les applications de la science à l'industrie, il fit plusieurs découvertes utiles et perfectionna les procédés de tissage. Les résultats de ses travaux sont consignés dans son excellent *Essai sur l'industrie des matières textiles*, comprenant le travail complet du coton, du lin, du chanvre, des laines, du cachemire, de la soie, du caoutchouc, etc. (Paris, 1847, in-8, avec un atlas de 35 planches). La Société d'émulation de Rouen, la Société industrielle de Mulhouse, et le jury central de l'Exposition le récompensèrent par des distinctions honorifiques, et le gouvernement le nomma, en 1845, professeur de filature et de tissage à l'École des arts et manufactures.

Dans cette position, il conserva son indépendance, tout en restant étranger aux querelles des partis, jusqu'au moment où la révolution de Février vint le pousser dans la carrière politique. Candidat démocrate, dans le département de l'Eure, il fut élu représentant du peuple par 59 267 voix, fit partie du comité de travail, et vota ordinairement avec la gauche. Il s'abstint dans la question du droit au travail. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse, et appuya la proposition tendante à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non

Digitized by Google

réélu à l'Assemblée législative, il reprit son cours de filature et de tissage, et sa collaboration au *Dictionnaire des arts et manufactures*.

ALCOCK (Joseph-François), magistrat français, ancien député et représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), le 21 avril 1790, entra dans la magistrature, le 9 octobre 1813, comme juge-auditeur à Roanne. Substitut, le 10 janvier 1816, il fut nommé juge, le 12 mai 1820. Dans ses fonctions publiques, il montra un caractère très-indépendant et s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le gouvernement des Bourbons. Il s'attira la haine des royalistes par la franchise de ses opinions. En 1830, il était juge d'instruction; après la révolution de Juillet, Dupont (de l'Eure) le nomma président du tribunal de première instance de Roanne (8 septembre 1830), et les électeurs de cet arrondissement l'envoyèrent, en 1831, à la Chambre des Députés. Il vota constamment avec la gauche et protesta, en janvier 1832, contre l'épithète de *sujets* insérée dans le projet d'adresse au roi. La même année, il donna sa démission et fut remplacé par M. Baude. Il accepta de nouveau le mandat législatif en 1839, prit part à la coalition, et soutint les prétentions de ses électeurs dans une brochure intitulée: *Chemins de fer d'une grande ligne centrale par la vallée de la Loire* (Paris, 1842, in-8). En 1842 et en 1846, l'administration fit deux fois échouer sa candidature. Nommé conseiller à la Cour royale de Lyon, le 23 février 1847, il persista dans sa lutte contre la politique de la monarchie de Juillet. Il présida, en 1847, le banquet lyonnais auquel assistèrent seize cents partisans de la réforme.

La révolution de Février éleva M. Alcock au poste de procureur général près la Cour d'appel de Lyon (18 mars 1848). Bientôt après, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, dans le département de la Loire, le premier sur onze, par 87 500 voix. Membre du comité de législation, il vota avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine, et dans la plupart des questions, approuva la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé le 31 mai 1849, conseiller à la Cour de cassation. M. Alcock a été décoré le 30 avril 1836.

ALCOCK (Thomas), homme politique anglais, est né en 1801. Peu de temps après avoir terminé ses études au collége d'Harron, il fut élu député d'un des bourgs du Lancashire (1826). Jusqu'en 1830 il prit part avec les whigs à la lutte qui se termina par la retraite du ministère Wellington, le dernier chef de l'ancien parti tory. En 1840, il se rallia au comité agitateur de Manchester pour obtenir la réforme des tarifs douaniers. Après dix-sept ans d'éloignement, il a été renvoyé au Parlement par le comté de Surrey (1847) et réélu en 1852. Rangé parmi les libéraux avancés, M. Alcock s'est prononcé pour la révision totale de l'*income-tax*, l'extension des franchises douanières, et une réduction aussi large que possible des impôts de consommation.

ALDERSON (*sir* Edward Hall), magistrat anglais, est né, en 1787, à Yarmouth (comté de Norfolk). Après avoir fait ses classes à la grande institution de Charterhouse, il alla prendre ses degrés universitaires à Cambridge, étudia le droit à Inner-Temple et se fit admettre, en 1811, au barreau de Londres; pendant plusieurs années, il fut attaché au ressort judiciaire des comtés du nord. Il se fit surtout connaître par la publication des *Arrêts rendus par la Cour du banc du roi* (Reports of cases; 1815-1820, 5 vol.), qui plus tard fut reprise par le juge Creswell. Il avait acquis par ses connaissances variées autant que solides une clientèle considérable lorsqu'il fut nommé membre de la Cour des plaids communs (1830) et anobli, suivant l'usage. En 1834 il passa à la Cour de l'Echiquier. — Sir E. Alderson est mort en 1857.

ALDOBRANDINI. Voy. Borghèse.

ALDRIDGE (Ira), acteur nègre, né, vers 1805, dans l'intérieur de l'Afrique, est fils d'un chef de tribu du Sénégal, qui fut emmené par un missionnaire protestant à New-York, afin d'y être élevé dans la religion chrétienne. Ce chef revint plus tard dans son pays natal et chercha à y reprendre possession des terres qui lui appartenaient; à la suite d'un règne éphémère, il fut forcé de s'enfuir et gagna la haute Afrique. Ce fut dans ces solitudes où il menait une vie misérable que sa femme mit au monde son fils Ira. Deux ans après, il se rapprocha de la côte et réussit à s'embarquer pour l'Amérique où il devint pasteur d'une paroisse de nègres.

Destiné à la carrière ecclésiastique, le jeune Ira se laissa entraîner par sa passion pour le théâtre, et débuta à New-York, sur une scène d'amateurs; il y obtint une véritable ovation, mais la série de ses représentations fut interrompue par la police, à cause des troubles auxquels elles donnèrent lieu, et il se vit forcé d'entrer, comme garçon de service, dans un des théâtres inférieurs de la ville. En 1835, il vint en Angleterre où son père l'envoyait, pour qu'il y poursuivît ses études théologiques; mais là encore il se livra à son goût pour la scène, et, après bien des obstacles, obtint pour ses débuts le rôle d'*Othello*, qui convenait parfaitement à ses moyens et à sa couleur. Il joua ensuite *Macbeth* et *Shylock*, et fut accueilli avec tant d'enthousiasme qu'en 1833, il signa un engagement avec le directeur de Covent-Garden. Depuis cette époque, il a parcouru les principales villes de la Grande-Bretagne et s'est montré, en 1852, sur le continent, où il a donné des représentations fort suivies à Bruxelles, Cologne, Berlin, Pesth, Vienne, etc.

ALEM-ROUSSEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Dubiet (Gers), en 1799, fit, très-jeune, les dernières campagnes de l'Empire; mais, après le rétablissement des Bourbons, il quitta le service militaire, et vint à Paris étudier le droit. Recommandé par sa famille aux principaux chefs du parti libéral, il se fit recevoir dans la loge des Amis de la Vérité et fut affilié à la Charbonnerie. Il publia, dans les journaux de l'opposition, des lettres très-vives contre M. Delavau, préfet de police. La réputation qu'il s'était acquise dans le quartier des écoles, le fit arrêter à la suite des troubles auxquels donna lieu le meurtre du jeune Lallemand. Il présenta lui-même sa défense et fut acquitté. A peine remis en liberté, il conçut le dessein de sauver les sergents de la Rochelle détenus dans la prison de Bicêtre. Mais un contre-ordre, venu des chefs de l'opposition, le força d'abandonner l'exécution de ce projet. En 1823, il quitta Paris et voyagea dans les départements méridionaux pour y organiser la Charbonnerie. Reçu avocat, il s'établit à Auch, plaida avec succès, et publia une brochure intitulée : *Demande à M. le Bâtonnier* (Auch, 1829, in-8). Sous Louis-Philippe, il fut, dans le département du Gers, un des membres les plus influents de l'opposition radicale. Il sut pourtant se concilier la faveur du clergé, qui n'oublia pas qu'en 1830, il avait empêché la destruction des monuments religieux.

Digitized by Google

En 1848, les habitants de la ville d'Auch chargèrent M. Alem-Rousseau de l'administration départementale, qu'il déposa, quelques jours après, entre les mains d'un commissaire général envoyé par le gouvernement provisoire. Nommé par acclamation maire de la ville, il fut ensuite élu, par 62 650 suffrages, représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Il siégea sur les bancs de la gauche non socialiste et soutint le gouvernement du général Cavaignac. Il combattit ensuite la politique napoléonienne, et prit une part assez active aux discussions de l'Assemblée. Sans être un orateur en renom, il monta souvent à la tribune, et ses discours relatifs aux questions de politique et de législation attirèrent sur lui l'attention publique. Mais, en 1849, il vit échouer sa candidature à la Législative et se fermer la carrière politique, au moment où il commençait à se faire connaître.

ALEXANDRE (Charles), helléniste français, né à Paris le 19 février 1797, entra à l'École normale en 1814, fut d'abord professeur à Nancy, puis chargé de la chaire de rhétorique du collége Saint-Louis. Il devint ensuite proviseur du collége Bourbon et enfin inspecteur général des études. En cette qualité et comme membre du jury d'agrégation il a, depuis de longues années, la plus grande influence sur tout l'enseignement secondaire. Il a été nommé récemment membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est, depuis le 15 avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Alexandre a publié sur les langues grecque et latine des travaux estimés qui ont été adoptés pour l'enseignement universitaire; nous citerons entre autres : *Dictionnaire grec-français* (1830; nouv. édit. très-augmentée, 1855, gr. in-8), composé sur un nouveau plan où sont réunis et coordonnés les travaux de H. Estienne, Schneider, Passow, etc.; *Dictionnaire français-grec* (1824, in-8; nouv. édit. 1853), avec le concours de MM. Planche et Defauconpret; *Méthode pour faire des thèmes grecs* (1824, in-12; 8e édit. 1846), d'après la syntaxe de Burnouf, etc. Il a édité les *Oracula Sibyllina* (1841-1856, tom. I-III in-8) et collaboré à la *Bibliothèque latine* de Lemaire.

ALEXANDRE (père et fils), industriels français, se sont fait connaître, dans ces derniers temps, par la fabrication en grand des orgues, et notamment de l'*orgue à cent francs*. Sorti, jeune encore, des ateliers de M. Debain, M. Alexandre père fonda, vers 1840, un petit établissement qui, grâce à son habileté commerciale et à d'infatigables appels à la publicité, prit bientôt une extension considérable. Acquéreurs des procédés brevetés de M. Martin de Provins (voy. ce nom), MM. Alexandre ont, de leur propre aveu, sacrifié environ 400 000 francs à les faire connaître, écartant, aussi longtemps que leurs conventions le permettaient, le nom et la concurrence de l'inventeur. A l'Exposition universelle de 1855, où celui-ci reçut la décoration, leur maison obtint elle-même une médaille d'honneur.

On a, sous le nom d'Alexandre, facteur d'orgues, une *Méthode pour l'accordéon* (Paris, nouv. édit., 1840, en anglais, 1839), et une *Notice sur les orgues-mélodium d'Alexandre et fils, inventeurs*. Paris, 1844 et 1848, in-4. (Voy. MARTIN, de Provins.)

ALEXANDRE II, empereur de Russie, est né le 29 avril 1818. Son père Nicolas (voy. ce nom) n'était alors que simple grand-duc, et se trouvait séparé du trône par son frère aîné le grand-duc Constantin; mais déjà, dit-on, un pacte de famille le désignait comme héritier présomptif de la couronne. Élevé d'abord par sa mère Alexandra Feodorowna, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, Alexandre, encore enfant, eut pour premier gouverneur le général Mœrder, Allemand d'origine et protestant de religion. Son éducation fut achevée par le poëte Joukowski, de l'école romantique et du vieux parti russe. Mais son maître le plus zélé fut Nicolas lui-même, qui, de bonne heure, s'efforça de le façonner pour l'empire, à son image, lui fit porter un habit de soldat, et lui apprit l'exercice avec le soin et la rudesse d'un caporal instructeur.

Le 4 mai 1834, à l'âge de seize ans, le tzaréwitsch fut déclaré majeur. Commandant des lanciers de la garde, ataman des Cosaques, premier aide de camp de l'empereur, il ne put se plier sans peine à cette vie de manœuvres, de revues et de parades militaires que Nicolas imposait même aux princesses de la maison impériale. Sa santé parut compromise par une sorte de spleen. Il reçut l'ordre d'aller se distraire et se guérir en Allemagne, fit un voyage qui fut une longue fête, s'arrêta quelque temps à la cour de Hesse-Darmstadt, et ne la quitta qu'après avoir conclu son mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc Louis II (1841).

Depuis le 11 janvier 1826, il avait le titre de chancelier de l'université de Finlande. Jusqu'à l'époque de sa majorité, il n'avait pu en remplir les fonctions; après son mariage, il s'appliqua fort habilement à se faire aimer des Finnois pour les gagner à la Russie, et, par d'adroites caresses, il sut endormir leur esprit d'indépendance. Il fonda une chaire de langue et de littérature finnoises, accorda son patronage à l'Académie ou Société de littérature finnoise, et pourvut aux frais des explorations lointaines entreprises par des savants finnois tels que Cygnœus, Wallin et Castren. Aussi le vingt-cinquième anniversaire de sa nomination au poste de chancelier fut-il célébré à Helsingfors avec les caractères d'une fête nationale (11 janvier 1851). Il avait, en même temps, depuis la mort du grand-duc Michel Paulowitsch, la haute direction des Écoles militaires de l'empire. Il s'acquitta de ces fonctions de manière à mériter les éloges de Nicolas, qui le remercia du soin qu'il prenait d'élever la jeunesse « dans le véritable esprit russe. »

En 1850, il visita la Russie méridionale, Nicolaïeff, Sébastopol, Tiflis, Erivan, Derbent, et termina cette promenade de deux mois par une escarmouche contre les Circassiens du Caucase. Le prince Worontzoff, témoin de sa conduite, demanda et obtint pour lui l'ordre de Saint-Georges.

On prétend qu'il ne vit pas sans regrets et sans inquiétude les provocations adressées à l'Europe par Nicolas, et que, dans les conseils intimes de la famille impériale, il désapprouva la guerre d'Orient. A la mort de son père (2 mars 1855), il hérita d'une situation qu'il n'avait point faite, et continua la lutte avec fermeté en préparant le rétablissement de la paix. « Je jure, dit-il à son avénement, de rester fidèle à tous les sentiments de mon père et de persévérer dans la ligne des principes politiques qui lui ont servi de règle! » Il renouvela cette déclaration dans un manifeste adressé à tout l'empire. « Fasse la Providence, dit-il, que, guidé et protégé par elle, nous puissions affermir la Russie dans le plus haut degré de puissance et de gloire; que par nous s'accomplissent les vues et les désirs de nos illustres prédécesseurs, Pierre, Catherine, Alexandre, le bien-aimé, et notre auguste père d'impérissable mémoire. » De telles paroles étaient une satisfaction donnée au parti de la guerre, et une sorte d'hommage aux vieux sentiments

Digitized by Google

moscovites; mais, tout en restant fidèle aux traditions de sa famille, Alexandre sembla, suivant les paroles de Napoléon III, animé d'un sincère désir de mettre fin aux causes qui avaient amené ce sanglant conflit. L'honneur des armes une fois satisfait, c'était s'honorer aussi que de déférer au vœu nettement formulé de l'Europe. Quand, aux yeux des Russes, la prise de Kars eut compensé en partie la perte de Sébastopol, il accepta les conditions mises à la paix, envoya ses plénipotentiaires au congrès de Paris, et déclara qu'il voulait désormais consacrer aux affaires intérieures de l'empire toute l'activité de son gouvernement.

A son avénement, il avait d'abord maintenu tous les ministres de Nicolas. Après la conclusion de la paix, il accepta la démission du comte de Nesselrode, que remplaca le prince Gortschakof. (Voy. ces noms.) Il destitua le général Bibckof, ministre de l'intérieur, et le général Kleinmichel, directeur des voies de communication. La disgrâce de ces deux généraux annonça que l'empereur était décidé à réformer les mœurs administratives. Dans le voyage qu'il venait de faire en Crimée, il avait jugé par ses yeux des périls qu'entraîne pour l'État la corruption des fonctionnaires, et il s'était promis de la combattre par des remèdes énergiques. Il fit plusieurs exemples. Dans ses projets d'amélioration, Alexandre donna une grande place à l'instruction publique. Par un décret du 23 octobre 1855, il a fait disparaître les restrictions qui limitaient le nombre des élèves dans les universités russes. Nicolas avait décidé en 1849 que tous les professeurs du Lycée Alexandre et de l'École de droit de Saint-Pétersbourg seraient choisis parmi les officiers supérieurs de l'armée. Alexandre a rendu, le 25 février 1856, une ordonnance toute contraire. « Je désire, dit-il, que désormais des militaires ne soient point nommés à des fonctions de ce genre dans les établissements civils. » Une nouvelle Faculté, dite des langues orientales, a été inaugurée, le 8 septembre 1855, à l'université de Saint-Pétersbourg. Enfin un ukase publié à la fin de mai 1856, en réglant l'instruction publique d'après de nouveaux principes, l'a placée sous la surveillance directe et personnelle de l'empereur. On retrouve ainsi dans Alexandre l'ancien directeur des Écoles militaires, l'ancien chancelier de l'université de Finlande.

La douceur et la modération de son caractère ont donné quelques espérances à la Pologne, si maltraitée par Nicolas. Un ukase du 27 mai 1856 a autorisé le retour des émigrés qui ont quitté leur pays à la suite des événements de 1830 et de 1831. Mais cette amnistie, très-limitée, ne s'applique qu'à ceux qui témoigneront leur repentir, et à ceux-là mêmes elle ne restitue pas les biens confisqués. Sous des dehors plus conciliants, Alexandre n'est pas moins attaché que son père au principe de l'unité. « Avant tout, dit-il, point de rêveries; ceux qui voudraient continuer à nourrir des illusions, je saurai les maintenir dans le devoir. La Finlande et la Pologne me sont aussi chères que toutes les autres provinces de mon empire; mais, pour le bien des Polonais eux-mêmes, il faut qu'ils restent unis pour toujours à la grande famille des empereurs de Russie. J'aime mieux récompenser que punir; mais au besoin je saurai sévir, et je sévirai. » C'est ainsi que, durant son voyage à Varsovie, il s'est exprimé devant la noblesse polonaise, aux applaudissements du vieux parti russe. Un œuvre qu'paraît devoir marquer surtout son règne, est l'émancipation des serfs, à laquelle il se consacra d'abord tout entier.

La politique extérieure d'Alexandre n'a manqué ni de fermeté ni de souplesse. « Depuis la paix, dit le prince Gortschakoff, la Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les débats relatifs aux points litigieux du traité de Paris, le gouvernement d'Alexandre a apporté une certaine modération. Il a montré plus de hauteur vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Autriche, et témoigné une assez grande condescendance pour la France. Lors des fêtes de son couronnement à Moscou (7 septembre 1856), il a manifesté clairement ses sympathies pour l'Empereur Napoléon III, et, l'année suivante, l'entrevue de Stuttgart (sept. 1857), a semblé le gage d'une plus intime alliance.

ALEXANDRE (Albert), célèbre joueur d'échecs allemand, s'est fait un nom dans *l'école française*, par ses savantes combinaisons, et deux ouvrages devenus classiques : *Encyclopédie des Échecs* (*Paris*, 1837) et *Collection des plus beaux problèmes d'échecs* (à Paris, et en Allemagne, 1846). Alexandre, après avoir habité longtemps Paris, et spécialement le café de la Régence, retourna en Allemagne, vers 1843. Il y fut battu par quelques-uns de ses compatriotes. Depuis, il a visité l'Égypte, et est revenu se fixer à Paris, où malgré son grand âge, il donne encore de solennelles consultations.

ALEXANDRE-KARAGEORGEWITZ (prince), Kniaze de Serbie, né en 1806, est fils du fameux Kara ou Czerni Georges (Georges le Noir), le fondateur de l'indépendance serbe, qui, de simple pâtre s'était élevé au rang suprême. Après la mort de son père (voy. MILOCH), Alexandre, alors âgé de dix ans, quitta la Bessarabie où il avait reçu un commencement d'instruction dans une école primaire, et passa avec sa mère en Valachie, où ils vécurent l'un et l'autre d'une modique pension. Plus tard, il reçut de Michel Obrénovitz (voy. ce nom) l'autorisation de rentrer en Serbie, et fut même attaché à la personne du prince, en qualité d'aide de camp. Lors de la convocation de la grande Assemblée nationale qui se réunit le 14 septembre 1842, après la déchéance de Michel, pour procéder à l'élection d'un nouveau prince, le fils du *libérateur* fut salué Kniaze par les acclamations de la diète entière. La Porte ratifia ce choix qui était en grande partie son ouvrage; mais la Russie protesta par une note, appuyée d'une lettre autographe de l'empereur Nicolas au sultan. A la suite de ce conflit, deux commissaires, l'un russe, le général baron de Liéven, l'autre ottoman, Emin-Muklis-effendi, furent envoyés dans la principauté; Alexandre dut se démettre provisoirement du gouvernement qui fut confié à une *caïmacamie* (lieutenance) de trois membres nommés par le sénat, et subir les chances d'une nouvelle élection, dont la sincérité devait être garantie par l'éloignement des principaux agitateurs Voutchitch, Pétroniévitch, et autres. Le 15 juin 1843, il fut réélu à l'unanimité en présence des commissaires des deux cours, puis il reçut de la Porte son firman d'investiture.

Les circonstances mêmes de son élévation créaient au nouveau prince une situation pleine de difficultés et de périls. Il les a conjurés en partie. Placé entre les rancunes de la Russie, et les convoitises de l'Autriche, il a toujours affecté de s'appuyer sur la puissance suzeraine dont la faiblesse éloignait toute idée de péril, en laissant un champ libre aux espérances. En même temps il s'est attaché à améliorer l'état de la Serbie. Par suite des encouragements donnés à l'agriculture et au commerce, les importations et les exportations ont presque doublé depuis dix ans. Des chaussées construites sous l'administration éclairée de M. Garachanin (voy. ce nom), ont ouvert à la

Digitized by Google

principauté des débouchés sur toutes les provinces voisines de la Bosnie, de la Bulgarie, de la Valachie et de l'Autriche; l'instruction publique a été organisée à tous les degrés sur une très-vaste échelle et le pays a été doté de deux nouveaux gymnases, d'une École militaire, d'une École de commerce, des arts et métiers et d'une École d'agriculture, etc. (1843-1855).

Lors de la rupture entre la Porte et la Russie (1853), le prince Alexandre Karageorgevitz ne voulut pas se départir du système de neutralité que lui commandaient sa situation et les intérêts de sa patrie, et résista aux entraînements du parti national qui, d'accord avec les amis de Miloch, poussait à une levée de boucliers contre la Porte. Celle-ci l'en récompensa par l'octroi spontané d'un firman par lequel elle confirmait les immunités et privilèges de la Serbie. Le traité du 30 mars 1856 a substitué à la garantie isolée de la Turquie la garantie collective des puissances signataires.

L'année 1857 a été signalée par la découverte d'un vaste complot formé contre le prince par les agents de Miloch et dans lequel entrèrent des sénateurs et de hauts fonctionnaires, notamment le président même du sénat, Stéfanovitz, et celui de la cour de cassation, Sveko Raïovitz. Les deux principaux accusés furent condamnés à mort et six autres aux travaux forcés à perpétuité. La rigueur de la sentence fit éclater des sympathies pour les coupables, et la Porte, appuyée par les consuls de la France et de la Russie à Belgrade, fit surseoir à l'exécution.

ALEXANDRESCO (Grégoire), poëte valaque, né vers 1812, à Tirgoviste, *la ville des poëtes*, fut disciple d'Héliade, avec lequel il se brouilla plus tard. Lié avec le colonel Campineano, chef de l'opposition libérale, sous Alexandre Ghika, il quitta le service militaire pour se vouer exclusivement à la littérature et à la politique, et prit une part active aux travaux de la Société philharmonique, instituée vers cette époque (1835). Ses satires et ses fables politiques lui acquirent en peu de temps une grande popularité, qu'il paya d'un internement de plusieurs années dans un monastère. C'est durant cet intervalle qu'il publia sa fameuse pièce *l'An 1840*, où les vœux et les espérances de la *Jeune Roumanie* étaient exprimés avec une rare vigueur de pensée et de style. Les œuvres poétiques d'Alexandresco ont été réunies en un volume, sous le titre de *Souvenirs et impressions*, *Lettres et Fables* (Bucharest, 1847). Alexandresco est mis par les Valaques au premier rang de leurs fabulistes.

ALEXANDRI (Basile) ou ALECSANDRI, poëte et littérateur roumain, né, au mois de juillet 1821, d'une famille originaire de Venise, passa plusieurs années dans un pensionnat français à Jassy, et fut envoyé à Paris, en 1834, à l'âge de quatorze ans, sous la surveillance d'un gouverneur. Reçu bachelier ès lettres, il fut destiné tour à tour à la médecine, au droit, aux sciences exactes, sans trouver sa vocation. Il revint, en 1839, dans son pays, après avoir accompli un premier voyage en Italie. Il s'associa à la Jeune Roumanie, qui, à Jassy et à Bucharest, essayait de régénérer la Moldo-Valachie par l'introduction des idées et des littératures de l'Occident, et débuta par une nouvelle, *la Bouquetière de Florence*, dans la revue fondée par Cogalniceano, *la Dacie littéraire*, dont il devint un des collaborateurs assidus, jusqu'au moment où elle fut supprimée par le prince Stourdza.

Une longue excursion qu'il entreprit, après la mort de sa mère (1842), dans les montagnes de son pays, fut le signal de ses premières et peut-être ses meilleures poésies : *la Baba-Kloanta*, *la Strounga*, *la Doina*, *la Hora*, *le Kraïa-Noïi*, etc. En même temps, il commençait cette série de ballades et de chants populaires, qu'il ne publia que dix années après (1852). Chargé, en 1844, avec Cogalniceano et Negruzzi, de la direction des deux théâtres, français et moldave, de Jassy, il essaya de suppléer à l'insuffisance et à la pauvreté du répertoire national par la composition de pièces originales, telles que *Georges de Sadagoura*, *Jassy en Carnaval*, *la Pierre de la maison*, *la Noce villageoise*, *Mme Kiritza à Jassy*, *Mme Kiritza en province*, etc., qui excitèrent l'enthousiasme de toute la Roumanie. La même année, il fonda avec Cogalniceano et Jean Ghika une nouvelle revue scientifique et littéraire, *le Progrès*, qui, après neuf mois d'existence, fut aussi suspendue par ordre du prince. Il entreprit alors de visiter une partie de l'Orient. Aux îles des Princes, où il tomba malade, il fit la rencontre de Hommaire de Hell avec lequel il projeta un voyage en Perse, mais mourut avant le départ. Il visita seul Brousse, Athènes, les îles Ioniennes, Venise, et revint dans sa patrie, après une absence de onze mois, ayant en portefeuille la plus grande partie de ses *Lacrimiore*. Compromis, en 1848, dans le mouvement libéral de Jassy (avril), qui précéda, de deux mois environ, la révolution de Bucharest, il se rendit à Paris où, pendant cinq mois, il ne cessa de plaider, dans la presse, la cause de la Moldo-Valachie. En 1855, il fonda *la Roumanie littéraire*, qui fut encore supprimée au bout de l'année. Dévoué au parti de l'union, il a composé, en 1856, un chant appelé *la Hora de l'Union*, qui est devenu une sorte de *Marseillaise* roumaine. Il a fait partie, l'année suivante, des divans *ad hoc*. Deux ans auparavant, devenu, par la mort de son père, maître de sa fortune, il s'était hâté d'affranchir tous les esclaves de ses terres, et cet exemple suivi bientôt par neuf cent quatre-vingt-onze particuliers, contribua sans doute à la mesure d'affranchissement général décrétée par le prince Grégoire Ghika.

Outre un grand nombre d'articles littéraires insérés dans les divers recueils périodiques qu'il a concouru à fonder, M. Alecsandri a publié : *Répertoire dramatique* (Jassy, 1852, in-8, à 2 colonnes); *Ballades populaires de la Roumanie* (1852 et 1853, 1re et 2e parties); le *Collier littéraire* (1857), recueil d'articles et de morceaux de poésie; *les Doinas*, poésies (Paris, 1853). — *Les Doinas* ont été traduites en français par M. Voïnesco (Paris, 1853 et 1855) : une partie des *Ballades* l'ont été par M. Alecsandri lui-même, sous le titre de *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, avec une introduction par M. A. Ubicini (Paris, 1855).

ALFORD (le révérend Henry), poëte et érudit anglais, né à Londres, en 1810, fut élevé dans le comté de Somerset, prit ses grades universitaires à Cambridge et embrassa l'état ecclésiastique. Il avait déjà une certaine réputation comme poëte, lorsqu'il fut pourvu d'un vicariat dans le comté de Leicester (1835). Ses *Premières poésies* (Poems and poetical fragments, Cambridge, 1831), et l'*École du cœur* (the School of the Heart, 1835, 2 vol.), poëme qui a été réimprimé plusieurs fois en Angleterre et en Amérique, forment toutes les œuvres poétiques de M. Alford. L'observation calme, l'étude des sentiments intérieurs, la facture des vers, et comme un souffle d'inspiration honnête et religieuse, rattachent l'auteur à l'école de Goldsmith; il cherche moins à plaire qu'à persuader, à étonner qu'à se faire comprendre.

M. Alford publia, en 1841, un ouvrage remar-

Digitized by Google

quable sur les *poètes de la Grèce*, où un goût très pur s'allie à une connaissance exercée de la langue. La même année, les deux universités de Cambridge et de Londres voulurent se l'attacher, la première comme professeur d'humanités, la seconde comme examinateur de philosophie. En 1844, parut l'*Ancien Testament*, texte grec; le *Nouveau* a été publié en 1853. Les deux parties ont été réimprimées ensemble (Londres, 1855, grand in 8). Cette édition est soignée autant pour le texte que pour les notes et variantes.

On a encore du même auteur des pièces de vers disséminées dans les recueils périodiques, les albums et les annuaires; quelques volumes de *Sermons*, et des mémoires critiques sur des points d'histoire ancienne. M. Alford exerce, depuis 1853, son ministère à Londres, dans une chapelle de Quebec-Street. Comme orateur sacré, il ne manque pas de puissance, et les anglicans orthodoxes regardent sa doctrine religieuse comme irréprochable.

ALHOY (Philadelphe-Maurice), littérateur français, né à Paris vers 1802, embrassa la carrière du journalisme, et fonda, sous la Restauration, une foule de petites feuilles, telles que : *le Dandy*, *le Pauvre Jacques*, daté de Sainte-Pélagie, *le Journal des Familles*, *la Gazette des enfants*, *le Moniteur des Gourmands*, *l'Ours*, *le Philanthrope*, etc. Ce fut lui qui créa *le Figaro*, qu'il vendit pour 300 fr. à Lepoitevin Saint-Alme, lequel le revendit, plus tard, 40 000 fr. à Victor Bohain. Sous divers pseudonymes, il a fourni plusieurs pièces aux scènes de genre : *la Vieille Femme colère* (1823), *l'Avocat et le Médecin* (1824), *l'Agent de change* (1825), drame imité de Beaumarchais, les *Employés* (1828), *les Chemins de fer* (1833), en collaboration avec Ét. Arago, *le Magasin pittoresque* (1834), *les Belles Femmes de Paris* (1839), *la Correctionnelle* (1840), *le Secret du soldat* (1840), drame en trois actes, *le Soleil de ma Bretagne* (1843), etc.

On a encore du même auteur des compilations, comme *la Grande Biographie dramatique* (1824), où il signe « l'Ermite du Luxembourg : » *Biographie des représentants du peuple* (1848); des romans : *Sous le Froc* (1840, 2 vol.), qui lui fut, dit-on, inspiré par trois mois de séjour au couvent de la Trappe; enfin, des productions de littérature légère et des publications illustrées. Dans ce dernier genre, nous rappellerons les *Physiologies de la lorette et du créancier* (1841); *les Bagnes* (1844-1845, grand in-8); *les Brigands et Bandits célèbres* (1846, grand in-8); *les Prisons de Paris* (1845, grand in-8), avec M. L. Lurine; *les Fleurs historiques* (1852, grand in-8), avec M. Rostaing. — M. Maurice Alhoy est mort à Rouen en 1855.

ALI-GHALIB-pacha, administrateur ottoman, gendre du sultan, troisième fils de Réchid-pacha, est né, en 1840, à Constantinople. Il suivit son père dans sa dernière ambassade en France (1844-1845), et fut placé dans une institution particulière où il reçut une instruction solide. Mêlé depuis aux affaires, sous l'habile direction de Réchid, il parcourut, un peu rapidement peut-être, l'échelle hiérarchique de tous les grades civils. Membre du grand conseil d'État et de justice, il fut fiancé, en 1852, à la fille aînée du sultan, Fatmé sultane, qu'il épousa le 10 août 1854. Ali-Ghalib reçut à cette occasion le grade de muchir et la charge de directeur général de la Monnaie (septembre 1854), qui lui donne rang de ministre. Un premier enfant issu de ce mariage est mort huit jours après sa naissance (avril 1856). En 1857, Ali-Ghalib a été quelques mois ministre des affaires étrangères, puis chargé du département des fondations pieuses.

ALIGNY (Claude-Félix-Théodore CABUELLE, dit), paysagiste français, né à Chaumes (Nièvre), le 24 janvier 1798, vint à Paris en 1808, y fit ses études sous Regnault et Watelet, et débuta en 1822 par un paysage historique, *Daphnis et Chloé*. Ce genre, à peu près abandonné aujourd'hui, a été soutenu depuis par M. Aligny à la plupart des expositions de peinture. On a remarqué parmi ses nombreux tableaux : *le Massacre des druides* (1831); *les Carrières de Fontainebleau* (1833); *Prométhée* (1837); *la Campagne de Rome* (1839); *les Bergers de Virgile* et la *Vue de Capri* (1841); *Hercule et l'hydre de Lerne* (1842); *le Bon Samaritain* (1844); *Bacchus enfant* (1848); *la Solitude* (1850); *la Gorge aux loups* (1852). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855 : *Épisode de la révolte des Gaulois, au IIIe siècle*, *l'Acropolis d'Athènes*, etc.

Citons encore un recueil d'eaux-fortes (1846) et la chapelle baptismale à Saint-Étienne du Mont (1851). M. Aligny emprunte généralement la scène de ses paysages à l'Italie, qu'il a visitée à deux reprises, en 1825 et en 1834. — Il a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1837, et la décoration en juillet 1842.

ALINARI (Tite et Michele), photographes italiens, nés à Florence, le premier en 1829, le second en 1832, se sont associés et fait connaître depuis quelques années sous le nom d'Alinari frères. Ils sont peut-être les premiers qui aient, en Italie, abordé les travaux héliographiques. Ils se sont principalement appliqués à la reproduction des vues et des monuments de la Toscane, avec le concours de MM. Bardi et Dovizielli. Ils ont envoyé d'heureux spécimens de la vaste collection qu'ils ont formée, à l'Exposition universelle de Paris (1855), et y ont obtenu une médaille de 2e classe.

ALISON (sir Archibald), historien et jurisconsulte écossais, né à Kenley le 29 décembre 1792, est fils d'un théologien mort en 1839 et qui a laissé sur le goût (*Essay on the taste*) un traité estimé. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg et devint, en 1814, avocat du barreau écossais. De longs voyages sur le continent complétèrent l'éducation brillante qu'il avait reçue. En 1828, il fut nommé membre du conseil royal et, en 1834, shériff du comté de Lanark, une des plus hautes charges judiciaires de l'Écosse.

Deux ouvrages l'avaient désigné à ces fonctions : l'un sur la théorie du droit criminel écossais (*the Principles of the criminal law of Scotland;* Edimb., 1832, in-8), l'autre sur la pratique et les usages de ce même droit (*the Practice of the criminal law;* 1833, in-8). Acceptés aujourd'hui comme faisant autorité dans la jurisprudence de son pays, ils ont été souvent réimprimés et suffiraient à sa réputation s'il n'avait embrassé un plus vaste champ de connaissances.

En effet, depuis longtemps sir A. Alison préparait les matériaux d'un travail considérable sur l'*Histoire générale de l'Europe moderne depuis la révolution française* (History of Europe from 1789 to the restoration of the Bourbons in 1815; Londres, 1833-1850, 20 vol. in-8, 9e édit. 1853). Les grands événements dont Paris fut le théâtre en 1814 et auxquels il assista, lui donnèrent l'idée de les raconter en remontant jusqu'à leur source; il y travailla sans relâche pendant plus de trente ans. Le succès le plus flatteur accueillit cette publication qui, pour l'exactitude des faits et la clarté du récit, est de tout point digne

Digitized by Google

d'éloges; traduite dans toutes les langues, même en arabe (Malte, 1845) et en hindoustani, elle est rangée parmi les meilleures productions de l'histoire contemporaine. On lui a reproché pourtant de la sécheresse dans le style et un certain parti pris en politique attribué au torysme bien connu de l'auteur.

Reprenant l'histoire générale de l'Europe depuis la rentrée des Bourbons en France, sir A. Alison a entrepris de la conduire jusqu'à l'avénement au trône de Louis-Napoléon : le premier volume a paru en 1852 (*History of Europe from the fall of Napoleon to the accession of Louis-Napoleon in* 1852; Londres, in-8). Dans cette seconde partie de sa tâche et qui est la plus ingrate, l'auteur a rencontré beaucoup d'obstacles de tout genre qui ont retardé sa marche. La *Vie du duc de Marlborough* (the Life of the duke of Marlborough, 1847, 2 vol.; 3e édit. 1854) est encore une œuvre historique importante, bien qu'elle soit moins connue à l'étranger.

Sir A. Alison a aussi traité les questions de politique et d'économie sociale. Ses nombreux articles dans le *Blackwood's Magazine*, dont un choix a été tiré à part sous le titre obligé d'*Essays* (Edimb., 3 vol.) le présentent comme un tory exclusif et passionné, prenant ombrage des innovations et s'élevant sans cesse contre la réforme parlementaire de 1832, d'où il date pour l'Angleterre une ère de désorganisation et même de décadence. Les services qu'il a rendus à son parti ont été reconnus, en 1852, lors du ministère éphémère de lord Derby, par le titre de baronnet. A ses efforts contre le libre échange qui ont eu peu de succès, se rattachent les livres suivants : *Des principes de la population et de leurs rapports avec le bien-être de l'humanité* (the Principles of population, etc.; Edimb., 1840, 2 vol. in-8), où l'on rencontre des parties importantes et bien traitées ; *Libre échange et protection* (Free trade and protection, 1844, in-8), plaidoyer en faveur du système protecteur de l'agriculture; *L'Angleterre en* 1815 *et en* 1845 (England in 1815 and 1845; 1845, in-8), parallèle entre les deux époques au point de vue de la circulation monétaire.

ALISON (William), frère puîné du précédent, a publié sur les résultats de l'assistance publique un livre qui a exercé une puissante influence: il a pour titre : *Observations sur le traitement des pauvres en Écosse et ses effets sur l'état sanitaire des grandes villes* (Observations on the management on the poor in Scotland, etc.; Édimbourg, 1840, in-8).

ALIX (l'abbé Céleste), écrivain ecclésiastique français, né vers 1820, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, embrassa l'état ecclésiastique et devint, en 1854, chapelain de l'église de Sainte-Geneviève. On a de lui des *Sermons*, un *Cours de chant ecclésiastique* (1853, in-8), branche de la liturgie romaine dont il s'est occupé d'une façon spéciale, et des traductions d'ouvrages religieux : *le Miroir de l'église de Saint-Edmond* (1854), archevêque de Cantorbéry; *le Triomphe de la Croix* (1855), de J. Savonarole; *le Parfait légendaire* (1855-1856, in-4), de M. Emilio Gentilucci, etc.

ALIX (Accurse), littérateur français, frère puîné du précédent, a publié quelques volumes de poésies sociales et religieuses : *Harmonies* (1838, in 8), *Poésies* (1842), etc. Il a donné avec son frère une traduction de la *Théologie séraphique de saint Bonaventure* (1853).

ALKAN (Charles-Henri-Valentin MORHANGE, dit), ou Alkan l'aîné, musicien français, né à Paris, vers la fin de novembre 1813, de parents israélites, entra, en 1820, au Conservatoire, et y remporta, de 1821 à 1826, les premiers prix de solfége, de piano et d'harmonie. Nommé, deux ans après, professeur honoraire au Conservatoire, titre dont il se démit en 1833, il obtint, en 1832, une mention au concours de l'Institut. Depuis, il s'est exclusivement livré à l'enseignement du piano, et s'est aussi fait un nom comme virtuose. Le premier, en 1852, il fit entendre le nouveau piano à clavier de pédales d'Érard, dont il a favorisé, par ses voyages, l'introduction en Allemagne et en Angleterre.

M. Ch. Valentin Alkan a publié les compositions suivantes : *les Omnibus*, variations dédiées aux *Dames Blanches* (1832); un grand *Concerto*, exécuté aux concerts du Conservatoire (1832); une *Marche funèbre*, une *Marche triomphale*, de nombreuses *Variations*, des *Études* et des *Préludes* pour le piano et l'orgue (1840-1848), et, dans ces derniers temps, la *Bourrée d'Auvergne* (1852), *Souvenir des concerts du Conservatoire*, et *Quatre impromptus originaux* (1854), etc.

ALLAIN (J.... E....), magistrat français, reçu avocat à Paris et nommé juge de paix à Chartres, où il se trouve encore, a publié sur l'exercice de la police administrative et judiciaire quelques ouvrages rédigés avec un soin minutieux, tels que : *Code formulaire des lois électorales* (1851, in-8); *Code des officiers de police judiciaire* (1853, 2 vol.), destiné à faciliter les devoirs des fonctionnaires qui n'ont qu'une connaissance imparfaite des formes légales; *Manuel encyclopédique des juges de paix* (1850-1853, 3 vol. in-8), qui est tout à la fois théorique et pratique, etc.

ALLARD (Jean-Baptiste-Pierre), général français, conseiller d'État, est né à Parthenay (Deux-Sèvres), le 27 octobre 1798. Ancien élève de l'École polytechnique, où il entra dans les premiers rangs dès l'âge de seize ans, il faisait partie de ces deux promotions qui, pour avoir défendu Paris contre l'invasion étrangère, furent licenciées en 1816. Dix ans après, il était nommé capitaine (1825), et il concourut, en cette qualité, à l'expédition d'Alger, ainsi qu'aux premières reconnaissances qui eurent lieu dans l'Atlas (1830). Attaché, comme aide de camp, au général Valazé, dont il partagea les travaux relatifs aux fortifications de Paris, il publia divers écrits pour faire prévaloir le système de l'enceinte continue.

Élu, en 1837, député de l'arrondissement de Parthenay, M. Allard vint s'asseoir à la Chambre sur les bancs du centre gauche et fit une opposition modérée. On lui doit des rapports remarquables sur les questions qui intéressent l'armée et la marine et il défendit avec beaucoup d'ardeur le projet de loi sur les fortifications. Il fut nommé tour à tour chef de bataillon (1840) et colonel (1847). Promu au grade de général de brigade, en 1852, M. Allard est aujourd'hui président de la section de la guerre au conseil d'État, où il est entré, en 1839, comme maître des requêtes.

ALLART (Hortense), femme de lettres française, née vers 1790, à Paris, est fille d'un député de la première Assemblée législative. Élevée par sa mère, qui a traduit quelques ouvrages de l'anglais, elle débuta dans les lettres par la publication d'un roman très-remarquable : *la Conjuration d'Amboise* (1821), dont le style révélait une main exercée. Ses *Lettres sur Mme de Staël* (1824) contiennent des aperçus ingénieux. Parmi ses romans postérieurs, nous mentionnerons : *Gertrude* (1827), *Sextus ou le Romain des Maremmes* (1832), *l'Indienne* (1832), *Settimia* (1836). Un long séjour en

Digitized by Google

Italie lui a permis d'écrire sur ce pays de nombreuses études historiques : *Lorenzo de Médicis*, *Cola de Rienzi*, l'*Italie*, etc. On cite surtout une *Histoire de la république de Florence* (1837-1843, 2 vol.).

ALLÈGRE (Jean-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Guéret (Creuse), le 13 avril 1793, se prépara aux examens de l'École polytechnique, puis se tourna vers l'étude du droit et se fit recevoir avocat. Inscrit, en 1820, au barreau de la Cour royale de Limoges, il commençait à se faire connaître par d'habiles plaidoyers, lorsqu'une grave maladie le força de se restreindre aux fonctions d'avocat consultant. Sous le règne de Louis-Philippe, sans prendre une part active à la politique militante, il professa des opinions démocratiques assez avancées. Aussi, après la révolution de Février, le comité provisoire qui administra d'abord le département de la Haute-Vienne, le mit à la tête du parquet avec le titre de procureur général de la République, qui lui fut confirmé par le gouvernement. Aux élections d'avril, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par 31 000 voix. Il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, mais il s'abstint de voter sur la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres. Le parti avancé fit échouer sa candidature à la Législative. De retour à Limoges, il vécut en dehors des agitations politiques jusqu'au coup d'État du 2 décembre. Il fut alors convoqué aux réunions du comité de résistance et signa l'appel aux armes : au mois de mars 1852, la commission mixte de la Haute-Vienne le condamna à l'internement; mais, depuis, il est rentré à Limoges.

ALLIER (Antoine), sculpteur français et ancien député, est né à Embrun (Hautes-Alpes), en décembre 1793. Son père, longtemps député de ce département, d'abord payeur général des armées impériales, et un instant trésorier du roi de Rome, le destina à la carrière militaire, où il parvint, en peu de temps, au grade de capitaine dans les dragons de la garde impériale. Après les événements de 1815, il suivit ses inclinations d'artiste, compléta pendant quelques années ses premières études et, après avoir débuté, comme sculpteur, à l'Exposition de 1822, parut à tous les Salons suivants, jusqu'en 1835. M. Allier père, étant mort trois ans après, les électeurs reportèrent leur mandat sur le fils qui prit place à toutes les sessions législatives, depuis 1839 au 2 décembre 1851. Il y a constamment siégé à l'extrême gauche.

M. Allier, qui s'est fait un rang plus distingué dans l'art que dans la politique, a successivement exposé, pendant les quinze années de sa carrière artistique, *un Jeune marin expirant*, *Camille renversant les balances des Gaulois* (1822) : une série de *bustes* et de *statues* en marbre (1824-1830); le buste de *Sully*, commandé par le ministère des travaux publics, et placé plus tard à la bibliothèque de l'Arsenal, ceux du *comte d'Hauterive* de MM. *Baude* et *Lobbey de Pompières*, *l'Enfant au colimaçon*, (1831); le *masque en plâtre de Napoléon*, exécuté de souvenir, les bustes *d'Arago* et de M. *Odilon-Barrot* (1833); *Ariane*, statuette en marbre (1834). Il a produit, en dehors des Salons, un grand nombre de *bustes* ou *portraits*, en marbre, plâtre et bronze : la statue de *Philopœmen* et celle de l'*Éloquence*, placée à la Chambre des Députés, etc. M. Allier a obtenu une deuxième médaille au Salon de 1834.

ALLIEY (Frédéric), technologiste français, né vers 1790, il a occupé, depuis plus de quarante ans, tous ses loisirs à la recherche de tout ce qui concerne les jeux d'échecs et de dames, et est parvenu à former une collection curieuse et peut-être unique en son genre. On a de lui : une *Bibliographie complète, analytique et raisonnée de tous les ouvrages connus en toutes les langues sur le jeu de dames* (3e édit. 1852, in 8); un recueil de *Poëmes sur le jeu des échecs* (1851, in-8), traduits du latin, du polonais, de l'anglais et de l'allemand, et des articles spéciaux insérés dans *le Palamède*. Cet amateur possède encore en manuscrit une *Bibliothèque complète sur le jeu des échecs*, renfermant l'analyse détaillée de 412 traités qu'il a réunis à grand'peine.

ALLIOLI (Joseph-François), théologien catholique allemand, prévôt du chapitre d'Augsbourg, né le 10 août 1793, à Sulzbach, en Bavière, entra, en 1815, au séminaire épiscopal de Ratisbonne, reçut les ordres en 1816, et, à la suite d'un concours ouvert sur une question théologique, obtint, la même année, le titre de docteur en théologie. De 1818 à 1821, il visita Vienne, Rome et Paris dans le but de pousser plus loin ses études philologiques : de retour en Allemagne, il prit, en 1821, ses licences à l'université de Landshut, y fut nommé, en 1823, professeur adjoint. L'année suivante, il fut appelé à Munich, où il obtint le titre de conseiller ecclésiastique et devint, en 1830, recteur de l'université. Sa santé le força de renoncer à ces fonctions en 1835. Il fut nommé alors chanoine à Ratisbonne et, en 1838, prévôt du chapitre d'Augsbourg. M. Allioli est membre de l'Académie des sciences de Munich.

Ce savant doit surtout sa réputation à sa traduction allemande de *la Vulgate*, Nuremberg, 1830; 6e édit., 1839-1845, 6 vol.), accompagnée de notes et approuvée par le pape. Parmi ses autres travaux, on remarque : *Antiquités bibliques* (biblische Alterthümer, Landshut, 1825, 1 vol.); *Manuel d'archéologie biblique* (Handbuch der biblichen Altershumskunde, Ibid., 1841); *la Vie de Jésus* (das Leben Jesu, Ibid., 1840), ouvrage fondé sur le livre de Barradius et Lamy, et réimprimé à Bruxelles, en 1802, sous le titre : *Historia evangelica ex verbis sanctorum quatuor Evangelistarum concinnata*, puis divers écrits sur des sujets de théologie et quelques sermons, entre autres : *les deux Arbres; Sermon du vendredi saint* (die zwei Baeume; Predigt, etc., Augsb., 1845).

ALLOURY (Louis), journaliste français, né vers 1805, fit ses études à Paris, au collége Sainte-Barbe, où il eut pour professeur M. Cuvillier-Fleury, puis suivit les cours de droit et il se fit recevoir docteur. Il travailla pour divers avocats en renom, et notamment pour M. Dupin. Sur la recommandation de M. Cuvillier-Fleury, il fut attaché par M. Bertin à la rédaction du *Journal des Débats*, et chargé du compte rendu des discussions de la Chambre. Il servit avec beaucoup de zèle la cause de la monarchie de Juillet, et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition libérale. Il reçut la croix de la Légion d'honneur, le 20 mai 1845. L'année suivante, il se présenta, dans le département de la Nièvre, comme candidat à la Chambre des Députés, obtint les voix du parti conservateur, mais échoua contre la coalition des légitimistes et des radicaux. Après la révolution de Février, il continua de soutenir les principes du constitutionnalisme modéré. Depuis le 2 décembre, n'ayant plus de débats parlementaires à analyser, M. Alloury s'est restreint comme journaliste aux ques-

Digitized by Google

tions religieuses ou de politique générale qu'il traite avec autant de conscience que de talent.

ALMASY (Maurice, comte DE), homme politique autrichien, est né, en 1808, en Hongrie. Membre distingué du parti conservateur, il devint, en 1848, vice-président de la Chambre royale hongroise. Pendant que Kossuth occupait le ministère des finances, il fut mis à la tête du tribunal destiné à sévir contre les contrebandiers. Sa conduite modérée durant la période révolutionnaire lui valut les bonnes grâces du gouvernement impérial, qui le chargea de diriger les travaux de la Chambre nouvelle (1849). Depuis 1853 il préside l'administration des finances pour les impôts directs en Hongrie.

ALMASY (Paul DE), homme politique hongrois, né en 1818 à Pesth, appartient à la même famille que le précédent. Il fit ses études à l'université de cette ville, et se rangea de bonne heure parmi les membres de l'opposition libérale. Il fit partie, à ce titre, de la diète de Presbourg (1844); à celle de Pesth (1846), où il représenta le district de Syœngyœs, il fut appelé à la vice-présidence. Après la démission de Pazmandy et de Palfy, il dirigea quelque temps les débats du parlement révolutionnaire de Debreczin. Après la capitulation de Gœrgey à Vilagos (15 août 1848), M. de Almasy se retira à Paris, où il vit dans la retraite.

ALMOEFF (Nils Wilhelm), acteur suédois, né le 24 mars 1799 à Stockholm, où son père était valet de chambre du roi, se livra d'abord à l'étude de la médecine et de la chirurgie, qu'il abandonna, en 1818, pour entrer au théâtre royal de Stockholm. Il trouva ses principaux rôles dans *Virginie* de Léopold, *Wallenstein*, *Fiesque*, *Marie Stuart* de Schiller, *la Faute* de Müllner, *Othello*, *Hernani*, etc. Il réussit très-bien dans la tragédie, le drame et la comédie de caractère. Plusieurs pièces d'une médiocre valeur lui ont dû le succès dont elles ont joui. Il se rendit à Paris, en 1829, pour y étudier la scène française.

Ses compatriotes le considèrent comme le Talma de la Suède. M. Almœff a, en effet, quelques-unes des qualités de ce grand artiste. Doué d'une forte constitution, d'une belle figure, d'un accent ferme et noble, il excelle dans les sentiments héroïques, les scènes sublimes, mais il manque de souplesse et il néglige les nuances.

ALMODOVAR (don Ildefonso Dias DE RIBERA, comte DE), général et homme politique espagnol, né à Valence vers la fin du dernière siècle, fut élève de l'École d'artillerie de Ségovie. A peine entré au service, il eut à subir les persécutions du parti rétrogade et fut jeté dans les cachots de l'inquisition. Il dut sa délivrance à la révolution de 1820, dont il embrassa la cause avec ardeur. En 1823, le rétablissement de l'absolutisme le força de chercher son salut dans l'exil. Il se réfugia en France et ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de Ferdinand VII. Il se trouva porté aux premiers rangs du parti libéral, entra aux Cortès et obtint les honneurs de la présidence. En même temps, il se fit réintégrer dans l'armée avec le grade de maréchal de camp (1834). Sous le ministère Toreño, il remplit les fonctions de capitaine général à Valence. De là, il passa au ministère de la guerre, sous la présidence de Mendizabal. Entraîné dans la défaite du parti progressiste, en 1836, il revint au pouvoir avec son ami Espartero, et reçut du régent le portefeuille des affaires étrangères. Il succomba avec Espartero, en 1843, sous les efforts combinés des modérés et des progressistes dissidents. Depuis lors, tout en restant fidèle à la cause libérale, il ne s'est point mêlé aux révolutions de son pays.

ALMQUIST (Charles-Jonas-Louis), littérateur suédois, né en 1793, étudia d'abord la théologie et passa ses examens à Stockholm. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur les mathématiques, l'histoire, la géographie, la grammaire, etc. Mais il est connu surtout comme romancier et comme poëte. Parmi ses romans, on cite *Gabriele Mimanso*, *Amorina*, *Amélie Hillner*, *les Seigneurs d'Ekolsund* (Herrarne pa Ekolsund; Stokholm 1847, 3 vol. in-8). Son œuvre principale est un recueil de poésies intitulé : Tœrnrosens Bok (*Roses d'églantier*). M. Almquist, élevé au milieu des paysages pittoresques des Alpes scandinaves, appartient par les sentiments, les idées et les images, à l'école moderne ou romantique.

ALOÏS, prince de Liechtenstein. Voy. LIECHTENSTEIN.

ALQUIÉ (Jean-Dominique), médecin militaire français, né à Montrejeau (Haute-Garonne), le 18 mai 1792, fut reçu docteur à Strasbourg en 1816. Il était entré au service en 1814. Il a été successivement médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, et directeur de l'hôpital du Val-de-Grâce, où il a succédé à Broussais. Il a été nommé inspecteur du corps de santé en 1847. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833, il a été élevé à la dignité de commandeur le 10 décembre 1849. Arrivé à l'âge de la retraite, il a été nommé médecin inspecteur des eaux de Vichy (1856). M. Alquié, exclusivement occupé de la pratique médicale et de ses cours de clinique, n'a écrit que quelques Mémoires depuis sa thèse inaugurale, intitulée : *Essai sur l'hépatite* (Strasbourg, 1816).

ALQUIÉ (Alexis), médecin français, né vers 1812, est professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Montpellier, et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette ville; il a été reçu docteur en 1838. Il représente, par d'assez nombreux ouvrages, comme par son enseignement et sa pratique, l'ancienne école médicale de Montpellier. Nous citerons, parmi ses publications : *Cours élémentaire de pathologie chirurgicale*, *d'après la doctrine de l'école de Montpellier*, professé à la Faculté de médecine en 1845 (Montpellier, 1845, in-8); *Précis de la doctrine médicale de l'école de Montpellier* (Ibid., 1847, in-8); *Traité élémentaire de pathologie médicale* (Ibid., 1850, in-8); *Chirurgie conservatrice*, ou *Moyen de restreindre l'utilité des opérations* (Ibid., 1850, in-8); *Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier* (Ibid., 1852, in-8), etc. M. Alquié avait entrepris, en 1853, les *Annales cliniques de Montpellier*, recueil bi-mensuel qui n'a pas reparu l'année suivante.

ALTAROCHE (Marie-Michel), littérateur, journaliste et représentant français, est né, le 18 avril 1811, à Issoire (Puy-de-Dôme), où il fit ses études. Fils d'un avocat qui le destinait au barreau, il vint à Paris après la révolution de Juillet, et ne tarda pas à abandonner les cours de l'École de droit pour se jeter dans la presse républicaine. Il collabora tour à tour au *Courrier des Électeurs*, à *la Révolution* de 1830, au *Diable boiteux*, à *la Tribune*, au *Populaire*, à *la Caricature*, au *National*, et donna plus tard des feuilletons au *Courrier français* et au *Siècle*. En même temps, il publiait *la Chambre et les Écoles* (1831), satire en vers, et des brochures imprimées aux

Digitized by Google

frais de la Société des Droits de l'homme. En 1834, il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, et succéda bientôt à M. Louis Desnoyers dans la direction de cette feuille satirique; il l'a conservée jusqu'au 24 février 1848, en faisant preuve d'un esprit toujours présent et alerte et d'une verve intarissable. A cette époque se rattache la publication de quelques ouvrages politiques : *Chansons* (1835-1836, 2 vol.), dont les couplets mordants firent faire plusieurs tirages; *Contes démocratiques* (1837); *la Réforme et la Révolution* (1841), études sur Alexandre VI et Louis XV. Il a également collaboré au *Dictionnaire politique*, à *Paris révolutionnaire*, à l'*Almanach populaire*, et a écrit un joli vaudeville, *Lestocq* (1836), avec M. Laurencin, et une comédie, *le Corrégidor de Pampelune* (1843), avec M. Moléri. Son roman des *Aventures de Victor Augerol* (1838, 2 vol.) n'est autre chose qu'une espèce d'imitation de celles de Faublas.

Envoyé en 1848 dans le Puy-de-Dôme, en qualité de commissaire du gouvernement, M. Altaroche s'y fit remarquer par une extrême modération. Porté candidat aux élections du 28 avril, il fut nommé le premier de la liste, à la presque unanimité des suffrages. A l'Assemblée constituante, il se rangea, dans la plupart des questions de principes, du côté de la gauche modérée; il vota contre les deux Chambres, contre le vote à la commune, pour le remplacement militaire, pour la suppression des clubs. Absent lors du vote sur le droit au travail, il vota pour l'impôt progressif et rejeta le crédit foncier et la diminution de l'impôt du sel. Il vota pour la proposition Rateau-Lanjuinais, qui mit un terme à sa carrière législative. Il ne fut pas réélu en 1849.

De la vie politique, M. Altaroche passa à une direction de théâtre; sur ce terrain, qui lui est plus familier, il s'est distingué par beaucoup d'activité. Après avoir administré l'Odéon, de 1850 à 1852, il s'est associé avec M. Louis Huart pour l'exploitation d'une nouvelle scène de genre, les Folies-Nouvelles, qu'un public spécial a prise sous sa protection.

ALTENHEIM (Gabrielle SOUMET, dame BEUVAIN D'), ou DALTENHEIM, femme de lettres française, est née, à Paris, le 17 mars 1814. Fille unique de l'auteur de la *Divine Epopée*, elle manifesta, de bonne heure, beaucoup de penchant pour la poésie. Le recueil de pièces diverses qu'elle publia en 1838 (*Nouvelles filiales*, in-12) date de son enfance, et on se plaisait alors dans le monde à lui en faire réciter des fragments. A vingt ans, elle épousa M. Beuvain d'Altenheim. Le 24 avril 1841, elle fit représenter au Théâtre-Français *le Gladiateur*, tragédie en cinq actes, écrite par elle en collaboration avec Soumet et jouée le même soir que *le Chêne du roi*, comédie historique en un acte de ce dernier. Ces deux pièces, eurent le même succès d'estime, et furent imprimées sous le titre d'*une Soirée au Théâtre-Français*. La tragédie de *Jane Grey*, qu'elle fit encore en collaboration avec Soumet, obtint un meilleur sort à l'*Odéon* (29 mars 1844), grâce à des situations heureuses, à une sensibilité vraie et à un style harmonieux. *Mme* d'Altenheim a encore publié : *Récits de l'histoire d'Angleterre les Anges d'Israël* (1856), et elle a en portefeuille, outre plusieurs pièces, une traduction en vers des *Nuits* d'Young, ainsi qu'un poëme intitulé : *le Poëte*, qui doit faire suite à celui de *Berthe Bertha*, édité en 1843.

ALTMEYER (Jean-Jacques), littérateur belge, né le 20 janvier 1804, à Luxembourg, fit, avec succès, ses premières études à l'Athénée de sa ville natale. Après avoir refusé d'aller à Ypres remplacer dans la chaire de rhétorique l'abbé Delebecque, aujourd'hui évêque de Gand, il passa les examens de docteur en philosophie (1831), et de docteur en droit (1832); il fut appelé, en 1836, à l'université libre créée à Bruxelles par le parti libéral, et y fut d'abord chargé du cours d'histoire, auquel il joignit ensuite celui d'antiquités grecques et romaines. Professeur d'histoire commerciale à l'École centrale de commerce et d'industrie, il conserva sa chaire quand cette école devint une annexe de l'Athénée royal, et il y prit, en outre, le cours d'économie politique.

Il a publié à Bruxelles : *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* (1837, in-8); *Précis de l'histoire ancienne* (1838, in-8); *Cours de philosophie de l'histoire* (1840, in-8); *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique et sa cour* (Liége, 1841, in-8); *Histoire des relations commerciales et politiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le XVIe siècle* (1840, in-8); *Résumé de l'histoire moderne* (1842, in-36); *Du droit d'asile en Brabant* (1849, in-12; 2e édit., 1851); *une Succursale du Tribunal de sang* (1854, in-12), etc. M. Altmeyer a fourni en outre un grand nombre d'articles aux diverses revues belges. Doué d'une vive imagination, il a su pourtant se tenir en garde contre les systèmes préconçus. Ceux de ses ouvrages qui ne sont pas destinés à l'enseignement, grâce à de patientes recherches dans les archives et les bibliothèques, jettent un jour nouveau sur beaucoup de faits.

ALTON-SHÉE (Edmond, comte D'), ancien pair de France, né le 2 juin 1810, est le fils unique de Jacques-Wulfranc, baron d'Alton, et de Françoise Shée, fille du comte Henri Shée, conseiller d'État et sénateur de l'Empire. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie de son grand-père maternel, avec autorisation de réunir les deux noms de d'Alton et de Shée. Entré à la Chambre des Pairs en 1836, il vota d'abord avec les conservateurs. En 1839, il publia sa brochure : *de la Chambre des Pairs dans le gouvernement représentatif*, œuvre d'un homme attaché à la royauté constitutionnelle. Pendant plusieurs années il resta dans les rangs du parti dynastique, et appuya la politique de M. Guizot. En 1847, par une conversion inattendue, il se jeta tout à coup aux extrémités de l'opposition, s'associa sans réserve à l'agitation réformiste, et scandalisa ses collègues par l'audace de ses professions de foi révolutionnaires. Il déclara qu'il n'était « ni catholique ni chrétien; » appela M. de Metternich : « ce vieillard aussi cruel que corrompu; » le duc de Modène : « un Néron en raccourci; » la reine de Portugal : « une princesse parjure, » et soutint que si l'homme sur la tête duquel était tombée la couronne d'Autriche n'était pas empereur, il ne pourrait pas même être citoyen. « Ce n'est pas, s'écriait-il un jour, en tendant le cou comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur leurs oppresseurs, que doivent mourir les martyrs de la liberté! »

Après de telles paroles, sa place semblait marquée aux barricades. Il y parut en effet durant les journées de Février, et montra que ses hardiesses de langage n'étaient pas de simples effets de rhétorique. Mais il s'efforça vainement d'y entraîner avec lui les députés de la gauche, qui jusque-là avaient tenu pour suspect son radicalisme de fraîche date. Nommé colonel de la 2e légion de la banlieue, il se rangea du côté de M. Ledru-Rollin, attaqua, dans les clubs et les banquets, le gouvernement du général Cavaignac, se prononça hautement pour la république démocratique et sociale, et prit part à toute les manifestations révolution-

Digitized by Google

naires. L'élection du 10 décembre lui fournit de nouvelles occasions de prouver l'ardeur de ses convictions. A la suite d'une protestation très-vive contre la suppression des clubs, il fut arrêté et mis au secret. Aux élections générales du mois de mai 1849, son nom fut porté en vain sur la liste des candidats présentés par le comité démocratique socialiste, et, aux réélections qui suivirent, il ne fut pas même proposé. Peu à peu, M. d'Alton-Shée se retira de la vie politique, soit dépit, soit découragement. Il se mit à chercher dans les spéculations industrielles un aliment à son activité.

ALTSCHUL (Elias), médecin allemand, né à Prague, le 8 avril 1812, fit ses études à Vienne, et devint, en 1848, professeur d'homœopathie théorique et pratique à l'École de médecine de Prague. Il est le premier qui ait introduit l'enseignement de l'homœopathie dans les Facultés autrichiennes.

On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de médecine oculaire* (Vienne, 1836, 2 vol.); *Traité de pharmaco-dynamique physiologique, ou Pharmacologie clinique à l'usage des médecins homœopathes* (Lehrbuch der physiologischen pharmacodynamik. Prague, 1850-1852); *la Loi de polarité thérapeutique des doses médicales, ou le Principe fondamental de la pharmaco-dynamique physiologique* (das therapeutische Polaritats; Prague 1852).

ALVAREZ (Juan), général mexicain, est né vers 1780, d'une famille indienne, dans l'État de Guerrero. Ce vieil Indien, qu'on appelle au Mexique la *Panthère du sud*, a passé sa vie loin de Mexico et s'est créé, dans les provinces méridionales, une sorte de souveraineté féodale sur des populations presque sauvages. Chef rusé et entreprenant, peu familier avec les habitudes de la civilisation, toujours entouré de ses Indiens *pintos*, il n'a jamais porté qu'un uniforme de toile avec un chapeau de paille. Lorsque Santa-Anna prit le titre de président à vie et aspira ouvertement à l'empire, Alvarez donna le signal de l'insurrection (1854), et mit en avant le programme politique connu sous le nom de *plan d'Ayutla*. D'autres chefs suivirent son exemple, et Santa-Anna, menacé de toutes parts, fut obligé de prendre la fuite (août 1855). Sans être tous d'accord, les principaux personnages de la révolution conclurent, le 16 septembre, un arrangement provisoire, et reconnurent l'autorité supérieure d'Alvarez, qui prit Comonfort pour son premier lieutenant

Une assemblée, réunie, le 4 octobre 1855, à Cuernavaca, donna la présidence à Alvarez, qui nomma immédiatement un ministère ainsi composé : M. Comonfort, à la guerre; M. Melchior Ocampo, aux relations extérieures; M. Guillermo Prieto, aux finances; M. Juarez, à la justice. Le nouveau gouvernement, campé dans une bourgade gardée par des bandes d'Indiens, se montra d'abord indécis et inactif; il se contenta de créer une garde nationale et de convoquer une Assemblée constituante pour le 14 février 1856. Alvarez hésitait à sortir de Cuernavaca; une prédiction lui annonçait qu'il périrait à Mexico. Pourtant il se décida à se mettre en route, et, le 15 novembre 1855, il fit son entrée dans la capitale. Jusqu'alors la révolution s'était bornée à des changements de personnes; il était temps de porter la main sur les privilèges excessifs de l'armée et du clergé; un décret du 24 novembre abolit le *fuero* militaire et le *fuero* ecclésiastique. Ce fut le seul acte important d'Alvarez. Le 7 décembre, il déclara qu'il voulait quitter Mexico. Il ramassa des armes et des munitions, demanda 200 000 piastres, et céda sa place à M. Comonfort, président *substitué* (10 décembre). Retiré depuis lors à Acapulco, il s'y est maintenu dans une complète indépendance.

ALVIN (Louis-Joseph), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 mars 1806, secrétaire de l'administration de l'instruction publique de Belgique, a pris place parmi les rares auteurs dramatiques de son pays, et a fait imprimer : *Sardanapale*, tragédie en cinq actes et en vers (Bruxelles, 1834); *le Folliculaire anonyme*, comédie en trois actes, aussi en vers (Ibid., 1835), etc. Il a donné, en outre, un grand nombre de pièces de poésie dans les journaux et recueils littéraires de la Belgique, des articles de critique d'art et de littérature. Il a été un des principaux fondateurs du *Recueil encyclopédique belge*.

AMARI (Michel), homme politique et orientaliste italien, est né à Palerme, le 7 juillet 1806. Il avait à peine terminé ses études et était employé au ministère d'État (1822), quand son père fut condamné à mort à la suite d'une conspiration, et le laissa à la tête d'une famille assez nombreuse, qu'il dut faire vivre de son travail. Suspect lui-même, il reçut l'ordre, en 1837, de se transférer à Naples, où il resta quatre ans. Rentré à Palerme, y publia son *Histoire des Vêpres siciliennes* (1842), souvent réimprimée depuis, et, grâce aux améliorations successives, restée l'œuvre principale de l'auteur. Elle lui valut de telles persécutions qu'il fut contraint de s'exiler. Il vint à Paris et s'y livra à l'étude de l'arabe, du grec moderne, et prépara son *Histoire des musulmans de Sicile*.

Au commencement de 1848, la révolution victorieuse le rappela dans son pays avec le titre de professeur de droit public. Mais à son arrivée à Palerme, on lui confia la vice-présidence du comité de la guerre. Élu ensuite représentant de cette ville à la Chambre des Députés, M. Michel Amari ne tarda pas à être appelé au ministère des finances; puis, au mois d'août, il fut envoyé en mission auprès des gouvernements de France et d'Angleterre. Il publia, à Paris, une brochure, *la Sicile et les Bourbons* (1849), qui avait pour but de prouver l'incompatibilité des droits de son pays et des prétentions du roi de Naples. Quand les hostilités recommencèrent, il crut devoir quitter la diplomatie pour l'action, et revint à Palerme (avril 1849); mais la cause sicilienne était déjà perdue; il dut reprendre le chemin de l'exil. M. Amari s'est retiré de nouveau à Paris, où il a repris ses travaux littéraires.

Outre une série de savants articles sur la langue et l'histoire arabes dans la *Revue archéologique*, le *Journal asiatique* et autres recueils, il a publié une traduction anglaise du *Solwan d'Ibn Djafer* (Londres, 1852, 2 vol. in-8), le tome Ier de son *Histoire des musulmans de Sicile* et son *Histoire des Vêpres siciliennes* (la Guerra del vespro siciliano; 2 vol. in-8), qui compte, en Italie, six éditions, a été traduite en anglais et en allemand, et transportée en français par un indigne plagiat. La traduction anglaise est de lord Ellesmere, qui a mis en tête la biographie de l'auteur. On cite encore de M. Michel Amari une traduction en vers blancs du *Marmion* de Walter Scott (1832).

AMARI (Émeric), publiciste italien, né à Palerme, en 1810, s'occupa de bonne heure de droit pénal, de philosophie et d'économie politique. En 1838, il fonda, dans cette ville, avec l'économiste Ferrara, le *Journal de statistique*, et publia une brochure intitulée : *de la Nature et des progrès de l'industrie*. Nommé, en 1841, professeur de

Digitized by Google

droit pénal à l'université de Palerme et directeur de l'hospice des aliénés, il publia, la même année, un *Essai sur la théorie du progrès*. Ses leçons eurent un grand éclat, et, quoique le gouvernement en prît ombrage, sa popularité le fit appeler, en 1842, à la direction du nouveau pénitencier de Palerme.

Les opinions libérales de M. Amari devaient lui faire prendre part à l'agitation réformiste de 1847. Aussi, le 11 janvier 1848, veille de l'insurrection de Palerme, fut-il un de ceux qu'on arrêta et qu'on enferma dans la chambre du château-fort là plus exposée au feu des insurgés. Après la reddition de la forteresse, il fit partie du comité de salut public, que convoqua le parlement sicilien, et traça le programme de la révolution. Envoyé à la Chambre par une double élection, il fut l'un de ses vice-présidents, et compta parmi les meilleurs orateurs. Il fut envoyé en mission avec le baron Pisani auprès du roi Charles-Albert, puis auprès du duc de Gênes, élu roi de Sicile par les Chambres. Pendant qu'il s'efforçait de l'amener à Palerme, les hostilités furent reprises entre les Siciliens et les troupes du roi de Naples; il s'empressa de revenir prendre part à la lutte, mais il n'arriva à Palerme (23 mars 1849), que pour en repartir pour l'exil. Il s'est retiré dans les États-Sardes, où il a repris ses travaux sur l'histoire de la législation. Il est membre de l'Académie de philosophie italienne fondée par Mamiani. M. E. Amari professe en philosophie les idées les plus larges, qu'il s'efforce de concilier en religion avec le néo-catholicisme.

AMAT (Paul-Léopold), chanteur et musicien français, né à Toulouse, en 1819, vint à Paris vers 1845, et s'y fit connaître par un certain nombre de romances, mélodies et chansonnettes, dont il composait souvent la musique et les paroles. De 1850 à 1853, il tenta, sans grand succès, d'établir à Alger une maison de librairie musicale. Vers la fin de 1856, il obtint le privilége du théâtre Beaumarchais, que l'insuffisance des capitaux l'empêcha d'exploiter. Il a fait avec plus de bonheur, en province, des tournées musicales. Outre ses nombreuses romances, dont quelques-unes ont eu de la vogue, telles que *la Fleur fanée*, *Tu m'oublieras*, *la Feuille et le serment*, M. Léopold Amat a écrit pour la scène des Bouffes-Parisiens : *Élodie, ou le Forfait nocturne*, quiproquo musical en un acte (1856).

AMAURY-DUVAL (Eugène-Emmanuel-Amaury, dit), peintre français, né à Montrouge, en 1808, est fils d'Amaury Pineu *Du Val*, diplomate et archéologue, mort en 1839, et neveu d'Alexandre Duval, littérateurs bien connus. Il adopta de bonne heure, pour se distinguer des membres de sa famille ainsi que de nombreux homonymes, le nom d'*Amaury-Duval*, sous lequel il est toujours désigné. Dès 1826, il fréquenta l'atelier de M. Ingres, et fit, dans l'intervalle, un voyage en Morée. Il débuta avec succès au Salon de 1833 par son *Portrait*, celui de M. *Marc-Hurt-Binet*, les *Enfants de Nourrit*, dessin, et quelques autres portraits qui lui firent tout d'abord, dans ce genre de peinture, une grande réputation. Chargé plus tard d'importants travaux pour les églises de Paris et de la banlieue, il s'est moins heureusement signalé dans la peinture historique et religieuse. Il a entrepris, à la fin de 1855, un voyage de huit mois en Italie.

M. Amaury-Duval a exposé, depuis 1833, entre autres sujets historiques ou portraits : un *Pâtre qui découvrant un bas-relief antique*, souvenir de Morée (1834); *un Ange*, étude datée de 1840; les portraits d'*Alexandre* et d'*Amaury-Duval*, de *Barre*, le graveur, de MM. *Dumon*, *Barthe*, *Geffroy*, dans le rôle de don Juan, etc.; puis de nombreuses *Études* de différents âges, types et costumes (1835-1852). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Tragédie*, représentée sous les traits de Mlle Rachel, deux autres *Portraits*, les quatre dessins ou cartons des peintures murales de l'église Saint-Germain en Laye, intitulés : *Redemptio*, *Verbum*, *Misericordia*, *Humanitas*; et au Salon de 1857, le *Sommeil de l'enfant Jésus*, *Tête de jeune fille*, etc.

En dehors des Salons, cet artiste a exécuté à fresque la décoration de cette même église de Saint-Germain en Laye (1848-1853), et précédemment (1840), la chapelle de la Vierge, à Saint-Germain l'Auxerrois; il a peint à l'huile la chapelle de Sainte-Philomène, à Saint-Merry (1839).

M. Amaury-Duval a obtenu une 2e médaille, pour l'histoire, en 1834, une 1re médaille, pour le portrait, en 1839, et la décoration en avril 1845.

AMBERT (Joachim-Marie-Jean-Jacques-Alexandre-Jules), écrivain militaire français, ancien représentant, né, en 1804, à Chillas, près Cahors (Lot), est le fils d'un général de la République. Sorti de l'École militaire en 1824, il a fait depuis neuf campagnes, en Espagne, en Belgique et en Algérie. Mais c'est surtout comme écrivain qu'il s'est fait connaître du public. Usant de son crédit pour obtenir de fréquents congés, a pu parcourir l'Europe et l'Amérique, a séjourné longtemps à la Guadeloupe ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, où il écrivait dans le journal *l'Abeille*. En France, il a donné de nombreux articles d'histoire et de fantaisie au *National*, au *Courrier-Français*, au *Siècle*, au *Messager*, au *Spectateur militaire*, etc. Il a, en outre, publié plusieurs écrits de longue haleine, qui attestent des connaissances historiques et administratives, mais qui, malgré toutes les qualités de style propres à leur donner de l'intérêt, représentent moins des ouvrages réguliers que de simples recueils de notes. Nous citerons : un *Éloge du maréchal Moncey* (1842); les *Esquisses historiques et pittoresques des différents corps de l'armée* (Saumur, 1835, in-fol., 2e édit., 1837, 2 vol. in-8); *la Colonne Napoléon et le camp de Boulogne* (1839, in-8); un essai historique sur *Duplessis-Mornay* (1847, in-8); *Soldat* (1854, in 8); etc.

Grâce à sa réputation littéraire plutôt qu'à ses opinions politiques, M. Joachim Ambert fut élu, en 1848, par ses compatriotes du Lot, représentant à l'Assemblée constituante. Réélu, en 1849, à l'Assemblée législative, il résigna son mandat pour rentrer dans le service actif, et ne tarda pas à être nommé colonel (16 avril 1850). Il est officier de la Légion d'honneur.

AMBROSCH (Joseph-Jules-Athanase), archéologue allemand, né en 1821, à Berlin, fut distingué à l'université de cette ville par Boeckh et Buttmann, et obtint, par ces deux savants, les moyens de faire un voyage en Allemagne et en Italie. Agrégé, en 1833, à l'université de Berlin, il fut appelé, l'année suivante, à Breslau, où il professa l'archéologie et la philologie.

On a de lui : *de Charonte etrusco commentatio antiquaria* (Breslau, 1837); *Études et notices sur le domaine et le culte primitif des Romains* (Studien und Andeutungen im Gebiete des altromischen Bodensund Cultus. Breslau, 1839); *sur les livres de religion des Romains* (über die Religionsbücher der Rœmer. Bonn, 1843); etc. Il a collaboré aussi à la *Description de Rome* de Bunsen et Gerhard, et fourni des articles aux *Annali dell' Instituto di correspondenza archeologica*. — M. Ambrosch est mort le 29 mars 1856.

Digitized by Google

AMÉLIE. (Voy. MARIE-AMÉLIE.)

AMÉLIE (Marie-Frédérique), reine de Grèce, née le 21 décembre 1818, est fille aînée du premier lit de feu le grand-duc d'Oldenbourg Paul-Frédéric-Auguste, mort le 27 février 1853, et d'Adelaïde, princesse d'Anhalt-Bernbourg, morte en 1820, et par conséquent sœur consanguine du grand-duc régnant (voy. OLDENBOURG). Mariée, le 21 novembre 1836, au roi Othon Ier (voy. ce nom), dix-sept mois après que ce prince, parvenu à sa majorité, eut pris les rênes du gouvernement, elle reçut à son arrivée en Grèce un accueil enthousiaste, où la femme n'avait pas moins de part que la souveraine. Le temps et les fautes de la cour n'ont point encore effacé de l'esprit des Grecs cette première impression, et l'on peut dire qu'aujourd'hui la reine Amélie est plus populaire à Athènes que son mari. Il est vrai qu'elle a beaucoup plus de décision dans le caractère, et, dans plusieurs occasions difficiles, notamment pendant sa dernière régence (mars-décembre 1856), en face de l'occupation étrangère, elle a fait preuve d'une énergie qui n'est pas exempte de passion, mais qui a contribué à rallier au trône les sympathies nationales. La reine Amélie a fondé en Grèce plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hospice pour les jeunes aveugles (Ὀφθαλμιατρεῖον), qui est en pleine voie de prospérité.

AMÉLIE (Marie-Frédérique-Auguste), duchesse de Saxe, auteur dramatique, est née le 10 août 1794. Fille de feu le duc Maximilien et de Caroline-Marie-Thérèse, née princesse de Parme, elle est la sœur du roi régnant de Saxe. Après avoir reçu l'éducation la plus soignée, elle visita, en compagnie de son père ou de son oncle Antoine, l'Italie, la France et l'Espagne. Elle ne crut point déroger en s'appliquant à des travaux littéraires; mais, par modestie ou par scrupule, elle prit d'abord le pseudonyme d'Amélie Heiter, et, sous ce nom, fit représenter sur le théâtre de la cour, à Dresde, deux comédies en vers : *le Jour du couronnement* (1829), et *Mesrou* (1830), pièces du genre fantastique dont l'action se passe en Orient. Encouragée par les applaudissements de la cour de Saxe, elle adressa au théâtre de la cour, à Berlin, une comédie intitulée : *Mensonge et Vérité* (1833). Vinrent ensuite *l'Oncle*, *la Fiancée du château*, *l'Hôte*, *l'Anneau de mariage*, *le Cousin Henri*, *le Beau-Père*, *la Demoiselle de village*, *l'Héritier du majorat*, etc., joués sur presque tous les théâtres d'Allemagne avec un très-légitime succès.

Ces différentes pièces, où l'on voudrait plus de sel comique, se distinguent par l'élévation et la délicatesse des sentiments, dans la peinture des vertus bourgeoises opposées aux vices raffinés des castes aristocratiques. Le libéralisme d'Amélie Heiter gagna beaucoup d'amis et d'admirateurs à la princesse Amélie de Saxe, qui finit par trahir le secret de son pseudonyme.

Son théâtre a été publié à Dresde, au profit d'une œuvre de charité, sous le titre d'*Essais originaux pour la scène allemande* (Originalbeitraege zur deutschen Schaubühne; 1837-1842, 6 vol.; nouv. édit., 1844, 1 vol.). En France, M. Pitre-Chevalier a publié et traduit une première série de *Comédies* (Paris, 1841, in-12), et Mme Ad. Regnauld et M. Laurencin ont donné, en 1840, *une Femme charmante*, imitée de *la Fiancée du château*. Outre ses œuvres dramatiques, la duchesse de Saxe a composé, dit-on, à l'exemple de son cousin le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, divers morceaux de musique sacrée et des partitions d'opéra, comme pour prouver que le culte de la musique est commun à toutes les branches de cette maison.

AMERLING (Frédéric), peintre allemand, né à Vienne, en 1803, coloria d'abord des images pour payer sa pension à l'Académie des beaux-arts. Il y exécuta quelques bons tableaux à l'huile, dont il retira quelque argent, voyagea en Angleterre, où il se lia avec le célèbre portraitiste Lawrence, puis il passa en France, et travailla quelque temps sous M. H. Vernet. De retour à Vienne, il a exécuté des tableaux historiques d'une certaine valeur, entre autres : *Didon délaissée par Énée*, et *Moïse dans le désert*, qui obtint le prix de l'Académie des beaux-arts. En 1831, il fit le voyage d'Italie, et alla étudier les grands maîtres à Venise, Florence et Rome. Dans ces derniers temps, il a peint une *Judith* qui a fait du bruit en Allemagne. Mais M. Amerling doit surtout sa réputation à ses portraits. Le plus célèbre est celui de l'empereur *François Ier*, couronne en tête et sceptre en main.

AMET (Joséphine JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, née, à Paris, le 5 janvier 1802, fut élevée par sa mère, qui lui inspira le goût de la littérature, héréditaire dans la famille. Après avoir été quelque temps sœur de charité, et promue par M. de Quélen, à la dignité de chanoinesse, elle a épousé, en 1841, M. James Amet, commissionnaire de roulage. Avant et depuis son mariage, elle a écrit, sous son propre nom de famille, plusieurs ouvrages d'imagination et de morale, que divers recueils bibliographiques ont attribués par erreur à sa sœur, Mme Constance Aubert (voy. ce nom). En voici les titres : *Histoires morales et édifiantes* (1837, 2 vol. in-12); *une Vie de jeune fille* (in-8, même année); *la Duchesse de Valombray* (1838, 2 vol. in-8); *les Deux sœurs*, scènes de la vie d'intérieur (1840, 2 vol. in-8); *Étienne Saulnier*, roman historique (1850, 2 vol. in-8).

AMHERST (William-Pitt, comte), homme d'État anglais, est né dans le comté de Kent, en janvier 1773. Élevé dans les principes du torysme le plus rigoureux, il suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut chargé d'une mission dans la haute Italie. Peu après son retour, il conduisit en Chine la célèbre ambassade qui devait régler les intérêts du commerce anglais (1816). Escorté d'une suite nombreuse, il s'avança, à travers mille obstacles, jusqu'au centre de ce pays; mais ayant refusé d'accepter les conditions humiliantes auxquelles on lui accordait une entrevue avec l'empereur, il dut rebrousser chemin sans avoir atteint le but de son voyage, comme avait fait lord Macartney, en 1793. Pendant son retour en Europe, il eut à Sainte-Hélène une entrevue avec Napoléon. Le capitaine Élie et le naturaliste Abel ont, chacun de leur côté, publié les événements les plus remarquables de cette expédition.

En 1823, lord Amherst fut nommé gouverneur général des Indes. Il sut, dans ce poste important, mériter les éloges de Canning, bien que l'opposition l'accusât d'une excessive sévérité. Ce fut sous son administration qu'eut lieu la première guerre des Anglais contre l'empire d'Annam. Remplacé par lord Bentinck (1828), il revint en Angleterre, où il remplit les fonctions de chambellan de Georges IV jusqu'à la mort de ce prince (1839). Il a été créé comte et pair d'Angleterre en récompense de ses services, le 2 décembre 1826. — Lord Amherst est mort en 1857.

AMICI (Jean-Baptiste), opticien et astronome italien, né à Modène, en 1784, montra de bonne

Digitized by Google

heure un grand talent pour la mécanique et surtout pour la partie instrumentale de l'astronomie. Après avoir été pendant quelques années professeur de mathématiques à Modène, il y devint, en 1831, directeur général des études; plus tard, il obtint la place de directeur à l'observatoire de Florence, qu'il a occupée jusqu'à ces derniers temps. Il y a fait des observations très-remarquables sur les étoiles doubles, et ses instruments perfectionnés lui ont permis de déterminer certains éléments astronomiques avec plus de certitude qu'on n'avait pu le faire encore. Il a mesuré, par exemple, à l'aide d'un nouveau micromètre, les diamètres polaire et équatorial du soleil.

M. Amici tient en effet un des premiers rangs parmi les meilleurs observateurs de l'époque. Il doit en grande partie, sa réputation aux excellents instruments qu'il a perfectionnés ou inventés lui-même. Il construisit, au commencement de ce siècle, des télescopes de dimensions considérables, et porta plus tard la fabrication de ces instruments, ainsi que celle des lunettes astronomiques, à un haut degré de perfection. Dans ses télescopes, il se servit de miroirs elliptiques, qui ont l'avantage sur les miroirs sphériques de diminuer l'aberration sphérique. L'instrument qui a rendu le nom d'Amici célèbre est le *microscope achromatique*, à l'aide duquel il a fait des observations sur la circulation de la séve dans les plantes, sur les animaux infusoires et sur la fructification des plantes. Les résultats de ses travaux ont été publiés dans les annales de différentes académies. Le *microscope par réflexion*, inventé par Amici, moins célèbre que le précédent, est encore d'une construction originale. On cite, en outre, parmi les instruments d'optique inventés par M. Amici, plusieurs *chambres claires*, très-commodes pour les dessinateurs, et un *appareil de polarisation*. Il avait entrepris la construction d'un miroir concave de 5° de diamètre, pour laquelle furent mis à sa disposition les ateliers de la fonderie de canons de Pavie. Les événements l'empêchèrent de l'exécuter.

AMIEL (Louis-Félix), peintre français, né à Castelnaudary, le 3 mars 1802, suivit, de 1823 à 1825, l'atelier du baron Gros, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta, au Salon de 1833, par l'envoi du *Vieillard et ses enfants*. Livré ensuite à la pratique du portrait, il n'a plus exposé qu'irrégulièrement jusqu'en 1843. Son portrait le plus connu est celui de *Mlle Duchemin* (1834). Il a obtenu, dès son début, une 2e médaille.

AMMON (Frédéric-Guillaume-Philippe D'), théologien protestant allemand, fils d'un célèbre théologien, né à Erlangen, le 7 février 1791, étudia la théologie à Gœttingue, Iéna, et à l'université de sa ville natale, devint ministre à Buttenheim, plus tard à Merzbach, et, en 1820, archidiacre à Erlangen. Il réside depuis cette époque dans cette dernière ville et y occupe depuis une longue série d'années la chaire de théologie.

Parmi les ouvrages de M. d'Ammon, devenus la plupart populaires, on remarque : *Lettres de Rodolphe Ida sur les dogmes qui distinguent l'Église protestante de l'Église catholique* (Dresde, 1827); *Galerie de personnages remarquables des* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles qui ont embrassé le catholicisme* (Erlang., 1833), etc.

AMMON (Frédéric-Auguste D'), médecin allemand, frère du précédent, est né le 10 septembre 1799, à Gœttingue, où il obtint en 1822 le grade de docteur. L'année suivante, il vint s'établir à Dresde, et se livra à la pratique de la médecine, avec succès. En 1829, il fut nommé professeur à l'Académie de chirurgie et de médecine, et directeur de la clinique ambulante. En 1837 il fut attaché, en qualité de médecin particulier, à la personne du roi de Saxe, qui lui a conféré, en 1844, le titre de conseiller intime de médecine. Décoré d'ordres allemands et étrangers, il est membre de plusieurs académies et Sociétés savantes.

M. Frédéric-Auguste d'Ammon a rédigé, pendant cinq ans, un *Journal d'ophthalmologie* (Dresde et Heidelberg, 1830-1836, 5 vol.), et pendant trois ans une *Revue mensuelle de médecine, d'ophthalmologie et de chirurgie* (Leipsick, 1838-40, 3 vol.). Il a collaboré, en outre, à la rédaction du *Journal de chirurgie et d'ophthalmologie* de Walther, et a publié plusieurs ouvrages remarquables parmi lesquels nous citerons : *du Sommeil maladif* (über den Krankhaften Schlaf, Gœttingue, 1820), dissertation couronnée par l'Académie de Gœttingue; *les Devoirs de la mère et l'éducation première* (die ersten Mutterpflichten und die erste Kindespflege; Leipsick, 5e édit. 1857); *De genesi et usu maculæ luteæ* (Weimar, 1830); *De physiologia tenotomiæ* (Dresde, 1837), ouvrage traduit en français; *Description clinique des maladies et des anomalies de l'œil humain* (Klinische Darstellungen der Krankheiten und Bildungsfehler des menschlichen Auges, Berlin, 1838-41, 3 vol.); *De iritide* (Berlin, 1843), mémoire couronné par la Faculté de médecine de Paris et qui a valu à l'auteur la croix de la Légion d'honneur; *le Traitement du strabisme par la myotomie* (die Behandlung des Schielens durch den Muskelschnitt; Berlin, 1840); *Tableau des maladies chirurgicales natives de l'homme* (die angeborenen chirurgischen Krankheiten des Menschen in Abbildungen; Berlin, 1839-1842); *Régime pendant l'usage des eaux minérales* (Brunnendiætetik, Leipsick, 4e édit. 1842); *la Chirurgie plastique* (Berlin, 1842), ouvrage fait en commun avec le docteur Baumgarten et couronné par l'Académie de Gand, etc.

AMMON (Guillaume D'), frère des précédents, né le 24 septembre 1801, à Gœttingue, est actuellement conseiller à la Cour d'appel de Dresde.

AMMON (Charles-Guillaume), vétérinaire allemand, est né en 1777, à Trakehnen, près Gumbinnen (Prusse). L'établissement d'un haras royal dans ce village lui inspira le goût de la science vétérinaire, et, après avoir fini ses études à Berlin, il entra, en 1796, dans l'administration du haras de Friesdorf, près Ansbach. Quelques années plus tard il obtint l'autorisation d'exercer dans le cercle d'Ansbach. Il se fit bientôt connaître comme habile praticien et publia en même temps quelques ouvrages où il montrait une connaissance approfondie de la science vétérinaire, entre autres : *Les maladies des chevaux et des bestiaux* (Nüremberg, 1803), dont la deuxième édition a paru sous un nouveau titre : *Remèdes contre les maladies des animaux domestiques* (Hausvieharzneibuch. Ansbach, 1821); *Manuel complet du vétérinaire pratique* (Vollstaendiges Handbuch der praktischen Pferdearzneikunst. Heilbronn 1804-1807. 2 vol. 2e éd. 1825).

En 1813, M. Ammon fut nommé directeur en chef du haras de Rohrenfeld, appartenant au roi de Bavière. Durant l'exercice de ces fonctions, dont il se démit, en 1839, pour se retirer dans sa ville natale, il écrivit son grand ouvrage : *sur l'Amélioration de la race chevaline*, etc. (über Verbesserung und Veredlung der Landespferdezucht, etc. Nuremberg, 1829-31). Il a publié, en outre, des ouvrages de Reitzenstein et de Se-

Digitized by Google

bald, relatifs à l'art vétérinaire, et refondu le *Traité des maladies des chevaux*, de J. B. de Sind, sous le titre de *Manuel de l'aspirant vétérinaire* (Handbuch für angehende Pferdeaerzte, Francfort), livre d'une grande utilité pratique, qui n'a pas moins de douze éditions.

AMMON (Georges-Dieudonné), vétérinaire allemand, frère du précédent, est né aussi à Trakehnen, en 1780. Il a été pendant longtemps inspecteur du haras royal prussien de Vesra, et s'est fait connaître par la publication de quelques ouvrages de science vétérinaire : *de l'Amélioration de la race chevaline* (von der Zucht und Veredlung der Pferde, etc., Berlin, 1818); *Magasin des haras* (Magazin für Pferdezucht, Hildburgh, 1826); *des Qualités du cheval de guerre* (über die Eigenschaften des Soldatenpferdes. Berlin, 1828), etc.

AMPÈRE (Jean-Jacques-Antoine), littérateur français, membre de l'Institut, est né, à Lyon, le 12 août 1800. Fils du célèbre mathématicien, il fit ses études à Paris sous les yeux de son père, qui ne chercha point à lui imposer ses préférences pour les sciences abstraites et le laissa libre de se consacrer entièrement au culte des lettres. L'indépendance naturelle de son esprit très-libéral le poussa dans le parti des novateurs. Il s'associa aux premiers efforts du romantisme et s'éprit d'une vive passion pour les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Introduit par Ballanche dans la société choisie de Mme Récamier, il reçut les conseils et les encouragements des maîtres les plus illustres. Il fut un des collaborateurs du *Globe* et de la *Revue française*, fondée par M. Guizot pour combattre le gouvernement.

Au commencement de 1830, il ouvrit, à l'Athénée de Marseille, un cours de littérature, et publia sa première leçon, *de l'Histoire de la poésie* (Marseille, 1831, in-8). Mais aussitôt après la révolution de Juillet, il revint à Paris, où il suppléa successivement à la Sorbonne M. Fauriel et M. Villemain. En 1833, à la mort d'Andrieux, il obtint la chaire d'histoire de la littérature française au Collége de France. Le résumé de ses leçons a formé l'*Histoire littéraire de la France avant le* XII*e siècle* (Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8) et l'introduction de l'*Histoire de la littérature française au moyen âge* (1841, in-8). En même temps, M. Ampère publiait, dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans *le National*, un grand nombre d'articles intéressants. En 1842, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions, et l'Académie française lui donna place parmi les Quarante (18 août 1847). Il perdit alors deux de ses maîtres les plus chers, Ballanche et Chateaubriand, auxquels il paya un juste tribut de regrets : *Ballanche* (1848, in-16); *Rapport fait à l'Académie française de ce qui s'est passé, le* 18 *et le* 19 *juillet* 1848, *aux funérailles de M. de Châteaubriand* (1848, in-8).

Entraîné par une infatigable curiosité aux voyages les plus lointains, M. Ampère a visité les pays scandinaves, l'Allemagne, l'Italie, l'Égypte, la Nubie, l'Amérique du nord, etc. Il a parcouru toutes les contrées en archéologue et en touriste, en philosophe et en poëte, contrôlant partout les données de la science par le témoignage de ses yeux. La *Revue des Deux-Mondes* est pleine de récits charmants où il a su donner de l'esprit et de la grâce à l'érudition. La plupart ont été réunis sous le titre de *Littérature et voyages* (1833, in-8; 1850, in-18); ils sont, à vrai dire, la meilleure partie de son œuvre, et se distinguent par des qualités tout à fait personnelles et originales. Il faut encore citer : *la Grèce, Rome et Dante; études littéraires d'après nature* (1848, in-12), et l'*Histoire romaine à Rome* (1856), application toute nouvelle et très-libérale de l'archéologie à la littérature et à la politique. M. Ampère est, depuis 1846, officier de la Légion d'honneur.

AMSBERG (Auguste-Philippe-Christian-Théodore d'), administrateur allemand, né à Rostock, le 17 juillet 1789, se destina d'abord au commerce, puis accepta une place dans la perception des impôts de Westphalie. En 1813, il prit du service et fit les dernières campagnes contre Napoléon. De retour dans sa patrie, il devint d'abord secrétaire de la chambre du grand-duc de Brunswick, puis conseiller. Choisi, grâce à ses connaissances spéciales, pour négocier un traité de douanes avec le Hanovre, puis des traités de commerce entre les différents États de l'Allemagne centrale, il s'acquitta avec bonheur de cette mission délicate (1828).

Le principal titre de M. d'Amsberg est d'avoir poussé, dès 1826, à la création du réseau des chemins de fer allemands. C'est lui qui exécuta les plans des lignes de Nuremberg, et en général de toutes les lignes secondaires qui relient le duché de Brunswick au royaume de Hanovre. Nommé conseiller d'ambassade en 1832, il devint, en 1833, directeur du collége des finances, puis conservateur des monuments de Brunswick; mais il renonça bientôt à la première de ces deux places pour se consacrer spécialement à la prospérité des chemins de fer du grand-duché, dont la commission l'a choisi pour son président. Il est, en outre, depuis 1850, directeur de la Société des chemins de fer et des postes de Brunswick.

AMUSSAT (Jean-Zuléma), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1796, fut reçu docteur en chirurgie à Paris, en 1826. Il avait pris pour sujet de sa thèse l'*Étude de l'anatomie*. Par une exception unique, il faisait déjà partie de l'Académie royale de médecine deux ans avant d'être docteur. Un mémoire intitulé : *Recherches sur la vésicule biliaire* lui avait valu cet honneur en 1824. Dans ce mémoire, il prouvait l'existence d'une valvule en spirale dans le col de la vésicule biliaire, et expliquait par là l'ascension de la bile, malgré son poids, dans cette vésicule.

C'est à lui qu'on doit l'invention de la sonde tout à fait droite, qui facilite l'introduction dans la vessie, par le canal de l'urètre, de l'instrument inventé, pour broyer la pierre par MM. Civiale et Leroy d'Étiolles. Sa première note sur ce sujet date de 1822, et fut suivie, en 1823, d'un *Mémoire sur les rétrécissements de l'urètre et sur les injections forcées*. Ces deux communications, qui reparurent sous le titre de *Leçons sur les rétentions d'urine* (1832, in-8), suscitèrent à l'Académie une discussion assez curieuse. M. Amussat prétendait partager l'honneur et les droits de l'invention de MM. Civiale et Leroy d'Étiolles, puisque sa découverte avait définitivement assuré le succès de leur instrument dont l'emploi avait été jusqu'alors presque impossible. Les inventeurs réclamèrent leurs droits exclusifs. L'Académie se montra favorable à ces derniers, sans refuser toutefois une large part d'éloges à la découverte de leur concurrent.

M. Amussat dirigea alors ses recherches vers d'autres points de la chirurgie. Il vulgarisa, par la publication de ses *Recherches sur la torsion des artères*, une précieuse méthode. L'Académie décerna, en 1829, un prix de 6000 francs à ce travail. En 1839, ses *Expériences sur l'introduction de l'air dans les veines*, lues à l'Institut, obtinrent un prix de 4000 francs et signalèrent aux chirurgiens un danger encore peu connu. Ses

Digitized by Google

Recherches sur le système nerveux, tendant à prouver que les nerfs ne sont pas canalisés (1835) et son *Mémoire sur la possibilité d'établir un anus artificiel dans la région lombaire, sans pénétrer dans le péritoine*, comptent aussi parmi ses communications les plus importantes à l'Académie. Une autre découverte qui lui fit honneur auprès des médecins, et qui sauve encore tous les jours la vie à plusieurs malades, est la substitution de la ligature, puis de la cautérisation des tumeurs hémorroïdaires, à l'opération désespérée de l'excision. M. Amussat, n'ayant pas de service dans les hôpitaux, a fait chez lui une clinique suivie par un certain nombre de savants. Il n'a pas été heureux dans ses essais pour la guérison du strabisme et surtout pour celle du bégaiement par la ténotomie de la langue (1840-41). Mais ces échecs n'ôtent rien à l'importance et au mérite de ses découvertes antérieures.

On cite encore parmi ses travaux : *l'Anatomie des hernies* (1825); *les Tables synoptiques de la lithotritie et de la cystotomie hypogastrique; le Tableau des concrétions urinaires de l'espèce humaine, volume et force* (1832); *la Suture des intestins* (1835); *Nouvelles recherches expérimentales sur les hémorragies traumatiques; Observations sur un anus artificiel pratiqué avec succès par un procédé nouveau, à la région anale d'un enfant né sans rectum; Observations sur un vagin artificiel*, inséré dans la *Gazette médicale* (1835); du *Spasme de l'urètre*, dans le même journal (1836); *Notice sur la rétroversion de la matrice dans l'état de grossesse* (1839); *Mémoire sur l'anatomie pathologique des tumeurs fibreuses de l'utérus et sur la possibilité de les extirper lorsqu'elles sont encore contenues dans les parois de cet organe* (1840); *Quelques considérations nouvelles sur le mécanisme du cours de la bile; Considérations sur la disposition des tumeurs sanguines et sur les épanchements de sang qui se forment après la blessure des vaisseaux* (1842); *Considérations sur l'hygiène des peuples des campagnes* (1849), etc.

M. Amussat est mort en 1856, laissant la réputation d'un chercheur ingénieux et opiniâtre, et souvent heureux.

AMYOT (Jacques), éditeur français, né à Paris vers 1805, reprit en 1836, à la mort de son père, la maison fondée par celui-ci au commencement du siècle. Ses publications se rapportent en général à la diplomatie, à la politique, aux mémoires et aux voyages. Parmi les principales, il faut citer les *OEuvres* de l'Empereur Napoléon III, celles de M. Capefigue, l'*Histoire de la guerre d'Orient*, du baron de Bazancourt, etc. Il a édité en 1856, avec un luxe et un soin tout particuliers, l'*Histoire des Carrosses*, de M. Daniel Ramée (voy. ce nom), dont l'*Appendice* mentionne une roue nouvelle (*néogyre*), appelée, dit-on, à révolutionner la carrosserie moderne, et dont l'invention est rapportée à l'éditeur lui-même.

ANAIS (Mlle). Voy. AUBERT (Anaïs).

ANASTASI (Auguste), paysagiste et lithographe français, né à Paris, en 1819, étudia la peinture sous MM. Delaroche et Corot, et débuta au Salon de 1843. Depuis 1849, il a heureusement abordé la lithographie, et s'est fait dans ce genre un nom très-estimé. Il a exposé, comme paysagiste : *Démocrite et les Abdéritains, Chemin de Normandie, Roches et Bruyères, Dessous de bois, la Mare aux corneilles*, prise dans la forêt de Fontainebleau (1848); *les Bords de la Touque, les Derniers rayons, la Saison des foins*, les deux derniers commandés par le ministère de l'intérieur (1850 et 1852); des *Chaumières normandes, la Seine à Chatou*, un *Matin d'été* et un *Soir d'hiver*, à Bougival; de nombreux *Effets de soleil* et des *Études de feuillage*, traités quelquefois à l'aquarelle (1843-1853); la *Vallée du Vellace* (Seine-Inférieure), une *Vue prise à Bougival*, les *Bords de la Sprée*, près de Berlin, à l'Exposition universelle de 1855; les *Bords de la Meuse* et plusieurs *Sites* de Hollande (1857).

Comme lithographe, M. Anastasi a particulièrement concouru à la publication du journal *l'Artiste* et à celle des *Artistes contemporains*, pour lesquelles il a reproduit les paysages les plus estimés de l'école moderne. Il a obtenu comme peintre, une 2e médaille en 1848; comme lithographe, une 3e en 1850, et une mention en 1855.

ANCELET (Gabriel-Auguste), architecte français, né à Paris, le 21 décembre 1829, suivit, en 1845, l'atelier de MM. Lequeux et Baltard, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et y remporta le grand prix d'architecture au concours de 1851, sur ce sujet ; *un Hospice dans les Alpes*. Son séjour à la villa Médicis a été signalé par le remarquable envoi d'une *Restauration de la voie Appienne*, exposée un peu avant son retour à Paris (octobre 1856). M. Ancelet avait séjourné six mois en Grèce, au commencement de cette même année.

ANCELON (E. A.), médecin français, est né en Lorraine au commencement du siècle. Reçu docteur en 1828, il alla exercer la médecine à Dieuze, où il se trouve encore. On a de lui quelques travaux utiles, insérés pour la plupart dans la *Gazette des Hôpitaux*, entre autres : *Mémoire sur l'état de la végétation dans les terrains salifères* (1847, in-8), où il indique les moyens d'améliorer les cultures par le chlorure de sodium; *des Causes du goître et du crétinisme endémique* (1850), d'après les observations qu'il a faites dans la Meurthe; *l'Art de conserver la santé* (1852, in-18), manuel d'hygiène domestique; *Influence de l'inoculation de la vaccine sur les populations* (1854), etc.

ANCELOT (Marguerite CHARDON, dame Virginie), femme de lettres française, est née à Dijon (Côte-d'Or), le 15 mars 1792. Elle vint à Paris en 1804 et épousa, vers 1818, M. Ancelot, mort en 1854, alors employé de la marine, et que la tragédie de *Louis IX* allait bientôt faire connaître. Elle s'occupa assez tard de littérature. D'après son propre aveu, ce ne fut qu'après 1830, lorsque son mari travaillait pour les scènes secondaires, « qu'elle s'amusa à arranger avec lui quelques petites pièces, ne cherchant dans cette collaboration secrète que le plaisir d'exprimer ses idées.» La publicité l'effrayait. Il serait donc difficile de savoir dans quelle proportion elle contribua au succès des jolis vaudevilles de *Léontine* et de *Reine*, *Cardinal et Page* (1832), ainsi que du recueil de nouvelles : *Emprunts aux salons de Paris* (1835, in-8), publié sous le nom de M. Ancelot.

Ses véritables débuts littéraires remontent au *Mariage raisonnable* (1835), comédie qu'elle a revendiquée comme étant d'elle. Le Théâtre-Français joua successivement de cette dame plusieurs comédies en prose : *Marie, ou Trois Époques* (1836), *le Château de ma nièce* (1837), *Isabelle* (1838), dont le principal rôle était destiné à Mlle Mars. *Marie* surtout eut un véritable succès de larmes.

Ensuite elle donna au Gymnase et au Vaudeville plusieurs pièces favorablement accueillies : *Juana* (1838); *Clémence* (1839); *les Honneurs et les Mœurs* et *Marguerite* (1840); *le Père Marcel* (1841); *l'Hôtel de Rambouillet* et *les deux Impératrices* (1842); *Hermance*, une *Femme* à la

Digitized by Google

mode, *Loïsa* et *Mme Roland* (1843), etc. Après s'être quelque temps éloignée du théâtre, elle a fait représenter à la Gaîté *les Femmes de Paris* (1848), drame qui n'a pas réussi. Les pièces de Mme Ancelot réunissent les mérites et les défauts que l'on rencontre d'ordinaire dans les ouvrages des auteurs de son sexe, c'est-à-dire beaucoup de finesse et de grâce, des détails bien observés, un style assez élégant, mais des situations défectueuses et une fable languissante. Son *Théâtre complet*, comprenant 20 pièces, a été publié en 1848 (4 vol. in-8).

Mme Ancelot a écrit aussi des romans qui ne répondent pas à la réputation qu'elle s'est faite au théâtre : *Gabrielle* (1839); *Émerance* (1841); *Médérine* (1843), etc. Deux des mieux accueillis, *Renée de Varville* et *la Nièce du banquier*, sont de 1853. Plus récemment, elle a fait paraître *une Famille parisienne* (1856), inséré d'abord dans *le Journal pour Tous*; *les Salons de Paris*, *Foyers éteints* (1857, in-18), étude rétrospective sur la société moderne; *Une route sans issue* (1857, 2 vol. in-8).

Avant de prendre la plume, Mme Ancelot cultivait la peinture; on peut citer d'elle un joli tableau de chevalet exposé au Salon de 1828 sous ce titre : *une Lecture de M. Ancelot*.

ANCKARSWÆRD (Charles-Henri, comte D'), homme politique suédois, né à Svéaborg en 1782, et fils aîné d'un général, entra au service en 1808, comme aide de camp du comte d'Armfelt dans la guerre de Norwége. En 1809, il prit part à la révolution qui détrôna Gustave IV. Promu au grade de colonel, il fut, en 1813, attaché à l'état-major de Bernadotte, prince royal de Suède, qui venait de tourner ses armes contre Napoléon; mais il ne tarda point à protester, dans une lettre adressée au prince royal, contre l'appui donné par la Suède aux ennemis de la France. Aussitôt il reçut l'ordre de quitter l'armée et de se retirer dans ses terres.

En 1817, M. Anckarswærd entra à la Diète, où il devint le chef de l'opposition. Son éloquence de tribun s'épuisa en protestations impuissantes contre la politique du gouvernement, et, découragé par les défaillances du parti libéral, il donna sa démission, en déclarant que désormais toute résistance aux volontés du pouvoir était inutile (1829). On lui reprocha très-vivement cette sorte de désertion, et, pour répondre aux attaques de ses anciens amis, il dut publier son apologie, sous le titre de : *Principes politiques* (1833). Reprenant ensuite ses projets de réforme, il fit paraître le plan d'une nouvelle organisation de la Diète, qu'il reproduisit, en 1839, dans le comité de constitution dont il était président. Le système qu'il proposait fut repoussé comme trop aristocratique; il l'abandonna lui-même pour se rallier au projet présenté par les démocrates, et renouvela ses efforts pour restreindre l'exercice de la prérogative royale. Sa parole conserva toujours une grande autorité dans la Diète, et surtout dans l'ordre des paysans, qui aimaient sa franchise et sa rudesse. Mais, depuis plusieurs années, les fatigues et l'âge l'ont forcé de se tenir plus à l'écart des agitations de la vie politique.

ANDELARRE (Louis PACOT, marquis D'), officier et député français, est né vers 1795 à Treveray (Meuse). Il fit quelques-unes des campagnes de l'Empire, et parvint au grade de colonel de cavalerie. Retiré du service militaire, il devint membre du conseil général de la Haute-Saône. Il se présenta en vain plusieurs fois aux suffrages des électeurs de ce département sous Louis-Philippe et sous le gouvernement provisoire. En 1852, choisi comme candidat officiel, sous la protection du nouveau régime impérial, il obtint de représenter au Corps Législatif la circonscription de Vesoul. On a de lui quelques brochures : *Études sur la question du travail*, *dans ses rapports avec la législation* (1851), *Du vingtième des produits forestiers*, *Lettre à M. le directeur général des forêts* (1853), etc. M. d'Andelarre est chevalier de la Légion d'honneur.

ANDERS (Gottfried-Engelbert), littérateur français, est né, en 1795, aux environs de Coblentz. Sous la Restauration, il vint à Paris et s'occupa de recherches philologiques sur l'histoire littéraire de la musique. Au mois de mars 1833, il entra à la Bibliothèque royale comme employé au département de la musique.

On a de lui d'intéressants travaux d'érudition musicale, notamment deux biographies : *Nicolo Paganini; sa vie, sa personne et quelques mots sur son secret* (1831), et *Détails biographiques sur Beethoven* (1839). En outre, il a inséré de nombreux articles dans la *Gazette musicale* de Leipsick, la *Cæcilia*, la *Revue musicale* de Paris, etc. Depuis longues années, il prépare deux ouvrages considérables pour lesquels il a réuni des matériaux de toute sorte, l'un sur la *Littérature générale de la musique*, l'autre est un *Dictionnaire de musique*, conçu d'après les plans de Walther et renfermant la technologie et la biographie.

ANDERSEN (Hans-Christian), célèbre poëte et romancier danois, est né le 2 avril 1805 à Odensée, dans l'île de Fionie. Ses ancêtres avaient été riches, mais leur fortune s'était trouvée dissipée peu à peu, et son père avait été réduit à prendre l'humble état de cordonnier. Son travail suffisait au moins à faire vivre sa famille. Il mourut dans la force de l'âge, et Andersen resta à la charge de sa mère. Possédé tout enfant du démon de la poésie, il faisait des vers à douze ans et jouissait déjà d'une petite réputation dans sa ville natale. En revanche, il avait une aversion profonde pour tous les travaux manuels qui auraient pu lui donner du pain. Placé dans une fabrique, puis mis en apprentissage chez un tailleur, il ne réussit nulle part, si bien qu'après sa confirmation, sa mère, à l'instigation d'une diseuse de bonne aventure, se décida, quoique à contre-cœur, à laisser partir le jeune ambitieux pour Copenhague.

M. Andersen rêvait alors d'entrer au théâtre royal; on l'éconduisit «parce qu'il était trop maigre. » Grâce à sa jolie voix, il trouva, parmi les musiciens, quelques protecteurs qui lui donnèrent des leçons et fondèrent quelque temps sur lui de grandes espérances; mais une maladie subite lui enleva sa voix et ses protecteurs. La poésie vint alors à son secours. Il publia plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles *l'Enfant mourant* eut un grand succès. Les poëtes en renom, Œhlenschlæger et Ingemann, le conseiller Collin, parlèrent au roi en sa faveur et obtinrent pour lui une bourse dans une des meilleures écoles de Copenhague. Andersen commença ses études à vingt-trois ans, en 1828.

Bientôt il fit paraître, sous forme de récit humoristique, une satire littéraire : *Voyage à pied à Amak*, qui eut trois éditions. En 1830 il donna son premier recueil de *Poésies*, qui excita un véritable enthousiasme. Un autre volume qu'il publia dès l'année suivante, *Fantaisies et esquisses*, révéla en lui un des plus grands poëtes du Nord. Dans un voyage en Allemagne, il connut Tieck et Chamisso, qui se chargèrent de révéler ses œuvres à leurs compatriotes. De retour dans sa patrie, il publia des *Esquisses de voyage* (Skyg-

Digitized by Google

gebilleder af en Reise til Harzen), qui furent goûtées du roi. Le poëte obtint un subside pour visiter la France, la Suisse, l'Italie et une seconde fois l'Allemagne. Le spectacle de ces différentes contrées fournit à son imagination des tableaux nombreux et variés. Il prit surtout à l'Italie le sujet du meilleur de ses romans, *l'Improvisateur*, suite de scènes vraies et intéressantes qu'il a su revêtir des couleurs du Midi (1834). Cet ouvrage a été traduit en français par Mme C. Lebrun (1847, 2 vol. in-8). Six ans plus tard, fuyant des inimitiés personnelles et des jalousies littéraires qu'il eut le tort de prendre trop à cœur, il retourna en Italie et de là passa dans l'Orient, le pays de ses rêves. Il l'a décrit sous les couleurs les plus brillantes dans son *Bazar du poëte* (1842). De nouvelles critiques l'aigrirent encore davantage contre ses compatriotes, et dès lors il passa presque toute sa vie à voyager. Il vint à Paris en 1843; l'année suivante, il reparut en Allemagne, où il reçut de véritables ovations. Il passa l'hiver de 1845-1846 à Berlin et à Weimar, et prepara en même temps à Leipsick une édition générale de ses œuvres. Au printemps, il alla, par Vienne et Trieste, à Rome et à Naples, où il commença sa biographie, *le Récit de ma vie*, terminée plus tard aux bains de Vernet, dans les Pyrénées. En 1847, l'Angleterre et la Suède accueillirent tour à tour le poëte voyageur.

Dans les intervalles de ses courses, il avait publié de nouveaux ouvrages, deux romans pleins d'originalité jusque dans leur titres : *O-T*, c'est-à-dire la maison de réclusion d'Odensée (1835) et *Rien qu'un violoniste* (Kun en Spillemand, 1837, 2e édit. 1853); un drame qui réussit, *le Muldtre*; un autre qui n'eut point de succès, *Raphaella* (1840). La même année, parut encore son *Album sans dessins*, suite de tableaux de fantaisie où il a pu déployer à l'aise les richesses de son imagination. Après une comédie sentimentale, *les Fleurs du bonheur* (1842), il donna ses *Contes* (3 volumes publiés d'abord séparément), où son talent se révèle dans toute sa force et son originalité. La plupart ont été traduits en allemand, en français et dans plusieurs autres langues. Un choix des plus jolis a paru, sous le titre de *Contes choisis*, dans la *Bibliothèque rose illustrée* (1855, in-16, illustré). Le conte du *Rossignol*, publié à dix ans de distance par *l'Illustration* et *le Journal pour tous*, est populaire dans toute l'Europe.

On a encore de M. Andersen un drame symbolique, *Ahasvérus*, et un roman emprunté aux mœurs nationales, *les Deux baronnes*, qui ont paru dans l'édition générale de ses *Œuvres* (Leipsick, 1847-1848, 35 vol.).

Avec un esprit qui rappelle quelquefois celui de Voltaire par l'ironie fine et déguisée, M. Andersen a tout le sentiment et la rêverie des peuples du Nord. Mais il a su y mêler une richesse d'imagination vraiment orientale qui contribue à faire de lui un des poëtes les plus originaux du XIXe siècle.

ANDERSON (Arthur), capitaliste anglais, né en 1792, dans une des îles Shetland, employa de bonne heure son activité à améliorer les pêcheries, qui forment le plus grand rapport de cet archipel, ainsi que les communications postales avec l'Écosse. Il avait acquis dans le commerce une fortune considérable, lorsqu'il fut mis à la tête de la *Peninsular and oriental steam navigation Company*, une des plus riches Sociétés maritimes du monde. De 1847 à 1852, il a représenté les Orcades au Parlement et s'est associé aux votes du parti libéral. Durant l'agitation réformiste de Manchester, M. Anderson a soutenu activement les efforts de la ligue (voy. COBDEN) et a écrit plusieurs brochures ou articles de journaux contre le système des tarifs de protection.

ANDERSON (Henry), mathématicien et astronome américain, fut nommé professeur de sciences mathématiques et astronomiques à Columbia-college (New-York) en 1825, et donna sa démission en 1843. Depuis cette époque, il a voyagé en Europe et a été attaché, comme géologue, à l'expédition chargée, sous le commandement du lieutenant Lynch, d'explorer la mer Morte et le Jourdain. Son remarquable travail a été publié aux frais du gouvernement des États-Unis, en avril et mai 1848, sous ce titre : *Reconnaissance géologique de la partie de la terre sainte qui embrasse la contrée du Liban, la Galilée septentrionale, la vallée du Jourdain et de la mer Morte* (Geological reconnoissance of Part of the holy Land, etc.; New-York, in-8). M. Anderson a aussi publié plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels il faut distinguer celui *sur le Mouvement des solides sur les surfaces*, publié, en 1830, dans les *Transactions* de la Société philosophique américaine.

ANDERSON (William), théologien écossais, est né, en 1800, à Kilsyth (comté de Stirling), où son père est ministre de l'église presbytérienne. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Glasgow, il exerça, dès 1822, les fonctions sacerdotales dans cette ville, et fut attaché à l'église de John-Street, qu'il n'a jamais quittée. Il s'est fait, en Écosse, une certaine réputation, en se déclarant, en chaire comme à la tribune des meetings, l'avocat des opinions libérales. Ses ouvrages religieux sont des traités sur *la Messe*, *la Pénitence*, *le Génie de la papauté*, *la Régénération humaine*, etc. Ils se distinguent par un style vif, coloré, un savoir solide et un grand fonds d'intolérance contre tout ce qui n'est pas orthodoxe, c'est-à-dire presbytérien. M. Anderson a écrit aussi des *Sermons* dont on dit beaucoup de bien; il jouit à Glasgow du renom d'un prédicateur populaire.

ANDIGNÉ DE LA CHASSE (François, marquis D'), ancien député français, né en 1791, servit quelque temps sous la Restauration. Membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine, il fut envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés par les électeurs de Montfort et vota avec la droite contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 78 000 suffrages, le dixième sur la liste des quatorze élus du département d'Ille-et-Vilaine. Membre du comité d'administration, il vota ordinairement avec la droite, sanctionna néanmoins l'ensemble de la Constitution et se prononça, avec la gauche, pour la suppression complète de l'impôt du sel. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il combattit par tous ses votes les institutions républicaines. Depuis 1851, adversaire de la politique de l'Élysée, il soutint la proposition des questeurs (voy. BAZE), et, le 2 décembre, protesta contre la dissolution de l'Assemblée. Depuis le rétablissement de l'Empire, il vit en dehors de la politique. M. d'Andigné de la Chasse a été décoré le 27 janvier 1815.

ANDLAW (Henri-Bernard D'), homme politique allemand, né en 1802, appartient à une des plus anciennes familles de l'Allemagne. Il entra, en 1821, dans les troupes du grand-duché de Bade, prit son congé en 1825 et fut nommé l'année suivante conseiller à Fribourg, place qu'il n'occupa jamais. En 1833, il fut envoyé

Digitized by Google

à la première Chambre badoise, où il n'a cessé dès lors de défendre les droits de la noblesse et du clergé. Il est ultramontain déclaré, partisan du système féodal, et ami de l'Autriche; il s'est montré pendant vingt ans, soit dans des brochures, soit dans des discours très-élégants, l'adversaire infatigable de toutes les mesures libérales prises par le gouvernement de Bade, et a soutenu son opposition avec un acharnement tellement systématique, qu'il a conservé, même dans la première Chambre, fort peu d'amis politiques. Dans l'ordre d'idées où il s'est placé, il se distingue surtout par la vigueur de l'argumentation. Parmi ses brochures, nous citerons la plus importante : *l'Insurrection et l'anarchie de Bade, comme suite naturelle de la constitution* (der Aufruhr und Umsturz in Baden; Fribourg, 1850); écrit si violent, que certains hommes politiques, victimes eux-mêmes des mouvements révolutionnaires de 1848, n'ont pu s'empêcher d'en désavouer les principes.

ANDRÆ (Charles-Christophe-George), homme politique danois, né le 14 octobre 1812, à Hjertebjerg (île de Moen), se destina à la carrière militaire que suivait son père, devint, en 1828, second lieutenant au corps du génie, et fut nommé lieutenant-colonel en 1851. Il fit, aux frais de l'État, un voyage scientifique à l'étranger, séjourna une année en France, et fut plus tard chargé d'enseigner la topographie et la géodésie (1842), l'analyse mathématique et la mécanique (1843) à l'École militaire. L'Académie des sciences de Copenhague l'admit au nombre de ses membres en 1853. Député par le roi à l'Assemblée constituante (1848-49), il prit une part active aux discussions, et rédigea l'article 15 de la Constitution. Il fit de nouveau partie de l'Assemblée nationale en 1850-51 comme membre de la première Chambre (Folkething), et, en 1853, comme membre de la seconde Chambre (Landsthing). S'étant prononcé contre le ministère Oersted, il fut destitué de toutes ses fonctions le 15 avril 1854. Mais après la chute de ce ministère, M. Andræ reçut le portefeuille des finances (12 décembre 1854), et, le 18 octobre 1856, il succéda à M. Bang (voy. ce nom) comme président du conseil des ministres. Dans le cabinet Hall, du 13 mai 1857, il ne conserva que son portefeuille des finances.

ANDRAL (Gabriel), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est né à Paris le 6 novembre 1797. Fils d'un médecin distingué, il suivit la même carrière, fut reçu docteur en 1821, se présenta, au premier concours d'agrégation, en 1823, et fut nommé. Quelque temps après, il devint le gendre de M. Royer-Collard, dont l'influence et la popularité étaient alors à leur plus haut point. Appelé, en 1828, à la chaire d'hygiène, il fut promu, en 1830, à celle de pathologie interne.

C'est, en effet, par l'anatomie pathologique que M. Andral a commencé ses recherches. L'esprit d'examen, qui n'a foi qu'en l'évidence, le poussait dans cette voie. Il avait présenté d'abord à l'Académie plusieurs mémoires, entre autres, un *sur l'Anatomie pathologique du tube digestif*, qui fut fort apprécié. Il publia ensuite un *Précis élémentaire* de cette science (1829), 3 vol. in-8), qui eut un grand succès. La même année, parut la refonte générale de sa *Clinique médicale* (1823-1826, 1829-1830, 5 vol. in-8). Cet ouvrage, composé de traités distincts, publiés d'abord séparément, était arrivé dès 1840 à sa quatrième édition : il traite principalement des maladies de poitrine, de l'abdomen et de l'encéphale.

Nommé membre de l'Académie de médecine en 1824, le docteur Andral fut désigné, en 1839, presque unanimement par ses collègues pour succéder à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale, la première de l'école, et dans laquelle il a montré toute l'étendue de ses connaissances médicales. Cependant, en s'occupant trop exclusivement de l'étude de l'anatomie pathologique de l'homme mort, il arriva à négliger l'observation si importante des modifications par lesquelles passe l'économie, avant que les organes eux-mêmes portent des traces d'altération. Le besoin systématique de faire concorder les résultats de l'autopsie avec les phénomènes morbides observés au lit du malade, le jeta dans des erreurs qu'il finit par reconnaître lui-même. Seulement il se laissa aller, par découragement, jusqu'à douter de la médecine, au lieu de se borner à confesser le danger des systèmes, en médecine comme dans toutes sciences.

Il faut citer encore, parmi les ouvrages de M. Andral : *Projet d'un essai sur la vitalité* (1835, in-8); *Traité de l'auscultation médiate et du cœur* (1836, 2 vol. in-in-8), ouvrage de Laennec considérablement augmenté par l'éditeur, *Cours de pathologie interne* (1836-1837, 3 vol. in-8, 2e édit., 1848), recueilli par M. Amédée Latour; un rapport à l'Académie *sur le Traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs* (1837), et ses *Recherches sur les modifications de proportion de quelques principes du sang*, faites en commun avec MM. Gavarret et Delafond, et destinées à élucider la question des maladies des liquides, travail important, présenté à l'Institut, et qui contribua à en ouvrir les portes à l'auteur, en 1843; *Traité élémentaire de pathologie et de thérapeutique générales* (1840, in-8), résumé des leçons faites par M. Andral à la Faculté de médecine, publié par M. Amédé Latour; *Essai d'hématologie pathologique* (1843, in-8), etc. On regrette qu'un esprit aussi supérieur ait disparu si vite de l'arène où se débattent les grandes questions médicales, et soit resté dans le silence depuis si longtemps.

ANDRÉ (Antoine-Joseph-Maurice, baron D'), général français, sénateur, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 janvier 1789, est fils d'un député de la noblesse provençale aux états généraux. Emmené par ses parents en émigration, il fut élevé à l'École militaire de Vienne, et ne quitta qu'en 1809 le service de l'Autriche. Dans l'armée française, il fit les campagnes d'Espagne, de Russie et d'Allemagne, passa chef d'escadron (1814) dans la gendarmerie parisienne et se rallia un des premiers à Louis XVIII qu'il accompagna à Gand. Lors de la guerre d'Espagne (1823), M. d'André fut nommé grand prévôt de l'armée d'expédition et jouit d'une certaine influence auprès du duc d'Angoulême; on croit qu'il ne fut pas étranger à la rédaction du décret d'Andujar, qui tendait à faire prévaloir les principes constitutionnels. Il commandait la gendarmerie des chasses aux journées de Juillet 1830; il défendit contre le peuple les Tuileries et Rambouillet, et, à la tête de ce corps d'élite, escorta Charles X jusqu'à Cherbourg. Pour lui témoigner sa reconnaissance, le roi déchu le promut maréchal de camp le 11 août, grade qui lui fut confirmé par le nouveau pouvoir.

Après plusieurs années de retraite dans les Ardennes, M. d'André obtint une inspection de gendarmerie (1837), puis le brevet de lieutenant général et le commandement de la 5e division militaire, dont le siège était à Strasbourg (1844). Admis d'office à la retraite après la révolution de Février, il rentra en activité (1851), et fut mis à

Digitized by Google

la tête de la 3e division militaire (Lille) jusqu'au 21 décembre 1852, époque à laquelle il a été créé sénateur. Il est grand-officier de la Légion d'honneur depuis le 22 avril 1847.

ANDRÉ (Jules), ancien représentant du peuple français né dans le département de l'Hérault, le 2 mai 1809 et fils d'un négociant, s'adonna de bonne heure à l'industrie. Maire de la ville de Lodève, il fut envoyé à la Constituante par 53,700 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, combattit le socialisme, repoussa même la réduction de l'impôt du sel, mais, comme représentant d'un pays viticole, se prononça pour l'abolition de l'impôt des boissons. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (Marius), ancien représentant du peuple français, né à la Bastide (Var) en 1808, était, à Toulon, simple ouvrier du port, lorsque la révolution de Février éclata. Envoyé par le parti démocratique à l'Assemblée constituante, il fit partie du comité de la marine. Il suivit presque toujours la majorité, et se rapprocha plus souvent de la droite que de l'extrême gauche. L'acte le plus important de sa vie politique, ce fut son apparition à la tribune, le 2 novembre 1848. Dans un discours, dont l'arrangement et la forme trahissaient le secours de quelque collègue plus expérimenté, il repoussa le droit au travail. «Ce n'est pas un patron qui vous parle, dit-il, c'est un ouvrier qui a passé sa vie à travailler, et qui vient vous assurer que le travail manque rarement à ceux qui le cherchent sérieusement. Quand cela arrive, c'est un devoir pour l'État d'intervenir, et son intérêt doit être garant qu'il n'y manquera point. Je voterai pour qu'on ne puisse pas exiger de la République le travail comme un droit.» Ces paroles furent couvertes d'applaudissements. Après l'élection du 10 décembre, M. Marius André se rapprocha de la gauche et vota contre la proposition Rateau, contre l'interdiction des clubs, etc. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (l'abbé Jean-François), prêtre et littérateur français, né à Menerbes, vers 1810 et ancien curé de Vaucluse, a écrit des ouvrages religieux et littéraires; parmi les premiers, nous citerons : *le Cœur du Christ et le Cœur de l'homme* (1839), *Mes souvenirs d'une année, ou Promenades dans Rome* (2e édit., 1839); *Vie des saints de l'église d'Avignon* (1836), *Affaire Rosette Tamisier* (1851), *Histoire de saint Roch* (1854), etc.

On lui doit ensuite divers travaux historiques, la plupart relatifs au Comtat-Venaissin : *Histoire de la révolution avignonnaise* (1844-1845, 2 vol. in-8), *Histoire du gouvernement des recteurs pontifaux dans le Comtat* (1847), *Histoire politique de la monarchie pontificale au* XIVe *siècle, ou la Papauté à Avignon* (1845, in-8), *Histoire de sainte Isabelle de France* (1855), *Précis de l'histoire de la maison de Rustichelli-Valori* (1855, in-8), etc. L'abbé André est correspondant du ministère, pour les travaux historiques.

ANDRÉ (Jules), peintre français, né à Paris, en 1804, fut élève du paysagiste André Jolivard et de M. Watelet, dont il suivit les ateliers jusqu'en 1827. Il parcourut ensuite les sites pittoresques du midi de la France, et débuta au Salon de 1831. Il visita depuis la Belgique et les bords du Rhin, et fut attaché, pendant ces dix dernières années (1845-1856), à la manufacture impériale de Sèvres. Les travaux qu'il y exécuta et qui figurèrent aux Expositions industrielles de 1849 et 1855, sous le nom de cet établissement, n'interrompirent pas ses envois aux Salons de peinture. Il a exécuté et exposé surtout : une *Entrée de forêt*, *les Bords de l'Ource*, *dans la Côte-d'Or* (1835), *les Rivages du Houyon*, *près de Liége*, *un Chemin des Landes*, *une Forge à Baulac*, *le Gué de Sénac*, près de Bordeaux, *Vue du bas Meudon*, *l'Abreuvoir de l'Ile-Adam*, *la Maison du garde*, *le Bois de Sèvres*, *la Route de Ville-d'Avray*, *l'Étang du Vivray*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Pont de Tauron sur le Torrion*, acquis par l'État, *un Bois près de Saint-Hilaire le Château*, deux sites de la Creuse, une *Vue prise aux environs de Tarbes*, et *les Bords de la Vienne*, et au Salon de 1857, une *Mare*, le *Village de France*, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1835, et la décoration en juillet 1853.

ANDRÉ (Louis-Jules), architecte français, né à Paris, en 1819, entra à seize ans dans l'atelier d'Huyot, fut ensuite élève de M. Hyp. Lebas; remporta, en 1843, un second prix et en 1847 le grand prix de Rome sur ce sujet de concours : *Une Chambre des Députés*. Pendant son passage en Grèce, à la fin de 1851, il fit une remarquable *Étude du temple de Thésée*, à Athènes, vue l'année suivante à l'École des beaux-arts, et plus tard envoyée par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour en France au commencement de 1852, il a été nommé sous-inspecteur et presque aussitôt inspecteur des travaux du *Muséum*, sous M. Rohault de Fleury, un an après, inspecteur à la bibliothèque impériale, sous M. Henri Labrouste, et dans ces derniers temps (1855) architecte diocésain, chargé du département de la Corse.

ANDRÉ (Émile), sylviculteur allemand, né à Schnepfenthal le 1er mars 1790, appartient à une famille d'agronomes distingués. Son père, Christian-Charles, dirigeait, depuis 1787, l'institution que Salzmann avait fondée dans cette ville d'après les principes de Jean-Jacques Rousseau. C'était un homme d'un esprit pratique, propre à vulgariser les données positives de la science. L'année même où naquit son fils aîné, il fit paraître un ouvrage populaire intitulé : *Promenades utiles pour chaque jour de l'année* (Brunswick, 1790-1791, 10 vol.). La censure autrichienne arrêta la publication de sa *Bibliothèque compacte des connaissances utiles*; mais il ne renonça point à ses travaux, et publia, jusqu'à sa mort (1831), divers recueils périodiques, entre autres les *Nouvelles économiques*, exclusivement consacrées aux améliorations pratiques de l'agriculture. A l'école d'un tel maître, Émile André fit de grands progrès dans les sciences naturelles. Il avait pour compagnon d'étude et pour émule son jeune frère Rodolphe, né en 1792. Le prince de Salm remarqua l'intelligence des deux frères; il nomma l'aîné conservateur de ses forêts (1807) et plus tard il confia à Rodolphe l'administration d'un vaste domaine.

Durant les guerres de l'Autriche contre la France, Émile André servit avec distinction. La paix de Vienne le rendit à ses travaux de sylviculture. Il fut nommé inspecteur général des biens considérables que la maison d'Auersperg possède en Bohême, en Autriche, en Carinthie et en Istrie. En 1825, il perdit son frère Rodolphe, et, renonçant alors à l'emploi qu'il occupait, il se rendit à Prague, acheta une terre dans les environs de cette ville et se livra exclusivement à ses études favorites. Déjà, en 1823, il avait pu-

Digitized by Google

blié un *Essai d'organisation forestière selon les besoins de l'époque*. Pendant son séjour à Prague, il composa deux ouvrages du même genre : *Moyens les plus propres pour retirer des forêts le plus de profit possible* (1826, in-8); *Méthode de culture forestière la plus simple, garantissant le revenu le plus élevé et le plus durable* (1832, in-8). En même temps, il continuait les travaux entrepris par son frère pour l'amélioration des races ovines. En 1838, le prince d'Odescalchi le tira de sa retraite et lui confia l'administration d'une immense propriété.

ANDRIES (l'abbé Joseph Olivier), ecclésiastique belge, né à Ruddervoorde (Flandre occidentale), en 1796, était curé de Middelbourg quand éclata la révolution de 1830. Envoyé au congrès national par le district d'Eccloo, il vota pour l'exclusion de la maison de Nassau, pour la régence de M. Félix de Mérode, pour le duc de Leuchtenberg, enfin pour le roi Léopold. Comme les abbés de Haerne et de Foere (voy. ces noms), il se prononça contre le sénat et pour un corps législatif unique. En 1835, il fut élu représentant par le district de Gand, qui le nomma de nouveau en 1837. Le 4 avril 1839, il vota pour le traité qui enlevait à la Belgique une partie du Luxembourg et du Limbourg. Il ne fut pas réélu au renouvellement de la Chambre, et reprit, en 1841, ses fonctions ecclésiastiques comme chanoine de la cathédrale de Bruges. Il a publié quelques écrits, entre autres : *Recherches sur les voies d'écoulement des eaux des Flandres.*

ANDRIEUX (Émile), médecin français, né à Paris, le 30 mars 1797, y fit ses études médicales et fut reçu docteur en août 1820, avec une thèse sur *l'Air atmosphérique et ses influences sur l'économie animale.* Quelque temps après, il ouvrit des conférences sur un sujet nouveau alors, l'application de l'électricité et du galvanisme à la médecine. Il s'occupa, en même temps, de travaux ophthalmologiques, et chercha à en faciliter l'étude par l'invention d'un œil artificiel appelé *ophthalmo-monstre.* Ces titres le firent nommer vers 1840, hors concours, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, dont il est, depuis deux ans, médecin honoraire.

M. Émile Andrieux a publié : *Mémoire sur l'application méthodique du galvanisme au traitement des maladies* (1824); *de l'Emploi du galvanisme dans le traitement de la gastrite chronique* (1835); un *Mémoire sur l'ophthalmo-phantôme* (1840). Il a fourni plusieurs articles aux recueils spéciaux, sur l'emploi de l'électricité dans la thérapeutique. Il a été décoré en mai 1832.

ANDRIVEAU-GOUJON (Gabriel-Gustave), libraire-géographe français, né, à Paris, vers 1808, a pris en 1832 un rang distingué parmi les éditeurs parisiens, en faisant soigneusement réduire et graver une suite de cartes, dont la plupart manquaient jusque-là dans le commerce. Parmi les œuvres de ce genre qui lui ont valu beaucoup d'éloges, on a remarqué son *Plan* exactement géométral *de Paris et des communes environnantes*, édité en 1837 et exposé en 1839. Il a figuré également à toutes les Expositions quinquennales depuis 1834, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, et a obtenu plusieurs médailles d'argent ou le rappel des anciennes.

ANDUZE-FARIS [de l'Aude], ancien représentant du peuple français, né à Chalabre (Aude), le 14 août 1799, et fils d'un fabricant de draps, devint lui-même un riche manufacturier. En 1830, il fut nommé maire de Chalabre et membre du conseil général de l'Aude, se montra toujours opposé aux prétentions du clergé, et, sans se mêler à la politique militante, il professa des opinions très-avancées. En 1848, il fut élu dans son département, le dernier sur cinq, représentant à l'Assemblée nationale par 30 918 voix. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il retourna dans son pays et reprit la direction de ses affaires commerciales. Il est aujourd'hui maire de Chalabre et membre du conseil général de l'Aude.

ANETHAN (Jules-Joseph, baron D'), magistrat et homme politique belge, né en 1803, fut nommé procureur du roi en 1831, au lendemain de la révolution, puis avocat-général près la Cour d'appel de Bruxelles en 1836. Le 16 août 1843, il entra comme ministre de la justice dans le cabinet présidé par M. Nothomb, et conserva son portefeuille dans les ministères Van de Weyer (30 juillet 1845) et de Theux (31 mars 1846), jusqu'à l'avénement du parti libéral (12 août 1847). Son dévouement absolu à la politique cléricale lui attira les plus vives attaques de l'opposition dans la presse et dans la Chambre, où M. H. de Brouckère le traitait avec dédain, et M. Verhaegen avec beaucoup de violence. Selon M. Delfosse, ce ministre, qu'on a mis au rang des hommes-obstacles, « ne ressemble à M. Nothomb que par les petits côtés; et encore, on peut dire que M. Nothomb subissait l'influence du clergé, au lieu que M. le ministre de la justice court au-devant. » M. d'Anethan acheva de se rendre impopulaire en présentant un projet de loi restrictif de la liberté de la presse (9 avril 1847). Après la victoire des libéraux et la dissolution du cabinet de Theux, M. d'Anethan, nommé représentant de Louvain en 1844, et réélu en 1847, continua de soutenir par ses votes les prétentions du parti catholique.

ANGAR (Charles), ancien représentant du peuple français, est né à Paris en 1789. Sous la Restauration, il s'établit, comme maître de forges, dans le département de la Haute-Saône. En 1828, le préfet de Vesoul le raya arbitrairement de la liste des électeurs à cause de ses opinions libérales. Pendant le règne de Louis-Philippe, il prêta l'appui de son influence locale à l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il obtint le mandat de représentant du peuple à la Constituante, comme le défenseur naturel des intérêts des cultivateurs et des ouvriers au milieu desquels il avait toujours vécu. M. Angar vota presque toujours avec la droite et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANGELIS (Pedro DE), publiciste argentin, est né en Italie, vers 1798. D'abord attaché, comme secrétaire, au roi Murat, il vint à Paris en 1818, et passa, quelque temps après, en Amérique. Il se fixa à Buenos-Ayres, acheta une imprimerie, gagna la confiance de Rosas et devint, en même temps, rédacteur et imprimeur d'une feuille politique, l'*Archivo americano*, toute dévouée au dictateur, et publiée en espagnol, en français et en anglais. Quand Rosas tomba, le journal cessa de paraître, et M. d'Angelis ne se mêla plus des affaires publiques.

Comme historien, il a publié, avec le secours des bibliothèques et des archives publiques ou particulières de Buenos-Ayres, un travail très-important intitulé : *Collection des documents relatifs à l'histoire ancienne et moderne des pro-*

Digitized by Google

vinces de Rio de la Plata, enrichie de notes et de dissertations (Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua de las provincias del Rio de la Plata; Buenos-Ayres, 1836 et suiv.; 7 vol. in-folio).

ANGEVILLE (Adolphe, comte D'), agronome français, ancien député, né à Lompnes (Ain), le 20 mai 1796, entra dans la marine militaire, en 1811, fit deux campagnes aux Indes, et donna sa demission d'enseigne de vaisseau, sous la Restauration, afin de se livrer exclusivement à l'étude de l'agriculture. Élu député de l'arrondissement de Belley, en 1834, il prit, jusqu'à la révolution de Février, une large part aux travaux parlementaires, et resta constamment fidèle aux principes conservateurs, qu'il soutint même contre M. Thiers par ses votes et par une brochure très-vive, *la Vérité sur la question d'Orient* (1841). On doit à sa persévérance l'utile loi sur les irrigations, adoptée en 1845 après être restée à l'état de proposition. Il a fait des rapports sur l'amélioration des grands ports de commerce, la navigation intérieure, etc.

Auteur d'un *Aperçu sur nos colonies et notre marine militaire* (1832), M. d'Angeville a publié, en 1836, un *Essai sur la statistique de la population française*, son principal écrit et qui lui valut le titre de correspondant de l'Institut. — Il est mort à Lompnes en 1856.

ANGLADE (Clément), ancien député et représentant du peuple français, est né à Urs (Ariége), en 1801. Sous la Restauration il se fit recevoir avocat, et partagea les sentiments libéraux que professait alors toute la jeunesse des écoles. Après la révolution de 1830, il continua de combattre la royauté. Membre de la Chambre des Députés, en 1833 et en 1834, il siégea à l'extrême gauche, à côté de Dupont (de l'Eure) et de F. Arago. Il fut un des premiers à réclamer la réduction de l'impôt du sel. Il se récusa lors du procès de la *Tribune*, plaidé par A. Marrast devant la Chambre des Députés. Non réélu, il se retira aux Cerbanes, près d'Ax, pour s'occuper de l'administration de ses biens. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Ariége, le premier sur sept, par 42971 voix. Il fit partie du comité de législation, et monta plusieurs fois à la tribune dans les discussions générales. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche. C'est lui qui présenta l'amendement qui fut adopté dans la séance du 21 décembre 1848, et en vertu duquel, à dater du 1er janvier 1849, l'impôt du sel fut réduit à dix francs par cent kilogrammes. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de lutter contre la politique de l'Élysée et contre la réaction royaliste, vota contre la loi sur l'enseignement et protesta contre la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai. Le coup d'État du 2 décembre l'a écarté de la vie politique.

ANGLEMONT (Édouard-Hubert-Scipion D'), littérateur français, né à Pont-Audemer (Eure), le 28 décembre 1798, s'est fait quelque réputation par ses lauriers académiques. Dans ces quinze dernières années, il a été couronné environ six fois. M. d'Anglemont débuta, en 1827, par quelques odes légitimistes et un poëme en quatre chants intitulé *Berthe et Roberl*. La même année il fit encore imprimer une comédie en un acte, en vers, *le Cachemire*, avec M. Lesguillon, et un opéra, *Tancrède*, pour l'inauguration, à l'Odéon, de la musique de Rossini. Cet opéra, retardé par un concours de circonstances fâcheuses, finalement ne fut pas joué.

En 1829, M. d'Anglemont publia un recueil en vers de *Légendes françaises* et, en 1833, de *Nouvelles légendes françaises*. En 1830, il avait adressé au peuple de Paris une pièce de vers intitulée : *Dix-huit octobre*. En 1832, il écrivit, en collaboration avec M. Théodore Muret, le drame de *Paul Ier*, et, seul, un volume intitulé : *le Duc d'Enghien*, histoire-drame. On lui doit encore l'*Ouverture de la chasse aux environs de Paris*, dans les *Cent et un; les Pélerinages*, recueil de vers (1835), et, dans ces dernières années, quelques autres recueils de poésies de salon, qui appartiennent à ce genre semi-religieux, dont le danger est la fadeur.

ANGLESEY (Henry PAGET, 2e marquis D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1797, appartient à l'ancienne famille des Paget élevée, en 1550, à la pairie héréditaire. Il fut d'abord connu sous le nom de comte d'Uxbridge, qui est son deuxième titre nobiliaire. En 1854, il succéda au nom de son père, dont la vaillante conduite à Waterloo avait été récompensée du marquisat d'Anglesey. Il suivit également la carrière des armes et, sans avoir fait de campagnes, obtint, en 1838, le grade de colonel de cavalerie. A la Chambre des Communes, où il a siégé de 1820 à 1832, comme à la Chambre des Lords où il a été appelé à cette dernière date, il s'est montré le fidèle et zélé partisan des idées progressives et libérales qu'il a défendues avec beaucoup de véhémence. Sous le ministère Melbourne, il a été lord chambellan de la reine (1839-1841), charge officielle qui lui a ouvert l'entrée du Conseil privé. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté d'Anglesey, où il possède de grandes propriétés. De son mariage avec la fille du colonel Campbell (1819) il n'a qu'un fils, *Henry-William-Georges*, comte d'UXBRIDGE, né en 1821, qui a servi quelque temps dans les gardes et représenté, de 1834 à 1857, le comté de Strafford à la Chambre des Communes; il est libéral et même réformiste (voy. PAGET).

ANGLETERRE (famille royale d'). Voy. GRANDE-BRETAGNE.

ANHALT (Maison d'), famille souveraine allemande, qui fait remonter son origine au XE siècle, et dont les États, enclavés dans le territoire prussien, renferment une population de 170 000 âmes. Elle se divise actuellement en deux branches, *Anhalt-Dessau-Cœthen* et *Anhalt-Bernbourg*, qui appartiennent toutes deux à l'Église évangélique.

ANHALT-DESSAU-CŒTHEN (*Léopold*-Frédéric, duc D'), chef de la première branche, né le 1er octobre 1794, succéda, comme duc d'Anhalt-Dessau, à son grand-père Léopold Frédéric-François, le 9 août 1817. Par l'extinction de la branche d'Anhalt-Cœthen, Anhalt-Dessau et Anhalt-Cœthen ont été réunis en un duché, par la patente du 22 mai 1853. En 1848, Léopold donna à ses États une constitution libérale, qu'il abolit le 4 novembre 1851. Depuis lors, il règne avec une autorité absolue sur une population de 115 000 âmes. Il a épousé, le 18 avril 1818, la duchesse Frédérique-Louise-Wilhelmine-Amélie, fille de feu Frédéric-Louis-Charles, prince de Prusse, morte le 1er janvier 1850.

De ce mariage, il a eu trois enfants : Frédérique-Amélie-*Agnès*, née le 24 juin 1824, mariée le 28 avril 1853 au prince *Ernest*, duc de Saxe-Altenbourg; *Marie*-Anne, née le 14 septembre 1837, mariée le 29 novembre 1854 à *Frédéric-Charles*-Nicolas, prince de Prusse, et héritier présomptif du duché d'Anhalt-Dessau-Cœthen; le prince *Léopold*-Frédéric-François-Nicolas, né

Digitized by Google

le 29 avril 1831, major en retraite au service de Prusse, marié, le 22 avril 1854, à *Antoinette* de Saxe-Altenbourg, dont il a trois enfants.

La branche d'Anhalt-Dessau-Cœthen compte encore plusieurs autres membres, frères du duc régnant: *Georges*-Bernard, né le 21 février 1796; *Frédéric*-Auguste, né le 23 septembre 1799, et *Guillaume*-Woldemar, né le 29 mai 1807.

ANHALT-BERNBOURG (*Alexandre*-Charles, duc D'), chef de la branche cadette de la maison d'Anhalt, né le 2 mars 1805, a succédé au duc Alexis, son père, le 24 mars 1834. Le 30 octobre de la même année, il a épousé la princesse *Frédérique*-Caroline-Julienne, sœur du duc Charles de Holstein-Glucksbourg, née le 9 octobre 1811. Cette union est demeurée stérile, et la branche de Bernbourg menace de s'éteindre.

Avant 1848, le duché était administré par un conseil de conférence, autorité consultative composée de trois fonctionnaires publics. A ce conseil privé, le duc Alexandre-Charles substitua, par lettre patente du 24 juillet 1848, un ministère d'État qui réunit dans son sein la direction de toutes les branches d'administration, tant intérieure qu'extérieure; il est l'organe constitutionnel du souverain. Il a promulgué le 8 mars 1850, une charte en vertu de laquelle les habitants nomment, par élection directe, un député sur 3000 habitants. Par ordonnance du 8 octobre 1855, il a nommé corégente la duchesse régnante Frédérique.

La sœur du duc Alexandre, Wilhelmine-*Louise* d'Anhalt-Bernbourg, née le 30 octobre 1799, a épousé le 21 novembre 1817, Frédéric, prince de Prusse (voy. PRUSSE).

ANICET-BOURGEOIS (Auguste-Anicet BOURGEOIS, plus connu sous le nom d'), auteur dramatique français, est né, à Paris, le 25 décembre 1806. Né sans fortune, il reçut une éducation fort incomplète, et entra, en 1821, dans une étude d'avoué, où le hasard lui donna pour camarades MM. Léon Pillet, Gustave de Wailly et Alphonse Royer. Il prit, en leur compagnie, le goût du théâtre, et, quoique le plus jeune, il parvint le premier à faire jouer une œuvre signée de lui: ce fut un mélodrame, *Gustave ou le Napolitain*, donné à la Gaîte le 25 octobre 1825. Le succès de ce début engagea le jeune clerc à embrasser tout à fait la carrière littéraire.

Doué d'une grande facilité et d'une vive intelligence des conceptions dramatiques, M. Anicet-Bourgeois, depuis trente ans qu'il travaille, a écrit, seul ou en collaboration, près de deux cents ouvrages; il a traité à peu près tous les genres, et de préférence le mélodrame, dans lequel il est longtemps resté sans rival, et a, pour ainsi dire, fait école. En jargon de théâtre, c'est un *charpentier*, c'est-à-dire que, dédaignant les artifices du style, il bâtit ses pièces sur une intrigue plus saisissante que vraisemblable, mais habilement conduite et féconde en péripéties. Malgré la réaction qui s'est produite contre ce genre qu'on traite de faux et de violent, il n'en a pas moins conservé sur les scènes du boulevard, le privilége de passionner vivement le peuple.

Parmi les œuvres nombreuses de M. Anicet-Bourgeois, nous citerons celles qui ont eu le plus de retentissement. Aux théâtres de vaudeville, il a donné: *Mathieu Laensberg* (1829), 2 actes; — avec M. Vanderbuch: *Cotillon III* (1831), 1 acte; — avec M. Lockroy, ses plus jolies pièces: *Pourquoi?* (1833), *Passé minuit* (1839); *la Première ride* et *Trois épiciers* (1840); *Job et Jean* et *le Maître d'école* (1841), bouffonnerie qui attira la foule aux Variétés; — avec M. Brisebarre: *Pascal et Chambord* (1839) et *le Premier coup de canif* (1848), 2 actes plaisamment interprétés par Numa au Gymnase.

Dans le drame, cet auteur a composé seul: *la Vénitienne* (1834), 5 actes, un de ses meilleurs ouvrages; *Djengis-Khan, ou la Conquête de la Chine* (1837), 3 actes; *la Pauvre fille* (1838), *Stella* (1843); *les Maréchaux de l'Empire* (1856); Il a écrit, en collaboration avec Victor Ducange, de véritables mélodrames qui ont eu la vogue: *Sept heures ou Charlotte Corday* (1827), 3 actes; *le Couvent de Tonnington* (1830), 3 actes; et une imitation libre de Shakespeare: *Macbeth*; — avec M. Francis Cornu, des pièces militaires: *Napoléon* (1830), 3 actes; *le Grenadier de l'île d'Elbe* (1831); des pièces politiques: *les Chouans, ou Coblentz et Quiberon*, et *Robespierre ou le 9 thermidor* (1831); *Héloise et Abailard*, grand succès du temps, et *Nabuchodonosor* (1836), drame biblique; — avec M. Lockroy: *Périnet Leclerc* (1832), 5 actes, tableau émouvant des factions qui déchiraient Paris sous Charles VI; *l'Impératrice et la Juive* (1834); *Karl ou le Châtiment* (1835) et *Marie Rémond* (1839); — avec M. de Pixérécourt: le fameux drame de la captivité et de l'évasion de *Latude* (1834), représenté à la Gaîté; — avec M. Maillan: *la Nonne sanglante* (1835), 5 actes, un des rôles les plus pathétiques de Mlle Georges; — avec M. Dennery: *le Portefeuille* (1837); *Gaspard Hauser* (1838), 4 actes; *Jeanne Hachette* (1839); *la Dame de Saint-Tropez* (1844), et *les Sept péchés capitaux* (1848), 7 actes; — avec M. Albert: *Madeleine* (1843), et *Notre-Dame des Anges* (1848); — avec M. Barrière: *la Vie d'une Comédienne* (1854).

Enfin il a obtenu, dans ces dernières années, ses plus beaux succès avec M. Michel Masson, qui est devenu son collaborateur habituel. Ils ont donné ensemble, depuis *Atar-Gull* (1832): en 1848, *Marceau, ou les Enfants de la République*, 5 actes; en 1849, *les Orphelins du pont Notre-Dame*, et *Piquillo Alliaga*, d'après le roman de M. Scribe; en 1850, *Marianne*, 7 actes, à l'Ambigu; en 1851, *le Muet*, et *Marthe et Marie*, 6 actes; en 1852, *la Dame de la Halle*, pour Mme Guyon; en 1854, *le Pendu*; en 1855, *le Médecin des enfants*, joué 120 fois de suite par M. Lafernière, à la Gaîté.

Il a également collaboré à des féeries, entre autres *les Pilules du Diable* (1839), qui comptent quatre ou cinq reprises: *la Corde de pendu* (1844), *les Quatre parties du monde* (1851), etc. Constatons que l'on attribue encore à M. Anicet-Bourgeois la paternité littéraire de quelques pièces où se trouve le nom seul d'Alexandre Dumas, entre autres: la charmante comédie du *Mari de la veuve*, et les drames si passionnés de *Térésa* et d'*Angèle*.

ANNA-MARIE. Voy. HAUTEPEUILLE (comtesse D').

ANNE (Théodore), littérateur français, né vers la fin du siècle dernier, entra, en 1814, au service militaire et fit, jusqu'à la révolution de Juillet, partie des gardes du corps (compagnie de Noailles). A cette époque, il donna sa démission pour rester fidèle à la branche aînée des Bourbons dont il n'a cessé de défendre les intérêts, soit dans ses livres, soit dans la presse royaliste. Après avoir débuté par un *Éloge historique du duc de Berry* (1820), il aborda la scène et fit, sous la Restauration, un grand nombre de pièces de genre en collaboration de MM. Dartois, Désaugiers, Théaulon, etc. Plus tard il a donné seul: *le Guerillero* (1842), opéra-comique; *Marie Stuart* (1844), opéra en cinq actes, musique de Niedermayer; *l'Enfant du régiment* (1854), drame pour le théâtre de l'Ambigu, et *la Chambre rouge* (1854)

Digitized by Google

pour celui de la Gaîté. En 1856, il a donné à la même scène, avec M. de Saint-Georges, *l'Espion du grand monde*. On a également de cet auteur des brochures ou relations légitimistes : *Journal de Saint-Cloud à Cherbourg* (1830), relatif à la retraite de Charles X; *Mémoires sur l'intérieur du palais de Charles X* (1831, 2 vol. in-8); *la Prisonnière de Blaye* (1832); *le Comte de Chambord à Wiesbaden* (1850); *Quelques pages du passé* (1851), etc. Citons encore quelques romans : *Edith Mac-Donald* (1832, 4 vol.), histoire jacobite; *la Baronne et le prince* (1832, 4 vol.); *l'Homme au masque d'acier* (1850); *la Folle de Savenay* (1856), etc. M. Th. Anne, qui était un des rédacteurs assidus du journal *la France*, est chargé, depuis longtemps, de la critique théâtrale à celui de *l'Union*.

ANOT DE MAIZIÈRES (Cyprien), littérateur français, né le 27 avril 1794, à Saint-Germain-Mont (Ardennes), fit ses études à Reims, entra dans l'université et professa successivement la grammaire, les lettres et l'histoire. Volontaire royal, pendant les Cent-Jours, il prit part aux luttes de la presse contre les tendances libérales de la Restauration. Il fit paraître, sous le pseudonyme de l'Cilius, une série de *Lettres sur l'état actuel des choses* (Versailles, 1828-34, in-8), qui eurent du retentissement. L'une d'elles allait être déférée à la Chambre des Pairs, lorsque survinrent les événements de 1830. Une collaboration assez active au *Siècle* mit plus tard M. Anot en relations avec les chefs de l'opposition dite dynastique. Après le 2 décembre 1851, il était inspecteur de l'Académie de Seine-et-Oise, lorsque certaines critiques insérées par lui dans le journal légitimiste *l'Union*, contre la nouvelle organisation des études, ainsi que ses articles politiques en faveur de la fusion, le firent révoquer de ses fonctions.

M. Anot de Maizières a publié : *Discours sur la nécessité du maintien de la charte constitutionnelle* (1819, in-8), couronné par l'Académie de Châlons; *Élégies rémoises*, suivies de *Fragments dramatiques et d'un Essai sur les nouvelles théories littéraires* (1825, in-8); *Code sacré ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre*, etc., extrait des livres originaux (1836, in-folio), le plus considérable de ses travaux; *Traité du pathétique ou Étude littéraire du cœur humain* (1842, 2 vol. in-12); *Cours gradué de narrations françaises* (1848, in-12), et autres ouvrages à l'usage des classes. M. Anot de Maizières est encore aujourd'hui un des rédacteurs de *l'Union*.

ANOUL (Victor-Prosper-Ernest), général belge, né à Bruxelles en 1794, entra au service de la France en 1810, comme officier de cavalerie. Il reçut trois blessures à Leipsick, et fut décoré sur le champ de bataille par le maréchal Macdonald. En 1814, il se distingua dans la campagne de France. A la chute de l'Empire, il passa au service des Pays-Bas, et, pendant les Cent-Jours, il porta les armes contre Napoléon; il assista à la bataille de Waterloo. Après la révolution de 1830, il embrassa la cause de la Belgique, et obtint le commandement d'un régiment de cavalerie. En 1831, il fut nommé commandant militaire du Brabant. Général-major en 1841, il est aujourd'hui lieutenant général, commandant de la division de grosse cavalerie, et aide de camp du roi. Il est décoré de divers ordres, et commandeur de la Légion d'honneur de France.

ANSCHÜTZ (Henri), acteur allemand, chef d'une famille qui a compté jusqu'à six de ses membres à la fois engagés sur divers théâtres, est né à Luckau, en 1787, fit ses études à Leipsick, et y débuta comme comédien en 1807. Il joua successivement à Kœnigsberg (1811), à Breslau (1814), passa, en 1821, au théâtre de la cour, à Vienne, et en devint plus tard régisseur. Il s'est fait longtemps applaudir dans les rôles héroïques.

Une première femme de M. H. Anschütz, *Joséphine* KETTE, née en 1793, à Bamberg, débuta comme chanteuse au théâtre de cette ville. Après leur mariage, elle le suivit à Kœnigsberg et à Breslau. Ils se séparèrent en 1830, et, deux ans plus tard, elle épousa l'acteur Müller, et parut depuis sur plusieurs scènes sous le nom de Mme Müller-Anschütz. M. H. Anschütz a épousé, de son côté, une seconde femme, *Auguste* BURKNOPP, née vers 1800, et engagée depuis 1822 sur le théâtre de la cour, à Vienne.

Son frère Edouard ANSCHÜTZ, comme lui acteur de la cour, à Vienne, est mort en 1855, et a laissé un certain nombre de nouvelles.

ANSCHÜTZ (Alexandre), né du second mariage de M. Henri Anschütz, figura longtemps comme chanteur sur les théâtres de Magdebourg et de Detmold, et est devenu, plus tard, professeur de chant à Francfort, où il épousa, en 1848, la cantatrice Elise Capitain. — Sa sœur, *Auguste* ANSCHÜTZ, se voua aussi à la carrière théâtrale, débuta à Leipsick, et joua ensuite à Dresde et à Vienne. Elle épousa, dans cette dernière ville, le peintre Roberwein.

ANSELME (Jean-Baptiste-Eugène BERT, dit), acteur français, né, le 23 février 1821, à Charolles (Saône-et-Loire), et fils de négociants qui le destinaient au commerce, fit ses études au collége de Lyon, et vint à Paris en août 1840. Il entra au Conservatoire dans la classe de Michelot, passa de l'emploi des premiers comiques à celui des manteaux, mieux approprié à ses qualités physiques, et débuta, deux ans après, à l'Odéon, sous le nom d'*Anselme*, qu'il a depuis gardé au théâtre.

M. Anselme abandonna bientôt l'Odéon, et quitta même pour quelques années Paris et la carrière dramatique. Il la reprit en 1846, obtint, aux Français une première audition alors sans résultat, fut attaché au théâtre de Nantes pendant un an, puis reparut sur la scène de l'Odéon, où il tint tous les rôles de grimes et de financiers dans plusieurs nouveautés ou reprises. A la suite du *Voyage à Dieppe*, M. Arsène Houssaye l'engagea aux Français (1er juin 1851), où il fut admis sociétaire en décembre 1855. L'acteur Micheau étant mort quelques jours après ses débuts, M. Anselme lui succéda naturellement dans tout l'ancien répertoire; il a, de plus, créé divers rôles, entre autres : Thomassin, dans *le Sage et le fou*; Saunders, dans *Sullivan*; Sandoval, dans *Murillo*; Babenhausen, dans *Romulus*; Rigaud, dans *les Jeunes Gens*, etc.

ANSON (George), général anglais, né en 1797, est oncle du présent comte de Lichfield (voy. ce nom). Il entra de bonne heure dans l'armée et assista à la campagne de Waterloo. Aussitôt qu'il eut l'âge requis, il devint membre du parlement pour Yarmouth (1818), qui lui renouvela son mandat jusqu'en 1835, et s'associa à toute la conduite du parti whig. Réélu, en 1837, par le comté de Stafford, il s'est retiré en 1853. Major-général depuis 1851, il fit quelques campagnes dans les Indes et y reçut le rang local de général d'armée. Il a été l'aide de camp du duc de Wellington lorsqu'il avait le commandement des forces de terre; en outre, de 1846 à 1852, il a été chargé par lord J. Russell des fonctions de directeur de l'artillerie et, comme tel fit partie du cabinet.

ANSPACH (Joël, désigné aussi sous les pré-

Digitized by Google

noms chrétiens de Paul-Léon), magistrat et jurisconsulte français, est né vers 1800, d'une famille israélite de Metz. Avocat à Paris en 1830, il prit une certaine part aux journées de Juillet, et fut nommé procureur du roi à Meaux. Quelques années plus tard, il revint comme substitut à Paris, où il fut nommé, plus tard, conseiller à la Cour royale. Il occupe encore aujourd'hui son siège, et est le seul israélite qui fasse partie de la magistrature parisienne. Il vient d'entreprendre une publication intitulée : *de la Procédure devant les cours d'assises; doctrine et jurisprudence en cette matière* (1856, 1re livraison). M. Anspach est chevalier de la Légion d'honneur.

ANSTER (John), poëte et traducteur anglais, né en 1793, à Charleville (comté de Cork), prit ses degrés universitaires à Dublin, et fut admis, en 1824, au barreau irlandais. C'est plutôt un littérateur qu'un juriste : dès 1817, il publiait un poëme sur la mort de la princesse Charlotte, et collaborait au *Blackwood's Magazine* en prose et en vers. En 1819, parurent ses *Poésies diverses*, avec des traductions de l'allemand (Poems and translations from german; 1 vol.). Coleridge, qui était bon juge en pareille matière, loua beaucoup le jeune debutant. Un second recueil de pièces originales et traduites fut imprimé sous le titre de *Kunilæ* (1837).

La réputation littéraire de M. Anster repose sur la traduction du *Faust* de Gœthe (1835), œuvre d'un mérite réel, que la *Revue d'Edimbourg* comparait à ces rares copies, si parfaites qu'elles font oublier l'original. Tels sont les travaux modestes qui ont valu à cet auteur une pension de 150 l. st. (3750 fr.) sur la liste civile, en 1841. Il a encore écrit une *Introduction à l'étude du droit civil* (Introductory lecture on the study of the civil law; 1837). M. Anster, qui n'a jamais pris une place sérieuse au barreau, occupe cependant, depuis plusieurs années, une chaire de droit civil à l'université de Dublin.

ANSTEY (Thomas-Chisholm), légiste et politique anglais, né à Londres, en 1816, fut admis au barreau en 1839, sous les auspices de la Société de Middle-Temple. Nommé professeur de droit et de jurisprudence à Bath, il s'était fait connaître par des écrits politiques, lorsqu'il entra au Parlement pour représenter, de 1847 à 1852, le bourg irlandais de Youghal. Libéral ardent, il s'est prononcé en faveur du rappel de l'Union, de l'abolition des taxes sur le revenu et de la réforme judiciaire. On a de lui : *les Catholiques et le Parlement* (British Catholics and the new Parliament, 1841); *des Lois qui règlent la situation des catholiques* (A Guide to the laws affecting roman catholics); *Introduction à l'histoire de la législation anglaise* (A Guide to the history of the laws and constitution of England), qui contient une partie du cours public qu'il a professés dans les colléges de Bath; des lettres politiques, et une foule d'articles de tout genre au *Portfolio*, à la *Dublin Review*, au *Law Magazine*, etc.

ANTHOINE DE SAINT-JOSEPH (François, baron), général français, est né à Marseille en 1787. Il entra d'abord comme volontaire dans un régiment de dragons, d'où il passa à l'école militaire de Fontainebleau (1814). Il servit dans la cavalerie, se rendit en Pologne, et fit, en qualité d'aide de camp du maréchal Soult, la campagne de Friedland, d'où il fut envoyé en mission à Saint-Pétersbourg. De retour en France, il suivit le maréchal en Espagne et en Portugal, et fut fait prisonnier à Grenade. Échangé, en 1809, par les soins du maréchal Suchet, son beau-frère, il fit, sous les ordres de ce dernier, les campagnes de 1811 à 1813, monta l'un des premiers à l'assaut de Tarragone, et contribua à la prise de Sagonte et de Valence. Colonel en 1814, M. Anthoine de Saint-Joseph fut successivement employé auprès du baron de Damas, à la section historique du dépôt de la guerre, et dans la garde royale. Mis en disponibilité après 1830, il ne tarda point à être chargé de l'organisation militaire des douaniers et gardes forestiers. Ses services et son rang d'ancienneté le firent comprendre dans les promotions au grade de maréchal de camp (11 octobre 1832) et à celui de lieutenant général (14 avril 1844). Il fait aujourd'hui partie de la section de réserve dans le cadre de l'état-major général. Le 15 août 1851, il a reçu les insignes de grand officier de la Légion d'honneur.

ANTHON (Charles), humaniste américain, est né en 1797, à New-York. Après avoir reçu dans les écoles publiques la meilleure éducation qu'on pût donner alors, il entra, en 1811, au collége de Columbia, où il prit, avec beaucoup d'honneur, ses grades universitaires. Il étudia ensuite le droit chez un de ses frères, fut admis au barreau en 1819, et chargé, l'année suivante, de l'enseignement des langues grecque et latine au précédent établissement; il y devint, en 1830, préfet des études, et professeur titulaire en 1835, position qu'il occupe encore aujourd'hui. Humaniste distingué, ayant de l'antiquité une connaissance approfondie, il a édité un grand nombre d'ouvrages classiques, entre autres le *Dictionnaire de Lemprière* (Lempriere's classical Dictionary; 1822), et *Horatii carmina* (1830, in-4), avec un texte rectifié, les notes *variorum* et un commentaire perpétuel. En 1835, il commença, avec l'aide de MM. Harper, libraires de New-York, une collection d'auteurs grecs et latins à laquelle il joignit tous les livres d'un usage fréquent dans les colléges. On a encore de lui des traités ou des compilations sur la géographie ancienne, la littérature, la mythologie et les antiquités de la Grèce et de Rome.

ANTIER (Benjamin), auteur dramatique français, est né à Paris le 21 mars 1787. Il fit ses études à Paris, servit quelque temps aux armées et ne songea à tirer parti de sa plume qu'au retour des Bourbons. Il envoya d'abord des articles littéraires aux petits journaux du temps et débuta au théâtre par *l'Habit de cour* (1818), vaudeville signé de son prénom de Benjamin qu'il conserva pendant plus de vingt ans comme pseudonyme. Il a composé seul ou en société plus de quatre-vingts pièces parmi lesquelles dominent les drames; ses collaborateurs habituels ont été MM. Alexis de Comberousse, Th. Nézel, Couailhac, etc. Treize pièces sont de lui seul : *les Femmes ou le Mérite des femmes* (1824), comédie en un acte et en vers représentée à l'Odéon; *la Muette de la forêt* (1828); *Jeffrys ou le Grand Juge* (1830); *l'Irlandais* (1831), traduit de l'anglais; *les Beignets à la cour* (1835), une des meilleures pièces du Palais-Royal; *l'Agrafe* (1837); *le Chien du mont Saint-Bernard* (1838), mélodrame à grand spectacle pour le Cirque; *le Mannequin du prince* (1845), etc.

La part de M. Antier dans la collaboration dramatique a été considérable; son expérience des ressources de la scène lui a fait rencontrer plus d'un succès de rires et de larmes. Dans le vaudeville, nous citerons de lui : *Monsieur du Guignon* (1821); *la Lanterne sourde* (1823), avec Désaugiers; *le Quartier du Temple* et *le Grenier du poete* (1824); *le Point d'honneur* (1825); *le Capi-*

Digitized by Google

taine de vaisseau (1834); *la Reine d'un jour* (1836); *Pierre le Rouge* (1836), si bien interprète, à l'ancienne salle du Vaudeville, par Lafont et Suzanne Brohan; *les Héritiers du comte* (1840), etc. Ajoutons *le Jeune Médecin* (1829), jolie comédie faite avec M. Anicet-Bourgeois.

Comme dramaturge il a attaché son nom à quelques-uns des grands souvenirs dramatiques du boulevard, tels que : *le Cocher de Fiacre* (1825); *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu* (1826); *Mandrin* (1827); *Guillaume Tell* (1828), avec Guilbert de Pixérécourt; *Rochester* (1829); *Joachim Murat* (1831); *l'Incendiaire* (1831), écrit pour la Porte-Saint-Martin; *les Six degrés du crime* (1831); *les Tours de Notre-Dame* (1834); *le Marché de Saint-Pierre* (1839), pour la Gaieté; *les Filets de Saint-Cloud* (1842), etc. Mais les deux plus grands succès de cet auteur sont *l'Auberge des Adrets* (1824) et *Robert Macaire* (1836), qui en est la suite et dont le génie de l'acteur Frédérick Lemaître a su faire un type impérissable. Ces deux mélodrames, écrits pour la Porte-Saint-Martin et joués des centaines de fois, ont été tardivement interdits, sous le règne de Louis-Philippe, comme entaches d'immoralité. La dernière production de M. Antier est un drame en cinq actes tiré d'un ouvrage de M. Moquard, intitulé : *le Masque de Poix* (1855), et représenté à l'Ambigu-Comique.

ANTIGNA (Jean-Pierre-Alexandre), peintre français, né, en 1818, à Orléans, fit ses études au collége de cette ville, et eut pour maître de dessin M. Salmon, artiste de mérite, qui pressentit le talent de son élève et l'envoya, en 1836, dans l'atelier de M. Norblin. Il n'y resta qu'un an, et s'attacha à M. Delaroche, dont, pendant près de sept années, il reçut les conseils. C'est sous son influence qu'il débuta, sans être remarqué, par des sujets religieux, exposés de 1841 à 1845. Froissé alors par les procédés de la direction des beaux-arts à son égard, il se jeta dans une voie plus indépendante : un petit pamphlet qui faisait alors du bruit, *l'Art de devenir député, ministre, etc.*, lui inspira presque aussitôt la *Pauvre famille*, une de ses fantaisies les plus originales, et c'est ainsi qu'il trouva le genre qui convenait à la nature de son talent.

Depuis, à part un sujet officiel, *la Naissance de Louis-Philippe*, commandé par l'ancienne liste civile, et dont la révolution de Février le dispensa de faire autre chose que l'esquisse, M. Antigna s'est renfermé dans la peinture de genre et de fantaisie, qu'il a souvent élevée au niveau du style historique. Il a successivement exposé : en 1846, *le Coin du feu*, *le Premier joujou*, *l'Orage* et *les Baigneuses*, achetées par le musée d'Orléans, où l'on crut devoir, par décence, suppléer à l'insuffisance du vêtement; en 1847, *les Enfants de Paris*, *les Enfants de la Savoie*, *les Enfants égarés*, *la Lecture*; en 1848, *le Matin*, *le Soir*, *l'Atelier* et *l'Eclair*, achetés par M. Ledru-Rollin pour le musée d'Avignon; en 1849, *Après le bain*; en 1850, *l'Incendie*, achetés pour le musée du Luxembourg; *l'Hiver*, *un Bas-Bleu*, *les Enfants dans les blés* : en 1852, *l'Inondation de la Loire*; en 1853, *la Gamelle*, *la Ronde d'enfants*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Fête-Dieu*, *le Paralytique*, *la Jeune mendiante*, *une Fileuse d'Auvergne*, *le Dernier de l'ouvrière*, *le Vieux pêcheur de truites*, et la *Fille du bouquiniste*; et au Salon de 1857 : *les Inondations de 1856 à Angers*, *Pauvre femme*, *Méfiance*, *Fileuse bretonne*, *un Rebouteur*. Citons encore : quelques portraits, entre autres celui de *Mme Decazes*, non exposé (1854), et une *Tête* au pastel dont il a fait présent au musée de Montargis.

M. Antigna, qui a précédé M. Courbet, appartenait d'avance à l'école dite aujourd'hui réaliste; mais il s'est gardé de l'exagération des chefs de cette école. Ses sujets, pris à la vie prolétaire, ne descendent pourtant pas jusqu'au trivial. Il y a chez lui de la composition et de la vérité de sentiment. Il a obtenu, dans le genre historique, une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, une 1re en 1851, et une médaille de 3e classe, la décoration en novembre 1855.

ANTOINE (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Thionville, en 1793, d'une famille d'ouvriers, acquit par le travail une certaine aisance, et s'établit comme brasseur à Kedange. Après la révolution de Février, les clubs démocratiques le choisirent pour candidat à l'Assemblée nationale. Elu, le dernier de la liste, par 69 937 voix, il fit partie du comité du commerce et de l'industrie. Pendant les journées de juin 1848, il se joignit à une colonne de troupes qui allait attaquer la barricade du faubourg Poissonnière, remplaça le premier artilleur tué, fit feu jusqu'à l'épuisement des munitions, puis démonta la pièce pour qu'elle ne tombât pas aux mains des insurgés. Adversaire du socialisme, il vota cependant, très-souvent avec l'extrême gauche. Il proposa un impôt somptuaire sur les vêtements, que la majorité ne considéra pas comme sérieux. Il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa constamment aux actes de la Montagne et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il alla reprendre sa brasserie.

ANTONELLI (Giacomo), homme d'État italien, cardinal, né à Sonnio, près de Terracine, le 2 avril 1806, descend d'une ancienne famille de la Romagne qui, dans ses alternatives de splendeur et de déchéance, compte parmi ses membres des jurisconsultes, des historiens et des voleurs de grand chemin. Un de ses parents fut condamné à mort et exécuté sous l'Empire pendant l'occupation française. Son père était un simple bûcheron. Il fit ses études au grand séminaire de Rome, où il fut remarqué, et devint, après avoir reçu les ordres, l'un des favoris de Grégoire XVI qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844, et l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques (ministre des finances) à la place de Tosti. Peu de temps après son avénement, Pie IX lui donna le chapeau de cardinal (12 juin 1847).

A cette époque, M. Antonelli se recommandait par des opinions assez libérales auxquelles il dut la faveur du nouveau pape. La souplesse de son caractère, son énergie déguisée sous les dehors les plus affables, lui donnèrent sur le pontife un ascendant qui devint bientôt une véritable domination. Il fit partie, comme ministre des finances, du premier conseil des ministres établi par Pie IX (14 juin 1847), et, de plus, fut nommé président de la consulte d'État, sorte de commission extraordinaire chargée d'examiner les besoins nouveaux de l'époque et de présenter ses rapports sur les réformes qu'elle jugerait nécessaires (novembre); elle fit plusieurs propositions très-patriotiques qui échouèrent devant l'inertie du ministère et le mauvais vouloir du sacré collége. Le cardinal Antonelli exerçait encore une grande influence à Rome comme membre de la commission de con-

Digitized by Google

stitution qui donna à l'Italie (14 mars 1848) ce fameux *statut*, presque arraché à Pie IX, et dont les principaux articles furent presque aussitôt éludés ou violés. Dans le même mois, le cardinal était devenu, après la dissolution des cabinets Gizzi, Ferretti et Rofonti, président d'un ministère libéral composé de neuf membres, dont trois seulement étaient ecclésiastiques. Il fut un instant très-populaire, lorsque, malgré les indécisions du pape, il flatta le parti national en mettant en campagne une armée de 17000 hommes destinée à combattre les Autrichiens dans les Légations, et au besoin en Lombardie. Mais déjà il se trouvait, entre son rôle de cardinal et son titre de mini-tre populaire, dans une situation fausse, dont il se tira quelque temps avec habileté et qui se dénoua par sa retraite du ministère. Alarmé, depuis un mois, du caractère sérieux de la révolution, obligé d'exécuter les promesses d'une Constitution repoussée de tout le haut clergé, il rompit définitivement avec son passé libéral et céda la place au ministère Mamiani.

En cessant d'être ministre du pape, le cardinal Antonelli resta son conseiller intime et le directeur souverain de sa politique. C'est par lui que Pie IX corresponda t avec Charles-Albert, par lui et ses amis qu'il faisait élaborer des lois sur la presse : sur son choix qu'il nommait les conseillers d'État et les auditeurs; enfin, d'après ses indications qu'il se décida à remplacer M. Mamiani par un ministre habile, mais impopulaire, Pellegrino Rossi, dont la modération doctrinaire n'avait guère sa place au milieu des factions extrêmes qui divisaient Rome et l'Italie.

Lors de l'assassinat de Rossi, le cardinal conseilla et dirigea la fuite du pape, qu'il alla bientôt rejoindre à Gaëte (novembre 1848). Là, il se montra favorable à l'idée d'une intervention autrichienne, repoussa les députés de la commission provisoire de Rome, qui voulaient voir le pape, et protesta, en son nom et au nom de son souverain, contre le nouveau gouvernement. Il fut alors nommé secrétaire d'État de la cour de Gaëte. Le 18 février 1849, il adressa collectivement aux représentants de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et de Naples, la circulaire qui réclamait de la chrétienté tout entière le rétablissement de son souverain spirituel sur le trône de saint Pierre. Toutefois il traitait, avec une certaine froideur hautaine, l'ambassadeur de la France, dont il redoutait l'influence, et il continuait de protester de son respect pour le statut. Le 9 avril, quand déjà les troupes françaises avaient débarqué à Civita-Vecchia, il fut nommé président d'une commission spéciale chargée des réformes de l'Église.

Après la capitulation de Rome, il conseilla au pape d'user avec les Français d'une grande réserve, et de ne point précipiter sa rentrée dans Rome. On attribua à son inspiration les premières mesures répressives qui inquiétèrent la ville, et les Romains se sentirent de nouveau sous la puissance du pape rouge, c'est-à-dire le cardinal pape. Le *motu proprio*, manifeste de Pie IX aux Italiens, passa encore pour son œuvre. Quand Pie IX eut consenti à rentrer dans Rome (12 avril 1850), il nomma son fidèle serviteur ministre secrétaire d'État des affaires étrangères. Le cardinal Antonelli, qui a constamment gardé depuis cette haute position, déploya toute l'ardeur de son nouveau zèle contre-révolutionnaire. Il ne permit de donner suite aux promesses du *motu proprio* que deux ans après, en 1852. Le 10 septembre 1850, il constitua par deux édits les départements ministériels, établit un conseil d'État, et, dans les deux mois suivants, réorganisa, sur les bases les moins libérales, l'administration des provinces et celle des communes : réorganisation qui, par la faute des hommes ou la force des choses, a eu pour résultats la ruine des finances, sans espoir d'emprunt, l'anéantissement du commerce, le dépérissement des études, le brigandage impuni, l'état de siège permanent, le mécontentement universel. Les hostilités contre le tout-puissant premier ministre éclatent de temps en temps jusqu'au sein du sacré collége, effrayé des mesures extrêmes de son chef dans les choses de l'Église et de la justice, et les avertissements des puissances étrangères ne lui ont pas manqué au printemps de 1855. La France et l'Angleterre, excitées par le Piémont, adressèrent au pape leurs remontrances; mais le saint-père refusa la démission de son ministre. Deux mois après, le 12 juin 1855, celui-ci fut frappé par un assassin, et blessé d'un coup de poignard. Aux conférences de Paris, le comte de Cavour (voy. ce nom) a fait entendre ses plaintes; et le sort des États de l'Église semble préoccuper aujourd'hui toute l'Europe; mais le cardinal, à qui s'adressent directement ou indirectement toutes ces récriminations, se retranche derrière l'assentiment de son souverain.

APOIL (Charles-Alexis), peintre décorateur français, né à Mantes (Seine-Inférieure), vers 1816, vint suivre à Paris l'atelier de M. Eugène Dévéria, sous lequel il étudia la peinture décorative et le dessin sur vitraux. Marié, en 1842, avec la fille d'un des plus anciens peintres de la manufacture de Sèvres (voy. ci-dessous), il fut bientôt lui-même attaché à cet établissement, et son nom a souvent paru aux expositions industrielles, sur les envois de la manufacture, notamment sur plusieurs émaux, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Apoil a exposé, en outre, aux salons de peinture de nombreux portraits, entre autres ceux de *Mme Apoil* (1848) et de *Mme Adam-Salomon*, pastel (1853) : ses *Baigneuses* et diverses *Études* également au pastel (1843-1855).

Apoil (Suzanne-Estelle Béranger, Mme); femme du précédent, née à Sèvres, vers 1822, s'est livrée à la peinture de fleurs sous la direction de son père, et a exposé dans ce genre à la plupart des salons, depuis 1846. Elle a obtenu une 3e médaille en 1846, et une 2e en 1848. (Voy. Béranger).

APPERT (Benjamin-Nicolas-Marie), philanthrope et écrivain français, est né à Paris en 1797. Il s'efforça de bonne heure de propager l'enseignement mutuel dans le Nord (1816), et l'appliqua aux écoles régimentaires. La nouvelle méthode eut un tel succès que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la guerre, nomma M. Appert professeur du cours normal institué pour les officiers et les sous-officiers (1818). Trois mois après, 163 écoles, fréquentées par 20 000 hommes, furent en pleine activité, et en peu d'années 100 000 soldats apprirent à lire et à écrire par les soins du jeune instituteur.

Il venait de publier un *Manuel des écoles régimentaires* (1822), lorsqu'il fut accusé d'avoir aidé à l'évasion de deux détenus politiques. Enfermé à la Force, le séjour qu'il y fit lui inspira le projet de travailler désormais à améliorer l'état des prisons et à adoucir le sort des condamnés.

Depuis 1823, M. Appert s'est voué sans relâche à cette entreprise généreuse, et l'on peut dire que ses ouvrages ont largement contribué à corriger cette partie défectueuse de notre système pénal. On a de lui : *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers* (1822); un *Journal des prisons*, qui a paru tous les mois de 1825 à 1830; *Bagnes*,

Digitized by Google

prisons et criminels (1836, 4 vol. in-8), ouvrage consciencieux qui a été reimprimé et traduit en plusieurs langues; une suite de *Voyages*, ou comptes rendus de ses visites aux prisons, hôpitaux et écoles de la Belgique (1846), de la Russie (1847), de Hambourg (1850), de l'Autriche et de la Bavière (1851); enfin, plusieurs *Notices* lues à des sociétés de bienfaisance.

APPERT (Eugène), peintre français, né vers 1820, à Angers (Maine-et-Loire), et élève de M. Ingres, a peint l'histoire et le genre. Il a surtout envoyé aux salons : *Sarah et les Braconniers* (1841); *Néron devant le cadavre d'Agrippine* (1842); *la Vision de saint Ovens* (1844), sujet acquis par l'État; une *Assomption de la Vierge* (1845); *le Christ descendu de la croix* (1846); *la Mort de saint Joseph* (1847); *une Armure* (1850); *le Délateur* (1852); *l'Adoration des Mages* (1853), qui appartient à l'État, et *les Sœurs de charité en Crimée*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Fileuse* (1857); des *Pastels*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et une mention en 1855.

APPIANI (André), peintre italien, né à Milan, vers 1812, étudia sous M. François Hayez, et remporta d'abord plusieurs médailles à l'Académie de Saint-Luc, à Rome (1834), puis le grand prix à l'École des beaux-arts de Milan (1838). Il a envoyé deux œuvres importantes à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Pétrarque à Avignon*, au comte Litta, et une *Jeune Italienne émigrée pressant sur son cœur les couleurs nationales*, appartenant à M. Negroni Prato.

ARAGO (Étienne), littérateur et homme politique français, né à Estagel (Pyrénées-Orientales), le 7 février 1803, est le dernier frère survivant de l'illustre astronome François Arago, mort le 3 octobre 1853. Il fit ses études au collége de Perpignan, dirigé alors par un ecclésiastique, et à l'école de Sorèze, et vint ensuite à Paris, où, grâce à son nom, que son frère aîné avait déjà illustré, il fut admis comme préparateur de chimie à l'École polytechnique. Mais il laissa bientôt de côté la science et se livra tout entier à son goût pour les lettres et surtout pour le théâtre. Il s'était associé aux premiers travaux de Balzac, et avait composé avec lui : *l'Héritière de Birague*, *histoire tirée des manuscrits de dom Rago, exprieur de bénédictins, mise au jour par ses deux neveux* (Paris, 1822, 4 vol. in-12); dom Rago n'était autre qu'Étienne Arago. Cet ouvrage obtint peu de succès, et les collaborateurs se séparèrent; tandis que Balzac, sans perdre courage, devenait, à force de travail, le premier romancier de son temps, M. Étienne Arago tenta une voie mieux appropriée à la nature de son esprit, prit place parmi nos princip ux vaudevillistes.

Il a fait représenter à Paris sur tous les théâtres de genre, une centaine de pièces faites presque toutes, selon l'usage, en société avec un ou deux collaborateurs. Parmi les noms auxquels le sien a été le plus souvent uni, nous citerons MM. Maurice Alhoy, Ancelot, Anicet-Bourgeois, Benjamin, Antier, Bayard, Decomberousse, Victor (Desnoyers), Desvergers (Chapeau), Dumanoir, Dupeuty, F. Duvert, Jaime (Rousseau), Lepoitevin Saint-Alme, Lubize, Rougemont, Théaulon, Varin, Paul Vermond et Ferdinand de Villeneuve.

La plupart de ses pièces ont eu la faveur du public; un grand nombre sont restées au répertoire, en France et sur les théâtres français de l'étranger : plus d'une a été traduite, imitée, ou contrefaite en italien. Parmi ses vaudevilles et comédies mêlées de couplets, il faut mentionner, dans l'ordre chronologique : *Stanislas*, ou *la Suite de Michel et Christine* (1822); *Un jour d'embarras* (1824); *l'Anneau de Gygès* (1824); *l'Amour et la guerre* (1825); *le Compagnon d'infortune, ou les Prisonniers* (1825); *C'est demain le treize, ou le Sentiment et l'almanach* (1826); *Gérard et Marie* (1827); *les Quatre artistes, ou les Lettres et les portraits* (1827); *la Fleuriste* (1827); *le Cousin Frédéric, ou la Correspondance* (1829); *le Prix de folie* (1834); *les Malheurs d'un joli garçon* (1834); *Théophile, ou ma vocation* (1834); *les Pages de Bassompierre* (1835); *le Démon de la nuit* (1836); *Arriver à propos* (1836); *le Cabaret de Lustucru* (1838); *les Mémoires du diable* (1842); *Brelan de troupiers* (1843); *Une invasion de grisettes* (1844), etc. Citons encore, dans un autre genre : *le Pauvre Arondel, ou les Trois talismans*, vaudeville-féerie en deux actes (1828); 27, 28 et 29 *juillet, tableau épisodique des trois journées* (1830); *les Chemins de fer*, vaudeville-revue composé à la mécanique, avec des couplets faits à la vapeur (1833); *Paris dans la comète*, revue-vaudeville (1836). Dans le genre mélodramatique, il a composé : *le Pont de Kehl, ou les Faux témoins* (1824); *Lia, ou une Nuit d'absence* (1826); *l'Avocat* (1827); *la Fille du portier* (1827) et *Mandrin* (1827). Les pièces qui se rapprochent le plus de la comédie proprement dite, sont : *Départ, séjour et retour* (1827); *Madame Dubarry* (1831); *la Vie de Molière* (1832); *Casanova au fort Saint-André* (1836), et *les Maris vengés* (1839). Enfin, son œuvre principale, faite sans collaborateur, est la comédie en cinq actes et en vers des *Aristocrates*, jouée en 1847 au Théâtre-Français, et où les idées républicaines se faisaient jour malgré la censure dramatique, et s'échappaient en épigrammes contre l'alliance du bonapartisme et du parti radical.

En 1829, M. Étienne Arago avait acquis de M. de Guerchy le privilége de la direction du Vaudeville. L'exploitation de cette scène ne l'enrichit pas, malgré l'habileté de son administration. L'incendie du théâtre, acheva sa ruine, et son privilége lui fut retiré en 1840. Mêlé, sous la Restauration, à la polémique de ce qu'on appelle la petite presse, il avait été rédacteur de *la Lorgnette* et de l'ancien *Figaro*. Quand il cessa de diriger le Vaudeville, il reprit le métier de journaliste, et donna au *Siècle* des nouvelles signées du pseudonyme de Jules Ferney. En 1841, il fut un des fondateurs de *la Réforme*, et jusqu'en 1848 il concourut activement à la rédaction politique de ce journal révolutionnaire. Il y publia aussi un roman historique, *les Bleus et les Blancs*, fidèle et curieux tableau des guerres vendéennes, et y fit avec succès la critique théâtrale.

Sa coopération aux efforts du parti républicain ne se borna point à des articles de journal et à des allusions politiques glissées dans ses comédies. Des l'âge de vingt ans, il se jeta sans réserve dans toutes les luttes. Entré de bonne heure dans la Charbonnerie, il ne cessa d'en défendre les principes, et la légèreté athénienne de son caractère n'ôta rien à l'opiniâtreté de ses convictions. Le 27 juillet 1830, au commencement de l'insurrection, il ferma les portes du Vaudeville, distribua sur les barricades toutes les armes qui étaient en réserve dans le garde-meuble de son théâtre, paya de sa personne durant les trois jours, et, le 29 juillet, fut à l'Hôtel de Ville un des aides de camp de Lafayette. Il fut au nombre des délégués envoyés auprès de Louis-Philippe par la jeunesse républicaine. Lieutenant d'artillerie dans la garde nationale, il fut compromis, avec MM. Guinard Godefroy, Cavaignac et la plupart de ses amis, dans les événements de 1832 et de 1834. Il put se soustraire aux poursuites de la police, et se cacha quelque temps

Digitized by Google

dans un coin de la Vendée, et c'est alors qu'il recueillit les documents authentiques sur lesquels *les Bleus et les Blancs* furent plus tard rédigés. De retour à Paris, il fit réussir le plan d'évasion qui rendit la liberté aux détenus de Sainte-Pélagie et les déroba au jugement de la Cour des Pairs. Dans la campagne des banquets réformistes, il suivit la ligne politique de M. Ledru-Rollin. Pendant les journées de février, il parut en armes aux postes les plus périlleux, et, dans la rue Bourg-l'Abbé, il sauva soixante gardes municipaux menacés de mort après le combat.

Dans l'après-midi du 24, il s'était emparé de son autorité privée de l'hôtel des postes et installé à la place du directeur général. Il en conserva les fonctions jusqu'à la fin de la présidence du général Cavaignac. Malgré ses préférences pour M. Ledru-Rollin et pour le parti de la *Réforme*, il s'exposa néanmoins aux reproches de ses amis et de ses ennemis, en consentant à retarder de quelques heures le départ des courriers qui portèrent en province le compte rendu de la séance du 25 novembre 1848 et la réponse de l'Assemblée constituante aux accusations calomnieuses dirigées contre le général Cavaignac (voyez nom). C'est sous son administration que fut appliquée la réforme postale et organisé l'usage des timbres-poste à 20 centimes. Sa surveillance active et sévère respecta, dans un temps orageux, le secret des correspondances et assura la moralité du service.

M. Arago avait été élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département des Pyrénées-Orientales; il y vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et signa la mise en accusation du président et des ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Au 13 juin 1849, il se plaça, en uniforme de chef de bataillon, à la tête des gardes nationaux qui répondirent à l'appel de la Montagne. La Haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la peine de la déportation. Il avait pu se réfugier en Belgique. Le 2 décembre 1851, à la nouvelle du coup d'État, il essaya de rentrer en France et s'avança jusqu'à Valenciennes. Bientôt après, il organisa à Bruxelles, un comité de secours pour les émigrés. Le gouvernement français obtint son expulsion, à la suite de ses articles dans *la Nation*, sur les vainqueurs et les vaincus des guerres civiles. Après s'être arrêté en Angleterre, en Hollande, à Genève, sans trouver nulle part une entière hospitalité, il alla habiter Turin, où il a repris ses travaux littéraires. Frère d'un homme de génie, dont il fut toujours l'ami le plus tendre, M. Étienne Arago a accru par lui-même dans son parti l'importance politique de son nom.

Parmi les œuvres qu'il a publiées, depuis son départ de France, nous nous bornons à citer le poëme des *Eaux de Spa* (Bruxelles, 1852, 1 vol. in-16, deux éditions). Un journal de Nice et *la Libre recherche* de Bruxelles, ont donné quelques-unes de ses poésies nouvelles. On annonce qu'il achève des comédies de caractère et recueille et rédige ses *Souvenirs*.

ARAGO (Jacques-Étienne-Victor), littérateur français, le troisième des frères Arago, né à Estagel le 10 mars 1790, s'est fait connaître par ses voyages, ses vaudevilles et ses calembours. En 1817, il fit partie de l'expédition de l'*Uranie*, commandée par le capitaine Freycinet. De retour en France, il séjourna successivement à Bordeaux (1823-1828), et à Toulouse (1829). Dans ces deux villes, il dirigea des journaux satiriques, *le Kaléidoscope* et *la Bombe*. En 1835, il fut nommé directeur du théâtre de Rouen, et fonda un journal intitulé: *Qui vive!* Il fut bientôt après atteint d'une cécité presque complète; mais il ne cessa point d'écrire et de faire représenter des pièces de théâtre. Nous citerons le *Noviciat diplomatique* (1834) et *le Cadet de Gascogne* (1836). Ses ouvrages les plus importants sont les divers récits de ses voyages : *Promenade autour du monde pendant les années* 1817-1820 (Paris, 1822, 2 vol. in-8, avec atlas); *Voyage autour du monde* (1838-1840, 5 vol. in-8), etc. — Il est mort à Paris en janvier 1855.

ARAGO (Emmanuel), neveu des précédents, avocat et homme politique français, est né à Paris le 6 août 1812. Fils aîné de François Arago, il suivit d'abord l'exemple de ses oncles Jacques et Étienne, et débuta dans la carrière des lettres par des essais poétiques. A vingt ans, il publia ses *Vers* (1832, in-8). M. Quérard le désigne comme collaborateur de MM. Marie Aycard, Ed. Monnais, et Rochefort, et lui attribue quelques vaudevilles signés de son prénom d'Emmanuel : *la Demande en mariage ou le Jésuite retourné* (1830); *la Nuit de Noël ou les Superstitions* (1832); *Mademoiselle Aissé* (1832); *Un pont-neuf* (1833); *Un antécédent* (1834); *Un grand orateur* (1837). A vingt-cinq ans, il renonça au théâtre pour s'appliquer sérieusement à l'étude du droit et à l'exercice de la profession d'avocat. Inscrit au tableau de l'ordre en 1837, il plaida avec succès les procès de contrefaçon, mit son talent au service du parti radical, et fut, en 1839, un des défenseurs de Martin-Bernard et de Barbès.

En 1848, il se mêla avec beaucoup d'ardeur aux événements de février. Le 24, il pénétra dans la Chambre des Députés, protesta; sur les marches de la tribune, contre la régence et proclama la déchéance de la famille d'Orléans. Le 27, il partit pour Lyon avec le titre de commissaire général de la république. Il essaya vainement de concilier les partis extrêmes qui divisaient cette cité et irrita la bourgeoisie, en décrétant un impôt de quatre-vingt-dix centimes, sans parvenir à discipliner les *Voraces* de la Croix-Rousse. Il ordonna de prendre sur un fonds de 500 000 francs, destiné au Comptoir national de Lyon, la somme nécessaire à la solde des ateliers nationaux. Cette mesure sauva la ville d'un désastre imminent; mais elle exposa le jeune commissaire à de violentes accusations, qui ne tombèrent qu'un an plus tard, devant un vote formel de l'Assemblée constituante (15 février 1849).

Élu représentant du peuple dans les Pyrénées-Orientales, le second sur cinq, il ne parut que par intervalles à l'Assemblée. Le 25 mai, la commission exécutive l'envoya à Berlin, comme ministre plénipotentiaire. Il intervint en faveur des Polonais du grand-duché de Posen, et fit remettre en liberté le général Mierolawski. A la nouvelle de l'élection du 10 décembre, il donna sa démission et revint à Paris. Il protesta vivement contre l'expédition de Rome, et demanda la mise en liberté des transportés de juin. A l'Assemblée législative, il vota ordinairement avec la Montagne, et défendit constamment par ses discours et par ses votes, la constitution républicaine. Après le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique; mais il n'a point quitté la France, et, le 3 octobre 1853, il a pu assister aux derniers moments de son père.

ARAGO (Alfred), second fils de François, frère puîné du précédent, a cultivé la peinture, qu'il a étudiée sous Paul Delaroche, et a fait, de 1841 à 1852, divers envois aux Salons, no-

Digitized by Google

tamment : *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*, la *Récréation de Louis XI*, qui lui a valu une 3e médaille en 1846 ; l'*Aveugle*, souvenir de l'Italie qu'il avait visitée vers 1840 ; *Abraham*, etc. En 1852, il a été attaché, comme inspecteur général des beaux-arts, au ministère d'État, et a fait partie du comité d'organisation ainsi que du jury de l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré en 1854.

ARAN (F.... A....), médecin français, né à Bordeaux vers 1816, fit ses études à Paris, et fut reçu, en 1843, docteur par la Faculté de cette ville, où il exerce sa profession depuis cette époque. On a de lui : un *Manuel pratique des maladies du cœur* (1842, in-12), et une thèse d'agrégation sur la question *des Morts subites* (1853). Il a traduit de l'anglais : *Traité pratique des inflammations de l'utérus* (1850, in-8), de J. H. Bennet ; et de l'allemand : *Traité de percussion et d'auscultation* (1854, in-18), du professeur J. Skoda, de Vienne.

ARANY (Janos), célèbre poëte hongrois, est né en 1819, à Nagy-Szalonta, dans le comitat de Bihar. Fils d'un pauvre protestant, il reçut pourtant une éducation soignée, et suivit, pendant plusieurs années, les cours du collége de Debrecen, où il se distingua par son excellente conduite. Mais, arrivé à l'âge de dix-sept ans, il ne put résister à l'amour des aventures. La vue d'une troupe de comédiens ambulants enflamma son imagination ; il quitta l'école, s'attacha aux acteurs, et mena pendant quelque temps l'existence vagabonde de ses nouveaux compagnons. La mort de sa mère et une maladie qui avait coûté la vue à son père le firent revenir à une vie plus régulière. Il retourna à Szalonta et obtint la place de professeur de langue latine à l'école réformée de cette ville. En 1840, il y fut nommé second notaire. Bientôt après, il se maria et sembla entrer pour toujours dans l'existence obscure et tranquille d'un employé subalterne. Une circonstance imprévue changea encore une fois le cours de sa vie, en lui donnant conscience de sa valeur. La Société Kisfaludy de Pesth ouvrit, en 1843, un concours pour la meilleure épopée comique populaire. M. Arany envoya son poëme, *la Constitution perdue* (Az elveszett Alkotmany), dans lequel il persiflait les intrigues des candidats à l'assemblée. Il remporta le prix. Un second poëme, *Toldi* (1847), eut le même succès, et fut imprimé aux frais de la Société. M. Arany devint en peu de temps le poëte favori de la nation hongroise. Il passe aujourd'hui, après Petœfi, pour le premier poëte hongrois de notre époque.

Outre les deux ouvrages déjà cités et un grand nombre de poésies, disséminées dans les diverses revues littéraires de la Hongrie, on possède de M. Arany deux poèmes : *la Conquête de Murany* (Murany ostroma : Pesth, 1848) ; et *Catherine* (Katalin ; ibid., 1850). *Toldi* et *la Conquête de Murany* ont été traduits en allemand par Kertbeny (Leipsick, 1851, 2 vol.).

ARBANÈRE (Étienne-Gabriel), littérateur français, est né, le 6 juin 1784, à Cette (Hérault), où son père dirigeait la manufacture royale des tabacs. En sortant du collége de Sorèze, il parcourut les Pyrénées, la Suisse, l'Italie et l'Angleterre, et fut nommé maire de Tonneins (1827), fonctions qu'il conserva jusqu'en 1831. On a de lui des poésies : *Épîtres* (1818) et *les Chants du printemps* (1836) ; et des ouvrages historiques : *le Tableau des Pyrénées françaises* (1828, 2 vol. in-8), accompagné d'observations sur le caractère, les mœurs et les idiomes des populations ; *Analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque* (1835, 2 vol. in-8), imprimée aux frais du gouvernement, et qui a pour complément l'*Analyse de l'histoire romaine* (1840, 4 vol in-8), et *les Études sur le moyen âge et les temps modernes* (1846, 2 vol. in-8). Dans ses *Veillées des familles* (2 vol.), il a eu pour collaborateur Charles Nodier. Ses diverses compositions historiques ont valu à M. Arbanère, décoré depuis 1827, son admission à l'Académie des sciences morales et politiques (1836) en qualité de correspondant. Il réside encore à Tonneins.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (Marie-Henri D'), archiviste français, né à Nancy, le 5 décembre 1827, est le fils aîné d'un avocat distingué de cette ville. Il suivit, de 1848 à 1851, les cours de l'École des chartes et fut envoyé à Troyes l'année suivante, comme archiviste du département de l'Aube. Il avait pris, en même temps, ses inscriptions de droit, et s'était fait recevoir avocat.

M. d'Arbois, a fourni à la *Revue archéologique* et à la *Collection des mémoires de la Société de l'Aube*, quelques articles intéressants parmi lesquels il a publié séparément : *les Armoiries des comtes de Champagne* (1852), *Pouillé du diocèse de Troyes* (1853). En dehors de ces recueils, il a donné : *Recherches sur la minorité et ses effets en droit féodal français* (1852) ; *Quelques pagi de la première Belgique* (Nancy, 1852) ; enfin, un rapport au préfet de l'Aube, sur une inspection faite en 1854, intitulé : *Voyage paléographique dans le département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1855), et un *Essai sur les sceaux des comtes de Champagne* (1856).

ARBUTHNOTT (Hugh), général anglais, né vers 1780, en Écosse, est frère du huitième vicomte de ce nom. Entré, en 1796, au service militaire, il assista au siége de Copenhague et fit, dans la Péninsule, ses principales campagnes sous les ordres des généraux Moore et Wellington ; il se fit surtout remarquer à Busaco, à la Corogne et à Vittoria. Major d'infanterie à la fin de la guerre, il fut nommé colonel du 38e régiment en 1843. Le comté de Kincardine, où il possède de grands domaines, le choisit, en 1826, pour député au Parlement et, depuis cette époque, il n'a cessé de le représenter. Partisan de la politique conservatrice, il a vivement plaidé la cause de la protection. En 1854, il a été promu au grade de général.

ARCHIAC (Étienne-Jules-Adolphe DESMIER DE SAINT-SIMON, vicomte D'), géologue français, est né à Reims, le 24 septembre 1802. Il sortit, à l'âge de dix-neuf ans, de l'École militaire de Saint-Cyr, comme officier de cavalerie, et quitta le service après 1830. Il consacra ses loisirs à des études historiques et littéraires. On a de lui un roman intitulé : *Zizim, ou les Chevaliers de Rhodes* (1828, 3 vol.). Mais ses travaux les plus importants sont du domaine de la géologie. Parmi les nombreux mémoires publiés par lui dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, et qui traitent tous de la constitution des terrains secondaires et tertiaires, nous citerons ceux qui ont rapport à la formation crétacée des versants sud-ouest et nord-ouest du plateau central de la France. On les trouvera dans les tomes XIV, XXI et XXII des *Comptes rendus*. Le premier de ces mémoires a été l'objet d'un rapport fait à l'Académie par M. Dufrénoy, qui l'a jugé digne de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*.

M. d'Archiac publie, au nom de la Société géologique et sous les auspices du ministre de l'instruction publique, un grand ouvrage, in-

Digitized by Google

achevé encore, et dont le titre est : *Histoire des progrès de la géologie de* 1834 *à* 1851 (1847-1856, t. I, à VI, in-8). Les quatre volumes parus traitent de la physique générale du globe, des terrains diluviens et tertiaires, de la formation nummulitique, crétacée, etc.

En 1848, M. d'Archiac fut présenté, en même temps que MM. Constant Prevost et de Sénarmont, comme candidat à la place laissée vacante au sein de la section de minéralogie et de geologie par suite du décès de M. Alexandre Brongniart. Il est membre de la Société philomatique de Paris, de la Société géologique de France, de celle de Londres, etc.

ARENALES (Jose), géographe américain, né à Buenos-Ayres vers 1790, entra fort jeune au service, franchit rapidement tous les grades, et devint, vers 1825, lieutenant-colonel d'artillerie. Chargé, en 1833, du département topographique de Buenos-Ayres, il parcourut presque toute l'Amérique méridionale, et publia de son voyage une relation intéressante qui est en même temps un excellent cours de géographie : *Notes historiques et descriptives sur le pays de Chaco et de Rio Bermejo, avec des observations relatives à un plan de navigation et de colonisation* (Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y Rio Bermejo, etc.; Buenos-Ayres, 1833, in-8 avec figures et cartes).

ARENBERG (Louis-*Prosper*, duc D'), prince médiatisé ayant droit au titre d'altesse sérénissime, est né à Bruxelles, le 28 avril 1785. Il succéda, en septembre 1803, à son père le duc Louis-Engelbert, comme chef de la maison d'Arenberg, jadis souveraine, qui possède dans le royaume de Hanovre le duché d'Arenberg-Meppen (53 000 habitants), en Prusse, le comté de Recklinghausen (40 000 habitants), outre d'immenses domaines situés en France et en Belgique, mais dépouillés, depuis la révolution française, de tous titres et droits seigneuriaux. En 1806, il mit, au service de Napoléon, un régiment de chevau-légers belges, qui forma plus tard le 27e régiment de chasseurs à cheval. Il prit part aux campagnes de Prusse et d'Espagne, reçut une grave blessure au combat d'Arrazo-Molinos, fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'en 1814, à la chute de Napoléon. Peu de temps avant la mort de son père (7 mars 1820), il épousa, le 26 janvier 1819, la princesse Marie-Ludmille-Rose de Lobkowitz, née le 15 mars 1798. Il fut nommé successivement membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne, avec voix virile (27 mars 1824), membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Hanovre (6 août 1840), membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse (3 février 1847). Il habite à Bruxelles une demeure presque royale où l'on remarque une belle galerie de tableaux.

De son mariage avec la princesse Ludmille de Lobkowitz, il a cinq enfants, dont l'aîné est *Engelbert*-Auguste-Antoine, né le 11 mai 1824.

Son frère, *Pierre* d'Alcantara-Charles, second fils du duc Louis-Engelbert, est né le 2 octobre 1790. Il a été officier d'ordonnance de Napoléon Ier. Pendant la Restauration, il se fit naturaliser français et fut créé, en 1828, duc et pair de France par ordonnance de Charles X. De son mariage avec Alix de Talleyrand-Périgord, il a trois enfants.

Son oncle, *Ernest*-Engelbert, né le 25 mai 1777, a publié deux ouvrages sur l'*Art de la fortification* (Vienne et Paris, 1823). Il s'est marié deux fois; mais il n'a point eu de fils, et la branche cadette de la maison d'Arenberg s'éteindra en sa personne.

ARENS (François-Joseph, baron D'), ancien professeur et administrateur allemand, est né le 7 juin 1779 à Arnsberg, en Westphalie, où son père occupait la première magistrature municipale. Destiné d'abord au commerce, il se livra de préférence à l'étude du droit, et après en avoir suivi les cours à Marbourg et à Giessen, se fit recevoir docteur dans cette dernière ville (1803) où il devint successivement professeur adjoint, en 1804, et professeur titulaire en 1806. Les événements de 1815 le détournèrent de l'enseignement et le jetèrent dans la vie publique. Au moment où presque toute la jeunesse allemande, heureuse et fière d'avoir recouvré l'indépendance nationale, concevait les plus belles espérances de liberté politique, M. Arens donna tout son appui aux mesures réactionnaires concertées alors entre les divers gouvernements de l'Allemagne. Il y perdit toute popularité dans les écoles; mais il se vit bientôt appelé aux plus importants emplois et revêtu de tous les titres honorifiques. En 1817, il fut nommé conseiller supérieur de la Cour d'appel, Chancelier, commissaire du gouvernement, puis président du tribunal de Giessen (1821), il fut, en dernier lieu, nommé premier président de la Cour d'appel et de cassation de Darmstadt (1832). Créé baron par le grand-duc de Hesse, il est conseiller intime et décoré des premiers ordres de l'Allemagne. Le baron d'Arens est mort à Darmstadt au mois d'avril 1855. Il dut sa haute position et tous ses titres autant à son intelligence des affaires qu'à ses opinions conservatrices.

ARÉTIN (Karl-Maria, vicomte D'), historien allemand, né à Munich, le 4 juillet 1796, est le fils aîné du vicomte Christophe d'Arétin, homme politique et écrivain distingué, qui mourut en 1832. Après avoir pris part aux campagnes de 1813 à 1815, il entra dans la carrière diplomatique, et fut, plus tard, attaché au ministère de la guerre. Il se retira ensuite à la campagne pour s'y consacrer à l'étude. Étant revenu à Munich pour faire des recherches, il fut nommé (1834) conseiller de légation au ministère de l'extérieur, puis conservateur des archives du royaume de Bavière. Il fit alors de sérieuses études sur les sources historiques qu'il avait sous la main. Attaché en 1847 comme secrétaire de légation à l'ambassade de Bavière en Prusse, M. Arétin est chambellan et conseiller intime du roi de Bavière, Maximilien II.

On a de lui une *Dissertation sur Wallenstein*, qui jette un nouveau jour sur la vie de cet homme célèbre, un *Tableau des relations étrangères de la Bavière* (Darstellung der auswaertigen Verhaeltnisse Baiern; Passau 1839); une *Histoire de l'électeur Maximilien Ier* (Geschichte des Churfürsten M. I.; Ibid., 1842) et les *Antiquités et monuments d'art de la maison régnante de Bavière* (Alterthümer und Kunstdenkmale des bayrischen Herrscher Hauses, 1854 et suiv.) Tous ces écrits, dans lesquels l'auteur se montre exclusivement catholique, témoignent d'un travail consciencieux et de sérieuses études.

ARGELANDER (Frédéric-Guillaume-Auguste), célèbre astronome allemand, né, le 21 mars 1799, à Memel, en Prusse, fut destiné d'abord à embrasser la carrière administrative; mais il se livra bientôt exclusivement à l'étude de l'astronomie, sous la direction de Bessel. En 1820, cet illustre savant le prit pour aide, et, en 1823, M. Argelander fut appelé à Abo, en Finlande, pour diri-

Digitized by Google

ger le nouvel observatoire. Il s'y occupa surtout des étoiles fixes, dont le déplacement dans l'espace est assez considérable pour qu'il puisse être déterminé avec exactitude. Un catalogue de 560 étoiles fut le résultat de ces observations; il lui fit obtenir de l'Académie de Saint-Pétersbourg le prix Demidoff.

En 1827, un incendie détruisit la ville d'Abo, et l'université de la Finlande fut établie dans la nouvelle capitale, Helsingfors. M. Argelander y vint lui-même, en 1832, pour diriger la construction d'un observatoire, qui fut achevé en 1834, et dont il occupa la place de directeur jusqu'en 1837. A cette époque le gouvernement prussien l'appela à Bonn, comme professeur d'astronomie. Quoiqu'il fût réduit pendant les premières années à un observatoire provisoire, il fit de grands travaux qui servirent de base à ses belles cartes célestes. Continuant le grand travail de Bessel, il détermina principalement les positions des étoiles qui se trouvent dans la zone de 45° à 80° de déclinaison. Il les fit connaître dans ses *Observations de l'observatoire de Bonn* (Beobachtungen auf der Sternwarte zu Bonn, Bonn, 1846), ouvrage qui contient les positions de 22 000 étoiles. Quelques années avant, il avait publié sous le titre d'*Uranometria nova* (Berlin, 1843), un excellent atlas de toutes les étoiles visibles à l'œil nu, avec l'indication exacte de leurs grandeurs apparentes. Ces déterminations ne sont que les préliminaires d'un grand travail dont ce savant s'occupe depuis plus de dix ans, et qui a pour but l'observation des variations périodiques ou non périodiques de l'éclat et de la grandeur apparente des étoiles, phénomène déjà constaté par Tycho-Brahé, mais que personne n'avait encore observé avec autant de persévérance et d'exactitude. Le nouvel observatoire de Bonn, achevé en 1845, et dont M. Agelander a surveillé lui-même la construction, lui permettra sans doute de mener à bonne fin cette entreprise difficile.

ARGOUT (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte d'), ancien ministre français, sénateur, membre de l'Institut, gouverneur de la Banque de France, né au château de Veyssilieux, près la Tour-du-Pin (Isère), le 27 août 1782. A vingt ans, il entra dans les bureaux de l'administration publique comme simple expéditionnaire. Nommé, en 1806, receveur principal des contributions indirectes à Anvers, il devint inspecteur général en 1811, et, de 1812 à 1814, il remplit les fonctions de directeur-général de la navigation du Rhin. Après l'évacuation des provinces rhénanes et le départ de l'extrême arrière garde, commandée par le général Sébastiani, il continua, quelque temps encore, de faire opérer sur divers points la perception des contributions indirectes. Mais les progrès de l'invasion le forcèrent de quitter son poste et de se réfugier à Paris, où il prit part, dans les rangs de la garde nationale, aux dernières tentatives de résistance. Pendant les Cent-Jours, il fut appelé à la préfecture des Basses-Pyrénées, et mit en état de défense la ville de Bayonne, menacée par les Espagnols.

Après la bataille de Waterloo, il se rallia au gouvernement des Bourbons, et fut nommé, en 1817, préfet du Gard et conseiller d'État. Le 5 mars 1819, il fut promu à la dignité de pair de France; dans la Chambre haute, il fit partie de plusieurs commissions, et rédigea, en 1828, le rapport de l'enquête sur les colonies et sur la production du sucre indigène. Il soutint le ministère Martignac, vit, dans la politique de conciliation, le salut de la monarchie et déplora les atteintes portées à la Charte par les ordonnances de Juillet.

Pendant la révolution, il se rendit à Saint-Cloud auprès de Charles X, et contribua au retrait des ordonnances. Le 29 juillet, il accompagna M. de Sémonville, grand-référendaire de la Chambre des Pairs, dans sa célèbre démarche à l'Hôtel de Ville, et entendit le mot de M. Schonen: « Il est trop tard! » Négociateur impuissant du roi fugitif, il reconnut vite l'inutilité de ses efforts en faveur d'une cause perdue, se tourna vers le pouvoir sorti des barricades et prêta serment à Louis-Philippe.

Le 27 novembre 1830, il accepta, dans le ministère, une des places laissées vacantes par la retraite des doctrinaires et devint le collègue de MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure). Il eut le portefeuille de la marine, et, par intérim, celui de la justice. En réalité, sa présence dans le ministère Laffitte n'était qu'un expédient du parti de la cour contre le parti de l'Hôtel de Ville; il se mêla fort activement aux démarches qui amenèrent la chute de ce qu'on appelait alors la dictature de La Fayette, et par suite la dissolution du ministère libéral. Il entra dans le cabinet du 13 mars 1831, présidé par Casimir Périer, et reçut le portefeuille du commerce, des travaux publics, des beaux-arts, et de l'administration départementale et communale. Au mois d'avril 1832, il fut atteint du choléra, mais, plus heureux que le président du conseil, il conserva la vie, et garda sa place dans le ministère Montalivet. Le 7 juin 1832, il contre-signa l'ordonnance royale qui mit Paris en état de siége et défera les insurgés aux conseils de guerre; mais, le 30 juin, il contre-signa également celle qui rétablit le cours de la justice. Dans le cabinet du 11 octobre, il fut le collègue de MM. Thiers, Guizot et de Broglie. Nommé, le 1er janvier 1833, ministre de l'intérieur et des cultes, ce fut, sous son administration, que la duchesse de Berri, détenue à Blaye, reçut la visite officielle de deux médecins, et fut contrainte d'avouer son mariage secret. L'opposition le rendit également responsable des violences commises par la police dans les rues de Paris. Mais il affirma devant la Chambre qu'il n'y avait pas eu « d'excès graves. » Le ministère ne le trouva point assez résolu, et, comme l'agitation causée par les débats relatifs au droit d'association présageait des troubles prochains, il dut céder sa place à M. Thiers, qui lui donna, pour dédommagement, le gouvernement de la Banque de France (5 avril 1834). Il rentra dans le cabinet, le 18 janvier 1836, comme ministre des finances, succédant à M. Humann, dont il ne partageait point les vues libérales sur la question de la réduction de la rente. Quelques semaines après, M. Guizot se retira du ministère; M. Thiers, devenu président du conseil, maintint M. d'Argout à la tête de l'administration des finances, comme pour démentir les promesses qu'il avait faites à la gauche, au sujet de la réduction. Le 7 novembre de la même année, M. Molé succéda à M. Thiers, et M. d'Argout, quittant, pour n'y plus revenir, le ministère, fut rendu à ses fonctions de gouverneur de la Banque.

Depuis lors, il n'a point cessé de les exercer, grâce à l'habileté incontestée de sa gestion, sous les gouvernements les plus dissemblables, aimé de la monarchie de Juillet, ménagé par la République, ainsi que par le nouvel Empire; toujours en paix avec le pouvoir et fort habile à concilier avec les besoins et les exigences de l'État, les intérêts particuliers confiés à sa sollicitude.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. d'Argout fut nommé membre de la commission consultative, président de la section des finances, membre de la commission municipale de la ville de Paris et du conseil général du département de la Seine, membre et ensuite président de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement et des

Digitized by Google

dépôts et consignations. Enfin il fut compris, le 26 janvier 1852, dans la première promotion des sénateurs. Il fait partie de l'Institut comme membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Décoré de divers ordres étrangers, il est grand'croix de la Légion d'honneur.

ARGOWTINSKI-DOLGOROUKI (Moïse-Zacharie, prince), chef d'une maison princière de Russie, issue de la dynastie arménienne des Bagratides, fut élevé à Tiflis, et entra, à dix-huit ans, dans la cavalerie de la garde impériale où ses talents militaires lui valurent un avancement rapide. Général en 1827, il prit une part brillante à la guerre contre la Perse, gouverna le Daghestan et soutint, depuis 1830, une lutte acharnée contre Schamyl. L'empereur Nicolas le récompensa en le nommant sous aide de camp et chevalier de tous ses ordres.

ARGYLL (Georges-John-Douglas CAMPBELL, 8e duc D'), pair d'Angleterre, né en 1823, descend de l'illustre famille écossaise de Campbell élevée au rang de ducs d'Argyll en 1701, et à la pairie héréditaire en 1766. Il venait d'achever ses études lorsqu'il publia une *Lettre aux pairs* (1842), au sujet des principes religieux qui ont, en ces derniers temps, divisé l'Église d'Écosse. La même question est traitée par lui à un point de vue plus élevé dans l'ouvrage intitulé : *Examen du presbytérianisme* (1848) ; après avoir exposé à grands traits les progrès de cette communion en Écosse depuis la réforme, il se prononce vivement contre toute tentative de hiérarchie ecclésiastique. En 1847, il succéda à son père à la Chambre des Lords, où il a déjà pris un rang considérable par la variété de ses connaissances. Nommé lord du sceau privé en 1853, il a reçu du ministère Palmerston la charge de directeur-général des postes (novembre 1855). Il exerce en outre, depuis 1851, les fonctions honorifiques de conseiller privé, de chancelier de l'université de Saint-André, et, depuis 1854, celles de recteur de l'université de Glasgow. Protecteur éclairé de la littérature et des arts, il a lui-même pris part aux travaux de la *British association* et fait plusieurs lectures remarquables dans les comtés du nord de l'Angleterre. De son mariage avec la fille aînée du duc de Sutherland (1844), il a neuf enfants dont l'aîné, *John-Genge-Edmond*, marquis de LORN, est né en 1845.

ARGYROPOULO (Périclès), légiste et homme d'État grec, né vers 1810 à Constantinople, est fils de Jakovaki Argyropoulo, ancien grand interprète de la Porte sous le sultan Mahmoud, qui publia une traduction de *l'Esprit des lois* en grec moderne, et une *Vie de Catherine* en langue turque, très-estimée à Constantinople. Après avoir fait ses études de droit à Paris, M. Argyropoulo vint se fixer à Athènes, devenue dans l'intervalle la capitale d'un nouvel État, et fut nommé, bientôt après, professeur de droit constitutionnel à l'université. En 1853, ayant été nommé recteur, il prit pour sujet de son discours de rentrée, l'éloge du grand Alexandre Maurocordato, l'un des hommes les plus remarquables du XVIIe siècle en Orient (Athènes, 1817, in-fol.). Un autre ouvrage beaucoup plus considérable sur les institutions municipales (τὰ Δημοτικά; Athènes, 1843) avait déjà marqué sa place à la tête des jurisconsultes de son pays. Membre de presque toutes les législatures depuis 1843, il figura constamment dans les rangs de l'opposition constitutionnelle dont son beau-frère Maurocordato était le chef. Chargé dans le courant de 1854 (26 mai) du portefeuille des affaires étrangères, il forma, avec ce dernier et le général Calergis (voy. ce nom), le ministère dit *de l'occupation*, qui, après une année de tiraillements et de luttes suscitées en grande partie par l'animosité de la *camarilla*, dut céder la place au ministère Boulgaris. Cependant les haines des partis, n'ont rien enlevé au savant professeur d'une considération acquise par ses travaux et par son caractère.

ARIF-HIKMET bey, haut fonctionnaire ottoman, né l'an 1200 de l'hégire (1786), est un des personnages les plus éminents de la Turquie par les lumières, le savoir et la considération. Il accomplit de nombreux voyages dans sa jeunesse, mais sans sortir des pays musulmans, et visita la Mecque à sept reprises différentes. Agrégé à l'ordre des ulémas, il monta, de degré en degré, jusqu'au sommet de cette hiérarchie compliquée, et parvint, en 1846, à la dignité de cheikh-ul-islam, la première de l'empire après celle de grand-vizir. Chef, par son emploi, du corps redoutable des ulémas qui résume en soi la magistrature et l'église, armé du droit d'accorder ou de refuser le *fetva* qui seul peut valider les ordonnances du souverain dont il est le représentant dans l'ordre spirituel, grand-maître de l'université, Arif-Hikmet n'usa point de l'influence que lui donnait sa position, pour contrarier les vues réformatrices du gouvernement; néanmoins, les ménagements qu'il gardait avec le fanatisme et les idées rétrogrades de son ordre, le firent remplacer, en 1854, par le cheikh-ul-islam actuel, Arif-efendi.

Le plus grand respect suivit Arif-Hikmet dans sa retraite. Absorbé par la méditation ou par l'étude, passant sa vie dans sa bibliothèque, entouré de quatre secrétaires occupés incessamment à lui transcrire des manuscrits, il n'a jamais fait ou rendu aucune visite, tandis que les plus hauts personnages se présentent à l'envi à sa porte. Il passe pour l'homme le plus érudit de la Turquie, et sa bibliothèque est une des plus complètes que l'on connaisse. Elle ne renferme pas moins de 12 000 manuscrits, la plupart très-précieux; mais ces richesses bibliographiques seront comme perdues après sa mort, Arif-Hikmet ayant légué sa bibliothèque à la ville de la Mecque.

ARISTARCHI (Nicolas), grand-logothète du patriarcat grec à Constantinople, né dans cette ville, en 1800, débuta, à l'âge de dix-huit ans, par la charge de *muhurdar* (garde des sceaux) du prince Alexandre Soutzo de Valachie. Enveloppé dans la disgrâce de sa famille en 1821, il accompagna dans son exil à Boli, en Asie Mineure, son père Stavraki, le dernier phanariote qui occupa la charge importante de grand-interprète de la Porte, et qui fut, quelques semaines après, massacré par l'ordre du favori Khalet efendi. L'orage s'étant apaisé, il revint à Constantinople, où la protection de Khosrew et d'Ahmed-Fevzi-pachas, qui avaient remplacé Khalet dans la faveur de Mahmoud, lui rouvrit le chemin des emplois et des dignités. Déjà grand-logothète du patriarcat, il fut nommé, en 1854, *kapou-kiaïa* (fondé de pouvoirs) de Valachie, à l'avénement de l'hospodar Alexandre Ghika. M. Aristarchi a été mêlé de près ou de loin à toutes les grandes affaires intérieures et extérieures de la Turquie depuis trente ans; il a coopéré notamment au traité d'Unkiar-Skelessi (1832) et, plus tard, lors des débats suscités par la question des Lieux-Saints (1851), il a fait partie de la commission mixte instituée pour régler les prétentions respectives des deux Églises, sous la présidence d'Emin-Muklis-effendi. Il a le titre de fonctionnaire de première classe, et est décoré de divers ordres étrangers.

Digitized by Google

ARISTIAS (N....), poëte valaque, Grec d'origine, né vers 1798, entra, de bonne heure, dans l'hétairie (1816-19), se joignit à Hypsilantis, lors de sa tentative sur les principautés, et fit partie de ce *bataillon sacré* qui montra tant de courage à Dragachan. Echappé, comme par miracle, au massacre de ses compagnons, il se fixa en Valachie, après le départ des Turcs, et de soldat se fit professeur de langues et de déclamation. En 1835, il fut un des membres les plus actifs de la *Société philharmonique* fondée par le colonel Campineano, et donna au théâtre la traduction de plusieurs chefs-d'œuvre français et italiens, notamment celle de *Saül* d'Alfieri. En 1848, il embrasssa avec ardeur la cause de la révolution, fut nommé commandant en chef de la garde nationale, et, à la chute de la lieutenance princière, fit partie du groupe de prisonniers que les Turcs traînèrent à leur suite sur le Danube. Quoique son nom fût compris sur la liste des exilés qui signèrent, en février 1849, la protestation aux grandes puissances, il obtint, à quelque temps de là, l'autorisation de rentrer en Romanie.

L'œuvre capitale d'Aristias, comme poëte, est sa traduction en vers de *l'Iliade* (Bucharest, 1835-40), dans laquelle il a poussé la fidélité jusqu'à reproduire tous les mots composés par un procédé analogue de formation, véritable tour de *force* qui a fait l'admiration des lettrés, mais qui *rend* sa version à peu près inintelligible au vulgaire des lecteurs.

ARLÈS-DUFOUR (Jean-Barthélemy), industriel français, né à Lyon, vers 1805, était fils d'un conseiller municipal de cette ville. Commissionnaire en soieries, il s'allia à la famille des Dufour, notables négociants lyonnais, et unit dès lors leur nom au sien. Il a été membre du jury de l'Exposition de 1849, et de ceux des Expositions universelle de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il fut en outre attaché, dès 1853, à la commission impériale, en qualité de secrétaire-général. Il s'est fixé alors à Paris, où il a ouvert une maison de commerce et de commission pour les soieries. M. Arlès-Dufour fait, depuis une quinzaine d'années, partie de la Chambre du commerce et du conseil municipal de Lyon, de la Société d'instruction primaire et du conseil général du département. Décoré de la Légion d'honneur en février 1837, il a été élevé en 1854, à la dignité d'officier. Il a concouru, depuis 1855, à plusieurs publications relatives à l'Exposition universelle.

ARLINCOURT (Charles-Victor Prévot, vicomte d'), littérateur et romancier français, né au château de Mérantres, près de Versailles, le 28 septembre 1789, d'une ancienne famille originaire de l'Artois, perdit tout enfant son père et son aïeul, qui furent victimes, en 1793, de leur attachement à la royauté, et fut emmené par sa mère en Picardie, où il fit ses études sous la direction d'un abbé. Dès l'âge de dix ans, il composa un poëme en 6000 vers sur l'*Effet des passions;* à dix-huit ans, il avait rimé deux tragédies, esquissé plusieurs romans; c'est alors qu'il fut présenté à la cour, nommé d'abord écuyer de Madame mère, puis auditeur au conseil d'État, ensuite intendant au corps d'armée d'Aragon. Son mariage avec Mlle Cholet, fille du sénateur de ce nom, morte en 1847, ne fut pas étranger à cette élévation, dont il se montra digne d'ailleurs par des actes de bravoure au siége de Tarragone, ainsi que par une sage administration, qui lui valut à son départ une médaille offerte par la junte supérieure de la « Catalogne reconnaissante. »

La première Restauration appela à elle M. Victor d'Arlincourt, dont le roi promit de ne jamais oublier « les titres sacrés à son estime »; aussitôt compris sur la première liste des maîtres de requêtes, il fut cependant omis ou écarté à la suite des Cent-Jours; il se retira alors à son château de Saint-Paër, en Normandie, où il offrit, en 1825, à la duchesse de Berri, une fête qui fit époque dans les annales royalistes : c'est là qu'il a composé la plupart de ses nombreux ouvrages. Depuis 1830, il a fait de fréquentes visites aux Bourbons exilés.

Les productions littéraires de M. d'Arlincourt se divisent en plusieurs séries correspondant aux divers événements au milieu desquels il écrivait. Nous citerons : sous l'Empire, *une Matinée de Charlemagne* (1810), fragment du poëme épique, *la Caroléide;* sous la Restauration, ce dernier poëme, intitulé *Charlemagne ou la Caroléide,* et considérablement modifié par la chute du Charlemagne du XIXe siècle (1818, 3e édit., 1824); *Ismalie ou la mort et l'amour* (1828), roman-poëme; *le Renégat* (1822; 9e édit., 1849); *Ipsibo* (1823, 5e édit., 1829); *l'Etrangère* (1825, 3e édit., *id.*); *le Solitaire*, le plus populaire de tous les romans de cet auteur, traduit à peu près dans toutes les langues et arrangé pour toutes les scènes de l'Europe (1825, 13e édit., 1847). Sous le gouvernement de Juillet, une nouvelle suite de romans ou plutôt d'épisodes historiques disposés selon tout un système d'allusions contre le pouvoir : *les Rebelles sous Charles V*, tableau transparent des journées de Juillet (1832, 3 vol.); *Bannissement et retour de Charles VII* (même année); *les Écorcheurs* ou *l'Usurpation et la peste*, fragments historiques; *le Brasseur roi*, chronique flamande (1833); *le Double Règne* (1835); *l'Herbagère* (1837); *les Trois châteaux*, histoire contemporaine (1840); *Ida* (1841); *le Pèlerin* (1843); *les Anneaux d'une chaîne* (1844); *les Trois Royaumes* (1845); *la Tache de sang* (1847); et, depuis 1848, outre deux nouvelles, *les Fiancés de la mort* (1850), et *le Château de Chaumont* (1851), les pamphlets royalistes *Dieu le veut!* (1848, 60e édit., 1849), poursuivis avec un certain éclat par le ministère public républicain; *Place au droit!* (1849, 3e édit., 1850, et *l'Italie rouge* (1850), dont la 7e édition (1851) contient le récit du procès connu sous le nom de *Procès Canino.*

M. Victor d'Arlincourt a deux fois abordé le théâtre avec un drame *la Peste noire* (1845), et une tragédie, *le Siége de Paris* (1826), dont le demi-succès, s'il faut en croire certaines épigrammes, aurait absorbé une partie de la fortune de l'auteur. On a expliqué par les mêmes insinuations les nombreuses réimpressions de ses romans en France et leur traduction en diverses langues étrangères.

Le vicomte d'Arlincourt, qui vient de mourir, (22 janvier 1856), avait été décoré, en septembre 1814. Il était grand'croix de l'ordre de François Ier, des Deux-Siciles, commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire, etc.

Le baron d'Arlincourt, frère aîné du précédent, né à Mérantres, en 1787, avait été admis avec lui au service de la cour de l'empereur, et nommé, en 1807, écuyer de la reine de Naples. Il devint plus tard général de brigade, et prit sa retraite après la révolution de Juillet.

ARMAN (Jean-Lucien), industriel français, né à Bordeaux, y dirige d'importants chantiers pour la construction des navires. Il s'est fait remarquer à l'Exposition universelle de 1855 par son nouveau système de vaisseaux en bois et en fer, qu'il a développé dans une *Note* publiée à cette occasion (Bordeaux et Paris, in-4). Il a obtenu à la

Digitized by Google

suite de cette exposition une médaille de première classe. Il est membre du conseil général de la Gironde et a été décoré en octobre 1852.

ARMAND (Alfred), architecte français, né à Paris, le 3 octobre 1805, entra, au commencement de 1827, à l'Ecole des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère. Huit ans après, lors de l'installation des premiers chemins de fer, il fut attaché à celui de Versailles et Saint-Germain et dirigea, outre la gare et les bâtiments de la rue Saint-Lazare, les premiers travaux sérieux entrepris en France pour l'organisation des voies nouvelles. Appelé ensuite aux chemins de fer de l'ouest ainsi qu'à celui du nord, il a successivement exécuté sur ces deux lignes, à partir de 1839, les gares de Versailles et de Saint-Cloud (1840), et celles d'Arras, Lille, Amiens (1846-1847), Calais (1843), Saint-Quentin (1850), et Douai (1851). M. Alfred Armand a été décoré en avril 1847.

ARMANDI (Pierre-Damien), général italien, né, en 1778, à Fusignano, dans la basse Romagne, fut élevé, quoiqu'il appartînt à une famille de robe, à l'Ecole militaire de Modène. Il prit part à la défense de Gênes, sous les ordres de Masséna, en 1799, fit ensuite avec distinction les campagnes les plus brillantes de la République et de l'Empire, et fut décoré à Wagram. Après la chute de Napoléon, il fut successivement chargé de l'éducation d'un des fils du roi de Hollande et du fils aîné du roi Jérôme. Il s'est mêlé, depuis, aux principales insurrections qui ont eu pour objet la liberté de l'Italie, jusqu'en 1849. C'est lui qui commandait l'artillerie, pendant la défense de Venise. Réfugié en France, après la défaite de son parti, il a été nommé sous la présidence de Louis-Napoléon, bibliothécaire du château de Saint-Cloud. Il y est mort dans le cours de 1855.

Le général Armandi s'est fait un nom, dans la littérature militaire, par différents ouvrages, dont le plus connu est son *Histoire militaire des éléphants* (Paris, 1843). On cite encore de lui : *Ma part aux événements de l'Italie centrale, en* 1831 (Paris, 1831). Il était membre de l'Académie royale de Turin.

ARMELLINI (Charles), jurisconsulte italien, ancien triumvir de la république romaine, né à Rome, en janvier 1777. Il fit ses études au Collége romain, et, après les plus brillants succès, y devint lui-même, à vingt et un ans, professeur de rhétorique et de littérature grecque. Initié aux connaissances les plus variées, il fondait l'*Académie lynccenne*, consacrée aux sciences naturelles, devenait membre de l'Académie archéologique, et faisait applaudir, à l'Académie des Arcades, ses poésies. Il écrivait en même temps, en latin, l'oraison funèbre du roi d'Etrurie, et une dissertation sur les banques de circulation, dédiée au pape qui venait de le nommer avocat consistorial. Le droit et les fonctions judiciaires l'occupèrent alors tout entier. Lorsque les États romains furent réunis à l'empire français, en 1809, M. Armellini fut nommé membre de la Cour d'appel de Rome. A la rentrée du pape dans ses États, il fut envoyé à Ancône, comme gouverneur des Marches. Il siégea ensuite à la Cour d'appel de Macerata, d'où il fut enfin rappelé à Rome, pour s'occuper de la rédaction d'un nouveau code civil. Entre autres services rendus à son pays, il réussit à faire maintenir, dans les États romains, sauf de légères modifications, le code de commerce français. Cependant, sur les instances de ses anciens clients, il était revenu au barreau et en exerçait les fonctions avec éclat. Le gouvernement de Suède le choisit pour consul auprès du gouvernement pontifical. Sa réputation, comme jurisconsulte, était déjà répandue au loin, lorsque Pie IX, aussitôt après son avénement (juin 1846), le chargea de préparer la plupart des réformes opérées, de 1846 à 1848, celle surtout de la représentation municipale de la ville de Rome. M. Armellini fut alors décoré de l'ordre du Mérite, nommé conservateur municipal, et bientôt même prosénateur, ou chef de la magistrature municipale.

Approchant continuellement le pontife, il le soutenait dans les voies libérales où il était entré. Quand une constitution eut été proclamée par Pie IX (mars 1848), M. Armellini fut élu député par plusieurs colléges électoraux, puis nommé vice-président de la chambre. Il prépara, entre autres lois, celle sur les substitutions, qui fut votée à la presque unanimité.

Lorsqu'après la fuite du pape à Gaëte, un gouvernement provisoire fut établi, en attendant la réunion d'une Assemblée constituante, M. Armellini crut ne pas devoir refuser le portefeuille de l'intérieur. Il prépara, pendant deux mois, les travaux législatifs de l'Assemblée, et fut chargé de prononcer le discours d'ouverture devant elle. La république fut proclamée, et un triumvirat institué, dont il fut à l'unanimité nommé membre. Collègue de Saffi et de Mazzini, il fut, tant qu'il resta au pouvoir, l'adversaire de toute mesure violente, comme l'ennemi de tout désordre. Travailleur infatigable, il s'occupa surtout de la justice et de la législation. Mais le sanglant combat du 30 juin 1849 ayant démontré l'inutilité d'une plus longue résistance contre l'armée française, les triumvirs donnèrent leur démission, et l'Assemblée nationale romaine leur vota des remercîments et des médailles d'or. Forcé de s'expatrier, M. Armellini alla s'établir à Bruxelles, où il vit avec une partie de sa famille, jouissant de l'estime de tous les partis, et poursuivant, dans sa verte vieillesse, ses études de jurisconsulte.

ARMENGAUD (Jules-Édouard), dessinateur industriel français, s'est consacré, depuis une vingtaine d'années, à la pratique ainsi qu'à l'enseignement du dessin appliqué à l'industrie. Il s'est fait, dès 1835, une réputation spéciale par une suite d'ouvrages destinés à faire connaître par des figures et un texte explicatif, toutes les machines et inventions nouvelles, et exécutés pour la plupart avec la collaboration de M. Jules Amouroux et de M. Charles Armengaud, son frère. Il a été professeur de dessin linéaire au Conservatoire des arts et métiers.

M. Jules Armengaud a figuré, avec un nombre toujours croissant de dessins, aux Expositions de l'industrie depuis 1834, et aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il a obtenu aux premières deux médailles de bronze (1839 et 1844), et une médaille d'argent (1849), et à la dernière, une médaille de 1re classe.

On a sous son nom : *Traité pratique des moteurs hydrauliques et à vapeur* (1843, in-8, 11 planches) : *Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents, employés dans ces différentes branches de l'industrie française et étrangère* (1840-1855, 8 vol. in-8, 45 planches in-fol., non terminé) ; et plusieurs brochures, la plupart extraites des ouvrages publiés sous le nom d'Armengaud frères.

ARMENGAUD (Charles), frère puîné du précédent, a pris une part active aux publications industrielles collectives qui portent leur nom. Livré en même temps à l'étude des questions spéciales de législation et de propriété industrielles, il

Digitized by Google

tient, depuis quelques années, sous le titre d'ingénieur-conseil, un cabinet de consultations pour les brevets. Il est professeur à l'École spéciale de commerce.

On a sous son nom : *Cours de dessin linéaire appliqué au dessin des machines* (1840, in-4) : *l'Ouvrier mécanicien*, traité de mécanique pratique (1840, in-12, 4e édition, 1854) : *Guide de l'inventeur dans les principaux États de l'Europe*, ou *Précis de lois et règlements en vigueur* (1840, in-8, 2e édition, 1844) : *Nouvelle loi sur les brevets d'invention*, précédée d'une revue des principaux articles, extrait de l'ouvrage précédent (1844) : *Guide manuel de l'inventeur et du fabricant*, ou *de la Propriété industrielle en France et à l'étranger* (3e édition, 1853, in-8); et avec M. Em. Barrault, *l'Ingénieur de poche*, tablette usuelle du constructeur, règles et données pratiques (1855, in-12).

MM. Armengaud ont donné ensemble l'*Industrie des chemins de fer*, dessins et descriptions des principales locomotives, etc. (1838-1839, in-4, avec planches in-fol.); et sous le nom d'Armengaud frères et Amouroux : *Nouveau cours raisonné de dessin industriel appliqué*, etc., terminé par des vues d'ensemble des appareils et des machines (1848-1850, in-8, 45 planches in-fol.) : *Cours élémentaire de dessin industriel à l'usage des écoles primaires* (1850, in-4, 24 planches); *Études d'ombres et de lavis* : machines et architecture (1854, 12 pl. in-fol.).

MM. Armengaud dirigent une revue des inventions françaises et étrangères, formant deux volumes par année, et intitulée : le *Génie industriel* (1851-1856, in-4).

Un autre écrivain du même nom, M. Jean-Germain-Désiré Armengaud, est le fondateur de l'*Histoire des Peintres* éditée par la maison Renouard et l'auteur ou le collaborateur de quelques autres ouvrages illustrés, tels que : les *Galeries publiques de l'Europe* (1855, 4 parties in-fol.), grande publication illustrée, offerte en prime aux abonnés du *Siècle*, en 1856, et dont les gravures sur bois, fort soignées, sont plus estimées que le texte.

ARMITAGE (Edward), peintre anglais, né à Londres, le 20 mai 1817, vint à Paris en 1836, et travailla deux ans sous Delaroche. En 1842, il envoya au salon un sujet allégorique, et retourna peu après en Angleterre, où il se fit connaître lors du concours des fresques, destinées aux salles du nouveau Parlement en 1847; il y remporta un premier prix, avec un carton ayant pour sujet le *Débarquement de Jules César en Angleterre*. Depuis cette époque il s'est livré à la peinture de batailles, et a pris pour modèle M. H. Vernet. On cite surtout de lui, entre autres pages empruntées à l'histoire contemporaine : la *Bataille de Meeanee*, remportée par sir Ch. Napier dans l'Inde, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; la *Bataille de Balaclava* et la *Bataille d'Inkermann* (1856).

ARNAL (Étienne), acteur comique français, est né à Meulan (Seine-et-Oise), le 1er février 1794. Dans une épître autobiographique, adressée à Bouffé, il se dit fils d'un épicier. A quatorze ans, il entra aux pupilles de la garde; et fit dans la jeune garde les campagnes de France et prit part à la défense de Paris en 1814. Au commencement de la Restauration, il se mit dans une fabrique de boutons; mais il en sortit bientôt, entraîné vers le théâtre par un penchant irrésistible, et joua quelque temps chez Doyen, qui dirigeait, rue Transnonnain, un théâtre de société. Dans l'origine, il se croyait un talent tragique, et s'essaya dans *Gabrielle de Vergy* et dans *Mithridate*, il dit lui-même avec quel succès :

« L'effet produit par moi dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques. »

Il comprit sa véritable vocation et se tourna vers la comédie. Engagé aux Variétés, en 1817, il remplit des rôles d'amoureux, dans lesquels il fut peu goûté. Mais son engagement au Vaudeville, en 1827, inaugura une longue période de succès. Avec Lepeintre jeune, il suffit à la vogue du théâtre. *Mlle Marguerite*, *M. Galochard*, *le Mari de la dame de chœurs*, *l'Humoriste*, *les Cabinets particuliers*, *les Gants jaunes*, *le Poltron*, *Passé minuit*, *l'Homme blasé*, etc., établirent à jamais sa réputation. Il quitta cependant le Vaudeville pour entrer au Gymnase, dont les traditions correctes gênèrent son talent. Il revint au Vaudeville, et n'en sortit que pour retourner aux Variétés. Il a quitté encore une fois ce théâtre, en 1856, pour passer au Palais-Royal, où il a abordé les pères nobles avec moins de succès que les rôles à caractère. Arnal amuse par une sorte d'excentricité niaise, très-originale. On lui trouve plus de naturel que de variété.

Il cultive la poésie : outre son *Épître à Bouffé* (1840, in-8), qui, avec des détails piquants, renferme de beaux sentiments exprimés en beaux vers, on cite de lui : *les Gendarmes*, poëme épice en deux chants (1826, in-32, 3e édit., 1829, avec ce faux titre : *Chefs-d'œuvre d'Odry*); *les Acteurs et les prêtres*, boutade en vers, suivie de notes (1831, in-8). On lui attribue aussi un conte érotique, *la Planche à bouteilles*.

ARNAULT (Émile-Lucien), littérateur et administrateur français, né à Versailles, le 1er octobre 1787, était fils du poëte tragique et académicien Antoine Arnault, mort en 1834. Son père avait eu pour parrain le comte de Provence, plus tard Louis XVIII; pour lui, il fut le filleul de Lucien Bonaparte, au patronage duquel il dut un rapide avancement dans la carrière administrative. Après avoir fait ses études à Sainte-Barbe, au prytanée militaire de Saint-Cyr, il suivit les cours de l'École de droit, et fut nommé, dès 1808, auditeur au conseil d'État, et deux ans après, intendant de l'Istrie, dans les provinces illyriennes nouvellement conquises. Au retour des Bourbons, il fut sous-préfet de Châteauroux, pendant les Cent-Jours, préfet de l'Ardèche, et partagea volontairement, en 1815, l'exil de son père. De retour à Paris à la fin de 1818, il se retira peu après en Auvergne, et s'occupa de travaux littéraires jusqu'en 1830. Le gouvernement de Juillet lui confia successivement les préfectures de Saône-et-Loire et de la Meurthe, où son administration n'a laissé que de bons souvenirs. Depuis la révolution de 1848, il est rentré dans la vie privée.

Comme littérateur, M. Lucien Arnault a donné au théâtre un certain nombre de pièces qui, en général, ont eu peu de succès : *Pierre de Portugal*, tragédie (1823); *Régulus*, tragédie en trois actes, qui dut une vogue momentanée au jeu de Talma et aux allusions qu'on y chercha pour le grand exilé mort à Sainte-Hélène, 1825; *le Dernier jour de Tibère*, tragédie (1828); *Catherine de Médicis aux États de Blois*, drame historique en cinq actes (1829); *Gustave-Adolphe ou la Bataille de Lutzen*, tragédie (1830); *la Conjuration des Pazzi*, et *Pertinax ou les Prétoriens*, tragédies reçues au Théâtre-Français dès 1828, mais dont la seconde seule fut représentée et eut un échec complet.

M. Lucien Arnault a collaboré à *la Renommée*, à *la Minerve*, au *Miroir*, à la *Biographie* des

Digitized by Google

contemporains de 1824, et à diverses autres publications. Il a été décoré en avril 1846.

ARNAULT (François-Alphonse), acteur et dramaturge français, né en 1819, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), fut d'abord commis voyageur, et parcourut de 1838 à 1842 les provinces de la Bretagne, de l'Auvergne et du midi; au milieu de 1843, il entra au Conservatoire, dans la classe de Tillet, et sortit deux ans après avec le second prix de tragédie. Pendant une courte apparition sur la scène de l'Odéon, il connut et épousa Mlle Naptal (voy. ci-dessous), avec laquelle il fut jouer quelques mois à Bruxelles. Il revint débuter à l'Ambigu en octobre 1846, et y compta une vingtaine de créations originales. Il a également créé quelques rôles à la Porte-Saint-Martin, et a appartenu à la Gaîté de 1852 à 1857. A la fin de cette dernière année, il a accepté, ainsi que Mme Arnault, les propositions qui lui ont été faites pour Saint-Pétersbourg.

Comme auteur dramatique, M. Alphonse Arnault a donné, en 1846, *Chatterton mourant*, un acte en vers, à l'Odéon; et depuis, toujours en collaboration avec M. Louis Judicis, *les Pâques véronaises*, drame en quatre actes (Odéon, 1848); *Sur la goutière*, vaudeville en un acte; *Constantinople*, grande pièce en cinq actes (1853, Cirque Impérial), et sur la scène de la Gaîté, en 1853, *les Cosaques*, drame en neuf tableaux, qui a dû à son titre d'actualité un des plus complets succès de ces dernières années, et *les Aventures de Mandrin* (23 mai 1856).

Le frère aîné du précédent, M. Lucien Arnault, né au même lieu, en 1816, est connu comme fondateur et directeur de l'Hippodrome de Paris et des Arènes-Nationales (1850), dont les représentations alternaient avec celles de ce premier établissement, le seul qui ait prospéré. Il a composé pour la vaste scène annexée à son spectacle équestre : *Silistrie*, épisode de la guerre d'Orient (1854), et *la Crimée* (1855), grandes pantomimes militaires avec intermèdes et tableaux successivement modifiés selon le cours des événements.

ARNAULT (Gabrielle-Geneviève Planat, dame), dite Naptal-Arnault, actrice française, femme de l'acteur et auteur dramatique ci-dessus mentionné, est née à Paris, en 1823; elle est fille de J. B. Planat, peintre, acteur et écrivain, qui retoucha le *Don Sanche* de Corneille. Au théâtre, elle a pris le nom de *Naptal*, au moyen d'un léger anagramme. Elève du Conservatoire, pensionnaire, à plusieurs reprises, de la Comédie Française et de l'Odéon, jeune première à Rouen et à Bruxelles, elle se maria, en mai 1846. Elle a depuis accompagné son mari ou interprété ses œuvres et figuré sur les diverses scènes du boulevard, dans des drames à grand spectacle, depuis *les Cosaques* (1853), jusqu'aux *Aventures de Mandrin* (voy. ci-dessus).

ARNDT (Ernest-Maurice), un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, né, le 26 décembre 1769, à Schoritz (île de Rugen), en Prusse, reçut sa première éducation dans la maison de son père, fermier de domaines royaux; il étudia ensuite la théologie aux universités de Greifswald et de Iéna. Plus tard, il renonça à la carrière ecclésiastique et consacra plusieurs années à des études historiques et à des voyages qui eurent pour résultat deux ouvrages : *Voyages à travers l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie et la France* (Reisen, etc. Greifswald, 1797-98), et *Voyage à travers la Suède* (Ibid., 1804-1806).

En 1806, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Greifswald. Avant cette époque, il avait encore publié deux autres ouvrages dont le premier, *Histoire de la servitude en Poméranie et à Rugen* (Geschichte der Leibeigenschaft, etc., Greifswald, 1803), lui avait valu des persécutions de la part de la noblesse prussienne, et dont le second, *Germanie et Europe* (Ibid., 1803), était plein d'agressions contre Napoléon, sa politique et la Révolution française. Dans *l'Esprit du temps* qu'il publia ensuite (Geist der Zeit. Altenbourg, 1806, t. I. Berlin, 1813-18, t. II-V), M. Arndt s'élève, au nom de la dignité morale, contre les opinions matérialistes, qui déjà commençaient à avoir cours en Allemagne; il y blâme aussi ce cosmopolitisme idéaliste qui, d'après lui, anéantit la nationalité allemande et est la cause de sa nullité politique. Mais le fond de cet ouvrage est une attaque perpétuelle contre Napoléon, un cri de révolte adressé aux Allemands.

De pareilles sorties n'étaient pas sans danger alors, et après la bataille d'Iéna M. Arndt fut obligé de s'enfuir en Suède. Il revint cependant, sous divers déguisements, déployant une activité extraordinaire dans l'intérêt de la cause allemande, et se rendit, en 1812, en Russie ou le célèbre ministre d'État, baron de Stein, l'attacha pendant quelque temps à sa personne. Enfin la guerre de l'indépendance éclata, et Arndt en devint le principal poëte. C'est lui qui, avec Koerner, Schenkendorf et Fouqué, représente le mieux l'enthousiasme allemand de 1812, et, parmi ses poésies qui datent de cette époque, on en cite quelques-unes qui, inspirées par le patriotisme le plus chaleureux, sont de véritables chefs-d'œuvre. Nous ne ferons que mentionner le *Chant funèbre de Schenkendorf*, les *Chants guerriers de Blücher et de Schill*, la pièce commençant par les vers : *Le Dieu qui fit naître le fer ne voulut pas d'esclaves*, enfin *la Patrie de l'Allemand*, le chant le plus populaire de toute l'Allemagne, et qui, en 1848, y devint encore le cri de ralliement du parti démocratique. Ces poésies parurent d'abord sous le titre de *Chants de guerre* (Kriegs und Wehrlieder, 1813-1815); plus tard elles furent réunies au recueil intitulé : *Poésies* (Gedichte, nouvelle édit., Leipsick, 1840, 2e édit., 1843. Nouveau choix, 1850).

Après la guerre, le rôle de M. Arndt perdit de son importance. Il s'établit alors dans les provinces rhénanes, épousa la sœur du philosophe Schleiermacher, et fut nommé, en 1818, professeur d'histoire à l'université de Bonn. Mais, dès l'année suivante, il fut avec tant d'autres hommes honorables, victime des persécutions que les souverains allemands, raffermis désormais sur leurs trônes, exercèrent contre le parti libéral. Quoique acquitté d'une accusation, fondée sur un prétexte futile, M. Arndt fut suspendu de ses fonctions de professeur et ne fut réintegré que lors de l'avènement au trône du roi actuel de Prusse.

Durant ces vingt ans, il a écrit plusieurs ouvrages politiques et historiques, qui font une partie importante de son œuvre; nous citerons *le Rhin, fleuve, mais non frontière de l'Allemagne* (der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze, 1812); *le Catéchisme du soldat* (1812); *le Ban et l'arrière-ban* (über Landwehr und Landsturm, 1812); *Présent et avenir de l'Allemagne* (Ansichten und Aussichten der deutschen Geschichte, 1814); *Description et histoire des îles écossaises et des Orcades* (Beschreibung und Geschichte der schottlaendischen Inseln und Orkaden. Leipsick 1826); *Chrétien et Turc* (Christliches und Türkisches. Stuttg., 1828); *la Question des Pays-Bas et des provinces rhénanes* (die Frage über die Niederlande und die Rheinlande, 1831);

Digitized by Google

la *Belgique et ce qui lui appartient* (Belgien und was daran hangt. Leips. 1834); *Histoires suédoises sous Gustave III et Gust. IV Adolphe* (Schwedische Geschichten, etc., Ibid., 1839). *Souvenirs de ma vie* (Erinnerungen aus dem aeussern Leben, Ibid., 1840. 3 édit. 1842); *la Gymnastique* (das Turnwesen. 1842); *Essai d'histoire comparée* (Versuch in vergleichenden Volkergeschichten, Ibid., 1843, 2e éd. 1844); *Écrits adressés à mes chers Allemands* (Schriften an und fur seine lieben Deutschen, Ibid., 1845, 3 vol.), ouvrage qui a été complété, en 1855, par un 4e volume et qui contient un choix des meilleurs articles et brochures de l'auteur; *Voyages sur le Rhin et sur l'Aar* (Rhein und Ahrwanderungen, Bonn, 1849).

Après la révolution de 1848, M. Arndt fut envoyé, comme député des provinces rhénanes, à l'Assemblée nationale de Francfort. Une démonstration touchante, analogue aux démonstrations dont le nom de Béranger était l'objet en France, l'y attendait. Dans sa seconde séance la chambre lui vota des hommages publics, et, lors de son entrée, il fut salué solennellement par toute l'assemblée. Son activité parlementaire ne répondit pas à tant de popularité. Au lieu de se ranger du côté du parti appelé *grand germanique* (grossdeutsch) qui voulait réunir toute l'Allemagne sous un gouvernement unique, M. Arndt vota avec le parti qui soutenait les droits héréditaires des divers princes de l'Allemagne. Ses amis ont essayé d'établir la logique d'une pareille conduite, mais le parti democratique a reproché à l'auteur du chant patriotique allemand, d'avoir abandonné le drapeau qu'il avait arboré lui-même. Il quitta l'assemblée, avec le parti Gagern, le 21 mai 1849.

Depuis, M. Arndt a encore publié : *Souvenirs de l'Église de Saint Paul* (Blaetter der Erinnerung um und aus der Paulskirche, Leipsick, 1849), ayant rapport au séjour de l'auteur à Francfort; *Pro populo germanico* (Berlin, 1854), enfin un dernier recueil de *Poésies* intitulé : *Geistliche Lieder* (Berlin, 1855). Il a continué encore, longtemps après 1849, à publier des brochures politiques et divers écrits inspirés d'un ardent patriotisme. Un de ses derniers appels au peuple allemand finit par cette devise qui semble résumer sa longue carrière : *De cœlo et patria nunquam desperandum.*

ARNDTS (Louis), jurisconsulte allemand, né à Arnsberg en Prusse, le 19 août 1805, appartient à une famille dont les membres ont occupé depuis plusieurs générations des places élevées dans la magistrature. Il étudia le droit aux universités de Bonn, de Heidelberg et de Berlin, passa son examen de docteur, en 1825, devint agrégé à la faculté de droit de Bonn, en 1826, et y fut nommé professeur extraordinaire, en 1837, et professeur ordinaire, en 1839. Mais, à cette dernière date, l'université de Munich lui ayant offert une chaire de droit, il l'accepta. Il réside depuis dans cette ville, où ses cours et ses ouvrages lui ont acquis une solide réputation.

S'occupant à la fois de droit romain et de droit civil, M. Arndts a publié, entre autres ouvrages, un *Manuel des Pandectes* (Lehrbuch der Pandecten), et un *Traité sur diverses parties du droit civil et de la procédure civile* (Beitraege zu verschiedenen Lehren des Civilrechts und Civilprozesses, Bonn, 1837), etc. Il a collaboré à plusieurs revues de jurisprudence, et au *Lexicon de droit* (Rechtslexicon) de Weiske. Pendant un voyage en Italie (1834-1835), il collationna le manuscrit farnésien du Festus, et le célèbre Ottfried Müller se servit utilement de ce travail pour son ouvrage *De significatione verborum* (Gœttingue, 1839).

De 1844 à 1847, M. Arndts fut membre de la commission législative de Bavière, et, en 1848, député de la ville de Straubing à l'Assemblée nationale de Francfort. Appartenant au parti constitutionnel qui voulait, comme la gauche, fonder la grandeur de l'Allemagne sur son unité, il quitta l'assemblée en même temps que MM. Gagern, Dahlmann, Beseler, Waitz, Mathy, etc., lorsque sa cause lui parut perdue (21 mai 1849). La retraite de ces députés fut la fin de l'Assemblée de Francfort, qui, réduite à 230 membres appartenant exclusivement à la gauche, passa, huit jours plus tard, à Stuttgart, après la session de l'église de Saint-Paul.

Il a été traduit récemment en français par M. Minet, un discours prononcé par M. Arndts devant les étudiants de Munich le 13 janvier 1855 (Munich, 1855).

ARNIM (Elisabeth, comtesse d'), femme de lettres allemande, est née à Francfort-sur-le-Mein, en 1785. Plus connue sous le nom de *Bettina*, diminutif allemand d'Elisabeth, elle a été surnommée aussi pendant longtemps *l'Enfant* (das Kind). Elle était sœur du poëte Clemens Brentano, et elle devint la femme du célèbre écrivain Ludwig Achim d'Arnim, mort le 21 janvier 1831. Sa jeunesse se passa au couvent, ou chez des parents, à Offenbach, à Marburg et à Francfort. Il est assez difficile de donner une idée du caractère original de Mme d'Arnim, et de la réputation particulière qu'elle s'est faite en Allemagne. On a longtemps raconté d'elle une foule de traits incroyables, et, dans tous ces récits, Bettina joue le rôle d'un être étrange et poétique, qui rappelle, dans quelques-unes de ses excentricités, le type de la *femme libre*. Ce caractère se révèle d'ailleurs dans ses ouvrages. Elle y raconte elle-même ses impressions et les principaux événements de sa vie : son enthousiasme pour la nature, son adoration pour Gœthe, sa liaison avec Beethoven, son amitié pour la malheureuse Mlle de Günderode, son mariage avec Arnim, etc., etc.

Son livre le plus curieux est la *Correspondance de Gœthe avec une enfant* (Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde, Berlin, 1835. 3 vol.), qu'elle a traduit elle-même en anglais. Les deux premiers volumes contiennent sa correspondance avec Gœthe et avec la mère du poëte, *madame la Conseillère* (Frau Rath); le troisième est consacré au *Journal de Bettina* (Tagebuch). Cette correspondance commence au mois de mars 1807, lorsque Bettina n'était déjà plus une enfant, et que Gœthe était sexagénaire. Le plus pompeux lyrisme s'unit, dans ses lettres, à des réflexions tantôt excentriques, tantôt profondes. Le style n'a rien de fixe; il attire et repousse, et des expressions méridionales charment et déplaisent tour à tour. On y rencontre des portraits de personnages connus, peut-être plus piquants que fidèles. Certaines lettres d'elle se retrouvent sous forme de sonnets dans les poésies de Gœthe; et l'on ne sait si c'est le poëte qui a mis en vers la prose de son amie, ou la femme de lettres qui a traduit en prose les poésies de Gœthe. Ce qui prouve toutefois à quel point les pensées de Bettina prêtent à la paraphrase poétique, c'est que le professeur Daumer (voy. ce nom) a publié toute une collection de poésies sous le titre : *Poémes de Bettina, tirés de la correspondance de Gœthe avec une enfant* (Bettina's Gedichte aus Gœthes Briefwechsel mit einem kinde, Nürnberg, 1837). Toutes les pensées de ce recueil appartiennent à Mme d'Arnim.

Un autre ouvrage de celle-ci, *la Günderode*

Digitized by Google

(Grünberg et Berlin, 2 vol., 1840), contient sa correspondance avec cette femme, qui chercha dans le suicide une fin si tragique à son amour pour le philologue Creuzer. Ce livre a un charmant caractère idyllique; mais on y a relevé plusieurs anachronismes qui font croire que les événements les plus poétiques dont elle parle, ne sont que des artifices de composition. A l'époque où elle publiait ces lettres, Mme d'Arnim était à Berlin, et s'y faisait remarquer par l'activité philantbropique avec laquelle elle s'occupait de l'amélioration du sort des classes pauvres. Elle écrivit, dans cette pensée, un livre hardi, qu'elle eut la prudence de dédier au roi de Prusse, en l'intitulant : *Ce livre appartient au roi* (Dies Buch gehœrt dem Kœnige, Berlin, 2 vol., 1843). *Ilius Pamphilius et Ambrosie* (Berlin, 1848, 2 vol.), contenant une correspondance entre Mme d'Arnim et le grand industriel Nathusius, est un ouvrage du même genre, et tous deux jettent sur certaines conditions sociales une vive lumière.

La dernière publication faite par Mme d'Arnim est celle des lettres de son frère, Clemens Brentano, sous ce titre assez étrange : *Couronne printanière de Clément Brentano, tressée à sa mémoire avec ses lettres de jeunesse et selon ses propres souhaits exprimés par écrit.* On ne sait trop jusqu'à quel point Mme d'Arnim a mêlé dans cette publication le rôle d'éditeur et le rôle d'auteur, car, quoique septuagénaire, elle est encore, à beaucoup d'égards, *Bettina, l'enfant*, et probablement elle gardera jusqu'au tombeau sa jeunesse d'esprit.

ARNOLD (Mathew), poëte anglais, est né en 1822. Fils du célèbre docteur Arnold, qui, de 1828 à 1841, régénéra l'enseignement en Angleterre, il fut nourri des meilleures études classiques, et remporta, en 1843, le grand prix de poésie d'Oxford. Inspiré par Shelley, dont il représente les idées philosophiques et l'aspiration incessante vers l'idéal, il publia, vers 1847, un poëme, *Empédocle sur l'Ætna* (Londres, 1 vol.), qui est une paraphrase brillante des doctrines du panthéisme. Peu de temps après, lord Lansdowne, protecteur éclairé des jeunes talents, le nomma à un emploi d'inspecteur des écoles de l'*Education-Board*. Son second ouvrage, *Poems* (Londres, 1853), est précédé d'une remarquable préface, dans laquelle il part du principe qu'en dehors des Grecs rien n'est grand. Imitateur scrupuleux des anciens, dans les légendes poétiques de *Sohrab et Rustuns*, de *Tristram et Iseult*, il raconte sobrement, à grands traits, presque sans détails. Cependant, bien qu'il proscrive le lyrisme en poésie, il a de l'harmonie, de beaux effets dramatiques, et surtout de l'éclat dans le style et un heureux arrangement de mots.

ARNOLD (rév. Thomas), théologien anglais, né le 13 juin 1795, entra, de bonne heure, dans les ordres, et remplit, depuis 1828, les fonctions de ministre protestant. Écrivain aussi laborieux qu'instruit, il a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons une édition estimée de *Thucydide* (1830-1835) avec notes et cartes; une *Histoire romaine* (1838-1842, 3 vol.), qui s'étend jusqu'à la seconde guerre punique; des articles historiques sur Sylla, César, Auguste et Trajan, insérés dans l'*Encyclopédie métropolitaine;* plusieurs volumes de *Sermons*, et les *Principes pour servir de base à une réforme de l'Église* (Principes, etc., 1833), qui ont eu pour complément les *Lettres aux travailleurs de Sheffield* (Letters to the labouring classes, 1834.) En 1846, il a commencé une série d'éditions grecques et latines à l'usage des classes.

ARNOLDI (Wilhelm), prélat catholique allemand, évêque de Trèves, est né le 4 janvier 1798 à Baden (district de Trèves), en Prusse. Il reçut les ordres, le 17 mars 1825, et devint professeur de langues orientales et d'éloquence sacrée au grand séminaire de Trèves; mais sa santé, compromise par les travaux, le força à quitter cette place. Il fut nommé curé de Laufeld, et, en 1830, chanoine à Wisslich. Ses prédications et les traductions allemandes des *Homélies de saint Chrysostome* et du *livre du Sacerdoce*, lui valurent bientôt un nouvel avancement. Il devint chanoine à Trèves, se fit remarquer par ses prédications à la cathédrale, et fut élevé, en 1839, au siège épiscopal qui se trouvait vacant depuis quelques années. C'était au moment où les catholiques orthodoxes s'agitaient sur la question des mariages mixtes. M. Arnoldi était leur ardent champion, et le gouvernement prussien refusa énergiquement de le reconnaître. Le prélat envoya à diverses reprises sa démission, que la cour de Rome accepta enfin, le 9 février 1842. Le chapitre de Trèves le proposa de nouveau, le 21 juin de la même année, au choix de la cour de Rome, et l'État ne mit plus d'obstacle à son installation (18 septembre 1842). M. Arnoldi continua de combattre pour l'indépendance absolue de l'Église, et refusa de prêter le serment exigé par le gouvernement prussien. Il réforma le grand séminaire de Trèves, fonda un petit séminaire, et déploya en tout la plus grande activité pour le triomphe de ses maximes. Il excita à la fois un vif enthousiasme et de grandes rumeurs, en donnant le spectacle solennel, à Trèves, de la robe sans couture du Christ (1844). Cette exposition, qui provoqua le pèlerinage d'un million et demi de catholiques allemands, accueillie avec tant de faveur par les catholiques et avec tant de moqueries ou de colère par les protestants, fut l'occasion d'une des publications du curé Ronge (voy. ce nom).

ARNOTT (Archibald), médecin écossais, est né en 1771, dans le comté de Dumfries. Après avoir été reçu chirurgien, il entra au service militaire, vers 1795, et prit part aux expéditions d'Égypte, de Calabre, de Hollande, puis aux campagnes de la péninsule, et se retira en 1826. Il était attaché au 20e régiment de ligne qui tint garnison à Sainte-Hélène, lorsqu'il fut appelé en consultation par Napoléon à sa résidence de Longwood. Son instruction, la franchise de son caractère, sa conduite digne et loyale, lui attirèrent, de la part de l'illustre malade, une confiance qu'un commerce presque journalier ne fit qu'accroître.

Peu de temps avant son agonie, l'empereur donna au docteur Arnott un témoignage signalé de son estime. Prenant une belle tabatière d'or placée près de lui, il rassembla ses forces qui lui manquaient déjà, grava, avec la pointe d'un canif et d'une main encore ferme, un N majuscule sur le couvercle, et en fit présent au docteur. Ce dernier l'assista à ses derniers moments et lui tint la main droite. Il a publié sur la dernière maladie, la mort et l'autopsie de Napoléon (*an account of the last illness, decease and* post mortem *appearances of Napoleon*, Édimbourg, 1822), un récit fort exact qui s'éloigne, en quelques points, de celui d'O'Meara et d'Antommarchi. Le docteur Arnott figura sur le testament impérial pour un legs de 12 000 francs; mais ce qui est moins connu, c'est que le gouvernement anglais lui accorda spontanément une somme de 500 liv. (12 500 fr.), pour honorer et approuver à la fois la conduite qu'il avait tenue. Il est mort à sa résidence de Kirkconnel-hall (Dumfries), le 6 juillet 1855.

Digitized by Google

ARNOULD (Edmond-Nicolas), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 18 mars 1811, fit dans cette ville des études imparfaites qu'il sut compléter plus tard par son travail personnel. Successivement maître d'études à Sarreguemines et à Nancy, régent à Dieuze (1831-36), chargé de cours à Auch, à Tours et à Angers, il fut reçu agrégé en 1841, docteur l'année suivante, et professa la rhétorique au collége d'Angers. Après avoir suppléé M. Génin dans sa chaire de littérature française, à la Faculté de Strasbourg (1843-45), il fut nommé professeur de littérature étrangère à Poitiers, lors de la création de cette chaire, et, en 1853, délégué à Paris dans la chaire d'Ozanam, dont il devint titulaire le 1er juillet 1856.

On a de M. Arnould : ses thèses *Sur la comédie d'Aristophane* et *de Plotio Menandri* (1842, in-8); *Georges Dalton*, drame en vers, en cinq actes, joué à l'Odéon, en 1846 et imprimé à Poitiers; *De l'invention originale* (1849, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *Essai d'une théorie du style* (1851, in-8); *Influence de la littérature italienne sur la littérature française* (1852, in-8), mémoire qui a partagé le prix avec M. Rathery, etc. Il a en outre traduit, dans la collection Nisard, les quatre premiers livres de la *Thébaïde*.

ARNOUX (Jean-R....-Claude), ingénieur français, né au Cateau (Nord), le 16 décembre 1792, fut admis, en 1811, à l'École polytechnique, d'où il passa, l'année suivante, à l'artillerie de terre, en qualité de sous-lieutenant. Démissionnaire, le 16 juillet 1816, il entra dans le génie civil, fut quelque temps attaché à l'enseignement scientifique de l'École centrale et devint administrateur des ateliers des messageries générales. C'est à lui qu'est due l'invention des *trains articulés* destinés à parcourir à grande vitesse des courbes de très-petit rayon. Grâce à ce système, qui lui valut, en 1839, le grand prix de mécanique de l'Institut, M. Arnoux a pu franchir, par des développements en lacets, le coteau sur le sommet duquel est assis la ville de Sceaux. Ces lacets ont des courbes de 50 et même de 30 mètres de rayon; à chacun des points extrêmes, la voie unique se recourbe sur elle-même, suivant une espèce de *raquette* raccordée avec une gare circulaire de 25 mètres. Le chemin de fer de Paris à Sceaux, concédé directement à l'inventeur, pour cinquante années, par ordonnance du 6 septembre 1844, a été inauguré le 7 juin 1846. M. Arnoux est aussi l'inventeur du transbordement et du transport des diligences sur les chemins de fer. Administrateur du chemin de Strasbourg, de 1845 à 1852, il est, depuis 1856, directeur de la compagnie générale des voitures parisiennes.

On a de lui des brochures relatives aux chemins de fer, entre autres : *Système de voitures pour chemins de fer de toute courbure* (1838, in-4).

ARONDEAU (Jean), statisticien français, né en 1802 à Marthon (Charente), remplit au ministère de la justice les fonctions de chef de bureau. C'est lui qui, depuis 1826, publie annuellement, d'après les documents officiels, ces remarquables *Comptes rendus de la justice criminelle, civile et commerciale en France* (Imprimerie impériale, in-4), précieux monument de statistique, où une foule de tableaux ingénieusement combinés présentent la criminalité, en France, sous tous ses aspects, et la considérant selon les âges, les sexes, la contrée, les professions, le degré d'instruction, en font ressortir la marche régulière et toutes les lois.

AROUX (Eugène), littérateur français, ancien magistrat et député, est né à Rouen le 21 octobre 1793. Inscrit, en 1815, au barreau de sa ville natale, il se rangea dans l'opposition libérale et contribua au triomphe du libéralisme en 1830. Nommé procureur du roi, il fut destitué en 1832, pour avoir fait déclarer par le tribunal de Rouen que la présence officielle d'une autorité constituée à une cérémonie religieuse était illégale, comme tendant à établir une religion d'État. De 1831 à 1837, il représenta à la Chambre des Députés le collége *extra muros* de Dieppe, et fit partie de plusieurs commissions, entre autres de celle qui prépara la loi de 1835 sur les chemins vicinaux.

M. Aroux a publié plusieurs traductions en vers : *Les amours des anges*, de Thomas Moore (1829); *le Paradis perdu*, de Milton (1842); *la Divine Comédie*, de Dante (1842). Il a traduit aussi, en collaboration avec M. Léopardi, l'*Histoire universelle*, de M. Cantu (1843-1850, 20 vol. in-8). On a de lui un ouvrage singulier, *Dante hérétique, socialiste et révolutionnaire* (1853, in-8), où, avec force citations et des rapprochements spécieux, il parvient à attribuer à Dante un caractère bien différent de celui que lui a prêté Ozanam; l'auteur donne à son ouvrage ce second titre : *Révélations d'un catholique*.

ARRIGHI. Voy. PADOUE (duc DE).

ARRIVABENE (Jean), économiste italien, est né à Mantoue en 1801. Élevé au lycée de sa ville natale, il complétait lui-même son éducation par des études assidues, quand il fut jeté en prison, à Venise, en 1821, pour n'avoir pas dénoncé Silvio Pellico. Il y resta sept mois. De nouvelles persécutions le forcèrent à s'expatrier. Il passa en France, puis en Angleterre. Le 21 janvier 1824, il était condamné à mort par contumace. S'étant établi en Belgique, en 1827, il n'obtint de l'Autriche son émigration légale qu'en 1838. En 1840, il fut naturalisé Belge.

M. Arrivabene s'est particulièrement occupé de la question de l'amélioration du sort des ouvriers. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes* de Paris, il a publié : *Sur les Sociétés de bienfaisance* (Londres et Lugano, 1828, 1832, 2 vol.); *Des moyens les plus propres à améliorer le sort des ouvriers* (Lugano, 1832); *Situation économique de la Belgique* (Bruxelles, 1843). Il a traduit en italien les *Principes d'économie*, de Mill (Lugano, 1833); et, en français, les *Principes fondamentaux de l'économie politique*, de Sénior (Paris, 1836).

ARSAKIS (Apostolos), savant médecin grec, né en Épire (1789), fut amené encore enfant à Bucharest (Valachie) par ses parents qui fuyaient la tyrannie des Turcs, il fit ses études au collége fondé par les princes grecs. Il alla ensuite étudier la médecine en Allemagne, où il passa plusieurs années. Puis il revint à Bucharest qu'il n'a plus quitté. Ses succès dans l'exercice de sa profession, la variété de ses connaissances, la sûreté de son jugement et l'honorabilité de son caractère lui méritèrent bientôt la considération générale. Choisi pour conseiller intime par le prince Grégoire Ghika, le docteur Arsakis acquit une grande influence. N'oubliant pas son pays natal, il a récemment fait don à la ville d'Athènes d'une somme d'environ 250 000 francs, pour favoriser les progrès de l'éducation. Sa thèse ou *Dissertation inaugurale* : *De piscium cerebro et medulla spinali*, suivie d'une lettre de l'anatomiste Meckal, a été publiée à Halle, en 1813, et a obtenu les honneurs d'une nouvelle édition en Allemagne.

ARSÈNE PAKRADONNI (père), de l'ordre des

Digitized by Google

Mekhitaristes de Venise, poëte et littérateur arménien, né à Constantinople, vers 1788, de l'ancienne et illustre famille des Pakradonni (Pagratides), fit ses études dans le collége de Saint-Lazare de Venise, reçut les ordres et exerça, pendant près de vingt-cinq ans, les fonctions de professeur dans le même collége. En 1832, il revint à Constantinople pour y réunir les matériaux d'une grande épopée nationale, *Haig*, à laquelle il travaille depuis cette époque et dont quelques fragments, encore inédits, répandus dans le public, ont causé une grande sensation dans toute l'Arménie. Le père Arsène a publié néanmoins, durant cet intervalle, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : une *Grammaire française arménienne*, un *Traité de versification*, un *Recueil de poésies fugitives;* ces trois ouvrages imprimés à Venise, au couvent de Saint-Lazare; une traduction des *Géorgiques* et de l'*Art poétique* d'Horace, en vers arméniens (Constantinople, 1842). Versé dans les langues et les littératures grecque, latine, italienne, française, turque, le père Arsène a parmi ses compatriotes la réputation de l'arméniste le plus distingué de l'époque.

ARSENNE (Louis-Charles), peintre français, est né à Paris en 1790. Elève de David, il s'adonna à la peinture religieuse et a produit dans ce genre plusieurs compositions qui méritent d'être signalées : *le Débarquement de Saint-Louis à Hyères* (1841), *les Saintes femmes au tombeau du Christ, Jésus au jardin des Oliviers.* On lui doit aussi de grands dessins dont les sujets sont empruntés aux œuvres de Chateaubriant et de Lamartine. M. Arsenne a écrit un ouvrage estimé sur les beaux-arts : *Manuel du peintre et du sculpteur* (1833, 2 vol. in-8), précédé d'une *Notice* intéressante de M. Ferd. Denis sur les manuscrits à miniatures de l'Orient et du moyen âge. Cet artiste est mort en 1855.

ARTARIA (Mathias), peintre allemand, né à Manheim vers 1815, vint de bonne heure commencer ses études à l'Académie de Dusseldorf, et se tourna vers le genre historique. Il a emprunté ses sujets à la nature et à l'histoire du Tyrol, et retracé plusieurs épisodes de la vie d'André Hofer. Parmi ses tableaux, il faut citer surtout un *Engagement entre les Français et les Tyroliens, les Tyroliens embusqués tirant sur l'ennemi; Paysans hollandais écoutant leur arrêt de mort.* A la suite d'un voyage en Espagne, M. Artaria exécuta une série de tableaux où sa couleur semble s'être réchauffée au ciel du Midi. Il s'est depuis longtemps fixé dans sa ville natale.

ARTAUD (Nicolas-Louis), littérateur français, né à Paris, le 6 décembre 1794, fit ses études à Sainte-Barbe, fut ensuite élève de l'Ecole normale, et devint, à sa sortie, professeur de seconde à Louis-le-Grand. Quelques articles fournis au *Courrier*, à la *Revue encyclopédique* et autres recueils libéraux le firent mettre en disponibilité vers la fin de la Restauration. Il devint, sous le règne suivant, inspecteur de l'Académie de Paris, inspecteur général des lettres, officier de la Légion d'honneur. En 1840, il eut la mission d'organiser les études en Algérie. M. Artaud est encore aujourd'hui inspecteur général pour l'enseignement secondaire, et membre du Conseil de l'instruction publique.

On a de lui : *Des Grecs et de leur situation actuelle*, au nom du comité grec (1825); *Essai littéraire sur le génie poétique au* XIX*e siècle* (1825); puis les traductions suivantes : *Chants populaires des frontières méridionales de l'Écosse* de Walter Scott (1826, 4 vol.); *Tragédies de Sophocle* (1827, 3 vol., 4e édit., 1845); *Comédies d'Aristophane* (1830, 6 vol., 4e édit., 1855, 2 vol.); *Tragédies d'Euripide* 1832, 2 col, 2e édit., 1851). On lui attribue des *Lettres au président de la république*, anonymes, publiées en 1850, sur la nouvelle loi de l'instruction publique.

ARTHUR (T.... S....), romancier américain, né en 1809, près de Newburgh (Orange-County, New-York), reçut à Baltimore une éducation très-imparfaite, qu'il compléta lui-même. Il entra d'abord dans les affaires et alla, en 1833, dans l'Ouest, comme agent d'une compagnie de banque; mais la compagnie ayant fait faillite, il revint à Baltimore, et se fit romancier. A partir de 1841, il est venu s'établir à Philadelphie.

M. Arthur a écrit de nombreuses séries d'ouvrages d'imagination qui, tout en ayant toujours un but moral particulier, renferment des peintures assez vives de la vie et des mœurs américaines. Sans compter tous les romans, esquisses, nouvelles, qu'il a donnés dans les publications à bas prix, il a produit plus de cinquante volumes, dont voici les principaux : *Sketches of life and character* (in-8), *Lumières et ombres de la vie réelle* (Lights and shadows of real life, in-8), *Tales for rich and poor* (6 vol. in-12), *Library for the Household* (12 vol. in-18), *Arthur's juvenile library* (12 vol. in-16), *Tales of married life* (3 vol. in-18), *Tired of house-keeping* (in-12), etc., etc. On a encore de lui quelques précis historiques : *the History of Kentucky* (in-16, Philadelphie, 1852), *of Georgia, of Virginia, of new Jersey*, et quelques écrits dirigés contre l'ivrognerie : *Dix nuits passées dans une taverne* (Ten nights in a barroom (in-12), etc.

ARUNDELL DE WARDOUR (Henry-Bénédict ARUNDELL, onzième baron), pair d'Angleterre, né, en 1787, à Irnham-Hall (comte de Lincoln), descend d'une famille élevée, en 1605, à la pairie héréditaire. En 1834, il a pris à la Chambre des Lords la place de son frère aîné mort sans postérité. Il vote avec le parti libéral. Marié trois fois, en dernier lieu avec la fille de lord Stourton (1838), il a six enfants dont l'aîné, *John-Francis* ARUNDELL est né, en 1831, à Wardour-Castle (comté de Wilts).

ARUNDEL ET SURREY (Henry-Granville-Fitz ALAN-HOWARD, comte D'), homme politique anglais, né, en 1815, à Londres, est le fils aîné du duc de Norfolk (voy. ce nom). Après avoir quelque temps servi dans la brigade des gardes, il entra, en 1837, à la Chambre des Communes, et représenta successivement jusqu'en 1852 les bourgs d'Arundel et de Limerick; ses opinions sont celles d'un libéral modéré. En 1839, il a épousé une fille de l'amiral sir Edmond Lyons.

ARWIDSSON (Adolphe-Iwar), publiciste suédois, est né à Padasjoki, en Finlande, en 1791. Il fit ses études à Abo, et y devint professeur d'histoire en 1821. Un journal politique et littéraire, *Abo morgonblad*, qu'il fonda avec quelques-uns de ses amis, déplut au gouvernement russe pour ses tendances libérales et fut supprimé. Arwidsson ayant continué la lutte dans *la Mnémosyne*, fut destitué et banni de la Finlande (1822). Accueilli en Suède, il y fit diverses publications importantes, une édition complète de Calonius, *Opera omnia* (1830-1833, 2 vol. in-8), une Collection des *Anciens chants populaires de la Suède* (*Svenska fornsanger*, Stockholm, 1834-1842, 3 vol. in-8, avec mélodies), pour faire suite aux collections de Geijer et Afzelius (voy. ce nom) (Stockholm, 1834-

Digitized by Google

1842, 3 vol. in-8), un *Catalogue des manuscrits islandais de la bibliothèque de Stockholm* et un *Répertoire bibliographique* qui donne de curieux détails sur la littérature suédoise contemporaine.

M. Arwidsson est conservateur de la bibliothèque royale et secrétaire de la Société typographique de Stockholm.

ASCHBACH (Joseph), historien allemand, né à Hœchst (duché de Nassau), le 29 avril 1801, fit ses classes au lycée de Heidelberg et, dans l'intention de se destiner au sacerdoce, étudia la théologie et la philosophie à l'université de cette ville. Quelque temps après, sur les conseils de M. Schlosser, il embrassa la carrière de l'enseignement et s'adonna entièrement aux travaux historiques. Après avoir occupé, à Francfort, une chaire d'histoire (1823), il fut appelé à l'université de Bonn, en 1842, pour remplir les mêmes fonctions.

M. Aschbach s'est principalement occupé des annales de l'Espagne au temps des barbares et des Maures; ses ouvrages comptent au nombre des meilleurs qui aient été faits sur cette époque si troublée : *Histoire des Wisigoths* (Geschichte der West-Gothen, Francfort, 1827); *Histoire des Ommeyades en Espagne* (Geschichte der Ommajaden in Spanien, Francfort, 1830, 2 vol.); *Histoire de l'Espagne et du Portugal sous la domination des Almoravides et des Almohades* (Geschichte Spanien's und Portugal's zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden, Francfort, 1833-1837, 2 vol. in-8).

Parmi ses autres écrits, on remarque : *Histoire de l'empereur Sigismond* (Geschichte des Kayser's Sigmund, Hambourg, 1838-1845, 4 vol.); *Histoire des Hérules et des Gépides*, pour *servir à l'histoire des émigrations germaniques* (Geschichte der Herulen und Gepiden, Ibid., 1835), ouvrage qui se trouve aussi dans le tome VI des *Archives historiques et littéraires* de Schlosser et Bercht; *Histoire des comtes de Wertheim* (Geschichte der Grafen von Wertheim, Ibid., 1843, 2 vol.), œuvre intéressante pour l'intelligence des annales de la Franconie au moyen âge.

On a encore de ce laborieux écrivain, dont les travaux se recommandent par l'exactitude et un soin minutieux, beaucoup de bons articles dans l'*Encyclopédie ecclésiastique* (Kirchen-Lexicon, 1846 et années suivantes), ainsi que dans les *Annales littéraires* de Heidelberg et de Berlin.

ASHBURNHAM (Bertrand *Ashburnham*, quatrième comte d'), pair d'Angleterre, né en 1797, descend d'une famille élevée, en 1689, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Saint-Asaph, il le quitta en prenant la place de son père à la Chambre des Lords (1830), où il vote avec le parti conservateur, et protectioniste. De son mariage avec miss Baillie (1840) il a sept enfants dont l'aîné, *Bertrand*, vicomte Saint-Asaph, est né en 1840.

Son frère, le général Ashburnham (Thomas), né vers 1808, entré, en 1823, au service militaire, fut envoyé aux Indes, prit une part brillante à la campagne du Sutledje et devint, en récompense de sa conduite, aide de camp de la reine (1846). Lieutenant-colonel du 29e régiment de ligne peu de temps après, il fut, en 1854, promu au grade de major-général.

ASHBURTON (William Bingham Baring, deuxième baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1799, est fils d'un célèbre diplomate à qui, en 1835, fut conférée la noblesse, en même temps que la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il entra, en 1826, à la Chambre des Communes et y représenta depuis, dans les rangs du parti tory, divers bourgs et comtés, jusqu'en 1848, où la mort de son père le fit passer à la Chambre haute. Durant l'administration de sir R. Peel, il fut tour à tour secrétaire du bureau des Indes et payeur général de l'armée (1841-1846). Napoléon III lui a envoyé, en 1855, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, pour les services qu'il a rendus à l'industrie internationale, dans les deux expositions universelles de Londres et de Paris. Il fait, depuis 1845, partie du conseil privé. De son mariage avec la fille du comte de Sandwich (1823), il n'a point eu d'enfants et a pour héritier de ses titres son frère Francis Baring (voy. ce nom).

ASOPIOS (Constantin), érudit et littérateur grec, né dans l'Épire, vers 1791, fut au début de sa carrière littéraire, un des principaux collaborateurs du *Mercure littéraire* (ὁ λογιος Ἑρμῆς), recueil périodique qui exerça une haute influence sur le réveil de la nationalité hellénique; il fut nommé professeur de littérature grecque à l'université de Corfou, nouvellement instituée par lord Guilford, et inséra un grand nombre d'articles dans l'*Anthologie ionienne*. Il passa ensuite à l'université d'Athènes, et se donna tout entier à la composition de ses nombreux ouvrages, parmi lesquels nous nommerons : *Leçons grecques* (Ἑλληνικὰ μαθήματα, Venise, 1818, anonyme); *Abrégé de l'histoire grecque* (Corfou); *Introduction à la syntaxe grecque*, ouvrage volumineux dont l'abrégé sert de base à l'enseignement dans la plupart des écoles grecques dans tout l'Orient; *Introduction à Pindare* (Athènes, 1841, inachevé); *Histoire des lettres grecques* (Athènes, 1851, t. I, in-8).

ASSAKI (Georges), poëte et littérateur moldave, né à Jassy, en 1788, fit ses études dans plusieurs universités d'Allemagne, puis en Italie, et fut reçu, en 1811, membre de l'académie de Rome, sous le nom d'*Alviro*. De retour, l'année suivante, dans son pays, il fut attaché comme rédacteur au département des affaires étrangères. En 1822, il représenta le nouveau gouvernement moldave près la cour de Vienne. Rentré à Jassy, en 1827, il fut appelé à concourir à la rédaction du règlement organique, et se rendit, en qualité de membre du comité, à Saint-Pétersbourg, où l'empereur l'accueillit avec distinction, le décora de l'ordre de Saint-Vladimir et le nomma archiviste de l'État. Vers la même époque, il reçut du sultan les insignes du nichani iftikhar. Depuis cette époque, M. Assaki n'a point cessé de remplir des fonctions publiques importantes; il est, depuis le mois de juillet 1856, directeur au département du culte et de l'instruction publique.

A la fois poëte, historien, littérateur et publiciste, M. Assaki a publié un grand nombre d'écrits parmi lesquels on remarque son *Théâtre*, composé en grande partie de pièces traduites de l'allemand et du français, et dont la plus ancienne remonte à l'année 1817; une *Histoire de Russie* (2 vol. in-8); un volume de *Poésies* en plusieurs langues (2e édit., Jassy, 1854). Il fonda en outre et dirigea plusieurs revues littéraires : l'*Abeille moldave*, le *Glaneur*, l'*Image du monde*, etc. Il est aujourd'hui rédacteur propriétaire de la *Gazette de Moldavie*, journal officiel. En tant qu'écrivain, M. Assaki a été l'Heliade de la Moldavie. Venu, lui aussi, à une époque où l'idiome national s'était altéré par l'effet du temps et la prédominance de la langue grecque dans les principautés, il entreprit de lui rendre son ancien lustre en le purgeant des mots étrangers, par une réforme peut-être un peu trop radicale. Il est considéré

Digitized by Google

comme l'un des pères de la littérature moderne de la Roumanie.

ASTON (Louise), femme célèbre en Allemagne par l'excentricité de sa vie et ses ouvrages, est née vers 1820, dans les environs de Halberstadt. Elle était fille d'un pasteur qui lui inspira, dès l'enfance, certaines idées d'émancipation. Mariée, fort jeune, avec un riche négociant anglais, elle voulut les mettre en pratique; mais ses tentatives n'aboutirent, après quelques années d'une existence très-malheureuse, qu'à une séparation de corps. Elle vint à Berlin, vers 1846, et se mit à parcourir les rues, portant le costume d'homme et fumant le cigare. La police s'en émut, la fit arrêter; mais on ne put autrement accuser sa conduite. En 1848, elle se lia avec tout ce qu'il y avait d'esprits forts dans Berlin; puis quitta tout à coup cette ville, et alla soigner, avec un grand dévouement, les malades et les blessés dans les hôpitaux du Sleswig-Holstein. En 1851, elle s'est mariée avec le docteur Meier, de Brême, et n'a guère plus fait parler d'elle.

Mme Louise Aston a publié sa profession de foi sous ce titre : *Mon émancipation, mon renvoi et ma justification* (Meine Emancipation, Verweitung, und Rechfertigung, Bruxelles, 1846). On a aussi d'elle plusieurs romans tirés de sa vie : *Scènes de l'existence d'une femme* (Aus dem Leben einer Frau, Hambourg, 1847); *Lydia* (Magdebourg, 1848); *Révolution et contre-révolution* (Manheim, 1849); enfin des poèmes, entre autres : *Roses sauvages* (Wilde Rosen, Berlin, 1846).

ASTON (Sir Arthur Ingram), diplomate anglais, né à Londres en 1798, appartient à un degré éloigné à la famille du comte de Bristol. Fils d'un colonel, il entra dans la diplomatie après avoir terminé ses études à Oxford. D'abord attaché d'ambassade à Vienne, en 1819, il fut envoyé à Rio de Janeiro (1826) en qualité de secrétaire de légation et passa de là à Paris (1833). De 1840 à 1843, il a rempli auprès de la cour d'Espagne les fonctions de ministre plénipotentiaire, et a reçu, à son retour, la grand'croix du Bain, en récompense de ses efforts pour maintenir en ce pays l'influence anglaise.

ATHOLL (George-Auguste-Frédéric-John Murray, 6e duc d'), pair d'Angleterre, né en 1814, est issu d'une illustre famille d'Écosse alliée aux races royales des Tudors, des Plantagenets, des Stuarts et des Bourbons, et élevée, en 1628, à la pairie héréditaire. Son second titre est celui de marquis de Tullibardine. Fils de lord Elenlyon, il servit, en qualité de lieutenant, aux dragons de la garde, se retira, en 1840, et succéda à son oncle, en 1846, à la Chambre haute. Cette même année, il a, pendant quelques mois, rempli la charge de chambellan à la cour; il appartient au parti conservateur. De son mariage avec la fille de H. Drummond (1839), qui est, depuis 1854, dame d'honneur de la reine, il n'a qu'un fils, Charles-John-James-Hugues-Henri, marquis de Tullibardine, né en 1840.

ATTHALIN (Louis-Marie-Jean-Baptiste, baron), général français, est né à Colmar (Haut-Rhin) le 22 juin 1784. Élève de l'École polytechnique (1802), il gagna tous ses grades, dans l'arme du génie qu'il avait choisie. Il venait d'être nommé capitaine, lorsque Napoléon, ayant eu occasion d'apprécier ses talents militaires, l'attacha à sa personne, en qualité d'officier d'ordonnance (14 avril 1811) et le promut, peu de temps après, au grade de colonel (1814). Les états de service de cet officier justifiaient ce brillant avancement : il avait fait, à la grande armée, les campagnes de 1806 et de 1807, celles de 1808 et de 1809, à l'armée de Catalogne; en 1810, il se trouvait au Texel, et, de 1812 à 1815, il accompagnait l'empereur en Russie, en Allemagne, en France, et commandait, en dernier lieu, le génie au blocus de Landau.

Sous la Restauration, le baron Atthalin (il avait reçu ce titre, en 1813, après la bataille de Dresde) remplit, auprès du duc d'Orléans, les fonctions d'aide de camp, que ce dernier lui conserva lorsqu'il eut été appelé au trône. Nommé maréchal de camp, le 12 août 1830, il fut envoyé à Berlin et à Saint-Pétersbourg, avec la mission de notifier aux souverains du nord la volonté du nouveau roi de respecter les traités en maintenant l'indépendance nationale. En 1840, il fut promu au grade de lieutenant général et élevé à la pairie. Depuis la chute et l'exil de la famille d'Orléans, auprès de laquelle il jouissait du plus grand crédit, il s'est complétement tenu à l'écart de la politique. Il est mort au mois de septembre 1856.

M. Atthalin, amateur très-éclairé des beaux-arts, a cultivé lui-même le dessin et l'aquarelle avec distinction; élève du célèbre peintre anglais Daniel, il a publié, en 1819, de belles lithographies dans *l'Ancienne France*, de Charles Nodier et Taylor, et, en 1824, dans *les Antiquités d'Alsace* de MM. de Golbéry et Schweighauser. Plusieurs paysages de sa composition ont fait partie des collections de la famille d'Orléans.

AUBER (Charles), ecclésiastique français, chanoine titulaire de Poitiers et historiographe de ce diocèse, est auteur d'un certain nombre de livres de piété, d'histoires morales et d'un poëme en cinq chants sur *le Sacerdoce catholique en Chine* (1839). Nous citerons à part : une *Table raisonnée des matières contenues dans la première série du* Bulletin monumental (1846, in-8), et une *Histoire de la cathédrale de Poitiers* (1850, 2 vol. in-8 pl.) depuis le IIIe siècle.

AUBER (Théophile-Charles-Emmanuel-Édouard), médecin français, né vers 1805, fit ses études à la Faculté de Paris où il fut reçu docteur en 1831. Mais il n'exerce pas sa profession et s'est consacré à la rédaction d'ouvrages qui la concernent, tels que : *Coup d'œil sur la médecine* (1835), envisagée sous le point de vue philosophique; *Traité de philosophie médicale* (1839, in-8), exposition des vérités générales de la médecine; *Hygiène des femmes nerveuses* (1841); *Traité de la science médicale* (1853, in-8), histoire et principes; *Esprit du vitalisme et de l'organisme* (1855, in-8), examen critique des doctrines enseignées à Paris et à Montpellier, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

AUBER (Daniel-François-Esprit), compositeur français, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, est né à Caen (Calvados), le 29 janvier 1784, pendant un voyage que ses parents, marchands d'estampes à Paris, faisaient dans cette ville. Très-jeune encore, et quoique destiné au commerce, il apprit plusieurs instruments, entre autres le piano, sous le compositeur tyrolien Ladurner, et écrivit quelques romances. A vingt ans, il fut envoyé à Londres pour y apprendre les affaires. Il revint, après la rupture de la paix d'Amiens, rapportant des *Quatuors*. Il écrivit alors les *Concertos pour basse*, publiés sous le nom et dans la manière du violoncelliste Lamare, célèbre virtuose, qui voulait prendre rang parmi les compositeurs et dont la stérilité personnelle était notoire. En même temps, il fit exécuter, sous son nom, au Conservatoire, un concerto de violon qui eut beaucoup de succès,

Digitized by Google

et dont l'originalité fit concevoir à ses amis de grandes espérances.

M. Auber voulut dès lors aborder la scène lyrique. Il refit la musique d'un vieil opéra comique intitulé *Julie*, et écrivit celle d'un autre libretto dont on ne sait plus même le titre. Ces essais ne furent joués que sur des théâtres de société, notamment chez le prince de Chimay, et ils furent très-applaudis. Sentant, néanmoins, qu'il lui fallait, pour suivre cette voie, des études plus fortes, il s'y livra, sous la direction sévère de Cherubini. Il fut bientôt en état d'écrire divers morceaux de musique religieuse, parmi lesquels on remarqua une messe à quatre voix, dont l'*Agnus Dei* devint plus tard la prière de *la Muette*.

Ce ne fut qu'en 1813 que M. Auber débuta devant le public, à Feydeau, avec un opéra en un acte, *le Séjour militaire*, paroles de Bouilly. Il éprouva un premier échec qui le détourna, pour plusieurs années, d'écrire pour le théâtre. Mais la ruine et la mort de son père le contraignirent à demander plus sérieusement à la musique des moyens d'existence. Il donna des leçons de piano, et voulut affronter, une seconde fois, le jugement du public. En 1819, il donna à l'Opéra-Comique *le Testament* et *les Billets doux*, en un acte, et ne reçut pas un meilleur accueil. On désespérait déjà de son avenir, quand il revint à la charge, au commencement de l'année suivante, et *la Bergère châtelaine*, en trois actes, paroles de Planard, ouvrit enfin la longue série de ses succès. *Emma ou la Promesse imprudente*, en trois actes (1821); *Leicester*, en trois actes (1823), doublement remarquable par la première association des deux noms de MM. Auber et Scribe, désormais inséparables, et par les premières marques de l'influence rossinienne; *la Neige*, en quatre actes (1823), qui a eu d'heureuses reprises; *le Concert à la cour*, en un acte; *Léocadie*, en trois actes (1824); *le Maçon*, en trois actes (1825), qui eut tant de popularité; *le Timide*, en un acte, et *Fiorella*, en trois actes (1825), placèrent M. Auber au rang des compositeurs de l'Opéra-Comique les plus aimés du public.

Il eut bientôt sur la scène du grand Opéra, dans un genre plus élevé, son plus beau triomphe, que ses divers essais dans le même genre n'ont pas soutenu. Le 29 février 1828, *la Muette de Portici*, en cinq actes, paroles de M. Scribe et Germ. Delavigne, prit au répertoire de notre premier théâtre une place qu'elle a gardée, à côté des plus belles œuvres de Rossini ou de Meyerbeer. Une foule de morceaux, l'ouverture, des mélodies, des chœurs, firent aussitôt le tour de l'Europe; un duo surtout, *Amour sacré de la patrie*, devint comme une seconde *Marseillaise*, et, deux ans plus tard, chanté par Nourrit, fut le signal, à Bruxelles, de la révolution du 25 août 1830. M. Auber avait déjà donné au grand Opéra, en 1823, en collaboration avec Hérold, un acte officiel, *Vendôme en Espagne*, à l'occasion du retour du duc d'Angoulême à Paris. Il y a fait représenter, depuis *la Muette*, l'opéra-ballet, *le Dieu et la bayadère*, deux actes (1830), qui réunit Nourrit, Mme Damoreau et Mlle Taglioni; *le Philtre*, en deux actes (1831), qui ne manque ni de mouvement ni d'esprit; *le Serment*, en trois actes (1832); *Gustave III*, en cinq actes (1833), dont le libretto confié d'abord à Rossini présentait, comme *le Serment*, des situations dramatiques au-dessous desquelles resta le musicien; *le Lac des fées*, en cinq actes (1839); *l'Enfant prodigue*, en cinq actes (1850), *Zerline ou la marchande d'oranges*, en trois actes (1851), etc.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, son vrai terrain, M. Auber, marchant de succès en succès, a donné, dans le même intervalle : *la Fiancée*, en trois actes (1829); *Fra Diavolo*, en trois actes (1830), une de ses œuvres les plus travaillées; *la Marquise de Brinvilliers*, en trois actes (1831), en collaboration avec Batton, Hérold et Carafa; *Lestocq*, en quatre actes (1834); *le Cheval de bronze*, en trois actes (1835), remanié récemment pour le grand Opéra; *Actéon*, en un acte; *les Chaperons blancs*, en trois actes, et *l'Ambassadrice*, en trois actes (1836), le plus souvent repris peut-être des opéras comiques: *le Domino noir*, en trois actes (1837), pour les adieux au public de Mme Damoreau, *Zanetta*, en trois actes (1840); *les Diamants de la couronne*, en trois actes (1841); *le duc d'Olonne*, en trois actes (1842); *la Part du diable*, en trois actes (1843); *la Sirène*, en trois actes (1844); *la Barcarole*, en trois actes (1845); *Haydée*, en trois actes (1847); *Marco Spada*, en trois actes (1853), pour les débuts de Mlle Duprez; *Jenny Bell*, en trois actes (1855), au moment de l'Exposition universelle; *Manon Lescaut*, en trois actes (1856), une des pièces de l'auteur les moins favorablement accueillies du public et des critiques.

M. Auber est peut-être le plus populaire des musiciens français. On lui a assigné, parmi les compositeurs d'opéras comiques, le même rang qu'à M. Scribe, parmi les vaudevillistes. Seulement, il a prouvé, en faisant *la Muette*, qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre qu'il a de préférence cultivé. Il s'y est fait une manière à lui, et dans laquelle il a eu des imitateurs, mais peu ou point de rivaux. Sa musique est, d'ordinaire, légère et facile, presque toujours gracieuse, souvent originale. Il exprime les nuances avec beaucoup de finesse; mais, dans la passion, il manque d'énergie. Aussi fécond que Rossini, il a autant de mouvement et de clarté, mais moins de distinction et de profondeur. Sur la fin de sa longue carrière, il se répète parfois lui-même et sa facilité paraît banale; mais elle ne descend jamais à la trivialité et au plagiat. On lui reproche de négliger l'orchestration, qu'il sacrifie plus volontiers que la mélodie aux entraînements du *far presto*. Enfin, on dit qu'il n'aime pas la musique et qu'affectant pour elle les mêmes dédains que Rossini, il triomphe par la raison seule des dégoûts que le travail de la composition lui inspire.

M. Auber est entré à l'Institut, dans la section des beaux-arts, en remplacement de Gossec, au mois d'avril 1829. Nommé par le roi Louis-Philippe, dès 1830, directeur des concerts de la cour, il a succédé, en 1842, comme directeur du Conservatoire de musique, au savant et laborieux Cherubini, celui peut-être de tous les maîtres modernes auxquels il ressemble le moins. Il est, en outre, directeur de la musique de la chapelle impériale. Chevalier de la Légion d'honneur, en mai 1825, il a été créé commandeur le 29 avril 1847.

AUBERGÉ (Firmin-Louis), ancien représentant du peuple français, né en 1788, à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), fut admis à l'École de Fontainebleau, en sortit avec le grade d'officier de cavalerie et fit les campagnes d'Allemagne et de Russie. Il fut plusieurs fois blessé et mérita la décoration qu'il reçut à Moscou. Ayant une main mutilée, il quitta le service, en 1813, et s'établit à Malassis, dans le département de Seine-et-Marne, où il s'occupa de travaux agricoles. Maire de sa commune, président de la Société d'agriculture de Melun, président du comice agricole de Seine-et-Marne, etc., il acquit une influence considérable qu'il mit au service du parti libéral. En 1848, nommé représentant du peuple, le huitième sur neuf, par 19 754 voix, il fit partie du comité de l'agriculture, et vota presque toujours avec la droite. Il ne fut point réélu, le 13 mai 1849, à l'Assemblée législative, où il entra après les élections complémentaires du 8 juin. Il fit partie de la majorité,

Digitized by Google

mais se prononça contre la politique de l'Elysée, tout en se montrant hostile aux institutions républicaines. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma dans ses travaux agricoles.

AUBERMESNIL (Stanislas-Jules LEMOYNE D'), ancien représentant du peuple français, est né à Dieppe (Seine-Inférieure), le 6 juin 1792. Sous la Restauration, il entra dans la magistrature; révoqué en 1830, il vécut retiré à la campagne pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. Conseiller d'arrondissement de 1836 à 1848, membre du conseil général de la Seine-Inférieure après la révolution de Février, il fut envoyé par 80 000 suffrages à l'Assemblée législative (mars 1849), où il fit partie de la majorité monarchique, jusqu'au coup d'État de décembre 1851.

AUBERT (abbé Marius), ecclésiastique français, né dans le Midi vers 1800, fit ses études théologiques au séminaire d'Avignon, entra dans les ordres et fut quelque temps attaché à la maison des missions de France. On a de lui un grand nombre d'écrits religieux imprimés la plupart à Lyon, tels que divers *Manuels* de morale; une collection de *Mentors* pour tous les âges (1836-1839, 10 vol.), une quinzaine de *Traités* (1844-1846), qui ont pour sujets la divinité de la confession, la présence réelle, l'excellence de la messe, la nécessité d'une religion révélée, etc.; enfin des petits livres édifiants sous des titres mystiques : *la Vertu des chérubins* (1845), *la Clef du ciel* (1847), *le Voyage angélique, ou le Palais de l'amour divin* (1351), *la Guerre sainte* (1855).

AUBERT (Constance JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, est née à Paris le 12 mai 1803. Fille aînée de la duchesse d'Abrantès, elle se forma, de bonne heure, dans le salon tout littéraire que sa mère tint ouvert jusqu'à l'époque de sa mort (1838), et travailla avec elle à plusieurs romans et nouvelles. Mariée à M. Louis Aubert, ancien garde du corps et capitaine d'infanterie retraité, elle n'est connue en littérature que sous le nom de Constance Aubert. Les sujets sur lesquels s'exerce sa plume sont d'ailleurs fort modestes. Elle a fondé, en 1843, les *Abeilles parisiennes*, devenues plus tard les *Abeilles illustrées*, tablettes mensuelles de l'industrie, du commerce et du confortable, auxquelles elle a ajouté à diverses reprises (1849 et suiv.) un petit album sous le titre d'*Étrennes*. Elle a longtemps rédigé le *Bulletin des modes* pour le *Temps*, et donné de plus un certain nombre de courriers et de nouvelles au *Sélam*, à l'*Opale*, au *Salmigondis*; le *Dévouement*, feuilleton de ce dernier recueil, a paru en volume en 1842.

AUBERT (Jean-Ernest), graveur et lithographe français, né à Paris le 11 mai 1824, entra au commencement de 1841 à l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Paul Delaroche et Achille Martinet; il y remporta le grand prix de gravure en 1844, et passa les cinq années d'usage en Italie. Après de sérieux travaux de gravure, exécutés vers cette époque et depuis son retour à Paris, il a abordé la lithographie en 1853, et donné déjà un certain nombre de productions estimées.

Les œuvres les plus connues de M. Ernest Aubert, également dessinateur, sont le *Triomphe de Galathée*, *Héliodore chassé du temple*, la *Vierge à l'œillet*, le *Portrait de Raphaël*, tous sujets de ce dernier peintre copiés à l'aquarelle dans les musées d'Italie, et exposés en 1850 et 1852; la *Princesse Mathilde*, gravée d'après le pastel de M. Eugène Giraud, 1853, et parmi les lithographies : *la Saison des papillons*, *les Orphelins*, d'après M. Hamon, admis à l'Exposition universelle de 1855; la *Galathée* de M. Gleyre; et au Salon de 1857, *le Théâtre Guignol*, *le Dompteur d'amours*, *la Boutique à quatre sous*, d'après M. Hamon, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1857.

AUBERT (Mlle Anaïs), comédienne française, née à Paris en 1802, n'avait pas encore quinze ans lorsque, le 10 novembre 1816, elle débuta au Théâtre-Français dans les rôles d'ingénues. Ayant eu à lutter contre des rivales influentes, elle ne tarda pas à se retirer, pour donner à Londres des représentations fort suivies, reparut quelque temps sur notre première scène et passa une saison au Gymnase. En 1821, elle entra à l'Odéon et y créa avec beaucoup de distinction plusieurs rôles du répertoire moderne, entre autres celui de Juliette dans le drame en vers de Frédéric Soulié (1828). Ce ne fut que dix ans après qu'elle fut admise au Théâtre-Français comme sociétaire, et, malgré son âge, elle y joua constamment les ingénues; elle s'y fit remarquer par un jeu naturel, vrai, élégant, dans les rôles de Chérubin (*Mariage de Figaro*), Richard (*les Enfants d'Édouard*), Victorine (*le Philosophe sans le savoir*), Henriette (*les Femmes savantes*), Agnès (*l'École des Femmes*), Pebio (*Don Juan d'Autriche*), etc. Elle prit sa retraite en 1851.

AUBERT-ROCHE (Louis), médecin français, né vers le commencement de ce siècle, fut reçu docteur à Paris en 1833. Il passa les premières années de sa carrière médicale en Orient, y étudia avec soin la peste et s'occupa des questions qui intéressent l'hygiène, le commerce et la politique internationale. De retour en France en 1839, il publia un ouvrage intitulé : *De la peste et typhus d'Orient*, *Documents et observations recueillis pendant les années 1833 à 1839, en Egypte, en Italie, etc., suivis d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste* (Paris, 1840, in-8). Dans cet ouvrage, M. Aubert déclare que la peste est une maladie sporadique, endémique et épidémique, due à des causes miasmatiques locales ou atmosphériques, que l'hygiène seule peut détruire, et qu'elle n'est nullement contagieuse. D'où il conclut à une réforme dans nos lois sanitaires et à une réduction considérable des quarantaines, qui font perdre à la France une grande partie des avantages de sa position par rapport à l'Orient. Un délai de huit jours lui semble largement suffire pour s'assurer de l'état sanitaire d'un navire, et que toute communication avec les hommes et les choses qu'il apporte, est sans aucun danger. L'auteur a fait tous ses efforts pour amener l'abrogation de mesures surannées, condamnées par l'expérience et par la science, et que l'Angleterre s'est empressée, depuis, d'abandonner. Pour provoquer l'administration, en France, à suivre cet exemple, M. Aubert adressa sur ce sujet des mémoires à l'Institut, à l'Académie, et des pétitions aux Chambres et aux ministres. Il a encore présenté à l'Académie un *Projet d'institution de médecins envoyés en Orient*, qui fut renvoyé par elle au ministre dns affaires étrangères. Il a publié aussi, dans les *Annales d'hygiène*, un excellent *Essai sur l'acclimatation des Européens dans les pays chauds*.

AUBERTHIER (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Neuville-sur-Saône, en 1801, et fils d'un tailleur, fut destiné, dès son enfance, à l'industrie. A quatorze ans, il vint à Lyon pour apprendre la fabrication des soieries. Par son intelligence et son activité, il parvint à se créer une position indépendante. Chef d'atelier et tisseur à

Digitized by Google

la Croix-Rousse, il entra au conseil municipal, en 1846, et bientôt après, il fut nommé premier adjoint au maire. Il conserva ces fonctions après la révolution de Février. Dévoué à la République, mais opposé aux doctrines socialistes, il se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale, fut soutenu par les conservateurs et élu le troisième sur quatorze, par 84 644 voix. Membre du comité du travail, il fit partie de la fraction la plus modérée du parti républicain; mais il vota avec la gauche pour les bons hypothécaires, pour la réduction de l'impôt du sel et pour l'abolition de l'impôt des boissons. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

AUBÉRY DU BOULLEY (Prudent-Louis), compositeur français, est né le 9 décembre 1796, à Verneuil (Eure). Après avoir eu son père pour premier maître, il vint perfectionner ses études musicales au Conservatoire de Paris, où il suivit, de 1808 à 1815, les cours de Méhul et de Cherubini. En 1824, il écrivit pour l'Opéra-Comique la partition des *Amants querelleurs*, qui, quoique reçue, ne put être représentée. Forcé par la faiblesse de sa santé de se retirer à la campagne, il consacra ses loisirs à propager parmi les paysans le goût de la musique, et bientôt, grâce à sa persévérance, plusieurs villages de l'Eure eurent des corps de musique militaire ou d'harmonie. Les œuvres de M. Aubéry se composent de sonates, de marches et pas redoublés pour piano, de six quatuors, de sept duos, d'une grande sérénade orchestrée, d'une collection de pièces d'harmonie, de beaucoup de romances, etc. Il a publié en outre une *Grammaire musicale* (1830, in-8) et une brochure sur l'utilité des associations musicales (1839).

AUBRY (Pierre-François-Joseph), ancien représentant du peuple français, est né à Cambrai (Nord), le 8 mai 1789. Petit-fils d'Aubry du Bochet, l'un des constituants de 1789, il a toujours appartenu à l'opposition libérale. Il s'occupa d'abord de travaux industriels et ouvrit des carrières de marbre dans l'arrondissement d'Avesnes. Il fut ensuite notaire pendant douze années. Président de la Société d'agriculture d'Avesnes, il présenta au Conseil général du Nord et au gouvernement plusieurs propositions concernant la réduction de l'impôt sur le sel, l'amélioration des races d'animaux domestiques, l'extension des voies de communication, etc. Il fit un projet de chemin de fer de Valenciennes à Metz, afin de relier Dunkerque à Strasbourg. Nommé ingénieur en chef du cadastre, il dressa, en seize feuilles grand aigle, la carte topographique du département du Tarn-et-Garonne, gravée à Paris en 1840 et 1841. Déjà, en 1837 et 1838, il avait publié divers mémoires intéressants sur le cadastre.

Après la révolution de Février, il fut nommé sous-commissaire du gouvernement provisoire dans l'arrondissement d'Avesnes. Elu représentant du peuple à l'Assemblée nationale par 90 656 voix, il se plaça dans les rangs de la majorité républicaine. Tant que la République parut menacée par les violences des partis extrêmes, il se montra préoccupé avant tout du maintien de l'ordre, et soutint énergiquement la politique du général Cavaignac. Mais, après l'élection du 10 décembre, il ne cessa point de voter avec la gauche, notamment à l'occasion des affaires de Rome : il signa même la mise en accusation du président et de ses ministres. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit à la fois, au sein de la minorité démocratique, la réaction royaliste et les projets de l'Elysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il vit en dehors de la politique.

AUBRY (les frères), industriels français, après avoir exercé en grand à Mirecourt, dans les Vosges, l'industrie de la dentelle, se sont fixés depuis 1850 à Paris. Déjà remarqués aux expositions particulières de l'industrie et récompensés d'une médaille d'or en 1849, ils ont figuré aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855) et obtenu, à la suite de cette dernière, une médaille de première classe.

M. Felix Aubry père, fondateur et ancien représentant de la maison, a fait partie du tribunal de commerce, ainsi que des jurys des Expositions de Paris, en 1849 et 1855, et de celle de Londres, en 1851. Il a été décoré en octobre 1851. On a sous son nom : *Considérations générales présentées au jury central de l'Exposition de* 1849, *sur les diverses branches de l'industrie de la dentelle* (1849, in-8).

AUBRY-LECOMTE (Hyacinthe-Louis-Victor-Jean-Baptiste), dessinateur-lithographe français, né à Nice en 1797, de parents d'origine française, vint à Paris à la fin de l'Empire, et entra, en 1816, au ministère des finances, où il resta neuf années. Il suivit néanmoins l'atelier de Girodet-Trioson, ainsi que les concours de l'École des beaux-arts, et obtint des médailles, en 1822 et 1823. Il avait exposé pour la première fois, en 1819; il prit part à tous les Salons depuis cette époque, et y envoya une immense collection de près de 200 lithographies, la plupart devenues populaires. Elles reproduisent principalement les œuvres de Girodet, de Gérard et de Prud'hon, ainsi que celles des anciens maîtres.

Nous rappellerons, parmi ses planches les plus remarquables : d'après Raphaël, la *Vierge de S. Sixte*, le *Jésus* de la *Vierge au linge* (1827), l'*Ève* et la *Danse des amours* (1852); la *Joconde* de Léonard de Vinci (1824), une *Jeune fille* du Poussin (1853); d'après Girodet, *Danaé*, *Ariane*, *Erigone* (1824), une *Scène du déluge*, le *Serment des sept chefs*, *l'Amazone*, une *Baigneuse* (1827), la *Belle Elisabeth* (1833), et une nouvelle réduction de *la Danaé* (1839); d'après Gérard, *Corinne au cap Mysène* (1827), *l'Amour et Psyché* (1831), *la Peste de Marseille* (1837); d'après Prud'hon, *l'Enlèvement de Psyché*, *une Famille malheureuse* (1824), *la Soif de l'or* (1845), *l'Étude guidant le Génie*, une *Pensée* (1847), *la Vierge* dite *de Parme* (1848), les *Vendanges*, *les Petits fileurs*, *les Petits dévideurs* (1849), *Marguerite* (1850), et *le Triomphe de Vénus* (1853), commandé par le ministère pour la chalcographie du Louvre : puis divers sujets de Guillon Le Thière et de Dejuinne, la *Pélerine* de Bonnefond, le *Fleuve Scamandre* de Lancrenon (1827), *la Paix du ménage* de Greuze (1852), la *Druidesse* d'Horace Vernet, la *Francesca et Paolo* de M. Ingres, le *Jardin* de Fauvelet (1853), l'*Ode* de M. Galimard, et bon nombre de dessins d'après nature, entre autres des *Vues* d'Auvergne pour le *Voyage* du baron Taylor, le portrait de son père et le *Rêve de bonheur*, dessiné d'après Mlle Mayer, au château de Compiègne. D'autres portraits estimés, lithographiés d'après les peintres anciens ou modernes, sont ceux du *Roi René*, de *Laurent de Médicis*, des *Enfants de France* (1824), de *Chateaubriant*, *Larrey*, de *Sèze*, de *Mme Pasta*, de *l'impératrice du Brésil*, de *MM. Laval-Montmorency*, *Granger*, *Chatenel* et *Delécluze*.

M. Aubry-Lecomte a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, et la décoration en septembre 1849.

AUCKLAND (rév. Robert-John EDEN, 3e baron), pair d'Angleterre, évêque de Bath, né en 1799 dans le comté de Kent, est issu d'une fa-

Digitized by Google

mille irlandaise élevée en 1793 à la pairie héréditaire. Il fit ses classes au collége d'Eton et sa théologie à l'université de Cambridge, reçut, en 1822, l'ordination sacerdotale et exerça son ministère à Eyam, à Hertingfordbury et à Battersea. En 1838, la reine le mit au nombre de ses chapelains ordinaires. Nommé évêque de Sodor et Man en 1847, il prit, en 1849, la place de son frère à la Chambre des Lords et fut transféré, en 1854, au siége épiscopal de Bath, dont le revenu annuel est estimé à 5000 liv. (125 000 fr.). De son mariage avec la fille de F. E. Hart (1825), il a huit enfants, dont l'aîné William-George EDEN, né en 1829, a embrassé la carrière diplomatique et a été attaché d'ambassade à Washington, Bruxelles et Stuttgart.

AUDEBRAND (Philibert), journaliste français, né à Paris vers 1812, a été, de 1842 à 1848, attaché, comme sténographe et rédacteur du compte rendu des Chambres, à divers journaux. Après la révolution de Février, il fit la *Physionomie de l'Assemblée nationale*, dans *le Corsaire*, qui fut supprimé à la suite du 2 décembre. On a de lui, en volumes, trois spirituels recueils que M. R. de Rovigo a signés avec lui : *Feuilles volantes*, *Historiettes* et *Menus propos* (1851, 3 v. in-18). M. Philibert Audebrand a rédigé, depuis 1845, un nombre presque incalculable de chroniques et causeries pour diverses feuilles, et récemment dans la *Gazette de Paris* (1857); les *Souvenirs de la tribune des journalistes*.

AUDIBERT (Louis-François-Hilarion), littérateur français, est né le 27 avril 1797, à Marseille, où son père était avocat. Il y fit ses études, puis vint à Paris et se fit inscrire au barreau. En 1822, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, en qualité de secrétaire particulier de Chateaubriant, et il prit part à la rédaction du *Journal des Débats*. Il fut ensuite maître des requêtes au Conseil d'Etat, en service ordinaire, de 1827 à 1830. Il avait été nommé préfet, en 1829, mais M. de Polignac, en arrivant au pouvoir, avait révoqué sa nomination.

Dans les concours ouverts par la Société des bonnes lettres, il remporta trois fois le prix sur les questions suivantes : 1° *Avantages de la légitimité*; 2° *Influence du christianisme sur les institutions sociales*; 3° *Éloge du duc d'Enghien*. Il a publié en outre : *Fragments d'histoire et nouvelles* (Paris, 1827, in-8); *Mélanges de littérature et d'histoire* (1828, in-8); *Entretien avec Talma* (in-8). M. Audibert est aujourd'hui un des rédacteurs du journal *l'Union*.

AUDIFFRET (Charles-Louis-Gaston, marquis D'), ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris le 10 octobre 1787, descend de l'ancienne famille italienne des Audiffredi, qui s'établit en Provence au XIIIe siècle. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1805, dans l'administration des finances et fut nommé chef de bureau par M. Mollien (1812), qui voulut récompenser en lui un grand esprit d'ordre joint à une profonde aptitude pour les affaires. En 1814, il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, devint chef de division et chevalier de la Légion d'honneur, refusa d'adhérer à l'acte additionnel des Cent-Jours et n'en conserva pas moins sa place. Maître des requêtes au Conseil d'Etat, en 1817 et conseiller en 1828, il fut, après vingt-cinq ans de travaux administratifs, appelé, le 29 octobre 1829, aux fonctions de président de la Cour des comptes, qu'il occupe encore, et promu, l'année suivante, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Sous Louis-Philippe, il siégea au Luxembourg, en qualité de pair, de 1837 à 1848, et se montra toujours favorable à sa politique. Enfin il a été compris par Louis-Napoléon dans la première promotion de sénateurs, en date du 26 janvier 1852.

On doit à M. d'Audiffret une grande partie des améliorations introduites, depuis 1814, dans le système de la comptabilité publique, et beaucoup de simplifications réalisées dans l'organisation des finances. Il fut chargé par M. de Chabrol, en 1830, d'exposer, dans un rapport, les conséquences de ces mesures d'ordre et d'économie; en 1838 il a présidé à la délibération et à la rédaction du règlement général sur la comptabilité publique, ainsi qu'aux règlements relatifs à chaque ministère. Depuis le 7 octobre 1847, M. d'Audiffret est grand officier de la Légion d'honneur.

Parmi ses travaux, qui se résument surtout dans une foule de rapports, d'instructions, d'arrêtés et d'ordonnances, nous citerons : *Examen des revenus publics* (1839, in-8); *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8), le meilleur ouvrage que l'on puisse consulter sur l'état actuel des finances françaises; *le Budget* (1841, in-8); *Souvenirs de l'administration de M. de Villèle* (1855, in-8), et plusieurs brochures sur les questions financières à l'ordre du jour. En 1854, on a réimprimé, dans la *Collection des économistes*, un choix des principales publications de M. d'Audiffret (4 vol. in-8).

AUDIGANNE (Amand), avocat et publiciste français, né à Anvers, en 1814, fit à Paris ses études de droit, s'occupa ensuite de questions politiques et débuta, comme écrivain, par des brochures électorales, dès 1838. Il abandonna ce genre de publications, pour aborder, sur l'économie politique et l'industrie, des études en harmonie avec les fonctions auxquelles il fut bientôt appelé. Entré au ministère du commerce, en 1840, il fut placé à la tête du service de l'industrie en 1848. En décembre 1853, il a été nommé, avec M. Chemin-Dupontès, secrétaire de la commission de l'Exposition universelle de 1855, pour la section de l'agriculture et de l'industrie, et attaché, dix-huit mois après, au *Moniteur*, pour les comptes rendus de cette même Exposition. Il a été décoré en 1854.

M. Audiganne a successivement publié : *Monsieur Guizot*, brochure apologétique (1838, in-8); *Histoire électorale de la France depuis la convocation des États généraux de* 1789 (1841, in-8); *De la prochaine session des Chambres et du ministère actuel* (id., id.); *l'Industrie française à l'Exposition de* 1849 (1850, in-12); *les Ouvriers en famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits du travailleur dans les diverses relations de sa vie laborieuse* (1840, in-8, 4e édit., 1853), ouvrage couronné par l'Académie française et la Société pour l'instruction élémentaire; *les Populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du* XIXe *siècle* (1854, 2 vol. in-18), réunion de fragments publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a prêté une active collaboration, et *l'Industrie contemporaine*, livre formé de la série de ses articles insérés au *Moniteur* sur l'Exposition de 1855 (1856, in-8). M. Audiganne a été rédacteur de la *Revue administrative* tome II.

AUDLEY (George-Edward THICKNESSE-TOUCHET, 20e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, descend d'une ancienne famille élevée, en 1313, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Touchet, il le quitta en prenant, en 1837, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il n'est pas encore ma-

Digitized by Google

ré et a pour héritier présomptif son frère, John Touchet, né vers 1819.

AUDOT (Louis-Eustache), littérateur et éditeur français, né à Paris, le 26 février 1783, s'est établi comme libraire depuis plus de quarante ans. Il a publié près de 150 ouvrages, la plupart sur les sciences usuelles, pour lesquelles il a fort souvent réuni les matériaux et indiqué le plan. On lui doit de beaux ouvrages à figures, tels que *l'Italie*, *la Sicile et les îles Ioniennes* (7 vol. in-4), dont les dessins ont été exécutés sous ses yeux dans un long voyage à travers ces contrées; *le Musée de peinture et de sculpture*, reproduisant tous les chefs-d'œuvre du Louvre; *l'OEuvre de Jean Goujon*, etc. Il est auteur du *Langage des fleurs*, sous le nom de Charlotte de La Tour: de *l'Art du menuisier en bâtiments* (1819), de *l'Art de faire des feux d'artifice* (4e édition, 1853), de *la Cuisinière de la ville et de la campagne* (1856, 35e édit.), signés des initiales L. E. A. Il a en outre donné beaucoup d'articles à la *Revue horticole* depuis 1837, ainsi qu'au *Bon Jardinier*.

AUDOUARD (Mathieu-François-Maxence), médecin militaire français, né à Castres, le 29 juillet 1776, et fils d'un pharmacien de cette ville, partit, comme pharmacien, en 1793, pour l'armée des Pyrénées-Orientales. Quatre ans plus tard, il étudia la médecine à Montpellier, s'y fit recevoir docteur, en 1800, avec une thèse *sur le tétanos*, et vint, en 1804, compléter à Paris son éducation médicale. Suivant les armées de l'Empire, il fut successivement médecin en chef des hôpitaux militaires de Lodi, d'Istrie, de Venise et de Rome, de quelques provinces d'Espagne, et enfin de Kœnisberg, pendant la retraite de Russie. En 1821, il se rendit à Barcelone, où sévissait la fièvre jaune, et, deux ans plus tard, au port du Passage, où il dirigea énergiquement les mesures sanitaires. Son nom fut compris dans la loi d'avril 1822, qui accordait à plusieurs médecins, comme récompense nationale, une pension viagère de 2000 francs, et figura sur la médaille du *Dévouement des médecins français à Barcelone*. Sa dernière mission le conduisit, en 1831, en Afrique, où le choléra ravageait notre armée. Dans tous ces voyages, il a recueilli de nombreuses observations qu'il a consignées dans une foule d'ouvrages et mémoires. Souvent aussi il exprima des idées originales et hardies, qu'une observation plus exacte lui fit ensuite spontanément désavouer.

A l'intérieur de la France, M. Audouard a rempli diverses fonctions. Il a été nommé, en 1819, médecin de l'hôpital de Picpus, succursale du Val-de-Grâce supprimée en 1831. Il refusa à cette époque les places de médecin en chef et de premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. En 1832, il exerça momentanément la médecine à l'époque du choléra, et mérita la médaille frappée dans cette circonstance. Il prit définitivement sa retraite en 1835, pour se livrer exclusivement à ses travaux. La mort a terminé cette carrière si remplie au commencement de 1856. Décoré sous l'Empire, il a été créé officier de la Légion d'honneur, en janvier 1822. Il était chevalier des ordres de Charles III et de Saint-Ferdinand d'Espagne, et membre titulaire ou honoraire de nombreuses Sociétés.

On a de M. Audouard : *Observations de fièvres intermittentes pernicieuses*, recueillies à l'hôpital militaire français de Rome (1807); *De l'empyème, cure radicale*, etc. (1808); *Nouvelle thérapeutique des fièvres intermittentes* (1812); *Recherches sur la contagion*, *Recherches sur le siége des fièvres intermittentes* (1817 et 1821); *Sur les congestions sanguines de la rate* (1818); *Relation historique et médicale de la fièvre jaune de Barcelone* (1822); *Relation de la fièvre jaune au port du Passage* (1824); *Mémoire sur l'origine et les causes de la fièvre jaune* (1824); *Recueil de mémoires sur le typhus nautique*, etc. (1826); *Histoire du choléra morbus dans l'armée d'Afrique* (1836); *De la morve et du farcin* (1844); *De la traite des noirs* (1849). M. Audouard a, en outre, discuté diverses questions de médecine, surtout celles relatives à la fièvre jaune, dans des articles et mémoires fournis, à différentes époques, aux *Annales* de la Société médicale de Montpellier, dont il était le fondateur, au *Journal des Sciences médicales*, à la *Revue médicale*, au *Moniteur*, etc.

AUERBACH (Berthold), écrivain allemand, né, le 28 février 1812, à Nordstetten, en Wurtemberg, de parents juifs, suivit les cours des universités de Tubingue, Munich et Heidelberg, et y étudia la théologie judaïque, la philosophie et l'histoire (1832-35). Ses études terminées, il se consacra à la littérature, habita successivement Francfort, Mayence, les bords du Rhin, et se fixa, en 1845, dans l'Allemagne septentrionale. Depuis cette époque, il a résidé successivement à Weimar, Leipzig, Breslau, Dresde, etc.

M. Auerbach doit sa réputation aux *Histoires villageoises de la forêt Noire* (Schwarzwalder Dorfgeschichten. Manheim, 1843, 2 vol., 4e édit., 1848. Nouvelle série, 1849), qui eurent un très-grand succès en Allemagne et qui furent traduites en anglais, en hollandais, en suédois et quelques-unes en français. L'auteur a su s'y garder du faux sentimentalisme qui est l'écueil de ce genre; il peint le paysan tel qu'il est, tantôt bon, tantôt mauvais, mais toujours homme, et il trouve en lui un digne sujet d'études psychologiques. Le modèle du genre est *la Femme du professeur* (Die Frau Professorinn), qui parut, en 1848, dans l'annuaire littéraire *Urania*, et plus tard dans la *Nouvelle série d'histoires de village*. C'est cette petite histoire que Mme Birch-Pfeiffer (voy. ce nom) a transportée, contre la volonté de l'auteur, dans son drame *Village et ville* (Dorf und Stadt) : ce qui donna lieu à leur procès.

On cite encore de ces recueils : *le Maladroit*; *la Pipe de guerre*; *Antoine mordu à la joue*; *Lucifer*; *les Prisonniers*. Le conteur, restant fidèle à ses anciennes tendances philosophiques et libérales, y montre comment la civilisation pénètre peu à peu jusqu'au fond des villages et change les mœurs et l'esprit de leurs habitants. Il croit que cette invasion produit, en définitive, des résultats salutaires, quoiqu'elle tue l'antique poésie de la vie des champs. Il combat les illusions que les partisans du passé s'efforcent d'entretenir sur un ancien état des choses qui peut nous paraître poétique, comme tout ce qui est lointain et inconnu, mais pendant lequel le paysan restait forcément en dehors du droit et de la civilisation.

On a de M. Auerbach beaucoup d'autres ouvrages : *le Judaïsme et la littérature moderne* (Das Judenthum und die neueste Literatur. Stuttg., 1836); *Spinoza* (Stuttg., 1837, 2 vol.), roman historique qui contient des tableaux très-intéressants de la vie religieuse et sociale des Juifs; *Poëte et commerçant* (Dichter und Kaufmann. Stuttg., 1839, 2 vol.), roman; *le Bourgeois instruit, livre pour la bourgeoisie intelligente* (Der gebildete Bürger, ein Buch für den denkenden Mittelstand. Karlsruhe, 1842); *Littérature et peuple ou Théorie d'une littérature populaire à propos d'une caractéristique de J. P. Hebel* (Schrift und volk. Grundzüge der volksthüml. Li-

Digitized by Google

teratur, etc.); *Journal à Vienne*, *depuis Latour jusqu'à Windischgraetz* (Tagebuch aus Wien, etc., Breslau, 1849), ouvrage qui a été traduit en anglais, et dans lequel l'auteur présente les événements politiques de la révolution allemande, au point de vue des démocrates modérés; *Veilles allemandes* (Deutsche Abende. Manheim, 1850), recueil d'histoires et de nouvelles.

M. Auerbach a aussi écrit une tragédie : *André Hofer* (Leipzig, 1850). On lui doit une traduction allemande des *OEuvres complètes de Spinoza* (Stuttg., 1841, 5 vol.), accompagnée d'une biographie critique de ce philosophe. Il a rédigé, de 1845 à 1848, un almanach intitulé : *Le Compère* (Der Gevattersmann), dans lequel il entreprit de populariser des idées claires et vraies sur les affaires publiques.

AUESRPERG (*Charles-Guillaume*-Philippe, prince D'), chef de la maison allemande de ce nom, reçu au collége des princes de l'empire le 28 février 1654, est né le 1er mai 1814. Il a succédé, le 25 janvier 1827, à son père le prince Guillaume, comme possesseur du duché de Goltschée en Carniole, comte-princier de Wels et grand maréchal héréditaire de Carniole et de Windischmark. Il est conseiller intime de l'empereur d'Autriche et grand chambellan héréditaire. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec la comtesse Ernestine de Tolna (18 août 1851). Ses deux frères, *Alexandre*-Guillaume-Théodore, né le 15 avril 1818, et *Adolphe*-Guillaume-Daniel, né le 21 juillet 1821, sont officiers de cavalerie dans l'armée autrichienne. Son cousin germain, le prince *Vincent*-Charles-Joseph, né le 16 juillet 1812, est conseiller intime, chambellan impérial royal, grand maréchal héréditaire du Tyrol, et possesseur des seigneuries allodiales de Nassaberg, Zleb et Tubadl.

AUFAUVRE (Amédée), journaliste français, né vers 1812, est depuis près de vingt ans chargé de la rédaction du *Propagateur de l'Aube*, un des organes du parti démocratique en province. Il a publié à Troyes quelques productions littéraires, telles que : *le Jour de l'an* (1841, in-8), *Fontainebleau* (1850), description historique, et des romans : *une Histoire de chauffeurs* (1853), *les Masques noirs* (1853), *Jean le septembriseur* (1855), etc.

AUFFENBERG (Joseph, vicomte D'), auteur dramatique allemand, est né le 25 août 1798 à Fribourg en Brisgau, d'une famille riche et considérée. Après une jeunesse assez aventureuse, il s'enrôla dans l'armée autrichienne et prit part à la campagne de 1815. La paix étant faite, il quitta le service pour se livrer à la poésie dramatique, vit sa première tragédie refusée par le théâtre de la cour de Vienne, et découragé, redevint soldat, et entra, comme officier, dans la garde badoise. Il se mit pourtant bientôt à composer plusieurs autres pièces qui eurent plus de succès, et lui valurent à la fin la place de président de théâtre de la cour de Karlsruhe et le titre de chambellan badois. En 1832, il entreprit en Espagne un voyage dont il a raconté les aventures romanesques dans l'ouvrage : *Pélerinage humoriste à Grenade et Cordoue* (Humoristische Pilgerfahrt nach Granada und Cordava, Leipsick et Stuttg., 1835). De retour en Allemagne, il se fixa à Bade où le grand-duc lui conféra, en 1839, le titre de maréchal de la cour.

M. d'Auffenberg écrit avec une très-grande facilité. Ses *OEuvres complètes* (Saemmtliche Werke, etc.; Wiesbaden, 1843-1847) ne comprennent pas moins de 22 volumes. On remarque surtout son grand poëme dramatique : *Alhambra* (Karlsruhe, 3 vol., 1829-1830). On cite ensuite : *Les Spartiates ou Xerxès en Grèce*, *Louis XI à Péronne*, *la Maison sinistre*, *le Lion de Kurdistan*, *Wallace*, *les Syracusains*, *le sacrifice de Thémistocle*, *les Exilés*, *les Sœurs d'Amiens*, *Fergus Mac Joor*, *l'Aurore boréale de Kasan*, *le Serment du juge*, *le Prophète de Florence*, *la Furie de Tolède*, etc., etc.

AUGER (Hippolyte-Nicolas-Just), littérateur français, est né le 25 mai 1797 à Auxerre, où il fut élevé chez un ancien bénédictin. Placé en 1812 dans une maison de commerce à Paris, il entra deux ans plus tard au service de la Russie, et resta jusqu'en 1817, en qualité de sous-officier des gardes, au régiment d'Ismaïlowski. De retour en France, il se consacra exclusivement à la littérature, et publia ses premiers travaux sous le nom de *Saint-Hippolyte*; ce furent des romans : *Marpha* (1818), traduction de Karamsin; *Boris* (1819); *Gabriel Venance* (1820); *Ivan VI* (1824, 3 vol.), épisode des annales moscovites; *Rienzi* (1825, 3 vol.). Plus tard il a écrit dans le même genre : *le Prince*, de Machiavel (1833); *Moralités* (1834); la *Femme du monde* (1837); *Tout pour de l'or* (1839), scènes de mœurs modernes : *Avdotia*, nouvelle russe; *Un roman sans titre* (1846), etc.

Au théâtre, qu'il a abordé sous le pseudonyme de *Gérau*, il a donné quelques pièces qui ont eu du succès, entre autres : *Une séduction* (1832), avec Ancelot; *la Folle* et *Pierre le Grand* (1836), avec Charles Desnoyers; *Pauvre Mère!* (1837), avec Fr. Cornu. Il a écrit seul : *Marcel* (1838), pour la Galté; *Précepteur à vingt ans* (1838); *Benott ou les deux cousins* (1842), etc. Il a eu deux pièces jouées au Théâtre-Français : *Plus de peur que de mal* (1833); et *Un dévouement* (1834). Sa *Physiologie du théâtre* (1839-1840, 5 vol. in-8), est un ouvrage considérable, rédigé avec talent, et comprenant l'histoire littéraire des théâtres de Paris, leur organisation intérieure, les rapports des auteurs et des comédiens, la législation.

On a encore de M. Auger un essai historique sur la *République de Saint-Marin* (1827, in-8); *le Gymnase* (1828, 4 vol.), recueil de morale composé avec M. Hipp. Carnot; *les Mœurs et la loi* (1832), drame en cinq actes et en prose, non représenté, et quelques nouveaux romans, *le Commissionnaire*, *Madame Brice* et *le Roi des petits-maîtres*, imprimés en 1852 dans la *Bibliothèque des romans inédits*. Il a en outre collaboré à *la Mode*, lors de sa fondation, à *l'Européen*, etc.

AUGIER (Guillaume-Victor-Émile), poëte dramatique français, membre de l'Institut, né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820, est petit fils de Pigault-Lebrun dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *la Ciguë*. Après d'excellentes études couronnées par des succès universitaires, il fut sur le point de céder au vœu de sa famille qui le destinait au barreau, mais la passion des vers qui l'avait tourmenté dès le collége, l'emporta, et il présenta au comité du Théâtre-Français une pièce en deux actes, en vers, *la Ciguë*. C'était en 1844. La pièce, que la jeunesse de l'auteur rendait suspecte, fut refusée presque à l'unanimité et portée, par M. Emile Augier au comité de l'Odéon, qui, soit discernement, soit esprit de contradiction, la reçut et la fit jouer. Ce fut un triomphe pour le jeune poëte; sa pièce tint l'affiche près de trois mois, et fit la fortune du théâtre. L'année suivante, la Comédie Française, éclairée par un pareil succès, l'admit dans son répertoire et lui doit encore aujourd'hui de bonnes recettes. *La Ciguë*, qui parut longtemps, et qui est peut-être encore

Digitized by Google

aujourd'hui la plus parfaite des œuvres de l'auteur, est, sous la forme d'un élégant pastiche des mœurs antiques, une première leçon de morale donnée à l'indifférence égoïste et à la vieillesse prématurée des jeunes gens de notre époque. On y vit, en outre, un commencement de réaction, contre l'empire du romantisme, et, avec plus de raison, un retour calculé vers la comédie de mœurs, écrite en vers.

Recherché dès lors par le comité du Théâtre-Français, M. Augier y présenta l'année suivante une seconde comédie, *un Homme de bien*, en trois actes, en vers, empruntée aux mœurs contemporaines, mais dont la donnée un peu paradoxale effraya les consciences classiques des habitués de la Comédie Française; elle n'eut qu'un demi-succès. L'auteur resta trois ans sans se rappeler à l'attention du public, et ne reparut qu'avec une grande comédie en cinq actes, *l'Aventurière*, donnée au Théâtre-Français en 1848, et qui réussit. L'intrigue en était plus forte que celle de *la Ciguë*, mais le style moins pur, et les caractères, comme dans celle-ci, n'offraient guère que ce comique de convention qui semble né des fameuses scènes parallèlement contradictoires du *Dépit amoureux* et dont les poëtes dramatiques contemporains ont tant abusé. On y remarqua aussi un penchant vers cette moralité facile qui donne la récompense à la vertu, ainsi que cette exaltation des mœurs bourgeoises qui devait gagner au poëte tant de sympathies.

L'année suivante parut, sur le même théâtre, *Gabrielle*, comédie en cinq actes, en vers, qui fut, en ce genre, le triomphe de M. Émile Augier. Cette fois, il sacrifiait franchement l'amant au mari et mettait la poésie dans la famille. Le dernier vers est comme la morale et le résumé de toute la pièce :

O père de famille, ô poëte, je t'aime!

L'Académie lui décerna le prix Montyon, que *Gabrielle* partagea avec *la Fille d'Eschyle* de M. Joseph Autran. M. Augier avait, en quelque sorte, créé un genre, et, depuis, plus d'un auteur dramatique s'est plu à rabaisser par le ridicule ces aspirations des natures poétiques, dont les écarts ou l'affectation sont blâmables, mais qui sont peut-être devenues, dans notre temps, respectables par leur rareté même. *Gabrielle*, jouée par Mme Nathalie et par Regnier, dut aux détails meilleurs que l'ensemble, un succès qui est loin d'être épuisé.

Le Joueur de flûte, comédie en un acte, en vers, que M. Émile Augier fit encore représenter en 1850 au Théâtre-Français, parut une imitation de *la Ciguë*, et fut beaucoup moins applaudie que le modèle. En 1852, le poëte, sollicité par Mlle Rachel d'écrire un drame où elle aurait le premier rôle, fit *Diane*, en cinq actes, qui, malgré les efforts de l'actrice, n'eut que peu de succès. On reprocha à M. Émile Augier d'avoir fait reposer toute l'action de sa pièce sur ce fameux édit des duels, dont Victor Hugo s'était déjà servi dans *Marion Delorme*, d'avoir rapetissé son sujet en sacrifiant le rôle du frère à celui de Mlle Rachel, et surtout d'avoir méconnu le caractère historique de Richelieu. On lui conseilla de revenir à la comédie. Il y revint dès l'année suivante avec une grande pièce en cinq actes, en prose, *la Pierre de touche*, à laquelle avait collaboré M. Jules Sandeau, et qui devint pour l'auteur le point de départ d'un autre ordre de succès. En effet, la même année (1853), il donna au Gymnase *Philiberte*, comédie en trois actes, en vers, charmante pièce de genre, où la grâce des détails supplée au vide de l'intrigue, et qui fit, par le succès, une sorte de concurrence à *l'Honneur et l'argent* de M. Ponsard.

Toutefois, depuis cette époque, M. Émile Augier parut abandonner ce genre ingénieux et spirituel pour la comédie plus émouvante d'intrigue et d'observation contemporaines. Il donna, en 1853, au Vaudeville, *le Mariage d'Olympe*, qui lui fut reproché comme une concession au genre inauguré par *la Dame aux camélias*; puis, au Gymnase, en collaboration avec M. Jules Sandeau, *le Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes, en prose, qui passe généralement aujourd'hui pour la plus forte de ses pièces. Il a su y entre-choquer, avec une grande verve comique, les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée et les ridicules mesquins de la bourgeoisie enrichie. Il semble toutefois avoir voulu laisser encore l'avantage à cette dernière, si l'on en croit le premier titre qu'il avait d'abord donné à sa pièce : *la Revanche de Georges Dandin*. Depuis, il a fait représenter au Gymnase *Ceinture dorée*, comédie en trois actes, en prose (1855), dont il reconnaît la demi-paternité à M. Édouard Foussier. Il faut encore citer deux pièces auxquelles il a pris part avec MM. Sandeau et Alfred de Musset, *la Chasse au roman* et *l'Habit vert*, ainsi qu'un opéra, *Sapho*, dont M. Gounod a composé la musique. Aujourd'hui, M. Augier fait répéter, à l'Odéon, une nouvelle comédie en cinq actes et en vers, *la Jeunesse*, dont les situations, les sentiments et le langage paraissent avoir une grande analogie avec l'*Honneur et l'argent* (décembre 1857).

On doit encore à M. Émile Augier un recueil de *Poésies* (Paris, 1856, in-12) qui renferme quelques petites idylles, une satire intitulée *la Langue* et dirigée contre les avocats mêlés aux événements politiques de 1848, une comédie inédite en cinq actes, en vers, *les Méprises de l'amour*, qui fut écrite immédiatement après *la Ciguë*, et qui est plus goûtée à la lecture qu'elle n'aurait sans doute été applaudie à la représentation.

M. Émile Augier est, à côté de M. Ponsard, un des chefs de l'école dite du bon sens. Bien qu'il ait adressé une épître très-louangeuse à l'auteur de *Lucrèce*, on assure qu'il ne revendique ni le titre de chef ni celui de disciple d'aucune école, et plusieurs de ses dernières comédies ressemblent moins à celles de M. Ponsard qu'à celles de M. Dumas fils. Le style de M. Augier, plus brillant qu'égal, mêle volontiers la simplicité antique à l'éclat de l'école de M. Victor Hugo et au chatoiement de la phraséologie moderne. Il a un esprit petillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, et souvent de l'intérêt. M. Émile Augier, après des candidatures déjà nombreuses, vient d'être élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Salvandy; et l'on a vu avec plaisir l'Institut ouvrir ses portes à un vrai poëte.

AUGOYAT (Antoine-Marie), officier et écrivain militaire français, né à Mâcon le 28 décembre 1783, fut admis, à dix-huit ans, à l'École polytechnique, entra dans le corps du génie, en qualité de lieutenant, et prit part aux principales campagnes de l'Empire. Sous la Restauration, il quitta le service actif, pour faire, à l'École d'application de Metz, un cours de fortifications. Après 1830, il fut promu au grade de colonel et nommé conservateur de la galerie des plans en relief à l'hôtel des Invalides. En 1844, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. Augoyat, qui est un officier des plus instruits, a donné des éditions nouvelles, revues et annotées de l'*Essai général de fortification et défense des places* (1838, 4 vol. in-8) de M. de Bousmard; *Mémorial pour l'attaque des places*

Digitized by Google

(1835, in-8), ouvrage posthume de Cormontaigne; *Précis des campagnes et des siéges d'Espagne et de Portugal* (1839, in-8), d'après les *Journaux de siéges* de M. Belmas; *Manuel de fortification permanente* (1850, in-8), par le colonel Téliakoffski; *Traité de l'artillerie navale* (1853, in-8), traduit de sir H. Douglas, et plusieurs ouvrages de Vauban, entre autres ses *Mémoires inédits* (1841, in-8). Il a fourni au *Spectateur militaire* de nombreux articles dont plusieurs ont été tirés à part.

AUGUSTENBOURG. Voy. CHRISTIAN-AUGUSTE, FRÉDÉRIC (Émile-Auguste) et SLESVIG.

AULAGNIER (Antonin), professeur et éditeur de musique français, né à Manosque (Basses-Pyrénées) en 1800, fit ses humanités à Marseille, et se livra ensuite à son goût pour la musique. Venu à Paris, il entra au Conservatoire et reçut des leçons d'orgue de M. Benoist, qui lui apprit en même temps l'harmonie et l'accompagnement. A sa sortie, M. Aulagnier se livra à l'enseignement, et devint un des bons maîtres de Paris. Après avoir acquis déjà, dans cette profession, une certaine fortune, il se tourna vers le commerce et se fit éditeur de musique. Il n'abandonna pourtant point complétement la composition, et fut à la fois l'auteur et l'éditeur d'environ quinze recueils de *Variations*, *Rondos* et *Mélanges* pour le piano sur des airs d'opéras et de ballets, de plusieurs recueils de *Contredanses* pour divers instruments, de *Romances*, de nombreux morceaux de musique religieuse, entre autres un *O salutaris*, un *Domine salvum*, un *Magnificat*, etc. Il a publié une *Méthode élémentaire pour le piano*, qui a eu trois éditions.

AUMALE (Henri-Eugène-Philippe-Louis D'ORLÉANS, duc D'), prince de la famille d'Orléans, né à Paris, le 16 janvier 1822, est le quatrième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il reçut au collége Henri IV une éducation publique, se distingua par ses succès universitaires, et remporta deux prix en rhétorique. Héritier, par la mort du dernier des Condé, d'une fortune considérable, il entra, à dix-sept ans, dans les rangs de l'armée, débuta, comme officier, au camp de Fontainebleau, dirigea quelque temps l'école de tir à Vincennes et fut, en 1839, promu capitaine au 4e de ligne. En 1840, il accompagna, en qualité d'officier d'ordonnance, son frère le duc d'Orléans, à qui une amitié vive l'unissait particulièrement, fit vaillamment ses premières armes aux combats de l'Affroun, du col de Mouzaïa et du bois des Oliviers; obtint, dans la même année, les grades de chef de bataillon et de lieutenant-colonel, et servit de nouveau sous les ordres des généraux Bugeaud et Baraguey d'Hilliers. Atteint par les fièvres, il fut rappelé en juillet 1841, traversa la France au milieu des ovations, et, au moment où il faisait à Paris son entrée triomphale à la tête du 17e léger, il faillit être victime de l'attentat de Quénisset (13 septembre).

Après avoir complété, à Courbevoie, son instruction militaire, le duc d'Aumale, qui venait d'être créé maréchal de camp (octobre 1842), s'embarqua à Brest pour l'Algérie, y commanda, jusqu'en 1843, la subdivision de Medéah, où il se signala par de brillants faits d'armes; le plus hardi fut celui qui le rendit maître de la smala d'Abd-el-Kader, campée dans les environs de Goudjilab, et qui fit tomber entre ses mains une multitude de troupeaux, un butin immense, quatre drapeaux, 3600 prisonniers, la correspondance et le trésor de l'émir (16 mai 1843). Cet acte d'audace lui valut le grade de lieutenant général (octobre), ainsi que le commandement supérieur de la province de Constantine. En 1844, il dirigea l'expédition de Biskara, et se distingua dans les campagnes contre les Ziban et les Ouled-Sultan. Le 25 novembre de la même année, il épousa une fille du prince Léopold de Salerne, Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, née le 26 avril 1822. Après avoir commandé en chef le camp de la Gironde (1845) et concouru à la pacification des Kabyles de l'Ouarensenis (1846), il se rendit à Madrid, où il assista au mariage du duc de Montpensier.

Cependant le vieux roi voulant placer ses fils à la tête des grands services militaires, profita d'un dissentiment qui s'était élevé entre lui et le maréchal Bugeaud, au sujet des camps agricoles, pour remplacer ce dernier dans ses fonctions de gouverneur général de nos possessions d'Afrique (21 septembre 1847). Le duc d'Aumale, qui lui succéda, exerça à Alger, grâce à sa fortune indépendante et aux sympathies de l'armée, une sorte de vice-royauté, qui devint l'objet des attaques de l'opposition, et fut défendue à la tribune par M. Guizot (janvier 1848). La reddition d'Abd-el-Kader, auquel il se hâta un peu vite de garantir la mise en liberté, signala la fin de son administration Lorsqu'il connut la nouvelle de la révolution de Février, sa conduite lui mérita les éloges de tous les partis : après avoir engagé la colonie à attendre paisiblement les ordres de la métropole, il remit le pouvoir au général Cavaignac, adressa à l'armée des adieux pleins de dignité et s'embarqua, le 3 mars, avec le prince et la princesse de Joinville, sur *le Solon*, qui le conduisit à Gibraltar, d'où il gagna l'Angleterre. Au mois de mai suivant, il se joignit au prince de Joinville pour protester contre le décret de bannissement de l'ex-famille royale. Depuis cette époque, il s'est complétement tenu à l'écart des intrigues politiques et a résidé tour à tour à Claremont et à Twickenham. En 1855, il a été inséré dans *la Revue des Deux-Mondes*, sous le nom du gérant, M. de Mars, deux remarquables articles qui ont été tirés à part, l'un sur *les Zouaves*, l'autre sur *les Chasseurs à pied*, et qui ont été universellement attribués à la plume du prince, déjà connu par ses recherches sur la *Captivité du roi Jean* et sur le *Siége d'Alésia*. Il travaille en outre à une grande *Histoire des Condés*.

M. le duc d'Aumale a deux fils, *Louis-Philippe*-Marie-Léopold d'Orléans, prince de CONDÉ, né à Paris, le 15 novembre 1845, et *François*-Louis-Marie Philippe d'Orléans, duc de GUISE, né le 5 janvier 1854.

AUNET (Mme Léonie D'). Voy. BIARD (Mme).

AUPICK (Jacques), général français, sénateur, est né à Gravelines (Pas-de-Calais), le 28 février 1789. Sorti de l'École militaire de Saint-Cyr en 1809, il entra, comme sous-lieutenant, dans un régiment d'infanterie, et devint capitaine en 1813. Grièvement blessé à la bataille de Ligny, il ne prit du service qu'en 1818, et fut admis dans le corps d'état-major. En 1823, il fit la campagne d'Espagne comme aide de camp du prince de Hohenlohe, et fut promu au grade de chef de bataillon. En 1830, il prit part à l'expédition d'Alger et obtint le grade de lieutenant-colonel. Nommé colonel en 1834 et maréchal de camp en 1839, il eut d'abord le commandement d'une brigade d'infanterie, et ensuite, en 1842, celui de la place de Paris. Enfin, lieutenant général, en 1847, il commanda quelques mois l'École polytechnique. Le gouvernement républicain, en 1848, lui confia l'ambassade de Constantinople. Il ne la quitta qu'au commencement de 1851 pour celle de Lon-

Digitized by Google

dres, qu'il échangea bientôt avec le comte Walewski, contre celle de Madrid. Il occupait ce dernier poste, lorsqu'un décret du 8 mars 1853 le nomma sénateur.

Le général Aupick est mort le 29 avril 1857. Il était grand officier de la Légion d'honneur, depuis le 7 novembre 1845, et il avait le même rang ou un rang supérieur dans plusieurs ordres étrangers. Il était conseiller général du département du Nord.

Le général Aupick a publié, en société avec M. Perrot : *Nouvel Atlas du royaume de France, en Cartes détaillées*, etc., 1823 et suiv.; 1827, in-fol.). Un extrait de cet ouvrage est intitulé : *Précis statistique et historique de la Gaule, de la France ancienne et de la France actuelle*, etc. (1826, in-4.)

AURE (comte d'), écuyer en chef de l'École française de cavalerie de Saumur, depuis 1850, s'est fait connaître par la publication de plusieurs ouvrages sur l'amélioration de l'industrie chevaline. Nous citerons, entre autres : *Aperçu sur la situation des chevaux en France* (1826). *Projet relatif aux chevaux* (1829), *Traité d'équitation* (1834, in-4, pl.; 3e édit. augm., 1846), *De l'industrie chevaline* (1840), *Cours d'équitation* (1853, in-18), etc., livre adopté par le gouvernement français pour l'enseignement des corps de cavalerie, et qui a valu à l'auteur, en 1854, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

AUSONIO FRANCHI. Voy. FRANCHI.

AUSTEN (sir Francis-William), amiral anglais, est né en 1774 à Steventon (comté de Hants), où son père était ministre. Il embrassa la carrière navale, devint lieutenant, en 1792, et servit avec distinction jusqu'à la fin de la guerre (1814). A bord du sloop *le Peterel*, il lutta contre trois bâtiments français, en coula deux et ramena le troisième; au combat naval de Saint-Domingue, il commandait la frégate *le Canopus*. Ses longs services lui firent accorder, en 1837, des lettres de noblesse. En 1845, il fut chargé de la station des mers de l'Amérique du nord. Sa nomination au grade d'amiral date de 1855.

AUTENRIETH (Hermann-Frédéric), médecin allemand, né à Tubingue, le 5 mai 1799, et fils du professeur de clinique Jean-Henri-Ferdinand Autenrieth, étudia la médecine à l'université de sa ville natale sous la direction de son père, et obtint, en 1821, le grade de docteur. Il entreprit alors plusieurs voyages, et publia le résultat de ses observations dans l'ouvrage intitulé : *Des maladies du peuple dans la Grande-Bretagne* (Ueber die Volkskrankheiten in Grossbritanien. Tubingue, 1824). En 1823, il se fixa à Tubingue, où, pendant trois ans, il donna des leçons particulières. Nommé, en 1826, professeur adjoint, il fut appelé, après la mort de son père, en 1835, à lui succéder dans la chaire de clinique qu'il avait occupée pendant près de quarante ans.

On cite encore de M. Autenrieth fils : *Sur le venin des poissons* (über das Gift der Fische. Tubingue, 1833); *les Eaux sulfureuses de Sebastiansweiler en Wurtemberg* (Das Schwefelbad zu Seb. in W. *Ibid.*, 1834), etc.

AUTRAN (Joseph), poëte et littérateur français, né à Marseille, en 1812, est devenu, en quelque sorte, le poëte ordinaire de son pays. Il se proclame Marseillais, comme M. Jasmin est Gascon, et comme M. Brizeux est Breton. Après d'excellentes études littéraires, il débuta, en 1832, par une ode à M. de Lamartine, qui s'embarquait alors à Marseille : elle est intitulée : *le Départ pour l'Orient* et respire un vif enthousiasme. Il donna ensuite un recueil de poésies, *la Mer* (Paris, 1835), complété à près de vingt ans de distance, par *les Poémes de la mer* (Paris, 1852). On rencontre, dans ces deux recueils, des descriptions originales du grand spectacle dont le poëte fait tous les jours son étude. Mais l'imitation de l'antiquité classique y est évidente; et certains morceaux sont presque des traductions littérales de Virgile. M. Autran avait donné, dans l'intervalle, un autre recueil : *Ludibria ventis* (Paris, 1838), qui avait été son premier succès.

En 1841, il publia un volume de prose : *Italie et Semaine sainte à Rome* (Marseille, 1841); mais il revint l'année suivante à la poésie avec *Milianah* (Marseille, 1842). En 1848, il publia celui de ses livres qui a le mieux réussi : *la Fille d'Eschyle*, étude antique en cinq actes et en vers (Marseille et Paris, 1848, in-16), qui partagea, à l'Académie, le grand prix Montyon avec la *Gabrielle* de M. Emile Augier.

On a encore de M. Autran plusieurs recueils de vers, entre autres : *Laboureurs et soldats* (1854); *la Vie rurale* (1856), qui se recommandent par la simplicité de la pensée, le travail consciencieux du style, un sentiment vrai et profond de la nature, et une certaine foi naïve dans la poésie. Sa fortune personnelle et un riche mariage ont d'ailleurs prémuni contre les préoccupations matérielles cet amant du ciel, de la terre et des eaux.

Le frère de M. Joseph Autran, Paul AUTRAN, s'est fait à Marseille une réputation comme littérateur, administrateur et économiste. Il a été longtemps président de l'académie de cette ville, où il a prononcé un *Discours sur le retour de* l'Astrolabe *en France*, et quelques autres discours de circonstance. Il a publié un *Rapport* au conseil municipal, en 1856, sur le chemin de fer projeté de Lyon à Marseille.

AUTRICHE (maison impériale d'), dynastie de Habsbourg-Lorraine. Empereur régnant : (Voy. FRANÇOIS-JOSEPH). Impératrice régnante : *Elisabeth*-Amélie-Eugénie, fille de *Maximilien*-Joseph, duc de Bavière, née le 24 décembre 1837. — Enfant : l'archiduchesse *Giselle*-Louise-Marie, née le 12 juillet 1856. — Père et mère de l'empereur régnant : (Voy. FRANÇOIS-CHARLES).

L'empereur François-Joseph a trois frères : l'archiduc *Ferdinand*-Maximilien-Joseph (voy. FERDINAND); *Charles-Louis*-Joseph-Marie, né le 30 juillet 1833, gouverneur du Tyrol et du Vorarlberg, général-major, propriétaire du 7e régiment de lanciers, et chef du 4e régiment des hussards russes de Luboff, marié, le 4 mai 1856, à la princesse *Marguerite*-Caroline-Frédérique, etc., fille du roi de Saxe, née le 24 mai 1840; et *Louis*-Joseph-Antoine-Victor, né le 15 mai 1842, sous-lieutenant au 3e régiment de dragons.

Oncle et tantes de l'empereur régnant : l'empereur *Ferdinand*-Charles-Léopold, etc., et l'impératrice Marie-*Anne* (voy. FERDINAND Ier); l'archiduchesse *Marie*-Clémentine-Françoise-Josèphe, née le 1er mars 1798, mariée, le 28 juillet 1816, à *Léopold*-Jean-Joseph, prince de Salerne, oncle du roi de Naples Ferdinand II, veuve le 10 mars 1851, et mère de la princesse *Caroline*, duchesse d'Aumale; l'archiduchesse *Marie-Anne*-Françoise-Thérèse-Josèphe-Médarde, née le 8 juin 1804, non mariée.

La maison impériale comprend en outre :

L'impératrice *Caroline*-Auguste, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, née le 8 février 1792, quatrième épouse de l'empereur François Ier, grand-père de l'empereur actuel, mariée le 29 octobre 1816, veuve le 2 mars 1835;

L'archiduc *Jean*-Baptiste-Joseph-Fabien-Sébas-

Digitized by Google

tien, frère de François Ier, né le 20 janvier 1782, feld-maréchal autrichien, propriétaire du 1er régiment de dragons, chef du bataillon des grenadiers-sapeurs du corps du génie russe, et propriétaire du 16e régiment d'infanterie prussien, ancien directeur général du génie et des fortifications, curateur de l'académie impériale des sciences de Vienne, vicaire de l'empire en 1848; marié morganatiquement, le 18 février 1827, à *Anne* Plochel, créée comtesse de Méran, dont il a un fils, *François*, comte de Méran, né le 11 mars 1839, lieutenant au 1er régiment d'infanterie;

L'archiduc *Louis*-Joseph-Antoine, frère de François Ier, né le 13 décembre 1784, feld zeugmestre, propriétaire du 8e régiment d'infanterie et du 2e régiment d'artillerie de campagne, ancien directeur général d'artillerie, non marié.

Quatre autres frères morts de François Ier ont formé des lignes collatérales dont l'*Almanach de Gotha* donne toute la descendance.

AUZOU (abbé Louis-Napoléon), prêtre schismatique français, né, le 1er janvier 1806, à Versailles, fit ses études théologiques au petit séminaire de cette ville. Il venait d'être ordonné prêtre, lorsque éclata, après la révolution de Juillet, le schisme de l'abbé Châtel (voy. ce nom). Il s'unit à lui et fit partie de ses coopérateurs; mais il ne tarda pas à s'éloigner, en l'accusant de trop sacrifier à la philosophie. En 1831, il fut élu curé de Clichy-la-Garenne, aux environs de Paris, et occupa dix-huit mois le presbytère sans opposition; forcé par la police de renoncer à ses fonctions (1833), il alla installer le curé de Lèves près de Chartres, et revint à Paris ordonner deux prêtres et célébrer un service funèbre pour Molière et pour le régicide Pépin, « décapité, portait le billet de convocation, par les thermidoriens, l'an XLIV de la République. »

De cette époque date la publication de nombreuses brochures : *Sur le mandement au sujet du choléra* (1832), *Sur les usurpations sacerdotales* (1832), une *Profession de foi* (1833), où il érige en principes la collation du sacerdoce et de la confirmation par de simples prêtres, l'abolition du célibat ecclésiastique, la suppression des tarifs pour les cérémonies religieuses, etc.; des *Discours sur les plaisirs populaires* (1834), les oraisons funèbres de Napoléon Ier et du duc de Reichstadt, des lettres pour l'avent et le carême (1837), etc.

Le schisme de l'abbé Auzou se prolongea jusqu'en 1839. A cette époque, il adressa une rétractation complète de ses erreurs à l'évêque de Versailles ainsi qu'à l'archevêque de Paris. Nommé, peu de temps après, directeur d'un bureau de poste, dans le département de Saône-et-Loire, il se vit obligé de quitter le pays, et trouva un emploi dans une administration particulière.

AUZOUX (Th... Louis), médecin anatomiste français, né à Saint-Aubin d'Ecroville (Eure), vers 1797, fut reçu docteur à Paris, en 1822. Dès le commencement de ses études médicales, il s'occupa des moyens de faciliter et de vulgariser l'étude de l'anatomie. C'est dans ce but qu'il chercha longtemps et réussit enfin, après de grandes dépenses, à trouver une pâte susceptible de prendre les empreintes les plus délicates, d'acquérir par la dessiccation une solidité plus grande que celle du bois et de rester ensuite à l'abri des influences hygrométriques et des ravages des insectes. Cette pâte se coule dans des moules et donne des pièces anatomiques artificielles imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur. Un des plus grands avantages des modèles ainsi obtenus, est d'être composés d'éléments séparés représentant des organes distincts ou des parties distinctes d'un même organe, et pouvant à volonté se monter ou se démonter et représenter par leurs divers assemblages tous les rapports des organes entre eux ou des parties d'un organe entre elles. De là le nom d'*anatomie clastique* (de κλάω, rompre, mettre en morceaux), donné par l'inventeur à son système. M. Auzoux en a exposé lui-même les bases et les applications, dans ses *Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie ou Description succincte des phénomènes physiques de la vie*, etc., *à l'aide de l'anatomie classique* (Paris, 1839).

Dès 1822, l'Académie royale de médecine et l'Institut accordèrent à l'auteur un de leurs prix annuels.

M. Auzoux a établi, à Saint-Aubin, une vaste fabrique de modèles anatomiques qui, indépendamment de la valeur scientifique de ses produits, a mérité d'être citée au premier rang pour son organisation, dans le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, etc., que M. Villermé (voy. ce nom) fut chargé de tracer, en 1849. « De tous les établissements industriels que j'ai visités, dit cet éminent économiste, l'établissement de Saint-Aubin d'Ecroville est le mieux entendu pour instruire les ouvriers, les moraliser, et ne leur donner que de bonnes habitudes. » En même temps, le jury national de l'Exposition de l'industrie constatait que, grâce aux dispositions prises par M. Auzoux, les terribles épreuves qu'ont eu à subir les classes ouvrières en 1847, 1848 et 1849, étaient passées inaperçues à Saint-Aubin d'Ecroville. Sans rappeler les règles ingénieuses imaginées pour entretenir parmi les ouvriers l'amour du travail et d'une sage liberté, des sentiments d'honneur, l'esprit d'ordre et de prévoyance, des habitudes d'économie et surtout le besoin de s'instruire, nous dirons seulement que, sous la direction de M. Auzoux, un grand nombre de jeunes travailleurs, presque tous pris dans le pays, deviennent à la fois mouleurs, peintres et anatomistes. Plusieurs ont acquis, dans leur atelier, assez d'instruction pour faire ensuite d'habiles médecins. Les produits de cette fabrique se sont répandus dans la plupart des écoles médicales du monde civilisé. L'Angleterre surtout les recherche, et, chose curieuse, ces nouvelles pièces anatomiques y firent révoquer la loi sur la vente des cadavres. L'anatomie clastique a surtout fait entrer partout, selon le vœu des hommes les plus éminents du dernier siècle, l'étude de l'anatomie dans l'instruction publique.

M. Auzoux reproduit l'anatomie de la manière la plus complète. Les détails trop délicats pour être vus facilement dans les proportions ordinaires, ont été augmentés dans d'énormes proportions. C'est ainsi qu'il a présenté l'œil, l'oreille, le larynx, la face, la base du crâne, le cerveau, l'œuf humain dans tout son développement, depuis son apparition dans l'ovaire jusqu'à la formation de l'embryon. Embrassant ensuite toute l'anatomie des animaux, il a reproduit un sujet de chaque grande famille : type des grands mammifères, le cheval, magnifique modèle composé de 200 pièces, avec plusieurs modèles particuliers de mâchoires de cheval et de bœuf; type des volatiles, le dindon; type des serpents, le *boa constrictor*, plus une tête de vipère avec l'appareil venimeux, muscles, glandes et crochets; type des poissons, la perche de mer ou aigle (*sciana aquila*); types des insectes, le hanneton grossi, décomposable en 500 fragments, l'abeille grossie, sous ses six formes différentes, le papillon du ver à soie et le ver à soie lui-même, avec son appareil producteur de la soie, depuis l'organe sécréteur du liquide jus-

Digitized by Google

qu'à la filière, avec un gâteau de cire, montrant l'œuf et le développement de la larve aux différentes époques de l'incubation; types des mollusques, un énorme colimaçon avec six cents fragments; types des annélides, la sangsue. Cette collection reproduit, par des pièces spéciales, chaque classe d'animaux, le mécanisme physiologique de la digestion, de la respiration, de la circulation du sang, etc., etc., depuis l'homme jusqu'au zoophyte, innombrables modèles dont nous ne pouvons essayer ici l'énumération.

Comme récompense de tant d'efforts et de ses succès, M. Auzoux a obtenu : à l'Exposition de 1834, une médaille d'or; à celles de 1839 et de 1844 un rappel de médaille d'or; et, en 1849, une médaille d'or nouvelle. M. Roux a dit, dans son compte rendu officiel de l'Exposition de Londres, que « les travaux de M. Auzoux méritent plus qu'ils n'ont obtenu, » et il ajoute que sa puissance d'invention va jusqu'au génie. M. Auzoux a été décoré de la Légion d'honneur en 1834. Il fait lui-même chaque année, à l'aide de ses préparations, des cours d'anatomie qui sont très-suivis. Pour étendre le bienfait de ce système d'enseignement, une ordonnance du ministre de la guerre prescrit que chaque régiment ait son modèle anatomique du cheval. L'anatomie classique, partout où elle est introduite, rend l'étude des organes et de la vie facile et rapide.

Outre l'ouvrage principal déjà cité, on a de M. Auzoux : un *Mémoire sur la vipère;* des *Considérations générales sur l'anatomie; moyen de rendre son étude plus facile, plus générale et moins insalubre*, et un *Mémoire sur le choléra-morbus, son siége, sa nature, son traitement*, etc.

AVELLANEDA (Gertrudis-Gomes DE), femme poëte espagnole, née en 1816 dans l'île de Cuba, où son père commandait une division de la flotte espagnole, vint en Europe, séjourna à Bordeaux, retourna à Cuba et vint habiter successivement Cadix, Constantine, Séville et Madrid, où elle se fixa en 1840. Elle s'était déjà fait connaître par des poésies publiées sous le pseudonyme de *Peregrina*, et par des compositions dramatiques jouées à Cuba dans des réunions privées. A Madrid, elle multiplia ses publications : un recueil de *Poésies lyriques* (Poesias lyricas, Madrid, 1841); des nouvelles : *Sab; Les deux femmes* (Dos Mugeres); *Espatolino; Baronezza de youx;* des tragédies qui eurent un grand succès (*Alfonso Muonio; Principe de Viana; Egilona; Gualimozin*), etc.

En 1846, elle épousa don Pedro Sabator, député aux Cortes, le perdit au bout de quelques mois, et se retira dans un couvent. Après quelques années de silence, elle donna au public deux poëmes : *la Croix* (la Cruz) et le *Dernier accent de ma harpe* (El ultimo accento di mi arpa), puis revint au théâtre avec plus d'ardeur, et fit représenter en deux ans : *Saül*, tragédie; *Recaredo*; *la Vérité victorieuse des apparences* (la Verdad vence apparencias ; *les Erreurs du cœur* (Errores del corazon); *les Gloires de l'Espagne* (las Glorias de España), 1850-1851. Ses œuvres postérieures sont : *Le don du diable* (El donativo del diablo), et *la Fille des fleurs* (la Hija de las flores) : *l'Aventurière* (la Aventurera): *Hortensia; la Somnambule* (la Sonambula); *la Fille du roi René;* deux comédies : *Sympathie et antipathie* (Simpatia y antipatia), et les *Oracles de Thalie* (Oraculos de Talia), 1852-1856. Ces différentes pièces, dont plusieurs sont des imitations de pièces étrangères, ont été accueillies avec faveur, et elles témoignent toutes d'une grande entente de la scène.

AVENEL (Denis-Louis-Martial), journaliste et littérateur français, est né à Orbec (Calvados) en 1789. Après avoir été auditeur au conseil d'État du royaume de Westphalie, et secrétaire du roi, il devint actionnaire du *Courrier-Français*, et fut jusqu'en 1842 un de ses principaux rédacteurs. Il a été aussi collaborateur du *Temps*, du *Moniteur universel*, du *Journal des savants*, etc. Il a donné un grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Aujourd'hui l'un des conservateurs de la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il a été longtemps sous-bibliothécaire, il publie, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, un recueil de *Lettres, papiers d'État et instructions diplomatiques du cardinal de Richelieu*, qui formera 5 vol. in-4.

AVENEL (Paul), littérateur français, né à Chaumont (Oise), au commencement de 1823, suivit en 1837 les cours de l'École de commerce, dont il sortit l'année suivante un des lauréats; livré, depuis cette époque, aux travaux littéraires, il a abordé également la poésie, le roman et le théâtre. Attaché à diverses Sociétés de littérateurs et d'artistes, il a fondé, en 1853, la *Société* dite *du Jeudi*, dont il est vice-secrétaire.

On a de lui : *Monsieur Monaco, ou l'Huissier en bonne fortune; le Pavé d'or*, revue de fin d'année; *un Homme sur le gril, le Gendre de M. Caboche*, vaudevilles en un acte; *la Chasse au lion*, drame en trois actes; *le Feu de Luz, le Veilleur de nuit*, opéras comiques en un acte; *l'Antichambre en amour*, comédie en vers; *les Antithèses morales*, poëme dramatique (1850-54); puis *le Coin du feu*, recueil de nouvelles (1839), *Tablettes d'un fou, ou le Voyage entre deux mondes* (1852), *la Société des malins* (1854), et quelques volumes de vers, entre autres, *Alcôve et boudoir*, scènes de la comédie humaine (1855, in-8), interdit, par les tribunaux, la même année.

M. Avenel a fondé et dirigé *le Daguerréotype théâtral*, un *Journal de la jeunesse*, collaboré au *Lycée français*, au *Mousquetaire*, etc.

AVEZAC-MACAYA (Marie-Armand-Pascal D'), géographe français, né à Bagnères-de-Bigorre, en 1799, se fit recevoir avocat à Paris et fut admis ensuite, comme employé, au ministère de la marine, où il est aujourd'hui chef de bureau. Après avoir fait paraître des *Essais historiques sur le Bigorre* (Bagnères, 1823, 2 vol., in-8), il se tourna vers la géographie, et s'occupa des explorations faites en Afrique. Il écrivit sur ce sujet des notices et des articles de revues, et, en 1830, soutint l'authenticité du voyage de Caillé à Tombouctou. En 1837, il donna, d'après les nouvelles découvertes, une *Esquisse générale de l'Afrique* (Paris, in-12), précédée d'*Études de géographie critique sur l'Afrique septentrionale* (Paris, 1836, in-8).

Comme secrétaire général de la Société de géographie (1834), il a fait, outre le compte rendu des travaux de la Société et des progrès des sciences géographiques (1834-1836), diverses publications savantes, et a fournit au *Bulletin* de la Société, dont il est aujourd'hui l'un des membres directeurs, de nombreuses communications. Il a inséré des articles de géographie dans la *Revue des Deux-Mondes*, les *Annales des voyages*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Globe*, etc.

Citons encore de M. d'Avezac, l'un des fondateurs de la Société ethnologique de Paris et membre des principales Sociétés de géographie et d'ethnologie du monde, une *Dissertation sur le géographe latin Ethicus* et sur les ouvrages cosmographiques qui portent ce nom, imprimée dans

Digitized by Google

les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1841); *Notice sur le pays et le peuple des Yébous* (1845); *Notice des découvertes faites au moyen âge, dans l'océan Atlantique*, lue à l'Institut en 1845 et 1846; *les Iles fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge* (Paris, 1845, in-8). M. d'Avezac est chevalier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs ordres étrangers.

AVOND (Auguste), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Paulhaguet (Haute-Loire), en 1820, d'une famille honorable éprouvée par des revers de fortune, fit au collége du Puy les plus brillantes études, et vint à Paris en 1838. Il suivit les cours de droit, tout en se créant des ressources par divers travaux pour des libraires, fut reçu avocat, en 1841, et se fit connaître, à la fin de son stage, par un éloge remarquable de Philippe Dupin, prononcé à la conférence de l'ordre. Comme journaliste, il prenait alors une part importante à la rédaction du *Commerce*, organe avancé du parti libéral constitutionnel. Après la révolution de Février, M. Avond fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans trois départements; il refusa ces fonctions, mais accepta de M. Crémieux, qui avait protégé ses débuts au Palais, celles de chef du cabinet au ministère de la justice. Il se présenta, dans la Haute-Loire, comme candidat du parti démocratique modéré, et, malgré l'opposition la plus vive de la part de l'administration, il fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur huit, par 24 252 voix. Secrétaire du comité de la guerre, il prit une part très-active aux travaux de l'assemblée et fut nommé membre ou rapporteur d'un grand nombre de commissions. Quoiqu'il eût voté avec la gauche pour l'amendement Grévy (voy. ce nom), il soutint, avant et après l'élection du 10 décembre, la politique qui avait pour chef le général Cavaignac. Non réélu, en 1849, dans son département, où triompha toute la liste du parti socialiste, il rentra au barreau de Paris, et y reconquit une des places les plus honorables. Aux dernières élections pour le conseil de l'ordre, sa candidature a été soutenue par 117 voix.

AVRIL (Sophie-Émile-Philippe), ingénieur français, né à Paris, en 1797, entra, en 1814, à l'École polytechnique. Sorti en 1817, il fit, depuis cette époque, partie des ingénieurs du corps des ponts et chaussées. Après avoir passé successivement par toutes les classes d'inspection, il a été nommé, à la mort de M. de Cavenne (avril 1856), directeur général de l'École des ponts et chaussées. Il est en même temps vice-président du conseil d'administration de cette École. M. Avril, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, a été promu au grade d'officier le 1er mai 1843.

AYCARD (Marie), romancier français, né à Marseille, le 9 novembre 1794, vint de bonne heure à Paris et s'enrôla dans les rangs de cette presse légère qui fit à la Restauration une impitoyable guerre. Après 1830, il collabora, pendant dix ans, au *Temps*, journal d'opposition libérale; puis il donna au *Courrier-Français* un grand nombre d'esquisses et de nouvelles toujours bien accueillies du public, qui y trouvait de l'imagination, des situations intéressantes et habilement conduites, un style simple et naturel.

Il débuta, en 1824, dans le roman par celui de *Dina, ou la Fiancée juive*. Depuis cette époque, il a publié : *Flora* (1824, in-12), un de ses meilleurs ouvrages; *les Parchemins et la livrée* (1825), en collaboration avec M. Eugène de Montglave : la police fit anéantir l'édition à cause des allusions politiques; *le Sire de Morel* (1829, 4 vol. in-12), *Marie de Mancini* (1830, 3 vol.), *l'Actrice et le faubourien* (1833, 4 vol.), avec Ricard; *le comte de Horn* (1834, 4 vol.), *Comme on gâte sa vie* (1835, 5 vol.), *Julienne Petit* (1836, 2 vol. in-8), *M. et Mme de Saintot* (1847), *Lantara* (1850, in-8), *William Vernon* (1852, in-8), *le Château de la Renardière* (1854, 4 vol.). Les plus jolies nouvelles ont été réunies sous le titre de *Nouvelles d'hier* (1854, in-18).

On doit encore au même auteur un recueil des *Ballades et chants populaires de la Provence*, en prose (1826, in-18), une critique du salon de 1824, faite avec M. Ferd. Flocon, des traductions d'ouvrages espagnols, et quelques vaudevilles avec MM. Emm. Arago et Vanderburch : *Mlle Aissé* (1832), *Mlle Desgarcins* (1839), qui eut beaucoup de succès; *le Premier malade* (1847), etc.

AYLESFORD (Heneage Finch, 5e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1786, descend d'un magistrat élevé, en 1703, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Guernsey, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1812, la place de son père à la Chambre des Lords où il a toujours défendu les priviléges de l'aristocratie. Sous le règne de Georges III, il a rempli, à la cour, les charges de grand maître et de capitaine des gardes du corps. De son mariage avec une fille du comte de Warwick (1821), il a deux enfants dont l'aîné, Heneage, lord Guernsey, né en 1824, à Packington-Hall (comté de Coventry), représente, depuis 1849, le comté de Warwick à la Chambre des Communes.

AYLIES (du Gers), magistrat français, ancien député, ancien représentant, né en 1798. Avocat à la Cour royale de la Seine, il entreprit, en 1825, avec M. Clair, la publication des *Annales de l'éloquence judiciaire en France* (1826-1827, 2 vol. in-8). En 1830, il entra dans la magistrature, par la protection de Dupont (de l'Eure), qui le nomma conseiller à la Cour royale de la Seine. Il fit paraître, en 1837, un volume intitulé : *du Système pénitentiaire et de ses conditions fondamentales* (Paris, 1827, in-8). En 1842, l'opposition le choisit pour candidat dans le collége électoral de Domfront (Orne). Il l'emporta sur son concurrent ministériel, M. le vicomte Lemercier, et alla siéger près de M. Odilon Barrot. Ce fut un des membres les plus actifs de la gauche constitutionnelle. Il prit plusieurs fois la parole dans les débats relatifs à la politique extérieure, et, malgré son titre de conseiller, demanda que les fonctionnaires publics fussent exclus de la Chambre. En 1846, il fut supplanté par M. Lemercier. Mais après la révolution de Février, deux départements, l'Orne et le Gers, lui conférèrent en même temps le mandat de représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Il opta pour le Gers. Quoique la République l'eût élevé à la dignité de président de chambre, il resta fidèle aux opinions de la gauche dynastique et continua de suivre pour guide M. Odilon Barrot. Il vota presque toujours avec la droite. En 1849, il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il est membre du conseil général du Gers pour le canton de Mauvezin. Il a été décoré le 17 décembre 1849.

AYMARD (Antoine, baron), général français, né à Lézignan (Aude) le 13 octobre 1773, s'engagea, comme volontaire, en 1792, dans le 7e bataillon de l'Aude, où le choix de ses camarades l'appela bientôt au commandement d'une compagnie. Distingué par le général Flers, il fut

Digitized by Google

attaché à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales, reçut un coup de feu au combat de Peyrestortes (1793), rentra dans le 17e léger, avec lequel il fit les campagnes d'Italie, et donna maintes preuves de bravoure, surtout à Rivoli et à Novi, qui lui méritèrent le grade de chef de bataillon et la croix d'honneur (1804).

Après la bataille d'Eylau, Napoléon le nomma colonel du 32e de ligne (1807), et, l'année suivante, baron de l'Empire, avec une dotation de 4000 fr. de rente. M. Aymard tint une conduite brillante en Espagne, de 1808 à 1812; il y fut blessé, à la bataille de Talavera, en chargeant, à la tête de son régiment, la 2e brigade des gardes anglaises, et jeta dans la plus complète déroute (4 novembre 1810) le corps espagnol du général Black.

Elevé au grade de général de brigade (12 avril 1813), il prit part à la retraite de Russie, et, en 1814, à la campagne de Belgique, où, avec 1200 soldats de la jeune garde, il chassa l'ennemi de tout le pays compris en deçà de l'Escaut et le battit au combat de Courtrai, le jour même de l'entrée des alliés à Paris. Quoique Louis XVIII lui eût confié la subdivision militaire de l'Hérault, il fut un des premiers à se rallier à l'Empereur, qui, pendant les Cent-Jours, l'appela au commandement d'une brigade de la garde.

A la seconde restauration, M. Aymard sollicita sa retraite et se tint à l'écart jusqu'en 1830, époque à laquelle il fut réintégré dans les cadres de l'armée et employé à l'intérieur. Promu au grade de lieutenant général (30 septembre 1832), il commandait la 7e division militaire lorsque éclata la sanglante insurrection du 9 avril 1834, à Lyon. On lui a reproché de n'avoir pas eu, dans ces circonstances difficiles, la prudence et la mesure nécessaires. Ce ne fut qu'après six journées meurtrières que force resta à la loi. Le gouvernement récompensa néanmoins la victoire du général Aymard par la pairie et la croix de grand officier de la Légion d'honneur, mais le laissa en disponibilité, jusqu'à la révolution de Février qui l'a mis à la retraite. Il a été promu grand'croix, le 14 octobre 1841.

AYTOUN (William-Edmondstoune), poëte et littérateur écossais, né en 1813, d'une famille noble du comté de Fife, fut élevé dans les séminaires d'Édimbourg, et publia, à la fin de ses études, un volume de vers intitulé : *Pologne* (1831). Il étudia le droit, se fit admettre au barreau écossais, en 1840, et acquit quelque réputation dans les affaires criminelles. Toutefois, en 1845, il fut appelé à la chaire de rhétorique et belles-lettres de l'université d'Édimbourg, poste qu'il a toujours occupé avec une grande distinction.

M. Aytoun, renommé comme *essayist*, a longtemps collaboré au *Blakwood's Magazine*, dans la direction duquel il a succédé à son beau-frère, le professeur Wilson. C'est dans ce recueil qu'il a fait paraître ces ballades pleines de couleur et de patriotisme, *le Cœur de Bruce*, *Édimbourg après la bataille de Flodden*, *la Marche funèbre de Dundee*, etc., réunies plus tard sous le titre général de *Chants des cavaliers écossais* (Lays of the Scottish cavaliers). Tous les critiques ont loué la verve poétique et les brillantes qualités de l'auteur; quelques-uns ont vu, dans le choix des sujets, un appel inopportun au vieil esprit jacobite de l'Écosse.

On doit également à M. Aytoun un grand nombre des pièces contenues dans le *Livre de ballades* (Book of ballads), édité en collaboration avec M. Théodore Martin, sous le pseudonyme commun de *Bon Gualtier*; une série de lectures faites à Londres, en 1853, *Sur la poésie et la littérature dramatique*; une tragédie héroï-comique, *Firmilian*, où il tourne en ridicule ce qu'il appelle l'*école spasmodique* des poëtes modernes, etc. Dévoué au parti conservateur, il a été nommé par lord Derby, en 1852, aux fonctions gratuites, mais fort honorées, de sheriff du comté d'Okney.

AZE (Louis-Valère-Adolphe), peintre français, né à Paris, le 4 mars 1823, entra à l'École des beaux-arts en 1840, fréquenta l'atelier de M. Robert Fleury, et, après un voyage en Orient et en Italie (1842-44), débuta au Salon de 1845. Il a surtout exposé : *un Médecin* (1845); *Lesueur au couvent des chartreux* (1846); *un Souverain d'Égypte* (1847); *le Marchand de Constantinople*, *un Lansquenet* (1848; *un Conseil de cardinaux*, *une Femme au travail*, plusieurs *portraits de chiens* (1850); *la Vente du butin*, *le Billet de logement* (1852); *le Fripier*, *l'Arrestation discrète* (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Fat*, *Jean Goujon recevant l'ordre de Saint-Michel à Saint-Eustache des mains du duc d'Anjou*; et au Salon de 1855, une *Épisode de Gil-Blas*. M. Aze a obtenu une 3e médaille en 1851, une mention en 1855, et une nouvelle mention en 1857.

AZEGLIO (Maxime Taparelli, marquis d'), ancien ministre de Sardaigne, né à Turin en 1801, s'est fait connaître à la fois comme artiste, publiciste, romancier et homme d'État. Issu d'une ancienne famille piémontaise, il eut pour père un des officiers généraux de l'armée. Dès son enfance, il montra la fierté et la vivacité de son caractère. A peine âgé de 14 ans, il mit à la porte son premier maître, un ecclésiastique qui le traitait avec d'extrêmes rigueurs. Excommunié pour ce fait, il ne put rentrer dans le sein de l'Église et faire la paix avec sa famille, qu'en se soumettant à de longues expiations. Son père ayant été envoyé comme ambassadeur à Rome, en 1816, il l'accompagna, et se livra tout entier à la peinture et à la musique. La volonté paternelle lui imposa la carrière militaire. Il fut, quelque temps, officier dans la cavalerie piémontaise, mais il s'occupa plus de sciences et de littérature que de tactique, et à la suite d'une maladie causée par l'excès du travail, il prit son congé. Son séjour à Rome lui avait donné pour toujours la passion des arts; à force de prières, il obtint de son père une petite pension et la permission d'aller vivre dans la patrie de Raphaël. Il y resta huit années, de 1821 à 1829, et prit place parmi les artistes en renom. Il se distingua surtout dans le paysage; le musée du Louvre et le musée royal de Turin possèdent un certain nombre de ses tableaux.

De retour à Turin, en 1829, M. d'Azeglio perdit son père, l'année suivante. Il se rendit alors à Milan, où la peinture était florissante. Il y connut Manzoni, dont il épousa la fille, et, sous son influence, s'occupa plus spécialement de littérature. On retrouve la sensibilité délicate de l'auteur des *Fiancés* dans le premier roman d'Azeglio, *Ettore Fieramosca* (1833). Ce livre, inspiré par un profond sentiment de patriotisme, produisit en Italie un enthousiasme général, renouvelé plus tard par la publication d'un second roman, *Niccolo di Lappi* (1841).

M. D'Azeglio fut dès lors un des représentants les plus aimés de la nationalité italienne. Abandonnant ses études favorites, pour servir la cause de la patrie, il se mit à parcourir les provinces, les villes et les bourgades, excitant, avec ses amis Balbo et Gioberti, ce mouvement révolutionnaire qui commença à se faire sentir dans les dernières années de Grégoire XVI. Cependant il n'entra dans aucun complot, et modéra même l'impatience des

Digitized by Google

patriotes. Quand éclatèrent les insurrections de Rimini et de la basse Romagne, il revint à Turin conseiller au roi des réformes indispensables, puis partit pour Florence, et y publia son écrit célèbre : *Les derniers événements de la Romagne*, où, tout en blâmant l'insurrection, il attaquait le gouvernement du pape et démontrait aux princes la nécessité d'une politique nationale.

L'avénement de Pie IX ayant ranimé l'espérance des Italiens, M. d'Azeglio se rendit à Rome, et il faut rapporter à son influence les mesures libérales qui inaugurèrent le nouveau pontificat. Il publia, à cette époque, une série d'articles sur l'incorporation de Lucques à la Toscane, sur la loi de la presse, les réformes du pape, l'émancipation des Juifs dans les États de l'Église, etc.

Après la révolution de 1848 et le passage du Tésin par Charles-Albert, il quitta Rome avec les troupes envoyées par le pape, pour soutenir le roi de Piémont. Lorsqu'une politique plus craintive les rappela, il devint colonel dans l'armée vénitienne et fit, au combat de Vicence, une résistance désespérée. Blessé grièvement d'une balle à la cuisse, il était à peine rétabli qu'il entrait dans Florence et, s'opposant de tout son pouvoir aux exagérations du parti républicain, présageait déjà la ruine de la liberté italienne. La bataille de Novare vint lui donner raison.

Bientôt après, il fut élu député à l'Assemblée nationale de Sardaigne, et le jeune Victor-Emmanuel II, successeur de Charles-Albert, le nomma président du conseil des ministres. Il entra au pouvoir, le 11 mai 1849. Tandis que tous les gouvernements italiens reprenaient à leurs peuples les concessions faites dans un moment de crise, il sut conserver à la Sardaigne les réformes de 1848, et, triomphant de toutes les difficultés d'une triste situation, relever la prospérité industrielle du pays. Il n'y eut que des louanges pour son ministère. Cependant il s'éleva un différend entre le président du conseil et son ministre des finances, le comte Cavour. Sorti vainqueur une première fois de cette lutte de cabinet, M. d'Azeglio, poursuivi d'ailleurs par les rancunes du clergé, dut, en dernier lieu, céder sa place à son adversaire (30 octobre 1852).

Les brochures politiques du marquis d'Azeglio ont été réunies en un volume (Turin, 1851). Son roman, *Hector Fieramosca, ou le Défi de Barlette*, a été traduit deux fois en français (1833, 2 vol. in-8, et 1839, 2 vol. in-8). La dernière traduction, donnée par A. L. Blanchard, est précédée d'une *Notice* sur M. d'Azeglio et Manzoni.

Azeglio (Victor-Emmanuel Taparelli, marquis d'), est ambassadeur de Turin à Londres, avec le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il a été accrédité le 13 novembre 1850.

B

BABARCKY (Antoine), homme politique Hongrois, est né en 1813 à Ofen. Après avoir étudié le droit, il devint, en 1832, notaire, puis juge au tribunal de Csongrad, secrétaire du gouvernement en 1840 et conseiller intime en 1847. Élu député à cette époque, il fut l'un des partisans déclarés du gouvernement autrichien; mais entraîné par le mouvement révolutionnaire, il se rendit à Vienne, le 15 avril 1848, pour solliciter auprès de l'empereur la création d'un ministère indépendant pour la Hongrie. Rentré dans la vie privée, il accepta bientôt de Windischgraetz le commissariat civil du district de Pesth et de Gazyge. Lors de la retraite des troupes autrichiennes (avril 1849), il dut renoncer à l'exercice de ces fonctions; mais au rétablissement de la paix publique, il fut nommé commissaire civil supérieur.

Babarcky (Charles), cousin du précédent, servit dans l'armée autrichienne et devint lieutenant-colonel et aide de camp de l'empereur. On lui attribua la brochure intitulée : *Confessions d'un soldat* (Vienne, 1850), qui causa beaucoup de sensation à cause de la franchise avec laquelle l'auteur exprime la nécessité d'un gouvernement militaire et absolu. Parvenu au grade de colonel il tomba en disgrâce et donna sa démission.

BABAUD-LARIBIÈRE [de la Charente], publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Confolens (Charente), le 5 avril 1819, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers, et s'inscrivit, en 1840, au barreau de Limoges. Il débuta dans le journalisme, comme rédacteur de *l'Écho du peuple* de Poitiers, et du *Progressif* de la Haute-Vienne. Revenu à Confolens, il continua de s'associer aux luttes de la presse, et publia de nombreux articles dans *l'Écho de la Charente* et *l'Indépendant*. Il fut élu membre du conseil général de la Charente et prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration de son département. Nommé par 35919 suffrages, le cinquième sur neuf, représentant à l'Assemblée constituante et membre du comité de l'intérieur, il prit une part active aux discussions de l'Assemblée et monta souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et vota pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, mais il continua de défendre dans la presse la cause républicaine, et fut un des collaborateurs de la *Liberté de penser*. Il publia, en 1850, une bonne *Histoire de l'Assemblée nationale constituante* (2 vol. in-18). Après le coup d'État du 2 décembre, il vécut retiré dans ses propriétés de la Charente, consacrant ses loisirs à des travaux d'économie politique ou d'histoire.

BABBAGE (Charles), célèbre mathématicien anglais, né en 1790, fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, passa un examen scientifique remarquable et s'abandonna à son goût pour les mathématiques. Ses nombreux mémoires le placèrent bientôt au rang des savants. La lenteur des opérations qu'exige la construction des tables de logarithmes lui suggéra l'idée de les faire exécuter par une machine à calculer, ou plutôt de perfectionner, dans des proportions plus vastes, les essais de Pascal et de Neper. Assuré du concours du gouvernement, il se mit à parcourir l'Angleterre et le continent, visita un grand nombre d'ateliers et se rendit compte par lui-même des divers systèmes de mécanique, et des forces auxiliaires qu'il lui était possible d'utiliser.

A son retour (1821), M. Babbage écrivit son ingénieux *Traité de l'économie des machines et des manufactures* (Economy of manufactures), traduit en français par M. Édouard Biot; dans cet ouvrage, que l'économiste Blanqui appelle un hymne en faveur des machines, il expose d'une

Digitized by Google

manière très-nette le grand principe de la division du travail, son rôle dans l'industrie manufacturière. Ces idées, encore nouvelles, eurent un grand succès. En 1828, l'auteur fut chargé, à l'université de Cambridge, de la chaire de mathématiques, jadis occupée par Newton, et qu'il garda pendant onze ans. Il avait alors publié, dans les recueils des Sociétés savantes de Londres, dont il était déjà membre, d'intéressants mémoires sur *les Jeux de hasard* (1821); *l'Application de l'analyse à la recherche des théorèmes sur les lieux géométriques* (1822); *la Mesure des hauteurs par le baromètre* (1824); *le Magnétisme par rotation* (1825); *l'Application des machines à calculer* (1825), insérés dans le *Philosophical Magazine*; *les Rotations électriques et magnétiques* (1826); etc.

La machine de M. Babbage, commencée vers 1828, devait, pour atteindre complètement son but, se composer de deux parties distinctes : l'une, pour calculer les nombres, et l'autre, pour les imprimer. La construction de la première partie étant à peu près achevée, en 1833, permit à l'inventeur de recueillir ses excellentes *Tables logarithmiques* (Tables of logarithms of the natural numbers), qui vont de 1 à 108 000 et qui se recommandent par leur exactitude et la commodité de leur disposition. La deuxième partie n'était pas, à cette date, à moitié terminée, lorsqu'il reçut l'ordre d'interrompre ce magnifique travail dont la dépense s'élevait à 425 000 fr. et qui, pour arriver à son complet achèvement, eût au moins exigé le double de cette somme. M. Babbage qui ne retira aucun profit de toutes ses peines, s'occupa encore de projets relatifs à la construction de machines pour les opérations algébriques. On lui doit, outre les ouvrages déjà cités : *Comparaison des diverses institutions d'assurance sur la vie* (A comparative view of the various institutions for the assurance of lives, 1826, in-8), *De la décadence des sciences en Angleterre* (The decline of science, 1829), thèse qu'il a développée en termes plus précis dans sa *Revue de l'Exposition universelle de* 1851 (The great exhibition, 1851, in-8).

BABINET (Jacques), physicien français, membre de l'Institut, né à Lusignan, le 5 mars 1794 fut élève de M. Biuet, au lycée impérial Napoléon, entra à l'École polytechnique, en 1812, et passa à l'École d'application de Metz d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie. Il quitta bientôt la carrière militaire pour l'enseignement et fut successivement professeur de mathématiques à Fontenoy-le-Comte, à Poitiers, et au collège Saint-Louis. De 1825 à 1828, il fit, à l'Athénée un cours de météorologie; en 1838, il suppléa Savary au Collège de France et entra, deux années plus tard, à l'Académie des sciences, en remplacement de Dulong.

M. Babinet est auteur d'un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et des sciences physiques, insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, ou dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences. Nous citerons, entre autres, en astronomie : *Mémoire sur la détermination de la masse de la planète Mercure*, lu à l'Académie en 1825; en physique : *Recherches sur les couleurs des réseaux* (1829); *Mémoire sur la double réfraction circulaire* (1837); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux, etc.* (1837); *Mémoire sur la perte d'un demi-intervalle d'interférence dans la réflexion à la surface d'un milieu réfringent* (1839) : *Rapport sur le microscope polarisant d'Amici* (1844); etc.; en météorologie : *Mémoire sur la détermination du magnétisme terrestre* (1829); *Mémoire sur le cercle parhélique, les couronnes, l'arc-en-ciel etc.* (1837); *Théorie des courants de la mer* (Ibid., 1849); *Note relative à la modification de la formule barométrique de Laplace*, rendue calculable sans le secours des logarithmes (1850); *Note sur les rapports de la température avec le développement des plantes* (1851). sur la pluie et les inondations (1855), etc.

M. Babinet a proposé d'heureuses modifications dans la construction de divers appareils de physique; on lui doit un perfectionnement important de la machine pneumatique auquel son nom est ordinairement attaché; un nouvel hygromètre d'absorption; un goniomètre, pouvant servir à la mesure et à la détermination des indices de réfraction des substances transparentes, etc.

En dehors de ses travaux académiques qui sont ses plus beaux titres, M. Babinet a aussi, à l'exemple d'Arago, travaillé à la propagation des vérités scientifiques, en publiant de fréquentes notices dans les journaux et les revues, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur de nombreux sujets d'astronomie, de physique et de météorologie. Ses travaux dans ce genre de littérature, ont été accueillis avec faveur par les gens du monde et même par les savants. On peut y rapporter son *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1 vol. in-8 avec atlas) et surtout son recueil intitulé : *Études et lectures sur les sciences d'observation et sur leurs applications pratiques* dont plusieurs avaient été écrites, à la demande de l'Académie, pour les séances publiques de ce corps savant.

M. Babinet a encore fait éditer, par les soins de M. Bourdin, un certain nombre de cartes géographiques, auxquelles il a donné le nom de *Cartes homalographiques*, et dans lesquelles, pour la première fois, grâce à un système nouveau de projection, la proportion des surfaces entre les espaces sur le globe et sur la carte, est exactement conservée.

BABO (Lambert DE), agronome allemand, né en 1790, à Manheim (grand-duché de Bade), fut élève de Thaer et s'établit dans ses propriétés à Weinheim, où il acquit bientôt une égale réputation de praticien et de savant. Il fut nommé, en 1831, président de la Société d'agriculture de Bade. En 1853, il a été appelé à l'université de Fribourg pour y occuper la chaire de chimie, devenue vacante par la mort de Fromherz.

M. de Babo compte parmi les meilleurs agronomes et œnologues de l'Allemagne; il a publié nombre considérable d'ouvrages, destinés, pour la plupart, à propager les résultats des recherches scientifiques sous une forme facile et populaire. Nous citerons : *Instructions pour la culture des prairies* (Anleitung zur Anlage und Behandlung der Wiesen. Heidelberg, 1836); *Instructions sur la meilleure manière de traiter le vin en cave* (Belehrung über die zweckmaessigste Behandlungsart der eingekellerten Weine. Manheim, 1837); *la Culture de la vigne*, etc. (der Weinbau, etc., Heidelberg, 1840-42, 4 cahiers); *la Vigne et ses variétés* (der Weinstock und seine Varietaten, Francfort, 1843); *Chimie agricole du cultivateur* (Ackerbauchemie für den Landmann, Francfort, 1845; 2e édit., 1850); *Discussions populaires sur la culture de la vigne* (der Weinbau in Geschichten und Gespraechen, Ibid., 1846); *la Manière de faire et de traiter le vin* (die Erzeugung und Behandlung des Traubeweins, 1846); *les Principes de l'agriculture* (die Hauptgrundsaetze des Ackerbaues., Ibid., 1851).

Il a encore publié avec M. Metzger : *le Raisin ordinaire et le raisin de table* (die Wein-und-Tafeltrauben. Manheim, 1836-1838), et *les Rai-*

Digitized by Google

sins des vignes et jardins allemands (die Weintrauben der deutschen Weinberge und Gaerten. Suttgart, 2e édit., 1853), et un grand nombre d'articles insérés dans deux recueils dont il a eu longtemps la direction, *les Rapports agricoles*, et la *Revue badoise d'agriculture*.

BAC (Théodore), avocat français, ancien représentant du peuple, est né à Limoges (Haute-Vienne), en 1808. Une intelligence vive et une remarquable facilité de parole lui firent acquérir de bonne heure, comme avocat, une réputation brillante dans son pays. Le procès de Mme Lafarge, dont il fut le défenseur passionné, le fit connaître de toute la France. Comme homme politique, après certains tâtonnements, il entra dans les rangs de l'opposition démocratique, et soutint constamment, depuis, les principes de la Révolution. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il exerça une influence considérable sur la population ouvrière de Limoges, et contribua très-activement à la propagande entreprise dans les départements du centre par M. Pierre Leroux, devenu imprimeur à Boussac. Après la proclamation de la République, il fut à Limoges, le principal orateur populaire, mais, à la suite des troubles qui éclatèrent dans cette ville, à l'époque des élections (23 avril 1848), il ne fut pas impliqué dans le procès intenté à ceux de ses amis qui avaient excité ou n'avaient pas su empêcher les désordres.

A l'Assemblée constituante, où il fut envoyé par 38 776 voix, le troisième sur les huit représentants de la Haute-Vienne, M. Bac fit partie du comité des affaires étrangères. Il monta souvent à la tribune, et fut l'avocat de la Montagne dont M. Ledru-Rollin était l'orateur. Il vota constamment avec l'extrême gauche, en motivant souvent son vote par ses discours. Il combattit surtout l'institution de la présidence : « Le pouvoir ne se divise pas, disait-il. Il est dans le président ou dans l'assemblée, comme il était dans le roi ou dans les Chambres; et, dans la lutte qui naît du conflit, il faut que quelqu'un succombe. Ce sera ou le président ou l'Assemblée qui gouvernera; l'un anéantira l'autre. » Il n'accepta pas l'ensemble de la Constitution et repoussa, le 25 novembre 1848, l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection du 10 décembre, il combattit sans relâche la politique napoléonienne. Après avoir protesté vainement contre la proposition Rateau qui hâta la dissolution de la Constituante, il fut renvoyé à l'Assemblée législative par les départements de la Seine et de la Haute-Vienne. Sa nomination à Paris était un des gages de l'alliance conclue entre les démocrates et les socialistes. M. Bac continua de s'associer, au moins par ses votes, à tous les actes de la Montagne, et, lorsqu'elle eut été réduite par le 13 juin, appelé à remplir le vide que laissait l'exil des principaux chefs du parti révolutionnaire, il fit violence à sa nature amie du repos, et se multiplia pour venir en aide à Michel (de Bourges), sans éviter les reproches que l'impatience de *la Voix du proscrit* n'épargnait pas à « la faiblesse » de l'opposition. Le 2 décembre 1851, il prit part aux essais de résistance tentés à Paris. Tandis que ses amis de la Haute-Vienne attendaient son appel pour commencer la lutte, son nom parut sur la liste des représentants expulsés de France par mesure de sûreté générale, mais l'amitié du prince de la Moskowa adoucit pour lui les rigueurs du pouvoir, qui ne l'obligea point à quitter le territoire. Depuis, il a pu reprendre sa place au barreau de Paris.

BACH (Alexandre, baron DE), homme d'État autrichien, né à Loosdorf (basse Autriche), le 4 janvier 1813, entra d'abord dans l'administration : mais, après la mort de son père qui était un avocat très-renommé, il se fit inscrire au barreau de Vienne. En 1848, comme député de l'ordre des avocats, il fit partie de la commission provisoire qui prit l'administration de la ville. Bientôt après, il fut admis dans le comité des États de la basse Autriche, qui le choisit pour délégué au comité central des états provinciaux de la monarchie autrichienne. Partisan exclusif du plan de centralisation politique, que l'empereur actuel a entrepris d'appliquer à ses États, il se montra également opposé à l'absorption de l'Autriche dans l'Allemagne et à l'indépendance des nationalités diverses dont le rapprochement fortuit a produit l'empire autrichien. Il fit partie du premier cabinet libéral, comme ministre de la justice, et de l'Assemblée constituante, comme député du faubourg de Wieden. Il s'occupa avec ardeur de réorganiser le système judiciaire : mais il se rendit impopulaire en réclamant pour la couronne le droit de *veto*, en s'opposant à la suppression pure et simple des corvées féodales, dont il voulait faire payer le rachat aux paysans, et en refusant de reconnaître les privilèges nationaux de la Hongrie, qu'il considérait comme une partie intégrante de l'empire. L'insurrection du 6 octobre 1848 l'obligea de prendre la fuite. Il se retira d'abord à Salzbourg, et de là se rendit à Ollmutz, auprès de l'empereur, qui lui donna le portefeuille de la justice dans le ministère Schwartzenberg-Stadion. Il prit une part importante à toutes les mesures qui retirèrent de l'abîme la vieille dynastie des Habsbourg, et firent tourner au profit du principe d'unité tous les mouvements révolutionnaires qui avaient menacé l'empire d'Autriche d'une complète dissolution. La constitution du 4 mars 1849, si contraire aux droits particuliers des provinces, résume toute la politique de M. de Bach, et pour ainsi dire, la pensée du règne. La mission de la mettre en vigueur lui est échue plus spécialement après la mort de Stadion, qu'il remplaça au ministère de l'intérieur (mai 1849). Les complications amenées par la guerre d'Orient ne l'ont pas détourné de son but; il a poursuivi et achevé l'œuvre, durable ou non, de l'unification. Quelle que doive être dans l'avenir le résultat de sa politique, M. de Bach n'en est pas moins aujourd'hui un des hommes d'État les plus considérables de l'Autriche.

BACHARACH (Henri), grammairien et traducteur français, né vers 1810, en Allemagne, d'une famille israélite, vint à Paris à l'âge de vingt ans. Il est, depuis un certain nombre d'années, professeur de langue allemande à l'École polytechnique. Il a publié plusieurs ouvrages relatifs à l'enseignement classique de cette langue : *Grammaire allemande* (1850, in-8; 4e édit. 1854); *Cours de thèmes allemands* (1850); *Leçons de langue allemande* (1855, in-8), etc. On a aussi de lui une bonne traduction de la *Physiognomonie* de Lavater (1845, gr. in-8 pl.); et un *Cours complet de préparation littéraire* (1850, 4 vol. in-8), à l'usage des aspirants aux Écoles du gouvernement.

BACHE (Alexandre-Dallas), hydrographe américain, né à Philadelphie, est l'arrière-petit-fils de Benjamin Franklin. Après s'être distingué successivement comme professeur de physique et de chimie à l'université de Pensylvanie, comme principal de la haute École de Philadelphie, il fut désigné pour succéder à M. Hassler en qua-

Digitized by Google

lité de surintendant de l'exploration des côtes, et vint alors s'établir à Washington. Savant distingué et habile administrateur, M. Bache a été à même d'exercer une surveillance active sur les détails comme sur l'ensemble de cette grande exploration, la plus gigantesque peut-être qui ait jamais été exécutée par aucun peuple, et il l'a amenée, à force de patience et de soins, au point d'être aujourd'hui le plus beau monument de la science américaine. Depuis le 1er janvier 1855, M. Bache a été élu président de la Société philosophique américaine, fondée à Philadelphie par son illustre bisaïeul.

Son cousin, *Franklin* BACHE, a longtemps été professeur de chimie au collége de Jefferson (Philadelphie), et a compilé, en collaboration avec le docteur Wood, un *Manuel médical des États-Unis* (the Dispensatory of the United-States, Philadelphie, in-8, plusieurs éditions) qui a rendu des services à la médecine de son pays.

BACHELOT DE LA PYLAIE (A....-J....-M....), botaniste français, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 25 mai 1786. Un goût très-vif pour les sciences naturelles le porta de bonne heure à entreprendre à ses frais de nombreux voyages en Amérique, aux îles et en Afrique; il en rapporta de belles collections en plantes et en coquillages, dont il a généreusement abandonné la propriété au Museum d'histoire naturelle de Paris. On a de lui : *Manuel de conchyliologie* (1828, in-18), un des premiers livres publiés sur ce sujet; *Traité des algues marines* (1829, in-8), et un grand ouvrage malheureusement interrompu au premier volume : *Flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre et Miquelon* (1829, in-4), avec figures dessinées par l'auteur sur la plante vivante. M. Bachelot s'est aussi occupé d'archéologie; quelques-uns de ses mémoires sur des villes bretonnes sont insérés dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de France, dont il est membre. En 1848, il a fait paraître une intéressante notice sur la nécessité d'introduire un nouveau mode de lecture dans les écoles élémentaires.

BACHI (Claudia), femme de lettres française, née vers 1820, a publié dans la petite presse parisienne de nombreuses pièces de vers qu'elle a réunies, en 1852, sous le titre : *les Phalènes*. Depuis, elle a écrit : *la Plume et l'épée* (1854, in-32), mélanges de poésie et de prose, et les *Coups d'éventail* (1856, in-18), recueil de maximes et d'observations critiques.

BACHMANN (Charles-Frédéric), philosophe allemand, né le 24 juin 1785, à Altenbourg, étudia à Iena, de 1803 à 1807, la théologie et la philosophie, et s'y fixa plus tard après avoir passé trois ans à Dresde, à Heidelberg et en Suisse. Agrégé à la Faculté philosophique depuis 1810, il obtint, en 1812, la chaire de morale et d'économie politique qu'il a occupée pendant de longues années. — Il est mort le 20 septembre 1855.

On a de M. Bachmann : *Æsthetices apud Græcos vestigia* (1811); *la Philosophie et son histoire* (über die Philosophie und ihre Geschichte, 1811); *de l'Esthétique en général* (die Kunstwissenschaft in ihrem allgemeinen Umrisse, 1811); *Mélanges philosophiques* (Kleine philosophische Schriften, 1812); *De la philosophie des temps modernes* (über die Philosophie neuer Zeit, 1816); *De l'Histoire de la philosophie* (über die Geschichte der Philosophie, 1820); *De l'union des sciences physiques avec la psychologie* (über die Hoffnung einer Vereinigung zwischen Physik und Psychologie. Utrecht, 1821), dissertation couronnée par l'Académie d'Utrecht; *Système de logique* (Leipsick, 1828), traduit en russe et en français (1831); etc.

En 1833, M. Bachmann se déclara contre la philosophie de Hegel : son livre *Sur le système de Hegel et de la nécessité d'une nouvelle réforme de la philosophie* (über Hegels System und, etc.) suscita une polémique assez vive à propos de laquelle il publia, contre Rosenkranz, son *Anti-Hegel* (Iena, 1835.)

BACHMANN (Dieudonné-Louis-Ernest), philologue allemand, né le 1er janvier 1792, à Leipsick, acheva ses études à l'université de sa ville natale. Après avoir été, de 1816 à 1824, professeur à Halle, et Wertheim (duché de Bade), il donna sa démission, pour aller explorer les bibliothèques de Vienne, Rome, Naples et Paris. Ses excursions durèrent trois ans. En 1832, il fut appelé à Rostock, pour prendre la direction du collége et de l'École normale, et occuper en outre la chaire de littérature classique à l'université.

On doit à M. Bachmann : *Les papyrus égyptiens de la bibliothèque du Vatican* (Leipsick, 1828); *Anecdota græca e codicibus bibliothecæ regiæ Parisiensis* (Ibid. 1828, 2 vol.); *Scholia in Homeri Iliadem* (Ibid. 1835-1838); le texte grec du poëme *Alexandra* de Lycophron (Ibid. 1830), accompagné de notes critiques; deux brochures : *Scholia vetusta in Lycophronis Alexandrum* (Rostock, 1848), et *Joanis Tzetzæ opusculum*, etc. (Ibid. 1851), préliminaires d'un nouveau travail sur l'*Alexandre*, etc.

BACIOCCHI (Napoléone-Élisa), princesse de la famille Bonaparte, cousine germaine de Napoléon III, née en Italie le 3 juin 1806, est fille de Felix Baciocchi, prince de Lucques, et de la princesse Élisa Bonaparte. Elle fut élevée à la cour de l'empereur et épousa, en 1825, le comte Camerata, un des plus riches propriétaires de la marche d'Ancône. Elle avait voué une vive affection au duc de Reichstadt, et on rapporte que, l'ayant décidé à fuir avec elle de Schœnbrûnn, elle répondit à ceux qui les arrêtèrent aux environs du palais : « Voilà mon souverain; je suis sa cousine! » Depuis 1830, époque où elle s'est séparée de son mari, elle a vécu dans ses domaines en Illyrie, et son nom n'a été rappelé que par les divers procès de succession qu'elle a intentés à ses quatre oncles. Son fils, Napoléon CAMERATA, a eu une fin tragique en 1853.

Son neveu, le comte Felix BACIOCCHI, né vers 1830 et héritier de la grande fortune du prince de Lucques, est, depuis 1852, premier chambellan de Napoléon III, surintendant des spectacles de sa cour et officier de la Légion d'honneur.

BACK (sir George), navigateur anglais, né le 6 novembre 1796, à Stockport (comté de Chester), entra dans la marine royale comme *midshipman* (1808), prit part, en 1809, à la capture de plusieurs bâtiments français sur les côtes d'Espagne, et se trouvait à bord de *l'Aréthuse* lorsqu'il fut fait prisonnier et envoyé en France, où il resta cinq ans. Devenu libre à la rentrée des Bourbons, il servit tour à tour sur *l'Akbar*, *le Bulwark* et le brick *le Trent*, commandé par sir John Franklin, qui l'encouragea dans son projet de se vouer aux voyages de découvertes.

Sa première expédition date de 1818 et fut des plus malheureuses. Il partit avec W. Beechey (voy. ce nom) sur *la Dorothée*, confiée au capitaine David Buchan, qui avait mission de s'avancer en ligne directe vers le pôle à travers les mers du Spitzberg aussi loin que la route serait praticable. Les glaces s'opposèrent à ce qu'on allât plus loin que le 80e degré de latitude nord.

Digitized by Google

A peine M. Back était-il de retour qu'il fut désigné par sir J. Franklin pour coopérer à l'expédition de 1819 dans la baie d'Hudson. Dans cette entreprise hasardeuse, durant laquelle une exploration à pied, aller et retour, fut accomplie au cœur de l'hiver depuis le fort de l'Eutreprise jusqu'au fort Chippewyan (plus de 1800 kilom.), il montra ce sang-froid et cette constance héroïques dont il donna plus tard tant de preuves.

Nommé lieutenant en 1821, nous le retrouvons parmi les compagnons de sir J. Franklin dans la mémorable campagne conduite par ce navigateur de concert avec les capitaines Beechey et Parry; elle dura trois années (1825-1827) et fut marquée par des souffrances inouïes. Quant à M. Back, il poussa ses recherches jusqu'au 70e degré de latitude nord. Laissé au fort Franklin à la garde des collections d'histoire naturelle et du matériel scientifique, il s'avança, après la rupture des glaces, jusqu'à la York Factory et ne revint qu'en 1827 dans ses foyers.

Il resta en disponibilité quelques années, et sollicita, en 1833, l'honneur d'aller à la recherche du capitaine Ross, parti depuis 1829 et dont on n'avait pas de nouvelles. Ayant appris dans les grands lacs de l'Amérique du Nord l'heureux retour de ce navigateur, il résolut néanmoins de continuer son voyage en lui donnant une utilité scientifique. Après avoir passé au lac des Esclaves un hiver terrible, il découvrit, en 1834, les lacs Waldesley et d'Artillerie; ensuite il remonta le grand fleuve Thlewi-Schoch, auquel on a donné son nom, et, malgré une navigation périlleuse d'environ 600 kilom., il réussit à déboucher dans la mer Polaire, dont la communication avec les lacs arctiques fut ainsi constatée; enfin il releva avec soin les côtes de cette mer entre le détroit de Bathurst et la baie d'Hudson. Les résultats de ce voyage furent consignés par lui dans sa *Relation d'un voyage aux terres arctiques pendant les années* 1833-1835 (Narrative of the arctic land expedition to the mouth of the great Fish river; Londres, 1836, gr. in-8, fig.). Une traduction française par M. Cazeaux (2 vol. in-8) en a paru la même année à Paris. On y trouve d'intéressantes observations sur l'atmosphère durant un hiver où le thermomètre descendit à 70 degrés, ainsi que sur les aurores boréales dont il a dressé plusieurs cartes et signalé l'influence marquée sur la boussole au point de faire produire à l'aiguille une déviation de 8 degrés.

Sir G. Back, qui venait d'être promu au grade de capitaine (1835), fut chargé, l'année suivante, d'une seconde expédition qui avait pour but de fixer la géographie des côtes entre le détroit du Régent et le cap Turnagain. Il quitta les îles Orkney à bord de *la Terror*, bâtiment spécialement destiné aux voyages polaires et qui devait être funeste à sir J. Franklin: mais il ne put remplir qu'une partie des instructions qui lui avaient été données; longtemps enfermé au milieu des glaces, il ramena son équipage dans l'état le plus pitoyable. Il a donné, dans ce style clair et élégant qui ajoute un charme de plus à la lecture de ses ouvrages, le compte rendu de cette campagne : *Relation du voyage de* la Terreur *aux mers polaires en* 1836-1837 (Narrative of the expedition in H. M. ship *Terror* on the arctic shores; Londres, 1838, in-8).

En récompense des services qu'il a rendus à la science, les Sociétés de géographie de Londres et de Paris ont décerné chacune à cet habile marin une médaille d'or (1835) et la reine lui a conféré le titre de chevalier (*Knight bachelor*) en 1839. Appelé, en outre, à des fonctions lucratives dans l'administration du trésor, il a été élevé, en 1857, au rang de contre-amiral.

BACOT (Paul, Frédéric et David), industriels français dirigent, à Sedan, deux des plus importantes maisons, pour la fabrication et le commerce du drap, qui existent en France et à l'étranger. Ils ont succédé, sous la double raison sociale de Paul et David Bacot, et de Frédéric Bacot et fils, à la maison fondée par leur père au commencement de ce siècle. Leur nom et leurs produits ont figuré à toutes les Expositions nationales de l'industrie, où ils ont constamment obtenu le rappel de la médaille d'or décernée à M. Paul Bacot en 1819. Ils ont reçu à l'Exposition universelle de Londres en 1851, une médaille de prix, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Paul Bacot a fondé en 1840 un comptoir à New-York. MM. Paul, Frédéric et David Bacot ont été tous les trois faits chevaliers de la Légion d'honneur, le premier en 1827, le second en 1844, le troisième en 1849. On a, sous le nom de ce dernier, ancien président de la chambre consultative de Sedan : *Manuel du sapeur-pompier de Sedan* (Sedan, 1845, in-12).

BADE (Maison grand-ducale de). Grand-duc régnant : *Frédéric*-Guillaume-Louis (voy. FRÉDÉRIC). Grande-duchesse : *Louise*-Marie-Elisabeth, née le 3 décembre 1838, fille du prince de Prusse. — Mère : la grande-duchesse *Sophie*-Wilhelmine, née le 21 mai 1801, fille de feu Gustave IV, roi de Suède; mariée, le 15 juillet 1819, au grand-duc Charles-*Léopold*-Fréderic; veuve le 24 avril 1852.

Frères et sœurs : le grand-duc *Louis*, né le 15 août 1824; Louis-*Guillaume*-Auguste, né le 18 décembre 1829, major au service de Prusse; *Charles*-Frédéric-Gustave-Guillaume-Maximilien, né le 9 mars 1832, major dans l'armée autrichienne; *Alexandrine*, mariée au duc régnant Ernest II (voy. SAXE-COBOURG et GOTHA); *Marie*-Amélie, née le 20 novembre 1834; *Cécile*-Auguste, née le 20 septembre 1839, mariée en 1857, au grand-duc Michel (voy. RUSSIE).

Le grand duc a deux oncles : le margrave *Guillaume*-Louis-Auguste, né le 8 avril 1792, général d'infanterie au service de Bade, marié en 1830 à la duchesse *Élisabeth* de Wurtemberg, dont il a trois filles, et le margrave *Maximilien*-Frédéric-Jean-Ernest, né le 8 décembre 1796, général de cavalerie.

Il faut encore citer la cousine du grand-duc, S. A. I. la grande-duchesse *Stéphanie*-Louise-Adrienne de Beauharnais, née le 28 août 1789, fille adoptive de l'Empereur Napoléon Ier, mariée le 8 avril 1806 au grand-duc *Charles*-Louis-Frédéric, cousin germain du grand-duc actuel; veuve le 8 décembre 1818; elle a deux filles : la princesse *Joséphine*-Frédérique-Louise, née en 1813 et mariée en 1834 à Charles, prince de Hohenzollern-Sigmaringen; et la princesse *Marie*-Amélie-Elisabeth-Caroline, née en 1818 et mariée, en 1843, au duc d'Hamilton, pair d'Angleterre.

BADICHE (abbé Marie-Léandre), ecclésiastique français attaché au clergé de Paris, a écrit, en collaboration de M. Fresse-Montval, un *Cours d'études élémentaires* (1854-1856, 4 vol.) comprenant l'histoire ancienne et moderne, l'histoire de France, la géographie, la mythologie universelle, etc. On a de lui seul deux notices historiques sur *le Diocèse de Rennes* (1836) et sur *la Chapelle de Sainte-Anne, près Fougères* (1843).

BADON [de la Haute-Loire], ancien représentant du peuple français est né en 1793. Il étudia la médecine, et prit le diplôme de docteur. Il acquit une certaine influence dans le département

Digitized by Google

de la Haute-Loire, et fut élu, en 1840, maire de la ville du Puy. Aux élections de 1846, les libéraux le choisirent pour candidat à la Chambre des Députés; mais il échoua contre M. Richond des Brus. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 36 000 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la majorité modérée. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est encore maire du Puy et membre du conseil général de la Haute-Loire.

BAECKER (Louis), archéologue français, né à Lille, est revenu, après avoir fait son droit à Paris, s'établir dans cette ville où il a exercé la profession d'avocat. Il est membre de la Société des antiquaires de Picardie et correspondant du ministère de l'intérieur. On a de lui divers travaux d'archéologie relatifs à l'ancienne Flandre, tels que : *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4); *Rapport sur l'église de Saint-Eloi à Dunkerque* (1850, in-8); *de la Religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8); *Légende de sainte Godelire* (1854, 2e édit.); *Chants historiques de la Flandre* (Lille, 1855, in-8), *recueil* qui s'étend jusqu'au milieu du XVIIe siècle; etc.

BAEHR (Jean-Chrétien-Félix), philologue allemand, né à Darmstadt, le 13 juin 1798, fils d'un prélat, fit ses études au collége et à l'université de Heidelberg, où il devint successivement agrégé (1819), professeur adjoint (1821), puis titulaire (1826) de littérature classique. Il n'a pas quitté cette ville, où il a été nommé conservateur en chef de la bibliothèque (1833), inspecteur supérieur (éphore) du lycée (1839), et enfin directeur du séminaire philologique (1845). La bibliothèque lui doit des agrandissements considérables, et les établissements qu'il a dirigés de sages réformes. Le grand-duc de Bade lui a conféré le titre de conseiller aulique intime, et l'a décoré de l'ordre du Lion de Zahringen.

Les principaux travaux littéraires de M. Baehr sont : *Herodoti Halicarnensis Musæ. Textum ad Gaisfordii editionem recognovit, perpetua tum F. Creuzeri tum sua annotatione instruxit commentationem de vita et scriptis Herodoti, tabulas geographicas, imagines ligno incisas indicesque adjecit* (Leipsick, 1832-1833, 4 vol. in-8; 2e édit., 1856), ouvrage d'une érudition variée et solide; *Histoire de la littérature romaine* (Geschichte der römischen Literatur; Carlsruhe, 1828; 3e édition, 1844-1845, 2 vol. in-8), suivie d'un *Abrégé* (Abriss der, etc. Heidelberg, 1833; traduit en français, Louvain, 1838), *les Poëtes et historiens chrétiens de Rome* (die christlichen Dichter und Geschichtsschreiber Roms; Carlsruhe, 1836); *la Théologie romano-chrétienne* (die christlich-römische Theologie; Ibid, 1837), et *Histoire de la littérature romaine durant l'époque carlovingienne* (Geschichte der röm. Literat. im karoling. Zeitalter (Ibid., 1840).

On doit en outre à cet érudit les éditions de quelques traités grecs avec des commentaires et des notices critiques; une dissertation *De litterarum universitate Constantinopoli quinto sæculo condita* (Heidelberg, 1835); une étude historique sur la *Transportation de la bibliothèque de Heidelberg à Rome en 1623* (Leipsick, 1845); enfin, un grand nombre d'articles de critique historique et archéologique insérés dans les recueils périodiques spéciaux et dans l'*Encyclopédie universelle* d'Ersch et Gruber. Quelques-uns de ces travaux, ont été réimprimés à part. Dès 1821, il a collaboré aussi activement aux *Annales de Heidelberg*, qu'il a rédigées de 1834 à 1847, avec Schlosser et Munke, et dont il est, depuis 1847, l'unique rédacteur.

BAER (Charles-Ernest DE), naturaliste russe, né, le 17 février 1792, en Esthonie, étudia la médecine à l'université de Dorpat. En 1814, il alla compléter son éducation scientifique en Allemagne, et, après avoir travaillé pendant quelque temps sous la direction des savants professeurs Dœllinger et Nees von Esenbeck, il vint, en 1817, à Kœnigsberg où Burdach l'attacha à la Faculté de médecine en qualité de prosecteur. Il y resta, sauf de rares interruptions, jusqu'en 1834, fut chargé d'y organiser le musée zoologique et y exerça, en outre, les fonctions de professeur de zoologie (1819), et de directeur du cabinet anatomique (1826). Appelé, en 1834, à l'Académie de Saint-Pétersbourg, il en fut bientôt un des membres les plus éminents, et obtint diverses distinctions honorifiques. Ses travaux sur les pays polaires le firent désigner pour diriger des voyages d'exploration dans le nord de la Russie.

M. Baer, comme naturaliste, s'est surtout occupé de la génération et a écrit spécialement sur ce sujet : *Epistola de ovi mammalium et hominis genesi* (Leipsick, 1827, in-4); *Histoire du développement des animaux* (über die Entwickelungsgeschichte der Thiere, Kœnigsberg, 1828-1837, tom. II); *Recherches sur l'histoire du développement des poissons* (Untersuchungen über die Entwickelungsgeschichte der Fische, Leipsick, 1835); *Recherches sur les monstres à double corps* (über doppelleibige Misgeburten, Saint-Pétersbourg, 1845), etc. Il a inséré plusieurs travaux dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, et dans ses *Bulletins scientifiques*, notamment son compte rendu d'un voyage d'exploration scientifique entrepris par ordre du czar, en 1837, dans le pays d'Archangel, le sud de la Laponie et la Nouvelle-Zemble. Il a publié encore récemment : *Comptes rendus des travaux et voyages récents destinés à faire connaître l'empire de la Russie* (Berichte üb. wissenschaftliche Arbeiten und Reisen, etc., Pétersbourg, 1855), et *Etudes sur l'empire russe et les pays avoisinants de l'Asie* (Beitrag zur Kentniss des russ. Reiches, etc., Ibid., 1856, 9e livraison), avec M. Helmersen.

BAGET (Jules), littérateur français, né, vers 1815, à Chevreuse (Seine-et-Oise), s'est fait connaître par la publication de plusieurs satires contre le gouvernement de Juillet imprimées d'abord dans les journaux de l'opposition et réunies sous le titre : *la Cause du peuple* (1848, in-8). A la même époque, il faisait paraître *les Trois lyres* (1842), essais de poésie intime. On a représenté de lui au théâtre de l'Odéon deux drames en cinq actes et en vers : *Isabelle de Castille* (1847), et *Raymond Varney* (1849).

BAGOT (William BAGOT, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1811, descend d'une ancienne famille élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, siégea de 1835 à 1852, à la Chambre des Communes pour le comté de Denbigh et prit, en 1856, la place de son père à la Chambre des Lords; il a constamment voté avec le parti tory. De son mariage avec une fille du baron Dover (1851), il a un fils, né en 1857.

BAGSHAW (John), financier anglais, né en

Digitized by Google

1784, et fils d'un banquier de Coventry, fit ses études au collége de Rugby et fut de bonne heure associé aux affaires de son père. Vers 1814, il alla fonder à Calcutta une maison de banque et d'exportation qui, en peu d'années, devint une des plus considérables de l'Inde. En Angleterre, où il revint après 1830, il se mêla au mouvement des chemins de fer et dirige aujourd'hui quelques-uns des plus importants, notamment ceux du nord et de l'est. Il a fait partie de plusieurs législatures de la Chambre des Communes : de 1835 à 1837, il a représenté le bourg de Sudbury, et depuis 1847, il siége pour celui d'Harwich. Ses opinions sont libérales; en 1853, il s'est montré favorable à la réforme parlementaire et au vote au scrutin.

BAILEY (James-Roosevelt), prélat catholique américain, né à New-York en 1814, descend d'une ancienne famille coloniale. Il fit son éducation au collége de la Trinité, à Hartford, prit, en 1835, ses grades universitaires et étudia pour le ministère de l'Église protestante épiscopale, sous la direction du révérend Jarvis. Pendant quelque temps, il fut pasteur d'une paroisse d'Harlem. En 1842, il embrassa la foi catholique à Rome, entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et reçut la prêtrise à son retour aux États-Unis (1844). Il devint président du collége de Saint-Jean de Fordham, puis secrétaire de l'évêque Hugues. En 1853, il a été consacré évêque de Newark.

BAILEY (Philippe-James), poëte anglais, est né à Nottingham, le 22 avril 1816. Après avoir passé deux années à l'université de Glasgow, il entra, en 1833, chez un avoué pour y étudier la jurisprudence, devint membre de la Société de Lincoln's-Inn et fut admis à plaider en 1840. Mais, entraîné vers la poésie, pour laquelle il avait dès l'enfance montré d'heureuses dispositions, il avait tacitement renoncé au barreau en publiant le poëme de *Festus* (Londres, 1839). Cet ouvrage, auquel on fit en Angleterre et en Amérique un accueil si enthousiaste, est en quelque sorte sa propre biographie, ou plutôt l'histoire d'une âme malade qui cherche le calme dans les régions les plus élevées de la pensée humaine. De retour dans son pays natal, M. Bailey y termina deux nouveaux poëmes : *le Monde des anges* (the Angel world, 1850) et *le Mystique* (the mystic, 1854, in-8), qui témoignent à un plus haut degré de ses aspirations spiritualistes.

BAILLARGER (Jules-Gabriel-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Montbazon (Indre-et-Loire), en 1806, fit ses études médicales à Paris et fut admis au concours comme interne, à la maison de Charenton. S'étant surtout consacré à l'étude des maladies mentales, il suivit les enseignements d'Esquirol et fut attaché, en 1840, à l'hospice de la Salpêtrière : il devint ensuite l'un des directeurs de l'asile d'aliénés qu'Esquirol avait fondé à Ivry. L'Académie de médecine ayant mis au concours la question des hallucinations, des causes qui les produisent et des maladies qu'elles caractérisent, M. Baillarger obtint le prix en 1842; Son travail, qui parut dans les *Mémoires* de cette Société est regardé comme un des meilleurs traités qui aient été composés sur cette matière.

De concert avec MM. Longet et Cerise, M. Baillarger fonda, en 1843, un recueil spécialement destiné à l'étude des maladies nerveuses et mentales sous le titre d'*Annales médico-psychologiques du système nerveux*, dont il est encore aujourd'hui l'un des directeurs; il y a inséré un grand nombre de mémoires sur différents sujets de pathologie mentale, notamment sur la *Stupidité des aliénés*, sur la *Statistique de la folie héréditaire*, sur la *Fréquence de la folie chez les prisonniers*, sur l'*État intermédiaire entre la veille et le sommeil comme cause des hallucinations*, sur la *Pellagre ou paralysie pellagreuse*, sur le *Crétinisme* et la *Folie à double forme*. Il s'est aussi livré à des recherches physiologiques : l'un de ses travaux les plus importants a été publié dans le t. VIII des *Mémoires* de l'Académie, sous le titre de *Recherches sur la structure de la couche corticale des circonvolutions du cerveau*. Ces divers travaux ouvrirent à leur auteur les portes de l'Académie de médecine, en 1847. Lors de la seconde invasion du choléra, en 1849, M. Baillarger, qui habitait la Salpêtrière où l'épidémie sévissait avec le plus de fureur, fit preuve de beaucoup de dévouement. Il a été décoré la même année.

M. Baillarger est aujourd'hui un des médecins aliénistes les plus distingués de France; ses cours sur les maladies mentales attirent une affluence considérable. A l'Académie de médecine et à la Société médico-psychologique, dont il a été l'un des fondateurs, il a soutenu avec talent ses opinions sur l'hallucination *psychique* ou *psychosensorielle*, qu'il a constamment présentée comme le résultat d'un état pathologique.

BAILLÉS (Jacques-Marie-Joseph), prélat français, est né, à Toulouse, le 31 mars 1798. Ordonné prêtre en 1822, il remplit successivement les fonctions de secrétaire du diocèse de Verdun, de supérieur du grand séminaire de Bayonne et de vicaire général à Toulouse. Il fut appelé à l'évêché de Luçon (Vendée) le 15 août 1845. Jaloux de ses droits épiscopaux, M. Baillès a eu, en 1849, avec le ministre de l'instruction publique, et en 1851, avec l'archevêque de Bordeaux, des démêlés qui ont fait du bruit. Le premier de ces conflits eut pour sujet la nomination au collége de Luçon d'un professeur israélite. M. Cahen, que le ministre dut retirer devant les exigences de l'évêché; le second s'éleva à l'occasion d'un appel porté devant l'autorité archiépiscopale par un prêtre que M. Baillès avait interdit, et il donna lieu, de la part du prélat, à un mémoire intitulé : *des Sentences épiscopales dites* de conscience informée (1851, in-8). Amené, par la continuité de ses résistances au pouvoir, à donner sa demission (1856), il n'est plus que chanoine d'honneur de son ancien diocèse.

BAILLIÈRE (Jean-Baptiste-Marie), libraire-éditeur français, né à Beauvais, en 1798, fonda à Paris, dès 1818, une librairie exclusivement consacrée aux sciences naturelles et médicales, et obtint bientôt le privilége de libraire de l'Académie de médecine. Jusqu'en 1840, il créa ou étendit ses relations à l'étranger : il fonda à Londres une maison de librairie française, aujourd'hui dirigée par M. Hippolyte Baillière, son frère, et contribua à l'établissement de ses neveux à New-York, ainsi qu'à celui de son gendre, M. Bailly-Baillière, à Madrid. Il entreprenait, en même temps, à Paris de vastes publications scientifiques, la plupart riches et soignées comme des ouvrages de luxe, telles que l'*Anatomie pathologique*, du docteur Cruveilhier (1830-1842, 232 pl.); celle du professeur Lebert (200 pl. grav. et col.); les *Œuvres d'Hippocrate*, grec et français (1839-1857, 9 vol. in-8); l'*Iconographie ophthalmologique*, du docteur Sichel (1852-1857, 80 pl.), etc. Plusieurs de ces ouvrages ont figuré aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855).

Digitized by Google

M. J. B.-Baillière, longtemps président du Cercle de la librairie, est, depuis 1852, membre du conseil d'escompte de la Banque de France. Il a été décoré au commencement de la même année. Son fils aîné, M. Jean-Baptiste-Émile BAILLIÈRE, né à Paris en 1831, est devenu son associé en 1857.

Son frère, M. Germer BAILLIÈRE, né à Beauvais, en 1800, a fondé aussi, avec le concours de son frère aîné dont il avait d'abord partagé les entreprises, une maison spéciale de librairie pour les ouvrages de médecine. On a, sous son nom, un *Rapport sur la conduite de la 8e compagnie de la 11e légion*, dont il était capitaine dans les journées de juin 1848 (in-8).

BAILLOT (René-Paul), pianiste français, né le 23 octobre 1813, et fils du célèbre violoniste de ce nom, suivit les cours de son père au Conservatoire, et reçut en même temps des leçons de piano de MM. Desormery et Pleyel. Voué de bonne heure à la carrière de l'enseignement, il est devenu, le 18 mai 1848, professeur au Conservatoire où il a eu l'heureuse idée de fonder la classe d'ensemble instrumental. Comme compositeur, il a donné de nombreux morceaux, *Études*, *Variations*, etc., qui ne manquent ni de science ni de mélodie.

BAILLOUD (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), officier français, né en 1811, entra à l'École polytechnique en 1829, puis à l'École d'application en 1831. Comme officier d'artillerie, il a fait longtemps partie de l'armée d'Afrique, et fut, pendant plusieurs années, inspecteur de la colonisation. Il reçut la croix d'honneur en 1846. On lui doit un travail remarquable, fruit de longues recherches et d'études pratiques sur le *Dessèchement des marais et la culture du riz en Algérie* 1853, in-4).

BAILLY [DE MERLIEUX] (Charles-François), littérateur français, est né à Merlieux (Aisne), le 3 mai 1800. Il étudia le droit à Paris, tout en embrassant la profession de libraire, se fit inscrire, en 1824, au barreau de la Cour royale, et fut bientôt rayé par le conseil de l'ordre, sur ce motif que les deux professions étaient incompatibles. M. Bailly a publié sur les sciences et l'agriculture divers petits ouvrages qui ont eu de fréquentes éditions, entre autres : un *Manuel de physique* (1824); *Manuel du jardinier* (1824, in-18), pour la collection Roret; des *Résumés* d'astronomie, de botanique, de physique et de météorologie, en collaboration avec M. Babinet; *Coup d'œil sur les progrès de la physique* (1827, in-8 : *Notice sur l'agronome Philippar* (1850), etc. M. Bailly a fondé plusieurs recueils scientifiques : l'*Encyclopédie portative*, le *Mémorial encyclopédique*, et a pris une très-grande part à la rédaction de la *Maison rustique au XIXe siècle* (1835-1845, 5 vol. in-4).

BAILLY (Jean-Baptiste), naturaliste français contemporain, est aujourd'hui conservateur d'ornithologie au muséum d'histoire naturelle de Savoie. Il est auteur d'un ouvrage important : *Ornithologie de la Savoie, ou Histoire des oiseaux qui vivent en Savoie à l'état sauvage, soit constamment, soit passagèrement* (Paris, 1853-1854, 4 vol. in-8, avec un atlas).

BAILY (Édouard-Hodges), sculpteur anglais, est né, à Bristol, le 10 mars 1788. Destiné au commerce par son père qui sculptait des figures pour la marine, il passa deux années chez un négociant, et, ayant à la dérobée appris le dessin et le modelage, il se mit, en 1804, à travailler pour son propre compte, comme portraitiste et modeleur à la cire. Son aptitude à saisir les ressemblances lui fit d'abord gagner beaucoup d'argent, et, croyant son avenir assuré, il se maria à dix-huit ans. La misère et le besoin de compléter ses études artistiques le forcèrent bientôt à se séparer de sa femme pour venir à Londres, où il fut remarqué par Flaxman, dont il devint l'élève favori et auprès duquel il a puisé le sentiment et le goût de l'art antique qui distinguent quelques-unes de ses œuvres.

Les progrès de M. Baily furent des plus rapides : en peu de temps, il obtint plusieurs médailles d'or et d'argent aux Expositions publiques, et une bourse de 50 guinées (1250 francs) à l'Académie royale pour le groupe d'*Hercule ramenant Alceste à son époux Admète* (1810). En sortant de l'atelier de Flaxman qui le garda sept années auprès de lui, il produisit sa belle statue d'*Ève à la fontaine* (1813). Il prit ensuite l'emploi de principal dessinateur chez Rundell et Bridges, fameux joailliers de l'époque. Ses compositions artistiques, très-remarquables pour la plupart, le mirent en faveur; nous citerons : *Hercule précipitant Lycas à la mer*, groupe de mérite, quoique inférieur pour l'expression à celui de Canova; *Apollon cidant son carquois, l'Amour maternel, le Triomphe de la Grande-Bretagne*, arc monumental qui décore la façade du palais de Buckingham, et auquel il travailla avec d'autres artistes; les bas-reliefs de la salle du Trône; la colossale statue de *Nelson*, placée sur la colonne de Trafalgar-square, etc.

Cet artiste a été aussi chargé de représenter des célébrités modernes : *lord Egremont*, l'ingénieur *Telford*, *sir A. Cooper*, le chirurgien, *Bourke*, *Dawson*, le docteur *Butler*, *lord Grey* et le *duc de Sussex*, ces deux derniers dans des proportions colossales, *sir R. Peel*, etc., statues, d'une beauté froide un peu molle, mais exécutées avec beaucoup de savoir-faire et de correction. Ces qualités se retrouvent dans ses œuvres d'imagination où elles s'allient à la grâce et à l'harmonie des sculpteurs grecs. A ce dernier genre appartient : *Ève écoutant*, *Jeune fille se préparant pour le bain*, *les Trois Grâces*, *la Nymphe endormie*. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855 : *Ève à la fontaine* et l'*Étoile du matin*. Sa dernière production est un groupe en marbre, *Adam consolant Ève après la chute* (1855). M. Baily est entré, en 1822, à l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

BAINES (Matthew TALBOT), homme politique anglais, né à Leeds, en 1799, est fils d'un ancien membre du Parlement. Il fit ses premières études à l'École de Richmond et ses humanités au collége de la Trinité à Cambridge, où il remporta deux fois le prix d'éloquence. Admis au barreau par la Société d'Inner-Temple (1825), il fut attaché au ressort des comtés du nord et acquit, dans la pratique judiciaire une grande notoriété. Il devint avocat de la reine en 1841 et remplit la charge de *recorder* à Hull pendant dix ans (1837-1847).

Il entra fort tard dans la vie politique et dut à la reconnaissance des habitants de Hull pour les services qu'il leur avait rendus, son premier mandat parlementaire (1847). En 1852, il lui a été continué par la ville de Leeds, qui l'a réélu en 1857. Partisan des doctrines libérales, il s'est montré favorable à l'extension des droits électoraux, aux courtes législatures et à la réforme de l'Église anglicane.

M. Baines a rempli dans le gouvernement des charges importantes auxquelles le désignait son expérience des affaires : sauf une interruption de quelques mois, il a présidé de 1849 à 1855 le co-

Digitized by Google

mité de la loi des pauvres (*Poor law board*). Il a été investi, en décembre 1855, des fonctions très-recherchées de chancelier du duché de Lancaster, qui donnent droit à un siége dans le cabinet. Depuis 1849, il fait partie du Conseil privé; il est, en outre, député-lieutenant du West-Riding d'York.

BAITER (Jean-George), philologue suisse, né en 1801 à Zurich, étudia la philologie à Munich, à Gœttingue et à Kœnigsberg (1827). De retour dans sa patrie, il occupa diverses places au collége de Zurich et fut nommé professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1849, il donna sa démission de ces fonctions; mais il resta depuis cette époque prorecteur du collége.

M. Baiter a publié, seul ou en collaboration avec d'autres philologues, diverses éditions grecques, notamment celle des *Orateurs attiques* (Zürich, 1839-1850, 2 vol.; 1838-43, 8 vol.); celle d'*Isocrate*, dans la collection des classiques grecs de MM. Didot (Paris, 1846), et celle des *Œuvres complètes de Platon* (Zürich, 1839-1842, 21 vol.), en commun avec Orelli, Winckelmann, etc.

BAJARD (de la Drôme), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Donat (Drôme), en 1793. Il fit à Paris ses études de médecine et fut reçu docteur en 1820. Affilié, dès 1821, à la Charbonnerie, après 1830 il fit partie de la Société des Droits de l'homme, et présida une Société républicaine à Romans. En 1834, il fut nommé, dans cette ville, commandant de la garde nationale, bien qu'il professât ouvertement les doctrines les plus radicales. En 1848, il fut élu, par 35 000 électeurs, représentant de la Drôme. Membre du comité des affaires étrangères, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche et vota pour le droit au travail. Il fut réélu à la Législative par 42 000 voix. Jusqu'au coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Montagne.

BAJZA (Antoine), poëte et historien hongrois, né, à Szucsi, le 31 janvier 1804, débuta par des articles dans l'almanach littéraire de Kisfaludy, *Aurora*, dont il fut rédacteur en chef, de 1830 à 1837. A la même époque il écrivit dans les *Feuilles critiques* (1831-1836), dans l'*Athenæum* et dans *l'Observateur* (Figyelmezœ, 1837-1843), en compagnie des meilleurs publicistes de la Hongrie. Les articles de critique théâtrale et de beaux-arts étaient sa spécialité. Il publia, en même temps, des *Poésies* (Pesth, 1835), qui furent réimprimées dans la même année et une édition des *Théâtres étrangers* (Pesth, 1830), qui lui valut, en 1837, la place de directeur du nouveau théâtre national de Pesth. Tout en exerçant sur la littérature dramatique en Hongrie une influence, il s'occupait activement d'études historiques et faisait paraître plusieurs ouvrages : une *Bibliothèque historique* (Tœrtereti Konyvtor; Pesth, 1843-1845, 6 vol.), qui contient la traduction de plusieurs morceaux étrangers; *le Nouveau Plutarque* (Uj Plutarch; Ibid., 1845-1847), d'après les ouvrages allemands; enfin une *Histoire universelle* (Vilagtörteret), qui n'est qu'une compilation des travaux de Schlosser, Heeren et Rotteck.

En 1847, M. Bajza rédigea et édita à Leipsick l'almanach de l'opposition : *Ellenœr* (le Contrôleur). En mars 1848, Kossuth le nomma rédacteur de la feuille semi-officielle *Kossuth Hirlapja*, dans laquelle il déploya un grand talent d'écrivain politique. Depuis l'issue de la révolution, il semble se tenir à l'écart de la littérature comme des affaires publiques. Il est, depuis 1832, membre ordinaire de l'Académie hongroise, ainsi que membre très-actif de la Société Kisfaludy.

BAKE (Jean), philologue hollandais, né à Leyde, le 1er septembre 1787, fit ses études sous la direction du célèbre philologue Wyttenbach, mort en 1820, devint professeur extraordinaire en 1815 et obtint, deux ans plus tard, la chaire de littérature grecque et latine à l'université de Leyde, avec le titre de professeur ordinaire.

M. Bake, un des meilleurs latinistes de son pays, débuta par une édition estimée de *Posidonius* (Posidonii reliquiæ: Leyde, 1810), accompagnée, comme celle qu'il donna plus tard, de l'astronome *Cléomèdes* (Ibid., 1820), de savants commentaires critiques. Il édita ensuite *de Legibus* de Cicéron (Leyde, 1842), et collabora activement à la *Bibliotheca critica nova* (Ibid., 1825-31, 5 vol.), recueil publié par les philologues les plus distingués des Pays-Bas, Geel, Hamacker, Peerlkamp, et qui a beaucoup contribué à faire revivre les études classiques en Hollande.

On a encore de M. Bake plusieurs discours latins, insérés dans les *Annales* de l'Académie de Leyde, tels que : *de Principum tragicorum meritis, præsertim Euripidis* (1815), *de Custodia veteris doctrinæ et elegantiæ, præcipuo grammatici officio* (1818), et un grand ouvrage intitulé : *Scholia hypomnemata* (Leyde, 1837-1852, 4 vol.), qui contient un grand nombre de dissertations, pour la plupart philologiques, sur l'antiquité grecque et romaine : *de Instituto legum emendandarum apud Athenienses*, *de Atheniensium ἱστορίᾳ*; *de Poletis et de poleterio*; *de Prædiis publicis Atheniensium*, les articles sur *Cicéron*, *Eschine*, etc. Ce recueil qui est le résumé de quinze ans d'études, et dont les diverses parties ont paru successivement, aura sans doute une continuation, qui contiendra les résultats des travaux de l'auteur durant ces dernières années.

BALARD (Antoine-Jérôme), et non BALLARD, savant chimiste français, membre de l'Institut, est né à Montpellier, le 30 septembre 1802. Il fut d'abord pharmacien, puis successivement préparateur du cours de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier, professeur au collége royal, à l'École de pharmacie et enfin à la Faculté des sciences de la même ville. Il se signala, en 1826, par une importante découverte, celle du brome, corps simple métalloïde qu'on n'était pas encore parvenu à isoler. Appelé à Paris pour y occuper la chaire de chimie à la Faculté des sciences, en remplacement de M. Thénard, il fut encore nommé, en 1844, membre de l'Académie des sciences où il prit le fauteuil laissé vacant par la mort de Darcet. Déjà maître de conférences à l'École normale, il a succédé, en 1851, à M. Pelouze dans la chaire de chimie au Collége de France.

La science et l'industrie doivent à M. Balard, outre la découverte du brome et tous ses travaux sur ce corps et ses composés, de savantes recherches et d'heureuses applications. Par des études patiemment poursuivies pendant vingt années, il est parvenu à extraire directement de l'eau de la mer le sulfate de soude, avec lequel on prépare la soude factice et les sels de potasse et du commerce, découverte éminemment utile, qui a permis de livrer en abondance et à bas prix des matières premières dont les usages dans les arts sont si nombreux et si importants.

M. Balard, savant modeste et laborieux et excellent professeur, n'a point écrit de livres. Les résultats de ses recherches sont consignés dans un assez grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences. Il a exposé des produits chimiques à Londres, en 1851, et a fait partie du jury de l'Exposition uni-

Digitized by Google

verselle de Paris. Décoré en juin 1837, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

BALDASSERONI (Jean), homme politique italien, est né à Livourne en 1790. D'abord simple employé des douanes à Pise, il ne tarda pas à être nommé inspecteur de la comptabilité à Florence. Dans cette nouvelle position, il justifia par son zèle et son esprit de ressources la confiance du gouvernement, et devint administrateur des finances. Le 4 novembre 1845, il reçut le titre de conseiller d'État, et deux ans plus tard, il fut enfin nommé officiellement directeur-général des finances. C'est la place qu'après quelques vicissitudes il occupe encore aujourd'hui. Il traversa sans secousse les crises ministérielles de septembre 1847 et de juin 1848, et s'associa alors au changement de principes adopté ou subi par le gouvernement. La démonstration républicaine du 30 juillet 1848 le renversa pourtant avec le ministère Ridolfi dont il faisait partie. Quoique sénateur, il se tint un instant éloigné des affaires sous le ministère de Capponi (voy. ce nom) et pendant la période révolutionnaire. Il y rentra bientôt à l'appel du grand-duc, et reprit comme ministre, la politique de conservation (24 mai 1849).

En 1850, il accompagna le grand-duc à Vienne, et sous l'influence des conseils qu'ils y reçurent, Léopold et son ministre établirent, à leur retour, deux lois extraordinairement impopulaires, la première qui suspendait indéfiniment la constitution, l'autre qui supprimait la liberté de la presse. On appela ces deux lois les lois de septembre de la Toscane. Pour sa part, et, comme ministre des finances, M. Baldasseroni fit face aux nécessités du moment, en négociant un emprunt de 30 millions à 5 pour 100, et en augmentant beaucoup les impôts directs ou indirects. Esprit pratique et fécond en expédients, administrateur intègre, homme de bonne compagnie et de commerce aimable, M. Baldasseroni ne prête aux accusations de ses adversaires que par une extrême souplesse politique et son intolérance religieuse.

BALDUS (Édouard-Denis), artiste et photographe français, né à Paris, en 1820, cultiva d'abord la peinture, et fit aux Salons, de 1842 à 1850, quatre envois de portraits ou de sujets religieux. La photographie, au progrès de laquelle il a contribué en gelatinant, le premier, le papier des épreuves, l'a depuis entièrement occupé; il s'est consacré surtout à la reproduction des vues, paysages et monuments, et a entrepris, en 1854, sur la commande du ministère d'État, une vaste collection qui comprend aujourd'hui plus de 1200 clichés. Cet artiste a de plus abordé la gravure héliographique ou photolithographie. Ses œuvres les plus importantes, dans ces divers genres, sont : les *Vitraux de Sainte-Clotilde*, plusieurs *Vues du Louvre*, des *Planches d'architecture*, d'après Lepautre, et les *Scènes d'inondation* recueillies, sur les bords du Rhône, en juin 1856. La plupart ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur une médaille de première classe.

BALFE (Michel-William), compositeur anglais, né à Dublin, le 15 mai 1808, il reçut ses premières leçons de musique de son père et du célèbre Horn, et obtint ses premiers succès comme violoniste et comme chanteur. A six ans, il exécuta avec beaucoup d'habileté un morceau de Viotti; à seize, il débuta au théâtre de Drury-Lane, à Londres, dans le *Freischütz*. Il n'y resta guère qu'une année, et il venait d'être nommé chef d'orchestre lorsqu'il partit pour l'Italie en 1825. Dans ce pays de la musique, il devint compositeur, et donna à la Scala de Milan un ballet, *Lapeyrouse*, qui n'eut qu'un demi-succès. En 1827, il vint à Paris, et reprit, au Théâtre-Italien, l'emploi de chanteur qu'il avait abandonné un instant, mais qui pouvait seul le faire vivre. Sous le nom de Balfi, il se fit applaudir dans les rôles de basse, à côté de la Malibran et de la Sontag.

Cependant il ne tarda pas à retourner en Italie, et donna successivement à Palerme, à Milan, à Paris ou à Londres les opéras suivants : *les Rivaux* (1830), *Un avertissement* (1832), *Henri IV* (1834), *le Siége de la Rochelle* (1835), *Manon Lescaut*, pour la Malibran (1836), *Catherine Grey* (1837), *la Dame voilée* et *Falstaff* (1838), *Jeanne d'Arc* (1839), *Kiolanthe* (1840), *la Gypsy* (1844), *l'Étoile de Séville* (1846). Cette dernière pièce, représentée à Paris, n'eut aucun succès; mais, l'année suivante, *le Puits d'amour* réunit tous les suffrages. Les autres opéras de M. Balfe eurent des vicissitudes diverses qui amenèrent chez l'auteur des alternatives de courage ou d'abattement. Quoique Anglais, c'est en Allemagne qu'il fut le mieux goûté : *la Bohémienne* et *les Quatre fils Aymon* eurent au delà du Rhin un succès d'enthousiasme. Chacune des pièces du compositeur y fut généralement applaudie; *le Mulâtre* seul, représenté à Berlin en 1848, n'excita qu'un médiocre intérêt.

M. Balfe est un disciple de Paër et de Rossini, un imitateur d'Auber, un rival d'Adolphe Adam. Sa musique est écrite pour le chant et pour les chanteurs; elle se distingue par l'abondance plutôt que par l'originalité des motifs, beaucoup d'entrain et de verve, une orchestration bien entendue.

Depuis 1845, M. Balfe est directeur du Théâtre-Italien de Londres et du Concert philharmonique; il y a fait exécuter quelques opéras, entre autres *l'Enchanteresse*, *Elfride*, *le Serf*, qui n'ont guère contribué à augmenter sa réputation.

BALFOURIER (Paul-Émile-Adolphe), peintre français, né à Montmorency, vers 1815, étudia principalement le paysage sous Charles Rémond. Il voyagea ensuite en Italie et plus tard en Espagne, où il séjourna même assez longtemps. De 1843 à 1857, cet artiste a exécuté et exposé sans interruption : des *Vues de Forlezza*, *Castello*, *Cima*, sur le lac Lugano; la *Villa Mécène* et des *Ruines*, prises à Tivoli; les *Vallons de la Cercara* (1846); *Mazeppa*, une *Étude de Majorque*, le *Lac de Némi*; de nombreuses *Études* et *Vues d'Elche*, *de Trévillente*, en Espagne; des *Paysages* naturels ou composés (1847-1853); un *Pâturage*, une *Fontaine à Majorque* et le *Moulin d'Elche*, à l'Exposition universelle de 1855; *Lisière de Forêt*, *Environs d'Oradour*, *Pont sur le Roubaud* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et une 2e en 1846.

BALL (John), homme politique et écrivain anglais, né en 1818, à Dublin, est fils d'un magistrat d'Irlande. Après avoir fait ses études au collége d'Ascott et à l'université de Cambridge, il fut, en 1843, admis au barreau de son pays. Il remplissait depuis quelques années les fonctions de commissaire de la loi des pauvres, lorsqu'en 1852 il donna sa démission, pour entrer au Parlement, où l'envoyait le comté de Carlow (Irlande). Il s'est rallié au parti libéral, et a appuyé l'introduction du vote au scrutin ainsi que l'égalité et l'indépendance de toutes les communions religieuses. Au mois de février 1855, il a été nommé sous-secrétaire d'État au département des colonies. Ce député est auteur de divers traités sur les mathématiques et l'histoire naturelle, et d'un mémoire politique sur les améliorations dont l'Irlande a le plus urgent besoin.

Digitized by Google

BALLEYDIER (Alphonse), littérateur français, né vers 1820 à Lyon, collabora d'abord aux journaux de cette ville, et débuta par un recueil de *Nouvelles* (1843). Il vint ensuite à Paris, où il publia par livraisons son *Histoire politique et militaire du peuple de Lyon* (1845-1846, 3 vol. in-8, grav.), qui comprend le récit des événements de 1789 à 1795.

A la suite de la révolution de Février, M. Balleydier mit son nom à un certain nombre de compilations historiques, conçues dans un esprit contre-révolutionnaire, telles que : *Turin et Charles-Albert* (1848); *la Garde mobile* et *la garde républicaine* (1848), publications de circonstance; *Histoire de la révolution de Rome* (1851, 2 vol. in-8, 4e édit, 1854); *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche* (1853, 2 vol. in-8); *Histoire de la guerre de Hongrie en* 1848-1849 (1853, in-8), suite de l'ouvrage précédent. On a encore du même auteur des brochures, et recueils intitulés : *Veillées militaires* (1854), *Veillées de famille* (1855), et *Veillées maritimes* (1856). *Nicolas et la Russie* (1857, 2 vol. in-8; etc. En ces derniers temps, il a été nommé historiographe de l'empereur d'Autriche.

BALLINGALL (sir George), médecin anglais, né à Édimbourg en 1786, s'établit à Londres à la fin de ses études et devint chirurgien du roi Guillaume qui l'anoblit en 1830, puis professeur de chirurgie militaire à l'université d'Édimbourg. Il a publié un *Essai sur la syphilis;* des *Observations sur la fièvre et la dyssenterie* (1818), d'après les cas que l'auteur a étudiés dans l'Inde sur les soldats de la compagnie; *Introduction à un cours de chirurgie militaire* (Introductory lectures to a course of military surgery; Edimbourg, 1830); une dissertation *Sur l'apoplexie sanguine*; divers *Mémoires* insérés dans les recueils scientifiques; etc. Son principal ouvrage : *Esquisses de clinique militaire* (Outlines of military surgery; in-8, a eu, en 1855, une cinquième édition. — Sir George Ballingall est mort le 4 décembre 1855.

BALLU (Théodore), architecte français, né à Paris le 8 juin 1817, entra, en 1835, à l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Hippolyte Lebas, et remporta, au bout de cinq années, le grand prix d'architecture : le sujet de concours était *Une Chambre des pairs* (1840). En 1846, au retour d'un voyage en Grèce, d'où il ne rapportait que quelques dessins de l'Erechthéon, il fut d'abord attaché, comme inspecteur, aux travaux de Saint-Clotilde, que conduisait encore M. Gau. Depuis 1850, il a remplacé ce dernier, et achevé la nouvelle église dont il n'a guère modifié le plan primitif qu'en substituant aux tours projetées des flèches sculptées et percées à jour. En 1852, cet artiste a été chargé de restaurer la tour gothique de Saint-Jacques la Boucherie.

BALLUE (Hippolyte-Omer), peintre français, né à Paris, en mai 1820, abandonna le commerce pour se consacrer à la peinture, fit recevoir au Salon de 1841 une *Vue de Paris prise du pont d'Austerlitz*, et entra l'année suivante dans l'atelier de M. Diaz. Il a exposé depuis : Deux *rues de Fontainebleau*; le 5e acte de : *Ne touchez pas à la reine*, un *Intérieur de harem*, etc. Cet artiste est souvent chargé de dessiner les costumes pour les grands théâtres de Paris et de l'étranger.

BALLY (Victor), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1780, à Beaurepaire (Isère), venait d'être reçu docteur, lorsqu'il prit part à l'expédition de Saint-Domingue en qualité de chef du service de santé. Sous l'Empire, il fut attaché à divers corps d'armée, et se dévoua, en 1821, avec quelques-uns de ses collègues pour aller combattre la fièvre jaune, qui exerçait ses ravages à Barcelone. Ce fut à cette occasion qu'il rédigea, avec MM. François et Pariset, l'*Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne* (1823, in-8). Il avait déjà étudié ce fléau dans le livre qui a pour titre : *du Typhus d'Amérique* (1814, in-8). Il fut élu en 1821 membre de l'Académie de médecine.

Outre les ouvrages cités, on a de M. Bally : *Coup d'œil sur l'histoire de la gymnastique* (1817), une édition du *Formulaire magistral pharmaceutique* de Cadet de Gassicourt (1823; 6e édit. 1826), augmentée de plus de 300 formules; *Études sur la choladrée lymphatique ou choléra indien* (1833-1835, 3 part.); *Documents et mélanges* (1855, in-8), publiés à l'occasion de la maladie asiatique introduite dans les États Romains et les Alpes dauphinoises. Les épidémies dont ce médecin a fait une étude spéciale, lui ont encore fourni le sujet de nombreux mémoires insérés dans la *Revue encyclopédique*, la *Revue médicale*, la *Gazette des hôpitaux*, etc. Au *Bulletin de l'Académie de médecine* il a donné de curieuses *Recherches sur les épidémies des bords de la Méditerranée* (1849) et le *Voyage d'Horace à travers les marais Pontins* (1850), considéré sous les points de vue médicaux.

BALOGH (Jean), homme politique hongrois, est né dans le comitat de Barsch, en 1800. Nommé, depuis 1825, député à toutes les diètes de Hongrie, par les comitats de Barsch et de Komorn, il prit place sur les bancs de l'opposition, et eut un duel avec le comte Zichy, député de la noblesse, dont il attaquait les privilèges. La popularité qu'il acquit en cette occasion s'accrut encore dans une autre circonstance où il tint tête au gouvernement autrichien. Le baron Vesselenyi, protestant en pleine diète contre l'oppression étrangère, avait été déclaré coupable de haute trahison et emprisonné. M. Balogh revendiqua pour lui-même la solidarité des expressions dont il s'était servi, et fut à son tour inquiété et destitué même par l'Autriche. Réélu à une immense majorité membre de la diète, il continua encore un certain temps cette vive opposition. Plus tard pourtant, il parut se rapprocher du gouvernement, et sollicita même dans l'administration un emploi qu'on crut devoir lui refuser. Rejeté dans l'opposition, il s'y voua comme un homme qui a besoin de se faire pardonner une faiblesse, et se rangea parmi les membres les plus ardents de l'extrême gauche, après les événements de mars 1848. On l'accusa même d'avoir poussé le peuple à l'assassinat du comte Lamberg; mais ses adversaires politiques n'ont jamais pu fournir aucune preuve à l'appui d'une imputation contre laquelle il a toujours protesté. Pendant la révolution, il défendit ardemment, soit à l'armée, soit dans l'administration, la cause de la nationalité hongroise. Quand elle fut définitivement perdue, il passa avec M. Kossuth sur le territoire turc, où il vit depuis dans la retraite.

BALTACCHINI (Xavier), poëte italien, est né à Barletta (Deux-Siciles), le 27 avril 1800. Élevé à Naples sous les yeux de sa mère, il se fit journaliste pendant la période constitutionnelle de 1820 à 1821, parcourut ensuite l'Italie, et publia à Pise une excellente traduction de Colutus le Thébain. Rentré à Naples, il fit successivement paraître un recueil de poésies et le joli conte de *la Giojetta*; *Claudius Vannini* (1836), poëme en

Digitized by Google

vers blancs, et *Hugo de Cortone* (1838), autre poème, composé au retour d'un voyage en France, en Angleterre et en Suisse. Vers le même temps, il traduisit la *Parisina* de Byron et l'*Alaptor* de Shelley.

En 1848, il fut un des principaux rédacteurs du *Musée des sciences et de la littérature* et du journal politique *le Temps*. Enfin il a publié plusieurs éloges funèbres et de nouvelles poésies.

Pendant la courte période du régime constitutionnel, il siégea comme député au parlement de Naples parmi les libéraux modérés, et présida quelque temps la commission d'instruction publique. Depuis le coup d'État qui a supprimé la Constitution, il vit dans la retraite et le silence.

BALTACCHINI (Michel), littérateur italien, est né à Naples le 11 février 1803. Formé par une excellente éducation paternelle, il avait vingt-six ans quand il publia ses *Novellette morali* (1829), qui eurent rapidement plusieurs éditions. Sa remarquable *Histoire de Masaniello* (Lugano, 1834), aussi réimprimée plusieurs fois, accusa ensuite chez lui autant de critique que d'érudition. En 1838, après un voyage à Paris, il fit paraître un roman historique, *le Fils du proscrit*, réimprimé à Naples l'année suivante. C'est à Naples aussi qu'il publia des travaux philosophiques importants, une étude sur *la Vie et les écrits de Campanella* (1840-1843), un *Traité du scepticisme* (1851), et une *Exposition de la philosophie de Kant* (1854). Ainsi que le précédent, il a beaucoup écrit dans plusieurs recueils, entre autres le *Musée des sciences*, et la *Revue sébétienne*. Uniquement occupé de travaux littéraires ou philosophiques, il n'a jamais aspiré à d'autres fonctions qu'à celles de membre ou de correspondant de plusieurs académies, tant napolitaines qu'étrangères.

BALTARD (Victor), architecte français, né à Paris, en 1805, est un des trois fils de Pierre-Louis Baltard, architecte et graveur, mort en 1846 et connu en outre par une foule de publications relatives aux beaux-arts. Il fit ses études sous son père et remporta le premier grand prix d'architecture en 1833 sur ce programme : *une École militaire*. Il partit pour l'Italie, où il exécuta des travaux sérieux. Son principal envoi de Rome fut le *Théâtre de Pompéi*; il fut nommé à son retour architecte du gouvernement et de la ville de Paris. C'est à lui qu'on doit la restauration ou la décoration des églises Saint-Germain des Prés, Saint-Severin et Saint-Eustache, ainsi que la construction du nouvel hôtel du timbre. Depuis il a dirigé, d'abord avec Victor Callet, l'exécution des halles centrales. La plupart de ses travaux accusent autant de goût que de science, et l'érudition archéologique ne nuit pas chez lui à l'habileté du praticien.

M. Baltard a enrichi de nombreuses planches dessinées d'après nature, un remarquable ouvrage imprimé par les soins de M. le duc de Luynes, les *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, dont le texte est dû à M. A. Huillard-Bréholles. Il s'est chargé de continuer la publication des *Grands prix d'architecture*, commencée par son père. Il a lui-même rédigé le texte historique et dessiné toutes les planches d'une splendide monographie de la *Villa Médicis* (in-fol. 1847-48). Une de ses dernières œuvres est le dessin du *Berceau du prince impérial*, commandé par la ville de Paris. M. Victor Baltard a pris part plusieurs fois aux Salons et envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Théâtre de Pompée*, étude faite en 1837. Il a obtenu à la suite de cette Exposition, une médaille de troisième classe. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Prosper Baltard, né à Paris le 1er novembre 1796, a suivi, de 1811 à 1817, les cours de l'École des beaux-arts, et s'est également livré à l'architecture. Attaché, en 1850, à divers travaux du ressort de la ville de Paris, il a été, vers le même temps, nommé inspecteur aux nouveaux bâtiments du Louvre. Sa fille a épousé M. Charles Simart, le sculpteur.

M. Jules Baltard, frère des deux précédents, né à Paris, le 3 juin 1807, a étudié la peinture sous M. Hersent, suivi l'École des beaux-arts en 1828, et figuré, comme portraitiste, au Salon de 1837.

BALTAZZI, famille de banquiers grecs, originaires de Smyrne, qui entretiennent des comptoirs dans les principales échelles, à Marseille, à Londres, etc. La maison-mère est à Constantinople. Les représentants actuels de cette maison sont MM. Spiridion et Aristide Baltazzi, fils d'Emmanuel, mort en 1855. Ils ont pris alors la suite des affaires et ont été mêlés à toutes les grandes opérations financières de la Turquie. Le plus jeune surtout, M. Aristide Baltazzi, né en 1830, est cité à Constantinople comme un économiste distingué.

M. Théodore Baltazzi, leur oncle, frère cadet d'Emmanuel, a été l'un des premiers directeurs de la banque ottomane instituée pour maintenir le taux du change, et qui passa, en 1849, à son frère Emmanuel associé à la maison Jacques Allèon de Constantinople. C'est lui qui proposa le premier au gouvernement turc un plan pour la démonétisation et la refonte des anciennes monnaies, dont la valeur intrinsèque était, comme l'on sait, bien inférieure au titre légal, ainsi que pour l'émission d'un papier-monnaie (*caimé*) destiné à aider à la réalisation de cette opération.

BALTHAZAR (Casimir-Victor-Alexandre de), peintre français, né à Hayange (Moselle), en 1809, vint à Paris vers 1827, et suivit, jusqu'en 1832, l'atelier de Paul Delaroche. Il débuta l'année suivante au Salon, et traita l'histoire et le portrait. On a surtout de lui : *la Tête de saint Jean offerte à Hérodias; Tobie conduit par l'ange; Lara et Kaled; Goëtz de Berlichingen* (1837); *la Vision de Jeanne d'Arc, Jeanne d'Arc dans sa prison* (1838), *le Baptême de Clovis; le Dévouement du trompette Ecoffier; Diane au repos; la Mère pieuse;* les portraits du *colonel Haudy*, de l'*évêque de Gap*, du *cardinal Donnet*, et beaucoup d'autres; des *Etudes*, etc. *La Mort de Lara*, déjà exposée en 1840, *le Christ et la Samaritaine* et un *Portrait*, ont été admis à l'Exposition universelle de 1855. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1838, et une 1re en 1840.

BALTZER (Jean-Baptiste), théologien catholique allemand, né, le 16 juillet 1803, à Andernach sur le Rhin, étudia, de 1823 à 1827, la théologie à l'université de Bonn, sous la direction du célèbre professeur Hermes. Ordonné prêtre et promu aux divers grades universitaires, il fut appelé à Breslau où il devint successivement professeur de théologie (1830-1841), membre du conseil du consistoire (1843), examinateur ecclésiastique (1844) et enfin chanoine de la cathédrale de Breslau (1846).

Les principaux ouvrages de M. Baltzer se rapportent en général aux discussions religieuses qui ont été soulevées, en Allemagne, durant ces dernières années. Nous citerons : *Le caractère fondamental du système hermésien* (Hinweisungen auf den grundcharakter des hermesischen Systems.

Digitized by Google

Bonn, 1832); *Origine de l'opposition de doctrine entre le catholicisme et le protestantisme* (über die Entstehung religiœser Gegensaetze un Katholicismus und Protestantismus. Bonn, 1833), deux ouvrages inspirés par les principes d'Hermes; *Lettres théologiques* (Theologische Briefe. Mayence et Breslau, trois séries, 1844-1853), dédiées à M. Günther, dont M. Baltzer défendit dès lors la philosophie et qui ont excité une vive polémique; *Bases d'un jugement équitable sur le catholicisme et le protestantisme* (Beitraege zur Vermittlung eines richtigen Urtheils über Katholicismus und Protestantismus. Breslau, 1839-1840, 2 vol.); *de la Béatitude de l'autre vie d'après la confession catholique et d'après la confession protestante* (Das christliche Seligkeits dogma nach, etc. Mayence, 2e édit., 1844), etc.

BALTZER (Guillaume-Edouard), pasteur de la commune libre de Nordhausen, né, le 24 octobre 1814, à Hoheneine, village de Prusse, où son père était ministre protestant, étudia, de 1834 à 1838, la théologie aux universités de Halle et de Leipsick, et fut nommé prédicateur protestant dans la ville de Delitzsch. Au bout de six ans, il donna sa démission et alla à Nordhausen, où il fonda, le 5 janvier 1847, une commune libre. En 1848, il fit partie du parlement de Francfort et de l'Assemblée nationale, comme représentant du cercle de Nordhausen, et vota avec la gauche. En 1849, il fut compromis dans le grand procès, intenté contre ceux des députés de la Prusse qui, dans la séance du 15 novembre 1848, avaient tenté d'ôter au roi le droit de lever les impôts. Acquitté, il reprit sa place à la tête de la commune libre de Nordhausen. Il devint en outre membre, puis président (1850) du conseil délibératif de cette ville.

M. Baltzer a été conduit, par une trop haute idée de la grandeur morale et intectuelle du peuple, à imaginer des théories religieuses et politiques qui ont été traitées de dangereuses utopies, et lui ont attiré de violentes haines. On cite parmi ses ouvrages : *Delitzch-Halle Nordhausen; Ma route de l'église nationale à la commune libre protestante* (Delitzch-Halle-Nordhausen. Oder mein Weg aus, etc.; Leipsick, 1847); *Discours prononcés dans la commune libre de Nordhausen* (Vortraege gehalten in der freien Gemeinde zu Nordhausen, Nordh., 1850-1851, 2 vol.); *la Commune libre de Nordhausen* (die freie Geimeinde zu Nordh., Ibid., 1851): *Nouveaux prophètes, Discours sur leur vie, leur caractère et leur importance* (Neue Propheten. Vortraege über deren, Ibdi., 1853); *Histoire religieuse universelle, manuel dédié aux personnes qui réfléchissent* (Allgemeine Religionszeschichte. Ein Handbuch für denkende, Ibid., 1854).

Deux de ses frères, MM. Frédéric et Théodore BALTZER, anciens pasteurs, se sont fait aussi remarquer par leurs opinions libérales et hétérodoxes. Le premier, forcé de s'exiler, vit à Zurich.

BALUFFI (Cajetano), ecclésiastique italien, a publié, à la suite d'un assez long séjour à la Nouvelle-Grenade, une *Histoire religieuse de l'Amérique* (Rome, 1848). Cet ouvrage contient des documents inédits sur les annales des républiques méridionales que l'auteur a recueillis surtout à Santa-Fé de Bogota.

BALZE (Jean-Étienne-Paul), peintre français, né à Rome, le 25 août 1815, de parents d'origine française, vint suivre à Paris, en 1831, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres, avec lequel il retourna en Italie. Il dut ensuite à l'amitié du maître la commande de plusieurs copies des grandes toiles de Raphaël, et exécuta avec son frère Raymond, les plus importantes, telles que l'*Ecole d'Athènes*, placée en 1850 dans l'escalier monumental de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, et les médaillons allégoriques des loges du Vatican, disposés dans les couloirs du Palais des beaux-arts (1856). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, pour laquelle avait été détachée d'un des plafonds du Louvre, l'*Apothéose d'Homère* de M. Ingres, il fut chargé, également avec son frère, de faire pour la même salle une copie de ce tableau, alors transporté au musée du Luxembourg. M. Paul Balze a en outre exposé : le *Combat entre Fitz-James et Roderick Dhu*, tiré de la *Dame du Lac* (1835), et des *Odalisques* (1849).

BALZE (Jean-Antoine-Raymond), peintre français, frère du précédent, né à Rome le 4 mai 1818, suivit également à Paris l'atelier de M. Ingres, et accompagna ensuite son maître en Italie. Outre sa collaboration active aux grandes copies confiées à son frère (voy. ci-dessus), il a figuré par ses propres œuvres au Salon depuis 1849. On cite de lui une *Sainte Cécile*, un *Christ calmant la tempête*, acquis par le ministère de l'intérieur, *Néère*, sujet inspiré de Chénier, et *Horace à Tibur* (1849), admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855.

BANCE (Bernard), éditeur français, né à Paris, vers 1795, dirige, depuis 1835, la maison de librairie fondée par son père, et dont il a fait une librairie spéciale d'architecture et de mécanique. Ses principales publications, en général exécutées avec luxe, sont : l'*Encyclopédie d'architecture*, journal mensuel dirigé par M. Victor Calliat; le *Parallèle des maisons de Paris;* le *Dictionnaire d'architecture au moyen âge*, de M. Viollet-Le-Duc; l'*Architecture civile et domestique*, etc. Elles ont figuré, avec plusieurs autres, sous le nom de M. Bance, aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855).

BANCEL [de la Drôme], ancien représentant du peuple français, né à Valence (Drôme), en 1823, a publié, en 1848, un *Essai sur le crédit hypothécaire envisagé comme base fondamentale du crédit public et de l'organisation du travail* (Valence et Paris, in-32). Aux élections générales de 1849, il fut nommé représentant du peuple par les démocrates de la Drôme : membre de la Montagne, il combattit la coalition des partis royalistes et la politique de l'Élysée. Il se signala particulièrement dans les débats relatifs à la révision de la Constitution, et prononça un discours qui fut très-remarqué par toute la presse républicaine. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et expulsé du territoire français et se retira à Bruxelles, où il fait à l'université libre un cours qui a du succès.

BANCROFT (George), homme politique et historien américain, est né le 3 octobre 1800, à Worcester (État de Massachusetts). Fils d'un savant docteur en théologie, il fut élevé à l'École alors célèbre d'Exeter, dans le New-Hampshire, et plus tard à l'université d'Harvard, où il soutint, à l'âge de dix-sept ans, ses examens de sortie d'une manière très-brillante. Un subside assez considérable, obtenu par l'entremise d'Everett, lui permit d'aller compléter son éducation en Europe : il passa deux années à l'université de Goettingue, qui, en 1820, lui conféra le diplôme de docteur en philosophie; et s'étant ensuite fixé à Berlin, il s'y lia avec Hegel, Humboldt, Savigny, Schleiermacher, Varnagen d'Ense et autres notabilités littéraires. Puis il parcourut les différentes

Digitized by Google

parties de l'Allemagne et de l'Italie, se créant partout les relations les plus honorables, et, après un court séjour à Paris et à Londres, il revint, en 1822, en Amérique.

Nommé aussitôt professeur de langue grecque à l'université d'Harvard, M. Bancroft, qui se sentait à l'étroit dans ces fonctions modestes, essaya, avec l'aide d'un de ses amis, de réformer le défectueux système de l'éducation américaine en y substituant les méthodes plus avancées qu'il avait vu pratiquer sur le continent. Il fonda à Northampton un établissement pédagogique appelé *Round-Hill-School*, et s'entoura de professeurs allemands d'un haut mérite; mais les préjugés qu'il eut à combattre, sans parler de la jalousie des maisons rivales, le dégoûtèrent de son entreprise, et il tourna vers les questions politiques toute l'activité de son intelligence. Il quitta donc Northampton pour établir sa résidence à Springfield (1826), et donna au parti démocratique tant de preuves de dévouement par ses discours publics et ses articles polémiques dans les journaux, qu'il fut appelé, en 1838, à remplir à Boston le poste lucratif de receveur des douanes, qu'il garda jusqu'en 1841. Dans cette première période de sa vie, il se fit aussi connaître par des travaux purement littéraires, notamment des *Poésies* (Poems; 1823), une traduction des *Manuels d'histoire d'Heeren* (Heeren's Historical treatises; 1824-1825), et des cours publics de littérature allemande qui eurent alors tout l'attrait d'une nouveauté.

Ce qui compléta la réputation de M. Bancroft fut l'apparition de sa remarquable *Histoire des États-Unis depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours* (History of the United States, etc.; Boston, 1834-1855, 6 vol. in-8; 1850, 12e édit.). Cet ouvrage, antérieur aux travaux de Prescott et le premier qui traite l'histoire américaine à la manière large et philosophique de l'école moderne, suffirait pour ranger son auteur parmi les écrivains supérieurs de son pays.

Après avoir, en 1844, brigué les fonctions électives de gouverneur de l'État du Massachussetts, M. Bancroft fut, l'année suivante, nommé ministre de la marine par le président Polk, et signala sa trop courte administration par la création d'un observatoire à Washington et d'une école de marine à Annapolis. Vers la fin de 1846, il échanga ce portefeuille contre l'ambassade d'Angleterre, et mit à profit son séjour en ce pays pour compléter ses recherches sur la période relative à l'insurrection des colonies. Remplacé par M. Lawrence, en 1849, il se fixa à New-York et reprit ses travaux favoris.

Le résultat de ses récentes investigations parut, en 1850, dans son *Histoire de la révolution d'Amérique* (History of the revolution of Northern America; t. I, in-8). M. Bancroft est un des principaux collaborateurs de la *Northern American Review*, un des organes les plus accrédités de la presse littéraire aux États-Unis, et les articles qu'il y a fournis ont été l'objet d'un recueil de *Mélanges* (Micellanies, essays and reviews, New-York, 1855, in-8).

BANDEL (Ernest DE), sculpteur allemand, né à Ansbach (Bavière) en 1800, alla étudier à l'Académie de Munich. Dès 1820, il donna un *Mars endormi* qui révéla en lui un artiste d'un grand avenir. Il resta dans la capitale de la Bavière jusqu'en 1834, et, durant ces quatorze années, exécuta plusieurs œuvres d'un grand mérite, parmi lesquelles il faut citer les bustes de *Maximilien de Bavière*, des artistes *Quaglio* et *Pierre Hess*, le *Monument du chevalier de Skell* dans le jardin anglais de la ville, celui du peintre *Langer*, les statues de plusieurs divinités antiques, et surtout une statue en marbre de la *Charité*, à laquelle il travailla dix ans, et qui est dans le genre classique, un des plus beaux morceaux de la sculpture moderne chez les Allemands.

En 1834, M. Bandel se rendit à Berlin où il sculpta, pour un tombeau, un *Génie endormi;* plusieurs bas-reliefs remarquables, un *Christ* de grandeur naturelle, et le modèle en plâtre de la statue d'Hermann, prince des Chérusques, qui devait être élevée à Detmold. Le *Monument d'Hermann* est l'œuvre capitale de la vie artistique de M. Bandel. La lithographie qu'il en publia en 1838, excita l'intérêt de toute l'Allemagne. L'artiste donnait son travail pour rien; et les souscriptions nationales couvrirent les frais de fonte et de métal. La statue seule, exécutée en cuivre, a quarante pieds. Les fondements de ce monument colossal furent posés en 1841; mais depuis, des querelles municipales interrompirent le travail.

On doit encore à M. Bandel un buste du sculpteur *Grabbe*, une statue en marbre de *Thusnelda*, la femme d'Herman, *enchaînée et conduite prisonnière par les Romains*. D'un voyage qu'il fit en Italie, il rapporta les bustes du *Prince de Lipp-Detmold* et de la *Duchesse Pauline*, en marbre de Carrare. Toutes les œuvres de M. Bandel se distinguent par une grande habileté d'exécution, un haut style, un vif sentiment du beau. Ses bustes ont de l'expression et du mouvement. Il est généralement regardé, en Allemagne, comme un artiste en dehors de toute école, et qui réunit en lui plusieurs des qualités de l'art grec et de la sculpture moderne.

BANDELLONI (Luigi), poëte et compositeur italien, né à Rome au commencement du siècle, étudia d'abord le contre-point et débuta par la mise en musique des sonnets de Petrarque, des octaves du Tasse et des épisodes tout entiers du Dante. Il donna ensuite à Naples ses *Preghiere a Dio* pour trois voix et un *Tantum ergo*, qui eurent un grand succès. Il a fait aussi beaucoup de cantates : *Alceste*, *Pyrame et Thisbé*, *l'Amour et Psyché*, *Clytemnestre et Égisthe*, *la Cassandra*, *Agamemnon*, etc. Mais sa supériorité est dans la musique religieuse; plusieurs de ses messes, motets et psaumes font partie de la musique du chapitre de Rome, où il habite.

M. Bandelloni s'est aussi fait connaître comme poëte : il a publié des satires fort remarquables contre les travers, mais aussi contre les espérances de son époque. Esprit sceptique et indifférent au progrès, il affecte de se tenir à l'écart de la vie publique, et de prendre en pitié ceux qui espèrent affranchir ou régénérer les peuples. Son dernier ouvrage est un poëme didactique : *Sulla musica odierna*, qui contient beaucoup de passages spirituels et des portraits fort piquants de plusieurs compositeurs de nos jours.

BANFI (Jean, baron DE), officier hongrois, né en 1816, est issu d'une famille autrichienne établie en Hongrie depuis le XVIIIe siècle. Il reçut une éducation militaire et servit avant 1848 dans le régiment d'infanterie d'Alexandre et les hussards de Szekler. Durant la révolution, il remplit les fonctions de major au 11e bataillon de l'armée de Bem et se distingua par sa bravoure et son activité autant que par la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline. Son général, qui le regardait comme un de ses bons officiers, l'employa aux entreprises les plus hasardeuses. Lorsque ce dernier envahit le banat, il lui confia le commandement d'une division; une maladie causée par les fatigues de la guerre obligea M. de Banfi à s'en démettre, et il n'a pas assisté à la catastrophe de Vilagos (14 août 1849).

Digitized by Google

BANFIELD (Charles-Thomas), économiste anglais, né à Londres, vers la fin du siècle dernier, séjourna quelque temps en Allemagne, et fut chargé de l'éducation de l'ex-roi Louis II de Bavière. De retour en Angleterre, il fit, de 1844 à 1855, le cours d'économie politique à l'université de Cambridge. Le crédit et l'amitié de sir Robert Peel lui valurent, dès 1846, les fonctions de secrétaire du Conseil privé de la reine, qu'il exerce encore aujourd'hui.

Les leçons de M. Banfield, réunies sous le titre d'*Organisation de l'industrie* (the Organisation of the industry), ont été plusieurs fois réimprimées et traduites par M. Em. Thomas (1851, in-8), dans la *Collection des économistes contemporains*. L'auteur y montre des tendances libérales et démocratiques, et combat les doctrines de Malthus sur la population, ainsi que celles de Ricardo sur la rente. Il a en outre collaboré à l'*Annuaire de statistique* de M. Weld (The Statistical Companion, Londres, 1850, in-12); contribué à la fondation d'une revue mensuelle pour l'émancipation des colonies anglaises, et fourni des articles au *Journal des Mines* (Mining Journal). Il est décoré de divers ordres.

BANGOR (Edward WARD, 4e vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en 1827 à Londres, descend d'une famille anglaise établie en Irlande au XVIe siècle. Il a hérité, en 1837, des titres de son père et a été élu, en 1855, membre de la Chambre des Lords; il appartient au parti libéral.

BANKES (George), homme politique anglais, né en 1788, dans le comté de Dorset, est fils d'un député qui a siégé près d'un demi-siècle au Parlement. Élevé au collége de la Trinité à Cambridge, il étudia la jurisprudence et fut admis au barreau en 1813 par la Société de Lincoln's Inn. Il a rempli diverses fonctions dans l'État lorsque le parti tory, auquel il est attaché, a occupé le pouvoir : d'abord commissaire des faillites (1822), puis greffier en chef de la chancellerie, il a été nommé secrétaire du comité des affaires des Indes (*board of control*), pendant l'administration de lord Wellington (1829-1830) et juge-avocat général pendant celle de lord Derby en 1852. Député conservateur, il est entré à la Chambre des Communes, en 1816, pour le bourg de Corfe-Castle; s'étant retiré après l'adoption du bill de réforme parlementaire (1832), il a reçu, en 1841, un nouveau mandat du comté de Dorset. M. Bankes fait partie, depuis 1852, du Conseil privé de la couronne. Il a publié, d'après d'anciennes chroniques, l'*Histoire de Corfe-Castle* (the Story of Corfe-Castle; 1853, in-8). — Il est mort le 6 juillet 1856.

BANTRY (Richard WHITE, 2e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1800 à Cork, fit son éducation à l'université de Dublin. En 1851, il hérita des titres de son père qui les avait reçus pour s'être opposé au débarquement des Français en 1797, et fut élu membre de la Chambre des Lords en 1854. Il vote avec le parti conservateur.

BANVILLE (Théodore DE), poëte français, né à Paris, vers 1820, a rédigé, de 1850 à 1852, le feuilleton dramatique du journal *le Pouvoir*. On a de lui, outre plusieurs *préfaces* et *notices* biographiques plusieurs volumes de vers : *les Cariatides* (1842, in-12); *les Stalactites* (1846, in-8); *les Odelettes* (1856, in-16); les *Odes funambulesques* (1857, in-16), sous le pseudonyme de *Bracquemond*; puis *la Muse des chansons*, prologue dédié à Mlle D. Fix (1851); *les Nations*, ode de circonstance chantée à l'Opéra (1851) : *les Folies nouvelles*, prologue en vers pour l'ouverture de ce théâtre (1854, in-12); de petits romans : *les Pauvres saltimbanques* (1853, in-16), *la Vie d'une comédienne* (1855), et *le Beau Léandre* (1856), comédie en vers en collaboration avec M. Siraudin. Il vient d'être décoré de la Légion d'honneur (1858).

BAR (Adrien-Aimé FLEURY DE), général français, sénateur, est né à Thiais (Seine) le 13 décembre 1783. A vingt-deux ans, il s'engagea comme volontaire dans le 15e de ligne (1805) et gagna ses grades inférieurs sur le champ de bataille. Il était officier lorsqu'il rejoignit l'armée de Portugal d'où il passa à celle d'Allemagne; blessé grièvement à Bautzen, il tomba aux mains de l'ennemi et ne fut rendu à la liberté qu'en 1814. A Waterloo, il commandait un bataillon du 151e et reçut un coup de feu au bras gauche en combattant au premier rang. La Restauration lui conserva son grade; il prit part à la campagne d'Espagne en qualité de lieutenant-colonel (1823) et fut, en 1829, mis à la tête du 44e de ligne.

M. de Bar n'obtint pas moins de faveur du gouvernement de Juillet. Peu de temps après 1830, il fut nommé maréchal de camp, commanda tour à tour les départements de la Haute-Garonne et du Tarn et vint se mettre à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. Envoyé par ce dernier à la rencontre d'Abd-el-Kader qui se dirigeait sur Cherchell (1842), il le battit trois jours de suite, lui tua beaucoup de monde et le força de se jeter dans les défiles de Gouraya où l'attendait le général Changarnier. Cette victoire qui dégageait la province d'Alger, et plusieurs succès non moins brillants, lui attirèrent l'estime du maréchal Bugeaud, qui contribua beaucoup à son élévation au grade de lieutenant-général (14 avril 1844). Commandant de la division d'Alger et doyen des généraux d'Afrique, il fut, à diverses reprises, chargé de remplir les fonctions de gouverneur par intérim.

Mis à la retraite en février 1848, M. de Bar devint colonel de la 3e légion de la garde nationale parisienne et accepta le patronage de l'Union électorale pour entrer, le 8 juillet 1849, à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, il a été successivement membre de la Commission consultative et du Sénat (janvier 1852). Il a obtenu, en 1847, les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur.

BARABAS (Nicolas), peintre hongrois, né en 1810, en Moldavie, alla, à l'âge de dix-neuf ans, à Vienne, où des essais heureux lui valurent une bourse à l'Académie des beaux-arts et la protection de son compatriote, le paysagiste Marko. Après avoir terminé ses études, il parcourut la Valachie et la Moldavie, et avec le produit de quelques portraits, put entreprendre le voyage de Rome. Il revint ensuite à Pesth, où il s'acquit par ses portraits une très-grande réputation. Ils sont pleins de vie, et d'un haut style; on cite parmi les plus remarquables ceux des palatins *Joseph* et *Étienne*, du baron *Vesselenyi*, de l'évêque *Pyrker*, des généraux *Georgey* et *Klapka*. Il a en outre dessiné une galerie de toutes les notabilités hongroises pour une publication littéraire et bibliographique intitulée : *Diratlap*. Ses tableaux d'histoire sont moins estimés. M. Barabas est membre de l'Académie de Pesth depuis 1837.

BARAGUEY D'HILLIERS (Achille, comte), maréchal de France, vice-président du Sénat, est né à Paris, le 6 septembre 1795. Fils du général Louis Baraguey d'Hilliers, qui mourut, disgracié par l'Empereur, en 1813, il fut soldat dès l'enfance. En 1807, il entra au Prytanée mili-

Digitized by Google

taire, fut nommé sous-lieutenant aux chasseurs à cheval en 1812, et eut le poignet gauche emporté par un boulet à la bataille de Leipsick. Capitaine en 1815, il embrassa le parti de la Restauration et eut plusieurs duels politiques. Il devint, en 1827, lieutenant-colonel, et prit part à l'expédition d'Alger en 1830, à la suite de laquelle il fut nommé colonel (31 août). Attaché, en 1832, à l'École de Saint-Cyr, comme commandant en second, il y réprima un mouvement républicain, et acquit par son énergie la confiance du gouvernement. Promu maréchal de camp, le 29 septembre 1836, il prit le commandement en chef de l'École et le garda jusqu'à la fin de 1840. Mis, au commencement de l'année suivante, à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, il fit plusieurs expéditions contre les Arabes, et eut sous ses ordres le duc d'Aumale, à la valeur duquel il rendit justice, dans son rapport sur la prise de Thaza. Il fut nommé lieutenant général le 6 août 1843, et commandant supérieur de Constantine. Mais, à la suite de revers, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

M. Baraguey d'Hilliers était inspecteur général d'infanterie depuis 1847, lorsqu'éclata la révolution de Février. Le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la division militaire de Besançon. Son opposition aux partisans de M. *Ledru-Rollin* lui valut les suffrages des modérés du *Doubs*, qui le choisirent pour représentant à l'*Assemblée* constituante. Il fut élu par 31933 suffrages sur 68000 votants. Il se mit, le 15 mai, à la disposition de la Commission exécutive; mais il n'accepta pas, aux journées de Juin, le commandement que lui offrait le général Cavaignac. Il vota en général, avec la droite : pour les deux Chambres, pour le vote à la commune, contre l'impôt progressif, le crédit foncier, etc. Il se prononça toutefois, avec la gauche, contre la suspension arbitraire des journaux, pour l'amendement Grévy et contre l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fut un des chefs de la majorité et s'associa à toutes les mesures répressives contre la presse et les clubs. Il fut un des fondateurs et le président du comité de la rue de Poitiers. Réélu, le deuxième, par le département du Doubs, il se rallia, dans l'Assemblée législative, à la politique de l'Élysée. Il fut envoyé à Rome pour remplacer le général d'Hautpoul et y travailla à la consolidation de l'autorité du pape. De retour en France, en 1850, il fut nommé, le 9 janvier 1851, commandant de l'armée de Paris, à la place du général Changarnier. Ce changement de personnes provoqua, de la part de l'Assemblée, le vote de défiance qui renversa le ministère Baroche, malgré les protestations de respect du général Baraguey pour les droits du pouvoir législatif. Six mois après, il donna sa démission de ces fonctions temporaires, pour se conformer à la loi sur les incompatibilités parlementaires.

Au 2 décembre 1851, il concourut à l'accomplissement du coup d'État, et fut nommé membre de la *Commission* consultative. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances alliées, le général Baraguey d'Hilliers fut chargé de commander le corps expéditionnaire de la Baltique, et s'empara de la forteresse de Bomarsund. Ce succès lui valut le grade de maréchal de France (28 août 1854) et son admission au Sénat, dont il est un des quatre vice-présidents. Le maréchal est, depuis le 11 décembre 1850, grand'croix de la Légion d'honneur.

BARALT (Rafaël-Maria), écrivain américain, est né à Maracaïbo (Venezuela) au commencement du siècle. Pendant un assez long séjour qu'il fit en France, il publia un ouvrage qui renferme d'utiles renseignements sur une vaste région de l'Amérique méridionale à peine connue chez nous : *Précis de l'histoire du Venezuela depuis le* XV*e siècle* (Resumen de la historia de Venezuela; Paris, 1841, 3 vol. in-8). Les deux derniers volumes, écrits en collaboration avec M. Ramon Diaz, sont consacrés aux événements de l'histoire moderne qu'ils conduisent jusqu'en 1837. L'édition entière a été transportée en Amérique. M. Baralt est depuis plusieurs années fixé à Madrid, où il est, dit-on, attaché à la rédaction du *Clamor publico*, journal du parti démocratique.

BARANOFF (Nicolas DE), peintre allemand, sourd et muet de naissance, et originaire d'Esthonie, où il est né en 1810, étudia la peinture sous Guillaume Wach, à Berlin, et s'est distingué comme lui dans le genre et dans l'histoire. Divers recueils citent de cet artiste, avec une bienveillante sympathie, deux toiles estimées : un *Héraut d'armes* et un *Chasseur écoutant deux jeunes filles*.

BARANTE (Amable-Guillaume-Prosper BRUGIÈRE, baron DE), historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien pair de France, est né à Riom (Puy-de-Dôme) le 10 juin 1782. Élevé d'abord à l'École militaire d'Effiat, il acheva ses études dans une pension de Paris, et entra en 1798 à l'École polytechnique, où il passa trois années. En 1802, il débuta dans la carrière administrative avec le titre de surnuméraire au ministère de l'intérieur. Il publia dès lors quelques articles dans la *Décade philosophique*, et tira de l'oubli le nom de Mlle Aissé (*Lettres de Mlle Aissé et de Mmes de La Fayette, de Villars et de Tencin*, avec une *Notice* sur Mlle Aissé, 1805, in-12).

Grâce au crédit de son père, qui fut nommé préfet de l'Aude en 1803, M. de Barante fut, en 1806, admis comme auditeur au conseil d'État, et chargé de plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et en Espagne. Il obtint, en 1807, la sous-préfecture de Bressuire, en 1809, la préfecture de Vendée, et quatre ans plus tard celle de la Loire-Inférieure. En 1809, il publia un écrit anonyme : *De la littérature française pendant le* XVIII*e siècle*, qui, plusieurs fois revu et augmenté, est arrivé, en 1847, à sa septième édition. Cet ouvrage, inférieur à celui de M. J. Chénier sur le même sujet, était conçu dans l'esprit de réaction politique et religieuse dont Chateaubriant venait de donner le signal. Il excita l'enthousiasme de Mme de Staël pour l'auteur, qui s'était lié avec elle, pendant ses voyages à Genève auprès de son père, devenu préfet du Léman. En 1814, il rédigea les *Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein* (Bordeaux, 1815, in-8), réimprimés dans la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française*. Vers cette époque, M. de Barante épousa Mlle d'Houdetot, et Napoléon signa à son contrat.

A la chute de l'Empire, il montra beaucoup de zèle pour la cause des Bourbons. Il parut alors sous son nom une brochure intitulée : *Des divers projets de constitution pour la France* (Paris, 1814, in-8); mais il se hâta d'en arrêter la publication. Maintenu par la Restauration dans la préfecture de la Loire-Inférieure, où il avait gagné les sympathies des royalistes, il ne servit point le gouvernement impérial pendant les Cent-Jours. Après Waterloo, Louis XVIII le nomma conseiller d'État et secrétaire général du ministère de l'intérieur, et deux départements, le Puy-de-Dôme et la Loire-Inférieure, l'envoyèrent à la Chambre

Digitized by Google

des Députés. Il se rangea parmi les royalistes constitutionnels, et désapprouva les excès de la réaction de 1815. La loi de 1816 ayant élevé l'âge d'éligibilité, il cessa de faire partie de la Chambre; il rentra au conseil d'État et fut appelé à la direction générale des contributions indirectes. Commissaire du roi à la Chambre des Députés en 1818, il soutint le projet de loi sur le recrutement de l'armée, et fit adopter le monopole du tabac. Il fut nommé pair de France le 5 mars 1819. Après la chute de son ami, M. Decazes, M. de Barante perdit sa place de directeur général des contributions. Suivant l'exemple des doctrinaires et de ses amis Camille Jordan et Royer-Collard, il s'engagea de plus en plus dans l'opposition et refusa le poste de ministre plénipotentiaire en Danemark. C'est alors qu'il publia un livre qui fut très-remarqué : *des Communes et de l'aristocratie* (Paris, 1re et 2e édit., 1821; 3e édit., 1829, in-8). Il prononça et publia plusieurs discours dans lesquels il combattait assez vivement la politique intérieure et extérieure de la Restauration (*Opinion sur le projet d'adresse en réponse au discours du roi à l'ouverture de la session*, 1823, in-8; *Discours sur le projet de loi relatif à l'appel de la classe de 1823*; *Opinion sur le projet de loi relatif au sacrilége*, 1825, in-8).

C'était en même temps l'époque de la plus grande activité littéraire de M. de Barante. Il prit une part importante à la traduction des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, inséra plusieurs *Notices* dans la traduction de Shakspeare, revue par M. Guizot, et publia les *Œuvres dramatiques de Schiller*, précédées d'une *Notice biographique et littéraire* (Paris, 1821, 1re édit., 6 vol. in-8; dernière édit., 1844. gr. in-8). Il donna en outre un certain nombre d'articles à la *Biographie universelle*, et mit une notice sur *Allan Cuningham*, en tête d'un roman traduit de l'anglais (*les Épreuves de Marguerite Lyndsay*, Paris, 1825, 4 vol. in-12). Le nom de M. de Barante commençait à être très-connu; le libéralisme modéré du pair de France servait la réputation de l'écrivain qui, sans perdre la faveur de la cour, devenait presque populaire. Cette sorte de prévention favorable qui fut, de 1820 à 1830, le bénéfice de l'opposition, contribua à l'enthousiasme qu'excita l'apparition de l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (Paris, 1824-1826, 3 vol. in-8). Prenant à la lettre son épigraphe empruntée à Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, M. de Barante, dans cet ouvrage si vanté, n'a présenté qu'une suite de récits extraits des chroniques contemporaines, sorte de pastiche où la couleur locale est le premier mérite, et qui reste bien loin des travaux de Sismondi, d'A. Thierry, de M. Guizot, et de plusieurs autres. Néanmoins l'ouvrage qui eut, de 1824 à 1827, quatre éditions, fit école, et l'auteur prit place, dans l'opinion de beaucoup, parmi les premiers historiens de notre temps. Il fut élu membre de l'Académie française, où il entra le 2 novembre 1828.

Après la révolution de 1830, M. de Barante applaudit à l'avénement de Louis-Philippe, et, jusqu'en 1848, il fut un des partisans les plus zélés de la politique de ce monarque. Deux fois, il remplit les fonctions d'ambassadeur à Turin et à Saint-Pétersbourg. Dans la Chambre des Pairs, il vota constamment avec les conservateurs, et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition. Au commencement de 1848, il flétrit, comme rapporteur de l'adresse, l'agitation réformiste, qui allait aboutir à une révolution. Les événements de Février l'éloignèrent pour toujours des emplois publics.

Sous le règne de Louis-Philippe, M. de Barante n'avait point abandonné ses travaux littéraires. Dans les séances de l'Académie, il avait prononcé plusieurs discours : pour la réception de M. Ballanche (1842), de M. Patin (1843), etc. Il n'avait pas été non plus, pour la Société de l'histoire de France, un président oisif et purement honoraire, comme l'attestent son *Introduction à la chronique du religieux de Saint-Denis* (Paris, 1839, in-4): son édition des *Lettres et instructions de Louis XVIII au comte de Saint-Priest*, précédées d'une notice sur cet ancien ministre de Louis XVI (Paris, 1845, in-8), et ses *Mélanges historiques et littéraires*, réimpression d'articles disséminés dans divers recueils (Paris, 1836, 3 vol. in 8). Depuis le 24 février 1848, son activité est loin d'être ralentie par l'âge. En 1849, il a publié, sous le titre de *Questions constitutionnelles* (Paris, in-8), un manifeste assez vif contre la démocratie. Le même esprit de réaction a inspiré ses *Notices* sur M. le comte Mollien (1850, in-8), sur le comte A. de Saint-Priest (1852, in-8), et sa préface en forme de *Notice* placée en tête des *Poésies et Nouvelles* de Mme d'Arbouville (1855, 3 vol. in-8). C'est encore sous l'influence de ses ressentiments contre la révolution de Février que M. de Barante a écrit l'*Histoire de la Convention nationale* (Paris, 1851-1853, 6 vol. in-8), et celle du *Directoire de la république française* (1855, 3 vol. in-8), dont la partialité a pu faire dire qu'il a retourné son ancienne devise, et qu'après avoir exclusivement demandé à l'histoire des récits, il l'a mise exclusivement au service de la politique.

BARATEAU (Émile), littérateur français, est né à Bordeaux en 1792. D'abord secrétaire de M. de Martignac, alors avocat à Bordeaux, et membre d'une Société de chansonniers, il avait déjà débuté par des épîtres en vers, des élégies, des madrigaux, etc., quand il vint à Paris pour faire son droit, et collabora à différents journaux de littérature. Un roman, *Georgine*, qu'il publia en 1820, contenait une romance que Romagnesi mit en musique. Le nom de l'étudiant littérateur, associé à une mélodie fort gracieuse, eut aussitôt une vogue de salons. Les compositeurs Panseron, Blangini, Labarre, Bruguière, Berton fils, Mme Duchambge, etc., vinrent tour à tour solliciter de lui des paroles de romances.

Son droit fini, il n'en retourna pas moins à Bordeaux pour reprendre sa place auprès de son ancien patron. Il le suivit en Espagne en 1823, quand il fut nommé commissaire du roi auprès du duc d'Angoulême. M. de Martignac, devenu ministre de l'intérieur, prit M. Barateau pour chef de son cabinet. A la chute du ministère, ce dernier fut nommé inspecteur des hospices du royaume. Il perdit cette place en 1830 et en fut dédommagé par une pension. Dès lors, il ne s'occupa plus que de petits vers et de romances pour les éditeurs de musique.

On a encore de lui quelques romans, insérés dans les journaux, deux recueils de poésies : *Bagatelles* (1831) et *Bigarrures* (1833); *les Pigeons blancs*, fantaisie, et plusieurs autres opuscules du même genre.

M. Ém. Barateau a surtout attaché son nom au genre des romances. Il en a publié plus de trois mille et il en a encore aujourd'hui huit cents en portefeuille. Celle de *Jenny l'ouvrière* a fourni le sujet d'un drame qui a eu du succès. On dit qu'il a été pour quelque chose dans la rédaction du libretto de *Guillaume Tell*.

BARATTA (Eumène), sculpteur italien, né à Carrare (duché de Modène), en 1825, d'une famille célèbre dans les arts, étudia à l'Académie

Digitized by Google

de Modène, obtint le grand prix de Rome en 1842, et se distingua depuis aux expositions d'Italie. Son œuvre principale, l'*Innocence endormie*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Un autre artiste du même nom, M. François Baratta, né à Gênes, vers 1805, et membre de plusieurs Académies, a cultivé la peinture d'histoire; son tableau le plus connu est un épisode des guerres des Guelfes et des Gibelins, intitulé : *Jacques de Verragine.*

BARATYNSKI (Jewgenij-Abraham), poëte russe, ne vers le commencement du siècle, passa sa jeunesse à l'école des pages de Pétersbourg, où il se fit noter comme aimant l'indépendance et le bruit. Dénoncé à l'empereur Nicolas, il dut quitter le service et se voua tout entier dès lors à la poésie. M. Baratynski a imité Puschkin, son ami, dans un assez grand nombre de pièces. Il lui est égal, quelques-uns le disent supérieur pour la profondeur du sentiment et la finesse de l'observation. Nous citerons parmi ses meilleurs ouvrages un grand poëme, *Éda*, et un épisode où il peint admirablement les mœurs de la société russe, *la Bohémienne*. Mais il a cessé d'écrire aussitôt qu'il a eu de la réputation.

BARBA (Gustave), éditeur français, né à Paris, vers 1805, a succédé, en 1836, à son père, libraire lui-même, et auteur de quelques brochures relatives aux questions de librairie. Il a entrepris, dès son début, d'assez fructueuses publications, telles que la réimpression des romans de M. Paul de Kock, *les Chroniques de l'Œil de bœuf*, et autres œuvres de littérature plus ou moins légère. En 1847, il conçut et réalisa l'idée des romans à 20 centimes, qui ont suscité tant de concurrences. La maison Barba qui a eu à soutenir divers procès, vient d'en avoir un plus grave, à l'occasion d'une nouvelle édition des *Mémoires de Saint-Simon* (1855 et suiv., in-4 et in-8), contre M. le duc de Saint-Simon, qui en revendiqua la propriété exclusive, et contre MM. L. Hachette et Cie, acquéreurs des droits de ce dernier. Après avoir eu gain de cause en première instance, M. Barba a été condamné en cour d'appel. L'affaire a été portée en cassation.

BARBANÇOIS (Charles-Eusèbe-Guillaume Hélion, marquis de), sénateur français, né vers 1780 au château de Villegongis (Indre), est fils d'un savant agronome mort en 1822. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et dans les dernières années de l'Empire, il fit partie du Sénat. En 1825, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Grand propriétaire dans l'Indre, il réussit avec l'appui du comité de la rue de Poitiers, à obtenir, en 1849, le mandat de ce département à l'Assemblée législative. Il vota, d'abord avec la majorité réactionnaire, puis se rallia à la politique de l'Élysée. Après avoir approuvé le coup d'État du 2 décembre, il fut appelé à siéger au nouveau Sénat par le décret du 25 mars 1852. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BARBARA (Louis-Charles), romancier français, né à Orléans (Loiret), en 1822, a commencé ses études au collége de cette ville, et les a terminées à Paris, au collége Louis-le-Grand. Ses débuts sont de date récente. Ses premiers travaux ont paru dans la *Revue de Paris* en 1854. Il a continué depuis d'écrire dans ce recueil et dans *le Journal pour tous*, qui a donné une de ses plus intéressantes nouvelles : *Thérèse Lemajeur*. On a encore de lui : *l'Assassinat du Pont-Rouge* (1855, in-32) et *Histoires émouvantes* (1855, in-12). Observateur exact, écrivain soigneux, plus désireux de bien faire que de faire vite, ce jeune romancier n'a attiré sur lui que par des qualités sérieuses, l'attention et la bienveillance de la critique.

BARBAROUX (Charles-Oger), magistrat français, sénateur, né à Marseille, le 16 août 1792, est le fils du conventionnel girondin. Il fit ses premières études au lycée Louis-le-Grand, et son cours de droit à l'école d'Aix. Reçu avocat en 1814, il se fit inscrire au barreau de Nîmes, et dénonça à la Chambre des Députés, en même temps que M. Madier de Montjau, les massacreurs royalistes du Midi. Cette courageuse pétition fut imprimée dans la *Bibliothèque historique* (1820). Pour échapper aux haines du parti qu'il avait attaqué, M. Barbaroux dut se réfugier à Paris où il concourut à diverses publications, entre autres à *l'Encyclopédie moderne*, ainsi qu'à la rédaction politique des journaux constitutionnels. Après avoir donné, en 1822, la seconde partie des *Mémoires* de son père, dont le manuscrit avait été heureusement sauvé pendant la Terreur, avec celui des œuvres de Mme Roland, il fit paraître successivement un résumé de l'*Histoire des États-Unis* (1824), le *Voyage de La Fayette en Amérique*, et les *Mémoires d'un sergent*, qui eurent plusieurs éditions.

La révolution de Juillet ouvrit à M. Barbaroux la carrière de la magistrature. Nommé, en 1830, procureur général à Pondichéry, il remplit la même charge à l'île Bourbon, puis en 1848 à Alger. Les bons souvenirs qu'il avait laissés dans leur île engagèrent les électeurs de la Réunion à lui confier un de leurs mandats législatifs pour la Constituante. En 1849, quand on s'occupa de reconstituer le conseil d'État, il fut élu un des premiers par l'Assemblée. Le nouveau régime impérial a conservé M. Barbaroux dans le poste qu'il a occupé avec honneur jusqu'en 1858, année où il a été nommé sénateur. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1849.

BARBAT (Louis), éditeur et lithographe français, né à Châlons-sur-Marne, en 1820, dirige, depuis 1850, la maison de librairie et d'imprimerie, fondée par M. Thomas Barbat, son père, le premier qui ait exécuté des impressions typo-lithographiques, en or et en couleur. Leurs principales publications sont un *Évangile des dimanches et fêtes*, envoyé à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une *Histoire de Châlons-sur-Marne et de ses monuments*, dont ils ont fait également le texte et les dessins. Leur maison, qui a figuré, depuis 1835, aux diverses expositions françaises ou étrangères, a successivement obtenu plusieurs médailles d'or et d'argent aux expositions de Paris et de la province : une mention à Londres, en 1851, une médaille de bronze à New-York, en 1853, et une de première classe à Paris, en 1855.

BARBEDIENNE (Ferdinand), industriel français, né à Rouen, vers 1805, a ouvert, en 1841, une maison spécialement destinée à la reproduction, en bronze, des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ou moderne; il s'est associé dès-lors avec M. Achille Collas (voy. ce nom), inventeur de la réduction mathématique. Ses ateliers occupent aujourd'hui près de trois cents artistes ou ouvriers, et offrent au public plus de 1100 sujets tirés des principaux musées d'Europe. Il a aussi traité en grand les bronzes d'ornement et l'application des œuvres d'art à la décoration, et a été chargé, de 1850 à 1854, de l'ameublement des salons de l'Hôtel de Ville de Paris. Il a obtenu une médaille de bronze en 1844, une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855 (classe de l'Ameublement), et à l'Exposition universelle de

Digitized by Google

Londres, en 1851, la récompense exceptionnelle de deux médailles de prix (Bronzes d'art et Ameublement). M. Barbedienne avait fondé, en 1841, une fabrique de papiers peints, qu'il a cédée en 1856, après que cette industrie lui eut procuré la fortune que l'art lui faisait longtemps attendre.

Il a paru, en juillet 1855, une *Note pour MM. les présidents et membres du jury international, concernant l'établissement industriel et commercial de F. Barbedienne*, en tête d'un album photographique de ses principaux produits.

BARBEREAU (Mathurin-Auguste-Balthazar), compositeur français, est né, à Paris, le 14 novembre 1799. Admis, en 1810, au Conservatoire, il y fit toutes ses études musicales et eut Reicha pour professeur de contre-point. En 1824, il obtint le premier grand prix de composition avec la cantate intitulée : *Agnès Sorel*, voyagea en Italie et en Allemagne comme pensionnaire du gouvernement et devint chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés après 1830; il y fit exécuter plusieurs ouvertures et collabora à l'opéra des *Sybarites de Florence* (1831). Il est établi à Metz où il a commencé la publication d'*Études sur l'origine du système musical* (1852, gr. in-8).

BARBÈS (Armand), révolutionnaire français, ancien représentant du peuple, est né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), en 1810. Il fut amené fort jeune dans le midi de la France, d'où sa famille était originaire, et fit ses études à l'école de Sorèze (Tarn), maison où l'enseignement avait un caractère essentiellement religieux et monarchique. Le jeune Barbès se jeta, par réaction, dans l'extrême contraire. Son père, enrichi par le commerce, étant mort, en lui laissant une fortune assez considérable, il fut envoyé à Paris par son tuteur, en 1830, pour y suivre les cours de droit. Dans ce milieu et à cette époque, ses instincts révolutionnaires ne tardèrent pas à se manifester. Son ardeur, ses allures énergiques, sa position de fortune, tout contribua bien vite à le placer aux premiers rangs des hommes d'action du parti republicain. Il entra dans diverses Sociétés secrètes, entre autres la Société des saisons et celle des Droits de l'homme, et fut compromis dans l'insurrection d'avril 1834. Arrêté préventivement, il fut emprisonné cinq mois à Sainte-Pélagie, au bout desquels une ordonnance de non lieu le rendit à la liberté. Lors de l'attentat de Fieschi (18 août 1835) il fut enveloppé de nouveau dans les nombreuses arrestations qui eurent lieu, puis encore une fois, relaxé sans jugement. Quelques mois plus tard, il était condamné à une année d'emprisonnement pour fabrication clandestine de poudre.

Sa peine expirée, M. Barbès forma une nouvelle conspiration avec M. Blanqui, Martin Bernard et quelques autres chefs de la Société des familles, et c'est à son nom que se rattache l'audacieux coup de main du 12 mai 1839 qui fut la dernière tentative d'insurrection du règne de Louis-Philippe. A la tête d'un petit nombre d'hommes partis du quartier Saint-Martin, aux cris de *vive la république!* il s'élança à l'attaque du poste de la Conciergerie, d'où il devait ensuite marcher sur la préfecture de police. Le lieutenant Drouineau qui commandait le poste, tomba frappé mortellement d'une balle et le poste fut enlevé. Mais des forces redoutables garnirent, en un instant, le quai des Orfèvres; les émeutiers se retirèrent alors dans les étroites rues de la Cité et s'y retranchèrent derrière les barricades. L'insurrection qui comptait au plus deux cents combattants, fut réprimée dans la nuit; Barbès, blessé à la tête, tomba au pouvoir des gardes municipaux. Traduit devant la Cour des Pairs, et personnellement accusé du meurtre de Drouineau, il fut condamné à la peine de mort. Le roi Louis-Philippe, sur les instances du duc et de la duchesse d'Orléans, et contrairement à l'avis de ses ministres, commua la peine capitale en celle de la détention perpétuelle. M. Barbès à qui l'on n'avait laissé jusqu'au dernier moment, aucun espoir dans la clémence royale, avait déjà fait ses adieux à ses amis et s'était préparé à la mort. Il a écrit ses dernières pensées sous ce titre : *Deux jours de condamnation à mort* (Paris 1848, in-8, deuxième édition, 1849, avec une *Lettre* de M. Louis Blanc).

M. Barbès fut d'abord enfermé à Doullens; mais une nouvelle faveur du roi le fit transférer à la maison centrale de Nîmes, sous un climat plus doux et plus près de sa famille. La révolution de Février le rendit à la liberté avec tous ses anciens complices. Président du club de la Révolution et l'un des chefs du parti avancé, qui soutenait l'influence de M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) dans le gouvernement provisoire, il eut peur toutefois des excès qui pouvaient compromettre la République et contre-balança l'influence de son ancien ami, M. Blanqui (voy. ce nom), sur les masses. Les honneurs et le pouvoir venaient à lui. Dans la manifestation du 16 avril, il prêta son appui au gouvernement. Gouverneur du Luxembourg, colonel de la 12e légion de la garde nationale de Paris, le département de l'Aude l'élut représentant à l'Assemblée constituante.

M. Barbès n'y siégea que quelques jours et s'y fit remarquer par ses violentes protestations contre la répression de l'émeute qui avait éclaté à Rouen, à l'occasion des élections. Il eut une grande part à l'attentat du 15 mai, et fut un de ceux qui se rendirent à l'Hôtel de Ville avec MM. Blanqui, Raspail, Huber, pour essayer en vain d'y constituer un nouveau gouvernement révolutionnaire. Il fut arrêté dans la soirée et enfermé à Vincennes. Traduit devant la haute Cour nationale de Bourges, sous la prévention de complot tendant au renversement du gouvernement républicain, M. Barbès fut déclaré coupable (2 avril 1849) et condamné à la peine de la déportation qui, dans l'absence d'établissements pour l'exécution de cette peine, se trouva commuée, de fait, en celle de la détention perpétuelle.

Il la subissait à Belle-Ile en mer, lorsqu'à la fin de 1854, dans une lettre particulière qui fut rendue publique, il exprima, avec cette spontanéité d'enthousiasme qui le caractérise, la satisfaction qu'il éprouvait, comme Français, à voir le drapeau national se déployer contre la Russie, et les vœux qu'il formait pour le succès de nos armes, dût ce succès tourner à la consolidation du pouvoir impérial. Pour récompenser ces sentiments patriotiques, l'Empereur ordonna aussitôt la mise en liberté de M. Barbès, qui, protestant hautement contre cette grâce, ne sortit de prison que pour venir à Paris la refuser et se constituer de nouveau prisonnier. Laissé libre, il s'exila volontairement.

On cite de M. Barbès, outre l'écrit que nous avons rappelé, une brochure intitulée : *Quelques mots à ceux qui possèdent, en faveur des prolétaires sans travail* (Paris, 1848, in-8).

BARBET (Henri), ancien député et pair de France, né à Rouen vers 1790, comptait sous la Restauration au nombre des patriotes de cette ville. Élu par ses concitoyens maire, membre du conseil général et député (1830), il ne tarda pas à modifier ses opinions et s'associa à toutes les mesures de la majorité ministérielle, notamment

Digitized by Google

au vote des lois de septembre et de l'indemnité Pritchard. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Depuis cette époque, il vit à Paris, éloigné des affaires publiques. M. Barbet est commandeur de la Légion d'honneur (1844).

BARBET (Auguste), économiste français, né vers 1800, entra d'abord dans l'industrie, et devint plus tard receveur général des finances. Admis, en 1830, dans la Société libre d'émulation de Rouen, il lut devant elle, le 1er mars 1831, un *Essai sur la régénération morale des prisonniers* (Rouen, 1838, in-8). Partisan des idées démocratiques et ami de M. de Lamennais, il publia divers écrits inspirés par une sorte de socialisme gouvernemental : *Réforme politique, organisation d'une nouvelle force unitaire et gouvernementale* (Paris, 1840, in-8); *Système social et responsabilité de l'homme* (1845, in-8); *Mystères de l'homme et de sa responsabilité, ou de la Nécessité du prêt par l'État* (1846, in-8); *du Peuple de Moïse à Louis-Philippe* (1847, 2 vol. in-8), etc. Après la révolution de 1848, il prit part à la fondation du *Peuple constituant*, journal de Lamennais, et fit paraître un *Projet de constitution du crédit social; Du sang! Pourquoi du sang? le Coup de sabre, ou l'empire de Satan*, brochures, etc. En 1850, il adressa, sous le titre de *Questions financières* (in-8), une lettre à M. Fould, ministre des finances. Depuis 1851 il s'abstient de discuter les questions sociales.

BARBETTI (Angelo), sculpteur italien, né à Sienne, en 1803, fut entraîné dès son enfance par une vocation irrésistible vers la sculpture; il exécutait avec son couteau de petites figurines de buis qui depuis ont été payées fort cher par de riches amateurs. De là, sa prédilection pour la sculpture sur bois. Il tâcha d'y introduire la pureté de style des plus belles statues de marbre de l'antiquité. Toutefois, il réussit mieux dans l'ornementation, et, pour ainsi dire, dans la ciselure sur bois. Les façades des cathédrales de Sienne et d'Orvieto, exécutées par lui, sont des chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse. En 1851, M. Barbetti, qui avait déjà obtenu trois médailles d'or au concours de Florence, envoya à l'Exposition universelle de Londres un coffret qui lui valut une médaille d'honneur.

BARBEY D'AUREVILLY (Jules), journaliste et romancier français, né à Saint-Sauveur le Vicomte (Manche), en 1811, travailla d'abord dans divers journaux de province, et habita longtemps la ville de Caen. Depuis 1851, il est attaché au *Pays*, pour lequel il rédige des articles littéraires, signalés par la recherche du style et l'âpreté de la critique. Il est aujourd'hui l'un des rédacteurs du *Réveil* (1858). On a de lui : *l'Amour impossible* (1841); *la Bague d'Annibal* (1843); *du Dandisme et de G. Brummel* (Caen et Paris, 1845); *les Prophètes du passé* (Ibid., 1851); *une Vieille maîtresse* (1851, 3 vol. in-18, nouv. édit. 1858), où l'emphase mystique gaze mal les tableaux les plus risqués; *l'Ensorcelée, ricochets de conversation* (1854, 2 vol.), etc.

BARBIAN ET BELGIOJOSO (Émile, prince DE), prince italien, est né le 14 mars 1800. Fils de feu Louis-François, comte de Lugo et d'Amélie Canzani, il a succédé en 1823 à son oncle le prince Renaud-Albéric. Hercule-Charles, marquis d'Este. Il s'est marié en 1824 à la princesse Christine, fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio (Voy. BELGIOJOSO). Il a deux frères : Louis, né le 8 mars 1801, et Antoine, né le 15 juin 1804.

BARBIER (Henri-Auguste), poëte satirique français, né à Paris le 28 avril 1805, fit d'abord son droit et prit même le grade de licencié. Mais entraîné vers la littérature, il écrivit, en collaboration avec Alphonse Royer, un roman historique : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8), dont le sujet était la peinture de la société française au moyen âge. La révolution de Juillet révéla son vrai talent. Il s'arma du fouet de la satire, et reprit, dans ses *Iambes*, le mètre et la tradition d'André Chénier. Il donna à la *Revue de Paris* (août 1830), une première pièce restée célèbre, *la Curée*, dans laquelle il poursuivait les solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir. Il publia ensuite dans la même revue : *le Lion, Quatre-vingt-treize, Varsovie, la Popularité*, etc. (1830-31). Mêlant la satire morale à la satire politique, il s'attaque à la corruption des mœurs aussi bien qu'à l'ambition, et combat la manie du suicide, comme il proteste contre le règne de la force. Son vers, âpre et énergique jusqu'au cynisme, fut extrêmement goûté, et de vives tirades restèrent longtemps dans toutes les mémoires.

M. Barbier eut plus de souplesse dans *Il pianto* et dans *Lazare* (*Revue des Deux-Mondes*, 1832-1833), où il peint l'abaissement politique de l'Italie et la misère du peuple en Angleterre. Il donna encore en 1837 deux satires, *Érostrate* et *Pot-de-vin*, assez froidement reçues. Son opéra de *Benvenuto Cellini*, qu'il écrivit pour Berlioz, en société avec M. Léon de Wailly, eut encore moins de succès (10 novembre 1838). Le public, que l'éclat de ses débuts avait rendu exigeant, n'accueillit pas mieux ses *Chants civils et religieux* (1841, in-8), et ses *Rimes héroïques* (1843, in-18), suite de sonnets avec notes historiques.

En 1848, M. Barbier traduisit en vers le *Jules César* de Shakspeare. Enfin on lui attribua, en 1851, un recueil anonyme de *Chansons et odelettes*, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Les *Iambes* et les poèmes *Il pianto* et *Lazare* ont été réunis en un seul volume (1837, in-8) et souvent réimprimés. Il a paru une édition des *Iambes* avec la traduction en allemand par L. G. Foerster (Quedlinbourg, 1832).

BARBIER (Paul-Jules), auteur dramatique français, né à Paris en 1822, embrassa de bonne heure la carrière des lettres et débuta par le drame intitulé : *le Poëte* (1847), en cinq actes et en vers, qui obtint au Théâtre-Français un succès honorable; la même année, il faisait lire sur la même scène *l'Ombre de Molière*. Ensuite il écrivit pour l'Odéon *Amour et bergerie* (1848), *André Chénier* (1849), drame en trois époques, et *Bon gré mal gré* (1849), comédie en prose. Toutes ses productions postérieures furent signées en collaboration, le plus grand nombre avec M. Michel Carré, quelques-unes avec MM. Barrière et Decourcelle.

Nous citerons d'abord les comédies des *Amoureux sans le savoir* (1850), et des *Derniers adieux* (1851); puis, parmi les drames : *Graziella* (1849), au Gymnase; *un Drame de famille* (1849), *Jenny l'ouvrière* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *les Contes d'Hoffmann* (1851) et *les Marionnettes du docteur* (1852), à l'Odéon; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1852); parmi les vaudevilles : *le Feu de paille* (1849), *l'Amour mouillé* (1850), *Voyage autour d'une jolie femme* (1852).

Depuis quelque temps M. Barbier est devenu avec son collaborateur M. Carré, le fournisseur habituel de l'Opéra-Comique, et il a introduit le genre grec dans la pièce de *Galathée* (1852). Ses derniers livrets sont : *les Noces de Jeannette* (1853), *le Roman de la Rose* et *les Sabots de la*

Digitized by Google

marquise (1854), *Deucalion et Pyrrha* (1855), *Valentine d'Aubigny* (1856).

BARBIER (Hippolyte), ecclésiastique et biographe français, né à Orléans, vers 1805, fit ses études au séminaire de cette ville, et prit les ordres jusqu'au diaconat. En attendant l'âge exigé pour la prêtrise, il fut, selon l'usage, employé comme professeur; mais, séduit par les idées nouvelles de Lamennais, il eut avec ses supérieurs, les sulpiciens, de graves dissentiments de doctrine qui aboutirent à sa sortie du séminaire. Bien qu'il eût fait acte public de soumission à l'encyclique de Grégoire XVI, il resta dans le monde, fit une éducation particulière, suivit les cours de l'École de droit, et donna des répétitions. Poursuivi par ses anciens chefs, éloigné des carrières ordinaires, dépouillé même d'une partie de ses droits civils par son engagement dans les ordres, il vint à Paris pour s'y créer par sa plume la liberté et des ressources.

Ses premières publications furent : *Élévations poétiques* (1836), et *les Mystères du presbytère* (1838). Il s'attacha, en outre, à la rédaction de quelques journaux, entre autres de *la Mode*, et donna, seul ou en collaboration, quelques écrits anonymes de circonstance. Puis, comme la biographie contemporaine était mise en vogue par le succès si mérité de la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (voy. LOMÉNIE), M. Barbier entreprit, en 1841, sous le titre de *Biographie du clergé contemporain* (1841 et suiv.; 2e tirage 1851, 10 vol. in-18, avec portraits), une longue série de notices dont les allures vives et indépendantes et la sincérité caustique eurent longtemps un grand succès. Quelques prélats y étaient traités avec une sévérité à laquelle n'était peut-être pas étranger un certain esprit de rancune. Cette publication n'était pas de nature à ramener vers l'auteur ses anciens chefs. Pourtant, un prélat intelligent et bienveillant, M. Fayet, qui fut membre de l'Assemblée constituante, ayant succédé à M. Morlot dans l'évêché d'Orléans, voulut faire rentrer M. Barbier au bercail, et, le dispensant de toute rétractation de son passé, lui conféra l'ordination en 1847. En 1848, ses relations avec la littérature et la presse d'opposition lui firent une certaine popularité. Depuis, le spirituel biographe orléanais est devenu premier aumônier du lycée Louis-le-Grand.

On cite encore de lui : *une Promenade à Orléans; les Jeunes filles; Vie de Henri Mondeux* (1841), *Histoire de la création* (1846); une *Théologie complète à l'usage de la jeunesse* (8 vol.); *des Corps d'état et de leurs confréries*, etc.

BARBIER (Nicolas-Louis), bibliothécaire français, né à Paris en 1798, est le fils aîné du savant auteur du *Dictionnaire des anonymes*. Initié par son père aux recherches bibliographiques, il termina ou continua plusieurs des ouvrages restés inachevés à la mort de celui-ci (1825). Le gouvernement le chargea, en 1832, de former une bibliothèque spéciale pour le conseil d'État. Il fut ensuite nommé, vers 1837, sous-bibliothécaire au Louvre, et, dix ans après, à la mort de M. de Jouy, bibliothécaire. La bibliothèque du Louvre étant devenue publique après la révolution de 1848, avec toutes les modifications dans le personnel que cette destination entraîne, M. Louis Barbier eut alors le titre de conservateur-administrateur qu'il a gardé depuis.

On lui doit entre autres opuscules ou brochures : *Notice sur Antoine-Alexandre Barbier* (1833, in-8), plusieurs fois réimprimée, et récemment sous ce titre : *le Bibliothécaire de l'Empereur, ou Souvenirs littéraires de l'Empire* (1852), *Notice sur le manuscrit appelé* Livre d'heures de Charlemagne (1837), publiée dans les *Voyages pittoresques de l'ancienne France*. Il a en outre fourni un 4e volume au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, ou *Supplément général* des trois autres volumes, avec des *Tables* et des *Renvois*. Il a été chargé de la révision du *Dictionnaire historique* du général Beauvais, de l'*Examen des dictionnaires historiques*, de quelques parties de *la France littéraire*, etc. Ses études se sont spécialement portées sur tout ce qui se rattache à la personne et aux écrits de Voltaire et de Rousseau. Il a épousé la fille du bibliophile Beuchot. Il a été décoré en mai 1837.

Son frère, M. Olivier-Alexandre BARBIER, né à Paris, en 1801, a été, comme lui, attaché de bonne heure à l'administration des bibliothèques, et, depuis 1832, à la Bibliothèque royale, qu'il n'a plus quittée. Il y est conservateur-adjoint chargé de la comptabilité et de la réception du dépôt légal. On a de lui : *Notice bibliographique sur Charles Fourier*, extraite du feuilleton du *Journal de la librairie* (1837) et reproduite dans *le Phalanstère* (1840); *Mode d'indication du placement des ouvrages*, etc..., *pour le Salon de* 1837, avec M. Foisy (1837, in-8).

BARBIER (Nicolas-Alexandre), peintre français, né à Paris, vers 1800, étudia sous Xavier Leprince, avec lequel il exécuta plusieurs de ses premiers tableaux. Il a cultivé le genre et le paysage, et exposé, depuis ses débuts au Salon de 1824 : *l'Ancien château de la Muette, l'Église de Verneuil, les Environs de Meulan, la Sacristie de village* (1825-1832); *Ménage rustique dans un vieux monument du* XIe *siècle* (1839); *Bords de la Seine, Site du Bourbonnais, Cabaret à l'entrée d'un village* (1842); de nombreux *intérieurs* et *vues* de monuments gothiques (1832-1850); *Assemblée de moines dominicains, Landes et Bruyères, Vue de Fontenay-aux-Roses* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1842, et la décoration la même année.

BARBOT (Pierre), peintre français, né à Nantes, en 1798, suivit, de 1815 à 1822, les ateliers de MM. Watelet et J. Coigniet, fit ensuite un voyage en Italie et en Sicile, et débuta au Salon de 1827. Les vues qu'il prit et recueillit plus tard dans plusieurs excursions en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, ont figuré aux Salons jusqu'en 1840. Depuis cette époque, il n'a plus travaillé que pour quelques amateurs. On a de cet artiste, des *Vues d'Agrigente* et de *Taormine*, en Sicile (1828); des *Sites de Calabre*, *la Forêt de Woodstock*, *les Falaises de Dieppe*, une *Vue de Saint-Florent-sur-Loire*, un *Taillis de la forêt de Fontainebleau*, l'*Intérieur de l'hôpital d'Angers*, et des *Vues de rochers* et *de ruines*. Il a obtenu une 2e médaille d'or en 1828.

BARCHOU DE PENHOEN (Auguste-Théodore-Hilaire, baron), publiciste français, ancien représentant, né à Morlaix (Finisterre) le 28 avril 1801. Sous la Restauration, il entra dans la carrière militaire, et fit, comme capitaine d'état-major, l'expédition d'Alger. Après la révolution de 1830, il refusa de servir le gouvernement de Louis-Philippe. Il fut un des premiers rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, et publia dans ce recueil des études très-sérieuses sur la philosophie allemande. Il traduisit *la Destination de l'homme* de Fichte (1833, in-8; 2e édit. 1836); et *la Philosophie de Schelling* (1834, in-8). Sous le titre d'*un Automne au bord de la mer* (1836, in-8), il fit paraître plusieurs morceaux historiques et philosophiques, dont le plus important est un *Essai d'une*

Digitized by Google

formule générale de l'histoire de l'humanité, d'après les idées de M. Ballanche. Il publia en même temps son *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel* (1836, 2 vol. in-8).

Dans un ordre d'idées moins élevé, on lui doit les *Souvenirs de l'expédition d'Afrique* (1832, in-8), et les *Mémoires d'un officier d'état-major sur la guerre d'Alger* (1835, in-8). Il se plaça parmi les adversaires de la monarchie de Juillet dans un ouvrage intitulé : *Guillaume d'Orange et Louis-Philippe* (1835, in-8). Vinrent ensuite son *Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde* (1841, 6 vol. in-8), et *l'Inde sous la domination anglaise* (1844, 2 vol. in-8).

En 1848, il applaudit à la chute de la dynastie d'Orléans, sans se rallier à la République. Envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, par ses compatriotes du Finisterre, il entra, comme catholique et légitimiste, dans la coalition monarchique qui forma la majorité. Il exposa ses opinions et ses sentiments dans deux brochures adressées à ses électeurs : *Un mot sur la situation politique* (1849, in-8), et *Lettre d'un membre de la majorité à ses commettants* (1850, in-8). Le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, le rejeta dans la vie privée. Il reprit alors ses études favorites qu'il n'avait jamais entièrement abandonnées, et, sous l'inspiration des doctrines de Ballanche, il écrivit son *Essai d'une philosophie de l'histoire* (1854, 2 vol. in-8). — M. Barchou de Penhoen est mort peu de temps après à Saint-Germain en Laye, le 29 juillet 1855.

BARD (Joseph), littérateur français, né vers 1800 à Beaune (Côte-d'Or), fit ses études à Lyon, et débuta, dans les lettres, par un volume de *Considérations pour servir à l'histoire du développement moral et littéraire des nations* (1826, in-8). Il publia ensuite des poésies, entre autres un poëme en cinq chants sur *la Chute d'Alger* (1830) composé en quelques jours; *le Pèlerin au XIVe siècle*, autre poëme, et *les Mélancoliques* (1832, in-8). Les annales si riches de la Bourgogne, province à laquelle il paraît surtout s'être dévoué, lui ont fourni les matériaux de nombreuses notices sur les églises et les antiquités, d'une histoire populaire de Châlon-sur-Saône (1841), Nuits (1848), Dijon (1849), Bourg (1854), et de plusieurs itinéraires.

Cet auteur, qui a signé *chevalier*, puis *commandeur Bard de la Côte-d'Or*, a encore écrit : un *Manuel général d'archéologie sacrée* (1844, in-8), relatif aux monuments ecclésiastiques de Lyon; des morceaux de prose, tels que *la Vénus d'Arles* (1834, 2 vol.); *Cent têtes dans un bonnet* (1836, in-8); *Paysages et impressions* (1837); et un grand nombre de récits de voyages : *Journal d'un pèlerin* (1845, 2 vol.), de Lyon à Rome; *une Semaine à Londres* (1851); *Londres, la Hollande et la Belgique* (1851); *Turin, Gênes, Florence et Rome* (1854), etc. M. Bard est membre de plusieurs Académies départementales et correspondant de la Société des antiquaires.

BARDELEBEN (Kurt DE), homme politique allemand, est né dans la Prusse orientale, le 24 avril 1796. Fils d'un patriote qui périt en combattant les Français, il prit les armes en 1813, et ne quitta le service qu'après la chute de Napoléon. En 1819 il épousa à Kœnigsberg la fille du président d'Auerswald, dont toute la famille professait des opinions constitutionnelles. Elu, en 1834, député de la noblesse à la diète provinciale, il siégea, en 1840, la pétition adressée au nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, pour réclamer des institutions représentatives. Dans la diète de 1847, il fut un des adversaires les plus énergiques de M. de Bodelschwing. En 1848, le cercle de Kœnigsberg l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il prit place au centre droit parmi les royalistes constitutionnels. Après le meurtre de son beau-frère le général d'Auerswald (18 septembre 1848), il quitta Francfort avec ses neveux orphelins. Membre de la première Assemblée nationale de Prusse, il s'associa aux manifestations de la droite contre le parti révolutionnaire. Mais, à partir de 1849, quand la réaction menaça la Prusse du retour prochain de l'absolutisme, il se plaça de nouveau au premier rang de l'opposition libérale, combattit avec une éloquence chaleureuse la politique de M. de Manteuffel, et reconquit, surtout dans les classes moyennes, toute son ancienne popularité.

BARDENFLETH (Charles-Émile), homme politique danois, né le 9 mai 1807, devint en 1832, gouverneur général de l'Islande, après avoir passé par les degrés inférieurs de la carrière administrative. Il était grand bailli d'Odensée, lorsque le nouveau roi Frédéric VII, qui était son ami d'enfance, lui confia le portefeuille de ministre de la justice (24 janvier 1848). MM. Oersted, Reventlow-Criminil et de Moltke lui disputèrent vivement la faveur du roi; mais appuyé par le *parti du Danemark jusqu'à l'Eider* (voy. MOSRAD), il resta ferme à son poste; et après que ses collègues eurent donné leur démission (mars 1848), il fut chargé de former un nouveau ministère. Il fit partie au même titre du ministère qui parvint aux affaires le 16 novembre 1848; mais, dans la combinaison du 13 juillet 1851, il fut nommé ministre du Slesvig, charge dont il se démit lorsque son parti eut perdu toute influence dans les conseils du roi (janvier 1852). Au mois de mars 1855, il fut nommé directeur des domaines.

BARDIN (Libre) [de la Moselle], ancien représentant du peuple français, né le 18 novembre 1794, entra à l'École polytechnique, en 1813, et passa, en 1815, à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant d'artillerie, il donna sa démission, en 1818, mais bientôt après, il fut chargé de l'enseignement des mathématiques à l'École d'application et, mérita comme professeur, la decoration de la Légion d'honneur (24 septembre 1828). Il fut à Metz un des principaux fondateurs des cours gratuits de sciences appliquées à l'industrie. Ce service rendu aux classes laborieuses et le libéralisme connu de ses opinions, le firent nommer par l'opposition membre du conseil municipal. En 1844, il publia *Metz et le chemin de fer de Paris à la frontière d'Allemagne*, réponse à une brochure distribuée à la Chambre des Députés (Paris, 1844, in-8). Le ministre de la guerre, pour le punir d'avoir accepté de tels suffrages, le révoqua de ses fonctions de professeur à l'École de Metz et l'envoya à Strasbourg. Il quitta de nouveau le service de l'État, et vint à Paris, où il fut chargé de diriger une école libre des arts et métiers.

En 1848, M. Bardin applaudit à la proclamation de la République, se présenta dans son département aux élections pour l'Assemblée constituante et fut élu par 77 076 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit la politique de l'Élysée, au dedans et au dehors, sans toutefois appuyer la demande de mise en accusation proposée par la Montagne contre le président et ses ministres. Non réélu à la Législative, il fut nommé

Digitized by Google

chef des travaux graphiques à l'École polytechnique. Il a publié récemment des modèles destinés à l'enseignement de la géométrie descriptive et de ses applications sous ce titre : *la Topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins*, avec texte explicatif (1855, in-4).

BARDOU (Jean-Jacques-David), prélat français, est né le 6 décembre 1798 à Lautrec (Tarn). Il reçut la prêtrise en 1823, et prit part aux missions religieuses du Midi. Nommé curé de Saint-Amans-la-Bastide en 1832, puis chanoine honoraire d'Alby, il a été élevé, en 1842, à l'évêché de Cahors, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BARDOU (Oscar-François), acteur français, né à Montpellier, vers 1804, fut d'abord clerc dans l'étude d'un de ses frères, avoué à Nîmes, et s'essaya dans cette ville sur des théâtres de société. D'abord tragédien, puis choriste, il joua la comédie avec succès à Nîmes, Montpellier, Toulouse, et vint à Paris vers la fin de 1829. Depuis ses débuts au Vaudeville dans *Rigoletti* et *Paris dans la comète*, où il s'était lui-même arrangé des rôles épisodiques, il a tour à tour appartenu à ce théâtre et à celui des Variétés. Doué d'un jeu plein de rondeur et de franche jovialité, il a souvent été comparé, pour le naturel et la bonhomie, à Arnal, dont il a, dès l'origine, partagé le succès dans *Passé minuit*.

BARDSLEY (sir James-Lomax), médecin anglais, né en 1801 à Nottingham, étudia la médecine à l'université d'Édimbourg, y reçut en 1823 le diplôme de docteur et vint exercer sa profession à Manchester, où il a acquis une brillante réputation. Il a été anobli, en 1853, pour les services qu'il a rendus à la science. On a de lui : une série d'intéressantes observations faites à la clinique des hôpitaux de Manchester (*Hospital facts and observations*, 1837) et un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux de médecine, principalement dans la *Cyclopædia of practical medicine*.

BARESTE (Eugène), littérateur et journaliste français, est né à Paris, le 5 août 1814. A vingt ans, il débuta par une *Biographie des hommes du peuple* (1834; 2e édit., 1852), opuscule qui eut quatre tirages successifs. Après avoir rédigé quelques mois, pour le ministère, le *Journal de l'Aube* (1836), il revint à Paris et traita les questions d'art dans plusieurs journaux, tels que *l'Artiste* (1837), le *Journal général de France* et la *Revue du XIXe siècle*. En 1840, il prétendit expliquer les *Prophéties de Nostradamus*, et, s'engageant plus avant dans cette voie, il fonda l'*Almanach prophétique*, auquel il a fourni chaque année des calculs bizarres, des prédictions ou des nouvelles, entre autres, *la Marquise de Brinvilliers*, réimprimée plusieurs fois. En 1841, parut sous son nom une traduction d'Homère (*l'Iliade* et *l'Odyssée*), illustrée par C. Nanteuil.

M. Bareste a fondé, le soir même du 24 février 1848, sous le titre de *la République*, le premier journal de la révolution. Il sut, sans trop d'encombre, le maintenir dans les voies constitutionnelles jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le supprima avec les diverses feuilles républicaines. Bien qu'il ait pris la fuite à cette époque, M. Bareste n'a pas été inquiété, et renonçant désormais à la politique et à l'astrologie, il a tourné son activité vers les affaires industrielles.

BARFOD (Paul-Frédéric), publiciste et historien danois, est né en 1811, aux environs de la petite ville de Granae, dans le Jutland. Il se fit d'abord connaître par quelques essais de poésie et des ouvrages historiques recommandables : *Histoire du Danemark et de la Norwége sous le règne de Frédéric III*, *Biographie de la famille Rantzau*, *Dissertation sur l'état des Juifs*. Ces premiers travaux étaient inspirés par un esprit démocratique que l'auteur, comblé des bontés de Frédéric VI, s'efforça, par délicatesse, de dissimuler pendant quelque temps. Mais, à la mort de ce prince, il fit une profession de foi qui le rangeait parmi les ultra-radicaux. Le but constant de ses efforts fut la propagation de ce qu'on appelle dans le Nord l'idée scandinave, c'est-à-dire l'idée de la réunion de la Suède, de la Norwége et du Danemark en un seul peuple et un seul État. C'est dans ce sens que M. Barfod fonda, en 1839, une revue trimestrielle, *Brageog Idun*, destinée à recevoir et à populariser les écrits danois, suédois et norwégiens, animés du même esprit politique. Les gouvernements intéressés à repousser toute idée de réunion, n'ont pu supprimer une publication protégée par la faveur publique, mais ils en ont paralysé le succès, en ravivant entre les trois peuples les anciennes rivalités, et, malgré de brillants et profonds articles, tantôt en langue suédoise, tantôt en langue danoise, la revue de M. Barfod, sinon M. Barfod lui-même, perdit une grande partie de son influence.

BARGÈS (abbé Jean-Joseph-Léandre), orientaliste français, né à Auriol (Bouches-du-Rhône), le 27 février 1810, fit ses classes à Marseille, où il étudia ensuite les langues arabe et hébraïque. Ordonné prêtre en 1834, et d'abord voué au ministère, il fut nommé, trois ans après, professeur suppléant à la chaire d'arabe de Marseille. Il a été appelé à Paris en 1842, pour remplacer M. l'abbé Glaire à la Faculté de théologie, où il a professé depuis les langues orientales. A deux reprises différentes (1839 et 1846), il a visité l'Algérie pour en étudier l'histoire et les idiomes. Depuis 1850, il est chanoine honoraire de Notre-Dame.

On a de l'abbé Bargès un certain nombre de dissertations, de traductions et de mémoires dont plusieurs sont extraits du *Journal asiatique* ou de la *Revue de l'Orient* : *Rabbi Yapheth ben hel Bassorensis karitx in librum psalmorum commentarii arabici* (1846, in-4), édition et traduction latine; *Temple de Baal à Marseille, ou Grande inscription phénicienne*, etc. (1847, in-8 avec *fac-simile*); *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique en général et en particulier sur l'Église épiscopale de Tlemcen* (1848, in-8); les traductions de l'*Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen* (1852, in-12), par Cidi-Abou-Abd'-Allah Mohammed ibn Abd'-el-Djelyl et Tenessy; du *Livre de Ruth* (1854, in-8), avec double version et des notes, etc.: *les Samaritains de Naplouse* (1855, in-8), épisode d'un pèlerinage aux lieux saints, etc.

BARING (sir Francis-Thornhill), homme politique anglais, né en 1796, est le neveu du fondateur de la célèbre maison de banque. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il fut reçu avocat par la Société de Lincoln's Inn (1823). Il représente, depuis 1826, la ville de Portsmouth à la Chambre des Communes. Son expérience consommée l'a rendu plus d'une fois nécessaire : il a rempli les plus hautes fonctions administratives, soit comme lord de la trésorerie (1830-1834), soit comme chancelier de l'Échiquier (1839-1841), soit enfin comme premier lord de l'Amirauté (1849-1852). Libéral en politique, il a la réputation d'un administrateur de premier ordre plutôt que d'un orateur ou d'un homme d'État.

BARING (Thomas), homme politique et banquier

Digitized by Google

anglais, frère du précédent, est né vers 1795. Il fait partie du Parlement depuis 1844 et vote avec les adversaires politiques de son frère. Il est surtout connu comme capitaliste et chef d'une maison qui n'est restée étrangère à aucune des opérations financières de notre époque.

BARING (Francis), homme politique anglais, cousin des précédents, né en 1800, est frère puîné du 2e baron Ashburton (voy. ce nom), et son héritier présomptif. Après avoir représenté Thetford, de 1832 à 1841, il est rentré à la Chambre des Communes en 1848 pour le même bourg, et s'est retiré en décembre 1857; il appartient au parti conservateur. En 1833, il a épousé une fille du duc de Bassano.

BARJAVEL (C. F. Henri), médecin et érudit français, né à Carpentras (Vaucluse), vers 1815, reçu docteur à la Faculté de Montpellier en 1834, a publié un *Traité complet de la culture de l'olivier* (Marseille et Paris, 1831, in-8); un mémoire : *de la Circoncision et du baptême, au point de vue de la santé publique* (Paris, 1844, in-8); et des considérations de police médicale sur la *Nécessité absolue d'ouvrir au plus tôt des maisons d'attente* (Carpentras, 1845, in-8). Son ouvrage le plus important est un *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse* (Carpentras, 1842, 2 vol. in-8); auquel il faut joindre les *Dictons et sobriquets patois des villes, bourgs et villages du département de Vaucluse* (Ibid., 1849-1853, in-8), traduits, éclaircis et annotés.

BARLOW (Pierre), célèbre mathématicien anglais, est né, en 1776, à Norwich, où son père fut longtemps employé dans une manufacture. N'ayant reçu que l'instruction insuffisante donnée par les écoles de sa ville natale, on peut dire qu'il s'est formé lui-même, et qu'il doit à la persévérance de ses études la haute position à laquelle il est arrivé dans le monde scientifique sous le triple point de vue des mathématiques, de la physique et de la mécanique. Nommé répétiteur des sciences à l'Académie royale militaire de Woolwich en 1806, il ne tarda pas à devenir professeur en titre et fit sans interruption le cours dont il était chargé jusqu'en 1847, époque où il prit sa retraite, après plus de quarante années de service. Les premiers ouvrages qu'il publia, montrèrent à quel point il était versé dans la connaissance des mathématiques : *Recherches élémentaires sur la théorie des nombres* (Elementary investigations of the theory of numbers; Londres, 1811, in-8); *Nouvelles tables mathématiques* (New mathematical tables; 1814, in-8; 2e édit., 1840); *Nouveau dictionnaire philosophique et mathématique* (a New mathematical and philosophical dictionary; 1814).

Mais ce fut surtout comme physicien que M. Barlow se fit connaître. Son *Essai sur l'attraction magnétique* (an Essay on magnetic attractions, 1820; 2e édit., 1824, in-8), est un traité complet de l'électro-magnétisme, où l'on remarque une série d'observations sur l'attraction locale des bâtiments en fer, sur la faculté magnétique du fer et de l'acier, une esquisse historique de cette partie de la science ainsi que la détermination de ses principales règles. Afin d'obvier à l'impression nuisible que recevait l'aiguille aimantée des masses de fer employées dans la construction des navires, il proposa de placer près de l'habitacle un disque de fer au-dessous du plan horizontal de la boussole. Ce moyen fut appliqué avec succès; mais, tout en diminuant de beaucoup les effets de l'action locale, il n'a pas complétement résolu le problème. Toutefois, il reçut par les soins du Bureau des longitudes la récompense accordée en pareille occasion aux découvertes utiles à la navigation.

Ce fut en 1821, et par un article sur les déviations de la boussole, que ce savant inaugura dans les *Philosophical transactions* une collaboration qui a duré plus de quinze ans. Parmi ses mémoires subséquents, nous citerons ceux qui traitent de divers phénomènes magnétiques et des télescopes achromatiques (1827). Cette dernière question l'amena à faire de curieuses expériences sur la courbure des verres objectifs, et à déduire des principes certains pour la construction des instruments d'optique : ne pouvant obtenir des pièces de *flint-glass* d'une dimension suffisante, il eut l'idée de le remplacer par le sulfure de carbone qui possède une puissance de réfraction double de celle du verre. A l'aide du télescope qu'il fabriqua avec ce fluide, et dont l'ouverture n'avait pas moins de huit pouces, il put corriger les erreurs des catalogues d'étoiles dressés par MM. J. South et W. Herschell. On peut consulter à ce sujet sa brochure *On the construction of a fluid lens refracting telescope*, (1833), qui est plus complète que celle de 1829.

Déjà élu membre de la Société royale (1823), M. Barlow reçut d'elle, en 1825, la médaille d'or de Copley en récompense de ses beaux travaux sur le magnétisme. En 1829, il fit partie de la Société d'astronomie et devint, peu de temps après, correspondant étranger de l'Académie des sciences de France. Ses travaux sur les chemins de fer, par lesquels il a couronné sa carrière scientifique, lui ont acquis sur ces matières une autorité incontestable. Au premier rang il faut placer son important *Traité des matériaux de construction* (Treatise on materials; dern. édit., 1851), où sont consignés les résultats de ses nombreuses expériences sur toutes les essences de bois des chantiers de Woolwich et sur les barres de fer qui ont servi à la construction du pont tubulaire de Menai. On lui doit aussi des recherches sur *les Manufactures de la Grande-Bretagne* (On the machinery and manufactures of Great Britain; 1837, in-8); sur la force et la rapidité des locomotives (1848); sur la résistance de l'air, etc. A diverses reprises il a été appelé au sein des commissions de gouvernement chargées de s'occuper de chemins de fer, et il a écrit à cette occasion, notamment en 1836, en 1839 et en 1845, des *Rapports* d'une haute valeur.

BARNES (Albert), théologien américain, né le 1er décembre 1798, à Rome (État de New-York), étudia la théologie, et devint, en 1830, pasteur d'une église presbytérienne de Philadelphie. Il commença par écrire un court *Commentaire sur les Évangiles;* mais l'ouvrage fut si bien reçu que l'auteur agrandit son premier plan et commenta successivement presque tous les livres du Vieux et du Nouveau Testament. Cet ouvrage, qui a obtenu une grande circulation, a été traduit en partie en français par le pasteur N. Roussel : *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1855, 2 vol. in-8). M. Barnes est en outre l'auteur de plusieurs volumes de sermons et de quelques autres ouvrages sur des sujets religieux. Il jouit d'une grande réputation d'éloquence.

BARNETT (John), compositeur anglais, est né à Bedford en 1802. Doué d'une voix très-étendue, il débuta à onze ans au théâtre de Drury-Lane, puis fut engagé à celui de Covent-Garden. Bientôt après il renonça au chant, et se livra exclusivement à la musique instrumentale sous la direction de Ries. On a publié de sa composition : des *Messes solennelles*, deux *Ouvertures* à grand or-

Digitized by Google

chestre, des *Sonates*, plusieurs recueils de *Chansons* (Glees); *Airs et duos italiens*; un volume de *Mélodies russes*; etc.

BARNI (Jules), philosophe français, né à Lille (Nord), le 1er juin 1818, fit ses études au collége royal d'Amiens et entra à l'École normale en 1837. A sa sortie, il fut chargé pendant quelques mois de la classe de philosophie au collége royal de Reims et rappelé presque aussitôt à Paris, comme agrégé suppléant de la même classe, qu'il professa pendant dix ans dans les divers colléges. Il fut en outre, pendant un an (1841-42), secrétaire de M. Cousin, et se fit recevoir docteur ès lettres. Il occupait depuis peu la chaire de philosophie de Rouen, lorsqu'il donna sa démission à la fin de 1851. Il est aujourd'hui attaché à des établissements d'enseignement libre de Paris.

M. Barni s'est imposé la tâche difficile d'introduire en France tout l'ensemble de la philosophie de Kant, dont quelques parties seulement y étaient connues par des traductions assez imparfaites. Chacune de celles qu'il publia, contient, outre la version littérale, une analyse critique très-développée qui met tout l'ouvrage allemand sous une forme française et en discute la valeur. Il a déjà donné : *Critique du jugement*, suivie des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (Paris, 1846, in-8); *Critique de la raison pratique*, précédée des *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1848, in-8); *Métaphysique des mœurs*, contenant les *Éléments métaphysiques de la doctrine du droit* et ceux de la *Doctrine de la vertu*, avec divers petits écrits, tels que l'*Essai sur la paix perpétuelle*, le *Traité de pédagogie* (1853, 1re partie, in-8; 1855, 2e partie, in-8). M. Barni a en outre publié, sous le titre de *Philosophie de Kant*, l'examen de la *Critique du jugement* (1850, in-8), et celui des *Fondements de la métaphysique des mœurs* et de la *Critique de la raison pratique* (1851, in-8). Il se propose d'embrasser dans une exposition critique générale tout le vaste système de la métaphysique kantienne. M. Barni a collaboré à divers recueils philosophiques et littéraires : la *Liberté de penser* (1847-51), l'*Avenir* (1855), la *Revue de Paris* (1854-57).

BARNUM (Phinéas-Taylor), célèbre charlatan américain, est né au village de Bethel dans le Connecticut, en 1810. Créé pour l'intrigue et le charlatanisme (*humbug*), il quitta de bonne heure la maison de son père après avoir été berger et valet de ferme. Par aversion du travail, comme il l'avoue lui-même, il se jeta dans les spéculations les plus hasardeuses, cherchant, avant toute chose, à gagner de l'argent, sans s'inquiéter de la moralité des moyens. D'abord il fonda un journal, *le Héraut de la liberté* (1831), qui, en trois ans, lui attira plusieurs condamnations pour injures ou calomnies. En 1834, il montra publiquement à New-York une vieille négresse qu'il avait achetée mille dollars d'un charlatan de Philadelphie, et qu'il donna comme la nourrice de Washington, *âgée de 160 ans!* Puis il parcourut les divers États de l'Union, en compagnie d'écuyers et de saltimbanques, et tomba dans une extrême misère d'où les ressources de son imagination ne tardèrent pas à le tirer. Par suite de manœuvres assez peu louables, il se rendit acquéreur de l'*American Museum*, cabinet de curiosités de New-York, et, reprenant de plus belle ce métier d'*exhibiteur*, qui lui avait déjà réussi, il fit admirer tour à tour au crédule public un monstre antédiluvien fabriqué par ses soins, une prétendue sirène des îles Fidji, des géants, des panoramas, des animaux qu'il avait rendus difformes, etc.

En 1845, M. Barnum, qui réalisait à son musée cent mille dollars de recettes annuelles, fit la rencontre de Charles Stratton, devenu célèbre sous le nom de *Tum Thumb* ou *général Tom Pouce*. Cet enfant, âgé de cinq ans, passa pour en avoir quinze, et, après avoir été dressé pendant plusieurs mois à jouer convenablement son rôle, il parcourut l'Amérique et l'Europe, qui célébrèrent à l'envi le prétendu nain, et fut admis dans plusieurs cours, entre autres celles de Victoria et de Louis-Philippe.

Après cette immense mystification, vint l'affaire de Jenny Lind, qui a couronné magnifiquement la vie du plus grand charlatan de notre époque. En 1850, Barnum engagea la cantatrice suédoise pour une série d'environ 150 concerts; il la produisit aux États-Unis de ville en ville, excitant l'enthousiasme populaire à force de réclames, de puffs, d'articles, d'expédients de toute sorte, et réalisa, tous honoraires payés, près de trois millions de francs de bénéfices! Jenny Lind n'en remercia pas moins son directeur de la fortune qu'elle lui devait. Quant à ce dernier, il ne borna pas là ses étranges spéculations : un jour il se mit en tête d'acheter et de montrer en Amérique la maison où était né Shakspeare, mais les Anglais se fâchèrent, et il fallut renoncer à ce beau projet.

Après être devenu millionnaire, M. Barnum quitta cette vie aventureuse et borna ses soins à l'administration de son *museum*, dont les curiosités, adroitement renouvelées, tiennent en haleine la passion des Américains pour le merveilleux. Il a écrit lui-même sa *Vie* pour l'édification des innombrables gens qu'il a dupés (*the Life of P. T. Barnum*, New-York, 1855). Elle a été traduite en français la même année, à Paris, par M. de La Bédollière.

BAROCHE (Pierre-Jules), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre, président du conseil d'État, est né à Paris le 8 novembre 1802. Issu d'une famille de commerçants, il resta orphelin à l'âge de treize ans. Au sortir du collége, il étudia le droit et se fit recevoir avocat, en 1823. Distingué, dès ses débuts, par ses confrères, il ne commença à se faire connaître du public qu'après dix années de plaidoirie. En 1839, il avait déjà pris, au palais, une position considérable, lorsqu'il fut mis en évidence par le procès intenté aux messageries pour délit de coalition. L'année précédente, il avait plaidé, pour les parties civiles, dans l'affaire des mines de Saint-Bérain. Il plaida trois fois devant la Cour des Pairs : en 1841, pour Colombier, compromis dans l'affaire Quénisset; en 1846, pour Joseph Henry, auteur d'une tentative de régicide; en 1847, pour le général Despans-Cubières. M. Baroche fut élu bâtonnier de l'ordre en 1846.

Il sollicita, à cette époque, des électeurs de Mantes, le mandat législatif. Candidat du centre gauche, il accusait avec une grande énergie M. Guizot et son système de corruption. Il échoua aux élections générales de 1846; mais, l'année suivante, la démission du député de Rochefort lui ouvrit l'entrée de la Chambre, où il se plaça, près de M. Odilon Barrot, dans les rangs de l'opposition dynastique. Pendant la campagne réformiste, il se fit remarquer parmi les promoteurs du banquet du 12e arrondissement, et, le 22 février, il signa l'acte d'accusation présenté, à cette occasion, contre MM. Guizot et Duchâtel.

Après le 24 février, M. Baroche devint naturellement un des candidats à l'Assemblée constituante. Ses professions de foi électorales nous le montrent attendant alors de la République le bien-être et la liberté politique, l'éducation gratuite,

Digitized by Google

l'équitable rémunération du travail, la protection de l'agriculture, etc. Il fut élu, dans la Charente-Inférieure, le second sur douze, par 83000 voix. A la Constituante, il fit partie du comité des affaires étrangères. Il vota d'abord avec le parti démocratique modéré; puis se rapprocha de la droite, et se prononça pour le vote à la commune, contre le droit au travail, l'amendement Grévy, le crédit foncier, l'abolition de la peine de mort. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et s'associa au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, par ses votes et ses discours dans l'Assemblée avant d'être appelé à la servir, comme magistrat et comme ministre.

M. Baroche venait, en effet, d'entrer dans la magistrature, comme procureur général de la République près la Cour d'appel de Paris, lorsque les accusés du 15 mai furent traduits devant la haute Cour de justice. Il soutint, devant la Constituante, contre tous les arguments de la gauche, la compétence de ce tribunal. Ce fut lui que le gouvernement chargea des fonctions du ministère public au procès de Bourges, et, quelques mois plus tard, au procès de Versailles.

Au renouvellement de l'Assemblée, il fut réélu, le quatrième, dans la Charente-Inférieure. Il prit place, comme vice-président, au bureau de la Législative. Tant que l'union subsista entre Louis-Napoléon et la majorité de l'Assemblée, il fut l'un des membres les plus actifs de la majorité. Après le message du 31 octobre, qui commença la rupture, il s'efforça de réconcilier le parti parlementaire avec l'Élysée. Les élections démocratiques du 10 mars 1850, en effrayant la majorité, ayant opéré un nouveau rapprochement de tous les partis qu'elles menaçaient, M. Baroche fut nommé ministre de l'intérieur, en remplacement de M. Ferdinand Barrot. Il obtint d'abord de l'Assemblée la suspension du droit de réunion, la faculté d'interdire les réunions électorales, le rétablissement de l'impôt du timbre sur les journaux, l'augmentation du chiffre du cautionnement, la loi sur la *déportation* des condamnés politiques à Noukahiva, etc. Puis, d'accord avec les chefs de la droite, il ne vit de salut pour le parti de l'ordre que dans la restriction du suffrage universel et présenta et appuya, contre l'opposition la plus vive, le projet qui devint la loi du 31 mai.

Par son active participation à cette limitation du suffrage universel, M. Baroche avait mérité la confiance de la majorité. Mais ses préférences pour la politique du président se manifestèrent, pendant la prorogation de l'Assemblée, à propos des voyages de Louis-Napoléon et des manifestations dont ils furent l'occasion dans le pays. Il prit parti pour l'Élysée, et conserva son portefeuille après la destitution du général Changarnier (9 janvier 1851); mais quelques jours après, il dut se retirer devant un vote de défiance. Le 10 avril 1851, il rentra au pouvoir, comme ministre des affaires étrangères, avec M. Léon Faucher, rapporteur de la loi du 31 mai, pour collègue. Pendant les débats relatifs à la révision de la Constitution, qui le mirent aux prises avec les orateurs de la Montagne et principalement avec M. Victor Hugo, il se vit de nouveau en harmonie avec la majorité conservatrice. Mais le président étant résolu à demander le retrait de la loi du 31 mai, M. Baroche donna sa démission, le 14 octobre 1851, pour n'avoir point à détruire de ses propres mains l'œuvre la plus importante de son premier ministère.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Baroche, accepta la vice-présidence de la Commission consultative. Après le dépouillement des procès-verbaux du scrutin qui s'ouvrit, dans toute la France, sur le plébiscite du 2 décembre, il fut chargé d'en faire connaître officiellement le résultat, et le proclama le 31 décembre. Il fut placé à la tête du conseil d'État réorganisé, d'abord avec le titre de vice-président, puis avec celui de président M. Baroche a rang de ministre. Il est, depuis le 3 février 1855, grand'croix de la Légion d'honneur.

BARON (Auguste-Marie), littérateur français, né à Paris, le 1er mai 1794, fit ses études au lycée Napoléon, fut élève, puis répétiteur de grec à l'École normale, et passa, en 1822, en Belgique. Il rédigea quelque temps la *Gazette des Pays-Bas*, et l'abandonna plus tard par suite d'un désaccord avec le ministre Van Gobbelschroy. Il devint préfet des études et professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Bruxelles, en 1830, professeur de littérature générale au Musée, et de littérature française à l'Université. Nommé, en 1847, membre de l'Académie royale de Belgique, il est aujourd'hui professeur à l'université de Liége.

On a de lui : *Introduction au Manuel d'histoire ancienne de Heeren* (Bruxelles, 1834, in-18); *Poésies militaires de l'antiquité*, ou Callinus et Tyrtée, en vers français, avec notes, dissertations, etc. (Ibid., 1835, in-8, nouv. édit., Liége, 1850, in-18); *Histoire de la littérature française jusqu'au* XVIIe *siècle* (Ibid., 1841, 2 vol. in-8, 2e édit., 1851, in-8), ainsi que de nombreux articles dans divers recueils belges et français.

BARON (Henri), peintre français, né à Besançon, en 1817, étudia sous M. Gigoux, débuta au Salon de 1840, et fit, avec plusieurs artistes de la jeune école, un assez long voyage en Italie. Il a traité les sujets de genre, et exposé : *un Atelier de sculpteur*, *le Pays latin* (1840); *l'Enfance de Ribeira*, *la Sieste en Italie*, *Condottieri*, *les Oies de frère Philippe*, *Giorgione Barbarelli* (1841-1845); *Sarto peignant la madone*, *Soir d'été* (1847); *le Printemps en Toscane*, *Enfant vendu* (1848); *les Noces de Gamache*, *les Patineurs*, *la Pêche*, *l'Atelier du peintre* (1849-1853); *le Bouquet*, *le Toucher*, *l'Ouïe*, *Vendanges en Romagne*, allégories et sujets de genre commandés pour le ministère de l'intérieur, à l'Exposition universelle de 1855; *Retour de la partie de paume*, *une Camériste*, *Arlequinade* (1857), etc. M. H. Baron, a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et une de troisième classe en 1855.

BARON (Vincent-Alfred), artiste dramatique et sculpteur français, né à Trévoux, le 11 juin 1820, vint à Paris, en 1835, avec son père, peintre panoramique. Il suivit d'abord les cours de l'École de dessin, fréquenta, deux ans après, l'atelier de M. Georges Jacquot, et s'inscrivit à l'École des beaux-arts en 1837. Trois ans après, il entra au Conservatoire, et débuta, en 1841, à l'Odéon, d'où il passa à l'Ambigu (1845), à la Gaîté (1847), et, après une interruption, remplie par des travaux artistiques, au théâtre de la Porte-Saint-Martin que dirigeait depuis peu M. Marc Fournier, son beau-frère (1852), et où il devint un an plus tard chef du matériel.

Comme sculpteur, M. Alfred Baron a exposé au Salon de 1848 ses portraits et médaillons les plus estimés, entre autres *Edmond Auduit*, *Debureau*, *M. A. d'Houdetot et ses enfants*, *M. Dumont*, *Mme Clarisse Robert*. On lui doit encore ceux de *Mlle Rachel*, de *MM. Traviès*, *Samson*, *Beauvallet*, et divers autres.

Comme acteur, il a créé avec succès Couriol dans *le Courrier de Lyon*, Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, le double rôle d'Aramis et de Buc-

Digitized by Google

kingham, dans la *Jeunesse des mousquetaires*, et sept personnages dans le *Paris* de M. Paul Meurice.

Baron (Delphine), artiste dramatique française, sœur du précédent, est née à Lyon en 1828. À cinq ans elle suivit sa famille à Paris, étudia le dessin dans l'atelier de son père, apprit, en même temps, la gravure sur bois, sous la direction de M. Porret, et grava même pour le *Diable à Paris* et la *Grande ville*, quelques sujets signés de ses initiales. Entrée au Conservatoire, en 1843, elle en sortit avec la pension d'encouragement du ministère, débuta à l'Odéon, en septembre 1844, épousa peu après M. Marc Fournier, auteur dramatique, et fut engagée, en 1846, à la Porte Saint-Martin. Elle y créa presque aussitôt le rôle d'Agnèle dans un drame de son mari, *les Libertins de Genève*, passa ensuite un an sur la scène de la Gaîté (1847), et reparut, en 1851, à la Porte-Saint-Martin, dont son mari venait d'obtenir le privilége. En 1856, elle est passée à Bruxelles. Mme Delphine Baron a créé depuis de nouveaux rôles généralement bien accueillis, et interprétés avec un cachet particulier de distinction; elle a de plus composé et dessiné la plupart des costumes de plusieurs pièces à grand spectacle.

BARRAL (Hippolyte, comte de), sénateur français, né en 1788, est le fils aîné du général de ce nom qui fut préfet du Cher sous l'Empire. Premier page de Napoléon Ier, en 1805, il entra, après la bataille d'Austerlitz, au 23e de chasseurs à cheval avec le grade de lieutenant. Il prit part aux campagnes de Prusse et de Pologne, et devint capitaine aide de camp du maréchal Masséna qu'il accompagna en Portugal. Il avait reçu de l'Empereur une épée d'honneur et une dotation de 4000 francs de rente, lorsqu'il se vit forcé de rentrer en France à cause de ses nombreuses blessures (1813). Retiré dans la vie privée sous la Restauration, il remplit, après 1830, quelques fonctions municipales dans le département de l'Isère, et servit de tout son pouvoir la politique de Louis-Napoléon, qui, aussitôt après les événements de décembre, l'appela au Sénat.—M. Barral est mort à Paris au mois d'avril 1856.

BARRAL (J.... Augustin), chimiste et physicien français, né en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique, et entra, deux ans après, dans l'administration des tabacs. Il professe actuellement la physique au collége de Sainte-Barbe; il a été momentanément répétiteur adjoint à l'École polytechnique.

On lui doit plusieurs mémoires de chimie et d'importants travaux météorologiques. Nous signalerons ici ses *Recherches sur la nicotine et sur le tabac* insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1842 et 1845); diverses *Notes sur la dorure galvanique et les procédés de M. de Ruolz*; un mémoire sur la *Composition chimique de l'eau de pluie aux différentes époques de l'année* (Ibid., 1852); etc.

En 1850, M. Barral entreprit, avec M. Bixio, un voyage aérostatique dont le but était, avant tout, d'observer les variations de la température et du degré d'humidité de l'atmosphère, et de recueillir de l'air à différentes hauteurs. Dans une première tentative, faite le 29 juin, une rupture survint à leur ballon à une hauteur de 5900 mètres. Ils s'élevèrent une seconde fois le 27 juillet. Leur voyage se fit dans des conditions atmosphériques très-désavantageuses, et l'on ne sait s'ils dépassèrent l'altitude à laquelle était parvenu Gay-Lussac dans les premières années de ce siècle. Le thermomètre, à une hauteur de 7000 mètres environ, marquait 39 degrés au-dessous de zéro, le point de congélation du mercure. Le journal de ce voyage a été publié dans le tome XXXI des *Comptes rendus*, ainsi que le résumé des observations météorologiques qui s'y rapportent. Les deux savants publient ensemble un *Journal d'agriculture pratique*.

M. Barral a été désigné par F. Arago pour être après sa mort, l'éditeur de ses œuvres complètes. Il poursuit, depuis 1853, cette belle collection qui formera 12 volumes grand in-8.

BARRAU (Théodore-Henri), littérateur français, est né à Toulouse, le 18 octobre 1794. Il entra de bonne heure dans l'enseignement, occupa dix ans la chaire de rhétorique au collége de Niort, et passa, en 1830, à celui de Chaumont, en qualité de proviseur. Admis, en 1845, à jouir de ses droits à la retraite, il vint habiter Paris, et se livra aux études de morale et d'éducation auxquelles il a consacré une grande partie de sa vie. Il a été décoré le 6 mai 1846.

Au nombre de ses meilleurs ouvrages nous placerons les quatre suivants, qui ont obtenu des prix de l'Institut : *de l'Éducation morale de la jeunesse à l'aide des écoles normales primaires* (1840, in-8); *Direction morale pour les instituteurs* (1841, in-18; 5e édit., 1855); *Conseils aux ouvriers* (1850, in-12; 2e édit., 1857); *Du rôle de la famille dans l'éducation* (1857). On lui doit encore : *de l'Amour filial* (1836); *Devoirs des enfants envers leurs parents* (1837; 8e édit., 1854); *Simples notions d'agriculture* (1847; 6e édit., 1847); *Méthode de composition et de style* (1847, in-12; 5e édit., 1855); *Livre de morale pratique* (1848; 16e édit., 1857); *Histoire de la révolution française* (1857, in-12); etc. M. Barrau dirige depuis longtemps un *Manuel général de l'instruction primaire*, qui a pour objet d'améliorer l'éducation du peuple, en élevant le niveau de l'instruction et de la moralité de ses instituteurs. Il a aussi donné, sous le titre de *Législation de l'instruction publique* (1851, in-8), le recueil des lois, décrets et règlements en vigueur sur cette matière.

BARRAULT (Émile), publiciste français, né à Paris en 1802, se fit recevoir avocat et fut, vers 1830, un des apôtres fervents de la secte saint-simonienne. De 1833 à 1835, il accepta la mission de propager la foi nouvelle en Orient, et parcourut les diverses parties de l'Afrique; il y eut pour compagnon de voyage M. Félicien David (voy. ce nom), auquel il fournit les paroles de plusieurs mélodies. Mêlé aux événements d'Égypte, il s'éclaira en même temps sur les questions relatives à l'Algérie, qui devait le choisir en 1850 pour l'un de ses représentants à l'Assemblée législative. Il se fit remarquer dans cette Assemblée par cette éloquence facile et abondante dont il avait fait l'essai dans les assemblées religieuses de sa secte et dans les clubs. Il a entrepris, en 1855, un second voyage en Orient, et il a fait partie, sous M. de Lesseps, de la Commission chargée d'étudier et d'exécuter le percement de l'isthme de Suez. Il a été décoré à cette époque.

On a de M. Émile Barrault des écrits relatifs aux doctrines saint-simoniennes : *Aux artistes, Du passé et de l'avenir des beaux-arts* (1830, sans nom d'auteur); *Encore un mot sur la religion saint-simonienne* (1831, in-8); 1833, *ou l'Année de la mère* (Lyon, 1833); *Au nom de Dieu, père et mère de tous les hommes et de toutes les femmes* (1833); *Eugène*, roman (1838, 2 vol. in-8); des ouvrages et brochures politiques : *Occident et Orient* (1834, in-8), études politiques, morales, religieuses; *Guerre ou paix en Orient*

Digitized by Google

(1836, in-8); *la Coalition et le ministère* (1839, in-8); *Epître à M. de Lamartine* (1842), et de 1848 à 1849, une série de *Lettres* adressées à MM. de Lamartine, Thiers, Rothschild, au général Cavaignac, à M. L. N. Bonaparte et au pape Pie IX. Il a écrit, avec M. de Caldevène, une *Histoire de la guerre de Méhémet-Ali en Syrie et en Asie Mineure* (1836, in-8) et *Deux années de la guerre d'Orient* (1840, 2 vol. in-8), qui en sont la suite. Il était, avant 1848, un des principaux rédacteurs du *Courrier-Français*. On lui attribue le *Nœud gordien*, drame en cinq actes joué aux Français en 1846, et la *Pathologie du mariage* (affaire Praslin, 1847), tous deux signés : *Mme Casamajor*.

Son frère, M. Alexis Barrault, ingénieur, né à Paris en 1808, s'est d'abord fait connaître par sa collaboration à divers ouvrages de M. Flachat, et a été attaché à la Commission du percement de l'isthme de Suez. Il a publié une *Lettre à M. de Bruck, ministre des finances d'Autriche, sur le percement de l'isthme de Suez* (1856).

BARRE (Jean-Jacques), graveur français en médailles, né à Paris le 3 août 1793, fut d'abord pompier, et entra ensuite dans les ateliers de Molier, graveur officiel du gouvernement. Il devint lui-même, en décembre 1822, graveur général de l'hôtel des Monnaies de Paris, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1855. Dans le grand nombre de sujets d'histoire ou de genre qu'il a gravés, on remarque : les *Victoires et conquêtes des Français*, l'*Offrande à Esculape*, le *Sacre de Charles X*, *Boieldieu*, *Gall*, *le Trocadéro*, la *Statue de Louis XIV* à Montpellier, et celle de *Louis XVI* à Bordeaux, la *Visite de la famille royale à la Monnaie* (1834), le *Retour des cendres de Napoléon*, la *Statue du duc d'Orléans* (1842), la *Médaille des chemins de fer* (1840), du plus grand module connu ; le *Roi des Belges*, le *Prince A. Czartoryski*, le *Président de la république*, etc. On lui doit les poinçons et bigornes qui ont rendu la contrefaçon impossible (1834-1838), les billets de la Banque de France, les sceaux de l'État et de l'Assemblée constituante, en 1848. On a de lui un rapport remarquable *Sur les procédés anciens du monnayage en France* (1851), lu devant le comité des monuments historiques, dont il était membre.

M. J. J. Barre a laissé deux fils, tous deux connus comme artistes de mérite. L'aîné, M. Jean-Auguste Barre, né à Paris le 25 septembre 1811, étudia la sculpture sous Cortot, et s'est fait remarquer aux Salons de 1831 à 1855, par des envois qui lui ont valu une 2e médaille en 1834, une 1re en 1840, et la décoration en juillet 1852.

Le plus jeune, M. Désiré-Albert Barre, né à Paris, le 6 mai 1818, après avoir suivi l'atelier de Paul Delaroche et visité l'Italie, s'est appliqué dès 1850 à l'étude de la gravure en médailles et a aidé son père dans quelques-uns de ses derniers travaux. Il a fait, avec ou sans lui, un certain nombre de médailles estimées en dehors de leur vogue officielle, et lui a succédé, en 1855, comme graveur général de l'hôtel des Monnaies.

BARRÉ (Louis), littérateur et lexicographe français, né à Lille en 1799, passa d'assez bonne heure en Belgique, où il fut professeur de langues, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux. Rentré en France en 1830, il professa jusqu'en 1836 la philosophie au collége de Lille. — M. Louis Barré est mort le 18 février 1857.

On lui doit, comme travaux lexicographiques, des éditions et des *Compléments* de plusieurs dictionnaires, notamment du *Dictionnaire de l'Académie française*, du *Dictionnaire des dictionnaires français* de Napoléon Landais, du *Dictionnaire universel de la langue française* de Boiste ; un *Dictionnaire des rimes* ; une édition de la *Grammaire des grammaires françaises* de Napoléon Landais (1855, 7e édition), ces travaux en collaboration avec N. Landais, Ch. Nodier, MM. Landois et Chérusolles ; puis un assez grand nombre d'éditions françaises ou de traductions d'œuvres étrangères, entre autres : *Œuvres complètes* de Walter Scott (1839-1840 et 1851-52, 28 vol. in-8 ; 1850-52, in-4) ; *Œuvres* de Dante (1854, in-4) ; *Œuvres* de Rabelais (1854, in-4 et in-18), etc., etc. ; enfin une *Nouvelle biographie classique* (1844, in-12), et le texte explicatif du recueil artistique intitulé : *Herculanum et Pompéi* (1840, 8 vol. gr. in-8).

BARRESWIL (Charles-Louis), chimiste français, né à Versailles en 1817, commença ses études en chimie à l'âge de vingt ans, sous la direction de MM. Robiquet et Bussy, puis de M. J. Pelouze, qui ne tarda pas à lui confier la direction de son laboratoire-école. Cette position était propre à mettre en lumière les aptitudes et la sagacité du jeune chimiste, qui d'élève était devenu maître à son tour. M. Ch. Barreswil est maintenant, et depuis plusieurs années, professeur à l'École municipale Turgot et à l'École supérieure du commerce de Paris, et commissaire expert du gouvernement au ministère de l'agriculture et du commerce. Ses travaux lui ont valu la croix d'honneur en 1851.

M. Barreswil a publié, en collaboration avec M. Sobrero, un *Appendice à tous les traités d'analyse chimique* (1843, in-8), et avec M. Davainne, une *Chimie photographique* (1854, in-8). Il a présenté à l'Académie des sciences de nombreux mémoires, parmi lesquels nous citerons ceux qu'il a rédigés conjointement avec M. Cl. Bernard (voy. ce nom). Ces deux savants y ont exposé, avec une précision un peu trop laconique peut-être, les remarquables résultats de leurs recherches et de leurs découvertes sur la digestion et sur la production du sucre dans le foie. M. Barreswil a aussi rendu d'importants services à l'industrie par ses travaux sur les couleurs et sur la fabrication de l'acide sulfurique. Il est un des rédacteurs du *Journal de pharmacie*.

BARRIAS (Félix-Joseph), peintre français, né à Paris, en 1822, fut élève de M. Léon Cogniet, remporta en 1844 le premier grand prix de Rome, et mérita, par son premier envoi au Salon, une *Jeune fille portant des fleurs* et une *Fileuse romaine* (1847), une médaille de troisième classe. En 1853, il a exposé *Dante Alighieri*, toile de genre historique, et à l'Exposition universelle de 1855, *les Pèlerins se rendant à Rome pour le jubilé de l'an* 1300, avec *les Exilés de Tibère*. Ce dernier tableau, qui est devenu si populaire, et qui avait déjà valu à l'auteur une médaille, en 1851, lui a fait décerner par le jury international, une médaille de deuxième classe.

BARRIER (F. M.), médecin français, né, vers 1815, à Saint-Étienne (Loire), suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1840. Sa thèse inaugurale est intitulée : *de la Tumeur hydatique du foie* (1840, in-8). Établi à Lyon, où il continue d'exercer sa profession, il s'est occupé surtout des maladies de l'enfance. Il a publié un *Mémoire sur le diagnostic de la méningite chez les enfants, ses difficultés et son importance dans la pratique* (Lyon et Paris, 1842, in-8) ; des *Considérations sur les caractères de la vie dans l'enfance* (Ibid., 1842, in-8), et un *Traité pratique des maladies de l'enfance, fondé sur de nombreuses observations cliniques* (Ibid., 1842,

Digitized by Google

2 vol. in-8; 2e édit., 1845). Au même sujet se rattachent ses *Considérations sur l'établissement des crèches dans la ville de Lyon* (Lyon et Paris, 1847, in-18). Outre ces écrits spéciaux, M. Barrier a fait paraître une *Esquisse d'une analogie de l'homme et de l'humanité* (Lyon, 1846, in-8), et une *Lettre* à M. Émile de Girardin sur un nouveau mode d'élection (Ibid., 1851).

BARRIÈRE (Jean-François), littérateur français, né à Paris le 12 mai 1786, fit de brillantes études à l'institution de Sainte-Barbe. A dix-huit ans, il entra, sur l'invitation de M. Frochot, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, s'éleva rapidement jusqu'à l'emploi de chef de division et fut mis à la retraite à la suite de la révolution de 1848. Il est officier de la Légion d'honneur.

Après avoir collaboré, de 1814 à 1820, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris* et au *Constitutionnel* pour la partie littéraire, M. Barrière avait renoncé à la presse, pour publier de concert avec M. Berville, la *Collection de mémoires relatifs à la Révolution française* (1822, 47 vol. in-8), accompagnée de notices et d'éclaircissements historiques. Plus tard il en fit passer une grande partie dans sa *Bibliothèque des mémoires relatifs au* XVIIIe *siècle* (1846-1849, 12 vol. in-18). Dans l'intervalle, il publia les *Mémoires de Mme Campan* (1823, 2 vol.), ainsi que les ouvrages qu'avait laissés cette femme célèbre; *Mémoires du comte Loménie de Brienne* (1828, 2 vol. in-8), précédés d'un *Essai sur les mœurs et les usages du* XVIIe *siècle; Tableaux de genre et d'histoire* (1828), *la Cour et la Ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI* (1829, in-8), etc. M. Barrière fait, depuis 1833, partie de la rédaction littéraire du *Journal des Débats*.

BARRIÈRE (Théodore), auteur dramatique français, né à Paris, en 1823, appartient à la famille des graveurs-géographes, attachés depuis près de quarante ans au dépôt de la guerre et de la marine, et fut occupé lui-même, pendant près de dix années (1834-43), de travaux graphiques. Consacrant toutefois ses loisirs à la littérature dramatique, il écrivit, à vingt ans, sa première pièce, *Rosière et nourrice*, jouée au théâtre Beaumarchais avec un succès qui la fit passer dans le répertoire du Palais-Royal. Il s'associa dès lors à divers dramaturges déjà connus, et signa avec eux, de 1842 à 1857, une quarantaine de pièces qui composent aujourd'hui son répertoire. Son nom dut son principal retentissement aux *Filles de marbre*, qu'il donna au Vaudeville en 1853, avec M. Lambert Thiboust, et qui sont restées jusqu'ici un des succès les mieux soutenus de ces dernières années. Cette pièce, qui était la contre-partie brillante de *la Dame aux camélias* (voy. DUMAS fils), accusait chez les auteurs l'entente de la scène, une certaine puissance dramatique, de la verve et de l'éclat dans le style, mais de la recherche et la préoccupation de frapper fort plutôt que juste. Depuis cette œuvre, le nom de M. Barrière a presque toujours prévalu, auprès du public, sur ceux de ses collaborateurs.

Outre les deux pièces ci-dessus, on a de M. Barrière seul : *de Midi à quatorze heures* (1851); *les Bâtons dans les roues* (1854); *les Parisiens* annoncés d'abord sous le titre de *Parisiens de la décadence* (1855), suite assez froidement reçue des *Filles de marbre;* etc. Il faut lui rapporter ensuite pour sa part de collaboration : avec M. Poujol, *Jeanne de Naples*, drame (1842); avec M. Maurice de Saint-Aguet, *les Trois femmes* (1844); avec M. Duval, *le Seigneur des broussailles* (1845); avec M. Clairville, *les Chroniques bretonnes*, vaudeville (1848); avec M. Henri Murger, *la Vie de Bohême* (1848); avec Bayard, *Quand on attend sa belle* (1850); avec M. Marc Fournier, *Manon Lescaut* (1851); avec M. Michel Carré, *un Duel chez Ninon, Laurence, la Plus belle nuit de la vie* (1849-1851); avec M. Jaime fils, *l'Ane mort, la Boissière*, drame en cinq actes (1853); avec M. Lambert Thiboust, *une Femme dans une fontaine* (1853); avec M. de Beauplan fils, *le Lys dans la vallée* (1853), imitation du roman de Balzac froidement accueillie au Théâtre-Français; avec Jules Lorin, *le Piano de Berthe, Quand on veut tuer son chien....* (1852-1853); avec M. Henri de Kock, *la Vie en rose* (1854); avec M. Anicet Bourgeois, la *Vie d'une comédienne* (1854); enfin avec M. Adrien Decourcelle, son principal collaborateur, *les Douze travaux d'Hercule, un Vilain monsieur, les Portraits, la Petite cousine, un Monsieur qui suit les femmes, l'Enseignement mutuel, English exhibition, un Roi de la mode, Tambour battant, la Tête de Martin, une Vengeance, les Femmes de Gavarni, Monsieur mon fils* (1848-1855).

M. Barrière a donné, dans l'année 1856, au Vaudeville, avec M. Antoine Fauchery, *Calino*, en un acte; et avec M. Ernest Capendu, *les Faux bonshommes*, bouffonnerie satirique en trois actes, qui rachète par la verve des détails l'invraisemblance de l'ensemble, et qui a joui d'un long et brillant succès. Les auteurs lui ont donné pour pendant, mais avec moins de bonheur, *les Fausses bonnes femmes* (décembre 1857).

BARRILLON (François-Sophie-Alexandre), ancien député et représentant du peuple français, est né à Paris, le 5 avril 1801. Avocat à Paris et membre du conseil général de l'Oise, il fut nommé, en 1837, député de l'arrondissement de Compiègne, vota avec la gauche dynastique, perdit son siége en 1839 et le reprit aux élections de 1842. Rentré à la gauche, il continua d'y combattre la politique de M. Guizot. Il montait rarement à la tribune; mais il se mêlait activement, dans les bureaux, à toutes les manœuvres de la stratégie parlementaire. Il prit part à la campagne des banquets réformistes. Le 27 février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire à Beauvais; mais bientôt M. Ledru-Rollin, mécontent de son attitude, le destitua. Le département de l'Oise le dédommagea en le nommant, le premier de la liste, représentant du peuple. Membre du comité des finances, M. Barrillon s'occupa spécialement des questions administratives et agricoles. Il vota presque toujours avec la droite. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Sa vie publique s'est terminée au coup d'État de 1851. Il est maire d'Élincourt-Sainte-Marguerite, et il a été décoré en juillet 1851.

BARROILHET (Paul), chanteur français, est né, le 22 décembre 1810, à Bayonne, où son père était négociant. Ses dispositions pour le chant se manifestèrent dès l'enfance. Il ne vint à Paris qu'à dix-neuf ans, et fut admis en 1828, sur la recommandation de Rossini, au Conservatoire, où il reçut deux ans les leçons de Bendérali. A sa sortie, ne voulant pas se hasarder aussitôt sur la scène de l'Opéra, il partit pour l'Italie, où des lettres de Rossini le recommandèrent encore. Il y resta neuf ans. En compagnie de la Pasta, de Rubini, de Galli, et associé à leur popularité, il se fit applaudir successivement dans toutes les grandes villes. Il créa des rôles dans *Elena di Feltra* et *la Vestale* de Mercadante, et dans *l'Assedio di Calais, Robert-Devereux* et *Colombo* de Donizetti.

Digitized by Google

A Naples, M. Baroilhet rencontra Nourrit et se lia avec lui d'une amitié toute fraternelle. Après sa mort, il voulut revenir en France et obtint facilement un engagement à l'Opéra (1839). Il travailla quelque temps à corriger son accent méridional, puis débuta dans *la Favorite*, au succès de laquelle il a tant contribué. A côté de M. Duprez, il enleva les applaudissements dans *les Martyrs*, *Don Juan*, *Guillaume Tell*, *le Lazzarone*, *la Reine de Chypre*, et surtout *Charles VI*. En 1847, l'Opéra lui refusant une augmentation de traitement, il se retira, au grand regret du public, et ne parut plus que dans des soirées musicales et dans des concerts.

M. Barroilhet est un baryton plus rapproché du ténor que de la basse. Malgré les ornements étrangers qu'il y ajoute, il a fait valoir la musique des maîtres par l'étendue, la souplesse et l'action pénétrante de sa voix. Il a été professeur de chant au Conservatoire. Amateur capricieux de peinture, il a réuni et vendu à plusieurs reprises des collections assez belles de tableaux modernes.

BARROIS (Pierre, comte), général français, né à Ligny (Meuse) le 30 octobre 1774, et fils d'un boulanger, s'engagea, en 1793, dans les chasseurs de la Meuse, qui furent fondus plus tard dans le 9e léger, ce régiment qui reçut, après la journée de *Marengo*, le surnom d'*incomparable*. Colonel en 1803, il fut promu aux grades de général de brigade en 1807, et de général de division en 1811. Il se distingua à Austerlitz et à Friedland, passa en Espagne, où il prit une glorieuse part aux victoires de Somo-Sierra et de Talavera, puis rejoignit la grande armée à Wilna en Russie (1812). On lui confia une division de la jeune garde avec laquelle il se trouva à Bautzen, Dresde, Leipsick, et qui eut jusqu'au Rhin de continuels combats à soutenir. Enfin il fit toute la campagne de France, et commanda six régiments d'infanterie à Fleurus et à Waterloo. Après le retour de Louis XVIII, il se retira à la campagne plutôt que de reprendre du service sous un régime qu'il n'aimait pas.

Mis à la retraite en 1825, M. Barrois rentra en activité à la révolution de Juillet, assista au siége d'Anvers et fut nommé inspecteur général d'infanterie. La loi de 1839 sur les limites d'âge le plaça dans la seconde section (réserve) de l'état-major général. Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il est grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1836.

BARROIS (Jean-Baptiste-Joseph), bibliographe français, ancien député, né à Lille vers 1780, se montra d'abord partisan des idées libérales. Après avoir rempli des fonctions municipales, il fut *élu*, en 1825, député du Nord et s'associa aux votes de la majorité ministérielle. Il a publié quelques beaux ouvrages, tels que : *Bibliothèque protypographique* (1830, in-4), catalogue imprimé en caractères gothiques des librairies ou bibliothèques des rois Jean, Charles V, etc.; *Histoire générale de l'Europe*, de Robert de Macqueriau (1841, in-4), pendant les années 1527, 1528 et 1529; *Ogier le Danemarche* (1842, in-4), poëme du XIIe siècle. On a encore de lui : *Éléments carlovingiens linguistiques et littéraires* (1846, in-4), *Dactylologie et langage primitif* (1850, in-4, avec 61 lithographies), restitués d'après les monuments, et un grand nombre d'articles dans les recueils des Sociétés savantes, entre autres dans celui de la Société des Antiquaires, dont M. Barrois fait partie.

BARROT (Camille-Hyacinthe-Odilon), homme d'État français, est né à Villepot (Lozère), le 19 juillet 1791. Son père, J. A. Barrot, était député à la Convention, et faisait partie de la Plaine; il vota contre la mort de Louis XVI. Membre du Corps législatif en 1804, il fut le seul député qui protesta contre l'établissement de l'Empire. Il continua de siéger dans cette assemblée, pendant toute la durée du règne de Napoléon, et dans les derniers jours, il fut un des promoteurs de l'opposition royaliste et libérale. En 1814, il accueillit avec joie les Bourbons et la Charte, soutint dans la nouvelle Chambre des Députés le gouvernement constitutionnel, et rédigea, le 18 mars 1815, un manifeste énergique contre Napoléon qui, revenu de l'île d'Elbe, touchait déjà aux portes de Paris. La vie du père explique en partie celle du fils. M. Odilon Barrot, qui avait, à dix-neuf ans, terminé ses études de droit, fut, en 1814, nommé, par dispense d'âge, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. Il montra alors pour les Bourbons un dévouement qu'on lui a vivement reproché depuis. Il s'en est justifié en rappelant que Louis XVIII apportait la Charte et le gouvernement représentatif. « En 1814 et 1815, dit-il, j'ai éprouvé les sentiments que beaucoup de jeunes hommes ont pu éprouver. A cette époque de ma vie, dévoué à la liberté constitutionnelle, je l'ai préférée au régime de l'Empire. Je montais la garde dans les appartements du roi, la nuit même de son départ. Sa Majesté vit nos larmes, et contint l'élan de notre enthousiasme. Je n'eus point à fausser mon serment. Je résignai une situation qui m'était bien chère, celle d'avocat à la Cour de cassation, et ne repris mes titres qu'au retour de Sa Majesté. Je votai contre l'usurpation, sur le registre ouvert au greffe de la Chambre de police correctionnelle. Et enfin je signai, dans la chambre des avocats, une pétition qui, près d'un mois avant le retour de Louis XVIII, demandait, au milieu même des cris des fédérés, le roi et la Charte. »

La seconde restauration ne réalisa point ses vœux et ses espérances. Le roi rentra aux Tuileries, mais il y ramena les émigrés. La charte fut rétablie, mais la chambre introuvable se montra plus hostile que la royauté même aux principes qui servent de base à la monarchie représentative. M. Odilon Barrot entra dans l'opposition, et, par une évolution rapide, il se trouva bientôt au premier rang du parti libéral, près de Dupont (de l'Eure) et de La Fayette. Le barreau, transformé en arène politique, fut le théâtre de ses combats et de ses triomphes. En 1818, il partagea avec Benjamin Constant l'honneur d'arracher Wilfrid Regnault à l'échafaud. Il ne put sauver l'infortuné Caron, mais il défendit avec succès les protestants du Midi poursuivis pour avoir refusé de tapisser leurs maisons devant la procession de la Fête-Dieu (1817-1819). Dans ce procès fut prononcé un mot célèbre, souvent reproché à M. Barrot. Comme il soutenait que la loi doit rester neutre entre tous les cultes : « La loi est donc athée, en France? s'écria de Lamennais. — Oui, elle l'est, et doit l'être, » répondit l'avocat des protestants devant toutes les chambres de la Cour de cassation, assemblées sous la présidence du garde des sceaux. « Elle doit l'être en ce sens qu'elle protége toutes les religions et ne s'identifie avec aucune. » L'arrêt de la Cour lui donna raison.

De tels services acquirent à M. Odilon Barrot la faveur sans réserve du grand parti national; son mariage avec la petite-fille de Labbey de Pompières resserra les liens qui l'attachaient à la cause de la liberté : il fut appelé à présider la Société Aide-toi, le ciel t'aidera. Dans ce poste avancé, il tint d'une main assez ferme le drapeau de l'opposition; mais sa pensée n'allait pas

Digitized by Google

encore au delà de la Charte, et, dans le banquet des *Vendanges de Bourgogne*, il déclara que les voies légales suffisaient au triomphe de la liberté. « Mais, ajouta-t-il, si ces voies étaient fermées, alors il n'y aurait d'autre ressource que dans le courage des citoyens, et le courage ne manquerait pas. » La publication des ordonnances mit fin à ses dernières illusions ou plutôt à ses derniers scrupules, et il prit, en 1830, une part active à la révolution de Juillet.

Secrétaire de la Commission municipale qui remplit, durant quelques jours, les fonctions d'un gouvernement provisoire, il exerça, dit-on, une grande influence sur le général La Fayette et le retint sur la pente de la république. Il s'opposa, d'autre part, à toute espèce de transaction avec la monarchie de droit divin. Le 30 juillet, au moment où les députés entraient en pourparlers avec les délégués de Charles X, il se présenta au Palais-Bourbon, et, parlant au nom de l'Hôtel de Ville : « Avant de prendre, dit-il, un parti décisif, et au lieu de proclamer *a priori* un chef qui ferait des concessions plus ou moins larges, il faudrait commencer par stipuler en assemblée générale les conditions désirées par le peuple, et déférer la couronne en même temps qu'on proclamerait les garanties stipulées. » Aux républicains de la réunion Lointier qui réclamaient l'appel au peuple, il prêchait l'union et la nécessité de ne pas se séparer des 221. Aux députés, il montrait le peuple en armes, et les barricades prêtes à se relever, si la Chambre pactisait avec les vaincus. Comme Béranger, Laffitte, Benjamin Constant et presque toute la bourgeoisie libérale, M. Odilon Barrot voulait « un trône populaire, entouré d'institutions républicaines. » Ses vues, au moins désintéressées, servirent les projets de la maison d'Orléans. Il gagna La Fayette à la cause du Palais-Royal; sa médiation eut pour résultat le programme de l'Hôtel de Ville qui donna la France à Louis-Philippe.

Quand Charles X partit pour l'exil, M. Odilon Barrot fut chargé d'accompagner la famille royale jusqu'à Cherbourg; il dut se souvenir de Barnave, ramenant de Varennes Marie-Antoinette et Louis XVI. Il s'acquitta de sa mission avec tout le respect dû au malheur, et quelques partisans de la royauté déchue se méprirent ou feignirent de se tromper sur les sentiments qu'il témoigna dans ces circonstances délicates.

Au retour, il fut nommé préfet de la Seine. C'était à la fois une récompense personnelle que lui devait la monarchie de juillet et une satisfaction donnée au parti de l'Hôtel de Ville. Mais bientôt les doctrinaires commencèrent à dominer dans les conseils de Louis-Philippe, et M. Barrot fut en butte à des attaques qui épargnaient encore La Fayette et Dupont (de l'Eure). Son attitude pendant les procès de Polignac et de ses complices, excita la colère de M. Guizot. Tout en recommandant le calme aux citoyens de Paris, il assurait dans ses proclamations officielles, que justice serait faite et que les coupables n'échapperaient pas au châtiment (19 octobre 1830). M. Guizot demanda sa destitution, et Louis-Philippe l'aurait accordée sans l'énergique résistance de Dupont (de l'Eure). Peu de temps après, M. Barrot se présenta aux électeurs du département de l'Eure, sous les auspices de Dupont et de La Fayette, et avec une profession de foi qui justifiait cet illustre patronage. Il fut élu, et pour la première fois, à l'âge de quarante ans, il eut accès à cette tribune, où il devait, jusqu'aux derniers jours du régime parlementaire, soutenir des rôles divers avec tant d'éclat.

Son premier discours fut une réplique à M. Guizot, qui venait de déposer son portefeuille avec M. de Broglie et qui engageait une lutte ouverte avec le ministère Laffitte. Il s'agissait de déterminer le sens et la portée de la révolution de Juillet. M. Odilon Barrot déclara, comme M. Dupin, que la nouvelle dynastie, loin de continuer la Restauration, devait se recommander au pays par ses dissemblances avec la dynastie de Charles X. Dans les débats relatifs à l'organisation municipale, il précisa sa pensée, en refusant d'admettre la propriété comme unique mesure de la capacité électorale. Impossibilité de rétablir l'aristocratie, nécessité de prévenir les revendications légitimes de la démocratie et d'absorber pour ainsi dire la république dans une monarchie largement et sincèrement constitutionnelle : telle était la thèse de M. Barrot ; il la défendit avec éloquence ; mais sa voix qui n'avait plus de crédit dans les conseils de la royauté, ne prévalut pas dans la Chambre contre l'habileté des doctrinaires; et le parti de l'Hôtel de Ville dut céder la place au juste-milieu.

Tandis que M. Odilon Barrot exposait ainsi le programme de la gauche, il était encore préfet de la Seine; il ne put longtemps conserver ce poste, et sa chute précéda même celle du ministère Laffitte. Le 14 février 1831, les carlistes célébrèrent, à Saint-Germain l'Auxerrois, l'anniversaire de la mort du duc de Berri. Cette provocation amena de graves désordres, qui ne furent point empêchés par la police. Son inaction, pendant le sac de l'archevêché, avait l'air d'une connivence. A tort ou à raison, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, en imputa la responsabilité à M. Barrot, son subordonné, ou, comme il disait, son inférieur; celui-ci donna fièrement sa démission (19 février). Quelques jours après, Laffitte se retira et Casimir Périer prit en main la direction des affaires (13 mars 1831).

M. Odilon Barrot, rentré dans l'opposition, combattit énergiquement ce qu'on appelait alors le système du 13 mars. Chef de la gauche dynastique, ami des radicaux les moins attachés au système monarchique, allié des républicains qui rejetaient franchement la royauté, il se prononça fortement contre l'hérédité de la pairie, demanda que les pairs fussent nommés directement par les conseillers municipaux, protesta contre la dénomination de sujet, contribua très-activement à la révision du Code pénal et fit accepter à trois reprises, par la Chambre des Députés, la proposition de M. de Schonen tendant au rétablissement du divorce, et constamment repoussée par la Chambre des Pairs.

La mort de Casimir Périer (16 mai 1832), et l'avénement du ministère Montalivet, fournirent à l'opposition l'occasion de constater sa force par une manifestation solennelle. Les diverses fractions de la gauche chargèrent M. Odilon Barrot et M. Cormenin (voy. ce nom) de rédiger un exposé de la situation politique et des griefs de l'opposition. Après de vives discussions entre les républicains et les dynastiques, le *Compte rendu* fut signé, le 28 mai, chez M. Laffitte, et bientôt il compta cent trente-cinq adhésions. Il souleva dans la presse une ardente polémique et valut à M. Barrot les plus vives attaques des journaux ministériels, qui feignaient de voir en lui un transfuge passé dans le camp des républicains. Il est vrai que le *Compte rendu* ne donnait point une adhésion formelle au système monarchique; il se contentait de dire : « La France de 1830 a pensé, comme la France de 1789, que la royauté héréditaire, entourée d'institutions populaires, n'a rien d'inconciliable avec les principes de liberté. » Et il ajoutait : « La Révolution veut qu'on se donne à elle sans retour, sans arrière-pensée. ....La Restauration et la Révolution sont en pré-

Digitized by Google

sence; la vieille lutte que nous avions cru terminée, recommence; que le gouvernement choisisse, la position équivoque qu'il a prise, n'est pas tenable... La Révolution s'irrite et se défie. »

L'insurrection des 5 et 6 juin suivit de près la publication de ce manifeste; elle jeta la gauche dans de terribles perplexités. Convaincue que la victoire resterait au gouvernement et, redoutant les excès d'une réaction inévitable, l'opposition envoya aux Tuileries, M. Odilon Barrot, Arago et Laffitte, pour présenter à Louis-Philippe non des conditions et des remontrances, mais des vœux qui ne furent pas écoutés. La relation de leur entretien avec le roi, rendue publique, sous la signature des trois visiteurs, est une des pièces historiques les plus curieuses du temps. Le ministère proclama l'état de siége, et les conseils de guerre rendirent des arrêts de mort. L'ancien défenseur de Wilfrid Regnault eut de nouveaux accusés à défendre. Le 29 juin, il reparut devant la Cour de cassation et fit triompher ce principe de la Charte : « Nul ne peut être distrait de ses juges naturels. » L'arrêt qu'il obtint avait l'importance d'un événement historique, et son plaidoyer restera comme un des chefs-d'œuvre de notre éloquence judiciaire.

Malgré cet appui donné aux vaincus de juin, M. Odilon Barrot, effrayé des périls qui menaçaient la dynastie de juillet, s'arrêta dans la voie d'opposition à outrance où l'avaient poussé les radicaux. Répondant à M. Thiers qui accusait les tendances républicaines de la gauche, il fit une profession de foi monarchique et renouvela ses protestations en faveur de la royauté (novembre 1832). Il défendit néanmoins contre M. de Broglie les associations (mars 1834), demanda l'amnistie en faveur des insurgés de Lyon (décembre 1834) et combattit énergiquement les lois de septembre (1835). Mais quand M. Thiers, se séparant de M. Guizot, forma le ministère du 22 février 1836, le chef de la gauche dynastique soutint le chef du centre gauche contre les attaques des doctrinaires. Après la chute de M. Thiers (6 septembre 1836), il entra dans la coalition. Mais, dans le partage du pouvoir enlevé à M. Molé (voy. ce nom), toutes les promesses faites ne furent pas tenues. M. Odilon Barrot, a qui on avait fait espérer la présidence de la Chambre, vit sa candidature, mal soutenue par ses alliés de la veille, échouer devant celle de M. H. Passy. Pendant la longue crise ministérielle qui suivit le renversement de M. Molé (avril 1839), éclata l'insurrection du 12 mai (voy. Barbès), la dernière levée de boucliers tentée par le parti républicain. A partir de cette journée, les radicaux, renonçant à la lutte armée, se maintinrent sur le terrain légal et se servirent des libertés garanties par la Charte pour attaquer indirectement la royauté qu'elle consacrait. Ils posèrent la question de la réforme électorale, et commencèrent l'agitation qui devait aboutir à la révolution de Février. Le 3 octobre 1839, se forma un comité réformiste, dont le programme se résumait en ces mots : « Tout citoyen ayant le droit de faire partie de la garde nationale doit être électeur; tout électeur doit être éligible. » Cette formule présentée par MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure), vivement soutenue par *le National*, avait paru pouvoir être acceptée par la gauche dynastique, comme tout à fait conforme à l'esprit de la révolution de Juillet. On comptait sur l'appui de M. Odilon Barrot. Mais celui-ci qui, depuis qu'il s'était rapproché de M. Thiers, tendait à se séparer de plus en plus de ses anciens amis de l'Hôtel de Ville, essaya de constituer un second parti réformiste et présida un comité distinct qui déclara que la réforme était urgente et nécessaire, mais qui se contentait d'étendre la capacité électorale à la seconde liste du jury, à tous les conseillers municipaux et aux officiers de la garde nationale. Ce programme ne portait guère le nombre des électeurs qu'à cinq cent mille, celui des radicaux l'eut élevé à quatre ou cinq millions. Le mouvement réformiste commença sous le ministère intérimaire du 12 mai (voy. Passy). La question d'Orient vint y faire diversion sous le ministère du 1er mars. Confiant dans le libéralisme de M. Thiers, M. Barrot lui assura les votes de la gauche dynastique, mais il ne put consolider son pouvoir; l'avénement de M. Guizot (29 octobre 1840) le rejeta parmi les adversaires les plus acharnés de la politique conservatrice.

Placé en face d'une majorité compacte qui, sans se laisser entamer, repoussait toutes les attaques par sa seule force d'inertie, et réduit à ne faire entendre que des protestations impuissantes contre ce qu'on appelait les lâchetés du pouvoir et la corruption du corps politique, il retrouva pour flétrir le système de l'abaissement continu toute l'énergie de son éloquence. Le duel de sept ans, sans trêve, sans relâche, qu'il soutint à la tribune contre M. Guizot, lui rendit son ancienne popularité, et la faveur même de la fraction républicaine, de la bourgeoisie, sans qu'il perdît l'amitié de M. Thiers ni les sympathies des libéraux les plus modérés. Il devint, sinon le chef, du moins le porte-étendard de l'opposition.

Les élections de 1846, qui firent entrer à la Chambre deux cents fonctionnaires publics, démontrèrent mieux que jamais à toute la gauche l'urgence de la réforme électorale et la nécessité d'en appeler des deux cent mille censitaires qui formaient le pays légal, à la nation reconnue souveraine. M. Odilon Barrot entreprit la campagne des banquets réformistes, à laquelle s'associèrent toutes les nuances de l'opposition libérale et démocratique. Le 9 juillet 1847, au Château-Rouge, il donna le signal, et bientôt, dans toute la France, l'esprit public sembla se réveiller au cri de réforme. M. Barrot, dont la voix provoquait de tous côtés des manifestations éclatantes, fut « le héros des banquets, » comme le proclamèrent ses amis et ses ennemis. Il prononça plus de vingt discours et sut donner une variété infinie aux développements de sa pensée vague et incertaine; « ses accents, partis du cœur, disait alors un de ses partisans, et presque son seul aspect ont fait aimer la probité et haïr la corruption. Il a accompli un infatigable apostolat. Il a enseigné partout et popularisé le gouvernement représentatif. Il en a fait apparaître l'idéal, il en a dévoilé l'ignoble parodie, fait toucher du doigt toutes les plaies. Il a semé à toutes mains les germes d'une régénération qui ne s'arrêtera plus. » Ces lignes étaient écrites au mois de janvier 1848, et l'auteur ajoutait : « M. Barrot ne se doute pas lui-même de la fécondité de sa mission. » Il ne se doutait pas, en effet, qu'il avait frayé le chemin à la République. Sans doute il avait rencontré, sur le terrain de la réforme, des alliés incommodes, et à leur tête M. Ledru-Rollin (voy. ce nom). Mais le nombre semblait restreint des républicains intraitables qui repoussaient le pacte conclu par *le National* avec la gauche dynastique. M. Barrot avait à ses côtés MM. Marie et Garnier-Pagès et pouvait voir dans les dissidents du radicalisme, sans crainte de l'avenir, une minorité opiniâtre et impuissante.

Ce fut donc avec une entière bonne foi qu'il parla de sa fidélité, de son dévouement à la monarchie constitutionnelle, lorsque, à l'ouverture des Chambres, la couronne accusa « les passions

Digitized by Google

ennemies ou aveugles » de l'opposition; il se plaignit vivement d'être calomnié. Il se croyait maître du mouvement, et la révolution de Février fut pour lui non-seulement une surprise, mais une douloureuse déception. En prenant sous son patronage le banquet du XIIe arrondissement, il ne voulait hasarder qu'un acte de résistance légale. Dès que le combat devint imminent, il s'abstint d'aller au rendez-vous qu'il avait assigné à la population de Paris, et se borna à présenter une simple demande de mise en accusation contre le ministère qui ne trouvait plus de défenseurs. Le 23 février, la chute de M. Guizot dépassait ses espérances et il applaudissait à l'avénement de M. Thiers, quand, quelques heures après, il se vit appelé lui-même à la présidence du conseil. M. Odilon Barrot, ministre de Louis-Philippe, n'était-ce pas la victoire complète et définitive de l'opposition? Il ne douta point que cette nouvelle ne fît cesser immédiatement la guerre civile. Comme le feu ne s'arrêtait pas, « C'est, dit-il, un malentendu » ou « une étrange aberration, » et, plein de confiance dans sa popularité, il se présenta devant les barricades. Les insultes et les railleries qui l'accueillirent lui causèrent moins de colère que d'étonnement. Pourtant il n'était pas au bout de ses déconvenues. Après M. Guizot, le roi lui-même succomba. M. Barrot mit en mouvement le télégraphe pour annoncer à la France l'abdication de Louis-Philippe, la régence de la duchesse d'Orléans et la fin des troubles. Mais, tandis qu'il s'installait au ministère de l'intérieur, le parti démocratique, au palais Bourbon, réclamait la nomination d'un gouvernement provisoire. M. Barrot accourut. « Eh quoi! dit-il, on voudrait revenir sur les grandes questions décidées par la révolution de Juillet! » Sa voix fut couverte par celle de M. Ledru-Rollin, et le gouvernement provisoire, nommé séance tenante, dans la Chambre envahie par la foule, proclama le soir même la République.

M. Odilon Barrot se soumit à la force des événements. Il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Aisne, fut nommé représentant du peuple par 107 000 voix, et se plaça à la Constituante dans les rangs de la droite. Membre du comité de la justice, il ne prit point d'abord une part active aux travaux de l'Assemblée, et parut peu à la tribune, avant la présidence du général Cavaignac. Il fit partie de la Commission chargée d'élaborer la Constitution, et ne put y faire prévaloir sa théorie anglaise de la pondération des pouvoirs. Il prononça, sur la question des deux Chambres, un discours très-applaudi, mais il ne réussit pas à convaincre l'Assemblée (27 septembre 1848). Il présida la Commission chargée de procéder à une enquête sur les événements de mai et de juin et dont M. Quentin-Bauchart fut le rapporteur. Dans ce procès instruit contre la révolution, il ne dissimula point ses rancunes, et se fit rappeler durement par ses anciens adversaires toute la part qu'il avait eue, sciemment ou non, au triomphe de la révolution.

Après l'élection du 10 décembre, M. Odilon Barrot entra dans le premier ministère nommé par Louis-Napoléon (20 décembre 1848). Il eut le portefeuille de la justice, avec la présidence du conseil, en l'absence du président de la République. Il ne conserva qu'un an le pouvoir, au milieu d'une opposition qui lui rappelait, tous les jours, cette prophétie de M. Guizot : « Si vous étiez à ma place, vous feriez comme moi. » Il proposa ou soutint toutes les mesures qui hâtèrent la dissolution de la Constituante, écarta toutes les demandes d'amnistie, supprima les clubs, restreignit le droit de réunion et la liberté de la presse, et, par les explications qu'il porta devant l'Assemblée (16 avril 1849), assuma sur lui la responsabilité du siége de Rome. Tant que le ministère du 20 décembre se trouva en présence d'une majorité républicaine, dans la Constituante, l'accord se maintint entre tous ses membres, et le cabinet tout entier s'associa étroitement à la politique de Louis-Napoléon. Le 13 juin resserra cette alliance, et l'Assemblée législative accorda au gouvernement toutes les lois et mesures demandées dans l'intérêt de l'ordre et de l'autorité. Mais « à peine les dangers de la rue étaient-ils passés, dit le message du 31 octobre, qu'on vit les anciens partis relever leur drapeau, réveiller leurs rivalités, et alarmer le pays en semant l'inquiétude. » M. Odilon Barrot fut sacrifié un des premiers, au milieu de ces divisions. « J'ai laissé arriver aux affaires, ajoutait le président, les hommes d'opinions les plus diverses, mais sans obtenir les heureux résultats que j'attendais de ce rapprochement. Au lieu d'opérer une fusion de nuances, je n'ai obtenu qu'une neutralisation de forces. Pour raffermir la République, il faut des hommes qui comprennent la nécessité d'une direction unique et ferme, qui ne compromettent le pouvoir par aucune irrésolution, qui soient aussi préoccupés de ma propre responsabilité que de la leur et de l'action que de la parole. » Ainsi, après avoir tant sacrifié à la cause de l'ordre, de sa popularité, de ses convictions les plus anciennes et les plus chères, M. Odilon Barrot, devenu un instrument inutile ou même un obstacle, tombait sans inspirer de pitié ni à ses partisans d'autrefois ni à ses récents alliés.

La retraite du ministère (31 octobre 1849) annonçait une rupture prochaine entre l'Elysée et l'Assemblée législative. M. Odilon Barrot voulut essayer le rôle de médiateur, et s'efforça de maintenir l'unité du parti de l'ordre. Il prêta son concours à la loi sur l'instruction publique, à la loi sur la presse, à la loi du 31 mai contre le suffrage universel (1850), et prit part, au nom d'une politique de conciliation impossible, aux discussions si envenimées sur la révision de la Constitution. Tandis que, pour toute l'Assemblée, il s'agissait de savoir si cette révision tournerait au profit de la royauté parlementaire ou de la monarchie impériale, M. Odilon Barrot cherchait à placer la question en dehors des intérêts et des passions. « Quelques-uns, dit-il, demandent l'entière révision de la Constitution dans l'intérêt d'un seul homme, contre un seul homme. Moi, je demande la révision dans l'intérêt de mon pays, pour faire sortir de nos nouvelles institutions tout ce qu'elles peuvent donner de sécurité et de grandeur » (19 juillet 1851). Il ne voulut pas voir la portée des vœux exprimés par les conseils généraux pour une révision, même illégale, et il encourageait l'agitation avec la bonne foi et l'imprudence qu'il avait portées, en 1847, dans la campagne réformiste. Aussi le 2 décembre fut pour lui, comme le 24 février, une déception. A la nouvelle de la dissolution de l'Assemblée, il signa une des premières protestations et se rendit à la mairie du Xe arrondissement, où fut proclamée la déchéance du président, puis, sans vouloir prolonger une lutte impossible au nom d'une Constitution, dont il avait lui-même fait bon marché, il se retira de la vie politique.

BARROT (Ferdinand), frère du précédent, sénateur, ancien ministre, né en 1805, se fit recevoir avocat, vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet il fut quelque temps substitut du procureur du roi; mais il ne tarda point à quitter la magistrature, et se fit inscrire au barreau de Paris. Nommé député de Loches (Indre-et-Loire), il siégea au centre gauche, tout en conser-

Digitized by Google

vant la place d'avocat du Trésor. Il s'occupa spécialement de la question algérienne, et obtint une vaste concession de terrain en Afrique. Le 18 juin 1848, les électeurs de l'Algérie l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, en remplacement de M. Ledru-Rollin, qui avait opté pour le département de la Seine. Il vota presque constamment avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il entra à l'Élysée, comme secrétaire-général de la présidence. D'anciennes relations le rattachaient au parti bonapartiste; en 1836, il avait défendu le colonel Vaudrey devant le jury de Strasbourg; et, après l'affaire de Boulogne, il avait été l'un des trois conseils du prince Louis-Napoléon devant la Cour des Pairs. Son dévouement à la personne du président lui valut le portefeuille de l'intérieur, après la retraite du ministère que présidait son frère aîné (31 octobre 1849). Il ne le conserva que quelques mois et fut remplacé, le 14 mars 1850, par M. Baroche (voy. ce nom). Mais il obtint en échange la place de ministre plénipotentiaire à Turin. Aux élections générales du 23 mai 1849, il ne fut pas réélu : il n'entra à la Législative qu'au mois de juillet, sous le patronage de l'Union électorale. Il continua de voter avec les chefs de la droite, jusqu'au jour où l'Élysée rompit ouvertement avec le parti parlementaire. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, et, bientôt après, il entra au conseil d'État (section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce). Il est aujourd'hui commandeur de la Légion d'honneur et membre du Sénat.

BARROT (Adolphe), frère des précédents, diplomate, est entré, sous le règne de Louis-Philippe, dans la carrière diplomatique. Il a été successivement envoyé à Haïti, consul à Carthagène, et consul général en Égypte. En 1849, il fut nommé ministre de la République à Lisbonne. Le 20 février 1851, il fut envoyé à Naples; il est aujourd'hui envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Belgique. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

BARRY (François-Bernard), peintre français, né à Marseille, vers 1815, vint étudier à Paris sous M. Th. Gudin, traita les marines et le paysage. Il a exposé, depuis ses débuts : *Effet de brouillard*, des *Bateaux de pêche* (1840); *Sortie du port de Marseille*, *Pêche au thon par les Catalans* (1843); *Arrivée de la reine au Tréport* (1845); *Après la tempête*, *Navires en calme* (1849); *le Nouveau Parlement de Londres*, *Entrée du port de Marseille*, *Naufrage*, à l'Exposition universelle de 1855; *Réception à Marseille du cardinal Latrizzi*, *Vue générale des ports de Marseille* (1857), etc. M. F. Barry, qui habite tour à tour Paris et Marseille, a obtenu une troisième médaille en 1840, et une deuxième en 1843.

BARRY (Martin), physiologiste anglais, est né au mois de mars 1802, à Fratton, village du Hampshire. Destiné d'abord au commerce, il lui fut permis de suivre sa vocation pour l'étude des sciences à laquelle il se livra dans les universités d'Écosse, d'Angleterre, d'Allemagne et de France. Après avoir été reçu docteur en médecine à Édimbourg (1833), il parcourut la Suisse et fit l'ascension du mont Blanc; M. de Humboldt fut même si satisfait de la relation qu'il en publia en 1836, qu'il le chargea expressément de traduire en anglais son *Ascension du Chimborazo*. C'est un des rares physiologistes qui aient consacré leurs efforts à résoudre la difficile question de l'embryogénie animale; il se familiarisa d'abord avec tout ce qui avait été dit sur cette science nouvelle, fréquenta ensuite les musées et les laboratoires de Wagner, Purkinje, Valentin et Schwann, et acquit, à la suite d'expériences toujours faites au microscope, cette sûreté de jugement qui donne tant de valeur à ses travaux. On peut regarder comme une sorte d'essai en ce genre sa traduction partielle du *Manuel de Valentin*, imprimée en 1836 dans le *Journal de médecine d'Édimbourg*.

M. Barry entreprit ensuite l'étude du développement de l'œuf et de l'embryon chez les mammifères, et le résultat, communiqué à la Société royale de Londres, et inséré dans son recueil sous le titre de *Recherches d'embryologie* (Researches in embryology, 1839), lui valut la grande médaille d'or et son admission l'année suivante. Il fut le premier à décrire les changements qui s'opèrent pendant que l'œuf passe dans la trompe de Fallope, et à constater la séparation du jaune observée seulement chez les batraciens. Dans ses mémoires subséquents, il s'occupa *des Corpuscules du sang, de la Formation du chorion, des Fibres musculaires et autres tissus organiques* (voyez *Philosophical transactions*, 1838 à 1842). D'autres ont paru dans le *New philosophical journal* d'Édimbourg et les *Archives* de Müller. Citons à part celui qui traite *de la Présence des spermatozoïdes dans l'œuf* (Spermatozoa founded *within* the ovum; 1843), où il expose, sur ces animalcules, une observation importante qui, niée d'abord par Bischoff, fut ensuite confirmée par lui ainsi que par Nelson et Newport.

Bien que sa fortune le dispensât d'exercer la médecine, M. Barry consacra ses talents au soulagement des classes pauvres, et fut attaché à la clinique de l'hôpital de la Maternité d'Édimbourg. Après avoir voyagé, de 1849 à 1852, pour se remettre des fatigues de l'étude, il alla fixer sa résidence dans le comté de Suffolk, et y mourut le 27 avril 1855.

BARRY-CORNWALL. Voy. PROCTER.

BART (Charles-François-Célestin), administrateur français, est né, en 1800, à Boulogne (Haute-Garonne). Il étudia le droit à Paris, fut reçu avocat en 1827, et fonda, la même année, à Toulouse, *la France méridionale*, journal d'opposition monarchique auquel il collabora activement. Après la révolution de 1830, il devint sous-préfet de Saint-Gaudens, et administra, de 1837 à 1848, la préfecture des Hautes-Pyrénées. Il est officier de la Légion d'honneur.

BARTH (Jean-Raphaël-Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né vers 1812, à Sarreguemines (Moselle). Reçu interne des hôpitaux de Paris en 1832, il obtint, au concours de 1835, la médaille d'or. Il soutint, en 1837, sa thèse de docteur sur *les Rétrécissements et les oblitérations spontanés de l'aorte*, et devint, la même année, chef de clinique de M. Chomel, à l'Hôtel-Dieu. Il concourut encore avec succès, en 1839, pour l'agrégation, et, en 1840, pour le bureau central.

M. Barth, qui est entré à l'Académie en 1854, est aujourd'hui médecin de l'hôpital Beaujon; il est membre de la Société médicale d'observation et de la Société anatomique, et chevalier de la Légion d'honneur (1847).

On a de lui plusieurs travaux importants, entre autres : *de quelques Cas d'absence du bruit respiratoire vésiculaire*, inséré dans les *Archives générales de médecine* (juillet 1838); *de l'Ulcération des voies aériennes* (ibid., juin 1839); *Histoire médicale du choléra* (ibid., 1849). Son principal ouvrage, en collaboration avec M. Henri Roger,

Digitized by Google

est le *Traité pratique d'auscultation* (1840, in-18; 4e édit. augmentée, 1854), qui réunit toutes les recherches antérieures sur l'auscultation, et a été regardé comme l'expression complète des faits acquis à la science sur cette pratique importante.

BARTH (Henri), voyageur et géographe allemand, est né à Hambourg, le 18 avril 1821. Fils d'un négociant, il étudia d'abord au collége de sa ville natale, puis alla suivre, en 1839, des cours de philologie et d'archéologie à l'université de Berlin. Il s'y occupa aussi d'histoire et de géographie générale, de droit romain et de droit allemand. Entraîné par la passion des voyages, il employa ses premières vacances à une excursion en Italie et en Sicile, où il étudia, en vue d'un grand ouvrage historique qu'il n'a jamais exécuté, les ruines des monuments antiques. De retour à Berlin, il prépara sa licence et fut reçu, en 1844, avec une thèse très-savante *sur le Commerce de l'ancienne Corinthe*.

Dès l'année suivante, il entreprit son premier grand voyage en Afrique (1845). Parti de Berlin, il se rendit d'abord à Londres, où il apprit la langue arabe. Paris, Marseille, Gibraltar, le virent tour à tour, historien et géographe infatigable, passer de longues journées dans leurs musées ou étudier leur géologie. De Gibraltar, il passa à Tanger, et commença en Afrique cette campagne d'exploration qui a tant contribué aux progrès de la géographie moderne. Le gouvernement du Maroc lui défendit de pénétrer dans l'intérieur du pays; mais il se dédommagea dans la régence de Tripoli et la province de Marmarique, où il s'avança plus loin que la plupart des voyageurs européens qui l'avaient précédé. De retour à Tunis à la fin de 1845, il se rendit à Malte au commencement de l'année suivante pour y mettre en ordre les précieux documents qu'il avait recueillis. Ensuite il revint à Tunis, et parcourut de nouveau cette régence ainsi que celle de Tripoli. Il pénétra dans les sables au sud de la grande syrte, atteignit Bengazi, l'ancienne Berénice, sur le golfe de la Sidre, riche en antiquités, et de là poussa jusqu'à la vallée du Nil. Au moment d'entrer en Égypte, il fut attaqué par des brigands qui le dépouillèrent, lui volèrent ses papiers et le laissèrent à demi-mort sur la place.

A peine guéri, il refit de mémoire son journal et ses esquisses, et mit à profit son séjour en Égypte pour suivre le cours du Nil jusqu'à la seconde cataracte, et de là, à travers le désert, jusqu'à la ville d'Assouan.

Au commencement de 1846, il passa en Asie par l'Arabie Pétrée et la Palestine, visita d'abord les îles et les côtes, Chypre, la Cilicie, et ensuite l'intérieur, la Pamphilie, la Lycie et Rhodes, l'Ionie, la Lydie, l'Éolie, la Troade et la Bithynie. Étudiant surtout la géographie ancienne, il a lui-même dans ses écrits conservé à ces différents pays leurs noms anciens. En 1847, M. Barth arriva à Constantinople, et employa six mois à parcourir la Grèce.

De retour à Berlin, au printemps de 1848, il s'y fit recevoir professeur particulier (*privat docent*) et fit un cours sur la géographie du nord de l'Afrique et sur l'histoire des colonies grecques. Malgré son érudition en géographie comparée, son peu d'habileté comme professeur nuisit au succès de ses leçons. Cet échec le détermina à publier la relation de son grand voyage : *Exploration des côtes de la Méditerranée, dans les années* 1845, 1846 et 1847 (Wanderungen durch die Küstenlaender des Mittelmeeres, etc.; Berlin, 1849 et suiv.). La publication n'en était pas encore achevée, que le bruit d'un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique du nord, entrepris sous les auspices du gouvernement anglais, vint de nouveau solliciter son activité. Conseillé d'ailleurs par MM. Bunsen et Petermann, il se joignit, avec son compatriote Overweg, au voyageur anglais, Richardson. Partis de Londres en décembre 1849, ces savants passèrent à Paris, s'embarquèrent à Marseille et abordèrent à Philippeville. Leur voyage d'exploration, commencé aussitôt, eut pour résultat de consacrer les premières découvertes de M. Barth, et d'acquérir de nouveaux et précieux documents pour la géographie. Il dura plus de quatre ans. Vers la fin de l'année 1854, le bruit de la mort de M. Barth se répandit en Europe. Mais lui-même démentit cette nouvelle en septembre, en reparaissant en Allemagne, où il jouit, à peine âgé de 35 ans, de la réputation d'un des plus illustres voyageurs des temps modernes. Il vient de publier, en allemand et en anglais, le résultat de ses récentes découvertes, sous le titre de *Travels and discoveries in north and central Africa*. 1849-1855 (Londres, 1857, 5 vol. in-8 avec cartes et pl.). On annonce une traduction française de cet important voyage.

BARTHE (Félix), magistrat et homme politique français, sénateur, est né à Narbonne, le 28 juillet 1795. Son éducation terminée dans sa ville natale, il suivit les cours de droit de la Faculté de Toulouse, et se fit, en 1817, inscrire au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Lié avec les hommes les plus avancés de l'opposition, il s'affilia, en 1820, à la Société secrète des *carbonari* et fit bientôt partie de la haute vente. Il mit beaucoup de dévouement au service de plusieurs accusés politiques de son parti. La première affaire qui attira l'attention sur lui, fut celle de Gravier et Bouton, accusés d'avoir voulu provoquer l'avortement de la duchesse de Berri en jetant des pétards sur son passage. Plus tard, il se distingua par ses chaleureux plaidoyers dans les procès du colonel Caron, de la conspiration militaire de Béfort, et des quatre sergents de la Rochelle. En 1823, il fut suspendu pour un mois, à cause de l'ardeur qu'il avait mise à défendre devant le tribunal l'innocence de M. Nicolas Kœchlin, poursuivi pour l'exacte relation qu'il avait écrite des événements qui, l'année précédente, avaient eu lieu en Alsace. La Restauration n'eut guère d'ennemi plus agressif que M. Barthe qui, selon un récit tant de fois reproduit, lui avait juré, dans les ventes, sur un poignard, une haine implacable. Son rôle fut important durant les journées de juillet 1830; il s'associa à la protestation qui fut signée, le 26, par les journalistes, somma l'imprimeur du *Commerce* de l'insérer dans ses colonnes et partagea les travaux de la Commission municipale, à laquelle il soumit, le 31, le premier acte public de rupture entre la France et la branche aînée des Bourbons. Nommé par Dupont (de l'Eure) procureur général près la Cour royale de Paris, il fut, quelques semaines ensuite, élu député de la capitale, et monta pour la première fois à la tribune pour combattre l'indemnité accordée aux émigrés.

Le 28 décembre 1830, M. Barthe remplaça M. Mérilhou au ministère de l'instruction publique, et eut à réprimer des troubles qui avaient éclaté dans les écoles. Le 13 mars 1831, lors de la retraite de M. Laffitte, il entra, en qualité de garde des sceaux, dans le ministère présidé par Casimir Périer. Il signala son passage au pouvoir par une réforme partielle du Code pénal, et aussi par la rigueur qu'il déploya contre les crieurs publics, les accusés de juin et les journalistes. Remplacé par M. Persil (4 avril 1834), il obtint, en échange de son portefeuille, les fonctions de premier président de la Cour

Digitized by Google

des comptes et un siége à la Chambre des Pairs, dont il fut secrétaire en 1837. Le 25 avril de la même année, il rentra au ministère de la justice, dans le cabinet Molé. Il présenta aux Chambres plusieurs projets de lois sur les tribunaux de commerce et de première instance, sur les faillites des sociétés de commerce, etc. Le triomphe de la coalition (8 mars 1839) le ramena à son poste de premier président de la Cour des comptes. Révoqué en 1848, il fut réintégré dans ces fonctions le 15 août 1849. Un décret du 31 décembre 1852 l'a fait entrer au Sénat. M. Barthe est grand'croix de la Légion d'honneur depuis 1846.

On a de lui une édition des *Discours et opinions de Mirabeau*, avec une *Notice historique* (1820, 2 vol. in-8); une brochure relative à l'embarquement de Napoléon sur *le Bellérophon* (1827, in-4), et deux écrits politiques, qui datent de 1831 : *de l'Esprit de notre révolution, de celui de la Chambre et du premier ministère* (in-8), et *de l'Esprit des lois faites et des lois présentées* (1831).

BARTHE (Marcel), ancien représentant du peuple français, né dans les Basses-Pyrénées, en 1811, et fils d'un maître-ouvrier qui s'était enrichi par le travail, reçut une bonne éducation, et vint à Paris suivre les cours de la Faculté de droit. Il se fit recevoir avocat; mais ne s'occupa d'abord que de littérature, se mêla aux querelles des classiques et des romantiques, et écrivit dans *l'Artiste* et dans le journal *le Temps*. Il alla ensuite se faire inscrire au barreau de Pau. Tout en exerçant la profession d'avocat, il étudia les questions d'économie sociale et adopta les théories phalanstériennes. En politique, il n'approuva point le système d'indifférence préconisé par les chefs de l'école sociétaire, se prononça nettement contre la monarchie de juillet, fit à l'administration préfectorale une opposition très-énergique et fut nommé conseiller municipal par l'influence des radicaux. Aux élections générales du 23 avril 1848, pour la Constituante, sa candidature échoua faute d'un petit nombre de voix; mais il fut nommé aux élections complémentaires du 4 juin 1848. Secrétaire du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac, et se montra très-opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, mais il s'abstint dans plusieurs questions importantes. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. En 1850, il a publié une brochure du *Crédit foncier* (in-4).

BARTHÉLEMY (Jean-Joseph-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, est né à Lauterbourg (Bas-Rhin), le 8 janvier 1801. Fils d'un ancien soldat de la République, il venait d'achever ses études de droit à la Faculté de Strasbourg, lorsque l'armée française partit pour l'expédition d'Espagne. Il courut au secours des libéraux espagnols et combattit dans leurs rangs, avec Armand Carrel. Rentré à Strasbourg en 1825, il y exerça la profession d'avocat. En 1830, il entra dans la magistrature sous le ministère de Dupont (de l'Eure), et fut nommé procureur du roi à Béthune. Il fut envoyé, par disgrâce, dans le ressort de la Cour de Poitiers, où, en 1840, M. Vivien le nomma conseiller. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du département de la Vienne, par 38615 voix. Membre du comité de la justice, il vota presque toujours avec la majorité républicaine, en inclinant vers la droite. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Lyon et chevalier de la Légion d'honneur.

BARTHÉLEMY (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 18 avril 1802 et élève du collége Sainte-Barbe, exerça quelque temps la profession d'imprimeur. En 1829, il se retira dans une ses propriétés, à Bailleau-l'Evêque (Eure-et-Loir) et sous le règne de Louis-Philippe, fit partie de l'opposition libérale. Nommé maire de sa commune, en 1830, et conseiller général en 1836, il ne put obtenir le mandat législatif. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République, avec M. Marescal. Elu par 57 000 suffrages représentant à la Constituante, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et, après l'élection du 10 décembre, fit au ministère Odilon Barrot une opposition très-modérée. Il admit la proposition Rateau. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il combattit, avec la gauche démocratique, la coalition des anciens partis, protesta contre les atteintes portées au suffrage universel par la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'Etat du 2 décembre, il s'est retiré de la vie politique.

BARTHÉLEMY (des Bouches-du-Rhône), ancien représentant du peuple français, est né à Marseille le 24 juillet 1804. Fils d'un notaire qui l'éleva dans des idées très-religieuses et très-monarchiques, il rompit de bonne heure avec les traditions de sa famille, et combattit le gouvernement de la Restauration. Il se fit, comme courtier de commerce, une réputation honorable, et mit son influence au service du parti radical. Après avoir accueilli avec enthousiasme la révolution de 1830, il réclama, sous le règne de Louis-Philippe, une plus large application des principes de 1789 et se montra très-hostile au ministère Guizot. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Marseille, et la manière dont il s'acquitta de ses difficiles fonctions, lui valut la presque unanimité des suffrages aux élections du 23 avril. Nommé représentant du peuple par 72 034 voix sur moins de 80000 votants, il fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, et parut plusieurs fois à la tribune pour se mêler aux discussions générales de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée, vota contre l'interdiction des clubs et contre le cautionnement des journaux, et blâma l'expédition de Rome. Abandonné des anciens partis qui avaient appuyé sa candidature en 1848, il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative de 1849.

BARTHÉLEMY (Sauvaire, marquis de). Voy. Sauvaire-Barthélemy.

BARTHÉLEMY (Auguste-Marseille), poëte français, né à Marseille en 1796, fut envoyé, encore fort jeune, au collége de Juilly. Il avait à peine terminé ses études qu'il se fit connaître, dans le monde littéraire de sa ville natale, par quelques essais poétiques, notamment par une *Satire contre les capucins*. Venu à Paris il publia, sans nom d'auteur, quelques vers qui passèrent inaperçus. Un article, dans *le Drapeau blanc*, contre la liberté de la presse, quelques poésies, exprimant, comme l'ode sur *le Sacre de Charles X* (1825, in-8), tout l'amour de la nation pour son roi légitime, lui valurent, avec quelque argent, les bonnes grâces de la cour, contre laquelle il devait bientôt tourner l'effort de sa vigoureuse versification. Les *Adieux à Sidi-Mahmoud* (1825, in-8), en réponse à une épître adressée par M. Méry (voy. ce nom) au même personnage, furent l'occasion de cette alliance entre les

Digitized by Google

deux poëtes marseillais qui fut longtemps si complète et si féconde.

La première œuvre collective de MM. Barthélemy et Méry fut un recueil d'épîtres-satires sur le XIXe siècle, intitulées *les Sidiennes* (1825, in-8), avec cette épigraphe significative : « *Melius est ut scandalum oriatur*, etc. » Ils donnèrent ensuite séparément, M. Barthélemy, *les Grecs, épître au Grand-Turc* (1826), M. Méry, son *Epître à M. de Villèle*. Après avoir ainsi prouvé que chacun d'eux pouvait revendiquer, avec un égal droit, le titre de créateur de la satire politique moderne, ils firent ensemble le modèle peut-être de la poésie d'opposition, *la Villèliade, ou la Prise du château de Rivoli*, poëme héroï-comique en quatre chants, plus tard en six (1826, in-8). Un article d'Etienne, dans le *Constitutionnel* d'alors, lança l'ouvrage qui fut payé un bon prix, 25000 francs, dit-on, à ces deux jeunes auteurs inconnus, et dont le succès épuisa, en un an, quinze éditions. Il fut immédiatement traduit en plusieurs langues.

L'esprit vif et facile, la verve mordante qui animent cet heureux début, se retrouvent dans plus de vingt productions des mêmes auteurs, avant 1830. Nous rappellerons : *les Jésuites, épître à M. le président Séguier* (1826) ; *Rome à Paris*, poëme en quatre chants contre le fanatisme ; *Malagutti et Ratta, ou les deux ultramontains; Biographie des Quarante de l'Académie française*, pamphlet en prose (même année) ; *la Corbiéréide*, poëme héroï-comique en quatre chants, sorte de pendant de *la Villèliade* (1827, in-8, 4 éditions) ; *la Peyronnéide*, simple épître ; *une Soirée chez M. de Peyronnet*, scène dramatique ; *le Congrès des ministres*, scènes historiques ; *la Censure ; la Bacriade, ou la guerre d'Alger*, poëme héroï-comique en cinq chants ; *Étrennes à M. de Villèle, ou nos adieux aux ministres* (même année, in-8, 2e édit.) ; *Napoléon en Égypte*, poëme en huit chants (1828, in-8 ; 10e et 11e édit., 1829, in-18), remarquable par la richesse de la poésie descriptive, et dont les auteurs firent hommage à tous les membres dispersés de la famille impériale. M. Barthélemy alla jusqu'à Vienne pour tenter inutilement d'en remettre lui-même un exemplaire au duc de Reichstadt ; *le Fils de l'homme, ou souvenirs de Vienne* (1829, in-8), relation en 300 vers du voyage précédent, que le gouvernement fit poursuivre, et que M. Barthélemy défendit en vain devant les juges en un plaidoyer en vers très-goûté de l'auditoire. Il fut condamné à trois mois de prison et à 1000 francs d'amende ; *Procès du Fils de l'homme, avec la défense en vers*, etc. ; *Waterloo, au général Bourmont* (même année) ; *Mil huit cent trente*, satire politique contre le ministère (1830, 4 édit.) ; *la Bourse et la prison*, à l'occasion des 1000 francs d'amende et des frais du procès, dont l'auteur condamné acceptait d'acquitter la moitié, en subissant six mois de détention au lieu de trois.

M. Barthélemy fut tiré de prison par la révolution de Juillet. Il chanta la victoire du peuple, avec M. Méry, dans un poëme dédié aux Parisiens, *l'Insurrection*, œuvre d'improvisation, et, suivant M. de Sainte-Beuve, l'une des meilleures inspirations des auteurs. Un mois à peine après les événements (10 septembre), cinq éditions étaient enlevées. Ce poëme contenait des protestations d'indépendance comme celle-ci :

Sous lui, sous sa féconde race,
Vivons sans ployer les genoux,

que M. Barthélemy, en particulier, s'est vu plus plus tard amèrement reprocher. Mais il devait être, quelque temps encore, un des organes les plus violents de l'opposition.

Quoiqu'il eût reçu de Louis-Philippe une pension de 1200 francs, M. Barthélemy poursuivit bientôt ses ministres des mêmes attaques que les ministres de la dynastie déchue. Le 1er mars 1831, commença à paraître *la Némésis*, et, pendant un an, de semaine en semaine, éclatèrent coup sur coup 52 satires politiques, les plus véhémentes peut-être que la langue française puisse comporter, et qui eurent bientôt une popularité aujourd'hui incroyable. Des traits brûlants tombèrent sur MM. d'Argout, Persil, Guizot, tous les hommes du pouvoir ; et, vérités ou injures, restèrent pour longtemps attachées à leurs noms. La pension de l'auteur lui fut retirée. Il se sentit plus libre :

Je respire affranchi de leur étau de fer;
Le pain de servitude à ma bouche est amer.

Et fier de « tenir du peuple la volontaire obole, » il poursuivit sa tâche impitoyable jusqu'au bout de l'année. M. Barthélemy eut encore, dans cette œuvre, la collaboration de M. Méry. Mais, comme il avait commencé seul cette publication et qu'il lui avait donné pour second titre, celui de *Journal en vers d'un seul homme*, cette collaboration demeura anonyme. Quelques éditions, pourtant, portent les noms réunis des deux auteurs. Car *la Némésis*, réimprimée sous divers formats, eut autant de succès comme livre que comme journal (1833, in-8 ; 1834, 2 vol. in-32, etc.).

Dans le même temps, l'infatigable M. Barthélemy publiait encore : *la Dupinade, ou la Révolution dupée*, poëme héroï-comique en trois chants ; les *Douze journées de la Révolution*, suite de poëmes sur les principales scènes de l'histoire révolutionnaire, de 1790 à 1799 (1832, in-8, avec gravures de Johannot et Raffet), réimprimés aussitôt, ainsi que la *Statue de Napoléon*, avec la traduction allemande (Stuttgart, 1832, in-8).

Faisant tout à coup volte-face, M. Barthélemy entreprit l'apologie d'un des actes du pouvoir que la Cour de cassation elle-même, sous la pression de l'opinion publique, refusa de sanctionner, l'état de siége de 1832. Son écrit sur ce sujet, *Justification de l'état de siége* (1832, in-8) parut d'abord anonyme et fut poursuivi par toute la presse libérale. M. Barthélemy s'en déclara l'auteur et publia, en même temps, *Ma justification* (1832), qui, loin de calmer l'orage, souleva une nuée de réponses, en vers, en prose, sous forme de satires, d'odes et de pamphlets. L'auteur de *la Némésis*, dont le silence suffisait au pouvoir, resta plusieurs années sans mêler sa muse à la politique, et consacra une partie des loisirs que les largesses ministérielles lui faisaient, à une traduction en vers de *l'Enéide* (1835-1838, 4 vol. in-8). M. Barthélemy reçut la croix de la Légion d'honneur en 1837. Il donna, en outre, dans le même intervalle : *l'École du peuple*, en vers (1833) ; les *Aygalades et Fontainieu*, avec M. Méry (1835) ; *Cinquième anniversaire* (même année) ; *Constantine*, chant de guerre (1837) ; *Paris*, revue satirique, à M. G. Delessert, préfet de police (1838) ; *la Bouillotte*, poëme en cinq parties (1839) ; *la Colonne de Mazagran;* la traduction en vers des fragments du poëme latin *la Syphilis* de Fracastor, insérée dans le journal de médecine *l'Esculape* et suivie, sous le même titre, d'un poëme en deux chants (*Syphilis*, 1840, in-8 ; 4e édit. 1851, in-8, en deux chants), sorte de réclame poétique, qui, annotée par le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, se vendait dans les librairies spéciales de médecine.

Après avoir encore publié diverses pièces de vers plus ou moins inoffensives ou dévouées au pouvoir, M. Barthélemy reprit, en 1844, le fouet de la satire politique et publia une *Nouvelle Némésis* (1844-1845, in-8) qui comprend 24 pièces

Digitized by Google

de circonstance, dirigées contre les actes ou les hommes du gouvernement. Quelques-unes, telles que *le Réveil*, *les Ultramontains*, *les Fortifications*, *M. Guizot*, *la Vapeur*, etc., avaient encore de beaux vers; mais l'autorité morale manquait à cette renaissance du satirique dans le poète courtisan : *la Nouvelle Héloïse* épuisa à peine sa première édition. Il en fut de même du *Zodiaque*, satires nouvelles dédiées à MM. de Lamartine et Thiers (1846). A la même époque appartiennent *l'Art de fumer, ou la Pipe et le cigare*, poëme en trois chants, suivi de notes (1844, in-18 et in-8), traduit, l'année suivante, en portugais; *la Vapeur*, poëme (1845, in-8); *A sa sainteté Pie IX*, etc.

Dans ces dernières années, M. Barthélemy n'a guère laissé passer de grands événements sans les saluer d'un dithyrambe. Il suffit de rappeler les titres suivants : *Louis-Napoléon-Bonaparte* (1848, in-fol.; 1852, in-8); *le Deux décembre* (1852): *Vox populi*, *le Quinze août* (même année; *Au sultan Abd-ul-Medjid; Triomphe d'Osten-Shaken*, à l'occasion du bombardement d'Odessa (1854); *l'Exposition*, *la Reine Victoria* (1855), et autres pièces composées pour les journaux officiels ou semi-officiels, et qui n'ont pas ressuscité l'ancienne popularité de leur auteur.

On s'accorde généralement à parler avec beaucoup d'éloges du talent poétique de M. Barthélemy et avec une grande sévérité de l'usage qu'il a cru pouvoir en faire. Peut-être même, pour accabler l'homme, a-t-on surfait le poëte. Toute passion à part, les brusques changements et les brusques retours de sa vie dépassent ce qu'il y a de juste et de vrai dans ce vers qu'il invoque dès 1832 :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Comme poëte il excelle dans la satire, et l'on s'est plu à voir réunies en lui « la véhémence de Juvénal, l'amertume de Gilbert et la causticité de Boileau. » Il y porte à coup sûr l'énergie de la pensée, la propriété de l'expression, la vivacité du tour, et un mouvement général entraînant. Dans tous les genres, on trouve dans ses vers, à côté des traces nombreuses de la précipitation, cet écueil de la facilité, l'éclat du langage, la richesse naturelle des rimes, une harmonie des sons et de la forme, qui suppléent assez heureusement, dans les œuvres éphémères, au vide des pensées ou à l'absence de la véritable inspiration.

BARTHÉLEMY (Mathieu-Barthélemy THOUIN, dit), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1804, a fait, en collaboration avec MM. Brunswick, Lhéric, Masson, etc., une trentaine de pièces qui ont été jouées sur les scènes de genre : on cite dans le nombre : *les Cuisiniers diplomates* (1828), *le Conseil de révision* (1832), *l'Art de ne pas monter sa garde* (1833), *la Sonnette de nuit* (1836), *les Pages du czar* (1837), *Cantatrice et marquise* (1843), *un Voyage à Paris* (1845), *l'Hospitalité d'une grisette* (1847), *un Déluge d'intentions* (1849), *le Roi, la Dame et le Valet* (1853), etc. Il a écrit seul le vaudeville de *l'Audience du roi* (1832).

BARTHÉLEMY (Anatole-Jean-Baptiste-Antoine DE), archéologue français, né à Reims (Marne), le 1er juillet 1821, est fils de Claude-Félix-Hyacinthe de Barthélemy, ancien préfet. Élève de l'École des chartes, il entra dans la carrière administrative, remplit les fonctions de secrétaire général de la préfecture dans le département des Côtes-du-Nord, puis fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Belfort (Haut-Rhin). Il est correspondant du ministère de l'instruction publique. Il a publié un *Rapport sur quelques monuments religieux et féodaux du département de la Loire* (Caen, 1842, in-8); *Jean de Fabas* (Saint-Brieuc, 1854, in-8): *Diocèse de Saint-Brieuc, histoire et monuments* (Saint-Brieuc et Paris, 1855, gr. in-8, avec un *atlas* de 13 grandes planches). Il s'est occupé également de numismatique et a fait paraître un *Essai sur l'histoire monétaire du prieuré de Souvigny* (Clermont-Ferrand, 1846, in-8); *Monnaies des Aulerci* (1847, in-8, extrait de la *Revue numismatique*), et, dans la collection des manuels Roret, un *Nouveau manuel complet de numismatique ancienne* (1851, in-18); *Du moyen âge et moderne* (1852, in-18, avec atlas).

BARTHÉLEMY (Édouard-Marie DE), frère du précédent, archéologue français, est né à Angers (Maine-et-Loire), le 21 novembre 1830. Collaborateur du *Bulletin monumental* de M. de Caumont, il a publié un grand nombre de mémoires, la plupart relatifs au département de la Marne, dont sa famille est originaire : *Essai historique sur les comtes de Champagne* (Châlons, 1853, in-8); *Études biographiques sur les hommes célèbres nés dans le département de la Marne* (Châlons, 1853), in-12; *Claude d'Épense*, *David Blondel et Perrot d'Ablancourt* (1853, in-8); *Châlons pendant l'invasion anglaise* (1852, in-8); *Correspondance inédite des rois de France avec le conseil de ville de Châlons-sur-Marne* (1855, in-12); *la Réforme et la Ligue à Châlons* (1851, in-8); *Statistique monumentale de l'arrondissement de Sainte-Menehould* (Caen et Paris, 1852, in 8); *Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne* (Châlons et Paris, 1853, in-8); *Abbayes du département de la Marne* (Paris, 1853, in-12), etc., etc. Il a résumé toutes ses recherches dans son *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne et de ses institutions depuis son origine jusqu'en* 1789 (Châlons, 1855, in-8), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable de l'Académie des inscriptions.

BARTHÉLEMY (Charles), archéologue français, né à Paris, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, a écrit plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivants : *Vie de saint Éloi* (1847), traduite de saint Ouen; *Rational des divers offices de Guillaume Durand* (1848), évêque de Mende au XIIIe siècle; *la Bretagne ancienne et moderne* (1854); *Histoire de Russie* (1855). En 1850, il a fondé, avec le concours de savants français et étrangers, *l'Érudition*, revue mensuelle qui a paru jusqu'en 1853 (3 vol. gr. in-8). Il est correspondant du ministère de l'instruction publique.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (Jules), philosophe et érudit français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Paris le 19 août 1805, fut attaché pendant la Restauration et jusqu'en 1838, au ministère des finances; mais il n'en fut pas moins, de 1826 à 1830, un des rédacteurs habituels du *Globe*, et, le 28 juillet 1830, il signa la protestation des journalistes. Après la révolution, il fit partie de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera!* rédigea plusieurs de ses notices biographiques, fonda le *Bon Sens*, avec Victor Rodde et M. Cauchois-Lemaire, et continua d'écrire dans les journaux d'opposition, *le Constitutionnel*, *le Courrier-Français* et *le National*. Vers la fin de 1833, il parut renoncer à la politique et s'appliqua tout entier à des travaux d'érudition. Il fut nommé, en 1834, répétiteur du cours de littérature française à l'École polytechnique. Il avait entrepris, dès 1832, de donner une traduction complète des œuvres d'Aristote, qui servit de pendant à la traduction de Platon, publiée par M. Cousin. Ce

Digitized by Google

travail lui valut la chaire de philosophie grecque et latine au Collége de France (6 janvier 1838), et le fit admettre à l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Broussais (23 mars 1839). En 1840, il fut pendant quatre mois chef de cabinet auprès de M. Cousin, ministre de l'instruction publique. Tout en poursuivant ses études sur Aristote, il reprit l'étude du sanscrit qu'il avait appris avec Eug. Burnouf dès 1823, pour remonter aux sources de la philosophie.

La révolution de Février ramena M. Barthélemy Saint-Hilaire dans l'arène politique. Chef à titre gratuit du secrétariat du gouvernement provisoire, il s'associa étroitement à la politique du parti modéré, et se prononça pour l'Hôtel de Ville contre le ministère de l'intérieur. Le département de Seine-et-Oise l'envoya le onzième sur douze, à l'Assemblée constituante, où il fut un des chefs du tiers-parti républicain. Il vota assez souvent avec la droite et appuya l'ensemble de la Constitution, bien qu'il se fût déclaré partisan des deux Chambres. Tout en approuvant les mesures de répression dirigées contre le socialisme, il refusa sa confiance au général Cavaignac, et ce fut lui qui se chargea de porter à la tribune les griefs de la Commission exécutive contre le vainqueur des insurgés de juin, qui avait provoqué la discussion : ces débats aboutirent à la déclaration solennelle que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie (25 novembre 1848).

Après l'élection du 10 décembre, M. Barthélemy, soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et le maintien du cautionnement des journaux, et approuva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il se rapprocha peu à peu de la gauche, à mesure que la majorité royaliste et la politique de l'Élysée s'engagèrent plus loin dans la contre-révolution. Dans les débats relatifs à la loi de l'enseignement, il parla le premier et il défendit vivement l'Université et les droits de l'État.

Le coup d'État du 2 décembre contre lequel il protesta à la mairie du Xe arrondissement, et la chute du système parlementaire excitèrent chez lui des sentiments qu'il ne chercha point à dissimuler. Il refusa de prêter serment, et, bien que dispensé de cette formalité par la tolérance du pouvoir, il quitta sa chaire du Collége de France et la direction de cet établissement où l'avait appelé l'élection. Depuis 1852, il a repris ses travaux d'érudition, continué sa traduction d'Aristote, poursuivi ses recherches sur la philosophie de l'Inde, et pris une part active aux discussions de l'Académie des sciences morales et politiques. Attaché dans les derniers temps à la commission chargée d'étudier la question du percement de l'isthme de Suez, il a fait, avec M. Ferd. de Lesseps et les représentants des diverses nations, le voyage d'Égypte (1865), et publié, dans *les Débats*, le récit intéressant de cette exploration. En octobre 1858, il s'est mis à l'écart de cette entreprise.

Le rôle politique de M. Barthélemy Saint-Hilaire est assez difficile à marquer. Républicain du *National*, il a irrité ses amis par ses attaques contre le général Cavaignac, par ses votes à la Constituante et par sa conduite, comme administrateur du Collége de France, dans l'affaire de M. Michelet (voy. ce nom). Mais son attitude, avant comme après la chute de la République, a toujours été celle d'un homme loyal et d'un citoyen courageux. Comme écrivain, son titre principal est sa traduction d'Aristote, qui a été le centre de tous ses travaux. Voici ses principales publications : *Politique d'Aristote* (Paris, 1837, 1re édit. impr. royale, 2 vol. in-8 ; 2e édit., 1848, in-8) ; *de la Logique d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut (1838, 2 vol. in-8) ; *la Logique d'Aristote* traduite en français pour la première fois (1839-1844, 4 vol. in-8) ; *Psychologie d'Aristote*, *Traité de l'âme* (1846, in-8), et *Opuscules*, traduits aussi pour la première fois, 1847, in-8) ; *la Morale d'Aristote* (1857, 3 vol. in-8) ; *la Poétique* (1858, in-8) ; *De l'École d'Alexandrie*, rapport à l'Institut, précédé d'un *Essai sur la méthode des alexandrins et le mysticisme* (1845, in-8) ; *Rapport sur le concours ouvert pour la comparaison de la philosophie morale et politique de Platon et d'Aristote avec les doctrines des plus grands philosophes modernes* (1854, in-4) ; *Des Védas* (1854, in-8) ; *du Bouddhisme* (1855, in-8), etc.

BARTHET (Armand), littérateur français, né à Besançon, le 15 avril 1820, fit son droit à Paris de 1838 à 1843. Il écrivit en 1846 dans *l'Artiste* et *le Corsaire-Satan*, puis se fit heureusement connaître par une charmante comédie, *le Moineau de Lesbie* (1849), qui fut interprétée par Mlle Rachel au Théâtre-Français. En 1853, il écrivit pour la même scène *le Chemin de Corinthe*, comédie grecque en trois actes et en vers, qui fut imprimée sans être jouée, une autre comédie en 5 actes, *le Veau d'or*, reçue en correction, est restée en portefeuille. On a aussi de lui deux recueils, l'un de *Nouvelles* (1852), l'autre de poésies intitulé : *la Fleur du panier* (1853), et un opéra-comique en 1 acte, *Chapelle et Bachaumont* (1858).

BARTHEZ (Antoine-Charles-Ernest DE), médecin français, né à Narbonne (Aude), vers le commencement du siècle, est le petit-neveu de l'illustre Barthez de Montpellier. Après avoir, fait de brillantes études, remporté plusieurs prix, il fut reçu docteur à Paris, en 1839. Sa thèse sur *les Avantages de la marche et des exercices du corps dans les cas de tumeurs blanches, caries, nécroses des membres inférieurs chez les scrofuleux*, fut fort bien accueillie. Il fut désigné, la même année, avec MM. Guéneau de Mussy et Landouzy, pour aller observer et combattre l'épidemie de suette miliaire, qui a régné, en mai et juin 1845, dans l'arrondissement de Coulommiers. Il est médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie.

M. Barthez a publié, outre sa thèse, plusieurs mémoires sur *les Affections de l'enfance*, sur *la Pneumonie*, sur *les Hémorragies de la grande cavité de l'arachnoïde*, sur *les Angines et les gangrènes du pharynx*, insérés dans la *Gazette médicale* ou dans les *Archives générales*. Ces mémoires ont servi de bases à l'ouvrage important qu'il a fait paraître, en 1843, en collaboration avec M. Rilliet : *Traité clinique et pratique des maladies des enfants* (1843, 3 vol. in-8 ; 1853-54, 3 vol.), couronné par les deux Académies de médecine et des sciences.

BARTHOLD (Frédéric-Guillaume), historien allemand, né à Berlin le 4 septembre 1799, étudia la théologie, puis, s'étant lié avec l'historien Wilken, se rendit à Breslau, pour suivre les cours de Wachler et Raumer. Il devint successivement professeur au collége Fridericianum de Kœnigsberg (1826), professeur adjoint (1831) puis tutélaire à l'université de Greifswald (1834).

Les principaux ouvrages de M. Barthold, consciencieux et d'un bon style, sont : *Les rapports intimes de Jean de Werth avec son temps* (J. v. Werth im naechsten Zusammenhange mit seiner Zeit. Berlin, 1826) ; *la Campagne romaine du roi Henri de Lützelburg* (der Roemerzug Kœnig Heinrichs v. Lützelburg, Konigsberg. 1830-1831, 2 vol.) ; *Histoire de Rugen et de la Poméranie* (Geschichte von Rügen und Pommern, Hambourg, 1839-1845, 5 vol.) ; *les Personnages historiques des mémoires*

Digitized by Google

de J. Casanova (die geschichtlichen Personnlichkeiten in den Memoires J. C's., Berlin, 1845), contenant des renseignements importants pour l'histoire du XVIIIe siècle; *la Société fertile* (die fruchtbringende Gesellschaft, Ibid., 1846); *l'Allemagne et les huguenots* (Deutschland und die Hugenotten, Brême, 1848, 1er vol.); *Histoire des villes allemandes et de la bourgeoisie allemande* (Geschichte der deutschen Staedte und des deutschen Bürgerthums, Leips., 1850-1851, tom. I-III); *Histoire de la Hanse allemande* (Geschichte der deutschen Hansa, Leips., 1854, 3 vol.); *Histoire de la constitution militaire et de l'art militaire des Allemands* (Geschichte der Kriegsverfassung und des kriegavesens der Deutschen, Leips., 1855). M. Barthold a aussi écrit dans les recueils périodiques. Collaborateur du *Portefeuille historique* de Raumer, il y a donné, entre autres articles intéressants : *Anna Iwanowna* (1836) et *Histoire de la marine allemande* (1850-1851).

BARTHOLOMEW (Année FAYERMANN, mistriss), femme de lettres et artiste anglaise, est née vers 1806 à Soddon (comté de Norfolk). Elle peint avec talent la miniature ainsi que les fleurs, les fruits et les scènes champêtres. En 1827, elle épousa W. Turnbull, poëte distingué, et, peu de temps après la mort de ce dernier, publia un volume de poésies, *les Chants d'Azraël* (the Songs of Azrael, 1841). Vers 1842, elle se maria, en secondes noces, avec V. Bartholomew, qui passe pour un des meilleurs peintres de fleurs de Londres. On a encore de cette dame deux pièces de théâtre, dont l'une, *Ce n'est que ma tante* (It's only my aunt), a été jouée, en 1849, avec succès en Angleterre.

BARTLETT (John R...)., ethnologiste américain, né le 23 octobre 1805 à Providence (Rhode-Island), fut élevé dans diverses écoles du Canada et de New-York, administra d'abord, dans cette dernière ville, une importante maison de librairie, et prit part en même temps à des travaux historiques et ethnologiques. Secrétaire de la Société historique de New-York il fonda, avec Albert Gallatin, dans sa librairie même, la Société ethnologique américaine, qui compta bientôt parmi ses membres MM. Stephens, Schoolcraft, Edward Robinson, Hawks, etc.

En 1849, M. Bartlett quitta les affaires, et fut choisi, l'année suivante, par le président Taylor pour déterminer la ligne frontière entre les États-Unis et le Mexique, d'après les nouvelles conventions du traité de Guadalupe-Hidalgo. Il fit, dans ce but, jusqu'en janvier 1853, d'immenses voyages dans toute l'étendue du continent américain; ses diverses explorations, complétées par des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques embrassent une étendue de plus de 2500 milles (1000 lieues de France). Il a publié, en 1854, la *Relation de voyages et d'aventures dans le Texas, le nouveau Mexique, la Californie, les provinces de Sonora et de Chihuahua, lors de l'exploration de la frontière du Mexique*, de 1850 à 1853 (Personal Narrative of explorations and incidents in Texas, etc. New-York, 1854, 2 gr. vol. in-8), ouvrage d'un haut intérêt, écrit avec soin et exactitude. Il avait donné dès 1847 *les Progrès de l'ethnologie* (the Progress of Ethnology, New-York, in-8), et il prépare un plus grand ouvrage sur les tribus indiennes qui habitent les États contigus à la frontière du Mexique. On a encore de lui un *Dictionnaire des américanismes* (Dictionary of americanisms).

BARYE (Antoine-Louis), statuaire français, né à Paris, le 24 septembre 1795, entra à treize ans et demi dans l'atelier de Fourier, graveur sur acier, spécialement chargé des matrices des équipements militaires, et quelquefois employé par l'orfèvre Biennais. En 1812, réclamé par la conscription, il servit un an, dans la brigade topographique du génie, et modela quelques-uns des plans en relief, conservés au dépôt de la guerre, passa ensuite dans le bataillon des sapeurs du même corps, et reprit, après la capitulation de 1814, son état de ciseleur. Il étudiait, en même temps, le dessin et le modelé, genres dans lesquels il se fortifia rapidement, en suivant l'atelier de Bosio et plus tard celui du baron Gros. Admis alors aux grands concours de l'École des beaux-arts, où il travailla également la gravure en médailles et la statuaire, il n'obtint toutefois qu'une mention honorable pour la gravure, sur le sujet de *Milon de Crotone dévoré par un lion* (1819), et deux seconds prix de sculptures (1817 et 1820), sur les sujets *d'Alexandre dans la ville des Oxydraques* et de *Cain maudit entendant la voix de l'Éternel*. Un nouvel échec au concours des coins pour les monnaies de Charles X (1825), le réduisit, pour quelques années, à travailler pour l'orfèvre Fauconnier, fournisseur de la duchesse de Berri; c'est dans cet intervalle qu'il essaya et aborda les divers genres de sculpture, approfondit la science de la fonte et des différents métaux, s'exerça à l'aquarelle et même à la grande peinture, fréquenta assidûment les écoles et les cours d'anatomie, et acquit les connaissances de l'ouvrier, de l'artiste et de l'observateur.

M. Barye débuta par quelques bustes au Salon de 1827, et exposa aux Salons suivants jusqu'en 1836. Le jury de cette année ayant refusé plusieurs de ses œuvres, son absence aux expositions annuelles se prolongea jusqu'en 1850. Jusque-là, à peu près complétement dépourvu de commandes officielles, il avait pris le parti de s'adresser à l'industrie privée, et livré au commerce une foule de bronzes de toute dimension; ils forment une espèce de muséum dont il a classé depuis les divers groupes, et dont il s'est fait l'éditeur, en ouvrant dans le Marais de grands magasins. De 1848 à 1851, il occupa, au musée du Louvre, où l'avait appelé M. Ledru-Rollin, le poste de conservateur de la galerie des plâtres et de directeur des moulages; il y eut, en même temps, son atelier, transporté depuis dans une des salles du vieux collége de la Marche, celle même où Delille inaugura son cours de belles-lettres.

M. Barye a successivement exposé : comme sculptures de genre et d'histoire, *un Jeune homme* et *une Jeune femme*, bustes (1827); *le Martyre de saint Sébastien* (1831); *Charles VI dans la forêt du Mans, un Cavalier du XVe siècle, le Buste du duc d'Orléans* (1833); *un Centaure* et *un Lapithe*, groupe en plâtre (1850); plusieurs *Cadres* de médailles et de médaillons modelés (1827 et 1833); comme *études* ou *esquisses* d'animaux, qui ont dès le début marqué sa place au premier rang de mérite et d'originalité : *le Tigre dévorant un crocodile*, *un Ours* (1831); *Lion étouffant un boa*, regardé comme l'un des chefs-d'œuvre de cet artiste et placé dans le jardin des Tuileries, *Cerf terrassé par deux lévriers, Cheval renversé par un lion, Combat d'ours, Gazelle morte, Éléphant d'Asie*, acquis par le duc de Nemours (1833); *Ours dans son auge*, acquis par le duc d'Orléans, *Jeune lion terrassant un cheval*, le groupe d'une *Panthère et d'une Gazelle*, acheté par le duc de Luynes, *Étude d'un cerf et d'un lynx* (1834); un *Tigre* en bronze (1835); *un Lion* en bronze, un *groupe d'animaux* en pierre (1836); *Jaguar dévorant un lièvre* (1850), modèle en

Digitized by Google

plâtre acquis par l'État, et exposé de nouveau en bronze (1852).

En dehors des Salons, M. Barye a exécuté : *les Trois Grâces*, *Angélique et Roger*, types d'élégance ; *Thésée combattant le minotaure*, un des morceaux les plus finis de la sculpture de genre ; *une sainte Clotilde*, pour l'église de la Madeleine ; plusieurs statuettes équestres remarquables, *Charles VII*, *Gaston de Foix*, le *général Bonaparte*, le *Lion de la colonne de juillet*, le *Lion assis* ou *Lion au repos* (1847), donné pour pendant au *Lion vainqueur* de 1838 ; *les Jeunes ours jouant ensemble*, *un Tigre dévorant une chèvre*, au musée de Lyon, et un nombre infini de types, de combats et de jeux d'animaux.

Comme œuvres d'une dimension plus large, nous rappellerons le surtout de table commandé par le duc d'Orléans, et composé, sur les dessins de Chenavard, de *neuf groupes* allégoriques ou animés ; et dans ces derniers temps, pour la décoration des pavillons du nouveau Louvre, quatre groupes en ronde-bosse figurant *la Paix*, *la Guerre*, *la Force protégeant le travail*, et *l'Ordre comprimant les pervers*. Derrière chacune de ces allégories sont tracés divers animaux symboliques.

Nous citerons enfin de M. Barye, estimé encore comme peintre et surtout comme aquarelliste, les *portraits* de ses deux filles, mortes dans ces dernières années, ainsi qu'un certain nombre de sujets au dessin et à l'aquarelle, reproduisant les scènes de ses principaux groupes (1830-1834).

Cet artiste a figuré doublement à l'Exposition universelle de 1855. Le *Jaguar dévorant un lièvre* a seul reparu dans la division des beaux-arts ; mais il exposait, au palais de l'Industrie, un choix judicieux de ses bronzes, que M. Devéria déclara dans son *Rapport* dignes, par leur supériorité, d'être mis hors de concours. Cette supériorité était due aux procédés de M. Barye, qui a renouvelé le système de la fonte d'un seul jet et à cire perdue, négligé depuis la Renaissance.

M. Barye a obtenu une 2e médaille en 1831, et à la suite de l'Exposition de 1855, la seule grande médaille d'honneur décernée, dans la XVIIe classe, aux bronzes d'art. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1833, il a été fait officier en 1855.

BARZYKOWSKI (Stanislas), patriote polonais, né le 19 novembre 1792 à Droycon (Mazovie), entra en 1808 dans l'administration, et était en 1815 secrétaire du conseil d'État. A la chute de l'empire, il passa en Allemagne, où il suivit les cours de plusieurs universités. Rentré en Pologne, en 1818, il fut élu nonce (député) en 1824, et se distingua dans la diète comme orateur de l'opposition libérale. En 1829, il protesta contre les atteintes portées à la constitution de la Pologne par l'acte additionnel de Nicolas. Pendant la révolution de 1830, il se déclara contre les faiblesses fatales du dictateur Chlopicki, et fut un des cinq membres du gouvernement national présidé par Adam Czartoryscki. Il assista en personne à plusieurs batailles, et, après la défaite de son parti, se réfugia en France.

BASCANS (Ferdinand), journaliste français, né à Toulouse, en 1801, d'une famille de négociants, fit ses études au lycée de sa ville natale. Destiné d'abord à l'École polytechnique et à la carrière des armes, il se tourna, à la suite des événements de 1814 et de revers de fortune particuliers, vers l'enseignement. De 1823 à 1827, il fut successivement professeur à Toulouse et à Pont-le-Voy, où l'indépendance de son esprit ne put se plier à la direction imprimée aux études par M. de Frayssinous. Il vint à Paris où il donna des leçons particulières, et prit une part active, trois ans après, à la révolution de Juillet, dans laquelle il paya de sa personne. Bientôt hostile à l'esprit du nouveau gouvernement, il accepta la gérance du journal le plus agressif et le plus attaqué de l'époque, *la Tribune*, où il écrivit fièrement : « Je n'ai point d'explications à donner, point de rétractation à faire ; si après cela un autre genre de satisfaction peut vous être agréable, n'oubliez pas que ce sera toujours où, quand et comme il vous plaira. » Il s'ensuivit pour lui plusieurs duels, heureux la plupart, soixante-cinq saisies et autant de procès, plus de soixante mille francs d'amende ou de frais de justice, trente-deux mois de prison, deux arrestations préventives, trois accusations capitales devant les conseils de guerre, etc. Pendant vingt-six mois, il eut seul la signature du journal : dans ses derniers procès, il avait pour coaccusé son ami Armand Marrast, et pour principal adversaire l'avocat général, M. Persil (voy. ce nom), auquel il a écrit une lettre fameuse dont la modération n'est pas le premier mérite.

Après sa sortie de prison, M. Armand Bascans, continua à faire quelques articles dans *la Tribune*. Quand le journal dut tomber, il se réfugia au *National* et à la *Revue républicaine*. Mais le nom de M. Bascans a cessé de figurer dans le journalisme environ depuis 1840. Marié à la directrice d'une des grandes institutions de demoiselles de Paris, il fit des cours de littérature et d'histoire dans cet établissement. L'ex-directeur de *la Tribune* n'a point eu de rôle dans la révolution de 1848.

En 1845, il traduisit, avec M. Louis Viardot un ouvrage important du comte de Toreno sur l'Espagne (5 vol. in-8), publiés en même temps à Paris et à Madrid.

BASCLE DE LAGRÈZE (Gustave), magistrat et archéologue français, né en 1805, fait, depuis plusieurs années, partie de la Cour impériale de Pau en qualité de conseiller ; il est membre du conseil général des Basses-Pyrénées et chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui un code de *Droit criminel à l'usage des jurés* (1854, in-8), et des travaux d'archéologie relatifs au département qu'il habite : *Chronique de la ville et du château de Lourdes* (1845, in-8) ; *Antiquités du Béarn* (1846, in-8), d'après le manuscrit de Pierre Marca ; les monographies de Saint-Savin, de l'Escale-Dieu et de Saint-Pé ; *le Trésor de Pau* (1851, in-8, pl.), archives du château de Henri IV ; *le Château de Pau* (1854, in-8), souvenirs historiques, etc.

BASSANO (Napoléon-Joseph-Hugues MARET, duc de), diplomate français, sénateur, né à Paris en 1803, est le fils aîné du secrétaire de Napoléon, qui fut ministre en 1811 et pair de France en 1831. Il entra dans la diplomatie, après la révolution de Juillet, et remplit, pendant longtemps, le poste de secrétaire d'ambassade à Bruxelles. L'avénement de la République l'écarta quelques mois des affaires ; mais il fut rappelé par le président, qui lui confia en 1849, la légation du grand-duché de Bade, et, en 1851, celle de Belgique. Le duc de Bassano a été nommé sénateur le 31 décembre 1852, et en même temps grand chambellan du Palais. Il est, depuis le 7 août 1852, commandeur de la Légion d'honneur.

Son frère puîné, le marquis Eugène de BASSANO, a longtemps dirigé, près de Bône (Algérie), une exploitation de mines qui fut pour lui ruineuse. En 1848, il s'occupa activement, à Paris, de la question algérienne, et y publia, en collaboration avec M. E. de Solms, *Projet de colonisation de l'Algérie par l'association* (1848, in-8), et *Lettre*

Digitized by Google

aux citoyens membres de l'Assemblée nationale sur le même sujet (in-4).

BASSANVILLE (Anaïs Lebrun, comtesse de), femme de lettres française, née en 1806, fut élevée sous la direction de Mme Campan. Elle ne se décida qu'assez tard à prendre la plume, et collabora à plusieurs journaux de littérature et d'éducation. Elle a fondé le *Journal des jeunes filles*, et dirigé le *Moniteur des dames et des demoiselles* et le *Dimanche des familles*. On cite d'elle les *Aventures d'une épingle* (1845), *la Corbeille de fleurs* (1848), les *Mémoires d'une jeune fille* (1849), *le Soir et le matin de la vie* (1850), *le Monde tel qu'il est* (1853), les *Primeurs de la vie* (1854), *Délassements de l'enfance* (1856), la traduction d'une œuvre attribuée à Cervantès : *Suite de la vie de Sancho Panza* (1851, in-12), etc.

BAST (Louis-Amédée de), romancier français, né à Paris, le 8 septembre 1795. Officier sous l'Empire, il fut mis en demi-solde par la Restauration, et embrassa la carrière des lettres pour laquelle il avait de bonne heure manifesté un goût décidé. Il y débuta par une épître en vers : *Ma destinée* (1819). Outre un grand nombre d'articles et de nouvelles imprimés dans divers recueils périodiques, il a publié beaucoup de romans qui décèlent du talent d'observation et une grande facilité : *le Mameluck de la Grenouillère* (1829, 4 vol in-12) ; *Malfilâtre* (1834, 2 vol. in-8) ; le *Testament de Polichinelle* (1835) ; *le Cabaret de Ramponeau* (1842) ; *la Galère de M. de Vivonne* (1848), *les Galeries du palais de justice* (1851, 2 vol. in-8), etc.

BASTARD D'ESTANG (Dominique-François-Marie, comte de), magistrat et ancien pair de France, est né en 1783, à Nogaro (Gers). Ayant embrassé la carrière du barreau, il fut attaché à la Cour impériale de Paris, devint conseiller, en 1810, vota contre l'acte additionnel, et passa, en qualité de président, à la Cour de Lyon (1815). Nommé pair de France, en 1819, il fut chargé d'instruire le procès de Louvel, et déploya dans cette affaire la plus grande intégrité. Il siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février.

Bastard d'Estang (Jean-François-Auguste de), officier français, frère du précédent, ne en 1794, à Nogaro, fut admis en 1810 à l'École spéciale de cavalerie, en sortit, en 1813, comme sous-lieutenant, au 2e de cuirassiers, et fit avec ce corps la campagne de Saxe. Blessé à Dresde et à Leipsick, il tomba au pouvoir de l'ennemi et resta prisonnier jusqu'à la paix de 1814. Il fit ensuite partie des mousquetaires, passa, en 1816, à l'état-major de la Seine, et fut retraité, après 1830, avec le grade de chef d'escadron.

Bastard d'Estang (Henri-Bruno de), magistrat français, frère du précédent, ne à Paris en 1798, fut reçu avocat à vingt ans. Après avoir exercé en province les fonctions de procureur du roi, il fut nommé conseiller à la Cour royale de Paris, où il se trouve encore. On a de lui des *Recherches sur l'ancien duché-pairie de Randan* (1830, in-8), et une monographie du *Parlement de Toulouse* (1854, in-8). — Son fils, Bastard d'Estang (Jean-Denis-Leon de), né à Paris, en 1822, ancien élève de l'École des chartes, puis attaché au ministère des affaires étrangères, a publié des *Recherches sur l'insurrection communale de Vézelay* (1851), et a été nommé, la même année, chevalier de la Légion d'honneur.

BASTIDE (Jules), publiciste et homme politique français, ministre des affaires étrangères en 1848, membre de l'Assemblée constituante, est né à Paris en 1800. Fils d'un agent d'affaires, il fit ses études au lycée Henri IV, suivit les cours de l'École de droit, et entreprit ensuite un commerce de bois. Il prit une part active à la lutte du libéralisme contre la Restauration, fut un des premiers affiliés de la Charbonnerie française, et mit sa fortune plus d'une fois au service de son parti. Lors des journées de 1830, il paya de sa personne et fut, dit-on, le premier qui arbora le drapeau tricolore au faîte des Tuileries. Sous la dynastie d'Orléans, il fut, jusqu'en 1848, aux premiers rangs des hommes d'action comme des écrivains de l'opposition radicale. Lors de la reconstitution de la garde nationale, M. Bastide fut élu commandant en chef de la légion de l'artillerie, dans laquelle se groupaient les républicains. Arrêté à l'occasion du mouvement insurrectionnel de Grenoble, en 1832, il fut acquitté par le jury. Condamné à mort pour sa participation à l'émeute qui éclata à Paris, le 5 juin de la même année, jour des funérailles de Lamarque, il parvint à s'échapper de prison, et se réfugia à Londres, où il demeura deux ans. Il fut gracié, en 1834, et revint à Paris. Les actionnaires du *National*, qui venait de perdre Armand Carrel, l'appelèrent, en 1836, avec M. Thomas, plusieurs fois déjà son associé commercial, à la rédaction de cette feuille. En 1837, il appela à son tour Armand Marrast, qui, après avoir déployé tant de verve comme journaliste, devait montrer tant d'habileté comme président de l'Assemblée constituante. M. Bastide, sincèrement attaché au catholicisme, qu'il croyait pouvoir allier au radicalisme politique, n'était pas d'accord, sur ce point, avec ses plus actifs collaborateurs du *National*, qu'il quitta enfin, en 1846. Il fonda, l'année suivante, avec un autre républicain catholique, M. Buchez, dont il était le disciple, la *Revue nationale*, organe spécial du néo-catholicisme républicain.

A la révolution de 1848, M. Bastide se trouva porté au pouvoir avec les hommes du *National*. Il remplit d'abord, sous M. de Lamartine (voy. ce nom), les fonctions de secrétaire général au ministère des affaires étrangères, dont il reçut lui-même le portefeuille, après l'ouverture de l'Assemblée nationale et la formation de la commission executive. Il fut aussi, pendant quelques semaines, chargé du ministère de la marine (29 juin). Il faisait en outre partie de l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par les trois départements de la Seine, Seine-et-Marne, Saône-et-Loire, et où il représenta celui de Seine-et-Marne, qui lui avait donné 21 104 suffrages. Ses votes, qui n'étaient que le témoignage public de son adhésion entière, comme ministre, à la politique du général Cavaignac, furent ceux du parti republicain non socialiste et modéré. M. Bastide resta ministre des affaires étrangères jusqu'au dernier jour du pouvoir du général Cavaignac (20 décembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre la direction des affaires de Rome, tout en repoussant la mise en accusation du président et de ses ministres. Le 26 mai, il vota l'amnistie en faveur des transportés de juin ; mais il s'abstint ou vota avec la droite dans la plupart des questions sociales.

La collaboration de M. Bastide aux journaux de son parti l'a fait estimer comme publiciste. Outre un écrit intitulé : *de l'Éducation publique en France* (1847, in-32), il a concouru à la 2e édition de l'*Histoire parlementaire de la révolution française* de M. Buchez (1845-47, 5 vol. in-12). Il a aussi donné le tome 1er d'une *Histoire de l'Assemblée législative* (1847, in-12), qui devait avoir 25 volumes, et n'a pas été continuée. Il a été un des rédacteurs de la *Revue de Paris*.

BASTIDE (Jenny Dufourquet, dame), femme

Digitized by Google

de lettres française, née à Rouen, le 8 juillet 1792, s'est fait connaître dans le monde littéraire, sous le double nom de Jenny Bastide et de Camille Bodin. Elle n'a signé de son nom de famille qu'un petit poëme, *Napoléontine*, et un volume de *Souvenirs*, publiés l'un et l'autre en 1821. Ses romans, au nombre d'une trentaine, écrits avec facilité, esprit d'observation et enjouement, lui ont fait, pendant assez longtemps, entre nos femmes auteurs, une certaine vogue.

Nous citerons d'elle : *les Confessions de ma tante* (1825, 4 vol.); *la Belle-Mère* (1828); *Marius et Frédéric* (1830); *la Cour d'assises* (1832); *Contes vrais* (1835-1833, 2 vol.), recueil de nouvelles; *un Drame au palais des Tuileries* (1832), qui a paru sous le nom de Thalaris Dufourquet. Elle a ensuite publié, sous celui de Camille Bodin : *el Albanico* (l'Éventail) (1833); *un Remords* (1834); *Pascaline et Savinie* (1835); *Une sur mille, une Passion en province*, et les *Scènes de la vie anglaise* (1836); *Sténia et l'abbé Maurice* (1837); *Élise et Marie* (1838); *Melchior* (1839); *Anaïs* (1840); *Calliste et Jeanne* (1841); *Laurence* (1842); *Berthe et Louise* (1843); *les Mémoires d'un confesseur* (1845). Ses dernières productions sont *Alice de Lostange* (1847) et *Francine de Plainville* (1850, 2 vol.).

BASTIDE (Louis), poëte français, né, vers 1805, à Marseille, vint après la révolution de Juillet à Paris, et s'y mêla activement aux manifestations du parti républicain. Après avoir publié un volume de *Mélanges poétiques* (1832), il voulut prendre la place que la défection de M. Barthélemy (voyez ce nom) venait de laisser libre et fit, pendant deux ans, paraître un recueil hebdomadaire de satires politiques sous le titre de *Tisiphone* (1834-1835, 4 vol. in-8). L'extrême vivacité de ses attaques lui attira diverses condamnations. En 1838, il renouvela cette tentative; mais sa *Pythonisse* fut arrêtée par le parquet à la onzième livraison. Depuis cette époque, il a écrit à de rares intervalles quelques pièces de vers, et, en 1854, il a donné un nouveau volume : *les Larmes d'un prisonnier* (in-8). On a aussi sous son nom la *Vie politique et religieuse du prince de Talleyrand* (1838, in-8).

BATAILLARD (Paul-Théodore), littérateur français, né à Paris le 23 mars 1816, suivit les cours de l'École des chartes, de 1838 à 1841. Il a écrit dans plusieurs journaux, surtout pendant l'année 1848, et s'est signalé par ses opinions démocratiques, qui lui attirèrent, en 1855, un procès étrange : veuf de la fille de Mme Melanie Waldor, et remarié à une riche Anglaise, il se vit disputer devant les tribunaux, par son ancienne belle-mère, l'enfant qu'il avait eu de son premier mariage. M. Bataillard a publié : l'*Œuvre philosophique et sociale de M. Edgar Quinet* (1846, in-8), et fourni à la bibliothèque de l'École des chartes, *Nouvelles recherches sur l'apparition et la disparition des Bohémiens en Europe*, tiré à part (1849, in-8).

BATAILLE (M.... Eugène), homme politique français, né à la Jamaïque, en 1814, fut admis, en 1834, à l'École polytechnique, et ne fut, à sa sortie, classé dans aucun service. S'étant lié avec des agents du parti bonapartiste, il alla rejoindre à Londres le prince Louis-Napoléon et débarqua avec lui à Boulogne, en 1840; il fut traduit devant la Cour des Pairs, condamné et emprisonné à Doullens, et amnistié en 1844. Dès lors il s'occupa de machines à vapeur et publia sur ces matières un ouvrage spécial (1846) dont le second volume fut terminé par M. Jullien, en 1850. Après plusieurs candidatures infructueuses, il obtint, en 1851, le mandat de la Haute-Vienne à l'Assemblée législative, fit partie de la Commission consultative du 2 décembre, et entra, en 1852, au conseil d'État comme maître des requêtes. Il a été décoré le 5 septembre 1849.

BATEMAN (William Bateman Bateman-Hanbury, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1826, à Kelmarsh (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée, en 1837, à la pairie héréditaire. Après avoir passé quelque temps à l'université de Cambridge, il prit, en 1845, la place de son père à la Chambre haute. En 1852, il a été nommé lord-lieutenant du comté d'Hereford. Son frère et héritier de ses titres, Charles-Spencer Bateman Hanbury, né, en 1827, à Kelmarsh, élevé à Oxford, est entré, en 1852, à la Chambre des communes, où il soutint les principes whigs.

BATH (John-Alexander Thynne, 4e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1682, à la pairie et, en 1789, au marquisat. Il hérita, en 1837, des titres de son père, siégea en 1852 à la Chambre des Lords, et fut, en 1853, nommé député-lieutenant du comté de Somerset. Son héritier actuel est son frère lord Hami-Frédéric Thynne, né en 1832, entré, depuis 1852, dans la cavalerie.

BATHURST (Henry-George Bathurst, 4e comte), pair d'Angleterre, né, en 1790, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1712, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1820, le diplôme de docteur en droit, et entra, en 1812, à la Chambre des Communes, où, pendant vingt-deux ans, il représenta le bourg de Cirencester. A la mort de son père, en 1834, il passa à la Chambre haute, et continua de s'y associer à la politique conservatrice. De 1812 à 1818, il a fait partie du comité des affaires des Indes. Ne s'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son frère, William-Lennox Bathurst, né en 1791, à Londres, élevé à Oxford et admis au barreau, en 1821.

BATTA (Alexandre), violoncelliste hollandais, né à Maestricht, en 1816, et fils d'un musicien distingué, aujourd'hui encore professeur au Conservatoire de Bruxelles, fut élève de Platel, qu'il remplaçait, dès l'âge de dix ans, dans des soirées. Bientôt connu dans toutes les grandes villes d'Europe, c'est à Paris qu'il a donné depuis vingt ans le plus grand nombre de ses concerts. Il a fait aussi de fréquentes visites à la cour de la Haye, où le roi l'accueille avec familiarité. Comme virtuose, il se distingue par la grâce, l'expression et la coquetterie même de son jeu; il a moins d'énergie que de sentiment. Il a écrit, pour son instrument, des *Fantaisies, Scènes, Airs variés*, etc.

BATTAILLE (Charles-Amable), chanteur français, né à Nantes, où son père exerçait avec distinction la médecine, fut destiné à embrasser la même profession, malgré son penchant vers le théâtre. Les détails que racontent ses biographes ne peuvent trouver place dans sa vie qu'en faisant remonter sa naissance jusqu'avant 1820. Il alla commencer à Caen ses études médicales. Reçu docteur, il s'établit, comme médecin, dans sa ville natale; mais bientôt l'insuccès de sa pratique lui fit prendre, malgré les nouvelles résistances de son père, le parti de venir tenter à Paris la fortune dramatique. Après s'être fait entendre avec assez de succès, comme soliste, à l'église de la Madeleine, il se présenta, au mois de novembre 1845, au Conservatoire, où il fut refusé, dit-on, à l'unani-

Digitized by Google

mité. Encouragé par Garcia, il se remit à l'étude et obtint de débuter à l'Opéra-Comique, en 1848. Ses débuts, qui devaient avoir lieu le 24 février, furent ajournés, par suite des événements, jusqu'à l'année suivante. Il parut enfin dans le rôle du chevrier du *Val d'Andorre*, et fut engagé à ce théâtre, où il a compté depuis tant de créations importantes dans le *Toréador*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Carillonneur de Bruges*, *la Dame de pique*, *Marco-Spada*, et *l'Étoile du nord*. Le rôle de Pierre le Grand, dans cette dernière pièce, a été son principal triomphe et a mis en relief toutes ses qualités. Sa voix est une basse chantante, d'un timbre agréable, particulièrement souple, énergique au besoin; sa vocalisation facile et la sûreté de sa méthode révèlent d'intelligentes études. Cet artiste est, depuis 1851, professeur au Conservatoire.

BATTHYANY-STRATTMANN (Philippe, prince de), chef d'une famille hongroise élevée au rang des princes de l'empire en 1764, est né le 13 novembre 1781. Il a succédé, en 1806, à son père, le prince Louis, comme héritier du majorat de Strattmann et de la dotation princière qui comprend plusieurs seigneuries en Autriche et en Hongrie. Il est palatin supérieur du comitat d'Elsenbourg, chambellan et conseiller intime au service de l'Autriche. Il n'est point marié, et son frère, le comte Jean-*Baptiste*, né le 7 avril 1784, chambellan au service d'Autriche, n'a eu que des filles de son mariage avec la comtesse Marie d'Esterhazy de Galantha.

BATTON (Désiré-Alexandre), compositeur français, est né à Paris, le 2 janvier 1797. Son père était fabricant de fleurs artificielles. Après ses premières études de musique et de piano, il apprit de Chérubini le contre-point, et obtint, en 1816, au concours de l'Institut, le second grand prix de composition. L'année suivante, sa cantate sur *la Mort d'Adonis* enleva le premier, et le théâtre Feydeau ne craignit pas de lui confier le livret d'un opéra-comique en trois actes, *la Fenêtre secrète*, dans lequel il révéla un talent plein d'avenir. Après avoir passé, comme pensionnaire du gouvernement, cinq années d'études en Italie et en Allemagne, il revint à Paris et ne trouva à mettre en musique qu'un drame sombre et ennuyeux, *Ethelwina* (1823). Il lui fallut attendre encore cinq ans le texte d'un opéra-comique en un acte, *le Prisonnier d'État*, qui n'eut pas de succès (1828). *Le Camp du drap d'Or*, en trois actes, donné à la même époque, en société avec Rifaut et Leborne, n'en eut pas davantage; et M. Batton, découragé, abandonna la musique, et se jeta dans le commerce de son père. Il revint pourtant à sa vocation première, et écrivit, en 1832, *la Marquise de Brinvilliers*, en société avec MM. Auber, Carafa, Hérold, et quelques autres maîtres. Malgré le succès de cette œuvre collective, il n'a plus guère écrit, et s'est renfermé dans son enseignement au Conservatoire. — M. Batton est mort à Versailles le 15 octobre 1855.

BATTU (Léon), auteur dramatique, né à Paris vers 1825, est fils de M. Pierre Battu, violoniste distingué, second chef d'orchestre à l'Opéra. Il aborda de bonne heure la carrière des lettres, fournit des articles à la petite presse parisienne et écrivit ensuite pour le théâtre. A l'exception des *Quatre saisons*, comédie en prose qu'il a donnée seul en 1852 à l'Odéon, il a toujours eu des collaborateurs; c'est ainsi que son nom se rattache aux pièces suivantes : *les Suites d'un feu d'artifice* et *les Deux font la paire* (1848); *Jobin et Nanette* (1849); *Nisus et Euryale* (1850); *Madame Diogène* (1852); *l'Honneur de la maison* (1853), drame en cinq actes joué avec succès à la Porte-Saint-Martin; *un Verre de champagne* (1855); *les Pantins de Violette* (1856, etc. — Il est mort à Paris en octobre 1857.

BAUCHART (Quentin), conseiller d'État français, ancien représentant, est né à Saint-Quentin en 1810. Avocat au barreau de Laon et riche propriétaire, il était, depuis longtemps, membre du conseil général de l'Aisne lorsque, avec l'aide du *National* dont il représentait les doctrines dans son département, il se porta candidat aux élections de l'Assemblée constituante (1848); il fut élu, le onzième, par 65 000 voix. Son nom est attaché à ce fameux *Rapport sur les causes qui ont amené le 15 mai et l'insurrection de juin* (1848, 3 vol. in-4), qui a été l'objet de tant d'attaques passionnées et contraires, œuvre habilement conçue néanmoins et dont les matériaux disparates, groupés avec art, seront un jour profitables à l'historien. A la Constituante, M. Bauchart, après s'être prononcé pour le bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite : pour les deux Chambres, le vote à la commune, la proposition Rateau, et contre la suppression du remplacement militaire, le crédit foncier et la diminution de l'impôt du sel. Ces votes non équivoques le ramenèrent, à la Législative (1849), dans les rangs du parti modéré, et plus tard dans la fraction de ce parti qui se rattacha à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Bauchart entra au conseil d'État, où son talent de juriste et son assiduité au travail trouvent un emploi utile et apprécié. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Quentin-François-Victor-Adèle-Édouard-Ernest Bauchart, né en 1829, a fait ses études et son droit à Paris; il est auditeur de 1re classe au conseil d'État, depuis le 7 août 1852.

BAUCHERY (Francis-Roland), littérateur français, né à Paris vers 1808, s'est fait connaître dans les lettres par quelques poésies romantiques, deux ou trois drames, entre autres celui de *Beaumarchais* (1846), et des romans écrits avec une certaine verve : *Didier*, *ou le Borgne et le Bossu* (1836, 2 vol.); *un Héritage de famille* (1837, 2 vol.); *Mémoires d'un homme du peuple* (1838, 2 vol.), etc.

BAUDE (Jean-Jacques, baron), homme politique français, membre de l'Institut, né en 1792 à Valence (Drôme), est fils d'un préfet de l'Empire. Dès l'âge de vingt et un ans, il entra dans l'administration, devint sous-préfet de Confolens (1813), puis de Roanne (1814) et de Saint-Étienne (1815). Il avait reconnu Louis XVIII à la première Restauration; mais, au retour de Napoléon, il se mit à la tête des gardes nationales pour s'opposer à la marche du duc d'Angoulême sur Lyon. Après Waterloo, il donna sa démission et publia une brochure politique intitulée : *le Lundi gras et le mercredi des cendres* (1817), qui le fit condamner par la Cour royale de Grenoble. Il s'occupa ensuite d'économie et de travaux publics, et fit imprimer, entre autres mémoires, un écrit remarquable sur la *Navigation de la Loire au-dessus de Briare* (1826).

Vers la fin du règne de Charles X, M. Baude collabora activement au *Temps* et signa, le 26 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Secrétaire de la Commission municipale de l'Hôtel de Ville, il fut successivement, dans l'espace d'un mois, préfet de la Manche, directeur des ponts et chaussées et sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Nommé préfet

Digitized by Google

de police en remplacement de M. Treilhard (décembre 1830), il ne put prévenir la cérémonie carliste qui eut lieu, le 14 février suivant, à Saint-Germain l'Auxerrois, ni réprimer les troubles populaires qui se traduisirent par la dévastation de l'archevêché, de la maison des jésuites, etc. Destitué par M. d'Argout, il se renferma dans les travaux de la Chambre des Députés dont il fit partie pendant tout le règne de Louis-Philippe ainsi que du conseil d'État. Il combattit la politique de Casimir Périer. Dévoué au ministère du 29 octobre, il vota l'indemnité Pritchard et repoussa la proposition sur les députés fonctionnaires. Depuis le 24 février, M. Baude s'est retiré dans la vie privée; il est officier de la Légion d'honneur (1844).

On a encore de lui : *l'Algérie* (1841, 2 vol. in-8), ouvrage qu'il a publié à la suite d'un voyage dans cette colonie en qualité de membre de la Commission royale. Le 27 décembre 1856, il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Benoiston de Châteauneuf.

BAUDE (Louis), ingénieur français, né en 1804 fut admis, en 1822, à l'École polytechnique, entra dans l'administration des ponts et chaussées et s'y éleva rapidement au rang d'ingénieur en chef de première classe. Il est attaché au service de plusieurs chemins de fer, celui de Rennes entre autres où il est chargé de la première section. Il a écrit plusieurs articles dans la *Revue des Deux-Mondes* sur l'hydrographie des côtes de France (1851). Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1849. — Son fils, M. Elphège Baude, né en 1826, fait aussi partie du corps des ponts et chaussées.

BAUDELOCQUE (Louis-Auguste), médecin français, né vers la fin du dernier siècle, est le neveu du célèbre professeur de ce nom, mort en 1810. Après avoir étudié à la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1823, se livra exclusivement à la pratique des accouchements et s'occupa surtout d'en simplifier le manuel opératoire. On lui doit l'invention d'un forceps brise-tête ou *céphalotribe* pour lequel l'Académie des sciences lui a décerné un de ses prix en 1833. On n'a de lui que des brochures et mémoires : *de la Compression de l'aorte ventrale* (1835) comme moyen d'arrêter les hémorragies utérines; *Élytrotomie, ou section du vagin* (1844), etc.

BAUDEMENT (Émile), naturaliste français, né à Paris en 1810, s'occupa spécialement de questions d'agriculture et de zoologie, et obtint en 1850, à la suite d'un concours, une chaire à l'Institut agronomique de Versailles. Lorsque cet établissement fut supprimé, il fut chargé, au Conservatoire des arts et métiers, d'un cours de zoologie agricole créé pour lui et qu'il professe encore. M. Baudement a fourni des articles et des mémoires à la *Revue horticole* et à la *Collection de la Société d'agriculture*, entre autres : *Exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie* (1849), et *Rapport sur le concours d'animaux reproducteurs ouvert dans le Nord* (1852). Il a signé avec M. de Behague plusieurs *notes* relatives à diverses expériences (1850-1854). Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BAUDEMENT (N....), bibliothécaire français, né à Paris vers 1800, fit une sérieuse étude des langues classiques, et fut, pendant quelques années, précepteur des enfants du comte Martin de Douai. Nommé ensuite conservateur à la bibliothèque Mazarine, il en remplit les fonctions jusqu'au moment où le ministre les lui fit échanger avec celles de M. Jules Sandeau (1852), employé à la Bibliothèque impériale au département des imprimés. Il a publié divers travaux comme latiniste, et a traduit et annoté différents auteurs dans la collection des *Classiques* de M. Nisard.

BAUDENS (Jean-Baptiste-Louis), chirurgien français, né à Aire (Pas-de-Calais) en 1804, fut reçu docteur à Paris en 1837. Il passa successivement par les hôpitaux de Lille, de Strasbourg et de Paris, et obtint partout des prix de chirurgie et d'anatomie. Aide-major en Afrique, il parvint à former un hôpital d'instruction à Alger, et à y faire une clinique. Revenu en France, il dut à ses services en Algérie, dont les princes d'Orléans avaient été témoins, d'arriver vite à une belle position. Il devint chirurgien en chef du Val-de-Grâce. Il fit avec distinction la campagne de Crimée. Chirurgien-inspecteur, membre du conseil de santé des armées et officier de la Légion d'honneur. — M. Baudens est mort à la fin de novembre 1857.

On cite de lui : *Clinique des plaies d'armes à feu* (1836, in-8); *Leçons sur le strabisme et le bégaiement, méthode ténotomique* (1814); *Méthode des amputations* (1842); *Efficacité de la glace combinée à la compression pour réduire les hernies étranglées* (1854); et plusieurs *mémoires* insérés dans les journaux spéciaux de médecine.

BAUDET DULARY (N....), médecin français, né vers 1790, suivit les cours de la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1814. Entraîné vers le système de Fourier, il se retira volontairement de la Chambre des Députés où l'avaient envoyé, en 1831, les électeurs de Seine-et-Oise, pour coopérer activement à la propagation de ses idées favorites. Outre divers articles insérés dans *la Phalange* et *le Phalanstère*, il publia : *Crise sociale* (1834, in-8), écrit remarque pour sa vigueur. Plus tard, il s'occupa même d'une réalisation pratique du fouriérisme sur ses propriétés, laquelle n'eut d'autre caractère que celui d'une exploitation agricole. On a encore de lui : *Essai sur les harmonies physiologiques* (1838-1845, in-8); *Hygiène populaire* (1856), etc.

BAUDET-LAFARGE (du Puy-de-Dôme), ancien représentant du peuple français, est né en 1804, dans le département du Puy-de-Dôme. Fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, il se montra fidèle aux principes de la Révolution, qui étaient ceux de sa famille. Après les journées de Juillet, il fut nommé sous-préfet d'Ambert; mais il ne conserva pas longtemps ces fonctions, et renonça à la carrière administrative. Il prit, au conseil général du Puy-de-Dôme, la place laissée vacante par la mort de son père. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 74 840 suffrages. Membre du Comité de l'agriculture, il vota presque toujours avec le parti du *National*. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BAUDIN (Désiré-Pierre), ingénieur français, né en 1809, fut admis, en 1826, à l'École polytechnique. Classé, à sa sortie, dans le service des mines, il fut attaché à la division du centre, dans laquelle il a obtenu, en 1850, le rang d'ingénieur en chef de première classe. On a de lui, outre plusieurs notices lues à la Société savante de Clermont-Ferrand, une *Description historique et géologique du bassin houiller de Brassac* (1851, imprimerie nationale, in-4 et atlas), publiée par les soins de l'administration.

BAUDISSIN (Wolf-Henri-Frédéric-Charles, comte de), littérateur allemand, issu d'une an-

Digitized by Google

cienne famille allemande qui se fixa au XVIIe siècle dans le duché de Holstein, est né, le 30 janvier 1789, à Rantzau. Il fit ses premières études sous la direction de l'historien Kohlrausch, qui l'accompagna aussi aux universités de Berlin, de Kiel, de Heidelberg et de Gœttingue. En 1810, il entra dans la carrière diplomatique dans laquelle son père, ancien ambassadeur danois à la cour de Berlin, s'était distingué. Nommé secrétaire de légation au service du Danemark, il séjourna successivement à Stockholm, à Vienne et à Paris. Ses sympathies pour l'Allemagne le mirent cependant en discrédit auprès de son gouvernement et lui valurent même un emprisonnement de six mois à la forteresse de Friedrichsort. A partir de 1814, renonçant à la carrière diplomatique, il voyagea pendant plusieurs années en Italie, en France et en Grèce, et se fixa, en 1827, à Dresde, où il se lia intimement avec le poëte Tieck, alors occupé à terminer, avec sa fille Dorothée et A. Guill. Schlegel, la traduction des œuvres de Shakspeare. M. de Baudissin, qui avait déjà publié une traduction de l'*Henri VIII* (Hambourg, 1819), devint leur collaborateur et leur fournit, dans l'espace de deux ans et demi, douze pièces, entre autres : *Beaucoup de bruit pour rien*, *les Méprises*, *Tout est bien qui finit bien*, *Antoine et Cléopatre*, *les Joyeuses commères de Windsor*, *Peines d'amour perdues*, *Titus et Andronicus*, *Othello* et *le Roi Lear*. On cite encore de lui : *Ben Johnson et son école*, *avec des commentaires et un aperçu historique de la scène anglaise* (Ben Johnson und seine Schule ; Leipsick, 1836, 2 vol.), où l'on trouve la traduction de vieux drames anglais ; et *Iwein avec le lion*, de Hartmann von der Aue (Iwein mit dem Loewen ; Berlin, 1845) ; *Wigalois*, de Wirnt de Gravenberg (Leipsick, 1848), et autres anciennes épopées germaniques traduites en allemand moderne.

BAUDISSIN (Othon-Frédéric-Magnus DE), officier danois, frère du précédent, né à Rantzau, le 5 juillet 1792, s'est distingué par ses talents militaires dans la guerre que les duchés du Sleswig et Holstein soutinrent, depuis 1848 jusqu'en 1851, contre le Danemark. Entré, dès le commencement des hostilités, dans l'armée des duchés, il se signala particulièrement au malheureux combat de Bau, où, commandant une brigade, il facilita la retraite du principal corps en soutenant, pendant deux heures, les attaques de troupes danoises trois fois supérieures. Grièvement blessé à la bataille de Kolding (1849), il resta néanmoins à cheval jusqu'à la défaite de l'ennemi. Bientôt sa réputation fut telle que, lors de la retraite du général Willisen, ce fut à lui que l'on offrit le commandement en chef de l'armée. Il le refusa, en alléguant que, dans un moment où les duchés avaient un si grand besoin de secours extérieurs, un général étranger serait plus utile à leur cause. Lorsque l'armée des duchés eut été dissoute, M. de Baudissin, trompé dans toutes ses espérances, quitta sa patrie où son nom est resté populaire.

BAUDRILLART (Henri), économiste et publiciste français, né à Paris, le 28 novembre 1821, est fils du savant légiste, mort en 1832. Il fit ses études au collége Bourbon, où il remporta le prix d'honneur de philosophie, en 1841. Son *Discours sur Voltaire* (1844, in-8), lui valut une simple mention de l'Académie française ; mais, au concours de 1846, il obtint le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Turgot*, et en 1850, pour l'*Éloge de Mme de Staël*. En 1853, il publiait un ouvrage intitulé : *Jean Bodin et son temps* (in-8), tableau des théories politiques et économiques du XVIe siècle, qui, sur le rapport de M. H. Passy à l'Académie des sciences morales, partagea cette année le prix Montyon. Depuis un an, l'auteur suppléait au Collége de France M. Michel Chevalier, dont il occupe encore provisoirement la chaire.

M. Baudrillart appartient à l'école d'économie politique appelée libérale. C'est dans ce sens qu'ont été conçus soit ses discours d'ouverture, sur *les Rapports du travail et du capital*, sur *le Rôle et les principes de l'économie politique*, sur *le Principe de propriété*, etc., reproduits dans le *Recueil des économistes*, soit de nombreux articles de politique, de littérature et de philosophie, donnés au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Dictionnaire de l'économie politique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats* et à diverses publications (1848 à 1851). En 1855, il a remplacé M. Joseph Garnier comme rédacteur en chef du *Journal des économistes*.

BAUDRIMONT (Alexandre-Édouard), chimiste français, est né, en 1806, à Compiègne (Oise). Après avoir été attaché quelque temps à la pharmacie des hôpitaux de Paris, il étudia la medecine et fut reçu docteur en 1831. A cette époque, il s'établit à Valenciennes, où il rendit de grands services pendant le choléra, et, de retour à Paris, devint successivement préparateur de chimie au Collége de France et professeur agrégé à la Faculté de médecine. Depuis plusieurs années, il occupe la chaire de chimie à la Faculté des sciences de Bordeaux. La plupart de ses ouvrages concernent cette science : *Table analytique et raisonnée du* Bulletin *et du* Journal de pharmacie (1831, in-8), qui comprend une période de vingt-deux années (1809-1830) ; *Introduction à l'étude de la chimie* (1834, in-8) par la théorie atomique ; *Traité de chimie générale et expérimentale* (1845, 2 vol. in-8), etc. On a encore de lui : *du Sucre et de sa fabrication* (1841), *de l'Existence des courants interstitiels dans le sol arable* (1852), et un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire de l'industrie* (1833) ainsi que dans les *Annales de chimie et de physique*.

Divers recueils bibliographiques attribuent plusieurs des ouvrages précédents à M. Marie-Victor-Ernest BAUDRIMONT, pharmacien en chef de l'hôpital Sainte-Eugénie, dont la thèse inaugurable a paru sous le titre de *Théorie de la formation des eaux minérales* (1852, in-4).

BAUDRY (Paul), peintre français, né à Bourbon-Vendée, vers la fin de 1824, fut élève de Drolling, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome, au concours de 1850, sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit, aux expositions de l'École, plusieurs envois remarquables : celui de cinquième année, qui obtint les honneurs du Salon de 1857, se composait de : *Saint Jean Baptiste*, *Léda*, *Portrait de M. Beulé*, *Supplice d'une vestale*, *la Fortune et le jeune enfant*, qui comptèrent au nombre des tableaux les mieux accueillis du public et de la critique. M. Baudry, de retour de Rome, cette même année, a obtenu dès ses débuts, une 3e médaille.

BAUER (Bruno), célèbre philosophe allemand, né à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Altenbourg, le 6 septembre 1809, est fils d'un peintre sur porcelaine qui se fixa en Prusse en 1814. Après de fortes études dans les colléges et à l'université de Berlin, il fut reçu docteur en théologie, en 1834. Dès lors il sembla se proposer pour but unique la critique savante et approfondie des livres saints et de la religion. Nommé

Digitized by Google

en 1839, professeur à Bonn, il reçut l'ordre, en 1842, de n'y plus faire aucun cours. Il revint alors à Berlin, et se consacra tout entier à des travaux de critique et d'histoire qui lui ont fait la réputation d'un des hommes les plus savants de l'Allemagne.

Comme M. Feuerbach (voy. ce nom), et toute la nouvelle école philosophique de son pays, M. Bruno Bauer sembla d'abord user de ménagements et tenter une réconciliation, avant lui déclarée impossible entre les philosophes et les théologiens. Il prétendit n'attaquer que les imperfections d'une religion, dont le système entier ne souffre pas qu'on en supprime le moindre élément. Telle est la pensée qui domine dans ses premières œuvres : *Critique de la vie de Jésus*, de Strauss, publiée dans les *Annales de critique scientifique de Berlin* (1835-1836); *Journal de théologie spéculative* (Zeitschrift für speculative theologie, Berlin, 1836, 1838); *Exposé critique de la religion de l'Ancien Testament* (Kritische darstellung der religion des Alten Testaments, Berlin, 1838, 2 vol.). Il s'y montre l'apôtre convaincu, mais prudent, des théories d'Hegel.

Bientôt il alla plus loin, il demanda successivement dans chacun de ses livres, au nom de l'histoire et de la science, des concessions dont le résultat définitif était la ruine de la tradition et des livres saints. Parmi les ouvrages de cette seconde période, il faut citer : *le Docteur Hengstenberg*, Berlin, 1839); *l'Église évangélique de Prusse et la science* (die evangelische Landeskirche Preussens und die Wistenschaft, Leipsick, 1840); *Critique des faits contenus dans l'évangile de saint Jean* (Kritik der evangelischen Geschichte des Joannes, Brême, 1840); *Critique de la concordance des évangiles* (Kritik der evangel. Synoptiker, Leipsick, 1848, 2 vol., 2e édit., 1841).

Les persécutions qu'eut dès lors à subir M. Bruno Bauer, amenèrent sa rupture éclatante avec l'Eglise. De sa solitude de Berlin, il publia la brochure intitulée : *la Question de la liberté et ma propre affaire* (die Sache der Freiheit, und meine eigene Angelegenheit, Zurich, 1843). Le gouvernement suisse fit saisir, avant l'impression, son *Christianisme dévoilé* (das entdeckte Christenthum, Zurich, 1843), espèce de résumé de ses opinions qu'il avait fait précéder de deux livres satiriques : *Hégel l'athée et les trompettes du jugement dernier* (Posaune des jüngsten Gerichts, über Hegel den atheisten, Leipsick, 1841), et *la Théorie d'Hégel sur l'art et la religion* (Hegel's Lehre von der Kunst und Religion; Leipsick, 1842). En même temps il se séparait des libéraux, ses amis, sur la question de l'émancipation des Juifs, dans un écrit qui fit beaucoup de bruit : *la Question juive* (die Judenfrage, Brunswick, 1843).

A cette époque, M. Bauer, entrant dans une nouvelle période d'action, s'affilia à plusieurs Sociétés politiques, tout en s'occupant plus spécialement de littérature et d'histoire. Ses travaux, dans ces deux branches sont cités comme des monuments. Ce sont : *Journal général de littérature* (Allgemeine Literaturzeitung, Charlottenbourg, 1843-1844), avec son frère Edgar Bauer et Jungnitz; *Faits de l'histoire des temps modernes depuis la Révolution française* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neuern Zeit, seit etc. Ibid., 1843-1844, 12 livraisons); *Histoire de la politique, de la civilisation et des lumières du* XVIIIe *siècle* (Geschichte der Politik, Cultur etc. Ibid., 1843-1845, 4 vol.); *Histoire de l'Allemagne pendant la Révolution française et le règne de Napoléon* (Geschichte Deutschlands unter der franz. Revol. etc. Ibid., 1846, 2 vol.); *Histoire de la Révolution française jusqu'à l'établissement de la République* (Geschichte der franz. Revol. Leipsick, 1847, 3 vol.); *Histoire complète des agitations politiques de l'Allemagne de* 1842 *à* 1846 (Vollstaendige Geschichte der Parteikampfe in Deutschland waehrend, etc., Charlottenbourg, 1847, 3 vol.); *la Révolution nationale en Allemagne* (die Bürgerliche Revol. Berlin, 1849); *la Chute du parlement de Francfort* (der Untergang des Frank. Parlaments, Berlin, 1849).

Dans ces derniers temps, M. Bruno Bauer sembla encore redoubler d'activité. Il a publié, en cinq ans, une série d'ouvrages de philosophie ou d'histoire qui suffiraient à la réputation d'un écrivain : *Critique des évangiles et histoire de leur origine* (Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs, Berlin, 1850-1851, 2 vol.), sorte de complément des travaux théologiques de toute sa vie; *Histoire des apôtres* (die Apostel geschichte, Ibid., 1850); *Critique des épîtres de saint Paul* (Kritik der paulinischen Briefe, Ibid., 1850, 2e édit., 1852), que l'auteur considère comme complétement apocryphes, et écrites seulement au IIe siècle; *De la dictature occidentale* (Charlottenbourg, 1855); *Situation actuelle de la Russie* (die jetzige Stellung Russlands, 1855); *l'Allemagne et la Russie* (Deutschland und das Russenthum, Ibid., 1855); *la Russie et l'Angleterre*, Ibid., 1855), et un certain nombre de brochures assez considérables.

Critique pénétrant, spirituel et savant, M. Bruno Bauer s'est placé à la tête de la nouvelle philosophie allemande. Ceux qui ont émis sur ses livres des opinions modérées, lui reconnaissent plus d'autorité pour nier que pour affirmer, et moins de puissance pour édifier que pour détruire. Personne ne conteste l'énergie et la vigueur de son style, l'originalité et l'intérêt de la mise en scène, le mouvement qui règne dans toutes ses œuvres. Ses ennemis voient en lui le premier pamphlétaire polilique et religieux, et comme le Voltaire de l'Allemagne.

BAUER (Edgar), publiciste allemand, frère du précédent, né à Charlottenbourg en 1821, étudia la théologie et le droit, débuta par une défense de son frère Bruno, insérée dans les *Annales allemandes* (Deutche jahrbücher), et suivie d'une brochure intitulée : *Bruno Bauer et ses adversaires* (Bruno Bauer und seine Gegner, Berlin, 1842), dont une édition remaniée fut saisie par la police. L'année suivante une seconde brochure valut à l'auteur un procès et une condamnation à quatre ans de prison; elle avait pour titre : *La querelle de la critique avec l'Église et avec l'État* (Der Streit der Kritik mit der Kirche und Staat; 1843). Pendant l'instruction de son procès, M. Edgar Bauer publia : *Procès de censure du* 31 *janvier* 1843 (die Censurstruction, etc.), qui fut saisi à Berlin et reparut à Berne, la même année. L'année suivante furent publiées les pièces du procès sous ce titre : *Procès de presse* (Pressprocess, Berne, 1844).

Pendant sa détention à Magdebourg, M. Edgar Bauer déploya une grande activité; il collabora à quelques publications de son frère et donna lui-même : *Histoire du mouvement constitutionnel dans le sud de l'Allemagne*, de 1831, à 1834 (die Geschichte der constitutionnellen Bewegung im, etc.; Charlottenbourg, 1845-1846, 3 vol.); *les Efforts des libéraux en Allemagne* (die liberalen Bestrebungen in Deutschland, Zurich, 1843, 2 vol.); *Histoire de Luther et de son temps* (Geschichte des Lutherthums), qui parut, en cinq volumes, dans la *Bibliothèque des érudits allemands*, publiée, par M. Edgar Bauer lui-même, sous le pseudonyme de Martin de Geismar (Leipsick, 1845-1847); *sur le Mariage dans la reli-*

Digitized by Google

gion de Luther (Über die Ehe im Sinne des Lutherthums; Leipsick, 1849). Rendu à la liberté par l'amnistie du 18 mars 1848, M. Edgar Bauer publia, à la suite de la révolution allemande, une revue politique intitulée : *les Partis* (die Parteien; Hambourg, 1849, 1-3) et parut renfermer son action dans le journalisme.

BAUER (Aurel-Reinhard-Eduin), écrivain allemand, né, le 7 juillet 1816, à Walda en Saxe, étudia la théologie à l'université de Leipsick et se livra pendant plusieurs années à des travaux littéraires. Il rédigea la *Gazette des écoles de Saxe* (1840-1844), et publia plusieurs ouvrages : *Recueil de sermons* (Predigtsammlung, Leipsick, 1841 à 1844, 3 vol.); *Galerie des réformateurs de l'Église chrétienne* (Galerie der Reformatoren der christlichen Kirche, Meissen, 1841-1843); *Vie de Zschokke, le pasteur Cotta, Bibliothèque populaire* (Zchokke's leben, der Landpfarrer Cotta, etc. Ibid., 1844-1845, 3 vol.), etc.

En 1845, s'étant lié avec Robert Blum et avec d'autres chefs du parti germanique-catholique, il reçut de M. Jean Ronge l'ordination de prêtre catholique allemand. Il publia dès lors les ouvrages suivants : *le Christianisme primitif* (das Urchristenthum, Dresde, 1846); *Histoire de la fondation et du développement de l'Église germanique-catholique* (Geschichte der Gründung und Fortbildung der deutsch-katholischen Kirche, Meissen, 1846). Ses attaques contre l'Église orthodoxe protestante lui valurent le titre de ministre des communes germaniques-catholiques de Leipsick, de Dresde, de Brunswick et de tout le royaume de Saxe.

L'exercice de ces fonctions donna lieu, de sa part, à de nouveaux écrits : *Vingt-trois sermons* (Drei und zwanzig Predigten, Meissen, 1846); *Livres de prières chrétiennes* (Allgemeines christliches Gebetbuch, Dresde, 1846); *Dix sermons sur la confession catholique allemande* (Zehn Predigten über etc., Ibid., 1847); *le Christianisme des apôtres* (das Christenthum der Apostel, Ibid., 1847); *le Christianisme des Églises* (das Christenthum der Kirchen, Ibid., 1848); et *la Démagogie en Saxe* (die Demagogie in Sachsen, Grimma, 1849). Ces publications, notamment la dernière, rencontrèrent des adversaires dans le parti même de l'auteur qui, de guerre lasse, se démit, en 1849, de ses fonctions de ministre catholique allemand, et revint au culte protestant. Peu après, il fut nommé professeur au collége de Zwickau. Depuis, il a fait paraître une *Symbolique du Cosmos* (Weimar, 1851).

BAUERLE (Adolphe), auteur comique allemand, né à Vienne, le 9 avril 1786, se fit remarquer, dès l'enfance, par toutes les marques d'une vraie vocation dramatique. Dès l'âge de vingt ans, il écrivit des comédies qui firent la fortune du théâtre de Leopoldstadt, et furent jouées ensuite sur les principales scènes de l'Autriche et de l'Allemagne. Les plus célèbres sont : *Léopold* (der Leopoldstag), *l'Hôtellerie moderne* (die moderne Wirthschaft), *la Fausse prima dona* (Falsche Primadonna), *l'Ami dans le besoin* (Freund in der noth), etc. Un ancien recueil, sous le titre de *Théâtre comique* (B.'s Com. Theater, Pesth, 1820-26), contient à peine la moitié des pièces de cette époque. Ce recueil eut plusieurs suites. En 1808, M. Bauer le fonda le *Journal théâtral de Vienne*, qui donna une vive impulsion à la littérature dramatique. Son théâtre se distingue par une grande verve comique qui ne fut pas assez gardée de la trivialité. On lui reproche aussi de s'être renfermé dans la peinture des ridicules viennois. Ses types, si grotesques, ont déjà vieilli.

Après un très-long repos, M. Bauerle s'est remis à écrire en 1852. Ce fut alors dans le roman que se déploya son activité. Ses deux premières œuvres (*Therese Krones*, Vienne, 1854-55, et *Ferdinand Raimund*, 1855, 3 vol.), publiées sous le pseudonyme d'*Otto Horn*, sont très-vantées pour l'originalité et l'intérêt. On cite encore : *Notes secrètes d'un avocat viennois* (Aus den Geheimnissen eines wiener Advocaten, 1854); *Zehlheim* 1856, 5 vol.); *le Directeur Charles* (Dir. Karl, 1856, 5 vol.); etc.

BAUERNFELD (Édouard), poëte comique allemand, né en 1804 à Vienne (Autriche), étudia le droit et obtint, en 1826, une place d'employé dans une administration du gouvernement autrichien. Profitant des loisirs qu'elle lui laissait, il publia quelques comédies qui furent favorablement accueillies du public. Bientôt se succédèrent alors rapidement une foule d'œuvres qui ont fait de M. Bauernfeld, écrivain spirituel, sans prétention, et plein de verve, le poëte comique favori de la société viennoise.

On cite en première ligne parmi ses comédies : *les Confessions* (Die Bekenntnisse), *Bourgeoisie et romantisme* (Bürgerlich und romantisch), et *Majeur* (Grossjaehrig). Il faut y joindre : *Industrie et cœur* (Industrie und Herz); *un Journal* (Ein Tagebuch); *Baron Ringelstern*; *un Guerrier allemand* (Ein deutscher Krieger), drame; *François de Sickingen*, drame, etc., etc.

Un choix de ses nombreux ouvrages a paru sous les titres : *Comédies* (Lustspiele, Vienne, 1833) et *Théâtre* (Mannheim, 1836-1837, 2 vol.). M. Bauernfeld a aussi traduit, en collaboration avec Schumacher, les *Œuvres poétiques complètes* de Shakspeare (Saemmtliche gedichte, Vienne, 1827); et on lui doit enfin une brochure intitulée : *Pensées fugitives sur le théâtre allemand* (Flüchtige gedanken über das deutsche theater, Vienne, 1849).

BAUFFREMONT (*Alphonse*-Charles-Jean, duc DE), sénateur français, chef actuel d'une maison admise parmi les princes du Saint-Empire en 1757, est né le 5 février 1792. Il fit la campagne de Russie comme aide de camp de Murat, assista à la bataille de la Moskowa, et eut beaucoup à souffrir pendant les désastres de 1812 et de 1813. Le 15 octobre 1813, il fut promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Après l'abdication de Fontainebleau, il servit la Restauration, et, en octobre 1814, accompagna le comte d'Artois comme commandant de la garde d'honneur de Vesoul. Mais, bientôt après, il se rendit auprès de Murat, et, pendant les Cent-Jours, il apporta à Napoléon des dépêches confidentielles du roi de Naples. A son retour en Italie, il fut arrêté par la police autrichienne, gardé neuf jours à Turin, et renvoyé à Paris. Grâce à son père, créé duc et pair de France par Louis XVIII, l'affaire en resta là. Il partit pour l'étranger, et prit quelque temps du service en Russie. Depuis lors, il resta à l'écart. Après l'avénement de Napoléon III, il a été nommé sénateur, et commandeur de la Légion d'honneur.

Il a épousé, le 15 juin 1822, la princesse *Catherine*-Isabelle, née le 2 février 1795, fille du prince Paterno-Moncada. De ce mariage il a deux fils : *Roger*-Alexandre-Jean, né le 29 juillet 1823, et *Paul*-Antoine-Jean-Charles, né le 11 décembre 1827, capitaine d'infanterie dans l'armée française.

BAUFFREMONT-COURTENAY (Anne-Antoine-*Gontran*, prince de), chef actuel de la ligne ca-

Digitized by Google

dette de la maison de Bauffremont, né le 16 juillet 1822, a épousé, en 1842, *Noémie* d'Aubusson de Lafeuillade, dont il a un fils : Pierre-Léopold-Laurent *Eugène*, né le 6 septembre 1843, et une fille. Sa mère, Anne-Élisabeth-*Laurence* de Montmorency, née le 7 avril 1802, épousa, en 1819, le prince *Théodore* de Bauffremont, chef d'escadron d'état-major, mort le 22 janvier 1853.

BAUGIER (des Deux-Sèvres), ancien représentant du peuple français, né à Niort (Deux-Sèvres), en 1800 se fit connaître, sous le règne de Louis-Philippe, dans son département par sa collaboration à la *Chronique des Deux-Sèvres*, organe de l'opposition libérale. Les électeurs de Niort le nommèrent conseiller municipal. Après la révolution de Février, il devint maire de la ville puis fut élu représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Membre du comité des travaux publics, il vota avec l'extrême gauche dans toutes les questions politiques et sociales. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BAUME (Edmond), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Toulon (Var), en 1804 et fils d'un compositeur d'imprimerie, passa son enfance dans toutes les souffrances de la pauvreté. A dix ans, l'inscription maritime l'enleva à sa famille; il servit comme mousse sur les vaisseaux *l'Impérial* et *le Borée;* puis, jusqu'à vingt ans, il travailla comme ouvrier dans le port de Toulon. Employant ses veilles à l'étude, il parvint à compléter son instruction. Il se fit même recevoir avocat, et se fit remarquer par son empressement à prendre en main la cause de ceux dont il avait partagé les souffrances. Après la révolution de Juillet, il fonda un journal républicain, *le Patriote de Toulon et du Var*. La vivacité de ses attaques contre le gouvernement de Louis-Philippe lui attira un grand nombre de procès (1830-1834). En 1833, il fut l'organisateur et le président du banquet offert à Garnier-Pagès par les démocrates du Var. Il réussit à fonder dans son département plusieurs associations pour la liberté de la presse. Mais, en 1835, les lois de septembre l'obligèrent d'abandonner la direction du *Patriote*. Il vint alors à Paris, et s'y fit inscrire parmi les avocats de la Cour royale. En 1848, ses compatriotes le choisirent pour représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Membre du comité de la marine, il vota constamment avec l'extrême gauche, et notamment pour le droit au travail l'amendement Grévy. Non réélu à la Législative, il a repris sa place au barreau.

BAUMÈS (Pierre), médecin français, fit ses études à la Faculté de Paris, et fut reçu docteur en 1823. Il est depuis plusieurs années attaché à l'hôpital de l'Antiquaille à Lyon, en qualité de chirurgien en chef. Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité des maladies venteuses*, (2ᵉ édit., 1837, in-8), ayant pour objet les causes et les effets de la présence des gaz dans les voies gastriques; *Aperçu médical des hôpitaux de Londres* (1835, in-8), où sont traitées les maladies vénériennes et les maladies de la peau; *Précis théorique et pratique sur les maladies vénériennes* (1840, 2 part. in-8), *Nouvelle dermatologie* (1842, 2 vol. in-8), d'après une classification particulière à l'auteur; *Précis sur les diathèses* (1853, in-8).

BAUMGAERTNER (Charles-Henri), médecin allemand, né le 21 octobre 1798 à Pforzheim (grand-duché de Bade), fit ses études aux universités de Tubingue et de Heidelberg, obtint, en 1818, le grade de docteur et exerça, de 1820 à 1824, les fonctions de chirurgien-major. Appelé alors à l'université de Fribourg, il y occupe encore la chaire de clinique médicale. Il est conseiller intime du grand-duché de Bade.

Parmi les travaux de M. Baumgaertner sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, on cite surtout son *Système dualistique de la médecine* (Stuttg. 1835-37), divisé en deux parties : *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières* (Handb. der speciel. Krankheits-und Heilungslehre, 1835, 2 vol. 4ᵉ édit., 1842), et *Éléments de physiologie, de pathologie et de thérapeutique générales* (Grundzuge zur Phys. und zur allgem. Krankheits-und etc., 1837, 2ᵉ éd. 1842).

On a ensuite de lui : *Des fièvres et de la manière de les traiter* (über die Natur und Behandlung der Fieber. Fribourg, 1827); *Observations sur les nerfs et sur le sang* (Beobachtungen über die Nerven und das Blut, Ibid., 1830); *Instructions populaires sur le choléra* (Anleitung für Nichtaerzte zur Behandlung der cholera, Ibid., 1832); *de la Physionomie des malades* (Krankenphysiognomik, Stuttg., 1839, 2ᵉ édit. 1841-42, avec un atlas contenant 80 portraits coloriés); *Nouvelle recherches de physiologie et de médecine pratique* (Neue Untersuchungen in den Gebieten der Physiol. Fribourg, 1845); *Nouveau traitement de la pneumonie et autres maladies de poitrine, etc.* (Neue Behandlungsweise der Lungentzündung und, etc., Stuttg., 1850).

BAUMGARTNER (André, chevalier DE), physicien allemand, ancien ministre de l'empire d'Autriche, est né à Friedberg en Bohême le 23 novembre 1793. Élevé d'abord à l'école de Linz, il vint en 1810 suivre les cours de l'université de Vienne et s'appliqua surtout à l'étude des sciences physiques et mathématiques. En 1817, il fut nommé professeur de physique à Ollmutz, où il composa son premier ouvrage, l'*Aréométrie* (Vienne, 1820). En 1823, il obtint une chaire de physique à l'université de Vienne. Il ouvrit dans cette ville des cours populaires sur la mécanique industrielle, et publia un résumé de ses leçons sous ce titre : *La mécanique dans ses applications aux arts et à l'industrie* (Mechanik in ihrer Anwendung auf Künste und Gewerbe, 1823, 2ᵉ edit.). Il fit paraître, à la même époque, un traité d'*Histoire naturelle* (die Naturlehre, Vienne, 1823; 8ᵉ édit., 1844-1845), devenu classique dans les écoles autrichiennes. Il entreprit, en 1826, la publication d'un *Journal de physique et de mathématiques*, dont la collection, de 1826 à 1837, forme 14 volumes.

Forcé par sa santé de renoncer à l'enseignement. M. Baumgartner diriga successivement une fabrique de porcelaine, une manufacture de tabac, et une ligne de télégraphie électrique. En 1841, il fit paraître le *Guide du chauffeur des machines à vapeur* (Anleitung zum Heizen der Dampfkessel). Ses divers travaux avaient popularisé son nom lorsqu'en 1848, le ministère Pillersdorf lui confia le portefeuille des travaux publics et des mines. A l'avénement du cabinet Dobbhof, il fut nommé chef de division des finances. Commissaire du gouvernement au congrès douanier, tenu à Vienne en 1851, il succéda à M. de Bruck dans le ministère des travaux publics et du commerce, où il s'est maintenu jusqu'au mois de janvier 1855.

BAUMGARTNER (Gallus-Jacques), publiciste et homme politique suisse, né dans le canton de Saint-Gall, le 18 octobre 1797, étudia le droit à l'École de Fribourg. En 1816, il se rendit à Vienne; mais ses opinions démocratiques le firent chasser de l'Autriche. En 1825, il fut élu membre du grand conseil de son canton, et devint un des

Digitized by Google

chefs du parti radical. Il contribua fortement à l'adoption de la constitution de 1831. Comme membre du pouvoir exécutif, il montra un certain talent d'administrateur; mais il se distingua surtout par son opposition au parti ultramontain. Par une conversion subite, il se sépara des radicaux, dans la question des couvents d'Argovie, et souleva contre lui de vives attaques. Il se retira du petit conseil, en 1841, et ne conserva que sa place à la diète. Bientôt il fonda la *Nouvelle gazette suisse*, où il ne tarda pas à exprimer ouvertement ses sympathies pour les jésuites. On lui attribue un écrit anonyme : *la Suisse en 1852*, très-favorable aux prétentions du Sonderbund. Les explications qu'il donna de sa conduite, dans *Erlebnissen auf dem Felde der politik* (Événements sur le champ de bataille de la politique, Schaffouse, 1844), ne le justifièrent pas aux yeux de ses amis, et ne lui rendirent pas son ancienne influence politique.

BAUMSTARK (Antoine), philologue allemand, né, en avril 1800, à Sinzheim près Bade, fit d'excellentes études à l'université de Heidelberg, obtint, en 1826, une place au collége de Fribourg, et fut, dix ans plus tard professeur titulaire de philologie à l'université de cette ville. Il fut chargé en outre de la direction du séminaire philologique fondé par Zell.

On lui doit divers travaux estimés de philologie classique, notamment les éditions de *César* (Fribourg, 1828, 3 vol.; 2e édit., 1832), de *Quinte Curce* (Ibid., 1829, 3 vol.), de la traduction grecque de la *Guerre des Gaules* attribuée à Maxime Planude (Ibid., 1831, etc.); la traduction allemande des *Œuvres de César* (Stuttgart, 1837, 8 vol.); une *Anthologie grecque* (Blüten der griechischen Dichtkunst, Carlsruhe, 1840, 6 vol.); une *Anthologie romaine* (Blüten der rœmischen Dichtkunst, Ibid., 1841, 4 vol.); des *Commentaires d'Horace* (Commentar zu den Gedichten des Horaz, 1841, 2 vol.); et des *Études sur l'antiquité pour servir de commentaires des poésies d'Horace* (Bilder des Alterthums zur Erläeuterung der Gedichte des Horaz (1841), etc., sans compter un grand nombre de brochures, de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, particulièrement dans l'*Encyclopédie* de Pauly.

BAUMSTARK (Édouard) économiste allemand, frère du précédent, né à Sinzheim au mois de mars 1807, fréquenta aussi l'université de Heidelberg, y prit ses grades universitaires, et ouvrit un cours particulier d'économie politique. Il y fit en même temps paraître ses premiers ouvrages : *Essais sur le crédit national* (Staatsdissenschaftliche Versuche über Staatscredit. Heidelberg, 1833); *Encyclopédie des sciences économiques et administratives* (Kameralistische Encyklopædie, Ibidem, 1835). Depuis 1835, il rédigea aussi, avec M. Gervinus, les *Annales allemandes* (Deutsche Jahrbücher) et collabora activement à divers autres recueils. Ces différents travaux lui valurent d'être appelé, en 1838, comme professeur, à l'université de Greifswald. L'année suivante, il devint, en outre, professeur et l'un des directeurs de l'Académie des sciences économiques d'Eldena, dont il fut nommé directeur en chef en 1843.

Après la révolution de 1848 M. Baumstark fut élu député à l'Assemblée nationale de la Prusse; il y vota en faveur de la monarchie constitutionnelle et devint chef de la droite et un des membres les plus influents de l'Assemblée. En 1849, il fit partie de la première Chambre. Nommé vice-président il resta fidèle à ses anciennes opinions politiques, et se trouva alors soutenu par le centre gauche dans la lutte contre le système de la monarchie absolue qui prenait alors le dessus. Réélu, en 1851, membre de la première Chambre, M. Baumstark, grâce aux progrès du parti de la réaction, se vit cette fois à la tête de la gauche même et combattit fermement avec elle la politique du ministère Manteuffel.

Outre les travaux déjà cités plus haut on a de M. Baumstark : *les Académies d'économie politique et d'économie rurale* (über Staats-und landwirthschaftliche Academien, Greifswald, 1839), *De la taxe sur les revenus* (Zur Einkommensteuer, Ibid., 1849); *de l'Histoire des classes ouvrières* (zur Geschicht der arbeitenden Klassen, Ibid., 1853), etc.; une traduction allemande des *Principes d'économie* de Ricardo (Grundgesetze der volkswirthschafte, Leipsick, 1837), à laquelle se rattachent les *Explications économiques* (Volkswirthschaftlike Erlaeuterungen, 1838.) Depuis 1848, M. Baumstark rédige les *Annuaires de l'Académie des sciences économiques d'Eldena*, dont il est le fondateur.

BAUNE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Montbrison (Loire) en 1800, et élève de l'École industrielle de cette ville, se destina d'abord à la profession d'ingénieur civil. Mais il se jeta de bonne heure dans l'arène politique, s'affilia à la Charbonnerie, et se fit à la fois journaliste et conspirateur contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il entra dans la Société des droits de l'homme, et devint, à Lyon, un des agitateurs les plus influents du parti républicain. Il s'appliqua à donner un caractère politique aux aspirations un peu vagues du mutuellisme : étranger à l'émeute de 1831, dans laquelle les ouvriers lyonnais ne prirent les armes que pour une question de salaires, il publia, bientôt après, un *Essai sur les moyens de faire cesser la détresse de la fabrique* (Lyon, 1832, in-8), resserra les liens qui l'unissaient aux chefs d'ateliers, se créa des intelligences dans l'armée, puis, en 1834, répondit à la loi contre les associations par une insurrection formidable, dont la devise était : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Durant le procès d'avril, il fit partie du comité provincial, et fut chargé de lire devant la Cour des Pairs la protestation des accusés contre les restrictions apportées aux droits de la défense. Condamné à la peine de la déportation, il s'échappa de Sainte-Pélagie et se réfugia à l'étranger. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Rédacteur de *la Réforme*, il attaqua l'alliance du *National* avec la gauche dynastique, et, dans la campagne des banquets réformistes, fut un des lieutenants de M. Ledru-Rollin.

Au mois de février 1848, M. Baune prit place un des premiers sur les barricades et contribua à faire proclamer immédiatement la République. Il fut chargé par le gouvernement provisoire de la mission difficile de rétablir l'ordre un moment troublé dans la vallée du Rhône, et de contenir les ouvriers de Saint-Étienne et de Lyon. A la Constituante, où il fut envoyé par le département de la Loire, le second sur une liste de onze représentants, il fit partie du comité des affaires étrangères, et se signala parmi les membres les plus actifs de la Montagne. Sans compter parmi les orateurs, il parut souvent à la tribune, surtout pour plaider la cause des nationalités étrangères. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée, et signa les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition d'Italie. En 1849, sa candidature à l'Assemblée législative eut pour adversaires les mo-

Digitized by Google

dérés de tous les partis, et il ne fut réélu que le neuvième. Il continua de s'associer à tous les actes de l'extrême gauche et de la Société de la solidarité républicaine; il prit part à la manifestation du 13 juin, et fut quelque temps détenu à Sainte-Pélagie. Après le départ de M. Ledru-Rollin et la scission de M. Michel (de Bourges), qui forma un comité séparé, la fraction la plus nombreuse de la Montagne le choisit pour président. Arrêté dans la nuit du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion, et alla se fixer à Bruxelles d'où il a pris part aux discussions engagées entre les différentes écoles démocratiques. — Son frère, M. Aimé Baune, s'est signalé parmi les clubistes de Paris, et a été aussi expulsé de France après le coup d'État.

BAUR (Ferdinand-Chrétien), célèbre théologien protestant allemand, né le 21 juin 1792, devint, en 1817, professeur au séminaire de Blanbeuren et fut appelé, en 1826, à l'université de Tubingue, où il est encore professeur titulaire de théologie évangélique. Ses cours et ses travaux lui ont valu la réputation d'un des premiers théologiens de l'Allemagne contemporaine et ont fondé une nouvelle école théologique, l'*École de Tubingue*, qui compte, entre autres maîtres, MM. Keller, Schwegler, Kœstlin et Hilgenfeld.

Les principaux ouvrages symboliques et dogmatiques de M. Baur sont : *Symbolique et mythologie ou la religion naturelle de l'antiquité* (Symbolik und Mythologie oder, etc. Stuttgard, 1824-1825, 3 vol.); *Différence entre le catholicisme et le protestantisme* (Der Gegensatz des Protestantismus und Katholicismus. Tübingue, 2e édit., 1836), où l'auteur attaquait la fameuse *Symbolique* du théologien catholique Jean-Adam Mœhler qui répliqua par ses *Nouvelles recherches sur les différences dogmatiques entre le catholicisme et le protestantisme* (Neue Untersuchungen der Lehrgegensaetze zwischen, etc.); *Gnosis chrétienne, ou Philosophie de la religion chrétienne* (die christliche Gnosis oder, etc. Tübingue, 1835), un des travaux les plus importants sur le gnosticisme; *le Dogme chrétien de la réconciliation* (die christliche Lehre von der Versœhnung, Ibid., 1838); *le Dogme chrétien de la Trinité et de l'incarnation de Dieu* (die christliche Lehre von der Dreieinigkeit und, etc., Ibid., 1841-1843); *Traité d'histoire dogmatique chrétienne* (Lerhbuch der christlichen Dogmengeschichte, Stuttgart, 1847), qui peut servir d'introduction aux autres œuvres dogmatiques de l'auteur et contient la critique de quelques histoires dogmatiques connues.

Parmi les travaux critiques de M. Baur, on remarque surtout : *le Parti du Christ dans la communion corinthienne, ou Opposition entre le christianisme de saint Paul et celui de saint Pierre*, etc. (die Christusparthei in der korinthischen Gemeinde, etc., 1831), dissertation d'une haute importance qui parut dans la *Revue théologique de Tubingue* et destinée à montrer, dans le christianisme primitif, les germes de grandes divergences ultérieures de doctrines; *les Épîtres de saint Paul, dites Lettres pastorales* (Die sogenannten Pastoralbriefe der Apostel Paulus, Stuttgart, 1835), dont M Baur conteste l'authenticité; *Saint Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, sa vie et ses œuvres, ses épîtres et sa doctrine; étude critique-historique du christianisme primitif* (Paulus der Apostel Jesu Christi, etc., Ibid., 1845), résumé de tous les anciens travaux de l'auteur sur cet apôtre, avec de nouvelles recherches sur l'origine apocryphe des épîtres secondaires; *Recherches critiques sur les Évangiles canoniques, leurs rapports, leur origine et leurs caractères* (Kritische untersuchungen über die kanonischen Evangelien, etc.; Tubingue, 1847), ouvrage qui, à part les recherches de M. Baur sur l'authenticité des quatre Évangiles, a surtout fait sensation par la multitude et l'importance des preuves tendant à rapporter l'Évangile de saint Jean à une époque postérieure à l'époque apostolique; *l'Évangile de saint Marc, son origine et son caractère* (Das Markus evangelium nach, Ibid., 1851), complément de l'ouvrage précédent; *le Christianisme et l'Église chrétienne durant les trois premiers siècles* (das Christenthum und die christliche Kirche in, etc., Ibid., 1853), ouvrage d'ensemble, comprenant les résultats de toutes les recherches critiques relatives à l'origine du christianisme, etc., etc.

BAUTAIN (l'abbé Louis-Eugène-Marie), philosophe et théologien français, né à Paris, le 17 février 1796, se destina à l'enseignement, et entra, en 1813, à l'École normale, où il eut pour maître M. Cousin, et pour condisciple Jouffroy. Il en sortit en 1816, et fut envoyé comme professeur de philosophie au collége de Strasbourg. Il fut bientôt chargé, en outre, du même cours à la Faculté de cette ville. Il exerçait, dit-on, à cette époque, une telle influence sur la jeunesse, que ses élèves s'empressaient de se modeler sur ses allures et son costume. Les tendances religieuses de son esprit ne trouvant pas dans l'éclectisme, ni dans aucun autre système philosophique, une satisfaction assez complète, M. Bautain se jeta dans les bras de la religion et entra dans les ordres. Le professeur de philosophie devint prêtre en 1828, puis chanoine de la cathédrale et directeur du petit séminaire de Strasbourg.

Après les événements de 1830, il se démit de sa chaire du collége. Mais son enseignement à la Faculté et ses livres lui suscitèrent des démêlés avec l'évêque de son diocèse, M. de Trevern, qui trouvait encore le panthéisme dans ce qui pouvait rester de philosophie au milieu des spéculations théologiques de l'ancien disciple de M. Cousin. L'abbé Bautain, qui appuyait son autorité scientifique sur le triple diplôme de docteur ès lettres, en médecine et en théologie, devint, en 1838, doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, et garda ces fonctions ou plutôt ce titre jusqu'en 1849; car, dans les dernières années, remplacé à Strasbourg par des suppléants, notamment par M. Ferrari (voy. ce nom), il consacrait son activité à un établissement rival de l'Université, le collége de Juilly, dont il prit même en main la direction. A cette époque, l'abbé Bautain fut nommé par Mgr Sibour promoteur de l'archevêché de Paris, puis vicaire-général du diocèse.

De nombreuses prédications valurent, dans le même temps, à M. Bautain une certaine réputation comme orateur. A part les sermons isolés, prononcés dans diverses circonstances, il faut rappeler les conférences qu'il se chargea de faire à Notre-Dame, dans l'année 1848, sur la religion et la liberté, ces deux termes dont l'union, dans la politique du théologien, correspond à celle de la foi et de la raison dans sa philosophie. L'abbé Bautain a été appelé plus récemment à professer le cours de théologie morale à la Faculté de théologie de Paris.

Il faut citer de lui, en première ligne, ses ouvrages philosophiques : *Philosophie-psychologie expérimentale* (1839, 2 vol in-8), et *Philosophie morale* (1842, 2 vol. in-8); puis des ouvrages plus particulièrement relatifs à la religion, tels que : *la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes* (1827, in-8), discours couronné par l'Académie de la Marne; *Réponse d'un chrétien aux* Paroles d'un croyant (1834, in-8); *Philosophie du christianisme* (1835,

Digitized by Google

2 vol. in-8), correspondance religieuse, publiée par l'abbé de Bonnechose; *Lettre à Mgr Lepape de Trevern* (1838, in-8); *la Religion et la Liberté considérées dans leurs rapports* (1848, in-8), reproduction des conférences de Notre-Dame; *la Morale de l'Évangile comparée aux divers systèmes de morale* (1855, in-8), suite de leçons faites à la Sorbonne; etc. On a encore de l'abbé Bautain une traduction des *Paraboles* de F. A. Krummacher (1821, in-12; 3e édit., 1840); une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, gr. in-8), *la Belle saison à la campagne* (1858, in-12), conseils spirituels, etc.

BAUTIER (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen, le 30 mai 1801. En 1821, il fut associé à un établissement industriel de Louviers; mais, après avoir perdu une partie de son patrimoine, il vint à Paris étudier la médecine, et contracta dans les amphithéâtres de dissection une affection grave qui le força de se rendre en Italie pour rétablir sa santé. De retour en 1830, il se fit recevoir docteur. Occupé spécialement d'histoire naturelle, il publia un *Tableau analytique de la Flore parisienne* (1827, in-18; 7e édit., 1853). Il s'établit à Rouen en 1831 pour y exercer la médecine, et passa de là à Dieppe, où il ne tarda pas à être élu conseiller municipal. Après la révolution de Février, il fut nommé maire provisoire, et représentant de la Seine-Inférieure par 104 950 suffrages. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti républicain, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BAVA (Jean-Baptiste-Eusèbe, baron), général piémontais, est né à Verceil au mois d'août 1790. Il fut élevé au prytanée militaire de Saint-Cyr, entra comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie et fit les dernières campagnes de la grande armée jusqu'à la capitulation de Paris (1814), époque à laquelle il regagna le Piémont avec le grade de capitaine. En 1840, le roi Charles-Albert, qui l'avait pris en affection, le nomma lieutenant-général et baron, et lui confia, en 1847, le gouvernement de la province d'Alexandrie.

Quand la guerre fut déclarée à l'Autriche (1848), le général Bava commanda un des corps d'armée destiné à couvrir la ligne d'opérations du roi et contribua beaucoup par d'habiles manœuvres à la victoire de Goito. Aussi fut-il promu au grade de général-d'armée, la plus haute position militaire des États Sardes. Nommé ministre de la guerre en 1849, il resta peu de temps aux affaires et revint exercer les fonctions d'inspecteur général d'infanterie dans lesquelles il a rendu de grands services, notamment lorsqu'il a fallu organiser le corps expéditionnaire de Crimée en 1855.

BAVAY (Georges DE), homme politique belge, né vers 1802, avait été secrétaire général des travaux publics, lorsqu'il fut nommé, le 31 mars 1846, ministre des travaux publics dans le cabinet présidé par M. de Theux. Étranger aux passions politiques, il s'appliqua tout entier aux questions de sa compétence, fit autoriser par les Chambres la concession du chemin de fer dit de Luxembourg, celle du chemin de fer de Manage à Wairve, et commença le canal de Deynze à Schipdonck pour l'écoulement des eaux surabondantes de la Lys. Il succomba avec M. de Theux, après les élections libérales de 1847, et fut remplacé par M. Frère-Orban. Comme dédommagement, il obtint la place de directeur du trésor public à Hasselt. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Charles-Victor de BAVAY, né à Bruxelles en 1801, procureur général près la Cour d'appel de Bruxelles depuis 1844, a publié des mémoires pleins de recherches curieuses et prononcé de nombreux discours de rentrée relatifs à l'histoire nationale de la Belgique.

BAVIÈRE (maison de), divisée en deux branches: la branche ci-devant électorale, élevée à la dignité royale le 26 décembre 1805: la branche ducale, ci-devant palatine Deux-Ponts-Birkenfeld.

BAVIÈRE (branche royale de). Roi régnant: *Maximilien II* (voy. ce nom). Reine: Frédérique-Françoise-Auguste-*Marie*-Hedwige, fille de feu Frédéric-*Guillaume*-Charles, oncle du roi actuel de Prusse, née le 15 octobre 1825, mariée le 5 octobre 1842. — Fils: *Louis*-Othon-Frédéric-Guillaume, prince royal, né le 25 août 1845; — *Othon*-Guillaume-Luitpold-Adalbert-Waldemar, né le 27 avril 1848.

Frères et sœurs du roi: 1° le roi de Grèce *Othon Ier* (voy. ce nom); 2° le prince *Luitpold*-Charles-Joseph-Guillaume-Louis, né le 12 mars 1821, lieutenant général bavarois, commandant de la 1re division de l'armée et du corps d'artillerie, marié en 1844, à l'archiduchesse *Auguste*, fille du grand-duc de Toscane Léopold II, dont il a trois enfants; 3° le prince *Adalbert*-Guillaume-George-Louis, né le 19 juillet 1828, général-major des cuirassiers bavarois, marié, en 1856, à l'infante *Amélie*-Philippine, fille de l'infant d'Espagne François-de-Paule; 4° la princesse *Mathilde*, mariée au grand-duc régnant de Hesse; 5° la princesse *Aldegonde*, mariée au duc régnant de Modène; 6° la princesse *Hildegarde*, mariée à l'archiduc d'Autriche Albert; 7° la princesse *Alexandrine*-Amélie, née le 26 août 1826.

Père du roi: le roi *Louis* (voy. LOUIS). — Oncles et tantes: 1° du premier mariage du roi Maximilien-Joseph avec Wilhelmine-Auguste, fille de George, prince de Hesse-Darmstadt: la princesse *Caroline*-Auguste, impératrice douairière d'Autriche (voy. AUTRICHE); et le prince *Charles*-Théodore-Maximilien-Auguste, né le 7 juillet 1795, feld-maréchal au service de la Bavière, inspecteur général de l'armée; 2° du second mariage de Maximilien-Joseph, avec *Caroline*, fille de *Charles*-Louis, prince héréditaire de Bade: *Élisabeth*-Louise, reine de Prusse (voy. PRUSSE), et sa sœur jumelle *Amélie*-Auguste, reine de Saxe (voy. SAXE); l'archiduchesse *Sophie*, mère de l'empereur régnant d'Autriche (voy. FRANÇOIS-CHARLES et SOPHIE), et sa sœur jumelle, *Marie*-Léopoldine, reine douairière de Saxe (voy. SAXE); *Louise*-Wilhelmine, mariée à Maximilien-Joseph, duc de Bavière (voy. ci-après).

BAVIÈRE (branche ducale de). Chef actuel: S. A. R. *Maximilien*-Joseph, duc en Bavière, né le 4 décembre 1808, fils du duc Pie, mort en 1837, lieutenant général bavarois, marié le 9 septembre 1828 à la princesse *Louise*-Wilhelmine, née le 30 août 1808, dont il a cinq filles et trois fils: *Louis*-Guillaume, duc en Bavière, né le 21 juin 1831, major au 1er régiment des chevau-légers bavarois; *Charles*-Théodore, né le 7 août 1839, et Maximilien-Emmanuel, né le 7 décembre 1849. Une de ses filles, *Élisabeth*, est impératrice régnante d'Autriche.

BAVOUX (Évariste), conseiller d'État français, né à Paris, le 5 octobre 1809. Fils d'un savant professeur à la Faculté de droit, il fit de sérieuses études aux collèges Louis-le-Grand et Charlemagne, suivit les cours de droit, se fit inscrire au barreau de Paris en 1834 et se présenta plusieurs fois, comme candidat de l'opposition, devant les électeurs de Provins, mais sans pouvoir réussir à remplacer, à la Chambre des Députés, son con-

Digitized by Google

current, M. d'Haussonville. Après la révolution de Février, le suffrage universel l'envoya aux deux Assemblées républicaines comme représentant de Seine-et-Marne. M. Bavoux, élu le dernier de la liste des représentants de ce département à la Constituante, se prononça à peu près constamment avec la droite. On le remarquait, dans ces assemblées orageuses, par la fréquence de ses interruptions. En 1852, il a été nommé, sous le patronage du nouveau gouvernement, député au Corps législatif, par le même département, où il possède de grandes propriétés.

M. Évariste Bavoux s'est fait connaître, comme écrivain, par un certain nombre d'ouvrages, qui ont été diversement appréciés : *Philosophie politique, ou l'Ordre moral dans les sociétés humaines* (1840, 2 vol. in-8); *Alger, voyage politique et descriptif* (1841, in-8; 2e édit. 1843, 2 vol. in-8); *Études diverses de législation, de politique et de morale* (1843, in-8); *du Communisme en Allemagne et du radicalisme en Suisse* (1851, in-8); etc.

BAWR (Alexandrine-Sophie Coury de Champgrand, baronne de), femme de lettres française, est née à Stuttgart (Wurtemberg) en 1776, de parents français. D'une ancienne famille, elle contracta deux mariages dont l'issue malheureuse la força d'avoir deux fois recours aux talents qu'une excellente éducation avait développés en elle. Son premier mari, le comte de Saint-Simon, le futur chef de la secte philosophique, se sépara d'elle en 1801, en protestant de toute sa tendresse pour sa femme, à laquelle il ne reprochait que de ne pouvoir « s'élancer avec lui au-dessus de toutes les lignes connues. » Il ajoutait « que le premier homme de ce monde ne devait avoir pour épouse que la première femme. » Le divorce fut prononcé au milieu des pleurs du comte de Saint-Simon, désespéré du sacrifice que sa vocation lui imposait.

Le second mari de Mme de Bawr, baron allemand, périt, au bout de quelques années de l'union la plus heureuse, écrasé par une voiture chargée de pierres (1812). Deux fois veuve, et au milieu des angoisses d'une existence mal assurée, Mme de Bawr a exercé son esprit dans des genres très-différents. Élève de Gretry, elle composa des romances qui furent à la mode sous le Consulat. Elle donna au théâtre des comédies fort enjouées : *Argent et adresse, ou le Petit mensonge* (1802); *le Rival obligeant* (1804); *l'Argent du voyage, ou l'Oncle inconnu* (1809); *le Double stratagème* (1813), *la Suite d'un bal masqué* (1813; 2e édit. 1855), qui s'est maintenue au répertoire du Théâtre-Français; *la Méprise* (1815), *Charlotte Brown* (1835); un mélodrame, *les Chevaliers du Lion* (1804). On lui doit surtout un certain nombre de romans moraux et d'ouvrages d'éducation, entre autres : *Cours de littérature ancienne* (1821, 2 vol.), extrait de La Harpe; *Histoire de Charlemagne* (1821); *Histoire de la musique* (1823); *Raoul, ou l'Énéide* (1832, in-8); *Histoires fausses et vraies* (1834, in-8) : *les Flavy*, roman du xve siècle (1838, 2 vol. in-8); *Robertine* (1842, in-8); *Sabine*, roman du xviie siècle (1844, 2 vol. in-8); *la Famille Récour*, roman du xixe siècle (1849, 2 vol. in-8); *Nouvelles* (1853, in-8); *Soirées des jeunes personnes* (1854); *Nouveaux contes pour les enfants* (1855) dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, etc. On a encore de Mme de Bawr *Mes Souvenirs* (2e édit., 1853, in-12).

BAXTER (William-Edward), littérateur anglais, membre de la Chambre des Communes, né, en 1825, à Dundee (Écosse). Il fit son éducation au séminaire de Dundee et à l'université d'Édimbourg; après de longs voyages en Europe et en Amérique, il entra dans la maison d'exportation de son père, qui l'associa bientôt à ses affaires. En 1855, il fut élu député au Parlement par le district écossais de Montrose et se prononça pour l'extension des suffrages, le vote au scrutin et un système d'éducation nationale en dehors des influences religieuses. On a de lui quelques ouvrages qui appartiennent à la littérature facile des impressions de voyages : *l'Orient central et méridional* (Impression of central and southern East); *le Tage et le Tibre* (the Tagus and the Tiber, 1848), *l'Amérique et les Américains* (America and the Americans; 1850), etc.

BAYARD (Antoine), vaudevilliste français, né à Paris le 13 novembre 1807, est le frère puîné du célèbre et fécond auteur comique de ce nom, mort en 1853. Sous le pseudonyme de Léon Picard, il a collaboré à diverses pièces de son frère : *le Bonheur dans la retraite* (1838); *Mathias l'invalide* (1838), joué au théâtre des Variétés; *la Marchande à la toilette* (1840); *une Poule* (1848); etc.

BAYER (Jérôme-Jean-Paul), jurisconsulte allemand, né à Salzbourg (Autriche), le 21 septembre 1792, termina ses études de droit aux universités de Salzbourg et de Landshut et obtint, en 1815, le grade de docteur. Il travailla, pendant deux ans, chez un avoué à Munich et alla ensuite à Gœttingue pour s'y préparer à la carrière de l'enseignement. Agrégé, en 1818, à la Faculté de droit de Landshut, il obtint, dès l'année suivante, une place de professeur extraordinaire et le titre de professeur ordinaire, en 1822. Depuis 1826, M. Bayer réside à Munich, où il occupe une chaire de droit, et où il a rempli, à plusieurs reprises, les fonctions de directeur de la Faculté.

Parmi ses ouvrages, plusieurs fois réimprimés, on cite son traité intitulé : *über die Änderung des Klagelibells* (Landshut 1819); ses *Leçons de procédure civile ordinaire d'après le manuel de Martin* (Vortraege über den gemeinen ordentlichen Civilprocess nach, etc., Munich, 8e édit., 1854-1855); *Théorie de la procédure sommaire* (Theorie der summarisch. Processe, Ibid., 6e édit. 1846); *Théorie de la procédure de concours* (Theorie des Concursprocesses, Ibid., 4e édit., 1850), etc.

BAYLE (Antoine-Laurent-Jessé), médecin français, né au Vernet (Basses-Alpes), le 13 janvier 1799, est neveu de l'illustre Gaspard-Laurent Bayle, que ses travaux sur l'anatomie pathologique ont placé au rang des médecins les plus distingués de son temps. Doué d'une grande activité pour le travail, il fut reçu docteur à Paris en 1822, et nommé bientôt agrégé et bibliothécaire adjoint de la Faculté de Paris; il a été ensuite nommé médecin de la maison de Charenton et chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui un grand nombre de travaux importants : *Nouvelle doctrine des maladies mentales* (1825, in-8); *Petit Manuel d'anatomie descriptive* (1823, in-18), ouvrage remarquable de clarté et de précision, dont une cinquième édition a paru en 1842, sous le titre de *Traité élémentaire d'anatomie; Traité des maladies du cerveau et de ses membranes* (1826, in-8), couronné par l'Institut; *Bibliothèque de thérapeutique, ou Recueil de mémoires originaux, anciens et modernes, sur le traitement des maladies et l'emploi des médicaments* (1828-1837, 4 vol. in-8); *Éléments de pathologie médicale* (1855-1856, 2 vol. in-8), écrits dans l'esprit du vitalisme hippocratique.

M. Bayle a fait paraître quelques Mémoires dans la *Bibliothèque médicale*, dont il a été longtemps l'un des principaux collaborateurs. Il a publié, en 1834, une œuvre posthume de son oncle, le

Digitized by Google

Traité des maladies cancéreuses (in-8), qu'il a revu, terminé et commenté. Il a dirigé l'*Encyclopédie des sciences médicales*, immense recueil qui renferme à la fois un traité sur chaque branche de la médecine et une collection de tous les meilleurs auteurs.

BAYLE-MOUILLARD (Jean-Baptiste), magistrat français, né vers 1800, s'était fait connaître, dès 1835, par un mémoire sur l'*Emprisonnement pour dettes* (in-8), qui remporta le prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Membre de la magistrature de nos colonies il plaida vivement, en diverses circonstances, la cause des nègres. Après la révolution de Février, il fut envoyé, comme commissaire de la République, dans l'île de la Martinique, où sa mission donna lieu à une sorte de conflit entre lui et le gouverneur militaire. Son retour forcé en France fut accompagné de circonstances qui firent alors du bruit. En 1851, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il a été décoré en octobre 1844.

On a encore de lui : un *Éloge du baron de Gérando* (1846, in-8); une édition complétée du *Traité des donations*, du baron Grenier (1844, in-8), et le *Rapport sur les travaux de l'Académie de Clermont, de* 1833 *à* 1834 (1835, in-8).

M. Bayle-Mouillard a épousé Mlle Élisabeth Canard, née à Moulins, le 1er octobre 1796, plus connue en littérature sous le nom d'Élisabeth Celnart, et qui a publié, entre autres ouvrages : *Bethsaïl, ou la Dispersion des Juifs* (1825, 4 vol. in-12); *Consolations chrétiennes* (1825, in-18), recueil de prières en vers et en prose; *l'Inquisition* (1824, in-18), poëme historique en quatre chants; *Manuel des demoiselles* (1826); *de la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes anciens et modernes* (1828); *l'Art de fertiliser les terres* (1831); *du Progrès social et de la conviction religieuse* (1840); *les Soirées du dimanche, ou le Curé de village* (1842); *Loisirs des vacances; Récréations de la jeunesse* (1851); etc.

BAYNING (révérend Henry William Powlett, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, descend de la famille des Townshend, élevée en 1797 à la pairie héréditaire. Il fit son éducation au collége de Saint-Jean, à Cambridge, étudia ensuite la théologie et embrassa la carrière ecclésiastique. En 1821, il fut nommé recteur de Brome, paroisse du Suffolk, et doyen rural du diocèse de Norwich en 1844. Depuis 1851, il est titulaire du rectorat de Honingham, où il réside habituellement. Ayant hérité, en 1823, de la pairie de son frère aîné, il se montre peu à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec miss Fellowes (1842), il a un fils, *Charles* Powlett, né en 1844.

BAYRHOFFER (Charles-Théodore), philosophe et homme politique allemand, né en 1812, à Marbourg (Hesse Électorale), suivit pendant quelque temps à Heidelberg les cours de droit, puis se livra entièrement à la philosophie (1832). En 1834, il prit ses grades à l'université de Marbourg; il y fut nommé, en 1838, professeur adjoint et professeur *titulaire* en 1845, mais il ne garda sa chaire qu'un an. Un discours académique, qu'il fit en 1846, et dans lequel il prit chaleureusement la cause du nouveau catholicisme allemand, le fit suspendre de ses fonctions. Il se jeta alors dans le mouvement politique. Il fut, en 1848, un des membres radicaux des États de Hesse, et devint le chef du parti démocratique dans cet électorat. Il présida la Chambre, du 26 août au 2 septembre. Après la défaite du parti démocratique, il se rendit à Paris, puis alla chercher en Amérique la liberté, pour laquelle il avait combattu en Allemagne.

M. Bayrhoffer a écrit d'assez nombreux traités de philosophie spéculative, dans lesquels il se montre le disciple de Hegel, et entreprend de développer ses doctrines. Tels sont : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (Grundprobleme der Metaphysik, Marbourg, 1835); *Idée du Christianisme* (Ibid., 1836); *la Guérison organique de l'homme et les moyens de guérison du temps présent* (Begriff der organichen Heilung des Menschen, etc. (Ibid., 1837), ouvrage dans lequel l'auteur s'efforce de rattacher la médecine à la philosophie; *Idée et histoire de la philosophie* (Idee und Geschichte der Philosophie, Leipsick, 1838); *de la Philosophie naturelle* (Beitræge zur Naturphilosophie, Ibid., 1839-40).

La participation de M. Bayrhoffer au mouvement religieux qui agita si fortement les esprits en Allemagne, avant la révolution de 1848, eut pour résultat plusieurs écrits traitant des questions religieuses, notamment un ouvrage intitulé : *les Véritables rapports de l'État libre et chrétien avec la religion et l'Église chrétiennes* (Das wahre Verhæltniss des freien christlichen Staats zur, etc., Marbourg, 1838), dans lequel il combattait les tendances anti-libérales qui se manifestaient alors en Allemagne; mais en 1844, lors du fameux pèlerinage de Trèves et de la lettre de J. Ronge, à laquelle il donna lieu, toute son activité fut absorbée par le catholicisme allemand. Regardant les *Communes religieuses libres* (freien religiœsen Gemeinden), comme le point de départ d'une réformation libérale de la religion, il se fit un des champions les plus ardents des nouvelles doctrines. Il publia à ce propos plusieurs ouvrages et opuscules, entre autres : *du Catholicisme allemand* (über den Deutschcatholicismus, Marbourg, 1845); *la Véritable essence de la Réformation actuelle en Allemagne* (das wahre Wesen der gegenwaertigen Reformation in Deutschland, Ibid., 1846); *le Bon sens pratique et les hommes éclairés de Marbourg* (der practische Verstand und die Marburger Lichtfreunde, Darmstads, 1847).

M. Bayrhoffer fut en outre un des collaborateurs de *l'Annuaire de philosophie spéculative* et de celui qui en fut la suite, *l'Annuaire de la science et de la vie*. Ce dernier recueil contient un article intitulé : *Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion* (Untersuchungen über Wesen, Geschichte und, etc., 1849) qui résume les opinions de l'auteur sur tout le mouvement religieux auquel il prit part.

BAZAINE (François-Achille), général français, est né en 1811, d'une famille connue dans nos annales militaires. Après s'être vainement présenté au concours de l'École polytechnique, il s'engagea en 1831, et passa en Afrique l'année suivante. Au bout de quatre ans, il était devenu lieutenant et avait gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille. En 1837, il fut détaché à la légion étrangère, suivit ce corps en Espagne, et, après deux campagnes fatigantes contre les bandes carlistes, revint en Algérie avec le grade de capitaine (1839). Il y prit part aux expéditions de Milianah, de la Kabylie et du Maroc, et eut, pendant quelques années, la direction des affaires arabes de la subdivision de Tlemcen.

Lieutenant-colonel en 1848, cet officier fut mis, en 1850, à la tête de son ancien régiment, le 1er de la légion étrangère, et plus tard, au début de la guerre d'Orient, quand on forma du corps entier une brigade d'infanterie, ce fut encore lui que l'on choisit pour la commander (1854). Il arriva devant Sébastopol le 24 octobre, jour de l'ouverture du feu. Les bulletins des généraux Canrobert

Digitized by Google

et Pélissier ont plus d'une fois, durant le cours du siége, rendu justice à sa bravoure et à son esprit d'organisation. Après la retraite des Russes, il fut nommé gouverneur de la place et promu, le 22 septembre 1855, général de division.

Au mois d'octobre, il fut mis à la tête du corps expéditionnaire destiné à agir contre Kinburn. On sait que cette importante position tomba au pouvoir des alliés après trois jours de résistance, et leur livra 1420 prisonniers et 174 pièces de canon. En 1856, le général Bazaine a été chargé d'inspecter plusieurs divisions d'infanterie. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BAZANCOURT (César, baron DE), littérateur français, né vers 1810, a rempli sous le dernier règne les fonctions de bibliothécaire à Compiègne. En 1855, il a été chargé par le gouvernement d'une mission en Crimée, dont il a rendu compte dans une série de lettres adressées au ministre de l'intérieur et intitulées: *Cinq mois au camp devant Sébastopol* (1855, in-18). Il en a rapporté en outre les matériaux d'un très-intéressant ouvrage, *l'Expédition de Crimée, jusqu'à la prise de Sébastopol, Chronique de la guerre d'Orient* (1857, 3e édit., 2 vol. in-8).

Avant cette époque, le baron de Bazancourt était connu dans le monde des lettres par la publication de quelques romans ayant pour sujet la peinture des mœurs aristocratiques, tels que : *l'Escadron volant de la reine* (1836, 2 vol.); *un Dernier souvenir* (1840); *A côté du bonheur* (1845); *le Comte de Rienny* (1845); *Georges le Montagnard* (1851, 4 vol.); *Noblesse oblige* (1851); *la Princesse Pallianci* (1852, 5 vol.); etc. On a également de lui une *Histoire de Sicile sous la domination des Normands* (1846, 2 vol.). M. de Bazancourt est officier de la Légion d'honneur.

BAZE [de Lot-et-Garonne], avocat et homme politique français, est né à Agen (Lot-et-Garonne) en 1800. Fils d'un ouvrier graveur sur bois, il reçut une bonne éducation, étudia le droit et se fit inscrire, en 1821, au barreau de sa ville natale. Une activité un peu inquiète et une remarquable facilité d'élocution le placèrent bientôt au premier rang des avocats d'Agen, et sa réputation s'étendit dans toute la province. Il fut élu deux fois bâtonnier de son ordre. En 1830, il fut nommé adjoint au maire de la ville; mais, peu satisfait de la politique adoptée par la monarchie de Juillet, il ne tarda point à donner sa démission, et reçut alors le commandement de la garde nationale, auquel il fut appelé par sept élections successives. Fidèle aux principes de 1830, il resta dans le parti de l'opposition dynastique jusqu'à la chute de Louis-Philippe. En 1848, il se multiplia dans les réunions électorales, décida le succès de la liste adoptée par les modérés et fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 42 645 suffrages. Membre du comité de la justice, il s'associa à la droite par la plupart de ses votes, mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau (voy. ce nom), et approuva l'expédition de Rome.

Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fut appelé aux fonctions de questeur. Il les remplit avec beaucoup de zèle et d'énergie et se montra le gardien vigilant des prérogatives parlementaires, tout en votant toutes les lois de répression demandées à la majorité. Mais, après le message du 31 octobre, sans se rapprocher du parti républicain, il refusa de tout sacrifier au principe d'autorité, et devint l'adversaire déclaré de la politique napoléonienne. Partisan de la monarchie constitutionnelle et de la dynastie d'Orléans, il vota néanmoins contre la révision de la Constitution républicaine. Au mois d'octobre 1851, il fut l'un des auteurs de la fameuse proposition dite *des Questeurs*, qui avait pour objet de mettre hors de doute le droit de requérir directement les troupes attribué implicitement par la Constitution de 1848 au président de l'Assemblée nationale. Dans la nuit du 1er au 2 décembre 1851, il fut arrêté et conduit à Mazas et, un mois après, expulsé du territoire. Depuis 1852, il habite la ville de Liége où il exerce avec succès la profession d'avocat. Il a refusé de rentrer en France et d'accepter la grâce qu'avait obtenue pour lui, sans son aveu, son compatriote, le poète Jasmin.

BAZIN (Émile), médecin français, né vers la fin du siècle dernier et reçu docteur en 1824, est auteur de nombreux mémoires et d'ouvrages sur les maladies de la peau, entre autres : *Recherches sur la nature et le traitement des teignes* (1853, in-8). En 1848, il avait entrepris, sous le titre de *Répertoire des études médicales*, un exposé analytique et complet de toutes les matières de l'enseignement officiel; l'ouvrage n'eut que quelques livraisons. Il est attaché au service médical de l'hôpital Saint-Louis, à Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BAZIN (François-Emmanuel-Joseph), compositeur français, né le 4 septembre 1819, à Marseille, où son père était chef de division à la préfecture, fit ses études musicales sous la direction de M. Barsotti, fondateur de l'école communale de musique de cette ville. En 1834, il entra au Conservatoire de Paris, et après avoir remporté, en 1836, le premier prix d'harmonie et d'accompagnement pratique, il fut nommé professeur adjoint de cette classe l'année suivante. Plusieurs fois lauréat du Conservatoire et de l'Académie des beaux-arts, il obtint enfin, en 1840, le grand prix de Rome. La cantate qui le lui mérita, *Loyse de Montfort* (paroles d'Ed. Deschamps et Pacini), eut les honneurs extraordinaires de plusieurs représentations à l'Opéra.

En Italie, M. Bazin fit exécuter avec succès une *Messe solennelle* (1842 et 1843), un oratorio, *la Pentecôte*, et divers morceaux de musique sacrée et profane. De retour à Paris, il donna à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui ont réussi : *le Trompette de Monsieur le Prince*, en un acte (1856), qui a eu plusieurs reprises; *le Malheur d'être jolie*, en un acte (1847); *la Saint-Sylvestre*, en trois actes (1849); *Madelon*, en deux actes (1850); *l'Avocat Pathelin* (déc. 1856); *les Désespérés* (déc. 1857). On a aussi de lui des mélodies, des chœurs, des morceaux pour le piano et quelques œuvres instrumentales, exécutées au Conservatoire.

M. Bazin est, depuis 1848, dans cet établissement, professeur titulaire de la classe dont il a été chargé comme adjoint, lorsqu'il n'était encore qu'élève, et, depuis 1850, professeur d'harmonie au Gymnase musical. C'est un des maîtres dont les élèves ont le plus de succès dans les concours.

BAZIN (Pierre-Charles), peintre français, né à Paris, vers 1806, fut élève de Gérard et de Girodet-Trioson, et débuta au Salon de 1831. Il a traité l'histoire, le genre et le portrait, et notamment exposé : *la Toilette* (1831); *Pierre le Grand* (1839); *Louis XIV et madame de Maintenon* (1844); *le Christ, la Jeune fille au lézard, Harmonie, un Soldat sous la ligue* (1846); *Ecce Homo* (1849); *Dissolution du parlement de Paris par Louis XIV* (1853); des *Études* et *Pastels* (1840-1848); le *Marquis de Larochejacquelein*, *la Rêverie*, dessin, à

Digitized by Google

l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et une 2e en 1846.

BAZLEY (Thomas), économiste anglais, né en 1797, au village de Gilon près Bolton, entra, comme apprenti, dans la manufacture de coton de MM. Ainsworth et comp., qui avaient succédé à sir R. Peel. En 1818, il fonda une maison de commerce à Bolton, et en transporta, en 1822, le siége à Manchester, où elle a pris de grands développements sous la raison sociale Gardiner et Bazley. Après s'être associé aux efforts de W. Huskisson pour l'abaissement des droits d'entrée, il eut l'honneur, en 1837, d'ouvrir à Liverpool, en compagnie de Cobden et J. Brooks, la fameuse campagne du libre-échange, connue sous le nom *d'Anti-corn-law League*.

M. Bazley prit une part active aux travaux du comité directeur de la Ligue, dont il était membre, et porta souvent la parole dans les *meetings*. Après le vote du 25 juin 1846, qui consacrait la victoire du parti de Manchester, la Ligue annonça publiquement sa dissolution, et l'agitation, qui avait duré plus de dix ans, s'apaisa. Sir Robert Peel écrivit à M. Bazley, pour lui témoigner sa satisfaction de voir les districts manufacturiers rentrer dans l'ordre, et lui exprimer le vœu que toutes les branches de l'industrie réunissent leurs efforts pour la prospérité générale. Depuis 1845, M. Bazley préside la chambre de commerce de Manchester; en 1850, son concours a été utile à la commission royale de l'Exposition universelle.

BAZOT (Étienne-François), littérateur français, né, le 13 mars 1782, à Château-Chinon (Nièvre). Ayant perdu, en 1816, l'emploi de sous-chef qu'il occupait dans les bureaux de M. Decazes, il se livra à la littérature et publia des recueils de vers, des volumes de contes et des nouvelles, un *Éloge de l'abbé de l'Épée* (1819), et un *Manuel du franc-maçon* (1812; 7e édit. augmentée, 1846). En 1817, il fonda les *Annales des bâtiments et de l'industrie*, et, quelque temps après, dirigea la *Biographie nouvelle des Contemporains*, en 20 vol. in-8. Il fait partie de plusieurs Sociétés littéraires.

BÉARN (Hector, comte DE), sénateur français, né vers la fin du dernier siècle, appartient à une famille d'ancienne noblesse. Il entra, sous la Restauration, dans le service diplomatique et fut chargé de diverses missions à l'étranger jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, qui le créa, en 1846, grand-officier de la Légion d'honneur. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 4 décembre 1854.

BEAUCHAMP (Henry BEAUCHAMP LYGON, 4e comte), général et pair d'Angleterre, né en 1788, descend d'une ancienne famille élevée en 1806 à la pairie héréditaire. Entré, en 1803, au service militaire, il fit plusieurs des campagnes de la Péninsule, et reçut une blessure grave à la bataille de Busaco. A la paix, il devint major général et aborda la carrière politique sous les auspices du parti tory; député du comté de Worcester en 1817, il fut, sauf en 1831, constamment réélu jusqu'en 1833, époque où, son frère aîné étant mort sans postérité, il lui succéda à la Chambre des Lords. Il est lieutenant général depuis 1843 et colonel de hussards; en 1854, il a été élevé au grade exceptionnel de général. De son mariage avec la fille du comte de Saint-Germans (1824), il a trois enfants, dont l'aîné, Henry, vicomte ELMLEY, né en 1829, a pris, en 1853, siége à la Chambre des Communes, après avoir servi quelque temps.

BEAUCHESNE (Alcide-Hyacinthe DU BOIS DE), littérateur français, né à Lorient, le 31 mars 1804, fit ses études à Noyon et à Douai. D'abord officier d'état-major, puis gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il devint, en 1824, chef de cabinet au département des beaux-arts. Il se jeta en même temps avec ardeur dans la littérature romantique, et employa une partie de sa fortune à élever, auprès du Madrid du bois de Boulogne, un manoir gothique dont toute la jeune école fit grand bruit. Plus récemment, après un voyage d'études de deux ans en Allemagne, il a été nommé chef de section aux archives (1854). Il est décoré depuis 1828.

On a de M. de Beauchesne : *Souvenirs poétiques* (1830, in-16, 3e édit., 1834, in-8); *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort* (1852, 2 vol. in-8. 2e édit., 1853, 2 vol. in-18). Il a collaboré aux *Souvenirs du vieux Paris*, au *Livre des saints*, recueil de vers, etc.

BEAUDEMOULIN (Louis-Alexis), ingénieur français, né en 1790, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique, et classé à sa sortie dans le service des ponts et chaussées. En 1850, il a pris sa retraite en qualité d'ingénieur en chef. On a de lui : *Recherches sur la fondation, par immersion, des ouvrages hydrauliques* (1829, in-4); *Considérations administratives sur les ponts et chaussées* (1833, in-8), et un grand nombre de brochures et d'articles sur l'assainissement des grandes villes, question dont il s'est particulièrement occupé. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BEAUFFORT (Louis-Léopold-Amédée, comte DE), administrateur belge, né à Tournai, le 4 avril 1806, se rattache par son origine à une ancienne famille de l'Artois. Son père qui a été, en Belgique et en France, un des principaux représentants du parti catholique, l'éleva dans les principes de l'orthodoxie la plus sévère. Comme MM. de Mérode, de Montalembert, et les autres apologistes de l'Église du moyen âge, le comte de Beauffort, qui aimait les arts, s'efforça d'unir leur cause à celle de la religion, et se laissa séduire par le genre gothique. Il fit restaurer les vitraux de Sainte-Gudule, à Bruxelles, de Saint-Wandru, et de quelques autres monuments du même genre. Il a particulièrement consacré beaucoup de temps, de soins et d'argent à la restauration de son château de Bouchout, dont il a fait un modèle de manoir féodal du XIIIe siècle ainsi qu'un véritable musée national.

L'exemple de M. de Beauffort a été suivi par un certain nombre d'imitateurs, et a mis en honneur les études archéologiques. C'est à lui que Bruxelles doit l'organisation du musée royal d'armures et d'antiquités. M. de Beauffort est comme le ministre inamovible des beaux-arts en Belgique. Inspecteur général des beaux-arts, des lettres et des sciences, l'arrêté du 23 janvier 1846, qui lui confère ce titre, constate que, sur sa demande, il remplit ces fonctions, sans en recevoir le traitement. Il est, en outre, président de la commission royale des monuments, administrateur de la Bibliothèque royale, directeur du musée archéologique, et membre de la commission administrative du Musée de peinture et sculpture de Bruxelles. Décoré de plusieurs ordres nationaux et étrangers, il est officier de la Légion d'honneur.

BEAUFORT (sir Francis), marin anglais, né vers 1775, est fils d'un ministre protestant. Entré de bonne heure dans la marine royale, il devint midshipman en 1794, et s'éleva de grade en

Digitized by Google

grade jusqu'à celui de contre-amiral, en 1846. Il prit part à plusieurs combats durant les guerres navales de l'Empire, et fut spécialement chargé de surveiller les côtes de l'Asie; il reçut des blessures graves dans un engagement meurtrier avec les tribus syriennes (1812). De 1832 à 1854, il remplit auprès du conseil de l'Amirauté les fonctions d'inspecteur d'hydrographie, et les services qu'il a rendus à la marine lui ont fait donner, en 1848, des lettres de noblesse. On a de lui une relation topographique d'une excursion en Caramanie (*Karamania*; 1817). — Il est mort en 1857.

BEAUFORT (Henry-Charles FITZ-ROY SOMERSET, 8e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1824 à Paris, descend d'une illustre famille anoblie au XIIIe siècle et élevée au rang ducal en 1682. Connu d'abord sous le nom de lord Worcester, il fut élevé au collège d'Eton, entra au service militaire, et, après avoir été l'aide de camp du duc de Wellington et du vicomte Hardinge, il se retira, en 1854, avec le grade de major. En 1846, il fut élu député du comté de Gloucester, et siégea parmi les conservateurs jusqu'en 1853, où la mort de son père lui ouvrit les portes de la Chambre des Lords. De son mariage avec la fille du comte Howe (1845), il a quatre enfants dont l'aîné, *Henry-Adalbert-Wellington Fitz-Roy*, marquis de WORCESTER, est né en 1847.

BEAUFORT-SPONTIN (Alfred-Charles-Auguste-Constantin, duc DE), né le 16 juin 1816, le second fils du duc Frédéric-Auguste-Alexandre comte de Beaufort, marquis de Spontin, élevé en 1783, au titre de duc par l'empereur Joseph II. Après la mort de son frère, Frédéric-Louis-Ladislas (10 novembre 1834), il devint le chef de la maison de Beaufort-Spontin, et prit possession du majorat situé en Bohême et contenant 8 milles carrés géographiques, avec 30000 habitants. De son mariage avec Pauline de Forbin-Janson, morte en 1846, il a eu un fils, Frédéric-George-Marie-Antoine-Michel, né le 8 juin 1843. Il s'est marié en secondes noces avec la duchesse Thérèse, fille de Maximilien-Charles, prince de La Tour et Taxis.

BEAULIEU (Jean-Louis DUGAS DE), archéologue français, né, à Nancy, le 26 août 1788. Il étudia le droit à Paris, fut admis au barreau sous l'Empire et alla s'établir dans sa ville natale. Pendant quelques années, il se contenta de communiquer à des recueils scientifiques le résultat de ses travaux d'archéologie, entre autres : *sur un Camp romain voisin de Nancy* (1826), inséré dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires; *sur les Cercueils de Drouville* (1831), dans les *Mélanges* de Bottin; *sur les Antiquités de Vichy* (1841), dans *les Tablettes de l'Auvergne*, etc. Son principal ouvrage est l'*Archéologie de la Lorraine* (Paris, 1840-1843, 2 vol. in-8), recueil de notices et de documents pour servir aux annales de cette province. On a encore de lui : *Recherches sur le comté de Daschbourg, aujourd'hui Dabo, en Alsace* (1836, in-8); *Antiquités de Vichy, Plombières et Niderbronn* (1851); *Observations sur la ville nommée Andesina* (1853), etc. M. de Beaulieu est membre résidant de la Société des antiquaires de France et correspondant de celle de Londres.

BEAUME (Joseph), peintre français, né à Marseille, en 1790, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, entra dans l'atelier de Gros, et se fit connaître avantageusement, en 1819, par le tableau d'*Eliezer et Nephtali*, aujourd'hui placé dans la galerie de Fontainebleau. Il exposa pour la première fois en 1822 et fut choisi, quelques années plus tard, pour de nombreuses commandes destinées à Versailles.

On cite, parmi ses tableaux les plus connus ou les plus estimés : *l'Esclave de Velasquez*, *Henri III au lit de mort* (1822); *Alain Chartier*, *la Mère infirme*, appartenant à MM. de Sazerac et Duval (1825); *le Roi boit*, une *Halte de chasse*, un *Intérieur rustique*, acquis par M. Du Sommerard (1828); *les Pêcheurs*, *le Maître d'école endormi*, *les Savoyards*, *le 28 Juillet à l'Hôtel de Ville*, fait avec M. Mozin (1831); *la Balançoire*, *la Main chaude*, une *Scène d'orage*, une *Étude à Trouville* (1833); *la Mort de la Grande-Dauphine en 1690*, acquis pour le Luxembourg; *la Chasse au chien courant* (1835); des *Scènes de jeux enfantins* (1836); *la Mort de Charles V*, *la Mère convalescente* (1838); *l'Enfance de Sixte-Quint* (1839); *la Lecture de la Bible*, *le Pardon*, *l'Oiseau mort*, *le petit Chaperon rouge* (1840); *les Enfants surpris par la marée*, *l'Éducation de la Vierge*, *Agar au désert* (1844); *la Sortie de l'église*, *le Gué*, *Giotto enfant dessinant ses moutons* (1845); *Virginie au bain*, *la Prière*, *un Chevrier*, *des Bergers des Pyrénées* (1846); *le Bouton et la rose*, *un Rêve de jeune fille*, *des Vaches dans la prairie* (1847); *l'Avare*, *la Leçon*, *l'Oisiveté*, *le Van-Eyck* (1850); *Marguerite* (1852); *la Prison de Galilée*, *la Dîme*, *la Chasse au lion* (1853), et à l'Exposition universelle de 1855, la *Bataille de l'Alma*, *la Fuite en Égypte* et *Italiens à la fontaine*.

M. Beaume a fait aussi quelques portraits et des marines. Ses principaux sujets historiques, exécutés de 1836 à 1843, appartiennent au Musée de Versailles et représentent les exploits les plus récents de la galerie des batailles : le *Passage du Rhin à Dusseldorff*, le *Combat du Diernstein*, la *Journée d'Albreto*, la *Bataille de Lutzen*, la *Prise de Halle*, le *Combat d'Oporto*, la *Bataille de Bautzen*, celle *de Toulouse* et le *Combat du Sig*, sujets d'ailleurs presque tous exposés à divers intervalles, et complétés par le *Napoléon s'embarquant à Porto-Ferrago* au début des Cent-Jours. Il a obtenu dès longtemps les distinctions décernées aux artistes : une 2e médaille d'or en 1825, la 1re en 1827 et la décoration en mai 1836.

BEAUMONT [DE LA SOMME] (Félix-Bellator, comte DE), sénateur français, ancien député, né à Paris le 25 décembre 1793. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit, en 1812, pour faire comme sous-lieutenant d'infanterie la campagne de Russie, et venait d'être nommé lieutenant lorsque, à la bataille de Dresde, il fut pris par les Russes, qui le retinrent prisonnier jusqu'en 1815. A peine de retour en France, il rejoignit son drapeau et assista à la bataille de Waterloo. En 1816, il fut incorporé dans la légion des Ardennes, qui devint le 1er léger, obtint, en 1823, les épaulettes de capitaine au 61e de ligne, et fut bientôt mis en non-activité sans solde (1826), à cause de ses opinions bonapartistes.

Rendu à la vie privée, M. de Beaumont se retira dans une de ses terres près de Péronne, et s'occupa exclusivement d'agriculture. Déjà membre du conseil général de la Somme, il se porta comme candidat libéral à la députation (1839), et remplaça à la Chambre M. Dehaussy de Robécourt. Réélu en 1842 et en 1846, il siégea sur les bancs de l'opposition et combattit de son vote et de sa parole la politique du parti conservateur.

Après la révolution de Février, M. de Beaumont, qui s'était associé à l'agitation de la réforme parlementaire, se retrouva dans les rangs de l'opposition contre la République. A la Constituante et à la Législative, où il représentait encore la Somme

Digitized by Google

il vota presque toujours avec la majorité et fut un des orateurs du comité de la rue de Poitiers. Ses souvenirs de l'Empire le rendirent favorable aux plans de l'Élysée, qu'il soutint de tout son pouvoir, et, après le coup d'État de 1851, il figurait sur la liste de la Commission consultative. Il a été appelé au Sénat dès le 26 janvier 1852. M. de Beaumont, qui a repris, depuis cette époque, son titre de comte, a la réputation d'un habile agronome et fait partie de plusieurs Sociétés d'agriculture. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BEAUMONT DE LA BONNINIÈRE (Gustave-Auguste DE), homme politique et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe), le 2 décembre 1802. Il entra, en 1824, dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur du roi à Arcis-sur-Aube, à Versailles et à Paris. En 1831, il fut chargé avec M. A. de Tocqueville, son ancien collègue au tribunal de Versailles, d'aller étudier aux États-Unis le système pénitentiaire.

A son retour d'Amérique (1832), il fut désigné pour porter la parole, au nom du ministère public dans le procès en diffamation que Mme de Feuchères intentait à la famille de Rohan. Ne voulant pas signaler la reprise de ses fonctions par une apologie qui répugnait à sa conscience, il allégua que, par suite de sa longue absence, il ne connaissait pas assez le drame de Saint-Leu pour juger les imputations qu'il provoquait. Ses excuses ne furent pas admises, et enfin, sur son refus positif, il fut révoqué de ses fonctions.

Élu, en 1839, député de la Sarthe, M. de Beaumont a constamment représenté ce département jusqu'en 1852. Ses votes étaient en général ceux du centre gauche, où il siégeait à côté de MM. Barrot et de Tocqueville. Mais il prêta son concours au gouvernement dans toutes les questions relatives aux chemins de fer et à l'Algérie : il les avait étudiées sur les lieux mêmes, et les plus importantes furent résolues dans le sens de ses propositions. C'est sur son rapport que le chemin de fer de Paris à Orléans fut voté, et à sa demande, que le système d'un minimum d'intérêt garanti aux actionnaires, fut consacré en matière de travaux publics. La colonisation de l'Afrique et les intérêts maritimes d'Alger trouvèrent aussi en lui leur défenseur. En dehors de ces questions spéciales, il combattait la politique du gouvernement et l'attaquait surtout dans son système de corruption électorale. C'est lui qui fit voter, en 1842, une enquête sur ce qu'on appelait alors « l'abus des influences. » Il sentait que le régime de 1830, qui semblait vivre d'un tel abus, finirait par en mourir.

Les événements de 1848 vinrent justifier ses prophéties. Appelé aux Tuileries, le 24 février, il y trouva la plupart de ses amis de l'opposition chargés trop tard de sauver la dynastie. Nommé représentant du peuple, dans le département de la Sarthe, le cinquième sur douze, il fut élu vice-président de l'Assemblée constituante et siégea, comme tel, dans le comité de constitution. Le général Cavaignac le nomma (1er août 1848) ambassadeur de France à Londres : il se démit de ses fonctions le jour même de l'élection du prince Louis-Napoléon, et vint alors reprendre son siège à l'Assemblée. Il se rapprocha de nouveau du pouvoir, en voyant entrer au ministère MM. O. Barrot, Dufaure, Lanjuinais et de Tocqueville, et il accepta l'ambassade de Vienne, mais il n'hésita pas à y renoncer aussitôt après le renvoi du ministère qui la lui avait confiée. Au 2 décembre 1851, il fut un des députés qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement. Arrêté, conduit à la caserne du quai d'Orsay, il fut ensuite incarcéré au fort du mont Valérien.

Après sa mise en liberté, il se retira dans sa terre patrimoniale, qu'il ne quitta que pour venir prendre part aux travaux de l'Institut. Il fait partie de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1841. En 1836 il a épousé une petite-fille de La Fayette, sa cousine.

M. Gustave de Beaumont s'est d'abord fait connaître, comme écrivain, en publiant, avec M. de Tocqueville, le *Traité du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application à la France* (1833, in-8, 3e édit., 1845, in-18), fruit commun de leur voyage. Il a donné ensuite : *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis* (1835, 2 vol. in-8), tableau aussi vrai, aussi saisissant, mais mieux composé que l'*Oncle Tom* (Voy. BEECKER-STOWE), et *l'Irlande sociale, politique et religieuse* (1839, 2 vol. in-8. 5e édit., 1842, in-12). Ces trois ouvrages, couronnés par l'Académie française, ont été inspirés par le même sentiment; l'auteur, en peignant tour à tour la condition dégradante d'une classe, les préjugés iniques envers une race, ou les misères d'un peuple, manifeste toujours, dans sa sympathie pour les victimes, son éloignement pour toute espèce d'arbitraire ou de tyrannie.

BEAUMONT-VASSY (Édouard-Ferdinand, vicomte DE), historien français, né à Paris en 1813, est cousin du précédent. Ses premiers essais littéraires furent des romans : *une Marquise d'autrefois* (1838, in-8), *Don Luis* (1839, in-8), *les Apparences*, etc., genre qu'il n'a pas abandonné, si l'on en juge par la publication d'*un Dernier rêve de jeunesse*, qui date de 1852. En histoire, il a écrit des ouvrages estimés, dont le premier surtout, *les Suédois depuis Charles XII jusqu'à Oscar Ier* (1841-1847, 3 vol. in-8), se recommande par les recherches que rendit particulièrement faciles à l'auteur sa position auprès de notre ambassade en Suède, sous le ministère de M. Guizot. Nous citerons ensuite : *Swedenborg, ou Stockholm en 1766* (1842, in-8), tableau de la société suédoise; *Histoire des États européens depuis le congrès de Vienne* (1843-1853, tome I à VI, in-8), publication inachevée qui comprend sous ce titre l'histoire particulière des Pays-Bas, de la Suède, du Danemark, de la Prusse, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Russie; *Histoire de mon temps* (1855, tome I, in-8), où le règne de Louis-Philippe est passé en revue avec plus de vivacité que d'impartialité politique. M. de Beaumont, un des hommes les plus dévoués du parti conservateur monarchique, a vivement attaqué la République de février dans différentes brochures, telles que *la Politique des honnêtes gens* (1851) et *la Préface du 2 décembre* (1853). Préfet de Laon, en 1851, il a été nommé, en 1852, maître des requêtes de première classe, au conseil d'État, fonctions auxquelles il a renoncé deux ans plus tard. Il a été décoré en février 1845.

BEAUPLAN (Arthur ROUSSEAU, dit DE), auteur dramatique français, né à Paris en 1821, est fils du compositeur de ce nom, mort en 1853. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et, après quelques essais infructueux en poésie, il travailla, depuis 1848, pour les théâtres de genre. A part le vaudeville d'*Élisa, ou un chapitre de l'Oncle Tom*, représenté au Gymnase en 1853, il a signé toutes ses pièces en collaboration, et le nombre s'en élève déjà à une trentaine. Nous citerons d'abord *le Lys dans la vallée* (Théâtre-Français, 1853), drame en cinq actes tiré du roman de Balzac; puis viennent *le Règne des escargots*, revue de l'année 1847; *Hortense de Cerny* (Vaudeville, 1851); *la*

Digitized by Google

Poupée de Nuremberg (Théâtre-Lyrique, 1852); *Boccace, ou le Décaméron* (1853), avec feu Bayard; *Thérèse, ou Ange et diable* (Gymnase, 1858); *To be or not to be* (1854); *Dans les vignes* (1855), etc. M. A. de Beauplan a collaboré à plusieurs des pièces politiques dirigées, en 1849, contre le régime républicain.

BEAUPRÉ (Jean-Nicolas), antiquaire français, né à Dieuze (Meurthe), vers 1792, étudia le droit à Strasbourg, et, après la seconde Restauration, entra dans la magistrature. Il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Nancy. On a de lui des travaux estimables sur les antiquités et la bibliographie de la Lorraine, entre autres : *Recherches sur l'industrie verrière* (1841, in-8), réimprimées en 1847 et complétées sous le titre des *Gentilshommes verriers en Lorraine aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles; Des livres de liturgie des diocèses de Toul et de Verdun* (1843), *Des commencements de l'imprimerie en Lorraine* (1845), *Essai sur la rédaction des principales coutumes* (1845), *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine* (1854, in-8), qui s'étendent de 1500 à 1700, etc. Ce magistrat érudit est un des correspondants de la Société des antiquaires de France.

BEAUREPAIRE-ROHAN (Henri DE), voyageur brésilien d'origine française, est né vers 1818 dans la province de Piauhy, où il a passé une partie de son enfance. Il entreprit, en 1845, d'explorer les vastes solitudes qui s'étendent au sud de Rio de Janeiro. Partant de Cuyaba, il pénétra, en 1846, dans le Paraguay avec un officier français, M. Leverger, qui, après avoir été naturalisé Brésilien, a reçu le gouvernement de la province de Matto-Grosso, et le grade de capitaine de frégate. A l'Assomption, il reçut un excellent accueil du nouveau président Lopez, et alla visiter M. Bonpland à Santa-Borgia. Les résultats de cette pénible exploration, très-curieux pour la météorologie et la géographie, ont été consignés dans la *Revue de l'institut historique du Brésil* et publiés ensuite en portugais sous le titre : *Descripção de huma viagem de Cuyaba ao Rio de Janeiro* (Rio, 1846, in-8).

A la suite d'un voyage au lac Guaïba, M. de Beaurepaire-Rohan a été placé dans le corps des ingénieurs, avec le titre de major (1850), et chargé plus tard par le gouvernement de recueillir des notions exactes sur les régions centrales de l'empire, à peu près abandonnées aux tribus indigènes. Dans ces dernières années il mettait la dernière main à une *Géographie complète du Matto-Grosso*, et préparait une *Histoire générale* des provinces méridionales qu'il a déjà parcourues.

BEAUVALLET (Pierre-François), artiste dramatique français, né à Pithiviers (Loiret), le 13 octobre 1801, se voua d'abord à la peinture et fit, dans l'atelier de Paul Delaroche, d'excellentes études dont il a gardé un certain talent pour le dessin. Une promenade avec Casimir Delavigne, une déclamation en sa présence et les encouragements qu'il reçut de lui, déterminèrent la vocation de M. Beauvallet pour le théâtre. Il entra au Conservatoire et débuta, deux ans après, à l'Odéon, où il compta quelques bons rôles. En 1827, il passa à l'Ambigu et s'essaya avec assez de succès dans plusieurs des drames les plus sanglants du « boulevard du crime. » Engagé au Théâtre-Français en 1830, il eut beaucoup de peine à se défaire des habitudes ultra-romantiques qu'il avait contractées, et dut faire de nouvelles études pour aborder la scène classique. M. Beauvallet, à partir de 1832, devint le tragédien ordinaire de la Comédie-Française. Il a joué presque tout le répertoire ancien, *Cinna, le Cid, Polyeucte, les Horaces, Phèdre, Bajazet, Tancrède*, tout Corneille, tout Racine et tout Voltaire. Ses meilleurs rôles classiques furent Rodrigue, Polyeucte, Tancrède et Orosmane. Il a repris le rôle de Louis XI, après Ligier; il a créé la plupart des rôles, assez rares d'ailleurs, de la tragédie contemporaine, et a voulu aussi aborder la comédie, où il n'a guère eu de succès. Les grandes qualités de M. Beauvallet sont l'entrain, la chaleur, la pureté de la diction; on lui reproche des gestes de convention et surtout les éclats d'un organe trop puissant qu'il n'est jamais parvenu à modérer.

M. Beauvallet, acteur et professeur au Conservatoire, depuis 1839, est encore, comme son collègue M. Samson, un écrivain distingué. On a de lui *Caïn*, drame en deux actes, en collaboration avec M. Davesne (1830); avec le même, un dithyrambe, intitulé *les Trois jours*, et deux tragédies exactement classiques, auxquelles sa bonne volonté et son talent d'acteur n'ont pu donner le succès : ce sont : *Robert Bruce*, en cinq actes, au Théâtre-Français (1847), et *le Dernier Abencerage*, en trois actes (1851). L'artiste poëte a lu plusieurs fois, aux anniversaires de Corneille et de Molière, des vers de sa composition.

Son fils, M. Léon BEAUVALLET, né à Paris vers 1829, a abordé, depuis quelques années, le journalisme et le théâtre. Il a fait partie du grand voyage dramatique, entrepris en 1855 aux États-Unis, par Mlle Rachel (voy. ce nom) et publié à son retour *Rachel et le nouveau monde*, d'abord inséré dans le *Figaro* (1856). Il a donné en outre : *Sur terre et sur mer*, comédie en un acte (1854), et collaboré aux *Femmes de Gavarni*, de MM. Barrière et Decourcelle (1852), ainsi qu'au *Roi de Rome*, drame en cinq actes de M. Ch. Desnoyers (1855).

BEAUVAU (Charles-Juste, prince DE CRAON ET DE), sénateur français, né à Harouel (Meurthe), le 17 mars 1793, et fils du pair de France de ce nom, entra fort jeune au service militaire, et fit, en qualité d'officier de carabiniers, la désastreuse campagne de Russie; au combat de Weronowo, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. En 1813, il épousa la fille du duc de Choiseul-Praslin. Il s'est tenu éloigné de la scène politique jusqu'en 1852, époque à laquelle un décret l'a appelé à siéger au Luxembourg. Il est prince du Saint-Empire, grand d'Espagne de première classe; décoré en 1853, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

BEAUVAU (Marc-René-Antoine-Victurnien, prince DE), fils du précédent, né à Paris, le 29 mars 1816, est député au Corps législatif depuis la session de 1852. Excellent cavalier, grand chasseur, et membre fort connu du jockey-club, il dispute les prix dans toutes les courses de chevaux, et son nom a été proclamé plus d'une fois parmi les vainqueurs sur le *turf* de Chantilly, de la Marche, de la Croix-de-Berny et du champ de Mars.

BEAUVOIR (Édouard ROGER DE BULLY, dit ROGER DE), littérateur français, né à Paris, le 28 novembre 1809, est neveu du député de Bully, qui le força d'adopter, en littérature, un autre nom que le sien. Jeune encore, il se jeta avec ardeur dans le romantisme et partagea l'enthousiasme à la mode pour le moyen âge. Ses romans, ses nouvelles et ses drames, même parmi ses ouvrages récents, rappellent, par le style ou par les idées, ses tendances premières. Il fit, en 1835, un voyage en Hollande et a transporté dans ses écrits plusieurs détails des mœurs originales

Digitized by Google

de cette contrée. Vers 1840, il a épousé Mlle Léocadie Doze (voy. ci-dessous), artiste dramatique dont il s'est séparé avec éclat en 1850, et il a donné lui-même le récit en vers du procès qui eut lieu à cette occasion.

M. Roger de Beauvoir a publié de nombreux romans, analysés très-complétement dans la *Littérature française contemporaine*. Nous citerons : *l'Écolier de Cluny*, ou *le Sophisme* (1832, in-8; 3e édit., 1850); *l'Eccelenza*, ou *les soirs au Lido* (1833); *Il Pulcinella et l'homme des madones* (1834); *le Café Procope* (1835); *l'Auberge des trois pins* avec M. Alph. Royer; *Ruysch, histoire hollandaise* (1836); *Histoires cavalières* (1838, 2 vol.); *le Chevalier de Saint-Georges*, 4 vol.; *Camille*, 2 vol.; *le Peloton de fil et le Cabaret des morts*, même roman sous deux titres, 2 vol. (1840); *la Lescombat*, 2 vol. (1841); *les trois Rohan*, *Safia*, 2 vol. (1843); *l'Ile des cygnes* (2 vol. 1844); *le Garde d'honneur* (2 vol.); *le Moulin d'Heilly* (2 vol., 1845); *l'Hôtel Pimodan* (4 vol., 1846-47); *Bébé*, ou *le nain du roi de Pologne* (3 vol., 1853); *l'Opéra* (1854, in-32); plusieurs volumes de poésies; *la Cape et l'épée* (1837); *Mon procès* (1850); *Colombes et couleuvres* (1853); *les Aventurières* (1856); *les Œufs de Pâques*, (1857).

Il a écrit aussi pour le théâtre : avec M. Dupin, *le Cornet à piston*, comédie (1837), sous le pseudonyme d'*Eugène*; avec M. Mélesville, *le Chevalier de Saint-Georges*, mélodrame en 3 actes (1840); avec M. Félicien Mallefille, *le Neveu du mercier*, comédie en 3 actes (1841); avec MM. Dartois et Besselièvre, *les Saisons vivantes*, revue de 1849, et *Un dieu du jour*, vaudeville en 2 actes (1850); avec M. Lambert Thiboust, *les Enfers de Paris*, mélodrame en 5 actes (Ambigu, 1853). Il a donné seul, *la Raisin*, comédie en 2 actes, en vers (Odéon, 1855).

M. Roger de Beauvoir a inséré une *Notice* sur M. Grisier dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *les Armes et le duel*. Il a collaboré à une foule de journaux, revues et publications périodiques, dans plusieurs desquels il fait aujourd'hui encore des courriers, des feuilletons et des comptes rendus dramatiques.

BEAUVOIR (Aimée-Léocadie Doze, dame Roger de), actrice et femme de lettres française, née à Pont-Kallecq (Morbihan), le 20 octobre 1823, reçut, jeune encore, les leçons de Mlle Mars et de M. Samson, et débuta, en 1840, à la Comédie-Française, où elle dut surtout des succès à sa beauté. Après son mariage, elle quitta le théâtre et se tourna vers la littérature à laquelle, depuis sa séparation, elle s'est encore plus activement consacrée.

On a de Mme R. de Beauvoir plusieurs comédies : *l'Un et l'autre*, joué aux Français; *l'Amour à la maréchale*, au Palais-Royal; *Au coin du feu*, sur la scène des Variétés (1850-1855); divers articles dans des journaux et revues, entre autres les *Confidences et causeries de Mlle Mars*, insérées dans la *Presse* en 1854 et publiées, l'année suivante, sous le titre de *Confidences de Mlle Mars* (1855, 3 vol. in-8, 3e édit., 1857, 1 vol. in-16).

BEBUTOFF (prince Vassili Osipovitch), général russe, né vers 1789, d'une famille arménienne établie en Géorgie, et élevé à l'École des cadets de Saint-Pétersbourg, fut attaché au général Paulucci, suivit dans ses gouvernements de Géorgie et de Riga, et fit sous ses ordres la campagne de 1812 contre les Français. En 1814, il fut nommé aide de camp du général Yermoloff, commandant en chef du Caucase, et à son retour de Perse, où il avait suivi ce général dans son ambassade, il fut chargé du gouvernement de l'Imérétie, avec le titre de commandant en chef des chasseurs mingréliens (1825-27). Promu général major, il fit la campagne de 1828 contre les Turcs, sous le commandement de Paskevitch, se distingua à la prise d'Akhaltsikh dont il fut nommé gouverneur. Il y soutint, en plein hiver (février 1829), avec une faible garnison, un siége en règle contre l'armée d'Ahmed-pacha, et le força à s'éloigner. En 1831, il reçut le commandement militaire de la province d'Arménie, et fut nommé, en 1839, membre du conseil supérieur d'administration des provinces transcaucasiennes, et, en 1843, général lieutenant avec le commandement militaire du Daghestan. Il demeura dix ans dans ce poste, occupé sans cesse à guerroyer contre Schamyl, qui lui fit subir de nombreux échecs. Cependant la victoire de Bach-Kadyklur, remportée dans la dernière guerre sur l'armée d'Abdi-pacha, commandant des troupes turques en Asie (2 décembre 1843), releva la réputation militaire du général Bebutoff. Il est devenu gouverneur de la province de Derbent, dans la Transcaucasie, avec le titre de général d'infanterie.

BÉCHAMP (J.... A ...), médecin français, né à Bassing, près de Dieuze (Meurthe), le 16 octobre 1816, fut conduit en Valachie par sa famille qu'il y perdit, et revint en France à dix-sept ans. Il s'établit pharmacien à Strasbourg; après de longues années de pratique et d'études, il résolut de se faire une carrière dans les sciences. Reçu bachelier ès lettres et ès sciences, en dehors de l'âge des candidats ordinaires, il devint successivement licencié ès sciences, agrégé à l'École de pharmacie de Strasbourg, docteur ès sciences (1853), avec une thèse intitulée : *Recherches sur la pyroxyline*, enfin, docteur en médecine (1856), et aussitôt professeur de chimie médicale, et de pharmacie à la Faculté de médecine de Montpellier où il a ouvert son cours en janvier 1857. Parmi ses travaux, dont la plupart sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, on remarque ceux sur la pyroxyline ou coton-poudre, et la transformation des substances albuminoïdes en urée.

BÉCHARD (Ferdinand), publiciste français, ancien député et représentant du peuple, né à Nîmes (Gard), en 1799, d'une ancienne famille de robe, débuta en 1827, comme avocat dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il professa des opinions légitimistes, et entra au conseil général du Gard, dont il fit partie pendant près de vingt ans. Partisan déclaré du royalisme libéral de la *Gazette de France*, et très-opposé à l'exagération du principe d'unité qui a concentré à Paris toute la vie de la nation, il publia, en 1837, un *Essai sur la centralisation administrative* (Marseille et Paris, 2 vol. in-8). Peu de temps après, le premier collége électoral de Nîmes l'envoya à la Chambre des Députés, où il prit place sur les bancs de la droite. Réélu en 1842, il continua de voter avec les légitimistes, tout en se rapprochant quelquefois du ministère Guizot. Il était alors moins près de M. de Genoude que de M. de Montalembert. En 1845, il fit paraître une *lettre* à ses électeurs *sur le projet de loi de l'enseignement*, et un écrit intitulé : *De la police des associations religieuses*. Aux élections de 1846, son mandat ne fut point renouvelé; mais il resta à Paris, où il avait acheté une charge d'avocat à la Cour de cassation. Pendant l'agitation réformiste, quoiqu'il se fût prononcé pour la réforme parlementaire, il ne s'associa point aux efforts de l'opposition et publia une réponse à M. Duvergier de Hauranne, pro-

Digitized by Google

moteur des banquets. Un autre écrit de M. Béchard : *De la réforme administrative et électorale* (Paris, 1848, in-8), venait de paraître quand éclata la révolution de Février. Il fut nommé représentant du peuple, dans le Gard, par 55418 voix, le troisième sur une liste de dix élus. Membre du comité de l'instruction publique, il vota constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau, vota toutes les mesures répressives et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il fit partie de l'extrême droite, se montrant également hostile à la République et à la politique de l'Élysée, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre.

M. Béchard qui n'a pas abandonné la lutte contre le système de centralisation, a encore publié : *la Commune, l'Église et l'État dans leurs rapports avec les classes laborieuses* (1849-1850, in-18); et *l'Administration intérieure de la France*, avec un *Appendice sur les lois municipales des principaux États de l'Europe* (1851, 2 vol. in-12); *Lois municipales des républiques de la Suisse et des États-Unis* (1852, in-18); *Lois municipales de l'Italie dans l'antiquité, dans le moyen âge et dans les temps modernes* (1852, in-8); *De l'état du paupérisme en France et des moyens d'y remédier* (1852, in-18), etc.

BECHER (Sigefroy), économiste allemand, né à Plan (Bohême), le 28 février 1806, commença ses études à Prague, et les acheva à Vienne, où il fut reçu docteur en droit en 1831. Pendant la révolution de 1848, il fut nommé secrétaire général du ministère Dobblhoff, et, l'année suivante, il fut chargé d'une mission en Allemagne et en Belgique. Outre un *Manuel pour l'étude de l'histoire* (Handbuch zum historischen Studium, 1833) et une *Géographie universelle* (Allgemeine Geographie, 1842), il a publié le *Tableau statistique du commerce extérieur de l'Autriche*, de 1829 à 1838 (Statist. Uebersicht des Handels der œstreich Monarchie mit dem Auslande, etc., Stuttgart et Tubingue, 1841); le *Tableau statistique de la population de l'empire d'Autriche*, de 1834 à 1840 (Statist. Uebers. der Bevœlkerung der œstreich., etc., Stuttgart, 1841); *la Population de l'empire d'Autriche*, de 1819 à 1843 (die Bevœlkerungsverhæltnisse der, etc. Vienne, 1846); *Du commerce et des recettes douanières de l'Autriche en* 1842 (Ergebnisse des Handels und Zolleinkommens der, etc., Leipsick, 1842); *le Système monétaire autrichien*, de 1524 à 1838 (das œstrichische Munzwesen von. Vienne, 1838); *Relations douanières et commerciales de l'Allemagne avec l'Autriche* (die deutschen Zoll-und Handelsverhæltnisse zur Anbahnungder œstreichischen deutschen Zoll- und Handels-einigung, Leipsick, 1850); *Économie populaire* (die Volkswirthschaft. Vienne, 1853).

BECHSTEIN (Ludwig), écrivain allemand, est né le 28 novembre 1801, dans une petite ville du duché de Saxe-Meiningen. Destiné à la profession d'apothicaire, il travailla pendant quelque temps dans une pharmacie d'Arnstadt jusqu'à l'époque où, par la publication d'un recueil de poésies *Guirlande de sonnets* (Sonettenkraezen-Arnstadt, 1828), il attira l'attention du duc régnant de Saxe-Meiningen; celui-ci lui fournit les moyens d'étudier l'histoire et la philosophie et le nomma, en 1831, conservateur de sa bibliothèque particulière, puis second bibliothécaire de la bibliothèque publique, et, en 1841, conseiller de la cour.

M. Bechstein a écrit un *Livre de contes allemands* (Deutsches Maerchenbuch, 7e édit. 1844), qui ont obtenu beaucoup de succès en Allemagne, puis une foule de romans, de nouvelles et d'autres ouvrages de littérature légère qui lui firent une assez grande réputation et parmi lesquels on remarque : *Arabesques* (Stuttg., 1832; 2e édit. 1841); *Histoires et contes fantastiques* (Erzaehlungen und Phantastücke, Stuttg., 1833, 4 vol.); *le Jour des princes* (der Fürstentag. Francf. 1834, 2 vol.), roman historique; *Contes de la Thuringe* (der Sagenschatz und die Sagenkreise des Thuringerlandes, Meiningen, 1835-38, 4 vol.), recueil de tous les récits populaires remarquables de cette province; l'*Odyssée d'un musicien* (Fahrten eines Musikanten (Schleusing, 1836-37, 3 vol.); *le Pays natal et l'étranger* (Aus Heimat und Fremde, Leips., 1839, 2 vol.), suite d'histoires et de nouvelles; *Grumbach* (Hildburgh. et Meining, 1839, 3 vol.), roman historique en trois parties, sous trois titres : *le Chevalier et son droit*, le *Prince et sa parole*, la *Princesse et sa foi*; *Saphienlust* (Stuttg., 1848); *la Prédiction de la Libussa* (Stuttg., 2e édit., 1841, 2 vol.); *Philidor, histoire de la vie d'un curé de campagne* (Gotha, 1842); *Vouloir et devenir*, ou *les Burschenschaft de l'Allemagne et la vie de leurs membres* (Wollen und Werden. Deutschlands Burschenschaft und Burschen leben (Halle, 1850, 2 vol.), tableau aussi intéressant qu'authentique; *Une destinée obscure* (Ein dunkles Loos, Numberg, 1850, 3 vol.).

Comme poëte, M. Bechstein a donné : les *Fils d'Aymon* (Leipsick, 1830); la *Danse macabre* (Der Todtentanz, Ibid., 1831); *Poésies* (Gedichte. Francfort, 1836), etc.

Il a publié, au nom de la Société d'antiquaires de Henneberg, qu'il a fondée en 1833, un *Musée d'histoire, de littérature, d'art et d'antiquités* (Iéna, 1842, 2 vol.). On lui doit la belle édition des *Poésies d'Otto von Botenlauben le ménestrel* (Leipsick, 1845) et, dans le grand ouvrage publié par M. G. Wigand : l'*Allemagne pittoresque et poétique*, la partie relative à la Thuringe.

BECK (Karl), poëte allemand, fils d'un négociant juif, né à Baja (Hongrie) en 1817, suivit quelque temps les cours de médecine à l'université de Vienne, entra dans les bureaux de son père, puis alla reprendre à Leipsick ses études de philosophie. Il se lia à cette époque avec les artistes et les littérateurs dont cette ville abonde, et se livra dès lors exclusivement à la poésie. Plus tard il se rendit à Berlin, d'où il passa à Vienne lors du grand mouvement révolutionnaire de la Hongrie.

Parmi ses œuvres poétiques, on remarque : *les Nuits* (Naechte, Leipsick, 1838); *le Poëte ambulant* (der fahrende Poet, Ibid. 1838); *Chants de paix* (Stille Lieder, Ibid., 1839); *Janko, le Hongrois, gardien des chevaux* (Ibid., 1842); roman en vers, son chef-d'œuvre poétique; *Recueil de poésies* (Gesammelte Gedichte, 1844), d'abord supprimé par la police de Berlin, et qui eut, dans la même année, deux éditions; *Chants du pauvre homme* (Lieder vom armen Manne, 1846, trois éditions presque simultanées); *les Roses de tous les mois* (Monatsrosen, 1848); *les Chants armés* (Gepanzerte Lieder, Berlin 1848), et *l'Adresse a François-Joseph* (an Franz Joseph. Vienne, 1849. Ces dernières poésies furent écrites sous l'impression des événements de 1848 et en portent l'empreinte.

M. Beck, doué de grandes qualités poétiques, excelle surtout à peindre le caractère vif et passionné de ses compatriotes, les Hongrois. Ses poésies, purement lyriques, ont une élégance de forme et une pureté de langage qui souvent en

Digitized by Google

dissimulent le vide. Il s'est essayé aussi dans la tragédie, mais son *Saül*, malgré la beauté de style, n'a pas paru fait pour la scène.

BECK (Johann-Ludwig-Wilhem), jurisconsulte allemand, fils de l'historien Christian-Daniel Beck, né à Leipsick, le 21 octobre 1786, fit ses études de droit dans cette ville et y obtint, en 1809, le grade de docteur. En 1812, il fut nommé professeur à l'université de Kœnigsberg et devint, l'année suivante, conseiller d'État à Weimar. Rappelé par sa ville natale en 1815, il fut nommé successivement professeur (1815), président échevin (1825), premier conseiller (1835), et enfin président (1837) à la Cour d'appel.

Parmi les ouvrages de M. Beck, il faut signaler : *Corpus juris* (Leipsick, 1825-1836 et 1829-1833, 2 vol.); *Instruction sur les référés et sur les décrets* (Anleitung zum Referiren und Decretiren, Leipsick, 1839); *la Loi d'expropriation de* 1838 (das Executionsgezetz von 1838 mit Anmerkungen, Ibid., 1839); *Observations sur la justice pénale en Saxe* (Bemerkungen üb. den Criminalgerichtsstand in Sachsen, Ibid., 1842).

BECKER (Charles-Ferdinand), organiste et musicographe allemand, né à Leipsick, le 17 juin 1804, et fils d'un médecin distingué, étudia la musique dans sa ville natale, sous la direction de *Schicht* et de Schneider, et devint, à l'âge de 14 ans, organiste de l'église Saint-Nicolas. Dès cette époque, il se faisait applaudir dans les concerts à côté des plus grands artistes. Déjà il s'occupait de l'histoire et de la théorie de la musique, qu'il a toujours menées de front avec la composition et le professorat. En même temps qu'il publiait son *Conseiller des organistes* (1828), il donnait des *Trios* qui eurent un grand succès.

Ses ouvrages se succédèrent sans interruption : *Recueil des chœurs des* XVI*e* *et* XVII*e* *siècles* (1831); *Exposé systématique et chronologique de la littérature musicale* (Leipsick, 1836); *la musique de chambre aux* XVI*e*, XVII*e* *et* XVIII*e* *siècles* (1840); *Collections chorales des diverses églises chrétiennes* (1841); *Catalogue alphabétique et raisonné d'une collection d'écrits sur la musique* (1846); *OEuvres musicales des* XVI*e* *et* XVII*e* *siècles* (1847); *les Musiciens du* XIX*e* *siècle* (1849), etc. M. Becker a inséré dans le *Journal universel de musique* un grand nombre d'articles qui révèlent à la fois beaucoup d'esprit et beaucoup de science.

Nommé professeur d'orgue au Conservatoire de Leipsick aussitôt après sa fondation (1843), il a formé des élèves très-distingués. Ne dédaignant pas de s'occuper de la construction de l'orgue, il a donné des plans qu'on a suivis pour un grand nombre d'églises de l'Allemagne.

BECKER (Jean-Philippe), publiciste et homme politique allemand, né à Frankenthal (Bavière), le 19 mars 1809, et fils d'un menuisier, avait appris lui-même l'état de brossier, lorsque les événements de 1830 le jetèrent dans la politique. Connu parmi ses camarades pour ses opinions libérales, il rédigea le *Messager de l'Ouest* avec Sieben-Pfeiffer, et, pendant huit années, fit la plus active propagande en faveur de la *Société des amis de la presse*. Plusieurs fois incarcéré, il fut enfin forcé, en 1838, de gagner la Suisse où il devint le collaborateur actif de la *Gazette du Jura ;* il y inséra des articles qui firent connaître son nom, même en France, et publia, en 1840, une brochure révolutionnaire : *Un mot sur la question du moment*.

En même temps, il organisait parmi les émigrés allemands, ou les radicaux nés dans le pays, des compagnies franches destinées à agir dans l'occasion. En 1846, elles prirent une grande part à la révolution de Berne, et M. Becker, nommé bourgeois de cette ville, servit M. Ochsenbein, en qualité d'aide de camp dans la guerre qui suivit les mesures énergiques prises contre les jésuites et le Sonderbund. La révolution de 1848 le ramena en Allemagne. A la tête de ses compagnies, il remua le duché de Bade; mais, après l'inutile tentative de Becker, il revint en Suisse, et, craignant les représailles, forma une ligue défensive à Huningue. Il envoya quelques-unes de ses compagnies au secours des révoltés de Rome et de Sicile. Arrêtées à Marseille par le gouvernement français, elles revinrent sur leurs pas, et M. Becker les employa à soutenir l'insurrection qui venait d'éclater dans le palatinat et le grand-duché de Bade. A leur tête, il couvrit la retraite des insurgés à Carlsruhe (18 mai 1849), battit plusieurs fois les troupes du gouvernement, et, après la défaite définitive des démocrates, regagna la Suisse, à travers les impénétrables défilés de la forêt Noire. Son expédition avait duré trois mois. Accueilli à Genève, il y fonda un établissement industriel, devenu très-prospère. Il a publié, avec M. Eisselen, une *Histoire de la révolution de mai* 1849, *dans l'Allemagne méridionale* (Genève, 1849).

BECKER (Jacques), peintre allemand, né à Dittelsheim, près de Worms, le 15 mars 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Ses premières toiles sont empruntées à la vie chevaleresque, et ressemblent à des illustrations des ballades d'Uhland. La plus remarquable est *le Chevalier et sa maîtresse*, tableau de genre où revit le moyen âge, avec son architecture gothique, ses costumes et ses paysages. Prenant ensuite ses sujets dans la vie moderne du peuple allemand, il produisit une série de tableaux de genre qui excitèrent une vive sensation. La *Famille de paysans en prière*, idylle charmante, empreinte d'un vif sentiment religieux, excita presque des troubles en Allemagne, inspira des poésies et provoqua des pamphlets. Vinrent ensuite : *le Soir à la fontaine*, toile eucyclopédique rassemblant tous les traits des mœurs allemandes, dans un ensemble patriarcal; *le Retour de la guerre*, *la Mort du chasseur tyrolien*, *les Paysans surpris par l'orage*, vaste scène de désolation, pleine d'énergie et de sentiment qui valut à l'artiste la direction de l'institut Stadel de Francfort, *le Berger frappé de la foudre* et autres toiles d'un grand effet dramatique.

On cite encore, de M. Jacques Becker, un certain nombre d'idylles d'une grande fraîcheur, ou de petites comédies de mœurs d'une exécution brillante; le paysage y est toujours traité avec tant de soin que ses tableaux de genre lui ont valu la réputation d'excellent paysagiste. Nous mentionnerons : *Jeune paysan portant le seau de sa fiancée*, *Jeunes filles regardant passer des recrues*, *Vieille femme avec son chat*, *Jeune fille donnant à manger à un agneau*, *une Famille aux champs*, *Jeune ménage buvant devant sa maison*, *la Dégustation du vin*, *le Paysan et sa femme*, etc. : ainsi qu'un grand nombre d'aquarelles qui se recommandent à la fois par la finesse du dessin et l'éclat du coloris.

BECKER (Julius), compositeur et écrivain critique allemand, est né à Freiberg le 5 février 1811. Fils d'un professeur et destiné à la profession de chanteur, il reçut une excellente éducation musicale. La perte de sa voix le ramena vers les études classiques, et, tout en enseignant la musique, il s'occupa de littérature et de philosophie. Aussi, quand il devint collaborateur de la *Nou-*

Digitized by Google

velle revue musicale, fondée à Leipsick par Schumann, il se fit promptement un nom dans le monde musical, comme critique et esthéticien.

On a de lui un assez grand nombre de compositions pour le chant, entre autres une rapsodie en six actes, *la Bohémienne*, et un opéra, la *Prise de Belgrade*. M. Becker excelle dans les *lieder*, ce genre favori de l'Allemagne; il y porte du mouvement et de la sensibilité. La simplicité facile de ses motifs et de leur accompagnement les a rendus populaires.

Parmi ses œuvres de littérature et de théorie, on remarque un roman musical, les *Nouveaux romantiques* (Leipsick, 1840, 2 vol.); un roman humoristique, *Kleebein et compagnie* (Ibid., 1841); une *Traduction*, avec commentaires, du *Voyage musical en Allemagne*, de Berlioz (Ibid., 1843); des *Leçons d'harmonie*, sous forme de lettres à une dame (1843), et un *Cours de chant pour les hommes* (1845). M. Becker, depuis 1846, vit dans la retraite dans le voisinage de Dresde.

BECKERATH (Hermann DE), homme politique allemand, est né, en 1801, à Créfeld (Prusse rhénane), d'une famille de réfugiés mennonites, originaires du village de Beckerath dans le pays de Juliers. Après avoir été longtemps commis dans une maison de banque, il se fit lui-même banquier, et fut élu, en 1836, membre de la chambre de commerce de sa ville natale. En 1843, député de Créfeld à la diète de la province du Rhin, il rédigea l'adresse présentée au gouvernement contre le projet de code pénal. Dans la diète de 1845, il fit un rapport remarquable sur le projet de M. Camphausen (voy. ce nom), relatif à l'organisation d'une représentation nationale. Membre influent de la première diète générale de 1847, il s'y plaça à la tête du parti constitutionnel. En 1848, il fut envoyé par les électeurs de Créfeld à l'Assemblée constituante de Francfort, où il fut un des principaux orateurs du centre droit.

M. de Beckerath entra dans le ministère de l'empire comme ministre des finances; bientôt après, appelé à Berlin, pour constituer un cabinet, il présenta au roi Frédéric-Guillaume IV un programme libéral qui ne fut pas accepté, et revint à Francfort où il décida le parlement national à sanctionner l'armistice de Malmoë. Lorsque la diète prussienne eut été transférée de Berlin à Brandebourg (8 novembre 1848), il s'efforça de faire intervenir le pouvoir central, comme médiateur entre la révolution et le coup d'État; mais il ne put faire écouter la voix d'une sage modération dans les conseils du gouvernement prussien. Il n'en resta pas moins fidèle à la Prusse et protesta hautement contre les prétentions de l'Autriche, déclarant que la cause de l'unité serait perdue le jour où la dynastie de Habsbourg aurait reconquis en Allemagne son ancienne prépondérance. Après l'élection du 28 mars 1849 qui défera au roi de Prusse la dignité impériale, il se rendit à Berlin pour connaître les résolutions de Frédéric-Guillaume IV; il ne reçut, après des réponses équivoques, qu'un refus définitif.

Découragé par les progrès de la réaction, M. de Beckerath, blâma la témérité du parti révolutionnaire qui mettait le peuple et les gouvernements en demeure d'appliquer la constitution commune et proposa d'attendre la suite des événements, et de proroger l'Assemblée, pour éviter une dissolution violente. L'insurrection de Dresde, réprimée le 9 mai par l'intervention des troupes prussiennes, le décida à donner sa démission de député et de ministre. Il fut élu membre de la seconde Chambre de Prusse, après l'octroi d'une nouvelle constitution. Dans la session de 1849-1850, il ne fit au pouvoir qu'une opposition modérée, tant que les dispositions presque démocratiques de la loi sur l'administration communale et provinciale (11 mars 1850) et la convocation du parlement fédéral de l'union restreinte à Erfurth (20 mai 1850), permirent de croire que Frédéric-Guillaume IV n'avait pas complètement rompu avec le parti national constitutionnel. Mais, après les conférences de Dresde et la restauration de l'ancienne diète de Francfort, en présence du réveil du vieil esprit féodal, M. de Beckerath devint un des adversaires les plus énergiques de M. de Manteuffel, et ne pouvant plus rien pour la cause de l'unité allemande, resta le défenseur des libertés garanties à la Prusse par sa constitution particulière.

BECKMANN (Frédéric), acteur allemand, né à Breslau, en 1803, débuta comme choriste au théâtre de cette ville, puis fut engagé comme comique au théâtre de Kœnigstadt à Berlin en 1824. Il y fit sa réputation par l'originalité et la verve autant que par la simplicité et le naturel de son jeu. Il était doué d'un embonpoint grotesque, dont il sut tirer le meilleur parti. Il obtint surtout du succès dans *Eckensteher Nante* de Holtei. Il fut l'un des promoteurs les plus ardents de l'idée d'un théâtre populaire à Berlin. Les événements en ayant arrêté l'exécution, il quitta la ville, et se retira à Vienne où il remplit encore l'emploi de premier comique.

BÉCLARD (Jules), médecin français, né vers 1815, à Paris, est fils d'un célèbre anatomiste, mort en 1825. Après avoir suivi les cours de la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1842, et nommé, en 1852, agrégé pour la chaire d'hygiène. On a de lui : *Le Système cartilagineux* (1846), une édition augmentée des *Éléments d'anatomie générale* de son père (1851), *Hygiène de la première enfance* (1852), *Traité élémentaire de physiologie humaine* (1855, in-8), etc.

BECQUEREL (Antoine-César), physicien français, membre de l'Institut, né le 7 mars 1788, à Châtillon-sur-Loing (Loiret), sortit en 1808 de l'École polytechnique comme officier du génie. Il servit en Espagne sous les ordres du maréchal Suchet, et prit part aux siéges de Tortose, de Tarragone, de Sagonte, de Valence. A son retour, en 1803, il fut nommé inspecteur de l'École polytechnique; en 1814, il fit la campagne de France, et quitta le service militaire, après avoir donné, en 1815, sa démission de chef de bataillon du génie.

M. Becquerel, élu membre de l'Académie des sciences, en avril 1829, et membre correspondant de la Société royale de Londres, en 1837, est actuellement professeur de physique au Muséum d'histoire naturelle. Il a contribué puissamment par ses mémoires et ses rapports au conseil général du Loiret à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à exécuter en Sologne. Parent et ami du peintre Girodet, il a fait connaître un grand nombre de productions de cet artiste. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1831.

On doit à M. Becquerel un grand nombre de travaux sur diverses branches de l'électricité. En 1835 et 1837, il décrivit sa *chaîne simple à oxygène*, première ébauche des piles à courant constant, et fit connaître la *Balance électro-magnétique*. Il a publié un certain nombre d'importants mémoires dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, les *Annales de physique et de chimie* et autres recueils. Nous citerons : *Recherches sur le dégagement de chaleur dans le frottement* (1838); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839); *sur les Propriétés électro-chi-*

Digitized by Google

miques des corps simples et leurs applications aux arts (1841); *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux, à l'aide de courants électriques très-faibles* (1852), etc., etc.

Il a donné dans les mêmes recueils, des mémoires de physique appliquée à la physiologie : *Recherches sur la chaleur animale*, (1835-1836-1838); *Expériences sur la torpille* (1836); *Expériences sur la température propre des animaux à sang froid* (1841); *De l'action du sel dans la végétation et de son emploi en agriculture* (1849), etc.

M. Becquerel a aussi écrit un grand nombre d'ouvrages fort volumineux qui, heureusement, rachètent par la multitude de faits dont ils contiennent l'exposé, le défaut d'ordre et de précision qu'on reproche à la plupart. En voici les titres : *Traité de l'électricité et du magnétisme* (Paris, 1834-1840, 7 vol. in-8); *Traité d'électro-chimie* (in-8); *Traité de physique appliquée à la chimie et aux sciences naturelles* (2 vol. in-8); *Éléments de physique terrestre et de météorologie*, avec M. Edm. Becquerel (1847, in-8°); *Traité des engrais organiques* (in-12); *Des climats et de l'influence des sols boisés et déboisés* (in-8); *Traité de l'électricité et du magnétisme*, avec M. Edm. Becquerel (1855, 2 vol. in-8).

BECQUEREL (Alexandre-Edmond), physicien français, fils du précédent, né, à Paris, le 24 mars 1820, fut admis, en 1838, à l'École Polytechnique, où cependant il n'entra pas. Il assista son père dans un grand nombre de recherches, et fut aide-naturaliste au Muséum, puis professeur au Conservatoire des arts et métiers, où il occupe la chaire de physique depuis 1853. Il a été décoré le 22 décembre 1851.

On doit à M. Ed. Becquerel, en dehors de sa collaboration active aux travaux de son père, des recherches intéressantes sur le spectre solaire et la constitution de la lumière électrique (*Comptes rendus* de l'Académie, 1839, 1840, 1841); de nombreuses déterminations de pouvoirs réfringents de corps liquides, effectuées en collaboration avec M. Cahours (1840); un *Mémoire sur les lois qui président à la décomposition électro-chimique des corps* (1849); des mémoires sur les phénomènes magnétiques et diamagnétiques (1845-1855), une *Note sur le tracé des lignes isothermes en France;* des *Recherches sur les effets électriques produits au contact des corps solides et liquides en mouvement* (1852 et 1855), etc.

BECQUEREL (Louis-Alfred), médecin français, frère du précédent, né aussi à Paris, en 1814, se distingua dans tout le cours de ses études médicales, remporta la médaille d'or à la Faculté et dans les hôpitaux, et fut reçu docteur, en 1840, avec une thèse *sur les affections tuberculeuses et le carreau*, qui lui attira beaucoup d'éloges. Il avait déjà fait paraître, deux ans auparavant, des *Recherches cliniques sur la méningite des enfants* (1838, in-8). Il a été décoré le 25 avril 1845.

Il a encore donné : *Recherches anatomico-pathologiques sur la chlorose du foie*, insérées d'abord, comme les précédentes, dans les *Archives générales de médecine* (1840); *Séméiotique des urines, ou traité des signes fournis par les urines dans les maladies* (1841, in-8); ouvrage pour lequel l'Institut lui decerna, en 1842, l'un des prix Montyon; *Traité du bégaiement et des moyens de le guérir* (Paris, 1844, broch. in-8); *de l'Empirisme en médecine*, thèse pour le concours d'agrégation en 1844; *Traité élémentaire d'hygiène privée et publique* en 1854, etc....

BEDEAU (Marie Alphonse), général français, est né à Vertou, près de Nantes, le 10 août 1804. Fils d'un officier de marine, il entra à la Flèche, en 1817, et, en 1820, à Saint-Cyr, d'où il sortit sous-lieutenant d'état-major. Il était capitaine, lorsqu'il fit, de 1831 à 1832, la campagne de Belgique, comme aide de camp des généraux Gérard et Schramm; il se distingua au siége d'Anvers. Envoyé en Algérie, en 1836, il y passa dix années qui composent surtout sa vie militaire. Il se fit remarquer au siége de Constantine et fut nommé commandant de la place, puis lieutenant-colonel; sa belle conduite contre les Kabyles lui valut, l'année suivante, le grade de colonel et le commandement du 17e léger, dans lequel il eut pour successeur le duc d'Aumale. Il reçut deux blessures dans l'expédition de Cherchell, soutint, au col de Mouzaia, l'effort des réguliers d'Abd-el-Kader et se signala encore à Medéah et Miliana. Il fut récompensé, en 1841, par le grade de général de brigade. En 1842, le général Bugeau le chargea d'opérer, sur les frontières du Maroc où Abd-el-Kader s'était réfugié, et d'occuper la province de Tlemcen. Après un grand nombre de combats où les Français eurent continuellement l'avantage, les Arabes furent chassés, et le général Bedeau put se donner tout entier à l'organisation de la province. En 1844, il assista à la bataille d'Isly, à la suite de laquelle il fut nommé général de division, puis commandant supérieur de la province de Constantine. Il fit deux campagnes heureuses, au printemps et à l'automne de 1845, et prit part, en 1847, à l'expédition dirigée contre les Kabyles de Bougie. Un instant gouverneur d'Alger, il fut remplacé par le duc d'Aumale et revint en France.

Quand éclata la révolution de Février, le maréchal Bugeaud chargea le général Bedeau de comprimer l'insurrection; mais son attitude vis-à-vis des insurgés et les faits qui se passèrent sous ses yeux, le 24 février, sur la place de la Concorde, attirèrent sur lui des accusations très-graves. Le général Bugeaud publia même contre lui une lettre à laquelle il répondit par une brochure. Appelé par le gouvernement provisoire au ministère de la guerre auquel le désignaient ses aptitudes reconnues d'administrateur, il ne l'occupa que quelques heures, l'échangea contre le commandement de la place de Paris, et fit désarmer les troupes. Peu après, il fut nommé commandant de la 1re division de l'armée des Alpes.

Le département de la Loire-Inférieure l'envoya à l'Assemblée constituante dont il devint vice-président, et où il vota avec le tiers-parti républicain. Il fut blessé au Petit-Pont, dès le commencement des journées de juin. Après la lutte, il refusa le ministère des affaires étrangères que lui offrait le général Cavaignac. Élu à la Législative par le département de la Seine, il resta toujours vice-président et essaya vainement de se tenir dans un milieu de modération entre le parti démocratique et la majorité, à laquelle l'associèrent presque tous ses votes. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté comme les généraux Cavaignac et Lamoricière, conduit à Mazas, puis à Ham, et enfin éloigné temporairement de la France, où il n'est pas rentré. Il vit retiré en Belgique. La ferveur de ses convictions catholiques a donné lieu, depuis, au bruit de son entrée dans les ordres. Il a démenti ce bruit et plus récemment, à l'occasion de l'affaire de Neufchâtel, il a offert ses services à la Suisse. Le général Bedeau est, depuis le 8 août 1847, grand officier de la Légion d'honneur.

BEDFORD (Francis Russell, 7e duc de), pair d'Angleterre, né en 1788, est issu d'une illustre famille élevée, en 1539, à la pairie par Henri VIII,

Digitized by Google

et au rang de duc, en 1694. Connu sous le nom de marquis de Tavistock, il fit son éducation au collége de la Trinité, à Cambridge, épousa, en 1808, la fille du comte d'Harrington, et entra, en 1832, du vivant de son père, à la Chambre des Lords, où par tradition il est dévoué aux principes whigs. C'est le frère aîné de lord John Russell. Il a pour héritier de ses titres et dignités son fils unique, William, marquis de TAVISTOCK, né en 1809 à Londres, et qui a siégé de 1832 à 1841 à la Chambre des Communes.

BEECHER (Lyman), théologien américain, né le 12 septembre 1775, à New-Haven (Connecticut), est le fils d'un forgeron de la Nouvelle-Angleterre. Élevé d'abord dans le métier de son père, il entra assez tard à Yale-College (Connecticut), puis fut ordonné ministre presbytérien et chargé d'une église de cette confession à Long-Island en 1798. En 1810, il alla s'établir à Litchfield (Connecticut), où il resta jusqu'en 1826, prenant une part active à la création de diverses sociétés religieuses. Il fut ensuite pendant six ans pasteur à Boston, puis nommé, en 1832, à la présidence d'un séminaire presbytérien qui venait d'être fondé aux environs de Cincinnati (Ohio).

Là, le zèle de M. Beecher et de toute sa famille pour l'abolition de l'esclavage, son ardeur pour recruter à cette cause des partisans et des défenseurs, et l'influence vraiment populaire de ses écrits et de ses discours, lui attirèrent de violentes persécutions. Les propriétaires d'esclaves ameutèrent contre lui la populace de Cincinnati, et plusieurs fois sa maison, où on le soupçonnait de donner retraite à des esclaves fugitifs, courut le risque d'être incendiée. A la fin, le comité d'administration du séminaire défendit à M. Beecher toute discussion abolitionniste. Alors les étudiants, qui avaient épousé avec ardeur les opinions de leur président, se retirèrent en masse (1833). Cependant M. Beecher crut devoir rester à son poste, et tenta pendant dix-sept ans, secondé par son gendre, le docteur Stowe, de ranimer la prospérité du séminaire de Cincinnati. Il ne put y réussir, et retourna, en 1850, à Boston, où il n'a cessé de résider.

Ses principaux écrits consistent en discours et adresses écrits simplement et sans affectation, mais avec chaleur et une grande verve ironique. On les a réunis à Boston en quatre forts volumes.

M. Beecher est père de neuf enfants, qui ont tous écrit sur des sujets littéraires, économiques ou religieux, et se sont fait remarquer, à différents titres, dans les rangs des abolitionnistes. Les plus connus sont : Édouard, Henri et Charles, et parmi les filles, Catherine et Harriet.

BEECHER (Edward), théologien américain, fils aîné du précédent, est aujourd'hui pasteur d'une église presbytérienne à Boston (Massachusets), où il suivit son père en 1850. On a de lui : *le Baptême, son importance et ses modes* (Baptism with reference to its import and modes; New-York, in-12); *les Conflits des âges, ou le Grand Débat sur les relations de Dieu et de l'homme* (Conflicts of ages; Boston, in-12, 1854, compacte), ouvrage hardi et assez bizarre, où il rapporte l'origine du mal à l'existence supposée des *progéniteurs de la race humaine*, qui auraient, selon lui, vécu avant Adam. Ce livre a fait du bruit aux États-Unis, et suffi pour assurer à M. Edw. Beecher un rang à part dans la théologie américaine. Il est aussi l'auteur de nombreux articles sur la littérature biblique.

BEECHER (Henry-Ward), théologien américain, frère du précédent, est depuis longtemps pasteur presbytérien à Brooklyn, dans l'État de New-York. Il a été, pendant quelques années, missionnaire dans les États de l'ouest, et en particulier chargé d'une église à Cincinnati. Il s'est surtout acquis une grande réputation par ses sermons et par ses *lectures*. Adversaire enthousiaste de l'esclavage, il est devenu, par son éloquence, l'un des principaux chefs du mouvement abolitionniste dans les États du nord. Sa parole est entraînante et énergique, pleine de saillies originales et volontiers plaisantes. On lui a reproché de laisser paraître un peu trop sa propre personnalité. Il a publié un recueil de sermons : *Douze lectures aux jeunes gens* (Twelve lectures to young men; New-York, in-12). Il est aussi le rédacteur en chef de *l'Indépendant*, journal hebdomadaire presbytérien de New-York, où il défend ses opinions religieuses et sociales, et qui a une grande popularité.

BEECHER (Charles), frère des précédents, pasteur à Newark (New-Jersey), est l'auteur d'un ouvrage de théologie très-répandu aux États-Unis : *l'Incarnation, ou tableau de la Vierge et de son fils* (the Incarnation, or pictures of the Virgin and her son; New-York), in-12, avec une introduction par sa sœur, mistress Stowe (voy. ce nom). En 1853, il accompagna cette dernière en Europe, et il a écrit dans les *Sunny memories* toute la partie qui se rapporte au continent.

BEECHER (miss Esther-Catherine), femme auteur américaine, sœur des précédents, née en 1800, à East-Hampton (Long-Island), s'est consacrée, toute sa vie, au progrès et au développement de l'éducation des femmes. Dès 1822, elle a établi à Hartfort (Connecticut) un grand établissement destiné à instruire les jeunes filles, et surtout à former des institutrices et des maîtresses d'école. Sa fermeté et son bon sens lui ont fait obtenir, dans cette œuvre de dévouement philanthropique, les plus estimables résultats. Elle est aussi fort connue comme écrivain, et son nom, jusqu'au moment où fut publiée *la Case de l'Oncle Tom*, était beaucoup plus répandu que celui de sa sœur, Mme Stowe.

On a de miss Catherine Beecher, outre des contes et des nouvelles, plusieurs ouvrages d'économie domestique, de morale et de religion : *Économie domestique* (Domestic Economy; New-York, in-12); *l'Éducateur moral* (Moral Instructor; in-12); *Le vrai remède aux maux de la femme* (The true remedy for the wrongs of woman; Boston, in-12); *Devoirs des femmes américaines envers leur pays* (Duty of american women to their country; Boston, in-12); *La vérité plus étrange que la fiction* (Thruth stranger than fiction; Boston, in-12), satire contre les mœurs des jeunes étudiants en théologie, etc., etc.

BEECHER-STOWE (Harriet). Voy. STOWE (mistress).

BEECHEY (Frédéric-William), navigateur anglais, né le 7 février 1796, et fils d'un peintre de portraits qui a obtenu quelque célébrité, fut inscrit, dès l'âge de dix ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire, resta deux ans à bord du vaisseau *l'Hibernia*, accompagna à Rio de Janeiro l'amiral Sydney Smith, et prit part, avec beaucoup de distinction, à la campagne de Madagascar, en 1811. Trois ans plus tard, il était à bord du *Tonnant*, qui fut chargé, lors de l'attaque sur la Nouvelle-Orléans, de tourner la ville en remontant le Mississipi. En 1815, il reçut le grade de lieutenant.

A la conclusion de la paix, le jeune officier

Digitized by Google

tourna son activité vers les découvertes maritimes, et fit, avec sir J. Franklin et David Buchan, sa première visite aux mers du pôle arctique (1818). Sous le titre de : *Voyage de découverte au pôle nord* (A Voyage of discovery towards the north pole performed in *Dorothea* and *Trent;* Londres, 1843, in-8) : il en a donné une relation aussi intéressante qu'importante au point de vue scientifique, s'attachant surtout à signaler les services rendus par le malheureux Buchan, que l'on présume avoir péri plus tard dans un incendie en pleine mer. Cette expédition lui valut du Parlement une somme de 200 liv. (5000 fr.) à titre de récompense nationale. En 1819, il accompagna, sur *l'Hécla*, le capitaine Edw. Parry, et s'avança jusqu'au 113° 54' dans l'intérieur du cercle polaire arctique.

Mais les principaux voyages de M. F. W. Beechey sont ceux de 1821 et de 1825. Dans le premier, il eut pour mission, avec son frère H. W. Beechey, d'explorer les côtes du nord de l'Afrique à l'est de Tripoli. La relation qu'ils en ont publiée (*Proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa from Tripoli eastward in* 1821 *and* 1822; Londres, 1828, in-4, pl.) renferme des cartes soigneusement relevées du littoral et une savante description du pays connu des anciens sous les noms de Grande Syrthe, Pentapole et Cyrénaïque.

Dans son second voyage, il devait, à bord du *Blossom*, dont il venait d'être nommé capitaine (1825), pénétrer dans les mers polaires par l'océan Pacifique et le détroit de Behring, et concerter ses efforts avec ceux de Parry et de Franklin, pour reconnaître l'existence du passage du nord-ouest entre les deux océans. Il tint la mer trois ans et demi, et les résultats qu'il obtint, fixèrent la géographie de ces parages. Après avoir pris possession de l'archipel Gambier, dans le Pacifique, et visité cinq îles inconnues jusque-là, auxquelle il donna les noms de Barrow, Cockburn, Byammartin, Cooper et Melville, il traversa le détroit de Behring et s'avança, en août 1826, jusqu'à l'extrémité nord du Cap de glace : de là il envoya la chaloupe du *Blossom*, qui gagna le 71° 23' 31" de latitude nord, éloignée de 146 milles seulement du point extrême atteint par sir J. Franklin. En revenant, il explora le littoral de l'archipel de Liéou-Khiéou, et découvrit le petit groupe des îles de l'Archevêque. Puis, dans l'été de 1827, il pénétra, pour la première fois, dans une vaste baie située au sud-est du cap du Prince de Galles et à laquelle il donna le nom de baie Grantley.

Lorsqu'il revint en Angleterre (1828), le capitaine Beechey avait parcouru plus de 73 000 milles (environ 117 000 kilomètres). Le compte rendu de cet important voyage, qui contient, entre autres choses, une série d'observations sur la formation des montagnes de glace, a paru sous le titre : *Relation d'un voyage à l'océan Pacifique et au détroit de Behring* (Narrative of a voyage to the Pacific and Behring's strait to cooperate with the polar expedition in 1825-1828; Londres, 1831, 2 parties in-4, fig. et cartes); la partie botanique en a été publiée, de 1831 à 1840, par W. J. Hooker et le docteur Arnott. Pendant dix ans, M. Beechey a été chargé des stations navales de l'Amérique du sud et de l'Irlande; puis, condamné à l'inaction par l'affaiblissement de sa santé, il a consacré ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle, et a écrit deux traités pratiques, l'un sur la *Botanique* (Manual of botany, in-4), l'autre sur la *Zoologie* (Manual of zoology, in-4). Membre de plusieurs compagnies savantes de l'Angleterre et du continent, il a présidé la Société royale de géographie de Londres. Il a été élevé, en 1854, au rang de contre-amiral. — Il est mort le 22 novembre 1856.

BEGAS (Charles), peintre allemand, né à Heinsberg, dans la Prusse rhénane, le 30 septembre 1794, montra dès l'enfance une vocation remarquable pour le dessin. Fils d'un vice-président du tribunal de Cologne, et destiné à la magistrature, il obtint de suivre ses goûts, eut pour maître Philippart, et ne tarda pas à se faire connaître par la copie d'un *saint Jean*, d'après Raphaël, qui se trouvait dans la galerie de Dusseldorf. Elle lui valut, à quinze ans, le titre de membre honoraire de la Société littéraire de la ville de Bonne. En 1810, il quitta Bonne pour Cologne, et bientôt Cologne pour Paris, où il passa dix-huit mois dans l'atelier de Gros. Les nouvelles études qu'il y fit ont eu la plus grande influence sur son talent, et il a retenu du maître français la largeur de composition et l'harmonie de la couleur. Pendant la première occupation de Paris par les alliés, il présenta au roi de Prusse plusieurs copies de Raphaël, d'après les originaux du Louvre, et s'attira la protection de ce monarque. Il exécuta ensuite une *Reine des anges*, aujourd'hui à Berlin, et qui lui fit grand honneur.

M. Begas a traité avec succès la peinture religieuse, la peinture historique, le genre et le portrait. Nous citerons : *Job sur son fumier entouré par ses amis*, acheté par le roi Frédéric-Guillaume III, pendant la seconde occupation de Paris : *le Christ sur la montagne des Oliviers*, pour l'église de la garnison, à Berlin; *la Descente du Saint-Esprit*, pour la cathédrale de Berlin. Ce dernier tableau lui valut du roi un subside pour faire le voyage d'Italie, où il exécuta un certain nombre d'œuvres importantes. A son retour à Berlin (1822), il exécuta, dans la manière des vieux maîtres florentins, un *Baptême du Christ*, placé depuis dans l'église de la garnison, à Postdam; une *Ascension du Christ* pour l'église de Werder; *le Sermon sur la montagne*, appartenant à un particulier de Berlin; *Moïse sauvé des eaux*, acheté par la Société des arts du Rhin et de Westphalie; *la Transfiguration; le Christ portant sa croix; le Christ prophétisant la ruine de Jérusalem;* un second *Christ sur la montagne des Oliviers*, dans la cathédrale de Wolgart; *le Christ appelant à lui les misérables; le Christ sur la croix, avec Marie et saint Jean;* un *Christ colossal, entouré des quatre évangélistes et d'un chœur d'anges*, peint à fresque dans l'église de Sacrow, près Postdam; et un grand tableau d'autel pour celle de Landsberg.

Parmi ses tableaux d'histoire, il en est deux surtout qui sont très-célèbres : *Henri IV au château de Canossa*, et *la Redevance*. Parmi ses tableaux de genre, il faut mentionner : *Die Lorelei*, au roi de Hanovre; *le Blanchissage des nègres*, au roi de Prusse; *Jeunes filles sous un chêne*. Enfin il a exécuté dans le plus haut style, les portraits de *Thorwaldsen, Schelling, Karl Ritter, Alexandre de Humboldt, Léopold de Buch, Rauch, Cornelius, Schadow, Meyerbeer*, etc.

M. Begas venait de mourir quand s'ouvrit en 1855, l'Exposition universelle de Paris où n'en ont pas moins figuré plusieurs de ses œuvres : *le Christ prophétisant la ruine de Jérusalem, la Mort d'Abel* et le *Portrait de l'artiste* peint par lui-même. M. Begas a eu le mérite, en Allemagne, de garder un juste milieu entre les rêveries mystiques des uns et la philosophie un peu prétentieuse des autres. Il possédait à un haut degré la science du coloris. Ses carnations sont florissantes, et pour le style, il n'est inférieur à aucun des peintres de l'école de Dusseldorf. C'était, au jugement de ses compatriotes, le plus

Digitized by Google

complet, sinon le plus grand peintre contemporain de l'Allemagne. Le gouvernement ne lui avait ménagé ni les distinctions ni les récompenses. Il était peintre ordinaire du roi de Prusse, professeur et membre du sénat de l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre de l'Académie de Dresde, chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge et de l'ordre de Léopold; il avait obtenu la grande médaille d'honneur de l'Académie de Berlin.

BÉGAT (Pierre), ingénieur français, né le 1er avril 1800, à Louhans (Saône-et-Loire), entra à dix-huit ans à l'École polytechnique, et fut admis, à sa sortie, dans le génie maritime. Il remplit les fonctions d'ingénieur hydrographe de première classe. On a de lui des ouvrages scientifiques, tels que : *Description physique et politique de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la France* (1833-34, 3 vol.), accompagnée de cartes dressées par l'auteur; *Traité de géodésie à l'usage des marins* (1839, in-8), *Méthodes et formules relatives* au levé des plans hydrographiques; un *Exposé des opérations géodésiques*, exécutées sur les côtes du nord et du midi de la France, en 1839 et 1844, sous la direction de MM. Beautemps-Beaupré et Monnier, etc.; M. Bégat a collaboré activement au dictionnaire inachevé des *Fastes de la Légion d'honneur* (1842-1847, 5 vol. gr. in-8) qu'il a signé avec MM. Lyévins et Verdot. Il a été promu, en 1846, au grade d'officier de la Légion d'honneur.

BÉGIN (Louis-Jacques), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Liége, le 2 novembre 1793, et commença sa médecine dans les hôpitaux militaires de Metz et de Paris. Sous-aide en 1812, il fit avec la garde impériale les dernières campagnes de l'Empire. Il devint successivement aide-major en 1819, major de deuxième classe en 1832, passa principal de seconde, puis de première classe (1836 et 1841), et fut enfin attaché, en juillet 1842, comme chirurgien inspecteur, au conseil de santé des armées, dont il est aujourd'hui président (1857). Dans cet intervalle, il a pris le titre de docteur à Strasbourg, en 1823, avec une thèse sur l'*Application de la doctrine physiologique à la chirurgie*, et a professé, à la Faculté de Strasbourg et au Val-de-Grâce, des cours très-suivis d'anatomie pathologique qu'il ne cessa qu'en 1848. Nommé, dès 1823, membre de l'Académie de médecine, et décoré de la Légion d'honneur en 1832, il a été promu, en 1842, officier, et, en 1851, commandeur du même ordre.

On doit à cet habile praticien : *Principes généraux de physiologie pathologique*, d'après Broussais (1821); *Mémoire sur la gymnastique médicale* (1823); *Nouveaux éléments de chirurgie et de médecine opératoire* (1824, 2e édit.; 1838, 2 vol.); *Lettre à F. J. V. Broussais* (1825); *Traité de thérapeutique* (id., 2 vol.); *Supplément au Traité historique et dogmatique de la taille*, de J. Deschamps (1826); *Sur les déviations du rachis* (même année); *Traité de physiologie pathologique* (1828, 2 vol.); *Sur l'œsophagotomie* (1833); *Mémoire sur l'hémorragie à la suite de l'opération de la taille par la méthode périnéale*, etc. (1842); *Quels sont les moyens de rendre, en temps de paix, les loisirs du soldat français plus utiles à lui-même, à l'État et à l'armée*, etc. (1843); *Études sur le service de santé militaire en France* (1849); *Des plaies d'armes à feu* (1849); plusieurs *Discours* de circonstance; des *Notices*, et une foule d'articles dans les journaux de médecine ou dans des recueils spéciaux, d'où quelques-uns ont été extraits et publiés séparément (1823-1852).

BÉGIN (Auguste-Emile), médecin et littérateur français, né à Metz, le 23 avril 1803, et fils d'un magistrat de cette ville, se destina d'abord à l'École polytechnique, puis se tourna vers la médecine, et fut attaché, pendant la guerre d'Espagne, à l'hôpital de Barcelone. De retour en France, il se fit recevoir docteur à Strasbourg, en 1828. Sa thèse avait pour sujet l'*Influence des travaux intellectuels sur le système physique et moral de l'homme*. Fixé dans sa ville natale, il y exerça la médecine, tout en cultivant la littérature et l'archéologie. Il y fonda, en 1830, le journal hebdomadaire l'*Indicateur de l'est*. Depuis 1850, il est venu s'établir à Paris où il s'occupa de publications littéraires. Dans ces dernières années, il a été employé aux travaux de la commission chargée de rassembler et de publier la *Correspondance de Napoléon Ier*. Membre de nombreuses Académies et Sociétés de province, il a été attaché à la commission des monuments historiques de la Moselle.

On a de M. Emile Bégin un assez grand nombre d'ouvrages, volumes ou brochures, qui se rapportent indifféremment à la médecine, à l'histoire, à l'archéologie et à la littérature proprement dite. Nous citerons, dans ces divers genres : *Histoire des sciences, des lettres, des arts,... dans le pays Messin* (1832); *Biographie de la Moselle* (id., 4 vol.); *le Buchan français* (1836); *Connaissance physique et morale de l'homme* (1837); *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France* (1840); *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (id.); *Histoire des rues de Metz* (1845, 3 vol.); des *Voyages pittoresques en Espagne et en Portugal, en Suisse, en Savoie et sur les Alpes* (1852); de nombreux *Essais* sur divers points d'histoire locale; des *Éloges;* une traduction de la *Moselle*, d'Ausone (1840), et plus récemment une *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque, au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde* (1853 et suiv., 6 vol. in-8).

BEHR (Jean-Henri-Auguste), homme politique allemand, né à Freiberg (Saxe) le 13 novembre 1793, étudia la théologie et le droit à l'université de Leipsick. En 1815, il entra dans l'administration du royaume de Saxe, et parvint au poste de chef de la première division du ministère de l'intérieur. Après l'insurrection de Dresde (mai 1849), il fut appelé au ministère des finances et fit partie du cabinet qui rétablit, avec l'appui de la Prusse, la prérogative royale. Il se prononça d'abord pour l'union restreinte de la Prusse, du Hanovre et de la Saxe, mais bientôt il se rapprocha de l'Autriche. Il proposa de nouvelles taxes sur des matières déjà imposées, et rencontra dans les Chambres saxonnes une très-vive opposition. Dans les débats relatifs à l'union douanière, il prit une position intermédiaire entre les prétentions de l'Autriche et de la Prusse. M. Behr n'a jamais cédé aux entraînements du teutonisme et de la révolution; attaché à l'autorité monarchique, et souvent en butte aux colères des démocrates saxons, partisans de l'unité et de la liberté de l'Allemagne, il a voulu du moins sauvegarder les intérêts de son pays, et ne les a sacrifiés à aucune des grandes puissances.

BEHR (Jean-Nicolas-Joseph DE), magistrat belge, né à Liége en 1786, fit partie du congrès national et siégea, pendant dix années (1833-1843), à la Chambre des représentants, dont il a été deux fois président en 1834 et en 1839. En 1833, il fut un des membres de la commission chargée de rédiger un projet de loi relatif à l'instruction publique donnée aux frais de l'État. En 1839, il vota pour le traité de paix avec la Hollande et

Digitized by Google

consentit, dans l'intérêt de la sécurité nationale, au démembrement du Luxembourg et du Limbourg. Ancien conseiller à la Cour d'appel de Liége, il en est aujourd'hui premier président.

Un diplomate belge du même nom, le baron François-Jean-Désiré BEKE, né à Maëstricht en 1793, entré dans l'administration des finances sous l'administration hollandaise, et nommé en 1817, auditeur au conseil d'État, se fit attacher, après la révolution de 1830, comme premier secrétaire de légation à la commission députée à Londres par le congrès national; de là, il fut envoyé à Berlin par le régent Surlet de Chokier. Il retourna à Londres après l'avénement du roi Léopold, puis il partit pour l'Amérique, où il fut le premier résident belge à Washington. En 1839, il fut appelé au poste de ministre près de la Porte ottomane, et, pendant neuf ans, il représenta la Belgique à Constantinople.

BEIN (Jean), dessinateur et graveur français, né à Gozweiler (Bas-Rhin), en 1789, étudia le dessin chez David et la gravure chez un artiste de Strasbourg, nommé Christophe Guérin. Il a exposé aux Salons de nombreux ouvrages qui reproduisent principalement les tableaux des maîtres : *la Duchesse d'Angoulême quitte Bordeaux*, d'après Desenne (1817); *le Mariage de la sainte Vierge*, d'après Vanloo (1822); *Apelle et Campaspe*, d'après Girodet (1824); *Sainte Apolline*, d'après Raphaël (1835). Il a fourni plusieurs fac-simile des dessins de l'école italienne pour la chalcographie du Louvre (1840-1855). M. Bein a obtenu, en 1835, une 2e médaille. — Il est mort le 23 mars 1857.

BEISLER (Hermann DE), homme politique allemand, né à Bensheim, en 1790, servit d'abord dans l'armée bavaroise et fit, en 1807, la campagne du Tyrol. Il entra ensuite dans l'administration et devint secrétaire général du ministère de la justice. En 1813, il reprit du service dans la guerre de l'indépendance; il combattit de nouveau en 1815; puis il rentra définitivement dans la vie civile. En 1831, il publia des *Observations sur l'administration communale* (Betrachtungen über Gemeindeverfassung, Augsbourg, 1831). Il était président de régence, lorsqu'en 1847, après la retraite du ministère d'Abel (voy. ce nom), il fut nommé ministre de la justice. L'année suivante, il se chargea du portefeuille de l'instruction publique et des cultes. Il fut élu en même temps membre de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fit partie de la droite. Il demanda pour le clergé une constitution particulière, d'où serait exclu l'élément laïque. Ses collègues s'opposèrent à ce projet, qui aurait eu pour conséquence la séparation de l'Église et de l'État, et il dut sortir du ministère. Il y rentra en décembre 1848, et, jusqu'au 5 mars 1849, il garda le portefeuille de l'intérieur. Il est aujourd'hui conseiller d'État en service extraordinaire et président de la Cour suprême des comptes.

BEKE (Charles-Tilstone), voyageur anglais, est né le 10 octobre 1800. Il abandonna le commerce pour l'étude du droit; puis ayant acquis sur l'histoire d'Orient des connaissances assez étendues, il publia sur les premières races humaines un ouvrage qui fut violemment critiqué en Allemagne : *Origines biblicæ, or researches in primeval history* (1834, Londres, 1 vol.); il a été réfuté par le docteur Paulus. Il entreprit alors de pénétrer par l'Abyssinie dans l'Afrique centrale, fit, dans ce but, des démarches infructueuses auprès du gouvernement et des compagnies savantes, et se décida à accompagner le major Harris (1843), chargé d'une mission en Abyssinie.

Durant le voyage auquel ne manquèrent pas les périls et les obstacles de tout genre, M. Beke rendit des services signalés; ce fut lui qui, à la tête d'une troupe d'indigènes, explora les provinces méridionales, où il semblait impossible aux Européens de pénétrer, et découvrit des territoires complètement ignorés. Le résultat de ses recherches a été publié dans les recueils spéciaux des Sociétés géographiques de Londres et de Paris. Quant à lui, il n'a pas écrit l'historique de son voyage, mais il a traité divers points de géographie et d'ethnographie qui intéressent les contrées reculées qu'il a visitées. Il a publié, au sujet du Nil et de ses sources mystérieuses, trois mémoires dont le plus important est : *On the sources of the Nile* (Londres, 1849); un *Mémoire justificatif* (en français) en faveur des pères Paëz et Lobo (Paris, 1848); des *Notes critiques sur le voyage à Kaffa* de M. A. d'Abbadie (Londres, 1850); *De la distribution géographique des idiomes abyssins* (Edimbourg, 1849), etc.

BEKKER (Emmanuel), philologue allemand, né à Berlin, en 1785, acheva ses études à Halle, sous le célèbre Wolf, qui le regardait comme le plus distingué de ses élèves. En 1807, il obtint une chaire de littérature grecque à Berlin, mais il la quitta trois ans après pour venir à Paris compulser les manuscrits de la Bibliothèque impériale. De retour en Allemagne en 1812, il commença à publier ses *Anecdota græca* (Berlin, 1814-1821, 3 vol.); et sa grande édition de *Platon* (1814-1821, 10 vol.).

Nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin, il fut chargé par cette compagnie de faire un second voyage à Paris, pour examiner les papiers de Fourmont et préparer ainsi un *Corpus inscriptionum græcarum*. Il passa ensuite en Italie (1817), avec son collègue Gæschen, et visita successivement Rome, Florence, Venise, le mont Cassin, Césène, Milan et Turin, etc. Les deux savants déchiffrèrent, à Vérone, un manuscrit palimpseste des *Institutes* de Gaïus découvert par Niebuhr. L'Angleterre, la Hollande et le nord de l'Allemagne accueillirent tour à tour M. Bekker et lui livrèrent les ressources de leurs bibliothèques. Depuis la fin de ses grands voyages, il a repris à l'université de Berlin la chaire qu'on lui avait conférée dès 1807.

Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'importants. Il a donné d'excellentes éditions : les *Orateurs attiques* (Oxford, 1823, 7 vol.; Berlin, 5 vol.); *Thucydide* (Oxford, 1821, 3 vol.; 1824, 1 vol.; Berlin, 1832, *id.*); la *Bibliothèque de Photius* (Berlin, 1824, 2 vol.); *Aristophane* (Londres, 1825, 3 vol.); les *Scholies de l'Iliade* (Londres, 1826-1827, 3 vol.); *Sextus Empiricus* (Berlin, 1842); ainsi que plusieurs poëtes grecs. On lui doit aussi la révision du texte des principaux historiens grecs et latins, et il a travaillé au *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, publié à Bonn en 24 vol. Enfin, dans ces derniers temps, il s'est occupé de philologie provençale et vénitienne, et a publié, dans les revues savantes de Berlin, des études sur les productions les plus remarquables faites dans ces deux idiomes par les écrivains les plus brillants du moyen âge.

BÉLANGER (Charles), naturaliste français, né à Paris, le 29 mai 1805, a quelque temps dirigé le jardin royal de Pondichéry. Devenu propriétaire d'une mine en France, il réside, depuis 1829, à Paris. En 1825, il a entrepris un long et pénible voyage aux Indes qui n'a pas duré moins de cinq années; il a visité le Caucase,

Digitized by Google

l'Arménie, la Perse, toute l'Inde, le Pégou, les îles de l'équateur, le Cap, etc., et a rapporté des collections fort intéressantes de plantes et d'animaux. Il a raconté lui-même cette exploration sous le titre : *Voyage aux Indes orientales* (1831-1846, 8 vol in-8 et atlas), qui précède dignement celui de V. Jacquemont. Il a été décoré le 15 janvier 1832.

BÉLANGER (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), mathématicien français, né, en 1790, à Valenciennes, et ancien élève de l'École polytechnique, fut admis dans le corps des ponts et chaussées; mais il quitta le service actif, après 1830, pour se livrer à l'enseignement. Il remplit longtemps les fonctions d'inspecteur des études à l'École centrale des arts et manufactures, et passa à celle des ponts et chaussées comme professeur de mécanique. En 1823, ayant un problème d'hydrodynamie à résoudre, il découvrit un nouveau procédé de calcul qui fut approuvé des géomètres, et qu'il compléta plus tard dans l'*Essai sur la solution numérique de quelques problèmes* (1828) relatifs au mouvement permanent des eaux courantes. On a encore de lui une *Géométrie analytique* (1842, in-8), résumé de ses propres leçons; et un *Cours de mécanique* (1847) comprenant la dynamique et la statique générale. M. Bélanger a été décoré le 26 avril 1854.

BELBEUF (Antoine-Louis-Pierre-Joseph Godard, marquis de), sénateur français, né à Rouen le 20 octobre 1791, est issu d'une ancienne famille de robe du parlement de Normandie. Son père, député aux états généraux, avait émigré peu de temps avant sa naissance. Pour lui, à peine ses études de droit terminées, il entra dans la magistrature et obtint, sous nos divers régimes, un avancement soutenu. Conseiller auditeur à la Cour de Paris en 1814, conseiller titulaire en 1821 et premier président de la Cour de Lyon en 1829, il fut appelé à la Chambre des Pairs, en 1837. Forcé par l'interrègne républicain d'interrompre ses travaux législatifs, il a été rappelé au Sénat, lors de son organisation, en 1852. Le marquis de Belbeuf est, depuis le 1er mai 1843, officier de la Légion d'honneur.

Son fils, le comte de Belbeuf, inscrit au barreau de Paris en 1847, est auditeur de première classe au conseil d'État.

BELCHER (sir Edward), navigateur anglais, né en 1799, appartient à une famille honorable qui a occupé de hauts emplois dans l'administration des colonies américaines. Inscrit, dès l'âge de treize ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire de première classe, il devint bientôt midshipman et assista, dans les campagnes de 1815 et de 1816, à la prise de Gaëte et au bombardement d'Alger. En 1819, il commanda, comme lieutenant, le sloop de guerre *le Mirmidon*, qui faisait partie de la station navale d'Afrique. De 1825 à 1828, il fut attaché à l'expédition arctique du capitaine Beechey (voy. ce nom).

Promu, à son retour, au rang de capitaine (1829), M. Belcher fut chargé de croiser, à bord de *l'Etna*, sur les côtes de Guinée et dans les eaux de Portugal, où venait d'éclater la guerre civile entre don Pedro et don Miguel. Au mois de novembre 1836, il reçut le commandement du *Sulphur* avec mission d'explorer les côtes occidentales de l'Amérique et des Indes. Ce voyage, qui dura sept ans, a été publié sous le titre de : *Voyage du* Sulphur *autour du monde de* 1836 *à* 1842 (Narrative of the voyage round the world on *the Sulphur*, Londres, 1843, in-8); il eut pour résultat de nombreux renseignements sur la géographie du littoral et l'histoire naturelle de la Nouvelle-Guinée et des archipels de la Chine, ainsi qu'une étude complète des embouchures du Sacramento. En 1841, il rallia la flotte de guerre destinée à agir contre la Chine, et déploya autant d'intelligence que d'énergie : après avoir opéré, dans la rivière de Canton, les sondages nécessaires, et poussé dans l'intérieur une reconnaissance qui aida beaucoup au succès du général H. Gough, il fit la chasse aux jonques chinoises et en coula bas une trentaine. Il fut alors promu capitaine en second et créé chevalier à vie (1843).

Sir E. Belcher reprit bientôt la mer, à bord du *Samarang*, et accomplit son expédition la plus importante; le compte rendu qui a paru en 1848, et qui se distingue même par d'excellentes qualités de style, a pour titre : *Relation d'un voyage aux Indes orientales* (Narrative of a voyage to the east Indies during the years 1843-1848, in-8, fig.); la partie botanique très-détaillée est l'œuvre du chirurgien Adams. Sir Belcher visita l'archipel de Bornéo, où il obtint du sultan la cession de l'île de Laboan, aida puissamment le fameux John Brooks à combattre les pirates malais et reçut même, dans un engagement, une blessure dangereuse. Il parcourut ensuite les ports chinois, les Manilles, les Célèbes, la Gorée, le Japon, les Philippines, etc. Son livre donne de curieux détails sur les mœurs et les productions de ces pays, une étude complète des moussons, le méridien et la longitude exactes d'un grand nombre de villes.

En 1852, ce navigateur fut chargé par le gouvernement d'une expédition envoyée à la recherche de sir J. Franklin; son voyage ne fut pas heureux; non-seulement il ne put obtenir que les plus vagues renseignements, mais, surpris dans les banquises, il fut obligé, pour sauver l'équipage, d'abandonner son bâtiment. Traduit, à son retour, devant un conseil de guerre (1854), il prouva jusqu'à l'évidence qu'il n'avait pas eu d'autre alternative et fut acquitté à l'unanimité.

Outre les ouvrages cités, on a du capitaine Belcher un *Traité de la topographie navale* (Treatise on practical surveying, Londres, 1835, in-4), deux excellents ouvrages d'hydrographie, l'un pour la navigation du Douro (*Direction for the river Dours*, 1835, in-8), et l'autre pour celle de la Gambie (*Direction for the river Gambia*, 1835, in-8), le compte rendu de son expédition arctique : *le Dernier voyage au pôle nord* (the Last of the arctic voyages, 1855, 2 vol. in-8, fig.), dont la partie scientifique a été confiée aux soins de sir J. Richardson, Rob. Owen, Th. Bell, etc. En 1856, il a publié un roman, *Horace Edward Brenton* (3 vol.), qui offre une vive peinture des scènes de la mer.

BELEZE (Guillaume-Louis-Gustave), littérateur français, né à Montpellier, le 21 août 1803, fit ses études avec éclat au collége royal de cette ville et obtint les six premiers prix de la classe de rhétorique. Admis à l'École normale, en 1821, il fut enveloppé, deux ans après, dans le licenciement qui frappa cet établissement, et, se vouant à l'enseignement libre, donna des leçons, fit une éducation particulière, et prit enfin la direction de l'institution Morin, qu'il conserva vingt ans (1831-1852). Aujourd'hui M. Beleze se consacre tout entier aux publications utiles qui ont occupé tous les loisirs de sa vie.

On lui doit principalement un *Cours complet d'enseignement élémentaire*, qui ne forme pas moins de vingt volumes in-18 et qui comprend l'histoire ancienne et moderne, la géographie, des exercices de langue et de littérature, les sciences physiques et naturelles, etc.; la plupart

Digitized by Google

des traités de ce cours ont eu de dix à vingt éditions. L'auteur en a fait des abrégés qui n'ont pas eu moins de succès. Il a donné aussi un certain nombre d'éditions classiques de textes grecs et latins, la plupart avec deux traductions, l'une en regard du texte, l'autre interlinéaire (*Discours sur la couronne; De Officiis; Actes des apôtres; les quatre Évangiles*, etc.); il a fourni la traduction de *Jugurtha* aux *Classiques latins* de M. Nisard, et de nombreux articles de biographie littéraire au *Répertoire de littérature ancienne et moderne*. Citons encore les *Jeux des adolescents* dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (1855). Enfin, M. Beleze achève un *Dictionnaire universel de la vie pratique*, appartenant à la même série de publications que notre *Dictionnaire universel des contemporains*.

BELGIOJOSO (Christine-Trivulce, princesse de), fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio, est née le 28 juin 1808. Elle épousa, en 1824, le prince Emile de Barbian et Belgiojoso (voy. Barbian). Passionnée pour la cause de l'Italie et de la liberté, elle ne put se résigner à vivre à Milan, sous la domination autrichienne, et vint s'établir à Paris, où sa fortune, son amour des lettres et des arts et ses opinions politiques attirèrent autour d'elle une société d'élite. Elle devint l'amie de plusieurs écrivains et hommes d'Etat célèbres, particulièrement de MM. Mignet et Augustin Thierry, dont elle dépassait de beaucoup le libéralisme de jour en jour plus modéré. En 1848, elle se jeta avec une ardeur tout italienne dans le mouvement révolutionnaire, courut à Milan qui venait de chasser l'étranger, et leva à ses frais un bataillon de volontaires. Les victoires de Radetsky la forcèrent de s'expatrier, et cette fois ses biens furent mis sous séquestre. Pendant cette période de lutte, elle envoya quelques articles à *la Liberté de penser*. En 1850, elle publia, dans *le National*, ses *Souvenirs d'exil;* et, pour se distraire des malheurs de la politique, elle se mit à rédiger des *Notions d'histoire à l'usage des enfants* (1851, in-18). Elle a fait depuis un voyage en Asie Mineure, dont le récit a paru dans *la Revue des Deux-Mondes*. D'intéressantes nouvelles, publiées dans le même recueil, ont révélé chez elle un véritable talent d'écrivain.

Rentrée en possession de ses biens, grâce à l'amnistie décrétée par l'empereur François-Joseph, elle cherche dans ses travaux littéraires un aliment nécessaire à son activité. Balzac a cru reconnaître, dans cette grande dame artiste et républicaine, cette duchesse de San-Severino, dont Stendhal a fait l'héroïne de *la Chartreuse de Parme*. Quoi qu'il en soit, Mme de Belgiojoso est assurément une des figures les plus originales de la société contemporaine.

BELGIQUE (maison royale de), branche cadette de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha. Prince régnant : Léopold Ier (voy. ce nom), veuf, le 6 novembre 1817, de la princesse Charlotte-Auguste, fille de feu Georg IV, roi de la Crande-Bretagne, et, *le 11* octobre 1850, de la reine *Louise*-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, fille de feu Louis-Philippe, roi des Français.—Enfants du deuxième mariage : *le prince* royal, *Léopold*, duc de Brabant (voy. Brabant), le prince *Philippe*-Eugène-Ferdinand-Marie-Clément-Baudouin-Léopold-George, comte de Flandre, né le 24 mars 1837, général major, commandant honoraire du régiment des guides; la princesse Marie-*Charlotte*-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, *née le 7* juin 1840. — Pour les alliances de la famille, voy. Saxe-Cobourg-Gotha, Orléans et Autriche.

BELHAVEN (Robert-Montgomery Hamilton, 8e baron), pair d'Angleterre, né en 1793, à Wishaw-house (comté de Lanark), descend d'une famille écossaise élevée, en 1647, à la noblesse, pour sa fidélité à Charles Ier. Il a rempli, pendant de longues années, les fonctions de haut commissaire près de l'assemblée générale de l'Eglise d'Écosse. Sous le ministère de lord Grey, il obtint le titre anglais de baron Hamilton (1831), en vertu duquel il siége à la Chambre des Lords. Il appartient à l'opinion libérale. Marié, en 1815, avec miss Campbell, il n'a pas d'enfants.

BELHOMME (Jacques-Étienne), médecin français, est né à Paris, en 1800. Reçu docteur à Paris, en 1824, il fut, sous Esquirol, élève interne de la division des aliénés de la Salpêtrière. Il a dirigé très-longtemps un établissement de santé, établi il y a près d'un siècle, par son père, sous les auspices de Pinel. Il est membre de la Société de médecine, dont il a été plusieurs fois président. Il a été décoré le 25 avril 1847.

Parmi les nombreux mémoires de M. Belhomme, il faut citer : sa thèse inaugurale, *Essai sur l'idiotie* (1824); *Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal* (Paris, 1829); *Considérations sur l'influence des événements politiques, sur le développement de la folie* (Paris, 1831); *Considérations sur l'appréciation de la folie, sa localisation et son traitement* (Paris, 1834); *Recherches sur la localisation de la folie* (Paris, 1836); *Examen de la valeur des lésions anatomiques dans la folie* (1839); *Expériences sur les animaux pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux* (1840); *Mémoire sur la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence* (1842); *Nouvelles recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale* (1845); *Réflexions sur le traitement des aliénés* (1845), et plusieurs autres mémoires sur la localisation de la folie (1845-48). Plusieurs de ces mémoires ont paru pour la première fois dans la *Gazette des hôpitaux*, dans *l'Esculape*, ou dans les *Bulletins* de la Société médico-pratique. M. Belhomme a publié aussi une *Notice* sur l'origine, le développement et les améliorations de son propre établissement (1840).

BELIN [de la Drôme], ancien représentant du peuple français, est né à Valence (Drôme), en 1810. Reçu avocat, il se fit inscrire d'abord au barreau de Valence. Vers 1845, il s'établit à Lyon. En 1848, il fut élu représentant du peuple, dans le département de la Drôme, le dernier sur huit. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il prit quelquefois la parole dans les débats de l'Assemblée. Il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, puis, après le 10 décembre, il vota toujours avec la gauche. Réélu à l'Assemblée législative, il se rapprocha de la Montagne. Après le 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Belgique. Quelques mois après, il reçut la permission de rentrer en France; mais il protesta contre cette grâce par une lettre rendue publique.

BELL (Joachim Hounau, dit George), littérateur français, né vers 1825, est fils d'un médecin de Pau (Basses-Pyrénées). Il se jeta dans la politique, en 1848, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Bourges, à la suite du 15 mai, obtint de rentrer en France et se tourna vers la littérature. Il a publié : *Études contemporaines* [Mlle Person, Gérard de Nerval] (1854-1855); un *Appendice historique* aux *Voyages en Chine* du capitaine Montfort (1854); une *Étude littéraire* sur M. Méry, en tête des *Œuvres* de ce dernier (1853);

Digitized by Google

une *Introduction* aux *Doinas* de V. Alexandri (1855); des articles et des feuilletons dans divers journaux, *le Mousquetaire*, *la Patrie*, etc.

BELL (sir John), général anglais, né en 1782 à Bonytoun (comté de Fife), entra, en 1805, au service militaire, fit ses premières armes dans l'expédition de Sicile, passa en Espagne et y resta jusqu'à l'évacuation complète de ce pays. Après avoir pris part à la guerre d'Amérique (1815), il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance, en 1822, et devint principal secrétaire de cette colonie, en 1828, poste qu'il occupa jusqu'en 1841. Promu, alors, au grade de major général, il gouverna l'île de Guernesey, de 1848 à 1854. Ce brave officier, qui a été l'un des aides de camp de Guillaume IV, est, depuis 1851, lieutenant général et colonel du 4e régiment d'infanterie. En 1852 il a reçu la croix de commandeur du Bain.

BELL (Robert), littérateur anglais, est né à Cork (Irlande), le 10 janvier 1800. Fils d'un officier, il obtint après la mort de son père un emploi dans l'administration, et fit jouer sur le théâtre de Dublin deux comédies favorablement accueillies. Il vint ensuite à Londres, travailla activement au *Monthly Magazine* et à *l'Atlas*. En 1840, il fonda, avec Bulwer et Lardner, un nouveau recueil, le *Monthly chronicle*. Cet écrivain, qui s'est fait une réputation, comme journaliste, s'est appliqué à divers genres; il a fait paraître dans l'Encyclopédie de Lardner, une *Histoire de Russie* et les *Vies des poëtes anglais;* puis les derniers volumes de l'*Histoire de la marine anglaise* de Southey (1837) et de l'*Histoire d'Angleterre* de Mackintosh; une *Vie de Georges Canning* (1846) et des *Souvenirs de la guerre civile* (1849, 2 vol.). Il a encore écrit des pièces représentées à Londres, entre autres *le Mariage* (1842) et *Mères et filles* (1840); un récit de voyage, *la France*, *la Belgique et la Hollande* (1849), et un roman de mœurs, *l'Échelle d'or* (1850, 3 vol.).

BELL (Charlotte Bronte, mistress Nichols, plus connue sous le nom de *Currer*), femme de lettres anglaise, est née en 1824, à Haworth (comté d'York), où son père exerçait des fonctions ecclésiastiques. Passionnée pour les lettres, elle débuta par un volume de *Poésies* (Poems, 1846), composé en commun avec ses deux sœurs, Émily et Anne, et publié sous le pseudonyme de Currer, Ellis et Acton *Bell*. Ce livre n'eut pas un grand succès. Elle écrivit ensuite, en quelques semaines, le roman de *Jeane Eyre* (1847, 3 vol.), qui fut accueilli comme un chef-d'œuvre de grâce féminine, de vérité et de passion, qui a été traduit dans toutes les langues.

Les deux romans de mœurs qui suivirent, *Shirley* (1849, 3 vol.) et *Villette* (1853, eurent une moindre popularité. On y trouve le même dédain des formes romanesques, la même sobriété, la même profondeur d'observation. L'auteur, après avoir vu mourir ses sœurs d'une phthisie pulmonaire, se maria au révérend Arthur Bell Nichols (juillet, 1854), qui succéda à son père comme vicaire d'Haworth. Elle succomba, dans ce village, à la même affection le 31 mars 1855.

BELL (Thomas), naturaliste anglais, né le 11 octobre 1792, à Poole (comté de Dorset), où son père exerça la chirurgie pendant plus de cinquante ans, étudia cet art sous sa direction, fut, dès 1814, admis au collége des chirurgiens, et fit l'année suivante partie de la Société linnéenne. Professeur de chirurgie pratique à l'hôpital de Guy depuis 1817, il ouvrit en outre un cours d'anatomie comparée, le premier qui ait été fait à Londres. Il fonda en 1825, avec MM. Sowerby, Children et Vigors, l'important *Journal de zoologie* (5 vol.). Depuis 1836 il professe la zoologie au Collége du roi.

On cite de M. Th. Bell : *Histoire des reptiles d'Angleterre* (a History of british reptiles, 1829, in-8); *Monographie des testudinacés* (Monography of the testudinata, 1833, in-fol.); *Histoire des quadrupèdes d'Angleterre* (History of british quadrupeds, 1836, in-8); *Histoire des crustacés* (History of the british crustacea, 1853, in-8), etc. Il a fourni aussi de nombreux articles aux recueils des Sociétés linnéennes, de zoologie et de géologie, etc., dont il est membre. Il a été admis, en 1828, à la Société royale de Londres, et y a rempli, de 1848 à 1853, les fonctions de secrétaire.

BELL (John), sculpteur anglais, né en 1800, à Norfolk, ne commença qu'assez tard à prendre part aux expositions de l'Académie de Londres; et se fit connaître, en 1832, par un groupe religieux. Vinrent ensuite des sujets peu nouveaux, mais traités avec une certaine indépendance : *La jeune fille à la fontaine*, *Psyché enlevée par les zéphyrs*, *Psyché et un cygne*, *saint Jean-Baptiste*. En 1837, parut *le Berger tirant sur un aigle*, qui fut très-admiré et qu'on a revu aux expositions universelles de Londres et de Paris. *L'Art-Union* en fit faire des réductions en bronze. On remarque aussi une *Dorothée* (1841), dont les statuettes en porcelaine ont popularisé le type en Angleterre et la *Clorinde blessée*.

Dès lors, M. Bell prit place parmi les plus habiles sculpteurs de son pays. Dans ces derniers temps, il a exposé: *un Enfant* (1845), qui fut acheté par la reine Victoria; *lord Falkland* (1847) et *sir Robert Walpole* (1854), l'un et l'autre destinés au nouveau Parlement; *les Enfants au bois*, groupe, et *Andromède* (1851), bronze, dont le pendant est *Angélique*. A l'Exposition universelle de Paris, il avait envoyé : *la Science armée*, allégorie destinée à l'arsenal de Woolwich; *Dorothée; Omphale se moquant d'Hercule*, etc. Nous devons encore citer de lui deux publications : une série de *dessins d'après la liturgie romaine*, et un *Manuel de dessin à l'usage des artisans*.

BELLAGUET (Louis-François), littérateur français, né le 9 mars 1807, à Sens (Yonne), ancien professeur au collége Rollin, fut nommé, sous le dernier règne, chef de bureau des bibliothèques au ministère de l'instruction publique, et décoré, en 1846, de la Légion d'honneur. On a de lui des ouvrages traduits de l'italien : *Mémoires du cardinal Pacca* (1833, 2 vol. in-8), augmentés de pièces authentiques déposées au Vatican; *Histoire du royaume de Naples par le général Colletta* (1835, 4 vol. in-8), en collaboration avec M. Lefebvre de Bécourt. Il a traduit du latin, pour la collection de documents inédits sur l'histoire de France, la *Chronique du religieux de Saint-Denis* (1839-1852, 6 vol. in-4), dont M. de Barante a écrit l'introduction, et qui, a obtenu de l'Académie des inscriptions, une médaille en 1852. M. Bellaguet a également fourni des articles de critique à la *Revue de Paris* (1833), à la *Nouvelle revue encyclopédique* (1847), à *l'Illustration*, etc.

BELLANGÉ (Joseph-Louis Hippolyte), peintre d'histoire français, né à Paris, le 17 janvier 1800, se passionna, dès l'enfance, pour les scènes militaires et les batailles de l'époque, et fit ses études dans l'atelier de Gros. Peintre patriote, il n'a guère choisi pour ses tableaux que les pages glorieuses de notre histoire. On a de lui : *le Retour de l'île d'Elbe*, *l'Entrée des Français à Mons*, *le Lendemain de la bataille de Jemmapes*, *la Ba-*

Digitized by Google

taille de Fleurus, *le Passage du Mincio*, *le Combat de Landsberg*, *la Lutte militaire*, *le Combat d'Anderlecht*, *la Visite du curé*, *la Prise de la lunette Saint-Laurent*, *un Duel sous Richelieu*, *le Coup de l'étrier*, *le Porte-drapeau de la république*, *la Bataille de Wagram*, *Un épisode de la bataille de Friedland*, *la Prise du Téniah de Mouzaia*, qui eut beaucoup de succès au Salon de 1841; *les Batailles de la Corogne* et *d'Ocaña*, qui sont au musée de Versailles.

Il a envoyé à l'Exposition universelle, en 1855, cinq tableaux dont le plus important est une *Bataille de l'Alma*, et, au Salon de 1857, *Prise des embuscades russes*, et quelques portraits. M. Bellangé, qui se distingue par la vie et le feu de ses compositions, a obtenu une 2e médaille en 1824, la décoration au 1er mai 1834 et une médaille de deuxième classe en 1855.

BELLECOMBE (André-Ursule Casse de), littérateur français, est né à Montpezat (Lot-et-Garonne), le 1er mars 1822. Fils d'un ancien officier de cavalerie qui consacrait ses loisirs à l'étude, il acheva ses classes au collége de Cahors, et se tourna de bonne heure vers la littérature. Il débuta par un volume de poésies romantiques, *Fantaisies* (Paris, 1843, in-8), et écrivit dans plusieurs journaux, notamment dans le *Courrier de la Gironde*. Il a publié ensuite *l'Agenais illustré* (Agen, 1846, in-4 avec portraits), recueil de notices sur les hommes célèbres de cette province; *Mélanges littéraires* (Cahors, 1849, in-12); une analyse des questions politiques du jour, sous le titre : *la France républicaine* (1848-1849, in-8), *Élisa*, poëme (1853-54, in-8), etc.

L'ouvrage le plus important de l'auteur est une Histoire *universelle* (1849-1858, 8 vol. in-8), dont il a exposé le *plan* dans un rapport adressé, en 1850, au ministre de l'instruction publique. Cette vaste publication, dont la première partie, *Chronologie universelle*, éclairée par un système ingénieux de tableaux synchroniques, généalogiques et hiérarchiques de toutes les époques, ne doit pas former moins de 25 volumes, comprend séparément, dans deux autres parties, l'histoire politique, militaire et relieuse, et l'histoire scientifique, littéraire et artistique. Ces trois parties sont menées de front par M. de Bellecombe.

BELLEGARDE (Laforgue de), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Hautes-Alpes, en 1808, et fils d'un riche propriétaire de l'arrondissement d'Embrun, s'occupa lui-même d'agriculture. Avant la révolution de Février, il professait des opinions démocratiques, et l'opposition l'avait fait entrer au conseil général des Hautes-Alpes. En 1848, il fut élu, le second des trois représentants du peuple du département. Membre du comité des travaux publics, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, et soutint, à l'intérieur ainsi que dans les affaires de Rome, la politique de *l'Élysée*. Non réélu à l'Assemblée législative, il est maire d'Embrun, et conseiller général du département des Hautes-Alpes.

BELLEL (Jean-Joseph), peintre français, né à Paris, en 1814, suivit, de 1832 à 1835, l'atelier de M. Justin Ouvrié, et débuta au Salon de 1836. Quatre ans après, il faisait un premier voyage en Italie, où il est retourné, vers la fin de 1856. Ce paysagiste a principalement exécuté et expose : *Vue du clos de Saint-Marc à Rouen* (1836); le *Christ et la Samaritaine*; les *Environs de Clermont*; les *Gorges d'Atrans*; une *Vue de Massa*, acquis par la duchesse d'Orléans (1846); onze dessins intitulés *Souvenirs d'Italie* (1848); *Macbeth et les sorcières*, dessin fantastique : *Daphnis et Chloé*, *O bona pastorum!* églogues champêtres; de nombreux *Souvenirs d'Auvergne*, et des *Paysages composés*; et à l'Exposition universelle de 1855, plusieurs des sujets précédents, *la Fuite en Égypte*, paysage, *la Solitude*, dessin, et neuf autres sujets au fusain. Il a obtenu une médaille en 1848, et une mention en 1855.

BELLERMANN (Chrétien-Frédéric), littérateur allemand, né à Erfurth, le 8 juillet 1793, fils d'un savant théologien étudia sous la direction de son père, prit part aux campagnes de 1813 et 1814, puis revint suivre les cours des universités de Berlin et de Gœttingue. De 1818 à 1825, il fut pasteur de l'église évangélique allemande de Lisbonne. Il retourna en Prusse en 1826, après une grande excursion en Espagne et en Portugal. En 1827, il remplit, à Naples, les fonctions de pasteur à l'ambassade prussienne, et à la paroisse évangélique franco-allemande; en 1833 il devint pasteur de l'église Saint-Paul de Berlin.

On a de lui, outre un grand nombre de sermons plusieurs ouvrages de théologie, de littérature et des relations de voyages, notamment : *Texte et Auteurs des livres de la sainte Ecriture* (Inhalt und Verfasser der Bücher der heiligen Schrift, Berlin, 1848); *sur les Mouvements réactionnaires de l'Église évangélique unie* (Über die reactionaren Bestrebungen in der evang. unirten Kirche, Berlin, 1850); *les Catacombes de Naples* (die Katacomben zu Neapel, Hambourg, 1839), ouvrage plein de détails curieux sur l'art et les mœurs des premières églises chrétiennes; une édition des *vieilles chansons portugaises* (die alten Liederbücher der Portugiesen, Berlin, 1840); *Souvenirs du sud de l'Europe* (Erinnerungen aus Südeuropa Berlin 1851), esquisses historiques, topographiques et littéraires concernant l'Italie, le sud de la France, l'Espagne et le Portugal, etc.

Bellermann (Jean-Frédéric), écrivain allemand, frère du précédent, né à Erfurth le 8 mars 1795, fit ses premières études à Berlin, prit part, avec son frère, aux campagnes de 1813 et 1815, puis revint compléter ses études aux universités de Berlin et d'Iéna. Après avoir passé au Cloître gris de Berlin par tous les degrés de la hiérarchie universitaire, il devint directeur de cet établissement, en 1847. On a de lui une édition collationnée d'après les manuscrits et les anciens textes des *Hymnes de Denys et de Mesomède* (die hymnen des Dionysius und Mesomedes, Berlin, 1840); *Anonymi scriptio de musica et Bacchii senioris introductio artis musicæ* (Ibid., 1841), d'après les manuscrits; *les gammes et les notes des Grecs* (die Tonleitern und Musiknoten der Griechen, Ibid., 1847).

BELLET (Benjamin-Louis), littérateur français, né à Paris, le 7 novembre 1805, et neveu de l'ancien bénédictin Basset, débuta, jeune encore, par des *Notions générales et élémentaires sur le droit français*, qui furent couronnées par la Société pour l'enseignement élémentaire (1825). La même Société a couronné aussi le *Code manuel des ouvriers*, *contre-maîtres et apprentis*, ouvrage adopté par l'Université (1847, in-16).

Sous la Restauration, M. Bellet visita une première fois la Belgique. Ses écrits en faveur de l'affranchissement de ce pays, le firent comparaître devant la Cour d'assises de Bruxelles, qui le condamna à une année de prison; relâché et banni au bout de huit mois, il revint en France. De 1830 à 1833, il habita une seconde fois la Belgique, et prit une part active à la rédaction de l'*Émancipation*. M. Bellet s'était également attiré en France,

Digitized by Google

avant 1830, les poursuites et les rigueurs de l'ancien régime. En 1848, il fut un des premiers fondateurs du comité de l'union électorale de la Seine, qu'il dirigea jusqu'en 1851.

Les écrits de M. Bellet embrassent la politique, l'histoire, le journalisme, le théâtre et l'économie politique et financière. En 1829, il avait fondé *la Silhouette, journal des caricatures*, le premier recueil qui ait intercalé des vignettes sur bois dans son texte. Plus récemment, ses nombreux traités élémentaires sur les assurances contre l'incendie et sur la vie, ont contribué puissamment au développement de ces institutions. Il rédige aujourd'hui (1857) le bulletin quotidien de *la Patrie*.

Nous citerons encore de lui : *la Coquette sans le savoir*, comédie (Lille, 1828), *la Morte*, mélodrame en deux actes (Bruxelles, 1832); *Reine de France* (1839), comédie en un acte, avec P. Colomb; *Biographie des condamnés politiques en France sous la Restauration* (4 vol.); *la Belgique pittoresque* (Bruxelles, 1828-1834); *Manuel des héritiers*, suivi du *Code de la famille* (1838; 3e édit., 1846); *Mémoire à la commission supérieure du chemin de fer* (1843); *Cri de ralliement* (septembre 1848); *le Guide de l'emprunteur, ou Ce que c'est que le crédit foncier* (1853; 3e édit., 1854); *le Timbre et l'Exposition universelle* (1855); *Du nouveau mode de libération du service militaire par la création de la caisse de la dotation de l'armée* (1854); etc. Parmi ses nombreuses brochures politiques, une des principales est intitulée : *Connaissez-vous les véritables motifs du projet de loi sur la police de la presse?* (1827).

BELLIOL (Jean-Alexis), médecin français, né à Marseille en 1799, fit à Paris ses études médicales, y fut reçu docteur en 1825, avec une thèse intitulée : *Essai sur les avantages de l'iode dans le traitement de la dartre furfuracée*, et se livra dès lors à la spécialité des affections dartreuses et des maladies syphilitiques. Il fit en outre des excursions dans le domaine de la poésie. Ses opuscules rimés sont : une épître adressée *au Roi des Français, en le priant d'accepter le nom de populaire* (1830); *Marseille vengée* (1842), réponse à Barthélemy, son compatriote, et *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849). Ses ouvrages de médecine, la plupart relatifs aux maladies secrètes, sont : *Méthode sur un nouveau mode pour la guérison des dartres* (1826; 4e édit., 1828), traduit par l'auteur même en espagnol; *Sur les dangers du mercure* (1829); *Rapport sur le choléra morbus* (1832); *Traitement des maladies secrètes....* (1835); et une foule de livres dont les titres offusquent, et qui, tels que les *Conseils aux hommes affaiblis* (1852), s'expédient, poste restante et sous enveloppe.

BELLOC (Jean-Hilaire), peintre français, né à Nantes en 1787, vint à Paris étudier sous Regnault, et, à l'exemple de ce maître, s'appliqua exclusivement au genre historique, jusqu'en 1819. Mais, à partir de cette époque, il se vit chargé d'exécuter, soit pour la cour et les musées royaux, soit pour des particuliers, un grand nombre de portraits, la plupart en pied, qui le signalèrent aussitôt comme habile portraitiste, et le détournèrent, malgré lui, des grands sujets. Peu après la révolution de 1830, il fut nommé directeur de l'École spéciale et gratuite de dessin, de sculpture et d'architecture, à la tête de laquelle il est encore. Il y a introduit successivement diverses améliorations, telles que le cours historique d'ornement, l'étude des plantes vivantes et celle de la ronde-bosse, l'exercice sérieux du dessin à l'estompe, la prolongation des classes du soir jusqu'à neuf heures, et depuis peu jusqu'à dix (1856).

Les principaux portraits de M. H. Belloc sont : celui de la *duchesse de Berri* (1824), le plus remarqué de tous, celui de *Boissy-d'Anglas* représenté dans son château de Bougival (1830), et ceux de *Mme Blanqui* (1833), du *docteur Lazaros* (1836), d'*Émile Souvestre*, d'*Ottavi* (1838), du *baron Habert d'Avallon*, son beau-frère (voy. *Habert*), de *MM. Michelet, André Koundouriotis*, et autres personnages, pris dans tous les rangs ainsi que dans tous les âges, et sous tous les costumes. Ses toiles de genre ou d'histoire, beaucoup moins nombreuses, sont principalement : la *Mort de Gaul*, ami d'Ossian (1810); un *Voyageur égaré dans des tombeaux égyptiens* (1812); un *saint Jean précurseur* (1827); une *Sainte Famille* (1829); et la *Mort de saint Louis* (1838), commandée par l'ancienne maison du roi sous la Restauration. On voit plusieurs de ces derniers tableaux dans des églises ou des musées de province, à Bourges, à Ajaccio, et ailleurs; le portrait du *général Drillon* est à Versailles.

M. Belloc fait partie de plusieurs Académies et Sociétés artistiques. Il a obtenu une 1re médaille d'or dès son début, en 1810, et la décoration en avril 1846.

Les deux filles de cet artiste, Mlles Jeanne ou Jenny et Louise Belloc, nées à Paris, ont étudié la peinture sous leur père, et leurs ouvrages ont figuré fréquemment aux Salons depuis 1835. L'aînée, Mlle Jeanne, avait épousé, en 1844, Gabriel Bibron, mort en 1854, et auteur d'une *Erpétologie générale* continuée par M. Duméril. La seconde s'est mariée deux ans plus tard à M. Redelsperger. Elles ont cessé depuis cette époque d'exposer sous leur propre nom.

BELLOC (Louise Swanton, dame), femme du précédent, née à la Rochelle en 1799, s'est fait un nom dans la carrière des lettres. Fille d'un officier supérieur irlandais, elle reçut une excellente éducation et acquit de bonne heure, par les soins de son père, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaises. Quelques années avant son mariage (1823), elle avait embrassé la carrière des lettres autant par goût que par nécessité : elle débuta par une traduction des *Patriarches, ou la Terre de Chanaan*, de miss O'Keeffe (1818, 2 vol. in-12), et un *Petit manuel de morale élémentaire* (1819, in-18). Mme Belloc a beaucoup écrit ou traduit, soit seule, soit avec Mlle A. de Montgolfier, sa meilleure amie : son style est clair et bien approprié au sujet. Elle a rendu populaire en France les œuvres si morales de miss Edgeworth : *Petits contes moraux* (1812, 2 vol. in-12); *les Jeunes industriels* (1826, 4 vol.); *Éducation familière* (1828-34, 12 vol. in-18), par des traductions qui ont obtenu une médaille d'or à l'Institut en 1825. Elle a également traduit Thomas Moore, lord Byron, *les Mémoires de lord Byron* (1830-31, 5 vol. in-8); la relation du *Voyage des frères Lander en Afrique* (1832, 3 vol. in-8); *le Vicaire de Wakefield* (1839, in-18), *la Case de l'Oncle Tom* (1851), etc.

Mme Belloc a fondé *la Bibliothèque de famille* (1821-22) et *la Ruche* (1836), deux recueils mensuels destinés aux enfants; elle a en outre fourni divers articles à des jounaux, entre autres à la *Revue de Paris* (*Lettres de Bretagne*, 1831).

BELLOCQ (Alexandre), artiste photographe français, né vers 1815, ouvrit d'abord un atelier de daguerréotypie, et envoya quelques portraits à l'Exposition industrielle de 1849. Depuis cette époque, il s'est tourné vers la photographie, dont il a abordé en même temps la pratique et

Digitized by Google

l'enseignement. Ses derniers travaux en ce genre ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, où il a obtenu une médaille de deuxième classe. Ses leçons ont été résumées par lui dans deux ouvrages spéciaux : *Traité théorique et pratique de la photographie sur collodion* (1854, in-8), et *les Quatre branches de la photographie* (1855, in-8; 2e édit., 1856), ou ses divers procédés, son histoire et ses transformations.

BELLOGUET (Dominique-François-Louis, baron ROGET DE), archéologue français, est né en 1796, à Bergheim (Haut-Rhin). Fils du général Roget, il servit lui-même comme officier de cavalerie, fit, dans les grenadiers à cheval de la garde, la campagne de France, et fut décoré de la Légion d'honneur, à l'âge de dix-neuf ans. Il fit partie de l'expédition d'Espagne, en 1823. En 1830, il fut attaché, comme officier d'ordonnance, à la commission chargée d'accompagner Charles X jusqu'à la mer. Il a pris sa retraite en 1834 et s'est appliqué à des études historiques et archéologiques sur la province de Bourgogne, qui lui ont valu, en 1847, une médaille d'or de l'Institut, le rappel de cette médaille en 1849, et une nouvelle médaille d'or en 1852.

Sous le titre de *Questions bourguignonnes* (Dijon, *1846, in-8*), M. Belloguet a d'abord publié un savant mémoire sur l'origine et les migrations des anciens Burgondes : ce travail a pour complément la *Carte du premier royaume de Bourgogne*, avec un commentaire sur l'étendue et les frontières de cet État, d'après les vingt-cinq signatures épiscopales du concile d'Epagne en 517 (Dijon, 1848, in-8). Il donna ensuite ses *Origines dijonnaises* dégagées des fables et des erreurs qui les ont enveloppées jusqu'à ce jour, suivies d'une *Dissertation sur les actes et la mission de saint Bénigne, l'apôtre de Dijon* (1851, in-8).

BELLOT (Pierre), poëte français, né en 1783 à Marseille, a écrit, dans le patois méridional, des poésies agréables et qui méritent d'être mentionnées : *les Loisirs d'un flâneur* (Marseille, 1822, in-12), recueil de vers provençaux et français; *l'Ermito de la Madeleno* (1824-1835, 6 livr. in-8), espèce de journal poétique où l'on trouve de charmants hors-d'œuvre; *mes Moments perdus* (1829, 2 vol. in-12), et une pièce en 3 actes et en vers: *Mousru Canulo, o lou Fiou ingrat*, représentée en 1832. Ces diverses productions ont été réunies par l'auteur en 3 vol. in-8 (*Œuvres complètes de P. Bellot*, Marseille, 1836), avec une introduction de M. Méry, son compatriote. — M. Bellot est mort dans sa ville natale, en octobre 1855.

BELLOY (Auguste, marquis DE), poëte français, né à Paris vers 1815, appartient à une noble et ancienne famille. Son début dans les lettres fut marqué par une traduction poétique du *Livre de Ruth* (1843), qui se rapprochait de la facture élégante de M. de Lamartine. Il écrivit ensuite *Karel Dujardin* (1844), comédie représentée à l'Odéon, et qui n'eut pas le succès de *Pythias et Damon*, et du petit drame larmoyant de *la Malaria*, que le Théâtre-Français joua l'un et l'autre en 1853. Ce dernier qui fut suspendu par ordre, eut un grand succès de lecture. Un essai dramatique plus récent, *le Tasse à Sorrente* (1857), a été favorablement accueilli, bien que la fable en ait été trouvée languissante. Citons encore du même auteur le charmant poëme d'*Orfa* (1853), inséré dans la *Revue de Paris*; *le Chevalier d'Ai, ses aventures et ses poésies* (1854, in-18), et le recueil des *Légendes fleuries* (1855, in-18), qui est peut-être le meilleur de ses ouvrages. Il a été chargé, vers la fin de 1857, de la critique dramatique au *Courrier de Paris*.

BELLUNE (Victor-François PERRIN, duc DE), né à Paris, le 8 mai 1828, est fils aîné du sénateur de ce nom, mort en 1853, et petit-fils du maréchal Victor, créé duc en 1807. Après la mort de son père il a été attaché au ministère des affaires étrangères en qualité de secrétaire particulier du cabinet du ministre, et décoré de la Légion d'honneur. Il est l'aîné de huit enfants. Un de ses frères, Eugène, né en 1836, est sorti, en 1855, de l'École de Saint-Cyr, avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

BELMAS (Jacques-Vital), officier et écrivain militaire français, né à Paris, le 10 août 1792, est neveu du cardinal de ce nom qui fut archevêque de Cambrai. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, puis à l'École d'application, il fut, en 1813, nommé lieutenant du génie et employé en Italie où il se distingua aux combats de Caldiero et du Mincio. Capitaine en 1817, il devint aide de camp du général Rogniat et gagna le grade de chef de bataillon au siége d'Anvers (1832). En 1853, il a été mis en retraite en qualité de colonel. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

On a de cet officier, outre divers mémoires spéciaux qui ont obtenu des prix d'encouragement, le recueil des *Journaux des siéges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule de 1807 à 1814* (1836-1837, 4 vol. in-8 et atlas in-folio), ouvrage précieux à cause du grand nombre de documents et de relations consultés par l'auteur.

Son frère, BELMAS (Denis-Génie), né à Paris, le 25 décembre 1793, fut reçu docteur en chirurgie en 1820 et devint correspondant de l'Académie de médecine. Il a publié un *Traité de la cystotomie sus-pubienne* (1827, in-8) et de nombreux mémoires.

BELMONTET (Louis), poëte et homme politique français, est né, le 26 mars 1799, à Montauban, où son père, Italien de naissance et qui écrivait son nom *Belmonte*, s'était retiré, en quittant le service du Piémont, avant d'ouvrir à Toulouse un petit commerce. Grâce aux sacrifices de sa famille, il put entrer au lycée de cette dernière ville, et les succès qu'il y obtint, lui valurent bientôt une bourse; mais, à la suite de la seconde restauration, il la perdit, à cause de l'attachement enthousiaste qu'il témoignait hautement pour la dynastie impériale. Pour obéir aux ordres de son père, il commença l'étude du droit en travaillant chez un avoué: il ne poussa guère loin ses examens et s'occupa bien moins du code que de politique et de poésie.

Ses premiers vers, envoyés au concours des Jeux floraux, furent mal accueillis. C'est qu'aussi la pièce des *Mânes de Waterloo*, ainsi que toutes celles de sa jeunesse, ne se recommandent ni par le bon goût ni par la sobriété. Il chercha dans les passions politiques du jour une plus favorable inspiration et réussit au delà de ses désirs, en lançant contre les jésuites les deux satires, *la Mission* et *mon Apologie* (1819). On cria au scandale, l'autorité s'émut et le jeune homme fut invité à quitter immédiatement Toulouse.

Arrivé à Paris pour tenter la fortune littéraire, M. Belmontet se trouva aux prises avec la nécessité; il continua, avec l'aide de quelques libéraux qui l'avaient pris en amitié, son cours de droit, interrompu de nouveau pour participer aux concours académiques, qui ne lui réussirent pas toujours. A l'Académie française, son dithyrambe à la louange de Malesherbes, dont Népomucène Lemercier paya les frais d'impression, échoua complétement. De cette pièce que les juges ne lurent pas jus-

Digitized by Google

qu'au bout, on a beaucoup cité cette périphrase qui désignait les conventionnels.

« Ces bronzes vivants de l'enfer. »

Il fut plus heureux à Toulouse, où l'académie des Jeux floraux lui décerna plusieurs fois le prix de poésie : (*Pierre l'ermite*, *les Petits orphelins*, *le Pèlerin*, etc.). En même temps il improvisait, en une nuit, l'ode sur *les Funérailles de Napoléon* (1821), qui eut trois éditions successives et où l'on remarque ce passage :

« .... La mort venait sans le troubler.
L'envoyé d'Albion, que la honte dévore,
Vient savoir si les rois doivent trembler encore;
Il approche.... Les rois n'avaient plus à trembler. »

Ces succès le firent connaître; aussi fut-il bien accueilli, malgré la divergence d'opinions, de la pléiade romantique qui avait pour chefs MM. Hugo, Émile Deschamps et Sainte-Beuve, et l'on trouve çà et là son nom inséré dans les colonnes de *la Muse française* (1823). La même année, il fut forcé d'accepter la place de maître d'études que Michel (de Bourges) laissait vacante dans la pension Saint-Victor, dirigée par M. Goubeaux; six mois après, la protection de M. d'Houdetot le faisait entrer, en qualité de précepteur, chez son beau-frère le comte Germain, qui siégeait, comme pair, au Luxembourg.

De cette époque datent les trois principales œuvres de M. Belmontet : nous voulons parler du recueil élégiaque intitulé à l'imitation d'Ovide : *les Tristes* (1824, in-18), qui fut réimprimé; du *Souper d'Auguste* (1828), poëme d'un effet assez grandiose, et d'*une Fête de Néron*, tragédie : cette dernière œuvre faite en collaboration avec son compatriote Alex. Soumet, fut jouée à l'Odéon, le 28 décembre 1829, et eut plus de cent représentations consécutives; néanmoins elle ne s'est pas maintenue au répertoire.

Lorsque la révolution de Juillet éclata, le poëte était en Suisse où il avait reçu de la reine Hortense l'accueil que méritaient ses ardentes convictions. Il accourut au plus vite à Paris, s'unit aux ennemis de Louis-Philippe, pour le renverser. Il fit publiquement au banquet du journal *la Tribune* une profession de foi républicaine. Il plaida ensuite avec la même franchise la cause de Napoléon II, dans *la Tribune du peuple*, journal hebdomadaire qui s'affichait sur les murs, dans les odes adressées aux Belges et au duc de Reichstadt qui furent saisies l'une et l'autre, et dans la brochure qui avait pour titre *Observations d'un patriote*. A la fin de 1831, il entra à *la Tribune* et y défendit, en prose et en vers la république, tandis qu'il nouait des relations personnelles avec le prince Louis et l'ex-roi Joseph, qui lui dictait sa propre biographie (1833). Plus tard, il passa au *Capitole*, organe bonapartiste, et fut, en 1839, chargé de diriger l'impression des Mémoires de la reine Hortense. Deux ou trois pièces de vers rappelèrent encore son nom au public, notamment celle de *l'Empereur n'est pas mort* (1841), puis on n'entendit plus parler du poëte, ni de l'homme politique. Il accepta du gouvernement, en 1845, les fonctions de commissaire près les associations tontinières et les conserva jusqu'à ces derniers temps.

La proclamation de la République rendit à M. Belmontet toute sa liberté d'action. Il chercha inutilement à se faire élire à l'Assemblée nationale, se dédommagea de cet échec en travaillant plus activement que jamais au retour du régime impérial; sa verve poétique se réveilla, moins brillante peut-être, mais plus féconde, et, jusqu'à présent il a consacré près d'une vingtaine d'odes à célébrer le nouvel Empire : *la Saint-Napoléon*, *les Impérialistes*, *l'Honneur de l'Empire*, *Sébastopol*, *A l'armée d'Orient*, *le Fils de Napoléon III* (1856), etc.

Sous le patronage du gouvernement, M. Belmontet est entré au Corps législatif, comme député des électeurs de Montauban (1852); il y a souvent pris la parole, surtout en faveur des anciens militaires dont il s'est fait l'avocat auprès de ses collègues. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846. La plupart de ses pièces de circonstance ont été réunies par lui en un recueil : *les Nombres d'or* (1855, in-18). Sa dernière publication est intitulée : *Strophes guerrières* (1857).

BELOUINO (Paul), littérateur français, né vers 1810, aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire), vint à Paris étudier la médecine, et fut reçu docteur en 1837. Après avoir exercé dans son département il s'établit, en 1850, à Paris. Il est auteur de quelques ouvrages : *Des passions* (1844, 2 vol. in-8, 2e édit., 1855), considérées dans leurs rapports avec la religion, la philosophie et la médecine légale; *la Femme* (2e édit., 1855, in-8), traité historique et physiologique; *Histoire d'un coup d'État* [décembre 1851] (1852, in-8), précédée d'une introduction de M. de Césena, etc.

BELPER (Edward STRUTT, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, est né, en 1801, à Derby. Élevé à l'université de Cambridge (collége de la Trinité), il entra en 1830 à la Chambre des Communes où il siégea sans interruption pour sa ville natale jusqu'en 1848; il représenta ensuite Arundel (1851) et Nottingham (1852). Partisan zélé des doctrines libérales, il a soutenu toutes les réformes politiques. Après avoir présidé la commission des chemins de fer, qui devait réparer les maux causés par la crise de 1845, il a administré, en 1853, la chancellerie du duché de Lancastre. En 1856, il a été élevée à la pairie héréditaire sous le titre de baron Belper. De son mariage avec la fille de l'évêque de Chichester (1837), il a plusieurs enfants dont l'aîné, Henri STRUTT, est né en 1840.

BENAGLIA (Antoine), sculpteur italien, né à Rome, vers 1800, étudia à l'Académie des beaux-arts de cette ville et dans l'atelier de Thorwaldsen. Il exécuta en marbre plusieurs des modèles du maître, de concert avec quelques-uns de ses condisciples, depuis devenus célèbres. Les deux œuvres les plus remarquables de M. Benaglia qui a peu produit, sont un *Pâris* et un *Ganymède*, d'après l'antique, morceaux considérés comme classiques en Italie.

BENARY (François-Ferdinand), orientaliste et exégète allemand, né à Cassel le 22 mars 1805, fit ses études de théologie et de philosophie aux universités de Bonn et de Halle. Reçu docteur, en 1827, il vint à Berlin, y continua ses études sous la direction du théologien Neander, du philologue Bapp et des philosophes Hegel, Schleiermacher et Marnheineke, devint, en 1829, agrégé à la Faculté de théologie et obtint, en 1831, la place de professeur adjoint d'exégèse de l'Ancien Testament à l'université de Berlin, après avoir refusé la chaire de sanscrit, que celle de Saint-Pétersbourg lui avait offerte.

Les écrits de M. Benary qui embrassent, avec l'interprétation de la Bible, les langues sémitiques et la paléographie, consistent en un grand nombre de dissertations et d'articles critiques insérés dans différents recueils littéraires, particulièrement dans les *Annuaires de critique scientifique*. On lui doit en outre une édition du *Nalôdaya*, poëme san-

Digitized by Google

scrit avec traduction et explication en langue latine (Berlin, 1830) et une dissertation *De Hebraeorum leviratu* (Berlin, 1835) qui lui valut le titre honorifique de docteur en théologie de l'université de Halle.

Son frère, Albert-Agathon BENARY, philologue, né à Cassel, le 17 janvier 1807, étudia aux universités de Gœttingue, de Halle et de Berlin, et obtint, en 1831, après avoir été agrégé à la Faculté des lettres, une place de professeur au *Realgymnasium*, une des grandes écoles de Berlin. Durant l'année 1848, il prit rang, dans cette ville, parmi les chefs du parti populaire.

On cite de lui un *Traité des sons dans la langue latine* (Rœmische Lauthlehre, Berlin, 1837, tome *I*), et un grand nombre de brochures et de dissertations ayant surtout trait à des questions de grammaire comparée.

BENDEMANN (Édouard), célèbre peintre allemand de l'école de Dusseldorf, né à Berlin, le 3 décembre 1811 et fils d'un banquier, reçut une brillante éducation littéraire; il entra ensuite dans l'atelier de M. Schadow, qui reconnut en lui une véritable vocation. Les tableaux de la jeunesse de M. Bendemann ne sont pas les moins remarquables. Dès l'âge de vingt et un ans, en 1831, il exposa au Salon de Berlin un grand tableau : *la Douleur des Juifs*, d'après le psaume 137, qui est vraiment une œuvre magistrale. Cette toile célèbre, popularisée par la gravure de Ruscheweyh et par les lithographies de Weiss et de Schreiner est aujourd'hui au Musée de Cologne. L'année suivante, l'artiste exécuta un tableau de genre, gravé depuis par Felsing : *Deux jeunes filles à la fontaine* (1833), qui compte également parmi ses meilleures œuvres et qui fut d'abord acheté par la Société des arts de Westphalie. Vinrent ensuite : *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, toile de grande dimension, qui valut à l'artiste une médaille de première classe au Salon de Paris, en 1837, et qui est aujourd'hui dans la galerie particulière du roi de Prusse. On en a une très-belle lithographie de Weiss; puis *la Moisson*, tableau de genre qui fut gravé par M. Eichens. Ce succès entraîna quelque temps M. Bendemann dans la peinture de genre. Il donna *le Berger et la bergère* (collection du comte de Raczynski), d'après une idylle d'Uhland : *la Fille du prince serbe*, d'après une ballade serbe traduite par Herder, et une série tout entière de petites toiles, dont les sujets sont empruntés à la vie de la campagne.

Il ne tarda pas toutefois à revenir à la grande peinture, surtout après avoir été nommé professeur à l'Académie des arts de Dresde, et membre du conseil académique. Il fut chargé de la décoration entière du château royal et entreprit les grandes fresques auxquelles est surtout attachée sa réputation. Cet énorme travail interrompu par une maladie d'yeux que M. Bendemann avait contractée en Italie, n'a été achevé que dans ces derniers temps. La salle du trône, la salle des bals et des concerts, la salle de l'alliance, sont toutes de la main du maître. Dans la salle du trône on admire quatre grands panneaux dont les sujets sont tirés de la vie de l'empereur Henri, fondateur de la ville, et quatre allégories du plus haut style. Puis viennent les portraits de tous les héros de l'histoire universelle et des législateurs des nations; la frise est formée d'une suite de compositions allégoriques, représentant toute l'étendue de la vie de l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, et gravées depuis par Hugo Bürkner. Le moyen âge allemand, avec son esprit et ses légendes, revit dans toutes ces peintures. La salle de bal, au contraire, est décorée avec tous les sujets les plus riants, et les plus fraîchement rendus, de la mythologie antique. Le contraste est frappant. La salle de l'alliance est ornée de peintures religieuses.

On cite encore de M. Bendemann une fresque symbolique, *la Poésie et les Arts*, qu'il exécuta dans sa propre maison à Berlin; le dessin du *monument de Sébastien Bach* élevé à Saudstein par Knauer, un portrait de l'empereur *Lothaire II* pour la ville de Francfort, plusieurs autres portraits de notabilités allemandes, et celui de sa femme, une fille de Schadow, qu'il épousa en 1838. Ce portrait est une des plus fortes de ses œuvres; il fait partie de la collection de ses tableaux de famille, réunie dans sa maison de Berlin.

Les qualités de M. Bendemann sont celles qui ont fait la gloire de l'école de Dusseldorf : le caractère et la poésie, la grandeur du style, la correction du dessin, l'habileté de la composition. Mais il se distingue par une grâce particulière, une harmonie et une intelligence profonde de la nature. Il est un des rares peintres de Dusseldorf qui aient pu réussir également dans les grandes toiles historiques et dans le genre.

BENEDEK (Louis DE), général autrichien, est né, en 1804, à Œdenbourg (Hongrie). Fils d'un médecin, il étudia l'art militaire à l'Académie de Neustadt, entra, en qualité de cornette, dans l'armée autrichienne (1822), monta rapidement en grade et devint colonel en 1843. Deux ans plus tard, lors de l'insurrection de la Gallicie, il se distingua par son courage et ses talents militaires, fut chargé par l'archiduc Ferdinand d'Este de pacifier la partie occidentale de la province et ses opérations permirent au général Collin de marcher en avant et de prendre Podgorze d'assaut. Il obtint à cette occasion les insignes de l'ordre de Léopold. Il était à la tête du régiment d'infanterie du comte Gyulai lorsqu'il reçut, en 1847, l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Dans la campagne de 1848, il montra beaucoup de sang-froid à la retraite de Milan, à Osone, et notamment à la bataille de Curtatone où il soutint, le dernier, les efforts de l'ennemi; porté à l'ordre du jour par le maréchal Radetzky, il fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1849, à la reprise des hostilités, il contribua à la reddition de Mortara et combattit à la tête de son régiment, à Novare.

Nommé général major et brigadier du premier corps de réserve à l'armée du Danube (3 avril 1849), M. de Benedek prit une part active aux événements militaires de la Hongrie. Ainsi, à Raab et à Oszöny, il commandait l'avant-garde, fut légèrement blessé à Uj-Szegedin et se trouva au combat de Szörnyeozs-Ivány, où il fut atteint d'un éclat de bombe. A la fin de cette guerre il passa en qualité de chef d'état-major au 2e corps d'armée en Italie.

BENEDETTI (Thomas), graveur italien, né à Rome, en 1797, commença ses études artistiques à Vienne. Il y reçut les utiles conseils du docteur Barth, et vint, quelques années plus tard, s'y fixer définitivement, après avoir visité les principales collections de Sicile et d'Italie. Il se consacra dès lors à la reproduction de plusieurs chefs-d'œuvre de l'école ancienne ou moderne, et donna successivement : un *Ange accompagnant à la flûte le chant des oiseaux*, d'après Fendi; *le Duc de Reichstadt*, d'après Daffinger; *François Ier d'Autriche* (1834); un *Fragment de la Cène* de Léonard de Vinci; *la Mise au tombeau*, du Titien, et *la Sainte Famille*, du même maître, sujet qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

BENEDICT (Julius), compositeur et pianiste

Digitized by Google

allemand, né à Stuttgart, le 27 novembre 1804, et fils d'un riche banquier israélite, reçut les leçons d'Hummel à Weimar, et, à Dresde, celles de Charles-Marie de Weber, qu'il suivit à Berlin, en 1821, puis à Vienne, en 1823. Chef d'orchestre, dans cette dernière ville, et déjà applaudi dans les concerts, il fut emmené en Italie par Barbaja et attaché, comme chef d'orchestre, au théâtre San-Carlo, où il donna, en 1827, son premier opéra-bouffa, *Ernesto e Giovinta*. Après avoir couru toute l'Italie il repassa en Allemagne, se fit applaudir à Stuttgart, à Dresde, à Berlin (1830), se rendit à Paris, où il ne fut pas moins bien accueilli. L'amitié et le talent le rapprochèrent de Bériot et de la Malibran, qui l'emmenèrent encore une fois en Italie. Il reprit à Naples son ancien emploi et donna deux opéras : *les Portugais à Goa* et *Un an et un jour* (1836).

M. Benedict passa ensuite à Londres et y devint directeur du nouvel Opéra-Bouffa, où il fit représenter, en 1838, *the Gypsy's warning*. Depuis, il a eu à Londres divers emplois, et s'est fait un nom comme professeur. On cite encore de lui *le Fiancé de Venise*, et un grand opéra, *les Assassins*, joué en Allemagne avec succès (1848). Il a écrit des *Concertos*, des *Rondos*, des *Sonates* et des *Variations* sur des thèmes de Rossini et de Bellini. Dans l'automne de 1850, il suivit Jenny Lind en Amérique, comme accompagnateur, et partagea ses succès. M. Bénédict est un compositeur allemand qui a su accommoder son talent au goût de l'Italie et de l'Angleterre; comme pianiste, il s'est fait remarquer par la facilité élégante et la constante clarté de son jeu, souvent relevé par l'inspiration.

BENEDIKTOF (Wladimir), poëte lyrique russe, né vers 1810, entra d'abord dans le corps des cadets à Pétersbourg, prit quelque temps du service, et obtint ensuite une place dans les finances. Il n'a publié qu'un volume de *Poésies* (1832); mais jamais poëte russe n'a excité à un si haut degré l'admiration de ses compatriotes. Les plus belles pièces de ce recueil sont : *Trois figures*, *la Mer* et *la Tombe*. Le sentiment en est profond; la nature y est surtout poétiquement sentie et rendue. M. Benediktof passe pour un des plus grands poëtes vivants de la Russie.

BENEDIX (Julien-Roderich), poëte comique allemand, né à Leipsick en 1811, fit des études très-imparfaites dans plusieurs écoles de sa ville natale. Témoignant néanmoins les plus heureuses dispositions pour la comédie, il débuta par de petites pièces morales, dans le goût de Berquin, qui furent représentées sur des scènes particulières. Il consentit pourtant à compléter ses études dans un collége et s'appliqua spécialement à l'étude des langues modernes. Il entra ensuite au théâtre où il avait déjà des relations nombreuses et joua deux ans la comédie dans la troupe de Beihmann. En même temps il apprenait la musique, et il parut en 1833, comme ténor, sur plusieurs scènes des villes du Rhin et de Westphalie, où il obtint un certain succès. Après avoir mené l'existence la plus vagabonde, il devint régisseur du théâtre d'hiver de Wesel. Bientôt il fonda dans cette ville un journal littéraire : *le Parleur* auquel il donna des articles très-nombreux de critique et plusieurs romans.

A cette époque, sa verve comique commença à se produire dans des pièces plus importantes parmi lesquelles il faut citer *Jeanne Jebus* (1835), *la Tête moussue* (das bemooste Haupt) qui fut représentée d'abord à Wesel et fit le tour de l'Allemagne, ainsi que vingt-huit autres drames ou comédies qui pour la plupart ont été traduits en flamand et en hollandais et représentés avec succès tant en Allemagne qu'en Hollande et en Belgique. Nous mentionnerons : *le Docteur Wespe*, *l'Ennemi des femmes* (der Weiberfeind), *le Procès*, (der Process), *le Voyage des noces* (die hochzeitsreise), *les Jaloux* (die Eifersüchtigen) et la *Lettre d'amour* (der Liebesbrief) qui obtint une prime d'encouragement au théâtre impérial de Vienne. Ces différentes pièces se recommandent par un certain tour d'esprit original et une grande puissance d'observation. Elles ont paru en six volumes, sous le titre d'*Œuvres dramatiques complètes* (Gesammelte dramatische Werke, Leipsick, 1846-1851, vol. T. VI).

En 1842, M. Benedix passa de Wesel à Cologne où il fit des cours sur la littérature allemande. En 1845 il se chargea de la direction générale du nouveau théâtre d'Elberfeld et fut de 1847 à 1848 régisseur général du théâtre de la ville à Cologne. Il continua de se livrer, dans cette ville, à une grande activité littéraire.

En dehors du théâtre, voici ses principaux ouvrages : *Contes populaires allemands* (Deutsche Volkssagen, Wesel, 1839-1840, 6 vol.); un récit très-animé de la guerre de l'indépendance allemande, intitulé : 1813, 1814 et 1815 (Wesel, 1841, 6 livraisons); *Itinéraire de Rotterdam à Strasbourg* (Handbuch für die Reise von Rotterdam bis Strasbourg; Wesel, 1839), un *Almanach populaire du Bas-Rhin* (Niederrheinischer Volkskalender) qui parut de 1836 à 1842, enfin un roman qui a eu un très-grand succès sous ce titre : *Scènes de la vie des comédiens* (Bilder aus dem Schauspielerleben; Leipsick, 1847, 2 vol.; 2e édition, 1851).

BENFEY (Théodore), orientaliste allemand, né le 28 janvier 1809, à Noerten près Gœttingue, suivit jusqu'en 1827 les cours du collége et de l'université de cette dernière ville, dirigé dans ses études par les savants philologues Ottfried Müller et Dissen. Après avoir passé ensuite une année à Munich, il parcourut plusieurs autres universités d'Allemagne, et retourna, en 1834, à Gœttingue où il s'est fixé définitivement, et où il a rempli jusqu'à ce jour les fonctions de professeur de langue sanscrite et de grammaire comparée.

M. Benfey a collaboré à divers recueils, notamment à la grande *Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber pour laquelle il a écrit l'article *Inde*. Il a publié les ouvrages suivants : *les Noms des mois de quelques peuples anciens*, etc. (die Monatsnamen einiger alten Vœlker, etc., Berlin, 1836); une traduction allemande des *Comédies de Térence* (Stuttgart, 1837); *Lexicon des racines grecques* (Berlin, 1839-1842, 2 vol.), ouvrage qui a remporté, à l'Institut, le prix Volney; *des Rapports entre la langue égyptienne et les racines sémitiques* (Leipsick, 1844); *les Inscriptions cunéiformes persanes* (die persischen Keilinschriften. Ibid., 1847) avec une traduction allemande et un glossaire; une édition des *Hymnes de Sama-Veda* (Ibid., 1848) aussi avec traduction et un glossaire; *Etudes sur le Zend* (Beitraege zur Erklaerung des Zend. Gœtt., 1853), etc.

Le dernier travail de M. Benfey, *Manuel de la langue sanscrite* (Handbuch der Sanskritsprache, Ibid., 1852-1854, 2 vol.), composé d'une grammaire, d'une chrestomathie et d'un glossaire, est le traité grammatical le plus complet qui existe jusqu'à ce jour sur cette langue d'où sont nés tous les idiomes des peuples véritablement historiques de la terre. L'auteur en a publié, en 1855, un *Abrégé* à l'usage des commençants (Kurze Sanskrit Grammatik, etc. 1855, in-4).

Digitized by Google

BENNETT (William Sterndale), pianiste et compositeur anglais, né le 13 avril 1816, à Sheffield, d'une famille de musiciens. Placé, à huit ans, comme choriste, au collége du roi, puis élève de l'Académie royale de musique, il se distingua de bonne heure comme compositeur et comme virtuose. Il avait déjà écrit des *Symphonies* et des *Concertos* remarquables, quand il se lia avec Mendelsohn, qui, en 1836, l'appela à Leipsick, où il eut de grands succès. En 1838, il revint à Londres et y fut aussitôt nommé membre de la Société royale de musique.

M. Bennett, l'un des rares représentants de la musique anglaise, a publié, comme écrits didactiques : *Classical practices for piano forte students* (Londres, 1841), une dissertation *On harmony* (1849), etc. Parmi ses œuvres musicales, on cite : *les Naïades, la Nymphe des bois, Parisina, les Joyeuses commères de Windsor*, etc.

BENNIGSEN (Alexandre-Levin, comte), homme politique allemand, né à Zakret, près de Wilna, le 21 juillet 1809, est le fils du général russe Bennigsen qui se distingua dans la guerre contre Napoléon, et de la princesse Marie d'Andrzeutowicz. Il suivit son père, lorsque celui-ci quitta, en 1818, le service de la Russie pour celui du Hanovre, et commença ses études dans la capitale de ce dernier royaume. En 1826, il alla faire son droit à Gœttingue et, de 1830 à 1835, occupa plusieurs emplois dans la magistrature. Appelé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, en 1835, il y resta cinq ans, au bout desquels sa santé lui fit donner sa démission.

Il entra dans la carrière politique en 1841. Nommé conseiller du trésor par les principautés de Calenberg, de Gœttingue et de Grubenhagen, il devint de droit membre de la première Chambre des états hanoviens, membre de la Chambre des comptes et fut bientôt placé à la tête de la direction générale des contributions indirectes. La révolution de 1848 vint agrandir encore son rôle. Chargé par le roi, après la chute du ministère de Falke, de composer un nouveau cabinet (20 mars), il prit pour lui le portefeuille des affaires étrangères et de la maison royale, ainsi que la présidence du conseil. Des actes importants signalèrent sa présence aux affaires. C'est lui qui conclut *l'alliance des trois rois*, entre le Hanovre, la Prusse et la Saxe (26 mai 1849), et c'est lui qui la rompit (21 février 1850). Il conduisit à Munich les négociations qui avaient pour but de contracter une alliance plus considérable entre la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et le Hanovre, pour faire opposition aux grandes puissances allemandes. Il se rendit aussi à Vienne, où il essaya, mais en vain, de concilier les intérêts locaux et les intérêts de la nationalité germanique. Libéral progressiste, il vit avec peine la chute de la révolution, et présenta plusieurs fois sa démission qui fut acceptée, ainsi que celle de ses collègues, le 28 octobre 1850. Dès l'année précédente, il avait été réélu membre de la première Chambre de Hanovre, dont il fut président pendant les années 1851, 1853 et 1854.

BENNIS (George-Geary), publiciste anglais, né à Limerick, en 1793, fut destiné d'abord au barreau. Ses études terminées, il parcourut la Grande-Bretagne et les pays européens, passa à Paris les sept dernières années de la Restauration, et fut choisi par MM. Bossange et Renouard, en 1830, pour diriger la nouvelle librairie des étrangers. Six ans après, il devint agent général d'une compagnie anglaise d'assurances sur la vie, dont le siége était à Paris. Il était, en outre, et est encore aujourd'hui, bibliothécaire de l'ambassade britannique. Il a été décoré en 1854.

On a de lui, dans des genres différents : *Principes de la foi unique professée par tous les chrétiens* (The Principes on the one faith professed by all christians; 1816, broch. in-12, 3e édit., 1826); *Journal de poche et Memento du voyageur* (Traveller's pocket Diary and student's Journal, in-12), *Traité des assurances sur la vie* (Treatise on life assurance, in-12).

BENOIST (François), compositeur français, né à Nantes, le 10 septembre 1795, y reçut les premières leçons de musique et de piano; orphelin dès l'âge de quinze ans, il vint à Paris, et entra au Conservatoire, en 1811. Ses maîtres furent Catel pour l'harmonie, et L. Adam pour le piano. Grâce à cette savante direction heureusement secondée par ses dispositions naturelles, cette année même, il remportait le premier prix d'harmonie et trois ans après le premier prix de piano (1814). Enfin, en 1815, l'Institut lui décerna le grand prix de composition pour sa cantate d'*OEnone*, qui révélait un talent plein d'avenir. Envoyé en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il passa trois ans à Naples et à Rome, et revint à Paris vers le commencement de 1819. En 1821, il fit jouer au théâtre Feydeau un premier et dernier opéra, *Félix et Léonore*, qui eut peu de succès. Depuis, il a gardé manuscrites d'assez nombreuses compositions. Très-habile improvisateur sur l'orgue, il obtint au concours la place de premier organiste de la chapelle du roi, laissée vacante par la mort de Séjan. Bientôt après, il passa, comme professeur d'orgue et d'improvisation, au Conservatoire de musique, où il est encore aujourd'hui. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis novembre 1851.

BENOIST D'AZY (Denis, vicomte), homme politique français, ancien député et ancien représentant, est né vers 1790. Il entra, sous la Restauration, dans l'administration des finances, fut nommé inspecteur par M. de Villèle, et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 26 octobre 1829. Après la révolution de Juillet, il resta fidèle au parti légitimiste, qui le fit élire député, en 1842, par l'arrondissement de Château-Chinon (Nièvre). Il vota constamment avec l'opposition de droite, et se prononça pour la réforme parlementaire, sans s'associer à l'agitation des banquets. Réélu en 1846, il continua de combattre le ministère et la majorité.

M. Benoist d'Azy ne fit point partie de l'Assemblée constituante de 1848; mais, en 1849, il fut élu le premier par le département du Gard, et siégea, comme vice-président, au bureau de l'Assemblée législative. Il fit partie de la coalition des anciens partis contre la République, approuva la loi du 31 mai et demanda la révision de la Constitution; mais il refusa de se rallier à la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, il protesta très-énergiquement contre le coup d'État. Ce fut lui qui présida la réunion des représentants à la mairie du Xe arrondissement, et lut publiquement le décret de déchéance. Pourtant il ne fut pas compris dans les mesures de rigueur prises contre les adversaires du nouvel ordre de choses, et il ne cessa point d'habiter Paris, où il vit en dehors des affaires publiques.

BENOISTON DE CHATEAUNEUF (Louis-François), économiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 mars 1776, acheva ses études au collége Mazarin, suivit ensuite les cours de l'École de médecine et de chirurgie militaires établie au Val-de-Grâce, et fut employé à l'armée

Digitized by Google

des Pyrénées et d'Espagne. De retour à Paris un peu avant l'établissement de l'Empire, il accepta un modeste emploi au Trésor public, qu'il occupa jusqu'en 1833, sans vouloir aucun avancement.

Il débuta dans la carrière littéraire par un *Précis historique des guerres des Sarrasins dans les Gaules*, qui parut, en 1810, avec ses seules initiales; un *Essai sur la poésie et les poètes français aux* XII*e*, XIII*e* *et* XIV*e* *siècles* (1815, in-8), qui obtint de l'Institut une mention honorable; et le premier volume d'une *Histoire abrégée du pontificat* (1816, in-8), qui n'a point été terminée. L'année suivante, il prit part à la rédaction de *la Quinzaine littéraire* d'Amar.

Vers cette époque, M. Benoiston, sur les conseils du célèbre géomètre Poisson, se consacra tout entier à la statistique, science encore peu cultivée, et au commencement de 1819, il lut à l'Académie des sciences des *Recherches sur les consommations de tout genre de la ville de Paris en* 1817, *comparées à ce qu'elles étaient en* 1789. Ce travail curieux, qui a eu deux éditions (1820 et 1821, in-8), fut suivi d'un grand nombre de mémoires de statistique sur les sujets les plus divers, dont deux furent insérés dans le *Recueil des savants étrangers*, de la même académie: *de la Fécondité en Europe au commencement du* XIX*e* *siècle* (tome III), et de *l'Influence de certaines professions sur le développement de la phthisie pulmonaire* (tome IV).

Élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques le 8 juin 1833, M. Benoiston de Châteauneuf poursuivit avec une nouvelle ardeur ses travaux, et lut à ses nouveaux collègues toute une série de mémoires, entre lesquels nous citerons: *sur la Durée de la vie chez les savants et les gens de lettres*, inséré dans le tome III de la 2e série des mémoires de cette académie; *sur la Durée des familles nobles de France* (tome V, même série); *sur la Durée de la vie humaine dans plusieurs des principaux États de l'Europe* (tome VI), et un mémoire *sur l'État de la France pendant la terreur*, dont il n'a paru qu'un extrait dans les *Comptes rendus* de l'Académie.

Chargé par cette compagnie de faire, de concert avec son confrère M. Villermé (voy. ce nom), trois voyages en France pour y observer les établissements publics sous le rapport moral et économique, il a particulièrement visité le Poitou, les côtes de l'Océan et la Bretagne, et fourni au rapport qu'ils ont publié en commun, les notes relatives à ces pays.

Étranger à toute intrigue et dépourvu d'ambition, ce savant a passé ces quinze dernières années dans une solitude laborieuse, ne sortant guère de son cabinet de Passy que pour venir travailler à la bibliothèque de l'Institut. D'une grande délicatesse et d'une sévère probité, il a apporté dans ses travaux l'exactitude et la régularité de sa vie. Il est mort le 16 mai 1856, après une maladie de quelques semaines dont il avait indiqué, dès le principe, la nature et le dénoûment. Il était, depuis 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

BENOÎT (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Martin-de-Bovel (Ain), en 1812, d'une famille de paysans, fut d'abord employé aux travaux des champs; mais il ne tarda pas à entrer dans l'industrie, comme ouvrier en soieries, et il devint chef d'atelier. Partisan des doctrines démocratiques et socialistes, membre de plusieurs sociétés secrètes, il fut un des rédacteurs du journal communiste, *la Fraternité*. Après la révolution de Février, il se trouva porté à la tête du parti qui dominait dans les faubourgs de Lyon, et fut élu représentant du peuple par 63981 voix. Il vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et signa l'acte d'accusation présenté contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu le quatrième à la Législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne, et usa de son initiative parlementaire pour présenter quelques propositions qui furent repoussées par la majorité, comme entachées de socialisme. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et se retira en Suisse.

BENOÎT (Xavier), jurisconsulte français, est né à Grenoble, le 28 octobre 1797. Il étudia le droit dans cette ville, écrivit, en 1815, un chaleureux *Appel aux Français* en faveur de Napoléon, et fut reçu avocat peu d'années après. Il est encore attaché au barreau de la Cour impériale de Grenoble.

On a de M. Benoît plusieurs ouvrages estimés: *Traité de la dot* (1829, 2 vol. in-8); *Traité des biens paraphernaux* (1835, in-8); *Traité du retrait successoral* (1838, in-8); puis des brochures politiques et un certain nombre d'articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

BENOÎT (Philippe-Martial-Narcisse), ingénieur et topographe français, est né, le 13 août 1791, à Saint-Pons (Hérault). Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il servit quelques années et fut nommé professeur adjoint de topographie et de géodésie à l'École d'application d'état-major. Il est, depuis 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Benoît a publié divers ouvrages sur les arts industriels: *Théorie générale des pèse-liqueurs* (1821, in-8), appliquée à la construction et à l'emploi de toute sorte d'aréomètres; *Théorie du pachomètre* (1824), instrument proposé par l'auteur pour mesurer l'épaisseur des glaces; *Manuel du boulanger et du meunier* (1824; 4e édit., 1845, 2 vol.), en collaboration avec MM. Julia de Fontenelle et Malepeyre, pour la *Collection* Roret; *Guide du meunier et du constructeur de moulins* (1830), traduit de l'anglais d'Olivier Evans. On a aussi de lui un *Cours complet de topographie et de géodésie* (1822-1825, 2 vol.), à l'usage des élèves de l'École d'état-major; et plusieurs mémoires scientifiques.

BENOÎT-CHAMPY (Adrien-Théodore), magistrat et homme politique français, est né à Provins, le 24 mai 1805. Avocat distingué du barreau de Paris, il se fit connaître comme partisan déclaré des idées républicaines et, après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, à Florence. Il montra une vive sympathie pour la cause de l'indépendance italienne, et son attitude, pendant la révolution de Toscane, lui valut les éloges de M. Montanelli (voy. ce nom). De retour en France, il se rallia de bonne heure au parti de l'ordre et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Élu le quatrième à l'Assemblée législative, par 49 782 voix, dans la Côte-d'Or, il entra dans la coalition des anciens partis qui formaient la majorité, puis se prononça pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma quelque temps dans l'exercice de sa profession d'avocat et devint membre du Conseil de l'Ordre. Il remplaça ensuite M. Delormet comme député de l'Ain, au Corps législatif. En 1855, il fut désigné d'office pour défendre

Digitized by Google

Pianori, auteur d'un attentat contre la vie de l'empereur. Aux élections suivantes du Conseil de l'Ordre il ne fut pas réélu; mais le choix du chef de l'Etat lui confia, en 1856, la présidence du tribunal de la Seine, en remplacement de M. de Belleyme (voy. ce nom). Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1849, M. Benoît-Champy a été promu officier, en 1855.

BENOUVILLE (Jean-Achille), paysagiste français, né à Paris, le 15 juillet 1815, fut élève de M. Picot, et obtint, dans le concours de 1845, le premier grand prix de Rome pour le paysage, l'année même où son frère remportait celui d'histoire. Le sujet était *Ulysse et Nausicaa*. Depuis son retour d'Italie, cet artiste a principalement envoyé aux salons : *l'Etang de Fausse-Repose* (1834); *les Bords de la Seine à Bougival* (1837); *la Forêt de Compiègne* (1839); *Effet du soir* (1844); deux *Paysages* (1848); *Langezza* (1850); *Latium*, *Bois de chênes verts*, ou vues de la villa Doria, à l'Exposition universelle de 1855, etc. M. Ach. Benouville a obtenu une 3e médaille en 1844, et une mention en 1855.

BENOUVILLE (François-Léon), peintre français, frère du précédent, est né à Paris le 30 mars 1821. Elève de M. Picot, il a été de bonne heure admis aux expositions des beaux-arts. Ses premiers tableaux sont : *Mercure et Argus* (1839); *l'Ermite et le Chevalier fainéant* (1841), sujet tiré du roman d'*Ivanhoé;* un *Portrait* dessiné à la mine de plomb (1843); *Judith* (1844); *Esther* (1845). A cette époque il obtint le grand prix d'histoire à l'Ecole des beaux-arts, sur ce sujet : *Jésus dans le prétoire*. Après avoir marqué par de brillants envois son séjour à la villa Médicis, il figura au salon de 1852 avec deux *Portraits*. L'année suivante, il exposa une grande toile, *saint François d'Assise mourant*, acheté pour le musée du Luxembourg. Cette peinture sobre et austère, conçue dans un sentiment de calme et de recueillement, et encadrée dans un charmant paysage, le plaça parmi ceux de nos jeunes artistes qui donnaient le plus d'espérances.

A l'Exposition universelle de 1855, M. Léon Benouville envoya *les Martyrs chrétiens entrant à l'amphithéâtre*, et *un Prophète de la tribu de Juda tué par un lion*. Ces deux tableaux, plus remarquables par la composition que par l'exécution, ne manquent ni de beauté ni de grandeur: les têtes parurent belles, les groupes bien distribués, la couleur harmonieuse dans sa pâleur. Au salon de 1857, il a encore donné : *les Deux pigeons*, acquis par M. B. Fould, *Raphaël apercevant la Fornarina pour la première fois*, *Le Poussin sur les bords du Tibre*, et cinq *Portraits*. M. Léon Benouville a obtenu une 2e médaille en 1852, une 1re en 1853, et une médaille de 2e classe, ainsi que la décoration, en novembre 1855. Il a été récemment employé à la décoration des salons de l'Hôtel de Ville.

BENTHEIM (maison de), famille princière allemande, qui comprend les deux branches de Bentheim-Tecklenbourg-Rhéda et de *Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt*.

BENTHEIM-TECKLENBOURG-RHÉDA (Maurice-*Casimir-Georges*-Louis-Frédéric-Charles, prince DE), chef de la première branche, est né le 4 mars 1795. Il a succédé, le 17 avril 1837, à son père, le prince Emile, comme possesseur de la seigneurie de Rhéda, du comté de Hohen-Limbourg et de la seigneurie de Gronau, dans le royaume de Prusse. Il a été nommé, le 3 février 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il n'a point eu d'enfants.

De ses deux frères, *François*, né le 11 octobre 1800, n'est pas marié, et *Adolphe*-Louis-Albert-Frédéric, né le 7 mai 1804, colonel à la suite de l'armée prussienne, a épousé, le 7 mars 1843, la princesse Anne, fille du prince régnant Henri LXVII de Reuss-Schleiz, dont il a deux fils et quatre filles. L'aîné est le prince *Adolphe*-Maurice-Casimir-Emile-Albert-Ernest-Henri-Guillaume-Gustave, né le 14 octobre 1845.

BENTHEIM-BENTHEIM ET BENTHEIM-STEINFURT (*Alexis*-Frédéric prince DE), chef de la branche de ce nom, est né le 20 janvier 1781. Il a succédé, en 1817, à son père, le prince *Louis*-Guillaume, comme possesseur du comté de Bentheim en Hanovre, du comté de Steinfurt en Prusse, de la seigneurie de Batenbourg en Hollande. Il a été nommé membre héréditaire du Collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne (27 mars 1824), membre de la première Chambre du royaume de Hanovre (6 août 1840), membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse (3 février 1847).

De son mariage avec la princesse Wilhelmine de Solms-Braunfels (17 octobre 1811), il a trois fils, dont l'aîné est le prince héréditaire *Louis*-Guillaume, né le 1er août 1812, lieutenant-colonel dans les gardes du corps du roi de Hanovre, marié le 27 juin 1839 à la princesse Berthe de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, père lui-même de plusieurs enfants.

BENTON (Thomas-Hart), homme politique américain, né dans le comté d'Orange (Caroline du Nord) en 1783, étudia d'abord le droit, et, après avoir passé une année dans les rangs de l'armée des Etats-Unis, s'établit, en 1811, comme avocat à Nashville (Tennessee), puis dans le Missouri. Membre du sénat de cet Etat, il fut envoyé, en 1820, au congrès, dont il n'a cessé de faire partie jusqu'en 1854 que pendant la session de 1851. Cette interruption avait eu pour cause sa tiédeur dans la question de l'esclavage, malgré sa réputation bien établie de démocrate. Dans ces derniers temps, il s'est associé à son gendre, le colonel Frémont, pour obtenir du congrès l'exécution du chemin de fer du Pacifique. Mais, aux élections de 1856, il a refusé son concours à la candidature de ce dernier, pour donner son vote au candidat de la démocratie, M. Buchanan, sur le programme duquel il a cru toutefois devoir faire publiquement ses réserves. Lui-même a brigué en même temps les fonctions de gouverneur du Missouri.

Comme écrivain, M. Benton s'est fait connaître par un grand ouvrage auto-biographique plein de détails intéressants et de documents précieux sur les événements auxquels il a été mêlé, et les hommes qu'il a connus : *Thirty years' view; or a History of the Working of the american government*, *from* 1820 *to* 1850 (New-York, 1853 et suiv.; 2 vol. gr. in-8). On y remarque, outre certains morceaux inédits tirés des papiers du général Jackson, la plupart des discours de M. Benton, en qui la démocratie américaine reconnaît un de ses principaux orateurs.

BÉRANGER (Jean-Pierre DE), célèbre poëte chansonnier français, est né à Paris dans une maison, aujourd'hui démolie, de la rue Montorgueil, le 19 août 1780. Comme Horace, avec lequel il a plus d'une autre analogie, il a semé dans ses poésies une foule de traits personnels à l'aide desquels on pourrait construire toute sa biographie, à commencer par la date de sa naissance :

« En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt. »

Il descend d'une ancienne famille militaire, et son père, fidèle royaliste, mais qui n'avait plus

Digitized by Google

guère alors d'autre fortune que son nom, portait avec un certain orgueil cette particule nobiliaire que le poëte, plus fier de se faire « Vilain et très-vilain, Vilain, vilain, » devait mettre en chansons. La première enfance du jeune de Béranger fut des plus modestes. Il fut élevé à Paris,

« Chez un tailleur *son* pauvre et vieux grand-père. »

Il y était encore en 1789, quand il fut témoin de la prise de la Bastille, scène qui lui revenait à l'esprit, à quarante ans de distance, sous les verrous :

« Pour un captif souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait : vengeons-nous!
A la Bastille! Aux armes! Vite, aux armes!
Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous. »

Son père l'envoya alors à Péronne auprès d'une tante qui tenait auberge dans un faubourg. Les services qu'il eut occasion d'y rendre, lui ont fait dire, en plaisantant, qu'il avait été garçon d'auberge :

« Garçon d'auberge, imprimeur et commis. »

Il lut chez sa tante quelques classiques français, Fénelon, Racine et Voltaire. Les idées de celui-ci eurent encore plus de prise sur lui que le beau style, et c'était déjà un esprit fort, longtemps avant de laisser pressentir un grand écrivain. On raconte que, vers l'âge de douze ans, frappé de la foudre,

« Un coup de foudre ajoute à mes présages. »

au moment où la tante effrayée de l'orage, faisait dans toute la maison des aspersions d'eau bénite, il se releva en lui demandant à quoi son eau bénite avait servi.

A quatorze ans, Béranger (car, dès aujourd'hui, nous ne pouvons pas plus dire M. de Béranger que M. de Voltaire), Béranger entra dans l'atelier de l'imprimeur Laisney, chez lequel il prit les premières notions d'orthographe et de langue. Il faisait même des vers avec son patron, auquel il dit plus tard dans sa gracieuse chanson du *Bonsoir :*

« Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître;
Je l'effaçai, sans te rendre jaloux. »

Il suivait en outre, à Péronne, les cours de l'Institut patriotique, organisé suivant les idées de Jean-Jacques Rousseau, et y recevait avec ardeur une éducation toute civique. Il faisait partie d'un club d'enfants dont il était le président et l'orateur. Un sage inconnu du XVIIIe siècle, M. Ballue de Bellanglise, sorte de philosophe républicain, qui eut plus d'une fois son franc parler avec le premier consul, exerça aussi sur lui une action dont il a gardé le plus vif souvenir. Dépourvu de toute connaissance du latin, il y suppléait déjà par la lecture des meilleures traductions des anciens auteurs.

A seize ans, Béranger revint à Paris où son père avait fondé une maison de banque et se mêlait activement à toutes les conspirations royalistes contre le Directoire. Le futur chansonnier fit alors de la finance et montra, dans ce genre de travail, une telle capacité que son père prévoyait en lui un des plus grands financiers de l'époque. Une fois même, le père ayant été arrêté à la suite d'un complot royaliste, le fils resta quelque temps seul à la tête de la maison et des affaires qui n'en souffrirent pas. Cependant ses préférences étaient ailleurs et son goût pour la poésie prenait le caractère d'une vocation. Mais les genres les plus divers attirèrent tour à tour son ardeur juvénile. Le plaisir que lui causaient les représentations dramatiques, l'engagea d'abord à travailler pour la scène. Il essaya d'écrire, sous le titre d'*Hermaphrodites*, une comédie satirique contre les hommes efféminés et les femmes intrigantes. On dit qu'il s'abstint de ce genre de littérature par respect pour Molière.

Il tendit plus haut, et écrivit à dix-huit ans l'ébauche d'un poëme épique, *Clovis*. Mais, ne le destinant à voir le jour que quand il aurait atteint sa trentième année, il passa, en attendant, à la poésie lyrique religieuse et fit des odes ou plutôt des dithyrambes sur de grands sujets, tels que *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du culte*. On cite surtout des fragments d'une *Méditation*, où le tableau de la ruine universelle qui attend les mondes s'achève par la destruction du soleil :

« Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui. »

Le jeune poëte essaya encore d'un genre non moins éloigné de la chanson, de l'idylle religieuse, et se plut à tracer, dans un poëme intitulé *le Pèlerinage*, la peinture des mœurs chrétiennes et pastorales du XVIe siècle.

Il avait alors vingt-deux ans et, ne se sentant pas encore dans sa véritable voie, il fut un instant tourmenté d'un besoin d'action extérieure, bientôt suivi d'un découragement profond. Il voulait partir pour l'Egypte où la renommée rapportait que Bonaparte faisait tant de merveilles. Parseval Grandmaison qui en revenait le détourna de ce projet par une peinture plus véridique de l'état des choses. C'est à cette époque que l'on fait remonter ses premières chansons. Mais, ne songeant pas encore à élargir ce modeste genre, il n'y voyait qu'un passe-temps poétique et n'invoquait d'autre muse que l'ivresse de la jeunesse et du plaisir.

Dans les moments d'abattement et de doute sur son talent que ces essais joyeux ne suffisaient pas à conjurer, Béranger trouva un appui et un conseiller bienveillant dans Lucien Bonaparte (1803). Lorsque celui-ci fut parti pour Rome, il envoya au jeune poëte qui était retombé dans la misère, une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut, avec une lettre aussi délicate que pressante et qui ne permettait pas de refuser. Béranger, reconnaissant, a joint plus tard aux éditions de ses œuvres cette lettre que la censure impériale ne lui permit pas de publier à l'époque où son bienfaiteur était disgracié.

En 1805, Béranger est employé, par l'éditeur Landon, à la rédaction anonyme des *Annales du Musée*. En 1809, les recommandations du poëte Antoine Arnault le font entrer, en qualité de commis expéditionnaire, dans les bureaux de l'Université (ministère de l'instruction publique) aux modestes appointements de 1000 fr., portés un peu plus tard à 1200.

Ils suffirent à rendre au poëte la sécurité et la gaieté. Sans renoncer encore à attendre plus de gloire de ses grands poëmes, il revint à la chanson. Quelques-unes des pièces les plus joyeuses et les plus légères de son premier recueil, *les Gourmands*, *le Mort vivant*, *la Bonne fille*, *les Gueux*, *Roger Bontemps*, sont datées de 1810 à 1814. *La Bacchante*, *la Gaudriole*, *Parny*, *ma Grand'mère*, *la Mère aveugle*, *le Petit homme gris*, *Madame Grégoire*, *Frétillon*, etc., etc., qui ne portent point de date, sont des mêmes années ou remontent plus haut. En 1813, il fut reçu membre de la joyeuse société du Caveau que présidait Désaugiers, et chanta, pour discours de réception ses refrains pleins de malice de l'*Académie et le Caveau*. En même temps il essayait timidement d'une satire plus dangereuse;

Digitized by Google

car elle touchait, si délicatement que ce fût, à la politique. *Le Sénateur* fit rire, dit-on, l'empereur lui-même, mais, *le Roi d'Yvetot*, cette contre-partie si fine et si mordante d'une gloire dangereuse et de pompes éphémères, ne reçut pas aux Tuileries, le même accueil.

Béranger vit sans regret tomber l'Empire. « Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, dit-il, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. » Ses illusions, comme celles du pays, étaient déjà dissipées, quand l'empereur reparut avec le drapeau national et des promesses tardives de liberté. Béranger nous dit que, dans les Cent-Jours, l'enthousiasme populaire ne l'abusa point, il vit que « Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement. Ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. » Il refusa d'être censeur et se borna à offrir au pouvoir avec autant de délicatesse que de raison, le tribut de ses conseils, à sa manière, c'est-à-dire dans une chanson, *la Politique à l'usage de Lise* (mai 1815), suite charmante d'allusions aussi fines que celle-ci :

« Bien qu'en des mains comme les tiennes,
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes
Pour le bonheur de tes sujets. »

Le premier recueil de Béranger, où la politique ne tient pas d'autre place, parut, en 1815, sous le titre un peu suspect de *Chansons morales et autres* (in-18, avec gravures et musique). Il valut à l'auteur, de la part de ses chefs, un sévère avertissement. Aussi, lorsqu'en 1821, il donna son second recueil, il eut soin de quitter de lui-même son bureau pour n'y plus rentrer. Une grande transformation s'était opérée dans le poète chansonnier pendant l'intervalle. Le plaisir est encore chanté dans plusieurs refrains : *Ce n'est plus Lisette*, *le Vin et la Coquette*, *le Soir des noces*, *la Vivandière*, *Brennus*, *le Bon ménage*, *Rosette*, *la Fortune*, etc., mais la politique y porte un ton plus élevé et de plus mordantes épigrammes : *le Marquis de Carabas*, *Paillasse*, *la Sainte-Alliance barbaresque*, *Monsieur Judas*, *Halte-là ! le Ventru*, etc., attaquent ouvertement un système antinational et ses serviteurs dévoués. Quelques pièces spirituellement irréligieuses : *les Capucins*, *les Clefs du paradis*, *les Chantres de paroisse*, *l'Ermite et ses saints*, *les Missionnaires*, *les Révérends pères*, *le Bon Dieu*, etc., etc., atteignent plus sensiblement encore le parti du trône et de l'autel, et font expier cruellement à la religion le tort de se mêler à la politique. Des accents patriotiques, dégagés de toute amertume satirique, se retrouvent dans *le Champ d'asile*, *la Sainte-Alliance des peuples*, *les Enfants de la France*, *le Vieux drapeau*, *le Cinq mai*. Dans cette dernière série de chants, Béranger avait pris une élévation de style et de sentiment inconnue jusqu'alors à la chanson ; *le Dieu des bonnes gens*, compris dans le même recueil, avait été son premier essai dans ce genre nouveau. Aussi tremblait-il en chantant pour la première fois cette pièce à ses amis, inquiet de l'accueil qui allait être fait à la révolution qu'il avait conscience de tenter. Quelques chansons plus intimes, telles que : *Mon âme*, *la Bonne vieille*, *le Retour dans la patrie*, etc., trouvaient aussi place dans le recueil de 1821, et complétaient déjà les cinq séries qu'on peut distinguer dans l'œuvre générale du poète, jusqu'au recueil de 1833 : chansons joyeuses, chansons politiques, chansons voltairiennes, chansons patriotiques et chansons intimes.

La popularité qu'une si grande variété et tant de talent assuraient à l'auteur, s'accrut encore d'un peu de persécution. Après la destitution qu'il avait prévue et prévenue, il fut traduit en cour d'assises et condamné à 500 fr. d'amende et à trois mois de prison (8 décembre 1821). Il commença sous les verrous de Sainte-Pélagie les chansons de son troisième recueil qui parut en 1825, et ne fut pas poursuivi. Le quatrième, qu'il donna en 1828, lui attira de nouvelles poursuites et une condamnation à neuf mois de prison et à 10 000 francs d'amende (10 décembre 1828), malgré une célèbre plaidoirie de M. Dupin. Reprenant tous les tons auxquels il avait façonné la chanson, il continuait dans ces deux derniers recueils toutes les séries que nous venons d'indiquer. Qu'il nous suffise de rappeler, sans avoir besoin de les classer : *la Préface*, *le Nouvel ordre du jour*, *la Messe du Saint-Esprit*, *les Adieux à la campagne*, *la Liberté*, *la Chasse*, *ma Guérison*, *mon Carnaval*, *l'Ombre d'Anacréon*, ces cinq dernières, datées avec plusieurs autres, de Sainte-Pélagie (1822), *les Conseils de Lise*, *l'Eau bénite*, *le Censeur*, *le Tailleur et la Fée*, sorte d'autobiographie poétique, *le Violon brisé*, *le Chant du Cosaque*, *le Bon pape*, *les Hirondelles*, *le Vieux sergent*, etc.

Béranger subit sa seconde peine à la Force, et sans s'effrayer du bruit menaçant qui se faisait autour de son nom à la tribune des Chambres et dans les chaires des églises, il se remit à chansonner ses ennemis, c'est-à-dire les ennemis du progrès et de la liberté. Parmi les pièces qui ont été écrites dans cette prison, on cite : *le Feu du prisonnier*, *le 14 Juillet*, *le Cardinal et le chansonnier*, *les Dix mille francs*, *le Cordon*, *s'il vous plaît ! Denis maître d'école*.

Lorsque éclata la révolution de Juillet, Béranger, qui par ses chansons y avait tant contribué, eut son action sur ses destinées. Il s'unit à ses amis, Laffitte, Lafayette et Dupont (de l'Eure), pour appuyer la candidature de Louis-Philippe auprès du parti républicain. Mais il refusa le pouvoir et la fortune qui vinrent naturellement au-devant de lui. Il lui répugnait de voir le triomphe de ses principes tourner au service de ses intérêts. D'ailleurs il se défiait du parti vainqueur, et la France avait perdu, trois ans auparavant, dans Manuel, « le seul homme qu'il aurait voulu suivre au pouvoir. » Le dernier recueil de chansons qu'il donna en 1833, permet de suivre toute l'histoire des idées et des sentiments de Béranger à cette époque. Il refuse les honneurs (*A mes amis devenus ministres*) :

« Non, mes amis, non, je ne veux rien être,
Semez ailleurs, places, titres et croix... »

Il repousse les pensions (*le Refus*, au général Sébastiani) :

« Je suis un sou de bon aloi ;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie. »

Néanmoins il dit son mot et celui de l'opinion libérale sur la situation. *Hâtons-nous ! Poniatowski* (février et juillet 1831), sont un écho des sympathies d'alors pour la Pologne ; *le Conseil aux Belges* (mai 1831) est une des satires les plus mordantes des vanités et des cupidités qui s'attachent au pouvoir royal ; et la *Prédiction de Nostradamus* était comme l'oraison funèbre de la royauté elle même. Ce recueil, qui fut le dernier, contenait, en outre, un certain nombre de chansons intimes, telles que *le Bonsoir*, *le Tombeau de Manuel*, *à M. de Chateaubriand*, *Souvenirs d'enfance*, *Cinquante ans*, *le Suicide* ; puis quelques nouveaux souvenirs populaires de l'Empire, *le Vieux caporal*, *les Souvenirs du peuple* (On parlera de sa gloire, etc.), qui retentirent d'un bout

Digitized by Google

à l'autre de la France, jusqu'au fond des campagnes; enfin, quelques essais appartenant à un nouvel ordre d'idées, *les Contrebandiers*, *Jeanne la Rousse*, *le Vieux vagabond*, *Jacques*, *les Fous*, sortes de chansons socialistes, qui indiquent le sentiment profond des misères du peuple ou les préoccupations des théories sociales qui promettaient de les guérir.

Depuis le recueil de 1833, Béranger a encore beaucoup écrit, mais il n'a plus rien donné au public si ce n'est, en 1846, dix chansons : *Notre coq*, *le Grillon*, *les Echos*, *l'Orphéon*, *les Pigeons de la Bourse*, *le Baptême de Voltaire*, *Claire*, *le Déluge*, qui, en 1848, fit l'effet d'une prophétie; *les Escargots et ma gaîté*. Ces chansons, qui rentrent dans presque toutes les cordes du poëte, sont loin de donner une idée de son travail et de sa fécondité pendant toute cette période. Il est surtout une série entière de poésies inédites de Béranger, qui ont pour sujet les gloires nationales de l'Empire, et qui forment une sorte de *romancero* napoléonien, et comme un véritable cycle poétique. Quelques pièces, une entre autres, sur le martyr de Sainte-Hélène, atteignent une longueur d'environ deux cents vers, et sont affranchies du refrain et de la coupe particulière à la chanson. C'est à cette nouvelle partie de son œuvre que l'auteur lui-même conçoit qu'on puisse appliquer la qualification d'épopée nationale, impropremment attribuée, suivant lui, à la série de ses premières chansons.

Béranger avait entrepris en outre un travail d'une tout autre nature, une *Biographie des contemporains*, à laquelle il attache dans sa préface de 1833, tant d'importance, que « c'est à cette œuvre, dit-il, que mon nom devra peut-être de me survivre. » Malgré ce que des biographies récentes ont pu dire de la continuation par Béranger de ce travail, il y a depuis longtemps renoncé. Il s'était effrayé d'avoir à dire trop de mal de tous ses amis. Il a seulement écrit ses propres mémoires; mais la lecture des *Mémoires d'outre-tombe* l'a dégoûté de publier les siens, dont il a même détruit la plus grande partie.

C'est au milieu de ces travaux solitaires et de la plus profonde retraite que la révolution de Février vint surprendre Béranger. Républicain de vieille date, il trouva pourtant que le pays était jeté un peu brusquement dans la république. Il aurait mieux aimé, disait-il, descendre les degrés que les événements lui faisaient sauter. Toutefois, par un retour de popularité qui semblait rattacher 1848 à 1830, les électeurs de Paris voulurent donner au chansonnier national un rôle politique. Élu représentant du peuple pour le département de la Seine par plus de 200 000 suffrages, Béranger refusa cet honneur avec une modestie qui put passer plus tard pour une grande habileté. Il donna une première fois sa démission dès le 8 mai. L'Assemblée la repoussa à l'unanimité, l'invitant à la retirer par ses acclamations enthousiastes, mais le poëte la réitéra, le 14, avec autant de simplicité que de bon sens et rentra dans la solitude et le silence. Seulement, comme on fit courir alors, pour expliquer son refus, le bruit de son mariage avec une femme dévouée qui lui a consacré sa vie, et qu'on disait être sa domestique, il démentit cette fable dans le journal *l'Assemblée nationale*, où elle s'était produite, par une lettre qui fut la dernière, mais non la moins gracieuse de ses communications au public (juin 1848).

On cite avec curiosité les différents lieux de retraite où Béranger a cherché à se soustraire aux ovations de la foule et aux importunités des visiteurs. De Passy, où il écrivit *sa Préface* de 1833, il se réfugia à Fontainebleau, puis à Tours, où il eut pour ami le célèbre M. Bretonneau et où un boulevard porte son nom. Il se rapprocha de Paris en 1840, s'établit à Fontenay, puis revint à Passy, d'où il est rentré à Paris dans ces derniers temps.

Malgré son amour de la vie retirée, Béranger a eu des relations avec la plupart des hommes illustres de ce demi-siècle. Talleyrand a voulu le voir; Chateaubriand lui fit des avances, et dans les derniers jours de sa vieillesse triste et maladive ne retrouvait de sérénité et d'expansion qu'avec lui. M. de Lamartine a aussi recherché son amitié, l'a obtenue et s'est montré avide d'en jouir. Mais Béranger a eu ses liens les plus étroits avec les hommes d'action, les artistes et les penseurs du parti démocratique, Manuel, Carrel, David d'Angers, Lamennais. Ce dernier, père de l'Église, transformé en soldat du radicalisme politique, passa bien des soirées à Passy auprès du chansonnier. Le clergé orthodoxe ne craignit pas un jour de franchir le seuil de sa porte. La visite de Mgr Sibour à Béranger, en 1849, fit assez de bruit. Après tous les compliments d'usage, le prélat demanda au poëte de faire un choix de ses chansons et de composer un recueil qui pût entrer dans toutes les familles. Béranger, effrayé sans doute du nombre de celles qui en seraient exclues et n'en voulant désavouer aucune, répondit : « Quoi! monseigneur, ces pauvres filles, vous voulez que je les mette aux Enfants trouvés! »

Les amitiés que Béranger inspirait ne tiennent pas moins à son caractère qu'à son talent. Tous ceux qui l'approchent vantent en lui une bonté extrême, une générosité au-dessus de ses ressources. Volontairement pauvre, la modicité de ses revenus ne lui a causé d'autre chagrin que celui de ne pouvoir assez donner. Il se peint tout entier dans ces trois vers :

« Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche. »

Si l'argent manquait souvent, la bonne volonté était inépuisable. Démarches, sollicitations, sacrifice de son propre repos, rien ne coûtait pour obliger les autres, à ce solitaire qui n'a jamais rien demandé pour lui ni rien voulu recevoir. En attendant, il partageait avec de plus pauvres que lui une mince fortune, à peine suffisante pour ses besoins, car l'immortel chansonnier n'a pas su mieux l'art de faire de l'argent avec ses poésies que celui de le conserver. En 1833, il a vendu toutes ses œuvres, faites ou à faire, pour la modique rétribution viagère de 800 francs. Mais il faut dire que son éditeur, M. Perrotin, enrichi par ses refrains, a tenu à honneur d'augmenter successivement la pension du poëte. Sous le régime politique actuel, des offres délicates lui sont encore venues d'en haut. L'impératrice elle-même a voulu lui faire parvenir, par les mains et sous le nom de son éditeur, une pension plus forte; mais Béranger, informé de ce stratagème, ne consentit pas à recevoir de la munificence impériale des libéralités qu'il n'a pas acceptées à une autre époque de la sympathie et de la reconnaissance du pouvoir.

Nous avons peu de mots à dire de l'œuvre même de Béranger, de celle du moins que connaît le public. Ses chansons ont été dans toutes les mains et leur éloge dans toutes les bouches, quoique, depuis quelques années, la critique littéraire se soit exercée sur elles. MM. Sainte-Beuve et Pontmartin, entre autres, se sont fait une arme de certaines imperfections de détail contre la gloire nationale de l'auteur. Ils ont relevé quelques phrases obscures, des allusions mytho-

Digitized by Google

logiques qui ne sont plus de notre goût, et des périphrases classiques d'une élégance un peu vieillie. Mais il est juste de remarquer que ces défauts, sensibles dans le premier recueil, disparaissent peu à peu dans les suivants. Et aujourd'hui que la portée politique de ses chansons ne les soutient plus, on ne peut s'empêcher d'y admirer de sérieux mérites littéraires : dans les idées, la justesse et l'élévation, de la finesse, sans recherche; dans le style, la précision du mot, la vivacité des tours, et cette souplesse constante qui permet à l'auteur de prendre tour à tour tous les tons, et de passer de la simplicité à l'éclat, de la grâce à l'énergie avec un naturel toujours si parfait, que ses critiques mêmes l'ont involontairement comparé à La Fontaine.

On a souvent dit que Béranger avait transformé la chanson en ode. L'auteur, peu sensible à ce compliment, croit n'avoir ni les procédés arbitraires de style, ni l'inspiration factice du genre lyrique chez les modernes; il a voulu faire de la poésie chantée, à la manière des anciens, de l'*ode*, si l'on veut, mais dans le sens étymologique du mot. Une des choses les plus frappantes dans la forme de poésie qu'il a adoptée, est le bonheur ordinaire du refrain. Il sait pourtant s'en affranchir : Le *Refus* n'en a point, ni rien qui en tienne lieu; dans *le Violon brisé*, *les Souvenirs d'enfance*, *l'Épître à Chateaubriand*, *les Hirondelles*, etc., pour tout refrain, la première strophe entière est répétée au milieu et à la fin du morceau, et la sensibilité du poëte s'y épanouit sans entrave.

Les moralistes ont reproché aux chansons de Béranger ses railleries voltairiennes et des légèretés peu morales. Faut-il regretter qu'il ait eu tant de cordes à sa lyre plutôt que d'admirer le bonheur avec lequel il sait les toucher toutes? Nous nous bornons à rappeler l'explication ou l'excuse qu'il donne lui-même : celles de ses chansons « qui ont été traitées d'impies, les pauvrettes, par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience, » ne sont que des représailles et montrent le danger qu'il y a pour la religion « à se faire instrument politique. » Quant à celles qui sont des « folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, elles ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut. »

Les titres honorifiques de Béranger ne sont pas longs à énumérer : ex-convive du Caveau moderne, il n'est ni chevalier de la Légion d'honneur, ni membre de l'Académie française.

La mort de Béranger, arrivée le 17 juillet 1857, nous fera ajouter seulement quelques lignes à cet article, imprimé depuis plusieurs mois et rédigé d'après les renseignements spéciaux d'un des hommes qui l'ont intimement connu. Les derniers jours du chansonnier ont mis une fois de plus en relief son caractère de poëte national. En présence du sentiment public, le gouvernement a voulu que ses obsèques fussent célébrées aux frais de l'État et lui a fait le convoi d'un maréchal de France. On a vu tous les souvenirs, toutes les sympathies, tous les hommages du passé revivre dans les manifestations de la foule et dans les études rétrospectives des journaux. Parmi les publications qui parurent alors, il faut citer à part les *Mémoires sur Béranger* de M. Savinien-Lapointe, comme le livre qui fait le mieux connaître, dans le poëte, l'homme et sa vie privée.

Les œuvres posthumes du chansonnier se réduisent, jusqu'à ce moment, à deux volumes : *Ma Biographie* (1857, in-8) et *Dernières chansons* (1857, in-8). Le premier n'a pas ajouté, autant qu'on pouvait l'espérer, à la connaissance de Béranger, de son entourage et de son époque. Le second qui renferme quatre-vingt-quatorze pièces de vers, datées de 1834 à 1851, en offre plusieurs (*les Fourmis*, *le Cheval arabe*, *Une idée*, *le Chasseur*, *le Merle*, *la Tourterelle et le Papillon*, *les Grands projets*, *le Saint*, *le Postillon*, *les Défauts*, *etc.*, *etc.*), qui sont dignes de prendre place dans les anciens recueils. Sans compter quelques petits poëmes étrangers à la chanson, scènes, dialogues, ballades, etc., assez libres de coupe et de rhythme, les genres divers déjà traités en couplets par l'auteur sont ici tous représentés, mais avec moins de verve dans la joie, moins d'éclat dans l'enthousiasme, moins de vigueur dans la satire. La grâce et la finesse sont les deux qualités de l'écrivain qui se sont le mieux conservées. Mais l'homme y est tout entier, cœur et raison, et entièrement le même, fidèle à toutes ses causes, à la liberté, à la philosophie comme au patriotisme.

La bibliographie des chansons de Béranger est très-simple. Elles ont, en général, paru dans l'ordre où elles ont été écrites. Dans l'intervalle des cinq principaux recueils donnés par l'auteur, de 1815 à 1833, un certain nombre ont été imprimées à part ou insérées dans diverses publications du moment. Parmi les douze éditions générales que nous connaissons sous le titre d'*Œuvres complètes*, nous signalerons la première, celle de 1833-1834 (4 vol. in-8, avec 104 vignettes sur acier); celle de 1835-1836 (3 vol. in-8, avec 120 dessins de Grandville et autres); celle de 1846-1848 (2 vol. in-8, avec 52 gravures), la plus belle de toutes et complétée par la *Musique* (1847, même format), enfin les éditions diamant et elzevirienne (1839 et 1850, in-32), les plus répandues. Une édition particulière de 1828 (2 vol. in-8, avec 31 planches), a été illustrée par Devéria et Henry Monnier. Un grand nombre de types, créés d'après les chansons de Béranger, et reproduits par la lithographie, l'imagerie ou la gravure, ont encore ajouté à la popularité du poëte. Plusieurs de ces types ont aussi été transportés avec succès sur une foule de théâtres. Enfin, malgré le caractère éminemment français de ce genre de poésie, les chansons de Béranger ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe.

BÉRANGER (Charles), peintre français, né, à Sèvres, le 21 novembre 1816, est fils d'Antoine Béranger, peintre de porcelaine estimé, sous la direction duquel il se livra lui-même à la peinture. Il suivit ensuite le cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Paul Delaroche, dont l'amitié lui obtint plus tard la commande d'importantes copies dans les musées espagnols (1846-1848). Il a exécuté et exposé, depuis 1837, des *paysages*, des scènes de genre ou d'intérieur, et le plus souvent des tableaux de nature morte; plusieurs portraits, entre autres celui de *M. Mène*, le sculpteur, et dans ces derniers temps, divers sujets de chasse. En 1850, il réduisit, pour la gravure que préparait M. Henriquel-Dupont, la fresque de Delaroche à l'École des beaux-arts. M. Charles Béranger a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1840.

Son frère aîné, M. J. B. Antoine-Émile Béranger, né, à Sèvres, le 31 août 1814, a partagé ses études et la plupart de ses travaux. Il a exposé plusieurs fois, bien que beaucoup moins fréquemment, et a obtenu, comme peintre de genre, une 3e médaille en 1846.

Digitized by Google

Mlle Suzanne-Estelle BÉRANGER, leur sœur, qui cultive également la peinture, a épousé M. Apoil. (Voy. ce nom.)

BÉRARD (Auguste-Simon-Louis), homme politique et administrateur français, est né à Paris le 3 juin 1783, d'une ancienne famille de Provence, protestante dès l'origine, qui dut chercher un refuge contre l'intolérance religieuse dans le Dauphiné. Son père, négociant, fondateur de la dernière compagnie des Indes, embrassa les principes de la révolution et devint capitaine dans le bataillon des Filles-Saint-Thomas. Il fut guillotiné, en 1794, pour avoir cherché à protéger Louis XVI contre la populace pendant toute la soirée du 10 août. M. Louis Berard, à qui ce deuil de famille ne fit point abjurer ses opinions libérales, sortit de l'École polytechnique en 1810, et fut nommé, en 1814, maître des requêtes au conseil d'État et chevalier de la Légion d'honneur. Pendant les Cent-Jours, il se montra dévoué à la cause de l'empereur et reprit même possession de l'imprimerie impériale devenue propriété particulière pendant la première Restauration. Quand les alliés revinrent, il protégea, au péril de sa vie, contre leurs exactions la commune d'Yères qu'il administrait. Éloigné du conseil d'État par Louis XVIII, en 1815, il y fut rappelé, en 1817, et en sortit de nouveau en 1820, sur l'ordre d'un ministère rétrograde, en compagnie de MM. Camille Jordan, de Barante, Guizot et Royer-Collard.

Depuis cette époque jusqu'en 1827, M. Bérard consacra son activité aux progrès de l'industrie et au développement du commerce français. Il fonda, avec M. Chaptal fils, la première compagnie d'éclairage au gaz, dirigea, en sa qualité d'ingénieur, les travaux du canal Saint-Martin, créa une maison de banque pour faciliter l'exécution des grands travaux d'utilité publique, fonda les forges d'Alais, entreprit enfin, sous le nom de *Galerie métallique des grands hommes français*, de réunir une importante collection de médailles qui forme aujourd'hui une des richesses du musée du Louvre.

Élu député en 1827 par la ville d'Arpajon (Seine-et-Oise), M. Bérard prit place parmi les membres de l'opposition libérale modérée, et, dans les années 1828 et 1829, négligea la tribune pour prendre part aux travaux des bureaux et des commissions. Après la chute du ministère Martignac, il signa l'adresse des 221, qui, en réponse au discours du trône, votèrent un refus de concours à M. de Polignac, le nouveau ministre. La chambre ayant été dissoute, et les électeurs convoqués de nouveau, M. Bérard fut réélu et se prépara à prendre part à la révolution dont les ordonnances du 25 juillet furent le signal.

Le premier, il proposa une adresse, en forme d'avertissement, au roi Charles X et se montra parmi les membres les plus fermes, les plus décidés, les plus prévoyants de l'opposition. La popularité immense de quelques noms, de ceux de Laffitte et de La Fayette entre autres, n'a pas fait oublier le rôle si activement décisif que joua M. Bérard à cette époque. C'est chez lui que fut rédigée la protestation du 28; c'est lui qui plaida avec le plus d'énergie la cause du duc d'Orléans; il fit partie de la députation qui alla lui offrir le titre de lieutenant général du royaume; puis il monta à la tribune et son discours, net et précis, devint, pour ainsi dire, la nouvelle charte du peuple français, qu'on appela même assez longtemps la « Charte-Bérard : » les changements qu'il réclamait dans la constitution bourbonnienne, furent tous adoptés à la presque unanimité.

A la fin du mois d'août 1830, M. Bérard fut nommé directeur général des ponts et chaussées et des mines, et quelques jours après conseiller d'État. Mais l'indépendance naturelle de son caractère lui attira en haut lieu des paroles désobligeantes, à la suite desquelles il donna sa démission. Il se retira en Touraine où son esprit, essentiellement industriel, s'appliqua à la fondation d'une grande filature pour le chanvre et le lin. Mais, en 1839, le ministère Molé le nomma receveur général des finances dans le département du Cher. Il n'a quitté ces fonctions que depuis peu de temps. On doit à M. Bérard un *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées* (Paris, 1822), et une brochure historique à laquelle son nom donne de l'importance : *Souvenirs de la révolution de* 1830. (Paris, 1834.)

BÉRARD (Jean), ancien représentant du peuple français né en 1818 d'une famille d'artisans, fut élevé gratuitement dans les écoles publiques; il s'appliqua, de bonne heure, à l'étude des sciences et se fit admettre, en 1842, à l'École polytechnique d'où il fut renvoyé pour un discours prononcé à l'enterrement de Jacques Laffitte. Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le grade de lieutenant d'artillerie et fut nommé commissaire de la République dans le département de Lot-et-Garonne, en remplacement de M. G. Dubruel. Il se lia étroitement avec M. Baze, qui était alors, à Agen, le chef du parti modéré, et fut élu représentant du peuple par 39 258 voix, le dernier sur une liste de neuf élus. Membre du Comité des affaires étrangères, il se montra par ses discours et par ses votes, dévoué aux idées de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau, et s'associa à toutes les mesures répressives. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec les chefs de la majorité monarchique et fut un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers. Lorsque la rupture se déclara entre le président et les royalistes parlementaires il se rallia à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il entra dans l'administration et se signala, comme préfet de l'Isère, par l'attitude sévère qu'il prit vis-à-vis du parti démocratique. Depuis le rétablissement de l'Empire, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1856, appelé à une préfecture d'un ordre inférieur, il est sorti des emplois publics.

BÉRARD (Pierre-Honoré) dit BÉRARD AINÉ, médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, né à Lichtemberg (Bas-Rhin), le 27 octobre 1797, commença ses études médicales à l'École secondaire d'Angers. Sa famille, quoique peu fortunée, put enfin lui procurer les moyens de venir à Paris, où il devint l'élève de Béclard. Nommé aide d'anatomie, puis prosecteur de la Faculté, il fut reçu docteur en 1826, avec une thèse intitulée : *Dissertation sur plusieurs points d'anatomie pathologique et de pathologie*. La même année, il fut nommé agrégé et chirurgien à l'hôpital Saint-Antoine. Il fut, pendant plusieurs années, le soutien de son frère Auguste Bérard, qui se fit plus tard une si grande réputation chirurgicale et qui mourut dans la force de l'âge en 1846.

M. Bérard aîné obtint, au concours de 1831, la chaire de physiologie. Malgré le caractère abstrait de son enseignement, ses cours furent assez suivis, et il sut se concilier, par sa bienveillance, la sympathie des élèves de l'École. C'est vers cette époque qu'il publia, en collaboration avec l'au-

Digitized by Google

teur, la dixième édition des *Nouveaux éléments de physiologie* de Richerand (1832, 3 vol. in-8) et une notice remarquable *sur la Maladie et la mort de Cuvier* (Gazette médicale, 1832).

En 1848, M. Bérard devint doyen de la Faculté, en remplacement de M. Bouillaud. En 1849, l'Académie impériale de médecine l'appela dans ses rangs et il fut fait officier de la Légion d'honneur. Enfin, en 1852, lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur, il fut nommé inspecteur général des Écoles et Facultés de médecine de France et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Il abandonna alors le décanat, qui fut confié à M. Paul Dubois. Il est aussi membre des jurys médicaux des départements.

Savant éclairé, mais d'une activité peu féconde et encore ralentie par l'état de sa santé, il a très-peu écrit. Outre son *Cours de physiologie*, qui est encore en voie de publication (1848-1856, 4 vol. in-8), on n'a plus à citer de lui que plusieurs articles dans le *Répertoire de la science médicale* et les différents *Rapports* auxquels ont donné lieu, dans ses nombreuses fonctions, les missions dont il a été chargé.

BÉRAT (Frédéric), compositeur français, est né à Rouen vers 1810. Après y avoir fait ses études, *il vint* à Paris, où ses premières productions lui valurent les sympathies du public. Sa *Normandie*, un des refrains les plus populaires du temps, se vendit jusqu'à 30000 exemplaires. Il composait à la fois les paroles et la musique de ses romances, parmi lesquelles nous rappellerons *la Lisette de Béranger*, *Bérénice*, *la Montagnarde au départ*, *Bonne espérance*, *C'est demain qu'il arrive*, *Mon village*, *A la frontière*. Sa musique est naturelle et facile, pleine d'émotion et de franchise. On a encore de lui des chansonnettes comiques et le vaudeville de *la Polka* (1844), avec M. Eugène Guinot. Ses *Chansons* ont paru en un recueil illustré (1853, in-8). — M. Fréd. Bérat est mort à Paris en 1855.

BÉRAUD (Antoine-Nicolas, dit ANTONY), littérateur français, est né à Aurillac (Cantal), le 11 janvier 1792, d'une famille qui prétendait descendre des anciens dauphins d'Auvergne. Élevé dans un pensionnat de Paris, il entra, en 1809, à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il passa sous-lieutenant au 92e de ligne, en garnison à Milan. Il fit, avec le corps d'armée du prince Eugène, les dernières campagnes de l'Empire, et, à dix-neuf ans, il était capitaine. Fait prisonnier à la bataille du Mincio (8 février 1814), il rentra bientôt en France, fut, pendant les Cent-Jours, nommé capitaine d'état-major au 3e régiment de la garde, suivit à Grenoble le général Harlet, chargé d'organiser les gardes nationales mobiles, puis prit part à la campagne de Waterloo, et gagna, sur le champ de bataille de Ligny, la décoration et le grade de chef de bataillon.

Dépouillé de l'une et de l'autre sous Louis XVIII, par l'annulation des dernières promotions de Napoléon, licencié et mis en demi-solde, M. A. Béraud résolut de se consacrer à la littérature. Il s'était déjà essayé dans la poésie par un petit recueil intitulé : *Lettres à mon ami et à ma maîtresse* (février 1815, in-8); il avait en outre composé à Grenoble, pour exciter le zèle des gardes nationaux mobilisés, une cantate et une chanson, *la Dauphinoise*, qui avaient obtenu pendant les Cent-Jours un grand succès de circonstance, et lui avaient valu, après la seconde restauration, six mois de prison. Il se mit à écrire dans les feuilles libérales de l'époque, *l'Indépendant*, *la Pandore*, *l'Abeille*, *le Fanal*, *la Minerve*, *la Boussole politique*, qu'il avait concouru à fonder. Il combattit aussi les Bourbons par des poésies patriotiques d'une versification facile : *la Liberté*, *Ode à David exilé*, *le Rappel* (1821, in-8), et par des chansons dont plusieurs, *le Champ d'asile*, *Serrez-vous bien*, etc. (1818 et suiv.), eurent de la vogue dans le parti libéral et bonapartiste. L'auteur, dont elles répandaient le nom, se produisit alors dans les genres les plus divers, le roman, le théâtre, l'histoire et même les beaux-arts.

Après la révolution de 1830, à laquelle il participa activement, M. Béraud reçut la croix de juillet; la décoration de la Légion d'honneur lui fut restituée, et aux premières élections de la garde nationale de Paris, il fut nommé chef de bataillon dans la 7e légion; il se démit de ce grade en 1834. Sa conduite pendant le choléra de 1832 lui valut une des grandes médailles décernées par la ville. Directeur du théâtre Saint-Marcel en 1839, il prit, l'année suivante, la direction du théâtre de l'Ambigu, qu'il quitta, en 1849, pour exercer des fonctions bien différentes, celles de directeur de la prison de Belle-Isle en Mer, qu'il a gardées jusqu'en 1850.

Les principaux ouvrages de M. Antony Béraud sont : *Conversations et drames à l'usage de l'enfance* (1819, 4 vol. in-12; 1820, 5 vol. in-18); *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon et des Cent-Jours* (1818, 2 vol. in-8); *Dictionnaire historique de Paris*, avec M. Dufey de l'Yonne (1825, 2 vol. in-8); *Introduction à toutes les histoires de France* (1832, in-12). Au théâtre, où il débuta en 1818 sous son seul prénom, il a donné environ quatre-vingts pièces, dont quelques-unes sont restées inédites. Parmi ses drames, comédies et vaudevilles, la plupart en collaboration, joués sur toutes les scènes de Paris, depuis Saint-Marcel jusqu'aux Français, nous citerons : *Cardillac* (1824), *Cagliostro* (1825), *le Monstre et le magicien* (1826), *Faust* (1828), *Tom Wild ou le Bourreau* (1828), pour les débuts de M. Beauvallet à l'Ambigu, *la Duchesse et le page* (1828), *Guido Reni*, en vers (1833), *le Gars* (1834), *Lélia* (1834), *la Lescombat* (1841). M. A. Béraud s'est aussi occupé de beaux-arts, et il a exposé au salon, pendant plusieurs années, des paysages à la plume qui lui ont attiré les éloges des connaisseurs.

BERBRUGGER (Louis-Adrien), littérateur et philologue français, est né à Paris, le 11 mai 1801. Élève de l'École des chartes, il fut chargé, en 1834, par le gouvernement anglais, de recueillir des milliers de pièces originales relatives à l'occupation de la France au XVe siècle. En même temps, il exposa, dans plusieurs villes de province, les théories sociales de Fourier et réunit ses discours sous le titre de *Conférences* (1834, in-8).

En 1835, il passa en Afrique avec le maréchal Clausel dont il fut le secrétaire particulier, l'accompagna dans ses expéditions militaires ainsi que le maréchal Valée, et rapporta de ses excursions un grand nombre de manuscrits arabes qui formèrent le noyau de la bibliothèque d'Alger, fondée, en 1832, par M. Genty de Bussy. En outre, il rédigea jusqu'en 1837 *le Moniteur algérien*, journal officiel de la colonie; s'étant alors borné à ses fonctions de bibliothécaire, il étudia sérieusement l'archéologie africaine, fit exécuter des fouilles qui, en plusieurs endroits, amenèrent d'heureux résultats pour les arts et l'épigraphie, et obtint deux médailles d'or de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, en 1839, l'admit au nombre de ses correspondants. L'année précédente, il avait reçu la croix d'honneur.

M. Berbrugger a fait partie des diverses commissions scientifiques de l'Algérie et a été l'un des commissaires chargés de traiter avec Abd-el-Kader un échange de prisonniers. Parmi ses nombreux

Digitized by Google

écrits, nous citerons ceux qui ont trait à l'étude des langues : *Cours de langue espagnole* (1825), *Nouveau dictionnaire de poche espagnol et français* (1829; 12e édit., 1856), *Hamlet* (1845), traduit de Shakspeare; et ceux qui concernent l'Algérie : *Relation de l'expédition de Mascara* (1836), *Voyage au camp d'Abd-el-Kader* (1839), qui avait déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*; *l'Algérie historique, pittoresque et monumentale* (1842-1845, 4 part. in-8, avec 144 pl. in-fol.), travail remarquable d'érudition; *Négociations avec Abd-el-Kader* (1843), relatives à l'échange des prisonniers; des mémoires insérés dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie* (1846-1847, tomes II et IX), *Projet d'exploration dans la seconde ligne des oasis algériennes* (1850), *la Grande Kabylie sous les Romains* (1853), la traduction d'un manuscrit espagnol du XVIe siècle, intitulé *Geronimo* (1854), etc.

BERCHÈRE (Narcisse), paysagiste français, né à Étampes (Seine-et-Oise), en 1822, étudia la peinture dans les ateliers de Renoux et de Charles Rémond, et fit son premier envoi au salon de 1844. En 1847, il parcourut l'Espagne, et prit, trois ans après, le chemin de l'Orient, d'où il revint riche de sujets et d'horizons nouveaux. Cet artiste a principalement exécuté et exposé : un *Paysage*, tiré de *Gil Blas* (1844); les *Environs d'Avignon*; une *Vue prise à Marlotte*; le *Couvent de santa Margarida*, à Mayorque; une *Vue d'Elche*, en Murcie; *le Puits de Jacob*, en Syrie; une *Vue du Nil*; une *Mosquée au Caire*; et à l'Exposition universelle de 1855, *Matarieh ou environs du Caire*, sujet qui a obtenu une mention

BEREDNIKOFF (Iakoff-Ivanovitch), archéologue russe, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, né en 1802, a fait, avec M. Stroieff, un voyage archéologique dans la Russie orientale, et recueilli un grand nombre de documents historiques, dont il a commencé la publication sous le titre de *Collection complète des chroniques russes*. Il est un des auteurs du grand *Dictionnaire slavon* édité par l'Académie des sciences (Saint-Pétersbourg, 1847, 4 vol. in-4). En 1840, il a fait paraître une ancienne statistique de l'empire : *la Russie sous le czar Alexis Michaïlovitch*, composée au XVIIe siècle par le diacre Grigory Katochikine.

BERENDS (Julius), homme politique allemand, né à Kyrytz (Brandebourg), le 30 avril 1817, et fils du bourgmestre de sa ville natale, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Berlin sans concevoir autre chose que du dégoût pour ces sciences. Se destinant au professorat, il demanda, en 1844, une place vacante à Lindow. Un discours qu'il prononça à cette occasion et qui effraya le conseil de l'instruction publique et le consistoire, la lui fit refuser avec éclat. Alors il fonda une imprimerie à Berlin avec Krause, et prit une part active au mouvement politique. Il devint l'un des plus ardents promoteurs de la Société des métiers; établit à ses frais, pour l'instruction des travailleurs, une école où il se proposait d'être professeur. Mais, sur une dénonciation venue de Paris, en 1846, le gouvernement fit arrêter, comme communistes, les membres de l'association et les retint en prison pendant plusieurs semaines. En juin 1847, le parti libéral dédommagea M. Berends de cette persécution en le nommant membre du Conseil municipal de la ville de Berlin, où il se maintint jusqu'en avril 1848.

La révolution l'appela à un poste plus élevé. Envoyé à l'Assemblée nationale prussienne par deux circonscriptions électorales, il prit place à l'extrême gauche parmi les membres les plus ardents du parti radical. Il devint, en outre, membre du comité de constitution formé sur la proposition du député Waldeck. C'est lui qui fit déclarer par l'Assemblée nationale que les combattants des 18 et 19 mars avaient bien mérité de la patrie, déclaration qui eut pour résultat d'augmenter encore l'animosité, et de renverser le ministère Camphausen. Quand des troubles éclatèrent parmi les ouvriers de Berlin, dans l'été de 1848, il fit tous ses efforts pour rétablir l'ordre. Le suffrage universel le porta comme député à la seconde chambre prussienne, en février 1849. Mais bientôt cette chambre fut dissoute, la loi électorale revisée, l'état de siége établi. Les membres du parti radical s'étant réunis dans des conférences quotidiennes, pour préparer les nouvelles élections, ils furent arrêtés par ordre du gouvernement, et condamnés, par une cour martiale, à trois mois de prison; M. Berends était du nombre. Après la levée de l'état de siége, il entra dans l'association des ouvriers mécaniciens, et fit partie de la Société dite du peuple; mais ces deux sociétés furent fermées par deux décrets successifs du mois de mars 1850; M. Berends a cessé depuis de prendre part aux affaires politiques.

BÉRENGER [DE LA DRÔME] (Alphonse-Marie-Marcellin-Thomas), jurisconsulte et magistrat français, ancien député, membre de l'Institut, est né à Valence le 31 mai 1785. Fils d'un magistrat qui représenta le Dauphiné aux états généraux de 1789, il fut élevé dans les principes de la révolution. Nommé conseiller auditeur à la Cour impériale de Grenoble en 1808, il devint, quelques années après, procureur général à cette même cour. En mai 1815, il fut envoyé par l'arrondissement de Valence à la Chambre des représentants, et y marqua par son zèle pour la liberté. A la séance du 23 juin, il demanda que le gouvernement provisoire fût déclaré responsable collectivement, et ne craignit pas, à propos de l'abdication de Napoléon Ier, de faire l'éloge du souverain déchu, et de réclamer en faveur des droits de son fils. Le 26, dans la discussion du projet de loi relatif à des mesures de sûreté générale, il demanda que tout acte de mise en surveillance ou en arrestation en énonçât les motifs, et que les réclamations fussent adressées à une commission offrant des garanties suffisantes, et dont il indiqua la composition. Le 30, il s'opposa, dans l'intérêt des droits de Napoléon II, à l'adresse au peuple proposée par Manuel, et excita dans l'assemblée un violent orage. D'autre part, il combattait l'hérédité de la pairie, en se fondant sur la nécessité de proscrire toute distinction nobiliaire. Le jour de l'entrée de Louis XVIII à Paris (8 juillet), il signa la protestation Lanjuinais, et, aussitôt après la dissolution de la Chambre des représentants, il se démit de ses fonctions de procureur général près la Cour de Grenoble.

M. Bérenger se livra alors tout entier à ses études de droit public et de jurisprudence. Il avait déjà publié, en 1811, une traduction des *Novelles* de Justinien (Metz, 1809-11, 2 vol. in-4 ou un in-12), et en 1813, son discours de rentrée à la cour de Grenoble, *De la religion dans ses rapports avec l'éloquence*, avait été remarqué. Mais sa réputation, comme publiciste, date de son livre intitulé, *De la justice criminelle en France, d'après les lois permanentes, les lois d'exception, et les doctrines des tribunaux* (Paris, 1818). Il y exposait le vice des lois criminelles d'alors, rédigées en vue d'affermir le pouvoir, les abus introduits dans l'administration de la justice depuis 1815, et les moyens d'y remédier.

Digitized by Google

Le succès de ce livre ramena M. Bérenger dans la vie politique. Élu député de Valence à la presque unanimité (15 février 1828), il vota constamment avec l'opposition libérale. Après la chute de Charles X, il prit rang dans le parti conservateur, et réélu, en 1832, député de la Drôme, il devint l'un des membres les plus influents de la Chambre, dont il eut plusieurs fois l'honneur d'être élu vice-président.

M. Bérenger, tout en appuyant le gouvernement de Juillet, ne se croyait pas cependant obligé de soutenir tous les actes du pouvoir, et vota plus d'une fois avec l'opposition. Il se rattachait par sa ligne politique au parti de Casimir Périer, dont il a été un des soutiens et sur la tombe duquel il prononça un discours mémorable. Dans la discussion des lois de septembre (1835), il proposa un amendement ayant pour objet de donner moins de prise à l'arbitraire.

Les travaux de M. Bérenger, comme criminaliste, lui avaient valu, en 1831, un siége à la Cour de cassation. En 1832, lors du rétablissement, à l'Institut, de la classe des sciences morales et politiques, il fit partie de la section de législation, et prit une part active aux travaux de la nouvelle académie. Il y fit notamment, en 1836, un *Rapport sur le système pénitentiaire*, qui témoignait de ses nouvelles préoccupations. M. Bérenger s'était en effet dès lors consacré à la réforme des prisons, et il était à la tête de la Société de patronage des jeunes libérés de la Seine. Appelé à la Chambre des Pairs, le 7 novembre 1839, il concourut à la discussion de divers projets de loi, entre autres de celui destiné à introduire des modifications dans le Code criminel (1843) et de celui relatif à l'instruction secondaire.

La révolution de Février brisa la carrière législative de M. Bérenger; mais loin d'avoir à souffrir du régime nouveau, M. Bérenger, que sa grande autorité de jurisconsulte et la dignité personnelle de son caractère avaient placé en tête des magistrats de notre pays, fut choisi pour présider la Haute-Cour nationale de justice qui jugea à Bourges, en 1848, l'attentat du 15 mai. Il dirigea les débats avec une remarquable impartialité, et, au mois d'octobre de l'année suivante, il présida la même cour, jugeant à Versailles les accusés du 13 juin.

M. Bérenger a été nommé, en 1854, l'un des trois présidents de la Cour de cassation et a poursuivi depuis le cours de ses travaux et de ses œuvres philanthropiques; il a donné une édition des Œuvres de son compatriote Barnave (1843, 4 vol. in-8), avec une Vie de ce célèbre orateur, écrite avec autant de talent que de modération.

Son dernier travail est un double rapport à l'Institut : *De la répression pénale, de ses formes* et *de ses effets* (1855, 2 vol. in-8).

BÉRENGER (Octave-Camille), ancien représentant du peuple français, est né à Monts (Vienne), le 11 février 1815. Propriétaire à Loudun, il professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, par 48 473 suffrages, le troisième sur les huit élus de la Vienne. Il vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BÈRES (Émile), publiciste français, né à Castelnau d'Anzac (Gers), en 1801, étudia le droit à Paris, se fit recevoir avocat, et s'occupa d'économie politique et de législation industrielle. En 1832, il se présenta sans succès, en concurrence avec Ad. Blanqui, pour la chaire que celui-ci obtint au Conservatoire des arts et métiers. Après un voyage en Écosse, avec M. de La Nourais, il fit, dans le midi de la France, des tentatives agricoles ruineuses, mais qui augmentèrent son expérience pratique, et le firent nommer, vers 1848, rapporteur au bureau de l'industrie parisienne.

M. E. Bères a publié : *Essai sur les moyens de créer la richesse territoriale dans les départements méridionaux* (1830); *Eléments d'une nouvelle législation des chemins vicinaux, grandes routes, chemins de fer*, etc. (1831), couronné par la Société agricole de Châlons; *Causes du malaise industriel* (1832), couronné par la Société de Mulhouse; *Mémoires sur les causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux* (1836), lu à l'Institut et inséré dans le *Recueil des savants étrangers*; *les Classes ouvrières; moyens d'améliorer leur sort* (1836, in-8), couronné par l'académie de Mâcon, par la Société de la morale chrétienne et par l'Académie française; *les Sociétés commerciales sur le rapport de l'économie politique* (1838); *Manuel de l'actionnaire* (1839, in-8); *l'Association des douanes allemandes* (1848, in-8), en collaboration avec M. de La Nourais; *Études économiques pratiques ou Compte rendu de l'exposition de* 1849, réunion d'articles publiés dans *le Moniteur*; *Manuel de l'emprunteur et du prêteur aux caisses du crédit foncier* (1853, in-16), etc. Il a, en outre, fourni des notes géographiques et commerciales pour une édition de l'*Histoire ancienne* de Rollin (1835-1841, 7 vol. in-8).

BERESFORD (lord John-George), archevêque d'Armagh, pair ecclésiastique d'Angleterre et primat d'Irlande, né, en 1773, à Dublin, est le fils puîné du premier marquis de Waterford. Destiné à l'Église, il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford; patronné par sa famille, il fut nommé, en 1806, évêque de Cork; il occupa successivement les sièges de Raphoe (1807) et de Clogher (1819). Élevé à l'archevêché de Dublin en 1820, il passa, en 1822, à celui d'Armagh, qui, à cause de son ancienneté, est regardé comme le premier de l'Irlande. Ce diocèse, qui embrasse six comtés, est d'un revenu annuel de 14 494 livres (362 350 francs), provenant surtout des dîmes perçues sur les catholiques.

BERGER (Jean-Jacques), homme politique français, sénateur, est né au mois de juin 1790 à Thiers (Puy-de-Dôme). Élevé au lycée Bonaparte, il étudia le droit, fut reçu avocat et acheta ensuite une charge d'avoué à Paris. A la suite de la révolution de 1830, à laquelle il prit part, les armes à la main, il reçut la croix de Juillet et celle de la Légion d'honneur; en même temps, il devint maire du IIe arrondissement. En 1833, il vendit son étude afin de se vouer exclusivement à la politique. Élu, en 1837, par le collége de Thiers, il siégea à la Chambre des Députés jusqu'en 1848, et fit partie de l'opposition dynastique; aussi, dès le mois de décembre 1840, il fut destitué par M. Duchâtel de ses fonctions municipales. L'année suivante, il fut choisi par la Chambre, pour l'un de ses secrétaires.

Après avoir eu, en 1846, les honneurs d'une double réélection, M. Berger, dont les opinions devenaient plus hostiles au pouvoir, fut néanmoins réintégré dans ses fonctions de maire (1847); il se mêla activement au mouvement réformiste, assista au banquet du Château-Rouge et signa, le 21 février 1848, l'acte d'accusation dirigé contre les ministres de Louis-Philippe. Maintenu à son poste par le gouvernement provisoire, « le maire des barricades de 1830, » comme

Digitized by Google

il se désignait lui-même, se présenta aux suffrages des électeurs de la Seine et fut élu, le dixième sur trente-quatre, représentant à l'Assemblée constituante. Dans la séance d'ouverture (4 mai), ce fut lui qui, au nom de la députation de Paris, détermina la proclamation enthousiaste et unanime de la République. Membre de la droite, il vota constamment avec elle, dans les questions politiques ou sociales. Non réélu par le département de la Seine à la Législative, il y représenta le Puy-de-Dôme qui l'élut, le sixième sur treize. Mais les fonctions administratives qui lui étaient déjà confiées, l'empêchèrent de prendre une part active aux travaux de l'Assemblée.

Nommé préfet de la Seine après l'élection du 10 décembre, M. Berger sut se maintenir, sous les divers cabinets qui se succédèrent, sans se compromettre vis-à-vis d'aucune des grandes fractions du parti de l'ordre. Sous son administration, furent commencés les immenses travaux qui se poursuivent encore aujourd'hui, entre autres la canalisation du bras gauche de la Seine, l'achèvement du palais de justice, l'empierrement des quais et boulevards, l'isolement de l'Hôtel de Ville, le percement de la rue de Rivoli, etc. Il a organisé les fêtes magnifiques qui ont signalé, en 1849, la réception du lord-maire et des aldermen de Londres et celle de la reine Victoria, en 1855.

Après le coup d'État, M. Berger fut appelé à la Commission consultative et, le 23 juin 1853, au nouveau sénat. Il eut M. Haussmann pour successeur à la préfecture de la Seine. Commandeur de la Légion d'honneur en 1851, il a reçu, en 1853, le cordon de grand-officier.

Son fils, M. Léon Berger, a été nommé, après le 10 décembre, sous-préfet de Saint-Quentin (Aisne). Il fait partie du conseil d'État depuis 1852, en qualité de maître des requêtes.

BERGER (Julien-François-Adolphe), humaniste français, né, en 1810, entra à l'École normale dès 1827, et fut agrégé des classes supérieures en 1829. Après avoir enseigné pendant dix ans en province, notamment au collége de Cahors, il se fit recevoir docteur en 1840, pour prendre part au premier concours d'agrégation pour les Facultés. Reçu avec éclat, il fut rappelé à Paris, suppléa, en 1841, M. Saint-Marc Girardin à la Sorbonne, et occupa, de 1842 à 1857, la chaire de rhétorique du collége Charlemagne. En 1844, il avait été nommé maître des conférences de littérature latine à l'École normale. Écarté de ces fonctions, lors du remaniement du système des études, en 1852, il fut rappelé, en 1857, avec MM. Sainte-Beuve et Nisard, lorsqu'on se préoccupa d'en relever le niveau. Depuis 1854, M. Berger suppléa M. Le Clerc à la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 24 août 1845.

Ce savant professeur, dont l'enseignement a laissé partout de si fécondes traces, a publié, outre ses thèses (*Proclus. Exposition de sa doctrine*, et *De rhetorica secundùm Platonem*..., 1840) : des éditions annotées de cinq pièces de Sophocle (*OEdipe à Colone*, *OEdipe roi*, *Philoctète*, *Antigone*, *Electre*, 1842-1855), et des *Tusculanes* de Cicéron (1844).

BERGER (Jean-Népomucène), jurisconsulte allemand, né en 1816 à Prossnitz en Moravie, étudia à Ollmütz et à Vienne et obtint, en 1840, le diplôme de docteur en droit. En 1848 il fit partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il siégea dans les rangs de la gauche et se fit remarquer comme orateur. En avril 1849, il retourna à Vienne, et la concision et la force de logique qui distinguent ses plaidoyers, le mirent au rang des meilleurs avocats du barreau autrichien. On cite aussi de lui quelques écrits, surtout deux dissertations *sur la Loi de la presse* (über das Pressgesetz. Vienne, 1848) et *Législation autrichienne sur les lettres de change* (Oesterreichisches Wechselrecht. Vienne, 1850).

BERGER DE XIVREY (Jules), érudit français, membre de l'Institut, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, est né à Versailles (Seine-et-Oise), le 16 juin 1801. Docteur en philosophie, membre de nombreuses sociétés savantes, françaises et étrangères, il est entré en 1839 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, après la mort d'Emeric David. Il a publié quelques articles dans l'ancienne *Revue de Paris*, dans la *Revue française*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, le *Journal des Débats*, etc. Son premier ouvrage est une traduction en vers français du poëme attribué à Homère : *la Batrachomyomachie* (1823, in-18; 2e édit. revue et augmentée, 1837). Lors de l'expédition de Morée, il publia, avec l'aide du gouvernement, un *Traité de la prononciation grecque moderne, à l'usage des Français* (1828, gr. in-18). Sa belle édition des *Fables* de Phèdre (1830, gr. in-8) a servi de base à celle d'Orelli.

On a encore de lui : *Recherches sur les sources antiques de la littérature française* (1829, in-8); *Traditions tératologiques ou Récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle* (1836, in-8), d'après plusieurs manuscrits inédits, *Essais d'appréciations historiques ou Examen de quelques points de philologie, de géographie, d'archéologie et d'histoire* (1837, 2 vol. in-8); *sur la Polémique relative au cœur de saint Louis* (1844, in-8); *Preuves de la découverte du cœur de saint Louis* (1846, in-8), avec MM. A. Deville et Ch. Lenormant. Il publie dans la grande collection des Documents inédits le *Recueil des lettres missives de Henri IV*, qui contient indistinctement toutes les pièces portant la signature du roi (1843-1853, tom. I-VI, in-4).

BERGERET (Charles), marin et sénateur français, est né à Bayonne, le 19 mai 1771. En 1783, il fit un voyage aux colonies françaises des Indes orientales, et, l'année suivante, entra comme élève au service du roi. Il ne resta que deux ans dans la marine militaire et reprit, en 1786, la navigation commerciale. La Révolution le rappela sur les vaisseaux de l'État, à qui l'émigration des nobles avait enlevé presque tous leurs officiers. Le 4 avril 1793, il fut nommé enseigne de vaisseau; deux ans après (12 avril 1795), il obtint le grade de lieutenant et le commandement de *la Virginie*. La bravoure qu'il déploya dans le combat du 13 juin 1795 lui valut le grade de capitaine (21 mars 1796). Chargé d'inquiéter dans la Manche le commerce des Anglais, il rencontra une division ennemie, composée de cinq frégates et d'un vaisseau rasé, que commandait sir Edward Pellew, depuis lord Exmouth. Pendant quatre heures, *la Virginie* soutint, à portée de pistolet, une lutte opiniâtre contre le vaisseau anglais. Elle ne se rendit qu'au moment de couler bas, ayant déjà cinq pieds d'eau dans la cale. Le capitaine Bergeret fut traité avec respect par les vainqueurs qui estimèrent sa loyauté, autant que ses talents et son courage.

Le commodore sir Sidney Smith ayant été surpris et capturé par des canonnières françaises à l'entrée de la rade du Havre, M. Bergeret fut envoyé à Paris pour négocier l'échange de sa propre personne contre ce commandant anglais; ses démarches n'eurent point de succès; sans hésiter, il revint

Digitized by Google

Londres et se constitua de nouveau prisonnier. Il ne recouvra la liberté qu'après l'évasion de sir Sidney.

De retour en France, il prit le commandement du *Dix-Août*, fit la campagne de la Méditerranée, et fut choisi pour capitaine de pavillon par l'amiral de Bruix.

Après la conclusion du traité d'Amiens, il dirigea une expédition commerciale; il était à l'Ile-de-France lorsque la guerre éclata de nouveau. Le général Decaen, gouverneur de l'Ile, lui confia une mission dans l'Inde. Avec *la Psyché*, navire de commerce armé en frégate, le hardi capitaine rencontra dans les eaux du Gange la frégate anglaise *le San-Fiorenzo*, soutint durant plusieurs heures un combat inégal et fit une capitulation honorable, après avoir tenté plusieurs fois l'abordage, repoussé celui des Anglais, et vainement essayé d'éteindre un incendie terrible qui menaçait de faire sauter en l'air le reste de son équipage et les débris de son navire.

Nommé contre-amiral le 27 janvier 1819, et vice-amiral le 1er mars 1831, M. Bergeret, après avoir pris une part brillante à de nombreuses expéditions maritimes, a continué de servir son pays, dans le conseil d'amirauté, par ses connaissances spéciales et par les lumières de son expérience. Il appartient aujourd'hui à la deuxième section (réserve) du cadre de l'état-major général. *Glorieux* vétéran des grandes guerres de la *République* et de l'Empire, son âge ne lui a pas permis de s'associer en personne aux entreprises récentes, de nos flottes; mais du moins, par ses exemples et par ses conseils, il mérite que la marine française le cite encore avec orgueil parmi ses chefs les plus vénérés. Nommé grand-croix de la Légion d'honneur en 1847, il a été appelé au Sénat par décret du 31 décembre 1852. — L'amiral Bergeret est mort à Paris, en 1857.

BERGERON (Louis), journaliste français, né à Chauny (Aisne), le 1er octobre 1811, manifesta de bonne heure des opinions républicaines. Il était répétiteur dans une pension de Paris lorsqu'en juin 1832, il prit part au combat sanglant de la rue Saint-Merry. Le 19 novembre de la même année, il fut arrêté sous l'inculpation d'avoir tiré un coup de pistolet sur Louis-Philippe au moment où le roi traversait le pont Royal pour aller faire l'ouverture des Chambres. On ne produisit aux débats contre lui qu'un seul témoignage, celui d'une jeune provinciale, qui prétendit avoir, par un mouvement instinctif, fait dévier l'arme homicide. Défendu par M. Joly, M. Bergeron nia le fait et fut acquitté par le jury. Il entra alors au *National*, puis au *Siècle* (1836) où il a donné, ainsi qu'au *Journal du Peuple* et au *Charivari*, des articles signés Emile Pagès, pseudonyme qu'il avait pris pour échapper aux poursuites de la police. Vers 1840, M. de Girardin ayant écrit dans son journal que *le Siècle* comptait des régicides au nombre de ses rédacteurs, et refusant ensuite de donner satisfaction à M. Bergeron et même de se rétracter, celui-ci, exaspéré, le souffleta publiquement dans une loge à l'Opéra. Il fut, sur la plainte de l'offensé, condamné à trois ans d'emprisonnement, maximum de la peine. Après février 1848, il fut envoyé dans l'Aisne en qualité de commissaire extraordinaire. Depuis cette époque, il a abandonné le journalisme et la politique pour s'occuper d'assurances et d'affaires industrielles.

On a de lui un recueil de *Fables démocratiques* (1849, in-18), quelques vaudevilles en collaboration, et un grand nombre de feuilletons sous le nom d'Emile Pagès.

BERGERY (Claude-Lucien), mathématicien français, né à Orléans en 1787, sortit de l'École polytechnique, comme officier d'artillerie, fit toutes les campagnes de 1810 à 1815 et fut décoré de la main même de l'empereur. Après le rétablissement de la paix, il quitta le service et fut nommé professeur à l'École d'artillerie de Metz. Il prit sa retraite en 1847.

M. Bergery a toujours habité Metz. Dès l'année 1823, il ouvrit des cours pour les ouvriers et professa, pendant de longues années, à l'École normale primaire. Il refusa plusieurs places avantageuses qui lui avaient été offertes et se dévoua tout entier à la noble tâche qu'il avait entreprise.

On lui doit un grand nombre de *Traites élémentaires* sur différentes branches des sciences théoriques et appliquées. Ces petits recueils, publiés à Metz, de 1834 à 1840, forment une sorte d'encyclopédie populaire souvent réimprimée.

BERGGREEN (André-Pierre), compositeur danois, né, le 2 mars 1801, à Copenhague, où son père, natif de Stockholm, était venu établir une fabrique d'objets de toilette, composa dès l'âge de quatorze ans, des morceaux de musique, qu'il publia quelques années plus tard : *Chants avec accompagnement de guitare* (1822-23, 9 part.) Mais, selon le vœu de ses parents, il se mit à l'étude du droit, qu'il abandonna bientôt pour revenir à la musique. En 1828, il obtint la place d'organiste à l'église de la Trinité de Copenhague, et, en 1843, celle de maître de chant à l'église métropolitaine. Outre des *Chants à l'usage des écoles* (Copenhague, 1834-1839, 7 part. in-4, dont quelques-uns ont été réédités) il a publié : *Romances* (1823); *Ballades et romances* (1824); *Thèmes variés pour la guitare* (1825); *Chants populaires et mélodies nationales et étrangères*, pour piano-forte (1842-1847, 4 vol. in-4); *Douze chants suédois* (1846); *Chants nationaux* (1848). Il a, en outre, composé les *mélodies* d'un nouveau psautier (1853, in-4); et les airs de quelques *cantates* d'Œhlenschlaeger, de Blicher, d'Ingemann (1848-1849); de 27 *chants de Bellman* (1850) et de 6 *chants suédois de J. L. Runeberg* (1852). Il rédige une feuille musicale, intitulée *Heimdal*, qui a commencé à paraître en 1854, à Copenhague.

BERGHAUS (Henri), célèbre géographe allemand, né à Clèves (Prusse), le 3 mai 1797, fit ses classes au collége *Paulinum* de Munster, et obtint, en 1811, une place de conducteur des ponts et chaussées dans l'ancien département français de la Lippe. Lors de la suppression du royaume de Westphalie et des départements anséatiques, il entra, comme volontaire, dans l'administration militaire, et fit partie, en 1815, du corps d'armée du général Tauenzien. Il vint jusqu'en Bretagne et mit à profit son séjour en France, pour l'excellente carte (*Karte von Frankreich*), qu'il publia en 1824. Ses études de géodésie et les opérations importantes qu'il dirigea pour le gouvernement prussien, comme ingénieur-géographe du ministère de la guerre, lui firent obtenir, dès 1821, une place à l'Académie d'architecture de Berlin, où, trois ans plus tard il devint professeur ordinaire de mathématiques appliquées. En 1836, il se retira à Postdam, et y fonda une école géographique. Il a occupé dans cette ville de hautes fonctions municipales.

Suivant la voie que Charles Ritter a tracée, M. Berghaus a eu, après lui, sa part aux progrès que cette science a faits depuis le commencement de ce siècle. Doué d'une grande activité, il a publié une foule de travaux parmi lesquels il faut citer en première ligne son grand *Atlas physique* (physikalischer Atlas. Gotha, 1838-1848; 2e éd.,

Digitized by Google

1849-1852. Édition anglaise, par M. Johnston, Édimbourg). Ce magnifique travail composé de 90 feuilles, comprend, en huit parties distinctes, la météorologie et la climatographie; l'hydrologie et l'hydrographie; la géologie; le magnétisme terrestre; la géographie des plantes; la géographie des animaux; l'anthropologie; et enfin, l'ethnographie. *L'Atlas physique des écoles* (der physikalische Schul-Atlas. Gotha, 1850, 28 feuilles) peut être regardé comme un abrégé de cet important ouvrage auquel *l'Annuaire géographique*, publié par M. Berghaus depuis 1849, sert de commentaire.

Parmi ses autres travaux, nous devons signaler : *Carte des Pays-Bas* (Karte der Niederlande, tracée de 1812 à 1816); *Carte d'Afrique* (Karte von Afrika. Stuttgart, 1825); *Carte de la presqu'île ibérienne* (Karte von dem iberischen Halbinsellande. Stuttg., 1829); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien. Gotha, 1833-1843), en 18 feuilles accompagnées d'observations géographiques; *Collection de cartes hydrographiques-physiques de marins prussiens* (Sammlung hydrographisch-physikalischer Karten der preussischen Seefahrer. Berlin, 1840); *Atlas de la monarchie autrichienne d'après les dernières divisions politiques et judiciaires* (Atlas der oesterreichischen Monarchie, etc. Gotha, 2e éd. 1855); plusieurs cartes faisant partie de l'*Atlas* de Stieler, etc.

A côté de ces cartes et atlas, il faudrait citer de M. Berghaus de nombreux écrits sur différents sujets de géographie, destinés, pour la plupart, selon une tendance commune aujourd'hui parmi les savants de l'Allemagne, à vulgariser la science : *Guide critique dans le domaine de la science géographique* (Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landkartenkunde. Berlin, 1828-1835, 7 vol.); *Connaissance générale des pays et des peuples* (Allgemeine Laender-und völkerkunde, Stuttgart, 1837-1844, 6 vol.); *Principes de géographie* (Grundriss. der Geographie. Breslau, 1842-1843, 2 vol.), ouvrage dont un abrégé a été traduit en hollandais, par Buddingh. (Harlem, 1846-1847, 2 vol.); *Les peuples du globe d'après leurs origines, leurs parentés et leurs particularités* (die Vœlker der Erdballs, etc. Bruxelles et Leipsick, 1845-1847, 2 vol. avec 180 gravures coloriées, 2e éd.; Ibid., 1852); *Description physique générale de la terre* (Grundlinien der physikalischen Erdbeschreibung. Stuttg., 1847; 2e éd. 1856), traitant d'une manière populaire de la géologie, de l'hydrographie, de la climatographie, de la géographie des plantes et des animaux et du magnétisme terrestre; *Principes de la connaissance des États* (Grundlinien der Staatenkunde. Stuttg., 1846; 2e éd. 1856); *Principes de l'ethnographie* (Grundlinien der Ethnographie. Stuttg., 1850; 2e éd. 1856), dont la première partie traite de la distribution des peuples sur la terre selon les différences de race et de langue, et dont la seconde donne un aperçu général des mœurs et coutumes des diverses peuplades de notre globe; enfin, la traduction de l'ouvrage de Breton, intitulé : *Les monuments de tous les peuples de la terre* (Leipsick et Bruxelles, 1849, 2 vol.), et celle du travail de Catlin, sur *les Indiens de l'Amérique du Nord* (Ibid., 1848).

M. Berghaus a collaboré en outre à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Éphémérides géographiques*, de Bertuch. Il a rédigé lui-même la revue géographique *Hertha*. (Berlin, 1825-1829, 4 vol.); *les Annales de la connaissance de la terre, des peuples et des Etats* (Berlin, 1830-1841, 1 vol. in-24. Breslau, 1842-1843, vol. 25-28); *l'Almanach dédié aux amis des sciences géographiques* (Almanach der Freunden der Erdkunde gewidmet. Stuttgart, 1837-1839, vol. 1-3. Gotha, 1840-1841, vol. IV et V), et pendant un an, la *Revue géographique de Berlin* (Zeitschrist für Erdkunde, 1847). Il publie actuellement une description très-détaillée, sous le rapport géographique, historique et statistique de la province de Brandebourg (*Landbuch der Mark Brandenburg*, etc. Berlin, 1855-1856, et suivantes; 12 livraisons formant 3 vol. in-4), et un autre ouvrage intitulé : *Ce que l'on sait de la terre* (Was man von der Erde weiss. Berlin, 1855 et suiv.), dans lequel l'auteur se propose de résumer l'état actuel des sciences géographiques.

BERGHES-SAINT-WINOCK (Charles-Alphonse-Désiré-Eugène, vicomte et prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, qui fait remonter son origine aux rois bretons du IXe siècle, est né le 14 août 1791. Fils de François-Désiré-Marc-Ghislain, mort en 1802, et de Marie-Louise-Agnès de Saint-Blimond, morte en 1852, il fut appelé en 1827, à la Chambre des Pairs et y siégea au rang des ducs, le roi Charles X l'ayant autorisé à instituer un majorat de duc, à raison de l'origine française de son titre de prince. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et se retira dans la vie privée.

De son mariage avec une princesse de Broglie, morte en 1855, est né le 11 août 1822, *Eugène*-Joseph-Marie, prince de Berghes, marié, en 1844, à *Gabrielle*-Françoise-Marie Seillière, dont il a deux fils : Pierre, né le 7 juillet 1846, et Ghislain, né le 23 mai 1849.

Un frère du duc de Berghes, Eugène-Louis-Ghislain, né le 14 septembre 1793, chevalier de Malte, a été capitaine aux chasseurs de la garde royale et gentilhomme de la chambre du roi Charles X.

BERGK (Théodore), linguiste allemand, né à Leipsick, le 22 mai 1812, est le fils de Jean-Adolphe Bergk, connu en Allemagne pour ses traductions d'auteurs modernes et ses livres de philosophie populaire. Il eut pour maîtres dans sa ville natale, Beck, Hermann et Dindorf. Reçu membre du séminaire philologique et de la Société grecque, en 1835, il fut appelé, la même année, à Halle, pour professer la langue latine au Collége des orphelins. En 1838, il échangea cette place contre une chaire à Neustrelitz. Successivement professeur à Berlin (1839) et à Cassel (1840), il accepta une chaire de philosophie à Marbourg en 1842, et s'y maintint, occupé de travaux importants, jusqu'au commencement de 1847. Connu pour ses opinions libérales il avait dès lors, dans l'université, un parti qui l'envoya à la diète. Il y combattit de toutes ses forces les tendances réactionnaires du ministère Scheffer, mais, effrayé par la révolution de 1848, il se tint prudemment dans le parti libéral très-modéré. Nommé, en mars, membre du comité de confiance des dix-sept, il appuya tous les projets de loi qui avaient trait à l'unité allemande. Dans la diète hessoise, il vota contre la loi d'élection qui laissait, selon lui, une trop petite place à l'élément conservateur. Cette loi ayant passé malgré ses efforts, il donna sa démission, et retourna aux études de philologie et de critique qui ont fait sa réputation. Il a été nommé professeur à Fribourg en 1852.

On trouve dans les travaux de M. Bergk des critiques originales sur l'antiquité grecque, même après Hermann, Otfried Müller, Welcker et Boeck. On cite surtout de lui, outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans toutes les revues ou journaux scientifiques de l'Alle-

Digitized by Google

magne, une édition d'*Anacréon* (Leipsick, 1834); *Commentationes de reliquis comœdiæ atticæ antiquæ* (Leipsick, 1838); une collection des *Fragments d'Aristophane* (Bruchstücke des Aristophanes. Berlin, 1840); une édition des *Poetæ lyrici græci* (Ibid., 1843; 2e édition, 1853), ouvrage important qui contient des détails précieux sur la prosodie grecque, et des aperçus ingénieux sur le développement de la poésie lyrique des anciens; un examen critique du traité d'Aristote *de Xenophane, Zenone et Gorgia* (Marbourg, 1843), et un traité spécial sur l'*Ancienne prosodie grecque* (über das aetleste Versmaass der Griechen. Fribourg, 1854). M. Bergk a été en outre, depuis 1843, un des rédacteurs les plus actifs et les plus autorisés de la *Gazette pour la connaissance de l'antiquité*, publiée par une société de savants littérateurs ou philologues allemands.

BERGMANN (F. G.), philologue français, né vers 1810, fréquenta les universités d'Allemagne et fut nommé, après 1848, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Strasbourg, où il est encore.

On a de lui : *Poèmes islandais* (1838, in-8), traduits de l'Edda de Sœmund et annotés; *les Aventures de Thor dans l'enceinte extérieure* (1853); l'*Introduction* de son cours de littérature; *les Amazones dans l'histoire et dans la fable* (1853, in-8), *les Peuples primitifs de la race de Jafete* (1854, in-8), esquisse historique; etc.

BERGMANN (Ignace), peintre et lithographe allemand, né à Au, faubourg de Munich, en 1797, fit ses études à l'académie de cette ville. Il voyagea ensuite, et passa plusieurs années en Italie. M. Bergmann a peint en miniature des portraits d'un coloris gracieux, et copié, avec une exactitude scrupuleuse, un certain nombre de chefs-d'œuvre. Mais il doit surtout sa réputation à ses magnifiques lithographies, parmi lesquelles nous citerons : *la Mort de Marie*, d'après Schoreel; *le Crucifiement*, d'après Mabuse; *le Dôme d'Anvers; le Dôme de Milan*, d'après Migliara.

BERGOUNIOUX (Edouard), romancier français, né en 1805, à Séez (Orne), suivit les cours de droit de la Faculté de Paris, fut reçu avocat en 1829, et fit, après 1830, paraître quelques romans sous le voile de l'anonyme; citons entre autres : *Charette* (1832, in-8); *les Deux Maîtresses* (1834, in-8), esquisse dramatique; *Jules* (1834, in-8); *Aloïse ou le Testament de Robert* (1835, 2 vol. in-8); etc. Ceux qui suivent portent son nom : *Madame de Varennes* (1835, in-8); *le Conseil de guerre* (1836, 2 vol. in-8); *l'Homme de trente ans* (1839, 2 vol.). A cette époque il fut attaché au Conseil d'Etat comme auditeur et y resta jusqu'en 1848; il rentra alors dans la vie privée. On a encore de lui le projet d'un *Emprunt national de deux milliards en billets hypothécaires* (1848), et une *Visite à la Trappe* (1849), extrait de l'ancienne *Revue de Paris*.

BÉRINGER (Béatus), inventeur français, né à Haguenau (Bas-Rhin), le 29 janvier 1801, travailla, jusqu'en 1828, dans les ateliers d'arquebuserie et de mécanique. Le discrédit où était tombé le fusil à bascule, dès son invention, par suite des inconvénients graves de l'emploi de la poudre fulminante, l'engagea, dès cette époque, à étudier la nature de cette poudre et, après d'ingénieuses expériences, il imagina la cartouche à culot métallique, qui, par une disposition particulière de la charge, prévient tout crachement. Dès lors l'usage des armes se chargeant par la culasse devint possible. M. Béringer, inventeur de plusieurs autres perfectionnements importants, a pris vingt-neuf brevets qui embrassent les diverses parties de l'arquebuserie, et résument les principales transformations modernes des armes à feu. Dans ces dernières années, il a cédé sa maison de fabrication à un de ses élèves.

M. Béringer, qui a figuré à toutes les expositions de l'industrie depuis 1839, ainsi qu'aux Expositions universelles de Londres et de Paris en 1851 et 1855 a obtenu aux premières une médaille de bronze et deux d'argent, et en 1855 une médaille de 1re classe.

BÉRIOT (Charles-Auguste DE), célèbre violoniste belge, né à Louvain, le 20 février 1802, fit ses premières études dans sa ville natale sous la direction presque paternelle des professeurs Robrex et Tiby. A l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris, où les encouragements et les conseils de Viotti, alors directeur de l'Opéra, le déterminèrent à entrer au Conservatoire dans la classe de Baillot. Son originalité naissante ne s'accommoda point des leçons classiques qu'il y reçut, et, après s'être fait entendre dans quelques concerts, il ne tarda pas à partir pour l'Angleterre, où la ville de Londres lui fit un accueil qui étendit sa réputation. De retour dans son pays, il obtint du roi Guillaume une pension de deux mille florins avec le titre de premier violon de la musique particulière, avantages dont le priva, quelques années plus tard, la révolution de 1830.

Devenu l'ami intime de Mme Malibran, qu'il épousa en 1836, lorsqu'elle fut parvenue à faire rompre son premier mariage, et qu'il eut le chagrin de perdre quelque temps après, M. de Bériot fit avec elle plusieurs voyages en Belgique, en Angleterre, en France et en Italie. Il donna au théâtre Saint-Charles, à Naples, un concert où il obtint, à côté d'elle, un succès d'enthousiasme. En 1842, à la mort de Baillot, il fut proposé pour le remplacer comme directeur du Conservatoire de Paris. Diverses considérations s'étant opposées à ce qu'il eût cette place, il obtint du moins celle de directeur du Conservatoire de Bruxelles, qu'il a cédée depuis à Léonard, un de ses élèves les plus distingués. C'est encore lui qui a formé MM. Vieuxtemps, Ghys, Prume et Kontsky. Aujourd'hui, M. de Bériot, devenu presque aveugle, a cessé complétement de se faire entendre dans les concerts.

Moins original peut-être que Paganini, ce violoniste s'est distingué surtout par l'ampleur et l'expression de son jeu. Dans les sons harmoniques, il a atteint aussi une pureté remarquable. Mais on lui reprochait d'abuser parfois, aux dépens du goût, des ressources infinies de son archet.

Comme compositeur, il s'est fait un nom honorable par ses airs variés, qui font partie aujourd'hui du répertoire de tous les violonistes. Il a aussi donné plusieurs *Concertos* d'un grand caractère, un *Rondo russe*, justement célèbre, des fantaisies sur *le Siége de Corinthe*, un trio sur des airs de *Robin des bois*, des variations sur des motifs de *Moïse*, et quelques autres œuvres de moindre importance.

BERKELEY (sir George-Henry-Frédérick), général anglais, né à Londres en 1785, est allié aux familles des comtes Berkeley et Fitz-Hardinge. Fils d'un amiral, il entra à dix-sept ans aux *horse-guards* en qualité de cornette, passa ensuite dans l'infanterie et servit en Sicile et en Égypte. Il prit part aux guerres d'Espagne et de Portugal, y devint adjudant général adjoint, et se distingua particulièrement aux batailles de Busaco, Fuentès d'Onor, Salamanque, Vittoria et Saint-Sébastien. Sa conduite à Waterloo lui

Digitized by Google

valut la croix de commandeur du Bain (1815), ainsi que des décorations de Russie et des Pays-Bas. Nommé au commandement du 35e de ligne en 1845, il a été promu en 1854 au grade de général. Sir G. Berkeley fut élu membre de la Chambre des Communes par le bourg de Devonport en 1852; il vota avec le parti conservateur. Lord Derby, durant son court ministère, lui confia l'inspection générale de l'artillerie. — Il est mort en 1857.

Son frère, Berkeley (Charles Lennox Grenville, né, en 1806, à Londres, a servi également dans l'infanterie et s'est retiré avec le grade de capitaine. De 1848 à 1857, il a siégé à la Chambre des Communes pour différentes localités et s'est rangé du côté des libéraux. Nommé secrétaire du comité de la loi des pauvres (décembre 1852), il a été confirmé dans ce poste par les ministères qui se sont succédé.

BERKELEY (sir Maurice-Frédérick Fitz-Hardinge), amiral anglais, né en 1788, est fils du 5e comte de Berkeley, mort en 1810, et frère du comte Fitz-Hardinge. Entré à quatorze ans dans la marine royale, il prit part aux guerres maritimes de l'Empire et commanda les chaloupes canonnières qui contribuèrent à forcer les lignes de Torrès Vedras; il reçut à cette occasion les félicitations du duc de Wellington. En 1840, au bombardement de Saint-Jean-d'Acre, il était capitaine du *Thunderer*. Il a reçu, en 1854, le grade de contre-amiral et, en 1857, celui de vice-amiral. Membre du Conseil de l'amirauté de 1833 à 1834 et de 1837 à 1839, il y a siégé de nouveau de 1846 à 1847. Envoyé à la Chambre des Communes par la cité de Gloucester, il a fait partie des législatures de 1832 et 1835, et a été réélu en 1841 jusqu'en 1857. Il appartient au parti libéral. En 1855, il a été nommé membre du Conseil privé.

Berkeley (Francis-Henry Fitz-Hardinge), né en 1794, frère du précédent, représente à la Chambre des Communes la cité de Bristol depuis 1837; il vote avec le parti libéral avancé.

Berkeley (George-Charles-Grantley Fitz-Hardinge), né en 1800, frère des précédents, a servi quelque temps dans l'armée. De 1832 à 1852, il a représenté le comté de Gloucester à la Chambre basse, où il appuyait la politique libérale. On a de lui un roman, *le Château de Berkeley* (Berkeley Castle), et les *Souvenirs d'un chasseur* (Reminiscences of a huntsman; 1853, in-8).

BERLING (Jean-Charles-Ernest), homme d'État danois, né à Copenhague le 30 août 1812, descend d'une famille qui a singulièrement contribué à la civilisation danoise, en fondant, au commencement du XVIIIe siècle, le premier journal du pays, *Berlingske Tidende*, et en s'occupant beaucoup des progrès de l'art typographique. M. Ernest Berling est, depuis l'avénement de Frédéric VII en 1848, secrétaire intime du roi et intendant général de la liste civile.

BERLIOZ (Hector), compositeur français, membre de l'Institut, est né à la Côte-Saint-André (Isère), le 11 décembre 1803. Son père, médecin distingué, lui fit commencer des études de médecine qu'il vint continuer à Paris. Mais, poursuivi dès l'enfance par le démon de la composition musicale, il quitta l'Ecole de médecine pour le Conservatoire. En vain son père irrité lui supprima sa pension, il se fit choriste au Gymnase, aux appointements de cinquante francs par mois. Sa nature ardente était surexcitée alors jusqu'au délire par un amour passionné. Il était aussi soutenu par une confiance extrême en lui-même qui lui fit bientôt dédaigner et quitter le Conservatoire. Il était convaincu qu'il avait une mission musicale à remplir. Cette croyance ne fut pas justifiée par ses débuts : sa première œuvre, une *messe* en musique, à quatre voix avec chœurs et orchestre, sembla étrangère à tout sentiment musical. Sa pensée se dessina plus clairement dans son *Ouverture de Waverley*, dans sa *Symphonie fantastique*, arrangée pour le piano par M. Listz, dans *la Tempête* de Shakespeare et les *Scènes* de Faust.

Le but de M. Berlioz était de donner à la musique toute la puissance expressive de la poésie et de tout peindre par des effets. Il ne se préoccupait nullement de la mélodie. En 1828, il obtint à l'Institut le second prix de composition musicale, et, au moment de la révolution de 1830, sa cantate de *Sardanapale* lui valut le premier prix. Il fit exécuter aussi, en l'honneur des héros de Juillet, une *Symphonie funèbre et triomphale* qui fut très-admirée. Il partit alors pour l'Italie et écrivit à Rome *le Retour à la vie; la Ballade du pêcheur*, de Gœthe; *le Chœur des ombres*, d'Hamlet; une ouverture du *Roi Lear* et une ouverture de *Rob-Roy*, qui fut exécutée sans succès au Conservatoire. Il revint en 1832 à Paris, estimant peu la musique italienne et dédaignant d'user de ses prérogatives de lauréat pour visiter l'Allemagne.

Dès cette époque, il entra comme critique à *la Gazette musicale*, puis au *Journal des Débats*, et put défendre, dans la presse, ses innovations musicales. Sa *Symphonie d'Harold*, composée principalement pour alto à la prière de Paganini, fut exécutée par Urhan avec un succès qui encouragea les hardiesses de l'auteur. Il écrivit un opéra, *Benvenuto Cellini*, dont MM. de Vigny, A. Barbier et Léon de Wailly firent le libretto. Il avait encore exagéré sa manière; l'administration se mit contre lui, le public était prévenu, la chute fut éclatante. Mais M. Berlioz n'accepta pas le jugement général et soutint contre ses adversaires une vive polémique à la suite de laquelle il tomba malade. Paganini, qui était un de ses admirateurs, lui envoya 20 000 francs et le déclara l'égal de Beethoven.

En 1837, il composa son célèbre *Requiem* pour les funérailles du général Damrémont. Puis, sa symphonie de *Roméo et Juliette*, dédiée à Paganini, eut autant de succès que celle d'*Harold*. Il visita, en 1843, la Belgique et l'Allemagne, donna des concerts avec Mendelssohn et écrivit son ouverture du *Carnaval romain*. L'année suivante, dans un grand festival à l'exposition de l'industrie, il fit exécuter un *Hymne à la France* (dont M. Jules Barbier avait fourni les paroles), avec un orchestre de 1000 musiciens. En 1846, il a donné *la Damnation de Faust*, légende-symphonie, exécutée à l'Opéra-Comique; en 1854, *l'Enfance du Christ*, trilogie sacrée; etc.

M. Berlioz est bibliothécaire du Conservatoire. Il a fait partie du jury des Expositions universelles de Londres et de Paris, pour la classe des instruments de musique. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 5 mai 1839. Il a été élu membre de l'Institut, en remplacement de M. Adolphe Adam, le 21 juin 1856.

Il entre dans la manière de M. Berlioz d'employer les grands moyens pour produire de grands effets. Sa musique, qui veut trop exprimer, a souvent besoin de commentaires. L'exemple de Beethoven, qu'il invoque, ne justifie pas, aux yeux du plus grand nombre, ses excentricités. Comme écrivain, il se distingue par une critique vive et passionnée. Ses analyses des œuvres des maîtres allemands, qu'il a surtout imités, sont remarquables de pénétration et de justesse. Il a publié, en 1844, un *Traité d'instrumentation et d'orchestration moderne*, où l'esthétique musicale

Digitized by Google

tient autant de place que la partie technique de l'art de la composition. Il a écrit lui-même les paroles de plusieurs de ses compositions musicales.

Ses œuvres plus particulièrement littéraires sont : *Voyage musical en Allemagne et en Italie; Études sur Beethoven, Glück et Weber* (1845, 2 vol. in-8); *Soirées de l'orchestre* (1853; 2e édit., 1854 in-18), volume de mélanges dans lequel on trouve la liste complète des œuvres de l'auteur.

BERNAL (Ralph), député anglais, est né vers 1789. Avocat et propriétaire dans les Indes, il a pris une part active, dans la presse et au Parlement, aux longues luttes des whigs et des tories sous George III et Guillaume IV. Député depuis 1820 pour la ville de Rochester, et quelque temps pour celle de Weymouth, il n'a pas été réélu en 1852. Ses collègues l'ont choisi deux fois, sous les ministères de lord Grey et de lord Melbourne, pour présider les comités réunis de la Chambre.

Bernal (Ralph Osborne), fils du précédent, est né en 1811. Capitaine d'infanterie et député lieutenant du comté de Waterford, il a été nommé, en décembre 1852, secrétaire du conseil de l'Amirauté avec un traitement de 50 000 francs. Libéral comme son père, il est entré à la Chambre des Communes en 1841 et a fait, de 1847 à 1857, partie de la députation du Middlesex.

BERNARD (Louis-Rose-Désiré), dit Bernard de Rennes, magistrat français, né à Brest, le 13 mai 1788, est fils d'un négociant de cette ville. Après avoir fait ses études à la Flèche, puis au collége de Sainte-Barbe, il fut admis, en 1810, au barreau de Rennes, et, quoiqu'il eût voté contre l'acte additionnel, fut, pendant les Cent-Jours, conseiller à la Cour impériale. Au retour des Bourbons il redevint avocat et défendit, en 1815, le général Travot. Dix ans plus tard l'attaque du journal *l'Étoile* contre la mémoire de La Chalotais lui fournit l'occasion de se faire connaître à Paris (1825), où il s'établit et traita avec M. Odilon Barrot de son cabinet à la Cour de cassation. Sous le ministère Polignac il défendit le *Journal du commerce*, et fut élu député par les collége de Lannins et de Rennes. En juillet 1830, il protesta un des premiers contre les ordonnances et fit partie de la Commission envoyée par la Chambre auprès du nouveau lieutenant général du royaume. Il obtint alors les fonctions de procureur général près la Cour royale de Paris; en cette qualité il organisa les parquets du ressort, dirigea à Saint-Leu l'instruction de la procédure relative à la mort violente du dernier des Condé, et présida à l'interrogatoire des ministres de Charles X. Mais bientôt il put quitter une charge qui l'obligeait à poursuivre ses anciens amis politiques, et passa à la Cour de cassation. A la Chambre des Députés, où il a siégé jusqu'à la révolution de 1848, il se montra d'abord favorable aux opinions libérales, proposa d'abolir entièrement le cautionnement des journaux politiques, d'abaisser le cens électoral jusqu'à 150 fr., et proclama la liberté absolue de s'unir et de s'associer. Depuis 1833 il ne prit plus de part qu'à la discussion de questions secondaires, et soutint les divers ministères du règne. En 1851 il a été nommé président de la Cour de cassation.

On a de M. Bernard de Rennes : un *Résumé de l'histoire de Bretagne* (1826, in-18); une édition du Traité d'Emerigon sur *les Assurances maritimes* (1827); des plaidoiries et plusieurs articles dans la *Revue britannique*. On lui attribue les romans anonymes de : *Décence et volupté, ou les Tentations* (1808, 3 vol.); *Tancrède, ou la Conquête de l'épée de Roland* (1808, 2 vol.); *Charles* (1825, 4 vol.), et le vaudeville, *la Crâniomanie* (1808).

BERNARD (Joseph), homme politique français, frère du précédent, né à Brest, le 15 août 1792, fit à Rennes ses études de droit, y fut admis au barreau, et s'occupa d'abord d'anatomie. En 1828 il fit paraître *le Bon sens d'un homme de rien* (2e édit., 1833), petit livre populaire de politique libérale, puis s'affilia à la Société *Aide-toi le ciel t'aidera*, et participa à ses publications. Après la révolution de 1830 il administra successivement les préfectures des Basses-Alpes et du Var, et fut révoqué, en juin 1831, pour avoir refusé de suivre les instructions de Casimir Périer. Les électeurs de Toulon l'envoyèrent à la Chambre des Députés et il y vota constamment avec l'opposition. En 1835 il quitta la vie politique, et fut nommé, peu après, par M. Salvandy, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il est passé, en la même qualité, à la bibliothèque Impériale, en 1854.

BERNARD (Aristide-Martin), dit Martin Bernard, ancien représentant du peuple, est né à Monthrison (Loire) le 17 septembre 1808. Deuxième fils de l'imprimeur Laurent Bernard, il se fit apprenti typographe, et vint, en 1821, compléter à Paris son éducation. Le 27 juillet 1830, il prit place aux barricades. Après l'avénement de Louis-Philippe, il entra dans le parti républicain et s'affilia à la Société des Droits de l'homme. En 1835, il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Il s'unit ensuite avec MM. Barbès et Blanqui pour organiser la Société des familles, et plus tard celle des Saisons. Il prit une part personnelle à l'insurrection du 12 mai 1839, et comparut devant la Cour des Pairs; mais il refusa de répondre : « Vous êtes mes ennemis, dit-il, vous n'êtes pas mes juges. » Il fut condamné à la déportation, passa plusieurs années au mont Saint-Michel, et fut transféré, en 1846, à la citadelle de Doullens. La révolution de Février lui rendit la liberté, et le gouvernement provisoire l'envoya, avec le titre de commissaire général, dans les quatre départements du Rhône, de la Loire, de la Haute-Loire et de l'Ardèche. Ses efforts et ceux de M. E. Baune, empêchèrent l'explosion de la guerre civile dans ces contrées, où la proclamation de la République venait de réveiller d'anciennes discordes.

Nommé représentant du peuple par le département de la Loire, le troisième sur onze, M. Martin Bernard fit partie du Comité de l'intérieur, et vota constamment avec la Montagne, dans les questions sociales ou politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une guerre opiniâtre à la politique de l'Élysée, présida la Solidarité républicaine, et signa toutes les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il s'associa au mouvement du 13 juin 1849; mais il échappa aux poursuites de la justice, et put se réfugier en Suisse. Depuis, il a raconté les vicissitudes de sa vie politique dans un ouvrage dont le coup d'État a interrompu, en France, la publication, reprise à l'étranger : *Dix ans de prison au mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens* (Paris, 1851-1852, in-8, avec gravures; Bruxelles, 1854, in-12).

BERNARD (Auguste-Joseph), archéologue français, né à Monthrison, le 1er janvier 1811, frère puîné du précédent, fit au collége de sa ville natale des études incomplètes. Forcé d'embrasser la profession de son père, il vint à Paris en 1828 et fut employé dans la maison de MM. Didot. Il entra ensuite à l'imprimerie royale, où il ne tarda pas à devenir correcteur

Digitized by Google

Travailleur infatigable, il a occupé tous les moments dont il pouvait disposer à rassembler des matériaux sur l'histoire, les hommes et les usages de quelques provinces du centre. C'est un des membres les plus honorables de la Société des antiquaires de France.

Nous citerons parmi ses nombreux écrits : une *Histoire du Forez* (Montbrison, 1835-1836, 2 vol. in-8) et la *Biographie foréziennne*, qui lui sert de complément : *les d'Urfé* (1839, in-8), et une édition des *Poésies* d'Honoré d'Urfé ; *Cartulaire des abbayes de Savigny et d'Ainay* (1853, 2 vol. in-4), pour la Collection des documents inédits de l'histoire de France : plusieurs notices archéologiques insérées dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, la *Revue du Lyonnais*, le *Bulletin du bibliophile*, etc. En 1853, M. Bernard a publié un ouvrage qui est le fruit de longues et laborieuses recherches : *de l'Origine et des débuts de l'imprimerie en Europe* (Impr. imp., 2 vol. in-8), avec de nombreux fac-simile et une *Table* très-détaillée.

Bernard (Michel), frère aîné des précédents, né à Montbrison en 1807, succéda à son père comme imprimeur de cette ville, où il exerce aussi les fonctions de bibliothécaire. En 1833, il a fondé le *Journal de Montbrison*, qui subsiste encore. On a de lui : *Annuaire de la Loire* (1843-1846) ; *Statistique agricole de l'arrondissement de Montbrison* (1845), et plusieurs mémoires ou articles sur des questions d'utilité locale.

Un quatrième frère, M. Henri Bernard, né à Montbrison, le 13 novembre 1823, a été reçu avocat à Toulouse en 1853. Il a, pendant quelque temps, été sous-préfet dans le Gard (1848).

BERNARD (Laure de Lagrave, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 4 novembre 1799, épousa, en 1817, le général d'artillerie Louis Bernard, mort à la Guyane. Après la révolution de Juillet, elle fut réduite à faire des éducations particulières. Plus tard elle écrivit à l'usage de la jeunesse des ouvrages composés avec soin : *Contes et conseils* (1831) ; *les Deux frères* (1833) ; *Contes aux enfants* (1835, 4e édit., 1842) ; *les Voyages modernes* (1836) : *Conseils aux jeunes détenus* (1839) ; *les Mythologies de tous les peuples* (1853), etc. Mme L. Bernard a collaboré au *Journal des femmes*, et publié des nouvelles et un roman, *Mlle de Valville* (1835, in-8).

BERNARD (Pierre), littérateur français, né vers 1810, étudia d'abord la médecine à Paris et y reçut le diplôme de docteur. Mais il ne tarda pas à renoncer à l'exercice de sa profession, entra dans le journalisme et fut chargé comme sténographe de rendre compte des débats législatifs dans *le Siècle*. Après avoir collaboré à la collection des *Français peints par eux-mêmes*, il se fit connaître par quelques écrits politiques traités avec une verve mordante : *Aperçus parlementaires* (1840-1841, 2 vol.) : *Physiologie du député* (1841) : *Mes cocottes* (1847), ou mémoires d'un jeune député flottant. On a encore de lui : *Physiologie du Jardin des plantes* (1841, in-8) ; *Histoire d'Autriche* et *Histoire de Prusse* (1846) ; *l'Avenir au coin du feu* (1839, in-8), causeries socialistes et humanitaires ; *la Bourse et la vie* (1855), satire des mœurs industrielles, etc.

BERNARD (Claude), physiologiste français, membre de l'Institut, né à Saint-Julien, près Villefranche (Rhône), le 12 juillet 1813, fit à Paris ses études médicales, fut reçu, en 1839, interne des hôpitaux, et devint, deux années plus tard, préparateur de M. Magendie au Collége de France. En 1843, il soutint ses thèses pour le doctorat en médecine, et, en 1853, celles pour le doctorat ès sciences. Suppléant de M. Magendie à partir de 1847, il fut appelé, en février 1854, à la chaire de physiologie générale qui venait d'être créée à la Faculté des sciences de Paris. La même année, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Roux, et, l'année suivante, nommé professeur de physiologie expérimentale au Collége de France, comme successeur de M. Magendie.

Par ses importantes découvertes, M. Cl. Bernard a imprimé, dans ces dernières années, une marche toute nouvelle à la physiologie expérimentale. Il a rappelé l'attention des savants sur un grand nombre de questions fondamentales qu'on regardait comme résolues, et a montré combien il restait à faire encore pour expliquer d'une manière satisfaisante les fonctions essentielles de l'organisme animal.

Ses premières recherches ont eu pour objet l'étude du rôle que jouent dans les phénomènes digestifs les diverses sécrétions du canal alimentaire. Dans un mémoire inséré, en 1844, dans la *Gazette médicale*, M. Bernard a fait connaître le mécanisme de la sécrétion du suc gastrique et les modifications que les substances alimentaires éprouvent de la part de ce liquide. D'autres travaux non moins intéressants, entrepris sur la salive, sur le suc intestinal et sur l'influence qu'exercent les différentes paires de nerfs sur les organes de la digestion, de la respiration et de la circulation, ont été publiés par lui dans les *Comptes rendus de la Société de Biologie*.

Mais ce savant jeta surtout les premiers fondements de sa réputation, par ses *Recherches sur les usages du pancréas*, insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Ce mémoire, où il démontrait que le pancréas est le véritable agent de la digestion des corps gras, mérita, par l'importance du résultat obtenu et la netteté des preuves, le grand prix de physiologie expérimentale décerné en 1849.

La même année, il fit connaître ses premières découvertes sur la *Fonction glycogénique du foie*. Il établit, par des expériences effectuées sur de nombreuses espèces appartenant aux trois premiers embranchements du règne animal, que le sang qui pénètre dans le foie ne renferme point de sucre, tandis que celui qui sort de cet organe, et qui se rend au cœur par les veines hépatiques, en est abondamment chargé. Il montra l'influence du système nerveux sur cette fonction, et produisit, par de savantes expériences, des cas de véritable *diabète artificiel*. Après bien des contradictions et des luttes plus opiniâtres en France qu'à l'étranger, ses idées eurent un triomphe complet. Il obtint encore, en 1851 et en 1853, le grand prix de physiologie expérimentale avant d'entrer lui-même à l'Académie : on vit dans son succès un exemple du mérite réel triomphant de l'envie et de la médiocrité. En 1852, M. Cl. Bernard avait présenté à l'Institut ses *Recherches expérimentales sur le grand sympathique et sur l'influence que la section de ce nerf exerce sur la chaleur animale* (1854, in-8). Ce sont les curieuses expériences consignées dans ce mémoire qui valurent à l'auteur, pour la troisième fois, le prix de physiologie expérimentale en 1853.

Sans pouvoir énumérer ici tous les travaux publiés par M. Bernard avant son entrée à l'Institut, nous avons dû nous borner à faire connaître les plus essentiels. Depuis qu'il est membre de l'Académie, ce savant infatigable a continué ses recherches ; il a fait un grand nombre de communications nouvelles relatives à la fonction glycogénique du foie et a publié son Cours au collége

Digitized by Google

de France : *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine* (1855, in-8 fig.), ainsi qu'un important *Mémoire sur la chaleur animale* (1856), dans lequel il fait connaître, par des procédés d'expérimentation tout nouveaux, les changements qu'éprouve la température du sang dans le passage de ce liquide à travers les organes de la digestion et de la respiration.

BERNARD-DUTREIL (Jules), ancien représentant du peuple français né à Laval (Mayenne) le 8 mai 1804, entra, en 1824, à l'École polytechnique, et passa, en 1826, à l'École d'application de Metz. Il fut nommé sous-lieutenant du génie, mais il donna sa démission en 1830. Issu d'une très-riche famille, il pouvait vivre dans une complète indépendance. Cependant, après la révolution de Juillet, il sollicita et obtint une place de conseiller de préfecture. En 1846, il donna sa démission, pour se présenter, comme candidat du centre gauche, aux élections pour la Chambre des Députés. Il échoua; mais après la révolution de 1848 il fut élu représentant du peuple par 46 184 voix, le sixième sur les neuf élus de la Mayenne. Membre du Comité de l'instruction publique, il soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite, admit la proposition Rateau qui renvoyait la Constituante et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERNARDI (Amédée-Elzéar-Félicien), homme politique français, né à Monieux (Vaucluse), le 12 avril 1788, est fils d'un membre de l'Institut. Il suivit la carrière des armes, et sortit de l'École de Fontainebleau en qualité de sous-lieutenant d'infanterie (1806). Il combattit en Prusse, en Espagne et en Saxe, reçut deux coups de feu à Heilsberg et à Doullens, et venait d'être nommé capitaine dans la jeune garde (1813) lorsqu'il fut décoré pour sa vaillante conduite à Dresde. Admis dans les gardes du corps (1814), il resta fidèle au roi durant les Cent-Jours, et quitta le service en 1829 comme chef de bataillon.

Élu député de Carpentras (1834-1837), M. Bernardi vota contre la politique conservatrice avec la minorité légitimiste; il revint siéger à la Chambre pour la législature 1842-1846. Après la révolution de Février presque toutes les candidatures de son parti échouèrent aux élections de la Constituante; il en fut pas de même de celles de la Législative (1849), où M. Bernardi réussit à rallier plus de 28 000 suffrages dans le département de Vaucluse. Depuis le coup d'État, il est rentré dans la vie privée. On a de lui des *Observations sur l'emploi des troupes aux travaux d'utilité publique* (1840), où il combat cette mesure réclamée alors par plusieurs conseils généraux.

BERNATZ (Martin), peintre allemand, est né à Spire (Prusse rhénane) en 1802. Fils d'un maçon, il exerça dans son enfance le métier de ramoneur, se livra avec ardeur à l'étude du dessin pour lequel son goût s'était manifesté de bonne heure, et suivit les cours de l'Académie des arts à Vienne. En 1830, on le citait comme un habile peintre d'architecture et d'intérieurs. Son meilleur tableau est jusqu'ici *le Corridor voûté de l'ancienne église de Maulbronn.*

BERNECK (Charles-Gustave DE), écrivain allemand, connu sous le pseudonyme BERND VON GUSEK, né, le 28 octobre 1803, à Kirchhain dans la basse Lusace (Prusse), passa par l'École militaire de Berlin, et entra, en 1820, en qualité d'officier, dans la cavalerie prussienne, où il resta jusqu'en 1839. Nommé, alors, professeur d'histoire à l'École militaire de Francfort-sur-l'Oder, il exerça ces fonctions durant plusieurs années, puis fut appelé à Berlin pour enseigner la tactique à l'École des cadets, et l'histoire de la stratégie et de la tactique à l'École d'artillerie et du génie. Il obtint, en outre, le rang de chef d'escadron et fut nommé membre de la Commission supérieure d'examens militaires.

M. de Berneck s'est fait connaître par la publication d'un grand nombre de nouvelles et de quelques romans. Les premières ont été réunies en partie dans les recueils : *Nouvelles et contes* (Novellen und Erzaehlungen, Leipsick, 1837, 3 vol.); *Perles d'écume* (Schaumperlen, Bunzlau, 1838); *Pierres volcaniques* (Vulkansteine, Ibid., 1838); *De la source du temps* (Vom Borne der Zeiten, Berlin, 1844, 3 vol.), etc. On remarque parmi ses romans : *les Stedinger* (Leipsick, 1837); *l'Héritage de Landshut* (Das Erbe von Landshut, Kottbus, 1842, 2 vol.); *le Fils de la Marche* (der Sohn der Marck, Francfort, 1848), etc.

Il a écrit les paroles de deux opéras de Kreutzer, *l'Écossaise des montagnes* (die Hochlaenderinn), et *le Roi Conradin* (Kœnig Konradin), et publié des traductions allemandes de la *Divine comédie* du Dante (Stuttg., 1840) et de quelques ouvrages de *lord Byron* (Ibid., 1845).

Dans ces dernières années cet écrivain semble avoir renoncé à la littérature légère pour se renfermer dans les sciences militaires. Il a publié en 1852, et cette fois sous son nom véritable, un *Traité élémentaire de la tactique de toutes les armes* (Elemente der Taktik für alle Waffen, Berlin, 2e édit., 1854-1855); un *Précis de l'histoire de l'art militaire* (Grundriss der Geschichte des Kriegswesens, Berlin, 1854).

BERNERS (Henry-William WILSON, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, à Kirby-Cane hall (comté de Norfolk), descend d'une ancienne famille élevée, en 1455, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Wilson, il vécut dans la retraite jusqu'en 1851, époque où la mort de son père le mit en possession de son siége à la Chambre des Lords. Il appartient à l'opinion libérale. N'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec miss Crump (1823), il a pour héritier son neveu, Henry-William PIGOTT, né en 1833.

BERNHARD (Karl), romancier danois, dont le véritable nom est SAINT-AUBIN, est né vers le commencement du siècle. Auteur de nouvelles et de romans historiques écrits dans une langue peu répandue, il a eu le bonheur de voir toutes ses œuvres, à peine parues, traduites en allemand par Kannegiesser, et, grâce à cette traduction, a acquis en Europe une assez grande popularité.

Nous citerons parmi ses nouvelles, toutes pleines de grâce, de fantaisie et de sentiment, *une Promesse* (Et Løevte), *une Famille à la campagne* (Familien paa Landet ol), *la Voiture pressée* (Et Ordsprog), un *Proverbe* (Ecû Sprüchwort), *la Déclaration* et *le Bal d'enfants* (Bœrneballet), traduites toutes quatre en allemand sous le titre de *Scènes de la vie danoise* (Lebensbilder aus Daenemark, Leipsick, 1840-1841, 6 volumes; 2e édit., 1849); puis : *Péchés mignons* (Skjœdesynderne; 1843), *le Favori de la fortune* (Lykkens Yndling, Copenhague, 1849; Leipsick, 1850), *Deux amis* (To Venner, Copenhague, 1849; Leipsick, 1850), et parmi ses romans historiques, *Christian VII et sa cour* (Ibid., 1847, 3 vol.); *Christiern II et son temps* (Ibid., 1837, 4 vol.), et *Chroniques du temps du roi Erick de Poméranie* (Ibid., 1850). L'aversion politique de M. Bernhard contre les Allemands l'a entraîné, dans ce dernier ou-

Digitized by Google

vrage, à des appréciations épigrammatiques dont la critique allemande s'est vengée en signalant avec amertume les défauts de ses romans historiques : le principal est une certaine sécheresse malgré la longueur. Ses *OEuvres complètes*, sauf une nouvelle importante : *Deux années à Copenhague*, ont été traduites en allemand (Leipsick, 1840-1847, 7 vol.; 2e édit., 1849-1850, 15 vol.).

BERNHARDY (Godefroy), philologue allemand, né le 20 mars 1800 à Landsberg dans la Nouvelle-Marche (Prusse), étudia à l'université de Berlin, et y fut agrégé en 1823. Après y avoir exercé avec succès les fonctions de professeur adjoint, il fut appelé à Halle où il devint, en 1829, professeur titulaire de littérature classique, et, en 1844, bibliothécaire en chef de l'université.

M. Bernhardy avait publié, dès l'âge de vingt-deux ans, sous le titre *Eratosthenica* (Berlin, 1822), l'édition la plus complète des fragments des écrits d'Ératosthène, très-favorablement accueillie des philologues. Il a donné depuis : *Syntaxe scientifique de la langue grecque* (Wissenschaftliche Syntax der griechischen Sprache, Berlin, 1829); *Éléments de la littérature romaine* (Grundriss der rœmischen Literatur, Halle, 1830; *Éléments d'une encyclopédie philologique* (Grundlinien zur Encyklopaedie der Philologie, Ibid., 1832); *Eléments de la littérature grecque* (Grundriss der griechischen Litteratur, Ibid., 1836-1845, 2e vol.; 3e édit., 1855).

On doit en outre à M. Bernhardy une excellente édition de *Suidas* (Halle, 1834-1851, 3 vol.) accompagnée de notes critiques et littéraires, et une édition inachevée des *Geographi græci minores* (Leipsick, 1828, tome I), etc. Il a rédigé encore la *Bibliothèque des éditions critiques exégétiques des classiques latins*, et collaboré activement à plusieurs recueils et revues littéraires, notamment aux *Annuaires de critique scientifique de Berlin* et à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

BERNOULLI (Christophe), économiste et savant allemand, né à Bâle, le 15 mars 1782, descend des illustres savants de ce nom. Il fit ses premières études au collége français de Neufchâtel, et pendant la Révolution, travailla dans les bureaux de la municipalité de sa ville natale. En 1801, il alla suivre les cours de sciences naturelles de l'université de Gœttingue, et devint, l'année suivante, professeur titulaire à l'école primaire de Halle. A la suite d'un voyage en Prusse et en France, il ouvrit à Bâle un établissement particulier d'éducation, qu'il céda pour prendre la chaire d'histoire naturelle à l'université.

On a de M. Christophe Bernoulli de nombreux ouvrages de technologie théorique et rationnelle : *Sur le rayonnement de la mer* (über das Leuchten der Meers, Gœttingue, 1802); *Anthropologie physique* (Physische Anthropologie, Halle, 1804, 2 vol.); *Guide du physicien* (Leitfaden für Physik); *Guide du minéralogiste* (Leitfaden für mineralogie, Halle, 1811); *Influence pernicieuse des corps de métiers sur l'industrie* (über den nachtheiligen Einfluss der Zunftverfassung aut die Industrie, Bâle, 1822); *Éléments de la théorie des machines à vapeur* (Anfangsgründe der Dampfmaschinenlehre, 1824); *Fabrication du coton* (Betrachtungen über die Baumwollenfabrication, 1825); *Manuel de technologie* (Handbuch der Technologie, 1833-1834, 2 vol.; 2e édit., 1840); *Manuel de la théorie des machines à vapeur* (Handbuch der Dampfmaschinenlehre, Stuttgart, 1833; 2e édit., 1847); *Traité de physique, de mécanique et d'hydraulique industrielle* (Handbuch der industriellen Physik, Mechanik und Hydraulik, Ibid., 1834-1835, 2 vol.); *Histoire de la fabrication du coton en Angleterre* (Geschichte der brit. Baumwollenfabrikation, Ibid., 1836), remaniement de l'ouvrage anglais de Baine; *Traité de statistique* (Handbuch der Populationistik, Ulm, 1840); *Encyclopédie manuelle de technologie* (Technologische Handencyclopaedie, Stuttgart, 1850). M. Christophe Bernoulli est en outre l'éditeur de la *Feuille nationale suisse* et des *Archives suisses de statistique et d'économie sociale* (Bâle, 1828 et suiv., 5 vol.).

Son frère, Jean-Gustave, né à Bâle, en 1811, est auteur d'un livre très-estimé intitulé : *Vademecum du mécanicien* (Vademecum der Mechaniker, 7e édit., Stuttgart, 1851).

BERNSTEIN (Georges-Henri), orientaliste allemand, né à Kospeda, près d'Iéna, le 12 janvier 1787, et fils d'un pasteur protestant, fut élevé à la maison d'orphelins de Halle, puis suivit les cours de théologie et de langues orientales de l'université d'Iéna, où il fut reçu professeur particulier, en 1810. Il fit quelque temps, à Leipsick et à Gœttingue, des cours publics, puis fut appelé à Berlin comme professeur adjoint de langues orientales en 1812. L'année suivante, il s'engagea dans les chasseurs volontaires et prit part aux campagnes de 1813 et 1814. A son retour, il fit des cours à l'université d'Iéna, puis obtint du gouvernement prussien un subside pour voyager en Europe. Il séjourna quelque temps à Leyde, à Oxford et à Cambridge où il rassembla des matériaux pour un dictionnaire syriaque. A Londres, il se livra, sous la direction de M. Bopp, à l'étude du sanscrit. Il revint à Berlin, en 1819, et obtint la chaire de professeur titulaire des langues orientales. La Faculté de Rostock lui conféra, en même temps, le grade de docteur en théologie qu'il avait déjà obtenu de l'université de Leyde. En 1836, il retourna à Oxford, pour compléter ses études lexicologiques sur la géographie syriaque. En 1842, il passa en Italie, visita les bibliothèques de Venise, de Florence, de Rome et de Naples, et rentra à Breslau en 1843.

Outre une foule d'articles dans les journaux et revues scientifiques de l'Allemagne, M. Bernstein a édité un poëme arabe de Szafieddin de Hilla (Leipsick, 1816); un autre écrit arabe, *De initiis et originibus religionum in oriente dispersarum* (Berlin, 1817); une partie de l'ouvrage sanscrit *Hitopadesa* (Breslau, 1823); la *Grammaire et la Chrestomathie arabes* de Michaelis (arabischer Grammatik und chrestomathie, Gœttingue, 1817); suivie de *Suppléments* (Gœttingue, 1817; des dissertations : *Sur quelques traductions du Nouveau Testament* (Breslau, 1837); *sur Bar-Bahlul*, Ibid., 1842); *sur Barthelraeus* (Berlin, 1847), un lexique de la *Chrestomathia syriaca* de Kirsch (Leipsick, 1832-1836, 2 vol.), et plusieurs autres travaux encore importants. Il travaille à un *Dictionnaire complet de la langue syriaque* qui doit avoir au moins quatre volumes.

BEROLDINGEN (Joseph-Ignace, comte DE), général et homme politique allemand, est né à Ellwangen, le 27 novembre 1780, d'une ancienne famille du Wurtemberg. Son oncle, chanoine d'une érudition aussi profonde que variée, dirigea ses premières études et le destina à la carrière diplomatique. Mais, après avoir suivi les cours de droit de l'université de Vienne, le jeune homme préféra l'état militaire, et entra au service de l'Autriche. Il fit les campagnes contre la France, de 1797 à 1803. Mais alors le duc de Wurtemberg le rappela, en le menaçant, comme tous ses autres sujets, d'une confiscation de biens, s'ils prêtaient leurs services à d'autres puissances que le Wurtemberg. Ce petit État étant

Digitized by Google

alors allié de Napoléon, M. Béroldingen devint, de grade en grade, général français. L'Empereur qui faisait de lui grand cas, lui confia plusieurs missions importantes, et rendit hommage à sa loyauté, lorsque, la veille même de la bataille de Leipsick, M. Beroldingen dut lui annoncer la défection de son souverain.

Envoyé à Londres, comme ambassadeur en 1814, il obtint pour le Wurtemberg un traité de subsides très-avantageux. Quelques années après, il représenta ce royaume à la cour de Saint-Pétersbourg. En 1823, il devint ministre des affaires étrangères et de la maison du roi. Dans cette haute position, il se signala par d'heureux traités de commerce avec la Prusse et d'autres États de l'Allemagne, ainsi que par quelques lois empreintes d'un esprit assez libéral. Il fut vingt-cinq ans ministre, et ne se retira que sous la pression des événements de 1848. Encore fut-il sur le point de rester aux affaires, il entra même dans le cabinet du mois de mars, tant il avait su prendre une position respectée au-dessus de tous les partis. Quand on lui eut définitivement nommé un successeur, il songea à se retirer dans ses domaines d'Autriche; mais sollicité par une partie de la population de Stuttgart, il se détermina à rester dans cette ville où il jouit de l'estime, de la sympathie même de ses adversaires.

BERRI (Marie-*Caroline*-Ferdinande-Louise DE BOURBON, duchesse DE), princesse de la branche aînée des Bourbons, née à Naples, le 5 novembre 1798, est la fille unique de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche. A l'âge de trois ans, elle perdit sa mère, et bientôt après, son père épousa en secondes noces, une infante d'Espagne, qui lui donna onze enfants, parmi lesquels il faut compter le roi Ferdinand II et la reine douairière Marie-Christine (voy. DEUX-SICILES). D'un esprit vif mais inappliqué, elle apprit si peu de chose dans l'exil, où elle passa sa jeunesse, que plus tard elle dut reprendre toute son éducation. A peine les Bourbons étaient-ils restaurés sur le trône de Naples (1815), que Louis XVIII, qui caressait l'espoir d'une alliance de famille, chargea M. de Blacas de demander la main de la jeune princesse pour son neveu le duc de Berri, quoique ce dernier se fût uni à Londres, pendant l'émigration, à une femme qui y vivait encore et de laquelle il avait plusieurs filles. La négociation réussit et une correspondance très-active s'établit entre les futurs époux, qui tous deux descendaient de Louis XIV, au sixième degré.

Le 14 mai 1816, la princesse Caroline quitta Naples, traversa la France au milieu des fêtes, et fit son entrée à Paris, le 17 juin; le mariage fut célébré, le lendemain, à Notre-Dame. On l'accueillit avec assez d'enthousiasme. Plutôt gracieuse que belle, elle plut par sa franchise, la simplicité de ses manières et l'expression de sa physionomie douce et mélancolique. Elle était bienveillante, affable, et manifestait un goût décidé pour les arts. Très-aimée du roi, elle vécut heureuse avec son mari, et dans une intimité pleine de simplicité. Elle était surtout dans les meilleurs rapports d'affection avec la famille d'Orléans, dont le chef obtint par elle qu'on lui rendît le titre d'Altesse Royale.

Après l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820), Madame, enceinte du duc de Bordeaux, montra une grande énergie. Elle assista son mari jusqu'à la fin de sa longue agonie, eut la générosité d'assurer le sort de ses enfants naturels et se condamna deux ans à un deuil rigoureux. A l'époque de sa délivrance (29 septembre), elle voulut que des témoins constatassent que l'enfant était bien le sien. Dans l'après-midi, elle le présenta elle-même au peuple dans la cour des Tuileries. Le corps diplomatique vint la complimenter au nom des souverains, et le nouveau-né fut appelé l'*Enfant de l'Europe* et l'*Enfant du miracle* (voy. CHAMBORD). Alors que toutes les ambitions se pressaient autour de ce berceau, Madame ne chercha pas à prendre un rôle dans les affaires de l'État, et ne se mêla pas davantage aux événements qui précipitèrent la chute des Bourbons. Aimant les plaisirs et le monde, elle fréquentait les théâtres, surtout celui du Gymnase, qui, par ordonnance de 1824, fut autorisé à prendre le nom de *Théâtre de Madame*, et donnait des fêtes brillantes au pavillon Marsan et au château de Rosny. Elle fonda une manufacture d'ivoire à Dieppe, où elle prenait les bains de mer. Ses voyages dans l'intérieur de la France, au mont Dore, dans la Vendée, où elle passa en revue 40000 paysans armés, dans les Pyrénées, etc., contribuèrent à étendre sa popularité.

Lors de la révolution de 1830, bien qu'elle ne se fût pas méprise sur la gravité des événements, la duchesse de Berri ne prit aucune initiative et se contenta d'accompagner le vieux roi à Rambouillet, à Cherbourg, puis à Lullworth. L'année suivante elle passa en Italie, contracta à Rome un mariage secret avec le comte de Lucchesi-Palli, et, après une courte visite à son frère le roi de Naples, vint à Massa, où, au milieu des nombreux partisans qui venaient lui faire leur cour, elle conçut le projet de tenter un soulèvement, au nom de son fils, Charles X lui envoya de pleins pouvoirs par M. de Blacas, et, en cas de succès, lui confera le titre de régente. Au mois d'avril 1832, elle frêta *le Carlo Alberto* et débarqua sous un déguisement, près de Marseille; le mouvement qui devait éclater dans cette ville ayant avorté, elle dut s'éloigner; mais, au lieu de reprendre la mer, elle se dirigea vers la Vendée, en compagnie de MM. de Mesnard, de Lorge et de Villeneuve. Après avoir traversé toute la France, elle s'arrêta quelque temps en Saintonge, au château de Dampierre, fixa la prise d'armes au 24 mai, se concerta avec MM. de Charette, d'Autichamps, Berryer, de Bourmont, etc., et, déguisée d'ordinaire en paysan, sous le nom de *Petit Pierre*, elle parcourut diverses paroisses de la Vendée. Les hésitations d'un grand nombre de royalistes la forcèrent de remettre au 4 juin la tentative d'insurrection; ce contre-ordre fit tout manquer. Dans l'intervalle, plusieurs saisies domiciliaires avaient mis le gouvernement au courant des plans et ressources de Madame, qui, poursuivie sans relâche, dut chercher un asile à Nantes, dans la maison de Mlles Duguigny (9 juin). Au bout de six mois, employés par elle à la plus active correspondance, le secret de sa retraite fut révélé à M. Thiers par un juif converti à la religion catholique, Simon Deutz, qui s'était mêlé aux complots du parti légitimiste. Arrêtée le 6 novembre, la duchesse fut conduite au château de Nantes, puis à la citadelle de Blaye, où elle fut soumise, de la part du général Bugeaud, à une surveillance ombrageuse et vexatoire.

La captivité de la duchesse, qui se prolongeait, devenait pour le ministère une source d'embarras, et pour les partis une occasion de discordes et d'attaques sans cesse renaissantes, lorsque, vers le mois de janvier, des rumeurs étranges se répandirent : on parla d'un amour mystérieux, d'une imprudence sans excuse, de symptômes particuliers dans l'état de santé de la duchesse. Bientôt il ne fut plus possible à celle-ci de dissimuler une grossesse assez avancée à MM. Orfila et Auvity, envoyés auprès d'elle : aussi se résigna-t-elle à déclarer (22 février 1833) le mariage

Digitized by Google

secret qu'elle avait contracté en Italie. Cet acte, qui la dépouillait de son titre de régente et de sa dignité de mère, fut rendu public et couvrit les royalistes de confusion. Le 10 mai, elle mit au monde une fille, en présence de témoins désignés par le général Bugeaud, et, le 8 juin, lorsqu'elle fut tout à fait rétablie, elle quitta Blaye pour se rendre à Palerme par le bateau à vapeur *le Bordelais*. Depuis cette époque, elle a perdu son influence sur ses anciens partisans. Mal accueillie en Autriche, repoussée de la cour de Charles X, elle se vit enlever la direction de l'éducation du jeune Henri, que l'on remit au général Latour-Maubourg. La plus grande partie de sa vie se passe à Venise au milieu de sa nouvelle famille.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Charles), littérateur et jurisconsulte français, né à Grenoble le 1er décembre 1802, fut reçu docteur en droit le 9 mars 1824, s'occupa pendant quelques années de littérature, et entra dans la magistrature, en 1830. Il a rempli successivement les fonctions du ministère public près les tribunaux de Tonnerre, Étampes, Dreux et Tours (1836). Nommé, en 1852, substitut du procureur général de la Cour impériale, à Paris, il est, depuis 1857, conseiller à cette même Cour. Il est membre de plusieurs académies et sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur.

M. Berriat Saint-Prix, qui a collaboré à tous les journaux de droit, a publié : *Tablettes classiques*, recueil de morceaux choisis, etc. (1825, 2 vol. in-32) ; *Nouvelles leçons françaises de littérature et de morale* (1828, 2 vol. in-8) ; *Recherches sur la question ou torture* (1835, in-8) ; *Instruction sur la police judiciaire* (Tours, 1840, in-8) ; *Des officiers de police judiciaire* (1842, 3e édit. in-8) ; *Coup d'œil sur les progrès de la législature en France* depuis la révolution de Juillet (Tours, 1843, in-8) ; *Législation de la chasse et de la louveterie commentée* (1846, in-8) ; *De l'exécution des jugements et arrêts et des peines*, etc. (1846, in-8 ; *le Jury en matière criminelle* (1849, in-18) ; *Traité de la procédure des tribunaux criminels* (1831-1854, 2 vol. in-8) ; *Études sur les principaux criminalistes depuis le* XVIe *siècle* (1855, in-8), etc. Il a donné en outre ses soins à la réimpression de plusieurs auteurs, et édité : les *Œuvres choisies* de Parny (1826) ; de M. J. Chénier 1826) ; de Napoléon Bonaparte (1827, 4 vol. in-8) ; de Bouffiers, (1827) ; de Lebrun (1827), etc.

BERRUYER (Alexandre-Auguste DE), littérateur français, né à Paris le 4 février 1804, est fils d'un général des armées de la République. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut nommé sous-lieutenant de cavalerie, en 1822, et fit partie des gardes du corps. Il donna sa démission, en 1827, et quelque temps après vint habiter Cherbourg où il fonda *le Momus normand* (1832) avec M. Léon Barbey d'Aurevilly, et le *Journal de Cherbourg et de la Manche* (1833) qu'il rédigea pendant deux années. De retour à Paris, il collabora à plusieurs feuilles légitimistes et composa, de 1838 à 1850, un certain nombre de pièces pour la scène dirigée par M. Comte. Il est également auteur de chansons et de vers de circonstance et a présidé deux ou trois fois le Caveau moderne.

BERRYER (Pierre-Antoine), célèbre avocat français, ancien député et représentant du peuple, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 janvier 1790. Sa famille, originaire de Lorraine, y était venue, dit-on, d'Allemagne, où elle portait le nom de Mittelberger, transformé et abrégé en celui de Berryer. Son père, avocat au barreau de Paris, avait lui-même un beau talent et un beau caractère. Il confia son fils aux oratoriens de Juilly, auxquels la révolution de Thermidor venait de permettre de rouvrir leur collége. M. Berryer fut un élève aussi turbulent que paresseux, tout en montrant une intelligence et une piété qui le réconciliaient avec ses maîtres. Son inclination le portait à se faire prêtre ; mais le vœu de sa famille l'appelait au barreau : il y entra par docilité. L'amour du travail lui vint avec le succès, et il finit par étudier avec passion non-seulement la jurisprudence, mais les sciences exactes. En moins d'un an il était à même de conduire une étude d'avoué, et déjà on lui promettait dans la procédure un magnifique avenir, quand sa passion pour Mlle Gautier, fille d'un administrateur des vivres, lui fit changer le plan de sa carrière. Il l'épousa à vingt et un ans ; elle-même n'en avait que seize.

Il chercha alors à se faire une réputation qui pût assurer sa fortune, et il y réussit. Non content de gagner ses causes devant les juges, il s'essayait à captiver le public par les inspirations de son éloquence. L'éducation qu'il avait reçue, l'indépendance naturelle de son caractère, sa sympathie pour d'illustres infortunes auxquelles son père avait souvent prêté son appui, tout lui inspirait de l'éloignement pour le régime impérial ; aussi vit-il avec joie la France, que Napoléon ne pouvait défendre plus longtemps contre les étrangers, échappant au partage dont on la menaçait, se remettre aux mains de ses anciens rois. Il contribua, dans la mesure de son influence, à cette restauration, proclama à Rennes, en présence des magistrats et des élèves de l'École de droit, la déchéance de l'Empereur et arbora la cocarde blanche. Il en résulta dans la ville un mouvement dont le préfet ordonna d'arrêter l'auteur. Mais M. Berryer, craignant une justice trop expéditive, gagna Nantes où il trouva un asile.

Persécuté pour la cause des Bourbons, M. Berryer ne leur en fut que plus dévoué. Il fit partie des volontaires royaux qui prirent les armes pendant les Cent-Jours pour ramener eux-mêmes l'ancienne dynastie et prévenir les hontes et les malheurs d'une seconde invasion. Mais, malgré tout son dévouement aux principes de la Restauration, il protesta, dès 1815, dans ses plaidoiries, contre les violences des ultra-royalistes. « C'est une honte pour les vainqueurs, disait-il, de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud. » Il fut l'un des défenseurs du maréchal Ney et, sans nier sa faute, recommanda en vain sa gloire à la clémence de la royauté. Plus heureux dans la défense de Cambronne, il le fit acquitter, mais il se vit accusé lui-même, devant le conseil de son ordre, d'avoir professé des maximes séditieuses. Louis XVIII, touché de la fermeté qu'il avait montrée dans cette circonstance, l'en récompensa en lui accordant la grâce du général Debelle.

Dans le mémoire qu'il publia en faveur des généraux Canuel et Donnadieu, il signala avec énergie le danger des réactions. Même en défendant des royalistes contre des poursuites judiciaires, il professait les maximes d'une sage liberté, et protestait aussi contre toute tentative de corruption et de vengeance. « Vous savez, disait-il, acheter les opinions, vous ne savez pas les défendre. » Les plaidoyers pour Lamennais (1826), Chateaubriand (1833), Audry de Puyraveau et Voyer d'Argenson (1834), le prince Louis-Napoléon (1840), respirent la même honnêteté et le même libéralisme.

Ces deux sentiments dominent toute sa vie politique. Envoyé à la Chambre des Députés par le département de la Haute-Loire en 1830, il fut le brillant organe, mais non l'instrument passif de son parti. Il rendit des services, mais ne s'abdi-

Digitized by Google

qua jamais. La première fois qu'il prit la parole dans la discussion de l'adresse : « Voilà un grand talent, dit M. Guizot, » « Voilà une grande puissance, » ajouta Royer-Collard. Quelque temps après on lui offrit une place de sous-secrétaire d'État : « C'est trop ou trop peu, » répondit-il.

Après la chute de la branche aînée, il ne suivit pas ses amis dans leur retraite, mais il déclara qu'à côté des intérêts de la dynastie, il restait cœur de la France à défendre, et consentit à prêter à la Charte nouvelle un serment qu'on lui a reproché et qui gêna plus d'une fois ses mouvements. Il fut, dès lors, le redoutable antagoniste de tous les ministres qui travaillaient, comme Casimir Périer, à faire sortir l'ordre d'une révolution; il les accablait du souvenir de leur origine. « L'ordre! leur disait-il, est-ce à vous de l'invoquer? Vous en avez ruiné les bases en 1830; le principe que vous avez posé alors, vous presse aujourd'hui; il vous faut en subir les conséquences. »

On pense bien qu'il combattit les projets de lois relatifs à l'exil des Bourbons, au rétablissement du divorce, au mariage des prêtres, ainsi que toutes les mesures qui tendaient à consolider la monarchie de Juillet. D'autre part, il fit tous ses efforts pour prévenir le soulèvement tenté dans la Vendée par la duchesse de Berri (1832), et voyant ses *conseils* repoussés, il voulut, pour dernière protestation, s'éloigner de la France. Arrêté à Angoulême et ramené à Nantes, il fut impliqué dans le procès des insurgés de l'Ouest, cité d'abord avec eux devant un conseil de guerre auquel les arracha la Cour de cassation, enfin jugé par la Cour d'assises de Blois et acquitté avec éclat.

Le talent de M. Berryer, comme orateur politique, se déploya dans de célèbres discussions. Il combattit vivement les lois de septembre 1835, la loi sur les associations, l'indemnité américaine, etc.; il traita avec habileté des questions de finances, celle, par exemple, du remboursement de la rente cinq pour cent (1836). Il se trouva un instant l'allié de MM. Thiers et Guizot dans la coalition contre le ministère Molé (1838-39). Les affaires d'Orient (1840) lui fournirent l'occasion d'un de ses plus beaux discours.

Dans son opposition extrême à la monarchie de Juillet, il semblait parfois autant l'avocat de la Révolution que celui de la Légitimité : accusé, en 1835, par MM. Bugeaud, Barthe et Guizot d'être cyniquement révolutionnaire : « Il y a quelque chose, répondit-il, de plus honteux que le cynisme révolutionnaire, c'est le cynisme des apostasies. » Un autre jour on venait d'attaquer sans réserve les hommes et les choses de la Révolution : « Je n'oublierai jamais, s'écria Berryer, que la Convention a sauvé mon pays. »

Toutefois pour donner des gages de sa fidélité à son parti, il fit, en 1836, un voyage à Gœritz, auprès du vieux roi Charles X, et, en allant porter, plus tard, ses hommages à Belgrave-Square, il encourut, lui aussi, les *flétrissures* de la Chambre, sans pouvoir les conjurer par sa parole.

En 1848, il fut nommé représentant par le département des Bouches-du-Rhône. Dans nos Assemblées d'origine républicaine, il se renferma dans les questions de finances et d'administration. Il appartenait au Comité électoral de la rue de Poitiers, et était un des chefs de cette majorité formée par la coalition des anciens partis monarchiques et qui devait aboutir à la restauration de l'Empire. Il s'efforça, aux derniers jours, de prévenir un tel résultat. Fidèle au régime parlementaire, il prit un rôle actif, dans la réunion du Xe arrondissement, où fut proclamée par l'Assemblée nationale la déchéance du président. Depuis le coup d'État, il n'a touché à la politique que par sa participation aux tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon.

Au milieu des agitations politiques, M. Berryer trouva encore le temps d'être le premier avocat du barreau de Paris. Ses plaidoyers dans des causes civiles ou criminelles sont dans tous les recueils. Ses discours pour Seguin contre Ouvrard, pour Castaing, Dehors, etc., sont restés des modèles.

Le désintéressement de M. Berryer, comme avocat, l'abandon de la clientèle pour la politique, le goût des arts, l'existence somptueuse que lui imposaient ses hautes relations, le réduisirent plusieurs fois à un état de gêne qui le força, en 1836, de mettre en vente sa terre d'Angerville. Mais une souscription volontaire de ses amis politiques et de ses admirateurs lui rendit son domaine et sa fortune. Il a été nommé bâtonnier des avocats, en 1852. En 1854, élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Saint-Priest, il a été dispensé de faire au chef de l'État la visite imposée par l'usage.

Le caractère politique de M. Berryer ressort de sa vie et de ses actes. Son éloquence se distingue par l'élévation de l'idée, la noblesse du langage, la soudaine impétuosité des mouvements; elle est servie par un admirable organe à la fois sonore et sympathique. Aujourd'hui, M. Berryer plaide encore, et les affaires de Mmes Célestine Doudet, Caumont-Laforce (1855), de Jeufosse (1857), et plusieurs autres, ont prouvé que le vieux lion n'a pas perdu toute sa puissance.

BERRYER (Hippolyte-Nicolas), général français, né à Paris le 4 janvier 1795, est le frère cadet du précédent. Admis, en 1811, à l'École militaire de cavalerie, il fut, en 1814, nommé sous-lieutenant au 2e régiment d'éclaireurs à cheval de la garde, et fit avec ce corps une partie de la campagne de France. Décoré par Louis XVIII, dans la même année, il fut incorporé aux chasseurs à cheval, passa deux ans au Sénégal où il commanda la place de Saint-Louis en qualité de capitaine (1823) et fut, sur sa demande, réformé en 1826. Rappelé à l'activité en 1829, il prit part aux campagnes de 1831 et 1832 en Belgique, et devint chef d'escadron, en 1835, et colonel du 1er hussards, en 1845. Promu, le 3 août 1851, au grade de général de brigade, et envoyé dans les Ardennes, il commanda ce département jusqu'au mois de janvier 1857 où il fut placé par la limite d'âge, dans la section de réserve. Il était commandeur de la Légion d'honneur. — Le général Berryer est mort à Paris dans les premiers jours du mois de mars 1857.

BERSOT (Ernest), littérateur français, né à Surgères (Charente-Inférieure), le 22 août 1816, d'un père suisse et d'une mère française, et naturalisé en 1848, fit ses classes au collège de Bordeaux, où il devint maître d'études, de 1833 à 1836. Admis ensuite à l'École normale, il fut reçu agrégé de philosophie en 1839, et nommé aussitôt professeur de philosophie au collège de Rennes; mais il échangea cette position contre celle d'agrégé suppléant à Paris, et devint secrétaire particulier de M. Cousin, pendant l'année de son ministère (1er mars-29 octobre 1840). Envoyé ensuite à Bordeaux, comme professeur de philosophie, il y eut, en 1841, avec le clergé, à l'occasion des prédications du P. Lacordaire, une vive querelle, qui amena la mise à la retraite du proviseur et du recteur de l'académie, qui réclamaient sa destitution. Forcé lui-même de demander un congé, il se fit recevoir docteur à Paris, en 1843, avec une thèse brillante sur *la Liberté et la Providence, d'après saint Augustin* (1843, in-8). Chargé, comme

Digitized by Google

suppléant du cours de philosophie à la Faculté de Dijon, de 1843 à 1844, il demanda sa réintégration dans l'enseignement secondaire, et devint, en 1845, professeur au collége de Versailles. Démissionnaire, par refus de serment, en 1852, M. Bersot s'est renfermé dans l'enseignement particulier et les études philosophiques et littéraires.

On a de lui, outre sa thèse, divers écrits qui se recommandent par l'indépendance et le talent : *Du spiritualisme et de la nature* (1846, in-8), essai de conciliation entre les traditions philosophiques anciennes et les tendances modernes ; *Essai sur la Providence* (1853, 4 vol. in-18, 2e édit., 1855), le principal ouvrage de l'auteur, et où sont en partie refondus sa thèse et le livre précédent ; *Mesmer et le magnétisme animal* (1853), dans la *Bibliothèque des chemins de fer ; Études sur le* XVIIIe *siècle* (1855, 2 vol. in-18), suite d'esquisses, dont les principales ont paru dans *la Liberté de penser ; Lettres sur l'enseignement secondaire* (1857), contenant les premières attaques contre l'organisation nouvelle des études classiques, etc. Il a encore publié, sous le titre de *Philosophie de Voltaire*, un recueil d'extraits de ce philosophe sur la liberté, Dieu et la morale (1848, in-18).

BERTALL (Charles-Albert D'ARNOUX, dit), dessinateur français, né à Paris, le 18 décembre 1820, est fils d'Urbain d'Arnoux, ancien commissaire des guerres. Sa famille le destinait à l'École polytechnique ; il préféra s'adonner à la peinture, qu'il étudia quelques années, dans l'atelier de Drolling, et à laquelle il renonça pour cultiver exclusivement le dessin d'illustration et la caricature. Ses œuvres, disséminées partout, et dont les premières datent de 1843, ont paru sous le pseudonyme de *Bertall*, sorte d'anagramme d'*Albert* qui lui fut suggéré par Balzac, le protecteur bienveillant de ses débuts.

Parmi les œuvres de cet artiste, qui possède une touche vigoureuse et un cachet de mordante originalité, nous citerons : *les Omnibus*, revue comique, texte et dessins (1843, in-8) ; *le Diable à Paris*, avec Gavarni (in-8) ; *Petites misères de la vie conjugale* de Balzac (in-8) ; *le Cahier des charges des chemins de fer*, pamphlet illustré (in-12) ; *les Guêpes à la Bourse* (in-32) ; *la Physiologie du goût* (in-8) ; *Paris en l'an* 3000 (in-8) ; *Types de la comédie humaine* de Balzac ; *Bibliothèque des enfants*, collection Hetzel, depuis 1848 ; puis des caricatures nombreuses dans le *Journal pour rire*, *la Semaine*, *l'Illustration*, etc., etc. M. Bertall, qui a fourni 3600 dessins à la collection des *Romans populaires illustrés*, est un des dessinateurs ordinaires de *la Bibliothèque des chemins de fer*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, de *la Semaine des enfants* et du *Journal pour tous*.

BERTHELIN (Max), architecte et dessinateur français, né à Troyes, le 18 juin 1811, vint à Paris en 1830, et suivit quelques années l'atelier de M. Henri Labrouste en même temps que l'École des beaux-arts. En 1835, il parut au Salon avec plusieurs *Aquarelles* d'anciens monuments de sa ville natale, et se consacra dès lors avec succès au dessin d'architecture décorative. Attaché, en 1852, aux travaux extraordinaires de la ville de Paris, il a surveillé, comme sous-inspecteur, les constructions de l'église Sainte-Clotilde ; il a été nommé depuis architecte au chemin de fer de l'est. M. M. Berthelin, qui fait partie, depuis 1847, de la Commission des monuments historiques, a exposé de nombreux *Dessins* exécutés pour elle, et de plus divers projets de restaurations ou d'achèvements, ainsi que des *Vues pittoresques de Saint-Vincent de Paule* (1846), et de *Saint-Eustache* (1852). Ces divers envois lui ont valu une 3e médaille en 1837, ainsi que la commande d'importants dessins dans des albums officiels. Il a publié, avec M. Viguet : *Projet d'un théâtre impérial pour l'Opéra, avec salle de concerts* (1855, in-fol.).

BERTHELOT (Pierre-Marcellin), chimiste français, né à Paris, le 25 octobre 1827, et fils d'un médecin, obtint le prix d'honneur de philosophie au grand concours, puis se livra aux sciences et s'occupa spécialement de recherches sur les acides et les corps gras. Il s'est fait recevoir docteur ès sciences en avril 1854. Depuis 1851, il était attaché au Collége de France, où il est encore, comme préparateur du cours de chimie. On a de lui une thèse estimée : *Combinaisons de la glycérine avec les acides, et reproduction des corps gras neutres* (1854), et divers *Mémoires* insérés dans les *Annales de physique et de chimie*. Ses travaux, de 1851 à 1857, ont déjà fourni la matière d'une *Notice* publiée par lui, à l'appui de sa candidature à l'Académie des sciences (1857, in-4).

BERTHERAND (Alphonse-François), médecin militaire français, né à Bazeilles (Ardennes) le 9 février 1815, entra au service le 29 janvier 1834, et fut reçu docteur en 1837. Sa thèse avait pour sujet l'*Observation médicale en général et la valeur du pouls dans le diagnostic*. Nommé chirurgien-major, en 1846, il est aujourd'hui médecin principal des hôpitaux de la division d'Alger. Il a reçu, dans la Légion d'honneur, la croix de chevalier en 1841, celle d'officier en 1854.

Outre une *Notice biographique sur feu le docteur Moreau* (Strasbourg, 1852, in-8), il a publié un *Traité des maladies idiopathiques, et spécialement de celles du col* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8) ; *Des plaies d'armes à feu de l'orbite* (Paris, 1851, in-8) ; *Des pansements des plaies sous le rapport de leur fréquence et de leur durée* (Strasbourg et Paris, 1851, in-8), et *Précis des maladies vénériennes, de leur doctrine et de leur traitement* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8 avec planches), ces deux derniers ouvrages couronnés par le ministre de la guerre.

M. E. L. BERTHERAND, frère du précédent, ancien chirurgien militaire, attaché à l'armée d'Afrique, aujourd'hui docteur en médecine à Lille, a publié un *Mémoire sur l'emploi thérapeutique des eaux ferrugineuses de Teniet-el-Hald* (Paris, 1851, in-8) ; une *Notice sur le chancre du Sahara* (Lille, 1854, in-8), et, sous le titre de *Médecine et hygiène des Arabes* (Lille, 1854, in-8), des études sur l'exercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans d'Algérie, et leurs connaissances en anatomie, histoire naturelle, etc.

BERTHET (Élie-Bertrand), romancier français, né le 9 juin 1815, à Limoges, où son père était commerçant, fit ses études au collége de cette ville et montra à la fois du goût pour les sciences naturelles et la littérature. En 1834, il vint à Paris, sous prétexte d'étudier le droit, tenter, malgré sa famille, la fortune littéraire. Il y apportait quelques nouvelles écrites sur les bancs du collége même ; il en forma un volume, *la Veilleuse*, qu'il publia sous le pseudonyme d'Élie Raymond. Ce début passa complétement inaperçu, et ce ne fut que quelques années plus tard qu'il commença à se faire connaître par des feuilletons dans le journal *le Siècle*. De 1837 jusqu'à ce jour, M. Élie Berthet a donné, soit dans ce journal, soit dans *l'Union*, *le Commerce*, *la Patrie*, *le Constitutionnel*, un grand nombre de romans publiés ensuite séparément. Il a aussi collaboré à divers recueils, la *Gazette des enfants*, *Paris élégant*, la *Revue du* XIXe *siècle*, le *Journal pour tous*, etc.

Digitized by Google

Au milieu des productions éphémères du roman-feuilleton, les ouvrages de M. Élie Berthet ont obtenu, depuis vingt ans, une vogue qui s'explique moins par la nouveauté des conceptions ou le mérite du style que par l'habileté de la composition et la moralité. Inférieur dans la peinture des mœurs et dans les caractères, il a le talent d'exciter et de soutenir l'intérêt par les situations et l'intrigue. Quelques amis l'ont comparé à Walter Scott.

Ses ouvrages forment environ quatre-vingts volumes; les plus remarquables sont : *la Croix de l'affût* (2 vol. in-8, 1841); *le Braconnier* (2 vol. in-8, 1846); *le Nid de cigognes* (3 vol. in-8, 1848); *la Roche tremblante* (2 vol. in-8, 1851); *les Mystères de la famille* (3 vol. in-8, 1854); *les Catacombes de Paris* (8 vol. in-8, 1854). M. Élie Berthet a en outre fait représenter deux drames tirés de ses œuvres, *le Pacte de famine*, en collaboration avec M. Paul Foucher, et *le Garçon de recette*, avec M. Dennery.

BERTHIER. Voy. WAGRAM (DUC DE).

BERTHIER (Jean-Ferdinand), professeur à l'institution des sourds-muets de Paris, né vers 1805, est un des sourds-muets de naissance qui, par leur exemple et leurs leçons, ont le plus contribué à propager la méthode de l'abbé de L'Epée et de l'abbé Sicard. En toute occasion il a rendu hommage à la mémoire de ses bienfaiteurs, comme l'attestent ses Adieux *gesticulés*, le 11 mai 1823, au nom de ses compagnons d'infortune, sur la tombe de l'abbé Sicard (Paris, 1823, in-8); sa *Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Bebian, ancien censeur des études à l'institut des sourds-muets* (Paris, 1839, in-8), et son intéressante biographie de l'abbé de L'Épée (*l'abbé de L'Epée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte et ses procès*, Paris, 1852, in-8, 1 vol. avec portrait, planches, etc.) Un de ses mémoires, *les Sourds-muets avant et depuis l'abbé de L'Epée* (Paris, 1840, in-8), a obtenu, le 26 mars 1840, la médaille d'or proposée par la Société des sciences morales de Seine-et-Oise. En 1852, il a présenté aux Académies de médecine et des sciences morales et politiques une réfutation de l'opinion de feu le docteur Itard, relative aux facultés intellectuelles et morales des sourds-muets (Paris, 1852, in-8). Depuis, il a fait paraître des observations sur la mimique considérée dans ses rapports avec l'enseignement des sourds-muets (Paris, 1853, in-8). Il a mérité, comme professeur et comme écrivain, la décoration de la Légion d'honneur (21 août 1849).

BERTHIER (Pierre), minéralogiste français, né à Nemours (Seine-et-Marne) le 3 juillet 1772, fut admis encore fort jeune à l'École polytechnique et en sortit en 1801 dans le corps des mines. Il s'est consacré tout entier aux sciences qui dépendent de sa profession, la minéralogie, la métallurgie, la chimie, la docimasie. Nommé d'abord ingénieur des mines à Nevers, il fut appelé en 1816 à Paris, en qualité de professeur de docimasie à l'École des mines de Paris dont il dirigea le laboratoire jusqu'en 1845, époque à laquelle il prit sa retraite tant comme professeur que comme inspecteur général au corps royal des mines. Il a été élu membre de l'Académie des sciences, le 16 juillet 1827, en remplacement de Ramond. Officier de la Légion d'honneur, il est aujourd'hui commandeur. Il vit dans la plus grande retraite, sans cesser cependant de suivre assidûment les séances de l'Académie.

Les travaux de M. Berthier sont consignés particulièrement dans le *Journal* et les *Annales des mines* et dans les *Annales de physique et de chimie*. Son principal ouvrage est intitulé : *Traité des essais par la voie sèche, ou des Propriétés de la composition et de l'essai des substances métalliques et des combustibles* (Paris, 1833, 11 vol. in-8), et fait autorité parmi les hommes spéciaux.

BERTHOIS (Auguste, baron DE), général français, né à Calais en 1787, est fils d'un colonel du génie. Admis en 1804 à l'École polytechnique, puis à l'École de Metz, il entra dans le corps du génie militaire dont il est un des officiers les plus distingués. Lieutenant en 1809, il rejoignit le quartier général de l'Empereur à Vienne, fut chargé de reconnaître quelques positions sur la frontière méridionale de l'Autriche et passa en 1810 en Espagne, où il prit part au siége de Sagonte et de Valence et assista à la bataille de Castella (1812). L'année suivante, il revint à la grande armée, concourut aux travaux de défense de Dresde et de Mayence et ne se trouva pas à moins de dix-neuf combats jusqu'à la paix de 1814. Nommé capitaine, en 1811, et chef de bataillon, en 1813, après la journée de Leipsick, il fut employé, dans les Cent-Jours, aux fortifications de Paris, et, au bout d'une année de mise en disponibilité, envoyé dans les places du Nord, où il dirigea notamment les travaux de la place de Péronne, qui était presque entièrement à créer.

Choisi par le duc d'Orléans comme l'un de ses aides de camp (1827), M. de Berthois fut le seul des officiers de sa maison qui accompagna ce prince, le 30 juillet 1830, à l'Hôtel de Ville. Ce fut en qualité de colonel qu'il prit part au siége d'Anvers à la suite duquel il devint commandeur de la Légion d'honneur. Promu en 1838 au grade de maréchal de camp et en 1844 à celui de lieutenant général, il a longtemps fait partie du Comité supérieur des fortifications et exercé les fonctions d'inspecteur général du génie. De 1832 à 1848, il a siégé dans les rangs du parti conservateur à la Chambre des Députés et y a représenté tour à tour les arrondissements de Vitré et de Saint-Malo. Il est grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1845 et figure dans la seconde section de l'état-major général (réserve).

BERTHOLD (Arnold-Adolphe), naturaliste allemand, né à Soest, en Westphalie, le 26 février 1803, étudia la médecine à l'université de Gœttingue où il obtint, à l'âge de vingt ans, le grade de docteur. Il entreprit ensuite divers voyages et visita plusieurs universités et les hôpitaux de Berlin et de Paris. En 1825, il se fixa à Gœttingue et, après avoir pratiqué, pendant plusieurs années, la médecine et donné des leçons particulières de physiologie, d'anatomie comparée et de zoologie, en qualité d'agrégé à la Faculté des sciences, il devint, en 1835, professeur adjoint et professeur titulaire, dès l'année suivante. Il obtint, en outre, la direction de la belle collection zoologique de l'université, qu'il a encore considérablement enrichie. En 1845, il a reçu le titre de conseiller royal de la cour de Hanovre.

On a de M. Berthold deux livres, très-estimés comme guides des élèves de l'université : *Manuel de la physiologie de l'homme et des animaux* (Handbuch der Physiologie des Menschen und der Thiere, Gœttingue, 1829, 2 vol.) et *Manuel de zoologie* (Lehrbuch der Zoologie, Ibid., 1845). Membre, depuis 1837, de l'Académie des sciences de Gœttingue, il a collaboré activement à son recueil de *Dissertations* (Abhandlungen), et fourni, en outre, un grand nombre d'articles aux diverses revues scientifiques de l'Allemagne. Quelques-uns des travaux de ce genre ont été réunis dans les *Recherches pour servir à l'étude de*

Digitized by Google

l'anatomie, de la zootomie et de la physiologie (Beitraege zur Anatomie, etc., Gœtt., 1831); d'autres ont été imprimés à part. On a remarqué surtout : *Comment nous voyons les objets droits* (das Aufrechterscheinen der Gesichtsobjecte, trotz, etc., 1830; 2e édit., 1834); *le Myopodiorthoticon* (1840); *Nouvelles recherches sur la température des animaux à sang froid* (Neue Versuche über die Temperatur der kaltblütigen Thiere, 1835); *Sur des amphibies d'espèces inconnues ou rares* (über verschied. neue oder seltene Amphibienarten, 1842); *De la structure du veau marin* (über den Bau des Wasserkalbes, 1842); *Du principe de la durée des grossesses* (über das Gesetz der Schwangerschaftsdauer, 1844); *De reptiles nouveaux ou rares* (über verschied. neue und seltene Reptilien, 1846); *les Services rendus par Gœthe à l'anatomie comparée* (Goethes Verdienste um die vergleichende Anatomie, 1849); *Du séjour d'amphibies vivants dans l'estomac* (über den Aufenthalt lebender Amphibien im Magen, 1850); *Des rapports arithmétiques de la formation des cheveux et des ongles* (1850), etc.

BERTHOLON (César), ancien représentant du peuple français, né à Lyon en 1796, et fils d'un négociant, fit lui-même le commerce des soieries et se retira avec une fortune considérable. Sous tous les régimes, il se mêla très-activement aux efforts de l'opposition radicale. Après la révolution de Juillet, il fut, à Lyon, un des organisateurs de la Société des Droits de l'homme. Cité comme témoin, dans le procès d'avril, il commença sa déposition en ces termes : « Ma place n'est point ici; elle est au banc des accusés. » Propriétaire et rédacteur du journal républicain *le Censeur*, il présida, en 1840, un banquet patriotique de 6000 citoyens. En 1847, il prit part à l'agitation réformiste. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Vienne, et fut élu représentant de l'Isère par 106186 voix, le cinquième sur quinze. A la Constituante, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rattacha à la Montagne, fit une très-vive opposition à la politique napoléonienne et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il fut porté par la gauche comme candidat aux fonctions de secrétaire. Le 13 juin 1849, son nom parut sur la liste des représentants qui tentèrent un appel au peuple. Il resta dans les rangs du parti démocratique jusqu'au coup d'État du 2 décembre qui termina sa carrière politique.

BERTHON (Mlle Sidonie), artiste miniaturiste française, née à Paris, en 1818, et fille de T. René Berthon, peintre d'histoire estimé, étudia d'abord avec lui la peinture, et reçut ensuite les leçons de Mme de Mirbel. Elle a figuré presque sans interruption aux Salons depuis 1840, et pris rang parmi les artistes qui ont donné la vie et l'expression au genre délicat de la miniature. Ses portraits les plus connus sont ceux de *Partarrieu-Lafosse de Gournay*, de *Mme Decazes*, de *Mme de Mirbel*, fait de souvenir en 1853, et celui du *docteur Nacquart*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Elle a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

Son frère aîné, M. Auguste Berthon, né à Paris, en 1809, s'est également livré à la peinture, et a plus spécialement traité l'histoire et les sujets religieux.

BERTHOT (Jean-Baptiste-*Eugène*), ingénieur français, né en 1800, entra, en 1819, à l'École polytechnique, d'où il passa en 1821 à l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis 1845, il est aujourd'hui ingénieur en chef de première classe à Besançon, spécialement chargé de l'inspection du canal du Rhône au Rhin. Il a publié des *Notes pour servir à résoudre quelques-unes des questions qui se présentent le plus souvent lorsqu'on projette ou qu'on dirige les travaux publics* (Paris, 1837, in-18, avec planches). Dans ces dernières années, il s'est occupé avec soin des questions relatives à la pisciculture, et a fait paraître, avec M. Detzem, un mémoire intitulé : *Fécondation artificielle du poisson* (Mulhouse, 1852, in-4), accompagné de deux *Rapports*, l'un sur les faits constatés depuis le 8 mai 1851 jusqu'au 7 mars 1852 (Mulhouse, 1852, in-4); l'autre, en collaboration avec M. Bolot, sur les faits constatés depuis le 7 mars 1853 (Besançon, 1853, in-8).

BERTHOUD (Samuel-Henri), littérateur français, né le 19 janvier 1804 à Cambrai (Nord), est le fils d'un imprimeur-libraire de cette ville. Après avoir fait ses études, comme boursier, au collége de Douai, il rédigea le journal qu'éditait son père, fonda, en 1828, la *Gazette de Cambrai*, et y inséra des feuilletons qui furent remarqués et le firent admettre aux principaux recueils littéraires, *la Mode*, *la Revue des Deux-Mondes*, etc. En même temps, il instituait à Cambrai des cours gratuits d'hygiène, d'anatomie, de droit commercial, et se chargeait lui-même d'enseigner la littérature. Sa collection des *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre*, commencée à cette époque, fut complétée par lui et portée à 3 volumes (1831-1834).

A la fin de 1832, il vint se fixer à Paris, et grâce à une collaboration active aux divers journaux, prit bientôt place parmi les romanciers les plus connus. Travailleur infatigable, il exploita sa province natale comme d'autres ont fait de la Bretagne, du Berry, etc. De la direction du *Musée des familles* (1834), qu'il remit, en pleine voie de prospérité, à M. Pitre-Chevalier, il passa à celle du *Mercure* (1835), qui servit à fonder *la Presse*, et entra à ce dernier journal dont il fut un des rédacteurs les plus assidus jusqu'en 1848.

M. Berthoud n'est pas seulement un écrivain fécond : toutes ses œuvres partent d'une donnée morale, et son style ne manque pas de verve. Nous citerons de lui : *Contes misanthropiques* (1831, in-8); *la Sœur de lait du vicaire* (1832, in-8), dont *Bah!* était le premier titre; *le Cheveu du diable* (1833, 2 vol.), légende fantastique; *Mater dolorosa* (1834, 2 vol.); *l'Honnête homme* (1837, in-8), simple et attachante histoire; *Pierre-Paul Rubens* (1840, 2 vol.), inséré d'abord au *Musée des familles*; *la Bague antique* (1842, 4 vol.), roman en deux séries; *Berthe Frémicourt* (1843, 2 vol.); *l'Enfant sans mère* (1843, 2 vol.); *le Fils du rabbin* (1844, 2 vol.); *Daniel* (1845, 2 vol.), un de ses récits de famille les plus intéressants; *la Palette d'or* (1845); *la Mare du diable* (1847); *El-Hioudi* (1848, 4 vol.), études de mœurs algériennes, ainsi que *le Zéphyr d'El-Arouch* (1850), qui a paru dans le journal *le Pays*, etc. Il a spécialement écrit pour la jeunesse *la France historique, industrielle et pittoresque* (1835-1837, 3 vol.), et plusieurs volumes de la collection des *Petits livres de M. le curé* (1844-1850). Citons encore : *une Bonne qu'on renvoie*, vaudeville fort gai, joué, en 1851, au théâtre des Variétés. M. Berthoud est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1844.

Digitized by Google

BERTIN [d'Ille-et-Vilaine], ancien représentant du peuple, né à Rennes, le 23 octobre 1803, fit de bonnes études médicales et fut reçu docteur en 1829. En 1830, il exerçait à Rennes sa profession et faisait un cours de chimie. Il fut nommé sous-préfet de Fougères, après la révolution de Juillet. Pendant dix-sept ans, il resta à la tête de cet arrondissement qu'il administra avec beaucoup de zèle et qui lui doit plusieurs institutions utiles : caisse d'épargne, salles d'asile, conférences agricoles, conseil agricole d'arrondissement, etc. Il publia, en 1846, l'*Histoire statistique et économique de l'arrondissement de Fougères*, et, en 1847, des *Observations sur l'enseignement primaire*. Quelque temps avant la révolution de Février, il fut nommé sous-préfet de Cambrai. Après la proclamation de la République, il se présenta, comme candidat démocrate, dans le département d'Ille-et-Vilaine et fut nommé représentant par 117 522 voix, malgré l'opposition du commissaire général. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la majorité, en se rapprochant quelquefois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTIN (Édouard-François), peintre français, né à Paris en 1797, et fils du fondateur du *Journal des Débats*, fut élève de Girodet pour l'histoire et de Bidault pour le paysage. Il devint inspecteur des beaux-arts sous Louis-Philippe, et remplit, en cette qualité, plusieurs missions en Italie. Nous citerons parmi ses œuvres : *Vue de la forêt de Fontainebleau*, au musée du Luxembourg; *Vue des Apennins*, au musée de Montpellier; *la Tentation du Christ* (1842), grand paysage historique, à Saint-Thomas d'Aquin; *les Sources de l'Alphée* (1853), tableau acheté par l'État. Il a obtenu une médaille d'or en 1828 et la décoration au 1er mai 1832. Il a publié en outre une série de dessins rapellant les sites de la France, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Égypte, sous le titre : *Souvenir de voyages*.

BERTIN (Mlle Louise-Angélique), musicienne française, née au hameau des Roches, près Bièvres (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1805. Fille du fondateur du *Journal des Débats*, et élevée dans une famille où le goût des arts était héréditaire, elle se livra, de bonne heure, à la peinture. Mais bientôt la poésie et la musique se partagèrent ses études. Elle reçut des leçons de composition de Fétis et de Reicha, et débuta par l'opéra de *Gui Mannering*, où l'on remarqua, malgré beaucoup d'inexpérience, le sentiment des situations dramatiques. En 1827, elle donna au théâtre Feydeau *le Loup-Garou*, opéra comique en un acte, qui eut du succès. *Fausto* en quatre actes, joué aux Italiens en 1831, témoigna d'une certaine originalité. Sa dernière œuvre, la *Esmeralda*, dont Victor Hugo, son ami, avait fourni les paroles, fut froidement accueilli à l'Opéra en 1836. La vie retirée de Mlle Bertin a empreint sa musique d'un caractère intime, qui convient peu à la scène.

Elle a publié, en 1842, un volume de poésies, intitulé *les Glaneuses*, qui a été couronné par l'Académie française.

BERTINI (Henri), pianiste français, né à Londres, d'une famille de musiciens, le 28 octobre 1798, fut, tout enfant, amené à Paris où il reçut, de bonne heure, les leçons de son père et de son frère. Ce dernier était lui-même élève de Clementi, dont il transmit les excellents préceptes à Henri Bertini. A douze ans, le pianiste enfant donna des concerts dans les Pays-Bas, en Hollande, et obtint partout des applaudissements. De retour à Paris, il suivit un cours de composition. Après un voyage artistique en Écosse et en Angleterre, il revint en France et parcourut les départements. Il n'acquit pas moins de réputation comme compositeur que comme virtuose. En 1833, il prit part à la publication d'un ouvrage périodique intitulé : *Encyclopédie pittoresque de la musique*, où il inséra quelques jolis morceaux de piano.

Le jeu de M. Bertini, sans être sévèrement classique, a de la gravité et de la largeur. C'est un virtuose de l'école mixte de Hummel et qui sait allier, comme lui, la sobriété et l'élégance. Comme compositeur, il se distingue par un goût fin et délicat, et par un extrême respect des anciennes traditions. On a de lui : quatre séries d'*Études* formant cent morceaux; des *Trios*, des *Sérénades*, des *Sextuors*, des *Fantaisies*, des *Rondeaux*, des *Variations* sur des thèmes originaux, ainsi qu'un livre didactique intitulé : *le Rudiment du pianiste*. Ces ouvrages, publiés pour la plupart à Paris, ont eu plusieurs éditions dans différentes villes de l'Allemagne.

BERTON (Jean-Michel), littérateur français, né à Cahors le 13 juillet 1794, fit ses études au lycée de cette ville et fut reçu avocat à Paris, à la fin de 1815. Peu de temps après, il acquit, près de la Cour de cassation, un office qu'il conserva jusqu'en 1835. Il se livra dès lors complètement aux travaux littéraires. Au mois de juillet 1825, il fonda avec son beau-frère, M. Saulnier, la *Revue britannique*, traduisit pour cette collection plus de dix volumes et la vendit, dix ans plus tard, à M. Amédée Pichot.

On a, en outre, de M. Berton un certain nombre d'ouvrages de droit, entre autres : *Observations critiques sur la procédure criminelle* (1810); *des Majorats et substitutions* (1831); puis des ouvrages politiques : *les Turcs dans la balance de l'Europe* (1822); *Intérêts rivaux de la France et de l'Angleterre en Orient* (1841); des poésies : *Eleuthérides* (1839, 2 vol. in-8); *Revue poétique française et étrangère* (1835, 2 vol. in-8), etc.

BERTON (Émile-Adolphe-Joseph), médecin français, né à Dinant, en 1801, le dernier fils du général Berton, sacrifié aux vengeances politiques de la Restauration, fit d'abord des études militaires à l'École de Saint-Cyr. A la mort tragique de son père, il quitta la carrière des armes pour celle de la médecine, et se fit recevoir docteur à Paris en avril 1828, avec une thèse intitulée : *Considérations sur la pneumonie partielle*. Trois ans après, il prenait part aux événements de 1830, et devenait, à la suite des journées de Juillet, chirurgien aide-major de la garde municipale de Paris. Il passa plus tard, avec le même titre, au corps de la gendarmerie de la Seine, et fut attaché, en 1853, comme médecin en chef, à la maison du prince Jérôme, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort, arrivée dans les derniers jours de décembre 1855. M. le docteur Berton avait reçu, l'un des premiers, la décoration de Juillet, et la croix de la Légion d'honneur, en mai 1838.

On a de lui : *Recherches et considérations sur la dégénérescence tuberculeuse* (1830, couronné par la Société médicale d'émulation); *Recherches sur l'hydrocéphale aiguë* (1834, couronné par l'Académie médicale de Stockholm); *Traité des maladies des enfants, ou Recherches sur les principales affections du jeune âge* (1837; 2e édit., 1841); *Réflexions sur les névroses et la fièvre intermittente* (1838); *Formulaire thérapeutique, concernant les maladies de l'enfance*, avec M. Lehuby (1846). Il a publié, en dehors de ces ouvrages

Digitized by Google

spéciaux, une *Réponse à la brochure du colonel Gauchais* (1832), au sujet des *Événements de Thouars et de Saumur*.

BERTON (Francis), acteur français, né à Paris, en 1814, et fils du célèbre compositeur François Berton, entra au Conservatoire, où il fut élève de M. Samson, remporta un premier prix, et débuta au Théâtre-Français, en décembre 1837, dans *l'École des maris*. Il y obtint peu de succès et réussit mieux au Vaudeville, dont la direction l'utilisa dans *la Jolie fille du faubourg*; mais le théâtre ferma peu après, et l'artiste tenta une nouvelle et plus heureuse épreuve à la Comédie-Française, dans *le Menteur*. Attiré par de brillantes propositions à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg, il fut, dans cette dernière ville, de 1846 à 1854, le successeur de M. Bressant, qu'il vint alors remplacer au Gymnase. Applaudi depuis dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-monde*, et autres pièces importantes du répertoire moderne, il est regardé comme un des meilleurs interprètes du drame-vaudeville, genre favori de ce théâtre.

M. Berton a épousé, en 1842, la fille de son ancien professeur, Mlle Caroline Samson, qui s'est fait connaître par de gracieux romans et proverbes; nous rappellerons : *les Journées de Madeleine* (1843); *Aventures d'une poupée de Nuremberg* (1845); *les Frères de lait* (1846); *les Philosophes de vingt ans* (1851), lectures pour l'enfance; *la Diplomatie du ménage*, proverbe en 1 acte (1852); *le Bonheur impossible*, *Mort et vivant*, nouvelles (1856, in-18), etc.

BERTRAND (Alexandre-Arthur-Henri), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1811, est l'un des fils du général comte Bertrand qui suivit Napoléon dans l'exil; il entra à l'École polytechnique en 1830. Au mois de juin 1832, après l'insurrection républicaine, il fut renvoyé de l'École, avec un grand nombre de ses camarades; mais il fut réintégré au mois de décembre, et dès le mois de janvier 1833, il reçut son brevet de sous-lieutenant d'artillerie. En 1836, il partit pour l'Algérie, et fit la première expédition de Constantine avec le maréchal Clausel, qui le fit nommer chevalier de la Légion d'honneur (13 janvier 1837). Il revint en France en 1839, et obtint, l'année suivante, le grade de capitaine.

Après la révolution de 1848, M. Bertrand se présenta aux suffrages des électeurs de l'Indre, et fut nommé représentant, le second sur sept, par 39 417 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota ordinairement avec la fraction non socialiste du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition modérée, rejeta la proposition Rateau, et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il fut promu, peu après, chef d'escadron. Attaché, comme aide de camp, au prince Napoléon, il est officier de la Légion d'honneur.

BERTRAND (Jean), ancien représentant du peuple français, est né à Vitry-le-François (Marne) en 1809. Élevé dans les principes de 1789, il fit partie de l'opposition libérale sous la monarchie de Juillet. Les radicaux le firent entrer au conseil municipal de Vitry, et le portèrent comme candidat à la députation en 1846. Son concurrent ministériel ne l'emporta que d'un petit nombre de voix. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur neuf, par 77 207 voix. Membre du Comité des finances, il vota presque constamment avec la droite, admit les deux Chambres et le vote à la commune, mais adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée, en suivant pour guides, comme avant 1848, MM. Barrot et Thiers. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de faire partie de la réunion de la rue de Poitiers et de combattre la démocratie en vue de rétablir le régime constitutionnel. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique.

BERTRAND (Jean-Pierre-Louis-Toussaint), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, est né à Saint-André de Sangonis (Hérault), le 27 octobre 1793. Étudiant en médecine, il fut pendant plusieurs années interne à l'Hôtel-Dieu de Montpellier, et se fit recevoir docteur en 1823. Plus tard, il obtint au concours le titre d'agrégé à la Faculté de médecine. Ses opinions libérales lui attirèrent quelques disgrâces pendant la Restauration. Pour avoir signé l'acte de la fédération pendant les Cent-Jours, il fut arrêté, le 30 novembre 1815, en vertu de la loi des suspects. La justice le mit en liberté, mais il resta quelque temps sous la surveillance de la police. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit partie de l'opposition radicale. En 1848, le département de l'Hérault le nomma, par 27 000 voix, représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche, mais il se sépara de la Montagne sur les questions sociales et repoussa le droit au travail. Le docteur Bertrand ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTRAND (l'abbé François-Marie), orientaliste français, est né, le 26 octobre 1807, à Fontainebleau (Seine-et-Marne). Après avoir étudié la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, il embrassa les ordres et administra assez longtemps la paroisse d'Herblay. Aujourd'hui il est chanoine de la cathédrale de Versailles. On a de lui des traductions de l'hindoustani, telles que l'*Histoire du règne des Pandaras dans l'Hindoustan* (1844, in-8), éditée par la Société asiatique; et *les Séances de Haïdari* (1846, in-8), récits historiques sur la vie et la mort des principaux martyrs musulmans; une étude sur *le Dix-huitième chapitre du livre de Job* (1847), et une bonne *Chrestomathie hindoustani* (1847, in-8), publiée avec M. Théodore Pavie sous la direction de M. Garcin de Tassy. De 1848 à 1851, il a fourni à la Bibliothèque religieuse de l'abbé Migne un *Dictionnaire universel, historique et comparatif de toutes les religions du monde* (4 vol. in-8).

BERTRAND (Michel), médecin français, né dans le Puy-de-Dôme, vers 1775, fut élevé à l'École de santé à Paris, et obtint au concours de 1798 un des quatre premiers prix de l'École pratique. L'année suivante, il fut reçu docteur, et devint tour à tour professeur de physique et de chimie à l'École centrale du Puy-de-Dôme (1802), et médecin de l'Hôtel-Dieu de Clermont (1807). Lors du rétablissement de l'Académie de médecine, il fut choisi pour associé non-résident et fit partie, en 1819, de la Commission des eaux minérales, instituée par le ministre de l'intérieur. Inspecteur des eaux du mont Dore depuis cinquante-deux ans (1805), il a publié sur leurs propriétés physiques, chimiques et médicales des *Recherches* (1810, in-8), qui ont eu plusieurs éditions. Il est décoré de la Légion d'honneur. — M. Bertrand est mort en 1857.

Son fils, Pierre BERTRAND, né à Rochefort (Puy-de-Dôme), a fait ses études à Paris, où il a passé, en 1828, sa thèse de doctorat. Il est direc-

Digitized by Google

teur de l'École préparatoire de Clermont, où il occupe la chaire de chimie et de pharmacie. On a de lui un *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1839), et des rapports sur les travaux de l'Académie des sciences et arts du Puy-de-Dôme (1845-1856).

BERTRAND (Joseph-Louis-François), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris en 1822, manifesta dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques, fit rapidement ses études au collége Saint-Louis, et fut reçu le premier à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans. Attaché, dès 1842, au service des mines, il fut successivement professeur au lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École polytechnique et maître de conférences à l'École normale. En 1842, il se maria avec une jeune personne à qui il avait sauvé la vie, au péril de la sienne, dans l'affreux accident du chemin de fer de la rive gauche (8 mai). Depuis, il a pris dans la science une des plus honorables positions : il est actuellement répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collége de France, professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon, et ses travaux lui ont ouvert, à l'âge de trente-quatre ans, les portes de l'Académie des sciences (1856).

On a de M. Joseph Bertrand deux grands ouvrages qui se recommandent aux professeurs par des connaissances profondes et une excellente méthode : *Traité d'arithmétique* (1849, in-8; 2e édit., 1851); et *Traité d'algèbre* (1850, in-8). On lui doit, en outre, un certain nombre de mémoires, embrassant à la fois, la physique, les mathématiques pures, la mécanique, et dont nous citerons les principaux : *sur les Conditions d'intégralité des fonctions différentielles; sur le Nombre des valeurs que prend une fonction, quand on y permute les lettres qu'elle renferme; sur la Théorie générale des surfaces; sur la Théorie des mouvements relatifs; sur la Similitude en mécanique; sur l'Intégration des équations générales de la mécanique; sur la Théorie des phénomènes capillaires : sur la Théorie de la propagation du son*, etc. Ces différents mémoires sont insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*.

BERVANGER (Martin DE), ecclésiastique français, est né, le 15 mai 1795, à Sarrelouis (Moselle), où son père était fabricant de draps. Après avoir fait ses classes au lycée de Metz, il étudia la théologie au séminaire de cette ville, reçut la prêtrise en 1818 par dispense d'âge, et passa quelque temps à Sarrelouis en qualité de vicaire. Puis il concourut avec l'abbé Lœvenbruck à la direction de l'œuvre de Saint-Joseph, à Paris, qu'il remit dans une position florissante; s'occupa des classes d'adultes et des salles d'asile, qui commençaient alors à se répandre, et fut mêlé à la plupart des associations charitables de la Restauration.

Forcé de s'exiler à la suite de la révolution de Juillet, M. de Bervanger résida, pendant quelques années, en Belgique. Lorsqu'il put rentrer en France, il jeta les bases de l'institution de Saint-Nicolas (1837), qui, grâce à la générosité de M. Victor de Noailles, prit une grande extension; destinée à l'éducation des enfants pauvres, cette maison compte aujourd'hui plus de huit cents élèves qui joignent l'apprentissage d'un métier à des études élémentaires. M. de Bervanger, qui la dirige encore, a reçu du pape Grégoire XVI, en récompense de son dévouement, le titre honorifique de prélat romain.

BERVILLE (Saint-Albin), magistrat et littérateur français, est né, le 22 octobre 1788, à Amiens, où son père était secrétaire de l'Assemblée provinciale de Picardie. Il étudia le droit à Paris, revint à Amiens, en 1812, faire son stage d'avocat, et passa au barreau de Paris en 1816. Il s'y distingua bientôt par sa facilité d'élocution et par son dévouement à la cause du progrès et de la liberté. Il défendit Paul-Louis Courier en 1821, et, l'année suivante, Béranger. En 1823, il épousa la fille d'Andrieux. Il faisait alors, avec succès, des cours à l'Athénée sur la littérature appliquée à l'art oratoire.

Après 1830, M. Berville fut nommé premier avocat général à la Cour royale de Paris, où il est devenu président en 1853. De 1838 à 1848, il représenta le département de Seine-et-Oise à la Chambre des Députés et, plus tard, à l'Assemblée constituante; il s'y montra à la fois modéré et indépendant.

Les Annales du barreau français de Warée et *le Barreau français* de Panckoucke contiennent ses plaidoyers les plus remarquables. Il a publié une édition des *OEuvres* de Pothier, avec une *Notice* (1821 et suiv., 26 vol. in-8). En littérature, il a donné un *Éloge de Delille*, couronné par l'Académie d'Amiens en 1817; un *Éloge de Rollin* qui remporta, en 1818, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française; des *Fragments oratoires et littéraires* (1845, in-8); les *Mélodies amiénoises* (1853, in-8), recueil de vers imprimé pour ses amis; *Épître à MM. les fumeurs* (Amiens, 1856, in-8). Enfin, il a pris part à la rédaction de plusieurs journaux politiques et d'un grand nombre de publications littéraires, telles que l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc. Il a édité, avec M. Barrière, la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française, avec notices et éclaircissements historiques* (1820-26, 56 vol. in-8).

BERWICK (Richard-Noël NOEL-HILL, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1800 à Betton (comté de Salop), descend d'une famille élevée en 1784 à la pairie héréditaire pour des services diplomatiques. Il fit ses études au collége de Rugby, se tint à l'écart des affaires politiques, et quitta, en 1848, le nom de Noël-Hill en prenant la place de son père à la Chambre des Lords. Lord Berwick ne s'est pas marié, et a pour héritier présomptif de ses titres, son frère, William-Noël HILL, né en 1801, et qui, après s'être distingué dans les campagnes de l'Inde, s'est retiré du service militaire, en 1855, avec le grade de colonel.

BESCHERELLE (Louis-Nicolas), grammairien français, est né à Paris, le 10 juin 1802. Après avoir fait ses études au collége Bourbon, il entra, en 1825, aux archives du Conseil d'État. En 1828, il fut nommé bibliothécaire du Louvre. Porté, par une vocation particulière, vers les études grammaticales, son premier écrit fut *le Participe passé ramené à sa véritable origine* (1820). Vint ensuite sa *Revue grammaticale, ou Réfutation des principales erreurs des grammairiens* (1829), où l'auteur, comme il le fit aussi plus tard dans sa *Réfutation complète de la grammaire de MM. Noël et Chapsal* (1838, in-12), met en relief l'opposition perpétuelle des règles absolues et arbitraires de nos théoriciens modernes, avec l'usage général et l'autorité des grands écrivains.

Nous ne citerons pas tous les ouvrages élémentaires que le savant linguiste a publiés, pour améliorer dans les écoles l'enseignement de la grammaire. Ses œuvres principales sont : la *Grammaire nationale* (1834-1838, 2 vol. gr. in-8; 5e édit., 1852, in-8), travail important et d'une véritable

Digitized by Google

valeur; *Dictionnaire usuel de tous les verbes français* (1842-1843, 2 vol. in-8), et le *Dictionnaire national, ou grand Dictionnaire critique de la langue française* (1843 1846, 2 vol. gr. in-4), énorme compilation qui prouve qu'il est plus difficile de remplacer le *Dictionnaire de l'Académie* que d'en signaler les erreurs et les lacunes, et qui, en revêtant le caractère d'une entreprise industrielle, a compromis, auprès de quelques-uns, l'autorité du célèbre grammairien. M. Bescherelle publie aujourd'hui un grand *Dictionnaire de géographie universelle.*

Son frère, né à Paris, le 12 juin 1804, est employé au Conseil d'État et a participé à la plupart de ses travaux. On a de lui seul une *Méthode pour apprendre les langues modernes* (1855, 4 vol.).

BESELER (Guillaume-Hartwig), homme politique danois, né, le 3 mars 1806, au château de Marienhausen dans le duché d'Oldenbourg, suivit les cours des universités de Kiel et de Heidelberg, de 1823 à 1827. Bientôt il se fit, comme avocat, la plus belle clientèle du Sleswig. En même temps, il prit part aux affaires politiques, comme partisan déclaré de l'union des duchés et de leur adjonction à l'Allemagne; et persévéra dans cette ligne de conduite, malgré les menaces du Danemark. En 1844, la ville de Tondern le choisit pour son représentant aux États de Sleswig, où il se montra l'un des adversaires les plus acharnés de M. Scheel, commissaire du gouvernement. Il soutenait que les duchés n'avaient d'intérêt que du côté de l'Allemagne; et bientôt il devint un ardent promoteur de la révolte. Quand elle eut éclaté, au commencement de 1848, il fit partie du gouvernement provisoire et contribua, de tout son pouvoir, à organiser la résistance. Quelque temps après, il devint membre du gouvernement municipal, puis du conseil de régence institué par l'Allemagne. Le district de Rendsburg le choisit pour député à l'Assemblée nationale de Francfort, où il s'effaça un peu, jusqu'au jour où il en fut nommé premier vice-président. Alors il fit valoir, en présence de tous les représentants de l'Allemagne, les droits des duchés et la légitimité de la révolte. Les insurgés ayant été définitivement vaincus, M. Beseler dut s'expatrier. Il accepta une retraite que lui avait offerte le duché de Brunswick, où il se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants.

BESKOW (Bernard, baron DE), littérateur et poëte suédois, né à Stockholm, le 19 avril 1796, et fils d'un riche marchand, entra, de bonne heure, dans l'administration publique. En 1831, il prit la direction du théâtre royal, qu'il ne garda qu'un an. Depuis 1833, il est maréchal de la cour de Suède. L'Académie suédoise, l'Académie royale d'histoire, d'antiquités et de belles-lettres, celle des sciences, celle des beaux-arts, celle de musique, et d'autres encore le comptent parmi leurs membres les plus distingués.

M. de Beskow, après avoir visité le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Italie, a publié des souvenirs de voyage qui ont eu plusieurs éditions et des *Études dramatiques* (Dramatiska Studier, 1836, in-8). Sa tragédie d'*Érik XIV* a été traduite en allemand, en danois et en anglais. Œhlenschläger lui-même a traduit en danois et en allemand ses tragédies de *Torkel knutson*, de *Birger* et de *Gustave-Adolphe*. Comme on l'a dit, la célébrité de l'interprète suffit ici pour prouver la valeur des œuvres originales. M. de Beskow a fait encore représenter l'opéra de *Ryno*, dont la musique était du roi Oscar, alors prince royal. Plusieurs de ses poëmes, *Charles XII*, *Sverigs anor*, etc., sont populaires dans le Nord. On a comparé cet écrivain élégant et fécond à notre Casimir Delavigne. Il a publié en français *de l'Influence de la littérature ancienne sur le caractère de la Révolution de* 1789, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences d'Upsal (1850, t. XIV).

BESLAY (Charles), ingénieur français, ancien député et représentant du peuple, est né à Dinan en 1795. Fils de Charles-Leleu-Bernard Beslay, député sous l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, et mort en 1840, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. Il s'est longtemps occupé des travaux du canal de Nantes à Brest. En 1830, il se trouvait à Pontivy, lorsque les ouvriers de Glomel marchèrent sur cette ville. Son intervention pacifique empêcha une collision, et les électeurs de Pontivy l'envoyèrent, par reconnaissance, à la Chambre des Députés, où il siégea en même temps que son père. Il prit place à l'extrême gauche et manifesta des opinions très-radicales. Le centre gauche empêcha sa réélection à Pontivy. Mais, dans le conseil général du Morbihan, dont il faisait partie, il continua de combattre l'administration. M. Ch. Beslay établit à Paris, dans le quartier Popincourt, des ateliers de construction de machines, où il essaya le système d'association.

Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général dans le département du Morbihan. Il résigna bientôt ces fonctions et fut élu représentant du peuple par 95 000 suffrages. Son nom sortit le premier de l'urne. Membre du Comité du travail, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il fit un peu d'opposition à la politique napoléonienne et s'abstint dans les questions d'amnistie et dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses travaux industriels.

BESSBOROUGH (John-George-Brabazon PONSONBY, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres en 1809, descend d'une ancienne famille de Cumberland élevée en 1834 à la pairie héréditaire. Sous le nom de vicomte Duncannon, il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et fut quelque temps attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg, puis chargé de la rédaction des protocoles aux affaires étrangères (1833). Deux ans auparavant, il était entré à la Chambre des Communes (1831), et y siégea jusqu'au moment où la mort de son père, diplomate distingué, lui permit de prendre place à la Chambre haute (1847). Il appartient au parti libéral et remplit à la cour la charge de grand-veneur depuis mai 1848, sauf une interruption de dix mois en 1852. Il est membre du Conseil privé. De son double mariage avec la fille du comte de Durham (1835) et la fille du duc de Richmond (1849), il n'a pas encore d'enfants et a pour héritier présomptif son frère, *Frédéric-George-Brabazon* PONSONBY, né à Londres en 1815.

BESSON (Louis-Édouard), administrateur et ancien pair de France, est né à Dijon, le 9 juin 1784. Élève de l'École polytechnique, il entra comme auditeur au Conseil d'État, devint bientôt maître des requêtes et remplit, auprès de M. Frochot, les fonctions de secrétaire général de la Seine. Destitué en 1815, il succéda à son père dans l'administration des *Messageries royales* et fut, en 1832, élevé à la dignité de pair de France; il a souvent présidé le conseil municipal et le

Digitized by Google

conseil général de la Seine. M. Besson, est depuis 1845, grand-officier de la Légion d'honneur.

BESSON (Gustave-Auguste), industriel français, né à Paris, en 1820, de modestes artisans, s'occupa, jeune encore, de la fabrication des instruments de musique, fit, malgré lui, trois ans d'apprentissage dans l'optique, étudia, chez divers facteurs, le système et les défauts des cuivres, et débuta, à l'Exposition de 1844, par plusieurs instruments, qui furent admis et récompensés, bien qu'inachevés. Depuis cette époque ses travaux ont porté sur toute la famille des instruments en cuivre. Les pistons dits *Système Besson*, modifiés du système Perinet, sont maintenant les plus répandus à l'étranger, et la perce pleine, procédé qui permet de donner à tous les instruments le diapason voulu, est une des utiles innovations de cette branche industrielle. M. Besson, qui a exposé plusieurs fois, depuis 1844, et qui, dans l'intervalle s'est réhabilité d'une faillite, a obtenu une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris en 1855.

BEST (Jean), graveur et imprimeur français, né à Toul (Meurthe) en 1808, fut livré de bonne heure à lui-même par la mort de ses parents et vint à Paris, à l'âge de vingt ans. Intelligent, ardent au travail, il surmonta tous les obstacles. Il commença par graver sur bois des lettres d'alphabet; bientôt après il travailla pour le *Guide dans Paris*, publié par M. Carpentier, puis entra par un mariage dans la famille de cet éditeur. En 1833, il prit part à la fondation du *Magasin pittoresque*. L'année suivante, il obtint à l'Exposition une médaille de bronze pour ses gravures sur bois et sur cuivre. Il perfectionna les procédés de son art et parvint à des résultats inespérés qui étonnèrent le jury de 1839 et celui de 1844. La gravure sur bois, jusqu'alors trop dédaignée, fut honorée en sa personne d'une médaille d'or. Son atelier devint une véritable école où se formèrent d'habiles artistes français et étrangers. Il fit paraître, dans le *Magasin pittoresque*, dans *l'Illustration*, dans le Supplément de *l'Illustrated London news*, de véritables chefs-d'œuvre de gravure typographique et exécuta pour la Belgique, la Suisse, le Wurtemberg, la Prusse, l'Autriche, la Russie, etc., les illustrations d'ouvrages importants. En 1855, il a reçu du jury de l'Exposition universelle de l'industrie la plus haute récompense qui ait été décernée à la gravure. Comme imprimeur il a obtenu également une médaille de première classe. M. Best occupe 70 ou 80 graveurs pour le compte d'une Société dont il est le gérant, et il a porté la gravure sur bois à une perfection et à un bon marché qui ont contribué puissamment à populariser les chefs-d'œuvre des arts.

BESUCHET (Jean-Claude), médecin français, né à Boulogne, près Paris, le 13 octobre 1790, fit toutes les campagnes de l'Empire, de 1806 à 1810, en qualité de chirurgien militaire, et prit sa retraite après la guerre d'Espagne. Reçu officier de santé à Paris en 1826, il s'est livré depuis à la médecine pratique et à la littérature médicale. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Bésuchet : *Petite médecine domestique à l'usage des campagnes* (1818, in-8); *l'Anti-charlatan, ou Traité de la syphilis* (1819, in-8); *le Choléra* (1837, in-8), etc. Mais l'ouvrage auquel il a dû sa réputation est son *Traité de la gastrite et des affections des organes de la digestion* (1837, in-8). Ce livre, auquel la Faculté reprocha de n'être pas assez scientifique, eut plusieurs tirages sous ce titre : *la Gastrite, les affections nerveuses et chroniques des viscères*. On lui doit un ouvrage anonyme, entièrement étranger à la médecine : *Précis historique de l'ordre de la Franc-Maçonnerie depuis son introduction en France jusqu'en 1829, suivi d'une biographie des membres de l'ordre les plus célèbres* (1829, in-8); puis un *Projet de constitution en 23 articles* (1848), une *Biographie de L. N. Bonaparte*, ainsi que plusieurs articles dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. Didot.

BETHELL (sir Richard), homme politique anglais, né en 1800, est fils d'un docteur en médecine. Après avoir fait de bonnes études à Oxford, au collége de Wadham, auquel il a été agrégé pour les sciences, il suivit le cours de droit de l'École de Middle-Temple, qui l'admit en 1823 au barreau. Avocat de la reine en 1840, il fut nommé avoué-général en décembre 1852, avec voix délibérative au conseil des ministres, fonctions qu'il occupe encore. Il est en outre vice-chancelier du comté palatin de Lancastre et avocat consultant de l'université d'Oxford. Depuis 1851, il fait partie de la Chambre des Communes, où il siége avec les libéraux. Ses services envers ce parti l'ont fait créer chevalier en 1853.

BETHELL (révérend Christophe), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1773, à Isbeworth. Fils d'un ministre protestant, il fut élevé à l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1817, le diplôme de docteur en théologie, reçut les ordres et fut longtemps attaché à l'enseignement du collége du Roi. Nommé évêque de Glocester en 1824, il fut transféré, en 1830, au siége de Bangor (pays de Galles), dont le revenu annuel est de 4000 liv. (100 000 fr.). A la Chambre des Lords, où il siége au banc des évêques, il s'est rangé parmi les défenseurs de l'aristocratie et de la haute Église. On a de lui un *Aperçu de la doctrine de la régénération par le baptême* (A view of the doctrine of regeneration in baptism).

BETHMANN (Philippe-Henri-Maurice-Alexandre, baron), banquier allemand, chef de l'importante maison Bethmann frères, est né le 8 octobre 1811. Fils aîné de Simon-Maurice Bethmann et de Louise-Frédérique Boode, il est resté fidèle aux traditions de sa famille, qui a toujours fait un noble usage de son immense fortune. Il est consul général de Prusse à Francfort-sur-le-Mein. L'un de ses frères, Charles-César-Louis BETHMANN, a été nommé baron et chambellan par le roi de Bavière. Le plus jeune, Alexandre, possède plusieurs seigneuries en Bohême.

BETHMANN-HOLLWEG (Maurice-Auguste DE), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 avril 1795, à Francfort-sur-le-Mein, est fils de Jean-Jacques Holweg et de Suzanne-Élisabeth Bethmann. Son père, après son mariage avec la sœur de Simon-Maurice Bethmann (voy. ci-dessus), prit le nom et les armes de la famille Bethmann, à laquelle il était associé. Le jeune Maurice, en sortant du gymnase de Francfort, fit, de 1811 à 1813, un voyage en Suisse et en Italie, puis il revint suivre les cours des universités de Goettingue et de Berlin, où il eut pour maîtres Hugo et Savigny. Après un nouveau voyage en Italie, il fut reçu docteur en droit en 1818. Sur l'invitation de Savigny, il se voua à l'enseignement du droit civil et de la procédure. Au bout de quelques années, il se rendit à Bonn, où il fut successivement professeur et curateur de l'université. En 1845, il fut nommé conseiller d'État, et l'année suivante, il fit partie du synode géné-

Digitized by Google

ral tenu à Berlin. Anobli en 1840, à l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, M. Bethmann-Holweg, qui est un des plus riches propriétaires de la province rhénane, fut élu, en 1849, membre de la première Chambre prussienne, et prit place dans le parti constitutionnel modéré. Son libéralisme et le goût qu'il montra pour les arts l'ont rendu assez populaire; mais il est connu surtout comme jurisconsulte.

On cite parmi ses principaux ouvrages : *Éléments de procédure civile* (Grundriss des Civilprocesses; 3e édit, Bonn, 1832); *Essais sur quelques parties de la théorie de la procédure civile* (Versuche über einzelne Theile der Theorie des Civilprocesses, 1834); *la Constitution judiciaire et la procédure dans l'Empire romain à l'époque de la décadence* (Gerichtsverfasung und Process des sinkenden rœm., Reichs, 1834); *Origine des libertés des communes lombardes* (Ursprung der lombardischen staedtefreiheit, 1846).

BETHMONT (Eugène), avocat et homme politique français, ancien ministre, est né à Paris au mois de mai 1804. Élevé par des ecclésiastiques au collége de Juilly, il se destina d'abord à l'enseignement; mais une vocation irrésistible le poussait vers le barreau. Il se fit recevoir avocat en 1827, et débuta avec succès, vers la fin de la Restauration. Dévoué au parti de Dupont de l'Eure et de La Fayette, il prêta souvent l'appui de sa parole aux journaux poursuivis par les ministres de Louis-Philippe, et dans les procès politiques qui remplirent les premières années du règne, il fut le défenseur habituel des accusés républicains. Ses succès oratoires et la bienveillance naturelle de son caractère lui acquirent beaucoup d'estime et de sympathie au barreau de Paris, tandis que son attachement aux principes de la Révolution lui assurait les suffrages des radicaux. Le collége du 8e arrondissement l'envoya, en 1842, à la Chambre des Députés. Il combattit le ministère Guizot, repoussa l'indemnité Pritchard, protesta, au nom de la liberté, contre la flétrissure infligée aux pèlerins de Belgrave-Square, et réclama instamment la réforme électorale et parlementaire. Il s'appliqua avec autant de zèle que de talent à l'étude et à la discussion des questions économiques, et prononça des discours, écoutés favorablement même par le centre, sur les projets de lois relatifs aux caisses d'épargne, aux brevets d'invention, aux irrigations, aux chemins de fer, etc. Lors des élections générales de 1846, le gouvernement fit échouer à Paris sa candidature; mais bientôt il rentra à la Chambre, comme député de la Rochelle. Il continua de prendre une part importante à la lutte engagée contre la politique de MM. Guizot et Duchâtel, concourut à l'agitation réformiste, et, le 22 février, soutint la demande de mise en accusation contre le ministère.

Trois jours après, le gouvernement provisoire lui confiait le portefeuille de l'agriculture et du commerce. Il fut remplacé dans ce poste par M. Flocon, refusa le ministère des cultes qu'on lui offrait en échange, et fut, quelque temps, Garde des sceaux après la démission de M. Crémieux. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut nommé représentant du peuple par les trois départements de la Seine, de la Charente-Inférieure et de l'Indre. Il siégea au bureau, comme vice-président; mais sa santé ne lui permit pas de prendre une part active aux travaux de l'Assemblée. Il vota avec le parti démocratique modéré. La Constitution terminée, il donna sa démission, le 3 novembre 1848. Peu de temps après il fut élu membre du conseil d'État, où il présida successivement la section d'administration et le Comité des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Les progrès de la réaction n'ébranlèrent pas ses convictions démocratiques, et, le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Depuis, sans approuver complètement le système d'abstention, il s'est tenu en dehors des assemblées politiques. De 1854 à 1856, il a été bâtonnier de l'ordre des avocats. Plusieurs procès récents, entre autres celui auquel donnèrent lieu les troubles du cours de M. Nisard et celui du capitaine Gœstchli devant la Cour d'Orléans (1856), ont encore mis en relief son caractère et son talent : le dernier surtout lui a fourni l'occasion de défendre avec éclat la cause de la liberté religieuse.

BETHUNE (George-W.), littérateur américain, né en mars 1806, à New-York, fut ordonné, en 1826, ministre presbytérien; mais il embrassa, l'année suivante, la communion hollandaise réformée. Après avoir exercé son ministère en plusieurs endroits, et en dernier lieu à Philadelphie depuis 1834, il vint en 1849 s'établir à Brooklyn (New-York), où il est encore. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages d'un caractère religieux, d'un volume de poésies : *Chants d'amour et de foi* (Lays of love and faith, Philadelphie, 1848, in-8) et d'un volume de sermons. Mais il s'est fait principalement connaître par des essais et des conférences sur différents sujets de morale, d'histoire et d'art, où il déploie de grandes qualités d'esprit et de verve, et qui lui assignent un rang distingué parmi les *lecturers* des États-Unis (*Essays, orations and occasional discourses*, Philadelphie, 1850, in-12).

BÉTOLAUD (Victor-André-Raymond), professeur et grammairien français, né, à Paris, le 27 juillet 1803, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, devint un des collaborateurs de l'humaniste N. E. Lemaire, se fit recevoir docteur ès lettres et agrégé des classes supérieures en 1826, et entra dans la carrière de l'enseignement public. Il est, depuis plus de vingt ans, professeur au lycée Charlemagne. M. Bétolaud a aussi pris le diplôme d'avocat et il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1849.

Outre sa thèse française : *sur la Vraisemblance en poésie*, et sa thèse latine : *de Conjunctionibus idearum* (1826, in-4), il a publié plusieurs éditions d'auteurs latins et grecs, la traduction de quelques vies de Plutarque et surtout du roman de *l'Âne d'or* d'Apulée pour la collection Panckouke (1835-1838, in-8), etc. Il est connu dans l'Université comme auteur d'un *Traité élémentaire de l'accentuation grecque* (1836; 5e édition, 1853, in-12). On le cite aussi pour sa facilité à faire des vers; quelques-unes de ses pièces de circonstance ont été imprimées.

BETTING DE LANCASTEL (Nicolas), littérateur français, est né à Saar-Union (Bas-Rhin), le 5 mars 1798. Placé dans l'administration, il était depuis 1820, secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, lorsqu'il fut, en 1823, nommé sous-préfet de Colmar. Durant l'exercice de ces fonctions, il fit paraître des *Considérations sur l'état des juifs en Alsace* (Strasbourg, 1824, in-8), et un *Annuaire du département du Bas-Rhin* pour l'année 1825. A cette date, il fut envoyé à l'île Bourbon en qualité de directeur général de l'intérieur, et ne revint en France qu'en 1831. Son séjour dans la colonie fut marqué par la publication d'une bonne *Statistique de l'île Bourbon* (Saint-Denis, 1827, in-8). Fixé à Nantes depuis 1834, il s'y est occupé d'armements maritimes, et a fait pendant longtemps partie de la Chambre du commerce.

Digitized by Google

On cite encore de M. Betting de Lancastle : *Questions coloniales* (Paris, 1836) et une série d'articles insérés dans *le National de l'Ouest* sur l'exportation française.

BEUDIN (Jacques-Félix), banquier français, homme de lettres, est né à Paris, le 12 avril 1796. Quoique chef d'une grande maison de banque parisienne, il a, pour se délasser sans doute de ses travaux financiers, fait une heureuse excursion dans la littérature, et l'on peut dire de lui qu'il a aidé puissamment, sous le voile de l'anonyme, au triomphe du genre romantique. Avec M. Goubaux, il a donné au théâtre de la Porte Saint-Martin : *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), drame qui compte les représentations par centaines, et *Richard d'Arlington* (1832), où le caractère de l'ambitieux est poussé jusqu'au cynisme. Deux dramaturges en renom, Victor Ducange et Alex. Dumas, avaient retouché l'un la première, l'autre la seconde pièce. Le pseudonyme de Dinaux, formé des dernières syllabes de leurs deux noms, cachait MM. Beudin et Goubaux ; ce dernier l'a seul conservé au théâtre.

Sans cesser de diriger sa maison de banque, M. Beudin se tourna vers la politique et réussit, en se plaçant sous le patronage ministériel, à succéder à M. Paturle, comme député de Paris (1837). Dans cette session, il se prononça contre la *conversion* des rentes, et fit passer un crédit de 60 000 fr. relatif à la bibliothèque de l'Arsenal. Remplacé, en 1842, par M. Bethmont, il rentra à la Chambre en 1846 ; il continuait d'y voter avec la majorité conservatrice, lorsque la révolution de Février le rendit brusquement aux affaires de finance, où il montre, dit-on, beaucoup d'habileté.

BEUGNOT (Arthur-Auguste, comte), archéologue et homme politique français, membre de l'Institut, né le 25 mars 1797, à Bar-sur-Aube (Aube), est le fils aîné d'un ministre de l'Empire qui mourut en 1835. Il fit ses études au lycée Bonaparte, fut admis, en 1819, au barreau et plaida quelque temps à la Cour royale de Paris ; mais il renonça bien vite à l'exercice de cette profession pour se livrer exclusivement au culte des lettres. Son premier travail sur *les Institutions de saint Louis* (1821) obtint de l'Institut un prix qu'il partagea avec M. Mignet, alors avocat à Aix. Ce succès se renouvela, du reste, plus d'une fois jusqu'au moment de sa réception à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1832.

Voici les titres des mémoires de M. Beugnot qui furent couronnés à Paris, à Strasbourg et à Gand : *les Juifs d'Occident* (1823, in-8), recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs pendant la durée du moyen âge ; *Conquêtes de Philippe Auguste* (1824) ; *des Moyens de civiliser les populations israélites de l'Alsace* (1824) ; *des Banques publiques de prêts sur gages et de leurs inconvénients* (1829) ; *Histoire de la destruction du paganisme en Occident* (1835, 2 vol. in-8), travail important qui s'étend de Constantin à Théodose et auquel on a reproché quelques assertions hasardées sur le pontificat des empereurs chrétiens.

A cette époque, M. Beugnot s'occupait beaucoup de deux ouvrages, qui néanmoins n'ont pas encore vu le jour ; l'un était intitulé : *Recherches sur les cérémonies symboliques usitées dans l'ancienne jurisprudence des Français*, et l'autre était un aperçu de *l'Influence que les corporations d'arts et métiers ont exercée sur le gouvernement municipal de la France*.

Après avoir publié un rapport sur *les Registres du parlement de Paris* (1838) et une *Chronologie des États-Généraux* (1839), M. Beugnot fut chargé par M. Cousin, ministre de l'instruction publique, de surveiller l'impression des *Olim* (1840-1848, 3 vol. in-4), ou registre des arrêts rendus par la cour du roi depuis saint Louis jusqu'à Philippe le Long. En même temps, il donna une édition des *Assises de Jérusalem* (1848-1849, 2 vol. in-folio), recueil des ouvrages de jurisprudence composés pendant le XIIIe siècle dans les royaumes alors chrétiens de Jérusalem et de Chypre ; et des *Coutumes du Beauvoisis* (1842, 2 vol. in-8), précédées d'une notice sur Philippe de Beaumanoir. Ce dernier ouvrage fait partie des publications de la *Société de l'histoire de France*.

Nommé pair de France, le 25 décembre 1841, M. Beugnot s'unit à MM. de Montalembert et de Barthélemy pour demander la liberté de l'enseignement, en 1844, et plaida avec chaleur, en 1845, la cause des jésuites qu'on menaçait d'expulsion ; il conseillait alors au ministère de laisser le champ libre au clergé, « ce qui, disait-il, était un moyen de réconciliation avec un parti séparé du gouvernement par une simple question dynastique. » La révolution de Février l'écarta quelque temps de la vie politique ; mais, puissamment soutenu par le parti réactionnaire, il vint, en 1849, représenter la Haute-Marne à l'Assemblée législative. Son rôle y fut marqué par les deux importantes mesures législatives qui furent l'œuvre capitale de la majorité. Membre de la Commission des dix-sept représentants, les chefs du parti de l'ordre, il contribua à restreindre le suffrage universel et prépara la loi dite du 31 mai qui fut adoptée d'urgence. Dans la même année, il avait été rapporteur de la loi sur l'instruction publique (15 mars) qui, sous le prétexte de liberté, devait soumettre l'enseignement presque entier à la prépondérance du clergé. Plus tard, il appuya la révision de la Constitution et le rejet de la proposition des questeurs. Après le 2 décembre, son nom fut porté sur les listes de la Commission consultative, mais, depuis cette époque, il n'a pris aucune part aux affaires. M. Beugnot est, depuis 1845, officier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *l'État théologien* (1845, in-18), *Avis aux honnêtes gens* (1850), *Vie de L. Becquey, ministre d'État sous la Restauration* (1852) ; *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés fondées en Syrie par les Francs au retour des croisades* (1854), et un certain nombre d'articles dans *le Correspondant*, *la Revue catholique*, *l'Ami de la religion*, etc.

BEULÉ (Charles-Ernest), archéologue français, né à Saumur, le 29 juin 1826, fut élève de l'École normale, de 1845 à 1848. Agrégé pour les classes supérieures des lettres, il fut nommé professeur de rhétorique à Moulins, puis envoyé à l'École française d'Athènes. Il y reprit avec ardeur les fouilles déjà tentées pour rechercher les propylées de l'Acropole, et fit des découvertes qui causèrent une vive sensation dans le monde savant, et décidèrent du maintien de l'École, dont on contestait alors vivement l'utilité. De retour en France en 1853, M. Ern. Beulé prit le grade de docteur, et fut nommé, dès l'année suivante, en remplacement de Raoul-Rochette, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale. Il a été décoré à la même époque.

On a de lui ses deux thèses : *An vulgaris lingua apud veteres Græcos exstiterit?* et *les Arts et la poésie à Sparte sous la législation de Lycurgue* (1853) ; puis *les Frontons du Parthénon* (1854, broch.) ; *l'Acropole d'Athènes* (1854, 2 vol. in-8) ;

Digitized by Google

Études sur le Péloponèse (1855, in-8), ces deux derniers ouvrages publiés par ordre du ministère de l'instruction publique; *les Temples de Syracuse* (1856), inséré d'abord dans le *Bulletin des Sociétés savantes*, enfin quelques autres extraits de ce recueil et de la *Revue archéologique*.

BEURNONVILLE (Étienne-Martin, baron DE), général français, est né à la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne), le 11 juillet 1789. Neveu du maréchal de ce nom, il entra à l'École militaire de Fontainebleau, devint à seize ans sous-lieutenant au 27e léger, et passa, après Friedland, en Espagne, où Macdonald l'appela près de lui en qualité d'aide de camp (1809). Il le suivit en Russie, assista au siége de Riga, fut nommé chef de bataillon et colonel dans la même année (1813), et reçut une balle dans la poitrine en défendant les approches du pont de Kehl contre le corps prussien de Bulow.

Sincèrement attaché aux Bourbons, M. de Beurnonville obtint d'eux les plus hautes faveurs : le titre de baron (1814), un régiment dans la garde royale, le grade de maréchal de camp (7 novembre 1817) et enfin la pairie (1821), dignité dans laquelle il succéda à son oncle qui venait de mourir. En 1822, il fut nommé aide de camp du duc d'Angoulême et fit avec lui la guerre d'Espagne, qui lui valut la croix de grand-officier de la Légion d'honneur et plusieurs décorations espagnoles. Après la révolution de Juillet, il se rangea d'abord dans l'opposition légitimiste; mais l'abolition de l'hérédité de la pairie le détermina à se retirer tout à fait des fonctions publiques (1832), et quelque temps après à demander sa mise à la retraite comme officier général.

BEUST (Frédéric-Constantin, vicomte DE), minéralogiste et géologue allemand, né à Dresde, le 13 avril 1806, compléta l'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle, en étudiant les sciences mathématiques et naturelles à l'académie de Freiberg et le droit aux universités de Leipsick et de Gœttingue. Il entra ensuite dans diverses administrations d'exploitation des mines, et après avoir parcouru tous les grades en méritant chacun par des services et des preuves de capacité, il fut chargé, en 1842, de la direction de l'intendance supérieure des mines de Freiberg.

M. de Beust a écrit plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Critique de la théorie de Werner sur les filons* (Kritische Beleuchtung der Werner'schen Gangtheorie, Freiberg, 1840); *Esquisse géognostique des principales masses de porphyre entre Freiberg, Frauenstein, Tharandt et Nossen* (Freiberg, 1835), et un grand nombre de mémoires et d'opuscules, notamment : *l'Exploitation des mines en Saxe et ses rapports avec les finances du royaume* (Freiberg, 1855); *sur une Loi de la distribution des minerais dans les filons de Freiberg* (1855); *l'Erzgebirge et les chemins de fer* (1855), etc., etc.

BEUTH (Pierre-Christian-Guillaume), fonctionnaire allemand, né à Clèves, le 28 décembre 1781, et fils d'un médecin, étudia le droit et l'administration à Halle, puis entra dans les bureaux, comme référendaire, en 1801. Assesseur à Baireuth en 1806, il devint, en 1809, conseiller à Postdam, et commença à rendre les plus grands services à l'administration prussienne. Il aida surtout le ministre Hardenberg à réorganiser les finances et à développer le commerce et l'industrie de la Prusse. Membre d'une Commission spéciale établie dans ce but, il fut nommé, quelque temps après, conseiller intime pour les finances. En 1813, il entra, comme volontaire, dans les chasseurs de Lutzow, et après la paix, se hâta de reprendre ses fonctions.

Devenu, en 1817, membre d'une Commission chargée de modifier le système des impôts, il fut nommé conseiller d'État en 1821, en 1828 chef de division au ministère des finances, section du commerce, de l'industrie et des travaux publics; en 1830, grand conseiller de gouvernement; en 1844, conseiller intime de première classe. En 1845, son âge avancé le détermina à quitter ses fonctions au ministère; mais il garda sa place au conseil d'État.

C'est en grande partie à M. Beuth que le commerce et l'industrie prussienne doivent leur développement depuis 1815. Libre échangiste, et partisan absolu de toutes les franchises, avant même qu'on eût fait un système de ces opinions, il s'est vu protégé par le gouvernement dans cette voie de rénovation. Il faut lui rapporter la fondation d'une École de commerce à Berlin, et d'écoles spéciales dans les provinces, la publication de plusieurs ouvrages pratiques sur le commerce, l'industrie, et les sciences appliquées, l'importation en Prusse des procédés industriels de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique, procédés qu'il voulut examiner et juger lui-même dans divers voyages; la création de plusieurs usines nationales, le changement de l'Académie spéciale d'architecture en École générale des travaux publics, enfin la fondation d'une Société industrielle, dont il fut nommé président. M. Beuth est membre ou correspondant de plusieurs Académies et Sociétés savantes de la Prusse et de l'étranger.

BEVERLEY (Georges PERCY, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1778 à Londres, appartient à une branche cadette des ducs de Nothumberland élevée en 1790 à la pairie héréditaire (2e titre, baron LOVAINE). Il prit ses grades universitaires à Cambridge, fut lord de la Trésorerie de 1804 à 1806, et entra en 1820 à la Chambre haute où il vote habituellement avec le parti de l'aristocratie et de l'Église établie. Il est héritier présomptif des titres et dignités de son cousin le duc de Northumberland (voy. ce nom.) De son mariage avec la fille de J. A. Stuart-Wortley (1801), il a quatre enfants, dont l'aîné, *Algernon George*, baron LOVAINE, né en 1810 à Londres, a servi quelque temps dans les gardes, et siége, depuis 1852, à la Chambre des Communes. (Voy. Percy.)

BEWER (Clément), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 30 mai 1820, étudia à Dusseldorf, à Anvers et à Paris. Il exécuta, dans cette dernière ville, une *Fuite de Marie-Stuart*, aujourd'hui à Cologne, et y commença un *Roméo et Juliette* qui compte parmi ses meilleures productions. De retour en Allemagne, il attira sur lui l'attention par une grande toile représentant *le Tasse lisant sa Jérusalem à la cour de Ferrare*. L'expression des figures, la disposition des groupes, l'architecture et le paysage y sont également remarquables. Un riche amateur américain l'ayant achetée, en commanda aussitôt le pendant à l'artiste, qui fit sa *Guerre de Wartbourg*, vaste tableau encyclopédique où le moyen âge tout entier figure dans ses types et dans ses mœurs, et dont on a surtout loué les effets de couleur et de lumière. C'est une des toiles que la reproduction par la gravure a le plus popularisée. Depuis, M. Bewer s'est essayé dans la peinture religieuse et dans le portrait.

BEZANSON [de Seine-et-Oise], ancien représentant du peuple français, né à Rethel (Arden-

Digitized by Google

nes), le 25 mars 1804, étudia le droit, acheta, en 1834, une charge de notaire à Poissy (Seine-et-Oise). Quelques années après, il fut nommé premier suppléant du juge de paix du canton de Poissy. Depuis 1845, il présida le conseil d'arrondissement de Versailles. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs du département de Seine-et-Oise et fut nommé représentant du peuple, le sixième sur douze, par 59 484 voix. Vice-président du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la proposition Rateau, dont l'adoption eut pour effet de hâter la fin de sa carrière politique. Non réélu à la Législative, il revint à Poissy et y reprit ses fonctions de notaire.

BÉZARD (Léon-Louis), peintre français, né à Toulon, en 1800, suivit en 1822 les ateliers de Guérin et de M. Picot; il entra en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture en 1825, et le grand prix au concours de 1829, sur ce sujet : *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. A la suite de son séjour en Italie, il reparut aux expositions annuelles où il avait figuré dès 1824, et où il a donné, entre autres œuvres : *la Madeleine dans le désert*, *le Repos de la Madeleine; l'Intérieur de l'église du bois d'Arcis; une Scène de la révolution de* 1830, *au Louvre; le Martyre de saint Saturnin* (1836); *le Règne des méchants sur la terre* (1837), seul sujet que l'artiste ait renvoyé à l'Exposition universelle de 1855; *le Martyre de saint Eutrope*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Méphistophélès, ou la Joie de l'esprit du mal; l'Ange et l'enfant; le Dormeur napolitain; les Sept œuvres de la miséricorde; l'Assomption; saint Roch priant pour les pestiférés; saint Michel arrachant les âmes des mains du démon; l'Ange de saint Mathieu; une Apothéose; les Sept sacrements*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Henri de Bourbon au tombeau de Fleurette;* plusieurs *portraits* et diverses *allégories;* enfin des dessins d'après ses propres tableaux.

En dehors des Salons d'exposition, M. Bézard a exécuté, en grande partie, la décoration de l'église Sainte-Élisabeth (1849), et concouru à la restauration de Saint-Eustache. Il a donné des cartons de vitraux et fourni des aquarelles à plusieurs *Albums* officiels ou recueils d'actualités. Il a obtenu une 1re médaille en 1836.

BEZERÉDY (Étienne), homme politique hongrois, est né le 28 novembre 1796 à Szerdahely (comté d'Œdenbourg). Après avoir terminé ses études de droit, il s'établit dans le comté de Tolna, où son caractère noble et son infatigable activité pour le bien public lui conquirent bientôt une grande influence. Nommé, en 1830, député de Tolna auprès de la diète, où il siégea, sauf une courte interruption, jusqu'en 1849, il s'y montra en toute occasion un des promoteurs les plus zélés des améliorations politiques et sociales, s'occupant surtout de la classe des paysans. On alla jusqu'à le surnommer le « Wilberforce et le Démosthène hongrois. » Il fut, en effet, un des orateurs les plus éloquents du Parlement, quoique sa nature sentimentale le portât à s'adresser plutôt au cœur qu'à l'esprit de son auditoire. Après l'échec public de la cause de la liberté des paysans, en 1844, il ne craignit pas de donner le signal d'une mesure aussi sage que généreuse, en affranchissant spontanément tous les paysans de ses domaines. Il ne joua aucun rôle dans le mouvement révolutionnaire de 1848 et se contenta de s'associer aux actes de la majorité de l'Assemblée nationale. Depuis 1849, il a vécu sur ses terres, ne s'occupant plus que d'améliorations agricoles. — M. Bezerédy est mort à Tolna, le 6 mars 1856.

BEZZUOLI (Giuseppe), peintre italien, né à Florence, en 1784, sentit de bonne heure une véritable vocation pour la peinture. Il s'y abandonna sans guide et n'eut d'autres maîtres que les tableaux des peintres illustres de son pays. Il a traité l'histoire, la mythologie et la peinture religieuse. Ses toiles principales sont restées dans sa ville natale; ce sont deux plafonds du palais Borghèse représentant *la Toilette de Vénus* et *Vénus enlevant Ascagne;* le coloris en est d'une grande fraîcheur et la composition très-heureuse; *le Baptême de Clovis*, à l'église de Saint-Remi; dans un des tabernacles de la même église, *la Via del Palaggio;* dans le palais des célèbres historiens Villani, une madone à fresque qui a remplacé une autre madone du Poceti, fort dégradée; enfin *l'Entrée de Charles VIII à Florence* (au palais Pitti). Cette dernière toile, exposée, en 1829, dans une des salles de l'Académie des beaux-arts, excita un véritable enthousiasme. Depuis, M. Bezzuoli s'occupa surtout de peindre des portraits ou des sujets religieux. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Ève pécheresse*. Le portrait de cet artiste se trouve dans la collection iconographique de Florence.

BIANCHI (Thomas-Xavier DE), orientaliste français, né à Paris, le 25 juin 1783, est le frère puîné du feld-maréchal autrichien de Bianchi, duc de Casalanza (Voy. ci-après). Il termina ses études à l'École centrale du département de Seine-et-Marne et suivit, à Paris, les cours de langues orientales au Collége de France et à la Bibliothèque impériale sous Sylvestre de Sacy. En 1807, il fut nommé élève à l'école française des Jeunes de langue à Constantinople, alors dirigée par le savant Ducaurroy et achéva de s'y perfectionner dans la pratique de l'arabe, du persan et surtout du turc. Envoyé à Smyrne en 1811, il y remplit successivement les fonctions de deuxième, puis de premier drogman du consulat général, et se signala par son dévouement durant l'horrible peste de 1812. En 1816, il fut nommé adjoint aux secrétaires-interprètes du roi, à Paris, et chargé en cette qualité de la conduite de l'envoyé persan près la cour de Louis XVIII (1819).

M. Bianchi fut appelé à remplir, en 1829, auprès de Hussein-pacha, dernier dey d'Alger, une mission difficile et périlleuse dont il a publié la relation, et dont les divers incidents motivèrent, l'année suivante, l'expédition contre Alger. Il fut alors nommé secrétaire interprète en titre, et exerça en outre les fonctions de professeur de turc à l'École des langues orientales jusqu'en 1842. Mis à la retraite, contre toute attente, il se consacra tout entier aux travaux lexicographiques et bibliographiques qui lui ont acquis une notoriété européenne. M. Bianchi est membre de l'Académie impériale de Constantinople, officier de la Légion d'honneur et décoré du Nichan-Iftikhar et du Medjidié.

Voici la liste de ses publications: *Notice sur le premier ouvrage d'anatomie et de médecine imprimé en Turquie* (Paris, 1821, in-8); *Notice sur un recueil de fetvas du cheikh Moustafa Kedouci* (1824, in-8); *Guide des pèlerins de Constantinople à la Mecque* (1825, in-4); *Vocabulaire français-turc* (1828, in-8); *Esquisse de l'état d'Alger* (1830, in-8), traduite de l'anglais; *Notice historique sur Pierre Ruffin* (1825, in-8); *Dictionnaire français-turc* (1831 et 1846, 2 vol. in-8); *Dictionnaire turc-français* (1835 et 1850, 2 vol.

Digitized by Google

in-8), en collaboration avec M. J. Kieffer : *Guide de la conversation en français et en turc* (1839 et 1852, in-8) ; *Notice et catalogue de la bibliographie égyptienne* (1843, in-8) ; *le Premier annuaire de l'Empire ottoman* (1848, in-8) ; *Sekhathly humaioun, ou Charte impériale du 18 février* 1856 (1856, in-8), etc.

BIANCHI (Barthélemy-Urbain), constructeur d'instruments de physique à Paris, né à Montpellier, le 25 décembre 1821, fit ses études au collége de Toulouse, puis passa cinq ans, comme élève dans les ateliers du célèbre Gambey. Il suivait, en même temps, les cours publics de sciences. Il commença à travailler pour son compte en 1840, construisit avec beaucoup de soin des appareils relatifs à toutes les branches de la physique, et mérita les éloges et la confiance des savants les plus illustres. Il est l'inventeur d'une *machine pneumatique rotative*, à double effet et à un seul corps de pompe oscillant, plus puissante, plus commode et moins coûteuse que les machines pneumatiques ordinaires ; elle a figuré à l'Exposition universelle de l'industrie, en 1855.

M. Bianchi a construit encore : un *Appareil pour la détermination de la densité des poudres de guerre* adopté en France, en Belgique et en Suède pour les poudreries de l'État, et qui a valu à son auteur le grade de chevalier de l'ordre suédois de Wasa ; un *Appareil pour la liquéfaction du protoxyde d'azote*, établi d'après les indications de M. Dumas, et pouvant fournir, dans une seule opération, un litre de protoxyde d'azote liquide ; un *Anémomètre* perfectionné, d'après le système du général Morin ; un *Appareil destiné à l'étude des phénomènes de la polarisation rotatoire*, d'après un plan de M. Biot et décrit dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (tome XXV) ; enfin d'utiles perfectionnements apportés à la construction des balances de précision par la substitution de la fonte de fer à l'acier des fléaux, et par la simplification de certains détails d'exécution. Les travaux de M. Bianchi ont obtenu plusieurs médailles aux diverses expositions, et notamment, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de première classe.

BIANCHI (Vincent-Frédéric, baron DE), duc de Casalanza, général autrichien, né à Vienne, le 2 février 1768, fit des études spéciales à l'École du génie de cette ville et devint officier en 1787. Après s'être distingué contre les Turcs, il fit contre les Français les campagnes de la Révolution. Fait prisonnier à la bataille de Rivoli, il ne tarda pas à être échangé, et obtint, en 1799, le grade de major, avec le titre de baron. En 1800, il passa lieutenant-colonel, puis colonel, et fit avec son régiment une campagne contre les Albanais. Il était à Austerlitz, en 1805, comme adjudant général du grand-duc Ferdinand ; général major en 1807, il obtint, en 1809, dans la campagne de Wagram, le commandement d'une brigade, et défendit avec un grand courage la tête de pont de Presbourg. On a de lui une brochure intitulée : *Défense de la tête de pont de Presbourg* (Vertheidigung der Brückenkopf bei Presburg, 1811). Ce fait d'armes lui valut le grade de feld-maréchal-lieutenant. Après la paix de Vienne, il alla servir en Hongrie, puis revint prendre un commandement dans le corps autrichien qui fit avec les Français la campagne de Russie.

Dans la campagne de 1813, il commanda une division sous le prince de Hesse-Hombourg et se distingua aux batailles de Dresde, de Kulm, et de Leipsick. Dans la campagne de France, il commandait l'aile droite de l'armée chargée d'opérer dans le sud et eut une grande part à la prise de Lyon. Il prit le commandement des troupes autrichiennes dans les Marches, et plus tard le commandement de l'armée de Naples. Vainqueur de Murat à Tolentino, il conclut, le 20 mai 1815, avec les ambassadeurs napolitains, la convention de Casalanza, qui rétablissait Ferdinand IV et sa famille sur le trône de Naples. Il se hâta de revenir sur le théâtre de la guerre, mais ne put assister à la bataille de Waterloo. Créé duc de Casalanza, il reçut, en 1817, le commandement de l'armée autrichienne dirigée contre la Bavière, et fut nommé quelque temps après conseiller de guerre d'Autriche.

Il prit sa retraite en 1824, à la suite d'une grave maladie, et alla habiter un magnifique domaine qu'il avait acheté près de Trévise. En 1830, les mouvements révolutionnaires le rappelèrent à l'activité ; il demanda et obtint le commandement d'une armée autrichienne. Le gouvernement provisoire de la haute Italie, en 1848, se souvint de ses tendances réactionnaires, et fit arrêter le vieux général. Il resta deux mois prisonnier à Trévise ; délivré par la victoire des Autrichiens, il retourna en Autriche. Il est revenu mourir dans sa terre de Mogliano (États vénitiens), le 21 août 1855.

De son mariage avec Mlle Frédérique de Maindorf, le baron de Bianchi a laissé deux fils qui ont embrassé comme lui la carrière militaire. L'aîné, Ferdinand BIANCHI, né en 1810, à Pesth, devint sous-lieutenant dans un régiment de cuirassiers en 1824, et prit sa retraite, comme lieutenant-colonel, en 1849. Le second, Frédéric BIANCHI, né à Presbourg en 1812, entra dans l'infanterie comme sous-lieutenant, en 1829, et se distingua dans la guerre contre l'Italie en 1848 et 1849. Général major dans cette dernière année, il fut nommé feld-maréchal-lieutenant, et reçut le commandement d'un corps dans les principautés danubiennes.

BIANCHI-GIOVINI (Aurèle), publiciste italien, né à Côme (Lombardie), en décembre 1799, de parents pauvres, fut envoyé, dès l'âge de neuf ans, à Milan, dans une maison de commerce. Il profita de ses loisirs pour se livrer à l'étude. Ses voyages accrurent ses connaissances, mais le rendirent suspect à la police autrichienne. En 1830, il quitta le commerce, vint dans la Suisse italienne et entra dans un grand établissement typographique à Capolago. Il y rédigea pendant plusieurs mois un journal politique, *l'Ancre*, qui concourut, comme directeur littéraire de la maison, à la publication d'ouvrages importants, entre autres de *l'Histoire du royaume de Naples*, par le général Colletta. En même temps, il traduisait et annotait l'*Histoire de Venise*, de Daru. En 1835, il passa à Lugano, où il dirigea deux ans *le Républicain de la Suisse italienne*, tout en faisant paraître à Zurich son important ouvrage sur *la Vie et les écrits de Sarpi*. Désapprouvant la conduite du parti radical dans le Tessin, il quitta la rédaction du journal pour ne plus s'occuper que de son *Histoire des papes*, dont il réunissait depuis plusieurs années les matériaux. Il fut en butte, dans sa retraite, à de violentes attaques dont il poursuivit les auteurs devant les tribunaux. En 1839, après la défaite du parti libéral, il sortit du canton et alla à Zurich continuer ses travaux. Il publia alors sur les affaires tessinoises différentes brochures très-remarquées.

En 1841, voyant toutes les fautes de son parti, il demanda à rentrer en Lombardie et, de 1842 à 1847, il vécut à Milan avec sa famille dans une studieuse retraite. Il publia alors de nombreux ouvrages, entre autres : *Histoire des Hébreux*, tra-

Digitized by Google

duite en allemand, mais interdite dans plusieurs parties de l'Italie; *Essai historique et critique sur la papesse Jeanne*, qui eut un grand succès: *Études critiques sur l'histoire universelle de César Cantù* 3 vol.); *Dictionnaire historique, philologique et géographique de la Bible*, non terminé; *Dictionnaire topographique et statistique de la Lombardie* (gr. in-8), qui a eu deux éditions, mais sur lequel la police autrichienne n'a pas permis à l'auteur de mettre son nom, etc.

M. Bianchi-Giovini fut appelé à Turin, en 1848, pour diriger le journal *l'Opinione*, lorsque le colonel Jacques Durando, son fondateur, partit pour la guerre de l'indépendance. En 1851, l'Autriche, blessée de ses attaques incessantes, obtint son éloignement de Turin; mais il y reprit bientôt la direction de son journal, qu'il ne quitta qu'en 1852, pour publier enfin son *Histoire des papes*, dont il a paru plus de dix volumes. Vers la fin de 1853, il fonda un nouveau journal, *l'Unione*, qu'il dirige encore.

Outre les ouvrages déjà cités, il a encore donné une *Histoire biblique* destinée à populariser sa grande *Histoire des Hébreux*; une *Critique des Évangiles*, dont deux éditions ont été épuisées en quelques jours; un grand pamphlet, *l'Autriche en Italie* (1853), traduit aussitôt en français (1854, 2 vol. in-8), et qui mit le comble aux colères du gouvernement contre l'auteur.

Dans tous ses écrits, M. Bianchi-Giovini poursuit en ennemi personnel l'Autriche et la cour de Rome. Sous un style diffus et négligé, il a une grande clarté, une logique puissante, et, dans tout ce qui touche à l'histoire ecclésiastique, une immense érudition. Sa nature aggressive lui a fait des ennemis aussi acharnés que nombreux.

BIARD (Auguste-François), peintre français, né à Lyon, en 1800, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis suivit, près d'un an, les cours de l'École lyonnaise, sous Réveil et Richard, et sûr désormais de sa vocation, abandonna l'École pour ne prendre conseil que de lui-même et de la nature. Il se mit à voyager, visita, en 1827, Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie, parcourut successivement les principales contrées de l'Europe, affronta les glaces de la Laponie et du Spitzberg, et vint, en 1835, se fixer à Paris, où il était déjà connu par un premier tableau, devenu populaire, *les Enfants perdus dans une forêt* (1828).

M. Aug. Biard a exposé depuis : en 1836, *une Famille de mendiants*. Ces deux toiles ont été achetées par sa ville natale, ainsi que *la Diseuse de bonne aventure* et un *Concert de fellahs*. En 1830, il donna une *Attaque de brigands*, acheté par la duchesse de Berri; en 1833, *les Comédiens ambulants*, au Luxembourg; le *Vent du désert*, au musée de Nîmes; et dans les six années suivantes, *le Baptême sous la ligne*, *le bon Gendarme*, *la Traite des nègres*, *la Garde nationale de campagne*, *le Branlebas de combat*, à l'empereur de Russie, *les Honneurs partagés*, *Duquesne délivrant les captifs d'Alger*. En 1838, il donna *le Désert*, au château de Saint-Cloud; en 1839, *la Sortie d'un bal masqué*, et *l'Embarcation attaquée par les ours blancs*; en 1841, *la Chasse aux renne*s, du Comédie recevant les adieux de son équipage en 1780, et *la Pêche aux morses*, acheté par Louis-Philippe; *une Aurore boréale au Spitzberg*; en 1842, *Jane Shore*; en 1843, *Gulliver dans l'île des géants* : ces cinq derniers tableaux et *le Duquesne* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec un *Portrait* et *le Salon du comte de Nieuwerkerke*; enfin, en 1857, *le Bombardement de Bomarsund*, *le Mal de mer*, *un Bal à bord d'une corvette anglaise*, etc. Cet artiste a obtenu deux secondes médailles, en 1828 et 1848, une première en 1836, et la décoration en juin 1828.

M. Biard compte encore une foule d'autres ouvrages moins importants. Paysagiste et peintre d'histoire, portraitiste et peintre de mœurs, il est aussi fécond que varié. On reproche à ses paysages du nord de la monotonie: ses tableaux d'histoire et ses portraits n'arrêtent point la foule; mais il a, dans la peinture de genre, une grande originalité : toutes ses scènes sont vives, animées, pleines de verve comique; mais, par suite peut-être du choix des sujets, tous pris dans les mœurs communes, on trouve qu'elles manquent de distinction. On a comparé M. Biard tour à tour à M. Paul de Kock et à M. Henri Monnier. Ses tableaux, dont plusieurs ont été gravés par M. Jazet, sont très-recherchés, surtout en Angleterre, et ont fait sa fortune en même temps que sa réputation.

BIARD (Mme), femme de cet artiste, séparée de lui depuis 1843, à la suite d'un procès qui a eu du retentissement, a embrassé la carrière littéraire. Sous le nom de Léonie D'AUNET, elle a donné un drame, à la Porte-Saint-Martin, des feuilletons dans *le Siècle* et *la Presse*, et trois ouvrages à la *Bibliothèque des chemins de fer*; *le Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854, in-16; 2e édit., 1856), relation d'une des courses dans lesquelles elle accompagna son mari; *un Mariage en province* (2e édit., 1857) et *une Vengeance* (2e édit., 1858).

BIBESCO (Georges-Demètre), ex-hospodar de Valachie, frère cadet de l'hospodar Barbo Stirbey, son successeur, est né, en 1804, dans le banat de Craïova, d'une famille originaire de la Petite-Valachie et dont l'illustration est toute récente. Leur père, le vornik Demètre Bibesco, obtint le rang de grand boyard. Les deux frères reçurent une brillante éducation, d'abord au lycée de Bucharest, ensuite à Paris, où Georges ne passa pas moins de sept ans à perfectionner ses études (1817-1824). Avant son élévation à l'hospodarat, il fut sous-secrétaire d'État au département de la justice sous l'administration du général Kisseleff, puis secrétaire en chef à celui des affaires extérieures, il donna sa démission, peu après l'avénement d'Alexandre Ghika (voy. ce nom), et quitta la Valachie pour aller vivre, soit à Paris, soit à Vienne, où il contracta de hautes amitiés. En 1851, il fit paraître à Bruxelles l'opuscule intitulé: *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie, par un habitant de la Valachie*. La même année il retourna dans son pays, fut élu membre, puis secrétaire de l'Assemblée générale, et devint un des chefs de l'opposition. L'année suivante il rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, l'adresse qui amena la déchéance de l'hospodar, et on lui attribua la publication de la brochure où cette adresse est reproduite, et qui a pour titre : *de la Situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghica* (Bruxelles, 1854). L'attaque réussit pleinement : Alexandre Ghika fut destitué (14 octobre), et le 1er janvier suivant, M. Georges Bibesco qui avait su se concilier à la fois l'appui de la Russie et celui du parti national, fut porté à l'hospodarat par une majorité de 131 voix contre 90 données à son frère. Le 17 janvier 1843, l'election fut confirmée par la Porte, et le 25, le nouvel hospodar fut installé solennellement.

Le parti libéral avait fondé sur l'avénement de M. Bibesco de grandes espérances. Mais, dans ses premiers actes, on voulut voir à la fois une tendance à l'absolutisme et une condescendance extrême aux exigences toujours croissantes de la

Digitized by Google

Russie. L'opposition se reconstitua contre lui par l'union des libéraux et des chefs du parti phanariote. Le prince obtint de la Porte un firman qui prononça la clôture immédiate d'une Assemblée hostile. Les Assemblées suivantes prêtèrent leur concours à toutes les lois et mesures qui réalisèrent dans le pays d'incontestables progrès. Les corvées des paysans furent réduites; des routes ouvertes à travers les Carpathes; on construisit un quai à Ibraïla, des digues à Giurgevo, un pont sur l'Olto, entre les deux Valachies, des casernes, des postes sur pilotis aux frontières danubiennes, des prisons en pierre, des greniers de réserve, des fontaines, etc.; Bucharest fut assaini; les esclaves des monastères affranchis; un lycée fondé avec des professeurs français pour former des maîtres indigènes; des conventions commerciales avantageuses, conclues avec la Turquie et l'Autriche; les douanes supprimées entre la Valachie et la Moldavie, premier acte d'union entre les deux principautés.

De son côté toutefois, le parti phanariote publiait à Bruxelles, en 1847, sous ce titre : *le Prince Bibesco et son administration*, une brochure où l'on se faisait une arme contre le prince de tous les abus et de tous les scandales dont il avait lui-même accusé son prédécesseur. En même temps les chefs du parti national valaque, MM. Golesco, Balcesco, Jean et Demètre Bratiano, Rosetti, Jean Ghika, etc., se préparaient, au dedans et au dehors, pour un mouvement dont la nouvelle de la révolution de Février accéléra l'explosion. Après une manifestation pacifique, organisée sans succès pour arracher à l'hospodar une constitution nationale, l'insurrection éclata dans la Petite Valachie, où MM. Héliade, Stéfan Golesco, Tell, proclamèrent la constitution (9/21 juin); elle gagna promptement Bucharest, où l'arrestation de plusieurs de leurs collègues, MM. Rosetti, Voïnesco, l'archimandrite Josaphat, avait produit, depuis quelques jours, une grande fermentation. Abandonné de la population et de l'armée, le prince Bibesco adhéra aux vingt-deux articles de la constitution et nomma, séance tenante, un ministère composé des chefs du mouvement. Mais, deux jours après, devant les remontrances et la protestation du consul général de Russie, il se démit de l'hospodarat, et passa à Cronstadt en Transylvanie, d'où il ne tarda pas à se rendre à Vienne. Depuis lors M. Bibesco a partagé sa résidence entre cette capitale, Bucharest, Constantinople et Paris. Il a paru, en décembre 1856, sous le nom de Sanejouand, une brochure politique, intitulée : *les Principautés roumaines devant l'Europe*, qu'on lui a faussement attribuée, et à laquelle le journal *le Nord* a donné du retentissement. Le prince Bibesco, membre du divan *ad hoc* (1857), est naturellement un des candidats à la souveraineté de la Moldo-Valachie, sous quelque forme que les puissances signataires du traité de Paris la reconstituent.

De son premier mariage, avec Mlle Brancovano, le prince Georges Bibesco a trois fils : Grégoire, prince Brancovano, du chef maternel, capitaine de cavalerie dans l'armée autrichienne; Nicolas, qui après avoir fait ses études militaires en France, alla servir en Afrique, au titre d'officier étranger; et le troisième, admis, comme élève, à l'École militaire de Saint-Cyr, puis à l'École d'état-major.

Bibesco (Jean), frère du précédent, et du prince Stirbey, a rempli, sous le gouvernement de ce dernier (1850-1853) les fonctions de ministre du culte et de l'instruction publique. Il a pris part, en cette qualité, au vote par lequel le conseil administratif de Valachie (30 novembre 1853) ordonna, sur la demande du général Budberg, l'incorporation de la milice roumaine dans l'armée russe.

BIDA (Alexandre), dessinateur français, né à Toulouse, en 1823, vint à Paris étudier l'aquarelle et le dessin sous M. Eugène Delacroix. De 1844 à 1846, il visita Constantinople et l'Orient, qui lui ont fourni la plupart des dessins ou pastels exposés depuis son retour. Il s'est borné à ces deux genres, et l'on cite surtout de lui : *Boutique turque*, *Café arabe*, *le Chanteur grec*, *le Marché d'esclaves*, *le Barbier arménien*, *la Bastonnade*, *le Retour de la Mecque*, acquis par l'État; *la Cérémonie du Dosséh*, au Caire, à M. le comte de Morny; *le Mur de Salomon*, *l'Appel du soir*, *Crimée*, *le Chant du calvaire*, etc. (1847-1853), et, dans ces derniers temps, divers portraits, entre autres ceux du *comte de Morny* et du *conseiller Darricau*. M. Bida a obtenu une 2e médaille en 1848, et une médaille de première classe, ainsi que la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

BIDARD [d'Ille-et-Vilaine], ancien représentant du peuple français, né à Rennes en 1806, étudia le droit, et devint professeur de procédure à la Faculté de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, son indépendance lui attira quelques démêlés avec le ministère de l'instruction publique. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quatorze, par 77 599 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota, en général, avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il cessa de prendre part aux travaux de l'Assemblée et donna sa démission le 24 février 1849. Non réélu à la Législative, M. Bidard reprit à la Faculté de Rennes son cours de procédure civile et de législation criminelle.

BIEDERMANN (Frédéric-Charles), écrivain philosophique et politique allemand, né à Leipsick, le 25 septembre 1812, prit ses grades universitaires dans cette ville, où il devint, en 1838, professeur adjoint de philosophie à l'université. En 1845, il dut renoncer à ces fonctions à cause de ses opinions politiques, trop franchement exprimées dans un discours public, et se livra plus librement, jusqu'en 1848, à des publications politiques ou à des travaux littéraires. Il a particulièrement fondé et rédigé le *Herold* (Leipsick, 1844-1847), revue hebdomadaire libérale, et la *Revue mensuelle allemande de littérature et de vie publique* (1842), qu'il remplaça, en 1846, par la revue trimestrielle, *Notre présent et notre avenir*, laquelle, jusqu'en 1848, forme 10 volumes.

M. Biedermann prit une part assez importante aux mouvements politiques de 1848. Vice-président du conseil délibératif de Leipsick, il proposa et composa l'adresse de cette ville au roi de Saxe (2 mars 1848). Il fit ensuite partie du parlement de Francfort, où il devint secrétaire du Comité des cinquante, et de l'Assemblée nationale allemande qui le nomma secrétaire, et, peu de temps avant sa dissolution, vice-président. Au mois de mai 1849, M. Biedermann, ne suivit pas l'Assemblée à Stuttgart. Il reparut bientôt sur la scène politique et prit part aux séances du parlement de Gotha et de la seconde Chambre de Saxe (1849-1850). L'agitation politique une fois calmée, il obtint l'autorisation de rouvrir son cours à l'université de Leipsick, où il occupe encore aujourd'hui une chaire d'économie politique.

On lui doit plusieurs ouvrages de philosophie et de politique qui se recommandent par la clarté de la pensée et de l'expression, entre autres : *de Genetica philosophandi ratione et methodo præsertim Fichtii*, *Schellingii*, *Hegelii*, etc. (Leips. 1835); *Fundamental philosophie* (Ibid., 1837); *la Science et l'université* (Wissenschaft

Digitized by Google

und Universitaet, Ibid. 1838); *la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* (die deutsche Philosophie von Kant bis auf unsere Tage, Ibid. 1842-1843. 2 vol.); *Leçons sur le socialisme et sur des questions sociales* (Vorlesungen über Socialismus und sociale Fragen, Ibid., 1847); *le Parlement allemand* (das deutsche Parlement, *Ibid.* 1848); *Souvenirs de l'église de Saint-Paul* (Erinnerungen aus der Pauls Kirche), Ibid., 1849), où sont caractérisés très-nettement les différents partis de l'Assemblée nationale de Francfort, etc. M. Biedermann a, en outre, collaboré à plusieurs revues ou recueils littéraires. Depuis 1850, il dirige la rédaction d'une grande œuvre encyclopédique intitulée : *Germania*.

BIEFVE (Édouard DE), peintre belge, né à Bruxelles, en 1808, apprit, dès son enfance, le dessin comme art d'agrément. A vingt ans, il fit un voyage artistique à Paris, s'y passionna pour les chefs-d'œuvre de la jeune école romantique, et entra dans l'atelier de David d'Angers, où il fit des statues en même temps que des tableaux. Bientôt il se renferma dans la peinture, et, de retour dans son pays, ne tarda pas à acquérir de la réputation. On a de lui des tableaux d'histoire : *Masaniello*, *le Comte Ugolin*, *la Présentation de Rubens à Charles-Quint*; puis quelques tableaux mythologiques, entre autres *Eucharis et Télémaque*. Dans la peinture religieuse, *la Flagellation du Christ;* dans la peinture de genre, *Raphaël et la Fornarina*, ont été très-admirés. Il a fait aussi un grand nombre de portraits estimés. Mais sa plus belle œuvre est *le Compromis des nobles à Bruxelles le 16 février 1566*, qui parut à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

M. E. de Biefve, qui se distingue par la vigueur et l'harmonie de sa couleur, est chevalier de l'ordre de Léopold et de Saint-Michel de Bavière. Le roi de Prusse, pour lequel il a fait un grand tableau d'histoire : *les Chevaliers de l'ordre teutonique reconnaissant pour leur grand-maître l'électeur de Brandebourg*, l'a nommé officier de l'ordre royal de l'Aigle rouge.

BIELOWSKI (Auguste), littérateur polonais, né vers 1806, en Gallicie, s'est fait connaître par une excellente traduction d'un poème slave fort ancien : *l'Expédition d'Igor contre les Polonais* (Léopol, 1833, in-8); puis par un poème original qui est estimé et dont un souverain de Pologne, *Henri le Pieux*, est le héros. On a encore de lui une traduction du *Faust* de Gœthe; les biographies de Henri Malczewski et de Joseph Borkowski, et de nombreux articles d'histoire ou d'imagination dans la *Ziewonia*, l'*Album* et la *Gazette des modes*, recueils littéraires de la Gallicie. M. Bielowski est aujourd'hui attaché à la bibliothèque Ossolinski, à Léopol.

BIENAIMÉ (Paul-Émile), musicien français, né à Paris, en 1802, eut pour maîtres MM. Fétis et Dourlen, et remporta successivement les prix d'harmonie (1822), de contrepoint (1825), et le second prix de composition musicale au concours de l'Institut (1826). Il abandonna toutefois la composition pour l'enseignement musical, auquel il a donné depuis tout son temps. Depuis 1824, il professe au Conservatoire le cours d'harmonie et d'accompagnement pour les dames. On a de ce musicien un grand nombre de morceaux de musique religieuse, et quelques *Messes* à grand orchestre; ces compositions sont gravées et remontent, la plupart, aux dernières années de la Restauration, sous laquelle il était maître de chapelle à Notre-Dame.

BIENAYMÉ (Irénée-Jules), administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 août 1796, fut admis en 1815 à l'École polytechnique d'où il se retira au bout d'un an pour entrer dans le service des finances. il y parvint au rang d'inspecteur général, et prit sa retraite dans ces dernières années. En 1852 il fut élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du duc de Raguse. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en avril 1844.

On a de lui : *de la Durée de la vie depuis le commencement du* XIXe *siècle* (1835); *Considérations à l'appui de la découverte de Laplace, sur la loi de probabilité dans la méthode des moindres quarrés* (1854); une *Notice* sur ses travaux, à l'appui de sa candidature à l'Institut en 1852, et des *Extraits des comptes rendus de l'Académie des Sciences* et d'autres recueils.

BIENER (Frédéric-Auguste), jurisconsulte allemand, né à Leipsick le 5 février 1787, fils du célèbre jurisconsulte Christian-Gottlob Biener, qui mourut en 1828, étudia aux universités de Leipsick et de Gœttingue, fut appelé, dès 1810, à l'université de Berlin, nouvellement fondée, et obtint plus tard une chaire à Dresden. Il a publié : *Histoire des Novelles de Justinien* (Geschichte der Novellen Justinian's, Berlin, 1824); *Mémoires sur l'Histoire de l'instruction judiciaire et du jury* (Beitraege zur der Geschichte des Inquisitionsprocesses und der geschworenen Gerichte, Leipsick, 1827); *Matériaux pour une révision du Code de Justinien* (Beitraege zur Revision der Justinianeischen Codex, Berlin, 1833), etc.

BIENNOURRY (Victor-François-Eloi), peintre français, né à Bar-sur-Aube, le 10 janvier 1823, suivit en 1828 l'atelier de Drolling, en même temps que l'École des beaux-arts; il y remporta le grand prix de peinture au concours de 1842, sur ce sujet : *Samuel sacrant David*, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. Depuis son retour en France, M. Biennourry n'a produit qu'un petit nombre d'œuvres; on ne peut citer, parmi celles connues du public, que la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Séverin. Il a envoyé aux Salons, où il avait figuré une première fois, en 1842, avec un *Portrait de jeune fille* : un *Portrait de Drolling*, dessin; le *Mauvais riche*, tableau acquis par le ministère de l'intérieur (1849); *l'Homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit* (1857).

BIERCHER (Mathieu), architecte allemand, né à Cologne en 1797, fit ses premières études artistiques dans sa ville natale, et vint les compléter à Berlin, où il suivit les cours d'architecture (1820). Pour se perfectionner ensuite dans sa profession, il parcourut les principales villes d'Allemagne, de France et des Pays-Bas. Les principaux ouvrages qu'il a exécutés sont à Cologne : le *Théâtre*, qui date de 1829, et le *Palais de la Régence*, qui passe pour un des beaux monuments de la province rhénane.

BIERMANN (Charles-Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 26 juillet 1803, entra, à quatorze ans, dans une fabrique de porcelaines, y apprit les éléments du dessin et passa bientôt dans l'atelier de Schinkel, où il fit des progrès rapides. Depuis 1825, il a parcouru l'Allemagne, l'Italie et la Suisse afin de se fortifier par l'étude de la nature. Ses travaux, dont le nombre est déjà considérable, ont la plupart été reproduits par la gravure ou la lithographie; on remarque des *Panoramas* d'un grand effet, plusieurs

Digitized by Google

Vues de Suisse traitées avec une véritable puissance, un *Soir sur les hautes Alpes*, une *Vue de Florence*, et la *Cathédrale de Milan*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : seize aquarelles représentant des *Vues de Dalmatie*. Cet artiste possède une grande habileté de main; sa manière est large, vigoureuse, mais on sent qu'il se préoccupe trop des effets. Il est aujourd'hui membre et professeur de l'Académie des beaux-arts à Berlin.

BIESTA (Hippolyte-Guillaume), premier directeur du Comptoir national d'escompte de Paris, a présidé, en 1848, à l'organisation de cet établissement, qui fut l'une des meilleures créations du gouvernement provisoire. Bien qu'il eût reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur (9 août 1833), M. Biesta était attaché depuis longtemps au parti radical, lorsque la révolution de Février vint mettre des hommes nouveaux à la tête des affaires. Au milieu des événements qui se sont succédé depuis, ses talents et ses services ont constamment protégé sa position. Outre ses comptes rendus, présentés au nom du conseil d'administration du Comptoir, il a publié un *Projet d'acte de société pour l'établissement d'une caisse d'escompte pour l'imprimerie* (1848, in-4), et des *Observations sur les projets de décrets relatifs aux concordats amiables* (1848, in-4).

BIET (Léon-Marie-Dieudonné), architecte français, né à Paris, le 26 mai 1785, se fit d'abord recevoir à l'École polytechnique, où il resta jusqu'en 1806. Il entra, l'année suivante, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier, et en sortit, quatre ans après, avec diverses médailles obtenues aux concours. Entré dans les bâtiments civils en 1820, il fut attaché peu après aux travaux de l'Institut, et construisit, en 1824, l'escalier de la bibliothèque Mazarine. Il exécuta, en 1832, les cabinets d'expériences de l'Observatoire, et commença les travaux continués deux ans après par M. Alphonse Gisors.

Dès 1835, M. Biet avait entrepris, avec le concours du ministère de l'intérieur, et en collaboration avec MM. Tardieu, Grillon et Paul Gourlier une importante publication qui n'a été terminée qu'en 1850 : *Choix d'édifices publics projetés et construits en France depuis le commencement du* XIX*e siècle* (1836, 1844 et 1850; 3 vol. grand in-folio, texte et planches); ce bel ouvrage renferme, dans les dix sections uniformes de chaque tome, l'histoire la plus complète des principaux édifices contemporains.

M. Biet, décoré en avril 1837, membre du conseil des bâtiments civils, inspecteur général des deux premières circonscriptions de Paris, et l'un des cinq inspecteurs généraux des départements, est mort à Paris, en 1856.

BIÉTRY (Laurent), fabricant de cachemires français, est né le 4 octobre 1799, au village de Bagnolet, près Paris. Fils d'un simple journalier, il entra, en 1810, comme apprenti dans la fabrique de M. Richard Lenoir, et déploya assez d'intelligence, pour pouvoir, dès 1823, prendre lui-même une petite filature et mériter, à l'exposition de la même année, une mention honorable pour la filature et la fabrication des cachemires.

Grâce à une suite de progrès continus, il obtint successivement une médaille d'argent en 1827, une médaille d'or en 1834, trois rappels de la médaille d'or aux trois expositions consécutives de 1839, 1844, 1849, et une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres, en 1851. A celle de Paris, en 1855, il a été, sur sa demande, mis hors de concours.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1839, et promu officier du même ordre en 1851, M. Biétry a été, en 1854, nommé président du conseil des prud'hommes de la Seine (section des tissus). Il est également connu par la mission qu'il s'est donnée de moraliser le commerce, en y introduisant la marque de fabrique, et par ses fréquents appels à la publicité dans les différents organes de la presse.

BIÉVILLE. Voy. DESNOYERS (Edmond).

BIGNAN (Anne), poëte français, né à Lyon, le 3 août 1795, fit ses études à Paris et remporta, en 1813 et 1814, plusieurs prix au concours général. Au sortir du collége, il publia *Trois chants de l'Iliade*, traduits en vers français (1819, in-18); c'était le début d'une œuvre lentement poursuivie, qui a attaché le nom du traducteur à celui d'Homère. La version complète de l'*Iliade* parut en 1830, celle de l'*Odyssée* en 1841; toutes deux ont eu plusieurs éditions. Ce travail de longue haleine ne détourna point M. Bignan des concours académiques, où il a cueilli, pour parler son langage, une ample moisson de lauriers. Son élégance et sa correction classique, qu'échauffe trop rarement le feu sacré de la poésie, lui ont acquis la faveur de la Société des bonnes lettres, de l'Académie française et de l'Académie des jeux floraux.

Parmi ses pièces de vers, réunies en recueils : *Poésies* (1828, in-18); *Mélodies françaises* (1833, 2 vol. in-18); *Académiques* (1837, in-18); *Œuvres poétiques* (1846, 2 vol. in-8), quelques-unes ont été inspirées par des sentiments royalistes, telles que : *l'Avénement de Charles X*, *l'Entrée de Henri IV à Paris*; d'autres sont moins étrangères à l'esprit du siècle : *la Grèce libre* (1821); *l'Abolition de la traite des noirs* (1823); *Épître à Pascal* (1842); *à Molière* (1843); *aux Fondateurs de la colonie de Mettray* (1843), etc.; *L'Épître à un jeune romantique* (1831) et *l'Essai sur l'influence morale de la poésie* (1838, in-8) n'attestent que la fidélité de l'auteur aux traditions classiques.

M. Bignan, qui a étudié avec soin le XVII*e* et le XVIII*e* siècle, a essayé de les peindre dans deux romans historiques : *une Fantaisie de Louis XIV* (1833, 2 vol. in-8); *Louis XV et le cardinal de Fleury* (1834, in-8). D'autres ouvrages en prose : *l'Ermite des Alpes* (1827, in-18); *le Dernier des Carlovingiens* (1836, in-8), n'ont rien ajouté à sa réputation. *L'Échafaud* (1832, in 8) est, sous la forme du roman, un plaidoyer chaleureux contre la peine de mort, et prouve que l'âme de M. Bignan ne reste pas indifférente aux passions généreuses.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 28 octobre 1829, il ne sollicita point les faveurs de la monarchie de Juillet, quoiqu'il fût le neveu de M. Fulchiron, député très-influent à la cour. Il évita de s'aventurer dans la mêlée des partis, et justifia ce système de neutralité dans une comédie, qui n'a pas été représentée : *la Manie de la politique* (1840, in-12). La révolution de Février et le coup d'État du 2 décembre ne l'ont pas fait sortir de sa réserve habituelle. Sous Louis-Philippe, il a célébré la gloire et les malheurs de Napoléon dans un poëme en six chants : *Napoléon en Russie* (1839, in-8). Mais, dans ces dernières années, il n'a publié que des *Poëmes évangéliques* (1850, in-12).

BIGNON (Eugène), acteur français, né à Paris, vers 1812, débuta sur différentes scènes de la banlieue, et parut ensuite à l'Odéon, où il joua dans différentes pièces : *Mathieu Luc*, *Cédric*

Digitized by Google

le Norvégien, *les Enfants blancs*, *les Ressources de Quinola*, *l'Actionnaire*, *la Vie d'un comédien*, *Ivan de Russie*, *le Comte de Bristol*, *le Tribun de Palerme*, *l'Héritage du mal*, etc.

Après avoir fait jouer au Vaudeville, en 1845, un drame en trois actes, *Sous les arbres*, qui n'eut que peu de succès, M. Bignon passa au Théâtre-Historique, où il se fit remarquer spécialement dans *la Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *Attila* et *Marie-Jeanne*. En 1849, il eut des débuts à la Comédie-Française, ne réussit pas dans *Don Juan*, mais créa avec succès le rôle de Danton dans la *Charlotte Corday* de M. Ponsard. A la Porte-Saint-Martin, où il entra en 1851, M. Bignon a créé aussi plusieurs rôles importants : Raoul de Foulques dans *Richard III*, Roncevaux dans *les Nuits de la Seine*, Frochard dans le *Vieux caporal*, Chenneviere dans *l'Honneur de la maison*, et plus récemment celui de Pontis dans *la Belle Gabrielle* (1856). Dans l'intervalle, il parut au théâtre de la Gaîté dans plusieurs rôles créés par M. Mélingue, d'Artagnan des *Mousquetaires*, Edmond Dantès de *Monte-Cristo*. Il y a créé lui-même un rôle important dans *le Médecin des enfants* de M. Dennery. Sa principale qualité est une chaleur, quelquefois exagérée, mais qu'il sait communiquer à son public. M. Bignon a épousé *Mme Albert* (voy. ce nom).

BIGOT (Louis-Julien-Henri), ancien député français et représentant du peuple, est né le 17 septembre 1805. Propriétaire de forges considérables à Aron près de Mayenne, et gendre de M. Caillard, entrepreneur des messageries de ce nom, il faisait partie, sous Louis-Philippe, du conseil de son arrondissement. En 1846, il entra à la Chambre des Députés, où il siégea au centre gauche. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République. Élu représentant du peuple par 77 796 suffrages sur 153000 votants, il prit place au Comité des travaux publics, et vota ordinairement avec la droite modérée et sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau (voy. ce nom) et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le septième, à l'Assemblée législative, il continua de se montrer contraire au parti démocratique, tout en se tenant à l'écart des légitimistes et sans se rallier à la politique personnelle de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée et ne s'occupe plus que d'affaires industrielles.

BIGOTINI (Mlle N....), danseuse française, née à Paris, vers 1784, et nièce de Milon, fut admise à l'Opéra, pour remplacer, dans le genre noble, les premiers sujets de la danse. Douée d'une beauté à la fois vive et sérieuse, et soutenue dans ses études par la passion du théâtre, elle ne tarda pas à prendre place à côté de Mmes Clotilde, Gardel et Noblet, à une époque où la danse était regardée comme le premier des arts. Mais ce fut surtout dans la pantomime qu'elle excella; plusieurs rôles : *Psyché*, *Nina*, *Eucharis*, *Cendrillon*, *la Fille mal gardée*, *Manon Lescaut*, interprétés par elle avec un grand bonheur d'expression, en firent longtemps une artiste très-populaire. Depuis 1825, elle a vécu, à Paris, dans la retraite.

BILEZIKDJI (Pascal-Arutin), architecte et dessinateur turc, né à Constantinople, le 10 juin 1814, était fils d'un négociant. Il se lia avec M. Jules Laurens, pendant le passage de celui-ci en Turquie, et vint, quelques années après, étudier l'architecture à Paris. Il suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Duban. De retour à Constantinople, il parcourut l'Asie Mineure, se livra au dessin architectural et travailla à divers projets, qui ont surtout le mérite de marquer les premiers pas de la Turquie dans les travaux artistiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs *Dessins de faïences et de décorations*, recueillis dans diverses mosquées et tombeaux, et *Projet d'un monument commémoratif du tanzimat et de l'alliance de l'Angleterre, de la France et de la Turquie*. Ces œuvres lui ont valu une mention.

BILLARD (Pierre-Joseph, baron), général français, est né, à Paris, le 28 décembre 1772. Après avoir fait ses études au collége Mazarin, il entra comme aspirant volontaire dans la marine royale (1787), et fit trois campagnes contre les Anglais. Nommé sous-lieutenant d'infanterie en 1792, il prit part à la conquête de la Belgique et de la Hollande, ramena deux pièces de canon, au combat de Turcoing, devint capitaine en 1797 et chef de bataillon en 1799; il reçut du premier consul un sabre d'honneur pour le zèle qu'il avait montré dans la journée du 18 brumaire. De 1803 à 1806, où il passa colonel, il resta auprès du maréchal Mortier en qualité d'aide de camp et l'accompagna en Hanovre, à Austerlitz et sur le Danube; puis, avec le 29e de ligne, il contribua à réprimer l'insurrection des Calabres (1807) et se couvrit de gloire à Wagram (1809), où sa conduite lui valut le titre de baron et une dotation annuelle de 6000 fr. Dans la même année, il fut envoyé dans le Tyrol, et la prise d'Andreas Hofer, chef des insurgés, fut le résultat de ses habiles dispositions.

Général de brigade en 1811, M. Billard fit au neuvième corps la campagne de Russie, commanda quelque temps l'arrière-garde, fut fait prisonnier avec ce qui restait de sa division que l'isolement obligea de mettre bas les armes, et ne rentra en France qu'au mois de juillet 1814. A la suite de la campagne de 1815 il fut mis en non-activité. Promu, le 30 juillet 1823, au grade de lieutenant général, il fut à diverses reprises chargé d'inspecter les troupes d'infanterie, notamment l'armée belge en 1831, commanda la 6e division militaire (1835) et fut admis en 1838 à la retraite. L'année précédente, il avait été créé grand officier de la Légion d'honneur. — M. Billard est mort en 1855.

BILLAULT (Auguste-Adolphe-Marie), avocat et homme politique français, ancien député et représentant, sénateur, ministre, est né à Vannes, le 12 novembre 1805. Après avoir fait son droit à Rennes, il alla s'établir à Nantes comme avocat, et y acquit une prompte réputation. A vingt-cinq ans, il entrait au conseil municipal de la ville, puis devenait bâtonnier de son ordre, et en 1834, membre du conseil général du département. Se mêlant à toutes les questions du jour, il écrivit alors quelques brochures, sur les voies de transport, sur l'organisation de la commune en France, sur l'éducation, etc. En 1837, trois colléges électoraux de la Loire-Inférieure, ceux de Nantes, de Paimbœuf et d'Ancenis, le portèrent en même temps à la Chambre des Députés. Il opta pour Ancenis, et entra résolûment dans la vie politique.

Les débuts de M. Billault à la tribune ne furent pas heureux. Il y apportait des habitudes de déclamation que son bon sens et son aptitude aux affaires ne tardèrent pas à corriger. A part un discours, très-applaudi d'ailleurs, sur la corruption

Digitized by Google

électorale, il traitait de préférence les questions spéciales relatives au commerce et aux travaux publics. Il fut rapporteur de plusieurs projets de loi, et, en 1838, membre et secrétaire de la grande Commission chargée de l'étude des chemins de fer. Lors de l'avénement du ministère Thiers (1er mars 1840), il reçut, à défaut du portefeuille du commerce et de l'agriculture, qui lui était d'abord destiné, les fonctions nouvelles de sous-secrétaire d'État, qui furent supprimées à la chute du cabinet (29 octobre). Dans ce court passage aux affaires, il prépara un traité avec la Hollande, soutint, comme commissaire du roi, la discussion de la loi sur les sucres, défendit celle relative aux fortifications, etc. Sorti de ces fonctions, il se fit inscrire au barreau de Paris. A la Chambre, il prenait un rôle de plus en plus important comme orateur. Harcelant sans cesse le ministère du 29 octobre, il était, sauf la précision, selon M. de Cormenin, « comme un autre Phocion, la hache des discours de M. Guizot. » Il fut surtout un des plus vifs adversaires du droit de visite, comme plus tard de l'indemnité Pritchard, à propos de laquelle il fut chargé par l'amiral Lalande de porter à la tribune ses dernières pensées et ses suprêmes conseils. Aux élections de 1846, M. Billault fut porté candidat dans le troisième arrondissement de Paris et y fut nommé. Mais il opta encore pour Ancenis, où il avait été réélu. Aux approches de la révolution de 1848, malgré les récentes protestations qu'il avait fait entendre dans la Chambre contre « la corruption, qui, couvrant toute la France, menaçait d'engloutir à jamais les institutions représentatives, » il ne voulut point prendre de part à l'organisation des banquets réformistes.

Après la révolution de Février, M. Billault fut élu représentant à la Constituante, dans la Loire-Inférieure, le quatrième sur treize, par 88858 voix. Il y prit place dans les rangs du parti démocratique modéré, et se prononça avec la gauche pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre le cautionnement des journaux et contre les deux Chambres; mais, dans toutes les autres questions, jusqu'à l'élection présidentielle, il vota avec la droite. Absent de l'Assemblée, le 2 décembre 1848, il ne prit point part au vote sur le droit au travail. A partir du 10 décembre, il se rapprocha davantage de la gauche, surtout dans les questions extérieures. Son attitude libérale dans les derniers débats de la Constituante, empêcha sa réélection à la Législative dans son département. M. Billault, redevenu avocat à la Cour de Paris, resta fidèle à la cause démocratique et se montra particulièrement l'adversaire de la loi du 31 mai 1850. Il défendit, le 8 juin de cette même année, devant la Cour d'assises, le journal *l'Événement*, poursuivi pour la violence de ses attaques contre cette loi et ses auteurs, et il obtint un acquittement. Le nom de M. Billault fut plusieurs fois mêlé, l'année suivante, aux projets de combinaisons ministérielles extra-parlementaires auxquels donna lieu le retrait de la loi du 31 mai. Il n'entra toutefois dans aucune; mais, après le coup d'État du 2 décembre, nommé député de Saint-Girons (Ariége), il fut choisi pour le premier président du nouveau Corps législatif. Il contribua, pour sa part, dans ce poste élevé, au rétablissement de l'Empire. Le 23 juillet 1854, il succéda à M. de Persigny, comme ministre de l'intérieur, et fut appelé au Sénat, le 4 décembre de la même année. Le 8 février 1858, il céda le ministère au général Espinasse (voy. ce nom). Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1840, M. Billault a été promu, le 8 décembre 1852, commandeur, et le 30 décembre 1855, grand officier du même ordre.

BILLE (Steen-Andersen), marin danois, né à Copenhague, le 5 décembre 1797, est le fils de l'amiral Bille, mort en 1833. Enseigne de vaisseau dès 1816, il entra au service de la France en 1819, prit part à la guerre d'Espagne, et fut employé dans les stations de l'Océan Pacifique, des Antilles et du Levant. De retour dans sa patrie, il fut nommé chevalier du Danebrog, promu au grade de lieutenant et attaché à la maison de la princesse Caroline. Il n'en fit pas moins, en 1840, partie de l'expédition de *la Bellone* sur les côtes de l'Amérique méridionale. En 1845, M. Bille reçut le commandement de *la Galathée* avec mission de faire un voyage de circumnavigation dans un but à la fois commercial et scientifique. Il consigna les résultats de cette intéressante expédition qui dura vingt-six mois dans un ouvrage intitulé : *Relation du voyage autour du monde de la corvette* la Galathée *en* 1845, 1846 *et* 1847 (Copenhague, 1849-1851, 3 vol. avec cartes et gravures), et traduit en allemand et remanié par de Rosen (1852, 2 vol.).

Quand l'insurrection du Holstein amena la guerre avec l'Allemagne et la Prusse (1848), M. Bille commanda, en qualité de capitaine de vaisseau, l'escadre qui effectua le blocus de l'Elbe et du Weser, puis celui des duchés, et garda cette dernière station jusqu'à la fin de 1850. Le 27 janvier 1852, le roi Frédéric VII chargea M. Bille du ministère de la marine, qu'il a dirigé pendant deux années, et l'éleva, à peu de temps de là, au grade de contre-amiral.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, cet officier a publié un *Manuel de terminologie maritime française*, à l'usage des aspirants de marine (1831); des pièces relatives à l'histoire du commerce danois dans la Méditerranée à la fin du XVIIIe siècle; un grand nombre d'articles dans les *Archives de la marine* de Copenhague; enfin une traduction de *l'École des Vieillards*, comédie de Casimir Delavigne.

BILLMARCK (Charles-Jean), lithographe suédois, né à Stockholm, le 28 janvier 1804, ne fit d'abord que la gravure industrielle; puis, grâce aux leçons de Fossel, il se livra, en 1828, à la lithographie artistique. Il vint se perfectionner à Paris en 1833, et fit plusieurs voyages en Italie, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, sans interrompre la série de ses travaux et de ses publications. Il a donné, depuis 1829, entre autres collections de sujets noirs ou à plusieurs teintes : *Études de paysage* (100 planches); des *Vues d'Écosse* (24 planches); le *Parc royal de Stockholm* (27 planches); les *Bords du Rhin* (20 planches), le *Panorama de Stockholm* (in-8 format oblong); le *Voyage pittoresque de Stockholm à Naples* (100 vues in-4, 1848); et les *Aquarelles lithographiques*, planches in-folio des divers sites de la Suède, en voie de publication depuis 1852. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Vue de Rotterdam*, une *Vue de Rome* et quatre *Vues du château de Gripsholm*, tirées d'un grand ouvrage sur la Suède.

BIMBENET (Jean-Eugène), greffier en chef de la Cour impériale d'Orléans, né dans cette ville, le 2 avril 1801, est l'un des conservateurs de la bibliothèque municipale, et l'un des membres fondateurs de la Société archéologique de cette ville. Il s'est fait connaître par un certain nombre de publications intéressantes : *Relation fidèle de la fuite du roi Louis XVI et de sa famille à Varennes*, extraite des pièces judiciaires et administratives, produites devant la haute Cour nationale établie alors à Orléans, et déposées au greffe (1844, in-8); *Monographie de l'hôtel de la mairie d'Or-*

Digitized by Google

léans (1851, in-8, édit. refondue, 1855); *Histoire de l'université de Ioïs d'Orléans* (1853, in-8); etc. Il a fourni à la *Revue orléanaise* des *Recherches sur les inondations de la Loire* (1847); aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie un *Mémoire sur les écoliers de la nation picarde*, à l'*université d'Orléans* (1850, in-8); à la *Revue critique de législation* des *Recherches sur l'état de la femme, l'institution du mariage et le régime nuptial* (1855-1856), etc.; sans compter d'utiles travaux manuscrits, tels que : *Recherches sur la fondation de la bibliothèque publique d'Orléans; Rangement méthodique et chronologique* des archives judiciaires de la province de l'Orléanais et *Jurisprudence de la Cour impériale d'Orléans*, table analytique de ses arrêts, depuis l'an VIII.

BINDER (Guillaume-Christian), écrivain allemand, est né à Weinsberg, dans le Wurtemberg, le 16 avril 1810. Fils d'un ministre protestant, il s'occupa d'abord de théologie avec succès à l'université de Stuttgart, puis alla continuer ses études à Tubingue, où il étudia plus spécialement l'histoire, et fut appelé, en 1831, comme professeur de littérature allemande et d'histoire au gymnase de Biel, dans le canton de Berne. A vingt-trois ans, il fut attaché à la chancellerie de Vienne, et nommé professeur d'économie politique dans cette ville. Il donna, à partir de 1831 : l'*Horace allemand* (der Deutche Horatius, Louisbourg, 3e édition 1841); *la ville de Biel et ses environs* (Geschichte der Stadt und Landschaft Biel, Biel 1834); *le prince de Metternich et son siècle* (Schaffouse 1836, 3e édition 1845); *la Chute de la nationalité polonaise* (Der Untergang der poln. nationalstaats, Stuttgart, 1839); *Pierre le Grand et son siècle* (1841); *Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire* (Geschichte des philosophischen und revolutionaren Jahrhunderts, Schaffouse, 1843; 2e édition 1844-1845); *le Protestantisme dissous par lui-même* (der Protestantismus in seiner Selbstauflösung, Ibid. 1843, 2e édition 1846).

A la suite de ces deux derniers ouvrages, M. Binder qui, depuis 1841, avait quitté la chancellerie de Vienne, pour revenir tout entier à l'étude de la théologie, se convertit avec éclat au catholicisme, et expliqua sa conversion dans une brochure intitulée : *Ma justification et ma foi* (Meine Rechfertigung und mein Glaube, Augsbourg, 1845). Depuis, il n'a pas cessé d'écrire dans l'*Encyclopédie de l'Allemagne catholique* des articles inspirés de toute l'ardeur d'un néophyte. Tous ses livres d'histoire se distinguent moins par l'impartialité que par le style et la connaissance des sources.

BINEAU (Jean-Martial), ingénieur français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre des travaux publics et des finances, est né à Gennes (Maine-et-Loire), le 19 mai 1805. Admis, en 1824, à l'École polytechnique, il entra, en 1826, dans le corps des ingénieurs des mines, où il parvint au grade d'inspecteur général. A la suite d'un voyage en Angleterre, il publia un mémoire intéressant, intitulé : *Chemins de fer de l'Angleterre; leur état actuel*, etc. (Paris, 1840, in-8). En 1844, il débuta dans la carrière politique, et succéda, comme député d'Angers, à M. Robineau, son oncle. Il fit partie du centre gauche jusqu'en 1848, et se prononça pour la réforme électorale et parlementaire. Il s'appliqua surtout aux questions d'affaires, telles que la police du roulage et des chemins de fer, la réforme postale, la navigation intérieure, la conversion des rentes, etc.

Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire, plein de confiance dans ses connaissances spéciales, le nomma, par décret du 30 mars 1848, commissaire extraordinaire près les chemins de fer d'Orléans et du Centre. Un décret qui ne reçut pas d'exécution, le désigna comme professeur d'économie politique et de statistique des mines, usines, arts et manufactures au Collége de France. Le 23 avril 1849, il fut élu représentant du peuple, pour le département de Maine-et-Loire, par 118827 suffrages. Membre du Comité des finances, qui le choisit plusieurs fois pour rapporteur, il vota ordinairement avec la droite; il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, mais il sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de Louis-Napoléon. Réélu, le troisième, par 84 762 voix, il s'associa à la coalition formée contre la République; vota pour la loi de l'enseignement, pour la loi du 31 mai, etc., et réclama une prompte révision de la Constitution. Il ne se sépara des chefs de la droite que pour se rattacher à la politique de l'Élysée.

Lorsque M. Odilon Barrot et ses amis quittèrent le pouvoir (31 octobre 1849), M. Bineau accepta le portefeuille des travaux publics qu'il conserva jusqu'à la destitution du général Changarnier (9 janvier 1851). Le 2 décembre, il se mit au service du coup d'État, et fit partie de la Commission consultative. Après les décrets sur les biens de la maison d'Orléans, il succéda, comme ministre des finances, à M. Fould, le 22 janvier 1852. Deux mois après, il entra au Sénat. Son administration a été signalée par de nombreuses concessions de chemins de fer, par les priviléges de longue durée qu'il accorda aux grandes compagnies, par la conversion des rentes, et par la première application du système d'emprunt national que le parti démocratique avait proposé vainement sous le règne de Louis-Philippe. Le 4 février 1855, il fut élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Au mois d'avril de la même année, il fut nommé par l'Empereur membre de l'Académie des sciences morales et politiques, lors de la création de la section de politique, administration et finances. Il refusa cet honneur et, peu de temps après, il succombait aux atteintes d'une longue et cruelle maladie (8 septembre 1855).

BINEAU (Amand), chimiste français, né vers 1810, ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, où il devint chef du laboratoire d'analyse, a été successivement employé aux travaux du baron Thénard et préparateur du cours de M. Dumas au Collége de France. Il recueillit et publia les leçons de son illustre professeur *sur la Philosophie chimique* (1837, in-8). Il a collaboré également à la sixième édition du *Traité de chimie* de M. Thénard. En 1837, il fut reçu docteur ès sciences avec une thèse intitulée: *Recherches sur les densités des vapeurs*. Nommé professeur de chimie à la Faculté de Lyon, il a publié, dans les *Annales de chimie et de physique*, un certain nombre de mémoires, notamment sur les combinaisons ammoniacales et sur le rôle que joue l'ammoniaque dans les réactions chimiques. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BINET (Jacques-Philippe-Marie), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Rennes, le 2 février 1786, fut reçu, en 1804, à l'École polytechnique, et nommé, à sa sortie, élève ingénieur des ponts et chaussées. Il quitta bientôt la carrière des travaux publics pour se vouer à l'enseignement. Il professa pendant quelque temps les mathématiques au lycée Napoléon

Digitized by Google

et fut successivement répétiteur, examinateur et professeur de mécanique à l'École polytechnique. Destitué de ces dernières fonctions en 1830, il conserva néanmoins la chaire d'astronomie mathématique du Collége de France, à laquelle il avait été appelé en remplacement de Delambre. En 1843, M. Binet fut choisi pour succéder à Lacroix au sein de l'Académie des sciences. Il était président de cette société, au moment où il mourut, le 12 mai 1856.

Il est peu de branches des mathématiques pures ou appliquées dans lesquelles M. Binet ne se soit distingué par d'importants travaux. Voici un aperçu méthodique de ses principales recherches, consignées, à leur date, dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, le *Journal* de M. Liouville, et le *Journal* de l'École polytechnique. En analyse : *Mémoire sur les intégrales définies Eulériennes et leurs applications* (1839); *Recherches sur l'analyse indéterminée du premier degré*, avec une *Note sur la convergence des suites* (1831); *Mémoire sur une nouvelle classe d'équations réciproques* (1843); *Mémoire sur l'intégration des équations linéaires* (1843); *Mémoire sur les applications de la théorie des suites à la série des nombres premiers à un nombre composé.* — En mécanique, divers mémoires : *sur la Théorie des axes conjugués et des moments d'inertie des corps* (1813); *sur la Composition des forces et la composition des moments* (1815); *sur l'Expression analytique de l'élasticité et de la roideur des courbes à double courbure* (1815); *sur les Principes généraux de la dynamique* (1823); *sur la Variation des constantes arbitraires dans les équations de la dynamique* (1841), objet d'un rapport très-favorable de M. Liouville; *sur l'Intégration des équations de la courbe élastique à double courbure.* — En astronomie : *Mémoire sur la détermination des orbites des planètes et des comètes* (1831); *Mémoire sur les inégalités séculaires du mouvement des planètes* (1840); *Note sur le diamètre apparent et la parallaxe du soleil* (1846); *Note sur la détermination approximative de la distance du soleil à la planète Le Verrier* (1846); *Note sur le mouvement du pendule simple en ayant égard à l'influence de la rotation diurne de la terre* (1851).

M. Binet a, en outre, publié à différentes époques, plusieurs notes sur diverses questions de géométrie et de calcul des probabilités qu'on trouvera dans les mêmes recueils. Comme membre de l'Académie des sciences, il a lu de nombreux et remarquables rapports sur des travaux de mathématiques présentés à ce corps savant.

BING (Valentin), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1812, étudia son art à Driebergen, sous M. Jean-Adam Kruseman, et se consacra à la peinture d'histoire ainsi qu'aux tableaux d'intérieur. Il s'est fait connaître aux expositions hollandaises par plusieurs sujets estimés, entre autres un *Saint Marc*, *Isaac et Rébecca;* et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, par une *Femme de l'îlot de Schokland*, favorablement accueillie par la critique.

BINNEY (révérend Thomas), ministre protestant anglais, né vers 1804, à Newcastle, est un des principaux chefs de l'Église indépendante. Après avoir terminé ses études sous la direction de M. Coward, il entra dans les ordres et exerça son ministère, d'abord dans une paroisse de l'île de Wight, puis à Londres, où l'affluence de son auditoire lui fit accorder, en 1833, une chapelle spéciale. Trois ans plus tard, il prit part à la fondation de la *Colonial missionary Society*. On a de lui quelques notices biographiques, des sermons et un nombre considérable de brochures religieuses. Comme prédicateur, il jouit à Londres d'une grande réputation, et il brille moins par une entraînante éloquence que par la clarté d'exposition, la hauteur de vues et un amour profond de l'humanité.

BINTERIM (Antoine-Joseph), théologien catholique allemand, né à Dusseldorf, le 19 septembre 1779, fut élevé chez les jésuites, entra à dix-sept ans dans l'ordre des Franciscains, et s'occupa en même temps de physique et de théologie. Ordonné prêtre en 1802, il obtint une petite cure près de Dusseldorf en 1805, et se fit connaître deux ans après par la publication d'un *Recueil des écrits les plus importants sur le divorce* (Sammlung der wichtigsten Schriften über Ehescheidung, Dusseldorf, 1807).

Outre de très-nombreuses brochures, M. Binterim a publié successivement : *les Fastes de l'Église catholique* (Denkwürdigkeiten der katholischen Kirche, Mayence, 1825-1832); *Histoire pragmatique des synodes nationaux, provinciaux et diocésains en Allemagne* (pragmatische Geschichte der deutschen national, provinzial und diœcesan Synoden, Ibid., 1835-1845); *l'Ancien et le nouveau diocèse de Cologne* (die alte und neue Erzdiœcese Cœln, Ibid., 1828-1831, 4 parties); *Notice historique sur Hermann II, évêque de Cologne* (Dusseldorf, 1851), etc.

M. Binterim passe pour un dialecticien habile et un savant archéologue. Il est docteur en théologie depuis 1822. Ardent catholique, il s'est attiré, par la vivacité de ses attaques contre tout ce qui n'est pas orthodoxe, de grandes inimitiés. Il a même subi plusieurs mois de prison pour s'en être pris avec trop de violence à certains abus sanctionnés par les lois de l'État. La sympathie du peuple et du clergé le soutint contre l'animosité des protestants et la rigueur des hommes politiques. — M. Binterim est mort le 17 mai 1855.

BION (Louis-Eugène), sculpteur français, né à Paris, le 12 octobre 1807, suivit, de 1821 à 1830, l'atelier de M. Desbœufs et l'École des beaux-arts, obtint une mention au concours de 1830, et débuta au Salon de 1834. Il s'est exclusivement livré à la sculpture religieuse, et plusieurs de ses œuvres sont tombées dans le domaine des éditeurs catholiques : un *Bénitier* (1834); *la Poésie chrétienne; l'Immaculée Conception*, statuette; *Saint Vincent de Paule;* une *Sainte Famille*, groupe; *Saint Jean l'Évangéliste;* plusieurs *Stations d'un chemin de la croix* (1835-1853); une *Chaire à prêcher*, exécutée pour l'église de Brou (1838), etc. Il a obtenu, dès son début, une seconde médaille d'or au Salon de 1834.

BIOT (Jean-Baptiste), célèbre savant français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 21 avril 1774. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, prit ensuite du service dans l'artillerie, et fut reçu, en 1794, à l'École polytechnique. A sa sortie de cette École, M. Biot renonça aux services publics; il fut nommé peu après professeur à l'École centrale de Beauvais, et chargé, en 1800, de la chaire de physique du Collége de France. En 1803, âgé de vingt-huit ans seulement, il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Delambre, devenu secrétaire perpétuel, et lorsqu'en 1804 le premier consul sollicita de l'Institut un vœu favorable à l'établissement de l'Empire, M. Biot refusa de voter, l'Académie, dans sa conviction, devant rester étrangère à toute démonstration politique. Il refusa pour le même motif, en 1815, son adhésion à l'acte additionnel.

Digitized by Google

Il fut élu, à cette époque, associé étranger de la Société royale de Londres.

Entré à l'Observatoire de Paris en 1804, puis au Bureau des longitudes, M. Biot concourut avec Arago à continuer les recherches sur les pouvoirs réfringents des gaz, jadis commencées par Borda. Au mois d'août de la même année, il accompagna Gay-Lussac dans sa première ascension aérostatique, et s'éleva jusqu'à la hauteur de 4000 mètres. Il quitta Paris au commencement de 1806, et se rendit en Espagne avec Arago, pour y reprendre la triangulation de la méridienne, interrompue depuis la mort de Méchain. A la fin de l'année, il rentra momentanément en France, puis rejoignit Arago à Valence et l'accompagna à Formentera. Revenu définitivement en 1808, il fut nommé, en 1809, professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences. En 1817, il fit un voyage aux îles Orcades, afin d'y corriger des observations astronomiques relatives à la mesure de la méridienne.

On doit à M. Biot un mémoire de mathématiques *sur l'Intégration des équations aux différences partielles*, inséré dans le *Journal* de l'École polytechnique, et de nombreuses recherches d'optique et d'astronomie. Parmi ces dernières, il convient de citer : les recherches sur les pouvoirs réfringents des gaz, avec Arago; les études sur les anneaux colorés des plaques épaisses et sur la diffraction, avec M. Pouillet; les recherches sur les phénomènes de coloration produits par le passage de la lumière polarisée à travers les lames cristallines biréfringentes, avec Arago; sur les propriétés optiques rotatoires du quartz; sur les pouvoirs rotatoires de l'essence de térébenthine, des dissolutions sucrées, de l'acide tartrique, etc.; de nombreux mémoires relatifs à l'étude de la constitution moléculaire des corps au moyen de la lumière polarisée; sur la polarisation lamellaire; un grand nombre de rapports, présentés à l'Académie, sur l'invention de Daguerre et les perfectionnements qu'elle a reçus; des mémoires sur les réfractions astronomiques; une longue et savante discussion sur le même sujet, soutenue contre MM. Faye et Le Verrier en 1854 et 1855.

M. Biot est aussi auteur de travaux littéraires qui ont motivé son admission à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et plus récemment (1856) à l'Académie française. Les plus intéressants se rapportent à l'histoire de l'astronomie ancienne. Nous devons signaler toutefois un *Éloge de Montaigne* (Paris, 1812), qui obtint une mention de l'Académie française au concours où M. Villemain remporta le prix; une *Notice sur Gay-Lussac*, lue à la séance anniversaire de la Société de Londres, en 1851, etc. M. Biot est, depuis le 3 mai 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

On trouvera les nombreux travaux scientifiques de M. Biot dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, dans les *Mémoires d'Arcueil*, dans le *Journal des savants*, dont il a rédigé pendant longues années la partie mathématique; enfin, dans les ouvrages et traités spéciaux dont il nous reste à donner la nomenclature : *Analyse du traité de la mécanique céleste de Laplace* (1801, in-8); *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré* (1802, in-8), ouvrage souvent réimprimé, sous le titre d'*Essai de géométrie analytique appliquée aux courbes et surfaces de second ordre* (8e édit., 1834); *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la Révolution* (1803, in-8); *Relation d'un voyage fait dans l'Orne pour constater la réalité d'un météore tombé à l'Aigle* (1803); *Traité élémentaire d'astronomie physique* (1805; 3e édit., considérablement augmentée, 1850, 6 vol. in-8 avec atlas); *Recherches sur les réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon* (1808); *Tables barométriques portatives* (1811, in-8); *Recherches expérimentales et mathématiques sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leurs centres de gravité* (1814); *Traité de physique expérimentale et mathématique* (1816, 4 vol. in-8); *Précis élémentaire de physique expérimentale* (1817, 2 vol. in-8; 3e édit., 1824), qui avait d'abord paru en 1807; *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne* (1823, in-8); *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques et physiques* (1821, in-4), avec Arago; *Notions élémentaires de statistique* (1828, in-8); *Lettres sur l'approvisionnement de Paris* (1835); une traduction annotée de la *Physique mécanique* de E. G. Fischer (1830, 4e édit.); etc.

BIRCH-PFEIFFER (Charlotte), écrivain dramatique et actrice allemande, fille du conseiller des domaines Pfeiffer, est née, en 1800, à Stuttgart en Wurtemberg. Contre la volonté de ses parents, elle débuta, à l'âge de treize ans, au théâtre de Munich, prit des leçons de Zucarini, habile acteur, et devint, en quelques années, la favorite du public et surtout de la cour. De 1819 à 1823, elle entreprit des voyages artistiques en Allemagne, et joua avec grand succès sur les théâtres de Berlin, Vienne, Hambourg, etc. A l'âge de vingt-cinq ans et à l'apogée de sa gloire théâtrale, elle épousa le docteur Christian Birch de Copenhague, connu en Allemagne comme auteur de la *Biographie de Louis-Philippe Ier, roi des Français* (Stuttgart, 3 vol. 1841-1843; 2e édit., 1846-1847). Depuis, ses voyages s'étendirent jusqu'à Saint-Pétersbourg, Pesth et Amsterdam.

En 1837, Mme Birch-Pfeiffer prit la direction du théâtre de Zurich, en Suisse, qu'elle administra avec une énergie et une intelligence remarquables, et dont elle s'efforça de faire une véritable académie de bons acteurs pour toute l'Allemagne. Le célèbre acteur Seydelmann se lia à cette occasion intimement avec elle, et réunit ses efforts aux siens. Après la mort de Seydelmann (1843), elle se retira de la direction de ce théâtre et se réengagea au théâtre royal de Berlin. Elle ne paraît plus que rarement sur la scène et joue de préférence les rôles de duègne dans ses propres pièces. Actrice consommée, elle passe pour un des meilleurs maîtres de son art.

Mais Mme Birch-Pfeiffer s'est fait connaître encore davantage par ses œuvres dramatiques, qui ont pris leur place dans tous les répertoires des théâtres de l'Allemagne. Dans ses pièces, qui ont eu et ont encore la faveur du public, elle montre une connaissance approfondie de la scène et des goûts du public, et, sans s'élever jusqu'au génie, elle révèle dans certaines parties un talent dramatique peu commun. On lui a toutefois reproché de se servir un peu trop de l'esprit des autres. Elle eut même à soutenir un procès contre M. Auerbach, dans les *Contes* duquel elle avait puisé le sujet de sa pièce : *Village et ville*.

Mme Birch-Pfeiffer travaille avec une facilité extraordinaire et peut entrer en lice avec les Kotzebue et les Scribe. Parmi ses nombreuses pièces, nous citerons celles qui ont eu le plus de succès : *Pfefferroesel* (Vienne, 1833); *Hinko, les Favoris* (die Günstlinge), que l'on regarde comme l'un de ses meilleurs ouvrages; *le Sonneur de Notre-Dame* (der Glœckner von Notre-Dame), *Rubens à Madrid* (Zurich, 1839); *la Marquise de Villette* (1845); *Village et ville* (Dorf und stadt, 1848); *Château Greifenstein, ou le Soulier de velours* (Schloss Greifenstein oder der Sammtschuh, Vienne, 1833); *Johannes Guttenberg* (Berlin,

Digitized by Google

1836 ; 2e édit, 1840); *la Dispute de l'amour* (der Liebestreit, Munich, 1836); *la Mort de Zwingle* (Schwaebisch-Hall, 1846), tragédie historique; *Steffen Langer de Glogau* (1848); *une Famille* (1849); *Anne d'Autriche* (1850); *un Billet* (1851). Les quatre dernières pièces se trouvent dans les *Annales des drames allemands*. C'est d'elle qu'était le libretto de l'opéra de *Sainte-Claire*, que le prince de Saxe fit jouer à Paris en 1855.

En 1847, Mme Birch-Pfeiffer avait commencé à publier ses *Œuvres dramatiques complètes*. Deux volumes seulement ont paru jusqu'à ce jour (Berlin, 1856). Elle a essayé aussi d'écrire des romans; mais ce n'est pas aux ouvrages de ce genre qu'elle doit sa réputation. On cite cependant : *le Rubis* (der Rubin, Leipsick, 1829); *Tableaux du présent et du passé* (Gemaelde aus Gegenwart und Vergangenheit, Ibid., 4 vol. 1824); *Contes* (Erzachlungen, Ibid., 1830), et surtout *Burrton-Castle* (2 vol., Munich, 1834), et *Contes romantiques* (romantische Erzaehlungen, Berlin, 1836).

BIRNBAUM (Jean-Michel-François), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 19 septembre 1792, étudia à Erlangen et à Landshut, et reçut le grade de docteur en droit à Wurtzbourg en 1815. Nommé professeur du comte de Westphalie, il s'occupa d'abord de poésie et écrivit un drame, *Alberada*, puis une trilogie, *Adalbert de Babenberg* (1816), et plusieurs autres pièces, représentées avec un certain succès sur plusieurs théâtres. Il pouvait espérer de réussir dans la carrière dramatique, lorsqu'il fut appelé, comme professeur de droit, à l'université de Louvain. Dès lors, il renonça au théâtre pour la jurisprudence et fonda avec plusieurs de ses collègues une revue intitulée : *Bibliothèque du jurisconsulte*, qui se fondit plus tard dans la *Thémis*, publiée à Paris.

Après la révolution de 1830, renvoyé, comme tous les professeurs étrangers par un décret du gouvernement provisoire belge, il se retira à Bonn où il fit des cours. En 1835, il fut nommé professeur titulaire de droit à Utrecht, et, en 1840 à Giessen où il est encore aujourd'hui.

M. Birnbaum, qui est l'éditeur des *Archives de droit criminel* (Archiv des criminalrechts), a, en outre, publié des ouvrages importants : *Exposé des droits du duc de Looz-Corswarem sur la principauté de Rheina-Wolbeck* (Deduction der Rechte des Herzogs, etc., Aix-la-Chapelle, 1830); *la Nature légale des dîmes* (Die rechtliche Natur der Zehnten, Bonn, 1831); *Commentatio de Hugonis Grolii in definiendo jure naturali vera mente* (Ibid., 1835).

BIS (Hippolyte-Louis-Florent), auteur dramatique français, né à Douai, le 29 août 1789, était employé à Lille, en 1816, dans l'administration des droits réunis, qu'il n'a jamais quittée, quand un changement de résidence l'amena à Paris, où il put suivre son penchant pour les lettres. Il écrivit des tragédies : *Lothaire* (1817), en société avec M. Jay, non représentée; *Attila*, jouée en 1822, et *Blanche d'Aquitaine*, en 1827, remplies de ces allusions si avidement saisies par la foule sous la Restauration. On couvrait surtout d'applaudissements ces vers mis dans la bouche du roi des Huns :

Juge pour les Français si ma haine est profonde :
Ils osent conspirer la liberté du monde !

Le héros de la seconde pièce, « le Dernier des Carlovingiens, » n'était autre que le duc d'Orléans, qui, en 1830, donna à l'audacieux auteur de l'avancement et la croix.

La collaboration de M. Bis au libretto de *Guillaume Tell* (1829), dont l'honneur et la responsabilité revinrent à un auteur plus en renom, M. de Jouy, n'a pas beaucoup contribué à sa réputation littéraire; mais, grâce aux nombreuses reprises du chef-d'œuvre de Rossini, il devint pour lui une fortune. En 1845, M. Bis a donné aux Français une dernière tragédie en cinq actes, *Jeanne de Flandre*, qui n'a vécu qu'une soirée. On a encore de lui un petit poëme, assez inconnu : *le Cimetière* (Lille, 1822); *la Marseillaise du Nord* (Paris, 1830), etc. — M. Bis, devenu chef de bureau à la direction des contributions indirectes, est mort en 1855.

BISCHOF (Charles-Gustave), géologue et chimiste allemand, né le 18 janvier 1792 à Nuremberg, en Bavière, étudia à l'université d'Erlangen les sciences mathématiques et l'astronomie, que les leçons du professeur Hildebrandt lui firent abandonner pour la chimie. Après avoir suppléé, pendant quelques années, son maître à Erlangen, il fut appelé, en 1819, à l'université de Bonn, pour y professer la chimie et la technologie.

M. Bischof s'est occupé, en même temps, de géologie, et ses connaissances en physique et en chimie lui ont permis de trouver dans les actions moléculaires l'explication de certains phénomènes géologiques. Il imprima ainsi une toute nouvelle direction à cette science qui lui doit plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Description physico-statistique du Fichtelgebirge* (1817); *les Sources minérales d'origine volcanique en France et en Allemagne et les sources minérales de Roisdorf; Traité de la chaleur intérieure du globe terrestre* (Leipsick, 1837), travail couronné par la Société scientifique de Hollande. Plusieurs mémoires insérés dans les journaux scientifiques en forment la suite : *Moyens de soustraire les mines de houille aux dangers des explosions* (Bruxelles, 1840), mémoire qui obtint le prix de l'Académie de Bruxelles; *Lettres populaires à une dame sur les sciences naturelles* (Pforzheim et Bonn, 1840 et 1849, 2 vol.); enfin, *Traité de géologie chimique et physique* (Bonn, 1847-1850), le livre le plus important de ce savant.

BISCHOFF (Théodore-Louis-Guillaume), anatomiste et physiologiste allemand, né à Hanovre le 28 octobre 1807, est le fils du médecin Christophe-Henri-Ernest Bischoff, professeur à Bonn et connu par un certain nombre d'ouvrages, entre autres un *Traité de la médication chimique* (die Lehre von den chemischen Heilmitteln, Bonn, 1825-1831). Il étudia, sous la direction de son père, à Dusseldorf, à Bonn et à Heidelberg, obtint, en 1829, le grade de docteur en philosophie, en 1832, celui de docteur en médecine, et fut attaché, comme aide-médecin, à la Maternité de Berlin. Il y fit la connaissance du physiologiste Müller et du naturaliste Ehrenberg, et, sur les conseils de ces deux savants, résolut de s'appliquer spécialement à l'anatomie physiologique. Reçu agrégé, il ouvrit à Heidelberg, en 1835, un cours particulier d'anatomie pathologique comparée; il refusa, l'année suivante, la place de professeur ordinaire à l'université de Bâle, et resta à Heidelberg comme professeur adjoint jusqu'en 1843. Il alla occuper alors à Giessen une chaire de physiologie, et y joignit bientôt celle d'anatomie. Pendant dix ans, M. Bischoff a conservé ce double enseignement et fondé, dans cette ville, un institut physiologique et un amphithéâtre d'anatomie. En 1854, après avoir refusé les offres de plusieurs universités, il consentit à aller remplacer à Munich l'anatomiste Foerg comme professeur titulaire d'anatomie humaine et de physiologie.

Digitized by Google

Ce savant s'est particulièrement occupé de la formation des mammifères, et ses recherches et ses écrits ont fait faire de grands progrès à cette partie importante de la physiologie qu'il a traitée dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Archives d'anatomie, de physiologie*, etc., *de J. Müller;* le *Dictionnaire de physiologie de Rodolphe Wagner* (Brunswick, 1843 et suiv.), et le septième volume de la nouvelle édition du grand *Traité d'anatomie de Sœmmering* (Leipsick, 1839-1844, 9 vol.), publiée sur un plan nouveau par les premiers physiologistes de l'Allemagne, puis dans les ouvrages et opuscules suivants : *Recherches sur les enveloppes de l'œuf du fœtus humain* (Beitraege zur Lehre von den Eihüllen des menschlich Fœtus, Bonn, 1834); *Histoire du développement de l'œuf de lapin* (Entwickelungsgeschichte des Kaninchenei's, Brunswick, 1843), travail couronné par l'Académie des sciences de Berlin; *Histoire du développement de l'œuf de chien* (Entwickel. des Hundeeis, Bonn, 1844); *Maturation et détachement périodiques d'œufs chez les mammifères et les hommes*, etc. (Beweis der von der Begattung unabhaengigen periodischen Reifung und Losloesung der Eier der Saeugethiere und der Menschen, Giessen, 1844); *Histoire de la formation du cochon d'Inde* (Entwickel. des Meerschweinchens, Ibid., 1852); *Histoire de la formation du chevreuil* (Entwickelungsgeschichte des Rehes, Ibid., 1854). On cite encore de ce savant d'importantes dissertations sur la théorie de la respiration (Heidelberg, 1837), sur l'urée (Giessen, 1853), etc.

En 1850, M. Bischoff fut appelé à Darmstadt, avec le médecin Siebold et le chimiste Liebig, pour se prononcer, dans le fameux procès du comte Frédl.-Guill. de Goerlitz, accusé d'avoir assassiné sa femme, sur la possibilité d'une combustion spontanée. D'accord avec M. Liebig, il soutint, contre M. Siebold, l'impossibilité d'une pareille combustion. Son rapport et sa dissertation *sur la Combustion spontanée* (Ueber die Selbstverbrennung) sont imprimés dans les *Annales de la médecine légale* de Henke (1850) et dans *le Nouveau Pitaval* (1851, Tom. XVII).

BISHOP (sir Henri Rowley), le plus célèbre des compositeurs anglais contemporains, né en 1782 à Londres, fit de bonne heure, sous la direction de François Bianchi, ses études musicales, et débuta, en 1806, en collaborant au ballet de *Tamerlan et Bajazet*, exécuté à l'Opéra italien de Londres; puis il écrivit seul les ballets de *Narcisse* et de *Coractacus*. Son premier ouvrage de quelque importance fut l'opéra de *la Fiancée circassienne* (the Circassian bride), qui eut, le 22 février 1809, le plus grand succès à Drury-Lane; mais, dans l'incendie qui éclata la nuit suivante à ce théâtre, la partition, sauf deux ou trois morceaux, devint la proie des flammes.

Engagé, en 1810, par les propriétaires de Covent-Garden pour composer et diriger toute leur musique, il tint ces fonctions jusqu'en 1824, et, pendant quatorze années, ne livra pas à cette scène moins de soixante pièces, qui eurent plus ou moins de succès, et dont la moitié est entièrement de sa composition. Dans le nombre, nous citerons les suivantes, qui sont restées au répertoire : *les Vendangeurs* (the Vintagers, 1809), *la Vierge du soleil* (the Vergin of the sun, 1812), *le Chevalier de Snowdown* (the Knight of Snowdown, 1811), *le Meunier et ses garçons* (the Miller and his men, 1813), *Guy Mannering* et *l'Esclave* (the Slave, 1816), *la Douzième nuit* (the Twelfth night, 1820), *Marianne* (1822), et *la Terre natale* (the native Land, 1824). L'auteur de ces œuvres jouit en Angleterre d'une immense réputation, que ces œuvres mêmes n'ont pas toujours justifiée. De l'aveu de ses compatriotes, il a écrit trop et trop vite, et s'est fait beaucoup de tort en abandonnant le style national, qu'il avait souvent employé avec bonheur, pour imiter les étrangers, dont il s'est quelquefois borné à arranger les productions.

En 1826, quand parut l'*Obéron* de Weber à Covent-Garden, sir H. Bishop fit représenter, sur la scène rivale de Drury-Lane, l'opéra d'*Aladin*, pastiche allemand qui fut reçu avec froideur du public. Piqué de cet échec, il ne voulut plus s'occuper de théâtre, et il a tenu parole. On a encore de lui une grande quantité de duos, d'airs et de *Glees* (couplets avec chœur), que l'on entend encore avec plaisir dans les concerts et les salons; il a fait la musique des *Mélodies irlandaises* de Th. Moore et a arrangé les ritournelles et les accompagnements de trois volumes des *Mélodies nationales* (National Melodies).

Sir H. Bishop n'a manqué d'honneurs d'aucune sorte : directeur de la Société philharmonique, membre de l'Académie royale de musique, chef d'orchestre des oratorios, professeur de musique à Édimbourg, il a, en 1848, reçu de l'université d'Oxford le brevet très-rarement octroyé de docteur en cet art; enfin, distinction plus rare encore, il a été créé chevalier par la reine Victoria. — Il est mort à Oxford, le 30 avril 1855.

BISI (Louis), peintre italien, né en 1814 à Milan, fit ses études artistiques à l'Académie de cette ville. Il a peint de nombreux tableaux d'intérieur, dont les plus connus et les plus estimés retracent des vues d'églises. On a surtout de lui : l'*Intérieur du dôme de Milan* (1842), remarquable par la multiplicité des figures, actuellement au musée de Vienne; l'*Intérieur* de la même cathédrale, au docteur Cavezzali; les *Monuments des ducs de Savoie*, dans le chœur de l'église de Brou, au comte Litta; etc. Ces deux dernières toiles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec la *Chaire de la cathédrale de Milan*, appartenant au marquis Rocca.

Deux artistes italiens du même nom, Joseph et Michel Bisi, ont également figuré à l'Exposition universelle de 1855. Le premier, dès longtemps connu comme paysagiste, aujourd'hui conseiller et professeur à l'Académie de Milan, n'y a envoyé qu'un *Paysage*. Le second, ancien lauréat de la même Académie, et décoré de divers titres, cultive à la fois la gravure et l'aquarelle. Il a exposé *l'Immaculée Conception*, d'après le Guide, et *les Baigneuses*, aquarelle.

BISMARK (Frédéric-Guillaume, comte de), général allemand, est né à Windheim (Westphalie), le 28 juillet 1783. Issu d'une ancienne famille d'origine slave, il entra, en 1796, dans l'armée hanovrienne en qualité de porte-enseigne, et passa successivement au service du duc de Nassau, de l'Angleterre et du roi de Wurtemberg (1807), qui le nomma capitaine de cavalerie. Il fit avec les Français la campagne de Russie, eut trois chevaux tués sous lui à la Moskowa, et obtint, après Bautzen, le commandement du 1er des chevau-légers et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Fait prisonnier à Leipsick, il retourna en Wurtemberg et fut nommé chef d'état-major du prince Adam et aide de camp du roi.

En 1815, M. de Bismark fut chargé de la nouvelle organisation de la cavalerie, dans laquelle il apporta de notables modifications. Promu, en 1819, au grade de général de brigade, il fut, l'année suivante, appelé à siéger dans la première Chambre des États. Depuis cette époque, il a rempli

Digitized by Google

plusieurs missions diplomatiques à Bade, Carlsruhe, Berlin, Dresde et Hanovre. En 1828, il introduisit, sur l'invitation du roi Frédéric, son système de manœuvres dans l'armée de Danemark. Nommé lieutenant général peu de temps après, et commandant supérieur de la cavalerie wurtembergeoise, il prit sa retraite en 1848.

Outre une relation intéressante de son *Voyage en Russie* (1835), M. de Bismark a publié sur l'art militaire des ouvrages estimés et qui ont été traduits dans plusieurs langues : *Cours de tactique pour la cavalerie* (Carlsruhe, 1818, in-8); *Éléments de manœuvres pour les régiments* (1819); *Instructions pour les tirailleurs et les cavaliers en campagne* (1820; 4e édit., 1835); *le Capitaine, d'après les modèles de l'antiquité* (1820); *Système de la cavalerie* (Berlin, 1822); la *Vie du général de Seidlitz*; *Bibliothèque complète du cavalier* (1825-1831); enfin un traité remarquable sur *les Forces militaires de la Russie moderne* (Carlsruhe, 1836, in-8).

BISSEN (Wilhem), sculpteur danois, né à Silding, près Sleswig, en 1798, fit ses études à l'Académie de Copenhague, et se rendit en 1815 à Rome, où, pendant un séjour de dix années, il acheva de se former dans la pratique de son art sous la direction de Thorwaldsen, son illustre compatriote. De retour en Danemark, il exécuta deux belles statues, *Céphale* et *Atalante*, qui appartiennent à un négociant d'Altona ; quatre *Anges* pour la chapelle du château de Christiansborg, et un grand nombre de *bustes*, entre autres celui du savant Œrsted. En 1841, il revint s'établir à Rome ; après y avoir dessiné les esquisses de dix-huit figures colossales que lui avait commandées son gouvernement, il composa une *Vénus* et *l'Amour aiguisant ses traits*, le plus charmant ouvrage qui soit sorti de son ciseau. En 1846, il décora pour la grande salle du château royal une immense frise qui représente la création du genre humain d'après la mythologie grecque.

Parmi les derniers ouvrages de cet artiste, on remarque un *Apollon*, aujourd'hui à Francfort, une *Minerve* pour l'université de Copenhague, une *Victoire* qui surmonte le Musée des arts, la statue de *Tycho-Brahé*, et celle du *Soldat danois*, bronze colossal exécuté en mémoire de la brillante sortie des Danois en 1849, au siége de Fredericia. A l'Exposition universelle de 1855, M. Bissen représentait seul l'école danoise avec deux ouvrages jugés dignes de sa réputation, *Oreste* et *Philoctète*, et qui lui ont valu une médaille d'or de troisième classe. Désigné par Thorwaldsen mourant, pour donner la dernière main aux travaux qu'il laissait inachevés, il a été chargé de la direction du musée danois et nommé, en 1850, président de l'Académie des beaux-arts de Copenhague.

BISSETTE (Cyrille-Charles-Auguste), homme de couleur, publiciste français, ancien représentant du peuple, né au Fort-Royal (Martinique), le 9 juillet 1795. En 1823, il fut arrêté, avec plusieurs autres mulâtres, sous la prévention de colportage d'écrits séditieux. Condamné au bannissement par le tribunal correctionnel (15 janvier 1824), il en appela à la Cour royale de la Martinique. Elle prononça contre lui la peine des travaux forcés à perpétuité, qui entraînait alors l'exposition publique et la marque. Cet arrêt fut infirmé par la Cour de cassation, sur les plaidoiries de Chauveau-Lagarde et de M. Isambert (28 septembre 1836). Devant la Cour de la Guadeloupe, M. Bissette se défendit lui-même, et fut condamné pour dix ans au bannissement des colonies.

Il vint alors en France avec son ami Fabien, et, grâce à la subvention que lui fournirent les mulâtres et les noirs émancipés, il publia un grand nombre d'écrits pour faire connaître à la France la situation des hommes de couleur et réclamer l'abolition de l'esclavage. Outre un grand nombre d'articles insérés dans *le Constitutionnel*, *le Courrier-Français* et *le Commerce*, M. Bissette publia, avec Fabien, diverses brochures qui lui attirèrent des provocations et des duels. A l'occasion d'une *Lettre au ministre de la marine sur la nécessité d'arrêter la réaction aux Antilles françaises* (1831, br. in-8), il se battit avec un colon de la Martinique et fut blessé d'un coup d'épée. Dans une autre rencontre, en 1833, il blessa son adversaire, M. Cicéron.

Nous citerons encore, parmi ses écrits de circonstance, datant de cette époque : la *Demande en grâce pour Adèle, jeune esclave de la Martinique, condamnée à la peine du fouet pour avoir chanté la Parisienne* (1831, in-8); son *Mémoire sur les améliorations législatives et organiques à apporter au régime des colonies françaises* (1831, in-8), et ses *Observations sur les projets de lois coloniales* (1832, in-8), qui le firent appeler devant les Commissions chargées d'examiner ces projets de loi à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Députés.

En 1834, M. Bissette fonda la *Revue des colonies*, qui fut rédigée, sous sa direction, par une Société d'hommes de couleur. Ce recueil fut remplacé, en 1841, par la *Revue abolitioniste* et par le *Martyrologe colonial*, dont les titres indiquent suffisamment des organes voués à la cause de l'émancipation immédiate. Il comptait dans tous les rangs une foule de partisans, lorsqu'en 1842, ses discussions avec M. Victor Schœlcher (voy. ce nom) vinrent en diminuer le nombre. Il publia la *Réfutation* de deux de ses livres (1840-1844, in-8), et l'accusa de sacrifier l'intérêt des mulâtres à celui des noirs. Ces attaques firent éclater, dans le parti abolitioniste, une sorte de guerre intestine envenimée par des passions toutes personnelles. En 1848, le nom de M. Schœlcher au bas du décret de la République qui proclama l'abolition de l'esclavage, porta M. Bissette à se tenir à l'écart. Bientôt il rompit avec les démocrates, et mit toute son influence au service de la réaction politique, qui, dans les colonies, opposa son ancienne popularité à celle de MM. Schœlcher et Perrinon. Il fut nommé représentant du peuple par les colons de la Martinique; mais son élection ne fut pas validée par l'Assemblée constituante. En 1849, il entra à l'Assemblée législative, et, tandis que ses adversaires personnels faisaient partie de la Montagne, il s'associa aux partis hostiles à la République. Le 9 mars 1851, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Depuis le coup d'État du 2 décembre, les colonies n'ayant point de député au Corps législatif, M. Bissette est rentré dans la vie privée.

BISSING (Henriette Krohn, dame de), femme de lettres allemande, née le 31 janvier 1798, à Worm (Mecklembourg-Schwerin), épousa, à l'âge de 16 ans, le lieutenant de Bissing et, en 1837, se retira avec son mari, devenu lieutenant-colonel, dans la petite ville de Nienbourg sur la Weser où elle demeure encore.

Madame de Bissing n'a commencé à livrer ses écrits au public qu'en 1840; mais depuis, ils se sont succédé rapidement. Ce sont pour la plupart des romans et des nouvelles, avec quelques recueils de poésies. La morale sévère et le caractère religieux en ont, dans certains cercles, favorisé le succès. Nous citerons parmi les romans : *Werner* (Hanovre, 1840); *la Famille Steinfels* (Ibid., 1841, 2 vol.); *Victorine* (Ibid., 1842,

Digitized by Google

2 vol.); *Waldheim* (Ibid., 1844, 2 vol.); *Minona* (1844); *Jean* (1845, 2 vol.); *Don Manoel Godoy* (1845, 3 vol.); *Lucretia Tornabuoni* (1846, 2 vol.); *Raimer Widdrik* (1847, 3 vol.), etc.

BIXIO (Jacques-Alexandre), médecin naturaliste et homme politique français, né à Chiavari, dans l'ancien département des Apennins, en 1808, fit ses classes au collège Sainte-Barbe, puis étudia la médecine et se fit recevoir docteur avec une thèse intitulée : *Propositions de médecine et de chirurgie*. En 1837 il fonda le *Journal d'agriculture pratique, de jardinage*, etc., qu'il publie encore aujourd'hui avec M. Barral. En 1844 il reprit, avec M. Ysabeau, *la Maison rustique du* XIX*e* siècle, et publia l'*Almanach du jardinier* (1844, et suiv.); l'*Almanach du cultivateur et du vigneron;* l'*Annuaire de l'horticulteur* (même année et suiv.).

Lié avec les chefs de l'opposition libérale, M. Bixio était un des rédacteurs du *National* et jouissait d'une grande autorité, dans le X*e* arrondissement de Paris, au moment où éclata la révolution de 1848. Satisfait de l'abdication du roi, il s'opposa, le 24 février, à la proclamation de la République, et retira une première fois de l'Imprimerie royale, avec l'autorisation de quatre des membres du gouvernement provisoire, la déclaration destinée au *Moniteur*. Il accepta néanmoins du nouveau pouvoir les fonctions de chef de cabinet et *fut chargé* d'une mission extraordinaire à Turin. Elu représentant du peuple, dans le Doubs, le sixième sur sept, par 23 863 voix, il résigna ses fonctions diplomatiques pour siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocratique modéré. Il prit une part courageuse à la pacification des luttes de juin et reçut une balle en pleine poitrine. Sa blessure, heureusement légère, l'éloigna quelque temps de l'Assemblée, qui, à son retour, le choisit pour vice-président. M. Bixio fit partie, mais pendant huit jours seulement, du premier cabinet de Louis-Napoléon, comme ministre de l'agriculture et du commerce (20-29 décembre 1848). Réélu, dans le Doubs et à Paris, membre de l'Assemblée législative, il y soutint la cause libérale avec la même fermeté et la même mesure. La franchise de son langage lui valut un duel avec M. Thiers (voy. ce nom). Au 2 décembre il fit partie de la réunion du X*e* arrondissement; l'Assemblée ayant été dispersée, tandis qu'il portait à l'imprimerie le décret de déchéance, il revint se constituer prisonnier. Rendu à la liberté un mois après, M. Bixio se renferma dans ses travaux scientifiques. Il dirige, à Paris, une librairie spéciale d'agriculture.

Outre leurs publications communes, MM. Bixio et Barral ont, en 1850, attaché ensemble leur nom à deux des plus hardies tentatives d'ascension aérostatique. (voy. BARRAL).

BLAAS (Charles), peintre allemand, né à Nauders, petit village du Tyrol, le 28 avril 1815, et destiné à la vie de bureau, préfera se livrer à la peinture qu'il apprit d'abord en faisant des copies. Après avoir donné des leçons de dessin, il put, grâce à la protection de son oncle le baron d'Eschenberg, président du sénat de Vérone, faire des études régulières à l'Académie et dans les musées de Venise. Sa première toile historique lui valut, de l'empereur Ferdinand I*er*, une pension de cinq années pour aller se perfectionner à Rome. Une fois connu, il travailla surtout pour de riches étrangers. En 1850, il fut nommé à Vienne professeur à l'Académie de peinture. Mais à la mort du peintre Liparini, son ancien maître, il fut choisi pour le remplacer à l'École des beaux-arts de Venise (1856).

M. Charles Blaas a exécuté un grand nombre de portraits, de sujets d'histoire et de genre, et surtout des toiles religieuses, telles que : *la Séparation de Jacob et de Laban*, au musée de Vienne; *la Vie de Jésus-Christ*, suite de fresques exécutées dans l'église moderne de Foth, en Hongrie, une partie des fresques de la nouvelle cathédrale de Vienne. Son *Charlemagne visitant une école de garçons* a obtenu une médaille de 3*e* classe à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste faisait partie, comme représentant de l'Autriche, du jury international de la même exposition.

BLACAS d'AULPS (Louis-Charles-Pierre-Casimir, duc DE), chef actuel de la famille française de ce nom, né le 15 avril 1815, est le fils aîné du ministre favori de Louis XVIII, mort en 1839. Fidèle aux traditions de son père, il s'est tenu constamment à l'écart des affaires politiques sous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1830. Il a épouse, en 1845, sa cousine, Marie-Paule Des Cars, dont il a trois enfants. Un de ses trois frères, Pie DE BLACAS, né en 1816, est entré dans les ordres.

BLACHE (Jean-Gaston-Marie), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Senlis (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1799, fut reçu docteur à Paris, en 1824. Dès 1822, il avait obtenu, pour une dissertation *sur la Coqueluche*, un prix proposé par la Société de médecine de Lyon. Devenu gendre de Guersant père, il dirigea toutes ses études vers les maladies des enfants. Nommé d'abord médecin à l'hôpital Cochin, il a maintenant un service à l'hôpital des Enfants. Il a pour collègue M. Guersant, fils, avec lequel il a collaboré au *Traité des maladies des enfants*. Il a donné, en outre, plusieurs articles importants dans les *Archives générales de médecine* et dans le *Répertoire général des sciences médicales*. M. Blache, qui est entré, en 1855, à l'Académie, est officier de la Légion d'honneur.

BLACK (John), journaliste et littérateur écossais, est né en 1783 près Dunse (comté de Berwick). Fils d'un pauvre manœuvre et orphelin de bonne heure, il fut élevé à l'école de Dunse et travailla dix ans chez un avoué d'Édimbourg. En 1810, il vint à pied à Londres et entra au *Morning Chronicle*, pour la traduction des journaux étrangers. La connaissance des langues modernes lui fut très-utile au début de cette carrière nouvelle; de cette époque datent les traductions qu'il a publiées, telles que l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (1811-1812, 4 vol.) du baron de Humboldt; les *Voyages en Norvége et en Laponie* de Léop. de Buch (1813); les *Mémoires de Goldoni* (1813, 2 vol.); *Leçons sur le drame et la littérature* (1815, 2 vol.) de Fr. de Schlegel, etc.

Devenu principal éditeur du *Morning Chronicle* en 1821, il garda cet emploi jusqu'en 1844 et, pendant ce laps de vingt-trois années, entretint des rapports suivis avec les hommes les plus distingués du parti libéral, les lords Holland, Sydenham, Erskine, Melbourne, etc. M. Black, en quittant la direction d'un journal qui avait enrichi plusieurs de ses propriétaires, se retira pauvre et fut obligé de vendre sa bibliothèque. Ses amis politiques, entre autres le vicomte Melbourne, s'empressèrent de reconnaître les services qu'il avait rendus au parti whig, en lui faisant une pension annuelle. — M. Black est mort à Birling (Kent), au mois de juin 1855.

BLACKBURNE (Francis), magistrat anglais,

Digitized by Google

est né, en 1782, dans le comté de Meath (Irlande). Après avoir reçu une brillante éducation au collége de la Trinité à Dublin, il étudia la jurisprudence et fut admis au barreau en 1805. Devenu avocat du roi (1822), il fut appelé à remplir dans son pays les plus hautes charges de la magistrature : il fut nommé tour à tour, et sous les auspices du parti conservateur, procureur général à deux reprises (1831-34 et 1841-42), directeur des archives de la cour de justice (*master of rolls*) de 1842 à 1845, et président de la Cour du banc de la reine de 1845 à 1852. A cette dernière date, le ministère Derby lui remit la chancellerie d'Irlande. Depuis 1831, M. Blackburne fait partie du Conseil privé de la couronne. Il jouit comme magistrat d'une grande réputation de science et d'intégrité.

BLACKWELL (miss Elisabeth), femme médecin américaine, est née à Bristol vers 1820. La mort de son père, émigré depuis longtemps à New-York, ayant plongé sa nombreuse famille dans la détresse, elle entreprit de l'en tirer, en mettant à profit l'éducation qu'elle avait reçue. Aidée de ses deux sœurs aînées, elle ouvrit une école de filles, la dirigea pendant sept ans et ne se retira qu'après avoir assuré à tous les siens une honnête aisance (1843). Libre de soucis à cet égard, elle songea à mettre à exécution le projet, longuement médité par elle, d'étudier la médecine. Ce qui la poussait à cette résolution, étrange chez une jeune fille, c'était, d'après son propre aveu, d'abord l'ambition d'élargir le champ de l'activité féminine, injustement restreinte, selon elle, aux soins domestiques, puis la conviction où elle était que le ministère d'une femme offre, en beaucoup de circonstances, aux malades plus de sympathie et d'efficacité.

Miss Blackwell consacra deux années entières à acquérir la connaissance des langues grecque et latine, indispensable à l'exercice de la profession qu'elle voulait embrasser. Mais, lorsqu'elle invoqua en sa faveur le bénéfice des cours publics, l'accès lui en fut partout interdit, et elle dut se borner à accepter les conseils bénévoles que lui offrirent deux professeurs de la Caroline du Nord. Quant à l'anatomie, elle l'étudia à Philadelphie sous la direction du docteur Allen qui l'admit à ses leçons particulières. Dans la même ville, elle obtint l'autorisation de suivre la clinique de l'hôpital Blockley, et plus tard elle profita de l'enseignement médical du collége de Genève à New-York. Afin de subvenir aux frais des examens et à ses propres dépenses, elle donnait des leçons d'anglais et de musique.

En 1849, miss Blackwell fut reçue, à New-York, docteur en médecine, et sa thèse inaugurale *sur les Maladies des gens de mer* fut imprimée par les soins de la Faculté. L'année suivante, elle visita l'Angleterre, où elle reçut de ses confrères l'accueil le plus distingué. A Paris, où elle vint ensuite, on ne lui permit d'assister aux cours publics qu'à la condition de prendre le costume masculin, ce qu'en sa double qualité d'Anglaise et de puritaine, elle repoussa avec indignation. Néanmoins elle put, à l'hôpital de la Maternité, étudier quelque temps les maladies des femmes et des enfants. L'exemple donné par cette dame a porté ses fruits en Amérique, et une académie de médecine, exclusivement consacrée à son sexe, a été ouverte en 1856 à New-York. Sa sœur Émilie a embrassé la même carrière et pris aussi le diplôme de docteur.

BLACKWOOD (John), libraire-éditeur anglais, né à Édimbourg le 7 décembre 1818. D'excellentes études classiques, complétées par des voyages, par un assez long séjour en Italie et la connaissance de plusieurs langues vivantes, le préparèrent à remplir dignement la tâche difficile de directeur de l'*Edinburgh Magazine*. Fondée, en 1817, par son père, William Blackwood, qui la dirigea jusqu'en 1834, cette revue passa aux mains de ses frères aînés, Alexandre et Robert, avant d'arriver dans les siennes, en 1846. Depuis dix ans, le *Blackwood's Magazine* a conservé, sous sa direction, la prééminence qu'il conquit à son début. Tout en restant fidèle au parti conservateur, il est devenu moins âpre dans la polémique, et s'est efforcé d'unir à sa verve primitive plus de largeur dans ses appréciations.

Le *Blackwood's Magazine* est en Angleterre le plus brillant organe de la littérature générale, de la politique et de la philosophie; il a changé le caractère entier de la presse périodique. C'est lui qui a inauguré les romans et nouvelles en plusieurs suites, origine du roman-feuilleton.

Comme les articles de cette revue, selon l'usage des revues anglaises, même les plus importants, ne sont pas signés, on nous saura gré de trahir l'anonyme modeste des principaux auteurs. Le rédacteur en chef, écrivain de génie, caché sous le pseudonyme de *Christophe North*, fut longtemps le professeur Wilson, poète, critique et philosophe, mort en 1855 (voy. ce nom). Ses plus anciens collaborateurs furent sir Archibald Alison, l'historien; Lockhart, gendre de sir W. Scott, éditeur du *Quaterly Review* en 1825; J. Galt, le peintre des mœurs écossaises; le docteur Croly, fécond polygraphe; le docteur Moir, poète signant ses vers d'un Δ; de Quincey *l'humoriste*; Mmes Hemans et Southey, auteurs de poésies touchantes. Parmi les plus récents rédacteurs, nous citerons : M. Warren, sir Bulwer Lytton, le professeur Aytoun, le colonel Humley, mistress Oliphant, MM. Michel Scott, Hardman, l'auteur des *Scènes et esquisses de la Péninsule* (Peninsular scenes and sketches); feu le professeur Johnston, auteur de *la Chimie de la vie ordinaire* (the Chemistry of common life); J. White, auteur de *Sir Frizzle Pumpkin* et des *Nuits à la pension des officiers* (Nights at mess).

Un grand nombre des articles du *Blackwood's Magazine* ont été réimprimés à part et ont pris une place honorable dans la littérature anglaise. Tels sont : *Noctes Ambrosianæ*, *Récréations de Christophe North*; *le Journal d'un ancien médecin* (the Diary of a late physician), et *Dix mille livres sterl. de rente* (Ten thousands a year), par Warren; *Le Lock de Tom Cringle* (Tom Cringle's Log), et *la Croisière du Moucheron* (Cruise of the Midge), par Michel Scott; *Les Caxton* (the Caxtons), et *Mon roman* (My novel), par Bulwer; les *Essais* d'Alison; les *Contes* de Galt (Galt's tales); *les Lais des cavaliers écossais* (Lays of the Scottish cavaliers), par Aytoun; *Katie Stewart* et *Zaidee*, par mistress Oliphant, etc.

M. John Blackwood partage, avec les premiers directeurs d'une publication qui est le principal titre de sa famille, l'honneur d'avoir provoqué plusieurs de ces œuvres durables ou, tout au moins, de les avoir accueillies et popularisées. Il s'est associé un quatrième frère, le major William Blackwood, pour la direction de la grande imprimerie-librairie fondée par leur père à Édimbourg et à Londres.

BLAISE (Adolphe-Gustave), économiste français, est né à Epinal (Vosges), le 17 juin 1811. Collaborateur de plusieurs feuilles quotidiennes, et surtout du *Journal des Économistes*, il a recueilli et publié, avec M. Joseph Garnier, le *Cours d'économie industrielle* fait au Conservatoire des arts et métiers par M. Blanqui (1836-39

Digitized by Google

4 vol. in-8). En 1848, ses liaisons politiques avec les rédacteurs du *National* le firent nommer secrétaire général du département de la Seine-Inférieure; il garda ce poste quelques mois et revint à Paris traiter les questions d'économie politique, soit dans des annuaires et des revues, soit dans des écrits détachés tels que *l'Assistance publique* (1849), et *Bordeaux, son commerce et son industrie* (1854, in-8). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il a été décoré pour les services qu'il a rendus en sa qualité de secrétaire du jury international.

BLAIZE (Ange), publiciste français, que divers recueils confondent avec le précédent, est né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 28 décembre 1811. Il est neveu de son illustre compatriote, Lamennais. Après avoir été admis au barreau de Rennes, il vint à Paris où ses opinions démocratiques lui donnèrent un facile accès dans les journaux de l'opposition; il y traita spécialement les matières d'économie et d'assistance publique. Deux ouvrages qu'il publia à cette époque : *des Monts-de-piété et des banques de prêt* (1843, in-8), et *des Commissionnaires au mont-de-piété de Paris* (1844, in-8), ont acquis à cet écrivain une véritable autorité dans les questions relatives à cette institution, et lui valurent, en 1848, sa nomination de directeur du mont-de-piété de Paris. C'est à lui qu'on est redevable de la mesure administrative qui abaissa l'intérêt du prêt à 4 1/2 pour 100. Il a été remplacé en 1851 par M. Ledieu.

BLAKENEY (sir Edward), général anglais, est né en 1778, à Newcastle-sur-Tyne (Irlande). Fils d'un colonel, il suivit la carrière militaire et entra, en 1794, au 8e de dragons en qualité de cornette; deux ans plus tard, il était capitaine d'infanterie. Il fit ses premières armes aux colonies d'Amérique, passa ensuite au corps d'armée du duc d'York qui opérait en Hollande, et, après avoir pris part à l'invasion de la Martinique (1809), fut envoyé en Espagne avec le grade de lieutenant-colonel. Il déploya, dans cette guerre difficile, de véritables talents militaires, qui attirèrent sur lui l'attention de lord Wellington. Blessé à Badajoz et à Albuera, il combattit à Vittoria et à Orthez, et fut compris avec le bataillon de fusiliers royaux qu'il commandait dans l'expédition de la Nouvelle-Orléans (1814). Il devint colonel de ce corps d'élite en 1832. La dernière campagne de ce brave officier est celle de Portugal (1826), qu'il fit sous les ordres de sir W. Clinton, et qui avait pour but de protéger la régence constitutionnelle contre les absolutistes. En 1838, il fut mis à la tête des forces militaires de l'Irlande, et garda jusqu'en 1855 ce commandement; par ses mesures énergiques il sut comprimer dès le premier jour la formidable insurrection, préparée en 1848, par les partisans du rappel. En 1854, il a été promu au grade exceptionnel de général d'armée, et, en novembre 1856, nommé gouverneur de l'hôtel des invalides de Chelsea.

BLANC (Jean-Joseph-Louis), publiciste révolutionnaire français, est né à Madrid, d'une famille française du Rouergue, le 28 octobre 1813. Son père était inspecteur général des finances en Espagne, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte. Amené en France, à la chute de l'Empire, le jeune Louis Blanc fit ses études au collége de Rodez. Il en sortit à la révolution de 1830, et rejoignit son père à Paris. A peine âgé de dix-neuf ans, il se vit forcé par la position de sa famille de chercher dans le travail des moyens d'existence, et donna des leçons de mathématiques. Il put toutefois compléter ses études à l'aide d'une petite pension qu'il recevait de son oncle Ferri-Pisani. En 1831, il entra, comme clerc, chez un avoué de la Cour royale. Dès cette époque, M. de Flaugergue, ancien président de la Chambre des Députés, et ami de sa famille, se plut à l'initier à la vie politique. Chargé, en 1832, de l'éducation du fils de M. Hallette, mécanicien d'Arras, M. L. Blanc habita deux ans cette ville, publia, dans *le Progrès du Pas-de-Calais*, divers articles de politique et de littérature, et composa trois ouvrages couronnés par l'académie d'Arras; le poëme de *Mirabeau*; un autre poëme sur *l'Hôtel des Invalides*, et l'*Éloge de Manuel*.

M. Louis Blanc revint à Paris après ces succès, et se mêla bientôt à la rédaction des feuilles politiques avancées. Il donna quelques articles au *National*, entre autres une *appréciation du XVIIIe siècle*, dans laquelle il se prononçait énergiquement pour Rousseau contre Voltaire, le représentant, à ses yeux, des classes bourgeoises. Il fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine*, que supprimèrent au bout de quelques mois les lois de septembre (1835). Il écrivit ensuite, sous la direction de Sarrans jeune, dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du journal *le Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il la quitta pour fonder une autre feuille radicale, la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, où il traita toutes les questions sociales à l'ordre du jour. Le 15 août 1839, il y fit paraître un *Compte rendu des idées napoléoniennes* qui fit une vive sensation. Peu de jours après, il était victime d'un lâche attentat dont les auteurs sont demeurés inconnus. Rentrant le soir dans son domicile de la rue Louis-le-Grand, il fut violemment attaqué, frappé de coups, et laissé pour mort. Il garda le lit plusieurs semaines des suites de ses blessures.

C'est dans la *Revue du progrès* que M. Louis Blanc donna, pour la première fois, sa fameuse théorie de l'*Organisation du travail*, qui fut ensuite imprimée à part (Paris, 1840, in-32; 1841, in-12, etc.). Là, déroulant tous ses plans de réforme sociale, il attribue la misère des masses à l'individualisme, et à la concurrence qui en résulte, et réclame « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés. » Une conséquence de ce système était l'égalité des salaires, malgré l'inégalité du travail produit. Dans l'atelier social, le mobile de l'intérêt individuel, ainsi que tout mobile égoïste, n'avait pas d'action; il était remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Bientôt très-connu comme utopiste, M. Louis Blanc ne se fit pas moins de réputation comme historien. Le succès de son *Histoire de dix ans*, de 1830 à 1840, fut immense (Paris, 1841 et suiv., 6 vol. in-8°; quatre édit. simultanées). Il était dû à la fois à l'intérêt scandaleux des faits révélés, à l'ardeur passionnée qui transformait parfois l'histoire en pamphlet, et au soin, souvent même excessif, du style, qui tourne volontiers à la pompe académique. Ce livre, interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition, porta un coup terrible à la dynastie de juillet. L'auteur voulut en préparer plus directement la chute par son *Histoire de la révolution française*, dont le premier volume, le seul qui eut le temps de paraître avant l'explosion de février, annonçait ouvertement l'avénement du socialisme, et faisait remonter les origines de la Révolution de 1789 par delà Luther.

La popularité de M. Louis Blanc auprès des ouvriers de Paris le fit porter parmi les membres du gouvernement provisoire, lors du nouveau triomphe de la Révolution, en 1848. Ses adeptes

Digitized by Google

attendaient de lui l'atelier social et l'organisation du travail. Ce fut sur sa proposition que fut décrétée l'abolition de la peine de mort en matière politique. Il proposa avec moins de bonheur la création d'un ministère du *Progrès*, et offrit sa démission. Mais il la retira sur les instances de ses collègues du gouvernement, qui craignaient que sa retraite ne provoquât des troubles dans la rue. En revanche, il fit créer une commission permanente dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs*, dont il fut le président, et qui siégea sur les bancs des Pairs, au Luxembourg. L'ouverture des conférences du Luxembourg produisit dans tout le pays un effet prodigieux, et excita ici des espérances qui allaient jusqu'à l'attendrissement, là l'effroi et la stupeur. C'était tout le vieux monde social qu'on venait discuter, et qu'on se disposait, avec toute la pompe officielle, à jeter par terre. Au milieu des discours ou plutôt des hymnes en l'honneur de l'organisation du travail, on appela en congrès mixte ouvriers et maîtres, pour donner plus d'autorité aux solutions qui seraient adoptées en faveur des travailleurs. Débordés bientôt par les événements, les hommes du Luxembourg, « les pairs du travail, » comme les appelait M. Louis Blanc, rejetèrent sur la contre-révolution l'impossibilité radicale où ils se sentaient de rien faire de praticable et de durable, au nom des doctrines idéales de leur jeune chef.

L'enthousiasme dont il fut d'abord l'objet prit plus d'une fois un caractère menaçant contre les autres membres du gouvernement provisoire. La manifestation formidable du 17 mars, ou promenade des 200 000 hommes, était une sorte d'invitation à la dictature qui lui était adressée par le prolétariat et le socialisme. M. Louis Blanc ne se sentit pas assez fort pour la prendre, et essayer par elle l'application de son système; il usa de son autorité toute révolutionnaire pour maintenir l'ordre, et l'eut bientôt perdue. La protestation du 16 avril contre le communisme était autant dirigée contre lui que contre M. Cabet (voy. ce nom). Avec les conférences du Luxembourg, on rapporte souvent à M. Louis Blanc la création des ateliers nationaux qui ont tant compromis la République. L'auteur de l'*Organisation du travail*, à raison même des principes de son atelier idéal, fut particulièrement étranger à cette mesure essentiellement pratique, prise par les membres les plus modérés du gouvernement, expédient nécessaire, sous un nom ou sous un autre, au lendemain d'une révolution, ou dans les temps de crise, mais dont l'extension est pleine de périls.

M. Louis Blanc fut nommé représentant du peuple à Paris, le vingt-neuvième sur trente-quatre, et fut élu aussi en Corse. Il siégea peu de temps à l'Assemblée constituante. Parmi les comptes rendus que firent les membres du gouvernement provisoire de leur administration, aux applaudissements si bruyants de l'assemblée, le sien rencontra le moins de faveur. Quelques jours plus tard, il était traité en accusé, en ennemi. Au milieu des troubles du 15 mai, il faillit être écrasé par l'émeute, puis massacré par les gardes nationaux, à la fureur desquels plusieurs représentants, entre autres M. de La Rochejaquelein et Fr. Arago, ne l'arrachèrent qu'avec peine. Impliqué ensuite dans les poursuites auxquelles le 15 mai donna lieu, et accusé, sans preuves, d'avoir accompagné M. Barbès à l'Hôtel de Ville, il fut protégé une première fois par le vote de l'Assemblée (3 juin), qui refusa l'autorisation de poursuivre, demandée par MM. Portalis et Landrin. Cette autorisation fut accordée enfin sur une nouvelle insistance du ministère public, dans la nuit du 25 au 26 août. M. Louis Blanc se déroba pendant le scrutin, reçut asile chez un représentant, adversaire de ses opinions, M. d'Aragon, mort depuis, et put ensuite gagner la frontière de la Belgique, d'où il passa en Angleterre.

M. Louis Blanc continua dans l'exil ses travaux de publiciste et d'historien. Outre un certain nombre de brochures politiques et quelques écrits de polémique (*Appel aux honnêtes gens*. 1849, in-12; *Catéchisme des socialistes*, 1849, in-16 et in-18; *Pages d'histoire de la révolution de Février*. 1850; *Plus de Girondins; la République une et indivisible*, 1851, in-18, etc.), il a publié, pendant deux ans, un journal mensuel, *le Nouveau monde* (15 juillet 1849 — 15 juillet 1851), et a surtout poursuivi avec ardeur l'achèvement de son *Histoire de la révolution française*, que le huitième volume (1855) ne mène pourtant qu'aux massacres de septembre. Des documents curieux et des plaidoyers, toujours un peu pompeux, en faveur d'hommes ou d'actes généralement condamnés, menacent d'étendre outre mesure cet ouvrage dont toute histoire ultérieure devra pourtant tenir compte en même temps que des œuvres de MM. Thiers et Michelet. En 1857, il a fourni, pendant six mois, une correspondance de Londres au *Courrier de Paris*, sous le pseudonyme de Weller.

BLANC (Charles), littérateur français, né vers 1815 à Castres (Tarn), est le frère puîné du précédent. Après avoir cultivé la gravure, il rédigea des comptes rendus du Salon et des articles de critique artistique dans *le Bon Sens* et la *Revue du progrès* que dirigeait son frère. Il collabora ensuite au *Courrier-Français*, à *l'Artiste*, au *Journal de Rouen* et devint, en 1841, rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube*; l'année suivante, il publia à Paris l'*Almanach du mois*. Lors de la révolution de Février 1848, il remplaça M. Garrault à la direction des beaux-arts, où il fut maintenu jusqu'en 1852; à cette époque, il eut pour successeur M. Fréd. Mercey.

On a de lui : *Histoire des peintres français au* XIX*e siècle* (1845, in-8), dont il n'a paru que le premier volume; *les Peintres des fêtes galantes* (1853), qui comprennent Watteau, Lancret, Pater et Boucher; l'*OEuvre de Rembrandt* (1853, in-fol.), et une notice biographique sur *Grandville* (1855). Depuis 1849, il a entrepris, avec MM. Arsène Houssaye et Th. Gautier, une *Histoire des peintres de toutes les écoles* (in-4), qui, grâce à de belles gravures sur bois et un grand luxe d'impression, a obtenu beaucoup de succès; elle n'est pas encore terminée (1858).

BLANC (Alphonse), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), en 1798, et fils d'un menuisier, se destina à la médecine, et suivit les cours de la Faculté de Paris; mais ses études sur la physique le mirent en rapport avec M. Biot et Arago, qui le fit entrer à l'Observatoire. De retour à Grenoble, il s'y occupa d'industrie, et inventa une machine pour la fabrication des compas. Il fut, avec M. Durand-Savoyat l'un des fondateurs, et le premier gérant du journal démocratique *le Dauphinois*. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple dans l'Isère, par 92 549 voix, et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée dans les questions intérieures et extérieures, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége

Digitized by Google

de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il a repris ses travaux industriels.

BLANC (Édouard-Adolphe), ancien député français, né à Paris, le 3 octobre 1799, était avocat en 1830, lorsqu'il entra au ministère de l'intérieur; peu de temps après il devint inspecteur général de la Liste civile, et vint, en 1837, siéger à la Chambre des Députés dans les rangs de la majorité conservatrice; il fut réélu par l'arrondissement de Rochechouart jusqu'à la révolution de Février. Écarté alors des fonctions publiques, il ne tarda pas à devenir inspecteur des établissements de bienfaisance. On a de lui : *les Affaires de la Plata* (1849, in-8).

BLANC (Étienne), jurisconsulte français, né à Lyon, le 11 mars 1805, suivit les cours de droit de la Faculté de Paris et fut admis, en 1827, au barreau de la Cour royale. On a de lui des ouvrages et brochures sur la propriété artistique et industrielle, entre autres : *Traité de la contrefaçon et de la poursuite en justice* (1837, in-8; 4e édit., 1855); *Code des inventions et des perfectionnements* (1844, in-8; 2e édit., 1845), *Code général de la propriété industrielle, artistique et littéraire* (1854, in-8), en collaboration avec M. Alexandre Beaume.

BLANC (Louis-Godefroi), philologue allemand, né à Berlin le 19 septembre 1781, d'une famille de réfugiés français, fit ses études de théologie dans cette ville et obtint, en 1806, une place à l'église réformée de Halle. Soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi de Westphalie, Jérôme, il fut arrêté, en 1811, et passa deux ans dans les prisons de Magdebourg et de Cassel. Délivré par le général russe Czernitschew (28 septembre 1813), il fut nommé aumônier dans l'armée prussienne, suivit, en 1814, le quartier général de Blücher à Bar-sur-Aube et fut présent aux batailles de Brienne et de Champaubert, puis, dans le corps d'York, aux batailles de Laon et de Paris. En 1815, il reprit à Halle sa place qu'il quitta presque aussitôt, pour suivre de nouveau l'armée des alliés. Aux fonctions de ministre de la cathédrale de Halle, il joignit comme suppléant (1822), puis comme titulaire (1833), celles de professeur de langues romanes à l'université.

M. Blanc s'est particulièrement occupé du Dante et de son ouvrage. Il a publié : *Les deux premiers chants de la Divine comédie, d'après tous les commentaires qui ont été faits à ce sujet* (Die beiden ersten Gesange der gœttlichen Comœdie mit Rücksicht auf alle frühern Erlaeuterungs versuche. Halle, 1832), travail très-estimé des érudits; un *Dictionnaire de Dante* (Vocabulario dantesco. Leipsick, 1851); une *Grammaire italienne* (Halle, 1844), et un certain nombre d'importants articles (*Dante*, *Pétrarque*, *Littérature française*, *Littérature italienne*, etc.), dans la grande Encyclopédie d'Ersch et Grüber.

On a de lui, dans un autre ordre, des *Prédications* (Predigten, Halle, 1811) et un *Manuel des merveilles de la nature et de l'histoire* (Handbuch des Wissenswürdigsten aus der natur, etc. Halle, 1846, 5e édit., 1849), qui a eu un succès de popularité.

BLANC-SAINT-BONNET (Antoine-Joseph-Élisée-Adolphe), philosophe français, né, vers 1815, à Lyon, est fils d'un magistrat. Il fit ses études sous la direction de l'abbé Noirot et devint un des rares disciples de Ballanche. Il publia à l'âge de vingt-cinq ans un traité de métaphysique intitulé : *De l'Union spirituelle* (1841, 3 vol. in-8), où il prétendait démontrer, d'après les théories palingénésiques, la constitution de la société et son but au delà des temps. Il a, depuis, collaboré de temps à autre, à la *Revue des Deux-Mondes*. En 1845, il a reçu la croix de la Légion d'honneur.

BLANCHARD (des Ardennes), ancien représentant du peuple français, né à Sedan (Ardennes) en 1805, suivit à Paris les cours de la Faculté de droit et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Maire de Sedan et candidat à la Constituante, dans un département qui ne choisit pour représentants que des hommes nouveaux d'opinions modérées, il fut nommé, le second sur huit, par 46 706 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Sedan.

BLANCHARD (Claude-François), administrateur français, né à Paris, le 28 octobre 1798, entra de bonne heure au ministère de la marine où il remplit, depuis le règne de Louis-Philippe, les fonctions de directeur de la comptabilité. Il est commandeur de la Légion d'honneur. On a de lui : *Correspondance particulière de M. Boursaint* (1834), ancien conseiller d'État; *Saint-Jean d'Ulloa* (1840, in-8), relation de l'expédition française au Mexique, faite en collaboration avec M. Dauzats; *Manuel financier à l'usage du département de la marine* (1847, in-8), sans nom d'auteur; *Répertoire général des lois, décrets, règlements, etc., sur la marine* (1849-1854, Impr. nationale, 2 vol. in-8); etc.

BLANCHARD (Pierre), littérateur français, ancien libraire, né, le 29 décembre 1772, à Dampmartin (Seine-et-Marne), fit ses études au collége de Lisieux, servit quelque temps aux armées de la République et se fit connaître par la publication de plusieurs petits romans moraux, *Félix et Pauline* (1793; 6e édit. 1824); *Rose* (1797), etc., une traduction de Longus et quelques pièces de théâtre. En 1808, il ouvrit une librairie au Palais-Royal, transportée plus tard quai de l'École, la céda en 1832 et prit à Chaillot une institution à laquelle il donna le nom d'Élysée des enfants. Vers 1840, il la laissa à son fils, et continua d'écrire pour la jeunesse, à l'instruction de laquelle il s'est voué exclusivement depuis plus de cinquante ans.

Continuateur de Berquin et de Bouilly, M. Blanchard se recommande par la moralité et par un style simple et parfois élégant. Nous citerons ceux de ses ouvrages qui ont eu le plus de succès : *Petite bibliothèque des enfants* (1795; 14e édit. 1840); *le Buffon de la jeunesse* (1801, 4 vol.; 6e édit. 1835); *la Mythologie* (1801; 13e édit. 1835); *le Voyageur* (1804, 6 vol.), *les Délassements de l'enfance* (1807, 2 vol.; nouv. édit. 1853); *Petit voyage autour du monde* (1812; 14e édit. 1842), *les Accidents de l'enfance* (21e édit. 1855); *le Trésor des enfants* (30e édit. 1853), etc. On a encore du même auteur : *Histoire des batailles, sièges et combats français de* 1792 à 1815 (1818, 4 vol. in-8); *les Promenades de Fénelon* (1845, in-8), et *Mélanges d'histoire et de littérature* (1854, in-8), lectures morales et amusantes.

BLANCHARD (Émile), naturaliste français, est né à Paris, le 6 mars 1820. Il a dirigé ses études d'une manière spéciale sur les animaux articulés,

Digitized by Google

et a été chargé plusieurs fois de cette partie du cours de zoologie. Il a rempli en outre, de 1844 à 1846, des missions scientifiques en Italie et en Sicile. M. Em. Blanchard à qui plusieurs recueils bibliographiques rapportent, avec une étrange confusion, les ouvrages de divers homonymes, s'est d'abord fait connaître par des mémoires ayant pour objet quelque partie de l'histoire des animaux sans vertèbres. Ils ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans les *Annales des sciences naturelles*. Ses *Recherches sur l'organisation des vers* (in-4, avec atlas de 25 pl.) lui ont valu, en 1854, le prix décerné par l'Académie des sciences. Il est membre de la Société philomatique de Paris, de l'Académie des sciences de Philadelphie, des Sociétés entomologiques de France, de Stettin, etc.

M. Émile Blanchard a publié, outre les travaux précédents : *Catalogue de la collection entomologique du muséum* (1850-1851, 2 vol); *la Zoologie agricole* (1854 et suiv., in-4 avec planches); l'*Organisation du règne animal* (1851, in-4); *Histoire naturelle des insectes orthoptères, névroptères, etc.* (1850, in-8).

BLANCHARD (Henri-Pierre-Léon-Pharamond), peintre français, né à la Guillotière (Rhône), le 27 février 1805, vint à Paris en 1819, entra à l'École des beaux-arts et suivit en même temps les ateliers de Chasselat et de Gros. Il a exécuté de nombreux voyages dans presque toutes les parties du monde, en Espagne (1833), en Afrique, au Mexique, où il fit partie de l'expédition française (1838), en Allemagne, dans le midi de la France, et dans ces derniers temps (septembre 1856) en Russie, où il a assisté au sacre du tzar. Depuis 1849, il s'était fixé à Chatou.

Les absences fréquentes de M. Pharamond Blanchard ne l'ont pas empêché de figurer à la plupart des expositions annuelles depuis 1833. Ses principaux sujets appartiennent à peu près à tous les genres et à tous les climats. Nous citerons : des *Courses de taureaux*, *la Chapelle ardente*, *les Contrebandiers* (1836), *le brigand José Maria*, *le Désarmement de la Vera-Cruz* (1840), à Versailles; *Fernand Cortez*, une *Rue d'El-Alari à Tanger*, *les Funérailles d'un Maure*, un *Musicien arabe*, des *Joueurs mexicains*, l'*Encaissement du Rhône*, près de Bellegarde, *San Isidro Labrador*, patron de Madrid, *Souvenirs des bords du Rhin* et l'*Intérieur de l'église de Chatou*. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *Vasco Nuñez de Balboa découvrant la mer du Sud*, tableau acquis par l'Etat, et la *Vallée de Josaphat*. Il a obtenu une médaille de 3e classe pour le paysage en 1836, et la décoration en mai 1840.

M. Ph. Blanchard a, en outre, donné d'innombrables dessins dans divers recueils et publications pittoresques, notamment dans *l'Illustration* de ces dernières années. En 1855, il a publié l'*Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople* (in-12 avec plan).

BLANCHET (Jules), mathématicien français, né vers la fin du siècle dernier, a été successivement professeur de physique au collége Henri IV, maître de conférences à l'École normale, inspecteur de l'Académie de Paris, puis inspecteur général de l'enseignement secondaire. Il a été décoré le 28 avril 1841.

On lui doit plusieurs mémoires de physique mathématique, ayant rapport à la propagation des mouvements vibratoires de l'éther et à la détermination de la forme qu'affecte l'onde lumineuse dans des circonstances données. Ces mémoires, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, ont été, pour la plupart, l'objet de rapports présentés à l'Académie (*Comptes rendus* de l'Académie, 1838, 1842), et ont reçu les honneurs de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*. Parfaitement maître des difficultés du calcul, M. Blanchet a publié encore divers mémoires de mathématiques pures, parmi lesquels nous citerons le suivant : *Analyse géométrique des surfaces du second ordre, pour servir d'introduction à l'étude de la géométrie supérieure.*

BLANCHET (Alexandre-Louis-Paul), médecin français, né à Saint-Lô (Manche) en 1817, fit ses études à Paris, où il fut reçu docteur en 1840, avec une thèse sur l'*Influence de l'âge dans les applications et les résultats de la lithotritie*. Après quelques publications sur l'emploi thérapeutique de l'huile essentielle de cubèbe (1841), sur les hypertrophies du cœur et les anévrismes de l'aorte, et sur les dermopathies de la région sacrée (1842), il se consacra à l'étude de la surdi-mutité et des maladies de l'oreille, et réclama auprès du gouvernement contre l'incurabilité prétendue et l'abandon des sourds-muets. Chargé, en 1846, par le ministère de l'intérieur, d'essayer sur eux un traitement, il appliqua la musique à leur guérison, et obtint le titre de chirurgien en chef de l'École des sourds-muets. En 1849, au retour d'un voyage entrepris en Belgique et en Allemagne, aux frais du gouvernement, pour étudier les établissements de surdité et les procédés de guérison, il créa, sous le titre d'*Union médicale*, une association qui rencontra autant d'opposition que de sympathie.

On doit à M. Blanchet, dans le cercle de ses études spéciales, un traité philosophique et médical : *la Surdi-mutité* (1850-1852, 2 vol.); ainsi que plusieurs mémoires : *Sur la théorie des ondes sonores*; *Sur les maladies de l'oreille externe* (1844); *la Musique employée chez le sourd-muet au développement de l'appareil vocal et de l'audition*; *Plan d'éducation à suivre, dans une institution de sourds-muets, pour le développement de l'ouïe et de la parole*; *De la possibilité de faire percevoir le son au sourd-muet incurable et au sourd-muet aveugle*, etc.

BLANCHET (Paul-Auguste-Charles), industriel français, né à Paris, en 1819, entra, pour quelques mois, à l'École polytechnique en 1838, y fut admis une seconde fois en 1840, et fit deux ans partie du génie militaire. Sous-lieutenant démissionnaire à la fin de 1843, il remplaça son père dans la fabrique de pianos que celui-ci dirigeait depuis plus de trente ans avec M. Roller, la première qui ait construit, en France, dès 1826, les pianos droits. Il a succédé à M. Roller en 1852 et figuré seul à l'Exposition universelle de 1855, où il a obtenu une médaille de première classe et la décoration. M. C. Blanchet professe depuis plusieurs années un des cours gratuits de l'Association philanthropique.

BLANQUART DE BAILLEUL (Louis-Edmond-Marie), prélat français, est né à Calais (Pas-de-Calais), le 8 septembre 1795. Issu d'une ancienne famille de robe, il exerça d'abord la profession d'avocat (1818); mais une impérieuse vocation le poussa, dix ans plus tard, vers l'état ecclésiastique, et il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Presque aussitôt après son admission dans les ordres, il devint vicaire général (1827), puis évêque de Versailles (27 mars 1833), à la mort du titulaire, M. Borderies. Le 3 mars 1844, il fut élevé à l'archevêché de Rouen, en remplacement du prince de Croï. Il n'a cessé, depuis 1830, de

Digitized by Google

revendiquer la liberté d'enseignement; mais il a défendu, en 1852, la cause des auteurs classiques, en se prononçant, comme M. Dupanloup, contre l'abbé Gaume, qui, dans son ouvrage du *Ver rongeur*, voulait bannir des études toute l'antiquité profane. M. Blanquart de Bailleul est, depuis le 20 avril 1843, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

BLANQUI (Louis-Auguste), révolutionnaire français, né à Paris en 1805, est le frère puîné de Jérôme-Adolphe Blanqui, l'économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort le 28 janvier 1854. Étudiant à Paris, après avoir rempli les fonctions de précepteur particulier, il suivit tour à tour les cours de droit et de médecine. Mais son amour pour l'étude était moins fort que sa passion pour la politique, qui le jeta de bonne heure dans toutes les affiliations secrètes, organisées pour transformer le gouvernement ou la société. Blessé, en 1827, dans l'affaire de la rue Saint-Denis, il prit sa revanche aux journées de 1830, et fut décoré de la croix de juillet. Il se tourna bientôt contre le nouveau pouvoir et prit part à toutes les conspirations et à toutes les émeutes. Membre actif de la Société des amis du peuple, il fut d'abord impliqué dans le *Procès des dix-neuf*, et se défendit en accusant, avec une extrême véhémence de langage, le gouvernement de Juillet d'indifférence et de cruauté calculée envers le prolétariat. Il fut condamné à un an de prison et à 200 francs d'amende. Dans le procès d'avril, il ne figura pas devant la Chambre des Pairs parmi les accusés, mais parmi leurs défenseurs. L'année suivante, il fut traduit en police correctionnelle, sous prévention d'association illicite et de fabrication de poudre de guerre (affaire de la rue de Lourcine). Il subissait sa peine, lorsque l'amnistie de 1837 lui rendit la liberté.

M. Blanqui, après avoir fait partie de la Société des familles, travailla, avec MM. Raisant, Lamieussens et Martin-Bernard, à la transformer en une société plus agissante, celle des Saisons, qui, avec celle des Montagnards, tenta, le 12 mai 1839, sous sa conduite et sous celle de M. Barbès, la dernière prise d'armes contre le gouvernement de Louis-Philippe. L'émeute fut facilement écrasée, et M. Blanqui, après avoir échappé, pendant six mois, aux recherches de la police, fut pris, traduit devant la Chambre des Pairs, et condamné à mort, sans vouloir se défendre (janvier 1840). La peine fut commuée, au dernier moment, en celle de la détention perpétuelle. Envoyé au mont Saint-Michel, il y subit, avec les autres prisonniers politiques, des traitements qui servirent de texte à des accusations amères contre la dernière monarchie. Épuisé, presque mourant, il fut transporté à Tours, et trouva, dans l'hospice de cette ville, toutes les douceurs compatibles avec la privation de la liberté. Il les partageait avec un ami et disciple en révolution, M. Huber, ancien ouvrier corroyeur, qui fit sonner si haut, en 1848, ses souffrances de martyr.

La révolution triomphait à peine, le 24 février, que M. Blanqui accourut à Paris pour surveiller et menacer le gouvernement provisoire. Il forma le club de la Société républicaine centrale, qui avait ses séances au Conservatoire, et qui fut la cause des grandes agitations populaires de cette première période. M. Blanqui fut l'âme et le chef de ces trois journées, échelonnées de mois en mois, qui perdirent son parti et compromirent la République. La première, celle du 17 mars, avait à peine échoué, qu'il eut une grave épreuve à traverser. Au moment où son nom était une menace, même pour les hommes les plus avancés du gouvernement, il parut tout à coup dans la *Revue rétrospective* (voy. TASCHEREAU), une pièce trouvée dans les papiers de l'ex-roi qui contenait les révélations les plus détaillées sur les anciens complices de M. Blanqui, et qui semblait ne pouvoir être attribuée qu'à M. Blanqui lui-même. Sommé de se justifier par tout son parti, notamment par M. Barbès, qui témoignait déjà contre lui un extrême éloignement, il redoubla ses attaques contre le gouvernement provisoire, et détermina la seconde manifestation, celle du 16 avril.

L'Assemblée nationale constituante n'était pas réunie depuis huit jours, que M. Blanqui se mêla très-activement à l'organisation de la troisième manifestation révolutionnaire, connue sous le nom d'attentat du 15 mai. Prêché à son club, consommée par lui-même et ses amis, cette tentative à laquelle il fut entraînée, dit-on, malgré lui, par l'impatience de son parti, lui fut attribuée tout entière. A la tête des masses qui envahirent la salle des séances et porteur de la pétition en faveur de la nationalité polonaise, il parut à la tribune, demanda la reconstitution de l'ancienne Pologne, et rappela la misère du peuple. Huber alla plus loin et proclama la dissolution de l'Assemblée. Mais la force resta à la légalité : M. Blanqui put fuir et se cacher pendant une douzaine de jours, puis fut saisi, jugé par la Haute-Cour de Bourges, devant laquelle éclatèrent ses dissentiments avec M. Barbès, et condamné à dix ans de prison, qu'il subit encore à Belle-Isle, après une tentative infructueuse d'évasion.

BLANTYRE (Charles-Walter STUART, 12e baron), pair représentatif d'Écosse, né en 1818 à Lennox-Love, près Haddington, descend d'une ancienne famille élevée en 1606 à la baronnie. Héritier des titres de son père en 1830, il fut élu membre de la Chambre des Lords en 1850, et y vote d'ordinaire avec le parti libéral. De son mariage avec une fille du duc de Sutherland (1843) il a quatre filles et un fils, *Walter* STUART, né en 1851 à Erskine-House (comté de Renfrew).

BLARGNIES (Charles), magistrat et homme politique belge, né à Mons (Hainaut), en 1793. Avocat à Bruxelles, il fit partie du congrès national en 1830, et fut nommé membre de la commission de Constitution. Il se prononça pour la monarchie représentative et pour le sénat électif, vota l'exclusion de la maison de Nassau, proposa d'offrir la couronne de Belgique à Louis-Philippe, appuya la candidature du duc de Nemours, combattit celle de Léopold, et demanda que le trône fût donné à un chef indigène. Dans les débats relatifs à l'intégrité du territoire belge, il montra un ardent patriotisme, et vota contre le traité des vingt-quatre articles. Envoyé à la Chambre des Représentants en 1831 par le district de Mons, il y reparut en 1836. Mais, quelques mois après, il quitta l'assemblée pour occuper le siége de conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, auquel il fut appelé le 12 novembre 1836.

BLASIUS (Ernest), chirurgien allemand, né à Berlin le 20 novembre 1802, étudia à l'Institut de médecine et de chirurgie de sa ville natale. Reçu docteur dès 1823, il fut, pendant quatre ans, chirurgien militaire, puis exerça quelque temps la médecine à Berlin. Il passa ensuite à Halle, où il devint successivement agrégé à la Faculté de médecine (1828), professeur adjoint (1830), puis titulaire (1834) de chirurgie et directeur de la Clinique chirurgicale. Le roi de Prusse l'a nommé conseiller intime de médecine.

M. Blasius est également connu en Allemagne comme professeur, comme praticien et comme écrivain. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Ma-*

Digitized by Google

nuel d'acurgie (Handbuch der Akiurgie. Halle, 1830-1832, 3 vol.; 2e édit., 1839-1842), travail très-estimé, traduit en plusieurs langues et auquel se rattache un *Atlas* (Akiurgische Abbildungen, Berlin, 1831-1833; 2e édit., *ibid.*, 1841-1844, planches et texte); *Leçons d'acurgie* (Lehrbuch der Akiurgie, Halle, 1835; 2e édit., 1846), sorte d'abrégé du précédent; *Dictionnaire général de chirurgie et d'ophthalmologie* (Handwœrterbuch der gesammten Chirurgie und Augenherlkunde, Berlin, 1836-1838. 4 vol.); l'*Incision diagonale, nouvelle méthode d'amputation* (Der Schrægschmitt eine neue Amputations methode, Berlin, 1838), *Etudes de chirurgie pratique* (Beitraeg zur praktischen Chirurgie, Berlin, 1848), etc., sans compter des brochures et opuscules sur divers sujets de médecine ou sur des méthodes d'opération particulières à l'auteur. Il a collaboré aussi au *Magasin de médecine*, et au *Manuel théorique et pratique de chirurgie* de Rust, et à divers autres recueils.

BLATIN (Henri), médecin français, né à Clermont-Ferrand en 1808, étudia la médecine à Paris, et fut reçu docteur en 1839, avec une thèse sur une question d'obstétrique. Il adopta de bonne heure la spécialité des accouchements. Il a inventé plusieurs appareils, tels que le marchepied explorateur, les instruments dits rigocéphale et scarificateur. Il a publié : *Essai sur le traitement médical et chirurgical des scrofules* (1840, in-8); *Des enveloppes du fœtus et des eaux de l'amnios* (1840); le recueil des *Leçons de phrénologie* de Broussais, et un *Traité des maladies des femmes*, en collaboration avec M. Nivet (1842).

BLATT (François-Thaddée), musicien allemand, né à Prague en 1793. Après avoir étudié quelque temps la peinture, il entra au Conservatoire de sa ville natale, dont il est devenu, depuis 1820, professeur et directeur-adjoint. Son habileté à jouer de la clarinette le fit mettre presque au même rang que Baermann, et ses longs voyages à travers l'Europe accrurent sa réputation. On a de lui des compositions considérées comme fort bonnes en leur genre : des *Caprices*, des *Variations*, des *Etudes* et une *Méthode complète* pour son instrument.

BLAVIER (Édouard), ingénieur français, né à Paris, le 28 mars 1802, est fils de M. Blavier, ingénieur en chef des mines et traducteur du grand ouvrage de Cancrin sur la *Jurisprudence générale des mines en Allemagne*. Entré à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans, il fut admis en 1821 à l'École des mines. Il est aujourd'hui ingénieur en chef, à Paris, chargé des carrières de la Seine, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 26 avril 1844. Il a publié une *Notice statistique et géologique sur les mines et le terrain à anthracite du Maine* (1834, in-8), et un *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* (1837, in-8).

BLAVOYER (Arsène), ancien représentant du peuple français, né à Troyes (Aube) le 28 janvier 1815, termina ses études au collége de sa ville natale et vint à Paris faire son droit. Mais, au lieu de suivre la carrière d'avocat, il se livra à l'agriculture et, jusqu'en 1848, resta étranger à la vie politique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 26 674 voix, le dernier sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite, mais sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit d'abord aucune opposition au gouvernement du Président et admit la proposition Rateau qui congédiait la Constituante. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il continua de suivre pour guides les chefs du parti de l'ordre, soutint le président contre les démocrates, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution; mais, aux approches du coup d'Etat, il soutint le régime parlementaire contre la politique de l'Elysée. Depuis le 2 décembre 1851, il est resté en dehors de la vie politique.

BLAYNEY (Cadwallader-Davis Blayney, 12e baron), pair représentatif d'Irlande, né en 1803, à Londres, descend d'un colonel qui fut créé baron en 1621 pour ses services militaires. Il fit partie de la Chambre des Communes, comme député de Monaghan, de 1830 à 1834, hérita du titre de son père à cette époque, et fut élu, en 1841, membre à vie de la Chambre des Lords. Il y soutient les principes conservateurs.

BLAZE (François-Henri-Joseph Blaze, plus connu sous le nom de Castil-), compositeur et musicographe français, né, le 1er décembre 1784, à Cavaillon (Vaucluse), est le fils d'un notaire qui se fit connaître par quelques productions musicales. Destiné au barreau, il hérita de son père un goût passionné pour la musique et suivit plus volontiers les cours du Conservatoire que ceux de l'École de droit. Après avoir étudié le solfége et l'harmonie, il passa néanmoins sa thèse d'avocat et regagna son département. Sous l'Empire, on le vit successivement peintre, employé, chef de bureau à la préfecture de Vaucluse, inspecteur de la librairie, marchand de vins en gros. Il jouait de plusieurs instruments et avait composé beaucoup de romances et de pièces fugitives publiées sous un nom qui, tout en se rapprochant du sien, ne pouvait le compromettre auprès de ses chefs. Comme il cherchait encore : « Appelle-toi Gil Blas, lui dit Zimmermann. — C'est un nom de valet, répondit-il; et il m'en faut un qui puisse figurer dignement sur les affiches de l'Opéra. » En relisant le roman de Le Sage, le nom de Bernard de Castil Blazo lui plut; il le francisa et le porta si bien qu'il lui est tout à fait resté (1813).

Résolu de mettre fin à tout ce qui pouvait faire obstacle à ses penchants, M. Castil-Blaze reprit, en 1819, la route de Paris avec ses enfants, et débuta sans bruit par deux volumes sur *l'Opéra en France* (1820), où il attaquait, avec autant de justesse que de vivacité, certains préjugés nationaux qui s'opposaient aux progrès de la musique dramatique. Il dut au mérite de ce livre d'entrer au *Journal des Débats* (7 décembre 1820) comme rédacteur de la chronique musicale, confiée jusqu'alors à des gens de lettres plus ou moins étrangers à la musique. Il eut bientôt fondé sa réputation par une série d'articles piquants, signés XXX, remarquables surtout par la spécialité des connaissances, et qui contribuèrent beaucoup à répandre le goût de la musique. Après la publication de son *Dictionnaire de musique moderne* (1821, 2 vol. in-8), auquel on reproche pourtant d'avoir été rédigé avec trop de précipitation, il fut nommé par M. de Lauriston directeur du Conservatoire (1822), poste qu'il n'accepta pas.

A cette époque, la plus fructueuse de sa vie, M. Castil-Blaze avait fait paraître les traductions qu'il avait apportées à Paris, des *Noces de Figaro*, de *Don Juan*, de *la Flûte enchantée* et du *Mariage secret;* il y ajouta bientôt celles des opéras de Rossini qui avaient alors la vogue : *le Barbier de Séville* (1821); *la Pie voleuse* (1822); *Otello* (1823); *Moïse*, *l'Italienne à Alger* (1830). Ce fut par ces traductions arrangées que la province,

Digitized by Google

au grand bénéfice de l'interprète, fut initiée à la connaissance de ces chefs-d'œuvre. Il alla, dans sa manie d'arrangement, jusqu'à accommoder les comédies de Molière, Regnard, Destouches, Collé, Beaumarchais, à des séries de morceaux puisés dans les partitions de Rossini, Mozart, Paër, Beethoven et autres maîtres; nous rappellerons notamment *les Folies amoureuses* (1823); *la Partie de chasse de Henri IV* (1826), et *M. de Pourceaugnac* (1827). Tous ces pastiches, composés par une main habile néanmoins, furent bien accueillis au théâtre de l'Odéon, spécialement destiné alors à la reproduction des ouvrages traduits; mais celui qui excita le plus d'enthousiasme fut le *Freyschütz* de Weber, mis en opéra comique sous le titre de *Robin des bois* (1824), et repris avec fruit, en 1835, à l'Opéra-Comique, et en 1856 au Théâtre lyrique. A l'Opéra, il donna la traduction d'*Euryanthe* de Weber (1831) et du *Don Juan* de Mozart (1834).

M. Castil-Blaze quitta la chronique musicale des *Débats* en 1832, écrivit quelque temps au *Constitutionnel*, puis passa à la *Revue de Paris*, où il a inséré les opuscules suivants, tirés à part : *Chapelle-musique des rois de France* (1832), *la Danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à Taglioni* (1838), *le Piano* (1840) et *les Prologues de l'Opéra* (1844). Il a également fourni un grand nombre d'articles à la *Revue musicale*, à la *Revue française*, à la *France musicale*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc.

On a encore de lui : *le Mémorial du Grand Opéra* (1847, in-8), refondu, en 1855, sous le titre de *l'Académie royale de musique* (2 vol. in-8), histoire littéraire, musicale, chorégraphique, etc.; et *Molière musicien* (1852, 2 vol. in-8), notes sur les œuvres des écrivains dramatiques, où se mêlent des considérations sur l'harmonie de la langue française. Enfin, comme compositeur, il s'est fait connaître par trois opéras originaux dont il a écrit la musique et les paroles, et qui, repoussés aux trois théâtres lyriques de Paris, ont été joués en province : *Pigeon vole, Choriste et liquoriste, Belzebuth ou les Jeux du roi René* (1841), quelques morceaux de musique religieuse, des quatuors de violon, des sonates, un recueil de romances, etc. — Il est mort à Paris au mois de décembre 1857.

BLAZE (Ange-Henri), dit DE BURY, littérateur français, né en 1816 à Cavaillon, est fils du précédent, et a ajouté son nom à celui de sa mère, qui est d'origine anglaise. Il fit ses études au collége Bourbon, à Paris, et fut associé de bonne heure aux travaux de traduction de son père, avec lequel il arrangea le *Don Juan* pour la scène de l'Opéra. Vers 1836, il commença, sous le pseudonyme de *Hans Werner*, une collaboration des plus actives à la *Revue des Deux-Mondes*, dont le directeur, M. Buloz, avait épousé Mlle Christine Blaze, sa sœur aînée. La plupart des articles qu'il y a insérés ont été réunis par lui et tirés à part. On a de cet auteur : le *Faust de Gœthe* (1840, in-18; 9e édit., 1853), traduction accompagnée d'une étude sur la mystique du poëme; *Rosemonde* (1841), légende illustrée; un recueil de *Poésies* (1842, in-18), les *Poésies de Gœthe* (1843), *Écrivains et poëtes de l'Allemagne* (1846, 2 vol. in-12), *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche* (1854, in-18), *les Kœnigsmark* (1855), *les Musiciens contemporains* (1856, in-18), études sur Rossini, Mozart, Beethoven; etc.

Mme Henri BLAZE, née Marie-Pauline-Rose Stewart, d'une ancienne famille écossaise, a donné, dès l'âge de dix-huit ans, sous les pseudonymes d'Arthur Dudley et de Maurice Flassan, un certain nombre d'articles de critique et des nouvelles dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a publié sous son nom, en 1851, la relation d'un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne*, accompli pendant les événements révolutionnaires de 1848.

BLEEK (Frédéric), théologien protestant allemand, né le 4 juillet 1793 à Arensbœck (duché de Holstein), fit ses études au collége de Lübeck et à l'université de Kiel, puis suivit en 1812, à Berlin, les leçons de Wette, Schleiemacher et Neander. Professeur adjoint à Berlin en 1823, il fut nommé, en 1829, professeur titulaire de théologie à l'université de Bonn.

Le principal ouvrage de M. Bleek est l'*Epître aux Hébreux* (der Brief an die Hebraeer, Berlin, 1828-1840, 2 parties en 4 vol.). Il a donné en outre une édition de l'ouvrage de Jacob Bœhn : *Des querelles et disputes des savants sur le testament du Christ* (vom Zank und Streit der Gelehrten um Christi Testament, Berlin, 1823); *De libri Geneseos origine atque indole historica* (Bonn, 1836); *Recherches critiques sur l'Évangile* (Bertraege zur Evangelienkritik, Berlin, 1846), etc., et collaboré à plusieurs recueils et revues, notamment aux *Études et critiques théologiques*, au *Répertoire biblique exégétique* de Rosenmüller et à la *Revue théologique* de Schleiermacher, Lücke et de Wette.

BLENKER (Louis), révolutionnaire allemand, né vers 1815, servit d'abord dans l'armée grecque, puis entreprit le commerce des vins à Worms, où il fit faillite. Après les événements de février 1848, il fut nommé colonel de la garde nationale de Worms et prit part à la révolution badoise au commencement de 1849. Sa femme combattait à ses côtés. Pendant près de deux années, il fit, à la tête d'un corps d'insurgés, des prodiges de valeur; mais il ne montra ni prudence ni talents militaires. Le 10 mai, il battit l'armée badoise, prit plusieurs officiers et enrôla dans sa troupe un assez grand nombre de soldats. Sept jours après, il occupa Worms, qu'il abandonna pour tenter un assaut inutile contre Landau. En même temps il pressait l'armement du peuple de Frankenthal et organisait, dans tout le pays, la résistance au nom du gouvernement provisoire badois. Maître une seconde fois de Worms, il se dirigea vers le Palatinat, en laissant dans la ville 300 hommes, qui furent chassés le lendemain par les troupes du gouvernement. Il livra un combat sanglant aux Prussiens près de Bobenheim, rentra dans Bade et prit part à la terrible lutte qui s'engagea dans la ville. Pendant que le Polonais Twinski opérait vers Strasbourg, il prit le commandement général des troupes insurgées destinées à couvrir Carlsruhe et à soutenir Mieroslawski, dont le corps occupait la ligne du Necker. Après le combat de Durlach, il se plaça sous les ordres du principal chef révolutionnaire, le badois Becker, qui l'envoya occuper les postes importants de Mühlbourg et Knielingen. Chassé de ses positions, après une lutte longue et acharnée, il fit une grande faute stratégique en n'occupant point Baden-Baden, qui pouvait couvrir la retraite désastreuse des insurgés. Après le départ de Mieroslawski, avec lequel il avait eu quelques démêlés, il se rallia au corps de Sigel, son successeur; mais il dut bientôt fuir le long du Danube avec le reste des troupes révolutionnaires. Il erra quelque temps de village en village, accompagné de sa femme, qui montra, dans toute cette retraite, un incroyable sang-froid. Enfin, sur le conseil de quelques membres du gouvernement provisoire, il se décida à se retirer en Suisse. Mais son caractère remuant effraya les

Digitized by Google

chefs de la confédération helvétique, qui l'expulsèrent par un décret spécial, en septembre 1849. M. Blenker émigra dans l'Amérique du nord, où il se livre à des opérations commerciales.

BLÉRY (Eugène), dessinateur et graveur français, né à Fontainebleau le 3 mars 1808, se livra, jeune encore, au genre aujourd'hui négligé de la gravure à l'eau-forte. De 1835 à 1840, il reproduisit à la plume et au crayon des *Vues* et des *Sites* du Dauphiné, de la Suisse ou de l'Auvergne : le *Pont de Dorieu*, à Lyon, et le *Vaux-de-Cernay*, en Seine-et-Oise. Depuis, il s'est presque exclusivement occupé d'eaux-fortes, et a fait, dans ce genre, une immense collection de *Forêts* et de *Paysages*, quelques-uns d'après Ruysdaël, Hobbema, etc., les autres d'après les croquis tracés par lui-même; deux *Environs* de Fontainebleau.

A côté de ces sujets, fréquemment acquis par la calcographie du Louvre, et dont la liste, un peu uniforme, se trouve dans les *Livrets d'exposition* ou dans les *Notes* de Duchesne, M. Bléry a exécuté et édité, depuis 1848, des *Plantes* et des *Groupes*, œuvres moins artistiques, mais plus lucratives, dont il est à la fois le graveur, l'éditeur et l'imprimeur. Il a obtenu les trois médailles de gravure à trois expositions successives, de 1840 à 1842, et la décoration en juillet 1846.

BLESSON (Louis-Jean-Urbain), écrivain militaire allemand, né à Berlin le 27 mai 1790, entra en 1813, comme volontaire, dans le corps de génie de l'armée prussienne, prit part à la campagne de France, obtint le grade de capitaine et devint, après la paix, professeur à l'École militaire de Berlin et membre de la commission d'examen. En 1829, il reçut son congé et le grade de major.

On doit à M. Blesson, entre autres ouvrages de science militaire : *Études pour servir à l'histoire de la guerre de* 1815 (Beitrag zur Geschichte des Festungskrieges von 1815, Berlin, 1818); *De la fortification de campagne pour toutes les armes* (Feldbefestigungskunst für alle Waffen, Ibid., 1825), ouvrage traduit en français (1848, in-8); *Aperçu sur la fortification* (Uebersicht der Befestigungskunst, Ibid., 1827 et 1834, 2 livraisons); *De la science du défilement graphique* (die Lehre vom graphischen Defilement, Ibid., 1828); *Histoire des grandes fortifications* (Geschichte der grossen Befestigungskunst, Ibid., 1830); *Traité des grandes fortifications à l'usage de toutes les armes* (Grosse Befestigungskunst für alle Waffen, Ibid., 1830-1835, 3 vol.).

M. Blesson a publié, en outre, une traduction allemande de l'*Histoire de l'expédition en Russie* (Ibid., 1825). En 1820, il fonda avec Decker et Maliszewsky la *Gazette militaire* (Ibid., 1820-1857 et suiv.), et, en 1824, il devint un des rédacteurs de la *Revue de l'art, de la science et de l'histoire de la guerre*. Depuis plusieurs années, il est directeur en chef de ces deux revues.

BLIGNIÈRES (Jean-Jacques-Célestin-Pantaléon Le Barbier de), écrivain pédagogique français, né à Paris, le 29 novembre 1797, est un des élèves de l'abbé Gaultier qui ont le plus contribué à répandre son nom, ses livres et sa méthode. Il s'est surtout fait connaître en publiant, de concert avec MM. Ducros, Le Clerc et Demoyencourt, une foule de nouvelles éditions, refondues et augmentées, des ouvrages que leur maître commun avait laissés sur la géographie, l'histoire et la grammaire. En 1820, il fonda à Paris une institution libre qu'il a dirigée jusqu'en 1849. On a de M. de Blignières : *Cours de langue latine* (1825); *Racines latines* (1839); *Éléments de grammaire française* (1849), etc.

Son fils, Auguste de Blignières, mort en 1853, s'était fait connaître par son *Essai sur Amyot*, important travail couronné par l'Institut. On a de lui un recueil posthume d'*Essais et mélanges littéraires* (1854, in-8) avec une notice, par M. Jourdain.

BLITTERSDORF (Frédéric-Landolin-Charles, baron de), homme politique allemand, né à Mahlberg, dans la partie badoise du Brisgau, le 10 février 1792, fit ses études au lycée de Carlsruhe, et aux universités de Fribourg et de Heidelberg. Il s'y occupa de philosophie, d'histoire, de jurisprudence et de langues modernes. Avocat en 1812, il devint, en 1813, secrétaire d'ambassade à Stuttgard, et fut employé, l'année suivante, dans les négociations du traité de Paris. Conseiller d'ambassade en 1816, il parut à la diète de Francfort, comme secrétaire de l'envoyé du grand-duc de Bade, qui l'attacha à son cabinet particulier l'année suivante. En 1818, il fut chargé d'affaires en Russie. En 1821, il devint député de Bade à l'Assemblée nationale de Francfort. Il épousa, dans cette ville, la fille du riche échevin Brentano.

Déjà M. Blittersdorf s'était voué tout entier au triomphe des idées réactionnaires. Après avoir mené heureusement quelques négociations avec les diverses puissances représentées à la diète, il appuya les propositions des députés autrichiens tendant à restreindre en Allemagne la liberté de la presse. Le grand-duc le nomma, après la retraite du baron de Türkheim, ministre d'Etat de sa maison et des affaires étrangères. Malgré l'opposition de la seconde chambre, il suivit la même politique, et fit une résistance permanente aux mesures libérales du ministre de l'intérieur Winter. Ce dernier étant mort (1838), M. de Blittersdorf poursuivit sans réserve toutes les espérances constitutionnelles. Ce fut entre la seconde chambre et lui un défi et une lutte perpétuelle, qui aboutirent souvent à des barricades, et, en dernier lieu, au grand mouvement de 1848. M. de Blittersdorf, qui licencia les Chambres, fut accusé de peser sur les élections, de manière à obtenir des députés obéissants.

Mais, après avoir vu ses collègues renversés un à un (1843), et, après avoir cessé quelque temps de paraître à la Chambre, il dut lui-même céder à la tempête. Il donna sa démission de ministre et alla reprendre son poste de député badois à l'assemblée de Francfort. Il y défendit avec énergie et talent la politique réactionnaire à l'intérieur, tout en demandant que l'Allemagne prît au dehors une attitude, qui n'entrait point dans les vues de M. de Metternich. Ce sentiment de la dignité nationale lui fit une certaine popularité, mais lui aliéna l'Autriche, et, par contre-coup, le grand-duc. La révolution de 1848 l'éloigna définitivement du pouvoir; mais il ne cessa de déployer une grande activité dans le journalisme, en se ralliant de nouveau à la politique autrichienne.

On a de cet homme d'État un ouvrage très-curieux, plein de détails intéressants sur les principaux événements de sa vie politique : il est intitulé : *Quelque chose du portefeuille du baron de Blittersdorf* (Einiges aur der Mappe des Freiherrn von Blittersdorf; Francfort, 1849).

BLOCH (Maurice), philologue hongrois, né en 1815, à Ternova, d'une pauvre famille israélite, commença ses études à Pesth, et vint les achever à Paris. En 1840, il entreprit la publication des *Livres de Moïse et de Josué*, traduits en langue magyare (Pesth, 1840-1843). En 1844, il fut nommé professeur au lycée de Szaryas, et fit paraître en allemand une *Grammaire théorique et pratique de la langue magyare* (3e édition, Pesth,

Digitized by Google

1850), qui a pour complément l'*Anthologie magyare* (A' magyar nylv' szepségei; Ibid., 1847), et le *Dictionnaire complet des langues hongroise et allemande* (Ibid., 1846, 2 vol.). En dehors de ses travaux philologiques, il avait fait paraître sous le titre d'*A'szidokrol* (Ibid., 1840), un mémoire en faveur de l'émancipation des Israélites. En 1848, il remplit quelque temps les fonctions de secrétaire au ministère de la guerre. Depuis la défaite du parti national, il a publié un *Recueil de proverbes magyares* (Magyar példabeszédek; Ibid., 1850, 2 vol.). M. Maurice Bloch est connu en Hongrie sous le nom magyare de *Ballagi*.

BLOCHMANN (Charles-Justus), pédagogue allemand, né le 17 février 1786, à Reichstaedt près Dippoldiswalde, fit sous la direction de son père, ministre protestant, ses premières études, qu'il compléta au collége de Bautzen et à l'université de Leipzig. Recommandé au célèbre pédagogue suisse Pestalozzi, il passa huit ans à l'institut pédagogique d'Yverdun (1809-17). Après avoir accompagné ensuite un jeune Anglais dans un voyage en Italie, il se fixa à Dresde, où il fut nommé vice-directeur de l'école Frédéric-Auguste. En 1824, ayant su faire agréer au ministre de Einsiedel et au roi Frédéric-Auguste ses idées sur l'éducation, il ouvrit, sous le nom de *Blochmann'sches Institut*, une grande école subdivisée en sept classes, comprenant l'école primaire (*Progymnasium*), le collége (*Gymnasium*) et l'école normale (*Realgymnasium*). Fondée sur l'assimilation la plus complète de la vie de collége à celle de la famille, elle fut bientôt très-prospère, et obtint le privilége, jusque-là réservé aux colléges royaux, de délivrer des certificats de maturité pour l'université, sorte de diplômes de bachelier. M. Blochmann est mort à Genève, le 4 juin 1855.

Il a laissé quelques écrits parmi lesquels nous citerons : *Principes, but et moyens de mon institution pédagogique* (über die Grundsaetze, Zwecke und Mittel meiner Erziehungsanstalt. Dresde, 1826) ; *De la manière de développer l'art de bien parler* (über die Bildung zur Wohlredenheit) : *Quelques traits de la vie de Henri Pestalozzi* (Heinrich Pestalozzi. Züge aus dem Bilde seines Lebens und Wirkens. Leipzig, 1846).

BLOCK (Maurice), économiste français, né à Berlin, le 18 février 1816, est attaché depuis plusieurs années au bureau de statistique générale (ministère de l'intérieur). Il a publié : *des Charges de l'agriculture dans les divers pays de l'Europe* (Paris, 1851, in-8), ouvrage conçu, selon M. de Villermé, dans un excellent esprit et consciencieusement exécuté ; *l'Espagne en 1850, tableau de ses progrès les plus récents* (1851 in-12) ; *du Commerce des grains* (1854, in-8), traduit de l'allemand du docteur G. Roscher. M. Block dirige, depuis 1856, le *Dictionnaire de l'administration française* (gr. in-8). Il a fourni au *Bulletin* des séances de la Société nationale et centrale d'agriculture plusieurs mémoires publiés à part, et une *Table générale des matières* des *Mémoires* de cette Société, de l'an VII à 1850 (1851, in-8).

BLOCK (François-Eugène DE), peintre belge, né à Grammont (Flandre) en 1812, étudia le genre dans l'atelier de M. de Braekeller, à Anvers, et l'histoire sous la direction de Van Huffel, alors directeur de l'académie de Gand. Il a exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles : *Ce qu'une mère peut souffrir* ; une *Ferme flamande* ; l'*Intérieur d'une ferme* ; *le Vieux braconnier* ; *Kermesse flamande* ; *la Sortie de l'école*, envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. L. de Block a obtenu une 3e médaille au salon de Paris, en 1841. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

BLOCQUEL (Simon), compilateur et ancien libraire français, né à Douai vers 1780, fut nommé imprimeur à Lille en 1807. Afin de créer un fonds spécial à sa librairie, il se mit, dès 1819, à arranger, refaire ou abréger une foule de petits livres de morale ou d'éducation élémentaire, ou même d'amusement, qu'il édita tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de Blismon (Ana-Gramme) Buqcellos, Monblis, etc. En 1834, il s'est retiré du commerce. Quelques-unes de ses publications ont eu, jusqu'en ces derniers temps, de fréquentes réimpressions. Il a aussi dirigé, de 1826 à 1828, une *Bibliothèque catholique*.

BLOMFIELD (Charles-James), philologue anglais, évêque de Londres et pair d'Angleterre, est né à Bury-Saint-Edmunds (comté de Suffolk) en 1786. Il dut aux leçons de son père, simple maître d'école, mais fort instruit, la connaissance approfondie des lettres grecques et latines, dans lesquelles il s'est acquis un juste renom, et acheva ses études théologiques à l'université de Cambridge. En 1810, il entra dans les ordres, et, après avoir administré diverses paroisses, il fut nommé d'abord à l'évêché de Chester (1824), puis à celui de Londres (1828), qui donne droit à un siége à la Chambre des Lords.

Dans ses recherches sur l'antiquité grecque, lord Blomfield s'est surtout attaché à Eschyle, dont il a édité plusieurs tragédies avec un bon commentaire : *Prométhée*, *les Sept chefs devant Thèbes*, *les Perses*, *les Choéphores* et *Agamemnon* (Cambridge, 1810-1825). Il a aussi donné une édition grecque de *Callimaque*, accompagnée de notes et variantes (Londres, 1815, in-8). On lui doit, en collaboration avec Rennel, une compilation poétique des annales de Cambridge, sous le titre : *Musæ Cantabrigienses* (1812), et avec le professeur Monk, la biographie et une défense posthume du savant Porson (1812-1814).

Il y a quelques années, l'évêque de Londres, soupçonné d'incliner vers le puseysme, a été, de la part du clergé, l'objet d'attaques passionnées ; mais il y a répondu d'une manière péremptoire, en protestant énergiquement contre la bulle du pape Pie IX en 1850, et en destituant quelques pasteurs de son diocèse qui s'étaient écartés dans le cérémonial du rite anglican.

BLOMMAERT (Philippe), écrivain flamand, est né à Gand (Belgique), vers 1809. Jouissant d'une fortune considérable, il s'est dévoué, lors de la renaissance de la littérature flamande, à la même œuvre que Henri Conscience, la restauration des légendes belges dans l'idiome national. Dès 1834, il a inséré, dans le journal hollandais *Letteræ femingen*, des pièces de vers simples et graves, mais dont la rudesse a déplu au public. Il a rendu aux lettres un véritable service en tirant de l'oubli les vieilles chroniques rimées et les poésies flamandes des XIIIe et XIVe siècles (Gand, 1828-1841, 2 vol. in-8), et en les accompagnant de glossaires et de savantes annotations. Il a publié vers la même époque une traduction flamande des *Niebelungen* en vers iambiques. Mais son ouvrage le plus remarquable est une *Histoire des Belges* (Bruxelles, 1849), dans laquelle il prétend que la destinée politique des Pays-Bas a été de tout temps identique à celle de l'Allemagne, et que c'est avec ce dernier pays seul qu'ils doivent chercher une communauté d'intérêts. M. Blommaert, on le voit, est hostile à l'influence française ; il a développé plus vivement encore

Digitized by Google

ses théories historiques dans plusieurs journaux, et entre autres dans le *Messager des sciences*, qui paraît à Bruxelles.

BLONDEAU (Pierre-Auguste-Louis), compositeur français, est né à Paris, le 15 août 1784. Admis en l'an VIII au Conservatoire, il étudia le violon dans la classe de Baillot et le contre-point sous la direction de Gossec. En 1808, il remporta le premier grand prix de composition avec une cantate intitulée *Marie Stuart*, passa, comme pensionnaire du gouvernement, plusieurs années à Rome et à Naples, et, de retour à Paris, entra à l'orchestre de l'Opéra. Il a publié des sonates pour piano et divers morceaux pour violon, ainsi que les deux ouvrages suivants : *Nouvelle méthode de chant* (1839, in-8), traduite de l'italien de M. Perino, et *Histoire de la musique moderne* (1847, 2 vol. in-8), depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

BLOOMER (mistress Amelia), femme d'un avocat de Boston (États-Unis), au nom de laquelle s'est attachée en ces derniers temps une sorte de célébrité. En 1850, elle entreprit de réformer le costume de son sexe, en substituant à la robe traînante, qui rendait, disait-elle, la femme esclave, une casaque avec tunique et un pantalon fort large. Cette nouvelle mode se propagea rapidement et trouva de nombreuses imitatrices, qui s'empressèrent, suivant l'usage américain, d'en prôner les avantages dans les journaux et les réunions publiques. Mrs Bloomer passa même en Angleterre, où ses réformes n'eurent pas le moindre succès. Depuis 1853, on n'a plus entendu parler d'elle.

BLONDLOT (Nicolas), médecin français, né à Charmes (Vosges), vers 1810, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur en 1833. Il est professeur de chimie et de pharmacie à l'École de médecine de Nancy. Outre sa thèse inaugurale : *Dissertation sur la fistule lacrymale*, il a publié beaucoup d'articles dans les mémoires des diverses Sociétés lorraines, et des brochures qui ont pour objet les fonctions du foie et la digestion, notamment : *Essai sur les fonctions du foie et de ses annexes* (1846); *Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite* (1851); *sur l'Origine du sucre de lait* (1845); *Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique* (1851); *Recherches sur la digestion des matières grasses, suivies de considérations sur la nature des agents du travail digestif* (1855), etc. Son ouvrage le plus étendu est un *Traité analytique de la digestion, considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés* (Nancy, 1843, in-8).

BLOOMFIELD (John-Arthur-Douglas, baron), diplomate anglais, né en 1802, appartient à une bonne famille d'Irlande. Fils d'un lieutenant général, il fut, dès l'âge de seize ans, attaché à l'ambassade de Vienne, puis à celle de Lisbonne. Comme secrétaire de légation, il passa, en 1825, à Stuttgart, et, en 1826, à Stockholm, devint, en 1839, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, et obtint, à cause de ses utiles services, le titre d'envoyé extraordinaire à cette même cour (1844). En 1851, il a été accrédité à Berlin en la même qualité.

BLOSSEVILLE (Bénigne-Ernest Poret, vicomte de), littérateur français, né à Rouen, le 19 janvier 1799, est le frère du navigateur qui périt si malheureusement, en 1833, sur les côtes de l'Islande. Chargé d'une mission particulière en Espagne, lors de la guerre de 1823, il publia à son retour la traduction d'un ouvrage de Seb. Minaño (*Histoire de la révolution de* 1820, 1824, 2 vol. in-8), puis les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8), qui furent désavoués par celui-ci, malgré sa participation avérée. En 1832, il se démit des attributions de conseiller de préfecture de Seine-et-Oise qu'il tenait de Charles X, et prit une part très-active à la rédaction des journaux légitimistes : *le Courrier de l'Europe*, *le Rénovateur* et *la Quotidienne*, qu'il dirigea même de 1838 à 1841. L'*Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie* (1831, in-8) obtint de l'Académie le seul prix Montyon décerné en 1832. M. de Blosseville a encore fourni quelques articles à la *Biographie universelle*, et à la *Revue archéologique* de M. de Caumont.

BLOT (Jean-François-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Étreux (Aisne), le 22 avril 1781, entra au service en 1802. Nommé officier après Austerlitz, il passa bientôt dans les chasseurs à cheval de la garde impériale, et fit, avec le grade de capitaine, les campagnes de 1813 et de 1814. Pendant les Cent-Jours, il commanda la compagnie d'élite du 2e régiment de chasseurs. Après Waterloo, il quitta l'armée pour fonder une filature de laine dans le département des Deux-Sèvres. Pendant la Restauration et le règne de Louis-Philippe, il resta toujours aux premiers rangs de l'opposition radicale. Élu représentant du peuple à la Constituante, il fut membre du comité de la guerre, et, à part l'amendement Grévy qu'il repoussa, il vota, dans toutes les questions politiques et sociales, avec l'extrême gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BLOT-LEQUESNE (J. B. Gustave), publiciste français, né vers 1810, avocat à la Cour royale de Paris, rédacteur de la *Gazette de France*, a soutenu en 1854, avec M. Emile de Girardin (voy. ce nom), une longue discussion sur la nature métaphysique du droit. Déjà, en 1839, il avait pris la justice absolue pour sujet d'un discours prononcé à l'ouverture des conférences de l'ordre des avocats. Outre des *Fragments de philosophie sociale* (Paris, 1845, in-8), il a publié : *De l'autorité dans les sociétés modernes*, *ou examen comparatif du principe révolutionnaire et du principe chrétien* (Paris, 1855, in-8).

BLOUDOFF (comte de), ancien ministre russe, né en 1785, entra au service à la fin du règne de Paul Ier, et fut attaché au ministère des affaires étrangères. Chargé d'affaires en Suède (1813) et en Angleterre (1818), il devint, en 1826, secrétaire d'Etat et ministre adjoint de l'instruction publique et des cultes étrangers. En 1832, il passa au ministère de l'intérieur, et sept ans après au ministère de la justice. En 1840, il fut nommé chef de la deuxième section de la chancellerie particulière de l'empereur. Conseiller privé et membre du Conseil de l'empire, il a présidé le département des lois. Il est entré depuis au ministère des affaires du royaume de Pologne, et y remplit les fonctions de président. En 1842, M. de Bloudoff a obtenu le titre de comte de l'empire.

BLUHME (Friedrich) ou Blume, jurisconsulte allemand, né à Hambourg, le 29 juin 1797, étudia le droit à Gœttingue, Berlin et Iéna, et obtint le grade de docteur en 1820. Sa thèse, *De geminatis et similibus, quæ in digestis invenuntur capitibus* (Iena, 1820), indiqua déjà la

Digitized by Google

direction spéciale de ses études; elle fut suivie d'un mémoire sur un sujet analogue, inséré dans le *Journal de jurisprudence historique* sous ce titre : *Ordre des fragments dans les titres des Pandectes* (die Ordnung der Fragm. in den Pandect.). M. Bluhme entreprit, en 1821, un voyage en Italie, et fouilla avec une patience infatigable un grand nombre de bibliothèques, jusqu'alors presque inexplorées. Les résultats de ses recherches se trouvent déposés dans les notes qu'il fournit aux éditions de Gaïus, aux *Monumenta Germanicæ historica*, au *Corpus juris civilis* de Schrader, à l'*Histoire du droit romain au moyen âge* de Savigny, et aux *Archives de l'histoire allemande*, ainsi que dans deux de ses propres ouvrages, *Iter italicum* (Berlin et Halle, 4 vol., 1824-1836), et *Bibliotheca librorum manuscriptorum italica* (Gœttingue, 1834).

Ces divers travaux ont fait à M. Bluhme une grande réputation en Allemagne, où il passe pour un des érudits qui aient puisé avec le plus de succès aux sources principales du droit romain. Ils lui ont valu, avec le titre de conseiller à la Cour d'appel des villes libres, à Lubeck (1833), différentes chaires de droit dans les universités de Halle, de Gœttingue, et, en dernier lieu, de Bonn, où il est encore aujourd'hui.

Parmi ses autres écrits, il faut citer : *le Droit ecclésiastique des juifs et des chrétiens, particulièrement en Allemagne* (das Kirchenrecht der Juden und Christen, etc., Halle, 1826, 2e édit., 1851); *Précis des Pandectes* (Grundriss des Pandectenrechts, Halle, 1829; 2e édit., 1843); *Encyclopédie et système des droits en vigueur en Allemagne* (Encyclopaedie und System der in Deutschland geltenden Rechte (Bonn, 1847-1850, tomes I et II). M. Bluhme a publié aussi des éditions d'ouvrages de jurisprudence, et a été un des rédacteurs du *Musée de jurisprudence des provinces rhénanes*.

BLUHME (Chrétien-Albert), homme politique danois, né à Copenhague le 27 décembre 1794, passa, en 1815, l'examen de fonctionnaire judiciaire, devint en 1822 juge à la cour d'appel de Copenhague, de 1823 à 1825, membre du gouvernement des colonies danoises des Indes orientales, et plus tard grand-bailli d'Aalborg. Directeur général des douanes et du commerce depuis 1843, il fut placé à la tête du département du commerce, dans le ministère de huit mois, présidé par M. Ad. Guill. de Moltke (24 mars 1848). A la fin de l'année, il devint chef du secrétariat particulier du roi. Le portefeuille de ministre de l'intérieur lui fut confié en novembre 1851; le 12 janvier 1852, à l'avénement au pouvoir des chefs du parti de l'*Intégrité de la monarchie*, il reçut, en outre, la présidence du conseil.

Peu de temps après, les grandes puissances reconnurent, par le traité de Londres (8 mai 1852), pour héritier présomptif de la couronne, le prince Christian de Glucksbourg; mais la diète ayant refusé d'adhérer à cet ordre de succession, ainsi que de reculer les douanes jusqu'aux frontières méridionales du Holstein, le roi en prononça la dissolution (13 janvier 1853); l'hostilité de la Chambre suivante amena la retraite du ministère (20 avril 1853). M. Bluhme prit le lendemain le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet présidé par M. A. S. Oersted. Il se prononça pour la neutralité du Danemark dans la guerre d'Orient, et fut moins impopulaire que ses collègues. Mis en accusation avec eux, il fut élu membre du conseil d'Etat (février 1856), avant que son acquittement eût été prononcé. Directeur des douanes du Sund depuis 1850, il fut chargé de représenter le Danemark (février 1856) à la conférence relative à l'abolition du péage du détroit. Sa proposition d'accorder au Danemark une indemnité équivalente au capital des revenus provenant du péage a été convertie en traité en 1857.

BLUM (Isaac-Auguste), mathématicien français, né en 1812, fit ses études à Dijon, fut admis en 1831 à l'Ecole polytechnique, et sortit lieutenant dans l'artillerie de mer. Il donna sa démission en 1835, et se consacra à l'enseignement. Il a publié, dans la *Collection des tableaux polytechniques*, un *Résumé d'algèbre élémentaire* et un *Résumé d'arithmétique* (Paris, 1843, 2 tableaux in-plano), et un *Cours complet de mathématiques* (Paris, 1843-1845, 2 vol. in-8, avec planches). En 1848, il se mêla au mouvement politique et fut vice-président de la commission du Luxembourg. Son ardeur le compromit et le fit arrêter. Mais bientôt relâché, il se chargea de la direction des études scientifiques à l'institut professionnel de M. Bongrand. En 1844, il avait essayé vainement de fonder un *Bulletin polytechnique*, revue des sciences exactes, de leurs applications et de leur enseignement. En 1855, il voulut donner aux mathématiques pures et appliquées un organe quotidien, et fonda le journal la *Science*, qui passa bientôt en d'autres mains, et M. Blum se tourna alors vers l'industrie.

BLUM (Charles), poëte et musicien allemand, né à Berlin en 1788, fut d'abord comédien, puis étudia la musique et fit jouer avec succès un premier opéra à Berlin : *Claudine de Villa-Bella* (1810). Il reçut ensuite des conseils de Salieri, sous la direction duquel en quelque sorte il écrivit *le Chapeau de roses* (1818), et le ballet d'*Aline* (1819), représentés à Vienne. Nommé compositeur de la cour du roi de Prusse en 1820, il dirigea tour à tour le théâtre de l'Opéra de Berlin et celui de la Kœnigstadt. Depuis 1832, il a fait sa principale occupation de la traduction d'ouvrages dramatiques qu'il a arrangés pour la scène allemande. Ses principaux opéras, écrits d'un style gracieux et léger, sont : *Zoraïde, ou la paix de Grenade, les Pages du duc de Vendôme, le Chanoine cordonnier, la Somnambule, Achille*, etc. On a encore de lui une grande quantité de chansons allemandes, la musique de plusieurs petits opéras ou vaudevilles, une *Méthode complète pour la guitare*, instrument dont il a joué avec habileté, et beaucoup d'articles insérés dans les journaux de musique.

BLUMROEDER (Auguste-Frédéric de), publiciste allemand, né à Gehren, dans la principauté de Sondershausen, le 2 août 1776, suivit d'abord les cours de théologie de l'université d'Iéna, et s'occupa ensuite des sciences mathématiques. En 1798, il entra dans l'artillerie prussienne. Officier en 1802, il fut fait prisonnier par les Français en 1806, relâché sur parole, et, de retour dans sa patrie, admis comme professeur dans une institution particulière. Il reprit, toutefois, du service comme capitaine en 1809, et faillit être une seconde fois fait prisonnier par les Français dans la guerre d'Espagne. En 1812, il conduisit à la guerre contre les Russes un contingent allié de la France, et rendit de grands services dans la retraite; mais il fut pris par les Russes à Dantsick, et relâché seulement après la bataille de Leipsick. Il fit contre les Français les campagnes de 1814 et 1815, et prit part à la bataille de Waterloo. A son retour dans sa patrie, il obtint des lettres de noblesse et l'emploi de précepteur du prince régnant de Schwazbourg-Sondershausen. En 1822, il fut nommé conseiller provincial. Il a pris sa retraite en 1850.

Digitized by Google

On a de M. Blumrœder des romans en vers, auxquels on n'attribue pas une grande valeur : *Poésies* (Gedichte, Arnstadt, 1812); *Irène* (Sondershausen, 1816); *le Messager secret de la patrie* (Der verhüllte Bote aus der Heimat. Ibid., 1822, 2 vol.); *Méphistophélès en habit et en blouse* (Méphistopheles im Frack und in der Bluse; Leipsick, 1847).

On reconnaît beaucoup plus de mérite à ses écrits philosophiques, religieux et politiques, dont plusieurs ont été saisis en Prusse et en Bavière : *les Revenants de l'Etat et de l'Eglise* (Die Spukgeister im Staat und in der Kirche; Iimen, 1823); *l'Application de la morale à la politique* (die Anwendung der Moral auf die Politik; Ibid., 1827), imité du livre de Droz; *Dieu, nation et liberté* (Gott, Nation und Freiheit; Leipsick, 1827); *le Suicide* (der Selbstmord; Weimar, 1837); *la Religion d'après son idée et son développement historique* (die Religion nach ihrer Idee und geschichtlichen Entwickelung; Sondershausen, 1839); *Passé, présent et avenir de l'Allemagne* (Deutschlands Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft; Ibid., 1847), et *les Tirailleurs littéraires* (Literalische Plaenkler; Leipsick, 1847).

BLUNY (rév. John-James), théologien anglais, né, en 1794, à Newcastle sur Tyne, fit ses études à Cambridge, et après avoir reçu l'ordination, resta attaché à l'enseignement de cette université; en 1839, il a été chargé de la chaire de théologie. Il débuta dans la littérature par un mémoire archéologique sur les *Mœurs et coutumes de l'antiquité* (Vestiges of ancient manners and customs, 1823), d'après des découvertes récentes faites en Sicile et en Italie. Puis il se consacra tout à fait aux travaux de l'Eglise, à des traités de critique religieuse ou de morale. Citons d'abord une *Esquisse de l'Eglise anglicane* (Sketch of the church in England, 1827), excellente appréciation qui a été réimprimée en 1853 pour la quinzième fois; et *l'Eglise dans les deux premiers siècles après J. C.* (Sketch of the Church of the two first centuries after Christ, 1836). Il a encore écrit sur *la Véracité de l'Evangile* (the Veracity of the Gospels, 1828), sur celle de l'Ancien Testament (*Undesigned coincidences in the old and new Testament*, 1847, 3e édit., 1850), en s'appuyant principalement sur les coïncidences que l'on remarque dans la rédaction de ces deux livres; et sur *la Manière de comprendre les ouvrages hébreux* (Principles for the proper understanding of the mosaic writings, 1833). Ses *Sermons et Discours* (Sermons and Discourses) forment une collection de 5 vol. (1845-1852). — M. Bluntest mort à Cambridge le 17 juin 1855.

BLUNTSCHLI (Jean-Gaspard), jurisconsulte suisse, né à Zurich, en 1808, y suivit avec distinction les cours de droit, puis passa en Allemagne où, sous les auspices de Savigny et de Niebuhr, il ne tarda pas à devenir un des disciples les plus distingués de l'école historique. Son *Traité sur la succession d'après le droit romain* (1831) lui fit obtenir à Berlin le prix de l'Académie des sciences, en même temps que le grade de docteur en droit de l'université. De retour en Suisse, il prit une part active aux luttes politiques qui divisaient son pays, et défendit, dans les journaux de Zurich, les principes d'une sage liberté, avec beaucoup de talent.

Ayant atteint l'âge fixé par la constitution, il venait d'être nommé membre du grand conseil, lorsque éclata, en 1839, à Zurich, une révolution qui reagit sur toute la Suisse, au sujet de la nomination du docteur Strauss à la chaire de théologie dogmatique. M. Bluntschli contribua, par sa vive opposition, au mouvement populaire qui remplaça le radicalisme par le système conservateur; aussi devint-il conseiller d'Etat, membre du gouvernement et du directoire fédéral, et fut-il envoyé comme député à toutes les diètes qui eurent lieu depuis cette époque.

Au milieu des agitations de la vie politique, il sut trouver assez de temps pour continuer ses travaux littéraires, qu'il avait inaugurés d'une manière brillante par un ouvrage aussi bien accueilli en Allemagne qu'en France : *Histoire de la ville et du pays de Zurich sous le rapport politique et juridique* (1838, 2 vol.). S'associant ensuite aux recherches des frères Grimm sur les traditions des races germaniques, il recueillit pour eux une grande partie des coutumes de la Suisse allemande, et publia les *Systèmes modernes des juristes allemands* (Zurich, 1841), où il s'efforce d'établir la fusion des écoles historique et philosophique. Ses derniers ouvrages sont consacrés à l'histoire nationale qu'il a entrepris de relever du discrédit où elle semblait être tombée : *Les trois pays d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald et leur première alliance* (Zurich, 1847); *Histoire de la république de Zurich*, (1849), excellent résumé des chroniques locales. *Le Droit politique général* (Munich, 1850) a mis le sceau à la réputation de M. Bruntschli comme historien et jurisconsulte. Depuis la fondation de l'université de Zurich (1833), il est professeur titulaire à l'École de droit.

BOCAGE (Pierre-Martinien Tousez, dit), acteur français, est né à Rouen, d'une famille pauvre, en 1796. D'abord ouvrier cardeur, il connut tous les tourments de la misère. Un penchant irrésistible pour le théâtre l'amena à Paris, mais il ne fut pas accepté par les maîtres du Conservatoire, et, se trouvant sans ressources, il songea au suicide. Son frère ranima son courage, et il consentit à se faire garçon épicier pour vivre. Il devint ensuite clerc d'huissier. Mais la vocation dramatique l'emportant, il se présenta au théâtre du Luxembourg, où il fut refusé. Alors il s'en alla jouer en province pendant quelque temps. A son retour à Paris, il obtint un engagement à la Gaîté, où il se fit connaître dans *l'Homme du monde* et dans *Newgate* (1829). A la Porte Saint-Martin, *Schylock* et *Napoléon à Schœnbrunn* établirent sa réputation (1830).

Son nom fut bientôt associé à toutes les œuvres du romantisme. Aux Français, l'*Incendiaire*, *Antony*, *Marion Delorme*; à la Porte-Saint-Martin, la *Tour de Nesle*; à l'Opéra-Comique, qui donnait alors dans le drame, *Teresa*, firent de lui un acteur populaire. Revenu au boulevard, il en parcourut les principaux théâtres (1835-36), et joua dans *Angèle*, la *Vénitienne*, *Pinto*, le *Brigand et le philosophe*, *Ango*, les *Sept infants de Lara*, *Don Juan de Marana*, *Antoine le pauvre*. Dans l'intervalle, il reparut à la Comédie française et remplit le rôle de Christian dans *Clotilde*. En 1843, il accepta un engagement à l'Odéon. Il y joua dans *Lucrèce*, de M. Ponsard et dans *Antigone* de M. H. Lucas. Il fut nommé, en 1845, directeur de ce théâtre, sans cesser néanmoins de paraître comme acteur sur la scène. *Agnès de Méranie*, *Diogène*, *Échec et mat*, lui valurent de nouveaux succès.

Remplacé comme directeur, en 1848, il devint pensionnaire du Théâtre-Français, où il joua la *Vieillesse de Richelieu*, mais quelque temps après il reprit la direction de l'Odéon, et fit des recettes considérables avec *François le Champi*, de Georges Sand, qui le fit engager ensuite à la Porte Saint-Martin pour *Claudie*. En 1854, il parut au Vaudeville dans le *Marbrier d'A. Dumas*, et remplit

Digitized by Google

plusieurs rôles dans la grande pièce symbolique de M. P. Meurice, intitulée *Paris* (Porte Saint-Martin, 1855). Récemment enfin, il a créé, au Cirque Impérial, l'amiral Bing, dans le mélodrame de ce nom (1857).

On a de M. Bocage à la date d'avril 1848 : *Le citoyen Bocage, artiste dramatique, au citoyen Lamartine*, circulaire électorale publiée avec la *Réponse de M. de Lamartine* (in-8).

BOCAGE (Paul), littérateur français, neveu du précédent, né à Paris, en 1824, fit ses études au collége Louis-le-Grand, où il eut pour condisciple M. Octave Feuillet (voy. ce nom), avec lequel il fit ses premiers ouvrages : *Le grand vieillard*, roman (1845); *Echec et mat*, comédie en cinq actes, jouée à l'Odéon en 1846; *Palma*, ou *la Nuit du vendredi saint*, drame en cinq actes; pour la Porte Saint-Martin (1847); *la Vieillesse de Richelieu*, comédie en cinq actes, accueillie au Théâtre-Français (1849), pour sa distinction de ton et de style; et enfin *York*, comédie-vaudeville pour le Palais-Royal (1852).

M. Paul Bocage a fait encore avec M. Méry : le libretto de *Maître Wolframb*, pour le Théâtre-Lyrique (1855); avec M. Théodore Cogniard, *Janot chez les sauvages*, vaudeville en un acte pour les Variétés (1856). Il passe pour avoir collaboré au *Chariot d'enfant*, drame en cinq actes, de MM. Méry et Gérard de Nerval, représenté à l'Odéon en 1850, et au *Romulus* de M. A. Dumas, comédie en un acte, jouée, en 1855, au Théâtre-Français.

Rédacteur du *Mousquetaire*, M. Paul Bocage y a publié un grand nombre de nouvelles et d'articles de fantaisie sous le titre de *Brie-à-Brac*. On lui attribue la paternité littéraire des *Mohicans de Paris*, scènes de la vie parisienne publiées dans le journal de M. A. Dumas, et qui doivent former trente volumes.

BOCANDÉ (Bertrand), naturaliste et voyageur français, est né à Nantes, dans les premières années de ce siècle. Après de fréquents voyages aux comptoirs français de l'Afrique, il s'établit dans la Sénégambie méridionale; pendant un séjour de seize ou dix-huit ans, il y recueillit, sur les races si confuses de ce pays, ainsi que sur la topographie et l'histoire naturelle, des renseignements précieux qui ont fait l'objet de plusieurs communications à la Société de géographie de Paris. On les retrouvera en grande partie dans ses *Notes sur la Guinée portugaise ou Sénégambie méridionale*, auxquelles il a joint une carte dressée d'après ses propres explorations, et qui rectifie, au sujet des rivières et des montagnes, beaucoup d'erreurs accréditées.

M. Bocandé a réuni de fort belles collections d'objets de toute sorte antiques et modernes; il a rapporté à Nantes plus de quarante-cinq mille insectes. De retour en Afrique depuis peu de temps, il s'est fixé dans une bourgade appelée *Ziguichor*, qui s'élève sur les bords de la Cassa-Mansa, et distante d'une journée de marche de Cacheo, établissement commercial exploité par les Portugais. Devenu familier avec la langue, les usages et même les préjugés des Mandingues et des Balantes, il a l'intention de s'avancer aussi loin que possible dans l'intérieur.

Outre les *Notes* déjà citées, on peut consulter les *Mémoires* insérés dans le *Bulletin* de la Société de géographie (1849), dont ce voyageur a été nommé membre.

BOCCOMINI (Pietro), artiste dramatique italien, né à Rome, le 16 janvier 1819, était fils de Jean Boccomini, acteur distingué de Turin. Il fit ses études dans cette ville, et entra, à la mort de son père (1836), dans la troupe dramatique de Carlo-Re, puis dans celles d'Angelo-Rosa et des comédiens sardes. Après être resté douze années avec ces derniers, il fut engagé par Mme Adélaïde Ristori, qui l'a amené à Paris à sa suite (1855). Il a joué depuis constamment avec elle. Ses principales créations sont celles de Ciniro dans *Mirrha*, Ugo dans *Pia de Tolomei*, Mortimer dans *Maria Stuarda*, et Orfeo dans *Medea* (mai 1856). Il a été, en janvier 1852, dans une rue de Turin, frappé d'un coup de stylet jusqu'ici resté inexpliqué.

BOCHARD [de l'Ain], ancien représentant du peuple français, est né vers 1800. Il était avocat au barreau de Bourg, et connu depuis longtemps, comme partisan des principes de 1789, lorsqu'après la révolution de 1848, il fut envoyé à la Constituante par son département. Elu, le sixième sur neuf, par 72 172 voix, il fut membre du comité de l'administration départementale et communale et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante au gouvernement de Louis-Napoléon, et vota pour la mise en accusation du président et des ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de combattre la majorité royaliste et la politique de l'Élysée, condamna la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Bourg.

BOCHER (Edouard), administrateur et homme politique français, représentant du peuple à l'Assemblée législative, né à Paris, en 1811, fit au collége Henri IV de brillantes études, entra de bonne heure au conseil d'Etat, et fut nommé sous-préfet de l'arrondissement d'Etampes, dont son beau-père, le comte Alexandre de La Borde, était alors député. Au mois de février 1839, il fut appelé à la préfecture du Gers. Deux ans après, chargé d'apaiser les troubles excités à Toulouse par le recensement, il s'acquitta avec modération et habileté de cette délicate mission. En janvier 1842, il fut nommé préfet du Calvados, et dans ce poste, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1848, il se fit connaître comme un excellent administrateur. Aux élections générales du 23 mai 1849, le département du Calvados l'envoya à l'Assemblée législative. Il se plaça près des chefs de la droite, et prit une part importante aux débats parlementaires. Membre des commissions du budget, des chemins vicinaux, du comité de permanence, etc., il fut rapporteur de la loi sur l'impôt des boissons. Il approuva la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution; mais il resta fidèle au système représentatif et refusa son appui au coup d'Etat. Nommé par le roi Louis-Philippe administrateur des biens de la maison d'Orléans, après la levée du séquestre, il protesta, par toutes les voies légales, contre les décrets du 22 janvier 1852, avec une fermeté et une constance honorable dans tous les partis.

Son frère cadet, M. Charles-Philippe Bocher, ancien élève de l'Ecole de Saint Cyr, s'est distingué dans les campagnes d'Afrique et de Crimée. Successivement attaché à l'état-major des généraux Lamoricière, baron Achard, Canrobert et Bosquet, il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* un récit très-intéressant du siége et de la prise de Zaatcha.

BOCK (Karl-Ernst), anatomiste allemand, né à Leipsick, le 21 février 1809, reçut de son père les premières notions d'anatomie, et acheva ses

Digitized by Google

études à l'université de sa ville natale. En 1831, il entra au service du gouvernement insurrectionnel de la Pologne, comme médecin de l'hôpital de Varsovie et en même temps de l'armée. Après la prise de cette ville par les Russes, il retourna à Leipsick, où il fut nommé, en 1839, professeur suppléant de l'université. Depuis 1850, il est, en outre, directeur de la clinique.

M. Bock, très-connu, soit comme réformateur de l'organisation des établissements de médecine en Saxe, soit comme propagateur des doctrines de l'école de Vienne, a pour principal ouvrage un *Traité de pathologie et de diagnostique* (Lehrbuch der Anatom. pathol. und Diagnostik, Leipsick, 1848; 3e édit., 1851), où il expose ces doctrines. Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Manuel d'anatomie et de physiologie* (Handbuch der Anatomie des Menschen mit Berücksichtigung der Physiologie und chirurgischen Anatomie, Ibid., 1838, 2 vol; 4e édit. 1849); *Petit manuel d'anatomie* (Anatomisches Taschenbuch. Ibid., 1839; 4e édit., 1851); *Atlas de l'anatomie de l'homme* avec un *Manuel explicatif d'anatomie* (Handatlas der Anatomie des Menschen nebst einem tabellarischen Handbuche der Anatomie. Ibid., 1840-1841; 3e édit., 1850).

BOCHSA (Robert-Nicolas-Charles), né à Montmédi (Meuse), le 9 août 1789, et fils d'un musicien distingué, reçut de son père les premières notions de musique et put, à sept ans, exécuter en public un concerto de piano. Dès cet âge, il était aussi virtuose sur la flûte. A onze ans il devint compositeur, par le seul fait de son organisation musicale, et sans avoir pris une seule leçon d'harmonie. A seize ans, il mit en musique un opéra de *Trajan*, que Napoléon entendit, à son passage à Lyon. Il reçut à Bordeaux, de François Beck, ses premières leçons de composition, et vint à Paris, en 1807, étudier l'harmonie dans la classe de Catel. Il obtint cette même année le premier grand prix. A peine sorti du Conservatoire, M. Bochsa, qui, outre son opéra de *Trajan*, avait déjà écrit un ballet, *la Danzomanie*, et un oratorio, *le Déluge universel*, se mit à composer un nombre prodigieux de morceaux de musique dont la plupart portent la trace d'une trop grande précipitation. Devenu aussi fort sur la harpe que sur le piano et la flûte, il écrivait surtout pour cet instrument. A vingt-quatre ans, il avait composé près de cent ouvrages, *Concertos*, *Sonates*, *Duos*, *Nocturnes*, *Fantaisies*.

En 1813, M. Bochsa aborda l'Opéra-Comique, où il fit jouer neuf pièces en trois ans : *les Héritiers de Paimpol*, *Alphonse d'Aragon*, *les Héritiers Michau*, *les Noces de Gamache*, *le Roi et la Ligue*, *la Lettre de change*, *la Bataille de Denain*, *un Mari pour étrennes*. On trouve dans tous ces opéras des mélodies heureuses et des morceaux assez vifs, au milieu de négligences et de banalités.

L'activité de M. Bochsa finit par se ralentir. En 1816, il passa en Angleterre et se fixa à Londres, où il dirigeait, en 1829, la musique du roi. Depuis de longues années il paraît se reposer, dans la retraite, des fatigues d'une vie agitée. Ceux qui se rappellent encore son nom regrettent qu'il ait ainsi gaspillé les ressources d'une belle organisation. On a annoncé, au mois de juin 1856, la mort de M. Bochsa en Australie, où le cours de sa vie aventureuse l'avait conduit, après un certain séjour en Amérique.

BODENSTEDT (Frédéric-Martin), écrivain allemand, est né à Heine, en Hanovre, le 22 avril 1819. Malgré son goût pour la littérature et la poésie, destiné par son père au commerce, il passa plusieurs années dans les bureaux d'un négociant. A force de travail, il parvint à acquérir de l'instruction et put prendre, à l'âge de vingt et un ans, une place de précepteur dans la maison du prince Galitzin à Moscou. En 1844, il fut chargé par le général de Neithart, gouverneur des provinces du Caucase, de diriger une institution pédagogique à Tiflis et de faire des cours de langues latine et française au collége de cette ville. Mais, fatigué par ses études incessantes et ne voulant pas se faire naturaliser russe, il quitta Tiflis, parcourut tous les pays du Caucase, et revint en Allemagne à travers la Crimée, la Turquie, l'Asie Mineure et les îles Ioniennes. Après divers autres voyages, pendant l'un desquels il travailla quelques mois à la rédaction du journal autrichien *le Lloyd*, il devint, en 1850, rédacteur de la *Gazette du Weser* (Weser-Zeitunz), et résida depuis cette époque à Brême. Cette même année, il fit partie du congrès de la paix de Francfort.

Nous citerons parmi les ouvrages de M. Bodenstedt : *l'Ukraine poétique* (Stuttg., 1845); *les Peuplades du Caucase et leurs guerres d'indépendance contre les Russes* (Die Vœlker des Caucasus, etc., Francfort, 1848, avec 7 planches, 4 vignettes), ouvrage contenant des notions intéressantes sur la langue, la religion et les mœurs de ces peuplades : l'auteur y traite l'histoire des guerres de 1823 à 1842, dont Schamyl fut le héros; *Mille et un jours dans l'Orient* (Tausend und ein Tag im Orient. Berlin 1850, 2 vol.), traduit en anglais par Waddington (Londres, 1851); *l'Introduction du christianisme dans l'Arménie* (die Einführung des Christianismus in Armenien, Berlin, 1850). M. Bodenstedt a publié, en outre : *Kaslow*, *Puschkin et Lermontow* (Leipz., 1843), choix de poésies de ces auteurs et une traduction libre en allemand des *Poésies du Persan Mirza-Schaffy* (Berlin, 1850), et donné un grand nombre d'esquisses de voyages très-bien écrites et pleines d'intérêt, aux journaux allemands, l'*Ausland*, le *Morgenblatt* et l'*Allgemeine Zeitung*.

BODICHON (Eugène), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), vers 1810, suivit les cours de la Faculté de Paris, et se fit recevoir docteur, en 1835, avec une thèse sur *le diagnostic différentiel de quelques maladies*. Il se rendit à Alger, où il exerce encore la profession de médecin. Il s'est beaucoup occupé des questions relatives à la colonisation, s'est mêlé aux mouvements politiques qui ont suivi la révolution de Février, et fut, en 1849, un des candidats démocrates de l'Algérie, aux élections de la Législative.

Il a publié un *Tableau synoptique* représentant les noms, les émigrations, les filiations, l'origine, les caractères physiques et moraux des races de l'Afrique septentrionale (Nantes, 1844, in-folio); *Considérations sur l'Algérie* (Paris, 1845, in-8); *Étude sur l'Algérie et l'Afrique* (Paris et Alger, 1847, in-8); *Projet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara* (Paris, 1849, in-8, avec une carte); *Hygiène à suivre en Algérie, acclimatement des Européens* (Alger, 1851, in-12); *Hygiène morale* (Ibid., 1851, in-16).

BODIN (Alexandre-Marcel-Melchior), dit DE MONTRIBLOND, ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, député au Corps législatif, est né dans le département de l'Ain vers 1798. Riche propriétaire, il s'occupa d'agriculture, et sous le règne de Louis-Philippe compta parmi les légitimistes. En 1848, candidat à l'Assemblée nationale, il fut nommé, après une lutte assez vive, par 40 929 voix. Le jour de l'é-

Digitized by Google

lection (23 avril), sa présence à Trévoux, à la tête des électeurs de sa commune, donna lieu à un conflit qui, sans l'intervention de M. Anselme Petetin, commissaire général de l'Ain et du Jura, allait lui devenir funeste. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, M. Bodin vota en général avec la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative; mais après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté comme candidat officiel au Corps législatif pour la circonscription de Trévoux et fut élu le 29 février 1852. Il a été réélu en 1857.

BODMER (Karl), peintre français d'origine étrangère, né à Zurich, vers la fin de 1805, se livra jusqu'en 1830 à l'étude du paysage, et entreprit alors plusieurs grands voyages. Après avoir exploré en artiste la vallée de la Moselle et les bords du Rhin, il accompagna, en 1833, le prince Maximilien de Wied dans l'Amérique du Nord, vint ensuite à Paris et exposa au Salon de 1836. Il habite depuis, alternativement, la Prusse rhénane et la France. Il a envoyé à nos Salons annuels : *Costumes et personnages indiens*, aquarelles (1836); plusieurs *Intérieurs de forêt*, dont l'un a été acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *les Feuilles sèches* (1853); un *Étang*, admis à l'Exposition universelle de 1855 : *Après la pluie, Soleil de mars, Intérieur de forêt* (1857), etc.

On cite de lui, en dehors des expositions : *la Vallée de la Moselle, de Trèves à Coblentz*, ou *Vues pittoresques dessinées d'après nature* (Cologne, 1832, in-4), dessins qui ont été gravés à l'eau-forte par son frère, et l'*Atlas du voyage dans l'intérieur de l'Amérique du nord* (1839). Il a obtenu une 2e médaille en 1850, et une médaille de troisième classe en 1855.

BODMER (Théophile), lithographe allemand, né vers 1808, à Munich, où son père était simple instituteur, suivit les cours de l'Académie de cette ville; il se livra d'abord à la peinture, fit, de 1824 à 1829, des portraits pour vivre, et donna dans cet intervalle son gracieux sujet de *la Jeune fille accoudée à une fenêtre tapissée de pampres*. Il fit alors quelques essais de lithographie qui furent plus fructueux pour lui que ses toiles, et à la suite d'un voyage à Paris (1831), où il se mit en relation avec nos principaux artistes, il se consacra à la reproduction lithographique des anciens maîtres ou à celle des peintres modernes de l'école française. Nous citerons, au nombre des œuvres estimées de cet artiste : *la Vierge de saint Sixte*, de Raphaël; *Monna Lisa*, de Léonard de Vinci; *Psyché et l'Amour*, du baron Gérard; *le Premier bain*, de M. Court; *Deux Polonais*, de M. Léon Cogniet; *le Roi Othon*, *Mme Stolz*, etc.

BODMER (George), mécanicien et industriel suisse, né à Zurich, au mois de décembre 1786, fit son apprentissage chez un mécanicien habile du canton de Thurgovie, où il se fit déjà remarquer par des inventions et des perfectionnements. Ayant fondé un atelier pour son compte, dans le canton de Zurich, il y fabriqua le premier canon à grenades creuses, dont des Commissions allemandes et françaises constatèrent l'efficacité. Il s'occupa de perfectionner en général toutes les armes à feu; mais, ne voulant pas faire profiter la France de ses découvertes, il se transporta, en 1809, dans le duché de Bade, où il obtint, en 1816, le grade de capitaine d'artillerie et la direction des fabriques d'armes du grand-duc. Il monta aussi lui-même des ateliers et des filatures où il travailla le fer et le coton, dans des conditions économiques inconnues des fabricants badois.

Il revint dans sa patrie en 1822, établit des filatures dans le canton d'Argovie, et tenta inutilement d'y faire naître un mouvement industriel. Il partit pour Manchester, en 1824, et y forma des ateliers pour le perfectionnement des machines et des outils. Il y transforma toute l'industrie des filatures par un nouveau système pour lequel il prit, en Angleterre, en Autriche, en France et aux États-Unis, un brevet qui, en 1840, lui fut renouvelé par l'Angleterre pour huit années. Il a exécuté dans ce pays des travaux de mécanique très-importants, et imaginé quatre-vingts espèces de machines différentes. Il construisit, à Bolton, la première roue hydraulique de 68 pieds de diamètre, modifia la forme des dents dans les roues à vis, introduisit dans la construction des locomotives le système de la compensation des masses, perfectionna les machines à préparer le coton, les machines à tourner, à forer, à laminer, les machines à vapeur de la marine, etc. Depuis 1847, M. Bodmer vit à Vienne, où il s'occupe de la construction des chemins de fer autrichiens. C'est un des hommes les plus convaincus de cette idée, que le devoir de l'homme est d'appliquer toutes les forces de son esprit à discipliner les forces de la nature, pour se décharger sur elle des travaux les plus pénibles.

BOE (François-Didier), peintre norwégien, né à Bergen (Norwége), le 28 mai 1820, étudia le dessin à l'Académie de Copenhague et dans l'atelier de M. Groënland, et vint, en 1849, se perfectionner à Paris, où il réside aujourd'hui. Les tableaux de fleurs qu'il a exposés dans les galeries de Christiania ainsi qu'aux Salons français, se font remarquer par la fraîcheur du coloris et la coquetterie de l'arrangement. Sa *Grappe de raisins* (1850), a été acheté, pour le musée du Louvre, et les *Camélias sur une toilette* ont obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé récemment : *Orange entr'ouverte*, et *Faisan et perdrix* (1857).

BOECKH (Auguste), illustre philologue allemand, né le 24 novembre 1785 à Carlsruhe, fit ses classes au collége de cette ville et vint, en 1803, à l'université de Halle, où il fut bientôt cité comme un des meilleurs élèves du célèbre philologue F. A. Wolf. En 1806, M. Bœckh alla à Berlin et fut admis au séminaire pédagogique de cette ville, établissement qui, à cette époque, avait beaucoup d'analogie avec l'ancienne École normale de Paris. Néanmoins il quitta Berlin dès 1807, pour retourner dans le duché de Bade. Il se fixa à Heidelberg, où il fut nommé, la même année, professeur extraordinaire à l'université et professeur ordinaire deux ans plus tard (1809). En 1811, la réputation que lui avaient acquise déjà ses ouvrages de philologie, le fit appeler à Berlin, où il exerce encore aujourd'hui les fonctions de professeur ordinaire d'éloquence et de littérature ancienne à l'université, de directeur du séminaire philologique, de directeur de l'École normale et de secrétaire de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences. M. Bœckh a été nommé, en outre, à diverses reprises, recteur de l'université de Berlin; il est conseiller intime du gouvernement de Prusse, membre associé de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres de France, membre correspondant de la plupart des grandes Sociétés savantes de l'Europe, etc.

Les œuvres de M. Bœckh ont fait époque dans l'histoire de la philologie et de l'archéologie. Suivant les traces de Wolf, qui avait déjà émancipé la philologie en Allemagne, M. Bœckh en élargit singulièrement le cadre et énonça que

Digitized by Google

« la philologie doit être une méthode historique, ayant pour objet de reproduire toute la vie sociale et politique d'un certain peuple durant une époque déterminée. » Il divisa, d'après ce principe, la philologie en deux parties, dont la première comprend l'*hermeneutique* et la *critique*, et la seconde la *vie pratique* et la *vie théorique* des anciens. La connaissance de la *vie pratique* exige, dans son système, 1° l'étude de la *vie publique :* histoire politique, monuments politiques, chronologie et géographie, et, 2° l'étude de la *vie privée :* agriculture, commerce, industrie, mariage, éducation, domesticité. D'un autre côté, la connaissance de la *vie théorique* doit être fondée : 1° sur la connaissance de la *manifestation intérieure de la pensée :* culte, arts plastiques, musique, orchestique, et 2° sur la connaissance de la pensée même, c'est-à-dire de l'*état scientifique* des nations.

On comprend que la science plus modeste appelée jusque-là du nom de philologie dut, protester vivement contre des prétentions si hautes. On reprocha particulièrement à de semblables innovations de porter atteinte aux études grammaticales. Dans la polémique assez longue qui eut lieu à ce sujet, on remarqua parmi les adversaires de M. Bœckh un autre célèbre philologue, Jean-Godefroy-Jacques Hermann, qui attaqua, dans un écrit spécial, la manière dont M. Bœckh traite les inscriptions grecques (*über Bœckhs Behandlung der griechischen Inscriften*, Leipsick, 1826). Peu à peu cependant la nouvelle méthode, dite historique, gagna du terrain, et aujourd'hui la philologie, en Allemagne, suit, en général, la voie que les travaux de M. Bœckh lui ont tracée.

On trouvera des renseignements plus détaillés sur le système de ce savant éminent dans les écrits suivants : *Biographie de Bœckh*, par Klausen, faisant partie de l'ouvrage : *Biographies d'humanistes célèbres*, par Hoffmann (Lebensbilder berühmter Humanisten, Leipsick, 1837); *la Philologie considérée comme système*, par H. F. Elze (die Philologie als System, Dessau, 1845); *des Divisions de la philologie*, par D. Hans Reichhardt (die Gliederung der Philologie, Tubingue, 1846), et dans le *Discours* que M. Bœckh a prononcé, en 1850 à Berlin devant l'assemblée des philologues (Berlin, 1850).

M. Bœckh ne s'est pas contenté de poser des principes, il a prêché d'exemple. Doué d'une force d'esprit supérieure et d'une activité infatigable, il a formé, par ses cours publics à l'université de Berlin, un nombre considérable d'élèves, parmi lesquels le plus célèbre, Otfried Müller, mort à l'âge de 43 ans, a presque égalé la gloire de son maître. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages qui témoignent d'une immense érudition, et dont plusieurs jouissent d'une réputation universelle.

Nous signalerons à part cinq travaux ayant rapport à l'antiquité hellénique : *Économie politique des Athéniens* (die Staatshaushaltung der Athener, Berlin, 1817, 2 vol. in-8; 2e édit. considérablement augmentée, Berlin, 1851-1852, 3 vol.), ouvrage traduit en plusieurs langues, notamment en français par M. Laligan (Paris, 1828, 2 vol. in-8), et qui présente un tableau animé des relations politiques, financières, industrielles et commerciales de l'ancienne Grèce; l'édition de *Pindare* (Leipsick, 1811-1822, 4 vol.), contenant le texte avec les variantes et toutes les scolies, une traduction latine, un commentaire perpétuel, des notes et un traité de versification grecque; *Corpus inscriptionum græcarum auctoritate et impensis Academiæ regiæ Borussiæ* (Berlin, 1824-1850, vol. 1-3, in-fol.), recueil auquel M. Bœckh avait travaillé durant 35 ans, et qui devait être terminé par un de ses élèves, M. Franz, mort dernièrement : il doit contenir toutes les inscriptions grecques connues, tant celles qui ont déjà été publiées que les inédites, classées d'après l'ordre géographique; *Recherches métrologiques sur les poids, étalons et mesures de l'antiquité* (Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfuss und Masze des Altertums, Ibid., 1838); *Documents sur l'état de la marine attique* (Urkunden über das Seewesen des attischen Staates, Ibid., 1840).

Après ces grandes œuvres d'érudition et de sagacité qui ont plus particulièrement établi la réputation de M. Bœckh, nous devons citer encore plusieurs autres travaux de philologie fort remarquables, tels que : *Commentatio in Platonis qui vulgo fertur Minoëm* (Halle, 1806); *Græcæ tragœdiæ principum, Æschyli, Sophoclis, Euripidis num ea quæ supersunt et gemina omnia sint* (Heidelberg, 1808); *les Mesures des vers de Pindare* (über die Versmasze des Pindaros, Berlin, 1809); l'édition des *Dialogi IV de Simon* de l'école de Socrate (Heidelberg, 1810); *de Platonis systemate cœlestium globorum et de vera indole astronomiæ philoloicæ* (Ibid., 1810); *de Platonica corporis mundani fabrica conflati*, etc. (Ibid., 1810); *Observationes criticæ in Pindaris primum Olympicum carmen* (Ibid., 1811); *Développement de la philosophie du pythagoricien Philolaos et les fragments de son œuvre* (die Entwickelung der Lehren des pythag. Philolaos nebst den Bruchstücken seines Werkes, Berlin, 1819); l'édition de l'*Antigone* de Sophocle (Ibid., 1843); *Recherches sur le système cosmique de Platon* (Untersuchungen über das kosmische System des Platon, Berlin, 1852); *Les cycles lunaires des Hellènes* (Zur Geschichte der Mondcykel der Hellenen, Leipsick, 1855), etc.

On a de plus de M. Bœckh un grand nombre de discours, dissertations ou articles de critique, insérés dans la *Revue de science historique*, dans les *Programmes universitaires* de Berlin, dans les *Comptes rendus* et *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin et dans les *Dissertations* de la Société philologique, travaux fort estimés, et dont beaucoup ont été réimprimés à part à Berlin. Nous signalons les suivants : *de la Critique des poésies de Pindare* (über die Kritische Behandlung der Pindarischen Gedichte, 1825); *Leibniz et les académies de l'Allemagne* (Über Leibnitz und die deutschen Akademien, 1835), *d'Alembert et Frédéric le Grand; les rapports entre la science et l'État* (d'Alembert und Friedrich der Grosse; Über das Verhaeltniss der Wissenschaft zum Staat, 1838); *Oraison funèbre de Frédéric-Guillaume III* (1840); *les Rapports entre la science et la vie* (über das Verhaeltniss der Wissenschaft zum Leben, 1845), etc.

BOECKH (Frédéric DE), homme d'État allemand, frère du précédent, né à Carlsruhe le 13 août 1777, étudia à Heidelberg les sciences politiques, entra, en 1803, dans l'administration badoise, traversa rapidement les grades inférieurs, fut nommé, en 1810, conseiller des finances, en 1815, référendaire intime, en 1818 commissaire du gouvernement à la première diète badoise, en 1820 directeur de la Chambre des comptes, en 1821 conseiller d'État ordinaire et directeur provisoire du ministère des finances, en 1824 directeur définitif de ce même ministère, et enfin en 1828 ministre des finances. Après avoir exercé ces hautes fonctions jusqu'en 1844, il devint président du cabinet de Bade, mais deux ans plus tard il se retira dans la vie privée avec une pension méritée par ses services.

On doit à l'administration de M. de Bœckh le

Digitized by Google

remaniement du système des contributions directes, l'amélioration des différents services et surtout la création d'un mode de finances et de crédit public plus conforme aux nouveaux intérêts politiques de son pays. La diète badoise de 1831 reconnut avec éloge l'économie et l'ordre qui, dans des circonstances difficiles, n'ont cessé de régner dans le budget de son ministère.

Bien qu'il eût été anobli lui-même en 1824, il se montra l'adversaire énergique des abus de l'ancien régime et n'hésita pas à s'associer aux membres de la seconde Chambre qui demandèrent l'abolition des dîmes et des corvées. En 1832, il prit, contre le parti réactionnaire, la défense des institutions libérales; mais plus tard, voyant l'influence croissante du parti démocratique, il parut modifier ses opinions et se rapprocha des hommes qu'il avait combattus jusqu'alors. — M. Fréd. Bœckh est mort en 1855.

BOECKING (Édouard), jurisconsulte allemand, né le 20 mai 1802 à Traebach sur la Moselle (Prusse), étudia dans diverses universités de l'Allemagne du nord, et suivit à Berlin et à Gœttingue les cours de Schleiermacher, Hegel, Savigny et Hugo. Reçu docteur en 1822, et agrégé en 1826, il fut, en 1830, attaché à l'université de Bonn, et devint professeur titulaire de droit en 1835.

M. *Bœcking* dont les cours sont très-suivis, est connu par des éditions d'ouvrages classiques de droit accompagnées de notes et de commentaires détaillés : *Institutiones Gaii et Justiniani* (Berlin, 1829) en collaboration avec Klenze; *Corpus legum seu brachylogus*, etc. (Berlin, 1829); *Fragmenta Ulpiani* (Bonn 1831; 3e édit., 1845); *Institutiones Gaii* (Ibid., 1837; 3e édit., 1850), etc. On lui doit surtout un grand ouvrage, fruit de vingt-cinq ans de recherches : *Notitia dignitatum utriusque imperii* (Bonn, 1839-1850, 3 vol.). Il a entrepris aussi une réimpression des *Œuvres complètes* de A. Schlegel (Leipsick, t. I-XIII, 1845-1847), qui n'est pas achevée, et donné un certain nombre d'articles de droit et de critique à divers recueils périodiques, notamment au *Musée de jurisprudence*, à la *Gazette littéraire* de Halle, aux *Annuaires* de la Société archéologique des provinces rhénanes, etc.

BOEHM (Théobald), flûtiste allemand, né en Bavière vers 1802, est considéré aujourd'hui comme le premier virtuose de l'Allemagne sur son instrument. Après avoir obtenu des succès éclatants dans les diverses capitales de son pays tant par le brillant que par la perfection et les tours de force de son exécution, il passa en Angleterre, en 1834, et y fut universellement applaudi. Il est aujourd'hui membre de la chapelle et de la musique particulière du roi de Bavière.

On a de cet artiste des *Concertos* pour flûte, des *Variations*, entre autres sur l'air de *la Sentinelle*, sur un thème du *Freischütz*, des *Divertissements*, des *Polonaises*, des *Rondeaux*, des *Fantaisies*, etc. M. Boehm a apporté d'importantes modifications dans la construction de la flûte et inventé un nouveau genre de piano qu'il essaya en vain de populariser dans son voyage à Londres, en 1834. On a traduit en français une brochure de lui, sous le titre : *de la Fabrication et des derniers perfectionnements des flûtes* (Paris, 1848, in-8) publiée à Mayence, l'année précédente.

BOEHM (Joseph), violiniste allemand, né à Pesth (Hongrie) en 1798, reçut de son père, virtuose distingué, ses premières leçons de chant et de violon. En 1806, il partit avec ses parents pour la Pologne, où il rencontra Rode, qui, charmé de ses heureuses dispositions, lui donna les principes du grand style que lui-même avait appris de Viotti. En 1815, M. Bœhm fut applaudi à Vienne par l'empereur; en 1818, il partit pour l'Italie et se fit particulièrement entendre à la Scala de Milan. De retour à Vienne en 1820, il obtint la place de professeur au Conservatoire, et, deux ans après, le brevet de violiniste de la chapelle de la cour. En 1825, à la suite d'une grande excursion en Allemagne, et de succès éclatants dans les diverses capitales, il se fixa définitivement à Vienne, où il occupe encore aujourd'hui la place importante qu'il eut dès l'âge de vingt-quatre ans.

M. Joseph Bœhm a publié quelques œuvres pour son instrument, entre autres des *Polonaises*, des *Variations* sur des thèmes de Rossini, un *Concertino*, des *Quatuors*, etc. Ces différents morceaux, comme il arrive d'ordinaire, ne peuvent guère être exécutés que par des virtuoses comme lui. M. Boehm a formé au Conservatoire de Vienne plusieurs élèves, devenus d'habiles maîtres.

BOEHM (Jean-Daniel), sculpteur hongrois, né à Wallendorf, en 1794 quitta le commerce pour prendre des leçons de Cervara, et se rendit ensuite en Italie où il reçut des encouragements de Thornwaldsen et de Canova (1822). Quelques-unes de ses œuvres sont remarquables par le mouvement et la pureté des lignes : *le Faune*, exécuté en 1828 pour le prince de Metternich; une *Danseuse*, pour le comte de Lemberg; et *l'Amour domptant un lion*. On cite en outre de lui des médaillons et des bas-reliefs estimés.

BOEHMER (Georges-Guillaume-Rodolphe), théologien protestant allemand, né le 5 mars 1800, à Bwig près Magdebourg, étudia au Joachimsthal de Berlin, puis à l'université de cette ville, où il mena de front la théologie, la philosophie et la philologie. En 1824, il prit ses licences à la Faculté de théologie, et fut nommé professeur adjoint à Greifswald et ensuite à l'université de Halle (1828). Nommé, en 1830, professeur titulaire de théologie et docteur en théologie, il retourna à Greifswald, d'où il passa, deux ans plus tard, à Breslau.

M. Bœhmer a embrassé dans ses leçons et dans ses écrits toute la science théologique, l'exégèse, l'histoire ecclésiastique, la dogmatique, la patristique, le droit canon, l'éthique et la symbolique. Ses ouvrages forment, pour ainsi dire, une encyclopédie théologique. Nous citerons parmi les principaux : *de Hypsistariis* (Berlin, 1824) avec des *Remarques* (Bemerkungen, Hambourg, 1826) : *Isagoge in epistolam a Paulo ad Colossenses datam* (Berlin, 1829); *Hermogenes Africanus* (Stralsund, 1832); *Symbolæ biblicæ ad dogmaticam christianam* (Berlin, 1833); *Explication de l'épître de saint Paul aux Colosses* (Auslegung, etc., Ibid., 1835); *l'antiquité chrétienne ecclésiastique* (die christlich-kirchliche Altershumswissenschaft, Breslau, 1836-39, 2 vol.), ouvrage important qui traite du culte, de la discipline ecclésiastique, de la vie sociale des anciens chrétiens, etc., et dont la première partie a paru aussi sous le titre : *les Conditions sociales de l'Église chrétienne dans l'antiquité* (die socialen Verhaelsnisse der christl Kirche alter Zeit); *la Dogmatique chrétienne et la science de la foi chrétienne* (die christl. Dogmatik und Glaubenswissenschaft, Breslau, 1840-43, 2 vol.); *Éthique théologique* (1er vol., Ibid., 1848).

M. Bœhmer a publié en outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans les revues périodiques protestantes, notamment dans les

Digitized by Google

Études et critiques théologiques, ainsi que plusieurs opuscules de circonstance : *la Doctrine de la commune chrétienne catholique de Breslau* (die Glaubenslehre der christ-katholischen Gemeinde, etc., Breslau, 1845); *la Robe de Trèves et le prêtre catholique J. Ronge* (Ibid., 1845); *sur les Tendances des amis protestants, particulièrement de ceux de Breslau* (Ibid., 1845), etc. Dans tous ses travaux, M. Bœhmer a pour but de prouver d'une manière scientifique la vérité rationnelle de la révélation biblique expliquée par le protestantisme. Il s'est prononcé dans le même sens, d'une manière brillante, dans les synodes de Posen, de Berlin et de Breslau.

BOEHMER (Jean-Frédéric), historien allemand, né en 1795, à Francfort-sur-le-Mein, étudia le droit durant quatre ans, aux universités d'Heidelberg et de Gœttingue. Docteur en 1817, il fit un voyage en Italie, et après son retour à Francfort, il devint successivement coadministrateur de l'institut des arts de Staedel, bibliothécaire-adjoint, puis secrétaire de la Société d'histoire ancienne de l'Allemagne et vicaire des archives. Sa position officielle, son commerce avec plusieurs historiens distingués de Francfort et avec d'autres ecrivains de l'Allemagne dirigèrent ses études vers les sources de l'histoire germanique du moyen âge. Pour mieux se consacrer à ses recherches, il ne garda des divers emplois dont il avait été revêtu, que celui de premier bibliothécaire de la bibliothèque urbaine, qui lui fut confié en 1830, et se mit à exécuter annuellement toute une suite de voyages, consacrés à explorer les bibliothèques et archives de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et des Pays-Bas. De là cette richesse de documents historiques rassemblés dans ses ouvrages.

Nous citerons de M. Bœhmer les travaux suivants : *Documents relatifs à l'histoire des rois et empereurs romains depuis Conradin Ier jusqu'à Henri VII*, 911-1313 (die Urkunden der rœmischen Kœnige und Kaiser von Conrad I bis Heinrich VII, Francfort 1831); *les Lois de l'empire de 900 à 1400* (die Reichsgesetze von 900 bis 1400, Francfort 1832); *Documents relatifs à l'histoire des Carlovingiens* (die Urkunden sæmmtlicher Karolinger, Francfort, 1833); *Recueil diplomatique de la ville libre de Francfort* (Urkundenbuch der Reichsstadt Frankfurt, Ibid. 1836, 1er vol.); *Documents relatifs à l'histoire de Louis le Bavarois, du roi Frédéric le Beau et du roi Jean de Bohême* (die Urkunden Ludwig des Baiern, etc., Ibid. 1839), avec un choix de lettres, de bulles des papes et d'autres pièces diplomatiques importantes pour l'histoire germanique de 1314 à 1347; deux *Suppléments* à l'ouvrage précédent (Ergaenzungshefte zur den Regesten Ludwigs des Baiern und seiner Zeit, Francfort, 1841 et Leipsick, 1846): *Chroniques de l'empire sous Henri Raspe, Guillaume, Richard*, etc., de 1246 à 1313 (Regesten des Kaiserreichs unter Heinrick Raspe, Wilhelm, etc., Stuttgart, 1844) et *Supplément* (Erstes Ergaenzungshelft zu den Regesten des Kaiserreichs von 1246 bis 1313. Stuttgart 1849); *Chroniques de l'empire sous Philippe, Othon IV*, etc., de 1198 à 1254 (Ibid., 1847-1849, 2 vol.); *Chroniques de la maison de Wittelsbach depuis l'acquisition du duché de Bavière*, etc. 1180-1340 (Wittelsbachische Regesten von, etc., Ibid., 1854); *Fontes rerum germanicarum* (Ibid., 1843-53, tom. I, III, gr. in-8), contenant les travaux de plusieurs historiens du XIIe et XIIIe siècle.

BOEHTLINGK (Otton), célèbre orientaliste russe, né le 30 mai 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une famille allemande de Lübeck, fit ses études dans sa ville natale, puis à Dorpat, et se rendit, en 1835, en Allemagne pour suivre les leçons des savants orientalistes de Berlin et de Bonn. Après un séjour de sept ans dans ce pays, il retourna en Russie où il obtint bientôt un siége à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et le titre de conseiller d'État.

M. Bœhtlingk s'est surtout appliqué à la partie grammaticale et lexicographique de la langue sanscrite, dont ses travaux importants sont de nature à faciliter l'étude. Il faut citer son édition des *Huit livres des règles grammaticales* de Panini, le plus ancien grammairien indien (Bonn, 1840, 2 vol.); sa nouvelle édition de la *Grammaire* de Vopadeva (Saint-Pétersbourg 1846), faite d'après l'édition *Mugdhabodha* (Calcutta, 1826); l'édition du *Dictionnaire* de Hematschandra (Saint-Pétersbourg, 1847), accompagnée d'une traduction; l'édition du texte indien, et la traduction allemande du célèbre poëme dramatique : *Sakuntala* de Kâlidasas (Bonn, 1842); une dissertation *sur l'Accent en langue sanscrite* (über den Accent in Sanskrit, Bonn, 1843); une *Chrestomathie* sanscritique (Saint-Pétersbourg, 1845) et enfin, en collaboration avec Bodolphe Roth, l'éditeur du *Nirukta* de Yaska, le plus célèbre lexicographe indien, un *Dictionnaire de la langue sanscrite* (Sanskritwœrterbuch, Saint-Pétersbourg, 1853 et suiv.). On a encore de M. Bœhtlink un ouvrage considérable sur *la Langue des Yakutes* (über die Sprache der Yakuten, Saint-Pétersbourg. 1849-51, 3 vol.) et plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

BOERJESSON (Jean), poëte suédois, fils d'un paysan de la paroisse de Tanum, où il est né le 22 mars 1790, prit, en 1815, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal, entra dans les ordres en 1816, et s'étant fait connaître par son talent oratoire, fut nommé prédicateur de la cour en 1821, et pasteur à Weckholm en 1828. Ses premiers essais poétiques appartiennent au genre lyrique; tel est le poëme de *la Création* (Skapelsen e Sanger, Stockholm, 1820), où les fautes de goût, l'inexpérience, les locutions provinciales parurent rachetées par la richesse de l'imagination. Plus tard, il a publié la tragédie d'*Erik XIV* (Erik den fjortonde, 2e édit., 1846, in-8), suivie du *Fils d'Erik XIV* (Erik den fjortondes son, 1847, in-8) et *le Soleil décline* (Solen sjunker, 1857, in-8) tragédie historique en 4 actes, qui a pour sujet les derniers jours de Gustave I. M. Bœrjesson appartient à l'école appelée phosphorite (voy. ATTERBOM).

BOESWILLWALD (Émile), architecte français, né le 2 mars 1815, à Strasbourg, étudia dans cette ville, puis à Munich et à Paris, où il fut élève de l'École des beaux-arts et de M. H. Labrouste. Attaché, en 1843, à la Commission des monuments historiques, il fut ensuite nommé inspecteur à Notre-Dame de Paris (1845), architecte de la cathédrale de Luçon (1847), architecte diocésain (1849), et successivement envoyé dans les sections de Soissons, Luçon, Bayonne et Orléans (1852-1855). Il fut chargé de la restauration de divers monuments historiques dans les départements de la Meuse, de la Haute-Marne et de l'Alsace, et de la reconstruction de l'École centrale rabbinique à Metz.

M. Bœswillwald a exposé au Salon divers dessins, notamment : la *Chapelle d'Elbrach*, en Bavière (1839); des *Monuments religieux de Picardie; l'ancienne Abbaye de Saint-Germer*, dessin et aquarelle (1842); un *projet de restauration de*

Digitized by Google

la cathédrale de Laon (1849); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, les *Églises de Guelwillier, Neuviller, Niederhaslach*, dans le Haut et le Bas-Rhin, celle de *Moutier-en-Der* (Haute Marne), *le Palais des ducs de Lorraine*, à Nancy. M. Boeswillwald a obtenu, en 1845, la médaille des monuments historiques (ministère de l'intérieur), une 2e médaille en 1849, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en août 1853.

BOETTCHER (Adolphe), poëte et traducteur allemand, fils du lexicographe de ce nom, né à Leipsick le 21 mai 1815, suivit les cours de langues modernes de l'université de sa ville natale. Les traductions des grands écrivains anglais ont fait sa réputation. Il débuta dans ce genre par la publication des *Œuvres complètes de Byron* (Byrons saemmtliche Werke, Leipsick, 1840-1850, 12 vol.), travail qui n'a pas encore été dépassé, tandis que ses traductions de quelques drames de Shakspeare : *Tout ce que vous voudrez*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Beaucoup de bruit pour rien* (1848-1853), ne peuvent rivaliser avec les travaux du même genre de Tieck et de Schlegel. Il a encore donné la traduction allemande des poésies de Goldsmith (Leipsick, 1843), de Milton (1846), de Pope (1842, 4 vol.), et d'Ossian (1847).

M. Bœttcher poëte distingué autant qu'habile traducteur, a de la facilité, de l'élégance, une forme pure, de l'harmonie et de la sensibilité. Parmi ses poésies diverses on remarque : *Agnes Bernarner*, son seul drame (Leipsick, 1845; 3e édit., 1850); *Chant de la Saint-Jean* (Joannislieder, 1847); *sur le Wartbourg* (auf der Wartburg, 1847); *un Conte de printemps* (Ein Frühlingsmaerchen; 1849; 3e édit. 1850); *Till Eulenspiegel*, poëme héroï-comique (1850), et le *Pèlerinage des esprits des fleurs* (die Pilgerfahrt der Blumengeister, Leipsick, 1851); un recueil lyrique (Gedichte, 1846; 6e édit., 1850); un autre recueil, *les Ombres* (Schatten, 1856).

BOETTCHER (Christian), peintre allemand, né à Imgenbroich, près d'Aix-la-Chapelle, le 9 décembre 1818, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, et débuta par des lithographies dont le succès le détermina à aborder la peinture à l'huile. Ses premiers tableaux ne laissèrent point soupçonner toute son originalité. Un *Aveugle avec son guide*, des *Enfants dans une corbeille*, un *Retour des champs*, toiles bien composées, portaient la naïveté jusqu'à l'enfantillage, et offraient une indiscrète profusion de détails. *La Délivrance du prisonnier politique* parut ensuite une des meilleures œuvres du genre dit social. Il revint à l'idylle douce et calme des champs et de la famille.

Malgré les conseils de quelques peintres *politiques*, M. Bœttcher exécuta alors toute une série de petites scènes, où le nombre des personnages est fort restreint, et où les enfants jouent le principal rôle. Nous citerons en ce genre : *une Mère et ses enfants jouant avec un coq*, *une Jeune femme auprès du berceau de son nourrisson*, *un Ménage causant sur le pas de la porte*, *une Demande en mariage à la campagne*, *Enfants se promenant dans une brouette à travers la forêt*, *Paysanne avec son enfant faisant l'aumône à un mendiant*. Puis vinrent des compositions plus importantes : *Jeunes villageois du Rhin*, tableau très-animé des mœurs patriarcales de l'Allemagne du nord, *le Retour de la fête*, *les Grands parents jouant avec leurs petits-enfants*, et un *Soir dans la forêt Noire*, la plus heureuse peut-être de ses compositions. Enfin, citons encore un tableau de genre intitulé : *Soir de combat*, effet de lune auquel les divers épisodes d'un champ de bataille donnent un grand caractère.

BOETTICHER (Wilhelm-Karl), homme politique prussien, né en 1789, entra, jeune encore, dans la carrière administrative, devint conseiller au ministère des cultes à Berlin, et y acquit, sous M. Eichhorn, une grande influence. En 1842, il fut nommé premier président de la province de Prusse. Ses opinions anti-libérales et son dévouement exclusif à la politique prussienne le forcèrent, en 1848, de se démettre de ses fonctions. Élu, en 1849, membre de la première Chambre de Prusse, il prit place à l'extrême droite, et, plus tard, fit partie de la Commission centrale de Francfort, qui, d'après le traité du 30 septembre 1849 entre la Prusse et l'Autriche, devait remplacer le *Vicaire de l'empire*. Depuis la dissolution de cette Commission, M. Bœtticher est resté dans la vie privée.

BOETTIGER (Charles-Guillaume), historien allemand, fils de l'archéologue Charles-Auguste Bœttiger, est né à Bautzen le 15 août 1790. Il fit ses études littéraires à Weimar et à Gotha et suivit, de 1808 à 1811, les cours de théologie à l'université de Leipsick. En 1812 il obtint à Vienne une place de précepteur et y commença ses études historiques. Il les continua à Gœttingue où il suivit les cours du célèbre historien Heeren. Agrégé à l'université de Leipsick en 1817, il y devint professeur suppléant en 1819. Sa thèse qui avait pour sujet, *Henri le Lion*, fut complétée à cette époque par la biographie détaillée de ce prince. En même temps, il donnait une foule d'articles historiques et littéraires dans divers recueils périodiques. En 1821, M. Bœttiger fut appelé à Erlangen, en qualité de professeur d'histoire et de littérature, et y devint, en 1822, second conservateur de la bibliothèque de l'université.

Les ouvrages de ce savant écrivain se recommandent particulièrement par la vivacité et l'intérêt du récit, et ont eu de nombreuses éditions. Nous citerons : *Histoire universelle* (Allgemeine Geschichte, 11e édition, Erlangen, 1849); *Histoire d'Allemagne* (Deutsche Geschichte, 3e édit., Ibid., 1838); *Histoire de Bavière* (Geschichte Baierns nach seinen alten und neuen Bestandtheilen, 2e édit., Ibid. 1837); *Histoire du peuple et du territoire allemand* (Geschichte des deutschen Tolkes und deutschen Landes, 8 vol., 3e édit., Stuttgart, 1845); *Précis de l'histoire du royaume et de l'électorat de Saxe* (Kurzgefasste Geschichte des Kurstaates und Kœnigreichs Jachsen, Meissen, 1836); *Histoire du royaume et de l'électorat de Saxe* (Geschichte des Kœnigreichs und des Kurstaates Sachsen, 2 vol., Hambourg, 1830-31, pour la grande collection historique de Heeren et Ukert, une *Esquisse biographique* sur son père (Leipsick, 1837), dont il a publié les œuvres posthumes sous le titre de : *Littérature* et *littérateurs contemporains* (Literarische Zustaende und Zeitgenossen, Leipsick, 1838) 2 vol. Il travaille à un grand ouvrage : *Histoire universelle en forme biographique* (die Weltgeschichte in Biographien) (Berlin 1839 et suiv., tom. I-IX).

BOETTIGER (Charles-Guillaume), poëte suédois, issu d'une famille allemande, est né à Westeræs le 15 mai 1807. Reçu docteur en philosophie à l'université d'Upsal (1833), il entreprit, en 1835, un voyage à travers l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande. Il tomba alors malade et le gouvernement suédois, jaloux de

Digitized by Google

conserver un de ses meilleurs poëtes, couronné deux fois par l'Académie suédoise, lui accorda des secours pour aller se rétablir en Italie (1838).

Les poésies les plus connues de M. Bœttiger sont : *Souvenirs de jeunesse*, Ungdoms Minnen fran Sangers Stunder, Upsal, 1830), qui ont été très-souvent réimprimées. Il a publié en outre deux *Recueils de poésies*, dont le second (1837) contient des traductions estimées de ballades du poëte Uhland ; *Chants religieux* (Religiœse Sanger, 4e édit. 1841) ; l'*Oraison funèbre de Gustave III* (1837) ; *les Oiseaux* (Foglarne, 1852) ; un *Almanach des muses* (1811), et une traduction de la *Jérusalem délivrée*. Ces poésies ont de la grâce, une tristesse rêveuse et un langage harmonieux. Le premier volume d'une édition de ses *Œuvres* (Samlade Skrifter) a paru en 1856. Une traduction a fait passer ses meilleures poésies dans la langue allemande qui se plie avec tant de facilité au caractère de toutes les autres langues (Stockholm, 1844).

BOHAIN (Alexandre-Victor), journaliste français, est né à Paris vers 1805. Il était étudiant en droit lorsqu'il acheta, en 1827, de Lepoitevin Saint-Alme, moyennant 30 000 fr., la propriété du *Figaro*, revue littéraire fondée par M. Maurice Alhoy, et dont il fit un journal de politique légère. Il signa la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830, et fut récompensé de sa vive opposition au régime déchu par la préfecture de la Charente. Bientôt destitué, à cause du retentissement que cette haute position donnait aux habitudes trop libres de sa vie privée, on le vit tour à tour diriger le théâtre des Nouveautés, écrire pour l'Odéon un drame qui n'eut aucun succès (*Mirabeau*, 1832), fonder *l'Europe littéraire*, exploiter le *Dictionnaire général* de Napoléon Landais (1834), établir, en 1838, un jardin d'horticulture. Peu de temps après, M. Victor Bohain, qui s'était montré industriel fort intelligent, sans cesser d'être un homme d'esprit, se retira à Londres où il devint directeur d'une revue française, *le Courrier de l'Europe*. — Il y est mort en 1856.

BOHRER (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Munich en 1783, est le troisième fils de Gaspard Bohrer, dont les deux fils aînés, Pierre et François, violinistes distingués, moururent à Vienne en 1805. Le dernier des quatre frères, Maximilien (voyez l'article suivant) a joui aussi d'une grande réputation de virtuose et de compositeur. Formé par son père, il étudia ensuite la composition sous le maître de chapelle François Dauzi, vint à Paris, et reçut des leçons de violon de Kreutzer. De retour dans sa patrie, il fut nommé violon de l'orchestre de la cour et entreprit déjà quelques voyages artistiques avec son père et ses frères, dans l'Autriche, la Bohême, la Suisse, la France, la Saxe et la Prusse. Mais la grande tournée d'Antoine et de Maximilien ne commença qu'après la mort du père, en 1810. Ils visitèrent toutes les grandes villes de l'Allemagne, la Hollande, la Hongrie, la Bohême, la Pologne et la Russie. A Moscou, en 1812, ils triomphèrent des ressentiments de l'empereur Alexandre contre tous les sujets bavarois par l'ascendant de leur talent. Ils parcoururent ensuite la Finlande, la Suède, le Danemark, les villes anséatiques, se rendirent à Londres, et arrivèrent enfin à Paris où leur succès fut éclatant dans les concerts spirituels de la semaine sainte.

En 1815, ils se firent entendre à Berlin où le roi nomma Antoine maître de ses concerts, et Maximilien premier violoncelliste de la chambre. Toutefois, après de nouveaux triomphes en Italie, ils se brouillèrent en Prusse avec Spontini et quittèrent, l'année suivante, le service du roi. De retour à Munich, ils y épousèrent deux sœurs, pianistes distinguées, filles de Dülken, facteur d'instruments de la cour. Les résultats de cette nouvelle association artistique étonnèrent Paris en 1827, lorsque la famille Bohrer joua, dans les salons de Pape, les dernières compositions de Beethoven. La révolution de 1830 éloigna de Paris les frères Bohrer qui se séparèrent pour la première fois. Antoine devint, en 1834, maître de chapelle de la cour de Hanovre.

Dans ce succès universel, c'est comme compositeur que M. Ant. Bohrer a eu la plus belle part. Son jeu, bien qu'élégant, était loin d'avoir l'élévation et la puissance de celui de son frère, mais il composa pour celui-ci un grand nombre de morceaux, propres à faire valoir son talent. Ces morceaux, qui sont très-nombreux, se distinguent surtout par le goût et la pureté du style. Ce sont, pour la plupart, des *Symphonies concertantes* pour violon et violoncelle, des *Concertos* pour violon et orchestre, des *Duos*, des *Airs*, des *Études*, des *Caprices*, etc.

BOHRER (Maximilien), frère du précédent, et le plus jeune des fils de Gaspard Bohrer, est né à Munich en 1785. Il fit sur le violon des progrès si rapides, grâce aux excellentes leçons du professeur Antoine Schwartz, qu'il fut admis à l'orchestre de la cour dès l'âge de quatorze ans. Admirateur enthousiaste du talent de Romberg, il essaya d'imiter le jeu de cet artiste, mais il parvint à une habileté encore plus grande d'exécution, avant de pouvoir acquérir la puissance de son modèle. Il accompagna son frère Antoine dans toutes ses courses, et partagea ses succès. Il réussit surtout à Paris, avant la révolution de Juillet. En 1832 il obtint le titre de premier violoncelliste et maître des concerts de la cour de Stuttgart. Sa femme (voy. l'art. précédent), fut nommée pianiste de la cour du Wurtemberg et maîtresse de piano des princesses.

M. Maximilien Bohrer jouit surtout d'une grande réputation comme virtuose ; il a pourtant composé pour violoncelle et violon quelques morceaux. Mais la plupart des œuvres qui ont couru sous son nom, étaient de la main de son frère Antoine qui lui est toujours resté de beaucoup supérieur pour la composition.

BOHTZ (Auguste Guillaume), esthéticien allemand né à Stettin, le 17 juillet 1799, étudia la théologie à l'université de Halle. Mais bientôt, portant sa curiosité sur un grand nombre d'objets, il s'occupa en même temps de philologie, de philosophie et d'histoire. De 1823 à 1828, il fréquenta les universités de Berlin, de Gœttingue et de Dresde où il jouit du commerce et de l'amitié de Tieck. Docteur en philosophie, puis professeur particulier à Gœttingue, il y obtint une chaire provisoire en 1837, et définitive en 1842. Il fit des cours très-suivis sur la littérature nationale, sur la psychologie dans ses rapports avec la logique, sur la philosophie de la religion, sur la morale et surtout sur l'esthétique. M. Bohtz a discuté avec autorité le grand problème du beau dans l'art, particulièrement dans quatre ouvrages : *De Aristophanis vanis* (Hambourg, 1828) ; *Leçons sur l'histoire de la nouvelle poésie allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der neuern deutschen Poesie, Gœttingue, 1832) ; *Idée du genre tragique* (die Idee des Tragischen ; Ibid., 1836) ; *le Comique et la comédie* (das Komische und die Komœdie, Ibid., 1844). Le principe de M. Bohtz est que

Digitized by Google

le beau dans l'art résulte des contrastes; mais le savant esthéticien a enveloppé ses idées de formules abstraites et tout allemandes, que lui ont empruntées ses critiques, et il n'est pas facile aux étrangers de se rendre compte des discussions auxquelles ses ouvrages ont donné lieu.

BOICHOT (Jean-Baptiste), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative, est né à Villiers-sur-Suize (Haute-Marne), le 20 août 1820. Fils de paysans, il s'engagea, le 2 mars 1839, et fut incorporé dans le 7e léger, à Nancy. En 1849, il était sergent-major d'une compagnie d'élite et porté sur le tableau d'avancement pour le grade d'officier, lorsque le choix des sous-officiers de la garnison de Paris le désigna au Comité des démocrates-socialistes, comme un des deux candidats militaires de la Seine. Nommé représentant du peuple par plus de 100 000 voix, il parut en uniforme à la manifestation du 13 juin, et se rendit avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) au Conservatoire des arts et métiers. Il échappa aux poursuites de la justice, et parvint à gagner la Suisse. La haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la déportation. En 1850, il publia deux adresses : *Aux démocrates socialistes du département de la Seine* (Paris, in-8) et *Aux électeurs de l'armée* (Paris, in-16). De Lausanne il se rendit en Angleterre, où il a fait paraître, depuis le coup d'État, plusieurs écrits en collaboration avec MM. Caussidière et Félix Pyat. Il a été l'un des organisateurs et des présidents d'une Société politique de Londres, dite *Commune révolutionnaire*. Au mois de juin 1854, il fit un voyage en France; découvert par la police de Paris, il fut, après une condamnation nouvelle, enfermé à la prison d'État de Belle-Ile.

BOIELDIEU (Adrien), musicien français, né à Paris, en 1803, et fils du célèbre compositeur Adrien-François Boieldieu, mort en 1834, a donné, depuis 1838, plusieurs opéras comiques que des journaux étrangers ont bizarrement attribués à son père. Le gouvernement lui a fait, en souvenir de ce dernier, une pension de 1200 francs. Il a été décoré en 1853. On a de lui : *Marguerite* (1838); *l'Aïeule* (1841); *le Bouquet de l'infante* (1847), donnés à l'Opéra-Comique; la *Butte des Moulins* (1852), au théâtre Lyrique; etc. Il a publié, à l'occasion des élections de 1849, une brochure politique sous ce titre : *Ce que tout le monde pense, ce que tout le monde veut* (in-8).

BOIGNE (Charles DE), littérateur français, né vers 1810, a écrit assez longtemps la revue parisienne du *Constitutionnel*. On a de lui quelques ouvrages de littérature légère : *Dans les Highlands* (1852), récit de voyage; *Lequel choisir?* (1852), roman; *les Petits mémoires de l'Opéra* (1856), qui renferment, au milieu de révélations indiscrètes de précieux renseignements pour l'histoire de ce théâtre; et une étude sur l'élève et l'amélioration du cheval en France (1843).

BOILAY (Antoine-Fortuné), administrateur et publiciste, né à Paris en 1802, entra de bonne heure dans la carrière administrative. Il passa plusieurs années à Clermont-Ferrand, attaché aux travaux du cadastre dans le département du Puy-de-Dôme. Il fut successivement nommé vérificateur des géomètres de ce département et placé à la tête des bureaux de l'ingénieur en chef. Pendant son séjour à Clermont, il se lia avec la jeunesse libérale de la ville, toute passionnée alors pour la politique et pour les lettres, et il puisa dans ce commerce le goût d'écrire sur la politique. Enhardi par d'heureux essais dans le journal de la localité, il résolut de revenir à Paris. Il fut mis en rapport avec M. Thiers en 1838, et devint, dans *le Constitutionnel*, l'un des défenseurs accrédités de sa politique. Décoré de la Légion d'honneur le 29 octobre 1840, comme écrivain politique, il quitta, en 1842, le journalisme, pour entrer dans l'administration, avec le titre d'inspecteur général des prisons. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1848. Révoqué après la révolution de Février, il rentra au *Constitutionnel*, dans lequel il écrit encore de temps en temps quelques articles. M. Boilay a été nommé, en 1852, secrétaire général du conseil d'État.

BOILEAU (Pierre-Prosper), mathématicien français, né en 1811, élève de l'École polytechnique en 1831, est aujourd'hui capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur (26 décembre 1852) et professeur de mécanique à l'École d'application de Metz. Outre une *Introduction à l'étude de la mécanique pratique*, à l'usage des écoles régimentaires et de l'enseignement industriel (Metz, 1838, in-8), il a publié une *Instruction pratique sur les sciences, contenant l'étude et les valeurs de la résistance des matériaux à l'action de l'outil* (Metz, 1855, in-8, avec 3 planches); et sous le titre de *Jaugeage des cours d'eau à faible ou à moyenne section* (Paris, 1850, in-4, avec 3 planches), des notions physiques, formules et résultats numériques, constituant une solution complète du problème de l'élévation des volumes liquides debités par les cours d'eau qui alimentent les usines et les irrigations. Son ouvrage principal est un *Traité de la nature des eaux courantes, ou Expériences, observations et méthodes concernant les lois des vitesses, le jaugeage*, etc. (Paris, 1854, in-4 de 41 feuilles et demie, avec 7 planches).

BOILEAU (Louis-Auguste), architecte français, né à Paris, le 24 mars 1842, entra, en 1826, dans un grand atelier de menuiserie, se fit, à vingt ans, entrepreneur, et après avoir pris quelques notions de sculpture, se livra spécialement à la confection des ornements gothiques. Il fonda en même temps une école spéciale de menuiserie, transportée à Mirecourt (Vosges), en 1843, et d'où sont sortis le buffet d'orgue du chœur de Saint-Germain l'Auxerrois et le jubé de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys. En 1840, M. Boileau fut chargé de reprendre et de décorer cette dernière église.

L'étude des constructions en fer le conduisit à ce qu'il appela « la nouvelle forme architecturale », dans un *Projet d'église pour la Chaussée-d'Antin* (1853). En 1854, M. l'abbé Coquand le choisit pour terminer les travaux de l'église Saint-Eugène (voy. LUSSON). Il modifia les fondations et le tracé primitif, et le monument, achevé au bout d'un an, montra l'application de plusieurs idées nouvelles.

On a de M. Boileau divers ouvrages : *Esquisse scénographique et historique de l'église de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys; de l'Art religieux et monumental*; l'*Église Sainte-Eugène* (1856), etc. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855, où figurait en relief sa nouvelle forme d'architecture.

BOILEUX (Jacques-Marie), magistrat et jurisconsulte français, né à Caen (Calvados), en 1803, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir docteur en droit. Il fit preuve, pendant les dernières années de la Restauration, et dans les journées de Juillet, d'un ardent libéralisme.

Digitized by Google

En 1832, il fut nommé juge au tribunal civil de Vendôme, d'où il a passé avec le même titre, en 1848, à celui de Blois. On lui doit un excellent travail destiné à adapter la science du droit civil au système des examens, sous le titre de : *Commentaire sur le Code civil* (1828-1844, 3 vol. in-8), réédité sous le titre de *Commentaires sur le Code Napoléon* (6e édit., 1854, et suiv., 6 vol.). Il a fourni au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* tous les termes de droit, publiés avec M. R. Gandillot un *Manuel de droit administratif*, et refondu le *Traité des faillites et banqueroutes* de Boulay-Paty (1839).

BOINVILLIERS (Éloi-Ernest FORESTIER, dit), conseiller d'État français, est né à Beauvais (Oise), le 28 novembre 1799. Son père, le fécond auteur de tant de livres universitaires, sous l'administration de Fontanes, avait pris le nom de Boinvilliers, d'un petit hameau voisin de Versailles où il était né. Il suivit, de bonne heure, les cours de l'École de droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris en 1822. C'est à l'époque de sa jeunesse que se rattache la publication de quelques volumes de compilation qui ont, au moins, le mérite de l'utilité : *Code moral* (1825); *Beautés de Tacite, Beautés des orateurs sacrés* (1826, 2 vol. in-12); *Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire* (1826, in-8), etc.

Pendant qu'il travaillait à ce que son père nommait *des friperies littéraires*, M. Boinvilliers propageait de tout son pouvoir les principes républicains des Sociétés secrètes dont il faisait partie. Combattant de Juillet, il fut un des aides de camp de La Fayette. Sous le nouveau régime il devint tour à tour avocat de la ville de Paris (1830), juge suppléant au tribunal de première instance, et vice-président du Comité consultatif du département. Membre du conseil de l'ordre des avocats après 1830, il fut élu bâtonnier en 1848. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de la Chambre des Députés, il fut, sous le patronage de l'*Union électorale*, envoyé à la Législative, en juillet 1849, par les électeurs de la Seine. Il y vota constamment avec le parti modéré, et en dernier lieu avec celui de l'Élysée. Après les événements du 2 décembre 1851, il obtint une place au conseil d'État, dans la section des finances. A cette époque il résigna les fonctions d'avocat de la ville qu'il remplissait avec une remarquable conscience. L'un des membres les plus laborieux et les plus utiles du conseil d'État, M. Boinvilliers est officier de la Légion d'honneur.

L'aîné de ses deux fils, M. Ernest BOINVILLIERS, né à Paris en 1822, a été admis au barreau en 1845; le plus jeune, M. Édouard Boinvilliers, né à Paris en 1828, est auditeur au conseil d'État (section des travaux publics).

BOIS-DUVAL (Jean-Alphonse), médecin et naturaliste français, est né à Ticheville (Orne) le 17 juin 1801. Il fit des études à Vimoutiers, et, après avoir travaillé dans plusieurs officines, à Rouen et à Paris, il remporta, en 1824, à l'École de pharmacie, un prix de botanique et un prix d'histoire naturelle médicale. Il reçut, en 1828, le diplôme de docteur. Sa participation au voyage scientifique de *l'Astrolabe* ainsi que les services qu'il a rendus, lors de la première invasion du choléra, lui ont valu la croix de la Légion d'honneur (30 avril 1835). Il joint à son titre de docteur en médecine les diplômes de docteur ès sciences et de docteur ès lettres.

Parmi ses nombreux ouvrages qui ont trait à la botanique et à l'entomologie, on distingue *Flore française* (1828, 3 vol. in-18), où les plantes sont classées par familles naturelles; *Essai sur une monographie des zygénides*, en latin (1828 et 1840, in-8); *Histoire des lépidoptères et des chenilles de l'Amérique septentrionale* (1829-1847), avec M. Leconte; *les Coléoptères d'Europe* (12 vol. in-8, 1829 et années suiv.), avec le comte Dejean; *les Chenilles d'Europe* (1832 et années suiv., 70 vol. in-8); *Icones historiques des lépidoptères nouveaux* (1832-1841, 2 vol. in-8); *Species général des papillons* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire des lépidoptères de la Californie* (1852, in-8), avec M. Guénée.

BOIS-LE-COMTE (Ernest-André-Olivier SAIN, comte DE), diplomate français, né au commencement de ce siècle, entra sous la Restauration dans la diplomatie. Sa première ambassade fut celle de Lisbonne (1835), où il appuya autant qu'il put la tentative des constitutionnels pour reprendre le pouvoir. De là il passa, en 1838, à la Haye, et, en 1846, à Berne; l'année précédente, il avait été appelé à siéger à la Chambre des Pairs. De 1848 à 1850 il représenta son pays auprès de la cour de Sardaigne et n'a plus été employé depuis cette époque. Il est grand officier de la Légion d'honneur (29 septembre 1851). Il a collaboré à la seconde édition de l'*Histoire parlementaire* de MM. Buchez et Roux (1845-47, 5 vol. in-12).

Son frère, Alexandre-Joseph, vicomte DE BOIS-LE-COMTE, nommé général de division en 1852, commande la 3e division militaire (Lille), ainsi qu'une division active de cavalerie.

BOISSEL (Jean-Marie-Hercule), ancien député français et représentant du peuple, né en 1795, servit comme pharmacien militaire, s'établit ensuite à Paris, et acquit une certaine popularité dans le 12e arrondissement, où il fut chargé des fonctions d'adjoint. Il reçut la croix de la Légion d'honneur en 1834. A la mort de M. Cochin (1841), il entra à la Chambre des Députés, où il prit place au centre gauche. Il fut le promoteur du fameux banquet du 12e arrondissement, qui aboutit au renversement de la monarchie. Il échoua aux premières élections pour la Constituante, et, le 4 juin 1848, il ne fut nommé représentant du peuple que par 77 245 suffrages, dus aux divers partis conservateurs. Membre du Comité de l'intérieur, il appuya le gouvernement du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la Constitution. Il soutint ensuite, avec la minorité de la Constituante, la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, en mai 1849, il fut, à plusieurs reprises, choisi pour candidat par l'Union électorale. Depuis le coup d'État, il a été nommé par l'empereur membre de la Commission municipale et départementale de la Seine et de la ville de Paris.

BOISSIÉ (de Lot-et-Garonne), ancien représentant du peuple français, est né dans le département de Lot-et-Garonne en 1806. Riche propriétaire et maire de Laugnac, il faisait partie du conseil général et professait les doctrines libérales, lorsque, en 1848, il fut envoyé à la Constituante par 42 679 suffrages. Il prit place au Comité de l'intérieur, et vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il ne fit point d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon et admit la proposition Rateau. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il se rallia au tiers-parti, soutint le ministère Odilon Barrot, combattit, après le message du 31 octobre, la politique de l'Élysée, défendit jusqu'au bout la constitution républicaine, et, le 2 décembre 1851, fut au nombre de ceux qui essayèrent de résister au coup d'État.

Digitized by Google

BOISSONADE (Jean-François), helléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 12 août 1774. Issu d'une ancienne famille originaire de la Gascogne, et fils de J. Fr. Boissonade de Fontarabie, gouverneur de Castel-Jaloux, il fit ses études au collége d'Harcourt (aujourd'hui lycée Saint-Louis), qui le cite parmi ses élèves les plus illustres. Il eut pour maître et pour ami le savant Guéroult, traducteur de Pline. Les *Étrennes aux écoliers* (Paris, 1788-1789, in-18) constatent le succès qu'il obtint au concours général des collèges de l'ancienne Université de Paris. A quinze ans il vit commencer la Révolution. La vie publique d'alors l'entraîna un instant dans son tourbillon. Il laissa de côté les Grecs et les Romains, et, détourné du but où le poussaient les aptitudes spéciales de son esprit tout littéraire, le futur émule des philologues les plus érudits de l'Allemagne dirigea son ambition vers les emplois du gouvernement. En 1792, il entra dans les bureaux du ministère des relations extérieures. Sa conduite suspecte dans la journée du 13 vendémiaire et ses relations avec les insurgés royalistes le firent destituer (1795). Cette disgrâce, qui l'arrêta au début de sa carrière administrative, le rendit à la science et changea heureusement le cours de sa destinée.

Le commis révoqué devint rédacteur du *Magasin encyclopédique* de Millin, et présenta à l'Institut un mémoire sur cette question : *Rechercher les moyens de ranimer en France l'étude du grec et du latin* (1798). De la théorie passant à la pratique, il allait ouvrir à son domicile un cours public de grec, lorsque Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, le nomma, en 1801, secrétaire général de la préfecture de la Haute-Marne. La rupture de Lucien avec son frère enleva à M. Boissonade la chance de devenir préfet de l'Empire. Enrôlé alors par M. Bertin de Vaux parmi les rédacteurs du *Journal des Débats* (1802-1803), il passa ensuite au *Mercure*, puis il revint aux *Débats*, transformés en *Journal de l'Empire* (1806-1813). En 1806, l'architrésorier Lebrun lui offrit une chaire à l'université de Gênes. Il refusa, et, trois ans après, il fut nommé professeur de littérature grecque à la Faculté de Paris. Dès lors il appartint définitivement à l'Université de France. En 1813, il entra à l'Institut comme successeur de Larcher.

Après la chute de Napoléon, il fut compris, en 1816, dans la réorganisation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1828, il remplaça J. B. Gail comme professeur de littérature grecque au Collége de France. Là comme à la Sorbonne, il réunit autour de lui un auditoire d'élite qui aimait son érudition exempte de tout pédantisme. Son double enseignement a formé de nombreux élèves, et nul professeur n'a contribué plus que lui à répandre dans notre pays le goût et la connaissance du grec. Ses savantes leçons ont été l'honneur et l'orgueil de l'Université, qui pouvait le mettre en parallèle avec les hellénistes les plus renommés des plus célèbres universités étrangères. M. Boissonade est mort, au mois de septembre 1857. Il était depuis le 5 mai 1840, officier de la Légion d'honneur.

Tous les érudits de l'Europe, qui le jugent surtout d'après ses travaux philologiques, ont entre les mains ses excellentes éditions : *Philostrati heroica* (Paris, 1806, in-8); *Marini vita Procli* (Leipsick, 1814, in-8); *Tiberius rhetor de figuris, altera parte auctior, una cum Rufi arte rhetorica* (Londres, 1815, in-8); *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos* (Paris, 1817, in-8); *Lettres inédites de Diogène le Cynique* (dans le tome X des *Notices et extraits de la Bibliothèque du roi*, 1818); *Herodiani partitiones* (Londres, 1819, in-8); *Nicetæ Eugeniani narratio amatoria et Constantini Manassis fragmenta* (Paris, 1819, 2 vol. in-12); *Ex Procli scholiis in Cratylum Platonis excerpta* (Leipsick, 1820, in-8): *Eunapii vitæ sophistarum et fragmenta* (Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8): *Aristenæti Epistolæ* (Paris, 1822, in-8): *Publii Ovidii Nasonis Metamorphoseon libri XV græce versi à Maximo Planude et nunc primum editi* (Paris, 1822, in-8); *Poetarum græcorum* Sylloge (Paris, 1823-1826, 24 vol. in-32); *Novum Testamentum græc.* (Paris, 1824, 2 vol. in-32); *Traité alimentaire du médecin Hiérophile* (tome XI des *Notices et extraits*, 1827): *Lettres de Cratès le Cynique* (ibid.); *De Syntipa et Cyri filio Andreopoli narratio, græce.* (Paris, 1828, in-12); *Anecdota græca è codicibus regiis* (Paris et Strasbourg, 1829-1833, 5 vol. in-8): *Poëme grec de Georgias Lapitha* (tome XII des *Notices et extraits*, 1831); *Theophylacti Simocattæ Questiones physicæ et Epistolæ*, gr. et lat. (Paris, 1835, in-8): *Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus de immortalitate animæ*, etc. (Paris, 1836, in-8): *Michael Psellus; De operatione Dæmonum* (Nuremberg, 1828, in-8); *Philostrati Epistolæ* (Paris et Leipsick, 1842, in-8); *Lettres inédites de Nicéphore Chumnus* (Paris, 1843, in-8); *Fables de Babrius* (1844-48, diverses éditions).

La plupart des ouvrages édités par M. Boissonade ont été publiés par lui pour la première fois. Ils lui ont rapporté moins de profit que de gloire, comme on en peut juger par ce passage d'une lettre qu'il adressa lui-même, en 1825, au directeur d'un journal anglais, et que nous citons ici pour faire connaître l'homme modeste et indulgent dans l'illustre et savant helléniste : « Vous avez peut-être voulu faire allusion aux pertes d'argent que m'a causées l'impression de quelques volumes que j'ai publiés, bien littéralement, à mes frais et dépens. J'avoue que je pouvais faire de mes économies un emploi plus lucratif; je m'accuse de prodigalité en cela; mais au moins le repentir ne l'a pas suivi, et c'est une consolation. Il y a d'ailleurs, dans les choses de ce monde, une sorte de balancement et de compensation : il ne me semble pas très-injuste que mes ouvrages, dont les libraires ont eu quelquefois à se plaindre, m'aient aussi causé quelque dommage. »

Après ces savantes éditions de textes inédits, nous ne pouvons guère parler des travaux de M. Boissonade sur des textes anciens déjà connus ou sur des textes modernes plus faciles à livrer à la publicité. Nous mentionnerons seulement pour mémoire son édition des *Lettres inédites de Voltaire à Frédéric le Grand* (Paris, 1802, in-12); celles des *Œuvres complètes de Bertin*, avec notes et variantes (Paris, 1824, in-8); des *Œuvres choisies de Parny* (Paris, 1827, grand in-8); des *Aventures de Télémaque* (Paris, 1824, 2 vol. grand in-8), etc.

M. Boissonade a donné en outre un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle* des frères Michaud. Il a traduit du portugais *le Goupillon*, poëme héroï-comique (Paris, 1832, in-32). Enfin il a lu à l'Institut des mémoires intéressants qui ont paru dans divers recueils, et dont l'énumération remplirait plusieurs de nos colones.

BOISSY (Hilaire-Étienne-Octave ROUILLÉ, marquis DE), homme politique, sénateur, ancien pair de France, né à Paris le 4 mars 1798, appartient à l'ancienne maison de Rouillé, originaire de Bretagne. Riche propriétaire du Cher, il n'était guère connu que pour avoir fait partie d'une légation diplomatique et du conseil général de son département, lorsque, le 7 novembre 1839, une ordonnance royale l'appela à la Cham-

Digitized by Google

bre des Pairs. Il s'y fit d'abord remarquer par un genre oratoire en opposition constante avec les convenances parlementaires établies dans la haute Chambre. Il ne laissa échapper aucune occasion de monter à la tribune, pour y soutenir des opinions politiques qu'il est assez difficile de préciser. Appuyant tour à tour le ministère et ses ennemis, tantôt il demandait la suppression du gouvernement militaire en Algérie (1840), tantôt il conseillait de prendre vis-à-vis de l'étranger une attitude plus ferme, et se prononçait pour la restauration de don Carlos en Espagne. Quand il fut devenu marquis et maître de sa fortune par la mort de son père (1840), il eut recours à la publicité de la presse, et créa *le Législateur*, journal qui n'eut qu'une existence éphémère. La plupart de ses discours n'étaient jamais qu'incidemment prononcés; c'étaient en quelque sorte des conversations avec M. Pasquier, qui ne cessait de lui infliger les plus amères admonitions; dans la séance du 18 juillet 1843, il fut rappelé à l'ordre jusqu'à dix fois.

Dans les dernières années du gouvernement de Juillet, M. de Boissy se fit une sorte de popularité, en dénonçant à la tribune tous les scandales politiques du jour; il fut un des trois pairs qui acceptèrent une invitation pour le banquet du 12e arrondissement. Cependant sa candidature échoua aux élections républicaines d'avril 1848. En 1851, il a épousé la comtesse Guiccioli, rendue célèbre par sa liaison intime avec lord Byron. Depuis le 4 mars 1853 il fait partie du nouveau Sénat. Chevalier de la Légion d'honneur dès 1828, M. de Boissy a été nommé officier le 14 juin 1856.

BOISSY D'ANGLAS (Jean-Gabriel-Théophile, comte DE), intendant militaire français, ancien député, membre du Corps législatif, est né à Nîmes (Gard) le 2 avril 1783. Fils du célèbre président de la Convention, il entra au service sous le consulat, comme adjoint provisoire aux commissaires des guerres (24 février 1804). Il fit plusieurs campagnes de l'Empire et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1812. Pendant la Restauration, il remplit les fonctions de sous-intendant. Après la révolution de Juillet, la mémoire de son père lui valut immédiatement le titre d'intendant (31 décembre 1830). Il obtint la croix de commandeur (31 décembre 1835). Envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Tournon (Ardèche), il siégea parmi les conservateurs, et, malgré toutes les attaques de l'opposition contre les députés fonctionnaires, il fut plusieurs fois élu secrétaire de la Chambre. Sous la République, M. Boissy d'Anglas rentra dans la vie privée. Le coup d'État du 2 décembre l'a ramené sur la scène politique. Candidat du gouvernement aux élections de février 1852, il fut envoyé au Corps législatif par les électeurs de la circonscription de Tournon. Il a été réélu en 1857.

BOISTEL D'EXAUVILLEZ (Philippe-Irénée), littérateur français, est né à Amiens, le 6 décembre 1786. Ayant perdu la plus grande partie de sa fortune à la chute de l'Empire, il vint à Paris solliciter un emploi dans l'administration. Ses démarches n'amenèrent pas le résultat qu'il espérait; ce fut alors qu'il songea à tirer parti de sa plume. La littérature catholique lui est redevable d'un grand nombre de petits livres qui la plupart ont eu de fréquentes réimpressions, comme : *Préservatif contre l'incrédulité* (1826, 2 vol.; 5e édit., 1843); *le Docteur de village* (1826, in-8; 4e édit., 1836), où sont exposées les mésaventures d'un prétendu philosophe; *le Bon Curé* (1827; 8e édit., 1841), réponse aux objections populaires contre la religion, et qui a remporté le prix au concours pour la propagation des bons livres; *le Bon paysan* (1828; 7e édit., 1853), récit d'une conversion; *Jacques Delorme* (1833, 2 vol.); etc.

Les autres travaux de cet auteur sont, parmi ses ouvrages de religion : *de la Religion catholique* (1831, in-8), considérée comme indispensable au bonheur des peuples; *Méditations religieuses* (1831), *le Comte de Verneuil* (1839), inspiré par le regret de la mort de son fils unique; *une Conversion* (1840, in-8), réfutation du protestantisme; *les Morts édifiantes* (1827) et *les Morts funestes des impies les plus célèbres* (1827); *les Soirées villageoises* (1829, 2 vol.), mélanges d'histoire sur les principaux points de la doctrine chrétienne; *le Château de Malpertuis* (1829), *Nouvelles morales* (1830, 3 vol.); *Lettres de Rocheville sur l'esprit du siècle* (1832), etc. A l'usage de la jeunesse, il a publié entre autres ouvrages : les *Œuvres choisies de Walter Scott* (1840, 8 vol. in-18), traduction abrégée d'où sont retranchés tous les passages contraires à la religion catholique ou relatifs aux amours des personnages; *les Anecdotes* (1841); *Mémorial de la Révolution française* (1828); *Histoire de France* (1834); *les Hommes célèbres de la France* (1851). M. Boistel avait organisé par actions une Société bibliographique, qui n'a pu vivre, et qui a produit une petite *Bibliothèque de la jeunesse;* il a également fondé, avec l'abbé Glaire, un recueil périodique intitulé : *le Journal des personnes pieuses.*

BOITARD (Pierre), botaniste et technologiste français, né, à Mâcon, le 27 avril 1789, et fils de l'avocat Claude Boitard, auteur du *Répertoire de jurisprudence*, étudia d'abord en amateur le dessin, la peinture et la gravure. Il écrivit, vers 1808, pour Mme Joséphot, parente de Casimir Périer, des *Épîtres sur la botanique*, et prépara, dans l'intérêt de l'instruction de ses enfants, un petit *Cours* simplifié d'histoire naturelle. Officier supérieur dans les corps francs pendant les Cent-Jours, il partagea volontairement, au retour des Bourbons, pendant près d'un mois, la captivité de son père. Il allait partir, en 1820, comme colonel dans un régiment des gardes du roi d'Haïti, lorsque la nouvelle de la mort de ce dernier le retint à Paris. Il se tourna alors vers les travaux technologiques, l'histoire naturelle et l'agronomie. Il est membre titulaire on correspondant de plusieurs Académies et Sociétés de France et de l'étranger auxquelles il a adressé des mémoires. Il a été décoré en mai 1845.

M. Pierre Boitard débuta dans le *Journal des Débats* par des articles sur les beaux-arts et des feuilletons dramatiques. Ses goûts de naturaliste et son talent de dessinateur, trouvèrent ensuite leur application dans l'*Encyclopédie des dames*, publiée par Audot, et plus tard dans la collection des *Manuels-Roret*, dont il eut primitivement la direction, et à laquelle il a donné un grand nombre de *Manuels* et de *Traités*, sous divers pseudonymes, mais surtout sous celui de *Vérardi*. Ces traités, dont plusieurs sont totalement étrangers aux travaux ordinaires de l'auteur, se sont élevés, de 1823 à 1848, à une quarantaine, et forment la meilleure partie de la collection. M. Boitard a créé successivement le *Journal des jardins* et le *Journal de Flore*, fondus peu après avec d'autres, puis dirigé, de 1836 à 1838, l'ancien *Journal des connaissances utiles*, et, de 1839 à 1841, la *Revue progressive d'agriculture, de jardinage, d'économie rurale et domestique.*

On a encore de lui : *la Botanique des dames* (1821, 3 vol. in-18); *la Botanique* et *l'Herbier des demoiselles* (1832 et 1835, in-8); *le Cabinet d'his-*

Digitized by Google

toire naturelle (1821, 2 vol. in-18); *l'Histoire naturelle des oiseaux de proie d'Europe* (1824, in-4); *les Pigeons de volière et de colombier* (1824, in-8); *Galerie pittoresque d'histoire naturelle* (2e édit., 1837, in-4); *le Jardin des plantes*, (1841, gr. in-8), ou mœurs et portraits des mammifères de la Ménagerie et du Muséum, avec une *Introduction* de M. Jules Janin et 230 dessins; *Essai sur la composition et l'ornement des jardins*, réédité sous le titre de l'*Art de composer et décorer les jardins* (1823 et 1834, in-8 oblongs); *le Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins* (1823, in-8); *les Instruments aratoires et horticoles* (1833, in-8); *le Guide du voyageur* (1823, 15 vol. in-18); *Annuaire du jardinier et de l'agronome* (1825 à 1832, 6 vol. in-18); *Annuaire populaire de la France* (1848, in-16); *Traité des prairies naturelles et artificielles*, et *Traité de la culture du mûrier et des vers à soie* (1827 et 1828, in-8); *les Vingt-six infortunes de Pierrot le socialiste* (1853, in-18); *Traité de la culture des fleurs et arbustes d'agrément* (1855, in-8), etc.

BOITEL (Léonard Boitel, dit Léon), littérateur et éditeur français, est né à Rive-de-Gier, le 6 octobre 1806. Après avoir fait jouer, en 1827 et 1828, des vaudevilles et des mélodrames sur un des théâtres de Lyon, il prit, en 1833, la direction de l'imprimerie de son père et sut donner un certain cachet d'élégance aux productions sorties de ses presses. Il édita et dirigea les ouvrages suivants : *Lyon vu de Fourvières* (1833, in-8), esquisses pittoresques; la *Revue du Lyonnais* (1835), recueil mensuel qui a passé aux mains de M. Vingtrinier, et dans lequel il a écrit un grand nombre d'articles; *Lyon ancien et moderne* (1838-1843, 2 vol. in-8 illustrés); *Album du Lyonnais* (1843-1844, 2 vol. in-8 illustrés); les *Œuvres de Louise Labé* (1845), etc. On lui doit aussi deux volumes de vers : *Mon recueil* (1830) et *Feuilles mortes* (1836 : 2e édit. augmentée, 1852). — M. Léon Boitel est mort à Irigny, le 2 août 1855.

BOJER (Wenceslas), naturaliste allemand, né à Prague, en 1797, fut envoyé, en 1821, dans la mer des Indes avec Hilsenberg pour recueillir des objets d'histoire naturelle. Après avoir exploré toutes les îles de l'Afrique, il vint s'établir à Maurice et y enseigna la botanique. Il est un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle et correspondant de plusieurs Académies d'Europe. On lui doit le traité le plus complet qui existe sur la flore de l'île Maurice sous le titre : *Hortus Mauritianus* (Maurice, 1837, in-8).

BOKER (George-Henry), poëte dramatique américain, né à Philadelphie, en 1824, débuta, en 1847, par un volume de vers : *la Leçon de la vie* (the Lesson of life). Depuis, il a donné au théâtre plusieurs drames que l'on dit bien construits et bien dialogués : *Calaynos*, épisode de la lutte des races espagnole et mauresque, joué avec succès en Amérique, en 1848, et repris l'année suivante en Angleterre; *Anne Boleyn; les Fiançailles* (the Betrothal); *Léonor de Gusman*. Il a écrit aussi une comédie : *le Monde n'est que masques* (All the world a mask). Il a récemment publié un dernier volume : *Pièces de théâtre et poésies* (Plays and poems, Boston, 1856, 2 vol. in-12).

BOLINGBROKE (Henry Saint-John, 5e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1820, descend du célèbre ministre de la reine Anne élevé, en 1712, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Saint-John, il le quitta en 1851 lorsqu'il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral. Son héritier présomptif est, jusqu'à présent, son oncle *Ferdinand* Saint-John, né en 1804.

BOLINTINEANO (Démètre), poëte valaque, né à Bolintina, près Bucharest, en 1826, d'une famille de petits boyards, fit ses études au collége national de Saint-Sava, et fut attaché ensuite à un ministère. Diverses poésies, répandues dans le public par les journaux, ayant attiré sur lui l'attention, M. Stefan Golesco et quelques autres boyards patriotes se réunirent pour lui fournir les moyens d'aller compléter ses études à Paris (1847). Les événements politiques de l'année suivante le rappelèrent à Bucharest, où il se montra un des plus zélés défenseurs de la cause nationale et rédigea, pendant plusieurs mois, *le Peuple souverain*. Compris, après le rétablissement de l'ordre légal, dans le firman de proscription, il se réfugia en France avec MM. Golesco, Rosetti, etc., et passa plus tard en Turquie où il réside encore. En 1855, le prince Grégoire Ghika lui fit offrir une chaire de littérature roumaine à Jassi, mais la Porte refusa de le laisser rentrer même en Moldavie.

En 1852, une souscription fut ouverte dans cette province pour imprimer le recueil de ses œuvres. Cette publication que le poëte surveilla, malgré son absence par l'entremise de M. Georges Sion, son ami, parut sous le titre de *Chants et plaintes* (Cantice si plangeri). Promptement épuisée, elle a reparu, en 1855, sous le simple titre de *Poésies*; quelques fragments en ont été donnés, avec traduction anglaise, dans l'*Anthologie roumaine* (Rouman anthology), publiée à Hertford, en 1856. M. Bolintineano a inséré, en outre, un grand nombre d'articles dans la *Roumanie littéraire* d'Alecsandri, notamment un poëme philosophique intitulé : *Manoil*, qui a eu un grand retentissement en Moldavie. Il a aussi fait publier à Paris, en 1854, par les soins de son ami Voïnesco, une brochure intitulée : *les Principautés roumaines* (in-8).

BOLLIAC (César), poëte et publiciste roumain, né, en 1813, à Bucharest, fit ses études au collége Saint-Sava, et à dix-sept ans entra, comme cadet, dans la milice qu'il quitta bientôt pour les lettres, sous l'influence de l'exemple et des succès du poëte Héliade. Né dans la classe privilégiée, il se fit le poëte des paysans et des serfs appelés Tsiganes. Ses premiers vers furent insérés, dès 1833, dans les journaux valaques. Il a successivement donné à Bucharest : *Operile lui César Bolliac* (Œuvres de César Bolliac; 1835), odes, satires et légendes populaires dont quelques-unes ont été traduites en français dans *la Romanie* de M. Vaillant; *Matilda* (1836), le premier drame écrit et joué en langue roumaine; *Meditatii* (Méditations, 1842), poésies sociales; *Poesii nuoi* (Poésies nouvelles; 1847). Le recueil des *Nationale*, chants patriotiques roumains, suivis d'un poëme historique sur *Domnutador* (Vladim iresco), l'un des héros de la révolution de 1821, parut à Paris en 1852.

Entraîné dans la vie politique par l'amour de la liberté, M. César Bolliac prit part, en 1836, au mouvement national contre la Russie. Ce fut lui qui se chargea de porter à l'Assemblée générale la protestation du colonel Campiniano, chef du mouvement. Il fonda, en 1837, *le Curiosul* (le Curieux), petite revue littéraire hostile au parti russe et que les boyards phanariotes firent suspendre, après quatre numéros. Il publia alors quelques satires politiques, qui le firent jeter plusieurs fois en prison (1838). Arrêté de nouveau en 1840, après la tentative d'insurrection contre

Digitized by Google

le protectorat russe, il fut, après neuf mois de détention, exilé pour quelque temps à Poyana-Murului, monastère russe sur la frontière moldave. Mêlé à toutes les conspirations révolutionnaires, il consacra sa plume et sa fortune au mouvement de 1848, et fut l'un des membres du Comité national qui l'organisa. Après la chute de Bibesco (juin 1848), il devint tour à tour *vornik* (préfet-maire) de Bucharest, l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire, président du club roumain, et l'un des rédacteurs du *Popolo sovcrano*. Il fit, en outre, partie de la Commission de l'instruction publique et de la Commission pour l'affranchissement des Tsigânes. Envoyé en septembre, au camp de Fuad-Effendi pour protester contre le rétablissement du règlement organique, il fut arrêté avec ses compagnons, et conduit par le Danube à Orsowa; mais il parvint à s'échapper et passa en Transylvanie, où il essaya de réconcilier les Roumains et les Hongrois, en fondant *l'Expatriasul* (l'Expatrié). Il conseilla au général Bem de passer en Valachie pour en chasser les Russes. Après un an de séjour en Transylvanie, il se rendit à Constantinople, et de là à Paris (1850), où il travaille à un grand ouvrage numismatique, archéologique et historique sur son pays. Il a commencé, en 1856, la publication d'une série de *Mémoires sur la Roumanie* (in-8).

M. César Bolliac est resté, comme poëte, fidèle à l'école d'Héliade. Malgré les exagérations romantiques où il tombe parfois, on lui reconnaît de l'élévation dans l'ode, de la vigueur dans la satire, de la grâce dans la légende.

BOLTON (William-Henry ORDE-POWLETT, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1818 à Londres, descend d'une famille élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. D'abord connu sous le nom de Powlet, il le quitta en 1850 lorsqu'il prit la place de son oncle à la Chambre des Lords. De son mariage avec une fille du colonel Crawfurd (1844), il a cinq enfants dont l'aîné, *William-Thomas* POWLETT, est né en 1845 à Bolton-Hall.

BOMBELLES (Charles-René, comte DE), chef actuel d'une des grandes familles d'Autriche, né à Paris, le 6 novembre 1785, est fils d'un général de ce nom, qui fut plus tard évêque d'Amiens. Il exerça une grande influence sur l'esprit de Marie-Louise auprès de laquelle il remplit, dans sa petite cour de Parme, les fonctions de conseiller privé et de maître des cérémonies. Il a publié à la louange de cette princesse l'ouvrage intitulé: *Monumenti e munificenze di Maria-Luigia* (Paris, 1845, in-folio). Son fils, Louis, né en 1817, est chambellan de l'empereur d'Autriche et lieutenant-colonel.

BOMFIM (Joseph-Joachim, comte DE), homme politique portugais, né à Péniche, dans l'Estramadure, le 5 mars 1790, était étudiant à l'université de Coïmbre, lorsqu'en 1807 une armée française envahit le Portugal. Il se fit soldat et parvint rapidement au grade d'officier. Colonel d'un régiment en 1828, il embrassa la cause de doña Maria contre don Miguel, et souleva l'île de Madère; il fut vaincu par des forces supérieures. Six ans après, il prit de nouveau les armes et contribua à l'établissement de la monarchie constitutionnelle. En 1836, il eut part à la révolution de septembre, qui fit passer le pouvoir aux mains du parti libéral. Quelques mois après, les chefs de la droite donnèrent à Barca le signal de la contre-révolution (12 juillet 1837). M. de Bomfin marcha, avec Sa da Bandeira (voy. ce nom), contre les insurgés et les refoula vers le nord. Après la victoire décisive de Ruivaes, il fut nommé ministre de la guerre et de la marine dans le cabinet dont Sa da Bandeira eut la présidence. Attaqué à la fois par les royalistes conservateurs et par les radicaux, le ministère septembriste succomba. M. de Bomfim devint un des chefs de l'opposition parlementaire. Mais bientôt toute résistance légale devint impossible, et, pour renverser la dictature de Costa-Cabral, les libéraux furent réduits à recommencer la guerre civile. M. de Bomfim souleva les villes de Portalègre, de Torres-Vedras et d'Almeïda; mais bientôt il fut contraint de se réfugier en Espagne. Il revint, en 1846, pour prendre part au pronunciamento de mai. Le ministère Palmella lui donna le commandement d'une division; mais, le 4 octobre, Saldanha le fit arrêter. Remis en liberté au bout de quelques jours, il battit en novembre l'armée du gouvernement près de Barcellos, fut vaincu à son tour à Torres-Vedras le 28 décembre, et tomba au pouvoir de Saldanha, qui le fit passer devant un conseil de guerre. Il fut condamné à la déportation et envoyé en Afrique. Au mois de mai 1847, l'amnistie lui permit de rentrer à Lisbonne. A la fin de 1848, il s'associa un moment aux manifestations insurrectionnelles du parti radical; mais, depuis lors, il est resté en dehors des agitations politiques.

BOMMART (Amédée-Alexandre-Hippolyte), ingénieur français, ancien député, né en 1807, entra à l'École polytechnique en 1825, d'où il passa, en 1827, à l'École des ponts et chaussées. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il a été député du Nord pour l'arrondissement de Douai. Ingénieur en chef et inspecteur de l'École des ponts et chaussées, il appartenait au groupe des fonctionnaires publics qui, dans la Chambre, appuyaient de leurs votes le ministère Guizot. Depuis la révolution de Février, il n'a point reparu dans les assemblées politiques. Il a été nommé, en 1850, officier de la Légion d'honneur, puis inspecteur général de deuxième classe, et directeur des études à l'École polytechnique.

BON DE LIGNIM (Henri-Antoine, baron), général français, est né, le 14 février 1777, à Rochecorbon (Indre-et-Loire). Élève de l'École militaire de Châlons (an III), il en sortit, l'année suivante, en qualité de lieutenant au 3e régiment d'artillerie à cheval. De l'an IV à l'an XIII, il servit avec la plus grande distinction aux armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, du Danube et des côtes de l'Océan, et se signala, comme capitaine d'une compagnie d'ouvriers, puis comme aide de camp du général La Riboisière, aux batailles de Wurzbourg, de Neuwied et de Hohenlinden. Sous l'Empire, il fut attaché à la grande armée, et commanda un des corps de réserve spéciaux à Friedland. Nommé inspecteur général du train, il passa en Espagne (1807), se trouva à la bataille d'Ocaña et exerça ensuite les fonctions de directeur général du parc d'artillerie de l'armée du Midi avec le grade de colonel (23 décembre 1810), de directeur de Bayonne et de directeur général des fonderies. Rappelé en 1813 dans la garde impériale, il combattit à Dresde, à Leipsick, à Hanau; sa brillante conduite lui valut alors le titre de baron (16 août 1813). Il prit également part aux campagnes de France et de Belgique.

Licencié avec toute l'armée, M. Bon de Lignim fut bientôt rappelé et jouit des faveurs de la Restauration, qui le nomma d'abord directeur d'artillerie à Rennes (1816), puis colonel d'un régiment de la garde royale avec rang de maréchal de camp (15 janvier 1823). Après la révolution de Juillet, il commanda l'École de la Fère (1830)

Digitized by Google

et entra au Comité supérieur d'artillerie (1836). Admis, depuis 1839, dans le cadre de réserve, il a été relevé de la retraite où l'avait fait passer le décret d'avril 1848, par le décret de 1852. — M. Bon de Lignim est mort en 1856.

BONALD (Louis-Jacques-Maurice DE), prélat français, cardinal et archevêque de Lyon, sénateur, né à Milhau (Aveyron), le 30 octobre 1787, est le quatrième fils du vicomte de Bonald, l'auteur de *la Législation primitive*. Destiné, comme cadet de famille, à la carrière ecclésiastique, il fut placé par son père, après le 18 fructidor, dans une pension de Lyon, et envoyé plus tard au séminaire de Saint-Sulpice, où il se fit remarquer par son ardeur au travail et sa piété fervente. Son admission dans les ordres date de 1811. Après avoir été clerc de la chapelle impériale, ainsi que M. de Quélen, il devint, à la rentrée des Bourbons, secrétaire de M. de Pressigny, archevêque de Besançon, chargé auprès du pape de hâter la conclusion du concordat. La mission de ce prélat étant demeurée sans effet, l'abbé de Bonald revint en France : il avait établi à Rome, dès son arrivée, un couvent de dames françaises qui continua de subsister.

Soutenu par le crédit dont sa famille jouissait auprès du roi, il fut bientôt le prédicateur à la mode du faubourg Saint-Germain. En 1817, à trente ans, il reçut de l'évêque de Chartres les titres de grand-vicaire et d'archidiacre; en 1819, Monsieur (depuis Charles X) le choisit pour aumônier, et, le 27 avril 1823, on lui donna l'évêché du Puy nouvellement restauré. « Trop jeune pour être tolérant », suivant le mot de M. de Frayssinous, le nouveau prélat se montra fort sévère et lança beaucoup d'interdits dont le diocèse s'émut et qu'il fut obligé de retirer. En 1825, la Cour royale de Paris ayant, dans l'arrêt du fameux procès intenté au *Constitutionnel* et au *Courrier-Français*, signalé le clergé comme hostile aux libertés gallicanes, il adressa au roi une *Lettre* de protestation dans laquelle il se prononça hautement contre les libertés que Charles X venait de rendre à la presse. En 1828, au sujet des ordonnances relatives à l'instruction primaire, il publia un *Mandement* dont la cour se montra très-mécontente et pour lequel, sans l'opposition formelle de M. de Chantelauze, il aurait été poursuivi.

Au retour d'un voyage à Rome, M. de Bonald fut nommé archevêque de Lyon et primat des Gaules (4 décembre 1839), en remplacement du cardinal Fesch qui venait de mourir. Il avait, la même année, refusé l'archevêché d'Auch, et celui de Paris, qui, par un perpétuel contact avec le pouvoir de Juillet, aurait trop froissé ses opinions légitimistes. Créé cardinal le 1er mars 1841, il alla recevoir le chapeau des mains de Grégoire XVI dans l'été de 1843. Lorsque le clergé entra en lutte contre les doctrines de l'Université, non-seulement M. de Bonald fut un des premiers à les attaquer, mais il laissa publier sous ses yeux, à Lyon, le violent pamphlet qui parut sous le nom du chanoine Desgarets (1843). Puis, à propos d'un nouveau tirage du *Manuel du droit ecclésiastique* de M. Dupin, il lança contre cet ouvrage une condamnation longuement motivée, qui donna lieu à la plus vive polémique dans la presse. M. Dupin porta plainte devant le conseil d'État, qui, sur le rapport de M. Vivien, déclara qu'il y avait *abus*. Enfin, en 1847, le projet de loi de M. Villemain sur l'instruction secondaire trouva dans l'archevêque de Lyon un adversaire ardent et opiniâtre; sa *Lettre pastorale* à ce sujet fut vivement discutée à la tribune et faillit rallumer la guerre.

Après la révolution de Février, M. de Bonald prescrivit à son clergé de « donner aux fidèles l'exemple de l'obéissance et de la soumission à la République, » et, se prêtant de bonne grâce au désir des nouveaux magistrats, il ordonna un service solennel pour « les citoyens tombés glorieusement à Paris en défendant les principes de la liberté religieuse et civile. » A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, il est entré au Sénat, à raison de son titre de cardinal. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur depuis le 19 septembre 1852.

BONALD (Victor DE), frère du précédent, fut emmené de bonne heure en émigration et fit ses études au collége d'Heidelberg. Nommé, en 1814, recteur de l'Académie de Montpellier, il fut décoré en 1825 et donna sa démission en apprenant la chute de la branche aînée en 1830. Il est auteur de deux ouvrages où l'on retrouve les idées de son père et qui, vers 1850, amenèrent une vive discussion entre lui et le père Ventura : *Moïse et les géologues modernes* (1835, in-18), où il compare le récit de la Genèse aux théories scientifiques sur l'origine et les révolutions de l'univers; *des Vrais principes opposés aux erreurs du* XIXe *siècle* (1833, in-8), notices positives sur les points fondamentaux de la philosophie.

BONAPARTE (Maison), famille française d'origine italienne, élevée à la dignité impériale le 18 mai 1804 et le 2 décembre 1852. Elle comprend la famille impériale de France (voy. FRANCE) et la branche aînée, résultant de la fusion des deux lignes de Joseph et de Lucien, frères de Napoléon Ier. Celle-ci se compose de Charles, prince de Canino, de ses sœurs et de ses enfants (voy. CANINO), et de ses frères Louis-Lucien, Pierre et Antoine (voy. ci-dessous).

BONAPARTE (Louis-Lucien prince), sénateur français, né en Angleterre, le 4 janvier 1813, est le second fils de Lucien, frère de Napoléon Ier. Sa jeunesse a été moins agitée que celle de ses frères. Rentré en France après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par les habitants de la Corse. Mais son élection, qui eut lieu le 28 novembre 1848, fut annulée le 9 janvier 1849. Quelques mois après, il fut un des candidats choisis par *l'Union électorale*, et, grâce à la réaction qui suivit la journée du 13 juin, sa candidature triompha dans le département de la Seine. A l'Assemblée législative, il ne se sépara de la droite que pour soutenir, en 1851, la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre ne le mit point d'abord en évidence, mais au rétablissement de l'Empire, il fut nommé sénateur (31 décembre 1852) et reçut les titres de prince et d'altesse. Il a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur à la fin de 1855.

BONAPARTE (Pierre-Napoléon prince), ancien représentant français, né à Rome le 12 septembre 1815, et frère du précédent, est le troisième fils de Lucien. En 1832, il alla rejoindre aux États-Unis son oncle Joseph, ancien roi d'Espagne, et suivit en Colombie le général républicain Santander, qui le nomma chef d'escadron. Peu de temps après, il revint en Italie, où il vécut en mauvaise intelligence avec le gouvernement du pape, qui, en 1836, lui intima l'ordre de quitter les États de l'Église. Cerné par une troupe de sbires, il en blessa deux et tua leur chef de sa main; mais il reçut lui-même deux blessures dans la lutte et fut contraint de se rendre. Après une assez longue détention au fort Saint-Ange, il partit

Digitized by Google

pour l'Amérique; puis il passa en Angleterre, et de là dans l'île de Corfou. Dans une excursion en Albanie, il eut une querelle avec les Palikares et leur livra, presque seul, un combat meurtrier. Le gouvernement anglais l'engagea à s'éloigner des côtes de la Grèce et de l'Italie. Il reprit alors le chemin de Londres, après avoir vainement offert ses services à la France et au vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali. En 1848, à la nouvelle de la révolution, il accourut à Paris, invoqua le souvenir de son père qui avait toujours témoigné des opinions républicaines, et obtint le grade de chef de bataillon à titre étranger.

Envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de la Corse, il y fit partie du Comité de la guerre. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche: contre les deux Chambres, pour le droit au travail, pour l'impôt progressif, pour le crédit foncier, pour la suppression complète de l'impôt du sel, pour l'amnistie des transportés et pour l'ensemble de la constitution républicaine. Mais il repoussa l'amendement Grévy (voy. ce nom). Dans plusieurs occasions il se porta garant des sentiments de son cousin Louis-Napoléon. Après l'élection du 10 décembre, il continua de siéger près de la Montagne, repoussa la proposition Rateau et désapprouva l'expédition de Rome. Il ne se sépara des démocrates que dans les questions relatives à la personne même du président. Réélu dans les deux départements de la Corse et de l'Ardèche, il fut, à l'Assemblée législative, un des adversaires les plus fougueux de la réaction. Il repoussa la loi Parieu-Falloux sur l'enseignement, et demanda la question préalable sur le projet de loi présenté par M. Baroche contre le suffrage universel. Son ardeur démocratique excita souvent les colères de la droite, sans dissiper les défiances de la gauche. Il niait les projets de coup d'État avec une vivacité assez peu parlementaire. Il porta non moins d'indiscipline dans sa conduite militaire. En 1849, il partit pour l'Algérie et assista aux premières opérations du siége de Zaatcha, puis, avant l'assaut, rentra en France sans permission. M. d'Hautpoul, ministre de la guerre, le destitua, et cette mesure, qui fut suivie d'un duel entre M. P. Bonaparte et un journaliste de l'extrême droite, obtint l'approbation formelle de l'Assemblée.

Le coup d'État du 2 décembre mit dans une position très-délicate ceux des membres de la famille Bonaparte qui s'étaient prononcés pour le maintien de la Constitution. M. Pierre Bonaparte rentra dans la vie privée. Lors du rétablissement de l'Empire, il reçut, comme ses frères, les titres de prince et d'altesse mais sans faire non plus partie de la famille impériale. Il ne fréquente pas assidûment la cour des Tuileries, et, lorsqu'il ne se livre pas, en Corse, à sa passion pour la chasse, il vit retiré à Auteuil dans une maison de campagne.

BONAPARTE (Antoine), frère des précédents, quatrième fils de Lucien, est né le 31 octobre 1816 et fut élevé en Italie par son père. En 1832, il se rendit en Amérique, passa de là dans les États de l'Église, et eut, comme son frère Pierre, de graves demêlés avec la force armée pontificale. Il dut s'éloigner de Rome, où il ne revint qu'après la révolution de 1848; mais il n'imita point la conduite de son frère aîné, le prince de Canino (voy. ce nom), et se tint à l'écart des démocrates italiens. Il vint en France, en 1849, pour servir la cause de l'Élysée, fut envoyé à l'Assemblée législative par les électeurs modérés de l'Yonne, et donna l'appui de ses votes à la coalition des anciens partis monarchiques. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il ne semble pas avoir recherché les honneurs et n'est pas compris dans la liste des princes ayant rang à la cour.

BONET (Jean-Pierre-François, comte), général français, sénateur, est né à Alençon (Orne), le 8 août 1768. Soldat au régiment de Boulonnais, il passa par tous les grades; les guerres de la République le mirent en évidence, et il dut à sa bravoure les grades de général de brigade en 1794 et de général de division en 1803. Il se distingua en Belgique, à Hohenlinden, et principalement à la bataille des Arapiles, en Espagne, et à celle de Lutzen, où il soutint héroïquement le choc de la cavalerie russe. Après le désastre de Waterloo, M. Bonet commanda quelque temps la 13e division militaire (Rennes); mais son dévouement à la cause impériale le fit destituer et mettre bientôt à la retraite (1825). Louis-Philippe le créa pair de France en 1831, et le chargea, l'année suivante, de pacifier la Vendée, soulevée par les agents royalistes, et d'inspecter les établissements militaires de l'Algérie. Rentré dans le cadre de réserve depuis 1835, il vivait dans la retraite à Alençon, lorsque le décret du 31 décembre 1852 lui a conféré la dignité de sénateur. — Il est mort à Alençon à la fin de 1857.

BONHEUR (Mlle Rosalie, dite *Rosa*), femme peintre française, née à Bordeaux, le 22 mars 1822, eut pour maître son père, Raymond Bonheur, artiste de mérite mort en 1853. Elle débuta au Salon de 1841 par deux petites toiles: *deux Lapins* et *Chèvres et moutons*. Elle a donné depuis aux expositions successives, dans l'espace de dix ans, des *Animaux dans un pâturage*, le *Cheval à vendre*, des *Chevaux sortant de l'abreuvoir*, des *Chevaux dans une prairie*, des *Vaches au pâturage*, *la Rencontre*, *un Ane*, *les Trois Moutonnets*, *le Labourage*, un *Troupeau cheminant*, *le Repos*, une *Étude d'étalons*, une *Nature morte*, une *Étude de chien courant*, le *Meunier cheminant*, le *Labourage nivernais*, au Luxembourg. En 1851 et 1852, Mlle Rosa Bonheur, pressée de commandes, ne put rien envoyer au Salon, mais sa grande toile du *Marché aux chevaux* fut le principal succès de l'exposition de 1853. A l'Exposition universelle de 1855, elle envoya un nouveau paysage de vastes dimensions, *la Fenaison en Auvergne*. On loue surtout la fermeté du dessin et le grand caractère de ses paysages. Ses tableaux, comme ceux de Paul Delaroche, sont particulièrement recherchés par les Anglais.

Depuis 1849, Mlle Rosa Bonheur dirige l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles. Elle a obtenu une 1re médaille en 1848 et une de première classe en 1855. Elle s'est exercée aussi à la sculpture, et a envoyé plusieurs fois au Salon des groupes d'animaux qui n'ont rien ajouté à sa réputation.

BONHEUR (Auguste), peintre français, frère cadet de la précédente, né à Bordeaux, le 4 novembre 1824, étudia sous son père, visita les Pyrénées, le Cantal et l'Auvergne, et débuta, au Salon de 1845, par *les Enfants aux hannetons*. Les années suivantes il exposa: *le Bain*, *l'Heureuse mère*, *la Grappe*, un *Matin d'automne*, un *Dessous de bois*; les *Ruines d'Apchon* (à M. de Morny): les *Côtes de Brageac*, au musée d'Amiens, et les *Gorges du Puy-Griou*, acquis par l'État; *le Vieux chêne* et *le Col de Cabre*, à l'Exposition universelle de 1855; *Souvenir de la Basse-Bretagne* (1855), etc. On lui doit aussi quelques portraits dont les plus remarqués ont été ceux de son père et de sa sœur (1847 et 1848). Il a obtenu une 3e médaille en 1852 et une mention en 1855.

Bonheur (Jules-Isidore), sculpteur français, frère des précédents, né à Bordeaux, le 15 mai

Digitized by Google

1827, étudia aussi la peinture sous son père, mais s'exerça en même temps à l'étude de la statuaire et des groupes d'animaux. Il débuta au Salon de 1848, comme peintre et comme sculpteur, avec le même sujet, *le Combat d'une lionne et d'un cavalier africain*. Depuis, il a abandonné la peinture. Comme sculpteur, il a donné depuis : *Groupe de taureaux, Cavalier chassant un taureau*, *Zèbre attaqué par une panthère*, études en plâtre; *Étalon arabe*, étude en cire; *Groupe de gazelles* et *un Cheval*, études en bronze; *Hercule et les chevaux de Diomède*, groupe en plâtre admis à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que le *Zèbre* et la *Panthère* (1853), qui ont été coulés en bronze pour l'État; *un Taureau et un Ours*, *Vache défendant son veau* (1857), etc.

BONHEUR (Juliette), artiste peintre, sœur des précédents, née à Paris, le 19 juillet 1830, étudia, comme ses frères, sous la direction de son père, et débuta, en 1852, par une *Nature morte*. Mariée la même année, elle a figuré depuis aux Salons de 1853 et de 1855, sous le nom de Mme Peyrol, avec une nouvelle *Nature morte* et un *Troupeau d'oies* qui a obtenu une mention à l'Exposition universelle. Elle seconde activement Mlle Rosa, sa sœur, dans la direction de l'École de dessin.

BONHOMÉ ou **BONHOMME** (Ignace François), peintre français, né à Paris, le 15 mars 1809, suivit, de 1828 à 1832, l'École des beaux-arts, et les ateliers de MM. Horace Vernet, Guillon Lethière et Delaroche, et débuta au Salon de 1833. On a vu de lui : *Chien de Terre-Neuve*, plusieurs *Usines de la Meuse*, *l'Amour*, *Souvenir du pays*, *la Coulée du fer*; des *Portraits* à l'aquarelle, commandés ou acquis par M. Alex. Dumas; *les Forges d'Abbainville*, l'*Intérieur* des mêmes forges (1833-1853); la plupart des sujets précédents à l'Exposition universelle de 1855 : *Mines et usines du Creuzot*, *Mines de houille de Blanzy*, et autres aquarelles (1857), etc. Il a obtenu une troisième médaille en 1855.

BONIN (Édouard DE), général prussien, est né à *Stolpe* (Poméranie), le 8 mars 1793. Fils d'un lieutenant général, il entra au service à treize ans et fit, en 1806, la campagne de Saxe. Il fut blessé et fait prisonnier à la prise de Lubeck. Il passa trois années au gymnase de Prenzlaw, rentra dans l'armée avec le grade d'enseigne, se distingua à la bataille de Lutzen et dans la campagne de France et reçut la croix de fer de première classe. Le rétablissement de la paix ralentit son avancement. Il ne fut promu au grade de général qu'en 1848. Le 26 mars, il reçut l'ordre de rassembler à Halverberg un corps de troupes destinées à protéger contre les Danois les duchés de Sleswig et de Holstein. Bientôt après, il se rendit à Rendsbourg et se mit à la disposition du gouvernement provisoire. Nommé major général par le roi de Prusse, il commanda, dans les duchés, toutes les troupes prusiennes et livra aux Danois un grand nombre de combats meurtriers. Après l'armistice de Malmoë, il passa sous les ordres du pouvoir central allemand et reçut le titre de général en chef des troupes de l'Empire dans le Sleswig-Holstein. Il présida à l'organisation de l'armée nationale des duchés, et en prit le commandement. Dans la campagne de 1849, il servit sous les ordres du général Prittwitz; vainqueur des Danois près de Kolding, il fut battu à son tour près de Fredericia. Les négociations entamées par la Prusse avec le Danemark mirent fin aux opérations militaires. Il rentra donc, en 1850, dans l'armée prussienne et fut employé à Berlin. Au mois d'octobre, il commanda le corps d'armée réuni à Wetzlar sur les frontières de la Hesse. Vers la fin de 1851, il fut désigné pour les fonctions de général en chef des troupes fédérales concentrées aux environs de Francfort. Peu de temps après, il devint ministre de la guerre en remplacement du général Stockhausen (15 janvier 1852) et conserva le portefeuille jusqu'en 1854.

BONIN (Frédéric-Charles DE), frère du précédent, né en 1798, a suivi la carrière administrative. En 1845, il fut nommé président de la province de Saxe. Il se rangea, en 1848, parmi les constitutionnels modérés et combattit à la fois les réactionnaires et les démocrates. Après la retraite du ministère Auerswald-Hansemann (sept. 1848), il fut chargé du portefeuille des finances; sa modération lui valut les sympathies de l'Assemblée nationale. Il ne resta pas longtemps au pouvoir et reprit ses fonctions de premier président de la province de Saxe. Il fut nommé membre de la première Chambre, où il soutint encore les idées libérales modérées. Appelé au poste de président de la province de Posen, il s'efforça de respecter les droits de la nationalité polonaise, refusa de mettre à exécution les ordres ministériels du 18 et du 27 mai 1851, sur le rétablissement des états de cercles et des états provinciaux, et fut alors mis en disponibilité.

BONJEAN (Louis-Bernard), jurisconsulte français, ancien ministre, sénateur, né à Valence (Drôme) en 1804, était fils d'un menuisier de cette ville. Après avoir donné à Paris des répétitions de droit, il se fit inscrire au barreau et passa ses examens pour le doctorat (1830). Cette même année, il fut décoré de Juillet pour avoir pris une part active au triomphe de la révolution. Il concourut plusieurs fois pour une chaire à la Faculté de droit; mais ayant échoué, malgré les études sérieuses qu'il avait faites, il se décida à acheter une charge d'avocat aux Conseils du roi et à la Cour de cassation (1838).

Très-versé dans la connaissance du droit romain, M. Bonjean, qui avait déjà donné une traduction des *Institutes* de Justinien, publia un *Traité des actions* (1841-1844, 2 vol. in-8), exposition historique savamment ordonnée de l'organisation judiciaire de la procédure civile chez les Romains. Il est fâcheux que *le Corps diplomatique*, autre ouvrage de l'auteur, et dont quelques livraisons ont paru en 1845, n'ait pas été continué; ce travail pour lequel M. Bonjean a amassé de nombreux et rares matériaux devrait, assurément, mettre le sceau à sa réputation d'habile jurisconsulte.

La révolution de Février arracha M. Bonjean à ses patientes recherches. Il se présenta, comme candidat républicain, aux électeurs de la Drôme qui l'envoyèrent, à la tête de leurs représentants, siéger à la Constituante. Il se rangea bientôt dans l'opposition de droite, avec laquelle il vota constamment, et devint un des membres les plus ardents du Comité de la rue de Poitiers. Dès le 29 mai 1848, il dessina sa ligne politique par le discours qu'il prononça pour appeler le blâme de l'Assemblée sur les actes et la circulaire de M. Carnot, ministre de l'instruction publique.

M. Bonjean ne fut pas réélu dans le département de la Drôme où dominait l'opinion républicaine; il échoua également aux élections partielles de Paris en mars 1850. A cette époque, il s'était rapproché de l'Élysée, et, dans un remaniement ministériel, on lui confia, pendant quelques jours, le portefeuille de l'agriculture et du commerce (9-24 janvier 1851). Lorsqu'en 1852 le conseil d'État fut réorganisé, il fut désigné l'un des premiers pour en faire partie. Quelque temps après

Digitized by Google

sa nomination, il remplaça M. Delangle dans les fonctions de président de la section de l'intérieur. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 16 février 1855.

Outre les ouvrages cités, on a de M. Bonjean une *Encyclopédie des lois*, publication inachevée; *Socialisme et sens commun* (1849, in-18), et quelques brochures qui traitent de questions administratives.

BONJOUR (Casimir), littérateur français, est né à Clermont en Argonne (Meuse), le 15 mars 1795. Son père était sous-officier dans la gendarmerie. Il fit au lycée de Reims des études brillantes, entra à l'École normale, où il se distingua surtout comme helléniste, et devint maître d'études au lycée de Bruges. Revenu à Paris, il s'attacha à l'institution Muiron, et fut chargé de suivre particulièrement les études du jeune de Morny.

Placé par M. d'Argout dans un des bureaux du ministère des finances, M. Bonjour cultivait la poésie par délassement. Il fit jouer au Théâtre-Français une petite comédie, *la Mère rivale* (1821), qui eut beaucoup de succès, puis vinrent *les deux Cousines* (1823), et *le Mari à bonnes fortunes* (1824), qui en eurent encore davantage. Mais M. de Villèle vit d'un mauvais œil les succès littéraires du jeune auteur et lui ôta sa place, sous prétexte « qu'il avait trop d'esprit pour travailler dans les bureaux. » Des vers comme ceux-ci :

Il économisa cent mille écus de rente
Sur ses appointements qui n'étaient que de trente,

suffisent d'ailleurs à expliquer cette disgrâce.

Nous citerons encore de M. Bonjour : *le Protecteur et le Mari* (1819); *le Presbytère* (1833); *le Bachelier de Ségovie* (1844); trois comédies en vers et en cinq actes : *Naissance, fortune et mérite ou l'Épreuve électorale*, en trois actes et en prose (1831); un roman de mœurs, *le Malheur du riche et le bonheur du pauvre* (1836, in-8).

M. Bonjour, qui, en 1830, préféra à une préfecture la place d'inspecteur des études à l'École militaire de la Flèche, est devenu, depuis, l'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. — Il est mort à Paris, le 24 juin 1856.

BONNAFONT (Jean-Pierre), chirurgien français, né à Plaisance (Gers), en 1805, entra comme simple soldat dans la garde royale en 1827 et fut admis, quelque temps après, dans la chirurgie militaire. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et resta douze années en Afrique, pendant lesquelles il assista à vingt-deux combats. En 1834, il vint se faire recevoir docteur en médecine à Montpellier, avec une thèse *sur les Plaies d'armes à feu observées en Afrique*. Il est aujourd'hui médecin principal de l'École d'état-major.

M. Bonnafont a publié un certain nombre de mémoires, la plupart insérés dans les *Bulletins* de l'Académie de médecine, dont il est correspondant depuis 1836 : *sur la Dégénérescence des reins* (1832); *Nouveau procédé opératoire pour la ligature de l'artère mammaire interne; sur le Choléra d'Alger* (1835); *sur l'Influence du climat d'Afrique sur la phthisie pulmonaire* (1836); *sur le Degré de salubrité du climat d'Alger* (1837); *Observations d'anaplastie* (1841); *Nouveau procédé contre l'imperforation congéniale du conduit auditif externe* (1843); *Réflexions sur l'Algérie* (1846, in-8); *sur les Polypes de l'oreille* (1851); *Discussion sur les déplacements de la matrice* (1854); *de la Surdi-Mutité* (1853, in-8); etc.

BONNARD (Auguste-Henri DE), géologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 octobre 1781, est fils du chevalier de ce nom qui a laissé quelques poésies. Admis, en 1797, à l'École polytechnique, puis à l'École des mines, il parcourut tous les degrés de ce dernier service. Nommé ingénieur en chef en 1810, inspecteur divisionnaire en 1824, il a été attaché au conseil général des mines, au conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, à la Commission des machines à vapeur et à la nouvelle carte topographique de France. Il a pris sa retraite en 1851. En 1833, il fut appelé à la présidence de la Société géologique à laquelle il appartenait depuis 1830, et, le 8 mars 1837, élu membre libre de l'Académie des sciences. M. de Bonnard a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1845. — Il est mort à Paris le 5 janvier 1857.

M. de Bonnard n'est auteur d'aucun ouvrage de longue haleine; et ses travaux sont disséminés dans divers recueils, les *Annales des mines*, le *Bulletin de la Société philomatique*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, etc. On cite parmi ses nombreux mémoires : *sur la Saline de Moyenvic* (1802), *l'Exploitation de l'étain en Cornouailles* (1804); *Aperçu des terrains houilliers de la France* (1810); *Essai géognostique sur l'Erzgebirge* (1816); *Aperçu géognostique des terrains* (1819), extrait du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, auquel il a fourni un grand nombre d'articles; *la Géognésie du Hartz* (1823); *Considération sur la classification des roches; les Gîtes de manganèse de Romanèche* (1832), etc.

BONNASSIEUX (Jean-Marie), sculpteur français, né à la Pannissière (Loire), le 19 septembre 1810, étudia d'abord la sculpture à Lyon, et se fit connaître au Salon de 1834, par l'envoi d'*Hyacinthe blessé*, modèle en plâtre. Il vint alors à Paris, fréquenta les ateliers de MM. Foyatier, Ramey fils, Dumont, entra cette même année à l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de sculpture en 1836; le sujet du concours était : *Socrate buvant la ciguë*. De retour d'Italie en 1841, cet artiste a successivement envoyé aux Salons : l'*Amour se coupant les ailes*, acquis par l'État (1842); *David* (1843); le buste de M. *Terme*, maire de Lyon (1846); *l'abbé Lacordaire* (1847); *Jeanne Hachette*, pour le jardin du Luxembourg; *la Vierge mère*, destinée à l'église de Feurs (Loire), (1848); les bustes de *Ballanche* et d'*Ampère*, commandés par la ville de Lyon pour son musée (1849). Une *Tête d'étude*, datant de 1844, et un *Amour*, de 1842, envoyés, en 1851, au palais de cristal de Londres, ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Méditation*, grande statue en marbre.

M. Bonnassieux a exécuté, en dehors des Salons, d'autres *Bustes* qui ont confirmé sa réputation de statuaire. Il a obtenu deux secondes médailles en 1832 et 1848, une 1re en 1844, une de 1re classe en 1855, et la décoration en janvier 1856.

BONNE (François-Julien DE), magistrat et député belge, né à Bruxelles, le 10 mai 1789, appartient à une famille française, originaire du Dauphiné, et qui, parmi ses illustrations, compte le connétable de Lesdiguières, et, dans une branche italienne, le savant cardinal Bona. Fils d'un officier autrichien en service dans les Pays-Bas, il étudia le droit à Bruxelles, et fréquenta pendant dix années le barreau de cette ville. Appelé, en 1822, aux fonctions de substitut, il ne les accepta que sûr les instances du jurisconsulte Merlin qui, banni par la Restauration, avait trouvé auprès de lui des adoucissements à l'exil. Il fut nommé juge en 1826 dans l'affaire des poursuites à diriger contre MM. de Potter, Tielemans,

Digitized by Google

Barthels, etc., il se prononça avec son collègue Herry, en faveur des inculpés; ce qui n'empêcha pas le procureur du roi de publier que la décision avait été prise à l'unanimité. Il en résulta une vive polémique dans les journaux.

Malgré ses sympathies pour la révolution de 1830, M. de Bonne donna sa démission en décembre, pour reprendre son indépendance. Envoyé par Bruxelles à la Chambre des Représentants (1845 à 1848), il fut l'un des membres les plus fermes et les plus éclairés de l'opposition libérale. Sur son refus d'un nouveau mandat législatif, les électeurs l'appelèrent au conseil provincial où il siége encore aujourd'hui.

On a de M. de Bonne : *de l'Inamovibilité des curés succursalistes* (Bruxelles, 1846, in-8), qui atteste un rare savoir canonique et lui a valu la reconnaissance du clergé inférieur, dont il a aussi défendu les intérêts pendant sa carrière parlementaire. Il a été l'un des collaborateurs des *Archives de droit et de législation*.

BONNECHOSE (François-Paul-Émile Boisnormand de), littérateur français, né à Leyerdorp (Hollande), le 18 août 1801. Fils d'un émigré, il servit sous la Restauration, comme officier d'état-major; mais, en 1829, il donna sa démission et obtint du roi la place de bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, qu'il conserva pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. De 1850 à 1853, il a été conservateur de diverses bibliothèques de la liste civile, entre autres de celles des palais de Versailles et de Trianon.

M. de Bonnechose avait donné, dès 1826, une tragédie, *Rosemonde*, représentée au Théâtre-Français. En 1833, son poème intitulé *la Mort de Bailly*, eut le prix de l'Académie française. L'année suivante, parut son *Histoire de France* (2 vol. in-12), dont la 10e édition est de 1855. On a encore de lui : *Christophe Sauval, ou la Société en France sous la Restauration* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1838); des *Abrégés* de l'histoire de France et de l'histoire sainte (1840); *les Réformateurs avant la réforme du* XVe *siècle, Gerson, Jean Hus et le concile de Constance* (1844, 2 vol. in-8); *Chances de salut et conditions d'existence de la société actuelle* (1850, in-18). M. E. de Bonnechose a travaillé, en outre, au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* et à *la Revue contemporaine*, où il a fait insérer des études sur *le Chancelier Bacon* et *Thomas Becket* en 1854.

Bonnechose (Henri-Marie-Gaston Boisnormand de), prélat français, frère du précédent, né à Paris, le 30 mai 1800, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, il fut transféré au siége d'Évreux le 1er novembre 1854. En 1855, il a publié, sous le titre de *Philosophie du christianisme* (2 vol. in-8), la correspondance religieuse de l'abbé Bautain.

BONNEFOND (Jean-Claude), peintre français, né à Lyon, vers 1790, fut élève de l'Académie de cette ville, parcourut l'Italie de 1812 à 1815, et débuta au Salon de 1817. Il a exposé jusqu'en 1834, et s'est consacré depuis tout entier à la direction de l'école de Lyon, dont il avait été nommé directeur en 1831. Il est depuis le même temps membre de l'Académie lyonnaise et, depuis 1854, correspondant de l'Institut pour la section des beaux-arts. On a de lui : *les Petits Savoyards* (1817); *le Maréchal ferrant*, acquis par B. Delessert (1822); la *Chambre à louer, Scène militaire* (1824); *Bergères dans la campagne de Rome* (1827), et le *Portrait du célèbre mécanicien Jacquard*, commandé par la ville de Lyon (1834). Il a obtenu une médaille en 1817, une grande médaille en 1827, et la décoration en janvier 1834. Il a publié : *de l'État actuel de la peinture en France, comparé à ce qu'était cet art au* XVe *et au* XVIe *siècle* (Lyon, 1835, in-8).

BONNEGRACE (Adolphe-Charles), peintre français, né à Toulon, le 2 avril 1812, suivit, de 1831 à 1833, les cours de l'École des beaux-arts, prit en même temps les leçons du baron Gros, et débuta par un *Portrait* au Salon de 1834. Ce genre a fait surtout sa réputation. Il a en outre exposé, parmi des œuvres de divers genres : *la Femme du pécheur priant Notre-Dame de La Garde, Saint Pierre aux liens* (1839); le *Christ au tombeau, la Nuit chassée par l'Aurore*, la *Vision de saint Jean* (1842); le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean*, l'*Extase de saint Louis de Gonzague, saint Laurent martyr* (1853), et de nombreux personnages, dont quelques-uns ont été commandés ou acquis par l'État (1835-1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *Jésus enfant parmi les docteurs*, pour la ville de Toulon. M. Bonnegrace a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1842.

BONNELIER (Hippolyte), littérateur français, né vers 1805, se trouva mêlé de bonne heure aux luttes politiques de la Restauration. Il ouvrit en 1826, à Paris, un cours public de débit oratoire et de lecture à haute voix, qu'il publia la même année. Durant les journées de Juillet, il prit part à la lutte, s'installa à l'Hôtel de Ville et fut un des secrétaires de la Commission municipale; quelque temps après, il obtint la sous-préfecture de Senlis, que son retour à l'opposition et son caractère aventureux lui firent quitter. En 1845, emporté par la passion du théâtre, il débuta à l'Odéon sous le nom de *Max* et remplit quelques rôles tragiques. Il revint à ses travaux littéraires, qu'il quitta encore une fois pour la politique après la révolution de Février. En 1849, il a été momentanément sous-préfet de Sceaux.

M. Bonnelier est auteur d'un assez grand nombre de romans, parmi lesquels les principaux sont : *la Fille du libraire* (1828, in-8); *la Plaque de cheminée* (1832, 3 vol.); *Nostradamus* (1833, 2 vol.); *le Maréchal de Retz* (1834, 2 vol.); *un Homme sans cœur* (1835, 2 vol.); *l'Anneau de paille* (1836); *un Malheur domestique* (1837); *le Vicomte d'Aché* (1839); *Manette* (1841); *Manoir et Chalet* et *le Pigeon noir* (1844); *Fauvella* (1845, 2 vol.); *sous la Lampe* (1847, in-8), etc. Sous le titre de *Mémorial de l'Hôtel de Ville* (1830, in-8), il a donné, comme témoin oculaire, un récit circonstancié des événements de Juillet.

BONNET (Guillaume), général français, est né à Genève, en 1784, de religionnaires français réfugiés. Il prit du service, en 1804, dans les vélites de la garde impériale, et, après avoir conquis ses grades par des actions d'éclat et six blessures, il fut nommé chef de bataillon à Moscou. La Restauration le mit d'abord en disponibilité, puis le fit passer colonel à l'ancienneté. Envoyé en Vendée lors de l'insurrection carliste (1832), il s'y conduisit avec tant de modération que les habitants de Laval lui offrirent une épée d'honneur. Il fit ensuite deux campagnes en Afrique, obtint le brevet de maréchal de camp (12 août 1839), et fut placé, quelques années après, dans la réserve. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1832.

BONNET (Pierre-Ossian), mathématicien français, né en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique, d'où il sortit comme élève ingénieur

Digitized by Google

des ponts et chaussées; mais il renonça aux services publics afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'étude. Il est actuellement répétiteur de mathématiques à l'École polytechnique. A plusieurs reprises déjà, il a été présenté comme candidat à l'Académie des sciences par la section de géométrie.

On doit à ce jeune savant des travaux intéressants sur diverses branches des mathématiques et insérés, à leur date, dans le *Journal* de M. Liouville, le *Journal* de l'École polytechnique, et les *Comptes rendus* de l'Académie : en analyse, diverses *Notes sur la convergence des séries*, (1843-1849); *sur le développement des fonctions en séries* (1852); et quelques *Notes relatives aux intégrales définies* (1841 et 1849); en géométrie, des mémoires : *sur les Surfaces voûtermes et orthogonales* (1845, 1849); *sur la Théorie générale des surfaces* (1849); *sur les Surfaces dont les lignes de courbure sont planes ou sphériques* (1853); *sur Quelques propriétés générales des surfaces et des lignes tracées sur les surfaces* (1844); *sur Quelques propriétés des lignes géodésiques* (1855); *sur la Théorie mathématique des cartes géographiques* (1852); enfin diverses notes *sur les Propriétés de la lemniscate* (1844); *sur les Ombilics des surfaces* (1845); en mécanique : *Mémoire sur la théorie des corps élastiques* (1845); *Mémoire sur quelques cas particuliers de l'équilibre de température dans les corps dont la conductibilité varie avec la position et la direction* (1848); enfin, plusieurs *Notes sur diverses questions et problèmes de mécanique* (1844).

BONNET (Amédée), dit BONNET DE LYON, médecin français, né vers 1795, à Ambérieux (Ain), reçu docteur en 1832, fut attaché, vers 1840, à l'École de médecine de Lyon, où il professe encore aujourd'hui le cours de clinique externe. Reçu membre de l'Académie de la même ville en 1848, il en a présidé les séances publiques, et publié plusieurs des discours qu'il y a prononcés. Membre correspondant de l'Institut, il a été décoré en 1847.

On a de lui : *Traité des sections tendineuses et musculaires dans le strabisme* (1842, in-8, 16 pl.); *Traité des maladies des articulations* (1845, 2 vol. in-8, 16 pl.); *Mémoire sur la lithotritie* (1846); *des Services rendus par la médecine aux sciences naturelles* (1848); *Éloge du docteur Alph. Dupasquier* (1849); *de l'Influence des lettres et des sciences sur l'éducation* (1855); *Traité de thérapeutique des maladies articulaires* (1853, in-8, 97 pl.), etc. Ses leçons sur la cautérisation ont été réunies en un volume par M. Philippeaux (1855, in-8) *Traité pratique de la cautérisation*. Il est un des rédacteurs de la *Gazette médicale de Lyon*.

BONNET (Auguste-Bernard), médecin français, né vers 1790 à Miramont (Lot-et-Garonne), fit ses études à la Faculté de Montpellier et y reçut, en 1816, le diplôme de docteur. Il alla s'établir à Bordeaux, et il occupe encore une chaire de pathologie à l'École préparatoire de cette ville. Il y est un des rédacteurs du *Journal de médecine de la Gironde*.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies du foie* (1828, in-8); *de la Nature et du siége du choléra-morbus* (1832), qui a pour complement le mémoire où il traite *in extenso* le mode de propagation des maladies épidémiques réputées contagieuses (1837); *Traité des fièvres intermittentes* (1835, in-8; 2e édit. augmentée, 1852); *de la Monomanie du meurtre* (1852, in-8), etc. M. Bonnet s'est beaucoup occupé du système pénitentiaire sur lequel il a écrit, de 1844 à 1846, plusieurs mémoires; il les a longuement développés dans son *Hygiène physique et morale des prisons* (1847, in-8), où il apprécie l'influence du système cellulaire et les modifications qu'il convient d'y apporter.

BONNET (S.), agronome français, né à Besançon vers 1800, fit ses études médicales à Paris et y reçut en 1826 le diplôme de docteur. Il exerce sa profession dans sa ville natale; mais il est surtout connu par de nombreux travaux d'agriculture. On a de lui : *Traité des engrais liquides* (Besançon, 1830); *Manuel pratique et populaire d'agriculture* (Ib.d., 1837, 4e édit.); *Leçons sur la culture des racines fourragères* (1842); *des Prairies artificielles dans la Franche-Comté* (1842, in-8), etc. M. Bonnet a rédigé, jusqu'en 1845, le *Bulletin agricole du Doubs*.

BONNETTY (Augustin), publiciste français, né le 9 mai 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), fonda, en 1800, un recueil mensuel qui n'a pas cessé de paraître : *Annales de philosophie chrétienne*, et où il s'efforce de faire tourner les progrès des sciences modernes au service de la révélation. Il y a quelques années il souleva une polémique très-vive contre l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, au nom de cette opinion qu'il est impossible à la raison d'atteindre seule à la connaissance de la vérité. Depuis 1836, il dirige également *l'Université catholique*, revue encyclopédique à laquelle ont collaboré MM. de Salinis, de Montalembert, Jager et Gerbet. On a de M. Bonnetty : *Beautés de l'histoire de l'Église* (1841), et une *Table de tous les auteurs édités par le cardinal Mai* (1850, in-8).

BONNIER (Édouard), jurisconsulte français, né à Lille, le 27 septembre 1808, fit ses études au collége Rollin, en rivalité de gloire scholaire avec M. de Montalembert. Reçu licencié en droit en 1830 et docteur en 1832, il obtint à la Faculté de Paris une chaire de supplément au concours de 1839, et fut par la même voie professeur titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle en 1844. Il devint, la même année, gendre de M. Ortolan. Il a suppléé, à plusieurs reprises, M. Oudot, dans son cours philosophique du Code civil.

M. Bonnier a publié à un point de vue général et historique : *Traité des preuves en droit civil et criminel* (1843, in-8), traduit en italien en 1846; *Éléments de l'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol. in-8); *Éléments de procédure civile* (1853, in-8); *Commentaire théorique et pratique du Code civil* (1848, 2 vol. in-8), commence avec MM. Ducaurroy et Roustain. M. Bonnier a collaboré en outre, à la *Revue du droit français et étranger*, à la *Revue de législation* et au *Correspondant*, dans lequel il a donné des articles sur les *Rapports entre l'Église et l'État*.

BONNIN [de la Vienne], ancien député français, ancien représentant du peuple, né dans le département de la Vienne en 1795, fut longtemps notaire à Civray. Après la mort du général Demarcay, envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs libéraux de son arrondissement, il fit partie de l'extrême gauche, et préoccupé de la question du paupérisme, publia deux brochures : *Emploi de l'armée aux travaux d'utilité publique*, et *Extinction de la mendicité*. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le premier sur huit, par 49,909 voix, sur environ 60 000 votants. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et approuva l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il com-

Digitized by Google

battit la politique de Louis-Napoléon au dedans et au dehors, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BONPLAND (Aimé), voyageur et botaniste français, né, le 22 août 1773, à la Rochelle, où son père exerçait la médecine, se proposa de suivre la même carrière : mais les événements politiques interrompirent ses études médicales. Il prit du service dans la marine de la République et fit, comme chirurgien, une croisière dans l'Océan. De retour en France, il reprit à Paris ses études et suivit assidûment les leçons de Corvisart. C'est chez lui qu'il fit la connaissance de M. Al. de Humboldt, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Cet illustre doyen de la science, jeune alors, projetait quelque longue excursion scientifique : il offrit à M. Bonpland de l'accompagner. Après avoir hésité entre les plus vastes projets, ils se décidèrent à visiter les régions équinoxiales de l'Amérique. Pendant cinq années, M. Bonpland parcourut le Mexique, Cuba, la Colombie, les Cordillères et les bords de l'Orénoque et de l'Amazone, recueillant dans son herbier plus de 6,000 plantes, la plupart inconnues. Il les offrit, à son retour, au Muséum, et les décrivit dans son bel ouvrage intitulé : *Plantes équinoxiales* (1805 et ann. suiv., 2 vol. in-fol., 140 pl.). L'Empereur l'accueillit avec distinction, lui accorda une pension et, bientôt après, le nomma intendant de la Malmaison. Les loisirs que lui laissait cette place, lui permirent de publier alors sa *Monographie des Mélastomées* (1806 et suiv., 2 vol. in-fol. 120 pl.), et la *Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison* (1813-1817 in-fol., 64 pl.).

En 1816, M. Bonpland voulut revoir l'Amérique, et s'embarqua au Havre pour Buenos-Ayres. A peine arrivé dans cette ville, il y fut nommé professeur d'histoire naturelle ; mais bientôt les dispositions du gouvernement changèrent à son égard, et, fatigué des tracasseries dont il était l'objet, il donna sa démission et entreprit d'explorer tout le centre de l'Amérique *méridionale*. Il avait déjà remonté en partie le cours du Parana et était arrivé dans le territoire des Missions, à peu de distance d'Itapua, lorsque l'ombrageux dictateur du Paraguay, le docteur Francia, le prenant pour un espoin politique, se saisit violemment de sa personne (3 décembre 1821) et le fit conduire dans un village voisin de Santa-Maria, où il le retint près de dix ans prisonnier, malgré les réclamations réitérées des gouvernements français et brésilien. La liberté lui fut enfin rendue le 2 février 1831 ; mais sa carrière était brisée, sa fortune perdue ; sa pension, depuis rétablie, avait été rayée du grand-livre. Il résolut de s'établir dans les solitudes de l'Uruguay, où il réside encore aujourd'hui dans une modeste habitation, auprès de la petite ville de San-Borja, consacrant à l'étude de la botanique et à sa correspondance avec les savants de l'Europe, les derniers jours de sa belle vieillesse. Membre d'une foule de Sociétés savantes, il est au nombre des correspondants de l'Institut.

Outre les ouvrages cités ci-dessus, M. Bonpland a publié en collaboration avec M. de Humboldt, le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent* (1815 et suiv., 2 vol. avec cartes); les *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes d'Amérique* (2 vol.), et avec M. Kunth les *Mimoses et autres plantes légumineuses du nouveau continent* (in fol., avec pl.); *Nova genera et species plantarum*, etc. (1885 et suiv., 7 vol. in-4). Voy. DE HUMBOLDT.

BONVAL (Clarisse), actrice française, née à Paris, en 1824, passa du Conservatoire au Théâtre-Français en octobre 1843, et n'y fut admise comme pensionnaire qu'à son second début, en juillet 1847. Elle avait, dans l'intervalle, parusans succès au grand théâtre de Lyon, et avec plus de bonheur sur la scène de l'Odéon. En 1852, elle est devenue sociétaire de la Comédie Française; elle y tient l'emploi des soubrettes, principalement dans les comédies de Marivaux, et compte peu de créations dans le répertoire moderne.

BONVALOT (Antoine-François), poëte et littérateur français, est né à Salins (Jura) en 1784. Il entra vers 1810 dans l'enseignement, fut appelé à Paris, et occupa au lycée Charlemagne une chaire d'humanites jusqu'en 1840, époque où il prit sa retraite. Doué d'une grande facilité, écrivant sans cesse, il a traité beaucoup de genres, mais de préférence la poésie. Nous citerons parmi ses ouvrages : les poëmes de *la Nature* (1836) et de *Jeanne d'Arc* (1837); *les Fous et les anges* (1844); *le Vieux barde* (1815), poésies diverses; et un petit volume assez curieux, *Théosophie* (1853), dont le sujet est l'histoire poétique de la fondation des cultes primitifs.

BONVIN (François), peintre français, est né à Vaugirard (Seine), le 22 septembre 1817. Fils d'un ouvrier, il apprit le dessin dans une école gratuite et fut tour à tour compositeur d'imprimerie et employé; il consacrait à la peinture les moments de loisir que lui laissaient ses travaux manuels. Ses petits tableaux de genre décelèrent bientôt une observation savante de la réalité, et une reproduction assez heureuse des procédés de l'école flamande. Cet artiste a exposé en 1849 des *Buveurs* et *une Cuisinière*, entourés d'accessoires finement rendus; en 1850, l'*École des petites orphelines*, gracieuse peinture achetée pour le musée de Langres et honorée d'une médaille de deuxième classe; en 1852, *la Charité*, au musée de Niort; en 1853, l'*École régimentaire*; en 1855, des *Religieuses tricotant* et *la Basse messe*, qui appartient à l'État, et en 1857, *les Forgerons*.

BOPP (Franz), célèbre philologue allemand, est né à Mayence le 14 septembre 1791. Il fit ses premières études à Aschaffenburg et s'y lia avec le professeur Windischmann, qui occupait la chaire de philosophie et d'histoire à l'université de cette ville. Ce savant philosophe, disciple de Schelling, vivement attiré par le mystère de l'antiquité indienne, se livrait presque exclusivement à cette époque à des études orientales dont le résultat fut son grand ouvrage : *la Base de la philosophie dans l'Orient* (die Grundlage der Philosophie im Orient, Bonn, 1827-34). Il inspira ses goûts à M. Bopp, qui résolut de se consacrer entièrement à l'étude de la littérature orientale. En effet, ayant fini ses études élémentaires, il partit, en 1812, avec l'intention de faire des recherches sérieuses sur les langues indiennes. Soutenu par une modique pension que lui faisait le roi de Bavière, il put rester plusieurs années à Paris, où il fut encouragé dans ses travaux par Chezy, Silvestre de Sacy et Auguste Guillaume Schlegel. Il compléta ses études à Londres et à Gœttingue, et, de retour en Prusse, fut nommé professeur de langue sanscrite à l'université de Berlin. En 1842, il a été créé chevalier de l'Ordre du mérite, et en 1857, l'Institut (Académie des inscriptions) l'a élu associé étranger.

Les travaux de M. Bopp ont fait époque dans l'histoire de la linguistique. Son grand et bel ouvrage : *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, lithuanienne, slave ancienne, gothique et allemande* (Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, etc.,

Digitized by Google

Berlin, 1833-1849, in-4; 2e édit. entièrement refondue, 1857, présente l'analyse complète des formes grammaticales des langues indo-germaniques, et les lois générales que l'auteur en dégage, ont fait le plus grand honneur à sa perspicacite.

Ses recherches particulières sur la grammaire du sanscrit, d'une importance moins haute, ont singulièrement facilité l'étude de cette langue, et ses traductions de quelques monuments orientaux ont, pour ainsi dire, naturalisé la littérature sanscrite dans l'Allemagne savante et littéraire. Ses principales œuvres grammaticales, après sa *Grammaire comparée*, sont : *le Système de la conjugaison du sanscrit, comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germaniques; suivi de la traduction de quelque épisodes de poëmes indiens* (über das Conjugationssystem der Sanskritsprache, etc., Francfort, 1816, 1 vol. in-4); *Système complet de la langue sanscrite* (Ausführliches Lehrgebaeude der Sanskritsprache, Berlin, 1827, 1 vol. in-4); *Grammatica critica linguae sanscritae* (Berlin, 1829-1832, 1 vol. in-8); *Précis de la grammaire critique de la langue sanscrite* (Kritische Grammatik der Sanskritsprache in Kürzerer Fassung, Berlin, 1834, 2e édit. 1845); *Glossiarium sanscritum, in quo omnes radices et vocabula usitatissima explicantur, et cum vocabulis græcis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavicis, celticis comparantur* (editio nova, Berolini, 1840), ouvrage qui contient beaucoup de recherches étymologiques et dans lequel les *Vedas* ont été, pour la première fois, l'objet de travaux lexicologiques; *les Langues celtiques* (über die celtischen Sprachen, Berlin, 1839); *des Rapports des langues malaiso-polynésiques avec les langues indo-germaniques* (über die Verwandtschaft der malagisch-polynesischen Sprachen mit den indo-germanischen (Berlin, 1841); *des Membres caucasiens du système des langues indo-européennes* (über die kaukasischen Glieder des indo-europ. Sprachsystems, Berlin, 1847).

On cite parmi les traductions et éditions de poésies orientales données par M. Bopp : *Srimahâbharate Naldpakhyonam*, ou *Nalus*, *carmen sanscriticum Mahabharati episodium* (Londres, 1819; 2e édit., Berlin, 1832, traduit en vers métriques (Berlin, 1838). Ce poëme, grandiose jusqu'à l'emphase, a été traduit aussi en vers allemands par Kosegarten et par Rückert; *Indralokagamânam*, c'est-à-dire *le Voyage d'Ardjouna au ciel d'Indra* (Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel, Berlin, 1824), publié pour la première fois dans la langue originale et accompagné d'une traduction en vers allemands et de notes; *Diluvium cum tribus aliis Mahabharati episodiis* (Berlin, 1829). M. Bopp a écrit aussi plusieurs articles pour les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, et publié, à propos de la grammaire de J. Grimm et d'un ouvrage de Graff le livre : *Vocalismus* (Berlin, 1836).

BOQUILLON (Nicolas), publiciste français, né à Rethel, le 1er avril 1795, fit ses débuts littéraires et politiques dans les journaux de la Meurthe; créa, vers 1817, à Nancy, *l'Abeille de la Moselle*, feuille constitutionnelle et libérale qui fut bientôt supprimée et valut six semaines de prison à son rédacteur. Étant venu à Paris, il écrivit dans divers recueils éphémères, et se chargea plus tard du compte rendu des expositions quinquennales dans plusieurs journaux, notamment dans le *Moniteur* (1849). Cette spécialité lui valut une place de bibliothécaire au Conservatoire des arts et métiers, où il a concouru à l'établissement de collections technologiques.

M. Boquillon a principalement publié : *C'est lui! ce n'est pas lui! Hé! mais qui donc!* brochure anonyme, à l'occasion des *Mémoires sur la Révolution*, et surtout de ceux du duc de Rovigo (1823); *un Jésuite par jour* (1825); *Dictionnaire biographique des personnages illustres, célèbres ou fameux de tous les siècles et de tous les pays* (1825, 3 vol. in-12); *Dictionnaire des inventions et des découvertes depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (1826, in-12). Il a traduit de l'anglais, entre autres ouvrages scientifiques : *Discours sur le but, les avantages et les plaisirs de la science* (1827); *Traité mécanique pratique* et *Traité de pneumatique*, ou *des propriétés de l'air et des gaz* (1828); et de l'italien : *la Véritable consolation des affligés* (Rethel, 1812), du cardinal Mattéi, alors exilé à Rethel. Il a travaillé à la *Revue scientifique et industrielle* et pris une part importante au livre de M. Tresca, intitulé : *Visite à l'Exposition universelle de 1855*.

BORDAS-DEMOULIN (Jean-Baptiste), philosophe français, né à Montagnac-la-Crempse (Dordogne), le 18 février 1798, est le chef d'une école catholique qui s'efforce de concilier toutes les conséquences politiques et sociales de la Révolution avec les traditions religieuses de l'ancien gallicanisme. Il se voua de bonne heure à l'étude de la métaphysique et de la théologie, sans négliger la politique. Il publia d'abord ses *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme* (1833, in-8), dirigées à la fois contre ces deux systèmes et leur application au gouvernement de la monarchie nouvelle. Il présenta ensuite à l'Académie des sciences morales et politiques un travail qui fut couronné comme une des œuvres philosophiques les plus remarquables de ce temps, et qui a pour titre : *le Cartésianisme, ou la Véritable rénovation des sciences* (1843, 2 vol. in-8), suivi de la *Théorie de la substance* et de celle *de l'infini*.

M. Bordas-Demoulin a donné depuis : *Mélanges philosophiques et religieux* (1846, in-8), contenant l'*Éloge de Pascal*, couronné par l'Académie française, en 1842, et l'*Éloge de Voltaire*, *les Pouvoirs constitutifs de l'Église* (1855, in-8), et les *Essais de réforme catholique* (1856, in-12) etc., il a fourni au *Dictionnaire de la conversation* un certain nombre d'articles relatifs à l'histoire de l'Église constitutionnelle, et qui sont la glorification de l'évêque Grégoire et de ses amis.

BORDOGNI (Giulio-Marco), chanteur français, d'origine italienne, né en 1791, à Gazzaniga, près de Bergame, fit quelques études musicales sous le maître de chapelle Simon Mayer, et débuta en 1813 au théâtre royal de Milan, dans *Tancrède* de Rossini. Il passa ensuite deux saisons au théâtre Carcano de la même ville, parcourut plusieurs scènes de l'Italie, et vint à Paris en 1819, engagé au Théâtre-Italien. Il y tint quatorze ans l'emploi de premier ténor, et ne s'en absenta que pour chanter près d'une année aux Italiens de Madrid (1825).

Dès 1820, M. Marco Bordogni, dont le goût et la méthode avaient été remarqués par Cherubini, fut choisi par ce dernier pour diriger une des classes de chant au Conservatoire. Pour éviter les interruptions apportées dans son cours par ses travaux du théâtre, il quitta définitivement, en 1833, la scène pour l'enseignement. Ses succès répondirent à l'excellence de sa méthode. Quatre-vingts prix ont été décernés à ses élèves, et c'est de sa classe que sont sorties Mmes Falcon, Sontag, Rossi, Garcia, etc. Au mois de juin 1856, la fatigue d'une longue carrière, et surtout la perte de Victor Morpurgo, son gendre, le décidèrent à prendre sa retraite. Quelques semaines après, il mourait lui-même à Paris.

M. Marco Bordogni a donné, vers 1835, divers

Digitized by Google

Exercices ou morceaux d'*Études*, entre autres 36 *Vocalises* pour soprano et ténor, publiés à Paris, et presque aussitôt également édités à Leipsick et à Berlin. Il a été décoré en mai 1839.

BOREAU (Victor), littérateur français, né à Angers, en 1804, débuta dans la carrière des lettres par un volume de *Poèmes* (1829), qui ne fut point remarqué. Il donna ensuite des romans dont le plus estimé fut *la Conjuration d'Amboise* (1834, 2 vol. in-8), chronique du XVIe siècle qui ne manque pas de fidélité historique. Depuis 1838, il dirige une publication qui, sous le titre de *Cours complet d'instruction*, doit mettre à la portée des enfants l'étude des connaissances les plus nécessaires. Une trentaine de volumes ont paru, et plusieurs ont donné lieu à des éditions nouvelles.

BOREL (Pierre BOREL D'HAUTERIVE, plus connu sous le nom de Petrus), romancier français, est né à Lyon, le 28 juin 1809. Il vint à Paris de bonne heure, travailla chez un architecte, puis écrivit dans les journaux littéraires du temps. L'école romantique n'eut pas de disciple plus hardi. Dans ses ouvrages, écrits en général dans un style bizarre, inégal, on rencontre, du moins, de la *verve* et des inspirations heureuses. En voici les titres : *Rhapsodies* (1831), poésies diverses; *Champavert, contes immoraux* (1833, in-8); *Madame Putiphar* (1839, 2 vol. in-8). Il a aussi publié des articles dans les *Cent et un*. Depuis longtemps, M. Borel a abandonné la littérature; il est aujourd'hui inspecteur de la colonisation à Mostaganem.

BOREL D'HAUTERIVE (André-François-Joseph), généalogiste français, frère du précédent, est né à Lyon le 6 juillet 1812. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en droit, il est devenu pensionnaire de l'École des chartes et a été attaché aux travaux historiques entrepris par le gouvernement. Ses études spéciales dans l'art des Chérin et des d'Hozier lui ont acquis de l'autorité. Il a publié un *Précis historique sur la maison royale de Saxe* (1843, in-4); un *Nobiliaire de France* (1854, 3 vol. in-4); un *Annuaire de la noblesse*, qui paraît régulièrement depuis 1842, et un *Armorial de Flandre* (1856, in-4). Outre divers articles sur l'armorial et le blason fournis au *Dictionnaire de la conversation*, au *Cabinet de lecture*, etc., M. Borel a fondé une *Revue historique de la noblesse de France* (1845-1847, 3 vol. in-8). On lui attribue la rédaction des deux voyages pittoresques intitulé : *la Saône et ses bords* (1835, in-8) et *la Seine et ses bords* (1836, in-8), ainsi que celle des *Grands corps politiques de l'État* (1853, in-12), biographie des sénateurs, conseillers d'État et députés au Corps législatif. Il est, depuis quelque temps, secrétaire de l'École des chartes.

BORGHÈSE (*Marc-Antoine*-Jean-Baptiste-Alexandre-Jules, prince DE), chef d'une maison italienne élevée à la dignité princière en 1605, est né, à Paris, le 23 février 1814. Il a succédé, le 29 mai 1839, à son père le prince François, comme possesseur d'une partie de la *Campagne de Rome* et des principautés de Sulmona et de Rossano dans le royaume de Naples. Il a le titre de duc français et de grand d'Espagne de première classe. Il a épousé, le 11 mai 1835, Catherine Talbot, fille du comte de Shrewsbury, morte le 27 octobre 1840. De son second mariage avec Thérèse de la Rochefoucauld, fille du duc d'Estissac (2 décembre 1843), il a plusieurs fils, dont l'aîné est le prince *Paul*-Marie-Augustin, né le 13 septembre 1845.

Son frère, *Camille*-François-Jean-Baptiste-Melchior, prince ALDOBRANDINI (titre qui appartient à la maison Borghèse depuis 1769), est né le 16 novembre 1816. Il a été, durant quelques années, du 10 mars au 3 mai 1848, ministre de la guerre au service des États de l'Église. De son mariage avec la princesse Marie d'Arenberg 9 août 1841), il a plusieurs enfants dont l'aîné, Pierre, est né le 14 juin 1845. — Un autre frère, *Scipion*-Marie-Jean-Baptiste, duc de Salviati, né à Paris, le 23 juin 1823, s'est marié, le 10 mai 1847, à Arabella de Fitz-James.

BORGHESI (Bartolomeo, comte), savant numismate et épigraphiste italien, est né à Savignano, près Rimini (Romagne), le 11 juillet 1781. Attiré dès sa jeunesse vers l'étude des sources de l'histoire, il s'appliquait à déchiffrer, dans les couvents, les vieilles chartes du moyen âge; mais sa vue ne tarda pas à s'affaiblir et il dut renoncer à ces pénibles travaux. Il s'occupa alors presque exclusivement du riche musée de médailles que son père avait fondé dans sa propre maison, l'étudia, s'efforça de l'enrichir encore, visita les collections les plus riches de l'Italie, ainsi que les bibliothèques de Rome, et se partagea entre l'étude de la numismatique et celle de l'épigraphie.

En 1820, il publia le travail le plus important de toute sa longue existence scientifique, les *Nouveaux fragments des fastes consulaires du Capitole* (2 vol. in-4). Troublé dans ses études par les agitations qui eurent lieu en Italie l'année suivante, M. Borghesi, véritable solitaire de l'érudition, se retira sur le haut du mont Titan, dans la petite république de Saint-Marin. C'est là qu'il fixa l'attention de tous les savants de l'Europe. Ils lui apportèrent de tous côtés des matériaux et des documents pour la continuation et l'achèvement de ses *Fastes consulaires* (Nuovi Frammenti dei Fasti consolari capitolini illustrati, Milan, 1818-1820, 2 vol.), œuvre immense, appuyée de monographies, d'inscriptions qui jettent la plus vive lumière sur beaucoup de points inconnus de l'histoire romaine. Là encore, il vit se grouper autour de lui de nombreux élèves, qu'il envoya dans les diverses contrées pour y populariser la science. En 1842, il se rendit à Rome, comme plénipotentiaire de sa république adoptive, pour conclure avec le gouvernement papal des conventions relatives au commerce du sel et du tabac.

M. Borghesi a donné une foule d'articles d'une critique savante aux *Mémoires de l'Académie des sciences* de Turin, au *Giornale arcadico* de Rome, aux *Annales de l'Institut archéologique*, à *l'Académie romaine d'archéologie*, au *Bulletin napolitain*, etc. Il a eu le dessein de réunir et de publier un *Corpus universale inscriptionum latinarum*. Plusieurs fois il écrivit, à ce sujet, aux divers gouvernements de l'Europe qui lui promirent leurs concours, mais ne lui donnèrent guère autre chose que des encouragements. Ce grand travail, qui serait d'une si haute importance pour l'histoire et la chronologie romaines, et que M. Villemain, en France, eut aussi la pensée d'entreprendre, serait à moitié fait si l'on réunissait les excellents articles que M. Borghesi a disséminés dans presque toutes les feuilles savantes de l'Europe.

Ce savant épigraphiste est membre correspondant de l'Institut de France, associé de l'Académie de Berlin, membre de la Légion d'honneur, de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse et de plusieurs ordres.

Digitized by Google

BORGHI-MAMO (Adélaïde Borghi, dame), cantatrice italienne, née à Bologne, en 1829, fut amenée par les conseils de Mme Pasta à cultiver sa voix de contralto naturellement remarquable. Elle débuta, en 1846, à Urbin, dans *le Giuramento*, avec un succès qu'elle retrouva ensuite dans plusieurs villes d'Italie, et en 1849, à Malte, où elle épousa M. Mamo. A Naples, Pacini écrivit pour elle *Malvina di Scozia* et *Romilda;* Mercadante, *la Statira*, et Rossi, *l'Alchimista*. Applaudie à Vienne en 1853, elle vint à Paris l'année suivante et resta à la salle Ventadour jusqu'en 1856. Ses succès dans *la Cenerentola*, *le Barbier*, *Mathilde* et surtout dans *le Trovatore* de M. Verdi qu'elle soutint à la scène pendant deux saisons, déterminèrent l'Opéra à l'engager pour trois ans. Elle a joué *la Favorite*, *le Prophète*, *la Reine de Chypre* et *le Trovatore* traduit et arrangé, sous le titre du *Trouvère*, pour la scène française.

BORNEMANN (Wilhelm), jurisconsulte allemand, président du tribunal supérieur de Berlin, est né en Poméranie en 1794. Il étudia le droit, entra dans la carrière judiciaire et devint conseiller supérieur au ministère des finances, puis conseiller intime et supérieur au ministère de la justice. Membre du conseil d'État depuis 1842, il fut nommé secrétaire du conseil et se fit connaître comme un des hauts fonctionnaires favorables aux réformes dont la révolution de 1848 fit reconnaître l'urgence. Aussi fut-il nommé alors ministre de la justice. Il remplit ces fonctions durant le ministère de Camphausen. Après la retraite de ce cabinet, il se retrouva membre de la Chambre nationale, prit sa place au centre de la droite et fut nommé second vice-président. Lorsque le roi de Prusse voulut disperser l'Assemblée (9 novembre 1848), M. Bornemann se sépara de son parti qui sanctionna cet acte par son obéissance; il assista aux séances de la majorité sans pourtant prendre part au fameux vote qui enlevait au roi le droit de lever des impôts et autorisait les provinces à les lui refuser. En 1849, il fut nommé second président du tribunal supérieur et élu membre de la première Chambre où il vota avec le centre gauche.

Le principal ouvrage de M. Bornemann et qui fait autorité, est une *Exposition systématique du droit civil en Prusse* (systematische Darstellung des preussischen Civilrechts, Berlin, 1837-45, 2e édit., 6 vol. in-8. Il a écrit en outre; *des Affaires judiciaires en général et des contrats en particulier d'après les lois prussiennes* (von Rechtsgeschaeften überhaupt und, etc. Berlin, 1833, 2e éd.).

BORREGO (don Andreas), publiciste espagnol, né à Madrid au commencement du siècle, fut élevé en France où il étudia, particulièrement l'économie politique. De retour en Espagne, il fut, vers 1840, quelque temps ministre des finances, et plus tard, chargé de négociations en Suisse et en Allemagne. Dans ces dernières années, il a soutenu l'un des premiers l'idée de la réunion du Portugal à l'Espagne. On a surtout de lui : *de la Dette publique et des finances de la monarchie espagnole* (Paris, 1834, in-8); *Principes de l'économie politique* (Principios de economonica politica, Madrid, 1844, in-8); et *de l'État des partis en Espagne* (1854, in-8).

BORREL (Maurice-Valentin), graveur en médailles français, né à Montataire (Oise), le 18 août 1804, suivit, à sept ans, son père en Savoie, et subit pendant près de six années toutes les souffrances de la misère. Revenu en France, en 1816, il étudia chez M. J. J. Barre, et débuta au Salon de 1833. Trois ans après, il fut nommé par Honoré V graveur de la Monnaie de Monaco. Il commença, vers 1840, une série de médailles estimées pour diverses collections, telles que celle des hommes célèbres et des hommes utiles, et toutes placées au musée des monnaies. Nous citerons les suivantes : *Papin*, *l'abbé de l'Épée*, *James de Montgommery*, commandé par l'École de Londres; *Bouvard*, *Coster* et *Guétard*, pour le roi de Sardaigne; *la Pose de la première pierre du timbre* (ministère des travaux publics); *le Conseil des prud'hommes*, pour la ville de Paris; *les membres de la famille d'Orléans*, *la chapelle Saint-Ferdinand;* les portraits *d'Andrieux*, *Théaulon*, *Mickiewicz;* de MM. *Victor Hugo*, *Lamartine*, *Michelet*, *Quinet*, *de Girardin*, *Provost*; *une tête de République*, au concours de 1848; *Mgr Affre*; *l'Amnistie*, pour le pape Pie IX, etc. M. Borrel a obtenu une 3e médaille en 1842, et un certain nombre de récompenses et de décorations étrangères.

BORROW (Georges) écrivain anglais, né, à Norfolk en 1803, et fils d'un officier instructeur, ne reçut aucune éducation et traîna, à la suite du régiment, une enfance vagabonde. Plus tard, honteux de son ignorance, il vint de lui-même suivre les cours de l'université d'Édimbourg et embrassa l'état ecclésiastique. Mais un goût prononcé pour les aventures joint aux nécessités matérielles de la vie, le décidèrent à se mettre au service de la Société biblique d'Angleterre. On ne pouvait rencontrer un agent plus hardi ni plus infatigable. Le rév. Georges Borrow, la Bible à la main, parcourut, dans tous les sens, presque tous les pays catholiques de l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique, « passant sa vie, comme il le dit lui-même, à la recherche de l'inconnu. »

A Madrid, en 1840, il fut emprisonné pour le délit qu'il commettait partout, de distribuer la Bible en langue vulgaire; son arrestation fit grand bruit et faillit se tourner en *casus belli*. On le relâcha, l'alcade lui adressa des excuses; mais la populace fanatisée s'ameuta contre lui, et, durant plusieurs semaines, il fut obligé, pour échapper à une mort certaine, de vivre dans les bois comme un sauvage. Il y retrouva cette forte race d'hommes d'une originalité si frappante, les bohémiens, parmi lesquels s'était écoulée une partie de son enfance, et dont lui seul a pu, dans des ouvrages bizarres, expliquer les mœurs, les traditions et l'histoire même grâce à la connaissance exacte qu'il possède de leur langue.

Son premier livre, *les Zingaris* (the Zincary, or an account of the gypsies, 1841, 2 vol.), intéresse par la vivacité dramatique du style et l'étrangeté des personages peints d'après nature; mais il dut sa réputation littéraire à *la Bible en Espagne* (the Bible in Spain, 1843, 2 vol.), où, dans un désordre pittoresque, se déroule toute la série des aventures personnelles résumées plus haut. Après un long silence, M. Borrow, pour se reposer de ses nouveaux voyages de propagande, a publié *Lavengro* (1850, 3 vol.), espèce d'autobiographie où la fable se mêle à la vérité. Cet ouvrage ramène encore en scène les bohémiens, que l'auteur semble avoir pris à tâche de réhabiliter dans l'opinion.

Malgré un style heurté, des peintures trop crues, un parti pris d'écrire à l'aventure, on ne peut refuser à M. Borrow beaucoup de verve et d'originalité, des tableaux et des caractères saisissants, et çà et là des pages remplies d'émotion. C'est un des remarquables prosateurs de l'Angleterre et il se fait gloire d'être probablement le seul chrétien qui sache écrire et parler à fond l'idiome insaisissable des Zingaris.

Digitized by Google

BORSATO (Joseph), peintre italien, né à Venise, vers 1800, fit ses études à l'Académie de sa ville natale et se livra à la peinture du paysage et des monuments. Il a reproduit, dans une suite de tableaux estimés pour la couleur et la science de la lumière, les sites les plus célèbres de Venise : *le Rialto*, *le Pont des Soupirs*, ainsi que la *cathédrale* et le *Palais des doges*. Il se rendit ensuite à Rome où il prit quelques vues et dessina plusieurs paysages de la campagne romaine. On a de lui un ouvrage intitulé : *Œuvres ornementales publiées par les soins de l'Académie de Venise* (Opera ornementale publicato per cura dell' Academia di belle-arti de Venezia, 1831). Il est devenu, à trente ans, professeur et membre de cette Académie.

BORSINI (Lorenzo), poëte satirique italien, est né à Sienne, en 1800, d'une famille peu aisée. Son vrai talent ne se révéla qu'après les épreuves d'une existence aventureuse. Volontaire à l'âge de dix-sept ans au 1er régiment anglo-sicilien, il se dégoûta de la vie militaire, et, son engagement expiré, il reprit ses études à l'université de Sienne. Reçu docteur en théologie en 1819, il fut nommé professeur d'exégèse biblique au séminaire. Un écrit de controverse qu'il publia, en 1821, sous le titre de *Réflexions sur la science sacrée* (*Riflessioni* sulla scienza sacra, Colle, 1821), le força de renoncer à l'enseignement). Il se rendit à Rome, pour tenter une nouvelle carrière, il étudia le droit avec ardeur et fut reçu avocat en 1823. Le souvenir des démêlés théologiques qu'il avait eus à Sienne le poursuivit à Rome d'où il dut s'éloigner. Il se fit tour à tour comédien, musicien, journaliste, jusqu'à ce que le succès le retînt enfin dans la carrière littéraire.

Du fond d'une prison où il avait été jeté pendant cette vie si tourmentée, M. Borsini avait publié un recueil de sonnets satiriques : *la Bibajoccheide* (Florence, 1831), que le public avait bien accueilli, et que suivirent d'autres essais également remarqués. En 1835, il fonda à Naples, avec C. A. Fiorentino, deux journaux littéraires, *le Vésuve* et *le Globe*, dont le succès fut immense, mais que la police se hâta de supprimer. Un *Poëme sur Mme Pasta*, un *Poëme sur Barbaja*, le fameux impresario napolitain, et un voyage humoristique (*Viaggio sentimentale*, Naples, 1837), complètent cette première période.

Après un court voyage à Paris, M. Borsini se rendit à Malte en 1841, où il passa les dix années les mieux remplies de sa vie. Il y publia, outre un recueil de ses œuvres choisies : *Poche parole, prose e versi* (1841), et une seconde édition de son *Voyage sentimental* (1842); *le Prédicateur muet*, nouvelle; *Mes prisons en Sicile* (le mie Prigioni in Sicilia, 1841); *l'Espion*, comédie politique en prose (*la Spia, in 3 atti*, 1842), et enfin les deux poèmes qui devaient fonder sa réputation : l'*Ane* (l'Asino, 1844), sorte d'épopée allégorique, remarquable de verve et de souplesse, et le *Novissimo Galateo* (1851), dont l'idée et le sujet étaient empruntés d'un ouvrage d'éducation, le *Galateo* de Mgr Casa, vaste satire morale, où les idées les plus hautes trouvent place au milieu d'épisodes gracieux ou pathétiques. Ce dernier poëme, écrit en tercets et composé de cent livres, réimprimé aussitôt à Turin, fit le tour de l'Italie. M. Borsini quitta Malte en 1851, et fit un voyage en Orient; il s'arrêta en Égypte, où il semble s'être fixé. Une *Élégie* sur sa fille, qui y mourut du choléra, en 1855, est sa dernière œuvre.

BOSBOOM (Johannes), peintre hollandais, né à la Haye, en 1817, s'est fait connaître par des vues de villes et des intérieurs d'église. On cite surtout : *la Tombe d'Engelbert II, comte de Nassau, dans l'église de Bréda*; la *Grande église protestante à Amsterdam*; *les Franciscains chantant un* Te Deum, actuellement dans la galerie de M. Volker, à la Haye; *la Sainte Cène dans une église protestante*, à M. Fodor; *la Salle du consistoire à Nimègue*; etc. Ces trois derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et y ont obtenu une médaille de troisième classe. M. Bosboom est chevalier de l'ordre hollandais de la Couronne de chêne.

BOSC (Jean-Urbain), général français, est né à Olonzac (Hérault), le 16 août 1804. Il entra comme engagé volontaire au 21e de ligne, y gagna tous les grades inférieurs, et passa, en 1830, en Algérie où il servit continuellement jusqu'en 1848. Capitaine des zouaves (1838), il mérita d'être mis plusieurs fois à l'ordre du jour par sa belle conduite à Medeah, dans la retraite de Milianah et à la bataille d'Isly. Il prit part à l'expédition de Rome (1849) comme colonel du 32e de ligne, y fut atteint d'un éclat d'obus et commanda jusqu'en 1852 la province de Civita-Vecchia. Il venait d'être promu au grade de général de brigade (1er janvier 1854) lorsqu'il fut envoyé de nouveau en Afrique et fit, avec la plus grande distinction, la campagne de la Kabylie dans laquelle il reçut deux blessures. — M. Bosc est mort à Montpellier en décembre 1855 des fatigues causées par vingt-cinq années de guerre.

BOSCO (N....), célèbre prestidigitateur italien, né à Turin en 1793, manifesta de bonne heure son adresse merveilleuse. Destiné à la carrière des armes, il aimait à se mesurer avec les plus habiles maîtres d'escrime, et soutenait leur assaut les yeux fermés. A dix-huit ans, il fit plusieurs des campagnes de l'Empire et reçut plus d'une blessure. Il trouva jusque sur les champs de bataille de la Russie (1812), l'occasion de révéler, d'une façon assez comique, sa vocation irrésistible pour la prestidigitation. Atteint dans un combat contre les Cosaques d'un coup de lance dans le flanc, il est jeté à terre et voit le soldat qui l'a frappé courir sur lui et se mettre en devoir de le fouiller. Bosco le laisse faire; mais, songeant qu'il va se trouver sans le sou, il explore lui-même les poches du Cosaque, et, tout en faisant le mort, rançonne à son tour son voleur. Ramassé parmi les blessés, il fut emmené en Sibérie, et y resta dix-huit mois. Mais un jour le gouverneur de Tobolsk qui passait les prisonniers en revue, ayant été informé de son savoir-faire, voulut en faire l'épreuve. Bosco se procura comme il put quelques appareils et donna le soir même une représentation, qui eut un grand succès et lui rapporta assez d'argent pour venir en aide à tous ses compagnons de captivité. Il fut échangé en 1814 et ne tarda pas à quitter l'état militaire pour courir le monde, armé de sa baguette magique, choyé partout et partout, divertissant les rois et les peuples, et remplissant les journaux du récit de ses merveilles. Depuis plus de quarante ans, Bosco se promène de Paris à Constantinople, de Naples à Saint-Pétersbourg, et en Amérique où l'on annonce qu'il donne encore aujourd'hui des représentations. Homme d'esprit et de cœur, il ne se fait pas moins remarquer par ses saillies que par l'agilité de ses doigts, et il est toujours prêt à mettre son talent au service des malheureux.

BOSIO (Astyanax), dit Bosio jeune, sculpteur français, né à Paris, vers 1798, est le fils du peintre d'histoire Jean Bosio, et élève du célèbre sculpteur le baron Bosio, son oncle. On a vu de

Digitized by Google

lui aux Salons, où il a débuté en 1831 et figuré d'une manière peu suivie : *Buste de l'amiral Bougainville* (1831) ; *Jeune chasseresse pansant son chien blessé* (1835) ; *Soldat romain redressant son arme* (1838) : *Flora la courtisane* (1840) ; des *Bustes*, *Bas-reliefs*, etc. (1835-1849). Il a obtenu une deuxième médaille en 1838.

BOSQUET (Pierre-François-Joseph), maréchal de France, sénateur, est né à Mont-de-Marsan (Landes), le 8 novembre 1810. Admis à l'École polytechnique en 1829, il passa, deux ans après, en qualité de sous-lieutenant élève d'artillerie, à l'École d'application de Metz ; il en sortit en 1833 pour rejoindre le 10e d'artillerie. Lieutenant en second (1er janvier 1834), il s'embarqua le 8 juin suivant pour l'Algérie, où il était destiné à servir jusqu'en 1853. Capitaine en 1839, il se fit remarquer au combat de Sidi-Lakhdar (14 janvier 1841), où il fut blessé d'un coup de feu à la tête, et à celui de l'Oued-Melah (17 juillet 1841).

Lors de la formation des troupes indigènes en Afrique, beaucoup des officiers des armes spéciales demandèrent à y être admis. Le capitaine Bosquet, que ses brillants services désignaient d'une manière toute particulière, fut nommé, le 5 juin 1842, chef de bataillon des tirailleurs indigènes d'Oran. A la tête de ce corps, il se distingua, le 14 mai 1843, dans une razzia exécutée contre la tribu des Flittas, et mérita d'être cité au rapport du gouverneur général. Lieutenant-colonel depuis 1845, il fut promu au grade de colonel du 53e de ligne (8 novembre 1847), et passa, en la même qualité, au 16e de la même arme. Il fut appelé, le 30 avril 1848, au commandement de la subdivision d'Orléansville et contribua puissamment le mois suivant à réprimer l'insurrection qui avait éclaté dans la contrée de l'Ouarensenis.

Nommé général de brigade le 17 août 1848 et investi du commandement de Mostaganem, M. Bosquet fit, avec la plus grande distinction, la campagne de la grande Kabylie, et fut blessé à l'épaule en combattant à la tête de la colonne expéditionnaire (11 mai 1851). Il ne tarda pas à être élevé au grade de général de division (10 août 1853), et rentra en France à la fin de cette année, après vingt campagnes glorieuses accomplies sans relâche dans notre colonie africaine.

Dès que la guerre éclata entre la France et la Russie, il fut mis à la tête de la 2e division d'infanterie de l'armée d'Orient, commandement qu'il a exercé avec le plus grand éclat durant toute la campagne de Crimée. A la bataille de l'Alma (25 septembre 1854), il se couvrit de gloire, et « ses manœuvres, selon les expressions du maréchal Saint-Arnaud, décidèrent du succès de la journée. » Chargé ensuite des 1re et 2e divisions dites corps d'observation et destinées à protéger les opérations du siége contre toute armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée, il contribua, par sa brillante initiative et ses habiles dispositions, à la déroute des Russes à la bataille d'Inkermann (5 novembre 1854). Le Parlement anglais lui vota des remercîments pour le secours efficace qu'il avait apporté aux troupes de lord Raglan, écrasées par le nombre, et le sultan lui adressa les insignes de l'ordre de Medjidié de première classe. Comme commandant du 2e corps de l'armée d'Orient (10 janvier 1855), le général Bosquet se distingua dans la nuit du 23 au 24 février, en enlevant aux Russes les travaux de contre-approche qu'ils avaient établis en face de nos ouvrages du côté de la baie du petit Carénage. Le 7 juin, il prit une part active à l'enlèvement de vive force des redoutes du Mamelon Vert, et fut cité dans le rapport du général Pélissier comme ayant préparé et assuré le succès de cette opération.

On se rappelle la belle conduite du général Bosquet dans la prise meurtrière de Sébastopol. Chargé, le 8 septembre au matin, de l'attaque de droite à la tête du 2e corps, renforcé d'une division de la garde, il fut atteint d'un éclat d'obus au côté droit : cette blessure qui mit un moment ses jours en danger, força de revenir en France. Décoré de la médaille militaire le 1er novembre, il fut autorisé à accepter une épée d'honneur que les habitants de la ville de Pau, où réside sa famille, lui offrirent en témoignage de la reconnaissance publique.

Nommé sénateur le 9 février 1856, le général Bosquet a obtenu, le 18 mars suivant, la plus haute récompense à laquelle puisse aspirer un soldat : il a été élevé, en même temps que les généraux Randon et Canrobert, à la dignité de maréchal de France. La reine d'Angleterre l'a nommé, en 1855, grand'croix de l'ordre du Bain, et l'empereur Napoléon III lui a donné la même année, le même rang dans l'ordre de la Légion d'honneur.

BOST (Jean-Augustin), théologien protestant français, né vers 1805, fit ses études à Genève et y prêcha l'Évangile. Appelé dans l'Église réformée de France, il fut successivement pasteur à Bourges, à Reims et à Sedan, où il se trouve depuis 1852. On a de lui des ouvrages d'histoire et de controverse : *Histoire générale de l'établissement du Christianisme* (Valence, 1838, 4 vol. in-1), traduite de l'allemand de Blumhardt; *Histoire ancienne et moderne de l'église des frères de Bohême et de Moravie* (1844, 2 vol., 2e édit.); *Dictionnaire de la Bible* (1849, 2 vol. in-8), concordance raisonnée des Écritures contenant, en plus de 4000 articles, la Biographie sacrée, l'Histoire sainte, l'Archéologie, etc.; *Petit abrégé de l'histoire des papes* (1853, in-12), au point de vue de leur infaillibilité; *Mémoires pour servir à l'histoire du réveil religieux des églises protestantes de Suisse et de France* (1854-1856, 2 vol. in-8), etc.

BOST (Alexandre-Armand), jurisconsulte et administrateur français, né à Cahors, le 14 juillet 1799, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir avocat. En 1830, il entra au ministère de l'intérieur où il devint sous-chef de bureau. Nommé sous-préfet à Nontron en 1838, et, l'année suivante, à Brioude, il revint, en 1842, reprendre son premier emploi au ministère de l'intérieur. Préfet du Lot, en mai 1848, il conserva ces fonctions jusqu'en 1849.

On a de lui : *Législation et jurisprudence des tribunaux de simple police* (1830, in-8); avec M. Daussy : *Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* (1837-1838, 2 vol. in-8), qui se réimprime aujourd'hui sous le titre d'*Encyclopédie municipale*, et doit contenir 24 codes formulaires (1856 et suiv., in-18); *Encyclopédie des justices de paix et des tribunaux de simple police* (1851, 2 vol. in-8). M. Bost a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, et a fourni de nombreux articles d'économie politique, de jurisprudence et d'administration au *Journal des communes*, au *Courrier des communes*, au *Journal des chemins de fer*, etc.

BOSTON (Georges-Yves Irby, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, à Londres, est petit-fils d'un homme d'État, élevé en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom d'Irby, il étudia à l'université d'Oxford et prit, en 1856, la place de son père à la Chambre des Lords, où

Digitized by Google

il vote avec le parti tory. De son mariage avec miss Hopkins-Northey (1830) il a plusieurs enfants dont l'aîné, *Florence-Georges-Henry* IBBY, est né en 1837.

BOSWORTH (révérend Joseph), philologue anglais, né dans le comté de Derby à la fin de 1788, fit ses classes au collége de Repton et prit ses grades universitaires à Aberdeen. Dans le cours de sa carrière, il reçut à Leyde le diplôme de docteur en philosophie, à Cambridge (1839) et à Oxford (1847) celui de docteur en théologie. Il s'occupa d'abord avec ardeur de l'étude des sciences et de la littérature, et, en particulier, de l'application des mathématiques à l'astronomie et à l'art nautique. Mais, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il se familiarisa de bonne heure avec l'hébreu et les idiomes qui s'y rattachent, tels que le chaldéen, le syriaque et l'arabe. Nommé, en 1815, vicaire de Bunny, près Nottingham, il obtint ensuite la cure de Horwood, où, de 1817 à 1829, il se fit connaître par la publication de livres pédagogiques : *de la Construction grammaticale de la langue latine* (On latin construing), une *Grammaire grecque* (Eton greek grammar), etc., ainsi que par plusieurs brochures sur l'assistance publique.

En 1829, le docteur Bosworth se rendit en Hollande pour exercer les fonctions du culte anglican d'abord à Amsterdam, puis à Rotterdam (1832); ce fut pendant son séjour en ce pays qu'il traduisit en hollandais le *Book of common prayer* et écrivit une dissertation sur l'*Origine des Hollandais* (Origin of the Dutch; in-8), accompagnée de recherches assez étendues sur leur langage. De retour en Angleterre (1840), il accepta un des bénéfices du comté de Lincoln; mais sa santé l'obligea, en 1842, à renoncer, pour ne plus le reprendre, à l'exercice du sacerdoce.

C'est principalement par ses travaux sur l'anglo-saxon et ses dialectes que le révérend Bosworth s'est acquis sa réputation de philologue. En étudiant les formes primitives de la langue anglaise, il reconnut la nécessité, pour la posséder à fond, de remonter jusqu'à ses origines, et il fut le premier, dans ses *Éléments de grammaire anglo-saxonne* (Elements of anglo-saxon grammar; Londres, 1823, in-8), qui débarrassa cet idiome des prétendues affinités latines dont on l'avait surchargé. Cet ouvrage estimé le mit en rapport avec les savants qui s'occupaient des mêmes recherches, entre autres avec Grimm, qui lui prêta un concours fort utile, et le professeur danois Rask, dont il traduisit, en 1830, la grammaire anglo-saxonne. Il employa ensuite près de quinze ans à préparer les matériaux de son grand *Dictionnaire anglo-saxon* (a Dictionary of the anglo-saxon language, 1838, grand in-8), qui renferme un traité complet des formes grammaticales et un lexique, aussi étendu que possible, de tous les mots traduits en anglais et en latin avec leurs équivalents dans les langues teutoniques. Il y a aussi fait entrer deux mémoires précédemment publiés par lui sur l'*Origine du langage danois* (Origin of the danish language; 1834), et sur l'*Origine des nations et des langages germaniques et scandinaves* (Origin of the german and scandinavian languages and nations; 1836). Il a paru, en 1848, une édition abrégée de cet ouvrage sous le titre : *A compendious anglo-saxon and english dictionary*.

Depuis cette époque, on a eu de lui la publication revue, traduite et annotée de la *Version anglo-saxonne de l'histoire du monde* du roi Alfred (King Alfred's anglo-saxon version of the history of the world; 1855, in-4), qui, comme on sait, a été écrite d'après le moine espagnol Orose. Il prépare en ce moment une édition des Évangiles en anglo-saxon et méso-gothique mis en colonnes parallèles. Le docteur Bosworth fait, depuis 1829, partie de la Société royale de Londres; il est aussi membre de la Société des antiquaires, de l'Institut royal de Hollande, de la Société des sciences de Norwége, de celle de Copenhague, des Académies de Leyde, Utrecht, Rotterdam, etc. Il y a plus de dix ans qu'il s'est établi à Londres.

BOTTA (Paul-Émile, archéologue et voyageur français, né vers 1805, est fils de l'historien italien, membre de l'ancien Corps législatif français. Il entreprit de bonne heure un voyage autour du globe, s'arrêta surtout sur les côtes occidentales de l'Amérique, et fit ensuite, en qualité de médecin de Méhémet-Ali, l'expédition du Sennaar (1830-1833). De retour en France, où il rapportait d'importantes collections zoologiques, il fut nommé successivement consul à Alexandrie, agent consulaire à Mossoul, et consul général à Tripoli (1836-1857). C'est au milieu de ces importantes fonctions diplomatiques qu'il découvrit les importantes ruines de Ninive, et jeta les premiers fondements de l'archéologie assyrienne, et dirigea, dès 1843, les fouilles qui furent continuées l'année suivante par une Commission officielle, et depuis par M. Layard. M. Botta a été fait officier de la Légion d'honneur en avril 1845.

On a de cet archéologue habile et dévoué : *Relation d'un voyage dans l'Yémen* (1841); *Monument de Ninive, découvert et décrit par M. P. E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin* (Imprimerie impériale, 1849-1850, 5 vol. in-fol.), publié sous les auspices d'une Commission composée de MM. Raoul-Rochette, Letronne, Lenormant, Mohl, Burnouf, de Lajard, Guigniault, Ingres et Lebas; *Inscriptions découvertes à Khorsabad* (1848), extrait du précédent, etc.

BOTTA (Anne-Charlotte LYNCH, dame), femme poëte américaine, née à Bennington (Vermont), fut élevée à Albany et alla vivre à Providence (Rhodes-Island), où elle débuta dans la vie littéraire, puis à New-York, où elle a toujours résidé depuis. En 1855, elle a épousé M. Botta, neveu du célèbre historien de ce nom, mort en 1837.

On a d'elle, outre des romans et des nouvelles, insérés dans les *Magazines* et les journaux littéraires, un gracieux volume de *Poésies* (New-York, in-8, 1849). Mlle Frédi. Bremer (voy. ce nom) conçut, pendant son voyage au nouveau monde, une vive amitié pour elle et a fait connaître son nom en Europe.

BOTTOMBY (Joseph), musicien anglais, est né à Halifax (comté d'York) en 1786. Dès l'âge de huit ans, il jouait des concertos de violon et touchait le piano. En 1798, on le fit étudier à Manchester sous la direction de Grimshaw, savant organiste, et de Watts. Plus tard, Yanewitz et Woelfl lui donnèrent des leçons, l'un pour le violon, et l'autre pour le piano. A vingt-un ans, il était déjà assez avancé dans son art pour être nommé organiste à Bradford (1807); il n'a quitté cette place que pour en occuper une semblable à Halifax. Il a publié un *Dictionnaire de Musique* (a Dictionary of Music, Londres, 1816); des suites de walses, des sonates, des rondos, des airs variés pour piano, des exercices, etc. Depuis 1820, cet artiste s'est fixé à Sheffield, où il se livre à l'enseignement.

BOUBÉE (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Auch, en 1794, servit dans la cavalerie sous l'Empire, puis fit des études médicales et se fit recevoir pharmacien à Paris. L'in-

Digitized by Google

vention du sirop anti-goutteux, qui porte son nom, lui rapporta des bénéfices considérables. Établi comme pharmacien-chimiste à Auch, il devint un des chefs de l'opposition, et contribua à la fondation du journal *le Pays*, qui propagea, dans le département, les opinions démocratiques. En 1848, il fut élu représentant du Gers par 28 825 voix. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit l'opposition la plus vive au gouvernement présidentiel et signa la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

On a de lui : *Mémoire sur le traitement de la goutte et des rhumatismes* (1834), souvent réimprimé ; des *Considérations générales sur la goutte* (1842), etc.

BOUBÉE (Nérée), apppelé souvent Nérée-Boubée, géologue français, né à Toulouse, le 12 mai 1806, fit à Paris, de 1832 à 1836, des cours d'histoire naturelle, ayant pour accessoire des excursions botaniques poussées jusque dans les Pyrénées. Il a dirigé plusieurs journaux spéciaux : la *Revue agricole*, la *Revue élémentaire et progressive des sciences physiques et naturelles*, et *l'Écho du monde savant*. On a de lui sous les titres de *Bulletins*, *Relations*, *Traités* et *Cours* une foule d'ouvrages descriptifs ou élémentaires (1832-1845), puis : *Géologie populaire* (1833, in-18), dont il a paru plusieurs éditions augmentées; *la Géologie dans ses rapports avec l'agriculture et l'économie politique* (1840, in-18); *Bains et courses de Luchon* (1843, in-18); *les Chemins de fer et l'amendement des terres* (1844), note à MM. les députés; *la Géologie dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène publique* (1850, in-8), à l'occasion du choléra; *Cours de géologie agricole* (1856), etc.

BOUCHARDAT (Apollinaire), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), vers 1810, fut destiné de bonne heure à la pharmacie, et vint fort jeune à Paris faire ses études. Doué d'un esprit sérieux et aimant le travail, il s'occupa, tout en s'appliquant spécialement à la partie pharmaceutique, de médecine et d'hygiène, ainsi que des sciences accessoires que ces deux sciences supposent. Au commencement de l'année 1832, et à la fin de cette même année, il fut nommé agrégé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine où il était pharmacien en chef, à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855, époque où il les résigna pour se consacrer sans réserve à des travaux scientifiques. M. Bouchardat disputa à M. Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Vaincu alors avec tous les honneurs possibles, il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Il fait partie du conseil de salubrité. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

M. Bouchardat a publié de bonne heure d'importants mémoires, dont plusieurs, traitant de différentes maladies des plantes, ont été réunis sous le titre de : *Recherches sur la végétation* (1846, in-12), et l'ont fait nommer, en 1848, membre titulaire de la Société d'agriculture; les autres, contenant des recherches thérapeutiques et hygiéniques, se trouvent dans les *Annales d'hygiène publique*.

On a de ce savant médecin des ouvrages plus considérables : *Cours de chimie élémentaire avec ses principales applications à la médecine et aux arts* (1834-1835, 2 vol. in 8); *Cours des sciences physiques* (1841-44, 3 vol.), comprenant la physique, la chimie, l'histoire naturelle; *Éléments de matière médicale et de pharmacie* (1838, in-8); l'*Annuaire de thérapeutique*, qui paraît régulièrement depuis 1841; *Nouveau formulaire magistral* (1840), souvent réimprimé; *Formulaire vétérinaire* (1849, in-18); *Opuscules d'économie rurale* (1851, in-8); *Archives de physiologie* (1854, 2 livr.), et le *Répertoire de pharmacie*, recueil mensuel qu'il dirige depuis 1847.

Il faut encore citer de M. Bouchardat une série de travaux fort intéressants sur la vigne et les vins : *Études sur les produits des cépages de Bourgogne* (1846, avec des observations sur les boissons alcooliques et les principaux vins, et des considérations sur le commerce du vin dans Paris; *sur les Cépages du centre de la France; sur les Cépages du midi* (1850); *Dégénération et perfectionnement des cépages cultivés* (1849); *des Vignes de semis* (1852); un *Essai sur le lait et les maladies déterminées par une lactation exagérée*, et une étude sur l'*Influence des eaux potables sur la production du goître et du crétinisme* dans ses *Opuscules d'économie rurale*; une excellente notice sur le *chloroforme* dans le *Supplément au Dictionnaire des dictionnaires de médecine*; un très remarquable travail sur *le Diabète sucré ou glucosurie* (1852), et plusieurs importants *Mémoires* présentés à l'Académie de médecine.

BOUCHARDY (Joseph), auteur dramatique français, dont le nom a figuré à tort dans les nécrologies de l'année 1852, est né à Paris, en avril 1809. Fils et frère d'artistes peintres et graveurs, originaires de Lyon, et qui ont fréquemment figuré aux Salons jusque dans ces dernières années, il débuta lui-même par des travaux de gravure, et produisit un certain nombre de planches à l'aqua-tinte destinées au commerce; il imagina même un instrument appelé *physionotrace*, qui sert à réduire et graver les dessins, et pour lequel il prit un brevet vers 1832. A la même époque, il se lia avec M. Eugène Deligny et débuta avec lui dans la littérature dramatique, en 1836, par *le Fils du bravo*, vaudeville, et *Hermann l'ivrogne*, drame en un acte.

Il écrivit ensuite seul une série de drames : *Gaspardo le Pêcheur* (1837), en quatre actes, resté au répertoire et souvent repris; *Longue-Épée le Normand* (1837), en cinq actes; *le Sonneur de Saint-Paul* (1838), en quatre actes; *Christophe le Suédois*, en cinq actes (1839); *Lazare le Pâtre*, en quatre actes (1840); *Paris le bohémien*, en cinq actes (1842); *les Enfants trouvés*, en trois actes (1843); *les Orphelines d'Anvers*, en cinq actes (1844); *la Croix de Saint-Jacques*, en six tableaux (1850); *Jean le Cocher*, en cinq actes (1852), et *le Secret des cavaliers* (1857). Ces pièces ont été données, transportées ou reprises sur les scènes de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté et de l'Ambigu, selon les pérégrinations des grands acteurs du mélodrame.

M. Joseph Bouchardy a personnifié, surtout à son début, le drame à grand effet et à grand spectacle, le drame du « boulevard du crime. » On vante en lui l'habileté scénique, l'art de la charpente et la simplicité du dialogue : son théâtre, comme le dit la préface d'une de ses pièces, est « écrit pour ceux qui ne savent pas lire. » En dehors de ses trois scènes privilégiées, il a fait jouer aux Variétés, en avril 1849, un petit vaudeville en un acte, *un Vendredi*. Il a fourni à la *Galerie artistique et dramatique* de 1853 la *Biographie de M. Saint-Ernest*, pour lequel il a, pendant vingt ans, écrit tant de rôles.

Digitized by Google

BOUCHÉ DE CLUNY (Jean-Baptiste), littérateur français, né vers 1815 à Cluny (Saône-et-Loire), a publié un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Druides* (1844, in-8), histoire de l'origine des sociétés et des sciences, réimprimée en 1848 ; *Voyage en Bourgogne* (1845, in-8) ; *Christ et pape* (1846) ; *un Cri de la vérité* (1855, in-18), etc. Après la révolution de Février il commença une satire hebdomadaire en vers, *le Scorpion politique*, et, en 1852, il écrivit *les Scapins de la République* (in-8), épopée satirique en 32 chants.

BOUCHER DE PERTHES (Jacques), littérateur français, né à Rethel, le 10 septembre 1788, est président de la Société d'émulation d'Abbeville. Il a écrit des tragédies : *Frédégonde, Persée de Macédoine, Constantine* (1850) ; une comédie, *le Grand homme chez lui*, reçue en 1828 à l'Odéon, des mémoires sur les antiquités de sa province ; un dictionnaire alphabétique des passions et des sensations, intitulé : *Hommes et choses* (1851, 4 vol. in-8) ; un roman par lettres, *Emma* (1852) ; *Voyage à Constantinople et en Grèce* (1856, 2 vol.), etc. Mais nous citerons à part deux ouvrages qui ont attiré vivement l'attention du public savant : *de la Création* (1839-1841, 5 vol. in-8), essai sur l'origine et la progression des êtres ; et *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847, in-8, 80 pl.), mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine.

Son frère, Étienne BOUCHER DE CRÈVECŒUR, né à Rethel, le 21 février 1791, est directeur des douanes à Saint-Brieuc. Il a traduit de Grimaldi un volume de *Nouvelles corses* (1823, in-8).

BOUCHERIE (Auguste), chimiste et inventeur français, né à Bordeaux, au mois de septembre 1801, fit ses études au collége de cette ville, et entra, pour satisfaire au vœu de ses parents, dans une maison de commerce, avant de pouvoir suivre librement son goût pour les recherches scientifiques. Il passa ensuite à l'École de médecine de Bordeaux et vint deux ans plus tard à Paris, où, avec des ressources à peine suffisantes pour vivre, il parvint, à force de privations, à se créer un petit laboratoire et à faire des cours particuliers dont le produit lui permit de pousser plus loin ses études. Docteur en mai 1832, il retourna à Bordeaux, où il se livra à la pratique de la médecine et fit des cours publics de chimie qui eurent un grand succès.

Le docteur Boucherie commença dès lors ses recherches sur la conservation des bois, que l'on avait déjà tenté d'obtenir, en Angleterre, à l'aide du sublimé corrosif. Après une multitude d'essais inspirés par des connaissances théoriques, il arriva, en pénétrant profondément le bois de sulfate de cuivre, à le métallifier en quelque sorte et à le rendre vraiment incorruptible. Il exposa ce résultat dans un mémoire à l'Institut, en mai 1840 (*Mémoire sur la conservation des bois*, inséré *dans* les *Annales de chimie et de physique*, t. LXXIV). Les rapports les plus favorables furent présentés sur cette découverte par les hommes *les* plus compétents à l'Académie des sciences et *du* ministère de la marine, et valurent à l'inventeur, avec l'approbation de l'Institut et du gouvernement, les éloges de toute la presse.

Au lieu de se livrer à l'exploitation de brevets qui contenaient plusieurs fortunes, le docteur Boucherie ne s'occupa que de perfectionner ses procédés, de les rendre aussi économiques que sûrs et d'une main d'œuvre facile. Ces résultats, qui *lui* coûtèrent douze années de nouvelles expériences, furent complets ; et aujourd'hui les bois les plus putrescibles, préparés presque sans dépenses par les procédés Boucherie, résistent aussi bien ou mieux, dans les conditions hygrométriques les plus défavorables, que les bois les plus durs. Outre de nouveaux rapports officiels dont ces procédés ont été l'objet, ils ont surtout pour eux la pratique des compagnies de chemins de fer, qui comptent par millions les économies dont elles leur sont redevables, sans songer à en faire une juste part à l'auteur. Ils ont eu une consécration nouvelle à l'Exposition universelle de 1855, où l'on remarqua des traverses de bois extraites de voies ferrées, parfaitement intactes grâce à leur préparation, à côté des débris ou même de la poussière des traverses non préparées qui avaient servi dans les mêmes conditions. L'inventeur fut récompensé par une grande médaille d'honneur. Il avait déjà obtenu des médailles d'or aux expositions nationales précédentes et à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Le docteur Boucherie, dont la biographie spéciale des *Médecins de Paris* attribue les travaux à un de ses confrères qui n'est pas même un homonyme, au docteur Bourgery, n'a rien écrit encore que son *Mémoire sur la conservation des bois*, réimprimé à part en 1857 (in-8°, 31 p.). Mais il a en main les matériaux de plusieurs volumes qui ne paraîtront qu'après une dernière vérification faite par l'auteur des résultats nouveaux et curieux qu'ils doivent contenir.

BOUCHET (Frédéric-Jules), architecte français, né à Paris, en 1799, fut élève de Percier, dont il a particulièrement suivi les traditions, et un instant aussi de Debret ; il obtint à l'École des beaux-arts le second grand prix d'architecture en 1822, le prix départemental en 1824, et partit pour l'Italie, où, après un premier séjour de trois ans, il retourna en 1832. C'est dans ce pays qu'il a pris le sujet de ses diverses publications qui ont figuré la plupart aux Salons : *Vues et plans de la villa Pia* (1846) ; *Thermes de Pompei* (1850) ; *la villa de Pline* (1850 et 1853) ; *le Forum* et *la Basilique de Fano* (1853).

Ses aquarelles, très-estimées des amateurs, reproduisent presque toutes les mêmes souvenirs ; ce sont : la *Villa Pia*, le *vieux Palais* de Florence, l'*Intérieur de Saint-Marc*, et la *nouvelle Galerie de Saint-Louis*, au Palais de Justice de Paris. En dehors de ces *Études* et de divers *Essais* de renaissance italienne, M. J. Bouchet a peu produit comme architecte. Il a cependant surveillé, comme inspecteur, les travaux de la Bibliothèque royale (1829-1837) ; de la Cour de cassation (1833) ; et du *Tombeau de Napoléon* aux Invalides (1842-1853), dont il est devenu l'architecte à la mort de Visconti. Comme dessinateur, et c'est là son principal titre, il a saisi et traduit d'une façon supérieure le style et le caractère antiques. C'est le véritable continuateur de Percier.

Ses écrits relatifs à l'architecture sont : la *Villa Pia* (1837, in-4) ; les *Compositions antiques*, (1850, in-4) ; *le Laurentin, ou Maison de Pline* (1852) ; *Exercices de dessin linéaire* pour les candidats à l'École centrale (1854), où il venait d'être nommé professeur des travaux graphiques. M. Bouchet est membre de la Commission de l'École des beaux-arts, depuis 1850, et a obtenu, aux expositions, une deuxième médaille en 1849, et une première en 1850.

BOUCHITTÉ (Louis-Firmin-Hervé), philosophe français, est né à Paris, le 15 février 1795. Sorti de l'École normale en 1817, il devint professeur de diverses classes, et, en dernier lieu, d'histoire au collége royal de Versailles. Inspecteur de l'Académie de Paris en 1845, mis à la retraite en 1849, il fut, l'année suivante, rappelé à l'activité,

Digitized by Google

et nommé successivement recteur des Académies d'Eure-et-Loir et de Seine-et-Oise. Il rentra de nouveau dans la vie privée en 1854, lors de la suppression des académies départementales.

Il a publié : *de la Philosophie dans ses rapports avec les sciences morales, la littérature et les arts* (1837, broch. in-8) : *Histoire des preuves de l'existence de Dieu, depuis les temps les plus reculés jusqu'au* Monologium *d'Anselme de Cantorbéry* (1841, in-8°) ; *le Rationalisme chrétien à la fin du* XIe *siècle*, ou Monologium *et* Proslogium *de saint Anselme, traduits et précédés d'une Introduction* (1842, in-8), ouvrage qui a obtenu, en 1842, de l'Académie française un prix Montyon ; *Confiance en Dieu* (1849, in-8), et *Leçons d'histoire ancienne* (1855, 8r. in-8). M. Bouchitté a fourni aux *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques* (tome II, *Savants étrangers*) : *Mémoire sur la notion de Dieu dans ses rapports avec l'imagination et la sensibilité*, et *de la Persistance de la personnalité après la mort*. Il a lu, en 1849 et en 1853, devant la même Académie, une *Histoire des opinions philosophiques et religieuses sur l'existence, la nature et la destinée de l'âme humaine*, etc. Il a encore fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et des fragments de philosophie à plusieurs recueils. Il a aussi publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Philippe de Champaigne* (1856, in-8).

BOUCHUT (Eugène), médecin français, né en 1816, à Paris y fit ses études médicales et y reçut, le 12 avril 1843, le diplôme de docteur. Après avoir exercé les fonctions de chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il fit partie du bureau central d'admission, et passa, en 1852, à l'hôpital Bon-Secours ; depuis 1856, il est attaché à celui de Sainte-Eugénie. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Manuel pratique des maladies des nouveau-nés et des enfants à la mamelle* (1845, in-12 ; 9e édit. 1855) ; *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements prématurés* (1849, in-12), couronné par l'Institut ; *des Méthodes de classification en nosologie* (1853), thèse d'agrégation, et plusieurs mémoires insérés dans les *Annales d'hygiène publique*, la *Gazette des Hôpitaux*, etc. En 1857, M. Bouchut a été chargé de la suppléance du cours de M. Duméril à la Faculté de médecine.

BOUDET (Paul), conseiller d'État français, est né à Laval (Mayenne), en 1800, d'une famille protestante. Inscrit au barreau de Paris depuis 1821, il a fait partie, sous la Restauration, des Sociétés secrètes qui préparaient la chute des Bourbons, et est devenu, après 1830, un des plus zélés partisans de la dynastie nouvelle. De 1834 à 1848, il représenta sans interruption le collége de Laval à la Chambre des Députés ; en 1839, M. Teste, alors garde des sceaux, l'appela auprès de lui comme secrétaire général et le nomma conseiller d'État, doubles fonctions qu'il a conservées sous le ministère de M. Thiers. A la chute de ce dernier, M. Boudet se trouva un instant dans l'opposition et vota avec le centre gauche, contre l'indemnité Pritchard.

Il était rentré dans les rangs des conservateurs et prêtait son appui au système de M. Guizot, lorsque la révolution de Février éclata. M. Boudet, qui cessait d'être conseiller d'État, dut à son influence locale d'être nommé représentant de la Mayenne à la Constituante. Élu, le huitième sur neuf, par 39 966 suffrages, il vota presque constamment avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, appuya la politique de l'Élysée. Lorsque le conseil d'État fut recomposé par l'Assemblée, M. Boudet y rentra par l'élection, et y fut maintenu après le coup d'État du 2 décembre 1851, contre lequel il avait protesté, avec la minorité du conseil. Il est président de la section du contentieux et officier de la Légion d'honneur.

BOUDIN (Jean-Christiern-Marc-François-Joseph), médecin français, né vers 1800, fit ses études à Paris, et y reçut, en 1830, le diplôme de docteur. Depuis plusieurs années, il est médecin en chef de l'hôpital militaire du Roule. Il est, depuis le 21 décembre 1849, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Essai de géographie médicale* (1843, in-8) ; *Études de géologie médicale* (1845, in-8), sur la phthisie pulmonaire et la fièvre typhoïde dans leurs rapports avec les localités marécageuses ; *Études de géographie médicale* (1846, in-8), notamment sur la question d'antagonisme pathologique ; *sur le Recrutement des armées* (1849, in-8) ; *Histoire physique et médicale de la foudre* (1854, in-8) ; *Système des ambulances des armées française et anglaise* (1855, in-8), etc. M. Boudin, qui est un des collaborateurs assidus des *Annales d'hygiène*, a été chargé, avec MM. Marchal (de Calvi) et Jacob, de rédiger l'important *Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires* (1854, t. XIV, 2e série), publié par ordre du ministre de la guerre.

BOUDOUSQUIÉ (Pierre-Alain), homme politique français, né à Cahors (Lot), le 9 mai 1791, entra, en 1810, au 8e de ligne, en qualité de sous-lieutenant, fit la campagne de Russie, reçut plusieurs blessures à Valontina et à la Moskowa, et tomba aux mains de l'ennemi à l'affaire de Krasnoë. Il prit sa retraite en 1816, et, trop jeune pour se condamner au repos, il embrassa la carrière du droit et fut admis au barreau de Paris en 1818. La part active qu'il prit à la révolution de 1830 lui fit accorder la croix de Juillet.

Nommé par Dupont (de l'Eure) procureur du roi à Cahors, il donna sa démission, à la fin de 1832, et fut choisi par les électeurs indépendants de cette ville pour les représenter à la Chambre (1834). Jusqu'à la proclamation de la République, époque où il s'est retiré de la vie publique, il s'est associé à tous les actes de l'opposition : adversaire des lois de septembre et d'apanage, il a appuyé de son vote toutes les tentatives de réforme parlementaire. En 1837, il prit l'initiative de la loi du 16 juin en faveur des sous-officiers et soldats amputés, nommés membres de la Légion d'honneur depuis leur admission à la retraite. On doit à M. Boudousquié un *Traité de l'assurance contre l'incendie*, publié en 1829.

BOUET-WILLAUMEZ (Louis-Édouard, comte), marin français, né le 24 avril 1808, fut admis en 1823 à l'École navale. Enseigne en 1829 et lieutenant en 1835, il fut attaché à la station navale de la Plata, assista au bombardement de Mogador et fut chargé en 1838, par le contre-amiral Montagniès de La Roque, de relever les côtes de l'Afrique occidentale, travail qu'il publia sous le titre de *Description nautique des côtes comprises entre le Sénégal et l'équateur* (1849, in-8, 2e édit.), inséré, en 1845, dans les *Annales maritimes*. Quelque temps après sa nomination au grade de capitaine de vaisseau (17 septembre 1844), il devint gouverneur de nos possessions au Sénégal et rentra en France en 1847 ; deux ans plus tard, la croix de commandeur de la Légion d'honneur récompensait le zèle et l'activité qu'il avait déployés dans cette colonie. Nommé contre-amiral le 12 août 1854, il a pris part à l'expédition de Crimée sous les ordres de l'amiral Hamelin.

Digitized by Google

On a encore de lui : *Campagne aux côtes occidentales d'Afrique* (1850, in-8); *la Flotte française et les Colonies en 1852*, articles extraits de la *Revue des Deux-Mondes* ; et *Batailles de terre et de mer* (1855, in-8), jusques et y compris la bataille de l'Alma.

BOUFFÉ (Marie), acteur français, né à Paris le 4 septembre 1800, passa son enfance moitié à l'école, moitié dans la rue. C'était alors le temps des théâtres de société : malgré les répugnances de son père, il s'essaya chez Doyen, vint ensuite débuter au théâtre des Panoramas avec 300 francs d'appointements, que son succès dans les rôles de traîtres fit porter à 1200, puis à 3000. Lorsque ce théâtre ferma, il fut engagé à la Gaîté et se fit goûter dans le *Pauvre Berger* et le *Petit Pauvre de l'Hôtel-Dieu*. Il entra, en 1827, aux Variétés, où étaient réunis Potier, Mlle Déjazet et Lafont. *Le Futur de la Grand'Maman*, *le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Cabel*, *le Couvreur*, *Sir Jack* établirent sa réputation.

Engagé au Gymnase, en 1831, il y entra après une tournée à Londres, où il joua douze fois pour 3000 francs. Il tint sa place dans cette troupe brillante qui réunissait Mmes Déjazet, J. Vertpré, J. Colon, MM. Paul, Numa, Klein, etc. Cependant il n'obtint pendant trois années que des demi-succès mêlés à beaucoup d'échecs. Les auteurs lui donnaient des rôles qui convenaient mal à son talent. Il se releva, en 1831, dans *Michel Perrin*, et bientôt il eut quatre triomphes de suite; *la Fille de l'Avare*, *le Gamin de Paris*, *Pauvre Jacques*, *les Enfants de troupe*. Ces deux dernières pièces surtout l'ont rendu populaire et son nom y est resté attaché. Lorsque le Gymnase refusa de céder aux prétentions qu'il élevait, il alla jouer aux Variétés, et transporta la vogue à ce théâtre. En 1854, voulant après un long repos se rappeler au public, il choisit encore *Pauvre Jacques et le Gamin de Paris*, et il eut à la Porte-Saint-Martin son succès habituel. En 1855, il a joué aux Variétés dans *l'Abbé galant*. Plus récemment encore il a reparu aux Variétés dans une création nouvelle, *Jean le Toqué* (1857).

Le talent de M. Bouffé se distingue par une finesse de nuances qui ne déparerait pas la haute comédie, et par une grande habileté à exciter, selon l'occasion, le rire ou les larmes. C'est par excellence l'acteur du drame-vaudeville.

BOUGENEL (Jean-François), général français, né à Paris, le 16 mai 1786, servit dès l'âge de quatorze ans à bord des vaisseaux de l'État. Après avoir étudié à l'École militaire de Fontainebleau, il fut attaché en 1806 au prince de Neufchâtel, en qualité d'officier d'ordonnance, et fit toutes les campagnes de la grande armée jusqu'en 1813, époque à laquelle il devint prisonnier des Russes. Quoiqu'il eût pris part à la bataille de Waterloo, il passa dans les chasseurs de l'Isère avec son grade de chef d'escadron ; mais il n'obtint de l'avancement qu'à la révolution de Juillet. Colonel du 6e de lanciers (1830), il fut nommé maréchal de camp (1838) et lieutenant général (28 décembre 1846). M. Bougenel, qui fait encore partie du Comité supérieur de cavalerie, a été admis en 1851 dans la réserve de l'état-major général. Il est grand-officier de la Légion d'honneur, depuis le 2 décembre 1850.

BOUGRON (Louis-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 2 novembre 1798, fut élève de l'École des arts et métiers de Châlons, puis se livra, en 1821, à l'étude de la sculpture sous la direction de Ch. Dupaty. Il a envoyé aux diverses expositions artistiques : *Le Spartiate mourant* (1824); *sainte Appoline* (1827), à l'église Saint-Laurent, et *Achille s'armant pour venger Patrocle*, au musée de Rouen; *le roi Pépin combattant un lion* (1831), au musée de Saint-Omer; *Kléber assassiné* (1834); *le Génie du Suicide* (1835), et des bustes en marbre pour les galeries de Versailles. En 1837, M. Bougron s'établit à Lille; il a exécuté dans le Nord d'assez nombreux travaux, notamment des sujets de sainteté, l'ornementation sculpturale du beffroi d'Arras, des bas-reliefs à Cambrai, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1834.

BOUGUEREAU (Adolphe-Williams), peintre français, né à la Rochelle, en 1824, suivit, de 1843 à 1850, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Picot, et remporta le grand prix de Rome au concours de 1850, dont le sujet était : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. De retour à Paris en 1855, il a exécuté diverses décorations d'hôtels aristocratiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Triomphe du martyre*, *ou le Corps de sainte Cécile apporté dans les catacombes*, appartenant à l'État; *l'Amour fraternel*, un *Portrait* et une *Étude*; et au Salon de 1857 : *l'Empereur visitant les inondés de Tarascon*, commandé par le ministère d'État; *le Retour de Tobie*, *le Printemps*, *l'Été*, *l'Amour*, *l'Amitié*, *la Fortune*, *la Danse*, *Arion sur un cheval marin*, *Bacchante sur une panthère*, ces huit derniers sujets à la cire; *les Quatre heures du jour*, plafond. — Son *Triomphe de Vénus* (1856) a été popularisé par la gravure et la lithographie. M. Bouguereau a obtenu une médaille de deuxième classe en 1855.

BOUGUERET (Édouard), ancien représentant du peuple français, est né à Qurgy-la-Ville, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), en 1809. Riche industriel, directeur de la grande Société des maîtres de forges de Châtillon, et propriétaire de la belle ferme des Quatre-Bornes, il était, sous le règne de Louis-Philippe, un des chefs les plus populaires du parti radical dans le département de la Côte-d'Or. Son intelligence et sa générosité lui avaient acquis l'affection des paysans et des ouvriers. En 1848, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, le cinquième sur dix, par 46 180 voix. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit par la plupart de ses votes la politique de l'Élysée. Il admit toutefois la proposition Rateau et s'opposa à la mise en accusation du président et de ses ministres. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de ses forges à Voulaines. Il est aujourd'hui membre du conseil général de la Côte-d'Or.

BOUHIER DE L'ÉCLUSE (Robert-Constant), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né aux Sables d'Olonne, le 8 octobre 1799. Après avoir fait ses études au collége de Poitiers, il suivit à Paris les cours de droit, fut reçu avocat en 1822, et fut nommé substitut du procureur du roi à Mantes, d'où il passa au parquet de Chartres. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe et se fit inscrire au barreau de Paris. Il se fit remarquer, dans plusieurs procès politiques, par son zèle légitimiste. En 1831, il publia une brochure intitulée : *du Célibat sacerdotal dans l'Église catholique et du mariage des prêtres en France* (Paris, in-8), suivie d'un *Traité sur l'adoption par les prêtres*. Ces deux écrits ont été réunis sous le titre de l'*État des prêtres en France*, etc. (1842, in-8).

En 1848, il applaudit à la chute de la dynastie

Digitized by Google

d'Orléans et se porta candidat dans la Vendée. Nommé représentant du peuple par 44 572 voix, le sixième sur neuf élus, il fit partie du Comité des cultes. Il siégea à l'extrême droite, mais il se signala par l'indépendance de ses votes. Il s'opposa au bannissement de la famille d'Orléans et à la mise en accusation de M. Caussidière, protesta contre le maintien de l'état de siége et contre la suppression des journaux, vota contre les deux Chambres, pour l'amendement Grévy, pour le crédit foncier, pour la suppression de l'impôt du sel, et pour l'abolition de la peine de mort, et repoussa l'ensemble de la Constitution, qu'il voulait soumettre à la sanction du peuple. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique du parti de l'ordre dans les questions intérieures et extérieures, admit la proposition Rateau et fut réélu, le huitième, à l'Assemblée législative. Il y fit partie de la coalition des partis monarchiques, mais se sépara encore de la droite dans les débats relatifs à la limitation du suffrage universel, et se prononça très-vivement contre les projets de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, désobéissant à la consigne de son parti, il sollicita de nouveau le mandat législatif et fut élu député de la Vendée pour la circonscription des Sables-d'Olonne. Mais il dut quitter la Chambre pour refus de serment et reprit, en 1853, sa place au barreau de Paris.

BOUHOT (Étienne), peintre français, est né en 1780, à Bard-lès-Époisses (Côte-d'Or). Depuis longues années il réside à Semur, d'où il envoie de temps à autre aux expositions artistiques quelques tableaux qui se recommandent par des qualités de précision et de fidélité. Cet artiste s'est exercé de préférence aux vues de villes, d'intérieurs et d'architecture, et a principalement exposé : *la Place du Châtelet*, *le Jour de la Fête-Dieu*, plusieurs *Vues* prise à Semur, un *Intérieur du musée des Thermes* (1846); un *Intérieur de Saint-Germain-l'Auxerrois* (1855), à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1810, et une 2e en 1817.

BOUILHET (Louis), littérateur français, né à Cany (Seine-Inférieure), en 1824, fit d'excellentes classes au collége de Rouen, puis étudia la médecine; il l'abandonna bientôt et se mit à donner des leçons afin de se livrer plus librement à son goût pour la poésie. Il quitta Rouen en 1854 et vint habiter Paris.

On a de ce jeune poëte, à part quelques pièces de vers insérées dans différents journaux, deux poëmes de longue haleine : *Melænis*, *conte romain* (1856, in-12), élégante étude sur les mœurs au temps de Commode, publiée d'abord dans la *Revue de Paris*, et *les Fossiles*, suite de scènes de la nature antédiluvienne. Vers la fin de 1856, M. Bouilhet a fait jouer à l'Odéon un drame en cinq actes et en vers, *Madame de Montarcy*, qui, grâce à la beauté de la versification, a eu du succès et a surtout été regardé comme une brillante promesse.

BOUILLAUD (Jean-Baptiste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né à Angoulême, le 16 septembre 1796. Dirigé et soutenu dans sa conduite et ses études par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua les soins les plus touchants, il y répondit par un extrême zèle et des succès. Reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors pour les doctrines et la méthode de Broussais une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme, et qui eut une grande influence sur toute sa destinée.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantageusement connaître en publiant, avec Bertin, un *Traité des maladies du cœur*, que plusieurs mettent au-dessus de celui de Corvisart, et qui eut, en 1841, une seconde édition. Bientôt il se plaça au premier rang des médecins pour la précision qu'il portait dans le diagnostic. Mais l'esprit de système l'égarait dans la pratique. Exagérant encore les préceptes de Broussais, il adopta la dangereuse méthode des saignées coup sur coup. Ses opinions médicales excitèrent les critiques ou les railleries de ses confrères, et l'extrême vivacité avec laquelle il repoussait toute contradiction, acheva de les éloigner de lui. De là l'isolement qui s'est fait autour de M. Bouillaud dans le corps médical de Paris, dont il est pourtant un des membres les plus distingués, « surtout, comme le dit un spirituel et mordant biographe, depuis qu'il saigne moins. »

M. Bouillaud est professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, depuis 1831. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Il a été nommé membre du conseil supérieur de l'Université. Officier de la Légion d'honneur en 1847, il a été choisi, en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement de M. Orfila. Il s'éleva entre l'administration du nouveau doyen et celle de l'ancien des difficultés qu'il ne nous appartient pas de vouloir éclaircir, et à la suite de débats assez bruyants, il dut se retirer.

Les ouvrages de M. Bouillaud, qui sont très-nombreux, se recommandent par la science à la fois et le mérite du style. Nous citerons : *Traité de l'encéphalite* (1825, in-8); *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (1826, in-8); *Traité clinique et statistique du choléra* (1832); *Essai sur la philosophie médicale* (1836, in-8); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1837, 3 vol. in-8); *sur l'Introduction de l'air dans les veines* (1838); *sur la Coïncidence du rhumatisme avec l'endocardite* (1840); *sur le Siége du sens du langage articulé* (1839-1848); *Traité de nosographie médicale* (1846, 5 vol. in-8), le travail le plus important de l'auteur; *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux* (1853, in-8); etc.

BOUILLET (Marie-Nicolas), philosophe et lexicographe français, né à Paris, le 5 mai 1798, d'une famille d'habiles armuriers, originaire de Saint-Étienne, à laquelle on doit des armes de luxe qui décorent divers Musées de l'Europe, et d'ingénieuses inventions en mécanique, fut élevé par sa mère, restée veuve dès 1800, puis placé à l'institution Sainte-Barbe, où il fit de solides études. Il entra, en 1816, à l'École normale où il eut pour maîtres Jouffroy et M. Cousin, et fut à sa sortie, envoyé comme professeur suppléant de philosophie au collége de Rouen. Atteint, en 1821, par les persécutions dirigées alors contre les élèves de l'École normale, il revint à Paris, subit avec honneur les épreuves nouvellement établies de l'agrégation, et fut chargé de l'enseignement de la philosophie au collége particulier qui venait d'être institué sous le nom de Sainte-Barbe, et qui devint plus tard le collége Rollin. Rappelé, huit ans plus tard dans les établissements de l'État, il fut successivement suppléant de philosophie à Saint-Louis (1829), et titulaire de la même classe aux collége de Charlemagne (1830), et d'Henri IV (aujourd'hui lycée Napoléon). Son enseignement, qui simplifiait la science autant que possible et, par une suite d'extraits des meilleurs auteurs, ramenait la philosophie à la littérature philosophique, fut signalé par le succès de ses élèves au concours général.

Digitized by Google

M. Bouillet, placé en 1840, comme proviseur, à la tête du collége Bourbon (aujourd'hui lycée Bonaparte), eut à diriger les agrandissements nécessités par la création de nouveaux quartiers de Paris, dont cet établissement devenait le centre. Lors de la réorganisation du conseil royal de l'instruction publique par M. de Salvandy (1845), il fut appelé à en faire partie pour l'année suivante. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1839, il fut élevé au rang d'officier le 7 décembre 1846. La révolution de Février lui fut funeste. A la suite de quelques désordres dans son collége, et malgré son empressement à lui restituer son ancien nom, M. Bouillet fut mis en disponibilité, au mois d'avril 1848. Nommé, dès 1850, conseiller honoraire de l'Université, il est, depuis 1851, inspecteur de l'Académie de Paris. Il a, en outre, rempli plusieurs fois par délégation, les fonctions d'inspecteur général de l'instruction publique.

M. Bouillet a employé utilement, comme écrivain, les loisirs que la vie universitaire lui a laissés. Connu surtout comme lexicographe, il avait publié, dès 1826, un *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane* (2 vol. in-8), exécuté sur le plan du *Classical dictionary*, de Lempriere, et contenant, pour chaque nom, l'indication des sources; il en donna un *Abrégé* en 1827. Un travail de même nature, mais plus général, eut pour résultat le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* (1842, gr. in-8 à 2 col., 12e édit. 1856). Peu de livres de cette dimension ont eu, en France, autant de popularité. Spécialement recommandé par l'Université, accueilli des gens du monde, approuvé de l'archevêque de Paris, il eut l'honneur d'exciter les colères intolérantes d'un journal religieux, fut déféré au saint-siége, et mis à *l'index*; mais au retour d'un voyage de Rome, l'auteur, par d'habiles remaniements, fit lever l'interdit et put ajouter à toutes les autres approbations celle du Saint Père (1855). M. Bouillet donna ensuite pour pendant à cet ouvrage le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* (1854, même format; 3e édit. 1857), qui est pour les choses, ce que l'autre est pour les noms et forme une véritable encyclopédie classique. Outre les collaborateurs spéciaux auxquels a dû recourir l'auteur, pour l'exécution de ce dernier ouvrage, il a été particulièrement secondé, dans le travail d'ensemble, par M. A. Legouez, professeur au lycée Bonaparte, son ancien élève et qui avait déjà collaboré au premier dictionnaire.

En dehors de ces ouvrages destinés à vulgariser les résultats élémentaires de la science, M. Bouillet compte, en philosophie, des travaux recommandables: des éditions annotées des *Œuvres philosophiques de Cicéron et de Sénèque*, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, et qui ne forment pas moins de dix volumes; une édition des *Œuvres de Bacon* (1834-35), pour la *Bibliothèque philosophique des temps modernes*, avec introduction, sommaires, notes, etc.; enfin et surtout une traduction longuement élaborée des *Ennéades* de Plotin (1857 et suiv., 3 vol.), avec tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence du Lycophron de la philosophie néo-platonicienne.

M. Bouillet a, en outre, collaboré à divers recueils, tels que *l'Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de la conversation*, le *Supplément de la biographie universelle*, le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, *la Revue française*, la *Revue nouvelle*, etc.

BOUILLET (Jean-Baptiste), géologue français et banquier à Clermont-Ferrand, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1799, est auteur d'un grand nombre de mémoires et de publications diverses sur la géologie du Puy-de-Dôme et de l'Auvergne. Mais il a surtout consacré ses loisirs à rassembler une collection de minéraux et de coquillages fossiles provenant des environs du plateau central; c'est une des plus riches qui existe en France. Nous citerons de lui : *Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme* (1829, in-8) et *Description scientifique de la haute Auvergne* (1835, in-8 et atlas).

BOUILLIER (Francisque), philosophe français, né à Lyon, en 1813, commença ses études au collége Stanislas de Paris, les acheva à celui de Lyon, fut admis à l'École normale en 1834, et reçu, en 1837 le premier, à l'agrégation de philosophie. D'abord professeur de philosophie à Orléans, il prit le grade de docteur en 1839; sa thèse principale avait pour objet : *la Légitimité de la faculté de connaître*. Nommé professeur à la Faculté de Lyon, la même année, il remporta, en 1841, le prix de l'Académie des sciences morales et politiques sur ce sujet : *Histoire du cartésianisme*, et fut élu correspondant de l'Institut l'année suivante. De 1846 à 1848, M. Bouillier a fait partie du conseil municipal de Lyon. Doyen de la Faculté, depuis la fin de 1848, il a été, en 1856, président de l'Académie impériale de sa ville natale, où il a su conserver un auditoire nombreux et sympathique. Il a été décoré le 6 mai 1846.

On a de lui : *Histoire et critique du cartésianisme* (Paris, 1842, in-8), reproduction développée de son mémoire couronné; *Théorie de la raison impersonnelle* (1845, in-8); *Histoire de la philosophie cartésienne* (1854, 2 forts vol. in-8), etc. Il a traduit de l'allemand : *de la Religion dans les limites de la raison*, de Kant (1842, in-12), avec M. Lortet, et *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* de Fichte (1845, in-8). Il a collaboré à *la Liberté de penser* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et a publié à part des *Discours* d'ouverture ou de circonstance, notamment, en 1857 deux très-remarqués, l'un intitulé : *l'Académie de Lyon au* XVIIIe *siècle*, l'autre, *l'Institut et les académies de province*.

BOUISSON (F.), médecin français, né à Mauguis (Hérault), en 1813, fit ses études médicales à Montpellier, où il fut élève de Delpech. Premier agrégé au concours de chirurgie, en 1836, il fut nommé, l'année suivante, professeur de physiologie à la Faculté de Strasbourg, et rappelé, en 1840, à Montpellier, comme professeur de pathologie chirurgicale, puis de clinique chirurgicale en remplacement de Lallemand. En 1851, il concourut avec éclat pour la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine de Paris, qui fut obtenue par M. Nélaton. Il est, depuis 1845, chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire Saint-Eloi de Montpellier, où il a traité, à leur retour, les nombreux blessés de la guerre d'Orient. M. Buisson, dont on vante beaucoup l'habileté, comme praticien, est un des médecins les plus répandus dans tout le Midi et l'un des plus honorables représentants de l'École chirurgicale de Montpellier. Il est correspondant de l'Académie de médecine de Paris et de plusieurs autres Sociétés médicales.

M. Bouisson a publié : *de la Bile, de ses variations physiologiques, de ses altérations morbides* (Montpellier, 1843, in-8), traduit en allemand par le docteur Platner avec annotations (Vienne, 1845); *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique*, etc. (Paris, 1850, in-8, traduit en italien, Milan 1850), ouvrage qui a obtenu l'un des prix Montyon décernés par l'Académie des

Digitized by Google

sciences (1854); *des Vices de conformation de l'anus et du rectum* (1851), thèse d'agrégation; un grand nombre de *Mémoires de chirurgie* et de *physiologie*, publiés en grande partie dans la *Gazette médicale de Paris* ou dans les *Annales de Chirurgie*, des *Observations cliniques*, des *Rapports*, *Discours*, *Éloges académiques* (1848-1852); *Parallèle de Delpech et de Dupuytren* (1841), etc. De 1840 à 1848, M. Bouisson a été un des principaux rédacteurs du *Journal de la Société de médecine* de Montpellier.

BOULANGER (Louis), peintre français, est né de parents français à Verceil (Piémont), le 11 mars 1806. Il étudia la peinture sous Guillon-Lethière, et entra, vers 1828, dans la carrière des arts, sous l'influence et avec l'appui des chefs de l'école romantique, auxquels il dut une réputation précoce qu'il sut soutenir. Intimement lié surtout avec M. Victor Hugo, qui lui a dédié un certain nombre de poésies, il a brillamment illustré les œuvres du poète, et lui a emprunté plusieurs de ses meilleures toiles. M. Boulanger a fait avec lui plusieurs voyages d'artiste. Il a exposé irrégulièrement aux Salons depuis 1828. Ses tableaux les plus favorablement cités sont : *Mazeppa*, *le Départ* (1828); *le Triomphe de Pétrarque* (1836); *saint Jérôme et les Romains fugitifs*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Gentilshommes de la Sierra*, *Roméo achetant du poison*, *Lazarille et le mendiant* (1857); de nombreux *Portraits*, et la dernière scène de *Lucrèce Borgia*, aquarelle, acquise par le duc d'Orléans (1834). M. L. Boulanger, souvent confondu avec des homonymes, a obtenu une 2e médaille en 1827, une 1re en 1836, et la décoration en mai 1840.

BOULANGER (François-Louis-Florimond), architecte français, né à Paris, le 29 novembre 1807, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1830, suivit les ateliers d'Huyot, de Leclère et de M. Châtillon, et partagea le grand prix d'architecture, en 1836, avec M. J. Clerget; le sujet du programme était : *un Palais pour l'Exposition des arts et de l'industrie*. Pendant son séjour en Italie, il envoya en France une belle *Restauration de la maison du Faune, à Pompéi*, l'une des plus grandes et des mieux conservées, et deux ans après (1842), les *Thermes de Dioclétien*, présentés par la Commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1841, M. Florimond Boulanger repartit quelques années après pour la Grèce. Il paraît avoir abandonné les beaux-arts pour s'occuper de littérature et de publications politiques.

BOULANGER (Gustave-Adolphe), peintre français, né à Paris, vers 1824, fut élève de P. Delaroche et de M. Jollivet, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome en 1849, sur ce sujet : *Ulysse reconnu par Euryclée*. De retour d'Italie en 1856, il a figuré avec succès au Salon de l'année suivante, où il avait envoyé : *Jules César arrivé au Rubicon*, *les Choassa*, *la Maison du poète tragique à Pompéi*, *Maestro Palestrina*. M. Boulanger a obtenu, pour son début, une 2e médaille.

BOULATIGNIER (Sébastien-Joseph), ancien représentant du peuple français, conseiller d'État, né à Valognes (Manche) le 11 janvier 1805, fit ses études au collége de Caen et son droit à Paris. Il eut pour protecteurs Andrieux et de Gérando, et apprit de MM. de Cormenin et Macarel la science administrative. M. Macarel, nommé directeur général de l'administration départementale et communale, le fit entrer, en 1837, comme chef de bureau au ministère de l'intérieur. Bientôt après, il arriva au conseil d'État, comme maître des requêtes en service ordinaire, et fut chargé des fonctions du ministère public. Collaborateur de Macarel avec lequel il a publié un livre considérable : *de la Fortune publique en France et de son administration* (Paris, 1838-1841, 3 vol. in-8), on lui doit en outre un bon traité sur les *Conflits* et des articles de droit insérés dans *l'Encyclopédie des gens du monde*.

Après la révolution de Février, M. Boulatignier fut élu représentant du peuple, dans la Manche, par 79 302 voix. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite mais adopta l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Il fut élu conseiller d'État et donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Il suivit jusqu'au coup d'État les inspirations de M. Vivien et fut compté parmi les partisans de la république modérée. Le 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation du conseil contre les actes du pouvoir exécutif. Il fut néanmoins appelé à faire partie du conseil d'État réorganisé. Le 12 août 1853, il a été nommé officier de la Légion d'honneur. Il est, en outre, membre de la Commission municipale nommée par l'empereur pour le département de la Seine et de la ville de Paris.

BOULAY DE LA MEURTHE (Henri-George, comte), sénateur français, ex-vice-président de la République, né à Nancy le 15 juillet 1797, est le fils de l'ancien membre du conseil des Cinq-Cents, ministre d'État sous le premier Empire. Inscrit comme avocat au barreau de Paris, en 1820, il s'occupa moins de droit que d'agriculture pendant la durée de la Restauration. Ses principes libéraux l'entraînèrent dans le mouvement de juillet 1830. Décoré par la nouvelle monarchie, nommé lieutenant-colonel, puis colonel de la onzième légion de la garde nationale de Paris, il fut élu, en 1834, membre de la Chambre des Députés par le collége de Lunéville et fit partie de l'opposition dynastique. Il s'occupait surtout de l'enseignement primaire et du sort des instituteurs. L'année suivante, il devint membre du conseil général de la Seine. Réélu député en 1832, il échoua en 1836; mais il fut envoyé de nouveau à la Chambre, en 1842 et 1846, par les électeurs de Mirecourt (Vosges), et demanda à plusieurs reprises le rappel de la famille Bonaparte.

Après la révolution de Février, le département des Vosges le choisit encore pour le quatrième de ses onze représentants à l'Assemblée constituante. Il s'y montra toujours également préoccupé des questions d'éducation, particulièrement des salles d'asiles et des écoles primaires. Dans les journées de juin 1848, il combattit en tête de sa légion et se fit remarquer à l'attaque du quartier Saint-Jacques. Quand Louis-Napoléon, devenu président de la République, dut présenter au choix de l'Assemblée trois candidats pour les fonctions de vice-président, il mit Boulay de la Meurthe en tête sur sa liste et l'Assemblée s'empressa de l'élire. Ce choix fut favorablement accueilli de tous les partis, comme un gage inattendu d'union entre la Constituante et le président élu, malgré ses efforts, par le pays. Le vice-président de la République était, en vertu de la Constitution, président du conseil d'État. On lui affecta pour demeure le Petit-Luxembourg, qu'il refusa d'habiter, et l'Assemblée, après diverses discussions, lui alloua des frais de repré-

Digitized by Google

sentation qu'il abandonna, avec son traitement, aux établissements de bienfaisance. M. Boulay de la Meurthe accepta sans opposition le coup d'État du 2 décembre qui lui enlevait ses fonctions plus honorifiques que réelles, et fit partie de la Commission consultative jusqu'au jour où il entra dans le nouveau Sénat. Il est, depuis le 17 décembre 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui divers écrits d'économie rurale ou domestique, des rapports sur les travaux de la Société pour l'instruction élémentaire, dont il est président; enfin, une *Histoire du choléra-morbus dans le quartier du Luxembourg* (1832, in-8).

BOULAY DE LA MEURTHE (Joseph, baron), sénateur français, né à Paris en 1800, êst frère du précédent. Ancien secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, il était depuis 1837 conseiller d'État, lorsque les suffrages de la Constituante le maintinrent dans ces fonctions. En juillet 1855, il remplaça M. Bonjean comme président du Comité de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. Le 9 juin 1857, un décret impérial l'a fait entrer au Sénat. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BOULAY-PATY (Évariste-Cyprien-Félix), poëte français, né à Donges (Ille-et-Vilaine), le 19 octobre 1804, est fils du jurisconsulte de ce nom. Après avoir fait ses études au collége de Rennes, il fut reçu avocat en 1824. Ses penchants littéraires le firent venir à Paris, où il débuta par un volume intitulé : *Dithyrambes* (1825, in-8), dont les Grecs, qui étaient alors à la mode, avaient fourni le sujet. Le duc d'Orléans, grâce aux recommandations de MM. Dupin et Casimir Delavigne, attacha le jeune poëte à son secrétariat, en 1829, et le nomma l'année suivante bibliothécaire du Palais-Royal, à la place de M. Alex. Dumas qui venait de donner sa démission. Un second volume de vers, d'un sentiment aussi élevé que le premier, parut après les journées de Juillet, sous le titre d'*Odes nationales* (1830, in-8).

Depuis cette époque, le talent de M. Boulay-Paty s'est développé, et sans être devenu populaire, il n'en est pas moins digne d'estime. Déjà chargé des couronnes des Académies de Toulouse et de Nantes, cet auteur a obtenu, en 1837, de l'Académie française, une médaille d'or pour son poëme sur l'*Arc de triomphe de l'Étoile*, et ce succès eut tant d'éclat que le prix fut doublé, ce qui jamais n'avait eu lieu; il reçut encore de la même compagnie, en 1844, une mention honorable pour le poëme du *Monument de Molière*, et en 1851, un prix Montyon pour les *Sonnets de la vie humaine*, qu'il venait de faire paraître. On lui doit également, en dehors des concours académiques, un volume de poésies amoureuses publié sous le pseudonyme d'*Élie Mariaker* (1834, in-8) et des *Odes nouvelles* (1844, in-8).

BOULÉ (N....), auteur dramatique français, né en 1806, s'est fait connaître, depuis 1830, par sa collaboration avec MM. Ch. Potier, Desnoyers, Rimbaut, Chabot de Bouin, Cormon, à un assez grand nombre de drames, dont quelques-uns ont eu du succès sur les scènes du boulevard. Tels sont: *les 2000 francs* (1832); *le Facteur, ou la justice des hommes* (1835), représenté une centaine de fois à l'Ambigu-Comique; *la Tache de sang* (1835); *l'Honneur de ma mère* (1837), *Denise et Paula* (1840); *Paul et Virginie* (1841); *Jeanne* (1844); *les Ruines de Vaudemont* (1845); *les Œuvres du démon* (1854), etc.

BOULET (Jean-Baptiste-Étienne), jurisconsulte et pédagogue français, né à Metz, le 4 février 1804, fit son droit et s'inscrivit fort jeune au barreau de la Cour royale de Paris, et publia, à vingt ans, le *Ferrière moderne, ou nouveau Dictionnaire des termes de droit et de pratique* (1824, 2 vol. in-8). Il traduisit peu après *les Institutes de Gaius* (1826, in-8), qui venaient d'être découverts. En 1835, il fonda *la Revue du Nord*, destinée à propager l'influence de la littérature allemande. Il acheta ensuite une des institutions libres qui suivaient le collége Bourbon. Dès lors, il ne s'occupa plus que de livres classiques, et fit paraître plusieurs *Manuels pratiques* de langue grecque, de langue latine, de lecture, de rhétorique, un *Cours d'études préparatoires* (1840, 7 vol. in-12) et diverses brochures, dont une sur l'*Affranchissement des colléges communaux* (1852).

BOULGARINE (Thaddœus), écrivain satirique et romancier russe, est né en Lithuanie, en 1789. Son père périt dans la guerre de l'indépendance, provoquée par Kosciusko. Réduite au plus triste dénûment, sa mère se retira à Saint-Pétersbourg, et parvint à le faire entrer, en 1798, à l'École des cadets. Il y fit d'excellentes études qu'il abandonna, en 1805, pour prendre part à la guerre contre la France, dans le régiment des hulans du grand-duc Constantin. Après la paix de Tilsitt, il fut compris dans le corps d'armée de Finlande; mais plusieurs humiliations qu'il eut à subir au service de la Russie, l'en dégoûtèrent, et il prit le parti de se retirer à Varsovie. Il y fut inquiété par la police du czar, et passa en France, où il servit Napoléon. Il fit la campagne d'Espagne, en 1810, puis celle de Saxe, en 1813. Blessé dans une rencontre avec les Prussiens, il fut fait prisonnier. Échangé quelque temps après, il reçut de Napoléon le commandement d'un corps de volontaires dans la campagne de France.

Après les traités de 1815, il renonça pour jamais à la carrière des armes, et retourna à Varsovie, où il fit ses débuts comme écrivain. Il lui fallut apprendre de nouveau la langue polonaise, qui avait cessé de lui être familière; il y réussit en peu de temps, et publia ses premiers essais dans l'idiome national. Mais à la suite d'un voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg, il se détermina à se fixer en Russie, où il jouit ouvertement de la faveur de l'empereur Alexandre. L'éminent publiciste M. Gretsch, son ami, lui enseigna bientôt toutes les ressources de la langue, et M. Boulgarine commença, en 1823, la publication des *Archives du Nord*, recueil d'articles d'histoire, de géographie, de statistique et de littérature, où il insera des essais satiriques et humoristiques, qui lui firent une grande réputation. Deux ans après, il substitua aux *Archives du Nord*, *l'Abeille du Nord*, en collaboration avec M. Gretsch, et publia le *Ruskaja Talija*, le premier almanach dramatique de la Russie.

En 1827, M. Boulgarine rassembla ses œuvres diverses, contes, nouvelles, esquisses de mœurs, satires (Pétersbourg, in-12.) Une traduction ou imitation de ce recueil parut en France l'année suivante, sous ce titre : *Thaddeiewitch*, mais de nombreux contre-sens et des fautes matérielles défigurent l'œuvre du poëte russe, et donneraient de lui une idée défavorable au public français. En 1838, M. Boulgarine publia un ouvrage historique intitulé: *Tableaux de la guerre de Russie*, mais il quitta bientôt le domaine pur de l'histoire, pour tenter le roman historique à la manière de Walter Scott. Il y réussit: *Iwan Wuishigin, ou le Gil Blas russe* (Pétersbourg, 1829); *Pierre Iwanowit h Wuishigin* (1830); *Rostaflef, ou la Russie en* 1812 (1831); *Démétrius Mazeppa* (1832), quoique peu conformes aux règles du roman, qui exigent des caractères et une intrigue suivie, fu-

Digitized by Google

rent cependant traduits dans toutes les langues. Ils offrent des détails piquants sur les mœurs du peuple russe; mais comme ces détails ne sont pas toujours flatteurs pour cette nation, l'écrivain est plus populaire à l'étranger que dans son pays. Il s'est fait d'ailleurs beaucoup d'ennemis, comme critique, par des appréciations passionnées et partiales, qui lui ont attiré de vigoureuses ripostes. Le dernier ouvrage de M. Boulgarine : *la Russie sous les rapports historique, statistique, géographique et littéraire* (Riga, 1839-1841, 3 vol), n'a pas, s'il faut en croire le jugement des Russes, l'importance que semblé promettre l'ampleur de son titre.

BOULLAY (Pierre-François-Guillaume), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Caen (Calvados), en 1777. Il fonda sous l'Empire et dirigea, pendant longtemps, une des officines les plus connues et les plus accréditées de Paris. En 1818, il passa ses examens de docteur ès sciences et devint, en 1820, membre de l'Académie. Il a collaboré pendant plus de trente ans, d'une manière très-active, au *Bulletin de pharmacie*, dont il fut l'un des fondateurs, ainsi qu'au *Journal de pharmacie*, qui lui a succédé. Il est, depuis 1831, officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Boullay un grand nombre de mémoires parmi lesquels on cite avec éloges ceux qui ont rapport à la découverte qu'il a faite de la *picrotoxine*, principe actif et vénéneux de la coque du Levant, aux *éthers phosphorique et arsénique*, aux *éthers en général* (1825), à *l'ulmine et l'acide azulmique* (1830), au *volume des atomes* (1833), à la *méthode de déplacement* (1835), etc. Ses travaux les plus importants ont été insérés dans les recueils de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine.

Son fils M. Polydore BOULLAY, reçu pharmacien en 1834, a aussi exercé à Paris. Il est mort dans ces dernières années. Il avait collaboré à plusieurs des savantes recherches de son père, sur les applications de la chimie à la pharmacie.

BOULLÉE (A....), historien français, né au commencement de ce siècle, étudia d'abord le droit, et entra dans la magistrature. Il s'en retira, jeune encore, pour se livrer tout entier à des travaux historiques. Après de sérieuses recherches sur l'ancienne magistrature française, il a publié *l'Histoire de la vie et des ouvrages du chancelier d'Aguesseau*, précédé d'un *Discours sur le ministère public* et suivi d'une *Notice historique sur Henri d'Aguesseau*, père du chancelier (nouv. édit., Lyon et Paris, 1849, in-12.) Son *Histoire complète des Etats généraux et autres assemblées représentatives de la France depuis* 1802 *jusqu'en* 1826 (Paris, 1845, 2 vol. in-8), a été honorablement mentionnée par l'Institut. Il a inséré, en outre, dans la *Revue du Lyonnais*, et publié à part des *Études biographiques sur Louis-Philippe d'Orléans, dernier roi des Français* (Lyon et Paris, 1849, gr. in-8).

BOU-MAZA (Si-Mohammed-ben-Abdallah, surnommé), c'est-à-dire *Père à la chèvre*, chef arabe, né vers 1820, au milieu des tribus situées entre Tlemcen et Mascara, s'affilia de bonne heure à la secte religieuse de Muley-Taïeb, et mena pendant trois ans la vie austère des derviches. Profitant à la fois de l'éloignement d'Abd-el-Kader, réfugié dans le Maroc, et de l'ardeur belliqueuse des Kabyles, il se mit à prêcher l'extermination des chrétiens et usa de toutes les jongleries en usage pour fanatiser un peuple ignorant, se disant envoyé de Dieu, invulnérable, promettant le ciel ou des richesses à qui le suivrait, etc. Tout le Dahra se souleva à sa voix. Le 20 avril 1845, il remporta un facile avantage sur un camp de travailleurs près d'Orléansville; puis il assiégea en vain cette place et essuya, aux environs de Tenez, une sanglante défaite (31 mai.) Le mois suivant, après avoir été battu par nos alliés Sidi-Darribi et Hadj-Ahmed, il remonta la vallée de l'Oued-Riou, et disparut quelque temps. Le 17 juillet, il manifesta sa présence par le massacre de l'agha Hadj-Ahmed; mais, harcelé par les colonnes mobiles parties de Mostaganem et de Tenez, et qui faisaient à ses adhérents une guerre sans relâche, il finit par chercher asile chez les Cheurfas des Flittas. Différents agitateurs se montrèrent alors sur divers points de l'Algérie, prirent le nom du chérif et payèrent de la vie leurs tentatives d'insurrection.

A la fin de 1845, Bou-Maza, sans accepter la suprématie de l'émir, s'entendit avec lui pour le seconder dans la lutte qu'il préparait. En effet, tandis qu'Abd-el-Kader écrasait, à Sidi-Brahim, le malheureux lieutenant-colonel de Montagnac, il assaillit dans les défiles des Flittas la colonne du général de Bourjolly, la réduisit à la défensive derrière la basse Mina, et se porta même un jour jusque dans les jardins de Mostaganem. D'assez rudes échecs lui firent expier la témérité de ses entreprises; abandonné de ses partisans, il réussit pourtant à reprendre la campagne avec un millier d'hommes du bas Dahra. Atteint, sur l'Oued-Ksa, par le colonel Saint-Arnaud (avril 1846), il fut, dans le combat, blessé d'une balle qui lui ôta pour longtemps l'usage d'un bras, parvint encore une fois à se soustraire aux poursuites, et rejoignit Abd-el-Kader à Sittema. La mésintelligence éclata bientôt entre les deux prophètes rivaux, et, sauvé à grand'peine des embûches de l'emir, Bou-Maza parcourut de nouveau toutes les tribus du petit désert, soutint chez les Ouled-Djellal un combat meurtrier contre le général Herbillon (10 janvier 1847), et, se voyant à bout de ressources, vint se rendre, le 13 avril, au colonel Saint-Arnaud.

Amené en France, Bou-Maza fut interné à Paris, où on lui donna un riche appartement aux Champs-Élysées, près de l'hôtel de la princesse Belgiojoso; il reçut du gouvernement une pension de 15 000 francs, et ne tarda pas à devenir tout à fait à la mode. Il aurait été pourvu du commandement d'un corps indigène en Afrique, sans les actes de cruauté qui avaient marqué sa carrière militaire. Après s'être enfui de Paris, pendant la nuit du 23 février 1848, et avoir été arrêté à Brest, il fut enfermé au fort de Ham et remis en liberté le 22 juillet 1849, par le prince Louis-Napoléon, qui lui rendit même sa pension. En 1854, il a quitté définitivement la France, et a commandé un corps de bachi-bouzouks dans la campagne d'Anatolie. Il a reçu, au mois d'août 1855, le grade de colonel dans l'armée ottomane.

BOUQUET (C. Jean-Claude), mathématicien français, né en 1818, fut admis, en 1838, à l'École polytechnique et à l'École normale et entra de préférence à cette dernière. Il fut nommé, à sa sortie (1841), professeur de mathématiques au collége royal de Marseille. En 1845, il était appelé, comme professeur de mathématiques pures, à la Faculté des sciences de Lyon, où il resta jusqu'en 1852. Il vint alors professer, à Paris, les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte.

Le nom de M. Bouquet est inséparable de celui de son collègue, M. Briot, avec lequel il a donné, outre les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, un des meilleurs livres destinés à l'enseignement des mathématiques, la série de re-

Digitized by Google

cherches *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*, qui ont reçu à l'Institut le plus favorable accueil.

M. Bouquet était déjà connu par sa thèse importante de docteur (*sur le Calcul des variations*, 1841, in-4), et par des mémoires assez intéressants sur des sujets de géométrie et d'algèbre, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, et dans les *Comptes rendus des séances* de l'Académie des sciences.

BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques), archéologue français, né à Sainte-Maure (Indre-et-Loire), le 22 décembre 1813, fit toutes ses études au séminaire de Tours, puis vint suivre les cours des grands établissements scientifiques de Paris. Après avoir été professeur au petit et au grand séminaire de Tours, il fut nommé, en 1843, chanoine titulaire de la cathédrale de cette ville. Il est membre de plusieurs Sociétés savantes, et chevalier de la Légion d'honneur.

On doit à l'abbé Bourassé des ouvrages élémentaires d'histoire naturelle (*Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons*, Tours, Mame, 1840, in-12); *Esquisses entomologiques* (Ibid., 1842, in-12); des éditions ou traductions d'ouvrages théologiques (*Décrets et actes du concile de Rennes, tenu en 1849*. Tours, 1850, in-8; *V. Hildeberti, primo oenoman. episc. deinde Turon. archiepisc. opera omnia...*, Paris, Migne, 1854, in-4; *Dictionnaire de discipline ecclésiastique, d'après le traité de L. Thomassin* (Ibid., 1856, 2 vol. in-4), et surtout de nombreuses publications archéologiques, entre autres : *Archéologie chrétienne, ou Précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge* (Tours, 1841, in-8, plusieurs éditions); *les Cathédrales de France* (Ibid., 1843, grand in-8); *Verrières du chœur de l'église métropolitaine de Tours* (Paris et Tours, 1849, in-fol.), avec l'abbé Manceau; *la Touraine* (Tours, 1855, in-folio), avec le concours de plusieurs de ses collègues de la Société archéologique d'Indre-et-Loire, ouvrage remarquable par le luxe de l'exécution typographique (voy. MAME); *Les plus belles églises du monde* (Ibid., 1857, gr. in-8), etc.; sans compter un certain nombre d'articles d'histoire et d'archéologie, insérés dans divers recueils.

BOURBEAU (Louis-Olivier), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né à Poitiers le 2 mars 1811, fit ses études de droit sous la direction de Boncenne, et débuta, jeune encore, au barreau de Poitiers, où sa parole nette et précise lui valut bientôt un nom honorable et une belle clientèle. Nommé maire de Poitiers en 1847, M. Bourbeau conserva ses fonctions au milieu de la crise de 1848, et sut se concilier les sympathies de ses administrés, qui l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le quatrième sur les huit représentants de la Vienne, par 50 000 voix, il ne monta guère à la tribune, mais il fut rapporteur de plusieurs Commissions. Son indépendance le rapprocha et l'éloigna tour à tour des différentes fractions de l'Assemblée : il vota en général avec le parti démocratique modéré. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Poitiers.

M. Bourbeau, comme jurisconsulte, a continué et complété l'important ouvrage de Boncenne, la *Théorie de la procédure civile* (Paris, 1837-1845), à laquelle il a ajouté deux volumes (1844-1847, t. V et VI).

BOURBON (maison DE), dernière branche survivante de la troisième dynastie française; divisée, à partir de Louis XIII, en deux lignes principales : celle de Bourbon ou branche aînée; et celle d'Orléans ou branche cadette (voy. ORLÉANS).

La branche aînée a pour chef actuel le prince *Henri*-Charles-Ferdinand, etc., duc de Bordeaux et comte de Chambord (voy. CHAMBORD); et comprend seulement, avec lui, sa sœur, la princesse Louise-Marie-Thérèse (voy. PARME), et sa mère, la princesse *Caroline*-Ferdinande-Louise, duchesse de Berri (voy. BERRI).

De cette ligne est issue la branche royale des Bourbons d'Espagne (voy. ESPAGNE), qui a formé, à son tour, la branche royale des Bourbons de Naples (voy. DEUX-SICILES) et la branche ducale de Parme (voy. PARME).

BOURBON-BUSSET (François-Louis-Joseph, comte DE), général français, ancien pair de France, est né à Paris, le 4 février 1782, d'une ancienne famille qui fait remonter son origine à saint Louis. Fils d'un lieutenant général, il fit ses études au collége militaire d'Effiat, servit quelque temps dans la cavalerie blanche de Saint-Domingue et fut admis, comme lieutenant, au régiment des chevau-légers belges (1806), qui devint plus tard le 21e de chasseurs à cheval. Capitaine en 1807, il fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, passa, en 1809, à l'armée d'Espagne, et se distingua surtout à Talaveyra et à Albuera. Tombé aux mains des Anglais pendant cette dernière bataille, il resta un an sur les pontons, et revint prendre part à la guerre de France, en qualité de chef d'escadron.

Après l'abdication de Napoléon, le comte de Bourbon-Busset se rattacha à l'ancienne dynastie, fut nommé colonel aide-major des gendarmes du roi (1814), maréchal de camp (18 mars 1815), et après avoir exercé deux fois les fonctions d'inspecteur général de cavalerie, reçut, en 1820, le commandement d'une subdivision militaire. L'année suivante, il fut élevé à la dignité de pair de France. Chef d'état-major général de la garde royale à l'armée d'Espagne (1823), il rapporta de cette courte campagne le grade de lieutenant général (22 mai 1825). Peu de temps après, il commanda une division au camp de Saint-Omer et à celui de Lunéville. Voulant rester fidèle à la branche aînée, il résigna, après la révolution de Juillet, son titre de pair de France, et sollicita son admission à la retraite, qui fut définitivement réglée en 1833. Il était commandeur de la Légion d'honneur, depuis le 31 décembre 1815.

BOURBOUSSON (Théophile-Eugène) ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, né à Gigondas (Vaucluse), le 6 juillet 1811, étudia la médecine, se fit recevoir docteur et fut attaché à l'établissement des eaux thermales de Vacqueyras, près d'Orange. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions très-libérales, et fut porté par l'opposition au conseil général de Vaucluse. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 21 562 voix; son nom sortit le dernier de l'urne. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota, en général avec la droite. Il demanda, avec M. Bérard, que l'élection des représentants se fît au chef-lieu de la commune. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la proposition Rateau. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de soutenir la politique des chefs de la droite, sans abandonner entièrement la cause du système parlementaire; et, dans le conflit engagé entre l'Élysée et l'Assemblée nationale, il prit parti contre le président. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté étranger à la vie publique.

Digitized by Google

BOURDON (François), ancien représentant du peuple français, est né à Seurre, près Châlons (Saône-et-Loire), en 1795. Fils d'un marchand de bois, il commença ses études à Mâcon, puis les interrompit, pour s'appliquer à l'industrie. Très-jeune encore, il proposa quelques modifications au système des premiers bateaux à vapeur qui naviguèrent sur la Saône. Plus tard il inventa un moulin à vapeur qui eut peu de succès. Il voulut alors quitter son pays et sa famille et se rendit en Amérique, où il acquit une position importante comme ingénieur. De retour en France, il fut nommé contre-maître et chef d'atelier des fonderies du Creuzot. Le jury des recompenses nationales lui fit decerner la décoration de la Légion d'honneur après l'Exposition de 1844. En 1848, il se présenta, comme candidat républicain, aux suffrages des électeurs de Saône-et-Loire et fut envoyé à la Constituante par 127 088 voix. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique de Louis-Napoléon une opposition modérée. Non réélu à la Législative, il est rentré dans l'industrie.

BOURDON (Jean-Baptiste-Isidore), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Merry (Orne), le 26 août 1796, étudia la médecine à Montpellier et à Paris, et s'occupa principalement de physiologie. Interne des hôpitaux, il publia, en 1819, son premier mémoire, dans lequel il traite de *l'Influence de la pesanteur sur quelques phénomènes de la* vie (Paris, in-8; 2e édit., en 1822). Ce travail, ainsi que ceux qu'il a faits *sur la Respiration* (1820, in-8), contiennent des découvertes qui manifestaient chez l'auteur une ingénieuse sagacité. L'Institut les apprécia fort honorablement, et Cuvier en accepta la dédicace. M. Bourdon devint son disciple. Il fut reçu docteur en 1823, avec une thèse intitulée : *Considérations physiologiques sur la vie et la mort*. Peu de temps après, en 1825 il fut nommé membre de l'Académie de médecine. Chargé de diverses missions et particulièrement attaché au service des épidémies dans le département de la Seine, M. Isidore Bourdon a merité deux fois la médaille de la ville de Paris, pendant l'épidémie de choléra de 1832 et 1849. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Mémoire sur le vomissement* (Paris, 1819, in-8); *Recherches sur les maladies de l'estomac* (Paris, 1824, in-8), en commun avec M. Fouquier; *Physiologie médicale* (Paris, 1828, 2 vol. in-8); *Lettres à Camille sur la physiologie* (Paris, 1829, in-8), ouvrage destiné à populariser la science; *Physiologie comparée, ou Histoire des phénomènes de la vie dans tous les êtres qui en sont doués, depuis les plantes jusqu'aux êtres les plus complexes* (Paris, 1830, 2 vol. in-8, avec planches) l'œuvre la plus nouvelle et la plus importante de l'auteur; *Physiognomonie de l'homme, ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leurs visages, selon les systèmes de Lavater, de Gall*, etc. (Paris, 1830, in-8 avec portraits); *Guide aux eaux minérales de France et d'Allemagne* (Paris, 1834, in-12); *Illustres médecins et naturalistes des temps modernes* (Paris, 1844, in-12); *Notions d'hygiène pratique* (Paris, 1844, in-8), pour le *Cours complet d'éducation des filles*. Citons parmi ses communications à l'Académie un important mémoire *sur les divers Modes de traitement du choléra* (1857), où l'auteur recommande surtout le traitement par la strychnine.

M. Bourdon a aussi collaboré à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dans lequel il fit insérer plusieurs publications importantes, parmi lesquelles nous citerons les *Considérations générales sur les animaux, leur organisation et leurs fonctions* (1821), à la *Revue médicale*, où il a donné sa *Notice sur l'anévrisme de l'aorte*. Il a écrit dans une foule de revues et de journaux tels que le *Journal des connaissances utiles* et le *Dictionnaire de la conversation*, auquel il a fourni surtout de piquants articles de biographie médicale contemporaine.

BOURGADE (François), missionnaire français, né en 1806, à Ganjou, village du Gers, fit ses études théologiques au grand séminaire d'Auch; il fut ordonné prêtre en 1832, et sollicita vainement l'autorisation d'accompagner la seconde expédition contre Constantine. En 1838, il lui fut permis d'exercer son ministère en Algérie, et il s'attacha aux hôpitaux de Danaouda et de Bouffarick. Il alla ensuite fonder, à Tunis, un hôpital pour les femmes pauvres, et des écoles pour les jeunes filles. Il fut chargé du service de la chapelle fondée par Louis-Philippe à l'endroit où mourut saint Louis.

En 1852, M. Bourgade est venu à Paris publier les ouvrages suivants, que recommande sa connaissance approfondie de l'arabe : *Soirées de Carthage* (in 8), dialogues entre un prêtre catholique, un muphti et un cadi; *la Clef du Coran* (in-8), faisant suite au précédent; *Toison d'or de la langue phénicienne* (in-8), où l'on trouve un grand nombre d'inscriptions puniques.

BOURGEOIS (Anicet), voy. ANICET-BOURGEOIS.

BOURGOING (Paul-Charles-Amable, baron DE), diplomate français, sénateur, né à Hambourg (Allemagne) le 19 décembre 1791, est le fils aîné du célèbre diplomate de l'Empire qui a laissé plusieurs ouvrages historiques estimés. Entré au service militaire en 1811, il fit dans la jeune garde les campagnes de Russie et d'Allemagne, et celle de France, comme aide-de-camp du général Mortier. Sous la Restauration, il embrassa la carrière diplomatique, et fut attaché tour à tour aux ambassades de Berlin, de Munich et de Vienne. En 1828, il était à Saint-Pétersbourg, lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie; il accompagna l'état-major de l'armée d'invasion et prit part au siége de Silistrie.

Après la révolution de Juillet, il continua à représenter la France auprès du czar, mais seulement comme chargé d'affaires. Ministre plénipotentiaire en Saxe (1832), puis en Bavière (1835), il fut élevé à la pairie le 25 décembre 1841, et se montra tout dévoué à la famille d'Orléans. La République l'écarta momentanément des affaires; mais son nom, ainsi que le souvenir des services de son père, le désignèrent au président Louis-Napoléon, qui lui confia l'ambassade d'Espagne (1849-1851). M. de Bourgoing a été appelé au Sénat, par decret du 31 décembre 1852. Il est, depuis le 20 février 1851, grand officier de la Légion d'honneur.

Il est l'auteur du *Tableau des chemins de fer de l'Allemagne* (1842, in-8), et des *Guerres d'idiomes et de nationalités* (1849, in-8), livre dans lequel il se prononce contre les mouvements populaires, toujours nuisibles à l'équilibre européen.

Son frère, Adolphe DE BOURGOING, habite l'arrondissement de Cosne (Nièvre), où il s'occupe d'industrie et d'agriculture; il a écrit un récit de voyage, intitulé : *l'Espagne, souvenirs de 1823 et de 1833* (1834, in-8), et quelques mémoires sur des questions d'économie politique, qu'il a adressés, sous le dernier règne, à la Chambre des Députés.

Digitized by Google

BOURJOLLY (de), voy. LE PAYS DE BOURJOLLY.

BOURQUELOT (Louis-Félix), archiviste paléographe et littérateur français, né à Provins (Seine-et-Marne), le 19 août 1815, est devenu élève pensionnaire de l'École des chartes et avocat à la Cour royale de Paris, après avoir étudié le droit dans cette ville. Attaché plus tard aux travaux relatifs à l'histoire du tiers état, auprès d'Auguste Thierry, il fut, en 1852, nommé membre de la Commission des archives, créée au ministère de l'intérieur. Il est, depuis 1854, professeur adjoint à l'École des chartes, et il fait partie de la Société des antiquaires de France, dont il a été nommé président pour 1856.

On a de lui : *Histoire de Provins* (Provins, 1839-1840, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Voyage en Sicile* (Paris, 1849, in-12); *Inscriptions antiques de Nice, de Cimiez et de quelques lieux environnants* (Paris, 1850, in-8), ouvrage qui a obtenu à l'Institut une mention très-honorable. M. Bourquelot a concouru à la rédaction de l'*Encyclopédie moderne*, de l'*Histoire des villes de France*, de *Patria*, et surtout de la *Littérature française contemporaine*, grande publication bio-bibliographique, entreprise par M. Quérard pour faire suite à sa *France littéraire*, qui s'arrêtait à l'année *1838*. Cet ouvrage, successivement rédigé par son fondateur, par MM. Maury, Louandre, et Bourquelot, restera, sous le nom de ce dernier, malgré le manque de précision, d'ordre et de proportion que ces changements de main expliquent en partie, un des plus utiles répertoires de bibliographie contemporaine.

M. Bourquelot, a donné en outre, des mémoires ou des articles dans divers recueils périodiques, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, d'où il a extrait son *Traité des opinions et de législation en matière de mort volontaire pendant le moyen âge* (1843, in-8); dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, où ont paru ses *Recherches sur la lycanthropie* (1849, in-8); dans le *Magasin pittoresque*, l'*Art en province*, l'*Athenæum*, etc.

BOURZAT [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), en 1798, fit son droit, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale, où bientôt on l'appela l'avocat des pauvres. Républicain austère, il vivait avec la simplicité d'un puritain. En 1848, il fut élu représentant à la Constituante, le quatrième sur huit, par 22226 voix. Membre du Comité de législation, il se mêla activement aux discussions de l'Assemblée, surtout dans les questions de droit. Il vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il fut un des plus ardents défenseurs des institutions républicaines, monta souvent à la tribune, et se montra particulièrement hostile à l'influence cléricale. Il protesta contre les restrictions apportées par la loi du 31 *mai* au suffrage universel, et repoussa toutes les demandes de révision. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la liste des représentants expulsés de France, et se réfugia à Bruxelles.

BOUSQUET (Jean-Baptiste-Édouard), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1790, fit ses études à la Faculté de Montpellier, et y fut reçu docteur en mai 1815. Il vint exercer sa profession à Paris, et fut nommé, en 1820, chef des bureaux de l'Académie de médecine, membre titulaire en 1824, et après 1830, secrétaire de son conseil d'administration. Depuis longues années, il dirige le bureau de vaccine. M. Bousquet a été nommé en janvier 1832, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui entre autres publications : *Traité de la maladie scrofuleuse* (1820, in-8), traduit de l'allemand de Hufeland; *Traité des maladies des yeux* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'italien de Scarpa; *Traité de la vaccine et des éruptions varioleuses* (1833, in-8, nouv. édit. 1848), rédigé sur la demande du gouvernement, et couronné par l'Académie des sciences; *Notice sur le corpor* (1836, in-4), etc. En outre, il a collaboré activement au *Dictionnaire de médecine pratique*, *à la Revue médicale*, *à l'Encyclopédie des sciences médicales*, aux *Mémoires de l'Académie*, et rédige, depuis 1836, le *Bulletin* bimensuel que publie cette Société.

BOUSSI (François-Narcisse), ancien représentant du peuple français, né à Thouars (Deux-Sèvres), en 1795, était en 1830, avocat à Bressuire. Il refusa la place de procureur du roi à Bourbon-Vendée, et vint à Paris où il prit part à la rédaction de *la Tribune*. Après les journées de juin 1832, il fut obligé de prendre la fuite, et chercha un refuge à Tours. Arrêté avec M. Germain Sarrut, il resta un mois en prison. Quand il fut libre, il recommença, dans *la Tribune*, une guerre acharnée contre la monarchie, jusqu'au moment où son journal succomba sous le poids des amendes. Arrêté de nouveau, par ordre de M. Gisquet, préfet de police, comme complice d'un régicide, il se justifia sans peine. Il s'établit alors comme avocat à Parthenay. En 1848, malgré l'opposition des légitimistes, il fut élu représentant du département des Deux-Sèvres, le troisième sur huit. Membre du Comité de la justice, il monta plusieurs fois à la tribune, vota ordinairement avec la gauche, et par un amendement radical, demanda l'incompatibilité absolue du mandat législatif avec toute fonction publique salariée. Il ne fut point réélu à la Législative.

M. Boussi a publié quelques ouvrages de linguistique : *la Grammaire ramenée à ses principes naturels* (Paris, 1827, in-8); *Mécanisme du langage, ou Théorie des sons et articulations* (1834, in-8), et beaucoup d'articles dans le *Journal de la langue française*, dont il était rédacteur en chef.

BOUSSINGAULT (Jean-Baptiste-Joseph-Dieudonné), savant chimiste et agronome français, membre de l'Institut, ancien représentant, est né à Paris, le 2 février 1802. Intelligent et laborieux, mais sans fortune, il fut élevé à l'École des mineurs de Saint Étienne. A sa sortie, il reçut d'une compagnie anglaise l'offre d'aller dans l'Amérique du sud, retrouver d'anciennes mines comblées depuis longues années, de les rouvrir et d'en diriger l'exploitation. Il accepta sans hésiter et partit. Tout alla bien d'abord, et le jeune Boussingault se vit avec bonheur à même d'observer une foule de phénomènes, particuliers aux régions tropicales où il se trouvait; les comptes rendus qu'il fit de ces premières observations le firent dès lors remarquer des savants, notamment de M. de Humboldt, qui alors explorait aussi le nouveau monde. Mais bientôt éclata l'insurrection générale, qui devait se terminer par l'indépendance des colonies espagnoles. Arraché par les événements à son entreprise industrielle, M. Boussingault prit place dans les rangs de l'armée insurrectionnelle, et fut attaché à l'état-major du célèbre général Bolivar. Il parcourut ainsi, en savant plus encore qu'en soldat, non-

Digitized by Google

seulement la Bolivie et la province de Vénézuéla, mais aussi les contrées situées entre Carthagène et l'embouchure de l'Orénoque.

Lorsqu'il revint en France, sa réputation était établie parmi les savants, avec lesquels il avait toujours correspondu pendant ses voyages Aussi fut-il nommé, presque aussitôt, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon, dont il devint doyen peu de temps après. Enfin, Huzard étant mort, en 1839 M. Boussingault fut appelé à le remplacer à l'Académie des sciences, et vint à Paris où il obtint une chaire d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers.

La chimie, dans ses applications à l'agriculture et à l'élève des bestiaux, doit beaucoup aux travaux de M. Boussingault, notamment d'excellentes indications sur l'appréciation des engrais par le dosage de l'azote, et sur les propriétés nutritives des aliments destinés aux herbivores. C'est lui aussi qui, conjointement avec M. Dumas, a déterminé les proportions des élements de l'air. Il a donné dans les *Annales de physique et de chimie*, dont il est un des principaux collaborateurs, et dans les *Comptes rendus l'Académie des sciences*, etc., un grand nombre de mémoires, dont plusieurs ont été réunis sous le titre de : *Mémoires de chimie agricole et de physiologie* (Paris, 1854, in-8). Il a en outre publié un excellent *Traité d'économie rurale* (Paris, 1844, 2 vol. in-8).

En 1848, les électeurs du département du Bas-Rhin, où M. Boussingault était un des propriétaires de l'usine de Bêchelbronn, l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Il y siégea parmi les républicains modérés. Il devint, par élection, membre du Conseil d'État, dont il a fait partie jusqu'au 2 décembre. A partir de cette époque, il a renoncé à la vie politique, pour laquelle il ne se sentait pas fait, et il a repris ses travaux favoris, au grand profit de la science et de ses applications. Ce savant vient d'être promu (mars 1857) au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

BOUSSON DE MAIRET (Emmanuel), littérateur français, né à Lons-le-Saulnier, vers 1805, a publié divers ouvrages d'éducation et d'histoire dont les principaux sont : *Cours de belles-lettres* (1839, in-8); *Éloge historique et littéraire de l'abbé d'Olivet* (1839, in-8); *le Muséum littéraire* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1847); *Éloge historique du général Lecourbe* (1855, in-8). En outre il a édité les *Mémoires de la république sequanoise* de Louis Gollut (1844-1846), ainsi que les *Œuvres* de Rollin.

BOUTHORS (Jean-Louis-Alexandre), littérateur et antiquaire français, né à Beauquesne (Somme) le 27 juin 1797, étudia le droit à Paris, devint avocat, puis avoué à la Cour royale d'Amiens, et enfin greffier en chef de cette Cour. Il consacre depuis longtemps à l'étude les loisirs que lui laissent les affaires, et il est membre de la Société des antiquaires de Picardie.

M. Bouthors se fit d'abord connaître par le *Voyage du roi au camp de Saint-Omer* (Amiens, 1828, in-4), poëme couronné par l'Académie d'Amiens. Depuis il a publié : *Esquisse féodale du comté d'Amiens au* XIII*e siècle*, etc. (Amiens, 1843, in-4); *Coutumes locales du bailliage d'Amiens, rédigées en* 1507 (Amiens, 1845-1853, 2 vol. in-4), ouvrage qui lui a valu, en 1854, une deuxième médaille de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a inséré, en outre, divers travaux estimables dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, d'où il a extrait et fait paraître séparément : *Cryptes de Picardie; Recherches sur l'origine des souterrains refuges qui existent en grand nombre dans les départements de la Somme, du Pas-de-Calais, de l'Oise et du Nord* (Amiens, 1838, in-8); *Notice historique sur la commune de Corbie* (Amiens, 1839, in-8); *Rapport descriptif et analytique sur le cartulaire de Valoires, manuscrit des archives du département de la Somme* (Amiens, 1839, in-8).

BOUTIN (René-François), acteur comique français, né à Paris en 1802, fut d'abord ouvrier ciseleur, joua chez Doyen, puis en province et à Belleville. Il débuta, en 1831, au Palais-Royal où il tint sept ans l'emploi des seconds comiques. Il passa à l'Ambigu, joua dans le *Naufrage de la Méduse*, et obtint un succès marqué dans l'*Ouvrier* de Fr. Soulié (1840). Il n'y fut pourtant pas réengagé et retourna à la ciselure. En 1847, il créa au Théâtre-Historique, d'une façon originale, le personnage de Caderousse dans *Monte-Cristo*. Il est depuis 1852 à la Porte-Saint-Martin, où il s'est distingué dans *la Poissarde*, *les Nuits de la Seine*, *la Faridondaine*, etc. Il est goûté pour le naturel avec lequel il représente les physionomies populaires.

BOUTOEY (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Bayonne vers 1803, se fit, comme avocat, une certaine réputation dans le Béarn. Partisan déclaré des doctrines libérales, il accueillit avec empressement la proclamation de la République en 1848. Le commissaire du gouvernement provisoire lenomma maire de Bayonne, et les électeurs des Basses-Pyrénées l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le troisième sur onze, avec 64 232 suffrages. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac et se montra très-hostile au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche pour résister à la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à la Législative de 1849, et reprit sa place au barreau de Bayonne.

BOUTOWSKI (Alexandre), économiste russe, est né à Saint-Pétersbourg, en 1814. Après avoir rempli divers postes dans l'administration, il reçut le titre de conseiller d'État, et fut envoyé à Paris, comme agent officiel du ministère des finances. Il fait partie de la Société impériale d'agriculture de Moscou. Le meilleur et le plus substantiel des ouvrages qu'il ait publiés est un *Essai sur la richesse nationale et les principes de l'économie politique*, en langue russe (Saint-Pétersbourg, 1847, 3 vol. in-8). Il y développe les théories de Smith et de Rossi, avec des vues nouvelles applicables spécialement à son pays.

BOUTRON-CHARLARD (Antoine-François), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, vers la fin du siècle dernier, et a dirigé longtemps une des bonnes officines de cette ville. Ses travaux, insérés en grande partie dans les recueils scientifiques, le firent admettre, après 1830, à l'Académie. Il est membre du conseil de salubrité de Paris et décoré depuis avril 1841.

On a de lui : *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées* (1823, in-8), avec M. Bussy; *Manuel des eaux minérales naturelles* (1837, in-8), avec M. Patissier; *Analyse chimique des eaux qui alimentent les fontaines publiques de Paris* (1848, in-8), etc. Il est aussi l'un des rédacteurs de l'*Annuaire des eaux de France* pour 1851. M. Boutron a inventé, en 1854, un instrument, appelé *hydrotimètre*, pour déterminer la composition des eaux de sources et de rivières.

Digitized by Google

BOUVERIE (Edward Pleydell), homme politique anglais, né en 1818, est fils du présent comte de Radnor (voy. ce nom). Il fit ses études à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge, et entra à la Chambre des Communes, en 1844, pour le district écossais de Kilmarnock qui lui a renouvelé son mandat jusqu'à présent; il s'est montré fidèle aux traditions de sa famille en soutenant la politique des whigs qui depuis quelques années l'ont investi de charges importantes. Sous l'administration de lord J. Russell, il a débuté par le sous-secrétariat de l'intérieur (1850-1852) qui lui donnait accès au cabinet: lord Palmerston lui a confié, de février à août 1855, les fonctions réunies de vice-président du bureau de commerce, de payeur général de l'armée et de trésorier de la marine. Depuis le mois d'août 1855, il préside le bureau des pauvres, avec un traitement de 50 000 fr. Il fait partie du Conseil privé.

BOUVET (François-Joseph-Francisque), publiciste français, ancien représentant du peuple, est né à Vieux-d'Izenave (Ain) le 25 avril 1799. Attaché au parti libéral, il se tint en dehors des questions personnelles ou purement politiques et prit place parmi les philosophes humanitaires. Son premier ouvrage : *Loisirs de la solitude, ou Poésies et nouvelles*, (Paris, 1828, in-8), fut vendu au profit des Grecs. Il publia ensuite *République et Monarchie, ou Principes d'ordre social* (Paris, 1832, in-8); *du Principe de l'autorité en France et de la limite des pouvoirs; conciliation des partis* (Paris, 1839, in-8); *du Catholicisme, du protestantisme et de la philosophie* en France, en réponse à M. Guizot (Nantua et Paris, 1840, in-8); *du Rôle de la France dans la question d'Orient; Congrès universel et perpétuel à Constantinople* (2 éditions, Nantua, 1840, broch. in-8); *aux Députés et aux journaux de l'opposition; Appel à l'union* (Paris, 1844, broch. in-8); *les Ultramontains et les gallicans devant la nation, ou Nécessité pour la France de se séparer de Rome* (Paris, 1845, in-12); *Lettre à ma femme, ou les Révélations* (Lyon, 1846, in-8), écrit distribué à un petit nombre d'exemplaires.

M. Francisque Bouvet, rédacteur de la *Revue indépendante*, fonda le *Réveil de l'Ain*, où il développa à son aise ses idées sur la paix universelle qu'il a prêchée avec autant de conviction et aussi peu de succès que l'abbé de Saint-Pierre. Après la révolution de Février, ses compatriotes de l'Ain l'envoyèrent à l'Assemblée constituante où il fit partie du Comité des affaires étrangères. Il vota ordinairement avec la gauche et, tout en repoussant la mise de Paris en état de siége, déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et condamna l'expédition de Rome, mais sans soutenir la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il s'unit à la Montagne et protesta notamment contre la loi du 31 mai. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il ne sortit de la retraite que pour intervenir, en apôtre de la paix, dans les débats soulevés par la question d'Orient. Il réclama de nouveau la formation d'un congrès européen, d'une sorte de conseil amphyctionique dont l'arbitrage terminerait à l'amiable les différends de toutes les puissances rivales. Il a accepté récemment la place de consul à Mossoul, poste lointain, où il peut se considérer comme un missionnaire de la civilisation occidentale.

Un de ses parents, M. Aristide Bouvet, médecin à Ambérieux, a été son collègue à l'Assemblée législative, et s'est associé comme lui aux principaux votes de la Montagne.

BOUVET (Pierre-François-Henri-Étienne), marin français, né à l'Ile Bourbon, le 23 novembre 1775, entra au service en 1786, et fit ses premières campagnes sous le commandement de son père, capitaine de vaisseau. Aspirant le 19 juin 1792, enseigne de vaisseau le 1er juillet 1793, lieutenant de vaisseau le 24 avril 1802, capitaine de frégate le 1er février 1810, capitaine de vaisseau le 20 décembre de la même année, il mérita cet avancement rapide par un grand nombre d'actions d'éclat. Les Anglais n'eurent pas d'adversaire plus entreprenant et plus audacieux. Avec sa frégate *l'Aréthuse*, il leur livra en deux années (1811-1813), six combats successifs. Des six frégates anglaises auxquelles il eut affaire, trois amenèrent pavillon, deux se détruisirent elles-mêmes; la dernière, *l'Amélia*, commandée par le capitaine Irby, eut 147 hommes tués ou blessés, et ne dut son salut qu'à la fuite (7 février 1813). « Depuis longtemps, dit *le Times*, en racontant ce combat obstiné de trois heures et demie, nous n'avions pas vu de la part des Français une telle persévérance et de tels efforts. » Le capitaine Bouvet fut nommé contre-amiral le 31 octobre 1822. Après la révolution de Juillet, il obtint le rang de grand-officier de la Légion d'honneur (26 avril 1831). Après trente années de service, il est entré dans la section de réserve du cadre de l'état-major général.

Il a publié, en 1840, *le Récit des campagnes du capitaine de vaisseau Pierre Bouvet*, mémoire qui renferme d'utiles renseignements sur la fin de la guerre de la révolution aux Indes orientales.

BOUVIER (Henri), médecin et chirurgien orthopédiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, vers la fin du dernier siècle, fit ses études dans cette ville, suivit particulièrement le cours de Béclard et se fit remarquer, comme aide d'anatomie, par une rare habileté. Docteur en 1823, il obtint, par la voie du concours, un service à la Salpêtrière et une place d'agrégé à la Faculté. Forcé par sa santé de s'abstenir des concours, il se décida à embrasser la spécialité de l'orthopédie, dans laquelle sa renommée scientifique devait lui donner la supériorité sur les fabricants ordinaires. Il acheta en 1825, à Chaillot, un établissement déjà connu, où l'on employait les lits mécaniques d'un coutelier de Würtzbourg contre les courbures de l'épine dorsale. Le zèle avec lequel il défendit dès lors la méthode d'extension lui attira de vives critiques, dont il profita pour modifier son système. Il obtint, en 1837, pour ses procédés, un prix de 6000 francs à l'Académie des sciences. On lui a beaucoup reproché d'avoir écrit dans le *Dictionnaire de médecine et de chimie pratique* (article *Vertèbre*), une phrase qui condamnait toute sa pratique : « Les courbures de la colonne vertébrale ne se redressent jamais complétement. » M. Bouvier est, depuis 1839, un des membres les plus actifs de l'Académie. Il est aujourd'hui médecin en chef de l'hôpital des enfants, et chevalier de la Légion d'honneur.

Le docteur Bouvier, qui a excité, comme tous les praticiens spécialistes, des sentiments hostiles parmi ses confrères, s'est assuré leur estime par ses ouvrages scientifiques. Nous citerons : *Étiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier*, travail couronné par l'Institut; *Mémoire sur les causes et le traitement du pied-bot;* divers autres mémoires lus à l'Académie, entre autres celui contre le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, et celui sur *la Surdi-mutité* (1852).

BOUZIQUE (Étienne-Ursin), ancien représen-

Digitized by Google

tant du peuple français, né à Châteauneuf-sur-Cher le 7 janvier 1801, fit ses études au collège de Bourges et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Bourges, il consacra ses loisirs au commerce des grands écrivains de l'antiquité, et publia les *Satires* de Juvénal, traduites en vers français avec le texte en regard (Paris, 1853, in-8). Avant et après la révolution de 1830, il fit partie de l'opposition radicale, et fut élu, en 1833, membre du conseil général, où il ne cessa de combattre l'administration. En 1848, il fut nommé par acclamation maire de la ville de Bourges, et il obtint, comme candidat à la Constituante, la presque unanimité des suffrages. Membre du Comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se trouva dans les rangs de l'opposition républicaine, jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Réélu, le deuxième à la Législative, il se rapprocha de la Montagne pour défendre la Constitution contre la majorité royaliste de l'Assemblée et contre la politique de l'Élysée. Il refusa sa confiance à tous les ministères, repoussa la loi sur l'enseignement ainsi que celle du 31 mai. Après avoir protesté, le 2 décembre, contre le coup d'État, il se retira complètement de l'arène politique. Il a fait paraître récemment un volume de vers intitulé : *Théâtre et souvenirs* (Paris, 1857, in-18).

BOVY (Jean-François-Antoine), graveur français d'origine étrangère, né à Genève, en 1803, vint étudier à Paris, où il fréquenta l'atelier de Pradier, et débuta, comme graveur, au Salon de 1831. Il a exposé un assez grand nombre de médailles et médaillons exécutés d'après des commandes officielles : *le Jubilé de la réformation* (1835); *la Loi des chemins de fer* (1845), etc.; et à l'Exposition universelle, où figuraient ses œuvres les plus importantes : *François Arago*, *l'Impératrice*, *Prix pour les beaux arts*, *Agrandissement du Luxembourg*, *le Duc de Plaisance*, *le Baron Cuvier*, *Napoléon Ier*, *Gœthe*, *Listz*, *Schopin*, *Paganini*, *général Dufour*, etc. (1855) : *la Bataille de l'Alma* (1857). M. A. Bovy a obtenu une 2e médaille en 1835, une de troisième classe en 1855, et la décoration en septembre 1843.

BOWEN (Francis), philosophe et écrivain américain, né à Charlestown (Massachusetts), vers 1814, fit ses études à l'université de Cambridge, et les termina en 1833. De 1835 à 1839, il resta dans cette université, en qualité de répétiteur de philosophie et d'économie politique. En janvier 1843, il fut appelé à diriger une des principales revues des États-Unis, le *North American Review*, et garda ces fonctions jusqu'en 1853. Vers les derniers temps, il attira sur lui l'attention par des articles sur la question hongroise, entièrement opposés à l'enthousiasme populaire d'alors, que la présence de M. Kossuth aux États-Unis avait porté jusqu'au comble. En quittant le *North American Review*, il accepta une chaire de philosophie morale et d'économie politique à Harward-College, où il est encore.

On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Essais critiques sur l'histoire et la condition présente de la philosophie spéculative* (Critical Essays on the history and present condition of speculative philosophy, Boston, in-12, 1842); *Discours sur l'application de la métaphysique et de la morale à la démonstration de la religion* (Lectures on the application of metaphysical and, etc., Ibid., in-8, 1849), et plusieurs volumes de la *Biographie américaine* de Sparks.

BOWLES (sir George), général anglais, né en 1787, à Heale-House (comté de Wilts), obtint à dix-sept ans un brevet d'enseigne aux Coldstream-guards, fit en Allemagne ses premières armes sous la conduite de lord Cathcart (1805), assista au siége de Copenhague, et fut envoyé en Espagne, où il servit avec distinction de 1808 à 1814. Il prit part à la campagne de Waterloo, et resta en France avec l'armée d'occupation, jusqu'en 1818, époque où il alla remplir au Canada les fonctions de secrétaire militaire du duc de Richmond. Durant l'insurrection de 1838, il commanda les troupes qui agirent sur la frontière des États-Unis, et déploya beaucoup de vigueur contre les rebelles. Devenu major général, il rentra en Angleterre, et fut, de 1845 à 1851, directeur de la maison de la reine. Lorsqu'il résigna cette charge, il fut nommé lieutenant gouverneur de la Tour de Londres, et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Depuis 1854, il a été promu au grade de lieutenant général et mis à la tête du 1er régiment d'infanterie des Indes.

BOWRING (sir John), homme politique et littérateur anglais, né à Exeter (comté de Devon), le 17 octobre 1792, est fils d'un honorable manufacturier, qui l'associa quelque temps à ses affaires. Issu d'une famille de vieux puritains, et partageant la foi religieuse des unitaires, il se prononça de bonne heure, dans la presse et dans les assemblées politiques, contre les lois qui avaient frappé les dissidents d'incapacité politique. Il se fit aussi connaître par la logique rigoureuse avec laquelle il exposa dans la *Revue de Westminster*, dont il fut l'éditeur de 1825 à 1830, les principes utilitaires de son maître, Jérémie Bentham : lié avec lui d'une étroite amitié, il fut chargé d'exécuter ses dernières volontés et de préparer une édition posthume de ses *Œuvres complètes*. En 1840, il a donné une traduction française de ses *Sophismes parlementaires* (Paris, in-8).

M. Bowring a enrichi la littérature anglaise de traductions de chants populaires anciens et modernes recueillis sur les lieux mêmes et dans presque toutes les contrées de l'Europe. Grâce à sa merveilleuse facilité à s'assimiler les langues étrangères, il rapporta de ses continuels voyages les documents precieux d'une anthologie poétique trop peu connue en France, et dont il s'est fait de nombreuses et fréquentes réimpressions en Angleterre et en Allemagne. C'est ainsi qu'il a successivement publié : *Choix de poésies russes* (Specimens of the russian poets, 1821-1823); *Anthologie javanaise* (Batavian anthology, 1824); *Choix de poésies polonaises* (Specimens of the polish poets, 1827), *Chants populaires de la Serbie* (Servian popular Songs, 1827); *Poésies de la Hongrie* (Poetry of the Magyars, 1830); *Anthologie des Tchèkes* (Cheskian anthology, 1832); *Romanceros d'Espagne* (Ancient poetry and romances of Spain, 1834), etc. Poëte lui-même, l'éditeur de cette collection a écrit un volume de vers qui ne manquent pas d'élégance.

M. Bowring, à qui ses vastes connaissances et son aptitude pour les affaires avaient acquis une haute position dans le parti whig, fut mis, dès 1832, par ses amis politiques, en rapport avec le gouvernement de lord Grey, et obtint dès lors, sous divers ministères, des missions en pays étrangers relatives à des questions industrielles et commerciales. Parmi les rapports qu'il a rédigés, et qui passent pour des chefs-d'œuvre, dans le genre, nous citerons les suivants : *Relations commerciales entre la France et l'Angleterre* (On the commercial relations between France and England, 1834 et 1835, 2 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Villiers; *Commerce et fabriques de*

Digitized by Google

la Suisse (On the commerce and manufactures of Switzerland, 1836, in-fol.), où il défend les avantages de la liberté commerciale; *l'Égypte, Candie, et statistique industrielle de la Syrie* (On Egypt, Candia, on commercial statistics of Syria, 1840, 2 vol. in-fol.); *de l'Association douanière allemande* (On the prussian commercial union, 1840, in-fol.), où il prétend que les fabriques sont protégées au détriment de l'agriculture.

Élu membre de la Chambre des Communes (1835), M. Bowring donna de nombreuses preuves d'indépendance, fut réélu en 1841, et se décida en 1849, par suite du mauvais état de ses affaires, à accepter les fonctions lucratives de consul britannique à Hong-Kong. Depuis 1854, il est gouverneur de cette île; il a été créé chevalier à la même époque. Lors des derniers événements de la Chine (novembre 1856), il prit, vis-à-vis des autorités de Canton une attitude d'une extrême énergie, et donna l'ordre à sir M. Seymour de bombarder la ville; approuvé par lord Palmerston, blâmé par le vote des communes, il fut rappelé en Angleterre à la fin de mars 1857. On a publié de lui la même année : *Le royaume de Siam et ses habitants* (Kingdom of Siam and its people, 1857, 2 vol. in-8). Il avait visité deux ans auparavant ce pays.

BOWYER (George), jurisconsulte écossais, est né en 1811, à Radley-Park (comté de Berks). Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, de laquelle il tient un diplôme de docteur ès lettres, il fut admis au barreau par l'École de Middle-Temple, où il professe depuis 1850. Plusieurs ouvrages sur le droit national ou étranger lui ont acquis de la réputation : nous citerons une bonne dissertation sur les *Institutions municipales des républiques italiennes* (On the statutes of the italian cities); des commentaires sur le *Droit constitutionnel de l'Angleterre* (On constitutional law of England) et sur le *Droit civil moderne* (On the modern civil law). On trouve aussi de nombreux articles de lui dans les recueils de législation et de jurisprudence. Député du bourg de Dundalk depuis 1852, il s'est déclaré en faveur de la politique libérale.

BOYE (Gaspard Jean), poëte danois, né à Kongsberg (Norwége), en 1791, vint de bonne heure en Danemark, où il fit d'excellentes études, et obtint, en 1818, au séminaire d'Instrup, une chaire qu'il échangea, en 1826, pour une place de pasteur à Sölleröd. En dernier lieu, il fut nommé à Helsingford (1835). On a de M. Boye plusieurs drames historiques représentés, presque tous avec succès, sur les différentes scènes de la Norwége : *Élisa*, *Conradin*, *Juta*, *Floribella*, *Svend Grathe*, le *Roi Sigorer* (Kong Sigurd), *William Shakspeare;* des chants religieux qui témoignent d'une certaine verve lyrique, et une traduction de plusieurs psaumes, dont l'inexactitude est le grand défaut.

BOYER (Pierre Paul François-Xavier, baron), général français, né à Belfort (Haut-Rhin), le 7 septembre 1772, partit comme volontaire à l'âge de vingt ans, dans un des bataillons de la Côte-d'Or, et devint bientôt capitaine. En 1796, il passa en Italie, suivit Bonaparte en Égypte et en Syrie, fut blessé à la bataille d'Alexandrie, et revint en France avec le grade de général de brigade (1800.) A Saint-Domingue, où il fut chef d'état-major de l'armée d'expédition, et en Allemagne, il se comporta de la manière la plus brillante; en Espagne, il devint la terreur des guerillas, et plusieurs actes de sévérité lui firent donner le surnom de *Cruel*. Général de division et baron de l'Empire (16 février 1814), il combattit l'étranger pendant les deux invasions, et fut réformé, sans aucun traitement, en 1816.

Après avoir quelque temps vecu dans la vie privée, il s'était mis au service de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, lorsque, à la nouvelle de la révolution de Juillet, il rentra en France et obtint le commandement d'Oran, en Algérie (1831). La rigueur avec laquelle il sévit contre les Maures et les Arabes, habitués à ne respecter que ce qu'ils craignent, ne tarda pas à le faire remplacer par le général Desmichels, dont la faiblesse detruisit en peu de temps les effets de la vigoureuse administration de son prédécesseur. M. Boyer fut laissé depuis cette époque en disponibilité, et admis, en 1839, dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée, où il se trouve encore aujourd'hui. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis août 1841.

BOYER (T.... Partout, dit), vaudevilliste français, entra dans les bureaux de l'assistance publique et dirigea pendant plusieurs années l'hôpital Necker. Après 1848, il est passé en la même qualité à l'hôpital Saint-Louis. Il n'est connu au théâtre que sous son pseudonyme. Ses pièces, à l'exception d'une seule, *un Lièvre en sevrage* (1849), ont été faites en collaboration avec MM. Varin, Paul de Kock et Duvert, et représentées le plus souvent au théâtre du Palais-Royal. Nous citerons à part : *l'Omelette fantastique* (1842) : *la Rue de la Lune* (1843); *la Garde-malade* (1846), amusantes bouffonneries qui sont du répertoire courant. Il a aussi travaillé aux vaudevilles suivants : *l'Habeas corpus* (1845); *le Fruit défendu* (1846); *une Femme à deux maris* (1847): *Habit, veste et culotte* (1849), en cinq actes; *J'ai mangé mon ami* (1850); *la Tante Vertuchoux* (1851); *le Poupard* (1853); *un vieux Loup de mer* (1854), etc.

BOYER (Louis), littérateur français, souvent confondu avec le précédent, est né à Paris, vers 1810, et a lui-même écrit plusieurs vaudevilles, la plupart en collaboration, et signés du pseudonyme de *La Roque*. Il a écrit des notices dans les *Théâtres de Paris*, et fondé, en mai 1848, avec MM. Villemessant et de Montépin : *le Lampion, ou Éclaireur politique*. De 1851 à 1854, M. Louis Boyer a été attaché au ministère d'État comme inspecteur, puis comme censeur des théâtres. Il a administré ensuite le Vaudeville avec un bonheur que n'ont pas souvent connu les directeurs de ce théâtre (1854-56).

BOYER (Philoxène), littérateur français, né à Grenoble, en 1827, et fils de l'inspecteur d'académie L. A. Boyer, connu par des traductions de poëtes grecs, commença ses études au collége Stanislas, où son père était alors professeur. Menant tour à tour à Paris et à Grenoble une existence assez agitée, il débuta dans la littérature, en 1848, par un volume consacré à l'apologie exagérée du *Rhin* de M. Victor Hugo. Il a commencé, en 1857, au cercle Malo, des conférences de littérature qui ont du succès.

M. Philoxène Boyer a principalement écrit, pour le théâtre, un certain nombre de pièces en vers : *Sapho*, drame en un acte (Odéon, novembre 1850); *le Feuilleton d'Aristophane*, comédie satirique, avec M. Théodore de Banville (Ibid., 1853), et avec le même, *le Cousin du roi*, comédie en un acte (Ibid., 1857). On a encore de lui : *l'Engagement*, scènes en vers (1851); *les Chercheurs d'amour*, scènes de la vie romanesque, publiées dans *l'Artiste* (1855), et réunies sous le titre des *Délaissées* (1856); des *Odes*, des *Cantates*, des *Hommages*, à l'occasion des principaux événe-

Digitized by Google

ments publics contemporains; un certain nombre de notices biographiques dans les *Théâtres de Paris*; etc.

BOYER (Philippe, baron), médecin français, est né à Paris, vers 1802. Fils de l'illustre chirurgien de Napoléon, il suivit la carrière médicale et fut reçu médecin en 1825. Il obtint, au concours le titre d'agrégé de la Faculté de médecine et la place de chirurgien des hôpitaux. Il a été moins heureux dans ses efforts pour arriver par la même voie à une chaire à l'École. Son *Traité pratique de la syphilis* (Paris, 1836, in-8), commença sa réputation. Mais il se fit surtout connaître, comme praticien, par ses efforts persévérants pour la guérison des ulcères de la jambe par la compression. En effet, cette méthode, adoptée par beaucoup de médecins, compte déjà de nombreux succès. M. Boyer a publié les résultats de ses essais dans un excellent *Rapport sur le mode de traitement des ulcères des jambes, sans assujettir les malades ni au repos, ni au régime.* Il est officier de la Légion d'honneur.

BOYER-PEYRELEAU (Eugène-Édouard, baron), général français, né vers 1775, à Alais (Nord), entra au service, comme simple soldat, en 1793, et fit les campagnes d'Italie. Devenu aide de camp de l'amiral Villaret-Joyeuse, il le suivit à la Martinique, s'y défendit avec lui jusqu'à l'occupation anglaise (1809), et partagea sa disgrâce à son retour en France. En 1812, il rejoignit la grande armée en Russie, fit partie du corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, et concourut à protéger la retraite de nos troupes de Leipsick à Mayence. Il fut un des officiers qui déployèrent le plus de courage dans la campagne de France. Nommé commandant en second à la Guadeloupe (1814), il arbora le drapeau tricolore et fut, après les Cent-Jours, condamné à mort pour ce fait; sa peine fut commuée en vingt ans de détention. Mais au bout de trois ans il fut mis en liberté. Il reprit quelque temps du service sous le gouvernement de Juillet. Il est officier de la Légion d'honneur depuis juin 1813.

On a du général Boyer-Peyreleau : *les Antilles françaises* (1823, 3 vol. in-8), où il traite plus particulièrement l'histoire de la Guadeloupe.

BOYNEBURG VON LENSGFELD (Maurice-Henri, baron DE), général prussien, né en 1788, entra au service à l'âge de 16 ans, et prit part à presque toutes les campagnes contre Napoléon. Il était colonel et commandait un régiment en 1814. Il passa au service de l'Autriche, et devint général major en 1832. Dix ans après, il reçut, avec le grade de feld-maréchal-lieutenant, le commandement d'une division de l'armée de Bade. En mai 1848, il fut mis un instant à la tête de l'armée chargée d'opérer contre la Hongrie, mais dès le mois de juillet, il fut envoyé en Galice où il prit part à la répression du mouvement de Lemberg. Au commencement de 1849, il fut nommé commandant militaire de la ville de Troppau, dans la Silésie autrichienne. Mais il ne tarda pas à prendre sa retraite, et alla se fixer à Vienne.

BOZZELLI (François), littérateur et homme politique italien, né à Manfredonia (royaume de Naples), vers la fin du dernier siècle, acheva très jeune ses études classiques à Naples, où il fit son droit, tout en cultivant les sciences et la littérature. Avant vingt ans, il publia un recueil de vers lyriques; mais il entra bientôt dans l'administration. Il était conseiller d'État en 1820; compromis alors dans les événements dont Naples fut le théâtre, il dut chercher son salut dans l'exil, et ne put rentrer dans son pays que vers la fin de 1837. Il publia à Paris : *Essai sur les rapports primitifs entre la philosophie et la morale*; et à Bruxelles, une *Esquisse politique sur l'action des forces sociales dans les différentes espèces de gouvernement.* Il donnait en outre des articles aux revues françaises et anglaises. Ses *Recherches sur l'imitation tragique chez les anciens et chez les modernes*, publiées d'abord à Lugano, en 3 volumes, eurent ensuite, à Naples, deux éditions. Membre de l'Académie des sciences de Naples, M. Bozzelli y a lu de nombreux mémoires.

La politique le détourna encore de l'étude. Arrêté deux fois, comme conspirateur, avec Charles Poerio et beaucoup d'autres libéraux, il fut rendu à la liberté par les événements de 1848, et devint, à deux reprises, ministre constitutionnel du roi. Il se vit accusé par son parti de n'être pas fidèle à son passé, et, perdit, à la journée du 15 mai 1848, toute sa popularité. M. Bozzelli s'est retiré tout à fait de la vie publique, et réfugié dans l'étude. Il prend une part active aux divers travaux de la Société bourbonnienne, dont il a été nommé président.

BRABANT (LÉOPOLD-Louis-Philippe-Marie-Victor, duc DE), prince royal de Belgique, fils du roi Léopold Ier et de feue Louise d'Orléans, petit-fils du roi Louis-Philippe, est né, à Bruxelles, le 9 avril 1835. Il a le grade de général major et le commandement honoraire du régiment des grenadiers. Il a épousé, le 22 août 1853, la duchesse Marie, archiduchesse d'Autriche, née le 23 août 1836, fille de feu l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. En 1855, il a fait, avec la duchesse de Brabant, un voyage de plusieurs mois dans divers États de l'Europe et sur les côtes de l'Égypte et de l'Asie mineure. Il vint ensuite visiter l'Exposition universelle de Paris, et fit auprès de l'empereur des Français un séjour de près de trois semaines, qui donna lieu, dans la presse belge, à de nombreux commentaires. Membre du Sénat depuis sa majorité, le duc de Brabant a pris part à des discussions importantes, notamment, en 1855, à celle sur l'établissement d'un service de navigation entre Anvers et le Levant. Il aime surtout à soutenir les intérêts de sa ville natale, et ceux du Brabant, dont il porte le nom.

BRABANT (Jean-Baptiste), homme politique belge, né à Namur, en 1802, fut élu au congrès national de 1830, et se prononça pour la monarchie constitutionnelle. Envoyé à la Chambre des représentants par le district de Namur qui l'a constamment réélu depuis 1831 jusqu'en 1848, il fut un des membres les plus actifs du parti catholique et en même temps un des défenseurs constants de la nationalité belge. Parmi les propositions émanées de son initiative, on remarque le projet de loi tendant à ériger l'université catholique de Louvain en personne civile (10 février 1841), et connu sous le nom de proposition Du Bus-Brabant (Voy. DU BUS). Ardent au travail et habile à découvrir les abus, il s'attacha surtout à diminuer le budget de la guerre, s'appuyant sur ce principe, « que le principal élément de la défense d'un État est dans le bien-être des populations, dans leur affection pour leur gouvernement ». La victoire du parti libéral en 1847 jeta M. Brabant dans l'opposition. Non réélu après la dissolution de la Chambre en 1848, il rentra dans la vie privée, où l'a suivi l'estime même de ses adversaires.

BRACKENRIDGE (Henry M....), littérateur américain, est né à Pittsburgh, le 11 mai 1786. Élevé par son père, qui remplissait des fonctions élevées dans la magistrature, il se familiarisa de bonne

Digitized by Google

heure avec les langues française, allemande et espagnole. Avocat à vingt ans, il fut tour à tour juge en Louisiane (1809), secrétaire de l'ambassade chargée, en 1817, de reconnaître les républiques de l'Amérique du Sud, juge du district occidental de la Floride (1821-1832). S'étant marié à cette époque, il s'établit dans une propriété, voisine de sa ville natale qu'il n'a jamais quittée depuis. En 1840, il siégea au congrès; en 1844, il fit partie de la législature de Pennsylvanie, puis ne sortit plus de la vie privée.

Mêlé, dès sa jeunesse, aux événements politiques de son pays, M. Brackenridge a écrit diverses brochures qui ont eu du retentissement, entre autres celle qui est adressée au président Mauroë (1816), et que l'abbé de Pradt a traduite en français. Parmi ses nombreux ouvrages littéraires, nous citerons: *la Louisiane* (Pittsburgh, 1812), étude de mœurs; une *Histoire populaire de la guerre de* 1814 *avec l'Angleterre* (1815, Baltimore), qui eut plusieurs éditions; *Voyage dans l'Amérique du Sud* (Voyage to south America, New-Yorck, 1810, 2 vol.), duquel M. de Humboldt a parlé avec éloge; *Jefferson et Adams* (1820), études historiques; *Souvenirs de l'Ouest* (Recollections of persons and places in the west, 1834), dont il n'a donné que le premier volume. Cet auteur a de nombreux écrits en portefeuille, et entre autres une *Histoire de l'insurrection américaine* (History of the western insurrection).

BRACONNOT (Henri), chimiste français, né le 28 mai 1781 à Commercy (Meuse), étudia la médecine et la chimie à Paris, où il obtint au concours un prix de botanique, fut pharmacien à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, puis s'établit à Nancy. En 1807, il devint professeur d'histoire naturelle, et directeur du Jardin des plantes. Il prit sa retraite après 1840. Il est correspondant de l'Institut, associé de l'Académie de médecine, membre de plusieurs Sociétés savantes, et décoré depuis octobre 1828. — M. Braconnot est mort le 23 janvier 1855.

On a de lui un grand nombre de mémoires dans les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal de physique*, le *Bulletin de pharmacie*, le *Journal de chimie médicale*, etc., sur des produits nouveaux de l'analyse végétale, qu'il a appelés acides fungique, bolétique, nancéique, ellagique, absinthique, etc.

BRADFORD (Georges-Auguste-Frédéric-Henry Bridgeman, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1789, est fils d'un magistrat élevé, en 1794, à la pairie héréditaire. Sorti du collége de la Trinité, à Cambridge, il entra, en 1825, à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. En 1819 il a épousé en secondes noces, la veuve de sir Moncreiffe, sa belle-sœur. De son premier mariage (1818), il a eu cinq enfants, dont l'aîné est le vicomte Newport (voy. ce nom).

BRADI (Agathe-Pauline Caylac de Ceyla[illegible], comtesse de), femme de lettres française, est née à Paris, le 1er mai 1782, fille d'un officier de cavalerie, elle fut mariée, à l'âge de dix-sept ans, au comte de Bradi. Elle faillit mourir de faim à Gênes, lors de la défense de cette ville par Masséna. Liée d'amitié avec Mme de Genlis, qui se plaisait à la nommer son élève, elle ne fut pourtant décidée à écrire que par des revers de fortune. On a d'elle: *Lettres d'une dame grecque écrites de l'île de Corse* (1815), qui lui suscitèrent des tracasseries de la part de la police; une *suite de romans*: *l'Héritière corse* (1823), histoire de Vanina d'Ornano; *Colonna* (1825); *Nouvelles* (1826, 3 vol.); *une Nouvelle par jour* (1827); *les deux Chaumières* (1852); *le Savoir-vivre en France* (1840, plusieurs éditions); une *Galerie des femmes célèbres* qui n'a pas été terminée, etc.: enfin une foule de nouvelles ou d'articles dans le *Dictionnaire de la Conversation*, *l'Encyclopédie des gens du monde*, la *Revue de Paris*, le *Plutarque français*, les *Cent et un*, et les journaux destinés aux jeunes personnes. Sa fille a écrit sous le pseudonyme de *Marie de l'Épinay*.

BRADY (Maziere), magistrat anglais, est né en 1796, à Dublin. Il fit ses études à l'université de cette ville et fut admis au barreau en 1819. Sous les auspices du parti libéral auquel il appartient, il a rempli en Irlande de hautes fonctions; avoué général en 1837, il a été nommé procureur général deux ans plus tard; et président de l'Échiquier en 1840. Depuis la chute du ministère Peel, en 1846, il occupe la chancellerie d'Irlande, charge qu'il a résignée, quelques mois seulement durant la courte administration de lord Derby, en 1852. Il a reçu, en 1839, le titre de conseiller privé pour l'Irlande.

BRAEKELEER (Ferdinand de) peintre belge, né à Grammont (Flandre orientale), en 1772, étudia la peinture à Anvers, dans l'atelier de Philippe Van Brée, et se livra à la peinture de genre. Il a formé à son tour un certain nombre de jeunes peintres de l'école flamande. On cite de lui: *une Vue intérieure de la ville d'Anvers*, au musée de Bruxelles; *le comte de Mi-Carême*, toile grotesque exposée à Paris, en 1840; *le Jour de saint Thomas*, acquis par le roi des Belges; *l'École de village*, au musée des académiciens d'Auxerre, etc. Ces deux derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste est chevalier de l'ordre de Léopold.

Son neveu et son élève, M. Adrien Félix de Braekeleer, né à Anvers, en 1818, s'est fait un nom dans la peinture d'histoire et le portrait.

BRAEMT (Joseph-Pierre), graveur de la Monnaie à Bruxelles, né à Gand, en 1796, a exécuté plusieurs travaux très-estimés, parmi lesquels on cite la médaille que l'Académie royale de Belgique décerne aux auteurs et aux artistes couronnés, celle de l'Institut royal des Pays-Bas, celle pour la Société de Harlem, à l'occasion de la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie, etc. Il est membre de la Société des beaux-arts de Bruxelles, des Académies de Bruxelles et d'Anvers, et de l'Institut des Pays-Bas.

BRAHAM (Maurice), chanteur anglais, né à Londres, vers 1770, d'une famille juive, fut élevé par le célèbre chanteur Leoni et débuta à l'âge de dix ans sur le théâtre royal à Londres. En 1796 il donna des concerts avec le flûtiste Ashe à Bath, et aux théâtres des Italiens et de Drury-Lane. Il passa ensuite sur le continent. Il se fit entendre avec beaucoup de succès à Paris, donna des concerts dans toutes les grandes villes d'Italie. Il s'acquit une réputation européenne, et, après avoir chanté à Hambourg (1801), il fut rappelé à Londres par les offres les plus brillantes.

Il tint pendant plus de vingt ans, d'abord à Covent-Garden, puis au théâtre royal, l'emploi de premier ténor, et ce fut expressément pour lui que Weber écrivit le rôle difficile de Huon dans l'opéra d'*Oberon* (1826). Après sa retraite, il fit construire une salle de spectacle où diverses troupes d'opéra allemand donnèrent des représentations. De 1841 à 1843 il parcourut la Grande-Bretagne avec ses deux fils et recueillit d'amples recettes. Il a aussi composé quelques opéras; ses chansons populaires ont joui d'une grande vogue.

Digitized by Google

Ses fils, MM. Hamilton et Georges BRAHAM, chanteurs comme leur père, ont fait leurs études musicales sur le continent, l'un à Leipsick, l'autre à Milan. Ce dernier retourna à Londres, en 1851, après s'être produit avec succès, comme tenor, sur différentes scènes d'Italie.

BRANCAS (Ferdinand de Hibon, comte de Frohen, duc substitué DE), chef actuel de l'ancienne maison princière de ce nom, a succédé, en 1852, aux titres et armes de son beau-frère le duc *Louis* de Brancas, en vertu de son contrat de mariage avec Marie-Ghislaine-Yolande, duchesse de Brancas et grande d'Espagne, dont il a deux filles et un fils, le prince *Henri*-Marie-Désiré-Ferdinand, duc de Lauraguais, né le 1er décembre 1851.

BRAND (Henri-Bouverie-William), homme politique anglais, né en 1814, est frère et héritier présomptif du présent baron Dacre (voy. ce nom). Il a d'abord été secrétaire de sir É. Grey et n'est entré à la Chambre des Communes qu'aux élections générales de 1852 pour le bourg de Lewes. Partisan des idées libérales et d'une extension modérée des droits électoraux, il remplit, depuis le ministère de lord Palmerston, les fonctions de lord de la Trésorerie (avril 1855). En 1838, il a épousé la fille du général Ellice.

BRANDIS (Chrétien-Auguste), philosophe allemand, conseiller privé du royaume de Prusse, professeur à Bonn, est né à Hildesheim (Hanovre), le 15 février 1790. Son père, le docteur Joachim-Dietrich Brandis, l'un des premiers médecins de l'Allemagne, né en 1762, dans la même ville, était professeur de clinique à Kiel et directeur du collége médical, quand le roi de Danemark, qui avait passé trois années dans cette ville, l'emmena à Copenhague (1809) où il mourut en 1846, après avoir écrit les ouvrages de théorie et de pratique médicales les plus importants. M. Chrétien Brandis fit ses études de philologie et de philosophie aux universités de Kiel et de Gottingue. C'est à Copenhague qu'il donna, en 1812, sa thèse sur les philosophes d'Élée (*Commentationes eleaticæ*, imprimée à Altona en 1813). Il y ouvrit des cours comme professeur privé et fut ensuite adjoint à la Faculté de philosophie. Il passa bientôt à Berlin où ses études le firent remarquer par Niebuhr, qui voulut l'emmener à Rome comme secrétaire de la légation prussienne.

L'Académie royale des sciences de Berlin avait entrepris une grande édition critique des *Œuvres d'Aristote* (Berlin, 1831-36, 4 vol.). M. Brandis fut chargé, avec Emmanuel Bekker, de visiter les bibliothèques les plus importantes de l'Europe, pour préparer ce travail. A son retour, en 1821, il fut nommé professeur à Bonn. C'est là qu'il a donné ses éditions si correctes de la *Métaphysique d'Aristote* (Berlin, 1823); des *Scolia in Aristotelem* (*Ibid.*, 1836); et des *Scolia græca Aristotelis metaphysicam* (*Ibid.*, 1837), et a concouru pendant quatre ans, avec Niebuhr (1827-1830), à la publication du *Musée philologique, historique et philosophique du Rhin*.

En 1837, il fut appelé en Grèce auprès du jeune roi Othon, et fut attaché à son cabinet comme conseiller, pendant plusieurs années. Il a publié, à la suite de ce voyage, ses *Communications* (Mittheilungen) *sur la Grèce* (Leipsick, 1842, 3 vol.). M. Brandis, à qui l'on reproche de n'avoir abordé la philosophie dogmatique que dans quelques articles de critique, a donné du moins un excellent *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine* (Berlin, 1835-44, 1-2 vol.)

BRANDON (Robert), architecte anglais, né vers 1810, élève de l'Académie de Londres, a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, plusieurs dessins : *l'Église de Porstwood*, des *Bains et lavoirs publics*, etc. Il a publié avec son frère, qui suit la même carrière que lui, de beaux ouvrages artistiques : *l'Architecture gothique* (an Analysis of gothic architecture, 2 vol. in-4), accompagnée de plus de 700 gravures; *les Voûtes en charpente du moyen âge* (the Open timber roofs of the middle ages, 1842, in-4), *les Églises paroissiales* (Parish churches, 1854, 2 vol. grand in-8 et 160 pl.), choix des divers styles des églises de campagne en Angleterre, etc.

BRANDT (Henri DE), général et tacticien allemand, né en Westphalie en 1789, étudia le droit à Kœnigsberg, et, après la bataille d'Iéna, s'enrôla dans l'armée prussienne. En 1808, il fut incorporé avec le 2e régiment de la Vistule dans une division française et envoyé en Espagne, passa à la grande armée, devint capitaine aide-major à Smolensk, fit avec les Français les campagnes de 1813 et 1814 et rentra dans son pays avec un grade supérieur. En 1823, il débuta comme tacticien par un ouvrage *Sur l'Espagne* (über Spanien, in-8), où il appréciait l'état politique et militaire de ce pays au point de vue de la guerre d'intervention qui se préparait. Il écrivit ensuite : *sur la Manière de faire la guerre à notre époque* (Ansichten über die Kriegsführung, 1824); *Histoire de l'art de la guerre au moyen âge* (Geschichte des Kriegswesens des Mittelalters, Berlin, 1828, in-8); *Manuel élémentaire de la grande stratégie* (Handbuch für den ersten Unterricht in der hœhern Kriegskunst, 1829), ouvrage qui lui valut une chaire de professeur à l'École des Cadets de Berlin.

En 1830, M. de Brandt fut admis dans le corps d'état-major, passa ensuite à l'École supérieure militaire et devint membre de la Commission d'examen. En 1831, il fut employé dans la division chargée de surveiller la frontière méridionale et conclut, le 4 octobre, avec le général Wronicki la convention aux termes de laquelle l'armée polonaise put entrer sur le territoire prussien où elle déposa immédiatement les armes. Il dirigea l'émigration des Polonais en France. De retour à Berlin, il reprit ses travaux et donna encore : *Tactique des trois armes* (Taktik der drei Waffen; 1833, 2e édit. 1842), et *la Petite guerre* (der kleine Krieg; 1837, in-8), livres qui, avec le *Manuel* déjà cité, font partie de la *Bibliothèque portative des officiers*. En 1840, M. de Brandt fut nommé chef d'état-major du deuxième corps et colonel en 1842. Depuis 1848, il a le grade de général major et commande dans l'armée active une brigade d'infanterie.

BRANICKI (Xavier), homme politique polonais, né vers 1815, est par sa richesse et les services qu'elle lui permet de rendre à ses compatriotes, un des personnages les plus considérables de l'émigration. En 1849, il a fondé à Paris un journal démocratique, *la Tribune des peuples*, organe de la révolution européenne qui n'eut qu'une courte existence. Pendant la guerre d'Orient, il suivit le prince Napoléon à Constantinople, où il essaya sans succès d'organiser un regiment polonais. Il se tient dans une position intermédiaire entre les démocrates et le parti du prince Czartoryski (voy. ce nom).

BRANISS (Christlieb Jules), philosophe allemand, né à Breslau, le 18 septembre 1792, fit ses études à Berlin et à Breslau, et s'occupa spécialement de philologie et de philosophie. Il obtint le prix de l'Académie des sciences de Berlin pour

Digitized by Google

une dissertation intitulée : *la Logique dans ses rapports avec la philosophie* (die Logik in ihrem Verhaeltniss zur Philosophie, Berlin, 1823), qui lui valut, en outre, le grade de docteur à l'université de Gœttingue. Il fut admis comme professeur à l'École supérieure de philosophie de Breslau, à la suite d'une thèse *de Notione philosophiæ christianæ* (Breslau, 1825). Il ne fut nommé professeur titulaire qu'après avoir déjà donné d'importantes publications.

On cite de lui : *de la Doctrine de Schleiermacher* (über Schleiermacher's Glaubenslehre; Berlin, 1824), et *Principes de la logique* (Grundriss der Logik, Breslau, 1830); *Système de métaphysique* (System der Metaphysik, Ibid. 1834); *Histoire de la philosophie depuis Kant* (Geschichte der Philosophie seit Kant. Ibid. 1842); *la Tâche scientifique du temps, pour servir d'introduction à l'enseignement académique* (die wissenschaftliche Aufgabe der Gegenwart als, etc., Ibid. 1841).

Comme Schleiermacher, M. Braniss appartient à cette école de disciples de Hegel, qui font leur part avec indépendance dans les doctrines du maître. A des idées originales, il joint un style simple et clair. En 1848, il a donné un écrit politique : *l'Assemblée nationale allemande et la Constitution prussienne* (die Deutsche National versammlung und die preuss, etc. Breslau.

BRARD (Pierre-Lucien), ancien représentant du peuple français, né à Soubran (Charente-Inférieure), le 8 janvier 1804, suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1826. Dévoué à la cause libérale avant et après 1840, il combattit, dans le collége électoral de Cognac, la candidature de M. Duchâtel, et ses efforts persistants parvinrent à amoindrir de jour en jour la majorité conservatrice. En 1847, il se signala au banquet réformiste de Saintes. Après la révolution de Février, il fut un des candidats démocrates de la Charente-Inférieure et fut nommé représentant du peuple, par 64 922 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il échoua, en 1849, dans sa candidature à l'Assemblée législative.

BRASCASSAT (Jacques-Raymond), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 30 août 1805, reçut les leçons de Richard et de M. Hersent, remporta en 1825, à l'École des beaux-arts, le second prix de paysage historique sur ce sujet : la *Chasse de Méléagre*, et fit le voyage d'Italie aux frais de la duchesse de Berri, sous le roi Charles X. De retour en 1830, il fit irrégulièrement, jusqu'en 1845, de nouveaux envois aux Salons, où il avait figuré dès 1827. Ses tableaux les plus connus, dont les premiers surtout ont joui d'une immense réputation, sont : *Mercure et Argus* (1827); *Vue de Cassano en Calabre*; le *Temple de Vénus à Baïes*, acheté par la comtesse du Fourcroy; *Étude de chiens* (1831); une *Sortie de forêt*, la *Campagne de Rome*, acquis par M. Monsigny (1833); *Taureau se frappant contre un arbre*, *Repos d'animaux*, une *Sorcière* (1834); *Lutte de taureaux*, actuellement au musée de Nantes; *Étude de renard*, le *Pâturage*, (1837); *Nature morte*, un *Loup* (1838); *Parc de Brebis*, le *Pâtre* (1840); *Paysages de la Loxère* (1842); *Vache attaquée par des loups, défendue par un taureau*; le *Golfe de Naples*, (1845). En 1855, après une interruption de dix années, cet artiste a reparu à l'Exposition universelle, avec une répétition libre de la *Lutte de taureaux*, la *Vache attaquée* de 1845, un *Repos d'animaux* et un *Portrait*. Il faisait partie du jury pour la 2ᵉ classe (peinture et gravure).

On trouve dans les œuvres de M. Brascassat une certaine fougue de composition, de la vie, et une rare solidité de couleur dans les teintes les plus légères. On lui a quelquefois reproché d'avoir quitté le genre du Poussin pour celui de Paul Peters, sans qu'il ait peut-être jamais songé à lutter contre le premier ou à imiter le second; il a suivi la nature de son talent, qui lui a valu le surnom de « poëte des animaux. » Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1827, une 1ʳᵉ en 1831, et la décoration en août 1837. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1846, en remplacement de Bidault. Depuis 1855, il est professeur de dessin au Muséum.

BRATIANO (Demètre), publiciste roumain, né en 1818, à Bucharest, fit ses premières études au collége national de cette ville, puis son droit à Paris, où, de 1836 à 1848, il se mêla au mouvement politique et littéraire, et publia plusieurs articles dans le *National* et la *Revue indépendante*, sous le pseudonyme de Regnault. Il combattit avec son frère (voy. ci-dessous), sur les barricades de février 1848, et retourna dans sa patrie deux mois après. Il fit partie du Comité révolutionnaire et fut envoyé en Transylvanie et en Hongrie, afin de rallier le mouvement roumain au mouvement maggyar. Ce projet d'union ayant avorté, M. Bratiano revint à Bucharest, où il fit partie de la Commission qui se rendait à Constantinople, pour présenter la nouvelle constitution à la sanction du sultan. Après la chute de la lieutenance-princière (septembre 1848), et l'entrée des Russes dans les Principautés, il parvint à gagner la Transylvanie, d'où il se rendit en France et plus tard (1852) à Londres. Il y noua des relations suivies avec lord Palmerston, lord Dudley-Stuart, M. Layard et autres personnages influents, et parvint, dès les premiers mois de 1853, à faire porter la question roumaine à la tribune du Parlement. Depuis, il a publié dans les feuilles et les revues anglaises un nombre considérable d'articles sous forme de lettres ou de mémoires relatifs à l'histoire et aux droits des Principautés. En juillet 1847, il a obtenu l'autorisation de rentrer en Valachie, avec les autres exilés de 1848. Nommé ensuite député au divan *ad hoc*, il a pris une grande part aux travaux de l'Assemblée et rédigé un mémorandum explicatif des résolutions qu'elle a adoptées et qu'il fut chargé, avec M. Golesco, de soutenir auprès du congrès de Paris.

BRATIANO (Jean), frère du précédent, né en 1822 à Bucharest, entra à l'âge de seize ans dans l'armée, et trois ans après vint compléter ses études à Paris (1841). Il suivit les cours de l'École polytechnique, puis ceux du collége de France, s'appliquant de préférence aux sciences qui étaient le plus négligées parmi ses compatriotes, l'histoire, l'économie politique, l'art militaire, etc. Lorsque la révolution de Février éclata, lié par d'anciennes relations avec tous les hommes qu'elle portait aux affaires, et se croyant assuré d'avance de leur concours, il se rendit en toute hâte à Bucharest, où les patriotes roumains s'organisaient en comité révolutionnaire. M. Bratiano en fut un des membres les plus ardents, et devint, au mois de juin, l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire. Il était un des chefs du parti qui, poussant les conséquences de la révolution à l'extrême, rejetait du même coup le protectorat

Digitized by Google

de la Russie et la suzeraineté de la Porte, et aspirait à faire de la Roumanie un État démocratique indépendant. Ministre de la police, sous la lieutenance-princière, il fut proscrit après la journée du 21 septembre et revint en France, où il a publié plusieurs brochures et écrits périodiques, notamment en 1855, un *Mémoire sur l'empire d'Autriche dans la question d'Orient*, qui produisit une certaine sensation. Il était, à cette époque, détenu dans la maison de santé du docteur Blanche, à la suite d'un jugement du tribunal correctionnel de Paris qui l'avait condamné à trois mois de prison et 3000 f. d'amende pour dépôt de presse clandestine (septembre 1853); et il employait les loisirs de sa captivité, très-peu rigoureuse d'ailleurs, grâce aux sympathies dont il était l'objet, à la composition d'une grande histoire de la Roumanie. Il a été remis en liberté au mois de juillet 1856. Rentré, avec son frère, en Valachie, il a été aussi député au divan *ad hoc*, où il s'est distingué comme orateur. Il venait de publier un *Mémoire sur la situation de la Moldo-Valachie, depuis le traité de Paris* (1857, in-8).

BRAUN (Auguste-Émile), archéologue et esthéticien allemand, né à Gotha, le 19 avril 1809, et élevé au gymnase de cette ville (1829), alla compléter ses études à Gœttingue, puis à Munich, où il eut pour maîtres et pour amis Schelling et Gerhard. Après quelques mois de séjour à Dresde et à Berlin, il suivit ce dernier à Rome (1833) où il fut presque aussitôt attaché à la bibliothèque, puis au secrétariat de l'Institut archéologique. — Il est mort le 12 septembre 1856.

Les nombreux ouvrages d'archéologie et d'art de M. Braun, écrits en allemand, en italien et même en anglais, sont estimés des juges les plus compétents. Nous citerons : *le Jugement de Pâris* (il Giudizio di Paride; Paris, 2e édit. 1838); *le Bacchus ailé*, Kunstvorstellungen des geflugteten Dionysius; Munich, 1839); *Mythologie grecque* (Griechische Mythologie; Hambourg et Gotha, 1850), etc.; une foule de *Mémoires* dans le *Bulletin* de l'Institut archéologique (1834 et suiv.), ou dans ses *Annales* (1837 et suiv.), et diverses monographies : *la Coupe de Codrus* (die Schale des Codros; Berlin, 1843); *le Cortége de Neptune et d'Amphitrite* (the marriage Procession of Neptune and Amphitrite; Birmingham, 1849); *il Sepolcro di Porsenna*, etc.

On doit particulièrement à M. Braun une application nouvelle de la galvanoplastie, qui a pour effet de reproduire d'une manière peu coûteuse les illustrations indispensables dans les ouvrages d'archéologie, et qu'on n'obtenait, avant lui, qu'à grands frais par la gravure. Il en a fait l'aplication dans son *Apothéose d'Homère* (Leipsick, 1848, all.), et dans plusieurs publications importantes. Il fut ensuite conduit à fonder un établissement de statuaire galvanoplastique d'où est sortie, entre autres, la grande statue de Hahnemann, qui fut érigée, en 1851, à Leipsick.

BRAUN (Alexandre-Charles-Hermann), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 mai 1807, à Plauen (royaume de Saxe), fit ses classes au lycée de cette ville et son droit à l'université de Leipsick. De retour à Plauen, où il s'établit comme jurisconsulte, il eut bientôt une grande clientèle et commença en même temps à s'occuper des affaires politiques de son pays, sur lesquelles il écrivit divers articles dans le *Journal du Voigtland*. Membre de la seconde Chambre des États saxons, de 1839 à 1842, il soutint le principe du progrès modéré. En 1842, il visita l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Hollande, dans le but d'étudier la procédure de ces pays. Il publia plus tard le *Compte rendu* (Rechenschaftsbericht, Leipsick, 1846), de ce voyage, ainsi qu'un écrit intitulé : *Principes de la procédure judiciaire publique et verbale*, etc., *d'après la législation française et hollandaise* (Hauptstück des offenl. mundl. Strafverfahrens, etc., Ibid., 1845).

En 1845, M. Braun fut envoyé à la cinquième diète constitutionnelle de la Saxe. Nommé par le roi président de la seconde Chambre, il reprit de nouveau sa place à la tête de l'opposition modérée. Lors de la révolution de 1848, sa popularité le fit charger de la formation d'un nouveau ministère, qui se composa de MM. George, Oberlaender, Von der Pfordten et Holtzendorff. Il prit, avec la présidence, le portefeuille de la justice. Il se maintint avec dignité pendant un an, mais l'influence croissante de l'extrême gauche le força à se retirer avec tout le cabinet. Il resta encore quelque temps sur la scène politique, en qualité de membre de la diète. Fatigué de ses travaux et des luttes révolutionnaires, il donna, en mars 1850, sa démission de député et se retira à Plauen, où il exerce les fonctions de prévôt de bailliage.

Outre les écrits déjà cités, M. Braun a inséré divers travaux de jurisprudence dans la *Gazette de jurisprudence et d'administration*, dans les *Annuaires du droit criminel saxon*, et dans d'autres recueils de même nature.

BRAUN (Jean-Guillaume-Joseph), théologien catholique allemand, né le 27 avril 1801, à Gronau près Duren, en Prusse, étudia dans sa ville natale, à Cologne et à Bonn. Il fut un des plus ardents disciples du théologien Hermes, mort en 1831 qui occupait alors à l'université de cette dernière ville la chaire de théologie et unissant à la religion la philosophie, professait des doctrines dont l'ensemble prit le nom d'Hermesianisme. Après avoir reçu les ordres à Vienne (1825) et fini ses études théologiques à Rome, il revint auprès de son ancien professeur, et devint répétiteur au *Convictorium* de théologie catholique, agrégé à la Faculté de théologie, professeur adjoint, en 1829 et professeur ordinaire en 1833. Dans cette position, M. Braun ne cessa de collaborer à la *Revue de philosophie et de théologie catholique* qu'il avait fondée avec son maître Hermes et son collègue Droste-Hulshoff, et qui était restée l'organe des doctrines hermésiennes.

En 1835, le comte de Spiegel, archevêque de Cologne et ami d'Hermes, vint à mourir, et eut pour successeur Droste de Vischering qui, ayant eu des démêlés avec le maître, étendit son inimitié sur ses disciples. Les poursuites contre eux commencèrent par le bref papal du 26 septembre 1835 qui condamna les écrits d'Hermes. En vain M. Braun et son ami, M. Elvenich (voy. ce nom), firent tous leurs efforts, à Rome même, pour prouver la pureté de leur cause. Ils avaient affaire à des antagonistes trop puissants. L'archevêque de Cologne avait l'appui de M. de Metternich. Ils durent revenir en Allemagne sans avoir rien gagné. Ils publièrent alors ensemble les *Meletemata theologica* (Bonn, 1838) et les *Acta romana* (Hanovre, 1838) consacrés à rendre compte de leur voyage.

L'histoire de l'Hermesianisme, et avec elle la vie de M. Braun, entrèrent dans une nouvelle phase, lors de l'avénement de Frédéric-Guillaume IV au trône de Prusse. En 1843, MM. Braun et Achterfeld (voy. ce nom) de Bonn et M. Elvenich de Breslau furent suspendus de leurs fonctions de professeurs et forcés de rentrer dans la vie privée. M. Braun en sortit, en 1848, pour devenir membre de l'Assemblée nationale de Francfort.

Digitized by Google

En 1850, il fut élu membre de la première Chambre de Prusse et de l'Assemblée d'Erfurt. Ses opinions politiques se retrouvent dans son livre intitulé : *L'Allemagne et l'Assemblée nationale* (Deutschland und die national-versammlung. Aix-la-Chapelle, 1849). Elles sont celles de cette partie de l'Assemblée de Francfort, dont les membres espéraient pouvoir créer par la voie des réformes un grand empire germanique.

On a de M. Braun, qui est président de la Société archéologique des provinces rhénanes, outre les ouvrages déjà cités : *Critique des travaux littéraires du docteur Anton Theiner* (über die schriftstellerischen Leistungen des Dr. A. Th., Bonn, 1829); *Notice biographique sur Clément-Aug. de Droste-Hulshoff* (Cologne, 1833); *Des devoirs du clergé touchant la doctrine et l'exemple* (von den Pflichten der Geistlichkeit in Hinsicht auf Lehre und Beispiel, Bonn, 1832); *les Doctrines de l'Hermesianisme touchant les rapports entre la raison et la révélation* (die Lehren des sogenannten Hermesianismus über das Verhaetniss der Vernunft zur Offenbarung, Ibid., 1835); *les Chambres et le pays* (die Kammern und das Land, Elberfeld, 1855); *les Capitoles* (Ibid., 1849) et *Explication de l'antique sarcophage à Trèves* (Ibid., 1850).

M. Braun a publié en outre les *Œuvres de Justinien le martyr* (Bonn, 1830), une *Bibliotheca regularum fidei* (Ibid., 1844, t. I et II), une traduction allemande du *Livre sur la prière* de Cyprien (Ibid., 2e édit. 1844), une traduction latine du *Laocoon, ou Hermès et Perrone* de Bernhardi (Ibid., 1843), et terminé la publication d'une nouvelle édition de l'ouvrage de *Christianæ ecclesiæ politia* de Pellicia (Cologne, 1829-1838, 3 vol.) commencée sous la direction de Ritter.

BRAUX (des Vosges), ancien représentant du peuple français, né en 1796, à Rambervilliers, exerça quelque temps la profession d'avocat, et se livra ensuite à l'agriculture. En 1848, envoyé à la Constituante par 37 914 suffrages sur 90000 votants, il fut membre du Comité de l'Algérie et des colonies, et vota avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il repoussa la proposition Rateau, s'abstint de se prononcer sur l'expédition d'Italie et vota la mise en liberté des transportés de juin. Non réélu à l'Assemblée législative, il n'a plus reparu sur la scène politique.

BRAVAIS (Auguste), géomètre français, membre de l'Institut, né, en 1811, à Annonay (Ardèche), sortit, en 1831, de l'École polytechnique comme aspirant de marine, entreprit, quelques années après, un voyage dans les régions boréales et rapporta de cette expédition de nombreuses observations météorologiques et géologiques. Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, il quitta le service de la marine pour se vouer à l'enseignement, professa pendant quelques années à la Faculté des sciences de Lyon, et fut nommé, en 1846, à la chaire de physique de l'École polytechnique. Il a été décoré en mai 1841.

M. Bravais publia d'abord avec son frère, M. Louis Bravais, un travail de géométrie botanique qui a pour titre : *Essai sur la disposition générale des feuilles rectisériées* (Clermont-Ferrand, 1839), puis de 1840 à 1841, il présenta à l'Académie des sciences plusieurs mémoires contenant le résumé de ses observations dans les contrées arctiques, entre autres : *Mémoire sur les lignes d'ancien niveau de la mer dans le Finmarck*, dans lequel l'auteur a fait connaître un des phénomènes géologiques les plus remarquables de l'époque actuelle, le mouvement de bascule de la presqu'île scandinave; *sur la Comparaison des baromètres des principaux Observatoires du nord de l'Europe avec ceux de l'Observatoire de Paris*, avec M. Martins; *sur les Phénomènes crépusculaires; Observations sur la température de l'ébullition de l'eau pendant une ascension sur le mont Blanc*, avec le même.

Il entreprit ensuite d'importantes études sur la cristallographie, qu'il résuma dans une série de notes et de mémoires : *sur les Polyèdres symétriques*, 1849); *sur les Systèmes formés par des points distribués régulièrement sur un plan ou dans l'espace* (1850); *Études sur la cristallographie* (1851). Ces travaux ouvrirent à M. Bravais les portes de l'Académie des sciences, où il fut nommé, le 15 mai 1854, membre de la section de géographie et de navigation, en remplacement de l'amiral Roussin.

Il faut encore citer de lui, comme résultat de ses recherches météorologiques : *Notice sur les parhélies qui sont situées à la même hauteur que le soleil* (1845); *Notice sur l'arc-en-ciel blanc* (même année); *Mémoires sur les halos et les phénomènes optiques qui les accompagnent* (1847), sans compter quelques publications moins importantes, telles que : *Mémoire sur le mouvement propre du soleil dans l'espace* (1843); *sur l'Influence qu'exerce la rotation de la terre sur le mouvement du pendule conique* (1854); *Notice sur un nouveau polariscope*, suivie de *Recherches sur les doubles réfractions peu énergiques* (1851). — On trouvera les plus importants de ces travaux, à leur date, dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences, les autres dans le *Journal* de M. Liouville, le *Journal de l'École polytechnique* et les *Comptes rendus*.

BRAVARD (Toussaint), ancien représentant du peuple français, né dans le département du Puy-de-Dôme, en 1810, suivit à Paris les cours de médecine, et se fit remarquer dans les écoles par la vivacité de ses sentiments républicains. Reçu docteur, il alla s'établir, comme médecin, à Jumeaux, et acquit parmi les paysans une grande popularité. En 1848, commissaire général du gouvernement provisoire dans la Haute-Loire, il fut envoyé à la Constituante par 48 088 voix, fit partie du Comité de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la Montagne. Il repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit, à Jumeaux, l'exercice de la médecine.

BRAVARD-VEYRIÈRES (Pierre-Claude-Jean-Baptiste), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né le 3 février 1804, à Arlanc (Puy-de-Dôme). Fils d'un médecin, et parent du légiste Bergier, l'un des rapporteurs du Code civil, il fit ses études au lycée Louis-le-Grand avec MM. Zangiacomi, Duchatel, de Sacy, puis étudia le droit et fut reçu licencié en 1824. Docteur dès l'année suivante, il obtint au concours, en 1830, le titre de professeur suppléant, et en 1832, avec dispense d'âge, celui de professeur titulaire. M. Bravard a constamment occupé depuis la chaire de droit commercial. Porté aux élections de l'Assemblée constituante en 1848, et de l'Assemblée législative, l'année suivante, sur la liste dite du parti de l'ordre, dans le Puy-de-Dôme, il eut dans les deux Assemblées moins d'influence par ses votes politiques que par ses connaissances spéciales, et fut nommé rapporteur dans plusieurs questions de législation. Il fit abroger la dispo

Digitized by Google

sition par laquelle MM. J. Favre et Dupont de Bussac avaient fait accorder aux faillis de 1848 des concordats amiables, et ramena au Code de commerce ; il fit rejeter l'extension de privilège en faveur des ouvriers demandée par MM. Astouin et Rouher, et maintenir le principe de la contrainte par corps pour les lettres de change souscrites par les non-commerçants. Il réclama l'abrogation de la loi fiscale qui rend nulles les lettres de change pour défaut ou insuffisance du timbre (décembre 1851) et l'introduction au Code de commerce des concordats par voie d'abandon. Ses votes, dans toutes les questions sociales et dans presque toutes les questions politiques, furent ceux de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine, et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après le 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, vota la proposition Rateau qui congédiait la Constituante et rentra à la Législative dans les rangs de la majorité. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 25 avril 1847.

Le principal ouvrage de M. Bravard est un *Manuel de droit commercial*, qui a déjà eu cinq éditions (Paris, 1847 1855, in-8). On cite encore de lui : *Leçons sur l'amortissement* (1833); *Examen du titre des faillites, au Code de commerce*, qui a servi à l'élaboration de la loi nouvelle (1838); *de l'Étude et de l'enseignement du droit romain*; *du latin dans les concours*, écrit qui amena, après plusieurs années de discussions, la suppression d'un usage suranné et devenu barbare. M. Bravard a, en outre, rédigé de 1827 à 1830, pour des recueils de droit les audiences de la chambre civile de la Cour de cassation.

BRAVO (don Nicolas), général mexicain, né vers 1790, prit part, dès 1811, aux complots et tentatives d'insurrection qui avaient pour but l'affranchissement de la métropole, se rangea sous les drapeaux du curé Morelos et combattit avec lui à Acapulco. Son père, qui servait la même cause, étant tombé aux mains du vice-roi, il offrit trois cents prisonniers pour le racheter de la mort, et, bien qu'il n'eût pas réussi, il n'exerça aucune représaille sur les Espagnols et les renvoya sans condition. Lorsque la plupart des chefs de l'insurrection eurent accepté l'amnistie, il déposa les armes; mais, en 1821, il fut un des premiers à les reprendre, et au milieu des troubles qui n'ont cessé d'agiter son pays, soutint constamment la cause de l'indépendance. Il protesta avec vingt-trois membres du congrès contre le titre d'empereur décerné à Iturbide, fut jeté en prison (1822), et, quand il recouvra sa liberté (1823), fit partie du directoire exécutif en même temps que Vittoria et Negrette. Après le vote de la constitution (1824), il fut appelé aux fonctions de vice-président par le suffrage populaire; il était alors regardé comme le chef des modérés ou *Escoceses*, opposés aux démocrates ou *Yorkinos*, dénomination qui provenait des différents rites maçonniques que chacun de ces partis avait adoptés. Ces derniers ayant réussi à faire voter l'expulsion en masse de tous les Espagnols, il s'opposa, les armes à la main, à l'exécution de ce décret, fut complétement battu dans la plaine d'Apan par Guerrero (1827), et condamné à six ans de bannissement sur les côtes du Guatemala. Rappelé en 1829, il concourut à repousser les Espagnols qui avaient envahi le Mexique, fut accueilli avec enthousiasme à la Vera-Cruz et devint une seconde fois président lorsque Bustamente eut triomphé de Guerrero (1830). Sous l'administration de ces deux hommes de mérite, le Mexique a joui de quelque repos après tant de révolutions. A la fin de 1833, le général Bravo, pour ramener encore le pouvoir à la modération, appela ses partisans aux armes et fut battu par Vittoria l'année suivante. Il se retira dans une petite ville des États-Unis où il s'est condamné au repos et à l'obscurité.

BRAVO-MURILLO (don Juan), homme politique espagnol, né à Frejenal de la Sierra (province de Badajoz) en juin 1803, étudia d'abord la théologie à Séville et à Salamanque; mais, quittant l'Église pour le barreau, il s'établit, en 1825, à Séville, où quelques procès politiques mirent son talent en évidence. Après la mort de Ferdinand VII, il obtint la place de fiscal à Cacères, et s'y montra dévoué à la monarchie constitutionnelle. En 1835, à l'avénement des progressistes, il donna sa démission, et alla fonder à Madrid le *Bulletin de jurisprudence*. L'année suivante, il fut nommé secrétaire du département de la justice dans le ministère Isturitz. La révolution de la Granja (14 août 1836) le jeta dans l'opposition. Il fut, dans le journal *El Porvenir*, un des adversaires les plus actifs du parti radical. Envoyé aux Cortès par la province de Séville, il y traita surtout les questions de droit. Pendant la domination des progressistes, il resta quelque temps en dehors de l'Assemblée, mais, en 1839, il fut réélu par la province d'Avila, et depuis lors, il prit place parmi les orateurs politiques du parti conservateur. Après la fuite de Marie-Christine (octobre 1840), il fut compromis dans une conspiration formée contre la régence d'Espartero, se réfugia dans les provinces basques, et de là passa en France où il vécut jusqu'à la chute du dictateur (juillet 1843). Pendant la première administration de Narvaez (1844-1846), il resta en dehors des emplois publics, et ne s'occupa que de plaidoirie. Lorsque l'exil du duc de Valence fit passer le pouvoir aux mains de MM. Mon et Pidal, M. Bravo-Murillo garda une sorte de neutralité entre les diverses fractions du parti modéré. Après l'affaire des mariages espagnols, il accepta le portefeuille de la justice dans le ministère transitoire du duc de Sotomayor (1847), bientôt remplacé par le ministère Pacheco. Quelques mois après, il rentra au pouvoir avec Narvaez, qui lui confia successivement l'administration du commerce et des travaux publics, et celle des finances. Vers la fin de 1850, la division éclata de nouveau dans le parti modéré; Narvaez donna sa démission, et M. Bravo-Murillo resta à la tête du gouvernement. La nouvelle administration menaça toutes les libertés conquises au prix de tant de sang par la nation espagnole, supprima le droit de réunion, comprima la presse et voulut reviser, dans le sens absolutiste, la constitution monarchique de 1845. Mais au moment où M. Bravo-Murillo semblait aller tout droit à la dictature, il perdit l'appui de la reine et céda la place au général Lersundi (1852). Ses mesures contre-révolutionnaires, imitées par ses successeurs, eurent pour résultat l'insurrection de 1854 et la victoire d'Espartero et d'O'donnell, qui l'obligea de quitter l'Espagne. Il n'y est rentré qu'après le rétablissement de la prérogative royale (1856). Il a été appelé récemment à de hautes fonctions diplomatiques, malgré ses rivalités de longue date contre Narvaez, dont il peut redevenir, tôt ou tard, le successeur.

BRAY (Othon-Camille-Hugues DE), diplomate allemand, né à Berlin le 17 mai 1807, et fils d'un Français admis au service de la Bavière, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut chargé de plusieurs missions à Vienne, à Paris et à Saint-Pétersbourg. En 1846, il fut

Digitized by Google

nommé ministre des affaires étrangères; mais bientôt il déposa son portefeuille pour protester contre la faveur scandaleuse de Lola-Montès. Cet acte le rendit assez populaire, et la révolution de 1848 le ramena au pouvoir. Il se montra très-hostile à la démocratie, soutint d'abord la politique de la Prusse, et se tourna du côté de l'Autriche. Vivement attaqué par les Chambres, il donna sa démission le 5 mars 1849. Quelques mois après il reprit son poste à Saint-Pétersbourg, ou il s'est maintenu jusqu'ici.

BRAY (Anna-Éliza Kempe, mistress), femme de lettres anglaise, est née dans le comté de Surrey, vers la fin du dernier siècle. Douée d'une vive intelligence et d'une aptitude remarquable pour tous les arts d'imagination, elle avait la pensée de se faire comédienne, lorsqu'elle préféra cultiver la peinture. Elle reçut les conseils de Stothard, dont elle épousa, en 1818, le fils, Charles, artiste distingué, qu'elle seconda dans ses travaux. Elle parcourut avec lui la Normandie et la Bretagne, et plus tard les Flandres. Le premier voyage donna lieu à la publication d'un volume de *Lettres* adressées à sa mère (Letters written a tour in Normandy and Brittain), et qui parut en 1820 avec des dessins originaux des deux époux. Cette même année, Charles Stothard périt misérablement dans le Devonshire, laissant inachevé le grand ouvrage des *Monuments de la Grande-Bretagne* (Monumental effigies of Great Brittain), auquel il travaillait depuis plusieurs années. Sa veuve entreprit de le terminer avec l'aide de son frère, ce qu'elle fit malgré les malheurs répétés qui l'assaillirent; elle perdit coup sur coup son enfant et son père, et fut attaquée d'une cécité momentanée qui l'obligea au repos. En 1823, elle consacra au souvenir de son mari une biographie anecdotique (*Memoirs of Ch. Stothard*), qui lui valut les félicitations de Soutley et de W. Scott. Deux ans après, elle épousait, en secondes noces, le révérend Edw. Atkyns Bray, curé de Tavistock à Londres et auteur de divers ouvrages de théologie.

C'est depuis cette époque, au milieu d'une retraite profonde, que mistress Bray, presque aveugle et d'une santé languissante, a écrit la plus grande partie de ses romans. Ils se distinguent par une saine morale, sans manquer d'intérêt. Ses premiers appartiennent au genre historique, qui était alors à la mode : *Gaston de Foix* (1826, 3 vol.), dont la légende est empruntée à Froissard; *les Chaperons blancs* (The white hoods, 1828), sur les guerres civiles de la Flandre; *le Protestant* (the Protestant, 1829), sujet à moitié religieux qui remonte au règne de Marie Tudor; *le Talba* (the Talba, 1834), épisode relatif au séjour des Maures en Portugal. C'est aussi aux romans historiques qu'elle est revenue dix ans plus tard, par la publication du plus achevé de ses livres : *Courtenay de Walreddon* (1838, 3 vol.), où elle retrace le règne orageux de Charles Ier.

Parmi ses œuvres de pure fantaisie, qui prennent parfois pour base ou pour thème la légende anglaise, nous citerons : *Fitz de Fitzford* (1831); *Warleigh, ou le Chêne fatal* (1836); *Trelawny de Trelawne* (1837); *les Épreuves du cœur* (Trials of heart); *Henry de Pomeroy* (1845); *les Épreuves de famille* (Trials of domestic life; 1848, 3 vol.), etc. Il a paru, dans la collection des *Novels and Romances* de Longman, un choix des romans de mistress Bray (1845-1846, 10 vol.). Ajoutons à cette longue liste un *Voyage en Suisse* (Tour throughout the mountains and lakes of Switzerland); une *Vie du peintre Thomas Stothard* (1851, in-8), son beau-père et son premier maître, et un conte de Noël pour la même année.

BRAYBROOKE (Richard Griffin, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1783, à Stanlake (comté de Berks), appartient à une branche des lords Howard de Walden élevée, en 1788, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Griffin qu'il avait substitué à celui de Neville, son patronymique, il fit ses études au collége de la Madeleine, à Cambridge; en 1825 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il partage les principes du parti conservateur. On a de lui quelques ouvrages dont il s'est fait l'éditeur : *Correspondance de lady Jane Cornwallis* (Private correspondence of Jane lady Cornwallis, 2 vol.), qui embrasse le règne de Charles Ier, et le *Journal de Samuel Pepys*, (the Diary of. S. Pepys), etc. Marié à une fille du marquis de Cornwallis (1819), il a six enfants dont l'aîné, Richard Cornwollis Neville, est né à Londres, en 1820.

BREADALBANE (John Campbell, 2e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1796, à Dundee, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1806, à la pairie et, en 1831, au marquisat. Il siégea à la Chambre des Communes, de 1832 à 1834, sous le nom de comte d'Ormelie, et prit, à cette dernière date, la place de son père à la Chambre haute, où il continua de voter avec le parti libéral. Depuis 1848 il exerce, sauf une interruption de quelques mois en 1852, les fonctions de grand chambellan de la maison de la reine et fait, à ce titre, partie du conseil privé. Il est colonel et lord-lieutenant du comté d'Argyll. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier de ses titres écossais son cousin, John-Alex.-Gavin Campbell, né en 1824.

BRÉGUET (Louis), horloger et physicien français, né à Paris, le 22 décembre 1804, et petit-fils d'Abraham Breguet, l'académicien, terminait son apprentissage lorsque la mort surprit son grand-père, en 1823. Il fut aussitôt envoyé en Suisse, où il s'exerça pendant trois ans dans la chronométrie : son père le rappela en 1826, et le mit à la tête de son horlogerie de marine. En 1833, après la retraite définitive de M. Breguet père, M. Louis Breguet dirigea ses idées vers l'application des sciences physiques. Plusieurs découvertes le firent admettre au Bureau des longitudes, et F. Arago l'encouragea vivement dans ses recherches sur le télégraphe électrique.

Ce constructeur, dont les travaux d'horlogerie ont fréquemment mérité le rappel des quatre médailles d'or obtenues par sa famille, est regardé comme le premier qui se soit chez nous sérieusement occupé de la télégraphie électrique. Le *Traité* dans lequel il l'a résumée, en 1845, est à la fois le premier et le plus complet qui ait paru. Il a imaginé un télégraphe à signaux, adopté quelque temps par l'administration en France, qui employait les signes mêmes de la télégraphie aérienne. Décoré depuis 1845, M. Breguet est membre du bureau des longitudes, de la Société philotechnique de Paris, de celle des ingénieurs civils, correspondant de la Société des sciences de Liége et de l'université de Kazan (Russie).

BREHM (Christian-Louis), naturaliste allemand, né à Schœerau, près de Gotha, le 24 janvier 1787, étudia la théologie à Iéna, obtint un emploi de pasteur, en 1813, et se livra à son goût pour l'histoire naturelle, particulièrement pour l'ornithologie. Il a formé, avec quelques autres naturalistes, la plus complète collection d'oiseaux de toute l'Allemagne. On lui doit un certain nombre d'ouvrages qui témoignent de patientes recherches et d'un remarquable talent d'observation. Nous citerons : *Essais sur les oiseaux* (Beitraege zur Vœgelkunde, Neustadt,

Digitized by Google

1821-1822, 3 volumes); *Traité d'histoire naturelle de tous les oiseaux de l'Europe* (Lehrbuch der Naturgeschichte aller Europ. Vœgel; Iena, 1823-1824, 2 vol.) Les classifications nouvelles que M. Brehm a introduites dans cette partie de la science ont été peu goûtées des ornithologistes étrangers.

On cite encore de lui : *l'Oiseau* (Ornis, Iena, 1824-1827, 3 vol.); *Manuel d'histoire naturelle des oiseaux de l'Allemagne* (Handbuch der Naturgeschichte aller Vœgel Deutschlands, Ilmen, 1831); *Monographie des perroquets* (Monographie der papageien, Iena, 1842, 3 vol.); *l'Oisellerie* (Der Vogelfang, Leipsick, 1836); *Manuel de l'amateur d'oiseaux familiers*, etc. (Handbuch für Liebhaber der Stuben-haus-und anderer der Zaehmung werther Vœgel, Ilmen, 1832); *l'Art de préparer, d'empailler, de poser et de conserver les oiseaux* (Die Kunst, Vœgel als Bælge zu bereitein, etc., Weimar, 1842); ainsi que de nombreuses dissertations dans l'*Isis* d'Oken.

BREHMER (Henri), homme politique allemand, né à Lubeck, en 1800, étudia le droit à Iéna et à Goettingue, et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. En 1836, il entra au Sénat de Lubeck et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques en Danemark et à Francfort, où il défendit avec talent les intérêts des villes hanséatiques. Après avoir représenté Lubeck, en 1848, près du vicaire de l'empire, et en 1850 aux conférences de Dresde, il a été accrédité, en 1851, comme ministre des trois villes libres, près la diète de Francfort. De retour à Lubeck, il fit partie du Sénat modifié par la constitution du 9 décembre 1851, et fut appelé, peu après, à diriger le tribunal de police.

BREITHAUPT (Jean-Auguste-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 18 mai 1791, à Probotzella près Saalfeld (Saxe-Meiningen), termina ses études à l'université d'Iéna et à l'Academie de Freiberg. Recommandé par le géologue Werner, il obtint, dans cette dernière ville, l'emploi d'inspecteur des pierres précieuses et une chaire de professeur adjoint. Il publia alors, outre des travaux scientifiques, tels que : *sur la Pureté des cristaux* (über die Echtheit der Kristalle, Freiberg, 1816), une excellente étude topographique, *la Ville de Freiberg* (Die Bergstadt Freiberg, Ibid., 1825, et fut nommé professeur ordinaire d'oryctognosie, en 1827.

M. Breithaupt a été conduit par l'étude minutieuse d'un très-grand nombre de minéraux à découvrir une plus grande diversité dans les lois de la cristallisation et un nombre considérable d'espèces nouvelles. Nous citerons encore parmi ses ouvrages de mineralogie : *Caractéristique complète du système minéral* (Vollstaendige Charakteristik des Mineralsystems, Freiberg, 1820, 3e édit., Dresde, 1832; *Manuel complet de minéralogie* (Vollstaendiges Handbuch der Mineralogie, Ibid., 1830-1847, 3 vol.); *Aperçu du système minéral* (Uebersicht des Mineralsystems, Ibid., 1830); *la Paragénèse des minéraux* (die Paragenensis der Mineralien, Freiberg, 1819); *les Caractères des genres et espèces du système minéral* (die Charaktere der Klassen und Ordnungen des Mineralsystems, Ibid., 2e édit., 1854), etc. Il a continué en outre le *Manuel de minéralogie* de Hoffmann et collaboré à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment au *Journal de chimie pratique* d'Erdmann, aux *Annales* de Schweigger-Seidel et aux *Annales* de Poggendorf.

Un fils de ce savant, M. Hermann BREITHAUPT, ancien conseiller municipal de Swickau, a pris part aux mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849, à la suite desquels il fut condamné à une longue détention qui dure encore (1857).

BREITING (Hermann), chanteur allemand, né à Augsbourg, le 24 août 1804, débuta au théâtre de Manheim. Sa belle voix de ténor lui valut, dès l'âge de vingt ans, un engagement à Berlin. Il passa ensuite à Vienne, puis à Darmstadt, et partit en dernier lieu pour Saint-Pétersbourg où il resta jusqu'en 1842. De retour en Allemagne, il prit un nouvel engagement au théâtre de Darmstadt, où il est resté jusqu'en ces derniers temps. Son énergie dramatique, autant que la pureté et l'étendue de son organe ont fait de lui un des premiers chanteurs de l'Allemagne. Il réussissait surtout dans les rôles de Masaniello de *la Muette*, et de Fernand Cortez dans la pièce de ce nom.

BREMER (Mlle Frederika), célèbre romancière suédoise, née en 1802 à Abo (Finlande), fut conduite en Scanie (Suède) avant que sa province natale tombât au pouvoir des Russes (1808). Elle vécut plus tard en Norwége dans la maison de son amie, la comtesse Sommerhjelm, et exerça, pendant plusieurs années, les fonctions d'institutrice dans un pensionnat. Elle réside aujourd'hui tantôt à Stockholm, tantôt à Asta, dans une propriété de sa famille, à trois milles de la capitale. Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn (voy. ce nom), dans son *Voyage en Suède*, décrit avec détail la contrée peu pittoresque qu'habite Mlle Bremer, sa chambre qui a toute la simplicité d'une cellule, et les principaux traits de sa personne, « ses yeux pleins d'expression, son front clair et large, sa figure petite, mais pleine de charme. » Elle parle très-bien l'anglais, le français et l'allemand.

Dès l'âge de huit ans, Mlle Fr. Bremer composait des vers en français et en suédois. Mais ce ne fut que vingt ans plus tard qu'elle se décida à livrer à l'impression le tome premier des *Tableaux de la vie quotidienne* (Teckningar ur Hvardagslifvet, Stockholm, 1828, 2e édit., 1835-1843, 7 vol.). Ils furent suivis d'une nouvelle collection du même genre (Nya Teckningar, Stockholm, 1844-1848, 4 vol.). Les nouvelles et les romans qui composent ces recueils ont trouvé beaucoup de lecteurs, quoique l'intrigue y soit faiblement développée. La multitude de détails y arrête parfois la marche de l'action, mais on s'intéresse vivement à la description qu'on y trouve des scènes les plus simples de la vie ordinaire. L'Académie suédoise décerna à l'auteur, en 1841, une médaille d'or. Le succès que ses œuvres ont obtenu à l'étranger a beaucoup contribué à attirer l'attention sur la litterature suédoise, jusqu'alors si négligée.

Toutes ses nouvelles ont été traduites en allemand sous les titres suivants : *Skizzen aus dem Altagsleben* (Leipsick, 1841-49, 19 vol.); *Ausgewaehlte Schriften von Fr. Bremer*, par E. A. Wolheim et M. Runkel (Bielefeld, 1845, 3 vol. in-8), et dans le recueil dit *Ausgewaehlte Bibliotek der Classiker des Auslandes*. Elles ont été aussi traduites en anglais par Mme Mary Howitt et d'autres écrivains; quelques-unes l'ont été en hollandais, en italien. Les suivantes, qui sont les plus remarquables, ont été traduites en français par Mlle R. du Puget : *la Famille H.* (Paris, 1846, in-8; 2e édit., 1854, in-16); *les Filles du président* (1847, in-8; 1854, in-16); *les Voisins* (1848, in-8; 1853, in-16); *le Foyer domestique* (1853, 2e édit., 1855, in-16); un *Journal* (1853, in-16); *le Voyage de la Saint-Jean* (1853, in-16); *Guerre et paix, scènes norvégiennes* (trad. par Cohen, 1847, in-8, et par Villeneuve, 1849, in-12); *Hertha* (traduit également par M. Geffroy, 1855). Il faut encore citer : *Nina* (1835, 2 vol.);

Digitized by Google

en Dalécarlie (I. Dalarne, Stockholm, 1845, in-12); *la Vie fraternelle* (Syskonlif, Stockholm, 1848; *le Réveil-matin* (Morgonvaeckare, Stockholm, 1848), où elle expose sa profession de foi religieuse.

Mlle Bremer avait déjà donné de bonnes relations de voyage : *la Vie au nord* (Lif i Norden, Stockholm, 1849); *le Voyage au milieu de l'été* (Midsommarresan, 1849), lorsqu'en 1849, elle s'embarqua, absolument seule, pour l'Amérique. Les lettres qu'elle écrivit à sa sœur durant son séjour aux États-Unis et à l'île de Cuba (octobre 1849 à septembre 1851), ont été publiées sous le titre de *Hemman i nya Verlden* (Stockholm, 1853-54, 3 vol. in-8), et traduites en français par Mlle R. du Puget, sous celui de *la Vie de famille dans le nouveau monde* (Paris, 1854-55, 3 vol. in-16). Accueillie avec les démonstrations les plus flatteuses, l'auteur a peut-être trop facilement cédé au plaisir de décrire avec détail des hôtes bienveillants; mais les tableaux qu'elle trace de l'aspect du pays, des institutions et des mœurs publiques et privées, ont paru exacts et fortement touchés. Rentrée dans sa patrie, elle s'occupe de la réalisation des projets philanthropiques qui sont le but de toute sa vie.

BRÉMOND (Jean-François), peintre français, né à Paris, en 1807, fut élève de MM. Ingres et Couder, se fit d'abord remarquer dans le portrait, et traita depuis les sujets de religion. Nous citerons de lui : *une Caravane* (1834); *le Christ, sainte Catherine d'Alexandrie* (1842); *Suzanne au bain* (1847); *le Christ descendu de la croix* (1852); *l'Amour vainqueur* (1853), etc. Chargé, en 1850, de décorer l'église de la Villette, il y a exécuté plusieurs tableaux, ainsi qu'une vaste frise composée de sept sujets, admise à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1833.

Une fille de cet artiste, Mlle Amélie-Cornélie Brémond, née à Paris en 1831, et morte en 1856, avait étudié sous sa direction le portrait et le pastel, et exposé dans ces deux genres depuis 1849.

BRÉSIL (maison impériale de), dynastie de Bragance. Empereur régnant : dom Pedro II (voy. ce nom). Impératrice régnante : *Thérèse*-Christine-Marie, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, née le 14 mars 1822, mariée le 30 mai 1843. Enfants : la princesse *Isabelle*-Christine-Léopoldine-Auguste, etc., née le 29 juillet 1846; la princesse *Léopoldine*-Thérèse-Françoise, etc., née le 13 juillet 1847.

Impératrice mère : *Amélie*-Auguste-Eugénie-Napoléone, duchesse de Bragance, née le 31 juillet 1812, fille de feu le prince Eugène, duc de Leuchtenberg, mariée, le 2 août 1829, à dom Pedro Ier, empereur du Brésil, veuve le 24 septembre 1834. Sœurs de l'empereur, nées du premier mariage de dom Pedro Ier avec Léopoldine-Caroline-Joséphine, archiduchesse d'Autriche : dona *Januaria*, mariée de au prince *Louis*, comte d'Aquila (voy. Deux-Siciles); dona *Françoise*, mariée au prince de Joinville (voy. ce nom). Oncle et tantes : le prince don *Miguel*, fils de don Pedro Ier (voy. Miguel); dona *Maria-Thérèse* (voy. Portugal et D. Carlos), dona *Isabelle-Marie* et dona *Anne-de-Jésus* (voy. Portugal). Neveux : le roi de Portugal dom Pedro V, et ses frères (voy. Portugal).

BRESSANT (Jean-Baptiste-Prosper), acteur français, né à Châlons-sur-Saône, le 24 octobre 1816, fut quelque temps clerc d'avoué à Paris, et débuta, en 1835, au théâtre de Montmartre. Les conseils de Casimir Bonjour et les leçons de Michelot lui facilitèrent un engagement aux Variétés, dont il épousa une actrice, Mlle Dupont. Après quelques démêlés judiciaires avec la direction, il disparut tout à coup, vers la fin de 1839. De brillantes conditions l'attendaient à Saint-Pétersbourg, d'où, après sept ans de vogue, il partit, en 1846, aussi brusquement qu'il était sorti de Paris. Ces allures lui coûtèrent, à son retour en France, 20 000 francs de dommages envers l'administration des Variétés, et 16 000 envers le général Guédéonoff, son dernier directeur. De 1846 à 1854, il tint, dans les rôles de jeunes premiers, un rang distingué sur la scène du Gymnase. A l'expiration de son engagement, il préféra, aux 25 000 francs qu'il touchait pour dix mois à ce théâtre, et aux 70 000 que lui offrait, pour le même temps, la Russie, le titre de sociétaire de la Comédie-Française, qui lui fut conféré d'office, le 31 janvier 1854.

Les créations de M. Bressant, en qui l'on vante beaucoup la distinction, peut-être un peu conventionnelle, du débit et des manières, ont été nombreuses au Gymnase, où il a compté plus de quarante rôles marquants, depuis le Lovelace de *Clarisse Harlowe* jusqu'au Valentin de *Diane de Lys*. Dans le répertoire si varié des Français, où son entrée de plain-pied a causé quelque émoi, il a pris entre autres rôles, ceux de Bolingbroke, dans *le Verre d'eau*, d'Ancenis, dans *mon Étoile*, de Richelieu, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, et malgré sa répugnance pour les pièces classiques, celui de Clitandre, dans *les Femmes savantes*.

BRESSON (Jacques), économiste français, né à Paris, le 11 mars 1798, a publié plusieurs écrits sur diverses matières d'économie politique et surtout de finances, entre autres, une *Histoire financière de la France* (1829 et 1840, 2 vol. in-8; 2e édit. 1857), où les faits sont exposés d'une manière concise et rapide; et un *Traité pratique* sur les opérations de bourse. Il dirige, depuis 1855, un journal industriel, *la Gazette des chemins de fer*.

BRET (Charles-Wangel), sénateur français, né vers 1800, fit son droit à Paris et se fit inscrire au barreau en 1825. Il était attaché, depuis peu de temps au parquet d'Aix, lorsqu'il fut nommé, au mois d'août 1830, avocat-général à la même Cour. L'année suivante, il quitta la magistrature pour entrer dans l'administration et devint successivement préfet de la Loire (1832) et du Haut-Rhin (1833); il resta à la tête de ce dernier département jusqu'à la chute de la dynastie de Juillet. En 1851, il reprit des fonctions actives et administra la Loire (1851), la Haute-Garonne (1852) et le Rhône; remplace à Lyon par M. Vaïsse, il reçut, en récompense de ses services, la dignité de sénateur par décret du 4 mars 1853. Il est grand-officier de la Légion d'honneur, depuis le 14 janvier 1853.

BRETEUIL (Achille-Charles-Stanislas-Émile le Tonnelier, comte de), sénateur français, ancien pair, né à Paris le 29 mars 1781, d'une ancienne famille qui a rempli dans l'État des charges importantes, passa par l'École polytechnique (1800-1802), fut attaché au ministère des affaires étrangères et travailla quelque temps dans le cabinet de M. de Talleyrand. En 1809, il entra au conseil d'État. L'année suivante, Napoléon le chargea d'administrer la Styrie et la basse Carniole; il s'y fit remarquer par son activité, et fut envoyé ensuite, comme préfet, dans le département de la Nièvre, et, en 1813, dans celui des Bouches-de-l'Elbe. Après la reddition de Hambourg (1814), il revint en France et se rallia à Louis XVIII, qui lui confia différentes préfectures, notamment celle de la Gironde, avant de l'élever à la dignité de pair (1823). Après avoir

Digitized by Google

soutenu la dynastie de Juillet, M. de Breteuil fut écarté quelque temps des affaires par la République. Il a été appelé à siéger au nouveau Sénat par le décret du 25 janvier 1852. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BRETON (Alexandre-Hippolyte), général français, né à Melun (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, et fils d'un officier supérieur de l'Empire, entra à l'École militaire de la Flèche en 1815, passa, en 1822, à l'École de Saint-Cyr, fut nommé, en 1824, sous-lieutenant au 42e de ligne, et fit, en Morée, les campagnes de 1828 et 1829. Attaché, de 1831 à 1838, au collége de la Flèche comme directeur du gymnase, il était correspondant de l'Institut historique et membre de la Société littéraire de la Flèche. Il fut, dans cette ville, l'un des plus ardents promoteurs de l'institution des salles d'asile pour l'enfance. Nommé capitaine, le 10 juillet 1838, il rejoignit le 42e de ligne. En 1844, il fut détaché à l'École militaire de Saint-Cyr. Il entra, le 9 novembre 1845, au 12e régiment d'infanterie légère avec le grade de major. En 1851 (2 janvier), il fut nommé lieutenant-colonel au 15e de ligne. Colonel au 74e en 1853 (29 octobre), il partit, sous les ordres du maréchal Saint-Arnaud pour l'expédition de Crimée. Durant le siége de Sébastopol, placé aux attaques de gauche, il ne montra pas moins de sollicitude pour ses soldats que d'énergie contre les Russes. Le 11 octobre 1854, il fut frappé au côté d'un éclat d'obus en portant secours à un blessé. Le 5 novembre, après la mort du général de Lourmel, il repoussa une sortie des assiégés, et, par sa ferme contenance, les força de rentrer dans leurs retranchements. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1854, et général de brigade le 21 mars 1855. Il se distingua encore à plusieurs reprises, et son nom fut cité à l'ordre du jour de l'armée. Il prit part à l'expédition de Kertch et Jénikalé. De retour au camp, il courut les plus grands dangers à l'attaque de la tour Malakoff, dans la terrible journée du 18 juin. Le 10 juillet, un boulet lui enleva son képi. Enfin, il tomba, le 8 septembre, tué d'une balle au front, au dernier assaut de Malakoff.

BRETON (François-Pierre-Hippolyte-Ernest), archéologue et dessinateur français, né à Paris le 21 octobre 1812, étudia le dessin dans les ateliers de Regnier, de Watelet et de Champin, parcourut l'Italie à diverses reprises et exposa au Salon quelques paysages qui furent remarqués. En 1838, il fit paraître un important ouvrage sur l'archéologie gauloise, en collaboration avec M. Achille de Jouffroy, intitulé : *Introduction à l'histoire de France, ou Description physique et monumentale de la Gaule jusqu'à l'établissement de la monarchie*, in-fol. avec planches. Après avoir activement travaillé aux *Monuments anciens et modernes*, sous la direction de M. J. Gailhabaud, il donna lui-même les *Monuments de tous les peuples* (1843, 2 vol. gr. in-8 avec 300 gravures sur bois dessinées par l'auteur), résumé de l'histoire générale de l'architecture, traduit en allemand, en italien, en espagnol et en russe. Mais *Pompéia* (1855, in-4), où l'habile crayon de M. Breton seconde heureusement ses études archéologiques, est jusqu'à présent son meilleur ouvrage. Comme écrivain, on lui doit encore des articles d'art insérés dans *l'Artiste*, *le Magasin pittoresque*, les *Recueils* des Sociétés savantes dont il est membre; et, comme dessinateur, il a collaboré au *Musée des familles*, à *l'Histoire de Paris* et aux *Environs de Paris*, de Dulaure; au *Manuel d'archéologie nationale*, etc. Il est aussi l'un des rédacteurs de la *Nouvelle biographie générale*.

BRETON DE LOS HERREROS, Voy. Los Herreros.

BRETONNEAU (Pierre), médecin français, né en 1771, à Tours, où il a passé à peu près toute sa vie, est peut-être le praticien de France qui s'est acquis la plus grande célébrité hors de la capitale. Il étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1815, et revint se fixer à Tours. Il y devint médecin en chef de l'hôpital, et il a formé de nombreux élèves, dont plusieurs sont devenus à Paris des médecins distingués. Le docteur Bretonneau, plus qu'octogénaire, s'est marié à la fin de 1856, et il consacre encore à l'exercice de son art sa verte vieillesse. Il est correspondant de l'Académie des sciences et chevalier de la Légion d'honneur.

Il est surtout connu par d'admirables travaux sur le croup, et c'est à lui qu'on rapporte la découverte de l'opération de la trachéotomie, dernière ressource dans les cas extrêmes de cette maladie. Il n'a écrit que des notes et des mémoires : *de l'Utilité de la compression dans les inflammations idiopathiques de la peau* (Paris, 1815, in-4), thèse inaugurale; *des Inflammations spéciales du tissu muqueux* [Diphtérite, croup, angine maligne, etc.] (1826, in-8), extrait des *Archives générales de médecine*, où M. Bretonneau a donné plusieurs autres travaux; *Médication curative de la fièvre intermittente* (1845, in-8); *Traitement de la coqueluche* (1855, in-8), extrait du *Bulletin général de thérapeutique*, etc.

BRETZENHEIM DE REGECZ (Alphonse, prince de), magnat de Hongrie, chambellan impérial-royal, ancien colonel au service de l'Autriche, né le 28 décembre 1805, a succédé, le 1er août 1855, à son frère le prince Ferdinand, comme chef de la maison de Bretzenheim, admise par les princes de l'empire en 1790, et qui a reçu le surnom de Regecz en 1803.

BREWSTER (David), célèbre physicien anglais, particulièrement connu par ses travaux et ses découvertes sur la polarisation de la lumière, est né à Jedburg, en Écosse, le 11 décembre 1781. Destiné au ministère ecclésiastique, il étudia la théologie à l'université d'Édimbourg et s'y fit recevoir licencié de l'Église presbytérienne. La vivacité de ses goûts pour l'étude des phénomènes de la nature le détourna tout à fait d'une carrière dont la faiblesse de sa santé ne paraissait pas d'ailleurs lui permettre de remplir les devoirs. Plus tard il eut même la délicatesse de refuser un bénéfice ecclésiastique que lui offrait le duc de Roxburg.

Son aptitude pour l'observation parut tout d'abord étonnante. Au moment où, formé par les leçons de Robison, Playfair et Dugald-Stewart, il obtenait le grade de maître ès arts (1800), il avait déjà, en soumettant à une vérification sérieuse les bases de la théorie de Newton sur la lumière, découvert un fait nouveau et important, en optique, celui de l'influence de l'état des surfaces des corps sur le changement de direction des rayons lumineux qu'on appelle *inflexion* et qu'on attribuait jusque-là à la nature même des corps. Dès cette époque l'université d'Aberdeen lui envoya spontanément le diplôme de docteur ès lois, et la Société royale d'Édimbourg, qui le choisit plus tard pour son secrétaire, l'élisait, en 1807, au nombre de ses membres. En même temps il était chargé des fonctions d'éditeur de l'*Encyclopédie d'Édimbourg*, vaste et sérieuse publication qui, commencée en 1808, ne se termina qu'en 1830 et à laquelle M. Brewster, pendant ce long intervalle, donna les plus grands

Digitized by Google

soins. Il y a consigné plusieurs des importantes découvertes attachées à son nom. En 1815, il essaya, à la prière des principaux magistrats d'Édimbourg et du docteur Playfair, de suppléer ce dernier dans son cours de physique; mais il y renonça, pour se consacrer tout entier à ses travaux scientifiques. Il avait épousé, en 1810, l'une des filles de J. Macpherson, le traducteur ou plutôt l'auteur des *Poésies d'Ossian*.

Il est impossible de rappeler ici, sans excéder de beaucoup nos limites ordinaires, tous les faits nouveaux dont M. Brewster a enrichi les branches les plus délicates de la physique, et les lois, expérimentales ou mathématiques, auxquelles il a ramené ces faits, ne peuvent s'exprimer que dans un langage scientifique dont les formules sont inaccessibles à un trop grand nombre de nos lecteurs. Ses travaux et ses découvertes sur la polarisation de la lumière, surtout, forment un vaste ensemble et, pour ainsi dire, une science nouvelle. A peine le savant français Malus avait-il, de 1808 à 1812, découvert cette singulière propriété de la lumière, que M. Brewster se mit à l'étudier avec toute la persévérance et toute la sagacité dont il était doué. Dès 1813, il rendit compte, dans une suite d'ouvrages et de mémoires dont nous énumérons plus loin les principaux, des expériences, des calculs et des théories que les phénomènes de la polarisation lui avaient suggérés. Il la suivit dans toutes ses phases et dans toutes les circonstances qui la modifient, dans ses rapports avec la nature et la forme des corps qui réfléchissent ou réfractent les rayons, dans les relations géométriques, mathématiques et trigonométriques des angles et des plans, selon lesquels elle s'accomplit; il constata les propriétés polarisantes d'une foule de corps nouveaux; formula des lois générales, compléta, rectifia les découvertes faites, dans le même ordre d'études, par Fresnel, Arago et M. Biot, en profita pour aller lui-même plus avant, et servit par les siennes à toutes les recherches qui ont pu se faire depuis ou se feront encore, pendant longtemps, dans le même domaine.

En dehors de cette partie si spéciale de l'optique, M. Brewster a exécuté d'autres travaux; on lui doit encore, sur la lumière, des recherches qui ont donné lieu à des applications ingénieuses ou utiles. Ainsi, en 1810, il s'occupa de la construction des *lentilles composées* ou *polyzonales*, si importantes pour l'éclairage des phares et dont l'invention, qui lui fut contestée par Fresnel, n'appartient sans doute ni à l'un ni à l'autre, mais se rattache naturellement aux idées de Buffon sur les *lentilles à échelons*, heureusement modifiées plus tard par Condorcet. M. Brewster est l'inventeur incontesté du *kaléidoscope*, dont la science n'a pas tiré tout le parti qu'il en espérait, mais qui eut dans le monde un immense succès de vogue. Il se vendit, en quelques mois, des centaines de mille de ces petits appareils, qui n'enrichirent pas leur inventeur, moins soucieux de ses intérêts que des progrès de la science, mais qui lui donnèrent, du moins, plus de popularité que ses plus savantes découvertes. En 1851, M. Brewster a exposé au palais de cristal un autre appareil ingénieux, le stéréoscope par réfraction, construit pour la première fois, sur ses indications, par l'ingénieur français, M. J. Duboscq (voy. ce nom).

On doit encore à ce savant physicien des recherches sur la température moyenne de la terre et la détermination des lignes isothermes, ainsi que des études sur les minéraux, qui ont abouti à la découverte de deux nouveaux fluides et de leurs propriétés.

Les travaux et les découvertes de M. Brewster sont exposés dans divers ouvrages séparés et dans les grands recueils scientifiques de l'Angleterre et de l'Écosse. En tête des premiers se place, dans l'ordre chronologique comme pour l'importance, son *Traité sur les nouveaux instruments scientifiques applicables à divers usages dans les arts et les sciences, avec des expériences sur la lumière et les couleurs* (A Treatise on new philosophical instruments for various purposes, etc., Édimbourg, 1813, in-8). Puis viennent : son *Traité sur le kaléidoscope* (A Treatise on the kaleidoscope, Édimbourg, 1819, in-8); son recueil de *Notes sur le système de philosophie mécanique de Robison* (Notes to Robison's system of mechanical philosophy (1822, 4 vol. in-8); un *Traité d'optique* (A Treatise on optics, 1831, in-8), etc.

Parmi les communications faites par M. Brewster aux Sociétés royales d'Édimbourg ou de Londres, et consignées dans leurs *Transactions*, nous citerons les suivantes qui se rapportent à ses principales découvertes : *sur deux Nouveaux fluides dans les minéraux* (*Transactions* d'Édimbourg, t. X); *sur les Lentilles composées* (Ibid., t. XI); *Mémoire sur la polarisation de la lumière par réflexion* (*Transact. philosoph.* de Londres, 1815); *de la Dépolarisation de la lumière* (Ibid., 1813); *sur l'Action des lames cristallisées et non cristallisées* (Ibid., 1814); *de la Production de la structure polarisante du verre par la chaleur, etc.* (Ibid., même année, avril et mai); *Précis d'une longue série d'expériences sur la structure dépolarisante des substances animales et végétales* (Ibid., 15 décembre); *de la Communication des phénomènes de polarisation et de double réfraction aux gelées molles et durcies, par la simple pression* (Ibid., 1815, 19 janvier), où se trouve formulée cette loi, que « l'indice de réfraction est la tangente de l'angle de polarisation; *sur les Propriétés de la chaleur que présente sa propagation dans les lames de verre* (Ibid., 1816); *de la Production de la structure polarisante dans toutes les substances solides par la compression* (Ibid., 1816, 29 février); *des Effets de la pression sur tous les cristaux à double réfraction* (Ibid., 17 novembre); *sur les Lois de polarisation et de double réfraction dans les corps régulièrement cristallisés* (Ibid., 1818), où est constatée cette grande loi, contraire aux théories admises jusque-là, que les cristaux, en général, ont deux axes de double réfraction; *sur l'Action des surfaces cristallisées sur la lumière* (Ibid., 1819, 25 février), mémoire qui jette un jour tout nouveau sur les lois de la cristallisation; *Description d'une lampe monochromatique et Remarque sur l'absorption des rayons prismatiques par des milieux colorés* (*Transact.* d'Édimb., t. IX); *sur la Réflexion et la décomposition de la lumière aux surfaces de séparation de différents milieux* (*Transact. phil.*, 1829); *sur une Nouvelle série de couleurs périodiques*, etc. (Ibid., même année); *Détermination de la quantité de la lumière polarisée* (Ibid., 1830); *de la Polarisation elliptique de la lumière* (Ibid., 2me partie), etc.

En dehors de ces recueils, M. Brewster a créé en 1819, avec le minéralogiste Jameson, l'*Edinburgh philosophical journal*, dont la collection jusqu'en 1824, forme 10 volumes. A cette époque il l'a remplacé par l'*Edinburgh journal of science*, dont il a paru 16 volumes. Il est en outre un des principaux fondateurs de l'Association britannique, formée dans le but de favoriser les progrès de la science par des congrès, dont le premier s'est tenu à York en 1831. Il a donné lui-même aux *Comptes rendus* de cette Association, notamment en 1855, un certain nombre de mémoires intéressants. On lui doit aussi une traduction, avec *Notes* et *Introduction*, de la *Géo-*

Digitized by Google

métrie de Legendre (*Notes and introductory chapter to Legendre's Elements of geometry*).

Le savant auteur de tant de travaux ardus n'a pas dédaigné ce que nous appelons la littérature scientifique, et on a encore de lui, indépendamment d'articles destinés à populariser, par une exposition élégante, les notions scientifiques, les ouvrages dont voici les titres : *Lettres et vie d'Euler* (1823, 2 vol. in-12); *Lettres sur la magie naturelle* (Letters on natural magic, 1824, in-12), dédiées à Walter Scott; *Vie de Newton* (The life of sir Isaac Newton, Londres, 1831, in-12); *les Martyrs de la science, ou Vie de Galilée, de Tycho-Brahé et de Képler* (The martyrs of science, etc., Londres, 1841, in-12, 1846, in-8), où l'auteur montre moins de sévérité pour l'inquisition qui poursuit la vérité, que pour Galilée qui la renie en face du martyre; *Plus d'un monde, ou Croyance du philosophe et espoir du chrétien* (More worlds than one, or The creed of, etc., Londres, 1854, in-8), où l'auteur, en opposition avec les nouveaux adversaires de la pluralité des mondes, défend cette doctrine au double point de vue de la science et de la foi; *Mémoires sur la vie, les écrits et les découvertes d'Isaac Newton* (Memoirs of the life, writings and etc., Londres, 1855, 2 vol. in-8), publiés d'après des documents nouveaux et rectifiant diverses erreurs accréditées sur le caractère et la vie du grand astronome.

En dehors de la science, M. Brewster n'est pas resté indifférent au mouvement général des idées, et aux questions politiques ou sociales qui agitent la civilisation moderne. Conservateur modéré en politique, il a adopté, en religion, les doctrines de l'Église libre, dont M. Candlisch (voy. ce nom) s'est fait un des principaux interprètes.

Les récompenses et les dignités scientifiques n'ont pas manqué à M. Brewster. En 1816, l'Institut de France lui décerna la moitié du prix de physique, pour ses découvertes en optique; de 1815 à 1830, il reçut de la Société royale de Londres, les médailles d'or et d'argent de Copley de Rumford, et la médaille royale pour ses découvertes sur la polarisation, etc. Il a été élu membre correspondant de l'Institut, en 1825, et membre associé en 1849, en remplacement de Berzélius. Il est membre de toutes les principales Académies scientifiques de l'Europe. Décoré, en 1821, de l'ordre guelfique de Hanovre, il a été créé baronnet en 1832. Il est officier de la Légion d'honneur.

BREYMAND (Auguste), ancien représentant du peuple français, né au Puy (Haute-Loire), en 1803, se destina d'abord au service militaire et se prépara aux examens de Saint-Cyr. Plein d'ardeur pour la cause libérale, il combattit, en 1830 et reçut la décoration de Juillet. Nommé sous-lieutenant dans l'armée, il partit pour l'Afrique. Quatre ans après, il donna sa démission et revint au Puy où il fut nommé commandant de la garde nationale, qui fut plus tard dissoute. M. Breymand entra alors en relations suivies avec les chefs du parti républicain. En février 1848, il prit possession de l'administration départementale et fut nommé président de la Commission provisoire. Élu représentant du peuple, le quatrième sur huit, par 25 218 voix, il vota presque toujours avec l'extrême gauche, tout en s'éloignant du parti socialiste. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la Montagne, et, le 13 juin 1849, s'associa aux manifestations du parti démocratique. L'Assemblée donna l'autorisation de le poursuivre; mais il réussit à se disculper. Le coup d'État du 2 décembre l'a éloigné de la carrière politique.

BRIAS (Louis-Antoine, comte DE), général belge, né à Luxembourg en 1781, entra au service de la France en 1806, dans le régiment de chevau-légers levé par le duc d'Arenberg. Il s'était sauvé de la maison paternelle pour s'engager comme simple soldat, et il parvint en peu de temps au grade d'officier. Après avoir fait la campagne de Prusse et de Danemark (1807-1808), il se distingua surtout dans la guerre d'Espagne (1809-1812), fut porté à l'ordre du jour de l'armée et décoré de la croix de la Légion d'honneur. Il fit ensuite les campagnes de Saxe (1813) et de France (1814). A la chute de l'Empire, il passa au service des Pays-Bas; durant les Cent-Jours, il porta les armes contre Napoléon, et fut grièvement blessé par un boulet à la bataille de Waterloo. En 1830, il était colonel du 8e régiment de hussards. Il donna sa démission, et pendant une année resta neutre entre sa patrie et le roi auquel il avait prêté serment. Enfin, sur les instances de M. Ch. de Brouckère, il entra dans l'armée belge et prit le commandement du 2e régiment de chasseurs à cheval. Il fut nommé bientôt après général de brigade et lieutenant général en 1837. Il prit une part importante à l'organisation et à l'instruction de la cavalerie. — Admis à la retraite en 1842, le général Brias est mort à Bruxelles le 4 septembre 1855.

BRICHETEAU (Isidore), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né à Saint-Christophe (Aude), le 3 février 1789. Il fit ses premières études au lycée de Poitiers, puis suivit les cours de M. Denesle, botaniste distingué, et prit un goût très-vif pour la botanique. Mais l'étude de cette science ne lui offrant pas une carrière et des moyens d'existence, il se tourna vers la médecine, et après deux ans d'études préparatoires, vint à Paris, en 1809. Il travailla avec ardeur, fut reçu interne en 1812, et fut placé successivement à la Salpêtrière, à l'hôpital des Enfants et à l'Hôtel-Dieu. En 1814, il fit, pour son examen de doctorat, une thèse remarquable *sur l'Hydropisie aiguë du ventricule du cerveau chez les enfants* (hydrocéphale aigue), maladie grave, et alors peu connue en France.

M. Bricheteau fut l'élève favori de Pinel, qui, déjà âgé, l'associa à ses travaux. Dès 1816, il donna un certain nombre d'articles fort importants dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales* (Hémorragie, Indication, Inflammation, Médecine hippocratique, Névrose, Observation, Ouverture cadavérique, Pleurésie, Pneumonie, etc., etc.). Il prêta ensuite sa collaboration au *Journal supplémentaire des sciences médicales*, et y publia ses travaux les plus originaux : *sur la Formation des kystes apoplectiques; sur l'Action réciproque du cœur et du cerveau; sur les Rapports de l'hypertrophie du cœur avec les congestions cérébrales et l'apoplexie; sur les Rapports du foie avec le cerveau en état de santé et de maladie; sur la Coïncidence des altérations organiques viscérales avec les hémorragies; sur l'Hépatisation pulmonaire*, etc.

Les *Archives générales de médecine* et la *Bibliothèque médicale* possèdent aussi de lui plusieurs mémoires intéressants *sur les Résultats de la compression dans le traitement de l'ascite, sur les Fièvres pernicieuses, sur l'Emploi du tartre stibié dans la pulmonie, sur l'Apoplexie pulmonaire*, et de nombreux articles bibliographiques qui révèlent un critique éclairé, juste et tolérant.

M. Bricheteau, qui avait été l'objet des rigueurs du gouvernement de la Restauration, ne fut attaché aux hôpitaux qu'en 1830, sous l'administration de M. Odilon Barrot. Le service dont il fut chargé à l'hôpital Necker a donné lieu, de sa part à une excellente publication intitulée : *Cli-*

Digitized by Google

nique médicale (1834, in-8). M. Bricheteau a été décoré en janvier 1836, à la suite d'une démarche de l'Académie de médecine, qui crut devoir demander elle-même la croix de la Légion d'honneur pour un de ses membres les plus laborieux et les plus modestes. Il appartient à ce corps savant depuis sa fondation (1823) et en a été président. Esprit positif et indépendant, sans idée préconçue ni système, il met l'autorité de l'expérience au-dessus de toutes les écoles, et jouit lui-même d'une grande autorité.

On a encore de lui : *Traité analytique sur le croup* (1826); *sur l'Hydrocéphale aiguë des enfants* (1828), développement de sa thèse inaugurale; *Traité sur les maladies chroniques qui ont leur siége dans les organes respiratoires* (1852); puis divers autres mémoires : *sur l'Influence du ventricule droit du cœur sur les hémophtisies; sur le Pneumothorax et l'ossification des valvules du cœur; sur l'Influence des calculs biliaires nouvellement formés*, et quelques articles d'hygiène extraits d'un ouvrage encore inédit, ainsi que des éditions nouvelles et savamment annotées de quelques anciens ouvrages.

BRIDOUX (François-Eugène-Augustin), graveur français, né à Abbeville, le 26 juillet 1813, suivit à Paris l'atelier de M. Forster. En 1834, il remporta le grand prix de gravure à l'École des beaux-arts et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. De retour en 1841, il exposa *la Vierge au candélabre*, d'après Raphaël. Les gravures au burin qu'il a exécutées depuis cette époque, sont peu nombreuses, mais elles se distinguent par la finesse et la netteté du trait, et par ce travail minutieux qui appartient surtout à l'école anglaise. Ce sont : *la Sainte famille*, *la Conception*, de Murillo; *la Féronière*, de Vinci; *le Portrait de Louis-Philippe*, d'après M. Winterhalter; *Laure*, d'après Simon Memmi; *Agar et Ismaël*, d'après M. Eastlake, et une *Vierge* de lady Alford. Il a obtenu une 2e médaille en 1841.

BRIERRE DE BOISMONT (Alexandre-Jacques-François), médecin français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 18 octobre 1797, fut reçu docteur en août 1825, et commença sa réputation en publiant, en 1825, des *Éléments de botanique* en collaboration avec M. André Pottier, et un *Traité de la pellagre et de la folie pellagreuse en Italie* (2e éd., 1830). Il était médecin de l'hôpital temporaire des Bonshommes à Paris, quand il fut envoyé en Pologne, avec Legallois, en 1831, à l'époque de la fameuse insurrection de ce pays, par le comité polonais, muni des instructions de l'Académie des sciences, rédigées par MM. Serres, Larrey et Magendie. Il fut attaché à l'hôpital des gardes d'Alexandre, à Varsovie, et nommé officier de l'ordre du Mérite militaire de Pologne. Il fut fait, à la même époque, chevalier de la Légion d'honneur 5 janvier 1832).

M. Brierre de Boismont a successivement publié : *Relation historique et médicale du choléra-morbus de Pologne*, honorée d'une médaille d'or par l'Institut, en 1832; *l'Anthropotomie, ou Traité élémentaire d'anatomie* (1832); *sur les Établissements d'aliénés en Italie* (même année); *Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris par Dupuytren*, publiées avec la collaboration du docteur Marx (1833; 2e édition, 1839); *Mémoire pour l'établissement d'un hospice d'aliénés*, couronné par l'Académie des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, en 1834; *Influence de la civilisation sur le développement de la folie* (1839; 2e édit., 1854); *de la Menstruation considérée dans ses rapports physiologiques et pathologiques*, ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1842; *du Délire aigu*, mémoire auquel il a été aussi décerné par l'Institut une médaille d'or, en 1845; *des Hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du somnambulisme et du magnétisme* (1845; 2e édit., 1852); *de l'Ennui* (tœdium vitæ); *de l'Interdiction des aliénés et de l'état de la jurisprudence en matière de testaments dans l'imputation de démence* (1852); *sur le Suicide et la folie-suicide* (1854), etc.; sans compter plusieurs articles sur l'aliénation mentale et son traitement, dans les *Annales médico-psychologiques*.

BRIEY (Camille, comte DE), diplomate et homme politique belge, né en 1799, d'une ancienne famille de Lorraine, fut envoyé au Sénat, en 1839, par le district de Neuchâteau (Luxembourg), qui depuis l'a constamment réélu. Il prit place à l'extrême droite et fit une vive opposition au cabinet Lebeau-Rogier. En 1841, il fut un des premiers signataires de l'Adresse présentée au roi par le Sénat, et, par cet acte peu conforme à la Constitution, précipita la chute du ministère libéral dont il recueillit un moment l'héritage. Il entra dans le ministère Nothomb (13 avril 1841), d'abord avec le portefeuille des finances, puis avec celui des affaires étrangères qu'il conserva du 5 août 1841 au 16 avril 1843. Il signa la convention commerciale du 16 juillet 1842, plus avantageuse à la France qu'à la Belgique, celle du 25 octobre 1842 avec l'Espagne qui accorda beaucoup moins qu'elle n'obtenait, et celle du 5 novembre 1842 avec la Hollande qui régla les points litigieux du traité de 1839.

Mécontent de la prorogation de la Société générale, à laquelle il s'était vainement opposé, M. le comte de Briey donna sa démission, qui fut tenue secrète pendant quelques jours, et sa retraite suscita d'assez graves embarras à M. Nothomb. Membre influent du parti catholique, M. de Briey fut aussitôt appelé au poste de ministre plénipotentiaire de Belgique près la diète de Francfort. Il y a été maintenu par le ministère libéral pendant les crises qui ont suivi en Allemagne la révolution de 1848. Il avait en même temps le même titre auprès des cours de Wurtemberg, de Hesse-Cassel, de Hesse-Darmstadt, de Bade et de Nassau, et de la ville libre de Francfort. Il a été remplacé, au mois de juin 1853, par M. du Jardin. Décoré de l'ordre de Léopold, du Lion néerlandais, de l'ordre d'Espagne de Charles III, etc., M. le comte de Briey est grand-croix de l'ordre français de la Légion d'honneur.

Un de ses neveux, M. Camille DE BRIEY, né en 1824, d'une branche française de la même maison, a fait ses études à Paris au collége Stanislas sous la direction de l'abbé Gratry. Attaché, comme toute sa famille, au parti catholique, il a été pendant plusieurs années précepteur du duc de Brabant et du comte de Flandre.

BRIFAUT (Charles), poëte français, membre de l'Institut, est né à Dijon, le 15 février 1781. Fils d'un artisan, il entra au lycée de Dijon, sous les auspices de l'évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, l'abbé Volfius, qui voulut cultiver ses heureuses dispositions. Fixé à Paris en 1804, il prit une part assez active à la rédaction littéraire des journaux du temps, notamment à la *Gazette de France*. Bientôt, il tourna ses vues vers le théâtre, et produisit plusieurs tragédies : *Jeanne Gray* (1807), interdite sous l'Empire, et mal accueillie du public, en 1814; *Ninus II* (1814), qui, malgré de vives critiques, n'en obtint pas moins un grand succès; *Charles de Navarre*

Digitized by Google

(1820), également bien reçu, quoique plus faible de versification et d'intrigue.

On cite encore de M. Briffaut, dans le genre dramatique, un opéra, en collaboration avec Dieulafoi, *Olympie* (1819), musique de Spontini, et une comédie en vers pour l'ouverture du théâtre de Dijon : *les Déguisements* (1829). Quelques poésies de circonstance : *la Journée de l'hymen* (1810); *la Naissance du roi de Rome* (1811); *le Retour de Louis XVIII* (1814); un poème d'amour, *Rosemonde* (1813), et deux volumes de *Dialogues et Contes* (1824), rimés dans le goût classique, complètent l'énumération des titres littéraires qui valurent, en 1826, à M. Brifaut, un fauteuil à l'Académie française, en remplacement du marquis d'Aguesseau. Il a été décoré au mois d'octobre de la même année.

Depuis cette époque, l'auteur de *Ninus II* s'est renfermé dans un long silence, qu'il n'a rompu qu'une fois, en 1829, pour éditer un poème : *Droit de vie et de mort*. Il tenait pourtant en réserve plusieurs ouvrages de prose et de poésie, entre autres une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Amour et opinion*. En 1857, la réception à l'Académie française de M. de Falloux, à qui il était chargé de répondre, a rappelé son nom au souvenir du public. — M. Brifaut est mort peu après, à Paris, le 5 juin 1857.

BRIGHAM JEUNE, ou BRIGHAM YOUNG, chef actuel et second prophète des mormons, est né à Wittenham, dans l'État de Vermont (Amérique du nord), le 1er juin 1801, d'une famille de cultivateurs, et fut cultivateur lui-même jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Affilié alors à la secte religieuse fondée, par Joseph Smith, sous le nom de *Saints des derniers jours* (Latter days saints), il en partagea les tribulations pendant son séjour à Nauvoo, et, comme il le dit lui-même, « marcha quatre ans dans le désert les souliers pleins de sang ». Lorsque Smith fut mis à mort par les habitants de l'Illinois (27 juin 1844), il présidait le conseil des douze apôtres; grâce à une intelligence et à une instruction supérieures à celles de ses associés, il se fit élire prophète, excommunia S. Rigdon, son compétiteur, et au lieu de chercher à venger la mort de Smith, le reconnut pour roi et pour Christ, et remit à Dieu la punition des coupables, espérant, par cet acte de modération, apaiser les haines qu'avait soulevées autour d'elle la nouvelle Église.

Mais les hostilités se renouvelèrent avec tant de violence, et les habitants de l'Illinois se montrèrent tellement résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient « un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins, » que Brigham dut prendre le parti d'abandonner l'établissement déjà prospère de Nauvoo. En février 1846, il donna le signal de l'émigration, qui, à cause de la difficulté des chemins et du grand nombres des mormons (ils étaient près de quinze mille), ne fut pas terminée avant deux ans. Marchant vers l'ouest, la première colonne se dirigea à travers l'Iowa et le Missouri, où les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés : elle fournit à l'armée du Mexique le contingent d'un bataillon de guerre, passa l'hiver sous les tentes ou sur les wagons de transport, décimée par les maladies, pillée par les Indiens, franchit, au printemps de 1847, les montagnes Rocheuses, et s'arrêta enfin dans la vallée du grand lac Salé (21 juillet), entre la Californie et l'Orégon. A dix milles au sud de ce lac, Brigham fonda la cité de Deseret ou la Nouvelle-Sion, qui, en 1850, comptait déjà 8000 habitants, et où il fit construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblée, et un temple.

Au bout de trois ans, la colonie des mormons avait fait des progrès si rapides, qu'elle fut érigée en territoire sous le nom d'Utah (9 septembre 1850). Brigham en fut le gouverneur en titre et fut salarié par le gouvernement fédéral. Mais il était stipulé, dans l'acte du congrès, que toute loi contraire aux lois de l'Union serait annulée, ce qui sembla une reconnaissance tacite de la polygamie et de la communauté. Brigham parvint d'abord à faire respecter sa position en Amérique; plein d'énergie, de persévérance il passa pour avoir une foi vive dans la sainteté de sa mission, et déploya beaucoup d'habileté vis-à-vis des gentils ou étrangers qui visitaient son peuple. Quoiqu'il ne soit pas investi légalement du pouvoir absolu, son autorité n'a point de bornes; lui seul a le don de s'entretenir avec les anges. Il a le droit de dépasser, pour son usage, le nombre de sept épouses accordé à chaque mormon, et l'on dit qu'en 1857, il s'en est adjugé plus de soixante et dix. Par ses soins, la propagande est poursuivie avec beaucoup d'activité; un fonds commun favorise l'émigration des saints qui se convertissent dans l'Océanie, en Afrique, en Europe, et quatre-vingt-dix missionnaires travaillent à la provoquer. A Paris même, il a paru plusieurs publications en faveur de la doctrine, rédigées par l'apôtre John Taylor et quelques adhérents, telles que le *Livre des mormons* (1852, in-18), *Évangile des mormons*, *l'Étoile du désert* (1851-1852, 12 numéros). C'est dans ce dernier recueil que nous trouvons un résumé des croyances du prophète. Les principales sont : la foi en Jésus-Christ, le repentir, le baptême par immersion, l'imposition des mains pour la réception du Saint-Esprit, la Cène, le rassemblement des saints à la Nouvelle-Jérusalem, la résurrection des morts qui arrivera après le règne millénaire du Christ, et le jugement éternel. Quant à la polygamie, si ouvertement acceptée par lui et ses adeptes, il s'écrie avec audace : « Je défie qu'on me prouve par la Bible que je n'aie pas le droit de prendre mille femmes, si cela me convient ! » En 1856, le président Pierce a refusé de recevoir le territoire de l'Utah au nombre des États de l'Union, bien que sa population atteignît le chiffre de 30 000 habitants et, à la fin de 1857, la guerre éclatait entre l'Utah et le gouvernement fédéral.

BRIGHT (John), homme politique anglais, est né en 1811, dans le comté de Lancaster. Associé de la grande filature de Rochdale, qui a pour raison sociale *John Bright et frères*, il comprit de bonne heure de quelle importance était, pour les districts manufacturiers, le rappel des lois prohibitives de l'introduction des blés étrangers, et fut un des premiers, en 1835, à organiser la ligue de Manchester connue sous le nom *d'Anti-corn law league*. Bientôt il fit partie du bureau et prit, avec M. Cobden, la part la plus active à l'agitation d'où sortit, en 1846, le triomphe du libre-échange. En 1843, grâce au concours de ses amis, il obtint, mais à grands frais, le mandat des électeurs de Durham, et demanda, la même année, la liberté commerciale; depuis 1847, il représente Manchester à la Chambre des Communes. Partisan déclaré de la paix, au double titre de quaker et d'industriel, il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre contre la Russie, et contribua, dans une assemblée de ses coreligionnaires, à l'envoi d'une députation au tzar Nicolas pour l'amener à cesser les hostilités (1854). Au Parlement, il s'est acquis, par l'élégance de sa parole et l'autorité de son caractère, une position des plus honorables; ardent réformiste, il s'attache surtout à soutenir toutes les améliorations demandées en faveur du peuple. Après la dissolution des Communes, en mars

Digitized by Google

1857, il a perdu, sans aucune raison apparente, la confiance des électeurs de Manchester; mais il a pu, quelques mois plus tard, reprendre son siège par suite d'une réélection partielle.

BRILLIER (de l'Isère), ancien représentant du peuple français, né en 1807, à Heyvieux (Isère), et fils d'un cultivateur, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il exerçait depuis douze ans sa profession à Vienne, lorsqu'il fut élu, comme candidat démocrate, représentant à l'Assemblée constituante, le septième sur quinze, par 99197 voix. Membre du Comité de législation, il vota avec le parti républicain modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la demande d'amnistie en faveur des transportés et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu, le onzième, à l'Assemblée législative, il vota constamment avec la gauche. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors de la vie politique, et a repris sa place au barreau de Vienne.

BRINDEAU (Louis-Paul-Édouard), acteur français, né à Paris, vers 1810, quitta le collége Bourbon à seize ans, pour débuter au théâtre de Belleville. Quelques mois après, il parut au Vaudeville, dans le rôle de l'abbé de Gondy d'*un Duel sous Richelieu*. Il passa aux Variétés et joua les amoureux dans plusieurs pièces en vogue : *Mathias l'invalide*, *le Chevalier de Saint-George*, *le Chevalier du guet*, etc. En 1841, il fut admis à debuter au Théâtre-Français, dans le rôle de Bolingbroke du *Verre d'eau*, et, la même année, engagé, puis nommé sociétaire. Il prit au théâtre les rôles de Menjaud, puis ceux de Fleury et de Firmin, dans *le Menteur*, *le Barbier de Séville*, *Turcaret*, *Don Juan d'Autriche*, etc. Il compta aussi plusieurs créations importantes dans *une Chaîne*, *le Mari à la campagne*, *Sullivan*, *la Comédie à Ferney*. Les comédies de M. Alfred de Musset surtout trouvèrent dans Brindeau un excellent interprète. Lorsque M. Bressant passa, en 1854, du Gymnase au Théâtre-Français, M. Brindeau, rejeté tout à coup au second plan, après de vaines tentatives pour garder au moins les rôles qui lui appartenaient jusque-là, crut devoir se retirer. Il reparut au Vaudeville, puis alla donner des représentations dans les principales villes des départements.

Une fille de cet artiste, Mme HARVILLE-BRINDEAU, née en 1836, a obtenu, en 1854, le second prix de déclamation au Conservatoire, et appartenu quelque temps au personnel de l'Odéon.

BRIOT (Charles), mathématicien français, né le 19 juillet 1817, à Saint-Hippolyte (Doubs), ne commença ses études classiques qu'à l'âge de dix-sept ans, à la suite d'un accident qui le rendait inhabile à exercer une profession manuelle. Quatre ans après, il les terminait, et avec succès, au collége Saint-Louis, et se préparait, par l'étude spéciale des sciences, à l'École normale, où il fut admis au premier rang, en 1838. Il en sortit en 1841, alla remplir, pendant quatre ans, les fonctions de professeur de mathématiques spéciales au collége royal d'Orléans, et fut appelé, en 1845, à la Faculté des sciences de Lyon. En 1848, il revint à Paris, où il occupa successivement les chaires de mathématiques spéciales du lycée Bonaparte et du lycée Saint-Louis et fut répétiteur à l'École polytechnique. Il est, depuis 1855, maître de conférences de mécanique et d'astronomie à l'École normale. Il est décoré de la Légion d'honneur.

M. Briot, l'un des professeurs de mathématiques les plus populaires de l'Académie de Paris, doit la faveur dont il jouit auprès des élèves, à la clarté de son enseignement, à la simplicité de ses démonstrations et à la bienveillance de son caractère. Il a écrit pour les classes une collection de traités, formant un cours complet de mathématiques, savoir : *Leçons nouvelles d'arithmétique* (1 vol. in-8); *Éléments de géométrie* (2 vol. in-8), comprenant la théorie et les applications, et publiés en collaboration avec M. Vacquant, professeur au lycée Bonaparte; *Leçons d'algèbre* (in-8, composé de deux parties); *Cours de cosmographie*, ou *Éléments d'astronomie* (in-8, avec figures dans le texte; *Leçons nouvelles de trigonométrie* (1 vol. in-8, 2e édit. 1850); *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, par MM. Briot et Bouquet (2e édit., 1851, 1 vol. in-8). Ce dernier ouvrage, le plus important de tous ceux qui précèdent, a cela de particulier que les auteurs y ont, les premiers, introduit les considérations de la géométrie nouvelle dans l'enseignement élémentaire de la géométrie analytique.

Outre ces livres, destinés à l'enseignement, M. Briot s'est fait connaître par divers travaux académiques. Après avoir publié, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, plusieurs mémoires d'un intérêt secondaire sur diverses questions d'analyse, de mécanique et de physique mathématiques, il a uni ses efforts à ceux de M. Bouquet, son collègue et son ami d'enfance, pour présenter à l'Institut une série de mémoires très-importants *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*. Ces mémoires, objet de rapports très-favorables de la part de M. Cauchy, ont été jugés dignes de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*. Des extraits en ont été imprimés dans les *Comptes rendus* de l'Académie (1854-56), et ils ont paru complétement dans le *Journal de l'École polytechnique* (xxvie cahier; 1856).

BRISEBARRE (Édouard-Louis-Alexandre), auteur dramatique français, né à Paris, le 12 février 1818, fit ses études au collége Charlemagne, fut clerc d'avoué à dix-huit ans, puis employé dans une recette de contributions. Ayant perdu sa place, il alla jouer la comédie dans une troupe des environs de Paris. Médiocre acteur, il se mit à écrire pour le théâtre. Il débuta par un vaudeville, *la Fiole de Cagliostro*, joué au Palais-Royal, le 31 décembre 1835, où Mlle Déjazet tenait le principal rôle, et qui eut un succès complet.

Il entrait en même temps dans l'administration de la Banque de France, où son père était chef de bureau; mais au bout d'un an, il se démit de son emploi pour éviter d'être remercié, ne voulant pas s'astreindre au travail et à l'assiduité bureaucratiques, et revint au théâtre. Il a surtout réussi dans ce genre de vaudevilles excentriques, où l'esprit touche à la bouffonnerie et consiste le plus souvent dans l'équivoque des situations et du langage. Ses tentatives dans le domaine du drame n'ont pas été heureuses. De 1847 à 1854, il a fait partie de la Commission de la Société des auteurs dramatiques.

Le nombre de pièces qu'il a fait représenter, la plupart en collaboration avec MM. Anicet-Bourgeois, Dumanoir, Lubize, Eug. Nyon, s'élève à plus de cent. Elles ont été publiées dans les divers recueils dramatiques. Parmi celles qui jouirent d'une grande vogue, nous citerons : *Pascal et Chambord* (1839); *Mme Camus et sa demoiselle* (1841); *la Vie en partie double* (1845); *le Tigre du Bengale* (1849); *Drin-Drin* (1851).

BRISSET (Joseph-Alexandre), littérateur fran-

Digitized by Google

çais, né en 1793, entra, après 1815, dans les gardes du corps (compagnie d'Havré) et servit ensuite dans l'infanterie de ligne, jusqu'en 1830. Depuis, il s'est exclusivement occupé de travaux littéraires, et a rédigé pour la *Gazette de France* des articles politiques, des comptes rendus de la Chambre, et la critique théâtrale.

On a de M. Brisset des poésies royalistes : *les Dames du lis* (1816), *la Statue d'Henri IV* (1818), etc.; un certain nombre de pièces de théâtre en société de Caigniez, Dartois, Rochefort et Théaulon, et surtout des romans, la plupart historiques : *les Concini* (1834, 2 vol. in-8); *les Templiers* (1837, 2 vol.); *la Maréchale de Saint-André* (1838, 2 vol.); *François de Guise* (1840); *le Balafré* (1841, 4 vol.); *la Charmante Gabrielle* (1842, 2 vol.); *le Béarnais* (1844); *Hugues le cadavre* (1853, gr. in-8); et *Jacquot* (1854), publiés par la *Gazette de France*.

BRISSET (Pierre-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 18 août 1810, et fils d'un habile mécanicien, suivit à dix-huit ans l'atelier de M. Couder, puis celui de M. Picot, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de peinture historique, au concours de 1840, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Son séjour en Italie fut signalé par l'envoi d'un *saint Laurent montrant les trésors de l'Église*, exposé, en 1846, au Palais des beaux-arts, et admis l'année suivante au Salon. Après avoir exposé quelques portraits en 1837, M. Brisset n'a reparu qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec un sujet religieux inspiré des paroles du Christ sur l'humilité, et acquis par le ministère d'État. Il a encore exécuté un *saint Sébastien*, et activement secondé M. Picot, son maître, dans la fresque de l'église Saint-Vincent-de-Paule. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1847, et une médaille de deuxième classe en 1855.

BRISTED (Charles-Astor), écrivain américain, né à New-York, en 1820, petit-fils, par sa mère, du fameux marchand de New-York Jacob Astor, alla achever ses études en Angleterre, et suivit pendant cinq ans les cours de l'université de Cambridge, où il fut reçu bachelier ès arts en 1845. Il retourna en Amérique en 1847, et commença à écrire de nombreux articles de critique littéraire et d'érudition dans divers recueils périodiques. En 1852, il fit paraître, à Londres, dans le *Fraser's Magazine*, une série de scènes animées et légèrement satiriques, où il décrit spirituellement les mœurs aristocratiques de sa ville natale. Ces esquisses furent réunies en un volume, qui eut beaucoup de succès, sous ce titre : *the Upper ten thousand sketches of american society* (Londres, in-8, New-York, in-12). A la même époque, il publia un autre ouvrage d'un genre plus sévère : *Five years in an english University* (New-York, 2 vol. in-12; 2e édit., 1 vol. in-12), plein de détails intéressants sur la vie universitaire en Angleterre.

M. Bristed habite Paris, d'où il envoie souvent au *Fraser's Magazine* des articles, à la fois spirituels et sérieux, sur la politique, la littérature et les mœurs américaines, et, à l'occasion, sur les mœurs et les idées françaises. Il est aussi le correspondant français de divers journaux de New-York, entre autres du *Spirit of the times*.

BRISTOL (Frédéric-William Hervey, 1er marquis de), pair d'Angleterre, né en 1769, descend d'une ancienne famille élevée en 1703 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Hervey, il fit ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, et siégea à la Chambre des Communes de 1796 à 1803, époque où, son père étant mort, il prit sa place à la Chambre haute comme comte de Bristol. Il occupait alors une position considérable dans le parti tory, qui lui fit donner de 1801 à 1803 le secrétariat des affaires étrangères. En 1826, le ministère Canning, qu'il avait vivement soutenu dans la Chambre des Lords, lui conféra les titres de marquis de Bristol et comte Jermyn. De son premier mariage avec la fille de lord Templetown (1798) il a sept enfants, dont l'aîné est lord Jermyn (voy. ce nom).

BRITTON (John), archéologue anglais, né le 7 juillet 1771, près Chippenham (comté de Wilt), reçut à l'école de son village une éducation élémentaire, que plus tard il compléta lui-même par des études assidues, et chercha dans diverses branches de commerce à se créer des ressources qui furent toujours insuffisantes. Ayant enfin accepté l'offre de l'éditeur du *Sporting Magazine*, de travailler à des publications artistiques, telles que *les Beautés du Wiltshire* (the Beauties of Wiltshire, Londres, 1801-1825, 3 vol. in-8, fig.), *les Beautés du Bedfordshire*, etc., il s'assura par ces obscurs travaux une position indépendante, et put préparer son grand ouvrage sur *les Anciens monuments de l'Angleterre* (the Architectural antiquities of Great Britain, 1807-1814, 4 vol. gr. in-4), qui est accompagné d'environ 300 planches, et qui a pour complément le volume intitulé : *Éclaircissements chronologiques et historiques de l'ancienne architecture anglaise* (Chronological and historical illustrations, 1820-1825, in-4). L'ouvrage entier a été réimprimé en 1826.

Parmi ses travaux postérieurs, nous signalerons les plus estimés : *les Beaux-Arts en Angleterre* (the Fine Arts of the english schools, 1812, gr. in-4), recueil de planches avec des notes biographiques et critiques; *les Édifices publics de Londres* (Architectural illustrations of public buildings of London, 1825, 2 vol. in-8), dont les dessins sont du célèbre Pugin; *Spécimens des monuments de la Normandie* (Specimens of the architectural antiquities of Normandy), 1825-1827, in-4); *Esquisses topographiques du nord du Wiltshire* (Topographical sketches of north Wiltshire, 1826, in-8); la description de la maison et des collections du peintre J. Soane, sous le titre : *the Union of architecture, sculpture and painting* (1827, in-4); les *Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre* (Picturesque antiquities of the english cities, 1828-1830, pet. in-4), et surtout un bon *Dictionnaire de l'architecture et de l'archéologie au moyen âge* (a Dictionary of the architecture and archæology of the middle ages, 1835-1836, 4 part. in-8).

Il faut citer à part une des plus belles collections à gravures entreprises par M. Britton, celle de ses *Cathédrales d'Angleterre* (Cathedral antiquities of England, 1814-1833, 14 vol. in-4). On réunit ordinairement, sous cette dénomination, les descriptions particulières qu'il a données des églises cathédrales de Salisbury, Norwich, Winchester, York, Lichfield, Oxford, Canterbury Wells, Exeter, Peterborough, Gloucester, Bristol, Hereford et Worcester. A cette collection l'on peut joindre : *l'Essai relatif à l'église de Redcliffe* (an Historical and architectural essay relating to Redcliffe church Bristol, 1813, gr. in-8); la *Description de l'abbaye de Fonthill* (Graphical and literary illustrations of Fonthill abbey, 1823, in-4), et celle de l'*Abbaye de Bath* (the History and antiquities of Bath abbey, 1825, gr. in-8).

Ce savant a aussi écrit quelques livres sur des sujets d'un intérêt plus général, tels que la *Vie de John Aubrey*, des *Observations sur la vie et les écrits de Shakspeare* (Remarks on the life

Digitized by Google

and writings of Shakspeare, 1814, in-8); un *Essai sur l'auteur des* Lettres de Junius (Essay on the authorship, in-8), qui contient une biographie du colonel Barré; etc. A partir de 1847, il consacra ses loisirs à écrire ses mémoires. M. Britton a rendu d'éminents services aux beaux-arts, et n'a pas peu contribué à développer le goût de ses compatriotes pour l'architecture et les antiquités nationales. Il fait partie de diverses Sociétés savantes. — M. Britton est mort à Londres, le 1er janvier 1857.

BRIVES (Jacques), ancien représentant du peuple français, né à Montpellier (Hérault), en 1800, fut élevé, ainsi que toute sa famille, dans les idées républicaines, qu'il a toujours ouvertement professées. Sous le règne de Louis-Philippe, il exerçait dans l'Hérault une influence politique qu'il mit au service du parti radical et, dans la campagne des banquets réformistes, il suivit la ligne de conduite adoptée par M. Ledru-Rollin. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République. Candidat du parti le plus avancé, il fut envoyé à la Constituante par 27 338 suffrages. Il siégea et vota avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la constitution ainsi que l'ordre du jour de Dupont (de l'Eure) déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le huitième à l'Assemblée législative, il continua de servir avec le même zèle le parti démocratique; son nom parut, le 13 juin 1849, au bas de la proclamation adressée au peuple par la Montagne. Il fut arrêté et détenu quelque temps à Sainte-Pélagie; mais il n'encourut point de condamnation. Il fut un des fondateurs et des rédacteurs principaux du journal *le Vote universel*, protestation quotidienne contre la loi du 31 mai. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il vit à Bruxelles.

BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), poëte français, né à Lorient, le 12 septembre 1806, d'une ancienne famille bretonne, fut élevé, sur les bords du Scorff et de l'Ellé, par un prêtre de sa famille. Un premier amour pour une jeune paysanne du voisinage du nom de Marie, éveilla en lui la poésie. Il vint à Paris en 1828, et y publia, avec M. Ph. Busoni, la comédie de *Racine*, en un acte et en vers, qui eut peu de succès. Après un voyage en Italie, en 1832, il alla faire un cours de littérature à l'Athénée de Marseille. Ayant publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des poésies qui furent remarquées (1833), il voulut consacrer tout un poëme à son enfance et à la Bretagne; ce poëme fut *Marie* (1836), dont la grâce mêlée de tristesse fut très-goûtée. Il repartit pour l'Italie, en 1841, publia à son retour les chants mystiques intitulés : *les Ternaires, ou Fleurs d'or*, et alla chercher dans son pays des inspirations plus profondes. Il en revint, en 1846, avec son poëme des *Bretons*, tableau de la vie rustique, qui fut couronné par l'Académie française. Le 6 mai de la même année, il recevait la décoration de la Légion d'honneur.

Il a donné depuis : *Primel et Nola, les Pêcheurs, les Bains de mer, Telen Arvor, ou Harpe d'Armorique*, poésies en langue celtique, populaires en Bretagne (1853); *Histoires indo-armoricaines, Poétique nouvelle* (1854); *Histoires poétiques* (1855).

M. Brizeux s'est aussi occupé de recherches philologiques relatives au vieil idiome de son pays. Élève de Legonidec, auquel il fit faire, au moyen d'une souscription, des funérailles honorables, il l'assista dans ses derniers travaux, et publia sur lui une *Notice* en tête de sa *Grammaire celto-bretonne*. Il a travaillé depuis longtemps à un *Dictionnaire topologique et historique des noms de lieux de la Bretagne*. Il a donné, en 1841, une traduction en prose de la *Divine Comédie* (nouvelle édition, 1853, in-18).

BROCKHAUS (Henri), imprimeur-libraire-éditeur allemand, né à Amsterdam le 4 février 1804, est le propriétaire actuel de la librairie *Friedrich-Arnold Brockhaus* à Leipsick, qui a été fondée par son père, en 1817, et qui est aujourd'hui l'une des plus grandes et plus importantes librairies de l'Allemagne. Sous sa direction et celle de son frère aîné, Frédéric, né en 1800, aujourd'hui retiré des affaires, la maison paternelle prit une nouvelle extension. Elle réunit successivement à la librairie, dans le même local, une imprimerie, avec tous les perfectionnements récents que la typographie doit à la mécanique, une stéréotypie, des ateliers de reliure, un atelier de construction de machines, etc. Ces différents travaux occupent environ quatre cents personnes.

Parmi les publications qui ont paru, et qui paraissent encore, en grande partie, dans cet établissement, il faut signaler : la *Gazette allemande universelle* (Deutsche allgemeine Zeitung), fondée en 1837, grand journal qui rivalise avec la *Gazette universelle d'Augsbourg*; l'excellent *Dictionnaire de conversation* (Conversationslexicon, 10e édit. 1853-1856, 16 vol.), sorte d'encyclopédie universelle aussi complète que bien proportionnée, à laquelle se rattachent quatre autres recueils, dont deux dictionnaires, *Conversationslexicon der neusten Zeit und Literatur* (1832-1834, 4 vol.) et *Conversationslexicon der Gegenwart* (1838-1841, 4 vol.), et deux revues, *le Présent* (die Gegenwart, 1848-1857), et *Unsere Zeit* (1857 et suiv.), qui sert plus spécialement de supplément au *Conversationslexicon*; *l'Encyclopédie universelle des sciences et des arts d'Ersch et Gruber* (Allgemeine Encyclopedie der Wissenschaften und Künsten), commencée en 1818, vaste répertoire, auquel les savants et les écrivains les plus distingués de l'Allemagne ont collaboré, et qui doit se composer de plus de 100 volumes; l'almanach littéraire *Urania* (depuis 1810); l'annuaire critique de littérature *Hermes* (depuis 1819); la *Revue littéraire périodique de conversation* (literarisches Conversationsblatt, depuis 1820) qui paraît actuellement sous le titre de *Feuilles de conversation littéraire* (Blaetter für literarische Unterhaltung, depuis 1826); le *Dictionnaire bibliographique universel d'Ebert* (Eberts allgemeines bibliographisches Lexicon, depuis 1823); la *Bibliographie universelle de P. Trœmel* (Allgemeine Bibliographie); le recueil périodique *Pfennig Magazin* (depuis 1833), etc., etc.

En 1837, MM. Brockaus et Avenarius fondèrent à Paris et à Leipsick une librairie de littérature allemande et étrangère, sous la raison sociale de *Brockhaus et Avenarius*. L'établissement de Paris fut vendu, en 1844, et il appartient aujourdhui à M. Ch. Franck. La succursale de Leipsick a cessé d'exister en 1850, pour être incorporée à la maison principale.

BROCKHAUS (Hermann), orientaliste allemand, frère des précédents, né à Amsterdam le 28 janvier 1806, étudia particulièrement la littérature indienne aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Bonn et séjourna ensuite successivement à Copenhague, Paris, Londres et Oxford, pour y compléter ses travaux. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur adjoint

Digitized by Google

à l'université de Iéna (1839), et, deux ans plus tard, appelé à Leipsick, où il devint, en 1841, professeur adjoint et, en 1848, professeur titulaire de langue et de littérature indienne.

On doit à M. Herm. Brockhaus, entre autres éditions : le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres du recueil de légendes de Somadeva intitulé : *Kathâ sarit sâgara* (Leipsick 1839; traduction allemande seule, 1843. 2 vol.); le texte et les scolies indiennes du drame de Krishna Mira intitulé : *Prabodha candrodaya* (Ibid., 1845); le texte persan des *Sept maîtres savants* de Nachschebi (Ibid., 1845); celui du *Vendidad Sade* (Ibid., 1850), d'après les éditions de Paris et de Bombay, avec un *Dictionnaire* et un *Glossaire* de la langue zend : le texte persan des *Chansons de Hafis* (Ibid., 1854), accompagné du commentaire de Sudi. On cite aussi de lui une dissertation *sur l'Impression des œuvres sanscrites en caractères latins* (über den Druck sanskritisch. Werke mit lateinischen Buchstaben, 1841), qui a contribué à faire adopter cette pratique par les orientalistes.

BROD (Henri), musicien français, est né à Paris, le 13 juin 1799. Admis, en 1811, au Conservatoire, il devint élève de Vogt pour le hautbois, et remporta un premier prix. Pendant longtemps il a fait partie de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts. Artiste distingué, il s'est occupé de perfectionner son instrument par une division plus rationnelle du tube et par une disposition nouvelle de quelques clefs. Il a fait descendre le hautbois de l'*ut* au *la*. Sa fabrication réunissait toutes les qualités désirables. On a de M. Brod une *Méthode complète* et un assez grand nombre de morceaux pour le hautbois.

BRODERIP (William-John), naturaliste anglais, est né vers 1794, à Bristol, où son père exerçait la médecine. Après avoir pris ses degrés universitaires à Oxford, il étudia le droit et fut admis, en 1817, au barreau; à cette époque il donna une réimpression de Callis, et collabora, avec M. Bingham, à la grande collection des lois et arrêts (*Law reports*). Juge de paix à Londres pendant trente-quatre ans (1822-1856), il a consacré le peu de loisirs que lui laissait cette charge à des travaux littéraires et scientifiques. C'est ainsi qu'il a fourni à la *Penny cyclopædia*, à l'*English cyclopædia*, à la *Quarterly Review*, au *Zoological journal*, un grand nombre d'articles sur les diverses branches de l'histoire naturelle, notamment sur la zoologie. On a aussi de lui : *Récréations zoologiques* (Zoological recreations, 1847), et *Pages du portefeuille d'un naturaliste* (Leaves from the note-book of a naturalist, 1852).

M. Broderip avait formé patiemment une magnifique collection de coquilles qui, en ces derniers temps, a été jugée digne d'être acquise pour le *British Museum*. Il fait partie de la Société royale de Londres (1828), de la Société de géologie, dont il a été secrétaire honoraire, et a contribué à l'établissement de la Société de Zoologie, qui l'a élu pour un de ses vice-présidents. Les recueils de ces divers corps savants ont reçu de lui de nombreuses communications.

BRODHEAD (John-Romeyn), historien américain, né le 2 janvier 1814, à New-York, d'une ancienne famille de cette ville, étudia le droit et fut admis à la profession de légiste, en 1835. Quatre ans plus tard, il fut attaché à la légation des États-Unis, à la Haye, et là il conçut le projet d'écrire une histoire de l'État de New-York, pour laquelle il trouvait, en Hollande, des renseignements fort considérables. Vers cette même époque, sur la demande de la Société historique de New-York, la législature de cet État ayant décidé, par un acte officiel, qu'un agent serait chargé de recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de New-York, qui pourraient se trouver en Europe, ce fut M. Brodhead que le gouverneur Seward choisit pour cette mission. Parti en 1841, il revint en Amérique au bout de trois ans, après avoir tiré des bibliothèques et des archives de France, d'Angleterre et de Hollande, plus de 5000 pièces, inédites pour la plupart, et formant une collection de 80 volumes manuscrits. Un acte de la législature de l'État de New-York, du 30 mars 1849, en a ordonné la publication, qui forme 12 volumes in-4. En 1846, M. Bancroft, envoyé en Angleterre, comme ministre des États-Unis (1846), obtint du président Polk, que M. Brodhead fût nommé secrétaire de la légation. Il y resta jusqu'en 1849, et, à son retour, s'occupa de mettre à exécution l'œuvre qu'il avait si longtemps méditée. Le premier volume de son *Histoire de l'État de New-York*, qui comprend la période hollandaise, de 1609 à 1649, et qui est si riche de faits nouveaux et intéressants, parut à New-York, en 1853. En 1853, M. Brodhead fut nommé, par le président Pierce, officier naval du port et district de New-York, poste qu'il a refusé d'échanger, au commencement de 1855, contre celui de consul général des États-Unis au Japon, afin de pouvoir continuer ses travaux historiques. On cite encore de lui un *Essai sur l'histoire commerciale de New-York*, lu en forme d'Adresse, le 8 juin 1854, devant l'Association de la bibliothèque commerciale de New-York, et publié aux frais de cette Société.

BRODIE (sir Benjamin Collins), célèbre chirurgien anglais, né à Winsterslow, dans le comté de Wilts, en 1783, étudia l'anatomie à l'école spéciale de Greatwindmill street, et la clinique à l'hôpital de Saint-George, à Londres. Ayant débuté par l'enseignement public de l'anatomie et de la chirurgie, il fut élu, en 1808, chirurgien assistant, puis chirurgien à l'hôpital de Saint-George, en remplacement de son ancien maître sir Everard Home, et enfin membre du collége des chirurgiens. En 1809, il rendait compte, dans les *Transactions philosophiques*, d'un phénomène tout à fait anormal, la circulation du sang dans un fœtus humain qui n'avait pas de cœur. En 1810, la Société royale de Londres le nommait associé, et lui décernait, l'année suivante, une médaille pour ses *Recherches sur l'influence de la chaleur animale* (Researches respecting on the influence of animal heat), et pour ses *Expériences et Observations sur les divers modes d'action des poisons végétaux* (Experiments an observations on the different, etc.). Inserés dans les *Transactions philosophiques*; ces deux articles annotés, ainsi que plusieurs autres sur le dernier sujet, ont été publiés séparément en 1851. On a encore de lui : *Expériences et observations sur l'influence des nerfs de la huitième paire sur les sécrétions de l'estomac.*

M. Brodie a été chirurgien de Georges IV et de Guillaume IV, et il remplit les mêmes fonctions auprès de la reine Victoria, qui, en 1834, l'a créé baronnet. Membre correspondant de l'Institut de France et membre étranger de plusieurs Sociétés savantes et Académies, il a reçu, en 1850, de l'université d'Oxford, le grade honorifique de docteur en droit civil. Ses études toxicologiques expliquent l'importance que son opinion sur l'effet de la strychnine a eue, récemment, dans le jugement d'un empoisonneur (affaire Palmer; juin 1856). Il est surtout célèbre comme prati-

Digitized by Google

cien et, par sa clientèle, il se fait, dit-on, un revenu de 250 000 fr.

BRODIE (Benjamin COLLINS), fils du précédent, est né à Londres, en 1817. Professeur de chimie à l'université d'Oxford et associé de la Société royale de Londres, il a publié plusieurs ouvrages estimés sur les affections nerveuses locales et sur diverses questions de pathologie et de chirurgie. Nous citerons : *Observations pathologiques et chirurgicales sur les maladies des articulations* (Pathological and surgical observations on the, etc. London, 1848, in-8; 1850, 5e édit.); *Leçons sur les maladies des organes urinaires* (Lectures on the diseases of the urinary organs, London, 1832, in-8: 1849, 4e édit.); *Recherches physiologiques* (Physiological researches, London, 1851); *Investigations physiologiques* (Physiological inquiries, London, 1854; 1856, 3e édit.).

BROFFERIO (Ange), avocat piémontais, homme politique et littérateur, né à Castelnuovo, dans la province d'Asti, le 24 décembre 1802, se fit remarquer dès l'enfance pour sa passion pour le théâtre et pour la littérature dramatique. Envoyé à Turin pour faire son droit, il composait des comédies, des drames, des tragédies, dont plusieurs furent joués et réussirent. Reçu docteur en droit, il se livra plus librement aux études littéraires, sous la direction du jésuite Manera, et fit représenter avec succès une tragédie en cinq actes, *Eudoxie*. M. Brofferio visita ensuite toute l'Italie et la France, et écrivit tout en voyageant, de nouvelles pièces, entre autre *le Retour du proscrit* et *Salvator Rosa*, qui ont été applaudies à Naples. Enfin, revenu en Piémont, il voulut prendre place au barreau, entra chez un homme de loi pour apprendre la procédure, et débuta dans des causes criminelles, qui furent pour lui de véritables triomphes.

Incarcéré, en 1830, pour avoir trempé dans une conspiration, il sortit de prison, au bout de quelques mois, grâce à l'amnistie accordée lors de l'avénement de Charles Albert. Il avait employé ses loisirs forcés à composer des chansons en patois piémontais, qui lui valurent le surnom de « Béranger piémontais. » Il fonda ensuite un journal politique, *le Messager turinois*, pour la défense de la liberté et de l'indépendance italiennes. Sans accepter les offres brillantes de Charles Albert, il seconda de tout son talent ses projets de réforme et d'affranchissement. Sur son invitation, il composa une tragédie nationale, *Vitigès roi des Goths*, toute pleine d'allusions, et dont l'ambassadeur d'Autriche empêcha la représentation. Mais la pièce, imprimée à Paris, fut bientôt dans toutes les mains. M. Brofferio dirigeait, en outre, une foule de publications hostiles à l'Autriche.

Quand le mouvement réformiste de toute l'Italie reçut, à l'avénement de Pie IX, une nouvelle impulsion, M. Brofferio redoubla d'activité pour réclamer, dans son journal, une garde nationale, la liberté de la presse, la suppression des jésuites, enfin et surtout une constitution. Le roi en donna une le 8 février 1848, et le rédacteur en chef du *Messager turinois*, devenu député, fut bientôt l'un des premiers orateurs de la Chambre. Ses discours sur la fusion des provinces lombardo-vénitiennes avec le Piémont, et sur la médiation anglo-française, eurent du retentissement hors de l'Italie. Les interpellations au ministère Gioberti (12 février 1849), causèrent l'agitation la plus vive, et dans la séance mémorable du 24 mars, après la défaite de Novarre, il prit la parole jusqu'à huit fois, pour faire adopter par la Chambre les moyens qui lui paraissaient propres à réparer ce désastre.

M. Brofferio est resté, depuis, le chef de l'opposition démocratique piémontaise, et il intervient, à ce titre, dans toutes les questions, comme dans celles de la suppression des couvents et de la participation du Piémont à la guerre d'Orient. *Le Messager* ayant dû cesser de paraître, il l'a remplacé successivement par *la Voix dans le désert*, *la Voix de la liberté*, *la Voix du progrès commercial*. De 1849 à 1852, il a publié une *Histoire du Piémont depuis 1814 jusqu'à nos jours*.

Au milieu de cette vie, où la littérature et la politique ont tant de place, M. Brofferio, doué d'une infatigable activité, n'a cessé d'exercer comme avocat criminel, et d'ajouter à sa réputation par ses succès dans les affaires ordinaires ou dans les procès politiques. Parmi ces derniers, on cite ceux intentés au *Messager* par la légation de Rome, et à *la Voix de la liberté* par la légation d'Espagne. On cite aussi sa défense du général Romarino, traduit, après la campagne de Novarre, devant le conseil de guerre de Turin.

BROGLIE (Maison de), famille française d'origine italienne, comme l'atteste encore la prononciation de son nom (*Broille*). Venue en France à la suite de Mazarin, elle fut admise, en 1759, parmi les princes du saint empire; elle est actuellement divisée en deux branches qui descendent l'une et l'autre de François-Victor, duc de Broglie, maréchal de France : la première a pour chef le fils de Charles-Louis-Victor, *Achille-Charles*-Léonce-Victor (voy. ci-dessous), qui, de son mariage avec Albertine de Staël, morte en 1838, a une fille, *Louise* de Broglie, mariée en 1836 au comte d'Haussonville (voy. ce nom), et deux fils : *Albert* de Broglie (voy. ci-dessous), et *Paul* de Broglie, né le 18 juin 1824. La branche cadette comprend Gabriel-*Octave* de Broglie, fils d'Auguste-Joseph, prince de Broglie-Revel, né le 11 novembre 1786, et ses deux fils : *Auguste*-Victor, né le 6 avril 1822, et *Raymond*-Charles-Amédée, né le 15 mai 1826.

BROGLIE (Achille-Charles-Léonce-Victor, duc DE), homme d'État français, membre de l'Institut, est né le 28 novembre 1789. Son grand-père, maréchal dans la guerre de sept ans, le vainqueur de Berghen, émigra et mourut à Munster, en 1804, au moment ou Lebrun l'invitait, au nom de Bonaparte, à rentrer dans sa patrie. Son père, député de la noblesse de Colmar aux états généraux, et qui s'était rallié à la cause constitutionnelle, refusa d'émigrer, et fut guillotiné le 10 juillet 1794. Il laissait quatre enfants, un seul fils et trois filles. Sa veuve, petite-fille du maréchal de Rosen, jetée dans la prison de Vesoul, s'en échappa et se retira en Suisse. Elle rentra en France, à la chute de Robespierre, et se remaria à M. d'Argenson qui fit donner au jeune de Broglie une éducation toute virile, en l'envoyant dans les écoles centrales de l'époque. Il y fit, sous la direction d'un professeur distingué de Strasbourg, de fortes études de grec, d'histoire et de droit.

Sous l'Empire, M. de Broglie, racheté du service militaire, pour lequel il n'avait aucun goût, par les soins de M. d'Argenson, entra dans les fonctions administratives et diplomatiques. Attaché, comme auditeur, à la section de l'intérieur au conseil d'État, il se fit remarquer de l'Empereur par son intelligence et son travail, et fut chargé de différentes missions, en Illyrie, en Espagne, à Varsovie, à la suite de l'abbé de Pradt, en 1812, et, l'année suivante, au congrès de Prague, auprès de M. de Narbonne. Toutefois M. de Broglie n'aimait ni Napoléon ni son régime. Imbu des principes de la constitution an-

Digitized by Google

glaise, il ne trouvait pas, d'ailleurs, que le vainqueur de l'Europe justifiât dans les séances du conseil d'État, cette réputation de légiste et d'orateur qu'on lui faisait généralement.

Il accueillit donc avec empressement, en 1814, la Restauration et la charte. Au mois de juin, Louis XVIII le nomma pair de France. Mais son âge ne lui permettait pas de prendre part aux délibérations. Il eut ce droit, avec ses trente ans, l'année suivante, quelques jours à peine avant le jugement du maréchal Ney. Il en réclama vivement l'exercice, l'obtint, non sans peine, parla à plusieurs reprises en faveur de l'illustre accusé, et fut de la minorité qui voulait, par un vote indépendant, épargner au nouveau pouvoir un de ses plus mauvais souvenirs. M. de Broglie venait d'épouser la fille unique de Mme de Staël, qui écrivait alors son ouvrage, si libre et si fort, des *Considérations sur la Révolution française*. Mme de Broglie, protestante fervente, vécut jusqu'à la fin (1838) dans la plus parfaite harmonie avec son mari, sincère catholique, et contribua, par l'élévation de son esprit, à maintenir et à rehausser chez lui l'élévation du caractère.

Jeté dans l'opposition par ses premiers actes, M. de Broglie dut combattre, au nom des mêmes principes, les divers ministères de la Restauration, ceux de M. Decazes et de Martignac exceptés. En 1816, à propos de la loi d'amnistie et de ses exceptions, il demande l'amnistie complète. Après la dissolution de la *Chambre aux catégories*, il soutient, contre les royalistes, un projet d'organisation plus libérale des collèges électoraux. Mais ses grandes luttes parlementaires ont lieu à l'occasion des lois sur la presse (1817). Il réclame avec éloquence le libre exercice du droit de discussion, en dépit de l'abus qu'en pourront faire quelques écervelés, dans des pamphlets. Il repousse, à la même époque, avec autant de vivacité, les restrictions proposées par Barthélemy à la loi électorale, la saisie préalable des écrits : la loi de censure ; la loi sur la détention préventive, celle sur les substitutions, la loi de *justice et d'amour;* la contrainte par corps en matière civile. Sur toutes ces questions et tant d'autres (traite des nègres, lois de douane, indemnité américaine, discussion du budget, etc.), il faisait paraître, avec son attachement inaltérable à la liberté, la solidité de son savoir comme économiste et comme jurisconsulte, la sincérité de ses convictions, et la vigueur de sa logique, qui, jointes à une certaine âpreté d'ironie, faisaient la force de son talent oratoire.

Membre de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et de celle des *Amis de la presse*, M. de Broglie, vers la fin de la Restauration étendit le cercle de son activité libérale et ajouta à sa renommée de publiciste par la fondation de la *Revue française* (1828), à laquelle il fournit un certain nombre d'articles anonymes qui furent très-goutés. Celui sur la peine de mort est resté comme une des meilleures analyses de la question si complexe du droit de punir.

La révolution de Juillet donna au libéralisme de M. de Broglie une satisfaction trop complète, et la frayeur des tendances démocratiques qu'elle avait encouragées, fit de lui, pendant tout le règne de Louis-Philippe, un des chefs du parti appelé doctrinaire, qui, sans renier en théorie aucun des principes d'un gouvernement libéral, se dévoua à en ajourner indéfiniment l'application. Dès le 31 juillet, il avait été placé au ministère de l'intérieur par la Commission municipale; mais il n'y resta que jusqu'au 9 août, et le céda alors à M. Guizot, son ami, organe plus hardi des mêmes idées, se contentant du portefeuille de l'instruction publique, dans la première combinaison ministérielle essayée par le nouveau roi. Tous deux furent bientôt forcés de faire place à un ministère qui répondit mieux à l'excitation générale du pays, au ministère Laffite (2 novembre). Ils passèrent alors dans l'opposition. Mais ils se rallièrent au ministère de Casimir Perier. M. de Broglie, allant même plus loin, défendit, avec M. Thiers (voy. ce nom), l'hérédité de la pairie, abandonnée par le cabinet. En 1832, il forma avec MM. Guizot et Thiers et le maréchal Gérard, le ministère du 11 octobre, l'un des plus longs de la monarchie de Juillet : M. de Broglie eut le portefeuille des affaires étrangères. Un de ses principaux actes, à cette époque, fut un arrangement conclu avec l'Angleterre pour la répression de la traite des nègres, et qui, s'il consacrait le droit de visite, servait du moins efficacement une cause à laquelle le ministre s'était dévoué depuis quinze ans, l'abolition de l'esclavage. Sorti du ministère une première fois, le 4 avril 1834, à la suite du rejet de la loi sur l'indemnité américaine, il fut rappelé par le roi, le mois suivant, avec le même portefeuille et le titre de président du conseil, pour mettre un terme aux rivalités de M. Guizot et de M. Thiers. C'est sous sa présidence que furent présentées, soutenues et votées les fameuses lois sur la presse, dites lois de septembre (1835), si contraires aux principes qu'il avait soutenus sur cette matière sous la Restauration. Non content d'édicter une pénalité plus sévère contre les délits de presse, le projet de loi les distrayait de la justice ordinaire pour les soumettre, malgré l'article 28 de la Charte, à une juridiction exceptionnelle, la Chambre des Pairs. Ces lois ont valu, dans le moment, à M. de Broglie les plus violentes accusations d'apostasie; mais, grâce à l'empressement que mit M. Thiers à en défendre la disposition la plus énorme, c'est au nom de ce dernier plutôt qu'au sien que cette législation est resté attachée.

M. de Broglie se retira définitivement au mois de février de l'année suivante, à l'occasion du vote de la Chambre contre l'ajournement du projet de conversion des rentes, et entraîna enfin la dissolution du cabinet. Depuis il n'est pas revenu au pouvoir, refusant malgré les sollicitations qui lui ont été plusieurs fois adressées, d'entrer dans des combinaisons ministérielles qui n'avaient pas son entier assentiment. Il s'est associé aux efforts de la coalition contre le ministère Molé (voy. ce nom), mais sans se soucier de recueillir son héritage. Après avoir désapprouvé, dans la question d'Orient, la politique de M. Thiers dont il n'avait pas voulu être le collègue, au 1er mars, il s'est borné, tout en blâmant l'inaction de M. Guizot, à soutenir, comme pair de France, le ministère du 20 octobre, entre les mains duquel la monarchie constitutionnelle devait périr.

Après la révolution de Février, M. de Broglie prit naturellement l'attitude d'un homme qui ne pouvait voir sans douleur s'évanouir, en un instant, la royauté qu'il avait contribué à fonder. Il resta dans une silencieuse retraite jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Avant le 10 décembre il parut un article anonyme assez sévère dans la *Revue des Deux-Mondes* sur la politique étrangère de la République et qu'on lui attribua. Après l'élection de Louis-Napoléon, il rentra dans la politique active, se fit élire représentant à l'Assemblée législative, par le département de l'Eure, et reprit la place que son nom et son passé lui marquaient parmi les chefs de ce parti de l'ordre, formé par la coalition de tous les anciens partis. C'est lui qui, en 1851, proposa à l'Assemblée la loi pour la révision de la Constitution, destinée, dans sa pensée et celle de ses amis, à rouvrir la porte à une monarchie de

Digitized by Google

son choix. Mais, au milieu de toutes les luttes et de tous les tiraillements d'une majorité hétérogène, le coup d'État du 2 décembre fit arriver un ordre de choses dont M. de Broglie et ses amis ne pensaient pas préparer le triomphe, en poussant au renversement des institutions républicaines. Il a vécu, depuis lors, dans la retraite. Au commencement de 1856, il fut nommé membre de l'Académie française. Cette élection était toute politique; car M. de Broglie, qui n'avait pu entrer autrefois (1833), que comme membre libre, à l'Académie des sciences morales et politiques, où était sa vraie place, n'avait d'autres titres littéraires que ses discours parlementaires et quelques articles de revue. Sa réception qui prit les proportions d'un événement, lui a fourni la seule occasion qu'il pût avoir, de protester publiquement de la fidélité de ses sympathies pour des hommes tombés et un régime qui n'est plus.

M. de Broglie, comme homme d'État, a été rarement populaire, et pour peu de temps, mais les divers partis l'ont généralement respecté. Malgré les changements de conduite auxquels les événements l'ont conduit il passe pour avoir, en politique, moins de souplesse et d'habileté que de droiture. Suivant Talleyrand, il était également désagréable à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Lafayette disait de lui : « Je ne l'aime pas mais je l'estime. » Décoré de divers ordres étrangers, il est, depuis le 30 avril 1836, grand-croix de la Légion d'honneur.

BROGLIE (Albert, prince DE), fils aîné du précédent, né le 13 juin 1821, s'est fait au sortir des bancs de l'Université, une réputation précoce comme publiciste. Après avoir débuté dans la *Revue des Deux-Mondes*, il est devenu un des principaux rédacteurs du *Correspondant*, où il défend les intérêts catholiques et les principes du constitutionnalisme le plus modéré. Adversaire de *l'Univers religieux* comme de la philosophie rationaliste, du pouvoir absolu comme de la démocratie, il suivit la ligne politique et religieuse adoptée par MM. de Montalembert et de Falloux. Il a réuni ses premiers essais en un volume intitulé: *Études morales et littéraires* (1853, in-18). Son œuvre principale a pour titre: *l'Église et l'Empire romain au IVe siècle* (1856, 2 vol. in-8); c'est l'histoire du règne de Constantin, écrite au point de vue catholique; elle doit être suivie de deux autres parties: *Julien l'Apostat* et *Théodose le Grand*. En 1846, il a donné une traduction du *Système religieux* de Leibniz (in-12).

M. Albert de Broglie a épousé, le 19 juin 1845, Mlle Pauline-Éléonore de Galard de Béarn. Il en a eu cinq fils dont l'aîné, Victor, est né le 30 octobre 1846.

BROHAN (Augustine-Suzanne), comédienne française, née, le 29 janvier 1807, d'une famille d'artisans, entra dès l'âge de onze ans, au Conservatoire, y eut pour maîtres Saint-Prix et Lafont, et obtint, en 1821, le premier prix de comédie. Elle alla débuter en province et parut avec succès à Orléans, à Tours et à Angers. Elle entra ensuite, en mai 1824, au second Théâtre-Français, et montra, dans le rôle de Dorine du *Tartufe*, beaucoup d'intelligence et de verve. Lorsque la musique envahit ce théâtre, elle partit pour Rouen, où la comédie était alors très-goûtée. Elle rentra à l'Odéon le 1er avril 1827, y resta quinze mois et passa au Vaudeville, où elle eut de grands succès pendant sept ans, surtout dans *Frontin mari garçon* et *Marie Mignot*. Elle fut appelée, en 1835, à la Comédie-Française, y fit d'heureux débuts dans son rôle favori de Dorine et dans celui de Madelon des *Précieuses*. Mais bientôt les tracasseries que lui suscitèrent des rivalités parmi les sociétaires de notre première scène, la déterminèrent à retourner au Vaudeville, où elle retrouva, dans *Pierre le Rouge*, *un Monsieur et une dame*, etc., toute la faveur du public. De l'esprit, de la verve, un naturel qui n'excluait pas la finesse, une grande habileté à ménager ses ressources, furent les principales qualités que déploya Mlle Augustine Brohan dans sa courte carrière dramatique. Elle avait à peine trente-cinq ans, lorsqu'elle renonça aux agitations du théâtre et à ses triomphes.

BROHAN (Augustine), actrice française, fille de la précédente, née à Paris, dans l'ancien hôtel de Rambouillet, en 1824, fut nommée, à dix ans, pensionnaire du Conservatoire et entra dans la classe de M. Samson; elle s'y fit d'abord remarquer par une extrême dévotion, dont son premier professeur, l'abbé Paravey, lui avait inculqué les principes. Elle n'en remporta pas moins le second prix de comédie à l'âge de treize ans et le premier prix l'année suivante. A la suite de ces succès, elle se refugia, dit-on, dans un couvent de la rue du Bac, d'où on eut grand'peine à la tirer, pour la faire débuter au Théâtre-Français dans *Tartufe* et dans *les Rivaux d'eux-mêmes*. Elle avait quatorze ans et demi. Sa grâce, sa vivacité, tempérées alors par une certaine pudeur juvénile, lui conquirent tous les suffrages. Elle fut engagée le soir même, aux appointements de 3000 francs.

Bientôt, Molière n'eut point de plus spirituelle, ni de plus franche interprète; car elle ne tarda pas à se défaire de cet embarras naïf qui n'est point dans les mœurs des soubrettes de l'ancienne comédie. Les rôles de Dorine du *Tartufe*, de Toinette du *Malade imaginaire*, de Cléanthis dans *Amphitryon*, furent trois de ses plus beaux triomphes. Elle joua avec succès tout l'ancien répertoire. Mais peut-être eut-elle encore plus de verve, d'esprit et de coquetterie gracieuse dans le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*.

Elle a créé ou repris des rôles importants dans plusieurs pièces modernes : *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme*, *l'Homme de bien*, *le dernier Marquis*, *la Marinette*, *la Patrice*, *Paxcariel et Scaramouche*, *les Amoureux sans le savoir*, *les Burgraves*, *le Testament de César*, *la Tour de Babel*, *le Carrosse*, *la Vieillesse de Richelieu*, *le Château de cartes*, *le Roi attend*, *la Famille Poisson*, *les Lundis de Madame*, *le Songe d'une nuit d'hiver*, *le Pour et le contre*, *le Béarnais*, *don Guzman*, *la Marquise de Sennetterre*, *le Caprice*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, etc. Justice est rendue à l'originalité de cette artiste dans la devise fièrement parodiée, qu'elle a prise ou qu'on lui a prêtée. « Coquette ne veux, Soubrette ne daigne, Brohan suis. »

En 1850, Mlle Augustine Brohan obtint un congé de six mois qu'elle consacra à une tournée en province et à l'étranger; elle reçut de véritables ovations dans plusieurs villes, particulièrement à Bordeaux et à Turin.

Mlle Brohan compte aussi des succès comme auteur dramatique. Elle a écrit, pour les théâtres de société, un proverbe : *Compter sans son hôte*; *les Métamorphoses de l'amour*, petit drame; *Quitte ou double*. La première de ces pièces a seule été jouée devant le public, au Théâtre-Français, dans une représentation à bénéfice. Elle refusa également de livrer à la publicité des œuvres diverses, entre autres des *Mémoires*, très-vantés de ses amis. Dans ces derniers temps (1857), elle s'est laissée aller à rédiger, sous le nom de *Suzanne*, quelques *Courriers de Paris* dans le *Figaro*. Ses attaques contre M. Victor Hugo, son ancien ami, et de plus

Digitized by Google

exilé, lui attirèrent de la part de la presse et des gens de lettres des représailles sévères qui la déterminèrent à renoncer au journalisme. Elle reçut, peu de temps après, la suppléance de la chaire de Mlle Rachel, au Conservatoire.

Nous ne pouvons passer sous silence, à propos de Mlle Augustine Brohan, cet esprit d'à-propos, cette science de répartie qui, dans le monde du théâtre, a contribué à sa réputation autant que son talent dramatique, et plus que son talent littéraire. Elle apporte dans ce genre d'escrime une vivacité foudroyante, dont la bienveillance n'est pas le défaut, et une rondeur d'expression ou de pensée qui rappelle ce style audacieux des soubrettes de Molière, auquel ont dû renoncer les auteurs dramatiques de nos jours.

BROHAN (Émilie-Madeleine), sœur de la précédente, née à Paris, le 21 octobre 1834, fut aussi destinée de bonne heure à la carrière dramatique. Au sortir du Conservatoire où elle remporta, en 1850, le prix de comédie, elle débuta, le 15 septembre, au Théâtre-Français, sous les auspices de la gloire de sa mère et de sa sœur, dans le rôle de Marguerite des *Contes de la reine de Navarre*, et reçut moins d'éloges pour son talent dramatique que pour la grâce et l'éclat de sa beauté. Bientôt reçue sociétaire, elle a abordé depuis l'ancien répertoire, notamment le rôle de Célimène; mais c'est dans les pièces modernes, telles que *Mademoiselle de La Seiglière*, *Par droit de conquête*, les *Caprices de Marianne*, qu'elle a le mieux répondu aux espérances fondées sur son nom.

En 1854, Mlle Madeleine Brohan épousa M. Mario Uchard qui, en 1857, pendant le séjour de sa femme en Russie, a donné au Théâtre-Français le drame si favorablement accueilli de *Fiammina*, dans laquelle tout le monde a voulu voir une indiscrétion autobiographique. Il vient de donner une seconde pièce : *le Retour du mari*, qui devait former comme le pendant de la première et qui n'a pas eu le même succès (1858).

BRONGNIART (Adolphe-Théodore), savant botaniste français, membre de l'Institut, né à Paris, est le fils d'Alexandre Brongniart, l'un des plus illustres naturalistes de notre siècle, mort en 1847. Il se livra, lui aussi, à l'étude des sciences naturelles et surtout à celle de la botanique, dans laquelle il s'appliqua encore de préférence à une branche spéciale, l'histoire des cryptogames. Dès 1825, il publiait une *Classification des champignons;* et, en 1828, il présentait à l'Institut les premiers fragments de son *Histoire des végétaux fossiles*, ou *Recherches botaniques et géologiques sur les végétaux renfermés dans les diverses couches du globe*. Il n'en a encore paru que quinze livraisons, formant ensemble 2 volumes in-4. La faible santé de l'auteur a arrêté la publication de ce grand travail, qui promet de jeter sur la paléontologie végétale d'aussi vives lumières que les travaux de Cuvier en ont jeté sur la paléontologie des animaux. E. Brongniart a observé que les débris de cryptogames gigantesques, aujourd'hui disparus, se trouvent dans les mêmes couches que les débris des reptiles et des poissons antédiluviens. L'existence des uns et des autres doit donc être rapportée à une même époque antérieure à celle qui a vu paraître, d'une part, les végétaux phanérogames, de l'autre les oiseaux et les mammifères; il voit, dans ce fait, un argument décisif en faveur de la théorie de l'incandescence primitive et du refroidissement du globe, et des modifications successives de l'atmosphère.

M. A. T. Brongniart a remplacé, en 1834, Desfontaines à l'Académie des sciences. Il est docteur en médecine agrégé à cette Faculté, et professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle. C'est un des fondateurs et principaux collaborateurs des *Annales de physique et de chimie*; il y a inséré, ainsi que dans plusieurs autres recueils scientifiques, un assez grand nombre de mémoires sur divers sujets de botanique et de physiologie. On a aussi imprimé de lui : la partie botanique du *Voyage de la coquille* (1831, in-4 pl.), et *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843; 2e édit. Angers, 1850). Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1846.

BRONN (Henri-Georges), naturaliste allemand, né le 3 mars 1800, à Giegelheim, près Heidelberg, étudia dans cette dernière ville l'art forestier et l'histoire naturelle, dont il donna depuis 1822 des leçons particulières à l'Université. Son enseignement, portant sur la science des pétrifications, qu'on n'avait encore professée dans aucun cours académique, attira un grand nombre d'élèves. Nommé, en 1828, professeur suppléant de sciences naturelles et de technologie, il devint, en 1835, professeur titulaire et directeur des collections de géologie de l'Université.

Ses ouvrages ont surtout pour objet la description et la classification des restes organiques enfermés dans les roches. Tels sont : *Système des Conchytes antédiluviennes* (System der urweltlichen Conchylien. Heidelberg, 1827); *Système des Zoophytes antédiluviens* (System der urweltl. Pflanzenthiere, Ibid., 1828); *Gaea Heidelbergensis*, ou *Description minéralogique des environs de Heidelberg* (Ibid., 1830), fruit de dix années d'explorations aux environs de cette ville.

Pour augmenter les matériaux de ses études sur les fossiles, M. Bronn parcourut presque tous les pays de l'Europe, en commençant par l'Italie. Deux voyages dans ce pays en 1824 et en 1827, eurent pour résultat un ouvrage sur *les Formations tertiaires de l'Italie et leurs restes organiques* (Italien's tertiaer Gebilde und deren organ. Einschlüsse, Heidelb., 1834). Il donna ensuite *Lethæa geognostica*, ou *Description des pétrifications qui servent à caractériser les formations rocheuses* (Stuttgart, 1834, 2 vol., 3e édition, revue et augmentée avec la collaboration de Roemer, 1850), résumé de ses explorations dans toute l'Europe, etc.

M. Bronn, s'appuyant sur la connaissance des restes des organismes disparus, rattache ces derniers aux organismes du monde actuel. Il tend à expliquer les métamorphoses de la terre par l'application des sciences physiques aussi bien que par la nature des restes fossiles. De là le point de vue élevé sous lequel son *Histoire de la nature* (Stuttgart, 1841-1849, 4 vol.), et sa *Zoologie générale* (Stuttgart, 1850), sont traitées. Membre de plusieurs Académies, il rédige, depuis 1830, avec M. Léonhaud, les *Annales de minéralogie, géologie, géognosie et de la science des pétrifications*.

BRONTE (Charlotte), voy. Bell (Currer).

BROOKE (sir James), navigateur anglais, né, le 29 avril 1803, à Bandel au Bengale, où son père occupait un des emplois civils de la Compagnie des Indes, acheta un brevet d'officier dans un régiment employé à la guerre des Birmans, reçut peu de temps après, à Rungpour, une blessure dangereuse, et, à la suite de divers incidents, renonça à la carrière militaire. A la mort de son père, maître d'une fortune considérable, M. Brooke, qui avait déjà fait un

Digitized by Google

voyage aux archipels de la Malaisie (1830), acheta un yacht armé en guerre, *le Royaliste*, de 140 tonneaux, appartenant à la *Royal yacht squadron* et jouissant à ce titre des privilèges d'un bâtiment de la marine militaire, composa avec soin son équipage, l'exerça pendant trois ans sur toutes les mers de l'Europe; puis, le 27 octobre 1838, il mit à la voile pour l'Orient, sous le prétexte de faire la chasse aux pirates malais. Ayant pris terre à Sarawack, province située au nord-est de Bornéo, il gagna l'affection de Muda-Hassim, oncle maternel du sultan de l'Ile, Omar-Ali, l'aida à comprimer la rébellion des Dyaks, et se fit accorder le gouvernement de Sarawack avec le titre de rajah indépendant, titre qui lui fut confirmé, non sans peine, par le sultan le 21 septembre 1841.

Maître d'un vaste territoire, à peine défriché et peuplé d'une race belliqueuse, M. Brooke voulut détruire des habitudes séculaires de meurtre et de piraterie, et n'y parvint qu'à l'aide des bâtiments de la marine anglaise, et en versant des flots de sang. L'opinion publique s'émut en Angleterre et flétrit du nom de prix du sang (*head money*) l'argent destiné à payer l'extermination des pirates, dont les têtes mises à prix n'avaient pas coûté moins de 500 000 francs. Mais le sultan de Bornéo ayant fait massacrer Mouda-Hassim et les principaux partisans des Anglais, M. Brooke, avec le concours de l'amiral Cochrane, entreprit une expédition contre la capitale de l'île, défit l'armée du sultan, qui consentit à céder à l'Angleterre la petite île de Labuan (1846), appelée par sa position à devenir un entrepôt de premier ordre entre la Chine, les Indes et l'archipel.

De retour dans sa patrie (1847), le rajah de Sarawack fut accueilli avec les plus grands honneurs et devint l'objet d'une extrême popularité. Il reçut la décoration du Bain, le titre de gouverneur de Labuan avec un traitement de 2000 livres sterl. (50000 fr.), et un vaisseau de guerre fut mis à ses ordres. Plus tard, M. Hume et des membres de l'opposition reprirent, à la tribune, les accusations auxquelles avait donné lieu le massacre des prétendus pirates; M. Brooke revint en Angleterre (1851), et demanda une enquête, qui eut pour résultat de faire déclarer insuffisantes les charges portées contre lui.

L'entreprise de sir J. Brooke a une portée que font comprendre les honneurs et protections qui lui sont accordés par le gouvernement anglais. Aujourd'hui, il travaille à civiliser son territoire en même temps qu'à l'agrandir avec toute la patience et l'énergie également propres au génie colonisateur de l'Angleterre. Les capitaines Mundy et Keppel ont publié, en 1847, une partie du *Journal* de sir Brooke, et sa *Correspondance particulière depuis* 1838 *jusqu'en* 1852 (the Private letters of sir J. Brooke; Londres, 1853, 3 vol. in-8) a été éditée par J. C. Templer.

BROOKS (Charles), littérateur américain, né à Salem (Massachusetts), le 20 juin 1813, étudia la théologie, et, après avoir été ministre dans diverses paroisses, se fixa, en 1837, à Newport (Rhodes-Island). Il s'est fait connaître dans les lettres par deux volumes de *Poésies*, et principalement par des traductions en prose et en vers de différentes œuvres modernes de l'Allemagne. Il en a réuni un certain nombre en 1853, sous le titre de *German Lyrics* (Boston, in-12). On annonce de lui un *Voyage aux Indes* et plusieurs traductions nouvelles.

BROOKS (Shirley), auteur dramatique anglais, né en 1816, étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour se livrer à son goût pour le théâtre. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à Londres avec succès : *Notre nouvelle gouvernante*, comédie amusante, et fréquemment reprise; *Honneurs et richesse*, comédie de mœurs; *la Créole*, drame, etc.

M. Brooks a fourni aux divers *Magazines* de Londres un grand nombre d'articles et de nouvelles; collaborateur du *Morning Chronicle*, il a exploré, en 1854, aux frais de ce journal, la Russie méridionale, la Turquie et l'Égypte. Ses lettres ont été réunies en un volume sous ce titre : *les Russes du Midi* (Londres, 1855).

BROSBOELL (Charles), romancier danois, né dans le Jutland, le 7 avril 1820, étudia quelque temps la peinture à l'Académie des beaux-arts de Copenhague; mais, orphelin et sans fortune, il entra dans le journalisme, et, pour gagner sa vie, écrivit des romans et des pièces de théâtre. Son talent d'observation et sa facilité ne tardèrent pas à le tirer de l'obscurité; on le goûta même à l'étranger, et la plupart de ses œuvres furent traduites en anglais, en allemand et en hollandais. On a de lui dans le genre dramatique: *les deux Étudiants* (de to Studenter; Copenhague, 1838); *le Fils du contrebandier* (Smugleres Sœn, 1839); *les Fils d'Éiagh* (Eiags Sœnner, 1845); *Ayella* (1847); *Jane Tuyon* (1849), pièces représentées à Copenhague; et dans le roman : *le Parentage* (Slægtskabet, 1839); *les Conflits de la vie* (Livets conflicter, 1844); *Contes et légendes du Jutland* (1847-1848); *Récits de châteaux de campagne* (Herregaards fortœllinger, 1853).

BROSSARD (Amédée-Hippolyte, marquis DE), général français, né, le 8 mars 1784, à Follény (Seine-Inférieure), fit ses premières armes dans les rangs de l'armée des princes. De retour en France en 1806, il s'engagea dans un régiment de cavalerie, fit toutes les campagnes de l'Empire, et devint, sous la Restauration, lieutenant-colonel au corps d'état-major. Attaché à l'armée expéditionnaire d'Alger (1830), il fut, en 1833, élevé au grade de maréchal de camp, commanda le département de la Drôme et passa, en 1837, en Afrique. C'est lui qui fit construire le camp de la Chiffa, occuper Misserghin, bloquer Blidah et repousser dans leurs montagnes les Beni-Salah. En 1839, traduit devant le conseil de guerre de Perpignan, sous l'accusation de concussion et d'excitation à la haine du gouvernement, il fut acquitté, mais aussitôt mis à la retraite. Il est, depuis 1822, officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Mélanges sur l'Afrique* (1838, in-8), et des brochures plus récentes.

BROSSET (Marie-Félicité), orientaliste français, né à Paris, le 5 février 1802, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fut pendant trois ans professeur d'humanités au Petit-Montrouge et à un autre collége de jésuites. Abandonnant les études théologiques, il vint se fixer à Paris, et, au milieu des conditions d'existence les plus modestes, se mit à étudier les langues sémitiques, le chinois, le mandchou et le thibétain, et, à partir de 1824, l'arménien et le géorgien. Pour apprendre cette dernière langue, il dut en composer, pour son propre usage, au moyen de la traduction géorgienne de la Bible, une grammaire et un dictionnaire. Au bout de quatre ans, il était en état de converser avec des princes géorgiens venus à Paris. Il allait être chargé d'une mission scientifique en Géorgie, lorsque survint la révolution de 1830. N'attendant de ses études spéciales aucunes ressources, il se fit compositeur, puis correcteur dans une imprimerie.

Digitized by Google

Enfin, il se décida à quitter la France et sollicita une chaire d'adjoint pour les littératures arménienne et géorgienne à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Il est devenu depuis académicien ordinaire, conseiller d'État, inspecteur des écoles primaires de Saint-Pétersbourg (1841), bibliothécaire à la grande bibliothèque publique (1842), et conservateur de la collection des monnaies orientales du palais de l'Ermitage (1851). Il est membre associé correspondant de la Société asiatique de Paris et décoré de l'ordre de Sainte-Anne.

M. Brosset a publié, à Paris, sous le nom de Brosset *jeune : Chronique géorgienne*, texte et traduction (1830, in-8; nouv. trad. corrigée dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, série IV, t. V); les tomes XIII-XXI de la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire de Lebeau* commencée par Saint-Martin, avec notes tirées d'auteurs orientaux. *Mémoires inédits sur la langue et l'histoire géorgienne* (1834, in-8), et l'*Art libéral, ou Grammaire géorgienne* (1834, in-8). Il a fourni une quarantaine d'articles au *Journal asiatique*, et édité quelques ouvrages à l'usage du clergé.

En Russie, M. Brosset a trouvé, dans la belle collection de manuscrits, de monnaies et d'antiquités géorgiennes que possède l'Académie, les moyens de pénétrer plus avant que ne l'avait fait aucun Européen, dans la connaissance de la Géorgie. Il a publié à Saint-Pétersbourg : *Description géographique de la Géorgie, par le tzarewitch Wakhoucht*, texte et trad. avec cartes (1842, in-4); *Catalogue de la bibliothèque d'Edchmiadzin*, en russe et en français (1840, in-8); *Histoire de la Géorgie*, texte et traduction (1re partie, 1849-1850, in-4; 2e partie, 1854-1857); *Additions et éclaircissements relatifs à l'Histoire de Géorgie* (1851, in-4), et un grand nombre d'articles dans le *Bulletin scientifique*, et plus tard le *Bulletin historico-philologique de l'Académie impériale*. Il a publié aussi *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie, exécuté en* 1847-48 (1849-1851, in-8, avec un atlas in-4).

BROT (Charles-Alphonse), romancier français, né à Paris, le 12 avril 1809, fut clerc chez un avoué (1827) et commis chez un banquier (1829), avant de s'occuper de littérature. En 1830, il débuta par des *Chants d'amour* (in-8), insérés en partie dans *le Voleur*, puis donna une vingtaine de romans : *Priez pour elle!* (1833, 2 vol. in-8); *Ainsi soit-il!* (1833); *Jane Grey* (1835, 2 vol., 3e édit. 1838); *Carl Sand* (1836, 2 vol.); *la Comtesse aux trois galants* (1839, 2 vol.); *la Nuit terrible* (1840); *les Secrets de famille* (1841, 2 vol.); *la Sirène de Paris* (1845, 2 vol.); *le Réveille-matin* (1847, 2 vol.); *la Terre promise* (1849, 2 vol.); *Deux coups de tonnerre* (1853, 2 vol.), etc. Il a aussi écrit quelques drames en collaboration : *Juliette* (1834); *la Lescombat* (1841); *la Tour de Londres* (1855); *Jane Grey* (1856); des articles de journaux, des nouvelles et des pièces de vers.

BROUCKÈRE (Charles-Marie-Joseph-Ghislain DE) économiste et homme politique belge, est né à Bruges en 1796. Fils d'un magistrat, qui fut nommé, en 1815, gouverneur de Limbourg, il entra, la même année dans l'armée des Pays-Bas, comme officier d'artillerie. Il donna sa démission en 1820, et fut élu, en 1825, par la province de Limbourg, membre de la seconde Chambre où il se signala parmi les libéraux les plus hostiles au gouvernement hollandais. A la révolution de 1830, il crut d'abord qu'une séparation administrative entre la Belgique et la Hollande suffirait pour concilier tous les intérêts; il entra même en pourparler avec le prince d'Orange; mais ayant reconnu l'impossibilité d'un accord honorable, il se dévoua tout entier à la cause de l'indépendance nationale. Commandant militaire de la province de Liége et membre du congrès, il fit partie de la Commission de constitution et se prononça pour la monarchie représentative. Après avoir présidé, sous le gouvernement provisoire, le Comité des finances, il fut nommé ministre du même département par le régent Surlet de Chokier (26 février 1831). Il vota en faveur du duc de Nemours, accompagna la députation chargée d'aller offrir la couronne à ce prince et se montra contraire à l'élection de Léopold. Il n'en fit pas moins partie du premier ministère du roi, d'abord avec le portefeuille de l'intérieur (3 août 1831), puis comme ministre de la guerre (16 août 1831).

Après les revers de l'armée belge, il se rendit au camp avec le roi Léopold. Mais, au courage du soldat, il ne parut pas, dans ces temps difficiles, unir l'habileté de l'administrateur. La Chambre lui demanda un compte sévère du marché Hambrouck, conclu à un prix onéreux, sans adjudication publique. Il se défendit avec talent (22 février 1832); mais à la suite de ces débats fâcheux, il déposa son portefeuille (15 mars 1832). Il faut du moins constater que «l'habileté de l'administrateur fut seule mise en question, et que la probité du citoyen sortit du combat sauve de tout reproche, à l'abri même de tout soupçon.» M. Ch. de Brouckère fut surtout en butte aux attaques du parti catholique; il y répondit par de vives représailles, en accusant dans la Chambre ses projets d'ambition (25 mai 1832).

Bientôt après, il cessa de faire partie de la Chambre des Représentants où les électeurs de Bruxelles l'avaient envoyé en 1831. Il fut nommé directeur de la Monnaie, et s'appliqua avec succès à l'étude de l'économie politique. Il fut un des fondateurs et des premiers professeurs de l'Université libre de Bruxelles et de l'École du commerce de la même ville. Partisan de la liberté des échanges, il combattit très-vivement les théories protectionnistes, adoptées par la majorité du parti catholique. En 1835, il conçut le projet d'une banque nationale en Belgique et devint directeur de cet établissement. Mais la crise de 1838 le força de donner sa démission. De 1841 à 1846, il fut directeur de l'usine de la Vieille-Montagne.

En 1847, il prit une part active à l'agitation libérale, et contribua de tous ses efforts à la chute du ministère De Theux. Élu l'année suivante bourgmestre de la ville de Bruxelles et membre de la Chambre des Représentants, il reprit, pendant l'administration de MM. Rogier et Frère-Orban, son ancienne importance politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il témoigna pour un certain nombre de réfugiés français des sympathies qui ajoutèrent aux complications de l'hospitalité belge. En mars 1855, le retour des catholiques au pouvoir le fit rentrer dans l'opposition. Son nom fut un de ceux qui caractérisèrent le mieux le triomphe du parti libéral, aux élections générales de 1857.

M. de Brouckère a écrit beaucoup d'articles et de brochures sur des questions financières et sociales : il suffit de mentionner à part ses *Principes généraux d'économie politique* (Bruxelles, 1851, in-8). M. Charles de Brouckère est grand officier de la Légion d'honneur.

BROUCKÈRE (Henri-Marie-Joseph-Ghislain DE), homme politique belge, frère du précédent, né à Bruges en 1801, entra dans la magistrature pen-

Digitized by Google

dant la domination hollandaise, comme substitut du procureur du roi à Maëstricht. Il remplissait les fonctions de procureur du roi à Ruremonde, quand éclata la révolution de septembre 1830. Nommé conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, il fut élu en même temps membre du Congrès national. Dans cette assemblée, il se prononça pour la monarchie constitutionnelle et pour l'institution du Sénat. Il approuva même l'usage des *fournées*, prétendant que « la chose est bonne en elle-même et qu'elle produit de grands avantages. » Il vota l'expulsion de la maison de Nassau, et fut au nombre des commissaires envoyés auprès de Léopold pour lui offrir la couronne de Belgique. Le 29 août 1831, il fut élu représentant de Ruremonde, et le 1er novembre repoussa le traité *des 24 articles* (voy. MUELENAERE). En 1832, il développa une proposition tendant à la suppression de la peine de mort. Élu représentant de Bruxelles en 1833, et constamment réélu depuis, il approuva le traité de 1839, relatif au Luxembourg et au Limbourg. L'année suivante, il fut nommé gouverneur civil à Anvers, par le ministère libéral Lebeau-Rogier. Il conserva ces fontions pendant trois ans sous le ministère mixte de M. Nothomb; mais, en 1844, il fut pensionné pour infirmités et remplacé par M. Jules Malou (voy. ce nom). Il reprit sa place dans les rangs de l'opposition, et entra dans une combinaison ministérielle dont MM. Rogier et Delfosse devaient faire partie. Cette combinaison échoua, et, le 30 juillet 1845, le ministère Van de Weyer (voy. ce nom) succéda au ministère de M. Nothomb. Il dirigea des attaques très-vives contre un des membres du nouveau cabinet, M. d'Anethan, ministre de la justice.

Après la victoire du parti libéral, en 1847, M. Henri de Brouckère fut nommé ministre d'État. En 1849, il remplit diverses missions diplomatiques en Italie. Après la chute du cabinet Rogier et Frère-Orban, il fut chargé d'organiser (31 octobre 1852) un ministère, dit de conciliation, dont il eut la présidence. L'abolition de la contrefaçon, le traité de commerce avec la France, la conversion des rentes, la *convention d'Anvers*, tentative de rapprochement entre l'autorité civile et le clergé catholique dans la question de l'éducation publique, tels furent les principaux actes de la nouvelle administration. M. H. de Brouckère s'appliqua à éteindre les querelles intérieures, à pacifier les partis, et à ménager les susceptibilités des grandes puissances, sans trahir l'honneur de la Belgique. Cette politique ne pouvait satisfaire que la fraction la plus modérée du parti libéral. Aussi, bien que l'opposition ne fût, dans la Chambre des Représentants, ni très-nombreuse ni très-vive, le ministère, à la suite de quelques échecs partiels, ne se jugea point assez soutenu et assez fort, pour traverser la crise difficile où la guerre d'Orient pouvait d'un jour à l'autre entraîner la Belgique en l'obligeant de prendre parti entre la Russie et la France. Au mois de mars 1855, tous les ministres déposèrent leurs portefeuilles; M. H. de Brouckère, invité par le roi à reconstituer un cabinet, déclina cet honneur et céda la place à M. de Decker. Revenu sur les bancs de la gauche, il a combattu, avec autant de persévérance que de mesure, les concessions faites par ses successeurs aux exigences de la réaction cléricale. Il a été ramené à la Chambre, avec une nouvelle influence, par le triomphe du parti libéral, aux dernières élections (décembre 1857).

BROUGHAM (Henry BROUGHAM, 1er baron) [on prononce *Broum*], célèbre homme d'État et pair d'Angleterre, né à Édimbourg le 17 septembre 1779, est le fils aîné d'un propriétaire de Westmoreland qui faisait remonter l'origine de sa famille au delà de la conquête. Parmi ses cinq frères, deux seulement, James et William, vinrent siéger au Parlement et prirent part aux affaires publiques durant la plus brillante période de sa carrière. Petit-neveu de l'historien Robertson, dont les conseils durent influer sur son éducation, il fit ses classes à l'École supérieure (*High School*) d'Édimbourg, et passa de là, à l'âge de quinze ans, à l'université de cette ville, où la réputation des professeurs D. Steward, Robison et Black attirait à cette époque une affluence considérable d'étudiants. Il ne tarda pas à être remarqué par sa vive intelligence et son aptitude extraordinaire; il montra même une vocation toute particulière pour les mathématiques et les sciences naturelles. A dix-huit ans, étant encore sur les bancs, il écrivit un *Essai sur la flexion et la réflexion de la lumière* qui, d'après l'avis de sir Ch. Blagden, fut jugé digne d'être inséré dans les *Transactions* de la Société royale de Londres (1796). Ce début l'encouragea, et il fit suivre cette première étude de deux travaux non moins remarquables, l'un sur le même objet, l'autre sur des problèmes de géométrie transcendantes; tous deux reçurent un accueil également favorable au même recueil (1797-1798). En même temps qu'il entretenait une correspondance en latin avec plusieurs savants étrangers, il lisait assidûment Démosthène, Cicéron, Milton et Dante, commençait l'étude de la jurisprudence et se préparait à la vie publique, en s'exerçant à la parole dans la *Speculative society*, où la jeunesse universitaire préludait aux luttes du barreau et de la tribune.

Vers la fin de ses études, il fit, avec un de ses amis, lord Stuard de Rothsay, un voyage sur le continent et visita la Hollande et la Prusse, la seule partie accessible alors aux touristes anglais. A son retour il fut inscrit au tableau des avocats d'Édimbourg (1800). Durant la courte trêve qui suivit la paix d'Amiens, il vint à Paris et fut présenté à Carnot, comme un savant de grande espérance : il venait en effet de publier un nouveau travail *sur les Propriétés de l'hyperbole conique et le rapport de la ligne harmonique aux courbes de différents ordres*, qui lui avait ouvert d'emblée les portes de la Société royale de Londres.

C'était pourtant vers la politique que le jeune Brougham se sentait le plus vivement attiré, et la *Revue d'Édimbourg*, que Jeffrey fonda vers cette époque (1802), trouva en lui un collaborateur dévoué et infatigable. Tous ses collègues, Allen, Sydney Smith, Thomas Brown, Horner, Thompson, étaient, comme lui, jeunes, pleins d'ardeur et de talent; leur œuvre réussit au delà de leurs désirs; elle fit naître les imitations par centaines, fonda la critique sérieuse, en même temps qu'elle retrempa les forces du parti whig dont elle était l'organe, et exerça la plus salutaire influence sur le mouvement politique et littéraire de l'Angleterre. Quant à lui, il se plaça bientôt en première ligne. « Dès le troisième numéro, dit Jeffrey, il fut admis parmi nous, et il contribua au succès plus que personne. » Rédacteur assidu de ce recueil jusqu'en 1828, il l'enrichit d'une grande quantité d'articles qui, réunis, ne formeraient pas moins d'une quinzaine de volumes compactes. Dans une lettre adressée à l'éditeur Constable, il alla jusqu'à lui offrir de se charger à lui seul de toute la rédaction pour un millier de livres par an; et l'on cite, dans le tome XVII, tel numéro qu'il a écrit presque en entier, y compris une dissertation sur la lithotomie. Comme critique, il méritait les énergiques reproches que Byron incompris lançait aux *reviewers* écossais; juge hautain et dédaigneux,

Digitized by Google

il disséquait les ouvrages et distribuait aux auteurs moins de conseils que de sarcasmes.

Au milieu de ces travaux, il put encore publier deux volumes d'économie politique, sous le titre de *Recherches sur la politique coloniale des puissances européennes* (An inquiry into the colonial policy of the european powers, Édimbourg, 1803, in-8). C'est là qu'après avoir exposé rapidement les divers systèmes de colonisation des anciens, et arrivant à la question de l'esclavage des nègres, loin de s'en montrer partisan, comme on le lui a reproché plus tard, pour le mettre en opposition avec lui-même, il demande l'abolition de l'infâme traite, et exprime l'espoir qu'un jour « les fils de ces Africains transportés aux îles d'Amérique obtiendront la légitime possession du sol fécondé par les sueurs et les souffrances de leurs pères. »

En 1807, M. Brougham s'établit d'une manière définitive à Londres, où un long procès relatif à la revendication du titre ducal et des domaines de Roxburgh l'avait fait avantageusement connaître. Il était las des divisions intestines qui s'étaient produites au sein du parti whig, et Édimbourg n'offrait plus à son ambition un théâtre assez vaste. Admis par la Société des avocats de Lincoln's-Inn, il s'attacha à la Cour du banc du roi, et ne tarda pas à se faire remarquer par sa rude et nerveuse éloquence, son ironie amère, ses apostrophes aussi soudaines qu'écrasantes. Il passait, dit-on, pour aimer à plaider les causes douteuses ou désespérées. En 1810, il fut chargé par plusieurs négociants anglais de porter la parole à la barre de la Chambre des Communes, pour demander le rappel des ordonnances de conseil (*Orders in council*) qui interdirent aux bâtiments neutres, sous peine de capture, de pénétrer dans les ports de France; il s'en acquitta avec une dialectique si puissante que cette plaidoirie lui valut d'un seul coup la popularité et un siége au Parlement. Ce fut le duc de Cleveland qui, la même année, lui en facilita l'accès, en le faisant élire député du bourg pourri de Camelford. Après un début insignifiant, il prit possession de ce nouveau terrain, en lançant de véritables philippiques contre les ordonnances du conseil, que l'on fut obligé de rapporter deux ans plus tard; puis il se mêla à tous les débats importants, parla avec un égal succès contre la peine du fouet dans l'armée, pour l'émancipation catholique, et s'unit à Wilberforce et à Clarkson pour réclamer énergiquement la suppression de la traite des nègres.

Lors de la dissolution du Parlement (1812), M. Brougham se présenta devant les électeurs de Liverpool; mais son concurrent, Canning, l'ayant emporté sur lui, il resta éloigné pendant quatre ans de la tribune; et il lui fallut, pour y remonter, avoir encore une fois recours au duc de Cleveland, qui le fit nommer en 1816, et jusqu'en 1830, par Winchelsea, autre bourg pourri. Cette période de quinze ans fut la plus favorable à sa réputation d'orateur et d'homme d'État. Ennemi acharné des idées rétrogrades de lord Liverpool, adversaire, violent jusqu'à l'injure, de Canning, qui avait sur lui l'avantage du sang-froid et de l'élégance, il déploya une activité qui lui donna une grande place dans l'histoire parlementaire. La détresse de l'agriculture, la réduction de l'armée, l'appui prêté par lord Castlereagh à la sainte-alliance, la réforme parlementaire, l'intervention française en Espagne, l'émancipation des catholiques d'Irlande, l'abolition de l'esclavage, le monopole des blés, l'amélioration de la justice, tels furent les principaux thèmes de sa fougueuse éloquence. Au milieu de ses attaques passionnées contre Canning, il s'oublia un jour jusqu'à l'accuser de *bassesse*. Une autre fois il traitait R. Peel de *honteux parasite*. Usant du même langage envers tous les membres du cabinet français, il accabla Chateaubriand d'invectives. Plus tard il lui rendit visite, et l'illustre écrivain lui dit avec finesse : « Milord, je suis bien aise que vous ne m'en vouliez pas de vos anciens discours. » Peu de temps auparavant, le scandaleux procès d'adultère intenté par Georges IV à la reine Caroline, sa femme (1820), était venu mettre le sceau à la popularité de son talent. Choisi par cette princesse pour son *attorney général*, il réussit à enflammer les passions du peuple par ses magnifiques plaidoyers; la péroraison du second, qui produisit une impression si vive, fut écrite par lui jusqu'à quatorze fois.

En même temps qu'il poursuivait sans relâche les tories à la tribune, qu'il suffisait à peine aux clients qui assiégeaient son cabinet d'avocat, et qu'il continuait, à 500 francs la feuille, sa collaboration à la *Revue d'Édimbourg*, M. Brougham se vouait à l'examen et à la solution de la question, alors si négligée, de l'éducation populaire. Membre, dès 1816, d'un Comité spécial d'enquête, institué sur sa motion par la Chambre des Communes, il prouva que 120000 enfants à Londres étaient totalement privés d'instruction, et ne cessa d'appeler, tous les ans, l'attention du pouvoir sur cette lacune. Il contribua à fonder les écoles d'adultes destinées aux ouvriers et connues sous le nom de *Mechanic's institutes* (1823), l'université libre de Londres, où toutes les communions étaient admises, la Société pour la diffusion des connaissances utiles (1827), dont il fut le premier président, et qui reçut de lui un grand nombre de communications, d'articles et le discours sur *le but, les avantages et les plaisirs de la science* (On the objects, pleasures and avantages of science, 1827), traduit en français. Ses *Observations pratiques sur l'éducation du peuple* (Practical observations on the education of the people, 1825), répandues à plus de 50000 exemplaires, concoururent puissamment à faire triompher la cause dont il s'était fait le champion avec un si louable désintéressement. La même année, l'université de Glascow l'élut au poste honorifique de chancelier recteur, en concurrence avec M. Scott.

M. Brougham, siégeait, en 1830, pour le bourg pourri de Knaresborough, lorsque la mort de Georges IV força le ministère d'en appeler au pays. Il brigua alors la représentation du Yorkshire, un des plus importants comtés de l'Angleterre, et fut nommé avec un tel enthousiasme, qu'il put se regarder comme un véritable tribun du peuple, et que son rang politique à la Chambre obligeait maintenant les partis à compter avec lui. Comme un exemple de son activité et de son énergie, nous rappellerons que, pendant cette élection, il lui arriva en un jour d'assister à huit meetings dans des lieux différents, d'y porter la parole, de faire en voiture un trajet de 120 milles et de reparaître, le lendemain, aux assises d'York. Dès son arrivé aux Communes, il posa la question de la réforme parlementaire. Le duc de Wellington ayant déclaré, avec sa légèreté habituelle, que cette mesure lui semblait aussi inutile que pernicieuse, il annonça aussitôt, d'accord avec le parti whig, sa motion sur la réforme pour le 16 novembre. Ce jour-là même les tories, après avoir occupé vingt-cinq ans le pouvoir, cédèrent enfin la place à leurs adversaires.

Un nouveau cabinet se forma par les soins de lord Grey, et celui qui avait si puissamment contribué à cette victoire inespérée, y accepta, après une longue résistance, la dignité de chancelier d'Angleterre avec le titre de baron Brougham et Vaux et la pairie héréditaire. Ces fa-

Digitized by Google

veurs causèrent un profond désappointement, et il fallut au nouveau ministre toute la puissance de ses facultés, pour rappeler à lui la sympathie publique. La lutte qu'il entreprit, pour vaincre la résistance opiniâtre des lords qui voyaient en sa personne la révolution incarnée, mit de nouveau en relief toute son impétueuse originalité; de tous ses effets oratoires, le plus célèbre est celui qui consista à raconter, au milieu d'images bizarres ou grandioses et d'apostrophes menaçantes, la parabole de la sybille. Après plus d'un an d'inutiles tentatives, le roi, sur la proposition de Brougham et de Grey, menaça la Chambre aristocratique d'une nouvelle création de pairs pour déplacer la majorité; celle-ci, se déclarant privée de sa liberté, cessa la lutte et la loi fut votée (juin 1832). Ce succès obtenu, on pourrait croire que l'ardeur de lord Brougham pour les réformes allait se calmer; il n'en fut rien, si l'on en juge par le programme qu'il présenta comme une conséquence de l'acte précédent : l'esclavage aboli dans les colonies, le commerce de l'Inde rendu libre et le monopole des compagnies inutiles, la réforme de la législation criminelle et des attributions municipales, la loi des pauvres transformée, l'Irlande améliorée, etc. Une partie de ces travaux considérables fut l'œuvre du premier ministère whig; nous y ajouterons même l'appui prêté au dehors à toutes les tentatives constitutionnelles, et de grandes réductions dans l'impôt et le budget, entre autres celle de 175 000 francs, faite par lord Brougham sur son propre traitement de chancelier. Dans son département, il développa autant qu'il put l'esprit de progrès, et tint en partie les promesses du célèbre discours prononcé en 1828 contre les vices de la législation anglaise. Il introduisit de grands changements dans le régime des faillites et la contrainte par corps, régularisa l'administration intérieure de la chancellerie et essaya vainement d'établir un système régulier de justice locale dont l'Angleterre est complétement privée. Ce fut l'apogée de sa gloire.

Lorsque, au mois de novembre 1834, les whigs divisés durent céder à sir R. Peel la direction des affaires, lord Brougham résigna ses fonctions et ne joua plus de rôle politique dans aucune des combinaisons qui se sont produites. La cause de cet éloignement a le droit de surprendre, surtout quand elle atteint un homme dont toute la carrière a été consacrée au triomphe de son parti. Depuis cette époque, il a vécu dans ce qu'on pourrait appeler un énergique isolement. Cependant il est peu de questions importantes qu'il ne traite à son point de vue, sans se préoccuper s'il soutient les tories ou s'il attaque les whigs; cette indépendance d'opinions l'a fait accuser de versatilité. Après avoir présenté un bill sur l'éducation nationale (1835), il reprocha violemment au cabinet Melbourne la conduite agressive suivie au Canada (1838), publia ses trois discours, qui eurent pour effet le rappel du gouverneur lord Durham, et combattit la politique de lord Palmerston dans la question d'Orient (1840). Durant l'administration de sir R. Peel, il fut l'un des premiers à se déclarer contre l'impôt des céréales, et, de 1843 à 1847, revint à plusieurs reprises, soit à la tribune, soit par des brochures, à son projet de réformer la législation criminelle et d'établir un système de tribunaux locaux.

En 1848, pris d'une belle passion pour la révolution de Février, il demanda au gouvernement provisoire à être naturalisé citoyen français, en raison de la propriété qu'il possède à Cannes, mais sans rien perdre de sa qualité de citoyen anglais. Le ministre de la justice, M. Crémieux, lui fit spirituellement sentir l'impossibilité de le satisfaire. Bientôt il écrivait au marquis de Landsdowne une lettre où il s'exprime dans les termes les plus amers au sujet de cette même révolution. Depuis plusieurs années, il a repris avec une nouvelle ardeur sa campagne en faveur de la réforme judiciaire; il est à regretter que le génie et la persévérance d'un des plus savants jurisconsultes qu'ait eus l'Angleterre ne puissent venir à bout des préjugés de la routine pour introduire l'unité et la clarté dans les lois.

En résumé, lord Brougham, comme politique, savant ou écrivain, doit être placé au premier rang des personnages éminents de l'Angleterre. « Ses connaissances sont étendues, dit de lui le critique Allan Cunningham, et son génie est d'un ordre élevé. Il n'est peut-être pas d'homme vivant qui sache autant que lui, et son activité est égale à ses talents. Ce que les autres acquièrent par l'étude, il le saisit d'inspiration. Il a pénétré à travers la surface de chaque chose, il paraît familier avec l'esprit et l'essence comme avec la forme extérieure de l'objet sur lequel il discourt. Son esprit est prompt et infatigable; son ironie est perçante; la promptitude de sa conception et l'immensité de ses connaissances le rendent impatient et colère.... » Depuis 1833, lord Brougham fait partie de notre Académie des sciences morales et politiques, à titre de membre associé. On sait qu'il passe tous les étés à son château de Cannes, en Provence, sur la porte duquel il a fait graver ce distique latin :

Inveni portum : spes et fortuna, valete
Sat me lusistis; ludite nunc alios.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Précis historique du partage de la Pologne* (1831, in-8), traduit en français; une édition de la *Théologie naturelle* de Paley, suivie de *Discours* (Dissertations on subjects of science connected with natural theology; 1835); ses principaux *Discours au barreau et au Parlement* (Speeches; 1838, 4 vol. in-8), avec notes historiques et introductions; *Esquisses historiques des hommes d'État du temps de Georges III* (Historical sketches of states men who flourished in the time of George III; 1839-1843, in-8; trad. fr. 1847); auxquelles il faut joindre *les Écrivains et les savants du même règne* (Lives of men of arts and science; 1845), galerie de portraits qui a paru dans la *Revue d'Édimbourg*, et dont les personnages sont peints avec beaucoup de finesse; *Essai sur la constitution anglaise* (1845); *Voltaire et Rousseau* (1845), écrit en français par l'auteur; *Philosophie politique* (Political philosophy); un roman aussitôt détruit qu'imprimé, etc. Dans ces derniers temps il a repris ses travaux scientifiques et a publié : *Recherches expérimentales et analytiques sur la lumière* (Experiments and observations upon the properties of light; 1850), suivies de deux nouveaux mémoires en 1852 et 1853 : elles ont été communiquées à l'Institut, où Arago les ramenait à la théorie des interférences; une *Appréciation analytique des principes de Newton* (Analytical view of sir J. Newton's Principia; 1855, in-8), écrite en société avec M. E. J. Routh. Il fait paraître en ce moment une édition de ses *Œuvres complètes* (Brougham's works; 1855-1857, t. I à IX, in-8), qui n'est pas encore terminée.

De son mariage avec mistress Spalding (1819), lord Brougham n'a eu qu'une fille, morte depuis longtemps. Sa pairie s'éteindra avec lui.

BROUGHTON (John, baron) voy. Hobhouse.

BROWN (Henri-Kirke), sculpteur américain, né à Leyde (États-Unis), en 1814, et fils d'un fer-

Digitized by Google

mier, fut élevé comme un paysan, et travailla aux champs jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il vint à Boston et apprit à peindre le portrait. Une tête de femme qu'il avait modelée par hasard, détermina des connaisseurs à lui faire faire de sérieuses études. En se formant à la pratique de son art, il improvisait des statuettes dont le produit l'aidait à vivre. Après bien des épreuves, il put visiter l'Italie, et ne revint en Amérique qu'après plusieurs années de séjour à Rome. Vers 1840, il s'établit à Brooklyn dans le Massachussets.

C'est à M. Brown que l'on doit la première statue qui ait été coulée en bronze sur le continent américain. Parmi ses principales productions en marbre, nous citerons : *l'Espérance*, figure pleine de charme ; des bas-reliefs savamment composés, *les Hyades*, *les Pléiades*, *les quatre Saisons;* les bustes de *Bryant* et de *Spencer*. On lui doit également la reproduction en bronze de *l'Ange du jugement*, d'après Clinton.

BROWN (William), homme politique anglais, est né, en 1784, à Ballymena (comté d'Antrim). Après avoir achevé son éducation dans le Yorkshire, il suivit ses parents en Amérique (1800), et commença sa carrière commerciale dans les bureaux de son père, qui avait ouvert à Baltimore un grand magasin de toiles. En 1809, il fut chargé de fonder une succursale à Liverpool, fit d'excellentes affaires, agrandit sa maison et finit par ne plus s'occuper que de spéculations financières. C'est au chaleureux concours qu'il prêta aux mesures de Huskisson que la ville de Liverpool dut, en 1825, l'amélioration de ses magnifiques docks.

Après avoir échoué aux élections de 1844, il fut nommé membre du Parlement en 1845, et siégea, depuis cette époque, parmi les députés libéraux et surtout libre-échangistes. En 1850, il a publié dans *le Pennsylvanian*, journal de Boston, une suite de *Lettres sur les avantages du libre échange*, qui ont excité l'attention publique. Il s'est fait, avec autant d'ardeur, l'avocat du système décimal dans les revues américaines.

BROWN (sir George), général anglais, né à Linkwood au mois d'août 1790, fut élève du Collége royal militaire, entra au service comme enseigne en 1806, et assista, l'année suivante, au bombardement de Copenhague. En 1808, il passa en Espagne, où il se distingua jusqu'à l'évacuation par de beaux faits d'armes. Blessé à Talavera, il combattit à Vimiera, Busaco, Fuentes, Saint-Sébastien, Salamanque, Vittoria et Toulouse. Capitaine en 1811, il venait d'être nommé lieutenant-colonel (1814) lorsqu'il fut adjoint au général Ross dans l'expédition contre les États-Unis; il reçut deux coups de feu au combat de Bladensburg et contribua à la prise de Washington.

Quarante années de paix firent lentement parvenir sir G. Brown aux grades supérieurs : après avoir longtemps commandé un régiment d'infanterie légère, il fut nommé colonel de plein exercice (6 mai 1831), major général (23 novembre 1841) et lieutenant général en 1851. La confiance de lord Wellington l'investit des fonctions d'adjudant général de l'armée anglaise; mais il les résigna à la fin de 1853. Envoyé en Orient (1854) à la tête d'une division légère, il déploya une activité remarquable à Gallipoli et lors du débarquement des alliés en Crimée. A la bataille de l'Alma (20 septembre), il traversa la rivière en face de l'ennemi et dans des conditions très-défavorables. Les rives escarpées et dentelées présentaient elles-mêmes un sérieux obstacle, et les vignes à travers lesquelles il fallait passer, les arbres que les Russes avaient abattus créaient autant de difficultés, qui rendaient toute formation régulière, sous un feu très-vif, à peu près impossible. Sir G. Brown avança cependant; son cheval, criblé de balles, s'abattit, et le désordre se mit dans les rangs de ses soldats qui croyaient leur chef tué. L'arrivée opportune du duc de Cambridge leur ayant donné le temps de se rallier, ils s'emparèrent d'une redoute et occupèrent bientôt les hauteurs du plateau. « La conduite de sir G. Brown, dit lord Raglan dans son rapport, mérite les plus grands éloges. » Il ne montra pas moins de sang-froid à Inkermann (5 novembre), qui fut surtout, comme on l'a justement nommée, *une bataille de soldats*. Il accourut avec sa division au secours des gardes, accablés sous le nombre; l'un de ses régiments, le 88e, s'avança si loin qu'il aurait été surpris sans une habile manœuvre du 77e, qui le dégagea. Quant à lui, il fut frappé d'une balle qui lui traversa le bras. Obligé de prendre du repos, il alla passer quelque temps à Malte et revint, dans le courant de l'année 1855, prendre le commandement de sa division au siége de Sébastopol. A l'issue de la guerre, ses services furent récompensés par les insignes de la grand'croix du Bain, de la grand'croix de la Légion d'honneur et de l'ordre de Medjidié (1re classe) ainsi que par le grade exceptionnel de général d'armée (1856).

BROWN (John), théologien écossais, né en 1785 à Whitburn (comté de Linlithgow), petit-fils du fameux John Brown d'Haddington, l'auteur de la *Self-interpreting Bible*, fit ses études universitaires à Édimbourg, entra dans les ordres et fut, en 1806, envoyé à Biggar en qualité de vicaire. Durant le long séjour qu'il fit dans cette paroisse, il acquit les vastes connaissances littéraires et théologiques qu'il mit plus tard en œuvre. En 1821, il fut appelé à Édimbourg, où il remplaça le docteur Hall à l'église de Rose-street, puis à celle de Broughton-Place. En 1835, le synode presbytérien lui donna une chaire de théologie exégétique qu'il occupe encore à l'université d'Édimbourg.

M. Brown jouit, dans l'Église presbytérienne d'Écosse d'une haute influence comme professeur, comme pasteur et comme critique. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de religion et de controverse, parmi lesquels il faut particulièrement mentionner ses *Commentaires sur la première Épître de saint Pierre* (Expository discourses on the first Epistle of the apostle Peter, Édimbourg, 3 vol. in-8); *la Loi du Christ touchant l'obéissance civile* (the Law of Christ), écrit dans lequel, à propos du schisme de 1843, il se prononce formellement contre l'institution d'une Église indépendante et en dehors de l'État; et un recueil de *Sermons et dissertations* (Plain discourses on important subjects; 1852, in-8).

BROWN (miss Frances), femme de lettres irlandaise, est née, le 16 juin 1818, au village de Stranorlar (comté de Donegal), où son père était maître de poste. Devenue aveugle peu de mois après sa naissance, elle put néanmoins, à force de patience et de courage, recevoir les bienfaits de l'éducation; sa mémoire prodigieuse lui permit de profiter des nombreuses lectures que lui faisaient ses frères ou les amis de sa famille. Dès l'enfance, elle s'exerça à la versification, qu'elle abandonna pour quelque temps, découragée par la perfection des poésies de Pope et de Byron. Toutefois, trois petites pièces de vers insérées dans un journal irlandais lui attirèrent des félicitations, et, en 1841, elle s'enhardit à en envoyer une série à l'*Athenæum*, dirigé alors par M. Hervey qui se plut à faciliter les débuts de la jeune aveugle dans la carrière littéraire.

Digitized by Google

Depuis cette époque, miss Brown a écrit deux volumes de vers, dont l'un, *l'Étoile d'Atteghei* (the Star of Atteghei; 1844) lui valut de la part de sir Robert Peel une petite pension de 20 liv. (500 fr.) par an. En 1852, un gracieux poëme imprimé dans l'*Athenæum* fit sur lord Lansdowne une impression si favorable qu'il s'empressa d'envoyer à l'auteur un bon de 100 liv. (2500 fr.), afin d'adoucir sa position précaire. Elle a fait aussi paraître plusieurs nouvelles en prose dans le *Fraser's Magazine*, le *Chambers' Journal*, le *Leisure hour*, etc. Après un séjour de quelques années à Édimbourg, miss Brown est venue se fixer à Londres.

BROWN (Robert), célèbre botaniste anglais, né en 1781, montra dès sa jeunesse un goût très-vif pour les sciences naturelles dont il étudia toutes les branches et obtint, sur la recommandation du célèbre sir Joseph Banks, la faveur d'être attaché à l'expédition du capitaine Flinders, qui avait pour but la reconnaissance des côtes de l'Australie (1801). L'année suivante, il refusa, ainsi que le peintre Ferdinand Bauer, de suivre ce navigateur à l'île de Timor, et il parcourut avec lui plusieurs régions alors inexplorées de ce continent, la terre de Van Diémen et les îles du détroit de Bass. Il revint en Angleterre avec une collection de plus de 4000 espèces de plantes dont la plupart étaient inconnues. (1805).

Devenu bibliothécaire de son protecteur, sir J. Banks, il consacra plusieurs années à l'étude et au classement des trésors qu'il avait amassés; une partie parut dans son *Prodromus floræ novæ Hollandiæ* (Londres, 1810, in-4), réimprimé heureusement dans l'*Isis* d'Oken, et augmenté, en 1827, par Von Esenbeck; car l'auteur, mécontent, avait supprimé tous les exemplaires de ce remarquable travail. Il compléta la flore australe, qu'il a la gloire d'avoir le premier fait connaître d'une façon exacte, par les *Observations générales sur la botanique des terres australes* (General remarks on the botany of terra australis; 1814, in-4), et le *Supplementum primum floræ novæ Hollandiæ* (1830).

La grande réputation de M. Brown le fit charger par plusieurs voyageurs de la partie botanique de leurs comptes rendus; c'est ainsi qu'il a donné la description des plantes recueillies de 1802, à 1805, par Horsfield dans l'île de Java (*Plantæ Javanicæ*, 1838-1840); des herbiers, rapportés de l'Abyssinie par H. Salt (*Travels in Abyssinia;* 1816), de l'embouchure du Zaïre au Congo, par Tuckey (*Narrative of an expedition...*, 1818), de l'intérieur de l'Afrique, par Oudney et Clapperton. Il a également fourni des notices botaniques aux relations des navigateurs arctiques, tels que John Ross, Parry, Edw. Sabine et Franklin. En 1820, il hérita de la bibliothèque et des collections de sir J. Banks, et justifia, par l'emploi qu'il sut faire de ces innombrables matériaux, le titre de premier botaniste de l'Angleterre. Il s'est surtout efforcé de limiter les familles anciennes dont il a perfectionné la classification et de créer, dans les familles nouvelles, de nombreuses espèces qu'il a le premier décrites et nommées. La physiologie végétale lui doit aussi des recherches ingénieuses, entre autres la découverte encore obscure du mouvement propre des molécules de la poussière fécondante, mouvement auquel les micrographes ont attaché son nom, et celle du rapport direct des tubes polliniques avec les ovules à travers le tissu conducteur du style. Ces travaux particuliers ont été consignés par lui dans ses *Mélanges ou Opuscules botaniques*, dont M. d'Esenbeck a donné une édition allemande annotée (Nuremberg, 1827-1834, 5 vol. in-8).

M. Brown, qui entretient une correspondance active avec les principaux savants de l'Europe, est un des plus anciens membres de la Société royale de Londres; la Société linnéenne l'a nommé son président en 1849. Il est en outre un des associés étrangers de l'Académie des sciences de France (section de botanique).

BROWNE (James-Ross), voyageur et écrivain américain, né vers 1817, fit, dès l'âge de dix-huit ans, une excursion à pied tout le long du cours du Mississipi, puis s'engagea sur un baleinier, mais il débarqua à l'île de Zanzibar où il séjourna assez longtemps. A son retour à Washington, il fut employé quatre ans dans l'administration publique et nommé ensuite au poste de troisième lieutenant dans le service du trésor en Californie et en Orégon. Il y fut choisi comme secrétaire de la convention chargée de rédiger la constitution de l'État de Californie, récemment annexé à l'Union. Revenu à Washington, il en repartit quelque temps après pour un grand voyage en Orient, qui avait été le rêve de toute sa vie.

M. Ross Browne a publié trois récits de voyages écrits avec originalité et verve, et qui, sous une forme amusante, n'en constituent pas moins des ouvrages sérieux : *Tableau d'une croisière à la pêche de la baleine; avec les détails d'un séjour à l'île de Zanzibar et une histoire de la pêche de la baleine* (Etchings of a Whaling cruise; New-York, 1846, in-8 illustré); une série d'articles dans le *Harper's Magazine* sur une descente, en 1853, dans l'île de Juan Fernandez, mélange de ses impressions personnelles et de tous les souvenirs laissés dans cette île par le matelot naufragé dont l'histoire a servi de thème à Robinson Crusoé; enfin, *Yusef, ou le Voyage d'un frangi, croisade en Orient* (Yusef or the Journey of the frangi; New-York, 1854, in-8, illustré), dont on vante la verve humoristique.

BROWNING (Robert), poëte anglais, né à Camberwell près de Londres, en 1812, débuta par un conte en vers, *Pauline*, qui fut suivi de *Paracelse* (1836, in-8), drame fantastique dans le genre du *Faust*, et où l'auteur chercha à réhabiliter le fameux thaumaturge. Deux ans plus tard, il donna *Strafford*, drame historique qui tomba complétement, malgré le concours du tragédien Macready. En 1840, parut *Sordello*, tragédie fantastique qui n'obtint pas un meilleur accueil. Il publia depuis une série de poëmes sous ce titre : *Bells and pomegranates* (1848), et plus tard un poëme à la fois religieux et philosophique intitulé: *Nuit de Noël et jour de Pâques* (Christmaseve and Easterday); ce livre, riche de pensées et d'images, n'est pas exempt de ces bizarreries qui plaisent moins aux étrangers qu'au peuple anglais, et qui ont peut-être contribué à la réputation de l'auteur. Une édition générale des premiers poëmes de Browning a paru en 1849 (2 vol. in-8).

BROWNING (Élisabeth Barrett, mistress), femme poëte anglaise, plus connue sous son propre nom de famille, est née vers 1809. Elle passa toute sa jeunesse à Londres ou à Florence, dans une retraite que lui commandait la faiblesse de sa santé et qu'attristèrent de cruels malheurs domestiques. La poésie était sa seule consolation. Elle débuta, en 1833, par une traduction en vers du *Prométhée* d'Eschyle dont on loue l'élégance et l'exactitude. La même année, elle donna un volume de *Poésies diverses* qui eut aussi beaucoup de succès. En 1840, parut son *Drame de l'exil*, dont les héros sont Adam et Ève, et qui ne parut pas un plagiat de Milton. C'est en 1846 que miss Barrett épousa le poëte Browning. Il l'em-

Digitized by Google

mena en Italie où elle rétablit sa santé et écrivit un nouveau livre : *Casa Guidi windows* (1851), éloquente peinture de l'état politique du pays. Mme Browning est collaboratrice de *l'Athenæum* et du *Chaucer modernized*.

BROWNSON (Oreste), théologien et publiciste américain, est né à Windsor (État de Vermont), en 1802. Livré de bonne heure à lui-même, il entreprit à travers les États-Unis une série de prédications religieuses qui durèrent plusieurs années. Il a plusieurs fois changé de religion; mais, quoique tour à tour presbytérien, deiste, méthodiste ou unitaire, sa parole enthousiaste n'en a pas moins gardé beaucoup d'autorité sur les masses. En 1831, il inséra, dans le *Christian Examiner*, plusieurs articles sur les doctrines philosophiques de MM. Guizot et Cousin dont il se proclamait le disciple. En 1837, il a fondé à Boston une *Revue religieuse et politique* (Brownson's Quarterly Review), qui tient un rang distingué dans la presse américaine; après l'avoir rédigée presque seul pendant cinq années consécutives, il en est resté directeur et propriétaire. L'énergie de ses discours et l'originalité de ses idées ont acquis à M. Brownson une grande renommée à laquelle sa récente conversion au catholicisme n'a point porté atteinte. On a de lui un petit traité sur *les Rapports du christianisme avec la société* (1836); un roman bizarre, *Charles Elwood*, (1840), où il fait l'historique de ses variations religieuses et une foule d'écrits très-hardis sur des sujets métaphysiques et politiques imprimés, pour la plupart, dans la *Revue* qui porte son nom.

BRUAT (Armand-Joseph), marin français, né à Colmar, en 1796, entra au service en 1811. Aspirant de première classe en 1815, enseigne en 1819, il servit comme officier de manœuvre sur plusieurs frégates, contribua à la prise du pirate *la Quintanilla*, et fut fait lieutenant de vaisseau en 1827. La même année, il mérita la croix à la bataille de Navarin. Ayant obtenu, en 1829, le commandement du brick *la Silène*, il se signala au blocus de la côte d'Afrique, et osa croiser jusque sous les forts d'Alger. Mais ayant fait naufrage, il vit massacrer une partie de son équipage, et fut emmené lui-même à Alger, d'où il eut l'audace de faire parvenir à l'amiral Duperré une note sur l'état de la place. Délivré par la victoire des Français, et nommé, en 1831, capitaine de frégate, il fut attaché à la station de Lisbonne, et reçut, en 1838, le titre de capitaine de vaisseau. Il passa alors sous les ordres de l'amiral Lalande, à bord de *l'Iéna*, et fit, en qualité de capitaine de pavillon la campagne du Levant. En 1843, Louis-Philippe le nomma gouverneur des îles Marquises, puis des établissements français de l'Océanie. Commissaire du roi près de la reine Pomaré, il déjoua les intrigues des missionnaires anglais, et força la reine à accepter le protectorat de la France. En 1848, M. Bruat, depuis deux ans contre-amiral, reçut du général Cavaignac la préfecture maritime de Toulon. L'année suivante, il fut chargé du commandement général de la Martinique, de la Guadeloupe et de leurs dépendances, et sut pacifier les troubles inséparables d'une récente émancipation des noirs. A partir de 1852, il devint successivement vice-amiral, commandant de la flotte de l'Océan, puis d'une escadre dans la mer Noire, sous les ordres de l'amiral Hamelin, auquel il succéda en décembre 1854. Il prit alors une part importante au siége de Sébastopol, et fut nommé amiral, après une brillante expédition dans la mer d'Azof, et la prise de Kinburn. — Il revenait en France, quand il mourut pendant la traversée (décembre 1855).

BRUCE (Ernest-Auguste-Charles Brudenell Bruce, lord), homme politique anglais, né en 1811 à Londres, fit ses études à l'université de Cambridge, et, aussitôt qu'il fut majeur (1832), vint à la Chambre des Communes représenter le bourg de Marlborough, qui l'a constamment réélu jusqu'à présent; il appartient au parti conservateur modéré. Sous le ministère Peel, il a rempli, dans la maison de la reine, la charge de vice-chambellan (1841-46), qui l'a fait entrer au Conseil privé; elle lui a été rendue au mois de décembre 1852.

BRUCK (Charles-Louis, baron de), homme politique allemand, né, à Elberfeld, le 18 octobre 1798, d'une famille bourgeoise, entra d'abord dans une maison de commerce de Bonn, et s'établit ensuite à Trieste, où il épousa la fille d'un riche négociant. Appelé à diriger le Lloyd autrichien, il montra dans ce poste de grandes qualités d'administrateur. En 1848, il fut envoyé par les habitants de Trieste à l'Assemblée nationale de Francfort. Quand éclata la révolution de Vienne, il resta fidèle à la cause de la monarchie et fut chargé du portefeuille du commerce et des travaux publics dans le ministère Stadion-Schwartzenberg. Il prit part aux mesures qui rétablirent l'autorité de l'empereur en Autriche et dans les provinces annexées, s'efforça de rétablir l'équilibre dans les finances, imprima une certaine activité aux entreprises industrielles, et mit en avant un projet d'union commerciale entre l'empire d'Autriche et l'Allemagne. Par suite de quelques dissentiments avec ses collègues, il donna sa démission en mai 1851, mais, le 10 mars 1855, il est rentré au pouvoir comme ministre des finances.

BRUCKER (Raymond), littérateur français, né à Compiègne vers 1805, a donné une partie de ses ouvrages sous le double prénom de *Michel Raymond*, qui cachait la collaboration de Michel Masson, son ami. Il a écrit aussi dans un grand nombre de recueils périodiques sous les pseudonymes les plus divers : Champercier, Davernay, Étienne de La Berge, Ch. Dupuy, Olibrius, etc. On a surtout de lui des romans, entre autres : *le Maçon* (1828); *les Intimes* (1831); *les Sept péchés capitaux* (1833); *un Secret* (1835); *Mensonge* (1837); *Maria* (1840); *le Scandale* (1841); *Au milieu des douleurs* (1842), etc. Il a inséré quelques feuilletons au *Constitutionnel* en 1854.

BRUCKNER (Fr. Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg le 8 février 1814, entra à l'École polytechnique en 1834. En 1848, il était capitaine d'artillerie lorsque ses compatriotes du Bas-Rhin l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le dernier, sur quinze, par 46 193 voix, sur environ 120 000 votants, il fit partie du Comité de la guerre et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il déclara toutefois que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et les ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il s'associa aux actes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. De concert avec son ami le colonel Charras, il présenta plusieurs propositions tendant à améliorer la condition des sous-officiers et des soldats, et repoussées par l'Assemblée comme trop démocratiques. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion, et se ré-

Digitized by Google

fugia en Belgique. Rayé des contrôles de l'armée en 1853, il habite Liége, où il donne des leçons de mathématiques.

BRÜGGEMANN (Jean-Henri-Théodore), homme d'État prussien, né à Soert, en Westphalie, en 1795, suivit les cours de philologie et de théologie à l'université de Munster. En 1815, il fut nommé professeur au lycée de Dusseldorf, puis devint directeur de cet établissement qui prospéra entre ses mains. Catholique tolérant, il sut vivre en paix avec tous les professeurs protestants, mais il s'attira l'inimitié du clergé. Soutenu par le gouvernement, il ne quitta Dusseldorf qu'en 1832, pour passer à Coblentz en qualité de conseiller d'instruction publique. Grâce à son expérience et à son zèle, le niveau des études s'éleva dans les colléges du Rhin. Mais, toujours poursuivi par les mêmes hostilités, il demanda son rappel, et alla à Berlin, où on lui confia depuis diverses missions. Il accompagna le chevalier de Bunsen (voy. ce nom) comme attaché d'ambassade, et contribua au succès des importantes conférences entreprises avec le pape Grégoire XVI (1837-1838). A son retour, il fut nommé conseiller intime au ministère de l'instruction publique et des cultes. En 1849, il fut nommé membre de la seconde Chambre prussienne et s'y montra partisan déclaré du gouvernement. Dans presque toutes les questions importantes, il soutint le ministère par son influence, ses discours et ses votes. Il n'a pas cessé depuis de faire partie de la seconde Chambre des États, dont il a été vice-président pour la session de 1840-1851.

BRÜGGEMANN (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Hopsten, dans la partie prussienne de la province de Munster, le 29 août 1810, termina ses études à l'université de Bonn, où il s'occupa surtout de droit et d'économie. Mêlé, de bonne heure, aux mouvements politiques de l'époque, il s'affilia, en 1830, à une Société d'étudiants qui avait son siége à Heldelberg, fut arrêté, en 1832, à la suite de troubles, et condamné à la prison et à la surveillance. Interné successivement dans différentes villes, il ne profita de sa mise en liberté que pour se jeter dans toutes les nouvelles agitations politiques. A la fin, convaincu de conspiration contre le gouvernement et contre le roi, il fut condamné à être roué avec deux de ses camarades (1837) Son procès fit une grande sensation en Allemagne, et le roi Frédéric-Guillaume IV commua la peine en une détention perpétuelle.

L'amnistie de 1840 rendit de nouveau la liberté à M. Brüggemann, qui cessa dès lors de se mêler aux Sociétés secrètes, et voulut même se faire recevoir professeur d'économie politique. Rebuté par les difficultés qu'il rencontra, il se mit à écrire des livres où un talent de style remarquable fit valoir des idées larges et nouvelles. Il donna d'abord un *Commentaire critique du traité national d'économie politique* du docteur List. Partisan déclaré du libre-échange, il écrivit contre les douanes un certain nombre d'articles de journaux et son livre intitulé : *le Zollverein allemand et le système protectioniste* (der Deutsche Zollverein und das Schützsystem, Berlin). En 1845, il devint rédacteur en chef de la *Gazette de Cologne*, un des journaux constitutionnels les plus importants de l'Allemagne. Il en garda dix ans la direction, et publia en se retirant, en 1855, *Ma direction à la Gazette de Cologne*, et *Crises de la politique prussienne de 1846, à 1855* (Meine Leitung der Kœlnischen Zeitung, und die Krisen der preuss Politik von 1846-1855, Leipsick, 1855).

BRÜLLOW (Charles-Paulowitch), peintre russe, né à Saint-Pétersbourg en 1800, suivit les cours de l'Académie de cette ville, fit un voyage en Italie, aux frais d'une Société d'amis des arts (1823) et sous la protection de l'impératrice Élisabeth. Deux tableaux lui ont acquis la célébrité : *le Dernier jour de Pompéi*, au musée de l'Ermitage, et *le Siége de Pskow*. Le premier, que la gravure a longtemps popularisé, est conçu dans des proportions grandioses, et ressemble, pour la manière, aux grandes pages de Martin ; il a dix mètres de longueur et renferme vingt-trois figures de grandeur naturelle dont les attitudes expriment l'horreur et l'épouvante. Le second est peint avec la même fougue, mais aussi avec les mêmes défauts qui sont l'exagération, les tons violents et la mollesse du dessin. Dans un pays où les arts sont à l'état d'enfance, un homme de talent devait être comblé d'honneurs : M. Brüllow fut, à trente ans, peintre de la cour, chevalier de l'ordre de Wladimir, membre de plusieurs Académies, etc. On connaît encore de cet artiste d'excellentes copies de Raphaël, une *Ascension*, des toiles de sainteté pour la cathédrale de Kasan, la décoration de l'église d'Isaac nouvellement construite, des tableaux de genre qui se distinguent par la hardiesse de la composition et la vigueur du coloris, et enfin un grand nombre de portraits, entre autres celui de l'empereur Nicolas.

BRÜLLOW (Alexandre), architecte russe, frère du précédent, né à Saint-Pétersbourg au commencement de ce siècle, fit aussi ses premières études à l'Académie impériale des beaux-arts, et l'accompagna, en 1823, dans le voyage qu'il fit en Italie. On cite, au nombre des travaux qu'il a exécutés, l'église évangélique de Saint-Pierre, le théâtre de Michailoff, l'Observatoire de l'Académie des sciences, et la restauration complète du Palais d'hiver entreprise avec Strassoff.

BRUN-LAVAINNE (Élie-Benjamin-Joseph), littérateur français, né à Lille, le 22 juillet 1791, et fils d'un professeur de musique, chercha lui-même des ressources dans l'enseignement de cet art. Après avoir publié une série d'études locales sous le pseudonyme du *Rôdeur wallon*, il fut nommé, en 1826, archiviste de Lille, et, dans cette position, rassembla les matériaux d'un ouvrage important intitulé : *Atlas topographique et historique de Lille* (1830-1836, in-fol.). En 1833, il fonda un recueil mensuel, *la Revue du Nord*, dont il garda la direction pendant quatre ans, et qui amena, peu de temps après, la création de l'*Association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts*. Cet auteur, qui est correspondant du ministère de l'instruction publique, a encore publié : *les Sept siéges de Lille* (1839, in-8), plusieurs petits livres destinés à l'éducation et signés H. Révault, beaucoup d'articles épars dans *la Revue du Nord*, *la Boussole*, *la Gazette de Flandre*, etc.

BRUN-ROLLET (N....), voyageur savoisien, connu, dans le Soudan, sous le nom de *marchand Yakoub* (el-Kawadja Yakoub), né, en 1810, dans la petite ville de Saint-Jean de Maurienne, reçut une éducation première fort médiocre et refit lui-même toutes ses études, grâce à ses relations avec M. Belley, archevêque de Chambéry. Naturellement porté à l'enthousiasme, il prit en dégoût la vie étroite imposée à son pays, il n'aspira plus qu'à émigrer sous un autre ciel, et, n'ayant pas assez de ressources pour aller à Paris, il saisit une occasion qui se présenta d'aller tenter la fortune plus loin et partit pour l'Égypte.

M. Brun-Rollet remonta le Nil, pour la première fois en octobre 1831, et arriva à Collabad, sur

Digitized by Google

les confins de l'Abyssinie, le 21 mars 1832, en compagnie d'un Français établi depuis quelque temps en Égypte. Cette excursion le décida à entreprendre des voyages plus étendus, et à nouer des relations commerciales avec les tribus soudaniennes jusque-là fort peu connues. Ayant choisi pour point de départ et pour centre d'opérations, Khartoum, capitale de la Haute-Nubie, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, il fit, sous le nom de *marchand Yakoub*, de longues et nombreuses pérégrinations en dehors des frontières des domaines turcs, et pénétra bien avant chez les peuplades indépendantes arabes ou noires. Il visita tour à tour et à plusieurs reprises toutes les tribus riveraines du fleuve, entre autres les Hassanieh et les Bagghana, importantes peuplades subdivisées en plusieurs tribus; les Denka, les Bary, peuple doux et intelligent dont il ne put voir que de loin la capitale; Belenia, mystérieuse comme Tombouctou; les Chelloub, la plus puissante des tribus du Soudan, composée de brigands et de pirates, s'étendant depuis Éleis jusqu'au Darfour. Avec toutes ces tribus, sur lesquelles M. Brun-Rollet nous a fourni des renseignements intéressants et nouveaux, il établit d'utiles relations. Les gouverneurs généraux du Soudan oriental, qui se servaient de leur pouvoir discrétionnaire pour monopoliser dans leurs mains tout le commerce du Haut-Nil, virent en lui un concurrent dangereux, et lui suscitèrent toute sorte d'obstacles, au mépris du firman que le vice-roi d'Égypte lui avait accordé. On en vint jusqu'à le faire attaquer à main armée. Pour mettre un terme à ces vexations, il intenta contre Abd-el-Satif-pacha, un des derniers gouverneurs du Soudan, avant l'avénement de Saïd-pacha, un procès, qui eut pour résultat de faire proclamer, par le vice-roi d'Égypte, la liberté pleine et entière du commerce et de la navigation dans le Soudan oriental.

Dans toutes ses excursions, à la fois scientifiques et commerciales, M. Brun-Rollet ne perdait pas de vue la question depuis si longtemps débattue des sources du Nil. Il ne put dépasser la quatrième parallèle nord, déjà atteinte avant lui, mais il sut recueillir des renseignements qui, contrôlés par les données de la science géographique, lui permirent d'émettre, sur les sources et le cours supérieur du fleuve, des conjectures très-précises, qui ont été confirmées par les dernières explorations personnelles.

Pendant un voyage rapide en France, où il était venu pour publier les résultats de ses voyages et de ses recherches, *le Nil Blanc et le Soudan* : Paris, 1855, in-8), il se vit nommé proconsul de Sardaigne dans le Soudan oriental, en remplacement de M. Vaudey, assassiné en 1854 sur le Nil Blanc. Cette position officielle devait l'aider puissamment dans les excursions qu'il méditait et qu'il entreprit aussitôt après son retour dans le pays, avec la résolution d'aller aussi avant que possible. Quelques mois après son départ de Khartoum pour le Sud, il adressa, des bords du Misslad ou Bahr-el-Gazal, soupçonné d'être le vrai Nil, un rapport au chevalier Négri, chef de division au ministère des affaires étrangères à Turin, en date du 1er février 1856. Il avait parcouru le lac de 200 kilomètres de long, par lequel le Nil Blanc communique avec le Misslad et le Modj, trouvé l'embouchure par laquelle le Misslad s'y jette, et remonté sans difficulté déjà pendant quarante lieues, cette belle et large rivière, qui se dirige vers les monts Kombirat, et lui paraissait être le vrai Nil.

M. Brun-Rollet est membre de la Société de géographie de Paris. Son livre, si intéressant par tout ce qui concerne la question des sources du Nil, offre, en outre, des documents nombreux et nouveaux sur les populations, le commerce de la région supérieure du fleuve.

BRUNE (Aimée Pagès, dame), femme peintre française, née à Paris, le 24 août 1803, fut élève de Meynier, et débuta de bonne heure par un joli tableau, *Psyché enlevée par Zéphire*, et un *portrait* de femme (1822). Parmi ses productions, qui se recommandent par la grâce, le sentiment et l'heureux choix des sujets, nous citerons : *Daphnis et Chloé* (1824); *la Pauvre fille* (1827), d'après une élégie de Soumet; *le Sommeil* et *le Réveil* (1831); *une Jeune femme apprenant la mort de son mari* (1834); *Moïse sauvé des eaux* (1841); au musée de Bordeaux; *la Fille de Jephté* (1846), etc. Elle a obtenu une 2e médaille en 1831. — Son mari, Christian Brune, peintre de talent, qu'elle avait épousé en 1832, est mort en 1846, à l'âge de soixante ans.

BRUNEL (Isambard-Kingdom), ingénieur anglais, est né, en 1806, à Portsmouth, où son père, l'illustre ingénieur français, mort en 1849, était occupé à construire la poulierie des docks. Envoyé tout jeune en France, il fut élevé au collége de Caen, et employé à son retour, dès 1826, au percement du tunnel de la Tamise. L'irruption des eaux lui fit courir plus d'un danger, notamment en 1828, où, surpris à six cents pieds de l'ouverture, il fut entraîné par le courant et jeté sain et sauf sur la berge. Nommé, en 1833, ingénieur du chemin de fer du Great-Western, il dirigea tous les travaux d'art élevés sur cette ligne et ses embranchements, parmi lesquels on cite les ponts de Maidenhead, de Chepstow et du Thamar, qui n'était pas encore terminé en 1856. On lui doit aussi le pont suspendu de Hungerford, à Londres, un des plus longs de l'Angleterre, ainsi qu'une partie des constructions du chemin de fer sardo-toscan, et il a pris part à l'établissement si difficile des ponts tubulaires de Conway et de Britannia, pour lesquels on a eu recours aux lumières réunies des principaux ingénieurs (voy. Stephenson).

M. Brunel s'est également appliqué à la construction des bâtiments et des machines à vapeur; c'est lui qui lança *le Great-Western*, le premier steamer colossal qui ait traversé l'Atlantique et qui construisit *le Leviathan*, ce monstre des mers, dont le lancement seul exigea, pendant tant de semaines le déploiement de toutes les forces de l'industrie moderne (1857-1858).

Durant la dernière guerre avec la Russie, il fut chargé d'élever l'hôpital de Renkioi, situé sur le détroit des Dardanelles, et destiné à contenir trois mille malades. Membre de la Société royale de Londres depuis 1830, il fait aussi partie de l'Institut des ingénieurs civils, de la Société des arts, des Sociétés d'astronomie, de géologie et de géographie. Il a reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur.

BRUNET (Jean-Baptiste), officier français, ancien représentant du peuple, né à Limoges (Haute-Vienne), le 3 novembre 1814, et fils d'un officier de la République et de l'Empire, se destina à la carrière militaire, fut reçu à l'École polytechnique en 1832 et nommé, à vingt-six ans, capitaine d'artillerie. Employé quelque temps à la poudrière des Vosges, il découvrit et dénonça de graves abus administratifs. Il fut ensuite attaché à la direction d'artillerie des Alpes, puis au Comité d'artillerie. De là il passa en Afrique, où il fit plusieurs campagnes comme officier d'ordonnance de divers généraux, qui lui confièrent d'importantes missions.

Digitized by Google

Joignant la théorie à la pratique de l'art militaire, il publia un ouvrage considérable, *Histoire générale de l'artillerie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4), suivi du *Système pénitentiaire de l'armée*, et d'une étude sur la *Question algérienne* (1847).

En 1848, M. Brunet fut nommé représentant du peuple, le septième sur huit, dans la Haute-Vienne. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit au président de la République une opposition modérée, désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie, mais repoussa la demande de mise en accusation présentée à ce propos contre le pouvoir exécutif. Il soutint la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante et, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Son refus d'adhérer à l'ordre de choses établi par le coup d'État du 2 décembre, mit fin à sa carrière militaire.

BRUNET (Jean-André-Louis), général français, né à Valence (Drôme), en 1803, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr. Il fit plusieurs campagnes en Afrique, et commandait, en 1852, le 15e de ligne. Le gouvernement impérial le nomma à cette époque général de brigade, l'employa à l'intérieur et à l'armée d'occupation de Rome, et lui donna, en 1854, un commandement en Crimée avec le grade de général de division. M. Brunet eut mainte occasion de se signaler durant le pénible siége de Sébastopol, contribua puissamment à la prise du mamelon Vert, et trouva une mort glorieuse dans l'assaut malheureux tenté, le 18 juin 1855, contre le fort Malakoff. Il était, depuis le 13 septembre 1847, officier de la Légion d'honneur.

BRUNET (Jacques-Charles), bibliographe français, est né, à Paris, le 2 novembre 1780. Fils d'un libraire, il se livra de bonne heure à l'étude de la bibliographie, pour laquelle il se sentait un goût très-vif, et qui devait faire l'occupation principale de toute sa vie. Il fit d'abord imprimer, en 1802, un supplément au *Dictionnaire bibliographique* de l'abbé Duclos et Cailleau (1802, t. IV, in-8). Ce travail ayant été favorablement accueilli, il poursuivit avec ardeur ses recherches et publia le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* (1810, 3 vol. in-8; 4e édit. complétement refondue, 1842-1844, 10 vol. in-8). Cet ouvrage, le plus étendu que l'on ait sur cette matière, a été appelé, par le bibliophile Jacob, le chef-d'œuvre de la bibliographie moderne. Avant de faire paraître la quatrième édition, M. Brunet avait donné comme *Supplément* à la troisième les *Nouvelles recherches bibliographiques* (1834, 2 vol. in-8).

On lui doit encore : *Notice sur les différentes éditions des Heures gothiques* (1834, broch. in-8); *Notice sur deux anciens romans intitulés* : les Chroniques de Gargantua (1834, broch. in-8); *Poésies françaises de J. E. Alione* [*d'Asti*] (1836, in-8); *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais, et sur les différences de texte qui se font remarquer particulièrement dans le premier livre du Pantagruel et dans le Gargantua*, 1852, in-8), dissertation mentionnée honorablement par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Brunet, qui, malgré son âge déjà avancé, prépare une refonte générale de son *Manuel*, a reçu la croix d'honneur en 1846.

BRUNET (Pierre-Gustave), littérateur français, né à Bordeaux, le 18 novembre 1807, est membre de l'Académie des belles-lettres de cette ville, où il a été nommé adjoint au maire. Ses publications bibliographiques lui ont valu l'honneur d'être confondu avec son homonyme, J. C. Brunet, de Paris, le savant bibliophile.

Il s'est occupé particulièrement de recherches sur les divers patois de la France, ainsi que sur la vieille langue française, et a mis en lumière, dans un grand nombre de brochures, des fragments et des extraits d'auteurs anciens devenus fort rares, en les accompagnant de notices intéressantes. Nous citerons entre autres : *Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois* 1839, in-16); *les Amours de Colas*, comédie en vers poitevins (1843, in-8); *les Joyeuses recherches de la langue tolosaine* (1847, in-8); *la Piedmontoize*, en vers bressans (1855, in-12); *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8), et autres publications d'un petit nombre de pages et tirées à très-peu d'exemplaires.

M. Brunet a donné en outre des traductions ou des éditions de divers ouvrages : *la Légende dorée*, de Jacques de Voragine (1843, 2 vol. in-12); *les Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12); *les Évangiles apocryphes* (1849, in-12); *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent* (1855, 2 vol. in-18); *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (1856, 2 vol. in-18); *le Nouveau siècle de Louis XIV* (1857, in-18), choix de chansons inédites de 1634 à 1712.

On a encore de lui divers opuscules d'économie politique et commerciale, des mémoires sur les questions vinicoles et sur le libre-échange, dont il est partisan. Il a traduit de l'anglais, sous le titre de : *Principes de législation commerciale et financière* (Bordeaux, 1843, in-8), un écrit rédigé sous l'inspiration de sir Robert Peel. Il a enfin pris part à la rédaction d'une foule d'ouvrages collectifs et de recueils périodiques, entre autres le *Dictionnaire de la conversation*, la *Biographie générale*, le *Bulletin du bibliophile*, la *Revue archéologique*, le *Journal des économistes*, *le Libre-échange*, etc.

BRUNET-DENON (Vivant-Jean, baron), général français, député, né à Givry (Saône-et-Loire), le 9 mai 1778, suivit son oncle, le savant Denon, en Égypte, et remplit auprès de Bonaparte les fonctions de secrétaire. De retour en France, il entra dans le 9e de dragons, gagna sa première épaulette à Marengo, et devint aide de camp de Murat. Durant les campagnes de l'Empire, qu'il fit presque toutes, il fut blessé à Austerlitz, nommé colonel à Tilsitt en 1807, et baron en 1808; à Essling, il perdit le bras droit, et Napoléon lui donna la direction des études à l'École spéciale de cavalerie qui devait s'organiser à Saint-Germain en Laye. Promu au grade de maréchal de camp par Louis XVIII (1814), il fut mis à la retraite le 1er août 1815, pour avoir accepté un commandement dans les Cent-Jours. Après la révolution de Juillet, les électeurs de Châlon-sur-Saône envoyèrent M. Brunet-Denon à la Chambre des Députés (1843-1846); il y vota constamment avec les divers ministères. En 1852 et en 1857, il a été envoyé par le même collége, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BRUNET DE PRESLES (Charles-Marie-Wladimir), helléniste et érudit français, membre de l'Institut, né, à Paris, le 10 novembre 1809, se livra de bonne heure, avec l'indépendance que donne la fortune, à l'étude des langues anciennes. Ses relations suivies avec plusieurs hellènes, lui permirent d'approfondir le grec moderne, et il

Digitized by Google

publia, en 1828, une version dans cette langue des *Maximes* de La Rochefoucauld. En 1842, il obtint à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix pour les *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile* (Impr. roy. 1845, in-8), et, en 1846, une mention honorable pour *l'Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes*. (1850. 1re partie, in-8).

A la mort de Letronne (1848), M. W. Brunet fut chargé de continuer la publication des papyrus grecs de l'Égypte préparée par le célèbre érudit. L'étude de ces papyrus et la nouvelle de la découverte de M. Mariette lui suggérèrent l'idée d'une *Monographie du Sérapéon de Memphis*, d'après les auteurs anciens, imprimée dans le tome II, 1re série des *Mémoire des savants étrangers*, de l'Académie des inscriptions. En 1852, M. Brunet fut élu membre titulaire de cette compagnie en remplacement du géographe Walckenaer. Depuis cette époque, il s'est borné à faire, à l'Institut, des communications qui attestent, à défaut de fécondité, la sûreté de son érudition et la sagesse de sa critique. Peu de Français possèdent aussi bien que lui le grec moderne et le parlent avec autant de facilité.

BRUNIUS (Charles-George), archéologue suédois, né, le 23 mars 1792, à Tanum (diocèse de Gothenbourg), où son père était pasteur, prit, en 1814, le grade de docteur en philosophie et soutint en latin sa thèse qui était une traduction en vers de *l'Argonautique* d'Apollonius de Rhodes. Plus tard, il s'exprima en grec dans un discours public. D'abord répétiteur à l'université de Lund (1815), il succéda à Tegner (1824), comme professeur ordinaire de grec. Il est commandeur de l'ordre de l'Étoile polaire (1853), membre de la Société des antiquaires du Nord à Copenhague, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

On a de lui une *Vie de Tyrtée*, en grec (Lund, 1816); un grand nombre de poésies en latin et en suédois; un long poëme latin, *De diis Arctois, libri VI* (Stockholm, 1822), et des travaux archéologiques très-remarquables : *Antiquités septentrionales*, avec J. G. Liljegren (Nordiska Fornlemninger; Stockholm, 1819, avec 100 pl.); *Description historique et architecturale de la cathédrale de Lund* (Historick och arhiteckt. Beskrifning, Lund, 1836, avec pl., 2e édit. 1854, gr. in-8); *Voyage archéologique et architectural à travers le Halland, le Bohusland, le Dalsland, le Werland et le Westergothland en* 1838 (Antiquarisk och arkit. Resa genom Halland, etc., Lund, 1839, in-8); *Description de la Tour d'Helsingborg* (Historisk och arkit. Beskr. öfver Helsingborgs Kærna, 1845, in-4); *Histoire de l'art en Scanie au moyen âge* (Skanes konsthistoria för medeltiden, 1850, in-8); *Observations artistiques faites pendant un voyage de Lund à Falhun, etc., en* 1849. (Konstanteckningar under en Resa till Fahlun, etc., 1851, in-8).

BRUNNOW (Ernest-Philippe, baron DE), diplomate russe, né à Dresde (Saxe), le 31 août 1796, d'une famille noble de Courlande, fit ses études à Leipsick et fut admis en 1818, par ordre de l'empereur Alexandre, au ministère des affaires étrangères de Russie; il assista ensuite aux congrès de Troppau et de Laybach. Secrétaire d'ambassade à Londres, de 1820 à 1823, il revint, après le congrès de Vérone, occuper un poste de confiance sous les ordres du comte de Nesselrode. En 1827, il fut attaché à la personne du général Woronzow, gouverneur d'Odessa, et fit avec lui deux campagnes contre les Turcs. Il assista aux négociations d'Andrinople (1829), puis accompagna le comte Orloff en qualité de conseiller d'ambassade à Constantinople, à la Haye et à Londres. Après 1830, il fut nommé conseiller d'État et premier rédacteur à la chancellerie; M. de Nesselrode se loua de son concours dans plusieurs missions et conférences diplomatiques.

En 1839, M. de Brunnow dont la santé avait été altérée par suite d'un travail trop assidu, fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour du Wurtemberg, et régla à Darmstadt les dispositions relatives au futur mariage du grand-duc Alexandre. Il fut ensuite envoyé en mission spéciale à Londres, à l'effet de profiter du refroidissement survenu entre la France et l'Angleterre au sujet de la question d'Orient. Ses premières tentatives n'eurent, à ce qu'il semble, aucun résultat satisfaisant, et il reprit son poste en Allemagne. Pourtant, quelques semaines après, il revint à Londres avec le titre d'ambassadeur (mars 1840), y renoua avec beaucoup de prudence et d'habileté les négociations et conclut le fameux traité du 15 juillet 1840, par lequel l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse s'engageaient, à l'exclusion de la France, à terminer les affaires d'Orient. Ce traité, qui faillit allumer une guerre générale, et fit pour quelque temps concourir l'Angleterre aux desseins de la politique russe, a placé M. de Brunnow au premier rang des diplomates contemporains.

Dès lors, M. de Brunnow eût ordre de ne rien négliger pour faire croire aux tendances pacifiques de la Russie : en 1849, il contribua au traité de commerce qui rapprocha les deux pays, et, en 1850, quand lord Palmerston éleva des réclamations contre la Grèce et les États d'Italie, il parvint à apaiser le différend et à rétablir les bonnes relations. Rappelé en 1854, au moment où la guerre éclata, il a été accrédité auprès de la Confédération germanique (1855), comme ministre plénipotentiaire, avec mission de faire tous ses efforts pour retenir les États secondaires dans la neutralité. En 1856, M. de Brunnow a été, avec le comte Orloff, choisi par l'empereur Alexandre II pour assister aux conférences diplomatiques du congrès de Paris. Le 10 février 1857, il a été accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour de Prusse. Le baron de Brunnow est grand'croix de l'ordre de la Légion d'honneur.

BRUNO (Adrien-François, baron), général français, né, à Pondichéry, le 10 juin 1771, s'enrôla à dix-neuf ans dans la légion de cavalerie de la Nièvre, fit les premières campagnes de la République sur le Rhin, et soutint la retraite de l'armée après la défaite de Vérone (1796). Chef d'escadron au 12e de hussards (1801), il devint aide de camp de Louis Bonaparte, qu'il accompagna en Hollande, et bientôt lieutenant général et grand-écuyer de la couronne. Replacé dans les cadres de l'armée française comme simple général de brigade et avec le titre de baron (11 novembre 1810), il se distingua à la tête d'une division de cuirassiers à la Moskowa, repoussa à Reichenbach les Russes et les Prussiens, et fut fait prisonnier à la suite de la bataille de Dresde. Il était à peine de retour en France qu'il prit une part active à la dernière campagne de l'Empire; sa présence à Waterloo ne l'empêcha point d'être employé à l'intérieur sous les ministères Gouvion Saint-Cyr et Latour-Maubourg. Mis en disponibilité par le maréchal Soult, il fut rappelé, en 1832, pour commander les Vosges, et fut placé dans le cadre de réserve l'année suivante. Il est, depuis 1814, commandeur de la Légion d'honneur.

BRUNSWICK (Léon LÉVY, dit LHÉRIE, plus

Digitized by Google

connu sous le nom de), auteur dramatique français, né le 20 avril 1805, fit ses études à Paris et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Après avoir, sous la Restauration, travaillé dans la petite presse, il aborda le théâtre en 1831, et fit quelques vaudevilles avec MM. Vanderburch, Dumersan, Barthélemy, Dartois. Sa collaboration avec M. de Leuven (voy. ce nom), à qui l'unissaient déjà les liens d'une étroite amitié, commença vers 1834, et depuis plus de vingt ans elle s'est maintenue au théâtre avec un bonheur presque constant. Nous citerons de lui dans le vaudeville : *Mistress Siddons* (1836); *le Bon moyen* (1841); *la Chasse aux maris* (1843); *le Mobilier de Rosine* (1848); *Boccace, ou le Décaméron* (1855), et une série de pièces politiques jouées au Gymnase et au Vaudeville : *la Foire aux idées* (1849), dirigée contre les hommes et les choses de Février; *le Suffrage universel*, *la Volière*, etc.; à l'Opéra-Comique : *le Postillon de Longjumeau* (1836); *le Brasseur de Preston* (1839); *le Panier fleuri* (1839); *le Roi d'Yvetot* (1842); *Gibby la cornemuse* (1847); au Théâtre-Lyrique : *le Roi des halles* (1853); *la Promise* (1854); *Dans les vignes* (1855); *les Toquades de Borromée* (1856).

M. Brunswick passe pour avoir travaillé également, de 1841 à 1845, à plusieurs comédies, drames et vaudevilles, signés par M. Alexandre Dumas seul, tels que : *un Mariage sous Louis XV* (1841); *Lorenzino* (1842); *les Demoiselles de Saint-Cyr* (1843); *le Mariage au tambour* (1843); *le Laird de Dumbicky* (1844), etc.

BRUNSWICK (famille de), maison souveraine qui fait remonter son origine aux Guelfes, issus de la maison d'Este. Elle comprend deux lignes : celle de Brunswick-Wolfenbuttel (voy. ci-dessous), et celle de Brunswick-Lunebourg, qui se subdivise elle-même en deux branches : la branche royale de Hanovre (voy. ce nom), et la branche royale d'Angleterre (voy. GRANDE-BRETAGNE).

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (maison ducale de), branche aînée de la famille de Brunswick, alliée de la maison royale de Hanovre et de la maison royale d'Angleterre. Elle ne comprend plus aujourd'hui que deux membres : le duc régnant *Guillaume* et son frère aîné le duc *Charles* (voy. ces noms).

BRUYS (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1818, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il entra de bonne heure dans le parti républicain, fut affilié à des Sociétés secrètes, et subit, en 1836 et en 1838, deux condamnations politiques. En 1847, il soutint, dans la campagne des banquets réformistes, les principes de M. Ledru-Rollin. Candidat à l'Assemblée constituante, il fit une profession de foi qui écarta de lui les suffrages de tous les électeurs modérés, et ne fut élu que par 67 178 voix, le dernier sur la liste des quatorze représentants de Saône-et-Loire. Membre du Comité des affaires étrangères, il fit partie de la Montagne, vota constamment avec l'extrême gauche et repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fut un des adversaires les plus ardents de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne, et, après le coup d'État du 2 décembre, fut expulsé du territoire français. Depuis 1852, il vit à Louvain (Belgique), avec un frère, banni comme lui.

BRYANT (William-Cullen), poëte américain, né le 3 novembre 1794, à Cummington (État du Massachussets), fut élevé d'abord par son père, médecin distingué, et manifesta dès l'enfance une grande aptitude pour la poésie. A quatorze ans il fit imprimer un recueil de morceaux détachés (1809, in-12), parmi lesquels la satire de *l'Embargo* eut une seconde édition. Puis il passa quelque temps au collége Williams, étudia ensuite le droit, et pratiqua le barreau pendant dix années à Plainfield et à Great-Barrington. En 1816, il donna, dans la *North American Review*, un poëme en vers blancs, *Thanatopsis*, dont on a loué l'élégance et l'harmonie, et qui fut suivi, en 1821, de celui de *Phi*, *Beta*, *Kappa* et de l'allégorie des *Siècles* (the Ages and other poems), célébrant l'alliance de la civilisation et de la liberté.

M. Bryant renonça, en 1825, au barreau, et vint à New-York fonder un *Magazine* qu'il réunit l'année suivante à l'*United States Review and literary Gazette*; mais ce dernier journal, à la rédaction duquel il avait appelé ses amis Dana, Sands et Halleck, n'eut qu'une existence éphémère. Il y insera ses meilleures pièces de vers : *la Mort des fleurs*, *le Guerrier déterré*, *le Chef africain*, *Plaintes de la jeune indienne*. A la même époque il fournit un assez grand nombre d'articles en prose à la *North American Review*. En 1826, il entra à l'*Evening Post*, feuille très-influente de New-York, à laquelle il n'a cessé de travailler depuis, et qu'il a dirigée seul, de 1836 à 1850. En même temps il collaborait à d'autres recueils périodiques, écrivait avec Sands l'annuaire littéraire *le Talisman* (the Talisman, 1827-1829, 3 vol.), et faisait de fréquents voyages sur l'ancien continent; il visita l'Angleterre (1834), la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la terre sainte (1853), les Indes, etc. Ses relations, adressées à l'*Evening Post*, forment un volume, sous le titre de : *Lettres d'un voyageur* (Letters of a traveller). On cite parmi ses pièces les plus populaires : *les Prairies*, *l'Hymne de la cité*, *le Champ de bataille*, *le Vent du soir*, etc.

Un premier recueil des *Œuvres poétiques* de M. Bryant a été imprimé en 1832; il en a paru depuis des éditions plus complètes et plus belles en Amérique ainsi qu'en Angleterre, où ce poëte, qui se rattache, par ses principales qualités, le bon sens et l'élégance, à l'ancienne école classique anglaise, est très-goûté. Mentionnons, parmi les plus récentes, celle de 1855 (Bryant's poetical works, New-York, in-8).

BRZEZANSKI (Augustin), officier polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1789, prit du service dans l'armée française en 1806, assista au siége de Dantzick et à la bataille de Friedland, fit, en 1812, la campagne de Russie, fut blessé, en 1813, à la bataille de Leipsick, et se distingua surtout pendant la campagne de France. Après la chute de Napoléon, il rentra dans son pays. En 1830, il accourut à Varsovie avec un escadron de *lanciers de Posen*, qui mérita d'être appelé l'escadron des héros, et il prit part à tous les combats de l'indépendance. Il rentra en Prusse après avoir brisé ses armes; mais il resta fidèle à la cause nationale, et, malgré son âge, il s'associa encore, en 1848, au mouvement insurrectionnel de Posen.

BUBE (Adolf), poëte allemand, né à Gotha le 23 septembre 1802, passa du collége de sa ville natale à l'université d'Iéna, où il se lia avec Stieglitz, Heeringen, Moser, Einsiedel, Gœthe, etc., qui se trouvaient alors dans cette ville (1821). Il fut successivement précepteur dans la famille du vicomte de Lindemann, lecteur auprès de la duchesse douairière de Cobourg,

Digitized by Google

précepteur des enfants du comte Mensdorff, secrétaire des archives de Gotha (1834), secrétaire du consistoire, et, en 1842, directeur du cabinet des arts, qui a été l'objet d'une de ses publications : *le Musée ducal de Gotha* (das herzogliche Kunstcabinet zu Gotha, 1846).

Parmi les ouvrages de poésie de M. Bube qui se distinguent par la grâce et la pureté, nous citerons en première ligne ses *Contes allemands* (Deutsche Sagen und Sagenhafte Anklaenge, Iéna, 4e édit., 1842), qui eurent un grand succès; puis : *Fleurs de la vie* (Lebensblüten, Cobourg, 1826); *Obolen* (Ibid., 1827); *Poésies* (Gedichte, Ibid., 2e édit., 1836); *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, Iéna, 1840), recueil qui contient quelques poésies politiques sur le règne de Napoléon, *Contes de la Thuringe* (Thuringische Volkssagen, Gotha, 1837 et 1848); *Tableaux de la nature* (Naturbilder, Ibid., 1848); *Trésor des Contes de la Thuringe* (Thuringen Sagenschatz, Ibid., 1851); *Ballades et Romances* (Ibid., 1850). M. Bube a publié aussi divers ouvrages en prose, entre autres : *Souvenirs de Gotha* (Gothas Erinnerungen, Gotha, 1842). Il a collaboré à plusieurs annuaires littéraires de l'Allemagne, notamment à *l'Aurore*, dirigée par M. J. G. Seidl.

BUCCLEUCH ET QUEENSBERRY (Walter-Francis Montagu Douglas Scott, 5e duc de), pair d'Angleterre, ancien ministre, né, en 1806, près d'Édimbourg, appartient à une des premières familles d'Écosse, élevée, en 1662, à la pairie héréditaire sous le titre de comte de Doncaster, et qui place le duc de Monmouth parmi ses aïeux. Connu d'abord sous le titre de comte de Dalkeith, il a fait ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, et tient de cette université les diplômes de docteur ès lettres et de docteur en droit. En 1829, il épousa la plus jeune fille du marquis de Bath, qui remplit à la cour l'office de grande maîtresse de la garde-robe, et s'est convertie récemment à la religion catholique. A sa majorité, il prit son siége à la Chambre des Lords (1827), où il a toujours donné son concours au parti conservateur. Sir Robert Peel le nomma lord du sceau privé (1842), et lorsque, en 1846, la question des céréales donna lieu à un remaniement partiel du cabinet, le duc de Buccleuch, favorable aux réformes proposées, accepta la présidence du conseil, qu'il garda jusqu'au retour des whigs (janvier à juillet). En 1855, il a été nommé colonel de la milice d'Édimbourg, ville dont il était déjà lord-lieutenant, et en 1857, il a été choisi pour un des aides de camp de la reine. Depuis 1835, il est chevalier de la Jarretière. Agronome distingué, il a remporté deux prix au concours agricole universel de Paris (1856) pour les beaux échantillons d'espèce bovine (race d'Angus) qu'il avait envoyés. — Son fils aîné William-Henri-Walter, comte de Dalkeith né en 1831, à Londres, siége à la Chambre des Communes depuis 1853 pour le comté d'Édimbourg; il vote avec le parti conservateur.

BUCHANAN (James), homme politique américain, président des États-Unis pour les années 1857-1861, est né le 23 avril 1795, à Stony-Batter, dans le comté de Franklin (Pensylvanie). Son père, Irlandais de naissance, avait quitté l'Europe en 1783 et s'était établi à Stony-Batter, où il avait établi une ferme et épousé, en 1788, Élisabeth Speer. James Buchanan fut élevé à Mercersbourg, et vint, à l'âge de 14 ans, au collége Dickinson de Carlisle. Il y termina ses classes, prit ses grades et entra, en 1809, dans la maison de James Hopkins, de Lancastre, jurisconsulte distingué, sous la direction duquel il se livra, durant trois ans, à l'étude sérieuse du droit. Le 17 novembre 1812, il prit le titre d'homme de loi. Il eut bientôt une assez grande réputation parmi ses concitoyens qui l'envoyèrent, en octobre 1814, à l'Assemblée législative de la Pensylvanie. Six ans plus tard, M. Buchanan devint membre du congrès de Washington où, réélu à quatre différentes reprises, il siégea jusqu'au 4 mars 1831.

Il entra alors dans la carrière diplomatique. Le président général Jackson le chargea de la conclusion d'un important traité commercial entre l'Union et la Russie, et M. Buchanan, ayant montré beaucoup d'habileté dans la conduite de cette affaire, resta en qualité de ministre plénipotentiaire des États-Unis, jusqu'en 1833, à la cour de Saint-Pétersbourg. Il revint alors dans sa patrie, pour prendre part aux séances du congrès, où il votait avec le parti démocratique. Sénateur jusqu'en 1845, il exerça, durant la présidence de Polk (1845-1849), les fonctions de secrétaire d'État, et publia en cette qualité, un grand nombre d'écrits officiels ayant rapport aux plus importantes questions du jour, telles que l'annexion du Texas et de la Californie, la guerre contre le Mexique, etc.

Durant le gouvernement du général Taylor (1849-1852), M. Buchanan se retira de la scène politique; mais en 1852, Baltimore le proposa pour la présidence. En 1853, le général Pierce le nomma ambassadeur des États-Unis auprès de la cour de Londres. Il y représenta son pays jusqu'en 1856, et fut rappelé alors en Amérique où le parti démocratique le choisit immédiatement pour son candidat. Son nom représentait, dans la lutte électorale, qui fut des plus vives, l'alliance, si difficile à comprendre en Europe, du progrès démocratique avec le maintien complet du grand abus de l'esclavage. Grâce aux inquiétudes inspirées par l'attitude menaçante des États à esclaves du sud, il parvint à détacher quelques suffrages des États libres du nord, et obtint 163 voix contre contre 125 données au colonel Frémont (voy. ce nom), son plus sérieux adversaire. Il fut mis à la tête du gouvernement au mois de février 1857.

Agé de plus de soixante ans, mais d'une santé encore robuste, d'un caractère résolu et d'un esprit supérieur, M. Buchanan apporte dans la direction du gouvernement de son pays, la prudence, le coup d'œil et toute l'expérience que donne la longue habitude des affaires politiques. Reconnu comme un des plus savants jurisconsultes des États-Unis, il possède en outre des connaissances approfondies sur la géographie, la statistique et l'histoire de l'Amérique du nord. Son attitude à la tribune, ferme et digne, commande le respect et inspire la confiance qu'on accorde à un honnête homme. Sa parole, ordinairement très-calme, presque basse, devient forte et vibrante lorsque la discussion l'anime, et son langage, toujours clair, simple et d'une grande élégance naturelle, prend, au besoin, le mouvement qui entraîne une grande assemblée.

A l'occasion de son élection M. Houton a publié une biographie : *Life of James Buchanan* (New-York, 1856), qui expose d'une manière détaillée, la position politique que le président actuel des États-Unis a occupée depuis 1814.

BUCHEZ (Philippe-Joseph-Benjamin), médecin et publiciste français, président de l'Assemblée constituante en 1848, né, le 31 mars 1796, à Matagne-la-Petite, village du pays wallon, alors compris dans le département des Ardennes. Il fit ses études à Paris, et y obtint un modeste emploi dans l'administration de l'octroi, qui ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour l'étude des

Digitized by Google

sciences naturelles, et de suivre les cours de la Faculté de médecine. Il se distingua par son dévouement aux idées révolutionnaires répandues dans la jeunesse des écoles à cette époque, devint bientôt un des chefs de la lutte organisée contre le gouvernement de la Restauration. Le 1er mai 1821, il fonda, avec ses amis Bazard et Flottard, la Charbonnerie française, d'où sortirent tant de complots avortés, dont quelques-uns amenèrent de rigoureuses expiations. Compromis dans l'affaire de Béfort, qui coûta la vie au général Berton, au colonel Caron et aux quatre sergents de la Rochelle, il fut jugé aux assises de Colmar, mais les charges ne parurent pas suffisantes et le partage des voix du jury le sauva.

M. Buchez parut alors renoncer aux conspirations. Il reprit ses études de médecine, se fit recevoir docteur en 1825, et mena de front, avec les sciences naturelles, la philosophie et l'histoire. Il publia, à cette époque, un *Précis élémentaire d'hygiène* (in-12), avec M. Trélat; fut le principal rédacteur du *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, et en 1826, s'associa à la publication saint-simonienne, *le Producteur*, qu'il abandonna, avec plusieurs autres collaborateurs, lorsque les tendances de cette feuille lui parurent enfin incompatibles avec ses idées personnelles sur la rénovation de la société et de la science par une application inattendue du catholicisme.

La révolution de Juillet ramena M. Buchez à la politique d'action. Il fut, avec MM. Flocon, James Fazy, etc., un des fondateurs de la Société des Amis du peuple. Mais il prit surtout de l'influence comme publiciste. En 1831, se séparant complètement de l'école saint-simonienne, il fonda *l'Européen*, revue philosophique qu'il a en grande partie rédigée (1831-32, 2 vol in-4; 2e série, 1835-38, 2 vol. in-4), et dont il a fait l'organe du système néo-catholique qu'on a appelé le *Buchésisme*. L'idée fondamentale de M. Buchez est celle du progrès, dont il cherche la double manifestation dans la nature et dans l'humanité. La géologie, l'embryogénie et l'anatomie comparée lui en fournissent des preuves hors du monde moral; dans l'homme, il croit nécessaire de soustraire le progrès au hasard, en lui donnant un but marqué d'avance par la révélation. Telles sont les théories de l'*Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès* (Paris, 1839, 3 vol. in-8), et de l'*Introduction à la science de l'histoire* (1833, in-8; 2e édit. 1842, 2 vol. in-8). M. Buchez, dévoué aux principes de 1789 autant qu'au catholicisme, a particulièrement attaché son nom à la grande publication, entreprise avec M. Roux-Lavergne, de l'*Histoire parlementaire de la révolution française, ou Journal des Assemblées nationales, depuis* 1789 *jusqu'en* 1815 (1833-38, 40 vol. in-8; 2e édit. 1845-47, 5 vol. in-12, inachevée).

Après la révolution de Février 1848, les anciens amis de M. Buchez le poussèrent au pouvoir; il fut élu représentant du peuple par le département de la Seine, et devint, par l'influence du parti du *National*, président de l'Assemblée constituante. Il n'occupa ce poste difficile que peu de jours, et ne montra ni habileté ni énergie, lors de l'attentat du 15 mai. Depuis, aucun rôle politique ne l'a mis en évidence. Il vota, dans l'Assemblée constituante, avec les membres les plus modérés : pour le maintien de l'état de siège pendant la discussion de la Constitution; pour l'autorisation de poursuivre MM. Louis Blanc et Caussidière; contre la réduction de l'impôt du sel; contre le crédit foncier; contre l'abolition de la peine de mort, etc., etc. Il ne fut point réélu à la Législative.

Retiré de la vie politique, M. Buchez est revenu à ses premières études. Il a publié quelques nouveaux articles dans le *Journal des sciences médicales*, et pris part aux travaux de la Société médico-psychologique. Il faut ajouter aux ouvrages que nous avons cités de lui : un *Discours de clôture*, à l'Institut historique (1836); *Théorie générale des fonctions du système nerveux*, ou *Démonstration de la loi de génération des phénomènes nerveux* (1843, broch. in-8), etc., etc.

BUCHWALD (Joseph-Henri DE), littérateur danois, né à Vienne, le 2 octobre 1787, fut destiné à la carrière des armes, et entra à l'École militaire de Copenhague; mais, à la suite d'une altercation avec ses parents, il s'embarqua comme mousse pour Batavia. De retour en Europe, il servit la France comme aspirant de marine, puis passa dans l'armée de terre, fit les campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, et devint lieutenant. Sous la Restauration, il eut un commandement dans la légion de Hohenlohe, servit encore sept ans, et reçut la croix d'honneur.

Cependant le goût des lettres le décida, en 1822, à regagner sa patrie, où il publia, tant en français qu'en danois, un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs avaient été écrits sous les drapeaux. Nous citerons parmi les plus importants : *Souvenirs d'un émigré du Nord* (Copenhague, 1822); *l'Age poétique d'un Scandinave* (Paris, 1823); *Dernières pensées d'un jeune invalide* (Copenhague, 1824); *Souvenirs* (Ërindringer, Copenhague, 1827-1829, 2 vol.); *Constant et Elvire* (Copenhague, 1827); *Caprices d'un officier français* (Kiel, 1830). Il a donné trois recueils de poésie : *les Regrets d'Alfred* (Copenhague, 1817); *Pensées et essais poétiques* (Tankelege og Digterforsœg, 1831), et *Fleurs de Kiel* (même année). Il a traduit du danois en français : *Kiærlighed uden Strœmper* (l'Amour sans bas), tragédie comique de M. Wessel (Kiel, 1838); et du français en danois : *Zaïre*, *Mérope* et *Alzire* de Voltaire, et *Hernani* de Victor Hugo. Depuis longtemps, il ne publie rien de nouveau et ne s'occupe que de la réimpression de ses anciens ouvrages.

BUCKINGHAM (Joseph), journaliste et homme politique américain, est né le 21 décembre 1779. Sa mère, étant pauvre, le plaça chez un fermier, où il put à peine acquérir par lui-même et sans maîtres l'instruction la plus élémentaire. Il travailla ensuite dans plusieurs imprimeries, et, en 1806, il commença, pour son premier essai littéraire, la publication d'un journal mensuel, *the Polyanthus*, qui, suspendu l'année suivante, put reparaître en 1812. Il contribua encore à la fondation de quelques autres journaux, notamment d'une revue franc-maçonnique dont il vendit sa part au bout de dix ans, en 1828, pour donner tous ses soins à un journal quotidien, *the Boston courier*, qu'il avait créé en mars 1825, et à la tête duquel il resta jusqu'en 1848. M. Buckingham fut, à divers intervalles, membre d'abord de la législature, puis du Sénat du Massachusetts.

Depuis qu'il a abandonné le journalisme, où il s'est fait un nom honorable par les qualités de son esprit et la droiture de son caractère, il a publié deux ouvrages pleins d'intérêt et d'agrément : *Specimens of news-paper Literature* (Boston, 2 vol. in-12), et *Personal memoirs and Recollections of editorial Life* (Ibid., 2 vol. in-12).

BUCKINGHAM (Richard-Plantagenet TEMPLE NUGENT BRYDGES CHANDOS GRENVILLE, 2e duc DE), pair d'Angleterre, né à Londres, le 11 février 1797, descend de la famille de Grenville élevée,

Digitized by Google

en 1718, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Temple, qu'il porta jusqu'en 1822, puis sous celui de marquis de Chandos, il prit, en 1839, celui de duc de Buckingham. Après avoir fait ses études à Oxford, il épousa, en 1819, une fille du marquis de Breadalbane, laquelle a obtenu, en 1850, l'autorisation de divorcer pour incompatibilité d'humeur. Nommé membre du Parlement par le comté de Buckingham où sa famille est toute-puissante (1826), il s'attacha au parti des tories et défendit la loi des céréales en même temps que les intérêts des grands propriétaires. En 1832 pourtant, il proposa d'étendre le droit électoral aux fermiers qui payaient une redevance de 50 livres, ce qui le rendit populaire et lui fit donner le surnom d'*Ami du fermier* (Farmer's friend).

Lors du premier ministère de sir Robert Peel en 1834, il lui refusa son concours parce qu'il ne voulait plus la suppression de l'impôt sur la drèche (*malt-tax*) qu'il avait demandé peu de temps auparavant. A la mort de son père, qui avait été créé duc en 1822, il entra à la Chambre haute (1839), et fit, en qualité de lord du sceau privé, partie d'un nouveau cabinet Peel (1841-1842), dont il se sépara complétement sur la question de l'affranchissement des céréales. Depuis ce moment, il renonça à la politique active et se retira dans la vie privée, vivant d'une modique pension que lui sert son fils aîné. Il a publié d'intéressants *Mémoires sur la cour et les ministres de Georges III* (Memoirs of the court and cabinets of George III; 3 vol.). Il fait partie du Conseil privé et a reçu, en 1842, les insignes de la Jarretière. Il a deux enfants, dont l'aîné est le marquis de CHANDOS (voy. ce nom).

BUCKINGHAM (James-Silk), littérateur anglais, né à Truro (comté de Cornouailles), en 1784, eut une jeunesse très-agitée, et fut conduit par un caractère aventureux à essuyer des fortunes très-diverses. Il dirigea d'abord une imprimerie, qui réussit médiocrement; puis il se fit marin, prit part aux guerres maritimes de l'Empire, eut plusieurs bâtiments sous ses ordres. Ensuite il passa dans les Indes et fonda à ses frais un journal à Calcutta. L'indépendance de ses opinions donna de l'ombrage à la toute-puissante Compagnie, qui prit le prétexte d'une critique un peu verte de ses actes pour se débarrasser du journal et du journaliste : l'un fut supprimé, l'autre expulsé de l'Inde. Cette violente mesure porta avec elle son châtiment. M. Buckingham, de retour en Angleterre, déclara la guerre à la Compagnie, et, au nom de la liberté offensée, organisa contre elle une agitation formidable. L'opinion s'émut, le Parlement interpella le ministère, et les directeurs se virent contraints de résigner quelques-unes de leurs prérogatives. Plus tard même, ils allèrent jusqu'à pensionner le malencontreux auteur de tout ce bruit.

Lors de la ligue contre la loi des céréales (*anti-corn-law league*), M. Buckingham, qui était déjà un whig ardent, soutint la liberté commerciale : on le vit, de 1838 à 1846, dans les meetings de toute sorte, mettre sa parole facile au service de l'Association de Manchester. L'adoption du bill de réforme parlementaire (1832) lui permit de se présenter aux élections; il siégea au Parlement pour la ville de Sheffield, qui tenait pour la ligue, mais jusqu'en 1837 seulement.

M. Buckingham, orateur amusant et habile, compte, comme écrivain, un assez grand nombre de livres écrits facilement, mais froids et confus. On cite pourtant ses récits de voyages, où il passe tour à tour en revue la terre sainte (*Travels in Palestine*, 1822), les Arabes du désert (*Arabia*, 1825), l'ancienne Assyrie (*Mesopotamia and adjacent countries*, 1827; *Assyria and Media*, 1830), la plupart des pays de l'Europe et les États-Unis, où il a donné des cours littéraires (*Lectures*) très-suivis, et sur lesquels il a publié cinq ou six volumes. Ses plus récents ouvrages sont destinés, l'un à préparer la réforme parlementaire (*the Coming Era of practical Reform*, 1854, in-8), et l'autre à préconiser les Sociétés de tempérance (*History and progress of the temperance Societies*, 1854, in-8). En 1855, a paru, sous le titre d'*Autobiography* (in-8), une apologie des actes les plus importants de sa vie.

Au début de sa carrière littéraire, ce laborieux écrivain a fondé deux journaux : *le Sphinx*, qui s'est réuni plus tard au *Spectator*, et l'*Athenæum*; ce dernier, toutefois, n'a conquis la belle place qu'il occupe aujourd'hui dans la presse anglaise que depuis que son fondateur en a quitté la direction. — M. Buckingham est mort aux environs de Londres, le 30 juin 1855.

BUCKINGHAMSHIRE (révérend Auguste-Edward HOBART, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1793 à Ripon, descend d'une ancienne famille élevée, en 1728, à la pairie héréditaire. Destiné, en sa qualité de cadet, à la carrière ecclésiastique, il fit sa théologie à Oxford, reçut les ordres vers 1818 et fut pourvu d'un bénéfice. Son frère étant mort sans enfants mâles (1849), il prit ses titres et sa place à la Chambre des Lords, où il vote habituellement avec le parti conservateur modéré. Marié deux fois, en 1816 et en 1826, il a treize enfants, dont l'aîné, *Vere-Henry*, baron HOBART, né en 1818 à Welbourn (comté de Lincoln), a étudié à Oxford et a été attaché, en 1854, au cabinet de sir G. Grey.

BUCKLAND (rév. William), célèbre géologue anglais, est né, en 1784, à Axminster, village du Devonshire. Après avoir fait ses études classiques à Winchester, il entra, en 1801, à l'université d'Oxford, y devint agrégé du collége de Corpus-Christi (1808) et reçut ensuite l'ordination sacerdotale. Nommé, en 1813, professeur de minéralogie, il fut, sur sa demande, transféré à la chaire de géologie qui venait d'être fondée (1816). Ce fut alors qu'il organisa le musée géologique d'Oxford, si riche en fossiles. Sa connaissance profonde du sujet et un grand talent d'exposition joint au charme d'une éloquence naturelle, valurent à son cours un tel succès qu'il suffit pour déterminer au sein de l'université une réaction salutaire en faveur des sciences physiques, jusqu'alors trop négligées. Avant qu'il eût rien publié, la Société royale de Londres crut devoir l'admettre parmi ses membres (1818).

Le premier ouvrage du docteur Buckland fut la publication de son cours intitulé : *Vindiciæ geologicæ, ou les Rapports de la géologie et de la religion expliqués* (1820, in-8), où il prétend démontrer la véracité du récit de la Genèse par les recherches scientifiques. L'année suivante, le hasard ayant fait découvrir à Kirkdale, dans la partie méridionale des montagnes de Cleveland (Yorkshire), une vaste caverne située à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, il la visita, y trouva une grande quantité d'ossements de lion, de tigre, d'hyène, d'éléphant et de trente-trois autres animaux antédiluviens, et, après une patiente investigation, les décrivit avec une admirable sagacité. Ce travail, publié d'abord dans les *Transactions philosophiques* (Account of an assemblage of fossil and bones discovered, 1822, in-4), lui valut la grande médaille de Copley. Ce fut le point de départ de son célèbre ouvrage, *Reliquiæ diluvianæ* (1823, in-4), recueil

Digitized by Google

d'observations sur les restes organiques et autres phénomènes géologiques, qui s'adaptent plus ou moins heureusement à la tradition du déluge universel, tels que les cavernes et les animaux fossiles qu'on y rencontre; les couches de gravier et les lits de marne qui couvrent la surface du globe, même dans les lieux les plus élevés; les excavations des vallées et les alluvions formées par les courants.

En 1825, le docteur Buckland quitta la chaire d'Oxford et fut promu à un canonicat ressortant de cette université. Vingt ans plus tard, il fut choisi par sir R. Peel pour remplacer le rév. S. Wilberforce, élevé à l'episcopat, dans les fonctions très-honorées de doyen de Westminster (1845). En se retirant de l'enseignement, il se livra, avec une nouvelle ardeur, à ses recherches sur la composition des terrains diluviens, et publia divers mémoires remarquables, entre autres: *Esquisse de la structure des Alpes* (Sketch of the structure of the Alps), inséré dans les *Annales de philosophie*, où il démontre que la plupart des roches de cette chaîne ne remontent pas à une antiquité plus éloignée que les terrains oolitiques et crétacés; et une *Description des mines de houille du sud-ouest de l'Angleterre* (Description of the south-western coal district of England, 1825), dans les *Mémoires* de la Société de géologie, signalée par MM. Sedgwick et Murchison comme un bon travail.

Mais le plus beau titre du docteur Buckland est le traité qui parut dans la collection Bridgewater, intitulé: *la Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la théologie naturelle* (Geology and Mineralogy; 1836-1837, 2 vol. in-8 fig.), et traduit en français par Doyère en 1838. Il se divise en deux parties: 1° l'histoire de la formation de la croûte terrestre, qui, bien que présentée avec beaucoup d'érudition, laisse à désirer sous le rapport de la portée philosophique; quant à la solution même du problème, il ne l'explique ni par le refroidissement successif des points éloignés du foyer central, ni par l'action chimique des bases métalliques s'oxydant sans cesse sous la pression de l'air et de l'eau; entre les deux systèmes, il croit plus prudent de s'abstenir; 2° l'histoire des êtres organisés qui ont peuplé la terre aux époques primitives; cette seconde partie, qui est en quelque sorte un manuel de paléontographie, renferme d'excellentes études sur l'ensemble du monde antédiluvien, les insectes et les zoophytes fossiles, le règne végétal, etc.

Outre les ouvrages cités, on a encore de ce savant, dont l'influence a toujours été consacrée au développement des études géologiques dans son pays: *de la Superposition des couches dans les îles Britanniques* (Order of superposition of strata in the british isles; in-fol.); *Description d'ossements fossiles* (a Description of fossil remains, 1834), et de nombreux mémoires insérés dans les recueils de diverses compagnies savantes. Il a été un des premiers membres de la Société de géologie, qui le reçut en 1813 et le nomma deux fois son président; la Société linnéenne lui décerna le même honneur. Comme théologien, il n'a rien laissé de remarquable. Nous regrettons d'ajouter que, depuis 1850, son intelligence s'est obscurcie et qu'il a perdu presque toutes ses facultés. — M. Buckland est mort, à Clapham, le 14 août 1856.

BUDDEUS (Aurelio), publiciste allemand, né à Altembourg en 1817, descend de la famille du savant français Guillaume Budée. Fils du conseiller d'État Charles Buddeus, il étudia d'abord la médecine à Leipsick et fut reçu docteur en 1842. A la suite de voyages en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et dans les États du Nord, il se fit publiciste et littérateur, résida longtemps dans le sud de l'Allemagne, et collabora à la *Gazette générale*, puis se fixa à Francfort, où il est devenu, depuis 1849, un des rédacteurs les plus actifs de la *Chronique européenne*.

On a de M. Buddeus plusieurs ouvrages sur la situation politique, économique ou statistique de quelques États, tels sont: *Pétersbourg malade* (Petersburg im kranken Leben, Stuttgart, 1846); *A moitié Russe* (Halbrussisches, Leipsick, 1847); *la Russie* (Russland, 1851, 2 vol.); *la Suisse* (das Schweizerland, 2 vol., 1853), etc.

BUFFET (Louis), ancien représentant du peuple français, ancien ministre, né à Mirecourt (Vosges) en 1818, était un avocat assez inconnu avant la révolution de Février. Nommé représentant du peuple par 73 761 voix, le deuxième des onze élus du département des Vosges, il vota ordinairement avec l'ancienne gauche dynastique, devenue la droite de la Constituante et se montra l'ardent ennemi du socialisme. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement de Louis-Napoléon, qui lui confia le portefeuille du commerce et de l'agriculture après la démission de M. Bixio (voy. ce nom). Comme ministre et comme représentant, il conforma toute sa conduite aux vœux du parti de l'ordre, mais il refusa de s'asservir complétement à la politique de l'Élysée, et quitta le ministère avec M. Odilon Barrot (31 octobre 1849). Réélu, le premier, par son département, il devint un des personnages importants de l'Assemblée législative. En 1850, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer avec M. Baroche le projet de réforme électorale, et fut le plus jeune des dix-sept qui servirent de parrains à la loi du 31 mai. Après la crise qui suivit la destitution du général Changarnier, il rentra au pouvoir avec M. Léon Faucher (10 avril 1851), et, dans ce cabinet parlementaire, il représenta les idées de la majorité. Il donna sa démission avec ses collègues, lorsque le président se fut prononcé pour le retrait de la loi du 31 mai (14 octobre 1851). Quelques jours après il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur (28 octobre). Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est tenu en dehors des emplois publics.

BÜLAU (Frédéric), écrivain allemand et professeur, né à Freyberg en Saxe, le 8 octobre 1805, étudia dans sa ville natale et à Leipsick, puis se retira dans un petit village auprès de cette ville, pour se livrer, avec son ami J. Weiske, à l'étude de l'économie politique, de l'histoire et de la littérature. Agrégé à la Faculté de philosophie en 1829, il devint professeur extraordinaire en 1833 et professeur ordinaire en 1836. Il fut en même temps (1837-1844) censeur de la presse périodique. Malgré le contre-coup de la réaction politique dans l'enseignement, il garda le rectorat de l'université, qui lui avait été confié en 1849, et il se vit chargé, en 1851, de la rédaction du journal officiel, la *Gazette de Leipsick*.

M. Bülau, comme écrivain, s'est signalé par une activité infatigable. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Encyclopédie de l'économie politique* (Encyclop. der Staatswissenschaften, Leipsick, 1832); *le Droit de la constitution du royaume de Saxe* (das Verfassungsrecht des Kœnigreichs Sachsen, Ibid., 1833); *l'État et l'agriculture* (Der Staat und der Landbau, Ibid., 1833); *l'État et l'industrie* (der

Digitized by Google

Staat und die Industrie, Ibid., 1834); *Manuel de l'économie politique* (Handbuch der Staatswirthschaftslehre, 1835); *Histoire du système des États de l'Europe* (Geschichte der europaeisch. Staatensystems, 1837-1839, 3 vol.); *Histoire universelle depuis* 1830 *jusqu'en* 1838 (Allgemeine Geschichte, etc., 1838); *Histoire de l'Allemagne depuis* 1806 *jusqu'en* 1830 (Geschichte Deutschlands, etc., Hambourg, 1842), ouvrage qui fait partie de l'*Encyclopédie historique* de Keeren et Uckers; *Actualités de politique et d'économie politique* (Zeitfragen aus Politik und Volkswirthschaft, Leipsick, 1846); *du Droit d'élection et de son exercice* (Wahlrecht und Wahlverfahren, Ibid., 1849); *Histoires secrètes et hommes mystérieux* (Geheime Geschichten und raethselhafte Menschen, Ibid., 1850 et suiv.), recueil intéressant dont les 6 premiers volumes ont paru jusqu'en 1856 et auquel plusieurs autres écrivains, MM. Guhrauer, H. de Rommel, etc., ont collaboré. On cite, parmi les articles de M. Bülau dans ce recueil : *Wallenstein et sa catastrophe*, *Scènes de la vie de Jean de Werths*, *Jean Keppler*; *Querelles de l'ambassade française à Rome touchant le droit d'asile*, etc. etc.

M. Bülau a rédigé, de 1831 à 1835, avec son ami Weiske, la revue *la Patrie* (Vaterland); de 1838 à 1849, les *Nouveaux annuaires d'histoire et de politique* (Neue Jahrbücher der Geschichte und Politik), et, de 1843 à 1848, la *Gazette universelle allemande* (Deutsche allgemeine Zeitung). Il dirige encore aujourd'hui la publication de la *Bibliothèque domestique d'histoire* (Historische Hausbibliothek), dont le 36e volume, contenant l'*Histoire de la Russie* depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Nicolas Ier, a paru en 1855. Il continue l'*Histoire de Saxe*, commencée par Gretschel. On doit enfin à M. Bülau des traductions allemandes, celle de l'*Histoire de l'Angleterre*, de plusieurs autres écrits de Macaulay, et celle de *la Germanie* de Tacite, à laquelle MM. Weiske et de Lentsch ont collaboré.

BÜLOW (Frédéric-Kubech-Henri DE), général danois, né à Neustrup (duché de Schleswig), le 4 février 1791, fit toutes les études qui préparent à la carrière des armes, et prit part, lors du siège de Copenhague en 1807, à deux sorties sanglantes contre les Anglais. Il avança lentement pendant la paix, et ce fut l'insurrection des duchés, en 1848, qui mit en évidence ses talents militaires. A la tête d'un régiment d'infanterie, il se distingua à la bataille de Flensborg et à celle de Schleswig, à la suite de laquelle il fut obligé de se retirer dans l'île d'Als avec le reste de l'armée danoise. Nommé maréchal de camp, il commanda le centre dans l'attaque des troupes hanoviennes du général Halkett, qui plièrent de toutes parts. M. de Bülow commandait l'importante forteresse de Frédéricia lorsqu'en 1849 elle fut investie par les insurgés. Après deux mois de siége, il dirigea lui-même, le 5 juillet, une sortie générale qui fut couronnée de succès. La lutte dura dix heures; tous les retranchements furent pris, et l'ennemi en pleine déroute abandonna presque tous ses canons et 2000 prisonniers. La veille de cette mémorable victoire, M. de Bülow a été élevé au grade de lieutenant général. En 1851, il a été appelé à commander le duché de Schleswig.

BULL (Ole-Bornemann), violoniste norvégien, né, à Bergen, le 5 février 1810, fut destiné à la théologie par son père, qui combattit par tous les moyens son penchant pour la musique. Envoyé à dix-huit ans à l'université de Christiana, il eut occasion d'y prendre part à un concert de bienfaisance et excita le plus vif enthousiasme. Bientôt le directeur de musique étant tombé malade, il remplit ses fonctions, en lui laissant les honoraires. Le désir de faire des études meilleures l'amena à Cassel, où Spohr qui avait une grande réputation de violoniste l'entendit, et le trouva froid et bizarre. Dégoûté de la musique, M. Bull se rendit à Gœttingue pour étudier la jurisprudence. Repris bientôt par sa passion première, il partit, en 1831, pour Paris. Il y passa ses jours les plus malheureux. Sans abri, sans ressources, sans violon (on le lui avait volé), il erra trois jours et trois nuits, poursuivi par l'idée du suicide, et alla même, dit-on, jusqu'à attenter à ses jours. Échappé à la mort, il fut rencontré par une vieille dame, la veuve du comte Faye, qui l'accueillit chez elle, le soigna, ranima son courage et le maria plus tard à sa petite-fille. Par l'entremise du facteur Lécoux, il obtint de jouer dans un concert, gagna 1500 francs et alla visiter la Suisse et l'Italie. Il y rappela Paganini, et, à Naples, il fut embrassé par la Malibran sur le théâtre Saint-Charles. Il revint à Paris avant d'aller se faire applaudir dans toute l'Europe. L'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Russie l'accueillirent tour à tour. Dans ces divers voyages, il associa son ami Kellermann à ses succès. Après un long repos, il partit pour l'Amérique. Revenu en 1850, il y est retourné en 1852.

La manière de M. Bull est celle de Paganini, qu'il a pris pour modèle, et dont il a trop souvent imité les bizarreries : il étonne plus qu'il ne touche. Il n'a point formé d'élèves, ni rien écrit pour entretenir sa popularité. Artiste nomade par excellence, il n'aura laissé de lui que de brillants souvenirs.

BULLER (sir Georges), général anglais, né en 1804, entra au service militaire dès l'âge de seize ans. Devenu lieutenant-colonel de carabiniers en 1841, il fut envoyé au Cap de Bonne-Espérance et prit une part active aux diverses campagnes faites contre les peuplades guerrières de la Cafrerie; il fut blessé grièvement au combat de Boom-Plats (1848) et fut attaché, en 1852, à l'état-major de l'armée d'occupation. Rappelé en Angleterre, il fit partie du corps expéditionnaire de Crimée, commanda une brigade de la division légère au passage de l'Alma et eut à Inkermann deux chevaux tués sous lui. Il resta jusqu'au mois de mai devant Séhastopol et fut, à son retour (1855), nommé major général et chevalier commandeur de l'ordre du Bain.

BULOZ (François), littérateur français d'origine étrangère, né à Vulbens, près de Genève, en 1803, vint terminer ses études à Paris, où il fut d'abord prote d'imprimerie, et débuta dans la littérature par des traductions de l'anglais. En 1831, il fonda la *Revue des Deux-Mondes*, l'œuvre capitale de sa vie, et dont le succès a répondu à ses efforts. Il y a tour à tour appelé ou produit les écrivains les plus brillants de l'école contemporaine. Ce vaste recueil, dont les deux livraisons mensuelles sont arrivées à composer un fort volume, a pris, en littérature et quelquefois en politique, un ascendant considérable sur l'opinion. M. Buloz a annexé à sa *Revue*, depuis 1850, l'*Annuaire des Deux-Mondes*, l'un des résumés les mieux faits de l'histoire universelle.

En 1838, M. Buloz avait succédé à M. Taylor en qualité de commissaire royal près la Comédie Française. Il a été révoqué de ces fonctions après la révolution de 1848. On ne peut citer sous son nom, en dehors d'une collaboration active à beau-

Digitized by Google

coup d'articles de son recueil, que quelques *Lettres* et *Mémoires* relatifs à divers procès.

BULWER (sir Henry Lytton Eable), diplomate anglais, né en 1804, frère aîné du célèbre romancier Lytton-Bulwer (voy. ce nom), manifesta de bonne heure une grande aptitude pour les affaires. D'abord attaché de légation à Berlin (1827), il passa successivement à Vienne et à la Haye, d'où il alla en 1830, avec une mission spéciale, étudier à Bruxelles les causes de la révolution de Septembre. La même année, il fut élu député de Wilton à la Chambre des Communes où il représenta aussi les bourgs de Coventry (1831-1832) et de Marylebone (1834-1837). Il prit peu de part aux débats politiques, résidant la plupart du temps à Paris et s'occupant de travaux littéraires. Il écrivit alors : *la Société, la littérature et la politique en France* (1834, 2 vol.), une *Vie de lord Byron*, en tête d'une édition parisienne de ses œuvres (1835), *la Monarchie bourgeoise en France* (the Monarchy of the middle classes in France; 1836).

M. Bulwer alla ensuite, comme secrétaire d'ambassade, à Bruxelles, puis à Constantinople, où il négocia, en 1838, un traité de commerce avec la Turquie. Il revint, en 1839, à Paris, exercer les mêmes fonctions. Nommé ministre plénipotentiaire en Espagne (1843), il fut choisi comme arbitre entre cette puissance et le Maroc et termina, en 1844, leurs différends par un traité de paix. En 1846, il s'opposa sans succès à la conclusion des mariages espagnols, qui faillirent ruiner l'entente cordiale. Au milieu des troubles qui éclatèrent en mars 1848, il protesta avec fermeté contre le général Narvaez, qui avait suspendu les garanties constitutionnelles, se vit accusé de complicité dans les complots des progressistes et reçut, le 12 juin, ses passe-ports avec ordre de s'éloigner sur-le-champ de Madrid. Le Parlement approuva sa conduite : il fut élevé au rang de chevalier grand'croix de l'ordre du Bain, et le gouvernement refusa, pendant deux ans, de lui donner un successeur. Il se maria, à cette époque, avec la plus jeune fille de lord Cowley.

En 1849, sir H. Bulwer représenta son pays aux États-Unis, où il jouit d'une grande popularité, et passa en Toscane en 1852. Rappelé au mois de janvier 1855, il a été chargé de diverses missions particulières à Constantinople et dans les principautés du Danube. Depuis 1845, il fait partie du Conseil privé.

Outre les ouvrages déjà cités on a encore de sir H. Bulwer : *un Automne en Grèce* (an Autumn in Greece, 1826, in-8); *les Lords, le gouvernement et le pays* (the Lords, the government and the country; 1836, in-8). — Pour son frère, Voy. Lytton-Bulwer.

BUNGE (Frédéric-Georges), jurisconsulte russe, né à Kiew, le 1er mars 1802, fit ses études à l'université de Dorpat, et devint, en 1823, professeur de droit. Établi à Reval et bourgmestre de cette ville, il s'est occupé surtout de l'ancienne législation de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande. Il a publié, entre autres écrits sur cette matière : *du Miroir de Saxe considéré comme source du droit de l'ordre équestre en Livonie* (über den Sachsenspiegel, als Quelle der mitlern und umgearbeiteten livlaendischen Ritterrechts, Riga, 1827); *Documents pour servir à la connaissance des sources du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Beitraege zur Kunde der Liv.-Esth.- und Kurlaendischen Rechts Geschichte, Riga, 1832); *le Droit romain dans les provinces allemandes de la Russie sur les côtes de la Baltique* (das Roemische Recht in den deutschen Ostseeprovinzen Russlands, Dorpat, 1833), *Introduction à l'histoire du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Einleitung in die Liv.-Esth.-und-Kurlaendische Rechts-Geschichte, Reval, 1849); *Archives historiques de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande* (Archiv. für die Geschichte Liv.-Esth.-und Kurlands, 1842 et suiv.), et *Traité des origines de la Livonie, etc.* (Liv.-Esth.-und Kurlaendisches Urkundenbuch nebst Regesten, Reval, 1852-1853).

BUNGE (Alexandre), botaniste russe, frère du précédent, né à Kiew le 24 septembre 1803, fit ses études à l'université de Dorpat, et fut reçu docteur médecin en 1825. L'année suivante, il explora la Sibérie, où il rencontra M. A. de Humboldt. En 1830, l'Académie de Saint-Pétersbourg le fit attacher, comme naturaliste, à la mission de Péking. En 1832, il visita de nouveau les régions Altaïques. Au retour, il fut nommé professeur de botanique à Casan; puis, en 1836, il succéda à son ancien professeur Ledebours, comme professeur et directeur du jardin botanique à Dorpat.

Parmi ses principaux écrits, on cite : *Enumeratio plantarum quas in China boreali collegit* (Saint-Pétersbourg, 1831); *Plantarum monghalico-Chinensium decas I* (Casan, 1835); *Catalogue des plantes recueillies en* 1832 *dans la partie orientale de l'Altai* (Verzeichniss der im Jahr 1832 im oestlichen Altaigebirge gesammelten Pflanzen, Saint-Pétersbourg, 1836); *Tentamen generis Tamaricum species accuratius definiendi* (Dorpat, 1852); *Flore des steppes de l'Asie centrale* (Beitrag zur Kenntniss der Flora Russlands u. der Steppen central Asiens, Saint-Pétersbourg et Leipsick, 1851), extrait du tome VII des *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

BUNSEN (Christian-Charles-Josias, chevalier de), savant et homme d'État allemand, né à Korbach, dans la principauté de Waldeck, le 25 août 1791, commença ses études à Marbourg en 1808, et les continua de 1809 à 1813 à l'université de Gœttingue, sous la direction du savant philologue Heyne. En 1811, il obtint une chaire au gymnase de Gœttingue. Deux ans après, il publia une dissertation remarquable : *de Jure Atheniensium hæreditario*, et par ce travail, se recommanda dès lors à l'estime des érudits.

Après avoir donné sa démission en 1813, il entreprit plusieurs voyages pour compléter ses études sur l'antiquité et sur le moyen âge allemand. Il se rendit d'abord en Hollande, puis à Copenhague où Magnussen lui enseigna la langue islandaise. Vers la fin de 1815, commencèrent à Berlin ses relations d'amitié avec le célèbre Niebuhr. En 1816, il visita Paris, suivit les leçons des orientalistes français, et, sous la direction de Sylvestre de Sacy, étudia l'arabe, le persan et le sanscrit. Après s'être préparé à faire le voyage de l'Inde, il se rendit à Rome où il retrouva Niebuhr, ministre de Russie près le saint-siége. Son ami devint son protecteur, obtint pour lui, en 1818, la place de secrétaire d'ambassade et lui ouvrit la carrière politique et le chemin de la fortune.

Pendant le séjour que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III fit à Rome, en 1822, M. Bunsen s'attira, par son zèle et son érudition de théologien, la bienveillance de ce prince, très-préoccupé des questions religieuses; il ne fut pas étranger aux innovations que la volonté royale introduisit alors dans le protestantisme prussien. En récompense de son dévouement à la réforme, Frédéric-Guillaume l'attacha définitivement à son service; il lui donna la place de chargé d'affaires à Rome, après le départ de Niebuhr (1824), et,

Digitized by Google

trois ans plus tard, le nomma ministre résident.

Depuis son arrivée en Italie, M. Bunsen, éclairé par les conseils de Niebuhr, n'avait pas interrompu le cours de ses laborieuses recherches. Il étudia en même temps la philosophie platonicienne, les constitutions de l'antiquité, la liturgie, l'histoire ecclésiastique, l'archéologie, etc. Les leçons de Champollion le jeune, qui vint à Rome en 1826, tournèrent son attention du côté de l'Égypte. Il poussa Lepsius vers les études hiéroglyphiques et suscita, par ses encouragements, cet illustre rival de Champollion. Dans son ardeur pour la science, il s'unit avec Gerhard pour la fondation de l'institut archéologique (1829). Il partagea tous les travaux de cette Société jusqu'en 1838, et fit construire pour elle, près de son habitation au Capitole, une belle salle de séances (1835). Préoccupé en même temps de ses fonctions de chargé d'affaires et de ministre, il fonda un hôpital protestant à Rome, et chercha toutes les occasions de propager autour de lui les idées de la réforme.

M. Bunsen prit une grande part aux négociations relatives à cette question délicate des mariages mixtes. Il retourna même à Berlin, en 1827, pour recevoir, de la bouche du roi, des instructions précises. En 1832, il rédigea un memorandum, et obtint du pape Léon XII un bref qui devait mettre fin aux débats. Mais l'intolérance des ultra-catholiques ne s'accommoda point d'un arrangement accepté par la cour de Rome. Des troubles éclatèrent dans la Prusse rhénane (1834), et l'archevêque de Cologne lutta ouvertement contre l'autorité royale. Le prélat fut arrêté au mois de novembre 1837. Alors M. Bunsen, dont la position à Rome devenait intolérable, demanda son rappel et partit pour l'Angleterre (1838). Nommé, en 1839, ministre à Berne, près de la confédération helvétique, il fut rappelé à Berlin deux ans après. Ayant proposé la fondation d'un évêché protestant à Jérusalem, il fut chargé de négocier cette affaire avec le gouvernement anglais. Le succès de ses démarches lui valut le poste d'ambassadeur prussien en Angleterre, en 1841.

Pendant le règne de Frédéric-Guillaume IV, M. Bunsen revint plusieurs fois à Berlin, sur l'invitation de son souverain qui voulait s'éclairer de ses lumières et de ses conseils. En 1844, il insista, dit-on, auprès du roi, sur la nécessité de donner à la Prusse une constitution libérale, et d'établir une Assemblée délibérative divisée en deux Chambres. Il ne réussit point à faire accepter par Frédéric-Guillaume IV cette imitation du système anglais. Comme diplomate, il montra dès l'origine une grande ardeur à soutenir le parti allemand des duchés de Schleswig-Holstein contre le gouvernement de Danemark. En 1848, il publia un mémoire sur cette question : *Memoir on the constitutional rights of the dutchies of Schleswig and Holstein, presented to viscount Palmerston 8 th april* 1848. L'année suivante, il représenta la Prusse dans les négociations engagées entre les grandes puissances sur l'affaire des duchés; ses efforts en faveur du parti allemand n'eurent point de succès, et ne purent empêcher la conclusion d'un arrangement favorable au Danemark; il fut réduit à protester, en 1850, contre le protocole de Londres.

Au milieu de ses occupations politiques, M. Bunsen n'avait pas abandonné ses travaux d'érudition et de polémique religieuse. Il publia, à Hambourg, par les soins de l'agence de Rauhes Haus, en 1843, une sorte d'épître évangélique : *Élisabeth Fry aux femmes et aux jeunes filles chrétiennes* (Elis. Fry, an die Christl. Frauen, etc.); en 1845, la *Constitution de l'Église de l'avenir* (die Verfassung der Kirche der Zukunft.); en 1847, *Ignace d'Antioche et son époque* (Ignatius v. Ant. und seine Zeit), avec les *trois lettres authentiques* et les *quatre lettres apocryphes d'Ignace d'Antioche* (die drei echten und die vier unechten Briefe des Ign.). La littérature théologique de notre temps compte parmi les publications les plus importantes de la critique moderne un livre qu'il a fait paraître en anglais à Londres et en allemand à Leipsick (1851) : *Hippolyte et son époque, ou Vie et doctrine de l'Église romaine sous Commode et Sévère* (Hippolytus und seine Zeit, etc.). Dès son premier séjour en Italie, il avait fourni de nombreux matériaux à la *Description de Rome*, publiée pas le baron Cotta; en 1843, il résuma ses recherches archéologiques dans ses *Basiliques de Rome chrétienne* (die Basiliken des Christl. Roms). Son bel ouvrage : *Du rôle de l'Égypte dans l'histoire du monde* (Ægyptens Stelle inder Weltgeschichte, Hambourg, 1845) n'est pas encore achevé, et déjà il a paru à Londres (1848) une traduction anglaise du premier volume; la plupart des écrits de l'auteur ont été, du reste, traduits en anglais. En 1856, M. Bunsen a mis au jour deux volumes qui ont pour titre : *Signes du temps*, *Lettres sur la liberté de conscience;* cet ouvrage, qui a eu deux éditions en trois mois, le place parmi les défenseurs les plus éclairés de la tolérance religieuse et est le digne couronnement de toute sa vie.

Disciple de Heyne, de Sylvestre de Sacy, de Champollion et de Niebuhr, érudit, théologien et diplomate, fondateur de l'institut archéologique de Rome et de l'évêché protestant de Jérusalem, M. Bunsen est assurément une des figures les plus remarquables de l'Allemagne contemporaine; son nom restera associé à l'œuvre de propagande protestante entreprise en ce siècle par les rois de Prusse.

BUNSEN (Robert-Guillaume Eberard), chimiste allemand, né à Gœttingue, où son père était professeur de littérature occidentale, étudia à l'université de cette ville les sciences physiques et naturelles, et compléta son instruction à Paris, à Berlin et à Vienne. Ayant pris ses grades, pour l'enseignement de la chimie, à Gœttingue, en 1833, il succéda, trois ans plus tard, à Wœhler, comme professeur de cette science à l'Institut polytechnique de Cassel. Appelé, en qualité d'adjoint, à l'université de Marbourg, en 1838, il y devint professeur titulaire, en 1841, puis directeur de l'Institut de chimie. En 1851, il passa à l'université de Breslau.

M. Bunsen s'est fait un nom, dans la chimie, par des recherches importantes et d'heureuses découvertes; mais il ne les a guère consignées que dans les recueils et journaux de son pays, notamment dans les *Annales de chimie* de M. Liebig. Il a construit une nouvelle pile de charbon d'un usage très-répandu et qui porte son nom. Il a publié à part : *Descriptio hygrometro rum* (Gœttingue, 1830); *l'Hydrate de fer, contre-poison de l'arsenic blanc et de l'acide arsénieux* (Eisenoxydhydrat, das Gegengift, etc.; Ibid., 2e édit., 1837).

BUOL-SCHAUENSTEIN (Charles-Ferdinand, comte de), diplomate et homme d'État allemand, conseiller privé et chambellan de l'empereur d'Autriche, né le 17 mai 1797, appartient à la branche cadette d'une des plus anciennes familles nobles du pays des Grisons qui a donné successivement plusieurs diplomates célèbres à l'Allemagne. Son père, le comte Jean-Rodolphe, présida pendant de longues années la diète germanique, à Francfort, en qualité de plénipoten-

Digitized by Google

tiaire de l'Autriche. Sous sa direction, le jeune Charles se prépara de bonne heure à la carrière de la diplomatie, et après avoir été attaché à la légation de Florence (1816), puis à diverses légations d'Allemagne, il fut envoyé, comme secrétaire d'ambassade, à Paris (1822) et deux ans après à Londres (1824), où il se rencontra avec le baron Bourqueney et le prince Gortschakoff alors, comme lui, secrétaire d'ambassade.

En 1828, il fut nommé titulaire de la légation impériale de Carlsruhe, et, en 1831, envoyé extraordinaire près la cour de Darmstadt. Mis à la tête de la légation de Stuttgart, en 1838, il y mérita par ses services la dignité, si rare alors, de conseiller intime, qui lui conférait le titre d'Excellence. Son mariage avec la princesse Caroline Isembourg-Borstein, avait encore relevé son importance en augmentant sa fortune.

La révolution de 1848 trouva le comte Buol plénipotentiaire à Turin. Quand il vit le roi Charles-Albert se préparer à soutenir l'insurrection milanaise, malgré ses protestations d'amitié vis-à-vis de l'Autriche, il crut digne des deux cours de prendre une attitude plus franche, et demanda de lui-même ses passe-ports. Le prince de Schwarzenberg, le sauveur de la monarchie autrichienne, en arrivant au pouvoir (octobre 1848), reconnut cet acte d'énergie, en lui confiant la légation de Saint-Pétersbourg. Plus tard, quand le prince devint président des conférences de Dresde destinées à terminer les graves différends de l'Autriche et de la Prusse au sujet du duché de Holstein et de la Hesse électorale, sur les bases de l'arrangement d'Ollmütz (novembre 1850), il appela le comte Buol auprès de lui comme second plénipotentiaire impérial.

Les nouvelles preuves de fermeté et d'habileté que le comte donna dans ces conférences le firent nommer à l'ambassade de Londres, en 1851; mais bientôt la mort subite du prince de Schwarzenberg (11 avril 1852), laissa vacant un poste plus élevé, le ministère des affaires étrangères, avec la présidence du conseil des ministres. M. de Buol devint le successeur du prince, et maintint la politique impériale dans les mêmes voies. Acceptant, lui aussi, pour les relations extérieures, la substitution du principe nouveau des intérêts des nations à l'ancien principe de l'alliance des dynasties, il continua de se rapprocher de la France, au lieu de s'associer aux rancunes ambitieuses de la cour de Saint-Pétersbourg. Malgré le mécontentement du czar Nicolas, malgré l'opposition de l'aristocratie militaire de l'Autriche, toute dévouée à la Russie, malgré les difficultés incessantes suscitées par la Prusse, il encouragea l'empereur François-Joseph, dans ses sympathies pour l'alliance française, et il signa enfin le traité du 2 décembre 1854, qui engageait l'Autriche dans les intérêts des puissances occidentales. Il a su garder assez longtemps à son pays, dans la question orientale, la situation d'arbitre. C'est à son intervention qu'on dut l'ouverture du Congrès de Paris, où il est venu prendre place avec le baron de Hubner, comme plénipotentiaire impérial. Il fut un des signataires du traité du 30 mars 1856.

Au milieu des graves préoccupation de la politique, M. de Buol signala son ministère par sa sollicitude pour les intérêts matériels de son pays, dans ses rapports avec l'étranger. Il a préparé et signé un certain nombre de traités de commerce, de douanes et de navigation, ainsi qu'une foule de conventions postales avec les différents États d'Italie, la Confédération germanique et le Zollverein, la Suisse, l'Espagne, la France, la Belgique, la Russie. On vante généralement dans le comte de Buol, outre l'habileté et l'énergie, une loyauté rare dans les transactions diplomatiques.

BUONCOMPAGNI (Balthazar), savant italien, né à Rome, le 10 mai 1821, descend de la famille des princes de Piombino, qui compte, parmi ses membres, plusieurs cardinaux et le pape Grégoire XIII. L'abbé Dominique Santucci lui donna des leçons dans la maison paternelle et le poussa également vers les sciences et vers les lettres. Dès 1840, le jeune Buoncompagni inséra dans le *Journal des sciences, des lettres et des arts* une très-savante *Biographie de l'abbé Joseph Calandrelli*, une autre de l'*abbé Andrea Conti*, *mathématicien et astronome*. Vinrent ensuite ses *Notes à la traduction des épigrammes grecques* de l'abbé Dominique Santucci (Rome, 1841, in-8); *Recherches sur les intégrales définies*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Crelle, à Berlin; *Alcuni cenni intorno alla di Maddalena Buoncompagni, principessa di Piombino; intorno ad alcuni avanzamenti della fisica in Italia nei secoli* XVI *et* XVII, dans le *Giornale Arcadico* (Rome, 1846.)

En 1847, M. Buoncompagni fut nommé membre de l'Académie pontificale *de Nuovi Lincei*, dont il devint bientôt bibliothécaire et trésorier. Il se signala dès lors par des travaux encore plus importants, et publia, en 1851, une série d'études remarquables sur *la Vie et les œuvres de Guido Bonati, astrologue et astronome du* XIII*e siècle* (Rome, in-8); *la Vie et les œuvres de Gérard de Crémone, traducteur du* XII*e siècle et de Ghérard de Sabbionetta, astronome du* XIII*e siècle* (Rome, in-4, avec des fac-simile de quelques manuscrits du Vatican); *la Vie et les œuvres de Léonard Pisano*, dans les *Actes de l'Académie pontificale de' Nuovi Lincei*; sur les *Traductions faites par Platon de Tibur, traducteur du* XII*e siècle* (in-4, avec des fac-simile en manuscrit). M. Philarète Chasles a fait sur ces trois ouvrages le rapport le plus favorable à l'Académie des inscriptions de Paris. Dans son pays, M. Buoncompagni jouit d'une grande réputation de science : il a dépensé pour ses travaux d'érudition beaucoup de temps et une grande partie de sa fortune. Appelé à la Chambre du Piémont, en 1854, il a occupé le fauteuil de la présidence et a été, quelque temps, ministre de l'instruction publique.

BURBURE-WEZEMBEEK (Léon-Philippe-Marie, chevalier DE), compositeur et littérateur belge, né à Termonde en 1812, fut, après de brillantes études, reçu docteur en droit à l'université de Gand (1832). Paléographe distingué, il fut chargé, en 1842, de classer les archives du chapitre et de l'église de Notre-Dame de Termonde, et, en 1846, celles de la cathédrale d'Anvers. En 1830, un essai musical applaudi à Gand ayant mis son nom en évidence, il écrivit un grand nombre de compositions diverses, et devint directeur de plusieurs Sociétés chorales. Il a donné des articles littéraires au *Messager des sciences historiques*, à *la Belgique musicale*, etc. Il dirige depuis 1852, la publication archéologique des *Inscriptions de la province d'Anvers*, in-4.

BURDACH (Ernest), physiologiste allemand, fils du célèbre savant de ce nom, né à Leipsick, en 1801, est prosecteur et professeur d'anatomie à l'université de Kœnigsberg, où il a fait ses premières études. Il a publié des *Recherches sur l'anatomie microscopique des nerfs* (Beitrag zur mikroskopischen Anatomie der Neruen, Kœnigsberg, 1837), et une seconde édition complétement revue et corrigée de l'ouvrage de son

Digitized by Google

père *sur l'Homme*, sous le titre d'*Anthropologie pour les gens du monde* (Stuttgart, 1847).

BURDIN (Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris vers 1778, y fut reçut docteur en 1803. Il s'est surtout occupé du magnétisme animal, dont il a écrit l'histoire sous ce titre : *Histoire du magnétisme animal accompagnée de notes et de remarques critiques* (Paris, 1841, in-8). M. Dubois d'Amiens a collaboré à cet ouvrage. Le docteur Burdin avait proposé un prix à décerner par l'Académie de médecine, au magnétiseur qui parviendrait à faire lire un de ses sujets à travers les cops opaques : ce prix n'a pas été gagné.

On lui doit encore un *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux* (1798), en collaboration avec M. Moreau de la Sarthe, et un *Cours d'études médicales*. Longtemps secrétaire des consultations de l'ancienne Société de médecine de Paris, M. Burdin, dès la formation de l'Académie, fit partie de la section de physique et de chimie médicales. Il est mort en 1856.

BURDINNE (P. L. Éloi DE), homme politique belge, né vers 1780, a été, de 1833 à 1848, représentant du district de Waremme à la seconde Chambre. Il vota ordinairement avec le parti catholique, approuva le traité relatif au Luxembourg et au Limbourg, et se fit remarquer par son zèle pour les doctrines protectionnistes. Le 15 janvier 1844, il présenta une proposition signée par vingt de ses collègues de la droite et tendante à frapper d'un droit prohibitif l'importation des blés étrangers. Cette loi, qui souleva une réprobation universelle, reçut le nom de loi de famine. En 1848, M. de Burdinne fut élu sénateur et continua de repousser les idées libérales. Il est mort en 1855. Il avait épousé la sœur du baron de Stassart, laquelle lui a survécu quelques mois à peine.

BUREAU (Allyre), littérateur français, né en 1810, entra, en 1829, à l'École polytechnique, fut classé dans l'artillerie de terre et donna sa démission de sous-lieutenant pour s'occuper de travaux littéraires. Partisan des réformes sociales de Charles Fourier, il collabora activement à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, qui lui succéda. En juillet 1849, il se présenta aux électeurs du Cher en remplacement de M. Vauthier, et obtint une honorable minorité de suffrages. On a de lui plusieurs compositions musicales, des brochures politiques et des traductions de l'anglais, entre autres *les Chasseurs de chevelures*, *le Corps des Riflemen* (1854), et *le Buffalo blanc* (1856), de Mayne Reid.

BUREAUX DE PUSY (Maurice-Poivre), ancien député français et représentant du peuple, ancien conseiller d'État, né à Paris le 22 juin 1799, est le fils de Jean-Xavier Bureaux de Pusy, membre de la Constituante de 1789, ami de La Fayette et son compagnon de captivité à Ollmütz. Entré à l'École polytechnique, en 1817, il en sortit un des premiers, en 1819, et fut nommé capitaine de génie en 1821. Après la révolution de Juillet, il obtint la préfecture des Hautes-Pyrénées. En 1832, il devint préfet du département de Vaucluse, et épousa la fille de Georges La Fayette. Son libéralisme le fit destituer en 1833. Il se démit alors de son grade de capitaine et se présenta comme candidat de la gauche aux suffrages du collége électoral de Tarbes. Il fut nommé, mais la Chambre annula son élection (1834). Bientôt après il fut élu à Gannat (Allier), et cette fois il prit place à la Chambre à côté de Dupont (de l'Eure). Il ne fit point partie de la législature de 1838, mais il fut réélu en 1842 et en 1846. Il prit une part assez active aux luttes de l'opposition contre la politique de M. Guizot, et intervint surtout dans les débats relatifs aux questions militaires et aux travaux publics.

Après le 24 février, le gouvernement provisoire confia à M. Bureaux de Pusy l'administration du département de l'Allier, conjointement avec son ami, M. Tourret. Il se prononça pour la république modérée, et protesta contre les circulaires de M. Ledru-Rollin. Le ministre de l'intérieur ayant adjoint aux deux commissaires un démocrate plus avancé, M. Mathé, M. Bureaux de Pusy donna sa démission. Élu représentant du peuple par 66 880 voix, il fit partie du Comité des travaux publics, et fut nommé questeur de l'Assemblée constituante. Sous la présidence du général Cavaignac, il se montra surtout préoccupé du besoin de rétablir l'ordre dans la rue et dans les esprits ; il soutint énergiquement le pouvoir, et, dans ses votes sur les questions sociales, il se rangea du côté de la droite. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à la Législative ; mais l'Assemblée le nomma conseiller d'État au premier tour de scrutin. Membre de la section de législation, il continua de soutenir la Constitution de 1848, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le rejeta dans la vie privée.

BUREN (Martin van), homme d'État américain, ancien président de la république des États-Unis, né le 5 décembre 1792, à Kinderhook, dans le comté de Colombie (État de New-York), descend d'une ancienne, mais assez obscure famille de colons hollandais. Son éducation à peine ébauchée dans l'école de sa ville natale, il se tourna, dès l'âge de quatorze ans, vers le barreau et la politique. A dix-huit ans, il se fit remarquer comme délégué de son comté à un congrès démocratique de l'État de New-York. Après s'être créé quelques ressources par son activité et son économie, il alla, en 1809, s'établir à Hudson, le chef-lieu de son comté, et tout en s'occupant d'affaires et de jurisprudence, il se jeta, comme démocrate, dans la politique active. Envoyé comme sénateur à l'Assemblée législative de New-York en 1812, il fut nommé, en 1815, administrateur de cet État. Partisan d'une troisième et illégale candidature du président Jefferson, qui eut l'honnêteté de s'y soustraire, il se montra l'adversaire de la banque des États-Unis, dont il s'agissait de renouveler l'institution, et l'un des promoteurs les plus ardents de la guerre contre l'Angleterre. A la tête de l'opposition contre Clinton, élu gouverneur de New-York en 1817, il fut destitué de ses fonctions, mais le triomphe du parti démocratique dans les deux Chambres les lui rendit, en amenant la destitution du gouverneur lui-même, et van Buren triomphant arriva enfin, comme sénateur, au congrès des États-Unis (février 1821). Sa place y était marquée parmi les démocrates. Il y continua son opposition contre la banque d'État et se déclara contre l'élévation du tarif des douanes. D'un autre côté, il combattait l'extension indéfinie du droit électoral, et demandait la cession des terrains de l'Union aux États intéressés.

M. van Buren fut, en 1838, un des plus actifs partisans de la candidature du général Jakson et fut lui-même élu l'année suivante gouverneur de l'État de New-York ; mais au mois de mars, le nouveau président, à la suite d'une première crise ministérielle, l'appela auprès de lui comme secrétaire d'État. Deux ans plus tard (1831), il

Digitized by Google

le nomma ambassadeur à Londres; le Sénat refusa de ratifier ce choix, et van Buren dut être rappelé. Cette sorte de persécution augmenta sa popularité, et les démocrates le nommèrent, en 1832, vice-président de la république, dont Jackson recevait, pour la seconde fois, la présidence.

A l'expiration des pouvoirs de son ami (1837), van Buren était naturellement désigné comme son successeur, au choix du parti démocratique. On lui opposa trois concurrents, Clay, Webster et Harrison, sur lesquels il l'emporta d'une majorité absolue de 24 voix. Malheureusement il se trouvait aux prises avec des difficultés financières auxquelles il ne fut pas libre de porter remède selon ses propres vues. La suppression de la Banque nationale, dont l'influence toujours croissante portait ombrage au parti démocratique, avait jeté toute l'Union, sous la présidence de Jackson, dans d'effroyables désastres et ruiné le crédit public. A peine nommé, van Buren convoqua le congrès en session extraordinaire et proposa une séparation complète entre les finances de l'État et les banques, ainsi que l'établissement d'un comptoir du trésor à Washington, avec des sous-comptoirs dans les provinces. Cette double proposition éprouva un échec complet, et ce refus de concours de la part du congrès pesa depuis sur toute son administration. Il s'attacha à pacifier les démêlés suscités avec l'Angleterre par l'incendie du steamer américain *le Buffalo*, ainsi que ceux qui étaient nés de la question des frontières du Canada et du droit de visite. Mais la continuation de la guerre contre les Séminoles et les déficits causés par la crise commerciale le forcèrent, au commencement de 1841, de recourir à de nombreux emprunts. Aussi, malgré tout le talent et la capacité dont il avait pu faire preuve, il ne fut pas réélu à la fin de la quatrième année de sa présidence, et laissa la place au candidat du parti whig, le général W. Harrison (1841), aussitôt remplacé par M. Tyler.

M. van Buren s'est efforcé de prendre sa revanche aux élections suivantes, sans y réussir. En 1844, le parti démocratique le soutint mal contre l'opposition des États à esclaves, et préféra à sa candidature celle de Polk, qui fut élu. En 1848, il réunit comme candidat toutes les voix de cette fraction des démocrates du nord qui, alliée aux whigs formait le parti du *sol libre* (free-soilers). Mais, entre ce parti et les abolitionnistes, la sagesse du peuple américain, ajournant des complications imminentes, fit passer le nom glorieux et inoffensif du général Taylor. En 1856, la candidature de M. van Buren a encore été posée une fois, mais il l'a retirée devant celle de M. Buchanan, adoptée par la majorité du parti démocratique.

BUREN (John van), le second des trois fils du précédent, a pris un rang distingué dans le parti démocratique, à côté de son père. Il fit, jeune encore, en 1838, un voyage en Angleterre, où l'aristocratie lui fit le meilleur accueil. Il est un des premiers démocrates de l'État de New-York qui aient embrassé le parti des *free-soilers*, et c'est lui qui paraît avoir entraîné son père dans cette nouvelle religion politique. Il a été longtemps un orateur très-goûté de toute l'Union; mais depuis qu'il combat l'esclavage, ses discours, qui ont un grand retentissement, excitent, dans les États du sud, beaucoup de colère.

BURGOS (don Francisco-Xavier DE), homme d'État et écrivain espagnol, né, le 22 octobre 1778, à Motel (Andalousie), appartient à une ancienne et noble famille. Après avoir étudié la théologie, il abandonna l'état ecclésiastique pour se consacrer au barreau et accepta en 1810, du gouvernement français, la sous-préfecture d'Almeria, ainsi qu'une place dans la junte des subsistances. Ces actes politiques, regardés alors par les libéraux comme des crimes de lèse-nationalité, il les expia au retour de Ferdinand VII par l'exil et la confiscation d'une partie de ses biens (1814). Il se réfugia en France et y travailla à la traduction des *Œuvres complètes d'Horace* (Madrid, 1820-1823, 4 vol.), qui passe pour la meilleure qui existe aujourd'hui en langue espagnole. Depuis 1817, époque de son rappel, il s'occupa de la publication d'anciens ouvrages nationaux sous le titre de *Continuacion de almacen de frutos literarios*, d'une *Biographie universelle*, et fonda, en 1819, un recueil périodique, *Miscelanea de comercio*, auquel il ajouta ensuite une partie politique et qu'il écrivit sans collaboration. Cette activité popularisa son nom et lui fit confier la rédaction en chef du journal *l'Imparcial*, où il continua de tenir tête aux libéraux comme aux absolutistes.

Chargé par son gouvernement de négocier un emprunt, don X. de Burgos le conclut avec le banquier Guebhard, de Paris, et trouva dans cette affaire la source d'une grande fortune qui fut l'objet de vives attaques. De retour en 1827, il fut nommé intendant du conseil des douanes, puis appelé au Conseil supérieur des finances; la même année, il devint membre de l'Académie espagnole. Il fit alors jouer et imprimer sa comédie des *Trois rivaux*, écrite en 1817, et qui fut suivie, à peu d'intervalle, des pièces du *Bailli de Mascara* et de *l'Optimiste et le Pessimiste*. Puis il se retira à Grenade et se livra pendant quelques années à l'agriculture.

A la mort de Ferdinand VII (29 septembre 1833), don X. de Burgos entra dans le premier cabinet formé par la régente, y tint le portefeuille de l'intérieur, et y déploya des qualités réelles comme administrateur. Il passa ensuite aux finances, garda son poste lorsque, en janvier 1834, M. Martinez de la Rosa vint aux affaires, et, malgré son opposition aux dispositions principales du *Statut royal*, attacha son nom à la promulgation de cette mesure politique (15 avril); mais il ne tarda pas à donner sa démission. Devenu membre de la première Chambre dite des *Proceres*, il s'y vit bientôt en butte à la malveillance de ses ennemis, qui lui reprochèrent d'avoir, en 1824, détourné à son profit les deniers de l'État, et firent prononcer contre lui son exclusion temporaire; toutefois, la Commission d'enquête qui examina sa conduite reconnut la fausseté des accusations. Retiré à Paris, il y réunit les matériaux de son *Histoire du gouvernement d'Isabelle II*, ouvrage d'un haut intérêt dont il n'a paru encore que des fragments; il composa aussi plusieurs comédies, des poëmes et l'*Ode à la raison*, qui passe pour un chef-d'œuvre poétique. Depuis 1830, il vit à l'écart dans ses propriétés de Grenade.

BURGOYNE (sir John-Fox), général anglais, né vers 1780, entra au service militaire en 1798 comme sous-lieutenant du génie. Nommé, peu de temps après, capitaine, il servit dans la Méditerranée et le Levant de 1800 à 1807, prit part au blocus de Malte et aux opérations qui eurent pour résultat la capitulation de La Valette, ainsi qu'à la prise d'Alexandrie. Ensuite il alla rejoindre en Suède le corps d'armée de sir John Moore, et passa de là en Portugal. En 1809, il fut incorporé dans l'armée qui, sous les ordres de lord Wellington, combattit pied à pied les Français dans la Péninsule jusqu'en 1814; il assista à presque tous les siéges et dirigea entre autres ceux de

Digitized by Google

Burgos et de Saint-Sébastien. Son intrépidité dans le 3e corps, un des plus éprouvés de l'armée anglaise, deux blessures qu'il avait reçues, et la capacité dont il avait fait preuve lui valurent, dans la même année, les grades de major et de lieutenant-colonel (1812).

A la paix de 1814, sir J. Burgoyne fut attaché à l'expédition de la Nouvelle-Orléans en qualité de commandant supérieur du génie, et prépara l'attaque de la ville et la prise du fort Bowyer. En 1826, il remplit les mêmes fonctions en Portugal. Colonel en 1830, il fut, cette même année, mis à la tête de la Commission des travaux publics de l'Irlande. Devenu major général (28 juin 1838), il fut, par l'influence toute-puissante alors de lord Wellington, nommé inspecteur général des fortifications (1845), place qui en Angleterre, où il n'y a ni forteresses ni places fortes, équivaut à une sinécure. C'est à l'occasion de ces inutiles fonctions qu'il reçut du noble duc une lettre qui fut rendue publique et dont l'opinion s'émut beaucoup; dans cette lettre des plus chagrines, il ne s'agissait de rien moins que de la décadence militaire de la Grande-Bretagne, de son armée insignifiante, de ses côtes sans défense, de ses ports ouverts à l'ennemi.

Dans la dernière guerre, sir J. Burgoyne a été envoyé en Orient (1854) pour aviser aux moyens de mettre Constantinople ainsi que le Bosphore et les Dardanelles à l'abri d'une invasion russe. Ses travaux n'aboutirent pas, d'autres plans ayant été adoptés. Il assista aux batailles de l'Alma, de Balaclava et d'Inkermann, et commença les premiers ouvrages de circonvallation du siége de Sébastopol. En 1855, il fut remplacé dans la direction du génie par sir Harry Jones, resta néanmoins encore trois mois au camp et reçut des remercîments de lord Raglan dans l'ordre du jour qui annonçait son départ. Sir J. Burgoyne a été promu au grade de lieutenant général le 11 novembre 1851 et au rang de baronnet en 1856; il est grand'croix de l'ordre du Bain et grand-officier de la Légion d'honneur.

BÜRKEL (Henri), peintre allemand, né à Pirmasentz (Bavière rhénane), le 9 septembre 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis travailla dans un greffe de justice de paix, consacrant ses loisirs à l'étude de la peinture. La maison de son père, qui tenait une auberge, lui offrit de nombreux types et sujets. En 1822, il entra dans l'atelier de Guill. Kœbell et suivit les cours de l'académie de Munich; en 1831, il partit pour l'Italie et y passa deux années. Cet artiste a peint le genre, les batailles, le paysage et les animaux; mais c'est surtout dans la reproduction des tableaux populaires qu'il excelle. Tels sont les *Convoi de bandits dans la campagne romaine*, la *Scène de village*, plusieurs *Scènes d'auberge*, les *Fêtes des Alpes*, etc. Parmi ses paysages, où l'on remarque à la fois de l'animation et de l'exactitude, nous citerons une *Vue de Benedicter-Wand* et une série de *Vues du Tyrol*.

BURLINGTON (William Cavendish, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1808 à Londres, appartient à la famille des ducs de Devonshire (voy. ce nom) dont il est l'héritier présomptif. Après avoir fait de bonnes études au collége de la Trinité à Cambridge, il eut l'honneur très-recherché d'entrer à la Chambre des Communes avec le mandat de cette université (1829). Il représenta ensuite le bourg de Malton (1831) et un district du Derbyshire (1832-1834). A cette dernière date, il quitta le nom de lord Cavendish pour prendre à la Chambre haute le titre et la place de son grand-père, qui, en 1831, avait obtenu une pairie. Il est chancelier de l'université de Londres et fait partie de la Société royale. De son mariage avec une fille du comte de Carlisle (1829), il a trois enfants dont l'aîné, *Spencer-Compton*, baron Cavendish, est né en 1833 (voy. Cavendish).

BURMEISTER (Hermann), naturaliste allemand, né en 1807 à Stralsund, en Prusse, où son père était employé supérieur des douanes, fit ses premières études dans sa ville natale, et suivit pendant quatre ans les cours de médecine aux universités de Greifswald et de Halle. Dans cette dernière ville il se lia avec le professeur Nitzsch qui fortifia son goût pour la zoologie et particulièrement pour l'entomologie. Docteur en 1829, il débuta par la publication d'un : *Traité d'histoire naturelle* (Lehrbuch der Naturgeschichte, Halle 1830), se rendit ensuite à Hambourg, où il termina la classification de la grande collection d'insectes de M. Sommer, et passa à Berlin où il se fit recevoir agrégé et professa au lycée jusqu'en 1837. A la mort de Nitzsch, en 1842, il le remplaça à l'université de Halle dans sa chaire de zoologie.

Les premiers ouvrages, publiés par M. Burmeister, sont destinés à l'enseignement. Tels sont, avec celui que nous avons cité : *Esquisse d'histoire naturelle* (Grundrifs der Naturgeschichte, Berlin 1832, 7e édit. 1851); *Manuel d'histoire naturelle* (Handbuch der Naturgeschichte, Ibid. 1837) et un *Atlas de zoologie*, Ibid. 1835-43, 7 cahiers). Parmi ses autres écrits de zoologie il faudrait citer un grand nombre de *Mémoires* contenus dans les journaux scientifiques de l'Allemagne et plusieurs monographies qui ont été publiées à part, telles que : *Histoire naturelle de l'espèce Calandra* (zur Naturgeschichte der Gatlung Calandra, Ibid., 1837); *l'Organisation des tribolites* (Ibid., 1843); *Nouvelles recherches sur l'espèce tarsius* (Beitrage zur neuern Kenntniss der Gattung Tarsius, Ibid., 1847); *Athlophorus Klugii* (Halle, 1347); *les Labyrinthodontes* (Berlin, 1849-1850, 3 vol.).

Il faut citer à part, dans l'entomologie qui resta toujours l'objet des études favorites de M. Burmeister : *Manuel d'entomologie* (Handbuch der entomologie, Berlin, 1832-1844, 4 vol.), et *Genera insectorum* (Berlin, 1833-46, cahiers I-IX).

M. Burmeister s'occupa encore avec activité de répandre des notions exactes sur la géologie parmi les gens du monde, et fit dans ce but des cours très-suivis, dont il publia le résumé dans deux ouvrages : *Histoire de la création* (Geschichte der schœpfung, Leipsick, 1843, 4e édit. 1851) et *Tableaux géologiques pour l'histoire de la terre et de ses habitants* (Geologische Bilder zur Geschichte der Erde und ihrer Bewohner, Ibid., 1851), qui furent accueillis avec une faveur toute particulière. Comme MM. B. Cotta et Chavogt (voy. ces noms), il dut en partie la popularité de ses cours et de ses livres à des tendances matérialistes aujourd'hui assez en faveur auprès de la jeunesse savante de l'Allemagne.

Lors des événements de 1848, M. Burmeister déjà connu par son libéralisme, se fit encore remarquer par la facilité avec laquelle il exprimait ses principes politiques. Aussi fut-il envoyé d'abord par la ville de Halle comme député à l'Assemblée nationale, et plus tard par la ville de Liegnitz à la première Chambre prussienne. Il prit place dans le parti Dyhrn, du côté gauche, et y resta jusqu'à la fin de la session. Sa santé, compromise par son incessante activité, l'obligea alors à demander un congé dont il profita pour faire un voyage de deux ans au Brésil. A la suite de ce voyage il publia : *les Animaux du Brésil* (Ueber-

Digitized by Google

sicht der thiere Brasiliens, Berlin, 2 vol. 1854-1856). Depuis son retour en Europe, il a repris ses fonctions à l'université de Halle.

BURNAP (George-W.), théologien américain, né à Merrimack (New-Hampshire), en 1802, étudia la théologie et prit, en 1827, la charge d'une église de Baltimore. C'est un des plus fermes défenseurs de la communion des Unitairiens. Après quelques articles dans un journal religieux en 1834, il a fait paraître, depuis 1835, un nombre considérable d'ouvrages théologiques, qui se distinguent par l'érudition et la force de logique. En voici les principaux : *Discours sur les points de controverse entre les Unitairiens et les autres sectes chrétiennes* (Lectures on the doctrines of controversy (Baltimore, 1835, in-12); *Discours aux jeunes gens sur la culture de l'esprit, la formation du caractère et la conduite de la vie* (Lectures to young men; on the cultivation of the mins, 1840, in-12, Ibid.; *Discours sur les attributions et les devoirs des femmes* (Lectures on the sphere and duties of women; Ibid. 1840, in-12); *Exposition des principaux textes de la Bible qui ont rapport à la doctrine de la Trinité* (Expository lectures on the principal texts of the Bible which relate to the doctrine of Trinity, Boston, 1845, in-12); *Examen des objections populaires à l'unitairianisme et réponse à ces objections* (Popular objections to unitarian christianity considered and answered, Ibid. 1848, in-12); *le Christianisme, son essence et ses preuves* (Christianity its essence and evidence, Ibid. 1855, in-12). Ce dernier ouvrage, résultat de vingt ans d'études sur le Nouveau Testament, peut être considéré comme l'exposé le plus précis de la théologie biblique particulière aux doctrines unitairiennes d'Andrews Norton, qui, tout en critiquant avec une grande vigueur certaines parties des préceptes canoniques de l'Évangile, n'en reconnaît pas moins une origine surnaturelle au christianisme. M. Burnap est, depuis la mort de M. Norton (1852), un des principaux représentants de cette école aux États-Unis.

BURNET (John), peintre et graveur écossais, né, le 20 mars 1784, à Fisher-Row, près d'Édimbourg, fut pendant sept ans l'élève de Robert Scott, célèbre graveur du temps, et étudia le dessin sous la direction du peintre J. Graham à l'Académie libre des beaux-arts. Vers 1804 il se rendit à Londres, où son camarade Wilkie venait d'exposer le fameux tableau des *Politiques de village*, et obtint de lui l'autorisation de reproduire *la Harpe juive* et *le Ménétrier aveugle*. Le style large et ferme de ces deux toiles de genre, gravées dans la manière de Cornelius Vetscher, obtint un grand succès.

L'œuvre si animée de Wilkie n'a pas eu d'interprète plus intelligent et plus fidèle que M. Burnet. Il a, depuis, popularisé le talent de son ami par les charmantes gravures devenues bientôt populaires de la *Lecture du bill*, *la Lettre d'introduction*, *la Mort de Tippoo-Saëb*, *les Invalides de Chelsea lisant le bulletin de Waterloo*, *l'École de village*, etc. La plupart de ces gravures ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Après 1815, cet artiste vint à Paris étudier les chefs-d'œuvre des écoles anciennes réunis au Louvre. Dès lors, abandonnant les sujets de genre dans lesquels il n'avait point eu de maître, il traita avec non moins de bonheur la gravure historique. C'est ainsi qu'il publia le beau recueil des *Cartons de Raphaël* (the Cartoons of Raffaelle, in-4), qui sont au palais d'Hamptoncourt, et qu'il reproduisit pour la grande collection de *la Galerie nationale* les meilleures toiles de Rembrandt. Il a également collaboré à la *British Gallery* de Forster. Maniant les pinceaux avec autant de facilité que le burin, il a exposé un assez grand nombre de petits tableaux, parmi lesquels nous signalerons : *les Invalides de Greenwich*, *les Petits oiseaux*, *le Jeu de dames* et *la Souris*. Il a pris soin d'en graver les planches lui-même.

M. Burnet est encore auteur de plusieurs livres relatifs à la peinture et aux artistes et publiés de 1815 à 1830, tels que : *Idées pratiques sur la peinture* (Practical hints on painting); *Traité de la peinture* (a Treatise on painting, 1837, in-4, fig.), traduit en français par M. Van Geel; *de la Peinture de portraits* (Practical hints on portrait-painting); *des Paysages à l'huile* (Landscape painting in oil colours); *Essais pratiques sur les beaux-arts* (Practical essays on the fine arts); *Vies de Rembrandt et de Turner* (Lives of Rembrandt and Turner), etc.

BURRITT (Élihu), philanthrope américain, surnommé l'*Apôtre de la paix*, est né en 1811, à Berlin, petite ville du Massachussets. A la mort de son père, il fut mis en apprentissage chez un forgeron, et exerça cette profession durant la plus grande partie de sa vie. Doué d'une vive intelligence et d'un extrême désir de s'instruire, il consacra tous les moments de loisir que lui laissait son rude labeur, à d'opiniâtres études, se familiarisa avec les auteurs classiques de la littérature anglaise, et étudia les mathématiques et la linguistique avec un attrait particulier. Afin de pouvoir lire la Bible dans le texte original, il apprit l'hébreu et les autres langues sémitiques : le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le samaritain, etc. Il aborda aussi le grec et le latin, et passa à l'étude des idiomes qui s'y rattachent. Le slave lui donna la clef des divers dialectes en usage en Russie. Il poussa l'ardeur philologique jusqu'à vouloir se rendre compte, comme fit le cardinal Maï, des principaux patois d'une partie de l'Europe. En dernier lieu, il tourna son attention vers la littérature indienne et chinoise.

La réputation du savant forgeron (*the learned blacksmith*) s'étendit promptement dans toute l'Union, et les journaux ne cessaient de le proposer pour modèle à la classe ouvrière. Quant à lui, étranger au bruit qui se faisait à son sujet, il se mit à voyager, prêchant de ville en ville la concorde et la fraternité. Dès l'âge de vingt ans, il avait formé ce qu'il appelait un *cercle de famille*, au milieu duquel il exposait ses idées, en prenant constamment, à l'exemple de Canning, la Bible pour texte et pour base. Son élocution facile et persuasive, l'autorité de son caractère, et l'immense savoir qui lui permettait de varier ses entretiens, attirèrent partout un grand nombre d'auditeurs.

En 1846, M. Burritt se rendit en Angleterre, étudia les institutions de ce pays avec beaucoup de soin et y publia un petit livre : *Étincelles de l'enclume* (Sparks from the anvil, Londres, 1848), qui fut très-favorablement accueilli. Dans les divers congrès tenus par la Société des Amis de la paix, à Bruxelles, à Londres, à Paris, à Francfort, il développa à la tribune la doctrine de l'incompatibilité de la guerre avec l'essence du christianisme, et de la réalisation par la paix de la fraternité universelle. Une de ses dernières publications *Feuilles d'olivier* (Olive leaves, 1853), a été traduite en plusieurs langues et imprimée à des millions d'exemplaires.

BURTON (John-Hill), jurisconsulte et littérateur écossais, né vers 1808, étudia le droit à Édimbourg et fut admis, en 1831, au barreau de

Digitized by Google

cette ville. Il a écrit de nombreux ouvrages, préparés avec conscience, et que le public a favorablement accueillis. Quelques-uns ont trait à la jurisprudence de son pays, tels que : *Manuel du droit écossais*, *Traité de la faillite*, etc. Mais ceux qui lui ont donné le plus de notoriété littéraire sont des recherches biographiques d'un grand intérêt : *Vie et correspondance de David Hume* (Édimbourg, 1846, 2 vol. in-8); *Vies de lord Lovat et de Duncan Forbes* (Londres, 1847, in-8), et une *Histoire d'Écosse* (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), qui s'étend depuis la révolution de 1688 jusqu'à la défaite de la dernière rébellion jacobite. Il est aussi l'auteur d'un petit traité d'*Économie sociale et politique* (Édimbourg, 1849), et d'un *Compte rendu des affaires criminelles d'Écosse* (Londres, 1852, 2 vol. in-8). M. Burton a été nommé, en 1854, secrétaire de l'administration des prisons d'Écosse.

BURTON (Richard-T.), voyageur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1820, étudia en Angleterre et en France, et entra au service de la Compagnie des Indes, obtint un brevet de lieutenant dans un régiment indigène. Attaché à la présidence de Bombay, il visita d'abord les Nilgherries ou montagnes Bleues, puis fut employé dans le Sindh où il fit une résidence de cinq années. Curieux, intrépide, doué d'une facilité remarquable pour apprendre les langues et se plier aux mœurs de chaque pays, il profita de son séjour dans cette province pour en étudier la géographie et les populations, et consigna ses observations dans trois ouvrages : *le Sindh ou la Vallée maudite* (Scinde or the unhappy Valley, 1850, 2 vol. in-8); *la Fauconnerie sur les bords de l'Indus* (Falconry in the valley of the Indus, 1850, in-8), et *le Sindh et les races de la vallée de l'Indus* (Sindh and the races that inhabit the valley of the Indus, 1851, in-8), le livre le plus intéressant et le plus complet peut-être qu'on ait sur les peuples de ce pays. M. Burton fit paraître en même temps que ce dernier ouvrage, une description des Nilgherries, *Goa et les montagnes Bleues* (Goa and the blue Mountains, in-8).

En contact journalier avec une foule de populations asiatiques, il en apprit les langues : l'hindoustani, le persan, l'afghan, le moultan dont il a donné une *Grammaire* (a Grammar of the multani language), et s'attacha surtout à connaître l'arabe, qu'il ne tarda pas à parler comme un naturel. Il forma alors le projet de visiter Médine et la Mecque où aucun Européen n'avait pénétré depuis Burckhardt. Il se rendit à la fin de 1851 en Angleterre, pour prendre, avant de tenter ce voyage périlleux, les instructions de la Société de géographie de Londres, et s'embarqua à Southampton en avril 1853. Arrivé à Suez, il pénétra dans le Hedjaz par Yembou, sous le déguisement d'un pèlerin afghan. Il réussit à visiter les deux villes saintes et il opéra son retour par Djedda. La relation de ce *Pèlerinage à Médine et à la Mecque* (Personal narrative of a pilgrimage to el Medineh and Meccah, Londres, 1855, 2 vol. in-8; 2e édit., 1857), a obtenu en Angleterre le plus grand succès.

Revenu au Caire, M. Burton reçut la mission de visiter le pays des Somaulis sur la côte de l'Afrique orientale, et partit avec les lieutenants Stroyan, Speke et Hern; mais il ne put dépasser Harar, qu'aucun Européen n'avait encore visité jusque-là. Dans cette expédition, il fut grièvement blessé et M. Stroyan tué. Le livre dans lequel il en est rendu compte, intitulé : *Première excursion dans l'Afrique orientale* (First footsteps in east Africa or an exploration of Harar, Londres, 1856, in-8), contient une grammaire de la langue d'Harar. L'intrépide voyageur se rembarqua à Barbera, le 6 avril 1854; depuis, il a formé le projet d'aller à la découverte des sources du Nil et il est parti, à la fin de 1856, avec le lieutenant Speke, pour la côte de Mozambique.

M. Burton a été récemment élevé au grade de capitaine. Peu de voyageurs ont montré autant de résolution et d'énergie de caractère que cet officier dont l'indépendance d'opinions en toute matière égale l'audace.

BURY (Blaze de), voy. Blaze Henri.

BURY (Charlotte-Suzanne-Maria Campbell, lady), femme de lettres anglaise, née en 1775, est fille du 5e duc d'Argyll. Mariée deux fois, d'abord au colonel John Campbell (1796), puis au révérend Ed. J.-Bury (1818), elle se mit à écrire vers 1834, après son second veuvage. Ses nombreux romans, presque tous traduits en français par la comtesse Molé, sont destinés à reproduire les mœurs de la haute société à laquelle elle appartenait; nous citerons : un *Mariage du grand monde* (a Marriage in high life, 1836); *Souvenirs d'une pairesse* (Memoirs of a peeress or the days of Fox, 1837); *la Femme divorcée* (the Divorced, 1837); *Amour* (Love, 1838); *Souvenirs de famille ou les deux Sœurs* (Family records, 1841), etc.

BUS (François-Louis-Joseph du), homme politique belge, est né à Tournai (Hainaut) en 1791. Après la révolution de 1830, il fut élu au congrès national, et fit partie de la Commission de constitution. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau et se rallia à la candidature de Léopold. Envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Tournai, il fut appelé, pendant plusieurs sessions, à la vice-présidence de l'Assemblée, fut rapporteur d'un grand nombre de projets de loi, et prit place parmi les chefs les plus éminents du parti catholique. Dans l'ardeur de son patriotisme, il protesta contre les traités de 1831 et de 1839, et contre toutes les atteintes portées par la diplomatie européenne à l'intégrité du territoire belge. Il combattit l'institution de l'ordre royal de Léopold, et proposa un amendement tendant à exclure de l'ordre civil « les membres des Chambres, des conseils provinciaux et de l'ordre judiciaire, aussi longtemps qu'ils seront en fonctions. »

Adversaire déclaré de l'enseignement de l'État, M. du Bus formula en projet de loi, dans la séance du 10 février 1841, et de concert avec M. Brabant (voy. ce nom), la demande des évêques belges, ayant pour but d'obtenir la personnification civile de l'université catholique de Louvain, qui aurait eu ainsi « le droit d'acquérir et d'aliéner des biens. » Le projet du Bus-Brabant, vivement sontenu par les partisans de l'influence cléricale, entre autres par M. J. Malou (voy. ce nom), rencontra dans le pays une opposition très-énergique. Les évêques se décidèrent à demander, par une lettre collective, que leur pétition fût regardée comme non avenue, et M. du Bus déclara qu'il retirait sa proposition. Dans la discussion relative à l'organisation de l'enseignement primaire (août 1842), il plaida chaleureusemente la cause du clergé et contesta ses droits à l'autorité civile. Au renouvellement partiel de 1843, il ne fut pas réélu à Tournai; mais il rentra à la Chambre le 23 avril 1844, comme représentant de Turnhout. Depuis lors, il a pris une part beaucoup moins active aux débats législatifs. La victoire du parti libéral (8 juin 1847) l'éloigna définitivement de l'Assemblée. Réélu à Turnhout, il renonça bientôt à son mandat. Il est président du tribunal de première in-

Digitized by Google

stance de Tournai depuis le 4 octobre 1832. En 1845, il a été nommé par M. Nothomb commandeur de l'ordre de Léopold.

BUS (Albéric DU), frère du précédent, né à Tournai, le 10 mai 1810, a été commissaire de district à Mons, puis à Turnhout. Attaché comme lui au parti catholique, il a été envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout. La loi sur les incompatibilités lui a enlevé, en 1848, le mandat législatif, mais il a repris son siége en juin 1854 comme représentant de Bruxelles.

BUS DE GHISIGNIES (Bernard-Amé-Léonard, vicomte DU), administrateur belge, né à Tournai en 1808, fut envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Soignies (Hainaut), depuis 1835 jusqu'à 1847. Membre du parti catholique, il approuva le traité de 1839, relatif à l'abandon d'une partie du Luxembourg et du Limbourg. Il prit peu de part aux discussions de l'Assemblée, et n'eut qu'un rôle politique très-secondaire. Mais, comme questeur, il s'occupa de l'organisation de la bibliothèque des représentants. Il est connu surtout comme directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. Ces fonctions, qu'il remplit avec beaucoup de zèle, et quelques travaux sur des questions zoologiques, l'ont fait nommer membre de la Société entomologique de France et de l'Académie royale de Belgique.

BUSCH (Auguste-Louis), astronome allemand, né, à Dantzick, le 7 septembre 1804, fut élève du célèbre astronome Bessel, suppléa ce savant dès 1844, et lui succéda, après sa mort, en 1846, comme directeur de l'Observatoire de Kœnigsberg.

On a de M. Busch un *Traité préparatoire à l'étude de la géométrie descriptive* (Vorschule der darstellenden Geometrie, 1846); *de l'Éclipse totale de soleil du 28 juillet* 1851, dont trois éditions furent épuisées dans l'année; *Observations et remarques à l'occasion de l'éclipse totale*, etc. (1852); et quatre volumes du recueil des *Observations astronomiques faites à l'Observatoire de Kœnigsberg* (Astronom. Beobachtungen, 1845-52). — Il est mort à Kœnigsberg, le 30 septembre 1855.

BUSH (Georges), écrivain mystique et orientaliste américain, né, le 12 juin 1796, à Norwich (Vermont), fit ses études au séminaire de Princeton (New-Jersey), et fut, pendant quelques années, missionnaire de l'Église presbytérienne dans l'Indiana. En 1831, il fut nommé professeur de littérature hébraïque à l'université de New-York et occupa en même temps un poste éminent dans la société biblique américaine. En 1832, il débuta dans la carrière des lettres par une *Vie de Mahomet* (Life of Mahommed, in-18), et laissa entrevoir en même temps ses tendances mystiques dans un *Traité sur le millenium* (Treatise on the millenium, 1832, in-12, New-York). A partir de 1840, il publia une suite de commentaires sur la Bible (*Notes on Genesis*, *Exodus*, *Leviticus*, etc., New-York, 7 vol. in-12), où la connaissance des livres sacrés et des langues orientales est jointe à des aperçus pleins de finesse et à des spéculations originales et audacieuses.

En 1844, un écrit intitulé : *Anastasis, ou la Doctrine de la résurrection des corps considérée au point de vue rationnel et sacré* (Anastasis, or the Doctrine of the resurrection, in-12), et dans lequel, M. Bush, à l'aide d'arguments tirés de la raison et de la révélation, nie l'existence du corps matériel dans la vie future, souleva contre lui, dans la chaire et dans la critique, une vive opposition. Le révérend Bush y répliqua par deux nouveaux ouvrages : *la Résurrection du Christ en réponse à la question suivante* : Christ est-il ressuscité avec un corps spirituel et céleste ou terrestre et matériel? (The resurrection of Christ, in answer to the question, etc., New-York, in-12); et *l'Ame, étude psychologique d'après les Écritures* (the Soul, an inquiry into scriptural psychology, Ibid., in-12). A la suite de cette double publication, il se rallia ouvertement à l'Ecole swedenborgienne, prêchant les doctrines de *l'Église nouvelle*, traduisant les écrits de Swedenborg, et prenant la direction d'un journal intitulé : *The new Church Repository*. En 1847, il a publié un dernier ouvrage sur les rapports du swedenborgianisme et du magnétisme animal.

Au milieu de ses préoccupations ultra-spiritualistes, M. Bush a su fonder sur de savants travaux sa réputation d'orientaliste et d'hébraïsant. On a de lui : *Illustrations des saintes Écritures* (Scripture illustrations, 1833, in-8), curieuse compilation des ouvrages d'un grand nombre de voyageurs, archéologues et commentateurs orientaux, ayant pour but de mettre en lumière les mœurs, usages, arts, coutumes, etc., de l'ancien peuple juif; et *Grammaire et chrestomathie hébraïques* (Hebrew grammar with chrestomathy, 1835).

BUSONI (Philippe), littérateur français, né vers 1805, d'une famille originaire d'Italie, fut mêlé, dès 1829, au mouvement saint-simonien, et prit part aux publications et aux luttes de la secte jusqu'à l'époque de sa dispersion. Il fut ensuite chargé par le gouvernement de parcourir l'Italie pour recueillir sur la maison de Médicis les documents qui peuvent intéresser l'histoire de France. On a de lui : *Racine* (1828), comédie en un acte et en vers, en société avec M. Brizeux; *Anselme* (1825, 2 vol.), roman; l'édition des *Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises* (1841); le recueil des *Étrusques* (1843), poésies; et un grand nombre de nouvelles et d'articles insérés dans la presse périodique. Depuis dix ans, il rédige la chronique parisienne dans le journal hebdomadaire *l'Illustration*.

BUSS (François-Joseph), publiciste allemand, né à Zelle en 1803, étudia successivement la philosophie, la médecine et le droit à Offenbourg et à Fribourg. En 1833, il fut nommé professeur de droit public; il professait alors des opinions très-libérales; mais bientôt il passa dans le parti des ultramontains, et devint un des adversaires les plus ardents du rationalisme et de la démocratie. En 1837, il entra à la seconde Chambre du grand-duché de Bade; mais bientôt après il donna sa démission. Il fut réélu en 1846, et cette fois encore il s'attira des attaques si vives qu'il renonça de nouveau au mandat législatif. Il fit cependant partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut l'orateur le plus fougueux du parti ultra-catholique. Lorsque la révolution éclata dans le pays de Bade, il protesta contre la proclamation de la république et donna tout son appui à la réaction, sans approuver néanmoins l'occupation prussienne.

Outre ses ouvrages de droit, *la Science politique et son histoire* (Geschichte und System der Staats-Wissenschaf, 1839, 3 vol. in-8); *de la Méthode du droit canonique* (die Methodologie des Kirchenrechts, Fribourg, 1842, in-8), M. Buss a publié divers écrits de circonstance : *Union des droits et des intérêts du catholicisme* (die Gemeinsamkeit der Rechte und der Interessen des katholicismus, Schaffhouse, 1847-1850); *l'Unité allemande et la Prusse* (die Deutsche Einheit und die Preussenliebe, Stuttgard, 1849); *Haut et bas radicalisme* (der hohe und der niedere Radicalismus, Schaffhouse, 1850); *Réformation du clergé*

Digitized by Google

catholique en Allemagne (Reformen im Dienst der katholischen Geistlichkeit Deutschlands, Ibid., 1852); *Histoire et origine de l'Église chez les Allemands* (Urkundliche Geschichte des national und territorial kirchenthums, Schaffhouse, 1851); et, en dernier lieu, *la Société de Jésus, son but, son histoire, son avenir* (die Gesellschaft Jesu, ihr Zweck Mayence, 1853-1854).

BUSSY (Antoine Alexandre-Brutus), pharmacien et médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Marseille, en 1794, fut reçu docteur à Paris en 1832. Il est aujourd'hui agrégé libre de la Faculté, et directeur de l'École de pharmacie. Appelé à l'Académie de médecine dès 1824, il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, en 1850, en remplacement de Francœur. Il est officier de la Légion d'honneur.

Outre plusieurs découvertes importantes, telles que le moyen de liquéfier l'acide sulfureux, le chlore et plusieurs gaz considérés jusqu'alors comme fixes, on doit à M. Bussy un certain nombre d'écrits, la plupart en collaboration avec d'autres savants : avec M. Lecanu, *Essais cliniques sur l'huile de ricin* (Paris, 1840); *Recherches cliniques sur la saponaire d'Égypte* (Paris, 1833); *de quelques Produits nouveaux obtenus par l'action des alcalis* (Paris, 1834); avec MM. Orfila et Olivier : *Réponse aux écrits de M. Raspail sur l'affaire de Tulle* (Paris, 1840), et surtout, avec M. Boutron-Charlard, un *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées, et d'en constater le degré de pureté* (1 vol. in-8, 1829). M. Bussy est un des collaborateurs ordinaires du *Journal de pharmacie*. Il a revu la traduction des *Manipulations chimiques de Faraday*.

BUSTAMANTE (don Carlos-Maria de), archéologue mexicain, est né à Mexico vers la fin du dernier siècle. Versé de bonne heure dans la connaissance des antiquités de son pays, il s'est fait connaître par la publication d'ouvrages relatifs à la conquête ou à l'histoire des races primitives. Il débuta par un *Mémoire topographique sur le pays d'Oaxaca* (Memoria estadistica de Oaxaca y descripcion del valle del mismo nombre; Mexico, 1821), extrait du grand ouvrage de J. Murguia y Galardi, et qui fut suivi d'une dissertation *sur la République de Tlaxcala*. Il édita ensuite, en y ajoutant des notes critiques fort estimées : *Tezcoco sous ses derniers rois* (Tezcoco en los ultimos tiempos de sus antiguos reyes; Mexico, 1826, pet. in-4), relation historique tirée des manuscrits inédits de Boturini; la traduction mexicaine de l'*Histoire des conquêtes de Fernand Cortès* (Historia de las conquistas de Hernando Cortez; Ibid., 1826, 2 vol. in 4). Ayant été mis en possession, en 1831, des savantes dissertations de don Antonio de Gama sur le calendrier des Indiens, leur manière de diviser le temps, etc., il en publia deux (*Descripcion historica y cronologica de las dos piedras,...* Ibid., 1832, in-4), qu'il fit suivre d'un commentaire historique.

Les deux publications les plus importantes de M. de Bustamante se rattachent aux annales de l'Amérique espagnole; l'une est intitulée : *Trois siècles de la domination espagnole au Mexique* (los Tres siglos de Mexico durante el gobierno español; Ibid., 1836-1842, t. I à III, in-4), et a pour auteur Andres Cavo; l'autre est l'*Histoire complète des choses qui se sont passées à la Nouvelle-Espagne* (Historia universal de las cosas de Nueva España, en XII libros, Ibid., 1839, 3 vol in-4) du moine Bernardino de Sahagun : cette édition d'un livre précieux a été faite d'après les manuscrits de la bibliothèque de lord Kingsborough.

BUTLER (William-Allen), poëte américain, né à Albany, en 1825, est fils d'un jurisconsulte qui a rempli quelques charges politiques. Après avoir terminé ses études à l'université de New-York, il se fit admettre au barreau, voyagea sur le continent et en rapporta des traductions d'Uhland qui furent imprimées dans la *Democratic review*. On a encore de lui : *les Villes artistiques et les premiers artistes* (the Cities of art and the early artists), série de biographies et d'esquisses; *les Lieux écartés de l'Europe* (Out of the way places in Europe), tableaux de voyage; *le Club du colonel* (the Colonel's club), mélanges humoristiques en prose et en vers; *le Parnasse de Barnum* (Barnum's Parnassus; 1850), publié à propos du tournoi poétique auquel ce dernier avait convié les écrivains en l'honneur de Jenny Lind.

BUVIGNIER (Eusèbe-Isidore), ancien représentant du peuple français, né à Verdun (Meuse), le 3 avril 1812 étudia le droit à Paris et à Dijon, s'affilia aux Sociétés républicaines des Amis du peuple et des Droits de l'homme, et fut impliqué, en 1834, dans un procès politique. Acquitté par le jury de la Côte-d'Or, il n'en fut pas moins exclu pour quatre ans de toutes les Facultés de droit. A l'expiration de ce terme, il reprit ses études à Toulouse, où il fut reçu licencié. Il fit ensuite son stage à Paris, et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. A la révolution de Février, il prit sur lui de déposer l'administration municipale de Verdun, et s'installa à la sous-préfecture. Ses pouvoirs furent confirmés par le gouvernement provisoire, et les électeurs de la Meuse l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le dernier de leurs huit représentants, avec 29681 voix. Il fit partie de la Montagne et vota avec elle dans les questions politiques et dans les questions sociales. Il attacha son nom à une proposition tendante à faire abolir la peine de mort, qu'il présenta avec M. Coquerel (voy. ce nom), et qu'il soutint avec énergie. Il s'abstint de voter sur l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée, protesta contre la suppression des clubs, et signa la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il continua de lutter contre le gouvernement et contre la coalition des anciens partis et il s'efforçait de ressuciter le journal *la Réforme*, quand s'accomplit le coup d'État du 2 décembre. Chassé du territoire, avec un de ses frères, il se réfugia en Belgique.

BYRON (Georges Anson Byron, 7e baron), pair d'Angleterre, né en 1789 à Bath, descend d'une ancienne famille élevée, en 1643, à la pairie héréditaire. Entré en 1800 dans la marine royale, il prit part aux guerres de l'Empire, et fut, en 1849, promu au grade de contre-amiral du pavillon bleu. Pendant plusieurs années, il a été chambellan de la reine. En 1824, il a pris à la Chambre des Lords la place de son cousin, le poëte lord Byron, qui venait de mourir en Grèce. Il est attaché aux principes libéraux. De son mariage avec miss Pole (1816), il a six enfants dont l'aîné, Georges-Anson Byron, né en 1818, à Cheltenham, a donné, en 1843, sa démission de capitaine d'infanterie.

Digitized by Google

C

CABALLERO (Firmin-Agosto), journaliste et homme politique espagnol, né le 7 juillet 1800 à Barajas de Melo dans la province de Cuenza, étudia le droit et reçut, à Madrid, le diplôme d'avocat. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution qui venait d'arracher à Ferdinand VII une constitution libérale (1820); mais, en 1823, après que les armées françaises eurent rétabli le despotisme, il se retira en Estramadure où il vécut pendant 10 années. Après la mort de Ferdinand VII (1833), il revint à Madrid. De graves événements se préparaient; don Carlos disputait le trône à l'infante Isabelle, et Marie-Christine, pour soutenir les droits de sa fille, faisait appel aux partisans de la liberté. Caballero fonda le *Bolatin del comercio*, dans lequel il combattit avec la même vigueur l'hypocrisie de la cour constitutionnelle et les prétentions des absolutistes. Cette feuille, poursuivie et supprimée en 1834, reparut bientôt sous le titre d'*el Eco del comercio*.

Ces persécutions donnèrent à Caballero une grande popularité, et les électeurs de Madrid et de Cuença le choisirent pour député aux Cortès. Il fut dans l'Assemblée comme dans la presse un des adversaires les plus redoutables du ministère modéré que présidait M. Martinez de la Rosa. En 1835, le ministère Toreno, empruntant à la France les lois de septembre, essaya de contenir le journalisme et dirigea des poursuites contre le directeur de l'*Écho du commerce*, qui n'en continua pas moins ses attaques contre le pouvoir et ses protestations en faveur de la liberté. Lorsque Mendizabal fut mis à la tête du gouvernement et entreprit des réformes nécessaires, M. Caballero, qui était son ami, lui prêta un concours énergique. Il se distingua surtout dans la discussion sur la suppression des couvents et réclama la vente des biens ecclésiastiques restitués à la nation. Mais il se sépara de lui dans plusieurs circonstances, pour rester fidèle à son programme politique qui était contenu tout entier dans la constitution de 1812, et dans les débats relatifs à la constitution de 1837, il donna l'exemple de l'abstention. Il fit partie de la députation nationale de Madrid, en 1838.

M. Caballero a publié, entre autres écrits : *Fisionomia natural y politica de los deputados a Cortes*, en 1834, 1835, 1836 (Madrid, 1836); *El Gobierno y los Cortes del Estatuto, materiales para su historia* (Ibid., 1837); *Manual geografico-administrativo de la monarquia española* (Ibid., 1844), etc. Il est membre correspondant de l'Académie royale d'histoire.

CABALLERO (Manuel-Antoine), a été appelé, après la révolution libérale de juillet 1854, au poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. Il ne garda ces fonctions qu'une année. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

CABANEL (Alexandre), peintre français, né à Montpellier, le 28 septembre 1823, suivit l'atelier de M. Picot et se fit remarquer au Salon de 1844 par une *Agonie du Christ au jardin des Oliviers;* l'année suivante, il remporta le second grand prix de peinture, sur ce sujet : *Jésus dans le prétoire*, et obtint, par suite d'une vacance, la pension et les avantages attachés au premier grand prix. Revenu de Rome, il exposa, de 1850 à 1853, entre autres œuvres, un *saint Jean*, la *Mort de Moïse* et une *Velleda*. Chargé d'exécuter, à l'Hôtel de Ville de Paris, douze médaillons représentant les douze mois, il accepta pour ce travail le concours désintéressé de M. Binouville. Il a envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Mort de Moïse*, le *Martyr chrétien*, la *Glorification de saint Louis* et un *Soir d'automne;* et au Salon de 1857 : *Othello racontant ses batailles, Michel Ange, Aglaé*. M. Cabanel a obtenu une 2ᵉ médaille en 1852, et une médaille de première classe, ainsi que la décoration, en novembre 1855.

CABAT (Nicolas-Louis), paysagiste français, né à Paris, le 24 décembre 1812, étudia la peinture sous M. Camille Flers et parcourut de bonne heure les sites les plus pittoresques de la France, explorant de préférence les bords de l'Indre, ceux de la Meurthe et le Calvados. Il débuta au Salon de 1833 par des paysages qui furent alors accusés de « réalisme », et persévéra jusqu'en 1837 dans le genre qu'il avait adopté et qui fit école. Jusqu'en 1848, il ne figura plus que deux fois aux expositions annuelles (1840 et 1841), et fit deux voyages en Italie. Ses nouveaux envois, non interrompus depuis 1848, ont moins d'originalité que ses premières œuvres.

On a surtout de cet artiste : la *Vue des bords de la Bouzame*, le *Moulin de Dampierre*, le *Cabaret de Montsouris* et l'*Intérieur d'une métairie, le Hameau de Sarasin*, une *Hôtellerie dans l'Indre*, *l'Oiseleur à l'affût*, *la Fête de la Vierge de l'eau* et *les Plaines d'Arques*, le *Bois de Fontenay-aux-Roses; la Gorge aux loups; l'Hiver; le Samaritain*, paysage historique; *le Jeune Tobie présenté par l'ange à Raguel;* le lac *Némi Genzano*, près de Rome, tous deux acquis par le duc d'Orléans; les *Bords de la rivière d'Arques*, les *Disciples d'Emmaüs;* la *Chasse au sanglier;* des *Chèvres dans un bois;* des *Vues de la Nésa*, *du lac Dolsena*, prises en Italie, etc., et autres sujets reproduits fréquemment dans *l'Artiste* et autres recueils. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Ravin de Villeray*, site pittoresque, et trois effets différents de lumière, le *Matin*, le *Crépuscule*, et le *Soir au lever de la lune;* et au Salon de 1857 : *l'Ile de Croissy* et *les Bords de la Seine à Croissy*.

M. Louis Cabat a obtenu une 2ᵉ médaille en 1834. Chevalier de la Légion d'honneur depuis juin 1843, il a été fait officier en novembre 1855.

CABEL (Marie DREULLETTE, dame CABU, dite), est née à Liége, vers 1828. M. Louis-Samson Dreullette, son père, ancien officier de cavalerie dans l'armée française, était employé comme agent comptable dans les principaux théâtres de Belgique. Encore tout enfant, elle montra de grandes dispositions pour la musique, et Mme Viardot prédit son talent et sa fortune. Lorque son père mourut, elle savait assez de solfége pour en donner des leçons; son travail soutint sa mère. Un jeune professeur de chant, M. Louis-Joseph Cabu, dit *Cabel*, qu'elle épousa, continua son éducation. En 1847, elle vint à Paris, chanta au Château des fleurs, y fut remarquée, et obtint un engagement à l'Opéra-Comique, où elle joua *le Val d'Andorre* et *les Mousquetaires de la reine*. Bientôt M. Hanssens, directeur du théâtre de Bruxelles, vint la reprendre à nos théâtres. Elle excita l'enthousiasme des Belges dans *la Sirène*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Toréador*, *le Caïd*,

Digitized by Google

la Dame de pique et *le Prophète*. On dit qu'elle apprit le rôle de Berthe, dans cette dernière pièce, en 11 heures.

Son engagement terminé, Mme Cabel revint en France. Elle alla jouer *Galathée* à Lyon, donna des concerts au Havre, à Strasbourg, et enfin fut engagée à Paris au Théâtre-Lyrique. Là, elle joua avec le plus grand succès des pièces faites pour elle : *le Bijou perdu*, *la Promise*, etc., et commença la gloire et la fortune de ce théâtre. Le 23 février 1852, elle débuta à l'Opéra-Comique dans *Manon Lescaut*, écrit pour elle par M. Auber, et reprit le rôle de Catherine créé par Mlle Duprez dans *l'Étoile du Nord*. Le chant de Mme Cabel, naturel et brillant, a été remarqué également pour sa hardiesse et sa facilité.

CABET (Étienne), publiciste français, chef d'une secte communiste, est né à Dijon le 2 janvier 1788. Fils d'un tonnelier qui, après l'avoir fait travailler avec lui jusqu'à l'âge de 12 ans, put lui faire donner une éducation libérale, il commença ses études, suivant la méthode Jacotot, fit son droit et exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale. Il défendit, en 1816, le général Veaux, accusé de conspiration, avec une ardeur qui compromit sa position au barreau de Dijon. Il vint à Paris, en 1818, et fut attaché à la rédaction du *Journal de la jurisprudence*, de M. Dalloz. Après 1830, il fut nommé par Dupont (de l'Eure) procureur général en Corse. Dépassant de beaucoup les idées et les intérêts qui avaient triomphé en juillet, il tint un langage officiel qui manifestait son peu de respect pour la *charte bâclée*, comme on disait alors, et fut revoqué par M. Barthe, le nouveau ministre de la justice (31 mai 1831). Au mois de juillet suivant, il fut élu député par le deuxième collége électoral de Dijon et fut admis à la Chambre sans justifier du cens d'éligibilité.

M. Cabet se signala parmi les adversaires les plus ardents de la dynastie et publia une série de pamphlets : *Révolution de 1830 et situation présente expliquée*, etc. (1832, in-8; 1832 et 1834, 2 vol. in-12); *Louis-Philippe à lui seul fait plus de propagande républicaine*, etc. (1833, in-8), etc., et un journal mensuel, le *Populaire* (1833-1834) qui, plusieurs fois suspendu, a toujours reparu, comme le moniteur officiel du communisme. Poursuivi devant le jury, M. Cabet fut condamné à une forte amende et à deux ans de prison (13 février 1834); mais il se réfugia en Angleterre où il passa les cinq ans nécessaires pour la prescription de sa peine. Il y vécut dans le dénûment et y prit connaissance des théories socialistes anciennes et modernes, notamment de l'*Utopie* de Thomas Morus qui lui inspira, en grande partie, son roman philosophique et social, le *Voyage en Icarie* (1842, in-18, 2e édit.). Par une double supercherie littéraire, il donna d'abord ce livre, sous le pseudonyme de Dufruit, comme une simple traduction de l'ouvrage anglais d'un certain Francis Adams : *Voyages et aventures de lord William Carisdall en Icarie* (1840, 2 vol. in-8), et par une erreur assez piquante, il passe, auprès de certains biographes, pour le plagiaire maladroit de ce lord imaginaire. Dans l'heureuse contrée de l'Icarie, grâce au système de la communauté, à l'intervention de l'État en toutes choses et à la prévoyance universelle de la loi, on ne connaît ni misère, ni débauche.

Ce rêve de bonheur, que ne relevait ni l'originalité des pensées, ni le talent du style, séduisit les classes laborieuses, vers la fin du règne de Louis-Philippe, et le communisme icarien compta de nombreux adeptes dans toutes les villes de France. Avant 1848, le *Voyage en Icarie* avait épuisé quatre éditions, et le journal *le Populaire* en propageait les doctrines jusque dans les mansardes. Pressé de les mettre en pratique, M. Cabet s'était assuré, dans un voyage à Londres, en 1847, la concession d'un territoire d'un million d'acres au Texas. Il passa, la même année, avec 150 de ses partisans, un premier traité d'association qui lui conférait, avec une autorité absolue, la libre disposition de tous les biens dont chacun s'engageait à se dépouiller au profit de la communauté. Le premier départ, annoncé dans *le Populaire* au commencement de janvier 1848, eut lieu le 2 du mois suivant. M. Cabet, déjà inquiété et poursuivi, à cette occasion, comme prévenu d'escroquerie, mais sans que l'affaire eût alors des suites, fut retenu à Paris par les événements de février. Sa popularité, comme chef d'opposition et fondateur d'école, lui donna d'abord une importance qui s'évanouit promptement. A la fin d'avril même, de violentes menaces de mort se produisirent contre lui. Il se mit inutilement sur les rangs pour la représentation nationale. Enfin, les réclamations des premiers émigrants et de ceux qui les avaient suivis, le forcèrent de partir, avant la fin de 1848, pour le Texas. Pendant son absence, sur de nouvelles poursuites en escroquerie, il fut condamné par défaut à deux ans de prison (30 septembre 1849).

Au Texas, le plus grand désordre régnait dans la communauté, et la misère y sévissait. M. Cabet, abandonnant à elle-même la minorité, qui réclamait la dissolution de la Société, se rendit avec le reste de ses adhérents à Nauvoo, dans l'Illinois, où il acquit, à bas prix, l'établissement que les Mormons, en butte aux hostilités des populations voisines, étaient forcés de quitter, pour se réfugier plus avant dans l'Ouest. En 1850, au milieu des protestations renaissantes des dissidents contre lui, M. Cabet résolut de revenir en Europe, pour combattre ses accusateurs devant le tribunal qui l'avait condamné. Outre les volumineux mémoires qu'il avait publiés pour sa défense, il rapportait une délibération rendue en sa faveur par l'assemblée de Nauvoo, pour justifier la dictature qu'il avait prise et l'exactitude des comptes qu'il avait rendus. Il plaida lui-même sa cause, pendant quatre heures entières, devant la Cour d'appel de Paris, et, malgré la vivacité des nouvelles poursuites, un arrêt, infirmant le jugement primitif, déclara qu'il n'avait commis ni détournements de fonds ni manœuvres frauduleuses (23 juillet 1851). Pendant son séjour à Paris, M. Cabet, redevenu populaire, avait été désigné, pour une élection partielle à l'Assemblée législative, comme le premier candidat des délégués du conclave démocrate-socialiste. Il échoua; puis le coup d'État du 2 décembre lui ôta tout espoir de jouer un rôle politique, et, ne voulant mettre au service d'aucune doctrine religieuse ou sociale étrangère à son système, son influence sur les masses, il repartit pour Nauvoo. Depuis cinq ans, on avait peu de détails sur l'établissement icarien, lorsqu'on apprit, qu'au commencement de 1856, M. Cabet s'était vu forcé de reprendre la dictature par une sorte de coup d'État, et qu'il avait été réduit, quelques mois après, à se réfugier à Saint-Louis dans le Missouri, où il mourait au mois de décembre de la même année. En 1857, on ouvrit, à Paris, une souscription en faveur de sa veuve.

Aux publications que nous avons citées, il faut ajouter les suivantes qui se rattachent également à son rôle politique ou social : *Association libre pour l'éducation du peuple* (1833); *Histoire populaire de la révolution de* 1789 *à* 1830, etc. (1840, 4 vol. in-8); *l'Émigration de M. Guizot à Gand*, etc. (in-8); *Réfutation ou Examen de tous*

Digitized by Google

les écrits ou journaux contre ou sur la communauté, etc. (1841, in-8); *douze Lettres d'un communiste à un réformiste sur la communauté* (1841, in-8); *Propagande communiste* (1842, in-8); *Pourvoi en cassation devant la postérité contre l'arrêt de la Cour des pairs sur l'attentat Quénisset* (1842, in-8); *Almanach icarien* (1842 et suiv., in-24, plus. éditions); *Bombardement de Barcelone*, etc. (1843, in-8); *la Femme, son malheureux sort dans la société actuelle, son bonheur dans la communauté* (1844, in-16; 2e édit., 1848); *l'Ouvrier, ses misères actuelles, leur cause et leur remède, son futur bonheur dans la communauté* (même année, in-12, 2e édit., 1848), et une foule de brochures à bas prix consacrées au même thème.

CABRERA (Ramon), général espagnol, né à Tortose, en Catalogne, le 31 août 1810, fut élevé au séminaire de Cervera et embrassa d'abord la profession ecclésiastique; mais des excès de jeunesse lui firent refuser les ordres majeurs. La mort de Ferdinand VII (1833), en donnant le signal de la guerre civile, lui ouvrit une carrière plus conforme à ses aptitudes et à ses goûts : il se mit à la tête d'une petite bande de guérillas, prit parti pour l'absolutisme contre la royauté constitutionnelle, et, pendant plusieurs années, porta le pillage dans les provinces d'Aragon, de Valence et d'Andalousie. En 1836, sa mère et ses trois sœurs, tombées au pouvoir des *Christinos*, furent mises à mort par ordre de Mina; il fit à son tour fusiller en masse plusieurs centaines de prisonniers, et poursuivit la guerre avec une ardeur impitoyable. Rejeté en Aragon par des forces supérieures, il tomba dans une embuscade, reçut à la cuisse une grave blessure et n'échappa qu'avec peine aux recherches des Christinos. Les partisans d'Isabelle le traquaient dans les bois comme une bête fauve. Cependant il trouva un refuge, près des cantonnements ennemis, chez le curé du village d'Almagon.

On avait répandu la nouvelle de sa mort, lorsqu'il reparut tout à coup avec une armée, envahit la province de Valence, battit les troupes de la reine à Buñol, puis à Burjasot, et resta quelque temps maître du pays. Vaincu à son tour à Torre-Blanca par les chasseurs d'Oporto et grièvement blessé, il se tint de nouveau caché. Pendant son absence, les Christinos occupèrent l'importante position de Villa-Réal. Leurs succès ranimèrent son audace. Il reprit le commandement de ses bandes, s'empara de Morella et soutint la marche du prétendant jusqu'aux portes de Madrid. C'est alors que Don Carlos le nomma comte de Morella, lieutenant général et gouverneur général des provinces d'Aragon, de Valence et de Murcie (1838).

Les absolutistes se croyaient déjà maîtres de l'Espagne, et Cabrera se préparait à porter au trône d'Isabelle le coup décisif, lorsque la trahison de Maroto changea la face des choses, réduisit les carlistes à la défensive et le prétendant à la fuite. Cabrera, plus dévoué à la cause de la monarchie qu'à celle de don Carlos, continua la guerre pour son propre compte, et s'établit dans une position presque inexpugnable au milieu des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Enfin, le 6 juillet 1840, il fut mis en déroute complète par le général Espartero. Sa fuite parut terminer la guerre civile.

Le gouvernement français refusa d'abord de le recevoir comme un réfugié politique et le fit enfermer au château de Ham. Mais bientôt il lui rendit la liberté et l'autorisa même à faire un voyage aux îles d'Hyères (1841). Durant son exil, le comte de Morella se sépara ouvertement de la fraction de son parti qui formait la cour de don Carlos, et se vit enlever, au mois de mai 1842, les pouvoirs et le titre de général des armées royales. En 1845, après s'être prononcé très-vivement contre l'abdication du prétendant, il ne tarda point à se rapprocher du comte de Montemolin, et, croyant trouver, dans l'affaire des mariages espagnols, l'occasion favorable de recommencer la lutte avec l'appui de l'Angleterre, il se rendit à Londres, pour préparer une invasion dans la Péninsule, dont il dut ajourner l'exécution jusqu'en 1848. Comme si la révolution de Février eût favorisé ses desseins, il débarqua en Espagne au mois de juin, et reparut en armes dans les montagnes de la Catalogne. Cette tentative aventureuse échoua misérablement à Pasteral, le 17 janvier 1849, et Cabrera repassa les Pyrénées.

Après quelques mois de séjour en France, il retourna en Angleterre et épousa à Londres miss Richards qui lui apporta en dot une fortune considérable: lui-même possédait une somme de plusieurs millions, amassée durant la guerre civile. En 1850, il se rendit en Italie, chercha en vain à mettre à profit la mésintelligence survenue entre la cour d'Espagne et celle des Deux-Siciles, et l'année suivante, fut expulsé du royaume de Naples. Lorsqu'après la révolution libérale de juillet 1854, les carlistes se soulevèrent sur plusieurs points contre le gouvernement d'Espartero et d'O'Donnell, Cabrera ne prit point une part active et personnelle à cette lutte désespérée. Le comte de Morella ne se souvenait plus du guerillero Cabrera.

CACHEUX (l'abbé N....), théologien français, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous signalerons : *Essai sur la philosophie du christianisme* (1839-1841, 2 vol. in-8), considérée dans ses rapports avec la philosophie moderne; *Philosophie de l'histoire des conciles tenus en France* (1844, in-8), où l'auteur apprécie leur influence sur les lois, les mœurs et la civilisation; *Discussion théologique et philosophique avec le protestantisme* (1855, in-8), sur tous les points qui le séparent de la religion catholique. L'abbé Cacheux a été, en 1840, l'un des éditeurs du *Répertoire des prédicateurs modernes*.

CADET-GASSICOURT (Charles-Louis-Félix), pharmacien français, né à Paris, le 11 octobre 1789, fit ses classes à Sainte-Barbe, et commença ses études de chimie et de médecine. Il seconda son père, pharmacien distingué, mort en 1821, et lui succéda à cette époque, après avoir été reçu docteur (1817). Affilié au parti libéral, il eut jusqu'en 1837, un certain rôle administratif et politique, et fut, de 1830 à 1833, premier adjoint, puis maire du 11e arrondissement. Il reçut dans cet intervalle, la décoration de Juillet (1831), et celle de la Légion d'honneur (1833), la médaille du choléra (1832), et le titre de membre d'une foule de Sociétés et d'Académies.

On a de lui, outre sa thèse *sur le jalap*, une *Dissertation sur les euphorbiacés* (1834); des *Notices* sur l'emploi médical de la moutarde, sur les eaux de Wiesbaden, etc.; un *petit Dictionnaire des cas d'urgence*; des articles dans le *Journal des Sciences médicales*, à la *Biographie universelle*; quelques chansons patriotiques (1830-1850), etc. Il a fourni sur lui-même les matériaux d'une des plus longues notices de la *Biographie des hommes du jour*.

CADOGAN (Georges, 3e comte), pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, descend d'un gé-

Digitized by Google

néral distingué élevé, en 1718, à la pairie héréditaire. Entré dans la marine en 1795, il a pris part aux guerres de l'Empire et a reçu, en 1857, le rang d'amiral de l'escadre bleue. Depuis 1832, il siége à la Chambre des Lords, où il a remplacé son père et où il vote avec les conservateurs. De son mariage avec miss Blake (1810), il a plusieurs enfants, dont l'aîné, Henry-Charles, vicomte Chelsea, né en 1812, a fait ses études à Oxford. Attaché d'ambassade, de 1834 à 1835, il a siégé à deux reprises à la Chambre des Communes (1841-1847 et 1852-1857).

CADORE (Louis-Alix Nompère de Champagny duc de), ancien pair de France, né le 12 janvier 1796, est le fils aîné de feu Jean-Baptiste de Champagny, ministre de Napoléon, créé duc de Cadore en 1809. Après la mort de son père (1834), il hérita du titre ducal et entra à la Chambre des Pairs le 11 septembre 1835. Depuis la révolution de 1848, il est resté en dehors des affaires politiques et fait seulement partie du conseil général de la Loire. Marié en 1824 à *Caroline*-Élisabeth, fille du général Lagrange, comte de l'Empire, il a, de cette union, deux filles et un fils : Camille Nompère de Champagny, marquis de Cadore, né en 1825, officier dans la marine de l'Etat. Le duc de Cadore a trois frères, les comtes Franz, Napoléon et Paul de Champagny (voy. ce nom).

CAETANI (Michel-Ange), chef actuel de la maison italienne de ce nom, élevée à la dignité princière en 1507, est né le 20 mars 1804. Il a succédé, le 21 octobre 1850, à son père don *Henri*, comme possesseur du duché de Sermoneta et du marquisat de Cisterna dans les États de l'Église, baron romain, grand d'Espagne de première classe, etc. Veuf de la comtesse *Caliste* Rzewuska, morte en 1842, il a épousé, en 1854, miss *Marguerite* Knight. Il a de son premier mariage deux enfants : *Honoré*, né le 28 janvier 1842, et *Hertilie*, née le 12 octobre 1840. Son frère *Philippe*, né le 26 mai 1805, n'est point marié. Une de ses sœurs, *Émilie*, née le 8 juillet 1811, a épousé, le 4 mars 1831, le marquis *Cajetan* Longhi. Un de ses oncles, *Boniface*, né le 19 août 1789, est le chef d'une branche cadette de cette famille.

CAFFE (Paul-Louis-Balthazar), médecin français, né à Chambéry (Savoie) en 1802, fut reçu docteur à Paris en 1833, et devint, à l'Hôtel-Dieu, chef de clinique du professeur Sanson qui s'occupait spécialement d'ophthalmologie. Ses conférences sur la même matière furent très-remarquées. En 1838, il fut chargé par le gouvernement d'aller étudier sur les lieux l'ophthalmie qui sévissait depuis quelques années dans les armées belges, hollandaises et prussiennes. A son retour, il adressa au ministre de l'agriculture un *Rapport sur l'ophthalmie régnante en Belgique* (1840), qui fut plus tard un titre à la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

On a, en outre, de M. Caffe : *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (1832); *Paris vu dans ses causes* (1835); *l'Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, dans la *Revue administrative*; *Leçons pratiques sur l'amaurose* (1846, in-12); et divers articles insérés dans plusieurs recueils de médecine.

CAFFI (Hippolyte), peintre italien, né à Bellune en 1814, d'une famille de riches négociants dont la ruine le jeta dans une vie de lutte et de privations, vécut quatre ans à Venise, et y obtint des prix académiques qui lui valurent d'être exempté du service militaire. Le prix d'un *Chemin de la Croix* lui permit d'aller à Rome où il donna des leçons et écrivit un *Traité de la perspective* qui eut du succès. Ayant abandonné la peinture historique, il s'occupa spécialement de vues monumentales, et il a excellé dans ce genre par un usage souvent original des effets de lumière et de perspective. Une fresque exécutée en douze heures au Café des beaux-arts, le mit à la mode, surtout parmi les étrangers. Sa grande scène du *Carnaval*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, fut reproduite plus de quarante fois pour les amateurs. Il a voyagé dans toute l'Italie, laissant partout des fresques sur son passage. En 1843, il a visité la Grèce et l'Orient, d'où il a rapporté des *Études*. Mêlé à la révolution de 1848, il faillit être fusillé par les Autrichiens, et après la capitulation de Venise, il se réfugia en Piémont, où ses tableaux sont très-goûtés.

CAGNIARD DE LA TOUR (Charles, baron), physicien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 31 mars 1777, fit ses études à l'ancienne École militaire de Rebais, entra en 1794 à l'École polytechnique d'où il passa à celle des ingénieurs-géographes. Attaché, dès 1811, au conseil d'État et au ministère de l'Intérieur, il se livra dès lors à des recherches persévérantes sur différents points de mécanique, de physique et de chimie, et ses travaux lui ont mérité de nombreuses distinctions : la croix d'honneur en 1815, le titre de baron en 1818, la croix de Saint-Michel en 1823, et la succession de Gay-Lussac à l'Académie des sciences (17 janvier 1851).

Nous signalerons, parmi les travaux et inventions dus à M. Cagniard de la Tour : la transformation de la vis d'Archimède en machine soufflante (1809); de nouveaux procédés pour exécuter avec rapidité le lissage de la poudre (1814); un moulin ne pesant que sept livres, destiné à moudre le blé dans les camps et utilisé pendant les Cent-Jours; les appareils d'éclairage à gaz de l'hôpital Saint-Louis et de l'usine royale (1818 et 1819); la sirène, instrument d'acoustique (1819); l'aqueduc suspendu de Crouzol, œuvre hardie, de près de 200 mètres de longueur, sans point d'appui intermédiaire, exécutée en 1826; la découverte d'un végétal conferroïde de nouvelle espèce; le peson chronométrique; la machine à étudier le vol des oiseaux; la pompe hydraulique filiforme; le canon pompe, etc. (1830-1850); inventions utiles ou recherches curieuses dont les différents recueils scientifiques ont rendu compte.

CAHEN (Samuel), hébraïsant français, né à Metz le 4 août 1796, de parents israélites, et destiné au rabbinat, étudia exclusivement dans sa jeunesse la Bible, le Talmud et ses commentaires. Envoyé à quatorze ans au collége rabbinique de Mayence, il cultiva en secret les langues et la littérature modernes sévèrement exclues de l'enseignement par la ferveur synagogale des rabbins, et se familiarisa avec nos classiques et avec les philosophes allemands, sans toutefois négliger les études hébraïques. Ayant renoncé au rabbinat, il fut précepteur dans deux familles, et vint à Paris en 1822. Après des débuts pénibles dans l'enseignement, il fut appelé à diriger l'école israélite, mérita par son zèle plusieurs médailles, se fit recevoir bachelier ès lettres, et publia quelques ouvrages d'éducation traduits de l'allemand. En 1831 parut le premier volume de son œuvre capitale, *la Traduction de la Bible*, avec l'hébreu en regard, dont les notes soulevèrent de vives contestations. Malgré son peu de fortune et sa nombreuse famille, M. Cahen se démit de ses fonctions en 1836, pour se consacrer

Digitized by Google

entièrement à cet ouvrage, dont la publication s'est terminée en 1853 (18 vol. in-8), et à la révision duquel il ne cesse de travailler (1845-56, tom. I-V). Il a fondé en 1840 un journal mensuel, *les Archives israélites de la France*, où il a eu son fils aîné pour collaborateur. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 3 mai 1849.

On a encore de lui : *Cours de lecture hébraïque* (1824, in 8. 2e éd. 1832, 3e édit. 1842); *l'Ange protecteur de la jeunesse*, *Joseph le manteau noir*, et *Bonne famille*, ou *Morale mise en action*, traduits de Salzmann (1825, in-12); *Annuaire israélite pour l'année du monde* 5592 (1831, in-18); *Manuel d'histoire universelle* (1836, in-18); *sur les Lettres isarphatiques* (1837, in-8); *Exercices élémentaires sur la langue hébraïque* (Metz, 1842, in-12); etc.

Un de ses fils, M. Isidore CAHEN, né à Paris, le 16 septembre 1826, ancien élève de l'École normale, nommé en 1850 professeur de philosophie au collége de Napoléon-Vendée, se vit forcé par l'intolérance de l'évêque de Luçon d'abandonner sa chaire et quitta aussitôt l'enseignement public. Attaché d'abord à la rédaction des *Débats*, il fait depuis 1856 des comptes rendus littéraires dans *la Presse*.

CAHOURS (Auguste), chimiste français, né en 1813, fut admis en 1833 à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le corps d'état-major. En 1836, il donna sa démission de sous-lieutenant et entra dans l'instruction publique : il devint tour à tour professeur de chimie à l'École centrale des arts et manufactures, répétiteur de chimie et examinateur de sortie à l'École polytechnique, essayeur à la Monnaie de Paris, membre de la Société philomatique. Il s'est distingué par de belles et importantes recherches en chimie organique; on lui doit la connaissance d'un grand nombre de propriétés de l'huile de pommes de terre ou alcool amilique et de plusieurs dérivés de cette substance (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences; 1836-1838-1840): la détermination des indices de réfraction d'une foule de liquides (Ibid., 1840); des mémoires sur les huiles essentielles de cumin, d'anis, de badiane, de fenouil, de son, etc. (Ibid., 1841-1844): sur l'essence de *gaultheria procumbens* (Ibid., 1843 et 1848): sur la densité de vapeur de l'acide acétique à différentes températures (Ibid., 1844); sur de nouveaux composés sulfurés de l'éthyle et du méthyle (Ibid., 1846); sur une série de bases phosphorées, parallèles aux bases ammoniacales, avec M. Hofmann (Ibid., 1856), etc.

M. Cahours a publié récemment sous le titre de *Leçons de chimie générale élémentaire* (1855-1856, 2 vol. in-12), un traité méthodique et complet qui est exposé avec beaucoup de clarté l'état actuel de nos connaissances chimiques. Il est, depuis 1846, décoré de la Légion d'honneur.

CAIL (Léon-François), industriel français, chef unique de l'ancienne maison DEROSNE et CAIL, est né à Douai, vers 1804. Familiarisé dès sa jeunesse avec la construction des machines, il s'associa, en 1825, l'associé de Charles Derosne, qui possédait, à Paris, l'usine déjà importante du quai de Billy. Celui-ci, habile théoricien et chimiste intelligent, étudiait alors, avec l'ingénieur Degrand, les appareils évaporatoires à double effet d'Howard, ainsi que les systèmes de distillation de Sellier Blumenthal, et cherchait à les adapter chez nous à la préparation des sucres exotiques ou indigènes. Après leur association, ils établirent, à Chaillot, une usine nouvelle pour la construction des machines motrices, et secondèrent ainsi l'essor de la vapeur et l'extension des chemins de fer. La maison Derosne et Cail fournit pendant quinze ans, au roi de Hollande, toutes les machines employées pour l'épuration du sucre dans les colonies de ce pays; c'est elle aussi qui a fabriqué, depuis 1845, pour les Hôtels des monnaies de France et de l'étranger, les presses monétaires de Thonnelier. Elle s'est accrue de diverses succursales établies à Valenciennes, Douai, Bruxelles, Amsterdam, et placées sous la surveillance de M. Cail. Elle est restée définitivement dans les mains de ce dernier, à la mort de Charles Derosne, en 1846.

MM. Cail et Derosne ont publié en 1844 : *de la Fabrication du sucre aux colonies et des nouveaux appareils propres à améliorer cette fabrication* (2 parties in-4). Leurs noms, devenus inséparables, ont honorablement figuré, depuis 1827, à toutes les Expositions, où ils ont obtenu sans interruption deux médailles d'or et trois rappels, M. Cail a figuré sous son seul nom aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855); il a obtenu à la suite de cette dernière, où ses produits étaient répartis dans trois classes, une grande médaille d'honneur pour la sixième, celle des locomotives. Il a été décoré en juillet 1844.

CAILLEUX (Achille-Alexandre-Alphonse DE CAILLEUX, dit DE), artiste français, membre de l'Institut, né à Rouen, le 31 décembre 1788, cultiva de bonne heure la peinture. Il n'exposa qu'une fois au Salon de 1822. Vers le même temps, il prit part, comme littérateur et comme dessinateur, à la publication du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, commencé par le baron Taylor, à laquelle il fournit la partie comprise sous le nom d'*Ancienne Normandie*. Attaché, sous la Restauration, au ministère de la maison du roi, en qualité de secrétaire général des Musées, M. de Cailleux devint ensuite directeur adjoint et, en 1841, à la mort du comte de Forbin, directeur général des Beaux-Arts. Il occupa ce poste jusqu'en février 1848, et se tint, depuis, en dehors de toutes fonctions. Il a succédé, en 1845, au comte de Vaublanc, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le mois de mai 1825.

CAILLIAUD (Frédéric), voyageur français, est né à Nantes, le 17 mars 1787. Fils d'un serrurier-mécanicien, il apprit seul, dans son enfance, les premiers éléments de la minéralogie. Plus tard, il vint à Paris et se livra tout entier à l'étude des sciences naturelles. Le besoin de connaître développa en lui la passion des voyages; le commerce des pierres fines fut l'objet ou le prétexte du premier qu'il entreprit. De 1813 à 1815, il visita successivement la Hollande, l'Italie, une partie de la Grèce, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, achetant ou vendant des pierres fines, et faisant des collections de minéraux.

En 1815, il partit de Constantinople pour l'Égypte, où il fut chaleureusement accueilli par Méhémet-Ali, qui le chargea même d'explorer les déserts à l'est et à l'ouest du Nil. Dans les environs de la mer Rouge, M. Cailliaud découvrit les ruines d'un ancien temple égyptien et retrouva les fameuses mines d'émeraude du mont Labarah qui n'étaient connues que par les livres des auteurs anciens ou par les récits des Arabes. Il y descendit à une grande profondeur et en rapporta une foule d'outils qui devaient y être enfouis depuis le temps des Ptolémées. Logé dans les débris d'une ville grecque, qui avait été habitée par les mineurs d'autrefois, il continua l'exploitation pour son propre compte, et rapporta au vice-roi jusqu'à cinq kilogrammes d'émeraudes. Il parcourut ensuite toute la Haute-

Digitized by Google

Égypte avec M. Drovetti, pénétra en Nubie, et explora les monuments qu'on trouve entre les deux dernières cataractes du Nil.

En revenant sur ses pas, il découvrit ensuite une des anciennes routes du commerce de l'Inde, de Coptos à Bérénice, ville ruinée, sous le 24° degré de latitude, auprès de la montagne d'Elbé. Il traversa plus de soixante lieues de désert, pour arriver à la grande oasis et à la ville de Thèbes, où il séjourna neuf mois. En février 1819, il revint en France avec une collection inappréciable d'antiquités, de minéraux, de plans, d'inscriptions et de monuments nouveaux dont n'avaient point parlé les savants voyageurs Browne et Hornemann. Sur le rapport très-favorable d'une Commission, le ministre de l'intérieur acheta le portefeuille et le journal de M. Cailliaud et confia tous les matériaux à M. Jomard, pour en faire la publication. L'ouvrage parut, en 1821, sous ce titre : *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, fait pendant les années* 1815 à 1818 (texte et planches, 2 vol. gr. in-fol.).

Cependant M. Cailliaud était déjà retourné en Égypte avec une mission du gouvernement, en compagnie de M. Letorzec. Après dix-huit jours de fatigues et de privations de toute espèce, il parvint à la ville de Syouah, située à l'occident de l'Égypte, et visita le temple de Jupiter Ammon dont il leva le plan et détermina la latitude. L'oasis de Falafré, jusqu'alors inconnue aux voyageurs européens, lui offrit surtout des ruines précieuses et des documents nouveaux pour l'histoire de l'antiquité égyptienne. Il envoya d'Égypte ses matériaux à M. Jomard qui publia, trois ans après, le *Voyage à l'oasis de Syouah de* 1819 à 1820 (1823, in-fol. avec planches).

M. Cailliaud était resté dans le pays pour suivre l'expédition qu'Ismaïl-Bey, l'un des fils de Méhémet-Ali, préparait contre la Haute-Nubie; le jeune conquérant qui comptait sur ses connaissances pour lui découvrir des mines d'or ou de diamant, en avait fait son ami et son conseiller. Il dépassa, de plus de 125 lieues, les mines de Meroë, et pénétra jusqu'au dixième degré de latitude au milieu d'un pays presque inaccessible. Après le meurtre d'Ismaïl-Bey, il revint à Paris et publia lui-même, cette fois, la relation de son entreprise sous ce titre : *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au delà de Fazoyl, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah, et dans cinq autres oasis*, de 1819 à 1822 (1823-1826, 4 vol. in-8 avec un atlas de cartes et planches in-folio). Jamais tant de documents précieux d'astronomie, de géographie, d'archéologie et d'histoire naturelle n'avaient été recueillis en si peu de temps. Une momie, rapportée par M. Cailliaud, servit tout d'abord aux découvertes hiéroglyphiques de Champollion le jeune; l'Afrique centrale n'avait pas été explorée si avant par les voyageurs Bruce, Browne, Kolbé et Gau.

M. Cailliaud n'accepta, avec la croix de la Légion d'honneur (1824), que les fonctions de conservateur du musée de Nantes, sa ville natale. Les Sociétés savantes se disputèrent l'honneur de l'admettre dans leur sein, sauf l'Académie des inscriptions. Il est membre de la Société de Géographie, et il a été surnommé le *continuateur de l'expédition d'Égypte*. Dans la modeste retraite qu'il s'est choisie, il n'a depuis longtemps publié qu'un seul ouvrage : *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie et de l'Éthiopie, suivies de détails sur les mœurs et costumes des peuples modernes des mêmes contrées* (Paris, 1831-1837, in-4 avec figures). Le titre seul de cet ouvrage, et la compétence si connue de l'auteur à traiter un tel sujet, en indiquent suffisamment l'intérêt et la valeur. M. Raffeneau-Delille a décrit, dans ses *Centuries* (1826, in-8), la collection de plantes rapportées d'Afrique par ce voyageur.

CAILLOUETE (Louis-Denis), sculpteur français, né à Paris, en 1791, prit dans l'atelier de Cartelier les premières notions de son art. Ses œuvres sont peu nombreuses; nous citerons entre autres un buste de *Ruysdaël* (1822); *Psyché abandonnée* (1824); l'*Architecture* (1827), bas-relief en marbre qui décore le grand escalier du vieux Louvre; une *sainte Élisabeth* (1840); un buste de *Cortot* pour les galeries de Versailles; *Marie de Médicis* (1847), statue en marbre, au jardin du Luxembourg, etc. M. Caillouete a obtenu une 2e médaille en 1822.

CAIN (Auguste), sculpteur français, né à Paris, en novembre 1822, travailla d'abord chez le menuisier Guillonnet, puis suivit l'atelier de Rude. Il débuta au Salon de 1846 et se fit une spécialité des types et groupes d'animaux. Il est lui-même l'éditeur de ses bronzes de fantaisie. Il a épousé, en 1852, la fille du sculpteur Mène, son associé. Nous citerons parmi ses envois aux Salons annuels : *le Loir et les fauvettes* (1846); *les Grenouilles voulant un roi* (1850); *l'Aigle défendant sa proie*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); *Aigle chassant un vautour* (1857); des *Vautours*, des *Faucons*, des *Natures mortes*, etc. Plusieurs des mêmes sujets ont reparu aux Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Cain a obtenu une 3e médaille en 1850, une médaille de bronze à Londres (1851), et une mention en 1855.

CALAMATTA (Louis), graveur français d'origine italienne, né à Civita-Vecchia (États-Romains), en 1802, y fut d'abord l'élève de Marchetti et de Giangiacomo, et vint jeune encore à Paris. Il suivit les traditions de l'école de M. Ingres, et débuta au Salon de 1827, par *Bajazet et le berger*, d'après Dedreux-Dorcy. Il a donné depuis : le portrait de *Paganini* (1831); le masque de *Napoléon*, moulé à Sainte-Hélène par le docteur Antomarchi, une de ses meilleures œuvres et l'une des mieux accueillies (1834); le *Vœu de Louis XIII*, et le portrait du *duc d'Orléans* d'après M. Ingres : *Françoise de Rimini* et le portrait de *Lamennais* d'après M. Ary Scheffer, le portrait de *M. Guizot* d'après Paul Delaroche, celui de *Fourier* d'après M. Gigoux, du *roi d'Espagne* d'après M. Madrazzo. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855, avec la plupart des œuvres précédentes, *la Vision d'Ézéchiel* et *la Paix*, de Raphaël, la *Joconde*, de Léonard de Vinci; le portrait du *comte Molé* d'après M. Ingres, et un cadre contenant dix-neuf *portraits*; au Salon de 1857 : *la Cenci*, d'après Guido Reni, *Paysans romains* dans l'admiration, d'après M. Madou, *Souvenir de la patrie*, d'après M. A. Stevens. M. Calamatta a encore gravé, d'après ses propres dessins, deux portraits célèbres : ceux de *M. Ingres* et de *George Sand*, ce dernier exécuté deux fois, dans une attitude et un costume différents.

Les qualités dominantes de cet artiste sont la correction et la finesse. Il rappelle, par la sobriété des effets, l'école austère à laquelle il s'est attaché. Il a obtenu une 1re médaille en 1837, et une médaille de première classe en 1855; chevalier de la Légion d'honneur depuis août 1837, il a été fait officier en novembre 1855.

Sa femme, Mme Joséphine CALAMATTA, cultive elle-même la peinture avec succès. On a d'elle : *une Vierge* (1842); *Eudore et Cymodocée* (1844);

Digitized by Google

sainte Cécile (1846): *Ève* (1848; *sainte Véronique* (1842). Les œuvres de cette artiste témoignent de l'influence exercée sur elle par la manière et les principes de son mari.

CALAME (Alexandre), peintre suisse, né à Vevay, vers 1815, vint encore enfant à Genève, où il reçut les leçons de M. Diday, qu'il a remplacé depuis comme chef d'école. De fréquentes excursions à travers les montagnes et les sites pittoresques de la Suisse, un voyage en France (1842), et un séjour assez long en Italie (1845), lui ont permis de réunir dans ses tableaux la végétation et l'aspect des diverses contrées de l'Europe. On cite surtout de lui : *le Mont-Blanc*, *la Jungfrau*, *le Lac de Brientz*, *la Chaîne neigeuse du Monte-Rosa* et du *Mont-Cervin*, *la Chute de la Haudeck*, *l'Oberland bernois* (1838-1844), *Midi d'été*, *Soir d'automne*, *Nuit d'hiver*, *les Ruines de Pœstum*, une *Vue du Tyrol*, *les Quatre saisons*, *les Quatre heures du jour* (1845-1849). On a encore vu de lui à Paris, au Salon de 1842 : un *Site des environs du lac de Waldstettes*; et à l'Exposition universelle de 1855 : *le Lac des quatre cantons*, en novembre 1855.

M. Calame est souvent cité avec éloges pour ses lithographies et ses eaux-fortes, dont les plus connues sont : 18 *vues de Lauterbrunnen et Meiringen*; 24 feuilles de *Paysages des Alpes*, etc. Il est membre des Académies de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, honoré des 2e et 1re médailles aux Salons de 1839 et 1840, et chevalier de la Légion d'honneur depuis celui de 1842.

CALDERON (don Séraphin-Étienne), poëte espagnol, est né à Malaga au commencement du siècle. Il étudia le droit à l'université de Grenade, y devint, en 1822, professeur de poésie et de rhétorique, et attira l'attention sur lui par la publication de quelques poëmes. Ayant donné sa démission peu de temps après, il se fit recevoir avocat et vint exercer cette profession dans sa ville natale. En 1830, il s'établit à Madrid où il écrivit sous le voile de l'anonyme les *Poésies d'un solitaire* (Poesias del solitario, 1833, in-8), qui furent suivies, en 1840, d'un second volume. En même temps, il donnait aux *Cartas españolas*, le seul journal littéraire de cette époque, des articles pleins d'originalité sur les mœurs de l'Andalousie.

En 1834, M. Calderon fut nommé auditeur général de l'armée du Nord, charge judiciaire qui lui laissa de nombreux loisirs, puisqu'elle lui permit de mener à fin la traduction des *Principes d'administration* de Bonnin, dont le gouvernement l'avait chargé. Il venait d'être promu gouverneur civil à Logroño (1836), lorsqu'une chute de cheval le força de revenir à Madrid; là, il rassembla les manuscrits de l'ancienne littérature espagnole et jeta les bases d'un grand travail critique sur les *Cancioneros* et les *Romanceros*. A la fin de 1837, il fut envoyé à Séville en qualité de chef politique, fonctions qu'il résigna l'année suivante, à la suite d'une émeute où ses jours avaient été menacés.

Rentré dans la vie privée, cet écrivain publia l'ingénieux roman de *Chrétiens et maures* (Cristianos y moriscos; 1838), écrit dans la manière de Cervantès et qui fait partie de la *Collection des romans originaux de l'Espagne*; un essai sur *la Littérature arabe* (Literatura de los Moriscos), et les *Scènes andalouses* (Escenas andalusas; 1847, in-8), livre charmant où l'on retrouve toute la verve qu'il avait déployée à ses débuts. Un choix de ses œuvres en vers et en prose a été fait pour le recueil d'Eug. de Ochoa : *Apuntes por una biblioteca de escrittores españoles contemporaneos* (Paris, 1840).

CALÈS (Godefroi), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Denis (Seine), le 21 mars 1799, neveu d'un conventionnel mort en exil et fils d'un administrateur républicain du département de la Haute-Garonne, fut élevé dans les idées démocratiques. Il suivit à Montpellier les cours de médecine. Reçu docteur, il s'occupa spécialement d'une maladie peu connue, la pellagre, sur laquelle il publia un mémoire cité avec éloge. Établi à Villefranche (Haute-Garonne), il acquit dans cette ville une assez grande influence politique, et fut nommé, après la révolution de 1830, commandant de la garde nationale; mais il donna bientôt sa démission. Membre du conseil municipal, il proclama la république en 1848, et prit en mains l'administration de la ville. Il fut envoyé à la Constituante par 51 603 suffrages, le sixième sur les douze représentants de la Haute-Garonne. Il prit place au Comité des cultes et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit l'exercice de sa profession.

CALLA (Chrétien-François), mécanicien français, né vers 1802, dirige, depuis une trentaine d'années, l'usine créée par son père pour les grands ouvrages de fonte et les machines industrielles ou agricoles. Il s'est, dans ces derniers temps, spécialement occupé de la fonte artistique et du bronze monumental, et a exécuté, sur les dessins de M. Duban, les candelabres de la cour du Louvre (1854). Cette maison a obtenu, outre une médaille d'or de la Société d'encouragement (1820), et une citation favorable en 1827, trois médailles d'or à toutes les Expositions depuis 1834, et deux médailles de première classe à l'Exposition universelle de 1855. M. Fr. Calla a été décoré en avril 1843. Il est actuellement secrétaire de la Société d'encouragement; il a été chargé officiellement d'écrire, entre autres rapports, celui de l'Exposition de Bruxelles de 1844 (classe de la fonte), inséré dans les *Annales du commerce extérieur*.

CALLET (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Étienne (Loire) le 27 octobre 1812, vint de bonne heure à Paris, fut rédacteur de la *Gazette de France* jusqu'en 1840 et inséra des articles de philosophie et de morale dans l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Loire, le huitième sur onze, par 41 607 voix sur près de 100 000 votants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti modéré et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité royaliste et parlementaire, puis se prononça contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, quoique non compris dans le décret d'expulsion, il se réfugia en Belgique. En 1851, il avait fait paraître sous le titre d'*Études morales* (Paris, in-16), un choix de ses anciens articles. Il reprit, à Bruxelles, ses travaux littéraires. En 1853, il fut autorisé à revenir à Paris, mais il fut, bientôt après, traduit en justice et condamné à l'emprisonnement par suite de la distribution en France de brochures qu'il avait publiées en Belgique contre le gouvernement impérial.

Digitized by Google

CALLIAT (Victor), architecte français, né à Paris, le 1er septembre 1801, suivit avec succès les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Vaudoyer et Châtillon (1819-1824), et fut, dès l'année suivante, attaché aux travaux publics. Plus tard il dirigea, comme premier inspecteur, les travaux de l'Hôtel de Ville de Paris (1845). Il est aujourd'hui inspecteur de la ville, et depuis 1846, chevalier de la Légion d'honneur. M. Calliat, dessinateur et graveur habile, a publié ou dirigé, entr'autres ouvrages : *Hôtel de Ville de Paris*, mesuré, dessiné et gravé (1846, 27 pl. in-fol.); *Parallèle des maisons de Paris*, construites depuis 1830 jusqu'à nos jours (1850. 125 pl. in-fol.); *Église Saint-Eustache* (1850, 11 pl. in-fol.). Le 1er novembre de cette dernière année, il fonda l'*Encyclopédie d'architecture*, publication mensuelle dont il dirige encore la partie artistique. Il termine en ce moment (fin 1856) un *Supplément* à son ouvrage sur *l'Hôtel de Ville*, travail commandé en 1853 par M. Berger, et comprenant la nouvelle disposition des grands salons des fêtes.

CALLIMACHI (prince), diplomate ottoman, d'une famille phanariote qui fournit plusieurs hospodars aux principautés, est fils du prince Charles Callimachi, qui, après avoir gouverné à deux reprises la Moldavie, fut enveloppé dans les massacres qui suivirent, en 1821, la première explosion de l'hétairie à Constantinople et dans les provinces. Réfugié en Russie avec sa mère et quelques autres membres de sa famille, le jeune Callimachi compléta son éducation à l'université de Kiew, puis entreprit une série de voyages dans les principales contrées de l'Europe. Vers 1829, il rentra en Turquie, fut réintégré, par le sultan Mahmoud, dans les biens et titres de sa famille, et suivit Réchid-pacha à Paris en qualité d'attaché, puis de conseiller d'ambassade. En 1848, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Londres, et passa, l'année suivante, avec le même titre à Paris, où il fut chargé de la négociation du premier emprunt ottoman. Rappelé, au mois de janvier 1853, il refusa les fonctions de gouverneur général (prince) de l'île de Samos, et se retira à Versailles. En 1855, le retour aux affaires de Réchid-pacha lui fit donner l'ambassade de Vienne (17 décembre). Retenu à Constantinople par les conférences qui s'ouvrirent à cette époque pour la réorganisation des principautés danubiennes, et auxquelles il prit une part active, il partit pour Vienne après la conclusion de la paix. Le prince Callimachi passe pour un des plus habiles diplomates de la Turquie; il a reçu, en 1856, les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur.

CALLISEN (Adolphe-Charles-Peter), médecin danois, né, le 8 avril 1786, à Gluckstadt en Holstein, est le neveu du célèbre pharmacien Henri Callisen. Il étudia la médecine à Kiel et à Copenhague, fut nommé, en 1808, aide-major chirurgien et entreprit l'année suivante un voyage d'étude en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France et en Hollande. Les connaissances qu'il recueillit dans ces divers pays lui valurent une grande considération dans le sien. En 1816, il alla occuper le poste de professeur suppléant à l'Académie de chirurgie de Copenhague. Nommé professeur en 1829, il obtint, un an après, le titre de conservateur de la bibliothèque; en 1836, celui de chevalier; et enfin, en 1839, celui de conseiller d'État. Sa santé le força de renoncer au professorat. Retiré à Altona, il se consacra tout entier à des travaux de littérature médicale.

M. Callisen a exécuté le plus grand monument bibliographique qui ait encore été élevé à la médecine et à toutes les sciences accessoires, en composant son *Dictionnaire littéraire des médecins, chirurgiens, accoucheurs, pharmaciens et naturalistes vivants de tous les peuples* (Medicinisches Schriftstellerlexicon der jetzt lebenden Aerzte, Wundaerste, etc.): Copenhague, 1829-1833, 33 vol.). Ce vaste recueil, rédigé d'ailleurs avec beaucoup de soin, répond à son titre et fournit les plus précieux renseignements sur tous les sujets qu'il embrasse.

CALMEIL (Juste-Louis), médecin français, né à Poitiers (Vienne) en 1798, fut d'abord élève d'Esquirol, à la Salpêtrière, et passa ensuite à la maison royale de Charenton dont Royer-Collard était alors médecin en chef. Il fut reçu docteur en 1824; sa thèse *sur les Rapports de causes et d'effet qu'ont entre elles l'épilepsie et la folie*, attira l'attention sur la fréquence, jusqu'alors peu remarquée, des désordres graves que produisent les accès épileptiques et même les vertiges, dans les facultés intellectuelles et physiques. Une chose frappa dès lors M. Calmeil dans l'étude des maladies nerveuses, c'est la difficulté qu'on éprouve à rattacher les dérangements fonctionnels de l'intelligence à une lésion déterminée des centres nerveux. S'occupant avec ardeur de la solution de ce problème, il examina tous les cadavres des aliénés de Charenton, et ses nombreuses expériences finirent par lui révéler une corrélation presque constante, entre la manifestation de certains troubles fonctionnels et celle de certains désordres appréciables au doigt et à l'œil. Le fait le plus remarquable de ses recherches est que la paralysie partielle qui survient si souvent dans la démence et qui se manifeste surtout par un embarras dans la prononciation, était, dans l'immense majorité, déterminée par une phlegmasie chronique très-appréciable de la superficie de l'encéphale. Il publia à ce sujet, en 1826, un travail intitulé : *de la Paralysie considérée chez les aliénés* (in-8), qui lui valut cet éloge de la part de Broussais dans le *Traité de l'irritation et de la folie*. « Sagacité et patience infatigable sont les qualités de cet observateur, qui paraît fait pour fixer cette partie de l'anatomie pathologique. »

M. Calmeil a été successivement nommé inspecteur pour le service médical, puis médecin adjoint à la maison de Charenton. Il est maintenant médecin en chef de cette maison et officier de la Légion d'honneur.

Son principal ouvrage est intitulé : *de la Folie, considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire* (1845, 2 vol. in-8), depuis la Renaissance jusqu'au XIXe siècle). Il a publié, en outre, dans le *Journal du progrès* toute une série d'importants mémoires sur la *physiologie*, *l'anatomie et le ramollissement de la moelle épinière;* dans les *Archives générales de médecine*, plusieurs articles relatifs à l'*innervation;* dans le *Journal hebdomadaire de médecine*, plusieurs *observations de vers développés dans le cerveau*, et enfin dans la 3e édition du *Dictionnaire ou Répertoire général des sciences médicales*, tous les articles sur l'*anatomie*, la *physiologie et la pathologie du système nerveux* qui, à eux seuls, formeraient un précieux volume.

CALMELS (Anatole-Célestin), sculpteur français, né à Paris, en 1822, suivit les ateliers de Karl Elshoëct, Bosio et Pradier, et jusqu'en 1840, les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le premier second grand prix de Rome en 1839. Il a, depuis, exécuté ou exposé : la *Guerre*, statue placée autrefois sur le pont de la Concorde (1840); *Guttemberg*, pour l'Imprimerie impériale; *Denis Papin*, pour la façade de l'Hôtel de Ville;

Digitized by Google

la Naissance de la Vierge et *la Présentation au temple*, bas-reliefs pour l'église de Saint-Maurice, à Lille (1850-52); *Psyché, Mme Fournier, M. Sanchez de Agreda* (1857); *Calypso*, statue commandée par la maison de l'empereur; *saint Clément*, pour la tour Saint-Jacques; le groupe de l'*Industrie*; la statue de *Masséna*, pour le nouveau Louvre; les bustes de *Ballanche*, à l'Institut; *Géricault* pour le Louvre; *Oudot*, *Napoléon III*, *MM. Montaubry*, *Moulin*, *Dupotet*; les statuettes du *prince Arthur*, du *marquis de Lawœstine*; de *Mmes Rose Chéri*, *Lavoie*, *Doche*, etc.: une foule enfin de groupes, statuettes et sujets divers, notamment un *Chemin de la croix*, reproduits et édités chez nos principaux bronziers et envoyés, sous leur nom, à l'Exposition universelle de l'industrie, en 1855. M. Calmels a obtenu une mention en 1850 et une 3e médaille en 1852.

CALMON (Jean), homme d'État français, né en 1774 à Carlucet (Lot), commença son éducation sous la direction de son père, avocat consultant distingué, président de l'administration départementale du Lot en 1790 et membre de l'Assemblée législative. En 1792, il vint terminer ses études à Paris, puis accepta un emploi subalterne dans l'atelier de la fabrication des assignats et fut ensuite attaché au ministère de la guerre. Tiré des bureaux par la loi de la première réquisition, il fut choisi comme lieutenant par ses jeunes camarades. Mais au bout d'un an, il fut rappelé à Paris dans son ancien emploi au ministère. En l'an VI, il entra dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, se fit remarquer par ses talents et son activité, et parvint en peu d'années au grade d'inspecteur général. Napoléon le choisit alors pour organiser le système administratif à Corfou (Iles Ioniennes). Il accompagna ensuite en Westphalie le baron Louis et procéda à la liquidation de la dette publique de l'ancien évêché de Munster et à la vente des biens du clergé et des couvents convertis en biens nationaux.

Sous la Restauration, M. Calmon fut appelé au conseil d'État et à la direction générale de l'enregistrement. Estimé et respecté de tous pour sa probité et son indépendance, il dota l'administration de plusieurs règlements fort utiles. Il établit les concours pour l'admission des candidats à tous les emplois administratifs, depuis le simple surnumérariat jusqu'aux grades les plus élevés. En 1821, ses concitoyens du Lot l'élurent député; pendant dix-sept ans, son mandat fut fidèlement renouvelé à toutes les législatures. Il fut à plusieurs reprises, vice-président de la Chambre et refusa deux fois le portefeuille des finances. Il votait avec le centre gauche, et opposait aux entraînements aristocratiques de la Restauration les conseils modérés du royalisme constitutionnel. La chute du ministère Martignac, qu'il avait activement soutenu, lui fit perdre la direction générale des domaines qui lui fut rendue en 1830. A la révolution de 1848, M. Calmon, après 52 ans de services administratifs, résigna ses hautes fonctions, et depuis lors il n'a pris aucune part à la vie politique. Il est grand-officier de la Légion d'honneur. — M. Calmon est mort à Paris, le 13 mars 1857.

CALONNE (Pierre Fabius DE), littérateur français, né à Paris, le 4 février 1794, a été longtemps professeur au collége Henri IV. Son principal ouvrage est un *Traité de la narration, suivi des règles générales de l'analyse et du développement oratoire* (1825, in-12; 5e édit., 1835). Il a traduit *Cornelius Nepos* dans la collection Panckoucke, et publié une bonne édition de Tacite. En 1828, il fit paraître deux brochures relatives à la question de l'enseignement : *de l'Université et du clergé* et *les Jésuites et l'Université*. Mais il n'était point né pour la polémique. Héritier du vieil esprit français et très-ennemi du pédantisme, il est encore un des joyeux membres du Caveau, pour lequel il a composé plusieurs chansons. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CALONNE (Ernest DE), poëte et auteur dramatique français, fils du précédent, né, à Paris le 11 janvier 1822, fit ses études au collége Henri IV et obtint des succès au concours général. En 1842, il fit paraître un poëme, *l'Amour et Psyché*, qui fut remarqué pour l'harmonie et l'élégance. Peu de temps après, il présentait au directeur de l'Odéon une pièce en un acte et en prose, intitulée : *le Docteur amoureux*, et qui fut jouée sous le nom de Molière. La critique ne découvrit point tout d'abord cette innocente supercherie que, du reste, l'auteur n'a jamais avouée publiquement, et qui donna lieu à une polemique assez vive dans les journaux.

Quittant, pour quelque temps, la vie d'homme de lettres, M. Ernest de Calonne entra dans l'Université et se fit recevoir agrégé des classes supérieures. En 1850, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Mais il ne renonça point à ses études favorites et eut l'idée originale de faire jouer sur le théâtre d'Alger une comédie en vers, *Berthe et Suzanne* (13 décembre 1853). L'*Europe artiste*, dont il était alors rédacteur, a publié, en 1856, son *Docteur amoureux*, avec un prologue et une préface très-spirituelle où l'auteur raconte l'origine et les aventures de cet enfant trouvé ou supposé, venu au monde sous les auspices de Molière.

CALONNE (Alphonse DE), journaliste français, parent éloigné des précédents, né vers 1815, fit ses débuts, à l'âge de vingt ans, dans le journal légitimiste de Douai, et, en 1846, vint tenter à Paris la fortune littéraire. Après la révolution de 1848, il se fit connaître par sa collaboration à des brochures de circonstance : *les Trois journées de Février* (in-8), *le Gouvernement provisoire*, *histoire anecdotique et politique de ses membres* (juin 1848), etc., et fut un des principaux rédacteurs du *Lampion*. Quand ce journal fut suspendu par le général Cavaignac (21 août 1848), il essaya, de concert avec MM de Montépin et de Villemessant, de le remplacer par *la Bouche de fer*, dont le spécimen fut saisi le jour de sa publication. Il entra ensuite à *l'Opinion publique*, dirigée par M. A. Nettement, et s'y occupa surtout des questions d'art. Il lança contre M. Fiorentino ces graves accusations qui amenèrent un duel entre celui-ci et M. Am. Achard, et se vit condamné à une amende par le tribunal correctionnel qui ne lui permit point d'en fournir la preuve.

Le 4 août 1850, M. Alphonse de Calonne fit paraître le premier numéro d'une feuille hebdomadaire : *le Henri IV, journal de la réconciliation*, destinée à servir la politique fusionniste, mais qui ne put vivre. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma d'abord dans des travaux littéraires et publia une nouvelle sous le titre de *Bérangère* (1852, in-18). Revenant bientôt à ses préoccupations politiques, il prit part à la fondation de la *Revue contemporaine* (15 avril 1852) et devint directeur de ce recueil destiné à propager les idées de l'ancienne droite parlementaire, sous les auspices de MM. Guizot, Villemain, de Salvandy et autres antagonistes du pouvoir. C'est alors qu'il publia, sous le titre de *Voyage au pays de Bohême*, une véhémente philippique

Digitized by Google

contre les *mendiants et flibustiers littéraires* (septembre 1852). Depuis, la *Revue contemporaine*, sous la direction de M. Calonne, a changé complétement son caractère politique, renouvelé le personnel de ses rédacteurs, et, sous le patronage du gouvernement, s'est fait une large place, à côté de la *Revue des Deux-Mondes*, dans la littérature périodique.

CALTHORPE (Frédéric Gough, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1790 à Londres, est le troisième fils d'un membre du Parlement, élevé, en 1796, à la pairie héréditaire. Après avoir siégé à la Chambre des Communes de 1826 à 1830, il fut nommé, en 1848, député-lieutenant du comté de Stafford et prit le titre de son frère en lui succédant à la Chambre des Lords (1851). De son mariage avec une fille du duc de Beaufort (1823), il a neuf enfants dont l'aîné, *Frédéric-Henri-William* Gough-Calthorpe, est né en 1826 à Londres. Un de ses jeunes fils, né en 1831, a pris du service dans l'armée, où il a le grade de major, et s'est distingué dans la campagne de Crimée en qualité d'aide de camp de lord Raglan.

CALVERT (Georges-Henry), écrivain américain, né à Baltimore en 1803, appartient, comme son nom l'indique, à la famille du célèbre fondateur de la colonie du Maryland, Georges Calvert, lord Baltimore. Il fit ses études au collége de Harvard, puis à l'université de Gœttingue, en Allemagne. A son retour, il se mit à la tête d'un journal important de Baltimore, *the Baltimore american*, et en garda plusieurs années la direction. Établi, depuis 1843, à Newport (Rhode Island), il fit un nouveau voyage en Europe en 1845.

On a de lui : *la Phrénologie expliquée* (Illustrations of phrenology, 3 vol., 1832) un des premiers ouvrages qui aient paru en Amérique sur la phrénologie; *la Vie d'Herbert Barklay* (a Volume from the life of Herbert Barclay; Baltimore, 1832); une traduction du *Don Carlos* de Schiller (1836); une tragédie originale, *le Comte Julien* (Count Julian, 1840); *Arnold et André* (1840), fragment dramatique; un poëme, *Cabiro*, publié la même année, et une traduction d'une partie de la *Correspondance de Gœthe et de Schiller*. En 1848, à son retour d'Europe, il donna la première série de ses *Scènes et pensées en Europe* (Scenes and thoughts in Europe) New-York, 2 in-8, sorte de revue originale et hardie des principales questions du jour, écrite avec une certaine recherche aristocratique. La seconde série, qui parut en 1852, est consacrée à l'exposition de différents systèmes de physiologie et de philosophie sociale, de l'hydropathie, de la phrénologie et du fouriérisme, etc. M. Calvert a écrit en outre de nombreux articles fort remarqués dans les revues américaines.

CALVIMONT (Jean-Baptiste-Albert, vicomte de), littérateur et administrateur français, né à Périgueux, le 12 mai 1804, appartient à une bonne famille du Midi. Après avoir terminé son droit à Paris, il entra, en 1827, au ministère des finances et donna sa démission en 1832 pour écrire dans la presse légitimiste. En même temps, il publia quelques romans : *Veillées vendéennes* (1832), *A l'ombre du clocher* (1842), etc. S'étant, à cette époque, rallié au gouvernement, il accepta les fonctions de sous-préfet à Nontron (1841); destitué en 1848, il se rejeta dans l'opposition et rédigea *l'Union nationale*, feuille réactionnaire de la Dordogne. En 1849, il fut nommé sous-préfet de Bergerac et, en 1851, préfet du département. Depuis 1853, il fait partie du conseil d'État comme maître des requêtes.

CAMBACÉRÈS (Marie-Jean-Pierre-Hubert, duc de), sénateur français, né, à Montpellier, le 20 septembre 1798, est l'aîné des deux neveux de l'archi-chancelier du premier Empire. Pour complaire à son oncle, il a étudié le droit, et s'est fait inscrire, en 1823, au tableau des avocats de Paris; mais il ne paraît pas avoir jamais plaidé, et l'attention n'a jamais été attirée sur aucun des actes de sa vie publique. Élevé à la pairie en 1837, il soutint les derniers ministères du règne de Louis-Philippe. La révolution de Février le fit rentrer quelque temps dans la retraite. Les traditions de sa famille le rattachaient naturellement au régime établi par le coup d'État de décembre 1851, et il fut, un mois après, appelé à reprendre son siége au Luxembourg, en qualité de sénateur. M. de Cambacérès, qui aujourd'hui porte le titre de duc, est grand-maître des cérémonies de la maison de l'Empereur; il a été chargé, en cette qualité de plusieurs missions de cour. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

CAMBACÉRÈS (Étienne, comte de), frère du précédent, ancien député, est né à Montpellier en 1804. Gendre du maréchal Davoust, il fut du nombre des bonapartistes qui tinrent rigueur à la dynastie de Juillet. En 1842, envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs indépendants de Saint-Quentin, il y remplaça M. Benoît Fould, député ministériel, et siégea à l'extrême gauche. Il ne se mit pas sur les rangs aux élections de la Constituante; mais, à celles de la Législative, il fut élu représentant de l'Aisne à une forte majorité. Il appuya énergiquement la politique de l'Élysée, et, après le coup d'État de décembre 1851, reçut des mêmes électeurs un nouveau mandat pour le Corps législatif (1852-1857). M. de Cambacérès n'y est pas rentré en 1857, mais il a été remplacé par le jeune Louis de Cambacérès, ancien auditeur au conseil d'État. Il est officier de la Légion d'honneur.

CAMBON (Charles-Antoine), peintre décorateur français, né à Paris, au commencement de 1802, s'occupa d'abord de peinture à l'aquarelle et de dessins à la sépia et fréquenta ensuite l'atelier de M. Charles Cicéri, qu'il aida fréquemment dans ses travaux les plus importants. Dès 1828, il se livra pour son compte à la décoration théâtrale et exécuta ses premiers décors pour les scènes de Paris ou de la province, notamment le Cirque olympique, le grand théâtre de Lyon, celui de Brest, et plusieurs autres. Associé plus tard à M. Philastre, il a fait avec lui les décorations des nombreux opéras, drames et ballets joués dans ces dix-huit ou vingt dernières années; nous citerons parmi les plus récentes : *la Sylphide*, *Zerline*, *Jovita*, *le Corsaire*, *les Noces Vénitiennes*, œuvres qu'il a été souvent appelé à reproduire à l'étranger.

CAMBRIDGE (Georges-William-Frédéric-Charles, 2e duc de), général et pair d'Angleterre, né, le 26 mars 1819, à Hanovre (Allemagne), est le fils aîné du duc Adolphe et de la princesse Augusta de Hesse-Cassel et le cousin germain de la reine Victoria. Colonel d'infanterie à l'âge de dix-huit ans (1837), il a successivement commandé un régiment de dragons et un régiment de fusiliers écossais. En 1852, il a reçu les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Promu, en 1845, au rang de major général, et en 1854, à celui de lieutenant général, il fut attaché à l'expédition d'Orient et mis à la tête d'une division d'élite composée de gardes et de *highlanders*; au passage de l'Alma, il mena ses troupes au feu avec un sang-froid qui lui valut les éloges des

Digitized by Google

chefs de l'armée, et, à la bataille d'Inkermann, il opposa la plus opiniâtre résistance aux Russes et eut un cheval tué sous lui. L'horreur que lui inspira le spectacle de l'affreuse mêlée au plus fort de laquelle il s'était trouvé, lui causa un ébranlement nerveux qui l'obligea à vivre quelque temps dans un repos absolu à Constantinople, et, en 1855, il était de retour en Angleterre. Lord Hardinge ayant succombé aux suites d'une chute de cheval, il lui succéda dans le poste important de commandant en chef des forces de terre (13 juillet 1856), lequel équivaut à un ministère et lui donne voix délibérative au conseil. En 1857, il a reçu de la cité de Londres une épée d'honneur et le droit de bourgeoisie.

Le duc de Cambridge a des opinions libérales; il jouit, comme prince du sang, d'une dotation annuelle de 12 000 liv. (270000 fr.) qui lui a été accordée, par décision du Parlement, après la mort de son père (août 1850). Il est chevalier de la Jarretière, grand-croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, et préside, depuis 1851, l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges. Il n'est pas encore marié et a deux sœurs cadettes. (Voy. GRANDE-BRETAGNE [famille royale de]).

CAMDEN (Georges-Charles PRATT, 2e marquis DE). pair d'Angleterre, né en 1799 à Londres, est le fils aîné d'un éminent magistrat élevé, en 1765, à la pairie, et en 1812, au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Brecknock, il entra en 1826, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti tory et y représenta Bath et Dunwich jusqu'en 1834. L'année suivante, il fut créé pair comme baron Camden et prit le titre de marquis à la mort de son père (1840). Sous le ministère de lord Wellington, il fit partie du conseil de l'Amirauté (1828). Il reçut, en 1846, les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de l'évêque de Rochester (1835) il a onze enfants dont l'aîné, *John-Charles*, comte de BRECKNOCK, est né en 1840 à Londres.

CAMINADE (Alexandre-François), peintre français, né à Paris, le 14 décembre 1783, reçut les leçons de David et de Mérimée et remporta le second grand prix de peinture à l'École des beaux-arts. De 1812 à 1824, des *portraits*, *la Fuite en Égypte*, *le Mariage de la Vierge*, commencèrent sa réputation. A la suite d'un voyage à Rome il exposa successivement : *l'Adoration des mages* à l'église Saint-Étienne du Mont (1831); une *Visitation* (1843); une *Annonciation* (1834), et un petit tableau de genre historique, *la Duchesse d'Orléans visitant à l'Hôtel-Dieu les blessés de Juillet* 1830 à la mairie de Bordeaux); *sainte Thérèse recevant l'extrême-onction* à l'église Notre-Dame de Lorette (1837); et l'année suivante, *le Lévite d'Éphraim*, qu'on regarde comme sa meilleure œuvre. Il a fait pour Versailles : l'*Entrée des Français à Anvers*, le 17 *juillet* 1794; et, pour l'ancien conseil d'État, quatre dessus de porte représentant les génies de *Numa*, de *Moïse*, de *Justinien* et de *Charlemagne*. Après un long repos, M. Caminade a envoyé une *Jeune fille* à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1852, une 1re en 1831, et la décoration en avril 1833.

CAMOYS (Thomas STONOR, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1797 à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1383, à la pairie héréditaire. Élu, en 1832, député d'Oxford à la Chambre des Communes, il résigna son mandat l'année suivante, fit de vains efforts pour y rentrer et fut mis, en 1839, en possession d'un siège à la chambre haute, laissé vacant depuis le XVe siècle et auquel lui donnait des droits sa descendance maternelle. Depuis 1846, il a exercé dans la maison de la reine, sauf en 1852, les fonctions de chambellan; il appartient au parti libéral. De son mariage avec miss Towneley (1821) il a douze enfants dont l'aîné, *Thomas-Edward* STONOR, est né en 1824 à Stonor (comté d'Oxford).

CAMPAIGNAC (Antoine-Bernard), ingénieur français, né, le 9 novembre 1792, dans la Haute-Garonne, fut admis, en 1811, à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service du génie maritime. Retraité, en 1841, avec le grade d'ingénieur en chef, il fut nommé, en 1843, directeur de l'École des arts et métiers d'Aix, où il se trouve encore. Il est, depuis 1856, officier de la Legion d'honneur. On a de lui d'importants travaux sur le génie maritime et la navigation à vapeur : *Atlas du génie maritime* (Toulon, in-fol.), rédigé en collaboration des officiers de ce corps; *de l'État actuel de la navigation par la vapeur* (1842, in-4), suivi de notes, projets d'amélioration et tableaux; et des notices dans le *Journal des mines*.

CAMPBELL (John CAMPBELL, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né, en 1779, à Springfield, est fils d'un ecclésiastique de l'Église d'Écosse. Destiné au sacerdoce, il fit dans ce but ses études à l'université de Saint-André; puis, étant venu chercher fortune à Londres, il entra à l'École de droit de Lincoln's Inn (1800), collabora, durant ses loisirs, au *Morning Chronicle* et fut admis au barreau en 1806. Ses talents de jurisconsulte lui avaient depuis longtemps, acquis une grande réputation, lorsqu'il fut nommé conseiller de la couronne (1827), titre qu'on lui avait refusé jusqu'alors, à cause de ses relations bien connues avec le parti whig.

M. Campbell ne put aborder qu'assez tard la vie politique; mais ses progrès y furent des plus rapides dès que ses amis se furent emparés du pouvoir. Il avait plus de cinquante ans quand il réussit, après de vaines tentatives, à forcer l'entrée de la Chambre des Communes, où l'envoya d'abord le bourg de Stafford (1830). Il prit, dans les orageuses sessions de 1830 et 1831, une bonne position et soutint avec une grande vivacité la nécessité d'une réforme parlementaire. Aussi lord Grey, qui avait apprécié l'importance d'un semblable auxiliaire, l'appela-t-il à faire partie de son cabinet, d'abord comme avocat général (1832), puis comme procureur général (1834). Ces dernières fonctions, un moment résignées sous sir R. Peel, il les accepta de nouveau du comte Melbourne, lors de son retour aux affaires.

Au Parlement, il n'en tint pas moins une place distinguée, et sa parole claire et ferme y était écoutée avec beaucoup de faveur. Après avoir représenté le bourg de Dudley de 1832 à 1834, il obtint à cette époque le mandat très-recherché de la cité d'Édimbourg. En juin 1841, il fut élevé à la pairie avec le titre de baron Campbell et chargé de la chancellerie d'Irlande; sa femme, fille de lord Abinger, avait déjà, par décret royal, le rang de pairesse du Royaume-Uni, attaché à son titre de baronne Stratheden. Le cabinet tory, qui prit quelques mois plus tard la direction des affaires, enleva au nouveau lord sa charge ministérielle et restreignit son action politique à la Chambre haute. Ce fut alors qu'il employa ses loisirs à écrire deux ouvrages biographiques qui lui ont coûté de longues recherches, l'un sur *les Chanceliers d'Angleterre* (Lives of the lords Chancellors and Keepers of the great seal, 1845-1847, 8 vol. in-6), et l'autre sur *les Présidents des*

Digitized by Google

cours suprêmes (Lives of the Chief justices of England; 1849).

Le triomphe du parti whig en 1846 fit nommer lord Campbell chancelier du duché de Lancastre, et, en sa qualité de membre du ministère Russell, il prit une part très-active aux débats de la Chambre des Lords. En 1850, lors de la retraite du baron Denman, il fut installé dans la charge de président de la Cour du Banc de la reine, qui est, après la Chancellerie, le plus haut degré de la magistrature anglaise. Depuis 1841, il fait partie du conseil privé.

Lord Campbell, marié en 1821, a sept enfants, dont l'aîné, *William-Frédéric* CAMPBELL, est né en 1824 à Londres; il a fait ses études à Cambridge et a siégé dans les rangs du parti libéral à la Chambre des Communes, où il a représenté le bourg de Cambridge de 1847 à 1852.

CAMPBELL (sir Colin), général anglais, est né en 1792 près Glasgow. Entré, en 1808, au service militaire avec le brevet d'enseigne, il fit ses premières armes à l'expédition de Walcheren et prit part, de 1809 à 1814, à toutes les guerres de la Péninsule; il fut blessé à Saint-Sébastien et au passage de la Bidassoa. Il était capitaine lorsqu'il fit la campagne des États-Unis (1814), devint major en 1825 et, lors de l'expédition de Chine (1842), fut placé comme colonel à la tête du 98e régiment d'infanterie, qui se distingua à la prise de Chin-Kiang-Fou et de Chusan.

Durant la guerre du Pendjâb, sir C. Campbell agit, sous les ordres du général Gough, en qualité de major général. Après avoir battu les Sikhs près de Ramnugzour (22 novembre 1848), ainsi qu'au passage du Chenâb, il dut se retirer devant des forces supérieures, rallia le gros de l'armée et commanda une division entière aux sanglantes batailles de Chillianwâllah et de Goudjerât. Il reçut, pour sa belle conduite, les remercîments publics du Parlement et la croix de commandeur du Bain (1849). Sir Ch. Napier l'employa, en 1852, à réduire les montagnards rebelles du Peshâwer.

Il fut rappelé en 1854 pour prendre part à la guerre d'Orient et placé, comme major général, sous les ordres du duc de Cambridge. Il se conduisit vaillamment à l'Alma, où il aborda, avec les *highlanders*, l'ennemi à la baïonnette, et à Balaclava, qu'il préserva de l'attaque soudaine des Russes. Il a été créé chevalier en 1855 et a reçu, en 1856, la croix de grand-officier de la Légion d'honneur.

CAMPBELL (sir John), général anglais, né le 14 avril 1807, est fils du célèbre général de ce nom, qui dut à ses victoires dans l'Inde le titre de baronnet (1831). Il entra fort jeune au service militaire, et fit, comme aide de camp de son père, la première campagne contre les Birmans (1824-1826). Devenu lieutenant-colonel d'infanterie en 1840, il prit part à l'expédition de Crimée avec le grade de major général (1854), combattit au passage de l'Alma et à Inkermann, et fut tué à la tête de sa brigade lors de la désastreuse attaque de Malakoff (18 juin 1855).

CAMPERDOWN (Robert Dundas DUNCAN-HALDANE, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né en 1785, est fils du célèbre amiral Duncan créé pair et vicomte en 1797, en récompense de la victoire navale qu'il remporta sur les Hollandais devant Camperdown. Membre de la Chambre des Lords depuis 1804, il s'est associé à tous les actes du parti whig. C'est un des députés-lieutenants du comté de Perth. En 1831, il fut élevé, par le ministère de lord Grey, à la dignité de comte de Camperdown. De son mariage avec la fille de sir H. Hamilton (1805) il a quatre enfants dont l'aîné est le vicomte DUNCAN (voy. ce nom).

CAMPHAUSEN (Ludolf), homme politique allemand, né à Hünshoven, près d'Aix-la-Chapelle, le 3 janvier 1803, s'est d'abord fait connaître par son activité et son intelligence commerciales. Chef d'une maison de banque fondée à Cologne en 1825, il contribua au développement de la navigation à vapeur sur le Rhin et du réseau des chemins de fer en Allemagne. Il se déclara de bonne heure contre le système protectionniste. De 1839 à 1848, il présida la chambre de commerce de Cologne. En 1842, il débuta dans la carrière politique, comme membre de la diète provinciale du Rhin, et s'y plaça à la tête de l'opposition constitutionnelle qui réclamait la liberté de la presse et l'établissement d'une représentation nationale. En février 1847, il fit partie de la première diète générale des états, convoquée à Berlin par le roi de Prusse. Dès les premières séances, il acquit une grande popularité, et devint l'espoir de la bourgeoisie libérale. Après les événements de Berlin (18 mars 1848), il fut nommé président du conseil des ministres, mais il fut bientôt débordé par le parti révolutionnaire qui exigeait la convocation immédiate d'une constituante. Ne voulant céder ni à l'esprit retrograde de la cour ni aux entraînements de la démocratie, il donna sa démission (20 juin 1848). Il refusa la présidence de l'Assemblée nationale de Prusse, et le portefeuille des affaires étrangères que lui offrait le vicaire de l'empire; mais il accepta le titre de ministre d'État, et fut accrédité auprès du pouvoir central allemand, en qualité de ministre plénipotentiaire. Fidèle à son système de conciliation et de juste-milieu, il se prononça contre le rétablissement de l'empire, ne voulut point sacrifier l'indépendance de la Prusse à l'unité de l'Allemagne, et s'efforça de ménager tous les intérêts légitimes, en proposant une confédération d'États dont la Prusse aurait eu la direction. Il approuva le traité dit des trois rois (26 mai 1849), et dans le parlement fédéral, convoqué à Erfurt au nom de l'union restreinte (20 mars 1850), il remplit les fonctions de rapporteur du Comité de constitution. Mais bientôt la Prusse, devant les menaces de l'Autriche, reconnut l'autorité de l'ancienne diète rétablie à Francfort; les conférences d'Ollmütz et de Varsovie dissipèrent les dernières illusions du parti modéré, et M. Camphausen rentra dans l'opposition. Il reprit sa position d'associé gérant de la maison de banque qui porte le nom de sa famille, et parut renoncer à toute ambition politique.

Son frère, Otto CAMPHAUSEN, né à Hünshoven le 21 octobre 1812, a rempli, de 1834 à 1844, des fonctions administratives, tout en s'occupant d'affaires commerciales. En 1847, il a rédigé un projet d'impôt sur le revenu. Membre de l'Assemblée prussienne (1849-1850), il a voté constamment avec les libéraux modérés.

CAMPHAUSEN (Guillaume), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 8 février 1810, et fils d'un négociant, manifesta dès l'enfance de grandes dispositions pour le dessin, et, après de bonnes études au collége, entra comme élève à l'Académie de Dusseldorf. Il peignit toujours de préférence les chevaux et les batailles, s'engagea même quelques années dans un régiment de hussards pour étudier de plus près ses sujets favoris, et fit de grandes tournées en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie et en Allemagne.

Parmi les tableaux de M. Camphausen, que recommandent la science du dessin, l'habileté de la composition et la sobriété de la couleur, nous citerons : *Puritains observant l'ennemi*, apparte-

Digitized by Google

nant au consul Wagner, à Berlin; et dont le roi de Hanovre a une copie; *Transport de prisonniers appartenant au parti de Cromwell, Cavaliers et têtes rondes, Charles II à la retraite de Worcester*, au roi Louis de Bavière: *Pillage d'un château anglais par les soldats de Cromwell; Charles Ier à la bataille de Naseby; Tilly à Breitenfeld; le Prince Eugène à Belgrade; Godefroy de Bouillon à Ascalon*, etc.; sans compter une foule de dessins pour des publications illustrées, entre autres pour *l'Almanach mensuel de Dusseldorf*.

CAMPINEANO (Jean), homme d'État valaque, né vers 1798 d'une famille de grands boyards connue par son patriotisme, entra dans la milice lors de sa formation en 1829, et parvint, en peu d'années, à un grade supérieur. En 1835, un an après l'avénement d'Alexandre Ghika, désespérant de rallier à ses vues de réforme le prince jadis son ami, il fonda, sur le modèle de l'ancienne hétairie des Philomuses, la Société dite *philharmonique*, qui restreinte en apparence à la littérature, exerça une grande influence sur l'avenir politique de la Roumanie. Devenu le chef de l'opposition libérale, il combattit au sein de l'Assemblée générale de 1837, l'insertion au règlement organique des deux articles supplémentaires qui annulaient au profit de la Russie l'autonomie de la principauté. Après la dissolution de l'Assemblée et la fermeture du théâtre national, qu'il avait fondé avec le concours d'Héliade et d'Aristias (voy. ces noms), il se rendit, en 1840, en France et en Angleterre pour y plaider, au nom du parti national, la cause de la Moldo-Valachie devant les cabinets de l'Occident. Pendant son absence, le ministre de Russie à Constantinople obtint contre lui un firman d'exil. Lorsqu'il voulut rentrer dans son pays, il fut arrêté à la frontière et enfermé pour plusieurs années dans un monastère. La révolution de 1848, qu'il avait préparée par l'effort de toute sa vie, ne lui causa qu'appréhensions et défiance. Ministre du contrôle pendant la caïmacamie de Constantin Cantacuzène (voy. ce nom), puis, à divers intervalles, sous l'administration de Stirbey, il ne s'est point jeté dans la réaction: mais il n'a rien fait pour reconquérir son ancienne popularité, s'exposant à la désaffection et au blâme de tous les partis, qui rendent hommage à son désintéressement et à son intégrité.

CAMUS DE LA GUIBOURGÈRE (Alexandre-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris en 1793, y fit son droit, puis alla s'établir dans le département de la Loire-Inférieure. Maire d'une commune voisine d'Ancenis depuis 1824, membre du conseil d'arrondissement, puis du conseil général, il fit partie, sous Louis-Philippe, de l'opposition légitimiste. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 68184 suffrages, le dernier sur treize, il vota avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint d'abord le gouvernement de Louis-Napoléon, et fut réélu le sixième, à l'Assemblée législative. Il fit partie de la majorité royaliste, vota la loi de l'enseignement, celle du 31 mai, et se prononça pour la révision de la Constitution. Dans les derniers débats entre l'Assemblée et l'Élysée, il prit parti pour le pouvoir parlementaire. Depuis le 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

CANDLISH (révérend R.), théologien et réformateur écossais, a été l'un des chefs du parti religieux de la *non-intrusion* durant les troubles qui amenèrent, en 1843, la scission de l'Église presbytérienne en deux camps, et l'établissement régulier de la secte des indépendants (*free church*). Il écrit avec une grande facilité et ses articles de controverse ont été fort remarqués. On a déjà une *Exposition de la Genèse*, commentaire critique du premier livre de la Bible.

CANEL (Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure) le 30 novembre 1803, fit de bonnes études de droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et fit partie de l'opposition jusqu'à la chute de la monarchie. Nommé sous-commissaire de la République à Pont-Audemer, il fut élu, en avril 1848, représentant de l'Eure par 64 418 voix. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, mais sans se prononcer sur la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à propos des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il vit en dehors des affaires publiques.

Très-versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Normandie, M. Canel a écrit sur cette province: *Essai historique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer* (1833-1834, 2 vol. in-8 et atlas); *Revue historique des cinq départements de la Normandie* (1835-1837, 3 vol. in-8), publications trimestrielles: *Mémoire et recherches sur les États de l'ancienne province de Normandie* (1837-1839, in-8); *Lettres sur l'histoire de Normandie pendant le XIVe siècle* (in-8), et un grand nombre d'articles tirés à part, dans le *Journal de Pont-Audemer*, la *Revue de Rouen* et les *Mémoires* de la Société des antiquaires normands à laquelle il appartient. Il annonce, comme devant paraître prochainement: *Histoire de Pont-Audemer* (2 vol. in-8) et *Blason populaire de la Normandie* (2 vol. in-8), comprenant les proverbes, sobriquets ou dictions relatifs à cette province.

CANINA (Luigi), architecte et archéologue italien, né à Casal en 1793, fit, vers 1830, un assez long séjour à Rome, et y publia, à la suite de sérieuses recherches: *l'Architecture antique décrite et démontrée par les monuments* (L'architettura antica descritta e dimostrata coi monumenti; Rome, 3e édit., 1844, 9 vol.); *Plan topographique de l'ancienne Rome* (Indicazione topografica di Roma antica; 1831; 3e édit., 1841). Chargé de continuer les fouilles commencées à Tusculum en 1840, et celles faites plus tard à Veïes, il dut à l'amitié et à la protection de la reine de Sardaigne la publication somptueuse de quelques-uns de ses ouvrages. Nous citerons au nombre des principaux: *Exposé historique et topographique du forum romain* (Esposizione del foro romano; 1834, in-fol., 2e édit. 1845); *Description de l'ancien Tusculum* (Descrizione dell' antico Tusculo; 1841, in-fol): *de l'Architecture particulièrement dans le style chrétien* (Sull' architetture più propria dei tempj cristiani, 1843, 145 pl. in-fol.); *l'Ancienne ville de Veïes* (Antica città di Veji, 1847); *l'Étrurie maritime* (Sull' Etruria marittima: 1847-1850, 2 vol. in-fol.); *les Édifices de Rome* (gli Edifici di Roma, 1849-1852, 2 vol.)

Ces divers travaux méritèrent au chevalier Canina la chaire d'architecture à l'Académie de Turin, de nombreuses décorations, et le titre d'associé de plusieurs Académies d'Europe, notamment celui de correspondant de l'Institut de France (avril 1843). — Il est mort pendant un voyage à Florence, le 17 octobre 1856.

Digitized by Google

CANINO (Charles-Lucien-Jules-Laurent Bonaparte, prince de), homme politique italien et savant naturaliste, est né à Paris, le 24 mai 1803. Fils aîné de Lucien Bonaparte, qui, par son caractère indépendant et par son mariage avec la veuve Berthion, s'était attiré la disgrâce de son frère Napoléon, il fut élevé loin des splendeurs et de l'influence de la cour impériale. Après avoir fréquenté les universités italiennes, il se rendit dans l'Amérique du nord, y étudia plusieurs années l'histoire naturelle et publia ses premiers ouvrages. De retour en Italie, vers 1830, il se fixa à Rome, continua pendant seize années ses travaux et ses publications, et présida la plupart des congrès scientifiques.

Mais au congrès de Venise, en 1847, il mêla la politique aux discussions de la science, et fut expulsé de la ville par ordre du gouvernement autrichien. Il retourna à Rome, où l'avènement de Pie IX semblait inaugurer une politique plus libérale, et se rangea dans le parti du pape. Mais quand celui-ci voulut enrayer le mouvement démocratique, le prince de Canino devint un des chefs du parti radical. Le 16 novembre 1848, il fut imposé comme ministre au pape avec Sterbini, Cernuschi et les autres chefs républicains, par la nécessité des circonstances. Député à l'Assemblée constituante romaine au commencement de 1849, il en fut plusieurs fois nommé vice-président. Il n'abandonna la cause de la république romaine qu'après l'entrée des Français à Rome.

Il voulut alors se retirer en France; mais il était à peine à Marseille que le gouvernement du président de la République, lui interdit le séjour sur le territoire français. Comme il n'en continuait pas moins sa route vers Paris, il fut arrêté à Orléans et conduit au Havre, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. Cependant il obtint l'année suivante de venir à Paris, où il a repris depuis ses travaux d'histoire naturelle. Il avait été élu correspondant de l'Académie des sciences, en mars 1844. — Il est mort le 29 juillet 1857.

On a de lui, outre plusieurs dissertations insérées dans les *Annales* du lycée de New-York : *Ornithologie américaine* (Philadelphie, 1825, 3 vol.), continuation des travaux de Wilson; *Sur la seconde édition du règne animal de Cuvier* (Sulla seconda edizione, etc. Bologne, 1830); *Essai d'une classification des animaux* (Saggio di una distribuzione degli animali; Rome, 1831); *Iconographie de la faune italique* (Iconografia della fauna italica; Ibid., 1833-1841, 3 vol. gros in-folio), son plus important ouvrage. *Catalogue méthodique des mammifères européens* (Catalogo metodico, etc.; Milan, 1845); *Catalogue méthodique des poissons européens* (Naples, 1846); *Conspectus systematum* (Leyde, 1850, et *Conspectus generum avium* (Ibid., 1850).

Le prince de Canino qui a porté jusqu'à la mort de son père (1840), le titre de prince de Musignano, avait épousé à Bruxelles, en 1822, la fille de Joseph Bonaparte, Zénaïde, femme d'un esprit cultivé qui a traduit plusieurs pièces de Schiller et qui est morte le 8 août 1854. Huit enfants sont nés de ce mariage. L'aîné Joseph, né à Philadelphie, en 1824, et qui était, en politique, l'adversaire de son père, faillit être victime d'un assassinat à Rome, le 10 février 1850. Le second, Lucien, né à Rome, le 15 novembre 1828, entra dans les ordres en 1853. Il est secrétaire-camérier du pape.

CANNING (Charles-John Canning, 1er vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Gloucester-lodge, près Brompton, est le second fils du célèbre homme d'État de ce nom, mort en 1827. En sortant du collége d'Eton, il acheva d'une manière brillante son éducation à l'université d'Oxford. En 1835, il épousa la fille aînée de lord Stuart de Rothsay, dame d'honneur de la reine, et qui a toujours joui d'une haute faveur à la cour. L'année suivante, il siégea à la Chambre des Communes pour le comté de Warwick : mais, sa mère étant morte en 1837, il hérita de la pairie qu'un décret de Georges IV avait conférée à elle et à ses descendants mâles.

A la Chambre haute, le nouveau lord fit preuve, dans les rares occasions où il prit la parole, de beaucoup de bon sens et d'une intelligence des affaires assez étendue; quant à ses opinions politiques, il se rangea, après quelque hésitation, parmi les partisans de sir R. Peel, dont l'opposition constante aux principes de Georges Canning était notoire. Ce fut sous le patronage de cet homme d'État qu'il entra dans la carrière des emplois publics. Sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, en septembre 1841, il fit partie du cabinet, à partir de mars 1846, avec le titre de grand maître des domaines et des forêts.

Lord Canning suivit son chef dans la retraite (juillet 1846); fidèle à la fortune de son parti, il n'accepta d'emploi que sous le ministère de la coalition formé en janvier 1851 par lord Aberdeen. Au reste, la direction générale des postes qu'il occupait lui fut maintenue par lord Palmerston jusqu'en juillet 1855. A cette époque, il a été désigné pour remplacer lord Dalhousie dans le gouvernement des Indes, où il a fait preuve, durant la terrible insurrection de 1857, d'une modération, injustement taxée de faiblesse.

CANNON (N....), général anglais, né vers la fin du siècle dernier, entra de bonne heure au service militaire de la Compagnie des Indes, et prit part à plusieurs campagnes. Il était lieutenant-colonel, lorsqu'en 1835 il rejoignit la légion anglaise qui servait en Espagne sous les ordres du général Evans, y reçut le commandement de deux régiments d'infanterie et fut blessé lors de l'attaque des lignes de Saint-Sébastien. En 1837, il repassa dans l'Inde, devint colonel et fut forcé, par le mauvais état de sa santé, de donner sa démission (1847). Au moment où la guerre éclata entre la Russie et la Turquie (1853), il se rendit avec quelques amis à Constantinople, et prit du service dans l'armée ottomane où le sultan lui donna le rang de major général, sous le nom de *Behram-pacha*. A la tête de 6000 hommes, il fut chargé par Omer-pacha de harceler les Russes qui venaient de mettre le siége devant Silistrie. Ayant appris l'état désespéré de la garnison, il se jeta de lui-même dans la forteresse, et plus tard dans la place. En 1854, il se distingua au passage du Danube près Giurgewo, ainsi qu'à la bataille qui s'ensuivit, et commanda, en 1855, la division turque placée en réserve à Eupatoria. Au mois d'avril 1856, il est revenu en Angleterre.

CANONGE (Jules), poëte français, né vers 1815, à Nîmes, fit ses études au collége de cette ville, débuta, en 1835, par un volume de vers intitulé *Préludes* (in-18), et collabora à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue du midi* et à *l'Art en province*. Depuis cette époque, il a donné des poésies et des nouvelles qui ne manquent ni de facilité ni de grâce, telles que : *le Tasse à Sorrente*, *Terentia et le Songe des îles d'or* (1839, in-8), poèmes : *les Premiers solitaires* (1841), légendes; *la Reine des fées* (1844); *Poémes et impressions poétiques* (1846); *Izane* (1849), nouvelle arlésienne; *Arles en France* (1850), nouvelles; *Varia* (1855), poésies.

Digitized by Google

CANROBERT (François-Certain), maréchal de France, sénateur, né en 1809, appartient à une honorable famille de la Bretagne. Admis en 1825 à l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1828 en qualité de sous-lieutenant au 47e de ligne, devint lieutenant en 1832, et s'embarqua en 1835 pour l'Algérie, où tout d'abord il prit part à l'expédition de Mascara; puis il assista successivement à la prise de Tlemcen, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkak. Capitaine en 1837, il se trouva au siége de Constantine, fit partie des colonnes d'assaut, et reçut sa première blessure sur la brèche à côté du colonel Combes, qui, avant d'expirer, le recommanda au maréchal Vallée par ces mots : « Il y a de l'avenir dans cet officier. » Décoré de la Légion d'honneur, il rentra en France en 1839, et fut chargé d'organiser avec les débris des bandes carlistes un bataillon pour la légion étrangère.

De retour en Afrique (1841), il se distingua par son sang-froid et son active énergie dans les expéditions aventureuses qui lui furent confiées, notamment au col de Mouzaïa; commanda un bataillon de chasseurs à pied, puis le 64e de ligne, et, à la tête de ce dernier corps, réduisit au néant la rébellion de Bou-Maza et des tribus du Bas-Dhara; l'affaire de Sidi-Kalifa lui fit surtout beaucoup d'honneur. Huit mois de luttes opiniâtres et sanglantes lui valurent le grade de colonel (1847); en cette qualité, il dirigea l'expédition contre Ahmed-Sghir, s'avança jusqu'au défilé de Djerma où l'ennemi s'était retranché, le battit, et rentra à Bathna en emmenant deux cheiks prisonniers. Après avoir commandé le 2e régiment de la légion étrangère, il fut mis à la tête du 3e de zouaves qu'il conduisit avec le même bonheur contre les Kabyles et les tribus du Jurjura. Quittant ensuite Aumale (novembre 1849), il délivra Bou-Sada dont la garnison était bloquée, rallia le gros de l'armée devant Zaatcha, et monta un des premiers à l'assaut de cette ville; cette action d'éclat lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur (10 décembre 1849).

Rappelé en France l'année suivante, M. Certain-Canrobert s'attacha à la fortune du prince Louis-Napoléon qui le nomma général de brigade (13 janvier 1850), le prit pour aide de camp et lui donna un commandement à Paris, où il s'employa énergiquement à réprimer l'insurrection qui avait suivi le coup d'État de décembre. Quelques semaines plus tard, il fut chargé avec des pouvoirs très-étendus de parcourir les départements et d'y étudier la situation politique. Le 14 janvier 1853, il devint général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Canrobert, qui avait adopté ce dernier nom, quitta le camp d'Helfaut, et prit le commandement de la 1re division de l'armée d'Orient (mars 1854), qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut si effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes, et malgré un feu très-vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée (24 septembre). Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud qui sentait sa fin prochaine, lui remettait le commandement en chef ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'Empereur en date du 12 mars précédent. Le nouveau général marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre; mais, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit au milieu d'insurmontables obstacles et dans une saison des plus rigoureuses les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement complet. Cette première période du siége, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), les combats de Balaclava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuelles sorties de l'ennemi. Par suite du refus de lord Raglan de coopérer au plan d'attaque proposé par M. Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, résigna le 16 mai 1855 le commandement en chef entre les mains du général Pélissier, et reprit sa place à la tête du 1er corps. A deux mois de là, il dut quitter la Crimée, et l'année suivante, il reçut en même temps que MM. Bosquet et Randon le bâton de maréchal de France (18 mars 1856). Sénateur de droit par le fait de cette nouvelle dignité, il est grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 20 mai 1855.

CANS (Léon), éditeur belge, ancien député, né vers 1800, est l'un des chefs de la maison *Meline et Cans*, qui s'est fait une si grande réputation par la contrefaçon des livres français. Plusieurs fois élu député de Bruxelles depuis 1845, il appartint toujours au parti libéral. En 1853 il s'éleva vivement contre le traité relatif à la propriété littéraire conclu entre la France et la Belgique. Il déclarait que supprimer la contrefaçon, c'était compromettre l'existence de la librairie belge. Il quitta peu après la Chambre des Représentants, et reçut vers le même temps la croix de l'ordre de Léopold.

CANSON (frères), industriels français, fils du célèbre Barthélemy Canson, fabricant de papier, pair de France sous la monarchie de Juillet. Ils dirigent aujourd'hui, à Vidalon-lès-Annonay, l'établissement que celui-ci avait reçu, en 1810, des mains d'Étienne Montgolfier, son beau-père. Après avoir donné successivement, aux systèmes anciens et nouveaux de fabrication, l'extension la plus complète, ils ont adopté, depuis une dizaine d'années, la spécialité des feuilles photographiques. Souvent cités comme d'habiles chimistes, les frères Canson ont obtenu trois médailles d'or aux expositions, de 1834 à 1849. M. Étienne Canson, l'aîné, a inventé pour rendre les chaudières inexplosibles, un appareil qui lui a valu la croix d'honneur en 1843.

CANTACUZÈNE (Constantin), homme politique roumain, est né, vers le commencement du siècle, d'une famille de grands boyards, dont les ancêtres gouvernèrent à plusieurs reprises les deux principautés avant l'avénement des beys du Phanar, et qui prétend même se rattacher, par une filiation non interrompue, à la maison impériale de Constantinople, malgré les contestations d'une famille homonyme. Entré de bonne heure dans l'administration, il fut porté rapidement aux premiers emplois. Secrétaire d'État dans les dernières années du règne d'Alexandre Ghika, il donna lieu, par ces abus de tout genre si souvent reprochés aux fonctionnaires valaques, à des plaintes nombreuses et fut destitué lors de l'enquête qui amena la déchéance de l'hospodar lui-même (1842). Pendant tout le règne du prince Bibesco et les trois mois de l'administration provisoire amenée par les événements de juin à Bucharest, il ne prit aucune part directe aux affaires. Retiré dans le camp d'Omer-pacha à la première nouvelle de l'approche des Turcs, il entra avec ce général et Fuad-effendi à Bucharest, le soir de la journée du 13-25 septembre qui mit fin à la lieutenance princière de MM. Golesco,

Digitized by Google

Héliade, et Tell (voy. ces noms). Installé par le plénipotentiaire ottoman, en qualité de caïmacan, il gouverna la Valachie jusqu'au mois de juin 1849, époque à laquelle il fut remplacé par le prince Barbo Stirbey (voy. ce nom). Une brochure, publiée en 1855, à Paris et à Bruxelles (*la Valachie depuis* 1830 *jusqu'à ce jour*, par Ganesco), sous l'inspiration de M. Cantacuzène, représente son administration, pendant cette période, comme la plus libérale et la plus honnête dont la principauté eût joui depuis de longues années. Le pays eut toutefois à souffrir alors, outre le poids des ancies s abus, toutes les charges d'une double occupation. Il accueillit du moins avec humanité les Roumains de la Transylvanie, jetés en Valachie par l'invasion russe en Hongrie, et leur fit distribuer toute sorte de secours. Il en usa avec plus d'empressement encore à l'égard des soldats autrichiens que les hasards de la lutte forcèrent à plusieurs reprises à passer les Carpathes. L'empereur François-Joseph lui envoya alors les insignes de commandeur de l'ordre de Léopold, et plus tard, lors du voyage qu'il fit à Hermanstadt en 1852, il lui conféra lui-même le grand cordon de l'ordre de Sainte-Thérèse.

Au mois d'août 1854, après que les Russes eurent évacué les provinces, où ils furent remplacés par les Autrichiens, M. Constantin Cantacuzène fut investi par le commissaire ottoman, Dervich-pacha, des fonctions de président du conseil d'administration, et, comme tel, chargé du gouvernement civil de la Valachie jusqu'au retour de l'hospodar Stirbey (septembre, même année). Rentré depuis dans la vie privée, l'ex-caïmacan figure parmi les prétendants à la future couronne du royaume moldo-valaque.

M. Constantin Cantacuzène a un fils aîné, Jean, né en 1820, qui a rempli successivement les fonctions de directeur au ministère de la justice, sous l'administration de Stirbey, puis de chef de ce même département, pendant l'intérim de son père, à la fin de 1854. Son nom figure également sur la liste des candidats à la principauté. Il a aussi un neveu, fils de son frère Grégoire, qui a épousé, en 1855, à Vienne, une fille de l'ex-hospodar Bibesco.

Le nom de Cantacuzène est aussi porté, en Moldavie, par un grand nombre de familles qui toutes, plus ou moins, se prétendent issues des anciens princes roumains de ce nom.

CANTAGREL (Félix), littérateur français, ancien représentant, né, dans le Midi, en 1809, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, où il s'occupa de littérature et coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, notamment *l'Artiste*. Attaché ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, il publia, aux frais de l'école sociétaire, *le Fou du Palais-Royal* (1841, in-8), satire dialoguée où il cherche à préparer la transition du monde actuel à l'unité *harmonienne* de Fourier. C'est tout ce qu'il a écrit avec une étude sur les colonies agricoles de Mettray et d'Ostwald (1842, in-8). Grâce au patronage de M. Considérant, son ami, il fut envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, comme représentant du Loir-et-Cher. Mais, accusé d'avoir pris part au mouvement du 13 juin avec les chefs de la Montagne, il prévint la condamnation de la haute Cour de Versailles en se réfugiant en Belgique.

CANTERBURY (Charles-John MANNERS-SUTTON, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Londres, est issu d'une branche cadette des ducs de Rutland élevée, en 1835, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à Cambridge et vécut éloigné des affaires publiques jusqu'en 1845 où la mort de son père, ancien président de la Chambre des Communes, le fit entrer à la Chambre haute. Suivant les traditions de sa famille, il y défend les principes conservateurs. En 1853, il a fait partie de la Commission d'enquête de la marine. Il n'est pas marié et a pour héritier de ses titres son frère puîné, John-Henri-Thomas MANNERS-SUTTON (voy. ce nom).

CANTÙ (César), historien italien, né à Brisio, dans le Milanais, le 5 septembre 1805, fut élevé à Sondio, dans la Valteline, et devint à dix-huit ans professeur de littérature au collége de cette ville. De là, il se rendit à Côme, puis à Milan où il a passé une partie de sa vie. Il embrassa la cause libérale, et ses *Réflexions sur l'histoire de la Lombardie au* XVIIe *siècle* (Ragionamenti sulla historia Lombarda nel secolo XVIIe; Milan, 2e éd., 1842-44), le firent condamner par la justice autrichienne à une année d'emprisonnement. Pendant sa captivité, il composa un roman historique : *Margherita Pusterla* (Florence, 1835), ouvrage souvent comparé aux *Promessi Sposi* de Manzoni. Des chants religieux où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un vif amour de l'Église catholique, un poëme patriotique, *Algiso o la Legua Lombarda*; des *Lectures à l'usage de la jeunesse* (Letture giovanelli), propagées en Italie par plus de trente éditions et imitées en France par Mme Amable Tastu; des articles de littérature et d'histoire publiés dans la *Biblioteca italiana*, dans l'*Indicatore* de Milan, etc.; tous ces travaux, qui popularisèrent le nom de M. Cantù, le rattachent à l'école romantique fondée par Manzoni et par Silvio Pellico.

Ses titres les plus durables sont ses œuvres historiques, et surtout l'*Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8; 2e édit. française, 1854-1855), traduite en anglais, en allemand et en français, monument considérable, malgré ce qu'il laisse désirer aux penseurs et aux érudits et dont l'esprit de parti a encore favorisé le succès. L'auteur, qui n'aime pas Voltaire, a cru servir l'Italie en dépréciant le XVIIIe siècle et la France. Cette sorte de gallophobie, qui fut un instant de mode au delà des Alpes, inspire encore son *Histoire de la littérature italienne* et son *Histoire des cent dernières années*, traduite en 1852 par M. Amédée Renée. M. Cantù est de l'école qui persiste à mettre dans la papauté l'espoir de l'Italie et à ramener, par l'absorption de l'État dans l'Église et de la politique dans la religion, la révolution vers le moyen âge.

CANUTI (Philippe), publiciste et homme politique italien, est né le 1er avril 1802, à Bologne (États romains), d'une famille qui compte parmi ses membres le peintre Canuti, de l'école des Carraches, et le docteur Canuti, professeur d'anatomie, dans le siècle dernier, à l'université de Bologne. Il étudia la jurisprudence à cette université, fut reçu docteur en droit civil et canonique en 1822, et nommé avocat en 1824. Il se fit d'abord connaître par une biographie du père Mattei, maître de Rossini (*Vita di Stanislao Mattei*, Bologna, 1829). Il prit une part active à la révolution de 1831. Par ses relations avec Ciro Menotti de Modène et les libéraux les plus influents des Légations, de la Lombardie et de la Toscane, il contribua à la propagation si vive du mouvement insurrectionnel de toute l'Italie centrale. Il eut alors des rapports directs avec les princes Napoléon et Louis Bonaparte. Nommé préfet d'Ascoli par le gouvernement révolutionnaire de l'Italie centrale, M. Canuti exerçait ces fonctions au moment de la capitulation d'Ancône. Forcé de s'expatrier (avril 1831), il passa

Digitized by Google

successivement à Corfou, à Malte, à Marseille, enfin à Paris, où il est resté jusqu'en 1848.

Pendant son séjour en France, il s'appliqua aux sciences morales et politiques et fut le collaborateur de plusieurs journaux, et entre autres du *Commerce*, ainsi que de différentes revues politiques et littéraires de l'émigration italienne. Il aida de sa plume le mouvement de la Romagne en 1845, par une brochure intitulée : *la Question italienne* (Paris, 1845, in-8), qui eut beaucoup de retentissement.

Après la révolution de Février, M. Canuti fut nommé par le parti constitutionnel vice-président de l'*Association nationale italienne* qui venait de se constituer à Paris, sous la présidence de Mazzini, pour aider au triomphe de la cause italienne, sans acception d'aucune forme de gouvernement. Il partit aussitôt pour Turin avec M. Bixio, nommé ministre de la république française en Piémont. De là, il se rendit à Milan, puis à Crémone où il eut une entrevue avec Charles-Albert à son quartier général. M. Canuti était favorable à la fusion du royaume lombardo-vénitien avec le Piémont. En juin 1848, il fut nommé par le gouvernement constitutionnel de Pie IX commissaire général extraordinaire de l'armée pontificale qui avait passé le Pô, pour prendre part à la guerre de l'indépendance dans les provinces vénitiennes. L'armée romaine étant rentrée dans les Légations après la capitulation de Vienne, M. Canuti revint à Rome, et fut envoyé par le ministère Mamiani (5 décembre 1848) en mission diplomatique à Paris et à Londres. A son retour de cette dernière ville, il reçut du gouvernement provisoire de Rome l'ordre de s'arrêter à Paris en qualité de chargé d'affaires. Ces fonctions lui furent retirées aussitôt après la proclamation de la république romaine, et il rentra dès lors dans la vie privée. On cite encore de lui : *Réflexions sur les affaires d'Italie* (Paris, 1848).

CAP (Paul-Antoine Gratacap, dit), naturaliste français, né à Mâcon, le 2 avril 1788, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, se fit recevoir pharmacien, et fut pendant longtemps l'associé de M. Planche aîné, qui était titulaire d'une des meilleures officines de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses travaux scientifiques, on remarque : *de la Classification régulière des médicaments* (1823), mémoire qui avait obtenu en 1821 une médaille d'or de la Société de médecine de Paris; *Principes élémentaires de pharmaceutique* (1837, in-8); *Recherches sur les lactates* (1838), avec M. Henry; *Traité de pharmacie* (1847, in-8); *Histoire de la pharmacie* (Anvers 1851, in-8); *le Muséum d'histoire naturelle* (1853, gr. in-8); *Éloge de Mathieu Bonafous* (Lyon, 1854, in-8), couronné par l'Académie de Lyon; etc. Ce savant a encore donné une traduction des *Aphorismes de la physiologie végétale* de J. Lindley (1838, in-8); plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités*; une édition des *Œuvres de Senecé* (1856, 2 vol.), et un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques.

CAPEFIGUE. (Jean-Baptiste-Honoré-Raymond), publiciste français, né à Marseille en 1802, vint à Paris en 1821, suivit longtemps les cours de l'École des chartes, et commença son droit. Mais il se lança bientôt dans le journalisme et devint rédacteur de la *Quotidienne*. Sous le ministère Martignac, il fut choisi pour diriger le *Messager des chambres*. Après la révolution de Juillet, il fournit des articles qui attestaient une facilité d'improvisation toute marseillaise, au *Temps*, au *Moniteur du commerce*, au *Courrier-Français*, à l'*Europe monarchique*, à la *Gazette de France*, etc. Il continuait à produire des publications historiques qui lui avaient déjà valu, sous la Restauration, quelques succès. La *Société catholique des bons livres* avait couronné sa *Vie de saint Vincent de Paule* (1827, in 8), et quelques-uns de ses mémoires avaient été accueillis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ses principales productions, dans ce genre, sont : *Histoire philosophique des Juifs depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours* (1833, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions; *Charlemagne* (1841, 2 vol. in-8); *Hugues Capet et la troisième race jusqu'à Philippe Auguste* (1839, 4 vol. in-8); *Histoire de Philippe Auguste* (1829, 4 vol. in-8), couronnée par l'Institut, « le seul de ses ouvrages, dit un bibliographe, où il y ait une apparence d'études sérieuses; *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort de Philippe Auguste jusqu'à la fin du règne de Louis XI* (1831-1833, 4 vol. in-8); *François 1er et la Renaissance* (1844, 4 vol. in-8); *Histoire de la réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV* (1834-1835, 8 vol. in-8); *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV* (1835-1836, 8 vol. in-8); *Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1837-1838, 6 vol. in-8); *Jacques II à Saint-Germain* (1832, 2 vol. in-8); *Philippe d'Orléans, régent de France* (1838, 2 vol. in-8); *Louis XV et la société du XVIIIe siècle* (1842, 4 vol. in-8); *Louis XVI, son administration et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1844, 4 vol. in-8); *l'Europe pendant la Révolution française* (1843, 4 vol. in-8); *l'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon* (1839-1841, 10 vol. in-8); *les Cent-Jours* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons* (1831-1833, 10 vol. in-8); *les Diplomates européens* (2e édit., 1845, 4 vol. in-8), *l'Europe depuis l'avénement de Louis-Philippe* (1845-1846, 10 vol. in-8); *le Congrès de Vienne* (1847, in-8); *les Quatre premiers siècles de l'Église chrétienne* (1850, 3 vol. in-8); *l'Église au moyen âge* (1852, 2 vol. in-8); *l'Église pendant les quatre derniers siècles* (1854-1856, 4 vol. in-8); *Histoire des grandes opérations financières* (1855-1857, 4 vol. in-8); *Avant* 1789, *Royauté, Droit, Liberté* (1857, in-8), etc.

Quelques-uns de ces nombreux ouvrages furent d'abord signés : *un Homme d'État*. A cette époque, M. Capefigue, grâce à la complaisance sans bornes du ministère Guizot envers lui, vivait tout entier dans le commerce des documents diplomatiques, et puisait à discrétion dans les plus précieuses archives de l'État. La reproduction dans ses livres d'une foule de pièces dont plusieurs ont paru d'une authenticité douteuse, a donné lieu à beaucoup de contestations. On reproche, d'ailleurs, à l'auteur, dont les théories tendent à la glorification de l'absolutisme politique et de l'intolérance, des défauts de composition et de style qui indiquent l'extrême précipitation du travail.

La révolution de Février ferma à M. Capefigue les archives des affaires étrangères, et la *Revue rétrospective* mit au jour sa large participation aux fonds secrets. Il combattit un des premiers la République dans l'*Assemblée nationale*, et, pendant deux ans, dicta les plans de la contre-révolution dans des lettres datées de Londres, de Vienne, de Berlin, et signées symboliquement d'une croix ou d'un fer à cheval, jusqu'au moment où la loi Tinguy imposa aux journalistes l'obligation de la signature.

CAPITAINE (Ulysse), bibliographe belge, né à Liége, en 1828, publia très-jeune, et souvent

Digitized by Google

sans nom d'auteur, des ouvrages qui annoncent beaucoup d'aptitude pour les travaux d'érudition, entre autres : *Recherches sur les journaux et écrits périodiques liégeois* (Liége, 1850, in-18), au point de vue historique et bibliographique; *Nécrologe liégeois pour* 1851 *et* 1852 (1852-1853, 2 vol.), renfermant plus de 120 articles biographiques; *Bibliographie liégeoise au* XVI*e siècle* (1852, in-8), et diverses monographies. Il a collaboré au *Messager des sciences historiques*, au *Travail*, au *Bulletin du bibliophile belge*, etc. Depuis quelques années, il prépare les matériaux d'une *Nouvelle biographie liégeoise*, qu'il se propose de conduire jusqu'en 1850.

Son parent, M. Félix CAPITAINE, né en 1804, à Opleew (Limbourg), est auteur de divers rapports sur des questions commerciales ou sociales imprimés de 1844 à 1852, et a travaillé activement au *Journal de Liége* de 1831 à 1850; il est docteur en droit, conseiller provincial et président de la chambre de commerce de Liége.

CAPO DE FEUILLIDE (Jean-Gabriel CAPPOT, dit), publiciste français, né aux Antilles, en 1800, vint en France pendant la Restauration, étudia le droit, reçut en 1821 le diplôme d'avocat et plaida au barreau de Toulouse. Attaché d'abord aux opinions légitimistes, il fit paraître quelques poésies inspirées par le souvenir des guerres vendéennes, par l'insurrection des Grecs ou par les événements religieux de l'époque : *Chants héroïques* (Toulouse, 1825, in-8); *Vendéennes et chants hellènes* (1826, in-18). Le jeune poète occupait alors un emploi dans la maison de Charles X. A l'avènement du ministère Polignac, il se tourna du côté des libéraux, et, sous le titre d'*Épîtres à Paul-Louis Courier* (1829-1830, in-8), lança contre les Ultras deux violentes satires.

Après les journées de Juillet auxquelles il avait pris part, il fut nommé sous-préfet à Mirande; mais, destitué le 11 mars 1831, il revint à Paris et rentra dans la vie littéraire comme rédacteur du *Figaro*, de *la Tribune* et du *Bon Sens*, organes de l'opposition républicaine. Il publia, en 1832, un pamphlet : *Aux doctrinaires*; une troisième épître à Paul-Louis Courier : *Deux ans de règne*; sous le pseudonyme de G. Desjardins, *Table des droits de l'Homme et du Citoyen*; et en 1836, sous l'empire des mêmes sentiments, *le Midi en* 1815 (2 vol. in-8). Il protesta alors contre le mercantilisme des journaux à bon marché, et c'est un de ses articles pleins de personnalités blessantes à l'adresse de M. Émile de Girardin, qui, inséré dans *le Bon Sens* et reproduit par *le National*, amena la rencontre où Carrel fut tué par le fondateur de *la Presse*. Peu de temps après, M. Capo de Feuillide devint un des collaborateurs de M. de Girardin, puis il obtint de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, une mission littéraire qui eut pour résultat la publication de son livre intitulé : *l'Irlande* (1839, 2 vol. in-8).

De retour en France, il fut quelque temps rédacteur en chef de *la Revue du* XIX*e siècle*, puis soutint, dans *le Journal de Paris*, le ministère Molé. Après le triomphe de la Coalition, il n'en reçut pas moins de M. Thiers la mission d'aller étudier aux Antilles la question de l'esclavage, et rejoignit à la Guadeloupe M. Granier de Cassagnac, qu'il tira des mains d'une troupe de noirs ameutés. Après la chute de M. Thiers, il rédigea, avec MM. Granier de Cassagnac et A. Peyrat, le journal *le Globe*, créé pour soutenir le ministère Guizot et les prétentions anti-abolitionnistes des colons. En 1842, à l'occasion de l'emprisonnement de Louis-Napoléon, il publia *le Château de Ham, son histoire, ses seigneurs et ses prisonniers* (in-8), et, deux ans plus tard, l'*Histoire du peuple de Paris* (1844, in-8, avec vignettes). En 1847, dans le procès qui suivit la mort de Dujarrier, il présenta devant la Cour d'assises de la Seine la défense de M. Rosemond de Beauvallon, qui fut condamné. On y remarqua beaucoup ce mot, qui semblait un aveu spirituel : « Nous autres, gascons du Tropique. » Le ministère confia encore à M. Capo de Feuillide *le Conservateur*, avec la tâche de combattre les promoteurs de l'agitation réformiste.

Surpris par la révolution de Février, il se tint assez longtemps à l'écart de la lutte des partis et ne déclara son retour aux opinions républicaines, qu'au moment où elles n'étaient plus un titre à la faveur du pouvoir. Vers la fin de 1850, il prit à Bayonne la direction d'un journal démocratique non socialiste, et, le 3 décembre 1851, il protesta très-énergiquement contre le coup d'État. Il fut transporté en Algérie, refusa sa grâce, qui lui fut offerte à plusieurs reprises, et ne rentra en France que sur les instances de ses amis, et particulièrement de M. Émile de Girardin. Depuis 1854, il a publié dans *la Presse* de nombreux articles sur la question algérienne.

CAPOCCI DE BELMONTE (Ernest), astronome italien, né à Piciniscо (royaume de Naples), le 28 mars 1798, fut de bonne heure attaché, comme élève, à l'Observatoire de Capodimonte, dont son oncle, le chevalier Zuccari, était directeur, puis comme astronome, sous les directeurs qui lui succédèrent. Ses travaux, qui remontent à sa première jeunesse, et difficiles à rappeler ici, lui ont valu les éloges des plus illustres savants de l'Europe, particulièrement de M. de Humboldt, et le titre de membre ordinaire ou de correspondant des principales Académies, dont les *Mémoires* ont enregistré souvent ses observations. Il s'est particulièrement occupé de l'orbite des nouvelles cométes, des taches du soleil, de la périodicité des bolides, du système géologique, des variations du niveau de la mer, de la scintillation des étoiles, etc. En 1839, sur l'invitation de l'Académie de Berlin, il fit pour le grand atlas céleste, entrepris en 1825 par Encke (voy. ce nom), la description de la dix-huitième heure du ciel, l'une des plus difficiles, à cause de la partie de la voie lactée qu'elle embrasse. Ce travail, qu'il acheva en trois ans, lui valut les remercîments solennels de l'Académie, qui le lui avait confié.

Il était devenu directeur de l'Observatoire de Capodimonte, quand il fut envoyé par ses compatriotes au parlement de 1848-1849. L'attitude qu'il y prit parmi les hommes d'opinions libérales, le fit destituer de ses fonctions. Il vit, depuis, dans la retraite, partageant ses loisirs entre la littérature et la science.

M. Capocci a fait une excursion dans le domaine des lettres, en publiant à Paris, en 1838, un roman historique, *le Premier vice-roi de Naples*.

CAPPONI (Gino, marquis), littérateur et homme d'État italien, est né à Florence, le 14 septembre 1792, d'une famille ancienne et illustre. Confié aux meilleurs maîtres, entre autres au célèbre antiquaire l'abbé Zannoni, il apprit de bonne heure un grand nombre de langues. Des voyages en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne complétèrent son éducation et lui procurèrent des relations universelles. A Paris, il fut reçu à la cour de Napoléon. Il se vit très-recherché de Ferdinand III, puis de son fils Léopold II, et profita de sa faveur pour leur inspirer des idées libérales. Lorsque ce dernier pencha vers la réaction, le marquis Capponi s'éloigna de son palais et lui renvoya même son

Digitized by Google

brevet et ses insignes de chambellan. Léopold II revint vers lui, lorsque le mouvement réformiste eut gagné la Toscane, et, en 1847, le marquis, devenu, depuis 1843, presque aveugle, n'en fut pas moins nommé conseiller d'Etat; après la proclamation de la Constitution, en 1848, il devint sénateur, puis ministre d'Etat sans portefeuille, et enfin président du conseil. Le triomphe du parti démocratique lui fit bientôt céder la place au ministère présidé par M. Montanelli; mais tous les partis ne cessèrent de le respecter. Éloigné des affaires publiques jusqu'au 12 avril 1849, il consentit à faire partie de la Commission gouvernementale qui régit la Toscane jusqu'au retour du grand-duc. M. Capponi essaya en vain de déterminer ce dernier à maintenir la Constitution, et, voyant avec douleur la restauration du gouvernement absolu, il rentra pour toujours dans la vie privée.

Les nombreux écrits du marquis Capponi se distinguent par l'élévation des idées et par une extrême élégance. Il a donné un grand nombre d'articles à l'*Anthologie italienne* de Florence, supprimée en 1832, et lu une foule de mémoires très-remarqués à l'Académie de la Crusca, à celle des Géorgophiles et à l'Académie *colombarienne* dont il était président. Outre sa collaboration à diverses publications, il a dicté, depuis qu'il est aveugle, un ouvrage pédagogique important, sous le titre de *Fragments sur l'éducation* (Lugano, 1846). Il est encore aujourd'hui un des rédacteurs les plus estimés des *Archives historiques* publiées à Florence par Vieusseux.

CAQUÉ (Augustin-Armand), graveur français en médailles, né à Saintes, en 1793, au moment où son père, contrôleur général des fermes, était forcé d'émigrer, entra dans un atelier d'horlogerie. Placé, au commencement de l'Empire, dans les bureaux du port de Rochefort, il suivit, aux frais de l'État, l'École de sculpture de cette ville, fit des dessins et des plans, et fut présenté par le préfet maritime à l'École d'application de Metz, pour obtenir le brevet d'ingénieur. Les événements de 1815 le privèrent en un instant de ses protections; il vint à Paris étudier, puis pratiquer la gravure en médailles, art dans lequel il s'est fait un nom distingué. Bientôt nommé graveur du cabinet de la Dauphine, il s'occupa de la *Galerie des rois de France*, où il maintint obstinément l'effigie de *Napoléon II*, et fut ensuite attaché à la Commission des monnaies (1831). De 1831 à 1853, il grava toutes les médailles de circonstance, et reçut alors la nomination de graveur en médailles du cabinet de l'empereur. On lui doit principalement: les effigies impériales de cette époque, les monnaies commémoratives de la *Présidence*, du *Vœu de l'Empire*, de la *Société du dix décembre*, et un grand nombre de sujets exposés de 1835 à 1852; la plupart appartiennent à la série des *Rois de France* et à la *Collection des grands hommes*, ou se rapportent aux circonstances qui ont précédé et suivi le rétablissement de l'Empire. Il est membre de divers Comités et Sociétés artistiques ou industriels.

CARAFA DE COLOBRANO (Michel-Henri-François-Aloys-Vincent-Paul), compositeur français, d'origine italienne, membre de l'Institut, né à Naples, le 17 novembre 1787, manifesta de bonne heure de remarquables dispositions pour la musique et eut pour maîtres Francisco Piaggi et Fenaroli. Il abandonna néanmoins la carrière d'artiste pour celle de soldat. Enrôlé dans les troupes de son pays, il y obtenait un avancement rapide lorsqu'il fut fait prisonnier des Français en 1806, à Campo-Tenese, en Calabre. Il eut le talent de plaire au roi Murat, qui l'attacha à sa personne en qualité d'écuyer. Il fit, avec le grade de lieutenant dans les hussards de la garde, l'expédition de Sicile, qui lui valut celui de capitaine. En 1812, il suivit Murat en Russie comme officier d'ordonnance, fut décoré de la Légion d'honneur et nommé chef d'escadron. Les événements de 1814 brisèrent son avenir militaire et il revint à la culture de la musique, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

M. Carafa avait déjà produit dans sa jeunesse quelques essais qui attestaient de la grâce naturelle et une grande facilité. Il avait même écrit un opéra de salon, *il Fantasma*, dont le succès l'engagea à se tourner vers le théâtre. En 1814, il fit jouer devant le public *il Vascello l'occidente*, qui fut accueilli avec faveur au théâtre del Fondo, à Naples, et fut suivi de plusieurs opéras, entre autres, *la Gelosia corretta*, *Gabriella di Vergi*, *gli Dui Figari*, etc., écrits avec une élégance et une facilité tout italiennes. Après une assez longue série de succès à Naples, à Venise, à Milan, à Vienne, M. Carafa vint à Paris en 1821. Le théâtre Feydeau, sur lequel il voulut modestement débuter, lui confia le libretto en trois actes de *Jeanne d'Arc*. Cette œuvre n'eut qu'un demi-succès, qui était loin de faire présager la vogue que devait avoir, dès l'année suivante, son second opéra-comique français *le Solitaire* (1822). L'engouement du public pour le roman de M. d'Arlincourt, ne fut pas étranger à la fortune de l'œuvre musicale, qui se recommandait d'ailleurs par toutes les qualités ordinaires du maître.

M. Carafa redoubla dès lors de fécondité. Ses opéras se succédèrent sans relâche, sur toutes les scènes de Paris et sur plusieurs grandes scènes de l'étranger. Il donna chez nous, de 1823 à 1828, des opéras-comiques : *le Valet de chambre*, *l'Auberge supposée*, *Sangarido*, *la Violette*, avec M. Leborne, et de grands opéras : *la Belle aux bois dormant*, *il Sonnambulo*, *il Paria*. En 1828, parut son œuvre principale, *Masaniello*, opéra en trois actes, également remarquable par ses mélodies populaires et l'élégance de son instrumentation. La même année, l'auteur donnait *Jenny*, en trois actes, et les années suivantes *le Nozze di Lamermmoor* (1829), *le Livre de l'ermite*, *l'Auberge d'Aunay*, avec Hérold (1830); *l'Orgie*, ballet (1831); *la Prison d'Édimbourg*, en trois actes; *la Maison du rempart*, à l'Opéra-Comique (1833); *la Grande-Duchesse*, en quatre actes, au même théâtre (1834).

Aux œuvres que nous avons déjà citées, il faut ajouter encore quelques partitions jouées à l'étranger : *Ifigenia in Tauride*, *Adela de Lusignano*, *Berenice in Siria*, *Elisabetta*, *il Sacrifizio*, sur divers théâtres d'Italie, avant 1820; *la Capricciosa*, à Rome, *Eufemia di Messina* et *Abufar*, à Vienne, pendant les premières années du séjour de l'auteur à Paris; puis des *Cantates* et des morceaux de circonstance, entre autres le *Prologue* d'ouverture de l'Opéra-National.

L'auteur du *Solitaire* et de *Masaniello* a joui longtemps d'une faveur aujourd'hui bien évanouie, et que la reprise récente de la première de ces deux pièces au Théâtre-Lyrique (1856) n'a pu ranimer. La facilité élégante qui caractérise toutes ses œuvres n'exclut ni la vivacité ni la verve, mais se relève rarement par la vigueur. On lui a reproché une imitation trop constante des procédés et des allures de Rossini. M. Carafa occupe, dans sa patrie d'adoption, le plus haut rang que son art puisse donner : il est entré, en 1837, à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Le Sueur. Il a aussi obtenu une chaire au Conservatoire ainsi que la direction du Gymnase musical militaire. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le mois de mai 1847.

Digitized by Google

CARAGUEL (Clément), journaliste français, est né à Mazamet (Tarn), en 1819. Il vint à Paris en 1840, avec l'intention bien arrêtée d'entrer dans la carrière des lettres et publia, la même année, en collaboration avec M. Ch. Marchal, *Quatre mois en mer* (1840, in-8). Bientôt il se tourna plus spécialement vers le journal sme et fut l'un des plus actifs collaborateurs du *Vert-Vert*, du *National*, de *l'Entr'acte*, de *la Revue de Paris*, de *la Politique nouvelle*, etc. Il publia dans *la Silhouette* quelques articles intitulés : *les Boutiques de journaux*, et dans *le Crédit* c le *Baron de Paturot à la recherche de la meilleure des monarchies*.

Mais la réputation de M. Caraguel date véritablement de son entrée au *Charivari* (février 1848). Il n'a pas cessé depuis de publier dans ce journal, au sujet de la politique contemporaine, des articles pleins de vivacité et de finesse qui dissimulaient souvent, sous une verve caustique, une haute et courageuse portée. Dans ses plus grands excès d'hilarité bouffonne, il sait garder une mesure à laquelle rendent hommage même quelques-uns de ceux qu'elle attaque. En 1852, il a donné au second Théâtre-Français une très-joyeuse comédie en un acte, *le Bougeoir*, qui fut alors très-goûtée et qui a été reprise avec succès en 1856. On a encore de lui : *les Soirées de Taverny* (1854, in-18), recueil de nouvelles; et *Messieurs les cosaques* (1854, 2 vol. in-18 illustrés), avec avec MM. Taxile Delord et Louis Huart.

CARAMAN (Riquet de), famille française qui descend de P. P. Riquet, bourgeois de Béziers et fondateur du canal du Languedoc en 1666, et qui a été élevée par Charles X à la dignité ducale; elle se divise en deux branches, les ducs de Caraman et les princes de Chimay (voy. ce nom).

Caraman (Victor-Antoine-Charles Riquet, duc de), chef actuel de la branche aînée, né en 1810, est fils d'un général de brigade tué à Constantine en 1837. Il a épousé en 1838 Louise, fille du duc de Crillon, de laquelle il a trois enfants. Il a reçu la décoration de la Légion d'honneur en 1846 titre d'homme de lettres.

On a de lui, en effet : *de la Philosophie au* XVIII*e siècle et de son caractère actuel* (1840, in-8); *Études de critique, d'histoire et de philosophie* (1840, in-8), extraites de divers recueils littéraires; *Histoire des révolutions de la philosophie en France pendant le moyen âge jusqu'au* XVI*e siècle* (1845-1848, 3 vol. in-8); et *Études critiques de science et d'histoire* (1851, in-18).

De ses deux oncles, l'un, *Georges*-Joseph-Victor Riquet, comte de Caraman, né en 1788, officier de la Légion d'honneur depuis 1825, a été ministre plénipotentiaire en Wurtemberg et en Saxe sous la Restauration : il a donné quelques articles à *la Revue contemporaine*; l'autre, *Adolphe*-Frédéric-Joseph-Marie-Victor Riquet, comte de Caraman, né à Berlin en 1800, a servi dans le corps d'état-major, et a donné sa démission de capitaine peu de temps après la révolution de Juillet.

CARATHÉODORY (Étilenne), médecin et philologue grec, né à Andrinople en 1789, prit ses degrés en Italie et en Allemagne. Ses études terminées, il visita les principales contrées de l'Europe, dont il se rendit les langues familières. Fixé vers 1825, à Constantinople, il acquit bientôt une grande réputation. Lorsque le sultan Mahmoud fonda l'École de médecine de Galata-Serai (1828), il appela M. Caratheodory à l'une des principales chaires, et le nomma peu après médecin du palais impérial. Outre un grand nombre de mémoires et de travaux relatifs à son art, on doit à M. Caratheodory une traduction de *Salluste* en grec moderne (Constantinople, 1845); une dissertation très-curieuse et très-savante *sur l'Inscription du temple de Delphes* et divers opuscules de linguistique et de littérature. Il est décoré de l'ordre du Mérite personnel et du Medjidié, membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Constantinople (1851), de la Société impériale de botanique de Vienne, etc.

CARAYON-LATOUR (Edmond, baron de), ancien député français, ancien représentant du peuple, membre du Corps législatif, est né à Bordeaux, en 1809. Fils d'un receveur général, il travailla long-temps dans les bureaux de son père, puis il se consacra à l'exploitation de ses propriétés. En 1846, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Castres et prit place dans les rangs de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 48 043 voix, le troisième sur une liste de neuf élus, il vota constamment avec la droite; toutefois mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative; mais, après le coup d'État, il a été envoyé au Corps législatif par la circonscription de Castres et il a été réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CARBONNEAU (Achille), ancien représentant du peuple français, né à Lectoure, en 1803, fit de bonnes études de droit, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale, et acquit par son talent une fortune considérable. Républicain déclaré, il fit, sous le règne de Louis-Philippe une opposition très-vive au gouvernement et fut élu par le parti radical membre du conseil général du Gers. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lectoure. Il fut ensuite élu représentant du peuple par 28 636 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite dans les questions sociales, et avec la gauche dans les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il soutint la Constitution, se rapprocha de la Montagne, et fit partie de la réunion démocratique du Palais-National. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se retira de l'arène politique et reprit sa place au barreau de Lectoure.

CARDIGAN (James-Thomas Brudenell, septième comte de), général et pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée, en 1627, à la pairie héréditaire et qui a servi de tige aux marquis d'Ailesbury. Connu d'abord sous le nom de baron de Brudenell, le deuxième titre nobiliaire de sa famille, il fit ses études à Oxford et devint membre du Parlement, aussitôt qu'il fut majeur : il y représenta successivement les bourgs de Marlborough (1818-1830), de Fowey (1830-1831) et un district du Northamptonshire (1831-1837). A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de se faire remarquer par l'extrême vivacité de ses opinions conservatrices.

Il n'entra au service militaire qu'à l'âge de vingt-sept ans; son avancement n'en fut pas moins très-rapide, grâce à la vénalité des grades, et, en 1830, il était déjà lieutenant-colonel de hussards. La mort de son père l'ayant mis en possession d'une immense fortune, il en fit largement usage pour améliorer son régiment, al-

Digitized by Google

lant par exemple jusqu'à ajouter plus de 60000 fr. au prix des chevaux de remonte. A cette époque, il occupa plusieurs fois le public de ses démêlés avec les officiers qu'il accablait de vexations et de tracasseries continuelles. A la suite d'une de ces querelles, provoquées par un caractère impérieux et hautain, il se battit avec un capitaine, le blessa et fut traduit pour cette infraction à la discipline devant la Chambre des Lords constituée en Cour de justice (février 1841); la Chambre rendit un verdict d'acquittement en faveur du noble accusé.

Lord Cardigan resta jusqu'en 1854 à la tête du 11e de hussards, qui, selon une lettre du duc de Wellington, était un des plus beaux régiments de l'armée. Nommé au mois de juin major général, il fut employé à l'armée d'Orient dans la cavalerie légère. Ce fut lui qui, à la journée de Balaclava (25 octobre), reconquit les canons abandonnés par les Turcs et fit, avec 600 hommes, à travers un feu roulant de mousqueterie, cette admirable charge qui culbuta plus de 5000 cavaliers russes. Bientôt il revint en Angleterre où il était appelé aux fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Il a reçu, en 1855, les insignes de commandeur du Bain, et, en 1856, ceux de commandeur de la Légion d'honneur. N'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec la fille de l'amiral Tollemache (1826), il a pour héritier de ses titres son cousin, le marquis d'Ailesbury.

CARDINAUX (collége des) comprenait au 1er janvier 1858 six cardinaux de l'ordre des évêques, quarante-sept de l'ordre des prêtres, et treize de l'ordre des diacres.

I. Ordre des évêques :

Amat di S. Filippo e Sorso (Louis), né à Cagliari (Sardaigne), le 21 juin 1796; ancien légat de Bologne, promu au cardinalat, le 19 mai 1837; évêque de Palestrine, le 15 mars 1852; vice-chancelier de l'Eglise romaine.

Cagiano de Azevedo (Antoine-Marie), né dans le diocèse d'Aquino (Naples), le 14 décembre 1797; promu à l'évêché de Sinigaglia et à la dignité de cardinal le 22 janvier 1844; évêque de Frascati, le 23 juin 1854; préfet de la congrégation du concile.

Ferretti (Gabriel), né à Ancône, le 31 janvier 1795; évêque de Sabine, le 12 septembre 1853; promu au cardinalat, le 30 novembre 1838.

Macchi (Vincent), né à Capo di Monte (États-Romains), le 31 août 1770; nommé cardinal le 2 octobre 1826, et évêque d'Ostie le 11 juin 1847, doyen du sacré collége, légat de Velletri, secrétaire des brefs apostoliques, grand chancelier de tous les ordres, etc.

Mattei (Marius), né à Pergola, le 6 septembre 1792; nommé le 2 juillet 1832; évêque de Frascati le 17 juin 1844, et évêque de Porto le 23 juin 1854; second doyen du sacré collége et archiprêtre de la basilique du Vatican.

Patrizi (Constantin). Voy. ce nom.

II. Ordre des prêtres :

Altieri (Louis d'), né à Rome, le 17 juillet 1805; préconisé, le 21 avril 1845; ancien président de Rome et de Comarca; archi-chancelier de l'Université romaine.

Andrea (Jérôme d'), né à Naples, le 12 avril 1812; nommé cardinal, le 15 mars 1852; archevêque de Mélitène *in partibus*, abbé de Subiaco, préfet de la congrégation de l'index.

Angelis (Philippe de), né à Ascoli, le 16 avril 1792; archevêque de Fermo, le 27 janvier 1842; préconisé, le 8 juillet 1839.

Asquini (Fabio-Marie), né à Fagagna dans le diocèse d'Udine, le 14 août 1802; préconisé, le 21 avril 1845; préfet de la congrégation des indulgences et des reliques.

Baluffi (Gaëtan), né à Ancône, le 29 mars 1788; évêque d'Imola, le 21 septembre 1846; nommé cardinal, le 21 décembre 1846.

Barberini (Benoît), né à Rome, le 22 octobre 1788, préconisé le 15 décembre 1828; archiprêtre de la basilique de Saint-Jean de Latran; préfet de la congrégation des immunités ecclésiastiques.

Barnabo (Alexandre), né à Foligno, le 2 mars 1801, nommé cardinal, le 16 juin 1856; préfet de la congrégation de la propagande.

Bonald (L. Maurice de). Voy. ce nom.

Brunelli (Jean), né à Rome, le 23 juin 1795; préconisé, le 7 mars 1853; évêque d'Osimo, le 18 septembre 1856.

Carafa di Traetto (Dominique), né à Naples, le 12 juillet 1805; archevêque de Bénévent, le 22 juillet 1844; nommé cardinal le même jour.

Carvalho (Guillaume-Henri de), né à Coïmbre (Portugal), le 10 février 1793; patriarche de Lisbonne, le 24 novembre 1845; préconisé, le 30 novembre 1854.

Clarelli-Paracciani (Nicolas), né à Rieti, le 12 avril 1799; évêque de Montefiascone et de Corneto, le 22 janvier 1844; nommé cardinal le même jour.

Corsi (Côme de), né à Florence, le 10 juin 1798; cardinal, le 24 janvier 1842; archevêque de Pise, le 19 décembre 1853.

Cosenza (Joseph), né à Naples, le 20 février 1788; archevêque de Capoue, le 30 septembre 1850; nommé cardinal le même jour.

Donnet (F. Ferdinand). Voy. ce nom.

Dupont (J. M. A.-Célestin) Voy. ce nom.

Falconieri (Mellini), né à Rome, le 17 septembre 1794; archevêque de Ravenne, le 3 juillet 1826; nommé cardinal le 12 février 1838; secrétaire des suppliques.

Fieschi (Adrien), né à Gênes, le 7 mars 1788; grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; préconisé le 13 septembre 1838.

Gaude (François), né à Cambiano (Piémont), le 5 avril 1809; archevêque de Turin, procureur général de l'ordre des dominicains; nommé cardinal, le 17 septembre 1855.

Geissel (Jean de), né à Gimeldingen, près de Spire, le 4 février 1796; archevêque de Cologne, le 14 octobre 1845; cardinal, le 30 septembre 1850.

Genga (Gabriel Sermattei della), né à Assise, le 4 décembre 1801; cardinal le 1er février 1836; préfet de la congrégation des évêques et du clergé régulier.

Gousset (Thomas). Voy. ce nom.

Haulik (Georges), né à Turnavia (Croatie), en 1787, archevêque d'Agram depuis 1853; cardinal, le 16 juin 1856.

Lewicki (Michel), né à Pokucia (Gallicie) en 1774; archevêque de Léopol, le 8 mars 1836; nommé cardinal, le 16 juin 1856.

Lucciardi (Dominique), né à Sarzana, le 8 décembre 1796; évêque de Sinigaglia, le 5 septembre 1851; cardinal, le 15 mars 1852.

Mathieu (J. M. A. Césaire). Voy. ce nom.

Monichini (Charles-Louis), né à Rome, le 21 novembre 1805; nommé le 5 mars 1852; évêque de Jesi, le 23 juin 1854.

Morlot (François N. M.) Voy. ce nom.

Pecci (Joachim), né à Carpineto (diocèse d'Anagni), le 2 mars 1810; évêque de Pérouse, le 19 janvier 1846; nommé cardinal, le 19 décembre 1853.

Pianetti (Gaspard-Bernard), né à Jesi, le 7 fé-

Digitized by Google

vrier 1780; évêque de Viterbe et de Toscanella, le 3 juillet 1826; préconisé, le 14 décembre 1840.

Piccolomini (Jacques), né à Sienne, le 31 juillet 1795; préconisé, le 24 novembre 1845.

Pietro (Camille di), né à Rome, le 19 janvier 1806; préconisé, le 16 juin 1856.

Rauscher (Joseph-Othmar), né à Vienne, le 6 octobre 1797; archevêque de Vienne, le 27 juin 1853; cardinal, le 17 décembre 1855.

Recanati (Juste), né à Camerino, le 9 août 1789; de l'ordre des capucins; cardinal, le 7 mars 1853.

Reisach (Charles), né à Rot, dans le diocèse d'Eichstaedt (Bavière), le 6 juillet 1800; cardinal, le 17 décembre 1855.

Riaro-Sforza (Sixte), né à Naples, le 5 décembre 1810; archevêque de Naples, le 24 novembre 1845; cardinal, le 19 janvier 1846.

Schwarzenberg (Frédéric-Jean-Joseph-Célestin, prince de), né à Vienne, le 6 avril 1809; cardinal, le 24 janvier 1842; archevêque de Salzbourg le 1er février 1836; archevêque de Prague, le 20 mai 1850.

Spinola (Hugues-Pierre), né à Gênes, le 29 juin 1791; préconisé le 2 juillet 1832; prodataire de Sa Sainteté.

Sterkx (Engelbert), né à Ophem dans le diocèse de Malines (Belgique), le 2 novembre 1792; archevêque de Malines, le 24 février 1832; cardinal, le 13 septembre 1838.

Szcitowski (Jean), né à Bela (Hongrie), le 1er novembre 1785; archevêque de Gran, primat de Hongrie, le 28 septembre 1849; préconisé, le 16 novembre 1854.

Tosti (Antoine), né à Rome, le 4 octobre 1776; préconisé le 18 février 1839.

Vannicelli-Casoni (Louis), né à Amelia, le 16 avril 1801; préconisé, le 24 janvier 1842; ancien préfet de la congrégation du cens; archevêque de Ferrare, le 20 mai 1850.

Viale-Prela (Michel). Voy. ce nom.

Villadicani (François de Paule), né à Messine, le 22 février 1780; archevêque de Messine, le 17 novembre 1823; cardinal, le 27 janvier 1843.

Villecourt (Clément de). Voy. ce nom.

Wiseman (Nicolas). Voy. ce nom.

III. Ordre des diacres :

Antonelli (Jacques). Voy. ce nom.

Bofondi (Joseph), né à Forli, le 24 octobre 1795; préconisé, le 12 juin 1847; président du cens.

Caterini (Prosper), né à Onano (diocèse d'Acquapendente), le 15 octobre 1795; nommé le 7 mars 1853.

Ciacchi (Louis), né à Pesaro, le 16 août 1788; nommé le 12 février 1838.

Gazzoli (Louis), né à Terni, le 18 mars 1774; second diacre, préconisé, le 2 juillet 1832.

Grassellini (Gaspard), né à Palerme, le 19 janvier 1796; nommé, le 16 juin 1856.

Marini (Pierre), né à Rome, le 5 octobre 1794; cardinal, le 21 décembre 1846; économe de la propagande.

Medici (François de), né à Naples, le 28 novembre 1808; préconisé, le 16 juin 1856.

Roberti (Robert), né à San-Giusto, le 23 décembre 1788; nommé, le 30 septembre 1850; président de Rome et de la Comarque.

Santucci (Vincent), né à Gorga, (diocèse d'Anagni), le 18 février 1796; nommé, le 7 mars 1853; préfet de la congrégation des études.

Savelli (Dominique), né en Corse, le 15 septembre 1792; nommé, le 7 mars 1853; président de la consulte d'État pour les finances.

Ugolini (Joseph), né à Macerata, dans la marche d'Ancône, le 6 janvier 1783; nommé, le 12 février 1838.

CARDWELL (Edward), homme politique anglais, né en 1813, à Liverpool, et fils d'un négociant de cette ville, étudia à Oxford, et fut reçu avocat, en 1838, par la Société d'Inner-Temple. Quelques années plus tard, il abandonnait sa clientèle pour aborder la scène politique; élu, en 1842, député du bourg de Clitheroe, il vit son mandat renouvelé par Liverpool (1847) et par Oxford (1853). Par ses opinions, il appartient à cette fraction libérale du parti conservateur qui a soutenu les réformes économiques de sir R. Peel. Ce ministre l'avait attaché à son administration par l'office de secrétaire de la trésorerie (1845-1846). Sous lord J. Russell, il a été chargé de présider le bureau du commerce (1852), fonctions qui lui donnaient place au cabinet et qu'il a résignées lors de l'arrivée de lord Palmerston aux affaires (février 1855). Il fait, depuis 1852, partie du Conseil privé.

CAREL (Philibert-Flore), général français, est né à Troyes, le 7 mai 1789. Il entra au service en 1807, comme fourrier dans le 27e léger, fut nommé sous-lieutenant pendant la campagne d'Autriche et capitaine au début de la campagne de Russie; il fut grièvement blessé en Volhynie, et, peu après, attaché au général Grenier, en qualité d'aide de camp. Sa courageuse résistance dans les montagnes d'Illyrie, en 1813, lui valut le grade de chef de bataillon et la croix d'honneur. Après avoir été incorporé dans la légion des Deux-Sèvres, puis dans celle du Bas-Rhin, il fut mis en disponibilité (1820), à cause de ses opinions bonapartistes. La dynastie de Juillet le rappela au service et l'envoya en Afrique, où il se signala par le combat acharné qu'il livra à Ibrahim-bey sous les murs de Bone (1832), brillant fait d'armes qui fut récompensé par le grade de colonel. Promu à celui de maréchal de camp, le 22 avril 1846, M. Carel a été admis dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il est officier de la Légion d'honneur.

CARETTE (Antoine-Ernest-Hippolyte), officier et publiciste français, né en 1808, entra à l'École polytechnique en 1828, et prit une part active, avec la plupart de ses camarades, à la révolution de Juillet. Incorporé dans le génie militaire, il fit les campagnes d'Algérie, se dévoua aux intérêts de la colonie naissante, et entreprit de nombreuses recherches historiques sur l'Afrique ancienne. L'Institut accorda des mentions très-honorables à ses mémoires sur la ville de Bougie, sur la station romaine de Plumbaria, sur les ruines d'Hippone, sur l'origine de la division territoriale établie en Afrique par les Romains, etc. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 11 novembre 1837, et désigné bientôt après pour faire partie de la Commission scientifique qui explora l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842, et dont les travaux furent publiés en 1848. M. Carette y a collaboré, surtout pour la partie historique et géographique. Après la révolution de 1848, il se mêla encore plus activement aux débats engagés sur la question algérienne, et se présenta vainement, comme candidat républicain, aux élections de la Constituante. Nommé chef de bataillon du génie, le 21 décembre 1852, il exerce aujourd'hui son commandement à Nantes.

Il est l'auteur des *Études sur la Kabylie proprement dite* (1848-1849, 2 vol. gr. in-8), et des *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale* (1853, gr. in-8). On lui doit encore la *Description et division de l'Algérie*, en collaboration avec M. Warnier (1847, in-8); la *Notice explicative* qui accompagne l'*Atlas de l'Algérie* de L. Bouf-

Digitized by Google

fard, dressé en partie d'après ses travaux; et dans la collection de *l'Univers pittoresque : Alger, Tunis, Tripoli et le Fezzan* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Rozet et Marcel. Il a fourni de nombreux articles au journal *l'Algérie*.

CAREW (Robert Shapland Carew, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Dublin, appartient à une bonne famille irlandaise élevée, en 1838, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et entra en 1840 à la Chambre des Communes au nom de la cité de Waterford, qu'il représenta jusqu'en 1847. Au mois de juin 1856, il a hérité du titre et du siège de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il n'est pas encore marié.

CAREW (John), sculpteur anglais, né au commencement de ce siècle, travailla d'abord dans l'atelier de Richard Westmacott jusqu'en 1823; à cette époque, le comte Egremont l'attacha en quelque sorte à sa personne, et l'occupa exclusivement à décorer ses domaines. Il vécut successivement avec lui à Londres, à Brighton, à Petworth; mais, après la mort de son protecteur, il eut avec ses héritiers un assez triste procès. Le premier travail important de cet artiste fut une *Aréthuse;* puis il composa la statue de *Kean*, le célèbre tragédien, dans le rôle de Hamlet contemplant le crâne de Yorick.

A l'Exposition de 1845, M. Carew produisit son *Fauconnier*, qui fut très-admiré. Parmi ses bas-reliefs on distingue celui du *Bon Samaritain* et ceux qu'il fit pour le tombeau de Nelson. Quelques-unes de ses compositions, au nombre desquelles il y a des *bustes* estimés, ont été reproduites dans les *Illustrations of modern sculpture* (Londres, 1834 et ann. suiv.).

CAREY (Henry-C....), célèbre économiste américain, né à Philadelphie, en 1793, appartient à une famille d'origine irlandaise. Il est le fils du savant libraire-éditeur de Philadelphie, Mathew Carey, auquel il succéda en 1821. Il se retira du commerce en 1838 pour se livrer tout entier à ses études économiques. Il avait débuté, en 1835, par un *Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences dans la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées du globe* (Essay on the rate of wages; Philadelphie, in-8), suivi de ses *Principes d'économie politique* (Principles of political economy; Ibid., 1837-1840, 3 vol. in-8). Cet ouvrage auquel on a reproché de manquer de critique et de s'appuyer sur des renseignements statistiques d'une autorité douteuse, n'en renferme pas moins une grande érudition et une foule d'idées neuves et originales; en opposition, pour la plupart, aux systèmes de Ricardo et de Malthus sur la population, la richesse, le travail, les salaires et les principaux points de l'économie politique et sociale. Le second des grands ouvrages de M. Carey est intitulé : *le Passé, le Présent et l'Avenir* (The past, the present and the future; Philadelphie, 1848, in-8), vaste synthèse de philosophie progressive où il s'est proposé de montrer, d'après les données de la science économique, la marche régulière de l'humanité, dominée à l'origine et écrasée par la nature extérieure, puis s'élevant peu à peu jusqu'à l'asservir à son tour, et étendant sans cesse, avec les limites de son domaine, sa richesse et son bien-être.

On a encore de M. Carey : *le Système du crédit en France, en Angleterre et aux Etats-Unis* (The credit system in France, England an the United states, Philadelphie, 1838, in-8); *Réponse aux questions suivantes : Qu'est-ce que la circulation? Quelles sont les causes de son instabilité? Et quel en est le remède?* (Answer to the questions : What constitutes currency? etc., Ibid., 1840, in-8); *le Commerce des esclaves au dedans et à l'étranger* (The slave trade domestic and foreign; Ibid., in-12); *l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux* (The Harmony of interests, Ibid., 1851, in-8), où, par une anomalie assez fréquente aux États-Unis, tout en se montrant partisan très-décidé de la liberté industrielle, il repousse, en fait, la liberté du commerce extérieur; *la Perspective agricole, manufacturière, commerciale et financière à l'ouverture de l'année* 1851 (The prospect agricultural, manufacturing, etc., Ibid., 1851, in-8), etc. M. Carey a aussi publié plusieurs brochures sur la propriété littéraire, et un grand nombre d'articles dans les revues américaines.

CAREY (miss Alice), femme de lettres américaine, née en 1822, à Mount-Healthy, près de Cincinnati (Ohio), commença par publier, sous le pseudonyme de Patty Lee, quelques esquisses dans un journal de Washington, *The National Era*. En 1850, elle fit paraître, avec sa sœur Phœbé, un volume de *Poésies* (Poems Philadelphie, in-12). En 1851, parut un roman composé de scènes descriptives destinées à peindre les divers incidents de la vie dans l'Ouest : *Clovernook, ou Souvenirs de notre intérieur dans l'ouest* (Clovernook; New-York, 1851, in-12). La fraîcheur et la grâce des descriptions, justifièrent le succès qu'obtint ce roman, dont l'auteur publia une suite en 1853 : *Clovernook, ou Souvenirs de notre voisinage dans l'Ouest* (Clovernook or Recollections of our neighbourhood, etc., New-York, in-12).

On cite encore de miss Al. Carey : *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, New-York, 1853 in-12); *Lyra et other poems* (New-York, in-12, 1852), recueil de poésies; deux romans : *Married, not mated* (Mariée, non unie), et *Hollywood*; ainsi qu'un nouveau volume de vers : *Poems* (New-York, in-12, 1855), etc. Elle a tiré de ses premiers ouvrages quelques histoires pour les enfants : *les Enfants de Clovernook* (Clovernook children, 1 vol. 1855). Miss Carey s'est acquis une égale réputation comme poète et comme romancière : on reconnaît en elle une étude sérieuse du cœur humain et un vif sentiment de la nature.

Miss Phœbé Carey, sa sœur, a souvent écrit dans les *Magasines* et dans les journaux périodiques. Outre le volume publié de concert avec miss Alice, en 1850, elle a fait paraître sous son propre nom : *Poems et Parodies* (Philadelphie, in-12, 1854), mélange de poésies sérieuses et de pièces bouffonnes.

CARISTIE (Auguste-Nicolas), architecte français, membre de l'Institut, né à Avallon (Yonne), le 6 décembre 1783, vint à Paris étudier l'architecture dans les ateliers de Vaudoyer et de Percier. En 1813, il remporta le grand prix de Rome. Le sujet de concours était : *Un Hôtel de Ville pour une capitale*. Il prolongea de deux ans la durée officielle de son séjour en Italie et rapporta sur le temple de Sérapis, à Pouzzoles, quatorze dessins destinés aux archives de l'Institut, en même temps que *le Plan et la Coupe d'une partie du forum et de la voie sacrée*, publié en 1821 chez Gœury, et exposé l'année suivante.

En 1823, M. Caristie fut chargé par le ministère de l'intérieur de constater l'état de l'arc de Marius à Orange; il en prépara une restauration qui fut exécutée, d'après ses dessins, par Renaux, architecte d'Avignon, et terminée en 1829. Il fit ensuite en 1824 : le *Monument des victimes de*

Digitized by Google

Ouiberon, dont le modèle en plâtre parut au Salon de 1827. Il donna, quelques années plus tard, les *Dessins de l'arc d'Orange restauré*, dont il écrivit également la *Notice* (1839, in-4); il compléta enfin les quarante dessins du *Temple de Sérapis ou Thermes de Pouzzoles*, et entra à l'Institut, en 1840, en remplacement d'Huyot. Les dessins de *l'Arc d'Orange* et du *Temple de Sérapis*, appartenant aux Archives de l'Institut et à la *Collection* des monuments historiques, ont été envoyés à l'Exposition universelle de 1855, où ils ont obtenu une médaille de première classe.

M. Caristie est inspecteur général des bâtiments civils et vice-président de la Commission des monuments historiques. Il est, depuis janvier 1852, officier de la Légion d'honneur.

CARLA (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Cahors (Lot), en 1834, s'établit comme notaire dans sa ville natale dont il était maire dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, les conservateurs mirent en avant sa candidature à la Constituante, et il fut élu par 39 000 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à la Législative. En 1850, il protesta dans le conseil général du Lot dont il faisait partie, contre toute révision illégale de la Constitution.

CARLEN (Émilie SCHMIDT, dame), célèbre romancière suédoise, née à Stockholm en 1810, fut d'abord mariée au musicien Flyggare. Après la dissolution de cette union malheureuse, elle épousa M. J. G. Carlén, homme de loi établi à Stockholm, qui s'est fait un nom par ses *Poësies* (Stycken pa Vers, Stockholm, 1838), et ses *Romances* (Romanser ur svenska Folklifvet, Ibid., 1846, in-8), et a publié aussi un *Manuel de jurisprudence suédoise* (Handbok i svenska Lagfarenheten, 1854-55, 2 vol. in-4), ainsi qu'une édition annotée des œuvres de Bellman.

Mlle Schmidt, mue, dit-on, par le désir de venir en aide à la pauvreté de sa famille, commença de bonne heure à publier ses écrits. Sans abandonner le soin de diriger sa maison, elle a trouvé le temps de composer plus de trente nouvelles ou romans, qui sont fort inégaux en mérite. Parmi les plus remarquables, on cite : *le Fidéicommis* (Fideikommisset, Stockholm, 1844, 3 vol. in-12), traduit en français en 1857; *la Rose de Tistelœn* (Rosen pa Tistelœn, 1842, 2 vol. in-16); *l'Ermite de l'écueil de Jean* (Enslingen pa Johannes-Skæret, 1846, 3 vol.); *un An de mariage* (Et ar; 1846, 2 vol.), traduit en français en 1855; *une Femme capricieuse* (En nyckfull Qvinna, 1849, 2 vol. in-8), traduit par Mlle du Puget en 1856.

Il faut mentionner encore les suivants : *Waldemar Klein* (Stockholm, 1838); *le Représentant* (1839); *Gustave Lindorm* (1839, 3 vol. in-16); *les Frères de lait* (Fosterbrœderna, 1840, 3 vol. in-16); *la Dédicace de l'église à Hammarby* (Kyrke-invigningen i Hammarby, 1840-41, 3 parties); *le Garçon de poste* (Skjutsgossen, 1841, 2 vol. in-16); *Paul Værning* (1844, in-8); *une Nuit sur le lac Bullar* (En natt vid Bullar-sjœn; 1847, 3 vol. in-16); *la Tour de la jeune fille* (Jungfructornet, 1848, 2 vol. in-16); *l'Héroïne de roman* (Romanhjeltinnan, 1849, in-8); *un Heureux parti* (Ett lyckligt Parti, 1851, in-8); *un Nom* (Ett ryckte, 1851, 3 vol., in-8); *le Tuteur* (Fœrmyndaren, 1851, 2 vol.); *Dans six semaines* (Inom sex veckor, 1853).

La plupart de ces ouvrages ont été traduits en anglais par un anonyme, et en allemand par divers écrivains, soit à part, soit dans divers recueils. Mme Carlen est, avec Mlle Bremer (voy. ce nom), la romancière la plus populaire de la Suède. Elle n'excelle pas dans l'art de développer une passion ou de peindre un caractère. Ses écrits ont des longueurs que rachètent, pour bien des lecteurs, la finesse des observations et l'intérêt de l'action. L'habitude qu'elle a de prendre ses personnages dans les classes peu éclairées donne à ses créations un certain air de trivialité et de prosaïsme. Son style a parfois assez de vigueur pour lui permettre d'aborder avec succès le roman maritime.

CARLETON (William), romancier irlandais, est né en 1798, à Clogher (comté de Tyrone). Fils d'un paysan qui nourrit son enfance des légendes et des traditions nationales, il s'instruisit lui-même par une lecture assidue, et entra à dix-sept ans comme sous-maître dans une maison d'éducation de Glasslough, dirigée par un prêtre catholique, son parent. Ce ne fut qu'au bout de quinze ans que le hasard lui révéla son aptitude pour les lettres : à la suite d'un pèlerinage au *Purgatoire de Saint-Patrick*, à Lough-Deri, il essaya de fixer par écrit les impressions qu'il en avait rapportées. Quelques mois après, ayant à peine de quoi vivre, il arrivait à Dublin avec la ferme résolution d'intéresser le public aux misères de ses compatriotes. Un éditeur, lui commanda un recueil de nouvelles empruntées à la vie du peuple; elles parurent en deux premières séries, sans nom d'auteur, sous le titre de *Tracts and stories of the irish peasantry* (Dublin, 1830, 2 vol., 1832, 2 vol.), et furent accueillies avec la plus grande faveur.

Ces contes sont restes, sans contredit, la meilleure production de M. Carleton, qui, désormais connu et à l'abri du besoin, s'empressa d'exploiter une si heureuse veine. Il donna : *Fardorougha* (1839), histoire d'un pauvre diable; *le Faon de la vallée du printemps* (the Fawn of spring vale, 1840), roman; un troisième recueil de nouvelles (1841, 3 vol.), parmi lesquelles on remarque *les Mésaventures de Barney Branagon;* le roman politique de *Valentine Macclutchy* (1845, 3 vol.), où la double cause du rappel et du clergé catholique est vivement soutenue; *le Prophète noir* (the Black prophet, 1847), tableau déchirant des maux causés par la famine de 1846; *Rody le vagabond* (Rody the rover, 1848); *le Collecteur de dîmes* (Tithe proctor, 1849); *le Trompette* (the Clarionet, 1854); *Willy Reilly* (1855, 3 vol.), etc.

Dans tous ces romans, M. Carleton s'est montré l'interprète fidèle, passionné et souvent éloquent des souffrances du peuple irlandais. Mêlé aux événements politiques qui amenèrent, en 1848, la révolte armée de sir O'Brien et de Mitchell, il est passé en Amérique, en désespérant de secouer l'indifférence de ses compatriotes pour ce qu'il appelle le joug de l'Angleterre. Cet écrivain, malgré son animosité continuelle contre le gouvernement, est depuis plusieurs années inscrit sur la liste civile pour une pension de 200 livres (5000 francs), qu'il reçoit à titre de services rendus à la littérature nationale.

CARLIER (Pierre), conseiller d'État français, ancien préfet de police, né à Sens (Yonne) en 1799, d'une famille de commerçants, suivit d'abord la même carrière, et s'établit à Rouen, puis à Lyon où il acheta une charge d'agent de change. Mais, n'ayant pas réussi dans ses entreprises, il vint à Paris peu de temps avant 1830, obtint un

Digitized by Google

emploi de commissaire de police, et dirigea de 1831 à 1833 la police municipale; d'accord avec M. Gisquet, il apporta, dans la répression des troubles fréquents de cette époque une ardeur qui excita de vives récriminations, et il ne tarda pas à se retirer. Il s'était depuis longtemps fixé à Lyon où il s'occupait d'assurances contre l'incendie, lorsque les événements de Février le rappelèrent sur la scène politique. Après avoir occupé de nouveau les fonctions de chef de la police municipale, il fut désigné, le 10 novembre 1849, pour remplacer le colonel Rebillot, en qualité de préfet de police. Homme d'action avant tout, il s'associa à la politique de l'Élysée, fit abattre les arbres de la liberté, poursuivit sans relâche les Sociétés secrètes, réorganisa le corps des sergents de ville, déjoua par ses nombreux agents les complots tramés à l'étranger, et prépara par tous les moyens en son pouvoir le coup d'État du 2 décembre 1851, dont il s'efforça même, si l'on en croit *les Mémoires* du docteur Véron, de hâter l'accomplissement. Cependant il n'y prit qu'une part indirecte, ayant remis quelques jours auparavant la direction de son administration entre les mains de M. de Maupas.

Membre de la Commission consultative, M. Carlier fut un des trois commissaires extraordinaires chargés de rendre compte au pouvoir de l'état politique des départements. A son retour il fut élevé au rang de conseiller d'État (25 janvier 1852), et l'année suivante, il inspecta les préfectures. Il est officier de la Légion d'honneur.

CARLISLE (George-William-Frederick Howard, 7e comte de), homme politique anglais, né le 18 avril 1802, à Londres, appartient à une branche de la maison ducale de Norfolk élevée, en 1661, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Morpeth, il fit de brillantes études à Oxford, et fut attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Élu membre du Parlement en 1826, il y représenta successivement Morpeth (1826-1830) et un district du Yorkshire à deux reprises (1830-1841 et 1846-1848). Libéral ardent, il fut nommé secrétaire d'État d'Irlande, et garda ce poste pendant toute la durée du ministère Melbourne (1835-1841). Quand les whigs revinrent au pouvoir, en 1846, avec lord J. Russell (1846), il reçut le titre de commissaire des bois et forêts, et succéda à lord Campbell comme chancelier du duché de Lancastre (1800). Enfin, en mars 1855, lord Palmerston l'investit des fonctions de lord-lieutenant d'Irlande qu'il occupe encore.

Le comte de Carlisle s'est fait, dans les lettres, une certaine réputation. Au retour d'une excursion en Amérique (1850), il a fait sur ce pays une *lecture* au *Mechanics' Institute* de Leeds, et une autre sur la vie et les écrits de Pope. C'était une nouveauté d'entendre professer un lord. Il a publié récemment le récit d'un voyage en Orient sous le titre : *Diary in Turkish and Greek waters*. Il n'est point marié et a pour héritier présomptif son frère, le révérend William-George Howard, né en 1808.

CARLOS (Charles-Marie-Isidore de Bourbon, connu sous le nom de don), infant d'Espagne, fils cadet du roi Charles IV et frère de Ferdinand VII, naquit le 29 mars 1788. Lorsque son père abdiqua en 1808, il fut contraint de renoncer à tous ses droits, et partagea la captivité de sa famille. A la chute de Napoléon, il rentra en Espagne et devint le chef ou plutôt l'instrument du parti de l'inquisition, auquel il inspirait plus de confiance que Ferdinand VII. Héritier présomptif de la couronne, tant que son frère n'eut point d'enfants, il ne vit point sans colère le quatrième mariage du roi avec Marie-Christine (voy. ce nom), et la pragmatique sanction du 29 mars 1830, qui abolit en Espagne la loi salique introduite par les Bourbons. La naissance d'Isabelle (voy. ce nom), lui enleva ses dernières espérances. Cependant, en 1832, le clergé obtint de Ferdinand VII mourant l'annulation de la pragmatique sanction. Mais le roi, revenu momentanément à la santé, déclara que sa religion avait été surprise, et rétablit les droits de sa fille. Don Carlos continua ses protestations et ses démarches; exilé en Portugal, il refusa de prêter serment de fidélité à sa nièce; et, sur l'ordre qu'il reçut de quitter la Péninsule, il déclara officiellement qu'il ne reconnaissait point d'autre loi de succession que la loi salique.

Après la mort de Ferdinand VII, don Carlos prit le titre de roi avec le nom de Charles V, et fut déclaré rebelle par un décret de Marie-Christine (16 octobre 1833). Le traité de la quadruple alliance conclu entre l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France, condamna toutes ses prétentions, mais ne découragea point ses partisans, qui prirent les armes dans les provinces du nord. La guerre civile continua sans interruption de 1834 à 1839 (voy. Cabrera, Espartero et Narvaez). Don Carlos ne parut point sur les champs de bataille, et ne sut diriger ni les opérations militaires, ni les négociations diplomatiques. La trahison de Maroto acheva la défaite de son parti en 1839, et le força de se réfugier en France. Le gouvernement de Louis-Philippe lui assigna pour séjour la ville de Bourges, où sa petite cour continua de lui donner le titre de roi. En 1844, il abdiqua en faveur de son fils aîné, le comte de Montemolin (voy. ce nom). Trois ans après, il obtint du ministère Guizot l'autorisation de quitter la France et se retira en Autriche. — Don Carlos est mort à Trieste, le 10 mars 1855.

CARLOWITZ (Aloyse-Christine, baronne de), femme de lettres française, née, le 15 février 1797, à Fiume (Illyrie), fut amenée de bonne heure à Paris, reçut une excellente éducation, épousa un Français, M. Dutertre, et après quelques années d'une vie agitée, embrassa la carrière des lettres. Elle commença par composer des romans : *l'Absolution* (1833, 3 vol.); *Caroline, ou le Confesseur* (1833, in-8); *le Pair de France* (1835, 3 vol.); *la Femme du progrès* (1838, 2 vol.); *Schubry, chef de brigands* (1839, 2 vol.), etc. Ses traductions ont beaucoup plus servi à la faire connaître; celles de *la Messiade* de Klopstock (1840, in-18) et de *la Guerre de trente ans* de Schiller (1842, in-18) lui valurent en 1841 et 1842 deux prix de 2000 francs à l'Académie française. Elle a encore traduit de Gœthe : *les Affinités électives* (1844), *Wilhem Meister* (1843) et les *Mémoires* (1855, 2 vol.); de Herder : *l'Histoire de la poésie des Hébreux* (1845, in-8), etc. Son dernier ouvrage original est une relation de voyage, insérée d'abord dans *la Semaine : le Danube*, *les Hongrois et les Slaves* (1850).

CARLYLE (Thomas), un des plus célèbres écrivains de l'Angleterre, est né, en 1795, à Ecclefecham, petit village du comté de Dumfries (Écosse). Comme Robert Burns, son compatriote, il appartient à une famille de cultivateurs aisés et jouissant de l'estime publique. Destiné d'abord à l'Église, il fut envoyé à l'université d'Édimbourg en sortant de l'École d'Annan, et y étudia la théologie, la jurisprudence et les langues modernes, entre autres l'allemand qui plus tard devait donner à ses idées une empreinte particulière. Il se fit remarquer de bonne heure par son caractère sérieux et taciturne; il fuyait le bruit

Digitized by Google

et la foule, pour se livrer à la rêverie, et préférait aux jeux de ses camarades la lecture des poëtes ou une excursion solitaire dans les montagnes.

Après avoir enseigné pendant deux ans les mathématiques dans un collége du comté de Fife, il déclara nettement à ses parents qu'au lieu d'entrer dans les ordres, il voulait embrasser la carrière littéraire, la seule qui convînt à ses goûts et à son caractère indépendant. « La presse et la littérature, disait-il, voilà la seule et militante Église des temps modernes. L'écrivain n'est-il pas un prédicateur, prêchant des idées, non pas ici ou là, aujourd'hui ou demain, mais partout, à tous les hommes et dans tous les temps? » Vers 1822 il se maria, et se retira, à quinze milles de Dumfries, dans un petit domaine de famille, « verte oasis égarée au milieu des déserts de granit et des plaines incultes.» Ce fut de là qu'il envoya ses premiers articles à *l'Encyclopédie* de Brewster sur Montesquieu, Montaigne, Nelson et les deux Pitt (1823). Il fournit aussi des études littéraires à la *Nouvelle Revue d'Édimbourg*. Cette même année, il termina sa traduction de la *Géométrie* de Legendre, à laquelle il ajouta un *Traité des proportions*.

En 1825, M. Carlyle publia à Édimbourg une traduction du roman de *Wilhem Meister* (William Meister's apprenticeship, 2 vol.), qui fut pour lui l'occasion d'une correspondance avec Gœthe, « une des deux âmes de l'Allemagne »; l'autre âme, selon lui, était Schiller, dont il se fit une gloire de raconter la vie (*Life of Schiller*, 1825). Il en parut des fragments dans le *London Magazine* que dirigeaient alors MM. Lamb, Hazlitt, Hood et A. Cunningham. Ces deux ouvrages furent suivis d'un recueil de *Nouvelles allemandes* (German romances; Édimbourg, 1827, 4 vol.), extraites de Gœthe, Tieck, Richter, Fouqué, Musœus, Hoffmann, etc. L'enthousiasme des admirateurs de Gœthe, à cette époque, alla jusqu'à lui adresser à lui-même, d'après les conseils de Carlyle, un poëme rempli de louanges exagérées.

La publication du *Sartor resartus*, entreprise dans les colonnes du *Fraser's Magazine* après 1830, commença à attirer sur l'auteur l'attention publique. Il disait l'avoir traduit d'un vieux livre allemand intitulé : *les Vêtements, leur origine et leur enfance*, par le docteur Diogène Teufelsdreck (crotte du diable), et édité dans la ville *On ne sait où*. A travers les obscurités et l'emphase du style qu'on serait tenté de prendre pour un brillant pastiche de Jean-Paul, on trouva de la profondeur, un esprit pénétrant, des observations ingénieuses et une connaissance pleine d'amertume des passions humaines. Si Carlyle, n'avait voulu se singulariser que pour s'assurer la renommée, il y réussit pleinement. Cette critique impitoyable de la société anglaise, faite, dans un langage hérissé de germanismes, par un philosophe dédaigneux qui se proclame lui-même en avance de plusieurs siècles sur le sien, obtint un véritable succès d'étonnement. On donna à l'auteur le beau surnom de *Censeur du siècle* (Great censor of age), et l'Allemagne mystique et philosophique redevint plus que jamais à la mode.

Dans l'*Histoire de la Révolution française* (the French revolution, 1837), M. Carlyle continue son rôle d'écrivain frondeur et dogmatique. A ses yeux, la Révolution « est la victoire de l'anarchie déchaînée contre une autorité corrompue et rusée, une frénésie qui, phase après phase de délire, se consume et dirige les éléments d'ordre qu'elle contenait vers un pouvoir sage et bien réglé. » Toujours hardi dans l'expression, sinon original dans l'idée, il intéresse par la sombre horreur ou le grotesque entassement de ses tableaux, ceux par exemple de la Bastille, de la Guillotine, des Sans-Culottes, de la Mort du roi, etc. Même étrangeté d'allure, même exagération de style dans *le Chartisme* (Chartism, 1839), brochure où il qualifie la tentative du peuple pour ressaisir ses droits « de crime et d'absurdité. »

En 1840 parut le fameux ouvrage intitulé : *des Héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire* (on Heroe, hero-worship and the heroic in history; 1852, 4e édit.). Là se résume tout le système politique de M. Carlyle : au héros seul appartient le droit de gouverner les sociétés, et le devoir des sociétés est de découvrir cet être providentiel et de lui obéir aveuglément. Cromwell et Napoléon sont présentés comme les types de l'*héroïsme*. Au fond de cette vague doctrine qui a fait des disciples en Allemagne, on trouve l'individualisme érigé en principe de morale et en règle unique du salut de l'humanité. Quelques années plus tard, l'auteur l'a développée ou plutôt exagérée dans ses *Pamphlets du dernier jour* (Latter-day pamphlets; 1850); il y proteste avec colère contre le mouvement de 1848, « année, s'écrie-t-il, qui marquera par la suite comme une des années les plus bizarres, les plus désastreuses, les plus épouvantables et les plus humiliantes qu'ait vues le monde européen! »

On a encore de M. Carlyle : *Essais* (Essays; 1841, 5 vol.), recueil des articles de toute sorte qu'il a fournis à la presse périodique; *le Passé et le présent* (the Past and the present Time; 1843), où il flagelle les prétendus progrès de la civilisation et vante un passé imaginaire; *Vie de John Sterling* (Life of J. Sterling, 1851), qui fut un de ses plus enthousiastes admirateurs. Citons à part un excellent travail historique : *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* (O. Cromwell's Letters and Speeches, 1846, 2 vol.), où, s'écartant des points de vue acceptés par les biographes, il présente le Protecteur moins comme un homme politique que comme un fanatique inspiré.

CARMOLY (Éliacin), hébraïsant français, né en 1805, à Soultz (Haut-Rhin), avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'il fit paraître en hébreu une *Biographie des Israélites anciens et modernes* (Metz, 1829, in-8), ouvrage estimé qu'il se propose de réimprimer avec de nombreuses additions. Il était alors secrétaire intime du marquis Fortia d'Urban. Quelque temps après, il alla s'établir en Belgique et fut, en 1834, élu grand rabbin à Bruxelles, fonctions dont il se démit, en 1839, pour se livrer plus librement à ses études. Il est membre de la Société asiatique.

Parmi les nombreux écrits de M. Carmoly, qui a pris à tâche de restaurer la littérature hébraïque, nous citerons : *Wessely et ses écrits* (Nancy, 1829), notice sur un poëte du XIIe siècle; *Vie de Saadin Gaon* (1830); *le Tour du monde* de Pethachia de Ratisbonne (Impr. roy., 1831, in-8), traduction française avec texte et notes; *des Khosars au* Xe *siècle* (Bruxelles, 1833), peuplade espagnole; *les Mille et un contes* (Ibid., 1837, in-8), récits chaldéens; *Relation d'Eldad le Danite, voyageur du* IXe *siècle* (Paris, 1838, in-8); *Histoire des médecins juifs anciens et modernes* (Bruxelles, 1844, in-8); une collection fort curieuse des *Itinéraires de la terre sainte du* XIIIe *au* XVIIe *siècle* (Ibid., 1847, grand in-8,) traduits avec notes, cartes et éclaircissements, d'après Samuel bar Simon, Rabbi Jacob, Charizi, Farchi, Baruch, Eliezer, etc.; *Histoire littéraire des écrivains juifs du* XIIe *au* XVIe *siècle* (Francfort, 1850, in-8), en hebreu; *la Famille Almosnino* (Paris, 1850, in-8), etc.

Digitized by Google

M. Carmoly a fourni, en outre, une grande quantité de notices, dissertations et mémoires aux recueils littéraires de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. La *Revue orientale*, qui a paru à Bruxelles de 1841 à 1843, est due presque en entier à son active collaboration. En 1855, il a fondé à Paris une revue mensuelle, *la France israélite*.

CARMOUCHE (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique français, né à Lyon, le 9 avril 1797, d'une famille de robe ruinée par la Révolution, ne reçut qu'une éducation incomplète et fut successivement peintre, orfèvre, bureaucrate, sans s'arrêter à aucune profession. Sa famille s'opposant à ce qu'il se fît acteur, il se consola en écrivant pour le théâtre. Après avoir fait représenter sans succès à Lyon un petit vaudeville, il vint à Paris et donna, en 1816, à la Porte-Saint-Martin, plusieurs bluettes assez bien accueillies du public. Admis au Caveau moderne, il se lia avec Brazier, dont il devint le collaborateur, ainsi que celui des plus féconds vaudevillistes.

M. Carmouche fut, en 1827, directeur de la scène à la Porte-Saint-Martin, et, après 1830, directeur du théâtre de Versailles, puis de celui de Strasbourg. Il a aussi dirigé le Théâtre-Français de Londres, installé par ses soins dans la salle de Saint-James-street.

M. Carmouche, qui a abordé, après le vaudeville, tous les genres de littérature dramatique, a aussi donné, dans les journaux et dans divers recueils, beaucoup de petits vers, de poésies fugitives et de chansons. Les auteurs avec lesquels il a habituellement travaillé sont, après Brazier, MM. Dumersan, Mélesville et de Courcy. Le chiffre de ses ouvrages s'élève à environ 220; la plupart ont été imprimés dans les divers magasins dramatiques. Il faut citer, parmi les plus applaudis : *le Vampire* (1820); *les deux Forçats*, *la Carte à payer* (1822); *les Frères féroces*, *les Cancans*, *la Neige*, *la Lune de miel*, *Tony* (1822-1827); *la Demoiselle de boutique* (1828); *l'Espionne russe* (1829); *Tribby* (1829); *le Petit homme rouge* (1832); *Pauline* (1833); *la Femme de l'avoué* (1833); *les Duels* (1834); *la Chaste Suzanne* (1840), opéra-comique; *les Envies de Mme Godard* (1848); *la Belle Bourbonnaise* (1839); *la Permission de dix heures* (1841); *les Rêves de Mathéus* (1852), etc.

CARNARVON (Henry Howard Molyneux Herbert, 4e comte de), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, appartient à une branche cadette des comtes de Pembroke élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Porchester, il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, et prit, en 1849, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il y vote avec le parti conservateur modéré.

CARNÉ (Louis-Marchin, comte de), publiciste français, ancien député, né à Quimper, en 1804, d'une famille noble de Bretagne, entra, en 1825, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, d'où il passa dans la carrière diplomatique, comme attaché et secrétaire d'ambassade. En 1830, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, conserva ses fonctions jusqu'à l'époque de son mariage, fut élu, en 1833, membre du conseil général du Finisterre, et, le 30 juin 1837, reçut la décoration de la Légion d'honneur. Envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, il combattit la coalition et suivit la ligne politique de M. de Lamartine (voy. ce nom), qui défendait alors M. Molé. Il vota d'abord avec le *parti social* qui affectait de dédaigner les questions d'affaires et les querelles de portefeuilles, et dont les aspirations vagues autant que désintéressées restaient en dehors de l'action du pouvoir.

Lorsqu'en 1840, l'autorité passa aux mains de M. Guizot, M. de Carné se rapprocha de l'opposition, repoussa l'indemnité Pritchard, et blâma l'ensemble de la politique extérieure adoptée par le cabinet du 29 octobre. Il proposa même, en 1845, un amendement qui mit en péril l'existence du ministère. Il réclama la liberté de l'enseignement telle que l'entendait le parti catholique, proposa d'abolir le certificat d'études et défendit contre M. Thiers les associations religieuses non autorisées. On le comptait parmi les députés indépendants, lorsqu'au commencement de 1847, il prit, au ministère des affaires étrangères, la place de M. Drouyn de Lhuys (voy. ce nom), révoqué de ses fonctions de directeur pour avoir appuyé contre M. Guizot une proposition de M. de Carné lui-même. Ce changement subit l'exposa aux attaques les plus vives de l'opposition. Depuis la révolution de Février, il n'a plus paru dans les assemblées politiques. Sous la République et l'Empire, il n'a gardé que les fonctions de conseiller général du Finistère.

Comme publiciste, M. de Carné s'est distingué par une laborieuse fécondité. Il a fourni de nombreux articles à la *Revue européenne*, à l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, à *l'Univers religieux*, au *Correspondant* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Parmi ses livres, nous citerons : *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol. in-8); *des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de* 1830 (1838, 2 vol. in-8); *du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841, in-8); *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France*, *de* 1789 *à* 1848 (1855, 2 vol. in-8); *Études sur les fondateurs de l'unité française* (1848-1856, 2 vol. in-8); *un Drame sous la Terreur* (1856). Ces divers écrits rattachent M. de Carné à l'école religieuse de M. de Montalembert et à l'école politique de M. Guizot.

CARNOT (Lazare-Hippolyte), homme politique français, ancien ministre, fils de l'illustre conventionnel de ce nom, est né à Saint-Omer le 6 avril 1801. Il accompagna son père dans son exil en Belgique, en Bavière, en Pologne, et étudia à loisir la littérature et les mœurs de ces pays, surtout de l'Allemagne. Il séjourna sept ans à Magdebourg. Rentré en France, en 1823, il suivit la carrière du barreau; mais, dominé par l'esprit de réformation philosophique et sociale, il devint un des plus zélés partisans de la doctrine de Saint-Simon, jusqu'au jour où le père Enfantin voulut en tirer les dogmes d'une religion toute charnelle. D'accord avec Bazard, MM. Pierre Leroux, J. Reynaud, Ed. Charton, etc., M. Carnot protesta hautement contre « l'organisation de l'adultère », et après avoir rédigé et soutenu de sa fortune les divers journaux de l'école, *le Précurseur*, *le Globe*, *l'Organisateur*, il développa dans la *Revue encyclopédique* les idées socialistes, dans une mesure qui lui semblait plus orthodoxe. Son activité fut quelque temps suspendue par la douleur que lui causa la mort d'un frère; mais, à la suite de nouveaux voyages en Angleterre, en Hollande et en Suisse, il reprit ses travaux. Président du Comité central des électeurs de Paris, il fut élu successivement député en 1839, 1842 et 1846, et prit place sur les bancs de l'opposition radicale. Il fut un des rédacteurs de la *Revue indépendante*. Pendant la campagne des banquets réformistes, il publia une brochure intitulée : *les Radicaux et la Charte*, qui avait pour but de provoquer un rapprochement entre les républicains et la gauche dynas-

Digitized by Google

tique, et qui souleva une vive polémique entre le *National* et la *Réforme*.

Quoique la révolution de Février dépassât de beaucoup son programme, M. Carnot n'en fut pas moins nommé aussitôt ministre de l'instruction publique. Tout en respectant les positions des principaux chefs de son administration, il appela auprès de lui ses anciens amis, MM. J. Reynaud, Ed. Charton, Renouvier, etc. (voy. ces noms). Les actes de son ministère répondirent à ses principes. Il ménagea les personnes, s'occupa d'améliorer le sort des instituteurs, fit décréter la gratuité de l'École normale, institua les lectures publiques pour le peuple et fonda l'École d'administration qu'on se hâta, après lui, de supprimer. Une de ses circulaires aux instituteurs, ayant pour objet le rôle qu'ils devaient prendre dans les élections, émut vivement l'opinion et fut exploitée par les partis hostiles à la République. M. Carnot eut le temps encore d'élaborer un projet de loi sur l'instruction primaire, d'après le double principe de la gratuité et de l'obligation. Il garda son portefeuille jusqu'au 5 juillet. Sa chute fut déterminée par les brochures de M. Renouvier, dont la position semblait indiquer une approbation officielle du socialisme qui les inspirait. M. Carnot se retira devant un vote de blâme de l'Assemblée et fut remplacé par M. Vaulabelle. Il faisait lui-même partie de la Constituante, comme représentant du département de la Seine, où il avait été élu le cinquième sur trente-quatre, par près de 200 000 suffrages. Il y prit place dans les rangs de la gauche républicaine, avec laquelle il soutint l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il s'associa toutefois au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

M. Carnot échoua aux élections générales de la Législative; mais le 10 mai 1850, le parti démocrate et socialiste le fit passer avec MM. Vidal et de Flotte. Il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851 parmi les membres de l'opposition républicaine, qui essayaient de lutter à la fois contre la majorité royaliste et contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État, trois candidats républicains furent élus députés au Corps législatif : M. Carnot et le général Cavaignac à Paris, M. Hénon à Lyon. Le refus de serment les rejeta tous trois dans la vie privée. En 1857, M. Carnot fut élu une seconde fois député d'une des circonscriptions de Paris, et fut écarté par le même obstacle du Corps législatif.

En dehors de son active collaboration aux revues déjà citées et à plusieurs autres recueils, M. Carnot compte d'assez nombreuses publications : *Gunima*, nouvelle traduite de Van der Welde (1824, in-12); *Chants helléniens* de Wilhelm Müller (1828, in-18), ces deux publications sans nom d'auteur; *Exposé de la doctrine saint-simonienne* (1830, in-8, plusieurs éditions), traduit en anglais; *Mémoires de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois*, etc. (1837, 2 vol. in-8); *Quelques réflexions sur la domesticité* (1838, in-8); *Mémoires de Bertrand Barrère*, d'après des manuscrits autographes (1842-1843, 4 vol. in-8), avec David d'Angers; un certain nombre de *Notices*, notamment sur Adolphe Müllner (1830, in-8), l'abbé Grégoire (1837, 312 pages), Barrère (1842, 202 pages), Joseph Lakanal (1845); des discours, rapports, lettres et autres brochures de circonstance, etc. M. Carnot travaille depuis longtemps à un ouvrage historique sur *l'Allemagne pendant la guerre de la délivrance*, dont la *Revue indépendante* a publié un long fragment en 1843, et il doit éditer les *Mémoires* de son père, dont il a donné un épisode intéressant, *le Siége d'Anvers*, dans la *Revue de Paris* (1857).

CARO (Elme-Marie), littérateur français, est né en 1825, à Rennes, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie. Il termina ses études au collége Stanislas, obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux prix de philosophie en 1845, et il entra aussitôt à l'École normale. Agrégé de philosophie en 1848, il professa successivement aux lycées d'Alger, de Rouen et de Rennes. Il occupa ensuite la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, où l'élégance de sa parole attirait un nombreux auditoire. Il vient d'être rappelé à Paris, comme maître de conférences à l'École normale En 1856, M. Fortoul l'envoya officiellement à Anvers pour exposer devant la Société littéraire de cette ville les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France, dont il est un des plus orthodoxes interprètes. A la suite de cette mission, M. Caro a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Outre des mémoires favorablement accueillis par l'Institut, il a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer* : *Saint Dominique et les Dominicains*, et, sous le pseudonyme de Saint-Hermel, *la Vie de Pie IX*. Son livre du *Mysticisme au* XVIII*e siècle* (1852-1854, in-8), qui fut d'abord sa thèse de docteur, est un essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. M. Caro a fourni à la *Revue de l'instruction publique* et à la *Revue contemporaine*, dont il est resté un des rédacteurs, un grand nombre d'articles dont les principaux ont été réunis sous le titre d'*Études morales sur le temps présent* (1855, in-18) : ce recueil a été couronné par l'Académie française.

CAROLATH-BEUTHEN (*Henri*-Charles-Guillaume DE), comte de Schoenaich, chef actuel de la maison allemande de ce nom, élevée à la dignité princière en 1741, est né le 29 novembre 1783. Il a succédé en 1817 à son père, comme possesseur de la principauté de Carolath, avec la ville de Beuthen, du majorat de Gersdorf, etc., en Silésie et dans la Basse-Lusace. Entré de bonne heure au service militaire, il prit part aux luttes de la Prusse contre Napoléon et parvint au grade de lieutenant général. Il devint en 1827 membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de Silésie, et, en 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il a fait partie du conseil d'État prussien et occupé à la cour la charge de grand-veneur. Il a épousé, en 1817, *Adélaïde* de Pappenheim, morte le 29 avril 1849, et, le 12 novembre 1851, sa nièce, *Alma*, baronne de Fircks, née en 1822. De son premier mariage, il n'a qu'une fille, *Lucie*, mariée, en 1843, au comte de Hangwitz.

Son frère, le prince *Frédéric*-Guillaume-Charles, né le 29 octobre 1790, est seigneur de Saabor et possesseur du majorat de Mellendorf. De son mariage avec Caroline, fille de feu Henri XLIV, prince de Reuss, morte en 1828, il a une fille, *Auguste*, née le 10 juin 1826, et trois fils : 1° *Ferdinand*-Henri-Erdmann, né le 26 juillet 1818, lequel, de son mariage (20 juillet 1843) avec *Jeanne* de Reuss Schleiz-Koestritz (ligne cadette), a cinq filles et deux fils; 2° *Charles*-Henri-Frédéric-Georges-Alexandre, né le 28 juin 1820, et marié, en 1849, à *Émilie* de Oppen-Schilden; 3° *Auguste*-Henri-Bernard, né le 20 août 1822, directeur des mines au service de Prusse à Tornowitz.

CARON (Adolphe-Alexandre-Joseph), graveur français, né à Lille, en 1797, étudia le dessin sous Clément Bervic, et débuta au Salon de 1822. Il

Digitized by Google

reçut dès lors diverses commandes du gouvernement et de la Société des Amis des Arts. Ses gravures sont généralement en taille-douce et quelques-unes à l'eau-forte. Celles qui ont fait sa réputation sont principalement : *Cyparisse*, d'après Vinchon; *Mme de Sévigné*, d'après A. Dévéria; *la Nativité*, d'après Decaisne; *la Résurrection de la fille de Jaïre*, d'après T. Johannot; *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, *Faust apercevant Marguerite*, tous deux d'après M. Ary Scheffer (1846); *la Leçon de harpe*, de Cosway (1824-1855). Les trois derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855. M. Caron a obtenu, sans compter plusieurs médailles aux expositions de Lille, une 2e médaille au Salon de 1824, une 1re en 1846, et une mention en 1855.

CARPENTER (Margaret Geddes, mistress), femme peintre anglaise, est née à Salisbury, en 1793. Un goût décidé, deux ans d'études chez un artiste de sa ville natale, et la protection du comte de Radnor qui lui ouvrit sa belle galerie de tableaux, la mirent de bonne heure en état de se produire aux expositions de la Société des arts; elle y obtint, en 1813, la grande médaille d'or pour une *Tête d'enfant*. En 1814, elle vint se perfectionner à Londres, où, un an après, elle épousa M. Carpenter, un des conservateurs du *British Museum*. Depuis trente ans, elle contribue aux exhibitions de l'Académie royale. Ses portraits et ses figures d'étude, genre où elle excelle, se recommandent par un grand bonheur d'expression, une touche hardie et un coloris brillant, qualités peu communes chez les artistes de son sexe. A l'Exposition universelle de 1855, elle a envoyé un beau *Portrait d'une dame âgée*.

CARRÉ (Félix), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Côtes-du-Nord en 1792, se livra, au sortir du collége, à l'industrie, puis à l'agriculture et particulièrement à l'élève des chevaux. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il ne cessa point de réclamer une large application des principes de 1789. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans les Côtes-du-Nord, le troisième sur seize, par 79 529 voix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, repoussa la proposition Rateau, et, sans se prononcer sur la mise en accusation de Louis Napoléon et de ses ministres, désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

CARRÉ (Narcisse-Épaminondas), magistrat français, né à Paris le 1er mars 1794, étudia le droit dans cette ville, et se fit inscrire en 1815 au barreau de la Cour royale. Sous la Restauration, il s'occupa de jurisprudence civile, donna ses soins à la première édition des *Œuvres de J. Domat* (1821-1822, 9 vol. in-8), revue, corrigée et augmentée d'une table de concordance avec les articles de nos codes. Nommé à la fin de 1831 président du tribunal de première instance de la Rochelle, il passa en 1834 à Tours en la même qualité; depuis 1848, il occupe à la Cour impériale de Paris un siége de conseiller. Il est chevalier de la Légion d'honneur. On a encore de lui : un *Code des femmes* (1828, in-18), analyse de toutes les dispositions législatives qui règlent les droits et les devoirs de la femme; *la Taxe en matière civile* (1839, in-8).

CARRÉ (Michel), auteur dramatique français, né en 1819, fit ses études au collége Charlemagne et débuta, en 1841, par un volume de poésies, *les Folles rimes* (in-12), d'un romantisme exagéré. Il se tourna ensuite vers le théâtre, où il arriva difficilement à se produire; travaillant seul d'abord, il donna à l'Odéon *la Jeunesse de Luther* (1843), drame en un acte et en vers, *l'Eunuque* (1845), imitation libre de Térence, puis au Théâtre-Français, *Scaramouche et Pascariel* (1847), comédie en un acte. En 1850, il fit jouer au Gymnase la fantaisie de *Faust et Marguerite*, qui fut médiocrement goûtée. C'est à l'année précédente que remonte sa collaboration avec M. Jules Barbier (voy. ce nom); ils ont écrit en commun des drames, des vaudevilles et des opéras-comiques, dont quelques-uns ont eu du succès : *un Drame de famille* (1849), à l'Ambigu; *Henriette Deschamps* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1852); *l'Amour mouillé* (1850), au Vaudeville; *Galathée* (1852); *les Noces de Jeannette* (1853); *Miss Fauvette* (1855); *les Saisons* (1855); *Psyché* (1856), à l'Opéra-Comique, etc. On a encore de M. Carré : *Van Dyck à Londres* (1848), comédie en trois actes et en prose, avec M. Narrey, représentée à l'Odéon; *Jobin et Nanette* (1849), avec M. Battu.

CARRELET (Gilbert-Alexandre), général français, sénateur, est né à Saint-Pourçain (Allier), le 14 septembre 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il prit part, comme officier de cavalerie, à la guerre d'Espagne (1809-1811), où il reçut deux blessures, et aux campagnes de France et de Waterloo. Il était simple capitaine depuis 1822, lorsque, à la suite des événements de 1830, il fut nommé chef d'escadron et bientôt chargé d'organiser, en Afrique, le service de la gendarmerie. Colonel de la même arme en 1838, il reçut en 1842 le brevet de maréchal de camp avec le commandement du Gard. Il est devenu général de division en 1848. En 1851, il concourut à la répression des mouvements insurrectionnels qui éclatèrent à Paris, à la suite du coup d'État du 2 décembre. Il a été nommé sénateur après le rétablissement de l'Empire. Le général Carrelet fait partie du Comité supérieur de cavalerie et est grand officier de la Légion d'honneur.

CARRETTO (François-Xavier, marquis del), ancien ministre de la police à Naples, est né en Sicile d'une famille obscure originaire du Piémont, et fut élevé à l'École polytechnique de Naples, d'où il passa dans l'armée en 1806. Attaché aux Bourbons, il les servit en Italie et en Espagne, et son talent non moins que son zèle le fit arriver promptement aux premiers grades. Il prit une part active, comme chef d'état-major du général Guillaume Pepe, à la révolution libérale de 1820, mais quand les baïonnettes autrichiennes eurent triomphé de la cause nationale, il prétendit ne l'avoir servie que pour la compromettre et la pousser aux excès. Cette interprétation de sa conduite fut favorable à sa fortune. Quelques années après, nommé par le roi François Ier général inspecteur de la gendarmerie, il inaugura ses fonctions de manière à inspirer une longue épouvante. Ayant, avec 6000 hommes, comprimé un soulèvement dans la province de Salerne, il brûla le village de Bosco, qui était le centre de la révolte, et fit mettre à mort un octogénaire et dix-neuf autres personnes qui s'étaient livrés sur une promesse d'amnistie (1828). Odieux au peuple, il grandit dans la faveur de la cour et fut fait général.

En 1831, quelque temps après l'avénement de Ferdinand II, le marquis del Carretto fut, au milieu de circonstances difficiles, nommé mi-

Digitized by Google

ministre de la police, comme le seul homme capable de tenir tête aux mouvements révolutionnaires. Son ministère empiéta sur tous les autres; le gouvernement devint un espionnage, les Commissions spéciales remplacèrent les tribunaux. Toute tentative de révolte fut comprimée d'une façon sanglante. Lors du soulèvement qui éclata en Sicile, en 1837, au milieu des ravages du choléra, Carretto fut envoyé dans l'île avec de pleins pouvoirs et laissa à Syracuse, à Catane et ailleurs de terribles souvenirs. Plus de cent personnes périrent; il présidait lui-même aux exécutions, employant souvent la bastonnade et la torture pour faire parler les accusés, et mettant à prix les têtes des fugitifs. Sans avoir de sympathie pour un tel ministre, Ferdinand II avait confiance en lui, parce qu'à lui seul il lui tenait lieu des troupes étrangères dont se servaient les autres gouvernements italiens. Le marquis del Carretto, de son côté, s'efforçait de ne point se brouiller avec le confesseur du roi, le jésuite monsignor Cocle, et le ménageait tout en le haïssant. Il lui fit même donner la direction des prisons, qui se trouvaient alors dans l'état horrible que lord Gladstone révéla un peu plus tard à l'Europe. Il avait un ennemi personnel et déclaré dans Parisio, ministre de la justice, contre lequel il fit publier une brochure anonyme pleine d'accusations haineuses, mais qui jette du jour sur l'administration de cette époque. Elle parut à Livourne en 1836, sous le titre de *Seize années*.

A l'avénement de Pie IX (1846), le marquis del Carretto se montra l'ardent adversaire des idées libérales dont le pape se faisait le représentant. Mais, à la fin de l'année suivante, en présence de la révolution de Calabre, il changea d'attitude et de langage; il rejeta sur ses collègues et sur le roi lui-même le peu de progrès de la réforme dans le royaume, tout en refusant de donner sa démission. Mais tout à coup éclata l'insurrection de Palerme; Ferdinand II, surpris et troublé, fit arrêter son ministre par le général Filangieri, dans la nuit du 26 janvier. Le marquis fut jeté sur un bateau à vapeur, sans avoir le temps de faire ses adieux à sa famille; honteusement repoussé de Livourne, de Gênes et de tous les ports italiens, il alla débarquer à Marseille. Après avoir vécu quelque temps dans les environs de Montpellier, il fut rappelé à Naples par le triomphe de la contre-révolution. Le roi le combla de faveurs, mais sans lui rendre le ministère.

La vie et les actes publics du marquis del Carretto expliquent assez l'horreur que son nom inspire à l'Italie patriotique. Des avantages extérieurs, un air de noblesse, de la beauté même, contribuèrent à le faire réussir dans les hautes régions du monde politique, autant que sa souplesse à servir les vengeances royales.

CARRIER (Joseph-Auguste), peintre français, né à Paris, en 1800, étudia la peinture sous Gros et Prud'hon, le portrait sous le chevalier Saint, et débuta aux Salons de 1824 et 1827 par plusieurs cadres de portraits et de miniatures. Vers 1840, il aborda le grand portrait et le paysage, dont il ne fit toutefois qu'une étude accessoire. Ses miniatures les plus connues, représentant souvent des figures en pied, sont celles du *baron Lagarde*, de *l'évêque de Poitiers*, et de plusieurs dames anglaises; ses grands tableaux : un *Site de Lorraine*, un *Souvenir de la Gorge aux Loups* et divers *paysages*. Il n'a figuré que comme miniaturiste à l'Exposition universelle de 1855 et a obtenu, pour ce dernier genre, une 2e médaille en 1833 et une 1re en 1837.

CARRIÈRE (l'abbé Joseph), théologien français, né le 19 février 1795, fut élève du séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1820, il fut chargé d'enseigner la théologie dans cet établissement dont il devint le directeur. Depuis quelques années, il y a remplacé, comme supérieur, M. de Courson, Chanoine honoraire de Notre-Dame, il a exercé auprès de M. Sibour les fonctions de vicaire général.

Les ouvrages que l'abbé Carrière a publiés, et qui jouissent d'une grande estime dans le clergé, portent le titre général de *Prælectiones theologicæ majores in seminario Sancti Sulpitii*, et comprennent les divisions suivantes : *de Matrimonio* (2 vol. in-8), où se trouve une discussion complète de toutes les questions intéressant la société civile et religieuse; *de Justitia et jure* (1839-1840, 3 vol. in-8), c'est-à-dire tout ce qui a rapport au for intérieur; *de Contractibus* (1844-1847, 3 vol. in-8), complément du précédent, où l'étude des lois civiles tient une place importante. L'abbé Carrière a également donné un abrégé de ce cours, *Prælectionum compendium* (1841-1842), destiné aux étudiants en théologie.

CARRIÈRE (Maurice), littérateur allemand, né à Grindel dans le grand-duché de Hesse, le 5 mars 1817, étudia la philosophie à Giessen, à Gœttingue et à Berlin, et l'enseigna successivement à Giessen et à Munich. On cite parmi ses écrits : *la Cathédrale de Cologne et l'Église libre* (Der Kœlner dom als freie deutsche Kirche, Stuttgart, 1843); *Abailard et Héloïse* (Giessen, 1844); *la Religion considérée dans son esprit, son développement*, etc. (die Religion in ihrem Begriff, etc., 1841); *la Contemplation philosophique du monde au temps de la Réformation* (die philosophische Weltanschauung der Reformationszeit, Stuttgart, 1847); *la Dernière nuit des Girondins*, poème (die letzte Nacht der Girondisten, Giessen, 1849); *Paroles de religion adressées au peuple allemand par un philosophe allemand*, anonyme (Religiœse Reden und ertractungen für das deutsche volk, etc., Leipsick, 1850); *le Portrait de Cromwell* (das Charackerbild Cromwells (1851), dans le *Manuel historique*; *Essence et forme de la poésie* (Das Wesen und die form der poesie, Leipsick, 1854).

CARRION-NISAS (André-Henri-François-Victor DE), publiciste français, ancien représentant du peuple, est né à Lésignan-la-Cèbe (Hérault), le 24 janvier 1794. Fils d'un membre du tribunat, mort en 1841, il professa de bonne heure les opinions libérales, et publia, pendant la Restauration, un grand nombre de brochures : *la Jeunesse française* (1820); *des Idées républicaines* (1821); *la France au XIXe siècle* (1821), etc., et le livre plus sérieux des *Principes d'économie politique* (1824, in-12). Il composa aussi quelques drames : *Valérien ou le Jeune aveugle*, imité de Kotzebué (1823); *le Forgeron* (1824), et fut l'un des auteurs des *Vétoires et conquêtes*.

En 1830, M. Carrion-Nisas reçut la décoration de Juillet; mais il compta bientôt parmi les adversaires de la politique adoptée par le nouveau pouvoir et se présenta plusieurs fois sans succès aux électeurs de l'Hérault comme candidat du parti radical. En 1848 seulement, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur dix, par 30 897 suffrages. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

Digitized by Google

CARRINGTON (Robert-John Carrington, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée en 1797, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Smith, qu'il échangea en 1839 contre celui de Carrington, il prit ses grades universitaires à Cambridge (collége du Christ), et entra de bonne heure à la Chambre des Communes, où il représenta différents bourgs pendant vingt ans (1818-1838). A cette dernière date, il hérita du siége de son père à la Chambre des Lords, où il a continué de soutenir la politique du parti libéral. Il est lord-lieutenant du comté de Buckingham et colonel de la milice. Les encouragements qu'il a souvent donnés aux sciences l'ont fait élire membre de la Société royale de Londres. Marié deux fois, il a eu de la fille de lord Willoughby quatre enfants dont l'aîné, *Charles-Robert* Carrington, est né en 1843, à Londres.

CARRO (Jean de), médecin allemand, est né le 8 août 1770, à Genève, d'une famille patricienne. Reçu en 1793 docteur à l'université d'Édimbourg, où il avait fait une partie de ses études médicales, il alla s'établir à Vienne et y acquit une nombreuse clientèle dans les rangs élevés de la société. Aussitôt qu'il eut connaissance de la découverte de Jenner, il s'empressa de la propager en Autriche et fut secondé dans ses efforts par le gouvernement de ce pays, qui appuya d'une recommandation officielle son ouvrage intitulé : *Observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine* (Vienne, 1801, in-8). On rencontre de précieux documents sur ce préservatif dans son *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes orientales* (1803). Vers 1825, il se fixa à Carlsbad, et c'est par ses soins qu'on y a organisé tout ce qui se rapporte aux fumigations sulfureuses, moyen thérapeutique dont il s'était déjà servi avec succès.

On a encore de M. Carro : *Carlsbad et ses eaux minérales* (1827), traduit par lui-même en anglais en 1842; des mémoires et un *Almanach de Carlsbad* qu'il publie depuis 1826, et où il consigne toutes les observations médicales de quelque importance. — Il est mort le 12 mars 1857.

CARUS (Carl-Gustav), médecin, physiologiste et peintre allemand, né le 3 janvier 1789, à Leipsick, étudia d'abord la chimie pour diriger l'établissement de son père qui était teinturier, puis se tourna vers l'étude de la médecine. Il donna des leçons particulières à l'université de Leipsick, où il enseigna le premier la science de l'anatomie comparée, nouvellement créée par Cuvier. Après avoir dirigé, pendant la guerre de 1813, l'hôpital français de Pfaffendorf, près Leipsick, il alla, en 1814, à Dresde, pour occuper les places de directeur de la clinique d'accouchement et de professeur à l'Académie médico-chirurgicale qui venait d'y être fondée. Nommé médecin de la cour et conseiller d'État, il quitta ces fonctions, en 1827, pour accompagner le prince de Saxe dans un voyage en Italie et en Suisse. De retour à Dresde, il s'adonna plus sérieusement à la peinture, dont il possédait les éléments et qu'il cultiva depuis avec succès. Plusieurs de ses tableaux à l'huile, ne sont pas, dit-on, sans mérite. Sa maison est le rendez-vous des savants et des artistes les plus distingués de Dresde.

Le nombre et les titres mêmes des écrits de M. Carus prouvent à la fois sa fécondité et la variété de ses aptitudes. Parmi ses ouvrages scientifiques on remarque : *Essai sur le système des nerfs et particulièrement sur l'organisation du cerveau* (Versuch einer Darstellung des Nervensystems und ins besondere des Gehirns, Leipsick, 1814); *Traité de zootomie*, avec 40 planches gravées par lui-même (Ibid., 1818; 2e édition 1834); *Traité de gynécologie*, (Ibid., 1820; 2 volumes, 3e édition, 1835); *Tableaux explicatifs d'anatomie comparée* (Erläeuternde Tafeln zur vergleschenden Anatomie, 7 cahiers, Ibid., 1826-1849), ouvrage traduit en latin par Thienemann (Ibid., 1828-1849); *de la Circulation du sang chez les insectes* (über den Creislauf des Blutes der Insecten, Ibid., 1827), couronné par l'Académie des sciences de Paris; *Principes d'anatomie comparée et de physiologie* (Grundzüge der vergleichenden Anatomie und Physiologie, Dresde, 1828, 3 vol.); *Traité sur les parties primitives de la charpente osseuse et écailleuse* (Ibid., 1828); *Système de physiologie* (System der Phys., Leipsick et Dresde, 1838-1840, 3 vol.; 2e édit., Leipsick, 1847-1849, 2 vol.); *Principes d'une nouvelle crânioscopie* (Grundzüge der Cr., Stuttgart, 1841); *Atlas de crânioscopie* (Leipsick, 1843-1844, 2 cahiers).

D'autres écrits de M. Carus appartiennent à la philosophie et à la littérature; nous citerons : *Leçons sur la psychologie* (Leipsick, 1831), publiées plus tard sous le titre : *Psyché, histoire du développement de l'âme* (Psyche, zur Entwickelungsgeschichte der Seele, Pforzheim, 1846, 2e édition, Stuttgart, 1851); *Physis, histoire de la vie corporelle* (Physis, zur Geschichte des leiblichen Lebens); ces deux derniers ouvrages offrent ensemble le tableau complet de la vie humaine; *Lettres sur la peinture des paysages* (Leipsick, 1831; 2e édit., 1835); *Paris et les bords du Rhin*, journal d'un voyage exécuté en 1835 (Ibid., 1836); *l'Angleterre et l'Écosse* (Berlin, 1846, 2 vol.), excellent livre qui fut le fruit du voyage que M. Carus fit, en 1844, à la suite du roi de Saxe; *Commentaire des œuvres de Gœthe* (Leipsick, 1843); *des Diverses formes de la main chez différentes personnes* (Stuttgart, 1846); un mémoire sur l'*Inégalité des qualités spirituelles des différentes races humaines* (Leipsick, 1849), publié à propos de la fête séculaire de la naissance de Gœthe, et suivi de celui intitulé : *Gœthe et son importance dans le présent et dans l'avenir* (Gœthe und sein Bedeutung fur diese und die Künftige Zeit, Dresden, 1849).

CARVALHO, Voy. Freire et Herculano de Carvalho.

CARVALHO-MIOLAN (Caroline-Félix Miolan, dame), cantatrice française, née à Châteauroux, à la fin de 1829, suivit deux ans la classe de M. Duprez au Conservatoire, et débuta, en 1849, à l'Opéra-Comique. Elle y reprit ou créa avec succès, jusqu'à la fin de 1854, divers rôles, dans *Giralda, le Pré aux Clercs, la Cour de Célimène*, et surtout dans *les Noces de Jeannette*. En 1853, Mlle Miolan épousa M. Léon Carvaille, dit Carvalho, né en 1825, aux colonies, et qui figurait, depuis 1847, dans le personnel chantant de l'Opéra-Comique, et qui, en 1856, au moment où sa femme était engagée comme première chanteuse au Théâtre-Lyrique, se trouva être le principal créancier de l'administration de ce théâtre, dont il obtint le privilége. Mme Carvalho, par le succès avec lequel elle y a joué les principaux rôles dans la *Fanchonnette, les Noces de Figaro, la Reine Topaze*, a heureusement secondé l'habile direction de son mari. Mme Carvalho, dont la voix est très-souple et d'un diapason élevé, brille surtout par sa facilité à exécuter les fioritures et les vocalisations les plus capricieuses.

CARY (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), le 25 avril 1793, est fils d'un marin qui fut tué

Digitized by Google

dans un combat contre les Anglais. Il fit ses études au collége de Douai et entra ensuite à l'École d'application d'artillerie, mais renonça au service militaire et vint s'établir à Boulogne, où il s'occupa de littérature. Marié à Béthune en 1823, il se fixa définitivement dans cette ville; il y devint l'un des chefs de l'opposition libérale et l'un des rédacteurs du *Progrès du Pas-de-Calais*, organe assez important du parti républicain. De 1836 à 1848, il fit, au collége de Béthune, un cours gratuit d'anglais. Il fut élu conseiller municipal en 1839, comme candidat de l'opposition. En 1848, nommé représentant du peuple par 78809 voix, le septième sur dix-sept, il fut membre du Comité de la marine, et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il se sépara très-rarement de l'extrême gauche, et s'associa à la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. — M. Cary est mort en 1857.

CARYSFORT (Granville-Leveson PROBY, 3e comte DE), amiral et pair d'Angleterre, né en 1781, est frère puîné du général de ce nom, auquel il succéda, dans la dignité de comte et dans la pairie, le 11 juin 1855. Il entra, en 1798, dans la marine royale, assista aux batailles navales d'Aboukir et de Trafalgar, et siégea à la Chambre des Communes de 1812 à 1820. Il est devenu vice-amiral en 1851. A la Chambre haute, il vote d'ordinaire avec le parti conservateur. Il a plusieurs enfants de son mariage avec une nièce du comte de Wicklow.

CASABIANCA (François-Xavier, comte DE), sénateur français, ancien représentant et ministre, né à Nice (États Sardes), le 27 juin 1797, est le fils d'un général corse anobli par l'empereur. Il fit ses études au lycée Napoléon, y remporta, en 1812, un prix de philosophie, et suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris. Reçu avocat en 1820, il se fit inscrire au barreau de Bastia, et ne tarda pas à y acquérir une réputation méritée. Ses opinions libérales et surtout son dévouement à la famille exilée de Napoléon, le tinrent éloigné des fonctions publiques jusqu'à la révolution de Février. Nommé représentant de la Corse à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six, par 16000 suffrages, il vota en général avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique du président. A la Législative, où il fut réélu, le troisième, par le même département, il adhéra au Comité de la rue de Poitiers et n'abandonna la majorité parlementaire que lorsque les conflits éclatèrent entre elle et l'Élysée. A la fin de 1851, le président lui confia successivement le ministère de l'agriculture et du commerce (26 octobre) et celui des finances (23 novembre).

Après les événements du 2 décembre, M. de Casabianca fut chargé d'organiser le ministère d'État qui venait d'être créé par le décret du 22 janvier 1852. Il quitta ces fonctions importantes pour entrer au Sénat, le 28 juillet suivant. Promu officier de la Légion d'honneur, le 4 août 1852, il est commandeur de cet ordre.

CASANELLI D'ISTRIA (Archange-Xavier-Toussaint-Raphaël), prélat français, est né à Vico (Corse), le 24 octobre 1794. Il entra, malgré l'opposition de ses parents, dans la carrière ecclésiastique, fit ses premières études sous la direction de plusieurs prêtres corses, reçut l'ordination à vingt-trois ans et professa d'abord les humanités. En 1821, il alla compléter son cours de théologie à Rome et y obtint le diplôme de docteur en droit civil et en droit canon. Secrétaire intime du cardinal d'Isoard, il le suivit à Auch et exerça auprès de lui les fonctions de grand vicaire jusqu'à sa nomination à l'évêché d'Ajaccio, qui date du 28 juin 1833. Dans le cours de son administration, qui a été longtemps des plus laborieuses, il a déraciné beaucoup d'abus, opéré des réformes dans le clergé, fondé plusieurs établissements utiles; il a surtout réussi à mettre le ministère sacerdotal à l'abri des influences locales qui lui étaient toute indépendance.

M. Casanelli a été, depuis quelques années, pourvu d'un coadjuteur, M. Jean SARREBAYROUSE, évêque *in partibus* et ancien vicaire général du diocèse.

CASATI (Gabrio, comte DE), homme d'État italien, né à Milan d'une famille noble, le 2 août 1798, alla faire ses études à Pavie, et fut reçu docteur en droit et en mathématiques. Sans prendre une part directe aux mouvements révolutionnaires de 1821, il s'efforça de soustraire aux vengeances du gouvernement autrichien quelques-uns de ses compatriotes. Il se rendit même à Vienne, en 1824, pour obtenir la commutation de peine de son beau-frère, le comte Verèse, gonfalonier de Milan, condamné à mort. Il passa les années suivantes dans une retraite profonde; mais ses concitoyens lui conférèrent, en 1837, et lui maintinrent jusqu'en 1848 les fonctions de podestat, les seules qui fussent restées nationales. Il fit sentir au gouvernement la nécessité de plusieurs réformes administratives, et retourna à Vienne, en 1844 pour plaider la cause de son pays. En 1846, l'évêque allemand étant mort, il obtint de l'Autriche la nomination de l'évêque italien Romilli. Sa popularité augmenta encore; mais les fêtes qu'on célébra en cette circonstance prirent un caractère patriotique que la police autrichienne réprima à coups de fusil. M. Casati réclama du comte Fiquelmont l'éloignement des fonctionnaires devenus les plus odieux.

Au commencement de 1848, il fit tous ses efforts auprès de Radetzsky pour faire mettre un terme aux violences des soldats. Patriote modéré, il voulut encore, après la révolution française, tenir la Lombardie en repos; mais il ne put arrêter l'élan général. Le 18 mars, il prévint un conflit entre les troupes et la population, en arrachant au gouverneur O'Donnell l'éloignement des sbires et l'établissement d'une garde nationale. Dans la même journée commença cette lutte de cinq jours qui se termina par la retraite des Autrichiens. Nommé, dès le 20 mars, membre du gouvernement provisoire, il écarta toute idée de république, se prononça pour la réunion de la Lombardie et du Piémont et soutint la cause de Charles-Albert. Bientôt celui-ci le choisit pour ministre des finances et fit de lui un de ses principaux conseillers.

Après la soumission de Milan et de la Lombardie par les Autrichiens (6 août), il pressa les membres du gouvernement provisoire d'obéir à la *loi de fusion* et de se constituer à Turin en *consulta* lombarde, et il fut reconnu pour président de ce nouveau Comité. Mais la bataille de Novarre vint ruiner, avec les espérances italiennes, son influence politique. En attendant la délivrance de sa patrie, il s'est fait naturaliser piémontais et a été nommé sénateur. Le parti radical accuse M. Casati d'avoir perdu la cause de l'Italie par ses faiblesses et sa confiance excessives en Charles-Albert; mais beaucoup de patriotes italiens, et des plus illustres, acceptent

Digitized by Google

volontiers l'idée de l'unité italienne, sous la suprématie du roi de Piémont.

En 1855, son fils a été envoyé à Florence, comme secrétaire de légation; mais le grand-duc de Toscane, d'après les conseils de l'Autriche, refusa de le recevoir en cette qualité. Il en résulta un conflit diplomatique qui s'est terminé par le rappel de M. Casati.

CASPARI (Charles-Paul), savant allemand, est né à Dessau, le 14 février 1814. Élève des universités de Leipsick, de Berlin et de Kœnigsberg, il prit ses grades en théologie dans cette dernière ville et devint, en 1847, lecteur et membre de la Faculté de Christiania. Il y fit des cours de théologie et d'exégèse qui eurent un grand succès. Il a composé des ouvrages qui le font regarder comme un des théologiens les mieux pensants de l'Allemagne du nord et des plus érudits défenseurs de la tradition chrétienne.

On cite parmi ses écrits théologiques : *Manuel d'exégèse pour les prophètes de l'ancienne alliance*, en collaboration avec le savant Delitzsch (Exegetisches Handbuch zu den Propheten des alten Bundes); *Études de théologie biblique et de critique apologétique* (Biblisch theologische und apologetisch-Kritische Studien, Leipsick, 1842); *Introduction au livre d'Isaïe et à une histoire de son temps* (Beitraege zur Einleitung in das Buch Iesaias, etc., Ibid., 1848); *sur la Guerre syriaque* (über den Syrisch-ephaimitischen Krieg unter Jotham und Ahas, Christiania, 1849); *Michée et sa prophétie* (über Mlcha und, etc., Ibid., 1851); une traduction des *Psaumes* en langue norvégienne (Ibid., 1851), etc.

M. Caspari a aussi publié quelques travaux spéciaux sur la langue arabe, une édition de l'*Enchiridion studiosi* de Borhan-ed-dins (Leipsick, 1838), et une *Grammaire arabe* (Ibid., en latin, 1848), classique en Allemagne et en Norvége.

CASPER (Johann-Ludwig), médecin allemand, né le 11 mars 1796, étudia successivement à Berlin, à Gœttingue et à Halle, et prit à l'université de cette dernière ville, en 1819, le grade de docteur. Il fit alors un voyage à travers la France et l'Angleterre et se fixa, en 1820, à Berlin pour donner des leçons particulières à l'université de cette ville. Il fut nommé, en 1825, professeur suppléant, conseiller de médecine et membre du Comité de médecine pour la province de Brandenbourg; en 1834, conseiller intime de médecine, membre du Comité supérieur médico-scientifique, membre de la Commission scientifique de médecine au ministère, et, en 1839, professeur à l'université de Berlin. Depuis 1841, M. Casper est en outre médecin des tribunaux et directeur de l'École pratique de médecine.

Parmi les ouvrages de ce savant, on cite sa thèse : *de Phlegmasica alba dolente* (Halle, 1819), première monographie de cette maladie; *Caractéristique de la médecine française et ses rapports avec la médecine anglaise* (Characteristik der franzœsischen Medizin, etc., Leipsick, 1822); *sur les Lésions de l'épine dorsale* (über die Verletzungen des Ruckenmarks in Hinsicht auf ihr Lethalitaetsverhaelniss, Berlin, 1823); *Essais de statistique médicale et de médecine officielle* (Beitraege zur medicinischen Statistik und Staatsarzneikunde, 2 vol., Ibid., 1825-1837); *Bases de statistique médicale et de médecine officielle* (Denkwurdigkeiten zur medizinischen Statistik und Staat-arzneikunde, Ibid., 1846); *Dissections judiciaires* (Gerichsliche Leichenœffnungen, Berlin, 1851).

Les ouvrages de M. Casper se distinguent par la clarté, la vivacité et l'intérêt de l'exposition. Ses cours de médecine sont très-suivis. Comme praticien, il est un des médecins les plus renommés de l'Allemagne. A l'époque du choléra de 1831, directeur d'un grand hôpital de cholériques, il a fait sur cette maladie des observations précieuses dont les résultats sont consignés dans *la Gazette de choléra* (Berliner Cholerazeitung. Berlin, 1831), qu'il rédigeait. Depuis 1833, il publie le *Journal hebdomadaire de médecine* (Wochenschrift fur die gesammte Heilkunde), qui a remplacé le *Répertoire critique de médecine* (Berlin, 1823-1833, 23 vol.)

CASS (Louis), homme d'État américain, est né vers 1780, à Exeter, petite ville du New-Hampshire. Admis en 1802 au barreau, il fit, dès 1806, partie de la législature de l'Ohio, État où sa famille s'était retirée, et contribua par sa fermeté à l'arrestation du fameux Aaron Burr, qui complotait l'établissement d'une république séparatiste formée à l'exclusion des provinces du Nord. Lorsque la guerre éclata contre les Anglais, il rejoignit, avec un régiment de volontaires de l'Ohio dont il était colonel, le corps d'armée du général Hall (1812), et envahit résolûment le territoire canadien en appelant le peuple aux armes; mais, abandonné par son chef, homme d'une incapacité notoire, il se vit bientôt entouré par des forces supérieures et fut compris, sans y avoir souscrit, dans la honteuse capitulation de Malden. Un échange de prisonniers lui ayant permis de rentrer dans son pays, il reçut, en récompense de sa courageuse conduite, le grade de major général et la surveillance des frontières du Nord. A la bataille de Themse, il servait dans l'état-major du général Harrison.

Nommé, au rétablissement de la paix (1814), gouverneur du Michigan qu'il avait su préserver de toute excursion ennemie, M. Cass organisa cette vaste contrée sur des bases entièrement nouvelles, conclut de nombreux traités avec les tribus indiennes et accrut le territoire américain de plus de 3 millions d'acres. Ses opinions démocratiques, autant que sa réputation d'administrateur intègre et habile, lui firent donner par le président Jackson le portefeuille de la guerre (1831); quatre ans plus tard, il fut accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Cette mission fut marquée par deux actes de fermeté : sa polémique dans le *Galignani's Messenger* au sujet de la délimitation des frontières septentrionales de l'Union, et sa protestation publique contre l'adhésion de M. Guizot au droit de visite. Le traité conclu en 1842 entre l'Angleterre et les États-Unis lui ayant paru en contradiction avec les principes qu'il avait émis, il donna sa démission d'envoyé et revint, l'année suivante, en Amérique.

Au Sénat, où il fut envoyé par le Michigan, M. Cass défendit contre les whigs l'administration du président Polk, combattit les mesures de conciliation proposées par Henri Clay et vota en faveur de l'extradition des esclaves fugitifs, bien qu'il se fût montré jusque-là abolitioniste décidé. Ce fut sans doute cette contradiction qui fit échouer, en 1852, sa candidature à la présidence des États-unis; malgré l'estime universelle dont il est entouré, il fut sacrifié à M. Pierce par les hommes de son propre parti.

CASSE (Jean-Baptiste-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône), en 1791, entra à l'École polytechnique en 1808 et passa de là, en 1810, à l'École d'application de Metz. Attaché au corps du génie militaire, il fit les dernières campagnes de l'Em-

Digitized by Google

pire. Sous la Restauration, il fut nommé capitaine au 1er régiment du génie et décoré de la croix de la Légion d'honneur le 16 juillet 1823. Il donna sa démission en 1825, et s'établit à Lavalanet, dans le département de l'Ariége, où il s'occupa spécialement d'agriculture. Il professa constamment les opinions libérales. En 1848, il fut élu représentant de l'Ariége, le cinquième sur sept, par 22 289 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota d'abord avec la gauche modérée et soutint le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit point d'opposition à la politique de l'Élysée, et vota avec la droite ou s'abstint de voter dans les questions les plus importantes. En votant pour la proposition Rateau, il hâta l'expiration de son mandat législatif, qui ne lui fut pas renouvelé par les électeurs de l'Ariége.

CASTELBAJAC (Barthélemy-Dominique-Jacques-Armand, marquis DE), général français, sénateur, est né à Ricaud (Hautes-Pyrénées), le 12 juin 1787. Ancien élève de l'École militaire de Fontainebleau, il entra comme sous-lieutenant au 8e de hussards (1807), et fit à la grande armée les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France; il fut blessé à Wagram, à Ostrowno, à la Moskowa et à Brienne. Chef d'escadron en 1814, il s'empressa d'adhérer au retour des Bourbons. Sous la Restauration, il fut nommé successivement colonel des chasseurs des Pyrénées (1815), puis des dragons de la garde, et maréchal de camp (1826).

Après la révolution de Juillet, il a exercé, à diverses reprises, les fonctions d'inspecteur de cavalerie qu'il avait déjà obtenues sous Charles X; il a commandé le département de la Moselle et a fait une campagne en Algérie aussitôt après avoir été élevé au grade de lieutenant général (1840). Admis à la retraite en 1848, M. de Castelbajac a été chargé, l'année suivante, de représenter la France en Russie comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire; il a été rappelé en décembre 1854, lors de la déclaration de guerre entre ces deux puissances. Le 12 juin 1856, il entrait au Sénat. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis 1847.

CASTELBAJAC (Marie-Barthélemy, vicomte DE), homme politique français, cousin du précédent, est né à Rabastens (Hautes-Pyrénées), en 1776. Il émigra au début de la Révolution et s'employa activement dans les rangs de l'armée de Condé. Rentré en France avec les Bourbons, il fut élu député par un collége du Gard, fit partie de la Chambre *introuvable* où il vota pour les exceptions de la loi d'amnistie, et réclama énergiquement en faveur du clergé qu'on ne saurait, disait-il, trop enrichir. Ses principes de royalisme absolu lui valurent, à cette époque, outre les applaudissements de *la Quotidienne*, les honneurs d'un arc de triomphe à Auch. Élu plus tard député dans la Haute-Garonne, il fut nommé par M. de Villèle, son collègue, directeur général des haras et manufactures (1823), poste qu'il échangea, en 1824, contre la direction plus importante des douanes. Il dut à l'amitié du même ministre son élévation à la Chambre des Pairs (1827); mais cette dignité lui fut enlevée par le gouvernement de Juillet. Depuis cette époque, il a vécu éloigné des affaires publiques.

CASTELL (Frédéric-Louis-Henri, comte DE), membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière depuis 1818, né le 2 novembre 1791, a succédé en 1810 à son père, comme chef de la branche aînée de la maison de Castell, qui possède en Bavière les seigneuries de Bourg-Haslach de Ruden-Hausen et de Remlingen, et en Prusse, les terres de Wolkenberget de Stradow. De son mariage avec la comtesse Émilie, fille du prince de Hohenlohe-Langenbourg, est né, le 23 mai 1826, Frédéric-Charles-Guillaume-Ernest, lieutenant en premier au service de Bavière. Un second fils, Gustave, né le 17 janvier 1829, est officier d'ordonnance du roi Maximilien de Bavière.

CASTELLANE (Esprit-Victor-Élisabeth-Boniface, comte DE), maréchal de France, sénateur, est né à Paris le 21 mars 1788, d'une ancienne famille provençale. Son père, député aux États généraux de 1789, y apporta des opinions libérales qui ne l'empêchèrent pas d'être, plus tard, nommé pair de France par la Restauration; sa mère était une Rohan-Chabot de Jarnac. Le caractère turbulent du jeune Castellane le destinait à la carrière militaire. Il entra, comme simple soldat, au 5e d'infanterie légère en 1804, et passa par toute la série des grades inférieurs. En 1806, il était sous-lieutenant au 24e de dragons, lorsqu'il partit pour l'Italie. Il fit la campagne d'Espagne en 1808, fut nommé lieutenant, et justifia son avancement par sa belle conduite à Rio-Seco et à Burgos. En 1809, il passa en Allemagne, et fut décoré à Wagram. Il devint alors un de ces officiers que l'Empereur appelait par leur nom, et auxquels il aimait à confier des missions délicates ou périlleuses. Capitaine en 1810, il fit la campagne de Russie en qualité d'aide de camp du comte de Lobau, fut nommé chef d'escadron à Moscou même, et se signala dans la retraite, où il eut la main droite gelée. Il fut nommé colonel major du 1er régiment des gardes d'honneur en 1813.

Après la chute de l'Empire, il se rallia à la Restauration, et fut nommé, en 1822, colonel des hussards de la garde royale. L'année suivante, il prit part à la guerre d'Espagne. On dit que son esprit de justice et de modération le rendit cher aux Espagnols, et qu'il fut rappelé, en 1827, pour n'avoir pas voulu s'associer aux persécutions politiques dirigées par le roi Ferdinand. Il fit de l'opposition vers la fin de la Restauration.

Le gouvernement de Juillet l'envoya, en 1831, dans la Haute-Saône, avec une brigade de cavalerie. Il prit part au siége d'Anvers (1832), et, la même année, fut nommé lieutenant général, puis commandant de l'armée des Pyrénées. Il devint pair de France en 1837, et parut un instant en Afrique. C'est lui qui, par son énergie, comprima le soulèvement de Rouen en 1848. Il commanda, depuis, la division de Tours. Appelé, avant le 2 décembre 1851, au commandement de Lyon, il sut en contenir la population dans ces jours de crise. L'Empereur l'a récompensé en le faisant, dans la même année, sénateur (26 janvier), puis maréchal (2 décembre 1852). Il est grand croix de la Légion d'honneur depuis 1847.

Le maréchal de Castellane se fait remarquer par un besoin d'activité et de mouvement que l'âge n'a point diminué et qui s'est manifesté par quelques excentricités devenues célèbres.

Son fils, le comte Louis-Charles-Pierre DE CASTELLANE, capitaine aux carabiniers, a fait plusieurs campagnes et publié : *Souvenirs de la vie militaire en Afrique* (1852, in-12, 2e édit., 1854, in-18), et *Nouvelles et récits* (1856, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*). Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 24 janvier 1846.

CASTELLANE (Louis-Joseph-Alphonse-Jules, comte DE), issu d'une autre branche que les précédents, s'est fait connaître par la protection bien-

Digitized by Google

veillante qu'il a accordée aux lettres. Sous le règne de Louis-Philippe, il ouvrit pendant plusieurs années à l'art dramatique son magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré. Les représentations, qui comprenaient tous les genres, depuis le vaudeville jusqu'à la tragédie, avaient lieu indistinctement le matin et le soir; les accessoires, décors et costumes y avaient une exactitude et une richesse qu'on ne trouvait dans aucun autre théâtre de société. Parmi les artistes, dirigés par MM. Mennechet, ancien lecteur de Charles X, on remarquait Michelot, de la Comédie-Française, et Mme Sophie Gay. Vers 1845, M. de Castellane entreprit vainement de faire revivre l'ancien Athénée et présida quelques-unes de ses séances. La révolution de Février interrompit ces réminiscences aristocratiques et littéraires d'un autre siècle. Depuis, son hôtel s'est ouvert un des premiers à ces représentations d'opérettes de salon, qui ont aujourd'hui une si grande vogue.

CASTELLI (Ignace-Frédéric), auteur dramatique allemand, né à Vienne, le 6 mars 1781, a servi pendant quarante ans en Autriche, dans l'administration des vivres, ce qui ne l'a pas empêché de faire représenter plus de cent pièces de théâtre. Il a imité, peut-être avec trop de fidélité, les comédies de M. Scribe. Les Autrichiens vantent sa bonhomie et sa jovialité; ils aiment à reconnaître en lui le type du bourgeois de Vienne. Outre ses ouvrages dramatiques, il a publié des poèmes en dialecte bas-autrichien, qui ont singulièrement contribué à populariser son nom. Il a réuni ses œuvres principales dans une édition de luxe (*Saemmtliche Werke*, Vienne, 1844, 15 vol., 2e édit., 1848). Depuis 1840, il a vécu dans un repos tout épicurien, uniquement occupé à jouir de sa fortune, et à former la plus belle collection de tabatières qui soit au monde. Il se mêla un moment aux agitations politiques de 1848, et publia quelques brochures qui eurent un succès de circonstance (*le Paysan revenant de la diète*, etc.); mais ce fut un court réveil et le dernier effort de sa vieillesse.

CASTIAU (Adelson), avocat et homme politique belge, né à Péruwelz (Hainaut), en 1801, avait acquis, au barreau, une brillante réputation lorsque les électeurs de Tournai l'envoyèrent à la Chambre des Représentants en 1843. Il fut pendant cinq ans l'orateur de l'opposition libérale et l'adversaire infatigable de MM. Nothomb et de Theux (voy. ces noms). Il soutint quelque temps le ministère libéral de 1847; mais, quand éclata en France la révolution de Février, il se fit en Belgique l'organe des idées qui venaient de triompher à Paris, « appelées, disait-il, à faire le tour du monde ». Dans la séance du 4 avril, après une profession de foi franchement républicaine, il annonça qu'il se retirait de la vie parlementaire, et le lendemain il donna sa démission. Il a persisté à se tenir depuis en dehors des assemblées politiques.

CASTILHO (Antoine-Félicien DE), poëte portugais, est né à Lisbonne, le 26 janvier 1800. Devenu aveugle à la suite d'une variole, il fut élevé par son frère et ne commença à écrire qu'après avoir acquis une connaissance approfondie de l'antiquité, des sciences et de l'histoire moderne. Ses premiers vers, *Lettres d'Écho à Narcisse* (Coïmbre, 1836), obtinrent un grand succès et révélèrent en lui un talent harmonieux et jaloux de conserver les belles formes de la langue portugaise. La même faveur accueillit les charmantes pièces du *Printemps* (Lisbonne, 1837, 2e édition); *Anoite de Castello* (1836); les *Méditations poétiques* (1844, in-8), et surtout l'étude historique, ou plutôt le poëme national sur *le Camoëns* (1849, in-8), où l'auteur s'est élevé aux plus touchantes inspirations. Au reste, il s'était, dès 1836, montré le plus ardent promoteur des honneurs rendus si tardivement à la mémoire du chantre des *Lusiades*. Parmi ses écrits en prose, nous citerons un bon *Traité de versification portugaise* (1851); une *Histoire du Portugal* (1838, in-fol.), édition de luxe qui n'a pas été achevée; de nombreux articles dans la *Revue universelle de Lisbonne*, et des traductions estimées, telles que celles des *Métamorphoses d'Ovide* (1841) et des *Paroles d'un croyant* de Lamennais. M. Castilho, après un séjour de quelques années aux Açores, vit aujourd'hui retiré à Lisbonne.

CASTILLA (don Ramon), général et homme d'État péruvien, est né le 31 août 1797, à Javapaca, sur les frontières de la Bolivie. Entré en 1816 dans l'armée espagnole, il était capitaine lorsque éclata la guerre de l'indépendance; il prit aussitôt parti pour ses compatriotes et assista, sous les ordres du général San Martin, à la victoire décisive d'Ayacucho remportée, le 9 décembre 1822, sur le vice-roi Laserna. En peu de temps, il devint successivement major et colonel. Ce n'est guère que vers 1830 qu'il a commencé à figurer sur la scène politique, et on l'a vu généralement, au milieu des bouleversements de son pays, se rattacher au pouvoir qui avait un caractère régulier.

Pendant la guerre civile de 1834, il resta fidèle au président Orbegoso, qui l'avait nommé général de brigade, jusqu'au moment où celui-ci livra le Pérou à Santa-Cruz, président de la Bolivie. Il se réunit alors aux patriotes insurgés par Salaberry, et, après avoir combattu aux journées malheureuses d'Yanacocha et de Socoboya (1835), il se réfugia au Chili. Trois ans plus tard, ce pays dont les vues ambitieuses de Santa-Cruz menaçaient l'existence, leva une armée contre lui et le défit complétement à Jungay (20 janvier 1839). A la suite de cette bataille où il avait commandé la cavalerie, don Castilla fut appelé au ministère des finances. Mais, la guerre s'étant rallumée avec la Bolivie, il concourut à la courte campagne qui, après la prise de La Paz, se termina par la déroute d'Yngari (1841). Forcé de prendre une seconde fois le chemin de l'exil, il revint en 1844 de l'émigration pour combattre au nom de la Constitution supprimée par Vivanco; aidé par les généraux Nioto et Yguain, il marcha de succès en succès, battit le dictateur et se trouva, en 1845, le candidat naturel et préféré à la présidence du Pérou.

En général, don Castilla a justifié à beaucoup d'égards le choix dont il avait été l'objet, il a donné l'ordre et la paix au Pérou pendant une période de six années, ce qui est assez peu commun en Amérique. Homme d'un cœur droit et d'un esprit éclairé, il a porté son attention sur divers points dont l'importance est grande pour cette république: le règlement des finances, l'augmentation de la marine et la construction de bateaux à vapeur, le développement de quelques branches d'industrie ou de commerce national. En outre il a considérablement réduit l'effectif de l'armée, en a modifié l'organisation et a remplacé le recrutement discrétionnaire par un système de conscription en harmonie avec les mœurs. Le 20 mars 1851, il rendit compte au Congrès de la situation du pays, qui était satisfaisante et révélait un progrès marqué, et remit ses fonctions à son successeur, don Jose-Rufino Echenique. C'est la première fois que l'autorité suprême au Pérou changeait ainsi de mains sans secousse et sans révolution.

Digitized by Google

L'administration du nouveau président ayant à plusieurs reprises accusé des intentions rétrogrades, don Castilla quitta sa retraite (1854) et crut de son devoir d'en appeler aux armes et de marcher contre lui à la tête d'un parti nombreux que l'influence de son nom avait rallié. Échenique, abandonné de la plupart de ses soldats, fut contraint de regagner Lima et de s'y mettre sous la sauvegarde du ministre britannique. Le même jour (5 janvier 1855) son adversaire entra dans cette capitale au milieu de l'enthousiasme universel. Investi une seconde fois du pouvoir suprême par le suffrage de ses concitoyens, son premier acte a été de rétablir la Constitution.

CASTILLE (Charles-Hippolyte), romancier et publiciste français, né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1820, est fils d'un colonel d'artillerie qui avait été officier d'ordonnance de l'Empereur et qui fut mis en disponibilité sous la Restauration. Il fit ses études aux colléges de Douai et de Cambrai, et vint ensuite à Paris où il fut quelque temps surnuméraire au ministère des travaux publics. Son inexactitude l'ayant fait congédier par M. Teste, il se fit homme de lettres. Il débuta dans *le Musée des Familles*, puis dirigea la partie littéraire de *l'Esprit public*, fondé en 1846 par M. de Lesseps. Il mit à profit sa facile imagination et produisit, au jour le jour, avec une fécondité inépuisable, des romans, des nouvelles, des feuilletons de tout genre, qui ont paru presque tous dans la collection des *Romans populaires illustrés*. Nous citerons *les Oiseaux de proie* (1846-1847); *l'Ascalante* (1852), qui en est la suite; *le Markgrave des Claires* (1854); *les Compagnons de la mort* (1854); *la Chasse aux chimères* (1854). *Les Ambitieux*, qui parurent d'abord dans le journal *la Semaine*, furent seuls publiés en volumes (1852-1853, 4 vol. in-8). En 1855, la librairie nouvelle a réuni ses meilleurs récits de la vie réelle sous le titre : *Histoires du ménage* (in-16).

Comme romancier, M. Hippolyte Castille se distingue par une certaine recherche de l'horrible; il charge ses tableaux des couleurs les plus sombres, et, dans la peinture des mœurs contemporaines, il affecte une certaine énergie brutale qui lui fait une sorte d'originalité.

Jugeant lui-même avec assez de dédain ses œuvres purement littéraires, il s'efforce, depuis plusieurs années, de conquérir par des travaux d'un autre ordre une position politique. En 1847, il fonda, avec M. de Molinari, *le Travail intellectuel;* le 25 février 1848, il fit paraître avec F. Bastiat, un journal quotidien intitulé *la République française*. Bientôt après, il se présenta sans succès aux électeurs du Pas-de-Calais, comme candidat à l'Assemblée constituante. Rédacteur de *la Révolution démocratique et sociale*, et de *la Tribune des peuples*, il fit partie des divers *conclaves* socialistes de Paris. Mais la politique militante ne réalisa pas ses espérances, et il se retira des journaux et des clubs. Depuis 1852, il a de nouveau attiré sur lui l'attention par ses écrits. Après avoir publié, dans la *Revue de Paris*, un travail *sur la Propriété intellectuelle*, une nouvelle intitulée : *Aspiration au pouvoir*, et une série d'études sur *les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe* (1853, in-8; 1854, in-18), il écrivit son livre le plus considérable, *Histoire de la seconde République française* (1854-1855, 4 vol. in-8) : très-hostile à l'esprit libéral et au système parlementaire, cette histoire, où l'absolutisme et la Révolution sont présentés comme des alliés naturels, a été suivie d'une série de biographies historiques et politiques (1856-1857, 25 petits vol. in-32), inspirés du même esprit, et où l'interprétation passionnée des actes de certains personnages a attiré à l'auteur un procès en diffamation (1857).

CASTILLON DU PORTAIL (Louis-Auguste), chimiste belge, d'origine française, né en 1794, entra en 1813 à l'École polytechnique et donna sa démission de lieutenant d'artillerie en 1820. Il s'occupa de chimie, et passa plus tard au service de la Belgique; il y est aujourd'hui, depuis plus de quinze ans, un des directeurs de la poudrerie royale de Watteren et administrateur de plusieurs Sociétés industrielles. On lui dut, en 1842, une application du noir animal à la carbonisation du bois, qui a beaucoup contribué aux progrès de la fabrication dans la poudrerie royale. Cet établissement a obtenu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Castillon du Portail avait publié avant de quitter la France : *Recherches sur les conditions et le meilleur mode d'exécution des chemins de fer* (1838, in-8).

CASTLEMAINE (Richard Handcock, 3e baron), pair représentatif d'Irlande, est né en 1791, à Dublin. Connu d'abord sous le nom de M. Handcock, il siégea quelque temps à la Chambre des Communes, où il s'opposa au vote du bill de la réforme parlementaire; en 1840, il hérita du titre de son père, et fut, l'année suivante, élu pair à vie. Il appartient au parti conservateur et protectionniste.

CASY (Joseph-Grégoire), marin français, vice-amiral, sénateur, est né à Auribeau (Var), le 8 octobre 1787. Dès l'âge de neuf ans, il s'engagea comme mousse à bord d'un bâtiment de l'État; mais, réclamé bientôt par sa famille, il dut reprendre ses études. En 1803, il s'embarqua sur une corvette de guerre, fut nommé aspirant l'année suivante, et fit plusieurs campagnes avec *la Pomone* et *l'Annibal*. Enseigne en 1808, il prit part aux opérations de l'amiral Cosmao devant Barcelone et Tarragone qu'il fallait ravitailler, et se distingua par son courage durant l'expédition maritime de 1813 dans la Méditerranée.

Conservé dans le service actif sous la Restauration, M. Casy reçut, en 1816, le grade de lieutenant de vaisseau, commanda les corvettes de charge *le Rhinocéros* et *la Ciudad*, fut attaché en 1819, à l'escadre anglo-française qui surveillait les côtes d'Afrique, et, en 1821, à la division chargée d'établir avec les États d'Amérique des relations de commerce et d'amitié. Pendant la guerre d'Espagne, il croisa, à bord de la frégate *la Junon*, le long des côtes de Catalogne (1823); puis il fit, en qualité de chef d'état-major du contre-amiral Rosamel, une campagne de trois ans et demi sur *la Marie-Thérèse*, qui lui valut sa nomination de capitaine (1827).

En 1828, il assista à la bataille de Navarin, à la prise de Coron, de Modon et du fort de Morée; en 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et de celle de Portugal. Dans ces dernières campagnes, il se fit remarquer comme un habile manœuvrier et un organisateur plein de sang-froid. Nommé capitaine de vaisseau (9 janvier 1831), il n'a plus à enregistrer aucun fait de guerre dans ses états de service, mais des expéditions dans le Levant ou sur les côtes de l'Algérie, des stations navales dans l'Océan ou aux Antilles. M. Casy obtint, en 1839, le grade de contre-amiral, fut employé à Toulon comme major général jusqu'en 1841, époque à laquelle il reprit la mer à la tête d'une escadre d'opérations, et devint préfet maritime de Rochefort en 1844. L'année suivante, il fut promu

Digitized by Google

vice-amiral et introduit au conseil supérieur de l'Amirauté.

Après la révolution de Février, M. Casy, qui n'avait jamais paru sur la scène politique, se mit sur les rangs aux élections de la Constituante, et fut élu représentant du Var (1848). Quelques jours après (11 mai), la Commission exécutive lui confia le portefeuille de la marine dont il se démit après l'insurrection de juin, pour aller commander l'arrondissement maritime de Toulon, où il présida aux préparatifs de l'expédition de Rome. Sénateur dès la création (26 janvier 1852), il est vice-président du conseil d'amirauté et grand-croix de la Légion d'honneur.

CATALAN (Eugène-Charles), mathématicien français, né en 1814, sortit de l'École polytechnique en 1835, et renonça aux services publics pour se vouer à l'enseignement. Il professa les mathématiques aux lycées Saint-Louis et Charlemagne et au collége Sainte-Barbe, et fut répétiteur à l'École polytechnique. Mais, à la suite du coup d'État du 2 décembre, il se laissa considérer comme démissionnaire pour refus de serment. Depuis cette époque, il professe dans plusieurs institutions libres, notamment à l'institution Jauffret, les mathématiques supérieures.

M. Catalan, qui s'est fait une grande réputation dans l'enseignement public, par son habileté à initier les élèves aux sciences mathématiques, a publié à diverses époques, dans les journaux spéciaux, un certain nombre de notes, en général peu étendues, sur des questions difficiles de géométrie, d'analyse et de mécanique : les plus importantes se rapportent à la réduction des intégrales multiples (*Journal* de M. Liouville, 1839, 1840, 1843). On lui doit aussi quelques ouvrages classiques estimés: *Éléments de géométrie* (1843, in-8); *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1852, 2 vol. in-8 et atlas); un recueil de *Théorèmes et problèmes de géométrie élémentaire, avec leurs solutions*, 1852, in-8); *Manuel des candidats à l'École polytechnique* (1857-1858, 2 vol. in-12); enfin plusieurs parties d'un *Manuel des aspirants au baccalauréat ès sciences*.

CATHCART (Charles-Murray Cathcart, 2e comte), général et pair d'Angleterre, né en 1783, à Walton (comté d'Essex), est issu d'une ancienne famille écossaise élevée à la pairie en 1807. A l'âge de seize ans, il entra au service militaire, fit ses premières armes en Hollande, servit en Sicile jusqu'en 1806, et passa de là en Espagne, où il se distingua aux journées de Salamanque et de Vittoria; à Waterloo, il chargea plusieurs fois à la tête d'un régiment de cavalerie. Depuis la paix, il n'a exercé aucun commandement actif, et c'est à l'ancienneté de ses services qu'il a dû, en 1854, sa promotion au grade exceptionnel de général. En 1846, il a été envoyé au Canada en qualité de gouverneur. Marié à la fille de Th. Mather (1819), il a cinq enfants dont l'aîné, Alan-Frédéric, baron Greenock, né en 1828, a servi quelque temps dans l'armée.

CATTANEO (Charles), homme politique italien, né à Milan, vers 1815, se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie et se rattacha à l'école de Romagnosi. Il avait déjà publié plusieurs livres de philosophie et écrivait dans un journal scientifique de Milan, lorsqu'éclata en Italie la révolution de 1848. Il s'en fit un des chefs dans sa ville natale et y fonda un journal pour réclamer de l'Autriche des réformes. Pendant l'insurrection, il fut nommé, avec Cernuschi et quelques autres, membre du conseil de guerre organisé en face de la municipalité, trouvée trop timide. C'est lui qui refusa tout armistice avec Radetzki, et poussa les Milanais à compléter leur victoire. Républicain fédéraliste, il repoussa d'abord l'intervention du roi Charles-Albert, qu'il n'accepta ensuite qu'à contre-cœur, au milieu même des plus grandes difficultés. Quand il donna sa démission avec tout le conseil de guerre, il fit créer par le peuple un comité de défense composé de MM. Tanti, Rastelli et Maestri (voy. ces noms), et vint en France demander inutilement l'appui du gouvernement du général Cavaignac contre les nouveaux efforts de l'Autriche pour ressaisir la Lombardie. Il y publia une protestation sous le titre : *Insurrection de Milan en* 1848 (Paris, 1848). Après la victoire définitive des Autrichiens, il se retira en Piémont, où il réside encore aujourd'hui.

CATTERMOLE (Georges), célèbre peintre anglais, né en 1800 à Dickleburgh, village du comté de Norfolk, suivit les cours de l'Académie de Londres, et travailla d'abord pour le compte des libraires et des éditeurs d'estampes. A cette époque se rattache l'illustration, aussi brillante qu'ingénieuse, des romans de W. Scott, des drames de Shakspeare et d'une foule d'albums et d'annuaires. Un dessin fin et correct, l'harmonie de ses compositions, et le soin extrême qu'il apportait à les terminer, le firent remarquer de bonne heure comme un des meilleurs représentants de *l'Association des aquarellistes* à laquelle il appartenait. Après avoir fourni au magnifique ouvrage de J. Britton sur *les Cathédrales d'Angleterre*, une série de planches encore très-recherchées, il exposa de petites toiles peintes à la gouache, et dont il empruntait les sujets habituels aux scènes de la vie domestique ou familière. Ce ne fut que plus tard qu'il aborda l'histoire, et son meilleur tableau en ce genre est *Luther à la diète de Spire*, où l'on trouve réunis les portraits authentiques de la plupart des personnages marquants de cette époque; ce tableau a été gravé en 1845 par Walker.

A l'Exposition universelle de Paris en 1855, M. Cattermole a envoyé onze aquarelles de grande dimension, parmi lesquelles nous citerons : *Sir Biorn aux yeux étincelants, les Brigands et Benvenuto Cellini, Lecture de la Bible, et le Prêche*, traités avec un bonheur d'expression et une hardiesse rares. Cet artiste, qui a continué dans l'aquarelle la révolution romantique commencée avec tant d'éclat par Bounington, a obtenu du jury une médaille de première classe.

CAUCHOIS-LEMAIRE (Louis-Auguste-François), publiciste français, né, à Paris, le 28 août 1789, abandonna la carrière de l'instruction pour ouvrir, en 1814, un cabinet de lecture. Propriétaire du *Journal des arts et de la littérature*, qui prit pour titre : *le Nain jaune*, il fit une rude opposition au nouveau pouvoir, et substitua tour à tour à ce recueil, supprimé dès 1815, *les Fantaisies* et le *Journal des arts et de la politique*, qui éprouvèrent le même sort. Forcé de se réfugier à Bruxelles pour échapper à un mandat d'arrêt, il créa *le Nain jaune réfugié* et *le Vrai Libéral*, feuilles politiques dont la rédaction trop vive l'exposa à de nouvelles poursuites. Il se rendit alors à la Haye, où il fit paraître avec M. Guyot un *Appel aux États-Généraux* (1817) dont les conclusions furent rejetées après un débat animé. De retour en France sous le ministère Decazes (1819), il devint l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque historique* et du *Constitutionnel*. Il acquit dans les luttes du journalisme de cette époque une brillante réputation, grâce à son style mordant, à son esprit fron-

Digitized by Google

deur et hardi, qui rappelait parfois celui de Paul-Louis Courier. Des nombreux procès que lui intenta le parquet, il suffit de rappeler celui auquel donna lieu, en 1829, la publication de sa *Lettre au duc d'Orléans*, où il conviait fort clairement ce prince à jouer le rôle de Guillaume d'Orange. Condamné à une forte amende et à quinze mois de prison, il n'en protesta pas moins contre les ordonnances de Juillet et prit une part active à l'insurrection armée.

Sous le nouveau régime, M. Cauchois-Lemaire continua de faire partie de l'opposition et refusa les places qu'on lui offrait, de même qu'une pension de 6000 francs sur la cassette de Louis-Philippe. En quittant *le Constitutionnel* (1832), il passa à la rédaction en chef du *Bon Sens*, qui lui valut, outre un duel avec M. Raspail, de nouvelles poursuites. Il contribua plus tard à la fondation du *Siècle*. Las de servir une cause à laquelle il avait sacrifié son repos et sa fortune, il obtint en 1840, par l'intervention d'un de ses anciens amis politiques, l'emploi de chef de section aux Archives, où il se trouve encore. En 1847, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a encore de cet écrivain les ouvrages suivants : *Lettres sur les Cent-Jours* (1819); *les Quatre Évangiles* (1824); *Lettres politiques, religieuses et historiques* (1828-1832, 2 vol. in-8), recueil de brochures et d'articles publiés sous la Restauration; *Histoire de la révolution de* 1830, précédée d'un *Résumé historique de la Restauration* (1840, t. Ier, in-8), publication inachevée. — Sa femme a écrit plusieurs nouvelles insérées dans les recueils littéraires.

CAUCHY (Augustin, baron), mathématicien français, membre de l'Institut, né le 21 août 1789 à Paris, fit de très-brillantes études à l'École centrale du Panthéon, et fut reçu à l'âge de seize ans élève de l'École polytechnique. Il en sortit en 1807, et embrassa la carrière des ponts et chaussées. Des mémoires nombreux et importants, un prix obtenu en 1816 pour un remarquable travail sur la propagation des ondes à la surface d'un liquide pesant, le désignaient comme un des candidats à l'Académie des sciences. Mais il y entra par une nomination officielle, lors du remaniement de l'Institut, sous l'inspiration des rancunes de la Restauration. Les deux savants, Monge et Carnot ayant été rayés de la liste, M. Cauchy fut appelé avec Bréguet à les remplacer. Nommé en 1816 professeur d'analyse à l'École polytechnique, il joignit à ces fonctions celles de professeur d'algèbre supérieure à la Faculté des sciences, et de professeur adjoint de physique mathématique au Collége de France. Mais la révolution de 1830 vint à son tour interrompre sa brillante carrière. Refusant de prêter serment au gouvernement de Juillet, il quitta ses élèves, sa patrie et sa famille, et se rendit en Suisse. Le roi de Sardaigne l'appela à Turin, où il occupa pendant deux ans une chaire de mathématiques spécialement créée pour lui. Il se rendit ensuite à Prague auprès de l'ex-roi Charles X, et devint l'un des professeurs du comte de Chambord. Vers la fin de 1848, ses fonctions auprès du prince étant terminées, il revint à Paris, reprit sa place à l'Institut, et se livra tout entier à ses abstraites recherches de mathématiques.

La République lui rouvrit sa chaire de la Sorbonne en affranchissant tous les fonctionnaires du serment; le gouvernement de Louis-Napoléon après le coup d'État du 2 décembre, l'y maintint en le dispensant avec Arago de prêter le serment qui venait d'être rétabli. M. Cauchy répondit à cette mesure exceptionnelle en dépensant en œuvres de bienfaisance tout son traitement, et il disait à ses amis qui le trouvaient trop prodigue : « Ce n'est pas moi, c'est l'Empereur qui paye. » — Il mourut à sa campagne de Sceaux le 23 mai 1857, après une courte maladie.

La liste des travaux de M. Cauchy est beaucoup trop longue pour trouver place ici. Nous n'indiquerons que les principaux : en 1811, un *Mémoire sur les polyèdres géométriques* que l'illustre Legendre combla d'éloges; en 1813 et 1814, deux mémoires de haute analyse (*Correspondance de l'École polytechnique*, II, 253 et 361); en 1815, un *Mémoire sur la théorie des nombres*, où il démontrait un théorème énoncé par Fermat, et dont Legendre et Gauss n'avaient établi jusqu'alors que quelques particularités; en 1816, son travail *sur la Propagation des ondes*.

Ces premiers mémoires, dit M. Biot dans une *Lettre à M. de Falloux* (le *Correspondant*, V, 381) sont remarquables non-seulement à cause de leur excellence, mais encore parce qu'on y voit déjà cette généralité d'aptitude à toutes les parties des mathématiques, qui a été un caractère distinctif du talent de Cauchy. » De 1816 à 1826, M. Cauchy s'occupa de la publication de trois ouvrages importants, ses *Cours d'analyse algébrique*, de *Calcul différentiel* et d'*Application de l'analyse infinitésimale à la théorie des courbes*. Il commença en 1826 celle de ses *Exercices mathématiques*, espèce de revue périodique qu'il a continuée jusqu'à sa mort, et dans laquelle il aborde par des méthodes neuves et originales toutes les branches des mathématiques. De 1838, époque de sa rentrée en France jusqu'en 1857, il inséra dans le recueil des *Mémoires de l'Académie* et dans *les Comptes rendus* plus de cinq cents mémoires de mathématiques pures et de physique mathématique, et une multitude de rapports sur des mémoires présentés par des étrangers.

« Dans cette masse immense de travaux rapidement produits, dit encore M. Biot, beaucoup ont une valeur propre; d'autres présentent des initiatives d'idées, de méthodes qui ont été déjà ou qui seront plus tard fécondes. Tous portent sur les sujets les plus élevés des mathématiques. Malheureusement sa précipitation à produire ne lui laissait pas la patience de mûrir ses travaux. Chaque voie nouvelle qui se présentait à son esprit le passionnait exclusivement, et pour la suivre, il quittait celle qu'il avait commencé d'explorer, même sans avoir pris le temps de reconnaître jusqu'où elle pouvait conduire. Pour aller plus vite, il condensait presque toujours ses aperçus nouveaux dans des notations inusitées, qui les rendaient inintelligibles à tout autre que lui, jusqu'à ce qu'on se les fût appropriées; et souvent il ne s'aperçut pas que ces innovations ne faisaient que déguiser sous une forme étrange des résultats déjà connus. »

CAUCHY (Alexandre Laurent), frère du précédent, étudia le droit à Paris et fut admis au barreau sous l'Empire. Après avoir occupé divers emplois dans la magistrature, il entra à la Cour de cassation et y devint conseiller en 1849. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut adjoint à son père en qualité de secrétaire de la Chambre des Pairs.

CAUCHY (Eugène), frère puîné des précédents, partagea, après 1830, les travaux de son père au Luxembourg, et lui succéda dans la charge de secrétaire archiviste qu'il remplit sans interruption jusqu'au 24 février. En 1841, il fut créé officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *les Précédents de la Cour des Pairs* (1840), sorte de manuel de jurisprudence, à l'usage des membres de la Chambre haute; *de la Propriété communale* (1848, in-8) et des *Études sur Domat* (1852), extraites de la *Revue de la législation*.

Digitized by Google

CAULAINCOURT (Olivier-Joseph, marquis DE), officier français, député, est né à Paris, en 1818. C'est le second fils du général de ce nom qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr (1837), il a fait, comme officier de chasseurs, plusieurs campagnes en Algérie, notamment celle de 1843, où un coup de feu lui a enlevé l'œil gauche. Il a représenté le Calvados à l'Assemblée législative (1849-1851), et s'y est rangé tout d'abord du côté de l'Élysée; il siége depuis 1852 pour le même département au Corps législatif. Depuis plusieurs années, M. de Caulaincourt est colonel de la garde nationale parisienne (légion de cavalerie) et officier de la Légion d'honneur. Son frère aîné est sénateur (voy. VICENCE).

CAUMONT (Arcisse DE), antiquaire et géologue français, est né, le 28 août 1802, à Bayeux (Calvados). Ayant pu jouir de bonne heure d'une fortune qui le rendait indépendant, il étudia les sciences naturelles, l'archéologie, et devint le fondateur de la Société linnéenne de Normandie, de la Société pour la conservation des objets d'art, et des congrès scientifiques de province dont la première session eut lieu en 1833, dans la ville de Caen.

On a de M. de Caumont plusieurs ouvrages importants parmi lesquels nous citerons : *Cours d'antiquités monumentales, professé à Caen en 1830*; *Histoire de l'art dans l'ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIIe siècle* (1831-1849, 5 vol. in-8), travail estimable, qui fit nommer l'auteur correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, militaire et civile au moyen âge* (Caen, 1837, in-8, 30 pl.), livre utile, mais publié trop tôt, et, par suite, manquant de l'esprit de généralisation que comporte la matière; *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* (Ibid., 1850, in-8), extrait en grande partie du livre précédent; *Statistique monumentale du Calvados* (Ibid., 1847-1850, vol. I-II, in-8. L'ouvrage aura quatre volumes).

Ce laborieux écrivain a publié, en outre, quantité de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, dans les *Annuaires de Normandie*, dans le *Bulletin monumental* et dans le *Journal de l'Institut des provinces*. On lui doit plusieurs circulaires en forme d'instruction aux délégués des Sociétés savantes des départements auprès des congrès scientifiques, et aux collaborateurs du *Bulletin monumental*, dont il dirige la publication et surveille l'impression; cette collection curieuse forme déjà 18 forts volumes in-8. Président ordinaire de l'Institut des provinces, de la Société pour la conservation des monuments, et quelquefois des congrès eux-mêmes, M. de Caumont prépare, alimente, vivifie ces réunions scientifiques. Nul homme n'a contribué autant que lui, à propager en France le goût des antiquités et de l'art chrétien. Par les congrès, il a établi entre les hommes studieux des provinces des rapports utiles, et leur a créé une tribune annuelle, sans laquelle des intelligences remarquables n'eussent peut-être pas trouvé le moyen de se produire; les congrès donnent, en outre, à la ville où ils siègent, une animation particulière et font mettre en relief ses institutions, ses curiosités, toute son histoire. La bienveillance de caractère qui distingue M. de Caumont, entre pour beaucoup dans le succès des congrès et de l'Institut provincial.

CAUMONT LA FORCE (Auguste-Luc-Nompar, comte DE), sénateur français, né le 22 vendémiaire an XII (octobre 1803), descend du garde du corps Bertrand de Caumont, substitué, par une adoption confirmée en 1787, à l'ancienne maison ducale qui venait de s'éteindre. Il entra au service en 1822, comme sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers; il passa, en 1827, aux lanciers de la garde, fut attaché, après la révolution de Juillet, à l'état-major du maréchal Gérard et assista au siége d'Anvers. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1833, il demanda, bientôt après, sa mise en disponibilité, et brigua sans succès le mandat législatif dans le département de la Gironde. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut promu, le 26 janvier 1852, à la dignité de sénateur, et, le 30 décembre 1855, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il a eu deux enfants de son mariage avec *Antonine*, fille d'Antoine-Philippe Ghislain de Vischer, comte de Celles. Mme de Caumont La Force, séparée de son mari à la suite de plusieurs procès, a été assassinée, en 1856, par son domestique.

CAUSSIDIÈRE (Marc), homme politique français, ancien préfet de police de Paris, et ancien représentant du peuple, est né à Lyon, vers 1809, d'une famille d'artisans. Jusqu'en 1834, il n'était guère qu'un ouvrier obscur, employé dans les fabriques de Lyon et de Saint-Étienne. Il se révéla comme révolutionnaire lors des sanglantes affaires de Lyon et de Saint-Étienne (avril 1834), dans lesquelles il prit une part active comme chef et comme combattant. Traduit devant la Cour des Pairs, il fut condamné à la détention et envoyé au Mont Saint-Michel. Il réussit presque à s'en évader; mais un de ses amis, compagnon de sa fuite, s'étant cassé la jambe en franchissant une dernière muraille, M. Caussidière voulut rester avec lui. Sa captivité dura jusqu'à l'amnistie accordée par le ministère Molé, en 1837. Toujours animé de la même ardeur républicaine, il devint un des plus actifs propagateurs de *la Réforme*, l'organe le plus avancé du parti révolutionnaire.

En février 1848, M. Caussidière, qui s'était constamment tenu sur les barricades jusqu'au moment de la victoire de son parti, s'installa de sa propre autorité à la préfecture de police, dont la direction lui fut bientôt officiellement attribuée par le gouvernement provisoire. Il eut dans ce poste l'habileté et l'énergie que réclamaient les circonstances, et se fit gloire de faire « de l'ordre avec du désordre. » Ferme contre ses anciens amis politiques eux-mêmes, il réprima leurs tentatives nouvelles. Il résista ouvertement à la démonstration du 17 mars, cette promenade menaçante de plus de 200 000 hommes et fut encore, au 16 avril, parmi les défenseurs de l'ordre. La bourgeoisie vit en lui, un moment, son sauveur, et le département de la Seine l'envoya à la Constituante, avec une forte majorité. Le douzième sur trente-quatre représentants.

L'inaction de M. Caussidière, dans la journée du 15 mai, le fit accuser devant l'Assemblée. Il se défendit à la tribune, fit distribuer à ses collègues un mémoire justificatif, et donna sa démission. Son mandat lui fut rendu avec éclat par les électeurs. Mais, après les journées de juin, une double demande d'autorisation de poursuites fut portée contre lui, et dans la nuit du 25 au 26 août, l'Assemblée, par un double vote, accorda sa mise en accusation pour l'attentat du 15 mai, et la refusa pour l'attentat des journées de Juin. M. Caussidière qui prononça en vain, dans cette circonstance un très-habile discours, prit la fuite et se réfugia à Londres, d'où il fit paraître ses *Mémoires* (Paris, 1848, 2 vol. in-8), qui contiennent le récit et l'explication de toute sa conduite.

Digitized by Google

Sorti de la vie politique, M. Caussidière fait, à Londres, le courtage des vins. Il reçut, assure-t-on, de la reconnaissance de M. de Rothschild, dont il avait protégé l'hôtel en 1848, les sommes d'argent qui lui étaient nécessaires pour rentrer dans le commerce.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Amand-Pierre), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1795, est fils d'un savant professeur du Collége de France. Envoyé, en 1814, comme élève interprète, à Constantinople, il visita, en 1817, la Turquie d'Asie, passa une année parmi les Maronites du mont Liban, et remplit à Alep l'emploi de drogman. A son retour en France, il fut nommé, en 1822, professeur d'arabe vulgaire à l'École des langues orientales vivantes, puis au Collége de France. En 1824, il fut attaché en qualité d'interprète, au dépôt de la guerre.

Il a publié : *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes* (1769-1774), tiré de l'historien turc Vassif-Effendi (1822, in-8); *Précis historique de la destruction du corps des janissaires par le sultan Mahmoud en* 1826, traduit du turc (1833, in-8); *Grammaire arabe vulgaire* (1824 et 1833, in-4); une nouvelle édition, revue et augmentée, du *Dictionnaire français-arabe* d'Ellious Bocthor (1848, in-8), et un ouvrage considérable, rédigé d'après les nombreux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris: *Essais sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane* (1847, 3 vol. in-8). Ces travaux lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur (29 avril 1839), et son admission dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement du vicomte Le Prévost d'Iray (1849).

CAUVAIN (Henri-Alexis), journaliste français, avocat, né vers 1815, étudia le droit à Paris, et fut inscrit en 1838 au barreau de la Cour royale. Après avoir coopéré à la fondation d'une *Revue générale de l'impôt* (1842), en société avec MM. Billiard et Guibert, il entra au *Bulletin des tribunaux* créé par Dujarrier, et passa de là au *Constitutionnel* où il écrit encore, et dont il a suivi les diverses transformations politiques. M. Cauvain a été décoré le 16 novembre 1851.

On a de lui : *Code des avocats* (1841, in-18); *Code des faillites* (1842); *Code de l'instruction primaire* (1842); une lettre à M. Crémieux sur *la Situation des offices ministériels* (1848), etc.

CAVAIGNAC (Louis-Eugène), général français, chef du pouvoir exécutif du 28 juin au 20 octobre 1848, fils du conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac et frère de Godefroy, l'un des chefs les plus populaires du parti républicain sous le règne de Louis-Philippe, est né à Paris, le 15 octobre 1802. Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, entra en 1820 à l'École polytechnique, passa deux ans à l'École d'application de Metz, et fut incorporé, en 1824, dans le 2e régiment du génie. Lieutenant en second, le 1er octobre 1826, lieutenant en premier, le 12 janvier 1827, il fit, en qualité de capitaine en second, la campagne de Morée, en 1828, et fut nommé capitaine le 1er octobre de l'année suivante.

Lorsque éclata la révolution de Juillet, M. Cavaignac, qui se trouvait à Arras, fut le premier des officiers de son régiment à se prononcer pour le nouveau gouvernement dont la politique cessa bientôt de répondre à ses opinions républicaines. En 1831, il signait, à Metz, le projet d'*Association nationale*, destinée à résister aux tendances restauratrices de la nouvelle monarchie. On raconte qu'interpellé un jour par son général sur la conduite qu'il tiendrait au cas où il y aurait une lutte à soutenir contre les républicains, il répondit nettement qu'il ne se battrait pas. Ces sentiments indépendants lui valurent quelques mois de mise en disponibilité. Rappelé en 1832, il fut envoyé en Afrique, où, éloigné des occasions qui pouvaient le mêler à la politique, il se fit remarquer par les meilleures qualités de l'officier et du soldat. Il prit part aux travaux de casernement et de défense de la place d'Oran, à l'établissement de routes stratégiques, et à une foule d'expéditions périlleuses de ces premières années de l'occupation française en Algérie. Mais ce fut après la prise de Tlemcen (13 janvier 1836) que le capitaine Cavaignac dont les opinions politiques avaient jusque-là retardé l'avancement, marqua parmi les héros de l'Afrique. Le maréchal Clausel le chargea de garder le *Méchouar* ou citadelle de Tlemcen avec 500 volontaires contre les forces d'Abd-el-Kader. Il tint cette place, qui ne fut ravitaillée qu'au bout de six mois, pendant quinze mois de suite, avec un courage, une habileté et une persévérance extrêmes. Retiré de cette pénible séquestration, vers la fin de mai 1839, il fut fait chef d'escadron; l'état de sa santé le força de revenir passer quelque temps en France, où il publia son écrit intitulé : *la Régence d'Alger* (Paris, 1839, in-8).

Rentré au service, M. Cavaignac fut placé à la tête du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, dit des *zéphyrs*, et chargé d'occuper Cherchell, après la prise de cette ville (15 mars 1840). Il la défendit vigoureusement contre les attaques incessantes et acharnées des Arabes, payant chaque jour de sa personne. Il reçut une fois une balle dans la cuisse et ne quitta le champ de bataille qu'après que le succès fut assuré (29 avril). Le 21 juin, il fut nommé lieutenant-colonel des zouaves. Il fit ensuite partie de l'expédition de Médéah, s'y distingua dans plusieurs rencontres, notamment au col de Mouzaia, et le 11 août 1841, il fut appelé à remplacer, comme colonel de zouaves, M. Lamoricière, devenu maréchal de camp. Pendant les trois années qui suivirent, il prit la plus grande part à toutes nos luttes et à tous nos succès. En 1842, il combattit avec éclat dans la Mitidja (28 avril), et à El-Harbourg (15 septembre), contre les Beni-Rachel. En 1844, il commandait l'avant-garde à Isly. Il reçut alors, avec le grade de maréchal de camp, le commandement de la subdivision de Tlemcen. Il s'occupait de la colonisation du pays conquis, quand, vers la fin de 1845, Abd-el-Kader recommença contre nous une lutte désespérée. Le nom de M. Cavaignac se trouve mêlé à tous nos périls et à tous nos exploits. Il délivre Djemma-Ghazaouat et presse l'émir dans les monts Trarsa. A la fin de 1847, après la capture d'Abd-el-Kader, il succéda encore à M. de Lamoricière dans le commandement de la province d'Oran.

Deux mois après, la révolution de Février éclatant, le général Cavaignac, recommandé à la fois par ses anciens sentiments, par la mémoire de son frère et par ses services, fut nommé, par le gouvernement provisoire, général de division et gouverneur général de l'Algérie, où l'on craignait de la part des princes de Joinville et d'Aumale quelque tentative de résistance. Le 20 mars, le ministère de la guerre lui fut offert. Le général dont les premiers actes avaient manifesté une confiance médiocre dans l'avenir de la République, ou une médiocre sympathie pour ses chefs provisoires, refusa par une lettre du 27 mars qui irrita vivement le gouvernement de l'Hôtel de Ville, et lui attira une réplique assez amère d'Armand Marrast, avec l'injonction de rester en Afrique.

Digitized by Google

Quelques semaines après, élu représentant du peuple par les départements de la Seine et du Lot, il opta pour ce dernier et vint à Paris remplir son mandat. Après que l'Assemblée constituante eut légalement établi la Commission exécutive, le général Cavaignac accepta, du choix de celle-ci, le surlendemain de l'attentat du 15 mai, le portefeuille de la guerre, et se mit en devoir de garantir l'Assemblée contre tout coup de main. Il obtint que le commandement des troupes chargées de la protéger qui avait été confié, le même jour (17 mai) au général Baraguey-d'Hilliers (voy. ce nom), fût placé sous ses ordres, et celui-ci donna sa démission. Il dissout en même temps la Commission de défense nationale composée des principaux généraux de l'armée, et qui avait contrarié jusque-là son prédécesseur, le général Subervic, et prend ainsi sous sa responsabilité la sécurité du pays en face des éventualités les plus redoutables.

Peu à peu se manifestèrent entre le général Cavaignac et la Commission exécutive des mésintelligences qui se développent à mesure qu'on approche des journées de juin. Il n'avait encore réuni à Paris et dans la banlieue qu'un effectif de moins de 30 000 hommes lorsque éclata cette insurrection formidable préparée au grand jour dans les ateliers nationaux et dont la dissolution de ces derniers fut le signal. Au début de cette lutte sinistre, pendant toute la journée du 23 et le lendemain encore la répression de l'émeute se fit avec la plus grande mollesse. Les barricades se dressaient partout à peu près sans opposition. La garde nationale, abandonnée à elle-même, réclamait inutilement de l'appui. La Commission exécutive donnait en vain ordres sur ordres. Le ministre de la guerre, invoquant le souvenir des émeutes de 1848, de 1832 et de 1830, avait son système de stratégie qui consistait à laisser prendre à l'émeute tout son développement, pour l'envelopper ensuite, l'écraser et en finir avec elle. Au milieu du danger croissant, la Commission exécutive se vit forcée, par la terreur générale, de donner sa démission (samedi 24), et l'Assemblée, en permanence depuis la veille, décréta l'état de siège et délégua la dictature au général Cavaignac.

Le général déploya dès lors la plus grande énergie, fit marcher avec unité les troupes, la garde mobile et la garde nationale de Paris, appela les provinces au secours de la capitale, associant le pays tout entier aux mêmes émotions et aux mêmes dangers. « La France, disait un de ses bulletins, bat d'un même cœur. » Vainement une dernière proclamation du général invitait les insurgés à la soumission et au repentir, et leur montrait « les bras de la République tout prêts à les recevoir; » la lutte devenait plus acharnée à mesure qu'elle se circonscrivait davantage. Les barricades derrière lesquelles se pressaient plus de 60 000 combattants pourvus d'armes et de munitions de toutes sortes, nécessitèrent souvent l'emploi du canon. Le quartier Saint-Antoine et, sur la rive gauche, une partie du quartier Saint-Jacques présentaient, après la victoire, l'aspect d'une ville prise d'assaut. Les pertes, des deux parts, furent très-grandes; on porta à 2000 le nombre des insurgés tués sous les armes; deux représentants, l'archevêque de Paris, cinq généraux, une foule d'officiers de mérite, et plus de 1500 soldats ou gardes nationaux périrent dans le combat ou des suites de leurs blessures. Dès le soir du 26, le général Cavaignac voulut du moins prévenir les excès qui pouvaient souiller la victoire, et, dans une admirable adresse à la garde nationale et à l'armée, il disait : « Soyez aussi grands dans le calme que vous venez de l'être dans le combat. Dans Paris, je vois des vainqueurs, des vaincus. Que mon nom soit maudit, si je consentais à y voir des victimes. » Ses ennemis n'en firent pas moins remonter jusqu'à lui tout l'odieux des représailles inévitables de la vengeance et de la peur.

L'Assemblée nationale crut exprimer la reconnaissance du pays autant que la sienne, en déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et lorsque celui-ci s'empressa de résigner son autorité entre ses mains, elle la lui rendit avec le titre de chef du pouvoir exécutif. Il eut encore à prendre, dans l'intérêt de l'ordre, et toujours de concert avec l'Assemblée, des mesures rigoureuses; plusieurs milliers d'insurgés, condamnés à la transportation, furent envoyés sans jugement sur les pontons, ou détenus à Belle-Isle-en-Mer. Les journaux démagogiques et ceux dévoués aux intérêts royalistes ou bonapartistes furent suspendus. Le rédacteur de *la Presse* fut arrêté et mis au secret, puis relâché sans jugement. Le général amassait ainsi contre lui de nombreuses haines. Il crut avoir besoin de maintenir l'état de siège pendant la discussion de la Constitution. L'Assemblée constituante lui dut de continuer ses travaux en toute sécurité. Obéissant au mouvement de réaction qui se faisait, dans la majorité, contre les hommes de Février, il prit pour ministres MM. Dufaure, Vivien, etc., et s'aliéna par ces choix la plupart des républicains de la veille. Au dehors, il découragea la propagande révolutionnaire, et ne laissa espérer à aucune insurrection le concours de la France. Il offrit un asile au pape, chassé de ses États, et envoya un de ses ministres au-devant de lui jusqu'à Marseille, et des troupes à Civita-Vecchia, en déclarant toutefois que le seul but de cette expédition était de protéger, au besoin, la personne du pape.

A l'approche des élections pour la présidence de la République, les plus violentes accusations furent portées contre lui à la tribune, au sujet de sa conduite dans les journées de juin. Mais, après un admirable plaidoyer du général, l'Assemblée, dans sa séance du 25 novembre 1848, sur la proposition de Dupont (de l'Eure), renouvela avec solennité sa déclaration que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Malgré l'action puissante de l'administration, qui n'alla pourtant pas jusqu'à gêner la liberté d'action de ses adversaires, le nom du général Cavaignac ne put réunir que 1 448 302 suffrages, contre six millions environ donnés à Louis-Napoléon Bonaparte. Le 20 décembre 1848, le général Cavaignac descendit du pouvoir avec une dignité qui fut applaudie de tous les partis. Il prit place, comme simple représentant, parmi les républicains modérés.

Dans les derniers jours de la Constituante, il parut plusieurs fois à la tribune. Il y expliqua ses idées sur la politique extérieure, qui l'éloignaient également du parti de la propagande et de celui de la contre-révolution; il blâma la direction donnée à l'expédition de Rome; protesta contre l'intervention russe en Hongrie, sans demander, avec la Montagne, une déclaration de guerre immédiate. Réélu à la Législative par le département du Lot, on le vit aussi repousser avec énergie la loi du 31 mai, et prendre la défense du suffrage universel qui, pourtant, l'avait fait sortir du pouvoir. Dans les débats relatifs à la révision de la Constitution, il plaçait au-dessus du suffrage universel la République elle-même, qu'on lui reprocha d'investir d'une sorte de droit divin.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, le général Cavaignac, qui était sur le point d'épouser la fille du banquier M. James Odier, fut arrêté par

Digitized by Google

mesure de sûreté et conduit au château de Ham. Sa fiancée et sa mère, fidèles à sa fortune, y coururent, et obtinrent de M. de Morny et du président non-seulement l'autorisation de le voir, mais l'ordre de son élargissement. Après son mariage, le général s'éloigna quelque temps de la France, et demanda sa mise à la retraite. Aux élections pour le Corps législatif, il fut nommé député à Paris, avec M. Carnot; mais cette élection ne fut pour eux que l'occasion de refuser le serment à la nouvelle Constitution. Depuis lors, l'ancien chef du pouvoir exécutif menait auprès du Mans la vie la plus retirée, lorsqu'en 1857, sa candidature au Corps législatif, dans le IVe arrondissement de Paris, réunit encore une fois la majorité. Quelques semaines après, la mort le frappait subitement, le 28 octobre, et sa femme, avec une énergie surhumaine, ramenait elle-même son corps à Paris où se firent ses funérailles. Les organes des diverses opinions, sans revenir sur les appréciations du passé, s'accordèrent à regretter, dans l'ex-dictateur, un grand citoyen.

Le général Cavaignac est un de ces hommes qui ont blessé trop d'intérêts et soulevé trop de passions, pour pouvoir, sans doute, être jamais jugés. La sanglante victoire de juin lui a valu, après des transports de reconnaissance, une profonde impopularité et des surnoms odieux. Mais à côté des haines vivaces et des accusations toujours renaissantes, il faut constater les hommages rendus par des hommes honorables de tous les partis à la probité politique et à la droiture de ses intentions. Esprit juste et pratique, il passait généralement pour manquer d'initiative, et pour mettre autant d'hésitation à choisir sa route que d'opiniâtreté à la suivre. Il y avait dans son caractère, comme dans toute sa personne, cette sorte de roideur qui n'exclut pas l'irrésolution. Quoi qu'il en soit, peu d'hommes, après avoir occupé le pouvoir dans des temps aussi difficiles, ont conservé plus intact l'honneur de leur nom.

Un cousin de l'ancien chef du pouvoir executif, M. Antoine-Louis-Stanislas CAVAIGNAC, est général de brigade depuis le 26 septembre 1844. Il a été fait grand officier de la Légion d'honneur, le 10 mai 1852.

CAVAILLÉ-COLL (Aristide), industriel français, né en 1811, à Toulouse, où son père était facteur de pianos, vint à Paris en 1834, et y obtint, à la suite du concours ouvert à cette époque, la commande de l'orgue de l'église de Saint-Denis. Fixé dès lors à Paris, où son père transporta aussitôt son établissement, il dut à cette première œuvre une réputation qu'une suite de travaux importants a soutenue jusqu'ici. Nous nous bornerons à citer : les orgues de la Madeleine, de Saint-Vincent-de-Paule, de Saint-Paul de Nîmes, de Notre-Dame de Saint-Omer, de la cathédrale de Carcassonne et de Saint-Nicolas de Gand, en Belgique. Ces instruments renferment les plus heureuses applications de la science à l'art musical, notamment celle du *levier pneumatique*, inventé par ce facteur en 1842.

M. Cavaillé-Coll, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, depuis 1844, y a constamment obtenu des médailles d'or, ainsi que toutes les récompenses supérieures des expositions départementales et de diverses Sociétés. Il a reçu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855. Il est, depuis novembre 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

CAVÉ (Élisabeth-Marie BLAVOT, veuve), artiste française, née à Paris, vers 1810, étudia l'aquarelle sous Camille Roqueplan, et exposa plusieurs œuvres dans ce genre aux Salons de 1835 et 1836. Elle avait épousé, depuis quelques années déjà, le peintre Clément Boulanger, sous la direction duquel elle aborda la peinture de genre. Veuve en 1842, elle se maria quelques années après à François Cavé, qui fut inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1848 et mourut en 1852. On a surtout de cette artiste, dont la liste civile a souvent acquis les tableaux : *Enfant pleurant sa chèvre*, *Jean-Jacques et les petits Savoyards*, *la Pauvre femme*, *Bernardin de Saint-Pierre au village*, aquarelles; *l'Enfance de Véronèse*, *Plan du combat d'Ivry*, *les Premiers ennuis*, *Convalescence de Louis XIII*, *les Rois*, *le Mardi gras*, *le Triomphe de Bacchus*, etc. (1835-1849); *la Vierge aux douleurs*, acquis par le musée de Rouen; *un Tournoi d'enfants*, aquarelle; *un Triptyque*, appartenant à l'État, sujets admis à l'Exposition universelle de 1855. Mme Cavé a obtenu, pour l'aquarelle, une 3e médaille en 1836 et une 2e en 1839. Elle s'est fait connaître, en dehors des Salons, par une *Méthode de dessin sans maître* (1853, 1re partie). Des fragments de la seconde partie de cet ouvrage ont paru dans l'*Ane savant*, en janvier 1857.

CAVÉ (François), mécanicien français, né dans un village de Picardie, le 12 novembre 1794, fut d'abord ouvrier, soldat, puis modeliste chez Cellier, l'un de nos premiers constructeurs; il surveilla ensuite, comme menuisier mécanicien, la manufacture de M. Hindenlang, dont il refit ou remplaca tout l'outillage des tissus et des cachemires. En 1823, il exécuta pour le même industriel une série d'appareils mus par la vapeur, et cet essai le décida à ouvrir pour son compte un atelier de machines. L'extension que prit bientôt son usine le mit souvent à la tête de 8 à 900 ouvriers, occupés à emboutir la tôle pour doubler la coque des bateaux, à fléchir les courbes en fer, qui ont remplacé dans la marine royale les courbes en bois, à construire la plupart des vapeurs destinés au commerce sur la Seine, la Somme, le Rhin et les lacs de la Suisse, ainsi qu'à établir les machines des plus grands navires à hélice, à exécuter en un mot tous les appareils de navigation et tout l'outillage des ateliers industriels. M. Cavé a toujours inventé seul ses machines, fait ses accessoires et formé les apprentis.

Cet habile industriel n'a pris part qu'à un petit nombre d'expositions de l'industrie française, à celles de 1827, de 1834 et de 1844, de nombreuses commandes de l'étranger l'ayant empêché de paraître aux autres. Il a successivement obtenu une médaille de bronze en 1827, une médaille d'or et la décoration en 1834, et deux nouvelles médailles d'or en 1844.

CAVELIER (Pierre-Jules), sculpteur français, est né à Paris, le 30 août 1814. Son père faisait des dessins pour les bronzes, l'orfévrerie et l'ameublement. Il avait un frère aîné, Louis, qui suivit la profession paternelle, et mourut à trente ans. Pour lui, il eut pour maîtres David d'Angers et Paul Delaroche, et obtint en 1842 le grand prix de sculpture. Le sujet du concours était *Diomède enlevant le Palladium*. La même année, il débutait au Salon avec un *Jeune coureur grec vainqueur aux jeux olympiques*. Pendant les cinq années de son séjour officiel à Rome, il envoya au Salon de 1849 sa célèbre statue de *Pénélope endormie*, achetée 10 000 francs depuis par M. le duc de Luynes, qui fit construire pour elle un pavillon spécial au château de Dampierre. L'artiste obtint la médaille d'honneur, et conserva pendant trois années la pension de 4000 francs qui y était attachée. Il ne la perdit, en 1852, que

Digitized by Google

pour la voir passer, comme récompense posthume, à une grande œuvre et à un grand nom, à la *Sapho* de Pradier.

Au Salon de 1853, M. Cavelier envoya une statue de *la Vérité*, qui fut placée au Luxembourg; puis à l'Exposition universelle de 1855, *Cornélie*, *une Bacchante*, un *Buste;* et deux nouveaux *Bustes* au Salon de 1857.

On doit encore à M. Cavelier les deux statues surmontant l'horloge de l'Hôtel de Ville de Paris, *la Seine* et *le Rhin*, et la restauration des figures qui entourent le cadran; une *Renommée récompensant les arts*, au fronton de la galerie d'Apollon, du côté du jardin; une statue de *saint Mathieu* pour le portail principal de Notre-Dame de Paris, et une statue de *Mgr Affre* pour la cour de la nouvelle sacristie; un groupe de cariatides au pavillon central du nouveau Louvre, côté du midi; sur la place du Carrousel, un couronnement de pavillon d'angle représentant *la Poésie* et *l'Histoire;* une statue d'*Abeilard*, au nouveau Louvre; la statue de *Blaise Pascal* pour le rez-de-chaussée de la tour Saint-Jacques la Boucherie (1856), etc.

M. Cavelier, dont les œuvres se distinguent par la science et la pureté de l'exécution, par l'élégance des formes et la grâce des attitudes, cherche à concilier la beauté antique avec l'expression et le sentiment tout modernes qui appartiennent à son maître David. Il a aussi exécuté des modèles pour la bijouterie et l'orfevrerie fine, entre autres celui d'une poignée d'épée offerte au général Cavaignac et ciselée par Froment Meurice (1849). Il a obtenu, outre la médaille d'honneur de 1849, une 3e médaille en 1842, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en juillet 1853.

CAVENDISH (Henry-Frédéric Compton), général anglais, né en 1789, est frère du présent comte de Burlington (voy. ce nom). Entré de bonne heure au service militaire, il fit les campagnes de la Péninsule et fut blessé à la Corogne. En 1853, il devint colonel des dragons de la garde et en 1854 lieutenant général.

Cavendish (Charles Compton), frère du précédent, est né en 1793, et entra à la Chambre des Communes en 1820 avec le mandat du bourg de Newton. Constamment réélu depuis cette époque, il a représenté tour à tour Yarmouth, le Sussex, Youghal et Bucks. Il appartient au parti whig.

Cavendish (George-Henry), frère des précédents, né en 1810, succéda au comte de Burlington, en 1834, dans la représentation du district nord du Derbyshire. Il est d'opinions libérales.

CAVENNE (François-Alexandre), ingénieur français, sénateur, est né au village de Mont-d'Origny-Sainte-Benoîte (Aisne), le 3 mai 1773. Fils d'un cultivateur, il fut, à l'âge de 22 ans, admis à l'École polytechnique qui venait d'être organisée, et en sortit un des premiers, en 1796. Envoyé comme ingénieur des ponts et chaussées dans le département de la Meuse-Inférieure, il écrivit sur cette partie, alors française, de la Belgique une *Statistique* estimée (1802, in-8). En 1810, il devint ingénieur en chef et exerça successivement ces fonctions dans les départements de la Doire (Piémont) et du Rhône. Inspecteur général en 1831, il a été mis, en 1842, à la tête de l'École des ponts et chaussées, qu'il a su, durant sa longue administration, maintenir au rang élevé où il l'avait trouvée. M. Cavenne est un homme de science, qui était resté étranger aux affaires politiques jusqu'au moment où il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 31 décembre 1852. — Il est mort à Paris en 1856. Il était commandeur depuis le 7 mai 1840.

Son fils, M. François-Alexandre Cavenne, né à Paris en 1799, ancien élève de l'École polytechnique, est directeur de l'administration des contributions indirectes dans le département du Nord.

CAVENTOU (Joseph-Bienaimé), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 30 juin 1795, fit à Paris ses études spéciales comme élève de Thénard, reçut de la Faculté son diplôme en 1820, et dirigea longtemps une des officines les plus accréditées de la capitale. Associé à Pelletier, un de ses confrères, dans des recherches sur les alcalis végétaux, il attacha son nom à la découverte la plus importante dont se soit enrichie la thérapeutique moderne, celle du sulfate de quinine (1820). Mais, au lieu de garder pour eux-mêmes un secret qui probablement leur eût rapporté un bénéfice de plusieurs millions, les deux chimistes s'empressèrent de le porter sans restriction à la connaissance du public, se contentant du grand prix Montyon de 10000 fr., que l'Institut leur décerna en 1827.

Cette découverte avait antérieurement valu à M. Caventou un siége à l'Académie de médecine (1821); assistant régulièrement aux séances, il a fait plusieurs fois partie du bureau, et ses communications sont encore assez fréquentes. Depuis plusieurs années, il professe la toxicologie à l'École supérieure de pharmacie de Paris. En avril 1845, il a été créé officier de la Légion d'honneur.

Parmi les nombreux travaux de ce savant, nous rappellerons : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816, in-8), d'après la classification de Thénard, et dont l'utilité fut incontestable, à l'époque déjà éloignée de sa publication; *Traité élémentaire de pharmacie théorique* (1819, in-8); *Manuel du pharmacien et du droguiste* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand d'Ebermayer; beaucoup de mémoires et d'analyses chimiques imprimés à part ou dans le recueil de l'Académie, le *Journal de pharmacie*, les *Annales de chimie*, le *Bulletin de la Société médicale d'émulation*, etc.

CAVOUR (Camille, comte de), homme d'État italien, président du conseil des ministres en Sardaigne, né à Turin, en 1809, est fils d'un commerçant du comté de Nice, anobli par le roi Charles-Albert. Lorsque se manifestèrent en 1847 les mouvements réformistes, M. de Cavour fonda, avec le comte Balbo, la feuille constitutionnelle *il Risorgimento*, où il traita surtout les questions économiques. En 1848, il n'eut qu'un rôle très-secondaire pendant la lutte du Piémont contre l'Autriche. Il se sentait alors dépassé par les démocrates et les partisans les plus enthousiastes de l'indépendance italienne. Après le désastre de Novare et la chute du parti démocratique, il entra, en 1849, à la Chambre des Députés, et bientôt après il succéda à Santa-Rosa comme ministre du commerce et de l'agriculture; au commencement de 1851, il fut chargé, en outre, du portefeuille des finances. Il s'efforça de réparer les pertes causées par une guerre malheureuse et de rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes. Mais les difficultés de la situation ne l'empêchèrent point d'engager son pays dans les voies aventureuses du libre échange. Il suivit l'exemple du gouvernement anglais avec une ardeur qui souleva contre lui, dans les Chambres, une opposition assez vive, et qui le fit traiter d'anglomane. Ses expériences économiques qui n'ont pas toutes réussi, lui étaient à la fois re-

Digitized by Google

prochées par la droite qui repoussait toutes les nouveautés, et par la gauche, qui l'accusait de donner le change à la révolution.

En 1852, M. de Cavour rompit avec ses collègues da Foresta et d'Azeglio, pour se rapprocher du parti avancé et quitta un moment le ministère. Il y rentra comme président du conseil. Depuis lors, il est resté constamment à la tête des affaires, soutenu par une majorité compacte, qui lui a donné une grande force contre tous les partis extrêmes. Dans les questions intérieures, il a toujours professé un profond respect pour les principes proclamés par la France, en 1789, pour la liberté de la presse, des cultes, de l'industrie et du commerce, pour tous les droits individuels garantis par la Constitution de 1848; mais il a opposé les droits de l'État aux privilèges du clergé, proposé et fait exécuter la vente des biens de mainmorte, et enlevé aux corporations religieuses le monopole de l'enseignement; cette politique, approuvée par le roi Victor-Emmanuel et par la nation, a attiré sur le Piémont les foudres du Vatican; et M. de Cavour, sans se laisser effrayer par les menaces de la cour de Rome, s'est vu forcé d'ajourner les projets de loi relatifs au mariage civil et à l'émancipation définitive de la société laïque. La question capitale, c'est aujourd'hui celle de l'indépendance et de l'unification de l'Italie. M. de Cavour a franchement arboré le drapeau national aux trois couleurs, sur lequel il a mis, comme Charles-Albert, la croix de Savoie. C'est pour assurer à l'Italie l'appui de l'Angleterre et de la France qu'il a décidé le roi et les Chambres à s'unir contre la Russie aux puissances occidentales. La guerre d'Orient terminée, il essaya de faire tourner au profit de l'Italie la malveillance de la Russie contre l'Autriche. Dans le congrès de Paris, il a exposé les maux des provinces soumises à l'occupation autrichienne et au gouvernement pontifical; si la diplomatie européenne s'est déclarée incompétente pour recevoir ses réclamations, du moins il a porté jusque dans les conseils des souverains les plaintes et les vœux de l'Italie, et l'Italie tout entière lui a témoigné sa reconnaissance par des manifestations solennelles. La plus éclatante est la souscription ouverte dans toutes les villes italiennes pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie. L'Autriche a protesté contre cette menace de guerre et les relations diplomatiques furent suspendues entre la cour de Vienne et celle de Turin. Mais M. de Cavour ne s'est point montré disposé à céder; comptant sur les sympathies de l'occident, et appuyé sur le sentiment national, dont les élections libérales de 1857 ont été un nouveau témoignage, il se prépare, sans crainte et sans impatience, à toutes les chances de l'avenir.

CAWDOR (John-Frédéric Campbell, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1790, à Londres, est issu d'une branche cadette des ducs d'Argyll, élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de M. Campbell, il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1841, le diplôme honoraire de docteur en droit, et représenta, de 1813 à 1821, le bourg de Carmarthen à la Chambre des Communes. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre haute, et fut, en 1827, créé comte Cawdor et vicomte Emlyn. Ses opinions sont conservatrices. Protecteur éclairé des sciences, il fait partie de la Société royale de Londres. De son mariage avec une fille du marquis de Bath (1816), il a cinq enfants dont l'aîné, John-Frédéric-Vaughan, vicomte Emlyn, né en 1817, à Londres, a étudié à Oxford et siége au Parlement, depuis 1841, dans les rangs du parti conservateur.

CAYLA (Jean-Mamert), journaliste français, né au Vigan (Lot), en 1812, termina ses études au collége royal de Cahors, et embrassa la carrière littéraire. De 1837 à 1843, il rédigea *l'Émancipation* de Toulouse. Il fonda ensuite la *Mosaïque du Midi*, qui obtint rapidement un grand succès. Dans le même temps, pendant son séjour à Toulouse, il publia *l'Histoire de Toulouse* (in-8, avec gravures); *Toulouse monumentale et pittoresque* (in-4, avec gravures), etc., et réédita les *Poésies* patoises de Goudoulin, avec une *Étude sur les dialectes méridionaux* (2 vol. grand in-8). A Paris, il a travaillé successivement à *l'Esprit public* (1846), à *la Réforme* (1847-1849), à *la République* (1849-1851), et, depuis le 2 décembre, au *Siècle*, à *l'Écho du commerce* et à *l'Estafette*.

M. Cayla a publié, en outre, un volume de *Célébrités européennes* (par livraisons grand in-8 à 2 colonnes): une *Histoire des Invalides* (in-8); une *Histoire de la ville de Constantinople* (in-8); une *Histoire des vaisseaux* (in-8); une *Histoire des arts et métiers et des corporations ouvrières de la ville de Paris*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1853, in-8); l'*Histoire de la caricature*, etc.

CAYLEY (Arthur), mathématicien anglais, né le 16 août 1821, à Richmond (comté de Surrey), reçut une bonne éducation à l'université de Cambridge, étudia le droit et fut admis, en 1849, au barreau; mais, au lieu de pratiquer, il s'est livré avec ardeur à son goût favori pour les sciences. Ses recherches se sont portées plus spécialement sur la partie transcendante des mathématiques; il les a consignées dans les divers recueils publiés à Cambridge, à Édimbourg et à Dublin, dans le *Journal* de M. Liouville et celui de Crelle. On remarque, entre autres, ses *Recherches analytiques sur le problème de Malfatti* (Analytical researches, 1852), et la *Théorie de la transformation géométrique* (On the theory of linear transformations). Élu membre de la Société royale de Londres, en 1852, il faisait, en 1855, partie de son bureau. C'est un des éditeurs du *Mathematical journal*, recueil qui ne paraît que trois fois par an.

CAYLUS (Jean-Baptiste-Ernest), journaliste français, né en 1813, entra à l'École polytechnique en 1831. Compromis dans les affaires d'avril 1834, il partit pour l'Amérique avec M. Latrade, fonda à New-York une maison de commerce, mais resta en relation avec les chefs du parti radical français, et fut un des correspondants du *National*. A la nouvelle de la révolution de Février, il revint à Paris, et fut nommé préfet d'un département. Il quitta les fonctions publiques lorsque le général Cavaignac descendit du pouvoir. Il devint administrateur du *National*, fit partie de la *Société des amis de la Constitution*, et contribua au rapprochement qui se fit, en 1850, entre les démocrates purs et les socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, il gagna la Belgique et repassa aux États-Unis. Il habite New-York, où il a repris ses anciennes opérations commerciales.

CAYX (Charles), historien français, recteur de l'Académie de Paris, ancien député, est né dans le département du Lot, en 1794. Il était professeur de l'Université, lorsqu'à la fin de la Restauration l'enseignement historique prit dans les colléges de l'État un nouveau développement. Nommé professeur d'histoire au collége Charlemagne, il publia plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage des classes : *Précis de l'histoire*

Digitized by Google

ancienne, en collaboration avec M. Poirson; *Précis de l'histoire de France*, 1re partie, comprenant l'histoire de France au moyen âge; *Précis de l'histoire des successeurs d'Alexandre*. Ces divers manuels, adoptés par le conseil royal de l'Université, ont eu de nombreuses éditions, et, pendant vingt ans, ont servi de base à l'enseignement historique dans les établissements d'instruction publique. M. Cayx a aussi entrepris une *Histoire de l'empire romain*, depuis la bataille d'Actium. Il n'a paru de cet ouvrage que le tome I, qui s'arrête à la mort de Néron (1828-1837, in-8).

En 1839, M. Cayx fut nommé député par le collége électoral de Cahors, et prit place au centre gauche. Réélu en 1842, il vota contre l'indemnité Pritchard: mais il se rallia au ministère Guizot, dans les débats relatifs à la réforme électorale et parlementaire. Le parti « de la liberté d'enseignement » fit échouer sa candidature en 1846. Depuis lors, il est resté en dehors des assemblées politiques. Inspecteur général de l'Université, il fit partie du conseil supérieur réorganisé par M. de Salvandy, et fut, en même temps, inspecteur d'Académie et bibliothécaire de l'Arsenal. Le 15 avril 1845, il fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Depuis la révolution de 1848, il a été nommé vice-recteur de l'Académie de Paris; c'est sous son administration qu'a été inauguré, dans les lycées de Paris, le nouveau système d'études.

CAZALÈS (l'abbé Edmond DE), ancien représentant du peuple français, né à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne), le 31 août 1804, est fils de Jacques de Cazalès, membre de la première Constituante. Il étudia le droit et entra dans la magistrature en qualité de juge auditeur au tribunal de Provins. Mais il abandonna ces fonctions, en 1829, pour se consacrer à la discussion des questions religieuses. Il adopta les principes des catholiques qui essayaient de concilier l'Église romaine avec la Révolution française, et jusqu'en 1834 il fut rédacteur du *Correspondant* et de la *Revue européenne*. En 1835, il obtint une chaire à l'université catholique de Louvain (Belgique). Deux ans après, il embrassa la carrière ecclésiastique et fut ordonné prêtre en 1843. Après un voyage à Rome, il fut nommé, en 1845, directeur du séminaire de Nîmes. A l'avénement de la République, il était vicaire général et supérieur du grand séminaire de Montauban. Il se présenta aux suffrages des électeurs de Tarn-et-Garonne et fut nommé représentant du peuple par 22 674 voix, le cinquième sur une liste de six élus. Membre du Comité des cultes, il s'abstint de voter dans un grand nombre de questions délicates, telles que le bannissement de la famille d'Orléans, la mise en accusation de MM. L. Blanc et Caussidière, l'amnistie générale, l'abolition de la peine de mort, les deux Chambres, etc. Il adopta l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il soutint le gouvernement. Champion déclaré de ce qu'il appelait les droits de l'Église, il prit une part active à la discussion de la loi sur l'enseignement, puis, donnant sa démission, il se retira de l'arène des partis.

Outre un certain nombre d'articles insérés dans *l'Université catholique*, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, etc., M. de Cazalès a publié quelques ouvrages de piété; une *Étude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853, in-8), etc.

CAZEAUX (Paulin), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1808, reçut le diplôme de docteur en 1835. Ancien chef de clinique d'accouchements à la Faculté, il devint agrégé au concours de 1844, avec un excellent mémoire sur *les Kystes de l'ovaire*, et y est encore chargé d'un cours d'obstétrique. Il fut élu, en 1851, membre de l'Académie.

On a de lui une traduction du *Voyage du capitaine Back dans les régions arctiques* (1836); des *Éléments de chimie* (1838), pour la *Bibliothèque du Magasin pittoresque*, et un *Traité théorique et pratique de l'art des accouchements* (1840, in 8, 5e édit., 1855), placé par décision ministérielle au rang des livres classiques destinés aux sages-femmes.

CAZELLES (Mathieu-Brutus), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Montagnac (Hérault), le 7 octobre 1793. Fils d'un patriote républicain que ses amis appelaient le Dupont de l'Eure du Midi, il fut élevé dans les principes de la Révolution, fit ses études aux colléges de Castres et de Montpellier et fut nommé, pendant les Cent-Jours, secrétaire d'état-major du général de brigade Guillet. Après la bataille de Waterloo, il fut licencié et revint à Montpellier, où sa famille était en butte aux persécutions des royalistes. Son père, après avoir vu ses propriétés incendiées et ravagées, ayant pris le parti de quitter le pays, il refusa de le suivre, resta au milieu de ses ennemis et faillit périr victime de sa témérité. Après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat nocturne, il fut provoqué en duel par un officier, le tua et fut traduit devant les tribunaux, mais acquitté. Sa famille plaidait alors contre la commune de Montagnac, pour obtenir réparation des dégâts commis par les royalistes sur ses propriétés. Ce procès dura plusieurs années. L'indemnité fut refusée par deux ou trois arrêts de Cour royale; mais la Cour de cassation renvoya l'affaire devant la Cour royale de Pau, qui condamna la commune de Montagnac à 120 000 francs de dommages et intérêts. En 1830, la commune devait encore 40 000 francs, dont M. Cazelles fit l'abandon. Il avait accueilli avec joie le changement de dynastie; mais bientôt il reprit contre Louis-Philippe l'opposition qu'il avait faite à la branche aînée. En 1848, il était à Paris, et il prit une part active à la révolution de Février. Il fut élu représentant du peuple, comme candidat des démocrates de l'Hérault, mais par 35 088 voix seulement et le neuvième sur dix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la gauche non socialiste, notamment pour l'abolition de la peine de mort et l'amendement Grévy (voy. ce nom). Non réélu à l'Assemblée législative, il accepta les fonctions d'inspecteur général de la police, à Lille, et, après le coup d'État du 2 décembre, fut l'un des candidats du gouvernement pour le Corps législatif, dans le département de l'Hérault, qu'il n'a cessé depuis de représenter. M. Cazelles a été créé le 13 août 1852, officier de la Légion d'honneur.

CAZENAVE (Jules-Jacques), médecin français, né à Bordeaux, exerce dans cette ville depuis 1817. Il est correspondant de l'Académie de médecine. Il a publié un certain nombre d'écrits dont plusieurs ont été confondus avec ceux de son homonyme (voy. ci-après): *du Coryza chronique et de l'ozène non vénérien* (1835); *Fragments d'un traité complet des maladies des voies urinaires chez l'homme* (1836); *du Traitement des vaginites chroniques*, *Études expérimentales et pratiques sur le nitrate* (1841); *Choix d'observations*

Digitized by Google

sur le coryza chronique, la punaisie, etc. (1848); des *Opérations*, *Observations*, *Relations* de divers cas ou modes de traitement (1832-1854), etc.

CAZENAVE (P. L. Alphée), médecin français, né vers 1795, reçut à Paris le diplôme de docteur, le 28 août 1821. Ancien interne de l'hôpital de Saint-Louis, auquel il est attaché depuis plus de dix ans, il passa, en 1839, le concours d'agrégation et fut chargé à la Faculté d'un cours de matière médicale. Il s'occupe aujourd'hui des maladies de la peau, dans le traitement desquelles il s'est fait une certaine réputation. M. Cazenave est, depuis le mois de mai 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié les ouvrages suivants : *Abrégé pratique des maladies de la peau* (1828, in-8, 4e édit. 1848), en société avec M. Schedel; *Traité des syphilides ou maladies vénériennes de la peau* (1843, in-8 et atlas); *Leçons pratiques sur les maladies de la peau* (1843-1844, in-folio), professées à l'École de médecine de 1841 à 1844; *Appendice thérapeutique du codex* (1844, in-8); *Traité des maladies du cuir chevelu* (1850, in-8); *Leçons cliniques sur les maladies de la peau* (1855, in-8), etc. Depuis 1843 M. Cazenave rédige la revue mensuelle des *Annales des maladies de la peau et de la syphilis*; il a aussi collaboré activement à la seconde édition du *Dictionnaire de médecine*.

CÉCILLE (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), marin français ancien représentant, sénateur, né à Rouen, le 16 octobre 1787, fut nommé aspirant le 15 mai 1804, enseigne de vaisseau, le 14 juin 1810, et prit part aux diverses campagnes maritimes de l'Empire. Sous la Restauration, il devint lieutenant de vaisseau (31 juillet 1816), et capitaine de frégate (30 octobre 1829). Sous le règne de Louis-Philippe, il obtint successivement le grade de capitaine de vaisseau (17 juin 1838), le commandement de plusieurs expéditions maritimes, la croix de commandeur de la Légion d'honneur (5 février 1843), le brevet de contre-amiral (2 juin 1844), une mission dans l'Inde dont il s'acquitta avec honneur, enfin le grade de vice-amiral (23 décembre 1847).

Après la révolution de Février, ses compatriotes de Rouen et de la Seine-Inférieure le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, où il fut élu, le septième sur dix-neuf, par 130 870 suffrages. Membre du Comité de la marine, il vota avec la droite dans toutes les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il se rangea de bonne heure parmi les partisans de la politique de l'Élysée, et le président de la république, qui le nomma grand officier de la Légion d'honneur (3 mai 1849), l'appela au conseil d'amirauté (6 novembre 1852). Il est entré au Sénat le 31 décembre 1853.

CÉLESTE (Céleste ELLIOT, plus connue sous le nom de madame), artiste dramatique anglaise, est née à Paris, le 6 août 1814 de parents français, et entra dès l'enfance dans les classes de danse de l'Académie royale de musique. A l'âge de quinze ans, elle accepta un engagement pour l'Amérique où elle fut bien reçue, s'y maria avec M. Elliot, mort quelque temps après, parut ensuite à Liverpool, dans Fenella de *Masaniello* (1830), et après avoir parcouru les grandes villes du Royaume-Uni, dansa avec un grand succès, à Londres, les ballets de *la Fille de Cachemire* et *la Révolte au sérail* (1833). En 1834 elle retourna aux États-Unis; ses représentations ne furent qu'un long triomphe, et sa présence causa, partout où elle se montra, un enthousiasme qui touchait à l'idolâtrie; on lui portait les armes, la foule s'attelait à sa voiture, on alla jusqu'à la nommer par acclamation citoyenne de l'Union, et le président Jackson la présenta lui-même au conseil des ministres qui la félicitèrent d'avoir été jugée digne d'un tel honneur. Au bout de trois ans elle revint millionnaire à Londres (1837), et se mit à jouer le drame et la comédie à Drury-Lane, puis à Haymarket. Depuis 1844, elle dirige la scène secondaire d'Adelphi, et fait, de temps à autre, une tournée dans les comtés où elle a encore conservé tout son prestige.

CELLIER-DUFAYEL (Narcisse-Honoré), littérateur français, né en 1807, ancien notaire à Rouen, puis professeur d'improvisation oratoire, et directeur d'une feuille hebdomadaire qui eut une assez grande publicité, *le Causeur universel*, est auteur d'un certain nombre de publications très-diverses, sur le notariat, sur les femmes, sur les sciences occultes et sur la politique, tels que : la *Philosophie du notariat; Réforme notariale et vénalité des offices; Lettres sur l'amour*, à Mme A... D.... (Aurore Dudevant); *Origine commune de la littérature et de la législation; Influence de la littérature; Études sur les femmes; Un mot aux partis; Noblesse et préjugés* (1832-1854, in-8). — Il est mort à la fin de 1857.

CENAC (Jean-Pierre-Blaise), ancien représentant du peuple français, né à Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 4 février 1799, était, en 1848, médecin à Argelès et l'un des chefs de l'opposition radicale dans un département où dominait le parti conservateur. Nommé sous-commissaire de la République par le gouvernement provisoire, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par 20 066 voix, le cinquième sur six représentants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et repoussa la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, mais il entra au conseil général des Hautes-Pyrénées, et en 1850, il protesta contre toute révision de la Constitution en dehors des voies légales. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est renfermé, à Argelès, dans l'exercice de la profession de médecin.

CENAC-MONCAUT (J....), littérateur français, né vers 1810, dans le département du Gers, a publié un grand nombre de « romans historiques méridionaux », comme il les appelle, et qui se réunissent sous le titre général d'*Aquitaine et Languedoc*. Tels sont : *le Berger d'Alaric* (Toulouse, 1843, in-8); *le Duc Bernard* (Ibid., 1844, in-8); *Adélaïde de Montfort, ou la Guerre des Albigeois* (Paris, 1849, 2 vol. in-16); *l'Échelle de Satan* (Paris, 1851, 2 vol. in-8); *Raymond de Saint-Gilles, ou les Croisades* (1852, 3 vol. in-8), etc.

A la veille de la révolution de Février, M. J. Cenac-Moncaut, partisan de certaines réformes libérales, fit l'éloge de Pie IX dans un livre intitulé : *l'Église romaine et la liberté* (Lyon et Paris, janvier 1848, in 8); mais, après la proclamation de la République, il écrivit contre les démocrates un essai de pamphlet allégorique : *Fortun-Peda, ou les Aventures d'un grand agitateur* (Auch, in-12). Il publia aussi, sous le titre d'*Avant et pendant, le Commissaire malgré lui* et *l'École des représentants*, des comédies politiques en vers, « imitées de Molière » (Auch, 1849, in-12). L'expédition de Crimée lui a inspiré *l'Europe et l'Orient*, poëme en six chants (Paris, 1857, in-8). Son ouvrage le plus sérieux est l'*Histoire des Pyrénées et des rapports interna-*

Digitized by Google

tionaux de la France avec l'Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (Paris, 1853-1854, 4 vol in-8). Maire de Saint-Elix, M. Cenac-Moncaut représente le canton de Mirande au conseil général du Gers.

CENDRIER (François-Alexis), architecte français, né à Paris, le 12 février 1803, suivit l'atelier de Vaudoyer et les cours de l'École des beaux-arts, et remporta, en 1827, le second prix d'architecture. Il voyagea presque aussitôt en Italie et en Espagne, et travailla même à quelques publications étrangères. De retour en France, il exécuta, au cimetière de l'Est, le monument de Félix de Beaujour (1838), remarquable par son élévation et sa richesse architecturale. Nommé, deux ans après, architecte en chef du chemin de fer de Lyon, il a fait ou dirigé, depuis cette époque, tous les travaux de cette ligne importante, et notamment les gares de Paris et de Lyon.

Au commencement de 1854, M. Cendrier a conduit quelques mois les travaux du palais de l'Industrie, bientôt repris et terminés par M. Viel qui les avait commencés. Il a été décoré en mai 1851.

CENTOFANTI (Sylvestre), professeur et écrivain toscan, né à Calci, près de Pise, vers la fin du dernier siècle, se fit connaître, dès 1814, par son poëme de *la Souveraineté parfaite*, en l'honneur du grand-duc Ferdinand III. Depuis il a promis et annoncé une *Traduction de Pindare*, un *Commentaire d'Alfieri*, un *Nouveau théâtre tragique*, un *Nouveau système philosophique*, etc.; mais il n'a publié qu'une tragédie, *Œdipe* (1830), quelques *Stances sur Dante*, des *Préfaces* pour la grande collection des classiques de Lemonnier, à Florence (*Vie d'Alfieri*, *Étude sur Plutarque*, etc.), et des articles de journaux, réunis sous ce titre : *Essai sur les connaissances humaines*.

C'est surtout comme professeur que M. Centofanti s'est fait un nom. Ses cours d'histoire et de philosophie à l'université de Pise, depuis 1842, ont eu le plus grand retentissement. Aussi, quand le régime constitutionnel fut inauguré en Toscane (1848), fut-il nommé sénateur. Très-lié avec le marquis Gino Capponi, le chef du parti libéral modéré, il combattit les opinions représentées par MM. Montanelli et Guerrazzi, et, en avril 1849, fit partie du triumvirat établi à Pise par le parti contre-révolutionnaire. Il reçut de la reconnaissance du grand-duc, une médaille et le titre d'inspecteur général des bibliothèques de l'État; mais il ne lui fut pas permis de reprendre ses cours. Il réside depuis à Pise, donnant de rares articles dans les journaux, particulièrement dans les *Nouvelles archives historiques de* Vieusseux.

CERCUEIL (Louis-François), industriel français, né à Paris, en 1801, et fils de simples artisans, fut d'abord contre-maître dans un atelier de teinture, puis élève (1821) à la manufacture des Gobelins, dont il sortit au bout de deux ans avec le diplôme d'élève interne et un prix de 2000 francs. Dès 1823, il créait, en vue de l'industrie des papiers peints, une fabrique de tous les accessoires nécessaires ou utiles à cette industrie, et fondait une modeste usine qui s'est rapidement agrandie. Les produits de cet industriel ont figuré aux Expositions de 1823, 1844, 1849, ainsi qu'aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855), et lui ont mérité une médaille de bronze (1844), une d'argent (1849), et une médaille de deuxième classe en 1855. M. Cercueil a été choisi, en 1841, comme administrateur du conseil de la caisse d'escompte, dont il est encore l'un des membres. Il a épousé la fille du général Despeaux.

CERFBERR DE MEDELSHEIM (Alphonse E.), publiciste français, né vers 1805, à Medelsheim, village du Bas-Rhin dont il a pris quelquefois le nom, fut d'abord journaliste, et rédigea, après 1830, *le Courrier de l'Isère*. Chargé, en 1838, d'une mission du gouvernement, il parcourut l'Allemagne et l'Italie, pour étudier tout à la fois les institutions philanthropiques et les établissements de répression; un de ses *rapports* fut distribué aux Chambres en 1839. Nommé inspecteur des prisons, il occupa cet emploi jusqu'à la révolution de Février.

On a de lui : *Gouvernement d'Alger* (1834, in-8); *des Sociétés de bienfaisance mutuelle* (1836); *des Condamnés libérés* (1844); *le Silence en prison* (1847), et diverses brochures sur des questions à l'ordre du jour, ainsi qu'un grand nombre d'articles dans le *Journal des prisons*. Il a également publié une traduction des *Contes du chanoine Schmid* (1845, 2 vol. in-8), destinée à l'éducation du comte de Paris; *les Juifs, leur histoire et leurs mœurs* (1846); *Paraboles* (1854, in-18); *la Guyane* (1855), etc. On a aussi sous les prénoms d'Alphonse E..., un *Manuel populaire* (1828), des *Mémoires sur la Grèce* et quelques pièces de théâtre.

CERFBERR (Max-Théodore), parent du précédent, né en 1791, a été élève de l'École polytechnique de 1808 à 1810. Sorti dans l'arme de l'artillerie, il est parvenu au grade de colonel. Il a été membre de la Chambre des Députés, de 1842 à 1848, pour l'arrondissement de Wissembourg (Bas-Rhin). Il a fourni au *Spectateur militaire* des articles dont quelques-uns ont été tirés à part, entre autres, *du Vote de l'armée* (1840, in-8). Il est, depuis le 25 juin 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

CERISE (Laurent-Alexandre-Philibert **CERISI**, dit) médecin français, né à Aoste, dans le Piémont, en 1807, fut reçu docteur en médecine à Turin, en 1828. Ne trouvant pas dans son pays assez de liberté pour les spéculations philosophiques qu'il aimait à mêler à ses études pratiques, il vint en France, où il fut autorisé à exercer la médecine, en 1834. Ami et disciple de M. Buchez, il travailla quelque temps à la rédaction de *l'Européen*, et fut un des fondateurs des *Annales médico-psychologiques*. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1845.

Il a publié : *Exposé et examen critique du système phrénologique*, etc. (Paris, 1836, in-8); *le Médecin des salles d'asile, ou Manuel d'hygiène et d'éducation physique* (Paris, 1836, in-8); *des Fonctions et des maladies nerveuses dans leurs rapports avec l'éducation*, etc. (Paris, 1842, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine; puis des éditions plusieurs fois réimprimées, du *Système physique et moral de la femme*, par Roussel (1845, in-12); des *Rapports du physique et du moral* de Cabanis (1843, in-12); des *Recherches sur la vie et sur la mort* de Bichat (1844, in-12, 3e édit., 1855).

CERRITO (Francesca, dite Fanny), danseuse française d'origine italienne, est née à Naples, vers 1823, et fille d'un ancien soldat de l'Empire. Toute enfant, elle brillait par une grâce et une vivacité naturelle, qui fit concevoir à ses maîtres les plus grandes espérances. Elle débuta en 1835, comme premier sujet, au théâtre Saint-Charles, dans le ballet intitulé : *l'Horoscope*, et excita chez ses concitoyens le plus vif enthousiasme. Elle avait alors douze ans. Bientôt elle dansa sur les prin-

Digitized by Google

cipales scènes de l'Italie, à Rome, à Florence, à Turin, enfin à la Scala de Milan, en 1838, à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand. Vienne la retint ensuite pendant deux années, et Londres l'applaudit à chaque saison, de 1840 à 1845. Dans cette dernière ville, elle dansa un pas de quatre avec Fanny Elssler, Marie Taglioni et Carlotta Grisi, et sut se faire goûter à côté d'elles. Elle y épousa, vers le même temps, M. A. Saint-Léon, musicien et danseur distingué. Ils se séparèrent à Paris, en 1850. Elle était alors attachée à l'Opéra, où elle a pris, en 1852, un nouvel engagement. Sans exercer le prestige de quelques talents hors ligne, Mme Cerrito a un charme qui l'a fait surnommer, lors de ses débuts en Italie, « la quatrième grâce » Elle a écrit et signé, avec M. Th. Gautier, plusieurs ballets, tels que *la Gipsy* et *Gemma*.

CESARE (Giuseppe, chevalier DE), historien italien, est né à Naples, vers 1783. Issu d'une noble famille, il arriva de bonne heure à de hauts emplois, et devint enfin directeur général des douanes. Ouvertement dévoué aux idées libérales, il perdit cette place à la suite des agitations de 1827, et se livra dès lors tout entier à son goût pour les études historiques. Ses premières publications n'ayant pas reçu un très-favorable accueil, il se replongea dans de longues et pénibles recherches, si bien qu'il avait cinquante-quatre ans lorsque parut son premier ouvrage sérieux : *Histoire de Manfred, roi de Sicile et de Pouille* (Naples, 1837, 2 vol.). C'est une réhabilitation, avec preuves à l'appui, d'un prince calomnié par les apologistes du moyen âge : elle eut un grand succès. Un mémoire *sur la Philosophie de l'histoire*, que M. de Cesare donna, peu après; dans la *Bibliothèque des sciences morales, judiciaires et économiques* de Mancini, consolida sa réputation. Il inserait en même temps d'excellentes dissertations historiques sur Naples dans la revue *il Progresso*.

Pendant quelques années, on a annoncé de lui une *Histoire de la loi lombarde* qui devait être tout empreinte de l'esprit libéral de l'auteur, mais qu'il s'est abstenu jusqu'ici de publier. En 1848 le gouvernement constitutionnel, inauguré à Naples, le nomma intendant général de Bari, l'une des provinces les plus importantes du royaume. Mais, prévoyant l'issue de la révolution, il rentra bientôt dans la vie privée.

On a encore de M. Cesare un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons un roman historique dont les Vêpres siciliennes sont le sujet, *Arrigo di Abbate*, et des *Lettres romaines*, où il montre une haine profonde du despotisme et de la tyrannie. — Il est mort le 15 avril 1856.

CESBRON-LAVAU (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Chollet (Maine-et-Loire), le 30 septembre 1791, est fils d'un député de l'opposition libérale qui se retira de la Chambre après l'expulsion de Manuel. Élevé dans les principes de 1789, il applaudit à la révolution de Juillet. En 1831 et 1832, il marcha contre les Chouans à la tête d'une compagnie de garde nationale, et se signala dans plusieurs rencontres à la suite desquelles il reçut la décoration de la Légion d'honneur (17 juillet 1832). Nommé trois fois membre du conseil général de Maine-et-Loire, il combattit souvent l'administration, et professa les opinions de la gauche dynastique. Agriculteur et industriel, il fit défricher une vaste étendue de terrains incultes, et s'occupa avec succès de l'élève des bestiaux, comme l'attestent les rapports du concours de Poissy. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut nommé président du tribunal de commerce et du conseil des prud'hommes de Chollet, dont la juridiction s'étend sur 120 communes.

En 1848, M. Cesbron-Lavau se présenta aux suffrages des électeurs de Maine-et-Loire, et fut élu représentant du peuple à la Constituante, le douzième sur treize, par 59384 voix. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative par 86633 suffrages, grâce à l'appui des légitimistes qui avaient combattu sa candidature en 1848, il fit partie du Comité de la rue de Poitiers, et continua de lutter contre la démocratie et un peu plus tard contre la politique de l'Élysée. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée.

CESENA (Amédée GAYET, dit DE), journaliste français, est né à Sestri de Levante (États sardes), en 1810, de parents français. Il débuta à vingt ans par une hymne classique sur *la Conquête d'Alger* (Dijon, 1830), travailla quelque temps auprès du baron Taylor, et, après avoir publié une tragédie, *Agnès de Méranie* (1842), qui ne fut pas reçue au Théâtre-Français, il alla diriger l'année suivante le *Journal de Maine-et-Loire*, feuille ministérielle. Au mois de mars 1848, il adressa au *Représentant du peuple* quelques articles consacrés au développement des théories économiques de M. Proudhon ainsi qu'à la défense du gouvernement républicain, M. de Césena se tourna peu à peu vers d'autres idées, et, de 1850 à 1852, défendit, dans *la Patrie*, les opinions contre-révolutionnaires de son directeur, M. Delamarre. Il fut ensuite, avec MM. Granier de Cassagnac et Cauvain, un des rédacteurs principaux du *Constitutionnel*, journal des idées napoléoniennes. En mai 1857, mis en demeure d'opter entre *le Constitutionnel* et le *Journal des Actionnaires*, pour lequel il travaillait depuis quelque temps, il est resté rédacteur de cette dernière feuille. Il a publié en volume : *les Césars et les Napoléons* (1856).

M. A. de Césena a un frère connu sous le nom de Sébastien RHÉAL (voy. ce nom).

CEY (François-Arsène CHAISE DE CAHAGNE, dit Arsène DE), littérateur français, est né le 2 mars 1806, à Thiers (Puy-de-Dôme). Employé depuis longtemps dans l'administration, il est aujourd'hui sous-chef de bureau au ministère des travaux publics. Après avoir collaboré, sans se nommer, au roman de *Joasine* de V. Ducange, il écrivit quelques ouvrages consacrés à la peinture des mœurs familières : *la Fille du Curé* (1832, 4 vol.); *Jean le bon apôtre* (1833, 4 vol.); *la Jolie fille de Paris* (1834); *Sagesse, ou la Vie d'étudiant* (1835); *le Premier pas* (1836), etc. Il se tourna ensuite vers le théâtre, et, depuis 1838, il a fourni en collaboration plusieurs pièces aux scènes de genre, telles que : *la Fiancée du prince* (1848); *le Mari d'une Camargo* (1850); *l'Ami du roi de Prusse* (1852); *Quand on n'a pas le sou* (1854).

CEYRAS [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Rochefort, en 1796, est fils d'un magistrat républicain. Il étudia le droit et entra dans la magistrature, vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge au tribunal de Tulle; il conserva dans ce poste une complète indépendance, fut le correspondant de *la Tribune* et du *National* et l'ami de M. Pierre Leroux. En 1848, le gouverne-

Digitized by Google

ment provisoire le nomma commissaire de la République dans la Corrèze, et les électeurs de ce département l'envoyèrent, le premier, à l'Assemblée constituante, avec 29 713 voix. Membre du Comité de l'Algerie et des colonies, il traita plusieurs fois à la tribune la question du pauperisme, et fit une proposition en faveur des indigents de la campagne. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante au gouvernement de Louis-Napoleon, et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le cinquième à l'Assemblée législative, il continua de voter avec le parti démocratique contre les divers ministères du président, repoussa la loi de l'enseignement, protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

CHABAILLE (Jean-Pierre), bibliographe français, est né à Abbeville (Somme), en 1796. D'abord ouvrier compositeur, puis correcteur d'imprimerie, il a embrassé assez tard la carrière des lettres, vers laquelle il était conduit par le goût des recherches et l'étude de l'ancien langage. Depuis 1840, il est attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique et membre de la Société des Antiquaires de France.

On a de lui des éditions d'ouvrages anciens : *le Temple d'honneur*, pièce inédite de Froissart; *le Roman du Renard* (1835, in-8), avec supplément, variantes et corrections; *les Mystères de saint Crespin et de saint Crespinien* (1836, in-8), publiés pour la première fois, en collaboration avec M. Dessales; un *Glossaire* fort détaillé, joint au *Livre de justice* (1850, in-4), édité par M. Rapetti dans la collection des Documents de l'histoire de France. M. Chabaille a donné plusieurs articles d'archéologie ou de bibliographie au *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, au *Journal des Savants*, au *Bibliophile*, à la *Revue française*, etc.

CHABAL-DUSSURGEY (Pierre-Adrien), peintre français, né à Charlieu (Loire) vers 1815, étudia à l'École de Lyon, et vint en 1840 à Paris, où il débuta peu après au Salon. Il a traité surtout à la gouache une grande quantité de fleurs et de fruits. Il est attaché depuis 1850 à la manufacture des Gobelins. On a vu de lui aux Salons : *des Fleurs* (1842-45); *Couronne de fleurs entourant le portrait du duc d'Orléans*, *Bouquet de camélias* (1846); *le Printemps* (1849); *Études de fleurs* (1843-1852); *la Sainte Vierge entourée de fleurs*, *un Coin de vigne à l'automne*, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, et une 2e en 1847.

CHABANNES-LA-PALICE (Jean-Jacques-Gilbert-Frédéric-Hugues, marquis DE), général français, est né le 31 décembre 1791, au château de la Palice (Allier). En 1806, il s'engagea, comme simple soldat, dans le régiment des chevau-légers belges que commandait le prince d'Aremberg, et, de grade en grade, il arriva à celui de chef d'escadron. Il fit les campagnes de 1807, en Prusse, de 1808, en Danemark, de 1809, en Autriche, de 1810 et de 1811, en Espagne, et de 1812, en Russie. A Wagram, il fut blessé et gagna la croix. Fait prisonnier à Wilna, dans la retraite de Moscou, il rentra en France en 1814, et fut nommé officier dans les gardes du corps. En 1815, après le licenciement de l'armée, il fut fait colonel du 1er régiment de chasseurs, dont la formation lui était confiée, puis attaché, en qualité d'écuyer cavalcadour, à la maison du roi. Colonel des lanciers de la garde royale au moment de la révolution de 1830, il fut nommé général de brigade le 11 août 1830, et mis dans la section de réserve où il est encore (1857). Il est, depuis 1823, commandeur de la Légion d'honneur.

CHABANNES-LA-PALICE (Alfred-Jean-Eginhard, comte DE), général français, frère du précédent, est né à Barnes, près Londres, le 13 janvier 1799. Enrôlé, en 1814, dans la compagnie des gardes du corps que commandait le duc de Luxembourg, il suivit avec elle le roi Louis XVIII dans sa retraite à Gand (1815). A son retour en France, il entra, comme simple volontaire, dans le régiment de chasseurs que son frère, le marquis de Chabannes, était chargé d'organiser. En 1824, il passa dans la garde royale avec le grade de capitaine, qui lui donnait dans l'armée le rang de chef d'escadron. La garde royale ayant été licenciée en 1830, il fit comme simple soldat volontaire, dans le 12e de ligne, la première campagne de Belgique, à la fin de laquelle il fut attaché, avec son grade de chef d'escadron, à l'état-major général de l'armée du Nord. Bientôt Louis-Philippe le choisit pour officier d'ordonnance, et il assista en cette qualité au siége d'Anvers. Il y mérita d'être nommé colonel du 3e régiment des chasseurs d'Afrique. Après s'être distingué dans les deux expéditions de Constantine, il devint, en 1837, colonel du 10e régiment de dragons, et, peu après, aide de camp du roi, qui, en 1840, le nomma général de brigade.

A la révolution de 1848, le comte de Chabannes s'éloigna volontairement du service, et, après s'être distingué pendant les journées de juin, il alla rejoindre l'ex-roi Louis-Philippe dans l'exil. Il réside auprès de la reine Amélie. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1847.

CHABANNES LA PALICE (Octave-Pierre-Antoine, vicomte DE), marin français, frère des précédents, est né à Paris, en 1803. Admis à l'École polytechnique en 1822, il passa en 1824 dans la marine, et fit avec distinction diverses campagnes dans la Méditerranée et dans les mers des Indes, et conquit successivement les grades d'enseigne, de lieutenant de vaisseau, de capitaine de frégate et de capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité, qu'en 1832, il fut nommé gouverneur de Cayenne, et chargé de préparer le nouvel établissement pénitentiaire. Son dévouement, au milieu d'une colonie ravagée par la fièvre jaune, faillit lui coûter la vie, et, sur le bruit de sa mort, on lui donna un successeur.

De retour en France, il reçut, en 1854, le commandement du *Charlemagne*; c'est comme capitaine de ce vaisseau qu'il prit une part si glorieuse à l'attaque des forts de Sébastopol, sous le feu desquels il fut placé le premier; sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de contre-amiral. Il fut nommé peu après commandant des forces maritimes de la France en Algérie. M. de Chabannes, officier de la Légion d'honneur, est décoré du Nichani-Iftikar.

CHABAUD (Louis-Félix), graveur français, né à Venelles (Bouches-du-Rhône) vers 1822, fut élève de Pradier, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1848. Il a exposé depuis son retour d'Italie : *Cérès embrassant Triptolème enfant pour lui rendre la santé*, *l'Agriculture* (1853); *Napoléon III*, cinq médaillons ou médailles avec les sujets précédents, à l'Exposition universelle

Digitized by Google

de 1855; une statue, *la Chasse* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1853.

CHABAUD-LATOUR (François-Ernest-Henri, baron DE), général français, ancien député, né à Nîmes, le 25 janvier 1804, est fils d'un député qui a représenté le Gard pendant plus de trente ans à la Chambre. Admis, en 1820, à l'École polytechnique, il en sortit, le premier de la promotion, et choisit le génie militaire, où il devint capitaine en 1827. Au retour d'une excursion en Russie, il prit part à l'expédition d'Alger, y gagna la croix d'honneur, travailla ensuite aux fortifications de Paris et, de 1832 à 1843, fut attaché comme officier d'ordonnance au duc d'Orléans, avec lequel il fit les campagnes d'Anvers et de Mascara. Envoyé en 1837 à la Chambre des Députés par l'arrondissement du Vigan, il fut réélu jusqu'en 1848 et soutint constamment le ministère dans les rangs de la majorité conservatrice. Chef de bataillon en 1837 et colonel en 1845, il fut promu, le 30 avril 1853, au grade de général de brigade et remplit les fonctions de commandant supérieur du génie en Algérie. Le général Chabaud-Latour est commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

CHABOT DE BOUIN (Jules), littérateur français, né vers 1805, a publié plusieurs romans, et signé, le plus souvent en collaboration, un certain nombre de drames et comédies dont plusieurs sont restés à la scène. Nous citerons de cet écrivain, qui a pris, entre autres pseudonymes, ceux de *Michel Morin*, *Jules Pécherel*, *Oct. de Saint-Ernest*, etc. : *Élie Tobias*, histoire allemande (1834, 2 vol.); *Histoire de deux sœurs* (1835, 2 vol.), romans; *le Moutard des faubourgs*, vaudeville en un acte (1836); *la Mouche du mari*, en un acte (1832), avec M. Dumanoir; *le Fils du Savetier*, ou *les amours de Télémaque*, avec M. Dartois; *les deux Étoiles*, *ou les petites causes et les grands effets*, en trois actes (1837), avec M. Lubize; *Rita l'Espagnole*, drame en quatre actes avec M. Charles Desnoyer; *la Maîtresse d'un ami*, en un acte (1840), avec le même; *l'Hospitalité*, *le Beau-Père*, *le Quinze avant midi*, vaudevilles en un acte (1841), avec M. Cormon; *Paula*, drame en cinq actes (1841), etc.

CHABOUILLET (Anatole), antiquaire français, né à Paris, en 1810, fut admis, jeune encore, en qualité d'employé au cabinet des médailles, grâce à la protection de son oncle, Marion Dumersan, qui occupait le poste de conservateur. Il s'est appliqué surtout à l'étude des monnaies et des médailles modernes, et a pris une part active à la rédaction du *Trésor de numismatique et de glyptique*, dirigé par M. Charles Lenormant. Depuis, il a fourni à la *Revue numismatique* et à la *Revue archéologique* un certain nombre de mémoires dont plusieurs ont été publiés à part. En 1849, il fut nommé conservateur-adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. M. Chabouillet a été décoré, en août 1848, pour sa conduite dans les journées de juin.

CHABRILLAN (Louis Olivier-Théodose DE MORETON, comte de), député français, né à Paris, le 6 mai 1811, est le fils aîné d'un gentilhomme dauphinois de la chambre de Charles X. Il entra en mai 1830 au service du roi de Bavière avec le grade de sous-lieutenant, revint en France trois ans après, et se rallia au gouvernement de Juillet, qui le nomma auditeur au conseil d'État et attaché au ministère des affaires étrangères (1837). Retiré des affaires publiques depuis plusieurs années, il est devenu, en 1852, candidat du gouvernement au nouveau Corps législatif pour la circonscription de Louhans, qui l'a réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHABRILLAN (Lionel, comte DE), frère puîné du précédent, né à Paris, vers 1820, est aujourd'hui consul de France à Melbourne (Australie). Après une jeunesse orageuse, il a épousé, en 1853, Mlle Céleste Vénard, connue dans Paris sous le surnom de Mogador, et dont les *Mémoires*, publiés en 1854 (*Adieux au monde*, *Mémoires de Céleste Mogador*, 2 vol. in-8), ont été supprimés dès leur apparition. La comtesse de Chabrillan a publié, sous ce dernier nom, *les Voleurs d'or* (1857). Son mari a envoyé au journal *la Presse*, en 1856, des études sur l'Australie.

CHACATON (Jean-Nicolas-Henri, dit DE), peintre français, né à Chézy (Allier), le 30 juillet 1813, suivit en 1831 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Hersent, puis de M. Ingres, et étudia surtout le paysage sous Marilhat. Il débuta au Salon de 1835, et compléta ses études en visitant successivement l'Italie, la Sicile et l'Orient. Les tableaux qui ont le plus contribué à sa réputation, outre un certain nombre de *Vues de Sicile* et de *Sites* recueillis dans ses voyages, sont : *le Prisonnier de Chillon* (1835); *les Trois âges* (1838); *le Christ au jardin des Olives*, actuellement à Chartres (1844); plusieurs *Portraits*, entre autres celui de l'auteur; *les Arabes à la citerne*, *Souvenir de Smyrne*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *Souvenirs des bords du Tibre*, *les Latomies* et *le Couvent des Capucins à Syracuse* (1857), etc. — M. Chacaton a obtenu, comme paysagiste, une 3e médaille en 1838, et deux secondes, en 1844 et 1848.

CHADENET [de la Meuse], administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Verdun (Meuse), en 1798, étudia le droit et s'établit comme avocat dans sa ville natale en 1821. Sous la Restauration, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller général du département. La gauche soutint sans succès sa candidature à la députation sous le règne de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par 37 260 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il vota d'abord avec les chefs de la droite et approuva la loi du 31 mai. Mais, quand la guerre éclata entre le président et la majorité royaliste, il se prononça pour le premier. Après le 2 décembre, il est entré dans l'administration : maître des requêtes en service extraordinaire, puis préfet de la Meuse, d'où il vient de passer dans la Charente (1857), il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHADWICK (Edwin), administrateur anglais, né en 1802, suivit la carrière du barreau, où il fut admis en 1830. Sa collaboration à la *Revue de Westminster*, et notamment un travail remarquable qui parut en 1828, sur la question alors très-débattue des assurances sur la vie, lui attira les encouragements de l'économiste J. Bentham, qui, à sa mort, lui fit don d'une partie de sa bibliothèque. Quand le ministère Grey créa la Commission d'enquête de l'administration de la loi des pauvres (1834), il y fut appelé et ses recherches dans les districts ruraux éveillèrent de ce côté l'attention publique; puis, ayant été

Digitized by Google

chargé du rapport général, il introduisit dans les conclusions l'établissement d'écoles industrielles comme moyen préventif de la misère.

M. Chadwick a également fait partie de diverses Commissions administratives et par son activité et son amour du bien, a attaché son nom à la nouvelle organisation de l'assistance publique. En 1835, au sujet du travail des enfants dans les manufactures, il contribua beaucoup à faire adopter le système des inspections locales, qui, depuis, a été étendu à toutes les branches d'industrie occupant des ouvriers mineurs. En 1838 il obtint du bureau des pauvres (*Poor laav board*) l'autorisation d'entreprendre une enquête spéciale sur les causes physiques de la fièvre à Londres; il étendit ensuite cette enquête à toute l'Angleterre et fit un rapport qui contenait d'excellentes mesures pour l'assainissement des grandes villes. Depuis 1848, il a pris une part considérable aux travaux du Comité général de santé.

Décoré de l'ordre du Bain et pensionné par le gouvernement pour ses longs services, M. Chadwick a été, en 1854, chargé de présenter un rapport sur différentes branches d'administration civile et les améliorations dont elle est susceptible; il a proposé, entre autres réformes urgentes, des examens d'admission, des concours publics et un avancement gradué selon le mérite respectif des ayants droit.

CHAILLOU DES BARRES (baron), administrateur et publiciste français, né près de Nevers, en 1784, fut, sous le premier Empire, auditeur au conseil d'État, puis préfet de la Creuse. Après d'assez longs loisirs consacrés à des études d'économie politique, ou à des voyages archéologiques, il fut nommé, vers 1836, préfet de l'Yonne. Décoré de la Légion d'honneur en 1827, M. Chaillou des Barres a été promu au grade d'officier en mai 1838. — Il est mort à la fin de 1857.

On a de lui : *Essai historique et critique sur la législation des grains jusqu'aujourd'hui; Mémoire sur les moyens de prévenir, avec les seules ressources de la France, les disettes de blés et les trop grandes variations dans les prix* (1820, in-8); des *Notices sur le château d'Anecy-le-Franc* et sur celui de *Saint-Fargeau*, insérées dans les *Annuaires statistiques de l'Yonne* (1838 et 1839, in-8), et une *Histoire de l'abbaye de Pontigny*, près d'Auxerre, qui a obtenu une mention honorable au concours d'Antiquités nationales de 1844.

CHAILLY (Nicolas-Charles Honoré), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1805, à Paris, a ajouté à son nom celui du docteur Honoré, son beau-père. Il fit ses études à Paris, y reçut son diplôme le 27 juin 1838, et fut d'abord chef de clinique d'accouchements à la Faculté. Après une thèse estimée *sur l'Avortement et les moyens de l'arrêter*, il publia : *Traité pratique de l'art des accouchements* (1842, in-8, 3e édit., 1853), ouvrage adopté pour l'enseignement spécial; de *l'Éducation physique des enfants* (1844, in-8), et plusieurs mémoires insérés dans *l'Union médicale*, le *Journal des connaissances médicales*, le *Bulletin de thérapeutique*, etc. Il a été élu membre de l'Académie en 1851 et il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHAIS (Auguste), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Riez (Basses-Alpes), vers la fin du dernier siècle, suivit à Aix les cours de la Faculté de droit et fut le condisciple de M. Thiers et de M. Mignet. Après avoir passé ses examens de licence, il entra dans la magistrature en 1818, comme substitut du procureur du roi près le tribunal de Digne. En 1824, il fut nommé procureur du roi à Tarbes (Hautes-Pyrénées); en 1827, il devint avocat général à la Cour de Grenoble; de là il passa, en 1829, à la Cour de Lyon. Après la révolution de Juillet, il conserva ses fonctions d'avocat général jusqu'en 1838. Il obtint alors la place de procureur général près le tribunal supérieur d'Alger. Deux ans après, il fut mis à la tête du parquet de Bastia. Pendant son séjour en Corse, il montra beaucoup d'énergie contre le banditisme, et ses services lui valurent d'être appelé comme président de chambre à la Cour royale de Montpellier. Il donna sa démission en 1842. Ses compatriotes l'envoyèrent au conseil général des Basses-Alpes, dont il fut deux fois secrétaire et quatre fois président. En 1848, il se rallia au gouvernement républicain et fut élu représentant du peuple, le troisième sur quatre, par 16400 voix. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec la droite; mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et dans les affaires d'Italie, la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. M. Chais est demeuré membre du conseil général des Basses-Alpes et il a le titre de président honoraire de la Cour impériale de Lyon. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en août 1843.

CHAIX-D'EST-ANGE (Victor-Charles), avocat français, né à Reims le 11 avril 1800, était fils d'un magistrat de cette ville. Il venait à peine de débuter au palais, lorsqu'il resta orphelin, à l'âge de dix-neuf ans, avec une jeune sœur, et 600 francs pour toute fortune. Il se fit d'abord connaître dans quelques affaires politiques : celle des événements de juin 1820; celle de la conspiration du 19 août, devant la Cour des Pairs; celle des sergents de la Rochelle. En 1828, il défendit avec plus de talent que de succès M. Cauchois-Lemaire, poursuivi pour une lettre adressée au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe Ier.

La révolution de 1830, qui prit au barreau tant d'hommes politiques, aplanit la route aux jeunes avocats, entre autres à M. Chaix-d'Est-Ange. Parmi les nombreuses et célèbres affaires qu'il plaida depuis cette époque, il faut citer le procès du parricide Benoît, où, plaidant pour la partie civile, il eut l'honneur d'arracher presque l'aveu du coupable; l'affaire La Roncière; l'affaire du jeune Donon-Cadot, qu'il sauva d'une accusation de parricide, et plus récemment l'affaire Pescatore (1856-57), à laquelle la question de la validité, quant aux effets civils, du mariage religieux, donna un si grand retentissement. M. Chaix-d'Est-Ange a souvent plaidé des questions de propriété littéraire. Il soutint les droits de l'administration à propos de la suppression du drame de Victor Hugo, *le Roi s'amuse* (1832). Avocat de la ville de Paris, il a eu l'occasion, dans ces derniers temps, de plaider dans une foule d'affaires d'expropriation. Il apporte dans ses moindres plaidoiries une éloquence dramatique et passionnée, une grande fougue de gestes et une aussi grande facilité de langage. M. Chaix-d'Est-Ange a été bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris. A la fin de 1857, il est entré dans la magistrature comme procureur général près la Cour impériale de Paris. Il a été nommé, peu après, conseiller d'État. Il est, depuis le 4 mai 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Chaix-d'Est-Ange n'a pas joué un rôle politique très-important, quoiqu'il ait été élu trois fois député par sa ville natale, en 1831, en 1837 et en 1844. Il siégeait parmi les conservateurs

Digitized by Google

indépendants. En 1839, il se déclara contre la politique du ministère du 15 avril. Il parla contre la loi de disjonction et prit part aux discussions sur le projet de loi relatif à la navigation intérieure, sur la propriété littéraire, etc. En 1850, il défendit, à la barre de l'Assemblée législative, le gérant du journal *le Pouvoir*, qui fut condamné à 5000 francs d'amende. Les mémoires et les plaidoyers les plus importants de M. Chaix-d'Est-Ange, reproduits par *le Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, ont été réimprimés, avec une notice biographique, dans les *Annales du barreau français*.

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), littérateur français, né à Paris le 18 mars 1818, fit ses classes au collége de Henri IV, passa dix-huit mois dans une maison de commerce, étudia ensuite le droit, fut reçu avocat en août 1838, et se tourna vers la littérature. Depuis 1844, il est bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

On a de lui, outre ses nombreux articles dans *la France littéraire* éditée par son frère, et des nouvelles fournies à plusieurs revues : *Les plus jolis tableaux de Téniers, Gérard Dow*, etc., (1839, in-4); *Album du Salon de* 1840 (1840, in-4); *Histoire-Musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire* (1841, 2 vol., 3e édit. 1857); *Saint Vincent de Paul* (1841, 3e édit., modifiée, 1856); *les Français sous la Révolution* (1843), avec W. Ténint; un *Été en Espagne* (1843); *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol.); *Mme du Maine, ou les Légitimes et les légitimés* (1851 et 1853); *Histoire populaire de la France, de la Révolution, de Napoléon, de Paris* (1851, 4 parties); *Histoire anecdotique de la Fronde*, publiée en partie dans la *Revue française* (1857), etc. Il a signé quelques-uns de ses écrits du nom de *Jules Robert*.

CHALLAMEL (Pierre-Joseph), artiste français, frère du précédent, né à Paris le 20 juillet 1813, a été élève de MM. Ingres et Rémond, et a cultivé tour à tour la peinture et la lithographie. Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor, il a publié des *Revues* des Salons, des *OEuvres* des peintres primitifs, ainsi que *l'OEuvre d'Eustache Lesueur*, ouvrages dans lesquels il a donné de nombreux dessins originaux.

CHALON (Alfred-Édouard), peintre anglais, né vers la fin du XVIIIe siècle, étudia son art à Londres, se familiarisa avec les types et les costumes du siècle de Louis XIV, qu'il reproduisit souvent avec beaucoup de bonheur, et devint, pour les portraits à l'aquarelle, l'émule de Leslie. Ses meilleurs portraits sont ceux de *Lady Georgina* et de *Louise Russell*. On doit à cet artiste des suites de dessins qui se trouvent dans divers recueils, tels que les *OEuvres* de Walter Scott, les *Types de femmes* (1833) et la *Galerie des Grâces* de Finden (1832-1834). Il a peint aussi quelques personnages du théâtre de Molière.

CHALON (John-James), peintre anglais, frère du précédent, a cultivé le genre; son meilleur tableau est *l'Arrivée du paquebot de Boulogne*.

CHALYBAEUS (Henri-Maurice), philosophe allemand, né le 3 juillet 1796, à Pfaffroda en Saxe, fit ses premières études sous la direction de son père, ministre protestant, puis suivit les cours du collége de Meissen et de l'université de Leipsick. Reçu docteur en philosophie en 1820, il occupa divers emplois à Vienne, au collége de Meissen, et aux grandes écoles de Dresde. En 1839, il fut appelé comme professeur ordinaire de philosophie à l'université de Kiel. Renvoyé en 1852 par le gouvernement danois avec quelques autres professeurs allemands, il passa quelque temps en Allemagne, mais il reprit bientôt à Kiel l'exercice de ses anciennes fonctions. Le premier écrit de M. Chalybaeus fut une *Histoire du développement de la philosophie spéculative depuis Kant jusqu'à Hegel* (Historische Entwickelung der speculativen Philosophie von Kant bis Hegel. Dresde, 1836; 4e édit., 1848), qui a eu beaucoup de succès en Allemagne et a été traduite en anglais par Edersheim (Édimbourg, 1853). L'auteur y marque le caractère particulier de tous les systèmes qui ont surgi dans cette période, et qui, selon lui, se divisent en deux classes : la direction mécanique-réaliste et la direction dynamique-idéaliste.

On cite ensuite, comme l'œuvre philosophique principale de M. Chalybaeus, le *Système d'éthique spéculative, ou Philosophie de la famille, de l'État et de la morale religieuse* (System der speculativen Ethik oder Philosophie der Familie, des Staates und der religiœsen Sitte. Leipsick, 1850, 2 vol.; nouv. édition, 1853).

Parmi ses autres ouvrages qui appartiennent à l'école spiritualiste, nous mentionnerons : *Études phénoménologiques* (Phœnomenologische Blaetter. Kiel, 1841); *la Sophistique moderne* (die moderne Sophistik, Ibid., 1843); *Essai d'un système de la théorie des sciences* (Entwurf eines Systems der Wissenschaftslehre, Kiel, 1846); *Philosophie et christianisme, étude pour servir à la fondation d'une philosophie religieuse* (Philosophie und Christenthum, ein Beitrag zur Begründung der Religionsphilosophie. Kiel, 1853), etc.

CHALYBAEUS (Charles-Théodore), frère du précédent, né le 16 septembre 1803, à Pfaffroda, exerce, à Dresde, les fonctions de directeur du musée des antiques, de directeur du musée de Mengs, et d'inspecteur de la chambre du trésor (Grünes Gewœlbe). Il s'est fait connaître dans cette ville par des cours publics sur l'art et sur l'histoire des arts. Il a écrit aussi un *Guide du musée de Mengs*.

CHAM (Amédée DE Noé, dit), caricaturiste français, né à Paris le 26 janvier 1819, est fils de l'ancien pair de France, le comte de Noé qui vient de mourir. Destiné à l'École polytechnique, il préféra suivre son goût pour la peinture. Il fréquenta quelques mois l'atelier de Paul Delaroche, puis celui de Charlet, et développa sous l'influence de ce dernier maître son talent pour la charge et le dessin grotesque. Il débuta dès 1842, par des caricatures signées de ce pseudonyme à demi transparent, qui était lui-même un trait d'esprit. Il fournit des lors aux *Albums, Physiologies, Almanachs*, notamment à *l'Almanach prophétique*, au *Musée-Philipon*, enfin et surtout au *Charivari*, une suite non interrompue de dessins, croquis, scènes et revues comiques, dont la plupart ont été réunis ensuite en albums (1843-1857, in-4).

Tels sont : *Souvenirs de garnison, Impressions de voyage de M. Boniface, Mélanges comiques, Nouvelles charges, la Grammaire illustrée, Croquis en noir, Croquis de printemps, Croquis d'automne, en Carnaval, l'Exposition de Londres, Punch à Paris, Revue comique de l'Exposition de l'industrie* (1842); *Revue comique du Salon* (1851-1853); *Soulouque et sa cour, P. J. Proudhon en voyage, les Représentants en vacances, Histoire comique de l'Assemblée nationale, les Cosaques*, et tant d'autres séries dont quelques-unes sont restées anonymes, et qui forment dans ces quinze dernières années la satire la plus mordante et la plus gaie à la fois de tous les faits, gestes et types contemporains.

Digitized by Google

CHAMBARD (Louis-Léopold), sculpteur français, né à Saint-Amour (Jura), vers 1812, suivit, tout en se destinant à la sculpture, l'atelier de M. Ingres. Il remporta le grand prix de Rome au concours de 1837, sur ce sujet de bas-relief : *Marius à Carthage*. De retour d'Italie en 1842, il a exposé : *Bacchus* (1842); *Buste de Christ*, *Oreste poursuivi par les Furies*, *Buste de Ch. Nodier*, *Aspasie* (1843-1847); *Oreste*, *Rouget de Lisle*, esquisse, *Pascal Blaize*, buste (1849); *la Parure*, figurine, *Jeune fille écoutant le bruit d'un coquillage*, une *Suppliante*, *Stratonice*, *Salmaus* (1850-52); *l'Amour enchaîné* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1842.

CHAMBERS (Montagu), homme politique anglais, est né en 1800, à Hartford (comté de Huntingdon). Petit-fils du fameux architecte sir W. Chambers, il fut destiné à la carrière militaire, fit en conséquence des études à l'École de Sandhurst, et obtint, à quinze ans, un brevet de lieutenant aux grenadiers de la garde. Mis en demi-solde en 1818, il se tourna vers la jurisprudence, fut admis au barreau en 1828, et plaida avec distinction dans les affaires civiles. En 1845, il reçut le titre honorifique d'avocat de la reine (*Queen's counsel*). Il a succédé, en juillet 1852, au vice-amiral Dunda comme député du bourg de Greenwick, et s'est fait une place honorable au Parlement par la vigueur avec laquelle il a soutenu les principes de progrès et de liberté.

CHAMBERS (William et Robert), littérateurs et éditeurs écossais, sont nés à Peebles, petite ville située sur les bords de la Tweed, l'un en 1800, l'autre en 1802. Abandonnés dès l'enfance à leurs propres ressources, ils reçurent une éducation élémentaire et ouvrirent à Édimbourg, dans le même quartier, deux magasins de librairie. L'aîné qui était un peu typographe, ajouta à la sienne un petit atelier d'imprimerie; le cadet, chez qui l'amour de l'étude avait développé des talents naturels, se mit à écrire. Son premier ouvrage, *les Traditions d'Édimbourg* (Traditions of Edinburgh, 1824, nouv. édit.; 1852), où l'histoire était agréablement combinée avec la légende, eut beaucoup de vogue, et les deux recueils qui suivirent : *Ballades populaires de l'Écosse* (Popular rhymes of Scotland, 1826), et *Tableau pittoresque de l'Écosse* (Picture of Scotland, 1827), vinrent encore ajouter à sa réputation naissante.

Ensuite il publia la *Vie de Jacques Ier* (Life of James I, 2 vol.); une collection plus complète des *Chants et chansons populaires de l'Écosse* (Scotish ballads and songs, 3 vol.); *les Bords de la mer* (Ancient sea margins, in-8), etc. Mais son meilleur ouvrage est sans contredit l'*Histoire des insurrections papistes en Écosse* (History of the rebellions in Scotland, 1828-1829, 5 vol. in-12, dernière édition, 1854), où l'on remarque surtout la partie très-développée qui traite de la prise d'armes de 1745 sous le comte de Marr.

Obligés d'abord de lutter contre la mauvaise fortune, les deux frères réunirent, en 1832, le commerce de librairie que chacun d'eux avait fait jusque-là séparément, et en peu de temps, grâce à leur activité et à d'heureuses entreprises, ils prirent rang parmi les principaux éditeurs d'Édimbourg et de Londres, où ils ne tardèrent pas à établir une succursale. Quelque temps auparavant, William, qui de son côté avait écrit un bon *Guide en Écosse*, fonda une revue mensuelle à très-bas prix, qui, après avoir longtemps porté le titre d'*Edinburgh Journal*, est connue, depuis 1854, sous celui de *Chambers's Journal*. Cette publication devint rapidement populaire et obtint en quelques semaines une circulation de 50000 exemplaires, laquelle dépasse aujourd'hui, malgré la concurrence, le chiffre de 100000.

Encouragés par ce prodigieux succès, MM. William et Robert Chambers unirent leurs efforts pour composer ou éditer de nombreuses collections à bon marché embrassant tout le cercle des connaissances humaines et sans cesse tenues au niveau du progrès. Les plus remarquables sont : *la Science populaire* (Information for the people, Édimbourg, 1834-1835, 2 vol. grand in-8), imitée en France sous le titre des *Cent Traités*, et le *Cours d'éducation* (The educational course, 1856, 100 vol. et atlas). Viennent ensuite : le *Cours de littérature anglaise* (Cyclopædia of english literature, 1843-1844, 2 vol.), avec notices biographiques ; les *Classiques anglais* (The people's edition of standard english works), édition populaire; le recueil des *Petits traités utiles et amusants* (Repository and miscellanies of tracts), qui comprend 24 volumes; le *Pocket miscellany* (12 vol.); la *Bibliothèque de la jeunesse* (Library for young people, 20 vol.); la *Feuille du peuple* (Papers for the people, 1852-1856, t. I à XII), etc.

Comme éditeurs, MM. Chambers sont, en Angleterre, les premiers libraires qui soient résolument entrés dans la voie du bon marché; leurs publications, en dépit des frais énormes de main-d'œuvre et de composition, ont toujours été mises par eux à la portée du plus grand nombre. Dans leurs vastes ateliers d'Édimbourg, ils n'ont pas moins de 200 ouvriers et 10 presses à vapeur tirant près de 800000 feuilles par mois.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de M. Robert Chambers : une bonne *Biographie écossaise* (Lifes of illustrious Scotsmen, Glasgow, 1833-1835, 4 vol.), accompagnée de notices critiques et bibliographiques; une *Histoire naturelle de la création* (Vestiges on the natural history of creation), qui a paru sans nom d'auteur, et, sous le titre d'*Essais* (Essays, 4 vol.), la réunion des articles qu'il a fournis à la presse périodique. Quant à William, il a repris la plume d'une manière plus active depuis quelque temps, et a publié dans son journal deux séries d'études suggérées par un récent voyage aux États-Unis : *l'Amérique telle qu'elle est* (Things as they are in America, 1854); *Mélanges sur l'Amérique* (American Jottings, 1855). En 1856, les deux frères ont donné leurs soins à une *Relation complète de la guerre d'Orient* (History of the russian war, grand in-8) et à une *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England, 1855-1856, 2 vol. in-8).

CHAMBOLLE (François-Adolphe), journaliste français, ancien député et représentant, est né à la Châtaigneraie (Vendée), le 13 novembre 1802. Fils d'un ancien militaire, il entra, comme boursier, au collége de Bourbon-Vendée, puis vint finir ses études au collége Charlemagne, où il eut pour condisciple le général Cavaignac. Il entra dans la vie politique sous les auspices de Manuel, député de son département, et fut admis comme rédacteur au *Courrier-Français*, sous la direction de Châtelain. En 1830, il devint, au *National*, le collaborateur de Carrel, Thiers et Mignet. Mais il se retira bientôt, lorsqu'il vit ses opinions dépassées par Carrel, et retourna au *Courrier-Français*. Il prit, en 1837, la direction du *Siècle*, qui lui dut un nouveau développement de publicité et d'influence, et il la garda jusqu'en 1848. Mais alors le gérant, L. Perrée, devenu l'un des maires de Paris, demanda aux rédacteurs du *Siècle* une adhésion à la République trop complète pour les convictions de M. Chambolle. Il se retira et fonda lui-

Digitized by Google

même un nouveau journal, *l'Ordre*, qui disparut au 2 décembre 1851.

M. Chambolle a fait successivement partie de nos Assemblées législatives depuis 1838. Il fut député de la Vendée jusqu'à la révolution de Février. Malgré ses liaisons avec M. Odilon Barrot, il refusa énergiquement d'adhérer aux banquets réformistes, comme s'il en eût prévu les conséquences. Il voulait que, donnant leur démission en masse, les députés de l'opposition posassent la question de la réforme devant les collèges électoraux et non dans les rues de Paris.

Envoyé à la Constituante par le département de la Mayenne, dans l'élection partielle du 7 septembre, et à la Législative par celui de la Seine, grâce aussi à une autre élection partielle, il vota avec le parti de la contre-révolution. Mais au milieu des conflits entre le président et la majorité parlementaire, il se tourna contre l'Elysée. Lors du coup d'Etat, il fut un des représentants qui se réunirent au Xe arrondissement et fut conduit à la caserne du quai d'Orsay et de là à la prison de Mazas. Le décret du 9 janvier 1852 le condamna à sortir de France avec MM. Thiers, de Rémusat, etc. Mais un autre décret, le 9 août, lui permit d'y rentrer. Écarté de la politique, il est aujourd'hui secrétaire de la compagnie du chemin de fer de ceinture (1855).

CHAMBORD (Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de), chef actuel de la branche aînée des Bourbons, né le 29 septembre 1820, à Paris, est fils du duc de Berri, assassiné le 14 février 1820, et de Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berri (voy. ce nom). Baptisé en grande pompe avec de l'eau du Jourdain rapportée de la terre sainte par M. de Chateaubriand, l'*Enfant du miracle*, comme on l'avait surnommé, reçut le titre de comte de Chambord à la suite de la souscription nationale qui lui donna le château de ce nom. Il eut successivement pour gouverneurs les ducs de Montmorency, de Rivières et de Damas, qui l'élevèrent, ce dernier surtout, dans les principes de l'ancienne monarchie. Quoique Charles X eût pris la résolution d'abdiquer la couronne en sa faveur (2 août 1830), et tenté, en présence des troupes campées à Rambouillet, un simulacre de proclamation sous le nom de Henri V, il dut suivre les destinées de sa famille et prendre la route de l'exil. Après avoir séjourné tour à tour à Holy-Rood, à Prague (1832), à Goritz (1836), il entreprit un grand voyage afin de compléter son éducation, et visita, en compagnie du général Latour-Foissac et du duc de Lévis, les établissements militaires de l'Autriche, la Hongrie, une partie de l'Allemagne, la Lombardie, les Etats de Rome et de Naples, où il fut traité en souverain. Il était à peine de retour que, pendant une promenade à cheval aux environs de Kirchberg, il eut, à la suite d'une chute malheureuse, la cuisse gauche fracturée dans sa partie supérieure (28 juillet 1841). Lorsqu'il fut complétement guéri, il reprit le cours de ses excursions (septembre 1843), visita la Saxe, la Prusse, la Grande-Bretagne, et s'établit, le 27 novembre suivant, à Londres, dans un hôtel de la place de Belgrave (*Belgrave square*). Ce fut là qu'il fit, en quelque sorte, ses débuts politiques, en se posant en prétendant avoué à la couronne de France; il y reçut, avec l'étiquette des cours, plusieurs notabilités du parti légitimiste, entre autres MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, Berryer, de Valmy, de Larcy, de Pastoret, etc. L'adresse parlementaire de 1844 *flétrit cette coupable manifestation;* les députés qui s'y étaient associés, se représentèrent devant leurs électeurs, qui les renvoyèrent à la Chambre.

Trois ans plus tard le comte de Chambord épousait, à Grätz, Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du duc de Modène, qui lui apportait en dot plusieurs millions (16 novembre 1846). Devenu, par la mort de son grand-père et par celle de son oncle, chef de la famille des Bourbons, il alla se fixer au château de Frohsdorff, près de Vienne.

Il était avec sa mère à Venise lorsqu'il apprit la nouvelle des événements de Février. Ne croyant pas qu'il y eût à tirer parti pour sa cause d'une révolution si soudaine, il se contenta du rôle de spectateur, protestant, dans ses lettres, « de son amour pour la France, » et attendant le jour où, « lasse d'expériences, elle tournerait vers lui ses regards et prononcerait son nom comme un gage de sécurité et de salut. » Ses partisans l'entretenaient en effet dans l'espoir d'une restauration prochaine, et afin d'en hâter l'accomplissement, unissaient leurs efforts à ceux des orléanistes et même des bonapartistes. Ils ne cachaient pas qu'à leurs yeux la présidence de Louis-Napoléon n'était qu'une *planche* pour arriver à la royauté. Quant au comte de Chambord, réglant sa conduite sur la politique temporisatrice de ses conseillers, il se montrait de temps en temps près de la frontière et accueillait, avec une bienveillance toute royale, l'élite de ses serviteurs à Ems, à Cologne ou à Wiesbaden. Ce fut dans cette dernière ville que l'on tenta pour la première fois la fusion des deux branches de la maison de Bourbon, question délicate et dont la solution, bien souvent reprise depuis, est encore restée une énigme, soit à cause des prétentions du chef de la famille, soit à cause des invincibles répugnances de quelques membres de la branche cadette.

Le rétablissement du régime impérial, en 1852, a forcé le comte de Chambord à rentrer dans l'expectative. Bien que marié depuis huit ans, il n'a pas encore d'enfants, et d'après une opinion assez généralement répandue, la branche de sa maison est destinée à s'éteindre dans sa personne.

CHAMIER (Frédéric), romancier anglais, est né à Londres, en 1796. Entré fort jeune dans la marine, il prit part aux dernières campagnes contre les Français et se distingua particulièrement dans les guerres d'Amérique. En 1833, il quitta le service de l'Etat, après avoir obtenu le grade de capitaine, et se retira à Waltham-Hill, où il remplit quelque temps les fonctions de juge de paix. Puis, s'essayant dans un genre que le capitaine Marryat devait achever de mettre à la mode, il écrivit des romans maritimes, qui ont pour eux l'exactitude des tableaux, sinon la force et la nouveauté des intrigues. Voici ses principaux ouvrages : *Ben Brace* (Londres, 1835, 3 vol.); *l'Aréthuse* (1836, 3 vol.); *Jack Adams* (1838); *Tom Bowling* (1839); *la Vie d'un marin* (1840, 3 vol.), un des meilleurs ouvrages de l'auteur; *Trevor Hasting* (1841); *Amour et principes* (1842), etc. M. Chamier a fait paraître en 1849 une *Histoire critique de la révolution de Février en France.*

CHAMPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur français, est né à Paris, le 1er mars 1796. Ancien employé de l'administration des poudres sous l'Empire, il débuta par donner des éditions d'auteurs classiques et dirigea la publication du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique universel* (1821-1823, 30 vol. in-8), qui n'est qu'une refonte générale du *Dictionnaire* de Prudhomme. A la même époque, il compilait la collection des *Causes célèbres anciennes et nouvelles* (1823, 8 vol. in-8), réimprimée en 1832. Depuis 1825, jusqu'en ces dernières années, cet

Digitized by Google

auteur a écrit une centaine de petits livres destinés à l'amusement ou à l'instruction de l'enfance et édités par MM. Eymery, Barbou, Lehuby, Mame, etc. Il s'est souvent caché sous des pseudonymes, notamment celui de *J. B. de Chantal*. Une de ses dernières publications est le *Trésor des voyages* (1856).

CHAMPAGNY (François-Joseph-Marie-Thérèse Nompère, comte Franz de), publiciste français, né à Vienne (Autriche), le 10 septembre 1804, est le second des quatre fils de J. B. de Champagny, ministre sous l'Empire, créé, en 1809, duc de Cadore, et mort en 1834. Partageant les idées politiques et religieuses de MM. Beugnot et de Montalembert, il collabora activement à *l'Ami de la religion* et au *Correspondant*, où il défendit avec talent la cause de la liberté de l'enseignement au point de vue du clergé. Quelques-uns de ses articles ont été reproduits à part, tels que : *un Mot d'un catholique* (1844); *du Projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847); *de la Propriété* (1849); *du Germanisme et du christianisme* (1850); *les premiers Siècles de la charité* (1854). Son plus important ouvrage, qui lui a coûté plusieurs années de recherches, l'*Histoire des Césars* (1841-1843, 4 vol. in-8; 2e édit., 1853), fut inséré, par longs fragments, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

On a encore de M. de Champagny : l'*Homme à l'école de Bossuet* (1847, 2 vol. in-12), extraits de ses œuvres; et une traduction des *Lettres et discours de Donoso Cortès* (1850, in-8). Il a été, avec les notabilités de son parti, un des rédacteurs-fondateurs de la *Revue contemporaine*.

CHAMPAGNY (Napoléon Nompère, comte de), député français, frère puîné du précédent, et troisième fils du duc de Cadore, eut Napoléon Ier pour parrain. Il étudia le droit et se fit recevoir docteur. En 1844, il entreprit la publication d'un *Traité de la police municipale, ou de l'Autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires* (Paris, 1844-1847, 2 vol. in-8). Maire de Loyat (Morbihan) et possesseur de vastes propriétés en Bretagne, il sollicita plusieurs fois inutilement le mandat législatif, sous le règne de Louis-Philippe et sous la République. Au mois de mai 1850, lors des débats relatifs à la loi présentée par M. Baroche, il fit paraître : *Quelques mots sur le système électoral, ou des Garanties à demander au suffrage universel* (Vannes et Paris, in-8). Après le coup d'Etat du 2 décembre, il fut nommé, comme candidat de l'administration, député de l'arrondissement de Ploermel. Il fait aussi partie du conseil général du Morbihan.

Un autre frère, M. Jérôme-Paul Nompère de Champagny, quatrième fils du duc de Cadore, représente au Corps législatif le département des Côtes-du-Nord. Les deux frères ont été réélus en 1857.

CHAMPANHET (de l'Ardèche), ancien député français et représentant du peuple, est né au Pont-d'Aubenas (Ardèche), le 26 novembre 1796. Fils d'un négociant, il professa sous la Restauration des opinions modérées. En 1828, il fut nommé maire d'Aubenas par le ministère Martignac; il donna sa démission pour protester contre les ordonnances de Juillet; mais il fut immédiatement réélu et conserva ses fonctions pendant tout le règne de Louis-Philippe. Il fut nommé deux fois conseiller général de l'Ardèche, et décoré de la Légion d'honneur en 1843. En 1848, il fut élu représentant du peuple à une grande majorité. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Elysée et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité anti-républicaine, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution, sans se rallier complétement à la politique de l'Elysée. Depuis le coup d'Etat du 2 décembre, il est resté en dehors de la politique.

CHAMPFLEURY (Jules Fleury, dit), littérateur français, né à Laon, le 10 septembre 1821, fit au collége de cette ville des études incomplètes, puis fut employé dans les bureaux de son père, qui était secrétaire de la municipalité. Il entra ensuite dans une maison de librairie de Paris. Il se lia alors avec une société de jeunes gens dont quelques-uns acquirent de la réputation, tels que MM. Pierre Dupont, Murger, de Banville, Courbet, Bonvin, etc., qui travaillaient péniblement à s'ouvrir une voie dans le journalisme ou dans les arts; plus tard, il raconta lui-même les joies et les misères de ce temps d'épreuves dans *les Confessions de Sylvius*, que n'ont pas fait oublier *les Scènes de la vie de Bohême* de M. Murger, et plus tard dans *les Aventures de Mariette*. Introduit par ses amis à la rédaction du *Corsaire* et de *l'Artiste*, il y inséra une foule d'esquisses, de nouvelles et de fantaisies dont la plupart ont été reproduites dans la série intitulée : *Contes d'hiver*, *Contes de printemps*, *Contes d'été*, *Contes d'automne*, et publiée de 1848 à 1854. Il ne songeait pas encore à se faire chef d'école. On ne pourrait citer dans ses premiers essais, comme une tentative bien marquée de réalisme, que l'histoire désolante de *Chien-Caillou* (1847); Victor Hugo la proclama un chef-d'œuvre et traita de poëte l'auteur, qui se plaît à faire profession d'abhorrer la poésie.

Quelques écrivains, Nodier, MM. J. Janin, Th. Gautier etc., avaient mis à la mode l'humble scène des Funambules : M. Champfleury, qui se sentait de l'imagination et une certaine originalité fantasque, se passionna, lui aussi, pour Pierrot et Colombine, et ses pantomimes, interprétées par Paul Legrand, l'excellent successeur de Deburau, attirèrent la foule; il est le seul auteur qui ait, à ce théâtre, reçu 200 fr. par pièce. Nous citerons : *Pierrot valet de la mort* (1846), qui fut son début; *la Reine des carottes* (1848); *les Trois filles à Cassandre* (1849), et *Trois Pierrots* (1851). Là se sont bornées les excursions de M. Champfleury dans l'art dramatique, pour lequel il ne se croit pas encore assez mûr.

En 1848, il figura parmi les fondateurs de *l'Événement*, auquel il fournit du reste peu d'articles; en 1849 il donna à *la Voix du peuple* de M. Proudhon *les Oies de Noël*, roman rustique rempli d'agréables descriptions. Ce n'est que depuis deux ou trois ans que cet écrivain a pris une place plus importante dans la littérature moderne; quoique jeune, il a déjà produit une vingtaine de volumes dont il annonce aujourd'hui la réimpression sous le titre un peu prématuré d'*Œuvres complètes* (1857). On y distingue *les Excentriques* (1852), suite de portraits d'après nature; *les Aventures de Mariette* (1853), recit qui ne brillait pas par la moralité; *les Contes vieux et nouveaux* (1854); *les Bourgeois de Molinchart* (1854).

De ce dernier roman, qui est moins un tableau qu'une satire de mœurs provinciales, date la réputation de M. Champfleury, quoiqu'il soit, sous le rapport de l'observation et du style, bien inférieur aux *Souffrances du professeur Deltheil* ou aux *Sensations de Josquin*, insérées dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*.

Digitized by Google

Son ouvrage le plus complet jusqu'ici, celui où il a le plus accusé sa manière, est *M. de Bois d'Hyver*, que *la Presse* a publié, en 1856, dans son feuilleton. Au mois de janvier suivant paraissait *la Gazette de M. Champfleury*, qui n'a eu que deux numéros faute d'un public sympathique au réalisme. Malgré ses prétentions à décrire la société telle qu'elle est, et à matérialiser la littérature, on trouve chez cet écrivain des pages pleines de sentiment et de grâce, beaucoup de finesse dans l'observation, des descriptions heureuses; son style n'est pas toujours correct, mais il n'emprunte à personne son originalité, pas même à Balzac, qu'on l'a injustement accusé de prendre de trop près pour modèle. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui d'excellentes critiques dans *l'Artiste*, entre autres un *Essai sur les frères Lenain*, *peintres de Laon* (1856); une *Étude sur Balzac* (1851); *Contes posthumes d'Hoffmann* (1855), etc.; *la Succession Le Camus*, dans le *Journal pour tous*.

Le frère de M. Champfleury, M. Edmond Fleury, est imprimeur à Laon et directeur du *Journal de l'Aisne*. Il a publié en 1852 : *Dupin de l'Aisne, Études révolutionnaires* (in-8).

CHAMPIN (Jean-Jacques), peintre et lithographe français, né à Sceaux (Seine), le 8 septembre 1796, fut élève de Storelli et de Regnier. Nous citerons de cet artiste, qui a exposé à presque tous les Salons depuis 1819 : *les Côtes de la Provence vues des hauteurs de Nice* (1831); un grand nombre de lithographies, telles que *les Vues d'Antibes et d'Arignon*, divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, *les Vues de Paris au quinzième siècle*, etc. Parmi les publications illustrées auxquelles il a contribué, il faut signaler : *Paris historique*, avec texte de Charles Nodier; *la Grande Chartreuse;* les *Habitations des personnages les plus célèbres de la France, depuis* 1790 *jusqu'à nos jours*, en collaboration avec Regnier; *le Voyage dans l'Amérique du sud* de M. de Castelnau; et une suite d'*Albums* destinés à l'étude progressive du paysage. Il a obtenu une 1re médaille en 1831.

CHAMPOLLION-FIGEAC (Jean-Jacques), archéologue français, frère aîné du célèbre Champollion le jeune, est né à Figeac (Lot), en 1778. Professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Grenoble et conservateur de la bibliothèque de cette ville, il publia d'abord quelques écrits relatifs aux antiquités du Dauphiné : *Inscriptiones culaironenses restitutæ* (Gratianopoli, 1804, in-plano); *Antiquités de Grenoble*, ou *Histoire ancienne de cette ville d'après ses monuments* (Grenoble, 1807, in-4); *Nouveaux éclaircissements sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble* (1814, br. in-8); *Notice sur diverses contrées du département de l'Isère* (Grenoble, 1811, in-8); *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de France, et en particulier sur ceux du département de l'Isère* (Paris, 1809, in-8), etc. Excité par l'exemple de son frère, il tourna vers l'Égypte ses études archéologiques; mais en se bornant à l'étude des documents grecs, et sans disputer à Champollion le jeune la gloire de déchiffrer les hiéroglyphes. L'Institut a couronné ses *Annales des Lagides, ou Chronologie des rois grecs d'Égypte* (1819, 2 vol. in-8), ouvrage suivi d'un *supplément*, qui est une réponse apologétique à des critiques nombreuses (1821, in-8).

Nommé conservateur du cabinet des chartes et diplômes de l'histoire de France à la Bibliothèque du roi, M. Champollion-Figeac prit part à la réorganisation de l'École des chartes, ou il professa pendant vingt ans. Il mit en lumière un certain nombre de manuscrits : *Charte de commune en langue romane pour la ville de Gréalou en Quercy*, etc. (1830, in-8); *Ystoire de li Normant et chronique de Robert Guiscart*, par Aimé, moine du Mont-Cassin, (1835, in-8); les *Tournois du roi René* (1827-1828, in-folio); *Documents inédits tirés des collections manuscrites de la Bibliothèque royale et des Archives ou des bibliothèques des départements*, (1842-1843, 4 vol. in-4), etc. En même temps, il fournissait un grand nombre d'articles au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Moniteur*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, et à d'autres recueils scientifiques et littéraires, publiait des traités élémentaires d'archéologie (in-32), commençait une édition des *OEuvres de Fréret*, collaborait à la *Paléographie universelle* (1839-1841, 4 vol. in-fol.), et, mettant à profit les manuscrits laissés par son frère, ajoutait à ses anciens travaux sur les Lagides *l'Égypte ancienne et moderne* (1840, in-8), dans la collection de *l'Univers pittoresque*), *l'Écriture démotique égyptienne* (1843, in-4), et sous le titre de *Fourier et Napoléon* (1844), des mémoires et documents inédits relatifs à l'expédition d'Égypte.

Les travaux personnels de M. Champollion-Figeac et sa parenté avec l'illustre égyptologue lui ont acquis une certaine notoriété, mais n'ont pas suffi pour lui ouvrir les portes de l'Institut. En 1848, il fut destitué de ses fonctions de conservateur à la Bibliothèque nationale. L'année suivante, il entra au service personnel de Louis-Napoléon comme bibliothécaire du palais de Fontainebleau, titre qu'il a conservé jusqu'à ce jour. Il a été décoré en avril 1828.

Un de ses fils, M. Aimé Champollion, ancien employé de la Bibliothèque impériale, aujourd'hui chef du secrétariat des archives départementales au ministère de l'intérieur, a publié, dans la collection Michaud, les mémoires de *P. de l'Étoile*, de *Brienne*, de *François de Guise*, d'*Omer Talon*, de *Pierre Lenet*, etc. On lui doit encore une édition des *Mémoires du cardinal de Retz*, d'après le manuscrit autographe (1837, in-8); les *Poésies du duc d'Orléans*, d'après le manuscrit de Grenoble, conféré avec ceux de Paris et de Londres (1842-43, in-8 et in-12); *Louis et Charles d'Orléans, leur influence sur les arts, la littérature et l'esprit de leur siècle* (1844, 2 vol. in-8), et les *Poésies du roi François Ier*, *de Louis de Savoie et de Marguerite reine de Navarre*, suivies de la *Correspondance intime du roi avec Diane de Poitiers*, etc. (1847, in-4).

CHANAY (Philibert), ancien représentant du peuple français, né à Belleville, le 30 décembre 1800, est fils d'un officier de la République. Après avoir achevé ses études de droit, il s'établit à Lyon comme avocat, et fut un des défenseurs habituels des Sociétés ouvrières et de la presse républicaine. En 1834, il fut compromis dans l'insurrection d'avril. En 1848, à la première nouvelle de la révolution de Février, il fit partie de la Commission exécutive qui siégea à l'hôtel de ville de Lyon. Quelques jours après il devint maire de la Croix-Rousse, puis procureur de la République. Élu représentant du peuple par 54 504 voix, il donna, le 1er mai, sa démission de procureur, jugeant que le mandat législatif était incompatible avec le titre de fonctionnaire public. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses

Digitized by Google

ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il défendit la constitution républicaine contre la coalition des anciens partis, et protesta contre la loi du 31 mai. Quand l'alliance fut rompue entre le président et les chefs de la droite, il se prononça à la fois contre la politique de l'Élysée et contre celle de la majorité royaliste et repoussa toutes les propositions tendant à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

CHANDOS (Richard-Plantagenet CAMPBELL, marquis DE), homme politique anglais, né en 1823, est fils unique du présent duc de Buckingham (voy. ce nom). Élevé au collége de Christchurch à Oxford, il entra, en 1846, à la Chambre des Communes pour le bourg de Buckingham, où sa famille est très-influente, et qui l'a réélu jusqu'à présent sans opposition; il appartient au parti de la protection et de la haute Église. Devenu lord de la trésorerie sous l'administration Derby (1852), il a rempli quelque temps, sous celle d'Aberdeen, les fonctions de garde des sceaux du prince de Galles. Depuis 1853, il préside le bureau des directeurs des chemins de fer de Londres et du North-Western.

CHANGARNIER (Nicolas-Aimé-Théodule), général français, né à Autun (Saône-et-Loire), le 26 avril 1793, sortit de Saint-Cyr, en 1815, avec le grade de sous-lieutenant, et entra, comme simple garde, dans l'une des compagnies privilégiées des gardes-du-corps de Louis XVIII. Il passa, comme lieutenant, au 60e de ligne, formé de la légion départementale de l'Yonne, et fit avec distinction, en 1823, la campagne d'Espagne. En 1830, il faisait partie du premier régiment de la garde royale. Réintégré dans les cadres, il fut envoyé en Afrique, où il justifia, par une série d'actions de vigueur et d'éclat, un avancement rapide. Il prit part à l'expédition de Mascara, dans le 2e léger. Chef de bataillon, il se signala par son intrépidité et son sang-froid dans la campagne du maréchal Clausel contre Achmet-Bey, et pendant la retraite de Constantine sur Bone, mit en fuite de nombreuses hordes qui harcelaient l'armée (24 novembre 1836). Il fut, en récompense, nommé lieutenant-colonel. La part qu'il prit ensuite à l'expédition des Portes-de-fer, lui valut le grade de colonel du 2e léger, et ses succès contre les Hadjoutes et les Kabyles, la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la suite de l'expédition de Médéah et des affaires du col de Mouzaïa et du Chéliff (1840), il fut fait maréchal de camp. Trois années de nouveaux et brillants services, une blessure reçue près de Médéah, une vigoureuse charge de cavalerie contre des Kabyles supérieurs en nombre, enfin la réduction des tribus des environs de Tenez, qui soutenaient Abd-el-Kader, le firent élever au rang de général de division (3 août 1843). En 1847, il reçut le commandement de la division d'Alger des mains du duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie.

Lorsque M. Cavaignac eut été nommé par le gouvernement provisoire, à la fois général de division et gouverneur de la colonie, M. Changarnier revint en France, et, dans une lettre où il parle lui-même de son habitude de vaincre, sollicita « le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France.» M. de Lamartine le nomma ambassadeur à Berlin. Mais il préféra rester à Paris, et lors de la manifestation du 16 avril, si menaçante pour le gouvernement provisoire, il se mit spontanément à la tête des forces qui se trouvaient à la disposition du gouvernement et sut rétablir l'ordre. Au mois de mai, il alla remplacer en Algérie le général Cavaignac, qui venait siéger à la Constituante. Mais aux élections partielles du 4 juin, il fut lui-même élu représentant du peuple dans le département de la Seine. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, confia à M. Changarnier le commandement supérieur de la garde nationale de Paris, qu'il garda après l'élection présidentielle, et auquel même il joignit à deux reprises (9 janvier et 14 juin 1849) celui des troupes de Paris, portées alors au chiffre de 100 000 hommes.

Il tint dès lors une grande place dans les événements et les complications politiques de ce temps. Sa réputation et son attitude énergique prévinrent, le 29 janvier, la guerre civile dans les rues de Paris, et la rapidité et la sûreté de ses mesures l'étouffèrent, le 13 juin, sous les murs du Conservatoire (voy. LEDRU-ROLLIN). Adversaire déclaré des institutions républicaines, il passait pour être prêt à les détruire par la violence au profit des ambitions monarchiques les plus opposées, et tout le monde s'accordait à lui prêter le rôle de Monk. Après avoir soutenu, pendant deux années, contre les inquiétudes ou les hostilités de l'Assemblée, le pouvoir du président, M. Changarnier se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon le 9 janvier 1851, et fut dépouillé de son double commandement. L'Assemblée voulut, pour sa propre sécurité, lui confier en échange celui des troupes destinées à la protéger; mais la proposition des questeurs, destinée à donner à son président le droit de requérir la force armée, échoua, et M. Changarnier, qui avait déclaré dans la Chambre que « pour inaugurer l'ère des Césars on ne trouverait ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade, » ne put rien pour prévenir ni pour empêcher le coup d'État. Arrêté, le matin du 2 décembre, il fut conduit à Mazas, où il resta quelques jours, puis éloigné de France par le décret du 9 janvier 1852. Depuis il réside en Belgique, à Malines, refusant de profiter de l'autorisation qui lui a été accordée de rentrer dans son pays. Il a envoyé aux journaux français, le 21 mars 1855, une lettre opposant le plus violent démenti au chapitre des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* de M. Véron, où celui-ci raconte que, au mois de janvier 1849, devant lui et d'autres témoins, M. Changarnier s'offrait à procéder à l'arrestation de ses collègues Cavaignac, Charras, Lamoricière et autres généraux républicains.

CHANNING (William-Henry), écrivain américain, neveu de l'illustre William Ellery Channing, est né, vers 1810, dans le Massachussets. Sorti du collége de Harvard en 1829, il prit ses degrés de docteur à l'École de théologie de Cambridge en 1833. On lui doit, sous le titre de *Mémoires*, plusieurs publications biographiques importantes : *Memoirs of the Reverend James Perkins, of Cincinnati*, et surtout ceux sur son oncle, *Memoirs of William Ellery Channing, with Extracts from his correspondence and manuscripts* (Boston, 1848, 3 vol. in-12). Dans cet ouvrage, il a vivement fait ressortir les différents traits de cette grande physionomie américaine, et développé avec force cette doctrine de l'individualisme chrétien limitant, au profit de la personnalité humaine, le principe, depuis longtemps rattaché au christianisme par d'autres écoles, des intérêts supérieurs de la société et du droit des gouvernements. M. Channing a aussi collaboré aux *Mémoires* publiés sur la célèbre Marguerite Fuller. Il a traduit, en 1840, le *Cours de morale* de Jouffroy, et publié pendant deux ans, comme directeur d'une congrégation religieuse libre, un journal hebdomadaire, *the Pre-*

Digitized by Google

sent, dévoué à ses idées de réorganisation sociale.

M. Channing diffère des rationalistes purs par un sentimentalisme religieux, qui le rapproche des disciples de Swedenborg et se traduit à la fois par la hardiesse des spéculations spiritualistes et les pratiques de l'ascétisme. Il n'habite plus l'Amérique; il est aujourd'hui ministre d'une église unitairienne à Liverpool. Il possède un grand talent d'improvisation et jouit d'une certaine réputation comme orateur.

Un de ses cousins, William Ellery CHANNING, aussi neveu de Channing le philosophe, a écrit plusieurs volumes de poésies et un ouvrage de considérations sur l'art, intitulé : *Conversations in Rome between an artist, a catholic and a critic* (1847, Boston, in-12).

CHANTELAUZE (Jean-Claude-Balthazar-Victor DE), magistrat français, ancien ministre de Charles X, est né à Montbrison (Loire), en 1787. Il était avocat depuis quelques années, lorsque, à la première rentrée des Bourbons, il se fit connaître par une brochure très-libérale sur le projet de Constitution. Louis XVIII n'en goûta pas moins les idées de l'auteur et le fit nommer substitut au tribunal de Montbrison (1814). Son chemin fut rapide dans la magistrature; dès 1815, il devint avocat général près la Cour royale de Lyon; en 1826, procureur général à Douai, d'où il passa à Riom, avec le même titre. Il avait été décoré le 30 avril 1821.

Élu député par sa ville natale (1827), M. de Chantelauze, qui était orateur disert autant qu'écrivain habile, fut chargé de rédiger plusieurs rapports, et en les soutenant à la tribune, plus d'une fois il protesta de son attachement aux libertés nationales, au gouvernement représentatif, à la Charte; mais, nourri des théories de MM. de Maistre et de Bonald, il ne plaidait en réalité que la cause de la monarchie. Il se vit élever aux fonctions de premier président de la Cour de Grenoble le 26 août 1829. Après avoir refusé le portefeuille de l'instruction publique et longtemps résisté à de nouvelles sollicitations de ses amis politiques, de M. de Polignac et même du duc d'Angoulême, il accepta le ministère de la justice que venait de quitter M. de Courvoisier, le 19 mai 1830. « Résigné à ce rôle de victime, écrivait-il la veille à son frère, je regarde cet événement comme le plus malheureux de ma vie. » Néanmoins, quand le résultat des élections générales fut connu, ce fut lui qui prit l'initiative des résolutions; il proposa à ses collègues de recourir à l'une de ces trois mesures dont chacune était un coup d'État : ou suspendre le régime constitutionnel jusqu'à l'établissement d'une monarchie fortement assise; ou déclarer nulles les élections des députés de l'opposition; ou dissoudre la nouvelle Chambre. On s'arrêta à ce dernier parti.

Lors de la discussion des fameuses ordonnances (24 juillet), M. de Chantelauze ne se prononça ni pour ni contre; mais il les signa sans hésiter et les fit précéder d'un long préambule pour en démontrer la nécessité, pièce justificative que le roi et la cour couvrirent d'éloges. Complétement aveuglé sur l'effet du coup d'État, il notifia, le 28, au procureur général la mise de Paris en état de siége et l'ordre à la Cour royale de se réunir aux Tuileries. Le lendemain, il dut se rendre à l'évidence et, fidèle au malheur, il accompagna le roi déchu jusqu'à Rambouillet. De là, espérant se cacher en Vendée, il s'éloigna avec M. de Guernon-Ranville, gagna Châteaudun à pied à l'aide d'un déguisement, et fut arrêté comme suspect aux environs de Tours par des gardes nationaux; il se nomma et fut transféré un mois après au donjon de Vincennes.

Le procès des ministres de Charles X fut instruit et jugé la même année devant la Cour des Pairs. M. de Chantelauze, que le procureur général Persil déclarait le plus coupable après M. de Polignac, montra le plus grand calme et ne désavoua aucun des faits qui lui étaient imputés relativement aux ordonnances de Juillet. Malgré l'éloquente plaidoierie de M. Sauzet, il fut condamné, ainsi que ses collègues, à la prison perpétuelle, à l'interdiction légale et aux frais du procès (22 décembre 1830). « Eh bien! mon cher, dit-il alors à M. de Guernon-Ranville, nous aurons tout le temps de jouer aux échecs. » Détenu au fort de Ham, il fut amnistié par le ministère Molé (1838). Depuis cette époque, il a vécu dans la plus profonde retraite.

CHANTÉRAC (Bonaventure DE LA CROPTE, comte DE), conseiller d'État français, né vers 1800 dans le département de la Dordogne, étudia le droit à Toulouse et s'établit comme avocat à Marseille, où il s'assura l'appui du parti légitimiste et catholique. Après la révolution de Février, il montra beaucoup de zèle contre le socialisme. Il fut nommé maire de Marseille l'année suivante. Jusqu'au 2 décembre, il ne se sépara point de M. Berryer et de ses amis; mais, à la suite du coup d'État, il se rallia au nouvel ordre de choses et fut élu membre du Corps législatif, comme candidat du gouvernement, tout en conservant ses fonctions municipales. Le 15 juin 1854, il est passé au conseil d'État, où il fait partie du Comité du contentieux (section de l'intérieur) et de celui de l'instruction publique et des cultes. Il n'est plus maire de Marseille, mais il est resté membre du conseil général des Bouches-du-Rhône. Il est, depuis le 4 janvier 1852, officier de la Légion d'honneur.

CHAO PHA MONGKOUT, principal roi de Siam, né vers 1805, n'avait que vingt ans lors de la mort de son père Phen Din Klang (1825). Quoique la couronne lui revînt de droit en sa qualité de fils aîné de la reine, il fut écarté du trône par un de ses frères qui était plus âgé, mais qui avait pour mère une femme d'un rang inférieur. Il eut l'habileté d'éviter toute action qui aurait pu porter ombrage à l'usurpateur, et, refusant d'accepter aucune dignité, il se fit *talapoin* (religieux bouddhiste). Il consacra à de sérieuses études ce temps de retraite forcée. Outre le pali, langue sacrée des bouddhistes de l'Indo-Chine, outre sa langue maternelle et le sanscrit, il parle très-bien l'anglais, le français et le latin, qui lui furent enseignés par des missionnaires catholiques et protestants. Les sciences de l'Europe ne lui sont pas moins familières; il s'est principalement occupé d'astronomie, de géographie, de physique et de chimie, et il est membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Lorsque Phra Chao Prosat Thong fut sur le point de mourir, il ne put obtenir ni des grands, ni même de ses ministres qu'ils reconnussent pour roi l'un de ses fils, et, lorsqu'il eut expiré, le 3 avril 1851, Chao Pha Mongkout monta sur le trône, de l'assentiment général et s'y maintint malgré l'opposition de ses neveux. Il quitta l'habit monastique et prit le titre royal de *Prabat Somdet Pra Paramenthon Maha Mongkout* (roi suprême sacré auguste qui porte la grande couronne). Plusieurs réformes furent immédiatement entreprises par ses ordres; il fit exercer ses troupes à l'européenne, établit une imprimerie royale et accorda la liberté du culte à toutes les nations qui composent son empire. Huit mission-

Digitized by Google

naires catholiques, qui avaient été exilés sous le règne précédent, obtinrent l'autorisation de retourner à Bangkok. Lorsque Mgr Pallegoix se rendit en Europe (1852), le roi lui remit pour la cour pontificale une lettre où il renouvelait la promesse de ne pas persécuter les chrétiens.

Chao Pha Mongkout manifesta en même temps le désir de négocier un traité de commerce avec le gouvernement anglais, et demanda que sir James Brooke lui fût envoyé avec de pleins pouvoirs à cet effet. Ce fut sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong, qui fut chargé de cette mission. Il conclut un traité fort avantageux pour la Grande-Bretagne (18 avril 1855), dont les négociants jouissent des mêmes privilèges que les négociants siamois et chinois; ils peuvent s'établir dans le royaume et traiter sans intermédiaire avec les habitants, ce qui entraîne l'abolition du monopole précédemment en vigueur. En 1856, M. de Montigny et M. Townsend Harris ont été chargés l'un par le gouvernement français, l'autre par le gouvernement des États-Unis, de négocier des traités analogues.

Le souverain siamois a également donné ses soins à l'amélioration de l'état intérieur du royaume. Il favorise les arts, fait bâtir des forteresses, tracer des routes, creuser des canaux, construire des navires et même des bateaux à vapeur. Tout porte à croire que son règne sera une ère de prospérité et de progrès.

Le second roi de Siam, *Prabat Somdet Pra Boroma Ramesouen Mahiswaret* (roi suprême sage auguste grand Rama parfait), né vers 1820, est le frère du roi principal et passe aussi pour un prince très-éclairé.

CHAPIN (E.... H....), prédicateur américain, né le 29 décembre 1814, à Union-Village (Washington-County, New-York), commença par étudier le droit, puis entra dans le ministère évangélique, et fut chargé d'une église de Richemond (Virginie), en 1838. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à Charlestown (Massachussets) et à Boston. En 1848, il vint à New-York et fut mis à la tête d'une des sectes universalistes de cette ville.

M. Chapin doit le succès de ses prédications et de ses *lectures* à son talent de parole et à l'heureux choix de ses sujets. Les principales de ses publications, dont le nombre est assez considérable, se rapportent à la piété et à la dévotion (*Discourses on the Beatitudes* (Boston, in-12); *Characters in the Gospels* (New-York, in-12); *Crown of Thorns*, etc.), où sont des peintures morales de la société et de ses contrastes : *Moralitespects of City Life* (New-York, in-12, 1853); *Humanity in the City-True Manliness* (New-York, in-12, 1854).

CHAPLIN (William-James), capitaliste anglais, est né en 1787, à Rochester (comté de Kent). Sa vie offre un remarquable exemple d'un homme s'élevant des rangs les plus humbles, par son intelligence et son activité, jusqu'à la plus haute place parmi les riches et les puissants de l'époque. Avant 1830, il était l'un des plus grands propriétaires de diligences de la Grande-Bretagne. Son établissement, commencé vers 1806, de la manière la plus modique, ne fit que prospérer jusqu'à l'ouverture des grandes voies ferrées. Il possédait alors 64 voitures et 1500 chevaux, et ses recettes annuelles dépassaient plus d'un demi-million sterling (12 500 000 fr.). Les chemins de fer ont doublé sa fortune; son nom se trouve dans plusieurs compagnies, surtout en France et en Hollande. Il a placé de grands capitaux dans le *South-Western* de Londres, et il a été nommé directeur de ce chemin, puis président du conseil. M. Chaplin ne s'est pas tenu en dehors de la vie politique; après avoir été shériff de la capitale, il est entré au Parlement pour représenter Salisbury (1847). C'est un député libéral, partisan zélé du libre-échange et du vote au scrutin secret.

CHAPUS (Eugène), littérateur français, né à Paris, vers 1800, débuta par un *Essai critique sur le théâtre français, publié d'après les notes anglaises* (Paris, 1827, br. in-8). Porté par un goût naturel vers la littérature facile et légère, il écrivit quelques romans, œuvres de jeunesse oubliées aujourd'hui : *le Caprice* (Paris, 1831, 2 vol. in-12), avec M. Victor Ch.; *Titime, histoire de l'autre monde* (Ibid. 1833, in-8); *la Carte jaune, roman de Paris* (1836, 2 col. in-8), avec M. Léon Vidal; *Aux bains de Dieppe* (1838, 2 vol, in-12); *Cinq nouvelles*, à la suite des *Jours de bonheur* de M. Léon Guérin (1840, in-12); *Deux heures de canapé* (1842, in-8); *le Roman des duchesses* (1844, 2 vol. in-8).

D'autres écrits d'un caractère spécial ont fait la réputation de M. Eugène Chapus. Il a rédigé quelque temps un recueil hebdomadaire intitulé : *Paris et Chantilly, bulletin des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et des chasses*. Ce titre indique ses préoccupations favorites. M. Chapus est l'historien du *turf* et du *sport*, comme l'atteste la liste suivante de ses œuvres en ce genre : *les Chasses de Charles X, Souvenirs de l'ancienne cour*, études des mœurs royales au XIXe siècle (Paris, 1837, in-8); *les Chasses princières en France*, de 1589 à 1841 (Paris, 1853, in-16); *Théorie de l'élégance* (Paris, 1844, in-32); *le Turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre* (Paris, 1853, in-16); *le Sport à Paris*, ouvrage contenant le turf, la chasse, le tir au pistolet et à la carabine, les salles d'armes, la boxe, le bâton et les échecs, le whist, etc. (Paris, 1854, in-16). Plusieurs de ces volumes ont paru dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. La même collection doit à M. Chapus toute une série de *Guides*, entre autres : le *Guide de paris au Havre*, celui de *Paris à Dieppe; Dieppe et ses environs*. Il a fondé le journal hebdomadaire *le Sport* (1854).

CHAPUY (Nicolas-Marie-Joseph), architecte et lithographe français, né à Paris, en 1790, débuta par quelques travaux d'architecture et de restauration dans le style gothique. Il fit, entre autres œuvres estimées, un *Projet d'autel* pour Sainte-Cécile d'Alby, et se consacra presque exclusivement, dès 1822, à des compositions et des dessins lithographiques. On a de lui, dans ce dernier genre, un certain nombre de publications importantes : les planches de la *Navigation par la vapeur*, commandées par le ministère de la marine pour l'ouvrage de Marestier; celles du *Voyage de Lyon*, des *Œuvres de Palladio; les Monuments de France, les Antiquités d'Athènes, les Monuments de Péra* (1829-1850), etc. On cite surtout avec éloge *les Cathédrales françaises*, en 36 livraisons, dont plusieurs ont figuré aux Salons, et obtenu deux médailles d'or, en 1823 et 1833.

CHAPUYS DE MONTLAVILLE (Benoist-Marie-Louis-Alceste, baron), publiciste français, ancien député et représentant, sénateur, est né à Tournus (Saône-et-Loire), le 19 septembre 1800. Il fit ses études à Lyon, montra de bonne heure le goût de l'histoire et publia, dès 1826, des *Lettres sur la Suisse et le pays des Grisons* (Paris et Lyon, in-8), et bientôt après une *Histoire du Dauphiné* (Ibid., 1827-1828, 2 vol. in-8). Élu député, en 1834, par le département de Saône-et-Loire, il siégea jusqu'en 1848 dans les rangs

Digitized by Google

de l'opposition. Pour servir par ses écrits comme par ses votes, le parti radical, il fit paraître chez Pagnerre, sous le titre de *Réforme électorale : le Principe et l'application* (1841, in-32), un écrit dans lequel il réclamait l'établissement du suffrage universel. Toutefois, pendant les journées de Février 1848, il déclara à la tribune qu'il était du devoir des députés de prêter au gouvernement leur appui, et, le 24, dans la dernière séance de la Chambre, il se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans.

Appelé à la préfecture de l'Isère en décembre 1849, M. Chapuys combattit énergiquement le socialisme, et se signala lors de l'inondation de 1851. Nommé préfet de la Haute-Garonne, il fit rétablir les croix enlevées en 1831, et prescrivit par un arrêté l'observation des fêtes et dimanches. Un décret du 4 mars 1853 lui a conféré la dignité de sénateur. Il est encore membre du conseil général de Saône-et-Loire. Officier de la Légion d'honneur depuis le 7 août 1852, M. Chapuys de Montlaville est commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, des ordres royaux des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne et de Charles III d'Espagne.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Étude sur Timon* (Paris, 1838, in-32); une édition du pamphlet de Sièyès sur le *tiers état*, précédé d'une *Étude sur l'auteur* (Paris, 1839, in-32); *Mazagran, Journées des* 3, 4, 5 et 6 *février* 1840, *récit* (Paris, 1840, in-32); *Lamartine, vie publique et privée* (Paris, 1843, in-8). Il a été en outre l'un des auteurs du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre, et il a donné des articles à divers journaux politiques, *le Bon sens*, *le Journal du peuple*, *le Censeur de Lyon*, *le Patriote de Saône-et-Loire*, etc.

CHARAMAULE (Hippolyte), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple est, né à Mèze, le 23 avril 1794. Il étudia le droit et devint un des avocats les plus connus du Midi. Envoyé, en 1834, à la Chambre des Députés par le collége *extra muros* de Montpellier, il fit partie de l'extrême gauche. En 1834 et en 1839, il fut réélu par le collége de Lodève et continua de combattre la politique de Louis-Philippe. Il ne se représenta point aux élections de 1842, mais ne cessa de protester contre le système soutenu par le ministère Guizot, et prit part à la campagne des banquets réformistes. Le 5 décembre 1847, il présida celui de Montpellier. A la révolution de Février, il fut président de la Commission exécutive qui somma le préfet de déposer ses pouvoirs et proclama la République à Montpellier. Il remplit quelque temps les fonctions de commissaire du gouvernement provisoire; mais plusieurs actes de son administration excitèrent les plaintes du parti démocratique, et il se vit remplacé par M. Brives, le 21 mars. Un mois après, 50000 suffrages l'envoyèrent à la Constituante, le troisième des dix élus de l'Hérault. Membre du Comité de législation, il monta souvent à la tribune et attacha son nom à plusieurs amendements qui tendaient à assurer la liberté de la presse. Il ne vota pourtant que rarement avec la gauche; il se prononça pour les deux Chambres, pour le vote à la commune, contre le droit à l'existence par le travail, etc. Mais il vota pour l'amendement Grévy, pour l'incompatibilité du mandat législatif avec toutes fonctions publiques salariées, pour le crédit foncier, pour l'abolition de la peine de mort, et pour l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, à part la question du cautionnement des journaux dont il réclama la suppression, il soutint la politique de l'Élysée et admit la proposition Rateau (voy. ce nom). Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il vota, en général, avec le parti de l'ordre, tout en professant du respect pour la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, M. Charamaule a renoncé à la vie politique.

CHARASSIN [de l'Ain] (Pierre-Joseph-Clément-Constant), ancien représentant du peuple français, avocat, né à Bourg-en-Bresse (Ain), le 12 septembre 1802, et fils d'un homme de loi, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions avancées et correspondait avec les chefs de l'opposition. Il défendit devant le jury *le Réveil de l'Ain*, journal démocratique, rédigé par M. Franciscque Bouvet (voy. ce nom). Après la révolution de Février, il fut élu maire de la ville de Bourg, et représentant du peuple par 56983 voix, sans avoir fait de profession de foi. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon, désapprouva l'expédition de Rome et vota contre l'augmentation de traitement demandée par le président. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Bourg.

CHARASSIN [de Saône-et-Loire] (Frédéric), ancien linguiste français, représentant du peuple, né à Bourg (Ain), en 1804, fit ses études de droit et s'établit à Lyon comme avocat. Il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Depuis lors, il renonça au barreau et se livra à des études de linguistique. En 1842, il publia avec M. F. François, un *Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française* (Paris, in-8); ouvrage dans lequel on trouve tous les mots distribués par famille, d'après la similitude de consonnance et de signification, et chaque famille rangée dans l'ordre abécédaire de la racine dont elle dépend. En 1845, il ouvrit à l'Athénée des cours sur la philosophie des langues. En même temps, il suivait avec attention les questions débattues par les diverses écoles socialistes. Ami et disciple de Buonarotti, il inclina vers le communisme, et, malgré la modération de son caractère, il prit place dans les rangs de la démocratie la plus avancée.

Après la révolution de Février, M. Fr. Charassin présida un club dans le quartier Saint-Marceau et rédigea *le Défenseur du peuple*. En 1849, son nom, porté à Paris par le conclave socialiste, accepté par les Amis de la Constitution, obtint plus de 100000 suffrages; mais il ne fut porté à l'Assemblée législative que par les élections complémentaires de Saône-et-Loire. Il vota constamment avec la Montagne, en usant de son initiative parlementaire pour présenter des propositions que la majorité repoussa, comme entachées de socialisme. Arrêté au 2 décembre et compris dans le décret d'expulsion, il se réfugia en Belgique, d'où il est passé en Angleterre.

CHARDIGNY (Pierre-Joseph), sculpteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), en 1794, fut élève de Bosio et de Cartellier, et fit un long séjour en Espagne, où il exécuta, entre autres morceaux de sculpture, la statue en bronze de *Ferdinand VII*, pour les villes de Barcelone et de Grenade (1831 et 1835). Parmi les productions qu'il a exposées en France, on remarque un *saint*

Digitized by Google

Augustin (1850), figure colossale en plâtre, et les bustes de *Gambey* (1848), pour le musée de Versailles, et de *la sainte Vierge*, à l'Exposition universelle de 1855.

CHARENCEY (Léonce DE), ancien représentant du peuple français, né vers 1800, est fils d'un député royaliste de la Restauration. Il étudia le droit et entra dans la magistrature en 1828. Après la révolution de Juillet, il reconnut le gouvernement de Louis-Philippe et suivit la ligne politique de M. de Montalembert: il essaya en vain de se faire élire député, malgré l'appui du clergé et des partisans de la liberté d'enseignement. En 1848, il fut destitué de ses fonctions de procureur du roi près le tribunal de la Seine; mais il fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, à l'intérieur et dans les affaires d'Italie. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, vota la loi sur l'enseignement et la loi du 31 mai, et demanda la révision de la Constitution. Mais il ne voulut pas sacrifier complètement le régime parlementaire et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Depuis 1852, il n'a plus reparu dans les assemblées politiques. Il est resté membre du conseil général du département de l'Orne, où il siégeait déjà sous le règne de Louis-Philippe. M. Léonce de Charencey a publié en 1831 : *des Causes principales de la révolution de 1830 et des devoirs que commande la situation*, etc. (Paris, br. in-8).

CHARLEMAGNE (Edmond), homme politique français, conseiller d'État, est né à Châteauroux (Indre), en 1798. Petit-fils d'un membre de la première Constituante qui fut, sous Louis XVIII, un des rares députés de l'opposition, il débuta dans la magistrature dans les dernières années de la Restauration. Avocat en 1824, il devint rapidement procureur du roi, et il exerçait ces fonctions à Châteauroux lorsque la révolution de Juillet le jeta dans les rangs de l'opposition dite libérale. Il représenta, pendant douze ans, sa ville natale à la Chambre des Députés (1831-1842), votant d'abord avec le parti légitimiste et en dernier lieu avec les radicaux de l'extrême gauche. En 1832, sa fortune lui permit de donner sa démission de magistrat afin de remplir son mandat parlementaire avec plus d'indépendance.

En 1842, M. Charlemagne, vaincu par l'influence doctrinaire qui parvint, aux élections générales, à faire nommer Muret de Bort à sa place, dut rentrer dans la vie privée. La République le rappela aux affaires en 1848; nommé commissaire du gouvernement provisoire pour l'arrondissement d'Issoudun, il fit partie, comme représentant de l'Indre, de la Constituante, où il siégea parmi les républicains modérés, et de la Législative, où il appuya de son vote toutes les lois et mesures contre-révolutionnaires. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut un des neuf membres de l'Assemblée dissoute qui furent appelés au conseil d'État (25 janvier 1852). Il est attaché à la section des finances. M. Charlemagne a été décoré en juillet 1837.

CHARLES (Frédéric-Auguste-Guillaume), ex-duc de Brunswick, né le 30 octobre 1784, est le fils aîné du duc Frédéric-Guillaume qui périt, en 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Après la bataille d'Iéna, il fut emmené en Suède avec son jeune frère par sa mère qui mourut en 1808. Confié à des étrangers, errant de pays en pays jusqu'à la chute de l'Empire, il eut une éducation très-imparfaite. A la mort de son père, il reçut le titre de duc, sous la tutelle du roi Georges IV, alors prince-régent de la Grande-Bretagne. Son caractère, ses habitudes portèrent son tuteur à reculer autant que possible la déclaration de sa majorité. Lorsqu'il eut pris les rênes du pouvoir (23 octobre 1823), il s'occupa moins des affaires publiques que de ses plaisirs et voyages en Italie et en Angleterre. A son retour, il découragea ses plus fidèles serviteurs par sa négligence et soumit tout le pays à un arbitraire qui parut bientôt insupportable. La Diète germanique ayant pris en considération les plaintes et les griefs du pays en 1829, le duc se retira en France, d'où il passa en Belgique, lors de la révolution de Juillet. Chassé de Bruxelles par celle de Septembre, il rentra furtivement dans ses États où éclatèrent bientôt des troubles qui ne purent être apaisés que par sa déposition. La Diète le déclara incapable de régner et, par suite des arrangements réglés par les agnats, fit passer le pouvoir entre les mains de son frère Guillaume (voy. ce nom). Depuis cette époque, le duc Charles de Brunswick, qui réclama inutilement le concours de l'Angleterre pour remonter sur le trône, a vécu à l'étranger et résidé principalement à Paris et à Londres.

CHARLES II (*Charles*-Louis DE BOURBON, duc), prince du duché de Parme, Plaisance et États annexés (1847-1849), infant d'Espagne, né le 23 décembre 1799, succéda, le 13 mars 1824, dans la principauté de Lucques, à sa mère, l'infante Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles IV, veuve de Louis, roi d'Étrurie depuis le 27 mai 1803. Le 5 octobre 1847, il céda cette principauté à la Toscane, et après le décès de la duchesse Marie-Louise, le 17 décembre de la même année, il lui succéda dans le gouvernement de Parme, Plaisance, etc. Il n'en jouit pas longtemps. Le 20 mars 1848, il établit une régence, qui, le 9 avril suivant, fut remplacée par un gouvernement provisoire. Le 19, il quitta le pays, et une année après, par le manifeste de Weisstrop (royaume de Saxe), abdiqua en faveur de son fils, feu le duc Charles III (14 mars 1849). Il a épousé, le 15 août 1820, la princesse Marie-*Thérèse*, fille du feu roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, née le 19 septembre 1803.

CHARMA (Antoine), philosophe français, né le 15 janvier 1801, à la Charité-sur-Loire (Nièvre), mérita par ses succès au collége de cette ville d'être envoyé à Paris, où il en eut de plus brillants encore au collége Bourbon (aujourd'hui Bonaparte) et au concours général. Il entra alors à l'École normale, qui fut licenciée en 1822, avant l'époque de sa sortie. La moitié des élèves fut placée dans les colléges; mais les autres, réputés trop indépendants, n'eurent pas de place; M. Charma, qui était de ces derniers, se tourna vers l'enseignement libre et les éducations particulières. Après 1830, reçu agrégé de philosophie, il dut à l'amitié de M. Cousin d'être nommé, sans être encore docteur (il prit ce grade l'année suivante), à la chaire de philosophie de la Faculté de Caen. Il n'a cessé de l'occuper jusqu'à ce jour, attirant le public par des qualités brillantes et ayant le double honneur de se faire des admirateurs et des ennemis. Accusé, comme presque tous les philosophes universitaires, d'impiété, d'immoralité, de matérialisme, il fut dénoncé par M. de Montalembert en pleine Chambre des Pairs; *l'Univers religieux* et *l'Union catholique* l'inscrivirent sur leur liste de proscription au troisième rang, au-dessous de M. Cousin et de Jouffroy. En 1844, une série

Digitized by Google

d'articles de philosophie politique, insérés par M. Charma dans *le National du Calvados* redoubla ces colères et le Conseil supérieur de l'Instruction publique le maintint à grand'peine dans sa chaire, autour de laquelle le temps a fait la paix. M. Charma, qui s'est occupé avec succès d'études archéologiques, est secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie, membre des Sociétés d'archéologie de Londres et d'Herculanum et autres compagnies savantes.

Voici la liste de ses principaux ouvrages, dans lesquels on trouve du savoir, de la force, mais une concision portée jusqu'à l'obscurité : *Essai sur les bases et les développements de la moralité humaine* (1834, in-8); *Leçons de philosophie sociale et de logique* (1838-1840, 2 vol. in-8); *Essai sur la philosophie orientale* (1842, in-8); *le Père André* (Caen, 1845, tome I, in-8), en collaboration avec G. Mancel; *Réponses aux questions de philosophie* (1835, in-8), faisant partie d'un *Manuel du baccalauréat*, traduites en portugais et adoptées dans une province du Brésil pour l'enseignement; *du Sommeil* (1851, in-8), et des notices biographiques sur *Fontenelle*, *Lanfranc*, *saint Anselme*, etc. sans compter un assez grand nombre de mémoires et de brochures archéologiques sur la ville de Caen, et toute la province de Normandie.

CHARON (Viala), général français, sénateur, est né à Paris, le 29 juillet 1794. Ancien élève de l'École polytechnique, il entra dans le génie militaire en 1813, fit les dernières campagnes de l'Empire et resta sept ans en Espagne, où il se distingua au siége de Pampelune et de Saint-Sébastien. Capitaine depuis 1821, il prit part à l'expédition de Belgique (1832), qui se termina par la prise d'Anvers. En 1835, il passa en Algérie, et, durant quinze années de continuelle guerre, il y conquit les grades supérieurs par la seule recommandation du courage et du mérite; il défendit Bougie et Blidah sans cesse attaqués par les tribus arabes, participa aux expéditions de Cherchell, de Milianah (1840), de Mascara (1841), du Chéliff (1843), des Flissas (1843), et son nom fut mis plusieurs fois à l'ordre du jour.

Colonel du génie en 1842, maréchal de camp en 1845, M. Charon ne fut pas oublié quand la révolution de Février fit arriver au pouvoir ses compagnons d'armes; il fut nommé général de division et gouverneur général de l'Algérie (1848). Rappelé de ce dernier poste à la fin de 1849, il a été mis à la tête du Comité des fortifications et créé sénateur le 31 décembre 1852. Il avait contribué à la répression de l'insurrection qui suivit à Paris le coup d'État de l'année précédente. M. Charon préside en outre le Comité consultatif de l'Algérie. Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en décembre 1850.

CHARPENTIER (Jean-Pierre), littérateur français, né à Saint-Priest (Eure-et-Loir), le 20 juin 1797, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, entra dans l'Université, et fit successivement la classe de rhétorique aux colléges Louis-le-Grand et Saint-Louis. Il obtint au concours le titre d'agrégé de la Faculté de Paris. Quittant alors l'enseignement secondaire, il suppléa M. J. V. Leclerc à la Sorbonne dans la chaire d'éloquence latine (1833-1844). En 1843, il fut nommé inspecteur de l'Académie de Paris. M. Charpentier a rempli ces fonctions pendant dix ans et il en conserve le titre, bien qu'il ait pris sa retraite en 1853. Juge dans les examens et les concours de la Sorbonne, il continue de rendre d'utiles services à l'Université. Il a été décoré en avril 1835.

Comme écrivain, il s'est fait connaître surtout par ses travaux d'histoire littéraire. Son premier ouvrage est un mémoire, couronné par l'Institut, sur cette question : *A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable?* (1828, in-8.) Il a publié depuis : *Études morales et historiques sur la littérature romaine* (1829, in-8); *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge* (1833, in-8); *Tableau historique de la littérature française aux* XV*e et* XVI*e siècles* (1835, in-8); avec Théodose Burette, des *Cahiers d'histoire littéraire ancienne et moderne* (1836-1838), et particulièrement l'*Abrégé de l'histoire de la littérature grecque* (1837, in-12); *Histoire de la renaissance des lettres en Europe au* XV*e siècle* (1843, 2 vol. in-8); *Tertullien et Apulée* (1839, in-8), et des *Études sur les Pères de l'Église* (1853, 2 vol. in-8; tome I. Église latine; tome II. Église grecque). Si, dans ces divers ouvrages, M. Charpentier n'a pas égalé M. Villemain par l'éclat et l'élégance du style, il s'est acquis du moins, par une erudition de bon goût et par une critique consciencieuse, une place honorable parmi nos historiens littéraires.

On lui doit encore une traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile, des *Héroïdes* d'Ovide, avec une *Notice littéraire* sur ce poëte, des *Lois* et de l'*Invention* de Cicéron (ce dernier ouvrage en collaboration avec M. E. Greslou), d'une partie des *Lettres* de Sénèque et de quelques *Épîtres* d'Horace, etc., dans la *Bibliothèque latine-française*. Enfin, il a dirigé la publication des *Classiques latins* (textes) édités par M. Panckoucke, sous le titre de: *Nova scriptorum latinorum Bibliotheca* (1833-1838, in-8).

CHARPENTIER (Gervais), éditeur français, né vers 1805, n'avait qu'une librairie sans importance en 1838, lorsqu'il eut l'heureuse idée d'importer chez nous l'in-18 anglais, qui fut aussitôt naturalisé sous le nom de *format Charpentier*. Les *Œuvres d'André Chénier* inaugurèrent, avec un succès complet, cette collection élégante, commode, et, pour l'époque, d'un prix réduit, qui compta, en quelques années, près de quatre cents volumes.

M. Gervais Charpentier a publié, sous son propre nom, un certain nombre de *Notes* et *Mémoires* relatifs soit à des procès soutenus par lui contre des littérateurs ou contre des confrères (affaire Barba et Dumas, 1834; affaires Benjamin Laroche, 1845, Théoph. Lavallée, 1846, etc.), soit à des entreprises de librairie et de publicité.

CHARPENTIER (J....F....G.... DE), naturaliste suisse, né à Freiberg (Saxe), le 7 décembre 1787, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la géologie, insera, en 1812, dans le tome XXII du *Journal des mines*, un *Mémoire sur la nature et le gisement du pyroxigène de roche*, et fut nommé directeur des mines du canton de Vaud. Ses principaux ouvrages sont un *Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées*, couronné par l'Institut de France (Paris, 1823, in-8), avec une carte géognostique des Pyrénées, et un *Essai sur les glaciers et sur le terrain erratique du bassin du Rhône* (Lausanne, 1841, in-8, avec 8 pl.). — M. de Charpentier est mort à Bex (Suisse), le 12 septembre 1855.

CHARRAS (Jean-Baptiste-Adolphe), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1808, au Puy-de-Dôme, est fils du général de ce nom. Élève de l'École polytechnique, de 1828 à 1830, il en sortit dans l'artillerie. Il s'était signalé pendant les journées de Juillet, au siége de la caserne de Babylone. Devenu capitaine, il écrivait dans *le National*, sur les questions militaires,

Digitized by Google

des articles intéressants. Mais cette collaboration nuisant à son avancement, il résolut de se créer des titres par ses services et demanda à passer en Afrique. Il s'y distingua comme militaire et comme administrateur et obtint le grade de chef d'escadron. Après la révolution de Février, il fut appelé comme sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre, dont il remplit même l'intérim, en attendant l'acceptation du général Cavaignac (15 mai).

Élu représentant à la Constituante, dans le Puy-de-Dôme, le troisième sur quinze, par 82 786 voix, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré, et soutint le gouvernement de Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, combattit la politique de l'Élysée, mais sans appuyer la demande de mise en accusation portée contre le président et ses ministres. Réélu, le neuvième, à la Législative, il y suivit la même ligne de conduite et acquit une assez grande influence dans les dernières luttes de l'Assemblée. Dans la nuit du 2 décembre 1851, il fut arrêté et incarcéré, puis compris dans le premier décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Le colonel Charras s'est retiré en Belgique, où il a pris part à plusieurs publications, et fait paraître récemment un livre historique, stratégique et même politique sur Waterloo. Il a été décoré le 6 août 1843.

CHARRIÉ (Martial-Étienne), avocat français, né à Paris, le 31 mai 1785, étudia le droit, en suivant tour à tour, pendant les dernières années de la Révolution, les cours de l'Académie de législation, dirigée par Lanjuinais et Portalis, et les conférences particulières de Bellart. Il devint l'ami de ce dernier, dont il adopta le genre et la méthode. Après plusieurs essais au barreau, il trouva l'occasion du plus brillant début dans la défense du testament de Joseph Chénier, en faveur de Mme de Lesparda, à laquelle les collatéraux du poëte disputaient les manuscrits qu'il lui avait légués (1811). Son plaidoyer, que Merlin et plusieurs autres ont signalé comme un modèle du genre, se trouve, au complet, dans le tome XIV des *Annales du barreau français*.

M. E. Charrié plaida ensuite diverses causes civiles et criminelles auxquelles l'importance des intérêts en jeu ou la gravité de l'accusation donnèrent, à cette époque un grand retentissement. Chargé, en 1829, de rédiger un *Projet d'ordonnance*, pour l'organisation du Théâtre-Français, il défendit, peu après, ce même théâtre contre la liste civile. Il avait habilement touché dans ce projet la question de propriété littéraire. Quelques années auparavant (1827), il avait prononcé pour la loterie de France contre les loteries étrangères, un plaidoyer dans lequel, sans nier l'immoralité de ce jeu toléré, il en traçait l'histoire et les curieuses origines. M. Étienne Charrié a publié le résumé de ses idées et de ses lectures, sous le titre de : *Méditations sur le barreau* (1835, in-8).

CHARRIÈRE (Ernest), littérateur français, né à Grenoble, en 1805, débuta fort jeune par un poëme lyrique, *Sainte-Hélène* (1826, in-8). Il fit un séjour de plusieurs années en Russie, où son beau-frère, M. Ferry de Pigny, était conseiller d'État. Il étudia les mœurs et la littérature slaves, et publia dans *le Mercure de France* quelques articles relatifs aux nationalités du Nord. De retour à Paris, il présenta au Théâtre-Français une pièce qui ne fut point représentée, et qui fut imprimée sous le titre de: *la Chute de l'Empire*, drame-épopée, précédé de *Considérations sur l'avenir de l'Europe* (1836). Quelque temps après, il fit paraître *la Politique de l'histoire* (1841-1842, 2 vol. in-8), ouvrage intéressant qui contient de curieux détails sur les peuples slaves. Il revit la traduction de l'important ouvrage de Lewschine : *Description des hordes et steppes en Kirghiz* (1840). Dans la collection des *Documents inédits*, il a édité la *Chronique de Bertrand du Guesclin*, et les *Négociations de la France dans le Levant*, ou *Correspondance, mémoires et actes diplomatiques des ambassadeurs de France* (1848-1853, tomes I, à III, in-4). Ce travail lui a valu le grand prix Gobert de 10 000 francs.

On doit encore à M. Charrière la traduction des *Mémoires d'un seigneur russe* (Zapiski okhotnika; 1854), de M. Yvan Tourguenieff, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*; et *la Stratégie de la paix, auxiliaire de la guerre* (1854, in-12), à l'occasion de l'expédition d'Orient.

CHARRIÈRE (Joseph-François-Bernard), industriel français d'origine suisse, né à Cerniat, (canton de Fribourg), le 20 mars 1803, vint à Paris à treize ans et fit quatre années d'apprentissage dans la coutellerie. Il fonda ensuite, pour la fabrication des instruments de chirurgie, un établissement que ses études et ses connaissances spéciales ont fait rapidement prospérer. Un voyage d'observation qu'il fit en Angleterre, en 1837, lui permit d'adopter plusieurs des procédés de ce pays. Depuis cette époque, il fut chargé, en France, de confectionner tous les modèles d'instruments de chirurgie pour l'armée de terre et de mer, et nommé fournisseur des hôpitaux civils et militaires, ainsi que de plusieurs universités étrangères.

M. Charrière a donné la plus grande extension à une industrie jusque-là très-restreinte, abaissé sensiblement le prix des appareils et employé le premier le maillechort dans leur fabrication. Il a formé enfin chez lui un musée, qui comprend toutes les pièces de son exécution ou de son invention. Ces dernières, très-nombreuses, peuvent se diviser en trois classes : les instruments construits sur la demande et les plans des chirurgiens; ceux exécutés sur une indication générale; ceux dont l'idée même appartient au constructeur. Il a figuré avec honneur aux diverses expositions depuis 1834, et obtenu chaque fois les plus hautes récompenses des jurys français ou des jurys étrangers. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1844, il a été promu au rang d'officier à la suite de l'Exposition universelle de Londres (novembre 1851).

CHARRIN (Pierre-Joseph), littérateur français, est né à Lyon, le 2 février 1784. Employé pendant plusieurs années au ministère de la guerre, il fut atteint par une réforme en 1819, et se livra à des entreprises commerciales. Sous la Restauration, il collabora à divers journaux politiques et littéraires. Outre un assez grand nombre de mélodrames et de vaudevilles joués depuis 1805 à Paris, on a de lui des poésies : *le Cimetière de village* (1808); *Tobie* (1810), poëme; *le Passe-temps* (1817); *Album poétique* (1824): *Chansons, fables et poésies* (1846, 6e édition), etc. En 1850, il a réuni ses *Œuvres poétiques* en deux volumes, et a encore donné depuis quelques chansons.

Parmi ses publications en prose, on a remarqué : *le Mémorial dramatique* (13 vol.), recueil dirigé par lui de 1810 à 1819; *les Soirées de famille* (1817, 3 vol.): *le Conteur* (1822, 2 vol.), *l'Hermite rôdeur* (1823, 2 vol.); *Confessions d'un homme de cour* (1830, 5 vol.); *Anecdotes sur le* XVIIIe *siècle*, etc.

CHARRON (Mengin-Charles), ancien représen-

Digitized by Google

tant du peuple français, est né à Ludre (Meurthe), le 30 mars 1798. Après avoir achevé ses études, il s'établit comme notaire à Nancy et en remplit pendant longtemps les fonctions. Retiré des affaires, il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante et fut élu le septième sur onze, par 70614 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Elysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CHARTON (Édouard), littérateur français, ancien représentant du peuple, né à Sens, le 11 mai 1807, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat à vingt ans, et fut, dès 1829, rédacteur en chef du *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire* et du *Journal de la morale chrétienne*. Voué dès lors à ce genre de littérature utile et pratique, il fonda, en 1833, le *Magasin pittoresque*, resté jusqu'à présent sous sa direction, et le premier journal populaire qui ait vulgarisé la gravure sur bois, dont il a adopté successivement tous les perfectionnements. Vers la même époque, M. Charton embrassa avec ardeur les doctrines saint-simoniennes.

Après la révolution de 1848, il fut appelé par M. H. Carnot, son ancien collègue et son ami, au poste de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Il fut ensuite élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Yonne, le sixième sur sept, par 35608 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré. Il appuya toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il fut l'auteur d'une proposition tendant à restreindre le droit d'électeur aux classes dotées de l'instruction première. Élu au mois d'avril de l'année suivante conseiller d'État, il fut un des membres actifs de la section de législation. Au 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation contre le coup d'État. Écarté de la vie publique, il est revenu dès lors à ses travaux littéraires.

On a de lui : *Lettres sur Paris* (1830), avec G. Doin; *Guide pour le choix d'un état, ou Dictionnaire des professions* (1842); *Doutes d'un pauvre citoyen* (1847) broch.); *les Voyageurs anciens et modernes* (1855-57, 4 vol.), couronné, la même année, par l'Académie française; des articles fournis à la *Revue encyclopédique*, au *Bon Sens*, au *Monde*, au *Temps*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, et surtout au *Magasin pittoresque*, où sa part est très-grande dans une rédaction d'ailleurs anonyme.

CHASLES (Michel), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Épernon (Eure-et-Loir), le 15 novembre 1793, fut reçu en 1812 élève de l'École polytechnique; il en sortit en 1814, renonçant aux services publics pour se vouer à la carrière de l'enseignement. Il professa, pendant quelques années, les mathématiques au collége de Chartres, fut élu membre correspondant de l'Académie en 1839, et nommé professeur de géodésie et de machines à l'École polytechnique en 1841, en remplacement de Savary. En 1846, on créa pour lui à la Faculté des sciences de Paris une chaire de géométrie supérieure; enfin, en 1851, il fut nommé membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Libri qui venait d'en être exclu. Il se démit, à la même époque, des fonctions qu'il remplissait à l'École polytechnique. Il a été décoré le 13 février 1839.

M. Chasles possède une très-grande érudition mathématique; il connaît à fond les travaux des anciens, des Arabes et des Indiens, et il a publié à diverses époques des notices fort intéressantes sur l'histoire des sciences exactes; tel est son *Aperçu sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*. Il a fait preuve, d'autre part, d'un esprit original et fécond, par la découverte de méthodes nouvelles qui lui servent à résoudre, sans le secours de l'algèbre, les questions les plus difficiles de la géométrie; on le regarde comme le créateur de cette branche moderne des mathématiques qu'on désigne sous le nom de *géométrie nouvelle*.

Les nombreux et importants travaux de M. Chasles se trouvent disséminés dans une foule de recueils spéciaux français et étrangers, notamment dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, les *Annales de mathématiques de Gergonne*, la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quételet, les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles*, le *Journal* de Crelle, la *Connaissance des temps*, etc. Nous nous bornerons à citer ses plus importants mémoires. En première ligne se placent ceux *sur l'Attraction des ellipsoïdes*, publiés dans le *Journal* de l'École polytechnique et dans les *Comptes rendus* de l'Académie, en 1835, 1837 et 1838, et que M. Poinsot fit connaître à l'Académie par le plus élogieux rapport. Il faut y rattacher celui inséré, en 1840, dans le *Journal* de l'École polytechnique, sur l'attraction d'un ellipsoïde hétérogène sur un point extérieur.

De 1836 à 1840, M. Chasles a publié dans ce dernier recueil un grand nombre de mémoires sur divers sujets de géométrie, tels que les sections coniques, les surfaces du second ordre, les contacts des courbes et des surfaces, etc., etc. Il a donné, en 1840, des travaux fort importants au point de vue de la méthode, sur les lignes géodésiques et les lignes de courbure des surfaces du second ordre; en 1854 et 1855, des mémoires sur la construction de la courbe du troisième ordre, déterminée par neuf points, et sur la construction des racines des équations du troisième et du quatrième degré, etc. M. Chasles a fait paraître, en 1852, le premier volume d'un *Traité de géométrie supérieure*, qui se caractérise essentiellement par l'uniformité de la méthode, c'est-à-dire des procédés géométriques de démonstration et la portée de ses applications.

CHASLES (Victor-Euphémion-Philarète), littérateur français, né le 8 octobre 1799, à Mainvilliers, près de Chartres, est fils d'un ancien professeur de rhétorique, qui embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, siégea dans les assemblées républicaines, et de là passa dans l'armée où il parvint au grade de général. Malgré la piété de sa mère qui était protestante, il fut élevé d'après les principes de J. J. Rousseau. A quinze ans, il entra, comme apprenti, chez un pauvre imprimeur de la rue Dauphine, ancien jacobin qui avait conservé toutes ses convictions. La police de la Restauration arrêta le maître et l'apprenti, sous prétexte de complot contre la sûreté de l'État. M. Chasles, qui était encore un enfant, resta en prison deux mois, et dut sa délivrance à Chateaubriand. Il partit pour l'Angleterre où, pendant sept ans, il dirigea, dans l'imprimerie de Valpy, la réimpression des classiques grecs et latins. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, puis il rentra à Paris, et devint le secrétaire ou plutôt le collaborateur de M. de Jouy.

M. Philarète Chasles se distingua d'abord dans les concours académiques, et partagea en 1827, avec M. Saint-Marc Girardin le prix d'éloquence proposé par l'Académie française pour le meilleur essai sur l'histoire du XVIe siècle : *Tableau de la marche et des progrès de la langue*

Digitized by Google

et de la littérature françaises depuis le commencement du XVI*e siècle jusqu'en* 1610 (1828, in-8). Bientôt après, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, qu'il n'a point quitté depuis. Très-versé dans la connaissance des littératures anglaise et allemande, il fournit à la *Revue britannique* des traductions parfois supérieures à l'original. Sa fécondité prodigue put satisfaire à toutes les demandes des éditeurs de recueils littéraires en France, en Angleterre, en Russie et en Amérique. Il faudrait presque un volume pour énumérer tous ses travaux; nous mentionnerons seulement sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Livre des Cent et Un* et au *Plutarque français*. Dans la *Bibliothèque latine-française*, il a traduit des fragments d'Horace et trois livres de *la Pharsale*. Sans parler d'un grand nombre de préfaces et de notices, nous citerons encore sa traduction du roman de *Titan* de J. P. Richter (1834-1835, 4 vol. in-8).

Les principaux articles de M. Phil. Chasles, réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée*, forment onze volumes in-8 (1847-1854), dont voici les titres: *Études sur l'antiquité*, 1 vol.; *Études sur le moyen âge*, 1 vol.; *Études sur le* XVI*e siècle en France*, 1 vol.; *Études sur l'Espagne*, 1 vol.; *Études sur la révolution d'Angleterre* (O. Cromwell), 1 vol., *Études sur le* XVIII*e siècle en Angleterre*, 2 vol.; *Études sur les hommes et les mœurs au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur W. Shakspeare, Marie Stuart et l'Arétin*, 1 vol.; *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, 1 vol.

Reçu docteur ès lettres en 1841, M. Philarète Chasles ne s'est point borné à ses travaux de *reviewer* et a rempli diverses fonctions officielles. Il est conservateur à la bibliothèque Mazarine et professeur des langues et littératures étrangères de l'Europe moderne au Collége de France. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1838.

CHASSAIGNAC (E....), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), en 1805, fit ses études médicales à Paris et fut reçu docteur en 1835. Il professa quelque temps des cours particuliers d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire et concourut avec succès pour l'agrégation, pour le prosectorat et pour le bureau central. Il est aujourd'hui chirurgien de l'hôpital Lariboisière. Il a été décoré en 1852.

On a de lui : *Fracture du col du fémur* (1835), thèse; la traduction de la *Névrologie* de J. Swan (1838, in-4) et des *Œuvres chirurgicales* de sir A. Cooper (1835); plusieurs mémoires sur la *Distribution des nerfs dans le système musculaire*; sur les *Ruptures de l'utérus*, couronné par la Société médicale d'émulation, sur le *Tissu fibreux en général*, sur la *Texture et le développement des organes de la circulation sanguine* et sur *la Circulation veineuse* (1836); sur l'*Appréciation des appareils orthopédiques*; *Nouveau moyen de traitement des fistules conflunentes de la face* et *sur les Tumeurs enkystées de l'abdomen* (1851). M. Chassaignac a collaboré au *Traité d'anatomie* de M. Cruvelhier; il a fait paraître encore un mémoire, en 1850, *sur les Opérations applicables aux fractures compliquées*. Ses *Leçons sur la trachéotomie*, résultant de sa clinique à l'hôpital Lariboisière, ont été publiées en 1855 (in-8, fig.).

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Prudent, marquis DE), général français, ancien représentant, né à Paris, le 20 juin 1800, est le fils aîné du général de ce nom mort en 1833. Destiné à la carrière militaire, il fut admis, en 1819, à l'École d'application d'état-major, passa, en 1821, dans la garde royale et fit, à ce corps, la campagne de 1823 en Espagne, où sa conduite à la prise du Trocadero lui valut la croix d'honneur. Attaché, en 1824, à l'ambassade de Constantinople, il fut, pendant trois ans, chargé d'importants travaux topographiques sur les côtes du Bosphore et de la mer Noire, ainsi que de diverses missions en Grèce, en Égypte et en Syrie. Capitaine de cavalerie en 1830, il prit part à la campagne de Belgique et accompagna, comme aide de camp, le général Maison dans ses ambassades de Vienne et de Saint-Pétersbourg. A la suite d'une mission en Algérie, il fut promu au grade de chef d'escadron d'état-major (1837). La même année, il obtint le mandat des électeurs de Dieppe et siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février; il participa activement à ses travaux, se montra hostile aux cabinets Molé et Thiers, mais il soutint constamment le ministère Guizot.

M. J. de Chasseloup-Laubat vint représenter la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative (1849), où il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire; il fut un des dix-sept membres chargés spécialement par le président de préparer la loi sur les modifications à apporter au suffrage universel (31 mai 1850). Général de brigade en 1848, il a été promu, le 10 août 1853, général de division, mais laissé en disponibilité. Il est, depuis le 15 août 1851, commandeur de la Légion d'honneur.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, comte DE), homme politique français, frère du précédent, est né à Alexandrie (Piémont), le 29 mars 1805. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, il entra, en 1828, au conseil d'État comme auditeur de deuxième classe. Aide de camp de La Fayette en 1830, chargé plus tard d'une mission temporaire en Algérie, il était maître des requêtes lorsqu'il fut élu, en 1837, député de l'arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure); l'année suivante, il était nommé conseiller d'État. Dévoué à la politique conservatrice, il en a continué les traditions à l'Assemblée législative (1849), où il soutint plus particulièrement la politique de l'Élysée; entré au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement, il a été réélu en 1857. Le comte de Chasseloup-Laubat est depuis le 17 septembre 1851, commandeur de la Légion d'honneur.

CHASSÉRIAU (Frédéric-Victor-Charles), conseiller d'État français, est né en 1803. Après avoir, fait partie du barreau de Paris, il devint, en 1839, un des historiographes de la marine, et écrivit, en cette qualité, un *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises* (in-8); un *Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois* (1845, Impr. roy., 2 vol. in-8), et une *Vie de l'amiral Duperré* (1848, in-8). Nommé, au mois de décembre 1848, chef de cabinet du ministre de la marine, il conserva cet fonctions jusqu'au coup d'État de 1851, et fut compris dans la réorganisation du conseil d'État (janvier 1852), comme maître des requêtes de première classe. Durant la guerre d'Orient, il siégea au conseil des prises et prit rang de conseiller d'État ordinaire le 3 juillet 1857. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1849. M. Chassériau a donné des articles à *Patria*, aux *Cent traités* et au *Dictionnaire d'administration*.

CHASSÉRIAU (Théodore), peintre français, né en 1819, à Samana (Amérique espagnole), de pa-

Digitized by Google

rents français, fut élève de M. Ingres et chercha à concilier la manière de ce maître avec le style de M. Delacroix; mais son intelligence pénétrante et son sentiment pittoresque l'ont mieux guidé que ses divers maîtres. Ses qualités, qui lui appartiennent en propre, sont l'invention, une imagination poétique, un peu tournée vers l'étrange, mais originale; un remarquable talent de composition, et dans ses créations un caractère de spontanéité, que la recherche même des effets ne fait pas disparaître. Parmi ses productions nous citerons : *Vénus Anadyomène*, *le Souper de Machbeth*, *Andromède attachée au rocher* (1841); une *Descente de croix*, pour Saint-Philippe du Roule; *les Troyennes pleurant au bord de la mer* (1842); *Jésus au jardin des Oliviers* (1844); *le Jour du sabbat à Constantine* (1848); *Cavaliers arabes emportant leurs morts* (1850); *Chefs de tribus arabes se défiant au combat singulier* (1852); *le Tepidarium* (1853); *Suzanne au bain* à l'Exposition universelle de 1855, où reparurent plusieurs des sujets précédents. Au premier rang de ses travaux on doit ranger la décoration d'une chapelle de saint Merry où cet artiste a peint la *Légende de sainte Marie l'Égyptienne*, ainsi que la décoration d'une des chapelles de Saint-Roch.

M. Chassériau, dont une mort prématurée a interrompu tout à coup la brillante carrière, à la fin de 1856, avait obtenu une 3e médaille en 1836, une 2e en 1844, la décoration en mai 1849 et une médaille de seconde classe en 1855.

CHASSIRON (Alexandre-Charles-Gustave, baron DE), sénateur français, ancien député, né à la Rochelle, le 27 avril 1791, est le fils d'un conseiller-maître à la Cour des comptes qui fut anobli sous l'Empire. Auditeur au conseil d'État et sous-préfet en 1812, il fut nommé, l'année suivante, directeur de la police à Osnabrück, fonctions qu'il remplit jusqu'à la première Restauration. En 1831, élu député par le collége *extra muros* de la Rochelle, il se fit remarquer pendant dix-sept ans à la Chambre par son dévouement aux divers ministères du gouvernement de Juillet. La République l'éloigna des affaires; il se rapprocha alors de l'Élysée, et, après avoir administré quelques départements, il fut appelé à la dignité de sénateur par décret du 19 juin 1854. Il est officier de la Légion d'honneur.

CHASSIRON (Charles DE), fils du précédent et, gendre du prince Lucien Murat, né vers 1820, remplissait depuis quelques années les fonctions d'attaché d'ambassade lorsqu'il a été nommé maître des requêtes au conseil d'État, lors de sa reconstitution, en 1852.

CHATEL (l'abbé Ferdinand-Toussaint-François), prêtre réformateur français, né à Gannat (Allier), le 9 janvier 1795, fit ses études, aux frais d'un ecclésiastique de sa paroisse, au petit séminaire et au lycée impérial de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Après avoir étudié la théologie au grand séminaire de cette ville, il reçut la prêtrise en 1818, et fut successivement vicaire à la cathédrale de Moulins, curé de Monetay-sur-Loire (Allier), aumônier du 20e régiment de ligne, puis, en 1822, aumônier du 2e régiment de grenadiers à cheval de la garde royale. Depuis cette époque, il se distingua comme prédicateur, et se fit, dans plusieurs chaires de Paris, l'interprète du libéralisme. Quelques mois avant la révolution de 1830, il fonda un journal d'opposition religieuse, *le Réformateur, ou Écho de la religion et du siècle;* mais il ne rompit ouvertement avec l'Église romaine qu'après les événements de Juillet. Après avoir réuni dans son appartement, rue des Sept-Voies, plusieurs prêtres mécontents, il leur fit part de ses projets d'évangélisation nouvelle. Au mois de janvier 1831, les prosélytes devenant plus nombreux, il se forma une Église qui fut appelée tour à tour Église française, Église unitaire française, Église primatiale française, et dont le siége principal fut successivement transféré dans divers quartiers de Paris. Un soi-disant dignitaire de l'ordre du Temple, nommé Fabré-Palaprat, donna à M. Chatel, devant « le peuple et le clergé réunis, » la consécration épiscopale. Le nouveau prélat prit le titre de *Primat des Gaules;* une hiérarchie fut établie, et une profession de foi formulée : « La loi naturelle, toute la loi naturelle, rien que la loi naturelle, » tel fut le résumé des doctrines du nouveau culte, qui n'honorait en Jésus-Christ qu'un « homme prodigieux, » rejetait la confession, le jeûne, l'abstinence, et remplaçait dans la liturgie la langue latine par la langue française.

L'Église primatiale eut des adhérents dans plus de trente départements; mais des schismes ne tardèrent pas à surgir. Une lutte ardente s'engagea entre M. Chatel et son ancien disciple, M. Auzou (voy. ce nom). Enfin, en 1842, un arrêté de police fit fermer l'église primatiale du faubourg Saint-Martin. M. Chatel, qui restait sans ressources, fut quelque temps directeur d'un bureau de poste dans le département de Saône-et-Loire. Il essaya de rouvrir ses églises, après la révolution de 1848, et prit plusieurs fois la parole dans quelques clubs particulièrement consacrés aux idées d'émancipation. En 1850, un arrêté suspendit pour la seconde fois l'exercice du nouveau culte. M. l'abbé Chatel, qui a été emprisonné trois fois, à la suite des troubles occasionnés par ses essais de réforme, a eu souvent de longues conférences avec MM. de Ravignan, Millériot et Sibour, qui ont tenté de le ramener à la foi catholique; mais il a résisté à tous leurs efforts. — Il est mort le 13 février 1857.

On a de lui : *Sermon de M.... à l'ouverture de la nouvelle Église française* (1831, br. in-8); *Profession de foi de l'Église catholique française* (1831, in-8); *Catéchisme à l'usage de l'Église catholique française* (1833, in-8); *le Code de l'humanité ramenée à la connaissance du vrai Dieu et au véritable socialisme* (1838, in-8); *Éloge de Napoléon* (1841, in-8); *A la Chambre des Députés* (1843, in-8). Il a en outre publié un grand nombre de *Discours* sur des sujets de réforme, particulièrement *contre le Célibat des prêtres, sur les Abus de la confession, sur l'Excellence de la loi naturelle, sur la Vocation de la femme, sur l'Immortalité*, etc.

CHATELAIN (Anatole-Julien), géographe français, né à Paris, le 4 juillet 1817, fut de bonne heure secrétaire de M. le comte Walewski, et fut employé, en 1846, au ministère de l'agriculture et du commerce. Attaché, comme secrétaire, à la commission de l'exposition des produits rapportés de Chine par M. de Lagrenée, il fut chargé par M. Dumas, en 1850, d'une mission commerciale dans les deux Amériques. M. Walewski, en arrivant aux affaires, l'a pris pour secrétaire de son cabinet, et l'a nommé chef adjoint du bureau de la statistique. M. Chatelain est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 23 août 1848.

On a de lui un ouvrage sur la Californie, intitulé : *les Portes d'or* (1853, in-8); un *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (1855), qui a obtenu une médaille à l'Exposition universelle : des *Rapports* insérés dans le *Moniteur* et dans les *Annales du commerce extérieur*, etc. Il a dressé pour le ministère une carte des voies de communication anglo-américaines sur toutes les

Digitized by Google

mers du globe, et il fait graver, sous les auspices de l'Empereur, un *Atlas des voies de communication dans le monde entier*.

CHATILLON (André-Marie), architecte français, né à Paris, le 7 décembre 1782, entra, à la fin de 1800, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier, y remporta le deuxième prix départemental, deux seconds prix d'architecture et le grand prix de Rome en 1809, sur ce sujet : *un Palais impérial*. A son retour d'Italie, il fut attaché, comme inspecteur, aux travaux de la ville de Paris, ainsi qu'au bureau de la grande voierie, et fit partie de la commission des alignements. En 1823, il donna les plans et dirigea l'exécution de l'église de Bercy, et huit ans plus tard, de 1830 à 1833, construisit, dans le XIIe arrondissement, le marché des Patriarches, dont il est encore aujourd'hui l'architecte. M. Châtillon est architecte honoraire du Palais de la Légion d'honneur. Il a été, avec M. Garnaud, un des fondateurs de la Société des architectes.

CHATIN (Adolphe), médecin français, né à Tulliac (Isère) et élu membre de l'Académie de médecine en 1853, fit ses études spéciales à Paris et y reçut, le 2 mai 1844, le diplôme de docteur avec une thèse *sur quelques principes de toxicologie*. Il est pharmacien à l'hôpital Beaujon et professe la botanique à l'École supérieure de pharmacie. Parmi ses travaux, on remarque ceux qui ont pour objet *la physiologie végétale* (1848), études faites au moyen de l'acide arsénieux ; *la Symétrie générale des organes des végétaux* (1848) ; *l'Existence de l'iode dans les plantes d'eau douce* (1851) et le *Vallisneria spiralis* (1855).

CHATROUSSE (Pierre-Alexandre), prélat français, naquit à Voiron (Isère), le 2 juillet 1795. Après avoir fait ses études au séminaire de Lyon, il entra dans les ordres (1819) et resta huit ans vicaire à Grenoble. Il y revint comme vicaire général (1833), après avoir occupé une des cures de Vienne. Il a succédé à M. de La Tourette, depuis le 26 mai 1840, dans l'administration spirituelle du diocèse de Valence. M. Chatrousse a été décoré en juin 1837. — Il est mort en 1857.

CHAUCHARD (Jean-Baptiste-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Langres, le 8 mars 1808. Fils d'un avocat, il étudia le droit à Paris, puis fut admis, comme employé, au ministère de l'instruction publique. Il fit paraître quelques brochures relatives aux intérêts de son département, une entre autres contre le canal projeté de Vitry à Gray, et rédigea, avec M. Muntz, un *Cours méthodique de géographie* (1837-1839, gr. in-8, grav. et cartes). Depuis quelques années il faisait partie du conseil général de la Haute-Marne, lorsqu'en 1848 ses compatriotes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le second sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et admit la proposition Rateau. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, mais sans se dévouer complètement à la politique de l'Élysée ; il vota le rappel de la loi du 31 mai, et le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Candidat du gouvernement au Corps législatif, en 1852, il fut élu par la circonscription de Chaumont qui l'a réélu en 1857.

CHAUDRUC DE CRAZANNES (Jean-Marie-César-Alexandre, baron), littérateur français, né au château de Crazannes, près de Saintes, le 31 juillet 1782, fut élève de l'École militaire de Sorrèze, et devint, à sa sortie, secrétaire de M. Balguerie, alors préfet du Gers, puis secrétaire général de la préfecture d'Orléans. En juillet 1814, il entra, comme maître des requêtes, au conseil d'État, dont il devint, en 1830, maître des requêtes honoraire. Il a été successivement, sous le dernier règne, inspecteur-conservateur du musée d'antiquités, à la Rochelle, sous-préfet à Figeac, à Lodève et à Castel-Sarrasin. Après la révolution de Février il resta dans cette dernière ville, et se renferma dès lors dans ses travaux d'antiquaire. Membre de plusieurs académies départementales, il est, depuis plus de vingt ans, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, associé du Comité des monuments historiques, etc. Décoré depuis décembre 1814, il a été créé récemment officier de la Légion d'honneur.

On a du baron Chaudruc de Crazannes : *Voyage de Sorrèze à Auch*, prose et vers (1802) ; *le Bonheur, épître à Eugénie* (1810) ; *les Médailles, ou le règne de Napoléon le Grand* (1811) ; *sur la Liberté de la presse et les moyens légaux d'en réprimer les abus* (1814) ; *Encore un mot sur l'Université* (1814) ; *Antiquités de la ville de Saintes et du département de la Charente-Inférieure* (1820) ; *Calendrier ou annuaire administratif et historique de Tarn-et-Garonne* (1838) ; *Lettre à M. de Caumont*, sur divers points d'archéologie (1852) ; et un nombre presque incalculable de *Notices*, *Dissertations*, *Discours*, *Recherches*, *Épîtres*, publiés à part après avoir été insérés dans divers recueils archéologiques (1809-1856).

CHAUCHEPRAT (François-Claude), marin français, né à Cusset (Allier), le 31 mars 1792, fit ses études au lycée de Moulins. En 1807, il s'embarqua comme novice à bord du brick *l'Etna*, fit partie, en 1814, du corps des aspirants de marine organisé par Decrès pour la défense de Paris, et fut destitué pour ce fait au retour des Bourbons. Rentré au service en 1817 et devenu enseigne l'année suivante, il navigua dans la Méditerranée et les deux Océans et servit de chef d'état-major à M. de Rosamel durant la guerre d'intervention en Espagne. Il obtint, en 1832, le grade de lieutenant de vaisseau, et fut admis, sur sa demande, à la retraite en 1836 ; quelque temps après, il fut nommé secrétaire général du ministère de la marine. Il fit en même temps partie du conseil d'État jusqu'en 1848.

On a de lui : *le Routier des Antilles, des côtes de terre ferme et de celles du golfe du Mexique* (1824, in-8 ; 1842, 4e édit. revue et augmentée, 2 vol. in-8), traduit de l'espagnol et augmenté de documents anglais.

CHAUDESAIGUES (Charles-Barthélemy), chanteur français, né à Paris, le 12 avril 1805, fut d'abord enfant de chœur à Saint-Merry, et entra au Conservatoire en 1812. Ses parents l'en firent sortir au bout de quelques années pour le placer chez un horloger, chez lequel il travailla jusqu'en 1831. Libre alors de suivre son penchant pour la musique, il se fit connaître peu à peu dans les salons et les concerts, comme chanteur comique. Il fut un des premiers à populariser chez nous la chansonnette et interpréta, depuis cette époque, une foule de créations badines ou grotesques, presque toutes ayant trait aux succès et aux modes du jour ; nous rappellerons seulement *l'Éducation à la Jean-Jacques*, *la Noce de Mme Gibou*, *le Langage des cloches*, *le Bourrier*, etc. — Il est mort à Paris à la fin de décembre 1857.

Digitized by Google

CHAUFFARD (Marie-Denis-Étienne-Hyacinthe), médecin français, est né à Avignon, le 26 décembre 1796. D'abord interne à l'hôpital de Nîmes, il fut reçu docteur à Montpellier en 1818 et s'établit dans sa ville natale, où il fut chargé d'un cours annuel d'anatomie. En 1832, il vint observer le choléra à Paris et y donna, pendant quelque temps, des leçons publiques de médecine pratique. Chevalier de la Légion d'honneur en 1815 et officier en 1842, il fut, en 1825, nommé correspondant de l'Académie de médecine. Il est aujourd'hui médecin en chef des hôpitaux et prisons d'Avignon.

On a de lui : *Éloge de Bichat* (1822); *Traité sur les fièvres prétendues essentielles* (1825, in-8), refondu en 1831 dans le *Traité des inflammations internes* (2 vol.); *Mémoires et résumés de médecine pratique, d'anatomie pathologique et de littérature médicale* (1832, 2 vol. in-8); *Œuvres de médecine pratique* (1848, 3 vol. in-8), etc. Ces divers travaux lui ont valu, en 1832, le prix Montyon aux deux concours ouverts à la Faculté de Paris, et, en 1833, la grande médaille d'or de la Société des sciences physiques et chimiques.

Son fils, M. Paul-Émile CHAUFFARD, reçu docteur en 1846 et médecin en chef des hôpitaux d'Avignon, a publié : *Essai sur les doctrines médicales* (1846, in-8), thèse inaugurale, et une traduction annotée des *Institutes de médecine pratique* (1855, 2 vol. in-8), d'après l'italien Borsieri.

CHAUFFOUR (Ignace) [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Colmar en 1809. Fils d'un avocat légitimiste, il devint lui-même un des membres les plus distingués du barreau de Colmar, en même temps qu'un des chefs les plus actifs du parti radical dans le Haut-Rhin. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 35 000 suffrages. Il y vota ordinairement avec la gauche, adopta l'ensemble de la constitution républicaine, puis le 24 novembre 1848, il donna sa démission et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

CHAUFFOUR (Victor) [du Bas-Rhin], frère du précédent, ancien représentant du peuple français, né aussi à Colmar, en 1820, était, en 1848, un des professeurs les plus jeunes et les plus distingués de la Faculté de droit de Strasbourg. Après la révolution, il embrassa avec beaucoup d'ardeur la cause de la République, et organisa le Comité dont l'action décida le succès des candidatures démocratiques. Nommé représentant du peuple par plus de 70 000 suffrages, il fit partie du Comité de législation et monta assez souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, soutint l'amendement Grévy (voy. ce nom), admit le droit à l'existence par le travail, etc. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive aux partis hostiles à la République et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'expédition d'Italie. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer aux principaux actes de la Montagne, et présenta plusieurs propositions démocratiques, qui furent repoussées par la majorité. Le 2 décembre l'a rejeté à la fois hors de la vie politique et de l'enseignement public.

M. Chauffour a épousé la fille d'un riche fabricant, M. Kestner. Mais l'industrie à laquelle il s'est associé ne lui a pas fait oublier la science, et il a publié de remarquables *Études sur les réformateurs du* XVI*e siècle, Ulrich de Hutten et Zwingle* (Paris, 1853, 2 vol. in-18).

CHAUVEAU (Adolphe), jurisconsulte français, né vers 1790, étudia le droit à Poitiers, et se fit inscrire, en 1813, au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Il s'était acquis une réputation honorable au barreau lorsque, en 1830 il acheta une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation : après l'avoir occupée avec distinction pendant dix ans, il se voua à l'enseignement et devint, en 1821, professeur de droit administratif à la Faculté de droit de Toulouse, chaire de création récente et dont il n'a pas cessé d'être titulaire. Il a été décoré en 1842.

M. Chauveau compte au rang de nos meilleurs criminalistes ; ses travaux nombreux, conçus avec une grande clarté, sont estimés et ont obtenu plusieurs éditions. Mettons en première ligne : *Théorie du Code pénal* (1834-1843, 8 vol. in-8, 3e édit., 1852, 6 vol.), en société avec M. Faustin Hélie. Nous citerons ensuite : *Code forestier expliqué* (1827, in-8); *Manuel de la contrainte par corps* (1829, in-18); *Code de la saisie immobilière* (1829, in-8); *Commentaire du tarif en matière civile* (1831, 2 vol. in-8); *Code pénal progressif* (1832, in-8); *Principes de compétence et de juridiction administratives* (Toulouse, 1841-1845, 3 vol. in-8); *Formulaire général et complet* (1852-1853, 2 vol. in-8), traité pratique de procédure civile et commerciale revu par M. Glandaz, etc. Rédacteur en chef, depuis 1824, du *Journal des avoués*, recueil dont il a publié une table générale sous le titre de *Dictionnaire de procédure* (1837, in-8), il a fondé, au mois de janvier 1853, un *Journal de droit administratif*, qui a paru quelque temps à Toulouse. Il a aussi donné une troisième édition des *Lois de la procédure civile* de L. J. Carré (1840-1841, 7 vol. in-8, 2e édit., 1846).

CHAVASSIEU [de la Loire], ancien représentant du peuple français, né en 1813, était connu à Montbrison comme un républicain de la veille, lorsque après la révolution de Février, il fut nommé maire de cette ville et représentant du peuple par 85 412 voix, le second sur la liste des onze élus de la Loire. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche : pour l'amendement Grévy, pour le droit au travail, pour le crédit foncier, pour la suppression de l'impôt du sel et de l'impôt des boissons, pour l'amnistie générale, etc. Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre l'interdiction des clubs et appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et repoussa la loi du 31 mai. Depuis le 2 décembre 1851, il est resté étranger aux affaires publiques.

CHAVÉE (Honoré-Joseph), linguiste belge, né à Namur, le 3 juin 1815, fut élevé au petit séminaire de Floreffe, apprit l'anglais, l'allemand, puis l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Ordonné prêtre en 1838, il fut vicaire quelques mois, et ensuite envoyé par son évêque à l'université de Louvain, où il lut par hasard le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, par M. Eichoff. Il acquit bientôt une connaissance assez étendue du sanscrit, et après être venu à Louvain avec le dessein de prouver un jour l'unité des races humaines par l'identité primitive de toutes les langues, il se vit entraîné à démontrer tout le contraire à l'aide des mêmes moyens plus rigoureusement étudiés. Placé dans un presbytère de campagne en 1840, il y écrivit un *Essai d'étymologie philosophique, ou Recherches sur l'origine et les variations des*

Digitized by Google

mots qui peignent les actes intellectuels et moraux (Bruxelles, 1841, in-8), ouvrage où le prêtre fait de visibles efforts pour concilier la foi avec la science. M. Chavée vint en 1844 à Paris, et fut successivement professeur au collège Stanislas et à l'Athénée. Il acheva dans cette ville sa *Lexicologie indo-européenne*, ou *Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes*, etc. (Paris, 1849, in-8). Ici l'auteur se déclare ouvertement pour la pluralité originelle des systèmes de parole et des races. Mais dès-lors, le sentiment de son opposition aux idées de la Genèse l'avait déterminé à s'abstenir de toutes fonctions ecclésiastiques.

M. Chavée a fait paraître encore : *Moïse et les langues, ou Démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8); *Français et Wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-18). Il a inséré dans la *Revue du* XIX*e siècle*, en 1854, deux articles sur l'*Enseignement des langues au* XIX*e siècle*.

CHAVOIX (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Excideuil (Dordogne), en 1805, fut reçu docteur médecin en 1827, et s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il fut élu conseiller municipal, puis appelé aux fonctions de maire. Il fut un des chefs du parti radical dans la Dordogne. Nommé membre du conseil d'arrondissement de Périgueux en 1836, il se présenta comme candidat au conseil général en concurrence avec le général Bugeaud, qu'il parvint à supplanter, malgré tous les efforts de l'administration (1839). Il lui disputa également le titre de député d'Excideuil, et, dans cette lutte quatre fois renouvelée, il n'échoua, en 1846, que de quelques voix. Il fut alors destitué des fonctions de maire d'Excideuil. Réintégré par la révolution de Février, il fut en outre nommé par le gouvernement provisoire commissaire général pour le département de la Dordogne. Il y fut élu représentant à la Constituante, le dernier sur treize, par 34 343 suffrages. Secrétaire du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après le 10 décembre 1848, il fit une opposition très-vive à la politique napoléonienne, particulièrement dans la question de l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative par 62 184 suffrages, il s'abstint de prendre part à la manifestation du 13 juin, mais vota presque toujours avec la Montagne. Une rivalité personnelle, envenimée par l'esprit de parti, amena entre lui et M. Dupont, son collègue, un duel où son adversaire perdit la vie. Traduit devant la justice sous l'inculpation de meurtre volontaire, il fut acquitté, mais il dut payer à la famille de M. Dupont des dommages-intérêts considérables. Cette affaire, toute politique, causa en France une grande sensation. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Espagne. En 1852, les journaux annoncèrent qu'il était gracié. Par une lettre rendue publique, il protesta contre cet acte de clémence, sollicité, dit-on, sans son aveu, par sa famille.

CHAZAL (Pierre-Emmanuel-Félix, baron), général belge, ancien ministre, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), en 1808, est fils d'un conventionnel qui mourut exilé en Belgique pendant la Restauration. Élevé à Bruxelles, il prit part, en 1830, à la guerre contre les Hollandais et parvint rapidement aux plus hauts grades militaires. En 1844, les Chambres lui accordèrent la grande naturalisation pour services éminents rendus à l'État. Après la chute du parti catholique, il entra, comme ministre de la guerre, dans le cabinet Frère-Rogier (12 août 1847). Des discussions relatives au budget de l'armée le décidèrent à déposer son portefeuille. En 1856, il a été envoyé en mission à Saint-Pétersbourg pour féliciter l'empereur Alexandre II à l'occasion de son avénement. Aide de camp du roi, il commande la quatrième division territoriale (Bruxelles).

CHAZAL (Charles-Camille), peintre français, né à Paris, en 1823, est fils du peintre distingué de ce nom, mort en 1854. Il reçut les leçons de Drolling et de M. Picot, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta un second prix en 1848. Il a principalement exposé aux Salons, depuis 1849 : *le Christ*, *Glycère la bouquetière* (1849-1852); *le Printemps* (1853); *la Prière*, *Étude de bouc*, *Étude de lama*, ces deux derniers à l'aquarelle, à l'Exposition universelle de 1855; des *Portraits* (1849-1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1850.

CHAZALLON (Antoine-Marie-Rémi), ingénieur hydrographe français, ancien représentant du peuple, né à Desaignes (Ardèche), le 17 janvier 1802, fut admis à l'École polytechnique en 1822, classé en 1824 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et attaché au grand travail hydrographique que dirigeait Beautemps-Beaupré et qui eut pour résultat la publication du *Pilote français*. Après de longues recherches, il reconnut que les marées de nos divers ports, au lieu d'être proportionnelles à celles de Brest, ainsi qu'on le supposait, sont une fonction quelconque de ces dernières. En 1838, il parvint à rédiger une série de tables indiquant pour chaque port et pour chaque heure de la journée la hauteur des pleines et basses mers. Ce travail, approuvé par les amiraux Hamelin et Rosamel et par Fr. Arago, fut l'origine d'une publication officielle, l'*Annuaire des marées*, qui paraît depuis 1839.

La science et la marine doivent encore à M. Chazallon la découverte des marées quart diurne, semi-tiers diurne, semi-quart diurne, etc. (*Comptes rendus* de l'Académie, t. XIV, p. 368), un Mémoire sur les divers moyens de se procurer une base en mer (*Annales maritimes et coloniales*, 1837, 1re partie, p. 323); des méthodes nouvelles pour déterminer les diverses ondes de la marée (*Annales hydrographiques*, 1re partie, t VII, p. 103); un instrument pour abréger certaines opérations graphiques, et l'invention du *Marégraphe* qui trace lui-même toutes les phases de la marée. Ces divers travaux lui ont valu le grade d'ingénieur hydrographe de première classe et la décoration de la Légion d'honneur; mais il ne put obtenir, malgré la recommandation du ministre Ducos, la place de membre adjoint au bureau des longitudes.

En 1848, M. R. Chazallon se présenta comme candidat à la Constituante aux électeurs de l'Ardèche. Nommé représentant du peuple le quatrième sur neuf, par 28669 suffrages, il vota avec la gauche non socialiste, appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom), et adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon et repoussa la proposition Rateau (voy. ce nom); mais il s'abstint dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il se tint, dès-lors, en dehors de la politique.

CHAZELLES (Léon DE), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée législative, membre du Corps législatif, né en 1805, était magistrat sous le règne de Louis-Philippe. Attaché au parti

Digitized by Google

catholique et légitimiste, et partisan de la liberté d'enseignement, il se présenta plusieurs fois comme candidat à la députation, mais il n'obtint le mandat législatif qu'en 1849. Elu, le douzième des treize représentants du Puy-de-Dôme, il fit partie de la majorité, approuva la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et fut arrêté à la mairie du 10e arrondissement. Son nom figura pourtant, le 4 décembre, sur une liste supplémentaire de la Commission consultative. Il reçut, en outre, la décoration de la Légion d'honneur, et présenté par l'administration aux suffrages des électeurs de la circonscription de Clermont, il devint membre du Corps législatif, où il a été réélu en 1857. Il est maire de la ville de Clermont et fait partie du conseil général du Puy-de-Dôme.

CHEEVER (Georges), littérateur américain, né le 17 avril 1807, à Hallowell (Maine), fut élevé au séminaire d'Andover, et ordonné pasteur d'une église de Salem en 1832. La même année, il vint en Europe, où il resta deux ans et demi. En 1835, un pamphlet vigoureux sur la tempérance, *la Distillerie du diacre Giles* (Deacon Giles's distillery), attira l'attention sur lui; mais les trop vives personnalités qu'il contenait, le firent poursuivre et condamner à la prison. Depuis 1839, à l'exception d'une nouvelle excursion en Europe (1844), il a exercé son ministère à New-York.

On a de lui, à part des articles nombreux dans les journaux religieux et littéraires : *Excursion d'un pèlerin dans les Alpes* (Wanderings of a Pilgrim in the Alpes, in-12, New-York); une réimpression du *Journal des pères pèlerins* (Pilgrim fathers), avec des commentaires historiques; plusieurs ouvrages de dévotion : *la Main de Dieu en Amérique* (God's hand in America, 1841); *Discours sur le Voyage du chrétien*, de Bunyan (the Lectures on Pilgrim's progress, in-12), qui eut beaucoup de succès; *la Montée difficile et autres allégories* (the Hill difficulty and other allegories; 1849, in-12); *les Détours du fleuve de l'eau de la vie* (the Windings of the River of the water of life; 1850); enfin plusieurs brochures d'économie sociale, dont la principale est une *Défense de la peine capitale* (the Argument for punishment by death, 1842).

CHEEVER (révérend Henry), frère du précédent, a longtemps voyagé sur mer, et a publié plusieurs récits maritimes qui ont joui d'une certaine vogue : *les Archipels du Pacifique* (the Island world of the Pacific, New-York, in-12); *la Vie dans les îles Sandwich* (Life in the Sandwich islands); *la Baleine et ses chasseurs* (the Whale and his Captors), etc. Le rév. Henry Cheever a écrit aussi, comme son frère, plusieurs volumes d'allégories religieuses.

CHÉGARAY (Michel-Charles), magistrat français, ancien député, né à Bayonne (Basses-Pyrénées, en 1802. Il fit ses études classiques au lycée Henri IV et son cours de droit à la Faculté de Paris, et remplit tour à tour les fonctions de juge-auditeur au tribunal de Bayonne (1826), de substitut à Orthez (1827), de procureur du roi à Montbrison (juillet 1830), puis à Lyon (1832). Étant avocat général, il fut désigné pour porter la parole dans le fameux procès d'avril 1834, où comparurent devant la Cour des Pairs les accusés politiques de Paris, de Lyon et de Saint-Étienne; il soutint l'accusation avec une grande chaleur. Cette affaire ayant attiré l'attention sur lui, il fut nommé, en 1835, procureur général à Orléans, d'où il passa à Rennes. Il revint à Paris, comme avocat général près la Cour de cassation, en juillet 1843. A cette époque, membre de la Chambre des Députés, où il représenta l'arrondissement de Bayonne, depuis 1837 jusqu'à la révolution de Février, il soutint par ses votes la politique ministérielle. Écarté des élections de l'Assemblée constituante, M. Chégaray vint siéger à la Législative en 1849, dans les rangs de la majorité contraire à la République. Révoqué en 1848 de ses fonctions d'avocat général, il les a reprises en 1852; en janvier 1853, il est passé à la Cour de cassation en qualité de conseiller. Parmi les travaux nombreux dont il a été chargé durant le cours de sa vie parlementaire, nous signalerons les rapports sur la réforme postale et sur les banques coloniales, à l'ancienne Chambre, et ceux sur le crédit foncier et la réintégration des conseillers de la Cour des comptes destitués par le gouvernement provisoire, à l'Assemblée législative. M. Chégaray est, depuis le 9 avril 1834, officier de la Legion d'honneur.

CHELIUS (Maximilien-Joseph), médecin-chirurgien allemand, né en 1794 à Mannheim (grand duché de Bade), fit ses études dans cette ville et à l'université de Heidelberg, et obtint, dès l'âge de 18 ans, le grade de docteur en médecine. Après avoir pratiqué son art dans différentes villes, occupé une place de médecin à l'hôpital d'Ingolstadt (Bavière), et accompagné l'armée badoise en France, il se livra à des études suivies dans les hôpitaux et universités de Vienne, de Gœttingue, de Berlin et de Paris, jusqu'à ce qu'en 1817, il fut appelé à Heidelberg avec le titre de professeur adjoint de médecine. Deux ans plus tard, il devint professeur titulaire, et, en 1826, le gouvernement badois lui conféra le titre de conseiller intime de la cour. M. Chelius a fondé à Heidelberg une clinique chirurgico-ophthalmiatrique, excellente école d'où sont sortis d'habiles et savants chirurgiens.

Le principal ouvrage de M. Chelius est son grand *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie, Heidelberg, 2 vol.; 7e édit., 1851), ouvrage fort répandu en Allemagne, et traduit en plusieurs langues, notamment sous le titre de : *Traité de chirurgie* (1842, 2 vol. in-8).

On a en outre de ce savant une étude *sur la Guérison des fistules vésiculaires par la cautérisation* (über die Heilung der Blasen-Schneiden Fistein durch Cauterisation, Heidelberg, 1845); le premier volume d'un *Manuel d'ophthalmologie* (Stuttgart, 1844), presque aussitôt traduit en français, et un grand nombre d'articles insérés dans les *Annales de médecine*, recueil scientifique rédigé depuis 1835 par MM. Chelius, Puchelt et Naegele.

CHELIUS (François), fils du précédent, a fait, sous la direction de son père, de bonnes études de chirurgie, et s'est fait connaître par la publication de quelques écrits, tels que : *de l'Amputation à l'articulation tibio-tarsienne* (über die Amputation am Fussgelenk, Heidelberg, 1846), et *du Staphylome de la cornée* (über das Staphylom der Hornhaut, Ibid. 1847). Il fait des cours particuliers de chirurgie à Heidelberg en qualité d'agrégé à la Faculté de médecine.

CHENAVARD (Paul), peintre français, né à Lyon, le 9 décembre 1808, vint prendre à Paris les leçons de MM. Hersent et Ingres, et partit ensuite pour l'Italie, où il se livra pendant plusieurs années à l'étude approfondie des grands maîtres, et acquit ainsi un vaste savoir qui a pu nuire à son originalité. A son retour, il se fit connaître par deux grandes toiles : *le Jugement de Louis XVI* et *Mirabeau répondant au marquis*

Digitized by Google

de Dreux-Brézé. Les hommes de la révolution de Février, dont il partageait les principes, et avec lesquels il avait agité souvent les plus hautes questions politiques et sociales, le chargèrent d'exécuter cinquante grandes compositions surmontées d'une frise, et de quatre mosaïques circulaires pour la décoration monumentale du Panthéon. Le peintre philosophe choisit un sujet qui allait à son talent : l'histoire de la civilisation depuis la Genèse jusqu'à la révolution française. *Le Déluge, la Mort de Zoroastre, la Guerre de Troie, la Mort de Socrate, le Passage du Rubicon, la Poésie italienne, le Siècle de Louis XIV*, et plusieurs autres cartons de onze pieds sur quinze, étaient déjà terminés lorsque le Panthéon fut rendu au culte catholique. M. Chenavard, ne pouvant exécuter son œuvre, en continua l'ébauche et les cartons, et exposa en 1853 : *Auguste fermant les portes du temple de Janus, Attila arrêté devant Rome*, et les *Commencements de la réforme;* puis à l'Exposition universelle de 1855 : la *Mort de Caton et de Brutus*, la *Naissance de Jésus-Christ*, la *Convention nationale*, et seize autres cartons de mérite inégal, mais dont la plupart se distinguent par la grandeur du style et la clarté de la composition. Il a été décoré en juillet 1853, et à obtenu une médaille de première classe en 1833.

CHENAVARD (M.-Antoine), architecte français, frère du précédent, est, depuis environ vingt ans, professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Correspondant de l'Institut, il est surtout connu par l'excursion qu'il entreprit, en 1843, avec plusieurs de ses confrères, dans diverses contrées du Levant, et dont il a donné lui-même, en 1846 et 1849, deux *Relations* illustrées (in-8 et in-12). On a encore de lui : *sur le Goût dans les arts* (1831, broch.); *Tombeaux* (1851, in-fol.); *Lyon antique restauré, d'après les recherches et documents de F. M. Artaud*, etc. (1851, id.); des *Notices*, etc.

CHÉNIER (Louis-Joseph-Gabriel DE), écrivain militaire français, né, à Paris, le 14 septembre 1800, est neveu des deux poëtes de ce nom. Après s'être fait inscrire au barreau de la Cour royale de Paris, il entra au ministère de la guerre, où il est aujourd'hui chef de bureau. Il a reçu, en 1842, la croix de la Légion d'honneur. Tous ses ouvrages ont pour objet la législation criminelle de l'armée : *Manuel des conseils de guerre* (1831, in-8); *Guide des tribunaux militaires* (1838, 2 vol. in-8), augmenté d'un troisième volume en 1853; *Manuel des parquets militaires* (1848, in-8); *de l'État de siége et de ses effets* (1849), etc. On a encore de lui : *la Vérité sur la famille de Chénier* (1838); *Éloge historique du maréchal Moncey* (1848, in-8), couronné l'année précédente par l'Académie de Besançon, et des articles dans le *Journal des sciences militaires* et le *Dictionnaire d'administration* de M. Block.

CHENNEVIÈRES (Charles-Philippe, marquis DE), administrateur français, né à Falaise (Calvados), le 23 juillet 1820, débuta dans les lettres par quelques volumes anonymes de contes et d'historiettes. Il parcourut ensuite le midi de la France, visitant surtout les musées. Attaché dès 1846 à l'administration des musées royaux, il fut nommé, en janvier 1852, inspecteur des Musées de province, chargé des expositions annuelles des artistes vivants. Il organisa, en cette qualité, les salons du Palais-Royal et des Menus-Plaisirs, et l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855. Il faisait partie du jury international et reçut alors la décoration. Depuis, il a reçu le titre d'inspecteur général des expositions d'art.

On a principalement de M. de Chennevières, qui a pris, depuis son mariage, le nom de Chennevières-Pointel : *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* (1847-1854, t. I à III, in-8); *Observations sur le musée de Caen et son nouveau catalogue* (1851); *Lettres sur l'art français* (1851), à propos du Salon; *Notice sur la galerie d'Apollon* (1851); *Essai sur l'organisation des arts en province* (1852, in-16), etc. Il a fondé, le 15 janvier 1851, avec M. de Montaiglon, les *Archives de l'art français*, recueil périodique de documents artistiques et de pièces inédites, continué depuis 1856 par ce dernier, et collaboré à la publication des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1854, 2 vol.), et du *Journal de Dangeau* (1854-1857, t. I à XII, in-8).

CHENU (Jean-Charles), naturaliste français, né à Metz, en 1808, vint en 1825 à Paris, où il fit ses études de médecine. Parti à vingt et un ans comme chirurgien militaire, il se trouva dans le Midi au moment de la première épidémie de choléra. En garnison à Carcassonne avec le régiment de cavalerie dans lequel il était passé depuis 1834, il eut occasion de donner ses soins au préfet de l'Aude, Gabriel Delessert, et dut à cette rencontre les relations qu'il eut plus tard avec toute la famille de ce dernier. Placé, quelques années après, à la tête de la riche collection botanique et minéralogique de M. Benjamin Delessert, il fut également attaché par celui-ci, comme sous-inspecteur, aux sources ferrugineuses de Passy. Il devint, vers le même temps (1845), aide-major de la gendarmerie de la Seine. Il a été décoré en mai 1845.

Les observations que fit M. Charles Chenu, soit dans sa carrière médicale, soit au milieu de ses richesses botaniques et minérales, ont été consignées par lui dans plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Rapport sur le choléra-morbus* (Perpignan, 1835, in-8); *Illustrations conchyliologiques, ou Descriptions et figures de toutes les coquilles connues, vivantes et fossiles, avec les genres nouveaux et les espèces récemment découvertes* (1842-1847, in-fol.); *Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy* (1841, in-12), annoté par M. Isidore Bourdon; *Essai sur les eaux minérales, avec le précis des sources minéro-thermales connues* (1840, 2 3 vol. in-8); *Leçons élémentaires d'histoire naturelle* (1846, gr. in-8); *Encyclopédie d'histoire naturelle* (1858-1855, 14 vol. in-8), publication populaire; *Chasse au chien d'arrêt* (1851, in-18, etc. M. Ch. Chenu a de plus rédigé les *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde*, sur les notes de M. Adolphe Delessert en 1841.

CHERBONNEAU (Jacques-Auguste), orientaliste français, né, le 28 août 1813, à la Chapelle-Blanche (Indre-et-Loire), fit ses études à Paris, au collége Charlemagne. Sa famille le destinait à l'enseignement. Son goût pour l'étude des langues vivantes, particulièrement de l'anglais et de l'arabe, le conduisit à Londres et en Algérie. De 1838 à 1846, il suivit les cours d'arabe de MM. Reinaud et Caussin de Perceval. Nommé membre de la Société asiatique en 1843, il débuta dans le *Journal asiatique* par des articles sur Antar, une étude sur Hariri et trois mémoires sur les khalifes abbassides (1846). Appelé par le ministre de la guerre à la chaire d'arabe de Constantine (1846), il se proposa à la fois d'enseigner l'arabe aux Français et le français aux Arabes, et de rechercher en Afrique les manuscrits relatifs à l'histoire du pays, ainsi que les monuments

Digitized by Google

d'archéologie romaine. Il parvint à se procurer les ouvrages d'Ibn Konfoud, d'Ibn Chemma, de R'abrini, d'Ibn Hammad et d'El-Abdéri, qui n'existent pas dans les bibliothèques de l'Europe. Il en a donné de longs extraits dans le *Journal asiatique* et la *Revue d'Orient*. L'ouvrage d'Ahmed Baba, intitulé : *Tekmilet ed-dibâdj*, qui renferme la biographie des savants du nord de l'Afrique, lui a fourni les matériaux de son *Essai sur l'histoire de la littérature arabe au Soudan* (1855), véritable révélation du mouvement intellectuel chez les Nègres.

De concert avec le général Creully, M. Cherbonneau a fondé, en 1852, la Société archéologique de la province de Constantine. Il a publié dans le premier volume de cette Société (1853) une longue *Notice sur Constantine et ses antiquités* et un *Itinéraire de Tombouctou aux monts de la Lune*. Il fit en outre plusieurs découvertes, telles que celles du château d'Arsacal et des colonies de Sila et de Phna, qui intéressent l'histoire locale. En 1856, il est devenu correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Outre les nombreux mémoires et articles qu'il a insérés dans divers recueils, on doit à ce savant professeur : *Fables de Lokman* (1846), texte et traduction; *Anecdotes musulmanes* (1847), texte arabe, suivi d'un dictionnaire analytique; *Exercices pour la lecture des manuscrits arabes* (1850); *Éléments de la phraséologie française* (1851, 2 vol. in-12), avec une traduction arabe à l'usage des musulmans; *Traité méthodique de la conjugaison arabe* (1854); *Leçons de lecture arabe; Histoire de Chems eddin*, extraite des *Mille et une Nuits* (1853), texte arabe avec deux traductions françaises; les *Fourberies de Delilah* (1856), texte arabe avec notes.

CHERBULIEZ (Antoine-Élisée), économiste suisse, né à Genève en 1797, fit ses études de droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale, et entra ensuite dans la magistrature. En 1833, il fut nommé professeur de droit en remplacement de M. Rossi, et, quatre ans après, il obtint à Genève la chaire d'économie politique et de droit public. De 1831 à 1846, il fit partie de la législature cantonale, et fut successivement membre du conseil représentatif, de l'Assemblée constituante et du grand conseil jusqu'à la révolution de 1848. Entraîné dans la chute du parti républicain conservateur, il est resté le constant adversaire de M. James Fazy (voy. ce nom), et n'a point cessé de combattre au nom de la liberté, contre les révolutionnaires et les socialistes, sans approuver les excès de la réaction militaire et monarchique.

Parmi ses écrits politiques, nous citerons deux ouvrages importants : *Théorie des garanties constitutionnelles* (1838, 2 vol. in-8), et *de la Démocratie en Suisse* (Ibid., 1843, 2 vol. in-8).

Il est connu surtout comme économiste de l'école libérale. Rédacteur de *l'Utilitaire*, journal des sciences sociales de 1828 à 1830, et collaborateur de la *Bibliothèque universelle* de Genève depuis 1836, du *Journal des économistes* depuis 1848, il a publié, sous le titre de *Richesse ou Pauvreté*, un *Exposé des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales* (Genève, 1840, in-8; 2e édition. Paris, 1841, in-18); *le Socialisme, c'est la barbarie* (Paris, 1848, brochure in-8); *Simples notions de l'ordre social à l'usage de tout le monde* (Ibid., 1848, in-18); *le Potage à la tortue, ou Entretiens populaires sur les questions sociales* (Ibid., 1849, in-18); *Étude sur les causes de la misère, tant morale que physique, et sur les moyens d'y porter remède* (Ibid., 1853, in-18); enfin il est un des auteurs du *Dictionnaire d'économie politique*.

Son frère puîné, M. Joël CHERBULIEZ, né à Genève en 1806, et libraire dans cette ville, a traduit avec lui plusieurs romans et contes de l'allemand.

CHÉRI (Rose-Marie CIZOS, dite ROSE), actrice française, née à Étampes, vers la fin de 1824, et fille d'un acteur et chef de troupe, qui prenait au théâtre le surnom de *Chéri*, fut de bonne heure actrice, musicienne et danseuse. Elle parut à Bourges, en 1830, dans la Lisette du *Roman d'une heure*, joua ensuite, à Moulins, Nevers, Clermont, etc., le répertoire de Léontine Fay, et dansa fréquemment le boléro de la *Muette*. En mai 1842, elle fit, sous son prénom de Marie, un premier début au Gymnase, mais sans succès, et se présenta inutilement aux autres scènes parisiennes. Elle revint prendre, au Gymnase, aux appointements annuels de 800 francs, l'emploi de doublure dans les rôles de Mlle Nathalie. La première occasion qui se présenta pour elle de remplacer cette actrice (5 juillet 1842), fit porter son engagement au chiffre de 4000 francs, et commença la série non interrompue de ses succès. Elle adopta dès lors le nom de Rose Chéri qu'elle n'a plus quitté, même après son mariage avec M. Lemoine-Montigny (2 mai 1845), alors directeur du Gymnase.

Les créations les plus estimées de Mme Rose Chéri, qui a toujours affectionné jusqu'ici les rôles d'ingénue, sont : Estelle, Clarisse Harlowe, Thérèse, Manon Lescaut, Graziella, Philiberte, Diane de Lys, dans les pièces qui portent ces noms; Camilla dans le *Démon du foyer*, Sarah Melvil dans *Flaminio*, Antoinette dans le *Gendre de M. Poirier*, et autres rôles du répertoire de MM. Dumas fils et Émile Augier (1843-1856). Son jeu a du naturel, de la finesse, une certaine grâce qui n'est pas exempte de manière, en un mot les qualités et les aimables défauts qui sont les qualités voulues au Gymnase.

CHÉRI-LESUEUR (Anna CIZOS, dite), sœur de la précédente, et née comme elle à Étampes, au commencement de 1826, a eu les mêmes débuts et la même existence. Engagée, peu de temps après elle, au théâtre du Gymnase, elle y a tenu depuis, comme chef d'emploi, les rôles de soubrettes de vaudeville. Elle a épousé, en 1852, M. Lesueur, artiste au même théâtre, et dont elle a joint le nom au sien.

CHÉRON (Amédée-Paul), bibliographe français, né à Paris, le 11 mars 1819, entra, vers 1845, à la Bibliothèque impériale, où il est encore employé (département des imprimés). Il a donné ses soins à la réimpression de quelques opuscules rares, et il dirige, depuis 1856, pour le libraire Jannet, le *Catalogue général de la librairie française au XIXe siècle* (gr. in-8), nomenclature de tous les ouvrages publiés en France du 1er janvier 1800 au 31 décembre 1855, par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

CHERRIER (Claude-Joseph DE), officier et historien français, membre libre de l'Institut, est né à Neufchâtel (Vosges), le 6 mars 1785. Dans sa première jeunesse, il s'occupa des sciences naturelles et fut même remarqué par Cuvier qui l'aida de ses conseils et de ses encouragements. Mais Napoléon, qui cherchait à s'attacher par des faveurs les descendants des anciennes familles nobles, lui envoya, lors de la campagne d'Austerlitz, un brevet d'officier. Nommé plus tard chef d'escadron au 4e corps de la grande armée, et attaché, comme aide de camp, au général comte

Digitized by Google

Bertrand, M. de Cherrier fit les campagnes de Calabre et d'Italie, puis celles de Saxe, d'Allemagne et Waterloo.

Malgré ses services sous l'Empire, son nom fut une recommandation auprès du pouvoir de la Restauration. Employé dans l'administration, sans cesser d'appartenir à l'armée, il ne donna sa démission qu'après les journées de Juillet 1830, et ayant refusé le serment à la nouvelle royauté, il perdit son grade militaire en même temps que sa place. Depuis, il ne se rallia à aucun gouvernement et se renferma dans des travaux historiques, qui le firent appeler en 1854, à remplacer le marquis Séguier de Saint-Brisson à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 27 janvier 1815.

On a de lui : *Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets*, etc., etc. (1841-1845, t. I à III, in-8). Les deux premiers volumes contiennent quelques pièces justificatives intéressantes, entre autres une dissertation curieuse *sur les Effets civils attachés à l'excommunication*.

CHÉRUEL (Auguste), historien français né, à Rouen (Seine-Inférieure), le 17 janvier 1809, fut reçu à l'École normale en 1828, et agrégé des classes supérieures des lettres en 1830. Nommé professeur d'histoire au collége royal de Rouen, il devint bientôt membre des Académies de Rouen et de Caen, et de la Société des antiquaires de Normandie. Outre un certain nombre de dissertations et de notices remarquables insérées dans les mémoires de ces compagnies savantes, il publia l'*Histoire de Rouen sous la domination anglaise* (Rouen, 1840, in-8), et l'*Histoire de la commune de Rouen* (Ibid., 1844, 2 vol. in-8). En 1849, il fut choisi pour succéder à M. H. Wallon, comme maître de conférences à l'École normale.

M. Chéruel joint, comme professeur, à une érudition variée, à une profonde connaissance des sources, à la sûreté du jugement, la netteté d'une parole claire et facile. Comme écrivain, sa réputation s'est étendue par la publication de plusieurs ouvrages considérables. Outre sa thèse intitulée : *de l'Administration de Louis XIV* (1661-1672) *d'après les mémoires inédits d'Olivier d'Ormesson* (Rouen, 1849, in-8), il a fait paraître *l'Histoire de l'administration monarchique en France depuis l'avénement de Philippe Auguste jusqu'à la mort de Louis XIV* (1855, 2 vol in-8); *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France* (1855, 2 forts vol. in-12, à 2 col., petit texte); *Marie Stuart et Catherine de Médicis* (1856, in-8), etc. Membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, il a publié dans la Collection des documents inédits le *Journal d'Olivier d'Ormesson* (1856, 2 vol. in-4), et a surveillé la triple édition des *Mémoires du duc de Saint-Simon* (1856 et ann. suiv.) publiés, pour la première fois, d'après le manuscrit original.

CHESEBRO (miss Caroline), romancière américaine, est née à Canandaigua (État de New-York), où elle a toujours résidé avec sa famille. Ses premiers articles littéraires parurent dans les *Magazines* en 1848. En 1851, elle publia une collection de contes et de nouvelles : *Dream-Lands, a Panorama of Romance* (New-York, in-12), œuvre d'un caractère sévère et parfois sombre, qui se retrouve encore, mais modifié par des études sérieuses et un talent mieux réglé, dans ses productions plus récentes : *Isa, pèlerinage* (Isa, a pilgrimage; in-12); *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, a romance of to-day; in-12); *les Enfants de la lumière* (The Children of light; in-12); deux petites nouvelles : *Philly et Kit, ou Vie et vêtement* (Philly and Kit; in-12), et *Victoria, ou le Monde vaincu* (Victoria, or the World overcome; 1855, in-12), histoire religieuse du temps des descendants immédiats des *Pilgrim fathers*.

CHESNEY (Francis Rawdon), général anglais, est né en 1789 à Ballyvea (Irlande). En sortant de l'Académie militaire de Woolwich, il obtint, à l'âge de seize ans, un brevet de lieutenant dans le corps d'artillerie et consacra les loisirs que lui laissa la vie de garnison dans les îles de la Manche, à compléter d'une manière approfondie son éducation militaire. Capitaine en 1815, il servit quelque temps à Gibraltar, et, ayant pris un congé illimité, se mit à parcourir l'Europe et à visiter les champs de bataille illustrés par les guerres de Frédéric et de Napoléon. En 1829, il se rendit à Constantinople pour soutenir les Turcs alors en lutte avec la Russie : son plan était d'arrêter l'armée de Diebitsch en reliant, par des fortifications, la chaîne des Balkans à une forte escadre de bateaux à vapeur qui occuperaient la mer Noire.

La paix ayant rendu ce plan de défense inutile, le capitaine Chesney se remit à voyager; ce fut en visitant l'Orient qu'il conçut l'audacieux projet de résoudre, au moyen de la vapeur, le problème d'une communication directe avec les établissements de l'Inde, soit par l'Euphrate, soit par la mer Rouge. Il est inutile d'insister sur les incalculables avantages qu'offrait au commerce anglais une entreprise de cette nature, dont la réussite devait lui faciliter l'accès de vastes régions jusque-là inexplorées, en abrégeant des deux tiers la durée du trajet. Notre voyageur parcourut d'abord la mer Rouge et établit pour la navigation à vapeur la possibilité d'aller en vingt et un jours de Suez à Bombay; puis, traversant les déserts de l'Arabie et de la Palestine, il atteignit l'Euphrate à Ana, y fit construire un radeau, et, avec l'aide de quelques Arabes, descendit le fleuve sur une étendue d'environ 800 milles jusqu'au golfe Persique (janvier 1831).

Ce voyage accompli au milieu des plus grands obstacles, il revint par la Perse et l'Asie Mineure, releva avec soin tous les points de repère de la nouvelle route, et plaça ses plans et mémoires sous les yeux du ministère. Deux ans plus tard, grâce à l'intervention toute particulière du roi Guillaume IV, un crédit de 20 000 liv. sterl. (500 000 fr.) fut ouvert au capitaine Chesney pour faire une expérience définitive (1834). On mit en outre à sa disposition deux bateaux à vapeur, *le George Canning* et *le Tigre*, un détachement de soldats d'élite pris dans l'artillerie, des ouvriers, des ingénieurs, etc. L'expédition devait durer dix-huit mois et reconnaître les deux routes de l'Inde, par l'Euphrate et par la mer Rouge. Muni des instructions du duc de Wellington et de lord Ellenborough, M. Chesney qui venait d'être promu au grade de lieutenant-colonel, mit à la voile en février 1835, et, après des retards suscités par le mauvais vouloir d'Ibrahim-pacha, commença seulement en mars 1836, la descente de l'Euphrate. L'expérience réussit complétement malgré la perte totale du bateau qu'il montait, et il eut enfin l'honneur de conduire, par cette nouvelle voie, la première malle de l'Inde en Angleterre (1837). Ses efforts furent récompensés par une pension nationale et le grade de colonel d'artillerie (1851). Tout récemment, il a été chargé par lord Palmerston d'étudier le tracé d'un chemin de fer qui relierait l'ancien port de Séleucie à l'Euphrate (septembre 1856). L'année précédente, il avait été nommé major général.

Digitized by Google

M. Chesney a écrit, dans les plus grands détails, l'historique de son expédition sous le titre : *Exploration de l'Euphrate et du Tigre* (Survey of the Euphrates and Tigris; Londres, 1850, 2 vol in-8), dont il avait déjà fourni l'abrégé au *Journal de la Société de géographie*. Il est également auteur d'un ouvrage sur *le Passé et le présent des armes à feu* (Observations on the Past and present state of the fire arms, 1852).

CHESTERFIELD (Georges-Auguste-Frédéric STANHOPE, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1805, à Bretby-Hall, (comté de Derby), descend d'une ancienne famille élevée en 1616 à la pairie, et qui compte parmi ses membres le célèbre écrivain de ce nom. Il fit ses études à l'université d'Oxford, hérita en 1815 du siége de son père à la Chambre des Lords et exerça, pendant quelques années, la charge de grand-veneur dans la maison de Guillaume IV. C'est à ce titre qu'il fait partie du Conseil privé depuis 1834. Ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec une fille de lord Forester (1816) il a deux enfants dont l'aîné, Goorges-Philippe-Cecil-Arthur, baron STANHOPE, né en 1831, a servi, de 1849 à 1855, dans les gardes à cheval.

CHEVALIER (Michel), célèbre économiste français, conseiller d'Etat, membre de l'Institut, ancien député, est né à Limoges, le 13 janvier 1806. Fils aîné d'un petit commerçant, il fut admis à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique (1824), d'où il passa à l'École des mines; quelques jours avant la révolution de Juillet, il fut attaché, comme ingénieur, au département du Nord. Séduit par les théories de la secte saint-simonienne, il adressa, le 11 et le 25 septembre 1830, au *Globe*, deux articles d'adhésion chaleureuse et reçut aussitôt la direction de cette feuille. Pendant deux ans, il y déploya, à un degré remarquable, les aptitudes les plus diverses; connaissances positives, ardeur infatigable au travail, style passionné, enthonsiaste. Après s'être distingué parmi les orateurs les plus véhéments de la salle Monsigny, il partagea le schisme de M. Enfantin (voy. ce nom), suivit ce dernier à Ménilmontant et prit une part active aux prédications ainsi qu'à la rédaction du *Livre Nouveau*, l'Évangile futur de la doctrine. Lorsque l'autorité dut mettre un terme aux scandales de la nouvelle Eglise, il comparut devant la Cour d'assises de la Seine avec le *Père suprême*, dont il était un des *cardinaux*, et fut nominativement condamné à un an de prison pour outrages à la morale publique (juillet 1832).

Après l'expiration de sa peine, dont le gouvernement avait abrégé la durée de moitié, M. Chevalier n'hésita pas à rétracter tout ce qu'il avait écrit, dans *le Globe*, contre la religion chrétienne, le mariage et la famille, et obtint de M. Thiers une mission particulière aux Etats-Unis; chargé d'y étudier le système des communications par eau et par voie de fer, il adressa au *Journal des Débats*, des diverses villes qu'il parcourut, une série de lettres qui attirèrent vivement l'attention, et qui étaient un cadre habilement choisi pour signaler les préjugés industriels de tous genres auxquels notre pays était livré. Plus tard il les augmenta et les publia à part sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du nord* (1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1838). Il dut à ce brillant ouvrage, que M. de Humboldt considérait « comme un traité de la civilisation des peuples de l'Occident, » une seconde mission en Angleterre, où venait d'éclater une crise commerciale des plus graves (1836). Après avoir fait à Londres une chute qui mit quelque temps sa vie en danger, il fit paraître le livre si souvent réimprimé, *des Intérêts matériels en France, travaux publics, routes, canaux, chemins de fer* (1838, in-8; 4e édit., 1839), véritable programme des grandes améliorations industrielles.

Nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur, conseiller d'Etat (1838), membre du Conseil supérieur du commerce et du Conseil royal de l'université et professeur d'économie politique au Collége de France, en remplacement de M. Rossi (1840), rétabli, dans le corps des mines, comme ingénieur de première classe, M. Chevalier, qui soutenait avec beaucoup de vivacité, dans les *Débats*, le système doctrinaire, réclama l'appui de l'administration pour entrer à la Chambre des Députés, où il ne fit du reste qu'une courte apparition (1845-1846). Non réélu par les électeurs de l'Aveyron, il devint un des plus fougueux champions du libre échange, et durant la campagne de 1847, essaya vainement, d'accord avec F. Bastiat, d'organiser en France une ligue réformiste sur les bases de celle qui venait de triompher en Angleterre.

L'avénement de la République fit perdre à M. Chevalier ses divers emplois, et le jeta dans les rangs de l'opposition contre-révolutionnaire. Prenant la défense de l'économie politique, alors si vivement attaquée par les différentes écoles socialistes, il combattit ses anciens coreligionnaires dans ses *Lettres sur l'organisation du travail* et *la Question des travailleurs* (1848), où il opposait aux systèmes radicaux de transformation sociale la saine interprétation des théories économiques. Après le coup d'Etat du 2 décembre, auquel il applaudit dans l'allocution qu'il fit à Montpellier au prince président, au nom du conseil général de l'Hérault (septembre 1852), M. Michel Chevalier fut remis en possession de sa chaire au Collége de France, que lui avait ôtée le gouvernement provisoire, nommé conseiller d'Etat et promu au rang d'ingénieur en chef. Il avait, en 1851, remplacé M. Villermé à l'Académie des sciences morales et politiques dans la section d'économie politique.

Outre les deux ouvrages déjà cités, et qui sont les plus importants, on a encore de lui : *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent* (1840, 2 vol. in-4, avec un atlas in-fol.), exposé méthodique des recherches les plus détaillées sur les routes, canaux et chemins de fer américains, leurs conditions d'établissement et priviléges d'exploitation, etc.; *Cours d'économie politique* (1842-1850, 3 vol. in-8), dont les objets principaux sont les machines, les voies de transport et la monnaie; *Essais de politique industrielle* (1843, in-8), souvenirs d'un voyage en France, en Belgique et en Allemagne; *l'Isthme de Panama* (1844, in-8); *la Liberté aux États-Unis* (1849, in-8); *Examen du système protecteur* (1851, in-8); *la Question de l'or* (1853, in-18); et un très-grand nombre d'études de longue haleine, insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Dictionnaire d'économie politique*, le *Journal des économistes*, et dont la plupart ont été l'objet d'une réimpression à part.

Son frère puîné, M. Auguste CHEVALIER, ancien secrétaire général de la présidence, a été nommé député, aux élections de 1857, au Corps législatif, dans le département de l'Aveyron. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHEVALLIER (Jean-Baptiste-Alphonse), pharmacien et chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Langres le 19 juillet 1793, se fit d'abord connaître par un *Traité des réactifs chimiques* (1824, in-8; 3e édit., 1829-1830, 2 vol.) qu'il publia en collaboration avec M. Payen. Le succès de cet ouvrage mit en lumière

Digitized by Google

le mérite des auteurs, et leur procura des bénéfices que M. Chevallier, pour sa part, employa à prendre ses grades en pharmacie. Avec l'aide de son ami, M. Payen, il ouvrit à Paris une officine sur laquelle un événement, resté fameux dans les annales judiciaires, attira l'attention publique. Un empoisonnement avait été commis à l'aide d'acétate de morphine acheté chez M. Chevallier. Ce chimiste, qui avait déjà précédemment étudié les propriétés toxiques de ce sel, eut le courage, en cette circonstance, de se prendre lui-même pour sujet de nouvelles expériences, dont les résultats furent consignés dans la revue médicale.

En 1823, MM. Chevallier et Payen publièrent deux nouveaux mémoires, le premier sur *le houblon*, le second sur *la pomme de terre;* ce dernier leur fit décerner une médaille d'or par la Société d'agriculture du département de la Seine.

M. Chevallier s'est spécialement occupé des questions qui intéressent l'hygiène publique. Outre les mémoires mentionnés plus haut, il a fait insérer de nombreux articles dans les journaux de pharmacie et de médecine, dans les *Annales de l'industrie*, dans les *Annales d'hygiène*, etc. On a aussi de lui : *Dictionnaire des drogues simples et composées* (1826-1829, 5 vol. in-8) en collaboration avec MM. Ach. Richard et Guillemain; *Manuel du pharmacien* (1824-1825, in-8), en collaboration avec M. Idt; *l'Art de préparer les chlorures désinfectants* (1829); *un Essai sur la dissolution de la gravelle et des calculs de la vessie* (1837); enfin un excellent *Dictionnaire des falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales* (1850-1852, 2 vol. in-8, 1854; 2e édit. considérablement augmentée, 1855).

M. Chevallier dirige actuellement la rédaction du *Journal de chimie médicale*, revue mensuelle fondée en 1825. Il est devenu successivement professeur-adjoint à l'École de pharmacie, membre des Académies de médecine de Paris (1824) et de Bruxelles, du conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et des conseils de salubrité de Paris et de Bruxelles; membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes des départements et de l'étranger. Il a été décoré en janvier 1833.

CHEVALLON [des Deux-Sèvres], représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à la Motte-Saint-Héraye en 1798, était, en 1814, élève du lycée Napoléon à l'époque de l'invasion étrangère; il prit part à la défense de Paris. Après avoir fait son droit à Poitiers, il devint le secrétaire de Manuel, entra dans la Charbonnerie, fut chargé de diverses missions secrètes en Allemagne, en Espagne, en Italie, et fit partie du comité de la Société *Aide-toi, le ciel l'aidera*. Après la révolution de Juillet, il fut un des délégués du parti républicain qui eurent, au Palais-Royal, une entrevue avec Louis-Philippe. Il refusa la préfecture de la Vienne, et continua de professer ouvertement des opinions radicales. Il établit et dirigea une fabrique de chaux hydraulique dans les environs de Niort. En 1848, il prit une part active aux travaux du *Comité central* du bazar Bonne-Nouvelle, formé par *le National* et par *la Réforme*, et fut nommé représentant du peuple dans les Deux-Sèvres, le cinquième sur sept. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il repoussa la proposition Rateau (voy. ce nom) et appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CHEVASSUS [du Jura], ancien représentant du peuple français, né à Poligny (Jura), le 15 juillet 1810, et fils d'un notaire de cette ville, occupa quelque temps la charge de son père, mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut nommé successivement maire de sa ville natale et conseiller général du département. Comme administrateur du bureau de bienfaisance, il montra beaucoup de zèle pendant la disette de 1847. Aussi, après la révolution de Février, fut-il élu représentant du peuple, le troisième sur huit, par 41 443 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction de la droite la moins hostile à la république, adopta la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée et admit néanmoins la proposition Rateau (voy. ce nom). Le parti démocratique fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. M. Chevassus est resté maire de Poligny et membre du conseil général du Jura.

CHEVÉ (C. F.), journaliste français, né vers 1810, s'est fait une place à part dans la presse républicaine en essayant de concilier le catholicisme avec les théories socialistes les plus avancées. Son premier écrit est un *Programme démocratique, ou Résumé d'une organisation complète de la démocratie radicale* (1839, in-8). Il publia ensuite *le Règne du Christ, ou Catholicisme et démocratie* (1842, in-18). Après la révolution de 1848, il adopta les idées de M. Proudhon sur la propriété, le loyer de l'argent, l'égal échange, etc., et les soutint avec beaucoup d'énergie dans *la Voix du peuple*. En 1850, il publia un petit *Catéchisme socialiste;* mais, pour rester fidèle à ses croyances catholiques, il dut se séparer de M. Proudhon et de son école qui combattaient ouvertement le christianisme. Quelque temps après cette rupture, il fit paraître de *Simples notes sur la base historique et le principe constitutif du catholicisme* (1851, in-18).

CHEVREAU (Henri), administrateur français, né, le 28 avril 1823, à Belleville (Seine), est fils du député au Corps législatif mort en 1854. Après avoir été élevé chez son père, qui était alors maître de pension à Saint-Mandé, il s'occupa de travaux littéraires et donna, en collaboration avec M. Laurent Pichat (voy. ce nom), un volume de poésies : *les Voyageuses* (1844, in-8). En 1848, il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée constituante : il lui manquait quelques jours pour avoir l'âge d'éligibilité. Il s'occupa ensuite activement de la candidature du prince Louis-Napoléon à la présidence, et, dès le 10 janvier suivant, n'ayant pas vingt-six ans, il fut nommé préfet de l'Ardèche. Au 2 décembre 1851, il soutint avec énergie la politique du coup d'État, et son dévouement à la cause napoléonienne le fit appeler au secrétariat général du ministère de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, comme directeur général du personnel. Il se mêla alors, d'une manière active et directe, aux événements qui ont amené l'Empire. En quittant la préfecture de l'Ardèche, il fut élu membre du conseil général de ce département.

Nommé conseiller d'État hors sections, M. H. Chevreau fut chargé, en 1853, de soutenir le projet de budget devant le Corps législatif; mais, à la suite de quelques difficultés de détail et de divergences d'opinion avec le ministre, M. de Persigny, il dut quitter le ministère, et fut nommé préfet de première classe à Nantes (1855). Il fut alors créé commandeur de l'ordre de la Lé-

Digitized by Google

gion d'honneur, dont il avait été fait chevalier en 1850 et officier en 1852.

Son frère, M. Léon CHEVREAU, né, le 23 octobre 1827, à Saint-Mandé, s'est trouvé de bonne heure associé à sa fortune politique. Chef de son cabinet dans l'Ardèche en 1849, sous-préfet à Forcalquier, puis au Havre, il a été appelé, en 1853, à la préfecture de l'Ardèche, à l'âge auquel son frère avait été nommé au même poste. Il vient de passer à la préfecture de la Sarthe. M. Léon Chevreau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 août 1852.

CHEVREUL (Michel-Eugène), chimiste français, membre de l'Institut, né à Angers le 31 août 1786, et fils d'un médecin distingué, fit ses études à l'École centrale d'Angers, où il eut pour condisciple et pour émule l'anatomiste Béclard. Il avait dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris et entra comme manipulateur dans la fabrique de produits chimiques de Vauquelin, qui reconnut bientôt dans son jeune élève des aptitudes et une sagacité singulières, et le chargea de la direction de son laboratoire. Préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle (1810), il fut, quelques années après, nommé professeur au lycée Charlemagne, officier de l'Université, et directeur des teintures et professeur de chimie spéciale à la manufacture de tapis des Gobelins. Ces dernières fonctions le mettaient à même de se livrer à son goût pour les recherches analytiques, et d'appliquer ses vues si profondes et si ingénieuses sur ce qu'on peut appeler la philosophie pratique des phénomènes naturels. En 1826, il prit, dans la section de chimie de l'Académie des sciences, la place que la mort de Proust venait de laisser vacante, et en 1829, il succédait à son ancien maître, Vauquelin, dans la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il est devenu, depuis, membre de la Société royale de Londres, président de la Société d'agriculture, et, à plusieurs reprises, il a été chargé de l'administration du Muséum.

Dès 1823, M. Chevreul avait publié ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*, travail qui a ouvert à la chimie organique et à plusieurs des industries qui en dépendent, une voie jusqu'alors inconnue. L'importance de cet ouvrage et des résultats qu'il a produits a tellement frappé, en 1852, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, qu'elle a décerné à l'auteur le prix de 12 000 francs, de la fondation du marquis d'Argenteuil. « Le prix, disait M. Dumas à son illustre confrère, consacre l'opinion de l'Europe sur des travaux servant de modèle à tous les chimistes; c'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. Le monde entier se livre à leur fabrication et trouve dans leur emploi de nouvelles sources de salubrité et de bien-être. » M. Chevreul est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 24 septembre 1844. Il a été membre des jurys internationaux des Expositions universelles de Londres et de Paris.

Les travaux les plus remarquables de M. Chevreul ont eu pour objet, outre l'étude des corps gras d'origine animale, celle des couleurs, de leurs contrastes, de leur alliance et de la graduation de leurs nuances; il a fait sur ce sujet, tant aux Gobelins qu'au Muséum, de nombreuses leçons qui ont fait l'objet des publications suivantes : *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-1831, in-8), et *de la Loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets coloriés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1839, in-8, avec un atlas in-4).

Nous n'essayerons point d'énumérer tous les mémoires intéressants que ce savant a présentés à l'Institut, non plus que les articles insérés dans les recueils scientifiques; nous signalerons seulement ses articles sur l'histoire de la chimie (*Journal des savants*); ses *Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications* (1824, in-8); *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie* (1848); *de la Baguette divinatoire du pendule et des tables tournantes* (1854, in-8); *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général* (1855, in-12), enfin tous les articles de chimie du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Il a joint quelques *Considérations scientifiques* aux *Recherches photographiques* (1855), publiées par M. Niepce de Saint-Victor.

CHEZY (Guillaume DE), écrivain polygraphe allemand, fils de l'orientaliste de ce nom, né à Heidelberg, le 21 mars 1806, fit ses études dans différentes villes de l'Allemagne et les acheva à Vienne en 1829. Depuis il n'a cessé de parcourir l'Allemagne, écrivant dans les journaux, publiant des romans, faisant représenter des drames. Il a donné des articles de genre très-piquants au *Magasin populaire du Rhin* (Rheinische Volkshalle), et depuis 1848 à la *Gazette de l'empire autrichien*, ainsi que des romans ou des nouvelles pleines d'intérêt au *Miroir périodique* (Zeitspiegel) de Spindler (1831-1832); au *Morgenblatt* (1837), aux *Feuilles volantes* (Fliegende Blaetter); à la *Gazette de Cologne*, etc.

Parmi ses meilleurs romans, qui se recommandent par la grâce et le bon goût, on remarque : *Wanda Wielopolska* (Stuttgart, 1831); *l'Écolier en voyage* (der fahrende Schüler, Zurich, 1835, 3 vol.); *les Oiseaux de Martin* (die Martinsvœgel, Carlsruhe, 1837); *le Pieux juif* (der fromme Jude, Stuttgart, 1845, 4 vol.); et d'autres ouvrages de fantaisie ou d'érudition : *le Grand livre des maléfices* (das grosse Malefizbuch, Landshut, 1847, 3 vol.); *le Héraut d'honneur* (der Ehrenherold, Stuttgart, 1848), etc. On cite aussi : *Coup d'œil sur les parties les plus intéressantes du blason* (Uebersicht des Wissenswerthesten aus der Wappenkunst); *la Chevalerie en image et en parole* (das Ritterthum in Bild und Wort, Stuttgart, 1848), et deux drames de jeunesse qui jouirent d'une certaine vogue : *Camoens* et *Pétrarque* (Baireuth, 1832).

CHICHESTER (Henry-Thomas PELHAM, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1804, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée en 1762 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Pelham, il obtint en 1820 un brevet de sous-lieutenant dans l'armée et prit, en 1826, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords; il y vota avec le parti conservateur modéré. Depuis 1844, il a le grade de major. En 1850, il a été appelé à présider le comité d'enquête des propriétés domaniales de l'Église établie. De son mariage avec une fille du Comte de Cardigan (1828), il a six enfants, dont l'aîné, Walter-John, baron PELHAM, est né en 1838, à Stanmer (comté de Sussex).

CHILD (Lydia-Maria FRANCIS, mistress), femme de lettres américaine, est née dans le Massachussets vers 1802. Une circonstance fortuite décida de sa vocation littéraire. Elle n'avait pas encore songé à écrire lorsqu'elle trouva chez son frère un numéro de la *North american Review*, où l'on indiquait combien il serait facile à un écrivain de transporter dans le domaine des fictions l'établissement des premiers colons en Amérique. Ce fut comme un trait de lumière; elle prit aussitôt la plume, et composa en six semai-

Digitized by Google

nes *Hobomok* (1824), où elle mit en scène les émigrants du XVIe siècle. Ce roman, accueilli avec beaucoup de faveur, fut suivi d'un second, *les Rebelles* (1825), destiné à rappeler l'insurrection générale des colonies.

Miss Francis se maria l'année suivante, et, voyant désormais sous le jour le plus sérieux les devoirs de l'écrivain, elle traita des sujets propres à instruire ou à moraliser. De 1828 à 1832, elle publia : *la Bonne ménagère* (the Frugal housewife), à l'usage des classes pauvres; deux manuels d'éducation, *le Livre des jeunes mères* (the Mother's Book), traduits en français en 1839; et *le Livre des jeunes filles* (the Girl's Book); un recueil de morceaux détachés en vers et en prose, intitulé : *la Guirlande* (the Coronal); enfin quelques portraits pour la *Ladies' Library* (Mmes Guyon, Roland, de Staël, etc.); les *Biographies des honnêtes femmes* et l'*Histoire et condition des femmes à toutes les époques* (2 vol.).

En 1833, mistress Child se prit d'enthousiasme pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et lança un chaleureux *Appel en faveur de cette classe d'Américains appelés Africains* (an Appeal, in-12). Le moment était mal choisi, et cette tentative généreuse déchaîna contre elle l'opinion publique. On remarqua peu son roman grec de *Philothea*, qui parut quelque temps après (1835). En 1841, elle vint à New-York et prit, avec son mari, la direction d'un journal abolitioniste, le *National anti-slavery Standard*, dans lequel elle fit paraître une série de *Lettres*, plus tard imprimées sous le titre de : *Letters from New-York* (2 vol.). Nous citerons encore de cette dame : *Agir et rêver* (Fact and Fiction, 1846), recueil de nouvelles, et *les Fleurs du printemps* (Spring Flowers, 1850). En 1855, elle mettait la dernière main à une exposition critique des diverses formes religieuses, *the Progress of religions Ideas* (3 vol.), depuis les anciens cultes de l'Inde jusqu'à l'établissement du catholicisme.

CHILLY (Charles-Marie), acteur français, est né à Stenay (Meuse), vers 1808. Il quitta le modique emploi qu'il avait à Paris dans une maison de commerce, pour s'enrôler dans une troupe de province dirigée par M. Bocage. En 1831, il débuta à l'Odéon dans *les Secrets de cour*, remplit quelques seconds rôles de comédie, et aborda le drame à la Porte-Saint-Martin dans *Pinto* et *Marie Tudor*. Il fut quelque temps attaché au théâtre français d'Amsterdam. Depuis 1839, M. Chilly a fait plus souvent partie du personnel de l'Ambigu-Comique, et s'est acquis de la réputation au boulevard, en jouant le mélodrame. *L'Abbaye de Castro*, *les Bohémiens*, *les Mousquetaires*, *le Juif errant*, *Marthe et Marie*, *le Juif de Venise*, lui ont fourni ses principaux succès. Après avoir été quelque temps au Havre, il est entré momentanément en 1856, à la Gaîté d'où il vient de passer comme directeur à l'Ambigu.

CHIMAY (Joseph-Philippe-François RIQUET, DE CARAMAN, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, diplomate belge, né le 20 août 1808, compte parmi ses ancêtres Pierre-Paul Riquet, créateur du canal du Languedoc. Après la révolution de 1830, il entra dans la diplomatie comme ministre plénipotentiaire de Belgique. Il a rempli ces hautes fonctions à la Haye, à Francfort, à Rome, à Florence et à Paris; en dernier lieu, il a négocié le traité qui a supprimé, pour l'honneur de son pays, la contrefaçon. De 1841 à 1842, il a été gouverneur de la province du Luxembourg. Depuis 1843, il représente le district de Thuin dans la seconde Chambre, où il vote avec la droite catholique. Il est un des appuis du journal *l'Émancipation*.

Marié le 25 août 1830 à Émilie, veuve du comte de Bridge et fille du célèbre banquier Pellapra, née le 11 novembre 1808, il a trois enfants : Marie-Joseph-Guy-Henri-Philippe, prince héréditaire, né le 9 octobre 1837; *Eugène*, comte de Caraman, né le 8 janvier 1843, et Marie-Henriette-Valentine, née le 15 février 1839. — Son frère, Michel-Gabriel-*Alphonse*-Ferdinand Riquet de Caraman, prince de Chimay, né le 5 juin 1810, a épousé, le 27 décembre 1834, sa cousine Rosalie-Marie-Joséphine Riquet, née le 31 juillet 1814, dont il a trois enfants. Lors de la création du titre de prince de Chimay (24 septembre 1824), il a obtenu, pour lui seul, l'autorisation de l'ajouter à son nom patronimique.

CHISHOLM (Caroline JONES, mistress), dame philanthrope anglaise, est née, vers 1810, à Wootton (comté de Northampton). Elle reçut de sa mère une excellente éducation qui développa les généreux instincts de charité et de dévouement dont elle donna des preuves dès son enfance. A peine mariée au capitaine Alexandre Chisholm, qui l'emmena aux Indes (1830), elle s'occupa d'améliorer le sort des filles de soldat, intéressa en leur faveur le gouverneur et les fonctionnaires de Madras, et fonda pour elles une école, organisée avec tant de bonheur, que l'établissement a survécu à son départ.

A Sydney, où elle suivit alors son mari, elle montra le même zèle envers les malheureux : ce fut surtout vers les pauvres familles d'émigrants qu'elle se sentit attirée, et rien ne lui coûta, ni sacrifices ni démarches de toute sorte, pour leur rendre un foyer et une patrie. Les jeunes femmes surtout devinrent ses protégées; afin de leur procurer quelques ressources, elle obtint à grand' peine du gouvernement un local où elle établit un atelier de travail. Pour encourager ces infortunées par son exemple et être en quelque sorte une mère pour elles, elle choisit l'asile même pour demeure. De temps à autre, elle faisait, dans l'intérieur, de longs et pénibles voyages, soit pour former des comités d'assistance, soit pour les placer dans les fermes ou fabriques. Dans un moment où il y avait excès de population, elle se mit à la tête des émigrants, les dirigea au delà des montagnes et surveilla leur établissement, faisant à la fois fonctions de guide, de conseiller et de commissaire général.

En outre, mistress Chisholm ouvrit à Sydney un bureau pour les gens sans travail; plus de 10 000 personnes, qui se sont adressées à elle, ont été, par son ingénieux dévouement, mises à l'abri du besoin. En 1845, son mari, qui avait repris du service dans l'Inde, la rejoignit, la seconda de tous ses moyens, et, l'année suivante, ils s'embarquèrent ensemble pour l'Angleterre. Mistress Chisholm reçut, avant son départ, comme témoignage de la reconnaissance publique, une somme de 150 livres (3750 fr.), recueillie par souscription, et qu'elle réserva pour l'accomplissement de ses charitables projets.

A Londres, *l'amie des émigrants*, ainsi qu'on l'appelait, continua sa bonne œuvre au milieu de nouveaux obstacles. Soutenue par une ferme volonté, elle réussit à attirer l'attention du gouvernement; elle obtint que plusieurs navires seraient affectés au transport des femmes et des enfants des *convicts* d'Australie, lorsque ceux-ci auraient mérité par leur conduite de rentrer dans la vie de famille. Des comités particuliers furent organisés afin d'éclairer l'opinion; une importante Société fut créée sous le titre de *Family colonisation loan Society* pour

Digitized by Google

provoquer le système d'émigration par familles, le seul dont les résultats satisfassent l'économie et la morale. De nombreux bâtiments sont ainsi partis, non sans avoir été, l'un après l'autre, pourvus par l'infatigable mistress Chisholm de tout le bien-être nécessaire à des êtres humains. Ajoutons que, tout le temps qu'elle resta en Angleterre, elle ne cessa d'être pour les émigrants l'agent le plus actif : elle s'occupait de rechercher et de soutenir leurs parents, de leur fournir tous les renseignements désirables, de recevoir leurs envois d'argent, etc. Sa correspondance était incessante : en Irlande seulement, elle entretenait un échange de lettres avec plus de 5000 individus de la plus basse condition.

De retour à Sydney en 1854, mistriss Chisholm fut reçue par la population avec les démonstrations d'un sincère enthousiasme; on ouvrit même une nouvelle souscription en sa faveur afin de la mettre à même d'exercer sa philanthropie sur une plus large échelle, car elle a des revenus à peine suffisants pour vivre. On a d'elle un livre précieux pour les émigrants australiens, dont il est devenu en quelque sorte le code : *Voluntary information of the people of New South Wales.*

CHLAPOWSKI (Desiré), général polonais, né en 1788 dans le grand-duché de Posen, entra, en 1807, dans les troupes polonaises organisées par Napoléon, et devint officier d'ordonnance de l'Empereur, puis chef d'escadron de la garde. Il fit plusieurs campagnes en Espagne et en Allemagne; mais, en 1813, il quitta le service et se retira dans ses terres. Après la révolution du 29 novembre 1830, il se rendit à Varsovie, où il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie. Il marcha vers la Lithuanie, qui l'accueillit comme un libérateur, et opéra sa jonction avec Gielgud; mais, après plusieurs échecs, il recula devant l'armée russe et se réfugia sur le territoire prussien. Cette retraite très-précipitée lui attira, de la part des patriotes polonais, de graves accusations, auxquelles il répondit par la publication de ses *Lettres sur les événements militaires en Pologne et en Lithuanie* (Paris, 1839). Depuis 1831, le général Chlapowski, rallié au gouvernement prussien, est resté étranger à toutes les tentatives d'affranchissement du parti national, et s'est appliqué exclusivement à de grands travaux agricoles.

CHMEL (Joseph), historien allemand, né à Ollmütz le 16 mars 1798, acheva ses classes au séminaire de Kremsmünster, entra, à l'âge de 18 ans, dans le chapitre de Saint-Florian, dont il devint plus tard bibliothécaire, et dut à l'aptitude qu'il montra pour les recherches historiques d'être envoyé à Vienne par le prieur Michael Arneth, pour y continuer ses études aux frais du chapitre (1830). Appuyé par M. de Metternich et le comte Kolowrat, il obtint, en 1834, la place de second archiviste des archives secrètes de la maison impériale d'Autriche (Geheime Haus, Hof und Staatsarchive). Premier archiviste en 1840, il fut nommé, en 1846, vice-directeur des archives, et en même temps conseiller du gouvernement. Il est chanoine régulier du chapitre de Saint-Florian et membre de l'Académie des sciences de Vienne depuis sa fondation.

M. Chmel s'est surtout occupé des sources de l'histoire autrichienne et plus spécialement des sources de l'histoire de la maison de Habsbourg jusqu'au règne de Maximilien Ier. Il a publié sur ce sujet plusieurs travaux d'une grande importance, parmi lesquels il faut mentionner : *Matériaux pour servir à l'histoire d'Autriche* (Materialien zur œsterreichischen Geschichte, Vienne, 1832-1840, 5 vol.); *Regesta chronologico-diplomatica Ruperti regis Romanorum* (Francfort, 1834); *Regesta chronologico-diplomatica Friderici III Romanorum imperatoris* (Vienne, 1838-1840, 2 vol.); *l'Historien autrichien* (der œsterreichische Geschichtsforscher, Ibid., 1838-1842, vol. I-III); *Extraits et catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale royale de Vienne au point de vue historique* (die Handschriften der K. K. Hofbibliothek zu Wien, etc., Ibid., 1840-1841, t. I et II); *Histoire de l'empereur Frédéric IV* (Geschichte Kaiser Friedrich's IV, Hambourg, 1840-1843, 2 vol.); *Documents pour servir à l'histoire de la Croatie et de la Slavonie durant les années* 1526 *et* 1527 (Actenstücke zur Geschichte Kroatiens und Slavoniens in den Jahren 1526 und 1527, Vienne, 1846); *l'Ambassade de Herberstein en Espagne en* 1519 (Herbersteins Gesandtschaftsreise nach Spanien, 1519, Ibid., 1846); *Monumenta Habsburgica* (Ibid., 1850 et suiv.); *Recherches historiques sur la maison de Habsbourg* (Habsburgische Excursionen, Ibid., 1850 et suiv.); *Archives pour servir à la connaissance des sources de l'histoire autrichienne* (Archiv. für Kunde œsterreichischer Geschichtsquellen), publication périodique qui comprend deux volumes par an depuis 1848, et qui a été confiée à M. Chmel, ainsi que le *Recueil de notices* (Notizenblatt), qui s'y rattache; enfin un grand nombre de mémoires et d'articles insérés dans les *Comptes rendus* et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Vienne.

CHOATE (Rufus), orateur américain, né, le 1er octobre 1799, à Ipswich (Massachussets), étudia le droit, et s'établit successivement, comme avocat, à Danvers, à Salesse, et enfin, en 1834, à Boston. Avant cette époque, il avait déjà été sénateur dans l'État de Massachussets, et avait siégé au Congrès. En 1842, il remplaça Daniel Webster au sénat des États-Unis; mais il donna sa démission en 1845, abrégeant volontairement sa carrière publique pour se renfermer exclusivement dans la pratique du barreau. Quoiqu'il n'ait publié aucun ouvrage, il s'est acquis une véritable réputation littéraire par son éloquence. Parmi ses discours au Congrès, on remarque ceux qu'il a prononcés à propos de la question de l'Orégon et de l'annexation du Texas. On cite encore une adresse qu'il prononça à New-York, en 1843, le jour anniversaire du débarquement des *pères pèlerins* (father pilgrims), fondateurs de la colonie de la Nouvelle Angleterre, et surtout l'*Éloge* de son illustre ami, Daniel Webster (juillet 1853). Cet orateur a de l'impétuosité, une abondance pompeuse qui touche à l'emphase, mais qui n'exclut chez lui ni la vigueur du raisonnement ni la souplesse.

CHODZKO (Jacques-Léonard Borevko), historien et littérateur polonais, né le 6 novembre 1800, à Oborek (district d'Ozmiana), descend d'une famille ancienne et noble de Lithuanie. Il étudia à l'université de Wilna, où il s'adonna de préférence à l'histoire, sous le célèbre Lelewel, et fut reçu licencié ès lettres. Secrétaire de Michel Oginski, en 1819, il parcourut avec ce prince la plus grande partie de l'Europe, et vint se fixer à Paris en 1826. A la révolution de Juillet 1830, il prit part à la lutte et fut choisi pour aide de camp par le général La Fayette, avec le grade de capitaine d'état-major. Rentré quelque temps après dans la vie privée, il fut successivement employé à la bibliothèque de la Sorbonne, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et bibliothécaire au ministère de l'instruction publique. Il est membre de l'Académie de Nancy et de plusieurs Sociétés savantes.

Digitized by Google

On a de lui : *Histoire des légions polonaises en Italie* (Paris, 1829, 2 vol. in-8); *les Polonais en Italie* (1829, in-fol.); *Esquisse chronologique de l'histoire de la littérature polonaise* (Id.); *Tableau de la Pologne ancienne et moderne* (1830, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en plusieurs langues; *Coup d'œil, etc., sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne* (1831, in-8); *Histoire politique de la Lithuanie, etc.* (1831, in-8); *Tableau des révolutions de la Pologne*, avec M. de Mancy; plusieurs cartes et atlas concernant la Pologne; des *Notices* sur *Kosciuzko* (Fontainebleau, 1837, in-18) et sur *Lelewel* (1834, in-8); *la Pologne historique, littéraire, monumentale, etc.* (1834-1847, 3 vol. gr. in-8, avec gravures et cartes); *Histoire de Pologne* (1855, in-4); *Histoire de Turquie* (1855, in-4), deux publications littéraires illustrées faisant partie de la *Guerre d'Orient*. M. Chodzko a collaboré en outre à un grand nombre de recueils, *le Globe*, *le Courrier-Français*, *le Constitutionnel*, etc.

Deux membres de la même famille, MM. Ignace et Alexandre CHODZKO, nés, le premier en 1795, le second, en 1804, ont publié plusieurs ouvrages historiques et philologiques. On cite principalement du premier : *Tableaux de la Lithuanie* (Wilna, 1840-1854, par livraisons).

Le second, aujourd'hui retiré en France, a donné : *Specimens of the popular poetry of Persia* (Londres, 1842); *le Théâtre persé* (Paris, 1845, in-8); *le Guilan; Excursions aux pyles Kaspiennes* (1851); *le Khoraçan et son héros populaire* (1852); *le Décâti* (1852); *Grammaire persane* (Paris, 1852, in-8), et autres travaux sur les langues orientales.

CHOLAT (François-Joseph-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à la Tour-du-Pin (Isère) en 1806, entra à l'École polytechnique en 1826, et en 1828, à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant d'artillerie en 1830, il était, en 1848, capitaine au 4e d'artillerie et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 22 avril 1847. En garnison à Lyon lorsque la République fut proclamée, il entra en relations directes avec les autorités provisoires, et M. Emmanuel Arago, commissaire général dans le département du Rhône, le nomma chef de l'état-major de la garde nationale de Lyon. Dans ce poste difficile, il sut maintenir l'ordre en présence des exigences des passions populaires, et s'acquit l'estime des républicains de toutes nuances. Ses compatriotes de l'Isère l'adoptèrent pour candidat à la Constituante, où il fut envoyé le neuvième sur treize, par 86610 voix. Membre du Comité de la marine, il vota presque constamment avec la Montagne, et refusa de sanctionner par son vote l'ensemble de la Constitution, ainsi que de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-ardente à la politique de l'Élysée, signa les demandes de mise en accusation présentées par Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition de Rome. Réélu, le huitième, à l'Assemblée législative, il continua de lutter avec le parti démocratique contre la coalition des anciens partis, repoussa la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision du pacte fondamental. Non moins hostile à la politique de l'Élysée qu'aux plans de la majorité royaliste, il fut un des premiers représentants qui, après le coup d'État du 2 décembre, reçurent l'ordre de quitter la France, et se vit rayer des cadres de l'armée.

CHOLLET (Jean-Baptiste-Marie), chanteur français, né, à Paris, le 20 mai 1798, et fils d'un choriste de l'Opéra, commença, en 1806, au Conservatoire, des études de solfége et de violon, qui furent interrompues pendant quelques années, puis reprises avec beaucoup d'ardeur. Il obtint un prix de solfége en 1814, mais l'année suivante, le Conservatoire ayant été fermé par les événements politiques, il entra parmi les choristes de l'Opéra. Sa voix était alors celle d'un baryton. Il chanta aux Italiens, puis au théâtre Feydeau, de 1816 à 1818, et s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de province pour jouer les rôles de Martin. Il fut applaudi dans plusieurs, au Havre entre autres, sous le nom de Dôme-Chollet.

A la suite de brillants succès à Bruxelles, il obtint, en 1826, un engagement avantageux à l'Opéra-Comique, et fut admis comme sociétaire en 1827. Il chanta dès lors les rôles de ténor; Hérold écrivit pour lui *Marie*, et plus tard *Zampa*, où il a laissé des souvenirs ineffacables. Il obtint aussi un grand succès dans *la Fiancée* d'Auber et *Fra-Diavolo*. *Le Postillon de Lonjumeau* d'Adam fut pour lui un vrai triomphe.

Devenu libre par la dissolution de la société de l'Opéra-Comique et la ruine de l'administration qui lui succéda, M. Chollet alla jouer dans les grandes villes de province. En 1832, il débuta au grand théâtre de Bruxelles, où il resta deux années. Après un engagement d'une année au théâtre de la Haye, il rentra à l'Opéra-Comique (1835), et fut encore accueilli avec quelque faveur dans *l'Éclair* et dans *le Chalet*. Peu de temps après, il quitta le théâtre. Plus de quinze ans plus tard, il essaya de reparaître dans *le Postillon de Lonjumeau*, au Théâtre-Lyrique (1854), mais cette tentative ne fut pas assez heureuse pour le retenir encore à la scène.

La voix de M. Chollet, qui tient le milieu entre celle du baryton et celle du ténor, avait plus de puissance et de douceur que de facilité. Il a dû une grande partie de ses succès à son adresse vocale, à la connaissance parfaite des effets qui plaisent au public, à sa science du point d'orgue. Les compositeurs dont il rendit les œuvres populaires lui reprochèrent d'y mêler des traits qui en altéraient le caractère. Violoniste habile et compositeur distingué, il a publié, à Paris et à Bruxelles, des romances et des nocturnes, dont plusieurs ont eu du succès.

CHOLMONDELEY (Georges-Horace CHOLMONDELEY, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1792 à Paris, descend d'une famille irlandaise élevée, en 1689, à la pairie, et, en 1815, au marquisat. Il porta le nom de comte de Rocksavage jusqu'en 1821, où il siégea à la Chambre des Lords sous celui de baron Newburgh; depuis la mort de son père (1827), il est connu comme marquis de Cholmondeley. Ses opinions sont conservatrices. En 1830, il a été nommé membre du Conseil privé. Marié deux fois, en 1812 et en 1830, il n'a pas d'enfants, et son héritier présomptif est son frère, Henry-William-Hugues, né en 1800 à Londres, et député du Hampshire, de 1852 à 1857.

CHOMEL (Auguste-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1788. Élève de l'hôpital de la Charité, il eut pour maîtres Pinel, Corvisart, Laennec et Bajer, dont il devint le protégé. Reçu docteur en 1813, sa thèse *sur le Rhumatisme*, dans laquelle il se déclara ouvertement contre les systèmes de Bichat et de Broussais, donna de bonne heure à son nom un certain retentissement qui contribua à ses succès. Nommé médecin des hôpitaux, il

Digitized by Google

arriva dès 1827, au professorat, par ordonnance royale, le concours n'étant pas encore établi. Il donna sa démission en 1852. Il était médecin de la duchesse d'Orléans. Élu membre de l'Académie de médecine en 1823, il fut créé officier de la Légion d'honneur en 1837.

M. Chomel compte à la fois parmi les professeurs et parmi les praticiens, comme un homme de haute valeur. C'est lui qui, le premier, quoique jeune encore, fit à l'hôpital de la Charité une véritable clinique. Ne se contentant pas de faire quelques observations en passant, il interrogeait les malades avec attention, explorait l'état de leurs organes avec un soin scrupuleux, et faisait remarquer aux élèves les phénomènes les plus importants. Il commença ainsi à former cette école de sages praticiens que nous voyons grandir chaque jour, grâce à la propagation de la même méthode. Se recommandant par un diagnostic rationnel et sûr, ainsi que par une sage médicamentation, il préfère, entre les remèdes, ceux dont l'usage a constaté l'efficacité, n'admettant l'expérimentation que dans les cas qui sont au-dessus des ressources de la science.

Parmi les ouvrages que M. Chomel a publiés, nous citerons : *Éléments de pathologie générale* (1817, in-8; 3e édit. en 1840); et *des Fièvres et des maladies pestilentielles* (1821, in-8), qui furent tous deux réfutés par Broussais. On a publié, de 1834 à 1840, ses *Leçons de clinique médicale* (3 vol. in-8), qui traitent *de la Fièvre typhoïde*, *des Rhumatismes et de la goutte*, et *de la Pneumonie*. En outre, il a fourni de nombreux travaux au *Dictionnaire de médecine*, au *Dictionnaire des termes de médecine*, au *Nouveau journal de médecine*, etc.

CHONSKI (Henri DE), économiste polonais, né à Kremenetz (Volhynie) en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude des institutions de crédit. Après les désastres de 1831 et la soumission de la Pologne, il vint à Paris, se fit naturaliser Français, et fut admis, comme rédacteur, au ministère de l'agriculture et du commerce. Il est le principal auteur de l'ouvrage intitulé : *des Institutions de crédit foncier et agricole dans les divers États de l'Europe* (Imp. nationale, 1851, gr. in-8); il a publié, en outre : *Études sur les colonies hollandaises* (1850, in-8), et la traduction des *Mémoires de lord Holland* (1851, in-12).

CHOPIN (J.... M....), littérateur français, né en Allemagne de parents français, vers 1795, fut de bonne heure secrétaire du prince Kourakin et publia, sur l'histoire et la littérature des nations slaves et scandinaves, de nombreux travaux : *de l'État de la Russie*, ou *Observations sur ses mœurs, son influence politique et sa littérature*, *suivies de poésies traduites du russe* (Paris, 1822, in-8); *la Russie et la Sibérie*, *la Crimée*, *la Servie*, *la Croatie*, *la Bosnie*, *le Danemark*, etc., dans la collection de *l'Univers pittoresque*; *les Révolutions des peuples du nord* (1840, 4 vol. in-8), etc. Pendant la Restauration et après 1830, il fit des poésies libérales de circonstance : *Ode sur l'indépendance d'Haïti* (1825); *Ode sur la victoire de Navarin* (1827); *Première républicaine* (1833); *A M. l'abbé de Lamennais* (1834), etc. Il fournit aussi des articles à la *Revue indépendante*.

Plus récemment, M. Chopin a composé une pièce de vers intitulée : *l'Empire* (1852), et publié une *Histoire de Napoléon Ier, du roi de Rome* (*duc de Reichstadt*) *et de la famille Bonaparte* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Leynadier, E. Marco de Saint-Hilaire et A. de Césena; *les Provinces danubiennes* (1856), avec M. Ubicini, etc. Il a traduit une partie de l'*Histoire universelle* de C. Cantù, et deux romans de Dickens : *David Copperfield* (1852, 4 vol.), et *la Nièce du pécheur* (1853, 3 vol.).

M. J. M. Chopin est le frère d'un peintre distingué, qui a donné à leur nom une forme germanique (voy. SCHOPIN).

CHOQUE (Emmanuel-Louis-Joseph), ancien député français et représentant du peuple, membre du Corps législatif, est né à Douai (Nord) le 15 septembre 1806. Après avoir exercé les fonctions d'avoué et de notaire, il entra, en 1845, dans la carrière politique, comme député de sa ville natale. Il prit place au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. En 1846, il ne fut pas réélu, mais il continua de se mêler aux agitations politiques, et montra beaucoup de zèle dans la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 191 875 voix, le troisième sur la liste des vingt-huit élus du Nord. Membre du Comité des finances, il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du président, et soutint de son vote sa politique intérieure et extérieure. Réélu, le dix-huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, vota la loi du 31 mai, donna son appui à la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement au Corps législatif, il fut élu dans la circonscription de Douai, qui l'a réélu en 1857.

CHOTEK (François-Xavier), compositeur allemand, est né, le 22 octobre 1800, à Liebisch (Moravie), où son père était maître d'école. Après avoir étudié les humanités au gymnase de Freiberg, il suivit, en 1819, les cours de jurisprudence et de philosophie à l'université de Vienne. En 1824, il quitta la carrière du droit pour se livrer complétement à l'étude de la musique, dont son père lui avait déjà enseigné les éléments; il eut pour maîtres d'harmonie et de contrepoint l'organiste de la cour Henneberg et Simon Sechter. L'œuvre musicale de cet artiste comprend plus de cent compositions d'un genre léger et gracieux, telles que *contredanses*, *romances*, *rondeaux* et autres morceaux faciles. Le plus connu de ses ouvrages est une *Anthologie musicale*, suite de fantaisies et de variations sur des motifs d'opéras en vogue. M. Chotek a toujours résidé à Vienne, où il s'est fait, comme professeur de musique, une brillante clientèle.

CHOULANT (Louis), médecin allemand, né le 12 novembre 1791, à Dresde, étudia dans cette ville jusqu'à vingt-deux ans, puis suivit les cours du Collegium medico-chirurgicum de Neustadt. Il termina ses études à la Faculté de médecine de Leipsick, obtint, en 1817, le diplôme de docteur, et bientôt après partit pour Altenbourg, où, tout en pratiquant la médecine, il collabora aux ouvrages publiés par le médecin et libraire Jean-Fréd. Pierer. Les articles que M. Choulant fournit à cette époque au *Dictionnaire anatomico-physiologique* (Altenbourg, 1816-1829, 8 vol.) et aux *Annales de médecine* (Ibid., 1798-1832), commencèrent à fonder sa réputation, et, en 1821, il fut rappelé dans sa ville natale comme médecin de l'hôpital de Friedrichsstadt. Dès l'année suivante, il ouvrit un cours de médecine, et, en 1823, il fut nommé professeur de thérapeutique à l'académie médico-chirurgicale de Dresde.

Depuis cette époque M. Choulant a déployé une grande activité comme praticien et comme écrivain. S'étant démis, en 1827, de ses fonctions de médecin à l'hôpital de Friedrichsstadt, il devint,

Digitized by Google

en 1828, professeur et directeur de la clinique thérapeutique; en 1835, assesseur du comité médical; en 1842, directeur de l'académie chirurgico-médicale, et en 1844, conseiller référendaire de la section médicale au ministère de l'intérieur du royaume de Saxe.

Au milieu de ses diverses fonctions, M. Choulant a écrit plusieurs ouvrages de médecine très-estimés, et parmi lesquels on remarque : *Instructions pour écrire les ordonnances* (Anleitung zur aerztlichen Receptirkunst, Leipsick, 1825; 2e éd., 1841); *Introduction à l'étude de la médecine* (Anleitung zum Studium der Medicin, Ibid., 1829); *Traité de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Lehrbuch der speciellen Pathologie und Therap., Ibid., 1831; 4e éd., publiée par Richten, 1847; 5e éd., 1853); *Instructions pour l'exercice de la médecine* (Anleitung zur arztlichen Praxis, Ibid., 1836); *la Cranioscopie à l'usage du monde* (Vorlesungen über die Kranioscopie für gebildete Nichtaerzte, Dresde, 1844).

Les autres travaux de ce savant ont trait à la bibliographie, à la littérature et à l'histoire de la médecine. Tels sont : *Tableaux pour servir à l'étude de l'histoire de la médecine* (Tafeln zur Geschichte der Medicin, Leipsick, 1822); *Manuel bibliographique de médecine ancienne* (Handbuch der Bücher-Kunde für aeltere Medicin, Ibid., 1828; 2e éd., 1841); *Annuaires historico-littéraires de médecine allemande* (Historisch-literarische Jahrbücher für die deutsche Medicin, Ibid., 1838-40, 3 tomes); *Bibliotheca medico-historica* (Ibid., 1841); *Consultations et mémoires de médecine légale* (Gutachten und Aufsaetze im Gebiete der Staatsarzneikunde, Ibid., 1847); *Histoire et bibliographie des dessins d'anatomie* (Geschichte und Bibliographie der anatomischen Abbildungen, Ibid., 1852); *Choix de rapports de médecine légale*, etc. (Auswahl von Gutachten medicinal-polizeilichen Inhalts. Dresde, 1853).

On doit en outre à M. Choulant des éditions nouvelles des *Questiones medicinæ forensis* de Platner (Leipsick, 1824); des *Carmina medica* d'Ægidius Corboliensis (Ibid., 1826); de la *Syphilis* de Fracastori (Ibid., 1830); de la *Theoria medica vera* de Stahl (Ibid., 1832-1833, 3 vol.); du *de Viribus herbarum* de Macer (Ibid., 1832), et du poëme latin *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione* de Claude Quillet (Ibid., 1836). Ces nombreux travaux ont valu à l'auteur diverses distinctions honorifiques : il est décoré de plusieurs ordres, conseiller de la cour de Saxe, conseiller intime de médecine, etc.

CHOUMARA (Pierre-Marie-Théodore), écrivain militaire français, né en 1787, entra à l'École polytechnique en 1806 et passa, en 1808, à l'École d'application de Metz. Attaché au corps du génie militaire, il fit les dernières campagnes de l'Empire, devint rapidement capitaine, et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 9 novembre 1814. Il s'est retiré du service avec le grade de chef de bataillon.

Parmi les nombreux écrits de M. Choumara, les plus importants sont les *Mémoires sur la fortification* (1827, in-8; 2e édit., 1847, avec un atlas de 70 pl.), et les *Considérations militaires sur les* Mémoires du maréchal Suchet *et sur la bataille de Toulouse* (1838, in-8), dont la deuxième édition est augmentée de la *Correspondance entre un ingénieur militaire français et le duc de Wellington sur cette bataille* (1840, 2 vol. in-8). Nous rappellerons encore : *Lettres au ministre de la guerre sur les fortifications de Paris* (1841, in-8); *Résumé historique des échecs éprouvés par les armées britanniques de* 1792 à 1814 (1844); *Théodore, ou cinquante-neuf ans de la vie d'un homme de tête et de cœur* (1846), révélations sur les manœuvres de la police secrète; *l'Astronomie simplifiée* (1847), etc.

CHRISTISON (Robert), médecin écossais, né en 1798, est fils d'un professeur d'humanités; il fut reçu docteur en médecine à Édimbourg, en 1819, après avoir étudié successivement dans cette dernière ville, à Londres, dans les principales écoles du continent, et particulièrement dans celle de Paris. A vingt-quatre ans, il succédait au savant docteur Alison comme professeur de jurisprudence médicale à Édimbourg, et devenait de bonne heure une autorité dans les questions de médecine légale. Attaché à l'hospice royal, il y remplit avec distinction, pendant plusieurs années, les fonctions de médecin ordinaire. Enfin, à la mort du docteur A. Duncan, il fut appelé, en 1832, à la chaire de matière médicale et de clinique. Depuis cette époque, sa réputation n'a cessé de grandir, comme professeur, comme médecin consultant et comme écrivain. Deux fois président du Collége royal des médecins d'Édimbourg, il est aujourd'hui un des vice-présidents de la Société royale de la même ville, et médecin ordinaire de la reine pour l'Écosse.

On a de lui, entre autres ouvrages fort estimés : *Traité sur les poisons* (Treatise on Poisons, 1829; 4e édit., 1844); *Dégénérescence de la granuleuse des reins* (Granular Degeneration of the Kidneys, 1838); *Dispensaire ou commentaire sur les pharmacopées* (Dispensary or commentary on the Pharmacopœas, 1842; 2e édit., 1848).

M. Christison a été, en outre, le principal rédacteur de la *Pharmacopée d'Édimbourg* (1839) et a donné, dans les feuilles médicales, plusieurs articles, parmi lesquels on cite ceux *sur les acides oxaliques* considérés comme poison (On oxalic acids) et sur la simplification des moyens propres à découvrir les plus petites quantités d'arsénic.

CHURCH (sir Richard), général grec, né en 1785, est fils d'un propriétaire irlandais. Entré en 1800 dans la carrière des armes, il servit dans l'infanterie britannique, prit part aux expéditions du Ferrol et de Malte, passa ensuite au service du roi de Naples, et fut blessé à la défense de Capri. En 1811, il leva un corps d'Arnautes et de Klephtes, fut nommé lieutenant-colonel en 1812, reçut les insignes du Bain en 1815, et fut anobli en 1822. Comme l'amiral Cochrane, son compatriote, il vint mettre son épée au service des Hellènes, qui, depuis six ans, faisaient d'héroïques efforts pour conquérir leur indépendance (1827).

Nommé par l'Assemblée nationale généralissime des forces de terre, il opéra immédiatement contre Athènes et réussit d'abord à s'emparer du couvent de Saint-Spiridion; mais la division, favorisée par la jalousie des chefs de bandes, s'étant mise dans son petit corps d'armée, il se vit bientôt réduit à faire la guerre de partisans. Après s'être solidement retranché dans l'isthme de Corinthe, il profita de la victoire de Navarin pour envahir l'Acarnanie avec 5000 hommes, et occupa toute la province jusqu'au golfe d'Arta, à l'exception de quelques forts voisins de la mer. En 1828, il obligea Reschid-pacha à la retraite; l'année suivante, il se rendit maître du golfe d'Ambracie et bloqua Prevesa, qui, après une résistance opiniâtre, se rendit le 17 mai.

La paix ayant été conclue, le général Church vit ses services payés de la plus noire ingratitude; sacrifié à la haine de Capo-d'Istrias, il envoya sa démission à l'Assemblée nationale, et, comme la Grèce était devenue pour lui une terre d'adoption, il se retira à Argos, où il vécut dans l'obscurité. En 1830, il reçut l'ordre de quitter le

Digitized by Google

territoire, mais il n'en tint pas compte et sut se dérober aux poursuites, grâce à l'influence qu'il avait conservée sur ses anciens compagnons d'armes. Après l'assassinat du président (1831), il se rallia aux adversaires de la politique russe, fut placé une seconde fois à la tête de l'armée et resta en état d'opposition avec le gouvernement jusqu'au moment où l'intervention française rétablit l'ordre. Lors de la création du royaume grec, il devint conseiller d'État, puis membre du Sénat, où, malgré son grand âge, il siége encore aujourd'hui. On a de lui un *Mémoire sur les limites à assigner au nouvel État grec* (Observations of an eligible line of frontier for Greece; Londres, 1840), publié par son beau-frère V. Norton.

CHURCHILL (Francis-Georges SPENCER, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1802 à Blenheim (comté d'Oxford), descend d'une branche cadette des ducs de Marlborough, élevée en 1815 à la pairie héréditaire. A vingt et un ans, il entra dans la diplomatie, fut nommé attaché à Vienne et passa, en 1838, en la même qualité à Lisbonne; il était alors connu sous le nom de lord Spencer. Lorsque son père mourut (1845), il quitta ces fonctions pour venir siéger à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral. En 1849, il a épousé la fille du marquis de Conyngham, qui est devenue dame d'honneur de la reine.

CHRZANOWSKI (Adalbert), général polonais, né vers 1789 dans le palatinat de Cracovie, fut élevé à l'École militaire de Varsovie, et fit, comme officier d'artillerie, plusieurs campagnes au service de la France. Il assista aux batailles de Krasnoi, de Leipsick, de Paris et de Waterloo. Rentré dans sa patrie, il fut nommé lieutenant dans la nouvelle armée polonaise, fut attaché pendant huit ans à l'état-major du général russe d'Auvray, passa en 1828 sous les ordres de Diebitsch, fit la campagne de 1829 contre les Turcs, et se distingua au siége de Varna. Il fut envoyé à Varsovie pour annoncer au grand-duc Constantin la conclusion de la paix d'Andrinople.

Quand éclata la révolution de 1830, il suivit le mouvement national, commanda quelque temps la forteresse de Modlin et fut appelé, bientôt après, aux fonctions de chef de l'état-major général par le généralissime Skrzynecki. Il défendit les passages du Wieprz contre les Russes, battit à Kotz le général Thieman, arrêta les progrès de Rudiger en Podlachie, gagna la bataille de Minsk (14 juillet 1831), et opéra sa retraite, de Zamosc à Varsovie, avec une grande habileté stratégique. Il obtint, en récompense de ses services, le grade de général de division. Mais déjà Chrzanowski ne croyait plus au succès de la révolution, et laissait paraître son découragement. Étranger aux passions politiques, il faisait peu de cas des ressources que donne à une cause juste l'enthousiasme des citoyens, et n'avait de confiance que dans les soldats; jugeant la lutte inégale entre les Polonais et les Russes, il se prononçait contre toutes les mesures révolutionnaires qui prolongeaient inutilement cet effort désespéré. Il eut même, avec le général russe Thieman, une entrevue secrète qui le rendit tout à fait suspect aux patriotes.

Bientôt le pouvoir passa aux mains de Kruckowieski. Chrzanowski fut nommé gouverneur de Varsovie, et, comme tel, il encourut la responsabilité des fautes ou des trahisons qui paralysèrent la défense de cette ville. Il s'opposa de toutes ses forces à l'armement de la garde nationale et fit arrêter les citoyens qui voulaient prendre part au combat. Après l'entrée des Russes, il continua d'habiter la ville sans être inquiété, et n'en sortit qu'au bout de quelques mois, avec un passe-port délivré par la police russe, qui lui reconnaissait le titre de colonel. Il se rendit à Paris, où il fut mal accueilli par les émigrés, puis à Bruxelles, où le général Dwernicki déclara au gouvernement belge que les Polonais refusaient de voir dans le général Chrzanowski un compagnon d'exil.

Depuis longtemps il vivait oublié, sans faire parler de lui, même pendant la crise de 1848, lorsqu'au printemps de 1849, il reçut du roi Charles-Albert la mission de réorganiser l'armée piémontaise. Un mot qu'on lui attribue peint la disposition d'esprit qu'il apporta dans ses fonctions : « La guerre contre l'Autriche n'est pas populaire dans l'armée; les troupes ne veulent pas entendre parler d'obéir aux émeutiers. » Ce fut sans espoir et avec répugnance qu'il dirigea cette malheureuse campagne. Après la bataille de Novare (23 mars 1849), il ne fut point accusé de trahison, comme son lieutenant Ramorino, qui paya de son honneur et de sa vie l'inexécution de quelques ordres secondaires; il remit au ministère un mémoire justificatif de toutes ses opérations et ne quitta Turin qu'au mois de mai 1850. On l'a revu à Paris, le 10 mai 1852, dans le cortége de Louis-Napoléon, lors de la distribution des aigles à l'armée.

CHRISTIAN-AUGUSTE (Christian-Frédéric-Charles-Auguste, dit prince), duc de SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG, fils aîné du duc Frédéric-Christian et petit-fils (par sa mère, la princesse Louise-Augusta), de Christian VII, roi de Danemark, grand-oncle du roi actuel, est né à Copenhague le 19 juillet 1798, et a succédé, comme duc, à son père en 1814. Il étudia, de 1817 à 1819, aux universités d'Heidelberg et de Genève, fit ensuite quelques voyages et revint se fixer dans ses terres. Il écrivit sur l'amélioration des haras, dont il s'est beaucoup occupé, plusieurs mémoires insérés en allemand et en danois dans des recueils spéciaux.

Une question plus importante absorba bientôt son attention. A l'avénement de Christian VIII, cousin de Frédéric VI (1840), les princes aptes à lui succéder, d'abord son fils, aujourd'hui Frédéric VII, et son frère le prince Ferdinand Frédéric semblaient devoir rester sans postérité. D'après *la loi royale* de Frédéric III (1660), qui appelle à la succession la ligne féminine après l'extinction de la ligne masculine, la couronne devait échoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, au fils aîné de la princesse Louise-Charlotte, sœur de Christian VIII, mariée à l'électeur Guillaume de Hesse-Cassel. Cet ordre de succession était pleinement accepté en Danemark. Mais les Allemands du Holstein et du Schleswig, désireux de se soustraire à la domination danoise, pour se constituer en État indépendant, prétendirent que le Holstein, protégé par ses statuts particuliers, ne tombait pas sous l'application de la *loi royale*, mais qu'il était régi par la loi salique. En conséquence, en cas de mort du prince héréditaire Ferdinand-Frédéric, le duc d'Augustenbourg était appelé à gouverner le Holstein, comme chef de la branche masculine la plus rapprochée de la famille royale. En outre, le Schleswig, en vertu de son union indissoluble avec le Holstein, devait suivre ce duché en quelques mains qu'il passât.

Les Danois du *parti de l'Intégrité* (Heelstatsparti) et ceux du *parti du Danemark jusqu'à l'Eider* (Eiderdanske) combattaient, dans une mesure différente, ces prétentions. Le duc d'Augustenbourg se plaça naturellement à la tête de ceux

Digitized by Google

qui voulaient lui créer un État indépendant, faisant partie de la Confédération germanique. Il se servit de la voix virile qui lui avait été attribuée, lors de l'établissement des états provinciaux (1834), pour préparer le triomphe de son parti, et fit, en 1846, aux états de Flensborg, la motion de demander au roi une Constitution commune pour le Schleswig-Holstein. En 1848, il fut élu député à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative du Schleswig-Holstein. Tout en continuant à se montrer l'ennemi du Danemark, il s'opposa avec tant de persistance au développement des institutions en faveur du peuple, qu'il perdit toute popularité.

Lorsque les duchés, abandonnés du roi de Prusse (traité du 2 juillet 1850), furent livrés à leur propre défense, il se prononça pour la cessation des hostilités. Mais cette soumission tardive ne lui fut d'aucun profit : son château d'Augustenbourg, dans l'île d'Alsen, fut occupé par les Danois, et ses biens furent mis sous séquestre. Il fut du nombre des trente-trois personnes exceptées de l'amnistie du 10 mai 1851. S'étant retiré en Silésie, il y acheta, en 1853, la terre de Prinkenau. Il a cédé, moyennant une somme d'argent ses biens et ses droits sur le Holstein à la famille royale. Les articles anonymes, qu'il a publiés dans des journaux sur la question du Schleswig-Holstein, ont été réunis, par Alfred Fich, sous le titre de *Herturgen af Augustenborgs Litteraire virksomberg iden Slesvig-Holstenske sag* (Odense, 1850). M. Wegener a publié un écrit fort connu : *le Duc d'Augustenbourg et la révolte du Holstein*. Copenhague (1849, in-8).

CIBOT (François-Barthélemy-Michel-Édouard), peintre français, né à Paris, le 11 février 1799, concourut, de 1822 à 1826, à l'École des beaux-arts, et suivit tour à tour l'atelier de Paulin Guérin et celui de M. Picot. Il exposa, pour la première fois, au Salon de 1827, aborda le portrait, et plus tard l'histoire et la peinture de genre, à la suite d'un voyage fait en Suisse (1834).

Les œuvres principales exposées par M. Cibot, sont : *une Mère blessée allaitant son enfant* (1827); *Jésus tenté par Satan*, un *Trait de la vie de Frédégonde*, *les Beignets*, *ou Louis XV et Mlle d'Humières*, *les Amours des anges*, *une Chaîne de forçats* (1836); *la Visite indiscrète*, *Diane posant pour Jean Goujon devant Henri II*, *les Petits conscrits*, *Galilée à Notre-Dame*, *Raphaël et le Pérugin*, *la Jeune mariée*, *Regina Cœli* (1846); une *Nativité*, *Caritas*, et toute une suite de *Portraits*, dont quelques-uns en pied (1829-1853). Six anciens sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Vallée de Fontenay-aux-Roses*, les *Châtaigniers d'Aulnay*, un *Fourré de bois* et un *Portrait*. On lui doit encore : *Judith se rendant au camp d'Holopherne*, *les Paresseuses*, tableau exposé à Cambrai et acheté par cette ville (1827); *l'Origine du Sacré-Cœur*, à l'église Saint-Leu, *les Funérailles de Godefroy de Bouillon*, *la Victoire de Raymond Dupuy*, et *la Défense de Beauvais*, pour les galeries de Versailles, *un Parc à Orsay*, *le Printemps*, *l'Été*, *les Environs de Sceaux* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1836, une 1re en 1843, et une mention en 1855.

CIBRARIO (Louis, chevalier), historien et homme politique italien, est né, à Turin, le 23 février 1802. Docteur en droit civil et en droit canon en 1824, il se livra tout entier aux recherches historiques, et publia bientôt trois ouvrages qui établirent sa réputation : *Notice sur l'histoire des princes de Savoie* (Notizie sulla istoria dei principi di Savoia, Turin, 1825); *Notice sur Paolo Simone de Belli* (1826); *delle Storie di Chieci libri IV* (1827, 2 vol.). Il fit paraître ensuite : *de l'Économie politique au moyen âge* (della Economia politica del medio evo, Turin, 1839; 3e édit. 1842, 3 vol., traduite en 1843 en français); *Histoire de la monarchie de Savoie* (1840); *l'Artillerie de 1300 à 1700* (Turin, 1844); *Histoire de Turin* (2 vol., 1847); et plusieurs autres écrits relatifs à l'histoire de la Savoie. Il s'est fait connaître comme littérateur par son *Livre de nouvelles* (Libro di novelle, Turin, 1834); et ses *Nouvelles* (Novelle, Milan, 1836, 2 vol.). Il a donné une édition des *Rimes* de Pétrarque (Turin, 1825), et des *Lettres des princes et des hommes illustres* (Ibid., 1828). Enfin, il a publié un grand nombre d'articles dans des recueils périodiques, entre autres dans les *Actes de l'Académie des sciences* de Turin.

M. Cibrario a été longtemps l'ami dévoué et le conseiller assez libéral du roi Charles-Albert, qui lui confia diverses missions diplomatiques en Suisse, en France et en Autriche (1832-1833), et qui l'envoya, en 1848, à Venise en qualité de commissaire royal. Après la bataille de Novare et l'abdication de Charles-Albert, il rejoignit ce malheureux prince, et s'efforça vainement de le ramener à Turin. Il a raconté ce voyage dans un ouvrage intéressant : *Souvenirs d'une mission en Portugal auprès de Charles-Albert* (Ricordi d'una missione, etc., Turin, 1850). Depuis quelques années, M. Cibrario fait partie du ministère présidé par M. de Cavour; il y est chargé du portefeuille des affaires étrangères; mais son action personnelle n'est pas considérable et ne se manifeste que dans les questions de détail. Il a été nommé président du congrès télégraphique de Turin en juin 1857.

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur français, né à Saint-Cloud, le 17 août 1782, dirigea, presque enfant, l'orchestre du modeste théâtre Séraphin, et entra à dix-sept ans au Conservatoire. Écarté de la carrière dramatique par un accident qui le rendit boiteux, il étudia le dessin sous l'architecte Bellangé, et la peinture de décors dans les ateliers de l'Opéra, dont il fut bientôt nommé décorateur en chef. Il fut en outre attaché, sous la Restauration, au département des Menus-Plaisirs comme décorateur des fêtes données par la maison du roi. Au milieu des travaux que lui imposaient ces doubles fonctions, cet artiste a fait de fréquents voyages, et formé un grand nombre d'élèves.

M. Cicéri a principalement exécuté, comme décorateur : la restauration du grand théâtre de Cassel, commandée par le roi Jérôme en 1810, et les fêtes du sacre de Charles X, en 1826. Il avait, dès lors, commencé la série de ses décorations vraiment innombrables, pour tous les opéras, ballets ou drames qui ont eu le plus de vogue, depuis plus de quarante ans, sur les différents théâtres, soit de Paris, soit même de l'étranger. Nous citerons seulement, parmi plus de quatre cents tableaux ou décors : ceux de *la Vestale*, d'*Armide*, de *la Muette*, d'*Aladin*, de *Clary*, des *Petites Danaïdes*.

M. Cicéri s'est également distingué comme peintre d'aquarelles. Ses principales œuvres en ce genre, exposées en 1827, 1831 et 1839, sont *le Pont Sanita*, et *la Piazetta della Capella Vecchia*, à Naples; *Interlachen*, *les Buttes Saint-Nicolas*, *le Val de Brunnen*, et d'autres *Vues* de la Suisse, de Baden et de Saint-Chiron; *l'Attaque de Vienne*, grande aquarelle, au Musée de Versailles (1840). Il a été décoré en mai 1825.

Des six enfants que M. Cicéri a eus de son mariage avec Mlle Isabey, une des filles du célèbre mi-

Digitized by Google

niaturiste, il en est deux, Ernest et Eugène, qui se sont fait un nom comme peintres et lithographes, et ont envoyé aux Salons, à la suite de nombreux voyages, des aquarelles fort recherchées des éditeurs.

CICOGNA (Emmanuel-Antoine), littérateur italien, né, à Venise, le 17 janvier 1789, fit ses études au collége des nobles, à Udine, et exerça, d'abord dans cette ville, puis à Venise, les fonctions de procureur impérial. On a de lui divers ouvrages de littérature et d'histoire : *Contes inédits* (Novelle inedite, Venise, 1822, 2 vol.); une partie des *Epîtres de Sénèque* en italien (le XXIII prime epistole, 1824); un *Traité d'orthographe*, qui a eu dix éditions ; *Vie des deux poëtes Tiepoli* (Vite di N. e di J. Tiepoli, 1828, in-8); *Bianca Capello;* plusieurs mémoires et dissertations archéologiques, etc. Son ouvrage le plus important est le recueil des *Inscriptions de Venise* (Iscrizioni veneziani, 10 vol. in-4), dont la publication, entreprise sous les auspices du gouvernement impérial d'Autriche, s'est continuée jusqu'à ces dernières années.

CIESZKOWSKI (Auguste, comte), économiste polonais, né à Sucha (Pologne) le 12 septembre 1814, a été, en 1848, député du grand-duché de Posen à l'Assemblée nationale de Prusse; depuis 1849, il a siégé dans la seconde Chambre. Philosophe rationaliste, il a publié un *Traité sur la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme*, et une *Philosophie de l'histoire;* mais il est connu surtout comme économiste libéral. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes*, et diverses études sur les salles d'asile, sur les caisses d'épargne, sur les finances de l'Angleterre, sur *l'income-tax*, etc., il a publié un ouvrage qui a attiré l'attention de tous les économistes, intitulé : *du Crédit et de la circulation* (Paris, 1839, in-8). La deuxième édition (1847) est augmentée du rapport présenté par l'auteur au congrès central d'agriculture sur la question du crédit foncier. Suivant lui, le crédit n'est autre chose que la mobilisation des inscriptions hypothécaires ou de tout autre titre de même sorte, métamorphosant des capitaux stables et engagés en capitaux circulants et dégagés. M. Cieszkowski, joint à une grande activité et à une remarquable indépendance d'esprit, la connaissance de trois langues vivantes, le polonais, l'allemand et le français, et il s'est fait, comme économiste, un nom européen.

CITTADELLA (Jean, comte), littérateur italien, est né à Padoue en 1806. Après avoir étudié les belles-lettres, la philosophie, et le droit, il se voua exclusivement à la littérature. Il débuta par des essais poétiques, entre lesquels il faut citer *le Café Pedrocchi* (Padoue, 1832), écrit dans le genre cavalier et humoristique déjà popularisé en France par le talent d'Alfred de Musset. Il donna ensuite une traduction en vers du poëme latin de son professeur Rodari : *Descriptio prati vallis et quarumdam imaginum ex civibus Palavinis* (Padoue, 1835). Enfin il publia le livre auquel il doit une réputation locale : *Histoire de la domination de Carrare* (Storia della dominazione Carrarese, Padoue, 1842, 2 vol.), ouvrage intéressant où il expose clairement le rôle que sa patrie joua aux différentes époques de l'histoire italienne, mais qui a, comme la plupart des monographies, le tort de donner trop de relief aux plus petits détails.

CIVIALE (Jean), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Thiézac (Cantal), en juillet 1792, étudia la médecine à Paris. Vers 1817, il était élève externe à l'Hôtel-Dieu, dans la section des maladies des voies urinaires du service de Dupuytren, lorsque quelques mots prononcés par Marjolin, dans son cours, lui firent entrevoir la possibilité d'attaquer la pierre dans la vessie par le canal de l'urètre. Deux méthodes se présentèrent à la fois à son esprit : la faire fondre ou la briser. Il adopta d'abord la première. Ses essais infructueux firent néanmoins assez de bruit pour que le but de ses recherches pût être connu de la plupart des médecins qui s'occupaient des maladies des voies urinaires. Il n'y aurait donc rien d'étonnant que d'autres, profitant du premier échec de M. Civiale, se fussent immédiatement emparés de la deuxième méthode, celle de briser la pierre, et aient songé à l'exploiter à leur profit. Aussi l'Institut, sans méconnaître les perfectionnements que quelques praticiens ont pu apporter à l'opération elle-même, l'a-t-il toujours désignée sous le nom d'*Opération Civiale.* C'est ce qu'attestent les deux prix décernés à M. Civiale, l'un de 6000 francs en 1826, et l'autre de 10000 francs l'année suivante. Il est donc, depuis longtemps, hors de contestation que ce médecin est bien le premier qui ait eu l'idée d'affranchir l'homme de l'opération de la taille, et qui ait fait usage du brise-pierre sur le vivant.

M. Civiale est un spécialiste, et malgré la défaveur qui s'attache, en médecine, à ce titre, il l'avoue lui-même, et il n'a rien écrit qui soit étranger à la lithotritie. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelles considérations sur les rétentions d'urine, suivies d'un traité sur les calculs urinaires et la possibilité d'en opérer la destruction sans l'opération de la taille* (1823, forte brochure, in-8); *de la Lithotritie, ou du broiement de la pierre dans la vessie* (1826-1848, in-8, avec planches, série de lettres publiées à diverses dates; *Parallèle des diverses méthodes de traitement employées pour guérir les calculeux* (1837, in-8); *Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires* (1836-1841, 3 vol. in-8; 2e édit. très-augmentée, 1842-1851; *Traité de l'affection calculeuse, ou Recherches sur la formation, les caractères physiques et chimiques, les causes, les signes et les effets pathologiques de la pierre et de la gravelle* (1838, in-8); *Traitement médical et préservatif de la pierre et de la gravelle*, avec un *Mémoire sur le calcul de cystine* (1839, in-8), où il combat l'efficacité des eaux alcalines; *de l'Urétrotomie, ou de Quelques procédés peu usités de traiter les rétrécissements de l'urètre* (1849), etc. Élu membre de l'Académie de médecine en 1833 et membre libre de l'Académie des sciences en 1847, il a été nommé officier de la Légion d'honneur en décembre 1850.

CLAIRVILLE (Louis-François NICOLAIE, dit), auteur dramatique français, est né à Lyon, le 28 janvier 1811, de parents comédiens; son père, en quittant sa famille pour se faire acteur, avait changé de nom et pris celui de Clairville, sous lequel son fils s'est fait connaître. Celui-ci passa sa jeunesse dans les coulisses de Mme Saqui, puis au théâtre du Luxembourg, où il débuta à dix ans. Il remplit à la fois, sous l'administration de son père qui dirigeait cette petite scène, tous les emplois, depuis celui de contrôleur et de souffleur jusqu'à celui de jeune premier ou de père noble. Il voulut, en outre, être auteur. En 1829, il fit représenter sa première pièce et devint le principal pourvoyeur du théâtre paternel. Quand il passa à l'Ambigu en 1836, il avait déjà donné un assez grand nombre de pièces qui n'ont pas été imprimées à l'exception de *Qua-*

Digitized by Google

torze ans, *ou la Vie de Napoléon*, en quatre actes (1830, in-8).

En abordant, comme acteur, une scène plus élevée, il voulut s'y produire dans une de ses propres œuvres, et 1836 *dans la Lune* inaugura cette série de revues comiques dans lesquelles il a tant de fois réussi. La fécondité de M. Clairville, qui cessa de jouer, fut dès lors extraordinaire. On compte aujourd'hui plus de 250 ouvrages signés de lui. Mais ses pièces se ressentent à la fois de la rapidité de la composition et de l'insuffisance des études premières de l'auteur. Il a plus de témérité que de science, plus de facilité et de verve que de style ou de goût. Mais l'entrain, le mouvement, une gaieté bouffonne, des couplets ingénieux, sinon poétiques, des allusions transparentes, des équivoques hardies, tout cela suffit de reste pour expliquer, sur les scènes où il règne, la continuité de ses succès. M. Clairville a reçu la croix d'honneur en 1857.

Collaborateur ordinaire de la plupart des auteurs dramatiques estimés, MM. Théaulon, Dartois, Dumanoir, Dennery, Varin, Mélesville, il a eu lui-même divers collaborateurs, dont le plus actif, M. Miot, a constamment gardé l'anonyme. Nous citerons parmi les pièces qui ont le plus contribué à sa réputation : *Margot* (1837) ; *les Hures-graves*, parodie des *Burgraves* (1843) ; *les Petites misères de la vie humaine* (1843) ; *Satan, ou le Diable à Paris* (1844) ; *les Sept châteaux du diable* (1844), féerie ; *les Pommes de terre malades* (1845), revue ; *Gentil Bernard* (1846) ; *Clarisse Harlowe* (1846) ; *Roger Bontemps* (1848) ; *la Poule aux œufs d'or* (1848) ; *l'Exposition des produits de la République* (1849) ; *la Propriété c'est le vol* (1848) ; *Paris sans impôts* (1850) ; *les Représentants en vacances* (1849) ; *les Tentations d'Antoinette* (1850) ; *le Bourgeois de Paris* (1850) ; *les Coulisses de la vie* (1852) ; *les Trois gamins* (1854). Toutes les pièces de M. Clairville ont été imprimées dans les collections dramatiques. Il a aussi publié un volume sous le titre de *Chansons et poésies* (1853, in-12).

CLANCARTY (William-Thomas Le Poer Trench, 3e comte de), pair d'Angleterre, né en 1803 à Castletown (comté de Kildare), appartient à une famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dunlo, il fit ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, devint colonel de la milice de Galway, et prit, en 1837, à la Chambre haute, la place de son père qui avait reçu les titres de baron Trench et vicomte de Clancarty. Il vote avec le parti tory. Agronome distingué, il a remporté divers prix dans les concours agricoles, et notamment à celui de Paris, en 1856, pour les beaux bœufs race Durham qu'il y avait envoyés. De son mariage avec la fille du comte de Carrick (1832), il a six enfants dont l'aîné, Richard-Somerset, vicomte Dunlo, est né en 1834 à Dublin.

CLANRICARDE (Ulick-John de Burgh, 1er marquis de), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1802 à Belmont (Hants), appartient à une ancienne famille irlandaise. Son mariage avec la fille de George Canning (1825) lui valut d'abord le titre de marquis, puis un siége à la Chambre des Lords (1826) sous le nom de baron Somerhill; en outre, il fut chargé du sous-secrétariat des affaires étrangères (1826-1827). A la fin de 1838, il fut nommé par lord Melbourne ambassadeur à la cour de Russie, avec mission de déjouer les projets de cette puissance sur l'Orient; de retour en 1841, il n'a plus figuré que dans le cabinet de lord J. Russell en qualité de directeur général des postes (1846-1852). Son nom a été mêlé, en 1855, à un procès scandaleux, qui a attiré sur lui, de la part de plusieurs journaux anti-irlandais, de violentes attaques et l'a forcé de s'éloigner pour un temps de la vie politique. Depuis 1830, il fait partie du Conseil privé. De ses six enfants, l'aîné, Ulick-Canning, baron Dunkellin, né en 1827 à Londres, a été nommé, en 1854, lieutenant-colonel des *coldstream guards*, et a fait la campagne de Crimée. En 1857, il est devenu membre de la Chambre des Communes pour le bourg de Galway.

CLANWILLIAM (Richard Meade, 3e comte de), pair d'Angleterre, né en 1795, descend d'une famille irlandaise élevée en 1828 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1823, envoyé extraordinaire et docteur en droit, et, dès qu'il fut majeur, prit à la Chambre des Lords le siége de son père, vacant depuis 1805. En 1822, il fit pendant six mois partie du cabinet Castlereagh en qualité de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. M. Canning le nomma, en 1823, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, poste qu'il résigna à la fin de 1827. Il appartient au parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte de Pembroke (1830), il a cinq enfants dont l'aîné, Richard-James, baron Gilford, né en 1832, sert dans la marine royale.

CLAPEYRON (Benoît-Paul-Émile), ingénieur français, né à Paris, le 26 février 1799, fut élève de l'École polytechnique et passa, en 1818, dans le service des mines. Sous la Restauration, il fut employé en Russie, avec le grade de colonel, dans le génie des voies de communication; il reçut, à son retour, la croix de la Légion d'honneur (1831). Il est ingénieur en chef de première classe et professeur à l'École des ponts et chaussées.

M. Clapeyron est surtout connu par d'importantes inventions mécaniques, telles que celle de la détente des machines à vapeur à double effet. On a aussi de lui : *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics en France* (1832, in-8), en collaboration avec MM. Lamé et Flachat; *Plan d'écoles générale et spéciale* (1833, in-8) pour l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'administration, ainsi que divers mémoires présentés à l'Académie des sciences.

CLAPISSON (Antoine-Louis), compositeur français, membre de l'Institut, né à Naples, le 16 septembre 1809, de parents français, originaires de Lyon. Amené dans cette ville dès l'âge de cinq ans, puis à Paris en 1819, il étudia de bonne heure la musique, et obtint le premier prix de violon au Conservatoire. Mais ses goûts le poussaient vers la composition, et il entra dans la classe du savant Reicha, qui lui apprit à fond la science de l'harmonie et du contrepoint. Aussi les débuts du jeune élève furent-ils brillants et sa réputation rapide. Longtemps, il n'écrivit que des romances et des morceaux de fantaisie. En 1838 seulement, il aborda le théâtre; son premier opéra-comique, *la Figurante*, fut un succès. Depuis ce temps, il a écrit successivement : *la Symphonie*, en un acte (1839); *la Perruche*, un acte (1840); *le Pendu*, un acte (1841); *Frère et mari*, un acte (1841); *le Code noir*, trois actes (1842); *les Bergers trumeaux*, un acte (1844); *Gibby la cornemuse*, trois actes (1846), et deux grands opéras : *Jeanne la Folle*, cinq actes (1848); *la Statue équestre*, un acte (1850). Il a donné durant ces dernières années des opéras-comiques fort goûtés : *les Mystères d'Udolphe*, en trois actes (1852); *la Promise*, en trois actes (1854); *la Fanchonnette*, en trois actes (1856),

Digitized by Google

ces deux derniers au Théâtre-Lyrique, dont ils ont soutenu la fortune.

M. Clapisson est aussi l'auteur d'un nombre considérable d'albums, de mélodies, de morceaux. etc., répandus dans tous les salons. Il a remplacé, en 1854, à l'Académie des beaux-arts, M. F. Halévy, nommé secrétaire perpétuel. Il est décoré depuis mars 1847.

CLARE (Richard-Hobart Fitz-Gibbon, 3e comte de), pair d'Angleterre, né en 1793, à Dublin, est fils d'un chancelier d'Irlande élevé en 1799 à la pairie héréditaire. Dès l'âge de quinze ans, il entra au service militaire, fut envoyé dans la Péninsule et assista aux batailles d'Oporto et de Talaveyra. Peu de temps après la paix, il obtint le mandat électoral du comté de Limerick (1818), qui lui fut renouvelé jusqu'en 1841, et appuya les actes du parti whig, en refusant toutefois de s'associer à ceux de ses compatriotes qui demandaient le rappel de l'Union. En 1851, il quitta le nom de Fitz-Gibbon, qu'il avait porté jusque-là, et prit à la Chambre des Lords les titres et la place de son frère. Il est lord-lieutenant et colonel des milices du comté de Limerick. De son mariage avec miss Woodcock (1825), il n'a que deux filles.

CLARE (John), poëte anglais, surnommé *le paysan du Northamptonshire*, est né dans ce comté, au bourg d'Helpstone, le 13 juillet 1793. Fils d'un simple journalier des environs, il fut obligé d'aider dans ses pénibles travaux son père, que la misère et la maladie mirent, vers la fin de sa vie, à la charge de la paroisse. Il comprit dès lors la nécessité de l'instruction pour s'élever au-dessus de sa position précaire; les secours de la bienfaisance publique joints aux faibles économies produites par le travail forcé qu'il s'imposa pendant trois ans, lui permirent d'acquitter le prix d'écolage. Ce fut ainsi qu'il put lire la Bible et connaître les éléments de la grammaire. Il lut ensuite *Robinson Crusoé* et le poëme des *Saisons* de Thomson. Ce dernier ouvrage éveilla chez lui le goût poétique et l'excita à traduire en vers les tableaux agrestes au milieu desquels il vivait. Un hiver, chargé d'aller deux ou trois fois par semaine dans un village voisin, d'où il ne revenait que le soir, dans l'obscurité, il mit en vers les histoires de fées et de revenants qui se racontent dans la campagne. Il n'avait alors que treize ans. Ces essais, où l'on trouvait déjà des pensées originales, frappèrent un employé de l'*excise*, John Turnhill, et l'intéressèrent au sort du malheureux petit paysan; il le fit venir chez lui et lui donna des leçons de calcul et d'écriture.

Les progrès de John Clare furent rapides; il réussit même, avec l'aide de quelques ménétriers, à acquérir sur le violon une habileté assez grande dont il tira parti pour améliorer sa condition. Pendant treize ans, il composa des vers, sans interrompre ses travaux champêtres, célébrant Dieu, la nature et la famille. Un sonnet sur le coucher du soleil, communiqué à un libraire de Hamford, devint l'origine de sa réputation. Ayant réuni quelques-unes de ses meilleures pièces, « afin, dit-il lui-même, de payer son cordonnier, » il les publia sous le titre de *Scènes et tableaux de la vie des champs* (Poems descriptive of rural life and scenery, 1820). Le succès en fut aussi grand que mérité; depuis Burns et Bloomfield, on n'avait pas chanté la campagne avec autant de charme et de naïve grandeur. Un mois après, l'auteur se trouvait maître d'une petite fortune: lord Milton lui envoya une somme d'argent, et le marquis d'Exeter une rente annuelle de 15 guinées (environ 400 fr.).

John Clare se maria aussitôt, prit avec lui sa mère et son père infirme, et se consacra tout entier à la poésie. En 1821, parut un second volume : *le Poëte villageois* (the Village minstrel and other poems, 1 vol.), qui reçut le même accueil que le premier. Mais dès qu'il cessa d'être misérable et de labourer la terre, le paysan poëte perdit son prestige; le public, qui l'avait mis à la mode, l'oublia, et ses illustres protecteurs l'abandonnèrent au moment où l'accroissement de sa famille le replongeait dans le besoin.

Son dernier volume : *la Muse des champs* (the rural Muse, 1836), bien supérieur aux précédents par la simplicité des images, un style plus achevé et l'élévation des pensées, le tira à peine de l'obscurité où il était retombé. John Clare, menacé par la misère, tenta la voie des spéculations industrielles; il y perdit le peu qui lui restait et s'abîma dans un morne désespoir qui le conduisit à la folie. Il habite encore le Northamptonshire, et ses derniers jours se passent à déclamer des vers et à revendiquer comme siens les chefs-d'œuvre de Byron, de Campbell, de Wordsworth, etc.

CLARENDON (Georges-William-Frédéric Villiers, baron Hyde, 4e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, né, à Londres, le 26 janvier 1800, descend de la famille des Villiers, comtes de Jersey, qui furent créés, en 1776, comtes de Clarendon. Sous le nom de Villiers, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra dans la diplomatie, et fut, de 1820 à 1823, attaché d'ambassade à Saint-Petersbourg. En 1831, il fut chargé de négocier un traité de commerce avec la France. Mais ce fut à Madrid, où il fut, en 1833, envoyé comme ministre plénipotentiaire, qu'il attira sur lui l'attention publique par sa conduite ferme et digne au milieu des luttes sanglantes excitées par la succession de Ferdinand VII. Malgré ses sympathies en qualité de whig, pour le gouvernement constitutionnel de Christine, il contribua à modérer les rigueurs de la guerre civile, en préparant une convention qui réglait le sort des prisonniers. Plus tard, il plaida la cause des noirs et décida l'Espagne à s'associer à la répression de la traite.

De retour en Angleterre (1839), lord Clarendon, qui l'année précédente avait pris le nom et la place de son oncle à la Chambre haute, défendit avec beaucoup de chaleur, contre le marquis de Londonderry, les nouvelles institutions qu'il avait appuyées à Madrid. Il accepta en 1840, de lord Melbourne, le sceau privé, et, par intérim, la chancellerie du duché de Lancastre. Vers la fin de 1841, il se retira avec ses amis, et ne combattit de l'administration de sir R. Peel que les mesures politiques. Le retour des whigs à la direction des affaires lui valut d'abord la présidence du bureau de commerce (juillet 1846), fonctions qu'au bout d'un an, il échangea contre celles, plus importantes, de lord-lieutenant d'Irlande (juillet 1847), vacantes par la mort de lord Bessborough. Sa bienfaisante administration a fait époque dans ce malheureux pays, tourmenté par la guerre civile et la famine. Il fit surtout preuve de prudence lors de la prise d'armes de Smith O'Brien et de ses adhérents; c'est par ses soins que les pauvres furent soulagés, de nombreux ateliers de travail établis et les fabriques encouragées.

L'arrivée de lord Derby au pouvoir amena la retraite de lord Clarendon (février 1852); mais le triomphe des tories fut de courte durée, et il revint, l'année suivante, prendre, dans le ministère de la coalition, le secrétariat des affaires étrangères, où il a déployé une telle aptitude, que lord J. Russell et lord Palmerston se sont empressés de l'y maintenir. C'est lui qui a dirigé

Digitized by Google

les difficiles négociations qui ont eu pour résultat l'alliance de la France, de la Turquie et de la Sardaigne avec l'Angleterre. Si, au commencement de la guerre, on a pu lui reprocher un peu de mollesse dans ses rapports avec la Russie, l'attitude qu'il a tenue au congrès de Paris, ainsi qu'à propos de l'occupation de l'île des Serpents et de la délimitation des principautés (1856), marque au contraire chez lui autant de fermeté que de persistance à soutenir l'honneur de son pays. Au commencement de 1858, il a suivi lord Palmerston dans sa retraite. Lord Clarendon est membre du Conseil privé et, depuis 1849, chevalier de la Jarretière. De son mariage avec la fille du comte de Verulam (1839), il a quatre enfants dont l'aîné, Georges-Patrick, baron Hyde, est né, en 1847, à Dublin.

CLARK (sir James), médecin anglais, est né, en 1788, à Finlater. Il étudia la médecine à l'université d'Édimbourg, où il fut reçu docteur, visita ensuite la France, l'Italie et la Suisse, et publia, en 1820, les notes de cette excursion scientifique, sous le titre : *Medical notes on climate, diseases, hospitals and medical schools in France, Italy and Switzerland.* A son retour, il s'établit à Édimbourg, où il acquit, par ses connaissances, une vaste clientèle. Lorsqu'il vint à Londres, il fut attaché à l'hôpital Saint-Georges et devint médecin particulier du roi et de la reine des Belges, de la duchesse de Kent et de la princesse Victoria. Cette dernière, qui l'estimait beaucoup, le retint auprès d'elle à son avénement au trône et l'éleva à la dignité de baronnet (1837). Depuis cette époque, il a constamment joui de la faveur royale, et n'a cessé de faire partie des différents voyages de la cour en Angleterre et sur le continent.

Sir J. Clark s'est fait une grande réputation dans le traitement des affections de poitrine. On a de lui, outre l'ouvrage cité : *de l'Influence climatérique sur les maladies chroniques* (the influence of climate on the prevention and cure of chronic diseases, 1829; 2e édition, 1830), où il étudie plus spécialement les organes de la digestion; *de la Phthisie pulmonaire* (on pulmonary Consumption, 1835), excellent traité qui a été traduit en allemand.

CLARKE (Mary Novello, mistress Cowden-), femme de lettres anglaise, née en juin 1809, est la fille aînée d'un musicien distingué; sa sœur, miss Clara Novello (voy. ce nom), s'est acquis de la célébrité comme cantatrice. En 1828 elle épousa M. Charles Cowden-Clarke, qui entretenait avec Lamb, Keats, Hazlitt, Leigh Hunt, des relations littéraires suivies, et commença, dès 1829, son analyse des œuvres de Shakspeare. Ce travail de patience lui coûta seize années de recherches et parut en 1845, sous le titre de : *Concordance de Shakspeare* (Complete concordance to Shakspeare : nouv. édit., 1855); il obtint un grand succès, grâce au préjugé anglais, qui veut voir chez le poète national un génie universel, et dans ses écrits le germe de toute chose. Dans cet index alphabétique, où chaque phrase est soigneusement relevée et mise pour ainsi dire sous son étiquette, l'auteur a la prétention de s'adresser au théologien, à l'astronome, au naturaliste et au philosophe, et de rendre des services aux sciences et aux arts aussi bien qu'à l'étude du cœur humain.

On doit encore à mistress Clarke quelques romans : *les Aventures du marin Kit Bam* (1848); *le Cousin* (1854) : une étude sur *les Héroïnes de Shakspeare* (1850), et beaucoup d'articles insérés dans les Magazines, et en général relatifs aux chefs-d'œuvre dramatiques, dont la connaissance lui est depuis longtemps familière.

CLARY (François, comte), sénateur français, né à Marseille en 1799, est issu d'une famille de négociants qui a donné des reines à l'Espagne et à la Suède, par le double mariage de Julie Clary avec Joseph Bonaparte, et d'Eugenie Clary avec le général Bernadotte. Il n'était guère connu que par sa grande fortune, lorsqu'après la nomination du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, ses liens de parenté avec la famille Bonaparte le mirent en évidence. Lieutenant-colonel de la 1re légion de la garde nationale parisienne depuis 1849, il a été appelé à faire partie du Sénat à l'époque de sa fondation (janvier 1852). Il a été décoré en octobre 1846, et promu depuis au grade d'officier.

Son frère, le comte Joachim-Charles-Napoléon Clary, sénateur français, est né à Paris, le 15 février 1802. Riche propriétaire, il s'est de tout temps tenu à l'écart des affaires politiques, même après la révolution de Février, et malgré la vive amitié qui l'unissait à son cousin Napoléon III. Il n'est entré au Sénat que le 31 décembre 1852. — Il est mort à Paris, en septembre 1856.

CLARY (Justinien-Nicolas, comte), député français, né à Paris en 1805, est le cousin des deux sénateurs de ce nom. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut attaché à la légion étrangère et fit partie de l'expédition des Portes de Fer, en Algérie. Il fut quelque temps aide de camp du maréchal Bugeaud avec le grade de capitaine; puis il revint à Paris, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats (1840). Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le commandement d'un bataillon dans la garde mobile. En 1852, il a été élu député de Romorantin au Corps législatif. M. Clary a cultivé la peinture de genre avec quelque talent : il a exposé, au Salon de 1841, un *Relais volant*, et, à celui de 1842, une *Vue d'Exeter* et un groupe de *petits Chiens anglais*. Il a été fait officier de la Légion d'honneur, en juillet 1848.

CLARY ET ALDRINGEN (Edmond-Maurice, prince de), chef d'une maison princière et non souveraine d'Allemagne, né le 3 février 1813, a succédé à son père le prince Charles-Joseph le 31 mai 1831, comme possesseur des seigneuries de Tœplitz, de Graupen et de Binsdorf, en Bohême, dont la population est d'environ 2000 habitants. Chambellan impérial-royal de la cour d'Autriche, il a épousé, le 5 décembre 1841, la princesse Élisabeth-Alexandrine-Marie-Thérèse, comtesse de Ficquelmont, née le 10 novembre 1825, dont il a une fille : la comtesse Edmée, et trois fils, les comtes Marie-Charles-Richard, né le 3 avril 1844; *Siegfried-François*-Jean-Charles, né le 14 octobre 1848; et *Manfred*-Alexandre-Robert-Jean-Adalbert, né le 30 mai 1852. Le prince Edmond a quatre sœurs, dont trois sont entrées par mariage dans différentes familles princières.

CLAUSEL DE MONTALS (Claude-Hippolyte), prélat français, né le 5 avril 1769, au château de Coussergues (Aveyron), est le frère cadet de J. C. Clausel de Coussergues, magistrat, qui se fit une célébrité sous la Restauration par son intolérance politique. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, se réfugia dans le Rouergue sous la terreur, et reçut peu de temps après la prêtrise. Attaché ensuite au clergé de Paris, il fit quelques prédications qui obtinrent du succès. Mis au nombre des vicaires généraux de Beauvais, il fut appelé à la cour sous Louis XVIII : son zèle pour la monarchie, soutenu par une

Digitized by Google

instruction étendue, le mit en faveur auprès de la duchesse d'Angoulême qui le choisit pour aumônier (1819), et obtint pour lui l'évêché de Chartres (26 août 1824). A cette époque, il avait déjà publié plusieurs écrits inspirés par les doctrines ultramontaines : *la Religion prouvée par la Révolution* (1816, in-8) : *Réclamations en faveur de l'Église de France* (1817, in-8) ; *le Concordat justifié* (1818, in-8); *Éloge funèbre du duc de Berri* (1820). Ami de Lamennais, il se sépara de lui lors des affaires de Rome et critiqua vivement sa conduite dans ses *Dernières observations* et ses *Réflexions* (1826).

Après la révolution de 1830, M. Clausel de Montals, sans abdiquer ses opinions légitimistes, évita de se compromettre dans les matières purement politiques, et se contenta d'être un des plus ardents champions de la liberté d'enseignement. Il combattit, avec une passion extrême, les principes de la philosophie éclectique et toutes les tendances de la société moderne. Ses vertus privées lui concilièrent d'ailleurs l'estime et l'affection de tous dans son diocèse. Dans une polémique récente, engagée par l'abbé Gaume, il se prononça pour le maintien de l'ancien système d'études. Démissionnaire, en 1851, à cause de son grand âge, il eut pour coadjuteur, avec future succession, l'abbé Louis-Eugène REGNAULT, qui devint titulaire en 1853.

On a encore de M. Clausel de Montals, outre un grand nombre de mandements dirigés surtout contre le voltairianisme et l'Université, qu'il appelait « les deux plaies du siècle : » *Effets probables des disputes sur le Gallicanisme* (1853, in-8); et *Portrait fidèle de l'Église gallicane* (1855, in-8). — Ce prélat est mort le 4 janvier 1857, à Chartres.

CLAUSEN (Henri-Nicolas), théologien et homme politique danois, né à Maribo, dans l'île de Laland, le 22 avril 1793, est fils de Henri-George Clausen, célèbre prédicateur, mort en 1840. Il commença, sous la direction de son père, de fortes études qu'il alla continuer à l'université de Copenhague. Dès 1817, il publia une dissertation pleine de recherches curieuses et d'opinions hardies : *Apologetæ Ecclesiæ christianæ antetheodosiani Platonis ejusque philosophiæ arbitri*. De 1818 à 1820, il visita l'Allemagne, l'Italie et la France. A Berlin, il rencontra Schleiermacher qui développa encore ses tendances rationalistes. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, et publia en 1825, un livre qui excita, dans les États du nord et même en Allemagne, la plus vive polémique : *l'État ecclésiastique, la doctrine et le rite du catholicisme et du protestantisme* (Catholicismens og Protestantismens Kirkeforfatning, Lære og Ritus).

Les attaques violentes dont M. Clausen fut l'objet, eurent pour résultat de développer son talent et sa puissance de dialectique, témoin ses trois ouvrages, simultanés : *Aurelius Augustines Hipponensis, sacræ scripturæ interpres* (Copenhague, 1829); *Quatuor evangeliorum tabulæ synopticæ* (Ibid., 1829); *Bulla reformationis Pauli Papæ III, ad historiam concilii Tridentini pertinens, concepta non vulgata* (Ibid., 1829). Malgré la persistance de ses adversaires, il vit croître pour lui l'affection du peuple et l'estime du roi. En 1834, il fut nommé doyen de la Faculté de théologie, et, trois ans plus tard, quand il eut publié ses *Discours populaires sur la réformation* (Foredrog over Reformationen, 1836), il devint recteur de l'université. Il produisit encore : *Précis historique sur les travaux de l'université de Copenhague en* 1837 *et* 1838 (Historisk Fremstilling af Kiœbenhavns Universitets Virksomhed); *Herméneutique du Nouveau Testament* (Det nye Testaments Hermeneutik, Copenhague, 1840); *Développement des dogmes fondamentaux du christianisme* (Udvikling af de christelige hovedlærdomme, 1843); *la Confession d'Augsbourg expliquée historiquement et dogmatiquement* (den Augsburskeg Confession historisk og dogmatisk beligst, Copenhague, 1851), etc. Il publiait, en outre, depuis 1831, le *Journal de littérature théologique étrangère* où il entretenait, par une polémique courante, la ferveur de ses adeptes.

M. Clausen professait, en politique, des maximes analogues à ses théories religieuses. Partisan déclaré de la nationalité danoise, de la liberté civile, de la liberté de la presse, défenseur de toutes les idées libérales ou patriotiques, il fut élu, en 1840, membre de l'assemblée des États consultatifs. De 1842 à 1846, il présida les États provinciaux de Roeskilde, et sut, malgré son opposition à la politique de Christian VII et de Christian VIII, se maintenir dans leur amitié. En 1848, son influence le mit à la tête du mouvement libéral; il collabora à une brochure politique qui fit grand bruit : *le Changement de trône*, et devint le président des réunions dites du Casino. Il se brouilla pourtant avec plusieurs de ses amis et ne fit point partie du ministère dont il avait amené l'avénement. Rejeté dans l'opposition, il se mêla aux débats ardents que suscita l'octroi de la Constitution danoise. A la chute du ministère du Casino (novembre 1848), il fut appelé au conseil d'État, puis aux fonctions de ministre du culte qu'il conserva, sans portefeuille, jusqu'en juillet 1851. La Constitution danoise, votée enfin le 5 juin 1849, fut faite en grande partie sous son inspiration et selon ses vues. Depuis qu'il a cessé de prendre part aux affaires publiques, il est rentré dans sa place de recteur de l'université, où son autorité est toujours considérable. C'est un des hommes les plus généralement estimés en Danemark.

CLAY (Cassius), homme politique américain, né en 1810, est neveu du célèbre homme d'État de ce nom qui fut le chef le plus accrédité du parti abolitioniste et est mort le 29 juin 1852. Fils d'un général, il fut élevé dans le Kentucky, sous la tutelle de son oncle, déploya de bonne heure de rares facultés oratoires et fut élu par ses concitoyens membre de l'assemblée législative de l'État, puis membre du Congrès. Loin d'adopter les idées nouvelles d'Henry Clay, il se rapprocha davantage des démocrates et écrivit plusieurs ouvrages d'économie et de philosophie qui portent un cachet remarquable d'originalité et où il ne craint pas de déduire de ses principes les conséquences les plus radicales. A l'époque de la guerre du Mexique (1847), il commanda l'avant-garde qui, après une héroïque résistance, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut détenue prisonnière dans la forteresse de Perote. Défenseur intrépide des droits de l'humanité, il rallia à sa voix éloquente le parti de l'émancipation des esclaves; dans les troubles de 1849, il fut grièvement atteint d'un coup de couteau, mais il conserva assez de force pour tuer son meurtrier. Guéri de sa blessure au bout d'une année seulement, il recommença la lutte avec plus d'énergie encore, se porta, en 1851, candidat aux fonctions de gouverneur du Kentucky, et, s'il ne fut pas nommé, réussit au moins à y faire consacrer la liberté de la presse et de la parole sur la question de l'esclavage, et fut le plus éminent des orateurs qui se firent entendre dans la convention nationale des *Free-soilers*, tenue au mois de septembre de la même année.

Digitized by Google

CLAYE (Jules), imprimeur français, né au commencement du siècle, entra, en 1818, comme ouvrier dans la maison Didot; une quinzaine d'années plus tard, il prit la maison fondée en 1827 par M. Henri Fournier. Il a le premier essayé avec succès, au moyen de la presse mécanique, l'impression des gravures sur bois, qui, pendant longtemps, avait présenté tant de difficultés, même pour la presse manuelle. M. Claye a figuré à l'Exposition de l'industrie nationale, en 1849, et aux Expositions universelles de 1851 et 1855; il a obtenu successivement une médaille d'argent, une médaille de prix, et une médaille d'honneur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1857. Les produits les plus importants de cette imprimerie sont : les *Galeries publiques de l'Europe*, l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, les *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

CLAYS (Paul-Jean), peintre belge, né à Bruges, en 1819, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de M. Gudin, et se consacra comme lui au genre des marines; le voyage de la reine d'Angleterre en France et en Belgique lui fournit le sujet de quelques-uns de ses meilleurs tableaux. On cite surtout de lui : *la Catarina, chébec portugais désemparé en vue d'une escadre française; l'Entrée de la reine Victoria à Ostende; Côtes de Flandre; Plage des environs de Tréport* (1844-1854): les deux derniers ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; *Vue de la digue d'Ostende; Baie de la Somme; Plage du bourg d'Ault*, au Salon de 1857, etc. Cet artiste a obtenu, en 1851, une médaille d'or à Bruxelles.

CLAYTON (John-Middleton), homme politique américain, né, le 24 juillet 1796, dans le Delaware, fut admis fort jeune au barreau et s'y fit une réputation telle qu'il ne tarda pas à siéger à l'Assemblée législative de son État (1824). Habile orateur et défenseur chaleureux des principes whigs, il fut envoyé au sénat où, de 1829 à 1836, il fit preuve d'autant de modération que de finesse. Lors de l'élection du général Taylor à la présidence (1849), il fut chargé par ce dernier, dont il était l'ami, de composer le cabinet et d'y prendre les fonctions importantes de secrétaire d'État. Pendant son court passage aux affaires, il eut à lutter contre les circonstances les plus critiques; tandis que sa persistance à défendre la politique de non-intervention à l'égard des puissances européennes, lui attirait l'animadversion des démocrates, il perdait la confiance de ses propres amis qui lui reprochaient sa condescendance pour les États du sud. Il s'était, du reste, entouré d'hommes complétement incapables dont les fautes jetèrent sur son administration la plus déplorable renommée; l'un d'eux, le général Crawfurd, se rendit coupable d'escroqueries dans l'exercice de ses fonctions. Au mois de juillet 1850, le cabinet tout entier fut forcé de se retirer devant l'énergique manifestation de l'opinion publique. M. Clayton, rentré depuis cette époque au barreau, et qui, malgré ses faiblesses politiques, est regardé comme un honnête homme, a attaché son nom au traité conclu avec l'Angleterre au sujet du Nicaragua (avril 1850); ce traité, objet d'un blâme presque général, n'a jamais reçu une entière exécution et a donné lieu plusieurs fois aux récriminations les plus vives entre les deux puissances contractantes. — M. Clayton est mort le 9 novembre 1856, à Douvres (Delaware).

CLÉMENT (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), en 1799, fit partie sous la Restauration, de l'opposition libérale et fut nommé en 1830, par M. Dupont (de l'Eure), procureur du roi près le tribunal de Saint-Marcellin (Isère). Il conserva ces fonctions jusqu'en 1842. Destitué à cause de ses opinions démocratiques, il se retira dans ses propriétés et s'occupa d'agriculture et d'industrie. Élu conseiller municipal de la ville de Grenoble, vers la fin du règne de Louis-Philippe, il y proclama la République, le 26 février 1848 et fit partie de la Commission départementale de l'Isère. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 84 417 suffrages, le dixième sur treize représentants. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre le gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il prit place dans les mêmes rangs, et son nom parut, le 13 juin, au bas de l'appel adressé au peuple par la Montagne. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors de la vie politique.

CLÉMENT (Ambroise), économiste français, né à Paris, le 21 mars 1805, était simple secrétaire de la mairie de Saint-Étienne, quand il se fit connaître par de nombreux articles dans le *Journal des Économistes* et dans le *Dictionnaire de l'Économie politique*, dont il eut même quelque temps la direction (1852-1854). Partisan du *Laissez faire, laissez passer*, il a vivement attaqué les doctrines socialistes dans un écrit de circonstance intitulé : *des Nouvelles idées de réforme industrielle et en particulier du projet d'organisation du travail de M. L. Blanc* (1848). Un travail plus ancien du même auteur, *Recherches sur les causes de l'indigence* (1846, in-8), a été l'objet, à l'Académie des sciences morales, d'un rapport très-favorable de M. H. Passy.

CLÉMENT (Jean-Pierre), historien et économiste français, membre de l'Institut, né à Draguignan (Var), le 2 juin 1809, a mis son érudition au service de l'école du libre-échange. Il s'est surtout appliqué à l'histoire de notre administration financière. Ses premières études parurent dans *le Correspondant*. Ses articles sur Fouquet, sur Colbert, etc., rédigés d'après des documents inédits et peu connus, ont été réunis en volume, sous le titre d'*Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, précédée d'une *Notice historique sur Nicolas Fouquet* (1846, in-8), ouvrage couronné, la même année, par l'Académie française. En 1848, il publia sous ce titre : *le Gouvernement de Louis XIV* (1848, in-8), de nouvelles études historiques, accompagnées de pièces justificatives, de lettres et de documents inédits, sur la cour, l'administration, les finances et le commerce, de 1683 à 1689. Ce livre, qui est la continuation du précédent, contient des renseignements très-curieux sur la révocation de l'édit de Nantes, et fait connaître toute la perfidie et toute la cruauté avec lesquelles furent traités les sujets protestants. L'Académie des inscriptions et belles-lettres accorda à l'auteur, en 1848, le second prix Gobert. Après de nouveaux prix obtenus à l'Institut, M. Clément fut appelé lui-même au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, par le décret de 1855 qui institua la section nouvelle d'administration. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 3 mai 1849.

M. Pierre Clément a encore donné : *Jacques Cœur et Charles VII, ou la France au* XV*e siècle*

Digitized by Google

(1853, 2 vol. in-8), étude historique, précédée d'une notice sur la valeur relative des anciennes monnaies ; *Histoire du système protecteur en France depuis le ministère de Colbert jusqu'à la révolution de* 1848 (1854, in-8) ; *Portraits historiques* (1854, in-8 et in-18), recueil d'articles insérés dans *le Moniteur*, dont il est devenu un des rédacteurs ordinaires ; *Trois drames historiques* (1857, in-8) ; etc.

CLÉMENT (Félix), musicographe français, né vers 1810, a été organiste au collége Stanislas, et l'est aujourd'hui à la Sorbonne. Il fait partie de la Commission des arts et édifices religieux établie en 1848 près le ministère de l'instruction publique. En 1849, il a adressé à M. de Falloux, alors ministre, un *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France* (in-4). Pour populariser la connaissance du plain-chant, il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *le Paroissien romain avec les plainschants en notation moderne et dans un diapason moyen* (1854, in-18) ; *Méthode complète de plainchant, d'après les règles du chant Grégorien* (1854, in-12) ; *Tableaux de plain-chant* (1854, in-folio), pour l'enseignement mutuel et l'enseignement simultané, etc. Son œuvre principale est l'album des *Chants de la Sainte-Chapelle*, tirés des manuscrits du XIIIe siècle, traduits et mis en parties avec accompagnement d'orgue (1849, in-4). Il a publié, à l'usage des institutions ecclésiastiques, un recueil de poésies latines tirées des auteurs chrétiens : *Carmina e poetis christianis excerpta, cum notis gallicis* (1854, in-12).

CLÉMENT (Knut-Jungbohn), linguiste et historien danois, né, le 4 décembre 1803, dans l'île d'Amram (Frise septentrionale), acheva ses études aux universités de Kiel et de Heidelberg. Docteur en philosophie, en 1835, il entreprit aux frais du gouvernement danois un voyage de trois ans à travers l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. De retour en Danemark, il fut agrégé à l'université de Kiel, et ouvrit en cette qualité des cours publics qui furent suivis avec empressement.

On a de M. Clément, écrivain savant et spirituel, mais dont l'originalité va quelquefois jusqu'à la bizarrerie : *de l'Origine des Teutons* (über den Ursprung der Theudisken, Altona, 1836) ; *Introduction à l'histoire du Danemark* (Erklaerende Einleitung zur Geschichte Danemarks, Hambourg, 1839) ; *le Monde germanique septentrional* (die nordgermanische Welt, Copenhague, 1840) ; *la Loi salique* (die Lex salica, Mannheim, 1843) ; *Voyages en Irlande* (Reisen in Irland, Kiel, 1845) ; *Histoire de la vie et des souffrances des Frisons* (die Lebens-und Leidensgeschichte der Friesen, Ibid., 1845) ; *la Tempête de Shakspeare expliquée historiquement* (Shakspeare Sturm historisch beleuchtet, Leipsick, 1846) ; *Voyages à travers la Frise, la Hollande et l'Allemagne dans l'été de* 1845 (Reisen durch Friesland, Holland und Deutschland im Sommer, 1845, Kiel, 1847), etc.

On cite encore de M. Clément, comme un écrit très-original, *le Français et sa langue* (Der Franzos und seine Sprache, Francfort, 1848), où l'auteur prétend, entre autres choses, que c'est grâce aux trois mots *foi*, *loi*, *roi*, que la France est amenée à renoncer à la liberté ; une dissertation *sur les meilleurs Moyens d'améliorer l'état des duchés de Schleswig et Holstein* (die geeignetesten Mittel zur Besserung der Schl. und Hols., Altona, 1848), et son livre sur l'*État réel de la langue et de la nationalité du Sud-Jutland* (das wahre Verhaeltniss der süderjütischen Nationalitaet und Sprache, Hambourg, 1849) : ces deux derniers écrits sont consacrés à défendre la cause des duchés.

CLERGET (Jacques-Jean), architecte français, né à Dijon, le 30 novembre 1808, étudia l'architecture sous la direction de Baltard père, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, et y partagea le grand prix de Rome, en 1836, avec M. Florimond Boulanger, sur un *Projet de palais d'exposition des objets d'art et d'industrie*. Pendant son séjour à la ville Médicis, il fit et envoya la *Maison d'Auguste*, exposée au Palais des beaux-arts en 1839, et en 1855 à l'Exposition universelle. De retour à Paris, en 1843, après une excursion en Orient, il exécuta peu après la mairie de Vincennes, et fut nommé, en 1848, architecte du palais de Saint-Cloud.

M. Jacques Clerget a paru plusieurs fois au Salon depuis 1833 ; il y a exposé, entre autres dessins : *les Portes romaines* d'Autun ; *le Temple d'Auguste et de Livie*, à Vienne, était et restauration ; des *Portes* et des *Murs* de l'antique cité de Langres, et le *Temple de Diane Leucophryné*, à Magnésie. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, et une médaille de troisième classe en 1855.

Cet artiste a publié des *Mélanges d'ornements divers, recueil destiné à la décoration et aux fabriques dans tous les genres*, et collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture*.

CLERK (sir George), homme politique anglais, est né, en 1787, à Édimbourg. Après avoir fait ses études à l'université de cette ville, il fut admis au barreau écossais, exerça quelque temps sa profession avec succès et vint à Londres tenter la carrière administrative. De 1819 à 1830, sauf un court intervalle en 1827, il fit partie du conseil de l'Amirauté. S'attachant ensuite à la fortune de sir R. Peel, il devint, sous son premier ministère, un des secrétaires de la trésorerie (1834-1835), fonctions qu'il reprit, sous le second (1841) jusqu'en février 1845, où il les quitta pour celles de directeur des monnaies et de vice-président du bureau de commerce.

En 1846, lors de la retraite du chef des conservateurs, sir G. Clerk ne garda que son siége à la Chambre des Communes, où, tour à tour, il avait représenté le comté d'Édimbourg (1835-1837), et le bourg de Stamford (1838). Élu par Douvres en 1847, il a été remplacé en 1852 par le vicomte Chelsea, député tory comme lui. L'université d'Oxford lui a conféré, en 1810, le diplôme de docteur ès lettres. Il fait partie du Conseil privé depuis 1845.

CLERMONT-TONNERRE (Aimé-Marie-Gaspard, marquis, puis duc DE), général français, ancien ministre et pair de France, né à Paris en 1780, est fils du prince de Clermont-Tonnerre, et neveu du cardinal-archevêque de Toulouse. Élève de l'École polytechnique (1799), il en sortit, en 1801, comme sous-lieutenant d'artillerie, fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, et passa en qualité d'aide de camp (1808) au service du roi Joseph, dont il resta le favori jusqu'à la rentrée des Bourbons. A cette époque, le nom qu'il portait le fit admettre aisément dans les mousquetaires gris, et la ferveur de ses opinions ultra-royalistes lui valut, en peu de temps, le titre de pair de France, et les grades de colonel des grenadiers à cheval dans la garde royale et de maréchal de camp (1815).

Appelé, en décembre 1821, à faire partie du ministère Villèle, M. de Clermont-Tonnerre reçut le portefeuille de la marine qu'il échangea, en 1823, contre celui de la guerre. Il déploya dans l'exercice de ces importantes fonctions, autant

Digitized by Google

d'intelligence que d'activité pour le développement de la marine et la réorganisation de l'armée. Quoiqu'il eût prit part à toutes les mesures de réaction présentées par M. de Villèle, il s'opposa, en 1827, à la dissolution complète de la garde nationale parisienne dont les cris contre les ministres, à la revue du champ de Mars, avaient, disait-on, offensé la majesté royale. Il n'en fit pas moins réprimer avec une extrême rigueur les troubles de la rue Saint-Denis, qui suivirent le rejet de la loi du droit d'aînesse. A l'avénement du ministère plus modéré de M. de Martignac (mai 1827), M. de Clermont-Tonnerre se retira de la scène politique. Mais, fidèle à ses convictions monarchiques, il refusa, après la révolution de 1830, son concours à la nouvelle dynastie et donna sa démission de pair de France. Depuis cette époque, il a vécu dans ses terres où il cultive la littérature et les arts. Son nom a été l'objet de quelques discussions, dans la presse, à l'occasion des *Mémoires* du duc de Raguse (1857).

CLÉSINGER (Jean-Baptiste-Auguste), sculpteur français, né à Besançon, vers 1820, apprit chez son père, qui était sculpteur, les éléments de la statuaire, et partit ensuite pour l'Italie. De retour en France, il débuta au Salon de 1843 avec un *buste* qui passa inaperçu. L'année suivante, son *Buste de M. Scribe* commença sa réputation. Il donna, en 1840, ceux du *Duc de Nemours* et de M. *Ch. Weiss*, de Besançon; en 1846, deux statues, un *Faune* et la *Mélancolie;* puis, en 1847, cinq ouvrages: la *Jeune Néréide*, les *Enfants du marquis de las Marismas*, le *Buste de M. de Beaufort*, et la *Femme piquée par un serpent*, qui obtinrent du public le plus favorable accueil.

Il a exécuté depuis: *Louise de Savoie*, pour le jardin du Luxembourg; une *Bacchante* (1847); un buste colossal de *la Liberté*, offert au gouvernement provisoire (1848); une *Fraternité*, placée au milieu du champ de Mars le jour de la fête de la Concorde (14 mai 1848); *Mlle Rachel* dans *Phèdre* et dans *le Moineau de Lesbie; la Pietà* (1852); une statue de *la Tragédie*, destinée au Théâtre-Français (1852); quelques nouveaux bustes (1853), et une statue équestre de *François Ier*, exposée, en plâtre, pendant près d'un an, dans la cour du Louvre (1856), et retouchée d'après les indications de la critique, sans obtenir d'être coulée en bronze pour cette place d'honneur.

Les œuvres de M. Clésinger ont souvent, comme cette dernière, été très-vivement discutées. On leur reproche des défauts d'exécution que ne rachètent pas, aux yeux de tous, la vivacité de l'expression et du mouvement. Il a épousé une fille de Mme Sand dont il a été, au bout de quelques années, séparé judiciairement. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1846.

CLESSE (Antoine), poëte belge, né en 1816, est un armurier de Mons, à qui ses vers ont acquis de la popularité. Il écrit en français avec assez de correction et d'élégance, et le souffle poétique ne lui manque pas. Nous citerons de lui: un poëme, *Godefroid de Bouillon* (1839); un volume de *Poésies diverses* (1841), et deux volumes de *Chansons* (1845-1848). Son libéralisme modéré et conciliant a servi sa renommée et lui a valu des encouragements officiels à l'époque où le gouvernement redoutait les entreprises du parti républicain. Quoiqu'on ait affecté de récompenser en lui le poëte ouvrier, il semble appartenir entièrement à la classe bourgeoise.

CLEVELAND (Henry Vane, 2e duc de), général et pair d'Angleterre, né, en 1788, à Londres, appartient à l'ancienne famille de Vane, élevée en 1699 à la pairie héréditaire. Sous le nom de comte de Darlington, qui est son deuxième titre nobiliaire, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra au service militaire, fit quelques campagnes dans la Péninsule et devint en 1851 major général. Élu député à la Chambre des Communes en 1812, il fut réélu pendant trente ans de suite par différents bourgs, et prit, en 1842, à la Chambre haute la place de son père auquel Guillaume IV avait conféré le duché de Cleveland. Il a toujours compté parmi les plus fermes défenseurs des privilèges de l'aristocratie et de l'Église. Il reçut, en 1842, les insignes de la Jarretière. N'ayant point d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné lord Powlett (voy. ce nom).

CLIFDEN (Henry Agar-Ellis, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1825, descend d'une famille irlandaise élevée en 1794 à la pairie héréditaire. A sa majorité, il prit, à la Chambre des Lords, la place de son père, mort en 1833, et exerça, pendant quelques années, la charge de chambellan auprès du prince Albert. Il n'est pas encore marié.

CLIFFORD DE CHUDLEIGH (Hugues-Charles Clifford, 8e baron), pair d'Angleterre, né, en 1790, à New-Park (comté de Somerset), descend d'un ministre d'État élevé en 1672 à la pairie héréditaire. Il prit, en 1831, la place de son père à la Chambre des Lords, où il se distingua par son attachement aux principes libéraux. De son mariage avec la fille de Th. Weld, qui fut en 1830 créé cardinal, il a eu six enfants dont l'aîné, Charles-Hugues Clifford, est né en 1819.

CLINCHAMP (François-Étienne-Victor de), peintre et écrivain français, est né à Toulon en 1787. Issu d'une ancienne famille originaire de Normandie, sa santé le força de renoncer à la carrière de la marine à laquelle on le destinait, et il vint à Paris étudier la peinture dans les ateliers de Barbier l'aîné et de Girodet. Il a doté sa ville natale de plusieurs tableaux religieux et historiques, tels que *la Guérison du paralytique*, *les Fils de Zébédée*, *la Mort de Phocion*, *le Baptême de saint Mandrier*, etc. Son dernier ouvrage exposé est *le Christ en croix*, qui figura au Salon de 1841.

Outre un *Recueil de fables* (1829), deux drames et quelques autres pièces de théâtre, M. de Clinchamp a écrit des traités estimés sur les différentes branches qui se rattachent à la peinture: *Éléments de perspective linéaire et aérienne* (1820, in-8); *Nouveau traité de la perspective des ombres et de la théorie des reflets* (1826, in-4); *Cours complet de perspective* (1840, 2 vol. in-4), et plus récemment *l'Idiome de la peinture, ou le Panlexique de l'atelier*. On doit au même artiste plusieurs instruments ingénieux destinés à dessiner la perspective et à mesurer le périmètre d'un lieu sans avoir recours aux calculs mathématiques. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1826.

CLINTON (Charles-Rodolphe Trefusis, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1791, appartient à une illustre famille élevée en 1299 à la pairie héréditaire. Il prit ses grades universitaires à Oxford, et quitta le nom de Trefusis lorsqu'en 1832 il succéda à son frère à la Chambre des Lords; il y vote avec le parti conservateur. C'est un des députés-lieutenants du comté de Devon. De son mariage avec une fille du marquis de Lothian (1831), il a onze enfants dont l'aîné, Charles-

Digitized by Google

Henry-Rolle Trefusis, est né en 1834 et siége aux Communes depuis 1857.

CLODT-JURGENSBOURG (Pierre, baron de), sculpteur russe, né le 29 mai 1805, descend d'une ancienne famille d'Esthonie. Son père, major général et chef du corps d'armée de Sibérie, le destina au métier des armes, en dehors duquel il n'est guère d'illustration pour les nobles russes. M. de Clodt-Jurgensbourg ne l'embrassa toutefois qu'à contre-cœur, et, après la mort de son père, donna sa démission d'officier d'artillerie. Il s'abandonna dès lors à son goût pour la sculpture et entra à l'École des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. Il excella bientôt à modeler les chevaux, et se fit de ce genre une spécialité. C'est de lui que sont les chevaux du quadrige qui surmonte l'arc de triomphe de la rue de Moscou, ainsi qu'un certain nombre de groupes en grandeur colossale, sur les places publiques de Saint-Pétersbourg. La Prusse possède aussi quelques-unes de ses œuvres. Depuis 1835, M. de Clodt-Jurgensbourg est membre de l'Académie des arts de Berlin, et depuis 1848, professeur à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

CLONCURRY (Edmond Lawless, 3e baron), pair d'Angleterre, né, en 1816, à Lyons-Castle (comté de Kildare), descend d'une famille irlandaise élevée en 1831 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Lawless, il vécut loin des affaires publiques jusqu'en 1853, où il prit le titre et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est député-lieutenant du comté de Dublin. De son mariage avec la fille de M. Kirwan (1839), il a sept enfants dont l'aîné, Valentin Lawless, est né en 1840 en Irlande.

CLOQUET (Germain-Jules), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né, à Paris, le 18 décembre 1790, est frère du célèbre anatomiste Hippolyte Cloquet, mort en 1843. Appliqué aux mêmes études, il fut reçu docteur à Paris en 1817, remplit l'emploi de modeleur des cabinets de l'École, puis de prosecteur. C'est lui qui introduisit, dans les cours d'anatomie, le dessin au tableau comme mode de démonstration; cette innovation eut une grande vogue. M. Cloquet, qui avait disputé, avec plus de talent que de succès, en 1819, à M. Breschet, la place de chef des travaux anatomiques, eut un triomphe complet au concours d'agrégation de 1824. En 1827, la Faculté lui confia le cours de clinique chirurgicale qu'une indisposition du célèbre Dubois avait quelque temps suspendu. Il concourut, en 1831, pour cette chaire et fut nommé à l'unanimité.

Ce savant professeur avait déjà publié, outre ses deux thèses, contenant également des *Recherches anatomiques sur les hernies de l'abdomen* (1817 et 1819), les écrits suivants : *de l'Influence des efforts sur les organes renfermés dans la cavité thoracique* (1820); *sur les Fractures par contre-coup de la mâchoire supérieure* (1820); *Anatomie des vers intestinaux, ascarides, lombricoïdes* (1824, in-4, fig.), mémoire couronné par l'Académie des sciences qui avait mis le sujet au concours en 1818; *Mémoire sur l'existence et la disposition des voies lacrymales dans les serpents* (1821); *An in curanda oculi suffusione lentis cristallinæ extractio hujus depressione præstantior*, pour sa thèse au concours de l'agrégation en 1824; *Anatomie de l'homme, ou Description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain* (1821-1831, 52 livrais. formant 3 vol. grand in-fol., avec 240 planches), en société avec M. Béclard; *Pathologie chirurgicale, plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de cette science* (1831, in-4), thèse de concours; *de la Cautérisation appliquée à la guérison des ruptures du périnée* (1855), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux travaux à divers recueils spéciaux, notamment au *Dictionnaire des sciences médicales*.

M. J. Cloquet, opérateur habile, a aussi doté l'anatomie ou la chirurgie de plusieurs instruments utiles, tels que : des ciseaux pour diverses opérations; un appareil pour l'emploi de la sonde à double courant dans les affections calculeuses de la vessie; un siphon aspirateur gradué; des pinces à fourche pour la ligature des vaisseaux, etc. Les cabinets de la Faculté lui doivent bon nombre de pièces anatomiques en cire parfaitement modelées. Malheureusement, depuis son entrée à l'École, il n'a presque plus rien produit. Comme s'il eût atteint, dès lors, le but de toute sa carrière, comme médecin et comme savant, il est entré, au grand détriment de la science, dans un repos prématuré. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847 et officier en 1856, il fait partie de l'Académie de médecine depuis 1851 et de l'Académie des sciences depuis 1855, en remplacement de Lallemand.

CLOT (Antoine), dit Clot-Bey, médecin français, né près de Marseille en avril 1795, y commença ses études médicales, se fit recevoir docteur à Montpellier vers 1820, et revint à Marseille exercer la chirurgie. Un agent de Méhémet-Ali l'emmena, quelques années après, en Égypte, où il s'occupa aussitôt, avec l'aide du vice-roi, d'organiser l'enseignement complet de la médecine. Il fit construire, à quatre lieues du Caire, l'hôpital d'Abou-Zabel, fonda au même lieu une École de médecine, et rattacha à ces deux établissements des bureaux de vaccination, des cliniques d'accouchement, etc.; il obtint partout pour les chrétiens les mêmes avantages que pour les musulmans. Ces importantes créations s'accomplirent au sein d'une population malveillante, et M. Clot fut lui-même frappé un jour d'un coup de poignard. Néanmoins elles produisirent promptement d'heureux résultats; l'armée de Méhémet-Ali compta de nombreux et intelligents chirurgiens sortis de cette École naissante. Le vice-roi reconnut tous ces services en conférant successivement à M. Clot le titre de bey (1831), qui n'avait encore été accordé à aucun chrétien, et plus tard le rang de général (1836). Il le chargea, en 1832, d'une mission auprès de Louis-Philippe.

A la mort de Méhémet-Ali (1849), M. Clot-Bey est revenu se fixer à Marseille, ramenant avec lui une précieuse collection égyptienne, qu'il a cédée à l'État en 1852. Décoré de la Légion d'honneur en 1832, il a été fait commandeur du même ordre le 3 septembre 1851.

On a de lui, entre autres ouvrages et mémoires : *Compte rendu des travaux de l'École de médecine d'Abou-Zabel*, *Exposé de la conduite et des travaux de l'auteur lui-même en Égypte* (Marseille, 1830-32, in-8); *Aperçu général sur l'Égypte* (1840, 2 vol. in-8); *de la Peste observée en Égypte* (1840, in-8); *Compte rendu de l'état de l'enseignement médical et du service de santé en Égypte* (1849, gr. in-8); *Coup d'œil sur la peste et les quarantaines* (1851, in-8).

CLUMP (Joseph-Ignace-Martin), général belge, né à Mons (Hainaut), le 12 novembre 1781, entra, en 1797, au service de la République française, assista à la bataille de Marengo, fit ensuite la campagne de Portugal, prit part en Allemagne aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Ratisbonne, d'Essling, de Wa-

Digitized by Google

gram, se distingua dans la guerre d'Espagne, et fit l'expédition de Russie. Après avoir servi, de 1814 à 1830, dans l'armée des Pays-Bas, il s'engagea au service de la Belgique, et, quelques jours après la révolution, prit le commandement du 4e régiment d'infanterie. Nommé général de brigade le 21 avril 1831, il montra beaucoup de courage et de sang-froid, lorsque l'armistice fut rompu par les Hollandais, qui s'avancèrent à marches forcées sur Louvain. « Mon bon général Clump, lui dit le roi Léopold, vous nous avez tous sauvés! » Le 14 octobre 1834, il fut nommé commandant militaire de la Flandre orientale, et, cinq ans après, il fut promu au grade de général de division. Le 11 août 1847, un arrêté royal le mit à la retraite; mais il reçut alors le commandement de la garde civique de Gand. — Il est mort dans cette ville, le 20 septembre 1855.

COBB (Howell), homme politique américain, né, le 7 septembre 1815, à Cherry-Hill (État de Géorgie), fils d'un colonel, prit à dix-neuf ans ses grades universitaires au collège Franklin, étudia le droit et fut admis en 1836 au barreau; il montra assez de maturité et d'aptitude aux affaires pour être élu, l'année suivante, *solicitor general* (avoué) pour un des districts de la Géorgie. Démocrate ardent, il obtint en 1838 un premier mandat de ses concitoyens au Congrès de l'Union; il y fut encore envoyé pour les sessions de 1844, 1846 et 1848. Sa position politique y fut considérable malgré sa jeunesse : en qualité de chef (*leader*) de son parti, il eut mission de porter la parole dans les circonstances importantes. On cite, parmi ses discours, ceux qu'il prononça sur la doctrine du libre-échange (3 mai 1844), l'annexion du Texas (22 janvier 1845), la question de l'Orégon (8 janvier 1846), et la conduite de la guerre au Mexique (2 février 1848). Lors de son élection à la présidence, M. Buchanan lui a confié, dans son cabinet, le portefeuille des finances (mars 1857).

COBDEN (Richard), homme politique et économiste anglais, est né, en 1804, à Dunford, près de Midhurst (comté de Sussex). Sa vie entière a été consacrée à défendre trois principes : la liberté commerciale ou libre-échange, la liberté politique, et la paix. Il a poursuivi cette triple tâche avec une ardeur infatigable, et, sur quelques points, a fini par triompher. Dès sa jeunesse, il fut le témoin et la victime de l'accumulation des propriétés dans quelques mains. Son père fut dépouillé du petit héritage qu'il cultivait lui-même, et M. Cobden fut, dit-on, forcé de garder les troupeaux. Il apprit, dans la pauvreté, à détester l'injustice, et, plus tard, la fortune ne changea point ses vues. Dans son humble condition, il ne savait rien autre chose que lire, écrire et compter. Cependant un de ses oncles, fabricant de cotonnades à Londres, fut frappé de la vivacité de son esprit, l'emmena avec lui et l'initia aux affaires. M. Cobden se croyait à l'abri de la misère, mais la maison de son oncle tomba, et il se trouva de nouveau sans ressources. Alors, poussé par une volonté ardente, il résolut de faire son chemin tout seul. Il se rendit à Manchester, où l'on ne fabriquait encore que des cotonnades grossières, gagna la confiance des grands industriels, et y établit une manufacture de toiles fines de coton, qui firent bientôt concurrence à celles de Londres, travaillées à plus haut prix et vendues plus cher. En 1835, M. Cobden était riche et pouvait aborder la politique.

Il commença par publier deux brochures en 1836 : *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, et *la Russie*. Dans ces écrits, M. Cobden émettait les principes de toute sa vie : il raillait les prétentions de la diplomatie, faisait bon marché de l'équilibre politique de l'Europe, et ne demandait que la paix pour permettre à l'Angleterre d'étendre par le commerce son influence sur le monde entier. Cette publication commença la réputation de M. Cobden, qui l'accrut encore en fondant à Manchester, sous le nom d'Athenæum, une école gratuite pour les jeunes ouvriers. Cette ville lui dut un second bienfait : il fit remplacer le *lord of the manor*, qui réglait arbitrairement les taxes locales, par la corporation municipale dans laquelle il siégea lui-même comme *alderman*. Quelque temps après, il fut nommé président de la chambre de commerce de cette ville; mais il quitta l'Angleterre et passa deux années à voyager et à s'instruire. Comme il connaissait déjà la France, la Belgique, la Suisse et les États-Unis, il parcourut alors l'Égypte, la Turquie, la Grèce, et enfin l'Allemagne, où la vue des ruines féodales fortifia dans son cœur le sentiment de l'égalité.

De retour à Manchester, il provoqua, dans la chambre de commerce, les débats les plus vifs sur la législation des céréales, réclama le libre-échange, et convertit tous ses collègues à son opinion. L'Angleterre entière s'émut, et des millions de signatures appuyèrent au Parlement les vœux de M. Cobden, mais sans les faire accueillir. C'est alors que l'énergie déployée par les champions du libre-échange fit donner à l'association le nom de *league* (ligue). Cette ligue célèbre qui, pendant huit années (1838-1846), remua l'Angleterre, n'épargna ni l'argent ni la peine pour faire triompher ses idées. Des millions furent dépensés, des meetings organisés, des journaux fondés : il se formait tout un parti en dehors des torys inhabiles et des whigs impuissants.

Envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Stockport en 1841, M. Cobden put y développer à son aise son système et battre en brèche le parti protectioniste, qui lui opposait moins des principes que des intérêts. En 1843, à propos d'une discussion sur la détresse des districts manufacturiers, il attaque sir Robert Peel, s'en prend à lui de la misère du peuple dans le nord, et l'en fait responsable. Le ministre répond avec vivacité, rappelle l'assassinat de son secrétaire Drummond, et accuse son adversaire de provoquer au meurtre contre lui. M. Cobden essaie vainement de se justifier; il ne peut couvrir de sa voix les cris de l'aristocratie, et se voit forcé de sortir du Parlement. Alors des meetings s'organisent dans toute l'Angleterre pour rendre hommage à l'énergique défenseur du libre-échange; l'opinion de la Chambre revient à lui; enfin, sir Robert Peel provoque lui-même en 1846 la suppression des droits d'entrée sur les céréales, et rapporte à M. Cobden toute la gloire de cette mesure. Celui-ci accepte une indemnité de 70 000 liv. (1 750 000 fr.), que lui offrent ses concitoyens en reconnaissance de ses sacrifices; mais il refuse une place dans le cabinet whig et recommence ses voyages. Il est cordialement accueilli par la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suède, et presque porté en triomphe par les Russes. Pendant son absence, les électeurs du Yorkshire le renvoient au Parlement avec 36 000 voix (1847). M. Cobden y poursuit la réalisation de ses idées, joint ses efforts à ceux du cabinet Russell pour faire supprimer l'acte de navigation, et s'occupe spécialement des réformes à introduire dans l'administration et dans la politique. La *Financial-reform Association* succède à *l'Anticorn-law league*.

Aux congrès de la paix de Paris (1849) et de

Digitized by Google

Francfort (1850), il émut l'opinion publique et fit prendre un instant au sérieux des idées qui devaient recevoir bientôt un cruel démenti. Il sut même faire agréer à lord Palmerston ses vues sur la création d'un tribunal d'arbitrage international. Mais il se sépara de lui dans les affaires de Grèce, en 1850. Partisan zélé de la cause hongroise, il s'opposa de tout son pouvoir à l'emprunt russe de 1849, et tendit la main à Kossuth lorsqu'il vint en Angleterre.

Pendant la guerre de Crimée, M. Cobden, quoique partisan de l'alliance française, fit encore en faveur de la paix, contre le sentiment national, des tentatives qui furent funestes à sa popularité. Au 4 mars 1857, il signala encore ses tendances pacifiques, par sa motion contre le ministère Palmerston, à propos de la conduite des affaires de Chine. Cette motion, qui rallia toutes les nuances de l'opposition dans une majorité inespérée, amena la dissolution de la Chambre. Aux élections générales qui suivirent, un mois après, M. Cobden et ses deux amis, MM. J. Bright et Milner-Gibson, perdirent leur siége au Parlement. Ils n'y rentrèrent que par des élections partielles.

Comme orateur, M. Cobden se distingue plus par la force de la logique que par l'éclat des mouvements. Son éloquence simple et pénétrante tient à la fois de la causerie et du sermon. Économiste hardi, radical prudent en politique, il a hâté en Angleterre des réformes indispensables, mais son amour de la paix n'a pas su comprendre la leçon des événements, et, dans ces derniers temps, ses discours contre le ministère ont plus contribué à troubler la Chambre qu'à servir son pays. Ses plus importants discours ont été réunis en un volume (*Speeches;* 1850, in-8). M. Joseph Garnier a publié sur cet homme d'État une étude intitulée : *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (Paris, 1846, in-16).

COCCIA (Charles), compositeur italien, né à Naples au mois d'avril 1789, était fils d'un violoniste qui le destina d'abord à l'architecture, et se vit bientôt forcé de l'abandonner à son goût pour la musique. Après avoir reçu quelques leçons de maîtres obscurs, écrit quelques essais, et chanté dans les églises de Naples, il entra au Conservatoire de cette ville dans la classe de Paisiello. A sa sortie, il eut du succès à Naples comme professeur, et devint accompagnateur de la musique particulière du roi Joseph Bonaparte.

De 1808 à 1840, M. Coccia a produit environ soixante opéras dont voici les principaux : à Rome, *Il matrimonio per cambiale* et *Rinaldo d'Asti*; à Venise, *la Verita nella buggia*, *la Matilde*, *I Solitari*, *Il sogno verificato*, *Arrighetto*, *Etelinde*, l'*Orfano delle Selve*, et surtout *Clotilde*, sa meilleure œuvre et la mieux accueillie en Italie, mais représentée sans succès à Paris en 1821 ; à Naples, *Rosamunda* et *Catarina di Guisa*; à Ferrare, *Voglia di dote e non di moglie*, *Simile;* à Milan, *la Selvagia*, *Il crescendo*, *Euristea*, *Evelina*, *I Begli usi di città*, *Edoardo Stuart* et *Enrico di Montfort;* à Florence, *Il poeta fortunato*, et *Fayel;* à Turin, *Carlotta e Werther*, *Claudine* et *Donna Caritea;* à Lisbonne, *Atar*, *Il Puritano*; *Mandane regina di Persia*, *Elena el Costantino*, la *Festa della Rosa*, etc. (1820-23).

En 1823, M. Coccia se rendit à Londres, où il avait été nommé directeur de la musique du théâtre du roi. Il y fit représenter un grand opéra, *Maria Stuart*, qui eut du succès. Son dernier ouvrage est de 1846. Après de nouveaux voyages en Europe, il s'est définitivement retiré à Palerme. Admiré longtemps de ses compatriotes pour l'extrême facilité de ses mélodies, cet artiste a souvent sacrifié à la rapidité de la composition l'originalité des motifs, la fermeté et la correction du style.

COCHELET (Adrien-Louis), sénateur français, ancien consul et conseiller d'État, est né à Charleville (Ardennes), le 29 avril 1788. Fils d'un constituant de 1789, il entra, sous le Consulat, dans les emplois publics. Nommé d'abord référendaire à la Cour des comptes, il devint en 1809 auditeur au conseil d'État, fut chargé de porter un rapport à l'Empereur après la bataille de Wagram, et resta près de la personne de Napoléon, qui lui destinait un poste de confiance. Après une mission en Illyrie, il remplit les fonctions d'intendant, d'abord dans la province de Gorice (Friouli autrichien), puis dans le gouvernement de Bialystock (1812) et dans les cercles de Liegnitz et de Luben. Entraîné dans la retraite de l'armée, il se rendit en Belgique, où il maintint à Tournai l'administration française jusqu'à l'invasion de 1814. Pendant la campagne de France, il fut chargé de rédiger un rapport sur les dévastations des étrangers en Champagne et particulièrement à Nogent-sur-Seine. La première restauration l'exclut du conseil d'État. Au retour de Napoléon, il rentra à la section des finances et fut nommé préfet de la Meuse (11 avril 1815).

Après Waterloo, M. Cochelet se livra à des opérations commerciales, et parcourut l'Allemagne, la Pologne, la Russie, la Suède, le Danemark et la Hollande. En 1825, il fut nommé agent consulaire à Varsovie; mais le grand-duc Constantin ne voulut pas le recevoir. Il partit alors pour l'Amérique, où il fut successivement consul à Saint-Louis de Maragnon, au Brésil, puis à Tampico (Mexique), et gérant du consulat général à Mexico. C'est là qu'il apprit la révolution de Juillet, à laquelle il dut le titre de chargé d'affaires (21 août 1831). Après avoir reconnu, en cette qualité, l'indépendance du Mexique, il revint à Paris, d'où M. de Broglie l'envoya à Lisbonne (janvier 1833), pour transmettre à don Miguel les réclamations du gouvernement français. Nommé, en 1834, consul général dans les principautés de Valachie et de Moldavie, il fut nommé, en 1837, au consulat général d'Egypte, et montra beaucoup de zèle pour la cause de Méhémet-Ali.

M. Cochelet fut rappelé en France, le 1er avril 1841, par le ministère Guizot, et cessa de servir activement dans la diplomatie. Il sortit du conseil d'État en 1848, mais il y rentra après le coup d'État et fit partie de la section de la guerre et de la marine. Vers la fin de 1857, il a obtenu un siége au Sénat.

COCHERIS (Hippolyte-François-Jules-Marie), paléographe et littérateur français, né à Paris, le 1er décembre 1829, suivit les cours de l'Ecole des chartes, et fut envoyé à Rome, en 1849, pour examiner les manuscrits du fonds de la reine Christine de Suède. Attaché aux Archives de l'empire, puis à la bibliothèque Mazarine, il a rempli diverses missions bibliographiques. M. Cocheris est membre de la Société des antiquaires de France.

Il a publié : *Notices et extraits des documents conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie* (Paris, 1854 et suiv., 5 vol. in-8), ouvrage couronné par la Société des antiquaires de Picardie; *Ma bibliothèque française* (Paris, 1855, in-12, anonyme); *Nouveau dictionnaire géographique de la France, ou Glossaire étymologique, etc., précédé d'un Traité de philologie géographique* (1856 et suiv., 5 vol. in-4); etc. Il a fourni des articles au *Bulletin* de la Société des antiquaires de Picardie, à la *Biblio-*

Digitized by Google

thèque de l'École des chartes, à l'*Athenæum français*, à la *Bibliothèque universelle de Genève*. Il a aussi traduit et annoté le *Philobolion*, de Richard de Bury, pour le *Trésor des pièces rares et inédites* (1856, petit in-8).

COCHET (l'abbé Jean-Benoît-Désiré), archéologue français, né à Sanvic, près le Havre, le 7 mars 1812, fit ses études au collége et au séminaire de Rouen, et reçut les ordres en 1836. Aumônier du collége, puis curé de Saint-Remy, à Dieppe, il se livra, au milieu de ses fonctions ecclésiastiques, à l'étude de l'archéologie. En 1842, il découvrit à Étretat, dans l'enclos du presbytère, les restes d'une ville romaine. Encouragé par ce premier succès, il entreprit dans les environs de Dieppe des fouilles actives qui mirent au jour un certain nombre d'antiquités remarquables. Il publia dans divers recueils, notamment dans *la Vigie de Dieppe*, les résultats de ses recherches, et, sans se borner à des articles de revues, il fit paraître des ouvrages importants : *Églises de l'arrondissement du Havre* (Ingouville, 1844-1846, 2 vol. in-8); *Églises de l'arrondissement de Dieppe* (Dieppe, 1846-1850, 2 vol. in-8); *Églises de l'arrondissement d'Yvetot* (Dieppe, 1852, 2 vol. in-8); etc.

Nous citerons encore de cet archéologue, que les érudits normands comptent parmi leurs célébrités contemporaines : *Étretat, son passé, son présent, son avenir* (Dieppe, 1852, in-8); *Dieppe depuis 1846*; *Galerie dieppoise*, sur les hommes célèbres de Dieppe; enfin, *la Normandie souterraine, ou Notices sur des cimetières romains et francs explorés en Normandie* (Rouen, 1854, gr. in-8, avec planches lithographiées), ouvrage couronné par l'Institut dans la même année; *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes* (Dieppe, 1857, gr. in-8). M. l'abbé Cochet est membre des Sociétés des antiquaires de France, de Normandie, de Picardie et de Morinie, de l'Académie d'archéologie de Belgique, de l'Association archéologique de la Grande-Bretagne, etc.

COCHIN (Pierre-Suzanne-Augustin), administrateur et publiciste français, est né, à Paris, le 12 décembre 1823, d'une famille qui compte depuis longtemps des membres distingués dans le clergé, l'administration, le barreau et les arts. Son père et son grand-père ont été tous deux maires et députés du 12e arrondissement de Paris. Préparé par son éducation, et appelé par toutes ces traditions de famille aux fonctions administratives, M. Augustin Cochin a fait partie de bonne heure d'une foule de Sociétés philanthropiques ou de Commissions importantes, telles que la Commission des hautes études scientifiques et littéraires; en 1848, la Commission de surveillance des prisons, la Société des amis de l'enfance, etc. Adjoint au maire du 10e arrondissement en 1850, il est devenu maire en 1853.

On a de M. Augustin Cochin plusieurs écrits en général relatifs aux questions de charité sociale, à l'étude desquelles il s'est voué, et un certain nombre d'articles critiques sur des ouvrages d'économie politique. La plupart ont été insérés dans les *Annales de la charité* et dans *le Correspondant*, dont il est, depuis 1845, un des rédacteurs les plus influents. Nous citerons : *Notice sur Mettray* (1846; 3e édition, 1851); *Notice sur la vie de M. Cochin*, son père, écrite pour la 4e édition du *Manuel des salles d'asile; Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements de Pestalozzi*, qui obtint, en 1848, une mention honorable de l'Académie des sciences.

COCHRANE (lord Thomas), voy. DUNDONALD.

COCHRANE (sir Thomas-John), marin anglais, né, en 1789, à Édimbourg, appartient à une branche cadette de la famille écossaise des comtes de Dundonald (voy. ce nom). Fils de l'amiral sir Alexandre Cochrane, qui mourut en 1832 à Paris, il entra fort jeune dans la marine royale, prit part aux expéditions contre Belle-Isle, le Ferrol et Cadix, et avait atteint le grade de capitaine lorsqu'il fit, sous les ordres de son père, la campagne d'Amérique en 1814. De 1825 à 1834, il fut gouverneur de l'île de Terre-Neuve. Après avoir vainement brigué l'élection de Westminster, il représenta le bourg d'Ipswich à la Chambre des Communes (1837), et appuya de son vote la politique de sir R. Peel. Contre-amiral en 1841, il ne fut pas réélu, et commanda pendant cinq ans la station navale des Indes-Orientales (1842-1846), entreprit avec succès une croisière contre les pirates malais, et s'empara, en 1846, de la capitale du sultan de Bornéo. Il est vice-amiral depuis 1851, et a obtenu, en 1825, la dignité à vie de chevalier (*knight bachelor*).

COCHRANE (Alexandre-Dundas-Ross-Wishart-Baillie, homme politique anglais, né en 1814, est fils du précédent. Envoyé par le bourg de Bridport à la Chambre des Communes (1841), il s'est déclaré en maintes circonstances zélé partisan des principes conservateurs, excepté dans la question du libre-échange, où il a voté pour sir R. Peel. Dans la session de 1851, il s'est élevé avec la plus grande violence contre le système politique de lord Palmerston, et a justifié les gouvernements de Naples et d'Autriche des accusations portées contre eux par l'opposition. Aux élections générales de 1852, il a dû faire place à un candidat libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *Voyage en Morée* (the Morea, in-8); *la Jeune Italie* (Young Italy, 1850, in-8), où il se montre l'ardent champion de l'absolutisme, et des romans : *Lucile Belmont*, *Ernest Vane*, etc., qui sont de pâles imitations de sir Edw. Bulwer.

COCHUT (André), économiste français, né à Paris en 1812, entra, en 1836, à la *Revue des Deux-Mondes*, où il a traité les questions d'économie politique, et particulièrement celles qui se rapportent à la colonisation algérienne. Ses travaux obtinrent l'approbation d'un juge compétent, le maréchal Bugeaud, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement qui le chargea de rédiger un *Rapport général sur l'Algérie*. Ce travail, qui formait un voulme in-4, sortait des presses de l'imprimerie royale, lorsque la révolution de Février en arrêta la publication. M. Cochut fut attaché, en 1848, à la rédaction du *National*, où il discuta avec beaucoup de modération et de talent les doctrines socialistes. Un certain nombre de ses articles ont été réunis sous ce titre : *les Associations ouvrières, histoire et théorie des tentatives de réorganisation industrielle opérées depuis la révolution de 1848* (1851, in-8). Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. André Cochut s'est tenu en dehors de la scène politique. Il a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une étude intéressante sur l'histoire et le système de Law (*Law*, 1853, in-18). C'est un des correspondants les mieux renseignés de la presse hispano-américaine.

COCKBURN (sir Alexandre-James-Edmond), magistrat anglais, né à Londres vers 1805, est issu d'une ancienne famille écossaise. Fils d'un diplomate, il fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge, suivit dès 1825 les cours de droit de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1829

Digitized by Google

et attaché au ressort judiciaire des comtés de l'ouest; en 1841, il a reçu le titre d'avocat de la reine (*Queen's counsel*). C'est un jurisconsulte distingué que ses opinions libérales ont porté, suivant la fortune de son parti, à de hautes fonctions dans la magistrature. Sous le premier ministère de lord J. Russell, il a été nommé avoué général (1850) et chevalier en même temps, puis procureur général (1851). Cette dernière charge, qu'il avait résignée à l'avénement des conservateurs au pouvoir, lui a été rendue en décembre 1852. Il a représenté la ville de Southampton, de 1847 à 1857, à la Chambre des Communes.

COCKERELL (Charles-Robert), architecte anglais, né à Londres, le 27 avril 1788, a passé plusieurs années d'une studieuse jeunesse au milieu des ruines de l'architecture classique en Orient, en Sicile, en Grèce, à Rome; en 1811 et 1812, il a concouru aux fouilles du temple de Jupiter à Égine et de celui d'Apollon à Phygalée, dont les restes ont été transportés à Munich et au *British Museum* de Londres. Ensuite il a entrepris la restauration du Capitole, du Forum et du Parthénon. En Angleterre, on met au nombre des principaux ouvrages qu'il a exécutés : la salle de réunion et la chapelle au collége d'Harrow (1819); l'Institut philosophique de Bristol, le collége de Lampeter (1822), dans le genre gothique, la nouvelle bibliothèque publique de Cambridge, les hôtels des compagnies d'assurances du Soleil et de Westminster à Londres, etc.

M. Cockerell est un partisan déclaré de l'architecture classique dont le style est le seul, à son avis, qui convienne à la civilisation industrielle du XIXe siècle. Bien qu'il ait combattu l'engouement du public pour le genre gothique, il n'en a pas moins fait une étude approfondie des divers systèmes du moyen âge, et, à ce point de vue, c'est un des associés les plus actifs de l'Institut archéologique. Outre beaucoup de mémoires insérés dans les *Annales* de cette Société, il a publié : *Iconographie des Églises du pays de Galles ; Vie et travaux de l'architecte William de Wikeham ; Description artistique de la cathédrale de Lincoln*, etc.

Élu membre de l'Académie royale des beaux-arts depuis 1836, ce savant artiste a succédé à Wilkins comme professeur d'architecture (1840), fonctions dont il s'acquitte avec le plus grand succès. Plusieurs compagnies savantes du continent ont voulu le compter parmi leurs membres, entre autres l'Institut de France qui, en 1841, lui a envoyé le titre d'associé étranger. M. Cockerell a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 deux dessins, dont l'un, celui du *Monument élevé à la mémoire de Wren*, lui a valu une médaille d'or de première classe.

CODAZZI (Augustin), ingénieur-géographe italien, né à Lugo, près de Ferrare, en 1792, s'engagea à seize ans dans un régiment italien au service de la France, fit la campagne de Saxe en 1813, et assista aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsick. En 1814, il se battit en Italie, et il se trouvait assiégé dans la forteresse de Mantoue lors de la chute de Napoléon. Après le licenciement de l'armée en 1815, il quitta le service et résolut de se livrer au commerce. Mais, en passant en Turquie, il fit naufrage à la hauteur des îles Ioniennes, et parvint à grand'peine à Constantinople. Il sut s'y créer quelques ressources, et entreprit de voyager : il parcourut successivement la Grèce, la Valachie, la Moldavie, l'Allemagne, la Russie, la Pologne et les États du Nord. Il était en Hollande, lorsque le bruit des événements accomplis par Bolivar le détermina à s'embarquer pour l'Amérique du Sud. Arrivé à Baltimore, il s'attacha comme ingénieur à la flottille de l'amiral de Vénézuéla, Villaret, qui fit voile, en 1817, vers l'île Marguerite. Jeté sur les rives de la Floride, il servit d'abord un chef mexicain, puis le gouvernement de la Colombie.

Revenu en Europe il fit un séjour de quelques mois dans sa patrie, puis retourna, en 1826, en Amérique et se fixa à Santa-Fé de Bogota. Accrédité auprès de Santander, vice-président de la république, par des lettres de recommandation des divers gouvernements qu'il avait servis, il fut admis dans l'armée avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et envoyé à Maracaïbo pour dresser la carte de la barre du lac. Il revint avec des plans précis et détaillés et un mémoire sur les moyens de défense du pays. Il dressa ensuite, sous les auspices du général Carreno, la carte chorographique de tout le département de Zulia, travail très-important qui lui prit deux années (1828-1829).

Lorsque l'État de Vénézuéla se fut séparé du reste de la Colombie, il fut chargé par le général Paez de faire le plan de chacun des départements dont se composait la nouvelle république. Interrompu plusieurs fois par la nécessité de prendre part à diverses expéditions militaires, ce cadastre fut terminé en 1838, et M. Codazzi obtint en récompense le grade de colonel.

De 1838 à 1839, il parcourut les déserts de la Guyane, et suivit jusqu'à la source le cours des fleuves si nombreux dont elle est arrosée. A son retour, le congrès de Vénézuéla lui vota une allocation pour publier les résultats de ses découvertes. M. Codazzi vint alors à Paris, et y publia son ouvrage en espagnol sous ce titre : *Resumen de la geografia de Venezuela, por Augustin Codazzi*, (1841, in-8, 20 planches). Il en expédia toute l'édition en Amérique, y retourna bientôt lui-même et s'y maria. En 1848, il passa au service de la Nouvelle-Grenade, qui l'employa aussitôt à de nouvelles explorations chorographiques. Dans ces derniers temps, il s'est rendu dans l'isthme de Panama, pour s'assurer de la possibilité d'une canalisation aussi difficile à exécuter que desirable.

CODRINGTON (sir William-John), général anglais, né en 1800, est le fils aîné du célèbre amiral de ce nom, qui gagna, en 1829, la bataille de Navarin. En sortant de l'université de Cambridge, il fut admis en qualité d'enseigne aux *Coldstream guards* (1821), corps dans lequel il a successivement acquis les grades de capitaine et de lieutenant-colonel (1836), et où il a laissé la réputation d'un officier brave, instruit et ami de sa profession. Colonel en 1846, il fut nommé major général le 20 juin 1854, et, n'ayant reçu aucun emploi dans l'armée expéditionnaire contre la Russie, il se rendit en Orient, afin de suivre la guerre en amateur. Bientôt une vacance se produisit par le départ forcé de lord de Ros, et il fut appelé à prendre le commandement de la 1re brigade de la division légère (1854).

Depuis ce moment, sir Codrington a assisté pendant deux ans à toutes les péripéties de la guerre en Crimée. Au passage de l'Alma (24 septembre), il a ouvert le feu contre les Russes; à Inkermann (5 novembre), il a soutenu, avec les gardes, tout l'effort de la journée. Aussi sa conduite, dont les rapports officiels ont parlé plusieurs fois avec éloges, lui valut-elle, après la retraite de sir G. Brown, le commandement de la division légère. Durant le terrible siége de Sé-

Digitized by Google

bastopol, il n'a pas quitté son poste un seul jour; à la prise du mamelon Vert comme à l'assaut définitif, il s'est toujours montré à l'endroit le plus périlleux. Chargé de préparer l'attaque du Redan, cette entreprise malheureuse lui attira des reproches aussi injustes que passionnés.

Lorsque le général Simpson dut résigner le commandement en chef de l'armée d'opérations (12 novembre 1855), ce fut sur sir Codrington que le ministère jeta les yeux pour le remplacer comme étant, de tous les officiers généraux, un des plus braves et des plus expérimentés. Il n'est revenu en Angleterre qu'au mois de juillet 1856, après avoir assisté au réembarquement des soldats et du matériel. Il est chevalier commandeur du Bain, et a reçu de Napoléon III les insignes correspondants dans l'ordre de la Légion d'honneur, le 16 juin 1856. Lieutenant général dans la même année, il a reçu, en février 1857, le mandat de Greenwick à la Chambre des Communes.

COËNE (Jean Henri DE), peintre belge, né à Veder-Brakel (Flandre Orientale), en 1798, étudia la peinture à Bruxelles, sous la direction de Louis David, alors exilé, et plus tard sous celle de Joseph Paëlinck. Il a fait depuis plusieurs voyages en France, et notamment à Paris, où il réside, depuis quelques années, presque autant qu'à Bruxelles. On a surtout de cet artiste : *une Tournée pastorale*, *le Vendredi*, ou *le jour d'abstinence*, sujet exposé à Paris en 1837, et que la lithographie a rendu assez populaire en France; *Misère et probité*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1837.

COËTLOGON (Louis-Charles-Emmanuel, comte DE), administrateur français, né à Paris, le 10 août 1814, appartient à une ancienne famille de Bretagne. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il prit rang dans l'armée, en 1834, avec le grade de sous-lieutenant et donna sa démission en 1840; se trouvant en Algérie en 1847, il prit part en amateur à l'expédition de la Kabylie. A cette époque, il avait publié dans les journaux, un assez grand nombre de romans, nouvelles et contes en vers, ainsi qu'un *Voyage en Algérie* (1848). Nommé sous-préfet de Bressuire en 1849, il a administré, depuis 1853, les préfectures de l'Ain et de la Haute-Vienne.

Son frère, le marquis Alfred de COËTLOGON, ancien page de Charles X, nommé sous-lieutenant de cavalerie quelque temps avant les journées de Juillet 1830, donna sa démission et vécut dans la retraite sous Louis-Philippe. En 1848, il entra au *Corsaire* et contribua, avec M. de Rovigo, à en faire un journal légitimiste. Il a donné quelques publications archéologiques.

COEUR (Pierre-Louis), prélat et prédicateur français, né à Tarare (Rhône), le 14 mars 1805, est issu d'une ancienne famille de négociants que la tradition du pays fait descendre du célèbre argentier de Charles VII. Élevé d'abord par ses parents, il fit ses classes à la Chartreuse de Lyon que dirigeait alors M. Bochard, et professa avec distinction la philosophie, de 1820 à 1824, dans un séminaire de cette ville. Ce fut à cette époque qu'il essaya de réfuter, dans un petit ouvrage, la doctrine du sens commun qui venait de se produire; son livre fit dire à M. Fayet que, « pour réfuter Lamennais, il faudrait être Lamennais lui-même. » En 1827, il vint à Paris et se montra durant trois années l'auditeur assidu des cours de la Sorbonne. C'est à l'école de MM. Guizot, Cousin et Villemain que se forma cet orateur sacré que quelques-uns n'ont pas craint de surnommer « le Cyprien du XIXᵉ siècle. »

Ordonné prêtre en 1829, l'abbé Cœur refusa les diverses fonctions qu'on s'empressa de lui offrir : un goût irrésistible le portait vers la chaire. Il y monta pour la première fois dans la paroisse de Saint-Georges, une des plus pauvres de Lyon (1830), et avec un succès tel que la réputation lui vint aussitôt. Dès lors commença pour lui cette longue série de travaux apostoliques qui embrassent la plus grande partie de sa vie. Tous les diocèses de France le réclamèrent à l'envi : il prêcha le carême à Clermont-Ferrand, à Lyon, à Nantes, à Troyes, etc.; Paris ne se lassait pas d'entendre sa parole toujours élevée; tolérante, vraiment chrétienne. Tous ses sermons, hormis ceux où il traite des dogmes et des devoirs spéciaux, peuvent se résumer en cette idée, que l'ordre providentiel tout entier se développe en harmonie avec le christianisme. Le genre de son éloquence se rapproche beaucoup de celui de Massillon.

Les dignités ecclésiastiques ne devaient pas manquer à l'éminent prédicateur : il fut en effet nommé chanoine ou grand-vicaire honoraire des diocèses de Nantes, d'Arras, de Lyon, de Gap, de Paris, etc. Louis-Philippe lui donna la croix d'honneur à la suite du carême qu'il prêcha à Saint-Roch en 1840. Il a été, pendant quelques années, chargé du cours d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris. Enfin, après s'être longtemps refusé aux honneurs de l'épiscopat, il a accepté du général Cavaignac l'évêché de Troyes (16 octobre 1848). M. Cœur est très-ouvertement gallican; il s'est opposé à la réforme pédagogique de l'abbé Gaume (voy. ce nom). On dit qu'il prépare depuis longtemps un grand ouvrage *sur le Rationalisme et les mystères*.

COFFINIÈRES (Antoine-Simon-Gabriel), avocat et publiciste français, né à Castelnaudary, le 5 janvier 1786, était fils d'un médecin de cette ville, connu comme auteur de *la Médecine de la nature*. Reçu avocat à Paris en 1806, puis docteur en droit, il est attaché à la Cour de cassation; il plaida dans plusieurs grandes affaires, le procès du 19 août, celui des sergents de la Rochelle et celui de la souscription nationale. Il écrivait et publiait en même temps divers ouvrages importants de droit ou d'économie politique, de nombreuses brochures de circonstance, et des essais de poésie. Dans ces dernières années, il a été membre du conseil général de Seine-et-Oise. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1849.

On a de M. Coffinières entre autres ouvrages de droit et de jurisprudence : *Analyse des novelles de l'empereur Justinien*, conférées avec l'ancien droit français et le Code Napoléon (1805, in-12); le *Code Napoléon*, expliqué par les décisions suprêmes de la Cour de cassation et du conseil d'État (1807, in-4) : *Jurisprudence des cours souveraines sur la procédure* (1812, 5 vol. in-8) : *Traité des actes dans l'état civil* (1826, in-8) : *Traité de la liberté individuelle* (1828, 2 vol. in-8), à l'usage de toutes les classes de citoyens : le premier volume complémentaire (1791-1804) du *Journal des audiences de la Cour de cassation* (1816) : *Éléments de notre organisation gouvernementale, administrative et judiciaire* (1850, in-12), etc.; entre autres ouvrages d'économie politique : *de la Bourse et des spéculations sur les effets publics* (1824, in-8), ouvrage dans lequel les marchés à terme sont considérés d'après les lois, la jurisprudence et le crédit public, comme l'une des premières protestations contre l'agiotage; et des *Études sur le budget financier et spécialement sur l'impôt foncier* (1849, in-8).

Nous citerons encore, parmi les brochures

Digitized by Google

d'actualité, et les divers travaux de moins longue haleine de M. Coffinières : *Observations sur le rétablissement du divorce* (1821); *Examen du projet de loi sur la presse périodique* (1828); *Examen du nouveau projet de loi sur la contrainte par corps* (1829); *Rapport sur le système cellulaire* (1844); plusieurs morceaux poétiques, un *Conte* (1849), *la Gloire*, *l'Amour et le Bonheur*, épître (1852); sans compter une longue série d'articles insérés dans les journaux de jurisprudence et dans divers recueils. *La France littéraire* lui attribue : *Buonaparte peint par lui-même* dans sa carrière militaire et politique, et des *Observations* sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, signés seulement de ses initiales (1814 et 1817, brochures in-8).

COGALNICEANO (Michel), historien et publiciste roumain, né vers 1806, débuta dans la carrière de l'enseignement, et occupa à Jassy la première chaire d'histoire nationale créée, lors de l'organisation des écoles, sous le règne de Jean Stourdza (1822-1828). En 1834, il quitta la Moldavie et parcourut toute l'Allemagne et une partie de la France, en quête de matériaux pour son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. Rédacteur de *la Dacie littéraire*, de *l'Archive roumaine* et de *la Feuille villageoise*, il fonda, en 1841, de concert avec Jon Ghika et Basile Alexandri, *le Progrès*, organe influent de l'opinion libérale, qui fit l'éducation politique de la jeunesse, et força le gouvernement de Michel Stourdza à décréter l'acte d'émancipation des *Tsigani* ou bohémiens-esclaves (31 décembre 1843).

M. Cogalniceano a collaboré également à *la Harpe*, à *l'Abeille*, à *la Bukovine*, à *la Roumanie littéraire*, fondée en 1855 par B. Alessandri. L'année suivante, il profita de la liberté de la presse décrétée par le prince Grégoire Ghika (voy. ce nom), pour fonder *l'Étoile du Danube*, où il s'est montré un des plus ardents promoteurs de l'union des deux principautés. Après le rétablissement de la censure, ce journal cessa d'être publié à Jassy; mais il reparut quelques mois après en français, à Bruxelles, où sa publication s'est continuée jusqu'à ce jour. Au mois de septembre 1857, M. Cogalniceano a été élu député au divan *ad hoc*, pour la Moldavie, et s'y est distingué comme auteur de rapports importants.

Son principal titre comme historien national, est, avec son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie* (Berlin, 1837, in-8; en français), une *Collection des anciennes chroniques*, dans laquelle il a réuni et annoté avec soin les copies manuscrites enfouies depuis des siècles dans la poussière des monastères. On lui doit aussi, de remarquables travaux sur les Tsiganis, leur origine, leur langue, etc. Non moins distingué comme avocat que comme écrivain, M. Cogalniceano a de plus contribué à naturaliser l'industrie en Moldavie, en établissant à Niamtzo une fabrique de draps, la seule que possède la principauté. Il a le rang de colonel dans la hiérarchie nobiliaire de Moldavie.

COGELS (Édouard), homme politique belge, né à Anvers en 1790, d'une riche famille de négociants, entra dans les affaires commerciales vers 1815. Il fut élu représentant de sa ville natale le 19 décembre 1839. En 1840, il fut un des neuf commissaires chargés de faire une enquête sur la situation industrielle et commerciale de la Belgique. Non réélu en 1845, il revint à la Chambre le 3 juin 1847; mais il échoua de nouveau l'année suivante. En 1854, il est entré au Sénat où il s'occupe surtout des questions d'affaires et soutient la cause de la liberté commerciale.

COGHEN (Jacques-André, comte), homme politique belge, né en 1791, a fait partie du premier ministère nommé par le roi Léopold (24 juillet 1831), après avoir dirigé quelque temps le comité des finances pendant la période révolutionnaire. Ce cabinet n'était pas composé d'éléments homogènes; M. Coghen y représentait ce qu'on a appelé depuis le parti mixte. C'est pendant son administration que fut ouvert, par la loi du 31 octobre 1831, le premier emprunt forcé pour les besoins de la guerre contre la Hollande. Comme ministre et comme représentant de Bruxelles, il approuva le traité *des 24 articles* imposé à la Belgique par la conférence de Londres. Il quitta le pouvoir le 20 octobre 1832; mais il conserva jusqu'en 1845 le mandat législatif. En 1836, il fut question de le nommer ministre d'État; mais comme il était administrateur d'un établissement financier, la Société générale, puissante rivale de la Banque de Belgique, la plupart des ministres jugèrent ses fonctions incompatibles avec un tel titre. Il en résulta une crise terminée par la retraite de M. de Muelenaere. M. Coghen fut élevé, l'année suivante, par un bref du pape, à la dignité de comte. En 1839, il vota avec la majorité l'abandon définitif du Luxembourg et du Limbourg. Depuis 1845, il est passé de la seconde Chambre au Sénat, où il représente l'arrondissement de Nivelles.

COGHETTI (François), célèbre peintre italien né à Bergame (Lombardie), le 4 octobre 1804, dut à la révélation précoce de ses dispositions pour la peinture la protection et les leçons de Diotti, professeur à l'académie Carrara de Bergame. Il vint bientôt chercher à Rome un enseignement plus solide, et, sous la direction de M. Carnuccini, consacra deux années à l'étude sérieuse de Raphaël. Ses premières œuvres furent bien accueillies. Deux tableaux à l'huile surtout, la *Présentation* et l'*Assomption*, qu'il peignit pour sa ville natale, engagèrent Mgr Morlacchi à lui confier la décoration de la chapelle de son palais et de la grande coupole de la cathédrale.

De retour à Rome, M. Coghetti peignit à fresque, dans la villa Torlonia, un salon elliptique où il représenta les *Exploits d'Alexandre*. Le prince Torlonia lui fit exécuter ensuite, pour sa villa de Castel-Gandolfe, *les quatre Éléments, le Triomphe de Bacchus* et *la Bataille des Amazones;* et pour son palais de Piazza Venezia, toute la fable d'*Amour et Psyché*, divers sujets tirés des poëmes d'Homère, et la magnifique composition : *le Parnasse des hommes illustres de tous les temps;* enfin, pour le théâtre Tordinone, *Apollon suivi par les heures* et *la Fable de Prométhée*. Mais l'œuvre capitale de M. Coghetti dans la fresque est la décoration de la basilique de Savone; ses cartons ont été considérés comme des chefs-d'œuvre de style et de finesse.

Cependant l'artiste ne négligeait pas la peinture à l'huile, et, parmi ses tableaux, il faut citer son *Ascension*, dans la cathédrale de Porto-Maurizio, en Ligurie, et la *Condamnation de saint Étienne*, qui lui valut le titre de chevalier de saint Grégoire le Grand.

M. Coghetti, doué d'une rare puissance de création, est un des chefs d'école dont l'Italie s'honore le plus. Il a formé de nombreux élèves, à la tête desquels est M. Agneni (voy. ce nom).

COGNIARD (Hippolyte et Théodore, ou COGNIARD frères), vaudevillistes français, et tous deux administrateurs de théâtre, sont nés, le premier en 1803, le second en 1804, et ont débuté, en 1831, par des pièces patriotiques. Déjà connus par de nombreux succès, ils obtinrent, en 1840,

Digitized by Google

à la retraite du célèbre Harel, le privilége de la Porte-Saint-Martin, firent restaurer la salle, et inaugurèrent, au mois de novembre, une heureuse administration de sept années. M. Hippolyte Cogniard résigna, en juillet 1845, sa part dans cette direction pour prendre celle du Vaudeville, qu'il ne garda qu'une année. A la fin de 1854, il est devenu directeur des Variétés.

Les vaudevilles de MM. Cogniard, qui ont plusieurs fois associé à leur fraternelle collaboration divers noms influents, se comptent annuellement par dizaines, depuis les premiers jours de 1831. Nous rappellerons, parmi les plus populaires : *la Cocarde tricolore* (3 actes); *le Modèle* (1 acte); *le Chouan* (2 actes); *la Courte-paille* (3 actes); *la Révolte des modistes* (3 actes); *Dupont, mon ami* (3 actes); *les deux Borgnes* (1 acte); *les Chauffeurs* (3 actes); *l'Agnès de Belleville*, avec M. Paul de Kock (3 actes); *les Femmes, le vin et le tabac*, avec le même (3 actes); *le Rapin* (2 actes); *une Botte neuve* (2 actes); *Bobèche et Galimafré* 3 actes (1837); *Bruno le fileur* (2 actes); *Portier, je veux de tes cheveux* (1 acte); *les Coulisses* (2 actes); *le Naufrage de la Méduse*, mélodrame en 4 actes (1839); *une Femme, s'il vous plaît* (1 acte); *la Fosse aux ours* (1 acte); *la Dame aux gobées*, parodie en 3 actes, *la Foire aux idées*, 2 actes (1849); *une Nichée d'arlequins* (1 acte); *le Royaume du calembourg*, revue de 1855; *Jean le toqué; le Monde camelotte* (1856), etc., etc.

MM. Hyppolyte et Théodore Cogniard ont été tous deux décorés dans ces dernières années; le premier, comme capitaine de la garde nationale, aux promotions d'août 1848, le second, comme auteur dramatique, en août 1852.

COGNIET (Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 29 août 1794, fut élève de Guérin, obtint le second grand prix de Rome en 1815, et le premier en 1817, sur ce sujet : *Hélène délivrée par Castor et Pollux*. Ses premiers tableaux, *Metabus, roi des Volsques*, et *une jeune Chasseresse*, furent peu remarqués, mais son *Marius sur les ruines de Carthage*, au Luxembourg, et son *Massacre des innocents*, exposé en 1824, commencèrent sa réputation. De 1827 à 1836 il envoya aux Salons de peinture : un *Numa*, au Luxembourg, un *saint Étienne portant des secours d'une pauvre famille*, à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, *l'Enlèvement de Rébecca*, *la Garde nationale partant pour l'armée en* 1792. Ce dernier tableau est placé au musée de Versailles, avec la *Bataille de Rivoli* et les *Épisodes de la campagne d'Égypte*, auxquels l'artiste travailla avec MM. Philippoteaux, Karl Girardet, Vignon et Guyon. Sa célèbre toile du *Tintoret peignant sa fille morte*, au musée de Bordeaux (1845), rendit surtout son nom populaire. Elle a reparu, avec *le Massacre des innocents*, *le saint Étienne* et deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Cogniet à peint en outre sur un des plafonds du Louvre, *Bonaparte dirigeant les travaux des savants en Égypte*, et décoré une des chapelles de la Madeleine. Parmi ses portraits, les plus célèbres sont ceux du *maréchal Maison*, de *Louis-Philippe dans sa jeunesse*, de *Guérin*, de *M. de Crillon*. On a diversement apprécié le talent de M. Cogniet, mais on lui reconnaît entre autres qualités la correction du dessin et la sobriété de la couleur. Professeur de dessin au lycée Louis-le-Grand et à l'École polytechnique, il est devenu membre de l'Académie des beaux-arts en 1849, en remplacement de Garnier. Il a obtenu une 2e médaille en 1824, une de première classe en 1855, la décoration en avril 1823, et le grade d'officier en juillet 1846.

COHEN (Joseph), journaliste français, né à Marseille, le 1er novembre 1817, et fils d'un négociant israélite, fit ses études au collége d'Aix, se fit inscrire avocat au barreau de cette ville en novembre 1836, et fonda ensuite le *Mémorial d'Aix*, qu'il dirigea jusqu'en 1843. Chargé, en 1842, avec M. Altaras, d'étudier en Algérie l'état des populations israélites et les moyens de les civiliser, il fut, depuis cette époque jusqu'en 1848, défenseur officiel près le tribunal d'Alger, président du consistoire de cette ville après le décret organique de 1845, et capitaine de la milice algérienne. De retour en France, il organisa à Paris la Société algérienne, dont il fut secrétaire, devint un des actifs collaborateurs de *la Semaine*, puis, en 1853, rédacteur en chef du *Pays*. Il a été décoré au 1er janvier 1854.

On a de lui, à part ses articles de journaux : *Analyse raisonnée de la législation des eaux* (1841, 2 vol.), avec MM. Tardif et Dubreuil; un *Rapport* sur sa mission en Algérie (1845), et de nombreux travaux dans *les Archives israélites de France*.

COIGNARD (Louis), peintre français, né à Mayenne, vers 1812, vint étudier à Paris sous M. Picot, et débuta au Salon de 1838. Il a cultivé les divers genres, et plus particulièrement, depuis quelques années, celui du paysage. Nous citerons de lui : *Marie dans le désert* (1838); *petit Pêcheur au bord de la mer*, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, *le Sommeil*, *le Soir*, *Vaches dans la forêt* (1842-1845); *Vaches sur la lisière d'un bois* (1846); *Combat de taureaux* (1847); *l'Abreuvoir*, *effet du matin* (1848); *la Gardeuse de vaches*, *le Bal*, *les Soins de la fermière*, *le Repos du matin*, *le Chêne de Henri IV*, acquis par l'État (1849-1853); *un Pâturage en Hollande*, *Vallée du Maine*, à l'Exposition universelle de 1855; *Pendant l'orage*, *Paysage avec animaux* (1857), etc. M. Louis Coignard a obtenu une 3e médaille en 1846, une 1re en 1848, et une mention en 1855.

COIGNET (Jules-Louis-Philippe), peintre français, né à Paris, en 1798, fut élève de V. Bertin, et s'est fait un certain renom en cultivant le paysage classique. Depuis 1824, il a exposé un assez grand nombre de *Vues* de France, d'Italie et de Suisse. On a de cet artiste un magnifique album de 60 planches : *Vues pittoresques de l'Italie*, dessinées d'après nature (1826, grand in-folio), et un *Cours complet de paysages*. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1848, et la décoration au 1er mai 1836.

COIGNY (Augustin-Louis-Joseph-Casimir-Gustave de FRANQUETOT, duc DE), général français, ancien pair de France, est né à Paris le 4 septembre 1788. Laissé en France aux soins de son aïeule qui n'avait pas émigré, il reçut une bonne éducation dans un lycée de Paris et s'engagea à dix-sept ans au 9e de dragons. Il n'était que sous-lieutenant (1807) lorsqu'il rejoignit à Constantinople le général Sébastiani et prit part dans les rangs de l'armée ottomane à la campagne de 1808 contre les Russes. Ensuite il passa en Espagne avec le grade de capitaine, y servit trois ans d'une façon distinguée, fut appelé en Russie et perdit le bras droit à Smolensk. Des souvenirs de famille le rallièrent aisément à la Restauration, qui le nomma colonel de cavalerie (16 juillet 1814) et l'attacha au duc de Berri, puis au duc de Bordeaux. A la cour comme à la Chambre des Pairs, où il avait succédé, en 1820, à son grand-père, il conserva son indépendance, parla souvent en faveur de l'ancienne armée et fit d'inutiles efforts auprès de Charles X pour obtenir de

Digitized by Google

lui la révocation des fameuses ordonnances qui amenèrent la révolution de Juillet.

Depuis 1830, M. de Coigny n'a accepté d'autres fonctions que celles de chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Il a été promu, en 1840, au grade de maréchal de camp, mais il refusa toute espèce de traitement. Depuis 1848, il vit dans une retraite absolue et fait partie de la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il a été nommé grand officier de la Légion d'honneur en mai 1845.

COIN-DELISLE (Jean-Baptiste-César), jurisconsulte français, né le 8 mai 1789, à Paris, n'étudia le droit qu'après avoir traversé de rudes vicissitudes dans lesquelles il déploya une rare énergie de caractère. Reçu avocat à la Cour royale de Paris, à l'âge de 34 ans (1823), il se fit principalement un nom parmi les jurisconsultes. Il a publié, en société avec M. Frédérich : *Commentaire sur le Code forestier, suivi de l'ordonnance d'exécution, avec une concordance des articles du Code et de l'ordonnance, et une conférence des lois abrogées ou subsistantes, nécessaire à l'interprétation du nouveau Code* (Paris, 1827-1828, 2 vol. in-8), et *Loi sur la pêche fluviale, expliquée par la discussion législative et par ses rapports avec le Code forestier* (Ibid., 1829, in-8). *Le Commentaire analytique du Code civil, d'après la doctrine des auteurs et la jurisprudence des arrêts*, etc. (1835-1852, 4 vol. in-4, 2e tirage, 1855), est dû à M. Coin-Delisle seul, bien qu'annoncé avec la collaboration de plusieurs jurisconsultes : il comprend les titres de la contrainte par corps, de la jouissance et de la privation des droits civils, des actes de l'état civil et des donations et testaments. M. Coin-Delisle a donné encore une monographie de l'article 845 du Code civil, sous le titre de : *Limite du droit de rétention par l'enfant donataire renonçant*, etc. (1852, in-8); *Observations sur l'hypothèque légale d'indemnité, acquise en temps suspect* (1855, in-8), etc. Il a fourni des articles à *l'Encyclopédie des juges de paix*, et il est l'un des rédacteurs de la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

COLBRUN (Eugène-Auguste), artiste dramatique français, né à Paris, en 1833, figura à l'âge de dix ans à la Gaîté, entra peu après au Gymnase enfantin, passa ensuite en Angleterre, reparut, à Paris, à la salle Comte (1844), d'où M. Alexandre Dumas le tira pour lui donner le rôle de Friquet dans la *Reine Margot*, qui lui fit la réputation d'un comique original. A la chute du Théâtre-Historique, engagé pour quelques mois à celui de la Gaîté, il y parut, auprès de M. Frédérick-Lemaître, dans *Kean* et *Paillasse*, et entra définitivement à la Porte-Saint-Martin, en janvier 1852; il y a repris ou créé avec succès divers rôles : Colibri dans la *Faridondaine*, Criquet dans les *Carrières de Montmartre*, et Planchet dans *les Mousquetaires*. Les incidents de la vie de cet artiste ont été l'objet d'une amusante biographie dans *le Mousquetaire*, en 1854.

COLCHESTER (Charles Abbot, 2e baron), amiral et pair d'Angleterre, né en 1798 à Londres, est fils d'un président de la Chambre des Communes, élevé en 1817 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom d'Abbot, il fit des études spéciales au collége royal de la marine, prit la mer en 1811 et assista à quelques engagements avec les bâtiments français. En 1854 il fut promu au grade de contre-amiral et placé dans la réserve. Membre de la Chambre des Lords depuis 1829, il se montra en toute occasion le fidèle partisan des doctrines conservatrices. Sous l'administration de lord Derby (1852), il fut chargé des triples fonctions de vice-président du bureau du commerce, de payeur général et de trésorier de la marine qui lui donnèrent accès au Conseil privé. De son mariage avec une fille de lord Ellenborough (1836) il n'a qu'un fils, Reginald-Charles-Edward Abbot, né en 1842.

COLE (Henry), littérateur anglais, est né vers 1810. Il s'était beaucoup occupé des arts domestiques, du confort appliqué à la vie pratique, de l'industrie usuelle, lorsqu'il fut désigné pour faire partie du comité d'organisation du Palais de cristal, en 1851. Son concours qui fut jugé très-utile, fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain, une forte gratification et le poste de directeur des arts pratiques (*practical art*). Il y a quelques années il a fondé *l'Historic register*, revue politique, et le *Journal du dessin*. Sous le nom de plume de Félix Summerly, il a écrit un grand nombre de nouvelles, brochures, articles de journaux, etc.

COLEBROOKE (sir William-Macbean-Georges), général anglais, né en 1787, est fils d'un officier d'artillerie. Lieutenant de cette arme en 1807, il prit part en 1810 à l'expédition contre Java, y fut blessé d'un coup de feu, et nommé, en 1812, député quartier-maître général de cette île, qui peu de temps après fut rendue à la Hollande. Il servit, en 1817, dans la guerre des Mahrates, et en 1818, dans celle des Afghans. De 1823 à 1831, il fut attaché au comité d'enquête des affaires intérieures de l'Inde. Promu au grade de colonel, il passa comme sous-gouverneur à l'archipel de Bahama (1834), puis aux Antilles sous le vent (1837), et au nouveau Brunswick (1841). En 1843, il est devenu gouverneur général de la Guyane anglaise d'où il est passé, en la même qualité, aux îles Barbades. Créé chevalier en 1837, il fut, en 1854, nommé major général.

COLERIDGE (sir John Taylor), jurisconsulte anglais, est né en 1790 à Tiverton (comté de Devon). Il reçut son éducation à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1852, le diplôme honoraire de docteur en droit, resta quelque temps attaché à l'enseignement du collége d'Exeter, étudia ensuite la jurisprudence et fut admis au barreau de Londres, en 1819, par la Société de Middle-Temple. En 1825, il donna une édition estimée des célèbres *Commentaires de Blackstone* (Blackstone's Commentaries), et publia, peu de temps après, le recueil des Arrêts les plus importants en matière civile rendus par la Chancellerie. En 1835, il a été nommé juge de la Cour du banc du roi et élevé à cette occasion à la dignité de chevalier.

COLERIDGE (le rév. Derwent), littérateur et théologien anglais, né à Keswick, le 14 septembre 1800, est fils du célèbre poëte Samuel Taylor Coleridge, mort en 1834. Confié d'abord aux soins de son frère aîné, il termina son éducation au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et fit ses débuts littéraires dans le *Quarterly Magazine* de Knight, sous le pseudonyme de *Davenant Cecil*. Après s'être livré, à Plymouth et à Helston, à l'enseignement privé, il devint principal du collége de Saint-Marc, à Chelsea, reçut les ordres en 1826 et se maria l'année suivante. Il est aujourd'hui attaché au clergé de la cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Depuis quelques années, il a entrepris la publication des œuvres inédites ou peu connues et de la correspondance de son père; cinq volumes ont

Digitized by Google

déjà paru. Il a également recueilli l'héritage poétique de son frère Hartley (*Poetical remains*, in-8), et a fait précéder cette collection d'une touchante biographie. L'édition des poésies de Macworth Praed, à laquelle il travaille, doit paraître prochainement. Comme théologien, M. Coleridge a écrit une dissertation sur *le Rôle biblique de l'Église anglaise* (The scriptural character of the english church, 1839).

COLET (Louise Révoil, dame), femme de lettres française, est née à Aix, en Provence, le 25 août 1816. Son père était un commerçant originaire de Lyon; sa mère, Mme Henriette de Servanne, appartenait à la noblesse de robe du parlement de Provence. La jeune Louise, dont la vocation poétique se révéla de bonne heure, et qui a dit d'elle-même :

« Je fis mes premiers vers, sans savoir les écrire, »

vint à Paris après son mariage, en 1835. Elle débuta, l'année suivante, par un recueil de poésies intitulé : *Fleurs du Midi*, qui lui ouvrit les portes du monde élégant, et qui lui attira les éloges des hommes politiques et des académiciens : la France compta une *Muse* de plus. On remarquait, dans ce volume, des tendances libérales, manifestées surtout dans l'*Ode à Béranger*. En 1839, elle obtint le prix de poésie de l'Académie française sur ce sujet : le *Musée de Versailles*. C'était la première fois que cette palme était décernée à une femme. Un second volume de poésies, *Penserosa*, parut la même année, et l'année suivante, une imitation en vers de la *Tempête* de Shakspeare, fut le premier essai dramatique de l'auteur.

A la fin de la même année, Mme Louise Colet donna encore un poëme, les *Funérailles de Napoléon*, et un roman en prose dont le titre seul éveilla les susceptibilités de la critique, la *Jeunesse de Mirabeau*. La vivacité ou l'injustice des reproches qu'il attira à l'auteur, eut pour résultat de modifier profondément la douceur naturelle de la femme poëte, et de la porter à des actes qui firent beaucoup de bruit. Le spirituel auteur des *Guêpes*, surtout, la poursuivit, à charge de revanche, de ses piqûres.

Toutefois, Mme Louise Colet, ne s'arrêta pas dans la carrière poétique, où elle avait pour l'encourager les suffrages de l'Institut, qui lui décerna encore trois fois le prix de poésie. Ces trois pièces couronnées sont : le *Monument de Molière*, *la Colonie de Mettray*, et *l'Acropole d'Athènes*. Ces différents poèmes, qui répondent à toutes les exigences du genre, se distinguent par l'élégance soutenue du style académique plutôt que par l'inspiration. En dehors de ces succès, la belle *lauréate* publiait de nouveaux volumes de vers : *Mezza vita* (1843, 1 vol.); le *Marabout de Sidi-Brahim*, suivi de la chanson des soldats d'Afrique (Paris; 1845); puis une suite de pièces du genre amoureux, insérées dans la *Revue de Paris*, une, entre autres, sous le titre d'*Ore felice*.

En 1849, Mme Louise Colet dut soutenir un procès qui eut du retentissement, contre les héritiers de Mme Récamier, à qui elle avait été présentée par Chateaubriand; elle avait entrepris de publier, dans *la Presse*, des *Lettres de Benjamin Constant*, que lui avait confiées, à cet effet, la célèbre amie de l'auteur d'*Adolphe*. Les héritiers de celui-ci intervinrent, et un arrêt de la Cour royale décida que les lettres n'appartiennent pas, après décès, à celui qui les a reçues, mais à celui qui les a écrites.

Mme Louise Colet a encore donné divers recueils : *Ce qui est dans le cœur des femmes* (1852); *Ce qu'on rêve en aimant* (1854); et surtout diverses parties d'une œuvre plus sérieuse, le *Poëme de la femme*, divisé en six récits, *la Paysanne*, *la Servante*, *la Religieuse*, *la Bourgeoise*, *la Femme artiste* et *la Princesse*. Les trois premiers ont paru de 1853 jusqu'à en jour. Le but de l'auteur est de suivre toute l'histoire de la femme, dans les diverses phases de sa double existence d'amour et de dévouement.

On a encore de Mme Louise Colet des essais dramatiques imprimés, dont un seul a été représenté : *la Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte, en vers (1839); deux *Études dramatiques sur Charlotte Corday et sur Mme Roland*, réunies sous le titre de *Chants des vaincus* (1851); *une Famille en 93*, drame en cinq actes, en vers (1851); *l'Institutrice*, comédie en trois actes, en prose (1854); les *Lettres d'amour*, comédie en un acte, en vers (1856).

Parmi les autres ouvrages en prose de Mme Louise Colet, nous citerons : *les Cœurs brisés* (1839, 2 vol. in-8); *Folles et saintes* (1841, 2 vol.); *Deux mois d'émotion* (1843, 1 vol.); *Il est un Dieu pour les maris* (1844); *Campanella* (1844, 1 vol.), traduction et étude biographique; *Historiettes morales* (1845, 1 vol.); *Deux femmes célèbres* (1847, 2 vol.); *les Exilés* (1848, 2 vol.); *Enfances célèbres* (1854, 3e édit. 1858); *un Drame dans la rue de Rivoli* (collection Hetzel); *une Promenade en Hollande* (1858); *Deux mois dans les Pyrénées* (1859), etc. Elle a fourni en outre un nombre considérable d'articles et de nouvelles à une foule de journaux et de revues, et, sous un pseudonyme, des causeries hebdomadaires sur la mode dans plusieurs feuilles. On trouve tour à tour dans la prose et dans les vers de Mme Louise Colet de l'abandon, de la verve, les traces d'un travail long et souvent remanié, et tour à tour une grande élévation de pensée et de singulières hardiesses de langage.

Le mari de cette femme célèbre, Hippolyte Colet, né à Uzès en 1814, mort en 1851, était un musicographe et un compositeur assez savant. Après avoir remporté le second grand prix de Rome, il devint professeur au Conservatoire. On a de lui un ouvrage de théorie : *la Panharmonie musicale* (1840), deux opéras comiques : *l'Abencerrage* et *l'Ingénue*, ce dernier représenté; une *Messe de minuit*; des *quatuors* et une brochure intitulée : *Conseils à mes élèves*.

COLIN (Jean-Jacques), chimiste français, né, le 16 décembre 1784, à Riom (Puy-de-Dôme), ancien professeur de chimie à la Faculté des sciences de Dijon et à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, s'est fait connaître par un assez grand nombre de travaux remarquables en chimie. On lui doit particulièrement les premières études sur l'*iodure d'amidon* (*Annales de chimie et de physique*, 1814); la détermination exacte de la composition de l'*huile des Hollandais*, en collaboration avec M. Robiquet (Ibid., 1816), et une suite de notes et mémoires : *sur la Fabrication des savons* (Ibid., 1816, 1820 et 1825); *sur l'Acide pyroligneux* et ses applications (Ibid., 1819); *sur les Phénomènes de la fermentation* (Ibid., 1825 et 1838), dont l'auteur a le premier déterminé les conditions et donné une explication scientifique; *sur la Garance*, double mémoire composé avec M. Robiquet, lu en 1826 et 1827, et inséré dans le *Recueil de savants étrangers*; enfin, divers travaux sur la *végétation*, la *respiration des plantes* et la *germination*, publiés dans les *Annales* de 1834 à 1840.

Observateur scrupuleux et habile, M. Colin a enrichi la science de résultats qui n'ont point été contestés, mais dont les auteurs des ouvrages de

Digitized by Google

chimie ont négligé trop souvent de rapporter la découverte à son nom.

COLIN (Alexandre-Marie), peintre français, est né à Paris, en 1798, et fut élève de Girodet. Depuis 1822, époque de ses débuts, il a exposé un grand nombre de tableaux qui accusent de la facilité et du savoir-faire. Ses derniers ouvrages sont : *Scène d'Otaïti*, *une Rue de Calcutta* (1841); *les Pêcheuses de Flandre* (1842); *Christophe Colomb* (1846); *Masaniello* (1848); *le Christ en croix* (1850), acquis par l'État; *Michel-Ange veillant au lit de son serviteur*, à l'Exposition universelle de 1855; *Première arrivée de Colomb en Espagne*, *Nymphes au bain*, etc. (1857). M. Colin a dirigé pendant plusieurs années l'école de dessin de Nîmes. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1831, et une 1re en 1840.

Un frère de cet artiste, M. Paul-Hubert COLIN, né à Paris, en 1801, et élève de Bosio, s'est fait connaître aux salons, sous la Restauration. Il s'est depuis consacré à la sculpture d'ornementation et a cessé d'exposer ses œuvres.

COLLALTO (*Édouard*, prince DE), chef actuel d'une maison vénitienne élevée au patriciat de Venise, en 1306, au titre de comte en Autriche, en 1781, à la dignité princière, le 22 novembre 1822, est né le 17 octobre 1810, et a succédé, le 23 novembre 1854, à son père, le prince *Antoine*-Octavien, comme possesseur de 8 bourgs et 54 villages en Moravie, et des fiefs de Collalto, San-Salvadore, Santa-Lucia, etc., dans la délégation de Trévise en Italie. Il a épousé, le 4 novembre 1834, la comtesse *Caroline* Appongi, née le 18 juillet 1814, dont il a deux enfants : Emmanuel-Joseph-Antoine, né le 24 décembre 1854, et *Julie*-Caroline-Thérèse, née le 5 mars 1838.

Son frère, le comte *Alphonse*, né le 19 juillet 1814, a épousé, le 10 mai 1840, la comtesse *Ida* de Colloredo-Mansfeld, née le 13 février 1816, dont il a deux enfants : *Octavien*-Antoine-Salvatore, né le 5 mai 1842, et *Marguerite*-Julienne, née le 29 mai 1841. Sa sœur, la comtesse *Cécile*, née le 30 avril 1812, s'est mariée, le 1er juillet 1830, au comte *Frédéric*-Auguste Piatti.

COLLARDEAU DU HEAULME (Charles-Félix), mécanicien français, né en 1796, suivit, de 1815 à 1817, les cours de l'École polytechnique, puis se livra spécialement à l'étude et à la fabrication des instruments de précision. Il prit en outre part à diverses expériences de Gay-Lussac, et acquit de sérieuses connaissances chimiques. La maison qu'il a fondée et dirigée depuis plus de trente-cinq ans, a honorablement figuré aux expositions générales et particulières de l'industrie, et obtenu, depuis 1834, trois médailles d'argent ou de deuxième classe; le *Catalogue* de chacune d'elles contient la liste des balances, aréomètres, équiangles, appareils gradués, etc., inventés ou modifiés par M. Collardeau.

COLLAS (Achille), inventeur français, né à Paris, le 24 février 1795, fit, chez un fabricant d'outils d'horlogerie, son apprentissage d'ouvrier mécanicien, étudia la médecine et passa quelque temps au service militaire. A la paix de 1814, il s'établit à son compte et se livra à la confection des petits outils de quincaillerie. Trois inventions purement industrielles datent de cette époque : la machine à faire des agrafes (1822), celle à graver les poinçons pour les boutons irisés (1826), qui fut l'objet d'un rapport à la Société d'encouragement, et celle à guillocher les cylindres pour l'impression des indiennes (1828).

Les premières tentatives de M. Collas pour l'application de la mécanique aux arts remontent à 1825, année où il créa une machine à graver les teintes pour la taille-douce, dont on fait encore usage. En cherchant le moyen de produire avec des tailles l'effet convenable pour rendre les nuages, il fut conduit à appliquer ce procédé à la gravure numismatique (1831). Dès cette époque, avec le concours de MM. Lachevardière, Paul Delaroche et Henriquel-Dupont, il fit paraître *le Trésor de numismatique* (1831-1836, in-4), vaste collection de médailles et de monnaies, dont il fournit les planches comme planeur d'acier et dont il exécuta le travail.

Mais la découverte qui a popularisé le nom de M. Collas et rendu aux arts plastiques le plus de services, c'est la réduction des œuvres d'art opérées à toutes dimensions par une machine (1836). Il avait déjà, en 1827, essayé un tour vertical à réduire, et, en 1829, un appareil à réduire les objets sculptés en ronde-bosse, mais sans obtenir de résultats satisfaisants. La *Vénus* de Milo fut le premier exemple d'une statue exactement reproduite à une échelle moindre; vinrent ensuite le *Moïse* de Michel-Ange, la *Diane* de Gabier, l'*Apollon pythien*, la *Polymnie*, la *Vénus* de Médicis, *il Pensieroso*, *les Portes du baptistère* de Florence, des coupes de B. Cellini, des œuvres modernes de David, de Pradier, de Bosio, de Cavelier, de Dantan, etc. Le catalogue des morceaux réduits comprend plus de 200 numéros. M. Barbedienne, l'associé de l'inventeur, a obtenu, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, une médaille supérieure.

De 1840 à 1844, M. Collas s'occupa d'étudier la terre plastique, d'abord pour le moulage des bas-reliefs et des rondes-bosses, puis pour la fabrication de tuyaux et de briques creuses; il fut même le premier à les appliquer au drainage. Il chercha ensuite, mais sans succès, à substituer la gélatine aux types métalliques de l'imprimerie. Aujourd'hui l'inventeur s'est consacré à une application nouvelle de son procédé pour la gravure des lettres et des ornements par des machines. Par une machine qui dérive de son appareil à réduction pour la statuaire, il exécute des dessins sur les matières les plus dures, et transporte des ornements et des caractères sur toutes surfaces en obtenant les réductions ou les amplifications exigées.

COLLET-MEYGRET (Pierre-Marie-Hector), administrateur français, né en 1816, dans le département de l'Ain, fit successivement des études de droit et de médecine, et entra ensuite dans l'administration. Lorsque éclata la révolution de Février, il était déjà commissaire du roi près le chemin de fer de Saint-Étienne. Au mois d'octobre 1848 il fonda à Lyon, un journal intitulé le *Président*, qui soutint vivement la candidature de Louis-Napoléon, et, après l'élection du 10 décembre, il fut nommé conseiller de la préfecture du Rhône. Le 7 décembre 1849, il fut appelé au poste de sous-préfet de Béziers. Il était encore à la tête de cet arrondissement au moment du coup d'État du 2 décembre 1851, et y courut des dangers. Après avoir été depuis sous-préfet de Saint-Étienne et préfet de l'Aube, il revint à Paris, au mois d'octobre 1853, comme secrétaire général de la préfecture de police et au mois de mai 1854, il fut élevé aux fonctions de directeur de la sûreté générale de l'empire au ministère de l'intérieur. En 1857, il a été mis, comme préfet, à la tête du département du Nord qu'il a quitté, au bout de quelques semaines. M. Collet-Meygret, nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 22 janvier 1852, est aujourd'hui officier du même ordre et décoré de plusieurs ordres étrangers.

Digitized by Google

COLLIER (John Payne), littérateur et critique anglais, est né à Londres le 11 janvier 1789. Son père était un commerçant que le hasard jeta dans le journalisme et qui fut quelque temps éditeur du *Monthly Register* et de la *Literary Review*. Quant à lui, son éducation terminée, il étudia le droit (1809) à l'école d'Inner Temple, et, à peine admis au barreau, il fut chargé au *Morning Chronicle* des comptes rendus parlementaires. Peu de temps après, il rédigea *l'Evening Chronicle*, journal reproducteur patroné par les tories. Son mariage l'ayant mis en possession d'une honnête fortune (1816), il sortit de la presse militante et consacra tous ses loisirs à l'étude des anciens poëtes nationaux ainsi qu'à la critique littéraire. Dans ce dernier genre il faut signaler les articles qu'il fournit à cette époque à la *Revue d'Édimbourg* et à la *Revue littéraire*, notamment ses études critiques sur les œuvres d'Ellis, de Lamb, d'Hazlitt, etc.

Poëte distingué lui-même, M. Collier a écrit : *le Décameron poëtique* (the poetical Decameron; Édimbourg, 1820, 2 vol.), dialogues ingénieux dont le XVIe siècle a fourni les interlocuteurs; et *le Pèlerinage du poëte* (The poet's Pilgrimage; Ibid., 1822). Il donna ensuite une édition de l'ancien répertoire anglais connu sous le titre de *Dodsley's old plays* (Londres, 1825-1827, 3 vol.), à laquelle il ajouta six drames inédits; un volume supplémentaire en contint encore cinq qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches.

En 1831, il publia son excellente *Histoire du théâtre anglais* (History of english dramatic poetry, 3 vol.), qu'il a conduite depuis les origines jusqu'à l'apparition de Shakspeare. Cet ouvrage, fruit de consciencieuses études, est plutôt une suite de dissertations historiques qu'une histoire proprement dite; néanmoins il offre de l'intérêt, de l'exactitude et un grand fonds de savoir.

M. Collier n'a pas moins de réputation comme philologue. Dans l'intérêt de la littérature nationale, les plus grands seigneurs, entre autres le duc de Devonshire et le comte d'Ellesmere, s'empressèrent de lui faciliter l'accès de leurs bibliothèques. Ce fut pour ce dernier qu'il rédigea le *Catalogue critique* (1837), si apprécié des amateurs de livres et auquel le savant Dibdin donna une pleine approbation. Plusieurs Sociétés littéraires l'attirèrent dans leur sein; celles de Camden et de Shakspeare le choisirent, à diverses reprises, pour trésorier, et celle des antiquaires, aux travaux de laquelle il a activement participé, le nomma vice-président, en 1850. Quelques académies du continent l'ont choisi pour membre associé ou de correspondant.

En s'occupant des origines et des progrès de la poésie dramatique en Angleterre, M. Collier a été naturellement amené à étudier le grand rénovateur du théâtre, Shakspeare, sur lequel tous les critiques sont en quelque sorte obligés d'exercer leur talent d'investigation. La bibliothèque du comte d'Ellesmere lui a d'abord fourni des matériaux précieux concernant la vie du poëte; il s'en est utilement servi dans les trois dissertations suivantes : *Particularités inédites de la vie de Shakspeare* (New facts regarding the life of Shakspeare, 1835); *Nouveaux détails* (New particulars, 1836) et *Derniers détails* (Further particulars, 1839). Enfin, au bout de vingt ans de laborieuses et patientes recherches, il fit paraître son édition de Shakspeare (1842-1844, 8 vol.), qui passe aujourd'hui pour une des plus complètes. Cependant elle a été l'objet de violentes attaques, surtout de la part d'un autre savant commentateur du poëte, le rév. A. Dyce, qui a publié, en 1852, un volume sur les prétendues corrections et interpellations de M. Collier.

En 1847, la Commission royale qui venait d'être chargée de la difficile mission de réorganiser le Musée britannique, s'adjoignit cet écrivain en qualité de secrétaire, et lui délégua le soin de faire sur les améliorations nécessaires un rapport détaillé. On adopta quelques-unes de ses idées; mais on écarta, sous prétexte d'inopportunité, la proposition qu'il fit de dresser le catalogue raisonné des richesses de cet établissement. Toutefois, pour le récompenser des services qu'il a rendus à la littérature nationale, il lui fut accordé sur la liste civile une pension annuelle de 100 liv. (2500 fr.).

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Collier : des documents biographiques sur *les Principaux interprètes du théâtre de Shakspeare* (Memoirs of the principal actors in the plays of Shakspeare, 1846); des extraits de biographie ancienne sous le titre : *Extracts from the registers of the stationers' company of books* (1848), s'étendant de 1557 à 1570; une édition annotée des *Ballades de Roxburgh* (a book of Roxburgh Ballads, 1847); diverses dissertations sur la poésie dramatique et tout ce qui se rattache à Shakspeare, insérés dans les mémoires des Sociétés de Camden, de Shakspeare, des Antiquaires, etc.

COLLIER (Robert Porrett), jurisconsulte anglais, né en 1817, près de Plymouth, est fils d'un constructeur de navires. Après avoir fait ses classes à Cambridge, il étudia le droit à l'École d'Inner Temple, fut admis, en 1843, au barreau et exerca sa profession dans le ressort judiciaire des comtés de l'Ouest. Ses compatriotes l'ont envoyé, en juillet 1852, à la Chambre des Communes où il s'est rangé du côté des libéraux avancés, demandant avec eux l'extension des droits électoraux, les courtes législatures, l'indépendance religieuse, etc. On a de lui deux ouvrages estimés : *Législation des chemins de fer* (Law of railways, 1850) et *Législation des mines et carrières* (Law of mines).

COLLIGNON (Charles Étienne), ingénieur français, né en 1802 à Metz, entra en 1821 à l'École polytechnique, passa dans le corps des ponts et chaussées et parcourut, jusqu'en 1837, tous les divers grades d'ingénieur. Il s'occupait, en 1845, des études du chemin de fer de l'est, lorque les électeurs du collége de Sarrebourg le choisirent en remplacement de M. Marchal, député démissionnaire. Il siégea sur les bancs ministériels, et, réélu en 1846, soutint jusqu'en 1848 la politique de M. Guizot. Rentré dans ses fonctions d'ingénieur en chef de première classe, il a été, en février 1857, l'un des ingénieurs français choisis par le cabinet de Saint-Pétersbourg pour l'étude et la direction du nouveau réseau des chemins de fer russes. M. Ch. Collignon est auteur d'une brochure intitulée : *du Concours des canaux et des chemins de fer, et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (1846, in-8). Il est officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850.

COLLIN (Jonas), administrateur et économiste danois, né à Copenhague le 6 janvier 1776, passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1795, entra comme procureur au secrétariat du collége des finances (1801), devint en 1816 délégué, et en 1841 premier délégué des finances. Sa retraite lui fut accordée en 1848. Il occupa des fonctions analogues à la Chambre des rentes de 1801 à 1841. On le trouve mêlé à toutes les Sociétés ou Commissions qui, depuis un demi-siècle, ont été instituées en Danemark, dans un but de bienfaisance ou d'utilité publique. Président de la Société d'économie rurale, depuis 1809, il introduisit l'usage

Digitized by Google

de distribuer aux agriculteurs, en guise de prix, des instruments perfectionnés. C'est lui qui donna l'idée de planter une forêt à Amager (1816), de publier une description statistique du Danemark, dont le premier volume a paru en 1826, d'organiser la première exposition nationale danoise (1834). Il fut membre de la direction du théâtre royal, de 1821 à 1829 et de 1842 à 1849. C'est lui qui détermina son ami Thorwaldsen à faire présent de ses œuvres à la ville de Copenhague, et qui fut chargé d'en former un musée (1834).

M. Collin, comme membre d'une commission spéciale, a pris part à la publication du *Statistik Tabelværk* (Copenhague, 1835-1848, 1-XVI part. in-fol.). Il a publié, en outre, un *Recueil pour l'histoire et la statistique, particulièrement du Danemark* (For Historie og Statistik, især Fædrelandets, 1822-1825, 2 vol.); rédigé les *Mémoires de la Société d'économie rurale* (Landhuusholdnings-Selskabs Skrifter, nouv. série, t. I-IV, 1806-1817), et fourni des mémoires à un grand nombre de recueils. Il est grand-croix du Danebrog (1840), membre honoraire de la Société d'économie rurale de Moscou (1844), de l'Académie des beaux-arts (1841), et de quelques autres Sociétés purement littéraires.

COLLIN DE PLANCY (Jacques-Albin-Simon Collin Danton, dit), littérateur français, né à Plancy, près d'Arcis-sur-Aube, le 28 janvier 1793, et neveu de Danton le conventionnel, vint à Paris en 1812, et travailla, dès ce moment, pour divers libraires. Au commencement de la Restauration, il mit de côté le nom dangereux de son oncle, et ouvrit une imprimerie-librairie pour laquelle il fit on a remania lui-même bien des livres. Les journées de Juillet compromirent sa position commerciale. Réfugié en Belgique, il y vécut quelques années de publications qui flattaient la nationalité belge : (*Fastes militaires de la Belgique; Histoire des premières années du règne de Léopold*). Il revint en France en 1837. Vers cette époque, il travailla à fonder à Plancy une espèce de Société phalanstérienne, qui, par une transformation complète, est devenue depuis la Société de Saint-Victor.

Les écrits de M. Collin de Plancy reflètent les idées auxquelles il a successivement voué sa vie aventureuse. De 1812 à 1835, les titres en indiquent l'esprit tout voltairien et anti-clérical : tels sont : le *Dictionnaire infernal* et le *Dictionnaire féodal*, *Mémoires d'un vilain au* XIV*e siècle*, *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape*, *Biographie pittoresque des jésuites*, *le Diable peint par lui-même*, *le Droit du seigneur*, et autres ouvrages, frappés la plupart de l'excommunication pontificale ou au moins mis à l'index. Mais depuis 1837, époque où l'auteur fit amende honorable aux pieds du pape, il a pris à tâche de refaire son œuvre au point de vue de la plus fervente orthodoxie. De là une seconde série de publications répandues spécialement par la Société pour la propagation des bons livres : *Légendes de la Sainte Vierge*, *Légendes des Origines*, *Légendes du Juif Errant* (in-8); *la Chronique de Godefroy de Bouillon*, *le Champion de la sorcière*, *la Cour du roi Dagobert*, *les Douze convives du chanoine de Tours*, *Légendes des sept péchés capitaux*, *Légendes des commandements de Dieu* (in-12); *le Roman du renard*, (in-16); *le Chansonnier du chrétien* (in-32), contenant les injures rimées les plus grossières contre les philosophes; des éditions transformées du *Dichonnaire infernal*, etc., etc. (1840-1857).

Toutes ces œuvres sont publiées dans tous les formats possibles, et quelques-unes fractionnées sous divers titres. L'auteur les signe d'une foule de pseudonymes parmi lesquels nous indiquerons seulement ceux de *Paul Béranger*, *Croquelardon*, *Hormisdas-Peath*, *Baron Nilense*, *Saint-Albin*, *J. des Sept Chênes*, *Johannes Videbius*, *le Neveu de mon oncle*, etc.

M. Collin de Plancy avait épousé, vers 1815, une de ses cousines, morte depuis, Mlle Clotilde Marie Paban, connue en littérature sous le nom de *Marie d'Heures*. — Une sœur de cette dernière, Mlle Gabrielle Paban, a publié aussi plusieurs ouvrages qu'on a attribués à son cousin.

COLLINEAU (Jean Charles), médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, né à Chirault (Indre) en 1781, fit ses premières études à Angers, où il fut le condisciple de Béclard et de Chevreul. Il y obtint de grands succès, et fut envoyé, en 1804, à Paris, où il fut reçu docteur en 1808. Nommé médecin de la prison de Saint-Lazare, il hérita, en 1816, de la vaste clientèle du célèbre Jean Roy. Sa réputation et ses succès, comme praticien, déterminèrent l'Académie de médecine à l'appeler dans son sein, dès 1823, alors qu'il n'avait encore presque rien écrit. La Société de médecine de Paris avait, la même année, couronné son importante dissertation sur cette question : *Peut-on mettre en doute l'existence des fièvres essentielles?* M. Collineau est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833.

Il a publié depuis : *sur l'Absorption par les vaisseaux sanguins et lymphatiques* (1833, brochure in-8), mémoire très-apprécié des médecins; *Analyse de l'entendement humain, d'après l'ordre dans lequel se manifestent, se développent et s'opèrent les mouvements sensitifs, intellectuels, affectifs et moraux* (1843, in-8), ouvrage d'une portée philosophique, où l'on trouve d'ingénieux tableaux synoptiques des facultes intellectuelles et des instincts, avec une grande élévation de pensée; *sur l'Éducation des idiots en général et principalement sur les idiots de Bicêtre*, exposé d'un projet dont on a fait revenir l'honneur à M. Édouard Seguin, le premier qui ait eu l'idée d'une éducation des idiots.

On cite aussi de M. Collineau divers mémoires lus à l'Académie, entre autres celui *sur la Valeur de la méthode numérique appliquée à l'appréciation des doctrines médicales*.

COLLINS (William-Wilkie), romancier anglais, est né à Londres en 1824. Sa première jeunesse s'est passée en Italie, où son père, paysagiste distingué, à l'exemple du peintre Wilkie, son ami, avait voulu retremper son talent. En 1848, il publia sur la vie et les travaux de son père une biographie intéressante pour l'histoire de l'art anglais (*Memoirs of the life of W. Collins*, Londres, 2 vol. in-8). Sous l'empire des souvenirs de l'Italie, il débuta, dans le roman, par un récit historique de la prise de Rome par Alaric, intitulé : *Antonina* (Londres, 1850, 3 vol.). M. Collins a ensuite mieux trouvé sa voie, en abordant la peinture de la vie contemporaine, qui a toujours été en grande faveur chez les Anglais. *Basil*, publié en 1853, est une histoire très-simple et très-émouvante, et, jusqu'à ce jour, sa meilleure œuvre. *Hide and Seek* (le Cache-Cache, 1854, 3 vol.) est aussi un roman de mœurs, mais plus faiblement conçu. Les œuvres de M. W. Collins se distinguent moins par l'ensemble que par la finesse et la variété des détails. On a encore de lui un petit drame en deux actes (*the Lighthouse*), que M. Ch. Dickens a fait jouer chez lui en 1855.

COLLOREDO-MANSFELD (*Joseph* François-Jérôme), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 26 février 1813, est fils du comte

Digitized by Google

Ferdinand, mort le 10 décembre 1848, et de Marie-Marguerite, née de Ziegler, morte le 23 avril 1840. Il a succédé, le 28 mai 1852, d'après le droit de primogéniture, à son cousin le prince *François*-Gundaccar, comme possesseur des seigneuries de Sierendorf et Staatz dans la Basse-Autriche, et du fidéicommis d'Opoczno, du comté de Grunberg, des seigneuries de Duppau, Nussel, etc., en Bohême. Il s'est marié, le 27 mai 1841, à la princesse *Marie*-Thérèse de Lebzeltern, née le 27 avril 1818, dont il a deux fils : *Jérôme*-Ferdinand-Rodolphe, comte de Mansfeld, né le 20 juillet 1842, et *François de Paule*-Ferdinand-Gundaccar, né le 1er août 1847; et deux filles : *Caroline*-Wilhelmine, née le 24 février 1844, et *Ida*-Madeleine-Sophie, née le 23 août 1845. — Sa sœur *Ida* a épousé le comte Alphonse Collatto (voy. ce nom).

COLMEIRO (D. Manuel), économiste espagnol, né à Santiago de Galice, le 1er janvier 1818, termina ses études classiques à l'université de sa ville natale, suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Mais il se tourna bientôt tout entier vers l'étude de l'économie politique, et enseigna, pendant deux ans, cette science à Santiago. Reçu docteur en droit, il se présenta aux concours pour une des chaires d'économie politique et de droit administratif, fondées dans les universités espagnoles. En 1847, il obtint celle de l'université de Madrid.

M. Colmeiro a publié un ouvrage estimé sur le droit administratif de son pays (*de Recho administrativo espanol*); une traduction des *Principes d'économie politique* de Droz; un mémoire, couronné en 1840 par la Société économique de Santiago, *sur le Moyen le plus efficace de remédier au mal inhérent à l'extrême subdivision de la propriété foncière dans la Galice* (Memoria sobre el modo mas acertado de remediar, etc.); un *Traité élémentaire d'économie politique éclectique* (Tratado elemental de economia politica eclectica, Madrid, 1845), ouvrage où sont mises en regard et appréciées les opinions des principaux économistes sur toutes les questions importantes, etc.

COLMET-DAAGE (Gabriel-Frédéric), jurisconsulte français, professeur de procédure civile à l'École de droit de Paris, est né dans cette ville le 7 janvier 1813. Destiné à la carrière du barreau que suivait son père, il fit avec succès ses classes au collége Henri IV (lycée Napoléon), puis ses études de droit, sous la direction de M. Bugnet, et fut reçu licencié en 1834. Après avoir été clerc d'avoué pendant deux ans, il revint à la science, sur les conseils de M. Bugnet, et, reçu docteur, il fut nommé, en 1841, professeur suppléant à Paris. Pendant dix-huit mois, il remplaça M. Rossi, alors ambassadeur à Rome (1845-1847), dans la chaire de droit constitutionnel, qui est aujourd'hui fermée. En 1847, le concours l'a porté, comme professeur titulaire, à la chaire de procédure civile.

M. Colmet-Daage a associé son nom à celui du si regrettable professeur Boitard, en publiant un volume complémentaire de ses *Leçons de procédure civile et criminelle* (Paris, 1851, in-8). Depuis, il a publié ces mêmes *Leçons*, divisées méthodiquement, entièrement refondues et complétées (Paris, 1854, 6e édit., 2 vol. in-8). Il y explique toute la procédure civile et quelques lois qui s'y rattachent, avec une élégante ampleur et une parfaite lucidité de style.

COLONNA (famille), maison princière italienne, qui fut, au moyen âge, la plus puissante de toutes les familles de la noblesse romaine et si longtemps la rivale de la papauté. Elle comprend aujourd'hui les trois branches de PALIANO, de STIGLIANO et de SCIARRA, celle-ci subdivisée en deux rameaux : COLONNA-BARBERINI et COLONNA DI SCIARRA.

COLONNA-DORIA-PALIANO (don *Jean*-André), chef actuel de la branche de ce nom, né le 27 janvier 1820, a succédé, le 3 février 1847, à son père don *Aspreno*-Colonna-Doria, comme prince Colonna, duc de Paliano et Tursi, grand d'Espagne de première classe, prince assistant au saint-siége, etc. Il a épousé, le 20 février 1843, donna *Isabelle* Alvarez de Tolède, née le 7 juillet 1823, fille du marquis de Villafranca, dont il a deux fils : *Marc-Antoine*, né le 8 avril 1844, et *Fabrice*, né le 28 mars 1848, et deux filles : *Victoire*, née le 10 avril 1846, et *Bianca*, née le 19 mars 1850.

La branche de Paliano comprend encore : *Charles*, frère du prince régnant, né le 28 août 1825, duc de Castiglione-Aldovrandi, marié le 5 avril 1856 à la duchesse *Adèle* d'Affres; un second frère, *Édouard*, né le 13 juillet 1833; une sœur, donna *Thérèse*, née le 22 février 1823, mariée le 16 juillet 1840 au prince *Alexandre* Torlonia; la princesse douairière, *Marie*-Jeanne-Cattaneo, née en 1789, fille du prince de San-Nicandro, mariée le 20 mars 1819 à don Aspreno Colonna Doria, veuve le 3 février 1847; et la fille du grand oncle paternel, *Marguerite*, mariée au prince *Jules*-César Rospigliosi.

COLONNA-STIGLIANO (*Marc-Antoine*), chef actuel de la branche napolitaine de ce nom, né le 5 juillet 1808, a succédé, le 12 octobre 1834, à son père le prince *Ferdinand*, comme prince de Stigliano, prince d'Aliano et de Galatro, marquis de Castelnuovo, etc. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec *Cécile* Mastrilli, fille de Martius, duc de Gallo, morte le 29 octobre 1854. Il a deux frères : *Joachim*, né le 25 juillet 1809, marié le 2 juin 1842 à *Amélie* Acquaviva d'Aragona, née le 12 août 1811, fille de Jérôme, duc d'Atri; et *André*, né le 26 février 1820.

Les oncles et tantes du prince régnant de Stigliano sont : 1° *Charles*, né le 4 novembre 1787, général de brigade au service de Naples, marié, le 14 janvier 1831, à *Émilie* Ciardulli, née le 24 janvier 1808, dont il a deux enfants : *Ferdinand*, né le 27 février 1837, et *Victoire*, née le 9 janvier 1841; 2° *Philippe*, né le 15 mai 1799, lieutenant-colonel des chasseurs à cheval au service de Naples, marié le 8 janvier 1834 à *Marie-Louise* Hueber, née le 24 février 1811, dont il a deux filles et trois fils : *André*, né le 1er septembre 1834; *Gustave*, né le 18 janvier 1837, et *Louis-Marie*, né le 17 décembre 1844; 3° *Laurent*, né le 20 juin 1802, gentilhomme de la chambre du roi de Naples, chevalier de compagnie du comte de Syracuse, marié le 24 mai 1831 à *Olympia* della Valle de Ventignano, née le 17 décembre 1803; 4° *Joseph*, né le 7 juin 1807; 5° *Marie-Julie* Colonna, née le 29 octobre 1783, mariée le 4 novembre 1804 à *Jérôme* Acquaviva d'Aragona, duc d'Atri et comte de Conversano, veuve le 29 octobre 1848; 6° *Ippolita* Colonna, née le 3 septembre 1792, mariée en juin 1806 à *François*, prince de Francavilla, veuve le 15 novembre 1820; 7° *Marie-Clélie* Colonna, née le 10 septembre 1797, mariée le 10 décembre 1825 à *François*-Marie, comte de Tewanova.

L'aîné des oncles, *Marc-Antoine*, né le 16 août 1786, mort le 16 février 1853, a laissé six filles et trois fils; ces derniers sont : *Landolphe*, né le 26 juillet 1829, officier dans le corps royal du génie au service de Naples; *Charles*, né le 2 juin 1831, officier dans le même corps; et *Henri*, né le 13 juillet 1838.

Digitized by Google

A la branche de Stigliano appartiennent encore les enfants du grand-oncle paternel, le général *Augustin* Colonna, mort en 1830 : *Marc-Antoine* Colonna, né le 1er avril 1813, marié le 26 janvier 1837 à *Éleusine Ciconi*, née le 17 décembre 1816, dont il a une fille, *Victoire*, née le 23 septembre 1840; *Julie* Colonna, née le 13 juillet 1807, mariée, en 1837, au chevalier Joseph Garofalo; et *Marie*, née le 14 mai 1818, mariée, le 7 novembre 1851, à Pierre Sarmento, capitaine au service de Naples.

Colonna-Barberini (*Henri*, prince), chef actuel du premier rameau de la branche romaine de Sciarra, né le 26 mars 1823, a succédé, le 8 novembre 1853, à son père *François*-Marie, dans le majorat de la famille, comme prince de Palestrina, etc. Il s'est marié, le 2 octobre 1853, à la princesse Thérèse, née le 1er février 1835, fille du prince Dominique Orsini, dont il n'a pas d'enfants. Son frère, Charles-*Félix*, né le 14 avril 1817, duc de Castel-Vecchio, est capitaine-commandant de la garde noble du pape. Il s'est marié, le 29 avril 1839, à Julienne, née le 28 septembre 1820, fille de don Horace Falconieri, morte en 1849, dont il a deux filles : *Anne*, née le 10 décembre 1840, et *Louise*, née le 30 mars 1844.

Au même rameau appartiennent *Thérèse*, tante du prince régnant, née le 26 novembre 1776, veuve de *Scipion*, comte de Chiaramonti, et son frère, *Benoît* Barberini, né à Rome le 22 octobre 1788, archiprêtre de la basilique de Saint-Jean de Latran, préfet de la congrégation des immunités ecclésiastiques, cardinal de l'ordre des prêtres, réservé *in petto* le 2 octobre 1826, préconisé le 15 décembre 1828.

Colonna di Sciarra (*Maffeo*-Barberini), chef actuel du second rameau de la branche de Sciarra, né le 10 septembre 1850, est le fils posthume de *Maffeo*, mort le 23 décembre 1849, et de *Caroline* d'Andrea de Naples, marquise de Pescopagano, née le 15 octobre 1820, mariée le 17 septembre 1848. Il est prince de Carbagnano, Roviano et Nevola, duc de Basanello, Montelibretti et Anticoli-Corrado, etc., baron et seigneur de Saint-Étienne, grand d'Espagne de première classe. Il a deux oncles : *Hector* Barberini Colonna di Sciarra, né le 24 novembre 1778; et *Prosper*, prince de Roviano, né le 16 mars 1780.

COLONNA D'ISTRIA (Ignace-Alexandre, comte), magistrat français, né à Ajaccio le 30 juillet 1782, est issu d'une des plus anciennes familles de la Corse. Après avoir fait son droit à l'université de Pise, il fut admis au barreau d'Ajaccio et nommé, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis, procureur impérial près le tribunal civil de cette ville (1805). Il obtint de la même manière le poste d'avocat général (1811), et peu après celui de procureur général. Lorsque la Corse fut occupée par les Anglais, en 1814, ce fut sur son réquisitoire que la Cour impériale refusa, dans une délibération solennelle, de rendre la justice au nom de George III. Transféré, en 1818, à la Cour de Nîmes en qualité de conseiller, il revint en Corse (1823), où il a exercé, jusqu'en 1852, les fonctions de premier président de la Cour de Bastia. Président honoraire depuis cette époque, il est, depuis 1849, officier de la Légion d'honneur.

COLTON (Calvin), économiste et théologien américain, né à Long-Meado (Massachussets) vers 1796, fit ses études à Yale College, suivit les cours de théologie au séminaire d'Andover, et fut ordonné ministre en 1815. Il fut alors appelé à la direction d'une église presbytérienne de Batavia (New-York), que sa santé le força d'abandonner en 1826. En 1831, il visita Londres comme correspondant d'un journal religieux de New-York, et publia, pendant sa résidence en Angleterre, un *Manuel pour les émigrants en Amérique*; un ouvrage, moitié historique, moitié théologique, qui eut plusieurs éditions, *the History and character of American Revivals of Religion* (1832); puis, en 1833, une défense de son pays contre les attaques de la presse anglaise : *les Américains, par un Américain à Londres* (the Americans by an American in London); un petit roman religieux : *the American Cottager*; une brochure de polémique *sur l'Église et l'État en Amérique*; et deux volumes de voyages : *Visite aux lacs de l'Amérique et parmi les Indiens des territoires du nord-ouest* (A Tour of the American Lakes and, etc.).

A son retour, en 1835, M. Colton fit paraître : *Quatre ans dans la Grande-Bretagne* (Four years in Great-Britain), et, l'année suivante, un ouvrage anonyme intitulé : *le Jésuitisme protestant* (Protestant jesuitism), où il poursuit, avec une sévère franchise, les intrigues et l'intolérance des principales Sociétés de religion et de bienfaisance. Il était, à cette époque, entré dans les ordres de l'Église épiscopalienne, et il expliqua les raisons qui l'avaient déterminé à cette démarche dans ses *Thoughts on the Religious State of the Country and Reasons for preferring Episcopacy*. Il est revenu sur ce sujet dans son dernier ouvrage intitulé : *Genius and Mission of the Protestant Episcopal Church* (in-12), où il cherche à prouver la véritable descendance apostolique de l'Église épiscopalienne, affranchie à la fois du despotisme de l'Église romaine, des erreurs de la réforme et du contrôle de l'État.

A partir de 1838, M. Colton se voua complétement à la science politique. Ainsi l'on a de lui : *L'abolition, c'est la sédition* (Abolition, a Sedition, 1838), et *Contraste de l'abolition et de la colonisation* (Abolition and colonization contrested, 1838); *A voia from America to England, by an American Gentleman* (1839). Il donna, en 1840, diverses brochures, signées *Junius*, qui eurent une grande circulation dans le parti whig, et contribuèrent beaucoup à l'élection à la présidence du général Harrison. En 1842, il rédigea un journal whig de Washington, et composa, dans les deux années suivantes, une nouvelle série de dix brochures, comprises, comme les précédentes, sous le titre de *Junius' Tracts*.

En 1844, Henry Clay mit tous ses papiers à la disposition de M. Colton qui, l'année suivante, fit paraître la vie de cet illustre homme d'État : *Life and Times of Henri Clay* (2 vol. in-8, New-York). La même année, il publia, pour défendre le tarif protecteur : *les Droits du travail* (the Rights of Labor), écrit qui fut suivi, en 1848, d'un second ouvrage plus étendu : *Public Economy of the United States* (in-8, New-York), où il soutint encore sa thèse favorite du système prohibitif. — M. Colton était depuis quelques années professeur d'économie politique à Trinity-College (Hartford-Connecticut), lorsqu'il mourut le 18 mars 1857. — Son frère, Walter Colton, mort en 1851, chapelain de la marine américaine, est auteur d'amusants récits de voyages.

COLVILLE (Charles-John Colville, 11e baron), pair représentatif d'Écosse, né en 1811 à Édimbourg, est fils d'un général. Entré de bonne heure dans la cavalerie, il devint capitaine et donna sa démission, lorsqu'il fut élu en 1851 membre de la Chambre des Lords. En 1852 il fit partie de l'administration de lord Derby dont il partageait les opinions politiques, et occupa dans la maison de la reine la charge de grand écuyer.

Digitized by Google

COMAIRAS (Philippe), peintre français, né à Saint-Germain-en Laye, le 24 octobre 1803, et fils de Mme Jaquotot, suivit un an à peine, en 1833, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Ingres; il y remporta, dès son début, le second prix de peinture sur ce sujet : *Moïse et le serpent d'airain*. Il exposa l'année suivante, et envoya depuis au Salon des *Ecce homo*, des *Christ en croix* et des *Portraits*. Depuis 1848, il a cessé d'y paraître et il vit retiré à Fontainebleau. Cet artiste, connu par ses voyages, ses amitiés littéraires, sa participation bruyante à la guerre dite des *Ingristes*, a obtenu une 2e médaille en 1838. Il a hérité des collections de sa mère, qui lui ont été inutilement disputées par des procès ou des offres brillantes.

COMANDRÉ (Jean-Joseph-Marie-Édouard), ancien représentant du peuple français, né à Florac (Lozère), le 5 décembre 1791, fit ses études au lycée de Toulouse, et fut reçu avocat à Paris. Pendant la Restauration, il professait des opinions libérales qui lui attirèrent quelques démêlés avec la police. En 1848, il fit une profession de foi républicaine, et fut nommé représentant du peuple par 9196 voix, le troisième des quatre élus de la Lozère. Membre du Comité des affaires étrangères, il soutint par ses votes la politique du général Cavaignac. Non réélu à l'Assemblée législative, il entra dans l'administration et remplit quelque temps les fonctions de préfet. Mais quand la rupture fut définitive entre l'Élysée et les chefs de la majorité parlementaire, il rentra dans la vie privée.

COMBALOT (l'abbé Théodore), prédicateur français, né à Chatenay (Isère), le 21 août 1798, fut ordonné prêtre, avec dispense d'âge, à vingt-trois ans, après avoir déjà professé la philosophie. Il fut un des plus zélés partisans de Lamennais dont il désavoua plus tard les doctrines, et représenta longtemps, dans la chaire, les traditions du journal *l'Avenir*. Ce fut lui qui prêcha, devant Charles X, le carême de 1830. Pendant les dix premières années du règne de Louis-Philippe, il fut, dans les églises de Paris, le principal émule de l'abbé Lacordaire. Le pape Grégoire XVI devant lequel il prêcha, à Rome, lui donna le titre de vicaire apostolique. L'animation dramatique de sa parole et une certaine nouveauté de pensées et de langage, qui rappelaient, malgré son attachement à l'orthodoxie, l'école lamennaisienne, ont surtout fait sa fortune comme prédicateur. M. Combalot est vicaire général de Rome et de Pamiers.

On a de lui : *Éléments de philosophie catholique* (Paris 1833, in-8); *la Connaissance de Jésus-Christ, ou le Dogme de l'incarnation envisagée comme la raison dernière et suprême de tout ce qui est* (1841, 1re et 2e édit., in-8, 4e édit. 1852); *Mémoire adressé aux évêques de France et aux pères de famille sur la guerre faite à la société par le monopole universitaire* (1844, in-8 de 63 pages), écrit violent qui eut un grand retentissement, et valut à l'auteur des poursuites judiciaires et une condamnation à un mois de prison; *Conférences sur les grandeurs de la Sainte Vierge* (1845, in-8, nouv. édit. 1854), prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, pendant le mois de Marie, etc. Il a été aussi publié, à Nantes, des *Analyses développées des discours et conférences de M. l'abbé Combalot* (1841).

Un neveu du prédicateur, propriétaire de la brasserie dite du Luxembourg, a signé de son nom une brochure intitulée : *Quelques mots sur la brasserie en France et sur ses rapports avec l'agriculture* (1839, in-8).

COMBAREL DE LEYVAL (du Puy-de-Dôme), ancien député français et ancien représentant du peuple, né dans le Puy-de-Dôme, en 1807, entra à vingt-cinq ans, au conseil général de ce département. En 1839, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Riom. Jusqu'en 1848, il fit partie du centre gauche et fut néanmoins décoré sous le ministère Guizot (2 août 1845). Après la révolution de Février, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme, le dixième sur seize, par 55 552 voix. Il vota ordinairement avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la majorité monarchique, monta souvent à la tribune, vota la loi sur l'enseignement, la loi du 31 mai, etc., et appuya la révision de la Constitution. Mais, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il vécut à Paris en dehors des affaires publiques.

COMBE (George), phrénologue écossais, né à Édimbourg, le 21 octobre 1788, est le frère d'Abraham Combe, qui fut le plus fervent disciple du réformateur Robert Owen et d'André Combe qui fut tour à tour médecin du roi des Belges et de la reine Victoria. Élevé dans sa ville natale, il fut admis au barreau, en 1812, et livre-ti pendant vingt-cinq ans des fonctions d'*attorney* (procureur). En 1837, il renonça à la pratique judiciaire pour se livrer entièrement à son goût pour les sciences physiques.

L'anatomie et la chimie lui étaient déjà familières, lorsqu'en 1816 il fit la connaissance du docteur Spurzheim, qui dirigea le cours de ses idées vers les doctrines encore peu connues de Gall. Convaincu qu'elles avaient une base certaine dans la nature, il résolut d'en faire la démonstration pratique par une série de livres estimés dont la plupart ont été traduits et commentés en France, en Allemagne et en Suède. Le premier, intitulé modestement : *Essais de phrénologie* (Essays on phrenology, 1819, in-8), lui servit de point de départ pour les nombreuses lectures publiques qu'il fit en Écosse et reparut, en 1824, avec des additions considérables (*System of phrenology*, 2 vol. in-8). A cette époque il fonda le *Phrenological journal*, destiné à propager le nouveau système et dont un de ses parents, M. Cox, prit ensuite la direction. En 1828 il écrivit le fameux traité de *l'Organisme humain dans ses rapports avec le monde externe* (the Constitution of man), qui donna lieu à la plus vive polémique. Un M. Henderson en fit faire à ses frais une édition populaire qui eut un prodigieux succès : il s'en écoula en peu de temps plus de 90 000 exemplaires.

En revenant d'Allemagne, M. Combe se rendit aux États-Unis (1838), où il donna des leçons publiques sur la phrénologie. Un volume d'esquisses intitulé : *Notes on America* (Édimbourg, 1841, 3 vol.) est le compte rendu de ce voyage. En 1842, il visita de nouveau l'Allemagne et ouvrit à Heidelberg, en langue allemande, un cours qui lui attira de nombreux auditeurs. Outre les ouvrages cités, on a de lui des livres sur l'éducation, conséquence naturelle de son système : *de l'Éducation populaire* (On popular education; 1832), et *de l'Éducation nationale* (Remark, 1847); puis *de la Réforme de l'Allemagne* (Notes on the reformation of Germany, 1846); *de la Phrénologie appliquée aux arts* (Phrenology applied to painting and sculpture, 1855), etc.

Digitized by Google

COMBERMERE (Stapleton Stapleton-Cotton, 1er vicomte), général et pair d'Angleterre, né en 1769, à Llewenny-hall (comté de Denbigh), est fils d'un baronnet. Entré fort jeune au service militaire, il fut envoyé dans l'Inde, où il prit part à la guerre contre Tippoo-Saïb, et passa de là en Espagne, en qualité de major général de cavalerie; à la bataille de Salamanque, il eut en second le commandement de l'armée. Ses brillants services lui valurent, à la conclusion de la paix, la dignité de pair avec le titre de baron (1814). Après avoir été gouverneur des Barbades, il revint aux Indes et fut chargé de toute la conduite de la guerre contre les Birmans, qui se termina, en 1826, par la cession à la Compagnie du royaume d'Assam et de vastes territoires en deçà du Gange. De retour en Angleterre, il fut élevé au rang de vicomte. Enfin, en 1855, il a reçu le grade de feld-maréchal, qui est la plus haute récompense militaire. Il fait, depuis 1834, partie du Conseil privé. De son second mariage (1814), il a deux enfants, dont l'aîné, Wellington-Henry Combermere, né en 1818, aux Barbades, est entré dans l'armée, où il est devenu major en 1850, et a représenté à la Chambre des Communes le bourg de Carrickfergus de 1847 à 1857. Il appartient, comme son père, au parti conservateur.

COMBES (Charles-Pierre-Matthieu), ingénieur français, membre de l'Institut, né en 1801, entra en 1818 à l'École polytechnique, dont il sortit en 1820, comme ingénieur des mines. Il est aujourd'hui inspecteur général et professeur d'exploitation à l'École des mines. Secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il en publie le *Bulletin*, avec M. Péligot.

Présenté une première fois, en 1843, comme candidat au fauteuil laissé vacant par la mort de Coriolis, M. Combes fut nommé membre de l'Académie des sciences le 29 mars 1847, en remplacement de Gambey. Depuis lors, il s'est fait remarquer par la communication d'un grand nombre de rapports sur divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées. Il a présidé ce corps savant pendant l'année 1854. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en avril 1847.

On doit à M. Combes un grand nombre de mémoires, dont la plupart se rapportent à l'art des mines. Ils sont insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans les *Annales des mines*. Voici les titres des plus intéressants : *sur le Dégagement du grisou dans les mines de charbon de terre* (1836); *sur la Théorie du ventilateur* (1838); *sur une Méthode générale d'évaluer le travail dû au frottement entre les pièces des machines; application aux engrenages* (1837); *Discussion de quelques observations relatives au mode d'action de la vapeur dans les machines, principalement dans les machines d'épuisement usitées dans le comté de Cornouailles* (1843); *sur la Manière d'employer le pyroxyle dans l'exploitation des mines* (1848).

Il a encore écrit : *Traité de l'exploitation des mines* (3 vol. in 8 avec atlas de 68 planches in-fol.); *Mémoire sur les levés des plans souterrains* (in-8 avec planches); *Traité de l'aérage des mines* (2 vol. in-8 avec planches); *Recherches théoriques et expérimentales sur les roues à réaction ou à tuyau* (1843, in-4 avec planches); *Moyens de brûler ou de prétendre la fumée des foyers où l'on brûle la houille* (1847); *Mémoire sur le mouvement de l'air dans les tuyaux de conduite, avec application à l'aérage des mines* (in-8 avec planches), etc

COMBES (Edmond), voyageur français, né à Castelnaudary (Aude), le 8 juin 1812, était vice-consul dans un petit port de l'Asie mineure, à Scala Nova, lorsque, poussé par la passion des voyages, il entreprit d'explorer les côtes de la mer Rouge ainsi qu'une partie de l'Arabie, qu'il trouva plongée dans l'anarchie la plus grande. A vingt-trois ans, il partit, en compagnie de M. Tamisier, dans l'intention de pénétrer dans l'Afrique intérieure, visita les pays des Gallas, de Choa et d'Ifat, séjourna deux ans sous le tropique et s'avança, dans ses aventureuses expéditions, de l'Abyssinie jusqu'aux montagnes de la Lune, que nul voyageur n'avait encore reconnues d'une manière précise. En 1841, il parcourut la Nubie et l'Égypte. Il est aujourd'hui vice-consul à Rabat (Maroc). On a de lui une intéressante relation de ses voyages, rédigée en collaboration avec M. Tamisier : *Voyage en Abyssinie* (1837-1838, 4 vol. in-8). Il a été décoré en avril 1838.

COMET (Charles-Jean-Baptiste), médecin français, né, à Paris, le 23 avril 1796, y commença ses études médicales, fut reçu docteur à Strasbourg en 1825, et vécut ensuite quelques années en Belgique. De retour en France en 1830, il a pratiqué la médecine et publié un certain nombre de brochures relatives à des cures plus ou moins curieuses. Il a dirigé ou fondé plusieurs recueils de médecine et de littérature : *l'Hygie* (Paris et Bruxelles, 1826-1827); *l'Esculape*, *l'Abeille médicale*, et, depuis le 1er janvier 1857, *l'Âne savant*, journal illustré, tenant école pour tout le monde, et dont l'immense cervelle, suivant le prospectus, devait alimenter 30 000 lecteurs. Le docteur Comet a été décoré, comme capitaine de la garde nationale, en novembre 1845.

COMMERSON (J.), littérateur français, né vers 1810, fonda, en 1839, un journal hebdomadaire intitulé *le Tam-Tam*, qui, grâce à un système d'annonces bien entendu et à une gaieté bruyante, prit une place à part dans la petite presse. Au bout de quelques années, il le transforma en *Tintamarre*, titre sous lequel il paraît encore. C'est là qu'il fit paraître ces séries de bouffonneries qui ont obtenu un succès de vogue : *Pensées d'un emballeur* (1851), dont on attribue une part à M. Lovy (voy. ce nom); *Mayonnaise d'éphémérides* (1851), *les Petites affiches du* Tintamarre et *les Rêveries d'un étameur* (1853). On a du même auteur : *les Trente* (1841), drame en quatre actes et en vers; quelques vaudevilles dans le genre bouffon : *Où sont les pincettes?* et *la Pêche aux corsets*. En 1856, il a commencé, sous le nom du *Petit Tintamarre*, une publication à gravures consacrée à reproduire ses anciens articles. A la même époque, il entreprit, comme parodie de tant de galeries de portraits contemporains, celle des *Binettes contemporaines*, sous son pseudonyme habituel de Citrouillard.

COMMISSAIRE (Sébastien), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative en 1849, est né à Dôle (Jura), le 10 septembre 1822. Il fut quelque temps ouvrier en soieries à Lyon. Appelé au service, il était, en 1849, sous-officier dans les chasseurs à pied, quand le parti démocratique le fit passer de sa caserne à l'Assemblée nationale. Il fut élu en même temps dans le département du Bas-Rhin, où il tenait garnison, et dans celui du Rhône, où il avait commencé à se faire connaître. A cause de son âge, il fit partie du bureau provisoire de l'Assemblée. Le 13 juin 1849, il parut en uniforme à la tête des représentants de la Montagne, et se rendit avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) au Conservatoire des arts et métiers. Moins heureux que ses

Digitized by Google

camarades Ratier et Boichot, il fut arrêté au moment où il haranguait les soldats. Il comparut devant la haute Cour de Versailles et fut condamné à la déportation; il est détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

COMONFORT (Ignacio), président de la république du Mexique, né vers 1810, a commencé par exercer la profession d'avocat. Il entra ensuite dans l'administration et remplit les fonctions de préfet. Membre de la Chambre des Députés, puis sénateur, il a été aussi directeur des douanes. En 1855, après le soulèvement d'Alvarez (voy. ce nom), il se mit de son côté à la tête d'un pronunciamento contre la tyrannie de Santa-Anna (voy. ce nom). Colonel de milice, il réunit ses partisans à Acalpuco, prit le titre de général, adopta le *plan d'Ayutla*, et opéra sa jonction avec Alvarez, dont il devint le premier lieutenant, à la suite des conférences tenues, le 16 septembre 1855, à Dolorès-Hidalgo, entre les divers chefs de la révolution. Dans la junte de Cuernacava (octobre 1855), son nom fut porté sur la liste des candidats à la présidence de la république; mais il céda à l'ascendant d'Alvarez, et dut se contenter du portefeuille de la guerre. Il représenta d'abord, dans le ministère, la fraction modérée du parti démocratique, tout en signant le décret du 24 novembre qui abolit le *fuero* militaire et le *fuero* ecclésiastique. Bientôt après (10 décembre) Alvarez lui transmit ses pouvoirs, sous le titre de président *substitué*. Par cette nomination irrégulière, M. Comonfort se trouva le chef nominal, sinon le maître de l'État.

Dès le 13 décembre, il forma un ministère composé de MM. Luis de La Rosa, ministre des relations extérieures; J. M. Yanez, ministre de la guerre; Lafragua, ministre de l'intérieur; Ezéquiel Montès, ministre de la justice; Manuel Payno, ministre des finances. Soutenu et poussé en avant par le parti démocratique des *puros*, il eut pour adversaires le clergé, l'armée, les employés destitués, la grande masse des conservateurs. Des révoltes, prenant pour prétexte l'abolition des privilèges ecclésiastiques et militaires, éclatèrent dans les États de Guanajuato, de Puebla, d'Ojaca, de Guadalajarra. La junte de Zacapoaxtla (19 décembre 1855) déclara que le président n'était point l'expression du vœu national et que la révolution était détournée de son but. M. Comonfort, abandonné, trahi par les troupes régulières, arma le peuple de Mexico, et, tandis que le congrès constituant se rassemblait dans la capitale, il marcha en personne, avec 12 000 gardes nationaux, sur la ville de Puebla, devenue le foyer de la résistance. Il n'avait sous ses ordres qu'un général, l'italien Ghilardi, ancien lieutenant de Garibaldi. Le 11 mars 1856, il donna l'assaut; il échoua; mais, le 22, la ville se rendit volontairement, et la garnison, gagnée à la cause démocratique, se mit à la disposition du gouvernement. On laissa échapper M. Haro y Tamariz et les autres chefs du parti contre-révolutionnaire. Le 31 mars 1856, un décret du président, se fondant sur l'appui donné par le clergé à la guerre civile, ordonna la mainmise sur les biens ecclésiastiques des États de Puebla, de la Vera-Cruz et du territoire de Tlaxcala; un autre décret nomma des curateurs pour l'administration de ces biens.

Depuis la capitulation de Puebla, M. Comonfort, d'accord avec le congrès de Mexico, ne s'est point arrêté dans la voie des réformes démocratiques. Un décret du 28 juin 1856 a interdit au clergé la possession des propriétés foncières. La Cour de Rome protesta contre les atteintes portées aux privilèges de l'Église. Mais une partie du clergé mexicain embrassa la cause de la révolution, et le pape put se plaindre, dans un monitoire récent, que des prêtres et des moines favorisent eux-mêmes la vente des propriétés ecclésiastiques. Les rancunes des hauts dignitaires menacent encore la tranquillité de la république mexicaine et mettent en péril l'autorité de M. Comonfort. D'autre part, le général Vidaurri (voy. ce nom) refuse de se soumettre au président *substitué*, et l'Espagne, profitant de ces divisions, emploie l'intimidation pour imposer au Mexique le payement d'anciennes créances d'une origine suspecte. Au milieu de toutes ces complications dont on ne saurait prévoir l'issue, il est aussi impossible de porter sur M. Comonfort un jugement définitif, que de se défendre de suivre avec intérêt sa destinée.

COMTE (Auguste), mathématicien et philosophe français, né, à Montpellier, le 12 janvier 1795, est le fondateur de la doctrine dite *positivisme*. Il fit ses études à Paris, et entra à l'Ecole polytechnique en 1814. En 1820, il laissa entrevoir ses idées philosophiques dans le journal *l'Organisateur*, et, pendant les dix années qui suivirent, poursuivit dans le silence du cabinet des études sérieuses de science et de métaphysique. En 1832, M. Comte, que la *France littéraire* fait mourir en 1827, devint répétiteur à l'Ecole polytechnique, et depuis, il y a été examinateur pour l'admission. Dans ces derniers temps, il avait quitté ses fonctions pour vivre dans la retraite. Il est mort à Paris au mois de septembre 1857.

La philosophie de M. Auguste Comte, exposée avec moins de clarté et de précision dans ses propres ouvrages que dans les livres élégants de M. Littré (voy. ce nom), est un composé des doctrines de Fourier, de Saint-Simon et de Hegel. L'ouvrage dans lequel il en a posé les fondements et développé les théories principales est son *Cours de philosophie positive* (1839-1842, t. I à VI, in-8; inachevé), traduit en anglais par miss H. Martineau. L'auteur y énumère et y définit les sciences pures, qui sont au nombre de six : mathémathiques, astronomie, physique, chimie, biologie, science sociale, comprenant tout le savoir humain, et dont l'ensemble, ordonné en système, doit satisfaire à toutes les conditions d'une bonne philosophie. Un de ses dogmes favoris est celui de la perfectibilité de la race humaine, à laquelle il fait parcourir trois phases successives de progrès, l'activité militaire conquérante, l'activité militaire défensive, l'activité pacifique, subordonnées à ses progrès dans la science et la philosophie.

Les théories de M. A. Comte, quelle qu'en soit la valeur, ont recruté un grand nombre de fervents adeptes, surtout parmi les disciples de Saint-Simon et de Fourier. Ils ont formé une espèce de société, dont le centre est à Paris, et dont les membres travaillent activement à propager les idées du maître. Ces idées ont été développées par le maître lui-même dans une série d'ouvrages parmi lesquels nous mentionnerons : *Système de politique positive* (1828, in-8); *Traité élémentaire de géométrie analytique à deux et à trois dimensions* (1843, in-8); *Discours sur l'esprit positif* (1844, in-8); *Traité philosophique d'astronomie populaire* (1844, in-8); *Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848, in-8); *Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité* (1851-1854, in-8; *Calendrier positiviste* (4e édition, 1852); *Catéchisme positiviste* (1852, in-12). M. Auguste Comte a en outre collaboré à plusieurs journaux, *l'Industrie*, *le Catéchisme des industriels*, publié

Digitized by Google

par Fourier, et *le Producteur*, feuille saint-simonienne. Les *Considérations sur les sciences, les savants et le pouvoir spirituel*, qu'il a insérées dans ce dernier journal, l'ont fait accuser par Benjamin Constant de *théocratisme* ou de *papisme industriel*.

COMTE (Achille-Joseph), naturaliste français, né, à Grenoble, le 29 septembre 1802, se voua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et de la médecine, et devint, en 1823, interne des hôpitaux de Paris. Quelques années plus tard, il entra dans l'Université, en qualité de professeur d'histoire naturelle au collége Charlemagne. Il remplit, avant 1848, les fonctions de chef de bureau au ministère de l'instruction publique. Pendant quelques années, il a présidé la Société des gens de lettres. Il est aujourd'hui directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur des sciences et des lettres de Nantes, et y professe l'histoire naturelle. Il a été décoré en 1856.

M. Comte est auteur de quelques mémoires originaux sur la zoologie, tels que : *Mémoire sur la circulation du sang dans le fœtus* (1826); et *Recherches anatomiques et physiologiques relatives à la prédominance du bras droit sur le bras gauche*. Il s'est fait surtout connaître, en publiant, à l'usage de la jeunesse et des gens du monde, différents traités et recueils d'histoire naturelle qui méritent d'être mentionnés, et où il a représenté les divers organes de l'économie animale par des figures découpées et superposées : *le Règne animal de Cuvier* (1832 à 1841), disposé en 91 tableaux méthodiques; *Physiologie à l'usage des gens du monde* (1834, in-4; 4e édition, 1841); *Cahiers d'histoire naturelle* (1836 à 1845), à l'usage des collèges, en collaboration avec M. Milne-Edwards; *Œuvres complètes de Buffon*, avec les suites (1849, 6 vol. in-8, avec planches); *Lectures choisies sur les sciences* (1853, in-8); *Structure et physiologie animales* (1853, in-18); *Musée d'histoire naturelle* (1854, in-4, avec 50 planches), etc.

Sa femme, Arabella Dagonville, veuve en premières noces de J. L. Laya, l'auteur de *l'Ami des lois*, a écrit quelques ouvrages d'éducation, un *Éloge de Mme de Sévigné*, couronné, en 1840, par l'Académie française; deux comédies en prose : *le Veuvage* (1842) et *Mme de Lucenne* (1843), etc.

COMTE (Louis-Christian-Emmanuel-Apollinaire), prestidigitateur français, est né à Genève, d'un père français, le 11 juin 1788. Mis tout enfant au collége, il se livra avec passion à la lecture de Berquin, dont il représentait les pièces avec ses camarades, les assaisonnant de scènes bouffonnes. A douze ans, il s'échappa de la maison paternelle et vécut de ses petits talents d'escamoteur et de physicien. Il vint pour la première fois à Paris en 1809, se fixa provisoirement dans l'ancienne salle des *Jeunes élèves*, rue de Thionville, et attira toute la ville par ses tours d'adresse et ses prodiges de ventriloquie. En 1814, il alla s'installer à l'hôtel des Fermes, et ajouta à ses soirées de petites pièces qu'il jouait avec ses enfants. La vogue le suivit dans ce nouveau local où Louis XVIII et les alliés vinrent l'applaudir. Il se transporta ensuite rue Montlhabor; mais les exigences de l'administration, qui ne lui permit de jouer que derrière un rideau de gaze, le ramenèrent bientôt à l'hôtel des Fermes. C'est alors qu'à force de sollicitations et d'efforts il obtint le privilége d'établir un théâtre moral, où la troupe, comme le public, se composerait d'enfants. Après avoir parcouru la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, il revint à Paris en 1820 et fit bâtir une salle, passage des Panoramas. Quelques auteurs connus, entre autres M. Vanderburch, ne dédaignèrent pas d'y apporter des pièces, et la fortune se montra de plus en plus favorable à M. Comte. Mais l'autorité, craignant l'incendie, le força de changer de salle encore une fois. Il alla définitivement s'établir dans le passage Choiseul, et bientôt son théâtre, sous le nom de *Théâtre des Jeunes élèves de M. Comte*, prit place parmi ceux de Paris. On lisait déjà sur ses affiches :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

L'autorité n'en jugea pas toujours ainsi; car, changeant tout à coup les conditions de son théâtre, elle ordonna à M. Comte de prendre des acteurs plus âgés. Jusqu'en ces derniers temps, c'étaient de grands jeunes gens qui jouaient des pièces enfantines; mais la salle Comte n'en avait pas moins d'attrait pour son petit public, lorsqu'en 1855, son nom et sa spécialité disparurent tout à coup du monde dramatique. Elle est devenue la salle d'hiver des Bouffes parisiens.

COMTE (Pierre-Charles), peintre français, né à Lyon, vers 1815, étudia la peinture chez M. Robert Fleury, se livra, comme son maître, au genre historique, et fit ses débuts au Salon de 1846. Il a principalement exécuté et exposé depuis cette époque : *le Dernier coup de dé*; *le Couronnement d'Inès de Castro*; *Visite de Charles IX à Coligny*; *Jeanne d'Albret chez René* (1848-1853); *Henri III et le duc de Guise*, acquis pour le Luxembourg, *Arrestation du cardinal de Guise et de d'Espainac*, *Joueur de basse*, à l'Exposition universelle de 1855; *Jeanne Gray*, *Henri III visitant sa ménagerie*, etc. (1857). M. Comte a obtenu une 3e médaille en 1852, une 2e en 1853, et une médaille de deuxième classe en 1855.

CONCHA (don Manuel de la), général et homme politique espagnol, né à Madrid en 1794, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon, partit en 1816 pour les colonies de l'Amérique du Sud, révoltées contre la domination espagnole, et se distingua avec Espartero dans cette guerre difficile. De retour en Espagne en 1824, il devint brigadier, puis maréchal de camp dans la guerre contre don Carlos, et fut nommé député aux Cortès par la ville de Cadix. Attaché au parti modéré, et dévoué aux intérêts de Marie-Christine et de l'infante Isabelle, il servit d'abord Espartero, puis, après la défaite de ce dernier, devint l'un des plus fermes soutiens du gouvernement de Narvaez.

En juin 1843, le général de la Concha fut nommé commandant de Valence et de Murcie, força les rebelles de Saragosse à capituler, et occupa Barcelone au nom de la reine. En février 1844, un nouveau mouvement progressiste ayant éclaté à Carthagène, il le comprima encore, et reçut en récompense de ses services le titre de capitaine général de la Catalogne. Après les libéraux, ce furent les carlistes qui agitèrent cette province ouverte à toutes les insurrections. Il les battit et déclara don Carlos, ainsi que le prince des Asturies, traîtres au pays et mis hors la loi.

En 1847, lors des différends du gouvernement espagnol avec le Portugal, le général de Concha, envoyé à la frontière portugaise avec six mille hommes de troupes d'élite, occupa la ville d'Oporto. La même année, il accompagna la reine Marie-Christine à Paris, puis il reprit sa place aux Cortès parmi les membres les plus réservés du parti constitutionnel et conservateur. En 1849, il reçut

Digitized by Google

le commandement en second du corps d'armée espagnol envoyé en Italie pour concourir au rétablissement du pape et occupa Terracine. Il revint bientôt en Espagne, et remplit de nouveau les fonctions de capitaine général de la Catalogne.

A la fin de 1853, mécontent des tendances du nouveau gouvernement d'Isabelle II, il rédigea avec O'Donnell, Gonzalès Bravo, le duc de Soto-Mayor, etc., une adresse fameuse qui, exposant l'état alarmant des esprits, réclamait une prompte convocation des Cortès. Cet acte, qui fut le signal de la révolution de 1854, fut jugé inconstitutionnel, et le fit exiler aux îles Canaries par un acte du cabinet daté du 15 janvier de cette année. Il préféra se retirer en France, d'où les mouvements révolutionnaires de son pays le rappelèrent presque aussitôt. Arrivé à Saragosse, il reçut de la junte le commandement de l'insurrection qui se termina, comme on sait, par l'exil de Marie-Christine, la chute de Narvaez et la réintégration d'Espartero. Le général de la Concha fut rétabli dans toutes ses dignités, et nommé en outre directeur général de l'artillerie et enfin maréchal. Ces titres lui furent conservés par O'Donnell, à la suite du coup d'Etat qui renversa Espartero en 1856; ils lui ont été retirés après depuis le retour de Narvaez, qui força le maréchal de la Concha à vivre éloigné des affaires.

CONCHA (don José DE LA), général espagnol, frère puîné du précédent, né à Madrid vers 1800, servit aussi en Amérique, et se distingua surtout dans la longue guerre contre les chefs carlistes des provinces du nord de l'Espagne. Lieutenant général après la convention de Bergara en 1839, il fut, de 1843 à 1846, capitaine général des provinces basques, et comprima énergiquement le soulèvement de Santiago. Nommé, à cette occasion, au commandement en chef de la cavalerie espagnole, il devint, en 1849, capitaine général de l'île de Cuba, d'où il fut subitement rappelé en 1852, à la suite de la tentative de l'aventurier Lopez, et remplacé par le général Canedo. L'année suivante, il se jeta avec son frère dans l'opposition. Banni à Majorque en janvier 1854 et rayé des cadres de l'armée, il se refugia en France, où un ordre du gouvernement l'interna dans la ville de Bordeaux. La révolution de juillet 1854 lui rendit son poste de capitaine général de Cuba, que le retour du général Narvaez aux affaires lui a enlevé de nouveau en 1856.

CONCONI (Maur), peintre italien, né à Milan vers 1815, suivit les cours de l'Académie de cette ville, comme élève de Sanguinetti; il y remporta plusieurs médailles, puis le grand prix-Venise et le grand prix-Bologne, en 1841. Principalement consacré, depuis cette époque, à la peinture d'histoire, il a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec deux tableaux fréquemment cités : *la Jeunesse de Christophe Colomb*, acquis par M. Marozzi de Pavie, et *les Baigneuses surprises*, appartenant au marquis d'Adda.

CONDER (Josiah), poëte et littérateur anglais, est né, à Londres, le 17 septembre 1789. Fils d'un libraire, et libraire lui-même de 1814 à 1819, il envoya à *l'Athenæum* quelques pièces de vers, dont il forma ensuite un recueil en collaboration avec quelques amis, sous le titre : *les Ménestrels réunis* (the Associate minstrels; 1810, 1 vol.); ce recueil eut deux éditions. En 1814, il devint propriétaire de l'*Eclectic Review*, qu'il maintint, pendant vingt-trois ans, à un assez bon rang littéraire, grâce à la collaboration de MM. Chalmers, Isaac Taylor, Z. Uwins, Vaughan, Pye, Smith, Foster, Marsh, etc. Il la céda en 1837 au docteur Thomas Price.

M. J. Conder a pris une part active au mouvement des protestants dissidents; dès 1818, il publiait, pour appuyer leur cause : *Protestant non conformity* (2 vol.). En 1833, on lui offrit la rédaction du *Patriot*, organe de l'Eglise évangélique; il le dirigea avec beaucoup d'habileté, le fit paraître deux fois par semaine et s'assura, en ces derniers temps, le concours exclusif du révérend Hare, qui réunit au *Patriot* son propre journal, *Christian Advocate*.

Outre un nombre considérable d'articles fournis à l'*Eclectic Review* et au *Patriot*, M. Conder a publié des écrits très-divers. On cite en première ligne ses poésies, qui sont d'une grande élégance : *l'Étoile de l'Orient* (the Star in the East, and other poems; 1824); un *Livre de cantiques* (1836), adopté par la *Congregational Union*, et que l'on peut regarder comme une suite aux *Psaumes et Hymnes* du docteur Watts; *le Chœur et l'Oratoire* (1837), poésies sacrées. En 1851, il a donné une édition nouvelle des *Psaumes* de Watts, sur lequel, l'année précédente, il avait écrit un essai intitulé : *le Poëte du sanctuaire* (1850). On a encore de lui : *le Professeur de village* (1822), vingt-cinq volumes de la collection du *Modern Traveller* (1824-1831), compilations historiques et géographiques sur les diverses contrées du monde; un *Dictionnaire de géographie* (1834); une *Analyse de toutes les religions* (1838, in-8); une *Histoire littéraire du Nouveau Testament* (1845, in-8); la traduction de l'*Épître aux Hébreux; l'Apocalypse expliquée; la Loi du dimanche*, etc. — M. Conder est mort à la fin de 1855.

CONGLETON (John-Vesey PARNELL, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1805 à Londres, est fils de sir H. Parnell, qui occupa des charges importantes dans l'Etat, et fut élevé en 1841 à la pairie héréditaire sous le nom de baron Congleton. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra en 1842 à la Chambre haute et s'y montra fidèle aux principes libéraux. Il s'est marié deux fois, en dernier lieu avec une Arménienne, et n'a pas d'enfants; l'héritier de sa pairie est son frère Henry-William PARNELL, né en 1809 à Londres.

CONGNET (l'abbé Louis-Henri), grammairien français, né à Soissons, le 6 décembre 1795, est aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Soissons, et fait partie de la Société asiatique et de l'Institut historique. Auteur d'une méthode nouvelle pour apprendre la langue grecque, à laquelle il a donné le nom d'*enseignement positif*, il a publié un certain nombre de livres adoptés dans plusieurs établissements religieux, fréquemment réimprimés, et dont il s'est vendu, dit-on, 30 000 exemplaires en quelques années. Nous citerons : *Grammaire grecque comparée avec le latin* (1845, 3e édit.); *Lexique grec-français* (1846); *Prosodie grecque* (1848), d'après Passow; et des *Cours de thèmes*, des *Corrigés*, des *Exercices*, des traductions, etc.

CONNEAU (Henri), médecin français, né à Milan de parents français, en 1802, suivit par vocation la carrière médicale, et entra en qualité de docteur en médecine dans la maison de la reine Hortense; il s'attacha ensuite à la fortune de Louis-Napoléon, dont il partagea les bons et les mauvais jours, fut arrêté et condamné avec lui dans l'affaire de Boulogne, sollicita, comme unique faveur, de partager sa cellule, et favorisa son évasion du fort de Ham. Lors du rétablisse-

Digitized by Google

ment de l'Empire, M. Conneau, qui était resté le médecin particulier du prince, a été compris dans le service médical comme premier médecin de l'Empereur. Il a été porté, en 1852, au Corps législatif par l'arrondissement de Péronne, et réélu en 1857. Décoré en février 1849, il a été promu, en 1856, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

CONNY (Jean-Adrien DE), prêtre français, né à Moulins (Allier), le 24 mai 1817, est un des trois fils du vicomte Félix de Conny, ancien député et auteur d'une *Histoire de la Révolution française*, qui mourut en 1850. Il fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice et alla les compléter à Rome. Ce fut dans cette ville, où il a longtemps résidé, qu'il reçut, en 1840, la prêtrise et le diplôme de docteur *in utroque jure*. Le pape Pie IX, qui l'honorait d'une estime particulière, le nomma protonotaire apostolique; M. Sibour, ne pouvant l'attacher à son diocèse, lui conféra le titre honorifique de chanoine de Notre-Dame. On doit à M. de Conny un *Petit cérémonial romain* (Moulins, 1854, in-12), rédigé d'après les sources authentiques; et *des Usages et des Abus en matière de cérémonies* (Ibid., 1855, in-8). Cet ecclésiastique habite Moulins; depuis quelques années, l'evêque de ce diocèse, M. de Dreux-Brézé, l'a placé à la tête du chapitre et nommé vicaire général honoraire.

CONRADI (Jean-Guillaume-Henri), médecin allemand, né, le 22 septembre 1780, à Marbourg, étudia la médecine à l'université de sa ville natale, obtint en 1802 le diplôme de docteur, y devint professeur adjoint en 1805 et presque aussitôt titulaire, puis directeur de la clinique ambulante (1809), et plus tard de la clinique médicale de l'hôpital. En 1814, il fut appelé à l'université d'Heidelberg; il y occupa neuf ans une chaire, dirigea en outre l'établissement d'un nouvel hôpital, et reçut les titres de conseiller et de conseiller intime de la cour (1820). En 1823, il passa à Gœttingue, où il a conservé les fonctions de professeur, de directeur de clinique et de médecin du nouvel hôpital Ernest-Auguste. Il est membre de l'Académie des sciences de Gœttingue, et, depuis le 13 janvier 1852, conseiller supérieur de médecine. Ce dernier titre lui a été conféré à l'occasion du 50e anniversaire de sa promotion au grade de docteur.

M. Conradi jouit d'une grande réputation en Allemagne, comme praticien, comme professeur et comme écrivain. Un grand nombre de médecins distingués sont sortis de son école, et plusieurs de ses ouvrages, fréquemment réimprimés, ont été traduits en danois et en hollandais. Nous citerons les suivants : *Introduction à l'étude de la médecine* (Einleitung in das Studium der Medicin, Marbourg, 3e édit., 1828); *Manuel de thérapeutique générale* (Handbuch der allgemeinen Therapie, Cassel, 1833; 6e édit., 1841); *Manuel de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Handbuch der speciellen Pathologie und Therapie, Marbourg, 4e édit., 1831-1833, 2 vol.).

Il a collaboré activement aux *Annales littéraires de Heidelderg* aux *Annonces savantes de Gœttingue* et aux *Dissertations* de l'Académie des sciences de Gœttingue. Un grand nombre des travaux insérés par M. Conradi dans ces recueils ont été imprimés à part, tels que : *Observations sur les variolides*, etc. (Bemerkungen über die Varioliden, etc., Gœttingue, 1841); *des Fièvres décrites par Hippocrate* (über die von Hippokrates geschilderten Fieber, Ibid., 1844); *Observations sur les fièvres gastriques* (Bemerkungen über die gastrischen Fieber, Ibid., 1854), etc., etc.

CONSCIENCE (Henri), romancier flamand, est né à Anvers (Belgique), le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine, et longtemps employé dans la marine impériale, s'établit après 1815 à Anvers, où il spéculait sur l'achat et la construction des navires. L'enfant, livré à lui-même, était dévoré d'une fiévreuse ardeur de s'instruire; il lisait beaucoup et sans choix. L'isolement où il vivait imprima de bonne heure à son âme une gravité mélancolique dont on retrouve l'empreinte dans ses ouvrages. En 1829, son goût pour les livres l'entraîna à se faire instituteur, et c'est au milieu d'études assidues que le surprend la révolution belge de 1830. Aussitôt il s'engagea volontairement et passa six années au service. La vie militaire disciplina son esprit rêveur; il devint bientôt le poëte de l'armée, et ses chansons françaises, pleines d'entrain et d'à-propos, coururent de bouche en bouche. Libéré après avoir obtenu le grade de sergent-major (1836), il fut amené, par les tracasseries de sa belle-mère, à rompre avec sa famille et à gagner péniblement sa vie, pauvre et isolé, mais indépendant. Tour à tour garçon jardinier, employé aux archives d'Anvers, greffier d'une académie artistique, M. Conscience reçut à la fin de 1845, le titre de professeur agrégé à l'université de Gand et se vit chargé d'enseigner aux enfants du roi Léopold la langue et la littérature flamandes. Il est devenu commissaire de l'arrondissement administratif de Courtrai.

A l'époque où M. Conscience quittait le service militaire, un parti assez nombreux et dont l'élément catholique faisait la force, tentait de reconstituer en Belgique une littérature flamande, en haine de l'esprit français et des idées philosophiques du XVIIIe siècle. Livré alors aux angoisses de la misère, il fut heureux de se dévouer à cette cause, qui résumait, à ses yeux, toutes les vieilles gloires de son pays. Le premier livre qu'il publia, *l'Année des miracles* (In het wonder jaer, Gand, 1837), est moins un roman qu'une série de brillants tableaux dramatiques sur la période espagnole des Flandres; on l'accueillit avec beaucoup de faveur. Mais cet heureux début dans les lettres attira sur lui la colère de son père, qui l'abandonna complétement. Un ami, le peintre Wappers, lui fit obtenir du roi Léopold un subside qui le sauva du désespoir et lui permit de composer un second volume, *Phantasia* (Anvers, 1837), recueil de légendes et de poésies flamandes, qui plut par une élégante sobriété.

Un ouvrage vraiment original et qui mit le sceau à sa réputation de romancier national est *le Lion de Flandre* (Leuw van Vlandern; Anvers, 1838, 3 vol.), dont le héros est le comte Robert de Béthune, l'adversaire de Philippe le Bel. Quittant les légendes du moyen âge, M. Conscience a fait revivre, en de gracieuses ébauches, les mœurs de la Flandre moderne : *Heures du soir* (1839), scènes familières pleines de candeur; *l'Enfant du bourreau*, *la Nouvelle Niobé*, *Rikketikke-tak*, *le Conscrit*, *le Gentilhomme pauvre*, une de ses plus touchantes histoires; etc. En 1845, il donna son *Histoire de Belgique*, récit éloquent, habilement conduit d'après les vieilles chroniques, mais où l'on regrette de voir les arts et les lettres tenir si peu de place.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Hugo de Craenhoven*, *Quintin Metzys*, *Quelques pages du Livre de la nature* (1846), *Jacques d'Artevelde* (1849), *Rosa l'aveugle* (1851), etc. Depuis que M. Conscience a entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il n'a presque plus voulu donner à ses idées d'autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française, qu'il manie cependant fort

Digitized by Google

bien. A part un patriotisme exagéré, cet auteur, que les peuples du Nord ont vite adopté, déploie un talent plein de vigueur et d'adresse dans ses compositions dramatiques: mais la peinture des tableaux familiers et des scènes de la vie domestique semble mieux convenir jusqu'à présent à sa plume ingénieuse et touchante. Traduit depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien même, il ne l'a été que tardivement en français par M. Léon Wocquier : *Scènes de la vie flamande* (1854-1855, 4 vol. in-18). M. Henri Conscience publie aujourd'hui ses *Mémoires* dans la *Revue contemporaine* (1858).

CONSIDÉRANT (Victor-Prosper), économiste français, chef de l'école dite *sociétaire*, né à Salins (Jura) en 1805, entra en 1826 à l'Ecole polytechnique, d'où sont sortis tant d'autres adeptes des divers systèmes socialistes. Placé dans le génie, il ne tarda pas à devenir capitaine. Mais, séduit par les idées phalanstériennes, il donna sa démission en 1831 et se mit à propager à Metz le fouriérisme. La nouvelle doctrine grandit sur les débris du saint-simonisme, et eut bientôt ses journaux, entre autres *le Nouveau Monde ou la Réforme industrielle*, dont M. Considérant fut, à côté de Fourier, le principal soutien. A la mort du maître (1837), il prit la direction de *la Phalange*, revue philosophique et sociale destinée à rallier tous les disciples. Il y continua, mais avec plus de mesure, la guerre de l'*unité harmonienne* contre la *civilisation*. Il prêcha surtout l'établissement du *phalanstère*, immense édifice où chacun se livrant, pour le bien-être de tous, à des travaux *attrayants et passionnels*, devait réaliser le bonheur universel par l'association, dans une organisation libre du capital, du travail et du talent. Des souscriptions particulières et les largesses de l'Anglais Young permirent de tenter des essais de phalanstère en France, à Clteaux, à Condé-sur-Vègre, etc., et à l'étranger, en Belgique et au Brésil.

Malgré toutes les contributions volontaires, *la Phalange* eut peine à vivre, et, après diverses vicissitudes, fut remplacée, en 1845, par un journal politique quotidien, *la Démocratie pacifique*, qui, stimulant, dans sa *Petite correspondance*, la libéralité des abonnés, se créa d'abondantes ressources. Elles servirent à fonder une librairie spéciale, des cours publics et autres établissements de propagande phalanstérienne. Cependant M. Considérant faisait abjurer à ses amis les plus fortes excentricités de la doctrine primitive, comme les transformations merveilleuses de la nature ou des animaux et les nouveaux organes que devait revêtir, après 15 000 ans, l'humanité perfectionnée.

La révolution de Février donna aux chefs des écoles socialistes un rôle politique. M. Considérant fut nommé à l'Assemblée constituante par le département du Loiret et à l'Assemblée législative par celui de la Seine. Il vota avec la Montagne, mais prit rarement la parole. Il porta pourtant à la tribune des propositions qui n'excitèrent que l'hilarité de l'Assemblée. Il demandait tantôt cinq séances de nuit pour faire connaître son remède au malaise social, tantôt 1500 hectares de la forêt de Saint-Germain pour établir un phalanstère. Après s'être un instant rapproché du général Cavaignac, son ancien camarade, il se tourna contre lui et combattit, dans son journal, sa candidature à la présidence. Adversaire déclaré de la politique du nouveau président de la République, il suivit, avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), le mouvement démocratique du 13 juin 1849. Il put se retirer en Belgique, d'où il s'embarqua pour le Texas, pour tenter de nouveau l'application de son système. De retour à Bruxelles, l'année suivante, il se vit accusé de complot contre la sûreté de l'État, mais l'instruction lui fit rendre la liberté. Il repartit bientôt pour le Texas, où, grâce aux fonds d'une société en commandite, il établit une commune sociétaire de colonisation, la *Réunion*, qui paraissait, dans le cours de l'année 1856, malgré les bruits contraires, être en voie de prospérité.

On a de M. Considérant : *Destinée sociale* (1834-44, 3 vol. in-8); *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante* (1835); *Débâcle de la politique en France* (1836); *Manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier, ou Bases de la politique positive* (1841); *Chemins de fer*, rapport au conseil municipal de Paris, dont l'auteur était membre (1844); *Principes du socialisme* (1847); *Théorie du droit de propriété et du droit au travail* (1848); *le Socialisme devant le monde, ou le vivant devant les morts* (1849); *la Dernière guerre et la paix définitive de l'Europe* (Bruxelles, 1850).

Les idées de M. Considérant, plus sensées que celles de plusieurs de ses coreligionnaires, sont particulièrement dominées par des inspirations généreuses. Les sentiments d'amour et de fraternité auxquels il fait sans cesse appel, lui font porter jusque dans les questions d'intérêt matériel une certaine emphase mystique. Malgré les luttes de partis où il a été lui-même entraîné, l'école sociétaire, subordonnant, comme toutes les écoles socialistes, les questions politiques aux questions sociales, s'est montrée, surtout pendant le règne de Louis-Philippe, assez indifférente aux formes de gouvernement, et disposée à se rattacher aux chefs d'État qui lui auraient permis d'experimenter en grand son système.

CONSTANT-PRÉVOST. Voy. PRÉVOST (Constant).

CONSTANT-DUFEUX (Simon-Claude CONSTANT, dit), architecte français, né à Paris, le 5 janvier 1801, suivit dix ans l'Ecole des beaux-arts comme élève de Debret, et remporta le grand prix d'architecture, en 1829. Le sujet du concours était un *Lazaret pour une ville méridionale de France*. Après son retour d'Italie, en 1836, M. Constant-Dufeux ouvrit un atelier d'élèves et exécuta plusieurs tombeaux de famille, dont la plupart sont placés au cimetière Montmartre. Il dirigea aussi l'exécution de celui de Dumont-Durville, au cimetière de l'Est. Il a été nommé, en 1850, architecte du Panthéon, et chargé des travaux d'appropriation de cet édifice au culte. Il a construit dans le genre grec, dont il est un fidèle partisan, la petite façade de l'École de dessin, dont il est architecte, ainsi qu'un grand hôtel situé rue Vendôme. Depuis 1845, il est professeur de perspective à l'École des beaux-arts. Il a envoyé aux Salons : l'*Église de Germigny des Prés*, *la Cheminée de Quinerville* (1848), le projet d'un *Hôtel des invalides civils* sur la demande du ministère des travaux publics. Il a été décoré en janvier 1852.

CONSTANTIN (Nicolaewitch), grand-duc de Russie, né le 21 septembre 1827, est le second fils de Nicolas et le frère d'Alexandre II. Il est grand-amiral, chargé de la direction supérieure du ministère de la marine, du 29e équipage de la flotte et de la division des pionniers à cheval de la garde, aide de camp général et commandant de la 4e brigade d'infanterie de la garde, chef du régiment des hussards de feu le grand-duc Michel, membre du conseil des écoles militaires et du Comité de la Sibérie, propriétaire du 18e régiment d'infanterie autrichienne, et chef du 9e régiment des hussards prussiens. Pendant la guerre d'Orient,

Digitized by Google

il a commandé la flotte russe de la Baltique et présidé aux préparatifs de défense qui ont tenu en échec devant Cronstadt les escadres française et anglaise. Il se prononça, dit-on, dans les conseils de l'empire, contre les concessions faites par la Russie aux puissances occidentales. On le représente en effet comme l'héritier le plus fidèle de la politique de Nicolas; il est le chef du vieux parti russe, tandis que son frère Alexandre paraît incliner vers le parti allemand. Le voyage qu'il a fait en France au mois de mai 1857 est un des signes de la réconciliation opérée entre son pays et le nôtre.

Le grand-duc Constantin a épousé, le 11 septembre 1848, la grande-duchesse Alexandra-*Josefowna*, ci-devant *Alexandra*-Frédérique-Henriette-Pauline-Marianne-Élisabeth, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, et née le 20 juillet 1830. De ce mariage, il a un fils, le grand-duc *Nicolas*-Constantinowitch, né le 14 février 1850, chef du régiment d'infanterie du Schirwan, et deux filles, *Olga*, née le 3 septembre 1851, et *Véra*, née le 16 février 1854.

CONSTANTIOS (Constantin), ex-patriarche de Constantinople, né en 1770, à Constantinople, fit ses premières études dans la grande école nationale, que les Grecs possédaient alors dans cette capitale. Il reçut les ordres à Jassi (Moldavie), se rendit de là à Kiew, en 1790, et y suivit, pendant sept années, le cours de théologie et de littérature à l'université. En 1798, il visita l'Égypte et le mont Sinaï, dont l'antique archevêché lui fut confié en 1805. Porté plus tard par les suffrages unanimes de la nation au siége patriarcal de Constantinople (1836), il illustra son pontificat par les réformes qu'il tenta d'introduire au sein de l'Église et dans la nation, et qui n'eussent laissé rien à faire après lui, si une accusation, dont la fausseté fut trop tard reconnue, en le rendant suspect au gouvernement, ne l'eût contraint à donner sa démission, et à laisser son œuvre imparfaite (1834). Depuis lors le vénérable prélat vit retiré à Khalki (Iles des Princes), estimé pour son savoir, sa tolérance et ses vertus chrétiennes. On a de lui une *Description de la ville d'Alexandrie* (Moscou, 1801), une excellente *Description de Constantinople* (1834), et un *Essai historique et descriptif sur l'Égypte*.

CONTI (Charles-Étienne), conseiller d'État français, ancien représentant du peuple, né à Ajaccio (Corse), en 1812, étudia le droit et cultiva en même temps la poésie. Il était moins connu dans son pays comme jurisconsulte et comme poëte que comme personnage politique. Membre du conseil général de la Corse, il fit l'opposition la plus vive au préfet, M. Jourdan. Après la révolution de Février, il fut nommé procureur général de la République à Bastia. Élu représentant du peuple, le second sur cinq, par 18 760 voix, il fit partie du Comité de l'intérieur, et vota, en général, avec le parti démocratique : pour le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, contre le rétablissement du cautionnement des journaux, l'ensemble de la constitution républicaine, etc. Il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique personnelle de Louis-Napoléon, vota pour la proposition Rateau et pour l'interdiction des clubs, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il se dévoua à la politique du président de la République. Le 21 octobre 1851, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Depuis le coup d'État du 2 décembre et la réorganisation des pouvoirs publics, il est conseiller d'État en service ordinaire. Il fait toujours partie du conseil général de la Corse.

CONVERS (César), ancien député et représentant du peuple français, né à Besançon (Doubs), en 1800, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris. Il s'établit ensuite à Besançon, où il acquit de la réputation et de l'influence. Sous le règne de Louis-Philippe, il siégea dans la dernière législature à la Chambre des Députés et fit partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il adhéra à la république. Colonel de la garde nationale de Besançon, il se plaça à la tête du parti démocratique modéré dans le conflit élevé entre les autorités municipales et le commissaire du gouvernement provisoire, qui céda devant la résistance de toute la ville. Élu représentant du peuple par 45 000 voix, il fit partie du Comité de l'administration départementale et communale, et soutint la politique adoptée par le général Cavaignac, votant, dans les questions sociales avec la droite, dans les questions politiques, avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il se sépara rarement de la gauche et ne fut point réélu à la Législative.

CONYNGHAM (Francis-Nathaniel CONYNGHAM, 2e marquis), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1797 à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Sous le titre de lord Mount-Charles, il fut de bonne heure appelé aux emplois publics. Nommé sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères dans l'administration de Canning (1823-1826), il fut maintenu, malgré ses opinions libérales, dans celle de lord Wellington, en qualité de lord de la trésorerie (1827-1830). A la Chambre des Communes, où il a représenté Donegal de 1825 à 1832, il prit une part active aux discussions d'où sortit le bill de réforme parlementaire. A cette dernière date, il hérita des honneurs de la pairie. Lors de son premier ministère, lord Melbourne lui confia la direction générale des postes (1834), et, plus tard, la charge de grand chambellan de la couronne (1835-1839). En 1849, il a été nommé aux fonctions honorifiques de vice-amiral de l'Ulster. Il fait partie, depuis 1835, du Conseil privé. De son mariage avec la fille du marquis d'Anglesey (1824), il a cinq fils, dont l'aîné, Georges-Henry, comte de MOUNT-CHARLES, né en 1825 à Londres, a obtenu, en 1854, le grade de capitaine dans les gardes.

COOKE (John-Esten), romancier américain, né à Winchester (Virginie), le 3 novembre 1830, publia d'abord plusieurs esquisses et nouvelles dans les journaux littéraires. Puis, il fit paraître, à partir de 1854, la plupart sous le voile de l'anonyme, une série de romans où il décrit les mœurs de la Virginie avant la révolution américaine, en s'attachant surtout à faire contraster le luxe des anciens planteurs avec la vie aventureuse du colon des bois : *Bas de cuir et soie*, ou *le Chasseur John Myers et son époque* (Leather stocking and silk; New-York, 1854, in-12); *la Jeunesse de Jefferson* (The youth of Jefferson, Ibid., 1855, in-12); *les Comédiens de Virginie, ou le Vieux temps dans le vieux domaine* (the Virginia comedians, Ibid., 1855, in-12); *Ellie, ou la Comédie humaine* (Ellie; in-12); *le Dernier des forestiers* (the Last of the foresters, Ibid., in-12), histoire d'amour, etc. Ces divers ouvrages, remarqués pour la grâce du

Digitized by Google

récit et le talent d'observation, ont accru rapidement la réputation de ce jeune écrivain.

COOKE (Thomas), compositeur irlandais, est né à Dublin vers 1785. Il reçut des leçons de son père pour le violon, et de Giordani pour la composition musicale. Malgré sa grande jeunesse, il prit la direction du théâtre de Dublin, et joignit à cet emploi celui de chef d'orchestre. En 1808, il débuta comme ténor dans l'opéra du *Siége de Belgrade*, et cette tentative ayant réussi au delà de ses désirs, il vint à Londres, où le théâtre du roi s'empressa de l'engager. Il chanta ensuite plusieurs années à Drury-Lane, et ne quitta la scène, vers 1827, que pour diriger l'orchestre.

On a de cet artiste deux opéras, *Frédéric le Grand* et *le Procureur du roi* (the King's proxy), l'ouverture de *Fille et femme* (Maid and wife), des duos et des sonates pour piano, beaucoup de chansons anglaises, et un ouvrage élémentaire intitulé: *Scale for young performers on the piano*. M. Cooke, familièrement désigné sous le nom de *Tom Cooke*, a épousé miss Howells, cantatrice distinguée de Covent-Garden.

COOMANS (Jean-Baptiste), publiciste belge, né à Bruxelles, en 1813, est un des chefs les plus actifs du parti ultramontain. Il a rédigé successivement le *Journal des Flandres*, le *Courrier d'Anvers* et le *Journal de Bruxelles*, qui est l'organe le plus important de l'opinion catholique. Envoyé, en 1848, à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout, et constamment réélu depuis, il a été l'adversaire acharné du ministère libéral, et, depuis la chute de MM. Frère et Rogier, l'auxiliaire exigeant de leurs successeurs. Il a beaucoup écrit et beaucoup parlé en faveur des corporations religieuses dans les questions d'enseignement et d'assistance. Mais, en même temps qu'il réclame pour le clergé tous les bénéfices de la liberté, il défend le système protecteur contre le libre échange.

Outre ses travaux parlementaires (*Rapport sur le défrichement de la Campine; Étude sur les questions d'intérêts matériels à l'ordre du jour*, etc.), on cite de lui quelques romans historiques : *Vonck*, *les Communes belges*, *Baudoin Bras de Fer*, *le Moine Robert*, *la Clef d'or*, *Richilde* (1839), épisode de l'histoire des Flandres, etc., et une *Histoire de la Belgique* (1836, in-8), en français et en flamand.

COOMANS (Olivier-Joseph), frère du précédent, peintre belge, né à Bruxelles en 1816, a passé plusieurs années en Algérie et visité le Sahara pour étudier la nature africaine. Il a exposé un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre : *le Déluge*, *la Dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne*, *Paysage de la province de Constantine*, *Émigration de tribus arabes*, *Danseuses algériennes*, *la Bataille d'Ascalon*, *la prise de Jérusalem*, etc.

COOPER (Susan-Fenimore), fille du célèbre romancier Fenimore Cooper, a publié deux ouvrages estimés : *Heures à la campagne* (Rural Hours, 1850, in-8 illustré et in-12), où elle décrit avec une certaine finesse d'observation et d'expression les sites de Cooperstown (État de New-York) et les détails de sa vie dans cette demeure; et *la Rime et la Raison de la vie de campagne* (The Rhyme and Reason of country life, New-York, in-8, 1854), choix des meilleurs auteurs qui ont écrit en vers ou en prose sur la vie à la campagne, avec des commentaires critiques.

COOPER (Thomas-Sidney), peintre anglais, né à Canterbury, le 26 septembre 1803, fut d'abord forcé, par la pauvreté de ses parents, d'apprendre un état; mais il manifesta un goût si vif pour la peinture qu'on l'abandonna à lui-même. Il dessina longtemps sans autre guide que la nature, prenant ses sujets à la ville et dans les champs; les étrangers lui achetaient ses croquis, et cela l'aidait à vivre. En 1820, il fut engagé au théâtre de Canterbury pour peindre les décors et, malgré son inexpérience, s'en acquitta avec honneur. Cette modique place, ainsi que le fruit des leçons qu'il donnait, lui permit bientôt de faire quelques visites à la galerie nationale et à l'Académie de Londres afin de compléter ses études.

En 1827, M. Cooper, que tourmentait l'ambition de s'instruire, partit pour le continent et, après avoir visité les Flandres, s'établit à Bruxelles; il s'y fit à la fois des patrons et des amis. La révolution de septembre vint l'obliger à retourner à Londres (1830). Jusqu'alors, il n'avait guère peint que des portraits. En 1833, il se révéla par un magnifique paysage, qui fut acheté par M. Vernon. Pourtant sa réputation est d'origine plus récente; elle date des admirables groupes de *Bestiaux* allant au pâturage ou en revenant (1842), conduits à l'abreuvoir ou couchés au soleil. Ils témoignent d'une observation patiente de la nature, et rappellent l'influence de l'école flamande, particulièrement d'Albert Cuyp et de Paul Potter. En 1845, M. Cooper devint membre associé de l'Académie des beaux-arts de Londres. En ces derniers temps, il a fréquemment travaillé avec M. Lee, le paysagiste.

Cet artiste a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux toiles où l'on retrouve le fin sentiment des maîtres hollandais : *Groupe de vaches dans le parc d'Osborne*, qui appartient à la reine, et *Matinée dans les prairies de Windsor*. On a de lui un *Album d'animaux* (Drawing-book of Animals and rustic groups; 1853, en 8 parties).

COPE (Charles-West), peintre anglais, né à Leeds, vers 1815, et fils d'un professeur de dessin, étudia à l'Académie royale de Londres, et exposa à seize ans une *Sainte-Famille*, qui, malgré d'évidentes réminiscences, faisait pressentir de belles dispositions pour le genre sérieux. On peut dire qu'il doit sa réputation à la Commission royale des beaux-arts, dont il a été plusieurs fois le lauréat. Ses principales productions sont : *Agar et Ismaël* (1836), *Paolo et Francesca* (1837); *une Hôtellerie dans la campagne de Rome* (1838); *la Mère flamande* (1839), l'un et l'autre dus à un voyage que l'auteur venait de faire sur le continent et qui eut sur ses travaux postérieurs une heureuse influence. Viennent ensuite : *l'Enfance* (1841); quelques sujets tirés de Goldsmith (1842); *la Première épreuve du jury* (1843), qui obtint un prix de 300 liv. (7500 fr.); *les Derniers jours du cardinal Wolsey* (1846), au prince Albert; plusieurs plafonds pour les salles du nouveau Parlement, entre autres, *la Rencontre de Jacob et de Rachel* et *la Soumission du prince Henri*; des scènes de Shakspeare, etc.

Dans un genre plus familier, M. Cope a encore mieux réussi; nous citerons : *la Jeune mère* (1846); *l'Enfant qui prie* et *la Jeune fille qui médite* (1847); *Au coin du feu* (1849); *le Rêve de Milton* (1850); *Florence Cope avant dîner* (1852); *les Petits amis* (1854). Ce sont là des sujets pris sur nature qui fourmillent de détails agréables; les physionomies enfantines y ont surtout une remarquable variété d'expressions. Cet artiste, a envoyé plusieurs des tableaux indiqués ici à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a été nommé, en 1848, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

Digitized by Google

COPLAND (James), médecin anglais, né en 1792 à Deerness, dans les îles Orcades, reçut d'abord les leçons d'un prêtre de l'Église presbytérienne et se rendit, en 1807, à l'université d'Édimbourg, où il suivit les cours de Leslie, de Dugald-Stewart et de Brown. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine, fut reçu docteur en 1815, et parcourut l'Europe et l'Afrique. De retour en Angleterre en 1820, il fut nommé membre du collége des médecins. En 1822, il prit la rédaction du *London medical repository*, développa, la même année, dans un discours académique, une nouvelle théorie de l'électro-galvanisme, et publia d'importantes *Esquisses de pathologie et de médecine pratique* (Outlines of pathology and practical medicine). Mais son œuvre principale est le *Dictionnaire de médecine pratique* (Londres, 1830 et suiv.: nouv. édit., 1855-57), qui a été réimprimé en Amérique et traduit en allemand (Berlin, 1834). L'apparition du choléra en Angleterre provoqua ses recherches, et, dans un livre intitulé : *On pestilential cholera*, il proposa des hypothèses, qui furent justifiées plus tard par l'expérience. Il a collaboré à l'ouvrage d'Annesley *sur les Maladies des climats chauds* (On the diseases of warm climates; 2 vol. avec pl.). On cite aussi sa dissertation *sur la Paralysie et l'apoplexie* (On palsy and apoplexy (1850). M. Copland a fourni de nombreux articles scientifiques aux feuilles mensuelles et aux journaux. Il est mort à la fin de l'année 1855.

COQUEREAU (Félix, abbé), prédicateur français, est né à Laval (Mayenne), le 27 novembre 1808. Il venait d'être reçu avocat à Paris lorsqu'une vocation subite se manifesta chez lui pour l'état ecclésiastique; il entra aussitôt dans un séminaire du diocèse de Vannes, et, après avoir complété ses études théologiques sous la direction de M. Jean de Lamennais, frère de l'illustre philosophe, il fut ordonné prêtre en 1833. Il exerça quelque temps le ministère sacerdotal dans le département de la Sarthe; puis il vint à Paris, où les nombreux carêmes qu'il prêcha firent apprécier ses qualités oratoires.

Grâce à la protection de M. Olivier, curé de Saint-Roch, et à l'originalité de ses sermons aux marins de Brest, il fut nommé aumônier de *la Belle-Poule* (1840), frégate qui allait à Sainte-Hélène chercher les restes de Napoléon. L'année suivante, il publia le récit de ce voyage, sous le titre de *Souvenirs de Sainte-Hélène* (1841, in-8). Après un de ses sermons prêchés à Saint-Roch, le prince de Joinville, qui l'honorait d'une estime particulière, lui annonça lui-même, dans une lettre rendue publique, sa nomination au canonicat de Saint-Denis (1843).

Depuis la réorganisation du service religieux à bord des vaisseaux de l'État (1850), l'abbé Coquereau est devenu aumônier en chef de la flotte. Il a fait en cette qualité une des campagnes maritimes d'Orient; il s'était déjà trouvé, en 1844, au bombardement de Mogador. Il a été décoré en octobre 1844.

COQUEREL (Athanase-Laurent-Charles), pasteur protestant français, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 27 août 1795. Élevé d'abord par sa tante, Mme Hélène Williams, qui s'est fait un nom dans la littérature anglaise, il acheva ses études à la Faculté protestante de Montauban et fut nommé, en 1816, ministre du saint évangile. On lui offrit la place de pasteur de la chapelle épiscopale à Jersey; mais il la refusa pour ne point signer le symbole de l'Église anglicane. Pendant douze ans, il vécut en Hollande et prêcha dans les assemblées calvinistes d'Amsterdam, de Leyde et d'Utrecht. Rentré en France, d'après le conseil du célèbre Cuvier, qui professait la religion réformée, il exerça le ministère évangélique à Paris depuis 1830, et entra en 1833 au consistoire, dont il fait encore partie. Il acquit rapidement une brillante réputation d'orateur et une autorité due non moins à son caractère qu'à son talent. Ses doctrines libérales, qui se sont de plus en plus rapprochées de la pure philosophie spiritualiste, le mirent de bonne heure en opposition avec les calvinistes exclusifs, qui lui reprochent d'exagérer le mérite des œuvres volontaires et d'abandonner le principe de la prédestination. Mais les attaques les plus vives de l'école méthodiste n'ont pas empêché sa popularité de croître chaque jour, et, sous sa direction, une partie de ses coreligionnaires s'est engagée dans une voie qui mène à une sorte de rationalisme chrétien.

M. Coquerel a fondé successivement trois recueils périodiques, destinés à propager ses idées progressives : *le Protestant* (août 1841, décembre 1833); *le Libre examen* (janvier 1834, juillet 1836), et *le Lien* (janvier 1841). Outre un grand nombre de *Sermons divers*, dont la collection, de 1819 à 1852, forme huit volumes, ses principaux ouvrages sont : *Cours de religion chrétienne* (1833, in-12); *Biographie sacrée* (1837, in-8); *Histoire sainte et analyse de la Bible, avec une critique et un ordre de lecture* (1839 et 1842, in-12); *Réponse* à la *Vie de Jésus* de M. Strauss (1841, in-8), traduit à l'étranger; *Orthodoxie moderne* (1842, in-12); plusieurs *Lettres*, etc.

Après la révolution de Février, M. Coquerel se mêla au mouvement politique, parut dans les clubs de Paris et se présenta, comme républicain modéré, aux électeurs du département de la Seine; il fut nommé représentant du peuple par 109934 voix, et prit place au Comité du travail. Le choix de ses collègues le désigna pour faire partie de la Commission de constitution. Il soutint, de ses discours et de ses votes, le gouvernement du général Cavaignac, combattit les socialistes et les montagnards et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne refusa point son appui au premier ministère de Louis-Napoléon, et sanctionna par ses votes l'expédition de Rome et le rétablissement de la souveraineté temporelle du pape. Réélu, le vingt et unième, à l'Assemblée législative, il continua de siéger au centre, et s'efforça de suivre une ligne de modération entre les partis extrêmes, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui termina sa carrière politique. L'acte le plus important de sa vie parlementaire fut de proposer, conjointement avec un de ses collègues, M. J. Buvignier, l'abolition complète et définitive de la peine de mort. M. Coquerel a été décoré le 26 janvier 1835.

CORBAUX (miss Fanny), femme peintre anglaise, née en 1812, est fille d'un membre de la Société royale de Londres, qui a écrit divers traités sur les finances et les mathématiques. En 1826, des pertes considérables l'ayant réduit à la pauvreté, il se trouva, à un âge avancé, dans l'impossibilité de remédier à sa malheureuse position. Miss Fanny, sa fille, qui entrait dans sa quinzième année, se mit alors courageusement au travail; elle savait du dessin ce qu'on en apprend dans les écoles privées, et n'avait aucune idée de la peinture. En six semaines, elle apprit seule, en copiant et recopiant une estampe coloriée, la pratique de l'art qu'elle voulait exercer; son intelligence fit le reste, et après un apprentissage rapide, elle obtint, à l'exposition de la Société des arts de 1827, deux médailles d'argent

Digitized by Google

pour une miniature et des copies d'aquarelles, et, à celle de 1880, la médaille d'or. De plus elle fut admise, comme membre honoraire, dans la Société des peintres anglais. Elle avait alors dix-huit ans. A cette époque, la *National Gallery* ayant été ouverte aux artistes, elle alla avec empressement y recommencer ses études d'après les œuvres des maîtres.

Dès 1830, miss Corbaux, déjà favorablement connue du public, avait abordé le portrait, mais plutôt par nécessité que par goût, et elle ne cessa pas d'envoyer tous les ans quelque composition originale aux exhibitions des peintres d'aquarelle ou de l'Académie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, elle a donné deux aquarelles d'une touche fine et brillante; *Lia* et *Rachel*.

Douée d'un esprit sérieux, cette femme artiste s'est aussi appliquée à l'étude savante de la Bible, et des points historiques qui s'y rattachent. Cherchant dans l'investigation et la critique des textes et des passages douteux un aliment à son désir de s'instruire, elle a acquis une connaissance approfondie des livres sacrés. Des Sociétés savantes et des revues ont eu communication des mémoires qu'elle a rédigés sur des questions ardues d'archéologie hébraïque et égyptienne, par exemple *la Géographie physique de l'Exode* insérée dans l'*Athenæum*, et *les Rephaïm*, lettres remarquables sur l'existence politique d'une tribu juive et qui ont paru dans le *Journal de la littérature sacrée*. Les vues ingénieuses que contient ce dernier morceau ont été adoptées par plusieurs orientalistes.

CORBIÈRE (Jean-Antoine- René-Édouard), romancier français, est né à Brest, en 1793. Ancien officier de la marine impériale, il donna sa démission sous Louis XVIII et débuta dans la carrière littéraire par une comédie en vers jouée à Brest, *les Jeux floraux* (1818) et quelques poésies fortement empreintes de l'esprit libéral : *la Marotte des ultras* et *Philippiques françaises* (1820). Suivant bientôt les traces d'Eugène Sue, qui en écrivant *Plik et Plok* venait de créer un nouveau genre dans la littérature, le roman maritime, il publia, de 1827 à 1845, une vingtaine de volumes destinés à peindre les scènes et les mœurs qui lui étaient familières : *Contes de bord* (in-8), *le Négrier* (4 vol. in-12), *les Aspirants de marine*, *le Banian*, *les Trois Pirates*, *Pelaio*, etc. M. Ed. Corbière a donné un grand nombre d'articles à *la France maritime*. Vers 1848, il a rédigé le *Journal du Havre*. Il a été décoré en juin 1831.

CORBIN (Joseph-Louis), général français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1793, est fils d'un capitaine de la garde tué à Bautzen. Après avoir étudié au lycée Napoléon, il entra en 1810 dans les vélites de la garde, puis dans l'infanterie; sous-lieutenant en 1813, il fit les dernières guerres de l'Empire. Pendant la Restauration, il prit part à l'expédition d'Espagne et reçut le grade de chef de bataillon. En 1833, il fut nommé colonel du 17e léger, un des braves régiments d'Afrique dont il laissa le commandement au duc d'Aumale. Au siége de Constantine, son plus beau fait d'armes, il reçut du maréchal Valée l'ordre de conduire les troupes à l'assaut et ne put pénétrer dans la ville qu'après une résistance opiniâtre (1837) Il fut créé, au mois de novembre suivant, commandeur de la Légion d'honneur.

Nommé maréchal de camp en 1839, M. Corbin a été employé à l'intérieur et chargé d'une brigade dans l'expédition de Rome (1849). L'énergie qu'il montra dans la répression de l'insurrection qui suivit le coup d'État, lui valut la promotion au grade de général de division (22 décembre 1851) et le commandement de la division de Limoges. — M. Corbin est mort en 1855.

CORBLET (abbé Jules), archéologue français, né vers 1815, a été longtemps attaché au clergé d'Abbeville. Il fait partie de la Société des antiquaires de Picardie, au recueil de laquelle il a fourni de nombreuses notices historiques. Ses principaux ouvrages sont : *Parallèle des traditions mythologiques avec les récits bibliques* (1846, in-8); *l'Art chrétien au moyen âge* (1847, in-8); *Glossaire du patois picard* (1851, in-8); *Manuel d'archéologie nationale* (1852, in-8), etc. En 1857, il a fondé à Paris la *Revue de l'art chrétien*, dont il a pris la rédaction en chef.

CORBON (Antoine), ancien représentant du peuple français, vice-président de l'Assemblée constituante de 1848, est né le 23 décembre 1808. Né dans le peuple et destiné à être ouvrier, il était à dix ans, rattacheur de fils, plus tard il se fit sculpteur sur bois, et dans cette branche d'industrie si voisine des beaux-arts, il devint de bonne heure un ouvrier très-habile. Au milieu de ses travaux, il appliquait son intelligence à l'étude des questions sociales et religieuses; et lorsqu'après l'insurrection de mai 1839 le parti républicain déposa les armes, il fut un des fondateurs de *l'Atelier*, journal créé et rédigé par des ouvriers, qui représenta spécialement, dans la presse démocratique, les intérêts des classes laborieuses. Sous la direction de M. Corbon, *l'Atelier* s'efforça de concilier la modération du langage avec l'ardeur des convictions. Il se déclarait franchement socialiste, mais il n'attaquait ni la religion, ni la nationalité, ni la famille, ni la propriété. Il prêchait l'association dans le travail; et proposait, comme moyen transitoire, pour accorder l'intérêt du maître et l'intérêt de l'ouvrier, une organisation nouvelle des conseils de prud'hommes. Également hostile aux fils de Voltaire et aux fils des croisés, il se croyait en même temps catholique et révolutionnaire, s'inspirait des doctrines de M. Buchez (voy. ce nom) et louvoyait, dans les questions politiques, entre *le National* et *la Réforme*. En octobre 1844, il fut traduit devant la Cour d'assises, sous l'inculpation de provocation à la haine des citoyens les uns contre les autres et, sur la plaidoierie de Me Bethmont, il fut acquitté. En 1848, M. Corbon et ses amis prirent une part active à la révolution de Février, payèrent de leurs personnes, affichèrent des appels aux armes et engagèrent les combattants à ne pas quitter les barricades avant d'avoir obtenu la proclamation de la république.

Quand le gouvernement provisoire fut installé à l'hôtel de ville, *l'Atelier* mit immédiatement son influence au service du parti modérateur, et se prononça contre les socialistes et les révolutionnaires qui combattaient la politique dite du *National*. M. Corbon devint un des candidats de la bourgeoisie, et fut élu à Paris représentant du peuple par 135 043 voix. A la Constituante, il vota ordinairement avec les amis du général Cavaignac et la majorité, qui aimait à l'opposer à l'école du Luxembourg, le choisit pour un des vice-présidents de l'Assemblée. Il vota contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy, contre le droit au travail, contre le crédit foncier, contre la réduction de l'impôt du sel, etc. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, repoussa la proposition Rateau, la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et s'associa

Digitized by Google

encore quelque temps aux manifestations démocratiques des Amis de la constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est renfermé dans ses travaux artistiques.

CORBOULD (Edward-Henry), peintre anglais, né vers 1817, passa sa jeunesse à orner de dessins les albums et les livres d'illustrations, il concourut, en 1843, à Westminster-Hall et remporta, pour une grande composition d'histoire, un prix de 100 liv. st. Il s'essaya ensuite à peindre la fresque; mais c'est comme aquarelliste qu'il mérite d'être mentionné. Ses toiles, qui sont en ce genre d'une dimension peu ordinaire, se font remarquer par la richesse des tons et la science des procédés. Il se plaît à reproduire les foules agitées, les costumes éclatants, les scènes dramatiques, et il sait en tirer de violents effets de contraste, de capricieux détails tout à fait inattendus. Ses meilleures productions sont : *la Peste de Londres en 1344*, *la Belle Rosemonde*, *William d'Eynesham racontant ses hauts-faits*, *la Destruction des idoles à Bâle* (1854), où les passions humaines sont interprétées avec une énergie pleine de mouvement, etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Corbould a obtenu une mention; il avait envoyé trois grandes aquarelles : *la Femme adultère*, qui appartient au prince Albert, une scène tirée de l'opéra du *Prophète*, à la reine Victoria, et *le comte de Surrey contemplant la belle Géraldine à l'aide du miroir magique*, la plus originale des trois et celle où la fantaisie un peu théâtrale de l'artiste s'est donné librement carrière. Citons encore un grand tableau d'histoire peint à l'huile en 1847, et dont la critique anglaise s'est accordée à louer l'ordonnance et le brillant coloris.

CORCELLES (François-Tirecuy DE), ancien député français et représentant du peuple, né en 1801, est le fils d'un ancien député de l'extrême gauche qui fit une opposition très-vive à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Envoyé lui-même à la Chambre des Députés, en 1837, par l'arrondissement de Séez (Orne), il vota ordinairement avec le groupe des libéraux indépendants dont M. de Tocqueville était le chef. Il s'occupa surtout des matières économiques et de la question algérienne. Catholique fervent, son libéralisme le rapprochait de l'école de M. de Montalembert. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le second sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota en général avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Approuvant complétement la direction donnée à l'expédition de Rome, il prit une part personnelle aux événements d'Italie. Envoyé en mission auprès du pape, il désavoua le traité conclu par M. de Lesseps (voy. ce nom) avec les triumvirs romains, et présida, après la prise de Rome, au rétablissement de l'ancien régime. Il fut réélu, le premier, à l'Assemblée législative, et continua de siéger dans les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines; mais il ne voulut point se rallier à la politique particulière de l'Élysée, et depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors des affaires publiques.

CORDIER (Joseph), ingénieur français, ancien député, né à Orgelet (Jura), le 15 août 1775, fit ses études au collége de Dijon, et se disposait à suivre son goût pour la carrière des sciences, quand la réquisition de 1793 le fit soldat. Assez heureux pour revenir sain et sauf à la vie civile, il entra, en 1799, dans l'administration des ponts et chaussées et fut attaché, l'année suivante, en qualité d'ingénieur aux travaux de la route du Simplon que le premier consul faisait ouvrir entre la France et l'Italie. Cette grande entreprise achevée, il devint ingénieur en chef et fut envoyé, en cette qualité, en 1812, dans le département du Nord. C'est à cette époque qu'il publia son *Histoire de la navigation et particulièrement de celle de France et d'Angleterre* (in-8). Dans les années 1818 et 1819, il fit exécuter le canal de la Scarpe à l'Escaut, dit canal *de la Sensée*, et achever en 1822 le pont de Maisons-sur-Seine. En 1827, M. Cordier fut envoyé par ses compatriotes à la Chambre des Députés. Réélu après la révolution de Juillet (1831), par le collége de Belley, il conserva son mandat jusqu'aux dernières élections générales du règne de Louis-Philippe. Dans les différentes sessions dont il a fait partie, ses votes ont été constamment acquis à l'opposition. Il vit retiré, depuis 1848, dans une de ses propriétés du Jura.

M. Cordier a publié : *Histoire de la navigation intérieure de la France* (1827, in-8); *Essai sur la construction des routes et des ponts suspendus* (1827, broch. in-8); *Traité sur le meilleur mode de construction et d'entretien des routes et canaux* (1828, in-8); *Considérations générales sur la législation des travaux publics* (1829, broch. in-8), faisant suite au travail précédent, ainsi que diverses autres brochures relatives à l'exécution des grands travaux publics, et dont un recueil considérable a paru sous le titre de *Mémoires sur les travaux publics* (1841-1842, 4 vol. in-8). Comme publiciste, il a écrit dans beaucoup de journaux et revues, où il a traité particulièrement les questions de *l'Algérie*, de *l'Émancipation de l'Irlande*, de la *Suppression du monopole universitaire*. En 1843, il a fait paraître *la France et l'Angleterre, comparaison des institutions des deux peuples*, et en 1844, un *Mémoire sur l'agriculture de la Flandre française*.

CORDIER (Pierre-Louis-Antoine), géologue et minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Abbeville, le 31 mars 1777, fit des études brillantes, et fut admis, en 1793, à l'École des travaux publics d'où l'on tira les premiers élèves de l'École polytechnique. Il passa, en 1795, dans le corps des mines. Il se livra avec ardeur à la minéralogie, et, lors de l'expédition d'Égypte, il fit partie des ingénieurs qui composaient une section de la Commission scientifique. Il exécuta dans la Basse-Égypte plusieurs travaux topographiques, notamment un relevé des ruines de Sâni, l'ancienne *Tanis*, dont il a fait paraître plus tard la description dans le tome Ier du grand ouvrage sur l'Égypte publié par la Commission. A son retour en Europe, en 1801, ayant fait naufrage sur la côte de Calabre, il profita de cette circonstance pour étudier la minéralogie et la géologie de cette province de l'Italie. Rentré enfin dans sa patrie, il reprit son service d'ingénieur et fut élevé, en 1808, au grade d'ingénieur en chef.

Livré tout entier à ses études, il continua, avec les conseils de Haüy, des recherches minéralogiques et géologiques commencées sous la direction bienveillante de Dolomieu. Il entreprit, en 1804, un voyage en Espagne et alla étudier aux Canaries l'action des volcans. C'est alors qu'il conçut l'hypothèse du feu central dont il a poursuivi depuis la démonstration dans différents mémoires. M. L. Cordier, en prenant pour objet de ses études une science qui était encore dans l'enfance, la géologie, en devint l'un des fonda-

Digitized by Google

teurs. Ses travaux, l'amitié d'Haüy et la protection du minéralogiste Ramond, lui assuraient l'entrée de l'Académie des sciences; il y remplaça Haüy lui-même en 1822.

M. L. Cordier, élevé au grade d'inspecteur divisionnaire des mines des 1810, ne fut appelé qu'en 1831, à celui d'inspecteur général. Les honneurs ne lui manquèrent pas sous la nouvelle dynastie. Nommé successivement, après 1830, maître des requêtes et conseiller d'État en service extraordinaire, vice-président du conseil général des mines, il fut élevé, en 1840, à la dignité de pair de France. Sans figurer parmi les orateurs de la Chambre, il s'y distingua par l'indépendance de ses votes et de ses opinions. Favorable aux principes que la révolution de Juillet avait fait triompher, il ne fut jamais le courtisan du pouvoir; en 1848, il laissa la pairie avec autant d'indifférence qu'il l'avait reçue. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1837.

Au milieu de ses occupations administratives, M. L. Cordier continua de remplir ses fonctions de professeur de géologie au Jardin des plantes. Minéralogiste très-exercé il a négligé la paléontologie et il est aujourd'hui le représentant de la vieille école géologique. Il n'a publié aucun ouvrage, et tous ses travaux se trouvent consignés dans des mémoires spéciaux; les plus importants sont contenus dans le *Journal des Mines* et dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*. C'est aujourd'hui (1857) le plus ancien ingénieur des mines. Doué d'une force de constitution vraiment surprenante et gardant dans la vieillesse toute la verdeur de l'âge mûr, il continue de présider le conseil général du corps et de faire annuellement son cours, qui se ressent moins des glaces de l'âge que de l'éloignement du professeur pour les doctrines novatrices qui ont transformé la science autour de lui.

CORDIER (Henri-Joseph-Charles), sculpteur français, né à Cambrai, le 19 octobre 1827, suivit de 1845 à 1847 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Fauginet, puis de Rude, et débuta au Salon de 1848. Porté par goût vers l'étude des races humaines, il fit ensuite, aux frais du gouvernement, un voyage en Afrique et en rapporta de nouveaux types, qui ont rapidement passé de son atelier dans les collections des principaux éditeurs. Nous citerons, au nombre de ses œuvres importantes : les bustes de *Saïd-Abdalla*, du lieutenant *E. Cordier*, son frère, de *monseigneur Giraud*; une *Tête de Vierge*, *Époux Chinois*, *Vénus Africaine*, *Types nègres et mongols* (1848-1853); ces derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; le *maréchal Randon*, *Mme Randon*, *Mlle Matham*, douze *bustes d'Algériens* (1857), etc. M. Cordier a exécuté, pour la ville de Verdun, la *statue du maréchal Gérard*, inaugurée à la fin de 1856. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1850 et 1853.

CORDIER (Jules). Voy. VAULABELLE (Éléonor).

CORDOVA (don Fernando-Fernandez DE), général et homme politique espagnol, né à Madrid, en 1792, et frère des deux généraux de ce nom, morts dans ces dernières années, fit ses études à l'École militaire de Madrid, entra au service en 1810 et gagna successivement tous ses grades dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon. Après avoir traversé tous les gouvernements qui se succédèrent en Espagne, il se compromit gravement en 1841, avec Diego Léon et le général de la Concha, dans le soulèvement qu'excita O'Donnell contre Espartero. Il se rattacha ensuite au parti des progressistes modérés, dit de Salamanque. En septembre 1847, il fut deux mois ministre de la guerre et devint général directeur de l'infanterie. En 1849, il passa en Italie, avec un corps de troupes espagnol chargé d'aider à rétablir le pape, et occupa la ville de Gaëte. Le 8 mars 1850, il fut nommé capitaine général de la nouvelle Castille. L'année suivante il devint capitaine général de Cuba, et en 1853, directeur général de la cavalerie. Aussitôt qu'éclata à Madrid la révolution de 1854, la reine le chargea de former un nouveau cabinet. Il déclina cette mission; mais il n'hésita pas à faire tirer les troupes sur les insurgés au nom de la reine. Après la victoire de ceux-ci, il jugea à propos de quitter Madrid dans la nuit du 27 au 28 juillet, et de se retirer en France. Il a regagné l'Espagne à la suite des événements de 1856, et a repris son rang parmi les généraux, sans toutefois recevoir dès lors des fonctions actives.

CORÉ (François), mécanicien français, né à Norroy-le-Veneur (Moselle), en 1813, fit ses études au collége de Briey, vint en 1831 à Paris et y fonda plus tard une institution qu'il abandonna pour se livrer tout entier à la mécanique. Il s'occupa surtout du rapport de cette science avec les arts industriels. On lui doit, entre autres inventions ou perfectionnements, les machines à mouler et comprimer les combustibles artificiels, les machines à mouler divers produits céramiques, ainsi qu'un nouveau système pour le travail des métaux, particulièrement appliqué à la fabrication des objets en fer battu. M. Coré a été, en 1851, un des délégués choisis par le conseil municipal et la chambre de commerce de Paris pour aller étudier l'Exposition universelle de Londres. Il a rendu compte de cette mission dans un intéressant ouvrage intitulé : *Histoire de la mécanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1854, in-8). Il a commandé, pendant quelques mois de 1848, la garde républicaine qu'il avait contribué à organiser.

CORK ET ORRERY (Richard-Saint-Lawrance BOYLE, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1829, à Dublin, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1711 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dungarvan, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea au Parlement de 1854 à 1856. A cette dernière date il hérita des titres de son grand-père et entra à la Chambre des Lords où il continue de défendre les doctrines du parti libéral.

CORMENIN (Louis-Marie DE LA HAYE, vicomte DE), publiciste et jurisconsulte français, conseiller d'État, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 6 janvier 1788, d'une famille distinguée. Son grand-père et son père furent lieutenants généraux de l'Amirauté. Il eut pour parrain le duc de Penthièvre, et pour marraine la princesse de Lamballe. Après avoir fait ses classes dans le pensionnat de M. Leptre, à Paris, il suivit avec succès les cours de l'École de droit et fut reçu avocat en 1808. Continuant en même temps ses études littéraires sous la direction bienveillante de MM. Laya et Villemain, il se livrait à la poésie avec assez de bonheur et voyait ses vers accueillis dans le *Mercure de France* et l'*Almanach des muses*. Mais en 1810, l'empereur l'appela au conseil d'État, comme auditeur. La Restauration, qu'il accueillit avec empressement, le fit maître des requêtes; aux Cent-Jours, il résigna ses fonctions, qui lui furent rendues à la rentrée du roi, quoiqu'après avoir refusé de conserver sous Napoléon un titre

Digitized by Google

reçu de la main des Bourbons, il eût concouru de sa personne et de sa bourse aux efforts du parti national contre l'invasion étrangère.

M. de Cormenin s'était déjà livré activement, dès cette époque, à l'étude des questions du droit administratif, et plusieurs publications importantes vinrent bientôt attester son savoir et son indépendance. Dans l'une d'elles qui parut anonyme : *du Conseil d'État envisagé comme conseil et comme juridiction dans notre monarchie constitutionnelle* (Paris, 1818), l'auteur, plus jaloux des droits des administrés que de l'autocratie de l'administration, demande que des garanties soient données aux particuliers dans la distribution de la justice administrative par la création d'une cour spéciale avec des membres inamovibles, la défense orale et la publicité des audiences. Un autre écrit du même temps : *de la Responsabilité des agents du gouvernement*, etc., réclamait des garanties contre le conseil d'État lui-même. En 1822 parut, sous le titre de *Questions de droit administratif*, le plus important de ses ouvrages, dont la 5e édition porte celui de *Droit administratif* (1840, 2 vol. in-8). Ce livre, fruit de plusieurs années de labeur, traite surtout d'une manière approfondie toutes les matières contentieuses. Écrit avec une remarquable clarté, avec une grande force de déduction et de logique, il donna, dès cette époque, à son auteur une véritable autorité parmi les jurisconsultes.

Élu député d'Orléans en 1818, il prit place au centre gauche, et commença aussitôt une vive opposition contre le gouvernement de la Restauration. Il paraissait peu à la tribune, mais il se faisait le défenseur de toutes les libertés menacées, soit dans les bureaux de la Chambre, soit dans diverses brochures politiques d'actualité. Il fut, dès lors, vivement attaqué par les journaux ministériels qui l'appelaient ironiquement « l'homme du contentieux ». Il fut surtout un des plus ardents adversaires de l'hérédité et de la dotation de la pairie (avril 1829).

Associé, en 1830, aux 221, M. de Cormenin protesta, après les journées de Juillet, contre l'élévation au trône de la dynastie d'Orléans, qu'il considérait comme un empiètement de pouvoirs de la part des députés sur la souveraineté du peuple, et fut un de ceux qui flétrirent la charte du nom de *charte bâclée*. Il refusa les plus hautes fonctions dans la magistrature et se démit de ses fonctions au conseil d'État et de son mandat de député. Mais bientôt il voulut le reprendre et se présenta sans succès devant les électeurs du Loiret. Renvoyé à la Chambre, en octobre 1830, par le département de l'Ain, il y siégea à l'extrême gauche, et montra plus d'acharnement contre la quasi-légitimité que contre la Restauration. Maniant alors avec une extrême habileté l'arme meurtrière du pamphlet, il commença, en 1831, à propos de la discussion du budget, ses fameuses *Lettres sur la liste civile*, réunies plus tard en volume, ayant pour second titre : *Trois Philippiques*. Elles eurent, en dix ans, vingt-cinq éditions. En 1832, M. de Cormenin fut élu, le même jour, député dans les quatre arrondissements de Belley, Pont-de-Vaux, Montargis et Joigny; il opta pour Belley. Réélu, en 1834, dans la Sarthe et dans l'Yonne, il opta pour l'arrondissement de Joigny jusqu'à la dernière session de l'ancienne Chambre. Pendant toute cette période, il publia, sous le pseudonyme redouté de *Timon*, une foule de pamphlets sur toutes celles des questions à l'ordre du jour qui étaient de nature à passionner l'opinion publique et une série d'articles de journaux et de revues, immédiatement reproduits par toutes les feuilles de l'opposition.

Parmi les nouveaux pamphlets politiques de M. de Cormenin, il faut d'abord rappeler, comme les plus populaires, ses *Très-humbles remontrances de Timon au sujet d'une compensation d'un nouveau genre que la liste civile prétend établir entre quatre millions qu'elle doit au Trésor et quatre millions que le Trésor ne lui doit pas* (1838), à propos des répétitions élevées par la liste civile contre le Trésor, et les *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation* (1840), à propos de la demande de dotation en faveur du duc de Nemours, lors de son mariage. Le succès de ces écrits força le gouvernement à retirer le double projet de loi qui les avait provoqués. Deux autres pamphlets, d'un autre ordre, portèrent une légère atteinte à la popularité de Timon auprès du parti républicain; ce sont : *Oui et non, au sujet des ultramontains et des gallicans* (1845, 20 tirages) et *Feu! Feu!* (même année), en réponse aux critiques que le premier avait soulevées. Aux élections générales qui suivirent (1846), l'auteur, traité d'*ami des jésuites*, vit échouer sa candidature.

Une réputation, littéraire et politique à la fois, était alors attachée au nom de Timon par le succès d'une œuvre moins éphémère qu'un pamphlet, les *Études sur les orateurs parlementaires* (1838, 2 vol. in-32; 14e édit., 1843-44, gr. in-8, avec 27 portraits). Cet ouvrage, qui contient les préceptes de l'éloquence parlementaire et représente, comme à l'appui, dans les principaux traits de leur vie publique et de leur talent, les orateurs de la Restauration, Manuel, Foy, Royer-Collard, M. Berryer, etc., et ceux de la monarchie de Juillet, MM. Guizot, Thiers, Dupin, de Lamartine, Odilon Barrot, etc., a été longtemps cité comme un modèle classique du genre.

Le suffrage universel, dont M. de Cormenin était, avant la révolution de 1848, un des rares champions, lui fut favorable. Il fut élu représentant du peuple dans quatre départements : la Seine, les Bouches-du-Rhône, l'Yonne et la Mayenne. Nommé l'un des vice-présidents de l'Assemblée, il fut aussi élu, le premier, membre de la Commission de constitution et en eut la présidence. Il prit la plus grande part à la rédaction du pacte républicain et contribua, pendant assez longtemps, à lui imprimer le caractère le plus démocratique qu'il put comporter. Mais des collisions d'idées, qui éclatèrent dans le sein de cette Commission, lui firent donner sa démission de président avant que l'œuvre fût achevée. Il persista, mais sans succès, à réclamer la ratification de la Constitution par le peuple. Nommé membre du conseil d'État provisoire, il résigna son mandat de représentant du peuple comme incompatible avec ses fonctions nouvelles. M. de Cormenin présida le conseil d'État jusqu'au moment où il fut reconstitué par l'élection parlementaire (11 avril 1849). Il y rentra alors avec le titre de président du Comité du contentieux. Il était passé, comme conseiller, dans la section de finances, lorsque le coup d'État du 2 décembre amena encore une fois la réorganisation de ce corps. M. de Cormenin, qui, de son point de vue de publiciste radical, avait pris part à la défense de Louis-Napoléon après la tentative de Strasbourg, accepta une place dans le nouveau conseil, où il fait partie de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. En 1855, une ordonnance du gouvernement impérial l'a fait entrer à l'Institut, comme membre de la section d'administration ajoutée à l'Académie des sciences morales. Il avait été promu au rang d'officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1821.

M. de Cormenin a aussi pris rang parmi les écrivains moralistes par son livre des *Entretiens de village* (1846, in-32 et in-18, six éditions dans la

Digitized by Google

même année), dont une partie avait paru dix ans auparavant sous le titre de : *Dialogues de maître Pierre*, et qui valut à l'auteur, en 1846, un des prix Montyon. L'illustre publiciste a, d'ailleurs, prouvé ses sentiments philanthropiques par une foule de créations de bienfaisance ou de moralisation : veillées-ouvroirs pour les femmes âgées, œuvres de couture pour les jeunes filles des campagnes, ouvroirs industriels, œuvres des dernières prières, distribution de secours aux vieillards par les enfants de la première communion, inscriptions rurales des hommes célèbres de chaque arrondissement, etc.

CORMENIN (Louis, baron DE), fils du précédent, né à Paris, en 1826, debuta dans le journalisme, en 1850, comme suppléant de M. Théophile Gautier au feuilleton de *la Presse*. Il entra ensuite à *l'Événement*, journal démocratique qui était, dans l'opposition, l'organe personnel de M. Victor Hugo. Mais après le coup d'État du 2 décembre, il se rallia, comme son père, au gouvernement. On lui confia la direction du *Moniteur officiel*, en remplacement de M. Grün. Il a depuis été remplacé lui-même dans ces fonctions par M. Turgan. Il a été l'un des premiers rédacteurs de la nouvelle *Revue de Paris*, avant qu'elle prît un caractère politique.

CORMON (Pierre-Étienne PIESTRE, plus connu sous le pseudonyme d'Eugène), auteur dramatique français, né le 5 mai 1811, à Lyon, appartient par sa mère à la famille des Cormon, libraires, dont il a pris le nom. Il a beaucoup écrit pour le théâtre, notamment pour les scènes de drame et de vaudeville; mais, sauf trois pièces, il a toujours eu des collaborateurs. De 1832 à 1856, il compte plus de cent ouvrages dramatiques, dont quelques-uns ont obtenu une longue série de représentations. Nous citerons dans le nombre : *les Faussaires anglais* (1834); *les Gueux de mer* (1835); *le Vagabond* (1836); *le Pensionnat de Montereau* (1836); *Rafaël, ou les Mauvais conseils* (1838); *Paul et Virginie* (1841); *Paris la nuit* (1842), un des plus grands succes de l'Ambigu; *le Canal Saint-Martin* (1845); *Corneille et Rotrou* (1845), comédie représentée au Théâtre-Français; *un Mari qui se dérange* (1846); *Philippe II roi d'Espagne* (1846); *Gastibelza* (1847), pour l'ouverture de l'Opéra-National; *les Paysans* (1847); *le Moulin des tilleuls* (1849), opéra-comique; *la Ferme de Primerose* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852); *les Femmes du monde* (1853), joué aux Variétés; *la Queue du diable* (1854); *la Foire aux plaisirs* (1855); *le Billet de faveur* (1856); *Don Pèdre*, opéra comique (1857), etc. Cet auteur travaille d'ordinaire avec MM. Dennery, Grangé et Laurencin.

CORNE (Hyacinthe-Marie-Augustin), littérateur français, ancien magistrat et représentant du peuple, est né à Arras (Pas-de-Calais), le 28 août 1802. Élevé par les Jésuites à la maison de Saint-Acheul, il fut nommé, vers la fin de la Restauration, conseiller auditeur près la Cour royale de Douai. Après la révolution de Juillet, il devint président du tribunal de cette ville. En 1837, il entra à la Chambre comme député de Cambrai, et siégea sur les bancs de la gauche jusqu'en 1846. Supplanté par un candidat ministériel aux élections qui précédèrent la chute de la monarchie, il prit une part très-active à la campagne des banquets réformistes et fut un des lieutenants de M. Odilon Barrot. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général à Douai et, le 17 juin, la Commission exécutive lui confia les fonctions de procureur général près la Cour d'appel de Paris, en remplacement de M. Portalis. C'est en cette qualité qu'il demanda la mise en accusation de MM. Louis Blanc et Caussidière. Nommé représentant du peuple par 190 935 suffrages, le second sur la liste des 28 élus du département du Nord, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac : et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il fut remplacé dans le poste de procureur général par M. Baroche. Il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très-modérée, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut réélu que le dix-neuvième à l'Assemblée législative, sa candidature ayant eu pour adversaires tous les partis extrêmes. Il resta dans les rangs du parti démocratique non socialiste, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta. Retiré de la scène politique, M. Hyacinthe Corne est revenu aux travaux littéraires, qui ont toujours tenu une assez grande place dans sa vie.

On lui doit un *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (Cambrai, 1826, in-8); *du Courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8); *de l'Éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'État* (Paris, 1844, in-8); *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus*, présentés à l'Assemblée législative le 14 décembre 1849 (1851, in-8); *le cardinal de Richelieu* (1853, in 18); *le cardinal Mazarin* (1853, in-18); *Lettres à Adrien* (1856, in-8), etc.

CORNEILLE (Pierre-Alexis), littérateur français, né à Carpentras, le 23 janvier 1792, est un des derniers descendants du grand poëte de ce nom. Élevé au collége de Marseille, pour lequel une bourse lui avait été accordée par le premier consul, il entra dans l'enseignement et professa d'abord les mathématiques à Lorgues; admis en 1813 à l'École normale, il obtint une chaire d'histoire à Poitiers, puis à Rouen, où il a exercé les fonctions d'inspecteur d'académie. Décoré en 1846, il a été nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement, député au Corps législatif, comme député de la Seine-Inférieure; il a été réélu en 1857. On a de lui quelques livres classiques et un rapport adressé en 1829 à la Société libre d'émulation *sur le Jour de la naissance de P. Corneille et la maison où il est né.*

CORNÉLIUS (Pierre DE), célèbre peintre allemand, né à Dusseldorf, le 16 septembre 1787. Fils d'un peintre, son goût pour la peinture fut naturellement secondé par l'éducation. Encore tout enfant, il se faisait un petit revenu en illustrant des calendriers et d'autres publications aussi modestes. Il ne négligeait pas cependant les études sérieuses, l'antique et Raphaël, et il s'habituait à reproduire de mémoire les ouvrages des maîtres. A seize ans il perdit son père et fut sur le point de renoncer à la peinture pour prendre un état qui pût soutenir sa famille. Mais sa mère aima mieux s'imposer tous les sacrifices, que de gêner l'avenir d'un enfant de génie.

M. Cornélius avait dix-neuf ans lorsqu'il fut chargé de peindre la coupole de l'église de Neuss. Ce travail, que d'autres œuvres ont fait oublier depuis, commença sa réputation. Il résolut alors de visiter Rome et de s'inspirer aux sources mêmes de l'art; mais épris tout à coup du génie de Gœthe, il entreprit avec passion cette illustration du *Faust*, dont il fit hommage au poëte et qui est restée un de ses plus beaux ouvrages. A Rome, il se lia avec MM. Overbeck, Schadow, et d'autres artistes qui éprouvaient le même en-

Digitized by Google

thousiasme que lui pour les chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Il exécuta une composition aussi vaste et aussi nationale que le *Faust*, *le Cycle des Nibelungen*, qui eut aussi en Allemagne un succès populaire. Il aborda ensuite la peinture à fresque, inconnue ou négligée dans son pays, et qu'il devait y restaurer plus tard. Aidé de ses amis, il peignit, au palais de M. Bartholdy, ministre de Prusse à Rome, l'*Histoire de Joseph*. Il devait aussi exécuter une grande fresque de *la Divine comédie* pour un prince italien, mais les dessins seulement étaient faits lorsqu'il fut appelé à Munich par le prince royal de Bavière, plus tard le roi Louis. Ces dessins et ceux qu'il fit ensuite pour *la Jérusalem délivrée*, sont un digne commentaire de Dante et du Tasse.

L'artiste allemand quitta Rome en 1819, et alla s'établir à Munich, où le prince le chargea de décorer la Glyptothèque. Il y remplit deux grandes salles, la *Salle des héros* et la *Salle des dieux*, de fresques empruntées à la mythologie antique et traitées dans le goût païen. Il retourna ensuite à Dusseldorf, où il avait été nommé directeur de l'académie, mais il y resta peu de temps, et revint à Munich peindre les loges de la Pinacothèque. Il y a exécuté une *Histoire de la peinture*, où les peintres français, quelque sacrifiés, reconnaissent une grande profondeur de conception. En même temps, il décorait l'église Saint-Louis de quatre grandes fresques, *Dieu le père*, *la Naissance du Christ*, *le Crucifiement* et *le Jugement dernier*. Cette dernière composition, qui a 62 pieds de haut sur 38 de large, se distingue par des qualités originales, même après *le Jugement dernier* de Michel-Ange. La réputation de M. de Cornelius se répandit en Europe. Il fit un nouveau voyage à Rome en 1833 et en 1839 il vint à Paris, où les artistes français, moins exclusifs que les allemands, lui firent le meilleur accueil. Le gouvernement anglais le consulta pour la décoration du nouveau palais du Parlement, et eut même l'intention de l'appeler en Angleterre.

Une grande fierté de caractère amena M. de Cornelius à se brouiller avec le roi Louis. Il accepta la place de directeur de l'Académie de Berlin, où l'appelait Frédéric-Guillaume, qui le chargea de décorer le Campo-Santo. Il dessina aussitôt ses cartons, dont quatre ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et ont frappé, sinon séduit le public. C'est lui aussi qui a fait les dessins du bouclier que le roi de Prusse a offert à son filleul, le prince de Galles, et dirige l'exécution des fresques du musée de Berlin.

M. de Cornélius est un peintre vraiment allemand : penseur autant qu'artiste, il introduit une idée dans toutes ses compositions. Il passe pour pousser ce mérite jusqu'à l'exagération, et pour sacrifier l'exécution, et surtout le coloris, à la pensée. Ses œuvres, pour vouloir trop exprimer, ont quelquefois besoin d'un commentaire. Le peintre s'efface devant le philosophe et le poëte et son génie profond et créateur ne rencontre pas toujours le naturel. Ce qu'il excelle à rendre, ce sont les types rêvés par la poésie, Faust et Marguerite, Siegfrid et Brunehilde, Armide et Ugolin. C'est un peintre épique. Il a formé d'illustres élèves, entre autres M. Kaulbach. Ses œuvres ont été reproduites par le burin des maîtres allemands. Amsler, Schœfer, Eberlé. C'est peut-être le peintre le plus populaire de l'Allemagne; toutes les récompenses lui ont été prodiguées dans son pays et l'Institut de France le compte depuis 1838, parmi ses membres étrangers.

CORNILLE (Timothée-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Arras (Pas-de-Calais), le 15 septembre 1788, fit ses études à Paris au lycée Charlemagne, où il eut pour condisciple et pour ami M. Cormenin, puis suivit les cours de droit et revint en 1812 s'établir comme avocat à Arras. Sous la Restauration, il mit son talent au service des libéraux, et défendit un grand nombre d'accusés politiques devant les cours prévôtales et les conseils de guerre, comme devant les tribunaux et les Cours d'assises. L'Académie d'Arras lui conféra le titre de secrétaire perpétuel. Bâtonnier du barreau d'Arras, il protesta énergiquement, en 1830, contre les ordonnances de Juillet. Après la révolution il fut nommé président du tribunal civil, conserva toute son indépendance et représenta l'opposition au conseil municipal d'Arras et au conseil général du Pas-de-Calais. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le huitième sur dix-sept, par 78763 voix. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CORNU (Sébastien-Melchior), peintre français, né à Lyon, en 1804, étudia d'abord sous MM. Richard et Bonnefond, vint ensuite à Paris prendre les leçons de M. Ingres, et reçut dans ses ateliers le style des divers genres auxquels il s'appliqua tour à tour. Il fit, de 1832 à 1836, un voyage en Italie et en Turquie et se fixa depuis à Paris. Cet artiste a principalement exécuté depuis 1833 : *le Repos du moissonneur*, *le Pifferaro malade*, *Louis IX faisant ses adieux à sa mère* (1838); *Jésus au milieu des docteurs* (1848); *les Deux entrevues de Faust et de Marguerite*; les portraits de *Jacques Arago*, du *baron Prony*, le sien, et ceux de divers personnages en costumes orientaux (1833-1853); *Invention d'une statue de la Vierge* (1857); *le Christ sur la croix*, pour la salle des assises de Poitiers, *la Reddition d'Ascalon à Baudouin III*, le *Combat d'Oued-Halleg*, pour les galeries de Versailles; un sujet de *Bacchanales*, actuellement au musée de Grenoble; *la Vision d'un Turc*, à Valenciennes; *Sainte Anne instruisant la Vierge*, pour la chapelle des Duguesclin, à Saint-Laurent au Puy; plusieurs sujets compris dans la restauration de Saint-Séverin, et des peintures sur faïence émaillée, destinées aux tympans extérieurs de l'église impériale de Saint-Leu-Taverny. Ces derniers travaux, représentant *Jésus-Christ*, *saint Leu et saint Egidius*, et *la Vierge, ou mère des affligés*, ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1838, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

CORNU (Hortense Lacroix, dame), femme de lettres française, née à Paris, en 1812, et filleule de la reine Hortense, a épousé, en 1834, M. Sébastien Cornu. Familière avec la littérature allemande, elle a, sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, publié : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (1841); *Gœthe et Bettina*, correspondance inédite (1843, 2 vol. in-8); elle a, de plus, fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue du Nord*, à la *Revue indépendante*, à la *Nouvelle Encyclopédie moderne*, etc. Elle est la sœur de l'architecte Eugène Lacroix.

CORNUDET DES CHAUMETTES (Étienne-Emile, comte), ancien pair de France et ancien député, né à Felletin (Creuse), le 10 février 1795, est le fils aîné d'un sénateur créé comte par Napoléon. Il entra au conseil d'État en 1813, passa quelques années sous les drapeaux et fut nommé, en 1819, sous-préfet à Issoudun, puis à Figeac. Peu de temps

Digitized by Google

après, il donna sa démission pour se livrer à l'administration de ses biens. Élu député en 1831 par l'arrondissement d'Aubusson, il soutint de son vote pendant quatre législatures successives les divers ministères du roi. Promu à la pairie (18 juillet 1846), il suivit au Luxembourg la même ligne politique. La révolution de Février l'a rejeté dans la vie privée. M. Cornudet est officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1843.

CORNUT (Romain), publiciste français, né vers 1815, a été professeur, avocat et journaliste. Il a publié, à l'usage des classes élémentaires, une *Grammaire grecque et latine comparée* (Paris, in-8); *le Jardin des racines grecques et latines mises en vers* (1843, in-18), etc. En 1845, il acquit, comme avocat, une certaine réputation, en plaidant, devant les assises de Privas, pour deux prêtres accusés de détournement de mineure protestante; il fit acquitter ses clients et on consacra le souvenir de ce triomphe par une médaille qui représente le défenseur terrassant le démon de l'impiété. M. Cornut appartenait alors à la rédaction de *l'Univers religieux* et rivalisait de zèle ultramontain avec M. Louis Veuillot. Lorsque l'Académie française mit au concours l'éloge de Voltaire, il présenta un discours qui était une violente philippique contre le philosophe de Ferney. Depuis la révolution de Février, il a professé des opinions religieuses et politiques toutes différentes, soit dans ses écrits, soit dans ses leçons publiques au cercle littéraire de Bruxelles. Longtemps chargé de la critique littéraire au journal *la Vérité*, qui est devenu *le Courrier de Paris*, il a collaboré à *l'Avenir* et a compté parmi les rédacteurs de *la Revue de Paris*. M. Proudhon lui a dédié, en 1853, sa *Théorie du progrès*. Il a donné une édition annotée des *Confessions de Mme de La Vallière repentante* (1855, in-12).

CORONINI-CRONBERG (Jean-Baptiste-Alexandre, comte DE), général autrichien, né à Goertz, le 16 novembre 1794, entra comme cadet, en 1813, dans le corps des pionniers, obtint le grade de lieutenant pendant la campagne de 1814, prit alors du service dans les volontaires italiens du colonel Schneider, et, après leur licenciement, fut réincorporé dans un régiment de ligne. Indépendant de caractère, il quitta un instant le service de l'Autriche, en 1824, pour celui du duc de Modène; mais l'attente d'une guerre générale lui fit offrir de nouveau son épée à l'empereur, qui lui donna le commandement du 17e d'infanterie, avec lequel il fit la campagne de Rome et séjourna plusieurs années dans l'Italie autrichienne. En 1836, il fut nommé chancelier du grand-duc François-Charles et précepteur de l'aîné de ses fils, aujourd'hui l'empereur François-Joseph. Devenu major en 1837, le comte Coronini franchit un à un tous les grades, jusqu'à celui de feld-maréchal, qu'il obtint en 1849, à la suite d'une campagne toute d'observation dans le sud du Tyrol. Après avoir passé la fin de 1849 en Croatie et en Esclavonie, il fut nommé, en 1850, gouverneur civil et militaire du banat de Servie. Dans ces différents postes, il avait attiré sur lui les récompenses de l'empereur d'Autriche, mais non l'attention de l'Europe, lorsque, en 1854, il fut nommé commandant en chef du corps d'armée autrichien chargé d'occuper les principautés danubiennes. L'opinion publique lui attribue peu d'impartialité et ses soldats passent pour avoir traité la Valachie plus en pays conquis qu'en pays protégé militairement.

COROT (Jean-Baptiste-Camille), peintre français, né à Paris, en juillet 1796, fut placé, au sortir du lycée de Rouen, chez un marchand de draps, et y resta jusqu'en 1822, époque où, entraîné par une vocation décidée, il entra, contre le gré de ses parents, dans l'atelier du peintre Michallon. Les idées de ce maître, qu'il connut quelques mois à peine, développèrent ses qualités instinctives. A sa mort, M. Corot passa chez Victor Bertin, puis il alla étudier seul en Italie pendant plusieurs années. Il exposa au Salon de 1827 ses premiers tableaux : *Vue prise à Narni*, *la Campagne de Rome*. Ses ouvrages, dont le sentiment poétique était vivement apprécié des artistes, obtinrent peu à peu la faveur du public. On peut indiquer, parmi les plus remarquables, deux *Vues d'Italie*, qui ont fait partie de la galerie du duc d'Orléans; une autre *Vue d'Italie* (1834), au musée de Douai; *Souvenir des environs de Florence* (1839), au musée de Metz; *la Danse des nymphes*, au musée du Luxembourg; *le Christ au jardin des Oliviers* (1849), au musée de Langres; *Soleil couchant dans le Tyrol* (1850), au musée de Marseille; *Souvenir de Marcoussy*, acheté par l'empereur; *Effet de matin*, *une Soirée* à l'Exposition universelle de 1855, *l'Incendie de Sodome*, *une Nymphe jouant avec un Amour*, *le Concert*, *Soleil couchant*, etc (1857). M. Corot excelle à peindre les matins et les soirs; il y a chez lui un sentiment vrai et puissant de la solitude, et ses œuvres plaisent plutôt par la profondeur et le charme de l'impression que par la vérité de l'imitation matérielle. Il a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1848, la décoration en mai 1846, et une médaille de première classe en 1855.

CORPORANDI (Xavier), sculpteur français, né le 30 octobre 1812, à Gilette, dans le Piémont, qui faisait alors partie du département du Var, entra comme Français à l'Ecole des beaux-arts, tout en suivant l'atelier de Bosio. Il s'est fait connaître jusqu'ici par deux œuvres distinguées : *la Mélancolie*, statue en plâtre qui eut beaucoup de succès au Salon de 1846, et une *Bacchante enseignant la danse à un satyre*, groupe en plâtre admis, avec l'œuvre précédente, à l'Exposition universelle de 1855. Il a travaillé, de 1854 à 1856, à divers groupes et bas-reliefs du nouveau Louvre. Il a obtenu une 3e médaille en 1846.

CORRÉARD (Frédéric), général français, est né à Poyols (Drôme), le 9 septembre 1789. Il entra à dix-neuf ans dans les dragons de la garde impériale, fit la campagne d'Autriche et combattit avec distinction à Essling et à Wagram. En Espagne, où il passa en 1811, il gagna le grade de lieutenant et la croix d'honneur sur le champ de bataille (1813), pour avoir un des premiers enfoncé un carré ennemi. Il devint capitaine en juin 1815 et fut licencié après Waterloo. Bien qu'il eût repris du service l'année suivante, il n'obtint aucun avancement de la Restauration. Il fut envoyé en Algérie en 1832, et prit une part glorieuse aux deux expéditions de Constantine; de retour en France, il fut mis à la tête du 4e de chasseurs. Nommé maréchal de camp le 22 avril 1847, M. Corréard a rempli divers commandements militaires à l'intérieur jusqu'en 1852, époque où il a été placé dans la réserve de l'état-major général. Il est, depuis le mois d'avril 1844, commandeur de la Légion d'honneur.

CORRÉARD (Alexandre), littérateur français, né en 1788, s'embarqua en 1816, comme ingénieur hydrographe à bord de la frégate *la Méduse*, qui faisait partie de l'expédition du Sénégal. Échappé avec quelques passagers sur un radeau, il revint à Paris après avoir traversé une partie du désert

Digitized by Google

de Sahara et publia une relation du fameux naufrage qui, pour être émouvante, n'avait besoin que d'être fidèle : *Naufrage de la frégate* la Méduse (1817, in-8; 3e édit., 1821), en collaboration avec le chirurgien Savigny. En 1818, il s'établit comme libraire sous les galeries de bois du Palais-Royal, édita de nombreux pamphlets contre la Restauration et se vit enlever son brevet à la suite d'une condamnation pour délit de presse (1822). Depuis cette époque il consacra sa vie aux sciences, aux arts, à l'industrie et écrivit plusieurs brochures sur les chemins de fer, les ponts, les canaux, etc. — M. Corréard est mort le 5 mars 1857 aux Basses-Loges, près Fontainebleau.

CORRÉARD (J.), écrivain militaire français, frère du précédent, est depuis longtemps libraire à Paris. Il a publié sur l'art militaire un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous rappellerons les plus estimés : *Histoire des fusées de guerre* (1840, 2 vol. in-8 et atlas); *Recueil sur les reconnaissances militaires* (1845, in-8); *Géographie militaire de l'Italie* (1848, in-8); *Recueil des bouches à feu les plus remarquables depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à ce jour* (1849-1853, in-4 et atlas de 120 pl.), commencé par le général Marion; *Guide maritime et stratégique dans la mer Noire et en Crimée* (1854, in-8), etc. M. Corréard édite, sur les documents fournis par les officiers des armées françaises et étrangères, le *Journal des sciences militaires*.

CORRY (Henry-Thomas Lowry), homme politique anglais, né en 1803, à Dublin, appartient à la famille irlandaise des comtes de Belmore. Élevé au collège de Christchurch à Oxford, il épousa en 1830 une fille du comte de Shaftesbury. Après avoir fait partie de la maison royale de Guillaume IV, en qualité de contrôleur (1834-1835), il entra au conseil de l'Amirauté sous le ministère de sir Robert Peel (1841) et se retira en même temps que lui (1846). Membre du Parlement depuis plus de trente ans (1826), il a été constamment réélu par le comté de Tyrone et appartient au parti conservateur modéré. Il est entré, en 1835, au Conseil privé.

CORSINI (don Tommaso), prince de Sisismeno et grand d'Espagne, homme politique italien, né à Rome, en 1767, descend d'une famille ancienne qui a joué à plusieurs reprises un rôle décisif dans l'histoire de l'Italie. Après s'être tenu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans à l'écart de la politique active et s'être contenté de l'influence que son nom lui donnait à Rome, il se laissa nommer *sénateur* (maire) de cette ville en 1847 et 1848. Partisan déclaré de Pie IX il eut une grande part dans les réformes libérales qui marquèrent l'avénement de ce pontife. Attaché particulièrement à sa personne, il lui sacrifia, sinon ses convictions démocratiques, du moins sa position et sa popularité; et, après qu'il eut fui de Rome, il se retira lui-même à Florence. — Rentré dans sa ville natale, il est resté complétement étranger aux affaires et est mort le 6 janvier 1856.

Corsini (don Andrea), duc de Casigliano, homme politique italien, né à Rome, vers 1806, est l'aîné des quatre fils du précédent. Libéral comme son père et toute sa famille, il fut ministre des affaires étrangères en Toscane pendant l'année 1849.

Corsini (don Neri), marquis de Lajatico, homme politique italien, né vers 1810, autre fils du prince Tommaso, entra de bonne heure au service de la Toscane et passa par la plupart des grades de la hiérarchie militaire. Sa vie politique, comme celle de son père et de son frère, ne commença qu'en 1847. Général major et gouverneur de Livourne, il fut un de ceux qui conseillèrent au duc d'octroyer une constitution, avant d'y être contraint par la pression révolutionnaire. Il n'accepta qu'à cette condition, restée d'ailleurs inexécutée, le portefeuille de la guerre, donna bientôt sa démission, et ne fut rappelé qu'au moment où les circonstances vinrent donner raison à ses conseils. Sorti du ministère au bout de six mois, il renonça complétement à la vie politique et se retira en Piémont, où il vit encore aujourd'hui.

CORTAMBERT (Pierre-François-Eugène), géographe français, est né à Toulouse, le 12 octobre 1805. Il a professé la géographie dans divers colléges, surtout au lycée Charlemagne de Paris, jusqu'à l'époque où cette branche de la science a été supprimée de l'enseignement secondaire. Ses ouvrages, écrits la plupart à l'usage de la jeunesse, sont des résumés fort complets, tenus par des réimpressions fréquentes, au courant des découvertes modernes et des changements politiques; nous citerons : *Géographie universelle* (1826, in-8); *Éléments de géographie* (1828); *Éléments de géographie ancienne* (1834, in-12); *Physiographie* (1836), description générale de la nature; *Leçons de géographie* (1839, in-8 avec atlas); *Petit cours de géographie* (1840, in-12); *Traité élémentaire de géographie physique et politique* (1852); etc. On lui doit encore une traduction de la *Géographie sacrée* de Worcester (1830); un *Petit dictionnaire des découvertes et inventions anciennes et récentes* (1836); quelques livres d'éducation imprimés à Limoges, et la partie géographique d'un *Manuel du baccalauréat ès lettres*. Membre de la Société de géographie, M. Cortambert a publié, en 1854, une *Notice* sur des travaux de cette Société pendant les deux années précédentes.

Sa femme, Mme Louise Cortambert, est auteur d'un charmant petit livre sur *le Langage des fleurs* (1844, 6e édition), qui a paru sous le pseudonyme de Charlotte de Latour.

COSSÉ-BRISSAC (Désiré-Emmanuel-Délie-Louis-Michel-Timoléon, comte de), homme politique français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 3 juillet 1793, entra en 1811 à l'École de cavalerie de Saint-Germain, d'où il sortit, l'année suivante, avec le grade de sous-lieutenant aux dragons de la garde impériale. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814 jusqu'à la bataille de Brienne, où il reçut trois blessures et fut fait prisonnier. La Restauration, qu'il accueillit avec empressement, le nomma tour à tour capitaine (1814), aide de camp et gentilhomme du duc de Berri, qu'il avait accompagné à Gand, lieutenant-colonel (1822) et chevalier d'honneur de la duchesse de Berri (1827). Après la révolution de Juillet, il suivit la famille royale dans l'exil et s'attacha surtout à la princesse, à laquelle il rendit d'importants services. Renonçant bientôt à la politique d'action, M. de Cossé-Brissac rentra vers 1834 en France et vécut dans un éloignement absolu des affaires. Il a épousé, en 1817, Mlle Henriette de Montmorency-Tancarville, et a eu d'elle six enfants. Il est, depuis 1821, officier de la Légion d'honneur.

COSTA-CABRAL (Antonio-Bernardo da), comte de Thomar, homme politique portugais, est né en 1803, à Fornas de Algostra, dans la province de Beira. Il fit ses études à l'université de Coïmbre, fut nommé d'abord par don Pedro procureur à la haute cour d'Oporto, puis devint juge

Digitized by Google

à Lisbonne. Élu pour la première fois à la Chambre des Députés en 1835, il s'attacha au parti chartiste ou de la cour, arriva au ministère, le 7 mars 1838, et fut renversé, deux mois après, par l'émeute victorieuse qui imposa à la reine le rétablissement de la constitution de 1820. Il revint au ministère en 1841, et l'année suivante excita à Coïmbre, de l'aveu de la reine mais sans son consentement officiel, un mouvement insurrectionnel qui eut pour résultat la restauration de la charte réformée de don Pedro. Alors commença ce que l'on a appelé sa première dictature. Soutenu à la fois par la cour, par les deux Chambres, et par son frère, gouverneur de Lisbonne, il voulut affermir encore sa domination par trois décrets qui abolissaient les dernières libertés du Portugal. Le premier supprimait l'inamovibilité des juges; le second soumettait les officiers à l'arbitraire du ministre, le troisième établissait dans l'enseignement la censure et anéantissait les universités. Alors il y eut contre lui une coalition générale des partis. Vainqueur de plusieurs insurrections, il dut céder à un effort suprême (1844), et se retirer en Espagne. Le triomphe des chartistes aux élections de 1848 le ramena au pouvoir; mais il fit donner la présidence du ministère au duc de Saldanha, se réservant une sorte de suprématie anonyme. Il rentra dans le cabinet, quand tous les dignitaires du royaume eurent refusé tour à tour de lui servir de prête-nom, et inaugura une nouvelle dictacture qui releva du moins le Portugal au dehors. Il tomba une dernière fois, en 1851, devant une insurrection dirigée par le duc de Saldanha, et par son propre frère, M. Sylva Cabral. Les actes de son ministère furent annulés, et le Portugal entra dans une nouvelle période, plus libre et plus orageuse. Sous les diverses administrations qui se sont succédé depuis sa chute, M. Costa-Cabral, toujours membre de la Chambre des Députés, a dirigé une fraction de l'opposition. Malgré toutes les haines soulevées contre son gouvernement, l'ancien dictateur est regardé comme la plus haute personnalité politique du Portugal.

Une importante étude sur Costa-Cabral, publiée à Lisbonne, sous le titre d'*Apontamentos historicos*, a été traduite par extraits, sous celui de *Costa-Cabral, notes historiques* (Paris, 1846, in-8), par M. Évariste Bavoux.

COSTE (Jean-Jacques-Marie-Cyprien-Victor), naturaliste français, membre de l'Institut, est né le 12 mai 1807, à Castries (Hérault). Son éducation terminée, il vint à Paris et se voua à l'étude des sciences naturelles, notamment de l'embryogénie, cultivée alors avec succès en Allemagne. Les beaux travaux qu'il publia dès 1834 attirèrent sur lui l'attention des savants et de l'Académie des sciences, qui lui décerna une médaille d'or pour ses *Recherches sur la génération des mammifères et la formation des embryons* (1834, in-4 avec pl.), faites en société de M. Delpech. Peu de temps après, il fut appelé à développer ses idées sur cette science au Muséum d'histoire naturelle, et plus tard on créa pour lui, au Collége de France, une chaire spéciale qu'il occupe encore. Le 10 février 1851, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. de Blainville. Il a été récemment décoré de la Légion d'honneur.

Son premier *Cours d'embryogénie comparée* fut publié en 1837 (in-4, pl.), par les soins de MM. Gervais et Meunier. Depuis cette époque, il fit paraître sur le même sujet : *Ovologie du kanguroo* (1838), mémoire en réponse aux lettres du naturaliste anglais, Robert Brown; *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés* (1847, t. I, in-4), ouvrage inachevé.

Dans ces dernières années, M. Coste s'est beaucoup occupé de l'art de multiplier les poissons au moyen d'une fécondation artificielle. La pisciculture, comme on dit, découverte en Allemagne au siècle dernier, n'a été mise en pratique que de nos jours par deux cultivateurs des Vosges, MM. Gehin et Remy, qui formèrent à leurs frais en 1842 un établissement pour la multiplication des truites. Sur les rapports de MM. Coste et Milne-Edwards, le gouvernement fit les avances nécessaires pour l'application en grand de cette industrie, et une piscine modèle fut créée, en 1851, à Huningue, laquelle, en deux ans, fournit 600 000 saumons ou truites pour l'ensemencement du Rhône. M. Coste se livra, de son côté, à des multiplications de races nouvelles, qu'il éleva dans des bassins au Collége de France et, en 1855, il fut chargé d'empoissonner le lac et la rivière du bois de Boulogne. Ses travaux sur ce sujet se trouvent dans les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'Académie des sciences (1852-1854), ses *Instructions pratiques sur la pisciculture* (1853, in-18, 2e édit., 1856) et surtout son *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie* (1855, gr. in-4 et cartes), récit d'une mission officielle qui contient des renseignements intéressants sur les industries similaires du lac Fusaro, de Marennes, de Comacchio et de l'anse d'Aiguillon.

COSTE (Xavier-Pascal), architecte français, né à Marseille, en 1787, fut élève de Pinchaud et de l'École des beaux-arts de Paris, et partit pour l'Égypte, en 1818, avec l'emploi d'architecte de Méhémet-Ali, qu'il occupa jusqu'en 1827. Il fit exécuter en ce pays d'importants travaux, notamment la reconstruction de la forteresse d'Abouqir, le grand canal d'El-Mamoudieh, d'Alexandrie au Nil, des moulins à poudre, une fabrique de salpêtre, enfin un grand nombre de petits canaux servant à l'irrigation des cultures récemment introduites. A Marseille, il a donné les plans de deux grandes églises, dont l'une avait été mise au concours. Pendant les années 1840 et 1841, il fut attaché, avec M. Eug. Flandin, à l'ambassade de France en Perse. Il a été décoré à son retour (1842).

On a de M. Coste un magnifique ouvrage intitulé : *Architecture arabe ou monuments du Kaïre, dessinés et mesurés pendant les années* 1820, 1821 *et* 1822 (Paris, 1827, in-fol.), accompagné de 66 planches, et d'un précis sur l'histoire des khalifes d'Égypte; une grande *Carte de la Basse-Égypte*, en 4 feuilles, dont il a fait plus tard une réduction et qui a été dressée d'après les nombreuses opérations de nivellement et de relèvements; une série de *Dessins* coloriés sur les monuments arabes, qui a été exposée aux Salons de 1832 et 1835. Il a collaboré, avec M. Flandin, à la relation du *Voyage en Perse* (1843-1854, 2 vol. in-8, et 6 vol. gr. in-fol. avec planches.

COSTELLO (Mme Louisa STUART), femme de lettres anglaise, est née en Irlande, en 1815. Ses nombreux écrits se divisent en deux genres qu'elle aime également à traiter : des romans historiques : *les Prisonniers de la reine* (the Queen's prisoners 1841); *Jacques Cœur* (1847), etc., et des récits de voyages qui ne manquent ni d'animation ni d'exactitude : *Pèlerinage en Auvergne* (Pilgrimage to Auvergne, 1842); *le Béarn et les Pyrénées* (Bearn and the Pyrenees, 1844); *de Londres à Venise, aller et retour* (Tour to and from Venice, 1846). On a encore de cette dame une sorte de biographie sous le titre : de *Souvenirs des plus illustres dames anglaises* (Memoirs of eminent english women, Londres, 1844).

Digitized by Google

Son frère, Dudley COSTELLO, a aussi publié des impressions de voyage; il collabore à plusieurs revues littéraires de Londres.

COSTER (Jacques), médecin français, né à Montagny (Mont Blanc), en 1798, remporta, en 1811, le prix de l'Académie de Grenoble pour une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, fit ensuite ses études à Annecy, son droit à Genève et sa médecine à Turin. En 1814, il devint, par le concours, élève du collége des provinces de cette dernière ville, où il fut un des promoteurs de l'insurrection de 1821. Réfugié à Genève, puis à Paris (1822), il y a depuis exercé la médecine. Comme praticien, il a appliqué le premier, par l'action de la pile voltaïque, l'iode aux tumeurs des corps tyrhoïdes, et tenté le traitement du choléra par le gaz oxygène.

On lui doit plusieurs ouvrages : *Manuel de médecine pratique* (1828, in-8); *Dictionnaire de santé* (1828, in-8); *Manuel des opérations chirurgicales* (1823, in-18), ouvrage trois fois imprimé et traduit en plusieurs langues; *de la Nouvelle doctrine italienne et de ses rapports avec la doctrine physiologique* (1834 et ann. suiv.), plusieurs *Mémoires*, et une traduction du *Prince*, de Machiavel, faite en 1824 avec son ami Pellegrini.

COTELLE (Toussaint-Ange), jurisconsulte français, né à Bléneau (Yonne), le 12 juin 1795, est fils d'un conseiller à la Cour impériale d'Orléans qui devint, en 1810, professeur à la Faculté de droit de Paris. D'abord élève de l'École normale, M. Cotelle fit ensuite son droit, devint docteur en 1819 et, en 1823, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il est, depuis 1831, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées. Il a obtenu, en 1856, un accessit au concours de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait été décoré en avril 1845.

Ses principaux ouvrages sont : *Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics* (1835, 2 vol. in-8; 2e édit., 1838-1840, 3 vol. in-8); *des Alignements et permissions de voirie urbaine*, et *des référés législatifs à introduire en cette matière* (1837, in-8); *Traité des procès-verbaux de contravention en matière administrative* (1848, in-8). M. Cotelle a collaboré aux *Annales des ponts et chaussées*, à la *Thémis*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, au *Moniteur universel*; il est l'un des auteurs du *Dictionnaire de l'administration française* (1855-1856, gr. in-8). Enfin il a édité : *Éléments du droit naturel* et les *Principes du droit de la nature et des gens* de Burlamaqui (1820 et 1821, in-8); *le Droit des gens*, de Vattel (1820, in-8).

COTTA (Bernhard), célèbre géologue allemand, est né, le 24 octobre 1808, à Kleinen-Zillach dans les forêts de la Thuringe. Son père, directeur de l'académie forestière de Tharand, près Dresde, lui donna sa première instruction et l'initia aux éléments des sciences naturelles, particulièrement de la minéralogie et de la géologie. Il continua ses études à l'École des mines de Freiberg, et se rendit en 1832 à Heidelberg, où il fut promu docteur en philosophie. Dès cette époque, il commença des recherches de géognosie, particulièrement en Saxe, et entreprit avec Naumann la carte géologique de ce royaume. Ce beau travail qui les occupa dix ans (1832-1842) parut en 12 sections, accompagnées de plusieurs volumes de commentaires d'explications. M. Cotta seul le compléta plus tard par une *Carte géognosique de la Thuringe* (4 sections 1843-1848). Nommé, en 1841, secrétaire de l'academie de Tharand, il remplaça, l'année suivante, son collaborateur comme professeur à l'École des mines de Freiberg.

On possède de ce savant de nombreux écrits parmi lesquels il faut citer : *Monographie des dendrolithes*, *Excursions géognosiques* (Geognostische Wanderungen, Dresde et Leipsick, 1836-1838, 4 vol.); *Introduction à l'étude de la géognosie et de la géologie* (Anleitung zum Studium der Geognosie und Geologie, Ibid., 1839, 3e édition, 1849); *Lettres sur le* Cosmos *d'Alexandre de Humboldt, commentaire de cet ouvrage pour les gens du monde instruits* (Briefe über Alex. v. Humboldt Kosmos, ein Commentar, etc., Leipsick, 1848-51 : trois parties en collaboration avec Schaller); la première partie, qui est de M. Cotta seul, a eu en 1856 une troisième édition : elle contient 41 lettres sur les étoiles fixes, le système solaire, le magnétisme terrestre, les aurores boréales, la géologie, les dernières découvertes astronomiques, etc.; *Lettres géologiques écrites des Alpes* (zeologische Briefe aus den Alpen, Leipsick, 1850), publiées à la suite de deux voyages dans les Alpes et en Italie (1843 et 1844); *de la Constitution intérieure des montagnes* (Über den innern Baü der Gebirge, Freiberg, 1851), contenant la théorie de l'auteur sur l'histoire de la création; *Lettres sur la géologie* (geologische Briefe), ouvrage populaire; *des Dépôts des minéraux* (Lehre von den Erzlagerstaetten, Freiberg, 1855, avec planches).

M. Cotta rédigea en outre, de 1842 à 1847, les *Annales forestières et agricoles de l'académie de Tharand* (Forst-und Landwirthschafsliches Jahrbuch der Academie zu Tharand, Dresde et Leipsick, 4 vol.); il publie depuis 1849 ses *Études sur les filons* (Gangstudien, Freiberg, 1847, et suiv.). Il a écrit aussi un grand nombre d'articles et de mémoires destinés surtout à populariser les résultats de ses recherches scientifiques. Ces travaux se trouvent insérés dans les revues périodiques de l'Allemagne, particulièrement dans les *Annales de minéralogie* rédigées par M. Leonhard.

Ce savant, qui doit toute son importance à ses travaux personnels sur la géologie, a traduit aussi l'*Histoire et la Science de la phrénologie* de Chenevix (Leipsick et Dresde, 1838), qui fut suivie d'un travail original : *Idées sur la phrénologie* (Gedanken über Phrenologie, Ibid., 1845).

En géologie, M. Cotta appartient à cette école qui prétend donner au matérialisme en Allemagne sa plus haute expression scientifique. Non content d'admettre, d'après les faits, l'apparition successive sur la terre d'êtres de plus en plus parfaits, et un rapport intime entre les formes organiques et les formes inorganiques de chaque période, il croit expliquer la création de chaque être supérieur par la concentration en lui de toutes les impressions extérieures des êtres précédents. L'homme est le dernier produit de l'accumulation en un seul foyer de ce que l'auteur appelle « les observations instinctives de la nature et de ses lois à travers toutes les autres générations ». Les Allemands trouvent que M. Cotta expose ses idées avec une clarté qui leur prête un grand charme.

COTTA (George vicomte DE), propriétaire actuel et directeur d'une des premières librairies de l'Allemagne, qui appartient à la famille Cotta depuis 1642. Fondée à Tubingue, sous la raison sociale J. G. Cotta, elle a dû sa réputation surtout au vicomte Jean-Frédéric de Cotta, né le 27 avril 1764, mort en 1832, qui fut lié intimement avec tous les grands écrivains et poëtes de son siècle, le grand siècle littéraire de l'Allemagne, et publia en grande partie les œuvres de Gœthe, Schiller, Herder, Fichte, Jean-Paul, Tieck, Voss, Hebel, Huber, Matthisson, Guil-

Digitized by Google

laume et Alexandre de Humboldt, Jeannes de Müller, Spittler, Pfeffel, etc.

Le vicomte George de Cotta, sous la direction duquel la maison a encore pris une extension nouvelle, est chambellan du roi de Bavière, écuyer du roi de Wurtemberg, etc.

Outre les classiques allemands dont nous avons parlé plus haut, et tant d'autres dont les œuvres ont eu, pour la plupart, plusieurs éditions, la librairie J. G. Cotta a publié et publie en grande partie encore aujourd'hui les revues, journaux, annuaires littéraires et recueils suivants : *la Gazette universelle d'Augsbourg* (Allgemeine Augsburger Zeitung), fondée par J. F. Cotta en 1798; *die Horen*, fondé par le même et par Schiller (1795); *Annales politiques* (1795); *Annuaires d'architecture* (1795); *Annuaire littéraire des dames* (1798); *le Journal du matin* (Morgenblatt, 1807); *Journal polytechnique de Dingler*; *Annuaires de Wurtemberg de Memminger*; *Hertha, l'Étranger* (Ausland), *l'Intérieur* (Inland); *Revue allemande trimestrielle* (Deutsche Vierteljahrsschrift, (1838-1849); *Revue hebdomadaire d'agriculture et d'industrie* (depuis 1834), etc., etc.

COTTENHAM (Charles-Edward Pepys, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1824, à Londres, est fils d'un chancelier élevé en 1836 à la pairie héréditaire. Il fit ses études au collége d'Éton et à l'université de Cambridge, fut nommé clerc de la couronne à la chancellerie (1848), et hérita, en 1851, des titres et de la place de son père à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral. Non marié, il a pour héritier son frère, William-John Pepys, né à Londres en 1825.

COUAILHAC (Louis), littérateur français, est né à Lille, en 1810. Après avoir fait de bonnes études au collége Henri IV, il occupa une chaire de grammaire à Lyon, où il publia un recueil de nouvelles, *les Sept contes en l'air* (1832, in-8), quitta l'enseignement en 1833 et vint à Paris tenter la fortune littéraire dans tous les genres. C'est au théâtre, où il a donné plus de 60 pièces, qu'il a le mieux réussi : *Brutus* (1843), *le Roi des goguettes* (1844), *la Cuisinière mariée* (1845), etc. Parmi ses romans, genre qu'il a abandonné assez vite, nous citerons : *Avant l'orgie* (1836, 2 vol.); *Pitié pour elle!* (1837, 2 vol.); *une Fleur au soleil* (1838, 2 vol.); *les Mères d'actrices* (1843, 3 vol.), qui se distinguent par une peinture très-vive des mœurs théâtrales; *le Comte de Maulon*, etc. M. Couailhac a pris une part active à diverses publications littéraires, telles que *les Français peints par eux-mêmes*, *les Étrangers à Paris*, *le Jardin des plantes*; enfin l'on a de lui un petit livre de caractères, *le La Bruyère charivarique* (1842), et quelques bonnes *physiologies* (*l'Homme marié* et *le Jour de l'an*), etc.

M. Couailhac est aussi un des vétérans de la presse parisienne, à laquelle il a longtemps fourni des faits divers, des feuilletons, des articles de circonstance, des articles politiques, des comptes rendus, etc. De 1833 à 1848, il a presque toujours travaillé dans les journaux de l'opposition : *le Temps*, *le Messager*, *le Courrier-Français*, *le Corsaire*, *le Charivari*, *la Caricature*, *le Droit*. Entré à *la Patrie* en 1847, il suivit jusqu'au coup d'État les variations politiques de cette feuille, et fut chargé, après 1852, de la rédaction de *la Normandie*, à Rouen, et du *Nord*, à Lille, fondés l'un et l'autre pour soutenir le gouvernement. Aujourd'hui, il écrit pour les théâtres de vaudeville. Il a signé dans *la Presse* jusqu'en 1856 une intéressante correspondance sur les affaires d'Espagne, dont les matériaux lui étaient envoyés de Madrid par son frère, Victor Couailhac.

COUDER (Louis-Charles-Auguste), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, vers 1790, fit ses premières études à Marseille, pays natal de sa mère, et revint les achever à Paris. Admis à l'École centrale, il aima mieux être artiste qu'ingénieur, et entra dans l'atelier de Regnault, puis dans celui de David. Ses premiers tableaux, *Amour, tu perdis Troie*, et la *Mort du peintre Massaccio*, firent espérer un grand talent. A l'exposition de 1817, *le Lévite d'Éphraïm* fonda sa réputation, partagea le grand prix avec le *saint Étienne* de M. Abel de Pujol et prit place au Luxembourg. Mais dès lors l'enthousiasme des amis de M. Couder provoqua une réaction qui lui fut fatale. Les peintures de la salle d'Apollon au Louvre, *la Lutte d'Hercule et d'Antée*, *Achille près d'être englouti par le Xante et le Simois*, *Vénus recevant de Vulcain les armes qu'il a forgées pour Énée*, furent jugées inférieures au *Lévite d'Éphraïm* et pendant sept années, il travailla vainement à regagner la faveur du public. *Le Soldat de Marathon*, *Adam et Ève*, *Léonidas faisant ses adieux à sa famille* (à Versailles), *Tannegui du Châtel sauvant le jeune dauphin*, *la Mort de Virgile* et plusieurs autres tableaux, exposés de 1820 à 1827, furent froidement accueillis, et l'artiste prit le parti de s'exiler en Allemagne. A Munich il travailla à des fresques qui donnèrent plus de souplesse à son pinceau.

Il revint en France après la révolution de 1830. L'*Adoration des Mages* (1831), les portraits du *général Rampon*, du *maréchal de Saxe*, du *maréchal Luckner* (1833-1835) et surtout la *bataille de Laufeld* (1836), lui rendirent sa popularité. Il donna, de 1838 à 1844, la *Prise de York Town*, la *Prise de Lérida en 1807*, *l'Assemblée des états généraux* et *la Fédération*. Après la révolution de Février, au Salon de 1848, parut le *Serment du jeu de Paume*. Enfin M. Couder a exécuté des fresques à Saint-Germain l'Auxerrois et un des tableaux de la Madeleine. Il n'a rien envoyé à l'Exposition universelle de 1855. Il est membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1839, comme successeur de Langlois, et officier de la Légion d'honneur depuis 1841.

Couder (Jean-Baptiste-Amédée), dessinateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1797, étudia la peinture, et figura d'abord comme peintre aux Salons, où il obtint une médaille en 1836. Il s'est depuis exclusivement consacré au genre d'ornementation désigné sous le nom de dessin industriel. Il a obtenu, pour ces derniers travaux, diverses distinctions aux expositions de l'Industrie, et notamment la croix d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de Londres (22 novembre 1851).

COUDERC (Charles), artiste dramatique français, né à Toulouse, le 10 mai 1812, d'une famille de négociants, céda à son goût naturel pour le théâtre et entra, en 1831, au Conservatoire. Formé particulièrement par les leçons de Nourrit, il débuta, en 1834, à l'Opéra-Comique dans *le Chaperon rouge*, de Boïeldieu, par le rôle du comte Rodolphe, qu'aucun artiste, depuis la retraite de Martin, n'avait osé jouer. Il obtint, ainsi que dans le rôle principal de *Fra Diavolo*, un grand succès grâce à son intelligence comme acteur et aux qualités agréables de sa voix. Il eut ensuite un rôle important dans *le Fils du Prince*, créa Daniel dans *le Chalet* et contribua puissamment au succès inépuisable de ce chef-d'œuvre de M. Adam. Il joua avec autant de bonheur dans *l'Éclair*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *les Diamants de la couronne*, etc.

En 1842, M. Couderc alla chanter en Belgique

Digitized by Google

et à Londres. Il rentra, en 1850, à l'Opéra-Comique par le rôle grave et sérieux de Shakspeare dans *le Songe d'une nuit d'été*. Parmi ses autres créations remarquables, on peut citer *les Noces de Jeannette*, *le Nabab* (1854) et *l'Avocat Patelin* (1856), qui ont fait valoir la souplesse, la variété et le naturel de son talent.

COUPART (Antoine-Marie), auteur dramatique français, né à Paris, le 13 juin 1780, entra, à seize ans, dans l'administration des transports militaires, puis, en 1799, au ministère de la police générale, dans le bureau des journaux et du théâtre. Il en était chef depuis cinq ans lorsqu'il fut mis à la retraite en 1829. M. Coupart, que la *Biographie générale* fait mourir en 1848, est encore aujourd'hui régisseur général au théâtre du Palais-Royal.

Nous rappellerons de cet écrivain, dont les débuts appartiennent à l'autre siècle : *Honneur et richesse* (1799); *la Bossomanie*, *l'Amant comédien*, *le Préteur sur gages*, *les Deux bastringues* (1799-1800), ces quatre vaudevilles avec Servières; *l'Homme gris*, *ou qui a bu boira* (1802), avec Moreau : *Lise bonne*, parodie (1804); *le Passe-partout* (1819), avec Brazier; *Levez la toile!* (1820); *l'Aubergiste malgré lui* (1823), avec Brazier; *le Fils de l'invalide* (1826), avec Varez; une trentaine de vaudevilles de circonstance (1812-1826); des pièces de vers fournies au *Chansonnier français*, à l'*Almanach poétique*, au *Momus moderne*, etc.; les plus heureuses ont paru sous le titre de : *Chansons d'un employé mis à la retraite* (1829). M. Coupart a publié et rédigé, de 1825 à 1830, les six années de l'*Almanach des spectacles*.

COURAND (Jean), général français, né à Ajaccio (Corse), le 11 avril 1795, entra le 20 août 1809 dans les vélites à pied de la garde napolitaine, devint sous-lieutenant en 1812 et, dans la campagne de Saxe, qu'il fit avec une grande distinction, fut blessé au combat de Wurtschen. On le confirma dans le grade de lieutenant au service de France (1814); il fut d'abord attaché aux chasseurs corses, qui furent licenciés avec le reste de l'armée après Waterloo, puis à la légion de la Charente-Inférieure. Ses opinions bonapartistes l'ayant fait écarter du service actif en 1819, il renonça à sa carrière, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Marseille.

Après la révolution de Juillet, M. Courand rentra dans l'armée avec le grade de capitaine, fit la guerre de Belgique et fut mis à l'ordre du jour pour la part qu'il avait prise à l'assaut de la lunette Saint-Laurent (1832). Chef de bataillon en 1840, il fit les campagnes de 1841 et 1842 en Afrique, devint colonel du 19e de ligne (10 juillet 1848) et enleva à la tête de ce regiment les hauteurs de la Croix-Rousse dans l'insurrection lyonnaise de 1849. Promu au grade de général de brigade le 21 décembre 1851, il a été appelé, le 24 du même mois, au commandement du département de la Seine et de la place de Paris. — Il est mort en 1856.

COURBET (Gustave), peintre français, né à Ornans (Doubs), le 10 juin 1819, commença ses études au seminaire de sa ville natale, où il eut pour maître l'abbé Gousset, aujourd'hui cardinal; il les termina au collège royal de Besançon. Il passa ensuite une année chez un professeur de mathématiques, M. Delly, qui favorisa, à l'insu de sa famille, sa vocation pour la peinture. Son père, parent de M. Oudot, professeur à la Faculté de droit de Paris, le destinait au barreau. Envoyé à Paris, en 1839, pour y étudier le droit, M. Courbet se livra ardemment à la peinture. En 1844, il vit un de ses tableaux admis au Salon. Il n'avait pas encore eu de maître. Il reçut quelques leçons à peine de Steuben, et suivit peu l'atelier de M. Hesse, dont on le dit l'élève. Il étudia seul, s'attachant de préférence aux Flamands, aux Florentins et aux Vénitiens. Son isolement et son dédain pour l'École des beaux-arts et l'Institut lui attirèrent la malveillance des chefs d'école, et firent repousser pendant six ans presque tous ses tableaux par le jury de l'exposition. Il était alors égaré dans le romantisme, lisait Gœthe et résumait le *Faust* dans une allégorie où il se montre épuisé par une longue poursuite de l'idéal insaisissable (*Nuit classique du Walpurgis*).

La révolution de Février lui rendit l'ardeur et l'espérance. Il envoya à l'exposition de 1848 dix tableaux ou dessins qui eurent un succès inattendu. Plus sûr de lui-même, il entreprit d'accomplir dans la peinture une révolution analogue à celle qui a subordonné en litterature le culte de l'ideal au sentiment du réel. Associant sa cause à celle que M. Champfleury (voy. ce nom), défendait déjà, sous le nom de Réalisme, il se laissa aller à des exagérations systématiques, qui soulevèrent les plus vives polémiques, et par lesquelles il semblait vouloir, à l'exemple de son compatriote et ami, M. P. J. Proudhon, faire violence à la renommée. Aux critiques qui avaient accueilli l'*Après-dîner à Ornans* (1849) et *l'Enterrement d'Ornans* (1850), il répondit par *les Baigneuses* (1853). Au moment de l'Exposition universelle de 1855, mécontent de la place que le jury officiel donna à ses toiles, il fit séparément son exposition particulière et fut accusé par les uns d'orgueil et d'indiscipline, loué par les autres pour son audace et sa persévérance. M. Courbet a la haine du factice et du convenu et un amour profond de la nature, qui n'exclut l'idéal que pour les besoins du système. Isolé entre les classiques et les romantiques, il a en France une réputation très-contestée. A l'étranger, il a remporté d'éclatants triomphes, et à Munich, lors de la dernière exposition, le jury lui avait réservé par honneur une salle entière.

Parmi les nombreux tableaux de M. Courbet, nous citerons encore divers *portraits*, où il s'est peint lui même en des attitudes diverses; les portraits de MM. *Urbain Cuenot* (1848), *H. Berlioz* (1850), *Gueymard* (1857), *Jean Journet* (1850), etc.; *le Violoncelliste* (1848); *une Dame espagnole* (1855); *le Matin*, *le Milieu du jour*, *le Soir*, paysages exposés en 1848; *la Vallée de la Loue* (1849); *les Communaux de Chassagne*, soleil couchant (1849); *les Bords de la Loue* (1850); *Vue et ruines du château de Scey en Varais* (1850); *Paysage des bords de la Loue* (1852); *la roche de dix heures* (1855); *le Ruisseau du puits noir*, *le Château d'Ornans* (1855); *les Paysans de Flagey revenant de la foire* (1850); *les Casseurs de pierres* (1850), une de ses meilleures œuvres; *les Demoiselles de village* (1852); *les Lutteurs* (1853); *la Fileuse* (1853); *les Cribleuses de blé* (1855); *les Demoiselles des bords de la Seine*, types de laideur systématique, *Chasse au chevreuil*, *Biche forcée à la neige*, deux œuvres d'un effet remarquable (1857), etc. M. Courbet a obtenu une 2e médaille en 1849.

COURCELLE-SENEUIL (J.... G....), économiste français, né vers 1800, a d'abord été commerçant; puis, quittant la pratique des affaires pour la théorie, il a publié sur les questions d'économie politique de nombreux articles dans *le National*, dans *la Réforme*, dans *la Semaine*, dans *la République*, et autres journaux de la même opinion. Il a été un des plus actifs collaborateurs du *Dic-*

Digitized by Google

tionnaire politique, édité par Pagnerre. En 1848, il remplit quelque temps, au ministère des finances, les fonctions de directeur des domaines. Il est aujourd'hui professeur d'économie politique à Santiago (Chili). Parmi ses ouvrages nous citerons : *Lettres à Édouard sur les révolutions* (in-8); *le Crédit et la Banque*, etc. (1840, in-8), études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France; *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1853, in-8, 2e édit., 1857), et divers articles dans le *Dictionnaire de l'économie politique*.

COURDOUAN (Vincent), peintre français, né à Toulon (Var), en 1816, reçut à Paris les leçons de Paulin Guérin, et fit ses débuts au Salon de 1835. Il retourna vers la même époque dans sa ville natale, se mit à explorer les côtes et les sites maritimes de nos contrées méridionales, et continua sans interruption de nombreux envois aux expositions annuelles. En 1848, après un premier voyage en Algérie, il a été nommé professeur de dessin à l'École navale de Toulon. M. Courdouan a exécuté et exposé, entre autres toiles : *le Château de la Napoule*, une *Vue de Bayols, les Gorges d'Ollioules, les Côtes de Provence, l'Arrivée du bey de Tunis à Toulon, le Port d'Alger, le Combat du Romulus, les Navires affalés par un gros temps, le Soir sous les pins, la vallée d'Ardennet;* puis comme aquarelles, outre plusieurs des sujets précédents. *la Rade de Toulon, le Port de Marseille, le Lendemain d'une tempête*, une *Vue de Nice, les Bords du Var*, des *Effets* de couchants, de calme et d'orage; enfin quelques pastels, également composés d'après des sujets maritimes, et notamment *le Naufrage de la Marne à Istora*, en Afrique 1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *l'Embarquement des zouaves partant d'Alger pour la Crimée*, et au Salon de 1857 : *Rade de Toulon, Vue de Bordighiera*, et *Coteaux de Balagnier*. — Il a obtenu deux troisièmes médailles en 1838 et 1844, une 2e en 1847, et la décoration en octobre 1852.

COURNOT (Antoine-Augustin), mathématicien français, né à Gray (Haute-Saône), le 28 août 1801, entra à l'École normale en 1821. En 1834, il fut nommé professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Lyon, et, l'année suivante (5 octobre), appelé aux fonctions de recteur de l'académie de Grenoble. Il occupa ce poste important pendant trois ans; le 18 septembre 1838, il fut nommé inspecteur général des études. Enfin, le 22 août 1854, lors de la nouvelle organisation des rectorats, il fut placé à la tête de l'Académie de Dijon. Il a gardé le titre d'inspecteur général honoraire. Il est membre des Académies et Sociétés savantes de Grenoble, de Besançon et de Dijon, docteur ès sciences, et officier de la Légion d'honneur depuis 1845.

On doit à M. Cournot divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées, publiés pour la plupart dans les recueils de l'Institut et dans le *Journal de Crelle;* mais ses travaux les plus importants ont été l'objet de publications séparées L'auteur s'y montre à la fois philosophe profond et mathématicien savant, et s'attache surtout à mettre en lumière les principales questions qui se rapportent aux méthodes à suivre dans l'étude des sciences. Citons une édition des *Mémoires* du maréchal Gouvion de Saint-Cyr (4 vol. in-8, 1831); la traduction du *Traité d'astronomie* de sir John Herschell (1834; 2e édit., 1836), et des *Éléments de mécanique* de Kaater et Lardner (1834; 2e édit., 1842); *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838 et 1842, in-8); *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal* (1841, 2 vol. in-8; 2e édit., 1856); une édition des *Lettres d'Euler*, publiées et annotées par M. Cournot (1842, 2 vol. in-8); *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843, in-8); *de l'Origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847, in-8); *Essais sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851, 2 vol. in-8).

COURSON (Aurélien DE), historien français, est né, le 25 décembre 1811, au Port-Louis (Ile de France), où son père, le comte de Courson, pris les armes à la main dans le Morbihan, avait été envoyé, avec le grade de capitaine d'infanterie, par le premier consul, après la paix d'Amiens. Amené en France, M. de Courson fit son droit à Rennes et y fut chargé par M. Guizot de recherches relatives à l'histoire du tiers-état. Après avoir été employé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il est devenu conservateur de celle du Louvre.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* (1840, in-8); *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire* (Paris et Saint-Brieuc, 1843, in-8); *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les Iles Britanniques* (1846, 2 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu le second prix Gobert à l'Académie française; *Mémoire sur l'origine des institutions féodales chez les Bretons et les Germains* (1847, in-8), avec M. Vallery-Radot : les *Chefs-d'œuvre des classiques français du* XVIIe *siècle* (Paris, 1855, in-12). Il traduit de l'allemand l'*Histoire des institutions judiciaires des Anglo-Normands*, de Phillips (voy. ce nom), et est chargé de publier, pour la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, le cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, en Bretagne.

COURT (Joseph-Désiré), peintre français, né à Rouen, en 1797, fut élève de Gros, et remporta, en 1821, le grand prix de peinture : le sujet du concours était *Samson livré aux Philistins*. Il envoya de Rome une *Scène du Déluge*, et un *Faune au bain attirant à lui une jeune fille*, qui eurent du succès. En 1827, sa *Mort de César*, qui prit place au Luxembourg, fit sa réputation. Il concourut pour le *Boissy d'Anglas* destiné à la Chambre des Députés; mais l'esquisse de Vinchon fut préférée à la sienne, comme à celle de M. Delacroix. Il sembla en appeler au public en exposant son œuvre au Salon de 1833.

On a encore de lui : *Saint Pierre au pouvoir des Romains s'embarquant pour Jérusalem* (1835); *le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume*, à Versailles (1836); *le Roi distribuant des drapeaux à la garde nationale le 29 août* 1830, à Versailles; *la Fuite du gouverneur de Constantine* (1839); *le Retour de saint Louis* (1841); *le duc d'Orléans posant la première pierre du grand canal d'Agen* (1844); les portraits de *Mme Adélaïde* et *du prince de Joinville*, du roi et de *la reine de Danemark*, du *duc Decazes*, de *Mgr Sibour*, archevêque de Paris, ainsi que des peintures à l'hôtel de ville. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : la *Mort de César* et trois portraits, parmi lesquels celui du *pape Pie IX*; et au Salon de 1857 : *le Maréchal Pélissier*, *le général de Chasseloup-Laubat, MM. Émile Hébert, Thévenin*, etc. M. Court a obtenu une 1re médaille en 1831, une médaille de deuxième classe en 1855, et la décoration au mois de juin 1838.

COURTAIS (Amable-Gaspard-Henri, vicomte DE),

Digitized by Google

ancien député français et représentant du peuple, né à Moulins, en 1786, servit dans l'armée sous l'Empire et sous la Restauration et se retira avec le grade de chef d'escadron de cavalerie et la croix de chevalier de la Legion d'honneur, qu'il avait reçue le 5 septembre 1813. En 1842 et en 1846, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Montluçon. Il siégea constamment à l'extrême gauche, près de Fr. Arago et de M. Ledru-Rollin et signa, le 22 février 1848, la demande de mise en accusation présentée contre le ministère Guizot. Après la proclamation de la République, il fut appelé par le gouvernement provisoire au commandement en chef de la garde nationale de Paris. Les électeurs du département de l'Allier le nommèrent représentant du peuple par 71368 voix, le premier sur une liste de huit élus. Mais il ne put remplir son mandat législatif: l'indécision qu'il montra, le 15 mai, en présence de l'émeute, s'efforçant uniquement d'empêcher une collision, le fit accuser de connivence avec les envahisseurs de l'Assemblée. Insulté par des gardes nationaux, destitué par la Commission executive et livré aux poursuites de la justice, il subit un an de détention préventive; le verdict de la Haute-Cour de Bourges lui rendit la liberté. Il reprit sa place à la Constituante, s'associa aux derniers votes de la gauche, puis cessa de paraître sur la scène politique.

COURTAUD-DIVERNERESSE (Jean-Jacques), philologue français, né à Felletin (Creuse), vers 1795, a fait longtemps partie de l'Université, comme professeur de rhétorique. En 1848, il était censeur des études au collège Bourbon et il succéda comme proviseur à M. Bouillet (voy. ce nom). Il avait toujours professé des opinions républicaines et il fut mis à la retraite peu de temps après l'élection du 10 décembre. On a de lui : un *Cours élémentaire de rhétorique appliquée aux trois lan ues française, grecque et latine* (1822, in-12); diverses traductions d'auteurs latins : *Juvénal*, *Perse*, *Sulpicia*, *Lucain*, dans la collection Panckoucke; une *Grammaire grecque, ou Méthode nouvelle et complète pour étudier la langue grecque, avec syntaxe analytique* (1826, in-8; 1853, 8e édition); un *Examen critique de la* Grammaire grecque *de M. Burnouf* (in-8); enfin, un *Dictionnaire français-grec* (1re partie, 1847; 2e partie, 1857).

COURTET (Alexandre-Victor), littérateur français, né, le 21 juillet 1813, à l'Isle (Vaucluse), abandonna le commerce pour venir à Paris s'occuper de travaux littéraires. Il collabora au *Globe* (1830-1831) et partagea les doctrines saint-simoniennes; puis il donna des articles à la presse politique et aux encyclopédies, notamment au *Dictionnaire de la conversation*. On a de lui : *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1838, in-8), où il étudie les races humaines sous le rapport de l'histoire, de la philosophie et de la société : *du Crédit en France* (1840, in-8); *Tableau ethnographique du genre humain* (1850, in-8); *le Canal des Alpines* (1855, in-4), canal dont il est devenu directeur, etc.

COURTET (Xavier-Marie-Benoît-Auguste, dit *Augustin*), sculpteur français, né à Lyon, le 29 juillet 1821, vint suivre à Paris les ate iers de Pradier, de Ramey fils et M. Dumont, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un *Buste* au Salon de 1847. Il a exposé depuis : un buste de *Jeune fille* (1848); *Bacchanale*, *Centauresse et faune*, groupe, *MM. de Kontski*, *de Kerminguy*, *Baroche*, *C. Jourdan*, *J. Ricord*, statue de *Léda*, *Carle Wanloo* (1849-1850); *M. Baroche*, statuette, le *comte de Castellane*, pour le musée de Lyon, *Adrienne Lecouvreur*, pour le Théâtre-Français (1852-1853); le *comte de Casabianca*, et deux autres *Bustes*, à l'Exposition universelle de 1855; *Danseurs d'Herculanum* (1857), etc. Il a exécuté, au nouveau Louvre : *Gabriel* et *Nic. Coustou*. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

COURTOWN (James-Thomas STOPFORD, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Il prit ses degrés universitaires à Oxford, vécut éloigné des affaires publiques et quitta, en 1835, le nom de lord Stopford, qu'il avait porté jusque-là, pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute. Il est attaché aux doctrines du parti tory. Marié deux fois, en 1822 et en 1850, il a cinq enfants, dont l'aîné, James-Georges-Henry, vicomte STOPFORD, né en 1823, à Courtown-House, a servi quelque temps dans les gardes.

COUSIN (Victor), philosophe et écrivain français, membre de l'Académie française, né le 28 novembre 1792, à Paris, où son père était horloger, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, et remporta une foule de prix au concours général, notamment le prix d'honneur de rhétorique (1810). Quoique possédé de la passion des arts, surtout de celle de la musique, il passa du collège à l'École normale, où l'enseignement de Laromiguière, Royer-Collard et Maine de Biran décida de sa vocation philosophique. Il y devint répétiteur de grec dès 1812, puis maître de conférences de philosophie en 1814. Il professa à la même époque la classe de troisième au lycée Napoléon. Pendant les Cent-Jours, il s'enrôla dans les volontaires royaux. Appelé, à la fin de 1815 (7 décembre), à suppléer M. Royer-Collard dans sa chaire de la Sorbonne, il s'inspira, en philosophie, de cet esprit de réaction contre le XVIIIe siècle qui était alors à l'ordre du jour en politique et en littérature et il consacra toute l'année 1817 à développer l'enseignement de la philosophie écossaise, que M. Royer-Collard avait introduit chez nous.

Un premier voyage en Allemagne (1817) convertit M. Cousin à une métaphysique plus hardie; il devint le disciple et l'interprète fervent de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Il exposa la doctrine du premier, dans ses cours, de 1819 à 1821. Le progrès de la réaction en politique lui suscita une première persécution. Suspendu d'abord de ses fonctions à la Sorbonne, le licenciement de l'École normale, en 1822, l'éloigna tout à fait de l'enseignement public. Il devint précepteur d'un fils du maréchal Lannes. C'est alors qu'il entreprit, ou poursuivit plus activement ses éditions de *Proclus* (Paris, 1820-27, 6 vol. in-8, avec commentaires) et de *Descartes* (Paris, 1826, 11 vol. in-8, avec planches), et sa fameuse traduction des *Œuvres complètes de Platon* (1825-40, 13 vol. in-8), dont les *Arguments*, accueillis avec tant de faveur, sont restés inachevés.

De 1824 à 1825, M. Cousin fit un second voyage en Allemagne. Arrêté par la police à Dresde, comme suspect de carbonarisme, il fut conduit à Berlin et y subit une captivité de six mois qui servit à sa popularité, et lui permit d'autre part de se pénétrer plus intimement encore de la doctrine et de la méthode de Hegel. A son retour en France, il se jeta dans l'opposition, qui prenait de jour en jour plus de force, et quand le ministère Martignac remplaça le ministère Villèle (1827), il fut réintégré dans sa

Digitized by Google

chaire. Il partagea alors, avec MM. Guizot et Villemain, cet immense succès, sans exemple dans les annales de la Sorbonne, et dû en partie au talent de l'illustre triumvirat universitaire, en partie au bonheur des circonstances. Professeur libéral, devant une foule plus libérale encore, chaque phrase, chaque mot, qui pouvait contenir une allusion, même involontaire, aux luttes du jour et aux triomphes du lendemain, était saisi avidement et couvert de bravos enthousiastes. M. Cousin traçait alors, à grands traits et dans un splendide langage, sous prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, le tableau des destinées universelles de l'humanité, du point de vue de la philosophie de l'histoire. Il embrassait tout : les idées et les faits, les sciences et les arts, les philosophies et les religions, la civilisation et la politique, le passé, le présent et l'avenir de l'homme. Il mêlait à tout cela des protestations solennelles de royalisme, exaltait la charte octroyée comme le dernier mot de la liberté et du progrès, et ne voyait dans Waterloo qu'une victoire de la civilisation.

Il était donc naturel que M. Cousin, en 1830, ne prît aucune part à la lutte des trois jours, malgré tous les reproches adressés à son inaction par ses anciens amis du *Globe*. Il rendit toutefois hommage aux combattants dans la personne d'un de ses élèves, le jeune Farcy, de l'École normale, tué sur la place du Carrousel, et à la mémoire duquel il dédia un de ses dialogues de Platon. Le nouveau régime lui fit une brillante fortune; il fut nommé conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique, officier de la Légion d'honneur, professeur titulaire à la Sorbonne par suite de la retraite de Royer-Collard, membre de l'Académie française en remplacement du baron Fourier (1830) et de l'Académie des sciences morales et politiques, lors de sa création (1832), directeur de l'École normale, pair de France. Ces divers titres, les avantages qui y étaient attachés, l'influence que donne le talent, l'éclat de son passé, tout désignait M. Cousin aux colères de l'opposition. Chef tout-puissant de la philosophie officielle, il se voyait en butte à des attaques contradictoires et également violentes de la part des hommes avancés et de tout le clergé.

Au 1er mars 1840, M. Cousin, qui à la Chambre des Pairs s'était montré en général conservateur, entra, comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet libéral de M. Thiers. Pendant les huit mois qu'il fut au pouvoir, il opéra un certain nombre de réformes dans l'administration et dans les programmes d'études; il en publia, à sa sortie, un compte rendu apologétique dans la *Revue des Deux-Mondes* (février 1841. L'année suivante, la mort de Jouffroy lui rendit sa position de membre du conseil royal, qu'il avait abandonnée pour prendre le ministère. Mais il ne put rentrer à l'École normale, et une réforme du budget fit de son titre de conseiller d'État sans fonctions un titre sans traitement dont il se démit. Sous le ministère du 29 octobre, M. Cousin eut encore un beau rôle, comme défenseur de la philosophie et de l'université, dans la Chambre des Pairs. Il a publié les discours qu'il prononça à cette occasion, sous ce titre : *Défense de l'Université et de la philosophie*, etc. (1844, in-8, trois édit. : 1845, in-8).

La révolution de 1848, qui surprit M. Cousin, trouva pourtant en lui, tout d'abord, un auxiliaire plutôt qu'un ennemi. Lorsque le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, demanda à l'Académie des sciences morales et politiques son concours pour raffermir la société et moraliser le peuple, M. Cousin ouvrit la série de publication entreprises dans ce but par l'Institut, en donnant, avec une préface républicaine, une édition populaire de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il écrivit ensuite, sous le titre de *Justice et charité*, une refutation des doctrines socialistes sur le droit à l'assistance. Depuis l'année 1849, où il fut un instant question de sa candidature à l'Assemblée législative, M. Cousin a disparu de la vie publique. Maintenu au conseil supérieur de l'instruction sous le ministère de M. de Falloux, mais sans influence personnelle au milieu de tous ses anciens ennemis, il sanctionnait seulement par sa présence les conditions nouvelles imposées à l'enseignement philosophique et à l'Université. D'autre part, il ramenait à lui, par ses démonstrations respectueuses, toute l'opinion ecclésiastique, refondait, en l'épurant, un de ses anciens cours, sous le titre : *du Vrai, du Beau et du Bien* (1853, in-8 et in-12), et s'entendait proclamer, dans une solennité de l'église de Sainte-Geneviève, par un des adversaires les plus ardents du panthéisme universitaire, « le plus grand philosophe des temps modernes. » Comme professeur, M. Cousin s'était tu depuis longtemps. Titulaire, pendant vingt ans, de la chaire où il avait professé comme suppléant de Royer-Collard, il a toujours eu à son tour des suppléants, jusqu'au jour où une ordonnance ministérielle l'a placé, avec MM. Villemain et Guizot, au rang de professeur honoraire (1852).

Il est plus facile de faire l'histoire des doctrines philosophiques développées tour à tour par M. Cousin, et toujours dans un admirable langage, que de préciser celles qui lui sont propres. Disciple de Royer-Collard, des philosophes écossais et de Maine de Biran, il s'est attaché d'abord à la méthode psychologique, et a incliné à réduire toute la philosophie à la science modeste de l'esprit humain. Une fois dans le courant de la métaphysique allemande, il en a exposé les doctrines panthéistes avec une telle effusion que, lors même qu'il n'aurait pas écrit, à propos du système de Schelling, ces mots qu'il a supprimés depuis : « Ce système est le vrai, » il était bien difficile de ne pas le compter parmi les adeptes fervents du panthéisme et de toutes les inspirations hégéliennes. Aujourd'hui, M. Cousin paraît ramener toute la philosophie à la morale, et appuyer celle-ci sur la religion. De tout temps, d'ailleurs, il a donné moins d'importance à la philosophie elle-même qu'à son histoire, et à part les travaux d'érudition philosophique qu'il a lui-même entrepris, il a suscité autour de lui, dans l'Université et au dehors, un mouvement considérable d'études historiques et de recherches savantes. Il avait toutefois la prétention de leur donner pour but et pour centre une sorte de système dogmatique, l'éclectisme. « Publier des systèmes, et des systèmes tirer la philosophie, tel est, en deux mots, disait Jouffroy, le plan de M. Cousin. » Il a quelquefois présenté l'éclectisme comme une sorte d'opération mécanique donnant la vérité par le choc ou l'amalgame des systèmes contraires, dont aucun n'est faux, mais dont chacun est incomplet, ou encore, dont chacun est vrai parce qu'il affirme, faux parce qu'il nie. D'autres fois, sentant qu'il faut au-dessus de l'éclectisme un principe de discernement, il déclarait que l'éclectisme n'est pas une méthode, mais un drapeau, une manifestation de l'esprit moderne de liberté et de tolérance dans la philosophie. En résumé, sans avoir de méthode propre, et à part les écarts d'imagination qu'il a désavoués, M. Cousin s'est attaché, comme autrefois Cicéron, à toutes les doctrines qui ont pour elles le sens commun, le sentiment moral et religieux, la vraisemblance, et il les a dévelop-

Digitized by Google

pées avec une abondance et une puissance de style qui font de lui un des premiers écrivains philosophiques de notre temps et peut-être de notre langue.

Les livres de M. Cousin sont nombreux et attestent en lui cette faiblesse de l'esprit dogmatique, cette préoccupation constante de l'histoire et cette prédilection croissante pour les sujets d'art et de littérature, qui ont fini par l'absorber tout à fait. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *Cours de philosophie professé à la Faculté des lettres pendant l'année* 1818, *sur les fondements des idées absolues du vrai, du beau et du bien* (1836, in-8), publié par M. Ad. Garnier et transformé par M. Cousin lui-même en 1853; *Cours de l'histoire de la philosophie* (1827, par livraison; 2e édition, 1840, 3 vol. in-8); *Cours d'histoire de la philosophie moderne, pendant les années* 1816 et 1817 (1841, in-8) et *Cours d'histoire de la philosophie morale au* XVIIIe *siècle*, de 1816 à 1820 (1840-41, 5 vol. in-8), publiés par MM. Vacherot et Danton; *Ouvrages inédits d'Abélard*, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France (Impr. roy., 1836, in-4), faisant partie de la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*; de *l'Instruction publique en Hollande* (Paris, 1837, in-8; Bruxelles, 1838, 2 vol in-18) et *de l'Instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse* (1840, 2 vol. in-8), résultat de missions officielles dans ces pays; *de la Métaphysique d'Aristote* (1835, in-8; 2e édition, 1838), rapport sur un concours de l'Académie des sciences morales, suivi d'un *Essai de traduction des deux premiers livres de la Métaphysique; Manuel de l'histoire de la philosophie*, de Tenemann, traduit de l'allemand (2e édition, 1839, 2 vol. in-8, avec la collaboration active de M. Viguier); *Fragments philosophiques* (1826, in-8; 3e édition, 1838, 2 vol. in-8), suivis d'une demi-douzaine au moins de volumes de même nature : *Nouveaux fragments, Fragments de philosophie ancienne, Fragments de philosophie scolastique, Fragments de philosophie cartésienne, Fragments de philosophie moderne, Fragments littéraires*, etc.; *Leçons de philosophie sur Kant* (1842, in-8); *des Pensées de Pascal* (1842; in-8, 2e édition, 1844, in-8), restitution très intéressante du texte primitif de Pascal, si profondément altéré dans toutes les éditions; *Jacqueline Pascal* (1844, in-18); toute une suite d'*Études sur les femmes et la société du* XVIIe *siècle*, comprenant jusqu'à ce jour : *Madame de Longueville* (1853, in-8; 3e édition, 1855); *Madame de Sablé* (1854, in-8); *Madame de Chevreuse* et *Madame de Hautefort* (1856, 2 vol. in-8); *la Société française au* XVIIe *siècle, d'après* le Grand Cyrus *de Mlle de Scudéry* (1858, 2 vol. in-8), etc. M. Cousin a, en outre, collaboré à un certain nombre de recueils, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, les *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques, et surtout le *Journal des savants*, où la plupart de ses livres, notamment ses *Fragments*, ont paru une première fois sous forme d'articles détachés. On lui a aussi attribué un *Livre d'instruction morale et religieuse* (1833, in-12), sorte de catechisme gallican qui ne porte pas son nom. M. Cousin a réuni la plupart de ses œuvres dans une première édition générale (Paris, 1846-47, 22 vol. in-18).

COUSSEMAKER (Charles-Edmond-Henri DE), littérateur français, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1805, suivit à la fois les cours de la Faculté de droit et les leçons de Reicha au Conservatoire de musique. Il fut nommé juge de paix à Bergues, exerça à Cambrai plusieurs fonctions administratives, et profita de ses loisirs pour écrire des *Ouvertures* ou rédiger des brochures et mémoires d'archéologie musicale. On a surtout de lui : un *Mémoire sur Hucbald et ses traités de musique* (1841, in-4); *Notice sur les collections musicales de la Bibliothèque de Cambrai* (1843, in-8); une *Histoire de l'harmonie au moyen âge* (1852), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. de Coussemaker est membre de la Société d'archéologie de l'Académie royale de Belgique, correspondant du ministère de l'intérieur pour les travaux historiques, membre du conseil général du Nord, etc. Il a été décoré en avril 1847.

COUTANCEAU [de la Charente-Inférieure], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Saint-Julien de Lescap, près de Saint-Jean d'Angely (Charente-Inférieure), vers 1789, se livra à l'agriculture et obtint plusieurs médailles pour des améliorations et inventions diverses. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur douze, par 49454 voix. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota avec la fraction modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la Constitution. Puis il jugea sa mission terminée et donna sa démission, le 4 novembre 1848. Il continua ses travaux agricoles dans sa propriété de Saint-Julien.

COUTTS (miss Angela-Georgiana BURDETT), une des plus riches héritières d'Angleterre, née le 25 avril 1814, est la plus jeune fille du célèbre whig, sir Fr. Burdett, mort en 1844. Dans les dernières années de sa vie, son grand-père maternel, le banquier Coutts, avait épousé une actrice de Drury-Lane, miss Mellon, qui se remaria plus tard avec le duc de Saint-Albans, grand seigneur ruiné. N'ayant pas eu d'enfants de ces deux unions, elle disposa à sa mort (1837) de son immense fortune, s'élevant à peu près à 60 millions de francs, en faveur de miss Angela, sous condition par elle de prendre le nom et les armes des Coutts. Peu de temps après, il fut question de son mariage avec une foule de prétendants, parmi lesquels on plaçait le fils aîné du duc de Norfolk et le prince Louis Bonaparte. Restée célibataire et très-dévouée à l'Église anglicane, miss Coutts a mis ses richesses au service des Sociétés de bienfaisance et de propagande religieuse : elle a pourvu, à ses dépens, à la dotation d'un évêché dans l'Australie méridionale, et fait bâtir, en 1847, une magnifique église dans le quartier de Westminster, à Londres.

COUTURE (Thomas), peintre d'histoire et de genre français, né à Senlis, le 21 décembre 1815, reçut d'abord les leçons de Gros, puis celles de Paul Delaroche. Il obtint, en 1837, le second prix de Rome et débuta au Salon de 1840, par le *Jeune Vénitien après une orgie*. L'année suivante, il exposa un *Enfant prodigue*, *une Veuve*, *le Retour des champs*; en 1843, un *Trouvère* et deux *portraits*. Ces diverses œuvres furent peu remarquées; mais en 1844, une *Joconde* et *l'Amour de l'or* (musée de Toulouse), révélèrent chez l'artiste une manière originale, et lui firent une réputation de coloriste. Récompensé par une médaille de troisième classe, il entreprit une œuvre considérable et envoya au Salon de 1847 *les Romains de la décadence*, vaste toile inspirée par deux vers de Juvenal :

Nunc palmur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Ce tableau fut le grand succès de l'exposition,

Digitized by Google

et valut à M. Couture la médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur.

Après ce coup d'éclat, M. Couture laissa passer quatre expositions sans se rappeler au souvenir du public, et n'envoya au Salon de 1852 que deux portraits et une tête de fantaisie, *la Bohémienne*. A l'Exposition universelle de 1855, il donna un tableau remarquable de dessin et de coloris, *le Fauconnier*, et fit en même temps reparaître ses *Romains de la décadence*. L'impression fut toujours grande et générale, quoique la couleur du tableau fut assez effacée pour lui donner quelque ressemblance avec une grisaille. Il a entrepris, depuis, un grand tableau : *Enrôlements volontaires*, dont il a fait seulement les dessins. Il exécute en ce moment deux commandes : le *Retour des troupes de Crimée*, et le *Baptême du prince impérial*. On lui doit la décoration récente d'une des chapelles de la Vierge à Saint-Eustache.

M. Couture prend place parmi les coloristes qui ne dédaignent pas le dessin. Il procède de M. E. de Delacroix, dont il affecte pourtant de renier les traditions, et il a fait lui-même école. Outre les récompenses ci-dessus mentionnées, il a obtenu une médaille de première classe.

COUVREUX-DAGUIN (Auguste-Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Langres, le 14 février 1811, et fils d'un receveur particulier, étudia de bonne heure les questions de finances, et s'établit comme banquier dans sa ville natale, dont il fut maire, sous le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, les électeurs modérés de la Haute-Marne l'adoptèrent pour candidat à la Constituante. Élu, le dernier, sur sept, par 25 714 voix, il fit partie du Comité du travail et se mêla quelquefois aux discussions générales de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec la droite. Il appuya pourtant l'amendement Grévy et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota avec le parti de l'ordre, admit la proposition Rateau, ne fut pas réélu à la Législative, et reprit à Langres la direction de sa maison de banque.

COWLEY (Henry-Richard-Charles Wellesley, 2e baron), diplomate anglais, né à Londres en 1804, est fils de lord Wellesley, frère du duc de Wellington, qui représenta son pays dans presque toutes les cours de l'Europe. Il commença en 1824 sa carrière diplomatique comme attaché à Vienne, puis à la Haye; en 1832, il était secrétaire de légation à Stuttgart. A la fin de 1838, il vint à Constantinople, et fut à plusieurs reprises chargé de gérer l'ambassade en l'absence de sir Stratford Canning. En 1848, lord Cowley (il prit ce nom à la mort de son père, arrivée l'année précédente) eut à diriger en Suisse, comme ministre plénipotentiaire, des négociations délicates qui intéressaient la tranquillité des États voisins, et dut se rendre en mission spéciale à Francfort où siégeait l'Assemblée constituante. Accrédité, en 1851, près la Confédération germanique, il concourut, par ses conseils et son influence, au rétablissement du *statu quo* en Allemagne.

A l'avénement de Napoléon III au trône, personne ne parut au ministère de lord Derby plus propre que lord Cowley à préparer les bases d'une alliance durable entre la France et l'Angleterre, il fut appelé dans ce but à remplacer lord Normanby comme ambassadeur à Paris (1852). Il a représenté son pays, avec lord Clarendon, au congrès qui s'est tenu dans cette capitale le 25 février 1856. Lord Cowley est attaché au parti libéral.

COWPER (Georges-Auguste-Frédéric Cowper, 6e comte), homme politique et pair d'Angleterre, né, le 26 juin 1806, à Londres, appartient à une famille élevée, en 1706, à la pairie héréditaire, et qui compte parmi ses membres Thomas Cowper, poëte distingué du dernier siècle. Sous le nom de vicomte Fordwich, son deuxième titre nobiliaire, il servit quelque temps dans les gardes et représenta, de 1830 à 1835, la ville de Canterbury à la Chambre des Communes, où il se distingua dans les rangs du parti libéral. Sous le premier ministère de lord Melbourne, son grand-père maternel, il remplit les fonctions de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (1834). Trois ans plus tard, il prendait les titres et la place de son père à la Chambre haute (1837). Il est lord-lieutenant du Kent. De son mariage avec la fille du comte de Grey (1833), il a cinq enfants, dont l'aîné, Francis-Thomas de Grey, vicomte Fordwich, né en 1834 à Londres, lui a succédé dans ses honneurs à l'époque de sa mort, arrivée le 15 avril 1856.

COWPER (William-Francis), politique anglais, frère du précédent, né, en 1811, à Brocket-Hall (comté de Herts), fit ses études à Oxford, entra au service militaire avec le grade d'enseigne et devint major d'infanterie en 1852. Envoyé, en 1835, à la Chambre des Communes par le bourg de Hertford qui, depuis un siècle, a toujours élu un membre de sa famille, il s'est montré fidèle aux doctrines des whigs. Son oncle, le vicomte Melbourne, auprès duquel il a fait l'apprentissage de la vie politique en qualité de secrétaire particulier, le nomma lord de la Trésorerie durant son second ministère (1837). Sous lord J. Russell, il a fait partie du conseil de l'Amirauté (1846-1852), et y est rentré à la chute du ministère Derby. Après avoir tenu quelques mois les fonctions de sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, lord Palmerston, dont il avait épousé la fille en premières noces, l'a mis à la tête du bureau de santé (août 1855), qu'il dirige de nouveau depuis septembre 1857, après avoir fait quelque temps partie du Comité d'éducation. Il est membre du Conseil privé. Il s'est marié en secondes noces avec la fille de l'amiral Tollemache (1848).

Un troisième frère des précédents, Charles-Spencer Cowper, né en 1816, entra, en 1834, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et exerça, de 1839 à 1843, l'emploi de secrétaire de légation à Stockholm. Il a épousé, en 1852, la veuve du comte d'Orsay.

CRAIK (George-Lillie), littérateur anglais, est né, en 1799, dans le comté de Fife (Écosse). Fils d'un maître d'école, il fit ses études théologiques à l'université de Saint-André dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais, emporté par ses goûts littéraires, il négligea de prendre ses degrés, et ouvrit un cours sur la poésie et les poëtes de l'Écosse. En 1824, il vint à Londres, où, pendant de longues années, il a mis sa plume au service de la Société pour la diffusion des connaissances utiles. En 1849, il a obtenu la chaire d'histoire et de littérature anglaise au collége de la Reine, à Belfast.

Le premier ouvrage de M. Craik, *l'Instruction acquise au milieu des obstacles* (Pursuit of knowledge under difficulties), est un de ceux qui l'ont fait le plus avantageusement connaître; il a paru sans nom d'auteur dans la *Bibliothèque de l'instruction amusante*. C'est sous sa direction qu'a été publiée la belle *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England). Il a encore écrit : *Esquisses d'une histoire de la littéra-*

Digitized by Google

ture depuis la conquête des Normands jusqu'au règne d'Élisabeth (6 vol.): *Histoire du commerce anglais* (3 vol.): *Études sur la vie et les ouvrages de Spencer* (Spencer and his poetry; 3 vol.): *de la Langue anglaise* (1 vol.), *le Roman de la pairie* (Romance of Peerage; 4 vol.), etc.

CRAMAYEL (René-Éleuthère FONTAINE, marquis DE), général français, sénateur, est né à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), le 14 juillet 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il devint sous-lieutenant de dragons et fit les guerres de 1806 à 1809 aux armées de Naples et d'Italie. Il suivit le maréchal Macdonald comme aide de camp en Espagne et en Allemagne, et gagna, dans la retraite de la Russie, les grades de capitaine et de chef d'escadron (1813). La Restauration l'admit dans le corps royal d'état-major, mais sans lui donner d'avancement. Nommé colonel en 1831, il remplit, à l'armée du Nord, les fonctions de chef d'état-major de la 3e division (1832), et passa, dans la même qualité, à Metz. Maréchal de camp en 1839, M. de Cramayel fut successivement appelé à commander les départements de l'Isère, de la Charente et d'Ille-et-Vilaine. Général de division le 12 juin 1848, il fut mis à la tête de l'École d'application d'état-major, chargé de l'inspection des écoles militaires, et attaché aux travaux de la carte de France. Il était en disponibilité depuis 1850, lorsqu'il a été nommé, en 1852, président du Comité supérieur d'état-major, et créé grand-officier de la Légion d'honneur. Il a été élevé, depuis, à la dignité de sénateur par décret du 19 juin 1854. Il fait aujourd'hui partie de la 2e section (reserve) de l'état-major général de l'armée.

CRANWORTH (Robert MONSEY ROLFE, 1er baron), chancelier et pair d'Angleterre, est né, en 1790, à Cranworth (comté de Norfolk). Fils d'un ecclésiastique, il fit ses études aux collèges de Bury-Saint-Edmoud et de Winchester, et passa ensuite à l'université de Cambridge, qui l'élut, en 1812, au nombre de ses agrégés. Ayant étudié le droit à l'École de Lincoln's Inn, il fut admis au barreau en 1816, et y gagna peu à peu une clientèle considérable par la solidité de ses connaissances, la rectitude de son jugement et un talent oratoire qui tient plus du raisonnement que de la passion. Il obtint, en 1832, le titre honorifique d'avocat du roi. Soutenu par les partisans des doctrines libérales, il entra, en 1832, à la Chambre des Communes pour le bourg de Penryn, qui le réélut jusqu'en 1839. Il débuta, dans les emplois publics, par la charge d'avoué-général, qu'il occupa dans les deux cabinets Melbourne, en 1834 et en 1835: la faveur du premier ministre lui valut d'abord le titre de chevalier (1835), puis un siége à la Cour suprême (1839).

Après la retraite de lord Cottenham, il fut l'un des commissaires chargés de tenir les sceaux, succéda, en 1850, à sir L. Shadwell comme vice-chancelier, et fut, quelques mois plus tard, élevé à la pairie avec la dignité de baron. Nommé président de l'une des cours de la chancellerie (1851), lord Cranworth fut appelé, par le comte d'Aberdeen, au poste eminent de grand chancelier d'Angleterre (décembre 1852), avec un traitement de 10 000 liv. (250 000 fr.). Il fait partie du Conseil privé depuis 1835. Marié depuis 1845, il n'a point d'enfants.

CRASSIER (Guillaume-Louis-Dominique-Joseph, baron DE), administrateur belge, né, à Maëstricht, le 20 juin 1804, fit ses études avec succès dans sa ville natale, et suivit à Liége les cours de la Faculté de droit. Reçu docteur en 1825, il se fit inscrire au barreau de Maëstricht. Après la révolution de 1830, il quitta cette ville, restée au pouvoir de la Hollande, et offrit ses services à la Belgique. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de procureur du roi à Malines, puis à Bruxelles. Le 22 mars 1842, il fut appelé au poste de secrétaire général du ministère de la justice, où il s'est maintenu jusqu'à ce jour. Issu d'une famille où s'est transmis le goût de la science, il a publié des *Recherches et dissertations sur l'histoire de la province de Liége* (1845, in-8).

CRAVEN (William CRAVEN, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1809, à Londres, descend d'un général distingué qui, en 1665, obtint pour ses services une pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, en 1825 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Warwick. De son mariage avec une fille de lord Verulam (1835) il a eu neuf enfants, dont l'aîné, William-Auguste-Frédéric, vicomte UFFINGTON, est né en 1838, près de Saint-Albans.

CRAWFORD (James LINDSAY, 24e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1783 à Balcarres (comté de Fife), descend de l'ancienne famille écossaise des Lindsay, qui fait remonter au XIVe siècle son titre de comte. Après avoir été élevé à l'université de Cambridge, il obtint, en 1826, une pairie anglaise et entra à la Chambre des Lords, où son nom a été mêlé à tous les actes du parti conservateur. De son mariage avec la fille de lord Muncaster (1811) il a quatre enfants, dont l'aîné est lord LINDSAY (voy. ce nom).

CREASY (Edward-Shepherd), historien anglais, est né, en 1812, à Bexley (comté de Kent). Fils du propriétaire de la *Brighton Gazette*, il fut élevé à Eton, et termina avec succès ses études à l'université de Cambridge. En 1834, il fut admis au barreau par la société de Lincoln's Inn. Ce n'est qu'en 1850 qu'il est entré dans l'enseignement auquel l'avaient préparé ses précédentes études: il obtint, à cette date, la chaire d'histoire ancienne et moderne à l'université de Londres. Parmi ses ouvrages, celui qui a fait le plus de bruit a pour titre: *les Quinze batailles décisives du monde* (Fifteen decisive Battles of the world; Londres 1851, in-8). Écrit dans un style attrayant, ce livre, grâce à l'humeur guerrière du public et aux récents événements d'Orient, s'imprimait pour la sixième fois en 1854. On a encore de M. Creasy: *Origine et progrès de la Constitution anglaise* (Rise and progress of the british Constitution; 1834, in-8; 2e édition, 1854), et une *Histoire des Ottomans* (History of the Ottoman Turks), dont il n'a encore paru qu'un volume.

CREDNER (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Waltershausen, près de Gotha, le 10 janvier 1797, et fils d'un diacre de cette ville, fut, des son enfance, destiné aux études théologiques et passa du gymnase de Gotha aux universités d'Iéna, de Breslau et de Halle. Après avoir demandé vainement une place de missionnaire, il alla achever ses études de théologie à Gœttingue, en 1821, tout en donnant des leçons particulières. Reçu docteur à Iéna, en 1828, il y y obtint deux ans après une chaire de théologie, et se fit connaître par une première publication: *le Prophète Joel* (Halle, 1831).

Appelé, en 1832, à Giessen comme professeur de théologie, il y fit des cours à la fois très-savants et très-orthodoxes sur l'ancien et le nouveau

Digitized by Google

Testament, et continua en même temps la série de ses travaux théologiques. Il donna successivement : *Introduction aux études bibliques* (Beitraege zur Einleitung in die biblischen Schriften), Halle, 1832-1838, 2 vol. ; *le Nouveau Testament, son but, son origine et son texte* (das Neue Testament, nach seinem Zweck, etc., Halle, 1841-1843, 3 vol. ; *Essai sur l'histoire du droit canon* (zur Geschichte des Kanons), Halle, 1843.

En 1845, les querelles religieuses soulevées à Leipsick donnèrent lieu à une publication importante de M. Credner : *de l'Église protestante allemande et du progrès fondé sur l'écriture sainte* (Berechtigung der protest. Kirche Deutschlands zum Fortschritt auf dem grunde, etc., Francfort, 1845), qui donna lieu à des réclamations très-vives de la part de M. de Linde, ministre de Hesse-Darmstadt. Les *Éclaircissements sur les questions religieuses du temps* (Erœrterungen Kirchlicher Zeitfragen), que M. Credner fit paraître, en 1846, à Francfort, sont un nouveau plaidoyer contre l'Église protestante. Il a encore donné depuis une *Histoire du nouveau Testament* (Geschichte des Neuen Testament), Francfort, 1852, destinée à compléter une *Introduction au nouveau Testament* (Einleitung in das Neue Testament), dont le premier volume avait paru à Halle dès 1836.

CRELINGER (dame Augusta Düring, célèbre actrice allemande, née à Berlin, en 1795, dédébuta, en 1812, par le rôle de Marguerite, dans *le Vieux garçon* (der Hagestolz) d'Iffland. Sous l'administration du comte Brühl, et après avoir épousé, en 1817, l'acteur Stich, elle acquit une grande réputation. Veuve en 1824, elle se maria en secondes noces avec Otto Crelinger, dont elle prit le nom, et c'est celui sous lequel elle est encore connue aujourd'hui. Mme Crelinger, qui est restée constamment fidèle au théâtre de la cour de Berlin, excelle dans le genre tragique. Ses principaux rôles ont été ceux d'Iphigénie, de Léonore, de la comtesse Terzky, d'Orsina et de lady Macbeth. Depuis un certain temps elle joue les rôles de mères, et malgré son âge, elle se ditingue encore par le profond sentiment avec lequel elle entre dans l'esprit de ses personnages, et par son enthousiasme pour l'art.

Ses deux filles du premier lit, Mlles Bertha et Clara Stich, ont débuté au théâtre en 1834. Mlle Bertha s'est retirée du théâtre pour faire un brillant mariage; Mlle Clara, veuve, depuis 1849, de l'acteur Hoppe, jouit à un haut degré de la faveur du public de Berlin, et brille dans les rôles de sentiment.

CRELLE (Auguste-Léopold), mathématicien et ingénieur allemand, est né, le 17 mars 1780, à Eichenwerder, près Wriezen, en Prusse. Malgré un goût prononcé pour les mathématiques, il fut forcé par sa famille d'entrer dans l'administration des ponts et chaussées, et, s'y étant distingué de bonne heure par son aptitude, il parcourut rapidement les grades inférieurs et faisait partie, vers 1815, du conseil supérieur des bâtiments civils à Berlin, ainsi que de la direction des travaux publics. Il a présidé à l'ouverture de la plupart des voies de grande communication en Prusse, de 1816 à 1826, et a été chargé des études du chemin de fer entre Berlin et Potsdam, un des premiers exécutés en Allemagne. Toutefois, M. Crelle ne négligea pas un seul instant les mathématiques, l'objet de ses prédilections. En 1824, une place qui l'attacha au ministère de l'instruction publique lui permit de s'y adonner entièrement. Deux ans plus tard parut, sous sa direction, le *Journal de mathématiques pures et appliquées* (Journal fur reine und angewandte Mathematik), qui s'est acquis une place très-honorable dans la science; on y trouve, au milieu des communications intéressantes que ne cessent de lui adresser les savants étrangers, une série de mémoires de M. Crelle, notamment sur l'algèbre et la géométrie. Quelques-uns ont été réimprimés, entre autres l'*Exposé encyclopédique de la théorie des nombres* (Encyclop. Darstellung der Theorie der Zahlen, Berlin, 1845), etc. Il a également fondé le *Journal d'architecture* (Journal für Baukunst, Berlin, 1828-1851; 30 vol.), où il a lui-même inséré divers articles remarquables particulièrement sur les questions de chemins de fer. M. Crelle, obligé par sa santé en 1849, de quitter le service de l'État, est depuis 1828, membre de l'Académie des sciences de Berlin.

Parmi les ouvrages de ce savant, nous citerons : *Essai sur le calcul avec des quantités variables* (Versuch über die Rechnung mit veraenderlichen Groessen, Goettingue, 1811); *Recueil de dissertations et de notices mathématiques* (Sammlung mathematischer Aufsaetze und Bemerkungen, Berlin, 1820-1822; 2 vol.); la traduction en allemand des *Éléments de géométrie* de Legendre (Berlin, 1822; 4e édit., 1845); *Tables arithmétiques*. (Rechnentafeln, Ibid., 1822); *Essai d'une théorie générale des facultés analytiques* (Versuch einer allgemeinen Theorie der analytischen Facultaeten, Ibid., 1823); *Traité d'arithmétique et d'algèbre* (Lehrbuch der Arith. und Algebra, Ibid., 1825); *Manuel de l'art d'arpenter et de niveler* (Handbuch des Feldmessens und Nivellirens, Ibid., 1826); *Manuel élémentaire de géométrie* (Lehrbuch der Elemente der Geometrie, Ibid., 1826-1827, 2 vol.); *Tables pour faciliter les calculs* (Erleichterungstafeln für jeden der zu rechnen hat, Ibid., 1836), etc., etc.

CRÉMIEUX (Isaac-Adolphe), célèbre avocat français, ancien membre du gouvernement provisoire et ministre, est né à Nîmes, de parents israélites, le 30 avril 1796. Après avoir achevé ses classes à Paris, au collége Louis-le-Grand, il suivit à Aix les cours de la Faculté de droit, fut reçu avocat en 1817 et prit place au barreau de sa ville natale. Il montra beaucoup de talent et de courage dans plusieurs procès politiques, et osa, l'un des premiers, dénoncer en plein tribunal le fameux Trestaillon, chef des assassins du Midi et trouva dans cette occasion un des plus beaux triomphes oratoires. Son libéralisme bien connu ne l'empêcha point, après 1830, de défendre devant la Cour des Pairs un des ministres de Charles X, M. Guernon-Ranville. Ce fut son premier échec; après un exorde long et pénible, il tomba évanoui. On sait que son client fut condamné.

M. Crémieux se fixa définitivement à Paris en achetant la charge d'avocat à la Cour de cassation de M. Odilon Barrot. Il offrit ses services au parti radical et plaida pour le *National*, pour *la Tribune*, pour les accusés d'avril, etc. Pendant les débats de la question d'Orient, en 1840, il prit avec beaucoup de zèle la défense de ses coreligionnaires et fit le voyage de Russie, pour éclairer le gouvernement sur leur situation et leurs intérêts. En 1842, M. Crémieux entra à la Chambre comme député de l'arrondissement de Chinon, qui le réélut en 1846. Sans rompre entièrement avec la monarchie de Juillet, il fit une guerre très-vive au ministère Guizot, et se distingua parmi les promoteurs de l'agitation réformiste. Durant les journées de Février, il se trouva aux Tuileries, parmi les personnes qui pressèrent le roi Louis-Philippe d'abdiquer, et il se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans.

Digitized by Google

Il se rendit à la Chambre pour appuyer cette résolution; mais la salle était déjà envahie : entraîné par le mouvement, il fit partie du gouvernement provisoire, et s'associa, non sans hésitation, à la proclamation de la République.

Dans le partage du pouvoir, M. Crémieux prit possession du ministère de la justice, où il fut maintenu par la Commission exécutive. Il s'exposa, dans l'exercice de ses fonctions délicates, aux reproches contradictoires des démocrates extrêmes qui blâmèrent l'excès de sa modération, et des royalistes qui lui firent un crime de quelques destitutions contraires au principe de l'inamovibilité des magistrats. Le département de la Seine et celui d'Indre-et-Loire pour lequel il opta, l'envoyèrent en même temps à l'Assemblée constituante, devant laquelle il rendit compte de ses actes, comme membre du gouvernement provisoire et comme ministre. Mais un mois plus tard, lors de la première demande d'autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à propos de l'attentat du 15 mai, le vote de M. Crémieux en faveur de son collègue, parut à MM. Portalis et Landrin, organes du ministère public, le désaveu des ordres auxquels ils avaient obéi en formant cette demande; ils donnèrent leur démission qui entraîna celle du ministre (7 Juin).

Comme représentant, M. Crémieux, dans les questions de principes, ne se sépara point de la gauche démocratique, mais il témoigna peu de sympathie pour le gouvernement du général Cavaignac, et, seul des huit représentants d'Indre-et-Loire, favorisa la candidature de Louis-Napoléon. Pourtant, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la Montagne et fut un des orateurs les plus ardents de l'opposition, surtout dans les débats relatifs à la suppression des clubs. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit de toutes ses forces la coalition des anciens partis, et ne fit point de concession à la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut arrêté et conduit à Mazas; depuis, il s'est tenu en dehors des affaires publiques et s'est renfermé dans les occupations du barreau, où son talent et la dignité de son attitude lui ont acquis l'estime générale.

Habile jurisconsulte, et connu comme un des auteurs du *Code des codes* (1835, in-4), M. Crémieux, dit *le Livre des orateurs*, « a la parole franche, un organe mordant, une dialectique abondante, animée, spirituelle, une réplique heureuse. » On a beaucoup plaisanté sur la laideur presque proverbiale de son visage; mais, sous un masque dont il est le premier à rire, on a toujours trouvé en lui l'âme d'un citoyen et l'esprit élevé d'un artiste.

CREMORNE (Richard Dawson, 3e baron), pair d'Angleterre, né, en 1817, à Ballyfin (comté de la Reine), appartient à une famille irlandaise. Il siége à la Chambre des Lords depuis 1847, époque où il a obtenu une pairie anglaise sous le titre de baron Dartrey. C'est un des membres les plus éclairés du parti libéral. Marié en 1841 avec miss Stanley, il a cinq enfants, dont l'aîné, Vesey Dawson, est né en 1842 à Londres.

CRÉPU (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), en 1796 et fils d'un avocat, se livra lui-même à l'étude du droit, mais il abandonna bientôt le barreau pour le journalisme. Sous la Restauration, il rédigea le *Journal libre de l'Isère*. Après la révolution de Juillet, il devint redacteur en chef du *Dauphinois*, puis du *Patriote des Alpes*, et fut nommé, en 1834, conseiller municipal de Grenoble. Il s'appliquait alors à l'étude des questions économiques. En 1847, il prit une part active à la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, il fit partie de la Commission départementale de l'Isère, et fut nommé représentant du peuple par 105 200 suffrages, le sixième sur une liste de quinze élus. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, approuva l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique napoléonienne. Élu membre du conseil d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Mais bientôt après il reparut à l'Assemblée législative, où il continua de voter avec le parti démocratique. Le coup d'État du 2 décembre l'a jeté en dehors de la carrière politique.

CRESPEL DE LATOUCHE (Louis), ancien représentant du peuple français né à la Roche-Bernard, le 31 mai 1808, étudia le droit et acheta une charge d'avoué à Nantes. Avant 1848, il appartenait à la fraction du parti légitimiste représentée dans la presse par la *Gazette de France*, et, comme membre du conseil municipal, il combattit constamment l'administration. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs du Morbihan et fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur douze, par 60000 suffrages. Membre des Comités des finances et de l'instruction publique, il vota ordinairement avec l'extrême droite, repoussa l'ensemble de la Constitution, et s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit point d'opposition à la politique de l'Élysée, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de voter toutes les mesures hostiles à la République, adopta la loi du 31 mai et demanda la révision de la Constitution, tout en se prononçant contre la politique propre de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il n'a point reparu dans les assemblées politiques, mais il a fait partie du conseil général de son département.

CRESPEL-DELLISSE (Louis-François-Xavier-Joseph), industriel et agronome français, né à Lille, le 22 mars 1789, fonda dans cette ville, avec MM. Dellisse et Passy, la première fabrique importante de sucre indigène (1810). Des prisonniers espagnols y importèrent les moyens de faire la concurrence aux colonies. De 400 kilogrammes obtenus la première année, le produit s'éleva, dès la seconde, à 10 000, et cette maison fut presque la seule qui se maintint au milieu des désastres de 1812. Plus tard, M. Crespel-Dellisse étendit encore cette industrie nationale, l'introduisit à Arras, puis dans quatre départements voisins du Nord, l'Aisne, l'Oise, le Pas-de-Calais et la Somme, et fonda successivement dix-neuf établissements agricoles, tous dépendant de la raffinerie centrale d'Arras, et complétés par un atelier général de construction pour les besoins de cet immense matériel. Les usines de cet industriel entrent annuellement pour près de 4 millions dans les 75 que fournit toute la France. Ses travaux ont été en 1824 l'objet d'un rapport du comte Chaptal, et la Société d'encouragement lui a décerné sa grande médaille d'or.

CRESWICK (Thomas), peintre anglais, né à Sheffield en 1811, fut élève de l'Académie de Londres, et commença, dès 1828, à prendre part aux expositions annuelles de cette Société, qui

Digitized by Google

le nomma associé en 1842, et membre titulaire en 1851. Ses productions les plus connues sont des *Vues d'Écosse*, *du Derbyshire* et *du pays de Galles*, et *le Passage du gué* (1855). Cet artiste, qui est fort goûté en Angleterre, n'a rien obtenu à l'Exposition universelle de Paris, où il avait envoyé trois tableaux. Il excelle dans le genre pittoresque, quoiqu'on lui reproche des effets exagérés, des perspectives à vol d'oiseau et des plans détachés comme des coulisses de théâtre.

CRÉTINEAU-JOLY (Jacques), littérateur français, né à Fontenay (Vendée), le 23 septembre 1803, fut chargé à dix-neuf ans d'une classe de philosophie, voyagea ensuite en Italie et en Allemagne et débuta, dans la littérature, par des essais poétiques : *Chants romains* (1826, in-18); *les Trappistes* (Angoulême, 1823, in-8); *Inspirations poétiques* (Ibid., 1829, in-12). Après la révolution de Juillet, il fonda un journal légitimiste, *le Vendéen;* de 1834 à 1838, il rédigea *l'Hermine*, de Nantes; puis, il devint directeur de *l'Europe monarchique*.

Outre une nouvelle intitulée : *Un fils de pair de France* (1839, in-8), M. Crétineau-Joly a publié plusieurs ouvrages historiques relatifs aux luttes soutenues par les Vendéens contre la Révolution : 1793-1815-1832; *Épisodes des guerres de la Vendée* (1834, in-8); *Histoire des généraux et chefs vendéens* (1838, in-8); *Histoire de la Vendée militaire* (1840-1841, 4 vol. in-8; 2e édition, augmentée de plus de 1000 pages de nouveau texte, 1843, 4 vol. in-12), livre qui a valu à l'auteur une décoration de la part du gouvernement russe. On lui doit encore une *Histoire des traités de* 1815 *et de leur exécution*, *publiée sur des documents officiels et inédits* (1842, in-8).

Partisan de l'autorité absolue en religion comme en politique, M. Crétineau-Joly a montré beaucoup de zèle pour la cause des jésuites. Il a fait paraître une *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur des documents inédits et authentiques* (1844-1846, 6 vol. in-8, ornés de portraits et d'autographes des principaux personnages de la Société; autre édition, 6 vol. in-18). Ce sont aussi les doctrines ultramontaines qui lui ont inspiré les deux lettres contre le P. Theiner : *le Pape Clément XIV* (Paris et Lyon, 1853, in-8), et ses *Scènes d'Italie et de Vendée* (1853, in-18).

CRETON [de la Somme], ancien député français et représentant du peuple, né à Amiens en 1794, fit son droit à Paris, et s'établit comme avocat dans sa ville natale. En 1846, il entra à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 137 995 suffrages, le second des quatorze élus du département. Secrétaire du Comité de la justice, il se montra très-hostile à la République et demanda des comptes sévères au gouvernement provisoire, sans faire accueillir par l'Assemblée ses défiances et ses imputations. Il vota contre le bannissement de la famille d'Orléans, pour les deux Chambres, pour le vote à la commune, contre le crédit foncier, contre la réduction du sel, etc.; mais il sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint contre les démocrates le gouvernement de Louis-Napoléon, refusa l'amnistie aux transportés, et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la coalition formée par les anciens partis, et s'associa à toutes les mesures de compression; mais, fidèle au parti orléaniste, il protesta contre la politique particulière de l'Élysée. Il présenta vainement une proposition tendant à rappeler en France les anciennes familles royales. Depuis le coup d'État du 2 décembre, resté en dehors de la scène politique, il a repris sa place au barreau d'Amiens.

CREUZER (Georges-Frédéric), philologue allemand et un des doyens du monde savant, est né à Marbourg (Hesse électorale) le 10 mars 1771. Après avoir fait de longues études dans sa ville natale, à Iéna, à Wetterau et à Leipsick, il obtint, en 1802, une chaire à l'université de Marbourg. Nommé, en 1804, professeur de philologie et d'histoire ancienne à l'université de Heidelberg, il a occupé cette place pendant près de 44 ans de la manière la plus distinguée. C'est à lui que la ville d'Heidelberg doit la fondation de son séminaire de philologie, toujours si prospère. M. Creuzer, membre associé de l'Institut depuis 1825, ne s'est retiré dans la vie privée qu'en 1848, et si l'âge l'a forcé de renoncer aux fatigues de l'enseignement, il n'a pas interrompu ses études, ni même ses publications.

Toute la vie de ce savant éminent a été consacrée à l'étude de l'antiquité. D'importants ouvrages ont été les résultats de ses travaux assidus. On en cite en première ligne deux auxquels son nom est resté plus particulièrement attaché : *Symbolique et mythologie des anciens peuples, notamment des Grecs* (Symbolik und Mythologie der alten Vœlker besonders der Griechen, Leipsick, 1810-1812, 4 vol.), dont une deuxième édition, avec une suite par François-Joseph Mone, directeur des archives de Carlsruhe est intitulée : *Histoire du monde païen dans l'Europe septentrionale*, Ibid., 1820-1823, 6 vol.; 3e édit., Leipsick et Darmstadt, 1837-1844, 4 vol.); puis l'édition complète de Plotin : *Opera omnia Plotini* (Oxford, 1835, 3 vol.).

La *Symbolique* de M. Creuzer, que la remarquable traduction de M. Guigniaut a fait connaître en France par une interprétation souvent originale, est un des ouvrages fondamentaux de la science moderne sur l'histoire des religions des anciens peuples. Il a été pourtant en Allemagne l'objet de sérieuses attaques. G. Hermann a combattu les opinions et la méthode de l'auteur dans ses *Lettres sur Homère et sur Hésiode* (Heidelb., 1818), et dans son écrit *sur l'Essence de la mythologie et la manière de la traiter*. J. H. Voss a publié une *Antisymbolique* (Stuttg., 1824-1826), et M. Lobeck a dirigé contre M. Creuzer son livre intitulé *Aglaophamus*. L'édition de Plotin est aussi un monument d'érudition, et elle devra nécessairement servir de guide, dans tous les pays, à tous les éditeurs commentateurs ou traducteurs de l'illustre néoplatonicien.

Parmi les autres travaux de M. Creuzer, on remarque : *Art historique des Grecs* (Historische Kunst der Griechen, Leipsick, 1803); *Dionysus seu commentationes de rerum bacchicarum orphicarumque originibus et causis* (Heidelberg, 1808, 2 vol.); *Esquisse des antiquités romaines* (Abriss der œmischen Antiquitaeten, Leipsick et Darmstadt, 1824, 2e édit., 1829); *Explication d'un vase antique d'Athènes avec peinture et inscription* (Darmstadt, 1832); *Documents pour servir à l'histoire de l'ancienne civilisation romaine aux bords du Haut-Rhin et du Neckar* (zur Geschichte altrœmischer, Cultur, etc., Leipsick et Darmstadt, 1833); *Matériaux pour la connaissance des gemmes* (zur Gemmenkunde, Darmstadt, 1834); *Études pour servir à l'histoire romaine et à la connaissance de l'antiquité* (zur œmischen Geschichte und Alterthumskunde, Ibid., 1836), ouvrage tra-

Digitized by Google

duit en français dans les *Annales de l'Institut* (t. XIV, série 2e. Paris, 1840); *le Mithreum de Neuenheim* (Heidelberg, 1838), etc., etc.

Une partie de ces ouvrages ont été réunis dans la publication intitulée : *Écrits allemands* (Deutsche Schriften, Leipsick et Darmstadt, 10 vol., 1837-1848). Le dernier volume contient la biographie de l'auteur écrite par lui-même et publiée sous ce titre : *Souvenirs de la vie d'un vieux professeur* (Aus dem Leben eines alten Professors). Les principaux discours et dissertations de M. Creuzer se trouvent réunis dans sa dernière publication : *Friderici Creuzeri opuscula selecta* (Leipsick, 1854). On y remarque surtout trois discours en l'honneur des professeurs *Curtius*, *Tiedemann* et *Boldinger*, et une *Inscriptio lapidaria in laudem typographiæ*.

CREWE (Hungerford CREWE, 3e baron), pair d'Angleterre, né, en 1812, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1806, à la pairie héréditaire. Entré, en 1835, à la Chambre des Lords, il s'y est associé à la politique du parti libéral.

CRILLON (Marie-Gérard-Louis-Félix-Rodrigues de BERTON DES BALBES, duc DE), général français, né, à Paris, le 15 décembre 1782, est issu de l'antique famille provençale illustrée par le compagnon d'armes d'Henri IV. Il fit ses premières armes comme aide de camp du général Dessoles et prit part à quelques campagnes, mais sans obtenir beaucoup d'avancement. Lorsque Louis XVIII reconstitua sa maison militaire (1814), il entra dans les mousquetaires gris et fut nommé, à la suppression de ce corps, colonel de la légion des Basses-Alpes, devenue, en 1820, le 2e régiment d'infanterie légère. Durant la guerre d'Espagne, il fut placé à l'avant-garde de l'armée, entra le premier dans Madrid, et se distingua en Andalousie par l'occupation de San Lucar et d'Algesiras. Il y apprit sa nomination au grade de maréchal de camp (11 août 1823).

Dès 1820, M. de Crillon avait succédé à son père, officier général de l'ancien régime, dans le titre de duc et la dignité de pair de France. Au Luxembourg, il se fit remarquer, dans mainte discussion, par son esprit de modération et par son respect pour la Charte constitutionnelle. Après 1830, il se rallia à la monarchie nouvelle, vota toutefois en faveur de l'hérédité de la pairie, et rentra dans la vie privée lors de l'avènement de la République. Comme général de brigade, il fait partie de la réserve. En 1806, il a épousé Mlle de Mortemart, dont il n'a eu que des filles. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

CRILLON (Louis-Marie-Félix-Prosper, marquis DE), frère du précédent, né le 30 juillet 1784, a fait les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France. En 1830, il a succédé dans la pairie à son beau-père, le marquis d'Herbouville. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

CROFTON (Edward CROFTON, 1er baron), pair représentatif d'Irlande, est né, en 1806, à Londres. Il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1840, et s'associa à la politique du parti conservateur. Sous l'administration de lord Derby (1852), il occupa, dans la maison de la reine, la charge de chambellan. En 1833, il a épousé une fille du marquis d'Anglesey.

CROIX D'HEUCHIN (Ernest-Charles-Eugène-Marie, marquis DE), sénateur français, est né à Paris le 27 août 1803. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fit la campagne d'Espagne en qualité de sous-lieutenant, et sa belle conduite dans plusieurs engagements fut récompensée par la croix d'honneur (1823). Il était capitaine de hussards lorsqu'il quitta le service (1832), pour exploiter ses grands domaines de Normandie. Il a créé, dans le département de l'Eure, quelques établissements industriels. M. de Croix passe pour posséder des connaissances fort étendues sur les races chevalines et l'amélioration dont elles sont susceptibles. Depuis 1827, il a fait partie d'un grand nombre de commissions hippiques. Il a été appelé au nouveau Sénat dès la création (janvier 1852). Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

CROKER (John-Wilson), littérateur politique irlandais, est né à Galway en 1780. Fils d'un administrateur du comté de Waterford, T. Crofton Croker, qui a laissé d'excellentes *Recherches historiques sur le midi de l'Irlande* (1824, in-4), il fut élevé à l'université de Dublin qui lui conféra, en 1800, le grade de bachelier ès arts. Admis au barreau (1802), il fut élu, en 1807, député pour le bourg de Downpatrick et garda jusqu'en 1832 son siége à la Chambre des Communes dans les rangs du parti tory. De 1809 à 1830, il occupa les fonctions importantes de secrétaire en chef de l'Amirauté et reçut le titre de conseiller privé en 1828. Après le vote qui accueillit le bill de réforme dont il s'était montré un des plus violents adversaires, il refusa, malgré des instances renouvelées, de reprendre sa place au parlement, et consacra tous ses loisirs aux lettres, qui jusqu'alors avaient été son délassement favori.

Homme politique avant tout et tory de la nuance libérale de Canning, son ami, M. Croker a mis de bonne heure sa plume mordante au service de ses opinions; la *Quarterly Review* a inséré de lui une foule d'articles où les coryphées du parti whig sont attaqués avec une extrême vivacité, entre autres lord John Russell et M. Macaulay. Ses œuvres purement littéraires sont nombreuses, et ont pour principal mérite cette verve caustique qui semble propre aux écrivains irlandais. On cite de lui des poésies sur les victoires de l'Angleterre : *Trafalgar* (Songs of Trafalgar; 1805), *Talaveyra* (the Battle of Talavera; 1809); et sur la mort du ministre Canning (1827); des esquisses de littérature légère : *Épîtres familières à Frédéric Jones, esq.* (Familiar epistles), le premier livre sorti de sa plume; *On écrit de Canton* (Letter from Canton), revue satirique de la haute société de Dublin; *Essais sur le passé et le présent de l'Irlande* (Sketches of Ireland, past and present), où l'auteur se prononce énergiquement pour le maintien de l'union anglaise; *Lettres sur la guerre de* 1814 *avec l'Amérique* (1815); *Récits tirés de l'histoire de l'Angleterre à l'usage des enfants* (Stories from the history of England), que Walter Scott, dans une préface, déclare avoir pris pour modèles de ses chroniques; un *Historique militaire de la révolution de Juillet* (Military events, 1830, etc.). Il a donné, en 1850, d'après le propre journal manuscrit du roi : *une Relation du départ de Louis-Philippe, au 24 février*. Elle a été traduite dans la *Revue britannique* et publiée à part (Paris 1850, in-8).

On doit encore à M. Croker une version anglaise de l'*Ambassade de Bassompierre en Angleterre*, des éditions annotées des *Lettres de lady Hervey*, des *Souvenirs* de son mari relatifs au règne de Georges II, et de la *Vie de Johnson* de Boswell. En 1855, il a commencé, de concert avec M. Peter Cunningham, une réimpression complète des *Œuvres de Pope*. Cet écrivain a, depuis maintes années, établi sa résidence dans le domaine de West Moulsey (comté de Surrey). — Il est mort à Hampton, le 10 août 1857.

Digitized by Google

CRONHOLM (Abraham), historien suédois, né, le 22 octobre 1809, à Landskrona (Scanie) où son père était bourgmestre, fit ses études à l'université de Lund (1825-1829); il y est devenu professeur ordinaire d'histoire septentrionale (1832). Il est membre de plusieurs Sociétés savantes de Suède ou de l'étranger. On lui doit plusieurs importantes publications historiques : *les Waringues* (Wæringarne; Lund, 1832, in-8); *Souvenirs de l'ancien Nord* (Forn-nordiska-Minnen; 1833-1835, 2 vol. in-8); *la Ligue catholique et les Huguenots* (Catolska Ligan og Huguenoterna; 1839, in-8); *de Snorronis Sturlonidis historia* (1843, in-8); *de Suecix nobilium ordine ante unionem Calmariensem instituto* (1847-1848, 5 parties in-8); *Histoire politique de la Scanie, d'après des sources imprimées ou manuscrites* (Skanes politiska historia efter tryckta och otryckta Kællor; 1846-1851, 2 vol. in-8); *la Guerre de Trente Ans* (Trettioarigakriget; Norkœping, 1847-1849, avec 1 carte et 9 plans), en collaboration avec G. H. Mellin; *Histoire de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe* (Sveriges Historia under Gustav II Adolphs Regering; 1857, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré activement au *Dictionnaire biographique des hommes connus de la Suède* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Mæn; 1835-1857, 23 vol. in-8).

CROSNIER (François), administrateur français, député au Corps législatif, né à Paris, vers 1798, est le fils des anciens concierges de l'Opéra, où sa mère a gardé ce poste plus de trente-cinq ans. Il s'occupa d'abord de littérature, écrivit des vaudevilles, puis se jeta dans les affaires. Sa fortune lui permit de prendre, en 1830, la direction de la Porte-Saint-Martin, théâtre alors déchu, qu'il remit florissant aux mains d'Harel, en 1832. Cinq ans après, il obtint le privilége de l'Opéra-Comique, dont la situation était également compromise, et lui rendit en moins de huit années une prospérité qui ne s'est plus arrêtée depuis. Enfin, en novembre 1854, M. Crosnier fut appelé, comme administrateur général, à remplacer M. Roqueplan dans la direction de l'Académie de musique; il y ramena le système de la régie par l'État, fit jouer les *Vêpres siciliennes* et *la Fonti*, montés par son prédécesseur, reçut et monta, pour sa part, *Pantagruel*, *le Corsaire*, *la Rose de Florence*, etc., et eut à lutter contre les prétentions dès lors croissantes des premiers sujets. Il a cédé ses fonctions, en juin 1856, à M. Alph. Royer (voy. ce nom), et a reçu, en prenant sa retraite, le titre de commandeur de la Légion d'honneur.

M. Crosnier, qui est depuis longtemps un des riches propriétaires des environs de Vendôme, est entré au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, en 1852, pour le département de Loir-et-Cher. Il a été réélu en 1857.

CROSSLAND (mistress). Voy. TOULMIN (miss.)

CROUSEILHES (Marie-Jean-Pierre-Pie DOMBIDAU, baron DE), magistrat français, ancien pair et ministre, sénateur, né à Oleron (Basses-Pyrénées), le 11 juillet 1792, dut à la faveur de son oncle, qui était évêque de Quimper, un avancement rapide dans la magistrature. Il venait de terminer ses études de droit et d'être reçu avocat lorsqu'il fut nommé, pour son début, avocat général à la Cour royale de Pau (1816). En 1820, il entrait au conseil d'État en qualité de maître des requêtes; en 1823, il était chargé de la direction des colonies, et, en 1824, M. de Peyronnet le choisit pour secrétaire général du ministère de la justice. Il fut dédommagé de la perte de ces fonctions passagères par le titre de conseiller à la Cour de cassation (1827), où ses profondes connaissances et ses services étaient appréciés même des adversaires de ses doctrines politiques.

Le 4 mai 1845, M. de Crouseilhes fut appelé à siéger au Luxembourg; il s'y occupa surtout des questions qui se rattachaient à la jurisprudence. En 1849, les électeurs des Basses-Pyrénées lui confièrent le soin de les représenter à l'Assemblée législative: il donna aussitôt sa démission de conseiller à la Cour de cassation et vint grossir les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines. Ministre de l'instruction publique du 10 avril au 26 novembre 1851, il tempéra, par la bienveillance de son caractère, les rigueurs dont le corps enseignant était alors l'objet. Après le coup d'État, il fut élevé à la dignité de sénateur par le décret constitutif du 26 janvier 1852. M. de Crouseilhes a la réputation d'un savant légiste; néanmoins il ne s'est fait connaître par la publication d'aucun ouvrage. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 28 octobre 1851.

CROWE (Catherine STEVENS, mistress), femme de lettres anglaise, née, vers 1803, à Borough Green (comté de Kent), épousa, en 1822, un lieutenant-colonel de l'armée anglaise. Son début dans la carrière littéraire fut une tragédie classique, *Aristodème* (1838), qui passa à peu près inaperçue. Comprenant qu'elle avait fait fausse route, elle adopta un genre plus goûté du public qui, cette fois, n'eut que des encouragements à lui donner. Elle écrivit plusieurs romans : *les Droits du seigneur* (Manorial Rights) et *les Aventures de Suzanne Hopley* (Suzan Hopley's adventures), dont le théâtre rendit le sujet populaire; *Lilly Dawson* (1847), où elle démontrait l'influence des passions sur le développement de l'intelligence; *les Aventures d'une Beauté* (The Adventures of a Beauty, 1850) et *Linny Lockwood* (1854, in-8).

La traduction qu'elle donna, en 1848, de *la Voyante de Prévorst* (the Seeress of Prevorst) du docteur Justinus Kerner, amena mistriss Crowe à étudier les phénomènes du magnétisme animal, et, s'engageant même fort avant dans cette voie périlleuse, elle publia successivement : *le Côté sombre de la Nature* (the Night Side of Nature; 1848), recueil très-curieux de récits, d'accidents et d'observations qui se rattachent au monde surnaturel; et une série de contes fantastiques, *Lumière et Ténèbres*, ou *Mystères de la vie* (Light and Darkness, 1852).

CROY-DULMEN (*Alfred*-François-Frédéric-Philippe), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 22 décembre 1789, a succédé, le 19 octobre 1822, à son père le duc *Auguste*-Philippe, comme possesseur de la seigneurie de Dulmen dans la Westphalie prussienne, laquelle compte plus de 16 000 habitants, et de vastes propriétés en Belgique et en France, notamment de la terre de Croy en Picardie, érigée en duché le 4 juillet 1598. Il fut nommé, en 1824, membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne, et, en 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse.

De son mariage avec *Eléonore*-Wilhelmine-Louise, fille de feu Constantin, prince de Salm-Salm, née le 6 décembre 1794, il a huit enfants dont les aînés sont: *Léopoldine*-Auguste-Jeanne-Françoise, née le 9 août 1821, mariée le 13 juillet 1841 à son cousin germain le prince *Emmanuel* (voy. ci-dessous), et le prince héréditaire *Rodolphe*-Maximilien-Louis-Constantin, né le 13 mars

Digitized by Google

1823, marié le 15 septembre 1853 à la princesse *Nathalie*, née le 31 mai 1835, fille d'Eugène, prince de Ligne.

La maison de Croy-Dulmen comprend en outre la sœur du duc actuel : *Stéphanie*-Victorine, née le 5 juin 1805, veuve le 5 août 1846, de Benjamin, prince de Rohan-Rochefort; et ses deux frères : le prince *Ferdinand*-Victorin-Philippe, et le prince *Philippe*. Le premier, né le 31 octobre 1791, est général major au service des Pays-Bas; il a épousé, le 3 septembre 1810, la princesse *Constance*-Anne-Louise, fille de feu Emmanuel prince de Croy-Solre, née le 9 août 1789, dont il a une fille, *Augustine*-Adelaïde-Emmanuelle-Constance, née le 7 août 1815, mariée le 13 juin 1836 au prince Alfred de Salm-Salm, et trois fils : *Emmanuel*, né le 13 décembre 1811 marié à sa cousine germaine *Léopoldine; Maximilien*, né le 24 janvier 1821, qui, depuis 1839, porte le nom de Croy-Havré, comme héritier testamentaire de feu le duc Joseph de Croy-Havré; et *Juste*, né le 19 février 1824, marié le 18 septembre 1854 à *Marie*-Joséphine-Madeleine, née comtesse d'Ursel. Le prince *Philippe*, né le 26 novembre 1801, est général major au service de Prusse, commandant d'une brigade de cavalerie, et aide de camp de Frédéric-Guillaume IV; il a épousé le 28 juillet 1824 la princesse *Jeanne*-Wilhelmine-Auguste, née le 5 août 1796, fille de feu Constantin, prince de Salm-Salm, dont il a sept enfants.

CRUIKSHANK (Georges), fameux caricaturiste anglais, est né à Londres vers 1794. Fils d'un dessinateur de quelque mérite, qui l'initia dès l'enfance aux principes de son art, il fut d'abord marin et acteur, et ne songea à tirer parti de son crayon que pour venir en aide à sa famille. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il s'associa avec un journaliste pour publier *le Météore*, recueil illustré qui n'eut qu'une existence éphémère. Ce fut vers 1815 qu'il se fit connaître dans un genre très-goûté des Anglais, et où il devait acquérir un grand savoir-faire. Ses premières séries de caricatures morales et politiques eurent beaucoup de vogue; *la Maison du marin*, *l'Homme de la lune*, *le Cordonnier politique*, *l'Échelle du mariage*, sont des créations aussi amusantes qu'originales. *La Vie de Londres* et *la Vie de Paris*, accompagnées d'anecdotes et d'esquisses de mœurs, appartiennent à un ordre plus élevé et n'ont pas eu moins de succès; on en peut dire autant d'un volume de *Légendes allemandes*, des *Contes d'Italie*, des *Types irlandais*, des *Anglais peints par eux-mêmes* (1837), et d'une foule de publications pittoresques, alors fort à la mode.

L'œuvre de cet artiste se recommande par des saillies inattendues, une gaieté communicative, une critique au fond bienveillante et une imagination très-féconde; il vise rarement à l'effet et provoque le rire, bien plus par le grotesque de ses compositions que par l'esprit ou la portée de ses légendes. Ses dessins, qu'il prodigue dans les livres d'étrennes, les almanachs, les journaux, les albums de toute sorte, se comptent par milliers. Nous nous bornerons à rappeler les séries qui ont obtenu le plus d'approbation : *l'Humoriste*, complété par *les Pointes d'esprit; Tom Pouce*, le conte de *John Gilpin*, *Robinson Crusoé*, *la Phrénologie en action*, *le Dimanche à Londres*, *Mon portefeuille*; les illustrations des premiers romans de M. Dickens; *les Vieux marins*, *le Palais du gin*, *la Bouteille*, où l'ivrognerie est flétrie avec une grande vigueur, etc. La collection du *Punch* et celle du *Comic almanack*, dont il est le constant collaborateur, fournit aussi de nombreuses preuves de son talent pour la caricature.

En ces derniers temps, M. Cruikshank s'est exercé dans la peinture, et on a vu de lui, aux expositions de l'Académie royale, quelques toiles de genre qui ne manquent pas de vivacité, telles que *le Trouble-fête*, *une Situation imprévue*, *le Costume à la mode*, *Cendrillon*, *un Coup de sonnette* (1855); etc.

CRUSENSTOLPE (Magnus-Jacob), publiciste et romancier suédois, né à Jonkoeping, le 11 mars 1795, fit son droit pour entrer dans la magistrature, et devint, en 1825, assesseur ordinaire à la cour de Stockholm. Bientôt il se fit connaître par trois nouvelles et un ouvrage politique, où il regrettait hautement les belles époques de la liberté suédoise (*Politiska asigter*, Stockholm, 1828). La même année, il publia, en collaboration avec Hjesta, *l'Aftonbladet* (le Journal du soir), feuille d'opposition avancée, qui fut l'organe de tout le parti constitutionnel et que Tégner appela « la Bible du peuple. » Il abandonna toutefois Hjesta dans la voie ultra-démocratique où celui-ci s'engageait, et n'en dut pas moins donner sa démission d'assesseur en 1834.

Dès lors, il se consacra tout entier à la littérature et publia un livre célèbre où la fable et l'histoire sont heureusement mélangées et qui a eu un grand nombre d'éditions : *Skildringer ur det inre af dagens historia* (Stockholm, 1834, 2 vol.). Quelque temps après, il acheta une des bibliothèques du pays les plus riches en manuscrits historiques et en tira des matériaux pour son *Portefeuille* (Ibid., 1837-1845, 5 vol.) et pour un autre ouvrage : *Historisk tafla af Gustave IV Adolph's forsta lefnadsar* (Ibid., 1837). De 1838 à 1851, il publia une sorte d'almanach politique, biographique et anecdotique, sous le titre de : *Staellningar och forhallanden* (Stockholm), qui eut le plus grand succès. Mais ses épigrammes contre le gouvernement lui valurent un procès et une condamnation à trois ans d'emprisonnement. Son nom était si populaire, qu'il fallut comprimer par la force plusieurs soulèvements des ouvriers en sa faveur.

Depuis, il a montré une grande activité littéraire en publiant : *Morianen* (Stockholm, 1840-1844, 6 vol.), récits demi-historiques empruntés à toutes les époques de l'histoire de Suède; des nouvelles, entre autres *Bigtfadern* (1842), et des romans, dont l'intrigue est intéressante et le style surtout d'une pureté classique : ce sont : *Carl Johan och Sænskarne* (Stockholm, 1845-1846, 3 vol.); *Tvænne æktesskaper* (Ibid., 1847); *Husel Tessin under frihetsiden* (Ibid., 1847-1849, 4 vol.). La plupart des romans de M. Crusenstolpe, fort en vogue dans tout le Nord, ont été traduits en allemand; mais ils sont inconnus en France.

CRUVEILHIER (Jean), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Limoges vers 1791, fit ses études médicales à Paris, où il eut pour maître Dupuytren, et fut reçu docteur, en 1816, avec une thèse remarquable intitulée : *Essai sur l'anatomie pathologique*. Forcé, par des raisons de famille, de retourner à Limoges, il y exerça la médecine. Mais il revint bientôt à Paris et fut reçu le premier au concours de l'agrégation. Quelque temps après, il fut appelé à Montpellier, pour occuper une chaire dans la Faculté de cette ville. Il publia, en 1822, le premier volume d'un *Traité de médecine opératoire éclairée par l'anatomie et la physiologie*. En 1825, à la mort de Béclard, M. Fraysinous, grand-maître de l'Université, se trouvait très-embarrassé pour choisir un successeur à l'illustre maître; ne voyant, à Paris, que des hommes

Digitized by Google

dont les opinions, en dehors de la médecine, blessaient les siennes, il demanda à la province un homme dont il connût les tendances religieuses. L'honnêteté de M. Cruveilhier, autant que les preuves de talent qu'il avait déjà données, lui fit pardonner l'honneur dangereux dont il était l'objet.

Aussitôt installé dans sa chaire, il se remit à l'étude de l'anatomie avec une ardeur infatigable. Il reconstitua, en 1826, l'ancienne Société d'anatomie, où il appela tous ceux qui s'étaient fait remarquer par leurs travaux dans les dissections. Il passait sa vie dans les amphithéâtres. Le prix de ses efforts ne se fit pas attendre : son cours devint l'un des plus suivis. Ce *Cours*, imprimé de 1834 à 1838 (4 vol. in-8), compose, sans aucun doute, un des meilleurs traités d'anatomie descriptive que nous possédions.

Cependant, des fonctions d'une autre nature avaient ramené M. Cruveilhier vers le premier objet de ses études, l'anatomie pathologique. Devenu médecin de la Salpêtrière, il profita des immenses matériaux que son service mettait à sa disposition, pour commencer le bel ouvrage qui a pour titre : *Anatomie pathologique du corps humain, ou description avec figures lithographiées et coloriées des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (1829-1840, 41 livraisons formant 2 forts vol., grand in-fol., avec 233 planches). Quelques critiques ont pensé que, dans cet ouvrage, l'auteur, arrêté par ses croyances religieuses, n'a pas été assez loin dans ses recherches, et ils lui reprochent de n'avoir point puisé, dans les altérations organiques, les éléments d'une solution du problème de la vie, dont le secret lui semble être ailleurs. Toutefois, on lui rendit cette justice que, loin d'être conduit par la foi religieuse, parfois voisine, en médecine, du fatalisme, à douter de la science et de l'efficacité de son action, il expérimente tous les agents thérapeutiques avec un zèle et une patience admirables. Cette œuvre capitale désignait de droit l'auteur pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par Dupuytren. Il y fut installé le 3 août 1835. L'année suivante, il entrait à l'Académie de médecine.

M. Cruveilhier, qui a été, jusqu'en ces derniers temps, médecin de l'hôpital de la Charité, est certainement un des professeurs les plus laborieux et les plus influents de la Faculté. Il a encore publié : *Discours sur les devoirs et la moralité du médecin* (1837); *Vie de Dupuytren*, pour lequel il professe une admiration et un respect profond; *Anatomie du système nerveux de l'homme, représentée par des planches de grandeur naturelle* (1845); *Traité d'anatomie pathologique générale* (1849); *Traité d'anatomie descriptive* (1851), etc.

CRUVELLI (Sophie Cruvelli, dite), cantatrice d'origine allemande, née à Bielefeld (Prusse), le 29 août 1824, débuta sur plusieurs scènes de l'Allemagne, et passa ensuite en Italie, où elle modifia son nom. Elle chanta surtout à Venise et à Milan, d'où sa réputation la fit appeler, en 1852, au Théâtre-Italien de Londres; les succès qu'elle y obtint dans *Norma*, *la Fille du régiment*, *la Somnambule*, *Fidelio*, *Nabuco*, etc., amenèrent son engagement au grand Opéra de Paris. Elle y parut, en 1854, dans Valentine des *Huguenots*, puis dans *les Vêpres siciliennes*, et s'y fit remarquer par la puissance de sa voix et son jeu passionné. A la fin de 1856 Mlle Cruvelli a épousé le baron Vigier, et elle semble avoir terminé sa carrière théâtrale. — Sa sœur cadette, Mlle Marie Cruwell, dite également Cruvelli, et engagée, par l'influence de sa sœur, au grand Opéra, a quitté en même temps la scène.

CSASZAR (François), publiciste et poëte hongrois, né à Zalaugersseg, près Pesth, en 1807, fut nommé, en 1830, professeur de langue hongroise à l'université de Fiume. En 1836, il quitta l'enseignement pour l'administration et devint *notaire* au tribunal d'échange (*wechselgericht*) de cette ville, puis assesseur à celui de Pesth en 1840. Il garda sa position, successivement modifiée par un avancement rapide, pendant la révolution de 1848; mais, après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il fut destitué par le gouvernement révolutionnaire qui se défiait de la modération de ses idées. Ce n'était pourtant point un conservateur, et, après le rétablissement de l'ordre, il fonda, en mars 1850, le *Journal de Pesth* (Pesti naplo), qui attaqua vivement le parti réactionnaire.

Comme jurisconsulte, il a publié des travaux très-importants : *Droit d'échange hongrois* (Magyar valtojog; Pesth, 1840-46); *Dictionnaire de droit d'échange* (Valtojogi müszotar, Ibid., 1841); *Loi de banqueroute hongroise* (A magyar esodtorvénykezés, Ibid., 1847). Comme poëte, il a fait de nombreux emprunts à l'Italie, et a traduit, en langue hongroise, Alfieri, Silvio Pellico et Dante. Ses poésies se distinguent par la grâce de l'expression et la vivacité du sentiment; ses *Chants des matelots* ont une véritable originalité. On lui doit encore une traduction de Beccaria, ainsi que *le Port de Fiume* (Pesth, 1842-43, 2 vol.); des *Voyages italiens* (Ibid., 1843); et un *Dictionnaire de mythologie* (Ibid., 1844), où l'on trouve des aperçus ingénieux sur la littérature hongroise.

CSORICH DE MONTE-CRETO (Antoine, baron de), général autrichien, né à Machichno, en Croatie, en 1795, est le neveu et le fils adoptif du général Csorich, qui se distingua dans les guerres contre Napoléon et fut créé baron de Monte-Creto en souvenir du combat de ce nom. Entré au service en 1809, il fut promu général-major en 1842, et feld-maréchal-lieutenant en 1848. Il fut un des lieutenants de Windischgraëtz au siége de Vienne, fit ensuite la campagne de Hongrie, investit Komorn et fut repoussé par Klapka jusqu'à Presbourg. Au mois de juillet 1850, il fut chargé du portefeuille de la guerre, qu'il déposa, en février 1853, pour prendre le commandement d'un corps d'armée.

CUCHEVAL-CLARIGNY (Narcisse), journaliste français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1820, a fait de brillantes études au collége de sa ville natale et obtenu le prix de discours français au concours qui eut lieu, en 1838, entre tous les colléges des départements. Il vint à Paris, acheva ses classes au collége Henri IV, où il eut pour condisciple et, dit-on, pour ami, le duc d'Aumale; puis il entra à l'École normale et y fit partie de la section d'histoire. Reçu agrégé, il ne se sentit point de vocation pour l'enseignement public, suivit les cours de l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste, accepta la place de bibliothécaire à l'École normale, puis devint conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Vers 1845, il fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, et, jusqu'en 1848, il combattit le ministère Guizot sous le seul nom de Clarigny. L'un des fondateurs de *la Liberté de penser*, il y inséra, sous le même nom, entre autres articles, une très-piquante étude sur *le P. Loriquet, sa vie et ses écrits* (1847).

Après la révolution de Février, M. Cucheval, fut porté sans succès candidat à la Constituante; bientôt il se montra très-hostile à la République, et se rattacha, sous les inspirations de M. Véron,

Digitized by Google

à la politique de l'Élysée. Dévoué au gouvernement du 2 décembre il eut la direction du *Constitutionnel* qui recevait fréquemment les confidences du pouvoir. Mais, à la suite de quelques malentendus qui donnèrent à croire qu'il interprétait mal la pensée officielle, il donna sa démission et fut remplacé par M. A. Renée. Depuis lors, il a publié de nombreux articles dans le *Moniteur*, dans *la Patrie* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il traite surtout les questions relatives à l'Angleterre et à l'Amérique du Nord. Depuis le rétablissement de l'Empire, M. Cucheval a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CULLEN (Paul), prélat catholique irlandais, archevêque d'Armagh, est né, vers 1805, en Irlande. Il quitta de bonne heure son pays natal, acheva ses études théologiques dans les séminaires d'Italie, et, après avoir reçu la prêtrise, vint se fixer à Rome, où des protecteurs puissants le firent entrer dans les bureaux de la chancellerie du Vatican; il y dirigea, pendant plus de quinze ans, les affaires religieuses d'Irlande. A la mort du docteur Crolly, archevêque d'Armagh (1849), la nomination de son successeur ayant donné lieu, parmi les évêques suffragants, à un dissentiment d'opinions, le pape Pie IX y mit fin en consacrant *motu proprio* l'abbé Cullen archevêque et primat de l'Église catholique irlandaise (24 février 1850). Le nouveau prélat fit aussitôt usage de son autorité pour s'immiscer dans les affaires politiques. Dans ses *Lettres pastorales*, il s'éleva contre le système d'éducation mixte imposé par le gouvernement dans les universités et les collèges d'institution récente, et mit, au-dessus des lois humaines, l'infaillible tribunal du chef de la chrétienté. L'obéissance passive et absolue au saint-père, tel est le principe qui a inspiré les écrits ou actes religieux de M. Cullen; il n'a pourtant pas hésité à prêter serment de fidélité au souverain de son pays.

L'archevêque d'Armagh a cherché aussi à ramener la science de quelques siècles en arrière, au nom de l'autorité: on a de lui un ouvrage curieux, où, corrigeant les lois de l'astronomie d'après les vieilles erreurs théologiques du moyen âge, il s'efforce de démontrer l'immobilité de la terre et la révolution du ciel tout entier autour de cet infime centre de l'univers.

CULLERIER (Auguste), médecin français, né à Paris, en 1805, appartient à la famille des célèbres spécialistes de ce nom. Fils de Cullerier neveu, mort en 1845, il commença, sous sa direction, ses études médicales, fut reçu docteur en 1832, et arriva peu après par concours au bureau central. Il a été successivement attaché à l'Imprimerie royale, au bureau du onzième arrondissement, et à l'hôpital du Midi, où il est encore. Il a été décoré en août 1848. On n'a de lui que sa thèse inaugurale, *sur les Affections syphilitiques* (1832), qui fut d'ailleurs fort remarquée, et des articles spéciaux dans le *Dictionnaire des études médicales pratiques*.

CUMMING (révérend John), pasteur et théologien écossais, est né, dans le comté d'Aberdeen, le 10 novembre 1810. Lorsqu'il eut terminé ses études et pris ses degrés en théologie (1833), il vint à Londres, où ses conférences religieuses lui ont fait depuis longues années la réputation du plus habile prédicateur de cette ville. C'est un adversaire infatigable de la hiérarchie ecclésiastique du catholicisme et surtout de son chef suprême, le pape. Il appartient à l'Église d'Écosse; mais il a combattu les principes et les actes des ministres qui, sous le nom de *dissidents presbytériens* (Presbyterian dissenters), ont donné naissance au schisme de 1843.

Ses ouvrages sont nombreux; nous signalerons les plus répandus: *Essais sur l'Apocalypse* (Apocalyptia sketches); *la Vie moderne* (Daily life; 3e édit., 1855); *les Voix de la nuit* (Voices of the night); *les Voix du jour* (Voices of the day); des *Lectures bibliques* (Sabbath readings on the New Testament; 1853; on the Old Testament; 1854); *Dieu dans l'histoire* (God in history; 9e édit., 1856; etc. Bien que presbytérien, le docteur Cumming a été appelé au château de Balmoral pour prêcher devant la reine; son sermon, que l'on dit remarquable, a été publié sous le titre de *Salut* (Salvation).

CUNIN-GRIDAINE (Laurent Cunin, dit), industriel français, ancien ministre, est né à Sedan, au commencement de 1778. Il entra jeune encore, en qualité de simple ouvrier drapier, dans la manufacture de MM. Gridaine et Bernard, une des plus importantes de cette ville, devint, au bout de quelque temps, l'associé et plus tard le gendre de M. Gridaine, auquel il succéda vers 1824. Il resta quelque temps encore avec M. Bernard à la tête de cette grande fabrique, d'où il se retira peu après, lorsque le collége électoral de Sedan l'eut envoyé à la Chambre des Députés, en 1827. Il remit enfin en 1834 entre les mains de ses deux fils son héritage industriel.

Après sa première élection, qui fut l'œuvre du parti libéral, M. Laurent Cunin-Gridaine vint siéger à côté de La Fayette, et se montra jusqu'en 1830 fidèle à la cause du libéralisme. Sous le ministère Martignac, il reçut la décoration, mais il reprit bientôt sa place dans l'opposition contre le cabinet Polignac, et figura au nombre des 221.

La révolution de 1830 et l'avénement de la dynastie nouvelle eurent toutes ses sympathies et son dévouement lui acquit, sous le gouvernement de Juillet, une haute importance politique. Nommé successivement, en 1830 et en 1831, secrétaire de la Chambre, il en fut, peu après, le vice-président. M. Cunin-Gridaine soutint de ses votes toutes les lois proposées par les divers ministères et se préoccupa de donner, au dedans et à l'extérieur, de la sécurité au nouveau règne. Il repoussa la réunion de la Belgique à la France, se prononça contre l'hérédité de la pairie, appuya particulièrement la loi sur les crieurs publics, celle contre les associations, contre les réfugiés, contre le droit d'interpellation à la Chambre, les mesures répressives qui suivirent les troubles de Lyon, les demandes de fonds secrets, les projets de dotation, etc. L'un des chefs des conservateurs, ce fut lui qui dirigea ces réunions du soir des notabilités du parti, qu'on appelait réunions-Jacqueminot. Comme membre du conseil général des Ardennes, il soutenait la même politique au milieu de ses concitoyens.

M. Cunin-Gridaine fut appelé pour la première fois au ministère de l'agriculture et du commerce, le 15 avril 1837, et, depuis cette époque jusqu'en 1848, il fit, à peu d'interruptions près, partie de tous les cabinets, notamment de ceux du 12 mai 1839 et du 29 octobre 1840. Il fut nommé, en outre, en 1839, membre du conseil supérieur du commerce. Il eut donc entre les mains, pendant près de dix ans de suite, les mêmes grands intérêts. On remarque, parmi les actes de cette longue administration, l'organisation de la brillante exposition industrielle de 1844, et les mesures énergiques prises en 1847 pour remédier à la disette, aggravée peut-être par les ordonnances imprudentes de 1846 : un arrêté ministériel avait permis aux boulangers d'utiliser leurs réserves.

Digitized by Google

Après la révolution de Février, il fut poursuivi, ainsi que ses collègues, par un arrêt d'évocation de la Cour d'appel, mais presque aussitôt mis hors de cause par un arrêt de non-lieu. Il se retira alors à Sedan, et ne sortit plus de la vie privée que pour prendre part, en 1855, aux travaux du jury international de l'Exposition universelle. Il a été fait grand-officier de la Légion d'honneur le 29 octobre 1843.

Le nom de M. L. Cunin-Gridaine a conquis dans l'industrie une illustration plus solide que dans la politique. Sa maison a honorablement figuré à toutes les expositions nationales, depuis 1819, où elle a montré, dans toute leur vérité, les produits du travail des laines. Elle a obtenu une médaille d'or, dès 1823, puis le rappel de cette médaille, avant que la haute position de son chef, son admission dans les jurys des récompenses, notamment dans celui de 1839, ne l'eût mise hors de concours. A l'Exposition universelle de 1855, M. Cunin-Gridaine était président de la xxe classe, qui comprenait toute l'industrie des laines.

L'ancien ministre du commerce n'était pas un orateur politique : on cite pourtant de lui un discours, prononcé en 1828 et répandu alors sous forme de brochure. Comme écrivain, il a fourni divers articles *au Dictionnaire du commerce et des marchandises.*

CUNNINGHAM (William), théologien écossais, est né à Hamilton, en Écosse, le 2 octobre 1805. Reçu, en 1830, licencié en théologie à l'université d'Édimbourg, il fut presque aussitôt nommé pasteur à Greenock, où il resta jusqu'en 1833. Lorsqu'il fut appelé à prêcher l'évangile à Édimbourg, le parti évangélique, en minorité depuis cent ans dans le Synode général, revendiquait pour les paroisses le droit de contrôler la nomination de leurs ministres, droit qui avait été abusivement usurpé par les patrons ou propriétaires terriens. Cette réclamation, formulée par le mot *Non-Intrusion*, aurait été dédaigneusement écartée sans l'énergique intervention de M. Cunningham, qui, dans l'exposé des motifs, dut impressionner vivement la majorité de l'assemblée. Bientôt cette question passionnait toute l'Écosse. Le Synode général de 1834, essaya en vain d'échapper, par un compromis, aux difficultés de la situation. Une lutte ardente s'engagea, qui dura neuf ans, et pendant laquelle le docteur Cunningham fut toujours sur la brèche. Les tribunaux civils, considérant les prétentions du parti évangélique contre les patrons comme une atteinte aux droits de l'État, déclarèrent la collation des charges pastorales bonne et valable sans le consentement des paroissiens, et mirent l'Église en demeure de se soumettre à la juridiction civile, ou bien de renoncer aux revenus temporels que lui garantissait l'État.

Dans cette alternative, les défenseurs des droits des paroisses n'hésitèrent pas à se séparer de l'Église officielle (high church). Sur 1200 pasteurs, 470 dirigés par les docteurs Chalmers, Welsh, Cunningham, etc., abandonnèrent leurs presbytères et leurs traitements, dont la somme totale s'élevait à 100 000 liv. st. (2 500 000 fr.). Quant à M. Cunningham, il était un des onze dont les bénéfices réunis montaient à 6000 liv. st. (150 000 fr.). La majorité des membres de l'Église de l'État, entre autres sir D. Brewster et le géologue H. Miller, suivit ses ministres dissidents. De cette grande scission sortit, en 1843, l'*Église indépendante* (free church). L'organisation en fut rapidement complétée. Tout cependant était à fonder : églises, presbytères, écoles, collèges; de larges souscriptions et des offrandes particulières pourvurent aux plus pressants besoins. Il s'éleva une émulation qui ne s'est pas ralentie, et, aujourd'hui, le revenu de l'Église, indépendant produit de contributions volontaires, est d'environ 300 000 liv. st. (7 500 000 fr.), somme énorme pour l'Écosse, et qui forme le triple du budget auquel elle a renoncé.

Le docteur Cunningham a puissamment coopéré à l'accomplissement de cette réforme. Dans le cours des débats relatifs à la *Non-Intrusion*, comme dans la controverse générale, il avait déployé beaucoup de savoir et une grande force de logique. Il dut à ces qualités d'être chargé d'abord de la chaire de théologie, puis concurremment de celle d'histoire ecclésiastique dans le nouveau collége fondé, en 1843, à Édimbourg. A la mort du docteur Chalmers (1847), il fut élu à l'unanimité principal de cet établissement. Il passe pour un des plus savants théologiens et des plus habiles controversistes de son pays, et jouit, pour son caractère élevé, d'une grande estime auprès de ses adversaires comme de ses partisans.

Il a écrit de nombreux ouvrages de polémique religieuse, la plupart dirigés contre le papisme et contre les dissidents, connus aussi sous le nom de *volontaires*.

CUNNINGHAM (Peter), littérateur anglais, né à Londres, le 7 avril 1816, est le fils aîné d'un poëte écossais que W. Scott se plaisait à nommer l'*honnête Allan*. La protection de sir Rob. Peel le fit entrer, en 1834, à l'*Audit-office* et, vingt ans après, il fut nommé premier commis dans cette branche de l'administration publique. Il est surtout connu du public anglais à cause d'un livre aussi intéressant qu'utile à l'usage des voyageurs à Londres : *Tableau de Londres* (the Handbook of London, 1849, 2 vol.; 2e édit., 1850). Il a écrit encore un *Guide à l'abbaye de Westminster* (1842); la *Vie d'Inigo Jones* (Inigo Jone's life, 1848); *Londres moderne* (Modern London, 1851); *Histoire d'Hélène Gwynn* (the Story of Nell Gwynn, 1852), et une foule d'articles et de nouvelles dans les journaux littéraires, tels que le *Fraser's Magazine*, l'*Athenæum*, le *Household Words*, etc.

Comme bibliographe, M. P. Cunningham a surveillé la publication des *Œuvres de Drummond* (1833), augmentées de sa vie; du *Recueil des poésies d'Angleterre et d'Écosse* (1835, 2 vol.), ainsi que la réimpression des *Œuvres de Goldsmith* et des *Vies des poetes*, de Johnston (1854), et des *Œuvres de Pope* (1855), pour la belle collection des *Classiques anglais* de Murray.

Son frère aîné, le capitaine Joseph CUNNINGHAM, s'est distingué au service de la Compagnie des Indes et a écrit une bonne *Histoire des Sikhs*.

CURIAL (Napoléon-Joseph, comte), sénateur français, est né à Paris, le 9 janvier 1809. Fils du général de ce nom et filleul de l'Empereur, il n'en fut pas moins admis par faveur spéciale aux pages de Louis XVIII. Après 1830, il crut devoir faire à ses opinions monarchiques le sacrifice de son avenir dans la carrière militaire. Pair de France à titre héréditaire, il vint siéger à la Chambre en 1835, et se rallia au gouvernement de Juillet. Il remplit les fonctions de maire d'Alençon de 1843 à 1848. Ce fut sur ses instances que le duc de Nemours consentit à donner à l'un de ses enfants le titre de duc d'Alençon. Envoyé par les électeurs de l'Orne à l'Assemblée constituante, le huitième sur onze, M. Curial fit partie du Comité de la guerre et vota presque toujours avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il montra beaucoup de zèle pour la cause de Louis-Napoléon, dont il soutint aussi la politique intérieure et extérieure, à

Digitized by Google

la Législative, soit dans les rangs de la majorité parlementaire, soit dans ceux du parti de l'Elysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, et, le 26 janvier 1852, il fut compris dans la première promotion des sénateurs. M. Curial a été décoré au mois de mai 1847.

CURNIER [de la Drôme], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Valence, en 1817, était adjoint au maire de sa ville natale, lorsqu'après la révolution de Février, il fut mis à la tête de la municipalité, puis chargé de l'administration du département de la Drôme. L'opposition des partis hostiles à la République le força à résigner ses pouvoirs de commissaire; mais il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 33 508 suffrages. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec l'extrême gauche et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Elysée. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il continua de siéger dans les rangs du parti démocratique, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le fit rentrer dans la vie privée.

CURNIER (Léonce), ancien député au Corps législatif, a été jusqu'en ces derniers temps, fabricant de châles et de soieries à Nîmes. Parent de M. Sibour, archevêque de Paris, il soutint, en 1848, la candidature du général Cavaignac; mais il ne tarda point à se rallier au gouvernement de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté par l'administration aux suffrages des électeurs de la circonscription de Nîmes, et élu député. Comme fabricant il a obtenu plusieurs médailles du jury de l'industrie et la décoration de la Légion d'honneur (26 juillet 1839). Sa famille, qui a cédé ses affaires à une nouvelle maison, occupe toujours à Nîmes une position importante. M. Curnier, nommé, en 1856, receveur général des finances dans le département de la Drôme, resta membre du conseil général du Gard.

CURTIS (Georges-William), écrivain américain, né à Providence (Rhode-Island), en 1824, acheva ses études à New-York et se rendit, à dix-huit ans, à West-Roxburg (Massachusset) pour se joindre à l'association phalanstérienne de Brook Farm, fondée par des artistes et des écrivains enthousiastes, W. E. Channing et Hawthorne (voy. ce nom). Après avoir passé dix-huit mois dans cette sorte de thébaïde philosophique, il alla continuer sa vie calme et retirée dans le New Hampshire, vivant chez un fermier et cultivant la terre. Enfin, en août 1846, il partit pour l'Europe, qu'il parcourut en tous sens, fréquenta quelque temps l'université de Berlin, et, à la suite d'un voyage en Orient, retourna aux États-Unis en 1850.

Il y fit paraître alors : *Voyage d'un Howadji sur le Nil* (Nile notes of a Howadji, New-York, in-12, 1850); *Howadji* est le nom qu'on donne en Égypte aux étrangers touristes; *l'Howadji en Syrie* (The Howadji in Syria, Ibid., in-12); *le Mangeur de Lotus* (Lotus Eating, Ibid., in-12). Ce dernier volume contient une réimpression de lettres qu'il avait publiées, dans la *New-York Tribune*, en 1851, lors d'une visite aux eaux de Saratoga, et à quelques autres endroits fréquentés par la fashion américaine. En 1832, il écrivit dans le *Putnam's Monthly*, le *Journal de Putiphar* (Potiphar Papers), publié ensuite en volume (New-York, 1853, in-12): c'est une série de scènes satiriques contre les prétentions aristocratiques des commerçants enrichis. Il a donné au même journal et au *Harper's Magazine* un grand nombre de variétés littéraires. Il écrit, dit-on, en ce moment une *Vie de Méhémet Ali*.

En 1853, M. Curtis commença à New-York sa carrière de *lecturer*, et acquit rapidement une sorte de popularité, grâce à la vivacité spirituelle de son débit; il s'est surtout fait remarquer dans l'hiver de 1856, par ses conférences sur les romanciers anglais contemporains.

CURTIUS (Ernest), philologue et archéologue allemand, né à Lübeck, le 2 septembre 1814, étudia au collége de sa ville natale, aux universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin et se rendit, en 1837, avec le professeur Brandis à Athènes pour commencer en Grèce même ses recherches sur les monuments de l'antiquité hellénique. Ses projets d'étude furent favorisés par l'arrivée d'Otfried Müller qui le prit pour compagnon pendant son voyage d'exploration en Péloponèse. Lorsque ce célèbre érudit mourut à Athènes (1er août 1840), M. Curtius retourna en Allemagne par l'Italie. Après avoir obtenu, en 1841, le grade de docteur à l'université de Halle, il professa pendant quelques années dans les collèges de Berlin. Devenu en 1843, agrégé puis professeur extraordinaire à l'université de cette ville, il fut choisi pour précepteur du prince Frédéric-Guillaume, fils du prince de Prusse. Il a gardé cette place jusqu'en 1850. Il résida depuis cette époque à Berlin, où son enseignement et ses travaux littéraires lui ont valu un siége à l'Académie des sciences. Il a remplacé, le célèbre philologue Hermann dans sa chaire de Gœttingue, en 1856.

M. Curtius s'est exclusivement occupé de l'antiquité grecque. Le principal de ses ouvrages sur ce sujet, intitulé *Peloponesus* (Gotha 1851-1852, 2 vol.), embrasse, avec la description de la Grèce, ses mythes, son histoire et ses monuments. On remarque parmi ses autres productions : *de Portubus Athenarum* (Halle 1842); *Anecdota Delphica* (Berlin 1843); *Inscriptiones Attica duodecim* (Ibid. 1843); *l'Acropole d'Athènes* (Ibid. 1844); *Naxos* (Ibid. 1846); *Considérations pour servir à l'histoire des voies grecques* (zur Geschichte des Wegbaus bei den Griechen, Ibid., 1855); *les Ioniens avant l'émigration ionienne* (die Ionier vor der Ionischen Wanderung, Ibid., 1855). M. E. Curtius a donné en outre plusieurs mémoires et dissertations aux revues archéologiques de l'Allemagne.

CURTIUS (Georges), philologue allemand, frère du précédent, est né à Lübeck, le 16 avril 1820. Attiré aussi par les études philologiques, il fut reçu docteur en 1842, devint professeur à l'institution de Blochmann à Dresde et fut agrégé, en 1845, à l'université de Berlin. Quatre ans après, il fut appelé à Prague pour y occuper la chaire de philologie classique. Depuis 1851 il est, dans cette ville, professeur ordinaire et directeur du séminaire philologique.

On a de M. Georges Curtius : *de Nominum græcorum formatione* (Berlin 1842); *Rapport de la grammaire comparée avec la philologie classique* (die Sprachvergleichung in ihrem Verhæltniss zur klassischer Philologie, Dresde 1845, 2e édit., 1848); *Rapport de la grammaire comparée avec la grammaire grecque et latine* (Sprachvergleichende Beitræge zur griechischen und lateinischen Grammatik, Berlin 1846); *de Nomine Homeri* (Kiel, 1855); une *Grammaire grecque* à l'usage des colléges (Prague, 2e édit., 1855), qui a été traduite en italien, plusieurs discours et dissertations académiques, etc.

Digitized by Google

CURZON (Paul-Alfred DE), peintre français, né à Moulinet, près Poitiers, le 7 septembre 1820, entra dans l'atelier de Drolling vers 1840, dans celui de M. Cabat en 1842, et débuta au Salon de 1843 par un *Petit paysage*. Après un voyage d'une année en Italie, il obtint à l'École des beaux-arts le second prix de paysage historique (1849), et dut à M. Chenavard d'être envoyé deux ans en Italie. Il revint par la Grèce, parcourut la Morée avec MM. Charles Garnier et Edmond About, et rejoignit à Syra MM. Vivier et Théophile Gautier, prêts à regagner la France. M. de Curzon a exécuté surtout des paysages, entre autres: *les Houblons* (1845); *Vue des bords du Clain*, *un Site d'Auvergne*, *les Rives de la Loire* (1846); *les Ondines*, *les Parques de Béranger* (1848); *Au bord de l'eau* (1849); trois envois de Rome, *Démocrite en méditation*, *les Ruines de Pœstum*, *une Vue de Terracine* (1852-1855); une double vue de *l'Acropole d'Athènes*, et *les Bords du Céphise*, à l'Exposition universelle de 1855; *Dante et Virgile sur le rivage du purgatoire*, *Aveugles grecs*, *Vue d'Ostie*, *Femmes de Picinisco*, *Albanaise*, etc. (1857). Cet artiste a produit en outre quelques essais de lithographie, des aquarelles et plusieurs pastels ou dessins estimés : *la Sérénade*, des *Baigneuses*, *le Tonnelier de Nuremberg*, etc. Il a obtenu une mention en 1855 et une 2e médaille en 1857.

CUSHMAN (miss Charlotte), artiste dramatique américaine, est née à Boston vers 1820. Après avoir chanté dans un concert avec miss Paton, elle fut vivement encouragée par cette célèbre cantatrice à étudier pour la scène, et, malgré les efforts de sa famille, débuta avec un grand succès à New-York, dans le rôle de la comtesse des *Noxze di Figaro*. A la Nouvelle-Orléans, où elle se rendit ensuite, elle perdit complétement la voix, à la suite d'une grave maladie causée par le changement de climat. Forcée de renoncer à l'opéra, elle mit l'énergie et la passion dont elle avait fait preuve, au service de la tragédie et du drame, et, après des études préparatoires, elle parut de nouveau en public dans le rôle de lady Macbeth. De retour à New-York, elle passa trois ans dans un théâtre de second ordre.

En 1845, miss Ch. Cushman vint en Angleterre, fut engagée au *Princess' Theatre* de Londres, et parcourut les principales villes de la province, jouant avec beaucoup de supériorité les rôles de Roméo, de Julia du *Bossu*, de Rosalinde, etc. En 1854, elle a créé, d'une manière fort originale, celui de Meg Merrilies.

CUSHMAN (Suzanne), sœur cadette de la précédente, s'est montrée pendant plusieurs années à côté d'elle sur les scènes d'Amérique et d'Angleterre. Elle s'est retirée du théâtre pour épouser le docteur Muspratt, de Liverpool.

CUSHING (Caleb), homme politique américain, né en janvier 1800, à Salisbury (Massachussets), fit ses études au collége d'Harvard, où il professa les sciences pendant deux ans; puis il alla s'établir comme avocat à New-Buryport. En 1825, il fut nommé par cette ville membre de la Chambre législative du Massachussets, et l'année suivante, sénateur. En 1829, il vint en Europe, et, à son retour, il publia : *Souvenirs d'Espagne* (Reminiscences of Spain, in-8), et *Revue historique et politique de la révolution en France* (Historical and political Review of the revolution in France, 1830, in-8). A cette époque, il écrivait de nombreux articles sur des questions d'histoire et de droit dans la *North american Review*. Ces diverses publications lui ont acquis une place honorable dans la littérature américaine. Envoyé en 1835, au Congrès des États-Unis, il siégea, jusqu'en 1843, dans le Sénat de sa province. C'est à ce moment qu'il soutint la conduite politique du président Tyler, et qu'il abandonna les whigs pour passer au parti démocratique, dont il est devenu un des membres les plus distingués. En retour, le président voulut faire de lui un de ses ministres, mais le Sénat refusa de ratifier la nomination. On lui confia alors une mission en Chine, et, en 1844, il conclut un traité qui établit pour la première fois des relations diplomatiques entre les États-Unis et le Céleste-Empire.

En 1847, au plus fort de la guerre du Mexique, M. Cushing demanda que la Chambre élective du Massachussets votât 20 000 dollars pour équiper un régiment de volontaires, et, comme sa proposition fut rejetée, il avança lui-même la somme, et fut choisi comme colonel du régiment qu'il avait formé. Peu de temps après, il commanda plusieurs corps de volontaires, avec le titre de général de brigade, sous les ordres des généraux Taylor et Scott. Nommé pour la cinquième fois, en 1850, membre de la législature du Massachussets, et, en 1852, juge à la Cour suprême, il obtint du président Pierce le portefeuille de la justice (*attorney-general*), et il s'est fait remarquer, dans les derniers événements, par ses accusations acerbes contre l'Angleterre, à propos des enrôlements faits pour l'armée anglaise aux États-Unis, et qui furent la principale cause du renvoi du ministre plénipotentiaire anglais, M. Crampton. L'avénement de M. Buchanan à la présidence (4 mars 1857) l'a rendu à la vie privée.

CUST (sir Edward), général anglais, est né, en 1794, à Londres. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans l'armée et fit ses premières armes en Espagne, où il servit, de 1811 à 1814, sous les ordres de lord Wellington. En 1818, il vint siéger à la Chambre des Communes et y représenta différents bourgs jusqu'en 1832; à cette époque, il fut créé chevalier à vie (*Knight bachelor*) sur la demande du prince Léopold de Saxe-Cobourg, dont il avait été plusieurs années l'écuyer. Depuis 1847, il remplit à la cour de la reine Victoria les fonctions de maître des cérémonies. Sa femme a écrit quelques ouvrages utiles.

CUSTINE (Astolphe, marquis DE), voyageur et littérateur français, né à Paris en 1793, au moment où son père et son grand-père, le général de Custine, mouraient sur l'échafaud, fut élevé en Lorraine par sa mère, née de Sabran, célèbre par sa beauté et son dévouement pour son beau-père et son mari. Dominé par le goût des voyages, M. de Custine ne voulut entrer dans aucune carrière, et, de 1811 à 1822, il visita l'Angleterre, l'Écosse, la Suisse et la Calabre. Il alla plus tard en Espagne (1835), et enfin en Russie. Le judicieux voyageur a consigné ses observations et ses études dans diverses publications : *Mémoires et voyages, ou Lettres écrites à diverses époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Écosse* (1830, 2 vol. in-8); *l'Espagne sous Ferdinand VII* (1838, 4 vol. in-8), et *la Russie en* 1839 (1843, 4 vol. in-8; 3e édit., 1846). Ce dernier ouvrage, aussi sérieux qu'intéressant, a été traduit dans plusieurs langues et a obtenu partout un succès qui dure encore : il le dut à l'exactitude des descriptions, à la justesse des aperçus et à la franchise impartiale des jugements.

M. de Custine avait débuté dans les lettres par une nouvelle anonyme : *Aloys, ou le Moine du Saint-Bernard* (1827, in-8). Il a donné depuis d'autres romans : *le Monde comme il est* (1835, 2 vol. in-8); *Éthel* (1839, 2 vol. in-8); *Ro-*

Digitized by Google

mauld, ou la *Vocation* (1848, 4 vol. in-8), grand roman théologique, qui a pour objet la réfutation du scepticisme religieux. En 1833, il a voulu aborder le théâtre et a donné, à la Porte-Saint-Martin, une tragédie, *Béatrix Cenci*, qui n'eut qu'une représentation. Il a encore concouru à la publication de *la Péninsule*, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal, et de la *Bibliothèque anglo-française*, collection de poëtes anglais avec traduction en regard. — M. de Custine est mort à la fin du mois de septembre 1857.

CUVIER (Charles-Frédéric), conseiller d'État français, né à Montbéliard (Doubs), en 1798, est le neveu du célèbre naturaliste. Ayant terminé ses études de droit, il entra dans l'administration en 1822, et devint, sous Louis-Philippe, chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice, et maître des requêtes en service extraordinaire. Destitué par le gouvernement provisoire en 1848, il a été compris par les suffrages de l'Assemblée nationale au nombre des membres élus du nouveau conseil d'État. Il a été rappelé aux mêmes fonctions après le coup d'État du 2 décembre, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. M. Cuvier a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1845.

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste), littérateur et journaliste français, né en 1802, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et obtint au concours général le prix d'honneur de rhétorique en 1819. Il fut, pendant deux ans, secrétaire de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, dont il partagea l'exil. De retour en France, il entra comme directeur des études au collége Sainte-Barbe. En 1827, Louis-Philippe lui confia l'éducation du jeune duc d'Aumale, à la personne duquel il resta attaché comme secrétaire des commandements. Depuis 1834, il est un des rédacteurs habituels du *Journal des Débats*, où il a jusqu'à la fin soutenu la cause de la monarchie de Juillet. Promu à la dignité d'officier de la Légion d'honneur par M. de Salvandy le 29 avril 1845, il se présenta, en 1846, aux suffrages des électeurs de Guéret; mais les efforts de l'administration ne firent point triompher sa candidature. La révolution de Février et les événements qui l'ont suivie n'ont rien changé aux idées ni au langage de M. Cuvillier-Fleury. Un certain nombre de ses articles ont été recueillis dans ces derniers temps, sous divers titres : *Portraits politiques et révolutionnaires* (1851, in-18); *Études historiques et littéraires* (1854, 2 vol. in-18); *Nouvelles études* (1855, in-18); *Voyages et voyageurs modernes* (1856, in-18).

CYBULSKI (Adalbert), érudit polonais, né à Conin, dans le duché de Posen, le 10 avril 1812, d'une famille noble, mais presque complétement ruinée, resta orphelin de bonne heure et reçut sa première éducation à l'école gratuite de Marie-Madeleine à Posen. A dix-sept ans, il alla à Berlin pour y étudier la philologie; mais, à la nouvelle de la révolution de Pologne, il courut à Varsovie et s'engagea dans le quatrième régiment d'infanterie, se signala par son courage aux batailles de Groschow, de Wawre, de Dembe, d'Iganie et d'Ostrolenka, et reçut dix-sept blessures. Après la défaite des Polonais, il fut mis en prison et y resta pendant trois ans. Mis en liberté sur une réclamation de la Prusse, il revint à Berlin en 1834; mais ayant eu l'imprudence de repasser en Pologne et d'y renouer des relations avec d'anciens amis, il fut de nouveau arrêté et subit six mois d'une dure captivité à Schweidnitz.

De retour à Berlin, il tourna toute son activité vers les études de philologie et de littérature. En 1836, il publia un travail historique plein de mérite, intitulé : *de Bello civili Sullano*, et fut reçu docteur en philosophie en 1838. Il se rendit ensuite en Autriche, pour y étudier les dialectes slaves. Les relations de voyages qu'il publia à Vienne dans le journal polonais *Tygodnik literacki*, eurent un grand succès et soulevèrent une polémique des plus vives. Revenu encore une fois à Berlin, il se fit recevoir professeur de langue et de littérature slaves (1841), et donna de nombreux articles à des journaux polonais ou allemands. En juin 1848, il parut au congrès slave de Prague, qui avait fait appel à ses lumières et à son érudition. Député à la seconde Chambre prussienne, en 1849, il n'y eut que peu d'influence et ne put y réveiller aucune sympathie en faveur de la Pologne. Il cessa, en 1850, de prendre part aux affaires politiques, et, quittant la capitale, il obtint à Breslau, une chaire de langue et de littérature slaves.

CZARTORYSKI (Adaœ-George), prince polonais, né à Varsovie le 14 janvier 1770, commença ses études dans la maison de son père Adam-Casimir, et les acheva à l'université d'Édimbourg, puis à Londres. En 1792, il combattit contre les Russes dans les rangs de l'armée nationale. Après le partage de la Pologne, il fut envoyé en otage, avec son frère Constantin, à la cour de Catherine II. Il gagna l'amitié du grand-duc Alexandre, et le czar Paul Ier lui confia, en 1797, l'ambassade de Turin. Il revint de Piémont en 1802, après l'avénement d'Alexandre qui, malgré la jalousie du parti russe, lui donna le portefeuille des affaires étrangères. Le jeune ministre signa, le 11 avril 1805, au nom de la Russie, un traité avec l'Angleterre. Peu de temps après il donna sa démission pour suivre l'empereur sur les champs de bataille, depuis la journée d'Austerlitz jusqu'au traité de Tilsitt. Il ne partagea point les espérances des Polonais qui attendaient de Napoléon la délivrance de leur patrie, et, lorsque la guerre éclata de nouveau, en 1812, entre la Russie et la France, il resta constamment attaché à la personne d'Alexandre, qu'il accompagna, en 1814, à Paris et à Vienne.

En 1815, nommé sénateur palatin du royaume de Pologne, il manifesta dans la diète ses sympathies pour la monarchie constitutionnelle, mais il dut renoncer bientôt aux illusions qu'avait fait naître dans son esprit trop confiant son amitié pour le czar. Comme curateur de l'université de Wilna, il eut souvent à défendre les étudiants polonais contre les violences de la police russe, et, quand il se reconnut impuissant à les protéger, il donna sa démission. Depuis 1821, il vécut retiré dans son château de Pulawy jusqu'à l'époque de la révolution. En 1830, il fit d'abord partie du conseil d'administration, puis il fut nommé président du gouvernement provisoire. La diète le chargea de la direction suprême des affaires (30 janvier 1831); mais il resigna ses fonctions à la suite des événements du 15 août. Il servit alors comme simple soldat, et ne posa les armes qu'après la retraite de Ramorino sur le territoire autrichien. Il perdit alors les biens immenses qu'il possédait en Pologne. Réfugié à Paris, où il habite l'hôtel Lambert, il vit entouré de l'aristocratie de l'émigration, qui le considère comme le roi constitutionnel de la Pologne.

Après la tentative d'insurrection qui, en 1846, menaça le gouvernement autrichien en Gallicie, la cour de Vienne mit le séquestre sur ses biens dans cette province. Au mois de mars 1848, dans une lettre adressée aux représentants de l'Allegne, il revendiqua les droits de son pays; en

Digitized by Google

même temps, pour répondre au sentiment démocratique qui dominait alors dans toute l'Europe, il abolit la corvée dans sa terre de Sienawa qui venait de lui être rendue par l'Autriche, et donna des terres en toute propriété aux paysans de ce domaine. Pendant la guerre d'Orient, le prince Adam Czartoryski a tenté plusieurs fois d'unir la cause de la Pologne à celle de la Turquie et des puissances occidentales, mais ses efforts ont échoué comme ceux du parti démocratique. Les marques d'estime et de considération accordées à sa personne n'impliquent pas de la part des gouvernements une adhésion formelle au principe qu'il représente.

Marié, le 25 septembre 1817, à la princesse *Anne* de la maison de Sapieha, il a une fille, *Izabelle*, née le 19 décembre 1832, et deux fils : *Witold*, né le 6 juin 1824, marié le 30 octobre 1851 à *Marie*, comtesse Grocholska, et *Ladislas*, né le 3 juillet 1828, marié le 1er mars 1855 à *Marie*-Amparo, comtesse de Vista-Alegre, née le 17 novembre 1834, fille de la reine Christine d'Espagne et de Muñoz, duc de Rianzarès.

CZARTORYSKI (Constantin-Adam-Alexandre), frère du précédent, né le 28 octobre 1773, fut, comme le prince Adam, envoyé en ôtage à Saint-Pétersbourg; il ne suivit point l'exemple de son frère, et ne servit jamais le gouvernement russe. Placé près de la personne du grand-duc Constantin, qui n'était point fait pour lui inspirer une vive affection, il le quitta en 1800 et retourna en Pologne. En 1809, il obtint le commandement du 16e régiment d'infanterie du duché de Varsovie, avec lequel il fit, en 1812, la campagne de Moscou, tandis que le prince Adam était auprès d'Alexandre. Après le désastre de l'armée française en Russie, il se retira en Autriche; depuis lors, il est resté étranger aux agitations politiques. De deux mariages, il a quatre fils : *Adam*-Constantin, né le 24 juin 1804; *Alexandre*-Romuald, né le 7 février 1811; *Constantin*-Marie-Adam, né le 9 avril 1812, et *Georges*-Constantin, né le 23 août 1829.

CZAYKOWSKI (Michel), plus connu sous le nom de SADYK-PACHA, *miri-miran* (commandant en chef) des cosaques de l'empire ottoman, est né en 1808 au château de Hatezyniec (en Podolie), domaine héréditaire de sa famille. Après avoir terminé ses études à Kryemienec, il entra dans l'armée sous les ordres de son beau-frère Charles Rozynski, dans le régiment qui prit une part si glorieuse à la campagne de 1831 contre les Russes. Émigré en France l'année suivante, Czaykowski publia une série de contes et romans historiques qui eurent une grande vogue, et dont plusieurs furent traduits en français et en anglais. En 1840, il se rendit en Turquie comme agent du prince Czartoryski, visita les cosaques Zaporogues émigrés depuis près d'un siècle dans l'Asie Mineure, et se fixa ensuite à Constantinople, où il se fit bien venir du cabinet ottoman et de la mission française, déjoua, dans plusieurs circonstances à force d'activité et de pénétration, les menées secrètes de la Russie, et contre-balança utilement son influence dans les provinces slaves de la Turquie d'Europe. Prévoyant le cas d'un conflit armé entre les deux empires, il fit une étude approfondie de l'état et des ressources de la Turquie, et fournit au gouvernement des données précieuses sur les moyens d'utiliser ces ressources. Ces mémoires manuscrits dénotent une grande sagacité et un rare esprit de prévoyance : il s'y préoccupe de donner à la Turquie une forte organisation militaire, et demande qu'on rattache les populations chrétiennes à l'empire en donnant satisfaction à leurs vœux légitimes.

Sentant qu'elle avait dans Czaykowski un adversaire redoutable, la cour de Russie réclama à plusieurs reprises son renvoi de Constantinople sans pouvoir l'obtenir; enfin, en 1850, irritée de l'échec qu'elle avait subi dans la question des réfugiés hongrois-polonais, elle renouvela sa demande avec une insistance telle que Czaykowski, voyant le gouvernement français près de l'abandonner, fut contraint, afin d'échapper à son ennemie, de se faire musulman sous le nom de *Sadyk*. Cependant ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser : la Turquie se vit forcée par les exigences de la Russie de lui déclarer la guerre et entraîna avec elle sur le champ de bataille les puissances occidentales, qui lui avaient refusé leur concours en 1849. Sadyk, élevé au grade de pacha, fut alors chargé d'organiser le corps des cosaques ottomans, qui s'accrut bientôt d'un grand nombre de déserteurs de l'armée russe. Il rendit des services signalés pendant le siége de Silistrie, en manœuvrant avec sa cavalerie, de manière à ravitailler la place. Dans la Dobrutcha, il défendit pendant plus d'une heure, avec un seul escadron, le passage du pont de Touttcha contre trois bataillons ennemis. Après l'expulsion des Russes des principautés, il fut nommé gouverneur militaire de Buchsrest, et ne quitta cette capitale que pour prendre le commandement de l'armée turque que le généralissime Omer-pacha destinait à opérer en Bessarabie.

Czaykowski n'est pas moins célèbre comme poète et comme romancier que comme soldat. Ses *Contes cosaques*, publiés en 1857, à Paris, révélèrent en lui un talent aussi original que fécond. Ils introduisent dans le roman polonais un nouvel élément de poésie et d'intérêts, les traditions et légendes des hommes de la steppe, et le style en est étincelant et hardi. Ils viennent d'être traduits en français (1857, in-18) par M. Wladislas Mickiewicz. L'auteur a aussi donné une série de romans historiques : *Nernyhora, Kirdjali, Étienne Czarnecki, l'Hetman de l'Ukraine*, etc., publiés de 1837 à 1840, et dont il parut plusieurs traductions en français, en anglais et en allemand.

CZERNY (Charles), pianiste, et compositeur allemand, né à Vienne, le 21 février 1791. Son père, qui était lui-même professeur de piano, fut son premier maître. A neuf ans, il exécutait assez bien les œuvres de Mozart pour se faire applaudir au théâtre de Léopoldstadt. L'année suivante, il fait connaissance avec Beethoven, qui le prend en amitié et lui donne des leçons; il étudie en même temps la composition dans Sébastien Bach et les meilleurs auteurs de l'Allemagne. Il eut encore pour maître Clémenti (1809), dont la méthode imprima à son style un caractère classique, que n'altère pas l'originalité du disciple de Beethoven. Déjà il donnait des leçons lui-même depuis longtemps, et les douze heures que le professeur consacrait par jour au métier nuisirent au progrès du talent de l'artiste, mais il eut la gloire de former des élèves qui allèrent plus loin que lui. Il fut le maître de Dœhler et de Liszt.

Après avoir écrit, en 1804, des variations pour piano et violon, M. Czerny, qui devait tant produire, fit attendre quatorze ans sa seconde œuvre. De combien d'autres celle-là fut suivie! On compte par centaines ses études, sonates, rondos, fantaisies, variations, etc. Il y en a pour toutes les mains, pour tous les degrés de force. Bien des catalogues d'éditeurs sont moins riches que la liste complète de ses ouvrages. Il l'a dressée lui-même en 1849; elle dépassait déjà le nombre de huit cents, et depuis, il n'a pas cessé de produire. M. Czerny a aussi écrit des ouvrages

Digitized by Google

théoriques : l'*École pratique de la composition*, qui a paru simultanément en anglais et en allemand (3 parties, Londres et Bonn, 1849), et une *Ébauche d'une histoire de la musique* (Mayence, 1851 et suiv.). — Il est mort le 15 juillet 1857.

CZERSKI (Jean), sectaire allemand, né vers 1815, d'une famille pauvre, à Werlubien (Prusse occidentale), fut ordonné prêtre à Posen en 1842 et nommé vicaire dans un petit village polonais. Envoyé deux ans après à Schneidemühl en Silésie, il secoua le joug de la discipline ecclésiastique, contracta un mariage, et s'associa aux prédications de M. Ronge (voy. ce nom). Mais il ne s'entendit pas avec les autres chefs de ce mouvement, sur le symbole définitif à adopter pour *l'Église catholique allemande*. Il faut mentionner, parmi ses écrits : *Offenes Bekenntnitz der Christlich-Apostol. Gemeinde zu Schneidemühl* (Stuttgart, 1844, 2e édition ; Dantzick, 1845), et *Justification de ma séparation d'avec l'Église officielle* (Rechtfertigung meines Abfalls von der rœmischen Hofkirche, Bromberg, 1845).

CZETZ (Jean), révolutionnaire hongrois, né à Gidofalva (Transylvanie), en 1822, et fils d'un officier de hussards, reçut une éducation toute militaire et obtint, en 1842, le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie. En 1846, il entra dans l'état-major. Au commencement de 1848, le comité d'état-major autrichien lui donna un poste élevé au ministère de la guerre, et c'est lui qui dicta presque tous les rapports et les instructions de la guerre de Servie. Quelque temps après, il accompagna le ministre de la guerre, Messaros, au camp de Verbasz, où il acquit la réputation d'un brave officier, d'un administrateur habile et d'un révolutionnaire à toute épreuve. Rapporteur militaire du Comité de défense nationale, il fut bientôt nommé capitaine par Kossuth, puis chef d'état-major en Transylvanie. Il eut le commandement d'un corps de troupes dans cette province après le rappel de Baldacci. Bem, son général en chef, lui confia la réorganisation de l'armée. Il se battit avec des efforts désespérés dans plusieurs rencontres importantes, entre autres à Hermanstadt. Nommé lieutenant-colonel, puis colonel, il devint, en mai 1849, commandant général de la Transylvanie. Une blessure au pied l'empêcha de prendre part en personne à la campagne contre les Russes. Après la catastrophe de Vilagos, il revint en Hongrie où il resta tout un hiver caché dans la maison d'un ami dévoué. Au printemps de 1850, il gagna Hambourg, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

M. Czetz est regardé comme un des hommes les plus capables de la révolution hongroise. Historien de mérite, il a publié deux ouvrages très-appréciés dans son pays : *Grammaire de la langue militaire hongroise, à l'usage des officiers allemands* (Anleitung zur Erlernung der ungar. militarsprache, fur deutsche offiziere), et *Mémoires sur la campagne de Bem en Transylvanie dans les années* 1848 *et* 1849 (Hambourg, 1850).

CZŒRNIG (Karl, baron), administrateur et statisticien allemand, né à Czernbausen, en Bohême, d'une famille roturière, le 5 mai 1804, fit ses premières études à Gitschin et à Prague, et son droit à Prague et à Vienne. Il était encore étudiant lorsqu'il publia son importante *Description de Reichenbach et de Gableuz* (Rescbreibung von Reichenbach und Gableuz, Vienne, 1829). Il entra aussitôt dans l'administration, à Trieste, d'où il passa à Milan, comme secrétaire du gouvernement lombard. Il y composa de sérieux travaux d'histoire et de statistique : une *Étude sur la liberté du commerce à Venise* (über den Freihaudel von Venedig, Vienne, 1831) ; l'*Histoire de la constitution municipale de la Lombardie* (Geschichte der lombard. Gemeinde verfassung, publiée à Heidelberg en 1844), et ses *Esquisses italiennes* (Italienische Skizzen, Milan, 1835).

Nommé, en 1840, directeur du bureau de statistique de Vienne, et secrétaire de l'empereur, M. Cœrnig donna une nouvelle impulsion aux études de statistique, en faisant publier sous sa direction des *Tables de statistique de la monarchie autrichienne* (Tafeln zur Statistik der œstr. Monarchie), qui ont continué de paraître, depuis 1840. En 1843, il devint conseiller de la Commission impériale, et en 1845 directeur de la Société de la navigation du Danube. Il voulut visiter lui-même les bords du fleuve, et travailla de tout son pouvoir à établir de bons rapports entre l'Autriche et les riverains. L'année suivante, il fut nommé conseiller impérial, à la suite d'un voyage en Turquie, en Grèce et en Asie Mineure, entrepris pour créer, par des traités avec le sultan et le roi des Grecs, des débouchés plus nombreux à l'industrie autrichienne, et des relations plus suivies avec l'Orient.

M. Cœrnig fut, en 1848, un des représentants de l'Autriche à l'Assemblée nationale de Francfort ; où il affecta de rester à peu près étranger aux questions purement politiques. A son retour, il entra, comme chef de la section de statistique, au ministère du commerce, et s'occupa spécialement du commerce maritime et des progrès de la marine autrichienne. En 1849, il fonda un journal politique et commercial, *Austria*. Nommé en 1850 conseiller ministériel, il fut chargé d'une mission à Hambourg, par le ministère du commerce et de la marine, et de là se rendit à Trieste pour y organiser un tribunal central de marine, dont il reçut la vice-présidence. En 1852, il fut président de la Commission centrale pour la conservation des monuments historiques, et devint chef de section du Comité des monuments publics, directeur général des comptes, puis des chemins de fer de l'État. La même année, il publia sa grande carte ethnographique de la monarchie autrichienne, accompagnée de plusieurs volumes de texte, qui contiennent les résultats de ses recherches et de ses travaux de dix années. En récompense de son activité, il fut nommé, en 1853, baron de Czernbausen. En 1855, il fut choisi pour représenter l'Autriche au congrès international de statistique à Paris. M. de Cœrnig en rapporta la décoration de la Légion d'honneur et des témoignages d'estime des statisticiens français.

CZUCZOR (Georges), poëte et littérateur hongrois, né à Andod, dans le comitat de Neutra, le 17 décembre 1800, entra, en 1824, dans l'ordre des bénédictins, dont la règle austère convenait peu à l'indépendance de son esprit. De 1825 à 1835, il fut employé comme professeur dans les gymnases de Raab et de Komorn, et fit paraître dès cette époque ses premières poésies héroïques : *la Bataille d'Augsbourg* (1824), *l'Assemblée d'Arad* (1828) et *Botond* (1831). Signalé à l'attention publique autant par la forme brillante de ses vers que par les idées nationales qui en faisaient le fond, il fut choisi, en 1835, pour second secrétaire des archives de l'Académie hongroise, et se fixa à Pesth, où parut, l'année suivante, une édition de ses *Œuvres poétiques*. Cependant le clergé reprochait à un moine ses chants d'amour et son libéralisme. On l'empêcha de faire paraître un nouvel ouvrage du même genre ; sa place lui fut retirée, et il dut rentrer dans son couvent. Il reprit ses cours dans les maisons religieuses.

Digitized by Google

En 1842, il parvint à faire reviser son affaire, et obtint pleine liberté pour de nouvelles publications. Il fit alors paraître en prose : *Jean Huniade* (2e édit., Pesth, 1843), une traduction de *Cornelius Nepos* (2e édit., 1843) et la *Vie de Washington* (Pesth, 1845). Dès l'année précédente, l'Académie avait confié à ses lumières et à son érudition le soin de remanier le grand dictionnaire national hongrois, qui, grâce à son zèle, fut mené en quatre ans (1844-1848), jusqu'à la lettre J : il a été achevé depuis.

Connu depuis longtemps pour ses opinions libérales et même républicaines, partisan déclaré de M. Kossuth, M. Czuczor jouit, pendant la révolution de 1848, d'une grande popularité. Un poëme qu'il publia en décembre, dans le journal du dictateur, et qui avait pour titre : *le Réveil* (Riado), attira sur lui les rigueurs de Windischgraetz, qui le fit arrêter en janvier 1849 et condamner à six ans de prison. A la prière du comte Teleky, président de l'Académie, on adoucit sa captivité et on lui permit de continuer le dictionnaire. Délivré par les Hongrois vainqueurs, après la prise d'Ofen, il sembla renoncer pour jamais à la politique, se remit volontairement entre les mains de l'Autriche, et fut transféré à Pesth, puis à Kufstein. L'amnistie accordée aux Hongrois en 1850 l'a définitivement rendu à la liberté.

D

D', DE, DE LA, DES, DU. Chercher à la lettre qui suit ces particules, les noms qui ne se trouveraient pas ici.

DAA (Ludvig-Kristensen), homme politique et publiciste norvégien, né le 19 août 1809, dans la paroisse de Saltdalen (Nordland), où son père était pasteur, fit ses premières études à l'école latine de Bergen, et, en 1834, passa l'examen philologique à l'université de Christiania. Après y avoir enseigné l'histoire comme professeur particulier, il se rendit, en 1838, à Paris et à Londres, pour y étudier l'économie et la politique. A son retour (1839), il prit rang parmi les rédacteurs du *Morgenbladet*, journal démocratique très-influent dans les États scandinaves. Devenu l'un des chefs de son parti, il fonda, le 17 mai 1848, le *Christiania-Posten*. M. Daa est un homme énergique, instruit et grand admirateur de la Constitution des États-Unis. Ses opinions ont nui à son avancement, et, quoique placé plusieurs fois par le ministère norvégien, en tête des listes où le roi doit choisir les fonctionnaires publics, il a toujours été laissé à l'écart. Mais l'Assemblée nationale ou *Storthing*, dont il a fait partie pendant plusieurs sessions, lui a confié (1839) la charge de *statsrevisor*, qui consiste à vérifier les comptes publics et à veiller à l'exécution rigoureuse de la Constitution. Il a été élu, en 1845, président de l'*Odelsthing*. Il est devenu depuis maître supérieur à l'école latine de Christiania.

M. Daa a publié les *Actes* des xe et xie storthings ordinaires (1842-1844; 1845-1847, 16 vol. in-8); un certain nombre de mémoires politiques ou d'écrits relatifs à l'enseignement, entre autres un *Dictionnaire suédois-norvégien* (Svensk norsk Haandordbog; Christiania, 1841, 2 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'Ethnologie* (Udsigt over Ethnologien; 1855); et une revue, *l'Investigateur*, qui parut de 1840 à 1843 (Granskeren, Ibid., 2 vol. in-4).

DABEAUX [de la Haute-Garonne], ancien représentant du peuple français, né à Aurignac (Haute-Garonne), le 18 mai 1796, s'établit comme avocat à Saint-Gaudens, en 1823, et fut élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit constamment partie du conseil général de la Haute-Garonne, où il professa des opinions très-libérales, et se présenta sans succès comme candidat à la députation, en 1842 et 1846. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 53469 suffrages, le cinquième sur la liste des douze élus de la Haute-Garonne. Il vota, en général, avec le parti démocratique modéré et approuva l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et soutint, au dedans et au dehors, la politique de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa à tous les efforts de la majorité monarchique contre les institutions républicaines. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative.

DACRE (Thomas Trevor, 21e baron), pair d'Angleterre, né en 1808, est issu d'une illustre famille élevée en 1307 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université de Cambridge, brigua en vain plusieurs fois la députation, et réussit à obtenir le mandat du comté de Herts pour la législature de 1847-1852. L'année suivante, il quitta le nom de Trevor qu'il avait porté jusque-là et prit la place de son père à la Chambre des Lords; il y siége dans les rangs du parti libéral. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Cavendish (1837), il a pour héritier son frère H. W. Brand (voy. ce nom).

DADIAN, famille arménienne de Constantinople, originaire d'Eguin (Petite-Arménie) et descendant d'un nommé Dadou Zada qui vivait vers la fin du xive siècle. Depuis la nomination d'un de ses membres, Mahdesji Dad, au poste de directeur-général des poudrières de l'Empire (1795), sous le sultan Sélim, les mêmes fonctions sont restées dans cette famille.

Dadian (Ohannès), directeur de la poudrière impériale d'Azadlè, sur la mer de Marmara, second fils de Mahdesji Dad, est né en 1798. Chargé par le sultan Mahmoud de réorganiser les poudrières d'après le système européen, il fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, et, à son retour à Constantinople il introduisit de notables améliorations dans toutes les branches du service. On lui doit, en outre, la créatien d'un grand nombre d'établissements industriels pour le compte de l'État, et placés la plupart dans la dépendance du ministère de la guerre ou de la grande-maîtrise, tels que la fonderie de canons de Zeïtoun-Bournou, la tannerie impériale de Beïcos pour la fourniture des cuirs et toiles cirées nécessaires aux équipements militaires, la fabrique de draps de Nicomédie pour l'habillement de l'armée, la fonderie de San-Stefano, etc. (1833-1847). Décoré pour ses services de la grande plaque de Nichan Iftikhar par le sultan Mahmoud, et appelé par son successeur à siéger dans le conseil du tanzimat, M. Ohannès Dadian a été promu au titre de bey, avec le grade de fonctionnaire de première classe (11 décembre 1856). — Il a quatre fils qui sont tous employés dans les services publics : Arakel, né en 1820; Nersès-Kossen, né en 1825; Aroutun-

Digitized by Google

Karékine, né en 1830; Kircor-Mibian, né en 1832. Les deux premiers sont sous-directeurs de la poudrerie d'Azadlè.

DADIAN (Boghos), neveu du précédent et fils de Simon Dadian, directeur de la poudrière de San-Stefano après la mort de son père (1832), est né à Constantinople en 1800. Membre du conseil national arménien, il est l'auteur d'un mémoire fort important, imprimé à Paris (1855) et remis par lui à M. Sibour, dans lequel il proteste contre la qualification de schismatiques et même d'hérétiques attribuée aux Arméniens, en soutenant la conformité des dogmes des deux Églises.

Fonctionnaire du deuxième rang (première classe), comme son oncle, et décoré comme lui du titre de bey, M. Boghos Dadian a six fils qui ont tous fait leur éducation à Paris, MM. Arakel, Simon, Ohannès, Mardira, Agon et Mighirditz.

DAGNAN (Isidore), peintre français, né à Marseille, en 1794, a cultivé particulièrement le paysage, et emprunté la plupart de ses sujets à l'Italie, à la Suisse ou au midi de la France. Parmi les principales productions de cet artiste qui se distingue par sa manière simple et naturelle, on cite : *des Jeunes filles romaines écoutant un berger* (1819); *Vue du lac de Genève* (1822), au grand Trianon; *Vue de Lausanne* (1822), au palais de Fontainebleau; *Vue prise en Dauphiné* (1827), au même palais; *Vue de Paris prise du quai de la Cité* (1831), une de ses toiles les mieux accueillies, *une Marine à Marseille* (1833), au musée du Luxembourg; *Vue de Dinan* (1836); *la Vallée de Lauterbrunn dans l'Oberland* (1841); *le Pont de Nice* (1843), et une *Vue d'Avignon* (1845), commandé par le ministre de l'intérieur; *le Lac de Genève*, *les Bords de l'Aar*, *le Vieux chêne Pharamond* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831 et la décoration en février 1836.

DAHIREL (Hyacinthe), ancien représentant du peuple français, est né à Ploermel (Morbihan), le 15 octobre 1804. Petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de la Restauration, il venait d'entrer dans la magistrature en 1830. Il donna sa démission et se fit inscrire au tableau des avocats de Lorient, où il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller municipal. Après la révolution de Février, candidat du parti légitimiste et des anciens conservateurs à la Constituante, il fut nommé représentant du peuple, le onzième sur douze, par 54 000 suffrages, et entra au Comité de la marine. Il vota ordinairement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de se montrer très-hostile à la République; mais il combattit par ses votes la politique de l'Élysée et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Il s'est abstenu depuis de prendre part aux affaires publiques.

DAHL (Wladimir-Iwanowitsch), littérateur russe, connu sous le pseudonyme de *Kosak Luganski*, est né à Saint-Pétersbourg vers le commencement de ce siècle. Élevé à l'École de marine, il servit dans la mer Noire pendant plusieurs années, prit part à la campagne de Pologne et à une expédition contre Khiwa, et se fit remarquer de ses chefs autant par son intelligence que par sa bravoure. Rentré dans ses foyers vers 1835, il se consacra tout entier à des travaux littéraires, dont ses observations et ses voyages lui fournissent en partie le sujet.

On a de lui des romans et des nouvelles où le style ajoute encore à l'intérêt : *l'Ivresse* (Chmœl); *le Rêve et la veillée* (Son u Jaw); *Ce qui n'a jamais existé et ce qui a été* (Wakeh sidorof tschaikin njebulwalo s bûlom); *Récit de misère*, *de bonheur et de vérité* (Skaska o Mishdæ, o Stschastû o Prawda); *le Domestique* (Dwarnik); *le Valet d'officier* (Denschtschik). Les héros de ces différents récits sont pris dans les classes populaires dont il excelle à peindre les mœurs. On y trouve aussi d'excellents détails ethnographiques dont les écrivains étrangers n'ont pas hésité à tirer parti pour des livres plus sérieux.

M. Dahl a particulièrement rendu service à la littérature et à la langue de son pays en rapportant de ses voyages plus de quatre mille légendes, dix mille proverbes, et un grand nombre de locutions populaires; en donnant plusieurs dictionnaires des dialectes provinciaux, et en fournissant les moyens de parer à l'inconvénient, fort bien démontré par lui, des différences qui existent chez les Russes entre la langue écrite et la langue parlée. Il a écrit à ce sujet un court, mais précieux ouvrage : *Quelques mots sur la langue russe* (Poltora slowa o russkim jasikom). Ses œuvres, publiées en volumes à part ou en feuillets, n'ont point encore été réunies dans une édition complète.

DAHL (Jean-Christian-Claude), paysagiste norvégien, né à Bergen, le 24 février 1788, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Il étudia pendant six ans la peinture sous la direction du professeur J. G. Moller. Ses premiers essais dans le genre et la miniature ne furent guère remarqués; et lorsqu'il changea de manière (1811), les académiciens de Copenhague qui n'avaient pas, comme lui, conçu l'art du paysage au point de vue de la nature, ne goûtèrent pas le mérite de ses ouvrages. Il commença d'attirer l'attention publique par une grande toile, *Cascade au milieu des rochers de Norvége*, qu'il exposa en 1819 à Dresde. Il passa l'année suivante en Italie, où Thornwaldsen et le consul général de Prusse Bartholdy lui confièrent plusieurs travaux.

M. Dahl se plaît à reproduire les sites pittoresques de son pays natal, qu'il a visité à diverses reprises, et la dernière fois, en 1856, en compagnie de son jeune fils. Nous citerons, parmi les nombreux tableaux qui lui ont fait une réputation de paysagiste aussi exact que fécond, une *Vue de Naples*, *l'Hiver en Zélande*, une *Vue de Bergen*, une *Vue prise aux environs de Christiania*, et une *Scène d'hiver au bord de l'Elbe*. Ces deux derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Dahl est membre de plusieurs académies, et professeur de peinture à Dresde depuis 1821.

Son fils, M. Siegwald-Jean DAHL, né à Dresde, le 16 août 1827, s'est consacré à la peinture de genre et d'animaux.

DAHLBOM (André-Gustave), entomologiste suédois, né à Forssa, village de l'Ostrogothie, le 3 mars 1806, passa sa première jeunesse à Waldstena, où son père était médecin de l'hôpital, et à l'âge de vingt ans, fréquenta les cours de l'université de Lund. Il y connut les professeurs Zetterstedt et Fallen, qui cultivèrent avec soin ses dispositions pour l'histoire naturelle et firent de lui un des premiers entomologistes de l'Europe. Il ne négligeait pourtant point les autres études et se fit recevoir docteur en philosophie en 1829.

C'est de cette même année que datent ses premières publications scientifiques, parmi lesquelles nous citerons les plus importantes : *Monographia pompilorum Sueciæ* (Lund, 1829); *Exercitationes hymenopterologicæ* (Ibid., 1831-1833); *Bombi Scandinaviæ* (Ibid., 1832); *Conspectus tinthre-*

Digitized by Google

donidum, siricidum et oryssinorum Scandinaviæ (Copenhague, 1835); *Prodromus hymenopterologiæ Scandinaviæ* (Ibid., 1837); *de Crabonibus Scandinaviæ* (Ibid., 1839); et enfin *Hymenoptera Europea præcipue borealia*, en deux volumes, dont le premier (Ibid., 1843-1845), contient le genre *Sphex*, le second (Berlin, 1852) contient le genre *Chrysis*. A ces divers travaux se rattachent des écrits de moindre importance, entre autres des articles d'entomologie insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm* et dans divers recueils scientifiques.

M. Dahlbom est professeur d'histoire naturelle à l'université de Lund, et préparateur du musée zoologique de cette ville.

DAHLGREN (Charles-Jean), poëte suédois, né à Quillinge, près de Norrköpping, en Ostrogothie, le 28 juin 1791, fit ses études à l'université d'Upsal, s'adonna de préférence à la théologie, et devint, en 1824, ministre d'une paroisse à Stockholm. Déjà il s'était fait connaître comme poëte et comme écrivain. Les essais qu'il publia, dès 1813, dans le *Poetisch Kalender* d'Atterbom, se distinguaient par une verve de jeunesse et un sentiment national qui le rendirent cher à ses compatriotes. Il obtint, en 1818, le prix de poésie de la Société des sciences et belles-lettres de Gothenbourg, et plus tard le prix Lumblad à l'Académie de Stockholm. Ses tendances libérales l'ont fait nommer député aux diètes de 1829, 1832 et 1840, où il siégea toujours parmi les membres de l'opposition. Il fit preuve toutefois d'un grand esprit d'impartialité, et n'hésita pas à voter quelquefois avec le ministère, dans de très-importantes questions.

Il faut citer, parmi ses recueils les plus importants, de 1813 à 1837 : *Poésies et nouvelles; Ungdoms Krifter* (Stockholm, 2 vol.); *Samlade Skrifter* (Ibid.); *Odolgumman* et les *Angbatssonger*. Une édition complète de ses œuvres a paru sous ce titre : *Samlade arbeten* (Stockholm, 1847-1849, 6 vol.). M. Dahlgren, dont l'originalité consiste particulièrement dans l'alliance d'une fraîcheur tout idyllique avec une verve facétieuse et burlesque, est doué d'une fécondité malheureuse qui, dans les derniers temps surtout, a nui à son talent.

DAHLMANN (Frédéric-Christophe), historien, publiciste et homme politique allemand, né à Wismar le 17 mai 1785, étudia d'abord les sciences archéologiques à Copenhague et à Halle, et fut reçu docteur avec une thèse très-remarquable sur l'origine et les développements de la comédie ancienne chez les Grecs : *Primordia et successus veteris comædiæ Atheniensium*. Nommé professeur à Kiel en 1813, il y fit des cours publics en latin sur le théâtre d'Aristophane. Appelé en 1815 aux fonctions de secrétaire de la députation permanente de la noblesse et des prélats de Sleswig-Holstein, il s'occupa de droit public et chercha dans la science du passé des remèdes aux maux présents. Il a fait paraître comme travaux historiques : *Vita Ansgarii*, insérée dans les *Monumenta Germaniæ historica; Recherches sur l'histoire d'Allemagne* (Altona, 1822-1823, 2 vol.), et une édition de la *Chronique des Dithmarses* (Kiel, 1827, 2 vol.).

Mais l'opposition qu'il fit au gouvernement danois comme représentant du Sleswig-Holstein, lui fit refuser par le ministère une chaire à laquelle il avait droit. Il accepta alors celle d'économie politique à Gœttingue, où il publia, en 1830, un travail d'une grande importance intitulé : *Documents originaux pour l'histoire d'Allemagne*.

Les événements de 1831 lui rouvrirent la carrière politique en Allemagne. Libéral modéré, il offrit, en 1833, ses services au gouvernement hanovrien pour la rédaction de l'espèce de charte qui fut accordée aux menaces du peuple. Il y contribua en effet, et exposa ses opinions dans un ouvrage où il combat également les principes de la souveraineté du peuple et de la monarchie absolue : *la Politique ramenée sur le terrain des faits* (Gœttingue, 1835; 3e édit., 1847). Lorsque le roi de Hanovre, Ernest-Auguste, supprima, en 1837, la constitution, M. Dahlmann protesta énergiquement contre un coup d'État qui frappait son œuvre, et fut forcé de quitter le Hanovre avec six de ses collègues. Il se retira à Leipsick, où il reprit de sérieuses études. C'est alors qu'il publia son *Histoire de Danemark* (Hambourg, 1840-1843, 3 vol.), un des ouvrages historiques les plus importants de ce siècle si fécond en historiens. Nommé en 1842 professeur d'histoire et d'économie politique à Bonn, il publia, la même année (1845), deux ouvrages nouveaux : *Histoire de la révolution d'Angleterre* et *Histoire de la révolution française*. A cette époque de sa vie se rapportent encore quelques autres publications moins importantes, soit historiques, soit polémiques; mais la révolution de 1848 vint tout à coup l'arracher à ses travaux pour le rejeter dans les affaires et agrandir son rôle politique.

Avant même d'être élu membre de l'Assemblée nationale de Francfort, il fut nommé l'un des *hommes de confiance* de la Prusse dans le Comité des dix-sept qui fut chargé d'élaborer un projet de constitution. Le projet, qui lui appartient presque tout entier, se prononçait pour la forme monarchique héréditaire. La souveraineté de la nation allemande était exercée par l'empereur et par la diète de l'empire. Élu membre du parlement de Francfort, il exposa, comme rapporteur de la Commission des dix-sept, un plan de gouvernement provisoire qui fut adopté par la majorité. Un directoire fédéral provisoire, composé de trois membres nommés par les gouvernements et acceptés par l'Assemblée, devait avoir le pouvoir exécutif jusqu'à l'établissement définitif de la puissance exécutive en Allemagne. M. Dahlmann voulait donner l'empire héréditaire au roi de Prusse, mais partisan avant tout de la liberté et de l'unité allemande, il se prononça contre l'armistice de Malmoë, conclu par la Prusse sans l'autorisation du parlement. Ayant fait prévaloir son sentiment, il fut chargé par le chef du pouvoir exécutif, l'archiduc Jean, de former un nouveau ministère; mais il succomba à cette tâche et, au milieu des agitations et des divisions de l'Assemblée, assista à la défaite de la révolution allemande. Lorsque la Prusse eut refusé de ratifier la constitution (28 mars), il suivit les députés qui se séparèrent de l'Assemblée de Francfort pour se réunir à Gotha. Là encore, il fit tous ses efforts et usa de tous les ménagements pour intéresser la Prusse à la cause de l'unité allemande; mais il reconnut bientôt chez les grandes puissances de l'Allemagne des tendances réactionnaires auxquelles il s'opposa vainement, tant à la Chambre prussienne qu'au parlement d'Erfurt. Après la défaite complète de l'opinion libérale, il alla reprendre la chaire d'histoire et d'économie politique que l'université de Bonn lui avait toujours conservée.

DAHOMEY (roi de). Voy. Guézo.

DAIN (Charles), ancien représentant du peuple français, né à la Guadeloupe en 1810, fit ses études en France, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris et se fit recevoir avocat. Initié par M. P. Considérant aux doctrines phalanstè-

Digitized by Google

riennes, il prit part, en 1833, aux discussions du *Congrès européen* ouvert par l'Institut historique, et combattit, au nom de l'école fouriériste, le néo-catholicisme de MM. Buchez et Roux-Lavergne. Il publia dans la *Démocratie pacifique* des articles relatifs à la question de l'esclavage, et soutint la théorie de l'émancipation graduelle. Les ménagements qu'il gardait envers les colons, dont plusieurs furent défendus par lui devant le tribunal de la Basse-Terre, lui attirèrent des attaques assez rudes de la part de M. Schœlcher, qui, après la révolution de Février, appuya néanmoins sa candidature auprès des hommes de couleur. Élu à la Guadeloupe par 10 996 voix, M. Ch. Dain prit place, à la Constituante, dans le Comité de l'Algérie et des colonies (20 octobre 1848). Il vota avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au nouveau gouvernement, et demanda la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et du siége de Rome. Il se signala particulièrement par la véhémence de ses discours dans les réunions socialistes. Aux élections complémentaires qui suivirent la journée du 13 juin, M. Ch. Dain, recommandé par la Montagne, fut nommé représentant du peuple dans le département de Saône-et-Loire, et continua de s'associer à tous les actes de l'opposition la plus radicale. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé à la Guadeloupe avec le titre de conseiller à la cour. Son arrivée à la Basse-Terre excita une sorte d'émeute, et le gouverneur dut recourir à des mesures vigoureuses pour faire respecter la décision du pouvoir central.

DALBAN (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur français, né, à Grenoble, le 14 décembre 1784, embrassa de bonne heure la carrière des lettres, vint se fixer à Paris et écrivit d'abord des romans et des poésies, telles que *les Fugitives* (1807); *Jules ou mon Testament* (1810), etc. Il travailla ensuite pour le théâtre, et deux de ses comédies furent représentées à Grenoble : *les Prétentions* (1817), et *les Amants par procuration* (1818). Depuis 1829, il n'a pas publié moins d'une vingtaine de tragédies grecques et romaines ou la faiblesse du plan n'est pas rachetée par la vigueur de l'exécution : *Hécube* (1829); *Thésée ou les Lois de Minos* (1834); *Olinde et Sophronie* (1837); *Perolla* (1841); *Télégone* (1848); *Hercule au mont Œta* (1852); *Alcméon* (1854); *Alceste* et *Zobaïde* (1855); *Cyrus* (1856), etc.

DALBIS DU SALZE, ancien représentant du peuple français, né à Salzes (Aveyron), en 1798, fut admis dans la magistrature sous le règne de Charles X, donna sa démission après la révolution de Juillet, et fit une opposition persévérante au gouvernement de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le septième sur dix, dans le département, et fit partie du Comité de l'Algérie et des colonies. Conservateur dans les questions sociales et légitimiste en politique, il vota toujours avec la droite. En 1849, il revint à l'Assemblée législative, et suivit toujours pour guides les chefs de la majorité monarchique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

DALE (révérend Thomas), poëte et théologien anglais, est né, à Londres, le 22 août 1797. Orphelin en bas âge, il obtint, par des amis de sa famille, une bourse à Christ's Hospital, institution excellente où se sont formés quelques hommes distingués de l'Angleterre. Coleridge, Charles Lamb, Richards, Scholefield, Middleton, etc. En 1817, il entra à l'université de Cambridge, et, sans interrompre le cours de ses études, il publia des essais littéraires, tels que *Widow of Nain*, *le Proscrit du Taurus et Irad et Adah*, nouvelle qui épuisa rapidement six éditions.

La nécessité de se créer une position moins précaire que la littérature fit entrer M. Dale dans les ordres (1823); il était déjà marié depuis quatre ans. D'abord vicaire à Saint-Michel, puis à Saint-Bride (1835) par le choix spécial de sir Robert Peel, la protection de cet homme d'État le pourvut encore d'un canonicat à Saint-Paul (1843) et de la cure importante de Saint-Pancrace (1846). Ses devoirs ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'ouvrir une pension de jeunes gens à Beckenham, ancienne résidence de lady Byron. Il accepta ensuite une chaire de littérature anglaise à l'université de Londres (1828-1830) et une semblable à King's College (1836-1839). Enfin, jusqu'en 1849, il a fait un cours très-suivi de morale religieuse à l'église de Sainte-Marguerite.

Les travaux littéraires de M. Dale sont estimés; dans les divers genres qu'il a traités, on peut dire qu'il a toujours fait preuve d'un talent solide, d'un goût exercé et d'une érudition de bon aloi. Comme poëte, il a écrit trois volumes de vers (Londres, 1819, 1820 et 1822), réimprimés plusieurs fois et réunis en recueil (*Poems*, 1836, 1 vol.). On a encore de lui : une *Traduction anglaise des tragédies de Sophocle* (A translation from Sophocles, 1824); une bonne édition du poëte Cowper (2 vol.), avec notes critiques et biographiques; des *Sermons* et des *Discours religieux* (1830-1836); enfin beaucoup d'ouvrages ascétiques ou moraux, comme *le Compagnon du dimanche* (the Sabbath companion, 1844); *le Bon Pasteur* (the Good Shepherd, 1845); *la Liturgie domestique* (the Domestic liturgy, 1846); *les Psaumes dorés* (the Golden psalm, 1847), etc.

DALHOUSIE (James-Andrew-Broun Ramsay, comte, puis marquis de), homme d'État anglais, pair d'Écosse, ancien gouverneur général des Indes, est né à Londres en 1812. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, à la mort de son père (1838), le titre de comte de Dalhousie en même temps qu'il lui succédait aux honneurs de la pairie. En 1843, il entra dans le ministère de sir R. Peel avec les fonctions de vice-président de la direction du commerce (*board of trade*), et fut chargé, en 1845, de l'administration supérieure des affaires d'Écosse. Mais le poste le plus élevé qu'il ait encore occupé est celui de gouverneur-général des Indes orientales, dans lequel il remplaça, en 1847, le vicomte Hardinge.

Durant son administration qui a duré huit années (1847-1856), lord Dalhousie, continuant la politique de ses prédécesseurs, a su ménager adroitement les intérêts de la métropole. Bien que les Anglais aient maintes fois annoncé et promis qu'ils ne voulaient plus faire en Asie de nouvelles conquêtes, il n'en a pas moins présidé à l'incorporation du royaume des Sikhs (29 mars 1849) après la bataille de Goudjerate, et du vaste royaume d'Oude (février 1856), renommé dans l'Inde pour la fertilité de son sol et ses richesses minérales. En 1852, la guerre fut déclarée contre les Birmans, à cause de diverses pertes éprouvées par des négociants anglais dans le pays d'Ava. On s'empara rapidement, et sans rencontrer nulle part de véritable résistance, des villes de Martaban, Rangoun, Bassin, Pégou, etc.; on lia des relations d'amitié avec les Taliens et les Karins, qui forment les quatre cinquièmes de la population de l'empire birman. Enfin, le 20 décembre 1852, lord Dalhousie déclara qu'il allait procéder à la confiscation du Pégou; mais une

Digitized by Google

révolution intérieure ayant donné un nouveau souverain au royaume d'Ava, cette menace n'a pas eu d'effet et la paix a été rétablie en 1854. De plus l'insurrection des fanatiques tribus de l'Himalaya fut réprimée, le Caboul sollicita l'amitié du gouvernement anglais, le khan tartare du Khokhan demanda des officiers pour discipliner ses troupes à l'européenne, et un chemin de fer fut commencé entre Calcutta et Bombay.

Élevé au rang de marquis(1849), lord Dalhousie a reçu les félicitations publiques du Parlement et de la Compagnie des Indes pour le zèle et la capacité qu'il a déployés. Il a résigné ses fonctions de gouverneur général entre les mains de lord Canning (mars 1856). Comme il n'a point d'enfants mâles, c'est lord Panmure, son cousin, qui est l'héritier présomptif de ses titres nobiliaires.

DALLAS (Georges-Mafflin), homme d'État américain, est né à Philadelphie en 1792. Après avoir été reçu avocat, il entra, vers 1817, dans la carrière diplomatique et occupa divers postes dans les chancelleries européennes. Il revenait de Saint-Pétersbourg, où il avait rempli pendant quelques années les fonctions de secrétaire d'ambassade, lorsqu'il fut nommé attorney de district en Pensylvanie. La législature de cet État l'envoya au Congrès de 1831 en qualité de sénateur. En 1837, le président Van Buren lui confia l'ambassade de Russie et le rappela, en 1839, sur sa demande. De 1845 à 1852, M. Dallas fut choisi pour vice-président des États-Unis; en résignant le pouvoir, il reprit au barreau de Philadelphie sa profession d'avocat, qu'il exerce avec une intégrité reconnue. Il a été nommé, en 1856, ambassadeur à Londres, en remplacement de M. Buchanan. Il s'est efforcé de rétablir l'entente cordiale, un instant compromise, entre les deux pays, et, dans un discours au banquet du lord-maire, on a applaudi cette remarquable protestation contre les apologistes de la guerre : « La meilleure guerre est toujours un mal, quels que soient les avantages moraux ou matériels qu'elle puisse procurer » (avril 1856).

DALLOZ (Victor-Alexis-Désiré), avocat français, né à Septmoncel (Jura) le 12 août 1795, débuta en 1816, avec éclat, au barreau de Paris, passa en 1823 à la Cour de cassation, et plaida, pendant une vingtaine d'années, un certain nombre de causes célèbres. Le libéralisme dont il avait fait preuve sous la Restauration lui facilita, en 1838, l'entrée à la Chambre des Députés, où il représenta l'arrondissement de Saint-Claude (Jura) dans les rangs du parti conservateur, et ne se signala que par la rédaction de divers projets de lois. La révolution de 1848 le fit rentrer dans la vie privée.

Le nom de M. V. Dalloz est attaché à un certain nombre de grands travaux de jurisprudence, notamment au grand ouvrage intitulé : *Jurisprudence*, ou *Répertoire méthodique et alphabétique de jurisprudence générale* (1824-1830; 2e édit., 1845, 40 vol. in-4). Il a refondu dans cette sorte d'encyclopédie le *Journal des audiences* et le *Recueil de jurisprudence générale du royaume*, dont il était devenu possesseur en 1819, et lui a donné pour suite un *Recueil périodique* comprenant les arrêts et les lois, et qui compte depuis 1845 un volume par année. On doit encore à cet écrivain plusieurs *Plaidoyers*, *Mémoires* et *Rapports* imprimés en diverses circonstances (1824-1839); un *Traité de la péremption d'instance en matière civile*, avec M. Reynaud (1831, in-8), et des articles fournis aux feuilles et recueils spéciaux, entre autres la *Thémis*, ou la *Bibliothèque du jurisconsulte*, etc.

M. Victor Dalloz est décoré de plusieurs ordres des pays étrangers où son grand ouvrage a été souvent traduit et adopté. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1826, il est devenu officier du même ordre en février 1846.

Son fils, M. Édouard DALLOZ, également avocat, est aujourd'hui député au Corps législatif, où il représente depuis 1852 le département du Jura. On lui doit un *Commentaire du décret du 21 janvier 1852 et de la loi du 13 juin 1851 sur la garde nationale* (1852). Il a été décoré en 1856.

Son frère, M. Pierre-Armand DALLOZ, avocat, dit aussi Dalloz jeune, a pris une part active à plusieurs de ses ouvrages, et a, de plus, publié sous son seul nom un *Dictionnaire général et raisonné de jurisprudence* (1836, in-4). Il a, en outre, annoté, pour les éditions de Bourguignon, le *Code électoral* et le *Code forestier*, et donné, avec M. Clerc, le *Traité théorique et pratique*, ou *Formulaire général et complet du notariat* (1837; 3e édit., 1853, 2 vol. in-8). Il a été décoré en 1847. — M. Armt. Dalloz est mort en novembre 1857.

DALMATIE (Napoléon-Hector SOULT, duc DE), ancien ambassadeur français, né en 1802, est le fils unique du célèbre maréchal Soult, mort en 1852. Admis en 1819 à l'École polytechnique, il en sortit deux ans plus tard dans le service de l'état-major, fut attaché à son père en qualité d'aide de camp, et donna sa démission en 1835; il avait alors le grade de capitaine. Élu député de la ville de Castres en 1842 et réélu en 1846, il fit de rares apparitions à la Chambre, où il se montra favorable à la politique conservatrice. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut nommé ambassadeur à la Haye, à Turin, et en dernier lieu à Berlin. Depuis 1843, il est grand-officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris en décembre 1857.

DALTON (Alexandre, comte), général français, né à Brives (Corrèze), le 20 avril 1776, entra au service militaire en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, en 1791. Aide de camp du général Hédouville, il le quitta pour suivre Hoche dans la malheureuse expédition d'Irlande, puis à l'armée de Sambre-et-Meuse. Murat, qui l'avait placé sous ses ordres au passage du Pô et à Marengo, fit le plus grand éloge de sa conduite. Nommé chef de bataillon en 1800, il alla rejoindre son régiment à Saint-Domingue, où le général Leclerc l'attacha à sa personne. Colonel du 59e de ligne après Austerlitz, M. Dalton prit part à toutes les opérations de la grande armée en Allemagne, fut promu général de brigade en 1809, et blessé grièvement à Smolensk. Napoléon, qui avait eu plus d'une occasion en Russie d'apprécier sa bravoure, le créa baron et lui confia le commandement de la citadelle d'Erfurt; il y resta bloqué six mois par les alliés, et n'en sortit qu'à la condition de ramener la garnison en France (1814).

M. Dalton se rallia aux Bourbons, dont il sut se concilier la faveur; en peu de temps, il obtint le titre de comte, une inspection d'infanterie, et, en 1821, le brevet de lieutenant général. Il a commandé à Alger après la conquête (1831). Membre des Comités supérieurs d'infanterie et de cavalerie en 1834, il fut placé en 1841 dans la réserve. Il a été promu en avril 1833 au grade de grand-officier de la Légion d'honneur.

DALY (César), architecte et publiciste français, né à Verdun, en 1809, étudia l'architecture sous M. Jacques Duban. Il s'associa ardemment, vers 1830, au mouvement et aux idées de *la Pha-*

Digitized by Google

lange. Chargé, de 1840 à 1845, de divers travaux d'architecture, il dirigea principalement la restauration de la cathédrale de Sainte-Cécile à Alby. Au commencement de 1855, il est allé au Texas visiter la colonie communiste de M. Cabet.

M. Daly a exposé aux Salons de 1841 et 1846 : un *Projet de décoration intérieure de chapelle* et les *Dessins de la restauration de la cathédrale d'Alby*, exécutés pour les monuments historiques, et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, ou ils ont obtenu une médaille de troisième classe. Il a fondé, en 1840, la *Revue de l'architecture et des travaux publics*, journal mensuel édité avec luxe, dans lequel il a donné le plan complet d'un *Phalanstère*. Membre d'un grand nombre de Sociétés savantes, M. Daly est architecte diocésain du Tarn.

DALY (Robert), pair ecclésiastique d'Angleterre, né vers 1785 dans le comté de Galway, appartient à la famille des barons Dunsandle. Il fit de bonnes études au collége de la Trinité à Dublin, reçut les ordres vers 1811, et devint doyen de Saint-Patrick. Depuis 1843, il est évêque du diocèse irlandais de Cashel et siége à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Les revenus de son siége sont de 5000 livres par an (125 000 fr.).

DAMAS (Ange-Hyacinthe-Maxence, baron DE), général et ancien ministre français, né à Paris, le 30 septembre 1785, appartient à une vieille famille originaire de la Bourgogne. Emmené en émigration par ses parents, il fut élevé à l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg, obtint en 1803 un brevet de lieutenant dans la garde impériale russe, assista à la bataille d'Austerlitz, et avait le rang de chef de bataillon au même corps, lorsqu'il prit part à la campagne de 1812. Blessé à la Moskowa, il fut nommé colonel du régiment des grenadiers d'Astrakhan, gagna, quelques mois plus tard, le grade de général-major, et se distingua à Leipsick, ainsi qu'à Brienne et sous les murs de Paris. L'empereur Alexandre lui donna, en récompense de ses services, une épée d'honneur enrichie de diamants.

Confirmé, en 1814, dans le grade de maréchal de camp français, M. de Damas ne tarda pas à être élevé à celui de lieutenant général (1815) et accompagna le duc d'Angoulême dans le midi durant les Cent-Jours; ce fut lui qui régla les articles de la capitulation de la petite armée royaliste. De 1816 à 1822, il commanda la 8e division militaire (Marseille), prit part à la campagne d'intervention en Espagne, et fut appelé, le 19 octobre 1823, à remplacer, au département de la guerre, le duc de Bellune. Comme il répugnait à certaines mesures réclamées par le parti de la cour, telles que la mise à la réforme d'un grand nombre d'officiers généraux, il passa, le 4 août 1824, au ministère des affaires étrangères, d'où M. de Chateaubriand venait d'être si brusquement expulsé. Il y resta jusqu'au 4 janvier 1828, mais dans une position si secondaire, qu'on ne peut lui imputer la responsabilité des actes d'un cabinet dont le chef réel était M. de Villèle.

A la mort du duc de Rivière, M. de Damas, qui était fort avant dans les bonnes grâces du roi, devint gouverneur du jeune duc de Bordeaux (mai 1828) et le suivit, après les événements de 1830, dans son exil. Déclaré démissionnaire de son grade de lieutenant général, il fut mis à la retraite. Lorsque l'éducation du comte de Chambord fut jugée complète, il revint en France et vécut dans un éloignement absolu des affaires publiques. M. de Damas est, depuis le 2 octobre 1823, grand-officier de la Légion d'honneur.

DAMAS-HINARD (Jean-Joseph-Stanislas-Alberti), littérateur français, né à Madrid (Espagne), le 11 décembre 1805, fut élevé en France, étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat. Il débuta dans la littérature par des *Chants sur lord Byron* (1824, in-8), suivis d'une adresse au roi. Il rédigea ensuite, sur les notes du baron Lamothe-Langon, les quatre premiers volumes des *Mémoires de la comtesse Du Barry* (1829). On lui doit encore une compilation : *Napoléon; ses opinions et jugements sur les hommes et les choses* (1838, 2 vol. in-8), recueillis par ordre alphabétique.

M. Damas-Hinard s'est fait connaître surtout par ses nombreux travaux sur le théâtre espagnol, publiés dans *le Correspondant*, et par sa traduction de *Calderon* (1841-1844, 3 vol. in-12), de *Lopez de Vega* (1842, 2 vol. in-12), du *Romancero espagnol* (2 vol. in-12), et de *don Quichotte de la Manche* (1847, vol. in-12). En 1847, il remplaça au Collége de France M. E. Quinet, suspendu par M. de Salvandy, et ouvrit son cours par une leçon sur l'esprit du théâtre espagnol; mais, ayant à lutter contre une opposition très-bruyante, il prit le parti de se retirer. Nommé bibliothécaire au palais du Louvre le 30 décembre 1848, il est devenu le 7 février 1853 secrétaire des commandements de l'impératrice. Il a donné, sous le titre de *Dictionnaire Napoléon* (1854, in-8), une édition abrégée de son premier recueil, et a annoté l'ouvrage du marquis de La Gervaisais : *Un prophète inconnu* (1850, in-12).

DAMER (Georges-Lionel DAWSON), homme politique anglais, né en 1788, dans le comté de la Reine (Irlande), est fils du 1er comte de Portarlington (voy. ce nom). En sortant de l'université de Dublin, il fut admis, comme enseigne, au service militaire, fit quelques campagnes dans la Péninsule et assista à la bataille de Waterloo, où sa bravoure lui valut la décoration du Bain (1815). Après avoir hérité des biens considérables de sa tante, lady C. Damer, dont il prit le nom, il se retira avec le grade de colonel et entra peu après à la Chambre des Communes, où l'envoya le bourg de Portarlington (1835); aux élections de 1847, il obtint le mandat législatif de Dorchester, qui lui préféra en 1852 un candidat libéral. Attaché au parti conservateur, il n'en a pas moins soutenu les réformes commerciales de sir R. Peel, qui, lorsqu'il occupa pour la seconde fois le pouvoir, lui remit la charge de contrôleur de la maison de la reine (1841-1846). C'est à ce titre qu'il fait partie du Conseil privé.

DAMINOIS (Angélique-Adèle HUVEY, dame), femme de lettres française, naquit à Clermont (Oise), le 21 décembre 1795. De 1819 à 1838, elle a écrit une douzaine de romans qui ont eu leur moment de faveur et qui peignent, dans un style assez élégant, des sentiments et des mœurs de convention : *Alfred et Zaïda, Mareska et Oscar, Alaïs, ou la Vierge de Ténédos, une Ame d'enfer*, etc. Membre de l'Athénée des arts, cette dame y a fait de nombreuses lectures, presque toujours consacrées à l'honneur de son sexe ou à la revendication de ses droits. Quelques-unes de ses leçons ont dû à la hardiesse de ses opinions et de son langage un assez grand retentissement.

DAMIRON (Jean-Philibert), philosophe français, membre de l'Institut, né à Belleville (Rhône), le 10 mai 1794, commença ses études à Villefranche et les termina au lycée Charlemagne. Entré à l'École normale en 1813, il y trouva des maîtres éminents, Burnouf, Villemain, Cousin.

Digitized by Google

il eut dès lors pour le talent et les doctrines de ce dernier un véritable culte. Ses débuts dans l'enseignement furent modestes. Il fut successivement régent de seconde à Falaise, de rhétorique à Périgueux, et enfin professeur de philosophie à Angers. Après cinq ans d'enseignement en province, il vint à Paris où il professa la philosophie dans les lycées Bourbon, Charlemagne et Louis-le-Grand. A cette époque, il se hasarda dans la politique et fut, en 1827, un des fondateurs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* comme membre des comités. En 1824, il avait concouru à la fondation du *Globe*, avec M. Dubois et Jouffroy; il y donna une série d'articles, qui, réunis en 1828, formèrent l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIX*e siècle* (3e édition, 1834, 2 vol. in-8), resté le plus intéressant et le plus fort de ses ouvrages.

Après 1830, M. Damiron devint maître de conférences à l'École normale et professeur adjoint, puis titulaire à la Sorbonne. La réorganisation de l'enseignement philosophique dans les colléges lui fournit l'occasion de substituer, aux anciens traités de philosophie écrits en latin, les premiers ouvrages élémentaires en français. Grâce à cette circonstance, son *Cours de philosophie* (3 vol. in-8, 2e édit. générale, 1842), s'écoula rapidement. Décoré en 1833, l'auteur entra à l'Académie des sciences morales en 1836, comme successeur de Destutt de Tracy. En 1842, il fut chargé d'une publication qui fit plus de bruit que ses propres ouvrages, celle des *Nouveaux mélanges philosophiques* de Jouffroy. Les suppressions et les changements qu'il fit ou permit de faire à cette œuvre posthume, pour ne pas fournir des armes contre l'enseignement universitaire ou contre ses chefs, tournèrent contre ses prévisions et excitèrent dans toute la presse une violente polémique, au milieu de laquelle M. Pierre Leroux publia son livre *de la Mutilation des manuscrits de M. Jouffroy* (1843, in-8).

M. Damiron a contribué à la publication des petits traités demandés à l'Académie par le général Cavaignac, en 1848, par deux écrits sur la Providence : *de la Providence* (1849, in-18), et *Appendice au Traité de la Providence* (1850, in-18). Dans ces dernières années, il a composé une suite de *Mémoires*, sur les philosophes du XVIIIe siècle : *d'Holbach* (1851, in-8), *Diderot* (1852, in-8), *Helvétius* (1853, in-8), *d'Alembert* (1854, in-8), *Saint-Lambert* (1855), etc., longues et consciencieuses monographies dans lesquelles l'auteur, avec une grande patience d'analyse, met en lumière toutes les parties des systèmes de ces philosophes. En 1857, il les a réunis sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie du* XVIIIe *siècle* (2 vol. in-8).

On cite encore de lui un discours d'ouverture à la Faculté sur *les Deux richesses* (1848, in-8), et un *Rapport sur les principaux systèmes modernes de théodicée* (1854). Étranger à la forme brillante du maître dont il a embrassé les idées, M. Damiron a obtenu, du moins, par sa réputation d'honnêteté, une juste considération personnelle.

DAMOREAU (Mme Laure-Cinthie MONTALANT, dite CINTI-), célèbre cantatrice française, née à Paris, le 6 février 1801, manifesta des dispositions musicales précoces, entra, dès 1808, au Conservatoire dans une classe de solfége et fut bientôt admise dans les classes de piano et d'harmonie. Elle profitait si bien des leçons, que parfois elle suppléait le maître; elle se montrait surtout habile pianiste, et ses professeurs, pour cultiver ce talent, refusaient de la faire entrer dans une classe de chant. Elle résolut alors de se passer de maître, et la fermeture du Conservatoire en 1814 lui en fournit l'occasion. Conseillée par de bons professeurs, assidue à écouter les chanteurs en vogue, elle fit des progrès rapides et se fit remarquer dans les salons de Paris; mais les premiers concerts qu'elle essaya de donner furent peu suivis, à cause de son obscurité. Cependant, en 1819, le Théâtre-Italien l'engagea pour les seconds rôles. Elle débuta dans *la Cosa rara* et joua le page dans les *Nozze di Figaro*. Elle aborda les grands rôles deux ans plus tard et y obtint plus d'estime que d'admiration. Elle continua ses études sans relâche, et en 1822, elle fit applaudir au Théâtre-Italien de Londres sa méthode toute française et sa voix plus habile encore que puissante. Après l'arrivée de Rossini à Paris, son nom s'associa à presque tous les chefs-d'œuvre du maître. Elle joua quelque temps tout ensemble aux Italiens et à l'Opéra, mais ce dernier théâtre se l'attacha en 1826. L'année suivante, elle se brouilla avec l'administration, partit pour Bruxelles, où elle excita le plus vif enthousiasme, et contracta avec l'acteur Damoreau un mariage qui ne fut point heureux. De retour à Paris, elle se réconcilia avec l'Opéra, et reçut de M. Meyerbeer un rôle dans *Robert le Diable*. En 1829, une représentation extraordinaire à l'Opéra la mit en présence de Mmes Sontag et Malibran, dans le premier acte du *Mariage secret*, et Mme Damoreau égala au moins ses rivales. Mais c'est surtout à l'Opéra-Comique, où elle fut engagée en 1835, qu'elle a laissé un souvenir ineffaçable.

Les principales pièces qui ont fait la réputation de Mme Damoreau sont, à l'Opéra : *Fernand Cortès*, *le Siége de Corinthe*, *Moïse*, *la Muette*, *le comte Ory*, *Robert le Diable*, *le Serment*, etc.; à l'Opéra-Comique : *Actéon*, *l'Ambassadrice*, et surtout *le Domino Noir*, écrit pour ses adieux au théâtre. On a surtout admiré en elle la souplesse de la voix, la douceur, la légèreté, la sûreté et la justesse. Sa méthode, pleine de goût et de mesure, a fait école et est restée classique au théâtre, même après sa retraite. On a de cette artiste un *Album de romances* et une *Méthode de chant*. — Sa fille, Marie DAMOREAU, aujourd'hui Mme Weekerlin, est auteur de quelques articles. Elle a aussi embrassé la carrière musicale et s'est fait entendre, depuis 1856, dans quelques concerts.

DAMPIERRE (Auguste-Philippe-Henri DU VAL, comte DE), général français, est né le 3 juin 1786, à Hans, village de la Marne. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il en sortit en 1806, en qualité de sous-lieutenant au 17e de dragons. Il fit avec distinction les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne; sa brillante conduite à la bataille de Friedland, où il fut atteint par un boulet à la cuisse droite, lui valut à vingt-un ans la croix d'honneur. Envoyé en Espagne en 1808, il devint capitaine l'année suivante et trouva de nouveau l'occasion de se signaler dans la plupart des combats qui furent livrés, notamment à Albuera. En 1813, il fut rappelé à la grande armée, prit part à la campagne de France et passa lieutenant-colonel des hussards du Jura en 1815. Nommé commandant d'une compagnie des gardes du corps (1819), ce qui lui donnait rang de colonel dans l'armée, il fut élevé, en 1825, au grade de maréchal de camp et mis peu après en disponibilité.

Replacé par le gouvernement de Juillet sur le cadre d'activité, M. de Dampierre reçut en 1837 le commandement d'une brigade de cavalerie à l'une des divisions d'observation des Pyrénées. En 1838, il fut envoyé en Algérie et se distingua

Digitized by Google

dans les diverses expéditions contre les Arabes, entre autres à celle de Médeah, où il fut blessé pendant le combat du 20 mai 1840. Promu au grade de lieutenant général le 26 avril 1841, il exerça, de 1842 à 1847, les fonctions d'inspecteur général de cavalerie et fit partie du Comité supérieur de l'arme depuis 1845. Retraité en 1851 avec le cordon de grand-officier de la Légion d'honneur, il fut admis en 1852 dans la seconde section de l'état-major général (réserve). — Il est mort au mois de décembre 1856.

DAMPIERRE (Élie DE), ancien représentant du peuple français, est né au château du Jaumont (Landes), en septembre 1813 et fils d'un légitimiste qui fut nommé pair de France par Charles X. Pour lui, il professa, sous le règne de Louis-Philippe des opinions très-libérales. Après avoir étudié le droit et fait de nombreux voyages à l'étranger, il sollicita sans succès le mandat législatif, comme candidat de l'opposition, en 1836 et en 1842. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 19000 suffrages environ, le dernier sur la liste des sept élus du département des Landes. Il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité hostile à la République, mais il se prononça contre la politique particulière de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

DANA (Richard-Henry), poëte américain, né à Cambridge, le 15 novembre 1787, est fils d'un magistrat du Massachussets qui a été ambassadeur en Russie. Après avoir terminé ses études au collége d'Harvard, il se fit recevoir avocat, mais la faiblesse de sa santé l'empêcha de suivre cette profession. Dans la littérature, où son penchant l'entraînait, il débuta par un discours prononcé, le 4 juillet 1814, à l'occasion des fêtes anniversaires de l'indépendance américaine. De 1817 à 1820, il collabora à la *North American Review*, dirigé alors par J. E. Channing, et en 1821 il fonda l'*Idle Man* (le Désœuvré), dont la publication fut interrompue par des difficultés pécuniaires. Dans les numéros qui parurent il fit insérer *Tom Thornton*, un de ses meilleurs contes; M. Bryant y donna quelques vers, et Allston y commença le roman de *Monaldi*.

Le talent poétique de M. Dana se révéla assez tard au public. A trente-huit ans, il envoya à la *New-York Review* sa première pièce : *Dying raven* (le Corbeau mourant, 1825). Le poëme du *Boucanier* (1827), qui peignait avec des couleurs ardentes les étranges mœurs de la vie libre des chasseurs, fut accueilli favorablement et placé, un peu à la hâte peut-être, au nombre des œuvres originales de la littérature américaine.

En 1833, parut un volume qui contenait quelques pièces nouvelles et tous les articles fournis par l'auteur aux divers organes de la presse. Depuis cette époque, à part de rares morceaux littéraires et des lectures faites en 1839, à Boston et à New-York, sur la poésie anglaise, M. Dana n'a rien ajouté d'important à la liste de ses productions, qui ont été réunies et publiées à New-York (*Poems*, 1850, 1 vol.). Il vit à Boston, dans une complète retraite.

DANA (Richard-Henry), fils aîné du précédent, a étudié le droit et s'est fait au barreau de Boston une position honorable. Sous le titre de *Deux années à bord* (Two years before the mast), il a écrit des scènes de la vie maritime peintes avec une fidélité qui en a assuré le succès. Par ordre des lords de l'Amirauté anglaise, 10000 exemplaires de cet ouvrage ont été distribués aux équipages de la marine.

DANBY (Francis), peintre anglais, né le 16 novembre 1793, près Wexford (Irlande), fit son éducation artistique à la Société des beaux-arts de Dublin, à laquelle, dès 1812, il envoya son premier tableau et vint, en 1820, s'établir à Bristol. Ce fut de là que, pendant quelques années, il concourut aux expositions de l'Académie royale de Londres dans le genre qu'il avait choisi, le paysage historique, dont il est aujourd'hui le seul représentant. Ses plus remarquables productions de cette époque sont : *l'Amour désappointé* (1821); *des Chevaliers écoutant les ballades d'un ménestrel* (1823); *un Rayon de soleil après l'orage* (1824), que le célèbre Lawrence voulut acheter pour sa galerie; et *Israël quittant la terre d'Égypte* (1825). Cette dernière composition, savamment combinée et d'un dessin correct, fit nommer l'auteur associé de l'Académie royale.

Ensuite M. Danby exposa : *le Christ marchant sur les eaux* (1826) : *Cléopatre allant sur le Cydnus à la rencontre d'Antoine* (1827), chef-d'œuvre de richesse et d'imagination que la gravure s'empressa de répandre à profusion; *l'Ile des fées* (1828); *une scène du Marchand de Venise*, qui se trouve au musée Soane; et deux larges compositions, *le Passage de la mer Rouge* et *le Déluge*, conçues dans la manière théâtrale de Martin. Arrivé au point culminant de sa réputation, il eut peut-être alors le tort d'éparpiller son talent dans les entreprises artistiques du jour; en effet, il fournit un grand nombre de dessins aux albums, au *Literary souvenir*, au *Cabinet des Arts*, etc. Bientôt une union mal assortie força de chercher des distractions en même temps que de nouveaux sujets d'étude hors de l'Angleterre.

Plus de dix ans se passèrent sans que cet artiste rappelât son nom au public autrement que par la scène de *l'Age d'or* (1831), imitation peu réussie de Claude Lorrain. En 1841, il reparut aux expositions de l'Académie royale avec plusieurs toiles : *une Matinée à Rhodes, le Triomphe du sculpteur, le Château enchanté*, qui décèlent la même magie de style et la même puissance d'exécution au service d'un genre passé de mode. Dans les années suivantes, il envoya d'Exmouth, où il a fixé sa résidence : *le Débat de la lyre et du chalumeau*, éclairé par un magnifique effet de soleil, et une *Sainte Famille* (1842); *les Derniers feux du soleil* (1843); *la Fête de l'artiste* (1844), qui n'est autre chose que la contemplation d'un coucher de soleil; *l'Hymne au soleil levant* (1845); *la Cabane du pêcheur* (1846), acheté pour la galerie Vernon; et de belles marines auxquelles les côtes pittoresques de la Norvége servent de cadre.

M. Danby se plaît aux jeux les plus variés de la lumière; il y excelle et sait en tirer des effets pleins d'énergie ou de sentiment. Ses productions sont devenues plus rares en ces dernières années : *Marius au milieu des ruines de Carthage* (1848); *une Partie de plaisir sur le lac de Wallenstadt, le Calme* (1855). Enfin, à l'Exposition universelle de Paris, il a fourni : *Calypso pleurant le départ d'Ulysse*, paysage assez froidement rendu, et *le Canon du soir*, une de ses plus poétiques marines. Malgré son même incontestable qui le place au premier rang des peintres de son pays, le jury ne lui a accordé qu'une mention honorable. Deux de ses fils ont embrassé la peinture et ont exposé quelques tableaux.

DANEMARK (maison royale de), dynastie de

Digitized by Google

Holstein (voy. ce nom). Roi régnant : Frédéric VII (voy. ce nom). — Épouse morganatique du roi : Louise-Christine, comtesse de Danner (voy. DANNER). — Oncle du roi : Frédéric-*Ferdinand*, né le 22 novembre 1792, prince héréditaire, général dans l'armée danoise, membre du conseil intime d'État; marié le 1er août 1829 à la princesse *Caroline*, née le 28 octobre 1793, fille de feu Frédéric VI, roi de Danemark. Le roi Frédéric VII et son oncle Ferdinand n'ayant point d'enfants, la couronne est dévolue, par la loi d'hérédité du 31 juillet 1853, au prince *Christian*, de la maison de Sleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg. Ce prince, né le 8 avril 1828, s'est marié le 26 mai 1842 à *Louise*-Wilhelmine-Frédérique-Caroline-Auguste-Julie, princesse de Hesse-Cassel, née le 7 septembre 1817. Il a trois filles et deux fils : *Christian*-Frédéric-Guillaume-Charles, né le 3 juin 1843, et Christian-*Guillaume*-Ferdinand-Adolphe-Georges, né le 24 décembre 1845. La famille royale de Danemark comprend encore la reine douairière : *Caroline*-Amélie, née le 28 juin 1796, fille de feu Frédéric-Chrétien, duc de Sleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg; mariée le 22 mai 1815 au roi Christian VIII; veuve le 20 janvier 1848.

Pour les lignes collatérales, voy. SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG; SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-GLUCKSBOURG; HOLSTEIN-GOTTORP; OLDENBOURG et RUSSIE.

DANGER (Ferdinand-Philippe), chimiste français, né au Mans, le 17 novembre 1802, se fit remarquer, dès son début dans la carrière scientifique, par son habileté à imaginer des appareils et des instruments, ainsi qu'à les construire et à les manier. Il eut l'idée d'ouvrir un laboratoire où les étudiants vinssent s'exercer aux manipulations. Son entreprise eut un plein succès, et il forma plusieurs élèves distingués, entre autres M. Walferdin (voy. ce nom), et M. Houdin, avec lequel il a exécuté depuis des expériences sur l'arsenic qui ont si vivement occupé l'attention publique; ces expériences, on se le rappelle, ont renversé les théories émises par un célèbre toxicologiste, en démontrant que le corps des animaux, pas plus que celui de l'homme, ne contient d'arsenic normal. M. Danger est auteur de quelques mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans d'autres recueils scientifiques.

DANIÉLO (l'abbé N....), ancien représentant du peuple français, né à Port-Louis (Morbihan), le 4 décembre 1808, fut employé, à la fin de ses études, comme professeur de mathématiques et de physique, au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, puis nommé curé de Guer, dans l'arrondissement de Ploermel. Élu représentant du peuple le troisième sur douze, par 71 000 voix, il fit partie du Comité des cultes. Il vota dans un certain nombre de questions, avec le parti démocratique modéré, adopta la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il revint à ses études et publia des *Éléments de géologie sacrée*, à l'usage des séminaires et des colléges (Paris, 1851, in-12). — L'abbé Danièlo est mort le 10 mai 1857.

DANIÉLO (Jean-Paul), littérateur français, confondu souvent avec le précédent, est né dans le département du Morbihan, vers le commencement de ce siècle. Il publia d'abord des articles ou brochures politiques dans le sens légitimiste, entre autres : *la Révolution, l'Europe et la guerre, ou de Louis-Philippe et de Charles X* (1830). Collaborateur de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, il fut quelque temps le secrétaire de M. de Chateaubriand et l'aida dans ses recherches sur la chute de l'Empire romain; son nom est cité avec éloges dans la préface des *Études historiques*. Il a fait paraître, dans la *Bibliothèque choisie* : les *Lettres des femmes célèbres de France*, avec une *Introduction* et des *Notices* (1830, in-8); l'*Histoire de la province de Champagne* (1833, 2 vol. in-8); la *Vie de Madame Isabelle* (1840, in-12), sœur de saint Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp; *Histoire et tableau de l'univers* (1837-1841, 4 vol. in-8), etc. Il a traduit deDigby, *les Mœurs chrétiennes au moyen âge* (1841, 2 vol. in-8). Citons encore : *du Panthéisme, du mosaïsme et du christianisme* (1848, in-18), envisagés dans leurs rapports avec les sociétés humaines et les gouvernements; et le récit intitulé : *Visites pastorales de Mgr Sibour, archevêque de Paris* (1852, in-12).

DANILO Ier (Pétrovitch-NIÉGOSCH), prince régnant de Monténégro, né le 25 mai 1826, d'une famille dans laquelle se transmet par succession collatérale la dignité de prince-évêque (*vladika*), a été élevé à Vienne, et a succédé, le 31 octobre 1851, à son oncle Pierre-Pétrovitch Niégosch, malgré les difficultés soulevées par un de ses autres oncles, Tomaso Pétrovitch, et grâce à l'appui de la cour de Russie. Proclamé le 13 janvier de l'année suivante, en présence de tous les chefs de tribus, il alla recevoir à Saint-Pétersbourg l'investiture, et en revint, au bout de six mois, avec des idées de réformes, dont les plus importantes avaient été soumises à l'approbation du czar. Il commença par séparer les deux pouvoirs religieux et civils confondus jusque-là dans les mains du vladika, transmit ses fonctions ecclésiastiques à l'un de ses parents avec le titre d'archimandrite, et prit, en qualité de premier prince séculier de Monténégro, le titre de Danilo Ier. Il s'occupa ensuite de tracer une route de Cattaro à Cettinie, sa capitale, agrandit cette dernière, et promulgua un nouveau code pénal, destiné à faire disparaître en partie les abus des atroces *vendettes* monténégrines. La guerre qui survint entre la Turquie et le Monténégro, à la fin de 1852, interrompit le cours de ces réformes. Pendant près de six mois les Monténégrins, retranchés derrière leurs montagnes, tinrent en échec l'armée ottomane commandée par Omerpacha. L'intervention de l'Autriche et la mission du comte de Leinengen-Wettersbourg à Constantinople mirent fin aux hostilités, mais ne rendirent pas la tranquillité au Monténégro, en proie à l'ambition des primats et à celle des puissances médiatrices. A part la conspiration du primat Pétrovitch-Niégosch, oncle du prince, découverte et sévèrement réprimée (juin 1854), divers troubles furent attribués à des agents russes ou autrichiens. La guerre continua sur les frontières.

En 1855, le prince Danilo épousa, avec une dot de 100 000 florins, Mlle Darinka Kuikitch, fille d'un banquier triestain, dont la sœur aînée est mariée au comte Roma, à Corfou. En même temps, grâce à l'intervention officieuse du consul de France à Scutari, les hostilités cessèrent tout à fait avec les Turcs. Le prince Danilo essaya en vain de se faire reconnaître comme prince indépendant, par le traité de Paris qui ne stipula rien en faveur du Monténégro. Animé d'une vive rancune contre la Russie, il songea, suivant le conseil de son prédécesseur, à s'affranchir de la tutelle des czars, et rechercha l'appui de l'Au-

Digitized by Google

triche et de la France. En septembre 1856, il adressa aux principaux cabinets de l'Europe un *Memorandum* par lequel il demandait expressément la reconnaissance de l'indépendance du Monténégro, un agrandissement de territoire du coté de l'Herzégovine et de l'Albanie, enfin la cession du port d'Antivari, sur l'Adriatique. Au commencement de 1857, il se rendit avec sa femme à Vienne et à Paris, pour y plaider sa cause en personne, mais il se refusait lui-même à admettre comme point de départ de toute délibération, la reconnaissance de la suzeraineté de la Porte. Les affaires intérieures du Monténégro dont il avait conféré l'administration à son frère Mirko, vice-président du Sénat, précipitèrent son retour. Le président, Georges Pétrovitch, leur oncle, travaillait à renverser Danilo en excitant contre lui le vieux parti russe. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait déjà retiré la dotation annuelle de 40 000 florins, que la Russie avait coutume de payer aux vladikas. La conspiration fut découverte, et se termina par la retraite de G. Pétrovitch sur le territoire autrichien. De nouvelles entreprises échouèrent, grâce à la vigilance de Mirko. Le retour du prince dans ses États acheva d'y rétablir le calme. Mais bientôt il songea à s'affranchir lui-même de la suzeraineté turque par les armes et fit en grand les préparatifs d'une guerre générale dans laquelle les montagnes sont pour lui de redoutables auxiliaires.

DANNER (Louise-Christine Rasmussen, comtesse de), épouse morganatique du roi actuel de Danemark, est née le 21 avril 1814, à Copenhague. Appartenant à une famille pauvre, elle fut obligée de mettre à profit l'éducation qu'elle avait reçue en acceptant les fonctions d'institutrice en Norvége; puis elle vint à Paris, où, pendant deux ans, elle fut attachée à un théâtre. De retour à Copenhague, elle entra dans un magasin de modes et ce fut là que commença pour elle une liaison qui semblait devoir être passagère, mais qui, après avoir été interrompue par une absence assez prolongée, se renoua plus solide et lui donna, ou à peu près, une couronne. En effet, dès que le prince Christian monta sur le trône (1848), Mlle Louise passa favorite en titre; elle eut une petite cour, un palais, tout l'appareil de la grandeur et le titre de baronne, puis de comtesse de Danner. A peu de temps de là, elle parvint à faire célébrer solennellement son mariage à l'église de Friedericksbourg (7 août 1850); en 1852 et en 1854, elle accompagna le roi dans ses excursions et partagea avec lui les ovations populaires. On la dit remplie de générosité, d'un caractère ferme et élevé, et tout aussi jalouse de son rang que pourrait l'être une véritable reine.

DANTAN (Antoine-Laurent), statuaire français, né à Saint-Cloud, le 8 décembre 1798, et fils d'un sculpteur en bois, suivit l'atelier de Bosio, et concourut à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de sculpture en 1826, et le grand prix de Rome en 1828; le sujet du concours était *la Mort d'Hercule*. Son séjour à la Villa Médicis fut signalé par l'envoi d'une copie de *l'Amour* de Praxitèle. M. Antoine Dantan, qui avait figuré au Salon dès 1819, a principalement exécuté et exposé : *l'Asie* (1824), figure allégorique; *Jeune baigneur jouant avec son chien* (1835); *l'Ivresse de Silène* (1836); *Jeune fille napolitaine jouant du tambourin* (1838); divers bustes et statues, entre autres le *maréchal Villars*, *Louis de Bourbon*, *Louis de France*, *Joséphine de France*, pour le musée de Versailles; *Juvénal des Ursins*, pour l'hôtel de ville de Paris; *le baron Mounier*, buste, au palais du Luxembourg, etc. (1837-1850). On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : le *Baigneur* de 1835, *une Vendangeuse italienne*, le *Silène* de 1836, les bustes de *Mlle Rachel*, de *Mme Delaroche*, et de *M. Boguet*. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1835, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en juin 1843.

DANTAN (Jean-Pierre), dit Dantan jeune, sculpteur français, frère du précédent, né à Paris, le 25 décembre 1800, étudia aussi sous Bosio et visita ensuite l'Italie. A son retour en France, il s'abandonna à cette verve satirique qui lui assigne une place à part parmi les sculpteurs français. Comme caricaturiste, c'est le Daumier, c'est le Cham de la sculpture. Habile à saisir et à exprimer le côté grotesque des célébrités contemporaines, il a travesti dans ses figurines une foule de personnages qui demeurent néanmoins d'une ressemblance frappante : *Berton*, *Ponchard*, *Ligier*, les deux *Vernet*, *Paganini*, *Rubini*, *Vestris*, *Bouffé*, *Frédérick-Lemaître*, *Arnal*, et bien d'autres qui se sont reconnus sans s'irriter de leurs propres charges. Mme Malibran posa elle-même devant lui. Il rapporta d'un voyage en Angleterre les figurines de *lord Wellington*, de *lord Brougham*, de *Samuel Rothschild*, du *comte d'Orsay*, celle de *Talleyrand*, qui compte parmi ses meilleures, etc.

M. Dantan jeune a aussi des œuvres plus sérieuses : les bustes de *Boïeldieu*, de *Jean Bart*, de *Julia Grisi*; ceux de *MM. Thalberg* et *Bentinck*, exposés au Salon de 1844 avec la statue de la tragédienne anglaise, *Adélaïde Kemble*; celui de *Mme Rose Chéri*, exposé en 1848, et qui reparut, comme le précédent, avec quelques autres ouvrages, à l'Exposition universelle de 1855; *le maréchal Canrobert*, *C. Pleyel* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1831, et la décoration en juin 1841.

DANTON (Joseph-Arsène), professeur français, né à Plancy (Aube), le 1er janvier 1814, et neveu du célèbre révolutionnaire de ce nom, fit ses études au collége Charlemagne, où il obtint de brillants succès; il entra, en 1831, à l'École normale, fut reçu agrégé de philosophie et enseigna cette science, de 1835 à 1837, au collége de Versailles. En 1840, il fut attaché, en qualité de chef de cabinet, au ministère de l'instruction publique, alors occupé par M. Villemain. M. Danton n'a publié en propre aucun ouvrage; on a seulement de lui quelques bons articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Mais il s'est fait l'éditeur, pour M. Cousin, du *Cours d'histoire de la philosophie morale au* XVIIIe *siècle*, professé par ce dernier en 1819 et en 1820 à la Sorbonne (1839, in-8), et des *Œuvres philosophiques de Fénelon* (1843, in-12), précédées d'un *Essai* de M. Villemain et accompagnées de notes. On lui doit également un *Trésor de la poésie française* (1835, in-12), recueil fait en collaboration de M. Cantan. Depuis plusieurs années, M. Danton est inspecteur de l'Académie de Paris. Il a été décoré en février 1835.

DANTZELL (Joseph), graveur en médailles français, né à Lyon, le 17 décembre 1805, et fils d'un graveur sur pierres fines, étudia la sculpture à l'école de Lyon. Il fut destiné d'abord à la gravure en taille-douce. Mais, en 1826, à l'occasion de l'exposition publique au profit des Grecs, il tenta avec succès un premier essai de gravure en médailles et s'attacha dès lors à ce genre. Venu à Paris en 1839, il reproduisit en relief la *Bataille de Marengo*, d'après Carle Vernet, petit ouvrage alors fort vanté (1840). Il a exécuté depuis deux *Têtes d'étude* (1841); divers portraits et

Digitized by Google

médailles, commandés, en général, par la Commission des monnaies; *Blaise Pascal*, *la princesse Marie de Bade*, *le comte de Montalembert*, la *Médaille* de la Société des amis des arts de Lyon; la *Médaille commémorative de la Refonte des monnaies*, pour le ministère des finances, et exposée en 1855; enfin l'*Expédition française à Rome*, *les Halles centrales*, *Achille Leclère*, etc.

DANYAU (Antoine-Constant), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1803, est fils d'un des accoucheurs les plus renommés sous la Restauration. Il fit ses études médicales à Paris, où il devint docteur en août 1829. Chef de clinique à la Faculté, de 1830 à 1834, et reçu dans l'intervalle agrégé au concours de chirurgie (1832), il fut ensuite attaché au bureau central d'admission dans les hôpitaux, puis en qualité de professeur-adjoint à l'hospice de Bicêtre, et peu après, avec le même titre, à celui de la Maternité, où il est encore aujourd'hui. M. Danyau a épousé la fille du chirurgien Roux. Il a été décoré au mois d'avril 1856.

Il a publié, outre sa thèse d'agrégation : *des Abcès à la marge de l'anus* (1832), qui se fit remarquer par de curieuses observations sur la mérite gangréneuse; une traduction des *Principaux vices de conformation du bassin*, de Charles Naegèle, professeur à Heidelberg, et divers mémoires dans les *Archives générales de la médecine*, dans le *Journal de chirurgie*, où il traite spécialement tout ce qui a rapport aux accouchements.

DARBOY (l'abbé Georges), écrivain ecclésiastique français, né à Fayl-Billot (Haute-Marne), le 16 janvier 1813, fit des études brillantes au séminaire de Langres, fut ordonné prêtre en 1836 et nommé vicaire de Saint-Dizier, près de Vassy. Trois ans après, il fut chargé, au grand séminaire de Langres, de la chaire de philosophie, puis de celle de théologie dogmatique (1841). M. Parisis ayant, en 1846, confié son séminaire à un ordre religieux, M. Darboy quitta le diocèse et vint à Paris, où M. Affre le fit nommer aumônier du collége Henri IV, puis chanoine honoraire de la métropole. M. Sibour, à son tour, le chargea de la direction du *Moniteur catholique*, qu'il ne garda pas longtemps, puis le nomma premier aumônier du collége Henri IV, et vicaire général honoraire, avec mission d'inspecter l'enseignement religieux des lycées du diocèse. En novembre 1854, M. Darboy accompagna l'archevêque à Rome, et fut présenté au pape, qui lui conféra le titre de protonotaire apostolique.

M. Darboy a publié : une traduction, avec *Introduction* et *Notes*, des *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite* (1845, in-8); *Étrennes pour l'année* 1848; *les Femmes de la Bible* (1843, in-8, avec gravures); *les Saintes femmes* (1850, in-8, avec gravures); une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, in-8, avec 12 gravures d'Owerbeck 3e édit., 1856). Il a en outre écrit, contre l'abbé Combalot, des brochures en faveur de la hiérarchie ecclésiastique, et collaboré aux *Vies des Saints*, au *Correspondant*, etc., quelquefois sous l'anonyme ou avec les initiales G. D. Il a prêché l'Avent de 1851 à Saint-François-Xavier, et prononcé divers sermons dans plusieurs paroisses de Paris. Il est, depuis les derniers jours de 1855, vicaire général titulaire de la métropole.

DAREMBERG (Charles-Victor), médecin et érudit français, né à Dijon, le 14 avril 1817, s'est fait connaître par des travaux importants sur la médecine grecque, et notamment par la traduction des *Œuvres choisies d'Hippocrate* (1843, in-12; 2e édit., 1855, in-8) et des *Œuvres complètes d'Oribase* (1853-1855, in-8, Imprimerie impériale). Cette dernière publication, avec texte en grande partie inédit, notes, table et planches, a été faite en collaboration avec le docteur Bussemaker. M. Daremberg a traduit du grec les *Œuvres médicales et philosophiques de Galien* (1854 et suiv., in-8), avec une introduction et des études littéraires et scientifiques, et concouru à l'édition napolitaine de la *Collectio Salernitana* (Naples, 1852-54, 4 vol. in-8). On lui doit aussi la traduction d'ouvrages allemands, notamment de l'*Histoire et critique des doctrines des maladies de la peau*, de Rosenbaum (1846, in-8); et de l'*Histoire de la syphilis de l'antiquité*, du même auteur (1846, in-8).

Il a donné, en outre, divers articles dans le *Journal de l'instruction publique*, la *Gazette médicale* et surtout dans le *Journal des Débats*. Chargé à plusieurs reprises, depuis 1845, par le ministre de l'instruction publique, de rechercher dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre, les manuscrits intéressant l'histoire médicale, il a rédigé sur ces missions plusieurs rapports imprimés, en partie, dans les *Archives des missions scientifiques*.

M. Daremberg, nommé, en 1843, bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, est passé depuis à la bibliothèque Mazarine.

DARESTE DE LA CHAVANNE (Antoine-Élisabeth-Cléophas), économiste français, né à Paris, le 25 octobre 1820, a successivement enseigné l'histoire dans les colléges de Versailles, de Rennes et de Stanislas à Paris, et a occupé, en 1847, une chaire à la Faculté des lettres de Grenoble. On a de lui : *Éloge de Turgot* (1846, in-8); *Histoire de l'administration en France depuis Philippe-Auguste* (1848, 2 vol. in-8); et *Histoire des classes agricoles en France depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853, in-8). Ces deux ouvrages, dont l'exécution présentait tant de difficultés, ont été couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Dareste professe, depuis 1849, l'histoire nationale à la Faculté des lettres de Lyon. Il est un des principaux collaborateurs de la *Revue du droit*.

DARGAN (William), capitaliste irlandais, est né vers 1801, dans le comté de Carlow, où son père exploitait un petit domaine. Il reçut une bonne éducation et passa quelques années dans les bureaux d'un inspecteur des travaux publics. Après avoir été employé à diverses entreprises de chemins de fer sous la direction de l'ingénieur Telford, il opéra pour son propre compte et parvint peu à peu, grâce à sa persévérance et à une grande habitude des affaires, à gagner une immense fortune; il y a peu de grands travaux en Irlande dont il n'ait été chargé ou auxquels il n'ait donné l'appui de ses capitaux. Nous ne citerons qu'une de ses entreprises, celle qui assurément lui mérite une place d'honneur parmi ses contemporains. Après l'expérience si pleinement réussie de l'Exposition universelle de Londres, M. Dargan résolut, dans l'intention louable de développer les ressources industrielles et commerciales de son pays, d'ouvrir une seconde exposition à Dublin, et mit à la disposition du Comité national qui se forma, une somme de 20000 liv. (500000 fr.), destinée à toutes les dépenses qu'elle devait entraîner. Ces avances ne suffirent pas, et, le 3 mai 1853, jour de l'ouverture, elles atteignaient presque le chiffre énorme de 2 millions et demi de francs. L'exposition d'Irlande, si elle n'eut pas tout le succès qu'elle méritait, donna du moins une forte impulsion à l'industrie si longtemps languissante de ce pays. Lorsqu'elle

Digitized by Google

fut close, on offrit à son fondateur le titre de chevalier, qu'il refusa. M. Dargan possède de vastes ateliers et usines pour les machines à vapeur de toute sorte et des domaines sur lesquels il s'occupe d'améliorer l'agriculture par les méthodes renommées de l'Angleterre.

DARGAUD (J. M.), littérateur français, est né le 22 février 1800, à Paray le Monial (Saône-et-Loire). Il fit ses études à Paris aux lycées Charlemagne et Bonaparte, suivit ensuite les cours de l'École de droit et fut reçu avocat. Forcé par sa santé en 1828, de renoncer au barreau, il s'occupa de travaux littéraires et débuta par un tableau philosophique de *la Solitude* (1833, in-8). Ses traductions des *Psaumes de David* (1838, in-8), de *Job* (1838), du *Cantique des Cantiques* (1839) sont remarquables par leur poétique fidélité; on voit que l'auteur s'est inspiré heureusement de l'abondance et de l'éclat de M. de Lamartine, qui a applaudi à ses essais. Nous rappelons pour mémoire un roman oublié : *Georges ou une Ame dans le siècle* (1840, 2 vol. in-8), et quelques brochures en faveur de la légitimité. Le meilleur ouvrage de M. Dargaud est l'*Histoire de Marie Stuart* (1850, 2 vol. in-8), qui, inspirée par une sympathie trop passionnée pour ne pas exclure un jugement impartial, n'est que l'éloquent plaidoyer d'un catholique ardent pour la victime du protestantisme. Ce même écrivain a aussi collaboré, avant 1848, au *Bien public* de Mâcon. En 1853, il a publié sous ce titre : *la Famille*, une série de scènes et d'esquisses destinées à peindre les joies simples et pures du foyer domestique. Il a été décoré en avril 1847.

DARIMON (Alfred), journaliste français, député au Corps législatif est né à Lille, le 17 décembre 1819. Au sortir de ses études, il se livra à la carrière des lettres et y débuta, en 1840, par des travaux archéologiques sur la Flandre publiés dans la *Revue du Nord*. En 1848, il fut l'un des principaux rédacteurs du *Peuple*, fondé par M. Proudhon, et, cette feuille ayant cessé de paraître, il prit successivement la rédaction en chef de *la Voix du peuple* et du *Peuple de 1850*. M. Darimon a écrit, depuis 1854, dans *la Presse*, des articles d'économie financière. Il a publié, sous le titre de *Réforme banquière* (1857, in-8), le résumé de ses idées en matière de banques et d'échange, qui sont, en grande partie, celles de M. Ém. de Girardin. Candidat de l'opposition démocratique à Paris, aux élections générales de 1857, il a été élu à une assez forte majorité et a prêté le serment exigé pour entrer au Corps législatif.

DARIOT [de Saône-et-Loire], ancien représentant du peuple français, né à Buxy (Saône-et-Loire), en 1803, et fils d'un notaire dévoué à l'ancienne République, appartint lui-même, pendant la Restauration, au parti patriotique et libéral. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge de paix de Buxy et élu membre du conseil général, dont il partagea plusieurs fois la présidence avec M. de Lamartine. En 1848, il fut nommé représentant aux élections complémentaires du 4 juin. Membre du Comité de l'intérieur, il se rangea parmi les républicains modérés. Après l'élection du 10 décembre, il soutint en quelques points la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de juge de paix.

DARISTE (Jean-Baptiste-Auguste), homme politique français, sénateur, ancien conseiller d'État, est né à la Martinique, le 19 juin 1807. Fils d'un médecin distingué, il reçut une bonne éducation dans cette colonie, et se familiarisa, dès sa jeunesse, avec l'étude des sciences agricoles et économiques. En 1831, il vint en France et se fixa dans le département des Basses-Pyrénées, où il devint tour à tour maire, délégué au congrès vinicole et membre du conseil général. Gendre du général Lamarque, il représentait, à cette époque, les idées libérales de l'opposition. Il avait essayé sans succès d'arriver à la Chambre des Députés, lorsque la révolution de Février éclata. Il fut alors élu représentant des Basses-Pyrénées par 45335 voix. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec la droite; mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Renvoyé à la Législative par 39440 voix, il fit partie de la majorité monarchique, dont il se sépara, en 1851, pour soutenir la politique particulière de l'Élysée.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Dariste fit partie de la Commission consultative, et fut ensuite appelé au conseil d'État (25 janvier 1852), dans la section de la guerre et de la marine. Le 4 mars 1853, il fut élevé à la dignité de sénateur. Chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1847, il a été fait officier de cet ordre en décembre 1855.

DARLING (sir Ralph), général anglais, né en 1775, entra comme enseigne au 45e régiment d'infanterie (1793) et servit aux Antilles jusqu'à la paix d'Amiens. Envoyé ensuite dans l'Inde, il y resta peu de temps et passa en Espagne, où, à la tête du 51e de ligne, il combattit à la bataille de la Corogne. En 1809, il prit part à la courte expédition de Hollande et assista au siége de Flessingue. Nommé commandant des forces de terre à l'île Maurice (1818), il s'y fit remarquer par sa modération et y déploya de grandes qualités d'administrateur, qui lui firent donner, en 1825, les fonctions plus importantes de gouverneur général de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie. Rappelé en 1831, il fut créé chevalier en récompense de ses services et devint, en novembre 1841, lieutenant général. Depuis 1848, il est colonel honoraire du 69e de ligne.

DARMAGNAC (Jean-Barthélemy-Claude-Toussaint, vicomte), général français, est né à Toulouse, le 1er novembre 1766. Il entra au service en 1791 et devint capitaine la même année. Il déploya sur tous les champs de bataille une valeur souvent voisine de la témérité; en Italie, il surprit avec une poignée d'hommes un corps de 600 Autrichiens qu'il ramena prisonnier; en Orient, où il commanda la fameuse 32e demi-brigade, pénétra le premier dans le Caire et emporta d'assaut la tour carrée de Saint-Jean d'Acre.

Général de brigade en 1801, il reçut du premier consul deux sabres d'honneur, se signala de nouveau à Austerlitz, débuta à l'armée d'Espagne par la prise de Pampelune, et, après avoir été grièvement blessé au combat de Medina de Rio Seco, fut promu au grade de général de division (19 juillet 1808). Dans les provinces de la Galice et de la Vieille-Castille, qu'il fut chargé de gouverner, il se montra aussi bon administrateur qu'il était soldat intrépide. Il rendit encore de grands services à la désastreuse journée de Vittoria (1813) et surtout au siége de Toulouse (1814).

Rallié au gouvernement de la Restauration, M. Darmagnac commanda tour à tour plusieurs divisions militaires, et reçut, en 1821, de Louis XVIII, le titre de vicomte en échange de celui de baron que lui avait conféré l'Empereur.

Digitized by Google

Mis en disponibilité après 1830, il fit partie de la 2e section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile et sur les tables de marbre de Versailles. Il a été fait grand-officier de la Légion d'honneur le 13 août 1823. — Le général Darmagnac est mort en 1855.

DARNAUD (Firmin), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, est né près de Mirepoix (Ariége), en 1798. Fils d'un officier de police de la première République, il suivit à Toulouse les cours de la Faculté de droit et s'y fit recevoir avocat. Libéral sous la Restauration, il fut nommé, après 1830, procureur du roi, puis conseiller à la Cour royale de Toulouse (2 février 1835). Plus tard, il fit partie de l'opposition constitutionnelle et, en 1842, il fut élu, comme candidat de la gauche, député de Pamiers (Ariége). Il fut du petit nombre des fonctionnaires publics qui ne soutinrent pas sans réserve la politique du ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant dans l'Ariége, le second sur sept, par 33 201 voix. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la droite, puis il se rangea, après le 10 décembre, parmi les partisans de la politique présidentielle. Après avoir voté pour la loi qui fixait à dix les lois organiques, il appuya la proposition Rateau, qui mit fin à son mandat législatif. Le parti républicain fit échouer sa candidature à la Législative. En 1850, il appuya, dans le conseil général, la proposition tendant à réviser la Constitution en dehors des formes légales. Décoré de la croix de la Légion d'honneur le 11 août de la même année, il est devenu, depuis, président du tribunal de première instance à Toulouse.

DARNLEY (John Stuart Bligh, 6e comte de), pair d'Angleterre, né en 1827, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée en 1608 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit, à l'époque de sa majorité, la place de son père à la Chambre des Lords (1848), où il s'est rangé parmi les conservateurs. C'est un des députés-lieutenants du comté de Kent. De son mariage aevc une fille du comte de Chichester (1850), il a trois enfants, dont l'aîné, Edward-Henry-Stewart, baron Clifton, est né en 1851 à Cobham-Hall.

DARRICAU (Daniel-Charles-Auguste, baron), administrateur français, né à Saint-Denis (Seine), le 24 septembre 1808, est fils d'un général de l'Empire mort en 1819. Entré au service en 1825, il fut commissaire au 48e de ligne (1836) et passa, l'année suivante, dans le corps de l'intendance; il y a obtenu successivement les grades de sous-intendant de deuxième classe (11 juillet 1844), d'intendant (31 décembre 1850) et d'inspecteur général (1856). Appelé au mois de mars 1848 à siéger au Comité de défense nationale, il remplaça, le 6 mai suivant, le général Parchappe comme directeur de l'administration à la guerre, fonctions qu'il a conservées jusqu'à ce jour. Lors de la réorganisation du conseil d'État (26 janvier 1852), il a été nommé conseiller titulaire. M. Darricau, commandeur de la Légion d'honneur en 1852, est grand officier depuis le 23 décembre 1855.

Darricau (Rodolphe-Augustin, baron), frère du précédent, né le 17 mars 1807, a suivi la carrière de la marine militaire. Élève de l'École navale en 1827, il est capitaine de vaisseau depuis le 11 juin 1853 et commandeur de la Légion d'honneur.

DARTMOUTH (William-Walter Legge, 5e comte de), pair d'Angleterre, né en 1823, à Sandwell-Park, près Birmingham, descend d'un amiral distingué, élevé en 1682 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Lewisham, qui est le second titre de sa famille, il fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et vint siéger à la Chambre des Communes de 1849 à 1853, pour le comté de Stafford. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux actes du parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte d'Aylesford (1846), il a cinq enfants dont l'aîné, William-Henneage, vicomte Lewisham, est né en 1853 à Londres.

DARTOIS (François-Victor-Armand), auteur dramatique français, né à Beauvains, près Noyon (Oise), le 3 octobre 1788, d'une ancienne famille de la Picardie, fut destiné au barreau et commença par travailler chez un avoué; mais le succès qu'obtint la petite pièce des *Fiancés*, en 1808, détermina sa vocation pour la littérature dramatique. En 1814, il entra dans les gardes du corps (compagnie écossaise), suivit le roi en Belgique et quitta le service militaire en recevant la croix d'honneur (1817). En 1830, il devint, pour quelques années, un des administrateurs du théâtre des Variétés.

M. Armand Dartois a donné sur différentes scènes, seul ou en société, un très-grand nombre de vaudevilles, dont plusieurs ont été applaudis et sont restés au répertoire. Il a eu pour collaborateurs MM. Théaulon, Dupin, Dumersan, Francis, Saintine, Achille Dartois, etc. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : *les Femmes soldats* (1809); *la Partie carrée* (1811); *les Maris ont tort* (1813); *la Route de Paris* (1814); *le Roi et la Ligue*, *Charles de France*, *le Fruit défendu*, *le Sceptre et la charrue*, joués de 1815 à 1817 à l'Opéra-Comique; *M. Champagne* (1818); *Angéline* (1823); *le Perruquier et le coiffeur* (1824); *Paris et Londres* (1827); *le Portefeuille* (1828); *le Curé de Champaubert* (1835); *Nanon*, *Ninon et Maintenon* (1839); *deux Systèmes* (1840); *le Héros du marquis de Quinze sous* (1843); *la Gardeuse de dindons* (1845); *un Domestique pour tout faire* (1846); *les Saisons vivantes* (1850); *une Nuit orageuse* (1852); *Reculer pour mieux sauter* (1854), etc.

DARU (Napoléon, comte), homme politique français, né à Paris, en 1807, est le fils du célèbre historien qui fut un des hommes d'État les plus éclairés de l'Empire. Il fut, à sa naissance, tenu sur les fonts baptismaux par Napoléon et l'impératrice Joséphine. Élevé au lycée Louis-le-Grand, il fut admis à l'École polytechnique en 1825; il entra par choix dans l'arme de l'artillerie, servit quelque temps en Algérie et donna, en 1848, sa démission de capitaine.

En 1832, il était entré à la Chambre des Pairs par droit d'hérédité, et bien qu'il fût devenu partisan de la monarchie de Juillet, il suit en mainte circonstance faire preuve d'un esprit libéral et ami du progrès. Travailleur infatigable comme son père, il concourut à préparer dans les bureaux, aussi bien qu'à discuter à la tribune tous les projets de loi relatifs aux travaux publics. Il publia même, sous le titre : *des Chemins de fer* (1843, in-8), un traité raisonné de l'application et des conséquences de la loi du 11 juin 1842. Les nombreux rapports qu'il a été chargé de rédiger sur diverses questions d'économie politique peuvent être encore consultés avec fruit.

Après la révolution de Février, M. Daru adhéra au nouveau gouvernement et les électeurs du département de la Manche, où il possède de grandes

Digitized by Google

propriétés, le nommèrent deux fois leur représentant à une majorité considérable. A la Constituante, il prit une part active aux discussions du Comité des travaux publics, et vota avec le parti républicain modéré, qui formait alors la majorité. A la Législative, l'influence qu'il avait acquise dans les fameuses réunions de la rue de Poitiers, le fit nommer, pour 1850 et 1851, vice-président de l'Assemblée. Dédaignant la position brillante à laquelle ses traditions de famille lui donnaient droit de prétendre sous la présidence de Louis-Napoléon, il voulut rester jusqu'à la fin de la session dans la légalité, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre dans la réunion des représentants qui eut lieu à la mairie du 10e arrondissement. Après avoir subi quelques jours de détention à Vincennes, M. Daru rentra dans la vie privée.

DASH (N.... CISTERNE DE COURTIRAS, vicomtesse DE SAINT-MARS, connue sous le nom de comtesse), femme de lettres française, née à Paris, vers 1805, appartient à une famille de bonne noblesse. Elle reçut une excellente éducation, fut mariée assez jeune et ne se décida à demander des ressources au travail littéraire qu'après avoir éprouvé de grands revers de fortune. Ses débuts furent heureux et montrèrent chez elle de l'imagination et un talent gracieux et facile. Depuis une vingtaine d'années, elle n'a pas publié moins de quarante romans, dont les sujets sont d'ordinaire empruntés aux mœurs du grand monde ou aux traditions monarchiques; nous citerons : *le Jeu de la reine* (1839, 2 vol. in-8); *Mme de La Sablière* (1840, in-8); *les Bals masqués* (1842, 2 vol. in-8), recueil de nouvelles; *le Comte de Sombreuil* (1843, 2 vol. in-8); *un Procès criminel* (1844, 2 vol. in-8); *Arabelle* (1845, 2 vol. in-8); *la Princesse de Conti* (1846, 2 vol. in-8); *Mikaël le Moldave* (1848); *les Degrés de l'échelle* (1849, 2 vol. in-8); *les Amours de Bussy-Rabutin* (1850, 2 vol. in-8); *la Bien-aimée du Sacré-Cœur* (1851, 3 vol. in-8); *les Parents riches* et *Quatorze de dames* (1852). Enfin, de 1853 à 1857, il a paru sous son nom treize romans, entre autres : *l'Abbé de Bourbon*, *la Princesse palatine*, *la dernière Favorite*, *Mlle Robespierre* et *la Pomme d'Ève*.

DASSANCE (abbé), ecclésiastique français, né vers 1805, dans le Midi, fut ordonné prêtre sous la Restauration. Après 1830, il devint vicaire-général du diocèse de Montpellier et occupa la chaire de littérature sacrée à la Faculté de théologie de Paris. Il est aujourd'hui chanoine titulaire de Bayonne. On a de lui : *Nouvelle bibliothèque des prédicateurs* (1837-1838, 15 vol. in-8), où sont traités les principaux points de la religion et de la morale; *Abrégé des vies des saints* (1839, 4 vol. in-18); *Cours de littérature ancienne et moderne* (1844, 6 vol. in-8), à l'usage du clergé. Il a aussi traduit l'*Imitation de Jésus-Christ* (1836, gr. in-8), la plus belle publication illustrée que l'on ait faite en ce genre : *le Concile de Trente* (1842, 2 vol. in-8), *le Catéchisme du concile de Trente* (1849, 2 vol. in-8); *le Nouveau Testament* (1851), et il a travaillé à la *Biographie universelle*, à l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle* et à l'*Encyclopédie catholique*.

DAUBIGNY (Charles-François), peintre et graveur français, né à Paris, le 15 février 1817, fut élève de MM. Paul Delaroche et Daubigny père, passa trois années en Italie, et concourut, dès 1838, à toutes les expositions, sans que sa fécondité nuisît au développement complet de son talent. Parmi ses paysages, nous citerons en première ligne : *les Bords de la rivière d'Oulins*, *la Seine à Charenton*, *les Iles de Bezons* et *la Seine à Bezons*, acquis par le ministère de l'intérieur; puis une *Vue de la vallée d'Oisans* (1840); *Choisy-le-Roi* (1843); *le Carrefour du nid de l'aigle* (1844); deux *Vues de Picardie* (1847); *les Bords du Cousin*, *les Environs de Château-Chinon* (1848); un *Soleil couché* (1851); *la Moisson*, au palais des Tuileries; une *Vue des bords de la Seine* (1852), au musée de Nantes; *l'Étang de Gylien* (1853), acheté par l'Empereur pour le palais de Saint-Cloud; *la Mare au bord de la mer*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Printemps*, *Vallée d'Optevoz* (1857), etc.

M. Daubigny a obtenu, comme peintre, une 2e médaille en 1848, une 1re en 1853, et une médaille de troisième classe en 1855. Il a aussi dessiné et gravé une foule de compositions originales pour des ouvrages illustrés et des journaux, tels que *le Jardin des plantes*, *l'Illustration* et *l'Artiste*. Mais son chef-d'œuvre en ce genre est un cadre de treize belles eaux-fortes qui se trouve au musée du Luxembourg.

DAUBIGNY (Pierre), oncle du précédent, né à Paris, le 30 octobre 1793, étudia la peinture sous Aubry, et exposa pour la première fois au Salon de 1822. Parmi ses miniatures, qui lui ont valu, en 1833, une 3e médaille, on remarque les portraits de *Mme de Marescalchi*, d'*Alfred de Vigny* et du *général Gourgaud*. — Sa femme, Mlle Amélie DAUTEL, née à Paris, en 1795, a également obtenu, dans le même genre, une 3e médaille en 1834.

DAUBRÉE (Gabriel-Auguste), géologue français, né à Metz, le 25 juin 1814, sortit de l'École polytechnique en 1834. Il était désigné comme devant faire partie de la Commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie, lorsqu'au commencement de 1839, il fut appelé à la chaire de minéralogie et de géologie nouvellement créée à l'Académie de Strasbourg et chargé, en même temps des fonctions d'ingénieur des mines dans cette résidence. Depuis 1832, M. Daubrée est doyen de la Faculté des sciences et ingénieur en chef. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1849, il a reçu, en outre, de nombreux titres honorifiques et diverses décorations étrangères.

M. Daubrée a visité plusieurs régions de l'Europe et a publié les résultats de ses recherches dans les *Annales des mines* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Dans un de ses mémoires *sur les Amas des minerais d'étain*, il a émis une théorie regardée comme neuve sur la formation de cette classe de gîtes métallifères (1841); à la suite de son voyage dans le Nord, il fit paraître un travail dans lequel il démontra que le mouvement de bascule qui s'observe actuellement sur les côtes de Scandinavie a été précédé d'un mouvement en sens inverse, formant une double oscillation complète. En 1846, il donna ses recherches sur la distribution de l'or dans le lit et la vallée du Rhin. Un mémoire sur la formation contemporaine des minerais de fer dans les lacs et dans les marais, lui valut une médaille d'or de la Société des sciences de Harlem. On a encore de lui une *Carte géologique du Bas-Rhin*, accompagnée d'une *Description géologique* de ce département (Imprimerie nationale, 1852), où il traite les principales questions qui intéressent l'industrie minérale.

DAUDE [du Cantal], ancien représentant du peuple français, né à Saint-Flour (Cantal), en 1809, petits-fils d'un membre de la première Constituante et fils d'un juge au tribunal de Saint-Flour, étudia le droit dans les dernières an-

Digitized by Google

nées de la Restauration et se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, il appartenait à l'opposition avancée. Élu, en 1835, à l'âge de 26 ans, membre du conseil général, il protesta contre les lois de septembre. En 1848, envoyé à l'Assemblée constituante, le quatrième sur sept, il fit partie du Comité de législation et vota avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre il appuya la proposition Rateau, qui hâta la dissolution de l'Assemblée, mais sa candidature à l'Assemblée législative fut repoussée par tous les partis extrêmes, et il reprit sa place au barreau de Saint-Flour.

DAUMAS (Melchior-Joseph-Eugène), général et écrivain français, né le 4 septembre 1803, entra dans l'armée comme engagé volontaire en 1822. Nommé sous-lieutenant en 1827, il fut envoyé à l'École de Saumur où il devint un bon officier de cavalerie. En 1835, il partit pour l'Algérie, et, sous les ordres du maréchal Clauzel, fit les campagnes de Mascara et de Tlemcen. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'arabe et se distingua bientôt par une connaissance spéciale des mœurs algériennes. De 1837 à 1839, il résida, en qualité de consul à Mascara, auprès de l'émir Abd-el-Kader. Le général Lamoricière lui confia ensuite la direction des affaires arabes dans la province qu'il commandait. Bientôt après, le maréchal Bugeaud mit entre ses mains les affaires indigènes de toute l'Algérie. On lui dut, en grande partie, l'institution des bureaux arabes. Après la prise d'Abd-el-Kader (22 décembre 1847), il fut envoyé au fort Lamalgue auprès de l'émir. En 1849, il dirigea, comme général, une expédition contre des tribus révoltées. Nommé, en avril 1850, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, il n'a cessé d'occuper ce poste important. Général de division depuis le 14 janvier 1853, et conseiller d'État en service ordinaire hors sections, il est grand-officier de la Légion d'honneur.

Les écrits de M. Daumas, dont les principaux ont été traduits en espagnol et en allemand, et ont eu en France plusieurs éditions, ne l'ont pas fait moins connaître que ses services militaires et administratifs. Nous citerons : *Exposé de l'état actuel de la société arabe, du gouvernement et de législation qui la régit* (Alger, 1845, in-8); *le Sahara algérien* (Paris, 1845); *le Grand désert, ou Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres* (2e édit. 1849), en collaboration avec M. A. de Chancel; *la Grande Kabylie* (1847, in-8), avec M. Fabar, mort en 1849 au siège de Rome; *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (1857, 3e édit., in-18); *les Chevaux du Sahara*, et *Principes généraux du cavalier arabe* (1855, 4e édition); *la Kabylie* (1857, in-32); etc.

DAUMER (Georges-Frédéric), philosophe et poète allemand, né à Nuremberg (Bavière), le 5 mars 1800, fit ses études littéraires au lycée de sa ville natale, et alla ensuite étudier la théologie à l'université d'Erlangen. Il se laissa d'abord entraîner aux pratiques d'une dévotion outrée, mais cette ferveur ne fut pas de longue durée, et bientôt renonçant à la carrière ecclésiastique, il se livra entièrement à la philosophie. Il resta encore à Erlangen pour suivre les cours de Schelling, puis après de nouvelles études à Leipsick et à Munich, où il reçut le grade de licencié (1822), il devint professeur au collége de Nuremberg. Au bout de quelques années, sa faible constitution le força d'abandonner l'enseignement, et il consacra dès lors tous ses loisirs à des travaux littéraires qui ont pour sujet, outre la poésie, la philosophie appliquée à la religion et à l'histoire.

Les principaux ouvrages de poésie de M. Daumer sont : *Bettina* (Nuremberg, 1837), recueil de pièces faites d'après la célèbre correspondance de Mme Élisabeth d'Arnim avec Goethe (voy. D'ARNIM); *la Gloire de la vierge Marie*. (die Glorie der heiligen Jungfrau Maria, Ibid., 1841) : ces deux ouvrages ont été publiés sous le pseudonyme d'Eusebius Emmeran; *Mahomet* (Hambourg, 1848), et enfin *Hafiz* (Ibid., 1846, Nuremberg, 1851, 2 vol. in-8), recueil de traductions et de paraphrases du poëte persan, regardé comme le plus beau travail de M. Daumer.

Parmi ses ouvrages philosophiques ou de prose, nous citerons : *Histoire primordiale de l'esprit humain* (Urgeschichte des Menschengeistes, Berlin, 1827); *Système de philosophie spéculative* (Andeutungen eines Systems speculativer Philosophie, Nuremberg, 1831); *Nouvelles sur Gaspar Hauser* (Ibid., 1832); *Philosophie, Religion et Antiquité* (Philosophie, Religion und Alterthum, Ibid., 1835); *l'Anthropologisme et le Criticisme des temps présents* (Der Anthropologismus und Kriticismus der Gegenwart, Ibid., 1844); *la Voix de la vérité dans les luttes religieuses et confessionnelles du temps présent* (die Stimme der Wahrheit in den, etc., Ibid., 1845); *la Religion de l'ère nouvelle du monde* (Die Religion des neuen Weltalters, livre I-III, Hambourg, 1850); enfin deux livres contre lesquels la critique s'est élevée avec une grande violence : *la Religion du feu et de Moloch des anciens Hébreux comme culte orthodoxe et légitime de cette nation* (der Feuer-und Molochdienst der alten Hebraeer als, etc., Brunswick, 1842), et *les Mystères de l'antiquité chrétienne* (Die Geheimnisse des christlichen Alterthums, 2 vol. Hambourg 1847). Dans ces deux ouvrages le Dieu de l'Ancien Testament et le Moloch sont identifiés l'un à l'autre, chacun d'eux étant un Dieu de terreur et de colère, ennemi de la nature et de la vie, et dont l'aspect tue. Le christianisme n'est ensuite présenté que comme le retour à ces conceptions théologiques barbares, que le temps, chez les Juifs, avait peu à peu réformées.

On sent d'ailleurs dans tous les livres de M. Daumer, et jusque dans ses poésies, une hostilité des plus vives contre le christianisme, dont le principe spiritualiste lui semble essentiellement opposé à la nature humaine. Le paradis perdu ne serait autre chose que l'ancienne civilisation païenne; l'homme serait tombé le jour où les principes de l'Évangile ont reçu leur consécration, et il n'y aurait de possibilité pour lui de se relever de cette chute qu'en substituant la religion matérialiste de l'Islam au principe d'abnégation qui fait le fond de la religion chrétienne. Dans son enthousiasme pour la déification de la matière, M. Daumer se déclara ostensiblement disciple de Mahomet, et, allant plus loin que le prophète, il posa dans sa *Religion de l'ère nouvelle du monde*, les bases d'une foi nouvelle.

Ces doctrines critiques ou dogmatiques de M. Daumer, sur la religion, ont causé un grand étonnement, même en Allemagne. Quant à sa philosophie, elle s'absorbe, sans une forte originalité, dans le panthéisme de Schelling et de Hegel. Il a encore publié plusieurs écrits de polémique théologique sous le pseudonyme de docteur *Amadeus Ottokar*. Il a fourni un grand nombre d'articles et de poésies aux revues périodiques et annuaires littéraires de l'Allemagne.

DAUMIER (Henri), dessinateur français, né à Marseille, en 1810, s'est fait une célébrité dans la caricature. Les modes, les cancans, la politique, les défauts du visage comme les travers de l'esprit ou du caractère, ont tour à tour ex-

Digitized by Google

cité sa verve moqueuse et inépuisable. Il en est peu, parmi les illustrations contemporaines, qui aient échappé à son crayon mordant, et le pire c'est que toutes ses charges sont d'une ressemblance frappante. Il débuta au *Charivari* par la série des *Robert Macaire* dont M. Philipon composait les légendes, et y donna ensuite successivement *les Actualités*, *les Divorceuses*, *les Femmes socialistes*, *les Philanthropes du jour*, *les Grecs*, *les Gens de justice*, *les Bons bourgois*, *les Pastorales*, *Locataires et propriétaires*, *les Papas*, *les Beaux jours de la vie*, etc. La révolution de 1848 lui inspira deux de ses albums les plus remarquables : *Idylles parlementaires* et *les Représentants représentés*.

M. Daumier est encore, au *Charivari*, le collaborateur de Cham dont il égale la gaieté, tout en rivalisant avec Gavarni, pour la profondeur. Il rachète la facture un peu sèche de son dessin par l'ampleur magistrale et la vie de toutes ses compositions. On l'a appelé l'Aristophane et le Paul-Louis Courier de la caricature.

DAUPHIN (François-Gustave), peintre français, né vers 1807, à Belfort (Haut-Rhin), a étudié la peinture dans l'atelier de M. Hersent, et s'est exclusivement adonné aux sujets religieux, qu'il traite du reste avec une certaine grandeur de composition. Il a concouru à la restauration de plusieurs églises de Paris. Parmi les rares tableaux qu'il a exposés, on remarque : *le Christ portant sa croix* (1841); *Mater dolorosa* (1842); *le Baiser de Judas* (1845); *les Derniers moments du Christ* (1850); et des cartons représentant *le Christ en croix* et *le Christ marchant au supplice; la Vierge et saint Jean, un Pastel* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1842 et une 1re en 1845.

DAUSSOIGNE-MÉHUL (Joseph), compositeur français, né à Givet (Ardennes), le 24 juin 1790, fut élève de Louis Adam pour le piano, et de Catel et Méhul pour l'harmonie; l'Institut lui accorda successivement un deuxième et un premier grand prix de composition musicale. Malgré le succès qui avait marqué ses études, il resta de longues années avant d'obtenir la faveur d'être joué sur un des théâtres royaux. A l'Opéra, il présenta vainement *Robert Guiscard*, puis un drame lyrique de M. Viennet, *le Faux inquisiteur*; il n'eut pas même une audition et ses deux partitions furent perdues. A Feydeau, après une malheureuse tentative du même genre, il réussit à faire représenter un petit opéra, *Aspasie* (1820); mais la musique ne put sauver la médiocrité du poëme. Cependant il fut chargé, à titre d'élève favori de Méhul, de retoucher la *Stratonice* de ce maître et, en 1822, de terminer sa *Valentine de Milan*, qui fut jouée avec succès. En 1824, il donna à l'Opéra *les Deux Salem*, pièce en un acte qui obtint un petit nombre de représentations. Les dégoûts de toute sorte qui l'avaient assailli dans sa carrière artistique lui firent accepter, en 1827, les fonctions de directeur du Conservatoire de Liége, où il se trouve encore. M. Daussoigne a été nommé correspondant de l'Institut (1834) en remplacement de M. Meyerbeer, promu au titre d'associé étranger. Autorisé à ajouter à son nom patronymique celui de Méhul, il a entrepris en 1856 des tournées artistiques où il fait entendre les pianos-orgues de la maison Alexandre.

DAUSSY (Pierre), savant français, membre de l'Institut, né à Paris en 1792, s'est surtout occupé de travaux d'hydrographie, a été admis, vers 1806 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et en a parcouru successivement tous les grades, jusqu'à celui d'ingénieur en chef directeur et de conservateur du dépôt des cartes et plans du ministère de la marine. Il remplaçait dans ces fonctions Beautemps-Beaupré, dont il recueillit aussi plus tard la succession à l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences (section de géographie et de navigation). M. Daussy, aujourd'hui retraité, est membre du Bureau des longitudes et président honoraire de la Société de géographie. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1852.

On lui doit, outre divers fragments fournis à la *Connaissance des Temps*, un *Rapport sur la détermination de la longueur de l'arc du méridien entre les parallèles de Dunkerque et de Formentera* (in-8), avec MM. Mathieu et Largeteau; des *Tables des positions géographiques des principaux lieux du globe* (1847, in-4), et un grand nombre de cartes nautiques fort estimées.

DAUTHEVILLE (François), général français, ancien représentant du peuple, né à Chaleunon (Ardèche), le 8 mai 1792, entra à l'École polytechnique, en 1811, puis à l'École d'application de Metz. En 1813, il prit part, comme officier du génie, aux dernières campagnes de l'Empire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il resta étranger à la politique. En 1848, il était colonel du 3e régiment du génie. S'étant présenté aux suffrages de ses compatriotes de l'Ardèche, comme candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le troisième de la liste de ce département. Membre du Comité de la guerre, il vota constamment avec la droite et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Le gouvernement de Louis-Napoléon le nomma général de brigade (13 févr. 1852), et commandeur de la Légion d'honneur (26 août 1850). Il fait partie du cadre de réserve.

DAUZAT-DEMBARRÈRE (Pierre-Marie), agronome français, né le 17 avril 1809, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), est petit-neveu du général Dembarrère. Après avoir été admis au barreau de Paris en 1833, il obtint, la même année, les fonctions de substitut près le tribunal civil de Lourdes, et remplaça son père au conseil général du département, où, depuis 1835, il a été constamment réélu. En février 1848, il quitta la magistrature pour se livrer à la grande exploitation agricole. Lors de la création des fermes-écoles, son domaine de Visens, sur lequel il avait installé à ses frais un quartier de remonte de plus de 350 chevaux, fut acquis par le gouvernement, et il en devint le directeur. M. Dauzat est membre du Comité d'agriculture et de la Société d'encouragement pour l'espèce chevaline. En 1852, il a été élu député au Corps législatif par la circonscription de Tarbes, qui lui a continué son mandat en 1857.

DAUZATS (Adrien), peintre français, né à Bordeaux, en 1808, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de Julien-Michel Gué, son compatriote, se livra, dès 1828, à l'aquarelle et à la lithographie et fut un des artistes attachés par le baron Taylor à la grande publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Il entreprit alors, dans le midi de la France, cette série d'excursions artistiques, qui l'ont conduit plus tard en Espagne et en Portugal (1831), en Égypte et en Orient (1832), en Algérie (1839) et, dans ces dernières années, en Allemagne. En 1856, il accompagna le prince Napoléon dans les contrées du Nord.

M. Dauzats a principalement exposé aux Salons,

Digitized by Google

depuis 1833, comme sujets de genre et d'intérieur : *Sainte Cécile d'Albi*, *la Chaise-Dieu*, *les Gitanos*, *une Mosquée sur les bords du Nil* (1835) ; *l'Église de Belem*, à Lisbonne ; *la Giralda de Séville*, *le Passage des Portes de Fer*, acquis par le duc d'Orléans ; *l'Arc de Djimilah*, à Constantine ; *Sainte-Catherine*, couvent du Sinaï ; *la Cathédrale de Tolède* (1848) ; *l'Intérieur de Sainte-Catherine* (1850) ; *le Passage des Bibans*, *la Chapelle de l'Escurial* ; comme aquarelles ou sépias : *une Fontaine au Caire*, *la Mosquée de Cordoue*, des *Types turcs* (1833-1853) ; et à l'Exposition universelle de 1855, outre la *Cathédrale de Tolède* de 1848, *l'Église Saint-Géréon*, *à Cologne*. Le musée de Versailles possède de lui, dans la galerie des gouaches, la *Bataille d'Almanza*, *les Ruines de Djimilah*, et cinq aquarelles sur le *Passage des Portes de Fer*.

Les lithographies les plus estimées de cet artiste, également exposées de 1834 à 1836, font partie des divers *Voyages* du baron Taylor. Il a exécuté, en outre, la plus grande partie des cinquante-deux vignettes et gravures de la *Relation de l'expédition française au Mexique*, de MM. Blanchard et Maissin (1840, in-8), écrit avec M. Alexandre Dumas : *Quinze jours au Sinaï* (1834-1842, 2 vol. in-8), impressions de voyage, et concouru à la publication de *l'Algérie pittoresque et monumentale*.

M. Dauzats a obtenu, comme peintre de genre, une 2e médaille en 1831, deux 1res en 1835 et 1848, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en mai 1837.

DAVELUY (A...), directeur de l'École française d'Athènes, né vers 1805, fit à Amiens de brillantes études et se destina à l'enseignement. Ancien élève de l'École normale, il était, en 1830, professeur au collége royal de Dijon, lorsque le rôle patriotique qu'il prit dans cette ville à la suite des journées de Juillet, lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Il fut rappelé à Paris, et professa la rhétorique au collége Henri IV ; c'est alors qu'il collabora au savant et utile *Dictionnaire latin-français* de M. L. Quicherat (voy. ce nom). En 1846, lors de la création de l'École française d'Athènes, M. de Salvandy lui en confia l'organisation. M. Daveluy est resté à la tête de cette institution, que son habileté comme administrateur et l'estime inspirée par son caractère, ont contribué à maintenir, aussi bien que les heureuses découvertes de plusieurs élèves. M. Daveluy s'est lui-même livré à des recherches savantes, et a fait à la *Revue archéologique* d'intéressantes *Communications*. Il a été promu au rang d'officier de la Légion d'honneur en janvier 1847.

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur français, né à Paris, le 12 janvier 1789, entra dans les bureaux du ministère de l'intérieur en 1812, et y devint en 1814 chef de la division de l'administration communale et hospitalière. Il en sortit en 1848 ; mais il devint, l'année suivante, directeur de l'administration générale de l'assistance publique. Il a été décoré en novembre 1848.

On a de lui : *Recueil méthodique et raisonné des lois et règlements sur la voirie*, *les alignements et la police des constructions* (1824, in-8 ; 2e édit. augmentée, 1836, 2 vol. in-8) : *Régime administratif et financier des communes* (1840, in-8 ; nouvelle édit., 1844) ; *Législation et principes de la voirie urbaine* (1849, in-8). M. Davenne a en outre pris part à la rédaction de plusieurs ouvrages relatifs à l'administration générale.

DAVID (Irénée), ancien représentant du peuple français, est né à Auch, en 1791. Riche propriétaire et avocat distingué, il fut nommé maire de la ville d'Auch sous la Restauration, dans un de ces moments où le pouvoir semblait incliner vers le libéralisme. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il combattit vivement, dans un journal d'opposition, *le Pays*, le ministère Guizot et se présenta plusieurs fois sans succès comme candidat à la Chambre des Députés. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 35 400 voix. Membre du Comité des finances, il parut quelquefois à la tribune et vota ordinairement avec la majorité républicaine qui soutenait la politique du général Cavaignac. Dans les débats relatifs aux affaires du Piemont et de Rome, il se rangea du côté de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DAVID [D'ANGERS] (Pierre-Jean), célèbre statuaire français, ancien représentant du peuple, est né à Angers, le 12 mars 1789. Son père, sculpteur d'ornements, peu favorisé de la fortune, aurait voulu lui donner un métier lucratif, mais l'enfant puisa la passion des arts dans l'atelier paternel. En même temps, il était témoin des guerres de la Vendée, auxquelles son père prenait part dans les rangs de l'armée républicaine, et il l'entendait raconter chaque jour les exploits de nos soldats ; son cœur s'échauffa sous l'influence des grands événements de l'époque et il brûla de faire revivre les héros, sinon de compter parmi eux. Sa famille finit par l'abandonner à sa vocation et lui permit de suivre les cours de dessin de M. Marchand, à l'École centrale d'Angers. Il y fit des progrès rapides ; mais bientôt l'école ayant été supprimée, il supplia son père de le laisser venir à Paris. Il fallut, pour vaincre sa résistance, qu'un des maîtres du jeune David, M. Delusse, fît les frais du voyage. Muni d'une soixantaine de francs, qu'il ménagea en faisant la route à pied, David arriva à Paris en 1808. Il trouva à travailler aux ornements de l'arc de triomphe du Carrousel et aux modillons de la corniche du Louvre. Il gagnait ainsi vingt sous par jour et mangeait le plus souvent du pain sec ; mais il retrouvait du courage dans l'étude, dans la foi en son avenir et dans les consolations de l'amitié.

L'année 1809 décida de sa vie. Il avait intéressé par ses travaux le célèbre peintre David, son homonyme, qui voulut bien lui enseigner cette pureté et cette correction de dessin qu'il s'est toujours efforcé de concilier avec l'énergie. Les procédés de la statuaire lui furent montrés en même temps par le sculpteur Rolland et, à la fin de l'année, il put prendre part aux concours d'essai ; il obtint une médaille, et sa ville natale, déjà fière de son sculpteur, lui accorda une subvention de 600 fr. par an jusqu'à la fin de ses études. En 1810, il remporta le prix de la tête d'expression et le second grand prix de sculpture, enfin en 1811, le premier grand prix sur ce sujet : *la Mort d'Épaminondas*. Il partit pour Rome, où il étudia Raphaël et Michel-Ange et se lia d'amitié avec Canova. Il admirait la grâce et la pureté des œuvres de cet artiste, mais en se proposant déjà de donner à la sculpture plus d'expression et de vie. Il visita successivement Naples, Portici, Pompéi, Florence, Venise et toute l'Italie, fut sur le point de partir pour l'Égypte, prit part à la tentative qui coûta la vie à Murat, et se décida enfin à revenir en France en 1816. Il y rapportait un *Jeune berger*, la *Néréide portant le casque d'Achille*, et une *Tête d'Ulysse*, qu'il refusa à M. de Polignac pour en faire présent au musée d'Angers.

Quelques mois après son retour, il s'embarqua pour l'Angleterre afin de voir les bas-reliefs du Parthénon, récemment enlevés à la Grèce par lord

Digitized by Google

Elgin. Il comptait sur l'appui du célèbre sculpteur Flaxmann pour trouver des leçons et vivre quelques mois; mais Flaxmann, qui détestait les opinions républicaines et le nom même de l'artiste français, lui ferma sa porte. M. David se trouvait sans ressources lorsqu'on vint lui offrir une forte somme d'argent pour exécuter un bas-relief de la bataille de Waterloo; il préfera vendre ses habits et revenir en France. A Paris, il fut chargé de faire la statue du grand *Condé* à la place de son ancien maître Rolland, qui venait de mourir. Cette œuvre, qui établit enfin la réputation de l'artiste, est aujourd'hui dans la cour d'honneur du palais de Versailles. En 1825, il fut décoré et, en 1826, nommé membre de l'Institut, en remplacement de Stouf, auquel il succéda également comme professeur à l'École des beaux-arts. Deux ans après, il fit un premier voyage en Allemagne, où il exécuta le buste colossal de *Gœthe* pour la bibliothèque de Weimar. Dans un second voyage, il modela les bustes de *Schelling*, de *Tieck* et de *Rauch*.

Lorsque éclata la révolution de Juillet, il combattit dans les rangs du peuple; le nouveau gouvernement lui confia le frontispice du Panthéon. Il épousa, en 1831, la fille de La Réveillère-Lepeaux, l'ancien membre du Directoire. En 1848, le républicanisme bien connu de l'artiste le fit nommer maire du 11e arrondissement de Paris. Envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de Maine-et-Loire, le huitième sur treize, il prit place parmi les représentants du parti radical; mais son rôle politique se réduisit à des votes. Il ne fut pas réélu à la Législative. Exilé de France après le coup d'État du 2 décembre, il visita la Grèce, mais il rentra bientôt en France, où il est mort le 5 janvier 1856.

Sa gloire est dans ses œuvres, dont l'énumération complète remplirait ici plusieurs pages. Dispersées dans toute la France, c'est au musée d'Angers qu'elles se trouvent réunies en plus grand nombre, dans une salle qui porte son nom. Il a légué au même musée tous les moules et tous les plâtres qu'il possédait encore au moment de sa mort. En 1855, ses scrupules d'homme politique l'empêchèrent de contribuer, pour sa part, à l'éclat de l'Exposition universelle. Nous citerons parmi ses œuvres principales : la *Jeune fille au tombeau de Botzaris*, en Grèce (1827); le *Monument de Bonchamp*, pour l'église de Saint-Florent, en Vendée (1824); une *Vierge au pied de la croix* et un *saint Jean* (château de Fontainebleau); un bas-relief représentant *le Retour du duc d'Angoulême à Paris après la guerre d'Espagne* (1826); un *Jeune enfant cherchant à manger une grappe de raisin*; les statues du *général Foy*, du *maréchal Gouvion Saint-Cyr*, du *général Gobert* (au Père-Lachaise), de *Philopœmen*, aux Tuileries, de *Corneille*, à Rouen, de *Jefferson*, de *Fénelon*, de *Racine*, d'*Armand Carrel*, à Saint-Mandé, etc., etc.; plus de vingt bas-reliefs, entre autres *les Batailles de Fleurus et d'Héliopolis*, pour l'arc de triomphe de Marseille; les bustes de *La Fayette*, à Washington, de *Béranger*, de *Mlle Mars*, donné par la veuve de l'auteur au foyer du Théâtre-Français, de *Rossini*, de *Chateaubriand*, de *Balzac*, d'*Arago*, de *Sieyès*, des deux *Chénier*, de *Casimir Delavigne*, et de cent autres célébrités qu'il a éternisées sur le marbre; enfin près de cinq cents médaillons, dont plusieurs sont de grande dimension.

Deux choses frappent dans le talent de David : la science et l'énergie, bien qu'il ait des œuvres pleines de charme et de grâce. Il songe à la forme et encore plus à l'idée, cherchant à fondre l'une dans l'autre et à faire, comme il l'a dit lui-même, « de la sculpture morale. » C'était bien sa pensée que son ami M. Victor Hugo, qui lui a dédié tant de vers, exprimait ainsi dans *les Rayons et les Ombres :*

La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien.
Ce n'est rien sans l'esprit; c'est tout avec l'idée!

On a reproché à David de faire de la sculpture politique et de mettre l'art au service de ses opinions républicaines, en fermant son Panthéon aux illustrations de partis opposés. Bien des bustes du sculpteur, même parmi ceux que nous avons cités, sont là pour montrer ce qu'il y a dans ce reproche d'exagération et d'injustice.

Cet artiste a un peu écrit. Il a fourni des articles au *National*, et édité, avec M. Carnot, les *Mémoires de Barrère* (1842-43). On a publié, après sa mort, un certain nombre de pages de son *Journal*.

DAVID (Maxime), peintre miniaturiste français, né à Châlons-sur-Marne, le 24 août 1798, fit ses études au lycée de Reims, travailla longtemps dans une étude de notaire, commença son droit après la révolution de Juillet et fut reçu avocat en 1833. Il avait épousé, l'année précédente, Mlle Carnot, par laquelle il s'alliait à la famille du conventionnel et à celle de Monge. Il fréquentait dès lors l'atelier de Mme de Mirbel et exécutait dans le genre miniature quelques portraits d'amis, qu'il commença d'exposer en 1835. L'année suivante, il fut nommé juge-suppléant au tribunal de Compiègne. Pris pour un peintre de profession par les ducs d'Orléans et de Nemours, qui avaient remarqué ses œuvres au Salon, il fut appelé par eux aux Tuileries, reçut diverses commandes et se consacra dès lors tout entier à la carrière artistique.

Nous citerons parmi les principaux portraits de cet artiste : *le vice-amiral Rosamel*, *le duc de Nemours*, *la reine Amélie*, *le roi Louis-Philippe*, *le prince Napoléon*, une *Trilogie d'Abd-el-Kader*, placée au musée du Luxembourg; *Reschid-pacha*, *Léon Faucher*, les généraux *Drolenvaux* et *Hurault de Sorbée*, dont le dernier était son grand-père; *MM. Lacave-Laplagne*, *Lavocat*, *Bourassin*, *Quinette* (1835-1855); *le général Bosquet* (1856). La plus connue de ses compositions, en dehors du portrait, est celle de *la Jeune mère* (1842), qui a reparu, au milieu de vingt-neuf miniatures du même peintre, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Maxime David, dont le nom a figuré de plus à quelques expositions étrangères, a obtenu chez nous, comme miniaturiste, une 3e médaille en 1835, deux secondes en 1836 et 1848, une 1re en 1841, et une mention en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1851, de l'ordre du Nicha-Iftikhar en 1847, et de celui de Léopold à la suite de l'exposition universelle de Bruxelles en 1851.

DAVID (Félicien), célèbre compositeur français, né à Cadenet (Vaucluse), le 8 mars 1810, reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale et attira bientôt l'attention sur lui, comme enfant de chœur de l'église Saint-Sauveur à Aix. Ayant obtenu une place au collége des jésuites, il s'y fit remarquer à la fois par sa mémoire extraordinaire et son talent sur le violon. A dix-huit ans, il quitta leur maison; orphelin et sans ressources, il se fit clerc d'avoué. Mais, négligeant bientôt la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

M. Félicien David vint à Paris en 1830; une composition remarquable lui ayant assuré la bienveillance de Chérubini, il entra au Conservatoire, où il eut pour maîtres Lesueur, MM. Fé-

Digitized by Google

tis, Benoist et Reber. Mais ouvrant son âme tout entière aux doctrines ou plutôt aux aspirations sociales, politiques et religieuses de l'époque, il devint saint-simonien. C'est lui qui composa pour ses frères de la religion nouvelle tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin. Pendant que les missionnaires cherchaient à semer leurs idées, il recueillit des mélodies, des airs populaires, et demanda tour à tour au désert d'Afrique et à la civilisation de l'Asie des inspirations originales.

De retour en France (1835), il lutta longtemps en vain pour se faire un nom dans le monde musical. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès et ne laissait pas présager la popularité que ce genre de compositions devait lui acquérir. Enfin il put faire exécuter au Conservatoire, en 1844, son *Désert*, grande ode-symphonie dont M. Auguste Colin, son ami et son compatriote, lui fournit les paroles. Le succès fut aussi complet que soudain. Plusieurs scènes de Paris, les Italiens, l'Opéra-Comique disputèrent cette œuvre au Conservatoire. Elle fit le tour de l'Europe. Partout on applaudit ces souvenirs d'Orient, pleins de grâce et de fraîcheur, et cette imitation parfaite des scènes de la vie nomade ou des tableaux de la nature, qui portait l'imitation par la musique aussi loin que possible.

Un nom, devenu du jour au lendemain si célèbre, est difficile à porter. Les éditeurs de musique s'arrachèrent tous les essais, toutes les ébauches que le nouveau maître pouvait avoir en portefeuille, et à côté de quelques mélodies originales et charmantes, telles que *les Hirondelles*, on lui fit publier des compositions qui n'auraient pas dû voir le jour. Après plusieurs voyages en Belgique, en Allemagne, M F. David revint à Paris et donna *Moïse sur le Sinaï* (1846), qui ne répondit pas à l'attente générale. Il prit en partie sa revanche l'année suivante avec son *Christophe Colomb*, qui rappela de loin le succès du *Désert*. De temps en temps, il fait entendre, dans de grandes solennités publiques, des fragments de ces diverses symphonies.

Dans la musique dramatique, M. Félicien David n'a eu qu'un succès, celui de *la Perle du Brésil*, opéra-comique représenté au Théâtre-Lyrique, en 1851, et repris depuis avec succès. Le mouvement, la passion que réclame le théâtre, ne vont peut-être pas à son génie; mais l'originalité heureuse de ses mélodies et son mérite comme harmoniste, lui assurent un des premiers rangs dans le chant et dans la musique d'ensemble.

DAVID (Ferdinand), violoniste et compositeur allemand, né à Hambourg, le 19 janvier 1810, fut remarqué, à l'âge de treize ans, par Spohr, qui l'admit au nombre de ses élèves. Deux ans après, il entreprenait son premier voyage artistique en compagnie de sa sœur Louise, qui devint plus tard, sous le nom de Louise Dulcken, pianiste de la cour de Londres et mourut en 1850. Après avoir obtenu des succès à Dresde, à Leipsick, à Berlin, à Copenhague, il se fixa en 1826 à Berlin et fut nommé premier violon au théâtre de la *Kœnigstadt*, où il resta trois ans, et s'acquit la réputation d'un chef d'orchestre consommé. Appelé à Leipsick en 1836 pour remplir, sous la direction de Mendelssohn, les fonctions de maître de concerts, il se lia intimement avec cet artiste, et Leipsick dut à leurs efforts communs un des meilleurs orchestres de l'Allemagne. Depuis la fondation du Conservatoire de cette ville, M. David y occupe une chaire avec un talent qui rappelle, dit-on, celui de son maître Spohr. Un grand nombre des jeunes violonistes remarquables de l'époque sont sortis de son école. Il a profité des loisirs de l'enseignement pour visiter diverses capitales, où il rivalise avec les premiers virtuoses.

M. David a écrit des *Concertos pour violon*, particulièrement appréciés dans toute l'Europe; une série de *Morceaux de salon pour violon et piano* (Bunte Reihe, 1851), que M. Liszt a transposés pour piano seul; des *Romances*, des *Mélodies* et deux *Symphonies* (1841-1848).

DAVID (Christian-Georges-Nathan), publiciste danois, né à Copenhague, le 16 janvier 1798, et fils d'un riche négociant israélite, étudia à l'université de Copenhague l'histoire et la philosophie, embrassa le christianisme et se livra à son goût pour les voyages. De retour dans son pays, il publia plusieurs brochures d'économie politique qui eurent un grand succès. Le bon sens tout pratique de l'auteur lui fit une grande popularité chez un peuple qui avait un pressant besoin de réformes promptes et décisives. Nommé professeur à l'université de Copenhague, M. David travailla de tout son pouvoir à hâter l'octroi d'une Constitution, et lorsqu'en 1834, on eut obtenu l'établissement des États provinciaux, il fonda un journal, le *Fædrelandet*, pour défendre ces libertés naissantes. Il ne tarda pas à s'attirer l'inimitié du gouvernement qui lui enleva sa chaire, et se consacra tout entier au journalisme. Il fut nommé membre du conseil d'administration de la Banque et en 1840, élu représentant de la bourgeoisie de Copenhague aux États provinciaux de Koeskilde. Il devint, l'année suivante, membre du conseil municipal de la capitale; bientôt même il fut chargé d'aller examiner, aux frais du trésor public, l'état des prisons en France, en Suisse et en Allemagne.

Au milieu des événements de 1848, M. David fut nommé membre de la Diète constituante et protesta par écrit avec quelques-uns de ses collègues contre la Constitution, et en particulier contre le système de représentation nationale qu'elle donna au pays. Réélu cinq années de suite, de 1849 à 1853, il conserva dans la Diète une grande influence et fut un des chefs du parti libéral. Il contribua de son vote et de ses discours à plusieurs lois qui achevèrent paisiblement la révolution danoise; à celle qui étendait à tous les citoyens l'obligation du service militaire, et à toutes celles qui rachetaient les corvées et travaux obligatoires pesant sur les propriétés des paysans ou journaliers, créaient des droits pour les habitants des villes et des campagnes, et établissaient définitivement la liberté de la presse. Il combattit toutefois le parti ultra-progressiste, qui, en soutenant toutes les exigences des paysans, se faisait accuser de vouloir amener une jacquerie danoise.

En 1856, M. David représenta le Danemark en France au Congrès international de statistique, à la suite duquel il fut nommé officier de la Légion d'honneur.

DAVIEL (Alfred), jurisconsulte français, sénateur, est né à Evreux, le 3 mars 1800. Il étudia le droit à Paris, puis exerça avec succès la profession d'avocat à Rouen, où il devint bâtonnier de son ordre. Ayant marqué dans les rangs de l'opposition, il devint, en août 1830, premier avocat général à la Cour royale de Rouen; mais, en 1833, il se démit de cette place pour protester contre la destitution de deux de ses amis qui avaient été appelés en même temps que lui aux fonctions du ministère public. Rentré au barreau de Rouen, il défendit plusieurs fois des écrivains politiques, mais sans adhérer à l'opinion

Digitized by Google

républicaine. Procureur général à Rouen en février 1850, il fut, le 1er novembre 1851, appelé, pour quelques semaines, au ministère de la justice, puis vint reprendre son poste. Nommé sénateur le 19 juin 1854, il a reçu le titre de premier président honoraire de la Cour impériale de Rouen. — Il est mort à Paris, le 11 juin 1856.

M. Daviel a publié, entre autres ouvrages : *Traité de la législation et de la pratique des cours d'eau* (1824, in-8; 3e édit. augmentée 1845, 3 vol. in-8); *Commentaire de la loi du 29 avril 1845 sur les irrigations* (1845, in-8). Il a donné des articles à la *Revue de législation et de jurisprudence.*

DAVIS (sir John-Francis), orientaliste anglais, né en 1795, à Londres, et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes, fut dès sa jeunesse attaché à l'administration civile des colonies et se trouvait en Chine, lors des événements de 1840, en qualité d'inspecteur général du commerce; familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ce pays, il rendit de grands services dans l'exercice momentané des fonctions de plénipotentiaire. Nommé, après la guerre, gouverneur de l'établissement qui venait d'être fondé à Hong-Kong, il reçut, en récompense de sa bonne administration, le titre de baronnet (1845). On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés sur la Chine, entre autres : *de la Poésie chinoise* (on the Poetry of the Chinese, Londres, 1829, in-4), extrait du tome II des *Mémoires de la Société asiatique*, et réimprimé avec des additions à Macao en 1834; *la Chine* (China, 1836, 2 vol. in-8), traduit en français par A. Pichard, et qui contient des notions fort exactes sur la géographie, les productions, le commerce, les castes, les mœurs, la religion, etc.

Sir J. Davis a également fait de nombreuses traductions du chinois : *San-yu-low, ou les Trois chambres consacrées* (The three dedicated Rooms, Canton, 1815, in-8), roman intime; *Laousengh-urh, ou un Vieux héritier* (an Heir in his old age, Londres, 1817, in-12), drame dont nous avons une traduction; *un Roman chinois* (a Chinese novel, 1822, in-8), accompagné de proverbes et de maximes morales tirés des livres classiques, et d'un essai sur la littérature; *Hien-wun-shoo, ou Code moral* (Chinese moral maxims, Macao, 1823, in-8); *l'Heureuse union* (the Fortunate union, 1829, 2 vol. in-8 fig.), roman de mœurs; *les Douleurs de Han* (the Sorrows of Han, 1829, in-4), une des cent pièces du théâtre de Yuen d'où Voltaire a tiré son *Orphelin de la Chine*, etc. Ce savant, un des sinologues les plus instruits de l'Europe, fait partie de la Société asiatique, à laquelle il a fourni plusieurs mémoires sur l'extrême Orient.

DAVY [de l'Eure], ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 24 février 1814, étudia le droit, et acheta une charge d'avoué à Évreux. Après avoir rempli ces fonctions pendant sept ans, il se retira des affaires, et se jetant dans la politique, fit une opposition très active au gouvernement de Louis-Philippe et prit part à l'agitation réformiste. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République dans le département de l'Eure, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur onze, par 52 407 voix. Membre et secrétaire du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré qui soutenait le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit avec la gauche la politique extérieure et intérieure de l'Élysée et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DAVYS (révérend Georges), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1780, à Loughborough (comté de Leicester). Il fit ses études à l'université de Cambridge, qui, en 1831, lui conféra le diplôme de docteur en théologie, et y fit quelque temps partie du corps enseignant. Après avoir embrassé les ordres, il administra des paroisses de province et devint doyen de Chester. C'est lui qui, vers 1828, fut chargé de l'éducation religieuse de la reine Victoria. En 1839, il a été élevé au siége épiscopal de Peterborough dont le revenu annuel est de 4500 liv. (112 500 fr.). A la Chambre des Lords, il s'est associé aux votes du parti libéral.

DAWISON (Bogumil), célèbre acteur allemand d'origine polonaise, né à Varsovie, le 15 mai 1818, d'une famille pauvre, quitta le collége de bonne heure et travailla comme copiste dans les bureaux de la *Gazette* de sa ville natale. Mais cédant à son goût pour le théâtre, il fit des études sous la direction de Kudlicz, débuta, en 1837, au théâtre polonais de Varsovie et obtint un engagement à celui de Vilna, où il dut jouer toute sorte de rôles. En 1840, il passa à Lemberg et y trouva, dans le directeur du théâtre polonais de cette ville et dans le comte Skarbeck, des protecteurs qui lui fournirent les moyens de compléter ses études en visitant les principales villes de l'Allemagne et de la France.

Au retour de ce voyage, M. Dawison débuta cette fois au théâtre allemand de Lemberg et obtint un succès complet. En 1846, il se rendit à Hambourg et y soutint sa réputation, qui lui attira dès lors des offres avantageuses de la part des principaux directeurs de l'Allemagne. Appelé, en 1849, au théâtre impérial de la cour d'Autriche (Hofburgtheater), le premier de l'Allemagne, il y resta jusqu'en 1853, époque où la santé de sa femme le forçant de s'éloigner du climat de Vienne, il donna volontairement sa démission. Il fut alors engagé au théâtre royal de Dresde.

Le répertoire de M. Dawison est extrêmement varié. Ses principaux rôles sont : Hamlet et Richard III; puis, Macbeth, Othello, Shylock, Philippe II, le duc d'Albe, Posert, dans *le Joueur*, Caligula, Wallenstein, Méphistophélès, François Moor, dans *les Brigands*, etc. Il se distingue par son habileté à saisir toute la pensée du poëte et à rendre, jusque dans les moindres détails, les caractères des personnages.

DAWSON (Georges-Robert), homme politique anglais, né en 1790, à Dublin, appartient à une branche cadette de la famille de lord Portarlington. Après avoir fait de bonnes études à l'université d'Oxford, il épousa la fille de sir R. Peel, dont il partageait les opinions politiques, et qui lui prêta son appui pour arriver aux grands emplois de l'État. Il commença par occuper dans le ministère Canning (1823) le sous-secrétariat de l'intérieur, et dans le ministère Wellington (1828) celui de la Trésorerie; en 1834 il fut adjoint au Conseil de l'Amirauté et passa en 1841 au bureau des douanes (*customs*), qu'il présida en 1846. A la Chambre des Communes, où il tint une place honorable parmi les hommes utiles de son parti, il siégea sans interruption, de 1815 à 1832, d'abord pour la ville de Londonderry, puis pour celle d'Harwich. Il est devenu, depuis 1830, membre du Conseil privé. — M. Dawson est mort le 3 avril 1856.

DAXEMBERGER. Voy. FERNAU (Charles).

DAY (Jeremiah), mathématicien américain, né à New-Preston (Connecticut) en 1773, fit ses

Digitized by Google

études au collége d'Yale, y fut nommé, en 1801, professeur de mathématiques et de physique, et, en 1817, président. Il s'est retiré en 1847. On a de lui plusieurs traités de mathématiques, adoptés dans la plupart des collèges de l'Union et qui ont eu de nombreuses éditions, puis deux ouvrages estimés de philosophie, où il soutient les doctrines spiritualistes sur la volonté : *Recherches sur le pouvoir autonomique de la volonté* (An Inquiry respecting the self determining power of the will, 1838, in-12), et un *Examen* du livre de Jonathan Edwards *sur le Fatalisme.*

DÉADDÉ (Édouard), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit, depuis plus de vingt ans, un grand nombre de pièces pour les scènes de genre. Presque toutes ont été faites en collaboration; elles sont signées du pseudonyme de D. A. D. St-Yves. Nous rappellerons entre autres : *Odette* (1832); *Léonie* (1833); *la Jeunesse de Louis XIV* (1836); *Rose et Colas* (1838); *Béatrix* (1839), drame en quatre actes; *Cocorico* (1840); *Au Vert Galant* (1842); *les Femmes et le secret* (1843); *le Fils du Diable*, drame (1847), avec M. Paul Féval; *le Protégé de Molière* (1848), comédie en vers jouée à l'Odéon; *le Marin de la garde* (1849), drame; *Belphégor* (1851); *Marie Simon* (1852), drame; *l'Héritage de ma tante, Flâneuse* (1855). M. Déaddé est un des collaborateurs principaux de la *Revue et Gazette musicale;* il a été quelque temps directeur du théâtre de la Porte-Saint-Antoine (plus tard théâtre Beaumarchais).

DEAK (François), homme politique hongrois, né à Kehida, comitat de Szalad, en 1803, étudia le droit à Raab, et revint ensuite dans son pays, où il embrassa la profession d'avocat. Renommé bientôt pour son éloquence, mise en relief par quelques belles causes, il fut élu membre de la diète hongroise et ne tarda pas à devenir le chef du parti libéral. Dévoué aux intérêts des paysans qui forment une classe très-considérable en Hongrie, il lutta de tout son pouvoir pour les faire émanciper et obtint au moins quelques améliorations à leur sort. Il se fit surtout remarquer aux sessions importantes de 1832-1836 et 1839-1840. Dans cette dernière année il joua un rôle très-actif au sein de la Commission chargée d'élaborer le projet d'un code pénal. Mais l'ardeur de ses idées démocratiques, qui lui aliéna les nobles, l'empêcha d'être réélu à la diète de 1843. Sa popularité s'en accrut. Il travailla à organiser une association de défense nationale en vue d'une lutte future avec l'Autriche. Les événements de 1848 le ramenèrent aux affaires. Il accepta le portefeuille de la justice, et s'efforça de réformer l'ordre judiciaire en Hongrie. Mais il fut aussitôt débordé par la révolution. Il crut alors que le seul moyen d'arrêter le parti ultra-démocratique était de rester en paix avec l'Autriche. Quand la guerre eut éclaté, il vota sur toutes les questions politiques avec le président du conseil, le comte Batthyanyi, afin d'opposer du moins aux forces de l'ennemi l'union du gouvernement hongrois. L'arrivée de M. Kossuth aux affaires le fit sortir du ministère (17 septembre 1848). Renfermé dans ses fonctions de membre de la diète, il y eut encore une grande influence. A l'approche de Windischgraëtz, en 1849, ce fut lui qui fut chargé d'aller porter au général autrichien des paroles de conciliation. Les actes du parti de la guerre et l'irritation de l'Autriche ayant rendu cette démarche inutile, M. Deak se retira dans sa ville natale, jusqu'à la chute de la révolution.

DEBAIN (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), en 1808, est fils d'un soldat de la République qui mourut en 1815. Se trouvant sans ressources, il entra dans les chantiers du port, où il resta jusqu'en 1825, gagnant successivement de 6 à 22 sous par jour. Las enfin de l'insuffisance de son salaire, il alla chercher de l'ouvrage à l'île d'Oléron, puis à Marennes. Un professeur lui donna gratuitement des leçons et le fit recevoir instituteur du deuxième degré en 1831. Il tint une école à Meschers, entra ensuite comme maître d'études dans un pensionnat, et passa avec succès, en 1837, les examens du baccalauréat ès lettres et du baccalauréat ès sciences mathématiques. Venu sans argent à Paris pour étudier la médecine, il obtint la place de sous-directeur à l'importante institution Mayer, qui lui fut cédée en 1840. En 1848 il se présenta, comme ancien ouvrier, aux suffrages de ses compatriotes de Rochefort, et fut nommé représentant du peuple par 60440 voix. Il fit partie du Comité de l'instruction publique et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste qui soutint le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires d'Italie. Non réélu à l'Assemblée législative, il a cédé son institution et s'est tenu, depuis le 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

DEBAIN (Alexandre), industriel français, né à Paris, en 1809, entra à seize ans dans l'industrie des instruments de musique, travailla chez M. Sax et chez M. Mercier, et s'établit lui-même facteur de pianos en 1834. Peu après, il commença à se signaler par diverses inventions qui toutes attestaient une grande habileté mécanique. On vit successivement, soit dans ses ateliers, soit aux expositions industrielles, un *Oranger* mécanique de quatorze pieds, dont le feuillage était chargé d'oiseaux voltigeant et chantant, et qui a été acquis par M. Henry Clifford; le *Piano-écran*, le *Sténographone*, notant les improvisations de l'exécutant; l'*Harmonium*, qui porte particulièrement son nom, et dont un brevet, pris en août 1840, lui assura la propriété; le *Concertina*, nouvel orgue expressif; l'*Antiphonel*, mécanisme applicable à tous les instruments à clavier; le *Piano mécanique*, l'*Harmonicorde*, etc. (1835-1851). C'est lui qui, en 1850, exécuta pour l'Assemblée nationale l'urne de votation imaginée par M. Lanet de Limancet, et restée depuis la seule en usage. M. Debain a obtenu de nombreuses distinctions aux expositions nationales ou étrangères. Il a eu à soutenir, comme tant d'inventeurs, plusieurs procès en contrefaçon dont les plus importants se sont terminés à son avantage.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, né à Malines le 16 octobre 1779, fut élève de l'ancienne Académie des beaux-arts et de Chaudet; il se fixa d'abord à Nantes et y exécuta plusieurs sujets religieux ou allégoriques, le *Fronton* de l'hôtel de ville et une série de *soixante bustes* pour la Bibliothèque. Il revint à Paris après la seconde Restauration, et exposa, au Salon de 1817, la statue du *Chancelier de L'Hospital*, destinée à la ville d'Aigueperse; puis deux colossales figures, composées d'après les traditions classiques: *Argus endormi* et *Mercure tuant Argus* (1824).

On distingua aux Salons suivants : *Léonidas* (1827); un groupe bien conçu des *Trois Parques* (1828); *Louis XIV* (1829), statue équestre pour la ville de Montpellier; *Périclès* (1833), au jardin des Tuileries; *Charles Martel* (1836), au musée de Versailles; *Colbert* (1844), au palais du Luxembourg; enfin *la Jeune fille au coquillage*, à l'Exposition universelle de 1855, œuvre qui décèle dans le mouvement tant de coquetterie et

Digitized by Google

de grâce, et la dernière de cet artiste dont la longue existence a été si laborieusement remplie. Citons encore un *saint Sébastien*, à l'église Saint-Merri, un *saint Mathieu* à la cathédrale d'Arras, et des bustes d'hommes célèbres pour les galeries de Versailles et divers monuments publics. M. Debay père, qui a conservé avec fidélité les meilleures traditions de l'école française, a obtenu une 2e médaille en 1817, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en 1825.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, fils aîné du précédent, né à Nantes, le 31 août 1802, acquit la fécondité et les qualités académiques qui distinguent son père, dont il est l'élève, sans allier au même degré la correrection à l'élégance. A vingt-sept ans, il obtint le premier grand prix de Rome, sur ce sujet : *la Mort d'Hyacinthe* (1829). Ses ouvrages principaux sont : un *Thésée* (1827); *Jésus au milieu des docteurs* (1834), bas-relief que l'on voit à Saint-Sulpice; une *Jeune esclave* (1836), figure en marbre remplie de finesse; *saint Jean-Baptiste enfant* (1842); *Cambronne* (1846), sur une place de Nantes; *Anne de Bretagne* (1847), au jardin du Luxembourg; un monument considérable élevé à Bar-le-Duc au maréchal Oudinot en 1852; *le général Lepic* (1854), à Montpellier; *la Pudeur cédant à l'Amour*, groupe en marbre à l'Exposition universelle de 1855; quatre *Bustes*, au Salon de 1857, etc. M. J. B. Debay a reçu, une 1re médaille en 1836, la décoration en mai 1851, et une médaille de deuxième classe en 1855.

DEBAY (Auguste-Hyacinthe), peintre et sculpteur français, frère du précédent, né à Nantes, le 2 avril 1804, exécuta, dès 1816, pour sa ville natale, un buste colossal de *Louis XVIII*, et fit l'envoi d'un *buste* de son frère au Salon de 1817. Il concourut en même temps à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1822, et le grand prix en 1824, sur ce sujet : *Égisthe reconnaissant le corps de Clytemnestre*. Quelques copies officielles retardèrent son départ pour Rome; ses travaux et ses études se bornèrent alors à la peinture, et son séjour en Italie fut signalé par l'envoi de plusieurs tableaux remarquables. Il revint en France en 1830 et reparut aux Salons, où son nom a toujours figuré depuis dans la section de peinture ou dans celle de sculpture, et quelquefois, la même année, dans les deux. Il a principalement exécuté et exposé comme peintre : *Lucrèce au forum de Collatie* (1831); *les Enrôlements volontaires en* 1792; l'*Entrevue du Camp du drap d'or*, pour le musée de Versailles (1839); la *Bataille de Dreux*, pour le musée de cette ville (1846); *la Lune de miel* (1850); *le Vieillard et ses enfants*, *les Deux amies* (1842 et 1855). Comme sculpteur, il a donné le buste de *Mlle Desbrosses*, les mausolées de *Mgr Affre* et de la *Comtesse de Damas; Perrault*, pour le nouveau Louvre (1818-1854); le groupe original et gracieux du *Berceau primitif, ou Ève et ses deux enfants* (1842 et 1855). Il a encore exécuté, en 1843, pour la coupole de l'église Saint-Pierre de Chaillot, *les Vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*.

M. Auguste Debay a obtenu une 3e médaille pour la sculpture, en 1819, une 1re médaille pour la peinture, en 1831, et une médaille de première classe pour la sculpture en 1855.

Un frère des deux précédents, qui s'occupe d'études médicales et pharmaceutiques, et auteur de divers écrits sur l'hygiène, la physiologie et le magnétisme, avait épousé, en 1828, Mlle Emma Perignon, qui mourut en 1832, et qui s'était déjà fait, sous le nom de Mme Emma Debay, une réputation dans la peinture de genre.

DEBELAY (Jean-Marie-Mathieu), prélat français, né à Viriat (Ain), le 24 février 1800, fit ses études au collége de Bourg, et sentant de bonne heure en lui la vocation ecclésiastique, il entra au séminaire de Lyon, où il passa ses examens de théologie d'une manière brillante. Ensuite il professa deux ans la rhétorique au séminaire de Meximieux. Appelé à la cure de Nantua (1828), il concourut à la restauration de l'église byzantine de cette ville, fonda un hospice ainsi que plusieurs écoles gratuites, qu'il entretint longtemps à ses frais, constitua les ouvriers en association charitable, etc. Devenu évêque de Troyes (1843), il fut élevé à l'archevêché d'Avignon en remplacement de M. Naudo (15 octobre 1848). Dans ces deux diocèses, il s'est distingué par une fermeté qui n'exclut pas la tolérance, et par son talent pour la prédication. Il a été un des plus fervents promoteurs de la liberté de l'enseignement. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis septembre 1852.

DEBELLEYME (Louis-Marie), magistrat français, né à Paris, le 16 janvier 1787, est fils d'un officier du génie, chef de la division topographique aux archives du royaume. Reçu avocat à la Cour impériale de Paris, en 1807, il se fit remarquer par son talent et par son attachement aux devoirs de sa profession. En 1814, il fut nommé substitut du procureur du roi à Corbeil. Il obtint les mêmes fonctions à Pontoise, en 1816, et à Versailles, en 1819. Cette dernière ville le choisit deux ans après pour un des membres de son conseil municipal. La même année, il devint juge d'instruction à Paris, vice-président au tribunal de première instance, en 1824, et procureur du roi au même tribunal, en 1826.

M. Debelleyme s'était concilié tous les suffrages, comme magistrat, par une modération bien remarquable à cette époque, lorsque la chute de M. de Villèle entraîna celle du préfet de police, M. Delavau. Il fut appelé à lui succéder. Les dix-huit mois de l'administration du nouveau préfet furent bien remplis. Il s'efforça de donner une certaine moralité à l'institution de la police, en restreignant l'espionnage politique, imposa un uniforme aux agents, créa les sergents de ville et les commissaires de police de première classe, et attacha son nom à diverses mesures d'utilité publique, telles que la vérification des poids et mesures, l'assainissement des rues et des salles de spectacle, l'abolition de quelques impôts, tels que celui sur les livrets d'ouvriers, l'institution des nouvelles voitures, dites *omnibus*, la fondation des maisons de refuge, etc. A l'avénement du ministère Polignac, M. Debelleyme, dont on prétendait exploiter la popularité, donna sa démission, malgré les instances de Charles X, qui le nomma néanmoins président du tribunal de première instance de la Seine. Il occupa cette place jusqu'en 1827, époque à laquelle il passa comme conseiller à la Cour de cassation. En 1829, les électeurs de la Dordogne l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il siégea au centre droit et montra d'abord pour le pouvoir une grande condescendance. Réélu à la première session de 1830, il refusa de voter l'adresse au roi pour le renvoi des ministres, mais quand parurent les ordonnances, il autorisa les journaux à paraître en dépit des prohibitions.

M. Debelleyme se rallia au gouvernement de Juillet, conserva ses fonctions, et devint chef de bataillon dans la septième légion de la garde nationale. Renvoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Ribérac, il fut nommé vice-président pendant la session de 1846. Promu au rang d'officier de la Légion d'honneur, en 1828, il a

Digitized by Google

été fait commandeur en 1837. Il a été décoré de l'aigle rouge de Prusse en 1830. Il préside plusieurs sociétés de commerce ou d'éducation.

On a publié une *Histoire de l'administration de M. Debelleyme, ex-préfet de police* (1830, in-8). Deux recueils ont surtout contribué à donner à son nom, en jurisprudence, de l'autorité : *Ordonnances du président du tribunal civil de la Seine, suivies d'observations pratiques* (1837, in-8), et *Ordonnances sur requêtes et sur référés, selon la jurisprudence de première instance du département de la Seine* (3e édit., 1856, 2 vol. in-8).

Un fils de M. Debelleyme, Louis-Charles, actuellement juge au tribunal de première instance, a été député de 1845 à 1846. Fidèle à la profession de foi libérale qu'il avait faite, il vota pour la proposition relative aux députés fonctionnaires et ne fut pas réélu. Son frère, Adolphe, est depuis 1852 député au Corps législatif pour une des circonscriptions de la Dordogne. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

DEBON (Hippolyte), peintre français, né en 1816, à Paris, est élève de Gros et de M. Abel de Pujol. Il a régulièrement envoyé au Salon, depuis plus de vingt ans, divers tableaux d'histoire, parmi lesquels nous citerons : *Rubens en Espagne*, *le Retour de Ravenswood*, *Jésus remettant le soin de la religion catholique aux Pères de l'Église* (1842) ; *Bataille d'Hastings* (1845) ; *Henri VIII et François Ier* (1846), placé à Versailles ; *Défaite d'Attila dans les plaines de Chalons* (1848) ; une *Fête de l'agriculture du temps des Gaulois*, acheté par l'État (1850) ; une *Bataille près de Grenade* (1852) ; l'*Entrée de Guillaume le Conquérant à Londres*, à l'Exposition universelle de 1855, maintenant au musée du Luxembourg ; *Christophe Colomb*, *Rabelais* (1857), etc.

M. Debon, dont les tableaux se font remarquer par une sage ordonnance et la correction du dessin, a obtenu une 3e médaille en 1842, et deux secondes, en 1846 et 1848.

DEBREYNE (Pierre-Jean-Corneille), médecin français, trappiste, né à Quœdypre, près Dunkerque, le 7 novembre 1786, fit ses études médicales à Paris et y fut reçu docteur en 1814. Après quelques années de pratique et d'enseignement à la Faculté, il fut attaché comme médecin au couvent de la Trappe, près Mortagne, dans le département de l'Orne, et prit lui-même, vers 1840, l'habit de l'ordre. Les nombreux ouvrages qu'il y a composés, surtout depuis cette époque, au milieu d'une solitude et d'une concentration favorables à l'étude, tiennent à la fois de la science, de la théologie et du mysticisme. Nous nous bornerons à indiquer, parmi ses ouvrages de médecine pure : *Considérations philosophiques, morales et religieuses sur le matérialisme moderne* (1829) ; *Thérapeutique appliquée aux traitements spéciaux des maladies chroniques* (1840) ; *Précis sur la physiologie humaine* ; des *Vertus thérapeutiques de la belladone* (1831), couronné en Belgique.

Quelques-uns de ses écrits ont un caractère plus spécial : *Pensées d'un croyant catholique; du Suicide et du duel; Précis de physiologie catholique et philosophique; le Prêtre et le médecin devant la société; Étude de la mort; Essai sur la théologie morale; le Dimanche, ou Nécessité physiologique, hygiénique, politique, sociale, morale et religieuse du repos heptamérique; Colonie agricole fondée à la Grande Trappe, Agriculture monastique* (1845-1853) ; *Machialogie, ou Traité des péchés contre les* VIe *et* IXe *commandements, avec un abrégé pratique d'Embryologie sacrée* (1846, in-8; 2e édit., 1856, in-4) «livre exclusivement destiné au clergé, » et dont l'auteur rappelle tous ses titres de médecin, professeur, prêtre et religieux de la Trappe.

DEBROTONNE [de l'Aisne], ancien député français et représentant du peuple, membre du Corps législatif, est né à Marles en 1789. Député de Laon, il fit partie de l'opposition et se mêla activement, en 1847, à l'agitation réformiste, et parut dans les banquets à côté de M. Odilon Barrot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 48 903 suffrages, le dernier des quatorze élus de l'Aisne. Membre du Comité de l'agriculture, il vota ordinairement avec la droite et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il continua d'appuyer la politique contre-révolutionnaire, vota la loi du 31 mai, et demanda la révision de la Constitution. Fidèle pourtant à l'esprit parlementaire, il fut un des représentants arrêtés, le 2 décembre 1851, à la mairie du Xe arrondissement. Mais il se rattacha bientôt au nouveau gouvernement, et fut nommé, sous son patronage, député de la circonscription de Vervins qui l'a réélu en 1857. En 1852, M. Debrotonne a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DEBURAU (Charles), et non DEBUREAU, mime français, né à Paris, le 12 février 1829, et fils de Gaspard Deburau, le célèbre pierrot des Funambules, mort en 1847, fut tour à tour horloger, peintre sur porcelaine et sculpteur. En 1846, il entra au Conservatoire et s'essaya inutilement, vu son manque d'organe, aux rôles comiques. La mort de Gaspard Deburau, qu'il avait dû plusieurs fois remplacer, lui fit recueillir à dix-huit ans la casaque et les traditions paternelles. Il débuta en novembre 1847 aux Funambules, dans *les Trois planètes*, pièce écrite pour lui, créa peu après divers rôles et reprit successivement le répertoire varié de son père; en huit ans, il parut dans près de quatre-vingts créations ou reprises, quelquefois avec M. Paul Legrand, et personnifia avant tout le pierrot populaire. En juin 1855, il soutint, contre la direction des Funambules, un procès que termina un dédit de 10 000 francs payé par lui. Il a reparu pendant quelques mois, en 1856, sur la scène des Délassements-Comiques dont il s'est également retiré. Il s'est marié, en 1857, à Orléans et a joué sur quelques scènes de province.

DECAISNE (Joseph), botaniste et horticulteur français, membre de l'Institut, né à Bruxelles, le 18 mars 1808, fut réduit de bonne heure, par la mort de son père, à vivre de son travail, et vint à Paris avec son frère Henri, peintre de talent mort en 1852 et qui était alors le soutien de toute la famille. Il s'exerça au dessin du paysage et s'occupa avec lui, en 1823 et 1824, de la lithochromie. Son goût pour la botanique lui ayant procuré quelques connaissances au Jardin des plantes, il parvint à s'y faire attacher à la culture. Il fut promptement remarqué des professeurs, et nommé, après quelques années, aide-naturaliste et adjoint à la chaire de M. de Mirbel, qui avait la direction de la culture.

M. Decaisne se livra alors tout entier à la physiologie végétale et à la botanique descriptive. En 1834, il devint un des directeurs des *Annales des sciences naturelles*, pour la partie botanique, et publia divers mémoires. En 1835, il donna sous le titre d'*Herbarii Timorensis descriptio* (in-4), une excellente flore de l'île de Timor,

Digitized by Google

dont il avait classé l'herbier au Muséum. Tout en suivant exactement les herborisations que M. Adr. de Jussieu dirigeait alors tous les ans aux environs de Paris, il entreprit des travaux plus spéciaux, attestés par d'importants mémoires, tels que celui *sur la Famille des lardizabalées* (1839, in-4) et la *Description des plantes recueillies par Em. Botta dans l'Arabie Heureuse en 1843* (*Archives du Muséum d'histoire naturelle*). En 1843, il donna des *Essais sur une classification des algues et des polypiers calcifères, suivis d'un mémoire sur les corallines* (gr. in-8).

Appliquant en outre ses connaissances scientifiques à des questions d'industrie agricole, il publia des *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre, et sur l'organisation anatomique de cette racine* (1839, in-8), avec M. Eugène Péligot, une intéressante *Histoire de la maladie des pommes de terre* (1845, in-8), et des *Recherches anatomiques et physiologiques sur la garance* (1847).

Il a pris une part active à la rédaction de divers recueils : *la Maison rustique*, le *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, la *Revue horticole*, et il dirige, depuis quelques années, l'excellent annuaire spécial du *Bon jardinier*. Il a dessiné une partie des planches qui composent l'*Atlas élémentaire de botanique* de M. Lemaout, avec lequel il a préparé une *Flore élémentaire des jardins et des champs* (1855, 2 vol. in-12).

Les travaux de M. Decaisne lui valurent d'être élu à la presque unanimité par l'Académie des sciences dans la section d'économie rurale (19 avril 1847). En 1848, le gouvernement provisoire l'appela à la chaire d'économie générale et de statistique agricole, fondée en projet au Collége de France: mais il n'était encore que simple aide-naturaliste, lorsqu'en 1851, la démission de M. de Mirbel le mit en possession de la place de professeur de culture au Jardin des plantes, et lui donna un titre dont il avait depuis plusieurs années toutes les charges.

Mis à la tête d'un des plus grands jardins botaniques du monde, M. J. Decaisne y opéra de nombreuses améliorations. Il dessina lui-même un jardin d'ancien style, qui se fait remarquer par son goût et sa hardiesse. Il affecta une terre spéciale à la culture des plantes aquatiques, et introduisit des espèces nouvelles. Bientôt mis au premier rang de nos horticulteurs, il devint un des membres les plus influents de la Société centrale d'agriculture et de la Société d'horticulture de Paris. Il a fait partie de la Commission de l'Exposition universelle de Paris. Il a été décoré le 19 février 1845.

DECAISNE (Pierre), médecin belge, frère du précédent, né à Bruxelles, le 11 mai 1809, y étudia la médecine, se fit recevoir docteur à l'université de Louvain et entra au commencement de 1830, dans le corps des chirurgiens militaires. Il partit, au mois d'octobre, avec les volontaires français conduits par le général Niellon à la guerre de l'indépendance belge: nommé aide-major à la bataille de Berchem, il fut tour à tour médecin de régiment (1839), médecin de garnison (1848), et s'occupa en même temps de travaux de médecine qui le firent successivement appeler à l'Académie royale de Bruxelles ainsi qu'à une des chaires de la Faculté de médecine de Gand. Il a reçu, en 1834 et en 1835, la croix de Léopold et la croix de fer.

M. A. Decaisne a présenté à l'Académie de médecine de Belgique un certain nombre de mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les corps étrangers développés spontanément dans l'articulation fémorotulienne* (1835); *Choix d'observations chirurgicales* (1838); *Lettre à un confrère parisien sur l'ophthalmie régnant en Belgique ; de la Phlébite et de ses suites* (1841); *Remarques sur la réunion immédiate après les amputations* (1843): *sur les Causes de l'ictère* (1845); *sur les Données fournies par l'anatomie pathologique à la médecine pratique* (1847); *des Plaies des articulations et des tendons* (1851); enfin *sur les Moyens d'éviter les amputations et les résections osseuses*, mémoire couronné par l'Académie belge en 1854.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel), célèbre peintre français, est né à Paris, en 1803. Élève de M. Abel de Pujol, il se hâta d'oublier les principes de l'académie pour s'abandonner à sa nature. Il fit, vers la fin de la Restauration, un voyage en Orient, et rapporta d'un pays, peu exploité encore, des sujets et des couleurs qui frappèrent par leur nouveauté. Malgré leur originalité, ou plutôt à cause de leur originalité même, ses toiles furent souvent refusées par le jury, et celles qui furent admises au Salon laissèrent longtemps l'opinion publique indécise.

Un grand nombre des paysages de M. Decamps ou de ses tableaux de genre sont empruntés à la nature ou aux mœurs orientales, comme le *Paysage en Anatolie*, *les Anes d'Orient*, *Souvenir de la Turquie d'Asie*, *le Café turc*, *le Boucher turc*, *le Grand bazar turc*, *une Halte de cavaliers arabes*, *les Enfants turcs avec des tortues*, *la Sortie de l'école turque*, aquarelle, *la Ronde de Smyrne*, etc. M. Decamps aime à peindre toute sorte d'animaux, des chiens, des chevaux, des ânes, des tortues, des poules, et en compose des scènes variées : *Chevaux de halage*, *Ane et chiens savants*, *un Chenil*, *Chiens*, *poules et canards*, etc. Mais sa spécialité, dans la peinture des animaux, ce sont les singes. Il a fait : *le Singe au miroir*, *les Singes boulangers*, *les Singes charcutiers*, deux dessins, *le Singe peintre*, et surtout *les Singes experts*, piquante satire du jury de l'Académie de peinture trop sévère pour ses œuvres.

Dans la peinture historique, on a de lui : *Moïse sauvé des eaux*, *Joseph vendu par ses frères*, neuf *Scènes de la vie de Samson*, dessins au fusain rehaussés de blanc, *le Siége de Clermont* et surtout *la Défaite des Cimbres*, qui a fait partie de la collection du duc d'Orléans.

Les divers tableaux de M. Decamps, plus recherchés des particuliers que de l'État, atteignent depuis longtemps, dans les ventes, des prix très-élevés. Il a pu en réunir, à l'Exposition universelle de 1855, une soixantaine qui appartiennent à MM. de Morny, de Rothschild, Duchâtel, d'Harcourt, Louis Veron, H. Seymour, etc. Il est assez remarquable que nos collections publiques ne possèdent rien de lui. On regrette surtout son absence au Luxembourg.

L'originalité incontestable de ce peintre éminemment humoriste consiste dans l'énergie du coloris, la hardiesse des effets de lumière, l'expression caractéristique des objets et des personnages, obtenue quelquefois au mépris de la correction et de la perspective. Sa manière d'empâter la toile, de prodiguer la lumière, d'accuser les contrastes, de forcer l'expression, a fait école et donné lieu à des imitations exagérées. M. Decamps a gravé lui-même, dans *l'Artiste*, quelques-uns de ses sujets, au vernis mou, genre de gravure qui convient particulièrement à la nature de son coloris. Ses *songes* ont été souvent lithographiés.

Cet artiste a eu longtemps des habitudes en harmonie avec son talent : il vivait aux environs de Paris, dans les bois, au milieu des gardes-chasse, des paysans, des chiens, en un mot, de

Digitized by Google

tous les êtres qu'il aimait à transporter sur la toile. Il a obtenu en 1831, une 2e médaille (genre), et une 1re en 1834. Chevalier de la Légion d'honneur en 1839, il a été créé officier en 1851. A l'Exposition universelle, il a disputé à MM. Ingres, Delacroix et Vernet l'attention du public, et reçu une grande médaille d'honneur.

DECAZES (Élie, duc), homme d'État français, né le 28 septembre 1780, à Saint-Martin-de-Laye, près Libourne (Gironde), où son père était lieutenant au présidial, descend d'une famille gasconne anoblie par Henri IV, en 1595. Il commença ses études à l'École militaire de Vendôme, en 1790, et revint les terminer à Libourne où, après avoir fait son droit, il s'établit comme avocat. Sous le Consulat, il vint à Paris chercher une plus haute fortune. Il était employé au ministère de la justice, quand il épousa en premières noces, en 1805, la fille du comte Muraire, premier président à la Cour de cassation. Ce mariage lui ouvrait la carrière de la magistrature. Nommé presque aussitôt juge au tribunal de la Seine il devint conseiller à la Cour impériale en 1806. Mais, la même année, il fut appelé en Hollande par la confiance du roi Louis, ce souverain honnête homme qui aima mieux abdiquer un trône que de sacrifier les intérêts de son peuple aux vues politiques de son frère (1810). M. Decazes, son conseiller intime, le soutint, dit-on, dans cette résolution et excita par là contre lui-même le mécontentement de l'empereur. Après avoir accompagné l'ex-roi en Bohême et en Autriche, il fut attaché, en 1811, au service de l'impératrice mère, madame Lætitia, comme conseil et secrétaire de ses commandements.

Dès la première restauration, M. Decazes se rallia avec empressement aux Bourbons et à la Charte constitutionnelle. Il leur resta fidèle pendant les Cent-Jours, et se mettant à la tête d'une compagnie de garde nationale mobile, il offrit ses services au roi qui bientôt se voyait forcé de reprendre le chemin de l'exil, M. Decazes s'opposa alors à l'adresse que la Cour royale dont il était membre, rédigeait en l'honneur de Napoléon, à peine revenu de l'île d'Elbe; quelques-uns de ses collègues soutenant que la rapidité de son retour de Cannes à Paris légitimait son rétablissement, il répondit ce mot devenu célèbre. « Je ne savais pas que la légitimité fût le prix de la course.» Il le paya de la perte de son titre de conseiller et fut, en outre, exilé de Paris.

M. Decazes alla attendre à Libourne la seconde Restauration. Après le désastre de Waterloo il courut à Paris, où la Commission provisoire venait de se dissoudre. Il prit de sa propre autorité, au nom du roi, le poste de préfet de police, et, dans l'absence des troupes, il maintint la tranquillité de la ville avec la garde nationale seule, et 500 gendarmes, au milieu de la transformation générale des pouvoirs publics et de l'administration. Si on a reproché à M. Decazes ses efforts, dans ces tristes jours, pour imposer à la population parisienne une attitude respectueuse envers les alliés, il faut lui savoir gré de ceux non moins énergiques qu'il dut faire pour forcer nos vainqueurs à quelque respect envers nos personnes et nos monuments. Des cette époque Louis XVIII conçut pour son jeune serviteur une estime et une confiance qui n'eurent bientôt plus de bornes.

Le nom de M. Decazes est inséparable de tous les actes des cinq premières années de la Restauration et a été voué, comme cela était inévitable, à bien des haines. Tandis que le libéralisme l'accuse, sans en mesurer le degré, de sa participation à des mesures de réaction et de violence, les ultra-royalistes lui ont reproché, avec autrement d'amertume, les obstacles qu'il apportait à l'assouvissement de leurs ressentiments et de leurs colères. On a fait retomber, en grande partie sur lui, la responsabilité des exécutions juridiques de Ney, de Labédoyère, Mouton-Duvernet, des frères Faucher, du général Chartran, celle de l'impunité des assassins du Midi qu'il qualifia toutefois, à la tribune, « de profanateurs du royalisme, et de bourreaux enrôlés; » celle de la loi sur les cris séditieux, des lois qui suspendirent la liberté individuelle et la liberté de la presse; celle du bannissement des régicides, de l'établissement des cours prévôtales et de la répression si sanglante des troubles de Grenoble et de Lyon. Il passait néanmoins auprès des fauteurs de toutes ces vengeances pour seconder Louis XVIII dans ses désirs secrets, de leur arracher le plus possible de victimes. C'est cette situation que le roi exprimait spirituellement à son ministre, après l'évasion de La Valette en disant : « Vous verrez qu'ils diront que c'est nous.»

M. Decazes fut en effet un des adversaires les plus constants de la *chambre introuvable*, et, tout en la subissant, comme Louis XVIII, il aidait celui-ci à s'en débarrasser. De préfet de police devenu ministre de la police générale depuis le 24 septembre 1815, il se vit, avec son collègue, le comte de Barbé-Marbois, dénoncé au roi par une commission de la chambre, comme ayant perdu la confiance du pays. Mais, soutenu par l'affection de Louis XVIII, le ministre l'emporta et obtint enfin la fameuse ordonnance du 5 septembre 1816, à laquelle on assimilait plus tard, pour les justifier, les ordonnances de 1830. Celle de 1816, non-seulement dissolvait la Chambre, mais, modifiant le système électoral, sans cesser de professer un entier respect pour tous les articles de la Charte, elle retranchait de la Chambre les membres âgés de moins de quarante ans et ramenait les députés au nombre constitutionnel de 256, parmi lesquels l'aristocratie fougueuse de l'émigration n'avait plus la majorité. M. Decazes, qui n'avait lui-même que trente-six ans, se trouva l'une des premières victimes de cette réforme; mais le roi l'en dédommagea en l'élevant à la pairie, avec le titre de comte.

Le roi et le ministre, pour s'affranchir plus sûrement des exigences imprudentes de l'aristocratie, lui enlevèrent son ascendant dans les élections par la nouvelle loi électorale de 1817, qui devint le sujet principal des luttes parlementaires, dans les années suivantes. Cette loi qui établissait l'élection directe, l'unité de collége, et n'exigeait pour l'exercice du droit électoral que trente ans d'âge et 300 francs de contributions, élargissait assez le cercle des électeurs pour faire naître une opposition libérale, moins dangereuse pour le trône que l'opposition aristocratique. De 1817 à 1819 M. Decazes a la principale part dans les mesures suivantes : abolition successive des lois d'exception portées en 1815; libération du territoire et des charges de l'occupation étrangère, deux ans avant le terme; lois de 1819 sur la presse, admettant la juridiction du jury; abolition de la traite des noirs; loi de recrutement; rappel successif de nombreux bannis.

Après une dislocation partielle du cabinet, causée par les élections de La Fayette, de Manuel et de Benjamin Constant, M. Decazes passa au ministère de l'intérieur abandonné par le duc de Richelieu (1818). Il s'y signala par une heureuse activité. C'est lui qui rétablit alors l'exposition quinquennale de l'industrie nationale : elle eut lieu en 1819, au Louvre, avec un grand éclat.

Digitized by Google

L'agriculture, qu'il aimait dès cette époque, l'industrie à laquelle il consacra une si grande partie de sa vie, furent efficacement protégées. Un conseil général d'agriculture fut établi, et les conseils généraux du commerce et des manufactures réorganisés. Les prisons commencèrent à sortir de leur effroyable désordre, sous le haut patronage et la surveillance des hommes les plus distingués du royaume. Les grands établissements de science et d'utilité publique reçurent des subventions qui leur rendirent la vie.

Cependant la loi électorale restait toujours une source de difficultés. La Chambre des Députés la maintenait et soutenait, dans M. Decazes, son naturel défenseur. La Chambre des Pairs luttait toujours et avait déclaré la loi funeste. Elle manifesta plus rudement encore son opposition par le refus net de sanctionner un projet de loi pour la perception provisoire de trois douzièmes de l'impôt. Pour vaincre cette résistance, l'ordonnance du 5 mars 1819 introduisit d'un seul coup dans la Chambre soixante pairs nouveaux. C'était la première *fournée* à laquelle le pouvoir exécutif eût recours. Mais, quelques mois plus tard, le même ministre acceptait de modifier lui-même la loi qu'il avait maintenue jusque-là par ces coups d'autorité. Une élection plus significative du parti libéral, dans l'Isère, celle de l'abbé Grégoire, à laquelle les manœuvres de l'aristocratie n'étaient pas étrangères, fut violemment exploitée par l'aristocratie, contre la loi électorale de 1817. Les ministres partisans de cette loi, Dessoles, président du cabinet, Gouvion Saint-Cyr, Louis, se retirent en même temps; M. Decazes, l'auteur de la loi, reste, forme et préside un nouveau ministère bientôt atteint par un plus grave événement, l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820).

Les ultra-royalistes n'hésitèrent pas à faire remonter jusqu'à M. Decazes la solidarité de cet attentat. Une accusation de complicité fut portée contre lui devant la Chambre par l'un des plus ardents, Clausel de Coussergues, qui s'attira une véhémente apostrophe de la part de M. de Saint-Aulaire, devenu depuis peu beau-père du ministre. Il exigea que l'épithète de *calomniateur* fût consignée au procès-verbal avec cette injonction éloquente : « Il faut que vous obteniez la tête de M. Decazes, ou que la vôtre reste chargée d'infamie ! » Si la complicité directe de M. Decazes était insoutenable, toute la presse aristocratique crut pouvoir soutenir la complicité morale et indirecte de son système avec le crime de Louvel. La famille royale s'émut tout entière; le comte d'Artois menaça de fuir, si le roi n'abandonnait son ministre favori. Louis XVIII consentit enfin à une séparation que M. Decazes lui-même sollicitait, et Chateaubriand osa flétrir son départ de ce mot cruel qui a trouvé depuis tant de plagiaires : « Le pied lui glissa dans le sang. » Le vieux roi voulut, du moins, témoigner avec éclat ses sentiments pour la personne de M. Decazes, et sa reconnaissance pour ses services, il l'éleva au rang de duc et le nomma ambassadeur à Londres.

M. Decazes garda ce poste jusqu'à la chute du duc de Richelieu (décembre 1821), son ancien collègue et son successeur comme président du conseil. L'avénement du ministère de Villèle lui fit perdre son ambassade et le ramena sur les bancs de la Chambre des Pairs. Il prit part aux discussions les plus importantes, et combattit avec le parti libéral, sans tomber dans une opposition systématique, les lois contre la presse, sur les substitutions, sur le droit d'aînesse, et sur le sacrilège. Il contribua aussi à l'amélioration de la loi du jury et à la réforme du Code pénal militaire.

En 1830, M. Decazes, absent de Paris au moment de la révolution, déplora publiquement la catastrophe qui frappait la famille royale; mais en présence des faits accomplis il se rattacha à la nouvelle dynastie. Il la servit avec un grand zèle, tout en restant étranger aux combinaisons ministérielles qui suivirent. En 1834, il fut nommé grand référendaire de la Chambre des Pairs. Le palais du Luxembourg lui dut sa nouvelle salle des séances, sa bibliothèque, son agrandissement du côté du jardin, et, dans la nouvelle pépinière, le rétablissement et l'extension de cette école des vignes, où sont réunies toutes les espèces et variétés de l'univers. La révolution de Février l'a éloigné sans retour de la vie publique.

Le caractère politique de M. Decazes a été et devait être l'objet des attaques les plus contradictoires de la part des deux partis entre lesquels il s'est chargé de maintenir le système de balance adopté par Louis XVIII. La dignité de l'homme et des principes reste difficilement saine et sauve dans ces transactions continuelles entre deux opinions également absolues, et dans ces alternatives, avec des adversaires invariables, de rigueurs et de concessions. Mais, pour pratiquer pendant cinq ans cette politique d'équilibre, il faut une intelligence des hommes et des nécessités du moment, une souplesse d'esprit, une certaine fécondité de ressources et d'expédients, une docilité et en même temps une fermeté de caractère qui n'ont pas manqué à M. Decazes, et qui expliquent, avec l'aménité de ses manières et le charme de sa conversation, tout l'ascendant qu'il avait su prendre sur Louis XVIII.

Le duc Decazes, sorti du ministère simple chevalier de la Légion d'honneur, avait été nommé trois mois après, pendant son ambassade, officier de cet ordre, et, un peu plus tard, chevalier de celui du Saint-Esprit, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il a été élevé au rang de grand-croix par Louis-Philippe, le 21 octobre 1841. En épousant, en 1818, Mlle de Saint-Aulaire, petite-fille par sa mère du dernier prince régnant de Nassau-Sarrebruck, il avait obtenu du roi de Danemark, Frédéric VI, le titre de duc de Glücksberg. En 1846, le souverain du même pays, Christian VIII, auprès duquel il avait été envoyé en mission, le décora de l'ordre de l'Éléphant et de la croix particulière du Danebrog.

Protecteur éclairé de l'agriculture, des arts et de l'industrie, pendant sa vie publique, M. Decazes leur a consacré aussi les loisirs de sa vie privée. Il est le fondateur d'un des principaux établissements métallurgiques de France, et ses forges de Decazeville, ouvertes depuis trente ans dans l'Aveyron, ont créé, dans un pays inhabité, une riche commune de 4000 âmes, qui porte également son nom. Il est membre de la Société impériale et centrale d'horticulture, président d'honneur de la Société impériale d'horticulture.

M. Decazes a trois enfants. Son fils aîné, Louis-Charles-Élie-Amanieu, marquis Decazes, duc de Glücksberg, né le 9 mai 1819, a été ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de France auprès des cours d'Espagne et de Portugal. La révolution de 1848 l'a fait rentrer, comme son père, dans la vie privée. Il est commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix d'Isabelle la Catholique, et chambellan honoraire du roi de Danemark.

DECHAMPS (Adolphe), homme d'État belge, né à Melle (Flandre orientale), le 17 juin 1807, fit à Séneffe, avec son frère Victor, sous la direction de son père, de fortes études qu'il compléta au musée de Bruxelles, en suivant les leçons de MM. Van de Weyer, Lesbroussart et Quetelet. La révolution de septembre vint le sur-

Digitized by Google

prendre au milieu de ses travaux littéraires et philosophiques. Élevé dans les principes de l'Union catholique et libérale, il soutint dans *l'Émancipation* et le *Journal des Flandres* la cause de la nationalité belge. Ses opinions et ses amitiés le rattachaient alors au parti de M. de Lamennais et de *l'Avenir*. Mais bientôt, à l'exemple des abbés Lacordaire et Gerbet et du comte de Montalembert, il sacrifia la liberté à l'autorité ecclésiastique qui la condamnait, et il s'enrôla dans le parti ultra-catholique. Élu représentant, en 1834, par le district d'Ath, il acquit dans la Chambre une influence considérable. Sa parole facile et abondante obtint l'attention même de ses adversaires, particulièrement dans les discussions des projets de loi sur l'organisation communale et sur l'instruction publique supérieure. Il se montra en même temps homme d'affaires, en s'occupant des intérêts industriels et commerciaux de la Belgique. En 1841, il fut nommé gouverneur du Luxembourg belge. Son rapport sur l'enseignement primaire et le succès d'une mission commerciale auprès du gouvernement français lui valurent une place dans le cabinet mixte dirigé par M. Nothomb (1843). Commite ministre des travaux publics, il déploya beaucoup de zèle pour l'achèvement du réseau des chemins de fer belges. Il présida successivement à l'inauguration du chemin de fer de Liége à Verviers, de celui de Braine-le-Comte à Namur, et de la grande ligne qui relie le Rhin à l'Escaut. Dans les questions politiques, il donnait toute son adhésion au système de conciliation et d'équilibre entre les catholiques et les libéraux.

Lorsque après les élections de 1845, M. Nothomb fut remplacé par M. Van de Weyer, M. Dechamps ne se sépara point des libéraux modérés, et accepta le portefeuille des affaires étrangères. Il le conserva dans le cabinet exclusivement catholique de M. de Theux. Sous son ministère fut signée la convention commerciale du 13 décembre 1845 entre la France et la Belgique; par ce traité, la Belgique maintenait la diminution, déjà consentie en 1842, sur les vins et sur les soieries de France; elle obtenait en échange un tarif exceptionnel pour les fils et les tissus de lin. Le traité du 29 juillet 1846 rétablit les relations commerciales entre la Belgique et la Hollande, en assimilant les pavillons et les cargaisons provenant directement de l'un et de l'autre pays. Déjà, le 1er septembre 1844, un traité de commerce, de navigation et de transit avait été conclu avec l'union douanière allemande. Le 30 mars 1846 fut ratifiée une convention du même genre entre la Belgique et les États-Unis d'Amérique. Ainsi, de tous côtés tombaient les barrières protectionnistes; M. Dechamps, sans écouter les réclamations du parti national, voulait pour toujours tirer la Belgique de l'isolement où des préjugés funestes l'avaient maintenue.

La chute de M. de Theux entraîna celle de M. Dechamps, qui, depuis 1847, est resté éloigné du pouvoir. Jusqu'en 1851, il a soutenu la lutte contre le parti libéral dans la Chambre des Représentants comme député de Charleroi, et dans la presse, comme rédacteur de la *Revue de Bruxelles*. Il est resté un des principaux défenseurs des intérêts de l'épiscopat et de ce qu'on a appelé en France la *liberté comme en Belgique*.

DECHAMPS (A. Victor), prédicateur belge, frère du précédent, né à Melle, en 1811, rédigea en 1830, avec son frère, dans *l'Émancipation* et dans le *Journal des Flandres* des articles signés des initiales A.V.D. Disciple de Lamennais, il se sépara bientôt de son maître, entra en 1831 au séminaire de Tournai et y commença ses études de théologie qu'il compléta à l'université catholique de Malines. Il se fit admettre au couvent de Saint-Trond, dans la congrégation des Rédemptoristes. Après avoir enseigné, pendant deux ans, la théologie à Wittem, près d'Aix-la-Chapelle, il se voua tout entier à la prédication. A Liége, à Bruxelles, à Louvain, à Tournai, il obtint de véritables triomphes oratoires, et se plaça parmi les maîtres de l'éloquence ecclésiastique à côté de l'abbé Lacordaire et du P. Ravignan. Les fatigues de la prédication épuisèrent ses forces. Il partit pour l'Italie en 1847, visita Rome et Naples, eut plusieurs entretiens avec le pape Pie IX, et revint par Vienne et par Munich. Depuis quelques années, il dirige une maison de son ordre établie à Tournai.

DECKER (Pierre-Jacques-François DE), publiciste et homme politique belge, né à Zele (Flandre orientale), le 25 janvier 1812, fut élève des jésuites à Saint-Acheul, puis au collége de Fribourg, fit son cours de droit à la Faculté de Paris, et revint en Belgique, où il se fit connaître comme journaliste par des articles d'un style élégant et facile. En 1835, il publia un recueil de poésies sous le titre de *Religion et Amour*. Deux ans après, il fonda, avec M. Dechamps, la *Revue de Bruxelles*, organe du parti catholique. En 1839, les électeurs de Termonde l'envoyèrent à la Chambre des Représentants. Il se plaça dans les rangs des catholiques, mais il conserva son indépendance, et plus d'une fois il se sépara des ultramontains exclusifs, qui l'accusèrent de faiblesse et d'irrésolution. Il essaya vainement de ramener entre les partis cette union qui avait fait la force des Belges contre l'administration hollandaise. Ainsi après la retraite du ministère *mixte*, en 1845, il s'opposa énergiquement à la formation d'un cabinet homogène; mais sa voix ne fut point écoutée, et les ultra-catholiques restèrent seuls maîtres du pouvoir, jusqu'au jour où l'avénement de MM. Rogier et Frère-Orban justifia les prévisions de M. de Decker.

Pendant cette période de sa vie politique, le député de Termonde fit paraître plusieurs écrits remarquables : *du Pétitionnement en faveur de la langue flamande* (1840); *Quinze ans de* 1830 *à* 1845 (1845); *de l'Influence du clergé en Belgique* (1843); *Études historiques et critiques sur les monts-de-piété; de l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux* (1848).

M. de Decker fut, pour le ministère libéral de 1847, un adversaire courtois autant que loyal. Mais, à l'approche des élections partielles de 1852, il s'écarta un moment de ses habitudes de modération et presque de neutralité. Sans imiter les emportements de M. de Gerlache, il le soutint dans sa guerre à outrance contre M. Rogier et M. Frère.

Dans *l'Esprit de parti et l'esprit national*, il évoqua les souvenirs de l'union, et les tourna avec habileté contre les libéraux exclusifs. Les électeurs lui donnèrent raison, et le gouvernement modifia sa politique. De concession en concession, les libéraux perdirent tout le terrain qu'ils avaient conquis en 1847. M. de Decker, sur le conseil même des libéraux modérés, fut appelé à former un cabinet mixte (30 mars 1855), qui a pris pour devise « la transaction entre les opinions modérées, en dehors des luttes des partis et de leur influence. » Au dehors, il a maintenu scrupuleusement la neutralité de la Belgique; au dedans, il s'est soutenu jusqu'à la fin de 1857, par ces demi-mesures et ces ménagements systématiques d'un homme d'État qui sait louvoyer entre les écueils.

DECOMBEROUSSE (François-Isaac-Hyacinthe),

Digitized by Google

auteur dramatique français, est né à Vienne (Isère), le 3 juillet 1786. Fils d'un conventionnel qui eut la singulière idée de traduire le *Code civil* en vers français, il occupa dans les droits réunis un emploi que ses opinions bonapartistes lui firent perdre au retour des Bourbons. Dès lors, il se livra complétement aux lettres, dans lesquelles il avait débuté sans bruit en donnant à l'Odéon deux petites comédies, *le Mariage de Corneille* (1809) et *le Temporiseur* (1813). Il écrivit ensuite des pièces politiques, telles que *l'Ultra* (1818) et *le Ministériel, ou la Manie des dîners* (1819), dont la censure n'autorisa point la représentation, et fit ses adieux au genre classique dans une jolie comédie, *le Présent du prince* (1821) et *Judith* (1825), tragédie sacrée qui n'eut aucun succès. Les mélodrames qu'il a écrits méritent d'être signalés pour mémoire : *Ali-pacha*, *le Lépreux*, *Jane Shore*, *le Pauvre berger;* il les a composés en collaboration avec MM. Daubigny, Merle, Jouslin de La Salle, etc. M. Decomberousse aîné, suivant l'exemple de son père, a fait aussi des traductions malheureuses; en 1814, il a mis en vers français *le Bourgeois gentilhomme* et *le Médecin malgré lui* de Molière. Son dernier livre est une sorte d'épopée religieuse, *l'Évangile de Jésus-Christ* (1843, in-8), avec une épître à Chateaubriand. — Il est mort à Paris, le 21 mai 1856.

DECOMBEROUSSE (Alexis-Barbe-Benoît), vaudevilliste français, frère du précédent, est né à Vienne (Isère), le 13 janvier 1793. Il étudia le droit à Paris et fut reçu en 1818 avocat à la Cour royale; mais il ne tarda pas à abandonner le barreau pour la littérature dramatique, qui avait déjà valu quelque réputation à son frère aîné. Parmi les quatre-vingts ouvrages qu'il a écrits seul ou en société pour les divers théâtres de Paris, nous choisirons d'abord dans le vaudeville, genre qu'il a exploité avec le plus de succès : *Mme d'Egmont* (1832) : *l'Ami Grandet* (1834) ; et *Vouloir, c'est pouvoir* (1837), avec Ancelot; *Salvoisy, ou l'Amoureux de la reine* (1834), avec MM. Scribe et Rougemont; *la Polka en province* (1844), avec M. Cordier; et enfin, avec Bayard, *Frétillon* (1834), chanson de Béranger mise en cinq actes pleins de malice, et qui obtint au Palais Royal une véritable vogue. On doit au même auteur une comédie, *l'Espion du mari* (1832), avec M. Fulgence, et quelques drames, *le Fou* (1829), avec MM. Drouineau et Béraud; *l'Incendiaire* (1831) et *le Marché de Saint-Pierre* (1839), avec M. Antier. Les dernières pièces de M. Decomberousse jeune sont des vaudevilles peu remarqués. *Un amant qui ne veut pas être heureux* (1850), avec M. Lubize; et *Trois coups de pied* (1851), au théâtre des Variétés, avec M. Lockroy.

DECOURCELLES (Adrien), auteur dramatique français, né à Paris en 1824, fit ses classes au collége Charlemagne, et débuta très-jeune par des comédies et des vaudevilles. Livré d'abord exclusivement à ce dernier genre, il a aussi abordé le drame, depuis son mariage avec une nièce de M. Dennery, le dramaturge. Il a déjà signé une cinquantaine de pièces, dont les suivantes sont de lui seul : *une Soirée à la Bastille*, en un acte, en vers (Français, avril 1845); *la Marinette, ou le Théâtre de la Farce*, en un acte, en vers (Ibid., 1er janvier 1848); *les Mémoires de Grammont*, en un acte (Gymnase, 2 janvier); *le Roi de cœur*, en un acte (Vaudeville, novembre); *Diviser pour régner*, en un acte (Gymnase, janvier 1850); *le Président de la bazoche*, en un acte (Vaudeville, juin); *les Dragons de la Reine*, en un acte (Palais-Royal, octobre 1851).

Il a donné en collaboration, avec M. Deslandes, *Un et un font un* (1848); avec M. Th. Barrière : *les Portraits*, *les Douze travaux d'Hercule*, *un vilain Monsieur* (1848); *la Petite Cousine* (1849); *un Monsieur qui suit les Femmes* (1850); *un Roi de la mode*, *l'Enseignement mutuel*, *English exhibition*, *Tambour battant* (1851); *une Vengeance*, *les Femmes de Gavarni*, *la Tête de Martin* (1852) : *Monsieur mon fils!* (1855); avec M. Labiche : *Oscar* XXVIII, *Agénor le Dangereux*, *les Petits moyens* (1848-1850); avec M. Léon Guillard, *le Bal du prisonnier* (1849); avec M. Lefranc, *Pierrot*, pièce de carnaval (Odéon, 1851); avec M. Lambert Thiboust : *la Perdrix rouge* (1852) : *Je dîne chez ma mère* (Gymnase, 1855); *un Tyran domestique* (1856); avec M. H. de Lacretelle : *Fais ce que dois*, en trois actes, en vers (Français, septembre 1856); avec M. Dennery : *l'Échelle des Femmes* (1850); *un Ménage à trois* (1853); avec M. Anicet Bourgeois, *J'enlève ma femme* (1857), etc. Rappelons parmi les drames : *Jenny l'ouvrière* (Porte-Saint-Martin, 1850), avec M. J. Barbier, *les Orphelines de Valneige*, tiré de la *Genevière* de M. de Lamartine, en trois actes (Vaudeville, 1853); avec M. Jaime, *le Château des Tilleuls* (Ambigu, 1854); avec MM. Deslandes et Roland, *la Bête du bon Dieu*, en six tableaux (Porte-Saint-Martin, même année); avec M. Marc Fournier, *la Joie de la maison*, pièce en trois actes (Vaudeville, mars 1855); avec M. Anicet Bourgeois, *le Fils de M. Godard*, en trois actes (Ibid., décembre 1855).

DECOURCY (Frédéric), vaudevilliste français, né vers 1800, a signé depuis 1823, soit seul, soit en collaboration, plusieurs vaudevilles qui sont restés au répertoire. Nous citerons : *le Duel par procuration* (1822), avec Rousseau; *l'Amour et l'Appétit*, en un acte (1823), avec Saint-Elme; *les Emprunts à la mode, ou le Négociant sans patente*, en un acte (1824); *le Roman par lettres ou le Chapitre* XVIII, en un acte (1826); *l'Écrivain public*, en un acte (1827); *Simple histoire*, en deux actes (1838), et diverses pièces en collaboration avec MM. Scribe, Saint-Georges, Jaime, etc. (1826-1839). On a encore de lui : *Mazagran*, *bulletin d'Afrique*, cantate (1840); *les Gueux de Bruges*, *ou le Roi d'un jour*, chronique de 1573 (1842, in-8), avec Ferd. Langlé; *un Éternel et terrible souvenir, ou les inondations de Lyon*, en vers (1856).

Son fils, Charles DECOURCY, né vers 1824, est auteur de quelques pièces jouées sur des scènes secondaires, et collaborateur de divers journaux, notamment de l'*Illustration*.

DECOUVRANT (André-Marie-Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Morlaix (Finistère), le 31 juil et 1804, fit son droit à Rennes, fut reçu avocat en 1825, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Sous la monarchie de Juillet il professa des opinions démocratiques. Après la révolution de Février, il fut nommé par acclamation maire de Morlaix, puis fut élu, le premier de la liste, représentant du Finisterre à l'Assemblée constitu ante, par 110 000 voix environ sur 116 000 votants. Membre du Comité de la justice, il vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, repoussa la proposition Rateau, et condamna l'expédition de Rome. Les anciens partis, qui avaient voté pour lui, en 1848, firent échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

DEDECKER. Voy. DECKER (DE).

DEDREUX (Alfred), peintre de genre, né à Pa-

Digitized by Google

ris, en 1812, suivit l'atelier de M. Léon Cogniet, se livra spécialement à l'etude du cheval, et débuta, en 1831, par un *Intérieur d'écurie* et un *Jeune poulain sautant un fossé*. Depuis il aborda quelquefois l'histoire, le genre et les portraits, préférant partout des personnages équestres et des amazones. A part un séjour de quatre ans en Angleterre (1848-1852), il a constamment tenu sa place aux Salons, où il a le plus souvent exposé des *Courses*, des *Galops*, des *Chasses*, des *Écuries* et des *Meutes*. Comme fantaisies, il faut citer de lui : *la Châtelaine*, *Riche et pauvre*, *le Déjeûner trop chaud*, *Chien et chat*, *la Vie intime;* comme scènes historiques, le *Martyre de saint Hippolyte*, la *Bataille de Baugé*, la *Chasse au vol sous Charles VII;* et parmi ses principaux portraits équestres, le *Duc d'Orléans* (1844), au musée de Bordeaux; le *Comte Klein*, et *Napoléon III* (1853). M. Dedreux a obtenu une 3e médaille en 1834, et deux secondes en 1844 et 1848.

DEFACQZ (Eugène), jurisconsulte et homme politique belge, né à Ath, en 1797, était avocat quand éclata la révolution de 1830. Il fit partie du Congrès national, et y appuya avec énergie toutes les mesures qui avaient pour objet de maintenir l'intégrité du territoire belge, menacée par les armes de la Hollande et par la diplomatie européenne. Il se prononça contre l'institution du sénat et contre l'élection du roi Léopold. Ce fut sur sa proposition que l'article 47 de la constitution fixa le *maximum* et le *minimum* du cens électoral. Nommé conseiller à la Cour de cassation, M. Defacqz resta fidèle à ses idées démocratiques. Comme grand maître de la franc-maçonnerie belge, il exerça une influence considérable. En 1847, il présida le grand congrès libéral, recommandant à ses amis cette devise : « La constitution, rien que la constitution, mais toute la constitution, » et voulant que la Belgique montrât, par son exemple, aux peuples et à leurs chefs « que l'ordre et la liberté peuvent marcher ensemble et s'appuyer l'un sur l'autre. » Quand les libéraux et les radicaux se séparèrent, M. Defacqz présida la Société de *l'Alliance*, opposée à *l'Association*.

En dehors de la politique, il s'est fait connaître par la publication de quelques ouvrages de droit; le plus important est : *Ancien droit belgique, précis des lois et coutumes observées en Belgique avant le Code civil* (Bruxelles, 1846, in-8).

DEFAUCONPRET (Charles-Auguste), littérateur français, né le 19 décembre 1767, à Saint-Denis (Seine), est fils du traducteur de Walter Scott et de Cooper, mort en 1843. Il fit ses études au lycée Napoléon, devint en 1819 préfet des études à l'institution Sainte-Barbe (aujourd'hui collége Rollin), et fut, à la mort d'un de ses fondateurs, l'abbé Nicolle, désigné pour lui succéder en qualité de directeur. Il administre encore cet établissement, qui jouit d'une grande prospérité. M. Defauconpret a collaboré avec son père à un grand nombre de traductions. Il a publié en son nom celle des *Voyages de Christophe Colomb*, par Washington Irving, et celle de plusieurs voyages anglais. Walter Scott lui a témoigné une bienveillance particulière. Il a été, avec M. Alexandre, un des auteurs du premier dictionnaire français-grec (1824). Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1837.

DEFORGES (Auguste PITTAUD-), vaudevilliste français, est né à Paris vers 1804. A l'issue de ses études, qu'il fit au collége Bourbon, il entra dans l'administration des douanes; mais ses liaisons avec MM. Eugène Suë et de Leuven lui inspirèrent le goût des lettres et du théâtre. En 1825, il fonda à Bordeaux *le Kaléidoscope*, feuille légère qui obtint du succès; puis il écrivit dans les petits journaux de Paris, et fit représenter près d'une centaine de pièces, des vaudevilles pour la plupart, qui sont pleines d'entrain et de mouvement. En 1830, il entra au ministère de la guerre en qualité de chef du secrétariat et échangea cette position en 1839 contre celle de chef du bureau des archives; il l'occupe encore.

Depuis sa pièce de début au théâtre, *Henri IV en famille* (1828), M. Deforges a donné en collaboration avec Théaulon : *la Perle de Marienbourg* (1828); *la Danseuse de Venise* (1834); *la Périchole* (1835); *Carmagnole* (1837), et *le Ramoneur;* avec M. de Leuven : *Scaramouche* (1831); *Vert-Vert* et *Sophie Arnould* (1832), deux excellents rôles de Mlle Déjazet : *les Baigneuses* et *l'Alcôve* (1833); *la Tempête* (1834); *Farinelli* et *Esther à Saint-Cyr* (1835); *le Premier pas de Son Altesse*, *le Mari honoraire*, et *le Père Lathuille* (1836); *Manon Giroux* (1839), et le divertissement-monologue de *Sous clef* (1844); avec M. Duport : *le Comte de Charolais* (1836); *Schubry* (1837), et *le Forgeron de Saint-Patrick* (1840); avec M. Vermond : *Lekain à Draguignan* (1839), et *une Nuit au sérail* (1841); avec MM. Langlé et de Villeneuve : *les Fables de La Fontaine* (1842), en cinq actes.

Seul, M. Deforges a fait représenter la jolie pièce de *Frascati* (1838); *une Aventure de Scaramouche* (1841), opera bouffon; *le Tyran de café* (1841), et *la Chute des feuilles* (1849). Depuis quelques années, sa collaboration dramatique a cessé d'être aussi active qu'autrefois; cependant il a encore travaillé, avec M. de Villeneuve, au drame historique de *Jean Bart* (1848), auquel Eugène Suë n'est pas étranger; avec M. Gabriel, à *la Butte des Moulins* (1852), et avec M. de Leuven, au *Bijou perdu* (1855), opéras-comiques. M. Deforges prépare, dit-on, les matériaux d'un ouvrage sur le théâtre moderne.

DEFRÉMERY (Charles), orientaliste français, né à Cambrai (Nord), le 8 décembre 1822, se livra, de 1840 à 1842, à l'étude approfondie des langues orientales sous la direction des professeurs du Collége de France, MM. Reinaud et Caussin de Perceval pour l'arabe, et MM. Quatremère et Jaubert pour le persan. Dès 1843, il fut admis parmi les membres de la Société asiatique, distinction qu'il avait méritée par la publication de *l'Histoire des sultans du Kharezm*, par Mirkhond (1842, gr. in-8), texte persan accompagné de notes historiques et grammaticales. Bornant ses recherches à l'histoire des contrées de l'Asie en deçà de l'Indus, il s'appliqua dès lors, par des textes, des traductions ou des mémoires, à mettre en lumière les événements peu connus qui s'y sont succédé pendant le moyen âge. Dans ce but, il a publié : *Histoire des sultans Ghourides* (1844), in-8), traduite du persan de Mirkhond; *Histoire des Samanides* (1845, in-8), traduite du même auteur; *Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l'Iran* (1849, in-8), traduite du persan, et sur lesquels il a, en 1854, fait de *Nouvelles recherches; Histoire des Khans mongols du Turkistan et de la Transoxiane* (1852, in-8), traduit du persan de Khoudémir.

La géographie ancienne a été, de la part de M. Defrémery, l'objet de travaux intéressants qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. On lui doit la traduction annotée des *Voyages d'Ibn Batoutah dans la Perse, l'Asie centrale et l'Asie Mineure* (1848-1851, 2 vol. in-8; réimprimés avec l'original arabe, 1853-1856, 3 vol. in-8); et des *Fragments de géogra-*

Digitized by Google

phes et d'historiens arabes et persans inédits (1849, in-8), qui sont relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale. Collaborateur assidu du *Journal asiatique de Paris*, ce savant y a fourni, depuis 1842, la plupart des ouvrages cités ainsi qu'un grand nombre d'articles sur des points obscurs de l'histoire d'Orient. Ces derniers ont été recueillis en grande partie sous le titre de : *Mémoires d'histoire orientale* (1854, in-8, 1re partie), suivis de mélanges de critique, de philologie et de géographie.

DE FREYNE (Arthur FRENCH, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1795, est fils d'un membre du Parlement. En 1828 il prit la place de son père à la Chambre des Communes, où il siégea pendant douze ans pour le bourg de Roscommon. Partisan déclaré des réformes proposées par le parti libéral, il fut récompensé de ses efforts en obtenant du ministère de lord Melbourne une pairie avec le titre de baron de Freyne (1839). N'ayant pas d'enfants mâles de son mariage avec miss M'Dermott, il avait pour héritier son frère, le révérend John FRENCH, qui lui a succédé, à la Chambre haute, après sa mort, arrivée le 29 septembre 1856.

DEGER (Ernest), célèbre peintre allemand, né à Osnabruck (Hanovre), le 15 avril 1809, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, sous la direction particulière de M. Schadow, et débuta par des copies très-remarquables des *Vierges* de Raphaël. Ses relations avec MM. Steinle et Oberbeck déterminèrent sa prédilection pour la peinture religieuse. A partir de 1837, il exécuta *le Sauveur et sa mère*, *la Vierge en prière auprès de son enfant*, *l'Enfant Jésus*, *la Salutation angélique*, *la Vierge avec son fils*, qui se trouve à l'église des Jésuites de Dusseldorf, *le Sauveur mort recueilli sur le sein de sa mère et entouré par l'ange*, *le Sauveur portant sa croix*, *une Ascension*, et de nombreux tableaux reproduits presque tous par la gravure ou la lithographie.

Lorsque le comte de Furstemberg-Stammhein eut fait vœu de bâtir l'église de Saint-Apollinaire, à Remagen sur le Rhin, M. Deger fut un des peintres qu'il appela à la décorer de fresques, pour lesquelles ils allèrent tout exprès chercher en Italie des modèles. Il eut même la direction de cette œuvre colossale, achevée en 1851, et qui demeure comme le grand monument de l'école de Dusseldorf. Parmi les fresques dont l'exécution lui appartient, on en cite un grand nombre représentant l'enfance du Christ, sa mission et les dix dernières années de son existence, notamment *le Christ*, *saint Jean-Baptiste et les Prophètes*, *le Jardin des Oliviers*, *la Flagellation*, *Jésus couronné d'épines*, *Jésus portant sa croix*, une seconde *Ascension*, *la sainte Vierge et saint Joseph*, etc., œuvres magistrales, empreintes d'un grand sentiment religieux, mais qui rappellent peut-être trop les vieux maîtres florentins, Giotto et Cimabue, tant vantés par l'école romantique allemande. Dans cette école, M. Ernest Deger appartient à la secte, dite nazaréenne, qui a surtout traité les sujets du Nouveau Testament. Ennemi des intentions philosophiques trop obscures, il donne avant tout au Christ la beauté des formes et l'expression de la physionomie. La correction et la pureté idéale du dessin l'emportent chez lui sur la science de la lumière et de la couleur. Il a aussi été chargé, par le roi de Prusse, de décorer à fresque la chapelle du château de Stolzenfels sur le Rhin. Il a envoyé au Salon de Paris, en 1857, un tableau de l'*Enfant Jésus*, avec cette légende : *Date et dabitur vobis*. Nommé par le roi de Bavière professeur à l'École des beaux-arts de Munich, il est membre des Académies de Munich et de Berlin.

DEGOUSÉE (Jules), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Rennes (Ile-et-Vilaine), le 8 juillet 1795, partit comme soldat en 1809, et fit les dernières campagnes de l'Empire. Licencié le 5 septembre 1815, il fut compromis dans l'affaire des *Patriotes* de 1816, qui coûta la vie à plusieurs de ses amis; en 1820, il entra dans la Charbonnerie, et fut arrêté de nouveau. Il se distingua pendant les journées de juillet et fut un des aides de camp de La Fayette. Partisan de la republique, il combattit la politique de Louis-Philippe, au nom des principes du *National* qu'il a toujours professés. En rentrant dans la vie civile, sous la Restauration, il avait appliqué son activité à l'industrie, particulièrement au forage des puits artésiens et à la fabrication des équipages de sonde qu'il perfectionna par des procédés nouveaux. Ses travaux lui valurent des prix et des médailles d'or de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (1830), de la Société royale et centrale d'agriculture (1831 et 1835), de l'Académie des sciences (1835), et du jury de l'exposition. En 1844, le nombre des forages exécutés par ses soins était de 320, formant un approfondissement de 21 kilomètres.

Toujours mêlé à la politique, M. Degouzée prit part à la fondation du Comité central démocratique, redoubla d'activité pendant la campagne des banquets réformistes, fut au nombre des combattants de Février, et contribua à la proclamation de la République. Sa candidature, soutenue par le *National*, échoua dans le département de la Seine; mais il fut élu dans la Sarthe, par 66 145 suffrages. Membre du Comité des travaux publics, et promu par la majorité aux fonctions de questeur, il s'associa d'abord à tous les efforts de la droite contre le socialisme et se rattacha même au Comité de la rue de Poitiers. Il soutint toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit, au dedans et au dehors, la politique de l'Elysée, mais sans appuyer les demandes de mise en accusation de Louis-Napoleon et de ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit ses travaux industriels. Ingénieur civil estimé, M. Degousée est auteur d'un bon ouvrage spécial, le *Guide du sondeur, ou Traité théorique et pratique des sondages* (1847, in-8, avec atlas).

DE GREY (Thomas-Philippe DE GREY, baron GRANTHAM, 1er comte), homme politique et pair d'Angleterre, né le 8 décembre 1781, à Londres, appartient à une famille normande qui compte parmi ses membres une des femmes de Henri VIII. Fils du second lord Grantham, il changea son nom de famille, qui était Robinson, pour prendre celui de de Grey en héritant, en 1816, le titre de comte d'une de ses tantes. Après avoir fait ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, il profita de la paix d'Amiens pour visiter le continent et s'appliqua à son retour à former et à discipliner la milice du Yorkshire dont il fut nommé colonel. En 1831, il devint aide de camp de Guillaume IV, fonctions qu'il a remplies auprès de la reine Victoria. A la Chambre haute, où il prend rarement la parole, il se rangea de bonne heure du côté des tories.

Ce fut aussi sous l'administration de sir R. Peel qu'il arriva aux emplois publics, d'abord comme premier lord de l'Amirauté (1834-1835), puis comme lord-lieutenant d'Irlande (sept. 1841) en

Digitized by Google

remplacement du comte Fortescue. Son élévation, qui rappelait le triomphe des adversaires les plus implacables de l'Irlande, fut suivie d'une menaçante agitation et de la reconstitution immédiate par O'Connell de l'Association pour le rappel de l'Union. En 1843, l'île était véritablement en feu, et chaque jour voyait éclater de sanglantes collisions entre les catholiques et les protestants. Fatigué d'un tel état de choses auquel sa bienveillance bien connue ne pouvait remédier, lord de Grey donna sa démission en juin 1844.

Depuis cette époque, il s'est exclusivement consacré à l'encouragement des beaux-arts. On lui doit l'établissement de l'Institut d'architecture dont il est encore président. Lui-même est un amateur distingué: sa résidence de Wrest-park, dans le comté de Bedford, a été construite d'après ses propres plans. En 1853, il a publié un *Portrait moral et politique de Wellington* (Characteristics of the duke of Wellington, apart from his military talents; in-8). Lord de Grey est membre du Conseil privé et chevalier de la Jarretière depuis 1844. Il n'a que des filles de son mariage avec la fille du comte d'Enniskillen et a pour héritier présomptif de ses titres son frère cadet, lord Ripon (voy. ce nom).

DEHAUSSY DE ROBÉCOURT (Jean-Baptiste Furcy), magistrat français, ancien député, né à Péronne (Somme), le 10 juin 1784, est fils d'un membre des premières assemblées républicaines. Admis en 1804 au barreau de Paris, il entra en 1810 dans la magistrature comme conseiller-auditeur à la Cour impériale: conseiller en titre en 1817, il exerça les fonctions de président de Chambre de 1826 à 1833 et passa, à cette dernière date, à la Cour de cassation. Dans la législature de 1837 à 1841, il représenta l'arrondissement de Péronne à la Chambre des Députés où il vota avec la majorité conservatrice. M. Dehaussy de Robécourt a revu et annoté la *Médecine légale* de M. Devergie (1835-1836; 2e édit., 1840, 3 vol. in-8). Il est officier de la Légion d'honneur.

DEHN (Siegfrid-Wilhelm), écrivain et musicien allemand né à Altona dans le Danemark le 25 février 1799, étudia, de 1819 à 1822, le droit à l'université de Leipsick et se fixa en 1824 à Berlin. Il y fit la connaissance de Bernhard Klein, savant compositeur qui devint son maître et le décida à embrasser la même carrière. Aussi actif qu'intelligent et favorisé par d'heureuses circonstances, il acquit des connaissances profondes qui firent bientôt de lui une des autorités du monde musical. Il n'est pas moins renommé en Allemagne, comme professeur de composition que comme savant théoricien. De 1842 à 1848 il rédigea la gazette musicale *Cæcilia*. En 1842 il fut nommé conservateur à la bibliothèque royale de Berlin et en 1850 il reçut du roi de Prusse le titre honorifique de *professeur en musique*.

Son principal ouvrage didactique est un traité fort estimé sur *l'Harmonie pratique et théorique* (Theoretisch practische Harmonielehre, Berlin 1840), où l'histoire de l'art a une grande place. Très-familier avec la musique ancienne, il a donné, entre autres choses curieuses, un recueil fort considérable d'*Œuvres musicales des* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Berlin, 1838, 12 cahiers).

DEINHARDSTEIN (Jean-Louis), écrivain dramatique allemand, né à Vienne le 21 juin 1794, débuta dans la carrière de l'enseignement, et obtint, en 1827, la chaire d'esthétique et de littérature classique à l'université de Vienne. Mais, en 1832, s'étant fait connaître par la publication de plusieurs ouvrages dramatiques, il fut nommé vice-directeur du théâtre de la cour, et conseiller ordinaire du gouvernement. A peine âgé de vingt ans, M. Deinhardstein avait déjà livré à l'impression un premier recueil de *Poésies dramatiques* (Dramatische Dichtungen, Vienne, 1816) qui passa inaperçu. Son second recueil, intitulé *Théâtre* (Vienne, 1827 et 1833, 2 vol.), contient un certain nombre de pièces qui furent bien accueillies, entre autres: *la Dame voilée* (Die Verschleierte Dame), *Floretta*, *l'Image de Danaé* (das Bild der Danaë), *Hans Sachs*, qui avait déjà paru à part en 1829, etc. On cite encore *les Ennuis de mariage* (Ehestands Qualen, Vienne 1820); *les Fiançailles de l'archiduc Maximilien* (Erzherzog Maximilian's Brautzug, Vienne, 1832), poème dramatique fondé sur le poëme allemand: *Theuerdank*; *Viola* (Vienne, 1841), comédie d'après la pièce: *As you like it* de Shakspeare, et enfin la comédie *Garrick à Bristol* (Vienne, 1834).

Cette dernière, pièce dont la traduction a été favorablement accueillie en Angleterre, obtint en Allemagne un succès qui engagea M. Deinhardstein à composer toute une série d'œuvres dramatiques sur des sujets analogues et qui ont été réunis sous le titre de: *Drames d'artistes* (Künstlerdramen, Leipsick, 1845, 2 vol.). Ces drames ont pour fond commun la vie romanesque des acteurs et des artistes. Ils ont fait regarder l'auteur, dans son pays, comme le fondateur d'une nouvelle branche de la littérature dramatique. On lui reconnaît, du reste, une grande connaissance de la scène et une versification facile et élégante, plutôt qu'une grande force de poésie. On a publié ses *Œuvres dramatiques complètes* (Gesammelte dramatische Werke, Leipsick, 1848-1851, 5 vol.).

M. Deinhardstein en dehors du théâtre, a écrit: *Esquisses de voyage* (Skizzen einer Reise, Vienne, 1831); un recueil de *Poésies lyriques* (Gedichte, Berlin, 1844), et des *Contes et Nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen, Pesth, 1846). De 1830 à 1851, il a dirigé la publication des *Annuaires de littérature* (Jahrbücher der Literatur).

DÉJAZET (Virginie), célèbre actrice française, est née à Paris, vers la fin du siècle dernier, en 1797, dit-on. Elle débuta à cinq ans au théâtre des Capucines, dans *Fanchon toute seule*. Elle avait déjà passé par plusieurs scènes quand elle vint jouer les jeunes premières au théâtre des Jeunes Elèves, supprimé par le décret de 1807. Elle revint aux rôles d'enfants et joua, au Vaudeville, la fée Nabotte dans *la Belle au bois dormant*, de Bouilly. Ce fut, à cette époque, son plus grand succès. Elle quitta le Vaudeville en 1817, et alla jouer en province, où elle eut, dit-on, à se plaindre de l'injustice de plusieurs directeurs, et d'où elle revint à Paris à diverses reprises. Pendant cette période de jeunesse nomade, elle se fit applaudir aux Variétés dans les *Petits braconniers*, à Lyon et à Bordeaux dans la *Leçon de botanique*, de Dupaty, et dans *Angélique ou la Champenoise*.

Engagée au Gymnase en 1821, elle joua dans *Caroline*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, *le Plus beau jour de ma vie*, *la Petite lampe merveilleuse* et *la Loge du portier*. Mais se voyant sacrifiée à Léontine Fay et Jenny Vertpré, elle passa, en 1828, au théâtre des Nouveautés, où elle se rencontra avec Potier et M. Bouffé: elle joua dans le *Mariage impossible*, dans *Henri IV en famille*, et particulièrement, dans *Bonaparte à Brienne*, où elle représenta avec le plus grand bonheur le héros adolescent.

C'est en 1831 que Mlle Déjazet vint au Palais-

Digitized by Google

Royal prendre place à côté d'Alcide Tousez, Achard, Levassor et Sainville. *Le Philtre*, *l'Enfance de Louis XII*, *Vert-Vert*, *Judith respectant le chef d'Holopherne*, *Frétillon*, *les Premières armes de Richelieu*, *Indiana et Charlemagne*, etc., etc., firent à l'actrice et au théâtre une immense popularité. Elle quitta le Palais-Royal en 1844, et prit pour cinq ans un engagement plus lucratif aux Variétés, où la suivit la faveur du public. Elle y joua dans *Gentil Bernard*, *le Moulin à paroles*, *le Marquis de Lauzun*, et reprit *les Premières armes de Richelieu*.

Son engagement terminé, elle alla donner des représentations en province, puis s'engagea au Vaudeville, où elle joua *le Vicomte de Letorières* et *la Douairière de Brionne*. Après de nouvelles courses en province et un voyage à Londres, elle rentra aux Variétés dans *les Trois gamins*, joua à la Gaîté *le Sergent Frédéric* (1855), et n'a plus paru depuis qu'accidentellement sur quelques scènes parisiennes.

Mlle Déjazet a surtout réussi dans les rôles masculins, où elle déployait à l'aise toute la vivacité de ses mouvements, et les allures fringantes de son éternelle jeunesse. Sa manière toute particulière de chanter les couplets, plus agréable que savante, a beaucoup contribué à la vogue dont elle a constamment joui.

Mlle Déjazet à un fils, M. Eugène Déjazet, qui s'est fait connaître par plusieurs compositions musicales, et une fille qui a débuté comme chanteuse sur quelques théâtres de l'étranger.

DELAAGE (Marie-Henri), littérateur français, né à Paris en 1824, et petit-fils par sa mère du célèbre Chaptal, ministre de l'Empire, fit ses études dans l'institution semi-ecclésiastique de l'abbé Poiloup à Vaugirard. Après un surnumérariat de quelques mois au ministère de la marine, il se jeta dans la carrière des lettres et se mit à écrire une foule de livres ou de brochures dont plusieurs semblent décorés à dessein d'un titre emphatique ou bizarre : *le Sang du Christ* (1849) ; *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850) ; *Doctrines des Sociétés secrètes* (1852), etc. Il faut citer à part toute une série d'ouvrages : *le Monde occulte* (1851) ; *le Monde prophétique* (1853) ; *l'Éternité dévoilée* (1854) ; *les Ressuscités au ciel et dans l'enfer* (1855), etc., dans lesquels l'auteur cherche la démonstration visible des vérités surnaturelles du christianisme dans les expériences magnétiques et autres manifestations merveilleuses.

DELABARRE (E. Fr.), médecin français, né à Lisieux en 1784, fit ses études spéciales à Paris et y reçut, en 1806, le diplôme de docteur. Élève de son père, ancien dentiste de la ville de Rouen, il a longtemps eu la réputation méritée d'un praticien des plus instruits et des plus consciencieux. Sous la Restauration, il a fait à l'administration générale un cours de prothèse dentaire et a été attaché aux hôpitaux des Enfants et des Orphelins. Il a publié sur sa spécialité des ouvrages qui dénotent non-seulement une étude approfondie de son art, mais aussi des connaissances générales dont il a su tirer une heureuse application : *Dissertation sur l'histoire des dents* (1806, in-4) ; *Odontologie* (1815, in-8), observations sur les dents humaines ; *Traité de la seconde dentition* (1819, in-8), qu'il a complété, en 1826, en indiquant la méthode naturelle de la diriger ; *Traité de la partie mécanique de l'art du chirurgien-dentiste* (1820, 2 vol. in-8), et plusieurs mémoires disséminés dans les recueils scientifiques. M. Delabarre est chevalier de la Légion d'honneur.

Delabarre (Adolphe), fils du précédent, né à Paris, en 1819, a succédé à son père à l'hospice des Orphelins ; officier de santé en 1839, il a complété ses études à l'université allemande de Giessen qui lui a conféré, en 1847, le grade de docteur. On a de lui : *Expériences sur les vapeurs d'éther* (1847) ; *des Accidents de dentition chez les enfants* (1851) ; *Histoire de la gutta-percha* (1852) et de son application aux dentures artificielles ; *de la Mortalité des enfants en bas âge* (1855), etc.

DELABARRE-DUPARCQ (Nicolas-Édouard), écrivain militaire français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 1er avril 1819, entra en 1836 à l'École polytechnique et en 1838 à l'École d'application de Metz. Il en sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, où il s'occupa de diverses expériences sur l'art des mines. L'année suivante, il reçut la mission de travailler aux contre-mines de Verdun. Nommé capitaine en janvier 1844, il fut employé aux constructions hydrauliques de Dunkerque. En 1849, il est devenu, par le concours, professeur d'histoire militaire à l'École de Saint-Cyr.

Officier de talent et d'une instruction étendue, M. Delabarre est auteur de nombreux écrits dont voici les principaux : *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1851, in-8) ; *Commentaires sur le Traité de la guerre* de Clausewitz (1853, in-8) ; *Portraits militaires*, *esquisses historiques et stratégiques* (1853-1855, 2 vol. in-8) ; *Études historiques et militaires sur la Prusse* (1854-1856, 2 vol. in-8). Il a traduit de l'allemand : *Principes de la grande guerre*, *suivis d'exemples tactiques raisonnés de leur application*, par le prince Charles d'Autriche (1851, in-fol.) ; *Histoire de l'art militaire chez les anciens*, par le major prussien F. de Ciriacy (1854, in-8) ; *Histoire de la fortification permanente*, par A. de Zastrow (3e édit., 1856, 2 vol. in-8 et atlas in-fol.) ; de l'espagnol ; *Théorie analytique de la fortification permanente* par don Jose Herrera (1847, in-8 et atlas in-4) ; *Capitaines anciens et modernes* par le général San Miguel (1848, in 8) ; *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, opuscule suivi de l'*Histoire du régiment de Jaen*, par le général comte de Clonard (1851, in-8). M. Delabarre a donné en outre des articles au *Journal des sciences militaires*, au *Spectateur militaire*, au *Journal des armes spéciales*, au *Moniteur de l'armée*, et à la *Revue bibliographique militaire*.

DE LA BÈCHE (sir Henry-Thomas), géologue anglais, est né à Londres en 1796. Admis au collège militaire de Marlow en 1810, il devint bientôt officier et donna sa démission pour se consacrer tout entier à l'étude de la géologie. En 1819, il commença ses recherches sur la configuration des terrains de la Suisse, de l'Italie, des côtes de France, ainsi que d'un grand nombre de districts de la Grande-Bretagne. Puis, avec le rév. Conybeare, il analysa le *plésiosaure* qui venait d'être découvert aux environs de Bristol. A la suite d'un voyage qu'il avait fait à la Jamaïque pour rétablir sa santé (1825), il publia d'intéressantes dissertations sur les rapports géognostiques de cette île.

Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Remarques géologiques* (Geological notes, 1830) ; *des Phénomènes géologiques* (Sections and views of geological phenomena, 1830, in-4 ; 3e édit., 1833) ; *Manuel de géologie* (Geological manual, 1831, in-8), son meilleur ouvrage, traduit en français en 1838 par Brochant de Villiers ; *Recherches sur la géologie théorique* (Researches in theoretical geology, 1834) ; *l'Art d'observer* (How to observe in geology, 1834), traduit en français en 1838, et réimprimé d'une manière plus étendue sous le titre de *les Géologues observateurs* (the Geological observers) ; *Rapport sur les bassins de*

Digitized by Google

Cornouailles, *de Devon et de Somerset* (Rapport on the geology of Cornwall, etc., 1839): *Recueil de dissertations scientifiques* (Selection of geological memoirs), etc. En outre, il a inséré de nombreux articles dans les *Mémoires* de la Société de géologie, dans le *Journal philosophique d'Édimbourg*, le *Philosophical Magazine*, les *Annales de la philosophie*, etc. Membre de diverses compagnies savantes et décoré de plusieurs ordres, M. de La Bèche avait été créé chevalier pour les services rendus par lui à la science. Depuis plus de dix ans, il dirigeait la surveillance géologique de la Grande-Bretagne en même temps que l'École des mines et le musée de géologie pratique lorsqu'il mourut à Londres, le 13 avril 1855.

DELACOUR (Edmond) ou DELA COUR, diplomate français, né à Paris vers 1805, entra, au sortir de ses études, dans l'administration, remplit, de 1833 à 1836, les fonctions de secrétaire d'ambassade à Vienne, et, de 1839 à 1847, les mêmes fonctions à Stockholm. Le 10 août 1848, il fut nommé chargé d'affaires de France à Vienne, puis envoyé extraordinaire et plénipotentiaire. En janvier 1851, il rédigea une protestation qui fit du bruit contre l'entrée de l'Autriche tout entière dans la Confédération germanique. En mars 1853, il remplaça M. de La Valette comme ambassadeur à Constantinople; mais ses temporisations trop pacifiques, lors du passage du Pruth par les armées de la Russie, le firent remplacer par le général Baraguey-d'Hilliers. Le 10 avril 1854, on lui confia le poste d'ambassadeur français à Naples dans des circonstances notoirement difficiles.

DELACOUR (E.), vaudevilliste français, né vers 1820, a écrit depuis dix ans un assez grand nombre de pièces pour les scènes de genre: ses collaborateurs habituels sont MM. Siraudin, Moreau et Thiboust. La plupart de ses ouvrages ont été représentés aux Variétés et au Palais-Royal : *l'Hospitalité d'une grisette* (1847); *le Chevalier de Beauvoisin* (1848); *Deux sans culottes* (1849); *une Femme qui trompe son mari* (1851); *un Service d'ami*, *une Rivière dans le dos* (1852): *On dira des bêtises*, *une Charge de cavalerie*, *Souvenirs de jeunesse* (1853); *les Mystères de l'été*, *Paris qui dort* (1854); *les Rues de Paris*, *un Bal d'Auvergnats* (1855), etc.

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène), célèbre peintre français, chef de l'école dite romantique, est né à Charenton-Saint-Maurice, près Paris, le 26 avril 1799. Son père, Charles Delacroix, ancien conventionnel, fut deux ans ministre des relations extérieures sous le Directoire, et mourut préfet de Bordeaux. Après avoir échappé trois fois à la mort d'une manière miraculeuse, M. Eugène Delacroix fut mis au collége, où, malgré son goût décidé pour la peinture, il fit de bonnes études. A dix-huit ans, il entra dans l'atelier du peintre classique Pierre Guérin, qui avait déjà eu pour élèves Géricault et M. Ary Scheffer. Il se faisait alors une révolution dans la littérature et dans la politique; les arts suivirent le mouvement et les élèves de Guérin, abandonnant la tradition académique de leur maître, se déclarèrent partisans du romantisme. Le *Naufrage de la Méduse* de Géricault fut le manifeste de la nouvelle école. En 1822, M. Delacroix exposa au Salon son premier tableau, *Dante et Virgile*, qui fit une grande sensation. Cette manière neuve de concevoir la peinture, de chercher l'effet et de sacrifier le dessin à la couleur, excita l'enthousiaste des uns et les dédains ou la critique des autres, mais tout le monde fut étonné. M. Thiers, qui rédigeait alors l'article *Salon* dans le *Constitutionnel*, fut parmi les admirateurs : « Je ne sais, dit-il, quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau; j'y retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, qui cède sans effort à son propre entraînement. »

A la mort de Géricault, M. Delacroix devint le chef des novateurs. Le *Massacre de Scio*, qui parut en 1824, fut une véritable déclaration de guerre aux théories classiques. Ceux qui les représentaient poussèrent les hauts cris et résolurent de fermer autant que possible les expositions publiques à l'auteur. Mais parmi la foule de ses tableaux il fallut bien en recevoir quelques-uns. En 1826, il exposa, au profit des Grecs, la *Mort du doge Marino Faliero*; une allégorie, *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, et plusieurs petits tableaux. Dans la seule année 1827, il donna le *Christ au jardin des Oliviers*, acquis pour l'église Saint-Paul; le *Justinien* (au conseil d'État); *l'Apparition de Méphistophélès à Faust*; le *Pâtre de la campagne de Rome*; un *Jeune Turc caressant son cheval*; *Milton aveugle dictant le Paradis perdu*; enfin, une toile plus discutée que les autres, la *Mort de Sardanapale*. En 1828 parut le *Cardinal de Richelieu*, et l'année suivante le *Combat du giaour et du pacha*, acheté par le musée de Nantes.

La révolution de Juillet donna une nouvelle impulsion aux idées libérales, en peinture comme en politique, et fournit même à l'ardeur de M. Delacroix des sujets nouveaux. Il exposa, en 1831, *la Liberté guidant le peuple sur les barricades*, tableau célèbre où son énergie put se déployer à l'aise, et que le gouvernement voulut acheter; *la Mort de l'évêque de Liége*; *le Sanglier des Ardennes*; *Deux tigres*, et l'esquisse d'un *Boissy d'Anglas* destiné à la Chambre des Députés, mais à laquelle fut préférée l'esquisse présentée par M. Vinchon.

C'est à cette époque que M. Delacroix fit son voyage à Maroc, d'où il rapporta de nouveaux effets de lumière, ainsi que des dessins et des costumes, qui figurèrent au Salon de 1832. En 1833, il exposa le *Charles Quint touchant de l'orgue au monastère de Saint-Just*, et quelques *Portraits*; en 1834, la *Bataille de Nancy*, le *Couvent des Dominicains de Madrid*, et les *Femmes d'Alger*, aujourd'hui au Luxembourg; en 1835, le *Prisonnier de Chillon*, les *Natchez* et un *Calvaire*; en 1836, un *Saint Sébastien*; en 1837, la *Bataille de Taillebourg*, au musée de Versailles; en 1838, sa *Médée*, au musée de Lille: en 1839, les *Convulsionnaires de Tanger*, la *Cléopâtre*, *Hamlet et Horatio contemplant le crâne d'Yorick*; en 1840, la *Justice de Trajan*; en 1841, la *Prise de Constantinople par les croisés*, au musée de Versailles; un *Naufrage*, sujet emprunté à Byron, où le peintre a égalé le poëte; une *Noce à Maroc*; en 1845, la *Mort de Marc Aurèle*, au musée de Toulouse; une *Sybille*, et une *Tête de Madeleine*; en 1846, les *Adieux de Roméo et Juliette*; en 1849, des *Fleurs et fruits*.

Cette longue série de tableaux admis aux expositions suffirait à prouver la fécondité de M. Delacroix; mais il compte encore beaucoup d'œuvres remarquables. Outre plusieurs toiles, telles que l'*Éducation de la Vierge*, refusées par le jury, il a exécuté une *Descente de croix* dans l'église Saint-Denis, au Marais, décoré une salle de la Chambre des Députés, une salle de la Chambre des Pairs, peint le plafond de la galerie d'Apollon au Louvre, enfin lithographié les principales scènes du *Faust* de Gœthe et de l'*Hamlet* de Shakspeare. Il a réuni à l'Exposition universelle de 1855 les plus célèbres de ses tableaux, auxquels il a ajouté une *Chasse aux lions*, plus éclatante encore de coloris que ses autres œuvres. Il

Digitized by Google

avait déjà obtenu une 2e médaille en 1824, et une 1re en 1848 : il reçut une grande médaille d'honneur en 1855. Décoré en mars 1831, officier depuis 1846, il a été créé commandeur à la suite de la même exposition.

On a pu remarquer que M. Delacroix a traité tous les genres et toutes les époques. La mythologie et le christianisme, l'histoire et la nature, lui ont fourni des sujets; il a fait des portraits et des allégories, des fruits et des animaux, des marines et des fleurs. Il a une prédilection pour les scènes orientales; mais il passe volontiers du ciel d'Afrique au ciel d'Allemagne ou d'Angleterre. Il se plaît dans cette universalité. Tout le monde sait qu'il est le chef de l'école coloriste, opposée à l'école idéaliste de M. Ingres, et l'incorrection de son dessin est célèbre. Cependant l'énergie, la chaleur, la puissance dramatique de ses tableaux, jointes à d'éclatants effets de lumière, lui ont gagné bien des partisans, et à l'Exposition universelle la réunion de ses œuvres, qui représentait toute la suite de sa vie, fut mieux acceptée du public que chacun de ses tableaux dans les différentes expositions. Personne aujourd'hui n'oserait, comme on le fit si longtemps, lui refuser le titre de peintre. On aime, au contraire, à lui reconnaître une certaine parenté avec Rubens, bien qu'on reproche à sa couleur d'être plus puissante qu'harmonieuse. On l'a considéré comme le Victor Hugo de la peinture, et l'Institut ne s'est décidé qu'en janvier 1857 à lui ouvrir ses portes : il y remplaça Paul Delaroche.

M. Eugène Delacroix, qui passe pour posséder une culture intellectuelle supérieure, a donné à la *Revue des Deux-Mondes*, en 1837, un article sur Michel-Ange, écrit dans un style élégant et mesuré qui fait un contraste avec la hardiesse et la fougue de sa peinture. Il a publié aussi quelques articles dans le *Plutarque français*. George Sand lui a consacré plusieurs pages de l'*Histoire de ma vie* : elle y raconte les relations de l'artiste avec le monde littéraire dont elle était le centre, et le place au-dessus de tous les peintres contemporains. M. Delacroix a peint cette femme célèbre, en costume d'homme, et la gravure de ce portrait a joui d'une grande vogue. On a placé récemment un portrait de *Talma*, exécuté par lui, au foyer du Théâtre-Français (1857).

DELACROIX (Auguste), peintre français, né à Boulogne-sur-Mer, vers 1812, s'est particulièrement consacré aux sujets de genre et aux marines. Il a surtout reproduit les côtes de la France et les principaux sites de l'Algérie, et a exposé depuis ses débuts : *Plage et port de Boulogne* (1835); *Marée basse au Portel*, *Vue de côte*, *un Sinistre*, *le Retour inespéré*, *le Port Saint-Valery*, *Marée basse*, *le Lendemain du naufrage*, *la Maison du pêcheur* (1836-38); *le Départ des pêcheurs*, *les Laveuses*, *la Prière* (1889); *Jeunes filles de Boulogne*, quinze *Marines* à l'aquarelle (1840); *l'Attente*, *le Contrebandier anglais* (1841); *l'Embarquement*, *Marée basse*, *Jeune femme au lavoir*, *Tricoteuse*, *la Laitière et le Pot au lait*, aquarelle (1842-45); *la Causerie à la fontaine* (1846); *la Fille d'auberge*, *le Forgeron de Bab-el-Sock*, *Marée d'équinoxe*, *vue de Tanger*, *la Sierra-Morena* (1847-1853); *le Départ pour la pêche*, *le Retour*, *la Tempête*, à l'Exposition universelle de 1855, etc., etc.; enfin, un grand nombre d'aquarelles très-recherchées des éditeurs. M. Auguste Delacroix a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1841, et une 1re en 1846.

DELACROIX D'AZOLETTE (Nicolas-Augustin), prélat français, né à Propières (Rhône) le 15 juillet 1779, fit ses études au collége de Lyon et vint suivre à Paris, pendant quelque temps, les cours de la Faculté de médecine. D'après les conseils de l'abbé Émery, il étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et fut ordonné prêtre par le cardinal Fesch, qui l'attacha à sa personne. Tour à tour curé de Fareins (Ain), directeur des séminaires de l'Argentière et de Saint-Irénée, supérieur d'un couvent de chartreux, il fut, en 1823, choisi comme grand vicaire par l'évêque de Belley. Après avoir administré le diocèse de Gap (1837), où il avait entrepris un grand nombre d'œuvres utiles, il remplaça le cardinal d'Isoard à l'archevêché d'Auch (4 décembre 1839). Il a été décoré en octobre 1843.

DELACUISINE (N....), magistrat français, né vers 1800, entra sous la Restauration dans la magistrature où il ne tarda pas à se faire une certaine réputation par l'étendue de ses connaissances. Nommé, en 1837, conseiller à la Cour royale de Dijon, il en est devenu, en ces dernières années, l'un des trois présidents. On a de lui des livres estimés : *de l'Administration de la justice criminelle en France* (1841, in-8); *Traité du pouvoir judiciaire* (1843, in-8); *de l'Esprit public dans l'institution du jury* (1845), et des *Esquisses municipales de Dijon* (1849), dissertation qui a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions. Il a été décoré en 1838.

DELAFOND (O....), médecin vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1808, est un des écrivains dont les traités ont le plus d'autorité dans cette branche spéciale de la science. Professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845.

On cite de lui : *de la Morve chez les solipèdes, ou histoire complète et détaillée de cette maladie* (1837); *Traité sur la police sanitaire des animaux domestiques*, etc. (1838); *Histoire naturelle et médicale des substances vénéneuses* (1839); avec M. Lassaigne : *Recherches sur la composition du sang de quelques animaux domestiques dans l'état de santé et de maladie* (1840); avec M. Andral : *Traité de thérapeutique générale vétérinaire* (1838-1844, 2 vol.); *Traité des maladies de poitrine du gros bétail* (1843); *Recherches sur l'élève et l'engraissement des veaux dans le Gâtinais* (1844); *Traité sur la maladie du sang des bêtes bovines* (1848), etc.; et des articles ou *Mémoires* fournis aux collections et recueils spéciaux.

DELAFOSSE (Gabriel), minéralogiste français, membre de l'Institut, né vers 1795, entra à l'École normale en 1813 et devint professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de Paris et à l'École normale. Il est auteur de travaux importants sur diverses questions de cristallographie, tels que : *Recherches sur la cristallisation considérée sous les rapports physiques et mathématiques* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1840); *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (Ibid., 1848 et 1851); *Mémoire sur le plésiomorphisme des espèces minérales* (Ibid., 1851). C'est lui qui a le premier éveillé l'attention des cristallographes sur les relations qui existent entre le sens du pouvoir rotatoire des substances minérales et le sens de l'orientation des facettes hémiédriques qui les modifient. Ses observations sur le cristal de roche sont devenues, entre les mains de MM. Biot et Pasteur, le point de départ d'une foule de recherches du plus haut intérêt. Il a été décoré en avril

Digitized by Google

1839 et a été appelé, en 1857, à l'Académie des sciences, en remplacement de M. Élie de Beaumont, devenu secrétaire perpétuel.

M. Delafosse, dont tous les anciens élèves de l'École normale aiment à se rappeler les excellentes leçons, a publié plusieurs ouvrages élémentaires très-estimés sur les diverses branches de l'histoire naturelle, entre autres : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (in-12, avec planches, 8e édit., 1857) : *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (3 vol. in-18, avec planches); *Leçons d'histoire naturelle*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles*, publié par M. Hachette. Il achève en ce moment un *Traité de cristallographie*.

DELAIRE (Jacques-Auguste), compositeur français, est né à Moulins (Allier), le 10 mars 1795. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il vint cuivre à Paris son cours de droit, et prendre des leçons d'harmonie chez Choron et Reicha. Reçu avocat, il partagea son temps entre le barreau et les études musicales; en 1826, il fut attaché à l'administration des finances. Ses productions connues sont : un *Stabat* à orchestre, exécuté, en 1827, dans l'église de Saint-Eustache; *la Grèce*, scène lyrique (1826); une *Symphonie en mi bémol* (1828), une *Messe solennelle*, des quatuors, des morceaux d'ensemble et une foule de romances. M. Delaire a publié, en outre, de 1831 à 1842, quelques brochures sur les beaux-arts et la propriété littéraire, ainsi que des articles dans la *Revue musicale* de M. Fétis. Il est président de la Société libre des beaux-arts.

DELAISTRE (Louis-Jean-Désiré), graveur français, né à Paris, le 5 avril 1800, est élève de M. Forster. Il s'est fait remarquer par un style large et correct. Outre un grand nombre de vignettes qu'il a gravées pour les publications illustrées, entre autres les *Œuvres* de Voltaire et celles de J. J. Rousseau, il a donné aux diverses expositions : *Portrait de Picard* (1824); *Mélabus voue ses filles à Diane* (1827), d'après M. L. Cogniet; une *Chasseresse* (1833); *Raphaël et la Fornarina* (1848), d'après A. Devéria; *le Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1833.

DELAISTRE (Jean-Marie), acteur français, né à Paris en 1806, fit une partie de ses études au collége Bourbon, entra dans le commerce, puis passa au Conservatoire, et accompagna Talma dans sa dernière tournée dramatique, en 1825; il joua l'année suivante aux Français, et parcourut de nouveau, pendant près de deux ans, la province avec Mlle Georges, comme premier tragique. En 1829, il entra à l'Odéon, qui ferma deux ans après. Il revint alors au commerce. Rentré au théâtre, il fit, à la Porte-Saint-Martin, une certaine sensation comme traître de mélodrame. Il fut attaché plus tard à l'Ambigu, puis à la Gaîté, qu'il géra pour de Cès-Caupenne, directeur des deux théâtres; il n'a pas cessé depuis vingt ans d'appartenir à une de ces deux scènes. Il a créé Kérouan, dans *la Closerie des Genêts;* Cromwell dans *les Mousquetaires*, ainsi que des rôles principaux dans *David Rizzio, Christophe Colomb, Philippe II;* etc.

Sa fille, Mlle Marie Delaistre, née à Paris au commencement de 1834, a remporté au Conservatoire, en 1853, le double prix de tragédie et de comédie, et a paru depuis sur les scènes du boulevard, souvent dans les mêmes pièces que son père.

DELALAIN (Auguste-Henri-Jules), imprimeur et libraire français, né à Paris, le 31 janvier 1810, prit, en 1845, la direction de la maison fondée par Nicolas Delalain, son aïeul, et continua la spécialité des livres classiques imprimés et édités sous ce nom depuis près d'un siècle. Notable commerçant de la ville de Paris et président du cercle de la librairie, il a été décoré en 1853, et est devenu, en 1857, un des adjoints du XIe arrondissement.

M. Jules Delalain a publié divers écrits, sous son nom et sous celui de *Nau*, qui était celui de sa mère : *la Loi sur l'enseignement, expliquée et commentée par les motifs, les actes législatifs et la jurisprudence* (1853, in-8); *la Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852, in-8); et le *Bulletin* de la Société de la propriété littéraire, qu'il a fondée et dont il est président.

DE LAMARE. Voy. LAMARRE (comte DE).

DELAMARRE (Guillaume), banquier français, ancien député, né en 1799, fut garde du corps sous la Restauration, et se maria vers cette époque à Mlle Martin, fille d'un banquier dont il devint l'associé. La banque prit alors la raison sociale de Martin Didier-Delamarre, ce qui a souvent fait donner à ce dernier les prénoms de *Martin-Didier*. En 1844, M. Delamarre acheta *la Patrie*, qu'il transforma de feuille de l'opposition en journal conservateur, puis, en 1847, *le Commerce* et *l'Esprit public*, qu'il fondit ensemble. *La Patrie* dut à ses relations avec les membres du gouvernement républicain de 1848, un grand succès de vente, et devint une sorte de *Moniteur* du soir. Son propriétaire y a développé diverses idées plus ou moins neuves, notamment celle d'une exposition permanente pour les artistes vivants (1847 et 1854), et celle des docks modèles de la vie à bon marché qu'il a essayé de réaliser en 1856.

M. Delamarre, qui s'était inutilement porté candidat aux élections de 1849, a été élu, en 1852, député de la Somme, comme candidat, du gouvernement. Non soutenu par l'administration, en 1857, il ne fut pas réélu. Décoré en mai 1821, il a été créé officier de la Légion d'honneur en août 1852. Il a reproduit sous forme de brochures plusieurs de ses articles de *la Patrie*. Nous citerons : *la Vie à bon marché* (1854 et 1856, in-8).

DELAMARRE (Édouard-François-Désiré), administrateur français, député, est né en 1799 à la Meillerayе (Seine-Inférieure). Notaire sous la Restauration, il fut en 1830 nommé sous-préfet à Clamecy et déploya un grand zèle lors de l'invasion du choléra. En 1832, il passa à la préfecture du Cantal, et en 1840 à celle des Landes; il administrait la Creuse depuis 1842, lorsque la révolution de Février survint et amena sa destitution. En 1846, le zèle avec lequel il soutint la candidature de M. Cuvillier-Fleury, avait donné lieu à des débats et à une enquête qui lui valurent une certaine notoriété. Éloigné des affaires sous la République, il devint, après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement et fut envoyé au Corps législatif, en 1852, par les électeurs de Guéret qui l'ont réélu en 1857. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en mai 1839.

DELAMERE (Hugues CHOLMONDELEY, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1812 à Vale-Royal (comté de Chester), descend d'un ancêtre commun avec les marquis de Cholmondeley. Connu d'abord sous ce dernier nom, il siégea pendant deux sessions à la Chambre des Communes (1840-1841) pour le comte de Denbigh. En 1855, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux votes du parti con-

Digitized by Google

servateur. Il a épousé en 1848 une fille du comte de Kinnoul, et a pour héritier présomptif son frère, Thomas-Grenville CHOLMONDELEY, né en 1818, et capitaine d'infanterie.

DELANDINE DE SAINT-ESPRIT (Jérôme-Catherine), littérateur français, né à Lyon le 14 septembre 1787, et fils d'un érudit de cette ville, se voua, comme son père, aux recherches littéraires en même temps qu'à la défense de la monarchie. Nommé, en 1815, commissaire du roi dans le Midi, il combattit aux côtés du duc d'Angoulême au passage de la Drôme. En récompense des services qu'il rendit à ce prince retenu quelque temps prisonnier à Pont-Saint-Esprit, Louis XVIII lui permit d'ajouter à son nom celui de cette ville. M. Delandine a beaucoup écrit; nous citerons parmi ses ouvrages, presque tous consacrés à glorifier l'alliance du trône et de l'autel : *le Pays*, chroniques mérovingiennes (1837, in-8); *le Cycle des jours chrétiens en France* (1838, 4 vol. in-8); *Histoire de Bayard* (1842); *Histoire de France* (1842-1843, 12 vol. in-12), ouvrage conçu et exécuté dans l'esprit et selon la méthode historique du P. Loriquet, et dont les divisions portent les titres les plus bizarres. — M. Delandine est mort en 1855.

DELANE (John), journaliste anglais, né vers 1802. Il ses études à Oxford et y prit ses degrés universitaires. Il embrassa la carrière du barreau et succéda, il y a quelques années, à J. Lawson dans la rédaction du *Times*, qui appartient à M. Walter (voy. ce nom). C'est grâce à leurs efforts combinés que ce journal, fondé en 1788 par le père du propriétaire actuel, a acquis dans la presse européenne une position, jusqu'à présent sans exemple. A titre de rédacteur en chef (*acting editor*), il représente la propriété, ne reçoit pas moins de 60 000 francs de traitement, surveille et dirige toute l'entreprise, et redige, ou le plus souvent fait rédiger, les grands articles de tête. Il a sous ses ordres un véritable état-major composé de deux ou trois rédacteurs en second, travaillant sur des sujets donnés par lui, de nombreux sténographes (*reporters*) pour les séances du Parlement, les tribunaux, les *meetings*, etc.; des écrivains spéciaux et des correspondants sur tous les points du monde où se débattent des intérêts politiques de quelque importance. Le *Times*, dont le tirage en 1848 était de 50 000 exemplaires, a dépassé, en 1855, le chiffre de 60 000 (prix, 50 centimes); il emploie près de 200 ouvriers et possède les plus puissantes machines à vapeur mises en mouvement par l'imprimerie. Son revenu en annonces est d'environ 3 millions de francs par an et il paye plus de 1 600 000 francs de droit de timbre.

DELANGLE (Claude-Alphonse), magistrat et sénateur français, né à Varzy (Nièvre), le 6 avril 1797, voulut suivre d'abord la carrière de l'enseignement; puis, sous le patronage de Dupin jeune, il étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Paris qui le compta bientôt parmi ses membres les plus distingués. Élu membre du conseil de l'ordre en 1831, il succéda à Phil. Dupin, comme bâtonnier, pendant les années 1837-1838. Nommé en 1840 avocat général à la Cour de cassation sous le ministère du 1er mars, il devint en 1847 procureur général de la Cour royale de Paris. Il dirigea, en cette qualité, le procès Teste et Cubières, et commença l'instruction de l'affaire Praslin. Aux élections de 1846, il fut élu député de Cosnes (Nièvre), malgré tous les efforts de l'opposition. A la Chambre, il prit place au centre et servit avec zèle la politique conservatrice. Après la révolution de Février, M. Delangle fut destitué par le gouvernement provisoire, et reprit sa place au barreau de Paris. Il embrassa la cause de Louis-Napoléon, se vit confier, en 1850, la présidence du bureau de l'assistance judiciaire de la Cour de cassation, et lors du coup d'État du 2 décembre, fit partie de la Commission consultative. Bientôt après il fut nommé président de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes au conseil d'État. Il fut aussi l'un des commissaires choisis pour représenter le gouvernement dans la délibération du Sénat relative au rétablissement de l'Empire. Au commencement de 1852, il était rentré dans la magistrature, d'abord comme procureur général de la Cour de cassation en remplacement de M. Dupin, démissionnaire. A la fin de la même année (30 décembre), il fut nommé premier président de la Cour impériale de Paris et compris, le lendemain, dans une promotion de sénateurs. Il devint en outre président de la Commission municipale et départementale de la Seine, et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Par une mesure qui a paru avoir une assez grande portée politique, il vient d'être appelé, en remplacement du général Espinasse (voy. ce nom), au ministère de l'intérieur, qui cesse en même temps, d'être le ministère de sûreté générale (15 juin 1858).

Dans le cours d'une vie publique si occupée, M. Delangle a écrit divers articles de jurisprudence dans la *Gazette des tribunaux* et un *Traité sur les sociétés commerciales* (1843, 2 vol. in-8). Il est grand officier de la Légion d'honneur.

DELANNEAU DE MAREY (Régulus-Adolphe), administrateur français, né à Paris, le 17 juillet 1796, est le fils du fondateur de l'institution Sainte-Barbe. Il fit ses études sous la direction de son père et prit part en 1812 à la campagne de Russie en qualité de secrétaire particulier du général Mathieu-Dumas. Nommé, par l'influence de ce dernier, adjoint au commissaire des guerres (1813), il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Dresde et rentra en France, après dix mois de captivité en Bohême, pour remplir les fonctions de commissaire dans la division du général Foy (1815). Il fut ensuite envoyé à Dijon auprès de l'ordonnateur Maret et destitué peu de temps après. Alors il se voua à la carrière de l'instruction publique, devint sous-directeur de Sainte-Barbe et succéda à son père (1819) dans la propriété de cet établissement, qu'il a longtemps dirigé. Depuis, il a été placé à la tête de l'Institution nationale des sourds-muets. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELANNOY (Léopold-Émile-Edmond), acteur français, né à Arras, le 7 février 1817, et fils d'un lieutenant-colonel de l'Empire, ne put suivre sa vocation théâtrale qu'à la mort de ses parents, et fit ses premiers débuts à Elbeuf et à la Rochelle. En 1840, il entra au théâtre de Montmartre, se rendit à Lille en 1843, parcourut peu après la Belgique, et fut quelque temps directeur du théâtre des Nouveautés de Bruxelles.

En octobre 1848, il parut au Vaudeville avec un plein succès dans *la Propriété c'est le vol*, et aborda souvent depuis les pièces politiques, telles que *les Représentants en vacances*, *la Foire aux idées*, etc. Il a joué souvent, en Belgique, les grands rôles aussi bien que les farces, *Joly le Sorcier*, *Latude*, *le Chiffonnier*, *Bilboquet*, et s'y est fait connaître comme auteur de vaudevilles et de chansonnettes.

DELAPALME (Émile), magistrat français, est né à Paris, le 14 novembre 1793. Avocat sous la

Digitized by Google

Restauration, il entra dès 1815 dans la magistrature, fut attaché au parquet de la Cour royale de Paris où il devint avocat général, et soutint, en 1831, l'acte d'accusation contre la Société des amis du peuple; il porta également la parole contre les accusés des 5 et 6 juin et contre la secte des saint-simoniens. En 1847, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Sous le titre de *Bibliothèque de l'instituteur et des écoles primaires*, il a publié une série de petits livres souvent réimprimés et embrassant les diverses branches de l'enseignement; la première édition de cette publication qu'il a revue et augmentée, avait paru de 1829 à 1831. Il a donné aussi un livre très-estimé sur l'agriculture. M. Delapalme s'occupe depuis plusieurs années, comme fondateur et comme président, de la Société de l'asile-école Fénelon qui fait élever à Vaujours plus de quatre cents pauvres enfants. Il est officier de la Légion d'honneur.

Delapalme (Adolphe), frère du précédent, né à Paris, le 1er juillet 1796, acheta d'abord une étude de notaire à Versailles et s'établit, en 1837, dans la capitale. Beau-frère de M. Baroche, il fut choisi, en 1852, par le gouvernement, pour représenter au Corps législatif une des circonscriptions de Seine-et-Oise; il a été réélu en 1857. Il vient de céder son étude à son fils. Un neveu des deux précédents est aussi notaire à Paris depuis 1849.

DELAPOINTE (Jean-Baptiste-Gabriel-Marie-Emmanuel, baron), général français, est né à l'Ile Saint-Louis (Antilles), le 28 juin 1772. Engagé volontaire au 1er régiment de chasseurs à cheval (26 mai 1791), il gagna ses grades inférieurs aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, de Mayence, du Danube et du Rhin. Capitaine en l'an x, il suivit le général Richepance, dont il était devenu l'aide de camp, à l'expédition de Saint-Domingue, et fit ensuite, à son retour, la campagne de Hanovre avec le général Mortier. La guerre de Prusse lui valut le grade de chef d'escadron (1806). De la grande armée il passa en Espagne, où il servit avec beaucoup d'intrépidité jusqu'en 1813: nommé, à cette époque, général de brigade, avec le titre de baron (4 mai), il fut employé dans la campagne de France.

En 1815, le général Delapointe fut appelé à remplir auprès du maréchal duc de Trévise les fonctions de chef d'état-major, assista à la bataille de Waterloo, et fut licencié avec l'armée de la Loire le 1er septembre suivant. Il reprit de l'activité de 1818 à 1826. Après la révolution de Juillet, il fut chargé tour à tour de commander l'Eure (1830) et la Seine-Inférieure (1831) et rentra en disponibilité sur sa demande. Retraité en 1834, il a été admis, en 1852, dans le cadre de réserve. — Le général Delapointe est mort à Paris en 1856.

DELAPORTE (Jacques-Guillaume), médecin français, est né à Lisieux (Calvados), le 19 août 1794. Il entra d'abord dans la médecine militaire, fut attaché à divers hôpitaux, entre autres au Val-de-Grâce, et reçut, en 1817, le diplôme de docteur. Retiré aujourd'hui à Vimoutiers, petite ville de l'Orne dont il est maire, M. Delaporte est, depuis plusieurs années, correspondant de l'Académie de médecine. Il a fait insérer dans le *Bulletin* de cette société deux mémoires, l'un sur des *Hernies étranglées guéries par apposition de ventouses* (1836); l'autre sur une *Mort subite occasionnée par la rupture des vaisseaux de la rate* (1836): et de plus un grand nombre d'articles ou d'observations curieuses dans les recueils et journaux de médecine.

DELARBRE (Jean-Baptiste-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 11 novembre 1801, se consacra de bonne heure à l'industrie, et s'établit comme maître de forges dans la Haute-Marne. Sous le règne de Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 30 429 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DELAROCHE (Hippolyte, dit *Paul*), célèbre peintre d'histoire français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 17 juillet 1797. Son père, commissionnaire d'une succursale du mont-de-piété, le laissa libre de suivre son goût pour la peinture et de s'y livrer à l'exemple de son frère aîné Jules-Hippolyte, qui fut plus tard estimateur des objets d'art au mont-de-piété, et qui faisait alors de la peinture historique. Pour éviter toute confusion et toute rivalité avec ce dernier, M. Delaroche adopta dès cette époque le prénom de Paul, et se tourna d'abord vers l'étude du paysage. Après deux concours inutiles à l'École des beaux-arts pour le prix de paysage historique, genre pour lequel il sentait qu'il n'était pas fait, il crut pouvoir mettre de côté ses scrupules fraternels et entra, en 1816, dans l'atelier du baron Gros, sous la direction duquel il fit des progrès rapides; à vingt-deux ans il exposait son premier tableau, *Nepthali dans le désert* (1819), suivi pendant vingt ans de nombreux envois aux Salons, que nous énumérons plus loin. A cette époque remonte sa plus grande popularité, ainsi que la vogue de son atelier, d'où sortirent alors la plupart de ces peintres de l'école française ou étrangère, dont les œuvres, réunies à l'Exposition universelle de 1855, rappelaient à chaque pas la manière et le nom de leur maître absent. M. Delaroche fut en effet du petit nombre des grands artistes français qui se sont tenus à l'écart de ce brillant et solennel concours.

En 1836, le gouvernement lui ayant confié toutes les peintures de l'église de la Madeleine, M. Delaroche partit pour l'Italie, dans le but d'étudier les fresques des grands maîtres. Il s'était déjà pénétré de la manière idéale des Italiens et avait préparé son œuvre, lorsqu'on voulut lui adjoindre un autre peintre. Craignant le défaut d'unité, il renonça à la décoration de cette église, mais il fut chargé, comme dédommagement, de décorer l'hémicycle du Palais des beaux-arts. Il y travailla quatre ans et acheva, en 1841, ces grandes pages, son chef-d'œuvre peut-être, où se déroule, au milieu de cinq groupes composés de plus de quatre-vingts personnages, l'histoire de l'art et la suite des artistes depuis l'antiquité grecque jusqu'aux temps les plus modernes. Cette œuvre compromise, en 1855, dans un incendie, a été réparée sous les yeux du maître lui-même.

Également cité comme peintre d'histoire et de portraits, M. Delaroche a successivement exposé: *Nephtali dans le désert* (1819): *Joas dérobé du milieu des morts par Josabeth*, placé au Luxembourg; un *Christ descendu de la croix* (1822); *Jeanne Darc interrogée dans son cachot par le cardinal de Winchester; Saint Vincent de Paul prêchant devant la cour de Louis XIII pour les enfants trouvés; saint Sébastien secouru par Irène; Filippo Lippi chargé de peindre un tableau pour un couvent devenant amoureux de la religieuse qui lui sert de modèle* (1824): *la Prise du Trocadéro*, tableau commandé par la maison du roi, et qui souleva de vives critiques; *la*

Digitized by Google

Suite d'un duel, appartenant à M. Scroth (1827); *Édouard V, roi mineur d'Angleterre et Richard duc d'York son frère puîné*, le plus connu des tableaux de l'auteur sous le nom des *Enfants d'Édouard* (galerie du Luxembourg); *le cardinal de Richelieu avec les prisonniers Cinq-Mars et de Thou; le cardinal de Mazarin mourant*, acquis tous deux par le comte de Pourtalès; *une Lecture* (1831); *Cromwell contemplant le cadavre de Charles Ier*, qui excita la plus complète admiration (1833); *le Supplice de Jane Gray*, ou la jeune reine cherchant de la main la place où doit tomber sa tête; *Galilée étudiant*, petit tableau de genre; une *Sainte Amélie*, en style italien du xve siècle, destinée à la chapelle de Dreux, et qui depuis a servi de modèle pour le grand vitrail de la chapelle du château d'Eu (1834); *l'Assassinat du duc de Guise au château de Blois* (1835), morceau d'observation profonde, qu'on a appelé « du Molière en peinture »; *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*; *Strafford marchant au supplice bénit par l'archevêque Laud*; une *Sainte Cécile* (1837); le *Portrait de Mlle Sontag*, dans le rôle de dona Anna, et divers autres (1831).

Des tableaux accueillis avec la même faveur avaient figuré, en 1826, à l'exposition de la galerie Lebrun : *la Mort d'Augustin Carrache* (au baron de Sassard); le *Prétendant Charles-Édouard secouru par miss Macdonald après la bataille de Culloden* (au duc de Liancourt); *une Scène de la Saint-Barthélemy*, ou le jeune Caumont recueilli vivant parmi les cadavres (à M. de Lopez); *la Mort du président Duranti*, un moment placé dans la seconde salle du conseil d'État (au Louvre); *la Mort de la reine Élisabeth* (galerie du Luxembourg), et un *Portrait en pied du Dauphin*, reproduit par la manufacture des Gobelins.

En dehors des Salons, M. Delaroche a encore exécuté, outre l'hémicycle des beaux-arts et la *Prise du Trocadéro*, placé dans les galeries de Versailles, quatre grandes toiles historiques pour le même musée : *le Baptême de Clovis*, *le Sacre de Pépin le Bref*, *le Passage des Alpes par Charlemagne*, *le Couronnement de ce dernier à Rome*; puis la *Prise de la Bastille*, sujet d'abord commandé, vers la fin de 1830, par la maison du roi pour une des salles de l'hôtel de ville, et resté sans destination; il a été gravé par M. Jazet sous le titre du 14 *juillet* 1789; *Pic de la Mirandole enfant*; un plafond du musée Charles X; divers sujets religieux : *la Vierge au désert*, *sainte Élisabeth*, *l'Ange Gabriel*, placé à la Madeleine; *l'Auréole d'une martyre flottant sur les eaux du Tibre*; les portraits de *Pierre Ier*, de *Mirabeau*, du *comte de Pourtalès*, du *marquis de Pastoret*, de *Carle Vernet*, de *M. Guizot*, et de *Napoléon à Fontainebleau* (1830-1849).

Ses derniers ouvrages sont : *Bonaparte au Saint-Bernard* (1850); *Marie-Antoinette devant le tribunal révolutionnaire* (1851); *Moïse exposé* (1852); un *Calvaire* (1853); *Jésus au jardin des Oliviers* (1854); plusieurs *Esquisses* de la Passion formant un nouveau *Chemin de la croix* de scènes empruntées aux légendes; *les Girondins à la Conciergerie*, improprement appelé le *Dernier banquet des Girondins*, et *M. Thiers à la tribune* (août 1856). Au moment où la mort l'a frappé (4 novembre 1856), il terminait une esquisse de *Madame Élisabeth à la tour du Temple*, destinée à servir de pendant aux *Girondins*.

Par sa manière à la fois sobre et dramatique, M. Delaroche se place entre les écoles rivales de MM. Ingres et Delacroix; il a été surnommé, souvent dans un sens favorable, le « Casimir Delavigne de la peinture». La critique s'est montrée pour lui, comme pour le poëte du juste-milieu, plus sévère que le public. Elle lui a reproché de manquer de feu, d'imagination, de poésie, de concevoir ses sujets avec trop de simplicité, tout en montrant quelque recherche dans le détail, enfin d'avoir plus de pittoresque que de profondeur, plus de sensibilité que de puissance. Mais on n'a pu trop louer son intelligence de la composition, son goût exquis, la correction de son dessin et l'harmonie de sa couleur, qui ont fait de toutes ses toiles autant de bonnes fortunes pour les graveurs. Son habileté à tirer parti de l'histoire, l'exactitude de ses costumes, l'ont fait comparer à Walter Scott.

Ses œuvres ont été gravées par MM. Henriquel Dupont, Prud'homme, Prévost, Reynolds, Calamatta, Martinet, François, etc. Beaucoup de toiles de cet artiste, surtout ses dernières, ont été acquises à grand prix par les Anglais, à l'histoire desquels il a emprunté tant de pages. Ses élèves et l'éditeur M. Goupil ont organisé, en avril 1857, au Palais des beaux-arts, une grande exposition des tableaux et dessins de ce maître, s'élevant environ à 150. Appelé à l'Institut en 1832, M. Delaroche était, depuis 1833, professeur de peinture à l'École des beaux-arts; en 1848, il fit partie du jury du Salon de cette année. Il avait obtenu la médaille d'or au Salon de 1824. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1828, il était officier depuis mai 1834. — Il avait épousé la fille unique de M. H. Vernet, morte d'une fièvre nerveuse en 1845.

DELARROQUE (Jean-Baptiste), médecin français, né en 1787, fit à Paris ses études spéciales et y reçut en 1810 le diplôme de docteur. Depuis de longues années, il est attaché à l'hôpital Necker. Partisan de la doctrine hippocratique, il a publié des écrits qui attestent une observation scrupuleuse : *des Maladies abdominales qui simulent, provoquent ou entretiennent des maladies de poitrine* (1831, in-8), recueil d'observations cliniques; *Physiologie pathologique du choléra* (1832, in-8), avec M. Laugier; un *Traité des hémorroïdes*; *de la Fièvre typhoïde* (1839), combattue par les purgatifs, mémoire couronné par la Société médicale de Toulouse, et qui a donné lieu à une solennelle discussion au sein de l'Académie de médecine. — Son fils, reçu docteur en 1844, est médecin par quartier de la maison de l'Empereur.

DELARUE (Joseph-Amédée), architecte français, né à Lille, en 1790, vint à Paris dès 1808, et fréquenta successivement les ateliers d'Huyot, d'Alavoine et de Guénepin. Attaché d'abord à différents travaux exécutés à Mézières, il devint ensuite architecte de cette ville, qu'il habite encore aujourd'hui. Il a dirigé, depuis 1835 jusque dans ces dernières années, la plupart des constructions civiles et municipales du département des Ardennes, entre autres, à Mézières : *l'hôtel de ville*, *le palais de justice*, *la maison d'arrêt*; les mêmes édifices à Rocroi; *l'école des frères*, à Sedan; de nombreuses *églises*, *chapelles* et *mairies* dans diverses communes. Il a restauré le palais de justice de Rethel, la Cour d'assises de Mézières, et d'autres édifices.

DELASIAUVE (Louis-Jean-François), médecin français, né à Garennes (Eure), en 1804, a été reçu docteur à Paris en 1830. Après avoir exercé huit ans la médecine en province, il s'établit à Paris, rédigea la *Revue médicale* et l'*Expérience*, fit quelque temps un cours à l'école pratique, et fut nommé au concours médecin des aliénés à Bicêtre. Il a écrit un certain nombre de mémoires sur l'aliénation mentale, l'extase, la folie (1840-1843); un *Examen de diverses critiques de la*

Digitized by Google

phrénologie (1844); un *Essai de classification des maladies mentales*, et un ouvrage intitulé : *de l'Organisation médicale en France, sous le triple rapport de la pratique, des établissements de bienfaisance et de l'enseignement* (1843, in-12).

Un autre écrivain du même nom, M. Eugène Delasiauve, d'abord avocat à Paris, attaché ensuite comme medecin à la personne du prince d'Augustenbourg, a publié, en 1849, des *Études sur le Schleswig-Holstein avant et après le 24 mars* 1848 (Paris, in-8), ouvrage dans lequel il a soutenu avec beaucoup d'ardeur la cause des duchés allemands contre le parti danois.

DELATRE (Paul), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Ramburelles (Somme), en 1793, d'une famille d'agriculteurs et de commerçants, s'occupait lui-même de l'exploitation de ses domaines et d'une petite manufacture, et faisait partie du conseil d'arrondissement d'Abbeville, lorsqu'en 1848, les électeurs du département de la Somme l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le huitième sur quatorze, avec 113 094 voix. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec l'extrême droite. Partisan des deux Chambres et du vote à la commune, il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome, et fut un des cinq membres qui votèrent contre le blâme infligé à la dépêche Léon Faucher (voy. Millard). Non réélu à la Législative, il reprit la direction de sa fabrique de cotonnettes à Ramburelles. Il a obtenu une médaille de bronze à l'exposition de 1849.

DELAUNAY (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Lusigny (Aube), le 9 avril 1816, fut reçu en 1834 à l'École polytechnique, dont il sortit deux années après, avec le premier rang. M. Delaunay est actuellement ingénieur des mines de première classe, professeur de mécanique à l'École polytechnique ainsi qu'à la Faculté des sciences. Il a été nommé membre de l'Institut en 1855, en remplacement de Mauvais. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages classiques très-estimés, pour l'extrême clarté portée dans les considérations les plus abstraites de la mécanique et de l'astronomie : *Cours élémentaire de mécanique* (1854, 3e édit., in-12 avec gravures dans le texte); *Cours élémentaire d'astronomie* (2e édit., 1855); *Traité de mécanique rationnelle* (in-8, 1856), etc.; puis divers mémoires scientifiques : *sur le Calcul des variations* (*Journal* de l'École polytechnique, 1843); *sur la Théorie des marées* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1843); *sur une Nouvelle théorie analytique du mouvement de la lune* (*Comptes rendus*, 1846), etc.

DELAUNAY (Auguste), acteur français, né à Paris, en mars 1826, suivit, de 1843 à 1845, les cours du Conservatoire, et fit ses débuts sur la scène de l'Odéon en octobre 1846. Il y tint, jusqu'en 1848, l'emploi des jeunes premiers, et passa alors au Théâtre-Français; il débuta sur cette dernière scène par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, et joua assez fréquemment la pièce de *Pythiaste Damon*, dont il avait créé le rôle principal à l'Odéon, et admise en même temps que lui dans le répertoire des Français. Il est devenu sociétaire en 1850. Les rôles où il a été le plus remarqué sont Flaminio dans *le Chandelier*, et Télémaque dans *Ulysse* (1849-1854).

DELAVAL (Pierre-Louis), peintre français, né à Paris, le 27 avril 1790, fut élève de Girodet, et débuta au Salon de 1810 par deux tableaux d'histoire, dont les qualités de dessin furent remarquées, et qui le firent comprendre dans le petit nombre des artistes qu'un décret impérial exempta de la conscription. Il exposa successivement : *Sainte Clotilde exhortant Clovis à embrasser la religion chrétienne* (1817), à l'église Saint-Louis de Versailles; *Minerve protégeant les arts* (1819), au grand Trianon; *Psyché abandonnée par l'Amour* (1821), au musée de Grenoble; *la Vierge* (1827), à Vannes; *Sainte Céline*, à la cathédrale de Meaux; *saint Louis portant l'oriflamme* (1841), au musée de Versailles, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1817.

DELAVAU (Guy), homme politique français, né, en 1788, dans le Maine-et-Loire, étudia le droit à Paris et y fut reçu avocat en 1810. Favorisé par la congrégation, il devint en 1815 juge-auditeur et, en 1816, conseiller à la Cour royale; puis, par ordonnance du 20 novembre 1821, il fut appelé à la préfecture de police en remplacement du comte Anglès. Pendant son administration, qui excita tant de récriminations de la part du parti libéral, il s'occupa plus d'affaires politiques que de la sécurité et de la salubrité de la capitale; cependant, il montra du zèle en certains points de détail, et certaines améliorations du service municipal furent dues à son initiative. Il céda sa place, en 1828, à M. Debelleyme, et alla siéger au conseil d'État. Depuis 1830, il vit dans une retraite absolue. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1825.

DELAVAU (François-Charles), ancien député français et représentant du peuple, né à la Châtre (Indre), le 7 mai 1799, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Il professa, dans les dernières années de la Restauration, des opinions libérales et fut nommé, par l'opposition, membre du conseil municipal de la Châtre. Après la révolution de 1830, il soutint le gouvernement nouveau, tout en continuant de réclamer l'application complète des principes de 1789. En 1833, il entra au conseil général du département de l'Indre. Candidat à la deputation en 1840, il l'emporta, en 1846, sur le candidat ministériel, M. Teisserenc. Il prit peu de part aux travaux de la Chambre, où il votait avec l'opposition. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Indre. M. Delavau y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 33 331 suffrages. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota assez souvent avec la gauche jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il soutint ensuite la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome, et fut réélu à la Législative. Il a été décoré en août 1851.

DELAVIGNE (Germain), auteur dramatique français, né le 1er février 1790, à Giverny (Eure), est le frère aîné de Casimir Delavigne, mort en 1843. Il vint faire ses études au collége de Sainte-Barbe, où son frère vint le rejoindre et où il eut pour condisciple M. Scribe, dont il est resté l'ami et le fidèle collaborateur. Sous le règne de Louis-Philippe, il occupa l'emploi de garde du mobilier de la couronne. Pendant que son frère adressait ses premiers vers au roi de Rome, il donnait au théâtre du Vaudeville ses premiers essais en société avec M. M. Scribe : *les Dervis* (1811); *l'Auberge* (1812); *Thibault, comte de Champagne* (1813). Encouragé plus tard par les succès de son ami, il s'associa de nouveau à ses travaux.

Digitized by Google

Aussi modeste que spirituel, M. Germain Delavigne n'a risqué jusqu'en 1830 aucun ouvrage sur la scène, soit seul, soit avec d'autres auteurs que M. Scribe, mais il a pris part aux pièces les plus applaudies de ce dernier: nous citerons, comme vaudevilles : *la Somnambule* (1819) : *le Mariage enfantin* (1821): *le Vieux garçon* (1822) ; *l'Héritière* (1824) : *le Diplomate* (1827) ; comme opéras-comiques : *la Neige* (1823) ; *le Maçon* (1823) ; *la Vieille* (1826) ; comme opéras : *la Muette de Portici* (1828), etc. Depuis cette époque, il a écrit avec son frère l'opéra de *Charles VI* (1843), et avec M. Scribe quelques livrets : *les Mystères d'Udolphe* (1852) ; *la Nonne sanglante* (1854), etc.

DE LA WARR (Georges-John SACKVILLE WEST, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1209 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'école d'Harrow et à l'université d'Oxford, qui lui conféra en 1834 le diplôme de docteur en droit, et prit à sa majorité la place de son père à la Chambre des Lords (1812). Sous l'administration de sir R. Peel, dont il partageait les opinions, il remplit, dans la maison de la reine, la charge de chambellan (1841-1846), qui lui donna accès au Conseil privé. Il est député-lieutenant du comté de Sussex. De son mariage avec une fille du duc de Dorset (1813), il a sept enfants, dont l'aîné est lord WEST (voy. ce nom).

DELBETZ [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Eymet (Dordogne), le 19 mars 1818, et fils d'un pasteur de l'Église réformée, était, en 1848, établi comme médecin dans sa ville natale. Nommé sous-commissaire de la République à Bergerac, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée constituante, le neuvième sur treize. Il fit partie du Comité de l'intérieur et vota avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre l'interdiction des clubs et signa la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de l'opposition démocratique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris dans le canton d'Eymet l'exercice de la médecine.

DELBREL (André-Michel), ancien représentant du peuple français, né à Moissac (Tarn-et-Garonne), en 1803, est fils de Pierre Delbrel, membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents. Il suivit, à Montpellier, les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1825. Après avoir appartenu constamment au parti libéral, il fut élu, en 1848, comme candidat démocrate, dans le Tarn-et-Garonne, le dernier sur six, par 19888 voix sur 60000 votants. Membre du Comité des cultes, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, fit une vive opposition à la politique napoléonienne et, à propos de l'expédition de Rome, appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres. Réélu, le quatrième, à la Législative, il continua de combattre la majorité monarchique et la politique de l'Élysée. Le coup d'État le ramena à l'exercice de sa profession.

DELCAMBRE (Victoire-Joseph, baron DE CHAMPVERT, vicomte), général français, est né à Douai (Nord), le 10 mars 1770. Enrôlé volontaire en 1792, il servit aux armées du Nord, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, devint capitaine en l'an VI (1797) et se distingua à la bataille de Fleurus et au siége de Maëstricht, où il fut atteint d'un éclat de bombe à la jambe. Il prit part aux opérations militaires en Italie et sur le Rhin; sa brillante conduite à Wagram (1809) le fit nommer colonel et baron de l'Empire. De 1810 à 1812, il fut employé en Espagne, repoussa l'ennemi qui cherchait à ravitailler Figuière et passa au 13e corps de la grande armée dont il commanda l'avant-garde avec le grade de général de brigade (1813). Ayant adhéré au retour des Bourbons, M. Delcambre fut créé vicomte par Louis XVIII, et mis à la tête des départements de la Meuse et de la Marne. Il était inspecteur général d'infanterie lorsque la révolution de 1830 le mit à la retraite. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en mai 1825.

DELCARETTO. Voy. CARRETTO.

DELEAU (Nicolas), médecin français, né à Vézélise (Meurthe), le 21 avril 1797, d'une famille de médecins militaires, a été lui-même, de 1814 à 1816, chirurgien de l'hôpital militaire de Bruxelles, puis de celui de Caen. Reçu docteur à Paris en juin 1818, il exerça la médecine dans le département de la Meuse, revint à Paris en 1825, et s'appliqua particulièrement au traitement des maladies de l'ouïe. Il obtint, en 1826 et en 1832, le prix de 6000 francs au concours Montyon, et une mention honorable à celui de 1836. Il est membre de l'Académie de médecine et attaché au service de l'hospice des Orphelins. Dans ces derniers temps (1852) il s'est occupé à Lachant, près de Nemours, du dessèchement des marais et de diverses questions agricoles. M. Deleau a été décoré en février 1837.

On lui doit principalement : *Aperçu sur l'abus du vomissement provoqué dans les maladies* (1820) ; *de la Perforation de la membrane du tympan* (1822) ; *Description d'un instrument pour rétablir l'ouïe* (1823) ; *de l'Emploi de l'air atmosphérique* (1828) ; *Exposé d'une nouvelle dactylologie pour les sourds-muets* (1831) ; *du Danger des opinions exclusives dans le traitement du choléra-morbus* (1832) : *Recherches pratiques sur les maladies de l'oreille* (1834) ; *Traité pratique sur les maladies de l'oreille moyenne* (1838) ; *Mémoire sur la culture des prairies élevées* (1849) ; *Nouvelle méthode de dessèchement des marais* (1854) ; une suite enfin de *Mémoires*, *Lettres* et *Rapports* insérés dans les recueils scientifiques.

DELEBECQUE (N....), homme politique français, né en 1795, dans le département du Nord, embrassa à l'âge de dix-huit ans la carrière de l'enseignement. Ayant perdu, en 1818, sa place de régent au collége de Saint Omer, il vint à Paris étudier le droit, fut attaché deux ans comme répétiteur à l'institution de l'abbé Liautard et entra, par la protection de Cuvier, dans les bureaux de l'instruction publique. Il y obtint un avancement rapide; déjà chef de bureau sous le ministère Frayssinous, il devint chef de la division du personnel et maître des requêtes après 1830 et occupa cette importante position jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. En 1834, il fut nommé député de l'arrondissement de Béthune et, pendant quatorze ans, vota constamment avec la majorité conservatrice. M. Delebecque, dont la vie politique s'est terminée en 1848, est administrateur du chemin de fer du Nord. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELÉCLUZE (Étienne-Jean), littérateur et critique français, est né à Paris, en 1781. Il étudia d'abord la peinture dans l'atelier de David et réussit en quelques années à se faire une certaine

Digitized by Google

réputation ; un tableau d'histoire exposé au Salon de 1808, *Andromaque*, lui mérita la grande médaille. Cet honorable succès ne l'empêcha pas de quitter ses pinceaux pour se livrer exclusivement à la littérature (1816) ; il fut chargé à cette époque de la critique des œuvres d'art dans *le Lycée français*, rédigé par Arnault et Tissot. De là il passa au *Moniteur*, puis au *Journal des Débats*, où, depuis trente ans, il écrit avec beaucoup d'autorité le compte rendu des expositions de peinture et de sculpture. Il a été décoré en avril 1838.

M. Delécluze, travailleur infatigable, a traité presque tous les genres en littérature, et plusieurs avec talent. Nous citerons d'abord de lui des nouvelles : *Mlle de Liron* (1832), qui passe pour un petit chef-d'œuvre ; *la Première communion* (1836) ; *le Lys d'eau d'Ying-Li* (1839), histoire chinoise ; *le Mécanicien du roi* ; toutes réunies dans une édition générale intitulée : *Romans, contes et nouvelles* (1843, in-18) ; une esquisse de mœurs italiennes, *Dona Olympia* (1842, 2 vol. in-8) ; *Roland, ou la Chevalerie* (1845, 2 vol. in-8), où l'auteur accuse la chevalerie d'avoir introduit dans nos mœurs une galanterie effrontée et l'usage du duel. On doit ensuite à ses fréquents voyages en Italie une traduction de *la Vie nouvelle* de Dante (1843), qui était encore peu connue en France ; *Florence et ses vicissitudes* (1837, 2 vol. in-8), tableau historique des six derniers siècles ; *le Vatican* (1833), suite de lettres écrites sous la Restauration ; *Grégoire VII, saint François d'Assises et saint Thomas d'Aquin* (1844, 2 vol. in-8).

Quant aux livres qui traitent spécialement de l'art et des artistes, il faut mentionner à part une monographie très-remarquable sur *Louis David, son école et son temps* (1854, in-8). Depuis longtemps M. Delécluze prépare un grand ouvrage qui doit présenter le tableau général de la renaissance des lettres et des arts dans le moyen âge, et dont il a donné dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes* de nombreux fragments. Il a collaboré à diverses publications, telles que l'*Histoire des villes d'Europe*, le *Dictionnaire de la Conversation, les Cent et un, le Plutarque français* ; etc.

DELEHAYE (Josse), homme politique belge, né à Gand, en 1800, a fait partie du Congrès national, où il se prononça pour l'indépendance de la Belgique et pour la monarchie constitutionnelle. Élu représentant de sa ville natale en 1831, il approuva le traité des 24 articles. En 1832, il sortit de la Chambre pour occuper jusqu'en 1839 les fonctions de procureur du roi au tribunal de Gand. En 1839, il reçut de nouveau le mandat législatif, soutint, pendant près de dix ans, de ses discours et de ses votes, la politique libérale, et prit part à la formation du congrès de 1847 qui renversa le ministère catholique. Plus tard il se détacha de M. Frère-Orban, fut nommé vice-président de l'Assemblée (14 novembre 1849) et se rapprocha peu à peu de la droite. Il donna son appui aux cabinets de Brouckère et de Decker, et à l'avénement de ce dernier, fut élu président, malgré les efforts de la gauche, en remplacement de M. Delafosse (avril 1855). Cependant, lors de la crise amenée par l'impatience du parti ultra-catholique, il s'est interposé en médiateur entre ses anciens et ses nouveaux amis. Depuis longtemps membre du conseil provincial de la Flandre orientale, il est bourgmestre de la ville de Gand et, dans ses fonctions municipales, comme dans les débats législatifs, il cherche à se tenir en équilibre entre les partis. Président de la Commission des produits de l'industrie de Bruxelles en 1848, il a fait partie du jury belge de l'Exposition universelle de Paris (1855).

DELEPIERRE (Octave), littérateur belge, est né à Bruges en 1804. Il étudia le droit à l'université de Gand, exerça à Bruxelles la profession d'avocat, et, après la révolution de septembre, embrassa la carrière diplomatique. Il est, depuis le 19 août 1849, secrétaire de légation et consul général de la Belgique à Londres. Il a écrit de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire et à l'archéologie nationale ou à la littérature ancienne, tels que : *Précis des Annales de Bruges* (1835, in-8), depuis les temps historiques jusqu'au XVIIe siècle ; *de l'Origine des Flamands*, avec une esquisse de la littérature flamande ; *la Belgique illustrée* (1841, gr. in-8) ; *Galerie des artistes brugeois* depuis van Eyck ; *Histoire de Charles le Bon* (s. d., in-8), traduite d'après Gualbert, et précédée d'un résumé de l'histoire de Flandre ; *les Traditions et légendes de Flandre* (Lille, 1834, in-8), traduites en anglais par l'éditeur sous le titre *Old Flanders* ; *le Roman du Renard* (Bruxelles, 1838, in-8), d'après un manuscrit flamand du XIIe siècle, etc.

On doit aussi à M. Delepierre des réimpressions de textes rares et des pièces macaroniques fort recherchées des bibliophiles : *Aventures de Tiel-Ulenspiegel, ses bons mots, finesses*, etc. (Bruges, 1835 ; 2e édit., 1840, avec 60 dessins de Lauters) ; *Vision de Tyndalus* (Mons), récit mystique du XIIIe siècle ; *Description biographique et analyse d'un livre unique*, par Thridace Nafe Theobrome, gentilhomme breton (Londres, 1849, gr. in-8) ; *Macaronea, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe* (Paris, 1852, in-8), etc. Sous le titre de *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, le même écrivain a publié, de concert avec M. Gust. Brunet, une collection de joyeusetés tirée à très-petit nombre et qu'ils ont signée : *par les frères Gébédé*, des quatre initiales de leurs noms.

DELESSERT (Gabriel), homme politique français, ancien préfet de police, né à Paris, le 17 mars 1786, est l'un des frères du célèbre philanthrope Benjamin Delessert, mort en 1847. Capitaine de la garde nationale, puis adjudant commandant, il assista à la bataille de Paris (30 mars 1814) et aux divers événements militaires qui eurent lieu dans les environs de la capitale, en 1815 ; il s'associa à la protestation contre l'ordre du jour qui commandait aux gardes nationaux d'arborer la cocarde blanche (6 juillet 1815). Pendant la Restauration, il prit part, sous la direction de ses frères, aux opérations de la maison de banque créée par leur père. Après la révolution de Juillet, à laquelle il contribua activement, il devint membre de la Commission chargée de préparer la loi relative à la garde nationale, et fut nommé maire de Passy. En 1831, il fut promu au grade de général de brigade et, en cette qualité, il concourut, avec autant de bravoure que de modération, à la répression de l'émeute des 5 et 6 juin 1832. Appelé, le 12 février 1834, à la préfecture de l'Aube, il passa, le 27 novembre de la même année, à celle d'Eure-et-Loir. A la suite de l'incendie de la cathédrale de Chartres, les habitants firent frapper, avec le métal des cloches fondues, une médaille en son honneur.

Le 6 septembre 1836, M. G. Delessert fut investi des fonctions de préfet de police de la ville de Paris en remplacement de M. Gisquet ; il les conserva jusqu'au 24 février. Pendant son administration, qui dura douze années, il a montré une modération et une loyauté d'autant mieux reconnues par tous les partis, qu'elles formaient un plus grand contraste avec les traditions de son prédécesseur. Il a rendu plus de 200 ordonnances ou arrêtés, qui sont cités comme autant de titres à

Digitized by Google

la reconnaissance des habitants de Paris. Élevé à la dignité de pair de France, le 24 mars 1844, il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en avril 1845. Il est commandeur de l'ordre de Léopold de Belgique.

On doit à M. Gabriel Delessert, une *Collection officielle des ordonnances de police de* 1800 *à* 1844 (1844, 4 vol. in-8), publiée sous ses auspices.

DELESSERT (François-Marie), membre de l'Institut, administrateur des caisses d'épargne et régent de la Banque de France, né à Paris, en 1780, entra d'abord dans la maison de banque fondée par son père et en devint bientôt le chef. Appelé, en 1811, à faire partie de la chambre de commerce de Paris, il en fut six fois élu président. Député de la Seine en 1831 et en 1834, il représenta à la Chambre, en 1838, le département du Pas-de-Calais. Il prit une part active à toutes les discussions qui touchaient aux caisses d'épargne, aux douanes, à la durée du travail des enfants dans les fabriques et aux salles d'asile. M. François Delessert a toujours été un protecteur éclairé des arts et des sciences; en 1852, l'Académie des sciences l'a nommé membre libre comme successeur du baron Maurice. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en 1828.

DELESSERT (Benjamin), ancien représentant du peuple français, fils du précédent, est né à Paris, le 15 novembre 1817. Comme tous les membres de sa famille, il s'est beaucoup occupé de tout ce qui touche aux sciences et aux arts et a encouragé les premiers essais de la photographie. Choisi, en 1849, par les électeurs du département de la Seine comme représentant à l'Assemblée législative, il prit part à toutes les discussions qui avaient trait aux finances.

Outre plusieurs articles relatifs à des questions financières, insérés dans la *Revue nouvelle* et la *Revue des Deux-Mondes*, M. B. Delessert a fait paraître une *Notice sur la vie de Marc-Antoine Raimondi, graveur bolonais* (Paris, 1853, gr. in-4; 2e édit., Paris, 1854, gr. in-4).

DELESSERT (Alexandre-Henri-Édouard), littérateur français, fils de l'ancien préfet de police, né à Paris, le 15 décembre 1828, a publié, sous le titre de *Voyage aux villes maudites* (1853, in-18, 4e édit., 1855), la relation d'un voyage qu'il fit, en 1850, avec M. de Saulcy (voy. ce nom). En 1851, il fut un des fondateurs de l'*Athenæum français*, revue hebdomadaire, critique et archéologique, dont il resta jusqu'en 1856 un des collaborateurs assidus. Il a encore publié : *une Nuit dans la cité de Londres* (1854, in-32; 2e édit., 1856); *Six semaines dans l'île de Sardaigne* (1855, in-12).

M. Édouard Delessert est chevalier de la Légion d'honneur et de divers ordres étrangers.

DELESTRE-POIRSON (Charles-Gaspard Poirson, dit), vaudevilliste français, ancien directeur de théâtre, né à Paris, le 22 août 1790, et fils du géographe Poirson, se fit remarquer, en 1810, par une *Ode sur le mariage de l'Empereur*, et travailla aussitôt pour le théâtre, en société avec MM. Mélesville, Meilheurat, H. Dupin, Dumersan, en faisant précéder son nom de celui de sa mère. En 1820, lors de la création du Gymnase dramatique, dont le privilége, assez restreint, venait d'être accordé à M. de La Roserie, il fut d'abord, avec M. Gerfbeer, administrateur, et prit, au bout de quelques mois la direction, qu'il garda jusqu'en octobre 1844. Dans cet intervalle, il avait obtenu pour le Gymnase le droit d'agrandir son répertoire, le titre de *Théâtre de Madame* avec le patronage de la duchesse de Berri, favorisé les débuts d'artistes telles que Mlles Léontine Fay, Vertpré, Déjazet, Rachel, et donné enfin l'exemple d'une longue prospérité. Mais, en 1842, à la suite de vifs démêlés avec la Commission des auteurs dramatiques, il vit son théâtre frappé par elle d'une sorte d'interdit, soutint la lutte près de quinze mois, avec le concours de quelques auteurs, et finit par abdiquer entre les mains de M. Lemoine-Montigny.

Outre sa collaboration à un grand nombre de comédies et vaudevilles, M. Delestre a souvent travaillé au remaniement des pièces qu'il admettait comme directeur. Il a eu une grande part à l'*Adresse à MM. les membres de la Chambre des Députés*, et aux *Observations sur le projet de loi concernant les théâtres* (1835, in-4). Il était, sous le gouvernement de Juillet, un des membres actifs du parti de l'opposition. Il a été décoré en novembre 1826. M. Delestre-Poirson est le frère de l'historien, M. Auguste Poirson (voy. ce nom).

DELEUIL (Louis-Joseph), opticien français, né vers 1805, s'est distingué par le soin qu'il apporte à l'établissement de certains appareils de précision, notamment des machines pneumatiques, des baromètres, des cathétomètres et des balances. On cite, comme un chef-d'œuvre d'exécution, la grande balance qu'il a construite pour le Conservatoire des arts et métiers, et qui est sensible à l'addition d'un milligramme dans un des plateaux, même lorsque ces plateaux contiennent des poids de dix kilogrammes chacun. Depuis quelques années, il s'est associé son fils, ingénieur habile et instruit, avec lequel il a présenté à l'Académie des sciences un modèle de paratonnerre à pointe de cuivre rouge, moins coûteux et d'une exécution plus facile que celui à pointe de platine. M. Deleuil a été décoré en novembre 1851.

DELFOSSE (Noël-Joseph-Auguste), homme politique belge, né vers 1810, à Liége, se fit d'abord connaître comme avocat dans sa ville natale. Élu représentant, en 1840, malgré l'opposition du clergé, il a fait constamment partie de la Chambre, où il siége sur les bancs de la gauche. Il défendit, contre le ministère Nothomb, les libertés communales et les droits de l'autorité civile dans la question de l'instruction primaire. On cite ses luttes oratoires contre le cabinet catholique, en 1845. L'année suivante, il faillit arriver au ministère avec les libéraux. Sous le cabinet Rogier et Frère-Orban, il fut élu vice-président de l'Assemblée (11 novembre 1847). Durant la crise de 1848, il manifesta hautement son dévouement à la monarchie constitutionnelle et, rendant hommage aux grands principes de liberté et d'égalité, naturalisés dans son pays, il prononça ces mots remarquables : « On a dit que les idées de la révolution française feraient le tour du monde. Je dirai que, pour faire le tour du monde, elles n'ont pas besoin de passer par la Belgique ». Le 26 octobre 1852, il fut élu président de la Chambre, et il conserva ce poste jusqu'à l'avénement du ministère de Decker, contre lequel il protesta par sa démission (avril 1855). Depuis lors, il n'a point cessé de combattre la politique d'un ministère qui obéissait trop docilement au parti clérical et il a repoussé notamment avec beaucoup d'énergie la loi des couvents, dont la discussion a produit, en 1857, un violent conflit entre les catholiques et les libéraux.

DELHASSE (Félix-Joseph), littérateur belge, né à Spa, le 5 janvier 1809, collabora, de 1835 à 1839, au *Libéral* et au *Radical*, journaux politiques de Bruxelles. La plupart de ses écrits sont anonymes ou pseudonymes; nous rappellerons :

Digitized by Google

Annuaire dramatique (Bruxelles, 9 vol. in-12), publié de 1839 à 1847 et renfermant, sous une forme attrayante, tout ce qui est relatif au théâtre belge; *les Bords de l'Amblève* (Liége, 1853, in-8), promenades pittoresques rédigées avec M. Thoré; *Souvenirs d'un vieux bourgeois de Spa* (1854, in-8), et des brochures politiques. Cet auteur a eu une part très-active à la rédaction des *Supercheries littéraires* de M. Quérard, ainsi qu'à l'ouvrage posthume de son frère sur *Spa, son histoire et ses eaux* (1851).

DELISLE (Léopold-Victor), paléographe et historien français, né à Valognes (Manche), en 1826, fut admis, en 1847, à l'École des chartes, dont il fut un des élèves les plus distingués. Il a donné, dans la *Bibliothèque* de cette École, plusieurs mémoires importants, notamment des *Recherches sur les revenus publics en Normandie au* XII*e siècle*, et sur les *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts*, deux mémoires qui obtinrent de l'Institut la 2e médaille d'or au concours des antiquités nationales de 1849. La Société des sciences, lettres et arts du département de l'Eure ayant mis au concours, en 1846, cette question : *Rechercher la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge*, M. Delisle obtint le prix. Son travail, entièrement fondé sur l'étude des textes manuscrits, et que la Société qui l'avait couronné fit imprimer en 1851, fut jugé assez remarquable par l'Académie des inscriptions pour qu'elle lui décernât, en 1851 et en 1852, le prix Gobert de 9000 francs. En 1853, l'auteur fut nommé employé au département des manuscrits à la Bibliothèque impériale et élu, en 1855, membre de la Société des antiquaires de France. Continuant de se livrer avec ardeur à l'étude de notre histoire nationale, spécialement pendant les XII*e* et XIII*e* siècles, il a publié plusieurs mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de Normandie dont il est membre.

DE L'ISLE ET DUDLEY (Philippe SYDNEY FOULIS, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1828, à Londres, est fils d'un baronnet élevé en 1835 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Sydney, il servit quelque temps aux gardes à cheval et prit, en 1851, la place de son père à la Chambre des Lords. De son mariage avec la fille de sir W. Foulis (1850) il a trois enfants, dont l'aîné, Sydney FOULIS, est né en 1853 à Londres.

DELITZSCH (François), philologue et théologien protestant allemand, né le 23 février 1813, à Leipsick, y étudia à la fois la théologie et les langues orientales, obtint le titre d'agrégé, et tout en se livrant à l'enseignement, se fit connaître par quelques publications sur la littérature hébraïque, une *Histoire de la poésie judaïque* (Geschichte der jüdischen Poesie, Leipsick, 1836), une traduction en hébreu de la tragi-comédie pastorale, *Il pastor fido*, de Guarini (Migdal Oz, Ibid., 1837); *Jesurum. Isagoge in grammaticam et lexicographicam hebraicæ* (Ibid., 1838); et *Documents pour servir à l'étude de la scolastique des juifs et des mahométans au moyen âge* (Beiträge zur mittelalterlichen Scholastik unter Juden und Moslemen, Ibid., 1841), contenant plusieurs manuscrits curieux de scolastique judaïque, inédits jusqu'alors. En 1846, il se rendit à Rostock, où il fut pendant quatre ans professeur ordinaire. Il occupa, en 1850, une chaire de théologie à l'université d'Erlangen.

Nous citerons encore de M. Delitzsch, entre autres ouvrages d'exégèse ou de théologie, des commentaires sur *Habacuc* (Leipsick, 1843), sur le *Cantique des cantiques* (Hohelied, Ibid., 1851); sur la *Genèse* (1852, 2e édition augmentée et corrigée, 1853); *Recherches sur l'origine des évangiles canoniques*, etc. (Untersuchungen über Entstehung der kanonischen Evangelien, Ibid., 1853); *Trésor de sentences rimées et poésies spirituelles* (Schatzkaestlein geistlicher Sinngedichte und Reimsprüche, Dresde, 1842); *Quatre livres de l'Église* (Vier Bücher von der Kirche, Ibid., 1847); *de la Maison de Dieu, ou de l'Église* (Vom Hause Gottes oder der Kirche, Ibid., 1848); *Système de psychologie biblique*, etc. (Leipsick, 1855). Il a collaboré à deux ouvrages du savant théologien Ch. P. Caspari (voy. ce nom).

DELMAS (Gaëtan), publiciste français, a été secrétaire de l'un des derniers ministres de Louis-Philippe. Après avoir collaboré aux *Français peints par eux-mêmes* et à la *Revue du* XIX*e siècle*, dont il était un des rédacteurs habituels, il a donné, pendant l'année 1848, sous divers pseudonymes, plusieurs publications qui intéressent vivement l'histoire contemporaine : *les Journaux rouges* (1848, in-18), histoire critique de la presse démocratique depuis le 24 février; *les Affiches rouges* (1851), reproduction exacte de toutes les affiches ultra-républicaines placardées sur les murs de Paris; *les Bulletins de la République* (1848), collection complète; *le Citoyen Proudhon*, exposé de ses doctrines, etc.

DELORD (Taxile), journaliste et littérateur français, né à Avignon, le 25 novembre 1815, fut élevé dans la religion protestante. Il fit ses études à Marseille de 1830 à 1834, et écrivit dans *le Sémaphore* avec toute la jeunesse lettrée de la ville. En 1837, il vint à Paris, entra à la rédaction du *Vert-Vert*, et fut chargé du feuilleton littéraire du *Messager*. En 1842, il devint rédacteur en chef du *Charivari*, quitta cette place pendant quelque temps, et la reprit en 1848. C'est à la surtout qu'il s'est fait connaître par la verve comique et la portée de ses articles, par l'élégance et la correction de son style.

On doit à M. T. Delord : *Physiologie de la Parisienne* (1851), et une pièce de théâtre : *la Fin de la comédie*, jouée à l'Odéon en 1854. Il a inséré dans *les Français peints par eux-mêmes* les types du *Provençal*, du *Chicard*, du *Millionnaire*, de *la Femme sans nom*, etc.; collaboré à la *Revue critique*, à l'*Histoire des villes de France*, au texte des *Fleurs animées* de Grandville, et donné des articles à un grand nombre de journaux, *le Prisme*, *le Courrier*, *le Peuple*, etc. Il fait actuellement au *Siècle* des comptes rendus de littérature.

DELORME (Pierre-Claude-François), peintre français, né à Paris, en 1783, fut élève de Girodet et suivit les traditions classiques de l'Empire. Il exposa, pour son début au Salon de 1810, une grande toile, *la Mort d'Abel*. Cet artiste a beaucoup travaillé depuis; nous signalerons au nombre de ses productions principales : *la Mort de Héro et Léandre* (1814); *la Résurrection de la fille de Jaïre* (1817), à l'église de Saint-Roch; *Jésus apparaissant dans les limbes* (1819), à Notre-Dame; *Céphale enlevé par l'Aurore* (1822), qui figure au musée du Luxembourg; *Ève cueillant le fruit défendu* (1834); *la Madeleine au tombeau du Christ* (1835); *Translation de la sainte maison de Lorette par les anges* (1840), grande peinture qui décore la coupole de Notre-Dame-de-Lorette; *le Repos en Égypte* (1850); enfin la chapelle de la Vierge à l'église de Saint-Gervais (1847). Cet artiste, qui a reçu plusieurs médailles, a été décoré en juin 1841.

Digitized by Google

DELOUCHE [de la Manche], ancien représentant du peuple français, né à Avranches, en 1800, fit ses études au collége de sa ville natale et au collége royal de Rennes. Reçu avocat vers 1825, il s'inscrivit d'abord au barreau de Caen, puis s'établit à Avranches, où il fit preuve de talent. Très-hostile à la Restauration, il resta après la révolution de Juillet dans les rangs de l'opposition libérale. En 1848, il fut chargé, en qualité de républicain de la veille, de présider la Commission administrative d'Avranches, et nommé représentant du peuple, le onzième sur quinze, par 55 577 voix. Membre du Comité de législation, il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DELPECH (Auguste), médecin français, de la famille du médecin de ce nom dont la mort tragique en 1832 fit tant de bruit, né vers 1820, fit ses études spéciales à Paris et devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu. Reçu docteur en 1846, il concourut l'année suivante pour l'agrégation et fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux. On a de lui : *des Spasmes musculaires idiopathiques et de la paralysie nerveuse essentielle* (1846, in-4); *de la Fièvre* (1847, in-4); *de la Nomenclature des maladies* (1843, in-4). — Son père, M. Blaise-Marguerite Delpech, né en 1787, est docteur depuis 1816 et inspecteur d'un établissement d'eaux minérales.

DELSARTE (François), musicien français, né vers 1805, s'est fait un nom à la fois comme chanteur et comme professeur de chant. Il a compté parmi ses élèves un certain nombre de célébrités dramatiques et la plupart des amateurs aristocratiques qui se produisent aujourd'hui dans les salons. Comme chanteur, il choisit de préférence la musique ancienne, et excelle à interpréter les récitatifs par la déclamation musicale. Il a écrit quelques romances, et réuni, sous le titre d'*Archives de chant*, des cahiers de musique historique du VIe au XVIIe siècle.

DELTON (Étienne-Albert), architecte français, né à Paris, le 3 mai 1806, étudia l'architecture sous M. Delannoy, et suivit, en 1824, les cours de l'École des beaux-arts. Ses études terminées, il exécuta divers travaux particuliers jusqu'en 1850, époque à laquelle il fut chargé de la restauration de l'hôtel de ville d'Orléans, qui lui fit le plus grand honneur. Attaché, vers le même temps, à la Commission des monuments historiques, il a relevé pour elle des morceaux d'architecture gothique, dont les *Dessins* ont figuré au Salon de 1852 et à l'Exposition universelle de 1855, et lui ont valu à la première de ces expositions une 3e médaille, et à la seconde une mention.

DELVIGNE (Henri-Gustave), inventeur français, né vers 1798, entra jeune au service, qu'il quitta avec le grade de lieutenant. Frappé, dans le cours de sa carrière militaire, du peu de justesse que comportent la plupart des armes en usage, il étudia particulièrement la carabine, alors abandonnée comme arme de guerre; il donna en 1827 la nouvelle carabine qui prit aussitôt son nom. L'invention consistait principalement dans le *forcement de la balle*, au moyen d'une *chambre* qui fut ensuite supprimée par le général Thouvenin. Plusieurs corps d'élite, notamment les chasseurs de Vincennes ou tirailleurs d'Afrique, furent munis de l'arme nouvelle. M. Delvigne a produit depuis des balles-obus, des balles cylindro-coniques, des canons doubles rotatifs de fer forgé à rubans, des carabines rayées, des obusiers portatifs, des mousquetons de cavalerie, etc., et plus récemment, dans un autre genre d'invention, un porte-amarre de sauvetage. Ces divers engins, qui ont figuré aux expositions industrielles, depuis celle de 1834, ont valu à leur auteur une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or, en 1844 et 1849, et la décoration en décembre 1830.

DELZONS (Jean-François-Amédée), ancien représentant du peuple français, est né à Aurillac (Cantal), le 26 janvier 1808. Avocat au barreau de sa ville natale, il appartenait sous le règne de Louis-Philippe à l'opposition constitutionnelle, et avait été élu par l'influence de la gauche conseiller général du département du Cantal. En 1848, il fut pendant quelque temps maire provisoire d'Aurillac. Recommandé par le souvenir de son oncle, le général Delzons, mort dans la campagne de Russie, et par les relations qui l'unissaient lui-même au parti radical avant la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le premier de la liste, par 25 000 voix. Membre du Comité de l'intérieur, il vota avec la gauche dans les questions purement politiques, et adopta l'ensemble de la Constitution : mais il soutint avec la droite toutes les mesures d'ordre et de répression. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

DEMANTE (Antoine-Marie), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 26 septembre 1789. A vingt ans, il se fit recevoir avocat; mais, en 1819, à la suite d'un concours, il devint professeur suppléant à l'École de droit de Paris, et, en 1821, la plupart des cours ayant été doublés, il obtint l'une des chaires de code civil de nouvelle création. Après la révolution de 1848, le département de l'Eure l'envoya à l'Assemblée constituante, où il se plaça dans les rangs du parti modéré. Il prit part à des discussions importantes, notamment à celle du projet de constitution. Il fut aussi membre de l'Assemblée législative, et fit, sur le désaveu de paternité en cas de séparation de corps, une proposition qui eut pour résultat la loi du 6 décembre 1850. Il fut président de la Commission de la réforme hypothécaire, et chargé du rapport sur les propositions relatives à la suppression de la mort civile.

M. Demante a publié : *Programme du cours de droit civil français fait à la Faculté de Paris* (1830, 3 vol. in-8; 3e édit., 1840); *Cours analytique du Code civil* (1849, t. I et II, in-8); l'ouvrage complet aura environ neuf volumes. Il a concouru en outre à la rédaction de plusieurs recueils de jurisprudence. — Il est mort à Paris, le 29 décembre 1856.

DEMANTE (Auguste-Gabriel), jurisconsulte français, fils du précédent, est né à Paris, le 3 mars 1821. Professeur suppléant à la Faculté de droit de Toulouse depuis 1850, il a été nommé, en 1856, professeur titulaire de droit romain. Il est membre de l'Académie de législation de cette ville. On a de lui : *Questions et exercices élémentaires sur les examens de droit* (1850, in-18); *de la Loi et de la jurisprudence en matière de donations déguisées* (1855, in-8), travail qui a d'abord paru dans le recueil de l'Académie de législation de Toulouse. M. Demante est collaborateur de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

DEMARÇAY (Horace), ancien député français

Digitized by Google

et représentant du peuple, né à Paris en 1812, est le fils aîné du général Demarçay, qui fut, pendant vingt-sept ans, député de la Vienne, et siégea constamment à l'extrême gauche. Élevé dans la religion protestante, il fit ses études dans une université d'Allemagne, et s'appliqua surtout aux sciences naturelles. Élu deux fois député dans les Deux-Sèvres, il fit partie de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, nommé représentant dans le même département, le sixième sur huit, il vota avec le parti modéré. Après la discussion de la Constitution, il cessa de paraître à l'Assemblée, et, le 16 janvier 1849, donna sa démission. Depuis lors, il est resté étranger aux affaires publiques.

DE MAULEY (Charles-Frederick-Ashley-Cooper Ponsonby, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1815, est le fils de William-Francis-Spencer Ponsonby, mort en 1855, longtemps député du bourg de Poole et du comté de Dorset, et élevé à la pairie en 1838, avec le titre de baron de Mauley, pour les services rendus par lui à la politique libérale. Il succéda à son père, comme député du bourg de Poole, de 1837 à 1847; représenta Dungarvan en 1851 et 1852, et hérita de la pairie en 1855. Ses opinions sont libérales. Il a épousé, en 1838, une fille du 4e comte de Bessborough, sa cousine.

DEMBINSKI (Henri), général polonais, né dans le palatinat de Cracovie, le 16 janvier 1791, suivit de bonne heure l'exemple de son père, Ignace Dembinski, député à la diète de Pologne, qui, pendant la révolution, avait montré beaucoup d'ardeur pour la cause de l'indépendance nationale. Il passa deux années à Vienne dans l'école des ingénieurs; mais il refusa le brevet d'officier autrichien, et s'engagea, en 1809, comme simple soldat, dans l'armée nationale du grand-duché de Varsovie. Il fit avec les Français la campagne de 1812, fut nommé capitaine par Napoléon sur le champ de bataille de Smolensk, se distingua à Leipsick, et suivit à Paris le général Wielohorwski. Après la chute de l'Empire, il retourna en Pologne, et se retira dans ses terres. Élu député en 1825, il s'associa, pendant cinq ans, aux efforts de l'opposition nationale.

La révolution du 29 novembre 1830 le rappela sous les armes. Il servit d'abord dans un régiment qui se forma dans le palatinat de Cracovie. Quand il eut amené à Varsovie ses troupes improvisées, il reçut du généralissime Skrzynecki le commandement d'une brigade de cavalerie, qui prit une part importante à la bataille de Kuflew contre le feld-maréchal Diebitsch. Il leur livra bientôt après un combat meurtrier sur les bords du Narew. Puis il fut attaché au corps du général Gielgud, et fit toute la campagne de Lithuanie. Lorsqu'il vit son chef décidé à passer sur le territoire prussien, il refusa de le suivre, et entreprit de ramener toute sa division à Varsovie en traversant toutes les lignes des Russes. Son arrivée excita dans la capitale des transports d'enthousiasme, et la diète déclara que Dembinski et ses compagnons avaient bien mérité de la patrie. Il fut aussitôt appelé à remplacer Skrzynecki dans le commandement de l'armée nationale; mais, en essayant de prendre la dictature, il perdit sa popularité et tomba du pouvoir au bout de quelques jours.

Après la reddition de Varsovie, le général Dembinski se réfugia en Prusse avec les débris du corps de Bybinski. De là il se rendit en France, où il publia ses *Mémoires sur la campagne de Lithuanie* (Strasbourg, 1832, in-8.) A la même époque parut à Leipsick un ouvrage écrit en allemand sous sa dictée : *Ma campagne de Lithuanie et ma retraite de Kurszany à Varsovie*. En 1833, il partit pour l'Égypte et resta quelque temps au service de Méhémet-Ali. De retour en France en 1835, il se montra toujours fidèle à la cause de l'indépendance, mais il se tint en dehors des entreprises tentées par les démocrates polonais. En 1837, il fit paraître un écrit en langue polonaise, intitulé : *Rzut oka na ostatnie wypadki rewolucyi polskiey* (Paris, in-8).

A la suite de la révolution de Février, il quitta la France, et assista aux congrès slaves tenus à Breslau et à Prague. De là il se rendit en Hongrie, et mit son épée au service du gouvernement magyare, menacé par l'armée de Windischgraëtz. Le 5 février 1848, il reçut de Kossuth le commandement en chef de toutes les troupes insurrectionnelles. Il dressa un nouveau plan de campagne, mais il ne put obtenir l'obéissance de Gœrgey, dont l'arrivée tardive causa la perte de la bataille de Kapolna (26-28 février 1849). Forcé d'opérer sa retraite derrière la Theiss, Dembinski déposa ses pouvoirs aux mains de Vetter, qui les transmit à Gœrgey. Il resta deux mois à Debreczin, aida de ses conseils le gouvernement révolutionnaire qui venait de rompre définitivement avec l'Autriche. Il insistait sur la nécessité d'unir la cause de la Hongrie à celle de la Pologne, et proposait une expédition en Gallicie. Son plan ayant été rejeté, il refusa le commandement de l'armée hongroise du nord. Mais, à l'approche des Russes, il accepta les fonctions de quartier-maître général sous les ordres de Messaros, appelé au commandement en chef en remplacement de Gœrgey (2 juillet 1849). Il dirigea la retraite de l'armée vers Szegedin, où le gouvernement s'était réfugié. Vaincu à Szœreg (5 août), il marcha sur Temesvar, et, sous les murs de cette ville, livra sans succès aux Austro-Russes un dernier combat. La démission de Kossuth et la capitulation signée par Gœrgey à Vilagos (13 août), l'empêchèrent de continuer cette lutte désespérée. Il suivit sur le territoire turc tous les principaux chefs de la révolution, parvint à Widdin, puis à Schumla, et se fit réclamer par l'ambassade de France comme nationalisé français. Depuis 1850, il vit à Paris, et s'occupe, dit-on, de rédiger ses mémoires sur cette guerre de Hongrie dont il a été un des chefs les plus honorables.

DEMETZ (Frédéric-Auguste), philanthrope français, ancien magistrat, né le 12 mai 1796, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville, et y fit son stage. Il fut nommé, le 12 mai 1821, le jour même où il avait vingt-cinq ans, juge suppléant au tribunal, et devint successivement juge d'instruction, vice-président de chambre de police correctionnelle, et enfin, en 1832, conseiller à la Cour. En 1836, il fut envoyé avec l'architecte A. Blouet, aux États-Unis, pour faire, après MM. de Tocqueville et de Beaumont (voyez ces noms), de nouvelles études sur le système pénitentiaire. En 1840, M. Demetz prit sa retraite, avec le titre de conseiller honoraire, pour se conserver tout entier à l'œuvre philanthropique à laquelle il a attaché son nom.

Le 22 janvier, avec le concours d'un ancien condisciple, M. de Bretignières de Courteilles, auteur d'un livre sur les prisons, mort en 1854, il fonda, près de Tours (Indre-et-Loire), la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Le but de cette institution, soutenue par la Société paternelle, était de régénérer, par une éducation spéciale, les jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement, et jusqu'alors confondus dans les prisons avec tous les condamnés. Dès l'année précédente, M. Demetz avait établi, au

Digitized by Google

même lieu, une école de contre-maîtres pour se préparer un personnel capable et dévoué. Il construisit d'abord une maison pour dix enfants de la maison centrale de Fontevrault; le nombre en fut porté au bout de l'année à 300, et il y a longtemps qu'il dépasse celui de 600. Par des démarches incessantes, le fondateur s'assura le concours de l'administration, et celui des conseils généraux et des jurys de toutes les Cours d'assises. La colonie de Mettray, qui présente une organisation pédagogique admirable, reçoit des visiteurs de toute l'Europe; elle est surtout populaire en Angleterre, où lord Brougham disait en plein Parlement que « Mettray suffisait à l'orgueil de la France. » M. Demetz compléta l'œuvre de la colonie par le patronage, et, aujourd'hui, près de 2 000 enfants sortis de ses mains, sont suivis dans la vie avec une sollicitude paternelle. Un assez grand nombre de colonies agricoles ont été fondées sur le même modèle, dans toute la France et à l'étranger. M. Demetz a en outre rattaché à Mettray une institution de correction paternelle à l'usage des familles aisées, et qui, dans sa pensée, formera plus tard un établissement spécial. Il a été décoré le 8 juin 1837.

M. Demetz a publié : *Projet d'établissement d'une maison de refuge pour les prévenus acquittés à leur sortie de prison* (1836), la première œuvre d'assistance et de réparation qu'il ait songé à réaliser; *Lettre sur le système pénitencier adressée au conseil général de la Seine* (1838, in-8), résumé concis des considérations en faveur du système cellulaire; *Rapports à M. le comte de Montalivet sur les pénitenciers des États-Unis* (Impr. royale, 1839, in-folio, 45 planches); une série de *Rapports* annuels à la Société paternelle sur l'état et le développement de Mettray; etc.

DEMÉZANGE (Régis-Auguste-Casimir), ancien représentant du peuple français, né à Mortain (Manche), le 21 juillet 1800, fut reçu avocat en 1825, et s'établit dans sa ville natale, où il devint un membre influent du Comité électoral formé par l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut nommé procureur du roi près le tribunal civil de Mortain, dont il obtint la présidence au bout de quelques semaines. Il montra néanmoins son indépendance en combattant la politique adoptée par Louis-Philippe. Le parti radical le fit entrer, en 1842, au conseil général de la Manche, et opposa sa candidature à celle du député ministériel, M. Legrand. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur quinze, par près de 50 000 voix. Partisan du système politique en vigueur aux États-Unis de l'Amérique du Nord, il suivit les inspirations de M. Alexis de Tocqueville et vota avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de Louis-Napoléon, et ne fut point réélu à la Législative. Il reprit à Mortain la présidence du tribunal.

DEMIANS (Auguste), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Nîmes (Gard), le 1er juin 1814, entra, en 1838, dans la magistrature et fut nommé successivement substitut au Vigan, à Alais et à Nîmes. Son avancement fut entravé par l'indépendance de son caractère et par ses relations avec *le National*, dont il était le correspondant. Il eût surtout à lutter contre l'influence des parents de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Nîmes. Chef du parti catholique républicain dans le département du Gard, il remplit le rôle de conciliateur dans les dissensions religieuses qui firent mettre Nîmes en état de siége. Le gouvernement provisoire le chargea également de pacifier le département de l'Hérault, où les élections avaient amené des querelles entre les protestants et les catholiques. Il fut élu représentant dans le Gard le cinquième sur dix, par 52 740 suffrages. Membre du Comité de la justice, ce fut lui qui proposa de soumettre la Constitution à la sanction du peuple. Il vota plusieurs fois avec le parti démocratique modéré, mais s'abstint dans la plupart des questions importantes. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et alla s'inscrire au barreau de Nîmes.

DEMIDOFF DE SAN-DANATO (Anatole, comte), né à Florence, vers 1810, est le fils du comte Nicolas Demidoff, célèbre par ses campagnes, son goût pour les arts et sa prodigieuse fortune. Quant à lui, il doit la célébrité dont il jouit à son tour, même parmi le peuple, à ses prodigalités de grand seigneur, à une publication riche et luxueuse, enfin à son mariage, en 1841, avec la princesse Mathilde de Montfort, fille de Jérôme Bonaparte et de la feue princesse Catherine de Würtemberg. A défaut de dot, la princesse Mathilde lui apportait une alliance à la mode de Bretagne avec le gendre de l'empereur de Russie et l'éclat d'un grand nom. Mais, ayant pris avec elle l'engagement de faire élever dans la religion catholique les enfants qui naîtraient de leur union, le comte se vit privé par l'empereur Nicolas, chef de la religion grecque, de son titre de chambellan, et dut même venir donner des explications à Saint-Pétersbourg. Elles satisfirent l'empereur. Des différences de caractère amenèrent, en 1845, la rupture par consentement mutuel d'un mariage resté stérile. L'empereur de Russie exigea que le comte Demidoff fît à sa femme une rente annuelle de 200 000 roubles.

Le principal titre littéraire du comte Demidoff est un *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, en société avec MM. Sainson et Duponceau (Paris, 1839). Il a aussi fondé un prix annuel de 5000 roubles à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Des constructions d'utilité publique, des établissements de bienfaisance, témoignent de sa grande fortune et de sa philanthropie.

DEMME (Guillaume-Louis), jurisconsulte allemand, né à Mulhouse, le 20 mars 1801, et fils de Hermann-Christophe-Gottfried Demme, l'un des chansonniers les plus populaires de l'Allemagne, étudia le droit à Leipsick et à Iéna, fut reçu avocat à Altenbourg, en 1826, et docteur à Tubingue, en 1834. Il s'est fait connaître par deux travaux très-importants, la continuation des *Annales de l'administration de la justice criminelle en Allemagne et à l'étranger*, de Ritzig (Annalen für deutsche und auslaendische criminal Rechtspflege, 1837-1845); et son *Livre des crimes* (Buch der Verbrechen; Leipsick, 1851, 4 volumes).

Son frère puîné M. Hermann Demme, est professeur de médecine à l'université de Berne.

DEMOGEOT (Jacques-Claude), littérateur français, né à Paris le 5 juillet 1808, fit de bonnes études au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, auquel il resta attaché comme professeur, de 1826 à 1828. Il entra ensuite dans l'Université, professa successivement aux collèges de Beauvais, Rennes, Bordeaux et Lyon, et fut appelé, en 1843, à Paris, comme professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis. M. Demogeot, qui avait suppléé à la Faculté des lettres de Lyon, MM. Quinet et Eichoff, a également suppléé, à Paris, MM. Ozanam (1846) et D. Nisard (1857). Il a été décoré en mai 1849.

Digitized by Google

On a de lui : *Étude sur Ausone*, thèse pour le doctorat : *Étude sur Pline le Jeune*, en tête d'une édition des *Lettres* de cet auteur (1845-1850) ; *Histoire du collége de Lyon*, dans *Lyon ancien et moderne* (1840) ; *Roméo et Juliette, Étude sur Shakspeare* (1852), drame ; *les Lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle* (1856), couronné au premier concours institué par la Société des gens de lettres ; *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours* (1857), résumé brillant et complet de toute notre histoire littéraire ; *la Critique et les critiques de la France*, suivi de *Paris nouveau*, poème (même année) ; enfin des articles de critique historique et littéraire dans *la Revue du Lyonnais*, *le Journal* et *la Revue de l'Instruction publique*, et *la Revue des Deux-Mondes*.

DEMOLIÈRE (Hippolyte-Jules), plus connu sous le nom de MOLÈRI, auteur dramatique et homme de lettres français, né à Nantes le 3 août 1802, manifesta, de bonne heure, un goût très-prononcé pour la littérature et, à 17 ans, fit jouer avec quelque succès une comédie en vers. Après ce début, il alla étudier le droit à Rennes, puis la médecine à Paris, et ce ne fut que longtemps plus tard, vers 1837, qu'il reprit la plume en déguisant son nom sous un anagramme incomplet. Après la révolution de 1848, il fut un des secrétaires du gouvernement provisoire à l'hôtel de ville et fut attaché ensuite au secrétariat de la présidence, sous l'administration du général Cavaignac.

M. Demolière a publié, dans les journaux, des feuilletons qui lui ont valu, sous son pseudonyme, une réputation de conteur spirituel, et il a donné au théâtre une vingtaine de pièces dont plusieurs ont eu du succès, entre autres : *la Famille Renneville* (1843) ; *Tôt ou tard* (1843) ; *le Gendre d'un millionnaire*, comédie en 5 actes (Théâtre-Français, 1845) ; toutes trois en collaboration avec M. Léonce Laurencot ; *la Famille* (1849) ; *la tante Ursule* (1852), etc. Parmi ses romans, les plus connus sont : *le Marquis de Montclar* (1851) ; *Iambo*, dans l'*Écho des Feuilletons*, (1848) ; *Petits drames bourgeois*, recueil de ses nouvelles (1856), etc. Il est l'auteur des *Guides-itinéraires de Paris à Strasbourg* (1854, 2e édit. 1855) ; *de Paris à Corbeil et à Orléans* (1854), qui font partie de *la Bibliothèque des Chemins de fer*.

DEMOLOMBE (Jean-Charles-Florent), jurisconsulte français, né à la Fère (Aisne), le 22 juillet 1804, étudia le droit à Paris, où il fut reçu docteur le 2 août 1826. L'année suivante il obtint, par concours et avec dispense d'âge, la place de professeur suppléant à la Faculté de Caen, puis, en 1831, également au concours et avant l'âge, la chaire de Code civil à la même Faculté, dont il est le doyen depuis 1853. Inscrit en même temps au barreau de la ville, il a été élu deux fois bâtonnier. M. Demolombe a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1846.

Ce savant et laborieux professeur publie, sous le titre de *Cours de Code Napoléon* (1845-1857, t. I-XV, in-8), un des plus importants commentaires dont notre législation civile a été l'objet. Les huit premiers volumes de cette publication sont une suite de traités sur l'état des personnes, et forment un ensemble complet. La seconde partie comprend jusqu'à présent : *Distinctions des biens, propriété* (1856, 2 vol. in-8) ; *Traité des servitudes et services fonciers* (1856, 2 vol. in-8) ; *Traité des successions* (1857, 2 vol. in-8).

DEMORTREUX (Pierre-Thomas-Frédéric), ancien représentant du peuple, né à Lisieux (Calvados), le 29 novembre 1798, se fit recevoir licencié en droit en 1822. Connu par son ardent libéralisme et son hostilité au gouvernement des Bourbons, il fut après la révolution de 1830, appelé à la présidence du tribunal civil de Lisieux. Il ne cessa point de professer les doctrines démocratiques, s'opposa constamment à la candidature de M. Guizot, auquel le collége électoral de Lisieux était en quelque sorte inféodé, et, dans les réunions préparatoires, reprocha publiquement au ministre les errements de sa politique. Élu conseiller général du Calvados, il réclama hautement des réformes toujours ajournées. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lisieux. Candidat démocrate, dans le Calvados, il fut envoyé à l'Assemblée nationale, le septième sur douze par 70 490 voix, fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant contre les agitateurs socialistes le gouvernement du général Cavaignac. Partisan d'une Chambre unique et de la présidence révocable, il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il ne se sépara plus de l'extrême gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et alla reprendre à Lisieux, son siége de président au tribunal de première instance dont il est aujourd'hui président honoraire.

DENAIN (Léontine-Pauline-Élisa-Désirée Mesnage, dite), actrice française, née à Paris, en décembre 1823, fut élève du Conservatoire, où elle obtint le prix de comédie en 1840, parut d'abord sur le théâtre de l'hôtel Castellane, et débuta à la Comédie-Française au mois de juin de la même année. Reçue sociétaire en septembre 1845, elle quitta brusquement la scène au commencement de 1856, à l'expiration des dix ans de service qui lui donnaient droit au titre de sociétaire retirée. Elle tenait avec élégance et distinction les rôles de coquettes et d'amoureuses. Elle réussit surtout dans Elmire du *Tartufe* et dans la Délie des *Trois amours de Tibulle*, l'une de ses dernières créations.

DENBIGH (William-Basile-Percy FEILDING, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1796 à Berwick-House (comté de Salop), descend d'une ancienne famille élevée en 1620 à la pairie héréditaire, et qui prétend avoir la même origine que les comtes de Hapsbourg. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il prit à sa majorité la place de son grand-père à la Chambre des Lords, où il soutient la politique conservatrice. Pendant quelques années, il a été grand-écuyer de la feue reine douairière. De son mariage avec une fille du comte de Ducie (1822), il a neuf enfants dont l'aîné, Rodolphe-William-Basile, vicomte FEILDING, né en 1823, a été élevé à Eton et à Cambridge.

DENECOURT (C.... F....) *cicerone* français, né à Nency-le-Val-Saint-Éloi (Haute-Saône), en 1788, et fils de pauvres vignerons, entra fort jeune au service d'un aubergiste, son parent, partit comme volontaire en 1809, et fit les campagnes de Prusse et d'Espagne. Mis à la retraite, par suite de blessures, en 1812, il fut envoyé à Mayence, en qualité de lieutenant dans les douanes, et rentra au service en 1814 et 1815. Il se fit ensuite ouvrier bijoutier, puis devint concierge de caserne à Melun et à Versailles. Dans cette dernière ville il s'occupa en même temps avec succès du commerce des vins et des eaux-de-vie. Destitué, en 1832, par le maréchal Soult, il alla vivre à Fontainebleau, et consacra dès lors sa vie et la plus

Digitized by Google

grande partie de sa fortune à mettre en relief les beautés naturelles de la forêt et à les accroître. Il traça à ses frais plus de cent cinquante kilomètres d'allées et de chemins, et créa un grand nombre de promenades les plus pittoresques. En 1848, il fut question de créer pour lui un titre de « conservateur des beautés de la forêt; » mais l'attention qu'on accorda, pour la première fois, aux services rendus par cet « amant de la nature, » n'aboutit qu'au remboursement de quelques notes insignifiantes. La littérature s'est chargée d'acquitter la dette méconnue, et il a paru, en 1855, sous le titre d'*Hommage à Denecourt*, *Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, un recueil de 43 fragments, prose et vers, fournis avec empressement par l'élite des jeunes plumes contemporaines.

M. Denecourt a écrit lui-même un certain nombre de *Guides-indicateurs*, souvent réédités sous des titres légèrement modifiés : *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau* (1839); *Camp de Fontainebleau* (1839); *Description générale du château* (1842); *Promenades dans la forêt* (1844); *les Délices de Fontainebleau, carte-guide du voyageur; l'Indicateur historique et descriptif*, etc., etc. (1845). Une récente édition de ce dernier ouvrage contient une auto-biographie de l'auteur, qui doit encore publier les *Mémoires d'un sous-officier de la grande armée* (2 vol.).

DENIÈRE (N....), industriel français, né à Paris, le 17 août 1775, partit comme volontaire dans la levée de 1795, fut successivement attaché à la fabrication des armes et à l'atelier de précision de Paris, puis envoyé à Constantinople, en 1796, comme tourneur mécanicien. De retour à Paris, deux ans après, il fut d'abord ouvrier tourneur en cuivre, et commença modestement, en 1804, la fabrication des bronzes. Malgré les crises que le commerce de luxe traversa dans les années qui suivirent, il agrandit sensiblement son établissement, et fit construire, en 1838, une vaste fabrique modèle, qui comprit bientôt toutes les branches accessoires de l'industrie des bronzes, depuis la fonte jusqu'à la dorure. Les produits de cette maison, la première qui ait donné une aussi grande importance à cette industrie spéciale, tout en la maintenant dans les traditions du bon goût, ont constamment obtenu, depuis 1823, la médaille d'or, ou le rappel de cette médaille, à toutes les expositions nationales, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

M. Denière s'est en outre fait connaître par un certain nombre de *Rapports* relatifs au commerce, ou d'articles fournis à des recueils spéciaux. Il a rempli les fonctions de membre du conseil général des manufactures, de 1824 à 1829, et de juge au tribunal de commerce de la Seine, de 1833 à 1837. Décoré en 1827, il a été promu depuis au grade d'officier de la Légion d'honneur. — Son fils, qui, depuis plusieurs années, dirige seul la maison fondée par son père, a été décoré en février 1852.

DENIS (des Côtes-du-Nord), ancien représentant du peuple français, né en 1801, était armateur à Saint-Brieuc, lorsque après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le dernier sur seize, par 70 596 suffrages. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite. Pourtant il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom) et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité formée par les divers partis monarchiques, sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée.

DENIS (Alphonse), homme politique et agronome français, frère du précédent, est né à Paris, le 25 décembre 1794. Il fit ses études au lycée de Versailles, passa une année à l'École militaire de Saint-Cyr et en sortit sous-lieutenant d'infanterie (1813). Il prit part à la campagne de France et reçut la croix d'honneur à la bataille de Montereau. Mis en demi-solde à la Restauration, il chercha une distraction dans la culture des lettres et donna au théâtre *la Bague, ou l'Ami du mari*, comédie en un acte et en vers. Il était depuis longtemps livré à des travaux agricoles dans ses propriétés du Midi, lorsque après 1830 il fut nommé maire d'Hyères; de 1837 à 1848, il représenta le collége *extra muros* de Toulon à la Chambre des Députés, malgré les efforts de M. Fréd. Portalis, son concurrent; il soutint de son vote et quelquefois de sa parole le système conservateur.

M. Denis a la réputation d'un agronome fort instruit; on lui doit à Hyères l'introduction de plusieurs plantes exotiques, telles que le tef d'Abyssinie, de belles espèces d'*araucaria*, le neflier du Japon, l'élaïs de Guinée, l'acacia géant de la Nouvelle-Galles du Sud, le bambou de la Chine, etc. En 1833, il entreprit la publication des *Promenades pittoresques et statistiques dans le Var*, ouvrage in-folio qui ne fut pas achevé; la partie relative à Hyères et à ses environs a été réimprimée avec une notice médicale du docteur Bayle (1842, in-8; 3e édit., 1853). De concert avec Abel Hugo, M. Denis fonda la *Revue de l'Orient* (1843, 11 vol. in-8), recueil estimé qui a cessé de paraître depuis 1848.

DENIS (Jean-Ferdinand), voyageur et littérateur français, né à Paris, le 3 août 1798, était destiné par son père à la carrière diplomatique; l'étude des langues et le goût des voyages l'en détournèrent et il partit, en 1818, pour l'Amérique. A son retour, tout en préparant les travaux géographiques, historiques ou littéraires qui pouvaient sortir de ses notes et de ses observations, il projetait un autre voyage dans l'Orient, dont il avait aussi étudié les idiomes; mais les troubles d'Égypte et les événements de Morée lui firent restreindre son excursion à l'Espagne et au Portugal. Nommé d'abord bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, il fut attaché plus tard, comme conservateur adjoint, à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Décoré de la Légion d'honneur en mars 1839, M. F. Denis a reçu aussi diverses décorations du Portugal et du Brésil.

M. Ferdinand Denis a publié de nombreux ouvrages, dont la plupart sont le fruit de ses excursions; tels sont : *Buenos-Ayres et le Paraguay* (1823, 2 vol. in-18); *la Guyane* (1823, 2 vol. in-18); *Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane* (1825, in-18; 2e édit., 1827), traduit en portugais à Rio-Janeiro; *les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes* (1833, in-8); *le Brésil et le Portugal*, dans la collection de l'*Univers pittoresque* (1837 et 1846); *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, avec la traduction du *Tisserand de Ségovie*, drame du XVIIe siècle (1837, 2 vol. in-8), etc.

On cite ensuite de lui des romans moraux ou instructifs : *André le Voyageur* (1827, in-18), histoire d'un marin; *Ismaël-Ben-Kaïsar, ou la Découverte du nouveau monde* (1829, 3 vol. in-12); *le Brahme voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations*, (1833, in-18; 5e édit., 1854).

Digitized by Google

couronné par l'Académie française; *Luiz de Souza* (1835, 2 vol. in-18), presque complétement détruit dans un incendie; divers écrits ou brochures d'archéologie, de littérature et de variétés : *les Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie*, suivies de *Camoëns et José India* (1824); *le Menuisier de Nevers* (1842), notice sur Adam Billaut; *le Génie de la navigation* (1847); *une Fête brésilienne, célébrée à Rouen en* 1550 (1850), avec des fragments du XVIe siècle sur la théogonie des anciens peuples du Brésil, etc.; *les Sciences occultes* (1852), extrait du *moyen âge et la Renaissance*, etc.

M. Ferdinand Denis a fourni, en outre, à divers ouvrages, un certain nombre de notices, telles que : *des Manuscrits à miniatures dans leurs rapports avec la peinture moderne*, pour le *Manuel de peinture* d'Arsenne; *Tableau historique, critique et analytique des sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie portative* (1833); *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, en tête des *Proverbes* de M. Leroux de Lincy; *le Matelot Selkirk et les Caraïbes*, dans le *Gulliver*, traduit par Mme Amable Tastu; *les Tableaux chronologiques des littératures espagnole et portugaise*, dans l'*Atlas des littératures* de M. Jarry de Mancy, etc.

Il a donné, avec M. Hippol. Taunay : *le Brésil* (1821), et une *Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro* (1824); avec Sander Rang : *Fondation de la régence d'Alger, ou Histoire de Barberousse* (1837), chronique du XVIe siècle; avec MM. de Martonne et Pincon : *Nouveau manuel de la bibliographie universelle* (1857, gr. in-8, petit-texte à 3 col.), etc. On lui doit une édition diamant des *Voyages de Malouet dans les forêts de la Guyane* (1854). Il a enfin collaboré ou il collabore encore à la collection des *Chefs-d'œuvre du théâtre européen et du théâtre étranger*, aux *Revues européenne et britannique*, à celle des *Deux-Mondes*, à l'*Artiste*, à la *Corographia brasilica*, au *Journal* et aux *Annales des voyages*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Encyclopédie portative*, à la *Bibliothèque populaire*, à la *Nouvelle biographie générale*; il termine en ce moment une traduction du *Romancero espagnol* (4 vol. in-8).

DENISSEL (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Venant, près Aire (Pas-de-Calais), le 23 décembre 1818, et fils d'un brasseur, qui fut, pendant trente-quatre ans, maire de Saint-Venant, fit ses études au collége de Saint-Omer et au lycée de Douai, et vint les compléter à Paris. Après avoir dirigé divers établissements industriels et agricoles, il continua l'exploitation de la brasserie fondée par son père. Membre de plusieurs sociétés de bienfaisance, il prit part à l'administration des hospices et des salles d'asile de son arrondissement. En 1842, il sauva plusieurs personnes qui venaient de disparaître sous la glace dans les fossés de Saint-Venant. Plus tard il retira de la Lys deux baigneurs qui étaient sur le point de se noyer. Ses actes de dévouement lui méritèrent plusieurs mentions honorables et deux médailles en or. En 1848, il fut élu représentant du peuple, pour le Pas-de-Calais, le dernier sur dix-sept, par 71 000 voix. Il fit partie du Comité des travaux publics, et vota presque constamment avec la droite. Au commencement de la session, il fut victime d'une mauvaise mystification. M. Buchez, président de l'Assemblée reçut et lut publiquement une lettre ainsi conçue. « Monsieur le Président, je ne me reconnais ni le patriotisme ni le talent nécessaires pour siéger parmi les représentants du peuple, et je vous prie d'accepter ma démission. Signé : Denissel. » M. Denissel protesta, au milieu des rires de ses collègues, et la justice rechercha l'auteur sans pouvoir le découvrir. En 1849, il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit la direction de sa brasserie.

DENMAN (Thomas DENMAN 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, est fils d'un président de la Cour du banc de la reine élevé en 1834 à la pairie héréditaire. Reçu avocat vers 1830, il fut associé aux fonctions de son père, de 1822 à 1850, et lui succéda en 1854 à la Chambre haute ; c'est un partisan zélé des doctrines libérales. N'ayant point d'enfants de son mariage avec la fille du rév. Th. Roe (1829), il a pour héritier présomptif son frère puîné (voy. ci-après).

DENMAN (Joseph), marin anglais, né en 1810 à Londres, frère du précédent, entra dans la marine royale en 1823, assista à un violent combat engagé devant Candie contre des pirates turcs, et fut promu au grade de capitaine, pour s'être employé avec beaucoup d'activité à la destruction des établissements négriers de la côte d'Afrique (1841). Après avoir été, de 1848 à 1852, l'un des chambellans de la reine, il devint, en 1853, commodore d'une flottille à vapeur.

DENJOY (Jean-François-Polynice), conseiller d'État français, ancien représentant, né à Lectoure (Gers), le 16 juin 1809, étudia le droit à Paris et fut un des combattants de Juillet 1830. Reçu avocat, il demanda et obtint les fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire, les conserva deux ans (1833-1834), et donna sa démission pour se retirer à Auch, où il se mit à plaider avec un certain succès. Bientôt il chercha à rentrer de nouveau dans les fonctions publiques. En 1844, M. Duchâtel l'envoya comme sous-préfet à Loudéac; mais il le destitua en 1846, pour n'avoir pas su empêcher l'élection de M. Glais-Bizoin, candidat de l'opposition. Il rentra en grâce l'année suivante, et obtint du même ministre la sous-préfecture de Lesparre (Gironde).

En apprenant la proclamation de la République, M. Denjoy fut un des rares fonctionnaires qui remirent d'eux-mêmes leur démission au gouvernement provisoire. Cet acte d'indépendance rendit sa candidature populaire dans le département qui l'envoya siéger à la Constituante, le septième sur quinze, et l'année suivante à la Législative. Dans ces deux assemblées, M. Denjoy, que sa vivacité méridionale a signalé parmi les membres les plus impatients de l'extrême droite, témoigna hautement son aversion pour la République et ses sympathies pour la dynastie déchue. Il a été l'un des membres les plus ardents du Comité de la rue de Poitiers. Rallié à la politique de l'Élysée, il a accepté, après le 2 décembre, une place au conseil d'État, dans la section de l'intérieur. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

DENNE-BARON (René-Dieudonné), littérateur et musicien français, est né à Paris, le 1er novembre 1804. Fils du poëte de ce nom mort en 1854, il suivit son goût pour la musique, à laquelle il s'adonna avec ardeur, et reçut quelques leçons de Chérubini. D'abord il composa des romances dont quelques-unes eurent un moment de vogue, et des hymnes religieuses; puis, ayant été attaché au théâtre du Palais-Royal, il fit des airs et des morceaux d'ensemble pour plusieurs vaudevilles. C'est un des collaborateurs assidus de la *Nouvelle biographie générale* publiée par MM. Didot frères. On lui doit une *Histoire de la musique en France*, insérée dans *Patria* (1847), et qui n'est que le résumé d'un grand ouvrage qu'il prépare sur le même sujet.

Digitized by Google

DENNERY (Eugène-Philippe, dit *Adolphe d'Ennery* ou), dramaturge français, né à Paris, le 11 juin 1812, de parents israélites, fut d'abord clerc de notaire, essaya de la peinture et du journalisme, puis débuta au théâtre, en 1831, avec M. Charles Desnoyer, par *Émile, ou le fils d'un pair de France*. Plusieurs succès populaires, qui suivirent, à peu de distance, ce modeste début, lui ouvrirent bientôt l'accès de toutes les scènes du boulevard. Telle fut même, dans ces dernières années, la fécondité de ce dramaturge, qu'elle motiva, à part différents procès sur des questions de propriété littéraire, de vives plaintes dans les réunions des auteurs dramatiques et des gens de lettres. En novembre 1850, M. Dennery fut nommé directeur du Théâtre-Historique, où son administration fut de courte durée. Depuis la fin de 1855, il s'est occupé activement de créer une scène nouvelle, qui a dû successivement s'appeler *Théâtre du peuple* et *Théâtre du Prince impérial* : il avait obtenu dès lors un privilége dont il semble enfin à la veille de jouir réellement. Dans l'intervalle, il a contribué à la réorganisation de la Société thermale de Cabourg-Dives, dont il était précédemment secrétaire général, et dont il devint directeur gérant. Cette Société est en partie composée des capitalistes de la littérature et du théâtre. M. Dennery est, dit-on, maire de la nouvelle commune. Il a été décoré le 10 décembre 1849.

Parmi les deux cents pièces et plus qu'il a produites seul ou en collaboration sous les noms d'*Adolphe*, de *Philippe*, d'*Eugène*, et surtout sous le pseudonyme d'*A. Dennery*, nous citerons à part celles qu'il a signées seul : *le Changement d'uniforme* (1836) : *Femmes et pirates*, *le Mariage d'orgueil*, *Monsieur et madame Pinchon*, *la Reine des blanchisseuses* (1838), *le Dernier oncle d'Amérique*, *l'Amour en commandite* (1840) : *la Dette à la bamboche*, *Paris dans la comète* (1841) ; *la Nuit aux soufflets*, *Fargeau le nourrisseur* (1842) ; *les Nouvelles à la main*, *les Mémoires de deux jeunes mariés* (1843) : *Marjolaine*, *Paris voleur*, *Pulcinella*, *Colin Tampon*, *le Bal d'enfants* (1844) ; *l'Ile du prince Toutou* (1845) ; *Parlez au portier*, *le Porteur d'eau*, *Paris et la banlieue*, *la Vie en partie double*, *Noémie*, *V'là ce qui vient de paraître*, *Bulletin de la grande année* (1845) ; *le Roman comique*, *la Mère de famille*, *l'Article 213*, *ou le mari doit protection*.... (1846) ; *le Mari anonyme*, *Mademoiselle Agathe* (1847) ; *le Chemin de traverse* (1848) ; *le Marquis de Carabas et la princesse Fanfreluche*, *Mauricette* (1849) ; *les Mémoires de Richelieu* (1853), comédies et vaudevilles ; *l'Honneur de ma fille*, en 3 actes (1835) ; *Dolorès*, en 3 actes, *1814 ou le pensionnat de Monterean*, en 2 actes (1836), *le Tremblement de terre de la Martinique*, en 4 actes (1840) ; *Feu Peterscott*, en 2 actes (1842) ; *le Marché de Londres*, en 5 actes et 8 tableaux (1845) ; *l'Angelus*, en 5 actes (1846) ; *la Duchesse de Marsan*, en 5 actes (1847) ; *la Case de l'oncle Tom*, en 5 actes (1853) ; *les Oiseaux de proie*, en 5 actes (1854) ; *le Fou par amour*, en 5 actes et 7 tableaux (1855), pièces et drames, la plupart à grand spectacle et dont plusieurs ont passé sur différentes scènes du boulevard.

Il a donné en collaboration avec M. Anicet Bourgeois : *le Portefeuille*, *ou les deux familles*, en 5 actes, *Gaspard Hauser*, en 4 actes, *Rafaël*, *ou les mauvais conseils*, en 3 actes, *Jeanne Hachette*, *ou le siége de Beauvais*, en 5 actes (1837-1839) ; *la Dame de Saint-Tropez*, en 5 actes, *l'Étoile du berger*, en 4 actes, *le Temple de Salomon*, en 5 actes, *le Maréchal Ney*, en 5 actes et 11 tableaux, *les Sept péchés capitaux*, en 7 actes (1845-1848) ; *le Médecin des enfants*, en 5 actes, *l'Aveugle* (1855-1857) ; avec M. Dumanoir : *Tiburce*, en 1 acte, *Pierre d'Arezzo*, en 3 actes (1835-1838) ; *Don César de Bazan*, en 5 actes, *le Bouquet de violettes*, en 3 actes (1844-1849) ; *la Paysanne pervertie*, en 5 actes, *les 500 Diables*, féerie en 3 actes et 30 tableaux (1851-1854) ; avec M. Gustave Lemoine : *la Grâce de Dieu*, en 5 actes, *la Citerne d'Albi*, en 3 actes, *les Pupilles de la garde*, en 2 actes (1841) ; avec M. Al. Dumas : *Halifax*, en 3 actes (1842) ; avec M. Grangé : *Amour et amourette*, en 5 actes, *Pauvre Jeanne*, en 3 actes, *les Bohémiens de Paris*, en 5 actes et 8 tableaux (1842-1843) ; *les Sept merveilles du monde*, en 5 actes (1853) ; *les Lavandières de Santarem*, opéra-comique en 3 actes (1854) : *le Donjon de Vincennes*, en 5 actes (1856) ; avec M. Cormon, *la Journée d'une jolie femme*, en 5 actes, *les Compagnons de la mansarde de la cité*, en 5 actes (1842-1845) ; *Gastibelza, ou le fou de Tolède*, drame lyrique en 3 actes (1847) ; avec M. Mallian : *Marie-Jeanne*, *ou la femme du peuple*, en 5 actes (1845) ; avec M. Brésil : *Si j'étais roi!* drame lyrique en 3 actes (1852) ; *les Orphelines de la Charité*, en 5 actes (1857) ; avec M. F. Dugué : *la Prière des naufragés*, en 5 actes, *le Paradis perdu*, en 5 actes (1847-1856) ; avec M.C. Desnoyers : *la Bergère des Alpes*, en 5 actes (1852) ; avec M. Foucher : *la Bonne aventure*, en 5 actes (1855) ; sans compter enfin une foule de pièces en collaboration avec la plupart des dramaturges et vaudevillistes contemporains, tels que MM. Dartois, Albert, Hostein, Brisebarre, Decourcelle, Gabet, etc.

DENOIX (Fanny Descampeaux, dame), femme de lettres française, née en 1800, à Luchy (Oise), épousa en 1818 un chirurgien de la garde royale nommé de Lavergnat. Elle commença à écrire en 1832, sous le nom de *Fanny Denoix*, et fit insérer des vers et des nouvelles dans les recueils périodiques. On a d'elle : *Heures de solitude* (1837, in-8), recueil qui eut du succès et où l'on remarque les pièces suivantes : *le Choléra*, *les Polonais*, *l'Orage*, *Visite au couvent*, *le Jour des Morts*, *Mélancolie*, etc. ; *Jeanne Hachette* (1835), poème ; *les Mystères de Paris* (1843) ; *A l'armée* (1850), etc.

DENOIZE [des Basses-Pyrénées], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Digne (Basses-Alpes) le 25 mars 1801, étudia le droit et remplit les fonctions de notaire, de 1826 à 1841, dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il avait été nommé maire, mais il donna bientôt sa démission. En 1840, le parti radical le fit entrer au conseil général. Très-populaire dans son département, il fut, en 1848, nommé représentant à la Constituante le premier de la liste, par 20000 suffrages. Il vota presque constamment avec la gauche. Partisan à la fois des deux Chambres et de la nomination du chef du pouvoir exécutif par les assemblées, il repoussa l'ensemble de la Constitution, et, jugeant son mandat accompli, donna sa démission le 16 novembre 1848, en déclarant que « l'on ne peut faire une bonne œuvre quand on n'a pas foi à cette œuvre. » Il n'a pas reparu sur la scène politique.

DENONVILLIERS (Charles-Pierre), médecin français, né en 1808, fit à Paris ses études médicales, et fut reçu docteur en 1837. Successivement interne en 1830, aide d'anatomie en 1834, prosecteur en 1837, agrégé en 1839, attaché au bureau central en 1840, et chef des travaux anatomiques en 1841, à la suite de six concours, où il obtint presque constamment le premier rang, il est devenu, en mars 1846, professeur d'anato-

Digitized by Google

mie à l'École de médecine. Il est en outre un des deux chirurgiens en chef de l'hôpital Saint-Louis. Décoré en avril 1845, il a été promu depuis peu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *des Cas dans lesquels le trépan est applicable aux os du crâne* (1836); thèse : *Description complète et détaillée des pièces pathologiques sur les maladies des os déposés au musée Dupuytren* (in-8, avec *Atlas*); *Compendium de chirurgie pratique, ou traité complet des maladies chirurgicales et des opérations qu'elles réclament* (1840-1853), avec Bérard le jeune et M. Gosselin, non terminé; un certain nombre de *Mémoires* d'anatomie et de pathologie dans les *Bulletins* de la Société anatomique et dans les recueils spéciaux.

DENUELLE (Dominique-Alexandre), peintre décorateur français, né à Paris, en 1818, était destiné par son père, un de nos plus grands fabricants de porcelaines, à la carrière commerciale, et fit, à l'âge de dix-sept ans, un séjour de dix mois en Allemagne, pour y étudier les procédés de la céramique. Mais dès cette époque il tournait de préférence son attention vers la peinture monumentale qui commençait à renaître, et il prit, à son retour, le parti de s'y livrer complétement, laissant à son frère le soin de soutenir dans l'industrie le nom de sa famille. Après cinq ans d'essais sous la direction de Paul Delaroche, et surtout sous celle de M. Duban, dont il suivit et partagea les travaux au château de Dampierre, il partit pour l'Italie, où il s'occupa de l'étude chronologique de la peinture décorative. Il envoya une partie de ses premiers dessins au Salon de 1844. Attaché, presque aussitôt comme peintre, à la Commission des monuments historiques, il a relevé dans nos monuments, une foule d'anciennes peintures qui ont figuré la plupart aux Salons de 1849 et 1852, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec les dessins de ses décorations originales ou de ses restaurations les plus importantes. Ces études sont en ce moment publiées par le ministère d'État.

Le talent spécial de M. Denuelle lui a fait confier, depuis dix ans, beaucoup de décorations monumentales, celles des églises Saint-Germain des Prés et Sainte-Clotilde; trois chapelles à Saint-Sulpice; la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache; la décoration provisoire de Notre-Dame, pour le baptême du prince impérial (mai 1856); les décorations de l'abbaye de Saint-Denis, de Saint-Paul de Nîmes, de Saint-Polycarpe de Lyon, des chœurs ou chapelles des cathédrales de Beauvais, Carcassonne, Orléans, etc., l'oratoire de Birmingham, en Angleterre (1846-1856); en dehors des monuments religieux, la galerie du château de Maintenon; le musée de Narbonne; plusieurs salles de l'hôtel de Cluny; le salon dit des Sept-Cheminées et la salle de la Restauration, au musée du Louvre; l'hôtel de la Présidence, à la Chambre des Députés; l'hôtel de M. Schneider et celui de M. Milliaud, exécuté dans un style imité des monuments d'Herculanum (1849-1856).

Cet artiste a obtenu, comme exposant, dans la section d'architecture, une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849, et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1855.

DEPANIS (Barnabé-Louis-Paulin), général français, né à Toulouse, le 14 janvier 1787, fut élève de l'École militaire de Fontainebleau (1805), d'où il sortit, l'année suivante, comme sous-lieutenant du 16e léger. Il se battit à Eylau et à Friedland, passa en Espagne, où, de 1809 à 1813, il se distingua à Burgos, à l'assaut d'Alcantara, à Calanas, à Vittoria, et reçut plus de dix blessures. Nommé chef de bataillon à vingt-six ans, il vit sa carrière arrêtée par le mauvais vouloir de la Restauration; ce ne fut qu'après la pacification de la Vendée en 1832, à laquelle il contribua avec beaucoup de fermeté, qu'il fut mis à la tête du 9e de ligne. Depuis qu'il a été promu au grade de maréchal de camp (26 avril 1841), il a été employé à l'intérieur et rangé, en 1849, dans la réserve de l'état-major général de l'armée. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1851.

DEPASSE (Émile-Toussaint-Marcel), ancien représentant du peuple français, est né à Guingamp (Côtes-du-Nord) le 29 juillet 1804. Notaire à Lannion, il appartenait, sous Louis-Philippe, au parti démocratique et devint maire de cette ville en 1839. Il y établit, en 1843, une salle d'asile où les enfants étaient logés, nourris, vêtus, blanchis gratuitement. Pour étendre l'application de son système, il publia des *Considérations sur les salles d'asile, et de leur influence sur l'avenir des classes pauvres*. Membre du conseil de l'arrondissement de Lannion, il fut élu, en 1848, représentant du peuple par 90 577 voix de tous les partis. Il s'occupa utilement, dans les bureaux de l'Assemblée, des questions d'assistance publique. Il vota avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il donna un complet assentiment à la politique suivie par Louis-Napoléon, notamment dans les affaires d'Italie. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition des anciens partis monarchiques, mais sans se rallier à la politique propre de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa vie politique.

DEPAUL (N....), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1812, fut reçu docteur à Paris en 1839, et nommé peu après chef de clinique à la Faculté, où il est aujourd'hui professeur d'accouchements. Il est entré à l'Académie en 1852. On a de lui : *du Torticolis* (1844), thèse; *Traité théorique et pratique d'auscultation obstétricale* (1847); et plusieurs *Mémoires* ayant trait surtout aux enfants nouveau-nés, et à des tentatives d'insufflation dans les voies aériennes.

DEPAULIS (Alexis-Joseph), graveur en médailles français, né à Paris, le 30 août 1792, étudia la gravure dans l'atelier de M. Andrieu et la sculpture dans celui de Cartellier. Parmi les nombreuses médailles qu'il a exposées aux divers Salons depuis 1819, et où l'on remarque un sentiment sévère de l'art, nous citerons : *Louis XVII; Martin Luther*, d'après Holbein; *la Fondation du musée de Versailles* (1839); *l'Achèvement des monuments de Paris* (1841); *le Passage à Rouen des restes mortels de Napoléon* (1852), modèle et clichés; *la Vénus de Milo*, divers médaillons et études à l'Exposition universelle de 1855, et une belle suite de portraits d'hommes célèbres pour la Commission des monnaies. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1828, une 1re en 1831, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration au 1er mai 1834.

DEPÉRY (Jean-Irénée), prélat français, né à Challex (Ain), le 16 mars 1796, étudia les humanités au collége de Genève et la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et devint secrétaire de l'évêque d'Orléans en 1819. Chanoine et grand vicaire de Belley en 1827, il donna bientôt sa démission pour se livrer avec plus de loisir à ses travaux favoris sur les antiquités et l'histoire. Le 27 avril 1844, M. Depéry a été appelé, comme successeur de M. Delacroix d'Azolette, au siége

Digitized by Google

épiscopal de Gap. Sa science et ses vertus lui ont concilié l'estime générale; il a été l'objet de distinctions flatteuses de la part de trois pontifes; plusieurs Sociétés savantes de France et d'Italie l'ont appelé dans leur sein. Il a été décoré en septembre 1852.

Ce prélat a beaucoup écrit, et entre autres ouvrages, nous citerons de lui : l'*Histoire agiologique de Belley*, suivie des *Archives saintes* du même diocèse (1835, 3 vol. in-8); la *Biographie du département de l'Ain* (1835, 2 vol. in-8); plusieurs *Vies* de saints et des notices archéologiques.

DE QUINCEY (Thomas), littérateur et critique anglais, est né vers le commencement du siècle. Dans sa jeunesse, il collabora à différents journaux politiques, et tira quelque profit de sa connaissance de la langue allemande, en faisant des traductions pour divers libraires éditeurs; celles de Jean-Paul Richter et de Lessing méritent d'être signalées parce qu'elles ouvrirent un nouveau champ d'études à l'activité littéraire. Il composa pour les *Magazines*, celui de Blackwood, entre autres, un grand nombre d'articles sur le théâtre, la philosophie, les beaux-arts, qui lui ont acquis la réputation d'un écrivain sage et d'un critique bienveillant; un choix en a été publié sous le titre de *Mélanges* (Miscellanies, 1854, in-8). Il a pris une part des plus importantes à la rédaction de l'*Encyclopædia britannica* (1831).

On cite ensuite de M. de Quincey un livre très-piquant : *les Confessions d'un fumeur d'opium* (Confessions of an english opium eater, 1838, in-8; nouv. édit., 1856), qui a été traduit en plusieurs langues, et qui rappelle par son originalité les *Souvenirs d'un vieux médecin* de Samuel Warren (voy. ce nom). On a encore de lui : *Portraits biographiques* (Autobiographic sketches, 1853, in-8), série de critiques, souvent un peu vives, qui ont d'abord été imprimées par le *Tait's Magazine*; et *les Révolutions d'Angleterre* (the Storms of the english history, 1856), coup d'œil sur le règne de Henri VIII. En 1855, il a commencé une édition complète et corrigée de ses œuvres diverses sous le titre de *Selections grave and gay* (1857, t. VI, in-8).

DERBY (Edward-Geoffroy Smith Stanley, 14e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 29 mars 1799, à la résidence de Knowsley-Park (comté de Lancastre), descend d'une famille élevée en 1485 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Stanley, il fit ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, dont il est chancelier depuis 1852, et entra, aussitôt qu'il fut majeur, dans la vie politique. Élu, en 1820 sous les auspices des tories, député du bourg de Stockbridge, il représenta tour à tour à la Chambre des Communes les villes de Preston (1826), de Windsor (1830), et le comté de Lancastre (1832-1844). Assez indifférent d'abord aux luttes parlementaires, il ne s'y mêla qu'en 1824, où il parla deux fois : l'une pour faire le panégyrique de sir J. Macintosh, l'autre pour défendre, à propos d'une motion réformiste de J. Hume, la constitution de la haute Église en Irlande; ces deux discours, largement conçus, révélèrent en lui des qualités oratoires de premier ordre, et firent concevoir beaucoup d'espérances au parti tory. A la suite d'un court voyage aux États-Unis, il épousa, en 1825, une fille de lord Skelmersdale, et peu de temps après, il accepta dans le ministère passager de lord Goderich, le sous-secrétariat des colonies (1827), pour étudier de plus près les rouages de l'administration. L'année suivante, il continua cette espèce de stage politique auprès de lord Anglesey, qui venait d'être nommé lord-lieutenant d'Irlande, et s'attira dans l'exercice de ses fonctions les sympathies de tous les partis.

Lorsque lord Grey recueillit, en 1830, l'héritage politique du duc de Wellington, lord Stanley fut invité à faire partie de son cabinet, en qualité de secrétaire en chef de l'Irlande. On peut dire que ce fut la plus belle époque de sa vie : modéré dans ses opinions, réglant sa conduite d'après l'équité, il ne craignit pas d'irriter le parti national, si puissamment organisé par O'Connel, en s'opposant à ce qu'il agitât davantage le pays, et le parti protestant en améliorant l'institution du jury et l'instruction publique, en supprimant les loges orangistes, en développant les ressources matérielles. Au parlement, il s'associa au bill de réforme électorale qu'il défendit avec chaleur contre sir R. Peel, et prépara l'abolition des dîmes prélevées sur les catholiques. Ses connaissances spéciales, la dignité de sa tenue et son éloquence, aussi ingénieuse qu'énergique, le désignèrent au mois de mars 1833, comme le successeur de lord Glenelg, lorsque ce dernier quitta le ministère des colonies.

Après avoir fait passer le projet de loi sur l'éducation nationale de l'Irlande, il réfuta les prétentions des *repealers*, avec tant de hauteur et de raillerie, qu'il fut pendant toute la session en butte aux attaques et aux accusations les plus injustes de la part de ses adversaires. A cette époque lui échut la tâche difficile de présenter le bill de l'émancipation des esclaves, et il ne fallut rien moins qu'un orateur aguerri comme lui aux orages de la tribune pour vaincre les préjugés et les résistances de la Chambre des Lords à une mesure si éminemment humaine.

Cependant lord Stanley, qui penchait de plus en plus vers le torysme, ne tarda pas à se trouver en désaccord avec la politique réformiste adoptée par ses collègues, et il profita de la présentation du bill sur les propriétés de l'Église d'Irlande pour donner sa démission (juillet 1834); sa conduite fut imitée par sir J. Graham, le comte de Ripon et le duc de Richmond. Malgré cela, il refusa nettement d'entrer, quelques mois après, dans le ministère tory, qui eut une si courte existence, et combattit même le mouvement de réaction dans lequel on voulait entraîner le pays. Mais la clause d'appropriation qui violait l'intégrité des domaines de l'Église protestante d'Irlande ayant amené le retour aux affaires des whigs qui l'avaient fait adopter (1835), il se sépara de ses anciens alliés, fit pendant sept ans cause commune avec le nouveau parti des conservateurs, et ne contribua pas peu à la chute du cabinet Melbourne.

Par suite de ce revirement qui le rapprochait de sir R. Peel, lord Stanley partagea, en 1841, le triomphe de ce dernier, et prit pour la seconde fois possession du portefeuille des colonies. Partisan déclaré des prérogatives aristocratiques, il soutint sa politique avec beaucoup d'habileté, et marcha d'accord avec lui jusqu'au moment où il fut question de supprimer les anciens tarifs de prohibition sur les céréales; en juin 1844, il se prononça contre la diminution de la taxe des sucres coloniaux, et en décembre 1845, après la conversion de sir R. Peel au libre échange, il résigna ses fonctions entre les mains de M. Gladstone, et passa aussitôt sous la bannière des protectionnistes que dirigeaient alors Georges Bentinck et M. Disraeli (voy. ce nom).

Dans la session suivante, lord Stanley fit de grands efforts en faveur du monopole; ses discours, ses amendements, tout fut inutile. Secondé par un parti assez nombreux, il ne cacha pas son intention de restaurer par tous les

Digitized by Google

moyens possibles les vieilles lois des céréales, et attaqua surtout, avec une vivacité sinquière, la politique aventureuse suivie au dehors par lord Palmerston (voy. ce nom), depuis 1848. Sur sa motion, la Chambre haute rendit, en juin 1850, un vote qui frappait d'improbation la conduite tenue par le gouvernement dans l'affaire Pacifico, vote qui aurait amené le renversement du cabinet si la Chambre basse n'eût adopté une résolution contraire. Toutefois, telle était son influence, qu'en février 1851, à la suite des échecs successifs qui avaient obligé lord J. Russell à la retraite, il fut chargé par la reine de présenter une combinaison ministérielle; mais il échoua dans cette mission parce qu'aucun homme politique de quelque valeur ne consentit à détruire l'œuvre économique de sir R. Peel. Son père étant mort cette année-là, il quitta le nom de lord Stanley et continua de siéger sous le nom de comte de Derby à la Chambre des Lords, où il avait été élevé dès 1844, après son échec devant les électeurs de Lancashire.

En 1852, la désunion des whigs ayant occasionné leur chute, lord Derby réussit enfin à composer un cabinet d'éléments tories purs, dans lequel il prit, selon l'usage, les fonctions de premier lord de la Trésorerie, et distribua les affaires étrangères à lord Malmesbury, l'intérieur à lord Walpole, les colonies à sir J. Pakington et les finances à M. Disraeli. A part ce dernier nom, le nouveau cabinet comptait assez peu de notabilités; mais tous ses membres étaient décidés à rétablir le système de la protection, ce qui eut pour effet immédiat de faire revivre l'agitation libre-échangiste de la ligue de Manchester. Le Parlement fut dissous le 1er juillet, et le 17 décembre suivant la nouvelle Chambre des Communes repoussait, à 305 voix contre 286, le budget présenté par le ministère.

Lord Derby se retira pour laisser à lord Aberdeen la mission de reconstituer l'administration et reprit sa place à la tête de l'opposition conservatrice. Il avait, d'un autre côté, fait bon usage du pouvoir, en réformant la Chancellerie, ainsi qu'en concluant avec la France cette alliance que les circonstances ont rendue plus tard si populaire. Lors de la crise ministérielle provoquée par la démission de lord J. Russell en février 1855, il refusa de remonter au pouvoir, sous prétexte qu'il lui aurait fallu ménager ses adversaires. Il y a été ramené, sans rallier une forte majorité, au commencement de 1858, par les embarras que créèrent à lord Palmerston les affaires des Indes et les complications diplomatiques survenues entre le gouvernement français et celui de la Grande-Bretagne, à la suite de l'attentat du 14 janvier. Lord Derby fait, depuis 1830, partie du Conseil privé. De ses trois enfants, l'aîné est lord Stanley (voy. ce nom).

DERCSENYI (Jean-Louis, baron de), publiciste hongrois, né à Tokai, en 1802, fit ses études à Cracovie et à Saros Datak. Ennemi né des idées libérales, il les combattit toute sa vie, sous la protection de l'Autriche, qui le récompensa de son zèle par d'importantes dignités. Directeur du fisc à Pesth, en 1827, secrétaire royal à Vienne en 1830, haut employé de la Chancellerie en 1836, il devint conseiller intime autrichien en 1838.

M. de Dercsenyi, qui a beaucoup voyagé, a publié en allemand et en hongrois des relations de ses excursions en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Il a donné en outre une *Étude sur un moyen humain de combattre le communisme* (Studium über ein humanes Mittel gegen den Communismus, Pesth, 1846, hongrois et allemand), et un ouvrage intitulé : *Mon système d'éducation* (Grundzüge meines Systems der Erziehung, Pesth et Vienne, 1851).

DÉRODÉ (Louis-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Reims (Marne), le 20 mars 1812, d'une ancienne famille de négociants, et petit-neveu du publiciste Linguet, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut reçu avocat en 1834. Après avoir exercé pendant quelques années à Paris, il se fit inscrire au barreau de Reims, où il devint bâtonnier de l'ordre. L'un des chefs du libéralisme dans cette ville, il fut nommé président du Comité électoral de l'opposition; en 1846, candidat de la gauche, il faillit arriver à la Chambre des Députés. En 1847, il présida un banquet réformiste. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 70589 voix, et membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche, et après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

DE ROS (William Lennox Lascelles Fitz-Gerald De Ros, 20e baron), général et pair d'Angleterre, né en 1797, à Thames-Ditton (comté de Surrey), descend d'une ancienne famille élevée en 1264 à la pairie héréditaire. Ayant embrassé la carrière des armes, il fut nommé major général en 1854 et prit part à la lutte engagée entre les Turcs et les Russes; il remplit même quelque temps, dans l'armée d'Omer-pacha, les fonctions de quartier-maître général. En 1839, il avait, à la Chambre des Lords, succédé à son frère, mort sans postérité. Sous l'administration de lord Derby, dont il partage les opinions conservatrices, il eut la charge de capitaine des gardes du corps (1852), charge qui lui donna accès au Conseil privé. Au commencement de 1853, il est devenu écuyer du prince Albert. Lord De Ros a le rang de premier baron d'Angleterre. De son mariage avec une fille de lord Richmond (1824) il a deux enfants, dont l'aîné, Dudely-Charles De Ros, né en 1827, sert dans les gardes, où, depuis 1851, il est capitaine.

De Ros (John-Frederick Fitz-Gerald), amiral anglais, né en 1804, est frère du précédent. Il embrassa de bonne heure la carrière maritime, devint capitaine en 1835, et parcourut à diverses reprises l'Amérique du Nord, sur laquelle il a publié une intéressante relation : *Voyages aux États-Unis* (Travels to the United States, 2 vol.). Le 14 février 1857, il a été promu au grade de contre-amiral et mis dans le cadre de réserve.

DEROY (Isidore-Laurent), lithographe français, né à Paris, en 1797, étudia d'abord l'aquarelle sous Cassas, le dessin architectural sous Felix, et exposa, dès 1822, une série de sujets, le plupart à la sépia. Il cultiva un des premiers avec bonheur la lithographie. Ses principaux travaux font partie d'albums et de collections importantes : les *Solennités du sacre* (1826); les *Voyages pittoresques du baron Taylor*, le *Voyage au Brésil*, la *Galerie de Dresde*. On cite notamment les *Principales églises de France* et les *Vues prises sur les bords de la Seine*. M. Deroy, qui a peu exposé, a obtenu, comme lithographe, une 3e médaille en 1836.

DERVICH-pacha, général ottoman, né l'an 1223 de l'hégire (1817), à Eyoub, au bourg de Constantinople, où son père exerçait les fonctions d'iman et d'instituteur primaire, entra à l'âge de douze ans à l'École préparatoire du génie, nouvellement instituée par le sultan Mahmoud, et

Digitized by Google

fut un des jeunes Ottomans envoyés en Europe par ce monarque pour y faire des études spéciales (1837). Il passa plusieurs années en Angleterre, puis à Paris, où il suivit de 1839 à 1842, les cours de l'École des mines. A son retour en Turquie, il fut nommé ingénieur en chef des mines de Kéban et d'Argana, en Asie Mineure, puis professeur de chimie et de physique à l'École militaire de Constantinople, et bientôt après directeur de la même École, avec le grade de général de brigade. Promu général de division en 1849, il fut nommé commissaire ottoman pour la délimitation des frontières turco-persanes. Au retour de cette mission, qui le tint durant près de quatre années éloigné de la capitale, Dervich fut envoyé dans les Principautés (1854), en qualité de plénipotentiaire de la Porte, pour réinstaller les hospodars Stirbey et Ghica (voy. ces noms). Nommé l'année suivante commandant supérieur de toutes les Écoles militaires de l'empire, il fut délégué par la Porte, au commencement de 1856, pour assister au conseil de guerre qui devait se réunir à Paris et qui fut rendu inutile par les préliminaires de la paix. Après le traité du 30 mars, il fut nommé commissaire de la Porte pour la rectification des frontières de la Bessarabie.

DESABES (N....), ancien député français et représentant du peuple, né dans le département de l'Aisne en 1784, occupa longtemps une charge de notaire. Dans sa jeunesse il s'occupa de poésie, et obtint un accessit de l'Académie française. Membre du conseil général de l'Aisne, il fut élu en 1834 député de Laon par l'opposition libérale. A la Chambre il vota constamment avec la gauche dynastique. En 1835, il demanda et obtint malgré les efforts du gouvernement, que M. H. Sébastiani, nommé ambassadeur à Londres, fût soumis à une réélection, et celui-ci cessa de faire partie de la Chambre. M. Desabes s'appliqua spécialement aux questions de finances. En 1848, il se rallia à la République et fut élu représentant du peuple dans son département, le douzième sur quatorze, par 53 625 voix. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

DESAINS (Quentin-Paul), physicien français, né à Saint-Quentin (Aisne), en 1817, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et fut admis en 1835 à l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collége de Caen, au collége Stanislas, et au collége Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854.

On doit à M. Desains, en collaboration avec M. de La Provostaye (voy. ce nom), un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation des rayons calorifiques, la chaleur latente de la vapeur d'eau.

DESART (John Otway O'Connor Cuffe, 3e comte de), pair représentatif d'Irlande, est né en 1818 à Desart-House (comté de Kilkenny). Élevé au collége de Christchurch à Oxford, il entra à la Chambre des Communes pour Ipswich (juin 1842); mais son élection fut annulée deux mois après sur les réclamations du bourg. En 1846, il fut élu membre à vie de la Chambre haute et fit partie du cabinet de lord Derby (1852) en qualité de sous-secrétaire au département des colonies. Il est dévoué aux principes conservateurs. Sa femme, qu'il a épousée en 1842, est dame d'honneur de la reine.

DESBOEUFS (Antoine), sculpteur français, né à Paris, en 1793, reçut les leçons de Cartellier, et le grand prix de Rome. Ses premiers travaux furent surtout des gravures sur pierres fines : une médaille du *Sacre de George IV*, roi d'Angleterre; un portrait en camée de *Louis XVIII*, et plusieurs autres médailles pour diverses collections. A partir de 1830, il s'occupa plus spécialement de sculpture. On cite de lui, entre autres groupes et statues en marbre : *Jeune pâtre jouant avec un chevreau*; *Vierge de Sparte*, au musée d'Azen; *Ange gardien*, au musée d'Amiens; un *Christ*, pour l'église Notre-Dame de Lorette; *la Science et l'Histoire*, pour la bibliothèque de la Chambre des Pairs; une *Psyché*, au Luxembourg; une *Pandore; les Nymphes des eaux; Voltaire*, pour la façade du nouveau Louvre; les bustes de *Marie-Thérèse*, à Versailles, de *Geoffroy Saint-Hilaire*, à l'Institut; de *Lesage*, au Théâtre-Français, etc.; des bronzes : *l'Éloquence défendant l'innocence; les Buveurs napolitains;* une statue de la *reine d'Espagne;* enfin des bas-reliefs : *la Victoire et la Paix*, à la barrière du Trône; une *sainte Anne*, à la Madeleine; l'*Ange de la prédication*, à Saint-Sulpice; *le Progrès humain*, modèle de la frise du palais de l'Industrie; *l'Architecture*, bas-relief, etc. (1831-1857). Ces divers ouvrages ont figuré aux Salons annuels, et quelques-uns ont reparu à l'Exposition universelle de 1855. M. Desboeufs a été, en outre, un des six sculpteurs admis, à la suite d'un concours, à exécuter le fronton de la Madeleine. Il a obtenu une 2e médaille en 1833, et une 1re en 1843. Il a été décoré en mai 1851.

DESBORDES-VALMORE (Marceline Desbordes, dame), femme de lettres française, est née en 1787 à Douai (Nord). Fille d'un doreur, à l'âge de quatorze ans elle passa en Amérique avec sa mère, qui y mourut bientôt de la fièvre, et se hâta de revenir en France. Dénuée de toute espèce de ressources, elle mit à profit les avantages d'une éducation soignée et d'une figure charmante et se fit comédienne. Ses débuts, qui eurent lieu en province, furent pourtant assez remarqués pour la faire entrer à l'Opéra-Comique, où sa diction parfaite, le son même de sa voix et une sensibilité communicative rappelaient la célèbre Mme Saint-Aubin. Mais elle ne put résister aux dégoûts inséparables de la profession qu'elle avait embrassée, et se retira au bout de quelques mois.

Devenue Mme Valmore par son mariage avec l'acteur tragique de ce nom, elle se livra entièrement au penchant qu'elle avait manifesté de bonne heure pour les travaux littéraires, et publia un volume d'*Élégies et romances* (1818, in-12), suivi des *Élégies et poésies nouvelles* (1824, in-18), qui se font remarquer par une grâce naïve, un tour d'expression heureux et une émotion pénétrante. Vers 1825, elle obtint, par l'intermédiaire de M. de Montmorency, une pension de 1500 francs sur la cassette du roi. Au recueil de ses *Poésies* (1829, 3 vol. in-18), elle ajouta ensuite : *Poésies inédites* (1829, in-18); *les Pleurs* (1833, in-8); *Pauvres Fleurs!* (1839, in-8); *Contes en vers pour les enfants* (1840, in-8); *Bouquets et prières* (1843, in-8), etc.

On a encore de Mme Desbordes-Valmore plusieurs romans : *l'Atelier d'un peintre* (1833, 2 vol. in-8), scènes de la vie privée; *le Salon de lady Betty* (1836, 2 vol. in-8); *Violettes* (1839, 2 vol. in-8); et des ouvrages destinés à la jeunesse, tels que : *Contes en prose pour les enfants* (1840, in-12); *les Anges de la famille* (1850, in-18);

Digitized by Google

Jeunes têtes et jeunes cœurs (1855, in-18), etc. Elle a fourni également de nombreux articles au *Conteur* (1833), à *la Couronne de fleurs* (1837), aux *Cent et un*, aux *Femmes de Shakspeare*, au *Keepsake parisien*, aux *Beautés de Walter Scott* (1852), etc.

DESBUISSON (Prosper), architecte français, né à Lacapelle (Aisne), le 19 juillet 1816, vint étudier à Paris sous la direction d'Achille Leclère, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix en 1842, et le grand prix en 1844; le sujet du coucours était un *Palais pour l'Académie de Paris*. Pendant son séjour en Italie et en Grèce, il envoya une remarquable étude des *Propylées d'Athènes*, composée de sept dessins qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. Desbuisson est attaché comme sous-inspecteur, depuis 1852, au palais de Saint-Cloud.

DES CARS ou **D'ESCARS** (Amédée-François-Régis DE PÉRUSSE, duc), chef d'une famille française originaire du Limousin, né en 1790 à Chambéry, est fils d'un général mort en 1822. Rentré en France avec les Bourbons, il fut nommé d'emblée colonel et aide de camp du duc d'Angoulême, et ce fut en cette dernière qualité qu'il fit près de ce prince la malheureuse campagne de 1815 dans le Midi, laquelle se termina par la déroute de Pont-Saint-Esprit. Après avoir passé les Cent-Jours en Espagne, il fut confirmé dans le grade de maréchal de camp qu'il avait reçu l'année précédente, hérita de la pairie en 1822, et prit part à la guerre d'intervention de 1823; à la prise du Trocadéro, il commandait une des colonnes d'attaque. Jouissant d'un grand crédit à la cour, il fut comblé de faveurs par Louis XVIII et nommé en quelques mois lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur et duc Des Cars. Lors de l'expédition d'Alger en 1830, il était à la tête d'une division d'infanterie; mais, en apprenant les événements de Juillet, il résigna tous ses emplois, quitta le service et se rendit immédiatement auprès de Charles X, qu'il accompagna à Holyrood et à Frohsdorff. Rentré en France vers 1840, il se tint constamment éloigné des affaires publiques, tout en conservant la position la plus considérable dans son parti. Au mois de mai 1857, il a marié une de ses filles au duc espagnol de Vallombrosa.

DESCAT (Louis-Théodore-Joseph), ancien représentant du peuple français, ancien député au Corps législatif, né à Roubaix (Nord) le 18 janvier 1800, entra à seize ans dans l'industrie comme teinturier-apprêteur, acquit rapidement une fortune considérable, et fut élu, sous le règne de Louis-Philippe, conseiller municipal de Roubaix. En 1848, il fut élu dans le département du Nord par 114 794 voix, le dernier des vingt-huit représentants. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit encore partie de la majorité contre-révolutionnaire, et se prononça pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie du Corps législatif pendant la session de 1852-1857. Il a été décoré le 2 janvier 1850.

DESCHAMPS (Frédéric), avocat et homme politique français, né à Rouen, vers 1806, se fit inscrire au barreau de cette ville en 1829, et acquit rapidement une position distinguée comme avocat. Dévoué, sous Louis-Philippe, à l'opposition radicale, il soutenait dans les élections la politique d'abstention. A la révolution de 1848, il se mit à la tête de la Commission qui prit en mains l'administration provisoire de la ville et du département, fut investi, dès le 26 février, des fonctions de commissaire général. Son administration fut active et régulière, il assura le respect des propriétés et des personnes, et, de concert avec MM. Leballeur-Villiers, maire de Rouen, et Sénart, procureur général, il s'efforça pendant deux mois de contenir les impatiences d'une nombreuse population ouvrière ou les regrets de la bourgeoisie. L'industrie reprit quelque activité et les élections s'accomplirent librement. Mais à la suite des sanglantes journées des 27 et 28 avril, qu'il n'avait pu prévenir, il rentra dans la vie privée. Depuis, M. F. Deschamps a repris sa place au barreau. Il a écrit quelques vers faciles, entre autres : *Bohême et Normandie* (Rouen, 1854), scènes dialoguées.

DESCHAMPS (Émile), poëte français, né le 20 février 1791, à Bourges, vint, à l'âge de quatorze ans, terminer ses études à Paris sous les yeux des gens de lettres dont son père était l'ami. En 1812, il composa une ode patriotique, *la Paix conquise*, qui fut remarquée par Napoléon. Il entra, à cette époque, dans l'administration des domaines, où son père occupait un emploi élevé. Au retour des Bourbons, le jeune Deschamps, dont le patriotisme ne se manifestait pas seulement par des vers, fut inquiété par la police pour avoir travaillé aux fortifications de Vincennes et offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Daumesnil. Il se vengea, en poëte, par une chanson. En 1818, commence vraiment sa carrière littéraire. Il n'avait encore publié que des articles sans grande importance ou des pièces de vers dispersées dans des revues; mais alors il fait jouer, avec son compatriote de H. Latouche, deux comédies : *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur* (1818), qui eut plus de cent représentations et fournit depuis à Casimir Delavigne l'idée des *Comédiens*.

Bientôt s'engagea la lutte des classiques et des romantiques. Enrôlé au premier rang des novateurs, M. Ém. Deschamps fonda et rédigea *la Muse française*, avec V. Hugo, de Vigny, Nodier, etc. Il y inséra plusieurs morceaux de poésie d'une grâce charmante, et des articles littéraires où l'esprit ne faisait point tort à la raison. Ces articles, signés *le Jeune moraliste*, ont été réunis en 1826 sous ce titre : *le Jeune moraliste du XIXe siècle*. Ses *Études françaises et étrangères* parurent en 1829. On y remarqua surtout la traduction de *la Cloche* de Schiller, déclarée intraduisible, et la pièce des *Romances sur Rodrigue*.

M. Ém. Deschamps a rendu son nom populaire en semant, dans une foule de revues et de recueils, des nouvelles et des écrits très-favorablement accueillis du public, tels que : *Appartement à louer; une Matinée aux Invalides; Paul René; Mea culpa*, etc.

Il a également donné à tous les journaux des articles de critique littéraire et même d'archéologie, des tableaux de mœurs où l'on retrouve sa finesse et son élégance. Il a fait aussi, pour les livres d'autrui, beaucoup de préfaces; car M. Ém. Deschamps a toujours passé pour un homme de lettres bienveillant et serviable, empressé à tendre la main aux débutants de la littérature.

Sans compter *Ivanhoé*, opéra anonyme en prose et le libretto de *Stradella*, écrit pour M. Niedermayer, un grand nombre de ses compositions poétiques ont été mises en musique par les maîtres de l'époque, Rossini, Bellini, la Malibran, etc. En 1834, il a traduit avec M. H. Blaze le *Don Juan*

Digitized by Google

de Casti, et l'on dit qu'il a travaillé avec M. Scribe au poème des *Huguenots*.

Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore la traduction poétique de *Roméo et Juliette* (1839) et de *Macbeth* (1844) : ces deux drames, avec la préface et les commentaires, forment le premier volume de l'édition de ses *Œuvres*, commencée en 1844 et restée inachevée. Dans ces derniers temps, il n'a guère produit, à part ses *Poésies des crèches* (1852), que des pièces de vers de circonstance, notamment à l'occasion de la naissance du prince impérial. M. Em. Deschamps est décoré depuis le mois d'octobre 1828, un an après sa nomination comme sous-chef de bureau au ministère des finances.

DESCHAMPS (Antony), littérateur et poëte français, frère du précédent, est né à Paris, le 12 mars 1800. Les seuls évènements de sa vie sont des voyages d'artiste. Il a surtout visité la patrie des arts, l'Italie, qui lui a fourni plusieurs sujets d'étude. Professant en littérature les mêmes principes que son frère, il appartenait à cette élite de l'école romantique que M. Sainte-Beuve appelait le cénacle. Son principal titre littéraire est la traduction en vers de la *Divine Comédie* (1829), que les traductions postérieures n'ont pas fait oublier. Il s'est essayé aussi dans la satire : *Trois satires politiques* (1831), avec prologue, *Satires* (1834). Mais la haine et l'ironie allaient mal à son caractère triste et doux. Il a abordé son véritable genre, l'élégie, dans les poésies qu'il intitule : *Résignation* (1839). M. A. Deschamps a donné plusieurs articles à la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres des *Études sur l'Italie* (1832), et a écrit dans la *Revue de Paris*, le *Journal des Débats*, le *Journal des Demoiselles*, et autres recueils périodiques.

DESCHANEL (Émile-Augustin-Étienne Martin-), littérateur français, né à Paris, le 14 novembre 1819, fit ses études au collége Louis-le-Grand et fut, de 1839 à 1842, un des plus brillants élèves de l'École normale. Nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au collége de Bourges, il revint bientôt professer la même classe à Paris, où il fut en outre chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. La littérature le disputait à l'enseignement et la politique l'en fit sortir. Après avoir inséré dans *la Liberté de penser* quelques articles remarquables de critique littéraire, entre autres de spirituelles études sur Aristophane, il donna dans le même recueil des essais de politique et de philosophie sociale; ceux intitulés *Catholicisme et Socialisme* (1850, in-8) le firent citer devant le conseil de l'instruction publique, qui, malgré une éloquente défense, le suspendit de ses doubles fonctions. Il se jeta tout entier dans la presse républicaine. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté, détenu quelque temps, puis éloigné de France. Réfugié à Bruxelles, il y fait des cours de littérature qui sont très-suivis.

M. Deschanel a publié depuis cette époque *les Courtisanes de la Grèce* (1854, in-32), quatre petits volumes composés d'extraits de divers auteurs et de remarques personnelles : *le Mal qu'on a dit des femmes*, *le Bien qu'on a dit des femmes*, *le Mal qu'on a dit de l'amour*, *le Bien qu'on a dit de l'amour* (Paris et Bruxelles, 1855-1857, in-32); une *Histoire de la conversation* (1858, in-32). Il a fréquemment écrit dans le feuilleton de *l'Indépendance belge*, sous le pseudonyme de ΔΕΣ.

DESCLAIS (l'abbé Jacques-Alexandre), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Caen le 4 avril 1801. Fils d'un petit marchand qui s'était signalé, pendant la Révolution, par son ardeur républicaine, il fit de brillantes études au collége de Caen, et entra ensuite au séminaire de Bayeux. Ordonné prêtre, il se rendit à Pont-l'Évêque, où il fonda une maison d'éducation. En 1830, il fut nommé desservant de la commune de Cresserons près la Délivrande (Calvados) et remplit ces modestes fonctions avec un dévouement et un esprit de tolérance qui le rendirent populaire et lui valurent, en 1848, d'être élu représentant du peuple, le cinquième sur douze, par 49 571 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit ses fonctions ecclésiastiques.

DES ESSARTS [de la Manche], magistrat français, ancien représentant du peuple, né dans l'arrondissement de Coutances en 1797, fit de fortes études de droit, fut nommé sous la Restauration, substitut du procureur du roi dans sa ville natale, puis à Bayeux et substitut du procureur général près la Cour royale de Caen. Après la révolution de Juillet, il devint conseiller à la même Cour. Il se tourna pourtant contre le gouvernement de Louis-Philippe, combattit vivement le système adopté par M. Guizot et fut le canditat de la gauche dans l'arrondissement électoral de Perriers. En 1848, il fut élu représentant du peuple, dans la Manche, le dernier sur quinze, par 49 794 voix, et fit partie du Comité de la justice. Il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et après l'élection du 10 décembre, se rapprocha de la gauche. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége à la Cour de Caen.

DESESSARTS (Alfred-Stanislas Langlois), littérateur français, né le 9 août 1814, à Passy (Seine), fit avec distinction ses études au collége Henri IV, et publia, dès 1830, quelques poésies, entre autres *le Donjon de Vincennes;* puis il donna des articles à *la France littéraire*. Plus tard il fut chargé, à *l'Écho français*, de la critique littéraire et artistique et de la direction du feuilleton (1836-1846). Des prix et des mentions honorables décernés à M. Desessarts par l'Académie française, dans divers concours de poésie (*la Civilisation chrétienne en Orient*, 1841; *le Monument de Molière*, 1843), le firent connaître encore plus que ses romans et ses nouvelles, où l'art ne blesse jamais la religion et la morale. M. Desessarts est, depuis 1846, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Sa femme, Mme Anna Desessarts, morte en 1846, s'était aussi fait connaître dans les lettres.

On a de lui : *une Perle dans la mer* (2 vol. in-8, 1841); *le Lord bohémien* (2 vol. in-8, 1841); *Sous les ombrages* (grand in-8 avec figures, 1845); *les Chants de la jeunesse* (in-12, 1846), poésies; *l'Univers illustré* (grand in-8 avec figures, 1847; 2e édit., 1855-1856); *la Comédie du monde* (in-8, 1850), roman en vers; *les Hommes de la guerre d'Orient* (in-12, 1855), etc. Il a donné, dans les publications des Sociétés de saint Augustin et de saint Victor (1852-1856), des petits livres d'éducation sur l'histoire et la religion. Il a aussi fait jouer plusieurs pièces de théâtre, notamment, aux Français, *la Ligue des amants* (1849), comédie en vers.

DESÈZE (Aurélien), ou de Sèze, avocat français, ancien représentant du peuple, né vers 1800, est le neveu du défenseur de Louis XVI.

Digitized by Google

Déjà avocat général en 1830, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et se fit inscrire au tableau des avocats de Bordeaux. Il devint un des représentants les plus considérables du parti catholique et légitimiste dans le Midi, et plaida avec succès dans plusieurs procès criminels qui attirèrent l'attention publique, tels que celui du curé Gothland. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 58 302 suffrages sur 140 000 votants, le douzième sur quinze. Membre du Comité de la justice, il fit partie de l'extrême droite, et monta plusieurs fois à la tribune pour combattre les propositions démocratiques. Il soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu le quatrième à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à toutes les mesures hostiles à la République, et fut un des dix-sept représentants chargés d'élaborer la loi du 13 mai contre le suffrage universel. Dans les conflits qui s'élevèrent, en 1851, entre l'Assemblée et le président, il se sépara de la politique de l'Élysée, protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre, et alla reprendre sa place au barreau.

DESFOSSÉS (Romain-Joseph), marin français, sénateur, né le 8 décembre 1798, entra au service en 1807, fut nommé aspirant le 1er décembre 1810, enseigne de vaisseau le 1er septembre 1819, lieutenant de vaisseau le 31 décembre 1828, capitaine de corvette le 10 avril 1837, et capitaine de vaisseau le 31 juillet 1841. En 1844, il fut chargé du commandement de la station navale de Bourbon et de Madagascar. L'année suivante, il fit une expédition contre Tamatave, dont la reine, Ranavole, avait proscrit tous les étrangers. Avec les corvettes *le Berceau* et *la Zélée*, il se joignit à la corvette anglaise *le Conway*, commandée par le capitaine Kelly, débarqua quelques troupes sur la côte, canonna inutilement Tamatave et dut se retirer après des pertes assez sensibles. La Chambre des Députés, qui désapprouvait l'expédition, empêcha de réparer cet échec. Le 27 septembre 1847, M. Desfossés fut nommé contre-amiral.

Il était major de la marine à Brest, lorsqu'il fut envoyé comme représentant à l'Assemblée législative par les électeurs du Finisterre. Il prit place dans les rangs de la majorité et, le 31 octobre 1849, le président de la République lui confia le portefeuille de la marine et des colonies. Sous son administration, une indemnité fut accordée aux anciens possesseurs d'esclaves. Il présenta un projet de loi très-rigoureux sur la presse dans les colonies, et demanda la prolongation de l'état de siége à la Pointe-à-Pitre. Il présenta et soutint très-vivement la loi qui désigne l'île de Nouka-Hiva pour lieu de déportation.

Lorsque le général Changarnier, commandant de l'armée de Paris et de la garde nationale, fut révoqué de ses fonctions, M. Romain Desfossés se retira du ministère, et fut remplacé par M. Ducos le 9 janvier 1851; le même jour, il reçut le commandement de la division navale du Levant. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 9 août 1850, il est membre du Sénat depuis le 20 mars 1855. Il a été nommé vice-amiral le 11 juin 1853, et il est président du conseil des travaux de la marine.

DES GARETS (Nicolas, abbé), prêtre français, est né à Saint-Julien (Rhône) vers 1799. Issu d'une ancienne et noble famille du Beaujolais, il a fait ses études classiques chez les jésuites de Forcalquier et a reçu la prêtrise à vingt-neuf ans. Après avoir quelque temps administré la paroisse d'Ainay, près de Lyon, l'archevêque de cette ville lui offrit la place de chanoine titulaire, qu'il occupe encore dans la primatiale. M. Des Garets s'est fait connaître par la publication d'un livre qui a excité une vive polémique et dont le titre accuse suffisamment l'esprit : *le Monopole universitaire* (1843); il le fit suivre de la *Défense du monopole* (1844). Dans une brochure de cette époque, M. Affre, archevêque de Paris, désavoua l'auteur du *Monopole*, l'accusa d'inexactitude dans les citations et le blâma « d'avoir pris un ton très-injurieux, ce qui est une manière fort peu chrétienne de défendre le christianisme. » On doit aussi à l'abbé Des Garets la traduction de plusieurs contes allemands du chanoine Schmid (Lyon, 1837).

DESGOFFE (Alexandre), peintre français, né à Paris, le 2 mars 1805, étudia sous M. Ingres, et débuta à l'exposition de 1834, par un *Site près d'Arbonne*. De 1837 à 1842, il parcourut l'Italie, et envoya neanmoins aux Salons : *Argus gardant Io*, *Hercule et le lion de Némée*, paysages historiques : des *Vues* de Naples, *la Campagne de Rome* et *la Vallée de la nymphe Égérie*. Depuis son retour, il a surtout reproduit les plaines ou les vallées italiennes : *le Lac d'Albano*, *les Baigneuses*, *une Prairie*, *la Méditation*, *le Soir*, *le Cyclope*, acquis pour le musée de Lyon; *Narcisse à la fontaine*, donné à la ville de Semur; *Oreste et les Euménides*, *Paysage d'Hières*, *Vue de Provins*, *le Repos*, *les Joueurs de palet* (1849, envoyés de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; *le Christ aux Oliviers*, commandé par le ministre d'État, *l'Écueil*, *le Sommeil d'Oreste* (1857). On lui doit en outre quelques tableaux d'histoire et des sujets religieux, entre autres : *sainte Marguerite*, destiné à Saint-Pierre de Dijon (1845); *saint Pierre* (1850); *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho* (1852), exécuté à la cire et à l'huile pour Saint-Nicolas du Chardonnet. La ville de Paris lui a commandé les chapelles baptismales de cette dernière église et de Saint-Pierre du Gros-Caillou; plusieurs toiles de la galerie des Paysages à l'hôtel de ville, et, en 1853, les *Feuillages* du vestibule de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes, en 1843 et 1848, une 1re en 1845.

DESJOBERT (Louis-Eugène), peintre français, né vers 1820, à Châteauroux (Indre), étudia sous MM. Jolivard et Aligny, et débuta comme paysagiste au Salon de 1845. Nous citerons de lui : *Saules inondés* (1845); *Matinée d'automne* (1846); la *Baigneuse endormie* (1847); *Paysage* (1850); *Scieur de pierre* (1852); un *Herbage au bord de la mer* et l'*Habitation normande* (1855); *l'Automne dans les bois*, le *Pont rompu*, *Garenne* (1857). Il a obtenu une troisième médaille en 1855, et le rappel en 1857.

DESLANDES (Raymond), auteur dramatique français, né à Yvetot, le 12 juillet 1825, termina ses études au collége de Rouen et vint à Paris pour faire son droit. Mais il se jeta dans la littérature, qu'il ne put suivre librement qu'après une assez longue résistance de sa famille. Après avoir écrit dans quelques petits journaux, il se livra au théâtre et donna, en collaboration avec divers auteurs, une série de pièces : *les Trois Racan*, comédie en un acte, avec M. Durantin; *la Terre promise*, vaudeville, et *le Château des Tilleuls*, drame en quatre actes, avec MM. Decourcelle et Rolland; *Méridien* (1852), avec M. Clairville; *Eva* (1854), avec M. Montjoie; *On dira des bêtises* (1853), avec MM. Labiche et Delacour; *la Femme d'un grand homme* (Odéon, 1855), comédie en cinq actes, avec M. Durantin;

Digitized by Google

l'Amant aux bouquets, Palais-Royal; *Madame Bijou* et *le Camp des révoltées*, trois vaudevilles en collaboration avec M. Louis Lurine (1856), et *les Comédiennes*, comédie en quatre actes, avec le même (1857). M. Deslandes a fait partie du Comité de l'association des auteurs dramatiques.

DESLYS (Charles), littérateur français, né à Paris vers 1820, interrompit le cours de ses études au collége Charlemagne pour entreprendre un voyage en Italie; puis il se fit acteur et joua tour à tour le drame et l'opéra-comique sur divers théâtres du Midi, notamment à Toulouse. En 1846, il vint à Paris, et le succès qu'obtint sa charmante nouvelle, *les Bottes vernies de Cendrillon*, insérée dans *l'Esprit public* (1853, nouv. édit.), le décida à embrasser tout à fait la carrière des lettres. En 1848, il se mêla au mouvement politique, et fit paraître, avec M. Savinien Lapointe, *les Prolétariennes*, satires, qui avaient succédé à une histoire dithyrambique de *la Révolution de Février*, insérée en feuilleton dans *le Courrier-Français*.

Ce dernier journal imprima de lui, en 1850, un roman qui eut une certaine vogue : *la Mère Rainette* (1851, 4 vol. in-8). Cet auteur a publié jusqu'à présent : *la Millionnaire* (1852, 2 vol. in-8); *la Dernière grisette* (1853); *Mlle Bouillabaisse* (1853, 3 vol. in-8); *Rigobert le Rapin* (1854, 4 vol. in-8), qui en est la suite; *un Zouave*, roman en 5 volumes, terminé par *Perrenche* (1856); *les Compagnons de minuit* (1857, 3 vol. in-8); et beaucoup de nouvelles éparses dans les recueils périodiques. Il s'est aussi essayé au théâtre, mais avec moins de bonheur que dans le roman; on a de lui *les Fiançailles des roses* et *Flore et Zéphyre*, opéras-comiques.

DESMAISONS (Pierre-Émile), lithographe français, né à Paris, le 19 décembre 1812, suivit les cours gratuits de l'École de dessin, puis ceux de l'École des beaux-arts, fréquenta les ateliers de Granger et de Guillon-Lethière, et débuta comme portraitiste au Salon de 1831. Après un voyage de huit mois en Belgique, il exposa encore quelques tableaux, puis se livra à la lithographie. On cite parmi ses planches : *Justine de Leris*, *Milton dictant le Paradis perdu* (1833) : *l'Entrée au couvent*, *l'Absence du maître*, *Christine à Fontainebleau*, *l'Hiver*, *le Cabinet de Linnée;* mais il s'est attaché de préférence aux tableaux de M. Vidal, et a reproduit entre autres : *Tony et Marry*, *l'Amour de soi-même*, *Eva*, *Frasquita*, *Noémi*, *Marinette*, *Ismaël*, *Fatanitza*, *l'Ange déchu*, *une Larme de repentir* (1845-1850) : ces trois dernières planches ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec un nouveau tableau de M. Vidal, et *Christophe Colomb et l'Amérique*, d'après le groupe en marbre de M. Revelli : *Mariette* et *Olympia* (1857), etc.

En 1848, M. Desmaisons exécuta, avec M. Jacob, la *Galerie des représentants du peuple*, à laquelle il a ajouté ensuite une partie des membres de la Législative et du Sénat. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles (1832) et à Paris, une 1re médaille en 1848, et une mention en 1855.

DESMAREST (Armand-Louis), représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né en 1817, est un ancien ouvrier devenu directeur de filature à Deville-lès-Rouen. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans la Seine-Inférieure, le quatorzième sur vingt, par 103 791 suffrages. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec la droite. Demandant que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, il s'abstint d'en approuver l'ensemble, ainsi que de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, sans se rattacher à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il retourna à ses travaux industriels.

DESMARRES (Louis-Auguste), médecin français, né à Évreux, en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1839, s'y fixa, et se fit un nom comme oculiste. Il ouvrit dès lors pour les indigents, une clinique qu'il dirige encore aujourd'hui. On lui doit, entre autres inventions utiles et ingénieuses, un *ophtalmoscope*, exécuté d'abord par M. Lerebours puis par M. Charrière (1857). Il a écrit divers *mémoires* sur l'emploi du nitrate d'argent dans les maladies des yeux, sur celui de la belladone dans la perforation de la cornée, de nombreux articles dans la *Gazette des Hôpitaux*, et publié un ouvrage longtemps annoncé : *Traité théorique et pratique des maladies des yeux* (1853-1855, 2 vol. in-8). M. Desmarres a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1850.

DESMARS [de la Loire-inférieure], ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Savenay (Loire-Inférieure), le 4 février 1811. Après avoir achevé ses études de droit à la Faculté de Paris, il se fit inscrire, en 1835, au barreau de sa ville natale. En 1847, il fut élu conseiller général. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante par 68184 suffrages, le dernier sur une liste de treize élus. Il vota d'abord avec le parti démocratique modéré, puis se rapprocha peu à peu de la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique, mais il se prononça, à la fin de 1851, contre la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté à la mairie du 10e arrondissement, et subit une détention de quelques jours. Rallié au nouveau gouvernement, il fut porté comme candidat de l'administration au Corps législatif, dans la circonscription de Savenay, où il fut élu en 1852 et réélu en 1857. Il est également membre du conseil général de la Loire-Inférieure. Il est chevalier de la Légion d'honneur. — M. Desmars est mort à la fin de 1857.

DESMICHELS (Ovide-Chrysanthe), historien français, est né le 2 janvier 1793 au Val (Var). Après avoir fait ses études au collége de Marseille, il fut admis en 1812 à l'École normale (section des lettres). Nommé en 1814 régent de grammaire à Montluçon, il fut appelé à Paris en 1818 et chargé d'enseigner l'histoire d'abord au collége Henri IV, puis à celui de Bourbon. Le 3 mars 1831, il quitta sa chaire pour administrer l'Académie d'Aix, d'où il passa en 1838 à celle de Rouen, qui était plus importante. En 1848, il sollicita son admission à la retraite afin de se livrer entièrement à ses travaux littéraires. M. Desmichels est, depuis le mois de septembre 1845, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *la Liberté de la Presse* (1817, in-8), qui, d'après lui, est la seule garantie de toutes les libertés à condition qu'elle sera absolue et sans restriction; *Tableau chronologique de l'histoire du moyen âge* (1822, in-8), qui, remanié et augmenté, est devenu un livre classique dans l'enseignement sous le titre de *Manuel de l'histoire du moyen âge* (1825; 12e édit. 1846).

DESMOLLES [de la Lozère], ancien représen-

Digitized by Google

tant du peuple français, ancien député, est né à Saint-Germain de Calberte (Lozère), en 1802. Petit-fils d'un avocat au parlement de Toulouse, il fut élevé dans les principes légitimistes; mais, sous la monarchie de Juillet, il resta presque étranger à la politique. Établi près de Langogne, il s'occupait surtout d'agriculture, lorsqu'en 1848 il fut élu représentant du peuple, le second sur quatre, par 14560 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, mais, de 1852 à 1854, il fit partie du Corps législatif.

DESMOUTIERS (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, est né à Coutiches (Nord), le 2 février 1810. Cultivateur et fabricant de sucre à Faumont, il était, avant 1848, presque étranger à la politique. Élu représentant du peuple, dans le département du Nord, le sixième sur vingt-huit, par 183 105 voix, il fut membre du Comité du commerce et de l'industrie, se montra très-opposé au socialisme, mais prêta son concours à l'organisation de la République dans les rangs du parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative et se renferma dans l'industrie.

DESNOIRESTERRES (Gustave Le Brisoys, dit), littérateur français, est né le 20 juin 1817 à Bayeux (Calvados), où il a fait ses études. Il débuta dans la carrière des lettres par un roman publié dans le *Journal général de France* et intitulé : *la Pensionnaire et l'Artiste* (1839), et fonda ensuite un recueil mensuel, *la Province à Paris* (1841-1842). Outre une collaboration plus ou moins active à quelques journaux de Paris, entre autres à *l'Époque*, à *la Semaine*, à la *Revue de Paris*, il a fait paraître un certain nombre de romans : *la Chambre noire* (1843), *Jarnosick* (1844), *Entre deux amours* et *Mlle Zacharie* (1845), *un Amour en diligence* (1853), *les Talons rouges* (1854), esquisses contemporaines. Il a aussi donné une étude sur Balzac le romancier (1851), et une édition annotée du *Tableau de Paris* de Mercier (1853, in-12). M. Desnoiresterres, qui a pris le XVIIIe siècle pour l'objet de ses recherches, se propose d'en reproduire la physionomie variée dans une série d'études à laquelle appartiennent *les Intérieurs de Voltaire*, publiés par la *Revue de Paris* en 1855.

DESNOYER (Louis-François-Charles), auteur dramatique français, né à Amiens, en 1806, débuta au théâtre comme acteur et auteur à la fois, par un vaudeville intitulé : *Je serai comédien* (1827). Quelques années après, il quitta la scène, travailla, sous divers pseudonymes, avec plusieurs autres jeunes auteurs, et aborda enfin le grand drame en 1835. Sous la direction de M. Védel, de 1841 à 1847, il occupa au Théâtre-Français, l'emploi de régisseur général. En mai 1852, il prit l'administration difficile de l'Ambigu-Comique à laquelle il a sacrifié une partie de sa fortune personnelle.

M. Charles Desnoyer a produit un nombre infini de pièces, appartenant à tous les genres, mais surtout des drames pour le boulevard. Nous citerons parmi ces drames : *le Séducteur et son élève*, 2 actes (1829); *le Puits de Champvert, ou l'Ouvrier Lyonnais*, 3 actes; *le Petit chapeau, ou le Rêve d'un soldat*, fantasmagorie en six parties; *le Général et le jésuite*, 5 actes; *le Naufrage de la Méduse*, 5 actes (1839); *Montbailly ou la Calomnie*, tiré des *Causes célèbres*, 5 actes; *Ralph le bandit*, 5 actes; *Six mille francs de récompense*, 5 actes; *Jeanne d'Arc*, 5 actes et 10 tableaux; *les Trois âages, ou Peuple, Noblesse, Bourgeoisie*, 3 actes (1849); parmi ses comédies : *le Papier timbré* (1825); *le Faubourien, la Femme du voisin, le Bouquet de bal, le Débutant, ou l'Amour et la comédie, le Congrès de la paix* (1849), toutes en 1 acte; *la Mère de la débutante*, ou *Je serai comédienne, une Jeunesse orageuse*, vaudevilles en 2 actes; *la Caisse d'épargne*, en 3 actes (1841 et 1842); un opéra-comique, *Casimir, ou le Premier tête-à-tête*, en 2 actes, musique d'Adam (1831); plusieurs impromptus ou pièces de circonstance, depuis *le Polonais, ou Février* 1831, en 1 acte, jusqu'à *la Rentrée à Paris*, tableau du retour des troupes de Crimée (décembre 1855).

Le nom de M. Charles Desnoyer s'est trouvé, en outre, associé à celui de plus de trente auteurs différents sur l'affiche d'une foule de vaudevilles, comédies, drames ou mélodrames; nous ne ferons que rappeler, entre autres succès populaires ou récents : *le Roi de Rome*, en 5 actes, avec M. Léon Beauvallet (Ambigu, 1850); *le Testament d'un garçon*, en 3 actes, avec M. Eugène Nus (Odéon, 1851); *la Bergère des Alpes*, en 5 actes, avec M. Dennery (Gaîté, 1852), reprise tout récemment, et *Zazezizozu*, grande féerie-revue, jouée au Cirque en décembre 1835, et dont il fut un des auteurs déguisés, sous le nom d'*Anatole*.

DESNOYERS (Jules-Pierre-François-Stanislas), historien et géologue français, né à Nogent-le-Rotrou, le 8 octobre 1800, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie, devint en 1825 secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris, puis secrétaire de la Société géologique de France (1830). Aide-naturaliste de géologie au Muséum d'histoire naturelle en 1833, il est devenu, l'année suivante, bibliothécaire de cet établissement. Il est secrétaire de la Société de l'histoire de France depuis sa fondation. Membre du Comité créé en 1834, pour la publication des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, il fait aussi partie de celui de la langue, de l'histoire et des arts de la France.

M. Desnoyers a obtenu en 1832 une mention très-honorable de l'Académie des inscriptions, à la suite du concours ouvert sur l'*Histoire du décroissement et de la destruction totale du paganisme dans les provinces de l'empire d'Occident*, etc., et le prix, en 1838, sur l'*Histoire des différentes incursions des Arabes d'Asie et d'Afrique* en Italie et dans les îles qui en dépendent. Il a fourni à divers recueils des mémoires et opuscules sur la géologie : *Mémoire sur la craie et sur les terrains tertiaires du Cotentin* (*Annales de la* Société d'histoire naturelle de Paris, II, 1825); *Observations sur quelques systèmes de la formation oolithique du nord-ouest de la France* (*Annales des sciences naturelles*, IV, 1825); *sur les Cavernes et brèches à ossements des environs de Paris* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1842); *Observations sur les terrains tertiaires du nord-ouest et de l'ouest de la France* (*Bulletin* de la Société géologique, 1852 et 1855); l'article *Caverne*, du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, repris sous le titre de *Recherches géologiques et historiques sur les cavernes à ossements* (1845, in-4), etc.

M. Desnoyers a donné dans un autre ordre d'études : *Bibliographie historique et archéologique de la France* (*Bulletin* de la Société de l'histoire de France, 1854); *Indication des principaux ou-*

Digitized by Google

vrages propres à faciliter les travaux relatifs à l'histoire de France (*Annuaires* de la même Société, 1837); *Sociétés littéraires de la France* (Ibid., 1841); *Topographie ecclésiastique de la France pendant le moyen âge et dans les temps modernes jusqu'en* 1790 (1853 et 1854), travail important qui tire son intérêt du rapport probable entre les subdivisions du diocèse et les *pagi* de la Gaule romaine; *Introduction pour les recherches à faire en Orient sur les colonies gauloises de l'Asie Mineure* (*Bulletin* des comités historiques, 1855); *sur le Sort des enfants trouvés en France, antérieurement à saint Vincent de Paul* (1856), etc. Il rassemble depuis plusieurs années les matériaux d'un *Répertoire des sources originales de l'histoire de France*.

DESNOYERS (Louis-Claude-Joseph-Florence), littérateur et journaliste français, né en 1805, au village de Replonges (Ain), travailla quelque temps dans une étude d'avoué, et vint à Paris en 1828. Il y fonda, avec MM. Vaillant et Cartilier, un petit journal d'opposition libérale qui, pour échapper au cautionnement et aux poursuites du parquet, prit alternativement les titres de *Lutin*, *Trilby*, *Follet* et *Sylphe*. Ce fut comme rédacteur du *Sylphe* qu'il s'associa à la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830. L'année suivante il passa au *Figaro*, puis au *Voleur* où il signa le compte rendu des théâtres; il collabora en même temps au *Corsaire*, au *Journal des enfants*, qui lui dut une grande partie de son succès, et au *National*, où il hérita de la succession du feuilleton musical confié d'abord à M. Fétis. A la même époque, il commença dans le livre collectif des *Cent et un*, l'amusante étude de mœurs intitulée : *les Bétiens de Paris* (t. III et V).

Le 1er décembre 1832, M. Louis Desnoyers fonda avec M. Charles Philippon *le Charivari* dont la vogue, obtenue par des articles mordants et des caricatures politiques, fut immense dès les premières années. Il céda la direction de cette petite feuille à M. Altaroche pour concourir, en 1836, à l'établissement du *Siècle*, dont il est encore un des principaux propriétaires, en même temps que directeur de la partie littéraire.

Auteur de quelques vaudevilles sous le pseudonyme de *Derville*, M. Desnoyers est surtout connu par *les Aventures de Jean-Paul Choppart* (1836, 2 vol. in-12), imprimées d'abord dans *le Journal des enfants*, et *les Aventures de Robert-Robert* (1840, 2 vol. in-8), qui en sont le pendant. On lui doit encore : *les Mémoires d'une pièce de cent sous* (1837); *Gabrielle* (1846); *de l'Opéra en* 1847 (1847, in-8); la fin d'un roman posthume de Frédéric Soulié, intitulé : *le Veau d'or*, etc. Il est en outre l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres qu'il a présidée plusieurs fois, et en 1854 il a établi *le Messager des dames et des demoiselles*.

DESNOYERS (Edmond), vaudevilliste français, connu sous le pseudonyme de De Biéville, frère du précédent, est né à Paris le 30 mai 1814. Il débuta fort jeune dans la littérature légère, fit quelques pièces avec MM. Théaulon et N. Fournier, puis se lia d'amitié avec Bayard, dont il devint un des plus assidus collaborateurs. Ses vaudevilles alimentent principalement le répertoire des scènes de genre; nous citerons parmi ceux qu'il a faits seuls : *les Dévorants* (1843); *la Contrebasse* (1845); *le Meunier, son fils et Jeanne* (1854) et *la Bégueule* (1855).

Viennent ensuite en collaboration : *l'Homœopathie* (1836), son premier ouvrage; *de l'Or* (1837), *le Saute-ruisseau* et *la Vie de garçon* (1838), *Phœbus ou l'Écrivain public* (1839), un des bons rôles de Vernet; *les Enfants de troupe* (1840), interprétés avec beaucoup de verve au Gymnase par Bouffé, Klein et Ferville; *le Flagrant délit* (1841); *le Héros du marquis de quinze sous* (1843); *la Gardeuse de dindons* (1845), pour Mlle Déazet; *les Nuits blanches* (1847); *Éric le fantôme* (1858), drame en 3 actes; *Gardée à vue* (1849); *les Deux aigles* (1850); *Si Dieu le veut* (1851); *les Enfants de la balle* (1852); *un Fils de famille* (1853), un des plus agréables vaudevilles du Gymnase et la dernière création de Bressant à ce théâtre; *Sur la terre et sur l'onde* (1854); *les Fanfarons de vice* et *le Dessous des cartes* (1856), et *Ce que deviennent les roses* (1857), parodie des types de courtisanes. En 1856, M. de Biéville fut chargé de la rédaction des comptes rendus dramatiques au journal *le Siècle*, où il remplaça M. Matharel de Fiennes.

DESNOYERS (Auguste-Gaspard-Louis Boucher, baron), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 décembre 1779, d'une famille qui se rattache au célèbre peintre Boucher, fit d'abord de la peinture historique sous Lethière, et fréquenta l'École des beaux-arts. Mais l'étude de la peinture et du dessin n'était pour lui qu'un acheminement vers la gravure, à laquelle il s'était essayé dès l'enfance. Quelques planches au pointillé, *Léda*, d'après Lethière, *Héro et Léandre*, d'après Harriette, *Dédale et Icare*, d'après Landon, *Héloïse et Abeilard*, d'après Robert Lefebvre, commencèrent sa réputation, et une *Vénus désarmant l'Amour*, qui parut à l'exposition de 1799 lui valut une médaille d'or de 2000 francs. Il entra alors chez Tardieu et étudia pendant deux ans la gravure à l'eau forte et au burin. En 1801, il donna sa première gravure en taille-douce : *l'Espérance soutenant l'homme jusqu'au tombeau*, d'après une esquisse de Caraffa; de 1802 à 1804 les *Pénibles adieux*, d'après Hilaire : Ledru, le *Portrait de Bonaparte*, d'après Robert Lefebvre, *la Belle jardinière* (au Luxembourg), d'après Raphaël, à la reproduction duquel il a surtout consacré sa vie. Il a gravé d'après ce maître : *la Vierge de Foligno* (au Luxembourg), *la Vierge au linge*, *la Vierge à la chaise*, *la Vierge au poisson*, *la Visitation*, *sainte Catherine d'Alexandrie*, d'après le dessin du Louvre, *la Vierge d'Albe*, *la Vierge au berceau*, *la Transfiguration*, *la Vierge de Saint-Sixte* (au Luxembourg), et *la Madone de la maison Tempi*.

On cite encore de cet artiste, qui jouit de la plus grande faveur sous l'Empire et sous la Restauration, un portrait de *Napoléon*, d'après Gérard, qui lui fut payé 50000 francs; deux portraits de *Marie-Louise*, dont le premier fut esquissé d'après les seuls souvenirs de l'empereur; ceux de plusieurs personnages, entre autres de *Talleyrand*, d'après Gérard, etc.; puis, parmi des œuvres diverses, *les Muses et les Piérides*, d'après Perigno del Vagna : *la Sainte famille*, d'après Léonard de Vinci; *la Madeleine*, d'après le Corrège; *Eliézer et Rebecca* et *Moïse sauvé des eaux*, d'après Poussin; *Bélisaire*, d'après Gérard; *Psyché et l'Amour*, d'après M. Picot; *Ptolémée Philadelphe et Arsinoé*, d'après M. Ingres; *François Ier et Marguerite de Navarre*, d'après M. Fleury Richard; *Phèdre et Hippolyte*, d'après Guérin, etc.

En mars 1816, M. Desnoyers fut compris parmi les membres de l'Institut nouvellement réorganisé, et devint, en 1825, le premier graveur royal. Trois ans plus tard, il reçut du ministère Martignac le titre de baron. Sous le règne de Louis-Philippe, quoiqu'il eût à peu près cessé

Digitized by Google

de produire, il fut créé, en juin 1837, officier de la Légion d'honneur. Il n'a point pris part à l'Exposition universelle de 1855. Il travaillait pendant cette dernière période à une importante publication, l'*Appendice* à l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, de M. Quatremère de Quincy (1852, in-4, avec pl.), auquel il a ajouté depuis un *Supplément*.

Comme peintre, M. Desnoyers a fait pour l'École des beaux-arts huit copies à l'huile, cinq grandes aquarelles, et quatre *portraits* d'hommes célèbres exécutés d'après Raphaël. Ses gravures se distinguent par une taille nette, franche, précise, sans roideur ni sécheresse, l'expression des têtes et la souplesse moelleuse des draperies. — Cet éminent artiste est mort à Paris, le 15 février 1857.

DESORMES (Charles-Bernard), ancien représentant du peuple français, né à Dijon le 3 juin 1777, et admis à l'École polytechnique lors de sa fondation, en sortit, en 1797, et fut attaché au service de l'instruction publique. D'abord répétiteur de chimie à l'École polytechnique, il publia quelques-uns des résultats de ses recherches scientifiques dans les *Mémoires* de l'Institut, puis se tourna vers l'industrie, et prit, en 1804, la direction d'une manufacture de produits chimiques à Verberie (Oise). Partisan déclaré des doctrines libérales, sous la Restauration, il ne tarda pas, après 1830, à combattre la politique de Louis-Philippe, et se présenta, sans succès, en 1831, comme candidat de la gauche, au collége électoral de Senlis (Oise). Il fut élu conseiller général du département, et, le 8 mai 1835, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il fonda, avec M. Donatien Marquis, la *Revue de l'Oise* et plus tard le *Progrès de l'Oise*, organe de l'opposition dynastique. Il se retira de l'industrie en 1845. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le septième sur dix, par 54 496 voix, il vota ordinairement avec le parti du *National* et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DESPEAUX (Éloi, baron), général français, né à Auteuil près Beauvais (Oise), le 14 octobre 1761, entra comme soldat au régiment de Flandre en 1776. Nommé capitaine après la bataille de Jemmapes, il fut grièvement blessé à la défense du camp de Famars, devint général de brigade en 1796 et général de division l'année suivante à la suite d'un engagement sur la Sambre. Cet avancement rapide était plutôt dû à son courage qu'à ses talents militaires. Depuis cette époque M. Despeaux n'a plus été employé qu'à l'intérieur ou sur les frontières dans le commandement des corps d'observation. En 1821, il reçut de Louis XVIII le titre de baron. — Doyen de l'armée française, il était inscrit le premier au cadre de réserve de l'état-major général lorsqu'il est mort dans l'année 1856.

DESPOIS (Eugène), littérateur français, né à Paris le 25 décembre 1818, fils d'Antoine-André Despois, peintre d'histoire et de portraits qui a produit de œuvres nombreuses sous l'Empire et la Restauration et figuré avec honneur à l'exposition jusqu'en 1835. Il fit de brillantes études au collége Saint-Louis, entra à l'École normale en 1838, professa, pendant un an, la rhétorique à Bourges, et fut rappelé à Paris où il devint professeur de la même classe au collége Louis-le-Grand. Démissionnaire, à la suite du 2 décembre 1851, il entra dans l'enseignement libre et se consacra à de nouveaux travaux littéraires.

M. Despois, qui a fourni à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke les traductions de *Rutilius Numatianus*, de *Rufus Festus Ardenus*, d'*Aratus*, etc. (1844), concourut à la publication en latin des *Œuvres d'Abeilard*, par M. Cousin (1849) et donné plusieurs éditions classiques annotées, s'est surtout fait connaître en écrivant dans la *Liberté de penser*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, etc., un certain nombre d'articles, pleins de verve et de finesse. L'un de ces articles, inséré dans le premier recueil, à l'occasion de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, a été tiré à part et distribué à plus de 50 000 exemplaires.

DESPORTES (Auguste), littérateur français, est né en 1798 à Aubenas (Ardèche). Après quelques essais littéraires, entre autres *le Duel d'Young* (1822), il se mit à traduire en vers français plusieurs auteurs latins, *les Bucoliques*, une partie de *l'Énéide* et *les Satires de Perse* (1841), qui lui valurent une grande médaille d'or de la part du roi des Belges. Depuis cette époque, il a donné *Molière à Chambord* (1843), comédie en quatre actes et en vers jouée à l'Odéon; une traduction poétique des *Odes* d'Horace (1847), et il a collaboré à la *Collection des auteurs classiques* de Hachette, au *Million de faits*, aux *Cent traités*, à *Patria*.

DESPORTES (Eugène-Henri), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né au Mans, le 8 juillet 1782, entra d'abord dans la carrière militaire, mais y renonça par suite d'opinions politiques, et, à vingt et un ans, se voua à l'art médical. Il fut reçu docteur à Paris en juillet 1808, avec une thèse sur *l'Action de la noix vomique sur l'économie animale*. Établi dès lors à Paris, où il se fit une clientelle nombreuse, il n'en poursuivit pas moins ses travaux scientifiques. Voici la liste des principaux : *Traité sur l'angine de poitrine* (1811, in-8); *Conspectus des pharmacopées de Dublin, d'Édimbourg, de Londres et de Paris* (1820, in-8), suivi d'un *Appendice* embrassant la pharmacopée de Berlin, de Copenhague, de Pétersbourg, de Philadelphie, de Stockholm et de Vienne, en société avec M. F. S. Constancio; *Recherches expérimentales sur l'empoisonnement lent par l'acétate de morphine*, publiées par la *Revue médicale* (1824); des *Notes*, dans le même recueil, *sur l'Inflammation de la moëlle épinière* (1825), *sur la Varioloïde* (1826); *Considérations pathologiques et médico-légales sur l'excitation vénérienne* (1829), etc.

DESPRETZ (César-Mansuète), physicien français, né aux environs de Bavai, en Belgique, pendant la Révolution française, vint fort jeune à Paris pour y étudier la physique et la chimie, il se fit remarquer, dans les laboratoires, par une intelligence très-vive, une extrême mémoire, et une maladresse manuelle qui devint proverbiale parmi ses compagnons d'études, mais ne l'empêcha point d'être nommé de bonne heure répétiteur du cours de M. Thénard, à l'École polytechnique. Professeur de physique au collége Henri IV et plus tard à la Faculté des sciences, il est entré, en 1841, à l'Académie des sciences en remplacement de Savart. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en mai 1846.

Outre plusieurs savants mémoires insérés dans les recueils spéciaux, M. Despretz a publié : *Traité élémentaire de physique* (2 vol. in-8), ouvrage devenu classique; *Traité de chimie théorique et pratique*, et un petit volume intitulé : *des Colléges; de l'Instruction professionnelle; des Facultés*.

Digitized by Google

M. Despretz qui, comme professeur, supplée par la science à la lucidité de l'exposition, a eu récemment, comme expérimentateur, la bonne fortune d'attacher son nom à la découverte de ce qu'on pourrait appeler *la pierre philosophale moderne*. Il est parvenu, en soumettant du charbon pur à une distillation lente, au moyen d'un courant d'induction, à obtenir, sur des fils de platine, des cristaux de couleur noire, microscopiques, il est vrai, mais qui, mêlés avec un peu d'huile, polissent les rubis aussi rapidement et aussi nettement que la poussière du diamant. Aucune substance ne produit un pareil effet, dans les mêmes conditions.

DESPREZ (Louis), sculpteur français, né à Paris, le 7 juillet 1799, fut élève de Bosio, et obtint, dans les concours de l'Ecole des beaux-arts, un second prix en 1822 et le premier en 1826, avec une ronde-bosse représentant *la Mort d'Orion*. Parmi les ouvrages qu'il envoya de Rome, on remarqua l'élégant bas-relief des *Bergers d'Arcadie*, placé sur le monument élevé au Poussin par les soins de Chateaubriand, et la statue de *l'Innocence* (1831), achetée par le roi Louis-Philippe pour le château de Neuilly, brisée en 1848, et dont le modèle en plâtre a reparu à l'Exposition universelle de 1855. Cette œuvre gracieuse obtint une médaille de deuxième classe et un prix spécial de l'Académie des beaux-arts.

De retour en France, M. Desprez exécuta *la Force* (1834) et *le Général Foy* (1837), pour la Chambre des Députés; en 1837, un *saint Mathieu* colossal (église de la Madeleine), *Maurice de Sully* et *Frochot*, statues en pierre (hôtel de ville); en 1845, une charmante *Diane au bain*, en bronze (Champs-Elysées); en 1846, *Fléchier*, une des grandes figures assises qui décorent la fontaine Saint-Sulpice, et *deux sujets antiques*, acquis par le duc de Luynes pour le château de Dampierre. Si l'on excepte quelques *bustes* d'hommes célèbres pour les galeries de Versailles, cet artiste n'a envoyé, depuis dix ans, aux Salons de sculpture que deux morceaux en marbre placés l'un et l'autre au Luxembourg : *Jacques Desbrosses* (1852) et *l'Ingénuité* à l'Exposition universelle de 1855. M. Desprez a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1843, et une mention en 1855. Il a été décoré en mai 1851.

DESROSIERS (Pierre-Antoine), imprimeur français, né à Moulins, vers 1798, prit en 1827 la maison fondée par son père et se maria peu après avec la fille du libraire Place, dont il réunit l'établissement au sien. Cette imprimerie, qui a pris sous sa direction une extension considérable et un sérieux développement artistique, comprend aujourd'hui toutes les branches accessoires de la typographie, depuis la plus simple imagerie jusqu'à la chromo-lithographie la plus riche. Parmi ses publications, *l'Ancien Bourbonnais*, d'Achille Allier (4 vol. in-fol., 140 pl.); *l'Ancienne Auvergne et le Velay*, de M. Ad. Michel (4 vol. in-fol., 144 pl.); *les Douze dames de rhétorique*, reproduction d'un manuscrit du xve siècle, ont figuré aux diverses expositions de l'industrie depuis 1834, et ont valu à M. Desrosiers trois médailles d'argent, une médaille d'or (1849), et une médaille de prix à Londres (1851). Il a été décoré en novembre 1849. Son fils, M. Charles Desrosiers, né à Moulins en 1828, est aujourd'hui son associé.

DESRUELLES (Henry-Marie-Joseph), chirurgien français, né à Lille en 1791, entra dans le service des armées en 1809, fit les campagnes de l'Empire, et fut reçu docteur à Paris en 1814. Il remporta, deux ans après, le premier prix aux concours du Val-de-Grâce et fut dès lors chargé, dans cet hôpital, de la direction du service vénérien et de l'enseignement anatomique qu'il n'a quitté qu'après plus de trente ans d'exercice.

On a de ce praticien, qui s'est particulièrement occupé des maladies des enfants et des affections syphilitiques : *Traité historique et pratique du croup* (1824); *Traité de la coqueluche* (1827), couronné par la Société médico-pratique et traduit en allemand; *Mémoire sur le traitement de la syphilis sans mercure* (1827), traduit dans la même langue; *Traité pratique des maladies vénériennes* (1836), qui a fait nommer l'auteur membre du conseil royal de santé de la Suède; *Lettres écrites du Val-de-Grâce*, sur le même sujet (1840; 3e édit., 1847); *Histoire de la blennorrhée urétrale* (1854); et un grand nombre de *Mémoires* et de *Notes*. (1820-1848). M. Desruelles a rédigé pendant deux ans, le *Bulletin de la Société d'encouragement* et fourni aux *Mémoires militaires* les tomes XXV et XXVII du recueil. Il a été décoré en mai 1833. — Son fils, M. Charles Desruelles, a embrassé comme lui la médecine.

DESSALLES (Jean-Léon), philologue français, né au Bugue (Dordogne), le 18 mai 1803, fit ses études à Périgueux, et, avant d'être attaché à la section historique des Archives du royaume (1832) fut occupé pendant plusieurs années, aux recherches nombreuses qu'exigeait la publication du *Lexique roman* de Raynouard. Sous la direction de ce célèbre philologue, il s'adonna complètement aux études linguistiques. Deux ouvrages, fruit de ses travaux, ont été récemment couronnés, l'un par l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse; *de l'Influence de la littérature française sur la littérature romane* (1852), et l'autre par l'Institut de France : *Etudes sur l'origine et la formation du roman et de l'ancien français* 1854).

On cite aussi de M. Dessalles d'intéressantes dissertations *sur les Patois du midi de la France* (1838) et *sur les Recherches de Gustave Fallot* (1840, in-8); *Périgueux et les deux derniers comtes de Périgord* (1847, in-8); un *Rapport sur l'état présent des archives de Sarlat* (1855); des éditions d'anciens manuscrits, ainsi que divers articles dans *les Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, *les Mélanges de la Société des bibliophiles*, *les Villes de France*, *Paris pittoresque*, etc.

DESSAUX (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 27 mars 1797, étudia le droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et y acheta ensuite une charge d'avoué qu'il garda pendant vingt-cinq ans. En 1848, il vivait retiré à la campagne, lorsqu'il fut élu dans la Meuse, comme candidat démocrate, par 41 421 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du président de la République, il donna sa démission le 21 décembre 1848, et vécut depuis lors en dehors des affaires publiques.

DESTIGNY (Pierre-Daniel), horloger français, né à Sanneville (Seine-Inférieure), en 1770, fit son apprentissage à Paris, dans une manufacture-école d'horlogerie, revint à Rouen en 1798, et y fonda une maison qu'il dirigea pendant plus de cinquante ans. Bientôt connu par d'utiles découvertes, il inventa principalement, dès 1818, des systèmes de compensateurs pour les montres de second ordre, et pour le balancier des pendules de commerce, aujourd'hui généralement adoptés. C'est lui qui fit cesser à Rouen, au commencement de 1826, la méthode de régler les horloges sur la marche diurne du soleil; méthode

Digitized by Google

qui fut remplacée l'année suivante, à Paris, par l'adoption de l'heure sidérale ou temps moyen.

M. Daniel Destigny, qui s'est livré à de longues études sur la dilatation des métaux, a publié, entre autres ouvrages : *Moyen de perfectionnement d'un mécanisme employé pour rendre nulles les influences d'une température variable sur la marche des montres* (Rouen, 1818, avec planches), et une *Table indiquant la longueur du pendule simple dans le vide*, etc. (Rouen et Caen, 1853, in-4).

Il a obtenu aux expositions industrielles de 1819 et 1844, une mention honorable et une médaille de bronze. Il est, depuis de longues années, membre des Sociétés de Rouen, et principalement de la Société d'émulation, dont il a plusieurs fois été président. Adjoint de la municipalité de Rouen, après 1830, il a activement concouru à l'érection de la statue de Corneille (1834).

DESTOUCHES (Paul-Émile Destouche, dit), peintre français, né à Paris, le 16 décembre 1794, fut élève de Louis David. Il exposa pour la première fois en 1817, et donna successivement : *François Ier accordant à Diane de Poitiers la grâce de son père*, un *Bélisaire* (1817); une *Résurrection de Lazare*, qui est à la cathédrale de Vannes (1819); *Jésus au mont des Oliviers*, à l'église de Saint-Victor de Paris (1822); la *Convalescence de Gresset soigné par sa sœur*; une *scène turque des Mille et une Nuits*, au musée de Caen; *Marie Stuart dans les souterrains de Loclewen*, acquis par la duchesse de Berri (1824); *Scène du Mariage de Figaro*, le *Ruban de la comtesse*: ces deux œuvres gravées par Sixdéniers; *le Retour au village*, lithographie par M. Aubry-Lecomte, et le plus remarqué des tableaux de genre de l'artiste (1827); *l'Amour médecin* (1830), gravé simultanément en France et en Angleterre; *la Fille mal gardée* (1836); *la Fille bien gardée* (1838); un *Officier blessé*, *le Convalescent*, épisodes de 1814. — M. Destouches a obtenu une 1re médaille pour l'histoire en 1819, et une 1re pour le genre, en 1827. Cet artiste a aussi cultivé les lettres. On a de lui, entre autres pièces de vers : *Épître à Nicolas Poussin*, *par un jeune peintre* (1819, in-8), que *la Biographie générale* attribue à son confrère, M. L. D. Destouche (voy. plus loin).

DESURMONT (Louis), ancien représentant du peuple français, est né à Turcoing (Nord), le 6 décembre 1812. Cultivateur à Marquillies, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dix-neuvième sur vingt-huit, par 125 591 suffrages, et prit place au Comité de l'agriculture et du crédit foncier. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, pour combattre la politique de l'Élysée, mais sans s'associer aux demandes de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à ses travaux agricoles.

DES VERGERS (Marie-Joseph-Adolphe Noël), orientaliste français, né vers 1810, a publié, chez M. Didot, son beau-père, *la Vie de Mohammed*, *texte arabe d'Aboul-féda*, *accompagné d'une traduction française et de notes* (1837, in-8); *l'Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites, et de la Sicile sous la domination musulmane; texte arabe d'Ebn-Kaaldoun* (1841, in-8), accompagné d'une traduction française et des notes; *l'Abyssinie* et *l'Arabie* dans la collection de *l'Univers pittoresque;* des articles importants dans *la Biographie générale;* une *Étude biographique sur Horace* (1855, in-12), placée en tête de la jolie édition d'Horace, avec des vignettes et vues dessinées sur les lieux, que MM. Didot donnèrent la même année (in-18), etc. Membre de la Société asiatique, dont il a été vice-président et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, M. Noël Des Vergers, qui depuis longtemps est établi en Italie dans une villa près de Rimini, a été nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

DESVERNOIS (Nicolas-Philibert, baron), général français, né à Lons-le-Saunier (Jura), le 23 septembre 1771, entra au service en 1792 dans les hussards de la liberté et gagna ses grades inférieurs à l'armée du Rhin. D'une bravoure à toute épreuve, il se fit remarquer par des actions d'éclat en Italie et en Égypte : ainsi à Forli, il ramena un grand nombre de prisonniers et deux canons, quoiqu'il eût reçu un coup de mitraille au genou; dans la Haute-Égypte, il repoussa constamment les attaques des mamelouks et s'empara de 900 chameaux. Après avoir pris part aux batailles de Salahieh, d'Héliopolis et d'Aboukir, il rentra en France (1801) avec le grade de capitaine, fut employé à l'intérieur et passa en 1805 en Italie, où il resta au service de Joseph et de Murat jusqu'à la chute de l'Empire. Nommé colonel en 1808, il reçut, l'année suivante, le titre de baron avec un majorat, et le brevet de maréchal de camp le 13 juillet 1813.

De retour en France en 1814, M. Desvernois, mis d'abord en non-activité, obtint son admission dans les cadres de l'armée en 1816 avec rang de colonel et fut retraité en 1823. Retiré depuis cette époque à Lons-le-Saunier, il fut, peu de temps après, confirmé dans son grade de maréchal de camp. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur en mai 1831.

DE TABLEY (Georges Warren, 2e baron), pair d'Angleterre, est né, en 1811, à Tabley-House (comté de Chester). Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il prit à la Chambre des Lords la place de son père (1827) qui, l'année précédente, avait été créé baron. Depuis 1853, il est chambellan de la reine; ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec la fille du comte de Salis (1832), il a cinq enfants dont l'aîné, John-Byrne-Leicester Warren, est né en 1835.

DETMOLD (Jean-Herman), homme politique allemand, né à Hanovre, en 1807 et fils d'un médecin connu de cette ville, y commença ses études qu'il continua plus tard à Gœttingue et à Heidelberg. Reçu avocat en 1830, il s'occupa moins de jurisprudence que d'art et de politique. De retour en 1836 d'un grand voyage dans les contrées occidentales de l'Europe, il fut nommé député de la ville de Minden et se livra, soit dans les journaux, soit à la Chambre, à une guerre d'épigrammes contre le gouvernement qui éludait chaque jour la constitution, en attendant qu'il la supprimât. Il attaqua aussi la magistrature, comme complice docile de l'arbitraire et se vit condamner, en 1843, à une grosse amende et à la prison. Il cessa alors de se mêler de politique, et fit de la littérature en attendant des circonstances plus favorables.

La révolution de 1848 lui rendit une grande influence. Inquiet toutefois du caractère social qu'elle prenait, il affecta en toute occasion de se montrer conservateur constitutionnel, se tint encore quelque temps en dehors des affaires et

Digitized by Google

ne consentit à y rentrer qu'au moment où ses amis Stüve et Bennigsen furent nommés ministres. Il se montra l'adversaire du suffrage universel, par lequel il fut élu toutefois membre de l'Assemblée nationale allemande. Avant la discussion du projet de constitution il siégea au centre de l'Assemblée, avec les partisans de l'unité de l'Allemagne, Dahlmann, Gagern, Bassermann, etc. Mais nommé membre de la Commission de constitution, il se prononça ouvertement contre toute tentative de gouvernement national, et forma dès lors le parti de l'extrême droite avec Radowitz, Winecke, et quelques autres. Il saisissait toutes les occasion de déclarer qu'il ne croyait pas à la puissance de l'Assemblée nationale et que ces belles espérances de réorganisation seraient trompées.

Après la retraite du ministère Gagern, en mai 1849, il s'offrit de lui-même au lieutenant de l'empire pour former un nouveau cabinet où il prit le portefeuille de la justice. Bientôt M. Graevell (voy. ce nom) s'étant retiré, il y ajouta le portefeuille de l'intérieur. A un vote de défiance provoqué par M. Welcker, il répondit avec hauteur qu'on ne le forcerait pas à quitter le ministère. Il ne le quitta qu'après avoir détruit à peu près tout ce qui avait été fait jusqu'à lui, et lorsque le lieutenant de l'empire résigna ses pouvoirs entre les mains d'une impuissante commission fédérale. De retour en Hanovre, il fut choisi par le roi de Hanovre pour plénipotentiaire auprès de cette Commission, puis auprès de la Diète. M. Detmold parut alors modifier légèrement sa politique, en se montrant partisan du système fédéral, qu'il avait repoussé de tous ses efforts. Aussi fut-il rappelé par le ministère Munchausen, tout dévoué aux intérêts particuliers du Hanovre et du roi. Depuis 1851, il a cessé de prendre part aux affaires politiques. — M. Detmold, est mort le 17 mars 1856.

On a de lui trois ouvrages remarquables, pleins d'humour, de fine satire et d'observations judicieuses sur l'art et sur la littérature : *Introduction à la connaissance de l'art* (Anleitung zur Kunstkennerschaft, Hanovre 1833, 2e édition, 1845); *Illustrations et croquis* (Randzeichnungen, Brunswick, 1843); *Actes et opinions du seigneur Piepmeier* (Thaten und Meinungen des Herrn Piepmeier, Francfort, 1849).

DETOUCHE (Laurent-Didier), peintre français, né à Reims, le 29 juillet 1815, étudia quelque temps le droit à Paris, et entra ensuite dans l'atelier de Paul Delaroche (1837). On remarque parmi ses nombreux tableaux d'histoire et de genre : *les Petits amateurs* au musée de Reims; *le Dernier vœu d'une mère; saint Paul ermite* (1840), à la cathédrale de Reims; *le Supplice de Jeanne d'Arc* (1841); *la Résurrection de Lazare* (1843), à l'église de Fismes; *Colbert à Dunkerque* (1844); *le Martyre de sainte Eulalie* (1845), acquis par l'État; *Catherine de Médicis chez Ruggieri* (1848): *le Quart d'heur de Rabelais, le Cabinet de Richelieu* (1850); *la Disgrâce de Fouquet* (1853); *Premiers débuts du musicien Lesueur* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841. M. Detouche a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Paul Véronèse* (1852).

DETOUCHE (Paul-Émile). Voy. DESTOUCHES.

DETOURS (Hippolyte), avocat français, ancien représentant du peuple, est né à Moissac (Tarn-et-Garonne), en 1801. Fils d'un officier de la République, il fut élevé dans les doctrines libérales; cependant, après avoir achevé ses études de droit, il entra dans la magistrature vers la fin de la Restauration, comme substitut du procureur du roi. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission, et, pendant plusieurs années, fit partie de l'opposition légitimiste. En 1837, il se fit inscrire au barreau, et devint bientôt un des avocats renommés dans le Midi. Toujours hostile à la dynastie d'Orléans, il se détacha du parti royaliste et se rangea du côté des radicaux, en s'efforçant de concilier ses idées religieuses avec la démocratie. Après la révolution de Février, il obtint le mandat législatif qu'il avait vainement sollicité pendant le règne de Louis-Philippe, et fut nommé représentant du peuple par 23 932 voix, le quatrième sur la liste des six élus du département de Tarn-et-Garonne. Membre du Comité de la justice, il s'abstint de voter sur l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Envoyé le cinquième à l'Assemblée législative, il prit part à tous les actes principaux de l'extrême gauche, protesta contre l'expédition de Rome et contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris sa place au barreau de Moissac.

DEUX-SICILES (Maison royale des), dynastie des Bourbons de Naples, branche cadette de la famille des Bourbons (voy. ce nom). Roi : Ferdinand II (voy. ce nom); reine : *Marie-Thérèse*-Isabelle, fille de feu l'archiduc Charles d'Autriche, née le 31 juillet 1816, mariée le 9 janvier 1837. — Enfants : 1° du premier mariage du roi avec *Christine*, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, morte le 31 janvier 1836 : le prince royal, *François*-Marie-Léopold, duc de Calabre, né le 16 janvier 1836; 2° du second mariage : le prince *Louis*-Marie, comte de Trani, né le 1er août 1838; *Alphonse*-Marie-Joseph-Albert, comte de Caserta, né le 28 mars 1841; *Gaëtan*-Marie-Frédéric, comte de Girgenti, né le 12 janvier 1846; *Pascal*-Marie, comte de Bari, né le 15 septembre 1852; la princesse Marie-*Annonciade*-Isabelle-Philomène-Sabazie, née le 24 mars 1843; *Marie-Immaculée*-Clémentine, née le 14 avril 1844; *Marie*-des-Grâces-Pie, née le 2 août 1849; *Marie-Immaculée-Louise*, née le 21 janvier 1855.

Frères et sœurs du roi : 1° du premier mariage de son père François Ier avec Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II, morte le 15 novembre 1801 : *Caroline*-Ferdinande-Louise, duchesse douairière de Berri (voy. BOURBONS et BERRI); 2° du second mariage de François Ier avec l'infante d'Espagne Marie-Isabelle, fille de Charles IV, roi d'Espagne, morte le 13 septembre 1848 :

1° *Charles*-Ferdinand, prince de Capoue, né le 10 octobre 1811, marié morganatiquement le 7 mai 1836 à miss *Pénélope* Smith, créée duchesse de Mascali, dont il a deux enfants, *François*, comte de Modica, né le 25 mars 1837, et *Françoise*, née le 15 mai 1838;

2° *Léopold*-Benjamin-Joseph, comte de Syracuse, né le 22 mai 1824, marié le 15 mai 1837 à *Marie*-Victoire Louise-Philiberte de Savoie-Carignan, née le 29 septembre 1814 (voy. SARDAIGNE).

3° *Louis*-Charles-Marie-Joseph, comte d'Aquila, né le 13 juillet 1824, vice-amiral, président du conseil de l'Amirauté, marié le 28 avril 1844 à dona *Januaria*, née le 11 mars 1822, princesse impériale du Brésil, fille de feu dom Pedro Ier et tante de dom Pedro II (voy. BRÉSIL); dont il a trois enfants *Louis*-Marie-Ferdinand-Pierre d'Alcantara, né le 18 juillet 1845; *Philippe*-Louis-Marie, né le 12 août 1847; et *Marie*-Isabelle-Léopoldine-Amélie, née le 22 juillet 1846;

Digitized by Google

4° *François de Paule*-Louis-Emmanuel, comte de Trapani, né le 13 août 1827, maréchal de camp, marié le 10 avril 1850 à l'archiduchesse Marie-*Isabelle*-Annonciade-Louise-Anne-Jeanne-Joséphine, née le 21 mai 1834, fille de Léopold II, grand-duc de Toscane, dont il a quatre enfants : *Léopold*-Marie, né le 24 septembre 1853; *Marie-Antoinette*-Joséphine-Léopoldine, née le 16 mars 1851; Marie-Thérèse, née le 7 janvier 1855; et Marie-Caroline-Joséphine-Ferdinande, née le 21 mars 1856;

5° *Marie-Christine*, reine douairière d'Espagne (voy. MARIE-CHRISTINE);

6° Marie-*Antoinette*, grande-duchesse de Toscane (voy. TOSCANE);

7° Marie-*Amélie*, infante d'Espagne (voy. ESPAGNE);

8° Marie-*Caroline*-Ferdinande, mariée à *Charles*, comte de Montemolin (voy. CARLOS);

9° *Thérèse*-Christine-Marie, impératrice du Brésil (voy. BRÉSIL).

Tantes du roi : *Marie-Amélie*, ex-reine des Français (voy. MARIE-AMÉLIE); *Marie*-Clémentine-Françoise-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, née le 1er mars 1798, fille de l'empereur François Ier, mariée le 28 juillet 1816 à Léopold-*Jean Joseph*, prince de Salerne, veuve le 10 mars 1851, mère de la duchesse d'Aumale (voy. AUMALE).

DEVAUX (Paul-Louis-Isidore), homme d'État belge, est né à Bruges, le 10 avril 1801. Avocat à Liége, il fonda, en 1824, avec MM. Lebeau, Rogier et Van Hulst le *Mathieu Laensberg*, feuille libérale, qui prit bientôt le nom de *Politique*, et fit une guerre acharnée à l'administration hollandaise. La révolution de 1830 le porta aux affaires avec ses amis. Député au Congrès national, il vota l'exclusion de la maison de Nassau, tout en combattant les tendances belliqueuses du parti républicain. En 1831, lorsque le régent Surlet de Chokier appela au pouvoir les doctrinaires de la Belgique, il devint ministre et appuya la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il alla ensuite, avec M. Nothomb, défendre les intérêts belges devant la conférence de Londres.

Membre de la Chambre des Représentants, il y exerça une grande influence, moins par ses talents oratoires que par l'autorité de son caractère. Il soutint, en 1838, le projet d'emprunt avec la maison Rothschild pour la construction des chemins de fer. L'année suivante, il vota les 24 articles. Ses amis ayant pris possession du ministère le 18 avril 1840, il devint, sans être ministre lui-même, « le président invisible du conseil. » Les nouveaux principes politiques qu'il émit dans son journal, *la Revue nationale*, contribuèrent surtout à amener, entre les catholiques et les libéraux, cette rupture célèbre à la suite de laquelle le ministère exclusivement libéral qu'il soutenait, fut remplacé par le ministère *mixte* de M. Nothomb. Jeté dans l'opposition, il soutint pour le triomphe de ses idées une lutte de six ans qui se termina par l'avénement au ministère de son ami, M. Rogier (1847). Pour lui, il n'eut point de portefeuille, et se contenta, comme M. Lebeau, d'appuyer le ministère.

Depuis, des remaniements successifs ont écarté du pouvoir ou y ont ramené ses coreligionnaires politiques, qui ont su tenir avec plus de succès que les doctrinaires de France la balance entre l'autorité et la liberté. Esprit dogmatique et habitué à rattacher les faits aux principes, M. Devaux a été appelé le Royer-Collard de la Belgique (voy. NOTHOMB, LEBEAU, etc.).

DEVERGIE (Marie-Guillaume-Alphonse), médecin français, né à Paris le 15 février 1798, est fils d'un employé à l'administration des hospices. Élève de Dupuytren dès l'âge de quinze ans, puis interne des hôpitaux et chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il abandonna l'étude de la chirurgie pour celle de la médecine, fut reçu docteur en 1823, et professeur agrégé de sciences accessoires en 1825, à la suite d'un brillant concours. Dès ce moment, il se mit à professer la chimie et surtout la médecine légale, avec une supériorité qui lui assigna un rang des plus honorables dans l'école de Paris. Écarté du professorat, en 1827, par le mauvais vouloir de l'administration, il devint, en 1829, médecin du bureau central, et, cinq ans plus tard, médecin titulaire des hôpitaux (1834); il fut ainsi attaché successivement à Bicêtre, à Saint-Antoine et à Saint-Louis (1840), où il ouvrit un cours de clinique des dermatoses qui fut très-suivi, et que la *Gazette des Hôpitaux* a reproduit. Il fait également partie du conseil de salubrité de la Seine.

Les écrits de M. Devergie sont aussi nombreux que variés; le plus important, et celui dans lequel se trouvent fondus la plupart de ses travaux antérieurs et des expertises judiciaires dont il a été fréquemment chargé, est la *Médecine légale théorique et pratique* (1835-1836, 3 vol. in-8; 2e édit., 1840), dont le texte et l'interprétation des lois ont été revus et annotés par M. Dehaussy de Robécourt. Nous citerons, en outre, le *Traité des maladies de la peau* (1854, in-8). Ce médecin, décoré en 1837 de la Légion d'honneur, a collaboré aux *Annales de la médecine légale*, *ou Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, aux *Annales d'hygiène*, à l'*Encyclopédie moderne*, aux *Plaies d'armes à feu* (1849), etc.

DEVÉRIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 6 février 1800, était fils d'un employé du ministère de la marine. Il étudia d'abord la peinture comme art d'agrément, fréquenta les ateliers de Lafitte et de Girodet et suivit, pendant huit ans, avec des succès ordinaires les cours de l'École des beaux-arts. Une révolution ministérielle ayant brusquement changé sa fortune avec celle de sa famille, il se consacra plus particulièrement à la lithographie, alors nouvelle encore et peu pratiquée. Son mariage avec la fille d'un imprimeur de Paris, M. Mothe, lui créa d'utiles relations, et ses dessins et vignettes obtinrent bientôt une vogue complète. Il n'avait pas abandonné pourtant la peinture, et il abordait même les sujets religieux, moins favorables à son talent que le cadre plus modeste des publications illustrées. En mars 1848, il fut nommé conservateur-adjoint de la galerie des Estampes à la Bibliothèque impériale et devint conservateur titulaire en avril 1857. Il fit partie, lors de l'Exposition universelle de 1855, du jury des récompenses pour la XVIIe classe (*Orfévrerie et bronzes d'art*).

Remarqué aux Salons depuis 1822, M. Ach. Devéria a principalement exposé : *Philippe le Bon passant au cou de sa maîtresse l'ordre de la Toison d'or* (1827); *l'Assomption de la Vierge; saint Sébastien détaché par les saintes femmes; le Tasse visité par Montaigne*, un *Christ en croix* (1838); *la Visitation, les Trois vertus théologales, saint Michel, sainte Anne instruisant la Vierge, le Repos de la Sainte Famille en Égypte, le Mariage de la Vierge, Antiope, Périclès chez Aspasie recevant de Phidias l'esquisse de la Minerve du Panthéon*, placé dans un des plafonds du Louvre (1850); des aquarelles bien connues, *l'Après-Dînée chez Bartholo, la Dernière scène du Malade imaginaire, le Tasse à la cour de France;* divers cartons de vitraux exécutés à Sè-

Digitized by Google

vres pour les églises ou chapelles de Dreux, Boulogne et Versailles; les portraits dessinés ou lithographiés de *Mme de Sévigné*, de *Corneille*, *Racine*, *Descartes*, *Thomas Zan*, etc.

C'est toutefois en dehors des Salons que cet artiste a exécuté le plus grand nombre de ses sujets de genre et de fantaisie, qui forment, de 1825 à 1850, une œuvre d'environ huit volumes. Dans ces derniers temps (1853), il a cherché dans la photographie plusieurs applications à l'étude de l'histoire naturelle. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1837, une 2ᵉ en 1838, et la décoration en novembre 1855. — M. Ach. Devéria est mort à Paris, le 23 décembre 1857.

DEVÉRIA (Eugène-François-Marie-Joseph), peintre français, frère du précédent, né à Paris en 1805, fut élève de Girodet, et exposa pour la première fois en 1824. Ses productions se distinguent par la pureté du dessin et par l'entente des compositions historiques. Nous citerons entre autres : *la Lecture de la sentence de Marie Stuart* (1827); *Marc Botzaris à Missolonghi; la Naissance de Henri IV*, qui est au musée du Luxembourg; *la Mort de Jeanne d'Arc;* quelques-uns des tableaux qui ornaient la galerie du Palais-Royal et dont l'un a été brûlé en 1848; *la Fuite en Égypte* (1838): *la Bataille de la Marsaille*, au musée de Versailles; *la Résurrection du Christ* (1844); *Inauguration de la statue de Henri IV à Pau* (1846); *la Mort de Jane Seymour* (1847); *les Quatre Henri* (1857), etc. Cet artiste a peint un assez grand nombre de portraits parmi lesquels on remarque ceux des maréchaux *Brissac* et *Crèvecœur*, à Versailles. Lors de la restauration du Louvre, il a été chargé d'un des plafonds, ayant pour sujet *Le Puget et Louis XIV*. Enfin c'est à ses soins qu'est due la décoration de la chapelle Sainte-Geneviève à l'église Notre Dame de-Lorette. Il réside à Pau depuis une dizaine d'années. M. Eugène Devéria a été décoré en juin 1838.

DEVISME (Louis-François), armurier français, né en 1804, est connu, surtout depuis une dizaine d'années, par ses carabines et ses revolvers. Après avoir exposé, dès 1839, quelques armes de luxe, il produisit, en 1844, des fusils et des pistolets à six coups, « tonnerres à balles forcées, » qui ont pris et gardé le nom de leur inventeur. M. Devisme a imaginé depuis, à de fréquents intervalles, des procédés de tir et des balles terribles, et, plus récemment (1856), des balles-obus de diverses formes, pour la chasse aux lions et la pêche à la baleine. Son nom et ses produits sont cités avec complaisance dans le *Tueur de lions*, ainsi que dans le *Journal des chasseurs*, à la fondation duquel il a activement concouru. Comme exposant il a obtenu une mention en 1844, une médaille d'argent en 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris en 1855.

DEVILLAINE [de la Loire], ancien représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), en février 1796, dirigea une maison de banque, puis se jeta dans l'industrie. On a dit, en le confondant avec un homonyme, qu'il fut le principal organisateur de la réunion des mines de houille du bassin de la Loire; mais il paraît qu'il combattit au contraire cette coalition. Il professa, sous la Restauration et pendant le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales, fut nommé par acclamation maire de Roanne, après la révolution de Février et envoyé à la Constituante, le sixième sur onze, par 49 410 voix. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, et ne fut pas réélu à la Législative.

DEVILLE (Jean-Achille), antiquaire français, né à Paris en 1789, et fils d'un ancien fermier général, publia, en 1813, une traduction en vers des *Bucoliques*, esquissa ensuite quelques tragédies restées inédites, et se tourna enfin vers la science archéologique. Envoyé à Rouen, vers 1827, comme receveur des contributions directes, il devint successivement directeur du musée des antiquités de cette ville, membre de la Société d'encouragement et de celle des antiquaires de l'ouest, et correspondant de l'Institut, pour la section des inscriptions et belles-lettres (1831-1843). Homme de goût et de savoir, il a fait du musée de Rouen l'un des plus riches en monuments du moyen âge. Il a été décoré en avril 1845.

M. Achille Deville a publié : *Essai historique et descriptif de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville* (Rouen, 1827, in-4); *Histoire du château Gaillard* (1829, in-4, 12 pl.); *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* (1833, in-8, 12 pl.; 2ᵉ édit., 1837); *Histoire du château et des sires de Tancarville* (1834, in-8); *Histoire du château d'Arques* (Paris et Rouen, 1839, in-4); *Revue des architectes de la cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du* XVIᵉ *siècle* (1848, in-8); *Comptes des dépenses de la construction du château Gaillon* (1851, in-4): un grand nombre de *Notes*, *Dissertations*, *Mémoires*, sur des points curieux de biographie ou d'histoire, notamment sur Corneille et sur le cœur de saint Louis (1841).

DEVILLE (Sainte-Claire) voy. Sainte Claire-Deville.

DEVILLENEUVE (Jean-Esprit-Marie-Pierre Lemoine), jurisconsulte français, né vers 1795, a été admis en 1815 au barreau de la Cour royale de Paris et nommé en 1835 directeur-adjoint du *Recueil des arrêts* de la Cour de cassation. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837.

On possède de M. Devilleneuve plusieurs résumés de législation qui ont été souvent réimprimés, tels que le *Dictionnaire du contentieux commercial* (1839, gr. in-8; 4ᵉ édit. 1849), rédigé avec M. Massé. Depuis 1831, il continue, avec M. Carette, la publication du *Recueil des lois et arrêts*, fondé en 1800 par Sirey et qui, de 1789 à 1856, forme 42 volumes in-4, y compris une table générale et méthodique sous le titre de *Jurisprudence du* XIXᵉ *siècle*. Cet immense répertoire, qui paraît en feuilles périodiques, est depuis longtemps accueilli avec faveur par les avocats, les avoués et tous les hommes dont les fonctions se rattachent aux lois.

DEVILLIERS (Claude-Germain-Louis, vicomte), général français, est né le 3 septembre 1770. Parti simple soldat en 1792, il fit les grandes guerres de la République et de l'Empire, combattit avec une rare intrépidité au passage du Mincio (1800) et au siége de Dantzick (1813), où il fut nommé général de brigade et baron. Après une courte captivité en Russie, il revint en France (1814) et s'attacha au nouveau gouvernement, qui, en récompense de ses efforts pour empêcher la garnison de Grenoble de rejoindre l'empereur, l'éleva au rang de vicomte, puis de lieutenant général (25 avril 1821), et le mit à la tête de la 13ᵉ division militaire. M. Devilliers est placé depuis longtemps dans la deuxième section (réserve) de l'état-major géné-

Digitized by Google

ral de l'armée. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1836.

DEVINCK (François), industriel français, membre du Corps législatif, a obtenu, aux diverses expositions de l'industrie, plusieurs médailles, comme fabricant de chocolat. Président du tribunal de commerce de Paris, il a été fait officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849. En 1851, il débuta dans la carrière politique comme candidat à la représentation nationale, sous l'empire de la loi du 31 mai, au plus fort du conflit engagé entre l'Assemblée et le président. Son élection, qui eut lieu le 30 novembre, malgré l'abstention des partisans du suffrage universel, fut à la fois un acte d'opposition contre la République et contre la politique de l'Élysée : elle donna, pour ainsi dire, le signal du coup d'État. M. Devinck, élu sous les auspices de la majorité parlementaire, se rallia au gouvernement du président, fut présenté, en 1852, comme candidat de l'administration aux électeurs de la deuxième circonscription de la Seine et entra au Corps législatif, où il a été réélu en 1857, malgré les efforts de l'opposition démocratique. Il fait partie de la Commission municipale et départementale de Paris et du département de la Seine.

DEVOILLE (l'abbé Achille), poëte et moraliste français, né vers 1815 à Besançon, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fut attaché au clergé de sa ville natale. Ses débuts dans les lettres, qu'il cultivait à ses heures de loisir, furent deux recueils de vers intitulés : *Voix de la solitude* (1839, in-8), et *Chants de l'exil* (1840, in-18). Il écrivit ensuite des légendes et nouvelles morales, comme : *Andréas, ou le Prêtre soldat* (1843, 2 vol.); *le Mendiant* (1844, 2 vol.); *Notre-Dame de Consolation* (1845, 2 vol.); *un Intérieur* (1846, 2 vol.); *Vengeance* (1847, 2 vol.); *les Travailleurs* (1849); *le Moine de Luxeuil* (1851, 2 vol.); *Lettres d'un vieux paysan* (1852); *la Charrue et le comptoir* (1854, in-8), roman de mœurs réédité en 1857; *la Fiancée de Besançon* (1855, 2 vol.); *le Tour de France* (1857, in-18), etc.

DEVON (William COURTENAY, 10e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1777, appartient à une ancienne famille élevée en 1553 à la pairie héréditaire. Fils du révérend H. R. Courtenay, évêque d'Exeter, il fut connu sous ce nom jusqu'en 1835, époque où il hérita de son cousin ses titres et sa place à la Chambre des Lords. Il fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui a conféré le diplôme honoraire de docteur en droit, et fut admis au barreau en 1797 par la société de Lincoln's Inn. Élu député d'Exeter (1812), il siégea quatorze ans parmi les tories et exerça ensuite, de 1826 à 1835, les lucratives fonctions de secrétaire-adjoint de la Chambre des Communes. Il est, depuis 1845, gouverneur de la grande école de Charterhouse, et l'un des dignitaires de l'université d'Oxford. En 1849, malgré son âge avancé, il a contracté un second mariage. De sa première femme il a eu trois fils, dont l'aîné est lord COURTENAY.

DEVONSHIRE (William SPENCER CAVENDISH, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né à Paris le 21 mai 1790, descend de l'illustre famille des Cavendish élevée à la pairie en 1605 et au rang ducal en 1694. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il prit, en 1811, la place de son père à la Chambre des Lords, et se prononça dès l'année suivante en faveur des principes whigs, en appuyant vivement la motion de lord Granville au sujet de l'émancipation des catholiques d'Irlande. En 1826, il assista comme ambassadeur, extraordinaire, au couronnement de Nicolas à Moscou, et déploya en cette occasion une magnificence extraordinaire. A son retour, il visita une partie de l'Allemagne, l'Italie et la France, accepta de lord Goderich les fonctions de lord chambellan, qu'il reprit sous le ministère de lord Grey (1830-1834), et fidèle au système de libéralisme modéré que semble résumer la devise de sa maison : *Cavendo tutus*, il vota pour la réforme parlementaire. Sa galerie de tableaux du comté de Derby est une des plus célèbres de l'Angleterre, ainsi que son parc de Chatworth, si longtemps entretenu par l'habile architecte du Palais de cristal, sir J. Paxton. Lord Devonshire dont la fortune est une des plus considérables de la Grande-Bretagne, est membre du Conseil privé et chevalier de la Jarretière (1827); il ne s'est pas marié et a pour héritier de ses titres son cousin lord BURLINGTON (voy. ce nom).

DEVRIENT (Charles-Auguste), acteur allemand, né à Berlin le 5 août 1798, est le fils aîné du célèbre acteur Louis Devrient, né en 1784, mort en 1832, et le chef actuel d'une dynastie d'artistes dramatiques qui ne semble pas près de s'éteindre. Destiné d'abord au commerce, ainsi que ses deux frères, il fit la campagne de 1815 contre la France, puis, sans études préparatoires, débuta tout à coup, en 1819, à Brunswick, dans la comédie. Il joua les jeunes premiers avec une verve et une aisance naturelle qui suppléèrent à son défaut d'habitude et d'éducation. En 1823, il contracta avec Mlle Schrœder (voyez ce nom) un mariage qui fut rompu en 1828. Aujourd'hui il fait partie du théâtre de Hanovre, où il joue les rôles de père, d'oncle, et en général ceux de vieillard. Son fils aîné, M. Frédéric DEVRIENT, qui débuta en 1845 à Detmold, est aujourd'hui attaché au théâtre municipal de Vienne.

DEVRIENT (Édouard-Philippe), acteur allemand, frère du précédent, né à Berlin le 11 août 1801, et doué de dispositions naturelles moins puissantes que celles de son frère, eut une éducation meilleure. Après avoir débuté avec succès comme baryton, il se renferma dans les rôles de la comédie parlée, et y porta, sinon de l'inspiration, du moins de l'intelligence et une certaine profondeur. Après avoir longtemps fait partie du théâtre royal de Berlin, il accepta, non sans une grande répugnance, en 1844, la direction du théâtre royal de Dresde.

Malgré l'état de prospérité où il sut le maintenir, il le quitta, en 1846, à la suite de démêlés d'intérêt avec son plus jeune frère, et se mit à écrire, pour les jouer lui-même, des comédies qui se distinguent par l'entente de la scène et des ressources dramatiques. Ce sont : *le Petit homme gris* (das graue Maennlein); *la Faveur du moment* (die Gunst des Augenblicks); *les Égarements* (die Verirrungen); *le Fabricant* (der Fabrikant), ainsi que plusieurs librettos d'opéra, entre autres *Hans Heiling*, musique de Marschner, qui eut un très-grand succès.

M. Édouard Devrient s'est en outre beaucoup occupé de tout ce qui a rapport au théâtre. Dans un voyage à Paris, il étudia l'organisation des scènes françaises, et consigna le résultat de ses observations dans ses *Lettres de Paris* (Briefe aus Paris; Berlin, 1840). Il a publié sur la *Fondation d'une école de théâtre* (über die Gründung einer Theaterschule; Berlin 1840), un mémoire dont il a développé plus tard les idées dans son *Théâtre national de la nouvelle Allemagne* (das Nationaltheater des neuen Deutschlands; Leipsick, 1848). Enfin on a de lui plusieurs ouvrages considérables qui se rapportent à l'histoire de l'art dramatique, tels que l'*Histoire de l'art dramatique*

Digitized by Google

en Allemagne (Geschichte der deutschen Schauspielkunst; Leipsick, 1848-1851, 4 vol.). Les principaux ouvrages de M. Eloüard Devrient ont paru sous ce titre : *Écrits dramatiques et dramaturgiques* (Dramatische und dramaturgische Schriften; Ibid., 1846-1849, 6 volumes).

DEVRIENT (Gustave-Émile), acteur allemand, né à Berlin le 4 septembre 1803, frère des précédents, réussit encore mieux au théâtre que ses deux aînés, surpassant le premier par les études, le second par l'inspiration et le naturel. Après avoir joué quelque temps sur différents théâtres de Berlin, il fut engagé à Dresde, où il joue encore aujourd'hui les premiers rôles comiques. Il se maria en 1825 avec Mlle Dorothée Bœhler, née à Cassel, excellente actrice comique que sa verve originale et son naturel firent applaudir à coté de son mari, soit à Berlin, soit à Dresde. Mais à la suite de troubles domestiques, les deux époux divorcèrent, en 1842, et Mlle Bœhler a contracté depuis un second mariage.

DEWEY (Orville) théologien moraliste américain, né à Sheffield (Massachussets), en 1794, entra au séminaire d'Andover, où il fut ordonné prêtre en 1819. Après avoir prêché pendant un an avec succès en qualité de ministre presbytérien, il se rallia à l'Église unitairienne, et pendant le voyage de Channing en Europe, il eut l'honneur de le remplacer dans sa chaire. Il parcourut lui-même l'Europe pendant deux ans, et devint après son retour, pasteur à New-York, puis à Washington (1849). Il s'est retiré depuis peu dans son pays natal.

Il a publié un certain nombre de *discours* séparés ou réunis, entre autres *Discourses on various subjects* (New-York, 1835, in-12); *Vues morales sur le commerce, la société et la politique* (Moral views of commerce society and politics, 1838); un récit de son voyage en Europe : *le Vieux monde et le nouveau* (The old word and the new, 1836), et un grand nombre de sermons et de brochures. Tous ces écrits ont été plusieurs fois réimprimés; l'auteur y soutient et y développe les doctrines morales et théologiques de Channing. Orateur distingué, il a cherché comme son maître, à étendre le domaine de l'éloquence religieuse, en introduisant plus fréquemment les questions morales dans les chaires protestantes de son pays, presque exclusivement consacrées aux controverses dogmatiques.

DEZOBRY (Charles-Louis), littérateur et libraire français, né à Saint-Denis (Seine) en 1798, consacra ses loisirs, après avoir fini ses études, à la préparation d'un important ouvrage d'histoire et d'archéologie, faisant pendant au *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, sous ce titre : *Rome au siècle d'Auguste*, ou *Voyage d'un Gaulois à Rome* (1835, 4 vol. in-8; 2e édit., 1847, 4 vol. in-8 avec un plan de Rome et des restaurations des principaux monuments). Cette peinture des mœurs antiques qui se déroule dans une série de tableaux nombreux et variés, a été améliorée après des études plus approfondies et un voyage de l'auteur à Rome et en Italie. M. Dezobry dirigea ensuite chez MM. Hachette, le *Cours complet d'éducation des filles*. En 1829, il fonda à Paris, avec M. Magdeleine, une librairie classique, qui a publié des éditions grecques, latines et françaises de presque tous les auteurs adoptés pour l'enseignement universitaire.

On a encore de M. Dezobry : *la Mauvaise récolte, ou les Suites de l'ignorance* (1847, in-18), narration mêlée d'entretiens sur les produits agricoles de la France ; *l'Histoire romaine en peinture* (1848, in-18), épisodes historiques propres à être traduits en tableaux de genre et en paysages; *de l'Usage et de l'utilité des éditions classiques* (1856). Il a été lui-même, avec M. Bachelet, un des principaux auteurs du *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* dont il est l'éditeur (1857, 2 vol. gr. in-8).

DIAS (A. Gonçalvez), poëte brésilien, est né à Cachias, petite ville de la province de Maranha, le 10 août 1823. Il vint de bonne heure en Portugal et termina à l'université de Coïmbre les études qu'il avait commencées à Lisbonne. De retour dans son pays (1845), il attira sur lui l'attention publique par un recueil de vers intitulé : *Primeiros Cantos* (Rio de Janeiro, 1846, in-8). Ces *Premières poésies* sont consacrées à des impressions intimes, selon l'usage des auteurs modernes, et à des peintures fort originales de la vie brésilienne. Le drame romantique de *Léonor de Mendonça* (1847), esquissé à grands traits d'après les annales du Portugal, ne fut pas accueilli avec moins de faveur. L'année suivante parut un second volume de vers : *Segundos Cantos* (Rio, 1848, in-8) qui est peut-être la meilleure des œuvres de M. Dias ; on y remarque surtout les naïves ballades attribuées à un moine dominicain, frère Antão, le chant de Tabira et l'ode aux habitants de Pernambuco. A la suite de cette publication le poëte fut nommé professeur d'histoire au collége de Pédro II. Ses *Derniers vers* (Ultimos cantos; Rio, 1850) venaient de paraître lorsqu'il reçut du gouvernement la mission de visiter dans un intérêt scientifique les provinces qui sont traversées par l'Amazone.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Dias a donné une édition de Berredo (1849) qu'il a augmentée d'une introduction où il rappelle les migrations et les déplacements des tribus indiennes : on lui doit encore plusieurs mémoires, entre autres celui de *Brazil e Oceania*, insérés dans le recueil de l'Institut historique de Rio de Janeiro. Attaché depuis 1851 au ministère des affaires étrangères, il a été, en 1855, chargé pour l'Europe d'une nouvelle mission scientifique.

DIAZ DE LA PEÑA (Narcisse), peintre français, né à Bordeaux, au mois d'août 1809, débuta au Salon de 1831 par des esquisses de paysage qui furent peu remarquées. *Les Environs de Saragosse* (1834); *la Bataille de Medina Cœli* (1835); *l'Adoration des bergers* (1836); *le Vieux Ben-Emeck* (1838), manquaient de ce coloris qui frappe dans sa seconde manière. Mais les *Nymphes de Calypso* (1840), *le Rêve* (1841), témoignèrent d'un changement, et en 1844, sa *Vue du Bas-Bréau*, *l'Orientale*, *le Maléfice*, *les Bohémiens se rendant à une fête*, offrirent ces effets de lumière qui font l'originalité du peintre. En même temps, s'abandonnant à une fantaisie gracieuse, il remplissait ses petits tableaux de nymphes, d'odalisques et d'amours. De 1844 à 1850 on vit de lui, soit dans les salons de peinture, soit dans des ventes publiques, une foule d'œuvres brillantes, mais où le dessin se ressentait d'une certaine précipitation. M. Diaz, comprenant cette imperfection, fit à quarante ans une sérieuse étude de la forme, et exposa au Salon de 1851 deux de ses meilleures toiles, une *Baigneuse* et *l'Amour désarmé*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 plusieurs de ses anciens tableaux, entre autres *les Présents d'Amour*, *la Rivale*, *la Fin d'un beau jour*, *Nymphe endormie*, *Nymphe tourmentée par l'Amour*, et une grande toile, *les Dernières larmes*, dont le coloris blafard, contrastant avec les qualités ordinaires de l'artiste, n'a excité que des critiques. Il entreprit à cette époque un grand voyage en

Digitized by Google

Orient, après avoir vendu son atelier et ses collections. M. Dias de la Peña a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1846, une 1re en 1848, et la décoration en mai 1851.

DICK (Thomas), savant écossais né en 1772, songea d'abord à exercer les fonctions sacerdotales dans l'Église des indépendants; mais entraîné par l'amour de l'étude plus vivement qu'il ne convenait à un ministre de cette secte puritaine, il abandonna la théologie et chercha, par un travail assidu, à réaliser cette généreuse idée qui fut le but de toute sa vie : simplifier et vulgariser la science. Ses livres, réimprimés plusieurs fois, se recommandent par une morale saine, un sens droit, une logique claire et solide. Nous en rappellerons quelques-uns : *le Théâtre céleste*, *l'Astronomie pratique*, *le Système solaire*, *les Étoiles*, *le Philosophe chrétien*, *Philosophie de la religion*, *la Vie future*, *l'Amélioration de la société par la diffusion des lumières*, etc.

Depuis plusieurs années cet estimable savant vivait dans un village d'Écosse, au bord du Tay, avec une petite pension que la reine lui a accordée en récompense de ses utiles travaux, lorsqu'il y est mort le 29 juillet 1857.

DICKENS (Charles), le plus célèbre des romanciers de l'Angleterre, est né à Portsmouth le 7 février 1812. Fils d'un employé dans les bureaux du payeur de la marine, il fut conduit fort jeune à Chatham, où il reçut son éducation jusqu'à l'âge de douze ou treize ans; on le mit alors dans un collége aux environs de Rochester et il s'y distingua par une intelligence rapide, une mémoire peu ordinaire et notamment par un goût excessif pour la lecture. Lorsqu'on le jugea assez instruit il entra dans les bureaux d'un avoué (*solicitor*), lié de longue date avec son père, et se prépara, non sans une répugnance marquée, à la profession de jurisconsulte. Il patienta deux années entières au milieu de ces arides travaux de procédure dont il traça plus tard la piquante satire dans *Davy Copperfield* et *Bleak House*; mais convaincu qu'il ne trouverait jamais là le véritable emploi de ses facultés, il consacra toute son énergie à se créer une position de son goût. En renonçant aux bénéfices de la chicane, il voulut devenir auteur, et comme il fallait vivre, il fit ses premières armes dans la rédaction du *Vrai Soleil* (The true Sun), feuille radicale; passa de là au *Miroir du parlement*, recueil où les débats politiques étaient reproduits *in extenso*, et devint enfin un des collaborateurs assidus du *Morning Chronicle*, qui venait, sous la direction de Sir John Easthope, de prendre une nouvelle vie. Grâce à une application soutenue et à une mémoire imperturbable, il acquit dans ce rude métier la réputation d'un des meilleurs sténographes (*reporters*) de la presse anglaise.

Ce fut à cette époque qu'il s'essaya timidement à quelques esquisses littéraires, éparses dans le *Morning Chronicle*, signées du pseudonyme de Boz et illustrées ensuite par le caricaturiste Cruikshank; elles forment cette suite de petits croquis qui parut sous le titre de *Scènes de la vie anglaise* (Sketches of english life and character, 1836-1837, 2 vol. in-8). On y rencontre déjà en germe ce coloris ardent et frais, cette gaieté nerveuse et cette observation souvent très-juste qui sont les qualités les plus saillantes de son talent humoristique. Toutefois sa réputation ne date guère que du *Club Pickwick* (the Posthumous papers of the Pickwick club, 1837-1838, 3 vol. in-8), publication hebdomadaire dont le succès prodigieux rappelle l'accueil fait à *Waverley* et à *Childe-Harold*. Dès ce moment, il s'empara de l'attention publique et marqua sa place à côté de Bulwer, le seul auteur contemporain qui continuât dans le roman les brillantes traditions de l'école anglaise.

Maître de sa destinée, déjà recherché par les éditeurs, marié avec la fille d'un avoué, M. Georges Hogarth, qui avait été l'intime ami de Walter Scott et de Jeffrey, M. Dickens n'eut plus qu'à mettre en œuvre les rares facultés dont il était doué pour s'avancer de jour en jour sur le chemin de la gloire et de la fortune. Ses ouvrages, qui portent tous au plus haut degré ce caractère d'observation minutieuse et de sensibilité passionnée qui ont fait de lui un écrivain à part dans la foule des littérateurs modernes, se succédèrent rapidement; presque tous furent publiés par livraisons mensuelles ou hebdomadaires, combinaison qu'il préfère dans ses rapports avec le public, vendus à des milliers d'exemplaires, reproduits, contrefaits, imités ou traduits dans presque toutes les langues.

En voici la liste aussi exacte que possible : *Olivier Twist* (Oliver Twist, 1828, 2 vol. in-8); *Vie et aventures de Nicolas Nickleby* (the Life and adventures of Nicholas Nickleby, 1839 3 vol. in-8); *l'Horloge de maître Humphrey* (Master Humphrey's clock, 1840, 3 vol. in-8), recueil de nouvelles; *Barnabé Rudge* (Barnaby Rudge, 1841, 2 vol. in-8); *Vie et aventures de Martin Chuzzlewit* (the Life and adventures of Martin Chuzlewit, his relative, friends and enemies, 1843-1844, 3 vol. in-8); plusieurs contes de Noël, entre autres *les Carillons* (the Chimes, 1844); *le Grillon du foyer* (the Cricket of the hearth, 1845); *la Bataille de la vie* (the Battle of life, 1846), puis deux grands romans : *Dombey père et fils* (Dealings with the firm of Dombey and son, 1847-1848, 4 vol. in-8), et *Histoire personnelle de David Copperfield* (Personal history, adventures, experience and observations of Davy Copperfield the younger, 1850, 4 vol. in-8), un de ses meilleurs ouvrages. Dans ces derniers temps, il a donné : *Bleak-House* (1852, 6 vol. in-8), peinture satirique des ennuis d'un long procès; *la Petite Dorrit* (Little Dorrit; 1856, 3 vol. in-8); *les Temps difficiles* (Hard times), etc.

La vie de M. Dickens est surtout dans le relevé de ses nombreux et remarquables travaux. Riche à près de cent mille livres de rente, il a su rester à la fois homme de lettres et homme du monde, partageant son temps, par quinzaines, entre l'étude et la société. Père de nombreux enfants, il aime à ne demander à la famille d'autres conditions de bonheur que celles dont s'accommodent les plus humbles esprits. Un de ses plaisirs favoris est d'organiser chez lui des représentations dramatiques auxquelles concourent avec lui les hommes les plus distingués, MM. Stanfield, D. Jerrold, W. Collins, etc. Ce dernier a écrit pour cette petite scène, en 1856, *le Phare de nuit* (the Light house), drame en deux actes, traduit en français. M. Dickens habite souvent Paris et connaît assez bien notre langue.

Parmi les quelques incidents que nous pourrions signaler dans l'existence de cet écrivain, se trouvent une excursion en Amérique, qui fut pour lui une suite d'ovations presque triomphales, et un séjour d'environ une année en Italie. Ces deux voyages donnèrent lieu, l'un aux *Notes pour la circulation générale aux États-Unis* (American notes for general circulation, 1842, in-18), qui abondent en remarques fines et ingénieuses; l'autre aux *Scènes d'Italie* (Pictures from Italy, 1846, in-18), insérées dans les colonnes du *Daily News*. Ce journal, dont la fondation lui est commune avec Ch. W. Dilke (voy. ce nom), fut créé par eux le 21 septembre 1846,

Digitized by Google

pour servir d'organe au libéralisme progressif des classes moyennes d'Angleterre, et M. Dickens lui réserva son patronage et sa collaboration exclusive. Mais, malgré le désintéressement avec lequel il s'était entouré des meilleurs écrivains et l'infériorité du prix de vente peu élevé de la nouvelle feuille, il ne tira pas de cette combinaison tout le profit qu'il était en droit d'espérer et fut obligé de renoncer au bout de quelques mois aux fonctions trop pénibles de rédacteur en chef.

En 1850, M. Dickens entreprit la publication d'un recueil hebdomadaire intitulé : *Paroles du foyer* (Household words), destiné à réunir l'utile à l'agréable, et dont le tirage s'éleva rapidement à plus de 60 000 exemplaires. En 1852, il a écrit pour les enfants une petite *Histoire d'Angleterre* (a Child's History of England, in-18). Ajoutons en terminant qu'il a pris une part des plus actives à l'établissement de la *Literary guild*, association formée en 1851 pour venir en aide aux littérateurs et aux artistes malheureux.

Parmi les éditions nombreuses des *OEuvres* de M. Dickens, nous signalerons comme l'une des meilleures celle qui fait partie de la *Collection des auteurs anglais* de Tauchnitz (Leipsick, 1842 et suiv.). Un certain nombre de ses romans ont été traduits séparément en français; mais une traduction générale a été entreprise, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de M. P. Lorain, dans la *Collection des meilleurs romans étrangers* (1856 et suiv., in-16).

DICKSON (Samuel-Henry), médecin et physiologiste américain, né à Charleston (Caroline du Sud) en 1798, passa trois ans à l'université médicale de Pensylvanie, reçut son diplôme en 1819, et retourna à Charleston pour y pratiquer sa profession. Il sollicita et obtint de la législature de sa province la fondation d'un collége médical dans cette ville. Il professa jusqu'en 1847 avec distinction, puis alla occuper une chaire plus importante à l'université médicale de New-York. Trois ans plus tard, sur les instances de ses anciens collègues, il reprit son poste à l'École médicale de Charleston.

Les écrits de M. Dickson sont nombreux et variés. Collaborateur actif des journaux scientifiques et médicaux des États-Unis, il a donné en outre deux gros volumes, remplis d'observations intéressantes : *Practice of medicine*, et *Manual of pathology and therapeutics*, qui a eu sept éditions. Il a publié en 1852, sous le simple titre d'*Essays*, des études importantes de physiologie et d'hygiène.

M. Dickson s'est aussi beaucoup occupé d'études littéraires; il a fourni d'assez nombreux articles à la *Southern quarterly Review* de Charleston, entre autres une revue critique de la fameuse *Vie de sir Hudson Lowe*, par Forsyth. Enfin il a publié à Boston un pamphlet sur l'esclavage, où il soutient l'infériorité native de la race nègre.

DIDAY (François), peintre suisse, né à Genève, en 1812, étudia la peinture en France et suivit l'atelier de plusieurs maîtres. Il fit ensuite différents voyages, demandant surtout ses inspirations aux sites pittoresques de son pays natal, et envoya au Salon de Paris, en 1840 : *un Chalet dans les hautes Alpes*, *le Soir dans la vallée*, *un Torrent dans les Alpes*. On cite encore de lui : *Souvenir du lac de Brientz*, *le Glacier de Rosenheim*, acquis par le musée de Lausanne (1842); *Souvenir de Suisse*, *le Chêne et le roseau*, appartenant au musée de Genève. Toutes ces toiles ont figuré chez nous aux Salons, et les trois dernières ont été admises à l'Exposition universelle de 1855. M. Diday a obtenu une 2e médaille dès 1840, une 1re en 1841, et la croix d'honneur en 1842.

DIDELOT (Claude-Nicolas), magistrat et homme politique français, né à Béblan-Gotte (Vosges), le 28 septembre 1795, fit ses études au lycée de Nancy et vint faire son droit à Paris, en 1813. Pendant l'invasion, il s'enrôla comme volontaire avec la jeunesse des écoles. En 1817, il se fit inscrire comme avocat à la Cour royale de Paris. Deux ans après, il fut nommé substitut du procureur du roi à Beauvais (2 juin 1819); mais il fut destitué, en 1822, à cause de ses relations avec le parti libéral. Après la révolution de Juillet, nommé procureur du roi à Beauvais, puis, en 1831, substitut à la première chambre du tribunal de Paris, il se fit remarquer par son zèle pour la nouvelle dynastie, notamment dans le procès relatif au testament du prince de Condé (février 1832). Après l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, il fut délégué auprès des conseils de guerre. Il obtint alors la place de substitut du procureur général près la Cour royale de Paris (4 août 1832). En 1833, il fut envoyé à Lèves, près de Chartres, pour réprimer une insurrection de paysans qui refusaient de recevoir un curé désigné par l'évêque, et soutint l'accusation contre 32 prévenus devant la Cour d'assise d'Eure-et-Loir.

Le 19 avril 1840, il fut nommé conseiller à la Cour royale. Président de la Cour d'assises, il eut à déployer, dans les procès de presse, une extrême rigueur contre les journaux républicains, qui ne lui épargnèrent pas les représailles. Le 29 avril 1844, il fut nommé procureur général à la Cour royale de Caen. La même année, il fut élu député par l'arrondissement d'Épinal. Il vota constamment avec la majorité ministérielle. Ayant obtenu la place de procureur général à la Cour de Bourges, ce fut lui qui soutint l'accusation contre les insurgés de Buzançais, et après la condamnation à mort de trois des accusés, il insista, dans son *Rapport*, sur la nécessité d'exécuter l'arrêt que le roi et les ministres voulaient, disait-on, adoucir. Dès le 25 février, la destitution de M. Didelot parut au *Moniteur*. Il a vécu depuis dans la retraite, oublié même des ennemis que lui avait faits la véhémence de ses réquisitoires. Il était officier de la Légion d'honneur depuis avril 1846. — M. Didelot est mort en 1856.

DIDIER (Henri-Gabriel), représentant du peuple français à l'Assemblée législative, né à Fresnes-en-Voëvre (Meuse), en 1808, termina ses études dans un collége de Paris et appartint quelque temps à l'enseignement libre. De 1832 à 1834, il fut un des rédacteurs du journal démocratique *le Bon sens*. Il suivit ensuite les cours de droit et se fit recevoir avocat. Il exerça sa profession d'abord à Sedan, où il fonda *le Nouvelliste des Ardennes*, puis au barreau de Paris, qu'il quitta en 1844, pour aller remplir à Alger les fonctions de juge adjoint et bientôt après celles de procureur du roi à Philippeville. En 1846, il passa avec le même titre au parquet de Blidah et, l'année suivante, il fut nommé substitut du procureur général à Alger. Après la révolution de Février, il se présenta, comme candidat démocratique, aux suffrages des électeurs algériens. Envoyé à la Constituante, il vota ordinairement avec la gauche, et fut, après l'élection du 10 décembre, un des adversaires de la politique napoléonienne. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique, repoussa la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Henri Didier s'est fait inscrire au barreau de Paris.

Digitized by Google

DIDIER (Charles), littérateur français, né à Genève, en 1805, d'une famille protestante du Dauphiné réfugiée en Suisse, est fils du secrétaire d'État de l'ancienne république génevoise qui sauva la vie à Carnot, après le 18 fructidor. Il suivit, dans sa ville natale, le cours de droit de Rossi et celui de botanique de Decandolle, et manifesta des dispositions littéraires que l'on combattit vainement, en l'appliquant à l'étude des mathématiques. Il débuta par des poésies et des articles de journaux, puis voyagea beaucoup, quelquefois à pied, étudiant minutieusement les peuples et les pays dont il a fait l'objet de livres sérieux ou de simples romans. Fixé à Paris, dans l'intervalle de ses voyages, et lié, depuis 1830, avec les chefs du parti républicain, il a pris part à la rédaction de divers journaux, *le Courrier-Français*, *le Mouvement*, *le Bon sens*, *le Droit*, *le Monde*, *le National*, *la Revue du progrès*, *l'État*, qu'il essaya lui-même de fonder en 1843, *le Crédit*, etc. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia une mission politique en Pologne, qui fut pour lui du moins une occasion d'études sur l'Allemagne et les pays limitrophes. L'année suivante, pour répondre aux accusations qu'une démarche toute personnelle auprès d'un illustre exilé avait soulevées contre lui, il publia sous le titre d'*Une visite à M. le duc de Bordeaux*, une brochure qui causa une vive sensation et eut 15 éditions en quinze jours. Dans ces derniers temps, au milieu de nouveaux voyages, il a perdu presque complétement la vue.

On a de M. Ch. Didier : *la Harpe helvétique* (Genève, 1825); *Mélodies helvétiques* (Paris, 1830); *Rome souterraine* (1833, 2 vol. in-8, 10 éditions en France), tableau animé de l'état politique et social de l'Italie et de ses agitations révolutionnaires; *une Année en Espagne* (1837, 2 vol. in-8); *Chavornay* (2 vol. in-8); *le Chevalier Robert* (1838, 2 vol. in-8); *Théela* (1839, 2 vol. in-8), romans; *Nationalité française* (1840); *la Campagne de Rome* (1842, in-8), avec la traduction des chants populaires; *Promenade au Maroc* (1844, in-8); *Raccolta* (2 vol. in-8), recueil de nouvelles et de scènes de voyage; *Question suisse*, à propos du Sonderbund; *Caroline en Sicile* (même année, 4 vol. in-8); *Question sicilienne* (1849); des feuilletons, dans *le Constitutionnel*, entre autres, *Palmerino* (1852); *Helvetia* (Genève, 1854), recueil de sonnets; *Séjour chez le schérif de la Mecque* (1856, in-12); *Cinquante jours au désert* (1857, in-12), récits du dernier voyage de l'auteur, avant de devenir aveugle. M. Didier prépare ses *Mémoires*, dont il a réuni les matériaux depuis trente ans.

DIDION (Isidore), mathématicien et officier français, né à Metz, en 1798, fut admis, en 1817, à l'École polytechnique, et sortit dans le corps de l'artillerie. Parvenu au grade de capitaine, il fut nommé professeur d'artillerie à l'École de Metz; il occupa ces fonctions jusqu'en 1846, époque à laquelle il fut nommé chef d'escadron et adjoint à la direction des poudres de Paris. Cinq ans après il devint directeur de la capsulerie de guerre dans la même ville. Il est aujourd'hui colonel.

En sa qualité de professeur d'artillerie, M. Didion se livra à des études spéciales sur la balistique, et prit part, en 1838, aux expériences de MM. Piobert et Morin sur la résistance des milieux. Plus tard il soumit à l'Académie des sciences un mémoire *sur la balistique*, imprimé dans le tome X des *Savants étrangers* de cette compagnie, et en 1848 un second mémoire *sur le Mouvement des projectiles*. Ces travaux ont fait choisir M. Didion pour un des examinateurs d'admission à l'École polytechnique.

DIDION (Charles), ingénieur français, né en 1803, entra en 1820, le premier de sa promotion, à l'École polytechnique, d'où il sortit également le premier, en 1822. Classé, d'après son choix, dans le service des ponts et chaussées, il fut successivement ingénieur à Nevers et à Nîmes. Lorsqu'il fut question de la création des chemins de fer, en faveur desquels il se prononça vivement, il vint à Paris, et fit partie de toutes les commissions chargées d'étudier les grandes lignes projetées. En 1845, il fut nommé ingénieur en chef, directeur de la première compagnie de chemins de fer de Bordeaux à Cette, qui ne put alors réaliser les fonds nécessaires aux travaux. Après la révolution de 1848, qui le trouva sans emploi, le général Cavaignac, son ancien camarade de promotion, lui offrit le ministère des travaux publics, que M. Didion refusa. Depuis 1852, directeur du chemin de fer d'Orléans et de ses prolongements, il s'est montré, par ses qualités personnelles autant que par ses connaissances spéciales, à la hauteur de cette importante position. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 26 avril 1846.

DIDIOT (Charles-Nicolas-Pierre), prélat français, est né au village d'Esnes (Meuse), en 1797. Après avoir été élevé par le curé de sa paroisse natale, il passa au grand séminaire de Nancy où il fit ses études théologiques. Il occupait une chaire d'humanités à Verdun, lorsqu'il reçut, vers 1822, le diaconat et la prêtrise. Il administra successivement plusieurs paroisses de la Lorraine, puis la cure de Saint-Michel, à Saint-Mihiel, et enfin le grand séminaire de Verdun, à la tête duquel l'avait appelé la confiance du dernier évêque, M. Valayer. Grand vicaire de ce diocèse depuis 1837, il a été nommé, à la date du 7 avril 1856, évêque de Bayeux.

DIDOT (Ambroise-Firmin), imprimeur français, né à Paris, le 20 décembre 1790, appartient à la célèbre famille des libraires de ce nom, établis à Paris en 1713. Après avoir étudié particulièrement le grec, en France, avec Diamant Coray, il alla passer trois années (1815-1818), en Grèce et en Orient, tant au Gymnase de Cydonie, en Asie Mineure, qu'à l'ambassade française de Constantinople, à laquelle il fut quelque temps attaché. Lors du réveil de la Grèce, en 1823, il concourut activement à l'organisation du Comité grec de Paris, dont il fut le secrétaire. Livré jusque-là à des travaux d'helléniste et de littérateur, il les abandonna en partie, dès 1825, pour s'occuper des diverses branches de la typographie. C'est en 1827, au moment où Firmin Didot, son père, acceptait le mandat de député, qu'il prit la direction des affaires traitées depuis plus de soixante ans sous la raison Firmin-Didot. On lui doit principalement deux types de caractères, l'un dit *anglaise cursive*, l'autre destiné au texte grec d'une édition de Tyrtée. Il réunit, en les groupant successivement autour de ses ateliers primitifs, toutes les ramifications de l'imprimerie, que plusieurs de ses nombreux parents cultivaient avec mérite. Tour à tour devenu membre de la chambre du commerce, du conseil des manufactures et du conseil municipal de la Seine (1840-1856), il fit partie du jury des expositions industrielles nationales de 1844-1849, et des Expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), comme rapporteur des sections de l'imprimerie et de la papeterie. En juin 1855, il fut délégué par le conseil municipal de Paris pour recevoir, à Boulogne-sur-mer, le lord maire et les aldermans de Londres.

Le nom de la famille Didot, consacré par trois gé-

Digitized by Google

nérations d'hommes utiles, se rattache chez nous à tous les progrès introduits depuis un siècle, soit dans la typographie même, soit dans les diverses industries accessoires. Leur maison, vraiment universelle, embrasse dans ses ateliers et ses usines de Paris et des départements, la fabrication mécanique du papier, la fonte des caractères, d'après des types modèles, adoptés dans nos principales imprimeries, un immense matériel polyglotte, l'un des plus complets après celui de l'Imprimerie impériale, l'assemblage et le brochage des feuilles imprimées, enfin toute cette suite d'opérations manuelles ou mécaniques qui transforment en volumes imprimés la matière première de ce papier sans fin, dont Didot de Saint-Léger fut l'inventeur (1804).

La multiplicité de leurs affaires força les frères Didot, vers 1848, à céder à la fonderie générale une partie de leurs moules et de leurs caractères; mais elle les conduisit à fonder une succursale de leur maison, au centre de l'Allemagne, à Leipsick. Ils ont fondé dans l'Eure-et-Loir, à Sorel, et au Mesnil, près de Dreux, deux colonies ouvrières qui sont, comme on l'a dit souvent, un progrès autant qu'une bonne œuvre. Destinés principalement à l'extension de la papeterie, ces établissements occupent un certain nombre de jeunes filles qui trouvent, au Mesnil, une école gratuite, où elles sont mises à même de composer indistinctement des ouvrages grecs, latins et français.

Constamment citée, dans les rapports les plus élogieux, comme « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne, » la maison Didot a paru aux expositions industrielles depuis la première de toutes, en 1797; elle y a exposé ses procédés, ses inventions, ses spécimens, et a remporté, de père en fils, la 1re médaille d'or, jusqu'en 1849. A cette époque, l'admission de son chef dans le jury des récompenses la mit elle-même hors de concours.

Nous ne pouvons extraire du *Catalogue* de la maison Didot tous les titres de ces grandes et riches publications, auxquelles nulle fortune particulière n'eût pu suffire, sans le plus large concours de l'État. Nous citerons, parmi celles qui atteignent les prix les plus élevés : les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (4 vol. in-folio, 400 planches); le *Voyage dans l'Inde* (4 vol. in-4, 300 pl.); l'*Expédition scientifique en Morée* (3 vol. in-fol. 280 pl.); l'*Architecture arabe* (in-fol., 66 pl.); les *Œuvres complètes de Piranesi* (29 vol. in-fol., 2000 pl.); et tant d'autres collections d'architecture et de voyages, entreprises sous les auspices des différents ministères. Il faut rappeler les éditions classiques de luxe, dites du *Louvre*, la grande *Bibliothèque grecque* (50 vol. gr. in-8, à 2 col., avec traduction latine), publiée surtout avec le concours de savants allemands; la *Bibliothèque latine* (27 vol., même format), avec traduction française, sous la direction de M. Nisard; puis une foule d'œuvres importantes, individuelles ou collectives, telles que : la *France littéraire*, de M. Quérard (10 vol. in-8); l'*Encyclopédie moderne* (29 vol. in-8; 3 vol. de planches); la *Nouvelle Biographie générale* (1857, t. XXI, in-8); *l'Univers pittoresque* (65 vol. in-8, avec plus de 3000 gravures), etc., etc.

Au nombre des titres plus personnels de M. Ambroise-Firmin Didot, nous citerons : *Souscription en faveur des Grecs* (1823, broch. in-8): la première partie des *Notes d'un voyage fait dans le Levant* (1826, in-8); des *Fragments* dans la *Grèce* de M. Pouqueville; une *Traduction* de l'*Histoire de Thucydide* (1833, 4 vol. in-8); une *Note sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger, particulièrement en Belgique; Essai sur la typographie*, extrait de l'*Encyclopédie moderne* (1851, in-8); *la Papeterie à l'Exposition universelle de* 1851 (1852, in-8, 2e édit. 1854); plusieurs *Notes* et *Réponses* sur la question de propriété littéraire, discutée entre lui et M. Michaud au sujet de la *Nouvelle Biographie générale* (1852-1853); *du Droit d'octroi sur le papier* (1855); *Souvenirs d'une excursion à Boulogne-sur-mer* (même année); *les Estienne* (1856), extrait de la *Nouvelle Biographie générale*, etc. M. Ambroise-Firmin Didot, décoré de la Légion d'honneur, en janvier 1835, a été créé officier le 20 décembre 1855.

DIDOT (Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris, le 11 mars 1794, dirige avec lui l'imprimerie, depuis 1827. Il s'est particulièrement chargé de l'organisation de la maison du Mesnil, qui lui doit surtout son école, et dont il est le chef titulaire. Il est, depuis plusieurs années, membre du conseil général du département de l'Eure.

DIDOT (Paul), fils de M. Hyacinthe Didot, né en 1822, s'est spécialement occupé de chimie et des applications pratiques des sciences à l'amélioration des papeteries de son père, dont il a reçu la direction. Son nom fait partie de la raison sociale de la librairie. Il a publié, en 1855, avec M. Barruel : *Nouveau mode de blanchiment des chiffons et des plantes textiles par l'adjonction du gaz acide carbonique* (in-8).

DIDOT (Alfred), cousin germain du précédent, et fils de M. Ambroise-Firmin Didot, né à Paris, en 1826, s'est livré à l'étude des langues et exercé déjà à plusieurs traductions. Il a publié, en 1852, les *Fragments inédits de Nicolas de Damas*, récemment découverts, et compris dans la *Bibliothèque grecque* de la maison Didot.

DIDRON aîné (Adolphe-Napoléon), archéologue français, né en 1806, à Hautvillers (Marne), obtint, en 1830, le deuxième accessit dans le concours ouvert par la *Revue de Paris* sur la question de l'*Influence de la charte sur les mœurs et des mœurs sur la charte*. Il s'occupa ensuite, sur les conseils de M. V. Hugo, de l'archéologie du moyen âge et s'y consacra depuis exclusivement. Il entreprit, à partir de 1830, une suite de voyages en Normandie, dans le centre et le midi de la France, en Grèce, en Turquie, en Allemagne, en Angleterre (1846) et enfin en Espagne (1848). En 1835, il fut désigné par M. Guizot comme secrétaire du Comité historique des arts et monuments. De 1836 à 1843, il fit un cours public d'archéologie nationale à la Bibliothèque royale. En 1844, il créa les *Annales archéologiques*, encyclopédie de l'art au moyen âge, qu'il dirige encore, et dont la collection forme aujourd'hui 17 volumes (1857).

M. Didron a fondé, en 1845, une librairie spéciale d'archéologie, longtemps gérée par son frère Victor Didron et, en 1849, une manufacture de vitraux dont les verrières historiées et en grisailles ont obtenu une médaille à l'Exposition universelle de 1855. Chevalier de la Légion d'honneur (1845) et de Saint-Grégoire le Grand (1854), il est membre de plusieurs Sociétés savantes ou archéologiques de France et de l'étranger.

Outre une foule d'articles archéologiques, insérés dans divers recueils périodiques, M. Didron aîné a publié : *Bulletin archéologique du comité des arts et monuments* (1840-1847, 4 vol. in-8), entièrement rédigé par lui; *Histoire de Dieu, iconographie des personnes divines* (1843, in-4, avec gravures sur bois); *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine* (1845, in-8); *Iconographie des chapiteaux du palais ducal de Venise* (1857, in-4), avec M. Burges, etc.

Son neveu, M. Édouard DIDRON, né à Paris, en 1829, et élève de M. Léon Gaucherel, a passé

Digitized by Google

quelques années en Italie et figuré, comme architecte, au Salon de 1857.

DIEBOLT (Georges), statuaire français, né à Dijon, le 6 mai 1816, suivit, dès 1825, l'atelier de Ramey fils, puis celui de M. Dumont, et entra en même temps à l'École des beaux-arts, où il remporta, après les diverses médailles, le grand prix de sculpture au concours de 1841, dont le sujet était *la Mort de Démosthènes*. De retour de Rome, en 1847, il fit ses débuts au Salon de l'année suivante. — Il a depuis successivement exposé : *Sapho à Leucade*, statue en marbre; *Villanella*, buste (1848); *la Méditation*, pour le ministère de l'intérieur (1852); deux *Bustes* acquis par l'État (1853) et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une esquisse en bronze de *la France rémunératrice*, statue placée, en novembre 1851, au rond-point des Champs-Élysées, lors de la distribution des récompenses de l'Exposition de Londres.

M. Diébolt a activement concouru, dans ces derniers temps, à la décoration de la façade du Palais de l'Industrie et à celle de plusieurs pavillons du nouveau Louvre. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, une 1re en 1852, une mention en 1855, et la décoration en juillet 1853.

DIEFENBACH (Laurent), écrivain allemand, né en 1806, à Ostheim (grand-duché de Hesse), reçut de son père, ministre protestant, sa première éducation et prit, dès l'âge de quinze ans, ses inscriptions à l'université de Giessen. Nommé pasteur à Solms-Laubach, il renonça à cette place, au bout de plusieurs années, habita diverses villes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Belgique et, vers 1840, se fixa à Offenbach. Très-préoccupé de la réforme religieuse, il est devenu, lors des troubles excités par M. Ronge (voy. ce nom), un des chefs du parti catholique-allemand. Son influence sur les classes ouvrières d'Offenbach, lui servit à les maintenir pendant tout le cours de l'année 1848. Il reçut le titre de citoyen honoraire de cette ville et fut élu député au parlement de Francfort. Depuis quelques années, il s'est retiré dans cette ville.

On a de M. Diefenbach des ouvrages philologiques et philosophiques estimés : *de la Vie, de l'Histoire et du Langage* (über Leben, Geschichte und Sprache, Giessen 1835); *des Langues romanes littéraires* (über die romanischen Schriftsprachen, Ibid. 1837); *Celtica* (Stuttgart, 1839-1842, 5 vol.), *Grammaire pragmatique allemande* (Pragmatische deutsche Sprachlehre, Ibid., 1847, 2e éd. 1851), etc.; puis deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Giessen, 1840 et 1844); quelques romans : *l'Aristocratie* (Francfort, 1843); *un Pélerin et ses compagnons* (Ein Pilger und seine Genossen, Ibid. 1851); *Eschenbourg of Eschenhof;* Ibid., 1851), etc. Attiré, comme tant de philologues modernes, vers l'étude de la grammaire comparée, il a entrepris un *Lexicon comparativum linguarum indo-germanicarum* (Francfort, 1846-1851, 12 vol.)

DIEN (Claude-Marie-François), graveur français, né à Paris, le 11 novembre 1787, exécuta d'abord quelques travaux pour Audouin, dont il fut l'élève, concourut à l'École des beaux-arts en 1809, et remporta la même année le premier prix de gravure en taille-douce. Les guerres de 1812 ayant abrégé de deux ans son séjour à Rome, il fit plus tard deux nouveaux voyages en Italie (1827 et 1830), et y reproduisit en aquarelle *les Sybilles* de Raphaël, qu'il grava plus tard pour la Société d'encouragement.

M. Dien exécuta à Paris de nombreux travaux, la plupart commandés par le ministère de l'intérieur ou destinés à diverses publications. Les plus connus sont: *Homère*, d'après Blondel (1818); *la Mort de Démosthènes*, d'après Boisselier (1822); *Galilée*, d'après Laurent; *sainte Cécile*, d'après J. Romain (1827), acquise par la Société des Amis des arts; *le Tasse*, d'après M. R. Fleury (1836), acquis par la même Société; *la Bataille d'Austerlitz*, d'après le baron Gérard : *l'Offrande à Esculape*, de Guérin (1831); le *Portrait de Gatteaux*, la *Grande médaille d'émulation*, le *Portrait de M. H. Labrouste*, d'après M. Ingres (1832, 1837, 1853); *la Madone*, de Murillo (1842); *la Sainte Famille*, de Raphaël (1848); plusieurs gravures pour les *Galeries historiques de Versailles*, entre autres le *Napoléon chef de bataillon* (1839), et le *Sacre de Charles X*, d'après le baron Gérard (1845); des *fac-simile*, d'après des dessins de Raphaël, de M. Ingres, etc.; une *sainte Philomèle*, d'après la statue de marbre de Malkhnecht; *sainte Scholastique apparaissant à saint Benoît*, d'après Lesueur, spécialement commandée par l'Empereur (1855): enfin un *fac-simile* du portrait de *M. le comte de Nieuwerkerke*, d'après M. Ingres (1857). M. Dien a obtenu deux premières médailles, en 1838 et 1848, et la décoration en juillet 1853.

DIEN (Charles), industriel et géographe français, né à Paris, le 9 février 1809, s'est fait connaître par d'utiles perfectionnements apportés à la partie mathématique et mécanique des sphères célestes. Dès 1831, il prenait un double brevet pour l'invention du *support parallèle au méridien* et pour la *substitution des sphères en métal repoussé* à celles en carton, et il abaissait de près des trois quarts le prix jusque-là si élevé de ces instruments utiles. A la même époque, le gouvernement suisse lui commandait 300 globes pour les écoles du pays; plus tard, le Bureau des longitudes lui confiait l'exécution d'une sphère céleste à pôles mobiles (1843). Plusieurs de ces travaux ont figuré aux Expositions industrielles de 1834, 1839 et 1844, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur trois médailles de bronze. Il s'est aussi appliqué à l'exécution de cartes astronomiques destinées à la marine, et a dressé de nombreuses *Tables* et *Descriptions* des phénomènes célestes, pour l'usage et l'explication de ses globes et de ses planisphères; ces divers ouvrages, ainsi que des *Atlas* du même genre, sont publiés par M. Mallet-Bachelier, et énumérés avec détail dans le *Catalogue* de cet éditeur.

DIERINGER (François-Xavier), théologien catholique allemand, né le 22 août 1811, acheva ses études à l'université de Tubingue, reçut en 1835 la prêtrise et fut immédiatement nommé professeur d'éloquence sacrée et bibliothécaire au séminaire de Fribourg, en Brisgau. Vers la même époque, il publia plusieurs dissertations dans la *Revue trimestrielle théologique* de Tubingue, et dans *le Catholique*, dont il eut quelque temps la direction. Appelé à Spire en 1840, il y enseigna pendant trois ans la théologie dogmatique et la philosophie religieuse et passa à Bonn, où il exerce aujourd'hui à la fois les fonctions de professeur ordinaire de théologie, de directeur du séminaire, de prédicateur de l'université, de président de la Société de Saint-Boromée, d'examinateur synodal et de conseiller ordinaire archiépiscopal.

On a de M. Dieringer : *Système des faits divins du christianisme* (System der gœttlichen Thaten des Christenthums, Mayence, 1841, 2 vol.), qui lui valut le diplôme de docteur en théologie;

Digitized by Google

Recueil de sermons adressés aux catholiques instruits (Kanzelvortraege an gebildete Katholiken, Mayence, 1844, 2 vol.) ; *saint Borromée et la réforme ecclésiastique de son époque* (der Heil. Borromaeus und die Kirchenverbesserung seiner Zeit, Cologne, 1846) ; *Traité de dogmatique catholique* (Lehrbuch der Katholischen Dogmatik, Mayence, 1847, 3e édit. augmentée et corrigée, 1853) etc. Il a collaboré au *Dictionnaire ecclésiastique* d'Aschbach (Kirchenlexicon, 1846-1850, 4 vol.) et fondé et dirigé pendant plusieurs années la *Revue mensuelle catholique* qui, depuis quelque temps, a cessé de paraître.

DIESTERWEG (Frédéric-Adolphe-Guillaume), pédagogue allemand, né le 29 octobre 1790, à Sieger, en Westphalie, étudia la philosophie, les sciences naturelles et mathématiques aux universités de Herborn et de Tubingue, passa un an à Manheim en qualité de précepteur, et obtint, en 1811, une place à l'École secondaire de Worms. Il devint successivement professeur à l'École modèle de Francfort-sur-le-Mein (1813), second recteur à l'École latine d'Elberfeld (1818), directeur de l'École normale de Moers (1820). En 1832 il fut appelé à Berlin pour y diriger le séminaire des écoles urbaines. Il remplit ces fonctions pendant quinze ans; mais les opinions libérales qu'il professait hautement dans ses discours et dans ses écrits les lui firent perdre. Mis en disponibilité en 1847 par le ministère Eichorn, il reçut en 1850 son congé définitif; rentré dans la vie privée, il continua d'habiter Berlin.

Les opinions pédagogiques de M. Diesterweg, qui leur a consacré sa vie, sont celles de Rousseau et de Pestalozzi. C'est lui qui a provoqué la célébration, en 1846, de la fête séculaire de ce dernier pédagogue et plusieurs des institutions fondées en l'honneur de sa mémoire. Pour défendre ses principes, il a engagé les polémiques les plus vives et a surtout réclamé l'indépendance des écoles vis à vis de l'Église. Il portait dans la discussion une chaleur passionnée, qui tenait à sa conviction de l'excellence de sa cause, mais qui lui attirait des querelles nouvelles. Depuis sa retraite, il n'a pas cessé de poursuivre une rénovation pédagogique, que les besoins de l'époque semblent réclamer, mais dont l'introduction en Prusse a été empêchée jusqu'à ce jour par les idées politiques qui y sont devenues toutes-puissantes.

Parmi ses ouvrages on remarque : *Combinaisons géométriques* (Geometrische Combinationslehre, Elberfeld, 1820; 2e édit., 1839); *Voyage pédagogique dans le Danemark* (Bemerkungen und Ansichten auf einer paedagogischen Reise nach den daenischen Staaten, Essen, 1836), ouvrage vivement attaqué et pour la défense duquel l'auteur écrivit : *une Discussion pédagogique* (Streitfrage auf dem Gebiet der Paedagogik, Essen, 1837); *Traité de géographie mathématique et d'astronomie populaire* (Lehrbuch der mathem. Geogr. und popul. Himmelskunde, Berlin, 1840, 4e édit., 1852, 41 fig.); *Cours pratique de langue allemande* (Practischer Lehrgang fur den Unterricht in der deutschen Sprache, t. 1, 9e édit., Krefeld, 1851, t. II-III; 4e édit., 1849).

M. Diesterweg a publié en commun avec Heuser : *Traité pratique d'arithmétique pour les écoles primaires et secondaires* (Practisches Rechenbuch, etc., Elberfeld, t. I-III), dont le premier volume était arrivé, en 1851, à la 18e édition; *Solutions* (Auflösungen; Eberfeld, 4e édit., 1850), complément du traité précédent; *Manuel méthodique d'arithmétique* (Methodisches Handbuch fur den Gesammtunterricht im Rechnen, Elberfeld, 2 vol.; 5e édit., 1850). Collaborateur actif du *Guide des professeurs allemands* (Wegweiser zur Bildung fur deutsche Lehrer, Essen, 2 vol ; 4e édit., 1851); il rédige, depuis 1827, le recueil intitulé : *Rheinische Blaetter fur Erziehung und Unterricht* et, depuis 1851, l'*Annuaire des professeurs* (Jahrbuch für Lehrer).

Un frère de M. Diesterweg, Guillaume-Adolphe, mathématicien distingué, auteur de plusieurs ouvrages, est mort en 1835 à Bonn, où il était professeur ordinaire de mathématiques et directeur de la Commission d'examen pour les sciences.

DIETERICHS (Joachim-Frédéric-Chrétien), vétérinaire allemand, né le 1er mars 1792, à Stendal, en Prusse, fut d'abord maréchal-ferrant, et acquit ainsi ses premières notions pratiques de l'art vétérinaire. A l'âge de vingt et un ans il put se livrer à des études plus régulières; il obtint une bourse à l'École vétérinaire de Berlin, où il se fit bientôt remarquer par son énergie au travail et par ses progrès, et, en 1817, il reçut, après un examen brillant, le titre de médecin-vétérinaire supérieur. Dès l'année suivante, le gouvernement prussien, voulant se rendre compte de l'état des écoles vétérinaires, des haras, des bergeries, etc., des autres pays de l'Europe, le chargea de parcourir, aux frais de l'État, la France, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie. A son retour, il obtint une chaire à l'École vétérinaire de Berlin; il l'occupa quatre ans, puis donna sa démission pour se livrer exclusivement à l'exercice de son art et à des travaux personnels. En 1830, il rentra dans l'enseignement en acceptant une place à l'École militaire générale (Allgemeine Kriegsschule) de Berlin où, en 1841, il fut nommé professeur ordinaire.

On doit à M. Dieterichs, excellent praticien, une série d'ouvrages de médecine vétérinaire, très-répandus en Allemagne, et dont la plupart ont été traduits à l'étranger. Voici les titres de quelques-uns : *sur la Phthisie pulmonaire de la race bovine* (über die Lugenseuche des Rindviehs, Berlin, 1821); *Manuel de chirurgie vétérinaire* (Handbuch der Veterinaerchirurgie, Ibid., 1822, 6e édit., 1845); *sur l'Art de ferrer les chevaux* (über die Hufbeschlagskunst, Ibid., 1823); *sur les Haras et sur la propagation des races* (über Gestüts-und Züchtungskunde, Ibid., 1824; 3e édit., 1842); *Manuel de pharmacologie générale et particulière* (Handbuch der allgemeinen und besondern Arzneimittellehre, Ibid., 1825; 3e édit., 1839); *de l'Éducation des chevaux* (Katechismus der Pferdezucht, Ibid., 1825); *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières à l'usage des propriétaires et des vétérinaires* (Handbuch des speciellen Pathologie und Therapie, etc., Ibid., 1828; 3e édit., 1851); *Manuel de la connaissance pratique des chevaux* (Hand. der praktisch. Pferdekenntniss, 1834; 3e édit., 1845); *Manuel d'obstétrique* (Handbuch der Geburtshülfe, Ibid., 1845); *Manuel de l'éducation des animaux domestiques* (Handbuch der gesammten Haustheirzucht, Leipsick, 1848); *Les principaux défauts des chevaux et la manière de les reconnaître* (die Fehler und Gewaehrsmaengel bei den Pferden, etc., Ibid., 1853); *Noms des parties du corps du cheval, avec indication des maladies et défauts qui peuvent y être affectés* (Benennungen der einzelnen Regionen und Theile des aeussern Pferdekœrpers, etc., Ibid., 1853).

DIETERICI (Charles-Frédéric-Guillaume), statisticien et économiste allemand, né le 12 août 1790, à Berlin, passa en 1809 à l'université de Kœnigsberg, où il étudia pendant deux ans les sciences économiques et mathématiques. Devenu précepteur des enfants du ministre d'État de

Digitized by Google

Klewitz, il suivit à Berlin les leçons de Savigny, d'Eichorn et de Rühs, qui étaient venus vers cette époque occuper des chaires à la nouvelle université. Nommé, en 1813, ingénieur géographe dans l'état-major du maréchal Blücher, il assista aux campagnes de Saxe, de France et de Belgique. Après la paix, il entra dans la carrière administrative et, traversant rapidement les grades inférieurs, il devint conseiller en 1818, conseiller intime et conseiller référendaire en 1822 et conseiller intime supérieur en 1831. En 1834, tout en gardant ses titres, il fut nommé professeur titulaire d'économie politique à l'université de Berlin et, en 1844, il succeda à Hoffmann comme directeur du bureau de statistique de Prusse. Il est commandeur des ordres du Mérite d'Oldenbourg et de l'Aigle rouge de Prusse, membre de l'Académie des sciences de Berlin, et correspondant de l'Institut de France.

Au milieu de toutes les occupations que ses diverses charges lui imposent, M. Dieterici a publié plusieurs travaux très-estimés de statistique et d'économie. On remarque surtout sa *Statistique des principaux objets de commerce et de consommation en Prusse et dans l'association douanière allemande pendant la période de* 1831 à 1836 (Statistische Uebersicht der wichtigsten Gegenstaende des Verkehrs, etc., Berlin, 1836), suivie de quatre *Suppléments* pour les années 1837 à 1848 (Berlin, 1842-1851), et son étude sur la *Richesse de la nation prussienne* (der Volkswohlstand im Preussischen Staate, Berlin, 1846) : le premier de ces deux ouvrages forme la suite des *Tableaux de Ferber* et donne une idée très-nette de l'importance croissante du commerce de la Prusse et de l'association douanière allemande; le second a été traduit en français par MM. Moreau de Jonnès fils, Maurice et Block, sous ce titre : *la Prusse, son progrès politique et social, suivi d'un exposé économique et statistique des réformes opérées depuis* 1806, etc. (Paris, 1848).

On a encore de lui : *les Vaudois et leurs rapports avec la province de Brandebourg* (die Waldenser und ihr Verhaeltniss, etc., Berlin, 1831); *de Via et ratione œconomiam politicam docendi* (Berlin, 1835); *Documents historiques et statistiques sur les universités prussiennes* (Geschichtliche und statistische Uebersicht über die Univers., etc., Berlin, 1836); *du Travail et du capital* (über Arbeit und Capital, Ibid., 1848); enfin, sans parler des dissertations, mémoires, articles divers dans les journaux et publications périodiques, les *Tableaux statistiques d'après les recensements* (Statistische Tabellen : Tabellen und amtliche Nachrichten, Berlin, 1845, 1 vol.; Berlin, 1851, 2 vol.), et les *Comptes rendus de la Société de statistique* (Mittheilungen des statistischen Vereins, depuis 1848), deux recueils que M. Dieterici a publiés encore en sa qualité de directeur du bureau de statistique de Prusse.

DIETERICI (Frédéric), fils aîné du précédent, professeur de langues orientales, est né le 6 juillet 1821. Il se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, y renonça ensuite pour cultiver exclusivement les langues orientales et se fit, en 1848, agréger à l'université de Berlin. L'année suivante il entreprit un voyage en Afrique, visita, après avoir passé par Londres, Paris et Marseille, l'Égypte, le Sinaï, Jérusalem et Damas, et ne revint à Berlin qu'après avoir traversé encore la Turquie, la Grèce et l'Autriche. Il publia plus tard à ce sujet : *Esquisses d'un voyage en Orient* (Reisebilder aus dem Morgenlande, Berlin, 1853, 2 vol.), qui contiennent d'intéressants détails sur la vie et les mœurs de ces contrées. En 1850, M. F. Dieterici devint professeur adjoint à l'université de Berlin, mais, en 1852, il quitta de nouveau cette ville, ayant été nommé drogman de l'ambassade prussienne à Constantinople.

Outre l'ouvrage déjà cité, on a de M. Dieterici une dissertation intitulée : *Mutanabbi et Seifeddaula* (Leipsick, 1847); une édition arabe de la grammaire *Alfyyyah* (Ibid., 1851) et une *Chrestomathie ottomane* (Berlin, 1854), précédée de tableaux grammaticaux et suivie d'un glossaire turc-français.

DIETRICH (David-Nathanael-Frédéric) botaniste allemand, né en 1800, à Ziegenhain, près Iéna, d'une famille qui depuis plusieurs générations s'est distinguée dans la botanique, apprit de bonne heure les éléments de cette science héréditaire et, après avoir terminé ses études, fut nommé inspecteur du jardin botanique de Iéna, place qu'il occupe encore aujourd'hui (1856). Depuis plus de 25 ans, il travaille à la publication d'une collection d'estampes intitulée : *Flora universalis* (1re partie, 86 cahiers ; 2e partie, 152 cahiers; 3e partie, 150 cahiers; Iéna, 1831-52, gr. in-folio. Nouvelle suite, 1850-1852 : 1re part., 4 cahiers), recueil fort considérable dont 392 cahiers avaient déjà paru en 1852, s'élevant ensemble au prix de 3400 francs.

On a encore de lui : *les Plantes vénéneuses de l'Allemagne* (Deutschlands Giftpflanzen, Iéna, 1826); *Flore des bois* (Forstflora, Iéna, 1828-1833; 2e éd., 1838-40; *Flora media* (Iéna, 1830); *Flore allemande* (Iéna, 1833-1851, vol. I-VII; nouvelle suite, 1854) : *Flore allemande des plantes utiles* (Deutschlands œkonomische Flora, Iéna, 1841-43, 3 vol., *Lichenographia Germanica* (Iéna, 1832-1837); *Encyclopédie des plantes* (Encyclopaedie der Pflanzen, Iéna, 1841-1851, vol. I et II ; nouvelle suite 1853), d'après le système de Linné, etc., publications dont les nombreuses gravures rendent en général le prix très-élevé.

Un autre botaniste du même nom, Albert DIETRICH, professeur de botanique à l'université de Berlin, s'est aussi fait connaître par quelques ouvrages savants ou utiles : *Terminologie des plantes phanérogames* (Terminologie der phaner. Pflanzen, Berlin, 1829, 2e édit., 1838); *Flora regni Boruscici* (Ibid., 1833-1844, 12 vol.); *Flora marchica* (Ibid., 1841); *Manuel de botanique pharmaceutique* (Handbuch der pharmaceutischen Botanik, Ibid., 1837); *Botanique de l'horticulteur* (Botanik fur Gaertner und Gartenfreunde, Ibid., 1837-39, 3 vol.), etc.

DIEUDONNÉ (Jacques-Augustin), sculpteur français et graveur en médailles, né à Paris, le 17 mai 1795, suivit de bonne heure les ateliers de Gros et de Bosio et entra, en 1816, à l'École des beaux-arts. Il y remporta le second prix de gravure en médailles au concours de 1819, dont le sujet était *Milon de Crotone* et exposa alors des médaillons et des médailles. En 1824, il se livra à la sculpture. On cite de lui, dans la gravure : *la Mort du duc de Berri*; les portraits du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Lefebvre, Ragusa, Reggio*, et d'autres médailles destinées à la galerie métallique des grands hommes; dans la sculpture, la *statue* et deux *bustes* du duc d'Angoulême, marbre et bronze; les bustes de *Charles X*, du *duc d'Orléans*, de *Madame* et de *Mademoiselle d'Orléans*, du *Roi* (1833); *le Mariage de Louis-Philippe à Palerme*, bas-relief en plâtre; *la Vierge portant l'enfant Jésus*; *la Piété filiale, ou la Fille de Cimon allaitant son père prisonnier* (1843); *Jésus-Christ aux Oliviers* (1844); *la Résurrection du Christ* (1845); *Adam et Ève*, divers sujets familiers, de nombreux *Portraits*, des *Têtes d'étude*, etc. Le *Christ aux Oliviers* de 1845 à

Digitized by Google

figuré seul à l'Exposition universelle de 1855. M. Dieudonné a fourni au musée de Versailles : les bustes du *Dauphin* (1824), des ducs de *Raguse* et de *Bellune*, de *Gaston de Foix*, de *Charles comte de Blois*. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844, et une 1re en 1845.

DIEZ (Frédéric christian), philologue allemand, né à Giessen, le 15 mars 1794, fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale, où il eut pour professeur M. Welcker. Ses études furent interrompues par la guerre de l'indépendance. Il y prit part, comme volontaire, dans un corps d'infanterie hessoise. De retour en Allemagne, il étudia d'abord la philologie ancienne et le droit, mais bientôt il se livra à l'étude des langues et des littératures modernes, particulièrement de la langue et de la littérature provençales. Encouragé par Goethe lui-même, qu'il vit à Iéna, en 1818, il se fit de ce sujet une véritable spécialité. Reçu docteur en philosophie à Giessen, en 1821, il passa à Bonn, où il fut nommé professeur titulaire en 1830.

Parmi les ouvrages de M. Diez, presque tous relatifs à la littérature romane, nous citerons : *les Vieilles romances espagnoles* (Altspan. Romanzen; Berlin, 1821); *Éléments de la connaissance de la poésie romantique* (Beitraege zur Kenntniss der romantischen poésie; Ibid, 1825), ouvrage traduit ou imité plus tard par M. Roisin dans son *Essai sur les cours d'amour* (Paris, 1842); *la Poésie des troubadours* (Zwickau, 1826; traduit en français par le même, Paris, 1845); *Vie et œuvres des troubadours* (Leben und Werke der Troubadours; Zwickau, 1829); une *Grammaire des langues romanes* (Grammatik der romanischen Sprachen; Bonn, 1836-1842, 3 volumes); *Vieux monuments de langue romane* (Altromanische Sprachdenkmale; Bonn, 1845); *Deux chants de vieille poésie romane* (Zwei altromanische Gedichte; Bonn, 1852); enfin un excellent *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (Etymologiches Wœrterbuch der romanischen Sprache; Bonn, 1853). M. Diez a fourni des articles importants aux *Annales de critique scientifique*, publiées à Berlin, au *Journal de l'antiquité allemande* de M. Hœfer, et à divers recueils philologiques.

DIGBY (Edvard-Saint-Vincent Digby), 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1809, à Forston-House (comté de Dorset), est fils de l'amiral de ce nom. En 1837, il a épousé une fille du comte d'Ilchester et a hérité, en 1856, de la baronie de son cousin, le comte Digby, décédé sans postérité; il appartient au parti conservateur.

DILKE (Charles-Wentworth), publiciste anglais, né le 8 décembre 1789, fut attaché, en sortant de l'université, aux bureaux du ministère de la marine (*naval pay office*); quand il donna sa démission, au bout de vingt ans d'exercice, ce fut pour entreprendre la tâche lourde, et souvent ingrate, de diriger un journal de critique littéraire où il pourrait faire entendre la voix de la vérité. Il n'était pas avant cela resté étranger au mouvement des idées, et depuis 1815, son nom était cité parmi les principaux collaborateurs de la *Westminster Review*, de la *Retrospective Review* et des meilleurs *Magazines*.

En 1830, M. Dilke prit en main la direction de l'*Athenæum*. Cette revue, qui n'avait guère prospéré sous ses précédents propriétaires, James-Silk Buckingham et Stirling, devint en peu de temps le premier des recueils littéraires de l'Angleterre, grâce à un bon choix d'articles et à une réduction considérable du prix d'abonnement. Après l'avoir cédée, seize ans plus tard (1846) au poëte Thomas-Kibble Hervey, M. Dilke entra comme directeur au *Daily News*, que M. Charles Dickens venait de faire paraître. Il voulut tout d'abord appliquer l'idée qui avait fait la fortune de l'*Athenæum*, l'abaissement du prix d'abonnement, et s'emparer plus aisément du peuple en créant la presse politique à bon marché. Chaque numéro ne coûta que deux pences et demi (25 cent.), c'est-à-dire moitié moins cher que ne se vendaient à Londres les grands journaux. Le *Daily News* réussit au delà de toute espérance et dès la seconde année son existence était assurée; il tirait à plus de 12 000 exemplaires. Après la retraite de M. Dilke (1849), la nouvelle administration, comptant sur la popularité désormais acquise à cette feuille, crut possible d'élever le prix d'achat à 5 pences, et le tirage descendit rapidement à 4000, qu'il n'a plus dépassé.

DILKE (Charles-Wentworth), fils du précédent, né à Londres, le 18 février 1810, étudia le droit à Cambridge, et donna de temps à autre des articles à l'*Athenæum*. Une fortune indépendante lui permit de se livrer à son goût pour l'industrie et l'économie politique. Ce fut lui qui, en 1844, communiqua à la *Society of Arts*, dont il était membre, le plan d'une exposition de produits industriels de l'Angleterre, lequel n'était autre chose que l'application à son pays d'une institution qui fonctionne régulièrement en France depuis le Directoire. Un agent fut expédié aux frais de la Société chez les principaux intéressés, afin de connaître leur opinion à ce sujet et, il faut bien le dire, il fut presque partout fort mal reçu.

M. Dilke ne se découragea pourtant pas, et de concert avec ses amis Henry Cole et Scott Russell, il présenta un projet au prince Albert, président honoraire de la *Society of Arts*. Malgré de nombreuses lacunes, l'exposition eut lieu, en 1836, dans les salles de cette compagnie, et se renouvela l'année suivante, et cette fois avec un succès tel qu'il fut permis d'entrevoir la réalisation probable de la grande idée du concours universel de 1851. A cette époque le prince Albert, rendant justice aux efforts de M. Dilke, l'appela au Comité supérieur, où il rendit de très-utiles services. A l'expiration de ses fonctions, celui-ci refusa toute espèce de récompense, soit en honneurs, soit en argent. La reine envoya à sa femme un bracelet de diamants.

DILLENS (Henri), peintre belge, né à Gand, en 1812, a été élève de Maës Canini et a envoyé de nombreux tableaux de genre aux expositions artistiques de la Belgique. Après *Charles-Quint et le porcher* et *Charles-Quint à Anvers*, qu'on regarde comme ses meilleures productions, nous citerons : *les Cérémonies du baptême chez les Russes* (Gand, 1828); *un Hiver* (Gand, 1829); *Intérieur d'un cabaret* (Bruxelles, 1833); *la Mésaventure, Laure et Pétrarque* (Gand, 1834); *Entrée triomphale de Philippe Auguste à Paris après la bataille de Bouvines* (1835); *une Scène de carnaval, la Lecture*, etc.

Dillens (Adolphe), peintre belge, frère du précédent, est né à Gand, en 1821. Élève d'Henri Dillens, il a produit un certain nombre de tableaux de genre qui sont finement dessinés et d'une couleur agréable; voici les principaux : *Balthazar Peruzzi peignant le connétable de Bourbon après sa mort; une Scène tirée du Barbier de Séville; le Tournoi des bagues, un Bal en Zélande, le Droit de passage, la Digue de Westcappel un jour de kermesse*, qui appartient au roi des Belges. Il a envoyé au Salon de Paris,

Digitized by Google

en 1857, *le Marchand de complaintes* et un *Intérieur de ferme*. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille d'or en 1854, et à Paris une médaille de troisième classe en 1855.

DINAUX (Arthur-Martin), littérateur français, né à Valenciennes, le 8 septembre 1795, fit ses études à Cambrai et renonçant à la carrière du commerce, à laquelle sa famille le destinait, se livra exclusivement à l'étude de l'histoire et de la bibliographie. En 1821, il fonda avec MM. A. Leroy et Dubois, sous le titre de *Petites Affiches de Valenciennes*, un journal qui devint plus tard *l'Écho de la frontière*. Il fut, en 1829, l'un des fondateurs des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, recueil intéressant, qu'il dirige seul depuis 1848.

On cite en outre de lui : *Bibliographie cambrésienne*, ou *Catalogue raisonné des livres et brochures imprimés à Cambrai*, etc., avec un *Discours préliminaire* (Douai, 1822, in-8); *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai au* XV*e siècle* (Cambrai, 1824, in-8); ces deux ouvrages ont été couronnés par la Société d'émulation de Cambrai; *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*, collection comprenant jusqu'à présent : *les Trouvères cambrésiens* (Paris, 1833, in-8; 3e édit., Ibid., 1837, in-8); *les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis* (1837, in-8); *les Trouvères artésiens* (1843, in-8). L'auteur prépare : *les Trouvères du Hainaut, du Brabant*, etc. Il a édité avec M. Aimé Leroy : *le Triomphe des Carmes en* 1311, *poème du* XIV*e siècle* (Valenciennes, 1834, in-8), et l'*Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes*, par sire Simon Leboucq (Valenciennes, 1844, *gr.* in-8); *le Comte d'Haubersaert* (1856); *Siége et prise de Valenciennes par Louis XIV* (même année). M. Dinaux a aussi fourni de nombreux articles à la *Biographie* Michaud et aux *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes*. Il est correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, correspondant de la Société des antiquaires de France, et associé de l'Académie royale de Belgique.

DINAUX, pseudonyme collectif de BEUDIN et GOUBAUX (voy. ces noms).

DINDORF (Guillaume), philologue allemand, né en 1804, à Leipsick, et fils de l'orientaliste de ce nom, fit ses études à la *Thomasschule* et à l'université de cette ville, où, après de brillants examens, il devint en 1828 professeur d'histoire littéraire. Il renonça à ses fonctions en 1833, pour quelques années, afin de se consacrer exclusivement à des travaux de philologie. Dès l'âge de dix-sept ans, il avait terminé le travail commencé par le philologue Beck sur l'édition d'*Aristophane* d'Invernizzi. Portant de préférence ses études sur les poëtes grecs, il a publié un nombre considérable de travaux, qui dénotent autant de sagacité que d'érudition, et qui lui ont donné place à côté des meilleurs philologues de son pays.

On cite surtout son édition d'*Aristophane* (Leipsick, 1820-1828), à l'usage des universités; son *Stephani Thesaurus linguæ græcæ* (Paris, 1840 et suiv.), avec son frère Louis et le philologue français, M. Ch. B. Hase; les belles éditions de *Démosthènes* (Oxford, 1846-1849, 7 vol., Demosthenis orationes, edit. III correctior, Leipsick, 1855, in-8), et *Aristide*, *Athénée*, *Thémiste*, *Procope*, *le Syncelle*, *Scolies grecques sur Aristophane*, *Démosthènes et Eschyle* (Oxford, 1838-1851, 6 vol.); l'ouvrage *Poetæ scenici græci* (Leipsick et Londres, 1830; 2e édit., Oxford, 1851); les *Commentarii Æschyli*, *Sophoclis*, *Euripidis et Aristophanis* (Oxford, 1836-1842, 7 vol.); le traité *Metra Æschyli*, *Sophoclis, Euripidis et Aristophanis* (Oxford, 1842, complément de l'œuvre précédente; *Homère* (Leipsick, 4e édit., 1855); *Xenophantis expeditio Cyri* (Londres, 2e édit., 1855), etc. M. Dindorf a fourni à la *Bibliothèque des classiques grecs* de MM. Didot les éditions de *Sophocle*, d'*Aristophane*, de *Lucien* et de *Josèphe*.

Son frère, M. Louis DINDORF, né en 1805, s'est fait connaître aussi par des éditions estimées de *Xénophon*, de *Diodore de Sicile*, de *Pausanias*, de la *Chronographie de Joannes Malelas* et du *Chronicon Paschale*.

DINGELSTEDT (François), poëte allemand, né en 1814, à Halsdorf (Hesse supérieure), étudia la théologie et la philologie et, après avoir occupé pendant quelque temps une place dans une institution, fut nommé professeur à Cassel en 1836. Sa première publication, les *Chansons d'un crieur de nuit cosmopolite* (Lieder eines kosmopolischen Nachtwaechters, Hambourg, 1840; nouvelle édit., 1842), recueil de poésies politiques, lui donna une des premières places parmi les écrivains libéraux de l'Allemagne. La littérature, à cette époque, préludait à la révolution de 1848 en se faisant l'organe du besoin de réformes qui travaillait l'Allemagne, et M. Dingelstedt eut autant de succès pour l'à-propos que pour la verve et la poésie de son livre. Deux ans plus tard, au grand mécontentement de ses admirateurs, le poëte, qui avait cru devoir renoncer à sa place de professeur en 1841, accepta celle de conseiller à la cour du roi de Wurtemberg et de conservateur de la bibliothèque de Stuttgart. Les ouvrages, tant en vers qu'en prose, qu'il a publiés depuis cette époque, quoique plusieurs soient d'une valeur littéraire incontestable, ne lui ont pas rendu les sympathies du plus grand nombre de ses anciens amis, mais, grâce aux nouveaux principes qu'ils expriment, lui ont gagné celle des gouvernements. Décoré de plusieurs ordres, intendant du théâtre de la cour de Munich, M. Dingelstedt s'est vu conférer par le roi de Bavière le titre de conseiller de légation.

Nous citerons encore de ce poëte deux recueils sous le simple titre de *Poésies* (Gedichte, Cassel et Leipsick, 1848; Stuttgart, 1845); une suite des *Chansons du crieur de nuit*, intitulée : *Nuit et matin* (Nacht und Morgen, Ibid., 1851); enfin un *Recueil de Ballades* (Ein Roman), qui est compté parmi les œuvres les plus estimées de la nouvelle poésie lyrique allemande.

M. Dingelstedt s'est fait connaître aussi comme prosateur, par deux romans comiques : *Nouveaux argonautes* (Neue Argonauten, Fulda, 1839), et *Sous terre* (Unter der Erde, 1840); par plusieurs nouvelles et contes qui ont été réunis en partie sous ces titres : *Jour et ombre dans l'amour* (Licht und Schatten in der Liebe, Cassel, 1838); *Heptaméron* (Magdebourg, 1841, 2 vol.), et *Sept histoires pacifiques* (Sieben friedliche Erzaehlungen, Stuttgart, 1844, 2 vol.); enfin par quelques esquisses de touriste : *Livre de voyage* (Wanderbuch, Leipsick, 1839-1843), et *Jusqu'à la mer* (Ibid., 1847), souvenirs d'un voyage en Hollande.

Dans ces dernières années, il a abordé le théâtre avec une première tragédie : *la Maison de Barnereldt* (das Haus des Barneveldt), représentée à Dresde et dans plusieurs autres villes avec un assez grand succès.

DINOCOURT (Pierre-Théophile-Robert), romancier français, né à Doullens (Somme), le 4 décem-

Digitized by Google

bre 1791, se mit à écrire de bonne heure, et servi par une extrême facilité, il a composé une foule de romans qui se recommandent aux amateurs du genre sombre par l'exagération des effets dramatiques. Nous citerons : *le Serf du* XV*e siècle* (1822); *le Camisard* (1823); *l'Homme des ruines* (1823); *le Corse* (1824); *le Conspirateur* (1826); *le Duelliste* (1827); *la Chambre rouge* (1829); *le Chasseur noir* (1831); *le Pape et l'Empereur* (1832), qui a pour suite le *Siége de Rome* (1839); *la Nuit du* 13 *septembre* (1834); *la Sorcière des Vosges* (1841), etc. En 1840, cet écrivain a obtenu de l'Académie française un des prix Montyon pour l'ouvrage suivant jugé utile aux mœurs : *Cours de morale sociale à l'usage des pères de famille* (in-8). A la révolution de Février, il écrivit plusieurs brochures politiques : *Solution du problème social* (1848); *Trois prétendants* (1851); *Plus d'impôts!* (1852). Il a entrepris, à cette dernière date, un journal hebdomadaire des intérêts du sol français, *la Tribune agricole*, qui n'eut qu'une existence éphémère.

DIRCKINCK-HOLMFELD (Constant-Pierre-Henri-Marie-Walpurgis, baron DE), fécond publiciste danois, est né en 1799, à Bochold (province rhénane). Fils d'un baron et colonel hollandais, qui avait épousé une Danoise et qui fut anobli, en 1806, par le roi de Danemark, il fut conduit à Copenhague en 1813 et passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1819. Greffier (1829), puis bailli (1831) de Schwarzenbeck, en Lauenbourg, il obtint une pension de retraite en 1840. La même année il prit le grade de docteur en droit.

M. Dirckinck-Holmfeld, qui s'est mêlé à toutes les questions qui intéressent le Danemark depuis près de trente ans, a publié un grand nombre d'écrits en danois, en allemand, en français ou en latin, sous les pseudonymes de *G. H. Arnoldsen* et de *C. Christianson* (fils de Arnold et de Christian, prénom de son père) et de *C. Imanuel*. Quelques-uns ont donné lieu à de nombreuses discussions. Il débuta par un examen des fondements de la société et du droit, sous ce titre : *de la Connaissance de la vérité intellectuelle et de son application dans la vie* (Om don aandelige Sandheds Anerkjendelse, Copenhague, 1827), puis donna quelques écrits de religion ou d'économie politique : *Essai sur l'élément spiritualiste dans les anciennes religions* (Copenhague, 1829, in-8); *Essai sur l'établissement d'un lieu de refuge pour les femmes délaissées* (1828); *sur la Nécessité de l'entretien d'une vaste forêt nationale dans les États danois*, (1834), etc. Mais lorsque l'extinction prévue de la famille régnante fit naître la question de succession relativement aux duchés, il se jeta avec ardeur dans la discussion qu'il a suivie dans toutes ses phases.

Les principaux écrits qu'il a publiés sur ce sujet sont : *Rapports constitutionnels entre le Danemark et le Schleswig-Holstein* (Danmarks statsretlige Forhold til Slesvig og Holsteen, 1843, 2 parties); *Développement indépendant et administration séparée du Schleswig* (Hertugdømmet Slesvigs selvstændige Udvikling, etc., 1844); *Essai historique sur la question de la succession du royaume de l'anemark et analyse de droit quant aux duchés de Schleswig et de Holstein* (1844, en français); *Critique de la protestation du Holstein contre l'unité du royaume de Danemark* (Kritik der Holsteinischen Reichsverwahrung, etc., Altona, 1845); *la Monarchie danoise et les séparatistes* (der dænische Staat und die separatisten, 1845); *Griefs des Danois contre l'agression allemande* (1848, in-4, en français); *Documents relatifs à la question de la succession et Examen de l'attaque de C. F. Wegener contre le message royal du* 4 *octobre* 1852 (Aktstykkerne betraeffende Arveføelgesagen, etc., 1852); *Nullité légale des prétentions et de la branche de Holstein-Gottorp* (de Holsteen-Gottorpske Fordringers, etc., 1852), etc.

Les événements intérieurs, dont le Danemark a été le théâtre, font l'objet des publications suivantes : *Remarques sur le projet d'une nouvelle ordonnance sur la liberté de la presse* (Bemærkninger til Udkastet til en ny Anording, etc., 1844); *sur la Souveraineté du peuple* (Om Folke souveræneteet, 1848); *Opinions sur un programme de gouvernement monarchique pour l'intégrité du Danemark* (Tanker som Bidrag til et monarkisk Regjerings-Program, etc., 1853).

Parmi ses autres écrits il convient de citer : *État du Danemark, littérature, politique et langue* (Dænische Zustænde, 1846); *la Nouvelle église chrétienne à Sainte-Croix* (Den nye-christelige kirke, 1853, traduit en anglais, dans le *New church repository* de Bush, New-York, 1853, janvier); *la Comtesse Louise Danner, née Rasmussen* (1855, 2e édit., traduit en allemand, Hambourg, 1855), brochure anonyme qui a été l'objet de poursuites. — Le frère de M. Dirckinck-Holmfeld est actuellement ambassadeur en France.

DIRICHLET (Pierre-Gustave LEJEUNE), mathématicien allemand, membre étranger de l'Institut de France, né à Düren (Provinces rhénanes), le 11 février 1805, vint à l'âge de dix-sept ans à Paris dans la maison du général Foy, où il eut l'occasion de se lier avec plusieurs mathématiciens français. Dès l'âge de vingt ans, il se fit la réputation d'un géomètre distingué, en publiant sa dissertation *sur l'Impossibilité de quelques équations indéterminées du cinquième degré* (1825). De retour en Allemagne, il prit ses grades à l'université de Breslau en 1827, devint en 1828 professeur ordinaire de sciences mathématiques à Berlin. En 1832, il fut nommé membre de l'Académie, et depuis 1855, il occupe à Gœttingue la chaire de mathématiques du célèbre Gauss (voy. ce nom). Le 17 avril 1854, l'Institut de France, dont il était correspondant depuis 1833, le choisit aussi, en remplacement de Léopold de Buch, pour associé étranger de l'Académie des sciences.

M. Dirichlet est regardé comme un des premiers géomètres de l'époque. Doué d'une rare puissance de concentration et capable de suivre le fil d'une pensée, au milieu des calculs et des raisonnements les plus compliqués, il a enrichi les sciences mathématiques d'un grand nombre de découvertes ou de travaux qu'il nous est impossible de rappeler ici. Il s'est particulièrement occupé de la théorie des équations à différentielles partielles des séries périodiques, des intégrales déterminées et enfin de la partie la plus difficile et la plus élevée des sciences mathématiques, de la théorie des nombres. La plupart des travaux qu'il a publiés sur ces sujets ont été insérés dans les *Dissertations* (Abhandlungen) de l'Académie des sciences de Berlin et dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de Crelle.

Voici les titres des principaux : *Recherches sur les diviseurs premiers d'une classe de formules du quatrième degré; Démonstration nouvelle de quelques problèmes relatifs aux nombres; Question d'analyse indéterminée; Notes sur les intégrales définies; sur la Convergence des séries trigonométriques qui servent à représenter une fonction arbitraire entre des limites données; Solution d'une question relative à la théorie mathématique de la chaleur; Démonstration d'une*

Digitized by Google

propriété analogue à la loi de réciprocité qui existe entre deux nombres premiers quelconques; Démonstration du théorème de Fermat pour le cas des quatorzièmes puissances; sur les Intégrales eulériennes; sur les Séries dont le terme général dépend de deux angles et qui servent à exprimer des fonctions arbitraires entre des limites données; sur l'Usage des intégrales définies dans la sommation des séries finies ou infinies; sur la Manière de résoudre l'équation $t^2 - p, u^2 = 1$, *au moyen des fonctions circulaires; sur l'Usage des séries infinies dans la théorie des nombres; Recherches sur diverses applications de l'analyse infinitésimale à la théorie des nombres; Recherches sur la théorie des nombres complexes; Recherches sur les formes quadratiques à coefficients et à indéterminées complexes; sur les Premières démonstrations de la loi de réciprocité données par Gauss dans la théorie des résidus quadratiques; sur un Problème relatif à la division; de Formarum binariarium secundi gradus compositione*, etc., etc.

DISRAELI (Benjamin), célèbre écrivain et homme d'État anglais, est né en décembre 1805, à Londres. Fils aîné d'un littérateur estimé, mort en 1848, et petit-fils d'un négociant italien établi en Angleterre vers 1750, il descend d'une de ces familles juives qui, expulsées d'Espagne par l'inquisition, à la fin du XVe siècle, avaient trouvé un asile sur les terres de la république de Venise. Élevé dans un collége des environs de la métropole, il fut placé comme clerc chez un avoué (*solicitor*) sous le toit duquel, suivant son témoignage, il dormit trois ans, mais en menant joyeuse vie au dehors durant le jour. Ses débuts littéraires eurent lieu en 1826, sous les auspices du libraire Murray, qui lui confia la rédaction du *Représentant* (the Representative); ce journal eut six mois d'existence et coûta cinq cent mille francs à l'éditeur. Délaissé par les tories vers lesquels il se sentait porté, le jeune écrivain se vengea de leur indifférence par le roman de *Vivian Grey* (1826, 3 vol.), où il trace à l'emporte-pièce un portrait frappant des mœurs et des prétentions de l'aristocratie. Si, comme on l'a prétendu, il avait voulu s'identifier avec son héros, ambitieux, hardi, qui en politique n'a qu'un moyen, l'intrigue, et qu'un but, le succès, il aurait forgé là de terribles armes contre lui-même.

Son coup d'essai lui valut une réputation. Doué d'une imagination brillante, d'un esprit impitoyable, d'une facilité peu commune, il exploita rapidement son premier succès, et fit paraître en quelques années : *Henriette Temple; le Jeune duc* (the Young duke, 1830); *Venise* (Venetia); *Ixion au ciel* (Ixion in heaven); *la Merveilleuse histoire d'Alroy* (the Wondrous tale of Alroy); *Contarini Fleming* (1832), qui prouva qu'il savait aussi analyser et peindre les passions. Sans cesser de produire, il allait, pendant une absence de trois années (1829-1831), visiter l'Espagne, l'Italie, Constantinople, la Grèce, alors en insurrection, le Levant et l'Égypte.

Ramené en Angleterre par le bruit des luttes auxquelles donnait lieu la discussion de la réforme parlementaire, M. Disraeli jugea le moment arrivé de se jeter dans la politique militante. Sa propagande antiaristocratique lui avait gagné l'appui du radical Hume et d'O'Connell, qui consentirent à le présenter, en 1832, aux électeurs de Chipping Wycombe; il publia à cette occasion une brochure intitulée : *Qu'est-il?* (What is he?), d'après les termes mêmes dans lesquels le comte de Grey s'était dédaigneusement informé de lui; il déclarait que « pour fortifier le principe démocratique, il fallait recourir aux courtes législatures et au scrutin secret ». Il ne fut pas élu. Bientôt une modification complète se fit dans ses idées; et lorsqu'en 1835 il posa sa candidature à Taunton, ce fut comme tory absolu; il ne craignit pas, dans l'ardeur de sa conversion, de s'attaquer à ses anciens patrons, notamment au libérateur de l'Irlande. Traité par celui-ci d'apostat, de charlatan et « d'héritier du voleur qui mourut sur la croix dans l'impénitence finale », il lui écrivit la lettre bien connue finissant par ces mots : « Nous nous retrouverons à Philippes! » et envoya un cartel à son fils, Morgan O'Connell. Cette affaire fit le plus grand bruit. La même année parurent sa *Défense de la constitution anglaise*, dédiée à lord Lyndhurst et, l'année suivante (1836), ses *Lettres de Dunymède*, insérées dans les colonnes du *Times*. L'exaltation du torysme et les attaques les plus vives contre les whigs formaient le fond de ces écrits.

M. Disraeli entra au Parlement pour le bourg de Maidstone au mois de juillet 1837. Son apparition à la tribune fut accueillie d'une façon qui aurait découragé un esprit moins résolu : « Le temps viendra où vous m'écouterez », dit-il aux rieurs; et, jusqu'aux élections de 1841, il mit en œuvre ce qu'on a appelé le talent du silence. Dans l'intervalle, il avait épousé la veuve d'un ancien député, Wyndham Lewis (1839). Réélu par Shrewsbury, il devint l'adepte de sir R. Peel et le défenseur du libre échange, qu'il combattit plus tard avec tant d'acharnement. En même temps, il s'occupa de constituer, avec lord J. Manners, George Smythe et autres, le parti de *la Jeune Angleterre*, dont l'appui enthousiaste a tant contribué à sa renommée.

Quant aux principes de M. Disraeli, ou plutôt aux vagues aspirations de régénération sociale qui causèrent alors beaucoup d'émotion, il les développa dans une nouvelle série de romans : *Coningsby, ou la Jeune génération* (Coninsby, or the New generation, 1844, 3 vol.), *Sybil, ou les deux Nations* (Sybil, or the two Nations, 1845), *Tancrède, ou la Nouvelle croisade* (Tancred, or the New crusade, 1847). Cette fois, les brillantes qualités de l'écrivain firent oublier les variations de l'homme politique, et le succès fut complet. Dévoué aux tories ultras, il attaqua sir R. Peel, deux ans avant la scission de 1846, avec une violence et une hauteur de langage qui soulevèrent plus d'une fois contre lui les murmures de la Chambre : jamais on ne dépensa tant d'esprit au service d'une malheureuse cause. Ce fut dans cette lutte prolongée par la réforme douanière qu'il se révéla comme orateur de premier ordre; antagoniste aussi adroit que persévérant, il fatiguait ses adversaires par sa dialectique incisive, ses volte-face inattendues et son ironie amère. S'il ne réussit pas à empêcher l'exécution des mesures de sir R. Peel, il eut au moins le mérite d'épargner à son parti la honte d'une déroute sans combat.

Aux élections de 1847, M. Disraeli obtint le mandat du comté de Buckingham et, l'année suivante, la mort de lord George Bentinck lui laissa le champ libre; il devint le seul chef des protectionnistes, qui, n'ayant parmi les nobles aucun homme supérieur à lui préférer, se virent contraints de s'en rapporter du soin de leurs intérêts à celui qu'ils appelaient un faiseur de romans, sans titre, sans aïeux et sans fortune territoriale. Pour lui, il sut, dans cette position, tenir tête à la fois aux whigs, aux radicaux et aux peelites et parut même un moment toucher le prix de ses efforts; une motion qu'il présenta le 11 février 1851 pour soulager la misère des populations agricoles, ne fut repoussée qu'à la faible majorité de 14 voix (281 voix contre 267). Quel-

Digitized by Google

ques jours après, lord J. Russell essuya une défaite encore plus significative, et résigna le pouvoir; mais l'impuissance de ses adversaires à former un cabinet le laissa maître de la situation. On dit même que ce qui fit perdre aux tories les fruits de leur victoire, ce fut la répugnance de plusieurs d'entre eux à accepter pour collègue leur redoutable orateur.

Cependant le zèle protectionniste de M. Disraeli se refroidissait quelque peu, si l'on en juge par les discours qu'il prononça et par la biographie qu'il fit paraître de son ami *Lord Georges Bentinck* (1851, in-8; 4e édit., 1852), et qui contenait un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation politique des Israélistes, cause singulièrement déplaisante au parti aristocratique. Néanmoins, lorsque l'administration de lord J. Russell fut en pleine dissolution (février 1852), il obtint enfin, dans le ministère Derby, les hautes fonctions de chancelier de l'Échiquier. Après un travail de trois mois, éclairé de toutes les lumières du pouvoir, il exposa, en présence du nouveau Parlement, un plan financier qui lui valut des éloges, mais dont le plus grand tort était de mécontenter les villes sans satisfaire les campagnes. Il succomba dans une tâche au-dessus de ses forces et sa chute entraîna celle de ses collègues (décembre 1852). Le système protecteur était irrévocablement condamné.

Depuis cette époque, M. Disraeli reprit sa place parmi les chefs de l'opposition; mais il a profité de son passage aux affaires pour désavouer en partie les théories économiques, dont il avait poursuivi l'application avec tant de ténacité; aujourd'hui il est à peu près converti au libre échange et, s'il fallait l'en croire, le gouvernement prendrait l'initiative de réformes autrement larges et non moins pressantes. En 1857, il s'est uni aux radicaux pour blâmer la politique de lord Palmerston dans les affaires de Chine. Après cette lutte, qui amena la dissolution de la Chambre des Communes, les affaires de l'Inde et les difficultés diplomatiques du commencement de 1858, relatives aux réfugiés français, donnèrent de nouvelles armes à l'opposition contre Palmerston qui succomba. M. Disraeli fut ramené au pouvoir par lord Derby, et redevint, avec le titre de chancelier de l'Échiquier, le principal orateur d'un ministère qui ne compte dans les Chambres que la majorité la plus chancelante. — Les romans de M. Disraeli, dont la vogue n'est pas épuisée, ont été réimprimés à bas prix, de 1852 à 1854. Plusieurs doivent paraître dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

DIXON (William-Hepworth), littérateur et journaliste anglais, né en 1821, dans le comté de York, fut élevé, à cause de la faiblesse de sa santé, à la campagne, chez un de ses grands parents et manifesta de bonne heure ses goûts littéraires en composant une tragédie en cinq actes. Après avoir rédigé une feuille provinciale, il vint à Londres (1846), étudia le droit et fut admis au barreau sous les auspices d'Inner-Temple. Il continua cependant de rédiger des articles pour les journaux. On remarqua beaucoup une série de lettres sur *la Littérature populaire*, insérées au *Daily News*. Le même journal publia ses études sur *les Prisons de Londres* (London prisons) qui, revues et augmentées, formèrent plus tard un volume (1848).

M. Dixon commença ensuite une série de travaux biographiques et historiques, où il se proposait de vulgariser le nom et les réformes de quelques hommes utiles. *John Howard*, qui parut en 1849 et qu'aucun libraire n'avait voulu éditer, eut trois tirages successifs dans l'année. Il fut suivi, avec le même succès, des études sur *William Penn* (1851) et *Blake* (1852). Quelque temps auparavant, M. Dixon avait été appelé à participer, comme député commissaire, aux travaux de la Commission royale chargée de préparer et d'organiser la grande Exposition de 1851.

L'année suivante, M. Dixon lança sous le voile de l'anonyme une brochure qui fit grand bruit (*French in England*), où il démontra que l'invasion de l'Angleterre par les Français, dont on se préoccupait tant à cette époque, n'était pas moins impossible aujourd'hui à Napoléon III, qu'autrefois à Napoléon Ier. Les essais qu'il publia dans le *Prize Magazine*, fondé par M. Madden, et que l'on jugea dignes de deux premiers prix, attirèrent sur lui l'attention; il fut engagé parmi les rédacteurs de l'*Athenæum*, et depuis 1854 il en a pris la direction.

DMOCHOWSKI (François), journaliste et traducteur polonais, né à Varsovie en 1801, est fils de l'écrivain du même nom qui participa à la révolution dirigée par Kosciusko et rédigea la *Gazette du gouvernement insurrectionnel*. Comme son père, il a écrit beaucoup de traductions en vers polonais, entre autres celles d'*Andromaque* de Racine, de *Zaïre* de Voltaire, du *Dépit amoureux* de Molière, des poésies de M. de Lamartine, de plusieurs romans français et anglais, etc. Il a fait également représenter quelques pièces de théâtre à Varsovie. Depuis 1820, il s'est occupé surtout de journalisme, et a rédigé avec talent le *Journal hebdomadaire de Varsovie*, la *Bibliothèque polonaise*, la *Gazette du correspondant*, etc.

DOBELL (Sydney), poëte anglais, connu sous le pseudonyme de *Sydney Yendis*, est né en 1824, à Londres. Élevé dans sa famille, il fut de bonne heure associé au commerce de son père, négociant en vins à Cheltenham, se maria en 1844, et ne quitta les affaires, pour se hasarder dans la carrière littéraire, qu'au bout de quinze ans de pratique commerciale et après s'être assuré une fortune indépendante. Depuis 1850, il a tour à tour habité la Suisse, Londres, Édimbourg et ses propriétés de Sussex.

M. Dobell se fit dès lors une prompte réputation par la publication de deux poëmes, *Roman* (1850) et *Balder* (1854), où l'on distingue des vues élevées et qui l'ont placé au premier rang des poëtes d'avenir. En 1855 il a fait paraître, en collaboration avec son ami Alexandre Smith, un recueil de pièces de vers, intitulé : *Sonnets de la guerre* (Sonnets of the war).

DOBLHOFF (Antoine baron DE), homme politique autrichien, né le 10 novembre 1800, était avant 1848, dans les États provinciaux de la Basse-Autriche, l'un des membres les plus ardents du parti libéral. Il reçut, au mois de mai, le portefeuille du commerce dans le ministère Pillendorf et fut envoyé auprès de l'empereur, retiré à Inspruk, pour traiter de son retour dans la capitale. Le ministère Pillendorf s'étant dissous en juillet, M. Doblhoff fut chargé de présenter une combinaison nouvelle, dans laquelle il avait, sous la présidence de M. Wessenberg, le portefeuille de l'intérieur et, provisoirement, celui de l'instruction publique. Il eut alors une extrême popularité à la Diète constituante, où il fut envoyé par les électeurs de Vienne. C'est lui qui rédigea l'adresse à l'empereur pour le presser de revenir dans sa capitale. « Ce ne sont pas, disait-il, les ministères, ni les conférences, mais l'esprit universel qui dirige la politique. »

Débordé par la révolution, il songea, dès le

Digitized by Google

commencement de septembre, à donner sa démission. Dans une sorte de profession de foi qu'il adressa à la Chambre, il se déclara également opposé aux tentatives des réactionnaires et des anarchistes; la Chambre lui répondit en l'invitant à renvoyer ses collègues, excepté Krauss, qui avait aussi sa confiance, et à gouverner avec lui pendant l'absence de l'empereur. Mais effrayé des difficultés de la situation, augmentées encore par la pression des Hongrois, M. Doblhoff refusa ce rôle et persista à quitter le ministère. La vie politique de cet homme d'État s'est renfermée tout entière dans une seule année.

DOCHE (Eugénie Plunkett, dame), actrice française, née le 4 novembre 1822, est la veuve du violoniste distingué mort du choléra, à Saint-Pétersbourg, en juillet 1849. Dès ses débuts au Vaudeville en 1837, sa jeunesse et sa beauté firent son succès. Engagée presque aussitôt au Gymnase, elle y eut la même vogue, mais elle revint bientôt au Vaudeville, qu'elle n'a plus quitté, que pendant les apparitions de Mlle Page sur ce théâtre. Deux créations lui ont surtout fait honneur : *Louise de Nanteuil* et *la Dame aux Camélias*. Une certaine sensibilité de convention, une langueur naturelle, une manière toute particulière de dire les choses du cœur, faisaient de Mme Doche la véritable héroïne de ces deux pièces. Un autre de ses succès était le rôle à travestissements dans *le Diable à Paris*. Mais elle n'a pas toujours aussi bien réussi. On a reproché à son jeu des exagérations, à son organe des défauts que le travail corrige toujours chez un artiste, quand la faveur facile du public ne lui fait pas oublier la recherche du mieux.

DOD (Charles-Roger), biographe anglais, est né le 8 mai 1793, dans le comté de Leitrim (Irlande). Fils d'un ministre protestant, il étudia quelque temps le droit à Dublin et avant d'être reçu avocat, vint à Londres en 1817 embrasser la carrière littéraire. Depuis 1831 il était attaché au *Times*, où il dirigeait spécialement l'impression des débats parlementaires. Il a publié des ouvrages biographiques remarquables par la fidélité des renseignements, tels que : *le Guide parlementaire* (the Parliamentary companion; 1832-1856, in-32), annuaire contenant en abrégé la vie politique des membres des deux Chambres; *Nobiliaire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (Peerage, baronetage and knightage of Great Britain and Ireland, 1840-1856, in-18), autre annuaire exclusivement réservé à la noblesse; un *Traité sur les dignités, les privilèges et la préséance* (Manual of dignities, privilege and precedence, 1841); un *Guide des Électeurs* (Electoral facts, 1854, in-18), manuel politique des élections anglaises, de 1832 à 1853. — M. Dod est mort à Londres le 21 février 1855.

DOEDERLEIN (Louis), philologue allemand, né à Iéna le 19 décembre 1791, et fils d'un célèbre théologien protestant, étudia la philologie à Munich, Heidelberg et Erlangen, et eut pour professeurs Thiersch, Creutzer et Voss. Agrégé à l'université d'Erlangen, il alla continuer ses études à Berlin. En 1815, il fut nommé professeur de philologie à l'université de Berne et, quatre ans après, directeur des études au nouveau collége de cette ville. Il passa bientôt, comme second professeur de philologie, à Erlangen, ou il obtint en 1827 la première chaire et les fonctions de directeur du séminaire philologique.

On cite, parmi ses travaux, qui témoignent de son érudition, outre des éditions latines et grecques, telles que celles des *Œuvres* de Tacite (Halle, 1847, 2 vol.), de nombreux ouvrages de grammaire : *Synonymes latins et étymologies* (Lateinische Synonymen und Etymologien, Leipsick, 1826, 1838, 6 volumes); *la Formation des mots en latin* (Lateinische Wortbildung, Leipsick, 1838); un *Manuel de la synonymie latine* (Handbuch der lat. Synonymik; Leipsick, 1839, 6e édition, 1849); *Manuel de l'étymologie latine* (Handbuch der lat. Etymologie; Leipsick, 1841); un *Glossaire d'Homère* (Homerisches Glossarium; 1er volume; Erlangen, 1859); *Interpretatio orationis funebris pericleæ ex Thucydide* (Erlangen, 1853), etc., et quelques publications plus spécialement destinées aux classes. Enfin on doit à M. Doederlein un *Recueil de morceaux classiques allemands pour les écoles latines et les gymnases de Bavière* (Deutsche Mustersammlung für; etc. Munich, 1840; 2e édition, 1848).

DOELLINGER (Jean-Joseph-Ignace), théologien catholique allemand, né à Bamberg (Bavière), le 28 février 1799, venait de recevoir la prêtrise lorsqu'il fut nommé chapelain du diocèse de Bamberg (1822). Après la publication de son premier ouvrage de théologie : *la Doctrine de l'Eucharistie dans les trois premiers siècles* (die Lehre von der Eucharistie, Mayence, 1826), il fut appelé à l'université de Munich pour enseigner l'histoire de l'Église. C'est la substance de ses cours qu'il a d'abord résumée sous le titre de : *Manuel de l'histoire de l'Eglise* (1828) et développée plus tard d'une manière étendue dans le *Traité de l'histoire de l'Église* (Lehrbuch der Kirchengeschichte, 1836-1838; 2e édit., 1843). En 1845, M. Dœllinger entra dans la vie politique; à titre de représentant de l'université de Munich, il siégea aux états de Bavière, puis fut délégué au parlement de Francfort en 1851; il y vota la séparation absolue de l'Église et de l'État.

On a encore de lui : *la Religion de Mahomet* (Ratisbonne, 1838); *la Réforme, son développement intérieur et ses effets* (die Reformation, ihre innere, etc., 1846-1848), une esquisse *sur Luther* (1851), imprimée d'abord dans une revue catholique de Fribourg et un certain nombre de brochures et d'opuscules de circonstance, tels que le *Protestantisme en Bavière et la génuflexion* (der Protest. in B. und die Kniebeugung, Ratisbonne, 1843), à l'occasion des discussions de la chambre de Bavière sur les hommages militaires auxquels peuvent être astreints les protestants dans les cérémonies catholiques. Un des premiers ouvrages de M. Dœllinger sur les *Origines du Christianisme* (1833-1835) a été traduit en français par M. Léon Bore (Paris, 1840; 2e édit., 1850, 2 vol. in-8).

DOENHOFF (Auguste-Herman, comte de), homme d'État prussien, né à Postdam, le 10 octobre 1797, d'une ancienne famille noble de Westphalie, et fils d'un aide de camp de Frédéric III, fit ses classes au collége Fredericianum, assista, en qualité de volontaire, à la campagne de Waterloo, et alla compléter ses études aux universités de Kœnigsberg, de Gœttingue et de Heidelberg (1816-1819). Après avoir visité la Suisse et l'Italie, il entra dans l'administration publique (1821). Attaché d'ambassade à Paris en 1823, puis secrétaire de légation, il passa, en 1828, à Londres et ne tarda pas à y devenir conseiller. Dans les conférences de 1830 relatives aux affaires belges, il fut chargé par le baron de Brunnow de diverses missions diplomatiques à la Haye, Tœplitz et Berlin. Ambassadeur à Munich, en 1833, M. de Dœnhoff après beaucoup d'efforts, réussit à obtenir l'accession de la Bavière au Zollverein (1835) dont les bases avaient

Digitized by Google

été jetées, en 1818, par la Prusse. Sa position, déjà difficile à cause de l'influence du parti autrichien, le devint encore davantage par suite du conflit qui s'éleva entre la Prusse et la cour de Rome. A l'avénement de Frédéric-Guillaume IV (1840), les dissentiments cessèrent et il reçut le titre de conseiller intime ordinaire.

Envoyé à la diète de Francfort, en 1842, il chercha à étendre le cercle des discussions politiques et à pousser l'assemblée dans le sens national; mais ses efforts furent vains comme ceux de ses prédécesseurs. En septembre 1848, sa capacité reconnue lui fit confier la direction des affaires étrangères sous le ministère Pfuel; il y resta quelques mois à peine. Rentré dans la vie privée, il fut envoyé à la première Chambre des états (1849), puis au parlement d'Erfurt (1850), qui continuait l'œuvre légale de celui de Francfort. Depuis 1849, M. de Dœnhoff n'a cessé de faire partie de la première Chambre prussienne; il appartient au parti de la droite modérée.

DOENNIGES (Guillaume), publiciste allemand, né près de Stettin, en 1814, suivit les universités de Bonn et de Berlin, étudiant spécialement l'histoire et les sciences politiques. Après avoir fait un cours d'économie politique à cette dernière université, il entreprit un voyage scientifique en Italie de 1838 à 1839, découvrit à Turin les livres du conseil impérial de Henri VII et les publia à son retour en Allemagne sous ce titre : *Acta Henrici VII* (Berlin, 1839, 2 volumes). Il les mit lui-même en œuvre dans son *Histoire de l'empire allemand* au XIVe siècle (Berlin, 1841-1842, 2 vol. inachevé). On lui doit encore les *Annales du règne de l'empereur Othon Ier* (Jahrbücher unter der Herrschaft Kaiser Otto's I; Berlin, 1840), insérées dans les *Annales de l'empire allemand sous la maison de Saxe* de Ranke.

Nommé, en 1841, professeur de l'université de Berlin, M. Dœnniges se renferma alors dans l'économie politique et sociale et défendit avec mesure le libre-échange dans des livres, des brochures et articles de journaux. Nous citerons : *le Système du libre échange et des taxes protectrices* (das System des freien Handels und, etc.; Berlin, 1847), et *les Actes de la navigation allemande, et des taxes différentielles* (die deutsche Schifffahrtsacte und; etc. Berlin, 1848).

Professeur d'économie politique du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière, de 1842 à 1845, il devint un de ses conseillers intimes en 1847. En 1848, il fut un des représentants de la Bavière au parlement de Francfort, et y poursuivit la conciliation de l'unité de l'Allemagne avec l'indépendance des grands États. Lorsque le fantôme d'unité constitutionnelle se fut évanoui, M. Dœnniges désabusé se jeta dans les rangs des ultramontains. Maximilien résista à ses réclamations en faveur du clergé sans lui retirer sa faveur. En 1851, il fut envoyé, comme plénipotentiaire, aux conférences de Dresde, avec le titre de secrétaire intime d'ambassade. Depuis, il semble se tenir à l'écart des affaires et négliger même les questions d'économie pratique pour la littérature. Il a publié, en 1852, sous le titre de *Vieilles ballades populaires de l'Écosse et de l'Angleterre* (Altschott. und altengl. Volksballaden (Munich, 1852), un travail d'érudition, précieux par les documents complétement inédits qu'il renferme.

DOERING (Théodore), acteur polonais, né à Varsovie, en 1803, vint jeune encore à Berlin, et entra dans le commerce, que lui fit quitter sa passion pour l'art dramatique. Après avoir paru sur des scènes particulières, il débuta, à vingt ans, à Bromberg et joua, pendant quelques années, dans toutes les villes de la Prusse orientale, indistinctement le drame et la comédie. En 1826, il fut engagé à Breslau comme premier comique et y fit pendant quatre ans les délices du public. Il fut accueilli avec la même faveur à Manheim, à Carlsruhe, à Vienne, de 1830 à 1837, à Stuttgart en 1838, à Hanovre en 1839. Il est depuis 1840 sociétaire du théâtre royal de Berlin. Les rôles les meilleurs de cet artiste sont ceux de Richelieu, de Cromwell et de Méphistophélès.

DOGUEREAU (Louis, baron), général français, né le 12 juillet 1777, à Dreux (Eure-et-Loir), fut admis en qualité de sous-lieutenant à l'École d'artillerie de Chalons (1794), passa l'année suivante au 5e d'artillerie à pied, et fit avec ce corps les campagnes du Rhin et d'Allemagne. Il s'embarqua ensuite à Toulon pour l'expédition d'Égypte, assista aux prises de Malte, d'Alexandrie et de Rosette et contribua par son sang-froid au succès d'un engagement partiel près de Chebreiss (1798); à Saint-Jean d'Acre, il eut les épaules traversées d'une balle. Admis en 1800 dans la garde des consuls, il devint capitaine en premier en 1801 et chef d'escadron en 1804. Il fit partie de l'armée des côtes de l'Océan, puis de la grande armée, pendant les campagnes de 1805 à 1807. Nommé colonel, il passa en 1808 en Espagne, fut attaché à l'état-major du général Sébastiani et se trouva aux batailles d'Almonacid et de Talaveyra; les souffrances que lui causaient ses blessures lui firent donner sa démission en 1811. Rappelé deux ans plus tard dans la garde impériale, il prit part à la campagne de France et à celle de Waterloo.

La Restauration, qui l'avait promu au grade de maréchal de camp (26 avril 1814), lui confia en 1816 le commandement de l'école d'application de Metz. En 1825, il entra au Comité consultatif d'artillerie, qu'il devait présider en 1841. Sous la dynastie de Juillet, il commanda tour à tour l'École d'artillerie de Douai (1831), l'École polytechnique (1839), dont il contribua en 1844 à réviser l'organisation. Il exerça plusieurs fois les fonctions d'inspecteur général de son arme, et devint lieutenant général le 30 septembre 1832.

M. Doguereau a siégé à la Chambre des Députés durant les législatures de 1836 et de 1839, comme mandataire du collége de Blois; il y régla sa conduite politique sur celle des ministres conservateurs. Le 14 août 1845, il fut élevé à la dignité de pair de France. Admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1848, il fut néanmoins, sur sa demande, replacé dans le cadre de réserve, où il figurait depuis 1845. Il est grand officier de la Légion d'honneur. — M. Doguereau est mort le 10 septembre 1856.

DOHNA-SCHLOBITTEN (Charles-Frédéric-Émile, comte DE), général prussien, né vers 1784, d'une des premières familles nobles de l'Allemagne, eut pour précepteur dans l'art de la guerre le général Schleiermacher; de 1806 à 1812, il se lia avec tous les hommes qui tentèrent, par la force ou l'intrigue, d'affranchir l'Allemagne de la domination de Napoléon. La haine qu'il avait vouée à la puissance impériale était telle, qu'en 1812, lorsque la Prusse dut fournir à la grande armée son contingent d'hommes dans l'expédition qui s'apprêtait contre la Russie, il quitta le service et alla offrir son épée à Alexandre. Ce dernier le choisit pour entamer les pourparlers qui amenèrent la convention du moulin de Poscherun (30 décembre 1812), entre York et Diebitch. On en connaît le résultat; le feld-maréchal York, commandant le 10e corps de la grande armée, se

Digitized by Google

tourna contre les Français, alors en pleine déroute, et renforça de tout le contingent prussien les troupes de Diebitch.

Pourvu d'un commandement dans la légion de cavalerie allemande, M. de Dohna prit une part active aux campagnes de Saxe, de France et de Waterloo, rentra au service de la Prusse avec le grade de colonel, et se distingua au combat de Namur. Depuis cette époque, il a été nommé général et a successivement commandé à Trèves, à Stettin et à Kœnigsberg. Il est aujourd'hui général en chef du premier corps d'armée en Prusse.

DOLLEZ (Henri), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Crèvecœur (Nord), le 23 mars 1814, s'occupait spécialement d'agriculture et d'industrie dans sa commune natale, lorsque après la révolution de Février, il fut enlevé à ses travaux habituels, désigné comme candidat de l'arrondissement de Cambrai et élu représentant du département du Nord, le dix-huitième sur vingt-huit, par 126 237 suffrages. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et les ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

DOMARD (Joseph-François), graveur français en médailles et sur pierres fines, né à Paris le 12 février 1792, et fils d'un modeste employé aux contributions indirectes, étudia d'abord sous Jouffroy et Cartellier, entra en 1807 à l'École des beaux-arts, et remporta en 1810 un des prix de gravure sur pierres fines. En 1830, connu déjà par de nombreux travaux, il devint graveur officiel du gouvernement de Juillet et exécuta la plupart des monnaies encore en circulation. M. Domard a envoyé aux Salons, de 1824 à 1833, plusieurs sujets exécutés sur pierres fines : *Ulysse reconnu par son chien*, *l'Innocence*, un *Faune*, *le duc de Berri*, etc.; puis de nombreuses médailles de mérite : *le duc de Bordeaux*, *Sully*, *Molé*, *Jeanne d'Arc*, *Fléchier*, *Catinat*, *Duquesne*, presque toutes destinées à la Galerie métallique des grands hommes de France; enfin les types des monnaies à l'effigie de Louis-Philippe. Il a en outre exécuté, depuis 1813, en fait de médailles : *l'Arc de triomphe du Carrousel*, *l'Enseignement mutuel*, *la Renommée inscrivant le nom du général Foy*, *Voltaire*, *Rousseau*, *l'Érection de Notre-Dame de Lorette*, un *Mercure industriel* pour la chambre de commerce de Marseille (1832); toute une suite de commandes officielles ou particulières et, dans ces derniers temps (1856), le médaillon d'*Abel Blouet*, regardé comme l'un de ses plus remarquables. M. Domard a obtenu une médaille d'or au Salon de 1827, et la décoration en mai 1837.

DOMMEY (Étienne-Théodore), architecte français, né à Altona (Danemark) le 22 mars 1801, de parents émigrés, revint avec eux en France en 1814. Il entra à l'École des beaux-arts en 1818, sous la direction de M. H. Lebas et en sortit en 1825, ayant obtenu une mention au concours où M. Duc remportait le grand prix. M. Dommey exécuta alors quelques travaux particuliers, jusqu'au retour de Rome de M. Duc, à qui il a été presque constamment associé, notamment pour la restauration de la tour du palais de justice, en 1851, puis pour l'agrandissement et l'isolement de ce palais.

DONALDSON (Thomas), architecte anglais, né à Londres, en 1790, étudia le dessin aux cours de l'Académie des beaux-arts, et se perfectionna ensuite par un long voyage en Italie. Il en rapporta des vues et des collections d'objets anciens qui lui permirent d'écrire le texte du magnifique ouvrage sur *Pompéi* (Pompeii illustrated with picturesque views, 1819-1827, 2 vol. grand in-folio), entrepris par le lieutenant-colonel Cockburn. On a encore de lui une *Collection de portes* (Collection of doorways, 1833, 3 vol. in-4), dessinées d'après les monuments anciens de l'Italie et de la Grèce. M. Donaldson est aujourd'hui professeur à l'Académie, dont il fait partie à titre de membre associé. Parmi les constructions remarquables qui lui sont dues, nous indiquerons la Bourse de Londres (1841). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, où il a envoyé des plans et des études d'un *Temple à la Victoire*, il a obtenu une médaille de première classe. Il est correspondant de l'Institut de France.

DONEGALL (Georges HAMILTON CHICHESTER, 3e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, est issu d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1791 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de comte de Belfort, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra, aussitôt qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1818), se rallia au parti des whigs et fut constamment réélu jusqu'en 1837, par les bourgs de Carrickfergus, de Belfast et d'Antrim. Sous l'administration du comte Grey, il a occupé une des charges de la cour auprès de Guillaume IV (1830-1834), et la reine Victoria l'a admis en 1847 au nombre de ses aides de camp. A la Chambre des Lords, où il est arrivé en 1854, il soutient la politique libérale. On lui doit quelques ouvrages littéraires, entre autres un *Essai sur la poésie moderne et les poëtes du* XIXe *siècle* (Lectures on the English poets and poetry, 1852, in-8), qui s'arrête à Campbell et à Coleridge. Il fait, depuis 1830, partie du Conseil privé. Lord Donegall n'a pas eu d'enfants de son mariage avec la fille du comte de Glengall (1822); il a pour héritier son frère puîné, lord Edward CHICHESTER, né en 1799, et chapelain du vice-roi d'Irlande.

DONICI (Alexandre), poëte moldave, né à Jassi, vers la fin du dernier siècle, fut élevé en Russie, suivant une coutume assez répandue parmi les boyards de cette époque et contre laquelle il protesta plus tard en faisant élever ses enfants à Paris. M. Donici est le La Fontaine moldave. Il a écrit deux petits volumes de *Fables*, devenus extrêmement rares, toutes les éditions antérieures ayant été épuisées, et la censure actuelle n'en permettant pas l'impression, à cause de la critique mordante qu'ils contiennent des boyards et de leur administration. Moins poëte qu'Alexandresco, avec lequel on l'a plus d'une fois comparé, il est plus philosophe, et son style, moins orné, l'emporte par la précision et l'énergie. On cite surtout une de ses fables, *les Animaux de bien*, dont les personnages sont doués d'une honnêteté, d'un bon sens tels, que l'un des derniers hospodars, dans une de ses boutades contre les boyards, disait : « Que ne puis-je mettre à leur place les animaux de Donici! » M. Donici a servi son pays dans l'ordre judiciaire. Longtemps assesseur, il était, en dernier lieu, président du divan d'appel.

DONNÉ (Alphonse), médecin français, né à Noyon, en 1806, fit à Paris ses études médicales, devint en 1829 chef de clinique à la Charité et fut reçu docteur en 1831, avec une thèse *sur les Caractères distinctifs du pus*. Livré dès la même

Digitized by Google

époque à de minutieuses études sur les liquides de l'économie animale, sur le lait en particulier, il fut bientôt nommé professeur de microscopie et sous-bibliothécaire à la Faculté, et attaché en 1839 comme médecin principal auprès du comte de Paris, dont il avait choisi la nourrice. A la révolution de Février, il était depuis peu sous-inspecteur adjoint des eaux d'Enghien et inspecteur général de l'Université pour la médecine; il reçut à la suppression de ce dernier titre celui de recteur de l'académie de Montpellier. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, il a été promu récemment au rang d'officier.

M. Donné a fait pendant quelques années les comptes rendus de l'Académie des sciences dans le *Journal des Débats*, où il eut à soutenir une polémique assez longue avec François Arago; d'autres articles fournis au même journal ont paru en brochures, sous le titre de : *Quelques lettres sur les eaux minérales* (1839). On lui doit en outre : *Histoire physiologique et pathologique de la salive* (1836); *du Lait, et en particulier de celui des nourrices* (1837); *Conseils aux mères sur l'allaitement et la manière d'élever les enfants nouveau-nés, ou de l'éducation physique des enfants au premier âge* (1842; 2e édit., 1846); *Cours de microscopie complémentaire des études médicales* (1844, in-8) suivi trois ans après d'un *Atlas*, exécuté d'après nature au microscope-daguerréotype, en société avec M. Léon Foucault (1845, 20 pl. in-fol.); une traduction du *Rapport* de Melloni *sur le Daguerréotype*, etc.; enfin les *Illustrations scientifiques de France et de l'étranger*, dans la *Revue des Deux Mondes; l'Étudiant en médecine*, dans le livre des *Cent-et-un*; etc.

DONNET (Ferdinand-François-Auguste), prélat français, cardinal et sénateur, est né à Bourg-Argental (Loire), le 16 novembre 1795. Fils d'un médecin, il entra au séminaire de Saint-Irénée, reçut la prêtrise en 1819, et fut nommé vicaire de la Guillotière, puis d'Irigny (Rhône). On était alors en pleine ferveur de missions. Après une retraite dans la maison des Oblats, M. Donnet, qui avait la parole pittoresque et facile, entreprit dans les diocèses de Tours et de Lyon une série de prédications dont le souvenir ne s'est pas encore entièrement effacé. En 1827, on le nomma à la cure de Villefranche (Rhône). Il avait déjà le titre de vicaire général honoraire de Tours.

En 1835, il fut désigné pour administrer, en qualité de coadjuteur, le diocèse de Nancy, d'où l'animosité publique tint si longtemps éloigné le titulaire, M. de Forbin-Janson. Le 30 novembre 1836, M. Donnet succéda à M. de Cheverus sur le siége archiépiscopal de Bordeaux. Ses *Mandements* rappellent quelques-unes des qualités oratoires de l'ancien missionnaire. La part qu'il a prise à la célébration du mariage purement religieux de M. Pescatore a mêlé son nom à l'une des plus célèbres affaires judiciaires de ces derniers temps (1856). En 1852, il a été fait cardinal et, comme tel, est devenu de droit sénateur. Nommé officier de la Légion d'honneur en mars 1851, il est aujourd'hui commandeur de cet ordre.

DONOUGHMORE (Richard-John Hely-Hutchinson, 4e comte de), pair d'Angleterre, né en 1823, à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. En 1851, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa à la politique du parti conservateur. Il est lieutenant-colonel de la milice du comté de Tipperary. De son mariage avec miss Steele (1847) il a trois enfants, dont l'aîné, John-Luc-Georges, vicomte Suirdale, est né en 1848, près Dublin.

DOO (Georges-Thomas), graveur anglais, né vers 1807, et l'un des rares artistes qui soutiennent dignement l'honneur de l'école anglaise, s'est en quelque sorte formé lui-même, en s'efforçant de marcher sur les traces de Strange et de Sharp, les maîtres qu'il a le plus étudiés. Refusant de mêler son nom aux entreprises commerciales, il a choisi parmi les peintres étrangers ou nationaux quelques œuvres sérieuses et n'a pas hésité à leur consacrer un travail de plusieurs années. Nous citerons en ce genre : *l'enfant Jésus* de Raphaël, l'*Ecce homo* du Corrége, les *Pèlerins en vue de Rome* de M. Eastlake, *un Prêche de John Knox*, de Wilkie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a remarqué ses *Têtes d'enfant*, d'après Lawrence, dont la physionomie est si heureusement rendue; une toile de Van Dyck, *le Lord en exil*, de Reynolds, etc. Il a obtenu une médaille de 3e classe. Au mois de novembre 1856, cet artiste a été élu membre associé de l'Académie royale des beaux-arts.

DORA D'ISTRIA (Hélène Ghika, princesse Koltzoff-Massalsky, plus connue sous le pseudonyme de), femme de lettres valaque, née le 22 janvier 1829, à Bucharest, est fille de feu le grand-ban Michel Ghika, et nièce du prince Alexandre Ghika, ex-hospodar de Valachie. Nourrie dans son enfance de fortes études sous la direction de Georges Pappadopoulos, le même qui professa depuis avec éclat à l'université d'Athènes, instruite par de fréquents voyages en Allemagne, en France, en Italie, mêlant à la connaissance des langues et des littératures anciennes celle de la plupart des idiomes modernes de l'Europe, Mlle Hélène Ghika, grâce à son éducation tout exceptionnelle, qui lui avait permis d'entreprendre dès l'âge de quinze ans une traduction en allemand de l'*Iliade*, et quelque temps après, d'écrire plusieurs pièces pour le théâtre, jouissait dans sa patrie d'une certaine réputation de savoir et de beauté. Elle épousa vers cette époque le prince Koltzoff-Massalsky, d'une des plus anciennes familles russes, et passa avec son mari en Russie, où elle prit rang à la cour. Quelques années après (1855), nous la retrouvons en Suisse, où elle tenta la première l'ascension du Mœnch, dans l'Oberland bernois, puis en Belgique, à Ostende, où elle mit la première main à son ouvrage de *la Vie monastique*, publié cette même année à Bruxelles, sous le pseudonyme de *Dora d'Istria* (par allusion au fleuve de sa patrie, l'Ister ou Danube). De là elle revint en Suisse et séjourna quelque temps à Lugano, d'où elle envoya divers articles de polémique politique et religieuse au journal *il Diritto*, feuille libérale de Turin. Elle réside à Aarau, dans le canton d'Argovie, tout entière à ses travaux littéraires.

Mme Dora d'Istria a publié, outre *la Vie monastique dans l'Église orientale* (Paris et Genève, 1855), *la Suisse allemande et l'ascension du Mœnch* (1856, 4 vol.); *les Héros de la Roumanie* (Gli eroi della Rumenia); *les Roumains et la Papauté* (I Rumeni ed il Papato), en italien; ces deux ouvrages, publiés d'abord dans l'*il Diritto*, ont pour but de faire revivre les anciens souvenirs de fraternité entre les deux peuples et de défendre les Roumains contre les reproches que leur a valus souvent en Occident leur séparation d'avec Rome. Ses études sur la Suisse doivent être completées par un nouvel ouvrage : *la Suisse italienne*, dont il a paru déjà plusieurs fragments dans les journaux de cette contrée. Cette dame a publié aussi un grand nombre d'articles dans des revues étrangères, notamment dans *le Spectateur d'Orient*, journal d'Athènes. Tous ses écrits portent une triple empreinte : en religion,

Digitized by Google

christianisme évangélique, plus attaché à l'esprit du dogme qu'à ses formes extérieures et inclinant volontiers au mysticisme; en politique, développement de l'idée nationale, joint à un libéralisme dont les hardiesses causèrent une sorte de scandale à Saint-Pétersbourg; en littérature, imitation sensible de George Sand.

DORCHESTER (Guy Carleton, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1811 à Bromley (comté de Kent) descend d'un général élevé en 1786 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Carleton, il embrassa la carrière des armes et se retira au bout de quelques années avec le grade de lieutenant de hussards. Depuis 1826, il a pris à la Chambre des Lords le titre et la place de son cousin, décédé sans postérité. Il appartient au parti libéral. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier son oncle, le révérend Richard Carleton, né en 1792, et recteur d'une paroisse de Hampshire.

DORÉ (Paul-Gustave), peintre et dessinateur français, né à Strasbourg, en janvier 1833, vint à Paris en 1845, acheva ses études au lycée Charlemagne et travailla, dès 1848, avec M. Bertall, au *Journal pour rire*. La même année, il produisit des dessins à la plume exposés au Salon, et des *Albums* qui eurent un certain succès. Aux Salons suivants, il envoya de nouveaux sujets : *les Pins sauvages*, *le Lendemain de l'orage*, souvenirs des Alpes *les Deux mères*, *la Prairie*, *le Soir* (1849-1853); *la Bataille de l'Alma*, à l'Exposition universelle de 1855; neuf *Vues*, *Sites* ou *Paysages* exposés en 1857, avec *la Bataille d'Inkermann*. Il a obtenu une mention à ce dernier Salon.

En dehors de ces essais de peinture qui ne tiennent que peu de place dans sa vie, M. Gustave Doré multipliait les croquis, les fantaisies, les sujets de genre. La verve et la facilité de son dessin, l'ensemble et l'énergie de ses compositions, dont un grand nombre atteint les dimensions oubliées des planches de Louis XIV, lui ont fait en peu de temps, malgré sa jeunesse, une réputation déjà populaire. Il a donné au *Journal pour tous* un très-grand nombre de scènes illustrées, fondé, avec M. Philipon, le *Musée anglo-français* et illustré, entre autres collections importantes : *les Œuvres de Rabelais* (1854); *la Légende du Juif-Errant*, *les Contes drôlatiques* de Balzac (1856); *les Contes de Perrault* et *les Essais* de Montaigne (1857).

Son frère aîné, M. Ernest Doré, né à Strasbourg en août 1831, s'est livré à la composition musicale et fait connaître par des *Romances* et une *Messe* exécutée à Notre-Dame de Lorette (Pâques 1856).

DORET (Louis-Isaac-Pierre-Hilaire), marin français, sénateur, né à Saint-Jean d'Angely (Charente-Inférieure), le 15 janvier 1789, entra comme mousse dans la marine de l'État et, à la suite de plusieurs campagnes, fut nommé en 1812 enseigne de vaisseau. En 1815, il offrit à Napoléon de le transporter aux États-Unis, malgré la surveillance d'une escadre anglaise. Destitué par la Restauration, il servit jusqu'en 1830 dans la marine marchande. Après la révolution de Juillet, il recouvra son grade et devint, au bout de quelques mois, lieutenant de vaisseau (1er mars 1831). Nommé en 1838 chef d'état-major de la flotte que commandait l'amiral Baudin, il fit la campagne du Mexique, et prit part au siége de Saint-Jean d'Ulloa. Le 14 juin 1839, il fut promu au grade de capitaine de corvette. En cette qualité, il eut à remplir diverses missions lointaines, et fit plusieurs voyages en Afrique. En septembre 1844, il devint capitaine de vaisseau, et fit, peu de temps après, valoir ses droits à la retraite. Il vivait à Brest, lorsqu'en 1849 le président de la République le nomma gouverneur de l'île Bourbon. Un décret du 4 mars 1853 lui a conféré la dignité de sénateur. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

DORIA-PAMPHILI-LANDI (*Philippe*-André), chef actuel d'une ancienne et illustre famille génoise, né le 28 septembre 1813, a succédé le 26 janvier 1838 à son père, le prince *Louis*, comme prince de Valmontone, San-Martino, etc., dans les États de l'Église, de Torriglia, etc., dans les États sardes, de Melfi, etc., dans le royaume de Naples. Il s'est marié le 4 avril 1839 à lady *Marie* Talbot, fille du comte de Shrewsbury, née le 29 mai 1815, dont il a un fils : *Jean*-André, né le 4 août 1843, et quatre filles. Il a un frère, *Dominique*, né le 30 mai 1815, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, et un oncle *Charles*, est né le 13 avril 1781.

DORLAN (du Bas-Rhin), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Schélestadt, en 1806. Ayant fait ses études et son droit, il s'inscrivit comme avocat au barreau de sa ville natale. Il professa sous le règne de Louis-Philippe des opinions républicaines et des sympathies assez vives pour l'école de Fourier. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans son département, le huitième sur quinze, par 75 820 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique napoléonienne, sans soutenir la mise en accusation du président et de ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau.

DORMER (Joseph-Thaddée Dormer, 11e baron), pair d'Angleterre, né en 1790, à Gran (Hongrie), est fils d'un officier général au service de l'Autriche. Il y entra lui-même, prit part aux campagnes contre la France et occupa en 1826 à la Chambre des Lords la place de son cousin, décédé sans postérité. Il est attaché à la politique du parti libéral. De son mariage avec une fille de sir H. Tichborne (1829) il a cinq enfants dont l'aîné, John-Baptiste-Joseph Dormer, né en 1830, près Warwick, est capitaine aux grenadiers de la garde depuis 1855.

DORMEUIL (Charles Contat-Desfontaines, dit), ancien acteur français, directeur de théâtre, né à Paris, en 1794, appartenait à une famille illustre dans le monde dramatique, et remplit lui-même, de 1815 à 1820, l'emploi de divers rôles comiques. Dès la création du Gymnase-Dramatique, il fut choisi par M. Delestre-Poirson comme régisseur général de la scène, et exerça ces fonctions de 1820 à 1829. Il obtint ensuite et partagea, quelque temps, avec M. Delestre-Poirson, le privilége de l'ancien théâtre Montansier, alors café de la Paix, organisa une Société au capital de 360 000 francs, divisés en 120 actions, et inaugura ce nouveau théâtre en juin 1830, sous le nom de théâtre du Palais-Royal. L'accueil fait aux pièces de genre et aux comédies de salon, dans lesquelles il affrontait lui-même les tempêtes d'un parterre orageux, le décida à exploiter le genre de comique le plus gai, le plus bouffon, le plus risqué. Un grand nombre de folies à effet, toujours plus amu-

Digitized by Google

santes que morales, donnèrent à cette salle sa spécialité et firent sa fortune. M. Dormeuil passe pour un des directeurs qui surveillent de plus près la mise en scène. On a de lui : *Réflexions sur la liberté des théâtres* (1838, broch. in-8), et *le Télégraphe*, ou *le Commissaire général*, vaudeville en 2 actes, en collaboration avec MM. Edouard et Théaulon. Il a laissé récemment (1858) le privilége de son théâtre aux mains de son fils.

DORN (Jean-Albrecht-Bernard), orientaliste allemand, résidant en Russie, né le 11 mai 1805, à Schenerfeld (duché de Cobourg), étudia aux universités de Halle et de Leipsick, prit ses grades, et après un voyage en France et en Angleterre, devint professeur ordinaire de langues orientales à l'université russe de Charkow (1829). Six ans après, il fut appelé à Saint-Pétersbourg où il fut d'abord professeur d'histoire et de géographie asiatiques à l'institut oriental du ministère des affaires étrangères, puis, en 1843, conservateur en chef de la bibliothèque impériale publique, et directeur du musée asiatique. Il est en outre, membre de l'Académie des sciences.

Les études de M. Dorn ont eu pour objet principal l'histoire et la langue des Afghans avec l'histoire et la géographie du Caucase et des pays qui avoisinent les bords méridionaux de la mer Caspienne. Parmi ses travaux sur ce sujet, qui fournissent des renseignements nouveaux et très-intéressants, il faut mentionner une traduction anglaise de l'*Histoire des Afghans* de Neamet-Ullah (Londres, 1829, 2 vol.); des *Observations grammaticales sur la langue des Afghans* (Grammat. Bemerk. über die Sprache der Afghanen; Saint-Pétersbourg, 1840); une *Chrestomathie de la langue des Afghans* (Chrestomathie of the Pushtu or Afghan language; Ibid., 1847), accompagnée d'un *Glossaire;* enfin la traduction allemande et l'édition du texte persan de l'*Histoire de Tabaristan, de Ruyan et de Masenderan* de Schin-el-din (Geschichte von Tabaristan, etc.; Ibid., 1850, 2 vol.) et de l'*Histoire de Tabaristan* de Chondemir (Geschichte Tabaristans, Ibid., 1850).

On cite encore de lui : *Commentatio de psalterio Aethiopico* (Leipsick, 1825); *le Musée asiatique de l'académie impériale des sciences* (das asiatische Museum der Kaiserl. Akad. der Wissenschaften; Saint-Pétersbourg, 1846); le *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux* de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg (Ibid., 1852); enfin un grand nombre d'excellents travaux sur l'histoire, la géographie, la numismatique et l'archéologie de l'Orient mahométan, dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'académie de Saint-Pétersbourg.

DORN (Henri-Louis-Egmont), compositeur et chef d'orchestre allemand, né à Königsberg, le 14 novembre 1804, fit d'abord son droit et entra dans la carrière administrative, qu'il quitta pour se livrer tout entier à l'étude de la musique. A vingt-deux ans il fit représenter à Berlin son premier opéra, *les Pages de Roland*, dont il avait écrit également le libretto et la partition. En 1827, il fut nommé professeur à la nouvelle école musicale de Francfort-sur-le-Mein; mais il fut appelé bientôt, comme chef d'orchestre, au théâtre de Königsberg. Il passa, en la même qualité, à Leipsick, et après avoir occupé diverses positions, entre autres celle de maître de chapelle à Riga, devint, en 1829, maître de chapelle au théâtre de la cour de Berlin.

Il faut citer encore parmi ses opéras : *la Mendiante; Abu-Kara; Artaxercès* (1831); *l'Échevin de Paris* (1838); *la Bannière d'Angleterre* (1843); sans compter un grand nombre de compositions instrumentales, qui, comme sa sonate, *le Camp*, ont eu du succès et le méritèrent surtout par la science de l'orchestration.

DORNER (Jean-Auguste), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1809, à Neuhausen ob Eck (Wittemberg), où son père était pasteur, acheva ses études à l'université de Tubingue, et revint, en 1832, à Neuhausen, comme vicaire de la paroisse de son père. En 1836, il retourna à Tubingue, prendre le grade de docteur, puis entreprit un voyage en Hollande et dans la Grande-Bretagne pour y étudier l'état des églises réformées. A son retour, il occupa successivement des chaires de théologie à Tubingue (1838), à Kiel (1839), à Kœnigsberg, où il resta de 1840 à 1849; puis il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de théologie de Bonn et membre du consistoire de Coblentz.

Son principal ouvrage est une *Histoire du développement de la doctrine de la personne du Christ depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Entwickelungsgeschichte der Lehre von der Person Christi von, etc.; Stuttgart, 1839; 2e edit. très-augmentée, 2 vol., 1854), travail considérable qui résume de sérieuses études historiques et doit être complété par une exposition de la doctrine dont l'auteur a d'abord fait l'histoire (Darstellung der Lehre, etc.). La première partie de ce second ouvrage a seule paru (Stuttgart, 1845-1846, 2 vol.). On cite encore de M. Dorner : *le Piétisme, surtout en Wurtemberg* (Hambourg, 1840); *le Principe de notre Église* (das Princip unserer Kirche, Viel, 1841); *de Oratione Christi eschatologica Matth.* XXVII, 1-36 (Stuttgart, 1844), etc. Il a collaboré à plusieurs revues théologiques et littéraires et pris part aux polémiques religieuses de son pays.

DORNIER (Aimé-Antoine-Marie), médecin français, né le 29 janvier 1783, à Bourg (Ain), fit dans cette ville ses études classiques et medicales, prit le diplôme d'officier de santé, exerça sa profession de 1804 à 1812 à Pont-d'Ain, et contribua de tous ses efforts à la propagation de la vaccine. Étant venu ensuite se fixer à Paris, il s'y fit recevoir docteur en 1817; il consacra la plus grande partie de son temps au soulagement de la classe indigente, et fut pendant vingt ans attaché au bureau de charité du 7e arrondissement.

Ses principaux écrits sont : *Épidémies de phlegmasies pulmonaires aiguës* (1817, in-8), observées par lui dans son département; *Œuvres complètes d'Hippocrate et de Celse* (1827), publiées en grec, latin et français, et précédées d'une bonne notice biographique; *du Charlatanisme médical* (1837). M. Dornier est aussi auteur de divers opuscules littéraires, entre autres d'un poëme sur Mme de Sévigné (1842).

DORUS-GRAS (Émilie Dorus, dame), cantatrice française, née à Valenciennes, en 1813, et fille d'un ancien officier de l'Empire devenu chef d'orchestre au théâtre de cette ville, reçut de lui sa première instruction musicale. A huit ans, elle fut envoyée au Conservatoire de Paris, avec une pension de trois ans payée par le budget municipal. Elle remporta le premier prix de chant dès l'année suivante, et entra dans la musique de la chambre du roi. Quelques années après, elle figurait à Bruxelles, dans plusieurs concerts, étudiait la déclamation lyrique et débutait au théâtre royal. Ramenée en France par la révolution belge, elle fut engagée au grand Opéra (novembre 1830), ou elle est restée vingt années, s'y maria, en avril 1833, à M. Gras, violoniste

Digitized by Google

distingué, dont elle joignit le nom au sien, et devint en 1836, à la retraite de Mme Damoreau, chef d'emploi des premiers rôles.

Applaudie surtout jusque-là dans *le comte Ory*, dont elle affectionnait la musique légère, Mme Dorus-Gras reprit dès lors, dans le répertoire courant, *Guillaume Tell*, *la Muette*, *le Rossignol*, *Fernand Cortez*, créa, avec un succès constant, Thérésina dans *le Philtre*, le page dans *Gustave*, Alice dans *Robert-le-Diable*, Marguerite dans *les Huguenots*, Eudoxie dans *la Juive*, Ginevra dans *Guido*, Ritta dans *la Xacarilla*, etc. (1836-1847). Pendant ses vacances annuelles, elle donnait de fructueuses représentations en province et à l'étranger. En décembre 1842, elle prit à l'improviste, sur la scène de l'Opéra-Comique, le rôle d'Isabelle dans *le Pré aux clercs*. Mme Dorus-Gras représentait, à l'Académie de musique, la méthode italienne des broderies et des roulades, et se distinguait par la vigueur, la justesse et la netteté de son chant, par la souplesse et l'étendue de sa voix.

Son mari, M. Gras, s'est retiré de l'Opéra en même temps qu'elle. Son frère aîné, M. Eugène Dorus, y tient encore l'emploi de première flûte. Cet habile virtuose, seul héritier, parmi nous, des Tulou et des Drouet, est membre de la Société des concerts du Conservatoire, où ses solos, également remarquables par la pureté, la largeur et l'éclat de l'exécution, lui ont valu de véritables triomphes.

DORVAULT (N....), pharmacien français, né vers 1815, reçut à Paris son diplôme en 1841, après avoir été lauréat de l'École spéciale. Il est aujourd'hui directeur de la pharmacie centrale des pharmaciens, dont il a préparé le plan en 1852. On a de lui : *l'Officine* (1844, gr. in-8), répertoire général de pharmacie pratique, réimprimé et augmenté en 1850; *Iodognosie* (1850, in-8), monographie chimique, médicale et pharmaceutique des iodiques en général, et plusieurs mémoires insérés dans les recueils scientifiques. Depuis 1848, il rédige la *Revue pharmaceutique*, dont il paraît un volume chaque année.

DOUBLAT (des Vosges), ancien député français, représentant du peuple, né en 1801, maître de forges et propriétaire de scieries à Brouvelieures, fut, en 1834, envoyé par l'arrondissement de Saint-Dié à la Chambre des Députés où son père avait longtemps siégé. Réélu à toutes les législatures, il fit partie jusqu'en 1848 de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 83 995 voix, le premier des onze élus des Vosges. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, se prononça contre l'interdiction des clubs et désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie. Non réélu à l'Assemblée législative, il est resté, depuis 1849, en dehors des assemblées politiques; mais il continue de représenter le canton de Brouvelieures dans le conseil général des Vosges.

DOUBLET de Boisthibault (François-Julie), littérateur français, né à Chartres (Eure-et-Loir), le 13 février 1800, fit ses études de droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville et plaida avec succès plusieurs causes importantes. Correspondant de *la Thémis* et de la *Gazette des Tribunaux*, il a fourni des articles sur le droit et les jurisconsultes au *Dictionnaire du droit français* de Paillet, à la *Revue encyclopédique*, et à la *Biographie des contemporains* de Rabbe.

M. Doublet, qui n'a cessé de consacrer tous ses loisirs à la littérature ou à des recherches archéologiques, a publié une *Épître au roi Charles X* (1827), des articles d'antiquités relatifs à la cathédrale de Chartres, une édition des *OEuvres* de Collin d'Harleville (1827, 2 vol. in-8); des *Notices* sur le savant docteur Doublet, son oncle, le duc de La Rochefoucault-Liancourt, Malebranche, Marceau (1851); divers *Mémoires* couronnés par la Société de la morale chrétienne, entre autres : *du Régime cellulaire* (1839, in-8), et *de l'Agiotage* (1840); enfin *les Vieilles maisons de Chartres* (1853, in-8). Il a inséré divers mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires, dont il est membre. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

DOUDEAUVILLE (duc de). V. La Rochefoucauld.

DOUCET (Charles-Camille), auteur dramatique français, né à Paris, le 16 mai 1812, étudia le droit, fut reçu avocat et passa quelque temps dans une étude de notaire. Il marqua ses débuts au théâtre par un vaudeville que Bayard signa avec lui : *Léonce* (théâtre des Variétés, 4 avril 1838). Abordant ensuite la comédie en vers, il écrivit plusieurs pièces suffisamment pourvues d'intrigue et d'esprit pour obtenir d'honorables succès; à l'Odéon, il donna *un Jeune homme*, trois actes (29 octobre 1841); *l'Avocat de sa cause*, un acte (5 février 1842); *le Baron Lafleur*, trois actes (13 décembre 1842); *le Dernier banquet de 1847*, revue en trois actes (30 décembre 1847); *les Ennemis de la maison*, trois actes (6 décembre 1850), qui ont été repris avec des changements au Théâtre-Français en 1854. C'est également sur cette dernière scène qu'ont été représentés *la Chasse aux fripons*, trois actes (27 février 1846), *le Fruit défendu*, comédie en deux actes (22 novembre 1857). *Le Baron Lafleur* et *les Ennemis de la maison* sont, jusqu'à présent, les principaux ouvrages de M. Doucet; on y trouve du trait, des caractères de convention, mais plaisamment développés, une versification facile et agréable. Son talent offre assez d'analogie avec celui de Collin d'Harleville.

On a encore de M. Doucet diverses pièces de circonstance, telles que *Versailles* (1840), et *Le 16 mars 1856*; une scène lyrique, *Antonio* (1849), pour le concours musical de l'Académie des beaux-arts; et enfin un ouvrage bien différent des genres précédents, une *Histoire des guerres de l'Empire* (1855, 4 vol. in-8). M. Doucet, qui s'est fait une réputation plus solide par son expérience de la scène et sa longue collaboration au *Moniteur parisien* pour la critique dramatique, est depuis 1853 chef de la section des théâtres au ministère d'État; il est en cette qualité, chargé de la haute direction des théâtres impériaux. Il a été décoré en avril 1847.

DOUESNEL-DUBOSQ (Robert-Alexandre), représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Bayeux (Calvados), le 16 octobre 1798, fut associé, avant d'être sorti du collége, aux manifestations royalistes de 1815, mais il adopta pendant son cours de droit, les idées libérales qui dominaient dans les écoles. Nommé substitut du procureur du roi à Bayeux, en 1828, il obtint, après la révolution de 1830, d'être mis à la tête du parquet de cette ville. S'étant rapproché de l'opposition, il se vit nommer, par M. Guizot, procureur près le tribunal d'Oran; il refusa et fut destitué. En revanche, il fut élu deux fois commandant de la garde nationale et, en 1847, membre du conseil général du Calvados. Riche pro-

Digitized by Google

priétaire, il fonda une maison de banque, dont les opérations étendirent son influence politique. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le huitième sur douze, par 56 866 suffrages, fit partie du Comité de législation et vota, avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique du président à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique; mais il ne se rallia point au parti de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta dans la vie privée. Depuis lors, il a repris à Bayeux la direction de sa maison de banque et a conservé sa place au conseil général.

DOUGLAS (révérend James Douglas, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1787, descend de l'illustre famille des ducs de ce nom. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il embrassa la carrière ecclésiastique, et exerça son ministère dans les paroisses de Marsh Gibbon et de Broughton. Il y renonça en 1848, lorsqu'il prit à la Chambre des Lords la place de son frère consanguin, décédé sans postérité. Marié, depuis 1813, à la fille du général J. Murray, il n'a pas d'enfants, ne paraît presque jamais aux séances, et vit dans la solitude.

DOUGLAS. Voy. Hamilton.

DOUGLASS (Fréderic Bailey, dit), publiciste nègre des États-Unis, né dans le comté de Talbot (Maryland), vers 1816, et orphelin de bonne heure, vécut d'abord de la vie tout animale des enfants esclaves. Il avait huit ou neuf ans lorsque son maître le prêta à un de ses parents qui habitait Baltimore et chez lequel, grâce à un traitement plus humain, il prit goût à l'instruction, qu'il appelle dans ses *Mémoires* « le sentier qui mène de l'esclavage à la liberté. »

Malgré les défenses de ses nouveaux maîtres, il apprit seul à lire, à écrire, à calculer; plusieurs années se passèrent dans cette étude obstinée, mais entourée de périls. En 1832, on le vendit à un planteur de Baltimore; celui-ci, le trouvant faible et indocile, le livra à un M. Covey, qui avait dans le pays la réputation d'un excellent *dresseur d'esclaves*. Les mauvais traitements exaspérèrent le jeune Frédéric, qui ne songea plus dès lors qu'à la fuite. Après une première tentative qui échoua, il réussit, en septembre 1838, à gagner New-York, où il fut rejoint par sa fiancée Anna, négresse libre, qu'il épousa. Ce fut alors qu'il prit le nom de Douglass, afin d'échapper plus sûrement aux recherches.

A New-Bedford, tout en travaillant de son dur métier d'ouvrier calfat, il ne tarda pas à se faire remarquer, dans les meetings abolitionnistes, par une parole empreinte d'onction chrétienne. Choisi, en 1841, par la Société contre l'esclavage, pour propager les doctrines de l'émancipation, ses efforts ont été infatigables. Son caractère humble et doux, sa fermeté et sa raison persuasive, en font un véritable apôtre. L'Angleterre, en 1847, l'accueillit avec les plus vives sympathies; deux souscriptions, spontanément ouvertes, lui permirent de se libérer envers son dernier maître et de fonder à Rochester une revue abolitionniste intitulée *l'Abeille du Nord*. Les *Mémoires* de Douglass, publiés à Boston, en 1845, ont été souvent réimprimés.

DOUTRE (Esprit), ancien représentant du peuple français, né à Lyon, en 1810, d'une famille d'artisans, se fit ouvrier typographe, et par son intelligence comme par l'ardeur de ses convictions républicaines, acquit dans les ateliers de Lyon une certaine influence politique. En 1840, il fut un des trois ouvriers délégués par sa ville natale pour assister à l'inauguration de la statue de Guttenberg à Strasbourg. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire extraordinaire dans une des communes voisines de Lyon. Candidat des démocrates-socialistes, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 104 891 suffrages, le second sur la liste des quatorze représentants du Rhône. Il fit partie de la Montagne, vota constamment avec les démocrates-socialistes et rejeta l'ensemble de la Constitution, ainsi que l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et signa la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il prit une part active à tous les actes de l'extrême gauche, protesta contre la loi du 31 mai et combattit à la fois la majorité royaliste et la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre l'a rejeté hors de la vie politique.

DOVE (Heinrich-William), physicien allemand, né à Liegnitz, en Silésie, le 6 octobre 1803, étudia les sciences physiques et mathématiques à Breslau et à Berlin et fut reçu docteur avec une thèse qu'il publia en 1826 : *de Barometrici mutationibus*. Appelé, en 1829, de Kœnigsberg à Berlin comme professeur suppléant de physique, ses travaux sur la météorologie lui valurent bientôt un siége à l'Académie des sciences de cette ville et le titre de professeur ordinaire de physique. Son mérite est d'avoir cherché les lois de phénomènes qui, en apparence, se dérobent à toute espèce de règle fixe. Il a donné sur les vents la formule suivante : « La direction du vent qui prend naissance en un point quelconque de la surface de la terre a toujours une tendance à parcourir tous les rayons d'un cercle de gauche à droite, comme le fait une aiguille d'horloge ». Il a même essayé d'établir une théorie raisonnée des ouragans et en a donné d'ingénieuses explications.

D'autres branches de la physique lui ont dû aussi des progrès. S'étant occupé spécialement de l'électricité d'induction, il démontra le premier par l'expérience l'existence du courant secondaire produit dans un fil métallique au moment où le circuit principal du courant électrique dans ce même fil est établi. Mais M. Dove s'est surtout rendu populaire par les leçons publiques qu'il fait devant les étudiants de Berlin et un auditoire nombreux de gens du monde. Il sait captiver ceux-là par la science, ceux-ci par sa parole spirituelle et par la clarté remarquable de ses explications. C'est l'Arago de l'Allemagne.

Parmi ses ouvrages on remarque : *des Mesures et de l'art de mesurer* (über Mass und Messen, 2e édit., Berlin, 1835), traité qui contient l'origine, la nature et la comparaison des différents systèmes métriques des États civilisés; *Recherches météorologiques* (Meteorologische Untersuchungen, Berlin, 1837), ouvrage remarquable par les observations et par le style; *Traité sur les variations non périodiques de la distribution de la chaleur sur la surface de la terre* (über die nicht periodischen Aenderungen der Temperaturvertheilung, etc., Berlin, 1840-1847, 4 vol.); *Recherches sur l'électricité d'induction* (Untersuch. im Gebiete der Inductionselectricitaet, Berlin, 1843); *Influence des variations de température sur le développement des plantes* (über den Zusammenhang der Waermeveraenderungen der Atmosphaere mit der Entwickelung der Pflanzen,

Digitized by Google

Berlin, 1846); *Tables de température* (Berlin, 1848); puis divers écrits pour les gens du monde : *Observations sur la température de Berlin* (Berlin, 1842); de *l'Électricité* (Berlin, 1848), etc.; enfin des articles disséminés dans les *Annales de Poggendorf* et dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Berlin*.

M. Dove avait entrepris, en 1837, la publication d'un *Répertoire complet des sciences physiques*, dont les différentes parties étaient rédigées par des savants célèbres de l'Allemagne. Elle a été malheureusement interrompue. Comme directeur de tous les observatoires de Prusse, il publie tous les ans les résultats de leurs travaux.

DOWNES (Ulysse De Burgh, 2e baron), général et pair d'Angleterre, né en 1788, à Dublin, appartient à la même famille que le marquis Ulick-John de Clanricarde. Entré de bonne heure au service militaire, il prit part aux guerres de la péninsule et se distingua notamment aux batailles de Talavera, où il fut blessé, de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Il était colonel lorsqu'en 1820 il fut chargé des fonctions d'inspecteur général de l'artillerie, qu'il résigna en 1827. L'année précédente, il avait quitté le nom de Burgh en héritant des titres de son cousin, le baron Downes. En 1838, il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords, où il soutient les principes du parti conservateur. Nommé major-général et colonel honoraire du 29e de ligne (1850), il a été promu en 1854 au grade exceptionnel de général d'armée.

DOWNSHIRE (Arthur Wils Blundell Sandys Trumbull Windsor Hill, 4e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1812, à Hillsborough-Castle (comté de Down), descend d'une famille irlandaise élevée en 1756 à la pairie et en 1789 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Hillsborough, il entra en 1836 à la Chambre des Communes sous les auspices du parti conservateur et y représenta pendant dix ans le comté de Down, où il a une grande influence. En 1845, il prit à la Chambre haute la place de son père. De son mariage avec une fille du vicomte Combermere (1837) il a trois enfants dont l'aîné, comte de Hillsborough, est né en 1846, à Londres.

DOYÈRE (Louis), naturaliste français, né à Saint-Jean-des-Essartiers (Calvados), en 1811, fut quelque temps professeur d'histoire naturelle au lycée Henri IV. En 1850, il fut appelé à la chaire de zoologie appliquée à l'agriculture, à l'Institut agronomique de Versailles, d'où il passa à l'École centrale des arts et manufactures. Après s'être occupé sérieusement des sciences naturelles et physiologiques qui se rattachaient à son premier enseignement, il s'est consacré, dans ces dernières années, à l'étude des questions agricoles. Il a remporté, en 1854, un des prix Montyon pour son invention du *tue-teignes*, ou assainisseur mécanique des grains, adopté récemment par la Société des appareils de panification.

On doit à M. Doyère, entre autres travaux scientifiques : *Lectures d'histoire naturelle d'après le nouveau programme de l'Université du 4 septembre* 1840 (1840, in 8); une traduction estimée de la *Géologie et minéralogie* de Buckland (1838, 2 vol. in-8); de nombreux *Mémoires*, extraits la plupart des *Annales de l'Institut agronomique*, du *Journal d'agriculture pratique*, de la *Gazette médicale* et du *Moniteur des hôpitaux*, entre autres : *Notes sur quelques points de l'anatomie des insectes; le Lait considéré au point de vue physiologique et économique; Mémoire sur l'ensilage;* sur *l'Accroissement des os;* sur *les Dangers de l'éthérisation et les moyens de les prévenir*; sur *la Respiration et la chaleur humaine dans le choléra*, etc. (1842-1854). M. Doyère a été un des collaborateurs du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*.

DOYLE (Richard), dessinateur anglais, est né à Londres, en 1826. Pendant plusieurs années il a été l'un des collaborateurs ordinaires du *Punch*, auquel il a fourni de nombreuses séries de dessins inspirés par la mode ou la manie du jour. S'il fallait en croire certains critiques, « il y aurait produit un bien inestimable, en initiant les masses au sentiment vrai de l'art et à l'expression de la nature ». On a beaucoup vanté ses légendes spirituelles, ses railleries fines dissimulées sous un air candide, son goût pur, quoique inégal, sa touche qu'on a comparée à celle de Mulready. En 1850, M. Doyle, qui est catholique, cessa d'illustrer le *Punch*, à cause des attaques alors si vives de cette feuille satirique contre le pape et la religion dont il est le chef.

Cet ingénieux artiste a travaillé à de nombreuses publications *illustrées*, telles que *le Pot de miel* de Leig Hunt; *le Roi de la rivière d'or*, de Ruskin; les *Contes de fées*, de Montalba, etc. En 1854 il a orné de charmants dessins un roman de Thackeray, *les Newcomes*, ainsi qu'un livre populaire, le *Voyage de MM. Brown, Jones et Robinson sur le continent*.

DOZY (Reinier), orientaliste hollandais, né à Leyde, le 21 février 1820, descend d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un refuge en Hollande. Après de très-fortes études d'histoire et de philologie à l'université de sa ville natale, il fut reçu docteur en 1844, et devint, en 1850, titulaire de la chaire d'histoire. Ce choix était justifié par des travaux importants, qui la plupart ont pour objet l'histoire et la littérature orientales, tels que : *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, qui eut le prix de l'Institut royal des Pays-Bas (Amsterdam, 1845); *Historia Abbadidarum* (Leyde, 1846-1852, 2 vol.); *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge* (1849); *Catalogus codicum orientalium bibliothecæ Academiæ Lugduno-Batavæ* (Leyde, 1851 et suiv.).

M. Dozy a donné en outre plusieurs éditions de l'*History of the Almohades* d'Abdo'l Wahid al Marrekoski; des commentaires sur quelques poëmes arabes, ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique* de la ville de Leyde. Tous ces travaux se distinguent par une science profonde de l'Orient, une critique judicieuse et des aperçus ingénieux. Ils ont contribué, en Hollande, au progrès des études orientales.

DRAEXLER-MANFRED (Charles-Ferdinand), poëte et écrivain allemand, né le 17 juin 1806, à Lemberg en Galicie, étudia le droit à Vienne et à Leipsick, écrivit, de 1829 à 1836, dans plusieurs journaux littéraires, voyagea ensuite et habita successivement Paris, Londres, Francfort, Meiningen, Cologne, etc. Enfin il se fixa à Darmstadt, où il rédige l'*Annuaire littéraire du Rhin* et la *Gazette officielle* de Darmstadt.

Il a publié divers recueils de poésies assez bien accueillis : *Romances, chants et sonnets* (Romanzen, Lieder, etc.; Leipsick, 1826-1828, 2 vol.); *Poésies* (Gedichte; Francfort, 1838; 3e édition, 1848); *Album de fleurs* (Blumenalbum; Siegen et Wiesbaden, 1843), etc., et des nouvelles et des contes réunis en partie sous les titres suivants : *Troupes et marionnettes* (Truppen und Puppen, Leipsick, 1836, 2 vol.); *Excursions* (Fahrten, Er-

Digitized by Google

langen, 1840); *Vignettes, portraits et tableaux de genre* (Vignetten, Portraets, etc.; Francfort, 1845); *Sonnenberg* (Siegen et Wiesbaden, 1845; 2e édition, 1854).

DRAGONETTI (Louis), littérateur et publiciste italien, né à l'Aquila, dans les Abruzzes, vers la fin du dernier siècle, se fit d'abord connaître par des essais littéraires, avant les événements de 1820. Député au parlement de Naples, il s'y fit remarquer comme orateur. Après un court exil, il put rentrer dans le royaume, s'occupa d'économie politique et de littérature et publia, jusqu'en 1848, un grand nombre d'articles dans les journaux et les revues, ainsi que des dissertations littéraires et des éloges funèbres écrits avec beaucoup d'élégance. Mais il fut de la part de la police l'objet de vexations perpétuelles. En 1832, il établit, pour l'agriculture et l'industrie, une banque dont on l'obligea d'abandonner la direction. Arrêté, relâché, puis repris, il subit de longues détentions. En 1842, il fonda un journal littéraire et archéologique, traitant spécialement de l'histoire des trois Abruzzes; le journal fut supprimé et M. Dragonetti relégué à l'abbaye de Montecassino, où il ne resta pas moins de quatre ans.

Réfugié à Rome en 1846, il s'associa au mouvement réformiste et contribua à fonder trois journaux : l'*Italico*, *la Concordia* et le *Contemporaneo*. Une constitution ayant été proclamée à Naples en 1848, M. Dragonetti s'y rendit et fut nommé directeur des Archives du royaume, puis ministre des affaires étrangères. Il quitta ce poste après la journée du 15 mai. Il resta toutefois au parlement napolitain jusqu'à sa dissolution (12 mars 1849). Puis les épreuves recommencèrent; il perdit trois enfants dont l'un, âgé de vingt-deux ans, donnait les plus grandes espérances. Au moment de la mort des deux autres, il était de nouveau en prison. Déclaré innocent par la grande cour criminelle, il ne se vit pas moins forcé, en 1853, de partir pour l'exil.

DRAKE (Frédéric), célèbre sculpteur allemand, né à Pyrmont, le 23 juin 1805, et fils d'un mécanicien habile, dut prendre le métier de son père. Il employait ses heures de loisir à sculpter des figurines de bois et d'ivoire. A l'âge de vingt et un ans, après avoir passé quatre ans chez le mécanicien Breithaups de Cassel, il allait partir pour la Russie, quand le prix offert par un amateur d'objets d'art d'une petite tête de Christ en ivoire, qu'il avait exécutée, le décida à faire exclusivement de la sculpture. Il se fit recommander à C. Rauch, de Berlin, qui, se défiant naturellement des vocations naissantes, se montra d'abord très-exigeant et lui conseilla assez durement de s'en tenir à son excellent métier. Mais la vue de deux bustes, modelés d'après nature par le jeune homme, désarma le maître, qui consentit enfin à le recevoir parmi ses élèves.

Après avoir lutté quelque temps, à Berlin, contre la misère qui le força de revenir parfois à la mécanique, il arriva à satisfaire complétement par ses essais C. Rauch, qui le prit chez lui et le mit de moitié dans quelques-uns de ses travaux. Bientôt M. Drake exécuta pour son propre compte une suite d'œuvres sérieuses qui lui firent à lui-même une grande réputation. Nous mentionnerons : une *Madone avec son enfant*, achetée par l'impératrice de Russie; un *Soldat mourant à qui un génie montre la couronne de la gloire*; une *Vendangeuse*, reprise plus tard dans des dimensions colossales; *les huit Provinces de Prusse*, œuvre magistrale exécutée en 1844, dans une des salles du château de Berlin, composée de huit figures colossales et allégoriques, dont on loue le choix des détails et la clarté; huit groupes décorant le pont du même château (1850); un second *Guerrier couronné par la Victoire*, un des chefs-d'œuvre de la sculpture prussienne.

Mais M. Drake doit surtout sa célébrité aux statues, bustes et médaillons qui ont fait de lui le David d'Angers de la Prusse. Il est peu de grands hommes de son pays dont il n'ait conservé la mémoire sur le marbre. Nous citerons les statuettes de *Schinkel*, des deux *Humboldt*, celle de son maître *Rauch*, dont il a fait aussi une statue colossale, en 1852, pour le vestibule du musée de Berlin; la statue colossale de *Justus Mœser*, en bronze, pour la place de la Cathédrale, à Osnabruck (1836); un buste colossal du naturaliste *Oken* pour Iéna, et surtout deux statues colossales du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III*, l'une exécutée en 1845 pour la ville de Stettin, l'autre commandée en 1850 par quelques citoyens de Berlin pour la ménagerie de cette ville; cette dernière est ornée d'un bas-relief très-remarquable qui représente différents épisodes du bonheur de l'humanité à tous les âges. M. Drake a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Grand vase*, un *Héraut*, couronnement d'une fontaine, le modèle en petit de la *statue* du professeur Rauch, la *Vendangeuse* citée plus haut, et une autre statuette. Il a obtenu une mention.

Les Allemands louent dans M. Drake une science profonde de l'anatomie, le sentiment de la nature, un style élevé, une habileté extrême de disposition, une élégance très-éloignée de l'afféterie, et cette originalité savante qui ne nuit jamais à la perfection même. Il est professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre du sénat de cette académie et chevalier de troisième classe de l'ordre de l'Aigle rouge.

DRAKE (G. Samuel), auteur américain, né le 10 octobre 1798, à Pittsfield (État du New-Hampshire), tint pendant sept ans une école de district, vint s'installer à Boston et donna ses soins à la réimpression de plusieurs livres historiques. On lui doit un ouvrage qui lui a coûté de longues recherches; c'est un *Dictionnaire biographique des Indiens de l'Amérique du Nord* (the Book of the Indians, 1833), qui parut d'abord sous le titre de *Indian Biography*; la onzième édition en a paru en 1851 (in-8, 720 p.) Le même sujet lui a inspiré *la Vieille chronique indienne* (1836), récits des premières luttes avec les tribus, et *le Martyrologe indien* (the Indian captivities). En 1852, M. Drake a commencé l'*Histoire de Boston*. Il publie, depuis 1847, un annuaire historique et généalogique des États du nord de l'Union, sous le titre *New-England Register*.

DRAPER (John-William), chimiste américain, né en Angleterre, vers 1810, fut emmené dès son enfance aux États-Unis. Reçu docteur en médecine à l'université de Pensylvanie en 1837, il devint peu après professeur au collége de Hampden Sidney (Virginie) et, en 1839, professeur à l'université de la ville de New-York. En 1851, il a été nommé président de la Faculté médicale dans la même université.

M. Draper, qui doit sa réputation à ses travaux sur l'action de la lumière, surtout de la lumière latente, a composé plusieurs ouvrages scientifiques élémentaires : *Manuel de physique* (Textbook of natural philosophy; New-York, in-12); *Éléments de chimie* (Elements of chemistry; New-York, in-12), etc; un grand traité sur la *Chimie des plantes* (the Chemistry of plants; New-York, in-4), avec un *Appendice* contenant plusieurs mémoires sur l'attraction capillaire, l'électricité et l'action chimique de la lumière, et un autre inti-

Digitized by Google

tulé : *Physiologie, statique et dynamique humaines, ou la Condition et la marche de la vie de l'homme* (Human physiology, statical, etc.; New-York, 1856, in-8. 300 gravures).

Il est aussi auteur de nombreuses brochures sur divers points de physiologie, de médecine, de physique et de chimie, qui ont d'abord paru dans les journaux scientifiques des États-Unis, de Londres et d'Édimbourg. Plusieurs ont été traduits dans les publications spéciales de France, d'Allemagne et d'Italie.

DRAPIEZ (Auguste), savant belge, né à Bruxelles, en 1790, vint à Paris vers la fin de 1809, y publia dès lors quelques traités de minéralogie et se lia avec plusieurs savants français. De retour en Belgique, il fonda avec MM. Mons et Bory de Saint-Vincent les *Annales des sciences naturelles* (Bruxelles, 1819-1821, 8 forts vol. in-8.) Il a donné en outre : *Tableaux analytiques et synoptiques des minéraux* (Paris, 1809); *Coup d'œil minéralogique sur le Hainaut* (Bruxelles, 1820); *Dictionnaire portatif de chimie et de minéralogie* (Bruxelles, 1825): *Minéralogie usuelle*, dans la *Bibliothèque industrielle* (1820); *Résumé d'ornithologie; Iconographie des oiseaux*, faisant partie de l'*Encyclopédie portative* (Paris, 1829); *Métallurgie pratique*, et une foule d'autres *Traités* plus ou moins élémentaires. Il a en outre pris part à la rédaction du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, et fourni diverses *Réponses* à la collection des *Mémoires sur les questions proposées par l'académie de Bruxelles.*

DRAPPIER [des Ardennes], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Houard (Ardennes), le 15 février 1811, appartint constamment à l'opposition libérale jusqu'en 1848. Notaire à Sedan, il fit partie du conseil général des Ardennes sous le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février il fut nommé représentant du peuple, dans son département, le sixième sur huit, par 29 005 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, mais n'appuya point la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de son étude de notaire.

DREIBHOLTZ (Christian-Willem-Lodenyk), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1799, s'est surtout adonné au genre du paysage et des marines. On cite surtout parmi ses œuvres principales : *les Côtes de Boulogne*, *Vue de Dordrecht*, tableaux acquis par le musée de Harlem; *la Plage de Scheveningue*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Cet artiste réside depuis de longues années à la Haye, où son atelier a toujours été fréquenté par de nombreux élèves.

DREUX-BRÉZÉ (Pierre-Simon-Louis-Marie DE), prélat français, né à Brézé (Maine-et-Loire), le 2 juin 1811, est le troisième fils du marquis de Dreux-Brézé, qui, en sa qualité de grand maître des cérémonies, fut envoyé par Louis XVI, le 20 juin 1789, pour ordonner à l'Assemblée nationale de se dissoudre. Après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il reçut la prêtrise en 1835 et devint presque aussitôt vicaire général de M. de Quélen, archevêque de Paris. Appelé au diocèse de Moulins par décret du 28 octobre 1849, il a été sacré l'année suivante. Il était le plus jeune évêque de l'Église de France. Au commencement de 1857, M. de Dreux, qui n'a jamais dissimulé ses opinions ultramontaines et legitimistes, a attiré l'attention publique sur son administration par quelques démêlés avec des curés de canton qu'il avait trouvé le moyen de dépouiller de toute indépendance, en rendant illusoire par une démission en blanc leur inamovibilité. L'affaire, évoquée devant le conseil d'État, aboutit à un appel comme d'abus.

DREUX-BRÉZÉ (Emmanuel-Joachim-Marie, marquis DE), officier français, né aux Andelys (Eure), le 25 décembre 1797, est le frère aîné du précédent. Élève du Prytanée militaire de Saint-Cyr, il entra en 1812 dans les pages de l'empereur et passa en 1814 aux chevau-légers de la garde royale comme lieutenant. Après avoir étudié sur les champs de bataille de l'Europe toutes les grandes manœuvres de nos armées, il fut attaché à l'ambassade de Russie (1819) et accompagna M. de La Ferronays au congrès de Vérone. Capitaine d'état-major en 1822, il fit l'année suivante la campagne d'Espagne, se distingua en plusieurs rencontres et devint tour à tour aide de camp des maréchaux Soult et Moncey. En 1826 il adressa au ministre de la guerre un *Rapport* détaillé sur les colonies militaires de cavalerie de la Russie méridionale. M. de Dreux-Brézé, pour rester fidèle à la monarchie déchue, s'est retiré du service militaire au mois d'août 1830.

DREVES (Lebrecht), poëte allemand, né à Hambourg, en 1816, étudia le droit de 1836 à 1838 aux universités d'Iéna et d'Heidelberg, puis vint exercer au barreau de sa ville natale la profession d'avocat. Il rédigea quelque temps un journal politique intitulé : *Nouvelles feuilles de Hambourg* (Neue hamburgische Blaetter). Outre une comédie, *le Sauveur*, il a publié des poésies d'un caractère élevé, qui lui ont assigné un rang honorable parmi les écrivains du nord de l'Allemagne : *Accents lyriques* (1837); *Vigiles, chants nocturnes* (Bonn, 1839); *Simples chants* (Hambourg, 1843); *les Trois amis*, etc. On lui attribue également un volume de vers qui a paru à Wesel sous le titre de : *Chants d'un membre de la Hanse* (1848).

DREW (André), marin anglais, né vers 1790, entra dans la marine royale comme volontaire de première classe en 1806. Il prit part au bombardement de Copenhague, à l'expédition de Walcheren, aux opérations militaires du nord de l'Espagne, et comme il se trouvait à bord de *l'Eurotas*, il gagna le grade de lieutenant dans un combat naval entre ce bâtiment et la frégate française *la Clorinde* (1813). Il navigua ensuite sur *le Wye* et *la Thétis*, et fut chargé de réprimer avec son équipage une des tribus révoltées sur les frontières de la colonie africaine du Cap.

En 1837, lors de l'insurrection du Canada, le capitaine Drew, qui était en station sur les côtes de ce pays, donna quelque célébrité à son nom par un acte d'audace inouïe. Des Américains, désireux de combattre les Anglais, s'étaient ralliés au chef des rebelles, Mackenzie, et avaient pris, sous sa conduite, l'île de la Marine (Navy island), située au milieu du Niagara, un peu au-dessus des célèbres cataractes. Le bateau à vapeur *la Caroline*, portant le pavillon de l'Union et monté par des Américains, servait aux communications entre l'île et les États-Unis, et ne se montrait jamais dans les eaux anglaises. Une nuit que ce bateau était à l'ancre, protégé par le fort Schlosser, le capitaine Drew, d'accord avec le colonel Mac-Nab, lança ses marins à bord; tout l'équi-

Digitized by Google

page fut massacré et *la Caroline*, incendiée, descendit rapidement le fleuve et disparut dans l'immense chute d'eau.

Cet outrage, volontairement infligé à une nation amie, souleva entre les deux gouvernements de nombreuses difficultés que compliqua encore le procès de l'anglais Mac-Leod, accusé d'y avoir pris part. Quant au capitaine Drew, il reçut les remerciments des Chambres du Haut-Canada, fut nommé commodore de la marine coloniale et chargé quelque temps de la surveillance du lac Erié. Depuis 1843, il remplit au Cap de Bonne-Espérance des fonctions de commissaire.

DROBISCH (Moritz-Wilhem), mathématicien et philosophe allemand, né à Leipsick, le 16 août 1802, acheva ses études à Grimma, prit ses grades universitaires et retourna comme professeur dans sa ville natale. Il enseigna d'abord les mathématiques (1827), puis la philosophie (1842). En 1835, 1845 et 1847, il prit une part active aux travaux de réorganisation de l'instruction publique en Saxe. Habitué dès sa jeunesse à s'occuper simultanément de mathématiques et de philosophie, il s'efforça de soumettre l'une à la rigoureuse méthode des autres, continuant ainsi la voie que Lichtenberg avait indiquée et que les travaux de Kant et de Herbart avaient élargie.

Parmi ses ouvrages, il faut signaler : *de l'Enseignement des mathématiques et de la philosophie* (Philosophie und Mathematik als Gegenstaende des Gymnasialunterrichts; Leipsick, 1832); *Principes de la théorie des équations numériques supérieures* (Grundzüge der Lehre von den hœheren numerischen Gleichungen; Ibid., 1834); *Documents pour servir à l'étude du système philosophique de Herbart* (Beitraege zur Orientirung über Herbart's System der Philosophie; Ibid., 1834); *Nouvelle exposition de la logique* (Neue Darstellung der Logik; Ibid., 1836; 2e édit., 1851); *Principes de la philosophie théologique* (Grundlehre der Religions-philosophie; Ibid., 1840); *Psychologie expérimentale* (Empirische Psychologie; Ibid., 1842); *Premiers principes de psychologie mathématique* (Erste Grundlehre der mathemat. Psychologie; Ibid., 1850); etc.

M. Drobisch a fourni, en outre, beaucoup d'articles à divers recueils scientifiques et littéraires, tels que la *Revue philosophique* de Fichte et les *Mémoires* de l'Académie de Leipsick.

DROGHEDA (Henry-Francis Seymour Moore, 3e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1825, à Bath, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1791 au marquisat et en 1801 à la pairie héréditaire. Il succéda aux titres de son oncle, mort sans postérité en 1837, et prit à sa majorité possession de son siège à la Chambre des Lords (1846). N'ayant pas d'enfants de son mariage avec une fille de lord Wharncliffe (1847), il a pour héritier présomptif son cousin le révérend Henry Moore, né en 1784.

DROHOJOWSKA (Mlle Symon de Latreiche, comtesse), femme auteur française, a publié depuis 1848 un certain nombre d'ouvrages d'histoire et d'éducation. Nous citerons, entre autres : *Histoire de l'Algérie* (1848, in-18; 2e édit., 1853); *les Femmes illustres de la France* (1850, grand in-8); *les Femmes illustres de l'Europe* (1852, gr. in-8); *Fleurs de l'histoire* (1853, gr. in-8), récits et nouvelles; *de l'Éducation des jeunes filles* (1854); *le Secret du bonheur* (1854); et tout un *Cours d'histoire pour la jeunesse*, comprenant déjà les histoires sainte, ancienne, ecclésiastique, du Bas-Empire (1855-57), etc. — Elle est morte dans le cours de 1857.

DROUET (Charles), archéologue et agronome français, né au Mans, le 22 avril 1779, fut d'abord maître de forges. Il se livra, en 1820, à des études météorologiques et à des observations médicales, qu'il reprit plus tard au milieu des ravages du choléra dans le midi de la France. En 1826, il était à Saint-Brévin (Loire-Inférieure), s'occupant à la fois de ses premiers travaux d'archéologie et de l'introduction de la culture du seigle multicaule qu'il fit adopter dans toutes les contrées du Maine. Devenu, vers 1840, membre du conseil général de la Sarthe, il s'est depuis cette époque, appliqué de préférence aux études de numismatique et d'archéologie.

On a de lui des travaux sur les sciences naturelles : *Réflexions et observations sur l'hiver de* 1822 (le Mans, 1822, in-8); *Observations sur le choléra-morbus* (Ibid., 1831, in-8); *Notice sur l'éphémère diptère*, etc.; puis des études archéologiques : *Note sur le musée du Mans* (1822); plusieurs *Notices* sur des monnaies françaises des médailles romaines, des sarcophages (1839-1842); *des Types les plus remarquables des médailles gauloises* (1843); *des Thermes gallo-romains d'Allonnes* (1844, in-8), et différents *Mémoires* insérés dans les revues et recueils académiques des départements de l'Ouest.

DROUET (Louis), flûtiste hollandais, né à Amsterdam, en 1792, de parents français, manifesta tout enfant des dispositions musicales, auxquelles il dut la protection d'un amateur qui lui fit donner quelques leçons. Envoyé à Paris, il entra au Conservatoire, où il commença comme flûtiste sa réputation. Bientôt il se fit entendre dans les concerts et obtint les succès les plus brillants. On ne pouvait lui opposer qu'un rival, M. Tulou, qui, par un caprice bizarre, s'occupait alors moins de musique que de peinture. Vaincu définitivement dans un concert où les deux virtuoses firent des prodiges, M. Drouet quitta la France pour l'Angleterre, en 1817. Mais deux ans après, la mauvaise réussite d'une entreprise commerciale pour la fabrication des flûtes le força de s'exiler une seconde fois. Il se mit alors à parcourir l'Europe et se fit applaudir successivement en Suisse, en Allemagne et en Italie. Il reparut aussi à Paris, mais sans pouvoir y reconquérir le premier rang. Vers 1831, il se fixa en Belgique, où il établit un magasin de musique et une manufacture d'instruments à vent.

M. Drouet excellait dans les difficultés; on lui reproche d'avoir plus d'habileté que d'expression et de sentiment. Comme compositeur, il a publié dix *Concertos*, des *Fantaisies*, des *Thèmes variés*, avec orchestre, et un assez grand nombre de morceaux pour flûte.

DROUOT (Théophile), médecin français, né à Bordeaux, en 1803, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1832. Il s'est fait depuis un nom comme oculiste et a publié, soit à Paris, soit à Bordeaux, souvent dans les deux villes à la fois : *Recherches sur le cristallin et ses annexes* (1837); *Nouveau traité des cataractes, causes, symptômes, complications et traitement de l'altération du cristallin et de la capsule sans opérations chirurgicales* (1840, avec planches); *des Maladies de l'œil* (1841); *des Erreurs des oculistes* (1843, brochure); *la Vérité sur le traitement médical des cataractes* (1848); et en dernier lieu, un *Précis de médecine rationelle et de thérapeutique endémique et spécifique* (1850, in-8).

DROUYN DE LHUYS (Édouard), diplomate français, ancien ministre, est né à Paris, le

Digitized by Google

19 novembre 1805, d'une famille dont quelques membres se sont distingués dans l'armée et la magistrature. Il acheva à Paris ses études au collége Louis-le-Grand, remporta le prix d'honneur au concours général, en 1823 et suivit les cours de l'Ecole de droit. Fils d'un receveur général, il choisit la carrière diplomatique et fut d'abord attaché d'ambassade à Madrid, à la suite de M. d'Harcourt, en 1830. Il y retourna, en 1836, avec le titre de premier secrétaire. Il avait été, dans l'intervalle, trois ans chargé d'affaires à la Haye pendant la dernière phase de la question hollando-belge. En 1840, il fut mis à la tête de la direction commerciale du ministère des affaires étrangères; ce qui ne l'empêcha pas d'être élu député de Melun, en 1842, comme concurrent du député ministériel. Son opposition se manifesta plus vivement dans les débats relatifs à l'indemnité Pritchard, en 1845. Il vota contre la politique du cabinet, et M. Guizot le destitua. Il fut appelé quelque temps après, dans le débat relatif aux incompatibilités, à donner des explications à la Chambre sur cet incident.

M. Drouyn combattit dès lors avec plus de liberté le gouvernement, par ses votes, par ses discours à la tribune et surtout par la part qu'il prit au mouvement réformiste. Après avoir prononcé, dans les banquets, les paroles les plus sévères contre la majorité, il se signala dans la discussion si agitée de la dernière Adresse, et lors de l'interdiction du banquet du XIIe arrondissement, dont il avait toutefois voulu faire comprendre à ses amis l'inopportunité et les dangers, il signa, avec les chefs de l'opposition, la mise en accusation de M. Guizot et de ses collègues.

Nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante et à la Législative, par le département de Seine-et-Marne, le troisième sur neuf, M. Drouyn fit partie du Comité des affaires étrangères et en fut élu président. Il prit place dans les rangs de parti modéré et vota presque constamment avec la droite. Dans le premier cabinet formé par Louis-Napoléon après son élection à la présidence (20 décembre 1848), il fut appelé au département des affaires étrangères, si difficile à diriger au milieu des complications européennes et des affaires d'Italie. La guerre entre l'Autriche et le Piémont, l'intervention des Russes en Hongrie, la révolution romaine et l'expédition de Rome provoquèrent dans l'Assemblée nationale des interpellations qui l'amenèrent plusieurs fois à la tribune, pour soutenir la politique extérieure du président. Sorti du ministère, le 2 juin 1849, il fut le mois suivant nommé ambassadeur à Londres, d'où il fut rappelé, pour reprendre pendant quelques semaines son ancien portefeuille dans le ministère de transition du 10 janvier 1851. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut désigné pour faire partie de la Commission consultative, puis il entra au Sénat, dont il fut un des vice-présidents.

Le 28 juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys fut rappelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Turgot. Il y trouva, après les embarras de la question grecque, ceux de la question des réfugiés français en Angleterre et en Belgique, et surtout de la question des Lieux-Saints, qui enfermait la guerre avec la Russie, objet jusque-là de tant de complaisances diplomatiques. Lorsque le désastre des Turcs à Sinope détermina, en 1854, l'alliance anglo-française et l'expédition de Crimée, M. Drouyn, qui ne pouvait renoncer à l'espoir de la paix, alla prendre part aux conférences de Vienne (avril 1855), et lorsqu'elles furent enfin rompues, il donna sa démission de ministre. L'année suivante, à l'occasion d'un message adressé au Sénat, pour lui recommander une plus grande initiative, il donna sa démission de sénateur.

M. Drouyn de Lhuys, grand officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850, a été promu par l'empereur à la dignité de grand-croix du même ordre en 1853. Il est président du comice agricole des arrondissements de Melun et Fontainebleau, et vice-président de la Société d'acclimatation.

DROYSEN (Jean-Gustave), historien allemand, né à Treptow, en Poméranie, le 6 juillet 1808, et fils d'un pasteur protestant, étudia à Stettin et à Berlin, où il fut professeur de 1829 à 1840. Il obtint alors une chaire d'histoire à Kiel où il prit une part très-active à la question des grands-duchés. C'est lui qui rédigea la fameuse *Adresse de Kiel* et la protestation des professeurs (1844-1846). Il publia en outre, avec le professeur Samwer, l'*Histoire de la politique danoise* (Actenmaessige Geschichte der daen. Politik; Hambourg, 1re et 2e édition, 1850), et divers écrits contre l'annexion. Le gouvernement provisoire établi à Kiel en 1848, l'envoya au parlement préparatoire de Francfort. Il devint ensuite membre de l'assemblée générale et secrétaire du comité de constitution dont il publia les *Rapports* (Verhandlungen; Leipsick, 1849). Il appartenait au parti modéré, dit parti Gagern. Depuis 1851, M. Gustave Droysen a été appelé à la chaire d'histoire d'Iéna.

Philologue et historien, M. Droysen a donné : une traduction d'*Eschyle* (Berlin, 1822; 2e édit., 1841, 2 volumes), et une traduction d'*Aristophane* (Berlin, 1835-1838; 3 volumes), puis l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (Geschichte Alexanders des Grossen; Berlin, 1833); l'*Histoire de l'hellénisme* (Geschichte des Hellenismus; Hambourg, 1836-1843, 2 volumes); un *Cours sur l'histoire de la guerre de l'indépendance* (Vorlesungen über die Geschichte des Freiheitskrieges; Kiel, 1846, 2 volumes); la *Vie du feld-maréchal Yorck de Wartenbourg* (Leben des Feldmarschalls Yorck, etc.; Berlin, 1851; 2e édit., 1856), et une *Histoire de la politique prussienne* (Geschichte der preussischen Politik; Berlin, 1855, 2 vol.), son plus important ouvrage. On cite aussi de lui divers mémoires publiés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Saxe.

DROZ (Jules-Antoine), sculpteur français, né à Paris, en 1807, et fils du graveur distingué de ce nom, fut élève de Cartellier et de Regnault. Il a exécuté de nombreux travaux dont les plus remarquables sont : *le Génie du mal*, au château de Compiègne; *l'Ange du martyre*, à l'église Saint-Sulpice; *Mathieu Molé* (1844), pour la façade de l'hôtel de ville; *le Camoëns* et *don Enrique*, bustes, au palais royal de Lisbonne; *l'Hiver* et *l'Été* (1846), grandes allégories en marbre placées dans la salle d'horticulture du Luxembourg; le physicien *Conté*, pour la ville de Séez; le *fronton* du château impérial de Saverne (1854); *le Lierre*, à l'Exposition universelle de 1855; l'architecte *Chambiche*, *la Gravure*, statues décorant les façades du nouveau Louvre. M. Droz a obtenu une 2e médaille en 1843, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en 1854.

DRUET-DESVAUX (Jacques-Mathieu-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Alençon (Orne), le 21 septembre 1793, s'engagea en 1813 dans les gardes d'honneur et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1815, il entra dans les gardes du corps de Louis XVIII. Nommé en 1817 garde général, puis sous-inspecteur des forêts du département de l'Orne, il

Digitized by Google

donna sa démission en 1830. En 1832, il entra au conseil municipal d'Alençon et, en 1836, au conseil d'arrondissement de Mortagne. En 1848 il fut nommé représentant du peuple, le dernier sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite, approuva l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Pendant les journées de juin 1848, il fut quelque temps prisonnier des insurgés au faubourg Saint-Antoine et apposa sa signature sur l'Adresse qu'ils envoyèrent à l'Assemblée nationale (voy. LARABIT). Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique sans se rallier à la politique de l'Élysée. Depuis le 2 décembre, il s'est retiré de la vie publique. Il est décoré de la Légion d'honneur.

DRUEY (Charles), homme d'État suisse, né vers 1800, d'une famille originaire du canton de Vaud, fréquenta les principales universités d'Allemagne, où il s'appliqua à l'étude du droit. De retour en Suisse, il se mêla aux discussions soulevées dans le canton de Vaud par les questions religieuses, et demanda que les pasteurs fussent élus directement par les communes, que les femmes prissent part à l'administration des églises, et que l'obligation de se conformer dans l'enseignement aux saintes écritures, fût substituée à la profession de foi helvétique. Cette dernière proposition fut acceptée en décembre 1839, lors de la révision de la constitution ecclésiastique. Bientôt après, M. Druey entra au conseil d'État de son canton et, l'année suivante, à la Diète fédérale. Les débats relatifs aux couvents d'Argovie le mirent en évidence. Il fonda l'*Association patriotique*, et lorsqu'en 1845 l'assemblée populaire tenue sur le mont Benon, près de Lausanne, amena la démission du conseil d'État, il fut nommé président du gouvernement provisoire. En cette qualité, il contribua à l'établissement d'une nouvelle constitution radicale dans le canton soumis à son influence prépondérante. A la diète fédérale, il soutint également les doctrines du radicalisme, montra beaucoup d'énergie dans la lutte contre le *Sonderbund*, et se prononça pour la révision du pacte fédéral, qui fut modifié, en 1848, dans le sens démocratique et unitaire. Depuis lors il a été, comme membre du conseil fédéral, l'un des chefs du pouvoir exécutif de la Confédération helvétique et, en 1850, il a présidé la Diète. Durant la crise révolutionnaire de 1848 et de 1849, il s'efforça de modérer l'impatience des radicaux extrêmes. — M. Ch. Druey est mort le 29 mars 1855.

DRUMANN (Charles-Guillaume), érudit allemand, né à Daustedt, près de Halberstadt, le 11 juin 1786, et envoyé à Halle pour étudier la théologie, se tourna, sous l'influence du célèbre philologue Wolf, vers l'étude des langues anciennes et obtint, en 1810, une place de professeur au collége de cette ville. Appelé à Kœnigsberg en 1817, pour y remplacer Hüllmann, dans la chaire de philologie, il fit des cours qui eurent un grand succès et auxquels il a dû surtout sa réputation; car il a peu écrit. Nous citerons toutefois de lui, outre quelques dissertations : *Essai sur l'histoire de la décadence des États grecs* (Ideen zur Geschichte des Verfalls der griech. Staaten, Berlin, 1815); *l'Inscription de Rosette* (Die Inschrift von Rosette, Kœnigsberg, 1823); *Principes d'une histoire de la civilisation* (Grundriss der Culturgeschichte, Kœnigsberg, 1847); *Boniface VIII* (Kœnigsberg, 1852, 2 vol.), et surtout son *Histoire de Rome* (Geschichte Roms, Kœnigsberg, 1834-1844, 6 vol.), ouvrage très-loué pour la pénétration de l'esprit, la clarté du style et l'exacte connaissance des sources.

DUBAN (Jacques-Félix), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 14 octobre 1797, étudia sous Debret, suivit en même temps l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1823 sur un *projet d'Hôtel des douanes et de l'octroi*. De 1824 à 1829 il séjourna en Italie, et se livra presque tout entier à de sérieuses études de l'antique et de la Renaissance. De retour en France, il fut chargé, en 1834, de continuer le Palais des beaux-arts commencé par Debret, et reprit l'édifice sur un plan complétement nouveau; limité par un budget très-restreint, il a laissé aux objets d'art, dont la cour est devenuelle dépôt, le soin d'en compléter la sobre ornementation. En 1845, il restaura l'ancien château de Blois et, peu après, le château de Dampierre, dont M. le duc de Luynes lui confia le nouvel aménagement.

Après la révolution de Février, M. Duban devint architecte du Louvre. Il exécuta avec un rare talent, et avec l'approbation de tous ses confrères, la restauration ou plutôt l'achèvement de la façade extérieure, dite Galerie du bord de l'eau, et termina en quatre ans, au milieu des remaniements qui lui furent successivement demandés, la Galerie d'Apollon, le Salon carré, la Salle des sept cheminées, les jardins et les grilles, plus tard déplacés, de la cour et de la grande façade, enfin tous les details d'ornementation intérieure, qu'il avait longtemps étudiés et préparés. En 1854, il se démit de son titre d'architecte du Louvre.

Cet architecte, avant tout éminent dessinateur et archéologue distingué, a envoyé aux Salons : *une Maison de Pompei* (1831); *la Salle d'une villa antique* (1832); et à l'Exposition universelle de 1855, outre les envois précédents, *l'Arno*, *le Tibre*, l'*Intérieur d'un palais romain*, *un Tombeau étrusque*, *Baïa*, douze *Dessins du château de Blois;* imposante série d'œuvres qui obtinrent une grande médaille d'honneur.

M. Duban est entré à l'Institut en 1854, à la mort de Visconti, et a été nommé, au commencement de la même année, inspecteur général des bâtiments civils. Décoré en février 1836, il a été fait officier de la Légion d'honneur en 1851.

DUBARRY [des Hautes-Pyrénées], ancien représentant du peuple français, né à Campan (Hautes-Pyrénées), en 1807, fit son droit à Paris, fut reçu avocat en 1832 et s'inscrivit au barreau de Bagnères-de-Bigorre, où il plaida avec succès, et fut nommé quatre fois bâtonnier de l'ordre. Professant ouvertement des opinions républicaines sous la monarchie, il fut nommé le 28 février par le gouvernement provisoire l'un des commissaires chargés d'administrer son département. Sa nomination fut accueillie avec faveur par l'arrondissement de Bagnères, où il obtint, aux élections d'avril, 17 000 voix sur 18 000 votants. Élu représentant du peuple, le second sur les six du département, par 32 342 suffrages, il fit partie du comité de la guerre, siégea à la Montagne et, sans compter parmi les purs socialistes, se montra très-disposé à mettre en pratique les idées nouvelles. Protestant contre l'état de siége, il refusa de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-énergique à la politique napoléonienne et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

Digitized by Google

DUBEUX (Louis), orientaliste français, né à Lisbonne, vers 1795, de parents français, entra à la Bibliothèque royale de Paris, comme employé, dès 1816. Il y eut le titre de conservateur adjoint, en 1835, et en exerça les fonctions jusqu'en 1848. A cette époque, il passa, en qualité de professeur de turc, à l'École des langues orientales vivantes. M. Dubeux, décoré de la Légion d'honneur depuis 1838, est membre du conseil de la Société asiatique de Paris et membre correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin.

M. Dubeux a pris rang parmi les orientalistes français, surtout par des notices dans le *Journal asiatique*, et par ses articles spéciaux dans des revues générales, telles que la *Nouvelle revue encyclopédique* et *le Correspondant*. Il a donné à la collection de *l'Univers pittoresque* deux ouvrages : *la Perse* (Paris, 1841, in-8) ; *la Tartarie, le Beloutchistan et le Népal*, en collaboration avec M. Valmont (1848). Il a revu la traduction du poëme des *Lusiades*, par Millié (1841, in-12), et collaboré à l'*Encyclopédie du* XVIII*e siècle*. En 1836, il a donné une 1re livraison de la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami*, etc., imprimée aux frais du comité des traductions orientales de Londres, mais dont on a vainement attendu la continuation ; et en 1856, des *Éléments de grammaire turque*.

DUBOIS (Paul-François), publiciste français, ancien député, ex directeur de l'École normale supérieure, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 2 juin 1793, fit ses études dans sa ville natale et entra, en 1812, à l'École normale, d'où il fut envoyé, comme professeur d'humanités, à Guérande (Loire-Inférieure). Le rôle qu'il accepta, dans l'arrondissement, de commissaire de l'Association bretonne, en 1815, le fit destituer une première fois de ses fonctions universitaires. Il rentra toutefois bientôt dans l'enseignement secondaire et fut chargé d'une classe de grec, puis de la rhétorique, au collége de Falaise, et enfin de la classe de seconde au collége de Limoges. Après avoir professé l'éloquence française à la Faculté de Besançon, il fut appelé à Paris, en 1820, comme professeur de rhétorique au collége Charlemagne. Ses opinions politiques lui attirèrent bientôt une seconde destitution provoquée par de Corbière, président du conseil de l'instruction publique. Mais on lui conserva son rang universitaire.

M. Dubois avait déjà débuté, comme journaliste, dans les *Tablettes universelles* et dans *le Censeur européen*. En septembre 1824, il fonda avec MM. Lachevardière et Pierre Leroux le fameux journal *le Globe* qui compta pour collaborateurs M. Duvergier de Hauranne, Armand Carrel, Jouffroy, etc., et porta au système religieux et monarchique de la Restauration de si rudes coups. M. Dubois n'était pas un des moins acharnés à la lutte. Plus des deux tiers des articles de politique militante sont de lui. Aux approches de la révolution de Juillet, et comme pour en hâter l'explosion, *le Globe*, devint quotidien. M. Dubois inaugura cette nouvelle ère par deux articles intitulés : *la France et les Bourbons en* 1830, dans lesquels, après avoir rappelé la situation du pays en 1815, il peignait vivement « toute cette nuée de légitimités grotesques et insolentes qui étaient accourues se grouper autour de la légitimité dynastique à demi acceptée, » et prédisait la révolution prochaine. Un procès en Cour d'assises augmenta le retentissement de ces articles. L'auteur, assisté de l'avocat Renouard, plaida lui-même et fut condamné à 3000 francs d'amende et à quatre mois de prison. En même temps, on poursuivit devant le Conseil royal sa radiation des cadres universitaires. M. Dubois s'y défendit aussi lui-même, assisté à la fois de Renouard et de M. Odilon Barrot, et il ne fut prononcé contre lui qu'une simple censure.

Les événements de Juillet ébranlèrent M. Dubois en prison ou plutôt dans une maison de santé où il avait obtenu d'être transféré. Il en sortit le 27 juillet, et reprit la direction de son journal, mais pour peu de jours. Car, dès le 14 août, à la suite de dissentiments avec ses anciens collaborateurs, il laissait à M. P. Leroux la rédaction en chef du *Globe*, qui devint le principal organe de la doctrine saint-simonienne. En septembre 1830, le nouveau pouvoir s'attacha M. Dubois, en le nommant inspecteur général des études. L'année suivante, la ville de Nantes l'élut député. Elle lui conserva fidèlement son mandat jusqu'en 1848 ; ce qui le fit appeler ordinairement, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, Dubois de la Loire-Inférieure. Secrétaire de la Chambre, pendant plusieurs sessions, membre de nombreuses commissions, il prit une part active aux travaux parlementaires et aborda plusieurs fois la tribune, où il se faisait remarquer par des efforts d'énergie concentrée qui gênaient souvent l'essor de sa parole.

Cependant M. Dubois remplit dans l'Université des fonctions de plus en plus hautes. Au mois de mai 1839, il fut nommé conseiller titulaire de l'instruction publique, en remplacement de M. Villemain, devenu ministre. En mars 1840, l'élévation de M. Cousin au même honneur, fit échoir à M. Dubois sa succession comme directeur de l'École normale. Depuis 1834, il était chargé, à l'École polytechnique d'une conférence de littérature française qu'il conserva jusqu'en 1848, malgré les deux nouvelles dignités supérieures dont il était revêtu. Pendant dix ans, M. Dubois, comme conseiller de l'instruction publique, membre de ce qu'on appelait alors le triumvirat universitaire, eut la haute main sur tout l'enseignement littéraire, comme M. Saint-Marc Girardin sur l'histoire, et M. Cousin sur la philosophie. Servant dans ce poste élevé, comme à la Chambre, la politique du dernier règne, il contribua pour sa part à porter les études universitaires au niveau qu'elles atteignirent à cette époque. Écarté des assemblées politiques par la révolution de Février, M. Dubois se maintint au conseil, mais avec une autorité de jour en jour restreinte, sous les divers ministres de l'instruction publique qui se succédèrent depuis 1848, et n'en sortit qu'au moment de sa dissolution définitive dans la réorganisation de l'enseignement (avril 1852). Depuis le milieu de 1850, cependant, pour apaiser les ombrages que pouvait porter encore le souvenir de son vieux libéralisme, le ministère avait retiré de ses mains la direction de l'École normale, pour la confier à M. Michel. M. Dubois mène depuis cette époque une vie retirée.

A part ses articles du *Globe*, M. Dubois a peu écrit. On cite de lui : une traduction anonyme de l'*Histoire de l'église de Reims* par Flodoard, dans la *Collection des chroniques* de M. Guizot (1824). Il y a près de trente ans qu'on annonce qu'il prépare, au point de vue de la critique la plus indépendante, un ouvrage considérable sur l'histoire des religions.

DUBOIS (Amable), ancien député et représentant du peuple français, né à Amiens (Somme), en 1790, d'une famille de riches propriétaires, étudia d'abord la médecine et se fit recevoir docteur. Au bout de quinze ans, il abandonna sa profession, pour s'occuper spécialement d'agricul-

Digitized by Google

ture. Appartenant à l'opposition libérale avant la révolution de Février, il siégea quelque temps à la Chambre des Députés près de M. Odilon Barrot. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Somme par 84 917 voix, le dernier de la liste. Membre du Comité du travail, il vota assez souvent avec le parti démocratique, mais s'abstint dans un grand nombre de questions importantes, telles que l'ensemble de la Constitution; la proposition de Dupont (de l'Eure), tendant à déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, etc. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne tant à l'intérieur que dans la question de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition des anciens partis monarchiques, sans se rallier à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris à Paris l'exercice de la médecine.

DUBOIS (Jean-Nicolas-Louis-Eugène, comte), conseiller d'État français, né à Paris, en 1812, est le fils du conventionnel de ce nom, qui devint sénateur et fut anobli par Napoléon. Doué d'une mémoire et d'une facilité prodigieuses, il a soutenu successivement et d'une manière brillante les examens de l'École polytechnique, de l'École de Saint-Cyr et de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1839, il est entré l'année suivante au conseil d'État, où il a fait partie de la Commission consultative des chemins de fer. Quand le conseil d'État dut être organisé d'après les bases nouvelles de la Constitution (1848), M. Dubois fut maintenu dans ses fonctions de maître des requêtes qu'il occupait depuis 1846; il n'a été nommé qu'en 1853 conseiller en titre dans la section des travaux publics. Il est officier de la Légion d'honneur.

DUBOIS (Louis-François), littérateur français, né à Lisieux, le 30 novembre 1773, obtint en 1799 la place de bibliothécaire de l'École centrale du département de l'Orne et fut ensuite secrétaire de la préfecture de Trasimène. Devenu, sous la Restauration, bibliothécaire de la ville d'Alençon, il continua de porter ses études sur les objets les plus divers. Après avoir débuté en 1792 par le mélodrame d'*Ankarstrœm* et avoir adressé des vers à *l'Être suprême*, *à la Concorde* et à *Napoléon*, il fonda le *Journal politique et littéraire de l'Orne*, qu'il rédigea de 1805 à 1812, en même temps que l'*Annuaire historique et administratif* de ce département; s'occupant beaucoup d'agriculture, il a publié : *du Pommier et des cidres* (1804, 2 vol. in-12); *des Melons* (1810); *Étrennes d'économie domestique* (1821); *Cours complet d'agriculture* (1824, 6 vol. in-12); *Nouvelle encyclopédie du cultivateur* (1830, 8 vol. in-18, 2e édit. 1838), complétée en 1843 par un nouveau volume; la traduction de l'*Économie rurale* de Columelle (3 vol. in-8), pour la *Bibliothèque* Panckoucke, etc.

Les travaux historiques de M. Dubois sont encore plus variés; nous rappellerons : *Archives de la Normandie*, revue qu'il a dirigée à Caen de 1824 à 1828; *Histoire de l'abbaye de la Trappe* (1824, in-8), comprenant les monastères français et étrangers de cette observance; *Histoire de Normandie d'Orderic Vital* (1826, 4 vol. in-8), traduction qui fait partie de la *Collection des mémoires* M. de Guizot; *Itinéraire de la Normandie* (1827, in-8); un grand nombre d'articles à la *Biographie* Michaud, à l'*Encyclopédie moderne*, au *Magasin encyclopédique*, au *Mercure*; des éditions et réimpressions, entre autres les *Noëls de La Monnoye* et les *Vaux de Vire d'Olivier Basselin*; *Madame de Sévigné* (1838, in-8), recherches nouvelles sur sa correspondance; *Essai sur l'histoire de Vitré* (1840, in-8); *Recherches sur la Normandie* (1843, in-8); *Histoire de Lisieux* (1845, 2 vol. in-8); *Ballades normandes* (1854), et diverses notices dans les *Mémoires de l'académie de Caen*.

DUBOIS [D'AVESNES] (Charles-Hippolyte DUBOIS, dit), auteur dramatique français, né à Avesnes (Nord), vers 1800, écrivit de bonne heure pour le théâtre; toutes ses pièces, faites presque toujours en collaboration, sont signées *Davesne*. Nous citerons : *l'Obligeant maladroit* (1827); *les Bons maris font les bonnes femmes* (1834); *Candinot, roi de Rouen* (1839); *Marie ou le Dévouement* (1842); *une Chaîne à rompre* (1844); *une Nuit terrible* (1845); *la Reine d'Yvetot* (1849), etc. Il est aujourd'hui régisseur général au Théâtre-Français. — Sa fille, qui cultive la sculpture, a exposé en 1857 un buste de *Béranger*.

DUBOIS [D'AMIENS] (Frédéric), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Amiens, le 1er février 1792, commença ses études médicales à l'École préparatoire de sa ville natale et vint les terminer à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1828. Quelques années après, il fut élu membre de l'Académie de médecine, dont il devint, en 1847, à la mort de Pariset, secrétaire perpétuel. Il fait en cette qualité, depuis cette dernière époque, des *Éloges* annuels très-estimés. Ce médecin savant est de ceux qui ne croient pas les doctrines spiritualistes incompatibles avec les études pathologiques; c'est dans cet esprit que sont conçus, comme plusieurs de ses ouvrages, les articles qu'il a fournis au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck. M. Dubois d'Amiens a été décoré en mai 1843.

On a de lui : *de l'Identité et des différences de l'hystérie et de l'hypocondrie*, mémoire couronné à Bordeaux (1830); une *Histoire philosophique* de ces deux affections (1833, in-4); *Traité de pathologie générale* (1837, 2 vol. in-8); *Traité des études médicales* (1838); *Prélecons de pathologie expérimentale* (1841); *Philosophie médicale*, ou *Examen des doctrines de Cabanis, de Gall et de Broussais* (1846); *Histoire académique du magnétisme animal* (1841), en collaboration avec M. Bourdin, etc.; de nombreuses *Notices*, *Notes*, *Dissertations*, la plupart extraites du recueil de l'Académie de médecine, et principalement : *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie royale de chirurgie* (1851), fragment d'une histoire complète dont l'auteur a réuni tous les matériaux en dirigeant, à la Bibliothèque impériale, le classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie.

DUBOIS (Paul, baron), médecin français, membre de l'Académie de médecine, doyen de la Faculté, est le fils du baron Antoine Dubois, si célèbre comme praticien, comme savant et comme professeur. Né à Paris, le 7 décembre 1795, il alla commencer ses classes à Rennes, revint les terminer à Paris, au lycée Napoléon, et n'aborda l'étude de la médecine qu'en 1815. Il devint bientôt par concours, interne des hôpitaux. Reçu docteur en janvier 1818, il fut nommé chirurgien adjoint de la maison royale de santé en 1820, puis professeur adjoint à l'hospice de la Maternité. Il arriva à l'agrégation au concours de 1823, et en 1825, il remplaça son père comme professeur et chirurgien en chef de la Maternité. En 1830, à l'époque de la réorganisation du personnel de la Faculté, il fut nommé, au concours, à la chaire de clinique d'accouchement. M. Paul Dubois est depuis 1823 membre de l'Académie de médecine,

Digitized by Google

et depuis 1852 doyen de la Faculté de Paris. Plus récemment, il a été nommé accoucheur de l'impératrice et, à la suite de la naissance du prince impérial, il a reçu le grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Le fils du baron Dubois est à la fois, comme celui-ci, un médecin instruit et un habile praticien. Il professe aussi avec clarté et distinction. Doué d'une grande bienveillance, il n'a ni l'activité ni l'originalité indépendante de son père. Il a peu produit. Outre sa thèse d'agrégation: *Que convient-il de faire dans le cas du rétrécissement du bassin?* il n'a écrit que des *Rapports* à l'Académie ou des *Mémoires*. On cite, parmi ces derniers, les suivants : *sur les Mouvements instinctifs de l'enfant dans le sein maternel; sur l'Opération du bec de lièvre dans la première enfance; sur l'Application de l'auscultation à la pratique des accouchements*, insérés dans les *Archives générales de médecine* (1832, t. XXVII et XXVIII). On annonce depuis plus de quinze ans, de M. P. Dubois, un *Traité complet sur l'art de l'accouchement*, dont les premiers chapitres seuls ont été insérés dans des journaux de médecine.

DUBOIS (Abraham). Voy. ABRAHAM-DUBOIS.

DUBOIS (François), peintre français, né à Paris le 11 mai 1790, étudia sous Régnault, suivit les cours de l'École des beaux-arts, y remporta le second prix en 1817, et le grand prix au concours de 1819, sur ce sujet : *Thémistocle chez Admète*. De retour d'Italie en 1825, il reprit ses envois aux Salons et se livra plus particulièrement à la peinture historique. On a de lui un grand nombre de toiles estimées, entre autres : *le Jeune Clovis trouvé par un pêcheur* (1822), maintenant à Versailles; la *Mort de Mantius; saint Leu délivrant des prisonniers*, pour l'église Saint-Leu; *Jeune Femme d'Albano* (1831); *saint Louis à Damiette*, pour la chapelle de l'École militaire : une *Annonciation*, à Notre-Dame de Lorette; le *Baptême de Clovis*, à la chapelle des Quinze-Vingts; le *Sacre de Pépin le Bref*, pour les galeries de Versailles, etc. (1827-1845); *Jeune femme de la Sabine*, *Vieille Femme de Spoletto*, à l'Exposition universelle de 1855; *Psyché abandonnée par l'Amour* (1857).—M. Fr. Dubois a obtenu une 1re médaille en 1831.

Son frère puîné, M. Franklin-Jean-Étienne DUBOIS, né à Paris le 3 janvier 1796, également élève de Régnault et de l'École des beaux-arts, où il obtint en 1821 le second prix de peinture, a fait, à la suite d'un voyage en Italie, divers envois aux Salons. Ses tableaux, qui sont la plupart des sujets de genre, ont été souvent acquis par la Société des amis des arts.

DUBOIS (Pierre), horloger technologiste français, né à Châtellerault (Vienne), le 15 décembre 1002, fut longtemps employé dans les ateliers de Lepaute, et inséra dans plusieurs recueils, entre autres *le Moyen âge et la Renaissance* et le *Magasin pittoresque*, des articles relatifs à la mécanique ou à l'horlogerie. Il fonda lui-même une revue spéciale ornée de figures, *la Tribune chronométrique*, qui n'eut qu'un petit nombre de numéros. Mais il a attaché son nom à un ouvrage considérable et fait avec beaucoup de soin : l'*Histoire de l'horlogerie ancienne et moderne* (1849-1850, in-4, avec 200 gravures sur bois), suivie de la biographie des horlogers les plus célèbres de l'Europe. On a encore de lui : *des Fabriques d'horlogerie de la Suisse et de la France* (1853, in-18), un compte rendu des produits de l'horlogerie à l'Exposition universelle de 1855, dans le journal *la Patrie*, etc.

DUBOSCQ (Jules), opticien français, né en 1817, est élève et gendre de M. Soleil, chez lequel il entra en 1830. Il l'assista dans l'établissement de ses appareils de diffraction et de polarisation, et lui succéda en 1849. S'attachant à perfectionner les instruments destinés aux expériences d'optique, il en a simplifié les dispositions, facilité l'emploi. Il faut citer sa *lampe électrique*, pour l'application de la lumière électrique aux observations microscopiques; le *stéréoscope*, modifié par M. Brewster, instrument dont il a construit, sur les indications de ce savant, les premiers modèles, et auquel il appliqua le premier les doubles épreuves photographiques, etc.

La perfection de ses instruments d'optique, et les services qu'ils ont rendus à la science, ont mérité à M. Duboscq de nombreuses distinctions: en 1851, il obtint une *council medal* à l'Exposition universelle de Londres; en 1853, une médaille de première classe à New-York; en 1855, une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris. Son appareil *photo-électrique* a obtenu en 1856 une médaille d'or de la Société d'encouragement.

DUBOULOZ (Jean-Auguste DUBOULEAU, dit), peintre français, né à Paris le 20 février 1800, suivit, de 1816 à 1824 les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que les ateliers du graveur Malbeste et du baron Gros. Il se livra ensuite à la gravure et au dessin, qu'il enseigna dans plusieurs pensionnats, et exécuta de nombreuses vignettes pour des ouvrages de librairie; il fit même plusieurs eaux-fortes et lithographies, et débuta comme peintre, au Salon de 1824. Il a principalement exposé : *Louis XI à la chasse*, *Quentin Durward et maître Pierre*, *le déjeuner de Louis XI*, tirés de Walter Scott; la *Piété de Crillon*, le *Prédicateur de Pontoise*; le *Courage d'un paysan de Compiègne pendant la captivité du roi Jean* (1838); le *Christ aux Oliviers* (1840); le *Testament du vieux garçon*, *l'Escarpolette*; de nombreux *Portraits*, dont quelques-uns au pastel (1825-1853); *la Tentation*, *le Mai* (1857). L'*Héroïsme du paysan*, de 1838, a reparu seul à l'Exposition universelle de 1855.

On a de M. Duboulozz, en dehors des Salons, un *Jésus apaisant la tempête*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); diverses décorations d'intérieur et de boudoir, entre autres la *Guerre des Amours pour les brunes et les blondes*, (1845); des dessins et sépias, notamment : *le général La Fayette entouré des ombres des grands hommes*, le *Sacre de Charles X*, et *la Visite en prison*. Il a obtenu une 3e médaille en 1838, et une 2e en 1840.

Sa fille, Mlle Sophie ou Sophaya DUBOULEAU, également appelée *Duboulozz*, s'est spécialement consacrée au pastel, et a débuté comme portraitiste au Salon de 1850. On a vu d'elle, en 1857, un *Portrait de M. Puget*.

DUBOURCQ (Pierre-Louis), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam en 1815, étudia le paysage sous Jean Van Ravenswaay et André Schelfout, à la Haye, et revint se fixer dans sa ville natale, où il se livra, comme ses maîtres, à la peinture de genre et de paysage. En 1844, il fit en Italie, en Angleterre et en France, un long voyage qui lui a inspiré ses tableaux les plus estimés; nous citerons : *les Environs d'Orléans*, *l'Inondation*, *Campagnes de Rome*, acquis par M. J. Fodor; la *Vallée de Saint-Pierre à Jersey*, *le Blé mûr*, etc.; ces trois dernières compositions ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec plusieurs eaux-fortes habilement réussies du même artiste.

Digitized by Google

DUBOURDIEU (Louis-Thomas-Rose-Napoléon, baron), marin français, sénateur, né le 15 juin 1804 à la Martinique, est fils d'un officier supérieur de l'Empire. Entré au service de la marine militaire dès l'âge de quatorze ans, il atteignit rapidement les grades d'enseigne (1825) et de lieutenant de vaisseau (1827) et eut l'année suivante une jambe emportée par un boulet de canon à la bataille de Navarin. Nommé capitaine de frégate en 1831 et capitaine de vaisseau en 1840, il se signala en plusieurs occasions par son intelligence et son énergie; le 7 juillet 1848, il fut élevé au rang de contre-amiral. Appelé en 1851 à obtenir une réparation des dommages causés à la marine marchande par les corsaires de Saleh et de Rabat, il vint mouiller sur les côtes du Maroc, bombarda la première de ces villes et la força de lui donner satisfaction. Depuis la proclamation de l'Empire, il a successivement été nommé préfet maritime de Toulon, grand officier de la Légion d'honneur (15 décembre 1851), vice-amiral (3 février 1852) et sénateur (12 juin 1856). — M. Dubourdieu devait quitter sous peu de jours la préfecture de Toulon lorsqu'il y est mort, le 26 juin 1857.

DUBOUSQUET-LABORDERIE [de la Corrèze], représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), en 1794, et fils d'un riche propriétaire, professa, sous la Restauration, des opinions très-libérales, fut nommé, en 1830, sous-préfet de Brives et continua de se montrer hostile à l'influence du clergé. Il ne craignit pas un jour d'introduire lui-même dans l'église de Brives, malgré l'opposition du curé, le convoi d'un mort à qui le clergé refusait ses prières. Il avait depuis longtemps quitté la carrière administrative, et il vivait dans ses terres, lorsqu'en 1848, il fut élu représentant du peuple, le septième sur huit, par 21175 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique : après l'élection du 10 décembre, il fit quelque opposition au président, admit la proposition Rateau et ne fut pas réélu à la Législative.

DUBOYS-FRESNEY (Joseph), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le 23 février 1812, et fils d'un colonel du génie, entra à l'École polytechnique en 1832, fut arrêté en 1833 comme complice d'une conspiration républicaine, et passa devant la Cour d'assises le 12 décembre de la même année. Acquitté par le jury, il n'en fut pas moins renvoyé de l'École. Après la révolution de Février, le souvenir de ses démêlés avec l'ancien gouvernement le fit choisir comme candidat à la Constituante par les républicains de la Mayenne. Élu représentant, le quatrième sur neuf, par 53305 voix, il fit partie du Comité des travaux publics, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DUBRAY (Gabriel-Vital), sculpteur français, né à Paris, vers 1818, étudia sous Ramey, et débuta par un *Buste* au Salon de 1840. Il a depuis traité les sujets de genre et la sculpture monumentale. Il a surtout exposé : *sainte Philomène*, *saint Jean-Baptiste prêchant* (1842-1843) : le *Joueur de trottola* (1844); *saint Sébastien*, *Spontini et le génie de la musique*, l'*Enfant prodigue*, un buste d'*Eschyle*, le *Maître à tous*, *Napoléon III*, le *général Charles Abattucci*, *Prevost d'Exiles* (1847-1853); l'*Amour vainqueur*, *M. Bouher*, à l'Exposition universelle de 1855; *Joséphine*, *Sacre de Joséphine*, *Clodion*, *Sully*, *Lannes*, *l'Été*, statues pour le nouveau Louvre, le *Cardinal Fesch*, pour Ajaccio (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et la décoration à la suite du Salon de 1857.

DUBRETON (Jean-Louis, baron), général français, ancien pair, né à Ploërmel (Morbihan), le 18 janvier 1773, s'engagea comme volontaire dans le bataillon auxiliaire des colonies (1790), devint un mois après lieutenant des gardes-côtes, passa l'année suivante dans un régiment d'infanterie, se battit avec courage aux armées du Nord et de la Vendée, et à la suite du passage du Mincio, où il reçut une blessure grave, fut nommé chef de bataillon (septembre 1800). Fait colonel dans la malheureuse expédition de Saint-Domingue (1803), il tomba entre les mains des Anglais, rentra en France, après une courte captivité, et fit à la tête du 5e de ligne les campagnes d'Allemagne et de Hollande. Pendant la guerre d'Espagne, il devint général de brigade (6 août 1811), purgea la province de Santander des guérillas qui l'infestaient sous la conduite du *Marquesito* et de Mendizabal, opposa dans Burgos, avec quinze cents hommes seulement, une vigoureuse résistance à toute l'armée de Wellington, et pour ce beau fait d'armes fut promu général de division (23 décembre 1811), avec le titre de baron. Appelé en 1813 à l'état-major général, il se signala par d'habiles manœuvres à la bataille de Hanau. Nommé par Louis XVIII commandant supérieur de la place de Valenciennes, M. Dubreton ne prit aucun service durant les Cent-Jours, et mérita, par cette abstention, les bonnes grâces du gouvernement des Bourbons; en juillet 1815, il reçut, en même temps que la croix de commandeur de Saint-Louis, le commandement de la 5e division militaire (Strasbourg). Le 5 mars 1819, il fut élevé à la dignité de pair de France. La loi de 1839 sur les limites d'âge le força de faire valoir ses droits à la retraite. — Le général Dubreton est mort à Versailles, en 1855.

DU BREUIL (Alphonse), horticulteur français, né le 21 octobre 1811, à Rouen, au Jardin même des plantes, dont son père est depuis plus de quarante ans directeur, fut destiné de bonne heure aux études agricoles. Il vint terminer à Paris son éducation scientifique (1829-1833), et fut presque aussitôt après son retour à Rouen, chargé d'un cours de culture à l'École normale primaire de la Seine-Inférieure, et en 1838 du cours d'agriculture à l'École d'agriculture, où il fit en outre un cours complémentaire d'arboriculture en 1842. Il occupa ces trois chaires avec un grand succès jusqu'à la fin de 1849. Renommé surtout comme arboriculteur, il créa au Jardin des plantes de Rouen une école d'arbres fruitiers, la première de ce genre. Depuis 1829, M. Du Breuil professe à Paris un cours d'arboriculture au Conservatoire des arts et métiers. Il s'est chargé en outre, en 1855, sur la demande du ministre de l'agriculture, d'un cours pratique et gratuit, à l'usage des jardiniers, qui a lieu le dimanche.

En 1853, le ministre de l'agriculture invita les préfets par une circulaire à confier à M. Du Breuil l'organisation de l'enseignement arboricole dans leurs départements. Depuis cette époque, il emploie six mois de chaque année à parcourir la province. Trois cours successifs dans le même département lui suffisent pour y former un profes-

Digitized by Google

seur qui continue ensuite l'enseignement. Depuis quatre ans, six départements ont été ainsi visités. M. Dubreuil a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1852.

Le savant professeur a publié de nombreux mémoires dans les journaux des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Rouen, dont il fut secrétaire pendant de longues années, dans l'*Annuaire de l'association normande*, dans les *Comptes rendus de l'Institut*, dans le *Journal d'agriculture pratique*, et enfin dans la *Revue horticole*, dont il a été directeur. En 1846, il a publié son *Cours d'arboriculture* (2 vol. in-12). Cet ouvrage, résumé de ses travaux et de ses leçons, embrasse la culture de toutes les espèces ligneuses qui peuvent vivre sous le climat de la France, et réunissant en un corps de doctrine une foule de principes épars, a créé en quelque sorte l'arboriculture moderne. Réimprimé plusieurs fois en France, il a été traduit en anglais, en allemand et en russe, couronné par un grand nombre de Sociétés d'agriculture, et honoré de la part de l'empereur de Russie de la grande médaille des savants étrangers. En 1854, l'auteur en a donné un *Extrait* à l'usage des jardiniers. On a encore de lui un *Cours d'agriculture* (1850), en collaboration avec M. Girardin.

DUBRUNFAUT (Charles), chimiste français, né à Paris en 1796, fut d'abord professeur de chimie industrielle à l'École de commerce, et s'occupa sérieusement de la fabrication du sucre de betteraves et de la transformation de la fécule en glucose. Dès 1827, il mit en pratique les théories émises par lui-même, et fonda à Bercy une école pour l'étude et l'exploitation de la betterave et la distillation des alcools. Il la dirigea jusque dans ces derniers temps, et y créa ou adopta un des premiers les procédés maintenant en usage pour la fabrication du sucre et de ses produits accessoires. Ses travaux lui valurent, entre autres distinctions, le titre de membre de la Société d'encouragement dès 1827, et sans être exposant, une médaille d'argent à l'Exposition de 1844.

On a de lui : *de l'Art de la distillation* (1823); *de la Fabrication du sucre de betteraves;* un certain nombre de brochures toutes relatives à la betterave, aux alcools, « à la vigne remplacée par la betterave », des articles fournis au *Dictionnaire du commerce et des marchandises* (1825-1854). Il avait fondé en avril 1830 *l'Agriculteur manufacturier*, journal qui n'a compté que quelques mois d'existence.

DUBUFE (Charles-Marie), peintre français, né à Paris vers 1793, étudia sous David, et fit d'abord des tableaux académiques : un *Romain se laissant mourir de faim* (1810); *Achille prenant Iphigénie sous sa protection* (1812); *Jésus-Christ apaisant une tempête* (1819). Il n'eut que de médiocres succès dans la grande peinture, et se tournant vers un genre plus modeste, il exposa au Salon de 1822 : *Apollon et Cyparisse*, toile élégante, qui eut les honneurs du Luxembourg. Il revint ensuite, sans plus de succès, aux sujets religieux : *Jésus-Christ marchant sur les flots* (église de Saint-Leu), *la Délivrance de saint Pierre* (Saint-Pierre de Chaillot). Mais avec ce dernier tableau il exposa au Salon de 1827 deux petites toiles très-bien accueillies : *les Souvenirs* et *les Regrets*. La critique s'éleva contre cette peinture sentimentale, mais l'artiste eut pour lui la plus grande partie du public. Il donna dans le même genre : *le Nid et la mésange* (1831).

M. Dubufe se mit ensuite à faire des portraits, et avec une telle élégance que bientôt ce fut une mode de se faire peindre par lui. Il eut à représenter le roi *Louis-Philippe*, la *Reine des Belges* (1837), le député *Nicolas Kœchlin* (1841), le musicien *Zimmermann* (1847), et un certain nombre de personnages. Mais les portraits de femmes surtout firent sa fortune. Il excelle à habiller ses sujets, à les poser, à les rajeunir. Nul n'a fait un meilleur emploi de la soie et des dentelles, et ne réussit mieux à sauver, au besoin, l'insuffisance du style, de la couleur, ou du dessin.

En 1849, M. Dubufe exposa une *République;* en 1852, une *Villageoise* et des *Animaux*, sans compter les nouveaux portraits. A l'Exposition universelle de 1855, il se renferma dans le genre qui a fait sa réputation. Il a obtenu en 1831 une 1re médaille et la décoration en 1837.

DUBUFE (Édouard), peintre français, fils du précédent, né à Paris vers 1818, étudia d'abord sous son père, puis sous Paul Delaroche, et débuta au Salon de 1839 par une *Annonciation* et une *Chasseresse*, qu'on regarde généralement comme deux de ses meilleurs ouvrages. L'année suivante, *le Miracle des roses*, conçu dans le goût des *Souvenirs* et des *Regrets* de son père, eut le même succès de sentiment. En 1841, M. Édouard Dubufe aborda la peinture religieuse et la cultiva pendant cinq ans avec quelque bonheur. *Tobie*, *la Foi*, *l'Espérance et la Charité*, *Bethsabée* et *la Prière du matin* appartiennent à cette époque.

Mais M. Édouard Dubufe finit par se livrer à la peinture du portrait qui avait fait la réputation de son père, et il y porta un talent tout à fait semblable : même peinture rose et fraîche, même grâce un peu affectée, même inconsistance de couleur, même élégance de convention. En 1846 il exposa les portraits de MM. *Jules Janin* et *Paul Gayrard*, et en 1853, outre celui de l'*Impératrice*, quatre *Portraits* de femmes qui attirèrent tous les regards. A l'Exposition universelle de 1855, il a donné sept portraits qui ont été un peu perdus dans une si grande foule d'œuvres, et au Salon de 1857 sept autres portraits, notamment celui de Mlle *Rosa Bonheur* et *le Congrès de* Paris. M. Éd. Dubufe a obtenu successivement une 3e médaille en 1839, une 2e en 1840, une 1re en 1844, une de deuxième classe en 1855, et la décoration en juillet 1853.

DU BUS. Voy. Bus (du).

DUC (Joseph-Louis), architecte français, né à Paris le 25 octobre 1802, étudia l'architecture sous M. Châtillon, entra à l'École des beaux-arts en 1821, et y remporta le grand prix d'architecture en 1825; le sujet du concours était : un *Hôtel de ville pour Paris*. Pendant sa dernière année de séjour à la Villa Médicis (1829), il fit un remarquable envoi, *le Colisée*, admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1831, il fut chargé, avec Alavoine, du monument ou colonne de Juillet, dont la première pierre fut posée cette même année, mais qui ne fut inaugurée que neuf ans plus tard. En 1848, M. Louis Duc fut désigné, conjointement avec M. Henri Labrouste, pour ordonner les funérailles des victimes de juin. En 1850, il a été chargé avec M. Dommey de la restauration de l'horloge de la tour du palais de justice, et en 1854, avec le même, des travaux d'agrandissement et d'isolement de ce même palais. Il vient d'être associé à M. Léon Vaudoyer pour la construction de la cathédrale de Marseille (1856).

M. Louis Duc est architecte du monument de Juillet et du palais de justice, et attaché à la Ville de Paris pour la section des collèges. Il a obtenu une médaille de première classe en 1855, et la décoration le 29 juillet 1840.

Digitized by Google

DU CAMP (Maxime), littérateur et artiste français, né à Paris, le 8 février 1822, est le fils du chirurgien de ce nom, membre de l'Académie de médecine, et mort à trente et un ans en 1824. Il fit au sortir du collége un premier voyage de dix-huit mois en Orient (1844 1845). A son retour, il s'occupa de photographie, et se livra à des expériences qui ne furent interrompues que par les événements de 1848. Blessé dans les rangs de la garde nationale aux journées de juin, il reçut la décoration des mains du général Cavaignac. L'année suivante, le ministère de l'instruction publique lui confia une mission spéciale qui lui permit d'explorer de nouveau et plus en détail l'Egypte, la Nubie, la Palestine et l'Asie Mineure (1849-1851). Il rassembla dans ce second voyage une immense collection de clichés ou négatifs photographiques pris sur nature, et prépara ainsi le premier ouvrage où la typographie se soit alliée au daguerréotype. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er janvier 1853.

M. Maxime Du Camp, qui joint le double talent de poëte et d'écrivain à ses goûts d'artiste et de voyageur, a successivement publié : *Souvenirs et paysages d'Orient* (Smyrne, Éphèse, Magnésie, Constantinople, Scio, 1848, in-8) : *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852, in-fol.) : *le Livre posthume*, ou *Mémoires d'un suicidé* (1853, in-8 et in-18 ; 2e édit., 1855, in-16) ; *le Nil, ou Lettres sur l'Égypte et la Nubie* (1854, in-12) : *les Chants modernes*, poésies (1855, in-8) : *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de* 1855 (même année, in-16) ; *l'Eunuque, mœurs musulmanes* (1856) ; *les Six aventures*, roman (1857, in-16) ; *le Salon de* 1857 (in-16). Il a été, en octobre 1851, un des cinq fondateurs de la nouvelle *Revue de Paris*, à laquelle il a fourni prose et vers jusqu'à sa disparition (janvier 1858).

DU CASSE (P. Emmanuel-Albert, baron), écrivain militaire français, né vers 1815, fut admis à l'École de Saint-Cyr et prit part à la guerre d'Afrique ; il passa ensuite dans le corps d'état-major, obtint en 1854 le grade de chef d'escadron, et fut attaché la même année à la personne du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Il est officier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs travaux de stratégie, tels que : *Récit historique des opérations de l'armée de Lyon en* 1814 (1849, in-8) ; *Opérations du neuvième corps de la grande armée en Silésie* (1851, 2 vol. in-8 et atlas), durant la campagne de Prusse et de Pologne ; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie* (1852, in-8), suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie ; *les Erreurs militaires de M. de Lamartine* (1852, in-8), examen critique de son *Histoire de la Restauration*, etc. Il a été chargé en outre de mettre en ordre et d'éditer les *Mémoires du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in-8 ; 2e édit., 1856), qui ont jeté un jour si nouveau sur la politique de famille de l'Empire ; l'*Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855-1856, 4 vol. in-8), qui en forment le complément. Il a publié en 1857 une réfutation anonyme mais très-nette des allégations calomnieuses contenues dans les *Mémoires du duc de Raguse* (1856-1857, 8 vol. in-8), contre le roi Joseph et le prince Eugène et un ouvrage intitulé : *la Morale du soldat, ou les Vertus militaires* (in-16).

DUCASSE (Jean-Marie-Auguste), médecin français, né à Toulouse, le 26 avril 1786, fit ses études spéciales à la Faculté de Montpellier et y reçut, en 1807, le diplôme de docteur ; il a professé, pendant longtemps, à l'École de médecine de Toulouse, où il réside encore. Il a la réputation d'un des plus habiles praticiens du Midi et ses nombreux travaux attestent des connaissances profondes et un esprit observateur. On remarque parmi ses ouvrages : *Mémoires et observations de médecine et de chirurgie* (1821, in-8) ; *Éloge de Larrey* (1829), et *Rapports sur les travaux de l'École préparatoire de médecine de Toulouse* pendant les années 1840 à 1845 (1846).

DUCHAPT (Claude-Théophile), magistrat et littérateur français, né à Bourges le 5 juillet 1802, se fit inscrire, après avoir fait son droit, au barreau de cette ville, prit part aux luttes politiques de la Restauration et fit paraître, à l'occasion des élections de 1827 et de 1830, diverses brochures satiriques en faveur des candidats libéraux. A la révolution de Juillet, il entra dans la magistrature et remplit successivement les fonctions de juge au tribunal civil et de conseiller à la Cour de Bourges. *La Jurisprudence* de cette Cour, qu'il a rédigée de 1827 à 1845, lui doit un grand nombre d'articles et de dissertations sur des points de droit, entre autres les deux suivantes réimprimées à part : *sur la Pénalité à appliquer aux duellistes* (1837) ; et *sur la Peine applicable au crime d'incendie des dépendances d'une maison d'habitation* (1847). On a encore du même auteur une *Lettre* anonyme à l'abbé de Lamennais (1840), qu'il a signée *un Homme-potence* ; et un recueil de *Fables* (Bourges, 1850), où l'on rencontre du trait et des vers faciles.

DUCHATEL (Charles-Marie-Tanneguy, comte), homme politique français, ancien ministre, né à Paris le 19 février 1803, est le fils aîné d'un administrateur créé comte sous l'Empire et pair de France sous Louis-Philippe. Après avoir terminé ses études de droit, il s'attacha au parti libéral, prit une part active à la fondation et à la rédaction du *Globe*, et se fit connaître par la publication de quelques travaux d'économie. Dans celui qui a pour titre : *de la Charité* (1829, in-8 ; 2e édit., 1836), présenté au concours des prix Montyon, il indiquait comme remède aux souffrances des classes pauvres la pratique de cette formule malthusienne : « Travail, économie, prudence dans le mariage. » Bien qu'il n'eût pas signé, en sa qualité de journaliste, la protestation de la presse contre les ordonnances de Juillet, il eut une large part aux faveurs de la nouvelle dynastie, qui le nomma chevalier de la Légion d'honneur, conseiller d'État et commissaire du roi à la Chambre. En 1832, il fut élu député par le collége de Jonzac en remplacement de son père. Dès son début, il soutint franchement la politique conservatrice, surtout par son discours dans le procès de *la Tribune*. Nommé secrétaire général des finances pendant la session suivante, il n'en accepta pas moins, en 1834, les fonctions de rapporteur du budget de ce ministère.

Après avoir fortement appuyé les réclamations des États-Unis au sujet du payement des 25 millions, question qui obligea le cabinet Broglie à se démembrer, M. Duchâtel, déjà en grande faveur auprès de la cour et de la majorité, accepta le portefeuille du commerce (4 avril 1835). Le seul acte qu'on cite de son administration est une enquête commerciale qu'il s'empressa d'étouffer par suite des révélations qui lui arrivaient de toutes parts. Sorti du pouvoir le 22 février 1836, il fut rappelé la même année dans le cabinet du 6 septembre, en qualité de ministre des finances. Convaincu qu'il ne fallait de longtemps espérer aucun allégement dans les im-

Digitized by Google

pôts, il créa un fonds pour travaux extraordinaires, fit passer à la Caisse d'amortissement les sommes déposées à la Caisse d'épargne et présenta un projet de dégrèvement du sucre colonial transformé par son successeur en un droit exorbitant sur la production indigène. Le 15 avril 1837, il suivit dans sa retraite M. Guizot, dont il partageait les opinions, refusa d'entrer dans l'administration Molé et figura même avec les autres doctrinaires parmi les chefs les plus ardents de la coalition. A cette époque, il siégeait comme vice-président au bureau de la Chambre.

Entré dans le cabinet de transaction du 12 mai 1839, M. Duchâtel s'occupa de rallier la majorité donnée par les nouvelles élections, fut ensuite rejeté par l'avènement du 1er mars sur les bancs de l'opposition, et reprit le portefeuille de l'intérieur le 29 octobre 1840. Depuis ce jour jusqu'à la révolution de Février, il attacha son nom à plusieurs projets de loi relatifs à l'organisation des archives publiques (1840), à l'importation de la librairie étrangère (1842), à l'acquisition de l'hôtel de Cluny (1843), à l'établissement d'un réseau de chemins de fer (1844), etc. Les diverses oppositions qui, pendant sept ans, l'ont si vivement combattu, lui reprochaient beaucoup de laisser aller dans le soin des intérêts publics, un dédain peu déguisé du pouvoir parlementaire, la rigueur avec laquelle il faisait traiter les prisonniers politiques, et par-dessus tout le système d'action administrative, ou comme on disait par euphémisme, l'abus des influences, pratiqué à l'égard du corps électoral. Ce fut lui qui, en réponse aux demandes de réforme, déclara, au nom du ministère, que le pays était *satisfait*. Jusqu'au dernier moment, il témoigna la plus entière confiance dans le triomphe du pouvoir, et, lorsqu'il résolut d'interdire le banquet du 12e arrondissement, il était trop tard.

M. Duchâtel, qui partageait l'impopularité de M. Guizot, crut devoir se soustraire par la fuite à l'animadversion publique. Mais, après quelques mois de séjour en Angleterre, il revint habiter Paris. Il appartient, comme membre libre, à l'Académie des beaux-arts (1846); on lui fait la réputation d'un amateur éclairé, et il a profité de ses grandes richesses pour se composer une fort belle galerie de tableaux. Il a été élevé au rang de grand croix de la Légion d'honneur le 29 octobre 1846.

DUCHATEL (Napoléon-Joseph, vicomte), frère du précédent, est né à Paris en 1804. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il devint capitaine d'état-major, quitta la carrière des armes après 1830, et suivit la fortune politique de son frère; par son crédit, il fut nommé tour à tour député, préfet des Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne, où il fut en continuelle mésintelligence avec le conseil municipal, et pair de France (4 mai 1845). Depuis le 24 février, il a disparu de la vie politique.

DUCHESNE (Jean), iconographe français, né à Versailles, le 28 novembre 1799, et fils du naturaliste Antoine-Nicolas Duchesne, entra, le lendemain du 9 thermidor, comme employé au cabinet national des estampes, dont il devint conservateur en août 1839. Marié à une petite-fille du graveur Pierre Chenu, il puisa dans la collection laissée par son aïeul le goût et la science des gravures; fit ensuite, de 1812 à 1823, plusieurs voyages en Hollande et en Angleterre, en visita soigneusement les musées, et dirigea un certain nombre d'achats ou d'échanges. On lui doit surtout l'importante classification des richesses artistiques aujourd'hui réunies à la Bibliothèque impériale, et la création de vastes collections telles que les *Monographies française* et *européenne*, etc. — M. Duchesne est mort à Paris, le 4 mars 1855.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages ayant trait à la science iconographique : *Essai sur les nielles; Voyage d'un iconophile; Jeux de cartes tarots; Éphémérides de l'histoire de France avant* 1789; celles *depuis* 1789; *Jours fériés chez les Romains; État des souverains de l'Europe* (1822 1841); *Notice des estampes exposées à la Bibliothèque du roi...*, précédée d'un *Essai sur l'origine, l'accroissement et la disposition méthodique du cabinet des estampes* (1819; 4e édition, 1855, in-8), etc.; des *Notices*, *Monographies*, *Rapports* et diverses brochures.

DUCHESNE (Édouard-Adolphe), médecin français, né à Paris en 1804, fut reçu docteur en 1827, avec une bonne thèse sur la colique de plomb, et s'occupa principalement d'histoire naturelle et de botanique. En 1830, il obtint un prix de l'Académie de médecine pour cette question, qu'il a traitée de la manière la plus complète : *de l'Emploi du maïs chez l'homme, chez les femmes qui allaitent et chez les enfants en bas âge*, et qu'il fit paraître sous le titre de : *Traité du maïs ou blé de Turquie* (1833, in-8). Décoré en juin 1837, il a été appelé peu après à faire partie du Comité d'hygiène et de salubrité de Paris.

On a encore de lui : *Répertoire des plantes utiles et des plantes vénéneuses du globe* (1836, in-8 et atlas), où il a réuni tous les renseignements épars dans les dictionnaires de botanique; *Observations médico-légales sur la strangulation* (1845); *Histoire statistique du choléra dans le XIe arrondissement* (1851, in-8); *Histoire de la prostitution dans la ville d'Alger depuis la conquête* (1853, in-8), etc.

DUCHESNE [DE GISORS] (Jean-Baptiste-Joseph), peintre français, né le 8 décembre 1770, à Gisors (Eure), reçut de son père les premières notions de la peinture, vint à Paris de bonne heure, et se révéla à l'exposition de 1804 par une admirable miniature représentant l'un de ses enfants en petit maraudeur. En 1812, il fit un portrait de *Napoléon* remarquable par l'éclat du coloris autant que par une expression calme et puissante. Bientôt il travailla pour les principales cours de l'Europe, surtout pour celles de Belgique et d'Angleterre. Peintre en titre de la cour de France sous la Restauration, pendant laquelle il portait le nom de Duchesne des Argilliers, il représenta sur l'ivoire, avec une perfection de détails, une distinction d'ensemble, un charme de modelé qui ne l'abandonnèrent jamais, les traits de tous les membres de la famille royale. On cite, entre autres, comme un véritable chef-d'œuvre du genre la miniature de la *duchesse de Berri*.

Cet artiste, qui travaillait lentement, retouchait beaucoup et s'efforçait par-dessus tout d'idéaliser ses modèles, a exécuté pour la reine Victoria toute une série d'émaux d'après les miniatures de William Ross. En 1840, il fut chargé par le gouvernement de continuer au Louvre la célèbre collection d'émaux de Petitot, entreprise qui fut arrêtée par la révolution de Février. C'est dans ce but qu'il peignit plusieurs membres de la famille d'Orléans, le roi *Louis-Philippe*, *Marie-Amélie*, le *comte de Paris*, etc., qui sont dans les cartons du musée. Rappelons encore de ce consciencieux artiste : les portraits du *Poussin*, du *duc Des Cars*, de *Mme R. Lefèvre*, du *roi Léopold*, et celui du jeune *duc de Galliera*, terminé en 1852. M. Duchesne de Gisors a obtenu en 1821, une grande médaille d'honneur. — Il est mort dans sa ville natale, le 25 mars 1856.

Digitized by Google

DUCHESNE-DUPARC (Louis-Victor), médecin français, né en 1805, à Moulins-Lamarche (Orne), fit ses études spéciales à Paris et y reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Disciple d'Alibert, il a plus particulièrement étudié les maladies de la peau, et a ouvert, en 1844, un cours gratuit de clinique qu'il continue encore. M. Duchesne-Duparc est chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié les ouvrages suivants : *Nouveau manuel des dermatoses* (1837, in-8 ; 2e édit., 1840) ; *Traité complet des gourmes chez les enfants* (1842, in-8 ; 2e édition, 1844), qui a comblé une lacune dans la science ; *Tableau synoptique des maladies de la peau* (1843), concordance des classifications adoptées par Alibert, Willan, Rayer et Cazenave ; *Examen des doctrines médicales* (1845) ; *Nouvelle prosopalgie* (1847, in-8), traité pratique des éruptions chroniques du visage) ; *du Traitement anti-cholérique* (1849), etc.

DUCIE (Henry-John REYNOLDS-MORETON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1827, à Sherborne (comté de Gloucester), appartient à une famille élevée en 1763 à la pairie héréditaire. En 1852, il obtint le mandat électoral de Stroud, et quitta en 1853 le nom de lord Moreton pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continue de soutenir la politique de lord Palmerston. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Langston (1849), il a pour héritier présomptif son frère, Herbert-Auguste MORETON, né en 1828, et qui a été lieutenant de vaisseau.

DUCKETT (William), littérateur français, né vers 1805, est fils d'un professeur de langue anglaise, qui vint s'établir en France à la chute de l'Empire et qui est auteur d'une *Nouvelle grammaire anglaise* (1828), de poésies et de traductions attribuées par erreur à son fils. Celui-ci s'est particulièrement fait connaître comme directeur du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1832-1851, 68 vol. in-8 avec le supplément), dont le titre et l'ordonnance des matières furent empruntés au *Conversations-Lexikon* des éditeurs Brockhaus. Cette publication encyclopédique, entièrement refondue, paraît depuis 1852 dans le format in-4 (1852-1857, t. I à XIII). M. Duckett en a fait extraire une sorte d'abrégé à l'usage des dames et des jeunes personnes (1841-1842, 10 vol. in-18). Après la révolution de Février, il a fondé deux journaux orléanistes, le *Courrier de Paris* (1848) et *l'Universel* (1849), qui n'ont vécu l'un et l'autre que quelques mois. En 1854, son fils qui a collaboré à la seconde édition du *Dictionnaire*, a publié une *Turquie pittoresque* (grand in-8 et gravures).

DUCKWITZ (Arnold), économiste allemand, né à Brême, le 27 janvier 1802, fonda en 1829, dans sa ville natale, après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, une importante maison de commerce, s'occupa activement d'améliorer la navigation du Weser, et créa sur ce fleuve un service de bateaux à vapeur. Partisan de l'union douanière, il fit paraître en 1837 un mémoire sur les *Rapports de la ville libre et hanséatique de Brême avec le Zollverein allemand*, et publia sur le même sujet de nombreux articles dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg. En 1840, il fut élu membre du sénat de Brême et prit part aux négociations entamées avec le gouvernement hanovrien à l'occasion de la construction du chemin de fer de Brême à Hanovre et de l'endiguement du Weser. Il suivit également les négociations relatives à l'union projetée entre le Zollverein et les États riverains de la mer du Nord, et publia sur cette question, en 1847, une brochure intitulée : *l'Association allemande de commerce et de navigation* (der deutsche Handel-und-Schifffahrtsbund, Brême, in-8). En même temps il contribua à l'établissement d'un service régulier de paquebots à vapeur entre l'Amérique et l'Allemagne, et fit conclure, en 1847, un traité de poste avantageux entre Brême et l'Union américaine.

Au mois de mars 1848, il fut député au parlement préparatoire et fit partie de la Commission des cinquante. Très-opposé aux mesures radicales, il ne voulut point siéger à l'Assemblée nationale allemande ; mais, au mois de juin, il assista, en qualité de commissaire de la ville de Brême, aux conférences tenues à Francfort pour organiser l'unité commerciale de l'Allemagne, et publia à cette occasion un mémoire intéressant : *Memorandum die Zoll-und-Handelsverfassung Deutschlands betreffend*, Brême, 1848. Bientôt après, il fut chargé du portefeuille du commerce dans le ministère de l'empire. Les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ses idées sur l'union douanière. Il s'appliqua surtout à une entreprise qui n'a point eu de résultats durables, la création d'une marine militaire allemande. En 1849, il publia sur cette question un écrit intitulé : *Über die Gründung der Deutschen Kriegs-marine* (Brême, in-8). De retour à Brême en 1849, il y reprit sa place au sénat. La même année parurent ses *Observations sur la révision du projet de constitution de l'Allemagne* (Brême, in-8).

DUCLERC (Charles-Théodore-Eugène), publiciste français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, est né à Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées), le 9 novembre 1812. Il vint terminer à Paris ses études et eut à lutter dès l'abord contre les nécessités d'une situation difficile. Simple correcteur d'épreuves au journal *le Bon sens* en 1836, il en devint bientôt un des principaux rédacteurs. Il passa en 1838 à la *Revue du progrès*, et concourut en même temps à la rédaction du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre (1842), et dont l'idée lui appartenait en commun avec Garnier-Pagès l'aîné.

Il entra en 1840, au *National* ; il y a traité pendant six ans les questions d'économie politique, de finances, etc. Il y soutint surtout quatre années de suite, sur la question des chemins de fer, une polémique qui fut très-remarquée. Il quitta le *National* en 1846, pour aller vivre dans la retraite d'où les événements de 1848 le firent sortir. Il fut nommé dès le 25 février adjoint au maire de Paris, M. Garnier-Pagès jeune ; il s'occupait de l'organisation municipale et faisait préparer, sur le modèle de la police de Londres, différents projets qui depuis ont été mis à exécution, quand, le 6 mars, il suivit le maire de Paris au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'État. Il partagea avec lui la responsabilité de toutes les mesures qui, tout en sauvant le pays de la banqueroute, assurèrent tous les services sans recourir aux ressources périlleuses du papier-monnaie.

Envoyé à l'Assemblée constituante par le département des Landes, le quatrième sur sept, M. Duclerc fut quelques jours après (10 mai) nommé ministre des finances, en remplacement de M. Garnier-Pagès, appelé à faire partie de la Commission exécutive. Il fut, au 15 mai, un des représentants qui montrèrent en face de l'émeute le plus d'énergie. Pendant les journées de juin, il exposa aussi plusieurs fois sa vie, ce qui ne l'empêcha pas de combattre ensuite avec vigueur les mesures de l'état de siége, de la transportation sans jugement, etc., etc., et de

Digitized by Google

protester enfin contre l'adoption de ces mesures, en se retirant du pouvoir. Après sa sortie du ministère, et jusqu'à la fin de la session, M. Duclerc s'occupa activement des travaux législatifs. Mais lorsque la Constituante eut prononcé sa dissolution, il rentra dans la vie privée et se remit aux études de sa jeunesse. Dans ces derniers temps il s'est tourné vers l'industrie. Appelé en Espagne comme un des administrateurs de la canalisation de l'Ebre, il est aujourd'hui à la tête du crédit mobilier espagnol.

DUCORNET (Louis-César-Joseph) [*né sans bras*], peintre français, né à Lille le 10 janvier 1806, et privé des deux bras par un vice de conformation, s'habitua dès l'enfance et réussit par des exercices répétés, à se servir de ses pieds pour tous les usages de la vie. Son père, dont le dévouement pour lui était sans bornes, songea à utiliser son adresse et à lui préparer des ressources en le faisant graveur de musique ou professeur d'écriture; mais M. Ducornet n'avait de goût que pour la peinture et apprenait tout seul à dessiner. A treize ans, en 1819, il entra à l'école de dessin de Lille, y obtint l'année suivante une médaille de seconde classe, et le premier prix en 1822. La ville lui fit alors une petite pension de trois cents francs à laquelle le roi Louis XVIII, sur la recommandation de Gérard, en ajouta une autre de douze cents francs, qui lui permit de venir à Paris. Il entra dans l'atelier de Guillon-Lethière, et fut bientôt admis à l'École des beaux-arts, où il obtint des médailles en 1825 et 1826.

En 1828 il débuta au Salon avec un grand tableau : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, dont il fit don à sa ville natale. La même année, il concourut sans succès pour le grand prix de peinture; mais le ministre, dont l'intérêt était excité par la rigueur de la nature envers l'artiste, le dédommagea de cet échec en lui commandant une grande toile : *saint Louis rendant la justice sous un chêne*, au musée de Lille. M. Ducornet donna ensuite, soit aux expositions de province, soit à Paris, des tableaux religieux : *le Christ apparaissant à la Madeleine*, œuvre estimable achetée par le ministre de l'intérieur; *la Mort de la Madeleine*; *le Repos de la sainte famille en Égypte*, *le Retour*, *le Christ au tombeau*, *le Christ en croix*, *saint Denis prêchant dans les Gaules* et *la Vision de sainte Philomène*: des tableaux de genre : *Marguerite consultant une fleur pour savoir si elle est aimée de Faust*, la *Perruque*, une *Odalisque*, et quelques *portraits*. Il s'est produit à l'Exposition universelle de 1855 avec une toile commandée par l'empereur : *Édith retrouvant le corps d'Harold*. M. Ducornet a successivement obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841, et une 1re en 1843.

Bien que sa peinture se recommande par certaines qualités de dessin et de composition, cet artiste doit surtout sa célébrité aux résultats vraiment extraordinaires qu'en dépit de la nature il a su obtenir à force de patience et de courage. — Cet artiste est mort le 27 avril 1856, léguant à la ville de Lille ses médailles, comme témoignage de sa reconnaissance.

DUCOS (Théodore), homme politique français, sénateur, né à Bordeaux le 22 août 1801, est le neveu du conventionnel girondin de ce nom. Élevé au collége de Sorèze, il s'établit comme armateur dans sa ville natale et fit plusieurs fois partie du tribunal et de la chambre de commerce. Élu député par ses concitoyens en 1834, il siégea à la Chambre jusqu'en 1848 et appartint à cette fraction dynastique de l'opposition qui voulait entourer le trône d'institutions libérales. Orateur facile et élégant, familier avec les questions financières et commerciales, il se montra l'adversaire des lois de septembre (1835), de disjonction (1837), des taxes qui frappaient les propriétés vignicoles, de la dotation du duc de Nemours, des fortifications de Paris (1841); il reprit en son nom la proposition de M. Gauquier sur les incompatibilités et en fit une sur l'admission des capacités (1845), qui fut systématiquement repoussée par les centres. Il fut rapporteur de nombreux projets de loi relatifs à l'amélioration du lit de la Gironde, à la réduction des droits sur les fers, à la pêche de la morue, à la police du roulage, aux affaires de la Plata, etc. Le 1er mars 1844, il présenta un ordre du jour motivé tendant à blâmer le désaveu dont l'amiral Dupetit-Thouars avait été frappé.

Après la révolution de Février, M. Ducos, qui avait pris part à la manifestation des banquets réformistes, fut envoyé à la Constituante le quatrième sur les quinze représentants de son département. Modérant la vivacité de ses opinions il suivit, avec quelque hésitation toutefois, le programme de la rue de Poitiers; c'est ainsi qu'il vota d'un côté contre les deux Chambres et pour l'impôt progressif, et de l'autre pour le vote à la commune et la proposition Rateau. Il rédigea en outre le rapport de la Commission chargée d'examiner les comptes du gouvernement provisoire, et fut auteur de quelques modifications au texte de la Constitution. Il ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative par la Gironde, mais il fut réélu plus tard à Paris sous le patronage de l'Union électorale (8 juillet 1849). Membre influent de la majorité monarchique, il se rallia peu à peu au parti de l'Élysée, occupa même pendant quelques jours le ministère de la marine (9-24 janvier 1851) et s'associa à la destitution du général Changarnier. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative.

Sous le régime impérial, M. Ducos arriva au plus haut degré de la faveur politique. Rappelé, dès le 2 décembre, à l'administration de la marine, il s'occupa d'abord de la régulariser. Son activité se porta ensuite sur les différents services, tels que le conseil de l'amirauté, le commissariat, le corps de santé, le génie maritime et le système de surveillance des fournitures; il compléta la marine à vapeur, reconstitua la police de la navigation et éleva de beaucoup le chiffre de l'inscription maritime. Sous son ministère eut lieu la transportation des bagnes à Cayenne, en même temps que la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. La guerre d'Orient était venue ouvrir une plus grande carrière à son activité intelligente, lorsqu'il mourut, après quelques semaines de maladie, le 17 mars 1855 à Paris. Il avait été nommé sénateur le 4 mars 1853.

DUCOUX (François-Joseph), médecin et homme politique français, né à Château-Ponsac (Haute-Vienne), le 14 septembre 1808, fit à Paris ses études de médecine et se signala dès lors comme un des chefs ordinaires de l'opposition dans les écoles. En 1826, il publia une épître en vers contre les jésuites. Au mois de juin 1828, il entra au service de la marine de guerre, et, comme chirurgien, fit deux campagnes aux Antilles et au Brésil. Il était à bord de *l'Amazone* avec l'enseigne Penaud, aujourd'hui contre-amiral, lorsque, le 29 février 1829, cette frégate échoua sur la côte de Curaçao. De retour à Brest, au moment où les journaux firent connaître dans cette ville les ordonnances de Charles X, il arbora de son chef le drapeau tricolore. En 1831, il passa dans l'armée de terre en qualité de chirurgien aide-major, fut envoyé en Afrique, où il servit

Digitized by Google

avec beaucoup de talent et de zèle, de 1831 à 1834. En garnison à Alger, il s'associa, avec 48 officiers, à la souscription ouverte par l'opposition libérale en faveur de Laffitte. Il fut aussitôt changé de corps, et partit, avec le 55e de ligne, pour Bone où une épidémie terrible décimait ce régiment. Vers la fin de 1834, il fit paraître en France un ouvrage plein de recherches et d'observations personnelles sur les épidémies d'Afrique, et dénonça les abus de l'administration, dont il accusait la cupidité de compromettre la santé de nos soldats.

M. Ducoux donna sa démission de chirurgien militaire en 1838, et s'établit à Blois comme médecin. La même année, il publia l'éloge historique de Denis Papin : en montrant l'inventeur protestant, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, il manifestait des sentiments démocratiques, qui le mirent bientôt à la tête du parti républicain dans le département de Loir-et-Cher. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia les fonctions de commissaire à Blois, où il refusa énergiquement de reconnaître les pouvoirs illimités des commissaires extraordinaires de M. Ledru-Rollin. 57 000 électeurs sur 60 000 votants le nommèrent, le premier sur six, représentant à la Constituante. Nommé préfet de police après les journées de juin, il désarma la garde nationale de la Villette. Sur 11 400 citoyens arrêtés, il en fit élargir par ses rapports plus de 4000. Il réorganisa les parties du service médical qui intéressent le plus la santé publique. A l'exemple de MM. Caussidière et Trouvé-Chauvel, il n'épuisa point les fonds secrets, dont il ne devait compte à personne, et laissa en caisse 46 000 fr. d'économies. Il donna sa démission lorsque le général Cavaignac prit pour ministres MM. Dufaure et Vivien. En 1849, après le procès de Versailles, il fut élu membre de l'Assemblée législative dans le département de la Haute-Vienne, en remplacement de M. Daniel-Lamazière, condamné à la déportation par la haute Cour. Il se rangea parmi les adversaires les plus ardents de la politique napoléonienne, protesta d'avance contre le coup d'État et fut arrêté le 2 décembre 1851. Il s'est tenu depuis à l'écart des affaires publiques. Occupé d'économie pratique, il est aujourd'hui à la tête d'une administration industrielle.

DUCPÉTIAUX (Édouard), économiste belge, né à Bruxelles le 29 juin 1804, embrassa la carrière du barreau et collabora avant 1830 au *Courrier des Pays-Bas*, où ses articles politiques lui attirèrent une condamnation à un an de prison. Lorsque éclata la révolution de septembre, il fut l'un des plus actifs organisateurs de la *Réunion centrale* et plaida avec chaleur, dans la presse libérale, la cause de l'indépendance : il contribua aussi à la fondation de l'*Association nationale*. En 1831, il fut nommé inspecteur général des prisons et des établissements de bienfaisance de la Belgique, place qu'il occupe encore. On a de lui de nombreuses publications sur les questions de charité publique et sur le système pénitentiaire : *des Caisses d'épargne* (1831, in-8); *du Progrès et de l'état actuel de la réforme pénitentiaire* (1838, 3 vol. in-18); *de la Condition physique et morale des ouvriers* (1843, 2 vol. in-8); *de la Mortalité à Bruxelles* (1844, gr. in-8); *Enquête sur la condition des classes ouvrières* (1846, 3 vol.); *des Écoles de réforme* (1848); *du Paupérisme des Flandres* (1850, in-8), mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *des Colonies agricoles* (1851, in-8), etc.

DUCROS DE SIXT (J... P...), littérateur français, né vers 1795 à Sixt en Savoie, vint étudier le droit à Paris, où il fut admis en 1821 au barreau de la Cour d'appel. Disciple de l'abbé Gaultier, il contribua, avec MM. Demoyencourt, de Bligières et Leclerc aîné, à la propagation de sa méthode d'enseignement ainsi qu'à l'amélioration de ses livres. On a de lui : *Prééminence de la loi religieuse sur la loi civile* (1824, in-8); *Histoire d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie* (1838, in-8); *Leçons comparées de géographie ancienne, du moyen âge et des temps modernes* (1843, 2 vol. in-18), etc. — Il est mort dans le cours de 1855. — Son fils, M. Octave Ducros est auteur de plusieurs recueils poétiques intitulés : *Contemplations poétiques et religieuses* (1844); *Prières et souvenirs* (1853); *Prières de mai, poésies de la Vierge* (1856), etc.

DUCROS [*de Sixt*] (Luc), frère du précédent, né en 1803, à Sixt, suivit les cours de la Faculté de médecine de Paris qui lui conféra en 1834 le diplôme de docteur. Il est attaché au Théâtre-Italien. On a de lui : *Guide pratique des maladies syphilitiques* (1843, in-12); une *Notice sur le docteur Fodéré* (1845); et un *Traité des maladies de la voix*.

DUDOUYT [de la Manche], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Coutances en 1797, et avocat distingué du barreau de cette ville, professait ouvertement, sous la monarchie de Juillet, des opinions républicaines. Commandant de la garde nationale, il fut chargé, en 1848, par le gouvernement provisoire des fonctions de sous-commissaire, dont il s'acquitta de manière à mériter l'estime de tous les partis, et fut élu représentant du peuple, le cinquième sur quinze, par 103 996 voix. A l'Assemblée, il fit partie du Comité de législation et tout en repoussant les théories socialistes, vota ordinairement avec la gauche et souvent avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il se montra très-hostile à la politique napoléonienne, et appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres au sujet de l'expédition de Rome. Le parti modéré fit échouer sa candidature à la Législative.

DÜBNER (Frédéric), philologue français, d'origine allemande, né à Hœrselgau le 21 décembre 1802, commença ses études au gymnase de Gotha et les acheva à l'université de Gœttingue. Professeur à Gotha de 1826 à 1831, il collabora à la *Bibliothèque critique*, à la *Gazette universelle des écoles* et aux *Annales de philologie*. Il préparait ses savantes éditions de *Justin* (1831) et de *Perse* (1832), lorsqu'il fut appelé à Paris par la maison Firmin Didot, et vint prendre part à la publication du *Thesaurus* d'Henri Estienne, et de la grande *Bibliothèque des auteurs grecs*. On lui doit de bonnes éditions des *Œuvres morales* de Plutarque, d'*Arrien*, de *Maxime de Tyr*, des *Scolies d'Aristophane* et de *Théocrite*, de *Christus patiens*, etc., ainsi que de *saint Chrysostôme* et de *saint Augustin*. Outre ces travaux d'érudition, il a publié un grand nombre d'éditions classiques à l'usage de la jeunesse, et une *Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque* (1855, in-8), au sujet de laquelle il a engagé une assez vive polémique contre les partisans de la méthode Burnouf.

DÜNTZER (Johann-Heinrich-Joseph), philologue et écrivain allemand, né à Cologne, le 11 juillet 1813, étudia successivement dans sa ville natale, à Bonn et à Berlin, où il se livra spécialement, sous la direction de Lassen, Schlegel et Bopp, à l'étude du sanscrit. Docteur de la Fa-

Digitized by Google

culté de philosophie de Berlin en 1836, il publia sa thèse, *Livii Andronici fragmenta*, et fut agrégé à l'université de Bonn en 1837. A la suite d'une querelle avec la Faculté philosophique de cette ville, il passa, en 1846, à Cologne et y obtint la place de conservateur à la bibliothèque publique du collége catholique. Le ministère de l'instruction publique lui donna, en 1849, le titre de professeur; mais l'université de Bonn refusa de lui confier une chaire.

Ses plus importants travaux ont pour objet la vie et les œuvres de Gœthe : *le Faust de Gœthe dans son unité et dans sa perfection* (Gœthe's Faust in seiner Einheit, etc., Cologne, 1836); *Gœthe écrivain dramatique* (Gœthe als Dramatiker, Leipsick, 1837); *le Mythe du docteur Jean Faust* (die Sage vom Doctor Joh. Faust, Ibid., 1848); *Fête de Gœthe* (Zu Gœthe's Jubelfeier, Elberfeld, 1849); *Prométhée et Pandore de Gœthe* (Leipsick, 1850); *le Faust de Gœthe* (Ibid., 1850-1851, 2 vol.); *les Femmes de la jeunesse de Gœthe*, (Frauenbilder aus Gœthe's Jugendzeit, Ibid., 1852), sans compter un grand nombre d'articles sur Gœthe insérés dans diverses revues, et sa collaboration à la nouvelle édition in-8 des *Œuvres complètes* de cet auteur.

Parmi les autres ouvrages de M. Düntzer, on remarque : *la Formation des mots latins* (die Lehre von der lat. Wortbildung, Cologne, 1836); *la Déclinaison des langues indo-germaniques* Ibid., 1839); *la Vie, les écrits et l'art historique de J. A. de Thou* (J. A. de Thou's Leben, Schriften und historische Kunst, Darmstadt, 1837); *Homère et le cycle épique* (Cologne, 1839); *Critique et commentaire des poëmes d'Horace* (Kritik und Erklaerung der Horazischen Gedichte, Brunswick, 1840-1844, 5 vol.); *les Satiriques romains* (Brunswick, 1846); *la Poétique d'Aristote* (Rettung der Arist. Poetik, Ibid., 1840), et les *Fragments de la poésie épique des Grecs* (Fragmente der epischen Poesie der Griechen, Cologne, 1840-1842, 2 vol.), ouvrage sur lequel la critique s'est exercée pendant longtemps, et dont le premier volume, consacré aux fragments épiques antérieurs à Alexandre le Grand, contient tout ce que l'auteur a cru reconnaître de débris épars du *Cycle épique*, des *Poésies homériques*, des *Poésies* d'Hésiode, et des poèmes relatifs à la religion ou aux arts. Le second volume contient les fragments épiques postérieurs à Alexandre. M. Düntzer a publié encore, en 1838, avec M. Lesch, un mémoire *sur le Vers appelé saturnien* (de versu quem vocant saturnio, Bonn, 1838), qui donne aux recherches spéciales sur ce sujet une direction nouvelle.

DUFAÏ (Gabriel-Alexandre), ou DU FAÏ, littérateur français, né à Étampes au mois d'août 1807, fit son droit à Paris, et s'inscrivit au barreau de la Cour d'appel; mais délaissant la pratique de sa profession, il travailla au *Journal de Paris*, au *Capitole*, à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, où ses articles de critique littéraire furent remarqués. Son nom figure aussi parmi les collaborateurs de l'*Encyclopédie des gens du monde* et du *Dictionnaire de la conversation*. Il est aujourd'hui employé à la bibliothèque Sainte-Geneviève. On a de lui : *Agnès de Méranie et les drames de V. Hugo* (1847, in-8), études comparées; plusieurs pièces de vers extraites en 1849 du *Corsaire* et de *l'Illustration;* une scène jouée aux Italiens le 15 février 1848; et *Lelila, ou la Femme socialiste* (1851), poëme en quatre nuits, suivi de satires politiques.

DUFAU (Pierre-Armand), économiste français, né à Bordeaux le 15 février 1795, fut nommé, en 1815, instituteur à l'établissement royal des Jeunes aveugles, dont il devint directeur en mai 1840. Mis à la retraite en 1855, il a conservé le titre de directeur honoraire. Pendant cette longue carrière, M. Dufau s'est consacré avec zèle à l'éducation et à l'amélioration du sort des infortunés confiés à ses soins. Il a concouru, en 1851, à la création de la Société de patronage et de secours pour les aveugles de France, devenue le modèle de celle formée pour les sourds-muets.

Il a publié, dans le cercle spécial de ses travaux ordinaires, plusieurs écrits qui ont été accueillis avec faveur : *Plan de l'organisation de l'institution des Jeunes aveugles* (1833, in-8), ouvrage destiné à montrer tout le parti que les aveugles peuvent tirer de l'instruction technologique, et récompensé par l'Académie française d'un prix Montyon de 6000 francs; *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'institution* (1844, in-8); *Mémoire sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*, communiqué à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1845; *Notice historique, statistique et descriptive sur l'institution des Jeunes aveugles* (1850, in-8), et enfin *Souvenirs d'une aveugle-née* (1851, 1 vol. in-12), fiction touchante et ingénieuse, dans laquelle l'auteur a essayé de retracer le développement des facultés et des sensations, chez l'aveugle de naissance.

On a aussi de M. Dufau divers ouvrages ou mémoires d'économie politique : *de l'Abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8), couronné par la Société de morale chrétienne; *Lettres sur la charité* (1847, in-8); *de la Réforme du mont de piété*, mémoire présenté à l'Académie des sciences morales (mars 1855); *Statistique du Haut-Rhin* (1834, in-8), devant servir de modèle à une collection de statistiques départementales; *Traité de statistique* (1840, in-8), ouvrage d'une portée philosophique, couronné par l'Académie des sciences en 1841; *Statistique comparée des aveugles et des sourds-muets* (1854, in-4), etc.

M. Dufau avait, en outre, donné dans sa jeunesse : *Dictionnaire de géographie ancienne et comparée* (1820, 2 vol. in-8), avec M. Guadet; *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* (1819, in-12); *Histoire de France, de Charles IX à Henri IV* (Paris, 1819-1821, 7 vol. in-12), formant la continuation de Vély, Villaret et Garnier; *Collection des chartes et constitutions*, avec MM. Duvergier et Guadet (Paris, 1823, 6 vol. in-8). Il a enfin collaboré à divers recueils, notamment aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, et aux journaux politiques, *le Temps* et *le Constitutionnel*, dont il eut même en 1834 la direction.

DUFAURE (Jules-Armand-Stanislas), avocat et homme politique français, né le 4 décembre 1798 à Saujon, dans la Charente-Inférieure, vint faire son droit à Paris, où il eut, entre autres camarades d'études, M. Chaix-d'Est-Ange et Vivien, et alla s'inscrire au barreau de Bordeaux, dont il devint presque aussitôt l'un des premiers avocats. Il entra dans la vie politique en 1834 : élu député par l'arrondissement de Saintes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848, il prit place dans les rangs du parti libéral constitutionnel, et ne se signala pas moins par sa consciencieuse activité que par son indépendance. Il avait déjà su se faire écouter dans les bureaux et à la tribune, lorsque, en 1836, sous le ministère Thiers du 22 février, il fut nommé conseiller d'État. Il donna sa démission à la chute du cabinet, le 6 septembre de la même année, et fit au ministère Molé, qui suivit, une active opposition. Il contribua à

Digitized by Google

le renverser par ses attaques lors de l'Adresse de 1839, qui amena, malgré la dissolution de la Chambre (2 février), le triomphe de la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles non viables essayées par Louis-Philippe, eut lieu, le 12 mai, la dernière prise d'armes du parti républicain (voy. Barbès), et, sous l'impression des dangers publics, se forma, sous la présidence de Soult, un cabinet centre-droit dont MM. Passy, Villemain, Duchâtel, Teste faisaient partie, et dans lequel M. Dufaure consentit à accepter le ministère des travaux publics, qui formait pour la première fois un ministère séparé. Il eut à soutenir les discussions des Chambres sur les routes de la Corse, les canaux, et surtout sur la grande question de l'exécution des chemins de fer par l'État ou par les compagnies. Mais, le 1er mars 1840, il dut faire place, avec ses collègues, au ministère Thiers, qu'il s'abstint néanmoins de combattre.

A l'avénement du 29 octobre, M. Dufaure refusa d'entrer, sous M. Guizot, dans un cabinet qui réunissait pourtant plusieurs de ses anciens collègues. Quoiqu'il adhérât, en général, à la politique conservatrice, il s'en sépara sur plusieurs points, combattit la loi sur les fortifications de Paris et se prononça contre le traité du droit de visite. Il acquérait chaque jour plus d'influence par sa participation active à la solution de toutes les grandes questions de travaux publics et de finances. Il était rapporteur des projets de loi les plus importants, tels que celui de la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique et surtout, en 1842, celui de la loi sur les chemins de fer. A la suite de ce dernier, une grande médaille fut frappée en son honneur. En politique, il se formait autour de lui un tiers parti qui comptait parmi les députés des adhérents plus influents que nombreux, et après avoir été nommé vice-président de la Chambre sous le patronage du ministère, M. Dufaure le redevenait, en 1845, par les votes de l'opposition. Tout le monde voyait déjà en lui le ministre du lendemain. Il se tint en dehors de l'agitation réformiste, et blâma les banquets comme inconstitutionnels. Lorsque, à propos de l'interdiction de celui du 12e arrondissement, MM. Barrot, Baroche et d'autres de ses collègues déposèrent un acte d'accusation contre le ministère, il ne craignit pas de dire : « C'est en laissant faire le banquet, que les ministres auraient mérité d'être mis en accusation. »

Après la révolution de Février, M. Dufaure se rallia franchement à la République, et fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le quatrième sur douze, par 68 197 voix. A la Constituante, il fut un des chefs du parti démocratique modéré, votant, avec la gauche, pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le vote à la commune, avec la droite, contre toutes les propositions émanant du socialisme et pour toutes les lois et mesures tendant au rétablissement de l'ordre. Membre de la Commission de constitution, il prit souvent la parole, et ce fut lui qui proposa de substituer l'assistance fraternelle à la reconnaissance du droit au travail. Candidat à la présidence de l'Assemblée, lorsque M. Sénart la quitta, après les journées de juin, pour devenir ministre de l'intérieur, il n'eut que quelques voix de moins que M. Marie, élu président. Le 13 octobre, le général Cavaignac, qui, pour mieux accuser ses tendances modératrices, substituait de jour en jour aux républicains de la veille ceux du lendemain, l'appela au ministère de l'intérieur. Le calme et la répression ayant été suffisamment assurés par l'administration de son prédécesseur, M. Sénart, M. Dufaure eut surtout à surveiller et à préparer l'élection présidentielle. Il prit, en quelque sorte, sous sa protection, vis-à-vis du pays et auprès des classes bourgeoises, la personne du général et de sa candidature, et fit inutilement tous ses efforts pour faire choisir « un homme, disait-il, et non pas un nom, » par le pays. Le 20 décembre, il quitta le ministère et reprit sa place dans l'Assemblée constituante, où il soutint par tous ses votes la politique intérieure et extérieure du nouveau président.

M. Dufaure fut renvoyé à la Législative par son département et par celui de la Seine et opta pour le premier. Dès le 2 juin 1849, Louis-Napoléon lui offrit le ministère de l'intérieur, qu'il accepta, avec MM. de Tocqueville et Lanjuinais pour collègues, en donnant pour motif l'intérêt de la Constitution. Il dut présider au mouvement de réaction dont les événements du 13 juin (voy. Ledru-Rollin) furent le signal. Il proposa ou soutint une suite de lois et de mesures de rigueurs sur les gardes nationales, les réunions politiques, l'enseignement. Un accord parfait régnait entre lui et la majorité parlementaire, lorsque le président, par le message du 31 octobre, le renvoya avec tous ses collègues et leur donna pour successeurs MM. Ferd. Barrot, Ach. Fould, Rouher, de Parrieu, etc. M. Dufaure, rejeté dans l'opposition constitutionnelle, devint un des adversaires de la politique de l'Élysée. Après la destitution du général Changarnier (10 janvier 1851) surtout, et sous le ministère Baroche (10 avril), il combattit tous les projets de révision anticipée de la Constitution, et la pensée d'une réélection présidentielle illégale. « On s'habituera, disait-il, à renouveler le président, comme on s'est habitué à renouveler les Chambres. »

Le coup d'État du 2 décembre fit rentrer M. Dufaure dans la vie privée. Inscrit au barreau de Paris en 1852, il y eut bientôt une des premières places, qu'il ne doit pas moins à la considération générale de la bourgeoisie pour sa vie politique qu'à son expérience des affaires et à son talent. Comme orateur, il se distingue par une fermeté de langage et une vigueur de dialectique qui font de lui, au palais, un des adversaires les plus redoutés. Comme écrivain, il n'a rien publié, qu'un certain nombre de ses principaux rapports. Ancien ministre de trois gouvernements, il n'est pas décoré de la Légion d'honneur.

DUFÉTRE (Dominique-Augustin), prélat et prédicateur français, né à Lyon le 17 avril 1796, étudia au séminaire de Saint-Irénée, entra dans les ordres en 1818, et se voua dès lors à l'œuvre des missions et des retraites, qui furent les traits les plus marquants du mouvement religieux sous la Restauration. Les missionnaires sortaient la plupart de la Chartreuse de Lyon. L'abbé Dufêtre parcourut les campagnes, évangélisant villes et villages dans les diocèses de Lyon, de Belley, d'Orléans, de Tours, de Blois et de Bourges. Après 1830, les missions n'étant plus tolérées, il se renferma dans les prédications ordinaires, rivalisant d'ardeur avec MM. Cœur, Combalot et de Ravignan. Il était déjà connu dans presque toutes les villes de France lorsqu'il vint faire la station quadragésimale à Paris (1840). La parole de M. Dufêtre était vive et imagée, mais son style inégal visait à l'effet. Ses sermons n'ont pas été publiés. En dehors de ses travaux apostoliques, M. Dufêtre a, de 1829 à 1842, visité une grande partie de l'Europe pour y étudier, l'état du catholicisme; cependant il n'a rien transpiré des nombreuses impressions qu'il a dû recueillir. Vicaire général de Tours depuis 1824, il a été élevé à l'évêché de Nevers le 13 septembre 1842 et sacré le 12 mars de l'année suivante. Il

Digitized by Google

est, depuis la même année, chevalier de la Légion d'honneur.

DUFF (James), député anglais, né en 1814 à Édimbourg, est fils aîné du général sir A. Duff et héritier présomptif de la pairie du présent comte de Fife, son oncle. Élu député du comté de Banff (1837), son mandat a été renouvelé jusqu'à présent; il est d'opinions libérales. En 1846, il a épousé une fille du comte d'Erroll.

Son frère, Georges-Skene Duff, né en 1816 à Édimbourg, et aussi député, a été successivement attaché aux ambassades de Paris et de Vienne. Depuis 1847, il représente le comté d'Elgin à la Chambre des Communes, et s'est associé à la politique du parti libéral.

DUFF (Alexandre), missionnaire anglais, né en 1808 à Pitlocry, village du comté de Perth, en Écosse, terminait à peine à l'université de Saint-Adrew, ses études théologiques, qu'on lui offrit la tâche difficile d'aller prêcher en Asie la foi chrétienne. Il accepta avec joie, et, après son ordination sacerdotale (1829), il s'embarqua sur le *Lady Holland* pour les Indes Orientales. La navigation, qui fut des plus malheureuses, dura huit mois : le bâtiment fit naufrage au cap de Bonne-Espérance, fut assailli de violentes raffales, près de l'Ile Maurice, et à l'embouchure du Gange fut jeté à la côte par un ouragan.

M. Duff passa quelques années au milieu des peuplades les plus farouches de l'Inde, parmi lesquelles il sut rendre son nom respectable. En 1843, il adhéra aux principes des non-conformistes et n'a cessé, malgré ses nombreux voyages, d'être en rapport avec les pasteurs les plus éclairés de l'Eglise indépendante.

Ses publications sont toutes consacrées à fortifier l'œuvre des missions en Orient; nous citerons : *les Missions de l'Église écossaise dans l'Inde* (the Church of Scotland's India mission, 1835, in-8) ; *Apologie des missions indiennes* (a Vindication of the India mission, 1837) ; *Nouvelle phase de la littérature anglaise dans l'Inde* (New era of the englisch literature in India, 1837); *l'Inde et les missions* (India and India missions, 1839); *la Principale fin du Christianisme* (Missions the chief end of the Christian church, 1839) ; *Epreuves et devoirs d'un missionnaire aux Indes*; etc. La plupart de ces écrits ne sont en grande partie que la reproduction de discours ou sermons prononcés dans les synodes, assemblées ou réunions religieuses et ils ont contribué à développer en Écosse le goût des missions.

DUFFERIN (Frédéric Temple-Blackwood 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1826 à Florence, appartient à une famille irlandaise. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il reçut en 1849 la charge de chambellan de la reine, la résigna lors du passage des tories au pouvoir (1852) et la reprit en 1854. Quatre ans plus tôt il avait été pourvu d'une pairie héréditaire sous le titre anglais de baron Clandeboye (1850); à la Chambre haute il vote avec le parti libéral. Il n'est pas encore marié.

DUFFY (Charles-Gavan), journaliste irlandais, né en 1816, est fils d'un fermier du comté de Monaghan. Élevé à Belfast, il embrassa la carrière du journalisme, et tout en étudiant le droit, alla rédiger en province une feuille influente. De retour à Dublin en 1841, il se lia avec les agitateurs les plus ardents du rappel de l'Union, et fonda en 1842, avec leur appui, le journal démocratique, *la Nation*, destiné à faire une opinion publique à un parti nouveau. Le but fut atteint au bout de quelques années. En 1844 il fut compris dans le procès intenté par les ministres à O'Connell et à ses adhérents. Il agit de concert avec le grand agitateur jusqu'en 1847, où il se rapprocha de la Jeune-Irlande, qui reniait la politique temporisatrice, pour en appeler à la force. Traduit encore une fois devant les tribunaux (mai 1848) avec Smith O'Brien et Meagher sous l'accusation d'avoir excité le peuple à la révolte, il fut acquitté par le jury.

Après avoir vu son journal suspendu durant le soulèvement d'O'Brien, il lui fut permis d'en reprendre la direction ; mais mieux éclairé sur les intérêts du pays ou devenu plus prudent, il se borna à parler de réformes sociales. Ce fut lui qui créa la ligue des fermiers. A la Chambre des Communes, où il siège depuis 1852 pour New Ross, il vote d'habitude avec les radicaux. On a de lui quelques volumes pour la *Bibliothèque irlandaise*, entre autres un *Choix de ballades* (Ballad poetry of Ireland).

DUFONT [du Nord], ancien représentant du peuple français, né à Valenciennes, le 2 février 1807, exerça quelque temps la profession de notaire. Partisan des doctrines libérales, il s'occupa spécialement des questions d'instruction publique. Nommé représentant du peuple en 1848, le vingt-cinquième sur vingt-huit, par 97 017 voix, il fut membre du Comité des travaux publics, vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et se montra très-opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, pour combattre la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres. Le 26 mai 1849, à la dissolution de l'Assemblée constituante, il vota pour la mise en liberté des transportés. Il ne fut pas réélu à la Législative.

DUFOUR (Gabriel-Michel), jurisconsulte français, né à Moulins le 2 mars 1811, est depuis 1839 avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il fut envoyé par le département de l'Allier à l'Assemblée législative, où il professa des opinions modérées et libérales.

On lui doit principalement un *Traité général du droit administratif appliqué* (Paris, 1843-44, 4 vol. in-8; 2e édit., 1854-1857, 6 vol.), important travail, dont la méthode et le style ont assuré le succès. M. Dufour a fourni des articles à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et au *Dictionnaire général d'administration française*.

Dufour (Louis-Charles-François), magistrat, frère du précédent, né à Moulins le 15 avril 1820, a été attaché depuis 1837, comme substitut aux tribunaux de Cusset et de Moulins, puis à la Cour de Montpellier, et comme avocat général à celle de Bordeaux d'où il est passé dernièrement en qualité de procureur général à la Cour d'Amiens (1856). Il a publié un *Traité de la police extérieure des cultes* (Paris, 1847, 2 vol. in-8), et a aussi collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence*.

DUFOUR (Charles), archéologue français, né à Amiens le 1er février 1816, étudia le droit à Paris. Devenu avoué à la Cour impériale de sa ville natale, il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de l'histoire. Il est administrateur du musée d'antiquités d'Amiens, et président de la Commission du nouveau musée Napoléon. Membre actif de la Société des antiquaires de Picardie, il a contribué à l'érection des statues de Ducange et de Pierre l'Hermite.

Digitized by Google

On a de lui plusieurs ouvrages de bibliographie, précieux pour l'histoire de sa province, entre autres : *Essai bibliographique sur la Picardie, ou Plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province* (Amiens, 1850-1855, 2 vol. in-8).

DUFOUR (Léon), naturaliste français, né vers 1782, suivit les cours de la Faculté de Montpellier et y fut reçu docteur en médecine en 1806. Il fit en 1823, les campagnes d'Espagne en qualité de médecin du troisième corps d'armée et revint à la paix s'établir à Saint-Sever, dans les Landes. Depuis longues années il est correspondant de l'Académie des sciences (section d'anatomie). Il est décoré de la Légion d'honneur.

On a de M. Léon Dufour beaucoup de travaux d'histoire naturelle imprimés dans les *Annales du muséum*, les *Annales des sciences physiques*, les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, les *Mémoires de l'Institut*; une *Relation de voyage dans les montagnes maudites* (1821); des *Recherches anatomiques et physiologiques sur les hémiptères* (1833, in-4 et pl.), etc.

DUFOUR (Auguste Henri), géographe français, né à Paris, vers 1795, étudia d'abord sous Lapie et travailla avec lui à plusieurs cartes du Dépôt de la marine. En 1824, il publia pour la première fois, sous son nom seul, une *Analyse géographique de la carte de Palestine*, et prit part dès ce moment à une foule de publications historiques ou topographiques dont il dressa et dessina les plans et les cartes. Il a principalement signé et édité : *Atlas élémentaire et universel de géographie ancienne et moderne* (1828, in-4), devenu classique, et presque annuellement réédité; plusieurs *Précis* de système planétaire et de cosmographie, pour l'explication de cartes : l'*Atlas* joint à la *France illustrée* de V. A. Malte-Brun (1855); et plus récemment (février 1857), sous le nom d'*Atlas Dufour*, un atlas universel, physique, historique et politique de la France, de ses départements et de ses colonies (106 cartes).

DUFOUR (Guillaume-Henri), général suisse, né à Constance en 1787, d'une famille originaire de Genève, fit ses études dans cette dernière ville, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Lorsque Genève fut incorporée au territoire français, il entra, en 1807, à l'École polytechnique et fut nommé, en 1809, officier du génie militaire. Il fit les dernières campagnes de l'Empire, obtint le grade de capitaine et fut chargé de travaux importants à Grenoble. Après la chute de Napoléon, il passa au service de la confédération Helvétique et parvint rapidement au grade de colonel. En 1831, il fut adjoint comme chef d'état-major au colonel Gugier de Prangen. Bientôt après, la diète l'appela aux fonctions de quartier-maître général, et lui confia la direction des travaux de triangulation entrepris pour lever la carte topographique de la Suisse. Il rendit surtout d'importants services comme instructeur en chef du corps du génie à l'École militaire de Thun. En 1840, il publia des *Mémoires sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge*, et en 1842, un *Manuel de tactique pour les officiers de toutes armes*.

En 1847, à l'âge de soixante ans, il reçut, avec le titre de général, le commandement d'une armée considérable dirigée contre le Sonderbund. Ses habiles manœuvres hâtèrent le triomphe de la Suisse libérale; les gouvernements étrangers, prévenus par la rapidité de son action, n'osèrent pas intervenir, et les catholiques vaincus demandèrent grâce. Cette campagne, qui sauva l'unité et peut-être l'indépendance de la confédération Helvétique, valut au général Dufour de nombreux témoignages de la reconnaissance nationale : la diète lui vota un sabre d'honneur et un don de 40 000 francs.

Le vainqueur du Sonderbund a toujours compté parmi les conservateurs; aussi les événements de 1848 lui enlevèrent-ils une partie de sa popularité. Pendant plusieurs années, les démocrates de Genève l'ont écarté des fonctions publiques; mais les relations d'amitié qui l'unissent à l'empereur des Français, l'ont fait choisir plusieurs fois comme négociateur secret ou officiel entre la diète fédérale et la cour des Tuileries. En 1856, les radicaux, dans un sentiment de conciliation, lui ont donné place dans le conseil de Genève à côté de M. James Fazy (voy. ce nom). A l'occasion de l'affaire de Neufchâtel, qui sembla lui préparer un nouveau rôle militaire, il a été chargé d'une mission de confiance auprès du gouvernement français et a concouru au dénoûment pacifique et honorable de cette grave question. Chef de l'état-major fédéral, M. Dufour est grand officier de la Légion d'honneur.

DUFOURNEL [de la Haute-Saône], ancien député français et représentant du peuple, né en 1808, était sous Louis-Philippe maître de forges à Gray dans la Haute-Saône et professait les opinions libérales. En 1842, il fut nommé député de Gray par 212 voix contre 153 données à M. Lacordaire, ingénieur, et fit partie de l'opposition constitutionnelle. En 1846, le gouvernement fit échouer sa candidature. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le second sur neuf, par 63 499 voix. Membre du Comité du travail, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il soutint encore le ministère Odilon Barrot, mais après le message du 31 octobre, il fit une certaine opposition à la politique de l'Élysée, approuva la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution, sans désirer le renversement du régime parlementaire. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est revenu à ses occupations industrielles.

DUFRÉNOY (Pierre-Armand), géologue français, membre de l'Institut, né à Seuran (Seine-et-Oise) en 1792, et fils de Mme Dufrénoy qui à la fin du siècle dernier acquit un nom dans les lettres, fit au Lycée impérial de brillantes études, surtout en physique et en mathématiques, et fut admis à l'École polytechnique en 1811. Deux ans après, il entra dans le corps des mines, à l'âge de vingt et un ans. Ses fonctions lui fournirent l'occasion de se livrer à des recherches géologiques dont les résultats, conformes à ceux que M. Élie de Beaumont obtenait dans le même temps, ont servi à fonder les nouvelles théories sur les révolutions du globe. Ils ont été publiés, de 1819 à 1838 dans les *Annales des ponts et chaussées et des mines*. A la même époque M. Dufrénoy collaborait au *Dictionnaire des arts et manufactures* et au *Dictionnaire technologique*.

En 1823, il fut chargé, conjointement avec M. Élie de Beaumont, de dresser la grande carte géologique de France, une des œuvres scientifiques monumentales de notre époque. Les deux savants se partagèrent la France à explorer, et la partie occidentale, comprenant aussi une partie de l'Espagne, échut à M. Dufrénoy. Ce travail d'exploration dura treize ans (1823—1836), et cinq années encore furent consacrées tant à

Digitized by Google

l'exécution de la carte, qu'à la rédaction des 3 volumes in-4 qui y sont annexés sous le titre modeste d'*Explication*. MM. Dufrénoy et de Beaumont, visitèrent aussi ensemble les principales usines métallurgiques de la Grande-Bretagne, et publièrent en 1827 leur *Voyage métallurgique en Angleterre*, ou *Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des mines d'étain, de cuivre, de plomb*, etc.

En 1833, M. Dufrénoy fut chargé seul d'une mission ayant pour objet l'étude, plus tard publiée *de l'Emploi de l'air chaud dans les usines en Écosse et en Angleterre*. Il est en outre l'auteur d'un excellent *Traité de minéralogie* (1847, 4 vol. in-8, et atlas. On a encore de lui des *Rapports* au gouvernement sur *la Composition et la nature des eaux minérales de France*, sur *l'Assainissement de la Sologne*, etc.

Membre des jurys des deux Expositions universelles de Londres et de Paris, il a été choisi, lors de cette dernière, comme rapporteur de la section de l'art des mines et de la métallurgie. L'Académie des sciences, dont il est un des membres les plus actifs, a confié à M. Dufrénoy les fonctions de rapporteur dans une foule de questions importantes de géologie ou de minéralogie. Comme inspecteur général des mines dans nos départements du nord, il a sous sa surveillance et comme matière d'études les établissements les plus considérables de la France. Ancien professeur à l'École des ponts et chaussées et à celle des mines, M. Dufrénoy devint directeur de ce dernier établissement et titulaire au Muséum d'histoire naturelle de la chaire de minéralogie qu'il avait longtemps remplie comme suppléant de M. Alex. Brongniart. Il a rendu à l'enseignement de cette science un service signalé par le caractère de précision mathématique qu'il a su donner à la cristallographie, sur laquelle il a fondé une nouvelle classification des minéraux. En géologie, ses travaux ont porté particulièrement sur la constitution des terrains de la France et sur les terrains volcaniques qu'il a étudiés en Auvergne et aux environs de Naples. Il est arrivé, dans cette étude, à reconnaître que les villes d'Herculanum et de Pompéi ont été englouties, non pas sous des torrents de lave, comme on le croit vulgairement, mais sous un éboulement énorme causé par l'éruption du Vésuve. — M. Dufrénoy est mort le 20 mars 1857. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 10 décembre 1850.

DUFRESNE (Abel-Jean-Henri), magistrat français, né le 8 novembre 1788 à Étampes (Seine-et-Oise), est neveu d'un administrateur estimé du premier Empire. Admis au barreau de Paris, il entra dans la magistrature à l'époque des Cent-Jours et fut nommé juge suppléant au tribunal de la Seine. Ayant perdu sa place au retour des Bourbons, il se mit à l'étude des arts et exposa quelques paysages au Salon. De ce temps date également la publication de plusieurs livres d'éducation et de morale qui ont obtenu du succès : *le Monde et la retraite* (1817, 2 vol.); *Samuel d'Harcourt* (1820, 2 vol.); *Contes à Henriette* (1822), suivis des *Nouveaux contes* (1824); *Pensées, maximes et caractères* (1826, in-8); *Leçons de morale pratique* (1826, 4e édit., 1847), couronnés par la Société d'enseignement élémentaire, etc. Après 1830 il rentra dans la magistrature, et fut successivement procureur général à Bastia et à Metz, et premier président de la Cour d'appel de Besançon. M. Dufresne est officier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui des *Notices* sur les antiquités de la Lorraine; *l'Art de fixer les souvenirs* (1840); *Contes à Henri* (1850), et *le Livre du pauvre* (1854, in-8).

DUGAT (Gustave), orientaliste français, né à Orange (Vaucluse) en 1824, suivit les cours de MM. Reinaud et Caussin de Perceval à l'École des langues orientales vivantes. En 1845, il partit pour l'Algérie, en qualité de secrétaire d'une mission chargée d'y fonder un pénitencier agricole. De retour à Paris en 1846, il joignit à l'étude des manuscrits arabes celle du turc et du persan. Il est membre de la Société asiatique de Paris, de la Société orientale de France et chevalier de l'ordre turc du Medjidié (1855).

Outre un assez grand nombre d'articles et de traductions en vers et en prose dans la *Revue algérienne* (1847); *le Journal asiatique* (1848-1856); *la Revue de l'Orient et des colonies* (1855); *la Revue de l'instruction publique* (1853-1857), on a de M. Dugat : *Précis historique et statistique des colonies agricoles établies en France et en Algérie* (Paris, 1850); *Grammaire arabe et française*, rédigée en arabe, à l'usage des indigènes de l'Algérie, en collaboration avec le cheik Fares Echchidiag (voy. ce nom) (1854, in-8). Il a traduit de l'arabe : *Lettres des Maronites du Mont-Liban*, adressées à des députés pour implorer la protection de la France (1847); *Choix d'épisodes du roman d'Antar* (*Journal asiatique*, 1848-1850), dont il prépare une traduction complète; *le Poëme en l'honneur du bey de Tunis*, du cheik Fares (Paris, 1851, in-8); *Administrations anatomiques de Galien*, dont le texte grec n'existe plus, pour la collection des *OEuvres choisies de Galien*, publiée par M. Daremberg.

DUGUÉ (Ferdinand), littérateur français, né à Paris, en 1812, d'une famille aisée, put se livrer en toute liberté à ses goûts de poëte et d'écrivain. Il publia d'abord des romans : *la Semaine de Pâques* (1835); *Geoffroy Rudel* (1838, 2 vol. in-8); puis des poésies : *Horizons de la poésie* (1836); *le Vol des heures* (1839), *les Gouttes de rosée*, 100 sonnets (1840); *l'Oasis* (1850); *Payol* et autres odes, etc.

Au théâtre, auquel il s'est enfin plus spécialement consacré, il a donné : *Castille et Léon* (1838); *Gaiffer* (1839); *les Pharaons* (1848), drames en vers joués à l'Odéon; *le Béarnais*, comédie en 3 actes, en vers, *Mathurin Regnier*, drame en vers (Français, 1843 et 1851); *la Misère* (1850); *Salvator Rosa* (1851), à la Porte-Saint-Martin; *Monsieur Pinchard*, drame en 5 actes, interdit en France et joué à Bruxelles (1851); *l'Ambigu en habit neuf*, prologue de réouverture, *Roquelaure*, drame, *la Prière des naufragés*, avec M. Dennery, *le Paradis perdu* (Ambigu, 1853-1856); *William Shakspeare*, à la Porte-Saint-Martin; *France de Simiers*, drame en vers, à l'Odéon (1857), etc.

DUGUÉ (Charles-Oscar), avocat et publiciste américain, né à la Nouvelle-Orléans, le 1er mai 1821, fit ses études au collége Saint-Louis, à Paris, revint aux États-Unis, vers 1846, prit une place distinguée au barreau de sa ville natale, tout en se faisant connaître comme écrivain par un certain nombre d'ouvrages en langue française. En 1852, il devint rédacteur en chef du journal quotidien *l'Orléanais*.

On a de lui, à part ses articles du journal, des *Essais poétiques* (1847), et deux ouvrages dramatiques tirés des légendes de la Louisiane : *Mila*, ou *la Mort de La Salle*, et *le Cygne*, ou *Mingo* (1852). On annonce en outre une *Philosophie morale* qu'il doit publier en français et en anglais.

Digitized by Google

DU HAMEL (vicomte). Voy. HAMEL (DU).

DUHAMEL (Jean-Marie-Constant), mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1797, subit deux fois, avec succès, les examens d'admission à l'École polytechnique, dont il sortit en 1816 pour se livrer à l'enseignement public. Successivement répétiteur, professeur, examinateur, et, de 1844 à 1851, directeur des études à la même École, il s'occupa constamment des questions les plus ardues des mathématiques, et fut, en 1851, nommé professeur titulaire à la Faculté des sciences. Ses travaux le firent choisir, en 1840, comme successeur de Poisson à l'Académie des sciences, dans la section de physique générale. M. Constant Duhamel a été décoré en avril 1841.

Il a publié : *Problèmes et développements sur diverses parties des mathématiques* 1823, en société avec M. Reynaud et depuis : *Cours d'analyse de l'École polytechnique* (1840-41, 2 vol. in-8, réédité en 1847) : *Cours de mécanique de l'École polytechnique* (1845-46, 2 vol. in 8), et un grand nombre de *Notes*, articles et *Mémoires*, extraits du *Recueil de l'Académie des sciences* et du *Journal de l'École polytechnique*.

DUJARDIN (Félix), naturaliste français, né à Tours le 5 avril 1801, et fils d'un horloger sans fortune, fit à peu près seul son éducation et fut chargé plusieurs années des cours publics de géométrie et de chimie appliquée aux arts (1827-1834). A cette date, il vint à Paris pour éditer une description géologique de la Touraine; mais d'après le conseil de M. Dutrochet, il s'adonna aux recherches zoologiques. A la suite d'une excursion aux bords de l'Océan et de la Méditerranée, il publia ses curieuses *Observations sur les rhizopodes* (1835), classés jusqu'alors parmi les mollusques et qu'il ramena au type des infusoires. Conduit à une étude générale de ces animalcules, M. Dujardin combattit les opinions d'Ehrenberg (voy. ce nom) sur la formation de la terre végétale et les infusoires fossiles à carapace siliceuse. Les résultats de ses travaux, d'abord consignés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences et de la Société philomatique, sont développés dans les ouvrages suivants : *Histoire naturelle des zoophytes, Infusoires* (1841, in-8); *Histoire naturelle des helminthes ou vers intestinaux* (1844, in-8), faisant partie de la collection des *Suites à Buffon*.

Nommé, en 1839, professeur de minéralogie à Toulouse, M. Dujardin obtint, à la création de la Faculté des sciences de Rennes, la faveur de revenir à ses études favorites : il y professe depuis cette époque la botanique et la zoologie.

On a encore du même savant : *Manuel de l'observateur au microscope* (1842, avec atlas) riche en faits nouveaux; *Flore d'Indre-et-Loire* (1833), publiée au nom de la Société d'agriculture de Tours; *Promenades d'un naturaliste* (1837, in-12), études sur les insectes; des annotations étendues à l'*Histoire des animaux sans vertèbres* de Lamarck (t. III, 1839); trois traités élémentaires de zoologie pour la collection des *Cent traités* (1845); enfin, plusieurs mémoires intéressants *sur le Cerveau des insectes, sur l'Intelligence des abeilles, sur Plusieurs points de l'organisation des animaux articulés*; etc. En outre, il a fondé, en 1836, *l'Hermès*, revue des sciences, qu'il rédigeait avec MM. Martins, Lemaout et F. Hœfer, et a fourni des articles à l'*Écho du monde savant*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. Ch. d'Orbigny, à la *Presse*, au *Magasin pittoresque*, etc.

DULAURIER (Édouard), orientaliste français, né à Toulouse en 1807, et destiné au commerce par son père qui s'y était enrichi, préféra les études philologiques. Tournant sa curiosité vers l'Égypte ancienne, il se fit d'abord connaître, en 1835, par un examen du célèbre passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie sur l'écriture des Égyptiens, que les adversaires de Champollion lui opposaient; puis il étudia le copte et les hiéroglyphes. Il fit paraître, deux ans après, le texte et la traduction des fragments des *Révélations apocryphes de saint Barthélemy et de l'histoire des communautés religieuses fondées par saint Pacôme*, et donna, en 1836, dans les *Mémoires* de la Société archéologique du midi de la France, une *Notice sur les principales stèles funéraires égyptiennes du musée de Toulouse*.

La connaissance profonde que M. Dulaurier acquit du copte devait être perdue pour la philologie égyptienne. Après avoir annoncé, en 1847, la traduction du livre gnostique, *la Fidèle sagesse*, il se laissa devancer dans cette œuvre par un Allemand, M. Schwartze, et appliqua sa facilité à apprendre les langues à l'étude de l'arabe. Déjà, ayant reçu de M. de Salvandy, en 1838 et en 1840, la mission d'aller recueillir en Angleterre des textes coptes et hiéroglyphiques, le grand nombre de manuscrits malais et javanais qu'il y rencontra, lui avait suggéré l'idée d'étudier les idiomes peu connus en Europe, dans lesquels ces manuscrits sont écrits. Il prit une connaissance rapide de toutes les langues océaniennes. De retour à Paris, il obtint la création d'une chaire de malais et de javanais à l'École des langues orientales vivantes (avril 1841).

M. Dulaurier a fait paraître diverses traductions du malais et du javanais, et notamment *les Institutions maritimes de l'archipel d'Asie* (1845). Il commença ensuite la publication de diverses chroniques malaises et donna, dans le *Journal asiatique*, des notices et des extraits de manuscrits traduits de la même langue.

Bientôt l'activité du savant orientaliste se porta encore vers un autre objet, l'étude de l'arménien, jusqu'alors assez négligée en France. Il donna des extraits des *Chroniques* de Mathieu d'Édesse et de Michel le Syrien (1848 et 1850), sans cesser de fournir au *Journal* de la Société asiatique, dont il est un des principaux membres des travaux relatifs à ses études antérieures. Il y traite tour à tour l'arabe, le copte, le malais, et il a joint à l'étude de l'arménien celle du géorgien. Il a été chargé, en 1855, du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale écrits dans les idiomes qu'il a cultivés. Littérateur et philologue, M. Dulaurier a aussi cherché à populariser les résultats de ses travaux par divers articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*. Citons encore de lui : *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale* (2e édit., 1857).

DULK (Frédéric-Philippe), chimiste allemand, né le 22 novembre 1788, à Schirwindt (Prusse orientale), fit son droit à l'université de Kœnigsberg, puis étudia la chimie, et acheta, en 1815, une pharmacie qu'il dirigea pendant plusieurs années. A l'âge de 37 ans seulement il entra dans la carrière de l'enseignement. Agrégé en 1825 à la Faculté des sciences de Kœnigsberg, il obtint plus tard à cette même université la chaire de chimie, dont il est resté titulaire. En 1847, M. Dulk représentait la ville de Kœnigsberg à l'assemblée des États de Prusse et il y vota avec l'opposition.

On a de ce savant un *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie, Berlin, 1833-1834; 2e édition, 1842, 2 vol.), et une traduction, enrichie de com-

Digitized by Google

mentaires, de la *Pharmacopœa Borrussica* (Leipsick, 2 vol.), ouvrage pratique, qui en 1848 en était déjà à sa cinquième édition.

Son fils, Frédéric-Albert-Benno DULK, né à Kœnigsberg le 17 juin 1819, se livra comme lui à l'étude de la chimie, obtint à l'université de Breslau le grade de docteur, mais chercha vainement à entrer dans la carrière de l'enseignement, d'où l'écartèrent, sous le ministère Eichhorn, ses opinions politiques avancées. Rentré dans la vie privée, il consacra ses loisirs à des travaux littéraires. On cite de lui un poëme dramatique, *Orla* (Winterthur, 1844; nouvelle édition, 1847); un drame, *Lea*, et une comédie politique, *les Murailles* (Die Wagnde, 1846), avec Seemann.

DULON (Rodolphe), théologien réformateur allemand, né le 30 août 1807, à Stendal, en Prusse, étudia au collége de cette ville et à l'université de Halle, et devint en 1831 recteur de l'École de Werben, et en 1836 pasteur de Flossau. Sept ans après, il passa à Magdebourg. Dans cette ville, où l'esprit de libre examen en matière politique et religieuse a poussé de profondes racines, malgré une puissante minorité de piétistes et de réactionnaires, il se signala comme prédicateur de l'Église réformée allemande, et forma un parti autour de lui, en combattant les mesures antilibérales du ministre Eichhorn, adoptées avec empressement par le consistoire de la province de Saxe, résidant à Magdebourg. Il fut suspendu de ses fonctions: mais à la révolution de 1848, il devint pasteur de l'église de Notre-Dame, à Brême, y fonda une revue religieuse hebdomadaire, *le Réveil* (der Wecker), et un journal politique, *la Chronique de Brême* (Bremer Tageschronik), qui fut mis au service du parti démocratique et fut supprimé au mois de mai 1851. Bientôt M. Dulon lui-même fut suspendu une seconde fois, puis frappé de destitution, après une sentence rendue contre lui par la Faculté de théologie d'Heidelberg, malgré les protestations de la commune dont il était pasteur.

La plupart des écrits de M. Dulon doivent leur origine aux querelles politiques ou religieuses auxquelles il a été mêlé. Nous citerons : *le Combat pour la parole de Dieu* (der Kampf um Gottes Wort, Leipsick, 1847); *du Combat pour la liberté des peuples* (vom Kampf um Volkerfreiheit, Brême, 1849-50, 2 cahiers); *Le jour est arrivé* (Der Tag ist angebrochen, Brême, 1852), opuscule interdit aussitôt que publié.

DUMAINE (Louis-François), artiste dramatique français, né à Lieusaint (Seine-et-Marne), en août 1831, et neveu du lieutenant général de ce nom, vint rejoindre à Paris Mme Person, sa sœur aînée (voy. l'article suivant). Il essaya de la carrière du commerce, puis fut, vers la fin de 1848, secrétaire de M. Alexandre Dumas, et enfin se livra au théâtre. Il parcourut les scènes de la banlieue, parut un instant aux Français, dans un bout de rôle du *Moineau de Lesbie* (1849), joua dix-huit mois au Havre, passa à Marseille, où une fructueuse représentation à bénéfice lui permit de se racheter de la conscription (1852), et revint à Paris, sur la scène de la Gaîté. Appelé à l'Ambigu en 1853, il y a tenu d'abord les rôles de traîtres, et depuis les grands rôles. Nous citerons parmi les pièces où ses créations ont été remarquées : *le Pendu*, *l'Homme à trois visages*, *César Borgia* (1853-56), *la Légende de l'homme sans tête* (1857).

La sœur de cet artiste, Mlle Béatrix Martine DUMAINE, dame PERSON, née à Aulnay-les-Bondy, le 28 juin 1828, a suivi aussi le théâtre. Elle débuta à Paris sur la scène du Théâtre-Historique. Elle s'y fit remarquer par un jeu expressif, un organe sonore, très-favorable aux rôles écrits pour elle par M. Alex. Dumas. Après la fermeture de ce théâtre elle a paru sur quelques scènes de drame. Elle appartient, depuis août 1855, au personnel du théâtre du Cirque, où elle a repris quelques-unes de ses principales créations, notamment la *Reine Margot*. M. G. Bell lui a consacré une *Biographie* spéciale.

DUMANOIR (Philippe-François PINEL) ou DU MANOIR, auteur dramatique français, né à la Guadeloupe le 31 juillet 1806, d'une famille anoblie en 1773, vint en France à l'âge de dix ans et fit toutes ses classes à Paris, au collége Bourbon. Étudiant en droit, il se mit à écrire des vaudevilles avec son camarade d'études et son compatriote, M. de Mallian, et leur première pièce, *la Semaine des amours*, eut un succès qui le détermina à se livrer exclusivement à la littérature dramatique. Les Scribe, les Dumersan, les Dupin, les Bayard, les Mélesville trouvèrent en lui un collaborateur et un rival. M. Dumanoir a été, de 1838 à 1841, directeur du théâtre des Variétés, et a reçu en 1847 la croix de la Légion d'honneur.

Quoiqu'il ait fait quelques tentatives dans la comédie et le drame, M. Dumanoir est surtout un vaudevilliste. Il a l'esprit facile, la gaieté et l'entrain, l'entente de l'intrigue et du dialogue qui conviennent à ce genre. Il a beaucoup écrit pour Mlle Déjazet, qui lui doit particulièrement ses meilleurs rôles d'homme. On a de lui environ 170 pièces, dont la plupart ont été imprimées dans les divers recueils dramatiques. Nous citerons parmi celles qui eurent le plus de représentations et qu'il a signées seul ou en collaboration : *les Vieux Péchés* (1833); *la Savonnette impériale* (1836); *la Maîtresse de langues* (1838); *la Marquise de Prétintaille* (1836); *le Cabaret de Lustucru*, *les Premières armes de Richelieu* (1839): *Indiana et Charlemagne* (1840); *le Vicomte de Létorières* (1842); *la Nuit aux soufflets* (1842): *Don César de Bazan* (1844); *Gentil-Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (1847); *le Code des femmes*, *le Camp des bourgeoises* (1855); *l'École des agneaux*, comédie qui a obtenu en 1855 une médaille d'or du ministre d'État: *les Fanfarons du vice*, *les Toilettes tapageuses* (1856), etc.

DUMAS (Alexandre), célèbre auteur dramatique et romancier français, né à Villers-Cotterets le 24 juillet 1803, est fils du général républicain Alexandre Davy-Dumas, qui était fils lui-même du marquis Davy de La Pailleterie et d'une négresse africaine, Tiennette Dumas, sous le nom de laquelle il fut particulièrement connu. C'est aussi sous ce nom que l'écrivain français, dont les cheveux crépus, les traits et les lèvres rappellent encore l'origine africaine, devait s'illustrer, tout en reprenant, dans certaines occasions, le nom et le titre de son grand-père. Élevé par sa mère, restée veuve en 1806, il reçut, à Villers-Cotterets, une instruction très-médiocre, mais acquit dans tous les exercices du corps beaucoup de force et d'adresse. Sans autres ressources que la pension faite à sa mère, il fut quelque temps clerc de notaire, et vint à l'âge de vingt ans chercher fortune à Paris. Recommandé à plusieurs des généraux qui avaient été les amis de son père, il ne trouva d'accueil qu'auprès du général Foy, qui pour lui faire mettre à profit sa belle écriture, seul talent dont il donnât alors des preuves, le plaça chez le duc d'Orléans, comme surnumeraire de son secrétariat, aux appointements de 1200 francs. Le jeune homme qui en acceptant « de vivre de son écriture, » se promettait bien « de vivre un jour de sa plume, »

Digitized by Google

se mit sérieusement à l'étude, lut avec avidité, et commença à faire des vers. Il débuta, en 1826, par un volume de *Nouvelles* (in 12).

L'année suivante, les représentations données à Paris par la troupe anglaise le tournèrent vers le genre dramatique, et il écrivit une imitation de *la Conjuration de Fiesque*, une tragédie des *Gracques*, qui restèrent inédits, et un drame en vers, *Christine de Suède* qui, reçue au théâtre Français, ne fut jouée que plus tard (30 mars 1830) à celui de l'Odéon. Mais, dans l'intervalle, M. Alexandre Dumas avait frappé un grand coup, en donnant au premier théâtre *Henri III et sa cour*, drame historique en cinq actes, dont la première représentation (11 février 1829), fut un événement et toute une révolution littéraire. Au moment où le romantisme triomphait en poesie, ce drame fut applaudi comme une réaction de plus contre les traditions classiques de l'ancienne tragédie. Les démonstrations qui eurent lieu au théâtre et les cris proférés contre Racine, firent comprendre la portée attribuée par le public à ce début. Le duc d'Orléans y assistait, et donna, avec une sorte de déférence respectueuse pour son surnuméraire, le signal des applaudissements. Le lendemain, le commis devenait bibliothécaire du prince.

A partir de ce moment, la vie publique et littéraire de M. Alexandre Dumas acquiert plus d'importance. Après avoir pris à la lutte des journées de 1830 une part que son imagination a plus tard sans doute grossie, et qui lui valut la croix de Juillet, M. Dumas fait dans la Vendée royaliste un voyage dont il écrit la relation de manière à déplaire au roi. Par la protection du duc d'Orléans, dont il a gagné les bonnes grâces, il rentre en faveur à la cour, et obtient, en 1834, la décoration. Il s'assura également l'amitié des autres princes de la famille d'Orléans, particulièrement celle du duc de Montpensier, qu'il accompagna en Espagne comme historiographe de son mariage (1846). C'est alors qu'après avoir signé au contrat avec tous ses titres il passa en Afrique, ayant à sa disposition, au grand scandale de l'opposition parlementaire, *le Véloce*, bâtiment à vapeur de l'Etat. A son retour, il ouvrait pour les besoins de son propre répertoire, auquel les autres scènes ne pouvaient ou ne voulaient plus suffire, un théâtre spécial, le « Théâtre Historique, » qui devait d'abord s'appeler Théâtre Montpensier. La révolution de 1848, à laquelle le *chœur des Girondins*, dans le drame du *Chevalier de Maison-Rouge*, joué à ce théâtre, avait fourni comme une seconde *Marseillaise*, fit tourner à la ruine de M. Dumas cette entreprise qui devait alimenter ou renouveler sa fortune, la plus considérable peut-être que les lettres aient jamais faite. Il essaya vainement de prendre un rôle dans les événements de cette époque, il fonda deux journaux, *la Liberté*, qui mourut en naissant, et *le Mois*, qui vécut deux années sans influence, et se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée nationale. Depuis, des considérations personnelles, moins politiques que financières, lui firent chercher momentanément un refuge en Belgique (septembre 1853). En 1842, il a épousé Mlle Ida Ferrier, actrice de la Porte-Saint-Martin qui, depuis 1845, habite Florence. Simple chevalier de la Légion d'honneur, en France, il est décoré de divers ordres étrangers dont il a étalé quelquefois tous les insignes ensemble sur sa poitrine.

Il est bien d'autres incidents de la vie de M. Alexandre Dumas qui trouvent place dans toutes ses biographies et dont lui-même aime à faire confidence au public. Nous ne rappellerons que ceux qui se rattachent le plus intimement à ses ouvrages, dont nous allons reprendre la suite.

Parmi les pièces qui soutinrent pendant une première période de quinze ans, non sans exciter bien des orages, la réputation dramatique de l'auteur d'*Henri III*, il faut citer : *Stockholm*, *Fontainebleau* et *Rome*, nouveau nom de la *Christine* de 1828; *Antony*, drame en cinq actes, joué à la Porte-Saint-Martin (3 mai 1831), qui, grâce à ses analogies avec *Marion Delorme* de M. Victor Hugo, déjà connu mais alors interdit, fut accueilli comme une déclaration de principes de l'école romantique, et souleva par l'immoralité systématique des personnages, de bruyants scandales; *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en cinq actes, à l'Odéon (20 octobre 1831), admis plus tard aux Français; *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France*, en six actes, à l'Odéon (même année); *Térésa*, drame en cinq actes, à l'Ambigu (6 février 1832); *le Mari de la veuve*, comédie en un acte au Théâtre-Français (12 avril 1832); *la Tour de Nesle*, drame en cinq actes et neuf tableaux, à la Porte-Saint-Martin (29 mai 1832), pièce dont la paternité fut publiquement revendiquée et avec succès par M. Frédéric Gaillardet; *Angèle*, en cinq actes (28 décembre 1833); *Catherine Howard*, en cinq actes et huit tableaux, à la Porte-Saint-Martin (22 avril 1834); *Don Juan de Marana, ou la Chute d'un ange*, mystère en cinq actes, en vers, à la Porte-Saint-Martin (14 avril 1836); *Kean, ou Désordre et génie*, en cinq actes, aux Variétés, l'une des principales créations de M. Frédérick-Lemaître (31 août 1836); *Piquillo*, opéra-comique en trois actes, musique de H. Monpou (31 octobre 1837); *Caligula*, tragédie en cinq actes, avec prologue, au Théâtre-Français (26 décembre 1837); *Paul Jones*, drame en cinq actes, à l'ancien théâtre du Panthéon (8 octobre 1838); *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes, au Théâtre-Français (2 avril 1839); *l'Alchimiste*, drame en 5 actes, en vers, à la Renaissance (10 avril 1839); *Le Tasse*, drame en cinq actes, au Théâtre-Français (1839); *un Mariage sous Louis XV*, comédie en cinq actes, au même théâtre (1er juin 1841); *Lorenzino*, drame en cinq actes, même théâtre (24 février 1842); *Halifax*, en trois actes, aux Variétés (2 décembre 1842); *les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en cinq actes, au Théâtre-Français (25 juillet 1843); *Louise Bernard*, drame en cinq actes à la Porte-Saint-Martin (18 novembre 1843); *le Laird de Dumbicky*, comédie en cinq actes (30 décembre 1843).

Malgré la dépense de temps et d'activité que supposait une telle multitude de productions dramatiques, M. Alexandre Dumas prenait place parmi nos plus féconds romanciers, dans le double genre de la fantaisie et de l'histoire. Il donna successivement : *Isabelle de Bavière, ou règne de Charles VI* (1835, 2 vol. in-8), première série des *Chroniques de France; Souvenirs d'Antony*, (1835, 2 vol. in-8); *la Salle d'Armes* (1838, 2 vol.); *le Capitaine Paul* (1838, 2 vol.); *les Crimes célèbres* (1839 et suiv., 15 vol.); *Acté* (1839, 2 vol.); *la Comtesse de Salisbury*, suite des *Chroniques de France* (1839, 2 vol.); *Jacques Ortes*, traduit librement d'Ugo Foscolo (1839); *Aventures de John Davys* (1840, 4 vol.); *Othon l'Archer* (in-8); *Maître Adam le Calabrais* (in-8); *le Maître d'armes* (in-8); *les Stuarts* (2 vol. in-8); *Excursion sur les bords du Rhin* (1841-1842, 3 vol.); *une Année à Florence* (1841, 2 vol.), se rattachant, comme *Quinze jours au Sinaï* (1835, in-8) et *le Véloce, ou Tanger, Alger et Tunis* (1848-50, 3 vol.) aux séries de publications analogues; les *Impressions de voyage* (1833, 2 vol.), et *Nouvelles impressions de voyage* (1841, 3 vol.).

Digitized by Google

Citons encore, dans toutes les variétés du genre narratif et du genre descriptif, et par périodes quinquennales, — de 1841 à 1845 : *Jéhanne la Pucelle* (in-8) ; *Aventures de Lydéric* (in-8) ; *le Capitaine Arena* (2 vol. in-8) ; *le Corricolo* (4 vol. in-8) ; *le Speronare* (4 vol. in-8) ; *la Villa Palmieri* (2 vol. in-8) ; *le Chevalier d'Harmental* (4 vol. in-8) ; *un Alchimiste au* XIX*e siècle* (in-8) ; *Georges* (3 vol. in-8) ; *Filles, Lorettes et Courtisanes* (in-8) ; *Ascanio* (5 vol. in-8) ; *Sylvandire* (3 vol. in-8) ; *Histoire d'un casse-noisette* (2 vol. in-8) ; *Gabriel Lambert* (2 vol. in-8) ; *Cécile* (2 vol. in-8) ; *Amaury* (4 vol. in-8), *le Château d'Epstein* (3 vol. in-8) ; *Fernande* (3 vol. in-8) : *la Bouillie de la comtesse Berthe* (in-8) ; *une Fille du Régent* (5 vol in-8) ; *les Médicis* (2 vol. in-8) ; *Nanon de Lartigues* (2 vol. in-8), et ses deux suites *Madame de Condé* et *la Vicomtesse de Cambes* (2 vol. in-8) ; *les Frères Corses* (2 vol. in-8) ; *Louis XIV et son siècle* (2 vol. grand in-8, autre édit., 9 vol.) ; — de 1846 à 1850 : *Michel Ange et Raphaël Sanzio* (2 vol. in-8) ; *l'Abbaye de Peyssac* (2 vol. in-8) ; *le Bâtard de Mauléon* (4 vol. in-8) ; *le Chevalier de Maison-Rouge* (4 vol. in-8) ; *la Dame de Montsoreau* (4 vol. in-8) ; *les Deux Dianes* (2 vol. in-8) ; *les Quarante-cinq* (6 vol. in-8) ; *la Guerre des femmes* (3 vol. in-8) ; *les Mariages du père Olifus* (5 vol. in-8) ; *la Régence* (2 vol. in-8) ; *le Collier de la Reine* (2 vol. in-8) ; *Louis XV* (4 vol. in-8) ; *Dieu dispose* (2 vol. in-8) ; — de 1851 à 1855 : *Le Trou de l'enfer* (in-8), *Louis XVI* (5 vol. in-8) ; *Drames de Quatre-vingt-treize*, scènes de la Révolution (7 vol. in-8) ; *le Dernier roi des Français* (8 vol. in-8) ; *Conscience* (5 vol. in-8) ; *Gil Blas en Californie* (2 vol. in-8) ; *Olympe* (3 vol. in-8) : *les Drames de la mer* (3 vol. in-8) : *Isaac Laquédem* (in-8) ; *le Pasteur d'Ashbourn* (8 vol. in 8) : *Salvador* (in-8) ; *Causeries d'un voyageur* (in-8) : *les Mohicans de Paris* (inachevé) ; *une Vie artiste* 2 vol. in-8), histoire romanesque de M. Mélingue ; *la Princesse Monaco* (6 vol. in-8) : *Ingénue* (in-8) ; *le Page du duc de Savoie* (grand in-8) : *Pèlerinage de Hadji-abd-el-Hamid-bey* (2 vol. in-8) : *Journal de madame Gioranni* (4 vol. in-8) ; — enfin, de 1856 jusqu'à ces derniers temps : *les Mémoires d'un jeune cadet* (2 vol. in-8) ; *les Mémoires de Mme Du Deffant* (2 vol. in-8) : *les Compagnons de Jéhu* (1857) ; *les Louves de Machecoul* (1858) ; etc.

La plupart de ces productions ou de ces compilations ont paru comme feuilletons dans les journaux quotidiens ou dans les recueils périodiques ; souvent l'auteur en menait de front trois ou quatre dans autant de feuilles différentes, et se trouvait atteindre un total de 50 à 60 volumes au bout de l'année. Il faut mentionner à part, entre toutes ces publications de longue haleine, tant pour leur étendue que pour l'avidité avec laquelle elles ont été accueillies, les suivantes : *les Trois mousquetaires* (1844, 8 vol. in-8), qui parurent dans *le Siècle*, où ils se prolongèrent sous les titres de *Vingt ans après* (1845, 10 vol.), et du *Vicomte de Bragelone* (1847, 12 vol.) ; *le Comte de Monte-Cristo* (1841-45, 12 vol.), dans *le Constitutionnel* ; *la Reine Margot*, dans *la Presse* (1845, 6 vol.). Ce sont les trois œuvres, surtout les *Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, qui ont le plus popularisé le nom de l'auteur, et porté les revenus annuels de sa plume jusqu'à près de 200 000 francs, si vite dévorés par les fastueuses folies du palais de Monte-Cristo.

Le roman, loin d'écarter M. Dumas du théâtre, ouvrit à sa fécondité dramatique une nouvelle période, dans laquelle les sujets qu'il avait déjà exploités avec le plus de bonheur, passèrent du livre à la scène pour y trouver un succès de plus. De là : *les Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux, à l'Ambigu (27 octobre 1845) : *la Reine Margot*, drame en cinq actes et treize tableaux (février 1847) qui inaugura le Théâtre-Historique ; *le Chevalier de Maison-Rouge*, épisode du temps des Girondins, drame en cinq et douze tableaux (1847) ; *Monte-Cristo*, drame en cinq actes et onze tableaux, destiné à être représenté en deux soirées (janvier 1848) ; *le Chevalier d'Harmental*, drame en cinq actes et dix tableaux (1849) ; *la Jeunesse des Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux (février 1849) ; *la Guerre des femmes*, drame en cinq actes et dix tableaux (avril 1849), ces cinq dernières pièces au Théâtre-Historique. Dans le même temps parurent au même théâtre : *Intrigue et amour*, drame en cinq actes, imité de Schiller (juin 1847) ; *Hamlet*, *Catilina*, drames en cinq actes, en vers (1848) ; *le Comte Hermann*, drame en cinq actes (mai, 1849) : *Urbain Grandier*, drame en cinq actes ; *la Chasse au Chastre*, drame en trois actes et huit tableaux, sur lequel se ferma le Théâtre-Historique (octobre, 1850).

M. Alex. Dumas a fait encore jouer sur diverses scènes : *la Barrière de Clichy*, pièce militaire en quatorze tableaux, au Cirque (1851) ; *Romulus*, comédie en un acte, au Théâtre-Français (1854) ; *le Marbrier*, pièce en trois actes, au Vaudeville (octobre 1854) ; *la Conscience*, drame en deux époques et six tableaux, à l'Odéon (6 novembre, 1854) ; l'*Orestie*, trilogie antique, en vers, à la Porte-Saint-Martin (1855) ; *la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, drame en six actes et dix-sept tableaux, au Cirque (1856) ; *les Gardes forestiers*, drame en cinq actes et à grand spectacle écrit pour le Gymnase de Marseille (mars 1858), et qui valut à l'auteur une couronne d'or et des ovations dans la cité phocéenne ; etc., etc.

Enfin, il ne faut pas oublier, parmi les gages de la miraculeuse activité de M. Alexandre Dumas, le journal personnel qu'il nomma résolûment *le Mousquetaire*, « journal de M. Alexandre Dumas » (12 novembre 1853), et qui, après une mort de quelques mois, ressuscita sous le nom de *Monte-Cristo*, « rédigé par M. Alexandre Dumas, seul » (mai, 1857). Il y mit et il y met encore des romans qui paraissent ensuite en librairie, des traductions de diverses langues, ses *Mémoires*, qui comptent déjà tant de volumes, et surtout ses *Causeries*, qui embrassent les sujets les plus divers et souvent les plus futiles.

On pense bien que ces incalculables écrits ne peuvent sortir ni du cerveau ni de la plume d'un seul homme. Son fameux procès de 1847 avec les directeurs de *la Presse* et du *Constitutionnel*, rendit public ce fait que M. Alexandre Dumas s'était engagé à fournir à ces journaux, par année, plus de volumes que n'en pourrait copier le plus habile expéditionnaire. Il eut donc nécessairement des collaborateurs ; seulement il a attendu pour les avouer que les réclamations des critiques ou des sentences judiciaires l'y eussent forcé. MM. Alphonse Karr (*sur le Mercantilisme littéraire*, brochure in-8, 1845) et Eugène de Mirecourt (*Fabrique de romans, maison A. Dumas et Cie*, in-8, même année), ont appelé ou fait la lumière sur les secrets d'une pareille production. On a pris un à un ses livres et ses drames, pour lui en contester la paternité, et les restituer à d'autres auteurs. On nomme parmi ceux-ci : MM. Anicet-Bourgeois, Hypolyte Auger, Paul Bocage, Brunswick, Louis Couailhac, Durrieu, Fiorentino, Gérard de Nerval, Maquet, Meurice, Souvestre, etc. (voy. ces divers noms). On a de plus reproché à M. Alexandre Dumas d'audacieux emprunts aux vivants et aux morts les plus illustres, Schiller, Walter Scott, Augustin Thierry, Chateaubriand, Victor Hugo, etc. Sur ce dernier point il s'est défendu au moyen de cette théorie

Digitized by Google

commode, que « l'homme de génie ne vole pas, mais conquiert, » et en citant l'exemple de Molière et de Shakspeare.

Quelques sacrifices que M. Alexandre Dumas ait faits à ce besoin de produire tant et si vite, il n'en conserve pas moins une valeur propre qu'il est puéril de nier. Ces sujets ou ces matériaux de romans et de drames, qu'il n'a souvent ni trouvés ni cherchés, il les emploie avec une habileté, une puissance de mise en œuvre qui fait l'unité de ses livres, et son originalité. Nul n'a poussé aussi loin le talent de l'arrangement et de la disposition dramatique des faits et des personnages. De là, l'intérêt soutenu, entraînant, de ces interminables récits qui, après avoir trouvé tant de lecteurs en France et à l'étranger, soit en livres, soit en feuilletons, ont encore captivé la foule au théâtre avec les mêmes héros et les mêmes aventures. Tant il y avait de vie et de mouvement dans ces combinaisons improvisées de la réalité et de la fantaisie, de l'histoire et du roman! Tant il y a de véritable verve dans cette hâblerie perpétuelle de langage qui est comme la forme propre de son talent! Le sentiment de cette facilité puissante a donné à l'auteur une confiance en soi, qui se manifeste par la mise en scène perpétuelle de lui-même et de tout ce qui le touche et par l'emploi imperturbable de ce *moi*, qui haïssable pour le philosophe, agit toujours sur la foule, comme l'expression naïve d'une forte personnalité.

Pour compléter les indications bibliographiques de cet article, nous nous bornerons à signaler deux anciennes éditions du *Théâtre complet de M. Alexandre Dumas* (1841, 3 vol. in-12; 1846, 4 vol. in-8), puis les deux sortes d'éditions permanentes de ses *Œuvres complètes*, dans le *Musée littéraire* du *Siècle* (in 4 à deux colonnes) et dans la *Bibliothèque contemporaine* des frères Lévy (in-18). Ajoutons que la plupart de ses romans sont traduits dans presque toutes les langues.

DUMAS (Alexandre), littérateur et auteur dramatique, né à Paris le 29 juillet 1824, fils du précédent, fut placé dans l'institution Goubaux, et fit au collége Bourbon d'assez brillantes études. Introduit de bonne heure dans le monde des auteurs et des artistes, il se fit remarquer par la précocité et la vivacité de son esprit. A seize ans, il quitta les bancs du collége et à dix-sept il composa un recueil de vers, dont le titre, *les Péchés de jeunesse*, indiquent assez le peu d'importance littéraire. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-1847, 6 vol. in-8), qui débutent d'une manière si fantastique, et qui, malgré l'inexpérience évidente de l'auteur, obtinrent grâce à son nom un demi-succès.

M. Alexandre Dumas fils eut le bon esprit de comprendre qu'il n'était pas né poëte, et qu'il n'avait pas non plus cette brillante imagination dont son nom seul éveillait l'idée. Rompant avec l'imitation de la manière paternelle, il chercha le succès dans la vérité de l'observation et l'exactitude des peintures. Il étudia le monde de plus près, surtout ce monde équivoque, où le vice brillant cache souvent tant de misère. De là les premiers romans qui commencèrent sa réputation personnelle et la portèrent tout de suite très-haut : *la Dame aux camélias* (1848, 2 vol. in-8); *le Roman d'une femme* (1849, 4 vol. in-8); *Diane de Lys* (1851, 3 vol. in-8); *la Dame aux perles* (1854, 3 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1856, in-8). Souvent réimprimés et traduits à l'étranger, ils se recommandaient par un style simple et naturel, des situations dramatiques, et dans la peinture d'existences en dehors de la morale, par une intention marquée de moralité.

En même temps l'auteur, suivant un usage commun, songea à transporter le sujet de ses romans au théâtre, où les qualités et les défauts de sa manière devinrent plus évidents. *La Dame aux camélias*, jouée au Vaudeville en 1852, après avoir été interdite par M. Léon Faucher, fut son coup d'essai et son triomphe. Il y reprenait, par l'attendrissement plutôt que par le paradoxe, la thèse de la réhabilitation de la courtisane. Les femmes déchues restèrent les héroïnes de *Diane de Lys* (Gymnase, 1853), appelée d'abord *la Dame aux perles*, et du *Demi-monde* (1855), mais avec une plus grande sobriété d'effets et des intentions morales plus accusées. *La Question d'argent* (1857), met en œuvre une autre plaie sociale. Ces quatre pièces, qui renferment d'excellentes scènes de comédie de mœurs et des caractères bien observés, merveilleusement interprétées par la troupe du Gymnase, et montées avec un fini de détails poussé jusqu'à l'imitation la plus servile, eurent le bonheur d'être accueillies par un public enthousiaste comme autant d'événements littéraires; la dernière, qui a été trouvée la plus faible, a eu plus de cent représentations consécutives, et M. Mirès s'est donné la peine, dans le feuilleton du *Constitutionnel*, d'en réfuter la donnée d'une manière fort vive. Une cinquième étude dramatique du même genre, *le Fils naturel*, semble destiné aussi à de longs succès (1858).

M. Dumas fils qui, jeune encore, a gagné gloire et fortune au théâtre, ne s'y est pas renfermé exclusivement. Il a encore donné à la littérature de romans d'autres œuvres légères, dont voici la liste : *Césarine* (1848, in-8); *le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8); *Antonine* (1849, 2 vol. in-8); *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8); *Trois hommes forts* (1850, 4 vol. in-8; nouv. édit. 1858, in-18); *Revenants* (1851); *le Régent Mustel* (1852, 2 vol. in-8); *Contes et nouvelles* (1853, in-18); *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1854, in-18); *la Boîte d'argent* (1855); etc.; sans compter *la Ligue* et *la Fronde*, dans *la Gazette de France*, les *Lettres d'un provincial*, dans *la Presse*, et d'autres articles ou feuilletons, qui n'ont pas été réunis en volumes.

DUMAS (Adolphe), poëte français, cousin des précédents, est né vers 1810 à Bompas (Vaucluse). Il se jeta avec ardeur dans le mouvement littéraire de 1830, et se fit remarquer au milieu des plus fougueux romantiques par l'éclat et l'abondance de son style et aussi par ses licences poétiques et ses peintures souvent bizarres. Après avoir chanté la révolution de Juillet dans un dithyrambe intitulé : *les Parisiennes* (1830), il publia *la Cité des hommes* (1835, in-8), poëme étrange complétement oublié. En 1836, il présenta au comité de la Comédie-Française un drame en vers, *la Fin de la comédie, ou la Mort de Faust et de don Juan*, qui fut reçu, mais dont la représentation fut arrêtée par ordre supérieur. Deux autres drames, le *Camp des croisés*, joué à l'Odéon (3 février 1838), et *Mademoiselle de la Vallière*, joué à la Porte-Saint-Martin (15 mai 1842), furent mal reçus du public. On en trouva la fable insuffisante, malgré des beautés de détails et des scènes vraiment émouvantes. M. Ad. Dumas a mieux rencontré en écrivant le recueil qui a pour titre : *Provence* (1840, in-8), et qui contient plus d'une page grave et sérieuse. On a aussi de lui : *les Philosophes baptisés* (1845), études; *le Chant des travailleurs*, cantate; quelques nouvelles, entre autres *Sœur Thérèse* (1853). Il a signé avec M. Alex. Dumas le récit de voyage intitulé : *Temple et hospice du Mont-Carmel* (1844, in-8).

Digitized by Google

DUMAS (Jean-Baptiste), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, sénateur, né à Alais (Gard), en juillet 1800, débuta comme plusieurs chimistes illustres par la pharmacie, qu'il étudia fort jeune dans sa ville natale, puis à Genève. Il acquit rapidement en botanique, en médecine et en chimie des connaissances étendues, qui le firent remarquer des savants Decandolle et Prévost. D'abord élève, puis collaborateur de ce dernier, il publia de concert avec lui, sur plusieurs sujets de physiologie, des travaux qui mirent leurs noms en relief. En 1821, il vint se fixer à Paris, et fut nommé deux ans après répétiteur du cours de chimie à l'École polytechnique. Ce fut vers cette époque qu'il épousa la fille de M. Alex. Brongniart. Il conquit dès lors une haute position dans la science et dans l'enseignement. Esprit fécond et hardi, M. Dumas s'est placé à la tête d'une école dont les doctrines ingénieuses et neuves ont donné lieu, comme toutes celles de ce genre, à des appréciations diverses et à des discussions assez vives. Lui-même a soutenu, à propos de sa théorie des *Substitutions*, une polémique dans laquelle il a eu pour principal adversaire Berzélius. « le savant de l'Europe qui souffrait le moins la contradiction. » Négligeant les différences qui s'expriment par de très-petites fractions, M. Dumas établit que les chiffres représentant les *équivalents* chimiques des corps simples peuvent être considérés comme des multiples simples de celui de l'hydrogène, d'où il infère que tous ces corps ne sont que de l'hydrogène à divers degrés de condensation, ce qui revient à affirmer l'*unité de matière*. D'un autre côté, comme chimiste pratique, il a particulièrement étudié les matières organiques, et la science lui doit d'importantes observations, notamment sur l'action des alcalis sur ces matières; l'esprit de bois et ses composés; l'éther et ses combinaisons; les huiles éthérées; les alcaloïdes; l'indigo; l'acide nitrique, etc. On a reproché pourtant à M. Dumas de se laisser trop facilement entraîner par son imagination, et de substituer parfois à l'observation les inspirations de la philosophie ou même de la poésie.

Comme professeur, il se fait remarquer par une parole abondante et facile, par une élégance de style qui n'est pas sans recherche, et par une grande habileté à faire valoir chacune des expériences qui s'exécutent sous les yeux de son auditoire.

Jusqu'en 1849, M. Dumas n'avait pas encore paru sur la scène politique; mais il avait été appelé dans les Commissions de la Chambre des Députés, chargées de préparer les projets de loi sur la refonte des monnaies de billon, les papiers timbrés, la falsification des actes publics, l'impôt du sel, celui du sucre, etc. Envoyé à l'Assemblée nationale législative par le département du Nord, il y siégea parmi les membres dévoués à l'autorité du président et ne se mêla d'ailleurs aux discussions que pour prendre la défense de l'industrie du sucre indigène. Il fut ministre de l'agriculture et du commerce depuis le 31 octobre 1850 jusqu'au 9 janvier 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis entra au Sénat et au Conseil supérieur d'instruction publique, dont il est aujourd'hui vice-président. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

M. Dumas est l'auteur de nombreux mémoires insérés dans divers recueils scientifiques; d'un grand *Traité de chimie appliquée aux arts* (6 vol. in-8, avec pl., 1828-43); de *Leçons sur la philosophie chimique* (Paris, 1837), et d'un *Essai sur la statique chimique des êtres organisés* (Paris, 1re édit., 1841; 3e, 1844, épuisée).

DUMÉRIL (André-Marie-Constant), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Amiens en 1774, choisit de bonne heure la carrière médicale. En 1793, il était déjà prévot d'anatomie à Rouen. Reçu docteur en 1798, il fut nommé chef des travaux anatomiques à Paris, place qui lui était disputée par Dupuytren. En 1801, il obtint la chaire d'anatomie à la Faculté, et fut nommé, en 1816, membre de l'Académie des sciences (section d'anatomie), en remplacement de Tenon. Il échangea, en 1822, la chaire d'anatomie pour celle de physiologie, qu'il laissa aussi, en 1830, pour occuper celle de pathologie interne. Il fut, en 1820, compris dans la première liste des membres de l'Académie de médecine.

M. Duméril a embrassé dans ses travaux toutes les sciences accessoires de la médecine. Choisi pour professer, en remplacement de Cuvier, qui fut son principal maître, le cours d'histoire naturelle à l'ancienne École centrale du Panthéon, il sut faire servir l'étude de cette science à la médecine elle-même, et se marqua sa place parmi les fondateurs de ce bel enseignement de l'anatomie comparée, qui a si largement étendu le champ de la science anatomique, et qui pourtant n'a pas encore de chaire à l'École de médecine. Après la mort de Lacépède, M. Duméril lui succéda comme professeur titulaire dans la chaire d'erpétologie et d'icthyologie au Jardin des plantes. Médecin de la maison royale de santé, dite maison Dubois, il fit apprécier son expérience et sa sagesse comme praticien, et fut nommé médecin consultant du roi et officier de la Légion d'honneur (juin 1837). M. Duméril est un homme bienveillant qui a soutenu plusieurs médecins au début de leur pénible carrière. Savant laborieux et consciencieux fonctionnaire, il remplit encore, malgré son grand âge, quelques-unes des nombreuses charges auxquelles il a été appelé.

Parmi ses principaux ouvrages, nous citerons: *Zoologie analytique* (1806, in-8); *Recueil de 450 formules proposées dans les jurys de médecine* (1813, in-4); *Considérations générales sur la classe des insectes* (1823, in-8, avec 60 planches); *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (1830, 4 édit., 2 vol. in-8, figures); *Histoire naturelle des poissons et des reptiles*, dans la *Bibliographie populaire; Erpétologie générale, ou Histoire naturelle des reptiles* (1835-1839, 5 vol. in-8 avec planches); *Leçons d'anatomie comparée de G. Cuvier* (1836, 2 édit., in-8). Les deux premiers volumes sont dus aux soins de M. Duméril, et les trois derniers à ceux de M. G. E. Duvernoy.

Il faudrait encore citer de lui de nombreux mémoires sur la zoologie et l'anatomie, dans le *Magasin encyclopédique*, *l'Encyclopédie méthodique*, le *Bulletin de la Faculté de médecine*, etc., et les articles d'entomologie du *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc.

DUMESNIL (Louis-Alexis Lemaistre), littérateur français, né à Caen, le 10 septembre 1783, servit dans l'armée vendéenne, et se vit en butte à différentes persécutions sous le Consulat et sous l'Empire. En 1801, renfermé dans la prison du Temple, il habita plusieurs mois la chambre qu'avait occupée Louis XVI. Dix ans plus tard, il fut éloigné de France pour son ouvrage intitulé: *le Règne de Louis XI et de l'influence qu'il a eue jusque sur les derniers temps de la troisième dynastie* (Paris, 1811, in-8), et qui fut réimprimé, en 1819, sous un nouveau titre.

En 1814, M. Dumesnil reprit les armes pour la cause royale; mais il entra bientôt dans les rangs de l'opposition, et, en 1823, il fut condamné à une amende et à un mois d'emprisonnement pour

Digitized by Google

un article inséré dans l'*Album* contre Frayssinous, grand maître de l'Université.

Outre l'ouvrage déjà cité et un grand nombre d'écrits politiques de circonstance, on doit à M. Dumesnil : *de l'Esprit des religions* (Paris, 1810, in-8; 3e édit., 1835, in-8); *Éloge de Pascal* (Paris, 1822, in-8); *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne* (Paris, 1822, in-8; 2e édit., 1824, in-8); *Histoire de don Juan d'Autriche* (Paris, 1826, in-8; 2e édit., 1827, in-8); *Mœurs politiques au XIXe siècle* (Paris, 1830-1834, 3 vol. in-8). Il a édité des *Mémoires inédits de Sénart, agent du gouvernement révolutionnaire* (Paris, 1824, 1re et 2e édit., in-8).

DUMESNIL (Jules), avocat et littérateur français, né dans le Loiret, en 1799, entra de bonne heure dans la magistrature, et fut tour à tour membre du conseil général d'Orléans, et avocat à la Cour de cassation. Après la révolution de Février, il se tourna vers la littérature artistique, et visita deux fois l'Italie (1850 et 1856). M. J. Dumesnil a été décoré en avril 1844.

On a de lui : *de l'Organisation et des attributions des conseils généraux de département et des conseils d'arrondissement* (1837, 5e édit., 1852); *Lois et règlements de la Caisse des dépôts et consignations, dans ses rapports avec les particuliers* (1849; 2e édit., 1852); *Manuel des pensionnaires de l'État* (1841); *Traité de la législation spéciale du Trésor public en matière contentieuse* (1846); *Résumé du droit français pour les propriétaires, fermiers;* etc. (1846); et depuis la nouvelle direction de ses travaux : *Histoire des plus célèbres amateurs italiens, et de leurs relations avec les artistes* (1853), et *Histoire des plus célèbres amateurs français*, qui en est la suite.

DUMOLARD (le baron Bouvier), économiste, administrateur et homme d'État, né à Bouzonville (Moselle) en 1780, occupait un modeste emploi de commis dans les bureaux de la sous-préfecture de Sarrebrück, lorsqu'en 1805 il fut présenté à Napoléon qui traversait le département de la Sarre, et se vit presque aussitôt nommé auditeur au conseil d'État. Il fut successivement intendant de la Carinthie, de la Saxe, des principautés de Cobourg et de Schwatzbourg, commissaire près la république ragusienne, chargé d'organiser les provinces vénitiennes cédées à la France en 1806, sous-préfet de Sarrebrück (1810), préfet du Finisterre et de Tarn-et-Garonne (1813). Accusé d'avoir retardé d'un jour l'expédition de la nouvelle du retour des Bourbons, et d'avoir été cause de l'inutile effusion de sang qui eut lieu devant Toulouse, il poursuivit l'auteur de cette imputation, Alphonse de Beauchamp, qui fut déclaré calomniateur.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon nomma M. Dumolard préfet de la Sarthe, et, trois jours après, de l'important département de la Meurthe. Élu, par l'arrondissement de Thionville, député au champ de mai, M. Dumolard n'en resta pas moins, tant qu'il put, à son poste comme préfet, et ce ne fut qu'après l'invasion du territoire qu'il accourut à la Chambre pour soutenir les intérêts dynastiques de l'empereur. Proscrit par l'ordonnance du 24 juillet, il quitta la France; mais quelque temps après, il obtint l'autorisation de rentrer dans sa belle propriété de Hazebrück, où l'agriculture occupa ses loisirs. En 1820, il créa une fabrique de produits chimiques à Volmunster (Moselle), et parut oublier la politique. Mais, en 1830, il fut rappelé dans l'administration, et nommé, par Casimir Périer, préfet de Lyon, puis conseiller d'État. Dans la formidable insurrection de 1833, M. Dumolard, qui parut avoir manqué de prévoyance, fit preuve, au jour du danger, d'un extrême courage, puis donna aux travailleurs malheureux des témoignages de sympathie qui lui furent vivement reprochés. Ayant accusé à son tour le ministère d'avoir forfait à ses promesses et à ses engagements, il fut destitué et constamment écarté depuis des fonctions publiques. Napoléon Ier lui avait donné, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, des lettres de baron. On a de M. Dumolard quelques brochures politiques et d'économie sociale, et un travail important sur *le Paupérisme*, publié à Metz en 1837.

DUMON (Pierre-Sylvain), homme politique français, ancien ministre, né en 1797 à Agen (Lot-et-Garonne), fit de brillantes études aux lycées Napoléon et Henri IV, suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris, et fut inscrit, en 1820, au tableau des avocats. Libéral avancé sous la Restauration, il plaida souvent avec succès dans les affaires politiques, notamment dans la conspiration militaire de Saumur. Après la révolution de Juillet on lui offrit le poste d'avocat général à Agen; mais il ne le garda pas longtemps : élu député en 1831, il prit aussitôt place parmi les doctrinaires, et se distingua comme rapporteur de la loi qui modifia le Code pénal. Conseiller d'État en 1832, vice-président du Comité de législation en 1840, et membre de la Commission algérienne en 1842, il se prononça tour à tour en faveur de l'impôt sur la fabrication du sucre indigène, de la dotation, des fortifications de Paris, et contre les incompatibilités et toute extension du droit électoral.

Lorsque M. Teste quitta le ministère des travaux publics pour entrer à la Cour de cassation (1843), M. Dumon fut appelé par M. Guizot à lui succéder. L'acte le plus important de son administration fut la discussion des lois sur les chemins de fer; adversaire déclaré de l'exploitation par l'État, réclamée alors si vivement par l'opposition, il était accusé par elle de favoriser la coalition et l'agiotage des compagnies. En 1847, il remplaça M. Lacave-Laplagne aux finances. Depuis le 24 février, il est rentré dans la plus complète retraite. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1846.

DUMON (Auguste-Joseph), ministre belge, né le 30 août 1819, suivit pendant quelques années la carrière militaire. En 1849, il donna sa démission de capitaine de génie pour entrer à la Chambre comme représentant de Tournay, qui l'a réélu depuis. Il vota pendant plusieurs années avec le parti libéral, mais peu à peu il se rapprocha de la droite. Le 30 mars 1855, il a été chargé du portefeuille des travaux publics dans le ministère mixte que préside M. de Decker (voy. ce nom). Sous son administration, le réseau, déjà si complet, des chemins de fer belges, s'est accru de la ligne de Namur à Arlon.

DUMONT [de l'Eure], représentant du peuple français, né à Pont-Audemer en 1794, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il professa toujours des opinions démocratiques, et suivit pour guide son ami Dupont (de l'Eure). Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur onze, par 70 568 voix. Membre du Comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, repoussa la proposition Rateau, vota contre l'interdiction des clubs, et désapprouva l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'As-

Digitized by Google

semblée législative, et reprit sa place au barreau de Pont-Audmer. En 1850, dans la section du conseil général de l'Eure, il protesta vivement contre tout projet de révision non légale, et se retira avec M. Legendre. Depuis 1851, il s'est tenu à l'écart des affaires publiques.

DUMONT (Auguste), journaliste français, né à Paris, en 1816, fit ses classes à Saint-Louis et à Louis-le-Grand, prit ensuite le titre d'avocat, et débuta dans la presse à vingt ans. Il a successivement fondé *le Propagateur*, *l'Estafette l'Écho du commerce* (1842-1847); *la République* (24 février 1848), et a souvent payé de sa personne ou de sa liberté au milieu des luttes de la presse. Gendre de l'imprimeur M. Boulé, il s'est associé à plusieurs des entreprises de son beau-père. *L'Estafette* est la seule feuille dont il ait gardé jusqu'à ces derniers temps la direction (1858).

DUMONT (François-Marie-Aristide), ingénieur français, né à Crest (Drôme), en 1819, entra, en 1836, à l'École polytechnique, et passa, en 1838, à l'École des ponts et chaussées. Il s'est fait connaître comme rédacteur du journal *la Presse*, où il a inséré jusqu'à ce jour des articles d'économie et de statistique, et comme auteur d'un ouvrage important : *des Travaux publics dans leurs rapports avec l'agriculture* (Paris, 1847, in-8). Il a encore publié des études sur *la Réforme administrative et les télégraphes électriques* (Paris, 1849, in-12); des *Mémoires* sur des questions d'intérêt local, et, avec M. Adrien Dumont, ancien magistrat : *de l'Organisation locale des cours d'eau*. Il est ingénieur ordinaire de première classe, et chevalier de la Légion d'honneur.

DUMONT (Auguste-Alexandre), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris le 14 août 1801, et fils du statuaire distingué Jacques-Edme Dumont, fit ses études à Sainte-Barbe, et reçut de son père les premières leçons de sculpture. A sa mort, il entra chez Cartellier, en même temps qu'à l'École des beaux-arts, remporta le second grand prix de sculpture en 1821, et partagea le premier avec M. Duret en 1823. Le sujet du concours était : *Evandre pleurant son fils Pallas*. Pendant son séjour à Rome, où il resta sept années, il exécuta *un jeune Faune jouant de la flûte; Alexandre étudiant pendant la nuit*, bas-relief au musée de Saint-Omer; *l'Amour tourmentant l'âme sous l'emblème d'un papillon*, groupe acquis pour le Luxembourg; *Leucothée et Bacchus;* enfin un buste de *Pierre Guérin*, placé à Rome dans une des salles de l'École française. Il fit plus tard deux autres *bustes* de ce maître, l'un pour le Louvre et l'autre pour l'église Saint-Louis des Français, à Rome.

De retour en France (1832), M. Dumont donna successivement : la *Justice*, pour la Chambre des députés; *Nicolas Poussin*, pour la salle des séances de l'Institut; le *Génie de la Liberté*, statue en bronze doré, posée si hardiment sur la colonne de Juillet, qu'elle paraît s'envoler vers le ciel plutôt que planer sur Paris; les statues de *François Ier* et du roi *Louis-Philippe*, pour le musée de Versailles; une *Vierge* en marbre, pour Notre-Dame de Lorette; une *sainte Cécile* en pierre, pour la Madeleine; la *Sagesse*, bas-relief du monument de Cartellier, au cimetière du Père-Lachaise; une *Étude de jeune femme*, au Luxembourg; une statue du *maréchal Bugeaud*, pour le monument commémoratif élevé à Angers en 1852; enfin une statue en pierre du *Commerce*, placée à l'un des angles de la Bourse. Citons encore : les bustes d'*Augustin Dupré*, ancien graveur général des monnaies; de *Jean Daumont*, maréchal de France, pour Versailles; de *Van Praet*, pour la Bibliothèque royale, etc., etc. (1833-54).

M. Dumont, qui s'était, depuis 1844, abstenu de figurer aux Salons, envoya à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *Buffon*, statue en bronze destinée à la ville de Montbard; le groupe en marbre de *Leucothée et Bacchus*, déjà exposé et récompensé d'une 1re médaille en 1831, lui valut alors une grande médaille d'honneur. Il a encore exposé, en 1857, le *maréchal Suchet*, pour la ville de Lyon, et exécuté au nouveau Louvre, *la Gloire et l'Immortalité*, grand fronton, et les deux trophées, *la Guerre et la Paix*.

Il y a toujours, dans les œuvres de M. Dumont, entre autres mérites, celui de la difficulté franchement abordée et heureusement vaincue. Conciliant à propos la grâce et la hardiesse, il n'a jamais laissé échapper une de ces œuvres qui compromettent en un seul jour une vieille réputation. M. Dumont est entré à l'Institut en 1838, à la mort de Ramey père. Décoré en février 1836, il a été créé officier de la Légion d'honneur en novembre 1855.

DUMONT (Hubert-André), géologue belge, né à Liége vers 1800, se livra de bonne heure à de minutieuses études sur le sol de la Belgique, devint professeur de minéralogie à l'Académie de cette ville, publia un volumineux mémoire sur *la Constitution géologique de la province de Liége* (1832, in-4), et fut chargé par le gouvernement de dresser une *Carte géologique du royaume*. Cette œuvre importante, sorte de monument national, terminée peu avant l'Exposition universelle de Paris (1855), y figura avec plusieurs *Cartes de la topographie souterraine de la Belgique*, une *Carte géologique de l'Europe*, et valut une médaille de première classe à l'auteur, honoré déjà de toutes les distinctions nationales. — M. A. Dumont est mort à Liége en février 1857.

DUNAL (Michel-Félix), botaniste français, né à Montpellier vers 1777, d'une riche famille protestante, étudia la botanique sous Decandolle, alors professeur à la Faculté de cette ville. Dès 1813, il publia sur le *Solanum* un premier ouvrage qui le fit remarquer. En 1816, on rétablit pour lui la chaire de botanique. Trois ans après, l'Institut le mit au nombre de ses correspondants.

Les nombreux travaux de M. Dunal, à part une *Monographie des Annonacées* (1816, in-4), et une traduction de l'ouvrage de Parkin sur *le Choléra de l'Espagne* (1835, in-8), sont généralement extraits des *Annales des sciences naturelles*, des *Annales du Muséum*, de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, auxquelles il a fourni d'importants *Rapports* et *Mémoires*. Il a été décoré en mai 1833. — Il est mort à Montpellier le 28 juillet 1856.

DUNCAN (Adam, vicomte), homme politique anglais, né en 1812, à Édimbourg, est le fils aîné du présent comte Robert de Camperdown. Il prit ses grades universitaires à Cambridge, entra en 1837 à la Chambre des Communes et y représenta successivement Southampton et Bath; écarté en 1852, il obtint en 1854 le mandat électoral du comté de Forfar. D'opinions libérales, il s'est prononcé en faveur de toutes les mesures qui étendaient le principe du bill de réforme. En 1855, il a accepté dans le cabinet Palmerston les fonctions de lord de la Trésorerie.

DUNCKER (Maximilien-Wolfgang), historien et homme politique allemand, né à Berlin en 1812, est fils de Karl Duncker, chef d'une des plus importantes librairies de l'Allemagne. Ses

Digitized by Google

deux frères. Alexandre et François, se sont consacrés au même commerce. Tous sont estimés pour leur savoir en Allemagne. Mais celui-ci a fait connaître le nom de sa famille à la fois par ses écrits, ses cours et le bruit de sa vie politique. Il fit ses études, de 1825 à 1830, au collége Frédéric Guillaume de Berlin, suivit ensuite les cours de l'université de cette ville, puis de l'université de Bonn, jusqu'en 1834. Compromis, comme membre d'une société d'étudiants, dans les mouvements démocratiques qui éclatèrent à Bonn, il fut arrêté et condamné à six ans de prison; mais bientôt on le relâcha et, après de longues sollicitations, il lui fut permis de se faire recevoir professeur d'histoire à Halle en 1839. Nommé professeur adjoint en 1842, il devint l'année suivante un des collaborateurs ordinaires du *Journal de littérature générale* de Halle, et donna dès lors d'importants travaux d'histoire ancienne et moderne parmi lesquels nous citerons : *Origines germanicæ* (Berlin, 1840); *la Réforme* (die Krisis der Reformation; Leipsick, 1846); *Documents sur l'Assemblée nationale allemande* (Zur Geschichte der deutschen Reichsversammlung; Berlin, 1849), qui furent très-remarqués; *Henri de Gagern* (Leipsick, 1850); *Quatre mois de politique étrangère* (Vier Monate auswaertiger Politik; Berlin, 1851), brochure tirée à un grand nombre d'exemplaires.

Depuis 1848, M. Duncker se mêlant aux affaires politiques appartint malgré ses antécédents démocratiques, au centre droit de l'assemblée nationale de Francfort, qui le nomma rapporteur du projet de constitution; il devint l'un des membres les plus actifs du Comité des neuf. Élu également à l'Assemblée d'Erfurt en 1850, et aux trois sessions de la seconde Chambre prussienne, de 1849 à 1852, il continua de voter avec le parti conservateur. Dans ces derniers temps, revenant à ses travaux, il a publié une *Histoire de l'antiquité* (Geschichte des Alterthums; Berlin, 1852-1853, 2 vol. avec atlas).

DUNCOMBE (Thomas-Slingsby), homme politique anglais, est né en 1796. Représentant de Hertford en 1831, il se rangea au Parlement dans le parti radical et soutint le bill de la réforme; mais l'année suivante il fut vaincu sur les *hustings* par lord Mahon, candidat tory dont l'élection fut invalidée pour corruption. En 1834, il fut nommé député par un des arrondissements de Londres, qui jusqu'à présent lui a fidèlement renouvelé son mandat. Zélé partisan des institutions démocratiques, il appuya, en 1841, la motion de Crawford pour l'extension des droits électoraux aux classes populaires, et en 1844, la motion sur la durée du travail dans les ateliers. Lors de la démission de sir R. Peel (29 juin 1846), dont il avait voté les libérales mesures, il exprima ses regrets, et attaqua de la manière la plus vive le ministère Russell à l'occasion du *Correction-bill* irlandais. Ce fut encore lui qui, le 10 avril 1848, se fit l'organe des chartistes en présentant au Parlement leur pétition en faveur du suffrage universel. M. Duncombe, qui a nui à son influence politique par trop d'énergie et d'excentricité, réclame en toute occasion un parlement triennal, le scrutin secret, l'abolition des sinécures, la réforme du haut clergé, etc.

Duncombe (Arthur), neveu du précédent, est né le 24 mai 1806. Il entra dans la marine royale et fut promu en 1834 au grade de capitaine de frégate. Conservateur et protectionniste, il vota, en 1846, contre la réforme commerciale; en 1851, il est revenu au Parlement comme député du comté d'York. Le ministère Derby le fit entrer au conseil de l'Amirauté (mars 1852).

Duncombe (Octave), homme politique anglais, né en 1817, est le frère cadet du précédent. Il a d'abord servi et a donné sa démission de lieutenant aux gardes pour briguer les suffrages des électeurs du comté d'York. Envoyé en 1841 au Parlement, il a suivi la ligne de son frère.

DUNDAS (sir James Whitley-Deans), marin anglais, né le 4 décembre 1785 en Écosse, descend par son père, le médecin James Deans, des anciens comtes de Landerdale; il a pris en 1808 les noms de Whitley et de Dundas, lors de son premier mariage avec la fille unique de lord Amesbury. Élève à la grande École d'Édimbourg, il prit du service à l'âge de quatorze ans en qualité de novice à bord du *Kent* (19 mars 1799), et assista à l'expédition de Hollande, à celle d'Égypte, au combat livré en mer au *Duguay-Trouin* et au blocus du port de Rochefort. En 1805, il passa comme lieutenant sur *la Léda*, puis sur *le Cambrian*, et durant une croisière le long des côtes d'Espagne et d'Italie, contribua à la capture de trois puissants corsaires français.

Il fit ensuite une station dans les mers d'Amérique, et vint prendre part au blocus de Stralsund ainsi qu'au second bombardement de Copenhague; quelques jours après, il fut blessé par un éclat de bombe en essayant d'éteindre l'incendie qui dévorait l'arsenal maritime de cette ville. Nommé capitaine en 1807, il reçut le commandement du *Pyramus*, et captura en 1813 *le Zèbre*, et en 1814, *la Ville de Lorient*, corsaires français de 10 et de 14 canons. Après une station de trois ans dans la Méditerranée, il resta en disponibilité de 1819 à 1830. Rappelé au service actif, il commanda tour à tour les vaisseaux de ligne *Regent* et *Britannia*. En 1831, Guillaume IV le mit au nombre de ses aides de camp.

Après avoir été quelque temps clerc de l'artillerie, sir J. Dundas fut appelé au conseil de l'Amirauté par ses amis whigs, alors au pouvoir (1841), se retira avec lord Melbourne et devint contre-amiral le 23 novembre de la même année. Au mois d'avril 1853, il fut investi du commandement de la flotte anglaise qui devait agir de concert avec l'amiral Hamelin pour appuyer la Turquie. Cette flotte ne comptait pas moins de 8000 hommes et de 700 canons. Il entra dans la mer Noire le 4 janvier 1854, prit part au bombardement des établissements militaires d'Odessa (22 avril), et au transport des troupes alliées en Crimée. Au mois de décembre, il remit le commandement à sir Ed. Lyons (voy. ce nom), et fut élevé, à son retour en Angleterre, au grade de vice-amiral (1855). Il est chevalier grand-croix du Bain, décoré du Medjidié de première classe et grand officier de la Légion d'honneur depuis 1856.

En politique, sir Dundas est un whig déclaré. Élu d'abord député par le bourg de Devizes (1836-1838), il représente celui de Greenwich au Parlement depuis 1841. En 1847, il s'est remarié à une fille du comte de Ducie.

DUNDAS (Richard Saunders), marin anglais, né le 11 avril 1802, à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), est frère puîné et héritier présomptif du present vicomte Melville (voy. ce nom). Sa famille n'a aucun lien de parenté avec celle du précédent, quoique l'une et l'autre soient d'origine écossaise. Il entra le 15 juin 1817 comme novice à bord du *Ganimède*; à l'âge de vingt-deux ans, il était déjà capitaine. Employé dans le blocus du Tage, il prit part, en 1840, à la guerre de Chine avec le vaisseau *le Melville* et s'empara des forts de Bocca-Tigris; puis, à bord du *Powerful*, il commanda une escadre dans la Méditerranée sous les ordres de sir W. Parker. Deux fois il

Digitized by Google

remplit les fonctions de secrétaire de l'Amirauté, la première auprès de son père (1828-1830), la seconde auprès de lord Haddington (1845-1846). En 1851, il fut chargé de la direction des arsenaux maritimes de Deptford, et siégea à son tour au conseil de l'Amirauté de 1852 à 1855.

Élevé au grade de contre-amiral en 1853, M. Dundas fut appelé au mois de février 1855 au commandement de la flotte anglaise de la mer Baltique en remplacement de sir Ch. Napier. Ayant reconnu comme son prédécesseur l'impossibilité de prendre Cronstadt, il se servit utilement des forces imposantes qui lui avaient été confiées, et s'attacha surtout à ruiner le commerce russe dont il poursuivit et coula les bâtiments jusque dans les ports de la Finlande. Le 9 août, de concert avec le contre-amiral Penaud, qui lui prêta partout un puissant concours, il attaqua Sweaborg, qui, après un bombardement de quarante-cinq heures, fut à moitié réduit en cendres. On dirigea principalement le feu des bombardes construites d'après le modèle français, sur les arsenaux, les casernes, les magasins d'approvisionnements: la perte de l'ennemi fut de 2000 hommes tués ou blessés, et celle des alliés d'une dizaine de matelots. Ce fut le coup le plus terrible porté durant cette campagne à la puissance maritime de la Russie.

Après la paix, l'amiral Dundas a reçu, en récompense de ses services, les insignes de la grand'croix du Bain et de grand officier de la Légion d'honneur (1856).

DUNDAS (sir David), magistrat anglais, né en 1799 à Édimbourg, appartient à la même famille que le précédent. Élevé à l'École de Westminster et à l'université d'Oxford, il étudia la jurisprudence à Inner-Temple et fut admis en 1823 au barreau; il fut attaché au ressort judiciaire des comtés du nord. Avocat de la reine en 1840, il fut envoyé la même année à la Chambre des Communes par le comté de Sutherland qu'il représenta jusqu'aux élections générales de 1852. Ses opinions libérales lui ont fait donner, dans le cabinet de lord J. Russell, les fonctions d'avoué général (1846-1848), puis celles de juge avocat général (1849-1852). Créé chevalier en 1847, il fait partie depuis 1849 du Conseil privé.

DUNDONALD (Thomas Cochrane, 10e comte de), célèbre marin, né le 14 décembre 1775, appartient à une ancienne famille écossaise, élevée en 1669 au rang de comte. Jusqu'en 1831, époque où il succéda au titre de son père, qui s'était ruiné par des expériences de chimie, il fut connu sous le nom de lord Th. Cochrane, deuxième titre de sa famille. Inscrit dès l'âge de cinq ans dans la marine royale, il refusa de servir dans l'armée de terre, quoiqu'on lui eût accordé un brevet de capitaine, et s'embarqua à bord d'une corvette placée sous les ordres de son oncle, sir Alexandre Cochrane, qui devint plus tard amiral. Il ne tarda pas à donner des preuves de son caractère aventureux. Sa vaillante conduite dans le combat du 17 mai 1795, contre l'escadre française, lui valut le commandement de *la Thétis*. En 1800, il s'empara, dans l'espace de dix mois, de 33 bâtiments portant 128 canons et 533 hommes d'équipage, entre autres de la frégate espagnole *el Gamo*, dont la capture décida sa promotion au grade de capitaine. Il venait, après une lutte désespérée, de tomber aux mains de l'amiral Linois (3 juillet 1800), lorsque, trois jours plus tard, ce dernier ayant été défait dans la baie d'Algésiras par lord De Saumarez, il put revenir en Angleterre. Il y resta quelque temps en demi-solde.

Rappelé à la mer en 1803, lord Th. Cochrane prit part au blocus de Boulogne, puis à celui du Ferrol. La guerre d'extermination que l'Angleterre faisait alors à Napoléon ne trouva pas d'auxiliaire plus acharné et plus entreprenant que lui. Non-seulement il fit sur le commerce de l'Espagne, notre alliée, un grand nombre de prises, mais à bord de *la Pallas* il parcourut tout le littoral de la Guyenne, se hasarda même en Gironde et détruisit les postes avancés, les tours à signaux, les batteries, les magasins d'approvisionnement (1806). Deux ans après, il renouvela cette expédition avec *l'Impérieuse* le long des côtes du Languedoc. En 1809, il se jeta dans un des forts de Roses en Catalogne, et contribua à repousser la brigade française qui en faisait le siége.

Au mois d'avril de la même année, il conçut le projet de détruire la flotte impériale qui stationnait à Rochefort. Ayant reçu pleins pouvoirs de l'Amirauté, il fit fabriquer un immense radeau supporté par des rangées de tonneaux vides et enchaînés l'un à l'autre, le chargea de 1500 barils de poudre, de centaines d'obus et de 2000 grenades, et eut le courage d'y monter lui-même, pendant la nuit du 11 avril, avec un lieutenant et quatre matelots pour le pousser sur les vaisseaux français. Malgré le feu de ceux-ci qui faillit le faire sauter, il amena sa machine infernale au point où, selon ses calculs, elle devait produire le plus de ravages, alluma les mèches de sa main et se jeta aussitôt dans une chaloupe avec ses aides. L'explosion, dont l'effet fut précipité par un vent violent, eut lieu quelques minutes plus tôt qu'il ne comptait, et le choc des vagues causa la mort de son lieutenant. Mais ce qui fut plus funeste à la flotte, ce fut, au milieu du désordre, l'attaque vigoureuse de lord Th. Cochrane qui lui fit perdre trois vaisseaux de ligne. Cet acte d'audace fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain.

De retour en Angleterre, il partagea son temps entre les sciences, la politique et les spéculations. Après avoir siégé pour le bourg d'Honiton, il était rentré en 1807 à la Chambre des Communes, au nom des électeurs de Westminster. Adoré du peuple qui voyait en lui un héros, il ne cessa de faire au parti de la cour une opposition des plus violentes. En 1814, il fut gravement compromis dans le fameux procès des agioteurs (*stock-jobbers*), qui, en répandant le faux bruit de la mort de Napoléon, avaient déterminé une hausse considérable à la bourse de Londres. Traduit devant la cour du banc du Roi, il fut condamné à un an de prison, à une forte amende et à l'exposition publique au pilori, qu'on n'osa pourtant lui faire subir; en outre, il fut exclu du Parlement et rayé des cadres de la marine ainsi que de l'ordre du Bain. Sa popularité lui fut utile en cette circonstance; son amende fut libérée par des souscriptions particulières, et Westminster l'ayant réélu à l'unanimité, il s'évada et vint hardiment reprendre sa place à la Chambre. En vain en 1816 essaya-t-il de faire réviser son procès: la motion qu'il présenta à ce sujet ne fut appuyée que par sir Fr. Burdett, son ami. Il siégea jusqu'en 1818.

A cette époque, ayant répondu à l'appel du Chili qui lui offrait le commandement de ses forces navales, lord Th. Cochrane organisa en peu de temps une flottille et s'empara du fort de Valdivia, que les Espagnols occupaient encore (février 1819). En 1820, après avoir débarqué 3000 patriotes au Pérou, il prit à l'abordage *la Esmeralda*, frégate de guerre mouillée sous les remparts du fort de Callao. Ce succès décourage les Espagnols que le général San Martin acheva de chasser du pays.

Digitized by Google

En 1822, il passa au Brésil, qui était alors en lutte avec le Portugal, et accepta de don Pedro la mission de protéger les provinces maritimes; nommé amiral, puis marquis de Maranhão, il acquit des droits à la reconnaissance de l'empereur en comprimant la révolte qui avait éclaté contre son autorité dans la régence de Fernambouc. Bientôt las d'un gouvernement qui ne voulait rien faire pour l'amélioration de la marine, il rentra dans son pays (1825), où l'appelaient d'ailleurs les vœux des comités philhellènes. Une petite escadre fut armée à leurs frais, et il fut chargé de la mettre à la disposition de la Grèce insurgée (1826). Quoiqu'il eût été investi du titre de grand-amiral par l'Assemblée nationale de Trézène (8 avril 1827), il reçut si peu d'aide des marins hydriotes que sa flotte mal équipée ne put jouer un rôle actif, et qu'il dut se borner à croiser dans l'Archipel pour en expulser les pirates.

Cependant le retour de lord Th. Cochrane fut un véritable triomphe. On oublia ses fautes, pour ne se souvenir que des grands services rendus à la cause de la liberté; on alla même jusqu'à le regarder comme une victime de la haine des tories. Aussitôt que le parti whig fut arrivé au pouvoir (1830), un de ses premiers soins fut de rétablir lord Th. Cochrane, selon le rang d'ancienneté, sur les contrôles de la marine royale. En 1841, il devint vice-amiral, chevalier grand-croix du Bain en 1847, et commanda, de 1848 à 1851, la station navale de l'Amérique du Nord, d'où il revint avec le grade d'amiral du pavillon blanc. Ce commandement lui fournit l'occasion de publier des *Observations sur l'état des Antilles anglaises* (Notes on the condition of the british West India islands, 1851). Il est aussi l'auteur d'un mémoire (*Observations on naval affairs*) où il rappelle les principaux faits de sa vie et les injustices de ses adversaires.

Lord Th. Cochrane est, comme son père, très-versé dans l'étude des sciences; en 1813, il inventa un projectile d'un effet si destructif qu'à la prière de George IV, il promit sur l'honneur de n'en jamais divulguer le secret. En 1855, son nom s'est trouvé encore attaché à un infaillible moyen de détruire Sébastopol pour lequel il demandait une somme de 25 millions de francs; le gouvernement a refusé d'appliquer l'invention. Il a cinq enfants dont l'aîné, Thomas Barnes, baron COCHRANE, né en 1814, sert dans l'armée de terre où en 1849 il a été nommé capitaine.

DUNFERMLINE (James ABERCROMBY, baron), homme politique anglais, né en 1776, en Écosse, est le troisième fils du célèbre homme d'État sir Ralph Abercromby. Admis au barreau en 1800, par la société de Lincoln's-Inn, il devint juge avocat général (1827) et président de l'Échiquier pour l'Écosse (1830). Depuis 1812, il avait pris une brillante place au Parlement où il représenta plus tard la cité d'Édimbourg; il se montra un des membres les plus éloquents et les plus actifs du parti whig, ce qui lui valut l'honneur d'être choisi, pendant la législature de 1835-1839 pour diriger les débats de la Chambre en qualité de *speaker*. En récompense de ses longs travaux parlementaires, il reçut, lors de sa retraite, le titre de baron avec une dotation annuelle de 4 000 liv. sterling (100000 fr.).

Son fils, sir Ralph ABERCROMBY, est entré dans la diplomatie. En 1836, il a été envoyé à Florence en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et a représenté son pays lors des conférences diplomatiques qui ont eu lieu au sujet des affaires de la Sardaigne (1848-1849).

DUNGANNON (Arthur HILL-TREVOR, 3e vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en 1798 à Londres, appartient à la même famille que les marquis de Downshire. Connu d'abord sous le nom de lord Dungannon, il prit ses grades universitaires à Oxford, et siégea à la Chambre des Communes, de 1830 à 1841, pour différents bourgs. En 1855, il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords, où il continue de voter avec le parti conservateur. On a de lui un ouvrage historique sur Guillaume d'Orange (*Life and times of William, prince of Orange*, in-8).

DUNIN-BORKOWSKI (Stanislas, comte DE), savant écrivain polonais, né en 1786 à Koda, en Galicie, d'une ancienne et puissante famille, étudia les sciences naturelles à Lemberg et à l'Académie de Freiberg, puis vint ensuite à Paris, où il fit connaître le premier par ses *Observations générales sur les rapports des différentes structures de la terre* (Paris, 1809), la partie pratique de la géognosie du célèbre Werner. En 1815, il entreprit en Italie un voyage d'exploration scientifique, dont il publia les résultats à Varsovie en 1820. Forcé par sa santé de renoncer à l'étude des sciences naturelles, il se tourna vers l'érudition et la bibliographie.

On a du comte Dunin-Borkowski : *sur les Devoirs d'un bibliothécaire* (Über die Pflichten eines Bibliothekars, Lemberg, 1829); *Psautier polonais de la reine Marguerite* (Vienne, 1834, avec une *Introduction historique, philologique et critique*); *Étude sur le plus ancien Psautier polonais* (zür Geschichte des aeltesten polnischen Psalters, Vienne, 1835), etc. M. Dunin-Borkowski s'est aussi occupé d'améliorer l'état matériel de la Pologne. Il est le fondateur de la Société d'agriculture de la Galicie. Deux Polonais du même nom, son frère et son neveu, morts depuis longtemps, étaient aussi estimés comme littérateurs.

DUNLOP (Alexander MURRAY), littérateur écossais, né en 1798 à Greenock (comté de Renfrew), fut élevé à l'université d'Édimbourg, étudia la jurisprudence, fut admis au barreau en 1820, et devint le conseiller légal de l'Église d'Écosse lors de sa réorganisation. Il est entré à la Chambre des Communes en 1852 comme député de sa ville natale, et il vote avec le parti libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *de la Législation des pauvres en Écosse* (Scottish poor law); *de la Législation des paroisses* (Parochial law), et une *Histoire de la littérature romaine* (History of roman literature, 3 vol.), conduite jusqu'au siècle d'Auguste.

DUNOYER (Charles-Barthélemy-Pierre-Joseph), économiste français, membre de l'Institut, est né dans le Quercy, à Carennac (Lot), le 20 mai 1786. Élevé dans la tradition philosophique du XVIIIe siècle et dans l'amour de la liberté, il accueillit avec joie en 1814 la proclamation de la Charte et, par éloignement pour le gouvernement militaire, se déclara pour les Bourbons. Pendant ses études de droit, il s'était lié avec Ch. Comte, qui, dès le 12 juin 1814, fonda *le Censeur*. Il devint son collaborateur actif, et soutint pendant six ans dans ce recueil une lutte infatigable contre les ennemis de la liberté. Une ordonnance royale ayant rétabli la censure, ils refusèrent de s'y soumettre, et « pendant plusieurs mois, dit M. Mignet, ils demeurèrent seuls en possession de la liberté de la presse, par un privilége de leur courage ». Lorsque l'empereur revint de l'île d'Elbe, une feuille royaliste les accusa d'avoir conspiré son retour. Sans se préoccuper de l'approche rapide de Napoléon, ils poursuivirent le

Digitized by Google

rédacteur de ce journal comme un calomniateur. Ce procès eut cela de curieux qu'ils le soutinrent malgré les revirements de la fortune, après le rétablissement même de l'Empire, lorsque le fait qui leur avait été reproché comme un délit était devenu un titre de gloire. La police impériale saisit le cinquième volume du *Censeur*. Le septième fut condamné et mis au pilon par les juges de la seconde Restauration. Mais ce recueil n'était pas destiné à périr sitôt. Après *le Censeur, ou Examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire la constitution de l'État* (1814-1815), parut *le Censeur européen, ou Examen de diverses questions de droit public et de divers ouvrages littéraires et scientifiques, considérés spécialement dans leur rapport avec les progrès de la civilisation* (1817-1819, 12 vol. in-8). *Le Censeur européen* succomba enfin sous les poursuites. Les deux directeurs, après diverses vexations, subirent une longue détention préventive.

Tandis que Ch. Comte, condamné à une forte amende, vivait dans un exil volontaire, M. Dunoyer, disciple de J. B. Say, dont son ami avait épousé la fille, s'appliqua tout entier à l'étude des questions économiques. En 1825, il publia : *l'Industrie et la morale considérées dans leurs rapports avec la société* (in-8). Cet ouvrage, entièrement refondu, allait reparaître, lorsqu'un incendie détruisit la presque totalité de l'édition. Quelques exemplaires furent distribués sous le titre de : *Nouveau traité d'économie sociale, ou Simple exposition des causes sous l'influence desquelles les hommes parviennent à user de leur force avec le plus de liberté;* etc. (1830, 2 vol. in-8). Vers la fin de la Restauration, M. Dunoyer écrivit dans *le Courrier-Français*.

Après la révolution de Juillet, il fut nommé préfet de la Somme. Il entra à l'Académie des sciences morales et politiques lors de sa création (1832), et fut appelé au conseil d'État. En 1840, il publia un ouvrage important : *Esprit et méthode comparés de l'Angleterre et de la France dans les entreprises de travaux publics et, en particulier des chemins de fer ; conséquences pratiques tirées pour notre pays de ce rapprochement*. En même temps, il complétait son œuvre capitale, dont les publications de 1825 et 1830 n'étaient que des ébauches, et qui parut en 1845 sous ce titre définitif : *de la Liberté du travail, ou Simple exposé des conditions dans lesquelles les forces humaines s'exercent avec le plus de puissance* 3 vol. in-8).

Sous la République, M. Dunoyer fut élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante. Au nom de la liberté, il combattit vivement les utopies communistes dans un volume intitulé : *la Révolution du 24 février* (1849, in-8). Pendant la crise de 1851, il défendit dans les journaux la loi du 31 mai et se prononça contre toute révision non légale de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est sorti des fonctions publiques. Il n'a pas cessé d'être un des membres les plus actifs et les plus zélés de l'Institut, et sa vieillesse reste fidèle aux doctrines libérales qu'il a professées toute sa vie. Il est, depuis le 29 avril 1838, officier de la Légion d'honneur.

DUPANLOUP (Félix-Antoine-Philibert), prélat français, membre de l'Institut, né le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, en Savoie (diocèse de Chambéry, alors département du Mont-Blanc), obtint des petites lettres de naturalisation en 1838. Il fut amené en 1810 à Paris, où il fit successivement ses études dans la maison de la rue du Regard, à Saint-Nicolas et à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché par M. Gallard à la paroisse de l'Assomption, et y fit les catéchismes pendant plusieurs années. Il eut pour collaborateurs, dans ce ministère, MM. Petetot, de Moligny, de Borie, Legrand, Arnault, etc. En 1827, il fut choisi pour confesseur du duc de Bordeaux. En 1828, il fut donné pour catéchiste aux jeunes princes d'Orléans, et, en 1830, il fut nommé aumônier de Mme la dauphine.

M. Dupanloup fut surpris et attristé par la révolution de juillet, mais il n'en continua pas moins son ministère auprès de la jeunesse jusqu'en 1834. En 1831, il fonda, pour les jeunes gens, l'Académie de Saint-Hyacinthe. En 1834, il fut chargé d'ouvrir les conférences de Notre-Dame. Cette même année, il fut nommé supérieur du petit séminaire de Paris, mais il refusa et n'accepta que la charge de préfet des études.

Il quitta cette charge en 1835, et vint à Saint-Roch en qualité de premier vicaire : il y prêcha le carême avec M. Olivier en 1836 et 1837. Au mois d'octobre 1837, il fut nommé de nouveau supérieur du petit séminaire et accepta. Il avait auparavant refusé deux des grandes cures de Paris. En même temps, M. de Quelen le nomma vicaire général. En mai 1838, il fut appelé auprès de Talleyrand, malade, par Talleyrand lui-même, avec qui il était en relations intimes et fréquentes depuis plus de trois mois.

A l'avénement de M. Affre, qui était le protégé du roi lui-même, et dont il avait combattu activement l'élévation, M. Dupanloup cessa d'être vicaire général. M. Affre toutefois le traita toujours avec honneur, lui confia même, pour Rome, une mission délicate, et le nomma bientôt grand vicaire titulaire. En 1841, l'abbé Dupanloup avait été appelé en Sorbonne à la chaire d'éloquence sacrée ; il ne fit qu'un petit nombre de leçons dans le grand amphithéâtre, devant un très-nombreux auditoire. A la suite d'une séance tumultueuse, provoquée par ses paroles sur Voltaire, son cours demeura suspendu. A la fin de 1845, il cessa d'être supérieur du petit séminaire et vicaire général de Paris, et resta simple chanoine titulaire de Notre-Dame.

Nommé évêque d'Orléans, le 6 avril 1849, il fut préconisé à Portici le 30 septembre, et sacré à Paris le 9 décembre de la même année. Il déploya, sur son siége épiscopal, une extrême activité, unissant le travail de la prédication au soin de l'administration, surveillant de près tout l'enseignement de son diocèse, soutenant dans son petit séminaire la concurrence contre les établissements laïques, ouvrant école même dans son palais, et se mêlant par ses écrits à toutes les questions qui intéressent l'éducation publique. Il avait, avant d'être évêque, défendu avec ardeur ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement, et il est demeuré fidèle à cette cause. Dans la fameuse question de la part à faire aux classiques païens dans une éducation chrétienne (voy. GAUME), M. Dupanloup, partisan du plus large développement des études littéraires, se vit attaqué par l'*Univers* avec la véhémence ordinaire à cette feuille. Il adressa, à cette occasion, à son clergé une instruction pastorale sur le mal que les polémiques de l'*Univers* faisaient à l'Église, et défendit que ses séminaires fussent abonnés à cette feuille. Un grand nombre d'évêques se joignirent à lui. Les instructions venues de Rome mirent fin à toute cette controverse.

Membre du conseil de l'instruction publique depuis l'organisation nouvelle de l'enseignement par la loi du 15 mars 1850, à laquelle il n'avait pas été étranger, M. Dupanloup s'est retiré en 1852. Les vues de M. Fortoul, et, en particulier, le système de la *bifurcation*, le comptèrent parmi leurs adversaires déclarés. Au mois de mai 1854, il fut élu membre de l'Académie française, en

Digitized by Google

remplacement de Tissot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 janvier 1850.

Les principaux écrits du prélat sont relatifs à l'éducation et à l'enseignement. Les plus importants, publiés de 1855 à 1857, en trois volumes séparés et sous des titres distincts, forment un seul et même ouvrage sous ce titre général : *de l'Éducation*. Ils traitent de l'éducation en général, de l'autorité et du respect dans l'éducation, et enfin de la haute éducation intellectuelle, mêlant à l'exposé des principes éternels de la matière la discussion des questions à l'ordre du jour. Ses autres publications sont spéciales à l'Œuvre des catéchismes : ce sont des *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18) ; un *Manuel de catéchisme* (1832, in-18) ; une *Méthode générale de catéchisme* (1841, 2 vol. in-8), etc.

M. Dupanloup a composé d'extraits de Bossuet une *Journée du Chrétien* (1838, in-18), et d'extraits de Fénelon, son auteur favori, toute une série de publications : *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1838, 2 vol., in-18) ; *la Vraie et solide vertu sacerdotale* (in-8) ; *Éléments de rhétorique sacrée* (1841, in-12) ; *le Christianisme présenté aux hommes du monde* (1844, 6 vol. in-8), etc. — Citons encore deux *Lettres à M. le duc de Broglie, rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique* (1844, in-8), sur la nécessité et l'existence des petits séminaires ; *Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847, in-8) ; *de la Pacification religieuse* (1845, in-8, 2 édit.) ; des *Discours* prononcés dans certaines solennités (*Panégyrique de Jeanne d'Arc*, *Discours de réception à l'Académie française*, *l'oraison funèbre du P. de Ravignan*), etc.

DUPARC (Jean-Louis-Léon-René), marin français, né le 28 mars 1798 à Leyde (Pays-Bas), d'une famille d'émigrés, entra dans la marine de l'État en 1812. Il s'est fait connaître surtout par ses travaux concernant l'application de la vapeur à la navigation. En 1831, il imagina un système qui permet de changer la position des roues, ou de les enlever entièrement, selon les besoins du service. Quelque temps après, il perfectionna le clinomètre marin, inventé par M. de Coninck, capitaine de la marine danoise, et régularisa le système de chauffage par des procédés ingénieux. Parmi ses écrits, nous citerons : *l'Essai de tactique navale pour les bâtiments à vapeur* (Paris, 1846, in-8). Nommé capitaine de frégate vers la fin du règne de Louis-Philippe, M. Duparc reçut, le 11 novembre 1848, du général Cavaignac, la décoration d'officier de la Légion d'honneur.

DUPERREY (Louis-Isidore), marin et savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 22 octobre 1786, entra, à l'âge de seize ans, dans la marine militaire. Déjà il manifestait un goût très-vif et une aptitude remarquable pour l'étude des sciences mathématiques. En 1811, il fut chargé, avec le lieutenant de vaisseau Gauthier, de faire la reconnaissance hydrographique des côtes de la Toscane. En 1817, il s'embarqua, comme enseigne, sur la corvette *l'Uranie*, et accompagna le capitaine Freycinet dans un voyage scientifique autour du monde. Pendant cette campagne qui dura plus de trois ans, il prit part à d'importantes observations sur le pendule et sur le magnétisme, et fut spécialement chargé des travaux hydrographiques. Un naufrage força *l'Uranie* d'échouer sur les îles Malouines. M. Duperrey, recueilli par un navire américain, revint en France, et obtint le grade de lieutenant de vaisseau, la décoration de Saint-Louis et le commandement d'une nouvelle expédition. Il partit de Toulon le 11 août 1822 sur la corvette *la Coquille*, fit une navigation de plus de vingt mille lieues, et rentra à Marseille le 24 mars 1825.

Durant cette expédition, dont il avait soumis le plan à M. de Clermont-Tonnerre, il dirigea surtout ses recherches sur l'Amérique du Sud et l'Océanie. Il visita successivement les côtes du Chili et du Pérou, l'archipel Dangereux, celui de la Société, les îles Gilbert, Marshalt et les Carolines, le Port Racksan, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée et les îles Moluques. Les observations du pendule qu'il recueillit sur un grand nombre de points, démontrèrent l'égalité de l'aplatissement des deux hémisphères. La figure générale de l'équateur magnétique fut déterminée d'une manière rigoureuse. M. Duperrey dressa lui-même les *Cartes générales des îles Carolines et de l'archipel Dangereux*. Il rapporta en outre une collection de plus de 5000 espèces en zoologie et en botanique. Plusieurs mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie*, dans les *Additions à la Connaissance des temps* du Bureau des longitudes, dans les *Annales maritimes*, etc., et reproduits par la plupart des recueils scientifiques étrangers, firent connaître en Europe les résultats les plus importants du voyage de *la Coquille*.

On doit encore à M. Duperrey des cartes qui représentent de curieux phénomènes de physique générale : *la Bifurcation des eaux du Rio de la Plata*, *à l'embouchure de ce fleuve ; le Mouvement des eaux à la surface de la mer dans toute l'étendue du grand Océan austral ; la Figure des lignes d'égale intensité magnétique* qui, suivant ses observations, ont une grande analogie avec les lignes d'égale température ; enfin, *la Configuration naturelle des méridiens et des parallèles magnétiques de la terre*. Ses divers travaux, et particulièrement ses recherches sur le méridien terrestre, lui valurent, en 1842, l'honneur de remplacer Freycinet à l'Académie des sciences ; il fait partie de la section de géographie et de navigation. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1836.

DU PETIT-THOUARS (Abel Aubert), marin français, né le 3 août 1793, entra au service en 1804, et fut nommé aspirant le 1er novembre 1808. Sous l'Empire, sa jeunesse et sa position subalterne ne lui permirent pas de rehausser l'éclat du nom qu'il portait, et que le capitaine du *Tonnant* avait illustré à Aboukir. La Restauration le nomma successivement enseigne (3 février 1815), lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819), et capitaine de frégate (4 août 1824). Il obtint le grade de capitaine de vaisseau le 6 janvier 1834, et celui de contre-amiral le 12 juillet 1841. Chargé du commandement de nos forces navales dans les mers de l'Océanie, il proposa au gouvernement de Louis-Philippe d'occuper les îles de la Société. En 1842, il se rendit à Taïti et demanda réparation des mauvais traitements subis dans cette île par les missionnaires français. La reine Pomaré se soumit ; elle reconnut le protectorat de la France (9 septembre 1842), et céda au roi des Français la souveraineté des îles Marquises. Mais bientôt les intrigues de l'Anglais Pritchard rompirent l'entente cordiale. La reine insulta le pavillon français ; et l'amiral, poussé à bout, prit possession complète des îles de la Société (1843). C'était un coup d'audace qui ne convenait pas au tempérament du dernier ministère de Louis-Philippe. Sur les réclamations de l'Angleterre, M. du Petit-Thouars fut désavoué. Le *National* organisa une souscription pour lui offrir une épée d'honneur ; mais, à son retour en France, le héros de l'affaire Pritchard refusa l'hommage extra-

Digitized by Google

légal, rendu à son patriotisme par les adversaires du gouvernement. Quelque temps après (4 septembre 1846), il fut nommé vice-amiral.

Sous la République, M. du Petit-Thouars entra comme membre titulaire au conseil de l'Amirauté. En 1849, les électeurs du département de Maine-et-Loire le choisirent pour représentant à l'Assemblée législative, où il vota, dans toutes les questions, avec la majorité. Lorsqu'on discuta la loi sur la déportation, il appuya vivement le projet du ministère, qui proposait d'envoyer les condamnés politiques à Nouka-Hiva. La description qu'il fit de la vallée de Vaïthau, décida le vote de l'Assemblée. Il est, depuis le 13 avril 1843, grand officier de la Légion d'honneur.

DUPEUTY (Désiré-Charles), vaudevilliste français, né à Paris, le 6 février 1798, d'une famille de robe originaire de Vervins, fit ses études au Lycée impérial, et fut enrôlé pendant les Cent-Jours. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il vécut quelque temps comme employé, et débuta au théâtre par le vaudeville de *la Fête au village*, joué aux Panoramas en 1821. Il fonda, vers le même temps, un journal d'opposition, *la Nouveauté*, qui attira sur lui les rigueurs du ministère Corbière. Auteur aussi heureux que fécond, on lui rapportait, dès 1832, le succès et le mérite de plus de 70 pièces, nées pourtant d'un système de collaboration qu'il a toujours pratiqué. Aujourd'hui, les productions dramatiques signées de M. Charles Dupeuty, sont beaucoup trop nombreuses pour que nous en donnions la liste. Nous citerons, parmi les pièces restées spécialement au répertoire sous son nom: *le Hussard de Felsheim*, vaudeville en trois actes (1827); *Léonide, ou la Vieille de Suresne*, en trois actes (1830, repris en 1852); *Madame Grégoire, ou le Cabaret de la Pomme de Pin*, chanson en deux actes; *la Femme, le Mari et l'Amant*, en cinq époques (1830); *la Camargo, ou l'Opéra en 1750*, comédie en quatre actes (1833); *les Poletais*, en deux actes (1837); *Pauvre Idiot*, drame (1838); *Deux dames au violon*, en un acte (1841); *Ravel en voyage*, en un acte (1844); *le Lait d'ânesse* (1846); *les Trois portiers*, en deux actes (1847); *la Vie de café*, pièce en trois actes (1850); *un Vieux de la vieille roche*, en un acte (1852); *Pilboxet Friquet, ou Zouave et Higlander*, à-propos en un acte (1855), etc., etc. Parmi celles où sa part semble moindre, rappelons: *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, drame en neuf tableaux, avec M. Régnier (1830); *la Poissarde, ou les Halles en 1804*, avec MM. R. Deslandes et Bourget (1830, repris en 1852 et 1855); *Paris la nuit*, drame populaire en cinq tableaux, avec M. Cormon (1842); *les Gueux de Béranger*, en cinq actes, avec M. J. Moineaux (1856); enfin, *N.J, ni, Marionette, Cornaro, tyran pas doux, les Buses graves* et autres parodies des drames de M. Victor Hugo (1831-1842); le *Marquis d'Argencourt*, en trois actes (1857), etc. M. Dupeuty est décoré depuis juin 1852.

Son fils, M. Adolphe DUPEUTY, né à Paris, en 1828, a été, de 1850 à 1852, secrétaire de l'Opéra. Il fait aujourd'hui du journalisme dramatique: attaché, depuis 1856, comme chroniqueur au *Figaro*, il dirige plus spécialement le *Figaro-Programme*.

DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques), dit DUPIN AINÉ, célèbre jurisconsulte et magistrat français, ancien président de la Chambre des Députés et de l'Assemblée législative, membre de l'Institut, est né à Varzi (Nièvre), le 1er février 1783. Il fut élevé avec ses deux frères, le baron Charles Dupin (voy. l'article suivant) et le célèbre avocat Philippe Dupin, mort à Nice, en 1846, dans la maison paternelle, sous les yeux et par les soins d'une mère dévouée aux devoirs de la famille, et d'un père éclairé et honnête, qui avait fait partie de l'Assemblée législative et avait été jeté ensuite arbitrairement dans les prisons de la Terreur. Peu après l'établissement du consulat, M. Dupin alla faire à Paris des études de droit. Il avait été admis, comme élève de la Nièvre, à l'Académie de législation, fondée par Tronchet, Target et Regnault de Saint-Jean-d'Angely, pour tenir lieu des anciennes écoles de droit supprimées. Il y eut pour camarades MM. Mauguin, Teste, Hennequin, etc., et s'y distingua par son ardeur au travail. En 1800, il était reçu avocat, et, en 1802, lorsque les écoles se rouvrirent, il fut le premier à prendre le grade de docteur devant la nouvelle Faculté. En même temps, il s'exerçait, comme clerc d'avoué, à la procédure.

Dès cette époque, M. Dupin publia divers opuscules utiles aux étudiants, entre autres son *Précis élémentaire du droit romain*, que la police fit supprimer, parce qu'elle croyait voir, dans un passage sur Germanicus et Tibère, des allusions au meurtre du duc d'Enghien. M. Dupin essaya ensuite d'obtenir au concours une chaire vacante à l'École de droit. Il fut refusé et se tourna vers le barreau, où l'originalité piquante de sa parole, la clarté de son esprit, l'étendue et la sûreté de son savoir lui firent bientôt une très-grande réputation. En 1811, il fut présenté par Merlin pour une place d'avocat général à la Cour de cassation, qu'il n'obtint pas; mais il fut presque aussitôt adjoint à la Commission chargée de la classification des lois de l'empire, et, après les interruptions causées par les événements de 1814 et 1815, il fut chargé seul de la suite de cet immense travail.

La vie politique de M. Dupin commence en 1815. Député de Château-Chinon à la Chambre des représentants, il fit partie de l'opposition libérale. Il prit une part active aux discussions, réclamant d'autres garanties pour la nation que l'acte additionnel, puis repoussant à la fois, après nos désastres, et le maintien de l'empereur et l'avénement au trône de Napoléon II. Les électeurs de Château-Chinon et ceux de Clamecy, devant lesquels il se présenta en même temps, refusèrent, après la seconde Restauration, de le réélire.

M. Dupin prit alors au barreau un grand et beau rôle: il se fit le défenseur intrépide des plus illustres victimes de la réaction devant des tribunaux d'exception, instruments serviles de vengeances. Au milieu de l'intimidation générale, il publia son opuscule sur la *Libre défense des accusés*, qui n'attestait pas moins de courage que de talent, et il mérita d'être chargé, avec les deux Berryer, d'une défense qui ne fut guère libre, de celle du maréchal Ney. Il défendit ensuite les trois Anglais Wilson, Hutchinson et Bruce, complices de l'évasion de La Valette, les généraux Alix, Savary, Gelly, le duc de Vicence, la mémoire du maréchal Brune, assassiné à Avignon, etc. Il soutint, dans différentes affaires célèbres (affaires Mérilhou, Bavoux, de Pradt, Jay et Jouy, Béranger, Isambert, etc.) tous les principes les plus chers à l'opinion libérale. Il prêtait aussi l'appui de sa parole aux journaux diversement hostiles au pouvoir, au *Mercure*, poursuivi pour ses allusions; au *Constitutionnel*, ce grand ennemi du trône et de l'autel, incriminé pour ses tendances; et jusqu'au *Journal des Débats*, inquiété, en décembre 1829, pour son fameux article: « Malheureuse France! malheureux roi! » La réputation et la popularité que faisaient à M. Dupin ses causes politiques étaient immenses. Quelques actes pourtant, mais surtout sa visite au semi-

Digitized by Google

naire des jésuites de Saint-Acheul et la réception gracieuse qui lui fut faite, lui furent vivement reprochés par la presse libérale, avec laquelle il se réconcilia bientôt par de nouveaux services. En même temps, des causes civiles innombrables, et dont quelques-unes, comme celle du chevalier Desgraviers contre la liste civile, en 1824, étaient d'une haute importance, lui donnaient au palais une de ces positions considérables qui amènent autant de profit que d'honneur. Depuis 1817, le duc d'Orléans l'avait rapproché de lui, et, après avoir eu recours à son expérience dans différentes affaires judiciaires, l'avait nommé, en 1820, membre de son conseil privé. En 1819, M. Dupin refusa, des mains du gouvernement, la place de secrétaire général au ministère de la justice, avec 40000 francs de traitement et la perspective du titre de conseiller d'État. En 1829, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

M. Dupin fut réélu député en 1827 par le collége de Mamers, et vint siéger en 1828 au centre gauche de la Chambre. Assez calme sous le ministère Martignac, il fit au ministère Polignac une opposition très-vive, et prit une part très-active à l'Adresse des 221. Après la dissolution de la Chambre, il fut réélu par le collége de Cosne.

Malgré quelques moments d'hésitation, M. Dupin ne resta pas étranger à la révolution de 1830. Le 26 juillet au matin, il démontra, avec MM. Odilon Barrot, Barthe et Mérilhou, aux journalistes réunis chez lui, toute l'illégalité des ordonnances, et conseilla la résistance par tous les moyens de fait et de droit; mais il refusa d'abord de s'associer, comme député, au parti qu'il prescrivait comme avocat, et les journaux et les pamphlets lui ont longtemps et amèrement reproché d'avoir manqué de courage au moment de la lutte. *La Némésis* surtout s'est déchaînée contre le nouveau Démosthènes en vers plus forts que justes, mais devenus bientôt populaires :

Ce sauveur de la Grèce, intrépide en discours,
Chaussa des brodequins pour fuir dans les trois jours.

M. Dupin toutefois assista, le 27, à la réunion Périer, fit mettre son nom, le 28, au bas de la protestation rédigée en son absence, et dicta l'ordre que le général Pajol réclamait des députés, pour se mettre à la tête de la garde nationale. Enfin M. Bérard, l'un des chefs les plus énergiques du mouvement, déclare, dans ses *Souvenirs de la révolution de* 1830, que « M. Dupin parcourut les rues et les boulevards, exhortant énergiquement les citoyens à la résistance, et fut un véritable tribun populaire. » Il regrette « qu'il n'ait pas eu de plus nombreux témoins de sa conduite. »

M. Dupin fut aussitôt après la victoire nommé ministre de la justice par la Commission municipale, mais il n'en accepta pas, ou du moins n'en remplit pas les fonctions. Il fit partie quelques jours après du cabinet formé par Louis-Philippe, en qualité de lieutenant général du royaume, sans vouloir de portefeuille particulier ni de traitement. Il contribua plus que personne à la fondation du nouveau régime; il en fut, pour ainsi dire, le parrain, car c'est lui qui imposa à Louis-Philippe 1er, roi des Français, ce nom et ce titre, en s'opposant énergiquement, au sein du conseil, à ce qu'il prît, comme on voulait, « pour renouer la chaîne des temps, » ceux de Philippe VII, roi de France. C'est alors qu'il marqua d'un de ces mots en quelque sorte indélébiles, le caractère de son avénement : « Le duc d'Orléans est appelé au trône non *parce qu'*il est Bourbon, mais *quoique* Bourbon. » C'est encore M. Dupin qui rédigea la proclamation terminée par cette phrase célèbre : « La Charte sera désormais une vérité, » et qui imprima aux délibérations de la Chambre sur le nouveau contrat politique cette rapidité qui lui valut la dénomination de *Charte bâclée*. Nommé à l'unanimité, le 6 août, rapporteur du projet présenté par Bérard, il écrivit son rapport en deux heures, le fit approuver par la Commission, et le livra à la discussion dès le lendemain. Il en défendit à la tribune plusieurs dispositions, notamment le principe de l'inamovibilité des juges.

M. Dupin, nommé dès le mois d'août, en récompense de tant de services, procureur général de la Cour de cassation, devint un des plus fermes conservateurs de l'établissement nouveau, et brava résolûment, pour le défendre, l'impopularité. Il réclama au dedans la destruction des associations politiques et la suppression des clubs, sans ménagements pour les vainqueurs de la veille, sans faiblesse devant les conspirations et les menaces : « Que le gouvernement soit digne de lui-même, disait-il aux ministres effrayés; nous serons dignes de nous » (20 décembre 1830). Au dehors il repoussait toute idée de propagande révolutionnaire, et développait son fameux principe : « Chacun chez soi, chacun son droit, » et poursuivait des plus amères épigrammes l'étourderie de notre nation dans ses enthousiasmes (6 décembre 1830; 15 janvier 1831). M. Dupin faillit payer de sa tête le courage de ses opinions ou l'imprudence de son langage. Après le sac de l'archevêché et de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, sa maison fut envahie, et sa personne arrachée à grand'peine par la garde nationale aux fureurs de la foule (14 février 1831).

M. Dupin fut naturellement un des soutiens du ministère Casimir Périer (13 mars), dont il appuya toutes les mesures conservatrices ou répressives. Il vota toutefois pour l'abolition de l'hérédité de la pairie. Il soutint aussi sans réserve le ministère du 11 octobre jusqu'aux journées d'avril; mais, après cette victoire décisive de la cause de l'ordre, il se souvint de ses droits de député sous le régime parlementaire, et se prit à discuter minutieusement contre le pouvoir toutes les questions du budget. A la fin de 1832, M. Dupin était devenu président de la Chambre, et une suite de réélections le maintint pendant huit ans dans cette dignité qui attachait encore à sa personne tant d'importance politique.

Tous les tiraillements du cabinet du 11 octobre qui, après la retraite du maréchal Soult et celle du maréchal Gérard, rendaient toute présidence sérieuse impossible (voy. THIERS, GUIZOT, BROGLIE), irritèrent M. Dupin qui, non-seulement refusa d'en faire partie, mais dénonça à la Chambre (5 décembre 1834), cette absence de *présidence réelle* comme un danger. Il repoussa l'ordre du jour proposé en faveur du ministère, fit adopter le droit d'enquête parlementaire, rejeta l'amnistie par ordonnance comme inconstitutionnelle, et déclara au roi avec indépendance que les refus opposés par la Chambre à ses désirs étaient une manière de le servir.

En 1835, M. Dupin combattit les dispositions les plus exorbitantes des lois dites de septembre (voy. BROGLIE), et, en repoussant l'intervention en Espagne, contribua à la chute de M. Thiers (voy. ce nom). Il ne prit parti ni pour ni contre le ministère Molé, qu'il blâma toutefois d'avoir arrêté le cours de la justice, à la suite de la tentative du prince Louis à Strasbourg. Puis, après avoir paru étranger aux luttes de la fameuse coalition, il donna au ministère le coup de grâce en le déclarant, dans la Commission de l'adresse, « insuffisant pour couvrir la couronne. » Une part de la succession du cabinet du 15 avril fut offerte à M. Dupin, dont le nom fut mêlé souvent dans ces dix années aux diverses combinaisons ministé-

Digitized by Google

rielles. Mais il attachait peu de prix à un pouvoir aussi éphémère, et, après avoir refusé d'entrer dans le ministère du 12 mai 1839, il ne voulut pas davantage des sceaux que lui offrit, en 1840, le président du 1er mars Son attitude à la Chambre le rapprochait pourtant de M. Thiers. Dès les premières complications de la question d'Orient, il s'était montré, contre ses habitudes de modération dans les affaires extérieures, l'un des partisans les plus énergiques de l'action de la France. Il demandait « la liberté des deux Bosphores (les Dardanelles et l'isthme de Suez), » et, dans le cas « où une des puissances européennes voudrait s'attribuer un avantage exclusif,... la France devait intervenir,... avec énergie, avec toute la force de résolution qui appartient à un grande nation qui sait vouloir. » Après le bombardement de Beyrouth par les Anglais et la retraite de M. Thiers, dont tous les préparatifs de guerre restaient sans résultat, ce fut M. Dupin qui se chargea de formuler dans l'Adresse l'acceptation par la France de son exclusion humiliante du concert européen. Cette Adresse, que la Chambre dut réformer, et que les amis de M. Dupin appelèrent avec plus ou moins d'esprit « une maladresse, » déchaîna de nouveau contre lui les colères de la presse indépendante. Son opposition sur différentes questions au ministère du 29 octobre diminua un peu cette impopularité. Il s'éleva contre l'immixtion scandaleuse des députés dans les entreprises de chemins de fer, demanda la limitation des avantages accordés aux compagnies, se prononça pour l'abolition du droit de visite et contre l'indemnité Pritchard. D'un autre côté, il voulait que l'occupation de l'Algérie fût restreinte, et il combattit la proposition Rémilly, reprise par M. de Rémusat (voy. ces noms), et destinée à écarter les fonctionnaires sans indépendance de la Chambre. Il s'était aussi fait nommer rapporteur du projet de loi de régence en faveur du duc de Nemours (1842). Par un rapprochement singulier, ce fut M. Dupin qui, le 24 février 1848, amena le comte de Paris devant la Chambre et invita celle-ci à saluer à la fois le jeune prince comme roi des Français et la duchesse d'Orléans comme régente, sous la garantie du vœu national.

Au milieu d'une révolution qui chassait la dynastie à laquelle semblait se rattacher toute sa vie politique, M. Dupin garda son poste de procureur général à la Cour de cassation. Son premier acte fut de faire décider que la justice serait désormais rendue : « Au nom du peuple français. » Bientôt la convocation de l'Assemblée constituante ouvrit à son influence politique un nouveau théâtre. Élu représentant dans la Nièvre par 24 140 voix seulement, et le dernier d'une liste toute démocratique dont les premiers candidats obtenaient plus de 60 000 suffrages, il dut à son expérience de la vie parlementaire d'être choisi tout d'abord comme président de la Commission du règlement. L'Assemblée s'étant ensuite divisée en comités, il devint également président d'un des plus importants, de celui de législation. Il fut aussi appelé, comme membre de la Commission de constitution, à travailler plus spécialement à la fondation de la République. Il prit la parole dans plusieurs circonstances graves, notamment pour demander la dissolution des ateliers nationaux. Voici d'ailleurs quels furent ses principaux votes : il s'abstint dans la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy (voy. ce nom), et adopta l'ensemble de la Constitution. Il s'abtint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça pour la proposition Rateau qui hâtait la séparation de la Constituante, approuva l'expédition de Rome, en un mot, appuya la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon.

M. Dupin fut renvoyé à la Législative par le département de la Nièvre, qui ne lui donna, cette fois encore, qu'une faible majorité ; il fut élu président de cette Assemblée, dont il paraissait seul capable de dominer les passions et de diriger les débats orageux. Il sut, en effet, garder, dans ce rôle difficile, une impartialité attestée par les récriminations mêmes des différents partis dont chacun l'accusait tour à tour de complicité avec le parti contraire. Il appartenait toutefois à cette majorité de coalition qui s'appelait le parti de l'ordre, et dont toute l'unité consistait à précipiter le renversement de la constitution républicaine, au profit des ambitions les plus opposées.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, pendant lequel il ne fit aucun usage des droits et des pouvoirs que lui conférait son titre de président de l'Assemblée nationale, M. Dupin resta encore procureur général de la Cour de cassation. Il ne donna sa démission qu'à la suite des décrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans. Outre les anciens liens qui l'attachaient à la dynastie déchue, il était devenu, après la mort de Louis Philippe, un de ses exécuteurs testamentaires. Pendant les années qui suivirent, M. Dupin s'occupa surtout de ses publications et d'agriculture. Toutefois le vieux gallican eut encore une polémique assez vive avec *l'Univers* sur le droit du seigneur et autres droits féodaux, et un de ses discours dans un comice agricole, celui auquel M. de Montalembert répondit par une lettre qui fit tant de bruit (1854), montra que le nouvel ordre de choses ne le comptait pas absolument parmi ses adversaires.

La carrière politique de M. Dupin semblait terminée depuis près de six ans, lorsqu'à la fin de 1857 il a repris, des mains de l'empereur, ses fonctions de procureur général à la Cour de cassation ; il a marqué sa rentrée, le 28 novembre, par un discours destiné à expliquer sa démission et son retour, et qui se résume, en ce qui le concerne, par cette phrase : « J'ai toujours appartenu à la France et jamais aux partis. »

M. Dupin a été longtemps considéré comme un des types les plus curieux de notre société politique moderne. Il résumait en sa personne, avec plus de fermeté que d'éclat, toutes les conquêtes de 1789, et malgré ses infidélités à sa belle devise, « *sub lege libertas*, » il représente mieux que tout autre le tiers état émancipé. Pendant près de vingt ans la bourgeoisie triomphante s'est reconnue en lui, et, lorsqu'il a été de mode d'en médire, c'est encore sous ses traits et sous son nom qu'elle a été poursuivie de plus d'injures. Quelques reproches qu'on ait adressés à l'inconsistance de sa vie politique, il n'a jamais donné le droit de mépriser une classe dans sa personne. C'est un parvenu, mais qui ne rougit pas de son origine. Le sentiment de son indépendance, la rudesse, la franchise et le bon sens le caractérisent. Il ne cherche pas plus à donner à ses opinions ou à son langage qu'à ses vêtements et à ses manières un vernis aristocratique. Il a conscience de sa valeur et est fier de la peine que son élévation lui a coûtée. Aucun nom historique ne lui semble plus beau que celui de ses frères et le sien ; il écrit sur la tombe de sa mère : Ci-gît la mère des trois Dupin. »

En dehors de la vie politique que nous avons dû raconter sans la juger, M. Dupin a occupé, comme orateur et comme jurisconsulte, un rang élevé. A la tribune, au barreau, sur son siége de magistrat, dans ses livres, il est resté fidèle à lui-même et a laissé paraître partout quelques

Digitized by Google

traits de sa physionomie générale. Plus de justesse d'esprit que d'élévation, une science exacte plus que profonde des apophthegmes et des proverbes plutôt que des principes; plus de logique que de passion; un langage précis, mais volontiers trivial; une ironie mordante, une franchise peu courtoise, du plaisir à dire durement à chacun et à tous de dures vérités : voilà les qualités ou les défauts qui ont fait de M. Dupin, avocat et orateur politique, toujours un adversaire redoutable, souvent un allié désagréable ou un ami dangereux. Les uns et les autres se retrouvent dans M. Dupin, écrivain, dont « les petits traités, dit M. de Cormenin, ne sont guère que des compilations de science commune, brefs, concis, judicieux, mais sans originalité... Il arrange, il broche un manuel; il ne composerait pas un livre. » M. Dupin appartient à double titre à l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et comme membre de l'Académie française. Appelé dans cette dernière, en 1831, en remplacement de Cuvier, plutôt comme orateur que comme écrivain, il a justifié son élection en y entrant par un remarquable discours sur l'improvisation. Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 30 mai 1837.

La plupart des ouvrages de M. Dupin, en général fort courts, sont des traités destinés à faciliter l'étude du droit. Quelques-uns ne sont que des écrits de circonstance. Les plus longs sont des choix de plaidoyers et de réquisitoires, qui auraient pu former des collections plus volumineuses encore. Car les seuls *Mémoires* imprimés de l'infatigable avocat formaient dans sa bibliothèque, en 1840, 20 volumes in-4, et ses *Consultations* manuscrites 21 volumes in-fol., sans compter 15 volumes in-4 de *Notes* et *Extraits* ayant servi à ses plaidoieries. Le nombre des causes qui avaient passé par ses mains, s'élevait alors sur le registre qu'il en avait tenu, à plus de 4000. Voici, dans l'ordre chronologique, ses diverses publications, dont plusieurs ont paru à diverses reprises, avec quelques modifications, sous différents titres :

Traité des successions ab intestat (1804, in-12); *Principia juris civilis cum romani, tum gallici*, etc. (1806, 5 vol. in-12); *Réflexions sur l'enseignement et l'étude du droit* (1807, broch.); *Précis historique de droit romain* (1809, in-18); *Dissertation sur le domaine des mers et la contrebande* (1811, broch.); *Dictionnaire des arrêts modernes* (1812, 2 vol. in-4); *de la Nécessité de revoir et de classer toutes les lois promulguées depuis* 1789 (1814, broch.); *Lois civiles servant de supplément au Code civil* (1819, 2 vol. in-8); *Lois commerciales, servant de supplément au Code de commerce* (1820); *Lois de procédure, lois criminelles* (1821, 2 vol.); *Lois forestières* (1822); *Lois des communes* (1823, 2 vol.); *Choix de plaidoyers et mémoires, en matière de politique et en matière civile* (1823, 2 parties); *Manuel des étudiants en droit et des jeunes avocats* (1824), titre général qui a successivement compris divers opuscules de jurisprudence et des brochures d'utilité pratique : une dernière édition (1851) en contient quatorze, et se termine par un *Catalogue* de tous les ouvrages jusque-là publiés par l'auteur; *les Libertés de l'Église gallicane* (1824, in-12); *Précis historique de droit français*, dédié au duc de Chartres (1826, in-18); *du Droit d'aînesse....*, *dédié à mes frères* (1826); *Notions élémentaires sur la justice, le droit et les lois, professés au duc de Chartres* (1827, in-18); *des Apanages en général et de l'apanage d'Orléans en particulier* (1827, in-18), refait, en 1835, sous le titre de *Traité des apanages; Procès du Christ, ou Réfutation du chapitre de M. Salvador sur le jugement et la condamnation de Jésus* (1828), réédité, en 1855, sous le titre de *Jésus devant Caïphe et Pilate; Profession d'avocat, recueil de pièces concernant l'exercice de cette profession, dédié au roi* (1830, 2 vol. in-8); *Trois lettres sur l'aristocratie, le clergé et la pairie* (1831, in-8); *Révolution de* 1830, *son caractère légal et politique*, etc. (1832, in-18); *Question du duel* (1837, broch.); *Manuel du droit public ecclésiastique français* (4e édit., 1845, in-18); *sur les Progrès de la législation criminelle en France et en Europe depuis* 1789 *jusqu'à la fin de* 1832 (1848, in-4), lu à l'Académie des sciences morales et politiques; *des Comices agricoles*; etc. (1849); *le Morvan, topographie, agriculture, mœurs*, etc. (1853, in-12), ouvrage servant de cadre à de nombreuses confidences autobiographiques; *Mémoires ou souvenirs du barreau* (1855-1857, 4 vol.); *Règles générales de droit et de morale tirées de l'Écriture Sainte*, avec une *Introduction* (1857); etc. Citons encore : *Mercuriales, ou Discours de rentrée, de* 1830 à 1846 : *Réquisitoires de* 1830 *à* 1852, *avec les arrêts de la Cour*; un nombre presque incalculable de *Notices, Observations, Consultations, Lettres, Plaidoyers, Répliques, Examens*, etc.; des éditions, avec *Notes* et *Commentaires*, du *Code de commerce de bois et de charbon* (1817, 2 vol.), du *Code forestier* (1834); des *Lettres sur la profession d'avocat* de Camus (1818, 2 vol. in-8); des *Œuvres* de Pothier, Burlamachi, Heineccius, etc., etc.

Il a été publié sur M. Dupin aîné des articles importants dans tous les grands recueils biographiques et bibliographiques et des notices dans toutes les galeries de contemporains; nous devons citer à part celle que lui a consacrée M. Sylvain Dumon dans les *Annales du barreau français* et surtout le travail très-complet de M. Ortolan: *Notice biographique sur M. Dupin* (1840, in-8). Il a paru aussi, sous le titre de *Présidence de l'Assemblée législative*, une analyse de toutes les séances « où l'action modératrice ou disciplinaire du président a dû intervenir, » avec tous les matériaux d'une monographie politique.

DUPIN (Baron François-Pierre-Charles), statisticien français, membre de l'Institut, sénateur, est né, comme son frère (voy. le précédent), à Varzy, en Nivernais, le 6 octobre 1784. Admis le premier à l'École polytechnique, en 1801, il en sortit en 1808 avec le même rang, fut nommé ingénieur de la marine et employé aux travaux de la grande flottille de la Manche et à la création de l'arsenal d'Anvers. En 1805, il fut chargé d'inspecter les ports de Hollande, puis fut appelé à Gênes, et, après le traité de Tilsitt qui cédait à la France les îles Ioniennes, s'embarqua sur la première escadre qui sortit du port de Toulon depuis le désastre de Trafalgar, et qui porta nos troupes à Corfou. Il resta quatre ans dans cette ville, secrétaire de la nouvelle académie Ionienne, il y ouvrit un cours de mécanique et de physique à l'usage du peuple, commençant ainsi dans la carrière de l'enseignement scientifique l'œuvre de vulgarisation qu'il a continuée toute sa vie.

En 1812, M. Ch. Dupin revint en France. C'est alors qu'il entra en relations avec l'Institut, par la présentation de plusieurs *Mémoires* dont l'Académie des sciences vota l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*, et qu'il aima mieux publier séparément sous le titre de *Développements de géométrie* (Paris, 1813, in-4). Dans le *Journal de l'École polytechnique*, il fit paraître le résumé de ses études sur la construction des vaisseaux. Ces recherches lui valurent la place de correspondant de l'Institut dans la section de mé-

Digitized by Google

canique, laissée vacante par la mort du célèbre Watt. A Toulon, où l'appelèrent ses fonctions d'ingénieur (1813), il fonda le Musée maritime, qui servit de modèle au Musée naval du Louvre.

Fils d'un ancien membre des Assemblées révolutionnaires, élève favori de Monge, ami du républicain Carnot, M. Charles Dupin vit sans regret la chute de l'Empire et accueillit avec empressement la promulgation de la Charte. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit paraître à Toulon, sous ce titre : *Lois fondamentales de la France* (1814, in-8), un écrit politique, qui était un chaleureux appel, une sorte d'invocation à tous ceux « qui avaient conservé l'indépendance de leur âme au milieu d'un long esclavage. » Il se rallia néanmoins pendant les Cents-Jours à la nouvelle constitution de l'Empire et publia même un *Examen de l'acte additionnel*, inspiré de l'amour de la liberté et de la haine de l'étranger. Après la bataille de Waterloo, il fit imprimer à Lyon et signa de son nom le *Programme d'une pompe funèbre à célébrer en l'honneur des guerriers français morts pour la défense de la patrie* (juin 1815). Quand les étrangers furent maîtres de Paris et qu'il vit le nom de Carnot inscrit sur la liste de proscription du 24 juillet 1815, il écrivit au ministre Fouché pour demander de défendre devant les Chambres son illustre ami, qui partit pour l'exil.

M. Dupin resta au service de son pays, et fut chargé de diriger les travaux de l'arsenal de Dunkerque. En 1816, il obtint de visiter les établissements maritimes de l'Angleterre, et, sans prendre de notes ni de croquis, il n'en reussit pas moins à faire une sorte d'enquête sur la puissance navale de nos voisins. Les rapports qu'il adressa au ministre de la marine et à l'Académie des sciences (1817), lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il succéda, en 1818, à Perier, le créateur des établissements de Chaillot. Il commença, en 1820, la publication de ses *Voyages dans la Grande-Bretagne* de 1816 à 1821 (Paris, 1820-1824, 6 vol. in-4, avec trois atlas in-fol.). La manière dont il fait ressortir dans cet ouvrage les avantages du régime constitutionnel lui attira la faveur du parti libéral et les reproches du gouvernement. Le ministre de la marine le dénonça au conseil des ministres, qui exigea que l'auteur soumît à la censure préalable le manuscrit des parties encore inédites. Son crime était d'avoir montré, « dans les institutions des armées de terre, des instruments souvent dangereux pour le pouvoir civil », et notamment d'avoir blâmé « le droit donné en France aux militaires de porter des armes hors le temps de service. » M. Dupin rejeta toute censure préalable et perdit les souscriptions du ministère, mais en revanche, les sympathies du parti libéral augmentèrent la vente du livre et la renommée de l'auteur. Ce fut en Angleterre qu'il eut le plus de succès; le marquis de Lansdowne, Mackintosh, Huskisson, Canning; etc., lui témoignèrent les témoignages les plus flatteurs.

Au moment où il semblait un peu suspect d'anglomanie, M. Dupin n'en défendit pas moins avec beaucoup de chaleur les droits de notre pays dans sa *Réponse à milord Stanhope* qui avait proposé au Parlement de prolonger l'occupation de la France par les troupes alliées. La police de la Restauration fit saisir l'édition française de cet écrit, mais on dut renoncer à des poursuites qui excitaient l'indignation publique (1818). M. Dupin saisissait toutes les occasions de manifester ses opinions libérales. Dans l'introduction de ses *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées* (Paris, 1818, in-8), il fit l'éloge de Carnot exilé. Dans son *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge* (Paris, 1819, in-8), il vengea la mémoire de l'illustre conventionnel que le gouvernement avait expulsé de l'Académie des sciences.

Nommé, en 1819, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers, il joignit à son enseignement des leçons sur la géométrie appliquée aux arts. En 1824, il ouvrit un cours pour les ouvriers. Ses leçons, publiées sous le titre de *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts* (Paris, 1825 et 1826, 3 vol. in-8), furent traduites presque immédiatement en plusieurs langues. Elles donnèrent à un grand nombre de villes l'idée de fonder un enseignement semblable, et rendirent des services très-réels aux ouvriers intelligents. M. Dupin estimait qu'éclairer les esprits, c'est les affranchir, et que la liberté n'a point de pire ennemi que l'ignorance. Dans cette pensée, il publia une *Carte de la France éclairée et de la France obscure*, où des teintes plus ou moins foncées indiquent l'état de l'instruction publique dans chaque département. Ce tableau, l'un des travaux les plus populaires de l'auteur, était un des chapitres de l'ouvrage qu'il préparait sur les *Forces productives et commerciales de la France* (Paris, 1827, 2 vol. in-4 et 2 cartes). Le parti libéral accueillit avec faveur cette application ingénieuse de la statistique aux questions de l'ordre politique et moral. Un succès analogue attendait un autre travail du même genre : les *Forces électorales à la fin de* 1827, dont huit éditions furent enlevées en quelques mois. La bourgeoisie aimait à voir constater par des chiffres les progrès constants de sa richesse, de ses lumières et de sa puissance, et ajoutait volontiers foi aux prédictions d'un savant qui calculait d'avance, avec une sorte de rigueur mathématique, l'heure de son triomphe inévitable.

Le gouvernement avait essayé un moment de gagner à sa cause le géomètre populaire. En 1824, Louis XVIII lui conféra le titre de baron, et retira l'arrêt de proscription dont on avait frappé son ouvrage sur l'Angleterre. Mais M. Charles Dupin resta fidèle au parti libéral, qui, de son côté, ne fut pas ingrat et lui fit donner, par les électeurs du Tarn, un des départements les plus *obscurs* de sa *carte*, le mandat de député. Durant les sessions de 1828 et 1829, il prononça plusieurs discours, remplis de faits statistiques, sur les questions de sa compétence, notamment sur l'organisation de notre force navale, sur l'administration des ponts et chaussées, sur l'instruction populaire, etc. Gardien vigilant de la Charte, il protesta contre le ministère Polignac et fut au nombre des 221. Après la dissolution de la Chambre, l'intervention du clergé empêcha sa réélection dans le Tarn; mais il fut élu à Paris le 12 juillet 1830, quinze jours avant la révolution qui devait répondre à tous ses vœux et le placer parmi les favoris et les soutiens du gouvernement.

Conseiller d'Etat (1831), membre du conseil d'Amirauté (1831), du conseil d'agriculture, du Jury central pour l'exposition de l'industrie, de l'Académie des siences morales et politiques (1832), délégué des colonies, rapporteur à la Chambre des Députés de la loi organique de la garde nationale (1830), de la loi sur les céréales (1831), du budget de la marine, etc., membre de la Commission des finances, tour à tour commissaire du gouvernement et de la Chambre, et ministre de la marine durant quelques jours (novembre 1834), M. Charles Dupin fut créé pair de France le 3 octobre 1837.

Avant d'entrer à la Chambre haute, il publia, dans un *Compte rendu à ses anciens électeurs* (br. in-8), le résumé de ses travaux politiques depuis 1827. « Il avait soutenu la discussion de

Digitized by Google

plus de cent lois; la Chambre l'avait nommé membre de plus de cinquante Commissions et rapporteur de trente ». La pairie ne fut pas pour lui une sinecure, comme l'attestent son rapport sur les monts-de-piété, ses réclamations en faveur du commerce entre la métropole et ses colonies, son discours sur l'organisation de l'état-major général de l'armée, divers rapports sur des concessions de chemins de fer, plusieurs discours relatifs à l'organisation de la Légion d'honneur, diverses propositions dans l'intérêt de la marine militaire et marchande, de nombreuses discussions sur la question algérienne, un rapport très-étendu sur le projet de la loi relatif au travail des enfants dans les manufactures, etc., etc. Dans la Chambre des Pairs comme dans la Chambre des Députés, M. Charles Dupin se montra toujours également dévoué à la dynastie d'Orléans et à la Charte de 1830, tout en se rattachant, surtout dans les dernières années du règne, à l'opposition modérée, qui préférait M. Thiers à M. Guizot. Il avait été créé grand officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1840.

Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Seine-Inférieure et fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, par suite de l'option de M. de Lamartine. Président du Comité de la marine, il vota constamment avec la droite. Le jour même de son admission à l'Assemblée, il fut nommé membre de la Commission qui proposa la dissolution des ateliers nationaux (23 juin 1848). Ennemi déclaré du socialisme, il enveloppa la République même dans son aversion contre les idées nouvelles. Réélu à l'Assemblée législative (mai 1849), il resta jusqu'au coup d'État dans les rangs de la majorité royaliste, formée par la coalition des anciens partis. Après le coup d'État du 2 décembre, il reçut le titre de sénateur dès la première promotion (25 janvier 1852), et reprit sa place au Luxembourg.

Le savant domine, dans M. Charles Dupin, l'homme politique et, dans la science, il a été surtout un vulgarisateur; son principal titre est la création de l'enseignement populaire des mathématiques appliquées aux arts, et la vogue de ses travaux de statistique doit être attribuée en partie à l'influence de l'esprit politique. Comme écrivain et comme orateur, il appartient à l'école du premier Empire. Son style, par un contraste frappant, est volontiers pompeux jusqu'à l'enflure, quand il ne se réduit pas à une sèche énumération de faits et de chiffres.

Outre les ouvrages que nous avons cités, M. Charles Dupin a publié de nombreux écrits parmi lesquels nous mentionnerons encore : *Système de l'administration britannique en* 1822 (1823, in-8); *Force commerciale de la Grande-Bretagne* (1826, 2 vol. in-4 et 2 atlas in-fol.); *Discours et leçons sur l'industrie, le commerce, la marine et sur les sciences appliquées aux arts* (1825, 2 vol. in-8); *le Petit producteur français* (1827-1828, 5 vol. in-18); *Essai sur l'organisation progressive de la marine et des colonies* (1834, in-8); le *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française exposés en* 1834 (1836 et 1837, 3 vol. in-8); *Défense des intérêts coloniaux* (1838, in-8); *du Travail des enfants qu'emploient les ateliers, les usines et les manufactures* (1840, in-8); *Constitution, histoire et avenir des Caisses d'épargne de France* (1844, in-18). La plupart des discours d'ouverture qu'il a prononcés au Conservatoire, ont été imprimés, entre autres : *sur le Sort des ouvriers, considéré dans ses rapports avec l'industrie, la liberté et l'ordre public* (1831); *Harmonie des intérêts industriels et des intérêts sociaux* (1833); *Avenir de la classe ouvrière* (1833); *Influence de la classe ouvrière sur les progrès de l'industrie* (1834); *la Caisse d'épargne et les ouvriers* (1837); *la Morale, l'enseignement et l'industrie* (1838); *Travaux et bienfaits de M. le baron B. Delessert* (1848, in-32); *Bien-être et concorde des classes du peuple français* (1848, in-18) dans la collection des petits traités publiés par l'Institut; *Enseignement et sort des ouvriers et de l'industrie avant, pendant et après* 1848 (1849, brochure in-18); *Éloge de Gaspard Monge*, prononcé le 2 septembre 1849, au nom de l'Académie des sciences (1849, in-4); *Abolition de la misère et du prolétariat*, discours prononcé à l'Assemblée législative, le 9 octobre 1849, publié à grand nombre d'exemplaires par le Comité de la rue de Poitiers (1849, in-8); *Lettre à M. Berryer au sujet des écoles publiques* (1850, brochure in-8); *Opinion sur le traitement des cardinaux* (1851, brochure in-8); *Discours prononcé à la distribution des prix aux exposants français, le 25 novembre* 1851 (brochure in-8); *Industries comparées de Paris et de Londres* (1852, in-18); un certain nombre d'*Éloges* de ses collègues de l'Académie, etc.

DUPIN (Jean-Henri), auteur dramatique français, né d'une famille de robe, à Paris, le 1er septembre 1791, est cousin des précédents. Il était commis chez un banquier lorsqu'il composa sa première pièce, *le Voyage à Chambord*, qui, retouchée par Desfontaines, fut jouée au théâtre du Vaudeville (1808). Le succès qu'elle obtint détermina sa vocation; il ne songea plus dès lors qu'à écrire pour les scènes de genre.

Comme la plupart des auteurs de notre époque, M. Dupin a beaucoup produit; le chiffre de ses pièces s'élève à près de 200, et une cinquantaine ont été faites en commun avec M. Scribe. En voici quelques-unes : *la Mort et le bûcheron*, *la Pompe funèbre*, *les Garçons*, *Farinelli*, *le Fou de Péronne*; *Michel et Christine* (1826), un des plus jolis vaudevilles du répertoire du Gymnase; *le Bal champêtre*, *la Pension bourgeoise*, *les Aventures du petit Jonas*, *les Inséparables*, *les Grisettes*; *la Mansarde des artistes* (1828); *le Fils d'un agent de change*; *la Figurante* (1838), jouée à l'Opéra-Comique; *le Veau d'or* (1841), etc.

Sa collaboration avec M. Dartois n'a pas été moins féconde; elle a produit depuis l'Empire : *le Sultan du Havre*, *les Six pantouflés*, *la Belle Allemande*, *le Courtisan dans l'embarras*, *Cartouche et Mandrin* (1827); *la Villageoise somnambule*, *la Lingère du Marais*, *l'Ange gardien*, (1831), etc. Citons encore, avec M. d'Epagny : *Dominique le possédé*, vaudeville en 3 actes (1831); avec M. Sauvage : *la Fiancée de l'apothicaire*, *Il sait tout*, *Don Quichotte aux noces de Gamache*, féerie en 3 actes (1836); avec M. Varner : *les Petits appartements* (1827), *un Jour de réception* (1828), opéras-comiques; avec M. Dumanoir : *la Toque bleue*, *la Perruche*, etc.

La collaboration, on le voit, tient une grande place dans les œuvres auxquelles M. Dupin a mis son nom; on cite de lui seul une vingtaine de pièces dont voici les principales : *le Spectre de Grasville*, *la Fête de famille*, *les Filets de Vulcain*, *Bâtardi* (1831); *le Délit politique*, *l'Amour vient après* (1848); *le Chat noir*, *Ma bête noire* (1839), etc. A part la comédie et le grand opéra, M. Dupin a traité tous les genres; mais c'est dans le vaudeville qu'il a obtenu le plus de succès. Il a donné dans ces derniers temps *la Fille invisible*, au Théâtre-Lyrique (1854), avec M. de Saint-Georges, et un vaudeville, *Deux hommes du Nord*, avec M. Delacour.

DUPLAN (Paul), ancien représentant du peu-

Digitized by Google

ple français, né à Bougres (Cher), en 1804, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, à laquelle il avait assisté, il devint rédacteur de la *Revue du Cher*, organe de l'opposition démocratique (1831-1834), et fut, en 1835, un des défenseurs des accusés d'avril. Rédacteur de *l'Éclaireur de l'Indre*, et correspondant du *Journal du Loiret* et des feuilles radicales de Paris, il prit une part active aux banquets réformistes de 1847, et après la révolution de Février, fut chargé par M. Ledru-Rollin, avec lequel il avait collaboré au grand *Répertoire de droit et de législation*, de l'administration du département du Cher. Il eut bientôt pour collègues MM. Bidault et Félix Piat. Son autorité fut soutenue par M. Duvergier de Hauranne et par quelques orléanistes ralliés à la République. Porté sur une liste de conciliation, il fut élu, le sixième sur sept, par 32 945 voix. A la Constituante, il fit partie du Comité des finances et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, repoussa la proposition Rateau, vota contre l'interdiction des clubs, et contre l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

Un homonyme de l'ex-constituant, M. DUPLAN [de la Haute-Garonne], a été élu député au Corps législatif, en 1852, et réélu en 1857. Partisan de la politique de conservation, il a pris part à toutes les mesures qui ont amené et consacré le rétablissement de l'Empire. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1833, il a été promu par Napoléon III au grade d'officier. Il représente le canton d'Aspet au conseil général de la Haute-Garonne.

DUPONCHEL (Charles-Edmond), artiste français, né à Paris, le 25 juillet 1795, étudia d'abord l'architecture à l'École des beaux-arts, et alla ensuite diriger des travaux en Angleterre, où il étudia les produits de l'orfèvrerie anglaise. Quelques années après son retour, il s'occupa de bijouterie artistique, et s'associa, en 1845, avec M. Morel, dont il reprit plus tard, à la suite de deux procès, la maison qu'il dirige encore. Il a exécuté, entre autres œuvres récentes et personnelles, les bas-reliefs et l'orfèvrerie de la *Minerve* de M. Simart, exposée au palais des Beaux-Arts, en 1855.

M. Duponchel, grâce à ses goûts d'artiste et à ses relations, avait reçu, en 1838, la direction de l'Opéra. Après cinq ans d'une habile administration, il avait été remplacé, en 1843, par M. Léon Pillet, qu'il remplaça à son tour en septembre 1847. Mais il dut résigner de nouveau sa brillante position en octobre 1849. Il a laissé à l'Opéra, avec le souvenir d'une rare entente de la mise en scène, l'exemple du seul directeur qui ait deux fois abordé avec bonheur ces périlleuses fonctions. M. Duponchel a été décoré en mai 1839. Comme artiste, il a obtenu une médaille d'honneur à l'Exposition universelle.

DUPONT [DE L'EURE] (Jacques-Charles), homme politique français, président du gouvernement provisoire en 1848, ancien magistrat, est né à Neubourg (Eure), le 27 février 1767. Il fut reçu, en 1789, avocat au parlement de Normandie et embrassa les principes de la Révolution avec ardeur, mais sans se jeter dans les luttes orageuses. Il fut d'abord administrateur du district de Louviers (1792), puis, parcourant successivement tous les degrés de la magistrature, juge au tribunal de cette ville, substitut du commissaire exécutif, accusateur public, conseiller à Rouen, président du tribunal d'Évreux, de 1800 à 1811, enfin président de la Cour impériale de Rouen. Il fut destitué, en 1818, par le baron Pasquier, de ces fonctions déclarées inamovibles par la Charte, à cause de son attitude à la Chambre des Députés.

M. Dupont de l'Eure était entré, dès l'an VI (1798), dans nos assemblées législatives. Il avait défendu la République, dans le conseil des Cinq-Cents, jusqu'au 18 brumaire. Membre du Corps législatif en 1813, il était vice-président de la Chambre des Députés en 1814, et fut l'auteur de la formule de serment qui unissait dans une même fidélité le roi et la Charte constitutionnelle. Également vice-président de la Chambre pendant les Cent-Jours, il eut l'initiative courageuse de la déclaration adressée aux puissances étrangères, et portant que la France ne reconnaîtrait d'autre gouvernement que celui qui lui garantirait, par des institutions librement consenties, les grands principes de 1789, dont suivait l'énumération. « Liberté des citoyens; égalité des droits civils et politiques; liberté de la presse; liberté des cultes; système représentatif, etc., etc. » Sur sa demande, une députation, dont il faisait partie, allait présenter cette déclaration aux souverains, lorsque l'Assemblée fut dispersée par la force, M. Dupont s'associa, du moins, à la protestation énergique signée chez Lanjuinais.

De 1816 à 1849, il fut constamment réélu par les colléges de Rouen, de Louviers, de Pont-Audemer, etc., mais particulièrement par l'arrondissement de Bernay, qui comprend son pays natal. L'un des chefs les plus fermes et les plus respectés du libéralisme sous la Restauration, il fut désigné, après les journées de Juillet, comme commissaire de la justice dans le cabinet provisoire organisé par la Commission municipale, puis maintenu au même département dans le premier ministère de Louis-Philippe. Mais il eut bientôt à lutter contre les tendances restauratrices du nouveau roi, et, après des dissentiments qui eurent parfois une extrême vivacité, il donnas a démission (27 décembre). Ami de Laffitte, La Fayette, Arago, plein d'une affection paternelle pour M. Odilon Barrot, il s'associa longtemps aux protestations et aux efforts des adversaires du gouvernement personnel, accusé de fausser toutes nos institutions libérales. Mais, sur la fin du dernier règne, il n'éprouvait plus qu'un dégoût mortel des hommes politiques et une tristesse profonde de l'état moral du pays.

La révolution de 1848 eut moins en lui un chef influent qu'un patriarche honoré. Membre du gouvernement provisoire et président du conseil sans portefeuille, il représentait, au dedans et au dehors, la paix et la conciliation. Le 27 février, il présida à la solennité de la place de la Bastille, et Arago, s'adressant au peuple après lui, disait : « Ce sont quatre-vingts ans d'une vie pure et patriotique qui vous parlent. » Il assistait à toutes les séances du conseil du gouvernement provisoire, et témoigna plus tard devant l'Assemblée (12 avril 1849), sinon de l'unanimité, du moins de l'honnêtete de ses vues. Élu représentant du peuple par les départements de la Seine et de la Seine-Inférieure, l'âge ne lui permit pas de prendre part aux travaux de la Constituante. Son acte principal fut d'y proposer l'ordre du jour du 25 novembre 1848, qui déclarait, pour la seconde fois, en présence des accusations les plus violentes, que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Retiré dans la vie privée depuis la séparation de l'Assemblée constituante, M. Dupont de l'Eure s'est éteint doucement à Paris, le 3 mars 1855, le jour même de la mort de l'empereur Nicolas, laissant une des réputations les plus pures comme homme et comme citoyen.

Digitized by Google

DU PONT (Jacques-Marie-Antoine-Célestin), prélat français, cardinal et sénateur, né le 2 février 1792, à Iglésias (Sardaigne), où son père était commissaire de marine, fut élevé en Italie par les Pères de la Doctrine. Il fut, à dix-sept ans, nommé membre de l'académie romaine des Arcades, et composa des poésies latines et italiennes. Après quatre années de théologie au séminaire de Nice, il reçut la prêtrise avant l'âge, en vertu d'un indult; en 1814, étudia le droit civil et canonique à Turin, et devint docteur *in utroque jure* en 1815. Le cardinal de La Fare voulut se l'attacher et le nomma d'abord chanoine, puis vicaire général et archidiacre de Sens (1822). L'année suivante, Louis XVIII, qui lui avait déjà donné un canonicat au chapitre de Saint-Denis, le désigna au choix du pape Léon XII pour l'évêché *in partibus* de Samosate. Bien que sa famille fût française d'origine, M. Du Pont obtint alors des lettres de naturalisation (1824).

Jouissant de la plus grande faveur, il prêcha plusieurs fois devant la cour et dut à l'estime particulière que lui portait Charles X, son élévation rapide à l'évêché de Saint-Dié (9 mai 1830). Cinq ans de là, il était atteint d'une goutte sereine qui n'a jamais complètement disparu, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché d'Avignon (1835), qu'il échangea en 1841 contre celui de Bourges, où il remplaça M. de Villele. M. Du Pont a la réputation d'un homme bienfaisant et d'un orateur disert. Il est cardinal depuis 1847, et, à ce titre, membre du nouveau Sénat. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1850.

DUPONT (A.... Pierre), poëte et chansonnier français, né à Lyon, le 23 avril 1821, de pauvres artisans originaires de Provins, fit ses études, d'abord chez un prêtre, son parent, puis au séminaire de Largentières. Ayant peu de goût pour l'état ecclésiastique, il fut, au sortir de ses classes, apprenti canut, clerc de notaire, et employé dans une maison de banque. En 1839, il vint à Paris, où quelques odes légitimistes, insérées dans la *Gazette de France* et la *Quotidienne*, ne tirèrent pas son nom de l'obscurité. Deux ans après, la conscription le réclamait; M. Émile Génisson, un de ses cousins de Provins, organisa dans cette ville, avec l'actif concours de l'académicien M. Pierre Lebrun, une souscription dont le produit paya le remplaçant du « poëte soldat », et couvrit les frais d'impression des *Deux anges*, sa première œuvre. Il obtint un prix de l'Académie française au concours de 1842, et une place d'aide au *Dictionnaire*, à la rédaction duquel il travailla jusqu'en 1847. A cette époque, sa chanson des *Bœufs* (1846), et les cinq autres réunies sous le titre des *Paysans*, lui avaient, en quelques jours, fait une très-grande popularité. D'autres chansons, où les souvenirs bucoliques avaient fait place aux inspirations socialistes du jour, le compromirent sérieusement lors des événements : en décembre 1851, il resta caché six mois, au bout desquels il fut découvert et condamné à sept ans d'exil à Lambessa; mais on obtint la grâce du poëte, qui resta dès lors à l'écart de la politique.

M. Pierre Dupont, par le seul effet de son organisation naturelle, est à la fois poëte et compositeur. Sans avoir jamais fait aucune étude de théorie musicale, il compose spontanément l'air et les paroles de ses chansons comme par une double inspiration. En 1848, il les chantait lui-même d'une voix puissante dans les clubs et les cercles politiques. Elles ont de tout temps été plus applaudies dans les ateliers que dans les salons. Elles ont été plusieurs fois publiées, sous les titres de *Cahier de Chansons*, *la Muse populaire*, *Chants et Chansons*, *poésie et musique*, (1850-54). Les plus connues sont : *les Bœufs*, *le Braconnier*, *les Louis d'or*, *le Chien du berger*, *le Chant du pain*, *le Chant des nations* (1847); *le Chœur du vote*, *le Chant des transportés*, *le Chant des soldats*, *le Dahlia bleu*, *la Vigne*, *la Chanson du blé*, *la Vache blanche*, *le Peseur d'or*, etc., etc. (1847-1856). On a encore de lui : la *Fin de la Pologne*, petit poëme (1847, in-32); le texte de la *Légende du Juif errant*, illustrée par M. Gustave Doré (1855); *Jean Guêtré*, éducations agricoles, chants et chansons, etc. (1856). On annonce depuis longtemps, comme devant paraître, *Jeannette*, *ou la Fille du tailleur*.

DUPONT (Paul), imprimeur français, né à Périgueux, en 1796, d'une ancienne famille d'imprimeurs, fit ses études typographiques chez les Firmin-Didot, et fonda à Paris, sous la Restauration, un établissement particulier qui est spécialement consacré aux impressions administratives. L'un des premiers, il s'occupa d'améliorer le sort de ses ouvriers et employés en fondant pour eux une société de secours mutuels et une caisse de retraite. Il a obtenu, entre autres récompenses, une médaille d'or à l'exposition nationale de 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. En 1852, il fut élu député au Corps législatif par l'arrondissement électoral de Périgueux, où il a été réélu en 1857. On a de lui deux ouvrages spéciaux : *Essais d'imprimerie* (1849, in-fol.), dont l'exécution est magnifique, et *Histoire de l'imprimerie* (1854, 2 vol. in-8), qui est intéressante à consulter, surtout pour les temps modernes. Il a été décoré le 14 août 1852.

DUPONT (Alexis), chanteur français, né en 1796, débuta, vers 1818, au théâtre de Feydeau, où il obtint, pendant plusieurs années, un succès soutenu. Il alla ensuite compléter ses études en Italie, où il fit un séjour assez prolongé, et fut, à son retour, engagé à l'Académie royale de musique. De 1830 à 1840, il reprit ou créa un certain nombre de rôles, souvent importants, et réussit surtout dans celui du neveu du vice-roi de *la Muette*, que M. Auber écrivit pour lui; un extérieur avantageux, de l'aisance, une voix de ténor mélodieuse et agréable, le firent longtemps goûter du public. Vers la fin de 1843 il s'éloigna de la scène et se consacra à la musique d'église. Il était encore attaché à la paroisse Saint-Roch, en août 1856, lorsqu'une des plus graves condamnations correctionnelles vint interrompre sa carrière. M. Alexis Dupont a épousé, lors de ses débuts à l'Opéra, Mlle Lise Noblet, l'une des deux célébrités chorégraphiques de cette époque, sœur de l'ancienne actrice des Français.

DUPONT-WHITE (Charles), économiste français, né à Rouen, en 1807, a été, de 1836 à 1843, avocat aux conseils du Roi et à la Cour de cassation. En 1848, il remplit les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice. Sans adopter les théories socialistes, il s'est séparé de l'école économique par les idées les plus favorables à l'intervention de l'État, qu'il prétend toutefois concilier avec la liberté. C'est dans cet esprit que sont conçus les écrits suivants : *Essai sur les relations du travail avec le capital* (1846, in-8); *de la Suppression de l'impôt du sel et de l'octroi* (1847), où il propose d'abolir les taxes indirectes les plus onéreuses, et surtout *l'Individu et l'État* (1856, in-8), dans lequel les économistes des écoles libérales ont vu un abandon assez inopportun des droits de l'individu.

Digitized by Google

DUPORT (Paul), auteur dramatique français, né à Paris, le 22 avril 1798, est fils d'un littérateur et neveu du fameux danseur. Après avoir terminé ses classes au lycée Charlemagne, il écrivit des *Essais sur Shakspeare*, collabora à la *Biographie universelle* des frères Michaud et aux recueils littéraires de la Restauration, puis se tourna vers le théâtre, qui offrait alors un moyen rapide d'arriver à l'aisance, sinon à la fortune. En peu de temps il égala en fécondité ses collaborateurs habituels, MM. Duvert, Scribe, Bayard, Ancelot, etc. Il travailla indifféremment pour toutes les scènes, et rencontra plus d'une fois le succès, mais sans y attacher son nom; le public ne l'apprit qu'assez tard, et par une indiscrétion du directeur du Gymnase, qui le fit mettre sur l'affiche après la réussite de *la Fille de l'avare*.

Parmi les quatre-vingts pièces imprimées de cet auteur, il faut remarquer surtout les vaudevilles. Il a fait jouer avec M. Duvert : *Kettly*, ou *le Retour en Suisse* (1828), un des plus jolis morceaux du répertoire du Gymnase; avec M. Bayard : *Marie Mignot*, *l'Incendie*, *Claire d'Albe* et *la Fille de l'avare;* avec M. Édouard Monnais : *la Première cause*, *la Contre-lettre*, *les Trois Catherine* (1831), *Miss Kelly* (1839); avec M. Scribe : *le Quaker et la Danseuse* (1831); *le Chaperon* (1832); *un Trait de Paul Ier*, *la Dugazon* (1833); avec M. Mélesville : *Emmeline*, *Père et fils* (1837); avec M. Paul Foucher : *Coliche* et *l'Écrin* (1843); avec M. Ancelot : *les Pontons de Cadix*, *la Petite maison*, *d'Aubigné*, *un Mariage sous l'Empire*, *Dieu vous bénisse!* (1839); *la Grisette et l'Héritière*, *Quitte ou double* (1840); *une Dame de l'empire*, *la Champmeslé*. M. Duport s'est encore associé dans le vaudeville à MM. Théaulon, Chapelle, Deforges, Desvergers, Ét. Arago, de Saint-Hilaire; etc.

Il a donné seul les pièces suivantes, la plupart au Gymnase : *l'Orpheline* (1829); *l'Oubli* et *Noblesse et voiture* (1830); *la Puritaine* (1833); *la Vendéenne* (1837), qui servit au début de Mlle Rachel; *le Secret d'une mère* (1837); *le Dépositaire* (1838); *le Nouveau Bélisaire* (1840); *le Bonheur sous la main* (1843). Il a aussi écrit deux comédies en prose : *Carte blanche* (1839), avec M. L. Halévy, et *la Tutrice* (1844), avec M. Scribe, ainsi que plusieurs opéras-comiques : avec M. Planard, *le Livre de l'ermite* (1831); *le Marchand forain* (1834); *le Perruquier de la régence* (1838); avec M. Ed. Monnais : *la Dame d'honneur* (1838); *le Cent-Suisse* (1840); avec M. Scribe : *les Treize* (1839); *le Kiosque* (1842); et seul; *le Mannequin de Bergame* (1832). Vers 1845, M. Duport a renoncé à la littérature dramatique, où son esprit distingué lui avait fait cependant une place honorable, et lorsqu'il concourt encore à quelque œuvre de ses anciens collaborateurs, il tient à rester strictement sous le voile de l'anonyme.

DUPOTET (J....), magnétiseur français, né le 12 avril 1796, à la Chapelle, village de l'Yonne, embrassa de bonne heure les théories audacieuses déduites par Mesmer de l'application du magnétisme. D'accord avec Deleuze et Puységur, il s'efforça de l'introduire dans la médecine comme un agent thérapeutique des plus efficaces, et fit une série d'expériences publiques à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui déterminèrent, en 1826, l'Académie à nommer une commission d'examen. De même que celle présidée, en 1778, par Bailly, elle présenta, par l'organe du docteur Husson, rapporteur, des conclusions, sinon favorables, du moins encourageantes pour l'avenir du magnétisme animal. Persévérant dans la voie qu'il avait ouverte, M. Dupotet ne cessa de propager, avec une ardeur que l'âge n'a pas encore ralentie, ce qu'il appelle *la science et la vérité par excellence*. En 1827 il fonda une revue, *le Propagateur*, à laquelle a succédé depuis 1845 *le Journal du magnétisme*, rédigé par plusieurs savants et médecins. Quant à ses écrits, nous citerons : *Expériences publiques de magnétisme* (1826, in-8); *Cours de magnétisme* (1834, in-8; 2e édit. 1840), professé jusqu'en ces derniers temps par l'auteur au Palais-Royal; *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845, in-8), et *la Magie dévoilée* (1852, in-4), qui a la prétention de renouveler les sciences occultes au XIXe siècle.

DUPOTY (Michel-Auguste), journaliste français, né à Versailles, en 1797, se mêla activement sous la Restauration à la lutte des libéraux contre la légitimité. Après la révolution de Juillet, il fonda le *Vigilant de Seine-et-Oise*, s'affilia aux Sociétés républicaines, et fut le collaborateur de M. Raspail au *Réformateur*. Il prit ensuite la direction du *Journal du peuple*, l'organe le plus aggressif du parti démocratique. L'attentat de Quéniset contre le duc d'Aumale (13 septembre 1841), servit de prétexte au gouvernement pour se débarrasser d'un adversaire importun. Quéniset ayant prétendu qu'il avait été poussé au meurtre par la lecture du *Journal du peuple*, M. Dupoty fut traduit devant la Cour des Pairs comme prévenu de complicité morale. M. Hébert, procureur général, soutint vivement ce nouveau genre de complicité, et, malgré la plaidoirie de M. Ledru-Rollin et l'intervention de M. Cousin, qui demandait des preuves et refusait de condamner un homme pour des opinions, M. Dupoty fut condamné à cinq ans de détention. Les rédacteurs de seize journaux de Paris et les délégués de la presse départementale, dans une protestation collective, protestèrent contre l'arrêt de la Cour des Pairs. Ce procès est le fait capital de la vie de M. Dupoty, qui, rendu à la liberté par l'amnistie de 1844, s'associa aux derniers efforts du parti républicain contre la monarchie d'Orléans. Après la révolution de Février, son nom fut porté à diverses reprises, mais sans succès, sur les listes des candidats à l'Assemblée nationale. M. Dupoty, qui n'a point eu de rôle officiel sous la République, semble s'être tourné vers l'étude des sciences naturelles. Visiteur assidu du Jardin des plantes, il a publié en 1851 des *Promenades au Muséum*, où rien ne rappelle que l'auteur a dû un jour défendre sa tête contre une accusation d'assassinat.

DUPRAT (Pascal), publiciste français, représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative, né à Hagetman (Landes), en 1812, et élevé dans un collége communal dirigé par des prêtres, vint à Paris chercher des ressources. D'un caractère laborieux, il entra dans l'université, et fut envoyé, en 1840, comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara son *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris 1845, in-8). Le besoin d'une existence plus libre le ramena à Paris, où il collabora à la *Réforme* et à la *Revue indépendante*, dont il prit même la direction en 1847. A la révolution de Février, il fut un des premiers à acclamer la République; il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant*. Nommé représentant du peuple, dans les Landes, le quatrième sur sept, par 30000 voix, il fit partie du Comité des travaux publics et fut élu membre de la Commission de constitution. Il vota en général, avec la gauche non socialiste et combattit particulièrement le cautionnement des journaux. Il fut l'un des chefs et l'organe du parti qui, le 23 juin, renversa la Commission

Digitized by Google

exécutive, fit investir le général Cavaignac de la dictature et décréter l'état de siège et les mesures de rigueur qui suivirent. Après l'élection du 10 décembre, il s'unit plus étroitement au parti républicain, repoussa la proposition Rateau et se prononça contre la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, il combattit vivement la politique de l'Elysée, à la tribune de l'Assemblée et dans les réunions populaires. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, et détenu d'abord au mont Valérien, puis à Sainte-Pélagie. Banni de France, il se retira à Bruxelles, où il publia deux volumes sur les événements de décembre et fonda la revue philosophique et littéraire, *la Libre recherche*. Depuis, il est passé en Suisse et est devenu professeur à l'Académie de Lausanne. On a encore de M. Duprat : *Timon et sa logique* (1845).

DUPRÉ (Jules), peintre français, né à Nantes, en 1812, et fils d'un fabricant de porcelaine, continua d'abord l'industrie de son père, tout en prenant des leçons de dessin. Ayant abordé la peinture à l'huile, il exposa en 1831 cinq *Paysages*, pris dans la vallée de la Haute-Vienne, à Montmorency et à l'Ile-Adam. Il a donné aux Salons suivants : *Intérieur de cour rustique; Vue des environs d'Abbeville;* des *Sites* du Limousin, de la Creuse, de l'Indre, de la Corrèze, ainsi que plusieurs *Vues d'Angleterre* (1835-1839); un *Pacage; l'Entrée d'un hameau dans les Landes*; un *Soleil couchant* (1849-1852), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1833, et la décoration en septembre 1849.

Un de ses frères, M. Léon-Victor Dupré, né à Limoges, a étudié sous lui la peinture, et s'est fait connaître par quelques paysages, représentant surtout des bords de rivières. On a de lui notamment : *Vue de la Laurence*, les *Bords de la Romanne*, un *Étang en Sologne*, la *Rivière du Sablon;* etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1849.

DUPRESSOIR (Joseph-François), peintre français, né à Paris, en 1800, débuta comme paysagiste au Salon de 1824, et fit de fréquents envois, jusqu'en 1840, aux expositions de Bordeaux, Lyon, Toulouse, etc. Il visita diverses contrées du midi de la France, et donna, entre autres tableaux, la plupart commandés ou acquis par la Société des Amis des arts : *Vue près de Châteaudun, la Tour de Maurepas, Sites en Dauphiné, Montfort l'Amaury, le Combat du clan Quhele*, tiré de Walter Scott, un *Site de l'Oisan dans l'Isère*, etc. On voit de lui, dans les galeries de Versailles, la *Bataille de Rethel*, grande toile historique exécutée en 1843. Il a obtenu une 2e médaille en 1838.

DUPREZ (Gilbert), chanteur français, né à Paris, le 6 décembre 1806, fils d'un commerçant qui avait déjà onze enfants, fut envoyé à l'école comme les autres. Mais un ami de la famille, remarquant ses dispositions pour la musique, lui en donna les premières notions. Bientôt capable de solfier à première vue les morceaux les plus difficiles, il entra, à dix ans, au Conservatoire, et Choron l'admit à son école de chant. M. Duprez chanta pour la première fois au Théâtre-Français, dans les chœurs d'*Athalie*, en 1820. La mue de sa voix le ramena à des études d'harmonie, et à dix-huit ans, il promettait moins un grand chanteur qu'un musicien. Lorsque sa voix de ténor se fut définitivement déclarée, il passa en Italie, et débuta à Milan par un échec. Revenu à Paris, il fut engagé à l'Odéon, en 1825, et y chanta le rôle d'Almaviva dans *le Barbier*, avec un succès très-contesté. Il épousa, en 1827, une cantatrice, Mlle Duperron, retourna en Italie, se mit avec sa femme aux gages d'un impresario nomade qui les promena sur plusieurs théâtres, joua à Venise en 1829, et l'année suivante, à Milan. Cette même année, il fit une tournée à Paris, où il chanta dans la *Dame blanche*.

De retour en Italie, M. Duprez parcourut encore divers théâtres, sur lesquels il luttait malheureusement contre le souvenir de Rubini. Il parvint à se faire goûter dans *Il pirata* de Bellini, à Turin. Le travail et l'art avaient triomphé des imperfections naturelles. Désormais maître de l'avenir, il joua *Guillaume Tell* pour la première fois à Lucques, et visita de nouveau toutes les grandes scènes de l'Italie : Florence, où il se lie avec M. Berlioz, Foligno, dont il releva le théâtre, Rome, où il reprit ses études d'harmonie (1834), Bologne et une foule d'autres villes, qui l'accueillirent tour à tour et l'applaudirent dans *Otello, Parisina, Guillaume Tell, les Capulets, le Barbier*, etc. En juillet 1834, il débuta à Naples, au théâtre San Carlo, à côté de la Malibran. En 1836, après avoir fait ses adieux à l'Italie dans *le Braro* de Marliani, il rentra en France, mais il fut rappelé par des propositions pressantes en Italie, et ne revint que l'année suivante débuter à l'opéra dans *Guillaume Tell*.

Le souvenir des premières représentations de M. Duprez, sur cette scène, fut longtemps vivant. Malgré la vivacité des regrets laissés par Nourrit, le plus grand nombre s'enthousiasma pour cette voix si habilement conduite, et pour cet *ut* de poitrine payé 100 000 francs. Il joua successivement *la Muette, les Huguenots, la Juive, le Lac des fées;* mais *Guillaume Tell* resta son triomphe. Il put déployer dans le rôle d'Arnold tous ses moyens, ce goût exquis, ce sentiment des nuances, cette éloquence du récitatif, cette puissance dramatique, qui ont fait de lui le premier peut-être des ténors français.

Comme compositeur, M. Duprez, malgré ses études musicales, a fait peu de progrès. La malheureuse partition de la *Cabane du pêcheur*, qu'il donna au théâtre de Versailles à l'âge de dix-huit ans, passe pour ne valoir ni plus ni moins que *Joanita, ou la Fille des Boucaniers*, jouée par Mlle Duprez, au Théâtre-Lyrique, en 1853. Retiré depuis 1849 du théâtre, où sa voix trahissait son talent, M. Duprez parcourut encore quelque temps la province, à la tête d'une troupe lyrique. Professeur au Conservatoire, il transmet à de plus jeunes son incomparable méthode.

Un frère puîné de cet artiste, M. Édouard Duprez, d'abord acteur comique, a écrit divers librettos, entre autres ceux des deux opéras de son frère, et celui de *Marinette et Gros-René*, dont M. Hecquet a composé la musique, en 1856.

DUPREZ (Caroline), aujourd'hui Mme Van den Heuvel, cantatrice française, fille du précédent, est née à Florence, dans les derniers mois de 1832, au moment où ses parents jouaient au théâtre de la Pergola. Elle les suivit à leur retour en France, et reçut, jusqu'en 1848, les leçons et les conseils de son père. A cette époque, elle s'essaya fréquemment dans la troupe lyrique avec laquelle M. G. Duprez parcourait la province, et débuta enfin sur la scène des Italiens, dans la *Sonnambula*, en octobre 1850. La délicatesse de son organisation détermina son père, sur l'avis des médecins, à l'écarter momentanément du théâtre. Elle conclut néanmoins deux engagements, de quelques mois, à Londres et à Bruxelles. En 1852, elle parut au Théâtre-Lyrique dans *Joanita*, puis à l'Opéra-Comique dans *Marco Spada*. Dès lors, brillamment attachée à la fortune de ce théâtre, elle y a successivement

Digitized by Google

créé, avec un remarquable succès, les rôles de Catherine dans *l'Etoile du Nord*, de Jenny Bell dans la pièce de ce nom (1855), de Simonne dans *les Saisons*, et de Valentine d'Aubigny (1856). Au mois de novembre de cette même année, elle s'est mariée à M. Amédée Van den Heuvel, musicien de l'Opéra. Douée d'une voix étendue et flexible, elle se recommande particulièrement par le goût et la méthode qu'elle tient de son père, et par un sentiment dramatique assez rare chez les chanteurs.

DUPUCH (Antoine-Adolphe), prélat français, premier évêque d'Alger, est né à Bordeaux, en 1809. Il vint d'abord à Paris faire son droit, et ce fut au moment d'entrer définitivement dans le monde qu'il y renonça; il s'enferma dans le séminaire de Saint-Sulpice, et, lorsqu'il eut reçu la prêtrise, revint à Bordeaux, où il fut attaché à l'église métropolitaine. Les premières occupations de son sacerdoce furent des fondations utiles, entre autres l'œuvre des Petits Savoyards, celle des Orphelins, un pénitencier de jeunes détenus, onze asiles, l'œuvre du patronage des jeunes détenus libérés, une maison de refuge pour les femmes libérées, etc. Toutes ces institutions charitables subsistent encore, modifiées ou développées sur une plus large échelle.

Lorsqu'un vote des Chambres approuva l'érection d'un siége épiscopal à Alger, l'abbé Dupuch fut appelé à l'inaugurer (1838). « Voilà l'homme qu'il nous faut, dit à ce propos un illustre général; c'est un courage d'avant-garde. » Dans l'espace de six ans, le nouveau prélat entreprit, non sans éprouver des tribulations de toute sorte, de fonder l'administration religieuse en Algérie. On lui doit toute l'organisation de ce vaste diocèse, sa division en trois provinces ecclésiastiques régies chacune par un vicaire général sous la surveillance de l'évêque; un chapitre régulier, un séminaire confié depuis plusieurs années déjà aux Pères de la Mission, soixante églises, chapelles et oratoires, pourvus la plupart des objets indispensables à l'exercice du culte; deux établissements destinés aux orphelins des deux sexes: dix maisons de sœurs de différents ordres, les unes vouées au soin des malades, les autres à l'éducation; plusieurs écoles chrétiennes, etc.

Les affaires compliquées et délicates auxquelles il était mêlé, le forcèrent de donner sa démission en 1846. Récemment, le gouvernement de l'Empereur, sur la proposition de M. H. Fortoul, désintéressa ses créanciers. Retiré à Bordeaux, M. Dupuch y fit paraître les *Fastes sacrés de l'Afrique chrétienne* (1848, in-8). — Il est mort dans cette ville au mois de juillet 1856.

Son frère, M. Théodore-Élie DUPUCH DE FELETZ, nommé général de brigade le 22 décembre 1851, commande une brigade de la cavalerie de la garde. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

DUPUIS (Adolphe), acteur français, né à Paris, vers 1825, et fils de la comédienne Rose Dupuis, prit dans la maison de sa mère le goût du théâtre, et entra au Conservatoire. Après deux années d'études, il débuta au Théâtre-Français. Négligé par les sociétaires, il accepta un engagement avantageux pour Berlin, et se perfectionna dans cette ville, où il trouva à la fois le succès et les utiles conseils de l'auteur allemand Düring. Il revint en France en 1848. L'année suivante, il se représenta inutilement encore au Théâtre-Français. Après avoir paru au Théâtre-Historique, il fut engagé au Gymnase, à la fin de 1849. Il y trouva sa véritable place, et il y a créé des rôles dans presque toutes les pièces qui ont fait fortune, depuis cette époque, notamment dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier* et *le Demi-Monde*. Son talent, souple et varié, a de la finesse et de la distinction.

DUPUIS (Charlotte BORDES, dame), actrice française, née à Paris, en 1813, parut à sept ans aux Variétés, dans *Voltaire chez les capucins*, puis dans la troupe enfantine du peintre Alfot; elle joua l'enfant du *Pauvre berger* aux Panoramas-Dramatiques, en 1823. Après avoir figuré à la Porte-Saint-Martin, elle débuta, en mars 1827, à l'Opéra-Comique. Revenue aux scènes des boulevards, elle a joué, à diverses reprises, aux Nouveautés, aux Variétés et aux Funambules, où elle partagea avec Deburau une sorte de souveraineté populaire. Mariée vers 1834, elle est entrée peu après au théâtre du Palais-Royal, où elle tient généralement les rôles de paysanne et de soubrette. On lui a attribué la *Grand'mère*, gracieux proverbe, joué tour à tour à ce théâtre et au Vaudeville (1852-1853).

Sa fille, Mlle Marie DUPUIS, née à Paris, le 16 janvier 1836, débuta en 1852 et 1853, dans la *Grand'mère* (voy. ci-dessus). Elle a créé depuis de nouveaux rôles au Vaudeville.

DUPUIS-DELCOURT (Jules-François), aéronaute et littérateur français, né à Berru, près de Reims, le 25 mars 1802, s'occupa, dès 1820, de recherches sur le gaz hydrogène, dont il facilita et propagea l'application à l'éclairage. Préoccupé en même temps de la réalisation d'une nautique aérienne, il fit, en 1824, à Mont-Jean, près Paris, un premier essai qu'il renouvela dans plusieurs des fêtes nationales. Il est secrétaire de la Société aérostatique de France.

M. Dupuis-Delcourt a publié, entre autres écrits: *Essai sur la navigation* (1829); *Observations sur le prélèvement de l'impôt des indigents*; *Théâtres, Liberté! Liberté!* (broch., 1831); *des Ballons dans les fêtes publiques* (1846, id.); *de l'Art aérostatique appliqué aux transports* (1847); *Électro-subracteur* (1850, brochure), contenant la description d'un appareil préservatif contre la grêle; *Manuel complet d'aérostatique* (Collection Roret, même année), etc., etc. Il a, en outre, donné au théâtre, sous le pseudonyme d'*Octo*, et en société avec M. Saint-Yves: *Odette, ou la Petite Reine*, comédie, et *Han d'Islande*, mélodrame en 3 actes et 8 tableaux, tiré du roman de M. Victor Hugo (1832).

DUPUIT (A. J. Étienne-Juvénal), ingénieur français, né à Fossano (Piémont), le 18 mai 1804, entra en 1822 à l'École polytechnique, et, en 1824, à l'École des ponts et chaussées. En 1849, il fut nommé secrétaire de la commission du roulage, et l'année suivante, il devint, en qualité d'ingénieur en chef, directeur du service municipal de la ville de Paris. Inspecteur général de deuxième classe, spécialement chargé du service hydraulique des départements de l'Aude, de la Haute-Garonne, du Tarn, de l'Ariége, etc., et du canal du Midi, il est officier de la Légion d'honneur.

Outre plusieurs ouvrages relatifs à sa profession d'ingénieur, tels que *les Eaux de Paris* (1856, gr. in-4), il a publié de nombreux articles dans les *Annales des ponts et chaussées*, dans le *Journal des économistes* et dans le *Dictionnaire d'économie politique*.

DUPUYNODE (Michel-Gustave PARTOUNAU), ou DU PUYNODE, économiste français, né aux Forges de Verrières (Vienne), en 1817, d'une ancienne famille de l'Angoumois, poussa ses études de droit jusqu'au doctorat. En 1842, il donna dans la *Revue du droit français et étranger*, des articles sur la

Digitized by Google

propriété territoriale qui furent très-remarqués. Attaché depuis 1845 au ministère de la justice, malgré le libéralisme connu de ses opinions, il a résigné ses fonctions lors des événements de Février 1848 qui dépassaient ses vœux, et quoique voué à la cause de l'abolition de l'esclavage dans les colonies, il refusa la place de secrétaire général au ministère de la marine que lui offrait M. Schœlcher. Depuis, il se livre tout entier à des travaux économiques et agricoles.

On a de lui : *Études d'économie politique sur la propriété territoriale* (Paris, 1843, in-8) : *des Lois du travail et des classes ouvrières* (1845, in-8); *de l'Esclavage des colonies* (1847, in-8); *Lettres économiques sur le prolétariat* (1848, gr. in-18) : *de l'Administration des finances en 1848 et 1849* (broch. in-12); *de la Monnaie, du crédit et de l'impôt* (1853, 2 vol. in-8). Dans ce dernier ouvrage, l'auteur défend hautement la liberté des banques et l'impôt direct assis sur les capitaux mobiliers et immobiliers, et combat tous les autres impôts, comme iniques à la fois et préjudiciables aux intérêts du consommateur. On reconnaît chez lui une grande netteté de vues et un véritable talent d'exposition.

M. Dupuynode réunit en ce moment en un volume plusieurs des publications que nous avons citées plus haut, avec une nouvelle série d'*Études sur le travail intellectuel*. Depuis 1847, il a fourni au *Journal des économistes* un grand nombre de travaux intéressants sur les banques étrangères et françaises (1852-1853), et sur la population et la charité (1854-1855). Il a aussi donné dans *l'Artiste*, depuis 1850, des articles de critique et quelques pièces de vers.

DUQUENNE (César), ancien représentant du peuple français, né à la Gorgue (Nord), le 10 mars 1799, fit ses études aux collèges de Lille et de Versailles, entra dans l'industrie, et dirigea son vaste moulin de la Gorgue. Après la révolution de 1830, il fut nommé maire de sa commune et membre du conseil d'arrondissement d'Hazebrouck. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs du Nord et fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt-huit, par 153 276 suffrages. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec la droite. Il sanctionna pourtant l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris la fabrication et le commerce de farines. Il continue d'administrer la commune de la Gorgue.

DUQUESNOIS (Julien), professeur et grammairien français, né à Rennes, en 1797, et d'abord compositeur d'imprimerie, quitta l'atelier vers 1835, pour se livrer à des études spéciales de langue. Il prit successivement les titres de professeur d'éloquence et d'élève de Talma, et ouvrit dans un brillant quartier un cours de langue et de déclamation. Il a publié : *Manuel de l'amateur et du lecteur*, ou *Nouvelle méthode pour apprendre à manier la parole;* etc., *avec des exercices de récitation intelligente et accentuée* (1841, in-8; 11e édit., 1854, in-18); *Fables choisies de La Fontaine*, notées et ornées de 400 gravures pour la récitation (1845, in-18); *Nouvelle prosodie française*, à l'usage des gens du monde, des colleges et des institutions (1849, in-12).

DURAN (Augustin), critique et littérateur espagnol, né à Madrid, vers 1793, et fils d'un médecin de la cour, perdit sa mère de bonne heure, et eut dès l'enfance une faiblesse de constitution qui entrava ses études et agit sur son caractère. Placé dès l'âge de huit ans au séminaire de Bergara, où l'on enseignait également les belles-lettres et les mathématiques, l'enfant, naturellement rêveur et éloigné par sa santé des jeux et des exercices violents de son âge, se passionna pour les vieux récits de l'histoire nationale, et, s'habituant à unir dans sa pensée la religion et la chevalerie, préparait déjà la restauration littéraire du moyen âge espagnol. Son père combattit ces tendances chez son fils, et l'envoya en 1817 étudier la philosophie et le droit à l'université de Séville. Inscrit au barreau de Valladolid, M. Duran revint à la maison paternelle, et reprit plus ardemment ses études. Brûlant d'embrasser l'universalité des connaissances, il cultivait à la fois les sciences naturelles, l'histoire générale, l'économie politique et la philosophie. Les doctrines écossaise, allemande et française lui devinrent également familières. Il étudiait aussi spécialement notre littérature et notre théâtre, qui exerçaient alors tant d'influence sur la littérature et le théâtre espagnols, et il subit lui-même quelque temps ce joug de l'imitation qu'il devait apprendre à ses compatriotes à secouer.

Nommé en 1821 directeur général des études à Madrid, M. Duran consacra une partie notable de sa fortune à l'acquisition des vieux monuments du théâtre espagnol. Écarté de ses fonctions par la restauration de 1823, il ne s'occupa plus que d'accomplir la révolution littéraire qu'il méditait depuis longtemps. Un seul ouvrage, quoique publié sous le voile de l'anonyme, suffit à réveiller en Espagne le goût des sujets nationaux; il était intitulé : *Discours sur l'influence qu'a exercée la critique moderne sur la décadence du théâtre antique* (Discorso sobre il influjo que ha tenido la critica moderna en la decadencia del teatro antiguo; Madrid, 1828). Il fut suivi de son *Romancero* (Madrid, 1828-1832, 5 vol.), qui fonda définitivement le romantisme en Espagne, et réagit même sur le romantisme français. Une seconde édition de ce grand ouvrage (1849-1851) fait partie de la *Bibliothèque des auteurs espagnols*. L'auteur y a encore ajouté des notes, des commentaires qui en font véritablement un livre nouveau.

Dès l'apparition de ce second livre, M. Duran avait été rappelé aux fonctions publiques. Nommé en 1834 secrétaire de l'inspection de l'imprimerie et de la librairie, ainsi que grand bibliothécaire de la Bibliothèque royale, il fut encore une fois destitué par la révolution de septembre 1840. Mais il recouvra sa place en 1843.

Outre ces deux grands ouvrages, on lui doit une collection des vieilles comédies nationales sous le titre de la *Thalie espagnole* (Talia española, 1834, inachevé); une introduction aux *Saynetes* de Ramon de la Cruz, et de très-nombreux articles de critique dans les principaux journaux de Madrid. On annonce encore de lui un grand ouvrage d'histoire et de bibliographie sur le drame espagnol jusqu'au XVIIIe siècle, et une édition nouvelle du *Cancionero*. M. Duran est un des premiers critiques de l'Espagne, en même temps que l'un des chefs du mouvement national qui a transformé la poésie dans son pays.

DURAND (Hippolyte-Baudel), ancien représentant du peuple français, né à Versailles (Seine-et-Oise), en 1805, d'une famille de petits marchands, et devenu de bonne heure chef de famille par la mort de ses parents, parvint à se faire recevoir avocat, s'inscrivit au barreau de Versailles, et exerça sa profession avec beaucoup de zèle pour

Digitized by Google

subvenir à l'éducation de ses deux frères. Après la révolution de 1830, il fonda avec M. Dupoty *le Vigilant de Seine-et-Oise*, journal d'opposition républicaine, qui ne put se soutenir. M. Durand acheta une charge d'avoué à Nevers, et, au bout de dix ans, vint s'établir à Paris, où il collabora à plusieurs recueils de jurisprudence et se mêla aux luttes de l'opposition contre le ministère Guizot. Après le 24 février, le gouvernement provisoire lui confia l'administration du département de Seine-et-Oise, où il fut élu représentant, le second sur douze, par 74 733 voix. Membre du Comité de législation, il se sépara de ses anciens amis et vota avec la droite dans presque toutes les questions sociales et politiques. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Ayant échoué dans sa candidature à la Législative, il reprit sa profession d'avocat. Comme conseil judiciaire de la Société de crédit foncier de Nevers, il a publié entre autres *Mémoires* de droit (1853-1857), un *Mémoire sur l'organisation du crédit foncier en France, avec un projet d'organisation l es succursales* (Nevers, 1856, in-8).

DURAND (Pierre). Voy. GUINOT (Eugène).

DURAND-BRAGER (Jean-Baptiste-Henri), peintre français, né en 1814, au château de Belnoé, près Dol (Ille-et-Vilaine), et destiné d'abord à la marine, fit quelques voyages au long cours, et dans ses loisirs, fréquenta les ateliers de Gudin et d'Eugène Isabey. En 1840, il fut attaché, comme dessinateur, à l'état-major du prince de Joinville, fit partie de l'expédition de *la Belle-Poule* à Sainte-Hélène, et publia au retour une relation officielle intitulée : *Sainte-Hélène* (1841); il y ajouta plus tard, en collaboration avec le général Gourgaud, une *Histoire et Vues pittoresques de tous les sites de l'île* (1843-1844, in-fol. et pl.). Ayant ensuite rejoint l'escadre de Buenos-Ayres, il resta trois ans dans ces parages, et profita de diverses missions dont il fut chargé, pour visiter l'intérieur, remonter le Parana et parcourir l'Uruguay; puis il explora une partie des côtes du Brésil. De retour en France à la fin de 1843, il reçut la croix d'honneur et prit part à la campagne maritime contre Tanger et Mogador, et deux ans après, à l'expédition de Madagascar. En 1848, il prit du service comme capitaine adjudant-major dans la garde mobile, et fut licencié en 1850. Attaché de nouveau, en 1854, à l'escadre d'opération de la mer Noire, il fut chargé deux fois, à bord du *Samson* et du *Vauban*, de lever les plans des places russes, publia le résultat de ses travaux sous les auspices de l'amiral Hamelin, rejoignit l'armée française à Varna, et la suivit dans la Dobrutcha. Après avoir été malade du choléra et de la suette, il revint au camp de Sébastopol, et ne quitta plus les lignes que pour coopérer à des reconnaissances dans la mer d'Azoff. Correspondant de *l'Illustration*, il a fourni pendant deux ans à ce recueil un grand nombre de dessins.

Comme artiste, M. Durand-Brager peint les marines avec une exactitude qui n'exclut pas le sentiment pittoresque; nous citerons parmi ses œuvres : *Combat de la frégate française* le Niémen *contre les frégates anglaises* Arethusa et Amethyst (1844), qui se trouve au musée de Bordeaux; le *Panorama de Rio-Janeiro*, en six tableaux, au prince de Joinville; *Saint-Jean d'Ulloa*, le *Bombardement* et la *Prise de Mogador* (1845), deux grandes toiles placées à Versailles; *Combat du corsaire* la Dame-Ambert (1847); *Vues de Patagonie* (1848); les 21 *Panoramas de la guerre d'Orient* (1857); etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et la décoration la même année.

DURAND-SAVOYAT (Napoléon), ancien représentant du peuple français, né à Iseaux (Isère), en 1804, et fils d'un cultivateur, s'appliqua lui-même aux travaux de la campagne. Après avoir terminé ses études aux instituts agricoles d'Hofwyll, près de Berne, et de Noville, près de Nancy, il fut quelque temps fermier, puis il exploita ses propres domaines à Cornillon, près de Mens (Isère). En 1830, il prit part à la fondation du journal démocratique *le Dauphinois*, et, jusqu'en 1848, il resta constamment dans les rangs de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le douzième sur quinze, par 74 432 suffrages. Membre du Comité de l'agriculture, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça contre la politique napoléonienne et demanda la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le sixième à l'Assemblée législative, il continua de siéger dans les rangs de l'opposition démocratique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est retourné à ses travaux agricoles.

DURANTON (Alexandre), jurisconsulte français, né à Cusset, dans l'Allier, le 25 janvier 1783, commença l'étude du droit à Moulins, et vint suivre les cours de la Faculté de Paris en 1807. Reçu avocat en 1810, et docteur en 1811, il donna dès ce moment des consultations pour les affaires civiles. Neuf ans après, à la mort de Nicolas Pigeau, il obtint au concours la chaire de procédure civile et de législation criminelle, et passa en 1822 à celle de Code civil, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il a été décoré en octobre 1826.

On a de M. Duranton : *Traité des contrats et obligations en général*, (1819, 4 vol. in-8), et un volumineux ouvrage de doctrine, qui fit longtemps autorité dans l'enseignement de l'école : *Cours de droit français, suivant le Code civil, avec sommaires, exposés analytiques*, etc. (1825-1837, 22 forts vol. in-8; 2e tirage, partiel, en 1828; 4e édit., 1834).

Son fils, M. Frédéric DURANTON, né à Paris, vers 1815, et reçu avocat dans la même ville, en 1839, est, depuis 1850, également attaché à la Faculté, où il est professeur suppléant de droit romain.

DUREAU DE LA MALLE (Adolphe-Jules-César-Auguste), érudit français, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 mars 1777, et fils du traducteur de Tacite et de Salluste, recut de son père une forte et solide instruction. A l'amour des lettres anciennes et de la poésie, il unit le goût des arts et particulièrement du dessin. En 1792, il parcourut à pied, le sac sur le dos, les côtes pittoresques de la Manche, depuis la Flandre jusqu'à la Bretagne, puis débuta dans la carrière littéraire par une traduction en vers de l'épisode de *Françoise de Rimini*.

Après ce premier essai poétique, il fit paraître, en 1803, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, un mémoire *sur la Position des villes et des pays qu'habitait Phinée, fils d'Agénor*. Vint ensuite sa *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée* (1807). A la suite d'une excursion dans les Pyrénées, il revint à la poésie, et fit un récit en vers de son *Voyage* (1809). Il acheva la traduction de Tite Live et celle de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, commencées par son père, qui mourut en 1807. Deux mémoires présentés à l'Institut, l'un *sur la Position de la roche Tarpéienne*, l'autre

Digitized by Google

sur la Prononciation ancienne du grec et du latin, le firent admettre, en octobre 1818, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Millin.

Depuis, sauf un poëme en douze chants, de neuf à dix mille vers, *Bayard, ou la Conquête du Milanais* (1823), M. Dureau de la Malle n'a publié que des travaux d'histoire, d'archéologie et d'économie politique. En 1819, parut sa *Poliorcétique des anciens*. Parmi ses nombreuses dissertations, insérées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, la plupart sont relatives à l'histoire de la société romaine : *la Population libre en Italie* (t. X); *Étendue et population de Rome* (t. XII); *Système métrique des Romains* (ibid); *Recherches sur l'affaiblissement de la population et des produits de l'Italie pendant le* VII*e siècle de Rome* (ibid.); *Mémoire sur les lois agraires et celles qui ont établi chez les Romains les distributions gratuites de blé* (ibid.), etc. Citons encore son *Mémoire sur la population de la France au* XIV*e siècle* (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XIV); et ses *Recherches sur l'histoire et la colonisation d'Alger* (in-8), rédigées au nom d'une Commission de l'Institut, sur la demande du ministre de la guerre. Son ouvrage le plus important est l'*Économie politique des Romains* (Paris, 1840, 2 vol. in-8); les plus récents sont la *Climatologie comparée de l'Italie et de l'Andalousie anciennes et modernes* (Paris, 1849, in-8); et *l'Algérie, histoire des guerres des Romains, des Byzantins et des Vandales, accompagnée d'examens sur les moyens employés anciennement pour la conquête et la soumission*, etc. (Paris, 1852, in-18, format anglais). — M. Dureau de la Malle est mort le 18 mai 1857. Il était officier de la Légion d'honneur.

DURET (Francisque), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 octobre 1804, et fils d'un sculpteur distingué de la République et de l'Empire, reçut les premières leçons de son père, et entra ensuite dans l'atelier de Bosio. Inscrit en même temps à l'École des beaux-arts, il remporta au concours de 1823, dont le sujet était *Évandre pleurant Pallas*, le premier grand prix, partagé avec M. Dumont. De retour en France, il fit paraître au Salon de 1831 une *Tête* d'expression, *la Malice*, et *Mercure inventeur de la lyre*, statue qui lui valut une médaille de première classe, et le prix de 1000 francs fondé par Leprince. Placé dans les galeries du Palais-Royal, le *Mercure* a souffert dans les journées de février 1848, mais il a été réparé depuis par l'auteur; et a servi de modèle pour la répétition qu'on voit au foyer de l'Opéra.

M. Duret exposa ensuite : le *Jeune pêcheur dansant la tarantelle* (1833), acheté par le gouvernement; *Molière*, statue, pour le musée de Versailles (1834); *Chactas sur le tombeau d'Atala*, au musée de Lyon (1836); le *Jeune danseur napolitain*, pendant du *Pêcheur* (1838); le *Vendangeur improvisant sur un sujet comique* (1839); les statues de *Philippe de France*, de *Dunois* et du *cardinal de Richelieu*, pour le musée de Versailles; une *Vénus*, pour une fontaine des Champs-Élysées; un *saint Gabriel* et un *Christ* colossal pour la Madeleine; les fonts baptismaux de Notre-Dame de Lorette, et une statue de la *Justice*, qui occupe l'un des angles de la Bourse.

Appelé à concourir à la restauration et à l'achèvement du Louvre, de 1851 à 1856, M. Duret y a exécuté les figures ailées de la frise du salon des Sept cheminées, une de ses meilleures œuvres, *la France protégeant ses enfants*, grand fronton, et plusieurs groupes de cariatides. On cite aussi de lui des *cariatides* à l'hôtel de ville, une statue de la *Victoire d'Italie* au Sénat, et pour le péristyle du Théâtre-Français, le buste de *Mme Doreal* et les statues de *la Comédie* et de *la Tragédie*, exposées au Salon de 1857.

A l'Exposition universelle de 1855, où reparurent le *Pêcheur* et le *Vendangeur*, avec une statue en marbre de *Chateaubriand*, cet artiste, dont les œuvres se recommandent par l'expression, le mouvement et la vie, en même temps que par la fermeté de l'exécution, a obtenu une grande médaille d'honneur. Il est entré à l'Académie des beaux-arts, en 1843, en remplacement de Cortot. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1833, il a été fait officier en 1853.

DURHAM (Georges-Frédéric-D'ARCY LAMBTON, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1828, à Cepse-Hill (comté de Surrey), est fils d'un diplomate distingué qui fut élevé en 1828 à la pairie héréditaire. A sa majorité (1839), il a pris possession de son siége à la Chambre des Lords, où il s'est montré favorable aux principes libéraux. Il est lord-lieutenant du comté de Durham. De son mariage avec une fille du marquis d'Abercorn (1854), il a deux fils jumeaux nés en 1855.

DURIEU (Jean-Louis-Marie-Eugène), administrateur français, est né à Nîmes (Gard), le 10 décembre 1800. Il étudia le droit et travailla aux ouvrages spéciaux publiés par son père, entre autres au *Manuel des percepteurs et receveurs municipaux* (1822), et au *Code des établissements publics* (1823). Après avoir été admis au barreau de Paris, il fonda, en 1824, le *Mémorial des percepteurs*, recueil périodique traitant les matières d'assistance publique. Chargé avant 1840, au ministère de l'intérieur, de la section administrative des communes, il ne se présenta pas moins, sous l'administration de M. Duchâtel, comme candidat de l'opposition, devant un des colléges électoraux de Paris. Quelque temps après, la section dont il était chef fut supprimée à la demande de la Chambre par mesure d'économie; mais M. Durieu obtint, comme compensation, le titre d'inspecteur général des hospices (1847). A la révolution de Février il fut appelé à la direction des cultes, qu'on sépara alors du ministère de l'instruction publique. Son passage dans ces fonctions nouvelles a été signalé par deux créations importantes que l'on a conservées : la Commission des arts et édifices religieux et le service des architectes diocésains (16 décembre 1848). La réorganisation du service des cultes amena bientôt sa mise à la retraite.

Outre les publications déjà citées, M. Durieu est auteur d'ouvrages estimés qui ont pour objet diverses branches de l'administration : *Poursuites en matière de contributions directes* (1838, 2 vol in-8); *Formulaire de la comptabilité des percepteurs-receveurs de communes et d'établissements de bienfaisance* (1842, in-8); *Répertoire de l'administration et de la comptabilité des établissements de bienfaisance* (1846, 2 vol. in-8). Il est cité comme un des auteurs de la comédie, *le Mari de la veuve*, jouée aux Français, en 1832.

DÜRINGSFELD (Ida DE). Voy. REINSBERG.

DURRIEU (Antoine-Simon, baron), général français, né à Grenade (Landes), en 1775, se joignit en 1793 au corps de volontaires basques qui défendit la frontière contre les Espagnols, et fut nommé capitaine la même année. Il passa bientôt dans le Tyrol, combattit à Malte, aux Pyramides, à Marengo, et devint colonel sur le champ de bataille de Wagram (1809). Sa conduite dans la difficile retraite de Russie et sur-

Digitized by Google

tout la défense de Glogau lui firent obtenir le grade de général de brigade avec le titre de baron de l'Empire (1813). Il fut blessé à Waterloo. La Restauration ne refusa point ses services et le nomma général de division (22 février 1829). M. Durrieu fait partie, depuis 1848, de la section de réserve (état-major général). Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en janvier 1834.

DURRIEU (Jean-Jacques-Offroy-Paulin), ancien représentant du peuple français, né dans le département du Cantal en 1808, appartint, pendant tout le règne de Louis-Philippe, à l'opposition radicale. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Mauriac, et malgré l'opposition du clergé et des anciens conservateurs, fut nommé par 18 000 suffrages, le dernier des sept représentants du Cantal, à l'Assemblée constituante. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et condamna l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit à la fois la majorité royaliste et la politique particulière de l'Élysée, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à toute révision illégale de la Constitution. Depuis le 2 décembre, il s'est tenu en dehors des affaires publiques.

DURRIEU (Xavier), journaliste français, ancien représentant du peuple, né le 28 février 1817, à Castillon (Ariége), fit ses études sous les auspices de M. Savy, évêque d'Aire, vint à Paris en 1838, commença sa carrière littéraire dans *le Siècle* et passa, en 1841, au *Temps*, dont il eut toute l'année la rédaction en chef. A la même époque il insérait quelques travaux de philosophie et de politique étrangère dans *la Revue de Paris* et *la Revue des Deux-Mondes*. Assidu aux soirées du duc Decazes et lié avec les chefs de la coalition de 1837, il se sépara peu à peu des uns et des autres et se retrouva, après avoir donné des gages à MM. Guizot, Thiers, Odilon Barot, dans le camp de l'opposition démocratique. *Le Courrier-Français* ayant été acheté, en 1845, par M. de Nivière, il en prit la direction et s'associa au nom d'une opinion plus avancée, à la lutte de *la Réforme* contre le *National*.

Après la révolution de Février, M. Durrieu se jeta dans le parti extrême de la République et fonda avec Auguste Blanqui (voy. ce nom) le club fameux connu sous le nom de *Société républicaine centrale;* mais il déclina toute solidarité avec lui aussitôt qu'eût paru le document de la *Revue rétrospective*, publié par M. Taschereau. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département de l'Ariége, le.... il conforma sa ligne de conduite et ses votes à la politique de la Montagne. Il continua sous la Législative, dont il fut écarté, de défendre les institutions républicaines, collabora à divers journaux avancés et fonda, à la fin de 1851, *la Révolution*, qui fut supprimée lors du coup d'État. Quant à lui, envoyé sur les pontons, puis expulsé de France, il se réfugia en Angleterre et passa vers 1854 en Espagne, où il est devenu le secrétaire d'un des chefs du parti progressiste. Il a publié un ouvrage relatif aux événements de décembre (Londres, 1852, in-8).

DURUTTE (Antoine-François-Camille, comte), musicien français d'origine étrangère, né à Ypres, en 1803, et fils aîné du comte Durutte, lieutenant général au service de l'Empire, fut destiné par son père à l'état militaire, étudia à Sainte-Barbe et entra à l'École polytechnique, dont il sortit, en 1825, comme sous-lieutenant d'artillerie. Fidèle à l'art musical au milieu des études scientifiques, il avait écrit quelques morceaux religieux, que Choron corrigea et fit exécuter dans la chapelle de l'école. En 1827, il se démit de son grade, suivit quelque temps les concours et solennités harmoniques de l'Allemagne, habita Metz plusieurs années, et vint se fixer à Paris, où il a publié ses ouvrages. Il a remporté, dès 1838, une seconde médaille au concours de musique militaire, à Anvers. Il a écrit depuis : des *Messes*, exécutées en province, des opéras restés en portefeuille, et de nombreux morceaux de fantaisie. On cite aussi de lui deux ouvrages de théorie : *la Loi génératrice des accords* (1838), et *l'Esthétique musicale* (1856).

DURUY (Victor), historien français, né à Paris, en 1811, d'une famille d'artistes employés aux Gobelins, et destiné d'abord à suivre la même carrière, commença assez tard ses études classiques au collége Rollin, appelé alors collége Sainte-Barbe (1821). Il fut néanmoins admis, dès 1830, à l'École normale, à l'époque où l'enseignement littéraire et historique y était le plus brillant. En 1833, il fut chargé de la classe d'histoire au collége de Reims, où on ne le laissa que deux mois, et revint professer la même classe, à Paris, au collége Henri IV (aujourd'hui Napoléon). Il prêta, à cette époque, une collaboration anonyme à plusieurs livres élémentaires d'histoire. Professeur laborieux et modeste, M. Duruy n'a cessé d'appartenir à l'enseignement secondaire de l'histoire, sur lequel ses leçons et ses écrits ont eu, dans ces vingt dernières années, la plus grande influence. A tous les titres que confère l'Université, y compris celui de docteur qu'il n'a pris que tardivement (1853), il joint ceux de chevalier de la Légion d'honneur (1845) et d'officier de l'ordre turc du Medjidié (1857).

Les nombreux livres de M. Duruy, répandus, à plus de 200 000 exemplaires, en France et à l'étranger, se rapportent au double enseignement de l'histoire et de la géographie, et tendent à l'élever constamment au niveau des progrès de l'une et de l'autre science. Sous une forme littéraire très-soignée, ils admettent toute la dose de philosophie que l'éducation de la jeunesse comporte, et conservent une moralité sévère dans l'absence des déclamations et des banalités. Cherchant, dans les faits mêmes, leurs lois naturelles, M. Duruy a le sentiment le plus vif de la liberté de l'homme et de la responsabilité de ses actes, et repousse le dogme de la fatalité sous quelque forme qu'on prétende, au nom de la science, l'introduire dans l'histoire. Ses principaux ouvrages, dont nous n'indiquerons que les premières éditions, sont : *Géographie politique de la république romaine et de l'Empire* (1838, in-12 avec 9 cartes), suivie de la *Géographie historique du moyen âge* (1839) et *de la France* (1840, même format); *Atlas de géographie historique universelle* (1841, in-8, avec cartes) : *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (1840-1844, 2 vol. in-8), annoncée comme le prélude d'un plus grand travail critique, littéraire et philosophique, sur le même sujet, et dont un troisième volume qui servit à l'auteur de thèse pour le doctorat, a paru, en 1853, sous le titre d'*État du monde romain, vers la fondation de l'Empire; Histoire sainte, d'après la Bible* (1845, in-8 et in-12), dont l'auteur a fait un *Abrégé* (in-18); *Histoire romaine* (1848, in-12, 5 cartes, fig.); *Histoire de France* (1852, 2 vol. in-12); développement d'un *Abrégé*, publié en 1848; *Histoire grecque* (1851, fort vol. in-12, avec plans et vignettes), etc.; sans compter les publications his-

Digitized by Google

toriques spécialement rédigées pour répondre aux programmes officiels. Plusieurs des ouvrages précédents font partie de *l'Histoire universelle*, publiée sous sa direction, par la maison Hachette, et qui doit embrasser dans une vingtaine d'ouvrages particuliers, confiés à autant d'écrivains distingués (voy. CHÉRUEL, DEMOGEOT, ALF. MAURY, PIERRON, SÉDILLOT, etc.), l'histoire des principales nations anciennes et modernes et des principales littératures.

DUSCHEK (François), homme politique hongrois, est né à Radowessniez, en Bohême, le 28 août 1797, et fils d'un fonctionnaire public, anobli pour services rendus à la sylviculture, fut destiné à l'administration. Après avoir fait ses études à Ofen, Erlau et Pesth, il obtint, à l'âge de vingt-deux ans, un emploi dans la chambre aulique hongroise, dont il devint, en 1845, vice-président. Jouissant d'une grande réputation comme financier, il passait pour le seul homme spécial, en ce genre, de la Hongrie. Aussi à la révolution de mars 1848, sans exiger de lui une profession de foi formelle, M. Kossuth, qui avait besoin de son talent, le nomma sous-secrétaire d'État au département des finances. M. Duschek, pour concilier le service de la révolution avec ses idées qui n'étaient guère libérales, affecta de se considérer moins comme un homme politique que comme un simple administrateur. Il fut très-utile au nouveau gouvernement et le tira habilement de la crise financière. Après la déclaration d'indépendance du 14 mars 1849, il devint ministre des finances, dans le cabinet de Szemere, et, par l'émission d'un papier monnaie, créa d'importantes ressources à la cause nationale. Il accompagna le comité de défense dans ses deux retraites successives à Debreczin et à Szegedin, et s'assura ainsi la confiance de la diète qui lui vota un crédit de 60 millions. Après la catastrophe de Vilagos et la défaite de la nationalité hongroise, il crut pouvoir livrer au général autrichien la caisse du trésor qui contenait encore plus de 25 millions de florins. Cet acte fut violemment attaqué par la plupart de ses compatriotes. M. Duschek n'a pas rempli depuis lors de fonctions publiques.

DUSEIGNEUR (Bernard-Jean), statuaire français, né à Paris, le 24 juin 1808, suivit, de 1822 à 1826, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de Bosio, Dupaty et Cortot, et débuta au Salon de 1831 par le *Roland furieux*, son œuvre la plus populaire. Il exposa depuis : *la Camaraderie*, *une Larme pour une goutte d'eau*, inspiré de *Notre-Dame de Paris* (1833); *saint Michel, vainqueur de Satan annonçant le règne de Dieu*, groupe colossal (1834); *la Conversion de saint Augustin*, placé à l'église Notre-Dame des Victoires (1835); *Dagobert Ier*, au musée de Versailles (1836); *la Vierge et l'enfant Jésus*, pour la cathédrale de Bordeaux; le buste de *Montaigne*, pour le ministère de l'intérieur (1849); les bustes de *MM. Victor Hugo, Paul Lacroix, Villenave, Maurice Duseigneur*, son père, etc. (1833-1850). Le *Roland furieux*, son morceau de début, a reparu seul à l'Exposition universelle de 1855.

En dehors des Salons, les travaux de cet artiste sont encore plus nombreux; on a de lui, dans les galeries de Versailles : *Louis IX, Jean de Bourbon, César de Combaut, Jacques de Rougé, François* et *Louis Potier*, le *Duc de Penthièvre*, les *marquis de Castelnau, de Coislin, de Plessis-Bellièvre;* dans divers monuments ou musées de Paris et de la province : le *prévôt Pierre de Viole* (façade de l'hôtel de ville); les bustes du *baron Walkenaër* et de *Campenon* (bibliothèque de l'Institut); de *Lally-Tollendal*, à la bibliothèque du Luxembourg; du *Duc de Guéte*, au ministère des finances; de *Chaptal*, au Conservatoire des arts et métiers; de *Gauthey*, à l'École des ponts et chaussées, de *Duclos*, au musée de Dinan; de *Louis-Philippe*, pour l'hôtel de ville de Saint-Omer; de *Matteley*, au Louvre; un groupe allégorique des *Beaux-Arts*, dans la partie nouvelle de ce même palais; la décoration du portail de Notre-Dame de Bon-Secours, près de Rouen, pour la même église; *les Quatre évangélistes* et *la Vierge et l'enfant Jésus*, reproduits pour la paroisse de Bolbec et la collégiale de Riom; *sainte Agnès*, à la Madeleine; *saint Pierre*, à Notre-Dame des Victoires; la chaire, en chêne sculpté, de Saint-Vincent de Paule; et un *saint Léonard*, pour la tour Saint-Jacques la Boucherie.

M. J. Duseigneur s'est fait connaître comme écrivain. Il a donné, dans *le Moyen âge* de MM. Lacroix et Sérè, une *Histoire de la sculpture du IVe au XVIe siècle* (1851), et publié une *Notice biographique de Coysevox* (1855). Il a de plus annoté et complété l'*Histoire de la sculpture*, d'Émeric David, publiée par le bibliophile Jacob (1853, in-18). Il a obtenu une 2e médaille au Salon de 1834.

DUSEVEL (François-Hyacinthe-Guy), archéologue français, né à Doullens (Somme), le 12 septembre 1796, étudia le droit à Paris, et devint avoué à la Cour royale d'Amiens. Après s'être démis de sa charge, il se consacra tout entier aux recherches historiques et archéologiques, et devint inspecteur des monuments historiques du département de la Somme, et membre non résidant du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il est un des membres fondateurs de la Société d'archéologie de la Somme, et correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique.

M. Dusevel a publié, sur l'histoire de sa province, de nombreux ouvrages : *Notice sur la ville d'Amiens* (Amiens, 1825, in-8); *Lettres sur le département de la Somme* (3e édit., Amiens, 1840, in-8), imprimées d'abord dans *le Glaneur de la Somme; Monuments anciens et modernes de la ville d'Amiens* (Amiens, 1830, in-4); *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Amiens* (Amiens, 1830, in 8; 3e édit., Amiens, 1853, gr. in-8); *Histoire de la ville d'Amiens, depuis les Gaulois jusqu'en* 1830 (Amiens, 1832, 2 vol. in-8; 2e édit., Amiens, 1848, in-8); *Notice sur l'arrondissement de Montdidier* (Amiens, 1836, in-8), qui a obtenu en 1837 une mention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique et pittoresque du département de la Somme* (Amiens, 1836, 2 vol. in-8), en société avec M. Scribe; *Archives de Picardie : Histoire, littérature, beaux-arts* (Amiens, 1841, 2 vol. in-8); *Églises, châteaux, beffrois et hôtels de ville de la Picardie et de l'Artois* (Amiens, 1844-1846, 2 vol. in-4); *la Ville de Montdidier* (1857), etc.

Il a fourni divers documents au *Bulletin des comités historiques* et au *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, et des articles à l'*Encyclopédie du XIXe siècle* et autres recueils. Il s'occupe depuis plusieurs années de la composition d'une *Histoire de Picardie*, qui formera 4 vol. in-8.

DUSOMMERARD (Edmond), artiste et amateur français, né à Paris, le 27 avril 1817, est fils d'Alexandre Dusommerard, le célèbre antiquaire, fondateur du musée de Cluny. Il étudia spécialement le dessin pittoresque et l'ornementation, accompagna son père dans son dernier voyage en Italie, et travailla à la grande publication des *Arts au moyen âge*, que celui-ci était en train de donner, lorsqu'il vint à mourir (1842). M. Edmond

Digitized by Google

Dusommerard lui succéda comme directeur-conservateur de l'hôtel de Cluny, devenu l'un des musées royaux ; c'est à son initiative que sont dus les accroissements divers de ce musée spécial, aujourd'hui des plus précieux pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance. Il a été attaché, vers 1846, à la Commission des monuments historiques, et a fait partie, en 1855, des deux jurys de l'Exposition universelle pour les beaux-arts (section de peinture et de gravure), et pour la 24e classe de l'industrie (ameublement et décoration. M. Edmond Dusommerard, décoré de la Légion d'honneur, comme capitaine de la garde nationale, à la suite des événements de juin 1848, l'est aussi d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Son frère, M. Auguste DUSOMMERARD, est depuis une dizaine d'années sous-directeur au ministère des finances; il a été créé récemment officier de la Légion d'honneur.

DUSSARD (Hippolyte), économiste français, né à Morez (Jura), le 4 septembre 1798, prit part en 1839 à la rédaction du *Répertoire de l'industrie étrangère*, contenant les dessins et descriptions des machines les plus importantes brevetées à l'étranger, puis traita les questions économiques dans la *Revue encyclopédique*, le *Bulletin de Férussac* et *le Temps*. En 1842, il publia un écrit intitulé : *de l'État financier de l'Angleterre et des mesures proposées par les whigs et les torics*. L'éditeur Guillaumin lui confia l'année suivante la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il dirigea pendant trois ans. Il a travaillé avec M. Eugène Daire à la révision et à l'annotation des *Œuvres de Turgot* dans la *Collection des principaux économistes*.

Directeur de l'exploitation commerciale du chemin de fer de Paris à Rouen, M. Dussard fut nommé en 1848 préfet de la Seine-Inférieure. Il fut élu membre du conseil d'État par l'Assemblée constituante, et il en sortit en 1849 par la voie du sort. Chargé par M. Dufaure d'une mission en Angleterre, il étudia les institutions charitables de ce pays. En 1851, il fit paraître un travail intéressant sur l'*Exposition universelle de Londres*. Nous citerons encore son étude sur *le Crédit et la production agricole*. Partisan de toutes les libertés, M. Dussard était en 1848 du petit nombre des économistes proprement dits qui prêtèrent leur appui au gouvernement nouveau.

DUSSIEUX (Étienne-Louis), historien et littérateur français, né à Paris, le 5 avril 1815, obtint en 1839 et en 1840 deux prix aux concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et fut, en 1842, nommé répétiteur d'histoire et de géographie militaires à l'École spéciale de Saint-Cyr; il y est aujourd'hui, avec M. Théophile Lavallée, l'un des deux professeurs du même cours, et depuis 1843, correspondant du Comité des monuments historiques. On a de lui : *l'Art considéré comme symbole de l'état social* (1838); *Essai historique sur l'invasion des Hongrois en Europe; Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail*, mémoires couronnés (1839-1840); *Géographie historique de la France, ou Histoire de la formation du territoire français* (1844, 33 cartes); *Cours de géographie physique et politique*, avec *Atlas* et *Appendice* (1846-1848); *Notes d'histoire de France* (1850, in-4); *les Artistes français à l'étranger* (1852); *Force et faiblesse de la Russie au point de vue militaire* (1854); et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Magasin pittoresque*, les *Annales archéologiques*, et les *Mémoires de l'ancienne Académie de peinture*, d'où ont été extraites ses *Nouvelles recherches sur la vie et les ouvrages d'Eustache Lesueur* (1852, in-8).

DUSSOLIER (de la Dordogne), ancien député français et représentant du peuple, député au Corps législatif, né à Nontron (Dordogne) en 1799, étudia le droit, prit place au barreau de sa ville natale, et professa sous la Restauration et sous le règne suivant des opinions très-avancées. Les électeurs de Nontron l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'extrême gauche. Son mandat ne fut point renouvelé aux élections de 1842, mais il revint à la Chambre en 1846, combattit très-vivement le ministère Guizot, et fut, le 22 février, un des signataires de la proposition tendant à le décréter d'accusation. Nommé par M. Ledru-Rollin commissaire général dans le département de la Dordogne, il s'attira par ses compromis avec l'ancien parti conservateur une prompte destitution; mais, par compensation, sa candidature réunit la presque unanimité des suffrages. Élu par 102 444 voix, il était membre du Comité de législation, et vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et admit la proposition Rateau (voy. ce nom). Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Nontron, mais il revint, en 1852, représenter une des circonscriptions de la Dordogne, au Corps législatif, où il a été réélu en 1857.

DUTHILLŒUL (Hippolyte-Romain-Joseph), littérateur et bibliographe français, né à Douai, le 8 novembre 1788, fut commissaire des guerres d'Espagne au service du roi Joseph, et officier supérieur d'administration en 1814. Nommé juge de paix à Douai, en 1830, il est depuis 1834 bibliothécaire de cette ville.

On a de lui de nombreux écrits presque tous relatifs à son pays : *Bibliothèque douaisienne* (1835, in-8; nouv. édit. sous le titre de *Bibliographie douaisienne*; Douai, 1842-1854, 2 vol. in-8); *Galerie douaisienne, ou Biographie des hommes remarquables de la ville de Douai* (Douai, 1844, in-8); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Douai*, suivi d'une *Notice sur les manuscrits de cette bibliothèque relatifs à la législation et à la jurisprudence*, par M. le conseiller Tailliar (Douai, 1846, Paris, 1849, in-8), un Ier volume du *Catalogue* des imprimés de la bibliothèque de Douai (1856) et beaucoup d'articles dans divers recueils périodiques de France et de Belgique. M. Duthilœul a publié comme éditeur : *Œuvres de Buffon, dans un nouvel ordre, précédées d'une Notice et enrichies de notes nouvelles* (Douai, 1822, 12 vol. in-8); *Douai et Lille au* XIIIe *siècle, d'après des manuscrits originaux* (Douai, 1850, in-4); *Voyage de Jacques Lesaige, de Douai à Rome, Notre-Dame de Lorette, Venise, Jérusalem et autres saints lieux* (Douai, 1852, in-4, avec deux plans de la ville de Jérusalem).

DUVAL (Maurice), administrateur français, né en 1779, entra en 1809 au conseil d'État en qualité d'auditeur, et fut nommé en 1810 à la préfecture des Apennins, en Italie; il occupa ces fonctions jusqu'à la fin de l'Empire. Durant les Cent-Jours il administra tour à tour la Côte-d'Or et l'Hérault. Retiré des affaires en 1815, il ne cessa, dans la presse ou dans les Sociétés secrètes, de combattre le gouvernement des Bourbons. Le gouvernement de Juillet le nomma conseiller d'État en service extraordinaire (20 août), et l'année suivante préfet des Pyrénées orientales (8 mars 1831). Ce département était alors le théâtre de troubles graves, qu'il n'hésita pas à réprimer par la force. Il passa ensuite dans l'Isère (janvier 1832), où il fit encore preuve d'énergie, puis dans la Loire-Inférieure. Dans l'intervalle il fut élevé à

Digitized by Google

la dignité de pair de France (11 octobre). Nommé préfet de Nantes, où il resta jusqu'en 1840, il eut à préparer et à diriger les mesures qui amenèrent l'arrestation de la duchesse de Berri. En 1841, Toulouse, comme Clermont et Lille, résista à l'opération du recensement; il y eut des troubles; le préfet et le procureur général prirent la fuite, le général céda à la pression populaire. Le ministère, ne voulant pas reculer devant cette victoire du parti radical, envoya M. Duval en qualité de commissaire extraordinaire avec mission de faire respecter la loi (15 juillet). Celui-ci agit avec sa vigueur habituelle : la garde nationale fut dissoute ainsi que la municipalité; de nouveaux magistrats furent désignés, et l'on continua le recensement en déployant tout l'appareil des forces militaires. La résistance vaincue, M. Duval se démit de ses fonctions. En 1844, il fut mis à la tête du département du Nord, et retraité en 1847. Malgré son âge avancé, il a fait partie après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 de la Commission consultative, et du 6 au 13 décembre, il fut chargé de visiter plusieurs départements de l'ouest en qualité de commissaire extraordinaire. Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en juin 1840.

DUVAL (Vincent), médecin orthopédiste français, né à Saint-Maclou (Eure), en 1796, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1828, avec une thèse sur l'*Apoplexie*. Marié quelques années plus tard à la fille du chirurgien Jalade-Lafond, fondateur de l'établissement orthopédique de Chaillot, il s'attacha également à l'étude des difformités humaines, etc., se pénétra des théories de Scarpa et des expériences de Delpech, tenta le premier chez nous la section du tendon d'Achille, pratiquée par l'allemand Stromeyer dans le traitement du pied-bot, et fut l'un des premiers en France qui attachèrent leur nom aux opérations de ténotomie sous-cutanée. M. Duval obtint, en 1835, pour ses travaux, avec les plus grands éloges de l'Académie des sciences, un prix Montyon de 3000 francs. L'établissement de son beau-père, dont il prit à son tour la direction, eut alors une grande vogue. En 1833, il fut attaché au bureau central de l'admission dans les hospices, ainsi qu'à la maison des orphelins, avec le titre de directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux.

On doit à cet habile praticien : un *Aperçu des principales difformités du corps humain* (1833, in-8), avec Jalade-Lafond; un *Traité du pied-bot* (1839), réédité sous le titre de *Traité pratique du pied bot, de la fausse ankylose du genou et du torticolis* (1843, in-8); *Considérations théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Plombières* (1849, in-8); le *Manuel du baigneur à Plombières* (1850, in-18); *Deux mots de réponse à M. Turk*, à propos de la polémique engagée sur Plombières entre les docteurs Hutin, Turk et Duval (1850, in-18), et le *Traité théorique et pratique de la maladie scrofuleuse* (1852, in-8). Il avait fondé en novembre 1839 une *Revue des spécialités et des innovations*, ou Bulletin de toutes les découvertes chirurgicales et médicales.

DUVAL (Amaury). Voy. AMAURY-DUVAL.

DUVAL (Charles), architecte français, né à Beauvais (Oise), en 1800, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et se fit connaître par les travaux les plus variés exécutés dans le village nouvellement fondé de Maisons-Laffitte (1831), et dont les *Vues pittoresques* ont été publiées dans l'album de M. Edouard Pingret. Plusieurs résidences particulières furent ensuite construites par cet habile artiste, à Paris ou dans les environs : le château de la Jonchère, près de Brie-Comte-Robert, les hôtels Van Eeckhout, Meuron et Rachel. Celui de la célèbre tragédienne, dans la rue Trudon, est vanté comme un modèle de coquetterie et de confort. On cite encore de lui : un kiosque dans le style chinois et tout en fer, destiné à être placé dans les jardins du pacha d'Égypte, à Alexandrie; et les constructions somptueuses du Grand Café parisien (1856).

M. Duval a envoyé aux expositions annuelles divers plans et projets : *la Bourse du travail*, une grande *Halle centrale elliptique*, etc. Il a fait paraître un recueil de ses propres dessins sous le titre de *Maisons de ville et de campagne construites à Paris et dans les environs* (1843, in-fol.).

DUVAL-LE-CAMUS (Jules-Alexandre), peintre français, né à Paris, en 1817, est le fils unique de Pierre Duval-le-Camus, né à Lisieux en 1790 et mort à Saint-Cloud en 1854, peintre privilégié de la duchesse de Berri. Élève de son père et de Drolling, il a donné, depuis 1842, une série de tableaux qui rappellent le style et la fécondité paternelle, notamment : *Tobie et l'ange*, *le Chasseur perdu*, *les Petits déjeuners de Marly*, *un des Jours heureux de J. J. Rousseau*, *J. J. Rousseau écrivant l'Héloïse* (1846), *l'Heure du berger*, *les Deux chasseurs et l'ours* (1853); un *Christ au tombeau*, *Macbeth et les sorcières*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Fuite en Égypte*, *Manon Lescaut* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1845, et une mention en 1855.

DUVEAU (Louis-Jean), peintre français, né, en 1818, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), étudia sous M. Léon Cogniet et adopta le genre historique, dans lequel il a obtenu deux véritables succès avec *le Lendemain d'une tempête en Bretagne*, et *les Émigrants bretons arrêtés par des républicains* (1846 et 1848). Cet artiste que recommandent d'excellentes qualités d'arrangement, a encore exposé : *Assomption de la Vierge* (1842); *saint Malo prêchant* (1845), à l'église d'Aleth : *les Exilées* (1847); *l'Abdication du doge Foscari* (1850); *les Pêcheurs naufragés*, *le Cierge bénit* (1852); *Mort d'Agrippine* (1853), toile qui répondait bien au fameux mot : *ventrem feri*, et fut un des succès du Salon : *les Sept péchés capitaux*, *le Berceau vide*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Viatique*, *le Droit de passage* (1857); etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1846 et une 2e en 1848.

DUVERGIER (Jean-Baptiste-Marie), jurisconsulte français, né à Bordeaux, le 25 août 1792, étudia le droit à Paris et devint, en 1821, avocat à la Cour royale de cette ville. Il fut quelque temps directeur des affaires civiles au ministère de la justice. Bâtonnier de l'ordre des avocats, il eut toujours au palais, grâce à sa science de jurisconsulte, la plus grande autorité. Il a été appelé, en 1855, au conseil d'État.

Ses immenses travaux datent de loin : dès l'année de son arrivé a Paris, il commença avec Guadot et Dufau, à mettre au jour la *Collection des institutions, chartes et lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques*; etc. (1821-1823, 6 vol. in-8). En 1824, il fit paraître les premiers volumes de la *Collection des lois, décrets, ordonnances, règlements et avis du conseil d'État, publiée sur les éditions officielles de 1788 à 1824 inclusivement, par ordre chronologique*; etc. (1824-1828, 24 vol. in-8 : 2e édit. continuant l'ouvrage jusqu'en 1830 : 1834-1838, 30 vol. in-8.); la suite forme un vol. par année. On doit en outre à M. Duvergier : *Table générale analytique et raisonnée des lois, décrets, ordonnances, règle-*

Digitized by Google

ments; etc., *depuis* 1788 *jusques et y compris* 1830; etc. (1834-1838, 2 vol. in-8); *de l'Effet rétroactif des lois* (1845, in-8); *le Droit civil français suivant l'ordre du Code;* etc., *par C. B. M. Toullier* (6e édit., sans date, 7 vol. in-8), comprenant le texte de l'ouvrage de Toullier, annoté par M. Duvergier, seul auteur de la continuation de cet ouvrage, depuis l'article 1582 jusqu'à la fin du Code civil (1835-1843, 6 vol. in-8). Il a collaboré à la *Revue étrangère et française de législation*, à la *Revue de droit français et étranger*, à l'*Encyclopédie des gens du monde;* etc.

DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper), homme d'État et publiciste français, né à Rouen le 3 août 1798, est fils de Jean-Marie Duvergier de Hauranne, mort en 1831, député de la Seine-Inférieure depuis 1815, questeur de la Chambre et auteur de plusieurs écrits politiques. Après de brillantes études, il passa quatre ans en Angleterre. Collaborateur du *Globe* avec MM. Guizot et Rémusat, depuis 1824, il y donna, en 1826, des lettres sur les élections anglaises et sur l'Irlande. Il passa ensuite, avec MM. Guizot et Rossi, à la *Revue française* et fit partie de la Société *Aidetoi le ciel t'aidera*. Quoique attaché au parti libéral, il ne signa pas la protestation des journalistes, en juillet 1830. En 1831, il fut élu député de Sancerre (Cher). Il soutint de tout son pouvoir la politique modératrice, inaugurée par C. Périer, vota et appuya de sa parole toutes les mesures et toutes lois de conservation et de répression, notamment celles de septembre. Son activité et son talent lui donnèrent promptement de l'influence et il fut membre ou rapporteur d'un grand nombre de Commissions.

Sous le ministère Molé (15 avril 1837), trouvant que la préoccupation de l'ordre allait jusqu'à compromettre la liberté, il se jeta dans la fameuse coalition dont il fut, dit-on, l'un des promoteurs. Il en fut, du moins, l'organe dans la presse et à la tribune. Son écrit intitulé : *des Principes du gouvernement représentatif et de leur application* (1838, in-8), qui respirait la plus grande sympathie pour les institutions anglaises, formula nettement la célèbre maxime : « Le roi règne et ne gouverne pas. » En même temps il ressuscitait, avec MM. Guizot et Rossi, la *Revue française*, qui avait disparu après 1830. En 1839, il prit une part très-vive à l'Adresse des 221 qui amena la dissolution de la Chambre et la chute du ministère.

M. Duvergier de Hauranne crut voir, dans l'avènement du cabinet du 1er mars 1840, celui de ses principes; il partagea surtout les idées de M. Thiers dans la question d'Orient. Aussi vit-il avec un grand mécontentement son ancien ami, M. Guizot, prendre, au 29 octobre, la succession du ministre dont il avait été l'ambassadeur, pour suivre une politique toute contraire. Il accusa vivement, dans la *Revue des Deux-Mondes*, cette duplicité de conduite, et fit au cabinet réactionnaire une vive opposition. Dès 1843, il souleva dans la Chambre la grande question de la réforme électorale, qu'il devait ensuite poser devant le pays; il la formulait dans un projet qui ne fut pas accepté. Il obtint du moins, en 1845, l'adoption du scrutin secret. Il fut un des chefs de l'agitation réformiste et des banquets. Dans celui qui eut lieu à Sancerre, à l'occasion de sa réélection, en 1846, il porta un toast significatif : « A la souveraineté nationale et au roi constitutionnel, » et ajouta ces paroles qui furent très-remarquées : « Le seul mérite que je revendique, c'est d'avoir compris que le gouvernement représentatif ne pouvait plus être sauvé que par des réformes sérieuses et profondes. » Dans un autre banquet, celui de Rouen, en 1847, il fit contre le pouvoir un discours très-sévère qui eut aussi un grand retentissement.

Quand la monarchie se fut perdue en refusant toutes les réformes, M. Duvergier de Hauranne revint aux idées conservatrices. Élu représentant à la Constituante dans le département du Cher, le troisième sur sept, par 45 000 voix, il fit partie du Comité des finances et se rattacha par ses votes et ses discours à la minorité royaliste. Il combattit avec éclat le droit au travail, repoussa le crédit foncier, la diminution de l'impôt du sel; ce fut lui qui proposa l'institution des deux Chambres, et il se prononça pour le vote à la commune. Il ne fut pas renvoyé à la Législative aux élections générales de 1849. Une élection partielle l'y fit rentrer au mois de décembre 1850. Il y fit partie de la majorité monarchique qui, au dernier moment, se sépara de la politique de l'Élysée. Arrêté, lors du coup d'État du 2 décembre, il fut enfermé à Clichy, dans la même cellule que M. Bixio, jusqu'au 9 janvier 1852. Éloigné alors de France, il lui fut permis d'y rentrer le 7 août de la même année. Homme d'ordre et de liberté tout ensemble, M. Duvergier de Hauranne a tour à tour sacrifié l'un et l'autre, dans l'intérêt de la stabilité ou du progrès. M. de Montalivet l'appelait « un révolutionnaire sans le savoir, » et les libéraux l'ont souvent classé parmi les doctrinaires. Depuis 1852 il a travaillé à son *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, dont il vient de donner les premiers volumes (1857, t. I et II, in-8) avec une *Introduction*.

Les autres écrits de M. Duvergier de Hauranne, à part des vaudevilles de jeunesse, que nous ne rappelons que parce qu'ils ont été reprochés à l'homme politique (*un Jaloux comme il y en a peu*, *un Mariage à Gretna-Green*), se composent de nombreux articles de revues et de journaux, de discours, de rapports, tirés à part et publiés en brochures. Les plus importants sont extraits de la *Revue des Deux-Mondes*, dont il a été longtemps le publiciste ordinaire.

DUVERT (Félix-Auguste), vaudevilliste français, né à Paris, le 13 janvier 1795, s'engagea en 1811 dans les tirailleurs de la jeune garde, et passa dans la cavalerie où il était maréchal-des-logis chef, lors du licenciement de l'armée de la Loire. Il travailla alors dans diverses administrations, tout en ébauchant des vaudevilles, et débuta au Gymnase (8 janvier 1823) par une petite pièce, *les Frères de lait*, reçue grâce à une note de M. Viennet, membre du Comité de lecture, qui prédisait à l'auteur, sans le connaître, une belle carrière théâtrale. Ce fut un premier succès qui fut suivi de bien d'autres au même théâtre, au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal. M. Arnal lui doit ses meilleures créations. Ses ouvrages, au nombre de plus de 100, sont restés pour la plupart au répertoire de nos principales scènes. Ils se distinguent par les qualités propres aux imbroglios de certains vaudevilles modernes, l'excentricité comique des situations et la gaieté souvent bouffonne du dialogue. Les principaux collaborateurs de M. Duvert ont été M. Xavier (Saintine) et surtout M. Lauzanne, qui est devenu son gendre. Chevalier de la Légion d'honneur depuis août 1834, il a plusieurs décorations étrangères.

On a surtout de lui : *Heur et malheur* (1831); *Mademoiselle Marguerite* (1832); *les Cabinets particuliers* (1832); *Prosper et Vincent* (1833); *un Scandale* (1834); *Renaudin de Caen* (1836); *la Laitière et les deux chasseurs* (1837); *le Mari de la dame de chœurs* (1837); *le Plastron* (1839); *la Famille du fumiste* (1840); *les Intimes* (1840); *la*

Digitized by Google

Sœur de Jocrisse (1840); *l'Omelette fantastique* (1842); *l'Homme blasé* (1843); *le Père de famille* (1854); *le Diable*, en deux actes (1855); etc., etc.

DUVEYRIER (Anne-Honoré-Joseph), auteur dramatique français, connu au théâtre sous le pseudonyme de *Mélesville*, né à Paris, le 13 novembre 1787, est le fils aîné d'un avocat mort en 1839, et qui remplit sous la République et l'Empire diverses fonctions administratives. Destiné au barreau, il étudia le droit, fut reçu avocat à la Cour d'appel de Montpellier (1809), se fit remarquer par quelques brillants plaidoyers, et fut nommé substitut du procureur impérial, puis du procureur général. A l'époque de la première Restauration, il donna sa démission, et, au lieu de rentrer au barreau, où l'attendait une position honorable, il préféra travailler exclusivement pour le théâtre. Il y avait déjà été applaudi avec la charmante comédie de *l'Oncle rival*, jouée en 1811 à l'Odéon. Ce fut pour ne point blesser la susceptibilité de son père qu'il prit à cette époque le nom de Mélesville.

M. Duveyrier s'essaya d'abord dans le mélodrame, qui était alors fort à la mode, et collabora aux pièces suivantes : *Abenhamet, ou les Héros de Grenade* (1815); *Bolesias* et *le Bûcheron écossais* (1816); *Onze heures du soir* (1817); *le Château de Paluzzi*, *le Proscrit* et *la Fiancée* (1818); *les Frères invisibles* (1819); etc. Mais il ne tarda pas à renoncer à ce genre faux qui convenait si peu à son esprit fin et distingué, et, s'étant associé avec M. Scribe, débutant comme lui, il enrichit le répertoire des scènes secondaires, surtout celui du Gymnase, d'une soixantaine de pièces remplies de gaieté, de mots heureux et de détails bien observés. A cette collaboration, qui s'est continuée jusqu'en 1845, appartiennent : *les Deux Précepteurs* (1817); *Frontin mari-garçon* et *la Petite Sœur* (1821); *Mémoires d'un colonel de hussards* (1822); *Valérie* (1823), un des excellents rôles de Mlle Mars, *l'Ambassadeur* et *la Demoiselle à marier* (1826); *la Chatte métamorphosée en femme* (1827); *Zoé* et *la Seconde Année* (1830); *le Châlet* (1834); *le Lac des fées* (1839), opéra à grand spectacle; etc.

Depuis 1815, M. Duveyrier a composé, seul ou en société avec MM. Brazier, Merle, Carmouche, Bayard, Xavier, au moins 300 pièces de théâtre, et sur ce nombre considérable on en compte beaucoup qui, grâce à leur facture intelligente, eurent une grande vogue. Nous citerons d'abord les comédies jouées à l'Odéon ou au Théâtre-Français : *les Deux Secrets* (1819); *l'Aventurier espagnol*, en trois actes (1820); *la Petite Maison* (1826); *la Séparation* (1830); *la Marquise de Senneterre*, avec son frère, et *le Portrait vivant*, avec M. Léon Laya (1837); *un Vers de Virgile*, en deux actes et en vers (1847); puis, parmi les vaudevilles, genre qu'il a traité avec le plus de bonheur : *l'Incognito* (1816); *la Veille des noces* (1817); *le Tournoi* (1818); *l'Ermite* (1820); *la Famille normande* (1822); *le Précepteur dans l'embarras* (1823); *la Neige* (1824); *le Bourgmestre de Saardam* (1825); *les Paysans* (1826); *Jérôme* et *le Mariage impossible* (1828); *l'Espionne russe* (1829); *le Philtre champenois*, *Jacqueline* et *le Bouffon du prince* (1831); *le Dernier chapitre* et *une Affaire d'honneur* (1832); *les Vieux Péchés* (1833), si bien interprétés par M. Bouffé; *Michel Perrin* (1834); *Elle est folle* (1835); *Suzanne* (1837); *le Marquis en gage* (1839); *les Paveurs* et *le Chevalier de Saint-Georges* (1840); *la Fille de Figaro* (1853); *la Maîtresse de maison* (1845); *Carlo Beati* (1846); *une Fièvre brûlante* (1847); *le Fruit défendu* et *le Démon familier* (1848); *les Bijoux indiscrets* (1850); *les Rêves de Mathéus* (1852); *la Bataille de la vie* (1853); *un Cerveau fêlé* (1854); *Monsieur Beauminet* (1854); *le Voyage d'Anacharsis* (1856). Enfin, M. Duveyrier a écrit pour l'Opéra-Comique : *la Jeune Tante* (1820); *Zampa* (1831); *une Journée de la Fronde* (1833); *la Grande-Duchesse* et *Sarah* (1836); *Pérugina* (1839); *la Jeunesse de Charles-Quint* (1841); *le Trompette de M. le prince* (1846); *les Dames capitaines* (1857); etc.

DUVEYRIER (Charles), littérateur français, frère du précédent, est né à Paris, le 12 avril 1803. Après avoir terminé ses études au lycée Henri IV, il suivit les cours de droit de la Faculté de Paris et se fit inscrire au tableau des avocats. En 1828, il écrivit pour l'*Histoire des électeurs de* 1789, ouvrage de son père, une introduction développée et un essai sur le corps électoral selon la Charte. A cette époque, il adopta avec enthousiasme les doctrines de Saint-Simon qui commençaient à se répandre, et prit une part active à la rédaction des principaux journaux de la nouvelle école, *l'Organisateur* (1829-1831) et *le Globe* (1830-1832); il travailla aussi à l'*Exposition de la doctrine de Saint Simon* (1830, in-8), qui eut plusieurs éditions. Sa ferveur de propagande alla même jusqu'à accepter une *mission apostolique* en Belgique et en Angleterre, mission qui n'eut qu'un succès de curiosité, malgré les efforts qu'il tenta pour rallier des adhérents par la fondation de l'*Organisateur belge* (1831). Il fit ensuite partie de la retraite à Ménilmontant; un de ses articles sur le rôle de la femme, imprimé dans le *Globe*, l'amena, en compagnie de MM. Enfantin et Michel Chevalier, devant la Cour d'assises, sous l'accusation d'outrage à la morale publique, et le fit condamner à un an de prison.

Lorsqu'il fut libre et que l'école fut dispersée, M. Duveyrier s'adonna au théâtre, où le succès de son frère lui promettait une carrière facile, et composa avec lui des drames et des vaudevilles, entre autres : *Michel Perrin* (1834), un des meilleurs rôles de M. Bouffé; *Clifford le Voleur* (1835); *le Torédador* (1839), opéra-comique; *la Meunière de Marly* (1840). Pour le Théâtre-Français, il collaborait à des comédies qui réussirent pleinement : *la Marquise de Senneterre* (1837); *Faute de s'entendre* (1838); *le Comité de bienfaisance* (1839); *Oscar ou le Mari qui trompe sa femme* (1842), en trois actes, avec M. Scribe; *Lady Seymour* (1845), drame en cinq actes. Menant de front la littérature et l'industrie, il écrivait dans *l'Artiste*, le *Monde*, les *Débats*, et créait la Société générale des annonces, qui centralisait la publicité des grands journaux. Écarté des affaires par la révolution de 1848, il s'est jeté de nouveau dans le mouvement industriel de l'Empire; en 1855, il a donné avec M. Scribe l'opéra des *Vêpres siciliennes*, et on lui attribue une part dans deux brochures qui ont fait quelque bruit : *Nécessité d'un congrès pour pacifier l'Europe* (1855), et *Pourquoi des propriétaires à Paris?* (1857).

DUYSE (Prudent Von), écrivain hollandais, est né en 1805 à Dundermonde; c'est un des partisans les plus éminents de la régénération des études flamandes; ses poésies lyriques et dramatiques sont tellement nombreuses que sa fécondité est devenue proverbiale dans son pays. Il a le mérite d'avoir contribué puissamment à faire renaître le goût de la langue flamande. Écrivain fort instruit, il possède à fond la littérature classique de la France et de la Hollande; pourtant la critique blâme chez lui l'exagération des sentiments et la pesanteur du style. Une grande partie de ses œuvres a été l'objet de récompenses de la part des Sociétés littéraires; elles ont été pour

Digitized by Google

la plupart insérées dans les recueils intitulés : *Letteroefeningen* et *Nederduytsche Jarrboekje*. En ces derniers temps, l'institut des Pays-Bas lui a décerné un prix pour son *Mémoire sur l'histoire de la poésie nationale depuis le* xv*e siècle*. On a aussi de lui des vers en langue française.

DUZ-OGHLOU [Fils du Juste], famille arménienne catholique de Constantinople, puissante par son crédit et ses richesses, qui tire son origine d'un orfèvre allemand émigré en Turquie au commencement du xvii*e* siècle. En 1783, elle avait pour chef un homme distingué comme industriel et comme économiste, Ohannès (Jean) Duz, surnommé *Tchélebi*, que la confiance du sultan Abdul-Hamed investit de la charge de directeur de la monnaie (*zerpané emini*) et de joaillier en chef de la couronne. Il laissa de nombreux enfants qui périrent pour la plupart dans la violente persécution allumée, en 1812, par la cupidité de Halet-effendi, favori de Mahmoud.

Duz (Boghos), sixième fils de Ohannès, joaillier en chef de la couronne, né en 1797, à Constantinople, fut enveloppé dans la disgrâce de sa famille, en 1819, et, en 1828, lors de la persécution religieuse exercée contre les Arméniens catholiques, exilé tour à tour à Cesarée et à Kutahia. Il revint à Constantinople en 1833, et reçut en 1839, par firman du sultan Abdul-Medjid, la charge qu'il occupe encore. M. Boghos Duz a le titre de fonctionnaire civil du premier rang (2*e* classe), et il a été élevé, en 1855, à la dignité de bey. Décoré du Nichan-Iftikhar, de l'ordre du Mérite personnel et du Medjidié, il est officier de la Légion d'honneur depuis 1853.

Duz (Mihran), neveu du précédent, directeur de l'hôtel des monnaies de Constantinople, né à Kouron-Tchesmé sur le Bosphore, en 1817, eut pour père Duz Serkis, joaillier en chef de la couronne sous le sultan Mahmoud, et décapité en 1819. Après avoir fait la majeure partie de ses études à Paris (1832-38), il revint à Constantinople vers la fin du règne de Mahmoud, et fut nommé bientôt membre du conseil des mines, puis directeur du matériel de la fabrication des monnaies (1842-44). Appelé en 1847, à succéder à son oncle, Jacques Duz, comme directeur général de l'hôtel des monnaies, il y introduisit de notables améliorations, et le mit bientôt en état de soutenir la concurrence avec les meilleurs établissements du même genre en Europe. A l'Exposition de Londres, en 1851, les produits de la monnaie de Constantinople furent remarqués et valurent à l'habile directeur une grande médaille de bronze. Fonctionnaire du premier rang (2*e* classe), élevé en 1855 à la dignité de bey, M. Mihran Duz est décoré des divers ordres de la Turquie.

En exécution du dernier hatti-humaïoun (18 février 1856), M. Mihran Duz a été choisi pour représenter ses coreligionnaires au grand conseil d'État et de justice. Il a doté la communauté arméno-catholique de Constantinople de plusieurs établissements utiles, notamment d'un institut national pour l'éducation des filles, dit institut de Sainte-Marie.

DWERNICKI (Joseph), général polonais, né à Varsovie, le 14 mars 1779, servit d'abord dans la légion polonaise, sous les ordres de Poniatowski, puis se retira du service et n'y rentra qu'en 1809 à la tête d'un corps de volontaires formé en Podolie. Il se distingua au passage du Dniester, et fut nommé, lors de la campagne de 1812, chef d'escadron au 15*e* de lanciers. Son courage, dans le désastre de la Bérésina, lui valut le grade de colonel du même régiment; après la bataille de Leipsick, il devint officier de la Légion d'honneur. En 1814, il fit plusieurs charges brillantes, une entre autres à la barrière de Pantin.

De retour en Pologne, il se mit au service de l'empereur Alexandre, roi de Pologne, qui le nomma colonel du 2*e* de lanciers. Il devint général de brigade, par ancienneté, lors du couronnement de l'empereur Nicolas. Mais, après la révolution de 1830, il abandonna le service de la Russie, pour se mettre à la disposition du gouvernement national. Il réorganisa la troisième division de cavalerie, se mit à la tête d'un corps de cinq mille hommes, battit les Russes en plusieurs rencontres et les rejeta un instant au delà de la Vistule; puis il passa en Volhynie pour soulever le pays et organiser la résistance. Après plusieurs combats heureux, il fut enveloppé par les forces décupies des généraux Rüdiger et Kranowski et dut chercher une retraite à travers le territoire autrichien. Mais il fut arrêté par les troupes du pays et forcé de déposer les armes. Tous ses soldats parvinrent à rentrer en Pologne, pour prendre part aux dernières luttes. Pour lui, il attendit les ordres de Vienne qui l'envoyèrent comme prisonnier de guerre en Hongrie. Il fut mis en liberté l'année suivante (1832) et se retira en France, puis en Angleterre.

On a représenté M. Dwernicki comme restant tout à fait étranger aux mouvements et tentatives de l'émigration polonaise. Loin de là : il fut président du comité polonais et ensuite de la confédération qui eut son siége à Paris et à Londres. En 1837, il répondit ouvertement à une brochure publiée à Bruxelles, et qui attaquait vivement ses opérations militaires en Volhynie. Vers la même époque, il s'est marié avec une Française, Mlle Brock, la fille du peintre de ce nom, qu'il a emmenée à Lemberg, en 1848. A cette dernière date, le gouvernement insurectionnel de Milan lui offrit, après l'expulsion des Autrichiens, le commandement en chef des troupes de Lombardie. M. Dwernicki le refusa et préféra regagner la Pologne, où il ne prit toutefois aucune part au dernier mouvement national.

DYCE (Alexandre), éditeur et savant écossais, né à Édimbourg, le 30 juin 1797, est fils d'un officier général au service de la Compagnie des Indes orientales. D'abord élevé par des parents qu'il avait à Aberdeen, il fit ses études classiques à Édimbourg et vint les compléter au collége d'Exeter, à Oxford. Il entra dans les ordres vers 1821, administra tour à tour les paroisses de Lantegloss (Cornouailles) et de Nayland (Suffolk), et s'établit définitivement à Londres en 1827.

M. Dyce débuta dans la carrière des lettres par des *Morceaux choisis* (Select translations), traduits du grec de Quintus de Smyrne. Ensuite il entreprit une révision complète de l'ancienne littérature anglaise, accompagnant chaque ouvrage de notes grammaticales et critiques et d'une biographie de l'auteur. C'est ainsi que parurent les *Chefs-d'œuvre poétiques des dames anglaises* (Specimens of the british poetesses), puis les œuvres poétiques et dramatiques de *Collins* (2 vol.); de *Georges Peele* (3 vol.); de *Robert Greene* (2 vol.); de *Webster* (4 vol.); de *Thomas Middleton* (5 vol.); de *Beaumont et Fletcher* (1843-1845, 11 vol.); de *Marlowe* (1849, 3 vol.); de *Shirley* (6 vol.), édition que Gifford avait laissée incomplète; de *John Skelton* (2 vol.); de *Wotton* et *Drayton;* les œuvres philosophiques de *Bentley* (3 vol.); etc. Ces éditions, fort estimées en Angleterre, ont servi de règle pour les réimpressions qui se sont faites des anciens écrivains.

Pour la collection de Pickering (*Aldine poets*), M. Dyce a préparé plusieurs volumes, entre autres Pope, Collins, Beattie, Akenside, dont il a

Digitized by Google

également écrit la vie; il a fait paraître pour la *Camden society* dont il a été membre, le *Ninday's Wonder* de Kemp, et pour la *Shakspeare society*, des vieilles tragédies de *Timon* et de *sir Thomas More*, où vraisemblablement le grand poète a puisé le sujet de deux de ses pièces. En 1840, ce laborieux écrivain fonda, de concert avec d'autres philologues, MM. Collier, Halliwell et Wright, la *Percy society*, qui avait pour objet la publication des balades et comédies anciennes. Il donna à cette époque les *Specimens of british sonnets* (Sonnets choisis); les *Poésies de Wotton* (1846); *les Femmes d'Alington* de Porter; etc.

Dans ces derniers temps, il a traduit les fragments poétiques recueillis par Athénée. Mais l'auteur favori de M. Dyce est Shakspeare: il se flatte de le connaître mieux que personne et, après l'avoir biographié et commenté plusieurs fois, il a commencé, en 1852, une édition complète de ses *Œuvres*, en 6 vol., qui n'est pas encore achevée. Celle qu'ont donnée MM. Collier et Ch. Knight a été vivement critiquée par lui, en 1844, dans ses *Remarks*, et tout récemment encore dans *A few notes* (Observations sur Shakspeare). En 1856, il a édité un volume anonyme de *Souvenirs sur le poète Samuel Roger* (Recollections of the table-talk of S. Rogers).

DYCE (William), peintre anglais, est né en Écosse au commencement du siècle. Il fit ses études à l'Académie d'Édimbourg, qui le choisit en 1827 pour associé, et débuta, comme beaucoup de ses confrères, par peindre des portraits. Sa première composition, *Bacchus nourri par les Nymphes* (1827), quoique ce sujet eût été déjà traité par Howard, lui attira beaucoup d'éloges. Bientôt il vint se fixer à Londres et prit part aux expositions de l'Académie royale, auxquelles il envoya de 1831 à 1838, *la Descente de Vénus* et une *sainte Famille*, et en 1839, *saint Dunstan séparant Edwy et Elgive*, dont il a exécuté plus tard une copie plus achevée. Nommé alors directeur de l'école de dessin qu'on venait d'établir à Somerset-House, il resigna ces fonctions en 1842, à la suite de démêlés avec le conseil supérieur des études.

Lorsqu'on mit au concours la décoration intérieure du nouveau Parlement, M. Dyce révéla son talent sous un nouveau jour; ses cartons, inspirés par l'étude approfondie des maîtres italiens du xve siècle, furent approuvés, et on lui confia deux grandes fresques, *la Consécration de l'archevêque Parker dans la chapelle de Lambeth* (1844), et *le Baptême d'Ethelbert* (1845). Ce fut alors qu'il fut chargé par le prince Albert de décorer ses appartements d'été à Buckingham palace.

Cet artiste, dont les productions sont rares, a encore fourni aux expositions de l'Académie: *la Vierge et l'enfant Jésus* (1846), pastiche du Pérugin assez habilement fait, mais d'un contour sec et d'une couleur affaiblie: *Omnia vanitas* (1849); *le Roi Lear dans la tempête* (1851). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855: *l'Entretien de Jacob et de Rachel*, traité avec un certain charme, sinon dans le sentiment biblique exigé, et *Joast lançant la flèche de la délivrance*, qui accuse d'excellentes intentions de style assez rares chez les peintres anglais. M. Dyce a été élu associé de l'Académie royale de Londres en 1845 et membre titulaire en 1848.

DYHRN (Conrad-Adolphe comte DE), homme politique prussien, né à Reesewitz, le 21 novembre 1803, descend d'une ancienne famille de Silésie. Son père, Ernest Dyhrn, mourut en 1842, chancelier de Prusse et gouverneur général de la province de Silésie, laissant deux fils, Hermann et Conrad. Ce dernier ayant terminé ses études à l'université de Berlin, vint à Paris en 1827. Après un voyage de trois ans en France et en Italie, il retourna en Silésie où il s'occupa d'économie rurale, rédigea les mémoires de la Société économique d'Ols. Il fut nommé, en 1842, secrétaire général, et, en 1843, vice-président de la Société centrale économique de Silésie. Entré en possession du majorat, après la mort de son père, il fut élu membre de la diète de la province. Mais s'étant attaché, malgré sa naissance, au parti libéral, il ne fut pas réélu à la diète de 1845. L'année suivante il fut nommé député suppléant de la noblesse, et, en 1847, il obtint une place et une voix à la diète générale, dans l'ordre des seigneurs, où il fit une opposition naturellement isolée, qui excita les rires du parti conservateur et l'enthousiasme du parti libéral. Il vota avec la fraction Vincke, pour l'égalité civile des juifs, l'abolition de la juridiction patrimoniale, du monopole du sel, et pour la périodicité des états généraux. Il voulait que la Prusse et l'Allemagne du Nord prissent en face de l'Autriche un rôle libéral, qui rallierait toute l'Allemagne.

Après les journées de mars 1848, il se rangea, dans la seconde chambre des états généraux, parmi les membres influents du parti constitutionnel. Le Comité général des trois ordres l'élut à l'Assemblée nationale de Francfort, et ce choix fut confirmé par deux élections spéciales dans la province de Silésie. Le comte de Dyhrn s'y montra plus allemand que prussien et soutint aussi l'union allemande dans les *Feuilles libres* (Freie Blaetter) de la ville d'Ols. En même temps il combattait la constitution générale de 1848, qui lui semblait laisser un égal accès à l'anarchie et à la réaction. En janvier 1849, les cercles de Posen et de Brieg l'ayant élu à la première Chambre prussienne, il y continua cette opposition. Après la dissolution de la première Chambre, il fut envoyé à la seconde par un collége électoral de la ville de Breslau. Il y eut surtout une grande influence lors de la révision de la constitution, et combattit énergiquement le projet d'établissement de la pairie, à la place de laquelle il proposait une Chambre nommée par les provinces. Il fit aussi partie du Comité d'Erfurt où il lutta vainement contre les progrès de l'anarchie. Il prit encore part pendant deux années (1850-1852), comme membre de l'extrême gauche, aux délibérations de la seconde Chambre prussienne. Dans toutes ces assemblées, il se plaça parmi les principaux orateurs politiques de son pays. M. le comte de Dyhrn avait dans sa première jeunesse obtenu, comme poète, une certaine réputation en publiant une tragédie intitulée: *la Mort de Conradin* (Conradin's Tod). On cite aussi de lui quelques intéressantes dissertations.

DYNEVOR (Georges RICE RICE-TREVOR, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1795, appartient à une famille élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Rice-Trevor, il étudia à l'université d'Oxford, qui lui conféra le diplôme de docteur en droit, et entra en 1830 à la Chambre des Communes pour le Carmarthenshire. Ce comté lui renouvela son mandat pendant vingt-deux ans, malgré son opposition à la réforme électorale et à l'introduction libre des blés étrangers. Il porta les mêmes principes de torysme à la Chambre des Lords où il prit la place de son père en 1852. A la même date, il fut nommé aide de camp de la reine avec rang de colonel. N'ayant pas d'enfants mâles de la fille du général Ch. Fitz Roy, qu'il a épousée en 1824, il a pour héritier de sa pairie son oncle, le révérend Edward RICE, né en 1776, et qui a été doyen de Glocester.

Digitized by Google

DZIALYNSKI (Titus, comte DE), historien et patriote polonais, né à Posen en 1797, d'une ancienne famille du pays, apprit le grec à Berlin, avec un chanoine de la cour, nommé Theremin, et, depuis, il a toujours aimé les langues classiques de l'antiquité. Après que Napoléon eut créé le grand-duché de Varsovie, il suivit à Paris son père, devenu sénateur et ambassadeur, et continua ses études dans cette ville. De retour dans sa patrie en 1812, il passa, après la chute de l'empereur, à Prague, où il suivit les cours de l'École polytechnique. Ingénieur habile, il fut employé à la régularisation du cours du Danube, de l'Elbe et de la Moldau.

En 1820, M. Dzialynski retourna en Pologne, et s'occupa de collectionner les précieuses archives de sa famille, les papiers entre autres des Lekzinski dont il descend par les femmes. Il conçut à ce propos l'idée de fonder une bibliothèque et d'amasser des matériaux pour servir à l'histoire nationale : il visita les bibliothèques des cloîtres de Pologne, parcourut la Suède, le Danemark, la Bohême, l'Allemagne et la France, et conçut ainsi un premier fond qui s'augmenta bientôt de l'achat des riches bibliothèques Kwiatkowski, Lukaszewitsch et Oginski. Mais il eut le chagrin de se voir devancer par Raczynsky, dans son projet de bibliothèque nationale.

Le mouvement insurrectionnel de 1830 lui apporta d'autres préoccupations. A la première nouvelle de la révolution, il accourut à Varsovie, entra, comme volontaire, dans la légion de Posen et servit comme adjudant sous le général Skrzynecki. Après la défaite des Polonais, il se retira en Galice, dans la partie de ses biens qui n'avait pas été confisquée. Il en recouvra du reste la totalité en 1840, et devint alors député à la diète provinciale du pays. Les événements de 1848 le rappelèrent au souvenir de ses compatriotes. Il fut le seul représentant polonais à l'Assemblée d'Erfurt. Il protesta vainement contre les traités de 1815. Sa voix ne fut pas écoutée dans une assemblée politique où dominait la Prusse. Rentré dans la vie privée, M. Dzialynski continua de se livrer aux études historiques, et demeura toujours le Mécène des littérateurs, des artistes ou des savants, il a prêté à M. Lelewel ses manuscrits russes pour servir à son grand ouvrage des *Constitutions de Lithuanie*.

On a de M. Dzialynski une *Histoire du roi Michel, les Actes mémorables de Kiliuski*, et surtout les deux précieux ouvrages suivants : *Libergeneseos illustris familiæ schidlovieciorum*, et *Acta tomiciana*.

DZIERZON (Jean), naturaliste allemand, et célèbre éleveur d'abeilles, né le 16 janvier 1811, à Lotzkowitz, en Silésie, étudia la théologie et devint, en 1835, curé d'une petite paroisse en Silésie, appelée Karlsmarkt, d'où il n'est plus sorti. Fils d'un cultivateur, M. Dzierzon s'était plu dès sa jeunesse, à observer les abeilles, qui devinrent l'objet exclusif des études de toute sa vie. On cite parmi les découvertes dues à ses recherches, celle de la curieuse propriété acquise par les reines, au moyen d'un seul accouplement avec un faux-bourdon, de pondre des œufs pendant toute la durée de leur vie. Ses compatriotes lui doivent l'introduction des abeilles italiennes, plus actives à la fois et moins farouches que les espèces communes de l'Allemagne.

M. Dzierzon a donné son nom à une méthode d'apiculture qui, entre autres avantages, permet de former d'une manière sûre et simple de jeunes ruches, de fortifier un essaim pauvre sans danger pour la vie de la reine, de remplacer cette reine en cas de mort, de visiter les ruches avec facilité et de leur fournir des provisions d'hiver ou de leur enlever le miel. Il en a exposé tous les procédés, sur la demande expresse du gouvernement prussien, dans un ouvrage intitulé : *Théorie et pratique du nouvel ami des abeilles* (Theorie und Praxis des neuen Bienenfreundes; Breslau 1848, 2e édit.; Schweidnitz 1850-1852.)

M. Dzierzon a inséré, entre autres, plusieurs articles intéressants dans le *Journal de Frauendorf* (Frauendorfer Blaetter) et dans la *Gazette des abeilles* (Deutsche Bienenzeitung). En 1854, il a fondé lui-même une revue mensuelle, intitulée : *l'Ami des abeilles en Silésie* (Bienenfreund aus Schlesien; Brieg, in-4), dans laquelle il rend compte de toutes ses expériences.

E

EASTLAKE (sir Charles LOCK), célèbre peintre anglais, est né en 1793 à Plymouth, où son père tenait un office d'avoué. En sortant des colléges de Plymouth et de Charterhouse, il vint à Londres étudier la peinture sous la direction de Fuseli; son premier tableau d'histoire, *la Fille de Jaïre ressuscitée*, obtint le suffrage des amateurs du temps, qui, en 1814, envoyèrent l'artiste à Paris pour prendre des copies de maîtres. En 1817, il fit le voyage d'Italie afin de compléter son éducation artistique, s'appliquant de préférence à connaître les procédés de l'école vénitienne; puis, après une excursion en Grèce (1819), faite en compagnie de l'architecte Barry, il revint à Rome et y passa plusieurs années. Il débuta aux expositions de l'Académie royale, en 1833, par des *Vues du pont et du château Saint-Ange, du Colisée et de Saint-Pierre*.

Ses scènes de genre, empruntées à la campagne romaine : *la Femme d'un brigand, défendant son mari blessé*, une *Jeune fille d'Albano conduisant une femme aveugle à la messe* (1825), eurent beaucoup de succès. On goûta moins la composition historique du *Spartiate Isadas s'élançant au combat* (1827), mais ses *Pèlerins en vue de la ville sainte* (1828), passèrent pour une des meilleures toiles de l'école anglaise moderne. Élu membre de l'Académie, en 1830, il revint au genre semi-historique, et exposa : une *Famille de paysans tombés aux mains des bandits*, une *Héloïse*, dans ce genre de peinture qui rappelle le Pérugin, *Gaston de Foy*, *l'Arabe et sa captive*, et une série de charmants sujets inspirés par son voyage en Grèce, comme une *Grecque en costume national*, des *Grecs fugitifs* (1833), etc.

Toutes ces productions témoignent chez cet artiste d'une véritable entente de la composition et du sentiment de la couleur, qualités encore mieux appréciées dans *le Rêve*, d'après lord Byron, l'*Enfer du désespoir*, *une Allégorie*, d'après Spencer. Il a moins bien réussi dans les sujets religieux, auxquels il a paru un instant se livrer exclusivement. Pourtant, on mentionne avec éloge *le Christ bénissant les petits enfants*, *le Christ pleurant sur Jérusalem*, *Agar et Ismaël*, qui rappelle, avec plus d'éclat, la manière idéale de notre peintre Ary Scheffer. En 1841, le prince Albert, qui le protége, le fit envoyer à Munich pour y étudier la peinture à fresque. A son retour, il entreprit avec sept artistes alle-

Digitized by Google

mands qu'il avait ramenés, la décoration du nouveau palais destiné au Parlement.

Depuis cette époque, M. Eastlake semble avoir négligé ses pinceaux; les quatre toiles qu'il a envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, datent de loin déjà, ce sont : *les Pèlerins, le Spartiate Isadas, la Sveglianina* et *François de Carrare s'échappant de Milan avec sa femme.* Il a reçu alors la croix de la Légion d'honneur.

M. Eastlake est, en outre, un homme fort instruit. On lui doit plusieurs ouvrages utiles sur l'art, entre autres une traduction de la *Théorie des couleurs* de Gœthe et les écrits suivants : *Matériaux pour servir à l'histoire de la peinture à l'huile* (Materials for a history of oil painting, 1847); *de la Littérature des beaux-arts* (Contributions towards the literature of the fine Arts, 1848); une édition annotée du *Manuel de peinture* de Kügler (1853, 3e édit.)

Les honneurs de toute sorte n'ont pas manqué au peintre favori de la cour. Nommé conservateur de la *National Gallery* en 1843, il a résigné ces fonctions en 1847, pour reprendre, en 1855, celles de directeur, dont le traitement a été porté récemment de 200 à 1000 livres (25 000 francs). En outre, il est devenu chevalier à vie (*Knight bachelor*) à l'occasion de son élection à la présidence de l'Académie royale (novembre 1850).

EASTLAKE (Élisabeth Rigby, lady), femme du précédent, née vers 1816, a écrit avant de se marier deux ouvrages qui ont eu beaucoup de succès dans le *high life* de Londres : *Lettres de la Baltique* (Letters from the shores of the Baltic, 1841), relation d'une visite faite à une de ses sœurs qui avait épousé un noble russe de la Courlande, et *Contes livoniens* (1846), trois nouvelles qui avaient déjà été publiées séparément. Lady Eastlake a donné à la *Quarterly-Review* des articles sur le costume et la conversation à notre époque, réimprimés dans une des collections de Murray (*Home Library*).

EASTWICK (Edward Backhouse), orientaliste anglais, né à Warfield, dans le Berkshire, en 1814, fut élevé à l'École de Charter-house et à Oxford, où il prit ses grades dans les lettres, et commença de très-bonne heure l'étude des langues de l'Inde. Étant entré comme cadet d'infanterie au service de la Compagnie, il passa à Bombay, en 1836, l'examen d'interprète pour l'hindoustani et l'hindi de la façon la plus brillante, et devint successivement interprète pour le marathi, le persan, le gujarathi et le kanarese. Il reçut une récompense de 1000 roupies pour être devenu interprète en cinq langues.

Ses connaissances des mœurs et des dialectes de l'Inde le firent appeler à divers postes. En 1839, il fut nommé agent politique adjoint à Kathawar et au Sindh supérieur. En 1842, il accompagna à Nankin sir Henry Pottinger. Professeur d'hindoustani et de jelugu dans le collége de la Compagnie à Heuleybury, depuis 1845, il en devint le bibliothécaire en 1850. M. Eastwick est membre d'un grand nombre de Sociétés savantes de l'Angleterre et du continent.

On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Rapport sur la famille des émirs de Khairpur dans le Sindh supérieur*; etc. (*Documents parlementaires*, juillet 1840); *Vocabulaire du langage sindhi* (*Journal asiatique* du Bengale (1843); *Notes sur les cités d'Allore et de Rohri dans le Sind supérieur* (*Journal asiatique* de Bombay, avril 1843); *Grammaire hindoustani* (1847); *Dry leaves from young Egypt* (1849; 3e édit., 1851); etc.

M. Eastwich a en outre traduit un certain nombre d'écrits orientaux, notamment : *Zartasht Namah* (Histoire de Zoroastre), pour la *Religion des Parsis* du docteur Wilson; *Bagh o Bahar* (1852, avec *Réponse aux critiques du professeur Forbes*); *Gulistân* (1852); etc., et publié plusieurs textes : *Gulistân di Sadi*, *Prem Sagar* (1851, avec vocabulaire hindi), dont il a aussi donné la traduction; les *Mémoires* de Par-Ibrahim Khân (1852); etc.

On lui doit aussi la traduction de l'ouvrage allemand *Abfall der Vereinigten Niederlande* (London, 1846, Standard Library), et celle de la *Grammaire comparée* de Bopp.

EBERS (Émile), peintre allemand, né à Breslau, le 14 décembre 1807, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Il a emprunté ses principaux sujets à la vie maritime, et a en outre traité divers épisodes de la vie militaire et de la vie des champs. On cite surtout : *les Contrebandiers surpris par les douaniers dans un cabaret; les Contrebandiers en famille; une Émeute réprimée dans une petite ville par les gendarmes; Scène de bivouac; Hussards prussiens malmenant une famille de paysans français*, et diverses autres toiles qui représentent la lutte des gens hors la loi, brigands ou contrebandiers, paysans qui refusent de payer l'impôt, étudiants en goguette, etc., contre la police et les gendarmes; puis, dans un autre genre : *une Dame sauvée d'un naufrage; saint Goor prêchant l'évangile aux pêcheurs du Rhin*; etc. La peinture de M. Ebers se recommande surtout par l'esprit et le comique de certaines situations. On le considère comme un artiste humoriste d'une grande originalité dans les idées, et d'un talent d'exécution qui rappelle l'école française.

EBERWEIN (Charles), compositeur allemand; né à Weimar, en 1784, et frère puîné d'un autre compositeur très-distingué, mort en 1831, se fit d'abord connaître comme violoniste et chef d'orchestre. Parmi ses compositions, qui portent trop les traces de sa prédilection pour Mozart, on cite plusieurs opéras, dont trois ont obtenu un grand succès à Weimar : *l'Inspection de l'armée* (die Heerschau); *le comte de Gleichen* et *Léonore*, ce dernier d'après le beau drame de Holtei. Il a aussi écrit des entr'actes pour des drames; l'ouverture de la *Proserpine* de Gœthe; des cantates, entre autres *l'Adoration* et *la Mort du Sauveur*; etc. M. Eberwein a été chef d'orchestre au théâtre de Weimar, de 1834 à 1856, et est venu à Paris dans cette dernière année. Sa femme a été longtemps attachée comme cantatrice à l'Opéra de Weimar : elle jouait surtout avec succès les rôles de dona Anna de *Don Juan*, et de Léonore de *Fidelio*.

ÉBLÉ (Charles), général français, né en 1790; est neveu du général comte Éblé, qui sauva une partie de l'armée par la construction des ponts de la Bérésina et succomba, le 31 décembre 1812 aux fatigues qu'il avait éprouvées dans cette campagne. Élève de l'École polytechnique (1818), il adopta la même arme que son oncle, et entra en 1820 à l'École d'application de Metz. Il fit partie de l'expédition d'Alger et y gagna les épaulettes de capitaine. Quelque temps après, il fut choisi à cause de ses connaissances spéciales pour être le précepteur militaire du jeune duc de Montpensier, que le roi destinait à l'artillerie. Nommé chef d'escadron en 1843, il était colonel directeur d'artillerie à Metz, lorsqu'un décret du 11 octobre 1854 le promut au grade de général de brigade; il fut en même temps appelé au commandement de l'École polytechnique. Officier de la Légion d'honneur en 1850, il a aujourd'hui le rang de commandeur.

Digitized by Google

EBRARD (Jean-Henri-Auguste), théologien protestant allemand, né le 18 janvier 1818 à Erlangen, où son père était pasteur d'une colonie de Français réformés, étudia dans cette ville et à Berlin, fut agrégé en 1842 à l'université d'Erlangen, et obtint en 1844 la chaire de théologie à Zurich. Après il retourna à Erlangen et y devint professeur titulaire de théologie. Il est actuellement conseiller du consistoire à Spire.

Parmi ses ouvrages, dont on loue à la fois l'érudition et le style, on remarque : *Critique de l'histoire évangélique* (Kritik der evangelischen Geschichte; Francfort, 1842 : 2e édit., 1850); *Essai d'une liturgique* (Versuch einer Liturgik; Ibid., 1843); *l'Essence divine-humaine du christianisme* (die Gottmenschlichkeit des Christenthums; Zurich, 1844); *le Luthéranisme en Bavière* (das Lutherthum in Baiern; Berlin, 1844); *l'Évangile de saint Jean* (Zurich, 1845); *le Dogme de la sainte Cène et son histoire* (das Dogma vom heiligen Abendmahl und seine Geschichte; Francfort, 1845-1846, 2 vol.); *des Rapports de la dogmatique réformée avec la déterminisme* (das Verhaeltniss der reformirten Dogmatik zum Determinismus; Zurich, 1849); *Dogmatique chrétienne* (Christliche Dogmatik; Kœnigsberg, 1851-1852, 2 vol.); *Leçons de théologie pratique* (Vorlesungen über praktische Theologie; Kœnigsberg, 1852); etc.

On a en outre de ce théologien un grand nombre de *Sermons*, dont un recueil a paru sous le titre de : *la Parole du salut* (das Wort vom Heil; Zurich, 1849). Pendant son séjour à Zurich, il a publié une revue théologique intitulée : *l'Avenir de l'Église* (die Zukunft der Kirche, 1845-1847). Depuis 1851, il rédige en commun avec Ball et Treviranus le *Journal de l'Église réformée* (Reformirte Kirchenzeitung).

EBRINGTON (Hugues, vicomte), homme politique anglais, né à Londres, en 1818, est le second fils du comte Fortescue (voy. ce nom), pair d'Angleterre qui a occupé la charge de lord-lieutenant d'Irlande. Après avoir été secrétaire de lord Melbourne, il fut élu membre du Parlement par la ville de Plymouth (1841), combattit les mesures économiques de sir Robert Peel, et, à la chute de ce dernier (1846), fut invité à faire partie de la nouvelle administration. D'abord investi des fonctions de lord de la Trésorerie, puis secrétaire du bureau des pauvres, il consentit en 1851 à s'associer aux travaux de la Commission de santé. Il se distingua dans ces divers postes par l'intelligence des affaires, et c'est à lui que la capitale doit la création de quelques établissements charitables, entre autres des bains et des lavoirs publics. Candidat malheureux aux élections générales de 1852, lord Ebrington rentra en 1854 à la Chambre des Communes comme député du quartier de Marylebone, qui le nomma à la presque unanimité des suffrages. Au mois de mai 1856, l'affaiblissement de sa vue l'a forcé de prendre du repos. En politique, lord Ebrington s'est fait remarquer par une grande indépendance de caractère; on l'a vu en mainte circonstance prendre avec chaleur l'initiative des réformes sociales les plus urgentes. On a de lui une brochure sur la nécessité de la réforme parlementaire, et une traduction d'un ouvrage français du P. Girard : *la Langue-mère* (the Mother tongue).

ECKSTEIN (Ferdinand, baron D'), publiciste français, né à Altona (Danemark) en septembre 1790, de parents israélites, embrassa la religion luthérienne à dix-sept ans, et se convertit ensuite au catholicisme pendant un séjour prolongé qu'il fit à Rome. Après avoir étudié aux universités de Gœttingue et d'Heidelberg, et pris une part active aux mouvements secrets des associations allemandes, il s'enrôla dans le corps franc de Lutzow, y fit contre la France les campagnes de 1813 et 1814 et le quitta pour entrer, par la protection du baron Van Capellen, au service des Pays-Bas. Il exerçait à Gand les fonctions de directeur de police à l'époque où Louis XVIII vint y chercher un asile; il sut se concilier les bonnes grâces du roi fugitif, qui, aussitôt qu'il put revenir en France, le nomma commissaire général de police à Marseille, puis inspecteur général au ministère de la police (1818). A peu de temps de là, il reçut le titre de baron pour les services qu'il avait rendus à la légitimité, et fut attaché, comme historiographe, au département des affaires étrangères; il conserva cette position jusqu'à la révolution de 1830 et se renferma depuis dans ses études littéraires.

Sous la Restauration, M. d'Eckstein fut un des rédacteurs assidus du *Drapeau blanc* et de *la Quotidienne*; mais se trouvant gêné dans l'exposition de ses doctrines par les exigences ministérielles, il fonda, en 1826, une revue indépendante, *le Catholique*, qui cessa de paraître en 1829 et qui, sous un titre aussi spécial, embrassant toutes les connaissances humaines, avait pour but de les ramener à l'unité de doctrine en prenant pour bases l'histoire et la tradition de l'Église. Après 1830, il fournit une série d'articles à l'*Avenir*. Pendant de longues années, il s'est chargé, pour *la Gazette d'Augsbourg*, d'une correspondance politique, où il passait en revue avec une certaine vivacité les hommes et les choses de notre époque. Indaniste distingué et très-familier avec la littérature des Vedas, M. d'Eckstein s'est beaucoup occupé de la mythologie primitive et des origines de l'humanité, sur lesquelles il se propose de publier un grand ouvrage; il a écrit de nombreux articles pour le *Journal asiatique*, la *Revue indépendante*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Athenæum*, la *Revue archéologique* et surtout *le Correspondant*.

On a en outre de lui : *des Jésuites* (1827, in-8); *de l'État actuel des affaires* (1828, in-8); *de l'Europe* (1836, in-8); *les Éléments de la vie sociale et politique dans la tribu pastorale* (1855, in-8); *des Sources de l'opinion publique en Europe* (1857).

EDHEM-pacha, homme politique ottoman, né vers 1823, est un des premiers, parmi ses compatriotes, qui aient été envoyés en France pour y faire leurs études. Il fut amené à Paris, en 1831, par M. Amédée Jaubert, avec quatre autres enfants d'origine circassienne, et placé dans l'institution Barbet. De 1835 à 1838, il suivit, comme externe, les cours de l'École des mines et fit, durant cet intervalle, diverses excursions en France, en Suisse et en Allemagne, pour l'étude de l'exploitation des mines. De retour à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de l'armée avec le grade de capitaine, exécuta divers travaux topographiques qui lui valurent successivement les grades de chef de bataillon, de lieutenant-colonel et de colonel, et fut nommé membre du conseil des mines lors de sa formation. En 1849, le sultan l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. A partir de cette époque, sa faveur crût rapidement; il devint, dans un court espace de temps, général de brigade, puis général de division, et chef de la maison militaire du sultan, qu'il accompagna dans son voyage en Asie Mineure dans le courant de 1850. Usant discrètement de son crédit, il évita avec une sorte d'affectation tout ce qui pouvait le mettre en évidence. En 1854, néanmoins, il se rendit en Serbie comme commissaire de la Porte chargé de présenter au prince Alexandre

Digitized by Google

Karageorgevitz (voy. ce nom) le hatti-chérif par lequel le sultan confirmait les immunités de la Serbie. Démis sans cause apparente, vers le milieu de 1856, des fonctions qu'il occupait au palais, il ne tarda pas, par un de ces brusques revirements de la faveur, aussi fréquents en Orient que partout ailleurs, à être nommé membre du conseil du tanzimat, puis ministre des affaires étrangères en remplacement d'Aali-pacha, avec le grade de muchir. Edhem-pacha, ne garda qu'un an ce poste auquel il avait été appelé par le crédit de Reschid-pacha, dont il suit la politique.

EDWARDS (Henri-Milne), savant français, d'origine belge, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bruges en 1800, et frère du médecin économiste William-Frédéric Edwards, mort en 1849, étudia lui-même la médecine à Paris. Reçu docteur en juillet 1823, il se tourna vers les sciences, professa d'abord l'histoire naturelle au lycée Henri IV, puis fut chargé du même cours au Museum et à la Faculté des sciences, dont il est aujourd'hui le doyen. Admis, en 1838, à l'Académie des sciences (section d'anatomie et de zoologie), comme successeur de Cuvier, il a été élu associé libre de l'Académie de médecine en 1854. Il est depuis le mois d'avril 1847 officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Milne Edwards : *Recherches anatomiques sur les crustacés* (1828), couronné par l'Académie des sciences; *Manuel de matière médicale* (1832); *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux* (4e édit., 1840, in-32); *Cahiers d'histoire naturelle* (1834), avec M. Achille Comte; *Éléments de zoologie* (1834-1835, 4 parties), réédités sous le titre de *Cours élémentaire de zoologie* (1851, in-12, 418 figures); *Histoire naturelle des crustacés ou suites à Buffon* (1837-1841, 3 vol. in-8); *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux* (1855-1857, 2 vol.); etc. On lui doit en outre la réédition de l'*Histoire naturelle des non vertébrés* de J. B. de Lamarck (1836-1845, 11 vol. in-8), et des articles fournis aux recueils et dictionnaires spéciaux.

EDWARDES (Herbert-Benjamin), officier anglais, né le 17 janvier 1820 au village de Frodesley (comté de Salop), où son père était recteur, fut élevé au collège du Roi, à Londres; il obtint un brevet d'officier dans l'armée des Indes (1840), devint aide de camp du général Gough (1845), et prit part, lors de la guerre des Sikhs, aux batailles de Moudki et de Sobraon. Il fut ensuite adjoint à la Commission chargée d'organiser les territoires conquis au delà du Sutledje, et attaché en 1847 au résident de Lahore. Surpris, au mois d'avril 1848, par l'insurrection soudaine du Moultân, il réunit en hâte un régiment de soldats indigènes et résolut, malgré son infériorité numérique, de tenir la campagne jusqu'à l'arrivée des troupes régulières. Cette entreprise audacieuse fut soutenue avec bonheur pendant quatre mois. Après avoir occupé le plus d'espace possible en pays ennemi, afin de paralyser, par des attaques isolées, les progrès de l'insurrection, il appela à son aide les tribus musulmanes, dont les bandes irrégulières rendirent les plus grands services, et les opposa partout aux Sikhs, leurs ennemis naturels. A la tête de cette petite armée de plusieurs milliers d'hommes, qu'il commanda en sa qualité d'unique officier européen, il livra au chef des rebelles, Moulrâdje, deux combats vivement disputés à Keneiri (18 juin) et à Sadousam (1er juillet). Il déploya durant cette héroïque campagne une fécondité de ressources incroyable et une ténacité à toute épreuve.

Ayant remis, le 18 août, son commandement au général Whish, il seconda les opérations plus sûres, quoique moins brillantes, de l'armée régulière, et assista aux batailles de Chilanliwallah et de Goudjerate. En 1849, il fut promu au grade de major et décoré, par décret extraordinaire, de l'ordre du Bain. L'année suivante, il passa quelques mois en Angleterre, où il fut partout accueilli avec beaucoup d'enthousiasme.

EFFINGHAM (Henry Howard, 2e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1806, à Southampton, appartient à une branche de la maison ducale de Norfolk, élevée en 1554 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Howard, il fit ses études à l'École d'Harrow, et entra, en juillet 1841, à la Chambre des Communes pour le bourg de Shaftesbury, qu'il continua de représenter jusqu'en 1845. A cette époque, il prit à la Chambre haute la place de son père, général distingué qui avait été créé comte d'Effingham en 1837. Il est attaché au parti libéral. De son mariage avec la fille du général sir G. Drummond (1832), il a cinq enfants, dont l'aîné, Henry, baron Howard, est né en 1837.

EGG (Auguste), peintre anglais, né à Londres vers 1812, fit son premier envoi aux expositions de l'Académie royale en 1838. Dix ans après, il fut reçu parmi ses membres. Cet artiste emprunte de préférence ses sujets à ce genre mixte, historique et romanesque à la fois, que les Anglais traitent avec un charme particulier. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *le Diable boiteux*, *la Victime*, *Gil Blas et Camille échangeant leur anneau* (1844), trois scènes tirées de Le Sage; *la reine Élisabeth s'aperçoit qu'elle n'est plus jeune* (1848); *Henriette d'Angleterre secourue par le cardinal de Retz* (1849); *Première entrevue de Pierre le Grand avec Catherine* (1850); *Buckingham rebuté* (1854); ces trois dernières toiles, qui comptent parmi les plus estimées de cet artiste, ont figuré à l'Exposition de Paris, en 1855 avec la *Recherche en mariage de Catherine*.

EGGER (Émile), hélléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 18 juillet 1813, d'une famille d'origine allemande. Docteur ès lettres en 1833, il fut employé comme agrégé suppléant, puis comme professeur, dans divers colléges de Paris. Il se fit d'abord connaître par de nouvelles éditions de Varron (*de Lingua latina*, Paris, 1837, in-16); de Longin (Paris, 1837, in-16); de Festus et Valerius Flaccus (Paris, 1839, in-16). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (Paris, 1844, in-8), et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale, et professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il est devenu titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guérard. M. Egger a été décoré en avril 1845.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (Paris, 1843, in-8); *Recherches sur les Augustales, suivies des Fragments du testament politique d'Auguste* (Paris, 1844, in-8); *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (Paris, 1844, in-12, en collaboration avec M. Galusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (Paris, 1846, in-8); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires* (Paris, 1850, in-8); *Notions élémentaires de grammaire compa-*

Digitized by Google

rée, pour servir à l'étude des trois langues classiques, conformément au nouveau programme officiel (Paris, 1852, in-12; 5e édit., 1854); *Apollonius Dyscole* (Paris, 1854, in-8); *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856, in-8); etc. — M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique* le compte rendu d'un cours de Fauriel sur l'épopée grecque.

EGLINTON (Archibald-William MONTGOMERIE, 15e comte D'), pair d'Angleterre, né à Palerme en 1812, est issu d'une ancienne famille écossaise élevée en 1507 au rang de comte et en 1806 à la pairie héréditaire. Fils unique de lord Archibald Montgomerie, il succéda aux honneurs nobiliaires de son grand-père, en 1819, et à sa majorité vint prendre place sur les bancs des tories. Amateur passionné des courses de chevaux, il se fit d'abord une sorte de célébrité dans le grand monde par ses excentricités; l'une d'elles est restée particulièrement attachée à son nom : c'est le fameux tournois qu'il donna en 1840 à son château d'Eglington, dans le comté d'Ayr, et dont la fastueuse ordonnance égala les plus magnifiques fêtes de ce genre dont le moyen âge nous ait légué le souvenir. Lady Seymour, aujourd'hui duchesse de Somerset, fut acclamée reine de beauté, et les plus hauts personnages, parmi lesquels figurait le prince Louis Bonaparte, consentirent à jouer un rôle dans cette représentation vivante des fêtes d'un autre âge.

Lord lieutenant et colonel de la milice du comté d'Ayr, le comte d'Eglinton a accepté deux fois des fonctions publiques : durant sa courte administration, le comte Derby lui confia, de février à décembre 1852, la vice-royauté de l'Irlande, qui lui ouvrit l'accès du Conseil privé. Il a repris les mêmes fonctions dans le nouveau ministère tory du 25 février 1858. C'est du reste un homme instruit, plus libéral qu'il ne semble d'après ses votes, ami des lumières et s'occupant avec activité d'améliorer la culture de ses vastes domaines. De son mariage avec la veuve d'un capitaine de vaisseau (1841) il a quatre enfants dont l'aîné, Archibald-William, lord MONTGOMERIE, est né à York en 1841.

EGMONT (Georges-James PERCEVAL, 6e comte D'), amiral et pair d'Angleterre, né en 1794, descend d'une ancienne famille élevée en 1762 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Perceval, il entra en 1805 dans la marine royale, assista à bord de *l'Orion* à la bataille de Trafalgar et fut attaché à l'expédition de 1806 en Égypte. Il prit ensuite part à la destruction de l'escadre française devant Cette, ainsi qu'à la prise d'un convoi dans la baie de Rosas (1809). Durant la guerre d'Amérique, il se signala en plusieurs occasions, notamment à la capture de la frégate *John Adams* (1814). Enfin, en 1816, il commanda, sous les ordres de lord Exmouth, une des bombardes qui firent tant de mal à Alger. Député du comté de Surrey à la Chambre des Communes, il le représenta de 1837 à 1840, et remplaça son père à la Chambre haute comme baron Arden; l'année suivante (1841), il hérita de son cousin le titre de comte d'Egmont. En 1851, il a été promu au grade de contre-amiral. Il appartient au parti conservateur. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Hornby (1828), il a pour héritier de sa pairie son frère, Charles-Georges PERCEVAL, né en 1796 à Londres, et qui depuis 1822 est recteur d'une paroisse du comté de Buckingham.

EGRESSY (Gabriel), acteur hongrois, né à Lasslofalu, dans le comitat de Borsod, en 1810, fut dès l'enfance dominé par la passion du théâtre, au point de s'enfuir deux fois du collége reformé de Meikolcz, pour s'engager dans des troupes ambulantes. Ramené deux fois par son père, il partit une troisième, et se cacha mieux. Il joua quelque temps sur des théâtres de province, puis à Vienne, où il fit des études suivies sous les meilleurs acteurs du théâtre impérial. Engagé, en 1837, au nouveau théâtre de Pesth, il y développa tout son talent. Il excelle dans le drame, surtout dans le drame de Shakspeare, et affectionne les rôles du roi Lear, d'Othello, d'Hamlet et de Coriolan. La chaleur et la franchise sont ses qualités principales.

En 1848, M. Egressy, ardent démocrate, crut devoir quitter la scène où il n'avait cessé d'être applaudi pour se livrer à la politique. Envoyé du gouvernement dans plusieurs villes de la Hongrie, il semblait s'être proposé pour modèle les commissaires de la Convention. Il fut rappelé et rentra au théâtre. Il chercha un asile en Turquie, après la déroute de Vilagos mais, il obtint, en 1850, la permission de rentrer à Pesth où il a retrouvé son théâtre, son public et ses succès.

Son frère, M. Benjamin EGRESSY, suit aussi la carrière du théâtre; mais il a moins de réputation comme acteur que comme compositeur. On a de lui un certain nombre de morceaux où l'on trouve des mélodies heureuses et très-populaires en Hongrie. Il a fait pour les psaumes une musique d'orgue devenue classique dans les églises évangéliques. Enfin il a, par la traduction de plusieurs drames étrangers, augmenté le répertoire national. Sa participation aux événements de 1848 ne fut pas plus heureuse que celle de son frère. Il rentra également au théâtre après l'amnistie.

EHRENBERG (Christian-Gottfried), naturaliste allemand, né le 19 avril 1795 à Delitzsch, en Prusse, fut élevé à la Schulpforta, puis étudia la théologie à l'université de Leipsick. Mais il se tourna bientôt vers la médecine. Après s'être rendu à Berlin vers 1815, pour satisfaire aux lois militaires de son pays, il se livra, à l'aide du microscope, à des recherches physiologiques qui attirèrent sur lui l'attention des savants et lui firent confier, en 1820, par l'Académie des sciences, une mission pour l'Égypte. Il partit avec Hemprich. Les rapports importants qu'ils adressèrent à l'Académie leur firent accorder de plus larges subsides et, dépassant le terme de leur mission, ils parcoururent ensemble l'Égypte, l'Abyssinie et une grande partie de l'Arabie. Hemprich ayant succombé aux fatigues de ce voyage, M. Ehrenberg l'acheva seul d'après leur plan. Il en rapporta des collections magnifiques d'animaux et de plantes inconnus jusqu'alors. Nommé professeur suppléant à la Faculté de médecine de Berlin, il préféra partir avec M. de Humboldt, pour explorer l'Asie centrale et plus particulièrement le plateau de l'Altaï.

Depuis cette époque, M. Ehrenberg ne s'occupe plus que de recherches microscopiques sur les animaux infusoires, qu'il a observés avec autant de persévérance que de bonheur. Il passe pour avoir à la fois créé et épuisé le sujet particulier de ses études. Son grand ouvrage sur l'organisation des infusoires contient non-seulement une description de la forme extérieure, mais une véritable anatomie de ces animaux, leurs habitudes et toutes leurs conditions d'existence. Il a trouvé en eux la cause d'un certain nombre de phénomènes jusqu'alors inexpliqués : la phosphorescence de la mer, les pluies de sang, la neige

Digitized by Google

rouge sur les Alpes et sur l'Etna. Il attribua à des amas d'infusoires la composition de la terre végétale et celle des grandes tourbières de Berlin, qui repose ainsi sur un sol mouvant et animé. D'après ses observations, ce monde des *infiniment petits* aurait formé des chaînes entières de montagnes et joué un rôle fort important dans la formation de l'écorce solide de notre globe. Personne n'avait songé encore à demander au microscope d'aussi grandioses résultats.

Les ouvrages les plus importants de M. Ehrenberg, presque tous publiés à Berlin, sont les suivants : *Voyage scientifique dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale pendant les années* 1820 à 1825 (Naturgeschichtliche Reise durch Nordafrika und Westasien 1820-1825, t. I, partie I, 1828), relation de son premier voyage restée incomplète; *Symbolæ physicæ* (Mammalium, I et II, 1828-1833; Avium, I, 1828; Insectorum, I-IV, 1829-1834, et Animalium evertebratorum, I, 1828), comprenant la description des collections rapportées du même voyage, également inachevé; *les Coraux de la mer Rouge* (die Korallenthiere des rothen Meeres, 1834), et *les Acalèphes de la mer Rouge* (1836), consacrés aux observations microscopiques sur les infusoires de cette mer; *Organisation, classification et distribution géographique des animaux infusoires* (Organisation, Systematik und geographisches Verhaeltniss der Infusionsthierchen, 1830); *Essai sur l'organisation des infiniment petits* (zur Erkenntniss der Organisation in der Richtung des kleinsten Raumes, 1832-1834), avec un *Supplément* (Zusatz zur Erkenntniss; etc., 1836, avec des planches); *de l'Organisation complète des animaux infusoires* (das Infusionsthierchen als vollkommener Organism., avec 64 planches dessinées par l'auteur lui-même; Leipsick, 1838), son œuvre principale, vrai monument de science et de typographie, qui contient la description exacte des organes d'un nombre prodigieux d'infusoires, et dont les planches, gravées d'après les dessins d'Ehrenberg, sont des chefs-d'œuvre; *la Formation des roches crétacées de l'Europe, de la Libye et de l'Oral par des organismes microscopiques* (die Bildung des europaeischen, libyschen und uralischen Kreidefelsens; etc.; Berlin et Leipsick, 1839, avec planches); *les Infusoires fossiles et la terre végétale animée* (die fossilen Infusorien und die lebendige Dammerde, 1837, avec deux planches; *Mémoire sur la phosphorescence de la mer* (1835); *Pluies de poussière et de sang, vie organique et invisible dans l'atmosphère* (Passat-Staub- und Blut-regen; etc., 1849); *Appendice au grand ouvrage sur les infusoires, contenant 274 espèces nouvelles* (Kurze Nachrichten über 274 seit dem Abschluss der Tafeln des grœssern Infusorienwerkes neu beabachteten Infusorienarten, 1840); *Distribution et influence de la vie microscopique dans l'Amérique du Sud et du Nord* (Verbreitung und Einfluss des mikroskopischen Lebens in Süd und Nord-Amerika, 1842); *les Sciences naturelles et la médecine ne justifient pas la crainte d'un affaiblissement corporel des peuples par suite du développement spirituel* (über die naturwissenschaftlich und medizinisch vœllig unbegründete Furcht vor kœrperlicher Entkraeftigung der Vœlker; etc., 1842), etc. Il faudrait citer aussi les nombreux *Mémoires* que M. Ehrenberg ne cesse d'insérer dans le recueil annuel (*Jarhbücher*) de l'Académie des sciences de Berlin.

EICHENDORFF (Joseph, vicomte DE), ancien magistrat allemand, écrivain et poëte, né le 10 décembre 1788 au château de Lubowitz, près Ratibor (Prusse), suivit les cours du lycée catholique de Breslau, étudia, depuis 1805, le droit à Heidelberg et à Halle, et fit, en 1808, un voyage à Paris. Il habitait Vienne depuis quelques années, lorsqu'en 1813 il s'engagea comme volontaire dans l'armée prussienne, et fut élevé au grade d'officier. Après avoir pris part aux campagnes de Saxe, de France et de Belgique, il donna sa démission en 1815; fut nommé, en 1816, référendaire au parquet de Breslau, puis conseiller à Dantzick, à Konigsberg et à Berlin. Conseiller privé au ministère des affaires ecclésiastiques, en 1841, il prit sa retraite deux ans après. — Il est mort le 26 novembre 1857.

Le talent littéraire de M. Eichendorff s'est révélé assez tard. Son premier livre, roman mêlé de vers, a pour titre : *Pressentiment et réalité* (Ahnung und Gegenwart; Nuremberg, 1815). Vinrent ensuite : *Guerre aux Philistins* (Krieg den Philistern; Berlin, 1824), conte dramatique; *Scènes de la vie d'un mauvais sujet* (Aus dem Leben eines Taugenichts; Berlin, 1824); *la Statue de marbre* (das Marmorbild, 1826), charmantes nouvelles qui ont été souvent réimprimées; sans compter celles insérées dans l'*Urania* et autres recueils, entre autres : *les Poëtes et leurs compagnons* (die Dichter und ihre Gesellen, 1834); *l'Enlèvement* (die Entführung, 1839), *les Chevaliers d'industrie* (die Glücksritter, 1840), etc.

M. Eichendorff compte aussi quelques essais dramatiques : *Ezzelin de Romanow* (Kœnigsberg, 1828); et *le Dernier héros de Marienbourg* (der letzte Held von Marienburg; Ibid., 1830), tragédies : *les Prétendants* (die Freier; Stuttgart, 1833), comédie; etc. Il a donné la traduction allemande des *Drames spirituels de Calderon* (Geistliche Schauspiele; Ibid., 1846), et de *la Tante Lucanor*, de don Juan Manuel (Berlin, 1840).

Il a lui-même publié une édition de ses *Œuvres choisies*, prose et vers, antérieures à 1843 (Werke; Berlin, 1841-43, 4 vol.). Depuis cette époque, il a écrit l'histoire du *Rétablissement du château des chevaliers de Marienbourg* (Wiederherstellung des Schlosses der deutschen Ordensritter zu Marienburg; Berlin, 1844), et deux dissertations qui ont fait quelque bruit et destinées, dans la pensée de l'auteur, à introduire le christianisme dans la littérature : *de la Signification religieuse et éthique de la nouvelle poésie romantique en Allemagne* (über die religiœse und ethische Bedeutung der neuern romantischen Poesie in Deutschland; Leipsick, 1847) et *le Roman allemand du XVIIIe siècle dans ses rapports avec le christianisme* (der deutsche Roman des 18e Jahrh, in seinem Verhaeltniss zum Christenthum; Ibid., 1857). L'auteur a cherché à appliquer ces théories nouvelles ou renouvelées, à son dernier ouvrage : *Julian*, poëme épique (1853).

EICHENS (Frédéric-Édouard), graveur prussien, né à Berlin le 27 mai 1804, et fils d'un négociant, eut à vaincre les résistances de son père pour suivre sa vocation d'artiste. Après avoir étudié la gravure sous M. Buchhorn de Berlin et obtenu, très-jeune encore, plusieurs récompenses académiques, il voyagea en Allemagne, en France et en Italie (1827). A Paris, il se perfectionna sous la direction de M. Forster et de Richomme; à Parme, il fréquenta l'atelier de Paolo Toschi; à Venise et à Florence, il dessina d'après les tableaux des maîtres. Ses copies de la *Fille du Titien* et de la *Vision d'Ezéchiel*, qu'il grava plus tard et ses portraits du *duc* et de la *grande-duchesse de Toscane* firent sa réputation. De retour à Berlin vers 1832, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, et toutes les écoles se disputèrent ses leçons.

M. Fréd. Eichens avait exposé, à notre Salon de 1842, sa gravure de la *Vision d'Ezéchiel*, qui lui

Digitized by Google

valut une 3e médaille; il envoya à l'Exposition universelle, en 1855, *Macbeth et les sorcières* et des *Ornements*, d'après M. Kaulbach. Il faut encore citer de lui : l'*Adoration des Mages*, d'après Raphaël (musée de Berlin); une *sainte Madeleine*, d'après le Dominiquin; le portrait de son maître *P. Toschi*, les *Portraits de Frédéric le Grand, de sa mère et de sa sœur*, pour l'édition des *Œuvres* du roi philosophe; *Frédéric le Grand et sa sœur enfants*, d'après Pesne; le *Portrait du ministre d'État de Schon*, d'après J. Wolff; enfin le *Portrait du roi Frédéric-Guillaume*, d'après un portrait au daguerréotype. M. Eichens est un artiste consciencieux qui se distingue surtout par la fidélité et la correction.

EICHENS (Édouard), frère du précédent, lithographe, né le 13 septembre 1811, étudia quelque temps la peinture à Berlin, et vint demander des leçons de lithographie aux meilleurs artistes de Paris. A la suite d'un voyage artistique en Italie, il revint en France, où il obtint une médaille pour la lithographie, l'année même où son frère en recevait pour la gravure. M. Éd. Eichens est aujourd'hui un des premiers lithographes de Berlin. On cite surtout ses portraits de *Rauch*, d'après Lallemand, et de *Stiche*, d'après Léopold Robert.

EICHOFF (Frédéric-Gustave), orientaliste et philologue français, né au Havre, le 17 août 1799, d'un négociant de Hambourg depuis quelque temps établi en France, fit ses études à Paris, et prit le grade de docteur ès lettres en 1820. D'abord répétiteur à l'institution Massin, il se livra à l'étude des langues orientales, notamment du sanscrit, et prononça, en 1827, dans une séance solennelle de la Société asiatique présidée par le duc d'Orléans, un discours qui le fit choisir pour professeur d'allemand des enfants du futur monarque. Nommé, après la révolution de 1830, bibliothécaire de la reine, il s'appliqua plus spécialement vers cette époque aux langues vivantes, et suppléa, de 1837 à 1838, M. Fauriel, à la Sorbonne. En 1842, au retour d'un voyage en Italie, il fut envoyé à Lyon comme professeur titulaire de la chaire de littérature étrangère. En 1855, il reçut le titre d'inspecteur général des langues vivantes dans les lycées de France.

Voici les principales publications de M. Eichoff, depuis 1825 : *Études grecques sur Virgile*, ou recueil de tous les passages imités de lui dans les poètes grecs (1825, 3 vol. in-8); *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, ou *Étude des principales langues romanes, germaniques*, etc., avec un *Essai de transcription générale* (1836, in-4, Imprimerie Royale), traduit à Leipsick en 1840; *Histoire de la langue et de la littérature Slaves*, considérées dans leur origine indienne et leur état présent (1839, in-8); *Hymne sacrée*, imitée du russe (id.); *Mélanges littéraires* (1842, in-8); *Essai sur l'origine des Slaves* (1845, in-8); *Essai sur la mythologie du Nord* (Lyon, 1851, in-8); *Hymne à Dieu*, pièce en vers, d'après le poète russe Derjovine (ibid., 1853, in-8); *Poésie lyrique des Indiens* (ibid., id.); *Légende indienne sur la vie future*, traduite du sanscrit, et comparée aux légendes d'Homère et de Virgile (Paris, id.), et des *Études sur Ninive, Persépolis, la mythologie de l'Edda* (1855, in-8).

M. Eichoff a donné, en outre, conformément au programme officiel des langues vivantes adopté dans les collèges, trois séries de *Morceaux choisis des classiques allemands*, prose et vers, en collaboration avec M. L. Prévost (1853, 3 vol. in-8); les *Morceaux choisis, prose et vers, des Classiques anglais*, également divisés en trois séries; des nouvelles éditions du *Dictionnaire étymologique des racines allemandes*, fait par lui et M. de Suckau en 1840, avec un *Aperçu sur l'affinité des langues indo-germaniques* (1855, in-12), et de son *Traité de prononciation*, placé dès 1847 en tête de la *Grammaire allemande* de Meidinger.—M. Eichoff a reçu à l'occasion de son *Parallèle des langues*, des médailles d'honneur du roi de Saxe, du prince de Prusse, et de la ville de Hambourg. Officier de l'Université de France depuis 1842, il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1849.

EICHHORN (Jean Albert Frédéric), homme d'État prussien, né à Wortheim, le 2 mars 1779, fit ses premières études à l'université de Gœttingue, et passa ensuite à Berlin pour obéir au vœu de son père qui professait un enthousiasme extrême pour la Prusse et Frédéric le Grand. En 1800 il devint auditeur au conseil d'État de la province de Clèves, et en 1806 assesseur au tribunal civil de Berlin. En 1813, il fit partie du comité d'organisation de la landwehr. Bientôt il s'engagea lui-même comme volontaire dans l'armée de Silésie, dans les bureaux de laquelle il entra sur la proposition du ministre même de la guerre, le baron de Stein. Il publia depuis : *l'Administration centrale des alliés sous le baron de Stein* (die Centralverwaltung der Verbündeten; etc., 1814). En 1815 il fit partie, sous le prince de Hardenberg, du comité chargé de l'organisation des provinces françaises conquises, et témoigna d'un grand esprit de conciliation au sujet des restitutions d'œuvres d'art et des indemnites réclamées à la France. Nommé conseiller intime d'ambassade, puis membre du conseil d'État dès sa fondation, en 1817, il fut l'instigateur ou le signataire d'un grand nombre de conventions territoriales, commerciales, industrielles conclues avec les nations européennes ou avec les différents États de l'Allemagne. En 1840 il fut nommé directeur au ministère des affaires étrangères, et la même année, ministre des cultes, de l'instruction publique et de la médecine. Il déploya dans ses nouvelles fonctions un esprit peu libéral, et se montra très-favorable au clergé. Il dut donner sa démission le 19 mars 1848, à la suite des émeutes de cette époque, et depuis, il n'a point reparu aux affaires.—M. Eichhorn est mort le 6 janvier 1856.

EICHTHAL (Gustave D'), publiciste français, né à Paris en 1804, d'une riche famille de banquiers d'origine juive, se livra au sortir du collège à l'étude des questions économiques, embrassa les opinions de l'école saint-simonienne, fit partie de l'association qui avait à sa tête M. Enfantin (voy. ce nom), et coopéra à la rédaction du *Globe* et de *l'Organisateur*. Lors de la dispersion de la secte, M. G. d'Eichthal, qui avait sacrifié une partie de sa fortune pour ses idées, se rendit en Grèce où il devint membre du bureau d'économie publique et fit paraître, à son retour, un ouvrage anonyme : *les Deux Mondes*, servant d'introduction à l'ouvrage de M. Urquhart sur la Turquie. Il fut ensuite un des principaux fondateurs de la Société d'ethnologie dont il devint secrétaire, et publia dans ses *Mémoires* (t. I), un travail intitulé : *Histoire et origine des Poulhas ou Fellans*, qui a paru séparément (Paris 1842, in-8), et une *Étude sur l'histoire primitive des races océaniennes et américaines* (Paris 1845, t. II). Déjà, en 1839, il avait publié, de concert avec M. Ismayl Urbain, des *Lettres sur la race noire et blanche*. M. d'Eichthal est membre de la Commission centrale de la Société de géographie. Il a pris part, en 1848, à la rédaction du journal *le Crédit* et n'a cessé de-

Digitized by Google

puis de s'occuper des questions sociales et de l'amélioration de la condition humaine.

EICHWALD (Édouard), naturaliste et voyageur russe, né le 4 juillet 1795 à Mitau en Lithuanie, étudia à Berlin les sciences naturelles et la médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, il revint en Russie, en 1821, et donna des leçons particulières à l'université de Dorpat. En 1823, il fut nommé professeur de zoologie et d'accouchement à Kasan. De 1825 à 1827, il explora la mer Caspienne et les pays du Caucase, et à son retour obtint la place de professeur suppléant à l'université de Wilna. Il fit à cette époque une grande excursion dans les provinces occidentales de la Russie et dans le gouvernement de Kherson. L'université de Wilna ayant été supprimée, M. Eichwald fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie médico-chirurgicale de cette ville et y professa la minéralogie, la zoologie et quelques branches de médecine jusqu'en 1838. Appelé alors à Saint-Pétersbourg, il occupa la chaire de zoologie et de minéralogie à l'académie médico-chirurgicale, puis fut nommé professeur à l'école des mines. Pour compléter ses études de géologie, il exécuta divers voyages en Esthonie, en Finlande, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et dans les pays scandinaves. S'étant tourné peu à peu vers l'étude de la paléontologie, il entreprit une série d'excursions scientifiques nouvelles, en 1846, et parcourut le Tyrol, l'Italie, la Sicile, l'Algérie, etc. En 1851, le savant professeur prit sa retraite et reçut le titre de conseiller d'État. Il fait partie de toutes les académies de Russie et de plusieurs académies étrangères.

M. Eichwald est, après Pallas, celui qui a le plus contribué à faire connaître l'empire russe sous le rapport de l'histoire naturelle, de la géognosie et de l'ethnographie. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, en français, en latin ou en russe sont : *Voyage sur la mer Caspienne et au Caucase* (Reise auf dem caspichen Meere und in den Caucasuslaendern; Stuttgart, 1834-1837, 2 vol.); *Géographie ancienne de la mer Caspienne, du Caucase et de la Russie méridionale* (Alte Geographie des caspischen Meeres, des Caucasus und Süd Russland's; Berlin, 1838); *Mémoire sur les richesses minérales des provinces occidentales de la Russie* (en français, Wilna, 1835); *des Couches siluriennes de l'Esthonie* (Über die silurischen Schichtensysteme von Esthland; Saint-Pétersbourg, 1840); *Esquisses scientifiques de la Lithuanie, de la Volhynie et de la Podolie* (Naturhistorische Skizzen über Littauen, Volhinien, und Podolien; Wilna, 1830); *Observations scientifiques faites dans un voyage à travers le Tyrol*; etc. (Naturhistorische Bemerkungen waehrend einer Reise durch den Eifel, Tirol, etc.; Moscou et Stuttgart, 1851); — puis, pour la botanique et la zoologie : *Plantarum novarum quas in itinere Caspio-Caucasico observavit, fasciculi* (2 vol. in-folio; Wilna et Leipsick, 1831-1833); *Fauna Caspico-Caucasica* (Saint-Pétersbourg, 1841; avec 40 planches), *Recherches sur les infusoires de la Russie* (Beitraege zur Infusorienkunde Russlands; Moscou, 1844, suppléments. I-III; Moscou, 1847-1852); *Zoologia specialis* (3 vol.; Wilna, 1829-1831); *Observationes de Physale et de Delphino* (Saint Pétersbourg, 1829); *Memoria Bajani* Wilna, 1835); — enfin, pour la paléontologie : *le Monde antédilurien de la Russie* (die Urwelt Russlands, 4 cahiers; Saint-Pétersbourg, 1840 1847); *la Paléontologie de la Russie* (en langue russe; Ibid., 1851; traduit en français); *Oryktognosie* (Ibid., même langue, 1845); *Géognosie* (Ibid., même langue, 1846).

EISENMANN (Gottfred), médecin et homme politique allemand, né à Wurtzbourg en 1795, et fils d'un cordonnier, fit seul ses premières études et apprit même le droit sans professeur. Entraîné, en 1813, par le mouvement de la nationalité allemande, il se distingua dans la campagne de France. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude de la médecine, et s'affilia en même temps à la plupart des sociétés secrètes qui avaient pour but d'arracher aux gouvernements de l'Allemagne l'exécution des promesses faites sous le coup de la peur que leur inspirait Napoléon. Arrêté en en 1823, il ne fut relâché que plusieurs années après, et s'occupa dès lors de se faire une clientèle à Wurtzbourg. L'avénement du roi Louis (1829) étant venu réveiller les espérances de tout le parti libéral, il fonda le *Journal populaire de Bavière*, dont la censure ordonna bientôt la suppression. *Le Testament politique de Frédéric de Spaur* qu'il publia en 1831, le fit compter au nombre des adversaires déclarés du gouvernement. Faisant nettement sa profession de foi, il se prononça pour la monarchie constitutionnelle. Ce fut assez pour donner lieu à son arrestation (1832). Il resta neuf ans prisonnier à la citadelle de Passau et ne fut mis en liberté qu'en 1841.

C'est de l'époque de sa captivité que datent ses principaux ouvrages de médecine : *la Fièvre puerpérale* (das Kindbettfieber, 1834); *le Typhus* (der Typhus, 1835); *la Cholose* (die Cholosis, 1836); *les Fièvres de blessure* (die Wundfieber, 1837); *la Typose* (die Typosis, 1839); etc. Sorti de prison, il continua ses travaux, et publia deux ouvrages importants : *le Rhumatisme* (die Rhuma; Erlangen, 1841-1843, 3 vol.); et *le Ramollissement du cerveau* (die Hirnerweichung; Leipsick, 1842). On trouve dans tous ces écrits beaucoup de méthode et des observations nouvelles.

A la révolution de 1848, M. Eisenmann fut envoyé par ses concitoyens à l'Assemblée nationale de Francfort. Son but constant, clairement indiqué dans ses *Idées pour une constitution allemande* (Erlangen, 1848), fut de défendre cette unité et cette fédération nouvelle que travaillaient sourdement à détruire les grandes puissances. Il vota contre l'armistice de Malmoé, conclu sans l'autorisation de l'Assemblée nationale, combattit énergiquement la candidature du roi de Prusse à l'empire d'Allemagne; et se montra l'ardent adversaire de l'Autriche dans la question hongroise. Mais ses ménagements pour les susceptibilités et les intérêts particuliers des divers États de l'Allemagne, sans gagner les réactionnaires, lui aliénèrent le parti démocratique. Lorsque les débris de l'Assemblée nationale eurent transporté son siége à Stuttgart (mai, 1849), convaincu de l'impuissance de ses efforts, M. Eisenmann renonça à la politique et revint à ses travaux.

ELGIN (Georges-Charles-Constantin Bruce, comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, est né à Péra (Turquie), le 5 avril 1800. C'est l'aîné des quatorze enfants du fameux ambassadeur qui, en 1814, fit transporter à Londres la collection d'antiquités grecques connue sous le nom de *marbres d'Elgin*. Il fit ses études à l'université d'Oxford. Il venait d'être envoyé au Parlement par la ville de Southampton, lorsque, son père étant mort (14 novembre 1842), il lui succéda aux honneurs de la pairie. La même année il fut nommé gouverneur de la Jamaïque et envoyé, en 1846, au Canada, en la même qualité, avec un traitement de 175 000 francs par an. Son administration, approuvée par les divers ministres qui se sont succédé depuis cette époque au département des colonies, fut très-populaire; il

Digitized by Google

donna à l'agriculture, au commerce et à l'industrie du pays toute l'extension et tous les encouragements possibles, et s'efforça de garder une sage neutralité entre les partis anglais et français. Lord Elgin est revenu, en 1854, prendre son siége à la Chambre haute.

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue français, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, sénateur, né le 25 septembre 1798 à Canon (Calvados), fit au collége Henri IV de brillantes études et sortit le premier de l'École polytechnique, en 1819, pour entrer à l'École des mines. En 1821, il entreprit, par ordre du gouvernement, une série de voyages métallurgiques et fut nommé à son retour, en 1824, ingénieur ordinaire des mines. Professeur à l'École des mines, en 1829, au Collége de France, en 1832, il devint ingénieur en chef l'année suivante. Il est aujourd'hui inspecteur général de première classe. Élu successivement correspondant de l'Académie de Berlin (1827), membre de la Société philomatique (1829), associé étranger de la Société royale de Londres (1835), membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Claude Lelièvre, le 21 décembre de la même année, il est secrétaire perpétuel de cette Académie, depuis la mort de François Arago. Lors du rétablissement de l'Empire, il a été élevé à la dignité de sénateur. Il avait été créé commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

Les premiers écrits de M. Élie de Beaumont se rapportent à la métallurgie. Les principaux sont : une *Notice sur les mines de fer et les forges de Framont et de Rothau (Vosges)*, insérée dans les *Annales des mines* (1822) ; et l'article *Mines* dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, réimprimé à part en 1824, sous le titre : *Coup d'œil sur les mines*, et qui traite de travaux de recherches et d'exploitation, des principales exploitations des mines, et des ressources qu'elles offrent au géologue, au chimiste et au physicien.

En 1823, le directeur général des ponts et chaussées et des mines, M. Becquey, ayant conçu le projet de faire recueillir tous les éléments d'une carte géologique générale de la France, il en confia la direction à M. Brochant de Villiers, en lui adjoignant pour collaborateurs principaux MM. Dufrénoy (voy. ce nom) et Élie de Beaumont, alors élèves de l'École des mines. Comme un semblable travail venait d'être exécuté en Angleterre, les trois ingénieurs y furent envoyés pour en étudier la marche et les résultats ; ils avaient en outre pour mission de visiter les grands établissements métallurgiques et de réunir tous les documents propres à développer en France les industries similaires. Les observations recueillies dans cet intéressant voyage ont été publiées par MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont dans les *Annales des mines*, puis dans l'ouvrage spécial intitulé : *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des minerais d'étain, de cuivre, de plomb, de zinc et de fer dans la Grande-Bretagne* (1827, in-8 avec atlas ; 2e édit., considérablement augmentée et rédigée avec la collaboration de MM. Léon Coste et Perdonnet, 2 vol. in-8 avec 2 atlas et 2 cartes géologiques de l'Angleterre).

Les travaux de MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont sur la carte géologique de France commencèrent en 1825, et, à partir de cette époque, M. Élie de Beaumont s'occupa presque exclusivement de recherches géologiques. Il publia, en 1827, dans les *Annales des mines*, ses *Observations sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation houillère de celle du lias*; en 1828, *Notice sur un gisement de végétaux fossiles et de bélemnites situé à Petit-Cœur, près Moutiers* (*Ann. des sc. nat.*); en 1829, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans* (Ibid.) ; *Notice sur la ceinture jurassique du grand bassin géologique qui comprend Londres et Paris* (Ibid.) ; et *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe* (Ibid.). C'est dans ce dernier travail que l'auteur expose, dans leur ensemble, ses idées sur les soulèvements des systèmes de montagnes ; profitant des observations de ses devanciers et étendant aux soulèvements anciens les théories si neuves et si ingénieuses que Léopold de Buch avait émises sur la formation des cônes volcaniques, il définit la direction des soulèvements des chaînes de montagnes, établit le synchronisme des soulèvements opérés parallèlement à un même grand cercle de la sphère terrestre, et jette les bases d'un système nouveau de géologie stratigraphique, d'après lequel il parvient à classer les formations sédimentaires successives suivant la direction des soulèvements qu'elles ont éprouvés. Cette doctrine, élaborée par M. Élie de Beaumont pendant de longues années, modifiée par lui-même toutes les fois que des observations nouvelles l'exigeaient, défendue avec un rare talent contre de sérieuses attaques, a continué jusqu'à ce jour de faire autorité dans la science. Il l'a récemment présentée sous sa forme définitive dans sa *Notice sur les systèmes de montagnes*, qui contient, outre le résumé de ses recherches personnelles, l'abrégé des travaux faits en Europe par différents géologues sur quatre-vingt-quinze systèmes de montagnes.

Parmi les écrits qui traitent plus spécialement de la constitution géologique de la France, nous devons encore signaler : un *Mémoire sur l'étendue du système tertiaire inférieur dans le nord de la France* (*Mémoires* de la Société géologique de France, 1832) ; et un *Mémoire sur les groupes du Cantal et du mont Dore, et sur les soulèvements auxquels ces montagnes doivent leur relief actuel*, en société avec M. Dufrénoy (*Ann. des Mines*, 1835). Nous citerons à part deux mémoires dans lesquels M. Élie de Beaumont confirme par ses propres observations la théorie des cônes volcaniques posée par L. de Buch : *sur l'Origine et la structure du mont Etna* (*Comptes rendus* de l'Acad. des sciences, 1835) : *sur la Formation du cône du Vésuve* (Ibid., 1837).

Les travaux préparatoires pour l'établissement de la *Carte géologique de France* sont aujourd'hui terminés. Cet ouvrage gigantesque n'aura pas moins de sept à huit mètres de largeur ; on en a vu à l'Exposition universelle de 1855 un magnifique fragment sorti des ateliers de l'Imprimerie impériale, et qui renferme toute la partie septentrionale de la France. Tous les terrains y sont distingués au moyen de couleurs claires ; les cours des fleuves et des rivières, tracés au milieu des dépôts d'alluvion qui forment leur bassin. Non-seulement chaque canton, mais encore chaque commune et chaque hameau, peuvent y reconnaître la nature géologique des terrains qui constituent leur territoire.

ELIOT (Samuel), littérateur américain, né à Boston, le 22 décembre 1821, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1839 et vint continuer ses études en Europe. Étant à Rome dans l'hiver de 1845 à 1846, il conçut le projet d'une *Histoire critique de la liberté*, dont il n'a publié encore que des fragments : *Passages tirés de l'histoire de la liberté* (Passages from the history of liberty, 1847), où il traite avec une assez haute portée philosophique les réformateurs du moyen âge : Arnold de Brescia, Giovanni de Vicence, Savo-

Digitized by Google

narole, Wycleff, etc.; *the Liberty of Rome* (2 vol. in-8, Boston, 1849). Ce dernier travail a été réimprimé et refondu, en 1853, sous le titre définitif d'*Histoire de la liberté; première partie, les Vieux romans* (the History of liberty, part I, the Ancient romans, 2 vol. in-12). La même année deux volumes ont paru : *les Nouveaux chrétiens* (the Early christians, 2 vol. in-12). Les trois suivants contiendront l'histoire des époques papale, monarchique et américaine.

ELLENBOROUGH (Edward Law, 1er comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, né le 8 septembre 1790, est fils d'un président de la Cour du banc du roi qui fut élevé en 1802 à la pairie. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, où il reçut, en 1809, le diplôme de maître ès arts, il épousa la huitième fille du marquis de Londonderry (1813), et siégea pendant quelques mois de l'année 1818 à la Chambre des Communes sous le nom de Law. Son père étant mort à cette époque, il prit ses titres et sa place à la Chambre des Lords dans les rangs des tories et ne tarda pas à se faire remarquer par de brillantes qualités oratoires; son parti crut avoir trouvé en lui un homme d'Etat.

Lord Ellenborough débuta dans les emplois publics sous les auspices de lord Wellington, qui lui confia, en 1828, l'administration du sceau privé. Mais ce fut au bureau des affaires des Indes (*board control*) dont il devint président pendant les deux ministères de sir R. Peel (1834 et 1841), qu'il se montra sous un jour plus favorable pour sa fortune politique; il venait d'être investi de ces fonctions pour la seconde fois lorsqu'il fut désigné pour remplacer lord Auckland comme gouverneur général des Indes (octobre 1841). Aussitôt qu'il fut arrivé à Calcutta, une nouvelle expédition contre l'Afghanistan fut entreprise afin de rendre aux armes anglaises le prestige que de récents désastres avaient compromis. Cette campagne, hardiment conduite par les généraux Nott et Pollock, fut marquée par la prise de Kaboul et de Ghazna (1842); les conspirations qui avaient éclaté parmi les princes tributaires avortèrent par suite des précautions prises. Dans le Scind, on fit ensuite une courte mais dangereuse guerre qui se termina par la complète soumission du maharadjah. Pendant le même temps les Beloutchis, excités par la rébellion des Afghans, s'étant aussi soulevés contre les Anglais, sir Ch. Napier se chargea de dompter les premiers, et, à la bataille de Miani (17 février 1843), anéantit la puissance des seconds, dont les différents districts, après la prise d'Haïderâbad, furent transformés en une province tributaire.

Toutes ces conquêtes étaient loin de plaire aux directeurs de la Compagnie, qui les attribuaient à l'humeur belliqueuse de lord Ellenborough. Celui-ci fut donc rappelé tout à coup et remplacé par sir H. Hardinge (avril 1844). On lui reprochait aussi de mépriser les employés civils, de relâcher les liens de la discipline dans l'armée, de parler au peuple indien un langage qui semblait approuver l'idolâtrie, etc. On discuta ces griefs au Parlement; lord Wellington défendit son protégé, et à son retour il n'en fut pas moins élevé au rang de comte (octobre 1844) et décoré de la grand'croix du Bain. Il rentra bientôt dans le cabinet Peel et remplit, de janvier à juillet 1846, le poste de premier lord de l'Amirauté.

Depuis cette époque, lord Ellenborough n'est revenu aux affaires que pendant deux mois, en 1858; il avait été question de lui toutes les fois que les crises politiques présageaient un triomphe passager pour le parti tory. Le 14 mai 1855, il a porté à la tribune une motion qui a soulevé contre lui l'opinion publique : dans un discours étudié et destiné à produire un grand éclat, il a dénoncé la guerre contre la Russie comme injuste, funeste et impopulaire, et a demandé une prompte conclusion de la paix. Il fait, depuis 1828, partie du Conseil privé. Marié en secondes noces à une fille de l'amiral Digby (1824) avec laquelle il a divorcé en 1830, il n'a point d'enfants, et a pour héritier de sa pairie son neveu, Charles-Edmond Law, né en 1820.

ELLENRIEDER (Marie), femme peintre allemande, née à Constance en 1791, fit dans cette ville ses premières études artistiques et vint, en 1820 à Munich, où elle exécuta quelques bons tableaux, et suivit le mouvement religieux qui dominait dans la peinture bavaroise. Elle fit trois voyages successifs en Italie, et s'attacha, en étudiant l'école romaine, au dessin et à la composition. En Allemagne, ni les commandes ni les honneurs ne lui manquèrent. On cite parmi ses œuvres : *le Martyre de saint Etienne*, pour l'église catholique de Carlsruhe; *les Transfiguration de saint Barthélemy*, dans l'église d'Ortenberg et les peintures religieuses de l'église d'Ichenhem; *le Christ bénissant les enfants*, *Marie et l'enfant Jésus*, *Joseph et l'enfant Jésus*, *une Madone*, *saint Borromée*, *sainte Cécile; la Foi*, *l'Espérance et la Charité*; plusieurs portraits et des toiles de genre, entre autres un *Enfant surpris par l'orage et priant sous un arbre*.

Mme Ellenrieder qui a été nommée peintre de la cour de Bavière, est considérée en Allemagne comme la plus habile artiste des femmes qui manient aujourd'hui le pinceau. Ses pastels n'ont pas moins de réputation que ses toiles. Elle sait donner aux têtes de femme et d'enfant une grâce et une douceur idéales qui ont fait dire qu'elle vivait dans la compagnie des anges. Mais sa couleur est grise et terne, à la manière des vieux maîtres de l'école romantique allemande. Mme Ellenrieder n'a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, que le tableau des *Deux anges gardiens*. Depuis quelques années, elle s'est fixée à Constance, sa ville natale.

ELLESMERE (Francis Egerton, 1er comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, né à Londres le 1er janvier 1800, est le second fils du feu duc de Sutherland (voy. ce nom). Connu d'abord sous le nom de lord Leveson Gower, il reçut une éducation distinguée au collége d'Eton et à l'université d'Oxford. A la suite d'un voyage sur le continent, il s'éprit du goût le plus vif pour la langue et la littérature allemandes et traduisit en vers le *Faust*, qu'il accompagna d'un choix de ballades tirées des œuvres de Gœthe, Schiller, Burger, Salis et Kœrner (2 vol.). Cette traduction, suivie bientôt de celle d'*Hernani*, de Victor Hugo, eut de nombreuses réimpressions avant que l'auteur se décidât à la retirer de la circulation. A cette même époque, il publiait dans les recueils périodiques des pièces de vers qui ont mérité de lui faire une place honorable parmi les poëtes contemporains de son pays.

En en 1832, député de Bletchingby à la Chambre des Communes, il vota avec les Conservateurs modérés et y rentra, après une courte absence, pour le comté de Sutherland (1826-1830). Sous le ministère de Canning qui faisait grand cas de lui, il remplit pour quelques mois les fonctions de lord de la Trésorerie (1827) et fut appelé par lord Wellington au poste de principal secrétaire de l'Irlande (1828-1830). Son opposition au bill de la réforme parlementaire l'écarta pendant plusieurs années de la scène politique; mais, lorsqu'il reçut le mandement législatif du comté de Lancas-

Digitized by Google

tre (1835), qui lui fut renouvelé jusqu'en 1846, il déploya les véritables qualités d'un homme d'État en rompant avec l'esprit d'hostilité systématique des anciens tories. Il plaida éloquemment la cause du libre échange bien avant que sir R. Peel se fût converti à cette opinion; il a présenté un projet de loi pour la dotation du clergé catholique, et s'associa à la fondation de l'université libérale de Londres. En 1841, il soutint de tout son pouvoir la réforme commerciale et présenta, en 1846, en réponse au discours de la couronne, un projet d'Adresse où il parlait avec éloge du régime économique qu'on allait inaugurer.

La mort de son oncle (1830) l'ayant mis en possession du majorat de Bridgewater, il échangea son nom patronymique de Leveson Gower contre celui d'Egerton. A la fin de 1846 il fut élevé à la pairie sous les titres de comte d'Ellesmere et vicomte Brackley, qui avaient déjà existé dans la famille de son oncle, le duc de Bridgewater. A la Chambre des Lords, il tint la même conduite indépendante; mais sa santé chancelante l'a écarté des emplois publics. Il fait partie du Conseil privé, et a reçu en 1855 les insignes de l'ordre de la Jarretière. De son mariage avec miss Greville (1822), il a six enfants dont l'aîné, George-Granville-Francis, vicomte BRACKLEY, né à Londres en 1823, a siégé au Parlement de 1847 à 1851.

Outre les ouvrages cités, on a encore du comte d'Ellesmere : *le Pèlerinage* (the Pilgrimage, 1842); et les *Esquisses de la Méditerranée* (Mediterranean sketches, 1843), récit en vers et en prose d'un voyage fait par lui à bord d'un yacht de plaisance en Palestine, en Italie et en Espagne de 1839 à 1841. Parmi les petits poëmes qu'il a écrits depuis cette époque et qui n'ont été livrés qu'à une publicité restreinte, on remarque : *le Paria*, *Donna Charitea*, *le Siége de Vienne*, *la Mort de Wellington* et *la Fabrique*. Citons encore : *l'Archéologie du Nord* (Guide to northern archæology, 1848), fruit de ses travaux comme antiquaire; *Tableau des événements militaires de l'Italie en* 1848 *et* 1849 (Military events in Italy, 1851), traduit de l'allemand.

Protecteur généreux des arts, lord Ellesmere possède une des plus belles galeries de tableaux italiens, espagnols, flamands, français et anglais qui existent en Angleterre; elle est connue sous le nom de *Galerie Bridgewater* et a été estimée 200 000 liv. st. (5 000 000 de fr.). Le public est admis à la visiter certains jours de la semaine dans le magnifique hôtel de Saint-James park, *Bridgewater-house*, construit de 1847 à 1850 par le fameux architecte Barry.

ELLET (Elisabeth LUMMIS, mistress), femme de lettres américaine, née à Sodus-Point, sur le lac Ontario (New-York), en 1818, et fille d'un médecin, fut élevée à Aurora et se maria au docteur William Ellet, qui a successivement occupé différentes chaires de chimie dans les États de New-York et de la Caroline du sud. Après avoir suivi son mari dans ses diverses résidences, elle habite New-York depuis 1849.

Elle a débuté, dès 1835, dans la littérature, par un volume de *Poésies*, suivi d'un drame historique : *Teresa Contarini*. De 1841 à 1848, elle publia divers ouvrages d'imagination, entre autres, un roman historique : *Scènes de la vie de Jeanne de Sicile* (Scenes in the Life of Joanna of Sicily, in-12). Mistress Ellet donnait, en outre, dans les revues et *Magazines* des nouvelles et des articles de critique, parmi lesquels on remarque une étude sur Schiller.

En 1848, parut son principal ouvrage : *les Femmes de la révolution américaine* (The Women of the american Revolution; 3 vol. in-12; New-York), travail intéressant et curieux, rempli de renseignements authentiques, empruntés à des manuscrits originaux ou aux souvenirs personnels des amis encore vivants des héroïnes américaines. Au même genre d'études appartiennent : *l'Histoire domestique de la révolution d'Amérique* (The domestic History of the Revolution; 2 vol. in-12; New-York), et *les Femmes pionniers de l'ouest* (the Pioneer Women of the West). Mistress Ellet a encore écrit : *Voyage d'été dans l'ouest* (Summer rambles in the West, in-12); un intéressant volume de traditions et légendes européennes : *les Soirées de Woodlawn* (Evenings at Woodlawn, in-12); *Histoires de musiciens* (Novellettes of the musicians (in-8); *les Esprits gardiens* (Watchings spirits, in-8), essai sur la présence et l'action des esprits dans ce monde, d'accord avec les dogmes des Écritures.

ELLIOT (Georges), marin anglais, né en 1784, et frère de lord Minto, entra de bonne heure dans la marine royale et parvint rapidement au grade de capitaine de vaisseau; il avait pris part à presque toutes les campagnes maritimes qui marquèrent les premières années du siècle. En 1830 il devint secrétaire du conseil de l'Amirauté, puis commanda, en qualité de contre-amiral, la division navale du cap de Bonne-Espérance. Au mois de mars 1840, il fut mis à la tête de la flotte envoyée en Chine pour forcer l'entrée du fleuve Jaune; il s'empara avec beaucoup de vigueur de l'île de Chusan, débarqua sur le rivage chinois et s'avança rapidement avec les troupes de marine dans la direction de Peking. Mais, ayant commis la faute d'écouter les propositions insidieuses des envoyés de l'empereur et de rétrograder, il fut destitué de son commandement. En 1847, il a été nommé vice-amiral.

ELLIOT (Henri-Georges), diplomate anglais, né en 1817, neveu du précédent, est fils du deuxième comte de Minto (voy. ce nom). En sortant de l'université de Cambridge, il devint secrétaire de sir J. Franklin qu'il accompagna à la terre de Van Diemen (1836-1839). Après avoir passé une année au ministère des affaires étrangères, il entra dans la diplomatie et fut d'abord attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1841). Depuis il a été nommé secrétaire de légation à Vienne (1853).

ELLIOT (Charles-Gilbert-John BRYDONE), marin anglais, né en 1818, est frère du précédent. Il sert dans la marine où sa conduite, lors de l'expédition contre la Chine, lui a valu le grade de capitaine (1841). En 1855 il a fait la campagne de la Baltique en qualité de commodore de deuxième classe.

ELLIOTSON (John), célèbre médecin anglais, né à Londres, fit ses études médicales aux universités d'Édimbourg et de Cambridge. Après un stage de trois ans, comme élève dans les hôpitaux de Saint-Thomas et de Guy, il resta cinq ans médecin adjoint et fut enfin élu médecin dans ce dernier hôpital. La rude guerre qu'il fit aux méthodes routinières et aux abus administratifs, l'adoption de prescriptions nouvelles, entre autres de l'acide prussique dans les affections de l'estomac, de l'acide hydrocyanique et de la créosote, soulevèrent contre lui une vive hostilité. De là les longs obstacles apportés à son admission à l'hôpital de Saint-Thomas (1822). Quoique cette maison et celle de Guy fussent soumises au même règlement, celle de Guy était seule pourvue d'un enseignement médical. M. E. Elliotson, par ses énergiques réclamations, fit révoquer cette injustice, et fut chargé, concurremment avec un pra-

Digitized by Google

ticien, de faire à Saint-Thomas un cours de médecine pratique. Mais bientôt l'impatience de voir son collègue tourner en ridicule sa méthode et ses découvertes sur le stéthoscope, lui fit donner sa démission de professeur. Il garda la place de médecin et ouvrit des conférences gratuites de clinique, qui, après une année de lutte contre des cabales, eurent un plein succès. Aujourd'hui on enseigne, d'après son exemple, la clinique dans toute l'Angleterre.

Ayant échoué ensuite dans sa candidature au collége du Roi, M. Elliotson accepta une chaire à celui de l'Université, en 1831. Son cours, où le public se portait en foule, fut littéralement reproduit par la *Lancet* et la *Medical Gazette*. Il suffirait, avec les articles qu'il a publiés dans les *Medico-Surgical Transactions*, pour montrer à quel degré il unit la science du professeur au génie du praticien.

En 1834, ayant obtenu l'adjonction d'un hôpital à l'Ecole de médecine du collége de l'Université, il put se retirer de Saint-Thomas. Les honneurs dès lors ne lui ont pas manqué : il a été élu président de la Société royale de médecine et de chirurgie, membre de la Société royale de Londres et du Collége royal des chirurgiens.

M. Elliotson se prépara bientôt de nouvelles luttes. En 1837, les limites de la science lui paraissant trop étroites, il étudie le magnétisme animal, et, satisfait de ses essais, il applique cet agent mystérieux au traitement de certaines affections réputées incurables; il voit en lui un remède efficace et le proclame comme le plus puissant moyen de paralyser la douleur des opérations chirurgicales. Ses expériences excitèrent au plus haut point la curiosité publique; il eut de fanatiques partisans et de violents adversaires. En butte à mille sarcasmes, il les défia et les soutint avec une fermeté digne d'une meilleure cause. Enfin ses collègues, émus de le voir pratiquer le magnétisme jusque dans leurs salles, l'amenèrent par leurs mauvais procédés à donner sa démission de professeur et de médecin à l'hôpital. La retraite de M. Elliotson, qui avait déjà été fatale à Saint-Thomas, fit aussi un tort immense à l'Ecole de médecine du collége de l'Université. Elle n'était pas moins préjudiciable aux intérêts du praticien, qui crut devoir en faire le sacrifice à ses nouvelles convictions. Il contribua alors à fonder un hôpital mesmérien (1849). Il avait aussi été le fondateur de la Société phrénologique, dont il fut élu président, et il créa, sous le titre de *Zoiste*, un journal à la fois mesmérien et phrénologique.

Les meilleurs titres de M. Elliotson à la célébrité sont : un remarquable travail sur le sulfate de quinine, où il a révélé à l'Angleterre cette grande découverte de Lepelletier, en y apportant de notables modifications; la prescription à fortes doses du carbonate de fer contre la chorée (danse de Saint-Guy); l'emploi de la créosote contre les vomissements et autres accidents pathologiques; la découverte des qualités diurétiques et des admirables propriétés curatives de l'hydriodate de potasse; la constatation de la nature épidémique de la morve; des recherches sur l'auscultation; l'accroissement acoustique donné au stéthoscope par le retrait du tampon; etc., découvertes ou innovations qui, repoussées d'abord, sont, depuis longtemps, acquises à la thérapeutique.

Il a publié : *Leçons sur les nouveaux perfectionnements dans l'art de distinguer les maladies du cœur* (Lumleyan Lectures on the recent; etc.; Londres, 1830); une traduction de *la Physiologie de Blumenbach* (Blumenbach's Physiology; 5e édition), avec des notes plus volumineuses que l'ouvrage original; *Pratique de la médecine* (Practice of medicine, in-8); *Opérations chirurgicales rendues insensibles par le mesmérisme* (Surgical cases in mesmerism; etc., in-8).

ELLIS (Sarah Stickney, mistress), femme de lettres anglaise, née au commencement du siècle, reçut sa première éducation dans un établissement dirigé par la secte des quakers à laquelle elle appartient, et fit ses débuts comme auteur en collaborant à une collection de petits volumes destinés à la jeunesse. En 1837, elle épousa en secondes noces le révérend William Ellis, missionnaire protestant des îles de la mer du Sud, et qui s'est fait connaître par d'intéressants ouvrages, entre autres les *Recherches sur la Polynésie* (Polynesian Researches).

A dater de cette époque, Mistress Ellis prit en sérieuse considération la situation inférieure des femmes dans la société moderne et s'efforça d'y porter remède, sans tomber pourtant dans les exagérations reprochées à tant d'autres écrivains de son sexe. Dans ce but d'amélioration morale et intellectuelle, elle publia : *les Femmes en Angleterre* (Women of England, 1838), où elle démontre la légitime influence qui leur appartient par leurs qualités ou par leurs talents; *les Jeunes filles* (the Daughters of England, 1842); *les Épouses* (the Wifes of England); enfin *les Mères* (the Mothers of England, 1843), conseils, plan de conduite, système d'éducation adressés aux femmes selon leur condition sociale.

La même tendance à traiter son sujet favori, l'émancipation féminine, se trahit encore dans les nombreux ouvrages d'imagination écrits par cette dame, tels que : *les Fils du péché* (the Sons of the soil, 1840); *les Secrets de famille* (Family secrets; 1841, 3 vol.), recueils de nouvelles; *Tableaux d'intérieur* (Pictures of private life, 1844); *Savoir où l'on va* (Look to the end); *Prévenir vaut mieux que guérir* (Prevention better than cure); *Caractère et tempérament; Distinctions sociales*, où l'auteur met en action d'excellents principes de morale; *la Famille Bennett en voyage* (the Bennetts abroad); *Rawden-house*; etc. La plupart de ces romans ont obtenu plusieurs éditions, surtout aux États-Unis, où leur caractère pratique en fait rechercher la lecture.

ELLISSEN (Adolphe), poëte et critique allemand, né à Gartow, dans le duché de Lunebourg, le 14 mars 1815, reçut, auprès de son père, médecin distingué, une première éducation littéraire, et commença, en 1832, ses études de médecine à l'université de Gœttingue, malgré son goût prononcé pour la littérature, la critique et les langues modernes, surtout les langues orientales. Après avoir encore suivi les cours de plusieurs universités allemandes, il vint à Paris en 1836, puis parcourut la Suisse, l'Italie et la Grèce, s'occupant des langues chinoise et grecque moderne, et visitant toutes les bibliothèques. De retour en Allemagne, à la fin de 1838, il habita tantôt Munden, tantôt Gœttingue, ou encore les environs de ces deux villes. Il s'est définitivement fixé à Gœttingue depuis 1842. En 1848, il s'est mêlé aux mouvements politiques de son pays. Attaché au parti démocratique modéré, il en défendit les principes à la Chambre de Hanovre et au parlement de Francfort. Il fut un des rédacteurs du *Gœttinger Burgerblatt*. Depuis, il a été constamment élu député aux États du Hanovre, dont il a été nommé plusieurs fois de suite vice-président. En 1855, il reçut de la ville de Gœttingue le titre et les droits de citoyen.

M. Ellissen occupe une des premières places dans la critique et l'histoire littéraire, dans les études orientales et dans la poésie. On a regretté

Digitized by Google

toutefois qu'il n'ait pas concentré sur un seul point toutes les forces de son esprit. Parmi ses principaux ouvrages, on cite un recueil peu connu de poésies en langue chinoise et grecque moderne sous ce titre : *Fleurs de thé et d'asphodèle* (Thee-und Asphodelosblüten; Gœttingue, 1840); une traduction et un excellent commentaire de l'*Esprit des lois* de Montesquieu (Leipsick, 1843-1844, 12 vol.); un *Choix des œuvres de Voltaire* (1844-1846, 12 vol.), ainsi qu'une dissertation sur *Voltaire poëte politique* (Voltaire als politischer Dichter; Leipsick, 1847); un *Essai de poésie polyglotte européenne* (Versuch einer Polyglotte der europaeisch. Poesie; Ibid., 1846, t. I), où, dans le présent comme dans le passé, il subordonne le développement politique et moral des peuples au développement de leur poésie; un poème tiré de l'histoire grecque du moyen âge, *l'Ancien chevalier* (der alte Ritter; Ibid., 1846); la monographie de *Michel Akominatos, archevêque d'Athènes* (Ibid., 1846), où l'on trouve la peinture de l'état politique et littéraire d'Athènes au moyen âge; des *Documents pour une histoire d'Athènes depuis la perte de son indépendance* (Beitraege zur Geschichte Athens nach dem Verlust seiner Selbstandigkeit; Gœttingue, 1848); diverses dissertations, etc. Les poésies de M. Ellissen, consistent en un certain nombre de pièces de vers ou de petits poëmes qui ont paru soit en brochures, soit dans les journaux littéraires de Gœttingue et autres villes.

ELMORE (Alfred), peintre anglais, est né en 1816 à Clonakilty (comté de Cork). Il vint dans son enfance habiter Londres; son nom se trouve sur le livret des expositions de l'Académie dès 1834. Ses premiers tableaux indiquent une tendance à la peinture d'histoire : *le Crucifiement* (1838); *le Martyre de Thomas Becket* (1839), destiné à O'Connell, et légué par lui à une des églises catholiques de Dublin. Il visita ensuite l'Italie, et en rapporta le sujet si émouvant de *Rienzi au Forum* (1844), ainsi que des scènes familières qui devinrent la propriété de l'Union des arts.

Dans le genre semi-historique où paraît se complaire l'école anglaise, quand elle ne reproduit pas les mœurs de la vie réelle, M. Elmore a fait preuve d'une grande habileté de pinceau. Son *Origine de la querelle des Guelfes et des Gibelins* (1845), qui lui valut le titre d'associé de l'Académie royale, fut acquis au prix de 7500 francs; l'agencement des figures en est très-pittoresque, le coloris agréable. *L'Éranouissement de Héro* parut en 1846, et *l'Invention du métier à bas* en 1847; ce dernier sujet, d'une exécution très-fine, eut un succès populaire.

Parmi ses derniers tableaux, on remarque : *la Mort de Robert le Sage, roi de Naples* (1848); une *Scène de controverse religieuse sous Louis XIV* (1849), traitée d'un style sévère, mais dont les contours ont une sécheresse tranchante; *Griselda* (1850); *Hotspur* (1851); *le Portrait* (1852); etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a vu de lui, outre *les Guelfes et les Gibelins* et *la Controverse* dont nous avons parlé, une toile de genre, *la Novice*, fort délicatement rendue. Cet artiste a obtenu une mention.

ELPHINSTONE (John Elphinstone, 13e baron), pair représentatif d'Écosse, est né en 1807, à Cumberland-House (comté de Dumbarton). Entré d'abord au service militaire, il parvint au grade de capitaine et le quitta lorsqu'il fut envoyé à Madras en qualité de gouverneur de cette présidence (1836). De retour en 1842, il remplit à la cour de Victoria les fonctions de chambellan, de 1847 à 1852, et pendant une grande partie de l'année 1853. A cette époque il retourna aux Indes, où il venait d'être nommé gouverneur de Bombay. En 1852, il a été élu membre temporaire de la Chambre des Lords; ses opinions sont libérales. Il fait partie du Conseil privé.

Elphinstone (sir Howard), homme politique anglais, parent du précédent, né en 1804, dans le comté de Devon, est fils d'un général distingué. Après avoir pris ses grades à l'université de Cambridge et le diplôme de docteur en droit à celle d'Oxford, il fut admis en 1840 au barreau. Il a siégé deux fois au Parlement, d'abord comme député d'Hastings (1835-1837), puis comme député de Lewes (1841-1847). Il appartient au parti libéral.

ELSHOËCT (Karl), ou Elshoëct-Vital, sculpteur français, est né à Bergues (Nord), le 3 mai 1791, d'une famille d'artistes originaire de Bruxelles, et reçut de son père les premières leçons de dessin et de sculpture. A quinze ans il vint seul à Paris, où, tout en luttant contre la nécessité la plus dure, il parvint à se faire admettre enfin dans l'atelier de Bosio. Une copie du *Louis XIV* placé depuis sur la place des Victoires, dont il fit présent à sa ville natale, lui valut une pension annuelle de 600 francs. En 1825, il exposa une statue de *l'Innocence* (musée de Dunkerque) qui lui mérita une médaille d'or et des commandes du gouvernement. Il fit pour la colonne Vendôme un modèle de *Napoléon* qui ne fut pas choisi. Mais le succès d'*Eloa* (1828) lui fit un nom parmi les sculpteurs.

La révolution de 1830, qui amenait le triomphe de ses idées, sembla lui communiquer une activité nouvelle. Outre une foule de bustes et de statues, il fit paraître *Faust et Marguerite* (1834); la *Veuve d'un soldat franc* (1835); un *Triton*, une *Naïade*, le *Rhône* et la *Saône*, pour la place de la Concorde; la *Charité* et l'*Indigence*, pour la ville de Lyon; le monument de *Jean-Bart*, pour Dunkerque; la *Reine Mathilde*, au Luxembourg (1850); *Napoléon III*, médaillon (1850), etc.

Parmi ses bustes, nous citerons ceux de *Gustave Fougère*, de *Galbacio*, d'*Andrieux*, commandé par le ministre de l'intérieur, de M. *Charles Dupin*, du *Général Burthe*, de *Léontine Fay*, de MM. *Jouffroy*, *Laromiguière*, *Gérusez*, *Boitard* et *Paulin-Pâris;* enfin, pour le musée de Versailles, ceux du *duc de Berri*, petit-fils de Louis XIV, et du duc de Guise *Henri de Lorraine;* etc., etc. Ses travaux pour l'hémicycle de la Chambre des Pairs, où il représenta la *Paix*, la *Victoire*, l'*Abondance* et la *Renommée*, le montrèrent comme le premier de nos sculpteurs sur bois. C'est lui qui a exécuté les deux séraphins de la chaire et les deux anges du maître autel de Notre-Dame de Lorette. Il n'a rien envoyé à l'Exposition universelle de 1855.

M. Elshoëct a été regardé comme un des plus poétiques sculpteurs de notre époque. On trouve dans toutes ses œuvres, avec des incorrections, un haut style et une originalité singulière, de l'énergie, de la grâce quelquefois. — Il est mort à Paris en février 1856.

ELSHOLTZ (François de), poëte dramatique allemand, né à Berlin le 1er octobre 1791, reçut une éducation élémentaire dans un couvent de cette ville et vint à Paris passer trois années, de 1805 à 1809. Rappelé dans son pays par la guerre, il fit la campagne de 1813 comme simple engagé volontaire, fut nommé officier de cavalerie, se distingua dans plusieurs batailles, et après le traité de 1815, reçut comme récompense une place de secrétaire d'État à Cologne, où il écrivit son premier ouvrage : *Promenade dans Colo-*

Digitized by Google

gne et dans ses environs, suite de lettres à Sophie (Wanderungen durch Kœln; etc.; Cologne, 1820). Vint ensuite un ouvrage anonyme : *le Nouvel Achille, épisode de la guerre de l'indépendance grecque* (der neue Achilles; etc.). A la suite d'un grand voyage en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Italie, il révéla son véritable talent, en donnant à la scène un drame, *Viens ici!* (Komm her!) qui eut beaucoup de succès et lui valut l'amitié et le commerce de Gœthe. Il fut appelé, en 1827, à organiser et à diriger le théâtre royal de Gotha, et contribua par ses pièces à la prospérité de sa gestion. Ses drames ont paru à Stuttgart en 1830, et plus tard à Leipsick (1835, 2 vol.), sous le simple titre de : *Schauspiele*. Parmi ses comédies, on cite comme la meilleure, *la Dame de cour* (die Hofdame). Il faut aussi mentionner son *Voyage de deux amis* (Ansichten und Umrisse aus der Reisemappe zweier Freunde; Leipsick, 1832, 2 vol.) et des *Nouvelles politiques* (Politische Novellen; Berlin, 1838).

M. Elsholtz, après avoir été longtemps secrétaire d'ambassade du duché de Saxe-Cobourg-Gotha à la cour de Munich, a quitté ces fonctions en 1851, pour jouir, dans le repos et la retraite, d'une fortune acquise par son talent.

ELSNER (Jean-Godefroid), économiste allemand, né à Gottesberg, en Silésie, le 14 janvier 1784, et fils d'un laboureur, fut d'abord destiné au commerce des peaux et fit quelques études dans ce but. En 1801, il entra au collége de Landshut, d'où il passa aux universités de Halle, de Francfort et de Kœnigsberg. Il fut reçu docteur en théologie à Breslau, en 1807. La guerre et le manque de ressources l'ayant contraint à se faire professeur particulier, il épousa une riche maîtresse de pension et put enfin se livrer à son goût pour les études d'économie domestique ou rurale. Outre ses biens, il en prit d'autres à ferme, et eut à régir de grandes exploitations. Il reçut les leçons et les conseils de Thaer, parcourut l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade, et vint chercher particulièrement en France de nouveaux procédés d'agriculture.

M. Elsner s'est surtout occupé de la production et de l'industrie des mérinos. C'est sur ce point que portent ceux de ses travaux qui ont le plus de valeur. Outre un grand nombre d'articles dans plusieurs journaux scientifiques ou politiques de Breslau, tels que les *Nouvelles économiques* (Œkonomische Neuigkeiten), auxquelles il travailla de 1823 à 1834 : le *Morgenblatt*, *l'Ausland* et la *Gazette générale* (Allgemeine Zeitung), on a de M. Elsner : *Voyages d'économie rurale dans la Silésie, le Brandebourg et la Saxe* (Landwirthschaftliche Reisen durch Schlesien; etc.; Breslau, 1821-1822, 2 vol.); *Coup d'œil sur l'amélioration de la race ovine en Europe* (Uebersicht der europ. veredelten Schafzucht; Prague 1831); *Manuel de l'amélioration de la race ovine* (Handbuch der veredelten Schafzucht; Stuttgart, 1832); *Mes expériences pour l'amélioration de la race ovine* (Meine Erfahrungen in der hœhern Schafzucht, 2e édit.; Ibid., 1835); *l'Économie rurale allemande dans son état actuel* (die deutsche Landwirthschaft nach ihrem, etc.; Ibid., 1835, 2 volumes); *l'Éducation du cultivateur* (die Bildung des Landwirths; Ibid., 1836); *la Toison d'or ou la production et l'emploi de la laine des mérinos, au point de vue économique, commercial et statistique* (das goldene Vliess oder; etc.; Ibid., 1838); *la Race ovine sous tous ses rapports* (das Edelschaf in allen seinen Beziehungen; Ibid., 1840); *l'Économie rurale rationnelle en Allemagne* (die deutsche rationelle Landwirthsschaft; Pesth, 1841); *Esquisses hongroises* (Skizzen über Ungarn; Leipsick, 1841, 2 volumes); *l'Éducation des moutons en Silésie* (die Schafzucht Schlesiens; Breslau, 1842), suivi d'un *Appendice* (Nachtrag, 1844); *l'Avenir de l'industrie et du commerce des laines en Allemagne* (die Zukunst von Deutschlands, Wollerzeugung und Wollhandel; Stuttgart, 1845); *Secret pour produire la belle laine à bon marché* (Geheimniss der wohlfeilen Erzeugung nebst günstigsten Ausbildung edler Wolle; Ibid., 1845); *l'Éducation rationnelle de la race ovine* (die rationelle Schafzucht; Leipsick, 1848); enfin : *l'Économie rurale praticable et rationnelle* (der angehende rationelle Landwirth; Prague, 1852), etc.

ELSSLER (Fanny), célèbre danseuse allemande, née à Vienne, en 1810, eut pour premier professeur Herschelt, maître des ballets au théâtre de cette ville, et figura dès l'âge de sept ans sur la scène de la Porte de Carinthie. Vers 1827, elle partit avec sa sœur Thérèse pour l'Italie. Toutes deux obtinrent un engagement à Naples où elles perfectionnèrent leur talent. A leur retour en Allemagne (1830) elles furent accueillies avec un enthousiasme extraordinaire. A Berlin, Mlle Fanny Elssler fit de grandes passions; à Vienne où elle compta le duc de Reichstadt parmi ses fervents admirateurs, on la porta en triomphe. A Paris (1834), un célèbre critique écrivit pour elle ses articles les plus hyperboliques et un docteur millionnaire demanda sa main. L'Italie, la Russie, l'Angleterre, lui firent fête à leur tour. On admirait sa beauté frêle et délicate, sa grâce, surtout sa merveilleuse légèreté. Elle exécutait des tours de force sur les pointes; mais la *cachucha* était son triomphe : avec ses castagnettes et sa mimique expressive sur la musique entraînante du *Diable boiteux*, elle faisait oublier même Taglioni.

Négligeant toutes les offres de ses prétendants, Mlle Fanny Elssler partit avec sa sœur pour l'Amérique en 1841, et l'on vit les descendants de Washington dételer les chevaux de la danseuse pour s'atteler eux-mêmes à sa voiture. Les sœurs revinrent millionnaires; et après avoir fait une dernière tournée en Russie et donné à Vienne quelques représentations d'adieu, elles renoncèrent au théâtre. Mlle F. Elssler se retira dans une belle propriété aux portes de Hambourg.

Sa sœur Thérèse, née à Vienne en 1806, s'allia en 1851, au prince Adalbert de Prusse par un mariage morganatique. On la surnommait *la majestueuse*. Elle avait une haute taille et une grande force qui lui permettaient de soutenir sa sœur dans les poses difficiles. Elle manquait de grâce et de pratique, mais elle possédait à fond la théorie de la danse, et servit même de professeur à Mlle Fanny, dont elle partagea les succès.

ELVENICH (Pierre-Joseph), théologien catholique allemand, chef de l'hermésianisme, né le 29 janvier 1796, à Embken, près Aix-la-Chapelle en Prusse, fit ses études à Düren, puis à Münster où il se lia intimement avec son professeur, le célèbre théologien Hermes, mort en 1831. Il le suivit, en 1820, à l'université de Bonn. A partir de l'année suivante, M. Elvenich enseigna la philosophie successivement à Coblenz, à Bonn, (1823) et à Breslau (1829), où il devint en outre, directeur du collége Léopold (1830) et conservateur de la Bibliothèque royale (1838).

Le nom de M. Elvenich est spécialement attaché à la doctrine de son maître Hermes. Lorsqu'en 1835, le nouvel évêque de Cologne, Droste Zu Vischering, attaqua les écrits de ce dernier et les fit condamner par la cour de Rome, ce fidèle disciple publia les *Acta Hermesiana* (Gœttingue 1836; 2e édition, 1837) dans lesquels il s'efforça de démontrer que le jugement de Rome reposait

Digitized by Google

sur une fausse exposition de l'hermésianisme. Mandé ensuite par le pape pour justifier cette doctrine, il se rendit à Rome avec M. Braun (voy. ce nom), mais contrarié dans toutes ses démarches par une note de M. de Metternich, alors tout-puissant à la cour papale, il dut revenir en Allemagne sans avoir pu obtenir la révision du procès de son ancien ami. MM. Elvenich et Braun firent paraître à cette occasion, les *Meletemata theologica* (Bonn 1837) et les *Acta Romana* (Hanovre et Leipzick, 1838).

Tous les autres écrits de M. Elvenich, à l'exception d'un *Traité de philosophie morale* (Moralphilosophie; Bonn 1830-1832, 2 vol.), ont rapport au même sujet. Tels sont : *l'Hermésianisme et Jean Perrone son adversaire romain* (Der Hermesianismus und. J. Perrone; etc.; Breslau, 1844, vol. 1); *Documents pour servir à l'histoire secrète de l'Hermésianisme* (Actenstücke zur geheimen Geschichte des Hermesianismus; Breslau, 1845); *Pie IX, les Hermésiens et l'archevêque de Geissel* (Breslau, 1848, 1re et 2e éditions).

ELWART (Antoine-Amable-Élie), compositeur français, né à Paris, le 18 novembre 1808, d'un père polonais et d'une mère française, entra à l'église de Saint-Eustache en qualité d'enfant de chœur, apprit à quinze ans l'harmonie, et dès 1823 on chanta à Saint-Roch une première messe de lui, à quatre voix et à grand orchestre. Il fut admis, deux ans après, dans la classe de Lesueur et de Fétis. En 1832, Cherubini le nomma professeur-adjoint de Reicha au Conservatoire et, en 1834, il remporta le grand prix de Rome. De retour à Paris en 1836, il publia en collaboration avec Damour et Burnett un *Solfége enfantin*, illustré, avec texte anglais et français (580 pages). Puis il écrivit successivement une *Méthode de chant*, une *Méthode d'harmonie* et un *Petit manuel d'harmonie*. Cette dernière publication, traduite en espagnol et adoptée à Madrid, lui valut la croix de Charles III.

Après avoir écrit deux nouvelles messes, exécutées le jour de la Sainte-Cécile, en 1832 et en 1839, il fit représenter, en 1840, au théâtre des Arts, à Rouen, un opéra en deux actes : *les Catalans*, et publia, la même année, un *Traité de contre-point et de fugue* et un *Essai de transposition musicale*. En 1847, il composa la musique et les chœurs de l'*Alceste* d'Euripide, traduit par M. Hippolyte Lucas. En 1854 et en 1855, il a remporte une médaille d'or et le premier prix aux concours de Bordeaux, pour une *Hymne à sainte Cécile* et une messe à trois voix exécutées dans cette ville. On cite de lui trente *Quatuors* pour violon, alto et basse; quatre *Quintettes*, six *Ouvertures*, cinq *Symphonies*, trois *Trios*, deux opéras comiques : *la Vivière* et *Comme l'amour s'en va* : un grand opéra en trois actes : *les Trois Jérusalem*; deux oratorios : *la Naissance d'Ève* et *Noé*; *les Noces de Cana*, mystère en un acte; *Ruth et Booz*, symphonie chorale exécutée en 1850 par les élèves de M. Chevé; *les Heures de l'enfance*; huit *messes*, un *Te Deum*; plusieurs *cantates* et une foule de *motets*.

Comme écrivain, M. Elwart a collaboré et collabore encore à plusieurs feuilles musicales et à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*. Il a rimé lui-même la plupart des poèmes qu'il a mis en musique. En 1853, il publia un poème didactique en quatre chants intitulé : *l'Harmonie musicale*. Mais ses titres les plus solides seront toujours ceux de professeur d'harmonie. Le roi de Prusse l'a décoré de la croix de l'Aigle rouge (4e classe).

ELY (John-Henry Loftus, 3e marquis d'), pair d'Angleterre, né en 1814 à Londres, descend d'une ancienne famille saxonne élevée en 1800 au marquisat, et en 1801 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Loftus, il venait d'être élu député de Woodstock à la Chambre des Communes (1845), lorsqu'il fut appelé à prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute. C'est un membre du parti conservateur et protectioniste. De son mariage avec une nièce du marquis de Tweeddale (1844) il a deux enfants dont l'aîné, John-Henry-Wellington-Graham, vicomte Loftus, est né en 1849.

EMBURY (Emma-Catherine Manley, mistress), femme de lettres américaine, est née à New-York vers 1808. Fille d'un médecin distingué, elle fit ses débuts poétiques sous le nom de *Ianthe* dans la presse de sa ville natale. Ses premiers vers furent réunis sous le titre de *Guido* (New-York, 1828, 1 vol.), aussitôt qu'elle eût épousé un banquier de Brooklyn, M. Daniel Embury, homme de goût qui dirigea, au lieu de les entraver, les remarquables facultés de sa femme. Bien qu'elle ait écrit d'autres poésies pleines de sentiment et de grâce, elle est plutôt connue par les ouvrages en prose qu'elle a mis au jour depuis quinze ans, tels que : *Constance Latimer*, *ou la Jeune aveugle*, *les Fleurs sauvages d'Amérique*, *la Famille Waldorf*, *Rayons de la vie domestique*, *Portrait de jeunesse*, etc.

Mistress Embury compose avec une facilité singulière; elle a signé plus de cent cinquante nouvelles publiées par les journaux ou éditées en volumes. En général, elles ne paraissent pas se recommander par le mérite du style; mais elles respirent une morale sévère et témoignent des louables intentions de leur auteur.

EMERSON (Ralph-Waldo), célèbre écrivain et philosophe américain, né à Boston vers 1803, et fils d'un ministre unitairien, fut élevé pour la même carrière. Après avoir pris ses degrés au collége d'Harvard en 1821, il étudia la théologie et fut chargé d'une église unitairienne de sa ville natale. Mais il abandonna bientôt ces fonctions qui allaient mal à l'indépendance de son esprit, se retira à Concord vers 1835, et vécut dès lors tout entier de la vie de la pensée, propageant ses doctrines tour à tour par des cours et des livres. Ses premières publications furent deux dissertations : *l'Homme pensant* (Man thinking; Boston, 1837) et *l'Éthique* (Ethics; Ibid., 1838); puis son célèbre ouvrage *la Nature* (Nature; Ibid., 1839, in-12, plusieurs éditions), où il donna pour la première fois la clef de ses opinions. En 1840, après avoir écrit dans plusieurs revues américaines, *North American Review*, *Christian Examiner*, etc., il fonda lui-même à Boston une revue philosophique et religieuse : *the Dial*, dont la direction passa bientôt aux mains de Marguerite Fuller, et à laquelle il ne cessa de collaborer pendant quatre ans.

La plus grande partie des cours de M. Emerson ont été publiés dans ces journaux et réunis ensuite en divers recueils : *Conférences sur l'époque actuelle* (Lectures on the Times); *la Méthode de la nature et l'homme réformateur* (Method of nature and man the reformer; Boston, 1841); *Essais* (Essays; Ibid., 1841-1844, 2 vol., in-12); *Leçons sur les réformateurs de la Nouvelle-Angleterre* (Lectures on New England reformers; Ibid., 1844). En 1848, il vint en Angleterre et y fit une série de conférences sur l'esprit, les mœurs du XIXe siècle et autres sujets analogues. A son retour, en 1858, il publia *les Représentants de l'humanité* (Representative men; Londres, 1849, et Boston, 1850), traduit en partie, dans la *Revue de Paris*, par M. Alfred Hédouin. C'est une suite d'études

Digitized by Google

sur divers personnages historiques considérés comme types plus ou moins complets d'une qualité particulière élevée jusqu'à l'idéal, et dont la réalisation parfaite doit se rencontrer dans les Américains de l'avenir. Son dernier ouvrage : *Esquisses anglaises* (English traits; In-12, 1856), est consacré à des études sur le caractère anglais. On cite aussi de M. Emerson des poésies qui ne sont pas sans valeur (*Poems;* 1847, in-12. Boston).

Quant à sa doctrine, elle est merveilleusement appropriée au génie anglo-américain; elle exalte le sentiment de l'individualité et de la liberté personnelle et repose sur le principe de l'égalité naturelle, chez tous les hommes, des facultés intellectuelles et morales. Selon M. Emrson, pour faire du premier venu un héros, un poëte ou un penseur, il ne faut que des circonstances favorables au développement de son génie.

Il a paru en français des *Essais de philosophie américaine* (1851, in-12), traduits par Em. Montégut, avec une introduction.

ÉMERY (Édouard-Félix-Étienne), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né le 25 juin 1788 à Lemps (Isère). Attaché en 1808 au service de santé de l'armée, il fit au 61e de ligne les campagnes d'Espagne, d'Autriche et de Russie, fut reçu, en 1810, docteur par la Faculté de Paris, et passa, en 1814, dans la garde impériale. Après Waterloo, il donna sa démission, se créa à Paris une clientèle civile et prit part à la rédaction de plusieurs journaux de médecine. En 1830, il remplaça à l'École des beaux-arts le docteur J. S. Sué dans la chaire d'anatomie qu'il occupe encore, puis fut attaché à l'hôpital Saint-Louis. Nommé membre de l'Académie de médecine (1835), il a pris une part active à ses travaux et a présidé, en 1838, la commission de vaccine. On a de lui un traité sur *la Teigne* (1841, in-8), et une foule de mémoires insérés dans divers recueils et parmi lesquels nous citerons : *Observations sur les maladies chroniques; de l'Opération du sarcocèle; des Plaies d'armes à feu au travers de l'articulation; Rapport sur le traitement du pied-bot*; etc. — M. Émery est mort à Paris en 1856.

EMIN-MUKLIS-effendi, administrateur ottoman, né à Smyrne en 1226 de l'hégire (1811), appartient à une ancienne famille d'ulémas, très-considérée dans sa province. Son père, Mufti-Zadé-Hassib, effendi, lui fit donner une éducation distinguée, qui lui permit d'entrer au bureau de traduction de la Porte, où il se perfectionna dans l'étude des langues européennes (1837). L'année suivante il accompagna le sultan Mahmoud, en Roumélie, et à son retour fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres sous Sarim, puis à Paris, sous Ahmed-Fethi-pacha, beau-frère du sultan. En 1841 et 1842 il fut envoyé en Serbie en qualité de commissaire de la Porte, lors des troubles qui amenèrent la chute du prince Michel Obrenovitz (voy. ce nom). Le tact et l'habileté qu'il déploya dans cette mission lui valurent, à son retour à Constantinople, la charge de deuxième traducteur du divan, puis celle de grand interprète, que venait de quitter Fuad-effendi (1846); deux années après (1848), il fut envoyé dans les principautés, en qualité de conseiller adjoint à l'envoyé plénipotentiaire de la Porte et contribua beaucoup par sa douceur et son intégrité au rapprochement qui eut lieu entre les Turcs et les Moldo-Valaques. L'année suivante, il fut envoyé dans le Liban pour y présider aux opérations du cadastre, sage et utile mesure, nouvellement décrétée par la Porte, mais d'une difficulté extrême dans l'exécution, vu l'état d'anarchie séculaire où se trouve cette contrée; le zèle et l'habilité d'Emin-Muklis triomphèrent de toutes les difficultés, et il attacha son nom au premier essai d'une réforme qui doit être étendue à toutes les provinces de l'empire. Nommé directeur des affaires étrangères en 1851, il résigna, au bout de peu de mois, ses fonctions pour retourner en Syrie, dont le climat convenait mieux à sa complexion faible et délicate, et où il fut chargé du cadastre de la ville et de la province de Beyrout. En 1854, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil suprême, avec le grade de fonctionnaire de la première classe.

Emin-Muklis passe pour un des hommes les plus éclairés et les plus intègres de la Turquie. Décoré de l'ordre du Medjidié et commandeur de plusieurs ordres européens, il est officier de la Légion d'honneur.

EMMERY (Henri-Charles-Léopold), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Saint-Maur (Seine), le 2 décembre 1815 et fils d'un inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, entra à l'École polytechnique en 1834, et devint lui-même ingénieur des ponts et chaussées. Élu représentant, en 1848, par 81 929 voix, il fut secrétaire du Comité des travaux publics, et vota ordinairement avec les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche, demanda l'amnistie générale, la suppression de l'impôt du sel et de l'impôt des boissons, et se prononça nettement contre la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Emmery est aujourd'hui ingénieur ordinaire de première classe, et chevalier de la Légion d'honneur.

EMPIS (Adolphe-Dominique-Florent-Joseph Simonis), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1790, débuta dans la carrière dramatique par des librettos d'opéras, en société avec différents auteurs. Sous la Restauration, il fut attaché aux divers départements de la liste civile, et fut successivement secrétaire des bibliothèques du roi, vérificateur du service des gouvernements des maisons de la couronne, et chef de la première division au ministère de la maison du roi (1824-1830). A cette époque, déjà connu au théâtre par sa collaboration à des œuvres de plus en plus importantes, il donna seul ou comme principal auteur, une série de comédies et de drames, qui lui constituèrent, dès 1847, des titres à être admis à l'Académie française en remplacement de M. de Jouy. Il exécuta dans l'intervalle plusieurs voyages en Suisse, en Italie, etc.; amateur d'objets d'art et de curiosités bibliographiques, il profita de ces excursions pour compléter des collections devenues precieuses. Dans ces derniers temps (avril 1856), il a succédé à M. Arsène Houssaye (voy. ce nom), comme directeur de la Comédie-Française. Le premier acte important de son administration a été de remonter aussitôt plusieurs pièces de l'ancien répertoire et de faire marcher celui-ci de pair avec le nouveau.

Le théâtre de M. Empis, qui, grâce à des qualités estimables, soutiendra plus longtemps la lecture que la représentation, comprend, outre les tragédies lyriques, dont la poésie est, comme toujours, subordonnée à la musique, des drames qui ne manquent pas d'une certaine hardiesse, et des comédies, en vers et en prose, auxquelles la finesse et l'exactitude de l'observation ont valu quelquefois un succès de vogue. Ses comédies, souvent prises au sein de la vie politique contemporaine, ont joint parfois au même mérite le pi-

Digitized by Google

quant attrait de l'actualité. Nous citerons, dans leur ordre de date : parmi ses opéras : *Sapho*, *Jeanne Darc*, *Hercule à Trachine*, *l'Enlèvement des Sabines*, avec Cournol (1818-1822); *Vendôme en Espagne*, avec Mennechet (1823), et *Romulus* (1822); parmi ses drames : *Bothwell* (1824); *un Jeune ménage* (1838); parmi ses comédies, avec Picard : *l'Agiotage, ou le Métier à la mode*, sujet inspiré de passions alors plus fiévreuses qu'on ne le croit aujourd'hui; *Lambert Symnel, ou le Mannequin politique*, *le Généreux par vanité* (Odéon, 1826-1827); avec M. Mazères, *la Mère et la Fille*, la mieux accueillie de ses œuvres (1830), *la Dame et la Demoiselle* (1838); *l'Ingénue à la cour*, *un Changement de ministère* (1831); *une Liaison* (1834); et seul enfin, *Lord Novart* (1836); *Julie, ou une Séparation* (1837), et *l'Héritière*, *ou un Coup de partie* (1844). Onze des pièces qui précèdent ont été réunies sous le titre de *Théâtre* (1840, 2 vol. in-8).

On a enfin de cet écrivain *les Femmes de Henri VIII*, *scènes historiques*, drame en quinze tableaux (1854, 2 vol. in-8; 2e édit., 1856). Décoré de la Légion d'honneur avant la révolution de 1830, M. Empis a été élevé au grade d'officier en mai 1856.

Empis (Madame), femme du précédent, née vers 1809, a cultivé avec succès la peinture de paysage et les marines. Ses tableaux, composés d'après les sites qu'elle a parcourus dans de nombreux voyages, ont figuré sans interruption aux Salons, de 1831 à 1850. Elle a obtenu une 2e médaille au Salon de 1841.

Un fils des précédents, M. S. Georges Simonis-Empis, né vers 1829, a embrassé la médecine et s'est fait recevoir docteur en 1856. Il professe un cours d'anatomie à l'École pratique.

Énault (Louis), littérateur français, né à Isigny (Calvados) en 1824, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. A la suite des événements de juin 1848, inquiété pour ses relations avec le parti légitimiste, il subit une courte détention, puis quitta la France et alla visiter l'Angleterre, l'Écosse, les Iles Hébrides et l'Allemagne. Revenu à Paris en 1851, il se jeta dans la littérature, puis reprit ses voyages, visita les Lieux-Saints et explora l'Orient en 1853; fut chargé l'année suivante d'une mission du gouvernement dans le Nord et parcourut les bords de la mer Baltique, le Danemark, la Suède et la Norvége. M. Énault est aujourd'hui attaché au *Constitutionnel* pour la critique littéraire; il a aussi écrit dans la *Revue contemporaine*, *le Pays*, *l'Athenæum*, *l'Illustration* et le *Figaro*, sous le pseudonyme de Louis de Vermont.

On a de lui, outre plusieurs brochures : *Promenade en Belgique et sur les bords du Rhin* (1852, in-8), suite de lettres; *le Salon de 1852* (1853, in-16); *la Terre-Sainte*, *Histoire des quarante pèlerins* (1854, in-18); *Constantinople et la Turquie*, *tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire Ottoman* (1855, in-12); *Voyage en Laponie et en Norvége* (1857, in-16); etc. Il a donné des traductions de *l'Oncle Tom* (1852, dans *le Pays*; 1853, in-12), de *Werther* (1855, in-12), de D..... de M. Dickens (1857, in-12), et édité les *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (1854, in-12); *la Norvége* (1857, in-8); *Christine* (1857); *l'Homme de minuit* (1857, 4 vol. in-8), avec M. Judicis. Plusieurs de ces publications font partie de la *Bibliothèque des chemins de fer*.

Énault (Étienne), littérateur français, né vers 1819, cousin du précédent, fit ses études au collége Bourbon et fournit de bonne heure des feuilletons à la presse parisienne, notamment au *Courrier-Français* et au *National*. En 1848 il fut porté sans succès candidat à l'Assemblée constituante dans le département de Seine-et-Oise. Nous citerons de lui *le Fils de l'empereur* (1846) et *la Vallée des Pervenches* (1847); nouv. édit., (1856), recueil de nouvelles.

Encke (Jean-François), célèbre astronome et géomètre allemand, directeur de l'Observatoire royal et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, est né le 23 septembre 1791, à Hambourg, où son père était ministre à l'église de Saint-Jacques. Ses études d'astronomie, commencées sous l'illustre Gauss de Gœttingue, furent interrompues par les guerres de 1813 à 1814, pendant lesquelles il servit d'abord dans la légion des villes hanséatiques et devint ensuite lieutenant d'artillerie au service de la Prusse. Après la paix il reprit ses études d'astronomie à Gœttingue, d'où il fut appelé à l'Observatoire de Seeberg près Gotha, comme aide astronome du baron de Lindenau, que ses fonctions de ministre d'État détournèrent, en 1817, de l'astronomie. Le jeune Encke resta seul à l'Observatoire de Seeberg et précita par ses travaux d'en être nommé, en 1825, directeur adjoint. Les plus importants qu'il y ait exécutés sont la détermination de l'orbite de la comète de 1680, et celle de la distance de la terre au soleil. La solution du premier problème lui valut le prix spécial proposé par Cotta et dont les célèbres astronomes, Gauss et Olbers, étaient les juges. Deux mémoires, publiés sous le titre : *La distance du soleil*, traitent du second problème, résolu à l'aide des deux passages de Vénus de 1761 et de 1769.

Un autre travail, *la Détermination des éléments de la comète de Pons découverte en* 1818, conduisit M. Encke à l'idée d'un milieu diaphane, répandu partout et qu'il appela l'éther. Ce calcul avança de beaucoup la théorie des comètes, et renversa l'opinion, admise jusqu'alors, que ces corps célestes avaient tous une révolution de longue durée; car la révolution de la comète d'Encke n'étant que d'une durée de 1200 jours, on constata facilement qu'elle avait déjà été vue en 1786, 1795 et 1805. Un autre résultat des observations régulières, comparées aux calculs renouvelés à chaque apparition de la comète, était de démontrer qu'il existe, outre les perturbations ordinaires, une cause inconnue, avançant de quelques jours à chaque révolution l'époque du périhélie. L'hypothèse de l'éther et de sa résistance expliqua ce phénomène.

Ces travaux et ces découvertes firent à M. Encke une grande réputation parmi les astronomes de l'Allemagne. Il fut nommé directeur adjoint à Gotha, d'où il fut presque aussitôt appelé à Berlin comme secrétaire de l'Académie des sciences et directeur de l'observatoire, et fut chargé en 1830 de continuer la publication des *Annuaires astronomiques*, commencée par son prédécesseur Bode. Depuis l'achèvement du nouvel observatoire en 1835, il a entrepris une série d'observations régulières publiées périodiquement sous ce titre : *Observations astronomiques faites à Berlin* (Astronomische Beobachtungen auf der Sternwarte zu Berlin).

M. Encke n'a pas seulement mérité de la science par ses observations, mais aussi par les perfectionnements qu'il a introduits dans les calculs d'astronomie et surtout par ses belles méthodes de la détermination des orbites des comètes.

ENDER (Thomas), peintre allemand, né à Vienne en 1793, est le frère jumeau de Jean Ender, professeur à l'Académie des beaux-arts, mort en 1854, après s'être fait par ses sujets re-

Digitized by Google

ligieux et ses portraits un nom distingué parmi les artistes de l'Autriche. M. Thomas Ender étudia avec son frère ses études à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, s'adonna de préférence à la peinture du paysage, remporta un prix en 1810, visita la Bavière et le Tyrol, fit partie, en 1817, de l'expédition scientifique de *l'Austria* au Brésil, et en rapporta une collection de neuf cents dessins, qui ont une grande importance, au point de vue de l'ethnographie. Il accompagna ensuite le prince Metternich en Italie, où il fit un séjour et des études de quatre années, dont le résultat fut une série nouvelle de dessins et d'esquisses d'une exécution large et vraiment magistrale. Depuis, M. Ender, voyagea presque constamment et consacra son pinceau à des collections de sites étrangers, qui sont aujourd'hui une des richesses du musée de Vienne. En 1826 il visita Paris; en 1827, il explora les rives du Danube, et y prit un grand nombre de vues destinées au musée particulier de l'archiduc Jean. Il a su être original dans sa spécialité, et l'on remarque dans ses toiles de vigoureux effets de lumière, presque inconnus à l'école autrichienne.

ENFANTIN (Barthélemy-Prosper), communément *le Père Enfantin*, l'un des fondateurs du saint-simonisme, né à Paris le 8 février 1796, est fils d'un banquier du Dauphiné. Admis gratuitement dans un lycée, puis à l'École polytechnique (1813), il fut du nombre des élèves qui, dans la journée du 30 mars 1814, opposèrent sur les buttes Montmartre une résistance patriotique aux armées alliées. L'École ayant été licenciée, il dut chercher une autre carrière que celle des armes, et entra chez un commerçant en vins de Romans, où s'était retirée sa famille, et parcourut, comme voyageur commissionnaire, l'Allemagne, la Russie et les Pays-Bas; l'intelligence et l'habileté qu'il déploya dans l'exercice de cette profession le firent attacher, en 1821, à une maison de banque et d'exportation qui venait de s'établir à Saint-Pétersbourg. Deux ans après, en 1823, il était de retour à Paris, s'affiliait à la Charbonnerie française, où il ne tarda pas à jouir d'une certaine considération, et obtenait l'emploi de caissier dans l'administration de la Caisse hypothécaire, emploi qui le laissait libre de continuer durant ses loisirs le courtage et la commission.

Sur la fin de 1825, M. Enfantin se lia d'amitié avec Olinde Rodrigues, et, par l'intermédiaire de ce dernier, avec le réformateur Saint-Simon, qui le convertit à ses théories de rénovation industrielle et religieuse. Ils recueillirent ensemble les dernières paroles du maître et acceptèrent de lui la mission de faire connaître et de développer ses doctrines. La propagande eut les commencements les plus humbles : elle débuta par la fondation d'un journal, *le Producteur* (1825-1826, 5 vol.), dont l'épigraphe est restée célèbre : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous. » Le parti libéral, voyant dans cette publication l'application de ses idées à l'ordre matériel, l'avait d'abord soutenue, et ne lui refusa son appui que sur l'accusation de *théocratie*, formulée contre elle par Benjamin Constant. En 1828, M. Enfantin comptait à peine autour de lui une douzaine de collaborateurs, parmi lesquels on distinguait MM. Ad. Blanqui, Léon Halévy, Bazard, Duveyrier, Buchez, Artaud, Péreire et Laurent [de l'Ardèche]. Il ouvrit toutefois, dans une salle de la rue Montigny, des conférences philosophiques qui eurent dès lors quelque retentissement.

Mais la nouvelle école ne put se développer librement qu'à la faveur de la révolution politique de 1830. M. Enfantin comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait en tirer et signa la proclamation du 30 juillet, dans laquelle on demandait la communauté des biens, la destruction de l'héritage et l'affranchissement de la femme. Puis, se démettant des fonctions lucratives qu'il remplissait à la Caisse hypothécaire, il organisait des centres d'actions à Toulouse, Montpellier, Lyon, Metz et Dijon, régularisait les prédications à Paris, faisait un appel incessant aux savants, aux artistes, aux industriels, et s'assurait, dès novembre 1830, de l'appui du *Globe*. Bientôt il fut *acclamé* (c'était le mot consacré) l'un des Pères suprêmes avec Bazard. De ce partage du pouvoir naquirent des discussions interminables dont la salle Taitbout fut le théâtre. A l'opposé de son collègue, qui voulait faire prédominer le côté politique, M. Enfantin ne s'occupait que de morale, d'art, de religion et de réforme sociale; il prétendait avant tout régler les rapports individuels, affranchir la femme et le prolétaire, et sanctifier la chair dans le travail et le plaisir. Son but était de s'emparer de la société en dépossédant l'Église, et non l'État. En même temps, comme procédés de transition, il réclamait l'abolition des successions collatérales et l'institution des banques commanditaires du travail.

Après avoir contenu pendant quinze mois « l'essor de sa religieuse pensée, » il annonça dans un manifeste, adressé en novembre 1831 aux quarante mille adhérents de France, que Bazard et Rodrigues s'étaient séparés de lui, et que le dogme nouveau s'incarnait en lui seul, devenu la *loi vivante* et le *messie*. Passant de la spéculation à la réalisation immédiate, il déclara la famille constituée, mit biens et facultés en commun, et dépensa, pendant l'hiver de 1832, plusieurs centaines de mille francs à convier tout Paris à ses fêtes luxueuses, dont le but était la recherche du messie femelle, ce complément indispensable de l'individu social. Il essaya ensuite d'un emprunt qui, par le concours de quelques fidèles, produisit 82 000 fr.; plusieurs ateliers d'ouvriers, fondés par ses soins et travaillant pour le compte de la maison-mère, furent abandonnés faute de fonds suffisants. La même raison fit disparaître le *Globe*, que l'on distribuait gratis. Enfin, au mois de mai 1832, une mesure de police mit brusquement fin à l'association.

Alors une dernière transformation eut lieu. M. Enfantin, suivi de quarante disciples, au nombre desquels se trouvaient MM. Michel Chevalier, E. Barrault, Duveyrier, Talabot, Gustave d'Eichtal, F. David, Terson, Raymond Bonheur, Steph. Flachat et tant d'autres qui depuis se sont fait un nom dans l'industrie et dans les grandes opérations financières, se retira dans une propriété qu'il possédait sur la côte de Ménilmontant et y organisa une communauté modèle. Les nouveaux frères moraves, divisés en groupes de travailleurs, eurent un costume particulier et passèrent les journées en travaux manuels, conférences religieuses, cérémonies symboliques. Le Père (M. Enfantin portait ce nom inscrit sur sa poitrine) surveillait, prêchait, encourageait; il rédigeait des articles pour les *Feuilles populaires* et le *Livre nouveau*, composait des chants mystiques et traçait magistralement les définitions suivantes : « Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui.... Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. » « Le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et hors de l'art en symboles; le savant le traduira en formules, et l'industriel en formes limitées. » Et le langage et la philosophie se correspondant, à son sens, d'une manière rigoureuse, il voit dans le théoricien le substantif, dans le praticien l'adjectif, et dans le prêtre

Digitized by Google

le verbe. Tandis que le Père rêvait la suprématie pontificale du monde et qu'il avait fort à faire à réfuter les attaques de MM. Carnot, Jules Lechevalier, J. Reynaud et autres, il fut traduit devant les assises de la Seine sous la prévention de réunion illicite et d'outrage aux mœurs. On refusa d'obtempérer à sa requête d'avoir pour défenseurs deux dames, ses ferventes disciples, « la cause intéressant spécialement les femmes, » disait-il, et, après deux jours de débats animés, il fut condamné à un an de prison (28 août 1832).

Ce fut le signal de la dispersion des saints-simoniens. Libéré au bout de quelques mois, M. Enfantin partit avec une douzaine de disciples pour l'Égypte, où il végéta pendant deux ans, et se retira à son retour à Tain (Drôme), et se fit ensuite maître de poste aux environs de Lyon. En 1841 il obtint, par le crédit de ses amis, devenus d'influents personnages, de faire partie de la Commission scientifique de l'Algérie, et en 1845 il fut placé à la tête du chemin de fer de Lyon. L'entreprise prospéra si peu entre ses mains que le gouvernement crut devoir en opérer le rachat. Au mois de novembre 1848 il fonda, avec M. Duveyrier *le Crédit*, journal quotidien qui tenta de concilier la réforme politique avec des utopies oubliées, et qui se soutint jusqu'en 1850. M. Enfantin occupe aujourd'hui une haute position dans l'administration du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée.

Il a développé les théories de son maître et les siennes propres dans les ouvrages suivants : *Économie politique et Politique* (1831, in-8), *Morale* (1832, in-8), écrit condamné par la Cour d'assises la même année; *le Livre nouveau* (1832), qui est resté manuscrit; puis dans des brochures et des articles disséminés dans *le Producteur*, *l'Organisateur*, *le Globe*, etc. On a encore de lui : *Colonisation de l'Algérie* (1848, in-8), contenant des vues judicieuses délayées dans un vague socialisme; *Correspondance philosophique et religieuse* (1847, in-8), qui a pour complément *Correspondance politique* (1849, in-18), extraite du *Crédit* et relative aux années 1835-1840. Une polémique récente de M. Enfantin avec un prédicateur a ramené une dernière fois la discussion sur ses doctrines (*Réponse au Père Félix; un Dernier mot au Père Félix*, 1858, broch., in-8).

ENGELHARDT (Frédéric-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg, le 31 octobre 1796, et fils d'un officier supérieur de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui devint sous l'Empire administrateur général du grand-duché de Berg, reçut une éducation très-soignée, obtint le titre de licencié en droit et le diplôme de docteur ès sciences. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il professa les opinions les plus libérales et ouvrit à Strasbourg un cours gratuit de technologie suivi par un grand nombre d'ouvriers. Directeur des forges de Niederbrunn, il acquit par sa bienveillance pour ceux qu'il employait une assez grande popularité. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59939 voix, le troisième des quinze représentants du Bas-Rhin, fit partie du Comité du travail, et vota presque constamment avec la gauche, tout en soutenant le général Cavaignac. Il fit ensuite à Louis-Napoléon une vive opposition, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

ENGELHARDT (Jean-George-Valentin), théologien allemand, né à Neustadt au der Aisch (Bavière) le 12 novembre 1791, acheva ses études à l'université d'Erlangen, où il se trouva en rapport avec Bertholdt, Ammon, Vogel et quelques autres érudits devenus célèbres. Il donna d'abord des leçons particulières de langues modernes pour subvenir à ses besoins. Reçu docteur en théologie à Erlangen en 1820, il fut successivement professeur adjoint et titulaire dans cette ville, aumônier de l'université et directeur en chef du séminaire homilétique. Enfin il devint, conjointement avec Wieser, directeur du séminaire théologique, où il professa en même temps l'histoire de la théologie, et, en 1827, conseiller ecclésiastique. M. Engelhardt a visité la France, l'Angleterre et l'Italie de 1826 à 1827, et fait un second séjour en Italie en 1846. Un rôle politique, assez effacé du reste, lui échut, comme député de l'université, à la diète de Munich, pendant les sessions de 1845, 1847 et 1848. Mais durant les commotions qui suivirent, il s'est tenu complétement renfermé dans la théologie mystique et la philosophie contemplative. — Il est mort le 13 septembre 1855.

M. Engelhardt a publié d'assez nombreux travaux sur l'histoire de la théologie et sur la philosophie néoplatonicienne, notamment la traduction de la *Première Ennéade* de Plotin (Erlangen, 1820, t. I); celle des *Écrits de Denys l'Aréopagite* (1823, 2 vol.); des *Mémoires sur l'histoire de l'Église* (Kirchen-geschichtlichen Abhandlungen; Erlangen, 1832), complétés par le *Manuel de l'histoire de l'Église* (Handbuch der Kirchengeschichte; Erlangen, 1834, 4 vol.) et l'*Histoire des dogmes* (Dogmengeschichte; Neustadt, 1839, 2 vol.); une introduction à l'histoire de la théologie mystique, sous ce titre : *Richard de Saint-Victor et Jean Ruysbrock* (Erlangen, 1838); un *Commentaire de la partie spéculative de l'Évangile de saint Jean, par un théologien mystique allemand* (Auslegung des speculativen Theils des Evangeliums Johannis; etc.; Erlangen, 1839); un certain nombre de dissertations savantes dans le *Journal de théologie historique*, etc.

ENGELSTOFT (Christian THORNING), théologien danois né à Næsberg, le 8 août 1805, prit en 1815 le nom de son aïeul maternel le savant Laurits Engelstoft par qui il avait été adopté. Nommé en 1835 lecteur en théologie à l'université de Copenhague, professeur adjoint, puis docteur (1836) et professeur titulaire (1845), il fut recteur de l'université en 1847-1848. Le roi l'appela à faire partie de la Commission chargée de revoir la traduction de l'Ancien Testament (1837), et de l'assemblée réunie en 1854, pour discuter les intérêts de l'Église nationale et déterminer ses rapports avec l'État et les autres cultes. En 1851, il fut nommé évêque de Fionie. Il est membre de l'Académie des sciences de Copenhague (1847); de l'Académie royale d'histoire et de langue nationales (1850).

Entre autres écrits, il a publié : *Reformantes et catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes* (Copenhague, 1836); *Histoire de la liturgie en Danemark* (Liturgiens eller Alterbogens og Kirkerituaets historiei Danemark 1841); *Discours prononcés en diverses occasions* (Taler ved forskjellige Lelligheder; Odense 1853). Il rédige avec M. Scharling (voy. ce nom), le *Theologisk Tidsskrift*, où il a publié des articles fort étendus ainsi que dans le *Nyt Historisk Tidsskrift*, et dans les *Rapports* de la Société biblique danoise, dont il est secrétaire depuis 1838.

ENGELVIN (Joseph-Marie-Louis), moine français, né le 26 janvier 1795, à Rochefort (Puy de Dôme), a fait longtemps partie, comme simple prêtre, du clergé de Clermont-Ferrand. A la fin de 1851 il se rendit en pèlerinage à Jérusalem,

Digitized by Google

et, après un an de séjour, il y prit en 1852 l'habit de l'ordre de saint François. Il a concouru à la restauration de son ordre en France; il réside aujourd'hui au monastère de l'Ascension près Bourg Saint-Andéol, lequel appartient aux frères Mineurs ou Récollets.

On a du Père Engelvin des livres religieux : *Fleurs à Marie* (1837), en prose : *le Voyant* (1838); *l'Ami des peuples* (1841, in-8), exposé philosophique de la morale chrétienne; *le Prêtre* (1845), tableau de la vie ecclésiastique pour lequel un missionnaire d'Auvergne a servi de modèle; un *Précis classique d'histoire universelle* (1838, 2 vol.), avec la chronologie mnémonisée, et une brochure sur *l'Esprit républicain* (1848).

ENGLAND (sir Richard), général anglais, né en 1793 à Detroit (Haut-Canada), et fils d'un général distingué, entra à l'âge de dix-sept ans au service militaire avec un brevet d'enseigne et prit part aux expéditions de Flessingue et de Sicile, ainsi qu'à la campagne de 1815. Envoyé au cap de Bonne-Espérance, il y commanda le 75e de ligne et s'employa avec activité dans la guerre de 1835 contre les tribus hostiles de la Cafrerie. De là il passa aux Indes, où la campagne de 1842 dans l'Afghanistan mit en relief son sang-froid, ses talents stratégiques et sa persévérance; à la tête d'une colonne composée en majeure partie de soldats indigènes, il réussit à secourir Kandahar et fit ensuite retraite jusqu'à l'Indus avec beaucoup d'ordre. Major général en 1851, il suivit l'armée expéditionnaire en Crimée, y commanda une division d'infanterie légère et se distingua aux batailles d'Alma et d'Inkermann comme à toutes les opérations du siége de Sébastopol. De retour au mois d'août 1855, il fut nommé grand-croix de l'ordre du Bain.

ENGSTROEM (Jean), écrivain suédois, né le 7 avril 1794 à Kærnebo (gouvernement de Calmar), prit en 1817 le grade de licencié en médecine et exerça jusqu'en 1825 les fonctions de médecin de bataillon. Il a exécuté des voyages dont il a publié les relations (*Resa genom Norrland och Lappland* ar 1834; Stockholm, 1834, 2 vol.; *Resa genom södra Lappland*; *Jemtland*, *Trondhem och Dalarne*, ar 1834; Calmar, 1835, 2 vol.).

On a encore de lui des *Poésies septentrionales* (Nordiska Dikter af Eivin; Upsal, 1821) et *la Harpe d'Éole* (Eols Harpan; Stockholm, 1830), recueil de petits poèmes qui contient aussi deux pièces dramatiques. Ses romans : *les Confédérés* (Fœrbundsbrœderna; Stockholm, 1833-1834, 4 vol.); *les Colons*; Nybyggarne, 1838), et *Bjœrn Ulftand* (1840), renferment des tableaux frappants de la vie des paysans suédois, sur lesquels l'auteur s'est proposé d'appeler l'intérêt public.

ENNISKILLEN (William-Willoughby COLE, 3e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1807, à Londres, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Cole, il fit ses études à l'université d'Oxford qui le créa en 1834 docteur en droit, entra en 1831 à la Chambre des Communes et y fit partie de l'opposition conservatrice jusqu'en 1840. A cette époque il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est colonel de la milice du comté de Fermanagh. Marié en 1844, il a six enfants dont l'aîné, Lowry-Egerton, vicomte COLE, est né en 1845, à Londres.

EOETVOES (Joseph, baron), littérateur et homme politique hongrois, né à Ofen le 3 septembre 1813, reçut une excellente éducation dans la maison paternelle, et alla faire ses études de philosophie et de droit à l'université de Pesth. Avant même de les avoir terminées il donna deux drames, *Kritikusok* et *Hazasulok*, ainsi qu'une tragédie, *Boszu*, qui eurent beaucoup de succès. Reçu avocat, dès 1833, il entra dans la carrière administrative, mais il y renonça bientôt, pour se livrer à son humeur voyageuse et à ses goûts littéraires. Il visita successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède et les Pays-Bas, et à son retour, publia, comme résultat de ses observations, son écrit intitulé : *Reforme des prisons* (Pesth, 1838), qui donna naissance à toute une littérature sociale, et provoqua d'importantes réformes.

Bientôt même, M. Eœtvœs se mêla activement à la politique, se jeta avec ardeur dans le journalisme, devint un des amis de Kossuth, le soutint contre les attaques du parti conservateur, et appuya ses idées dans une brochure : *Kelet népés a pesti hirlap* (Perth, 1841), dont l'ardente logique révéla dans le poëte un écrivain polémiste de premier ordre. Plus tard, au milieu de la lutte des *municipalistes* et des *centralistes*, il prit parti pour ces derniers et publia dans un journal très-populaire, le *Pesti hirlap*, une suite d'articles très-remarqués, réunis ensuite sous le titre général de : *Réforme* (Leipsick, 1846).

Il donnait encore à la littérature ce que ces polémiques lui laissaient de loisirs, et publiait trois romans *le Château de cartes* (Pesth, 1838-1841); *le Notaire de village* (*A falu jegyzœge*; Pesth, 1844-1846, 3 vol.; 2e édit., 1851); *la Hongrie en* 1514 (Magyarorszag, 1514-ben; Pesth, 1847-1848), dans lesquels il peignait avec une grande vivacité la vie actuelle des comtés, ou quelques grandes scènes historiques de la fin du moyen âge.

Lors de la révolution de 1848, M. Eœtvœs fut nommé ministre des cultes, mais comme il n'avait jamais beaucoup étudié les questions religieuses et n'était pas d'ailleurs un homme d'action, il sentit lui-même son incapacité, quitta le pays et se retira à Munich, même avant la dissolution du ministère Batthyanyi (août 1848). Il passa trois années dans cet exil volontaire, occupé de littérature et mettant sa plume, avec plus ou moins de succès, au service d'idées généreuses. Ses principaux ouvrages dans ces derniers temps sont : *de l'Égalité des nationalités* et de *l'Influence des idées du* XIXe *siècle sur l'État et la société* (Vienne, 1851). Les ouvrages de M. Eœtvœs ont été traduits plusieurs fois en allemand. Ses brochures politiques, comme ses drames ou ses romans, ont toutes excité une aussi grande sensation chez ses adversaires que chez ses partisans. Depuis le milieu de 1851, il est revenu en Hongrie, mais sans se mêler de nouveau à la politique.

ÉPAGNY (Jean-Baptiste-Bonaventure VIOLLET D'), auteur dramatique français, né en 1789, à Gray (Haute-Saône), commença assez tard à écrire pour le théâtre. Il fit recevoir à l'Opéra deux livrets qui ne furent jamais mis en musique, et fut plus heureux à Feydeau où celui des *Rivaux de village* fut joué en 1820. Pendant une dizaine d'années il se borna à alimenter le répertoire de nos premières scènes et quelquefois il rencontra d'assez beaux succès. A l'Odéon il donna : *Luxe et Indigence* (1824); *l'Homme habile* (1825); *Lancastre, ou l'Usurpation* (1829); au Théâtre-Français : *Dominique ou le Possédé* (1831); *Jacques Clément* (1831), drame en cinq actes et en prose; *Joscelin et Guillemette* (1831), en un acte; *les Préventions* (1832), proverbe arrangé d'après Th. Leclerq; *les Adieux au pouvoir* (1838). On s'accorde à louer dans ces ouvra-

Digitized by Google

ges la hardiesse du style, et la coupe souvent heureuse du vers. Vers 1840 il a quelque temps dirigé le théâtre de l'Odéon auquel, en dépit de toute son habileté, il ne put rendre qu'une vogue passagère. M. d'Épagny a été décoré en 1831.

M. d'Épagny a également travaillé seul ou en collaboration pour les scènes secondaires; nous rappellerons parmi ses pièces : *l'Auberge d'Auray* (1830); *les Malcontents* et *Charles III* (1834), drames; *la Fille mal élevée* (1835); *la Porte de Bussy*, etc. On a encore de cet auteur quelques ouvrages littéraires; *les Abus de Paris* (1842, in-8), en collaboration avec M. Girault; *la Fille de l'émigré* (2e édit., 1851); *Satire contre Napoléon III* (1853); *le Dernier jour* (1855), oratorio, etc.

ÉPINAY (Ere-Oliva-Angela DE BRADI, baronne DE BRUCHEZ, plus connue sous le nom de Marie DE L'), femme de lettres française, née près d'Orléans, vers 1805, fut élevée par sa mère et épousa sous la Restauration un colonel suisse. On a d'elle plusieurs ouvrages destinés à la jeunesse, des articles de journaux, des romans de mœurs : *Deux souvenirs* (1836); *Clara de Noirmont* (1840); *Rosette et Berthilde* (1845); *les Trois grâces* (1846), etc., et avec M. Jautard, une comédie en prose, *l'École d'un fat* (1844), représentée à l'Odéon.

ÉRARD (Jean-Baptiste-Orphée-Pierre), industriel français, né à Paris, en 1794, et neveu du célèbre facteur Sébastien Érard, étudia sous lui le mécanisme des pianos, devint son associé dès 1808, et dirigea dès lors avec intelligence et activité les deux maisons que son oncle avait successivement fondées à Paris et à Londres. Il joignit la fabrication des harpes à celle des pianos, et introduisit dans ces deux branches un grand nombre de perfectionnements ou procédés nouveaux, presque tous adoptés ensuite par les autres facteurs; entre autres le mécanisme à double échappement, les cordes filées sur acier substituées aux cordes de cuivre, la barre harmonique, etc., destinés à combiner l'intensité, la pureté, l'égalité de son avec la solidité de l'instrument. Il s'occupa également de la fabrication des orgues, et continua ces riches systèmes d'harmonie auxquels Sébastien Érard avait appliqué le jeu expressif au doigt. La connaissance qu'il en acquit lui permit de rétablir, en 1830, l'orgue de la chapelle des Tuileries, le chef-d'œuvre de son oncle, détruit en 1830.

M. Pierre Érard, qui présidait lui-même aux travaux de sa maison, a obtenu, de 1827 à 1855, toutes les premières récompenses aux expositions nationales et étrangères, particulières ou universelles. A Londres, en 1851, il a eu la seule grande médaille d'honneur (*council-medal*) qui ait été décernée. Décoré en 1836, il a été fait officier de la Légion d'honneur en novembre 1851.

On a sous son nom, aux dates de 1849 et 1855, une *Notice sur les pianos d'Érard en Espagne, en Italie, en Suisse, en Russie*, etc., et la *Description de l'orgue des Tuileries* (deux in-folio, avec planches). — M. Érard, ami des plus grands artistes et le protecteur de plusieurs, est mort à son château de la Muette, le 5 août 1855, des suites de l'ébranlement que lui avait causé la douleur de voir son domaine mutilé par le chemin de fer de ceinture. Sa veuve a fait don de sa dernière œuvre, un piano coté 25 000 francs, à la Loterie de l'armée d'Orient.

ERBACH, famille comtale allemande, qui fait remonter son origine jusqu'à Eginhard, époux d'Emma, fille de Charlemagne. Elle comprend aujourd'hui trois branches ERBACH-ERBACH, ERBACH-FURSTENAU, ERBACH-SCHŒNBERG, qui prennent rang d'après l'âge des chefs de chacune. Le chef actuel de la famille d'Erbach est celui de la branche d'Erbach-Schœnberg. Les trois branches professent la religion luthérienne. Leurs possessions, situées dans le grand-duché de Hesse, la Bavière et le Wurtemberg, ont été médiatisées lors de la création de la confédération du Rhin.

ERBACH-ERBACH (François-*Everard*, comte D'), chef actuel d'une première branche de la famille comtale d'Erbach, né le 27 novembre 1818, a succédé, en 1832 à son père le comte François-Charles Frédéric-Guillaume. La maison d'Erbach-Erbach, possède dans le grand-duché de Hesse, une partie du comté d'Erbach, dans le royaume de Bavière, la seigneurie de Wildenstein et le bailliage de Heinbach (986 habitants). Au mois d'août 1845, le comte Everard a vendu sa seigneurie de Roth, de Wurtemberg, pour la somme de 1 816 000 florins du Rhin. Il est colonel à la suite au service de Bavière et, depuis le 9 décembre 1842, membre héréditaire de la première Chambre du royaume. Il a épousé, le 2 novembre 1843, la comtesse Clotilde, fille de feu Albert, comte d'Erbach-Furstenau et en a eu huit enfants, dont l'aîné est le comte héréditaire François-George, né le 22 août 1844.

ERBACH-FURSTENAU (Raimond-*Alfred*-Frédéric-François-Auguste-Maximilien, comte D'), chef actuel d'une seconde branche de la famille d'Erbach, né le 6 octobre 1813, a succédé en 1851, à son père Albert-Auguste-Louis, lieutenant général au service de la Hesse grand-ducale. La maison d'Erbach-Furstenau possède dans le grand-duché de Bade le domaine de Mœsbrunn, et dans le grand-duché de Hesse, la seigneurie de Rothenberg et une partie du comté d'Erbach, en tout quatre myriamètres carrés et 20 000 habitants. Ce comte Alfred d'Erbach-Furstenau est major d'un régiment d'infanterie au service de l'Autriche. Il ne s'est pas marié. Deux de ses frères servent comme lui dans l'armée autrichienne.

ERBACH-SCHŒNBERG (*Louis*, comte D'), chef d'une troisième branche de la maison d'Erbach, né le 1er juillet 1792, a succédé, en 1829, à son frère le comte Émile. La maison d'Erbach-Schœnberg, possède dans le grand-duché de Hesse la moitié de la seigneurie de Benberg, et une partie du comté d'Erbach (16 558 habitants). De son mariage avec la comtesse Caroline de Gronsfeld, il a eu un fils, le comte héréditaire *Gustave*, né le 17 août 1840.

ERBEN (Charles-Jaromir), historien et érudit bohémien, né à Miletin (Bohême) en 1811, passa la plus grande partie de sa vie dans une retraite studieuse et n'accepta qu'en 1851 la place d'archiviste de la ville de Prague. Ses principales publications traitent de la littérature bohémienne et sont très-précieuses à ce point de vue. Nous citerons : *Collections des chants populaires bohémiens* (Pisne narodni, 1842-1845, 3 volumes); *Chronique de la ville de Prague, par Bartosch* (Bartosova Kronika Praska, 1851); *Gerbe de récits populaires* (Blüthenstrauss von Volksmaerchen, 1852); *Voyage de Haraut de Polschitz dans la terre promise et en Égypte* (1854, t. I); *Regesta diplomatica nec non epistolaria Bohemæ et Moraviæ ab anno* 600 *ad annum* 1253 (1855 et suiv.). M. Erben est en outre l'un des rédacteurs les plus actifs d'une publication périodique dont la première partie a paru en 1845, et qui a pour titre : *Fragments choisis de littérature bohémienne* (Wyborz literatury ceské).

ERDAN (André-Alexandre), journaliste et écrivain français, né à Paris, en 1826, fit ses premières armes dans *l'Événement*, que venaient de

Digitized by Google

fonder, en 1848, ses oncles MM. Paul et Froment Meurice (voy. ce nom) et défendit alors avec ardeur les idées démocratiques. Il reprit ensuite la question déjà agitée de « l'orthographe comme on parle » ou fonographie (*sic*), et développa ses opinions novatrices dans les congrès internationaux qui, en 1854 et 1855, accueillaient favorablement tout projet de langue et d'écriture universelles.

On a de lui : *Petites lettres d'un républicain rose* (1849, in-8); *Lettres concernant Hoëné Wronski*, peu après la mort de ce dernier (1854); les *Révolutionnaires de l'A, B, C*, fait en vue du prix Volney pour la linguistique (1854, in-8), et la *France mystique*, ou *Tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1855, 2 vol. in-8), dont les hardiesses attirèrent à son auteur une condamnation à l'amende et à la prison. Cet ouvrage était imprimé dans le système *néographique*.

ERDELYI (Jean), poëte et littérateur hongrois, né à Kazos en 1814, étudia à l'université de Pesth, donna des leçons particulières, puis se livrant à la littérature, publia, à partir de 1833, plusieurs pièces lyriques, qui lui valurent, dès 1839, une place dans l'Académie hongroise. Elles ont paru en volume sous le titre de *Poésies* (Ofen, 1844). Il donna ensuite un *Recueil des légendes et des contes populaires de la Hongrie* (Nepdalok esmondak; Perth, 1845-1848, 5 vol.), avec une dissertation très-intéressante sur le développement de la poésie populaire dans son pays; puis les *Proverbes populaires hongrois* (1850); un drame, *la Vénitienne*, et une traduction des ballades populaires de la Suède. Il tient un rang distingué comme critique et comme poëte.

Pendant la révolution de 1848, M. Erdelyi, qui était lié avec tout le parti libéral, prit un certain rôle politique et écrivit dans le journal de Szemere, *Respublica*. Après la catastrophe de Villagos, il dut quitter la capitale et se retira dans sa ville natale, où il s'occupe exclusivement de poésie. Il a un frère, Pierre Erdelyi, qui a beaucoup étudié la littérature française et traduit en hongrois plusieurs de nos meilleurs romans.

ERDMANN (Johann-Edouard); philosophe allemand, né le 13 juin 1805, à Molmar en Livonie, et fils d'un ministre protestant, commença ses études sous la direction de son père, suivit à l'université de Dorpat, de 1823 à 1826, les cours de théologie, puis à Berlin, pendant deux ans, les cours de philosophie de Schleiermacher et de Hegel. Rentré, en 1828, dans sa ville natale, il y fut nommé, l'année suivante, pasteur et premier prédicateur. Après avoir rempli ces fonctions avec distinction jusqu'en 1832, il retourna à Berlin, prit ses licences en 1834, et, recommandé déjà par ses écrits, fut nommé, en 1836, professeur de philosophie à l'université de Halle.

Le principal ouvrage de M. Erdmann est son *Essai d'un tableau scientifique de l'histoire de la philosophie moderne* (Versuch einer wissenschaftlichen Darstellung der Geschichte der neuern Philosophie; Leipsick, 1834-1851, t. I-V). On cite ensuite : *Dissertation sur le Croire et sur le Savoir* (über Glauben und Wissen; Berlin, 1837); *Compte rendu de notre foi* (Rechenschaft von unserm Glauben; Riga, 1835; 2e édit., Halle, 1842), recueil de sermons; *Nature et création* (Natur und Schœpfung; Leipsick, 1840); *le Corps et l'âme* (Leib und Seele; Halle, 1837; 2e édit., 1848); *Éléments de psychologie* (Grundriss der Psycholog.; Leipsick, 1840; 3e édit., 1847); *Éléments de logique et de métaphysique* (Grundriss der Logik und Metaphysik; Ibid., 1841; 3e édit., 1848); *Mélanges* (Vermischte Aufsaetze; Ibid., 1847); *de quelques Réformes des universités* (über einige der vorgeschlagenen Universitaetsreformen; Ibid., 1848); *Cours publics sur l'État* (Vorlesungen über den Staat; Halle, 1851); *Lettres psychologiques* (Psychol. Briefe; Leipsick, 1851); *du Rire et des larmes* (über Lachen und Weinen; Berlin, 1850); *de la Position sociale des philosophes allemands* (über die Stellung deutscher Philosophen zum Leben; Ibid., 1850); *du Charme poétique de la superstition* (über den poetischen Reiz des Aberglaubens; Halle, 1851); *de l'Ennui* (über die Langeweile; Berlin, 1852); etc., etc. M. Erdmann appartient par ses écrits philosophiques à ce parti que l'on a appelé en Allemagne l'extrême droite de l'école de Hegel. Défenseur ardent de la foi historique, il est ami de MM. Leo et Tholück, et adversaire déclaré des néo-hégéliens.

ERDMANN (Otto-Linné), chimiste allemand, né à Dresde le 11 avril 1804, fils du médecin de ce nom qui a introduit la vaccination dans le royaume de Saxe, étudia d'abord la pharmacie, puis se livra à des études préparatoires d'histoire naturelle et de médecine. De 1820 à 1823, il suivit les cours de l'Académie médico-chirurgicale de Dresde, où il s'appliqua surtout à la botanique. Les trois années suivantes, il étudia la chimie à Leipsick et y obtint successivement les grades de licencié ès sciences chimiques et de docteur en philosophie. Après avoir dirigé pendant quelque temps une fabrique et fait divers voyages, il retourna à l'université de Leipsick, et y fut nommé en 1827 professeur suppléant, et en 1830 professeur titulaire de chimie. En même temps, il fut chargé de la direction d'un nouveau laboratoire, qui devait être construit d'après ses plans et qui, terminé en 1842, a déjà servi souvent de modèle.

Les travaux de M. Erdmann appartiennent particulièrement à la chimie pratique, et ses ouvrages les plus importants sont : *Recherches sur le Nickel* (über den Nickel; Leipsick, 1827); *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie; Ibid., 1828; 4e édit., 1851); *Manuel de la connaissance des marchandises* (Grundriss der Waarenkunde; Ibid., 1833; 2e édit., 1851). De 1828 à 1833, il rédigea le *Journal de chimie industrielle et économique*, et depuis 1834, avec Marchand et Schweigger-Seidel, le *Journal de chimie pratique*. On lui doit aussi la 5e édition du *Dictionnaire des marchandises* (Waarenlexicon) de Schlegel (Leipsick, 1833-35, 2 vol). Il a déterminé, en outre, avec Marchand, les poids atomiques exacts d'un grand nombre de corps simples.

ERMAN (Georg-Adolf), professeur de physique à l'université de Berlin, né dans cette ville, en 1806, et fils du physicien Paul Erman, étudia d'abord les sciences naturelles et les mathématiques à Berlin, puis à Kœnigsberg, sous la direction de Bessel, dont il devint l'élève favori. De 1828 à 1830, il entreprit à ses frais un voyage autour du monde, dont le principal but était de faire des observations magnétiques dans toutes les latitudes. Il se joignit d'abord à l'expédition magnétique du savant suédois, Hansteen, et l'accompagna jusqu'à Irkutsk; puis, continuant seul sa route, traversa l'Asie septentrionale, se rendit par mer aux colonies russes de l'Amérique, passa par la Californie et l'île de Taïti, doubla le cap Hoorn, passa par Rio-Janeiro, puis revint par Saint-Pétersbourg et Berlin. L'ouvrage qu'il a publié sur ce voyage, sous le titre de : *Voyage autour du monde par l'Asie septentrionale et les deux Océans* (Reise um die Erde durch Nordasien und die beiden Oceane) se compose d'une partie historique (Berlin, 1833-1842, 5 vol.) et d'une partie scientifique (Ibid., 1835-1841, 2 vol. avec un atlas). Ce beau travail, qui a valu à

Digitized by Google

son auteur un des grands prix de la Société royale de géographie de Londres, a fourni en grande partie les données magnétiques sur lesquelles Gauss a pu établir sa théorie du magnétisme terrestre.

Dans ces dernières années, M. Erman s'est occupé spécialement de la Russie, et les *Archives de la connaissance scientifique de la Russie* (Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland), qu'il publie depuis 1841, forment un répertoire complet des recherches nouvellement faites sur la géographie, l'ethnographie, la géologie, etc., de cet empire, avec un compte rendu des travaux des savants russes. Un certain nombre d'articles de M. Erman, traitant du magnétisme terrestre et de diverses questions de physique, se trouvent dans les *Annales de Poggendorff* et dans les *Annuaires astronomiques de Schumacher*.

ERNE (John Crichton, 3e comte d'), pair représentatif d'Irlande, né en 1802, à Dublin, est fils d'un lieutenant-colonel. En 1842 il hérita des titres de son oncle, et fut élu en 1845 membre à vie de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il a été deux fois haut-shériff, et est lord lieutenant du comté irlandais de Fermanagh.

ERNEST IV (Auguste-Charles-Jean-Léopold-Alexandre-Édouard), ou Ernest II dans la ligne spéciale de Cobourg, duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, né à Cobourg, le 28 juin 1818, est fils d'Ernest III, le premier de la ligne Cobourg, auquel il succéda le 29 janvier 1844. Il est le frère aîné du prince Albert, mari de la reine Victoria, avec lequel il reçut une brillante et solide éducation, se faisant dès lors remarquer par ses dispositions pour les sciences naturelles et pour la musique. Il a beaucoup voyagé. Après avoir parcouru avec son frère la France, la Belgique et l'Angleterre, en 1836, il visita seul, plus tard, l'Espagne, l'Italie, le Portugal et l'Afrique. Au sortir de l'université de Bonn, où il avait étudié spécialement l'économie politique et la philosophie, il entra dans la cavalerie du royaume de Saxe, d'où il sortit avec le grade de général-major. Le 3 mai 1842, il épousa la princesse Alexandrine-Louise-Amélie-Frédérique-Élisabeth-Sophie, fille du grand-duc de Bade, et prit une part active au gouvernement pendant les deux dernières années de la vie de son père.

Monté sur le trône (1844), il y conserva l'esprit de réforme et de progrès que la jeunesse puise dans les écoles, et s'efforça d'apaiser les dissensions que l'annexion de l'État de Cobourg avait fait naître, en donnant aux deux duchés, dès 1846, une constitution commune et conforme aux idées du temps. Aussi, pendant les années 1848 et 1849, il réussit, par sa modération et sa fermeté, à préserver ses États de tout bouleversement. Partisan de l'unité allemande, il accepta du vicaire de l'empire un commandement dans la guerre contre le Danemark, et remporta, le 5 avril 1849, la victoire d'Eckernförde. Lorsque tout espoir de fonder l'unité de l'Allemagne se fut évanoui, il se rattacha à l'alliance dite *des trois rois*, et provoqua à Berlin un congrès de princes dans lequel il plaida avec chaleur en faveur des intérêts et des besoins légitimes des peuples. Depuis 1850, malgré le triomphe universel de la réaction, le duc Ernest IV a persévéré dans une politique de juste-milieu.

La simplicité de la vie privée de ce prince est remarquable. Il a continué de cultiver les sciences et les arts, et particulièrement la musique. Ses opéras de *Zaïre* et de *Casilda* sont cités avec éloge en Allemagne, et sa partition de *Sainte Claire* (Santa Chiara), opéra en trois actes, qu'il a fait exécuter à l'Académie impériale de musique de Paris, pendant son séjour chez nous en 1855, sans avoir un succès populaire, a obtenu l'estime des connaisseurs.

ERROLL (William-Harry Hay, 17e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1823, à Bushy-Park, descend d'une très-ancienne famille d'Écosse élevée en 1831 à la pairie héréditaire. Il embrassa la carrière des armes, fit partie de l'expédition d'Orient et fut blessé à la bataille de l'Alma (1854); l'année suivante il fut nommé major de la brigade des tirailleurs. Il est entré en 1846 à la Chambre des Lords, où il appuie la politique du cabinet Palmerston. Sa famille est en possession de la charge héréditaire de lord haut constable d'Écosse, qui est la plus haute distinction honorifique de la Grande-Bretagne. De son mariage avec une fille du général Ch. Gore (1848), il a un fils, Charles Gore, baron Kilmarnock, né en 1852, à Montréal.

ERSKINE (Thomas-Americus Erskine, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, est fils du lord David Montagu Erskine, mort le 19 mars 1855, et petit-fils du célèbre orateur de ce nom, élevé à la pairie en 1806. Élevé à Cambridge, il a été attaché d'ambassade à Munich, et a hérité en 1855 de la pairie. Il n'a pas d'enfants.

ERSLEW (Thomas-Hansen), littérateur danois, né à Randers le 10 novembre 1803, passa en 1821 l'examen de philologie et de philosophie, et, après avoir vécu plusieurs années dans une de ses propriétés en Jutland, alla s'établir à Copenhague. Il fut, en 1849, chargé de la direction des Archives au ministère des Cultes. Le plus important de ses ouvrages est le *Dictionnaire universel des écrivains pour le royaume de Danemark* (Almindeligt Forfatter-Lexicon for K. Danmark med tilhørende Bilande; Copenhague, 1841-53, 14 livr. ou 3 vol. in-8: avec un supplément en cours de publication, I-V livr. 1854-1857).

Ce dictionnaire bibliographique, disposé par noms d'auteurs, forme la continuation du *Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge, og Island*, de Nyerup et Kraft (Copenhague, 1820, in-4); mais il ne traite pas de la Norvége. On y trouve, avec des détails biographiques sur tous les Danois qui ont écrit depuis 1814, la liste par ordre chronologique non-seulement de tous leurs ouvrages, mais aussi de tous les articles ou mémoires qu'ils ont publiés dans des journaux, revues ou recueils, ainsi que l'indication des notices ou articles de critique relatifs à chacun de ces écrits, des traductions qui en ont été faites, et des sources biographiques; enfin les portraits des auteurs. Les énonciations sont très-précises et d'une remarquable exactitude. Cet ouvrage, qui ne renferme que des faits positifs et d'où les appréciations sont exclues, est peut-être le plus parfait qui existe encore en Europe, et quoiqu'il ne suffise pas à faire connaître la littérature danoise, il est merveilleusement propre à en faciliter l'étude.

ESAAD-effendi (Mohammed), historien turc, né à Constantinople le 18 de rebi-al-ewrwel 1204 de l'hégire (16 décembre 1790), a été nommé *sahafzadeh* (fils du relieur), parce que son père était chef de la corporation des relieurs et libraires. A dix-huit ans, il entra dans l'enseignement, acquit une grande réputation de savoir, et reçut en 1825 la charge d'historiographe, et en 1831 la direction du *Tatawin-i-wekaïi* (tableau des événements), journal officiel de l'empire. En 1836, le sultan Mahmoud l'envoya en ambassade auprès du shâh de Perse Mohammed. Il a aussi les titres de grand-

Digitized by Google

juge de Roumélie, d'inspecteur général des écoles, et de membre du conseil de l'instruction publique.

On connaît d'Esaad-effendi : *Uss-i-Tzafer* (Base de la victoire; Constantinople, 1828, pet. in-4), précis historique de la destruction du corps des janissaires par Mahmoud en 1826, traduit en français par M. Caussin de Perceval (1832, in-8), qui a supprimé les passages inutiles et abrégé les longueurs; *Sefer-Namei-Klair* (livre du voyage du Bon; Ibid. 1834); relation intéressante du voyage de Mahmoud à Andrinople en 1832. Il faut encore ajouter une traduction turque des *Mesail-i-imtihan* (questions d'examen), traité arabe d'Omer-effendi, et un grand nombre d'articles de circonstance dans le journal officiel.

ESBRAT (Noël-Raymond), peintre français, né à Paris, en 1809, étudia la figure chez Guillon-Lethière et le paysage chez M. Watelet; c'est dans ce dernier genre qu'il a remporté deux médailles d'or : une 3e pour *le Lac de Brientz*, en 1844, et une seconde pour *la Seine à Caudebec*, 1847, tableau commandé par l'État. Il a encore peint de nombreux sites d'Auvergne et de Suisse; *les Bords de la Seine* (1841); une *Fontaine aux environs de Bourbonne* (1842); *Vue prise dans le parc d'Eu* (1845); *la Vallée de la Nièvre* (1848); *Vue du parc de Saint-Cloud* (1850), au palais de Saint-Cloud; *un Abreuvoir* (1852); *Visite du prince-président à la ferme du Coudray en Sologne* (1853), commandé par l'État. Cet artiste avait plusieurs toiles à l'Exposition universelle de 1855 : *un Pâturage*, *l'Embouchure de la Somme;* etc. — M. Esbrat, dont les succès n'ont pas suffi à assurer le bien-être, est mort en 1856.

ESCARS (duc D'). Voy. DES CARS.

ESCHASSERIAUX (René-François-Eugène, baron), député français, né le 25 juillet 1823, aux Arènes, près Saintes (Charente-Inférieure), est fils d'un membre des premières assemblées républicaines. Il étudia le droit à Paris, fut admis au barreau et, lors des élections complémentaires de juillet 1849, devint représentant du peuple à l'Assemblée législative pour son département. Il appartenait à la majorité contre-révolutionnaire. Il fit en 1851 partie de la Commission d'enquête chargée de constater la production, le commerce et la consommation du sel. Après le coup d'État, il figura parmi les membres de la Commission consultative et accepta le patronage du nouveau pouvoir pour entrer en 1852 au Corps législatif; il y siégea au bureau, parmi les secrétaires, et fut réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

ESCHER (Jean-Henri-Alfred), homme politique suisse, est né à Zurich le 20 février 1819. Il commença ses études de droit dans sa ville natale et les continua aux universités de Berlin et de Bonn. Reçu docteur en 1842, il vint passer deux années à Paris pour compléter son instruction. De retour à Zurich, il fut nommé professeur à l'École supérieure et s'occupa particulièrement du droit fédéral helvétique. En 1844, il entra au grand conseil et prit place, à côté de Fürrer, parmi les radicaux les plus hostiles aux jésuites et au Sonderbund. Il contribua à la réorganisation des écoles dans le canton de Zurich. Appelé successivement à la vice-présidence et à la présidence du grand conseil, il exprima en 1847, dans un discours très-remarqué, ses vœux pour une réforme complète du système fédéral, et pour une plus forte centralisation. En 1848, il fut député à la diète fédérale, et chargé, avec M. Münzinger, des négociations engagées entre la Suisse et l'Autriche au sujet des affaires du Tessin. La même année, il fut le dernier bourgmestre de Zurich et, bientôt après, devint président du nouveau conseil de régence. Il est un des fondateurs de l'École polytechnique fédérale de Zurich. Élu vice-président du conseil national (7 juillet 1856), le docteur Escher est un des hommes d'État les plus considérables du canton de Zurich et de la confédération helvétique.

ESCHRICHT (Daniel-Frédéric), médecin et zoologue danois, né à Copenhague, le 18 mars 1798, débuta, comme écrivain, par une thèse de doctorat (*de Fonctionibus nervorum faciei et olfactus organi*, 1825), qui lui fit beaucoup d'honneur, et dont les revues françaises, allemandes, anglaises et italiennes firent des extraits ou donnèrent l'analyse. Il pratiqua d'abord la médecine à Nexœ (Ile de Bornholm), puis il fit aux frais de l'État un voyage scientifique à l'étranger (1825-1828). Nommé professeur extraordinaire de médecine à l'université de Copenhague, en 1830, et professeur ordinaire, en 1836, il remplit les fonctions de recteur de la même université en 1844-1845. Il faisait partie du collége royal de santé, et il est membre de l'Académie des sciences et de celle de Stockholm, de la Société philomatique de Paris, etc., chevalier du Danebrog et de l'ordre suédois de l'Étoile polaire.

Ses principaux ouvrages sont : *Description de l'œil humain* (det menneskelige Œie, fremstillet; Copenhague, 1843); *Recherches zoologiques, anatomiques et physiologiques sur les cétacés des mers septentrionales* (Zoologisch-anatomisch-physiologische Untersuchungen über die nordischen Wallthiere; Leipsick, 1849, in-8, t. I, avec pl.); *Douze leçons sur des sujets choisis de la science biologique* (Tolv Foredrag over udvalgte Æmner af Iœren om livet, 1850, en allemand : das physische Leben; Berlin, 1852, 2 parties); *sur la Possibilité de guérir et d'instruire les idiots et les imbéciles de naissance* (Om Muligheden af at helbrede og opdrage Idioter og, etc.; Copenhague, 1854). Il a donné de nombreux mémoires, notamment sur les cétacés, dans les *Traités* et les *Écrits* de l'Académie des sciences, dans la *Bibliothèque des médecins* et divers autres recueils danois, allemands et anglais.

ESCOSURA (don Patricio DE LA), homme politique et écrivain espagnol, né à Madrid le 5 novembre 1807, passa son enfance en Portugal où son père servit dans l'armée de Castaños. Après avoir étudié à Valladolid, il retourna, en 1820, à Madrid où Lista lui enseigna les mathématiques et la poésie. En 1824, forcé de quitter sa patrie, à cause de son affiliation à la société secrète des *Numantinos*, il se réfugia à Paris, où il suivit les cours du mathématicien Lacroix et passa ensuite à Londres. A son retour en Espagne (1826) il entra dans un régiment d'artillerie et fut promu, en 1829, au grade d'officier. Il continua de se livrer à la fois à la culture des lettres et à la politique. En 1834, il fut exilé, comme carliste, à Olivera. Mais, dès l'année suivante, il fut nommé aide de camp et secrétaire du général Cordova, à la retraite duquel il donna sa démission, en 1836. Deux ans après il entra dans l'administration et devint chef politique de la ville de Guadalaxara, qu'il défendit en 1840, au nom de la régente Christine. Mais le triomphe d'Espartero eut pour conséquence un nouvel exil de M. Escosura, qui se retira encore en France. Rentré à Madrid en 1843, il fut nommé secrétaire d'État, et fit ensuite partie du ministère Narvaez avec lequel il se retira des affaires en 1846, laissant la réputation d'un homme fidèle à ses convictions.

Digitized by Google

A diverses époques, M. Escosura a demandé à sa plume un autre genre de distinction ou même des moyens d'existence. Il s'est fait un nom comme poëte, comme auteur dramatique et comme romancier. Voici le titre de ses poëmes: *El bulto vestido de negro capuz*, et *Hernan Cortès en Cholula*. Ses pièces dramatiques sont : *la Corte del buen retiro* (1re partie, 1837; 2e, 1844); *Barbara Blomberg*, *Don Jaime el conquistador*, *la Aurora de Colon*, *el Higuamota* (1838): *las Mocedades de Hernan Cortès*, *Roger de Flor*, *Cada cosa en su tiempo*, *el Tio Marcello* (1844-1846). Il a publié deux romans historiques, *el Conde de Candespina* (Madrid, 1832), *Ni rey, ni roque* (1835), et un roman politique, *el Patriarcha del valle* (1846, 2 vol.), qui a pour sujet les dernières révolutions espagnoles, et les aventures des réfugiés à Londres et à Paris. M. Escosura a écrit le texte du splendide ouvrage intitulé : *la Espana artistica y monumental*, publié un manuel de mythologie (Paris, 1843) qui est devenu classique en Espagne, traduit du français plusieurs ouvrages, et rédigé à Paris *el Eco de la razon y de la justicia* et la *Revista enciclopedica*.

ESCUDIER (Léon et Marie, ou les *frères*), libraires-journalistes français, nés à Toulouse, le premier en 1808, le second en 1811, firent leurs premiers essais de librairie dans cette ville, et vinrent en 1845 à Paris, où ils fondèrent, un an après, le journal hebdomadaire la *France musicale*. Ils ont peu à peu annexé à cette revue un comptoir de musique, et une sorte d'agence lyrique et dramatique qui négocie à la fois la confection des opéras et l'engagement des artistes. Ce sont eux qui ont introduit chez nous M. G. Verdi.

On a sous leur nom: *Études biographiques des chanteurs contemporains*, précédé d'un *Essai sur l'art du chant* (1840, in-18; 2e édit. 1848); *Dictionnaire de musique*, d'après les théoriciens, historiens et critiques les plus célèbres qui ont écrit sur la musique (1844, in-12), refait sous le titre de *Dictionnaire de musique théorique et historique* (2 vol. in-18); *le Proscrit*, ou *le Corsaire de Venise* (1845); et *les Deux Foscari* (1846), tragédies lyriques de M. Verdi adaptées à la scène française; enfin, *Rossini, sa vie et ses mœurs* (1854, in-18); *Vies et mœurs des plus célèbres cantatrices* avec une *Étude sur Paganini* (1846, in-18). M. Léon Escudier a plus particulièrement signé de nombreux articles de critique à la *France musicale* et au feuilleton du *Pays*. Les deux frères dirigent aujourd'hui le journal *le Réveil* (1858).

ESNAULT (Charles-Louis-Benjamin), officier français, ancien député, né à Vendôme (Loir et Cher), le 27 juillet 1786, partit en 1805 en qualité de volontaire et fit, dans le génie, toutes les campagnes de l'Empire; il se distingua à Lutzen, à Bautzen et à la défense de Magdebourg et de Valenciennes. En 1815, il fut incorporé avec son grade de capitaine dans le 2e du génie et concourut, en 1823, à l'expédition de Catalogne, à la suite de laquelle il fut décoré. Ayant pris sa retraite (1829), il se fixa à Arras où il fit plus de vingt ans partie du conseil municipal, et fut élu quatre fois député (1838-1848). Dévoué au ministère, il s'associa par ses votes à toutes les mesures du parti conservateur. Depuis la révolution de Février, il vit à Paris dans la retraite.

ESPAGNE (maison royale D'), une des branches cadettes de la maison de Bourbon (voy. BOURBON). — Reine. Marie-*Isabelle*-Louise (voy. ISABELLE II). — Roi : *François-d'Assise*-Marie-Ferdinand (voy. FRANÇOIS-D'ASSISE). — Fille : Marie-Isabelle-Françoise-d'Assise-Christine-Françoise-de-Paule, infante d'Espagne, princesse des Asturies, née le 20 décembre 1851. — Sœur de la reine : *Louise*, duchesse de Montpensier (voy. MONTPENSIER. — Reine mère : Marie-Christine (voy. ce nom).

Oncles de la reine: *Charles*-Marie-Isidore (voy. CARLOS); *François-de-Paule*-Antoine-Marie, infant d'Espagne, né le 10 mars 1794, marié le 15 avril 1819 à *Louise*-Charlotte, née le 24 octobre 1804, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, morte le 29 janvier 1844, dont il a deux fils : *François-d'Assise*, mari de la reine, et *Henri*-Marie-Ferdinand, duc de Séville, né le 17 avril 1813, marié à Rome le 6 mai 1847 à dona *Hélène* de Castelvi y Shelly Fernandez de Cordova; et cinq filles : *Isabelle*-Ferdinande, née le 18 mai 1821, mariée le 26 juin 1841 au comte Ignace Gurowski; *Louise*-Thérèse-Françoise-Marie, née le 11 juin 1824, mariée le 10 février 1847 à don Jose Osorco de Moscoso y Carbayal, comte de Transtamare, duc de Sessa, grand d'Espagne de 1re classe; *Joséphine*-Ferdinande-Louise, née le 25 mai 1827, mariée au mois de juin 1848 à don Jose Guell y Rente (voy. GUELL Y RENTE); *Marie-Christine*-Isabelle, née le 5 juin 1833; et *Amélie*-Philippine, mariée au prince Adalbert, frère du roi régnant de Bavière (voy. BAVIÈRE).

La maison royale d'Espagne comprend encore l'infant *Sébastien*-Gabriel-Marie de Bourbon et Bragance, né le 4 novembre 1811, du premier mariage de l'infante Marie-*Thérèse* (voy. CARLOS), avec l'infant Pierre, cousin germain de Ferdinand VII. L'infant Sébastien, grand-prieur de Saint-Jean, a épousé en 1832 la princesse Marie-Amélie, née le 25 février 1818, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, et tante du roi Ferdinand II.

ESPAGNOL DE LA FAYETTE (Jean-Nicolas D'), géomètre français, né en 1796, à Mer (Loir-et-Cher), entra de bonne heure dans l'administration du cadastre. Il exerce aujourd'hui les fonctions d'ingénieur en chef dans le département de l'Ariége. Il a écrit : *Considérations sur le cadastre en France* (1824, in-8), où il cherche quels sont les moyens de perfectionnement et d'économie qu'on peut introduire dans la partie topographique; *Coup d'œil sur le progrès des sciences, des arts et de l'industrie* (1836, in 8); un *Mémoire sur la conservation perpétuelle du cadastre parcellaire de l'Ariége* (Foix, 1851): des articles littéraires dans des recueils périodiques.

ESPARTERO (don BALDOMERO), duc DE LA VICTOIRE, général et homme politique espagnol, exrégent, est né à Granatula, dans la Manche, en 1792. Le plus jeune des neuf enfants d'un simple charron, il fut destiné, à cause de sa faible constitution, à l'état ecclésiastique; mais, en 1808, il s'enrôla comme volontaire, pour repousser l'invasion française, dans le corps d'étudiants qu'on appelait le bataillon sacré. Il passa ensuite dans celui des cadets, fut nommé, en 1811, sous-lieutenant du génie à Cadix, et n'ayant pu soutenir les examens exigés pour ce service, dut entrer, en 1814, avec le même grade dans un régiment d'infanterie en garnison à Valladolid. Il s'attacha alors au général don Pablo Morillo, envoyé dans l'Amérique méridionale contre les colonies insurgées, partit, au mois de janvier 1815, avec le grade de capitaine, et devint, pendant la traversée même, chef d'état-major. Il quitta toutefois ces fonctions pour lesquelles il était peu fait, il fut nommé major dans un régiment d'infanterie. Ses talents militaires le firent passer lieutenant-colonel, en 1817, et colonel en 1822. Deux ans plus tard, la capitulation d'Ayacucho, par laquelle

Digitized by Google

l'Espagne abandonnait sa domination dans l'Amérique du Sud, ramena Espartero dans sa patrie, avec un certain nombre d'hommes qu'il devait retrouver plus tard sur son chemin, Lopez, Narvaez, Maroto, Alaix, Laserna, etc. Il rapportait du Pérou une fortune considérable qu'il avait gagnée au jeu. Envoyé en garnison à Logrono, avec le grade de brigadier, il sut se faire aimer de la fille d'un riche propriétaire de cette ville, nommé Santa-Cruz, et l'épousa malgré l'opposition du père. Il passa peu après avec son régiment dans l'île de Mayorque.

Lorsqu'en 1832, Ferdinand VII eut aboli la loi salique, Espartero se déclara en faveur des droits de succession au trône, conférés à la princesse Isabelle et, l'année suivante, à la mort du roi (29 septembre), il s'offrit à marcher avec son régiment, contre les provinces du nord qui se soulevaient en faveur de don Carlos. Il fut alors nommé commandant général de Biscaye, puis maréchal de camp et lieutenant général. Au mois de mai 1836, il prit par interim, pendant l'absence de Cordova, le commandement en chef du corps d'opérations destiné à couvrir Madrid. Ayant sauvé, l'année suivante, la capitale d'un coup de main tenté par les bandes carlistes, il fut nommé, par reconnaissance, général en chef de l'armée du nord, vice-roi de Navarre et capitaine général des provinces Basques. En 1837, il fut député aux Cortès constituantes, et contribua à la chute du ministère Calatrava. A la fin de la même année, il sauvait une seconde fois Madrid menacée par don Carlos lui-même (12 septembre), repoussait celui-ci au delà de l'Ebre, enlevait ensuite les hauteurs de Lucana, débloquait Bilbao, et recevait le titre de comte de Lucana, comme consécration de ces succès. Au lieu de les pousser plus loin, il se borna à rétablir la discipline dans l'armée et à maintenir, par de sévères exécutions à Pampelune, à Miranda et ailleurs, l'ordre dans les provinces soumises. En 1838, il battit seulement le général carliste Negri, et détruisit les bandes qu'il commandait.

Les services d'Espartero, son attachement déclaré à la constitution de 1837, lui marquaient son rôle politique. Il rejetait sur le ministère Ofalia la responsabilité de son inaction et envoyait à la reine des adresses contre Narvaez et Cordova, devenus, le premier surtout, ses ennemis personnels. De nouveaux exploits contre les carlistes, en 1839, lui valurent un surcroît de faveur et les titres de grand d'Espagne de première classe et duc de la Victoire. Profitant des divisions du parti carliste, il conclut, enfin, avec Maroto la fameuse convention de Bergara, qui força don Carlos à quitter l'Espagne, ne laissant plus que Cabrera pour prolonger la guerre civile.

Avant de porter le dernier coup à ce partisan, Espartero éprouva sa toute-puissance en demandant le brevet de général pour son secrétaire et aide de camp Linage, qui avait insulté, dans une lettre rendue publique, le ministre de la guerre, Narvaez, qui s'y refusait, fut contraint de donner sa démission, et Linage eut son brevet. Le reste du cabinet, voulant frapper, dans Espartero, le chef des exaltés, fit voter par les Cortès une loi qui restreignait les libertés municipales, et qui, malgré ses réclamations, fut sanctionnée par la régente. Une insurrection s'ensuivit; Espartero qui venait d'écraser Cabrera, revint à Madrid en triomphateur et se fit nommer président d'un nouveau ministère. Devant cette dictature, la reine Christine renonçait, le 10 octobre, à la régence, que les Cortès remirent, par l'élection du 8 mai 1841, entre les mains d'Espartero.

Le nouveau régent déploya d'abord, pour maintenir ou ramener l'ordre matériel, une grande énergie, comprima les mouvements républicains partout où ils éclatèrent, étouffa l'insurrection excitée par O'Donnell, à Pampelune, en faveur de Christine, déjoua les complots militaires des généraux Concha et Diégo-Léon, fit fusiller ce dernier (15 octobre), arrêta par la terreur les agitations incessantes des provinces Basques, et après avoir soumis Barcelone, rentra en triomphe à Madrid, le 30 novembre. Maître de la situation intérieure, il s'appuya, au dehors, sur l'alliance de l'Angleterre, sans s'effrayer des intrigues que l'ex-régente ourdissait contre lui, avec l'aide de la France. Une nouvelle insurrection ayant éclaté à Barcelone, à la fin de 1842, il en eut raison par un bombardement.

Mais dès le commencement de 1843, le parti exalté ou progressiste qu'il avait maintenu dans les limites de la légalité, par son respect pour la constitution de 1837, s'unit aux modérés partisans de la reine Christine, en faveur desquels il fut forcé, le 9 mai, de sanctionner une amnistie générale, présentée par le ministère Lopez. Son obstination à garder auprès de lui son secrétaire Linage et le général Zurbano, rendu odieux par la répression de Barcelone, amena une crise, la destitution des ministres et la dissolution des Cortès (26 mai). Accusé, par l'opinion publique, d'avoir signé, à l'instigation de Linage, avec l'Angleterre un traité de commerce désavantageux pour l'Espagne, Espartero vit se soulever contre lui la Catalogne, l'Andalousie, l'Aragon et plusieurs autres provinces. Une junte révolutionnaire se constitua à Barcelone et proclama sa déchéance et la majorité d'Isabelle. Un gouvernement provisoire composé de Lopez, Caballero et Serruno, déclara Espartero traître à la patrie et déchu de toutes ses dignités. Narvaez, à la tête des insurgés, marcha sur Madrid et y entra sans résistance (22 juillet). Abandonné de ses troupes, après avoir essayé en vain de marcher sur Barcelone, Espartero s'embarqua à Cadix le 30 juillet pour l'Angleterre. Il y reçut tous les honneurs dus au rang qu'il venait de perdre. En 1848, le décret qui l'avait dépouillé de tous ses titres, ayant été annulé, il retourna en Espagne et reprit sa place au sénat. Mais presque aussitôt, se sentant pour longtemps écarté du pouvoir, il alla chercher à Logrono une retraite absolue.

Après six ans d'isolement, les événements de 1854 le ramenèrent à la tête des affaires. Etranger en apparence, jusqu'au dernier moment, à cette formidable agitation révolutionnaire qui répondait, dans toute l'Espagne, aux excès de la réaction monarchique, il parut, après la défaite du gouvernement, l'homme de la situation et la reine Isabelle ne put arrêter l'insurrection triomphante et sauver son trône qu'en le remettant sous la protection de l'ex-régent. Il fut désigné comme président du conseil, le 19 juillet, au moment où la junte de Saragosse, constituée en gouvernement provisoire, le nommait généralissime des armées nationales. Arrivé à Madrid, après quelques jours d'une expectative pleine de dangers, il forma un cabinet dans lequel entra comme ministre de la guerre le général O'Donnell, qui avait pris une part si active aux luttes et à la victoire du parti progressiste. L'union de ces deux hommes, au milieu des tentatives contraires des exaltés et des modérés, fut le seul programme politique d'un nouveau parti conservateur. Les difficultés et les dangers se multiplaient, les Cortès constituantes, ouvertes à Madrid le 8 novembre, discutaient les bases constitutionnelles l'existence même de la monarchie. La question religieuse se compliquait de la loi de désamortissement (voy. MADOZ), et la crise politique d'une effroyable crise financière. Peu à peu le

Digitized by Google

parti libéral se divisa en progressistes purs qui rattachaient au nom d'Espartero toutes les espérances de la révolution, et en progressistes conservateurs qui reconnaissaient pour chef O'Donnell. Toute l'histoire de ces deux années se résume dans l'antagonisme de ces deux hommes. Enfin, après des tiraillements trop longs à rappeler, tout le ministère, à propos de la retraite du ministre de l'intérieur, Escosura, exigée par O'Donnell, donna sa démission, et ce dernier fut chargé par la reine de recomposer et de présider un nouveau conseil.

La démission d'Espartero fut le signal d'une insurrection nouvelle, à Madrid (14-16 juillet 1856), à Barcelone (18-22 juillet) et à Saragosse. Mais lui-même ne parut nulle part en personne dans ces luttes engagées en son nom. Moins heureusement doué comme homme politique que comme soldat, Espartero avait encore une fois perdu l'une des positions les plus brillantes que la fortune ou le prestige militaire pussent offrir. Il y avait montré une irrésolution fatale qu'on avait déjà plus d'une fois remarquée en lui et qui tenait peut-être moins à l'indécision du caractère qu'au sentiment de son insuffisance dans les combinaisons politiques. Énergique d'ailleurs jusqu'à la violence, il a toujours conservé, sous le grand d'Espagne, quelque chose de rude et de vulgaire. — Il existe sur la vie militaire et politique d'Espartero jusqu'en 1843, un grand ouvrage de J. S. Florez, *Espartero, historia de su vida militar*, etc. (Madrid, 1843-1844, 3 vol. in-8).

ESPEUILLES (Antoine-Théodore VIEIL-LUNAS, marquis D'), sénateur français, né au château de la Montagne (Nièvre), le 25 avril 1803, descend d'une ancienne famille du Nivernais. Il fut élevé au collége de Nevers et tourna de bonne heure son attention vers l'économie rurale, dans laquelle il passe pour posséder des connaissances étendues. Il faisait partie du conseil général de son département lorsqu'un décret du 4 mars 1854 l'appela aux fonctions de sénateur. Il s'occupe, au Luxembourg, des questions qui ont trait à l'agriculture. Vers la même époque, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

ESPINASSE (Esprit-Charles-Marie), général français, né le 2 avril 1815, à Saissac, village de l'Aude, entra, en 1833, à l'École militaire de Saint-Cyr, et gagna ses premiers grades en Algérie. Nommé chef de bataillon en 1845, il commanda les zouaves, passa, en 1848, au 22e léger, puis au 42e de ligne, et fit avec ce régiment la campagne de Rome. En juillet 1851 il devint colonel, prit part à la répression des troubles qui suivirent, à Paris, l'acte du 2 décembre, fut promu général de brigade l'année suivante, et entra, au mois de décembre, dans la maison militaire de l'empereur en qualité d'aide de camp. Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, il commanda une brigade de la première division de l'armée d'Orient, fit une exploration malheureuse dans la Dobrutscha, et, atteint lui-même du choléra qui décimait ses soldats, il vint rétablir sa santé en France. Au printemps de l'année 1855 il rejoignit l'armée en Crimée et se distingua à la Tchernaïa, ainsi qu'à l'assaut de Malakoff. Quelques jours auparavant il avait reçu le grade de général de division (29 août 1855). M. Espinasse est grand-officier de la Légion d'honneur.

Au milieu de l'émotion causée par l'attentat du 14 janvier 1858, le général Espinasse a été appelé, en remplacement de M. Billault (voy. ce nom), au ministère de l'intérieur (8 février 1858), qui s'appela alors ministère de l'intérieur et de la sûreté générale. Une circulaire du nouveau ministre expliqua au pays les motifs qui faisaient remettre entre les mains d'un militaire des fonctions purement civiles. Il choisit pour secrétaire général M. Léopold Monty, ancien professeur d'histoire aux Facultés de Rennes et de Dijon, maître de conférences à l'École normale, et collaborateur de la *Revue contemporaine*. Par décret du 15 juin suivant, le général, remplacé au ministère par M. Delangle, fut nommé sénateur.

ESQUIROS (Henri-Alphonse), poëte et romancier français, ancien représentant à l'Assemblée législative, né à Paris, en 1814, débuta en 1834 par un volume de poésies, *les Hirondelles* (in-8), qui, malgré les éloges de M. Victor Hugo, se vendit peu. Il le fit suivre de deux romans, *le Magicien* (1837, 2 vol. in-8), et *Charlotte Corday* (1840, in-8, 1850, in-4). En même temps, il donna sous le titre d'*Évangile du peuple* (1840, in-16), un commentaire philosophique et démocratique de la vie de Jésus, qui lui attira des poursuites judiciaires et une condamnation à huit mois de prison et 500 fr. d'amende (30 janvier 1841). De Sainte-Pélagie, où il subit sa peine, il publia un nouveau volume de vers : *les Chants d'un prisonnier* (1841, in-8); trois petits ouvrages empreints de l'esprit socialiste parurent, de 1841 à 1842, sous ces titres : *les Vierges martyres* (in-32), *les Vierges folles* (in-32), *les Vierges sages* (in-32), et précédèrent l'*Histoire des Montagnards* (1847, 2 vol. in-8; 1850, in-4).

Après la révolution de Février 1848, M. Esquiros, que ses écrits et les poursuites dont ils avaient été l'objet, recommandaient au parti extrême, n'arriva pourtant qu'à l'Assemblée législative, et par une élection partielle, dans le département de Saône-et-Loire. Signalé par ses opinions radicales, il fut compris, après le 2 décembre 1851, parmi les représentants expulsés, et se retira en Angleterre. Il a donné récemment : *la Vie future au point de vue socialiste* (1857, in-8).

La femme de M. Esquiros, Mme Adèle Esquiros, a aussi publié des romans se rattachant au même ordre d'idées.

ESSEN (Pierre, comte D'), général et administrateur russe, né en Livonie vers 1780, entra de bonne heure au service, et fit la campagne de Suisse sous les ordres de Souvaroff (1799). Peu de temps après, il fut nommé gouverneur militaire de Wiborg. En 1806, il reçut le commandement de la huitième division d'infanterie, et l'année suivante il prit part à la bataille d'Eylau (1807). De 1808 à 1812, il servit sous Kontousoff contre les Turcs, et contribua à la défaite du grand-visir près de Routschouk. Après le traité de Bucharest (1812), il rentra en Russie et soutint un grand nombre de combats contre les Français avant et après la prise de Moscou. Il ne quitta les champs de bataille qu'après la chute de Napoléon.

Nommé en 1817 gouverneur militaire de la province d'Orembourg; en 1819, général d'infanterie; en 1830, gouverneur général militaire de Saint-Pétersbourg, avec l'administration civile, il a été fait en 1833 comte de l'Empire. En 1842, il entra au conseil d'État, et fut attaché comme chambellan à la personne de l'empereur. Il est aujourd'hui gouverneur civil de la province de Livonie.

ESSEX (Arthur-Algernon CAPEL, 6e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1803, près Horsham, descend d'une famille élevée en 1641 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Capel, il prit la place de son oncle à la Chambre des Lords (1839), où il s'est associé à la politique du parti conservateur. De son mariage avec une fille du duc de Saint-Albans (1825), il a quatre enfants,

Digitized by Google

dont l'aîné, Arthur de Vere, vicomte MALDEN, né en 1826 à Londres, a servi quelque temps dans les gardes.

ESTANCELIN (Louis), administrateur et publiciste français, né le 31 janvier 1777 à Eu (Seine-Inférieure), est fils d'un lieutenant général des eaux et forêts. Après avoir fait ses études au collége de Juilly, il s'enrôla en 1797 dans un régiment de chasseurs à cheval, fit les campagnes de Naples et d'Italie, devint sous-lieutenant et fut mis à la réforme sous le Consulat. Nommé en 1802 inspecteur des eaux et forêts, il gérade 1814 à 1830 les propriétés de la famille d'Orléans à Eu, représenta ensuite pendant seize ans l'arrondissement d'Abbeville à la Chambre des Députés (1830-1846), et prit une part active à toutes les discussions relatives au commerce, à la marine et aux colonies. Non réélu en 1846, il se retira de la vie politique. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On lui doit quelques ouvrages historiques, tels que les *Comtes d'Eu* (1828, in-8); *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands* (1832, in-8); *le Château d'Eu* (1840, in-8); des brochures et des rapports, ainsi que des études sur *la Pêche côtière de la Manche* (1834); *les Pêches maritimes* (1845); *l'État actuel de la marine et des colonies françaises* (1849); etc. Il a également fourni des articles au *Bulletin* de la Société maritime, dont il est président honoraire.

ESTANCELIN (Louis-Charles-Alexandre), fils du précédent, ancien député et représentant du peuple, né à Eu, le 6 juillet 1823, avait à peine terminé son éducation au collége Bourbon qu'il était nommé chef de bataillon de la garde nationale. Il entra dans la diplomatie et devint secrétaire d'ambassade. Il était à Paris lorsque éclata la révolution de Février; il recueillit chez lui la duchesse de Montpensier, qu'il réussit à faire sortir secrètement de France. Élu membre du conseil général de la Seine-Inférieure et envoyé par le même département à l'Assemblée législative (1849), il se fit remarquer au sein de la majorité par sa vive hostilité contre les institutions républicaines. Après le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

ESTERHAZY DE GALANTHA (Paul-Antoine, prince), chef actuel d'une maison princière hongroise, né le 10 mars 1786, a succédé le 24 novembre 1833 à son père, le prince Nicolas, dans les riches et immenses comtés d'Edelstetten et de Forchtenstein. Entré jeune dans la carrière diplomatique, il fut ministre d'Autriche à Dresde dès 1810, et ambassadeur en Angleterre de 1830 à 1838. Il prit part depuis dans sa patrie au mouvement national et libéral qui précéda la révolution de 1848. Aussi, au mois de mars de cette année, fut-il appelé dans le cabinet Batthyanyi comme ministre des affaires étrangères. Il défendit autant qu'il put les intérêts de la Hongrie, mais lorsque la lutte fut sur le point d'éclater entre les deux peuples, il donna sa démission et se retira de la vie politique. Il est conseiller privé actuel de l'empire d'Autriche et chambellan impérial-royal. Le majorat de la ligne princière Esterhazy-Forchtenstein est des plus riches et des plus étendus. Il ne contient pas moins de 29 seigneuries, 60 bourgs ayant des marchés, 414 villages, etc., dont l'administration centrale est à Eisenstadt. D'autres domaines dans la basse Autriche et le comté d'Edelstetten, en Bavière, ajoutent encore à la fortune du prince, qui étonna la ville de Londres par le faste de sa maison. Il a su aussi se servir de sa fortune pour favoriser les progrès de la littérature et de la science. En 1847, il fut nommé président de la Société d'histoire naturelle d'Œdenbourg, en même temps que palatin de ce comitat.

Marié le 18 juin 1812 à la princesse *Marie-Thérèse*, de la maison de la Tour et Taxis, née le 6 juillet 1794, le prince d'Esterhazy a trois enfants : deux filles et un fils, *Nicolas*-Paul-Charles, né le 25 juin 1817, veuf de lady Sarah-Frédérique-Caroline, fille de George Child Villiers, comte de Jersey.

A la même famille appartiennent Marie-*Léopoldine*, fille du prince Paul-Antoine, née le 15 novembre 1776, veuve le 27 septembre 1841 du prince Antoine, en qui s'est éteinte la famille princière de Grassalcovith de Gyarak; le comte *George* Esterhazy de Galantha, conseiller intime, chambellan et grand sénéchal de la cour d'Autriche; et la comtesse *Sophie* Esterhazy, née princesse de Lichtenstein, grande maîtresse de la maison de l'impératrice.

ESTERNO (le comte Henri n'), agronome et publiciste français, né à Dijon, en 1805, écrivit quelques poésies qui passèrent inaperçues, avant de se livrer à des études pratiques d'agriculture. Il s'est occupé particulièrement de la question de l'irrigation, et ses travaux et ses nombreux mémoires aux Chambres ont amené la loi dite d'Angeville. Vers 1840, il aborda les questions financières et sociales, et concourut à fonder, avec Rossi, l'ancienne Société académique d'économie politique, dont il était secrétaire, et qui fut remplacée par la Société des économistes. Appelé souvent à Paris par l'intérêt de ses études et de ses publications, il habite néanmoins depuis longtemps aux environs d'Autun. Il a pris une grande part à l'organisation des comices agricoles et a été décoré au mois d'avril 1844.

M. d'Esterno a publié depuis 1822 : *Essais poétiques*, signés seulement de ses initiales (1822, in-8); *Pétition sur la liberté de la presse*, adressée à la Chambre des Députés (1822, in-8); *des Banques départementales en France et de leur influence sur les progrès de l'industrie*; etc. (1838, in-8); *Avis du conseil général d'agriculture sur l'irrigation*, considérée comme remède à la cherté des matières animales (1842, in-8); *de la Misère, de ses causes, de ses effets, de ses remèdes* (1842, in-8); et *du Programme des Chambres consultatives d'agriculture* (1852, in-8); etc. Il a collaboré au *Journal d'agriculture pratique*.

ESTISSAC (du n'). Voy. LA ROCHEFOUCAULD.

ESTOURMEL (Alexandre-César-Louis, comte n'), homme politique français, né à Paris le 29 mars 1780, est le frère d'un préfet de la Restauration mort en 1852. Engagé volontaire sous la République, il fit la seconde campagne d'Italie et fut quelque temps secrétaire de légation après la paix d'Amiens. Ayant repris du service en 1805, il prit part aux guerres d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal, fut attaché à l'état-major du prince Berthier, parvint au grade de chef d'escadron et assista comme secrétaire d'ambassade au congrès de Prague (1813). Il abandonna en 1815 la carrière militaire, siégea à la Chambre des Députés où il défendit l'armée, vota contre la loi d'amnistie et fit partie de l'opposition libérale. Réélu en 1829 par les départements du Nord, il s'associa au refus de l'impôt et fut l'un des vingt-neuf députés qui prêtèrent à l'insurrection du peuple en 1830 l'appui de leurs noms.

Après l'établissement de la dynastie d'Orléans à laquelle il contribua de tout son pouvoir, M. d'Estourmel vota pour l'abolition absolue de la peine de mort, l'abaissement du cens électoral à 200 francs et la pairie élective. Partisan du

Digitized by Google

système politique suivi par Casimir Périer, il seconda aussi les ministères qui suivirent jusqu'à l'époque où il s'est retiré des affaires (1837). Au commencement de 1833 il fut chargé d'une mission relative à l'indemnité des 25 millions réclamée par les États-Unis et fut rappelé aussitôt que l'on eut connaissance de l'insulte faite à M. Barrot, notre consul à Carthagène. On a de M. d'Estourmel quelques opuscules littéraires, entre autres une comédie, *la Manie des arts*, jouée à Feydeau.

ETCHEVERRY (Jean-Amédée-Hector), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Étienne de Bigorre, le 1er novembre 1801. Son père lui laissa en mourant une charge de notaire et des propriétés assez considérables. Il montra de l'énergie dans plusieurs rencontres avec les Espagnols qui disputaient aux habitants de la vallée la possession du *pays Fuint*. Maire de Baygorry, il arma les administrés et les conduisit à la frontière pour repousser une bande qui avait envahi le territoire français. Cette conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur (24 juillet 1847), et lui acquit dans le département des Basses-Pyrénées, une certaine popularité. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 41 473 voix. Membre du Comité de la marine, il vota presque constamment avec l'extrême droite. Cependant il refusa de soumettre à la sanction du peuple la Constitution, dont il approuva l'ensemble. Membre de la Législative il fit partie de la réunion de la rue de Poitiers. Jusqu'au coup d'État du 2 décembre, il soutint de son vote toutes les lois et mesures contre-révolutionnaires.

Après la dissolution de l'Assemblée, son frère cadet, Jean-Baptiste ETCHEVERRY fut présenté par l'administration comme candidat au Corps législatif. Nommé le 29 février 1852 par les électeurs de la circonscription de Bayonne, il a été réélu en 1857.

ÉTEX (Antoine), sculpteur français, né à Paris le 20 mars 1808, d'une famille d'artistes qui compte Coustou parmi ses ancêtres, apprit dans la maison paternelle les premiers éléments de la sculpture, fréquenta les ateliers de Dupaty et de Pradier et reçut en même temps des leçons de M. Ingres. De 1827 à 1829 il concourut pour le prix de Rome, et obtint le second prix en 1828, sur ce sujet : *le jeune Hyacinthe tué par Apollon*. Il obtint une pension de 1500 francs pour passer deux ans en Italie. Avant de partir, M. Étex s'était battu pendant les journées de juillet 1830. Après avoir étudié les maîtres italiens, il prolongea son voyage, et visita successivement l'Algérie, la Corse, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre.

M. Étex exécuta à cette époque plusieurs œuvres importantes, entre autres le groupe colossal de *Caïn* qu'il exposa au Salon de 1833. L'originalité, la hardiesse et l'énergie de ce morceau le firent choisir par M. Thiers, ministre des travaux publics, pour l'exécution de deux des *Groupes* de l'arc de l'Étoile, ceux de 1814 et de 1815. Après avoir vu plusieurs de ses œuvres refusées aux Salons et après s'être abstenu d'y concourir, il y reparut avec succès en 1841. Son *Tombeau de Géricault* lui valut alors la croix de la Légion d'honneur. En 1848, M. Étex tenta de devenir un homme politique. Républicain de la veille, il se présenta sans succès aux élections pour la Constituante, et prit part pendant quelques mois aux luttes des partis, avant de revenir à ses travaux.

M. Étex a tour à tour abordé la sculpture, la peinture, la gravure et l'architecture. Outre les œuvres déjà citées, il faut mentionner parmi ses statues : *Léda; Olympia; Rossini*, à l'Opéra; *Héro et Léandre*, au musée de Caen; *le Choléra; Blanche de Castille*, musée de Versailles; *Charlemagne*, au palais du Luxembourg; *saint Augustin*, à la Madeleine; le général *Lecourbe*, à Lons-le-Saunier; un groupe colossal de *René et Outougamiz*; les bustes du *duc d'Orléans*, de *MM. Thiers, Odilon Barrot, Lablache, Vitet, Dupont de l'Eure, Rostan, Charlet, Sapey, Chateaubriand, Alfred de Vigny, Pierre Leroux, Proudhon, Louis Blanc, le général Cavaignac; Mmes Eugénie Garcia, Lenormand; Mlle Gambardi* (1857); etc.; *les Médicis, Françoise de Rimini*, la *Méduse*, bas-reliefs; enfin plus de cent médaillons et portraits.

Comme peintre, il a donné : *les Médicis; Joseph expliquant les songes à ses frères; Diophante; Eurydice; Sapho; le Christ prêchant; Roméo et Juliette; Faust et Marguerite; Dante et Béatrix; les Grands hommes des États-Unis*, dans City-Halle, à New-York; etc.; plusieurs pastels et un certain nombre de portraits.

Comme architecte, il a exécuté des études, des projets de monuments et de tombeaux, entre autres ceux du *Tombeau de Napoléon*; du *Monument de la Liberté*, de *l'Égalité et de la Fraternité*; du *Monument en faveur de l'archevêque de Paris*; de M. *Raspail*; d'*Armand Marrast*, etc.

Il a aussi donné un assez grand nombre de dessins et d'aquarelles, de gravures, notamment : *la Grèce tragique*, suite de compositions au trait dont les sujets sont pris à l'*Électre*, aux *Phéniciennes*, à l'*Hippolyte*, et au *Prométhée*; un *Cours élémentaire de dessin appliqué à la peinture*, avec des lithographies de l'auteur.

Malgré ses aptitudes diverses, M. Étex est avant tout un sculpteur. Comme peintre, comme graveur et comme architecte, il a surtout réussi à étonner le public, peu habitué à trouver dans les artistes de nos jours ces tentatives universelles. A la fin de 1856, il a fait dans son atelier une vente publique qui comprenait les œuvres d'art les plus diverses. M. Étex a obtenu une médaille de première classe pour la sculpture en 1833, et, pour la peinture, deux médailles de deuxième classe en 1833 et 1838. Cet artiste a aussi manié la plume. Il a donné dans différents journaux et recueils des articles de politique et de critique d'art. On a de lui un *Essai sur le beau* (1851, in-8, avec planches.)

ÉTIENNE (Henri), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né en 1801, est le fils de l'académicien qui fonda *le Constitutionnel* et fut pendant la Restauration un des écrivains favoris de l'opposition libérale. La révolution de Juillet récompensa les services du père, en nommant le fils référendaire à la Cour des comptes. Élu d'abord conseiller général de la Meuse, il succéda à son père, en 1839, comme député de Commercy, et son mandat fut renouvelé en 1842 et 1846. Membre du centre gauche, il prit une part assez active aux travaux parlementaires, s'occupa spécialement des questions de finances, et réclama avec une grande insistance la régularisation des comptes dans l'administration de la marine. En 1848, il fut envoyé à la Constituante, le cinquième sur huit, par 38 111 suffrages. Vice-président du Comité des finances, il fit partie de plusieurs Commissions et parut assez souvent à la tribune. Il vota le plus souvent avec la droite mais approuva l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition

Digitized by Google

des anciens partis contre la République, mais il resta fidèle au régime parlementaire. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière législative. Il est aujourd'hui conseiller référendaire de deuxième classe à la Cour des comptes. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

ETTMÜLLER (Ernest-Maurice-Louis), philologue allemand, né le 5 octobre 1802 à Gersdorf, près Lœbau, commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, et les acheva au collége de Zittau. De 1823 à 1826 il suivit les cours de littérature et d'histoire allemande à l'université de Leipsick. Après deux années, consacrées en partie à voyager, il devint agrégé de la Faculté des lettres d'Iéna, et ouvrit un cours de littérature allemande. En 1833, il fut appelé comme professeur de langue et de littérature allemande à l'université de Zurich.

M. Ettmüller s'est surtout occupé des anciens monuments littéraires de la basse et haute Allemagne, et on lui doit de nombreuses éditions d'œuvres poétiques anciennes : *le Roi Laurin* (Kunech Laurin; Iéna, 1829); *la Guerre de la Wartbourg* (Wartburgkrieg; Ibid., 1830); *la Vie de saint Oswald* (Sant Oswaldes Leben; Zurich, 1835); *l'Expédition maritime et la mort de d'Ortnide* (Ortnides mervart und tôt; Ibid., 1838); *Poésies et sentences de Hadeloube* (Hadeloube Lieder und Sprüche; Ibid., 1840); *Poésies, lais et sentences de Henri de Meissen* (Heinrichs von Meissen des Frouwenlobes Lieder, Leiche und Sprüche; Quedlinbourg, 1843); *Théophilus* (Ibid., 1849); *Poésies et sentences de Wizlâwes IV, prince de Rügen, et Recueil de plusieurs poésies en bas-allemand* (Widzlâves IV des Fürsten von Rügen Lieder, und Sprüche; etc.; Ibid., 1852); *l'Énéide de Henri de Weldecke* (Heinrichs von Weldecke Eneide; Zürich, 1852), etc., etc.

M. Ettmüller a donné en outre une édition de la *Vœluspâ* (Leipsick, 1831), et la traduction des *Niebulungen de l'Edda* (Zurich, 1837); une chrestomathie anglo-saxonne intitulée : *Engla and Seaxna scôpas and bôeeras* (Quedlinbourg, 1850); un *Lexicon Anglosaxonicum* (Ibid., 1851); et trois poèmes épiques : *les Chefs des maisons royales allemandes* (Deutsche Stammkœnige; Zurich, 1844); *Charlemagne et les vierges franques* (Karl der Grosse und das fraenkische Jungfrauenheer; Ibid., 1847), et *Charlemagne et St.-Goar* (Karl der Grosse und der Heilige Goar; Ibid., 1852).

EUDES-DESLONGCHAMPS (Jacques-Amand), naturaliste français, né vers 1800 en Normandie, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques. Décoré en 1846, il est aujourd'hui professeur de zoologie et doyen de la Faculté des sciences de Caen. Il a publié un *Résumé des observations et des mémoires adressés à la Société d'agriculture de Caen* (1830, in-8), relatifs à la destruction du puceron lanigère; les nombreuses et savantes dissertations qu'il a faites sur l'histoire naturelle du Calvados ont été consignées pour la plupart dans les *Mémoires de la Société linnéenne de Normandie*. Il est correspondant de l'Académie des sciences (section de zoologie.)

EUGÉNIE (Bernardine-Désirée CLARY), reine de Suède et Norvége, née le 8 novembre 1781, est fille d'un riche commerçant de Marseille. Sa sœur, Julie, avait déjà épousé Joseph Bonaparte, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le général Napoléon Bonaparte, alors en disponibilité. Son père refusa en disant que «c'était assez d'un Bonaparte dans la famille.» Destinée au trône quand même, elle épousa le 16 août 1798, Jean Bernadotte, qui devint roi de Suède, à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818. Elle se prêta avec peine aux honneurs du rang suprême, resta le plus longtemps possible à Paris et ne fut couronnée à Stockholm que le 29 août 1829. Elle est toujours restée Française par l'esprit comme par le cœur. La reine Eugénie est veuve depuis le 8 mars 1844.

EUGÉNIE (E. Marie DE MONTIJO), impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, grand d'Espagne et de Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Porto-Carrero, émigrée de Gênes en Estramadure, au XIVe siècle, et qui, par suite de diverses alliances, acquit le droit de porter les noms de Gusman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leira, et réunit les trois grandesses de première classe de Téba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Élevée tour à tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Téba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Elysée, et s'y fit remarquer par les grâces de sa personne. Après la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'État et annonça officiellement le choix qu'il avait fait d'une épouse.

Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines. Opposant le souvenir de la première femme de Napoléon Ier à celui de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans, l'empereur y présentait son union « comme une affaire privée, » résumant ainsi les qualités de la personne qu'il avait choisie : « Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine....»

Le mariage fut célébré le 30 janvier (1853) à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Teba était élevée. La Commission municipale de Paris vota une somme de 600 000 francs, pour offrir une parure à l'impératrice; mais elle désira que ce crédit fût employé en charités et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour de jeunes filles pauvres. Fidèle à l'étiquette des cours, l'impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries, au milieu des dames et des dignitaires de différents titres qui composent sa maison. Mais elle passe, ainsi que l'empereur, une assez grande partie de l'année au château de Saint-Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fait son séjour de préférence à Biarritz (Basses-Pyrénées), d'où elle exécute volontiers quelques excursions en Espagne. L'impératrice a traversé avec l'empereur plusieurs régions de la France et l'a accompagné, au mois d'avril 1855, en Angleterre dans sa visite à la reine Victoria. Le 16 mars 1856,

Digitized by Google

elle a donné le jour à un fils qui porte le titre de prince impérial. Elle était déjà, avant cette époque, présidente de Sociétés maternelles.

EVANS (sir Georges DE LACY), général anglais, né en 1787 à Moig (Irlande), commença, en 1807, sa carrière militaire, fit partie de huit corps d'armée et assista à cinquante batailles livrées en Asie, en Europe et en Amérique. Envoyé dans l'Inde, il y resta trois ans, combattit les Ameers et les Pindarries, contribua à la prise de possession de l'île de France (1810) et passa peu après en Espagne. Il s'y conduisit avec la plus grande distinction, s'offrant à divers reprises pour tenter des coups de main; lord Wellington, qui faisait grand cas de lui, signala son intrépidité à Vittoria et à Toulouse.

La paix ne fut pas plus tôt signée qu'il alla, avec le grade de major, rejoindre le corps d'armée qui opérait au nord des États-Unis (1814). Au combat de Bladensbourg il eut deux chevaux tués sous lui; à Washington il s'empara du palais du Congrès, prit part à l'attaque de Baltimore et fut grièvement blessé à la bataille de la Nouvelle-Orléans gagnée, en 1815, par Jackson. Il eut le poste d'aide quartier-maître général durant cette malheureuse guerre, sur laquelle il écrivit une brochure (*Facts relative to the capture of Washington;* 1829), pour rectifier quelques assertions inexactes de l'amiral Cockburne. De retour en Europe, il fut nommé lieutenant-colonel, passa en Belgique avec le général Ponsonby dont il devint l'aide de camp, et combattit aux Quatre-Bras et à Waterloo.

Au milieu du mouvement politique qui suivit l'avénement de Guillaume IV, sir Evans, qui professait les opinions les plus libérales, se mit sur les rangs pour entrer au Parlement; il fut élu, en 1831, par le bourg de Rye (Sussex) et en 1833 par la ville de Westminster, en compétition avec sir J. C. Hobhouse. Adversaire déclaré des tories, il vota avec l'opposition pour la réforme parlementaire proposée par lord J. Russell et se prononça contre l'envoi du marquis de Londonderry en Russie à cause des principes d'absolutisme de ce seigneur. En 1832, lors des premiers succès de don Pedro en Portugal, il fut chargé de remplir auprès de ce prince une mission diplomatique qui ne fut pas de longue durée.

Trois ans plus tard, le colonel Evans, nommé commandant du corps auxiliaire de 10 000 hommes levé en Angleterre et connu sous le nom de Légion étrangère (10 juin 1835), partit pour l'Espagne afin de raffermir le trône d'Isabelle II, menacé par l'insurrection des carlistes. Il établit le siége de ses opérations dans la Navarre en prenant pour base Saint-Sébastien, qui lui assurait le concours de la marine anglaise. Il se distingua dans les engagements qui eurent lieu devant cette ville, au Passage, sur les hauteurs d'Amogazona, sous les murs d'Oriamende où il perdit 700 hommes et termina la campagne de 1827 par la prise d'Hernani, d'Oyarzun, d'Irun et de Fontarabie. On dit à son honneur que, malgré l'exemple des généraux espagnols, il n'usa jamais du droit de représailles contre ses prisonniers, et l'inaction où il est longtemps resté est attribuée à l'incohérence des pleins militaires de ses alliés. Le titre honorifique de lieutenant général des armées d'Espagne et les grand'croix des ordres de Saint-Ferdinand et de Charles III récompensèrent ses services.

Sa carrière parlementaire fut interrompue par la dissolution de 1841 : mais il la reprit aux élections générales de 1847 et de 1852. Lors des réformes de sir R. Peel, il se déclara vivement pour l'abolition des restrictions douanières; plusieurs fois il appuya de sa parole les pétitions contre la peine du fouet dans l'armée anglaise.

Major général depuis 1846, sir Evans fut, dès la formation de l'armée d'Orient, mis à la tête de la 2e division avec le grade de lieutenant général (1854). Blessé au passage de l'Alma, il ne se fit pas moins porter, de Balaclava où il s'était retiré, sur le champ de bataille d'Inkerman aussitôt qu'il eût entendu le signal de l'engagement. Il revint à Londres, reçut en séance publique les félicitations du Parlement (février 1855) et obtint des lettres de noblesse. Depuis cette époque, il a siégé, en janvier 1856, au conseil des généraux alliés réunis aux Tuileries, sous la présidence de Napoléon III : quelques mois plus tard l'empereur lui a envoyé la grand'croix de la Légion d'honneur.

Outre la brochure dont nous avons parlé, il en existe une autre de sir Evans, qui a fait beaucoup de bruit; elle est intitulée : *Projets de la Russie* (On the designs of Russia : 1828) et a été traduite en français par M. Gauja. A l'occasion de la guerre contre les Turcs, l'auteur y signale avec une sûreté de coup d'œil auquel l'événement a donné raison, le danger de la prépondérance de la Russie en Orient, et il engage la France et l'Angleterre à s'unir pour arrêter ses progrès.

EVERETT (Edward), homme politique et écrivain américain, né à Dorchester (Massachussets), en avril 1794, est le frère de l'homme d'État et économiste, Alexandre Henri Everett. Il fit ses études à l'université d'Harvard, où il prit ses degrés de théologie. A peine âgé de vingt ans, il fut choisi pour desservir une église *unitairienne*, et écrivit son premier ouvrage : *Defence of Christianity*. Sa santé, affaiblie par l'excès du travail, le força de quitter son ministère. Il fut nommé, en 1815, à une chaire de littérature grecque nouvellement établie à l'université d'Harvard. Il visita ensuite l'Europe, résida quelque temps à l'université de Goettingue, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Grèce. Peu de temps après son retour, en 1819, il fut mis à la tête du *North-American-Review*, qui, grâce à son habile direction, ainsi qu'à ses travaux personnels, prit une place si distinguée parmi les publications analogues des deux mondes. En même temps il introduisit aux États-Unis l'usage de ces *lectures* ou conférences publiques qui lui ont valu tant de popularité et l'ont fait regarder comme un des premiers orateurs de son pays. L'ouverture de son cours de 1824, en présence de La Fayette, auquel s'adressait sa brillante péroraison, fut un des plus beaux triomphes oratoires dont l'Amérique ait gardé le souvenir. Ses discours, pénétrés d'un esprit éminemment américain, agissent sur les masses par l'enthousiasme, et plaisent en même temps aux classes supérieures par l'élégance et l'élévation. Ils ont été réunis sous ce titre : *Orations and speeches on various subjects* (Boston, t. I-III, 1826-1856).

A partir de 1824 commence la vie politique de M. Everett. Envoyé au Congrès par le comté de Middlesex (Massachussets), il y resta dix ans, se prononça dans les questions d'économie contre le libre échange, et s'opposa vigoureusement aux mesures politiques du général Jackson à l'égard des Indiens. En 1835, il se retira du Congrès, et fut nommé gouverneur du Massachussets. En 1841, il fut envoyé en Angleterre par le général Harrisson en qualité d'ambassadeur. A son retour, en 1845, il fut nommé président de *Harvard-Collége*. Il s'est démis de cette fonction en 1849.

On a encore de M. Everett un ouvrage sur *l'Importance de l'éducation pratique et des connaissances utiles* (Importance of practical educa-

Digitized by Google

tion and; etc.; New-York, in-12). Il s'est aussi acquis, comme poëte, une certaine réputation.

EWALD (Henri-Georges-Auguste D'), célèbre orientaliste allemand, né à Gœttingue le 16 novembre 1803, suivit les cours du collége et de l'université de sa ville natale, et s'y livra dès le principe, à l'étude des langues orientales. Professeur, dès l'âge de vingt ans, au collége de Wolfenbüttel, il fut rappelé l'année suivante à Gœttingue par le savant J. G. Eicchorn, se fixa dans cette ville dont l'université était alors une des plus florissantes de l'Allemagne, et devint en 1827 professeur adjoint et en 1831 professeur titulaire. Il occupa d'abord la chaire de philosophie et ensuite simultanément celles de langues orientales et de théologie exégétique.

M. Ewald remplissait ces fonctions depuis plusieurs années et s'était déjà fait connaître par la publication d'excellents ouvrage, lorsque les événements politiques de 1837 vinrent troubler sa carrière. Il fut, avec les deux Grimm, Dahlmann, Gervinus, W. E. Weber et Albrecht (voy. ces noms) un des sept professeurs de l'université de Gœttingue qui protestèrent formellement contre la violation de la constitution par laquelle le nouveau roi de Hanovre, Ernest-Auguste, duc de Cumberland, inaugura son règne. Suspendu de ses fonctions, il quitta Gœttingue et employa ses loisirs à explorer les bibliothèques de l'Angleterre. Il avait déjà visité celles de Paris, de Berlin et de l'Italie. En 1838, l'université de Tübingue lui offrit une chaire de théologie qu'il accepta, et qu'il garda dix ans. En 1848 il reprit à Gœttingue ses anciennes fonctions. Il publia à cette occasion un écrit intitulé : *Sur mon départ de l'université de Tubingue et quelques considérations sur l'époque actuelle* (Stuttgart, 1848). Le roi de Wurtemberg lui avait conféré, en 1841, la noblesse personnelle; mais le savant continua de signer ses écrits sans aucune particule nobiliaire.

Parmi les ouvrages que l'on doit à M. Henri Ewald nous citerons à part sa *Grammaire critique de la langue hébraïque* (Kritische Grammatik der hebraeischen Sprache; Leipsick, 1827) qui fonda sa réputation, et qui remaniée plus tard, devint l'important *Traité complet de la langue hébraïque de l'Ancien Testament* (Ausführliches Lehrbuch der hebraeischen Sprache des alten Bundes; Ibid., 1835; 6e édit. considérablement augmentée, 1855). Un abrégé, destiné à l'usage des commençants en a été publié sous le titre de *Grammaire hébraïque* (Hebraeische Sprachlehre fur Anfaenger; Ibid., 1842; 2e édit. d'après la 6e édit. du *Traité complet;* Ibid. 1855).

On a en outre de M. Ewald : *la Composition de la Genèse* (Brunswick, 1823); *de Metris carminum arabicorum* (Leipsick, 1825); *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied Salomos; Gœttingue, 1826); *Anciens vers métriques en sanscrit* (über einige aeltere Sanskrit Metra; Gœttingue, 1827); *de Mesopotamiæ expugnatæ historia* (Ibid., 1827); *Commentarius in Apocalypsian* (Leipsick, 1828); *Grammatica critica linguæ arabicæ cum brevi metrorum doctrina* (Ibid., 1831-1833, 2 vol.); *Dissertations sur la littérature orientale et biblique* (Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur; Gœttingen, 1832); *les Livres poétiques de l'Ancien Testament* (die poetischen Bücher des alten Bundes; Ibid., 1835-1837, 4 vol.; 2e édit., 1840); *les Prophètes de l'Ancien Testament* (die Propheten des alten Bundes; Stuttgart, 1840, 2 vol.); *Histoire du peuple d'Israël jusqu'à l'arrivée du Christ* (Geschichte des Volkes Israel bis auf Christus; Gœttingue, 1843-1850, 3 vol.; 2e édition, refondue, 1851-1845, 5 vol.); *les Antiquités du peuple d'Israël* (die Alterthümer des Volkes Israel; Ibid., 1848); *les Trois premiers Evangiles* (Ibid., 1830).

M. Ewald, fondateur de la *Revue de la connaissance de l'Orient* (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes), rédige, depuis 1849, *les Annuaires des sciences bibliques* (Jahrbücher der biblischen Wissenschaften) qui ont pour objet principal la critique exégétique du Nouveau Testament, et contiennent des dissertations et des articles fort remarquables de M. Ewald, entre autres : *sur les Psaumes nommés macchabéens, sur les genres de la première ère du monde, sur l'origine et l'essence des Évangiles*, trois *Lettres*, sorte de philippiques, adressées aux évêques et archevêques catholiques de l'Allemagne. Un grand nombre des revues littéraires et scientifiques doivent enfin à M. Ewald de nombreux mémoires dont quelques-uns, relatifs à la littérature éthiopienne, méritent d'être mentionnés, notamment : *Dissertation sur l'origine, les sens et la composition du livre d'Hénoch* (Gœttingue, 1354).

EXAUVILLEZ. Voy. BOISTEL D'EXAUVILLEZ.

EXETER (Brownlow CECIL, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1795 à Burghley-House (comté de Lincoln), est issu du chancelier Cecil créé par Élisabeth pair et baron Burghley en 1571. Après avoir pris ses grades universitaires à Cambridge, il vint, aussitôt qu'il fut majeur, s'asseoir à la Chambre des Lords ou il représente les idées conservatrices. Sous le ministère de sir R. Peel, il fit partie de la maison du prince Albert (1841-1846) et, sous celui de lord Derby, il fut grand chambellan de la reine (1852). Ces charges de cour lui ont valu son admission dans le Conseil privé. Lord Exeter est depuis 1827 chevalier de la Jarretière; il a en outre été lord-lieutenant des comtés de Rutland et de Northampton. Marié en 1824, il a sept enfants, dont l'aîné est William-Alleyne, baron BURGHLEY, né en 1825, et qui siége au Parlement pour Lincolnshire depuis 1847.

EXMOUTH (Édouard PELLEW, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1811 près Plymouth, est petit-fils d'un amiral distingué qui fut, pour ses services, créé pair et vicomte en 1816. Après avoir fait ses études à Oxford, il entra dans le service civil de la Compagnie des Indes et prit en 1833 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif son frère, Fletwood-John PELLEW, né en 1830.

EYMA (Louis-Xavier), littérateur français, né vers 1815, a débuté dans la presse parisienne par la publication de feuilletons et de variétés. Dans ces derniers temps, occupé des questions et des affaires industrielles, il est devenu rédacteur du *Journal des actionnaires*. Nous citerons de lui des romans : *le Médaillon* (1840, in-8); *Emmanuel* (1841, in-8); *le Grand cordon et la corde* (1852); *le Masque blanc* (1853, in-8); une *Introduction à une politique générale* (1842); des esquisses de mœurs et de voyages; *les Femmes du nouveau monde* et *les Deux Amériques* (1853, 2 vol. in-18); *les Peaux rouges* (1854, in-18); un recueil d'articles sous ce titre : *les Peaux noires* (1856, in-18); des traductions et quelques vaudevilles.

Digitized by Google

F

FABRE (Jean-Antoine), publiciste français, né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 10 août 1794, se destina à l'École polytechnique, entra, par la volonté de son père, dans l'enseignement, et dirigea pendant un an, une institution. Mais ayant commencé, à l'âge de vingt-cinq ans, son droit à Toulouse, il se fit inscrire, en 1823, au barreau de cette ville et y plaida une douzaine d'années. Atteint d'une surdité subite, il fut forcé de se restreindre, comme avocat à la consultation et se livra à des études assez diverses.

On a de lui, outre de nombreux articles dans les journaux et revues du Midi : *Solutions et problème social par l'association de l'agriculture et des capitaux* (1848, in-8) ; *Crédit foncier*, ou *Banque immobilière* (1849), première esquisse du système de décentralisation du capital, exposé dans l'ouvrage suivant : *de la Prospérité publique* (Paris, in-8, 1855), dont plusieurs journaux de Paris ont rendu un compte favorable.

FABRE (Jean-Michel), ingénieur et statisticien français, né à Bourges en 1782, fit ses études de mathématiques dans sa ville natale, y professa en 1803 les cours scientifiques à l'École secondaire, et fut nommé, quelques années après, vérificateur du cadastre dans le département du Cher. Envoyé, en 1810, comme ingénieur vérificateur, dans celui de l'Ombrone, en Toscane, l'état de sa santé le força bientôt de revenir en France, et il se fixa de nouveau à Bourges, où il s'est occupé à la fois de travaux de statistique et d'études agricoles.

La principale publication de M. Michel Fabre est un important *Mémoire pour servir à la statistique du département du Cher*, avec une *Carte du Berry* (Bourges et Paris, 1838, in-8). Il a aussi donné, depuis 1828 jusqu'à ces derniers temps, de nouveaux articles au *Bulletin* de la Société agricole de Bourges, ainsi qu'aux *Annales du Berry*.

FABVIER (Charles-Nicolas, baron), général français, ancien pair, né le 10 décembre 1782, à Pont-à-Mousson (Meurthe), sortit de l'École polytechnique, en 1804, comme sous-lieutenant au premier régiment d'artillerie, fut décoré l'année suivante et compris, en 1807, au nombre des officiers envoyés au sultan Sélim pour défendre Constantinople contre les Anglais. De là il passa avec le général Gardanne en Perse, où il fut chargé d'organiser un arsenal et un matériel d'artillerie. De retour en France après avoir fait la campagne de 1809 sous les ordres de Poniatowski, il fut promu capitaine à l'ancienneté, accompagna le duc de Raguse en Espagne en qualité d'aide de camp (1811) et rejoignit la grande armée en Russie sur le champ de bataille de la Moskowa; grièvement blessé à l'assaut de la grande redoute, son zèle fut récompensé par le grade de chef d'escadron. Pendant la guerre de Saxe en 1813, il devint colonel, baron de l'Empire et chef d'état-major de plusieurs corps d'armée réunis; en 1814, il servit avec la plus grande distinction, reçut deux coups de feu sous les murs de Paris et signa le 31 mars la capitulation au nom des maréchaux Marmont et Mortier.

Mis en disponibilité sous la Restauration, M. Fabvier rentra au service, comme chef d'état-major du duc de Raguse, et le suivit à Lyon en 1817 lors des événements qui amenèrent le rappel du général Canuel. Cet acte de vigueur ayant exposé le maréchal aux attaques du parti royaliste, il publia dans une brochure intitulée : *Lyon en* 1817 (1818, in-8), l'historique de ce qui s'était passé depuis une année dans le département du Rhin dont il ne ménagea pas les principales autorités, fut accusé de diffamation par Canuel, et condamné par la Cour royale à 3000 francs de dommages-intérêts. Réformé peu de temps après, il se livra à des spéculations commerciales, jusqu'à ce que, lassé des tracasseries de la police et, compromis dans plusieurs complots militaires, il résolut de quitter la France (1822). A la suite d'une excursion en Espagne et en Portugal, il alla offrir ses services aux Grecs (1823).

La part qu'il prit à la guerre de l'indépendance, fut considérable, mais ne lui valut que défiance et ingratitude. Après avoir refusé le commandement en chef, il organisa un petit corps d'armée, alla s'établir sur la presqu'île de Methena qu'il mit en état de défense, marcha avec Karaïskakis au secours d'Athènes (1826), et parvint à se jeter dans l'acropole avec un bataillon. En butte à d'injurieuses accusations, il quitta la Grèce après la malheureuse expédition de Chio (1827) et n'y revint qu'en 1829, avec mission d'accompagner les troupes françaises envoyées en Morée.

Lors des journées de Juillet 1830, M. Fabvier, dont la réputation était grande parmi les libéraux, devint chef d'état-major du général Gérard, maréchal de camp et commandant de la place de Paris; en 1831, il se démit de cet emploi et se maria. Promu au grade de lieutenant général (29 juillet 1839), puis appelé aux Comités supérieurs d'infanterie et d'état-major, il fut élevé le 23 septembre 1845 à la dignité de pair de France. Il monta plusieurs fois à la tribune où il se fit remarquer par l'ardeur de son catholicisme. Quelques jours après la révolution de Février, il représenta la République à Constantinople. Il accepta, en 1849, du roi de Danemark le commandement supérieur de l'armée destinée à agir contre les duchés; le gouvernement ayant changé d'avis, il revint en France avec une indemnité de 40 000 francs. Élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée législative, il demanda l'élargissement d'Ab-el-Kader qu'il alla visiter à Amboise. Quoique rallié au parti de l'Élysée, il fut rendu par le coup d'État à la vie privée et n'accepta aucune faveur du nouveau pouvoir. — Le général Fabvier est mort à Paris le 15 septembre 1855. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 27 juillet 1831.

Outre la brochure citée, on a du général Fabvier : *Journal des opérations du 6e corps pendant la campagne de France* (1819, in-8); *l'Orient* (1840); *de l'Armée et de la nécessité de créer un conseil supérieur et permanent de la guerre* (1849, in-8).

FAED (Thomas), peintre écossais, né en 1826 à Burley-Mill, dans une des contrées les plus pittoresques de l'Écosse, résolut, après la mort de son père, simple ouvrier de fabrique, de suivre la carrière des arts, et alla en 1843 à Édimbourg, se livrer à des études plus régulières qu'il n'avait pu le faire jusque-là. Ses progrès rapides le mirent en état de remporter plusieurs médailles

Digitized by Google

dans les concours de l'Académie. Il débuta dans l'aquarelle, par un *Vieux baron anglais*, puis exécuta à l'huile, des scènes de genre, des toiles de chevalet, et même de grande composition historique. Il était déjà connu par ses *Joueurs de dames* et ses *Bergers*, lorsqu'il devint associé de l'Académie royale d'Écosse (1849). Deux ans après il donna son meilleur tableau, *Walter Scott et ses amis à Abbotsford*, que la gravure a rendu populaire. En 1852 M. Faed s'établit à Londres, où ses ouvrages n'ont pas été moins bien accueillis qu'à Édimbourg. On a beaucoup loué un de ses derniers tableaux, *l'Enfant sans mère* (1855).

FAGEL (Robert, baron DE), général et diplomate hollandais, né en 1772, est frère du baron Henri de Fagel, mort en 1834 et qui fut secrétaire d'État du roi Guillaume Ier. Entré fort jeune au service militaire, il se distingua dans les deux campagnes, contre la République française et accompagna dans leur exil les princes de la maison d'Orange. Après une absence de dix-neuf ans, il rentra avec eux en Hollande (1813), et fut l'année suivante accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire : il a gardé ces fonctions sous Guillaume II et Guillaume III, et n'a pris sa retraite qu'au mois de janvier 1854. Il est depuis longtemps porté comme général d'infanterie sur les cadres de l'armée. — Il est mort à Paris, en 1856.

FAHLCRANTZ (Chrétien-Erik), théologien suédois, né en 1790, et fils d'un patron de la province de Falun, s'est fait connaître par plusieurs dissertations dans les journaux religieux de la Suède, entre autres dans le *Journal ecclésiastique* (Ecclesiastik Tidskrift) qu'il fonda, en 1839, de concert avec Knœs et Almquist. Il publia en outre une biographie développée de ce dernier (Upsal 1845-1846, 2 volumes), et des articles périodiques intitulés : *Alliances évangéliques* (Evangeliska Alliancen; Upsal, 1847). Professeur de théologie à Upsal dès 1829, il est devenu depuis évêque de Westeras. Non moins connu comme poète, il a publié une sorte de poème fantastique *l'Arche de Noé* (Noach's Ark, 1825-1826), où l'on trouve beaucoup de profondeur et de sel suédois, disent ses compatriotes, ainsi qu'un poème épique en quatorze chants : *Ausgariez* (Upsal, 1856).

Son frère, M. Charles-Jean FAHLCRANTZ, peintre paysagiste, né dans le diocèse de Stora-Luna le 29 novembre 1774, se livra à l'étude des arts, malgré la volonté de son père, qui voulait lui transmettre sa charge. Il n'eut d'autre maître que la rude nature septentrionale, la seule qu'il connaisse, mais dont il sait à fond tous les secrets, tous les effets de lumière et toute la poésie. Ses tableaux, réunis sous le nom général de *Vues*, sont la plupart dans la possession du roi de Suède ou du roi Frédéric VI de Danemark. Nommé en 1815 professeur à l'Académie de Stockholm, M. Charles Fahlcrantz n'a pris sa retraite que dans ces dernières années.

FAIDER (Charles), avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, en 1805, et fils du chevalier Charles Joseph Faider, directeur général de l'enregistrement sous l'Empire, fut reçu avocat à Bruxelles en 1832. De serieux ouvrages et d'utiles brochures en faveur des institutions et de la nationalité belges, le firent élire, en janvier 1846, correspondant de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. De novembre 1852 au mois de mars 1855 il occupa le ministère de la justice, où son passage fut marqué par la loi qui porta son nom. Il est depuis sa retraite avocat général à la Cour de cassation de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold, il est revêtu de plusieurs décorations étrangères.

On a de M. Faider : *Paroles d'un voyant* (Bruxelles, 1834, in-18), pastiche du livre de Lamennais; *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (id., Ibid., in-8); *Études sur les constitutions nationales, Pays-Bas et pays de Liége* (1842, in-8); *État de l'instruction primaire en Belgique*, de 1830 à 1840 (1842, in-8); *de la Nationalité littéraire en Belgique* (1846, in-8); *de la Personnification civile des associations religieuses* (id., in-8); *Jurisprudence scandée* (1847, brochure); *de l'Étude du droit coutumier en Belgique* (id., in-8); et un grand nombre d'*Extraits* du *Moniteur belge*, de la *Revue belge*, du *Trésor national*, de la *Belgique judiciaire*, des *Annuaires* de diverses provinces, des *Bulletins de l'Académie royale*, et de plusieurs autres recueils.

FALKENSTEIN (Jean-Paul DE), homme politique allemand, né en 1802 à Pegau (Saxe). Il fit ses études à l'université de Leipsick, où il reçut son diplôme de docteur, et fut chargé en 1824 d'y professer le droit; ayant bientôt après quitté l'enseignement pour la magistrature, il passa plusieurs années à Dresde en qualité de conseiller de cour. Après un stage de peu de durée au ministère de l'intérieur, il devint, en 1835, directeur du cercle de Leipsick et remplit en même temps les fonctions de délégué du gouvernement auprès de l'université de cette ville et de commissaire royal auprès du chemin de fer. Nommé ministre de l'intérieur en 1844, il fit preuve de zèle et de modération dans l'exercice du pouvoir, qu'il dut résigner cependant lors de la révolution de mars 1848. Après une retraite d'environ trois ans, il accepta en 1851 la présidence du consistoire général et entra, en 1852, dans le cabinet du baron de Beust, où il prit le portefeuille de l'instruction publique et des cultes.

FALKLAND (Lucius BENTINCK CARY, 9e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1803, descend d'une célèbre famille écossaise. Partisan des principes whigs, il devint chambellan du roi en 1830, et fut, l'année suivante, élu pair représentatif d'Écosse. En 1832 le titre de baron Hunsdon, que lui fit donner lord Grey, l'attacha définitivement à la Chambre des Lords. Deux fois il a rempli les fonctions de gouverneur général aux colonies : dans la Nouvelle-Écosse, de 1840 à 1846, et à Bombay, de 1848 à 1853. Dans l'intervalle, il a été capitaine des gardes du corps de la reine. Il fait partie du Conseil privé. De son mariage avec une fille naturelle de Guillaume IV (1830) il n'a qu'un fils, *Lucius-William-Charles-Auguste-Frédéric*-CARY, né en 1831, et qui a été nommé capitaine en 1854.

FALLEX (Eugène), littérateur français, né à Paris, le 12 avril 1824, fit ses études au collége Charlemagne et entra à l'École normale en 1844. Successivement chargé de classes de grammaire et de lettres à Montpellier, à Tours et à Paris, il est aujourd'hui professeur adjoint de seconde au lycée Louis-le-Grand. On a de lui, entre autres essais littéraires, deux traductions en vers, estimées à la fois pour la fidélité et la verve comique : celle du *Plutus* d'Aristophane (1848, in-12), mentionnée avec éloge par M. Villemain et celle des *Adelphes* de Térence (1855, in-12).

FALLMERAYER (Philippe-Jacques), voyageur et écrivain allemand, né le 10 décembre 1791 à

Digitized by Google

Tchetsch, près Brixen (Tyrol), étudia dans cette dernière ville, de 1804 à 1809, puis alla vivre à Salzbourg en donnant des leçons particulières d'histoire et de latin. Un savant bénédictin, le P. Naguzann, lui enseigna la grammaire des langues sémitiques, et le futur voyageur, attiré vers la vie calme et studieuse du couvent, fut sur le point d'entrer dans l'abbaye de Kremsmünster. Mais il alla suivre encore à l'université de Landshut des cours de droit, d'histoire et de philologie. En 1813, il s'enrôla dans l'armée de Bavière, et assista à plusieurs batailles. Après la paix, il renonça à la carrière des armes, et revint à ses études. Il obtint d'abord une place à l'École latine d'Augsbourg, et occupa en 1826, au lycée de Landshut, une chaire d'histoire et de philologie. En 1831, il accompagna le général russe comte Ostermann-Tolstoy dans un voyage en Orient, et parcourut l'Égypte, la Palestine, la Syrie, les îles de Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Turquie et l'Italie.

A son retour à Landshut, il ne trouva pas de place vacante à l'université, reprit la vie de voyageur, visita la France méridionale, l'Italie, et se fixa enfin à Genève, où il demeura, pendant quatre ans environ, auprès du comte Ostermann-Tolstoy. En 1840 et en 1847, il entreprit des excursions en Orient. Les événements de 1848 le rappelèrent en Bavière. Nommé député au parlement de Francfort, il vota pour les dernières décisions que cette assemblée prit à Stuttgart, et perdit par là la place de professeur que l'université de Munich venait de lui donner. M. Fallmerayer, rentra alors définitivement dans la vie privée. Polyglotte distingué, il parle un grand nombre de langues d'Orient et d'Occident.

Outre plusieurs articles insérés dans la *Gazette universelle d'Augsbourg* et des mémoires dans les *Dissertations* (Abhandlungen) de l'Académie de Munich, dont il est membre, il a publié : *Fragments sur l'Orient* (Fragmente aus dem Orient; Stuttgart, 1845, 2 vol.); *Histoire de l'empire de Trébisonde* (Geschichte des Kaiserthums Trapezunt, Munich, 1831); *Histoire de la Morée au moyen âge* (Geschichte der Halbinsel Morea im Mittelalter; Stuttgart, 1830-1836, 2 vol.), etc.

FALLOUX (Frédéric-Alfred-Pierre, vicomte DE), homme politique français, membre de l'Académie française, est né à Angers le 11 mai 1811, d'une famille de commerçants angevins dont la Restauration récompensa par des lettres de noblesse, le zèle monarchique héréditaire. Par une coïncidence singulière, ce fut Dupont de l'Eure qui contre-signa, comme garde des sceaux, le 30 octobre 1830, la lettre patente portant érection de majorat au titre de comte en faveur du père de M. de Falloux. Celui-ci se fit d'abord connaître par deux ouvrages empreints d'un amour passionné pour l'ancien ordre de choses, et qui donnèrent le niveau de sa foi politique et de sa foi religieuse. Ce sont : l'*Histoire de Louis XVI* (Paris, 1840, in-8; 2e édit., 1843, in-18), et l'*Histoire de saint Pie V, pape, de l'ordre des Frères prêcheurs* (Paris, 1844, 2 vol. in-8). Vers le même temps, il collaborait aux *Annales de la charité*. Recommandé par ses tendances et ses relations légitimistes, il fut envoyé à la Chambre des Députés, en 1846, par les électeurs du département de Maine-et-Loire. Il y défendit vivement, en religion, les idées de M. de Montalembert, en politique, celles de M. Berryer; il eut surtout l'occasion de plaider avec ardeur et habileté ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement.

Après le 24 février, M. de Falloux fut un des premiers à reconnaître le pouvoir issu de l'insurrection, et adressa une sorte de circulaire à ses compatriotes de la Vendée pour leur recommander son exemple. Nommé à une faible majorité, et le dernier sur une liste de treize élus, représentant à l'Assemblée constituante, il y déploya dès l'abord un zèle et un courage politique auxquels ses adversaires mêmes ont rendu justice. Au 15 mai, il fut un des organisateurs de la résistance, et le 29, nommé rapporteur dans la question des ateliers nationaux, il conclut à la dissolution immédiate qui fut le signal des journées de juin. Par ses principaux votes il appartint à l'extrême droite; cependant il s'abstint dans la question du bannissement de la famille d'Orléans, et appuya l'amendement de la gauche contre la loi qui rétablissait le cautionnement. Il approuva l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien merité de la patrie. Mais il lui retira son appui pour la présidence, et critiqua vivement l'envoi des commissaires dans les provinces. Ses opinions religieuses et politiques firent de lui un des promoteurs les plus ardents de l'expédition de Rome.

L'élection de Louis-Napoléon à la présidence eut pour résultat la nomination de M. de Falloux au ministère de l'instruction publique (20 décembre). L'Université recevait en quelque sorte son ennemi personnel pour chef. Pendant les dix mois qu'il resta à sa tête, il élabora un projet de loi organique sur l'enseignement, et le soumit à l'Assemblée sans en avoir saisi préalablement le conseil d'État. Cette infraction à la loi fut censurée par un vote de la Chambre, et le projet, remis à l'étude, ne passa que sous le ministère de M. de Parieu (voy. ce nom), qui remplaça M. de Falloux le 30 octobre 1849. Cette loi organique, à laquelle le nom de M. de Falloux resta attaché, instituait quatre-vingt-six recteurs, favorisait dans chaque académie les influences locales, et assurait par l'éparpillement de l'autorité universitaire, la prépondérance du clergé. M. de Falloux, sorti du ministère par suite de la domination hautaine qu'il prétendait exercer, au nom de son parti, sur le président, prit place dans l'Assemblée législative, où son département l'avait renvoyé. Dans les grandes discussions qui suivirent, la personnalité de M. de Falloux se range un peu, sans s'effacer complétement, derrière celle de M. de Montalembert. C'est contre ces deux champions du passé que s'élèvent les plus violentes récriminations de la gauche.

Aux approches du coup d'État, M. de Falloux s'était séparé complétement de la politique du président. Mais il fut à peine inquiété quelques jours. Honoré de tous les partis qu'il a combattus, comme un homme honnête et loyal, il se retira dans ses propriétés de l'Anjou, où il s'occupe d'agriculture; un de ses bœufs a obtenu une médaille d'or au concours de Poissy en 1856. La même année, son attitude indépendante vis-à-vis du pouvoir, l'origine aristocratique qu'on lui prêtait, enfin ses intelligences dans la place, lui ouvrirent, au moins autant que ses titres littéraires, les portes de l'Académie; il y remplaçait M. Molé, et il fut reçu par M. Briffaut (26 mars 1857). Citons encore de lui : *Souvenirs de charité* (Tours, 1857, in-12).

M. de Falloux a un frère qui est chanoine à la cour de Rome, et qui passe pour avoir en sa possession le véritable linge de sainte Véronique portant l'empreinte de la face du Christ. Il s'occupe à réunir les documents relatifs à l'authenticité de cette relique.

FALMOUTH (Evelyn BOSCAWEN, 6e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1819 à Wotton (comté de Surrey), est issu d'une famille élevée en 1720

Digitized by Google

à la pairie héréditaire. Fils d'un ecclésiastique, il vécut éloigné des affaires publiques jusqu'en 1852, où il prit à la Chambre des Lords la place de son cousin. L'année suivante, il fut nommé député lieutenant de la Cornouailles. Il se rallia au parti conservateur. De son mariage avec la baronne Le Despencer (1845), dernier rejeton d'une des plus anciennes familles de l'Angleterre, il a cinq enfants, dont l'aîné, *Evelyn-Edward-Thomas*, baron BOSCAWEN-ROSE, est né en 1847 dans le comté de Kent.

FALRET (Jean-Pierre), médecin aliéniste français, membre de l'Académie de médecine, né à Marcillac (Lot), en 1794, vint de bonne heure à Paris suivre les cours de la Faculté, qui lui conféra en 1819 le diplôme de docteur. Élève particulier d'Esquirol, il s'occupa exclusivement des maladies mentales et se fit remarquer dans les concours ouverts à cette époque à la Salpêtrière. Indépendamment de plusieurs articles spéciaux insérés dans les journaux de médecine, il publia dès 1822 un traité *de l'Hypocondrie et du suicide* (in-8), ayant pour but de démontrer que l'hypocondrie devait être, dans la plupart des cas, attribuée à une affection propre de l'encéphale. Il faut citer comme un appendice de cet ouvrage le *Mémoire sur la statistique des suicides* accompli de 1794 à 1827 dans le département de la Seine, mémoire couronné en 1828 et 1829 par l'Académie des sciences.

Admis dès 1823 par l'Académie de médecine dans la section de pathologie médicale, M. Falret fut attaché en 1831 à l'hospice de la Salpêtrière, où il a organisé une clinique, et dont il est aujourd'hui un des médecins en chef. Grâce à des efforts persévérants, il obtint dans la partie de cet établissement confiée à ses soins une distribution plus hygiénique, une surveillance plus paternelle, et tout un traitement moral qui éleva promptement le chiffre des guérisons. En 1822, il avait fondé au village de Vanves, près Paris, un magnifique établissement particulier, en société avec le docteur F. Voisin, pour y appliquer en grand les principes de Pinel et d'Esquirol. M. Falret est depuis 1833 chevalier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : un *Mémoire sur la législation relative aux aliénés* (1837), qui a servi en quelque sorte de base à la loi qui les régit; *de l'Aliénation mentale* (1838); *du Délire* (1839); *Considérations générales sur les maladies mentales* (1843), et *de l'Enseignement clinique des maladies mentales* (1850, in-8).

FANOLI (Michele), peintre et lithographe italien, né à Cittadella, près de Venise, en 1807, d'une ancienne famille d'artistes vénitiens, eut pour principal maître Léopold Cicognara, président de l'Académie des beaux-arts, et alla ensuite étudier le dessin et la peinture à Venise, soutenu pendant trois ans par une petite pension de la commune de Cittadella. Ses relations avec Mgr Canova, frère d'Antonio Canova, lui permirent de copier vers cette époque les modèles originaux de la villa de Possagno. Frappé de l'état des arts en Italie, où les artistes sont privés de nos moyens de vulgarisation et de vogue, il vint à Paris en 1844, pour étudier et pratiquer la lithographie, qu'il se proposait d'introduire à Venise. Il débuta par la collection en cinq planches des *Œuvres* de Canova, et par *les Deux Foscari*, d'après M. Michel-Ange Grigoletti, double sujet exécuté plus particulièrement pour l'Italie. Ses autres œuvres principales ont été depuis : *les Willis*, un *Portrait*, ac-simile, de *Washington*, *les Politiques de taverne*, *la Sainte-Catherine*. Appelé à Londres en 1847, il y exécuta, à la manière allemande, une longue série de sujets religieux, la plupart d'après les dessins originaux des peintres allemands modernes, et, à son retour, *l'Enfant en prière* et *les Deux anges*; ses autres travaux se bornent à des *Études* variées, accusant, comme toutes les planches de cet artiste, un mode de lithographie noire, qui produit l'apparence de la gravure.

M. Fanoli a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 un *Bain grec*, orné des statues par lui dessinées à Possagno, dessin, et outre plusieurs lithographies déjà connues, sa collection des *Œuvres* de Canova, *les Saintes femmes au tombeau*, *les Willis*; etc., deux nouveaux sujets, *saint Pierre* et *saint Jean*, d'après M. Landelle, et *les Nymphes écoutant Orphée*, d'après M. Jalabert. Il a obtenu une 1re médaille en 1848.

FANTASTICI (Mme). Voy. ROSELLINI.

FANTIN DES ODOARDS (Louis-Florimond), général français, né le 23 décembre 1778 à Embrun (Hautes-Alpes), où son père était subdélégué de l'intendant du Dauphiné, entra en 1800 comme sous-lieutenant dans la légion vaudoise, devenue plus tard le 31e léger, et fit avec ce corps les campagnes d'Italie, de Prusse et Pologne, et fut signalé pour sa belle conduite à Friedland, où il reçut un coup de feu au bras. De 1809 à 1811, il servit en Espagne, se distingua à la prise de Porto, et, promu chef de bataillon dans les grenadiers à pied de la garde, il prit part aux campagnes de Russie, de Saxe et de France ; pendant cette dernière, il fut mis à la tête du 25e de ligne. Après avoir combattu en 1815 à Fleurus et à Wavres, il fut licencié et ne put rentrer au service qu'en 1819, sous le maréchal Gouvion Saint-Cyr. L'enlèvement du pont de Molins de Rey pendant la guerre d'intervention en Espagne lui valut le grade de maréchal de camp (23 juillet 1823), et, peu de temps après, le gouvernement de Tarragone. Il fit ensuite partie de la commission mixte de l'armement des places du royaume (1826-1829), du comité supérieur d'infanterie (1832-1834), et du jury d'examen des Écoles de Saint-Cyr et d'état-major (1834-1838), commanda tour à tour les départements de l'Ain et de la Marne, et fut en 1840 placé dans la 2e section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 18 avril 1834. Il est aujourd'hui maire d'une commune de Seine-et-Oise.

FARADAY (Michel), célèbre physicien anglais, né en 1794, et fils d'un pauvre forgeron, reçut une instruction très-élémentaire et fut placé chez un relieur, qui reconnut bientôt que son apprenti serait un jour plus propre à faire des livres qu'à les relier. Le jeune Michel dévorait tous ceux qui traitaient de physique et de chimie, et son amusement favori était de construire de petites machines électriques et les divers appareils dont il voyait les dessins. Un protecteur conduisit l'enfant aux cours de l'illustre sir Humphrey Davy, qui faisait alors ses dernières leçons. Bientôt, enhardi par l'amour de la science, Faraday prit le parti d'écrire à sir H. Davy pour lui demander sa protection, et joignit à sa lettre les notes qu'il avait prises sur son cours. Le grand chimiste accueillit cette démarche avec bienveillance, et le fit entrer en 1813 comme préparateur au laboratoire de l'Institut royal. Dès lors, Faraday devint son élève favori, et bientôt son collaborateur et son ami. Il ne quitta plus cet établissement, où il a succédé à son maître comme professeur de physique et de chimie. L'université d'Oxford l'a mis

Digitized by Google

au rang de ses *Doctors of laws*, et il n'est guère de société savante qui ne le compte parmi ses membres ou ses correspondants.

M. Faraday est cité comme un investigateur pénétrant et patient et comme un théoricien profond et circonspect, qui sait subordonner ses idées même les plus chères au contrôle de la discussion et de l'expérience: une hypothèse n'est jamais pour lui que la pierre d'attente d'un résultat positif. Les Anglais l'appellent avec fierté leur grand *électricien*. Il a en effet choisi pour objet principal de ses recherches ce fluide mystérieux et puissant dont l'influence se manifeste dans presque tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, mais dont nous sommes encore bien éloignés de connaître la nature et le mode d'action. Il l'a particulièrement étudié dans ses rapports avec les autres fluides impondérables, le magnétisme, la chaleur et la lumière, et ses recherches l'ont conduit à présumer que ces agents naturels ne sont qu'une seule et même force variant dans ses effets suivant les circonstances et d'après les lois qu'on parviendra quelque jour à déterminer. Il est avec Ampère et Œrstedt un des physiciens dont les travaux ont mis en lumière l'action réciproque des courants électriques et magnétiques: et ses découvertes relatives aux courants d'induction sont de celles qui font époque dans la science.

Les principales ont été exposées dans son mémoire intitulé: *Recherches expérimentales sur l'électricité*, inséré d'abord dans le recueil des *Transactions philosophiques*, de 1831 à 1834, et qui est devenu, sous le même titre, la base d'un ouvrage considérable: *Experimental researches in electricity* (1855, t. I à III, in-8). On lui doit plusieurs autres mémoires, notamment: *sur une Classe particulière de figures acoustiques et sur les formes qu'affectent les fluides en vibration sur des surfaces élastiques*, extrait du même recueil. Ses leçons à l'Institut royal sont recueillies et reproduites, soit *in extenso*, soit en abrégé dans les journaux scientifiques et industriels de l'Angleterre. Enfin il est l'auteur d'une *Vie de sir Humphrey Davy*. M. Faraday est, depuis 1855, officier de la Légion d'honneur.

FARCONNET (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Montferrat (Isère), en 1809, se fit inscrire, aussitôt après avoir achevé ses études de droit, au tableau des avocats de Grenoble, où il acquit bientôt une brillante réputation. Partisan des idées démocratiques, qu'il soutenait dans le *Patriote des Alpes*, il plaida avec succès dans plusieurs procès politiques, et devint à Grenoble, le chef de l'opposition radicale. Pendant plusieurs années, il fit partie du conseil municipal. Après la révolution de Février, il fut appelé aux fonctions de maire et refusa la place d'avocat général à la Cour d'appel. Candidat des démocrates de l'Isère à l'Assemblée constituante, il fut nommé représentant du peuple par 125 422 suffrages, le second sur une liste de quinze élus. Il vota ordinairement avec la gauche, approuva l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit, au dedans et au dehors, la politique napoléonienne. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il continua de défendre par ses votes les institutions républicaines. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Grenoble.

FARCY (François-Charles), littérateur français, né à Paris, le 30 août 1792, embrassa, à la chute de l'Empire, la carrière littéraire et inséra un grand nombre d'articles dans les journaux de l'opposition. De 1827 à 1835 il rédigea le *Journal des Artistes*, fut, en 1830, un des fondateurs de la Société libre des beaux-arts qui existe encore, et publia sur le dessin divers ouvrages, tels que: *Essai sur le dessin et la peinture* (1819, in-8); *Principes élémentaires de la perspective* (1822, in-4); *Cours de perspective* (1822, in-8); *d'une Administration générale des arts* (1830, in-8); etc.

On a du même auteur des écrits politiques et littéraires, entre autres: *de l'Esprit du ministère* (1818, in-8), revue générale des actes de l'administration française depuis la Révolution; *de l'Origine et du progrès de la philosophie en France* (1826, in-4): *Aperçu philosophique des connaissances humaines au* XIX*e siècle* (1827, in-8); *de la Force en matière de gouvernement* (1832); *de l'Aristocratie anglaise* (1842, in-8), comparée avec les institutions américaines et françaises; enfin des brochures sur le gouvernement parlementaire ou constitutionnel. En 1840, il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Simple histoire de Napoléon*, qui a eu quelque succès. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1845, il est depuis 1847 chef de bureau au ministère de la guerre.

FARÉS ECCHIDIAK (le cheikh), poëte et littérateur arabe, chrétien de Syrie, né vers 1796, se rendit au Caire pour étudier à fond sa langue auprès des Oulamas de la mosquée El-Azhar. En 1836, il procura à M. Fresnel de précieux commentaires sur le poëme de Chanfara. Les Anglais l'appelèrent ensuite à Malte, où ils utilisèrent ses connaissances dans leur imprimerie orientale. De là il adressa au bey de Tunis, sur son voyage en France, un poëme traduit en français par M. Dugat (Paris, 1851). Le bey, reconnaissant, envoya à Malte un vaisseau de guerre pour amener le poëte à Tunis, l'accueillit avec distinction et lui fit de riches présents (1847). M. Farés alla alors en Angleterre et fut employé à la révision des textes arabes par la Société pour la propagation de la Bible. Il y publia en arabe le *Nouveau Testament* (1851).

Pendant un voyage en France (1850), il publia un poëme sur Paris, dont la traduction a été insérée dans *l'Illustration*. Il en adressa un autre à Abd-el-Kader. Un plus long séjour à Paris lui permit de rédiger en arabe, en collaboration avec M. G. Dugat, une *Grammaire française*, à l'usage des indigènes de l'Algérie (Imprimerie impériale, 1854). C'est aussi chez nous qu'il a publié son principal ouvrage intitulé: *la Vie et les Aventures de Fariak* (Paris, 1855), qui contient une relation de ses propres voyages avec des observations critiques sur les Arabes et les autres peuples qu'il a visités; il y a intercalé quelques-uns de ses poëmes. On y trouve classés par ordre de matières, une foule de mots du dictionnaire arabe, et l'examen critique de quelques ouvrages arabes publiés par des savants français. A son retour en Angleterre, en 1854, il adressa un long poëme au sultan qui le nomma l'un de ses traducteurs; mais il n'en remplit pas les fonctions. M. Farés a aussi en manuscrit, un recueil de poésies ou *Diwan*, qui se recommande, dit-on, par une science profonde de la langue arabe, sans exclure la verve et l'originalité. Il réussit également dans la satire et les chants érotiques.

FAREZ (Fénelon), magistrat français, ancien représentant du peuple, est né à Cambrai (Nord), le 6 février 1793. Fils de M. Maximilien Farez, membre du Corps législatif sous l'Empire, et procureur général à Douai sous le règne de Louis-

Digitized by Google

Philippe, il commença ses études au collége de Cambrai et vint les achever à Paris. Il y suivit les cours de droit, fut reçu avocat, en 1812, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Pendant la Restauration, il fit partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il continua de réclamer l'application complète des principes de 1789 En 1834, il fut élu bâtonnier de son ordre, et satisfait de la place qu'il avait prise à la tête du barreau de Cambrai, il refusa toutes les faveurs d'un gouvernement dont il désapprouvait la politique. Colonel de la garde nationale, membre du conseil municipal, administrateur du bureau de bienfaisance, il était, à Cambrai, le chef de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'appela au poste de premier avocat général près la Cour d'appel de Douai. Porté le premier, par 114 voix sur 119 votants, sur la liste préparatoire des délégués de l'arrondissement de Cambrai, il obtint dans le département du Nord, comme candidat à la Constituante, 127 547 suffrages. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il appuya les mesures répressives; mais il condamna l'expédition de Rome, tout en s'opposant à la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Non réélu à l'Assemblée législative, il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Douai.

FARGUEIL (Mlle Anaïs), actrice française, né à Toulouse, le 21 mars 1819, entra au Conservatoire en janvier 1831, reçut les leçons de MM. Panseron et Bordogni, remporta en 1834 le prix de chant, et débuta au mois de février suivant à l'Opéra-Comique, dans *la Marquise*. Elle ne fit à ce théâtre qu'un séjour passager et contracta un engagement avec le Vaudeville, où elle parut, en mai 1836, dans *le Démon de la Nuit*, qui dut à la beauté de l'actrice une vogue prolongée. Après l'incendie de ce théâtre, elle parcourut la province, débuta ensuite au Palais-Royal dans *les Deux couronnes* (1842), puis au Gymnase (1844), et fit au bout d'un an, une seconde tournée dans les départements. Elle rentra enfin (décembre 1852) au Vaudeville, qu'elle n'a plus quitté : elle y a créé avec succès les rôles d'Olympe, dans *le Mariage d'Olympe*, de Lucie Didier, dans la pièce de ce nom, et surtout celui de Marco dans *les Filles de Marbre*.

FARINI (Charles-Louis), écrivain et homme politique italien, né le 22 octobre 1822, à Russi, dans les États Romains, étudia la médecine à Bologne avec un grand succès et se fit bientôt connaître par des mémoires sur diverses maladies et par sa collaboration à plusieurs journaux scientifiques. Mêlé aux mouvements politiques de 1841 et 1842, il devint suspect à la police pontificale et dut passer à l'étranger. Il résida successivement à Marseille, à Paris, à Florence, à Turin, poursuivant partout ses études médicales. Quand l'amnistie de Pie IX lui permit de rentrer dans sa patrie, il fut d'abord appelé par la ville d'Osimo comme professeur de clinique. Mais les réformes nouvelles lui ayant ouvert la carrière politique, il devint, en 1847, substitut du ministre de l'intérieur, puis fut envoyé à Volta auprès du roi Charles-Albert (1848) et élu membre du parlement par la ville de Faënza; le ministre Rossi le nomma directeur général de la santé et des prisons.

M. Farini, qui professe en politique des opinions modérées, refusa d'adhérer à la proclamation de la république, et passa en Toscane. Lorsque l'armée française se fut emparée de Rome, il y accourut pour rentrer dans ses fonctions; mais les trois cardinaux, qui gouvernaient au nom du pape, le repoussèrent et il reprit une troisième fois le chemin de l'exil. Le Piémont l'accueillit et lui prodigua les faveurs et les dignités. Après avoir prêté son concours à la rédaction du *Risorgimento*, M. Farini fut chargé, en 1850, du ministère de l'instruction publique; il n'y resta que neuf mois, et en sortit avec le titre de membre du conseil supérieur de santé. Il siége dans le parlement piémontais, où il soutient les vues libérales du gouvernement et dirige une feuille politique : *Il Piemonte*.

Comme écrivain, M. Farini a donné un ouvrage historique : *l'État romain* (il Stato romano), réimprimé et traduit plusieurs fois et qui a soulevé de vives polémiques. Il publie en ce moment une *Histoire d'Italie* faisant suite à celle de M. Botta.

FAROCHON (Jean-Baptiste-Eugène), statuaire et graveur en médailles français, né à Paris, en 1807, fut élève de David, exposa, de 1833 à 1835, des bustes, des statuettes, des portraits et des médaillons; remporta cette dernière année, le prix de gravure en médailles à l'École des beaux-arts et passa cinq ans en Italie. Sa réapparition aux Salons fut marquée par une des médailles estimées de cette époque, intitulée : *Liberté, Ordre public* (1841). Sur la plupart des modèles et médaillons qui suivirent figurent aussi des devises ou des allégories officielles; nous citerons : la *Médaille du Roi*, commandée par le ministère de l'intérieur en 1842; des *médailles de Prix* pour les Facultés, les Écoles et les Académies; les pièces destinées au concours des monnaies de 1848; les *Jetons de présence* de l'Imprimerie nationale; et, pour la Collection des hommes illustres, les médailles de *Casimir Delavigne*, de *MM. Ingres Boltz*, *Eugène Sue*, *Fleury*, de *Mme Stoltz*, etc.

Comme statuaire, M. Farochon a produit des œuvres sérieuses : le *buste de Verner*, des *Têtes d'étude*, et des bas-reliefs ou des figures de fantaisie, telles que l'*Enfant chargé de fruits;* des statues et des pièces monumentales, *la Justice* et *l'Intégrité*, pour le palais de justice de Châlons-sur-Marne, un *saint Jean-Baptiste* pour l'église Saint-Jean-Saint-François, et les modèles de portes en bronze de Saint-Vincent de Paule, représentant en douze compartiments, les douze apôtres surmontés du Christ (Salon de 1845); *Jean-Jacques Rousseau*, *le général Hoche* et une *Nymphe*, pour le nouveau Louvre (1856). Il a obtenu une 2e médaille en 1847.

FARREN (William), comédien anglais, né en 1787 d'une famille d'artistes, fut façonné de bonne heure à la pratique du théâtre, débuta par quelques rôles sérieux à Plymouth, en 1806, et fut engagé à Dublin pour jouer les pères nobles. Lorsqu'il revint à Londres, il entra à Covent-Garden; puis, ayant pris la direction des deux théâtres Haymarket et Olympic, il déploya une activité singulière qui les a toujours maintenus dans la faveur du public. Le nombre des rôles qu'il a créés s'élève à plusieurs centaines; les meilleurs sont ceux qu'il empruntait à nos pièces de genre du Gymnase et du Vaudeville, dont le répertoire a été, par ses soins, presque tout entier traduit ou imité en anglais. Après cinquante ans d'exercice, il a donné, le 30 juillet 1855, sa représentation de retraite.

FARRENC (Mme Jeanne-Louise), musicienne française, née à Paris, le 31 mai 1804, suivit au Conservatoire les cours de Moschelès, Hummel,

Digitized by Google

Reicha et autres maîtres célèbres. Elle donna ensuite des leçons particulières de piano, compta parmi ses élèves Mme la duchesse d'Orléans, se fit entendre dans de nombreux concerts, et devint, en septembre 1842, professeur de piano au Conservatoire de musique, où elle est encore aujourd'hui. Elle se maria, en 1832, à M. Aristide Farrenc, flûtiste distingué, qui est devenu plus tard libraire et critique musical. Elle a publié des *Rondos, Divertissements* et *Airs variés; six Fugues* pour le piano; des *Ouvertures* à grand orchestre; des *Airs variés concertants* pour piano et violon, et de *Grandes variations* sur les opéras en vogue (1835-1850). Elle a fourni à *la Gazette musicale* divers articles, dont plusieurs ont été tirés à part, tels que les *Concerts historiques de M. Fétis à Paris* (1835, broch. in-8).

FARRINGTON (Sarah-Payson WILLIS, mistress), femme de lettres américaine, née le 9 juillet 1811, à Portland (Maine), fille du publiciste Nathaniel Willis, et sœur de l'écrivain distingué de ce nom, reçut son éducation dans une école spéciale, dirigée par miss Catherine Beecher, sœur de mistress Stowe, et se maria en 1837 avec le docteur Eldredge, de Boston, qui mourut en 1846. Restée veuve avec deux enfants, elle épousa bientôt en secondes noces un négociant de Boston, M. Farrington, dont elle est aujourd'hui séparée.

Isolée de toute sa famille, elle chercha des ressources dans la littérature et écrivit dans plusieurs journaux de New-York, sous le pseudonyme de Fanny Fern, qu'elle a gardé depuis, des esquisses et des scènes de mœurs qui furent fort remarquées. Un choix de ses articles : *Feuilles de fougère tirées de l'herbier de Fanny* (Fern Leaves from Fanny's portfolio; New-York, in-12), se vendit à plus de 50000 exemplaires. Une nouvelle série de ces *Fern Leaves*, obtint le même succès. Puis vint un roman, *Ruth Hall* (New-York, in-12), sorte d'autobiographie, écrite avec plus d'énergie que de goût, et où, supprimant son second mariage, elle se représente elle-même sous les traits d'une femme persécutée. Cet ouvrage a été traduit en français dans le *Journal pour tous* (1856, et in-18). Mistress Farrington n'a pas eu toutefois ce qu'on appelle un succès de scandale; car c'est surtout grâce à une réelle et puissante originalité que le nom de Fanny Fern est devenu un des plus populaires des États-Unis. On a encore d'elle un roman de mœurs, *Rose Clark* (New-York, 1856, in-12).

FATH (Georges), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 22 janvier 1818, étudia d'abord la sculpture, qu'il n'a jamais complétement abandonnée, et n'en débuta pas moins de bonne heure dans la vie littéraire par un drame en deux actes, *la Femme de l'Empire* (1840), en collaboration avec M. Ad. Guénée, suivi de *Partie en trois* (1847), en collaboration avec MM. Nus et Follet, et d'un drame en cinq actes, avec M. Loriol, *le Dernier jour d'une monarchie* (1856). Il a composé seul le vaudeville *de Carybde en Scylla* (1841), et *la Mort de Chatterton*, drame en vers (1849). Il est un des auteurs d'un joli volume, illustré par Ed. de Beaumont, *les Nains célèbres* (1845, in-8). Rédacteur de divers recueils littéraires, il a publié des nouvelles et des romans qui ont réussi : *Cœur bien pris n'est plus à prendre; la Prison de Schlusselbourg; l'Article 75; la Reine Jacobée; un Mari en vacances; un Dîner en famille; Cynthie;* etc.

Sa femme, Mme Georges FATH, née Caroline Berger, de Montbéliard (Doubs), élève de M. Robert Fleury, s'est fait connaître, comme peintre, par des portraits et des tableaux de genre reçus aux Salons de 1849 et de 1850. Depuis, elle a concouru, par des dessins pleins d'élégance, à l'illustration d'un grand nombre de livres et de journaux.

FAUDET (Pierre-Augustin), prêtre français, né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 29 juin 1798, fit ses études dans le collége de sa ville natale. Envoyé au séminaire de Picpus à Paris, il y suivit et y professa ensuite les cours de dogme et de morale théologiques. Ordonné prêtre en 1821 avec dispense d'âge, il fut attaché comme premier aumônier au collége de Sainte-Barbe, dont il devint directeur jusqu'à la nouvelle réorganisation en 1831. M. de Quélen, qui l'affectionnait d'une manière particulière, le choisit, pour remplacer à Saint-Étienne du Mont (1833), M. Olivier, auquel il succéda encore dans la cure de Saint-Roch, une des premières de Paris, quand ce dernier fut appelé à l'évêché d'Evreux (1841). L'abbé Faudet, qui est chanoine honoraire de Notre-Dame et un de nos rares docteurs en théologie, a écrit des *Conférences sur la religion*, à l'usage des colléges (1824), et une savante *Notice historique sur la paroisse Saint-Étienne du Mont* (1841, in-12), en collaboration avec M. de Mas-Latrie. Il est, depuis 1846, décoré de la Légion d'honneur.

FAUGÈRE (Armand-Prosper), littérateur français, né à Bergerac (Dordogne), le 10 février 1810, débuta dans la carrière des lettres, en 1835, par une brochure sur *la Vie et les bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*, et fonda, l'année suivante une feuille intitulée : *le Moniteur religieux*. De 1836 à 1842, il remporta trois fois le prix d'éloquence aux concours de l'Académie française, sur les sujets suivants : *du Courage civil, ou L'Hôpital chez Montaigne* (1836); *Éloge de Gerson* (1838); *Éloge de Blaise Pascal* (1842). Les recherches qu'il fit à l'occasion de ce dernier travail le mirent sur la voie de documents précieux et jusqu'alors inédits relatifs à Pascal, sur qui les travaux et les découvertes de M. Cousin (voy. ce nom) ramenaient avec tant d'éclat l'attention publique. Ce fut dès lors à la vie, à la famille et aux œuvres de ce grand écrivain que se rattachèrent la plupart des études et des publications de M. Faugère. Attaché comme chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique en 1839, il quitta volontairement ce poste l'année suivante, à la retraite de M. Villemain, et entra, en qualité de rédacteur, au ministère des affaires étrangères, où il devint un des sous-directeurs du cabinet des relations extérieures. Il a été décoré en avril 1844.

On doit principalement à M. Prosper Faugère, outre ses trois mémoires couronnés, une édition des : *Pensées, Fragments et Lettres de Blaise Pascal* (1844, 2 vol. in-8), qui, grâce aux manuscrits dont il s'est servi, est, deux cents ans après la mort de Pascal, la véritable édition *princeps*. Elle fut traduite l'année même en allemand par le docteur Schwartz, et plus tard en anglais. Il donna ensuite : *Lettres, Opuscules et Mémoires de Mme Périer et de Jacqueline, sœurs, et de Marguerite Périer, nièce de Pascal* (1845, in-8); *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par Pascal, avec *le Testament du même* (1846); et sous le titre de : *Génie et écrits de Pascal*, la traduction d'un article de *l'Edinburg Review*, de janvier 1847.

En dehors de ces études spéciales, on a de lui : *un Mot de vérité sur la crise ministérielle et de sa solution possible* (1839, in-8); un *Mémoire sur le Zollverein*, qui a obtenu, en 1843, le prix de la Société d'encouragement, et dont l'auteur

Digitized by Google

prépare en ce moment la publication. Il a enfin collaboré à divers journaux et recueils, tels que *le Temps*, *l'Encyclopédie*, *la Revue du* XIX*e siècle*, et *le Correspondant*, où il a notamment donné des articles sur *Turgot*, sur *la Circassie* et sur les *Richesses de la Californie*.

FAURE (Pascal-Joseph), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, né à Recuslon, près Gap (Hautes-Alpes), le 3 mars 1798, d'une famille d'avocats, suivit à Grenoble les cours de la Faculté de droit et fut reçu licencié à l'âge de dix-neuf ans; il se fit inscrire au barreau de Gap (1817). Sous la Restauration, il professa les opinions les plus libérales, devint, après la révolution de Juillet le candidat de la gauche pour la députation, et, entré à la Chambre en 1831, il y soutint contre les légitimistes le gouvernement de Louis-Philippe, mais combattit toutes les lois et mesures de réaction. Il fut, en 1832, un des signataires du *Compte rendu*. C'est lui qui, en 1833, présenta et fit adopter l'amendement relatif aux circonstances atténuantes en matière criminelle. Il fit encore partie de la législature de 1834. Vaincu aux élections suivantes par M. d'Hauterive, candidat ministériel, il reprit à Gap l'exercice de sa profession d'avocat, et continua de soutenir les doctrines libérales dans le conseil général, dont il était membre depuis 1833. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par les électeurs des Hautes-Alpes, le dernier sur trois. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, sans faire d'opposition à la politique de l'Élysée, il désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique, et après le coup d'État du 2 décembre, se rallia au nouveau gouvernement. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 11 février 1850, il a été promu au grade d'officier le 1er juin 1855.

FAURE (Joseph-Désiré-Félix), magistrat, ancien pair de France, né à Grenoble le 18 mai 1780, commença assez tard ses études de droit, reçut à Paris le diplôme de docteur, fut de 1811 à 1817 conseiller-auditeur à la Cour d'appel de sa ville natale, exerça pendant quelques années les fonctions de ministère public et rentra à la même Cour en 1821, en qualité de conseiller titulaire. Élu député de la Vienne la même année, il siégea à la Chambre sur les bancs de la gauche constitutionnelle et prit, après 1830, part aux travaux parlementaires comme rapporteur des lois sur l'organisation municipale, la réélection des députés, etc. En 1832, il fut élevé à la dignité de pair de France, et, en 1836, passa à la Cour de cassation (chambre des requêtes). Retiré de la vie politique en 1848, il a aujourd'hui le titre de premier président honoraire de la Cour de Grenoble, où il a rempli les fonctions de premier président de 1830 à 1836. Il est depuis cette dernière date officier de la Légion d'honneur.

FAURE (Jules), chanteur français, né à Rouen, vers 1827, se fit, de 1849 à 1852, un certain renom comme baryton sur les scènes des départements, et joua en dernier lieu au Havre, à Bordeaux et à Marseille (1854). Appelé de là à l'Opéra-Comique, il y fit ses débuts en 1855, et doubla MM. Puget et Bataille, jusqu'au départ de ces deux artistes. Il a repris, notamment en 1856, le rôle de Peters créé par ce dernier dans l'*Étoile du Nord*, avec un succès qui n'a pas été étranger à la retraite de M. Bataille en 1857. M. Faure, qui est devenu un des chanteurs les plus goûtés de l'Opéra-Comique, a été nommé, au mois de mars de la même année, professeur de chant au Conservatoire, comme successeur de M. Frédéric Ponchard.

FAUSTIN Ier. Voy. SOULOUQUE.

FAUVEAU (Joseph-Germain-Chéri), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 14 février 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, entra à l'École polytechnique, à l'âge de seize ans, en 1811, et fut admis en 1813 dans le corps du génie maritime. En 1848, les électeurs du Finistère l'envoyèrent à la Constituante sans qu'il eût fait de profession de foi. Nommé par 89 554 suffrages, le neuvième sur quinze représentants, il fit partie du Comité de la marine, qui le choisit pour secrétaire. Il vota, dans les questions politiques, avec la gauche, et avec la droite dans les questions économiques et sociales. Après l'élection du 10 décembre, il prêta son concours à la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place dans l'administration de la marine. Il est aujourd'hui directeur des constructions navales à Brest. Il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en août 1853.

FAUVEAU (Mlle Félicie DE), femme sculpteur française, née vers 1802 de parents français, à Florence, debuta avec éclat dans la carrière des arts par deux groupes, *l'Abbé*, sujet emprunté au roman de W. Scott, et *Christine et Monaldeschi*. Ce dernier lui fit décerner la médaille d'or au Salon de 1829. Dévouée, par les traditions de sa famille, aux Bourbons de la branche aînée, elle se mêla d'une manière active aux troubles dont la Vendée fut le théâtre en 1832, et déploya en mainte occasion une énergie toute virile et un courage voisin de la témérité. Elle fut condamnée par contumace à la peine de la déportation, se réfugia en Belgique, puis à Florence, où elle se fixa avec sa famille.

Les œuvres de Mlle de Fauveau se distinguent par la délicatesse et l'élégance des formes, une composition harmonieuse et l'heureuse imitation de l'antique. Parmi les principales, on remarque les groupes de *saint Georges terrassant le dragon*, en bronze, et du *Martyre de sainte Dorothée*; *Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne* (1842), dont la pose est pleine de noblesse; *sainte Geneviève* en marbre; *le Monument du Dante*, qui retrace avec beaucoup de poésie l'épisode de Francesca di Rimini : *le Combat de Jarnac et de La Châtaigneraie* (1852), bas-relief en bronze; un *Crucifix* et une *Fontaine* (1855), et plus récemment à Florence, le tombeau d'une jeune fille morte à dix-huit ans.

Son frère M. Hippolyte DE FAUVEAU, est devenu sous la direction de sa sœur un artiste distingué. On rencontre en Allemagne et en Russie plusieurs morceaux de sculpture dus à son ciseau.

FAUVELET (Jean-Baptiste), peintre français, né en 1822 à Bordeaux, est élève de M. Lacour, artiste distingué de cette ville. Au nombre de ses productions les plus remarquées dans le genre et les fleurs, qu'il traite avec beaucoup de grâce et de naturel, on place : *un jeune Homme lisant* (1845); *le Concert* et *les deux Roses* (1847); *Nonchalance* (1848); *un Ciseleur* (1850), acheté par l'Empereur; *le Maître de dessin* (1852); *le Jardin* (1853); *les jeunes Mères* et *deux Musiciennes*, à l'Exposition universelle de 1855; ce dernier tableau est au Luxembourg. M. Fauvelet a obtenu une 2e médaille en 1848 et une mention en 1855.

Digitized by Google

FAVART [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Tulle le 1er novembre 1797, commença ses études au collége de sa ville natale, les termina à Paris, au collége Henri IV, où il fut le condisciple de M. Bastide, devint le secrétaire de Manuel et suivit les cours de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1820, il retourna dans son pays pour y exercer sa profession et se plaça dans les rangs du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il refusa la place de substitut du procureur du roi à Chambon, fut nommé, en 1836, juge suppléant à Tulle, où il prit une grande importance personnelle et fut élu maire à la fin de 1846. En 1848, il adhéra à la République et fut nommé représentant du peuple, le sixième sur huit. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative; mais après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta comme candidat du gouvernement au Corps législatif où il siégea jusqu'en 1857.

FAVART (Antoine-Pierre-Charles), littérateur français, né à Paris en 1784, et petit-fils des célèbres comédiens de ce nom, débuta dans les lettres par quelques ouvrages d'imagination et des pièces légères, entre autres *la Jeunesse de Favart* (1801), avec Gentil; *le Rival par amour* (1810); etc. A la même époque il publia avec Dumolard les *Mémoires et Correspondance* de son grand-père (1809, 3 vol. in-8). Après avoir été secrétaire du duc de Caraman et du duc de Polignac, lorsque ce dernier était ministre, il fut chargé par le gouvernement de Juillet de nombreuses missions diplomatiques. Il est aujourd'hui consul à Mons (Belgique) et prépare un grand ouvrage sur les œuvres d'art disséminées dans toutes les galeries de l'Europe.

FAVART (Mlle Marie B....., dite), actrice française, née à Beaune, vers 1827, descend, comme le précédent, des comédiens dont elle a adopté le nom. Elle débuta, en sortant du Conservatoire, à la Comédie-Française en 1848. Elle y a repris ou créé divers rôles tragiques et princiers, et a joué parfois les ingénues et les adolescentes. Elle est devenue sociétaire en juillet 1854. Mlle Favart avait fait, en 1851, une apparition aux Variétés, où elle ne resta que quelques mois.

FAVÉ (Ildephonse), écrivain militaire français, né à Dreux le 12 février 1812, fut admis en 1830 à l'École polytechnique, où il fut appelé, dès 1840, à professer l'art militaire et les fortifications. Entré dans l'artillerie de terre, il en parcourut les divers grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, fut attaché au dépôt central, et en dernier lieu (1852), à la maison militaire de l'empereur, comme officier d'ordonnance. Il a été décoré en décembre 1849.

On a de lui : *Nouveau système de défense des places fortes* (in-8, avec *Atlas*); *Histoire et tactique des trois armes et plus particulièrement de l'artillerie de campagne* (1845, in-8, et *Atlas*); *Histoire de l'artillerie* (1845-1847, 2 vol. in-18, et *Atlas*), avec M. Reinaud, *Nouveau système d'artillerie de campagne du prince Louis-Napoléon Bonaparte* (1851, in-8).

FAVRE (Ferdinand), ancien représentant du peuple français, ancien député, né à Couvet, dans le canton de Neuchâtel (Suisse), au mois de février 1779, d'une famille protestante de Besançon, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de se réfugier en Suisse, fut ramené en France par la proclamation de la liberté des cultes, en 1789. Dévoué à la Révolution, il s'enrôla en 1793, malgré sa jeunesse, dans la garde nationale active de Nantes, pour repousser l'attaque des Vendéens. Pendant le règne de Napoléon, il remplit quelques fonctions administratives. Placé à la tête d'une manufacture importante, il y fit d'habiles applications de la science. Il contribuait, en outre, par ses recherches sur les propriétés fécondantes des résidus de raffinerie, au progrès de l'agriculture. Très-hostile à la Restauration, il embrassa avec ardeur la cause de la monarchie de Juillet et contribua, en 1832, comme maire de Nantes, à l'arrestation de la duchesse de Berri. Il fut élu cinq fois de suite député de Nantes. Le gouvernement provisoire, en 1848, le révoqua immédiatement de ses fonctions municipales; mais les électeurs de la Loire-Inférieure l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le septième sur treize. Il y vota toujours avec la droite. Réélu en 1849, à l'Assemblée législative, avec l'appui du clergé, il fit partie de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement pour le Corps législatif, il n'obtint pas d'abord la majorité légale et ne passa qu'au scrutin de ballottage. M. F. Favre est officier de la Légion d'honneur.

FAVRE (Gabriel-Claude-Jules), avocat et homme politique français, né à Lyon, le 31 mars 1809, d'une famille de commerçants, venait d'achever son droit à Paris lorsque éclata la révolution de 1830. Il y prit part, et dès le 29 juillet réclama, dans une lettre insérée au *National*, l'abolition de la royauté et la création d'une Constituante. Après avoir fait ses débuts comme avocat à la Cour royale de Paris, il passa au barreau de Lyon, où la ferveur de ses opinions républicaines et son talent d'orateur lui firent promptement une position importante. En 1831, il défendit les ouvriers mutuellistes, poursuivis pour délit d'association illicite. Cette affaire fut le signal d'une lutte sanglante entre les ouvriers et la garnison, au milieu de laquelle l'avocat n'échappa que par miracle à la fusillade dirigée contre lui et à l'exécution sur place d'un arrêt d'un conseil de guerre. En 1834, il vint défendre les accusés d'avril, et commença par ces mots : « Je suis républicain, » une plaidoirie qu'il soutint, quoique malade, pendant quatre heures, et qui mit ses jours en danger. Il est resté attaché depuis au barreau de Paris.

A la révolution de Février, M. Jules Favre fut nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur. Il passa pour avoir soutenu ou poussé M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) dans la voie révolutionnaire. C'est lui qui fut l'auteur de la fameuse circulaire destinée à guider les commissaires extraordinaires, dans l'usage de leurs pouvoirs illimités. Élu représentant dans le département de la Loire, par 34 260 voix, le septième sur onze, il donna sa démission de ses fonctions au ministère de l'intérieur. Membre du Comité des affaires étrangères, et pendant quelque temps sous-secrétaire d'État au même département, il prit une part active aux travaux de l'Assemblée; il fut rapporteur de la Commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc (voy. ce nom), à l'occasion de l'attentat du 15 mai et soutint vivement cette demande, dans la grande séance de nuit du 25 au 26 août. Les votes de M. Favre à la Constituante ne l'attachent pas, autant qu'on le croit généralement, à l'extrême gauche. Il s'en sépara, en se prononçant pour la loi sur les attroupements, pour le décret sur les clubs, pour celui relatif aux heures de travail, contre la loi des incompatibilités, contre la suppression et même la réduction de l'impôt du sel,

Digitized by Google

tandis que plus tard il vota pour l'abolition de celui des boissons. Il s'abstint dans plusieurs questions importantes, notamment lorsqu'il s'agit de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Des congés l'empêchèrent de participer aux votes sur le maintien de l'état de siége, l'amendement Grévy, l'abolition du remplacement militaire, le droit au travail, etc. Il approuva l'ensemble de la Constitution.

Après l'élection du 10 décembre, M. Jules Favre fit au président une opposition de plus en plus marquée, et après avoir voté pour l'augmentation du traitement qui lui était alloué, et pour le crédit de 12 000 000 francs affectés à l'expédition d'Italie, il blâma vivement à la tribune la direction donnée à cette expédition, et appuya la demande d'accusation contre le président et ses ministres. Renvoyé à la Législative par le département du Rhône, après un premier échec, et grâce à l'option du sergent Commissaire, il devint l'un des chefs du parti démocratique, et après la fuite de M. Ledru Rollin (13 juin 1849), l'orateur de la Montagne. Parmi ses discours, on remarque ceux qu'il prononça à l'occasion du rétablissement du cautionnement des journaux, contre la proposition Proudhon (voy. ce nom), et surtout ceux dirigés contre les auteurs et les instruments de l'expédition de Rome.

Le coup d'État du 2 décembre écarta pour six ans M. J. Favre de la vie politique. Élu membre des conseils généraux de la Loire et du Rhône, il refusa le serment exigé par la nouvelle Constitution et se renferma dans ses fonctions d'avocat. Il a été nommé et maintenu membre du conseil de l'ordre de Paris à une très-forte majorité. En 1857, l'opposition a inutilement soutenu à Lyon sa candidature pour le Corps législatif, où une des élections partielles de Paris l'a fait entrer en 1858. Son nom venait d'avoir un grand retentissement dans l'affaire Orsini : défenseur du principal accusé, on l'avait vu, tout en réprouvant le crime et en offrant le coupable à l'expiation, présenter sa vie entière avec une hardiesse de langage qui fit dire à M. le procureur général près la Cour de cassation que « en présence de l'échafaud qui se dresse, on avait élevé une statue pour celui qui doit y monter. » Comme orateur, et en particulier comme avocat, M. Jules Favre a, surtout dans la réplique, quelque chose de mordant et d'acerbe qui contraste avec l'aménité et la politesse de ses formes : car, malgré la réputation de tribun, il représente, au palais, l'atticisme et l'élégance du langage.

On a de M. Jules Favre des brochures : *de la Coalition des chefs d'atelier de Lyon* (Lyon, 1833); *Anathème* (Ibid., 1833), etc.; plusieurs plaidoyers et discours, *Sixième procès du* Précurseur (Ibid., 1833); *Affaire Ladevocat et Boullenois* (Paris, 1837, in-8); *la Liberté de la presse* (1849, in-fol.). Il a entrepris, en 1837, une *Biographie contemporaine*, dont M. Quérard devait revoir la partie bibliographique, et dont il n'a paru que deux livraisons (quatre feuilles).

FAY (Joseph), peintre allemand, né à Cologne, le 10 août 1813, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Il s'est livré à la peinture historique et à la peinture religieuse. Après s'être fait remarquer par quelques dessins, il donna son premier grand tableau, *Samson trahi par Dalila*, plein d'énergie et de mouvement, et une *Mort de Cléopâtre*, que la beauté plus opulente que distinguée de la reine, la hardiesse de la touche et la vigueur du coloris, ont fait comparer aux meilleures toiles de l'école de Rubens. M. Fay exécuta ensuite dans la salle du conseil à Elberfeld une longue frise peinte à fresques et qui se partage en plusieurs groupes, dont les sujets sont empruntés à la vieille histoire nationale de la Germanie. Cette œuvre a frappé par le mouvement, l'énergie, la poésie. *Le Vieillard montrant à son petit-fils à faire un arc*, *la Danse des épées*, *la Chasse*, *les Chevaux*, *la Bataille de Teutoberg*, *la Mort de Varus*, ont valu à l'artiste une grande popularité. Les cartons de ce travail colossal ont été exposés à Munich et à Paris.

M. Joseph Fay est venu dans cette dernière ville, en 1845. Il y fréquenta les ateliers de nos peintres les plus célèbres, et pendant cinq années de séjour, travailla à perfectionner encore sa lumière et son coloris. Lorsqu'il retourna en Allemagne, ses compatriotes, tout en reconnaissant les qualités nouvelles qu'il avait acquises, prétendirent que la pensée avait perdu chez lui ce qu'avait gagné l'exécution. On loua modérément ses tableaux de *Roméo et Juliette*, de *Faust et Marguerite*, ainsi que plusieurs sujets de genre qu'il exposa dans ces dernières années. Aujourd'hui, M. Joseph Fay, vit retiré à Cologne et paraît avoir renoncé à produire.

FAY (Théodore-Sedgwick), littérateur américain, né à New-York, vers 1805, étudia le droit, puis débuta dans la carrière littéraire, comme collaborateur du *New-York Mirror*, dont il devint plus tard un des directeurs. Il a fait paraître en 1832, un recueil des articles publiés dans ce journal : *Dreams and Reveries of a quiet man* (2 vol.). L'année suivante, il se rendit en Europe, où il passa trois ans, et écrivit le récit de ses voyages sous le titre de *The minute Book*, suivi bientôt de son premier roman, *Norman Leslie* (1835). En 1837, fut nommé secrétaire de légation à Berlin et y resta en cette qualité jusqu'en 1853. Il obtint alors le poste de ministre résident à Berne.

On a encore de M. Fay deux romans spécialement dirigés contre la coutume du duel : *la Comtesse Ida* (the Countess Ida, 1840), qui passe pour son meilleur ouvrage, et *Hoboken* (1843), nom d'un petit endroit sur l'autre rive de l'Hudson, où ont lieu souvent les rencontres, sorte de Pré-aux-Clercs de New-York ; deux courtes nouvelles et un roman en vers : *Ulric*, *ou les Voix* (Ulric, or the Voices), dont le sujet est le triomphe de la volonté soutenue par la foi chrétienne et dont la scène se passe au temps de la réforme, au milieu des manoirs du Rhin. On annonce de cet auteur une *Histoire de la Suisse*.

FAY (Andréas), poëte hongrois, né à Kohany, dans le comitat de Zempli, le 30 mai 1786, fit ses études de droit et de philosophie au collége de Jaroszatak et, après avoir été reçu avocat, fut nommé juge au tribunal de Pesth. Forcé par la faiblesse de sa santé de donner sa démission, il se voua tout entier à la littérature et se lia avec l'archéologue Raczynski. En 1808, il fit paraître un premier recueil de poésies, intitulé *Bouquet* (Bokreta), qui eut peu de succès, et, dix ans plus tard, un *Nouveau Bouquet* (Iris Bokreta; Pesth, 1818), qui établit sa réputation poétique. Ses *Fables* (Mesek; Vienne, 1820; 2e édition, 1824), réussirent mieux encore, grâce à la richesse de l'invention, à la simplicité et au naturel du style. Il donna ensuite deux romans : *Kedecsapongasok* (Pesth, 1824, 2 vol.), et *A Béltéky-Haz* (Ibid., 1832), et un drame *A Két Batory* (Ibid., 1827), qui parurent dans trois journaux de la Hongrie et ont été depuis plusieurs fois réimprimés.

Dès 1825, M. Fay avait commencé à prendre à la vie politique une part qui ralentit plus d'une fois son activité littéraire. Jusqu'à l'apparition de Kossuth en 1840, il fut dans le comitat de Pesth, qu'il représenta même à la diète de 1835,

Digitized by Google

le chef reconnu de l'opposition. Plus tard, il s'effaça un peu devant le jeune chef de la démocratie hongroise; mais il garda toutefois une certaine influence bien méritée par ses titres de fondateur du théâtre national d'Ofen et de la Caisse d'épargne de Pesth-Ofen, et de membre très-actif ou président de la Société industrielle, de la Société des Arts, de l'Académie, de la Société Kisfaludy, etc. Mais, à partir de 1845, l'âge et l'affaiblissement de sa santé l'éloignèrent des affaires.

On a encore de lui deux ouvrages qui ont trait à l'économie sociale et au développement matériel et progressif de la Hongrie : *Nonveles és nönevelés iintésetek hazankban* (Pesth, 1840), et *Kelet népe nyugoton* (Ibid., 1841). Une édition générale des œuvres purement littéraires de M. Andréas Fay a paru à Pesth (1843-1844, 8 vol).

FAYE (Hervé-Auguste-Étienne-Albans), astronome français, membre de l'Institut, né à Saint-Benoît du Sault (Indre), le 5 octobre 1814, et fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, fut destiné à la carrière des mathématiques et entra, en 1832, à l'École polytechnique, d'où il sortit avant d'avoir achevé les deux années d'études. Il se rendit bientôt en Hollande et s'y livra à l'industrie. Quelques années après, il fut admis, sur la recommandation de M. Arago, en qualité d'élève à l'Observatoire et se donna alors avec ardeur à l'astronomie. Le 22 novembre 1843, il découvrit une nouvelle comète dont il calcula les éléments et qui prit son nom : l'Académie des sciences lui décerna le prix Lalande. Il soumit, en 1846, à ce corps savant un mémoire *sur la Parallaxe d'une étoile anonyme de la Grande Ourse*, qui fut bientôt suivi d'un travail *sur un nouveau Colimateur zénithal et sur une limite zénithale nouvelle*. Il fut alors élu membre titulaire de la section d'astronomie, en remplacement du baron de Damoiseau (18 janvier 1841), et décoré deux mois après. Il a lu depuis à l'Institut des travaux *sur l'Anneau de Saturne* (1848) et *sur les Déclinaisons absolues* (1850).

M. Faye fut chargé, après 1848, du cours de géodésie à l'École polytechnique et occupa ces fonctions jusqu'en 1854, époque à laquelle il fut nommé recteur de l'Académie universitaire de Nancy et chargé en même temps du cours d'astronomie à la Faculté des sciences de cette ville. On doit encore à ce savant *des Leçons de cosmographie* (1852, in-8), et la traduction française d'une partie du *Cosmos* de M. de Humboldt (t. I et III). Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

FAYE (André) littérateur norvégien, né le 5 octobre 1802 à Drammen, où son père était commerçant, entra dans l'enseignement en 1824, après avoir passé l'examen philosophique. Il fit, en 1831, un voyage en France, en Italie et en Allemagne pour y examiner l'état de l'instruction publique. Ayant subi, dès 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, il fut nommé, en 1833, pasteur à Holt (près Arendal), où il devint directeur du séminaire érigé en 1839. Le district de Nedenæs lui confia, en 1842, son mandat au parlement de Norvége.

Les principaux écrits de M. Faye sont : *Histoire de Norvége* (Norges Historie; Christiana, 1831, 3e édit., 1842 in-8); *l'École du peuple* (Almuskolen, 1833 in-8), guide à l'usage des maîtres d'école; *Alf Thorsen, ou le Paysan bien entendu* (Arendal, 1839, in-8). Il a édité les *Traditions norvégiennes* (Norske sagn; Arendal, 1833, in-8; 2e édit., Christiania, 1844).

FAYOLLE (Edmond), ancien représentant du peuple français, né à Guéret, en 1810, fut reçu avocat à Paris, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Gendre du député, M. Leyraud, il prit dans le parti libéral une position assez importante. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par environ 22,000 voix, le premier sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la gauche modérée. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Aux élections générales du 23 mai 1849, il obtint les suffrages des démocrates socialistes de la Creuse et fut envoyé, en compagnie de l'ouvrier Nadaud (voy. ce nom) à l'Assemblée législative. Il se rallia complétement au parti démocratique, et prit l'initiative de quelques propositions destinées à améliorer la condition du peuple des campagnes et relatives aux biens communaux. Il protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il prit part aux premiers essais de résistance, et fut arrêté à la mairie du Xe arrondissement. Après une courte détention au Mont-Valerien, il fut remis en liberté. Depuis, il a repris à Guéret l'exercice de sa profession d'avocat.

FAYOT (Alfred-Charles-Frédéric), littérateur français, né à Paris, le 25 décembre 1797, fut attaché, jeune encore, au ministère des affaires étrangères en qualité de rédacteur et y puisa des documents curieux dont il fit usage dans plusieurs brochures anonymes sur les discussions politiques du moment. En 1828 il quitta cet emploi pour s'adonner exclusivement au journalisme et aux travaux littéraires. Ses productions très-nombreuses et très-diverses n'ont pas toutes été signées de son nom; de ce nombre sont, par exemple : les *Discours politiques de M. de Fontanes* (1821; in-8), la *Conjuration de Maciejowski* (1821) contre le gouvernement russe : la plupart des romans traduits ou composés par la comtesse Molé, tels que : *un Mariage du grand monde*, *Trevelyan*, *une Faute*, *Marguerite Lindsay*, etc.; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1841, 2 vol. in-8), illustré par Charlet, et qui est une réduction habilement faite des ouvrages de Las Cases, O'Meara, Warden, Gourgaud, Antommarchi et autres.

On a encore de ce littérateur, et sous son nom : un *Essai historique sur Thadée Kosciusko* (1820, in-8; 2e édit., 1824); une continuation de *l'Histoire de France* d'Anquetil (1830) jusqu'à l'avénement de Charles X; une *Histoire de Pologne* (1831-1832, 3 vol.) conduite jusqu'à la révolution de 1832; un précis historique sur *le duc de Reichstadt* (1832, in-8); la publication des *OEuvres choisies de Parny* (1821, 2 vol.); des *OEuvres de Carême*, le fameux cuisinier, et des *Classiques de la table* (5e édit., 1855, in-8), qui comprennent *la Physiologie du goût*, *la Gastronomie* de Berchoux et des fragments. M. Fayot a en outre collaboré au *Livre des cent et un*, à *l'Encyclopédie des gens du monde*, au *Dictionnaire de la Conversation*, à la *Biographie générale*, etc.

FAZY (Jean-James), économiste et homme d'État suisse, né à Genève, le 12 mai 1796, descend d'une famille de protestants français expatriée après la révocation de l'édit de Nantes. Il fit en France de bonnes études, se fixa à Paris, prit part aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration, et traita spécialement les questions d'économie politique dans des brochures et des articles de journaux qui ne passèrent point inaperçus. Disciple de Smith et de J. B. Say, il publia d'abord un travail intitulé : *de la Banque de France considérée comme nuisible aux transactions commerciales* (1819, in-8); puis *l'Homme*

Digitized by Google

aux portions, ou Conversations philosophiques et politiques (1821, in-12); des *Opuscules financiers sur l'effet des priviléges, des emprunts publics et des conversions sur le crédit et l'industrie en France* (Genève et Paris, 1826, in-8); *de l'État périlleux des finances et du 4 pour* 100 *Chabrol* (1830, in-8); enfin ses *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France, explication du malaise des classes productives, et moyen d'y porter remède* (1840, in-8). Comme on le voit par ces titres, le jeune publiciste se préoccupait avant tout des intérêts matériels de la société moderne et cherchait, en dehors de la politique pure, les applications pratiques des théories libérales. Il écrivit aussi contre la Sainte Alliance les *Voyages d'Ertelib*, conte politique (Genève, 1822, in-12), et *la Gérontocratie, ou l'Abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France* (Paris, 1828, in-8).

En 1827, M. Fazy fut un des fondateurs du journal *la France chrétienne*, bientôt supprimé par la censure, et du *Mercure de France au* XIX*e siècle*, où l'on remarqua surtout ses *Lettres d'un Américain*. En juin 1830, il contribua aussi à la fondation d'un journal double ayant pour titre *le Pour et le Contre*, *ou la Révolution et la Contre-Révolution*, étrange accouplement de deux frères ennemis servant côte à côte les causes les plus opposées. C'était un des stratagèmes que la presse persécutée imaginait pour échapper aux atteintes de la censure, et faire passer, grâce au voisinage des doctrines réactionnaires, les doctrines libérales. Ce fut comme rédacteur en chef de *la Révolution*, qu'il signa, le 27 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Le 28, il s'installa à l'hôtel de ville et fit placarder sur les murs de Paris une proclamation très-énergique. Il combattit dans son journal la candidature du duc d'Orléans, et après son avénement s'engagea dans l'opposition radicale. Dès le mois d'octobre 1830, il eut à subir un procès de presse. *La Révolution*, à bout de ressources, s'étant mise au service du parti bonapartiste, M. James Fazy repoussa cette alliance et, renonçant à la rédaction de ce journal, fonda *la Revue républicaine*. De nouveaux démêlés avec la justice, les échecs multipliés du parti démocratique, les difficultés de la position qu'il avait prise, comme étranger, au milieu de nos discordes civiles, le découragement de Laffitte et de La Fayette, et la défiance que lui inspiraient les illusions de la démocratie militante, tout le décida à quitter la France et à changer le théâtre de son activité et de son ambition.

Citoyen de Genève, M. James Fazy n'avait point oublié sa patrie. En 1821, il avait fait paraître des *Observations sur les fortifications de Genève*, et posé dans cette brochure une question qu'il devait résoudre un jour, non plus comme publiciste, mais comme magistrat, avec une autorité officielle. Une tragédie en trois actes et en vers, *la Mort de Levrier* (Genève, 1826, in-8), sujet national qui témoignait moins de son talent pour la poésie que de son patriotisme. Enfin, en 1826, il avait fondé le *Journal de Genève*, que sa participation à la vie politique française l'avait forcé d'abandonner. Ce n'était donc pas un étranger à Genève, où sa place était marquée à la tête du parti philosophique et radical (1833).

Depuis 1814, le canton de Genève, détaché de l'Empire français et incorporé à la Confédération helvétique, subissait une constitution aristocratique que lui avaient imposée les puissances étrangères. Un *Conseil représentatif*, nommé par le corps électoral, nommait lui-même un *Conseil d'État exécutif* qui concentrait toute l'autorité, possédait seul le droit d'initiative en matière de législation, décidait en dernier ressort sur la plupart des questions administratives et empiétait même sur le pouvoir judiciaire. Cette constitution assurait la domination presque absolue du parti conservateur, en grande partie composé des calvinistes les plus intolérants. Elle avait pour adversaires les catholiques et les démocrates. M. James Fazy fut bientôt un des chefs de l'opposition, et la *Revue de Genève*, qu'il dirigeait, devint le moniteur en quelque sorte officiel du radicalisme, réduit jusque-là au rôle de minorité impuissante. M. Fazy parvint à grouper les divers éléments de l'opposition et à organiser une coalition redoutable contre le conseil d'État. Il fonda, le 3 mars 1841, un comité radical et commença l'agitation révolutionnaire. Une assemblée populaire, tenue le 18 octobre, réclama la révision immédiate. Un mois après, le 22 novembre, une démonstration menaçante contraignit le conseil d'État à se retirer, et une assemblée extraordinaire se réunit pour décréter une nouvelle constitution. M. James Fazy en fut élu membre, et il essaya d'y faire prévaloir les principes les plus démocratiques. La constitution, adoptée par le peuple le 7 juin 1842, établit un grand conseil de cent soixante-seize membres, investis du droit d'initiative, et un conseil d'État de treize membres, dont les pouvoirs furent limités et définis; un conseil municipal fut créé pour la ville de Genève.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux conservateurs dans le conseil législatif et dans le conseil d'État; les radicaux dominèrent au contraire dans le conseil municipal. Les magistrats particuliers de la ville secondaient les vues de M. James Fazy; les représentants de la campagne et l'autorité cantonale agissaient en sens inverse. Il en résulta des collisions assez graves. Le 13 février 1843, les radicaux prirent les armes pour établir un gouvernement provisoire; mais l'attitude de la milice fit échouer cette insurrection. Le gouvernement proclama le lendemain une amnistie générale; M. Fazy ne fut point inquiété; il entra au grand conseil et contribua, en 1844, à l'adoption de la loi qui introduisit à Genève le système du jury.

Dans la querelle engagée, en 1846, au sujet des jésuites, entre les cantons protestants et les cantons catholiques, le conseil d'État de Genève observa une neutralité qui tournait à l'avantage du Sonderbund. Cette politique, approuvée par la majorité du grand conseil, malgré l'opposition de M. Fazy, irrita vivement le parti radical. Le gouvernement, qui comptait sur l'appui de la milice, et qui de plus s'était entouré d'une troupe de volontaires bien organisée, crut pouvoir repousser toutes les réclamations des démocrates, braver toutes leurs menaces, et persister dans son hostilité contre le système unitaire. Mais, le 6 octobre, une révolution éclata dans les murs de Genève. Les radicaux s'emparèrent du faubourg Saint-Gervais et s'y maintinrent malgré les assauts des troupes du gouvernement. Le 8, une grande assemblée populaire se tint dans la ville et contraignit le conseil d'État à déposer ses pouvoirs, et le lendemain fut proclamé un gouvernement provisoire à la tête duquel se plaça M. James Fazy.

Cette révolution eut des résultats très-importants. Elle enleva aux conservateurs le gouvernement de Genève, transforma dans le sens démocratique la constitution intérieure du canton, et accrut d'une voix dans la diète fédérale les forces du parti qui exigeait la dissolution immédiate du Sonderbund. M. James Fazy, nommé membre du nouveau grand conseil et du conseil d'État, exerça dès lors, dans les affaires générales

Digitized by Google

de la Suisse, comme dans celles de sa ville natale, une influence considérable. Il poussa vivement la guerre contre la ligue catholique, s'opposa à toutes les temporisations et blâma les concessions faites au parti modéré par le général Dufour (voy. ce nom). En 1847, le canton de Genève le députa à la diète qui vota la nouvelle constitution fédérale, adoptée le 12 septembre 1848.

Les radicaux, depuis leur victoire sur le Sonderbund, dominaient dans toute la Suisse; mais ils avaient encore à craindre les rancunes des gouvernements monarchiques; les événements de 1848 les sauvèrent des périls qui les menaçaient du côté de la France et de l'Autriche. M. James Fazy, qui avait toujours conservé des relations étroites avec les républicains du *National*, apprit avec joie la révolution du 24 février. Au milieu de la conflagration universelle, il crut d'abord que la Suisse ne pouvait pas rester neutre, et que son devoir comme son intérêt lui commandait d'intervenir en Italie. La *Revue de Genève*, organe spécial de sa politique, déclara hautement ses sympathies pour toutes les nations qui revendiquaient alors la liberté ou l'indépendance. La réaction générale de 1849 modifia le langage, si non les idées de M. James Fazy. Le canton de Genève donna asile à un grand nombre de proscrits; il protesta même contre le décret du gouvernement fédéral qui interdisait le séjour de la Suisse aux chefs de la révolution badoise. Mais il ne permit pas que les réfugiés, profitant de l'hospitalité qu'on leur accordait, compromissent par des manifestations imprudentes la sûreté de la confédération. Dans plusieurs cantons, et à Berne même, le parti radical venait de subir de graves échecs. Plus heureux ou plus habile, M. James Fazy sut se maintenir au pouvoir. Le 12 novembre 1849, le conseil d'État, qui gouvernait Genève depuis la révolution de 1846, fut réélu pour trois années. Ce vote donna lieu à quelques scènes de violence, et M. Fazy s'exposa lui-même pour arracher aux mains de la foule M. Baumgartner, ancien radical passé dans le camp des conservateurs. La défaite de l'aristocratie ne fut pas moins complète dans les élections au grand conseil.

La chute de la République française vint ébranler l'autorité des radicaux génevois (2 décembre 1851). Les adversaires de M. Fazy redoublèrent d'efforts; une alliance inattendue se forma entre les aristocrates et la fraction socialiste du parti démocratique et les élections nouvelles donnèrent l'autorité aux chefs de cette coalition. Elle se rompit bientôt, et les radicaux obtinrent, en 1856, un nouveau triomphe. Président du conseil d'État de Genève, M. Fazy fut en même temps membre de l'assemblée fédérale au conseil des États. Il a pris une part importante aux discussions relatives aux affaires de Neufchâtel et s'est montré, vis-à-vis des prétentions du roi de Prusse, défenseur aussi zélé de la nationalité suisse que de la souveraineté cantonale.

M. James Fazy est, dans l'histoire de la Suisse contemporaine, un des représentants les plus considérables du radicalisme. Les conservateurs l'ont accusé de violence, de despotisme, de dictature, et les socialistes mécontents, lui ont reproché l'excessive prudence qu'il a montrée dans ses relations avec le gouvernement français. Chef d'un parti nombreux et discipliné, il possède, il est vrai, à Genève, une autorité prépondérante; mais il prétend diriger l'État, sans l'avoir asservi, et avoir détruit les privilèges de la haute bourgeoisie, sans avoir opprimé les conservateurs. Il passe pour avoir pour appui la gratitude du peuple, auquel il a procuré du travail, et celle des catholiques qu'il a soustraits au joug de l'intolérance calviniste. L'une des mesures auxquelles il a attaché son nom a été la démolition des anciennes fortifications qui entouraient la ville. Débarrassée de ces ouvrages inutiles, Genève s'est agrandie, transformée, et, malgré l'opposition la plus vive du parti aristocratique, les habitants ont fait don à M. James Fazy d'une vaste étendue de terrain devenue libre par suite de cette démolition. Les préoccupations de cet homme d'État pour les questions financières et industrielles, l'ont fait traiter par quelques-uns de ses ennemis de théoricien devenu homme d'affaires, tandis que ses amis n'y voient qu'une habileté politique de plus.

FECHNER (Gustave-Théodore), physicien, philosophe et poëte allemand, né le 19 avril 1801 à Gross-Saehrchen près Muskau, en Niederlausitz, où son père était pasteur, fit des études brillantes aux colléges de Sorau et de Dresde, et alla, à l'âge de seize ans, étudier le médecine à Leipsick. S'occupant de préférence des sciences naturelles, il obtint, en 1834, la chaire de physique à l'université et commença dès lors sur le galvanisme de belles recherches qu'une maladie cérébrale l'empêcha de continuer. Il se tourna vers la philosophie naturelle et l'anthropologie et il occupe, à Leipsick, une chaire académique dans laquelle il traite ces sciences avec beaucoup d'élévation.

On cite parmi les ouvrages scientifiques de M. Fechner, tous publiés à Leipsick : *Recherches sur la pile galvanique* (Massbestimmungen über die galvanische Kette, 1831); la traduction du *Traité de physique de Biot*, augmentée de ses recherches personnelles; la traduction du *Traité de chimie de Thénard*; *Répertoire de la physique expérimentale* (1832, 3 vol.); *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie inorganique* (Repertorium der neuen Entdeckungen in der unorganischen Chemie, 1833, 3 vol.); *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie organique* (Repertorium der neuen; etc., 1834, 2 vol.); plusieurs *Mémoires* traitant surtout de galvanisme, dans les *Annales de Poggendorf*; un grand nombre d'articles écrits pour le *Journal central de pharmacie*, que M. Fechner rédigea jusqu'en 1835; la *Doctrine alchimique des physiciens et des chimistes* (über die physicalische und chemische Atomenlehre, 1855), *Schleiden et la lune* (Schleiden und der Mond, 1856), etc.

Parmi les écrits plus littéraires de M. Fechner il faut placer : *Preuves que la lune est composée d'iodine* (Beweis dass der Mond aus Iodine besteht, 2e édition, 1821; Leipsick, 1832); *Panégyrique des sciences médicales et naturelles de notre époque* (Panegyricus der ietzigen Medicin und Naturgeschichte, 1822); *Stapelia mixta*, 1824, publiée sous le pseudonyme de docteur Mises; *Anatomie comparée des anges* (Vergleichende Anatomie der Engel, 1825); *Moyens de se préserver du choléra* (Schutz-mittel für die Cholera, 1831); *Opuscule sur la vie après la mort* (Büchlein vom Leben nach dem Tode, 1836); *Poésies* (Gedichte, 1842); *du Bien suprême* (über das hoechste Gut, 1846); *Quatre Paradoxes* (1846); *Nanna, ou la Vie spirituelle des plantes* (über das Seelenleben der Pflanzen, 1848); *le Livre d'énigmes*, en vers (das Räthselbüchlein, 1850); *Zendavesta, ou des Choses de l'autre monde* (über die Dinge des Jenseits, 1851, 3 vol.).

Comme physicien, M. Fechner s'est surtout fait un nom par ses recherches sur le galvanisme. Il a rectifié, à l'aide d'un appareil très-ingénieux, l'opinion de Volta sur la nature de la force électromotrice de la pile; ses *Répertoires* sont l'expression complète de l'état de la science à l'époque de leur publication. Comme homme de lettres il ap-

Digitized by Google

partient par ses premiers écrits à l'école humoristique. Ses poésies ne sont pas sans mérite, et ses écrits philosophiques se font remarquer par l'élégance et l'esprit.

FECHTER (Charles), acteur français, né à Londres, en 1823 ou 1824, de parents français, fit d'abord de la sculpture, débuta à la salle Molière dans *le Mari de la Veuve*, passa quelques semaines au Conservatoire, et s'enrôla dans une troupe qui devait parcourir l'Italie. De retour un an après, il reprit la sculpture, qui est restée l'occupation de ses loisirs, joua pendant dix-huit mois des bouts de rôle aux Français, et trouva enfin au théâtre de Berlin (1846) un engagement et un succès sérieux. L'année suivante, il parut une première fois au Vaudeville, passa à Londres pour une saison, figura tour à tour, de 1847 à 1853, à l'Ambigu, aux Variétés, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, et rentra enfin au Vaudeville. Il y créa, entre autres rôles, celui de Duval, dans *la Dame aux Camélias*, et fut dès lors, grâce à l'élégance de sa personne, l'acteur le plus à la mode. Il a reparu depuis à la Porte-Saint-Martin, dans le *Fils de la nuit*, où il avait monté et loué le vaisseau « à lui », qui fut le plus grand succès de la pièce, et dans la *Belle Gabrielle*, où il fit une chute qui faillit lui coûter la vie. Dès les premières représentations de ce drame (mars 1857), il avait été attaché à l'Odéon comme directeur-adjoint, avec M. de La Rounat.

FÉE (Antoine-Laurent-Apollinaire), naturaliste français, membre de l'Académie de médecine, né à Ardentes (Indre), le 7 novembre 1789, fut attaché, en qualité de pharmacien militaire, à l'armée d'Espagne en 1809, et après la chute de l'Empire, rentra dans la vie civile. Il s'établit à Paris et y exerça la pharmacie avec beaucoup de succès. En 1819, il fonda la Société des pharmaciens du département de la Seine. Ses efforts pour relever sa profession le firent admettre à l'Académie de médecine en 1824. La même année, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. Huit ans plus tard, il fut appelé à Strasbourg (1832), où il se fit recevoir docteur en médecine, obtint la direction du Jardin des plantes, et fut nommé, par suite d'un concours, professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté. Il est devenu successivement pharmacien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de cette ville. Le 22 août 1850, il a reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

M. Fée a servi la science par son enseignement et par ses ouvrages. Sans parler de ses premières œuvres, plus littéraires que scientifiques : *Pélage*, tragédie en vers, et l'*Éloge de Pline* (1821), il a publié : *Flore de Virgile* (1823, in-8), dans la collection des classiques latins de Lemaire; *Commentaires sur la matière médicale et la botanique de Pline* (1829-1833, 3 vol.), et *Flore de Théocrite et des autres bucoliques grecs* (1833, gr. in-8), travaux spéciaux qui lui ont fait une place à part parmi les savants.

Collaborateur du *Bulletin de Férussac*, du *Dictionnaire des Sciences médicales*, du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc., fondateur du *Journal de Chimie médicale*, M. Fée a publié dans l'intérêt de la science pharmaceutique, une *Lettre adressée aux pharmaciens de Paris sur les devoirs de leur profession* (1819, in-4); des *Observations sur le projet de loi relatif à la création des Écoles secondaires de médecine et de pharmacie* (1825, in-8); et surtout un *Cours d'histoire naturelle pharmaceutique* (1828, 2 vol. in-4; 2e édit, 1837, 2 vol. in-8).

On a encore de lui : *Essai sur les cryptogames des écorces exotiques officinales*, précédé d'une *Méthode lichénographique*, de considérations sur la reproduction des agames, etc. (1826-1837, 2 vol. in-4, avec 43 pl. color.); *Mémoire sur le groupe des Phyllériées*, et notamment sur le genre *erineum* (Strasbourg et Paris, 1834, in-8, avec 12 pl.); des mémoires très-remarquables sur *la Famille des fougères* (Strasbourg, 1839-1853, in-fol.); etc. Citons à part : *Vie de Linnée* (Lille, 1833, in-8), qui contient des documents inédits et autographes; *Promenade dans la Suisse occidentale et le Valais* (1829; 2e édit., 1835, in-8); une collection des chants populaires de la Corse, publiée sous le titre de *Voceri* (Strasbourg, 1850, in-8); dans un ordre d'idées plus élevé, des *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux* (Strasbourg et Paris, 1853, in-12); enfin ses *Souvenirs de la guerre d'Espagne* (1857, in-12).

FEIN (Georges), homme politique allemand, né le 8 juin 1803 à Helmstædt, où son père, qui fut plus tard directeur général des domaines de la Westphalie, était alors bourgmestre, fit ses classes à Brunswick, étudia le droit de 1822 à 1826, et s'occupa ensuite plus spécialement d'histoire et d'économie politique, sous la direction de Schlosser. Son ardeur révolutionnaire qui livra sa vie à toutes les agitations, le mêla à la plupart des sociétés secrètes de l'Allemagne. Après divers voyages, il prit part, à Munich, à la rédaction de *la Tribune allemande* dont Wirth était le rédacteur en chef. Lors de la condamnation de ce dernier, il en eut seul la direction; mais, condamné à son tour et expulsé de Bavière, il se retira dans plusieurs États allemands et enfin à l'étranger. Expulsé de France en 1833, il passa en Suisse où il rédigea, pendant un an, la *Nouvelle gazette de Zurich*. Toujours suspect et inquiété, et reconnu président de la société secrète de *la Jeune Allemagne*, il se réfugia de nouveau en France, sous un faux nom, à la fin de 1836. Il fut arrêté par la police, subit une détention de plusieurs semaines, passa en Angleterre, où il resta six mois, s'embarqua pour la Norvége et reparut encore en France et en Suisse. La part qu'il prit, en 1845, aux troubles de Lucerne, lui attira six mois de prison. Transféré successivement en Piémont, à Milan, à Vienne, il fut réclamé par l'État de Brunswick, à condition qu'il quitterait l'Europe pour trois années, et fut embarqué à Trieste pour New-York. M. Fein fit des cours à Philadelphie et à Cincinnati sur les progrès de la liberté politique en Allemagne et sur le droit canonique. Après la révolution de 1848, il revint à Brême d'où il fut député au congrès démocratique de Berlin. Après la dispersion de cette espèce de club, il cessa de prendre part aux affaires politiques et se retira de nouveau en Suisse, dans le pays de Bâle, où il se livre à des travaux de littérature et de philosophie.

FEIN (Édouard), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Brunswick le 22 septembre 1813, fit de bonnes études dans les principaux lycées de cette ville, puis suivit les cours de droit de l'université de Heidelberg. Docteur en 1833, il se fit inscrire au barrau de Brunswick et eut bientôt une nombreuse clientèle; mais à la mort de sa mère, en 1838, il quitta le barreau pour les études silencieuses du cabinet, recommença de nouvelles études sous Savigny et prit ses grades pour le professorat. Professeur particulier à Heidelberg, en 1843, il fut appelé, dès l'année suivante, à Zurich, pour y occuper la chaire de droit romain. Depuis 1845, il a professé

Digitized by Google

successivement à Iéna, à Weimar, à Halle et à Tubingue, et a été revêtu de diverses fonctions judiciaires ou honorifiques. Ses cours, qui unissent l'élégance de la parole à l'autorité de la science, ont eu partout un grand succès. — Il est mort en 1857.

Le principal but des travaux de M. Édouard Fein est l'achèvement du *Commentaire des Pandectes* (Ausführliche Erlaeuterung der J. Pandekten), commencé par Gluck, et déjà continué par Muhlenbruch. Le 44e volume, traitant du *Droit des codicilles* (das Recht der Codicille) a paru à Erlangen (1851). On lui doit encore : *Pièces justificatives de l'édition des Pandectes de Puchta* (Chrestomathie der Beweisstellen zu Puchta's Pandekten; Zurich 1845); *Considérations sur la théorie de la novation et de la délégation* (Beitraege zur Lehre von der Novation und Delegation; Iéna, 1850); ainsi qu'une thèse sur le *Droit de collation* (das Recht der Collation; Heidelberg, 1842).

FELDMANN (Léopold), auteur comique allemand d'origine juive, né en 1803 à Munich, apprit d'abord les métiers de sellier et de cordonnier, puis retourna à l'école et entra dans une maison de commerce. Il écrivit, dès l'âge de quatorze ans, un drame : *le Faux serment* (der Falsche Eid), qui fut représenté sur un petit théâtre de Munich. Quelques articles satiriques insérés dans les journaux commencèrent sa réputation, et le décidèrent à quitter le commerce. En 1835, il entreprit un voyage dans l'Orient. De retour en Allemagne, après une absence de cinq ans, il parvint à faire jouer plusieurs de ses comédies au théâtre impérial de Vienne, et eut dès lors beaucoup de succès. En 1850 il obtint la place de dramaturge du théâtre national de Vienne, qu'il occupe encore aujourd'hui.

On a de M. Feldmann un grand nombre de comédies, en partie réunies sous ce titre : *Comédies allemandes originales de Feldmann* (Deutsche Originallustspiele; Vienne 1864-1852, 6 vol.) Nous citerons les titres suivants : *l'Homme poli*, *le Conseiller des comptes et ses filles*, *le Fils en voyage*, *le Portrait de la bien-aimée*; etc. Il a publié un autre recueil de poésies, les *Chants infernaux* (Hœllenlieder, 1835), et une série d'articles, dans l'*Europa* de Lewald et dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, sur son voyage en Orient.

FELDSBAUSCH (Félix-Sébastien), professeur et philologue allemand, né à Manheim le 25 novembre 1795, étudia dans cette ville, puis à Rastadt, et enfin à Heidelberg, où il eut pour maîtres Creutzer et Schlosser. En 1820, il obtint une place au lycée de Donaueschingen, et l'année suivante à celui de Rastadt. En 1844, il fut nommé directeur du lycée de Heidelberg, qui lui dut une grande prospérité. En 1850, il devint membre du grand conseil des études de Carlsruhe et conseiller intime de la cour.

Comme écrivain pédagogique, M. Feldsbausch a cherché à populariser cette idée qu'il ne faut point multiplier pour les enfants des lycées les études spéciales, mais leur donner à tous une instruction presque uniforme en attendant que chacun choisisse de lui-même la place qui lui convient. Comme philologue, il a donné de nombreux ouvrages qui unissent la critique à l'érudition : *Grammaire grecque* (Griechische Grammatik; Heidelberg, 1823 : 3e édit., 1843); *Grammaire latine à l'usage des classes* (Lateinische Schulgrammatik; Ibid., 1837), dont il fait un *Abrégé* (Kleine lateinische Schulgrammatik, 1838; 4e édit., 1852); *Petit dictionnaire latin* (Kleines lateinisches Wœrterbuch, 3e édit., 1848); *Chrestomathie grecque* (Griechische Chrestomathie, 5e édit., 1851); *Métrique allemande d'après des exemples pris aux poètes classiques* (Deutsche Metrik; etc., 1841), etc.; des éditions annotées de classiques latins; des dissertations sur des points d'histoire et d'érudition latine; un *Commentaire d'Horace* (Zur Erklaerung des Horaz, 1821), etc.

FÉLIX (N.... Letulle, dit), acteur français, né à Paris vers 1815, débuta au théâtre comme pensionnaire des frères Seveste, et figura quelques années sur toutes les scènes de la banlieue. Il joua ensuite à Rouen et à Bordeaux. De retour à Paris, il parut en juillet 1840 au théâtre du Vaudeville, qu'il n'a plus quitté. Resté longtemps inaperçu, il a révélé tout à coup une grande originalité dans le Desgenais des *Filles de marbre*, type qu'il a depuis en quelque sorte adopté, et qui a été renouvelé pour lui, soit dans *la Vie en rose*, soit dans *les Parisiens* et *les Faux bonshommes*. C'est dans ces sortes de pièces de mœurs qu'il a pu déployer à l'aise l'ironie mordante qui fait le fond de son talent. Son jeu est d'ailleurs plein de chaleur et d'énergie, et nul ne possède mieux l'art de lancer et de faire valoir le mot.

FÉLIX (famille). Voy. Rachel (Mlle).

FÉLON (Joseph), peintre, sculpteur et lithographe français, né à Bordeaux, le 22 août 1818, étudia d'abord la peinture avec M. Court, et débuta comme portraitiste au Salon de 1848. Il s'occupa ensuite de sculpture, tout en faisant déjà du pastel et du dessin lithographique, et fit aux Salons suivants des essais dans ces différents genres. Nous citerons parmi ses toiles : *la Vierge au sphinx*, *les Vertus théologales*, *l'Amour élevé*, *la Mort de Mgr Affre*, commandé par le ministère de l'intérieur (1849); *Vénus sortant de l'onde*, *l'Enfant au chat* (1851-1852); parmi ses dessins et ses pastels : *les Chefs de l'Église*, *le Christ et la Vierge aux anges*, *Ame et Mlle Félon*, *la Mélancolie*, *la Mélodie*, *l'Harmonie*, *la Rosée du matin*; parmi ses lithographies, outre la plupart des sujets précédents : *le Professeur des dames*, série d'études; des *Baigneuses*; etc. Comme sculpteur, cet artiste a d'abord ciselé pour divers bronziers des *Vases*, des *Coupes*, et des décorations, telles qu'*Érigone*, *l'Ivresse*, etc., et exposé : *Galathée*, bas-relief; *Andromède*, *Amphitrite*, statuettes, etc. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *Diane au bain*, *Vénus sortant de l'onde*, lithographies; la statuette d'*Andromède* et six médaillons, notamment celui de la *princesse Marie de Sardaigne*; et au Salon de 1857 : *la Naissance* et *l'Allaitement*, deux dessins extraits d'un *Poème de la vie*, inachevé, et *l'Aube et le crépuscule*, bas-relief à deux faces, exécuté pour une horloge. Il a sculpté au nouveau Louvre, dans six tympans d'arcades, les allégories figurant *la Vérité*, *l'Histoire*, *la Justice*, *la Fermeté*, *la Prudence* et *la Force*. M. Félon, que cette multitude d'œuvres rendent peut-être difficile à classer, n'a encore eu aucune part dans les distinctions des jurys.

FELSING (Jacob), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse-Electorale) en 1802, est fils d'un graveur de mérite. Après avoir étudié de bonne heure sous son père, il alla suivre, à l'âge de vingt ans, comme pensionnaire du prince de Hesse, les cours de l'Académie de Milan. Plus tard, il se rendit à Florence, où il exécuta une de ses planches les plus estimées, *le Christ au Jardin des Oliviers*, d'après Carlo Dolce, qui lui

Digitized by Google

valut le grand prix de l'Académie de Milan. A Rome, il copia, puis grava *la Madone de Saint-François*, d'André del Sarto. Il fit aussi un assez long séjour à Naples, où il se pénétra à la fois des chefs-d'œuvre des maîtres et des beautés de la nature et reçut à Parme les leçons du célèbre graveur Torchi. A vingt-cinq ans, il était peut-être, au point de vue de l'exécution, le premier graveur de l'Allemagne.

Après avoir professé quelque temps à l'Académie de Florence, M. Felsing revint dans son pays en 1832 et y grava, d'après Raphaël, *le Joueur de violon*, de la galerie Sciarra à Rome, puis *les Jeunes filles à la fontaine*, de Bendemann. Il visita Munich et y constata l'heureuse influence exercée sur la gravure, en Allemagne, par l'école vigoureuse de Cornélius, et vint ensuite à Paris, où il se lia avec le baron Desnoyers, pour le talent duquel il a toujours professé la plus haute estime. De retour à Darmstadt, il grava *la Sainte-Famille*, d'après M. Overbeck (1839), *la sainte Geneviève*, de Steinbruck, et plusieurs autres œuvres remarquables de l'école de Düsseldorf, dont il est resté en quelque sorte le graveur en titre. Cet artiste, qui se recommande aussi par l'énergie de l'expression, possède à fond les ressources d'un art dont il a étudié la théorie pendant longues années, et sur lequel il prépare, dit-on, un ouvrage didactique.

Son frère aîné, M. Jean-Henri FELSING, né à Darmstadt en 1800, est aussi un graveur distingué qui s'est toutefois particulièrement occupé de l'exécution typographique de la gravure. Après avoir étudié différents procédés à Paris, il a fondé dans sa patrie, une imprimerie d'où sont sorties, sans compter celles de son frère, un grand nombre de planches très-remarquables.

FELTON (Cornelius-Conway), érudit américain, né à Newbury (Massachussets), le 6 novembre 1807, fit ses études à l'université d'Harvard, y prit ses degrés en 1827, et, en 1834, y obtint la chaire de littérature grecque. A part une année consacrée à visiter l'Europe, il l'a constamment occupée jusqu'à ce jour.

Les travaux critiques, historiques et littéraires de M. Felton sont très-variés. On cite de lui des éditions grecques, accompagnées de commentaires qui les ont fait adopter dans les colléges d'Amérique; plusieurs volumes d'*Études critiques;* des traductions de quelques savants ouvrages européens sur les littératures anciennes, etc. Il a publié aussi un *Choix des auteurs modernes*, et a refondu *l'Histoire grecque* de W. Smith (1855), en la continuant depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours; cette dernière partie renferme un tableau de la situation intellectuelle, politique et littéraire des Grecs modernes, ainsi que des traductions en vers de leurs poésies populaires.

Il faut encore mentionner : une *Vie du général Eaton* dans *la Biographie américaine* de Sparks, une traduction en trois volumes de *l'Histoire de la littérature allemande* de Menzel. Enfin, tandis qu'un de ses collègues de l'université d'Harvard, M. Guyot, Suisse d'origine, professait ses remarquables cours d'histoire et de géographie philosophiques, M. Felton, « avec un zèle d'obligeance pour l'étranger, dit M. Ampère, et une abnégation personnelle qui méritent d'être cités, passait ses nuits à traduire en anglais les leçons de M. Guyot. » Le travail des deux savants professeurs, réuni en un volume sous ce titre : *la Terre et l'homme*, a obtenu en Amérique de nombreuses réimpressions, quatre éditions différentes en Angleterre, et il a été traduit en allemand. Les meilleures revues des États-Unis sont remplies des articles de M. Felton ainsi que de ses leçons et de ses discours.

FENNER DE FENNEBERG (N...), homme politique allemand, est né au Tyrol vers 1815. Admis à l'Académie militaire de Vienne, il entra au service comme cadet et donna sa démission d'officier en 1843. Quelques années après, il publia un ouvrage critique intitulé : *l'Autriche et son armée* (Oestreich und seine Armee, 1847), où il signala avec force les abus nombreux dont il avait été le témoin ou la victime. Ces révélations intempestives l'obligèrent à se retirer dans l'Allemagne méridionale. L'année 1848 le ramena à Vienne, où il prit part à tous les mouvements, surtout à l'insurrection victorieuse d'octobre.

Lors de la prise de Vienne par les troupes impériales, M. Fenner gagna en toute hâte la frontière bavaroise; puis, s'étant rendu dans le Palatinat en 1849, il fut mis à la tête de l'armée du peuple et fit contre la forteresse de Landau une attaque malheureuse, à la suite de laquelle il résigna son commandement. Réfugié en Suisse, il écrivit *l'Histoire des journées d'octobre à Vienne* (Geschichte der Wiener Octobertage; Leipsick, 1849), et *l'Histoire de la révolution des provinces rhénanes* (Geschichte der Rheinlaender-Revolution; Zurich, 1850). Sa présence dans cette dernière ville ayant été jugée dangereuse, il s'embarqua pour l'Amérique et fonda à New-York un journal hebdomadaire, *l'Atlantide* (1851), qui sert d'organe à la politique future des révolutionnaires allemands.

FÉNYES (Alexis), géographe hongrois, est né en 1807 à Czokaj (Hongrie). Il fit ses études aux colléges de Debreczin et de Grosswardein, les compléta à l'université de Presbourg et fut admis en 1829 au barreau; l'année suivante, il remplit les fonctions d'ablégat auprès de la diète hongroise. Il consacra plusieurs années à parcourir son pays et à étudier. S'étant établi à Pesth en 1836, il y devint directeur de la Société de l'Industrie et collabora aux travaux de la Société d'économie politique; deux journaux spéciaux parurent à cette époque sous son patronage : l'*Ismertetoe* et le *Hetilap*. Durant la période révolutionnaire, il fut chargé de la section de statistique au ministère de l'intérieur (1848) et présida pendant quelques mois le tribunal militaire de Pesth (1849). Rentré dans la vie privée, il reprit le cours de ses études qui ont beaucoup contribué au progrès de la science.

Les principaux ouvrages de cet auteur sont écrits en langue magyare : *État de la Hongrie et des pays circonvoisins* (Magyarorszagnak's a hozzá Kapcsolt tartományoknak; Pesth, 1839-1840, 6 vol. in-8), qui a obtenu un prix académique de deux cents ducats; *Statistique de la Hongrie* (Magyarország' statistikaja; Ibid., 1842-1843, 3 vol. in-8), et un *Atlas manuel et général des écoles* (Közönségés kézi's iskolai Atlasz; Ibid., 1845). Les deux premiers ouvrages, renfermant les documents les plus récents et les plus complets sur un pays où la statistique était inconnue, ont été traduits en allemand.

FERDINAND I (Charles-Léopold Joseph-François-Marcellin), ex-empereur d'Autriche, est né à Vienne le 19 avril 1793, du second mariage de l'empereur François Ier avec Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile. Son éducation fut confiée à deux gouverneurs incapables, dont l'un fut congédié et dont l'autre tomba dans la démence pendant l'exercice de ses fonctions. La santé du jeune prince, d'abord très-chancelante, se raffermit dans un voyage

Digitized by Google

qu'il fit en 1815, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France. Il vécut ensuite à l'écart des affaires, ne s'occupant que d'arts technologiques et d'études héraldiques. Son couronnement comme roi de Hongrie, le 28 septembre 1830, ne fut qu'une cérémonie conforme à d'anciennes traditions et ne lui conféra aucun pouvoir réel. Le 27 février 1831, il épousa la princesse Anne-Caroline, fille de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. L'année suivante, il échappa à une tentative d'assassinat sur sa personne commise par le capitaine retraité François Reindl, qui était mu non par des raisons politiques, mais par un sentiment de vengeance privée.

Monté sur le trône après la mort de son père, le 2 mars 1835, il continua sa politique et laissa la direction des affaires à son oncle l'archiduc Louis et au prince de Metternich (voy. ce nom). Il se fit successivement couronner comme roi de Bohême (1836) et comme roi de Lombardie (1838). A cette dernière solennité, il généralisa les effets de l'amnistie qu'il avait accordée, à son avénement, en faveur des condamnés politiques italiens. Ferdinand I encouragea l'essor de l'industrie et fit construire quelques chemins de fer. C'est sous son règne que la république de Cracovie fut anéantie au profit de l'Autriche (1846). Sous la pression des mouvements révolutionnaires, en mars 1848, il renvoya M. de Metternich, déclara que le nouveau ministère serait responsable et fit faire un projet de constitution. Mais ces concessions parurent insuffisantes et Vienne se révolta en mai 1848. L'empereur, qui s'était retiré à Inspruck, ne consentit à retourner dans sa capitale que sur les pressantes instances des habitants. Lors de la seconde révolte de Vienne, en octobre 1848, il alla s'établir à Ollmutz, et prit le parti de se démettre du pouvoir. Comme il n'avait pas d'enfant, il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph Ier, le 2 décembre 1848. Depuis il vit à Prague, sans prendre part aux affaires publiques.

FERDINAND II, roi des Deux-Siciles, fils de François Ier et d'Isabelle d'Espagne, est né le 12 janvier 1800, à Palerme, pendant que le trône de Naples était occupé par Murat. Son éducation fut extrêmement négligée. Confié à des précepteurs ignorants, il apprit peu et fort mal, ce qu'il avoutait plus tard avec franchise. Il aimait moins l'étude que les chevaux, et se plaisait surtout à jouer au soldat. Il n'avait pas vingt ans, quand son père, devant conduire en Espagne la princesse Christine, fiancée à Ferdinand VII, le laissa à la tête des affaires. Le jeune prince les dirigea avec une intelligence et une justice qu'on n'attendait guère de son éducation, et il fit dès lors concevoir de grandes espérances. Aussi, à la mort de François Ier (8 novembre 1830), son avénement fut salué avec joie par les Deux-Siciles. Le nouveau roi ajouta à sa popularité en destituant le marquis delle Favare, vice-roi de Sicile, et en éloignant du palais le favori Viglia. En même temps, dans une première proclamation, peu flatteuse pour le règne de son père, il s'apitoyait sur les plaies du royaume et promettait de les guérir. Vinrent ensuite quelques mesures libérales, une amnistie partielle pour les condamnés politiques, de petites réductions d'impôt et des réformes financières qui lui valurent, à son entrée solennelle dans Naples, le 13 janvier 1831, une véritable ovation. Cette politique, toute nouvelle pour ce malheureux pays, et l'espoir d'une constitution librement accordée par le roi, empêchèrent les Deux-Siciles de seconder le mouvement insurrectionnel de l'Italie centrale, dans les premiers mois de cette même année.

Le danger d'une conflagration générale était passé, lorsque Ferdinand II entra tout à coup dans une autre voie. Il mit le fameux Del Caretto à la tête de la police, et signa l'arrêt de mort de onze malheureux, condamnés à Palerme comme ayant préparé un soulèvement. En même temps, il graciait et pensionnait l'ancien préfet de Mattheis, condamné par la haute Cour du royaume, pour les actes qu'il avait commis en Calabre, à dix ans de rélégation. A l'exemple de son père, il favorisait le clergé, les jésuites surtout, auxquels il livra d'abord l'enseignement, et bientôt tout le pouvoir. On rapporte qu'il assigna à saint Ignace le rang de maréchal de camp, et lui en attribua les appointements. Mais l'influence de son confesseur, Mgr Cocle, était balancée par celle de Del Carretto qui avait su se rendre nécessaire et chaque jour plus puissant. La police finit par envahir le gouvernement et l'administration, et cela sans empêcher les conspirations et les soulèvements. Tout le règne de Ferdinand II n'en est qu'une longue suite. Trois tentatives eurent lieu dans la seule année 1833. D'autres, plus sérieuses, éclatèrent en 1837, en 1841, en 1844 et en 1847; elles déterminèrent l'emploi d'une cruelle procédure : la torture dans les prisons et la mise à prix des têtes; coûtèrent la vie à des centaines d'individus, et forcèrent à l'exil de nombreuses familles. Rarement Ferdinand II faisait grâce dans ces circonstances; quelquefois une commutation de la peine capitale en celle du bagne à perpétuité était accordée, sur l'échafaud même, et au moment du supplice. En 1841, le roi assistait, du haut de son balcon, au ferrement des nombreux condamnés des Calabres. Une commission des bastonnades fut instituée, dont le pouvoir n'eut ni limite ni règle. Une recrudescence de rigueur répondit, dans les Deux-Siciles, au mouvement réformiste commencé en Italie à l'avénement de Pie IX, que Ferdinand ne craignait pas d'appeler un jacobin. Mais tant de sévérité ne servait qu'à exalter les esprits et à précipiter les événements de 1848.

Le soulèvement de la Sicile et les manifestations populaires de Naples même, forcèrent en quelques semaines, le roi à promettre, à publier, à jurer la constitution du 11 février. L'opinion publique le contraignit aussi à envoyer un corps d'armée, commandé par Pépé, au secours de la révolution lombarne; mais il le rappela bientôt après sa victoire du 15 mai sur les révolutionnaires de Naples, et il s'en servit pour étouffer l'insurrection de Calabre. Fort de ce nouveau succès, il traita avec le plus grand dédain le parlement national, et il finit par le dissoudre (le 13 mars 1849). Il se tourna alors contre la Sicile, et entreprit en même temps, sa campagne malheureuse contre la république romaine.

La Sicile vaincue par Filangieri (voy. ce nom), et Rome occupée par les Français, Ferdinand II ne connut plus de mesure. Le tableau de son règne, tracé par Gladstone dans ses fameuses *Lettres à lord Aberdeen* (1851), n'a paru à personne empreint d'exagération. Les vexations et l'arbitraire subtitués aux lois; le Code civil altéré par 360 décrets; l'enseignement nul, la littérature et la science humiliées; une censure à la fois violente et puérile; les relations avec les autres peuples gênées ou interdites; les cachots encombrés; les supplices multipliés; l'exil des hommes les plus honorables : telle est l'histoire de ces dernières années. Jaloux de son autorité, Ferdinand II se plaît parfois à briser ses instruments, disgracie les jésuites eux-mêmes et fait emprisonner des moines et des prêtres. Dans les dernières années, l'usage que le roi de Naples continua de faire du pouvoir absolu, a vivement

Digitized by Google

préoccupé les hommes d'État de l'Europe et les chefs même des autres nations. Des plaintes graves se sont élevées au sein du Congrès de Paris en 1856, et des avertissements, quelquefois même des menaces ont été transmis par la diplomatie au roi Ferdinand, qui se retranche derrière les anciens principes de la sainte-alliance, pour protester contre toute immixtion dans les affaires intérieures de son pays.

Son royaume lui doit pourtant deux grandes choses : l'organisation de l'armée napolitaine, d'après celle de l'armée française, qu'il vint étudier lui-même à Paris, en 1836, et l'ordre, la prospérité des finances, qui assure, dans toute l'Europe, un si grand crédit à la dette publique des Deux-Siciles. Cette prospérité a été attribuée, il est vrai, plutôt à la rigueur du fisc qu'à la richesse du pays. En dehors de la liste civile, qui dépend comme tout le reste de son bon plaisir, Ferdinand II a rendu un décret en vertu duquel 500 000 ducats par an devaient lui être payés sur les deniers de l'État, pour chaque enfant nouveau qui lui naîtrait. On reconnaît d'ailleurs dans Ferdinand comme mari et comme père, toutes les qualités qui peuvent honorer la vie privée.

Pour les différents membres de la famille royale voy. DEUX-SICILES.

FERDINAND (Maximilien-Joseph), archiduc d'Autriche, gouverneur général du royaume lombardo-vénitien, né le 6 juillet 1832, et frère de l'empereur François-Joseph Ier (voy. ce nom), est le second fils de l'archiduc François-Charles (voy. ce nom). Il est vice-amiral et commandant en chef de la marine impériale, propriétaire du 8e régiment des uhlans autrichiens et chef du 3e des dragons prussiens. Il a épousé, le 27 juillet 1857, l'archiduchesse Marie-*Charlotte*, fille du roi des Belges, née le 7 juin 1840.

FÉRÉ (Charles-Octave), littérateur français, né à Tours, le 11 octobre 1815, fit des études rapides à la Flèche et à Versailles, et manifesta dès l'enfance un goût prononcé pour la littérature. Il était maître d'études dans une pension à Rouen, lorsqu'il commença à écrire, vers 1834, dans les journaux ministériels de cette ville. De 1839 à 1849, il dirigea *le Phare de Dieppe*, puis *le Mémorial de Rouen*, et fonda *le Messager de Rouen*, qui cessa de paraître en 1852, faute de pouvoir satisfaire aux nouvelles conditions imposées à la presse. Il vint alors à Paris, où il a collaboré à diverses publications littéraires illustrées.

On a de M. Féré : *les Mystères de Rouen* (Rouen, 1844, 2 vol. in-8); *Légendes et traditions de la Normandie* (Ibid., 1845, in-8); *Mosaïque* (1848, in-8), recueil de nouvelles; *l'Abbaye de Saint-André* (1855, in-4; illustré); *les Inondations de 1856* (in-4), etc. M. Féré a fait jouer en outre, tant en province qu'à Paris, une douzaine de pièces de théâtre, dont un drame en 5 actes, *les Vengeurs* (Rouen, 1849).

FERGUSSON (James), archéologue anglais, né à Ayr (Écosse), en 1808, passa toute sa jeunesse au milieu des affaires industrielles, qui ne lui permirent guère de se livrer aux recherches artistiques, délassement de son âge mûr. Des bancs de l'école, ainsi qu'il le raconte lui-même, il passa dans les bureaux d'un banquier, puis dans les ateliers d'une fabrique d'indigo. Son activité et son intelligence le firent associer à une maison d'exportation où il resta plusieurs années. Lorsqu'il se retira, il profita de sa nouvelle aisance pour visiter en Orient les restes imposants d'architecture laissés par les civilisations primitives.

Plusieurs ouvrages ont été le fruit de ces longues et consciencieuses excursions. On remarque : *les Temples de l'Inde* (Illustrations of the rockcut temples of India 1845); l'*Architecture primitive dans l'Inde* (Picturesque illustrations ancient architecture in India; 1847); *de l'Emplacement de l'ancienne Jérusalem* (Essay on the ancient topography of Jérusalem; 1847); *Restauration des palais de Ninive et de Persépolis* (the Palaces of Nineveh and Persepolis restored; 1851, in-8), et *Manuel illustré d'architecture* (An illustrated handbook of architecture; 1855, 2 vol. in-8). Ces publications, faites aux frais de M. Fergusson, portent le caractère d'une certaine indépendance et surtout d'une forte préoccupation des traditions historiques; elles sont accompagnées de dessins très-exacts, tous de la main de l'auteur, et qui révèlent un très-habile artiste.

Comme critique, M. Fergusson a entrepris un ouvrage considérable qui porte le titre de : *Recherches historiques sur la véritable essence du Beau dans les arts* (Historical inquiry into the true principes of beauty in art). La première partie qui a seule paru, renferme une étude générale de l'architecture en Égypte, en Grèce et à Rome; les volumes suivants seront plus spécialement consacrés au développement de l'art dans l'Inde, chez les Arabes, au moyen âge et dans les temps modernes.

Outre les ouvrages cités, on a encore de cet auteur : un *Essai sur les fortifications en terre* (On a proposed new system of fortification); des brochures sur les améliorations dont le *British museum* est susceptible, etc. M. Fergusson a été chargé de décorer la salle dite de Ninive lors de la reconstruction du Palais de cristal à Sydenham.

FERN (Fanny). Voy. FARRINGTON (Mrs).

FERNAU (Sébastien-François DAXENBERGER, dit Charles), poëte et homme d'État allemand, né à Munich, le 3 octobre 1809, et fils d'un artisan, reçut une éducation très-élémentaire dans les écoles de sa ville natale, suivit les cours de droit aux universités de Gœttingue et de Berlin, et se destina à la magistrature. En 1833, il entra, comme assesseur, au ministère de l'intérieur, et devint, en 1835, assesseur du prince royal Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière. Conseiller d'État, en 1843, il fut trois années censeur, puis conseiller de l'Église et de l'instruction publique (1847), et conseiller ministériel au ministère d'État et au ministère des affaires étrangères. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, en 1849, il vota avec le parti de la monarchie constitutionnelle, et se prononça pour le maintien de l'indépendance de la Bavière. En 1851, le roi, pour le récompenser de ses services, le créait noble et lui donnait l'ordre de la Couronne de Bavière.

La vie littéraire de M. Fernau a aussi été très-active. Il a publié des *contes* et des *légendes* en vers dans le *Journal des Dames*, de Spindler (1830-1832); *Edgar, ou fleurs de la vie d'un poëte* (Edgar, oder, Blüthe aus dem Leben eines Dichters; Munich, 1838); *Poésies mythiques* (mythische Gedichte; Ibid., 1835); *Poésies* (Gedichte; Ratisbonne, 1845); plusieurs drames, *Beatrice Cenci*, *Ulrich Schwarz*, *Bianca Capello*; une œuvre lyrique, *la Fête des muses* (das Fest der Musen), qui fut représentée avec succès à l'occasion de mariages princiers, et divers autres ouvrages qui se recommandent par l'imagination et le talent lyrique.

FERNI (Virginia et Carolina, sœurs), violonistes italiennes, nées à Côme (Lombardie), la première en 1840, la seconde en 1841, et filles d'un professeur de violon distingué, voyagèrent, toutes

Digitized by Google

jeunes, avec lui dans les principales villes de l'Italie, du Piémont et de la Suisse, et entendirent, à Genève, les sœurs Milanollo, qui, par l'émulation qu'elles leur inspirèrent, décidèrent de leur vocation. Formées rapidement par Bianchi et Gamba, elles voyagèrent à leur tour en Suisse, en Hollande, en Allemagne et dans le midi de la France, et vinrent recevoir à Paris la consécration de leur renommée naissante. Elles y obtinrent, à deux reprises différentes (1854 et 1855), un succès d'admiration et de curiosité, donnèrent des concerts à la salle Hertz, dans de nombreux salons ou au théâtre, et furent spécialement engagées par la direction de la salle Ventadour. Ces deux jeunes artistes forment par leur talent un remarquable contraste. Mlle Virginia se distingue par la douceur mélancolique de son chant, et sa sœur par l'ardeur, l'éclat et une énergie toute virile. On a dit des deux sœurs que l'une était l'ange de son instrument et que l'autre en était le démon.

FÉRON (Firmin-Éloi), peintre français, né à Paris, le 1er décembre 1802, entra à seize ans dans l'atelier du baron Gros, suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture, en 1823, et le grand prix au concours de 1825, sur le sujet de *Pythias et Damon*. De retour de Rome en 1832, il débuta au Salon de l'année suivante, travailla ensuite pour les galeries de Versailles, et fit quelques années plus tard un voyage en Afrique. Il a presque toujours habité Conflans et Passy.

M. Féron a principalement exposé, depuis 1833 : *Annibal aux Alpes*, *Victor Pisani délivré*, *la Promenade du roi à Pierrefonds*, *la Résurrection de Lazare*, commandé par le ministère de l'intérieur (1835) ; *les Funérailles de Kléber au Caire*, *une Embuscade d'Arabes*, *l'Intérieur d'une maison mauresque*, *le Port d'Alger*, *les Sources de Bab-El-Oued*, *le Christ arrêté par Judas*, acquis par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855, un *Souvenir de Tunis*. On voit de lui au musée de Versailles : *la Bataille d'Arsur*, *la Prise de Rhodes*, *l'Entrée de Charles VIII à Naples*, *la Bataille de Fornoue*, *les Combats de Gunterdorf*, *Hollabrun*, et divers autres. *l'Arrivée du duc d'Orléans à l'hôtel de ville en juillet* 1830, et le portrait de *Duguesclin*. Il a obtenu une 1re médaille en 1835, et la décoration en janvier 1841.

FERRANTI (Marc-Aurèle Zani de), virtuose italien, né à Bologne, en 1802, d'une ancienne famille vénitienne, se fit remarquer, au collége de Lucques, par des poésies en latin et en italien. Un concert de Paganini lui inspira la passion du violon, et déjà il avait acquis sur cet instrument un talent supérieur lorsqu'il l'abandonna pour la guitare, à laquelle il doit sa réputation. Après s'être fait entendre à Paris dès 1820, il se rendit à Saint-Pétersbourg où il devint successivement bibliothécaire du sénateur Miatleff et secrétaire du prince Narischkin. Il occupa ses loisirs à traduire en vers italiens douze des plus belles *Méditations* de Lamartine. Il quitta Saint-Pétersbourg en 1824 et mena, pendant plusieurs années, une existence agitée dont le but était de relever et de propager l'usage de la guitare. Après s'être fait entendre à Hambourg, à Paris, à Londres, il se maria à Bruxelles en 1827, fit cinq années de nouvelles études et obtint enfin, dans les concerts qu'il donna en 1832, la réputation qu'il ambitionnait, de régénérateur de son instrument. Il fut dès lors regardé comme le premier guitariste de l'époque et acquit par ses concerts une fortune considérable. Dans ces derniers temps, il s'est fixé en Italie. Il a été particulièrement goûté en Hollande, où il a fait de nombreux voyages. M. de Ferranti a écrit un certain nombre de pièces de vers détachées et publié une ode *sur la Mort de Marie Malibran* (Bruxelles, 1836), qu'on a comparée à la pièce d'Alfred de Musset sur le même sujet.

FERRARA (Francesco) économiste italien, né à Palerme au mois de décembre 1810, fut nommé, en 1834, chef de bureau de la statistique de Sicile, et fonda le *Giornale di Statistica*, auquel il a fourni un grand nombre d'articles. Ayant pris part, en 1847, au mouvement de l'indépendance par la publication de quelques écrits politiques, il fut enfermé à la citadelle de Palerme, d'où il sortit l'année suivante pour devenir membre du gouvernement provisoire. Il fit partie de la Commission chargée d'aller offrir la couronne au duc de Gênes, frère du roi Charles-Albert; mais l'autorité napolitaine ayant été rétablie pendant son absence, il resta à Turin, où, en 1849, il fut appelé à remplacer M. Scialoja dans la chaire d'économie politique de l'université. On a de lui des brochures sur le tarif protecteur, les enfants trouvés, Malthus, et les ouvrages suivants : *l'Économie politique chez les anciens* (in-8) ; *Importance de l'économie politique* (Importanza del economia politica; Turin, 1849-1850, in-8), et *Bibliothèque de l'économiste* (Bibliotheca dell' economista; Ibid., 1852, in-8), collection choisie des productions modernes.

FERRARI (Joseph), philosophe italien, né à Milan vers 1811, est le fils du médecin de ce nom. Il fit ses études à l'université de Pavie et fut reçu docteur en droit à l'âge de vingt ans. Il ne tarda pas à débuter comme publiciste dans différentes revues, et devint l'intime ami du philosophe Romagnosi, sur lequel il publia, dans la *Bibliothèque italienne*, un article important intitulé : *l'Esprit de Jean-Dominique Romagnosi*. La même année (1835), il se fit connaître davantage par une édition complète des œuvres de Vico, augmentée d'un volume sur l'*Esprit de Vico*, et réimprimée depuis à Milan en 1853, dans la *Collection des classiques italiens*. En 1837, il passa en France où l'étude de l'histoire de la philosophie avait reçu, sous la direction de M. Cousin, une vive impulsion, et publia un volume qui est comme le résumé de ses travaux sur Vico : *Vico et l'Italie*; Paris, 1839). Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il y inséra sur les littérateurs populaires de l'Italie des articles qui lui suscitèrent une polémique très-vive avec M. Libri.

En 1840, il se fit recevoir docteur ès lettres et obtint une chaire de philosophie au collége de Rochefort; mais il fut refusé, l'année suivante, à l'agrégation par M. Jouffroy, qui s'alarma de la hardiesse du jeune philosophe. En même temps, on le nommait professeur à la Faculté de Strasbourg. Appelé à suppléer, dans cette ville, M. l'abbé Bautain, il souleva des tempêtes. Les journaux alsaciens, les feuilles ultramontaines de Paris citèrent, comme ses propres paroles, un texte de Platon sur la communauté des biens et des femmes, qu'il avait traduit et expliqué devant son auditoire; on lui prêta les intentions les plus révolutionnaires; M. Villemain, pressé par les membres les plus influents du parti conservateur, crut devoir le destituer.

M. Ferrari publia pour sa justification une brochure intitulée : *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote* (1842), qui fut impuissante à le faire réintégrer. Il fut toutefois reçu cette même année à l'agrégation de philosophie, mais il n'en resta pas moins en disponibilité. En 1847, il fit paraître son livre le plus important : *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'his-*

Digitized by Google

toire. Après la révolution de Février, M. Carnot le réintégra dans sa chaire de Strasbourg, où il comprit bien vite qu'il ne pourrait se maintenir. A la fin de l'année, il passa à Bourges et s'y trouva encore en butte aux attaques du parti clérical; au 13 juin suivant, il fut suspendu.

M. Ferrari, dont tous les écrits offrent une certaine force de pensée et de style, et des conclusions hablement déduites de principes absolus du radicalisme, a publié encore : *Machiavel, juge des révolutions de notre temps* (1849); *les Philosophes salariés* (1849), brochure inopportune contre ses anciens collègues de l'enseignement philosophique; *la Federazione repubblicana* (Capolago, 1851); *la Filosofia della rivoluzione* (Ibid., 1851, 2 vol.); *l'Italia dopo il colpe di Stato* (Ibid., 1852); *Histoire des révolutions d'Italie ou Guelfes et Gibelins* (Paris, 1856-1858, 4 vol.); etc. Parmi les nombreux articles qu'il a donnés à la *Revue des Deux-Mondes* ou à la *Revue indépendante*, il faut citer : *de la Philosophie catholique en Italie*, *la Révolution et les révolutionnaires en Italie; la Révolution et les réformes en Italie; l'Aristocratie italienne*, etc.

FERRARI (Luigi), statuaire italien, né à Venise, en 1810, et fils du sculpteur distingué Bartolomeo Ferrari, reçut de son père son éducation artistique. En 1827, il exposa dans les salles de l'Académie vénitienne un petit buste de *Vierge* dont le succès l'encouragea à aborder la sculpture monumentale, et reparut, en 1837, avec un groupe de *Laocoon* placé depuis au musée de Brescia. La mort de son père, survenue en 1844, arrêta son essor, en lui laissant le soin d'une nombreuse famille sans fortune. Les guerres de 1848 le condamnèrent encore au repos; il ne put reprendre ses travaux et ses envois qu'en 1851, et devint alors professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Venise.

On a de cet artiste, qui représente en Italie une jeune école pleine d'ardeur et d'audace, divers groupes et bas-reliefs, la plupart de grande dimension : *David triomphant de Goliath; Laocoon*, cité plus haut; *la Résignation chrétienne*, bas-relief; *la Prière d'un mari sur le tombeau de sa femme; Jeune fille priant sur le tombeau de son père; le Christ ressuscitant; l'Ange de la résurrection; l'Ange de la charité*, groupe monumental de quatre figures : *la Mélancolie, Endymion*, grandeur naturelle; *David remerciant Dieu de sa victoire*; *Deux anges en adoration; l'Innocence, l'Occasion, une Naïade, une Danseuse*, statues d'enfants (1836-1856), et une foule d'autres œuvres qui ne sont que des travaux de jeunesse, des reproductions ou des morceaux de faible importance.

FERRARIS (Amalia), danseuse italienne, née à Voghera, dans le Piémont, en 1830, étudia d'abord l'art chorégraphique à Turin, puis à Milan, sous M. Charles Blasis, et débuta dans cette ville au théâtre de la Scala (1844). Aussitôt engagée au théâtre de San-Carlo, à Naples, elle créa pendant quatre ans divers rôles composés pour elle, tels que la *Regina delle Rose*, *Nadilla*, *Fiorita*, *Armida*, *Ondina*, etc. Appelée, pendant les saisons d'automne, sur les grandes scènes de Gênes, Turin, Florence, Sinigaglia, Ravenne, et pendant les carnavals de 1854 et 1855, au théâtre d'Apollo, à Rome, elle parut en outre sur le théâtre de la Reine, à Londres, et sur celui de la Porta Carizzia, à Vienne. Depuis 1856, elle est attachée à l'Académie impériale de musique de Paris, et a figuré, avec un bruyant succès, dans le ballet des *Elfes* et dans celui d'*Orfa*. Les vers et les bouquets ont été prodigués à cette artiste, qu'on a proclamée « la rivale d'Elssler ». Ses autres créations, dans des ballets composés pour elle, sont : l'*Isola degli Amori*, *Raffaello e la Fornarina*, *il Giucatore*, *Ileria*. Le sculpteur italien Gajazzi l'a représentée dans ce dernier rôle, en 1854, à Rome, à la suite d'une soirée d'adieux où elle subit vingt-deux rappels.

FERRERS (Washington-Sewallis SHIRLEY, 9e comte), pair d'Angleterre, né en 1822 à Ednaston-Lodge (comté de Derby), descend par les femmes du fameux comte d'Essex. Son grand-père étant mort en 1842, il lui succéda, l'année suivante, à la Chambre des Lords où il s'est rangé du côté des conservateurs. Il est député-lieutenant du comté de Leicester. Marié à la fille du révérend lord Edw. Chichester (1844), il a deux enfants dont l'aîné, Swallis Edward, vicomte TAMWORTH, est né en 1847 à Chartley-Castle.

FERROUILLAT (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Lyon (Rhône), le 4 mai 1820, d'une famille notable d'industriels et de commerçants, fit de bonnes études au collége de Lyon, et vint suivre les cours de droit à la Faculté de Paris. Il se distingua dans plusieurs concours et fut un des lauréats de 1844. Reçu docteur, il devint secrétaire particulier de M. Betmont. Malgré sa jeunesse il se présenta, en 1848, aux suffrages des électeurs du Rhône, soutint sa candidature dans les clubs de Lyon et des cantons ruraux, et fut nommé, par 53 406 voix, malgré l'opposition du journal *le Censeur*. L'un des plus jeunes membres de la Constituante, il fit partie du bureau provisoire, comme secrétaire de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le parti du *National* jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se rapprocha de la droite, soutint la politique de l'Élysée et ne fut pas réélu à la Législative.

FERRUS (Guillaume-Marie-André), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né près de Briançon (Hautes-Alpes) en 1784, et reçu docteur à Paris en 1804, servit comme chirurgien militaire dans la garde, fit les dernières campagnes de l'Empire en qualité de chirurgien-major, et fut décoré de la main même de Napoléon. Rentré dans la vie civile, M. Ferrus fut d'abord adjoint à Pinel dans son service à la Salpêtrière, et, en 1826, nommé médecin en chef de la division des aliénés de Bicêtre. Il y introduisit des réformes salutaires, soumit les aliénés au travail corporel, surtout à l'agriculture et obtint du conseil des hospices, de créer, à cet effet, la ferme de Sainte-Anne. On ne tarda pas à s'apercevoir des heureux résultats de cette innovation, et quelque temps après il reçut la mission d'aller étudier en Angleterre les divers établissements d'aliénés. Il publia, en 1834, ses observations à ce sujet, sous ce titre : *des Aliénés; considérations sur l'état des maisons qui leur sont destinées; sur le régime hygiénique et moral*, etc. (Paris, 1834, in-8 avec planches).

Déjà médecin consultant du roi et membre du conseil de santé, depuis 1830, M. Ferrus fut nommé, en 1835, inspecteur général des établissements d'aliénés. Il visita alors la plupart des maisons de France et éclaira, par ses rapports, le gouvernement sur la situation des malheureux qu'ils renfermaient. A la suite d'une enquête, une loi sur les aliénés fut promulguée, qui doit à M. Ferrus ses dispositions les plus importantes. Il est, depuis avril 1840, officier de la Légion d'honneur.

M. Ferrus a fourni, aux 21 volumes du *Dictionnaire de médecine*, un grand nombre d'articles :

Digitized by Google

asthme, *cancer*, *cystite*, *épidémie*, *foie*, *goutte*, *ictère*, *néphrite*, *rhumatisme*, etc. — Partisan des améliorations efficaces, il a toujours combattu, soit dans le conseil supérieur de santé, soit à l'Académie, dont il fut président en 1844, le système des prohibitions, des quarantaines et des cordons sanitaires, et il a lu à l'Académie un rapport assez sévère *sur l'État sanitaire et moral des maisons de détention entretenues par le gouvernement*. Parmi ses autres lectures à l'Académie, nous citerons encore un *Mémoire sur les blessures du cœur*; un *Rapport sur les eaux minérales de France*, et un *Mémoire sur le goitre et le crétinisme* (1852). Il a aussi écrit la *Vie de Corvisart*, son maître.

FERTIAULT (François), littérateur français, né à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin 1814, fit une partie de ses classes au collége de Chalons, que l'insuffisance de fortune de ses parents le força de quitter, encore enfant, pour entrer dans le commerce. Mais, à l'âge de seize ans, des vers de lui, insérés dans les journaux chalonnais, lui valurent la faveur de reprendre ses études aux frais des notabilités de la ville. Reçu bachelier en 1834, il vint à Paris l'année suivante et consacra ses loisirs à la litterature, tout en remplissant l'emploi de caissier d'une maison de banque.

Outre un certain nombre de vers, d'opuscules et de nouvelles dans les petits journaux et revues littéraires, on a de M. Fertiault : *la Nuit du génie*, poëme (Chalons-sur-Saône, 1835, in-8); *Arthur, ou le Dîner des sept châtelains*, poëme (Paris, 1837, in-8); *le* XIX*e siècle* (1840, in-8), satires morales, en collaboration avec M. Eug. Nus; une nouvelle édition avec traduction des *Noëls bourguignons* de La Monnoye; *les Rimes du Dante* (in-16, 1848), première traduction des sonnets, canzonis et ballades; *Histoire pittoresque et anecdotique de la danse* (1854); *mon Étoile d'or, cri de deuil* (1856), etc.

FÉTIS (François-Joseph), compositeur et musicographe belge, est né à Mons, le 25 mars 1784. Fils d'un organiste, il fut musicien de bonne heure et étudia particulièrement Haydn et Mozart. A l'âge de quinze ans, il comptait déjà un grand nombre de productions. Il entra, en 1800, au Conservatoire de Paris et reçut les leçons de Rey et de Boïeldieu. En 1803, il commença ses voyages en Allemagne et en Italie, et ses études sur la musique de ces deux pays; il s'attacha surtout à la musique du moyen âge et à la musique classique, à Palestrina et à Mozart. Il passa trente ans de sa vie à réviser tout le chant de l'Église romaine.

M. Fétis fit, en 1806, un riche mariage; mais, ruiné bientôt après, il se retira dans les Ardennes, puis en Flandre, et refit courageusement sa fortune. En 1818, il revint à Paris remplacer Eler, comme professeur au Conservatoire, et publia un *Traité du contrepoint et de la fugue*. En 1827, il fonda la *Revue musicale* qu'il rédigea jusqu'en 1835, tout en donnant des articles à plusieurs journaux. En 1833, le roi des Belges le nomma maître de chapelle et directeur du Conservatoire de Bruxelles, places qu'il occupe encore.

M. Fétis est surtout un critique et un théoricien. Il a pourtant écrit beaucoup de musique pour l'église, le théâtre, les voix et les instruments; mais, sauf *l'Amant et le mari* et *la Vieille*, opéras-comiques qui eurent un très-grand succès à Feydeau, ses compositions ont été moins goûtées que ses travaux littéraires sur la musique. Outre le traité dont nous avons parlé, nous citerons de lui : *Coup d'œil sur les qualités de la musique des Pays-Bas*, à laquelle a travaillé Moschelès, et sa *Méthode des méthodes de piano*. Mais son plus important ouvrage est la *Biographie universelle des musiciens et biographie générale de la musique* (8 vol. in-8, Bruxelles, 1835-1844), où il a ajouté les résultats de ses propres études à toutes les richesses de l'érudition allemande.

FEUERBACH (Louis-Marie), philosophe allemand, le quatrième fils du célèbre criminaliste Paul-Jean-Anselme de Feuerbach, mort en 1833, né à Ansbach (Bavière), le 28 juillet 1804, s'occupa d'abord de théologie dans sa ville natale, puis à Heidelberg, sous la direction des savants professeurs Paulus et Daub, ce dernier ardent partisan d'Hégel. En 1824, il alla à Berlin entendre le maître lui-même, se passionna pour sa doctrine, et abandonnant la théologie, se voua tout entier à la défense et à la propagation des idées hégéliennes, à la suite d'une thèse *de Ratione una, universali, infinita*, il fut nommé professeur à Erlangen, mais ne tarda pas à donner sa démission. La hardiesse de quelques-unes de ses théories lui suscita de nombreux adversaires, et il crut devoir renoncer de lui-même à la carrière de l'enseignement. Après la publication de ses *Pensées sur la mort et l'immortalité* (Gedanken über Tod und Unsterblichkeit; Nuremberg, 1830), dont l'anonyme ne trompa personne, et où il renouvelait avec talent contre l'immortalité les arguments des matérialistes, il fut même renié par quelques disciples d'Hégel, qui, effrayés de son athéisme, s'efforçaient dans leurs professions de foi, de repousser des conséquences qu'on aurait pu tirer de leurs propres ouvrages.

M. Feuerbach a publié un certain nombre de livres philosophiques, dont chacun fait grand bruit en Allemagne, et concourt, pour sa part, à y établir une philosophie toute nouvelle. Nous citerons : *Histoire de la philosophie moderne depuis Bacon de Verulam jusqu'à Spinosa* (Geschichte der neuern Philosophie; etc.; Anspach, 1833); *Exposé, développement et critique de la philosophie de Leibnitz* (Darstellung, Entwickelung und Kritik der Leibnitz'schen Philosophie; Ibid., 1837), où l'auteur essayait vainement de concilier sa philosophie avec la religion; *Pierre Bayle à ses moments les plus intéressants pour l'histoire de la philosophie et de l'humanité* (Pierre Bayle, nach seinen für die Geschichte der Philosophie, etc.; Ibid., 1838); *la Philosophie et le christianisme* (über Philosophie und Christenthum; Manheim, 1839), livre important où, tout en protestant contre le reproche d'athéisme adressé aux doctrines d'Hégel, il promet de les dépasser en hardiesse. A cet ouvrage se rattachent, pour le compléter en le développant, une série d'écrits demi-philosophiques et demi-religieux, où la religion est implicitement sacrifiée : *l'Essence du christianisme* (das Wesen des Christenthums; Leipsick, 1841; 2e édition, 1843); *la Philosophie de l'avenir* (Grundsätze der Philosophie der Zukunft; Zurich, 1843); *l'Essence de la foi dans l'esprit de Luther* (das Wesen des Glaubens im Sinne Luther's; Leipsick, 1844); *l'Essence de la religion* (das Wesen der Religion; Ibid., 1845). On doit encore à M. Feuerbach de nombreux articles philosophiques insérés dans les revues allemandes et un ouvrage curieux de psychologie intitulé : *Héloïse et Abeilard*, ou *l'homme écrivain* (Anspach, 1834).

En essayant de déterminer les rapports entre la philosophie et la religion, en faisant de la philosophie une science sociale, au nom de laquelle il devança les attaques de M. Proudhon, contre la propriété, M. Feuerbach, sans se concilier tous

Digitized by Google

les philosophes, ni les concilier entre eux, s'est aliéné tous les théologiens. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Leipsick (1846-1851, 8 vol.). Ses principaux écrits ont été traduits en français et réunis à d'autres qui traitent les mêmes sujets, dans l'ouvrage du docteur H. Ewerbeck, de Dantzick, intitulé : *Qu'est-ce que la religion?* (Paris, 1850, in-8).

FEUERBACH (Frédéric-Henri), écrivain allemand, frère puîné du précédent né à Munich, le 29 septembre 1806, fit à Paris une étude suivie des langues orientales et des langues modernes. On a de lui : *Theanthropos* (Zurich, 1838) et *la Religion de l'avenir* (Religion der Zukunft; Nuremberg et Berne, 1843-1847), ainsi que des traductions en vers du sanscrit, de l'italien, de l'espagnol. — Trois autres frères Feuerbach, morts plus ou moins jeunes, s'étaient aussi distingués par leur enseignement ou par leurs travaux de jurisprudence, de science et d'archéologie.

FEUGÈRE (Léon-Jacques), littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne (Yonne), le 2 février 1810, entra, en 1828, comme maître d'études au collége Henri IV, où il devait devenir, après avoir passé successivement par toutes les classes, professeur de rhétorique en 1844. Il occupa la même chaire au collége Louis-le-Grand en 1847. Depuis 1854, il est censeur des études au lycée Bonaparte. A cette époque, il fut proposé, avec M. Sainte-Beuve, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour la chaire de poésie latine au collége de France. — Il a été décoré le 6 mai 1846.

Dès 1834, M. Feugère écrivit pour le concours de l'Académie française un *Éloge de Montyon*, qui remporta le prix d'éloquence. Plus tard, son *Étienne de La Boétie* (1845, in-8) lui fit une réputation littéraire que ses *Études* sur Ét. Pasquier, Henri Estienne, Mlle de Gournay, « la fille d'alliance » de Montaigne, et Agrippa d'Aubigné (1848-1855), vinrent successivement confirmer.

Il a en outre édité, avec introduction et notes, les *Œuvres complètes de La Boétie* (1846, in-12); les *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier* (1849, 2 vol. in-12); *la Précellence du langage français* d'Henri Estienne (1850, in-12), et *la Conformité du langage français avec le grec*, par le même (1853, in-12); deux recueils de *Morceaux choisis* des *Classiques français* (1857, 10e édit.). M. Feugère a aussi fourni à l'*Athenæum français*, à la *Revue contemporaine*, au *Correspondant*, et surtout au *Journal général de l'instruction publique*, des études historiques et littéraires sur les écrivains grecs et latins de la décadence et sur ses auteurs favoris du XVIe siècle.

FEUILHADE-CHAUVIN [de la Gironde], magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né dans le Midi, en 1796, était à peine sorti de l'École de droit, lorsqu'il fut nommé substitut du procureur du roi près la Cour de Bordeaux. En 1830, il était procureur général à Bastia. Après la révolution de Juillet, il obtint la place de procureur général à Bordeaux, et bientôt après, passa avec le même titre à la Cour royale de Lyon. En 1842, il fut élu député de Libourne et soutint d'abord le ministère. Il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il se tourna peu après contre M. Guizot, et présenta, en 1843, un amendement ayant pour objet de rappeler les cabinets « à la sincère exécution des lois. » Réélu en 1846, il continua de combattre la politique de la fin du règne. Nommé, en 1848, représentant du peuple dans la Gironde par 48402 suffrages, le dernier des quinze élus, il fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége à la Cour de cassation. Aujourd'hui conseiller honoraire, il est officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1834.

FEUILLET (Octave), littérateur français, né à Saint-Lo (Manche) en 1822. Fils du secrétaire général de la préfecture, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit, au collége Louis-le-Grand, de brillantes études. Il débuta dans les lettres en collaborant, sous le nom de Désiré Hazard, avec MM. P. Bocage et Albert Aubert, à un roman, *le Grand Vieillard*, qui parut dans *le National* (1845). Il n'a cessé de donner depuis, dans les journaux et les revues, des romans et des nouvelles, et, sur divers théâtres, des scènes, des proverbes, des vaudevilles et des comédies. Toutes ces productions se distinguent moins par l'esprit d'invention que par la délicatesse du sentiment, la finesse des analyses, et toute cette grâce souvent recherchée que M. Alfred de Musset a mise en honneur.

Il faut citer parmi les compositions de M. Oct. Feuillet : quelques scènes de fantaisie dans le *Diable à Paris* (1846); *Sous le marronnier des Tuileries*, *Sous les tilleuls de la place Royale*, etc.; le conte de *Polichinelle*; une suite de nouvelles et de romans dans la *Revue des Deux-Mondes* : *Alix*, légende (1848); *Rédemption* (1849); le roman de *Bellah* (1850); *la Partie de dames*, *la Clef d'or*, *l'Ermitage* et *le Village*, scènes de la vie provinciale (1850-1852); *l'Urne*, poésie (1852); *le Cheveu blanc*, nuances de la vie mondaine (1853); *la Petite comtesse* (1856), etc.

M. Oct. Feuillet a donné au théâtre : *les Bourgeois de Rome*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon en 1846; *la Crise*, comédie en quatre parties publiée, en octobre 1848, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et jouée au Gymnase seulement en 1854, avec le *Pour et le contre*, publié aussi dès 1849; *Péril en la demeure*, au Théâtre-Français (1855); *le Village*, au même théâtre; *la Fée*, en un acte, au Vaudeville (1856); et *Dalila*, drame en trois actes (Ibid., 1857).

Il a collaboré avec M. Paul Bocage à la comédie *Échec et mat*, au drame *Palma*, à la comédie *la Vieillesse de Richelieu*, à celle d'*York*. Il passe pour un des collaborateurs anonymes de *Romulus*, comédie en un acte, donnée au Théâtre-Français, en 1855, par M. Alexandre Dumas. Les œuvres diverses de M. Oct. Feuillet ont été réunies, dans la *Bibliothèque contemporaine*, en trois volumes, sous ces titres : *Scènes et Proverbes*, *Bellah*, et *Scènes et Comédies* (1853-1856).

FEUTRIER (Alexis, baron), ancien pair de France et conseiller d'État, né à Paris, le 3 juillet 1787, est le frère puîné du comte Feutrier, évêque de Beauvais et ministre des affaires ecclésiastiques sous la Restauration. A peine âgé de vingt-trois ans, il fut nommé par Napoléon auditeur au conseil d'État (1810); bientôt après envoyé en Espagne, il remplit à Burgos et à Zamora les fonctions d'intendant militaire. Il faillit dans cette dernière ville être victime de son dévouement : en portant secours aux blessés, il gagna le typhus, qui le mit presque au tombeau. Maître des requêtes après les Cent-Jours, il administra tour à tour les départements de Saône-et-Loire, de Lot-et-Garonne et de l'Oise, et fut destitué en 1829 de la préfecture d'Agen pour avoir répondu à la circulaire du ministère

Digitized by Google

Polignac « qu'il ne voyait d'avenir pour la France et le trône que dans la ligne des promesses faites. »

Le gouvernement de Juillet eut en M. Feutrier un serviteur zélé. Lorsqu'en 1835 il voulut quitter la préfecture de l'Oise, le roi l'éleva à la dignité de pair de France. Sa vie politique s'est terminée à la révolution de Février. Il est commandeur de la Légion d'honneur (29 avril 1839).

FÉVAL (Paul-Henri-Corentin), romancier français, né à Rennes, le 27 septembre 1817, d'une ancienne famille de robe, fit ses études et son cours de droit dans sa ville natale. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau à la suite d'un premier échec, et accepta une place de commis dans une maison de banque (1838). Son goût passionné pour la lecture la lui ayant fait perdre, il demanda résolûment une position à la littérature. Plusieurs articles qu'il donna au *Nouvelliste*, dont il corrigeait les épreuves, quelques vaudevilles pour les faiseurs en renom le tirèrent de la misère et de l'obscurité. Enfin un récit original, *le Club des phoques*, inséré dans la *Revue de Paris* en 1841, et le roman des *Chevaliers du firmament*, lui ouvrirent presque aussitôt les colonnes du *Commerce*, de *la Quotidienne*, de *la Chronique* et de *la Mode*.

Le succès du *Loup blanc*, dans *le Courrier-Français* (1843), attira sur Paul Féval l'attention d'Antenor Joly, qui lui confia la rédaction des *Mystères de Londres*, à condition de les signer du nom anglais de *Francis Trolopp*. Ce roman improvisé, plein de passion et d'événements, mais auquel on a reproché des peintures exagérées et des négligences de style, fut pour le jeune écrivain la source d'une véritable fortune. Publié pour la première fois en 1844 (11 vol. in-8), il fut traduit dans plusieurs langues et compte près de vingt éditions. M. Paul Féval publia ensuite dans *l'Époque*, *le Fils du diable* (1847), puis dans *les Débats*, *la Quittance de minuit* et *les Amours de Paris*.

Après la révolution de 1848, il essaya de fonder des journaux; mais il se remit bientôt à fournir des romans aux journaux existants. Il donna, entre autres, *les Belles de nuit*, dans *l'Assemblée nationale*; *les Parvenus*, dans *la Revue contemporaine*; *le Paradis des femmes*, dans *la Presse*, et *l'Homme de fer* et *les Compagnons du silence* dans *le Journal pour tous* (1855 et 1857); etc. Au théâtre, M. Paul Féval fut moins heureux; sauf *le Fils du diable*, joué cent vingt fois de suite à l'Ambigu, en 1847, et *les Mystères de Londres* donnés au Théâtre-Historique (28 décembre 1848), ses essais dramatiques restèrent au-dessous de sa réputation comme romancier.

M. Paul Féval parut, vers 1855, vouloir renoncer au roman, pour se livrer à des études historiques. Il avait déjà tenté d'aborder ce genre plus sérieux dans son *Histoire des tribunaux secrets* (1851, 8 vol.), où l'on trouve toutefois plus d'imagination que de savoir, et on annonçait de lui une *Histoire des ministres* et une *Histoire du gouvernement parlementaire en France*. Mais il a prouvé qu'il n'avait pas dit définitivement adieu à la littérature légère, en publiant dans la *Presse* (1856), *Madame Gil Blas*, *ou Mémoires d'une femme de notre temps*, accumulation d'épisodes enchaînés au hasard et dont la longueur n'est pas suffisamment rachetée par l'intérêt ou la moralité. Dans l'année 1857, avec la continuation dans *la Presse*, de cet interminable récit qui tourne en une monographie dramatique de la catalepsie et du magnétisme, il donnait au *Siècle le Bossu*, au *Pays les Errants de nuit*, ce qui avec *les Compagnons du silence* faisait quatre romans-feuilletons, menés concurremment et de front dans quatre journaux par le nouvel Alexandre Dumas. Citons encore : *les Couteaux d'or*, *le Fils du diable*, *le Tueur de tigres*, *le Mendiant noir*; *la Louve* (1856-1857).

FEVERSHAM (William Duncombe, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1798, appartient à une ancienne famille élevée en 1826 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Duncombe, il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, et entra en 1826 à la Chambre des Communes pour le comté d'York qui, sauf la session de 1831, lui renouvela son mandat jusqu'au moment où il succéda à son père à la Chambre haute (1841). Il est attaché aux principes de la politique conservatrice. Agronome distingué, il a remporté plusieurs prix pour les belles especes de race Durham qu'il a envoyés au concours agricole universel de 1856 à Paris. De son mariage avec la fille du comte de Galloway (1823), il a cinq enfants dont l'aîné se nomme William-Ernest Duncombe (voy. ce nom).

FEZENSAC (Raymond-Émery-Philippe-Joseph de Montesquiou, duc de), général et ancien pair de France, né à Paris, le 26 février 1784, appartient à une ancienne famille de Gascogne. Soldat à vingt ans dans un régiment de cavalerie, il fut au bout de quelques mois nommé sous-lieutenant et prit une brillante part aux campagnes de l'Empire; aide de camp de Ney et de Berthier, il devint successivement chef d'escadron et baron après Wagram, et colonel à la Moskowa (1812). Le 6e de ligne qu'il commandait fut un des régiments les plus maltraités du sixième corps d'armée; aussi reçut-il en Saxe le grade de général de brigade à vingt-huit ans, grade avec lequel il participa aux opérations des campagnes de 1813 et de 1814. Comblé d'égards par Louis XVIII il fut, sous son règne, aide-major général de la garde royale, écuyer cavalcadour du roi, lieutenant général et grand officier de la Légion d'honneur. En 1832 il prit, à la mort de l'abbé Montesquiou, le titre de duc de Fezensac, comme chef du nom, et fut, à la fin de la même année, élevé à la dignité de pair de France. En 1838, il occupa, pendant un temps assez court, les fonctions d'ambassadeur à Madrid. M. de Fezensac, admis en 1848 à la retraite, est, depuis 1845, grand-croix de la Légion d'honneur; il avait épousé en 1808 la fille du duc de Feltre, dont il a eu trois enfants : l'aîné, Roger, comte de Montesquiou, né en 1809, a été lieutenant-colonel d'état-major.

FICHTE (Emmanuel-Hermann), philosophe allemand, fils du célèbre philosophe de ce nom, est né à Iéna, le 18 juillet 1797. Il étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, entra dans la carrière de l'enseignement et professa successivement, de 1822 à 1836, aux colléges de Saarbrücken et de Dusseldorf. Il fut appelé alors, comme professeur de philosophie, à l'université de Bonn, où il devint, en 1839, professeur titulaire. En 1842, il passa avec le même titre à l'université de Tubingue.

M. Fichte a pris à tâche de combattre les conséquences panthéistiques de la philosophie hégélienne et s'efforce d'unir la foi et la raison aux principes d'un spiritualisme religieux; chef d'école, il dirige tout un groupe de penseurs, tels que MM. Ulrici, Wirth, Weisse, Fortlage, Maurice Carrière, etc. (voy. ces noms), qui cherchent à tenir le milieu dans le grand debat soulevé dans l'Allemagne moderne, entre le mysticisme et le matérialisme.

Parmi les travaux de M. Fichte, on remarque surtout les suivants : *Principes préparatoires à*

Digitized by Google

la théologie (Saetze der Vorschule zur Theologie; Stuttgart 1826): *du Caractère de la philosophie moderne* (Beitraege zur Charakteristik der neuern Philosophie; Sulzbach, 1829; 2e éd. augm. 1841), contenant un tableau remarquable du système philosophique de Johann-Gottlieb Fichte; *Rapports de la religion avec la philosophie* (Religion und Philosophie in ihrem gegenseitigen Verhaeltniss; Heidelberg 1834); *l'Idée de la personnalité et de l'existence individuelle après la mort* (die Idee der Persœnlichkeit und der individuellen Fortdauer; Elberfeld, 1834; nouvelle édition 1855); *des Conditions d'un théisme spéculatif* (über die Bedingungen eines speculativen Theismus; Elberfeld, 1835); *Principes d'un système de philosophie* (Grundzüge zum Systeme der Philosophie), grand ouvrage qui se subdivise en trois parties : *Onthologie* (Heidelberg, 1836), *la Connaissance subjective* (das Erkennen als Selbsterkennen; Ibid., 1839), *la Théologie spéculative, ou Traité général de religion* (die speculative Theologie oder allgemeine Religionslehre; Ibid., 1846-1847, 3 vol.); *la Philosophie de l'avenir* (über die Philosophie der Zukunft; Stuttgart, 1847); *les Doctrines philosophiques sur le droit, l'état et les mœurs, en France, en Allemagne et en Angleterre depuis le milieu du* XVIIIe *siècle jusqu'à l'époque actuelle* (die philosophischen Lehren von Recht, Staat und Sitte in Frankreich; etc.; Leipsick, 1850); *les Idées universelles, la vertu et les devoirs* (die allgemeinen Begriffe, und die Tugend und Pflichtenlehre; Leipsick, 1851); *Traité de la communauté légitime, morale et religieuse ou Science sociale* (die Lehre von der rechtssittlichen und religiœsen Gemeinschaft; etc.; Ibid., 1853), ouvrage qui embrasse la propriété, les droits des personnes, le commerce, la famille, la société particulière et publique, dans ses divers rapports; *Anthropologie, ou Doctrine de l'âme humaine d'après les nouveaux principes scientifiques*, etc. (Anthropologie, oder die Lehre von der menschlichen Secle, etc.; Ibid., 1856), ouvrage qui comprend : 1° *Histoire critique de la psychologie jusqu'à l'époque actuelle*; 2° *l'essence de l'âme*, et 3° *l'âme et l'esprit*: M. Fichte se propose d'y démontrer l'immortalité de l'âme, la possibilité d'une conciliation entre la croyance et la science, etc.; *le Principe psychologique de Herbart et son importance pour la psychologie* (Herbart's psychologisches Princip und seine; etc. Halle, 1856, etc.).

On doit en outre à M. C. Fichte la publication des *Œuvres complètes de Johann-Gottlieb Fichte* (Fichte's saemmtliche Werke; Berlin, 1845-1846, 8 vol) et deux ouvrages ayant rapport aux questions politiques qui agitaient l'Allemagne en 1848: *la République dans le monarchisme* (die Republik im Monarchismus; Halle, 1848); *Principes d'une constitution allemande future* (Grundzüge zur Entwickelung der künftigen deutschen Reichsverfassung; Tübingue, 1848). Enfin il rédige depuis 1837, la *Revue de philosophie et de théologie spéculative* (Zeitschrift für Philosophie und speculative Theologie), principal organe de l'école philosophique dont il est un des représentants. Depuis 1852, MM. Ulrici et Wirth sont corédacteurs de cette revue, où M. Fichte a inséré un grand nombre d'études philosophiques, dont quelques-unes ont été réimprimées à part.

FIELDS (James T....), poëte américain, né à Portsmouth (New-Hampshire), en 1820, est l'associé d'une célèbre maison de librairie de Boston, la maison Ticknor et Fields, connue surtout pour éditer des ouvrages de poésie; lui-même en a publié un certain nombre qui ne manquent ni de naturel ni de délicatesse. Ses principales pièces ont été réunies en un volume (Boston, in-12).

FIÉVÉE DE JEUMONT (Fulgence), médecin français, est né en 1794, à Givry (Belgique). Reçu docteur en 1816 à la Faculté de Leyde, il vint s'établir à Paris où il fut, en 1820, autorisé à exercer sa profession. Praticien actif et philanthrope éclairé, il a été successivement attaché à l'état-major de la garde nationale, à la légation des Pays-Bas, aux théâtres royaux, notamment à l'Opéra, et fait partie de plusieurs corps savants de France et de Belgique. Il a reçu en 1829 la croix d'honneur.

On a de lui : *Pharmacologie magistrale* (1822, in-8), qui explique son goût prononcé pour les prescriptions composées; *Considérations sur la rage* (1824); *Mémoires de médecine pratique* (1845, in-8), recueil de travaux sur la fièvre typhoïde, les maladies de l'utérus, la goutte, etc.; *Traitement du choléra* (1854); *des Altérations de la luette et de l'angine couenneuse* (1855); et divers bons articles de philosophie médicale insérés dans la *Gazette de santé*. Depuis le rétablissement de l'Empire, M. Fiévée est médecin du prince Murat.

FIFE (James DUFF, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1776, descend d'une ancienne famille écossaise. Connu d'abord sous le nom de lord Macduff, il servit en 1808 la cause de l'indépendance espagnole, se battit à Talavera et fut blessé à l'attaque d'un fort de Cadix (1810). Plus tard, on lui donna pour ses services, le rang de général dans l'armée royale. En 1811, il hérita des titres de son père et fut doté en 1827 d'une pairie anglaise; il est attaché aux principes libéraux. Depuis trente ans il porte les insignes de l'ordre écossais du Chardon et la grand'croix du Hanovre. Marié en 1797, il n'a pas eu d'enfants et il a pour héritier son neveu James DUFF (voy. ce nom). — Lord Fife est mort le 9 mars 1857.

FIGANIERE (Joaquim-César DE), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 6 octobre 1798, entra dans l'administration, puis dans la diplomatie; pendant quelques années il a été accrédité à Rio-Janeiro en qualité de ministre résidant. Il a publié une *Description géographique et historique de Sierra Leone* (Descripçao de Sierra Leoa e seus contornos; Lisbonne, 1822), d'après les travaux de la Commission mixte anglaise et portugaise établie dans cette colonie.

Un de ses parents, Georges-César de FIGANIERE, originaire de Rio-Janeiro, aujourd'hui attaché au secrétariat des affaires étrangères en Portugal, est auteur d'une *Bibliographie historique du Portugal* (Bibliografia historica portugueza; Lisbonne, 1850, in-8), comprenant les ouvrages qui traitent de l'histoire civile, politique et religieuse. Ce catalogue, auquel l'auteur prépare un *Supplément*, est le plus complet de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour.

FIGUEROLA (Laureano), économiste espagnol, né à Calaf, près de Barcelone, le 4 juillet 1816, dirigea d'abord, de 1841 à 1847, l'École normale primaire de cette dernière ville, et y devint ensuite professeur d'économie politique à l'université. Il fonda vers le même temps, sur le modèle de celle de Paris, une Société d'économie politique et embrassa avec ardeur les principes de la liberté commerciale. Estimé même de ceux qui ne partagent pas ses convictions, il fut envoyé par une majorité protectionniste aux Cortès de 1854. Il y défendit avec le même zèle les avan-

Digitized by Google

tages du commerce illimité et obtint l'abolition des lois répressives sur l'usure. A la fin de la session, il resta à Madrid, où il venait d'être nommé professeur de droit commercial à l'université. En 1856, il a pris part au congrès des réformes douanières tenu à Bruxelles. On lui doit une bonne *Statistique de Barcelone* (Estadistica de Barcelona en 1849; Barcelone, 1849-1854, 2 vol. in-8).

FIGUIER (Guillaume-Louis), savant et écrivain français, né à Montpellier, le 15 février 1819, et neveu de Pierre-Oscar Figuier, professeur de chimie à l'École de pharmacie de cette ville, commença avec lui ses études scientifiques, se fit recevoir, en 1842, docteur en médecine et vint l'année suivante à Paris. Il y subit, de 1846 à 1853, les épreuves de l'agrégation de pharmacie et de chimie, et du doctorat ès sciences; nommé, en 1846, professeur à l'École de pharmacie de Montpellier, il quitta de nouveau cette ville pour venir enseigner la chimie à celle de Paris (1853). Déjà connu par de nombreux articles et *Mémoires* fournis, de 1847 à 1854, aux *Annales des sciences*, au *Journal de pharmacie* et à la *Revue scientifique*, il remplaça, comme rédacteur du feuilleton scientifique de *la Presse*, en octobre 1855, M. Victor Meunier qui fondait alors *l'Ami des sciences*.

On a en outre de M. Figuier, qui porte dans les matières scientifiques beaucoup de clarté et d'intérêt : *de l'Importance et du rôle de la chimie dans la médecine* (1853, in-8), thèse; *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (1851-1853, 3 vol. in-12; 2e édit., 1854-1857, 4 vol. in-18), ouvrage important dont plusieurs chapitres formant des volumes ont été publiés à part : tels que *la Machine à vapeur*, *l'Histoire de l'électricité*, les *Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts*, etc.; *l'Alchimie et les alchimistes* (1854, in-12; 2e édit., 1856); et *l'Année scientifique et industrielle, ou Exposé des travaux scientifiques en France et à l'étranger pendant le cours de l'année* 1856 (janvier 1857 et 1858, 2 vol. gr. in-18); premiers volumes d'une sorte de revue scientifique annuelle, accueillie avec une grande faveur.

FILANGIERI (Charles), général italien, né à Naples en 1783, est fils de l'illustre auteur de la *Science de la législation*. Il perdit son père de bonne heure et fut élevé par sa mère, femme d'un esprit distingué. A l'âge de dix-sept ans, forcé par les cruelles persécutions de 1799 de s'expatrier, il partit pour la France avec son jeune frère, à pied et presque sans ressources. Ils arrivèrent à Paris dans le plus complet dénûment; mais le nom de leur père leur restait. Ils se présentèrent au premier consul qui, ému de leur jeunesse et de leurs malheurs, les fit admettre au Prytanée. Charles Filangieri en sortit au bout de deux ans avec le grade de sous-lieutenant. Il fut nommé capitaine sur le champ de bataille d'Austerlitz. Dans son pays, il prit du service dans l'armée napolitaine, et en devint bientôt un des plus brillants officiers. Sous le règne de Murat, il fut envoyé en Espagne, où il se distingua par sa valeur et par ses duels. Il en eut un, entre autres, dans lequel il eut le malheur de tuer le général Franceschi. M. Filangieri était colonel d'état-major en 1815, lors de la campagne de Murat contre l'Autriche. Un trait de la plus brillante bravoure signala une reconnaissance faite par lui avec vingt-quatre cavaliers seulement sur le pont du Tanaro. Blessé très-grièvement par les tirailleurs tyroliens, quelques heures après il était nommé général et décoré de l'ordre des Deux-Siciles de la main même de Murat.

Quand la constitution de 1820 fut proclamée à Naples, M. Filangieri fut du nombre des généraux qui combattirent l'influence de leur collègue Guillaume Pepe, en se rangeant du côté de la cour, ce qui ne l'empêcha pas de tomber en disgrâce aussitôt que la constitution eut été détruite par les baïonnettes autrichiennes. Il ne rentra en faveur qu'à l'avénement du roi actuel, qui lui confia la direction de l'artillerie et du génie. Bien qu'il fût presque étranger à ces hautes branches de l'art militaire, le général Filangieri sut rendre dans ce poste les plus grands services. En 1848, lorsque la guerre de l'indépendance italienne éclata, il se vit préférer le général Pepe, pour le commandement en chef du corps d'armée envoyé en Lombardie. Se dévouant dès lors à la contre-révolution, il a été l'instrument docile de Ferdinand II. Vers la fin de l'été de 1848, il eut le commandement en chef de l'expédition contre la Sicile, et s'empara de Messine après un bombardement de quatre jours et une lutte des plus acharnées. Il aurait même poursuivi son succès jusqu'à Palerme, si les amiraux de France et d'Angleterre n'avaient exigé un armistice. Mais, six mois plus tard, les hostilités ayant été reprises, le général Filangieri compléta en peu de temps la soumission de la Sicile et fut nommé gouverneur général de l'île avec les pouvoirs les plus étendus.

FILIPPI (Giuseppe DE'), médecin italien, né en 1781, à Varallo-Piomba (Piémont), fit ses études et reçut ses grades à l'université de Pavie, entra comme aide-chirurgien dans l'armée piémontaise, et prit part, depuis 1804, à toutes les campagnes de l'Empire. En 1814, il remplissait les fonctions de médecin en chef de l'armée italienne. Ayant refusé de se soumettre au service de l'Autriche, sa pension de retraite fut supprimée, et il alla exercer la médecine à Milan et à Turin. Nommé membre de l'Institut de Lombardie, il vit son élection trois fois annulée par le gouvernement, qui poursuivait en lui un partisan des idées françaises. En 1848, il fut appelé à présider le Comité de la santé publique; mais, lorsque la domination autrichienne fut restaurée, il se retira à Varese, dans les États Sardes. — Il y est mort le 23 avril 1856.

On a de ce savant : *Nouvel essai sur les maladies inflammatoires* (Nuovo saggio analitico sull' inflammazione; Milan, 1821, in-8); *de la Science de la vie* (Della scienza della vita; Ibid., 1830, in-12); des conseils pour l'exercice de la médecine sous le titre de *Galateo medico* (2e édit., 1841, in-8); *Remarques sur la médecine pratique* (Annotazioni di medicina pratica; Ibid., 1845, in-8), et un grand nombre de mémoires scientifiques dans la *Biblioteca italiana* et le *Journal de l'Institut lombard*, qui lui a succédé.

FILIPPI (Filippo DE'), naturaliste italien, fils du précédent, né à Milan, le 20 avril 1814, embrassa la médecine comme son père et reçut son diplôme de docteur à l'université de Pavie, où il lui fut permis d'enseigner l'histoire naturelle avant d'avoir atteint l'âge réglementaire. En 1848, il quitta cette chaire et passa à Turin, où il fut nommé aussitôt professeur de zoologie. Il fait partie de l'Académie des sciences de cette ville, et du conseil de l'instruction publique.

Parmi les ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici, et qui n'ont trait qu'aux sciences naturelles, nous citerons : *des Fonctions reproductrices chez les animaux* (delle funzioni riproduttive negli animali; Milan, 1850, in-8), complément de l'édition italienne du *Cours élémentaire* de M. Milne-Edwards; *le Règne animal* (Regno animale; Ibid., 1852,

Digitized by Google

in-8, fig.), première partie d'un grand ouvrage sur les trois règnes de la nature; *la Création terrestre* (la Creazione terrestre; Ibid., 1854), série de lettres adressées à sa fille. M. Filippi est, en outre, auteur de plusieurs mémoires insérés dans la *Biblioteca italiana* et le recueil de l'Académie des sciences de Turin.

FILLIAS (Achille-Étienne), littérateur français, né à Pont-à-Mousson, le 25 mars 1821, et fils d'un officier de l'Empire, fut élève de la Flèche, puis de Saint-Cyr, et entra, en 1841, dans le service des mines. Il fut chargé de l'exploration des trois provinces françaises de l'Algérie, et revint en 1848 à Paris, où il se mêla au mouvement politique. Successivement rédacteur de *la Semaine* et de *la Réforme*, fondateur de *la Révolution*, secrétaire d'Eugène Sue, il fut éloigné temporairement de France à la suite du 2 décembre 1851. Depuis, renfermé dans ses travaux littéraires ou industriels, il a écrit, sous le pseudonyme de *Ch. Besson*, de nombreux articles dans *la Science*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce*, etc., et fondé, en 1857, le *Moniteur des voyageurs*. Il a aussi publié : *Études sur l'Algérie* (1849), in-8) : et *Histoire de Suède et de Norvége* (1857, in-4), et signé avec Eug. Sue, *l'Amiral Lerocher* (1853, 2 vol.). — Son frère, M. Victor FILLIAS, né en décembre 1828, élève du collége Stanislas et de l'École normale, a été professeur d'histoire à Vendôme et à Limoges. Compromis aussi en décembre 1851, il s'est tourné vers le journalisme. Il dirigeait, à la fin de 1857, *le Progrès* de Chambéry.

FILLMORE (Millard), homme d'État américain, ex-président des États-Unis, est né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill, dans l'État de New-York. Son père, qui descend d'une famille anglaise, n'avait pas de fortune. En 1809, il alla s'établir près du lac Erié, dans une petite ferme qu'il n'a cessé de cultiver de ses propres mains. L'éducation de son fils fut naturellement fort imparfaite; il ne reçut d'autres leçons que celles de l'école communale. Tout jeune on l'envoya dans le comté de Livingston, qui était à cette époque un pays presque sauvage, pour y apprendre le métier de drapier; quelques mois après, il revint auprès de son père et entra en apprentissage chez un cardeur de laine; il y resta quatre ans, travaillant avec ardeur pour gagner sa vie et ne négligeant aucune occasion de s'instruire. A l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un homme de loi distingué, M. Wood, qui, frappé de ses heureuses dispositions, lui offrit de l'employer en qualité de copiste et de fournir en même temps à sa dépense pendant la durée de ses études. Le jeune apprenti accepta; mais, pour ne pas grossir sa dette envers son bienfaiteur, il consacra une partie de son temps à tenir une école. Il prit ainsi ses degrés, se fit connaître dans le barreau, et fut à même de commencer, en 1829, sa carrière politique.

Nommé représentant du comté d'Erié à la législature de New-York, M. Fillmore entra dès ce moment dans les rangs du parti whig, et se porta, ainsi qu'il a toujours fait depuis, comme l'organe des hautes classes financières et manufacturières de l'Union. Le parti whig formant alors l'opposition, il n'eut guère d'occasions de signaler son initiative; toutefois il contribua puissamment à faire abolir l'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York.

En 1832, il fut nommé membre du Congrès, où il se distingua par ses talents d'homme d'État et par sa grande intelligence des affaires, et, jusqu'en 1844, il y fut plusieurs fois réélu. Il avait cependant renoncé à la candidature et il était revenu à Buffalo reprendre sa profession d'avocat, lorsqu'en 1847, il fut élu, à une très-grande majorité, à l'office de contrôleur de l'État de New-York. L'année suivante, il fut porté à la vice-présidence, se démit de son emploi pour entrer dans ses nouvelles fonctions et s'y fit remarquer par sa conduite mesurée et conciliatrice, surtout dans la grande question de l'esclavage. Le 10 juillet 1850, la mort inattendue du général Taylor, l'éleva à la présidence. On dit qu'il n'accepta qu'avec répugnance cette haute position et qu'en apprenant la mort de M. Taylor, il cacha sa tête dans ses mains en s'écriant : « Voilà mon premier malheur! » Il sut toutefois se mettre à la hauteur des circonstances et fit preuve, pendant toute la durée de son gouvernement, d'habileté, de modération et de probité. Il a été remplacé, le 4 mars 1853, par M. Franklin Pierce. En 1856, à l'expiration des pouvoirs de ce dernier, M. Fillmore a été porté comme candidat à la présidence par l'ancien parti whig qui s'est rallié à lui dans l'assemblée générale de Baltimore, et par ceux des *know-nothings* qui ne se préoccupent pas exclusivement de l'abolition quand même de l'esclavage. Mais la question de l'esclavage a dominé toutes les autres, et la lutte électorale s'est concentrée entre MM. Fremont et Buchanan (voy. ces noms).

Malgré ses modestes commencements, M. Fillmore est aujourd'hui renommé pour la noblesse de ses manières et le charme de sa conversation; il passe pour être l'un des *gentlemen* les plus accomplis de toute l'Amérique.

FILON (Charles-Auguste-Désiré), historien français, né à Paris, en 1800, fit de brillantes études classiques au collége Bourbon. Se destinant d'abord au barreau, il suivit les cours de la Faculté de droit; mais il entra en 1823 dans l'Université, comme agrégé des classes supérieures, et se voua à l'enseignement spécial de l'histoire, qu'il professa successivement aux collèges Louis-le-Grand, Bourbon, Charlemagne, Henri IV et Saint-Louis. Il se fit recevoir docteur ès lettres, en 1840, avec une thèse *sur la Méthode historique*. Devenu, à la même époque, maître de conférences à l'École normale, il passa, en 1853, à la Faculté des lettres de Douai, en qualité de professeur d'histoire et de doyen. Il est depuis 1844, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Filon de nombreux ouvrages qui se recommandent par des recherches consciencieuses et l'élégance du style : *Histoire comparée de France et d'Angleterre* (1832, in-8), cours fait à l'Athénée de Paris; *Histoire de l'Europe au* XVI*e siècle* (1838, 2 vol. in-8), un des meilleurs titres de l'auteur; *de la Diplomatie française sous Louis XV* (1843, in-8): *du Pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'État* (1844, in-8), traité couronné par l'Académie française; *Histoire de l'Italie méridionale jusqu'à la conquête romaine* (1849, in-18); *Histoire du sénat romain* (1850, in-18), conduite jusqu'à la chute de l'empire d'Occident; *Histoire de la démocratie athénienne* (1853, in-8); etc. Rappelons également des *Éléments de rhétorique française* (1826) et de *Nouvelles narrations françaises* (1828), qui ont eu de fréquentes réimpressions. M. Filon prépare aujourd'hui une *Histoire de l'Europe au* XVII*e siècle*.

FINGALL (Arthur-James PLUNKETT, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Genève, descend d'une ancienne famille irlandaise. Connu d'abord sous le nom de lord Killeen, il hérita en 1836 des titres de son père, qui en 1831 avait obtenu une pairie anglaise. Il a rempli quelque temps la charge de chambellan près de la reine et il fait partie du Conseil privé. D'opinions libé-

Digitized by Google

rales, il est un des administrateurs honoraires du collége catholique de Maynooth et lord-lieutenant du comté de Meath. Marié en 1817, il a sept enfants dont l'aîné, Arthur-James, baron KILLEEN, né en 1819 à Naples, a été nommé capitaine de dragons en 1849.

FIORENTINO (Pierre-Ange), littérateur et critique français, né à Naples, en 1810, étudia au collége des jésuites et fit ensuite son droit comme la plupart des jeunes gens napolitains. En 1831, il fonda, avec quelques amis, un journal qui vit encore, *l'Omnibus*, et, l'année suivante, il *Vesuvio*. A cette époque, il publia quelques nouvelles, commença un poëme épique, *Sergianini Caracciolo*, et un roman historique, *Coraddino*. En 1835, il rassembla en un volume, sous le titre de *Soirées d'automne* (le Sere d'autunno), plusieurs jolies pièces déjà publiées dans divers recueils, et fit représenter un drame, *la Fornarina*, qui, sifflé d'abord, fut ensuite, grâce à d'intelligentes coupures, vivement applaudi à Naples même et à Turin. La même année, après avoir occupé quelque temps un emploi dans l'administration, il partit pour Paris avec de très-faibles ressources.

M. Fiorentino, qui a, parmi ses compatriotes, la réputation d'un véritable linguiste, vécut d'abord en donnant des leçons d'italien; puis il fonda un journal, *il Bravo*, qui dut ses quelques mois d'existence au produit d'un concert donné par les grands artistes attachés alors au Théâtre-Italien. En 1839, il retourna à Naples, où il fit jouer sous le titre du *Médecin de Parme*, un drame emprunté à un roman tout nouveau, *le Médecin du Pecq*, de M. Léon Gozlan. Dans le même temps, on lui attribuait plusieurs nouvelles ou romans publiés par M. Alexandre Dumas: *le Corricolo*, *le Speronare*, *Maître Adam le Calabrais* et *Jeanne de Naples*. Il signait, du moins pour son compte, *Nisida* dans *les Crimes célèbres* du grand romancier. En 1846, il entra au *Corsaire*, où il écrivit, pendant un an, avec beaucoup de verve, des articles de genre qui lui valurent une plus grande notoriété. Au commencement de 1848, il eut quelques velléités de politique, et, dans un second voyage en Italie, fit une propagande très-libérale à Rome, à Naples et à Turin. Il était de retour en France à la fin de l'année.

Déjà M. Fiorentino avait publié dans *la Presse* quelques articles sous le titre général de *l'Art en Italie*, lorsqu'il fut appelé, en 1849, à rédiger le feuilleton musical du *Constitutionnel*. En 1852, il fut chargé du même emploi au *Moniteur* et le remplit sous le pseudonyme d'A. de Rovray. Depuis 1855, sans quitter *le Moniteur*, il fait au *Constitutionnel* les revues musicales et dramatiques. Les avantages de cette double position dont on peut si facilement abuser, et peut-être la jalousie contre un étranger, si bien façonné à l'esprit et au style français, lui suscitèrent, dans la Société des gens de lettres, des hostilités auxquelles il crut pouvoir, en 1850, imposer silence par un duel; il provoqua la Société tout entière dans la personne de M. Amédée Achard (voy. ce nom), celui de ses membres que l'ordre alphabétique lui présentait alors le premier, le blessa très-grièvement, et ce jugement des armes mit un terme à toutes les accusations.

FIORINI-MAZZANTI (Elisabetta, comtesse), femme botaniste italienne, est née à Rome, vers 1812. Elle tourna de bonne heure son activité vers l'étude des sciences naturelles et publia plusieurs traités de botanique qui la firent admettre à l'Académie de Turin. Son principal ouvrage est un *Specimen briologiæ romanæ* (Rome, 1841, in-8), écrit en latin, et où elle adopte pour la famille des mousses une classification particulière; ainsi, d'après le contour simple ou double de l'ouverture de l'urne, elle les partage en quatre tribus qui se subdivisent en douze groupes, vingt-neuf genres et cent vingt espèces. Plusieurs de ces dernières ont été découvertes par l'auteur.

FIRMENICH (Jean-Mathieu), poëte et littérateur allemand, né à Cologne, le 5 juillet 1808, se fit connaître, dès le collége, par des chansons populaires écrites dans le dialecte particulier du pays de Cologne, et par plusieurs comédies ou farces de carnaval, qu'on joue encore aujourd'hui et dont la plus remarquable est intitulée: *les Habitants de Cologne à Paris* (Die Kölischen in Paries). Après avoir terminé ses études aux universités de Bonn et de Munich, il voyagea en Allemagne, en France, en Italie, passa deux ans à Rome, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres, entre autres Cornelius. En 1840 il donna à Berlin une tragédie intitulée: *Clotilde Montalvi*, qui fut représentée sur les principales scènes de l'Allemagne, et un recueil des chants populaires de la Grèce moderne avec la traduction en regard, sous ce titre: Τραγούδια Ρωμαϊκά. Plus tard il fonda, sous le titre de *Voix populaires de la Germanie* (Germaniens Volksstimmen (Berlin, 1843-1857, 5 volumes), un recueil précieux de chants populaires, de légendes, de poésies écrites dans tous les dialectes allemands. Il est encore auteur de plusieurs pièces de vers allemands, français et grecs, dont la plupart ont été mises en musique par M. Küchlen et d'autres compositeurs. M. Firmenich n'a pas moins de réputation comme savant que comme poëte, et le libéralisme de ses opinions a contribué à sa popularité.

FIRMIN (Jean-François BECQUEREL, connu sous le nom de), comédien français, né à Paris, en 1787, avait à peine treize ans lorsqu'il se faisait applaudir au théâtre des Jeunes-Élèves, situé rue de Thionville. En 1807, il entra à l'Odéon sous le nom de théâtre qu'il conserva depuis, y eut de brillants succès dans les amoureux et les petits-maîtres, et obtint pour le 3 juillet 1811 un ordre de début au Théâtre-Français; il joua les rôles de Séide dans *Mahomet* et de Dormilly dans *les Fausses infidélités*. Pendant longtemps il se produisit, suivant l'usage, dans la tragédie et la comédie. Élève de Fleury et unissant à un physique heureux une grande aisance, beaucoup de chaleur, de la finesse et du naturel, il excellait dans le *Tartufe* et le *Misanthrope*, dans Horace de *l'École des femmes*, *le Menteur*, tous les amoureux de Marivaux, *Hamlet*, *le Tasse* de M. Al. Duval, Auguste de *l'Amour et la Raison*, etc. Dans le nouveau répertoire il a montré la souplesse et la variété de son jeu dans *la Popularité*, *la Calomnie*, *Hernani*, *Don Juan d'Autriche*, *un Mariage sous Louis XV* et *Mlle de Belle-Isle*, où il fit du personnage de Richelieu un type d'élégance, de courtoisie et de bon goût. Cet artiste qui a pris sa retraite, le 6 décembre 1845, dans *le Misanthrope* et *le Legs*, vit à la campagne à quelques lieues de Paris.

FISCHER-ACHTEN (Caroline ACHTEN, dame), cantatrice allemande, née à Vienne, en 1806, fit ses premières études de chant et de musique à l'école de Stockeran, près de Vienne, où son père était en garnison, et les continua, de 1825 à 1827, à Vienne même, où elle aimait à chanter les solos dans les églises. Elle y reçut les leçons des plus célèbres professeurs, débuta, le 19 décembre 1827, sous le nom de Mlle Achten, dans *le Harpiste aveugle*

Digitized by Google

(der Blinde Harfener) et obtint un accueil favorable, qu'elle dut moins à la culture et à l'agilité de sa voix qu'à l'expression dramatique et à l'énergie de son chant.

Mariée vers 1829, avec l'acteur Fischer, elle vint à Paris en 1830, et débuta à l'Académie royale de musique, où elle eut à soutenir bientôt une rivalité désavantageuse avec Mme Schrœder-Devrient. De retour en Allemagne, elle chanta une année aux théâtres de Stuttgart, de Carlsruhe, et, pendant dix années de suite, à celui de Francfort-sur-le Mein où elle obtint ses plus brillants succès. Sa voix est un mezzo-soprano d'une grande vigueur et d'une grande étendue. Ses meilleurs rôles sont ceux d'Alice dans *Robert le Diable ;* de Zerline dans *Don Juan ;* de Myrrha dans *le Sacrifice interrompu ;* et de Pamina dans *la Flûte enchantée.* Aujourd'hui Mme Fischer-Achten, dont la voix a conservé de son énergie, donne encore des concerts très-applaudis dans les principales villes de l'Allemagne.

FISQUET (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français, est né à Montpellier, le 16 juin 1818. Après avoir tenu deux ans une chaire d'humanités au collége de Bernay, il quitta en 1840 la carrière de l'enseignement et se mit à parcourir, dans le but de s'instruire, divers pays de l'Europe. A son retour, il s'occupa de journalisme et de travaux littéraires. On a de lui : une *Histoire d'Algérie* (1842, in-8) ; *la France pontificale* (4 vol.), résumé de la *Gallia Christiana* conduit jusqu'à nos jours ; *Histoire descriptive et archéologique de Notre-Dame de Paris* (1855, in-8) ; des poésies et quelques pièces de théâtre dont une a pour titre : *la Préface de Tartufe* (1845). Cet auteur a donné de nombreux articles à la *Gazette de France, la Nation, l'Audience*, l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, et possède en portefeuille une *Biographie des hommes célèbres du département de l'Hérault*, qu'il se propose de publier prochainement.

FITZ-HARDINGE (William FITZ-HARDINGE BERKELEY, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1786, est fils du cinquième comte de Berkeley. Il ne succéda pas aux honneurs de son père, mort en 1810 ; mais, à la suite d'un long procès, ses droits à la pairie furent reconnus, et il vint siéger en 1831 à la Chambre haute comme baron Segrave. Dix ans plus tard, il obtint le titre de comte Fitz-Hardinge. Il appartient au parti libéral. Lord-lieuteuant du comté de Gloucester, il est, depuis 1810, colonel des milices.

FITZ-ROY (Charles-Lennox, lord), homme politique anglais, né en 1791, est le frère puîné du présent duc de Grafton (voy. ce nom). Il entra de bonne heure dans l'armée, servit sur le continent et s'éleva au grade de lieutenant-colonel. Pendant trente ans il prit une part assez vive aux débats de la Chambre des Communes, où il a représenté les bourgs de Thetford (1818-1831) et de Bury-St-Edmond (1832-1847) ; il appartient à l'opinion libérale. Sous le ministère de lord Melbourne, il a rempli auprès de la reine la charge de vice-chambellan. Depuis 1835, il fait partie du Conseil privé.

Son cousin, sir Charles-Auguste FITZ-ROY, né en 1796 et fils d'un général, a épousé la fille aînée du duc de Richemont et a occupé dans l'administration coloniale plusieurs emplois importants, entre autres celui de gouverneur des Iles sous le Vent, aux Antilles (1841-1845), et de la Nouvelle-Galles du Sud (1846-1854).

FITZ-ROY (Henri), homme politique anglais, né en 1807, à Londres, est frère et héritier présomptif du présent baron Southampton (voy. ce nom). Envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Grimsby en 1831, il représente depuis 1837 celui de Lewes et vote avec le parti conservateur. Pendant les derniers mois de son ministère, sir R. Peel le fit entrer au conseil de l'Amirauté (1846), et lord Aberdeen lui confia, de 1852 à 1855, le sous-secrétariat du département de l'intérieur. En se retirant de cette charge il fut nommé conseiller privé. Il a épousé en 1839 une fille du baron N. M. Rothschild.

FITZ-WILLIAM (Charles-William WENTWORTH-FITZ-WILLIAM, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1786, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1742 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Milton, il entra en 1807 à la Chambre des Communes où, pendant plus de vingt ans il représenta le comté d'York et s'associa aux efforts des whigs en faveur des libertés et des réformes nationales. En 1833 il prit la place de son père à la Chambre des Lords et reçut, en 1851, les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de lord Dundas (1806, il a eu neuf enfants dont l'aîné est le vicomte Milton (voy. ce nom). — Il est mort le 4 octobre 1857.

Deux de ses autres fils, Georges et Charles FITZ-WILLIAM, sont députés au Parlement. Tous deux ont pris leurs grades universitaires à Cambridge. Le premier, né en 1817, représente depuis 1841, le bourg de Peterborough ; le second, né en 1826, a obtenu, en 1852, le mandat législatif de Milton. Ils votent avec le parti libéral.

FIX (Théobald), philologue français, né en 1802, à Soleure (Suisse), est frère d'un économiste distingué mort en 1846. Après avoir fait de brillantes études au gymnase de Berne, il fut envoyé à l'université de Leipsick et y reçut des leçons du célèbre Gottfried Hermann qui l'avait pris en amitié ; il fit partie du séminaire philosophique de Saxe et de la Société grecque. Étant venu ensuite s'établir à Paris, il fut chargé en 1829, sur la recommandation de M. Letronne, de la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Henri Estienne ; cet important travail publié par la maison Didot et entrepris avec la collaboration de MM. Hase et de Sinner, fut abandonné par M. Fix à la fin du premier volume. De 1835 à 1837, il professa la philologie grecque à l'École normale, obtint une chaire d'humanités au collége Henri IV et en 1855 il remplaça M. Regnault comme bibliothécaire du conseil d'État. Il est décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les nombreux travaux philologiques de ce savant, nous rappellerons l'excellente édition de *S. Joannis Chrysostomi opera* (1839 et ann. suiv., 13 vol. gr. in-8), à laquelle M. de Sinner a travaillé ; *Euripidis fabulæ* (1844, in-8), avec texte et traduction latine des douze pièces connues ; *Fables de Babrius* (1846, in-12) ; etc. Il a en outre revu entièrement la réimpression du *Dictionnaire grec-français* de M. Alexandre ainsi que celle d'un grand nombre d'auteurs grecs à l'usage des classes.

FIX (Delphine-Éléonore), actrice française, née à Tellancourt (Moselle), le 8 septembre 1831, fit ses études dramatiques au Conservatoire sous la direction de M. Beauvallet, remporta, en 1848, un second prix de comédie et un accessit de tragédie, et fut engagée, l'année suivante, au Théâtre-Français, dont elle devint sociétaire en juillet 1854. Elle y tint l'emploi de jeune première et elle a créé plusieurs rôles dans *Bataille de Dames, les Contes de la reine de Navarre, le*

Digitized by Google

Bonhomme Jadis, *la Joie fait peur*, etc. Elle a repris avec succès le duc d'York, dans *les Enfants d'Édouard*, Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, et quelques rôles de Molière.

FIZEAU (Hippolyte-Louis), mathématicien français, né à Paris, le 23 septembre 1819, est le fils d'un médecin distingué, professeur à la Faculté de médecine sous la Restauration. Une fortune indépendante lui permit de se livrer aux sciences, pour lesquelles il avait autant de goût que d'aptitude. M. H. Fizeau a épousé la fille d'Adrien de Jussieu. Il a été décoré en novembre 1849.

Ce jeune savant est connu par ses découvertes sur la mesure de la vitesse de la lumière, et la plupart de ses travaux ont été consignés dans les *Annales de physique et de chimie*. Ils lui ont fait décerner sur le rapport de l'Académie des sciences, en 1856, le grand prix de l'Institut de 10 000 francs. Il s'est présenté comme candidat à cette Académie dès 1850, et a publié une *Notice* sur ses travaux et ses titres.

FLACHAT (Eugène), ingénieur français, né en 1798, suivit les cours libres de l'école de Nîmes, et fit, en 1823, partie d'une commission qui essaya en Crimée les systèmes de sondage pour les eaux jaillissantes. Après 1830, il embrassa avec ferveur les doctrines saint-simoniennes, et, au moment où les frères dispersés passaient de la foi aux idées industrielles, il exécuta un voyage en Angleterre où il étudia particulièrement les docks (1834). A son retour, préoccupé de la création des chemins de fer en France, il élabora pour MM. Monny, Lamé, Clapeyron, les projets du chemin de fer de Saint-Germain, et dirigea l'établissement du chemin atmosphérique du Pecq. Il est resté jusqu'en 1857, époque de son admission à la retraite, ingénieur en chef des chemins de fer de l'Ouest. M. Eugène Flachat a fondé, en juillet 1841, l'Union des constructeurs et, en août 1844, la Conférence des chemins de fer, qui toutes deux l'ont toujours annuellement réélu président. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a de lui de nombreux ouvrages. Il a donné seul : *Établissements commerciaux, Docks de Londres, Entrepôts de Paris, Projets de docks à Marseille* (1836, in-8); *Rapport sur le canal du Berri* (1841); *Projet de docks à Bordeaux* (1855, in-4); puis en collaboration avec ses divers collègues : *Mémoire sur un projet de distribution des eaux à Madrid* (1851, in-8), avec M. E. Lorentz; le *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de locomotives* (1840, in-8, avec M. Petiet; *Traité de la fabrication du fer et de la fonte* (1842-46, 3 vol. in-4), avec le même et M. Barrault, etc.

Son frère puîné, M. Stéphane Flachat, comme lui ingénieur civil et ancien saint-simonien, a souvent partagé ses travaux et ses voyages; il a fait partie tour à tour de diverses compagnies de chemins de fer et rédigé des journaux économiques ou politiques. Il dirige actuellement, avec M. Monny, l'usine de Commentry, dans l'Allier. On lui doit, entre autres écrits déjà anciens : *Histoire des travaux et de l'aménagement des eaux du canal Calédonien* (1828, in-4); *du Canal maritime de Rouen, par rapport à Marseille* (1829, 4 vol. in-8); *Traité élémentaire de mécanique industrielle* (1835, in-8); etc.

FLAGG (Edmund), littérateur américain, né à Wiscasset (Maine), le 24 novembre 1815, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, débuta de bonne heure dans le journalisme, et, après un assez long séjour dans les Prairies, étudia le droit à Saint-Louis (Missouri) et dirigea successivement divers journaux dans plusieurs autres villes de l'Ouest. Au commencement de 1848, il fut nommé secrétaire du ministre des États-Unis à Berlin, et, en 1850, consul à Venise. Depuis 1852, il est revenu à Saint-Louis, où il dirige un journal démocratique.

On a de lui : le récit de son voyage dans les Prairies, écrit d'abord en forme de lettres pour un journal de Louisville (Kentucky), puis refondu sous le titre de *l'Ouest lointain* (the Far West : 1838, 2 vol. in-12); des romans historiques : *Carrero, ou le Premier ministre* (Carrero or the prime minister); *François de Valois*, *Blanche d'Artois*, *Catherine Hoicard*, etc.; plusieurs drames représentés avec succès, et surtout un ouvrage consciencieux sur l'histoire contemporaine de Venise : *Venise, la ville de la mer* (Venice, the city of the sea; 1853, 2 vol. in-12). Ce travail, qui comprend depuis l'invasion de Napoléon en 1797 jusqu'à la reddition de Venise entre les mains de Radetzky, doit être complété sous ce titre : *L'Italie septentrionale depuis* 1849 (North Italy since 1849). M. Flagg a en outre collaboré, pour la partie de l'Ouest, à un grand ouvrage descriptif et illustré sur les États-Unis, publié à New-York par le libraire allemand Meyer (1853-1854).

FLAHAULT DE LA BILLARDERIE (Auguste-Charles-Joseph, comte de), général français, sénateur, est né à Paris, le 20 avril 1785. Fils d'un officier général, il s'enrôla à quinze ans dans un corps de volontaires à cheval destiné à accompagner le premier consul en Italie. Il fit un chemin rapide; tour à tour aide de camp de Murat, de Berthier et de Napoléon, il combattit avec distinction en Portugal, en Allemagne et en Russie, et devint dans la même année (1813) général de brigade et général de division avec le titre de comte. Pair de France durant les Cent-Jours, il appuya avec chaleur la proposition de Lucien en faveur de Napoléon II. Le crédit de M. de Talleyrand fit rayer son nom de la liste des exilés au second retour des Bourbons. En 1830, M. de Flahault reprit sa place au Luxembourg et dans les rangs de l'armée. Il fut attaché à la personne et à la maison du duc d'Orléans, et se vit confier plusieurs postes diplomatiques, entre autres l'ambassade de Vienne, qu'il garda de 1842 à 1848. Après le rétablissement de l'Empire, il fut appelé au Sénat, le 31 décembre 1852. Comme général de division, il a été placé en 1849 dans la réserve. Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 5 mai 1838.

FLANDIN (Louis-Hugues), conseiller d'État français, ancien magistrat, est né à Paris, le 6 mai 1804. Admis au barreau en 1827, il propagea avec ardeur, pendant les dernières années de la Restauration, les principes des sociétés démocratiques et prit part aux journées de Juillet. En 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire avocat général à la Cour d'appel de Paris; mais il préféra à ces importantes fonctions le mandat de représentant que les électeurs de Seine-et-Oise lui confièrent, et siégea à l'Assemblée constituante parmi les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et fut réélu à la Législative, où il fit encore partie de la majorité. Depuis le 25 janvier 1852 il fait partie du conseil d'État. Il a été décoré en mai 1846.

FLANDIN (Charles), dit aussi Flandin des Aubues, médecin français, né aux Aubues (Nièvre), le 13 mars 1803, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en 1833, avec une thèse remarquée *sur le Choléra*, voyagea deux

Digitized by Google

ans en Suisse et en Italie, fut chargé, en 1835, des comptes rendus de l'Académie des sciences dans *le Moniteur* et se livra, avec M. Danger, à de nombreuses expériences toxicologiques. Il prit part aux débats du procès Lafarge; admis, en 1845, au conseil de salubrité, dont il rédigea le *Rapport général* pour 1847 (1855, in-4), il fut éliminé en 1853, à la suite d'un procès politique dans lequel il avait protesté énergiquement contre la violation du secret des lettres. On a de lui : *Études et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse* (1838, 2 vol. in-8; 2e édit., 1840); *de la Recherche des principes immédiats des végétaux toxiques* (1847); *Traité des poisons, ou Toxicologie appliquée à la médecine légale* (1846-1853, 3 vol. in-8); plusieurs *Mémoires sur l'arsenic* (1841-45), en société avec M. Danger. Il a de plus écrit, sur les mêmes questions, des articles et brochures contre Orfila et M. Gerdy, etc. Dans ces dernières années, il s'est occupé plus particulièrement d'agriculture et d'alimentation.

FLANDIN (Eugène-Napoléon), voyageur et peintre français, est né à Naples, le 15 août 1809, à l'époque où son père était intendant militaire au service du roi Murat. Passionné pour les arts, il entreprit sans maîtres ses premières études de dessin et de peinture. A la suite d'un voyage qu'il fit en Italie en 1844, et qui acheva de décider de sa vocation, il débuta au Salon de 1836 par deux tableaux : *la Ville de Venise* et *le Pont des Soupirs*, dont l'un fut acheté par la liste civile, l'autre par la Société des Amis des arts. Il fit alors deux voyages en Algérie et donna en 1837, une *Vue de la mairie d'Alger*, qui fut encore acquise par la liste civile et lui valut une 2e médaille, et en 1838 un *Assaut de Constantine*. Cette toile, achetée par le roi pour Neuilly, fut lacérée, en 1848, lors du sac du château, vendue avec divers débris et rachetée par la reine, qui l'a fait rétablir à Claremont.

En 1839, M. Flandin, fut désigné au concours, par l'Académie des beaux-arts, pour accompagner M. de Sercey, ambassadeur en Perse. Il y resta deux années et rentra en France en 1842. Ses travaux furent soumis à une commission mixte, composée de membres de l'Académie des beaux-arts et de celle des inscriptions et belles-lettres, et qui fit un rapport favorable. M. Flandin fut décoré, et la publication de son œuvre ordonnée par le ministre. Elle venait à peine d'être commencée lorsque l'artiste fut de nouveau désigné aux ministres de l'instruction publique et de l'intérieur, par l'Académie des inscriptions, pour aller à Ninive, avec M. Botta, dessiner les ruines Assyriennes récemment découvertes, et continuer les fouilles sur une plus grande échelle (1843). De retour en France au commencement de 1845, il obtint des Académies un second rapport non moins favorable que le premier, et un crédit spécial fut voté par les Chambres pour les frais de son nouvel ouvrage.

Les résultats des deux grands voyages de M. Flandin, publiés sous les titres généraux de *Voyage en Perse* (1843 et suiv.) et *Voyage à Ninive* (1845 et suiv.), comprennent dix volumes ainsi distribués : architecture, sculpture, inscriptions cunéiformes et pehlvis, plans topographiques du voyage en Perse (4 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Pascal Coste; texte explicatif et critique, par M. Flandin seul (1 vol.); vues pittoresques de la Perse actuelle (1 vol. 100 pl.); relation du voyage et carte itinéraire (1 vol. in-8); ruines et monuments de Ninive, vues assyriennes 2 vol. in-folio). La publication de ces grands travaux n'a été complétement terminée qu'en 1854. Dès 1846, M. Flandin, avait donné à la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs articles intéressants sur les fouilles de Ninive. En 1854 il a commencé la publication d'un troisième ouvrage sur l'Orient, qui embrasse l'Asie jusqu'au golfe Persique et comprend 150 planches in-folio, lithographiées par l'artiste lui-même (*l'Orient*, 1856, in-folio).

En même temps, revenant à la peinture, il donnait à l'Exposition universelle de 1855 quatre toiles, dont les deux premières surtout ont de l'importance, mais qui n'ont fait décerner à l'auteur aucune nouvelle distinction : *grande Vue de la Corne d'or et de Stamboul*, *grande Mosquée d'Ispahan*, *Vue générale de Constantinople*, *Entrée du Bosphore*. Au Salon de 1857, il a encore exposé quatre sujets empruntés à l'Italie et à l'Orient : *Intérieur de l'église Saint-Marc*; une *Vue de Tripoli*, et deux *Intérieurs de bazar à Téhéran*.

FLANDRIN (Jean-Hippolyte), peintre d'histoire français, né à Lyon, en 1809, étudia d'abord sous les peintres lyonnais Legendre, Magnin et Révoil, et vint en 1829 à Paris, suivre l'atelier de M. Ingres. Il obtint, en 1832, le premier grand prix de peinture; le sujet du concours était : *Thésée reconnu par son père dans un festin*. A Rome, où il reçut encore les leçons de M. Ingres, alors directeur de l'École française, il continua de se livrer à la peinture historique, et exécuta depuis son retour, en 1837 : *saint Clair guérissant les aveugles*, un de ses meilleurs tableaux; *Euripide écrivant ses tragédies*, *Dante dans le cercle des envieux*, *le Christ et les petits enfants*, *saint Louis dictant ses commandements*, pour la Chambre des Pairs (1842); *saint Louis prenant la croix pour la deuxième fois*, pour la ville de Dreux (1843); une *Mater dolorosa* (1845); enfin, en 1847, son dernier tableau d'histoire : *Napoléon législateur*, commandé par le ministre de l'intérieur pour le conseil d'État. Depuis cette époque, il s'est donné plus particulièrement au portrait, et passe généralement pour un de nos excellents artistes en ce genre.

On doit encore à M. Flandrin la décoration de la chapelle de Saint-Jean à l'église Saint-Séverin de Paris; des peintures murales à Saint-Germain des Prés; la vaste frise de Saint-Vincent de Paul; toute la décoration de Saint-Paul de Nîmes; œuvres dans lesquelles il a su concilier son inspiration avec la disposition architecturale du monument. Enfin il a exécuté trente-six belles figures décoratives pour le château de M. le duc de Luynes, à Dampierre. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, outre *saint Clair guérissant les aveugles*, sept *Portraits*, une *Tête d'étude* et trois lithographies : *les saints Confesseurs*, *les saintes Vierges*, *les saints Martyrs*, extraits des *Peintures murales de Saint-Vincent de Paul*, ouvrage encore inachevé. Au Salon de 1857, il a donné deux *Portraits* avec la suite des lithographies précédentes.

M. Hippolyte Flandrin, brillant et fidèle élève de M. Ingres, est l'un des plus sobres coloristes et des meilleurs dessinateurs contemporains. Il a été admis à l'Institut, en 1853, en remplacement de Blondel. Après avoir obtenu une 3e médaille en 1839, une 1re en 1847, la décoration en 1841, il a reçu une médaille de première classe en 1855. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1853.

FLANDRIN (Jean-Paul), paysagiste français, frère du précédent, né à Lyon, en 1811, reçut aussi à Paris et à Rome les leçons de M. Ingres, cultiva d'abord indifféremment l'histoire et le paysage, exécuta plusieurs copies des *Loges*, mais laissa enfin la peinture historique à son frère

Digitized by Google

Hippolyte, pour se renfermer dans les paysages. Nous citerons parmi ses œuvres, *les Adieux d'un proscrit*, *les Pénitents de la campagne de Rome*, une *Vue de la villa Borghèse*, une *Vue des Alpes*, une *Vue de Rivoli*, acheté par la reine Marie-Amélie ; *la Promenade du Poussin sur les bords du Tibre*, *Dans les bois*, *Dans les montagnes* et *la Rêverie* (1835-1854). Il fit aussi quelques portraits, des peintures murales au château de M. le duc de Luynes à Dampierre, et à la chapelle baptismale de Saint-Séverin de Paris. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *une Nymphée*, *les Gorges de l'Atlas*, *la Lutte*, *les Bords du Gardon*, *les Tireurs d'arc*, avec six autres paysages et le *Portrait de M. Ambroise Thomas* ; et au Salon de 1857, *Jésus et la Chananéenne*, *les Bords du Rhône*, *un Verger*, etc.

L'un des représentants du paysage classique en France, M. Paul Flandrin a obtenu deux secondes médailles en 1839 et 1848, une 1re en 1847, une médaille de première classe en 1855 et la décoration en 1852.

Un frère aîné des précédents, Auguste Flandrin, né à Lyon, en 1804, fut quelque temps le chef de l'école lyonnaise, et mourut dans cette ville en 1844, peu après avoir exécuté son beau tableau des *Baigneuses*.

FLEISCHER (Henri-Leberecht), orientaliste allemand, né le 21 février 1801, à Schandau sur l'Elbe, en Saxe, fit ses classes au collége de Bautzen, étudia, de 1819 à 1824, la théologie et les langues orientales à l'université de Leipsick et vint alors à Paris pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et pour faire des recherches à notre Bibliothèque royale, si richement pourvue de manuscrits orientaux. De retour en Allemagne, en 1828, il obtint en 1831 une place de professeur à la *Kreuzschule* de Dresde. Quatre ans plus tard, il fut appelé presque simultanément à l'université de Saint-Pétersbourg et à l'université de Leipsick, et alla remplacer à cette dernière qu'il n'a plus quittée, le professeur Rosenmulle dans la chaire de langues orientales.

Parmi ses travaux, connus et estimés à l'étranger comme en Allemagne, nous citerons : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regiæ Dresdensis* (Leipsick, 1831) ; une édition du texte arabe de l'*Historia anteislamica* d'Abulfeda (Ibid., 1831), avec une traduction latine et des notes ; une traduction allemande des *Colliers d'or de Zamakhschari* (Samachscharis goldene Halsbaender ; Ibid., 1835), qui causa une longue polémique entre M. Fleischer et le baron de Hammer-Purgstall ; *Dissertatio critica de glossis Habichtianis in quatuor priores MI noctium* (Ibid., 1836) ; l'édition critique et la traduction des *Paraphrases arabes et persanes des Cent proverbes d'Ali*, par Raschid-Eddin Watwat (Alis' hundert Sprüche arabisch und persisch ; etc., Ibid., 1837) ; *Codices orientalium linguarum*, avec Delitzsch dans le *Catalogue de Leipsick* de Naumann (Grumma, 1838) ; l'édition du *Commentaire du Coran de Baidheuvi* (Leipsick, 1844) ; la traduction libre de la *Grammaire de la langue persane actuellement parlée* de Mirza-Mohammed-Ibrahim (Grammatik der lebenden persischen Sprache ; Ibid., 1847).

M. Fleischer a continué en outre l'édition du texte arabe des *Mille et une Nuits*, commencé par Habicht (Breslau, 1843, 12 vol. in-12) et collaboré au *Journal de la Société orientale allemande*, et au *Journal asiatique* de Paris.

FLEMING (Charles), philologue anglais, né en 1806, à Perth (Écosse), acheva ses études à l'université d'Édimbourg et fut pendant quelque temps attaché à l'école communale de Perth, où il les avait commencées. En 1826, il vint en France, donna des leçons d'anglais et fut chargé du cours de cette langue au collége Louis-le-Grand (1829-1831), puis à l'École polytechnique (1844-1848). Il s'est fait connaître comme critique et grammairien à la fois par un *Grand Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (1839-1840, 2 vol. in-4), entrepris en collaboration avec M. Tibbins, et le seul ouvrage d'une telle importance dont la langue anglaise ait été l'objet chez nous. On a encore de lui un travail raisonné sur les *Difficultés de la langue anglaise*, une traduction du *Coriolan* de Shakspeare, et plusieurs livres élémentaires publiés de 1837 à 1843.

FLERS (Camille), paysagiste français, né à Paris, le 15 février 1802, étudia sous M. Paris, rompit ensuite avec les traditions académiques et prit rang parmi les novateurs du paysage. *Le Village de Pisseveche* fut son début (1831) ; *le Moulin sur la Marne*, une *Vue de la Meilleraye*, *une Route de Normandie*, *les Environs de Dunkerque*, *les Animaux dans un pâturage*, *le Château d'Arques*, *les Environs de Compiègne*, *le Moulin de Toucque*, *l'Ile de Samois* (1838) ; *les Bords de la Marne* (1848), furent ses principaux envois au Salon, de 1831 à 1850. On a encore vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, quatre paysages représentant *les Quatre saisons*, et huit ou neuf *Sites pittoresques* au Salon de 1857. M. Flers a fait aussi du pastel et expliqué ses procédés en ce genre dans un article de *l'Artiste*, en 1846. Il a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1847, et la décoration en septembre 1849.

FLEURY [de l'Indre], ancien représentant du peuple français, né à La Châtre (Indre), en 1802, fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1825. Il embrassa dès lors avec ardeur les doctrines libérales qui dominaient dans les écoles. Établi à La Châtre, d'abord comme avoué, puis comme avocat, enfin comme directeur d'une maison de banque, il soutint une lutte continuelle contre l'administration et fut l'agent le plus influent du parti radical, dans cette petite ville qu'on appela la république de La Châtre. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire dans le département de l'Indre. Envoyé à l'Assemblée constituante, le sixième sur sept, par 28,050 suffrages, il fit partie du Comité de l'intérieur et vota ordinairement avec l'extrême gauche, dans les questions économiques et sociales, comme dans les questions politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et soutint la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, mais membre du conseil général de son département, il continua de s'associer aux luttes du parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, puis expulsé du territoire.

FLEURY (Émile-Félix), général français, né à Paris, le 23 décembre 1815, fit ses études au collége Rollin. Après avoir en peu de temps perdu sa fortune, il s'engagea, le 16 novembre 1837, dans le corps de spahis, de création récente, fit onze campagnes, reçut trois coups de feu et fut cité cinq fois à l'ordre du jour ; sa brillante conduite lui valut un avancement rapide : sous-lieutenant en 1840 et capitaine en 1844, il devint chef d'escadron en juillet 1848 et rentra en France. Il embrassa avec ardeur la cause bonapartiste. Officier d'ordonnance du président depuis le 10 décembre, il prit part à l'expédition de la Kabylie

Digitized by Google

en 1851, et fut blessé d'un coup de feu à la tête, pendant le soulèvement qui suivit le coup d'État. Après le rétablissement de l'Empire, il fut nommé colonel du régiment des guides et premier écuyer de la couronne (31 décembre 1852). Officier de la Légion d'honneur en 1849, il a été élevé le 18 mars 1856 au rang de général de brigade.

FLEURY (Léon), paysagiste français, né à Paris, en 1804 et fils d'un peintre d'histoire estimé, dont il fut d'acord l'élève, étudia ensuite sous MM. Hersent et Bertin, fit de 1827 à 1830 un voyage en Italie, et visita à son retour les sites et les pays du Midi. Ses sujets favoris sont toutefois les montagnes et les vallées de l'Auvergne, les sites de la Normandie, ainsi que des souvenirs du nord de la Belgique et de la Hollande. Nous citerons au nombre de ses meilleures toiles : *Ischia* (1833), *les Environs de Maubeuge, Vue de Clermont, le Trou d'Enfer, le Pont de l'Arche* (1840); *le Monte-Calvo, près Nice, le Moulin de Coutivert* (1847); *le Bocage, Pâturage en Normandie, les Environs de Trouville* (1852), acheté par l'empereur. M. Léon Fleury dont plusieurs tableaux ont été acquis pour le Palais-Royal, et pour le Luxembourg a de plus exécuté pour l'église Sainte-Marguerite un *Baptême du Christ*, et pour Saint-Étienne du Mont une *sainte Geneviève*. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, une 2e en 1837, une 1re en 1845, et la décoration en mai 1851.

FLEURY (Robert). Voy. ROBERT-FLEURY.

FLOCON (Ferdinand), homme politique français, ancien ministre, né à Paris, vers 1800, fut, jusqu'en 1848, un des journalistes les plus avancés du parti républicain. Sous la Restauration, il coopéra, soit comme sténographe, soit comme écrivain, à la rédaction du *Courrier-Français*, et publia un pamphlet contre les jésuites, sous le titre de : *Dictionnaire de morale jésuitique* (1824, in-18). Occupé d'art et de littérature, il donna à la même époque, *le Salon de 1824* (in-8), un recueil de *Ballades allemandes*, traduites de Bürger, Kœrner et Kosezœrten (1827, in-18), et un roman de mœurs, *Ned Wilmore* (1827, 3 vol. in-12). Après la révolution de Juillet, il fut attaché quelque temps au *Constitutionnel*, puis passa à *la Tribune*. Membre de la Société des amis du peuple, il se mêla à toutes les tentatives secrètes ou publiques de propagande révolutionnaire. En 1845, il fut mis à la tête de *la Réforme*, organe nouveau de la démocratie radicale. C'est comme rédacteur en chef de ce journal que, le 24 février, après avoir pris une part active aux luttes de la rue, il fut appelé à faire partie du gouvernement provisoire, mais d'abord avec le simple titre de secrétaire. Il reçut en outre le portefeuille du commerce.

Montrant plus de modération qu'on n'en attendait de lui, M. Flocon maintint dans son poste tout l'ancien personnel, empressé d'adhérer à la République, et ne manqua, dans son administration, ni de conscience ni d'habileté. Écarté du pouvoir, après les journées de juin, il prit place dans l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par 121 866 électeurs de la Seine, sur les bancs de la Montagne, parut plusieurs fois à la tribune avec un médiocre succès, et s'associa ordinairement aux votes de la gauche. Il s'en sépara, dans les questions sociales, pour repousser la proposition Proudhon et l'impôt progressif, et, dans les questions politiques, pour appuyer le maintien de l'état de siége, et rejeter l'amendement Grévy. M. Flocon, qui ne fut pas réélu à la Législative, alla rédiger à Colmar une feuille démocratique, et fut forcé, après les événements de décembre 1851, de quitter la France.

FLOQUET (Pierre-Amable), historien et archéologue français, est né à Rouen, le 9 juillet 1797. Après avoir fait son droit à la Faculté de Caen, il fut admis en 1829 au barreau de sa ville natale, et en 1821 à l'École des chartes en qualité d'élève pensionnaire. De 1828 à 1843 il a occupé près la Cour royale de Rouen l'emploi de greffier en chef. Il est depuis 1839 correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et fait partie de plusieurs sociétés départementales, entre autres de celle des antiquaires de Normandie.

Les ouvrages de M. Floquet, à une seule exception près, concernent tous l'ancienne province de Normandie; nous remarquons en première ligne sa consciencieuse *Histoire du Parlement de Normandie* (Rouen, 1840-1843, 7 vol. in-8), qui lui a valu en 1842 le grand prix Gobert décerné par l'Institut; ensuite *l'Histoire du privilége de Saint-Romain* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8), en vertu duquel le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait tous les ans un meurtrier le jour de l'Ascension; *Anecdotes normandes* (Ibid., 1838, in-8), recueil de faits historiques; *Journal du voyage du chancelier Séguier en Normandie* (Ibid., 1842, in-8), relatif à la sédition dite des *nu-pieds* en 1639; enfin des notices d'archéologie ou d'histoire insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue rétrospective*, etc.

Citons à part de M. Floquet trois volumes d'intéressantes *Études sur Bossuet*, qui depuis longtemps avait été pour lui l'objet de préoccupations particulières : car, après avoir fait l'*Éloge* de ce prélat en 1827, il a donné un choix de ses *Œuvres inédites* (1828, in-8), contenant un traité de logique, une instruction pour la première communion et quelques pages sur l'existence de Dieu, le tout composé pour le dauphin.

FLORENCOURT (François CHASSOT DE), publiciste allemand, né à Brunswick, le 4 juillet 1804, d'une ancienne famille de Normandie, s'occupa d'abord d'agriculture, puis suivit les cours de droit à l'université de Marbourg. Affilié, en qualité d'étudiant, aux sociétés secrètes (Burschenschaften), qui agitèrent l'Allemagne après 1830, il fut arrêté à la suite de l'attentat de Francfort en 1833. Il fut acquitté, et dut néanmoins renoncer à l'espérance d'obtenir aucune charge de l'État. Esprit vif et fertile en ressources, M. de Florencourt devint journaliste et se déclara l'un des défenseurs les plus ardents des idées aristocratiques. Il se fit d'abord un nom comme critique, dans les *Feuilles littéraires et critiques de Hambourg*, puis passa à Naumbourg, où il se posa en adversaire déclaré d'Uhlich, le réformateur protestant. Il fournit en même temps des articles à l'*Ami de la Constitution* de Jane. Après 1848, il déploya une extrême activité, collaborant à plusieurs journaux à la fois et rédigeant plus spécialement, à Halle, le *Journal populaire de la ville et de la campagne* (Volksblatt für Stadt und Land) et le *Correspondant de l'Allemagne septentrionale* (Norddeutscher Correspondent). On le vit, à cette époque, mêlé à toutes les questions politiques, soutenant au premier rang la contre-révolution, attaquant sans relâche les assemblées et les constitutions issues du suffrage populaire. Depuis 1851 il s'est fixé à Vienne où il fournit des correspondances au *Deutsche Volkshalle*. M. de Florencourt a fait une abjuration solennelle du luthéranisme, en 1850. Il a expliqué sa conversion dans une spirituelle brochure intitulée : *Mon retour au dogme chrétien et à l'Église chrétienne* (Meine Rückkehr zur christlichen Lehre und christlichen Kirche; Paderbork, 1851).

On a, en outre, de M. Florencourt les ouvrages suivants : *État religieux, politique et littéraire*

Digitized by Google

de l'Allemagne (Kirchliche, politische und literarische Zustaende Deutschlands; Leipsick, 1840); *Actualites* (Zeitbilder; Grimma, 1847-1848, 3 vol.); *Feuilles volantes, traitant des questions du jour* (Fliegende Blaetter über Fragen der Gegenwart; Naumbourg 1847); *de la Question de la constitution prussienne* (zur preussischen Verfassungsfrage; Hambourg 1847); *Francfort et la Prusse* (Grimma, 1849), etc.

Un frère aîné de M. de Florencourt, Guillaume, s'est fait connaître par la publication de quelques écrits archéologiques, tels que : *Documents sur l'ancien culte dans la Gaule belgique* (Beitraege zur Kunde alter Goetterverehrung, etc.; Trèves, 1842); *Explication de l'inscription des médailles de consécration de Romulus* (Ibid., 1843); etc.

FLORESTAN Ier (Tancrède-Florestan-Louis-Roger GRIMALDI), prince de Monaco, né le 10 octobre 1785, et fils du prince Honoré IV, fut élevé à Paris. Privé des revenus de sa famille par l'incorporation de sa principauté à la France, il eut une jeunesse pleine de tribulations, et fut, dit-on, réduit par la nécessité à figurer dans une des troupes dramatiques du boulevard; le gouvernement impérial améliora sa position en lui accordant une pension annuelle. Le 27 novembre 1816, il épousa Mlle Caroline Gibert, et en eut un fils et une fille (voy. MONACO). En 1851, il succéda à son frère aîné, Honoré V, qui, sous le nom de duc de Valentinois, avait chez nous un siége à la Chambre des Pairs. Suivant une habitude héréditaire, il résida le plus souvent à Paris. A la suite des événements de 1848, des troubles, provoqués par le prix élevé du pain et du sel, éclatèrent à Menton et à Roquebrune, et, du consentement des habitants, ces deux communes furent annexées à la monarchie sarde par un décret de Charles-Albert. Florestan adressa aux puissances signataires des traités de Vienne une protestation qui eut pour effet de rendre nulle la réunion déjà votée par les Chambres sardes. Les deux communes restèrent occupées militairement par une garnison de quarante soldats. — Le prince Florestan est mort à Paris le 20 juin 1856.

FLOTOW (Frédéric DE), compositeur allemand, né en 1811, à Tentendorf, dans le Mecklembourg, fut d'abord destiné à la carrière diplomatique, puis obtint de prendre, à Paris, des leçons de composition de Reicha. Ayant écrit, dès 1830, un certain nombre d'opéras, il les présenta inutilement à plusieurs directeurs de théâtre. De 1832 à 1838, il se créa peu à peu une réputation en faisant jouer sur des scènes de société : *Pierre et Colombine*, *Rob-Roy*, et *la Duchesse de Guise*. En 1838, il donna enfin au théâtre de la Renaissance *le Naufrage de la Méduse*, qui fut joué cinquante-quatre fois dans la saison. Il a fait représenter depuis avec des succès divers à Paris et dans les principales villes d'Allemagne : *le Forestier* (1840); *l'Esclave de Camoëns* (1843); *Alessandro Stradella* (1844); *l'Ame en peine* (1846); *Albin* (1856); *Martha* (1858), etc., partitions qui se distinguent plus par la grâce, la fraîcheur et la vivacité des motifs, que par la force et la profondeur. M. Flotow, après avoir longtemps résidé alternativement à Paris et dans sa ville natale, s'est fixé, en 1855, à Schwerin, où il remplit actuellement les fonctions d'intendant du théâtre de la cour.

FLOTTE (Paul DE), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Landernau (Finistère), en 1817, entra à l'École militaire de La Flèche, puis à l'École navale, et fut incorporé dans la marine de l'État, sous les ordres des amiraux Dupetit-Thouars et Dumont-d'Urville; il prit part aux expéditions scientifiques de *la Vénus* et de *l'Astrolabe*; en 1844, à son retour des Antilles, il se livra à de sérieuses études sur l'emploi des bâtiments à hélice, et, deux ans après, il fut nommé au choix lieutenant de vaisseau. C'est alors qu'il se mit en rapport avec l'école phalanstérienne de *la Démocratie pacifique* et s'occupa de propager les doctrines socialistes. Après la révolution de Février, il se jeta tout entier dans la politique, fut un des orateurs du club Blanqui, fut arrêté à la suite du 15 mai, et une seconde fois le 28 juin. Sorti des pontons, il vit sa candidature proposée par les socialistes et acceptée par les démocrates comme un gage d'alliance entre toutes les fractions du parti républicain. Elle triompha, le 10 mars 1850, avec celles de MM. Carnot et Vidal. Cette triple élection fut le prétexte des modifications apportées au suffrage universel par la loi du 31 mai. M. de Flotte vota constamment avec la Montagne, mais dans son langage il affecta une modération qui étonna la droite, et s'efforça de se présenter plutôt en métaphysicien qu'en homme d'action. Il venait de faire paraître un ouvrage de philosophie politique, *la Souveraineté du peuple, ou Essai sur l'esprit de la Révolution* (Paris, 1851, in-8), lorsque le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière législative. Il fut compris dans le premier décret d'expulsion.

FLOTTES (Jean-Baptiste-Marcel), philosophe et critique français, né à Montpellier, le 10 janvier 1789, embrassa la carrière ecclésiastique et devint, dans sa ville natale, vicaire général et professeur de philosophie à la Faculté des lettres. Rationaliste en philosophie, janséniste en religion, il a compris Voltaire et combattu l'ultramontanisme dans Lamennais. Il ne faut pas confondre, comme cela a été fait, l'abbé Flottes avec J. S. Flotte, l'auteur des *Leçons de philosophie*.

On a de lui : *Introduction aux ouvrages de Voltaire, par un homme du monde qui a lu avec fruit ses ouvrages immortels* (Montpellier, 1816, in-12); *Exposition de la doctrine de Benoît XIV sur le prêt, sur l'usure et sur les divers contrats par lesquels on fait valoir l'argent* (Ibid., 1826, in-8); des *Études sur Pascal* (Ibid., 1846, in-8), et plusieurs discours consacrés à la défense de la philosophie. Les ouvrages qu'il a dirigés contre Lamennais sont au nombre de sept, dont le plus important a pour titre : *M. de Lamennais réfuté par les autorités mêmes qu'il invoque* (Paris, 1824, in-8). M. l'abbé Flottes a, en outre, collaboré à la *Revue du Midi*, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, aux *Tables catholiques*, à *la France catholique*, etc. Les tendances diverses de l'esprit de M. l'abbé Flottes lui ont attiré des récriminations assez vives qui semblent avoir découragé son activité littéraire. Il n'est plus vicaire général, mais simple chanoine honoraire, et il est remplacé depuis assez longtemps dans sa chaire de philosophie par des suppléants. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

FLOTTWELL (Édouard-Henri), homme politique allemand, né le 23 juillet 1786, à Insterbourg (Prusse), étudia le droit à l'université de Kœnigsberg, entra en 1805 dans la magistrature et obtint successivement les emplois d'auditeur, d'assesseur et de conseiller de régence à Dantzick (1816) avec le titre de conseiller intime du gouvernement. Puis il passa dans l'administration. Il se trouvait depuis 1825 à Marienwerder lorsqu'on lui confia, en 1830, la province de Posen, où il déploya beaucoup d'énergie pour maintenir la tranquillité. En 1841, il fut chargé de présider la pro-

Digitized by Google

vince de Saxe. Peu de temps avant, Frédéric-Guillaume IV, lors de son avénement, l'avait nommé conseiller ordinaire et décoré de l'Aigle rouge de 1re classe. Appelé au ministère des finances en 1844, M. Flottwell exerça deux ans ces hautes fonctions et demanda lui-même, en les résignant, à rentrer dans l'administration. Depuis 1846, il a été mis à la tête des provinces de Westphalie, de Prusse et de Brandebourg (1852). Député de la Saxe en 1848, il vint prendre part aux discussions du parlement de Francfort et vota à l'extrême droite; il suivit la même ligne au sein de la seconde Chambre de Prusse (1849), où il n'est resté que quelques mois.

FLOURENS (Marie-Jean-Pierre), physiologiste et écrivain français, secrétaire de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, né à Maureillan (Hérault), en 1794, fut reçu docteur en médecine à Montpellier à l'âge de dix-neuf ans, et vint l'année suivante à Paris. Il y connut les savants les plus éminents, Georges Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., et se lia particulièrement avec Chaptal et Frédéric Cuvier. Ses premiers écrits scientifiques se firent remarquer par une clarté de style et une précision d'analyse très-rares à cette époque. Après avoir collaboré à la *Revue encyclopédique*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1822) et fait à l'Athénée des leçons sur sa théorie physiologique des sensations, il publia des *Mémoires* dont les aperçus nouveaux excitèrent vivement l'attention du monde savant.

Les principaux ont pour titres : *Note sur la délimitation de l'effet croisé dans le système nerveux* (1823); *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés* (1824); *Expériences sur le système nerveux*, faisant suite aux *Recherches* précédentes (1825); ils devinrent l'objet d'une analyse et d'un rapport minutieux de la part de G. Cuvier, et furent traduits à l'étranger. L'auteur mettait en lumière, par une série d'expériences ingénieuses et délicates, le grand fait de la distinction des organes et des parties d'organes dans leurs rapports avec la production des phénomènes d'intelligence, des sensations et des mouvements; il démêlait la part que la moelle épinière, et, dans l'encéphale, le cervelet, les lobes cérébraux, les tubercules quadrijumeaux, etc., prennent, isolés de l'ensemble du système nerveux, aux différentes fonctions de la vie de relation, et déterminait dans la moelle allongée les limites précises du point central et vital, premier moteur de tout le mécanisme respiratoire. Une telle application de la méthode expérimentale, avant les observations de Charles Bell, reste le vrai titre scientifique de M. Flourens, et les plus beaux travaux de sa vie ont eu pour objet de confirmer ou de développer ses premières découvertes.

Dès 1828, M. Flourens fut appelé au sein de l'Académie des sciences (section d'économie rurale), en remplacement de Bosc, et chargé par Cuvier du cours d'histoire naturelle au collége de France. Il occupa, deux ans plus tard, la chaire d'anatomie comparée au Jardin du roi et en devint titulaire en 1832. L'année suivante, il remplaça, comme l'un des deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, Dulong, qui venait à peine de succéder à Cuvier dans ces fonctions. En 1840, il fut élu membre de l'Académie française en remplacement de Michaud; il avait pour concurrent M. Victor Hugo. A cette époque, il faisait partie de la Chambre des Députés, où il avait été envoyé en 1839 par l'arrondissement de Péziers. Substitué par les électeurs au candidat ministériel, M. Viennet, il siégea dans les rangs de la gauche, mais sans se mêler aux discussions de la tribune. En 1846, M. Flourens fut nommé pair de France; mais il resta toujours professeur, et ni les révolutions ni les honneurs n'interrompirent ses leçons et ses recherches. En 1855, il a été nommé professeur au collége de France. Il est, depuis le 10 décembre 1845, commandeur de la Légion d'honneur.

Les nombreux travaux de M. Flourens lui assignent un rang honorable dans la science, et d'autre part, il a justifié l'honneur qu'il a reçu de l'Académie française par le mérite littéraire de tous ses écrits, mais particulièrement de ses *Éloges* et de ses *Rapports* lus aux séances publiques. Au nombre de ses principales publications, il faut citer toute une série de *Recherches, Observations, Expériences*, etc., insérées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, ou dans le *Journal des savants*, de 1823 jusqu'à ce jour, et réunies en partie sous le titre de : *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*, etc. (2e édit. entièrement refondue, 1842, in-8); *Recherches sur le développement des os et des dents* (1842, gr. in-8 avec planches); *Anatomie générale de la peau et des membranes muqueuses* (1843, gr. in-4 avec planches), ayant pour objet de démontrer, par l'étude anatomique des races humaines colorées, l'unité physique de l'homme; *Théorie expérimentale de la formation des os* (1847, in-8 avec planches); *Cours de physiologie comparée* (1854, 3 vol. in-8); *de la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe* (1854, in-12; 3e édit., 1855), où l'auteur recule d'une manière extraordinaire les limites moyennes de la vie; puis deux ouvrages plus spécialement psychologiques, où il se sépare nettement, au nom de la science, des écoles matérialistes : *Examen de la phrénologie* (1842, in-12; 3e édit., 1850), et *de l'Instinct et de l'intelligence des animaux*, d'après les observations de Fréd. Cuvier (1841); *de la Vie et de l'intelligence* (1857, in-8); enfin des livres destinés à populariser le nom et les travaux d'illustres savants : *Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier* (1841, in-12; 2e édit., 1845); *Buffon, histoire de ses idées et de ses travaux* (1844, in-12; 2e édit., 1850); *Fontenelle, ou de la Philosophie moderne, relativement aux sciences physiques* (1842, in-12); *Histoire de la découverte de la circulation du sang* (1854, in-12). Ses principaux *Éloges historiques* (1856, in-8) sont ceux de Georges et Frédéric Cuvier, Chaptal, Laurent de Jussieu, de Candolle, du Petit-Thouars, B. Delessert, Geoffroy Saint-Hilaire, Blainville, Léop. de Buch, Magendie, etc.

FLÜGEL (Jean-Godefroi), lexicographe allemand, né à Barby (Saxe), le 22 novembre 1788, entra de bonne heure dans la carrière du commerce. En 1805, il partit pour les États-Unis, où il acquit une profonde connaissance de la langue anglaise. A son retour, il s'établit à Leipsick, fit un cours d'anglais à l'université de cette ville, devint le correspondant de plusieurs sociétés scientifiques de l'Amérique du nord, et, en 1838, consul des États-Unis, à Leipsick, fonctions qu'il a conservées pendant un grand nombre d'années. — M. Flügel est mort en juin 1855.

Ses principaux ouvrages sont : une *Grammaire anglaise* en allemand (Vollstaendige englische Sprachlehre; Leipsick, 1824-1826); un *Dictionnaire du négociant en trois langues* (Triglotte oder Kauffmaennisches Woerterbuch in drei Sprachen, deutsch, englisch und franzoesisch; Ibid., 1840, 3 vol.); un *Dictionnaire pratique*, en anglais, *de langue anglaise et allemande* (Prac-

Digitized by Google

tical Dictionary of the English and German language, Ibid.; 1847-1852), ainsi que quelques livres d'une utilité pratique et très-répandus.

FLÜGEL (Gustave-Lebrecht), orientaliste allemand, né à Bautzen, le 18 février 1802, acheva ses études à l'université de Leipsick, se rendit à Vienne en 1827, et devint l'élève et l'ami du savant orientaliste de Hammer. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude de l'hébreu et des autres langues sémitiques. Le premier fruit de ses travaux fut la publication de l'*Anthologie arabe* de Thâalibi, avec une traduction allemande, intitulée : *le Compagnon intime du solitaire* (Vienne, 1829, in-8). Cet ouvrage attira sur lui l'attention du gouvernement autrichien, qui le chargea d'une mission scientifique. Pendant trois ans, il parcourut la Hongrie, la Syrie, une grande partie de l'Allemagne et de la France. A Paris il eut pour maître Sylvestre de Sacy. En 1832, il obtint une chaire au collége de Meissen. Bientôt après parurent son *Histoire des Arabes* (Dresde et Leipsick, 1832-1833, 2 vol. in-8); et son édition du *Coran* dans la collection Tauchnitz. A la suite d'un nouveau voyage à Paris (1839) et à Vienne (1840), il publia une *Concordance du Coran*, au moyen de laquelle, si on se rappelle un seul mot du sourate que l'on cherche, on peut retrouver le passage entier (1842, in-4); puis le texte arabe du dictionnaire des mots techniques de la langue arabe, sous le titre de *Definitiones Ali-Ben-Mohammed Dschordschani* (1845, in-8).

Le travail le plus important de M. Flügel a été publié aux frais de la Société des orientalistes de Londres; c'est une édition avec une traduction latine, du *Dictionnaire encyclopédique et bibliographique de Hadschi-Chalfa* (Leipsick et Londres, 1835-1854, 6 vol. in-4).

FOERE (Léon DE), ecclésiastique et homme politique belge, né à Thielt (Flandre occidentale), en 1787, est un des prêtres catholiques qui se montrèrent les plus contraires à l'administration hollandaise. De 1816 à 1826, il publia *le Spectateur belge*, dont les articles agressifs lui attirèrent une condamnation assez sévère. Envoyé en 1830 au Congrès national par le district de Bruges, il vota l'exclusion de la maison de Nassau, se prononça d'abord pour l'élection du duc de Leuchtemberg, puis se rallia au roi Léopold. Sans voter, comme l'abbé de Haerne, pour la république, il ne voulut point attribuer au chef de l'État une inviolabilité absolue, et proposa, mais sans succès, d'instituer par un article de la constitution, une cour d'équité, appelée à décider des cas où les citoyens sont déliés de leur serment de fidélité et d'obéissance au chef de l'État. Il vota contre l'institution du sénat et demanda que certaines capacités fussent éligibles sans payer le cens électoral. Représentant constamment réélu du district de Thielt, il continua de professer des opinions patriotiques et libérales, et se sépara presque toujours, dans les questions politiques, des catholiques conservateurs. En 1839, il protesta très-vivement contre le démembrement du territoire belge et l'abandon du Luxembourg. Il blâma l'immixtion du clergé dans les luttes électorales. Profondément ému de la misère des Flandres, il proposa pour y porter remède, l'établissement des droits différentiels. Sur sa demande (28 avril 1840), une enquête fut ouverte pour rechercher les causes de la situation fâcheuse du commerce et de l'industrie en Belgique. Membre et rapporteur de la Commission d'enquête, il présenta son *Rapport* le 22 décembre 1841. Trois ans plus tard, en 1844, après une discussion qui remplit 39 séances, la Chambre adopta ses idées malgré les réclamations des négociants d'Anvers. Ce système des droits différentiels a été modifié et presque entièrement aboli par des lois postérieures (3 janvier 1847, 19 mai 1848, 2 mars 1851, 31 janvier 1852). M. de Foere ne cessa point de le soutenir avec une persévérance qui a conservé sa popularité dans les Flandres. Après le congrès de 1847, quand l'opposition libérale prit possession du pouvoir, il renonça au mandat de représentant, pour n'avoir pas à se prononcer entre les libéraux et les catholiques.

FOERSTER (Frédéric), écrivain allemand, né à Munchengosserstaedt, le 24 septembre 1792, étudia d'abord la théologie pour suivre la carrière ecclésiastique, puis se tourna vers l'archéologie et l'histoire des arts. En 1813, il entra comme volontaire dans le corps de Lutzow. Ami et compagnon d'armes de Théodore Kœrner, cet illustre Tyrtée allemand, mort sur le champ de bataille à l'âge de 22 ans, il excitait comme lui, l'enthousiasme de ses camarades par ses *Chants guerriers* (Schlachtenruf an die erwachten Deutschen). Ayant fait preuve à plusieurs occasions d'un grand courage personnel, M. Fœrster fut décoré de la croix de fer de Prusse et de l'ordre de Saint-Georges de Russie et obtint le grade d'officier.

Après la guerre, il fut nommé professeur à l'École d'artillerie et de génie, mais en 1817, accusé d'avoir trempé dans les affiliations politiques qui recrutaient alors presque toute la jeunesse allemande, il fut suspendu de ses fonctions. Exclu de l'enseignement public il se jeta dans la littérature et rédigea successivement la *Nouvelle revue mensuelle de Berlin*, la *Gazette de Voss* et le *Journal de la Conversation de Berlin*. En 1830 il entreprit, avec son frère Ernest (voy. ci-dessous), un voyage en Italie, et obtint à son retour une place au musée royal de Berlin.

M. Fœrster s'est exercé dans diverses branches de la littérature. On cite surtout ses travaux historiques : *Études pour servir à l'histoire militaire moderne* (Beitraege zur neuern Kriegsgeschichte; Berlin, 1816); *Éléments de l'histoire de Prusse* (Grundzüge der Geschichte des Preussstaates; Ibid., 1818, 2 vol.); *Manuel historique, géographique et statistique de la Prusse* (Handbuch der Geschichte, Geographie, etc.; Ibid., 1820-22, 3 vol.); *le maréchal Blücher et son entourage* (Leipsick, 1821); *la Jeunesse, l'éducation et l'esprit de Fréderic le Grand* (Berlin, 1822); deux ouvrages sur Wallenstein : *Albrecht de Wallenstein* (Potsdam, 1834) et *le Procès de Wallenstein devant le tribunal du monde*, etc. (Wallenstein's Proce-s vor den Schranken des Weltgerichts, etc.; Leipsick, 1844), qui contiennent des documents inédits importants et jettent une lumière nouvelle sur les projets et sur la mort de cet homme célèbre; *Histoire de Fréderic-Guillaume Ier roi de Prusse* (Potsdam, 1834-1835, 3 vol.); *les Cours et les cabinets de l'Europe au* XVIIIe siècle (Ibid., 1836-1839, 3 vol.); *la Vie et les actions de Fréderic le Grand* (Leben und Thaten Friedrich des Grossen; Meissen, 1840-1841, 2 vol., 2e édit., 1842); *Christophe Colomb* (Leipsick, 1842-1843, 3 vol.; 2e édit., 1846); *les Héros de la Prusse pendant la guerre et pendant la paix* (Preussens Helden in Krieg und Frieden; Berlin, 1846; 4e édit., 1855); *Histoire moderne de la Prusse* (Preussen's neuere und neuste Geschichte; Berlin, 1850 et suiv.), etc. Celles de ces publications qui sont postérieures à 1840, ont moins pour but le progrès de la science que la vulgarisation, dans le peuple allemand, de notions claires et vraies sur la politique et l'histoire.

On a encore de M. Fœrster : les *Lettres d'un vivant* (Briefe eines Lebenden; Berlin, 1827,

Digitized by Google

2 vol.); *Gustave Adolphe*, drame historique (Ibid., 1832); des *Poésies* : (Gedichte; Ibid., 1838, 2 vol.); recueil de romances, contes et légendes; quelques traductions libres de Shakspeare; des comédies, etc., etc.

FŒRSTER (Ernest-Joachim), frère du précédent, écrivain et peintre, est né à Munchengosserstaedt, le 8 avril 1800. Il commença, comme son frère, par étudier la théologie et la philosophie. Mais, changeant aussi bientôt de carrière, il s'adonna entièrement à la peinture, et entra à Munich dans l'école de Cornelius. Il travailla aux fresques de l'*Aula* de Bonn et à celles de la Glyptothèque et des Arcades de Munich. Ces travaux et d'autres du même genre ne sont pas sans mérite, mais M. Fœrster s'est surtout fait connaître par la découverte de quelques anciens tableaux importants et par la publication d'un certain nombre d'ouvrages. C'est lui qui a retrouvé, dans la chapelle San-Giorgio de Padoue, les fresques d'Avanzo, dont l'origine remonte à 1376, et qui sont très-importantes pour l'histoire de la peinture de cette époque.

Parmi les écrits de M. Fœrster on remarque d'abord trois excellents guides pour les voyageurs : *Munich. Manuel pour les étrangers et les habitants de cette ville* (München, ein Handbuch für Fremde, etc.; Munich, 1838; 6e édit., 1852); *Manuel des voyageurs en Italie* (Handbuch für Reisende in Italien; Ibid., 1840; 4e édit., 1848); *Manuel des voyageurs en Allemagne* (Handbuch für Reisende in D.; Ibid., 1847; 2e édit., 1852).

On cite ensuite comme ouvrages d'un caractère plus élevé : *Études pour servir à l'histoire de l'art moderne* (Beiträge zur neuern Kunstgeschichte; Leipsick, 1835); *Lettres sur la peinture* (Briefe über Malerei; Stuttgart, 1838); *J. G. Muller; une Vie d'artiste et de poète* (J. G. M.; Ein Künstler-und Dichterleben; St. Gall, 1851; 2e édit., 1854); *Histoire de l'art allemand* (Geschichte der deutschen Kunst; Leipsick, 1851-1855, 3 vol.), qui fait partie du grand ouvrage, *le Peuple allemand* (das deutsche Volk); *Monuments de l'architecture, sculpture et peinture allemandes depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours* (Denkmale deutscher Baukunst, Bildnerei und Malerei von, etc.; Ibid., 1855); etc. En 1842, M. Fœrster devint un des rédacteurs du *Journal artistique* de Schorn, et se chargea de continuer, après la mort de ce dernier, la traduction allemande de l'ouvrage de Vasari (Stuttgart, 1843-1849, 6 vol.).

Allié à Jean-Paul-Fr. Richter, M. Fœrster a rédigé les cinq derniers volumes de l'ouvrage commencé par cet écrivain célèbre : *la Vérité sur la vie de Jean-Paul* (Wahrheit aus J. P.'s leben; Breslau, 1826-33, 8 vol.), et collaboré à l'édition de ses *Œuvres posthumes*. Il a écrit une biographie de Jean-Paul en tête de ses *Œuvres choisies* (Ausgewaehlte Werke; Berlin, 1849, 16 vol.).

Une belle-sœur de ces deux écrivains, Mme Louise Fœrster, femme de Charles Fœrster, poëte allemand mort en 1831, a publié les œuvres posthumes de son mari et a écrit une *Esquisse biographique et littéraire sur la vie de Charles Fœrster et sur son temps* (Dresde, 1846). On a d'elle en outre plusieurs nouvelles, etc., qui ont paru en grande partie sous le pseudonyme d'*Alexis le voyageur* (der Wanderer).

FOGARASSY (Jean) jurisconsulte et lexicographe hongrois, né à Kasmark, dans le comitat d'Abaujwar! en 1801, fit au collége et à l'université des études sérieuses de droit et de littérature, fut reçu avocat en 1829, et ne tarda pas à acquérir de la réputation par ses travaux de jurisconsulte. En 1835, il passa du barreau dans la magistrature, où il n'occupa toutefois que des postes secondaires. En 1838, il fut élu membre de l'Académie hongroise et, au commencement de 1848, nommé conseiller au ministère des finances. Pendant la révolution, il obtint une place de juge au tribunal de Pesth; mais il la perdit après la victoire des Autrichiens, et se renferma dès lors dans ses études.

On a de M. Fogarassy différents traités qui ont fait époque dans la jurisprudence hongroise : *Principes du droit privé hongrois* (Magyarhoni maganos törvenytudomany elemei; Pesth, 1839), ouvrage qui eut quatre éditions en quatre ans et fut complété par un *Appendice* (Potlék) en 1841; *Droit d'échange et de commerce hongrois* (Magyar kereskedesi es valtojog; Pesth, 1840); *Dictionnaire de commerce* (Kereskedoi Szotér; Pesth, 1845, 2 vol.); *Banque hongroise* (Magyar bank; Ibid., 1848); etc. Ses travaux de linguistique n'ont pas moins d'importance : *Dictionnaire hongrois-allemand* (Pesth, 1836, 2 vol.); *Métaphysique de la langue hongroise* (a' Magyar nyelo' metaphysicaja; Pesth, 1834); *Esprit de la langue hongroise* (a' Magyar nyelo' szelleme; Pesth, 1845); enfin un ouvrage qui se rattache toutefois à la linguistique et à la jurisprudence : *Dictionnaire latin-hongrois pour les sciences du droit et de la politique* (Diakmagyar muszokonyo a' magyarhoni torveny-es orszagtudomanybol; 2e édition, Pesth, 1835). M. Fogarassy est, en outre, le collaborateur actif de plusieurs revues scientifiques et du grand *Dictionnaire de l'Académie* dont M. Czuczor (voy. ce nom) a entrepris la publication.

FOISSAC (Pierre), médecin français, né à Albert (Lot), en 1801, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1825, avec une thèse *sur le Magnétisme animal* (in-8). Il continua ses études sur cet agent mystérieux, et, dans diverses discussions, se montra partisan de son application. Candidat du premier arrondissement en 1842, pour la députation, il a rempli, de 1845 à 1848, les fonctions d'adjoint au maire. En 1850, il a fondé la Société médicale de cet arrondissement ainsi que le journal *l'Union médicale*, qui lui sert d'organe. M. Foissac a été décoré en 1849.

On a de lui divers écrits qui dénotent des tendances philosophiques, notamment : *Rapports et discussions de l'Académie royale de médecine sur le magnétisme animal*, recueillis par un sténographe (1833, in-8); *de la Gymnastique des anciens comparée avec celle des modernes, sous le rapport de l'hygiène* (1838, in-8); *sur les Devoirs professionnels des médecins* (1853, in-8); *de la Météorologie dans ses rapports avec la science de l'homme* (1854, in-8); et *de l'Influence du moral sur le physique* (1857, in-8).

FOLEY (Thomas-Henry Foley, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, appartient à une famille élevée en 1776 à la pairie héréditaire. Élu député du Worcestershire en 1830, il soutint le bill de la réforme et quitta en 1833 le Parlement pour prendre la place de son père à la Chambre des Lords. Depuis cette dernière date, il a occupé à la cour la charge de capitaine des hommes d'armes sous les divers ministères whigs qui se sont succédé; il en est encore en possession. C'est à ce titre qu'il fait partie du Conseil privé. De son mariage avec une fille du duc de Norfolk (1849) il a deux enfants dont l'aîné, Henry-Thomas Foley, est né en 1850 à Londres.

Foley (John-Hodgetts-Hodgetts), député anglais, né en 1797, à Prestwood, est cousin du précédent. Il a étudié à Oxford, a présidé pendant

Digitized by Google

plusieurs années l'Union de la loi des pauvres, et a représenté le bourg de Droitwich de 1821 à 1834. Aux élections de 1851, il a repris sa place à la Chambre des Communes pour le comté de Worcester: il vote avec le parti libéral.

FOLEY (John-Henry), sculpteur anglais, né à Dublin, en 1818, commença à dessiner et à modeler dans l'atelier de son grand-père, vint à Londres en 1834 et y suivit avec distinction les cours de l'Académie royale. Ses premières œuvres sont *la Mort d'Abel* et *l'Innocence* (1839). Le modèle d'*Ino et Bacchus*, exposé en 1840 et qu'il exécuta plus tard en marbre pour lord Ellesmere, le plaça tout à coup au premier rang des artistes modernes de l'Angleterre. On cite comme son chef-d'œuvre la statue de *Hampden* (1844) pour le nouveau Parlement. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a obtenu une mention honorable pour les modèles en plâtre de *Hampden* et de *Selden*, et pour la statue du *Jeune homme à la fontaine*, qui se recommandait par de bonnes qualités d'exécution.

FOLLEN (Auguste, plus tard Adolphe-Louis), poëte allemand, né à Giessen, le 21 janvier 1794 fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale et à l'université de Heidelberg, assista à la campagne de 1814 et rédigea ensuite pendant quelque temps la *Gazette universelle* d'Elberfeld. Accusé d'avoir pris part au mouvement politique qui agitait l'Allemagne après les guerres contre la France, il fut arrêté et passa deux ans (1819-1821) dans la prison de Berlin. Après sa mise en liberté, il émigra en Suisse. En 1845 il essaya de rentrer en Allemagne et sollicita vainement l'autorisation de se fixer à Heidelberg. — M. Follen est mort le 26 décembre 1855.

Connu dabord par sa collaboration aux *Chansons libres d'une jeunesse hardie* (Freie Stimmen frischer Jugend; Iéna 1819), il a donné ensuite : *Malegys et Vivian*, roman fantastique, plusieurs bonnes traductions de fragments de poëtes étrangers; la traduction libre du roman de chevalerie *Tristan et Isolde* et de la première partie des *Nibelungen* (Zurich et Winterthur, 1842); un *Recueil de poésies allemandes* (Bildersaal deutscher Dichtung; Winterthur 1827, 2 vol. Brandebourg 1847) des sonnets, etc.

On a de son frère, Charles FOLLEN, poëte et écrivain politique, forcé de s'expatrier et mort, en 1841, dans un naufrage, une *Grammaire pratique de la langue allemande* (Practical grammar of the german language; Boston, 13 édit. 1848), très-estimé en Amérique, où l'auteur s'était fait une réputation comme professeur.

FOLTZ (Philippe), peintre allemand, né à Bingen sur le Rhin, en 1805, fit ses études au gymnase de Mayenne, entra dans la carrière des arts contre le vœu de ses parents, et exécuta, pour vivre, des dessins qui furent bientôt remarqués. Il vint de lui-même en 1825 à Dusseldorf, fut remarqué de M. Cornelius et travailla aux fresques de la Glyptothèque de Munich sous la direction de Schlotthauer. Aux Arcades, il exécuta de concert avec Schilchen plusieurs épisodes de l'histoire de Bavière, entre autres, *l'Indivisibilité de la Bavière proclamée par Albert IV*, et *la Fondation de l'académie des sciences par Maximilien Joseph III*. Parmi les autres travaux qu'il accomplit à la nouvelle résidence, il faut citer, dans la chambre de service de la reine, une vingtaine de toiles dont les sujets sont empruntés aux ballades de Bürger, et avec Linden Schmitt, au sécrétariat, vingt-trois dessins, dont les ballades de Schiller ont fourni les scènes. Il a produit quelques autres œuvres détachées : *la Femme souliote montant la garde*, *la Laitière attendant ses enfants*, *la Femme du pêcheur pendant l'orage*, *le Chasseur et la laitière*. A Rome, où il s'était rendu en 1838, il composa *la Malédiction du chanteur* d'après Uhland, qui fut achetée par le musée de Cologne et popularisée par une lithographie de Hanfstaengl. Son œuvre la plus vantée est une grande toile officielle, contenant quarante-deux portraits historiques, *le prince Othon de Bavière quittant le palais de ses pères pour aller prendre possession du trône de Grèce*, lithographié par Bodmer. On cite encore de M. Foltz des portraits et des paysages dont l'un des derniers, le *Pèlerinage dans les montagnes de la Bavière*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Foltz est professeur et membre de l'Académie royale des beaux arts de Munich.

FONBLANQUE (Albany), journaliste anglais, né en 1797, et fils d'un jurisconsulte, qui le destinait à suivre la carrière du barrau, entra dans l'étude d'un célèbre avocat de Londres, Chitty; mais, au lieu d'apprendre la pratique du droit, il s'y exerça avec ses camarades aux discussions politiques du jour. Quelques articles qu'il envoya à l'*Examiner*, feuille hebdomadaire fondée par les whigs en 1808, furent remarqués pour leur vivacité; il n'en fallut pas davantage pour le jeter tout à fait dans le journalisme. Pendant près de trente ans, il s'est constamment tenu à l'avant-garde de ce que la presse anglaise compte de plus fermes défenseurs du progrès et de la liberté.

Polémiste brillant autant qu'adroit, il a un style abondant et orné, piquant jusqu'à l'épigramme, mais trop accessible aux antithèses. Une partie de ses articles, que des critiques n'ont pas craint de comparer à ceux de Swift et de Cobbett, ont été réunis sous le titre : *l'Angleterre sous sept ministères successifs* (England under seven administrations; 1837), et forment, en quelque sorte, un cours de satire politique.

M. Fonblanque a cédé la direction de *l'Examiner* à M. Forster, lorsqu'il y a quelques années lord J. Russell, en récompense de son dévouement à la cause des whigs lui donna au *Board of trade* (bureau de commerce) les fonctions de chef de la statistique.

FONSECA (Antonio-Manoel DA), peintre portugais, né à Lisbonne, vers 1795, étudia la peinture à l'Académie de cette ville, sous la direction de Sousa Loureiro, et cultiva, comme son maître, le genre historique et le portrait. Le succès de plusieurs de ses compositions, exposées à Lisbonne, le fit choisir, dès 1830, comme peintre royal, et nommer peu après professeur à l'Académie des beaux arts. On cite surtout de lui : *la Mort d'Albukerque*, *Énée sauvant son père Anchise*; *Jésus-Christ dans le temple au milieu des docteurs*, acquis par le comte de Farrobio; les portraits du *roi D. Ferdinand*, du *roi D. Pedro V*, commandés par l'État, du *duc de Porto*, etc. La plupart de ces sujets ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste a un fils qui s'est également livré à la peinture, et qui a fait ses débuts au Salon de 1842.

FONTAINE (Émile), journaliste et littérateur français, né vers 1814, dans les environs de Bergerac (Dordogne), termina ses études au collége de Périgueux et vint à Paris, en 1834, pour suivre les cours de la Faculté de droit; mais il ne tarda pas à renoncer au barreau et se jeta dans le journalisme politique. Partisan de la monarchie légitime, il collabora successivement au *Globe*, à *l'Europe monarchique*, à *la France*, à la *Gazette*

Digitized by Google

de France, aux *Nouvelles à la main*, de M. N. Roqueplan, etc. Il a été, dans ces dernières années, un des principaux rédacteurs de *l'Union*.

De 1837 à 1844, M. Fontaine a écrit en collaboration plusieurs vaudevilles et drames : *Sara la juive* (1838), en trois actes; *Bifolard* (1840); *Louisette, ou la Chanteuse des rues* (1840), qui obtint au théâtre de la Gaîté un succès de vogue; *Qui se ressemble se gêne* (1842); *la Chasse du roi* (1843); *l'Épicier de Chantilly* (1844); etc. Il a aussi fait représenter, à la Comédie-Française, un drame en cinq actes, intitulé : *les Spectateurs*, qui n'a pas été imprimé.

FONTAINE DE CRAMAYEL. Voy. CRAMAYEL.

FONTANIER (Victor), voyageur français, né en Auvergne, vers 1796, s'occupa d'abord de pharmacie. Admis à l'École normale sous la Restauration, ses opinions libérales le forcèrent d'en sortir. En 1819, il entra à l'École des naturalistes voyageurs, et, de 1822 à 1829, exécuta, par ordre du gouvernement français, un premier voyage en Orient, dont il a donné la relation : *Voyage en Orient* (1829, 2 vol. in-8). Il a fait depuis divers autres ouvrages qu'il a publiés sous les titres suivants : *Voyage en Orient pendant les années* 1831-32 (1834, in-8); *Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique par l'Égypte et la mer Rouge* (1844-1847, 3 vol. in-8); *Voyage dans l'archipel Indien* (1853, in-8). Il écrit dans la *Revue de l'Orient*.

Après avoir passé par les degrés inférieurs de la hiérarchie consulaire, M. Fontanier exerçait les fonctions de consul par intérim lorsqu'il fut mis à la retraite (1840), pour s'être permis de rompre de son propre chef, avec le consul anglais. A l'occasion du mariage du duc de Montpensier (1846), il fut nommé consul à Singapore et chevalier de la Légion d'honneur. A la même époque, l'Académie des inscriptions et belles-lettres le choisit pour membre correspondant. — M. Fontanier est mort en 1857.

Son fils, M. Victor FONTANIER, a été attaché, comme naturaliste, à une expédition qui est partie en janvier 1856 pour explorer les côtes de la Chine.

FONTENAY (Alexis DALIGÉ DE), peintre français, né en 1815, à Paris, étudia sous MM. Watelet et Hersent et s'adonna au paysage. On a remarqué surtout de lui : *Vue prise sur la route de Grimsel* (1841); *Environs de Luz* (1844), accompagnés de dessins à la mine de plomb; plusieurs paysages de la Guadeloupe et de la Martinique, entre autres *la Grande Soufrière* (1845) et la ville de *Fort-Royal* (1847); des *Vues de l'Oberland bernois* (1848); *la Route de Bastia à Ajaccio* (1852); *la Ferme et le Château*, à l'Exposition universelle de 1855; *Lauterbrünnen* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1841 et une 2e en 1844.

FORBES (sir John), médecin anglais, né en 1787, à Cuttlebrae (comté de Banff), appartient à une bonne famille de la *gentry* écossaise. Élevé à l'académie de Fordyce, où il eut pour condisciple sir J. Clark, aujourd'hui médecin de la reine, et qui est resté son plus intime ami, il fit ses études spéciales à l'université d'Aberdeen, et y reçut, en 1817, le diplôme de docteur. A cette époque, il quittait, après plusieurs campagnes, le service médical de la marine royale, où il avait rang de chirurgien. Il avait aussi été attaché à l'état-major du général en chef de l'armée des Indes. Après avoir pratiqué sa profession à Penzance, puis à Chichester, il vint s'établir à Londres, où son habileté, la variété de ses connaissances et la sûreté de son jugement lui gagnèrent en peu de temps une réputation considérable. Ce fut lui qui, en 1821, introduisit dans la pratique médicale le procédé de l'auscultation en traduisant l'ouvrage de Laënnec, suivi bientôt d'un traité original, fruit de ses propres expériences (1824).

Aucun médecin contemporain n'a plus fait que lui en Angleterre pour la littérature médicale. Outre ses traductions annotées de Laënnec et d'Avenbrugger, il fut un des plus actifs collaborateurs de la *Cyclopædia of practical medicine*, un des recueils les plus estimés en ce genre, et dirigea pendant douze ans, de 1836 à 1848, la *British and foreign medical Review* avec autant d'indépendance que de talent. Nommé en 1830 médecin ordinaire du duc de Cambridge, il fut attaché, en 1840, à la personne du prince Albert et devint en outre médecin consultant de la maison de la reine. Le 8 août 1853, il a été créé chevalier. Il est membre du Collége des médecins, correspondant de l'Académie des sciences de France et fait partie de plusieurs compagnies savantes du continent.

On cite encore de sir J. Forbes : *un Mois en Suisse* (a Month in Switzerland, 1847); *Souvenirs d'une excursion en Irlande* (Memoranda, 1853, 2 vol. in-8); *Paysages de l'Allemagne et du Tyrol* (Sight-seeing in Germany and the T., 1856, in-8).

FORCHHAMMER (Paul-Guillaume), voyageur et archéologue allemand, né à Husum (Schleswig) en 1803, fit ses études au lycée de Lubeck et à l'université de Kiel. Docteur en philosophie en 1828, il prit ses licences, et commença cette série de voyages scientifiques auxquels il doit sa notoriété. Après un séjour de quelques mois à Paris et à Londres, en 1830, il partit pour la Grèce, où il demeura trois ans. Il revint en Allemagne pour publier, dans plusieurs ouvrages, les résultats de ses courses et de ses recherches, puis retourna en Grèce, en 1839, accompagna le roi Othon dans les provinces du Nord et visita ensuite l'Asie Mineure avec plusieurs officiers de la marine anglaise. Son mémoire sur la plaine de Troie parut d'abord dans les *Annales de la Société royale géographique* de Londres. A la suite d'un court voyage à la vallée du Nil et aux Pyramides, l'infatigable savant revint à Athènes une troisième fois, puis passa à Rome, d'où il envoya de précieux articles, sur les anciens monuments, à l'*Allgemeine Zeitung*.

Titulaire d'une chaire à Kiel depuis 1836, M. Forchhammer vint y reprendre ses leçons en 1842, et y fonda, avec le concours de M. Jahn, un musée archéologique et des fêtes annuelles, pour perpétuer le souvenir de cette création. Il a été reçu docteur en philologie à l'université de Kiel, en 1852, avec une thèse sur les *Commentaires de César*.

Outre un grand nombre d'articles insérés dans les journaux et revues, des préfaces et des dissertations curieuses, M. Forchhammer a donné : *Matériaux pour servir à la topographie d'Athènes* (zur Topographie von Athen; Gœttingue, 1833), suivi plus tard de la *Topographie d'Athènes* (Kiel, 1841). *Hellenika* (Berlin 1837, t. I); *les Athéniens et Socrate ou les Lois et le Révolutionnaire* (die Athener und Socrates, etc.; Ibid., 1837); *Achille* (Kiel, 1853), livre curieux accompagné d'une carte de la campagne de Troie; un certain nombre de mémoires importants, entre autres sur *l'Entrée d'Apollon à Delphes* (Apollo's Ankunft in Delphi, 1840); *la Naissance de Minerve* (die Geburt der Athene, 1841); *les Murs cyclopéens* (die Cyclopischen Mauern, 1847). Trois ouvrages sont le fruit de ses études suivies sur Aristote : *de Ratione, quam Aristoteles in disponendis libris de animalibus, secutus sit* (Kiel, 1846) *de Aristo-*

Digitized by Google

telis arte poetica ex Platone illustranda (Kiel, 1847); enfin le *Manuel des Democrates* (Democratenbüchlein), publié en 1849, au milieu des agitations politiques de l'Allemagne, et où l'auteur recommandait aux hommes d'État allemands les idées du philosophe grec.

FORCHHAMMER (Jean-George), chimiste et géologue danois, né le 26 juillet 1794, à Husum (Schleswig), où son père était maître d'école, fut d'abord placé dans une pharmacie, reprit ses études en 1815 et alla les compléter à Kiel. Il se rendit à Copenhague où le célèbre physicien Oersted se l'attacha comme secrétaire et l'emmena avec lui dans une exploration minéralogique de l'île de Bornholm (1818-1819). M. Forchhammer fit ensuite, aux frais de l'État, plusieurs autres voyages en France, en Grande-Bretagne, en Danemark (1821). Il prit en 1820 le grade de docteur et publia une thèse (*de Mangano*, in-4), qui fait connaître une nouvelle propriété du manganèse. Nommé lecteur en minéralogie à l'université de Copenhague en 1823, il est devenu professeur titulaire en 1850. Il est en outre maître de chimie et de minéralogie à l'Institut polytechnique (1829) et à l'Académie des cadets de marine (1835), et co-directeur du Musée royal d'histoire naturelle (1848). Ses cours sont très-suivis. L'Académie des sciences de Copenhague, dont il était membre depuis 1825, le choisit pour secrétaire après la mort d'Oersted (1851). Il est aussi membre correspondant de la Société géologique de Londres (1822), de la Société des naturalistes de Dresde (1855) et de plusieurs autres académies étrangères. Décoré de l'ordre du Danebrog, il est commandeur de l'ordre suédois de l'Étoile polaire.

Les écrits les plus importants de M. Forchhammer sont : *État géognostique du Danemark* (Danemarks geognostiske Forhold; 1835, in-4, avec grav. et carte), et *Nature du sol de la Scandinavie* (Skandinaviens geognostiske Natur; 1843, in-8), qui renferment une foule d'observations nouvelles. Il a aussi publié un *Traité sur la chimie universelle des corps simples* (Laerebog i Stoffernes almindelige chemie; 1834-35), et de savants mémoires dans le *Coup d'œil de l'Académie des sciences* (Oversigt over det K.), etc.; dans les *Traités* (Afhandlinger) et les *Écrits* (Skrifter, série V^e^) de la même compagnie; dans les *Actes du congrès des naturalistes scandinaves*, dans les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorff, etc.

Un de ses fils, Jean-Nicolas-Georges Forchhammer, né à Copenhague, le 20 mars 1827, s'est voué aux études classiques. Il professe à l'École de la Vertu civique, à Christianshavn, depuis 1845; il a publié quelques écrits.

FORESTER (John-Georges Weld Forester, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1801, à Londres, fut envoyé, en 1826, à la Chambre des Communes, par le bourg de Wenlock. Il passa deux ans plus tard (1828) à la Chambre des Lords, où son père avait été appelé en 1821. Sous le ministère de sir R. Peel dont il partage les opinions, il a occupé la charge de capitaine des hommes d'armes de la reine (1841-1846), et c'est à ce titre qu'il fait partie du Conseil privé. Il n'est pas marié et a pour héritier de sa pairie son frère (voy. ci-après).

Son frère Georges-Cecil Weld Forester, né en 1807, à Londres, siége au Parlement depuis 1830 pour le bourg de Wenlock. Entré à dix-sept ans au service militaire, il obtint, grâce à l'achat des brevets, un rapide avancement; major en 1846 et lieutenant-colonel en 1848, il passa avec son grade aux gardes à cheval en 1853 et devint colonel l'année suivante. Comme député, il appartient au parti conservateur. Sous l'administration de lord Derby en 1852, il a été contrôleur de la maison de la reine et créé en même temps conseiller privé.

FORESTIER (Henri-Joseph), ou Le Forestier, peintre français, né à Saint-Domingue, en 1787, vint à Paris lors des troubles de cette colonie, et suivit, dès 1810, les ateliers de Vincent et de David, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1812, et le grand prix en 1813, sur ce sujet : *la Mort de Jacob*. De retour à Paris en 1818, il exécuta divers travaux particuliers ainsi que des commandes officielles; mais son nom n'a paru que quatre ou cinq fois aux expositions annuelles, de 1819 à 1835. Colonel de la 4e légion de la garde nationale de Paris, il s'est trouvé un instant compromis dans les journées de juin 1849. M. Forestier a été décoré en janvier 1832.

On cite de lui : un *Ecce Homo* (1819); *Jésus-Christ guérissant un possédé*, admis au Luxembourg, *saint Pierre délivré par l'Ange* (1827) : un tableau de *saint Front* et *la Vocation* du même saint, commandés par le ministère de l'intérieur et donnés à la ville de Périgueux (1831); *le Samaritain*, commandé par la préfecture de la Seine (1835). Le *Jesus-Christ* de 1827 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *les Funérailles de Guillaume le Conquérant*.

FOREY (Élie-Frédéric), général français, né à Paris, en 1804, fut admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr. Après avoir rempli au 2e léger les fonctions d'instructeur, il prit part à l'expédition d'Alger, tint garnison dans les Pyrénées jusqu'en 1835, année où il passa capitaine, et se distingua à Médéah, dans les opérations de la retraite qui suivit le premier siége de Constantine, et aux Portes-de-Fer. Mis, en 1840, à la tête d'un bataillon de chasseurs à pied, il fit de nouveau quatre campagnes en Afrique et rentra en France avec le grade de colonel (4 novembre 1844). Nommé général en 1848, il prêta un concours énergique à l'accomplissement du coup d'État du 2 décembre 1851, et reçut à cette occasion la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 22 décembre 1852, il était élevé au grade de général de division. Membre du Comité supérieur de l'infanterie, il a rendu très-efficaces les inspections générales dont il était chargé. Appelé, en 1854, à la division de réserve de l'armée d'Orient, il y fut chargé momentanément du commandement des troupes de siége devant Sébastopol. En 1857 il fut placé à la tête de la première division de l'armée de Paris. Le général Forey est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 21 octobre 1854.

FORGET (C... P...), médecin français, né en 1802, fut reçu docteur en 1828 et attaché, peu de temps après, à la Faculté de Strasbourg, où il occupe encore la chaire de clinique médicale. Ses travaux le firent associer, dès 1836, à l'Académie de médecine, en qualité de correspondant de première classe, et lui valurent, en 1844, la croix d'honneur. Nous citerons dans le nombre : *Médecine navale* (1832, 2 vol. in-8), nouveaux éléments d'hygiène, de pathologie et de thérapeutique à l'usage des chirurgiens de navire, corps dont il a fait quelque temps partie; *Influence de la médecine sur le développement et le bien-être de l'humanité* (1836, in-4); *Statistique médicale de Strasbourg* (1839); *Traité de l'entérite folliculeuse* (1840, in-8) ou fièvre typhoïde; *Clinique médicale de la Faculté de Strasbourg* (1843, in-8) pendant l'année 1841-1842, complétée, en 1846,

Digitized by Google

par un nouveau volume; *des Devoirs du médecin* (1849); *Précis des maladies du cœur, des vaisseaux et du sang* (1851, in-8), à la fois historique et pratique; etc.

Son frère, M. Amédée Forget, reçu docteur à Paris en 1840, a été décoré en 1849. Membre de la Société de chirurgie, il a publié des *Mémoires* sur les polypes de l'utérus, les tumeurs du sein, les kystes des os maxillaires, l'amputation de la mâchoire inférieure, etc.

FORGUES (Paul-Émile Daurand), littérateur français, plus connu sous le pseudonyme d'*Old Nick*, né à Paris, le 20 avril 1813, fit ses classes et son cours de droit à Toulouse. Il revint en 1834 à Paris, pour se consacrer au barreau et travailla deux ans dans le cabinet de M. Delangle. En 1836, il prononça à la rentrée de la conférence des avocats, *l'Éloge d'Henrion de Pansey*. Mais il renonça à une carrière qu'il promettait de parcourir avec éclat pour se livrer tout entier aux lettres. Il avait déjà publié dans la *Revue de Paris* quelques études sur la littérature anglaise et, à partir de 1837, il écrivit dans une foule de journaux. Chargé, en 1838, de la critique littéraire dans le *Journal du Commerce*, il y signa ses premiers articles de ce sobriquet anglais du malin esprit qui resta son pseudonyme littéraire, et se fit remarquer par les allures dégagées et par les hardiesses de sa critique. Il passa ensuite au *National*. Il publiait en même temps des articles satiriques dans *le Charivari*. Mais, à la suite d'attaques un peu vives contre *les Burgraves* de M. Victor Hugo, il eut avec son rédacteur en chef, M. Altaroche, quelques démêlés, et quitta ce journal. En 1840, M. Forgues, devenu un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue britannique*, fit paraître, avec M. Adolphe Joanne, la traduction de l'*Histoire générale des voyages* de Desborough-Cooley (3 vol. in-18). La *Revue des Deux-Mondes* reçut aussi de lui, à cette époque, plusieurs articles sur la littérature anglaise. En 1843, il publia les *Petites misères de la vie humaine*, sujet anglais, traité avec une gaieté charmante et auquel Grandville prêta le concours de son crayon. Deux ans plus tard parut *la Chine ouverte* (1845, in-8), illustrée par M. Auguste Borget.

Après la révolution de Février 1848 qui portait au pouvoir ses amis politiques, M. Forgues se présenta sans succès aux élections générales de la Constituante dans le département des Hautes-Pyrénées et à une élection partielle dans le Gers. Dès cette époque, jusqu'à la suppression du *National*, il y rédigea les articles de politique étrangère, sans renoncer à la littérature; car, dans ces trois années se placent plusieurs traductions signées de lui : celles de *Jane Eyre*, réimprimée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, et de *Shirley*, romans intimes de Currer-Bell et celle de *Violette*, roman anonyme. Il collaborait en même temps à *l'Illustration* et à *l'Illustrated London News*.

Au 2 décembre 1851, M. Forgues ferma littéralement les portes du *National*. Depuis, il s'abstint de toute publication politique, mais il n'a pas cessé de prêter sa collaboration à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, où il a donné d'intéressants travaux sur divers romanciers anglais et americains.

En 1854, M. Forgues reçut une haute marque de confiance de Lamennais, qui, mourant, lui a légué le soin de publier tout ce qu'il laissait d'écrits posthumes et de diriger toute édition qui viendrait à être faite de ses œuvres complètes. Un procès, qui lui a été intenté à cette occasion par la famille de Lamennais (1856), a jeté un jour intéressant sur les derniers moments de l'illustre penseur. M. Forgues avait commencé son travail par la publication de *la Divine comédie*, traduction de Dante (1855, 3 vol. in-8). Il est également chargé d'éditer les souvenirs politiques de M. de Vitrolles, l'un des hommes les plus marquants de la Restauration et du parti légitimiste, qui lui a légué ses *Mémoires*. Il avait été dès son enfance l'ami de ces deux hommes restés eux-mêmes étroitement liés, malgré la dissidence radicale de leurs opinions.

On a encore de M. Forgues les traductions de *la Case de l'oncle Tom* et de *la Clef de la case de l'oncle Tom*, en collaboration avec M. Adolphe Joanne; de *la Lettre rouge*, de Nathaniel Hawthorne (1853); de *Stuart de Dunleath*, de mistress Norton; de *Thorney Hall*, de Holme Lee (1856); etc. Il a aussi collaboré aux *Cent proverbes*, illustrés par Granville et publiés, en 1846, sous le pseudonyme de *Trois têtes dans un bonnet*.

FORNEROD (Constant), homme d'État suisse, né en 1820, à Avenches (canton de Vaud), d'une famille déjà distinguée dans la magistrature et la politique, étudia le droit et l'économie politique aux universités de Lausanne, de Tubingue et de Heidelberg et séjourna ensuite pendant quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie, il se mêla au mouvement politique de 1844 et de 1845. Secrétaire du gouvernement de Vaud en 1845 et membre du conseil d'État de ce même canton en 1848, il compta bientôt parmi les chefs du parti libéral et devint, en 1851, président de ce conseil particulier. En 1853, il entra dans le conseil des États de la confédération helvétique pour y représenter son pays, et s'y distingua comme orateur et comme administrateur. Il en devint président, après la mort de Druey, en 1855. Le 1er janvier 1857, quoiqu'il fût le plus jeune membre de la diète, il a été élevé, comme président de la confédération suisse, à la première place du gouvernement de son pays.

Outre les connaissances solides de jurisconsulte et d'économiste que M. Fornerod a mises au service du parti libéral, il a l'avantage de parler avec facilité la langue allemande et la langue française, circonstance qui est d'un grand secours en Suisse aux hommes d'État.

FORREST (Edwin), tragédien américain, né à Philadelphie, le 9 mars 1806, remplit des l'âge de douze ans des rôles de femme sur différentes scènes de cette ville. Après avoir quelque temps suivi la compagnie des théâtres de l'Ouest dirigée alors par MM. Jones et Collins, il obtint un engagement à New-York, où sa manière large et puissante d'interpréter les créations de Shakspeare le posa tout d'abord comme un artiste original. Il s'est produit avec succès dans presque toutes les grandes villes de l'Union.

En Angleterre où il est venu trois fois, en 1834, 1837 et 1844, il a tenu à côté de M. Macready un rang fort honorable; ses représentations n'ont jamais cessé d'être fort suivies. Les Américains parlent de lui avec un grand enthousiasme et le comparent à notre Frédérick-Lemaître. Il a plus d'inspiration que de mesure et de goût.

M. Forrest a épousé, en 1834, la fille d'un chanteur anglais, miss Sinclair, avec laquelle il a donné de nombreuses représentations. Après de longues années d'union, il l'a tout à coup abandonnée par une résolution dont il n'a pu donner en justice des motifs plausibles. Sa femme, l'accusant à son tour d'infidélité, demanda le divorce et l'obtint à la suite d'un long procès qui eut beaucoup de retentissement (janvier 1852). Le jury condamna M. Forrest à payer à sa femme une pension alimentaire de 3000 liv. st. (75 000 fr.)

Digitized by Google

par an. Ce chiffre peut servir à se faire une idée de la fortune qu'il a gagnée sur les divers théâtres des États-Unis.

FORSTER (François), graveur français, membre de l'Institut, né au Locle (principauté de Neufchâtel), le 22 août 1790, vint à Paris en 1805, entra dans l'atelier de Langlois et suivit, en même temps que son compatriote Léopold Robert, les cours de l'École des beaux-arts, où il étudia à la fois la peinture et la gravure. Il opta pour cette dernière, obtint le second prix en 1809, et le premier grand prix en 1814. Le roi de Prusse, présent alors à Paris, avec les rois alliés, lui ayant accordé une médaille d'or et une pension de 1500 fr. par an, pour deux années, il sollicita et obtint les mêmes faveurs pour son ami Léopold, avec lequel il partit pour Rome. Il s'y prit de passion pour Raphaël, dont il s'attacha spécialement à reproduire les chefs-d'œuvre. Mais encore inconnu, il dut, sa pension épuisée, revenir en France, où il travailla pour vivre, à diverses collections. M. Forster continuait de cultiver la grande gravure et exécutait dès lors quelques-unes de ses meilleures planches. Il a remplacé Tardieu à l'Académie des beaux-arts en 1844.

Il faut citer parmi ses œuvres principales: *les trois Grâces, la Vierge à la légende*, et les deux *Portraits de Raphaël*, d'après ce peintre; *la Vierge au bas-relief*, d'après Léonard de Vinci; *Énée et Didon, Aurore et Céphale*, d'après Guérin; *François Ier et Charles-Quint*, d'après Gros, *sainte Cécile*, d'après Paul Delaroche, le portrait d'*Albert Durer, Henri IV*, d'après Porbus; *Wellington*, d'après Gérard, etc. On n'a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 qu'une gravure nouvelle, *la reine Victoria*, d'après M. Winterhalter. — Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en 1828.

FORSTER (John), journaliste et littérateur anglais, né à Newcastle, en 1812, est cité comme un des journalistes distingués de Londres. Collaborateur de l'*Examiner* depuis 1837, il en devint l'éditeur en 1848; ses travaux incessants n'ont pas peu contribué à faire de cette feuille, qui avec le *Leader* représente le parti radical, une des plus importantes de la presse hebdomadaire. On apprécie en lui un esprit original, de l'éclat et du bon sens tout ensemble, une logique inflexible, un style ferme et poli, et une grande habileté à sonder le goût et les besoins du public. M. Forster a dirigé encore, pendant plusieurs années, la *Foreign quarterly Review*, et même le *Daily News*, après la retraite de M. Charles Dickens; mais sa santé l'obligea à se démettre de ces nouvelles fonctions. Il envoie des articles à la *Revue d'Édimbourg*.

Malgré des occupations si variées, M. Forster a trouve le temps d'écrire une série de biographies sur *les Hommes d'État de l'Angleterre* (Lives of the States men, 7 vol.), dont la meilleure, *Goldsmith et son temps*, a été présentée par des critiques anglais comme un chef-d'œuvre de composition litteraire.

FORT (Jean-Antoine-Siméon), dit aussi Siméon-Fort, peintre et aquarelliste français, né à Valence (Drôme), le 28 août 1793, étudia particulièrement l'aquarelle sous Christian Brune, et débuta au Salon de 1824. De nombreuses commandes du gouvernement lui firent entreprendre des voyages en Italie, en Corse, en Afrique, en Allemagne, en Belgique. Il n'en figura pas moins à toutes les expositions annuelles de Paris, et même à celles de Lyon, de Douai et de la Société des amis des Arts (1842, 1827 et 1824). En 1834, il fut chargé, de concert avec MM. Morel et Puissant, de continuer, pour le musée de Versailles, la galerie des Gouaches de Bagetti; c'est là que sont ses œuvres principales dans le genre de l'aquarelle. En 1847, il a épousé en secondes noces Mlle Élisabeth Collin, artiste connue depuis 1839 par de nombreux envois aux Salons.

Les aquarelles et sépias que M. Siméon-Fort a exposées, représentent en général des sites et des paysages. Nous citerons: *une Étude prise à Marly*, son tableau de début; *la Chute du Doubs, le Moulin de Dugny, le Couvent de la Vierge del Sasso, la Ville et le Château de Saint-Cloud*, au comte Pozzo di Borgo; *la Gorge au loup, les Fonds de Rochat, les Coteaux de Bellevue, les Bords de la Meuse, une Usine en Dauphiné, les Bords du lac Majeur, le Château d'Eu*, des *Vues* d'Afrique, *les Chênes du Doubs, la Route du Simplon, les Alpes maritimes, le Chemin creux, la Vallée de Meudon*, des *Intérieurs de forêt*, des *Effets du soir*, des *Soleils couchants*, des *Brouillards*, etc.; puis des sujets de genre: *les Contrebandiers, Jeune Nivernaise, un Portrait d'enfant* (1824-1853). Il a donné des dessins à l'*Album* de la duchesse de Berri (1828), et à l'*Album des Grecs* (1829). En 1855, il s'est abstenu de paraître à l'Exposition universelle. Mais on a vu de lui, au Salon de 1857, *les Vacheresses, les Bords du Loing*, et deux autres *Paysages*.

Les sujets fournis par M. Siméon-Fort aux salles d'aquarelles de Versailles ont trait principalement aux campagnes et batailles de la Révolution et de l'Empire et en retracent les diverses journées et les principaux incidents; ils ont absorbé près de dix ans de sa vie et forment une collection des plus rares et des plus précieuses, au triple point de vue de l'art, de l'histoire et de la topographie. La plupart, traités à la manière anglaise et avec une rare grandeur de style, ont été exposés aux Salons, de 1835 à 1847. M. Siméon-Fort a obtenu comme aquarelliste une 2e médaille en 1831; comme peintre, une 1re en 1836, et la décoration en juin 1842.

FORTESCUE (Hugues Fortescue, 3e comte), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, appartient à une famille élevée en 1746 à la pairie héréditaire. Sous le nom de vicomte Ebrington, qui est le second titre nobiliaire de la famille, il fut élevé à Oxford où il prit ses grades universitaires, et entra, aussitôt qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes. De 1804 à 1807, il y siégea pour Barnstaple; il n'y revint ensuite qu'en 1820 et fut réélu sans interruption jusqu'en 1839. A cette époque, il passa à la Chambre des Lords et prit, deux ans plus tard, les titres de son père. Dévoué au parti whig, il fut envoyé par lord Melbourne en Irlande, en qualité de vice-roi (1839), et sut maintenir la tranquillité dans ce pays agité par les passions politiques, jusqu'à l'arrivée des tories au pouvoir (1841). Sous le ministère de lord J. Russell, il a occupé, de 1846 à 1850, la charge de grand intendant de la couronne (*lord steward*). Il fait partie, depuis 1839, du Conseil privé. De son premier mariage avec la fille du comte d'Harrowby (1817), il a trois enfants, dont l'aîné se nomme lord Ebrington (voy. ce nom).

FORTIN (Charles), paysagiste français, né à Paris, vers 1815, et fils d'un artiste distingué, à la fois peintre et statuaire, étudia la peinture d'intérieur sous M. Beaume, le paysage sous Camille Roqueplan, et débuta au Salon de 1835. Il a donné depuis, dans ces deux genres: *Marins*

Digitized by Google

en goguette, *la Marchande de chiffons*, *le Retour à la chaumière*, *une Saboterie*, *le Coin du feu*, *le Barbier du village* (1835-1847); *Chaumière du Morbihan*, *la Boutique du boucher*, *Au bourg de Baz* (1849); *le Tailleur de campagne* (1850); des *Chouans* (1853); *le Benedicite*, acquis par l'État; *Pendant les vêpres*, *Cabane du Morbihan*, *la Leçon de musique*, *un Fumeur*, ces cinq derniers sujets à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857, dix tableaux représentant également des scènes du Morbihan et des types bretons. — M. Ch. Fortin, qui habite tour à tour Paris et Nantes, a obtenu une 1re médaille en 1849, et une mention en 1855.

FORTOUL (Hippolyte-Nicolas-Honoré), littérateur français, ministre et sénateur, né le 13 août 1811, à Digne (Basses-Alpes), y commença ses études, les termina au collége de Lyon, et vint à Paris à la fin de l'année 1829, apportant un travail sur les chants populaires des Basses-Alpes. La révolution de Juillet, qui éveilla tant d'espérances, exerça une grande influence sur ses idées et sur son talent. Admis à écrire dans l'*Encyclopédie nouvelle*, dans *la Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, il y combattit vivement, comme critique, la théorie de l'art pour l'art, y prêcha la mission civilisatrice du poète, telle que l'entendaient Lamennais, Pierre Leroux et Lamartine, et y développa volontiers les théories socialistes dont les chefs étaient ses amis. Ses deux romans de *Simiane* et *Steven*, réunis sous le titre de *Grandeur de la vie privée* (Paris, 1838, 2 volumes) témoignent des mêmes tendances. Occupé spécialement des arts, il visitait, dans de nombreux voyages, les chefs-d'œuvre des pays étrangers. Les résultats de ses études artistiques furent *la Danse des morts, dessinée par Hans Holbein, gravée sur pierre par Joseph Schlotthauer, professeur à l'Académie de Munich, expliquée par Hippolyte Fortoul* (Paris, 1842, 1 vol. in-16), et de *l'Art en Allemagne* (Paris, 1841, 2 vol. in-8). Des commentaires ingénieux, des considérations souvent hardies, distinguent ces deux ouvrages.

En 1840, M. Fortoul prit le grade de docteur ès lettres, avec une thèse *sur le Génie de Virgile*, et une autre *sur les Rapports entre la métaphysique et la logique d'Aristote*, et entra dans les fonctions universitaires. Pendant cinq ans, il professa, avec beaucoup de succès, à la Faculté des lettres de Toulouse, l'histoire des lettres françaises depuis la Renaissance, et fut nommé, en 1846, par M. de Salvandy, recteur et doyen de la nouvelle Faculté des lettres de la ville d'Aix. La révolution de 1848, qui trouva M. Fortoul dans cette position, opéra sur lui comme une réaction de celle de 1830. Envoyé, le 14 janvier 1849, à l'Assemblée constituante par une élection partielle du département des Basses-Alpes, il témoigna par ses votes d'un entier dévouement au président, dont il soutint également la politique personnelle à l'Assemblée législative. Le 28 octobre 1851, il fut appelé à faire partie, comme ministre de la marine, du cabinet Thorigny, qui précéda le coup d'État du 2 décembre. Le 3 décembre, il devint ministre de l'instruction publique, et déploya dès lors, dans la création d'un nouveau système d'études, une activité infatigable et une autorité inflexible. Ce système, dit de bifurcation, restreignait la philosophie, sous le modeste nom de logique, dans d'étroites limites, séparait profondément les sciences des lettres, et donnait à l'étude des premières une grande extension, plus conforme peut-être aux tendances de l'époque qu'aux lois et aux besoins de l'esprit humain. D'autres réformes venaient modifier profondément l'enseignement secondaire et la condition des professeurs, et porter la régularité et la discipline la plus minutieuse à tous les degrés de la hiérarchie. Par un décret du 9 mars 1852, la nomination des hauts fonctionnaires de l'instruction publique était rendue au pouvoir supérieur, et par un décret du 13 juillet 1855, l'Institut de France recevait une nouvelle constitution. On commençait à pouvoir juger ce système par ses fruits quand la mort subite de son auteur, arrivée aux eaux d'Ems, le 7 juillet 1856, parut devoir en arrêter le développement. Des l'année suivante, des modifications nouvelles ont été apportées (juillet 1857) à l'enseignement secondaire et à la condition des maîtres.

En dehors de ces tentatives de réforme, qui sont l'œuvre principale de M. Fortoul, il proposait et faisait décréter une série de publications nouvelles, telles que : le *Recueil des inscriptions de la Gaule et de l'Algérie*, les *Chants populaires de la France*, la *Collection des vieux poëtes français*, le *Catalogue de la Bibliothèque impériale*, dont il a déjà paru trois volumes et qui doit en avoir soixante-dix (1855 et suiv.). Nommé sénateur en 1853, élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1854, il reçut la croix de grand officier de la Légion d'honneur, le 1er janvier 1855.

Il faut encore mentionner parmi ses travaux, deux extraits de l'*Encyclopédie nouvelle* publiée en volume : *Étude sur la maison des Stuarts* (Paris, 1839, in-8) et *Essai sur la théorie et sur l'histoire de la peinture chez les anciens et chez les modernes* (Paris, 1845 in-8); *l'Histoire du XVIe siècle* (Paris, 1838, in-8), dans la bibliothèque du *Magasin pittoresque*; de la *Littérature antique au moyen âge* (Paris, 1842, in-8); *Fastes de Versailles depuis son origine jusqu'à nos jours*. (Paris, 1844, gr. in-8); enfin, *Études d'archéologie et d'histoire* (Paris, 1854, 2 vol. in-8).

FORTUNE (Robert), botaniste écossais, ne vers 1813, dans le comté de Berwich, et fils d'un paysan des frontières de l'Écosse, ne reçut d'autre éducation que celle des écoles de village et fut admis, après quelques études préparatoires, au jardin botanique d'Édimbourg. Ses progrès dans les sciences naturelles lui firent donner plus tard un emploi au Jardin des plantes de Chiswick. En 1842, la Société de botanique de Londres le chargea de compléter la flore du nord de la Chine. Son voyage, qui produisit tous les résultats scientifiques désirés, fut, d'autre part, une suite d'aventures dont il écrivit l'intéressante relation sous le titre de *Trois années en Chine* (Three years' wanderings in China; 1847), dont une partie a été traduite en français dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*.

Devenu administrateur du jardin médical de Chelsea, M. Fortune fut chargé, pendant l'été de 1848, de faire en Chine des études particulières sur l'arbre à thé, sa culture, ses récoltes, etc.; il partit aux frais de la Compagnie des Indes. Son absence dura plus de trois ans. Mais à peine eut-il livré au public ses nouvelles impressions : *les Régions à thé de la Chine* (Two visits to the tea countries of China, 1852), qu'il s'embarqua une troisième fois pour l'extrême Orient, où il continue sur une plus large échelle ses recherches scientifiques. On trouve de lui d'excellents articles dans l'*Athenæum* anglais.

FOSS (Henri-Hermann), poëte et homme politique norvégien, né à Bergen, le 17 septembre 1790, destiné au commerce par ses parents, embrassa, en 1808, la carrière des armes. Peu de temps après il se distingua contre les Anglais dans l'île de Langenland, revint en 1813 à Bergen, y occupa une chaire de littérature, et, après

Digitized by Google

avoir visité l'Angleterre, la France et les Pays-Bas, publia, en collaboration avec Jonas Rein et Magnus Falsen, la revue périodique, *le Spectateur du Nord*. En 1827 il alla siéger au Storthing sous les auspices du parti libéral et fut réélu par la ville de Christiania, où il vit aujourd'hui dans la retraite. Nommé conseiller d'État et chef du département de la marine en Norvége (1845), il garda ces hautes fonctions jusqu'en 1849 et les résigna à cette époque à cause du mauvais état de sa santé. On a de lui : le poëme de *Frithjof*, traduit de Tegner, et un recueil de vers intitulé : *Signes du temps* (Tidsnorruerne).

FOSSATI (Jean-Antoine-Laurent), médecin phrénologue italien, est né le 30 avril 1786, à Novare, et fit ses études médicales à Pavie, où il prit en 1807 le grade de docteur en chirurgie. Élève de Scarpa dans cette dernière ville, il fut, à Milan, l'aide et le suppléant de Sacco, et peu après celui de Rasori, dont il adopta les idées d'indépendance et les innovations thérapeutiques. Compromis par des affiliations que ne purent faire oublier ses services pendant le typhus de 1817, il quitta la Lombardie à la fin de 1820, se rendit à Paris et commença à y propager les doctrines de Rasori, surtout celles relatives à l'application de la digitale, de l'aconit, de la gomme-gutte, et à l'emploi de l'émétique comme contre-stimulant dans les inflammations. Après avoir professé quelque temps les mêmes idées à Londres, il revint se fixer à Paris en 1822; il y obtint, en 1825, l'autorisation de faire des cours de phrénologie, dans lesquels il adopta et professa chaleureusement le système de Gall; en 1829, celle d'exercer la médecine et, après les journées de Juillet 1830, le titre de médecin du Théâtre-Italien. Il retourna visiter son pays en 1826 et en 1851. Dans le premier de ces deux voyages, il introduisit à Turin, à Milan, à Pavie, les théories phrénologiques; dans le second, moins exclusivement scientifique, il faillit perdre complètement sa liberté et fut, après un court emprisonnement à Rome, mis hors du pays. Il est un des fondateurs de la Société phrénologique de Paris et en a dirigé les travaux jusqu'en 1852. Il a pris part en France à l'organisation de la Société des patriotes, devenue plus tard la Société centrale italienne, à la création du *Nazionale italiano*, journal éphémère de 1830, ainsi qu'à plusieurs manifestations contre l'intervention de l'Autriche dans les États italiens.

On a de M. Fossati plusieurs ouvrages dont les tendances philosophiques accusent le disciple de Gall et de Rasori, entre autres : *de la Nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger* (1827, in-8), *de l'Influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts* (1828); *de la Mission du philosophe au* XIX*e siècle et du caractère qui lui est nécessaire* (1835, in-8); *Manuel pratique de phrénologie ou Physiologie du cerveau* (1845, in-12), d'après les doctrines de Gall, Spurzheim, Combes, etc., de nombreux opuscules et mémoires fournis à la *Revista frenologica* de Barcelone, au *Zoist* anglais, au *Bulletin des sciences*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc.

FOUCART (E.... V....), jurisconsulte français, né vers 1810, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers. Reçu avocat, il y fut chargé de la chaire de droit administratif qu'il occupe encore; il est en outre doyen de cette Faculté. M. Foucart a été décoré en 1842.

Ses deux principaux ouvrages sont : *Éléments de droit public et administratif* (4e édit., 1855-1857, 3 vol. in-8), exposition méthodique des principes du droit public positif; et un *Précis* (1844, dern. édit. 1850, in-8), suivi d'une bibliographie spéciale. Membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, il a collaboré au recueil de cette compagnie et publié *Poitiers et ses monuments* (1842, in-8).

FOUCAULT (Léon), physicien français, né à Paris, le 18 septembre 1819, et fils d'un libraire-éditeur, étudia d'abord la médecine, tout en se livrant de préférence à la physique et aux sciences d'observation, puis s'occupa du daguerréotype, dès son apparition (1839). Il travailla, jusqu'en 1847, avec MM. Donné et Hippolyte Fizeau, prépara pendant trois ans le cours de microscopie médicale du premier et résolut, dès cette époque, divers problèmes de lumière et d'optique. Il inventa l'appareil illuminateur, aujourd'hui fréquemment employé pour substituer la lumière électrique aux rayons absents ou inégaux du soleil (1844); le régulateur électro-magnétique (1846), et fit de nombreuses expériences qui ont introduit dans la photographie une foule de procédés utiles.

Encouragé par Fr. Arago, M. Léon Foucault continua seul ses expériences, approfondit, pour le Bureau des longitudes, les théories de la mécanique et les vibrations lumineuses. On doit à ces dernières recherches l'application d'un pendule libre, oscillant dans l'espace, à la démonstration du mouvement terrestre et de la rotation du globe; le *gyroscope*, autre application du pendule, indiquant, par la mesure exacte des mêmes rotations du globe, l'orientation astronomique (1846-1854); enfin des observations relatives à la chaleur et au magnétisme, et portant principalement sur les foyers incandescents et les corps métalliques. Ces travaux lui ont mérité la grande médaille de Copley, décernée par la Société royale de Londres, la décoration de la Légion d'honneur en décembre 1850, et le titre de physicien de l'Observatoire à la fin de 1854.

On n'a de lui que des mémoires insérés, de 1843 à 1856, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, et plusieurs *Traités scientifiques*, dans la *Bibliothèque d'instruction populaire*. Il rédige, depuis le mois d'avril 1845, la partie scientifique du *Journal des Débats*.

FOUCHÉ-LEPELLETIER (Édouard-Edmond), industriel français, membre du Corps législatif, a obtenu, comme fabricant du produit chimique connu sous le nom d'*eau de Javelle*, les premières récompenses aux Expositions de Paris et de Londres, et la décoration de la Légion d'honneur le 15 avril 1851. Vice-président du conseil des prud'hommes et membre du conseil de surveillance de l'administration de l'assistance publique, il se présenta, après le coup d'État du 2 décembre, sous les auspices du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la 6e circonscription de la Seine, et entra au Corps législatif, dont il a été réélu membre en 1857. Il fait partie de la commission municipale de Paris.

FOUCHER (Joseph-Désiré), général français, sénateur, est né au village de Quelaineil (Mayenne), le 17 avril 1786. Engagé volontaire en 1804, il fit toutes les campagnes de la garde impériale, dans laquelle il arriva jusqu'au grade de capitaine (1814). Sous la Restauration, il devint lieutenant-colonel pendant la guerre d'Espagne et colonel du 45e de ligne en 1829. Il resta trois ans aux colonies sous Louis-Philippe; nommé maréchal de camp en 1835, et lieutenant général en 1846, il ne fut employé qu'à l'intérieur. Après avoir commandé la Moselle, il a reçu, en 1848,

Digitized by Google

le commandement de la 1re division militaire (Paris), où il contribua à la répression des journées de juin et celui de la 2e division (Lille), le 10 juillet suivant. Le général Foucher a été nommé sénateur, lors du rétablissement de l'Empire (31 décembre 1852). Il est, depuis le 2 décembre 1850, grand officier de la Légion d'honneur.

FOUCHER (Victor-Adrien), magistrat français, né à Paris, le 1er juin 1802, étudia le droit dans cette ville et fut nommé, en 1823, substitut du procureur du roi à Alençon. Il occupait cet emploi lorsqu'il publia : *de l'Administration de la justice militaire en France et en Angleterre* (1825, in-8), et la traduction de l'*Acte du Parlement d'Angleterre, du 22 juin 1825, modifiant et réunissant en une seule loi les statuts relatifs au jury* (1827, in-8). Procureur du roi à Argentan, en 1827, et avocat général à la Cour royale de Rennes en 1829, il quitta la magistrature en 1845 et devint directeur général des affaires civiles en Algérie et maître des requêtes en service extraordinaire. En 1847, il échanges ces fonctions contre celles de conseiller à la Cour royale de Paris; puis il fut nommé, en 1849, procureur de la République près le tribunal de la Seine, et, l'année suivante, il entra à la Cour de cassation. Il est de plus membre du conseil de la Légion d'honneur, du Conseil municipal de Paris et du Comité consultatif de l'Algérie. Commandeur de la Legion d'honneur depuis le 25 février 1850, il a le même rang dans l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Foucher : *du Pouvoir accordé aux cours et tribunaux de connaître du compte rendu de leurs séances* (1830, in-8) ; *de la Législation en matière d'interprétation des lois en France* (1834, in-8; 2e édit., 1835) ; *Commentaire des lois des 25 mai et 11 avril 1838 relatives aux justices de paix et aux tribunaux de première instance* (1839, in-8). Il avait entrepris, en 1839, une nouvelle édition des *Assises du royaume de Jérusalem* (textes français et italien), qui n'a que quelques livraisons. Il dirige depuis 1833 l'importante *Collection des lois civiles et criminelles des États modernes*, qui comprend déjà le *Code pénal* et le *code civil de l'Autriche*, le *Code criminel du Brésil*, les *Lois de la procédure criminelle et lois pénales des Deux-Siciles*, le *Code de commerce d'Espagne et de Hollande*, le *Code civil de Russie* et *de Sardaigne*.

M. Foucher a publié en octobre 1851, sous ce titre: *le Suffrage universel et la loi du 31 mai 1850*, une brochure que l'on crut écrite sous une haute inspiration. On lui attribue un opuscule : *Mademoiselle de Chevreuse, épisode de la Fronde* (Rennes, 1841, in-8, 50 exemplaires), qui n'a pas été mis dans le commerce. Enfin, il a été collaborateur de la *Revue française*, de la *Gazette des tribunaux* et autres recueils de jurisprudence.

FOUCHER (Paul-Henri), littérateur et auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris, le 21 avril 1810, passa quelques années dans les bureaux d'un ministère et donna sa démission pour se livrer à la littérature. Il débuta dans les jours d'effervescence romantique, vers 1831, sous les auspices de M. Victor Hugo, son beau-frère, et se jeta dans la mêlée avec toute l'ardeur de la jeunesse et de l'enthousiasme. Il publia successivement plusieurs volumes dont le fond, la forme et le style appartenaient à la nouvelle école : *Saynètes* (1831, in-8); *la Misère dans l'amour* (1832, in-8), histoire contemporaine; *les Passions dans le monde* (1833, in-8), contes nouveaux; *Tout ou rien* (1834, in-8).

M. Foucher s'appliqua ensuite plus particulièrement au genre dramatique dans lequel il s'était déjà essayé par un drame historique en vers, *Yseult Raimbauld* (1831, 4 actes). Ses pièces, représentées sur les diverses scènes de Paris, s'élèvent à plus de soixante. A côté de vaudevilles et d'œuvres éphémères, on trouve des drames importants qui ont obtenu de grands succès de vogue : les plus applaudis sont : *Caravage* (3 actes, 1834), avec M. Ch. Desnoyer; *Jeanne de Naples* (5 actes, 1837); *les Chevaux du carrousel* (5 actes, 1839), avec M. Alboize; *le Pacte de famine* (5 actes, 1839), avec M. Élie Berthet; *la Voisin* (5 actes, 1842), avec M. Alboize; *Redgauntlet*, avec le même (3 actes et un prologue, 1843); *la Justice de Dieu* (5 actes, 1845), avec M. Anicet Bourgeois; *Notre-Dame de Paris* (5 actes et 15 tableaux, 1850), tiré du roman de M. Victor Hugo; *la Bonne aventure* (5 actes et un prologue, 1854), avec M. Dennery; *la Joconde* (1855), comédie en 5 actes, avec M. Régnier. Il a aussi fait jouer une tragédie, *Don Sébastien de Portugal* (5 actes 1839), et écrit les librettos de deux opéras : *le Vaisseau fantôme* (2 actes, 1842); *Richard en Palestine* (3 actes, 1844); du ballet de *Paquita* (1846), avec M. Mazilier, et de plusieurs opéras-comiques. Il a collaboré activement à divers journaux et revues, auxquels il a fourni des articles, des nouvelles et des romans-feuilletons. Depuis 1848, il est chargé d'un courrier politique quotidien dans *l'Indépendance belge*. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847.

FOUCQUETEAU (N....), magistrat français, ancien représentant du peuple à l'Assemblée constituante, né à Saumur, le 7 juin 1802, fit son droit et s'inscrivit comme avocat, en 1826, au barreau de Chinon. Connu pour ses opinions libérales, il fut nommé par Dupont (de l'Eure), en août 1830, procureur du roi à Ajaccio, et destitué cinq mois après, lors de la retraite de son protecteur. Il revint à Chinon. En 1848, il refusa du gouvernement provisoire le poste de procureur au tribunal de cette ville, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le cinquième sur huit élus, par 43656 suffrages; il y vota généralement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il est, depuis 1850, président du tribunal civil de Chinon, et il fait partie du conseil général de l'Indre-et-Loire.

FOUDRAS (marquis DE), romancier français, né à Paris, vers 1810, débuta par des poésies : *Fables et apologues* (1839); *Échos de l'âme* (1841); *Chants pour tous* (1842); il se mit ensuite à écrire, pour les journaux légitimistes, des romans dont les sujets sont empruntés d'ordinaire aux annales du « bon vieux temps » ou aux mœurs du grand monde, et qui ne manquent ni de style ni d'imagination. Sa fécondité est telle que dans la seule année 1852 il a paru sous son nom une trentaine de volumes.

Voici les titres de quelques-unes de ses productions : *le Décameron des bonnes gens* (1843, in-8); *les Gentilshommes d'autrefois* (1844, 2 vol.); *Suzanne d'Estourville* (1845, 4 vol.); *Madame de Miremont* (2 vol.); *les Chevaliers du lansquenet* (1847, 10 vol.); *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol.), en collaboration avec M. de Montépin; *un Capitaine de Beauroisis* (1849, 2 vol.); *un Caprice de grande dame* (1850, 3 vol.); *Louis de Gourdon* (1850, 4 vol.); *Diane et Vénus* (1852, 4 vol.); *un grand Comédien* (1853, 3 vol.); *un Drame de famille* (1854, 5 vol.); *les Vautours de Paris* (1855, 4 vol.), avec M. Constant Guéroult; *les Veillées de Saint-Hubert* (1856); *la Comtesse Alvinzi* (1857, in-18); etc.

Digitized by Google

FOULD (Achille), homme politique et financier français, ministre d'État, sénateur, né à Paris le 31 octobre 1800, fit ses classes au lycée Charlemagne. Fils d'un riche banquier israélite mort en 1855, il s'initia aux affaires dans la maison de son père, se livra en amateur à l'étude des beaux-arts et compléta son éducation par des voyages dans le midi de la France, en Italie et en Orient. En 1842, il entra dans la vie politique. Déjà membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, il fut alors nommé député de Tarbes. A la Chambre, il ne traita que les questions de finance et d'économie, et bientôt, en matière de douanes, d'impôts, d'emprunts et de budgets, son opinion fit autorité. Il prit plus spécialement part aux discussions sur les chemins de fer, le sucre indigène, les Caisses d'épargne, et éclaira surtout cette question de la conversion de la rente, qu'il devait contribuer à trancher plus tard. En 1844, il fut nommé rapporteur de la Commission relative au timbre des journaux, et fit rejeter l'amendement de M. Chapuys de Montlaville. Il soutint aussi dans sa politique extérieure le ministère Guizot, en votant avec la majorité.

Après la révolution de Février, M. Fould accepta de bonne grâce les faits accomplis et offrit les conseils de son expérience au gouvernement provisoire, dont plusieurs membres l'accusèrent plus tard, dans l'Assemblée nationale, de les avoir poussés aux mesures extrêmes et aux moyens désespérés. Il fut nommé représentant de la Seine à la Constituante, aux élections partielles du 8 juillet. Il est cité comme ayant payé de sa personne aux journées de juin. A la même époque, il publia, sous les titres de : *Pas d'assignats! Opinion de M. A. Fould sur les assignats*, deux brochures qui signalaient le danger des théories économiques dont quelques chefs du pouvoir proposaient l'application. Les observations qu'il portait à la tribune, sur les bons du Trésor et les fonds des Caisses d'épargne, sur l'impôt des boissons, le projet de l'achèvement du Louvre, etc., lui gagnèrent la confiance et la sympathie de la majorité de l'Assemblée. Il fut rapporteur du projet de loi pour le remboursement des 45 centimes, membre de diverses commissions, notamment de celle chargée des comptes du gouvernement provisoire, ce qui le mêla aux plus violentes discussions et l'exposa aux plus vives attaques.

Quatre fois ministre des finances sous la présidence de Louis-Napoléon, M. Ach. Fould travailla à rendre la confiance aux capitalistes, fit retirer les projets relatifs à l'impôt sur le revenu, sur les loyers, sur les créances hypothécaires, et demanda le maintien des droits d'octroi et de l'impôt sur les boissons. Ce fut lui qui substitua à l'intermédiaire des banquiers celui des receveurs généraux pour liquider, par des souscriptions ouvertes dans les départements, quelques millions de rente de provenances diverses. Le succès révéla tout le parti qu'on pouvait tirer d'une opération semblable en matière d'emprunt. M. A. Fould présenta encore divers projets de loi pour modifier les droits d'enregistrement, le service des postes, la taxe des lettres, pour étendre la circulation des billets de banque dont il faisait cesser le cours forcé, facilita le rachat des actions des quatre canaux du Rhône au Rhin, et une répartition plus équitable de l'impôt foncier par une nouvelle évaluation des revenus territoriaux, et fut enfin l'auteur ou l'instigateur de la Banque d'Algérie, de la loi sur les pensions civiles, de la colonie pénitentiaire de Cayenne, de la réunion des douanes aux contributions indirectes, de l'établissement des Caisses de retraite et de secours pour la vieillesse, d'importantes réformes du code forestier et du code de commerce. Fidèle aux principes qui dominent le régime commercial de la France, il maintint le système protecteur des douanes, tout en faisant droit, par de profondes modifications des tarifs, à de justes réclamations.

Les dissentiments qui, à divers intervalles, s'étaient élevés entre M. Fould et le président de la République, ne l'empêchèrent pas de reprendre, au 2 décembre 1851, le ministère des finances, dont il se démit le 25 janvier 1852, à la suite du décret sur les biens de la famille d'Orléans. Il fut compris, le même jour, dans la seconde promotion des sénateurs, et rentra au pouvoir peu après, comme ministre d'État et de la maison de l'empereur. Il a, en cette qualité, provoqué ou dirigé les travaux de l'Exposition universelle de 1855, la réorganisation de l'Opéra comme administration d'État, et l'achèvement du nouveau Louvre (1853-57). M. A. Fould est décoré de divers ordres étrangers, et commandeur de la Légion d'honneur depuis le 8 décembre 1852.

Son frère aîné, M. Benoît FOULD, né à Paris, en 1792, et dont il fut l'associé jusqu'à son entrée dans les fonctions publiques, dirige encore aujourd'hui la maison de banque longtemps connue sous la raison *Fould, Oppenheim et Cie*. Il a été lui-même député de 1834 à 1848. Dévoué à la dynastie d'Orléans, il appuyait de ses votes la politique du ministère, ne se mêlant activement qu'aux discussions relatives aux questions de finances, de douanes et d'industrie. Il a été décoré en octobre 1843.

FOUNG-HIÈN-SAN, ou NAN-WANG, c'est-à-dire roi du Sud, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire chinois. Lettré de la province de Canton, il a subi des examens publics dont il est sorti gradué. Il est né vers 1821. On le dit très-aimé de ses compagnons d'armes, qui lui accordent de très-grands talents. Il ne porte pas de moustaches et ses traits ont encore quelque chose de juvénile. Au milieu de la vie agitée des camps, il se renferme autant que possible dans l'isolement pour se livrer à des occupations littéraires. (Voy. TIEN-TÉ.)

FOURAU (Jacques), peintre français, né à Paris, le 9 mai 1803, suivit dès 1820 les ateliers de Guérin et du baron Gros, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta en 1830 la première médaille de paysage historique, et débuta au Salon de 1827. Il a paru sans interruption à tous les Salons suivants, et donné dans tous les genres de peinture, histoire, portrait, fruits, dessins, pastels, les preuves d'une fécondité réelle et d'un pinceau facile, retraçant les sites et les types, européens ou orientaux, des pays parcourus par l'auteur de 1838 à 1843. Nous citerons, de cette longue liste d'œuvres : *le Mariage de Tobie* (1827) ; *Ulysse et Nausicaa* (1834) ; *la Défense de Valenciennes* (1838) ; *le Messager* (1839) ; *les Eaux douces du prophète Élie*, près de Constantinople, *le Massacre des janissaires*, *Vue de Thérapia* (1842) ; *Chatterton mourant* (1844) ; *les Petits pêcheurs* (1846) : *Enfant jouant avec des fleurs* (1848) ; *l'Entrée du Bosphore* (1849) ; de nombreux *portraits*, en pied, équestres, historiques ou pittoresques ; *sainte Agathe*, *Portrait de l'auteur*, admis à l'Exposition universelle de 1855 ; *le Portrait de M. A. de Vigny* et *l'Embuscade au bouquet* (1857), etc.

FOURCHEUX DE MONT-ROND (Clément-Melchior-Justin-Maxime), littérateur français, né à Bagnols (Gard), le 4 septembre 1805, et ancien élève de l'École des chartes, a écrit tous ses ouvrages sous le nom de Maxime de Mont-Rond ;

Digitized by Google

nous mentionnerons entre autres : *Essais historiques sur la ville d'Étampes* (1836-37, 3 vol. in-8), accompagnés de planches, notes et pièces justificatives; *Tableau historique de la décadence et de la destruction du paganisme en Occident* (1838, in-12), qui s'étend de Constantin à Charlemagne; *la Vierge et les saints en Italie* (1842, in-8), récits de voyage; *Jeanne d'Arc* (1844); *les Français à Rome* (1851, 2 vol. in-8), histoire de l'expédition de 1849; *Constantinople* (1854, in-8), suivi d'un précis de l'histoire de l'empire d'Orient. Cet auteur a également publié, pour la librairie Lefort, de Lille, une quarantaine de volumes de biographie, de piété et de morale.

FOURMENT (N..., baron DE), sénateur français, ancien représentant du peuple, est né à Roy (Ardennes), en 1790. Fils d'un riche propriétaire, il entra fort jeune dans la carrière administrative, fut sous-préfet de Rhétel et obtint la croix de la Légion d'honneur le 19 septembre 1814. Il renonça bientôt aux fonctions publiques et se livra à l'industrie. Il transforma l'ancienne abbaye de Cercamp-les-Trévent en manufacture de tissage de laine. Après avoir, sous le règne de Louis-Philippe, professé les opinions libérales, il se présenta en 1848 aux suffrages des électeurs de la Somme, et fut nommé représentant du peuple, le douzième sur quatorze, par 105 269 voix. Membre du Comité du travail, il vota constamment avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution, mais il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint énergiquement la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité formée par la coalition des anciens partis. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la première promotion de sénateurs. Il fait partie du conseil général de la Somme et dirige, dans ce département, en société avec son fils, plusieurs établissements industriels très-importants, notamment trois filatures de laine.

FOURNAS (Édouard DE), ancien représentant du peuple français, né à Hennebon (Morbihan), le 8 juillet 1803, entra, en 1819, à l'École militaire de Saint-Cyr, et passa de là dans les dragons. Il fit l'expédition d'Espagne, fut nommé capitaine de cuirassiers dans la garde royale, et donna sa démission en 1830. Retiré dans ses terres du Morbihan, il se livra tout entier à l'agriculture. Le parti légitimiste le fit élire membre du conseil général du département, mais soutint sans succès sa candidature à la députation. Après la révolution de Février, il fut élu, le huitième sur douze, représentant du peuple dans le Morbihan, pendant que son frère l'était dans le Finistère. Membre du Comité de la marine, il vota avec la droite, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine, quoiqu'il eût demandé en vain qu'elle fût soumise à la sanction du peuple. Après l'élection du 10 décembre il se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon, et se rapprocha ainsi plusieurs fois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

FOURNAS (Balthazar DE), ancien représentant du peuple français, frère du précédent, est né aussi à Hennebon, le 20 octobre 1806. Neveu et fils adoptif de M. du Botdéru, ancien pair de France, il entra à l'École de marine, en 1821. Il fit la campagne de Morée et se distingua, au combat de Navarin, par une action d'éclat qui lui valut la croix de la Légion d'honneur (3 août 1828). Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, il donna sa démission après la révolution de 1830, se retira dans sa terre d'Azanno (Finistère) pour s'y livrer à des travaux agricoles et pendant tout le règne de Louis-Philippe professa des opinions légitimistes. En 1848, il fut élu représentant dans le Finisterre, le onzième sur quinze, par 57,508 voix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite et s'abstint dans un grand nombre de questions, surtout après l'élection du 10 décembre. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

FOURNEL (Marie-Jérôme-Henri), ingénieur français, né en 1801, suivit, de 1817 à 1819, les cours de l'École polytechnique et passa de là dans le corps royal des Mines; il en parcourut les grades successifs, fut, de 1842 à 1848, chef du service des mines en Algérie, et nommé à son retour ingénieur en chef de première classe. Aux beaux jours de la secte saint-simonienne, il fut un de ses fervents propagateurs, visita le Texas et écrivit plusieurs ouvrages spéciaux sur les doctrines nouvelles, dont l'esprit se retrouve encore dans plusieurs autres de ses livres. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en novembre 1845.

On a de M. Fournel : *Bibliographie saint-simonienne*, de 1802 à 1832 (1833, in-8); *du Chemin de fer du Havre à Marseille* (1833); *Études des gîtes houilliers et métallifères du Bocage vendéen* (Imprimerie royale, 1836, in-4, avec atlas); *Examen de quelques questions de travaux publics* (1838); *Coup d'œil historique et statistique sur le Texas* (1841); *Alger, coup d'œil historique sur la piraterie jusqu'au* XVI*e siècle* (1854, brochure in-8); *Étude sur la conquête d'Afrique par les Arabes* (1857, in-4), etc.

FOURNET (Victor), géologue français, né à Paris, le 15 mai 1801, suivit, de 1822 à 1823, les cours libres de l'École des mines, et fut, à sa sortie, nommé directeur des exploitations métallurgiques du Katzenthal (Bas-Rhin). De 1828 à 1833, il eut la direction des mines de Pontgibaud (Puy-de-Dôme). Reçu alors docteur ès sciences, il fut nommé, l'année suivante, professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, où il devint en outre essayeur du bureau de garantie. Il est membre correspondant des Académies des sciences de Paris et de Turin, de la Société philomatique, de la Société géologique, membre de la Société métallurgique de France, de l'Académie de Lyon; chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre des Saints Maurice et Lazare.

Peu de savants ont déployé dans leur carrière autant d'activité que M. Fournet, et rendu plus de services à la science et à l'industrie. Comme géologue, il a posé les bases d'une théorie nouvelle sur la distribution des terrains houilliers en France; démontré, après vingt années de recherches, que la formation houillière est continue en France aussi bien qu'en Angleterre et en Belgique, ce que les sondages effectués au Creuzot sur ses indications sont venus vérifier. Sa double théorie de la formation des filons et des granits a pris rang dans la science, et ses vues sur les formations sedimentaires, particulièrement sur la formation jurassique et la formation crétacée, partagées par M. Dufrénoy, ont amené de notables changements dans la carte géologique de notre pays. Enfin, sur la question du métamorphisme des roches, et en particulier sur celle de la dalamisation des calcaires du Tyrol, il a émis des idées qui ont fini par être adoptées sans réserve par Léopold de Buch.

Comme minéralogiste, M. Fournet s'est occupé principalement des transformations épigéniques, qui se manifestent aux affleurements des filons. Abordant aussi le problème général de la produc-

Digitized by Google

tion des minéraux, il a cherché à rattacher tous les cas particuliers à une idée première, celle de l'association des substances minérales. En métallurgie, il s'est proposé de perfectionner le mode de traitement des minerais de plomb, de diminuer la vaporisation du métal fondu et de simplifier les opérations ayant pour but de concentrer l'argent dans les plombs d'œuvre. Ses études sur ce sujet l'ont conduit à établir l'ordre précis de sulfurabilité des métaux, désigné par les métallurgistes allemands sous le nom de *loi Fournet*.

En météorologie, prenant pour base de ses théories un principe tout opposé à celui des influences locales, professé par Arago, il voit, dans la plupart des phénomènes, de grands effets qui se propagent à d'énormes distances. Ce qu'il prouva notamment par ses recherches sur la pluie de terre tombée, en 1846, dans le bassin du Rhône, en suivant ce phénomène depuis le golfe du Mexique jusqu'à la mer Noire. Enfin, par ses travaux hydrographiques, il a réussi à doter la ville de Lyon d'une abondante fourniture d'eau puisée dans le Rhône souterrain, dont il a démontré l'existence. Toutes les recherches de M. Fournet ont été exécutées à ses frais, sans qu'il ait jamais reçu ni encouragement ni mission d'aucun gouvernement.

Professeur assidu et chercheur infatigable, il n'a toutefois encore publié que des mémoires et des notices. On les trouvera épars dans une foule de recueils scientifiques, et notamment dans les *Annales de chimie et de physique*, les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, les *Annales des mines*, les *Bulletins de la Société géologique*, les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, etc., etc.; il se propose de les réunir en trois grands ouvrages qui auront pour titre respectif : 1° *Perfectionnement de la théorie houillère ; Extension des terrains houilliers en France ;* 2° *Perfectionnement de la théorie des gîtes métallifères ;* 3° *Géographie physique du bassin du Rhône, composée de trois parties : Orographie, Hydrographie et Météorologie.*

FOURNEYRON (Benoît), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né le 31 octobre 1802, à Saint-Étienne (Loire), est fils d'un géomètre. Admis à l'École des mines de cette ville en vertu d'une dispense d'âge, il se distingua de telle sorte dans le cours de ses études, qu'il fut jugé digne de suppléer son professeur de mathématiques. A sa sortie (1819), il fut attaché à l'exploitation des mines du Creuzot. Au nombre de ses travaux les plus remarquables, nous devons citer, en première ligne, les turbines auxquelles il a donné son nom, et dont un essai en grand fut tenté avec un plein succès, en 1834, à Fuval, dans la manufacture de MM. Davillier et C°. Les résultats de l'expérience ont été consignés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, en 1836. Ce corps savant lui avait décerné, dès 1834, le prix de 6000 francs, vainement mis au concours depuis 1825. Il obtint, en outre, une médaille d'or à l'Exposition industrielle de 1839 et une médaille d'honneur à celle de 1855. Aujourd'hui, son invention et les applications diverses auxquelles elle a donné lieu, sont adoptées dans un grand nombre de manufactures hydrauliques. Nous rappellerons ensuite de cet habile mécanicien, ses études sur l'établissement des forges d'Alais, son avant-projet du chemin de fer de Saint-Étienne à la Loire, la construction d'importants établissements métallurgiques, ses expériences sur l'emploi de la vapeur d'eau pour étouffer les incendies.

Délégué à Paris par sa ville natale vers la fin du dernier règne, M. Fourneyron lutta avec talent contre la compagnie des mines de la Loire et ruina, dans plusieurs mémoires, ses prétentions à convertir en monopole l'exploitation des bassins houilliers de Saint-Étienne et de Rive de Gier. En 1847, il fut porté par l'opposition sur la liste des candidats aux fonctions de maire du 2e arrondissement. Lorsque la révolution de Février éclata, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, parmi les représentants de la Loire, par 41 833 suffrages. Membre du Comité du travail, il vota en général avec la droite, mais en réservant son indépendance sur certaines questions, telles que l'impôt progressif, la proposition Rateau, etc. Il a été décoré en 1839.

On a de ce savant ingénieur : *Mémoires sur les turbines hydrauliques et leur application en grand* (Liége, 1841, in-8), et *Table pour faciliter les calculs des formules relatives au mouvement des eaux dans les tuyaux de conduite* (1844, in-8).

FOURNIER (l'abbé Félix), ancien représentant du peuple français, né à Nantes (Loire-Inférieure), le 2 mai 1803, d'une famille de colons de Saint-Domingue, fut, à la fin de ses études classiques, nommé professeur de littérature et de philosophie au séminaire de Nantes. Bientôt après, il entra dans les ordres et devint successivement vicaire et curé de Saint-Nicolas. Rédacteur de *l'Union de Nantes*, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition légitimiste. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 81 719 voix, et la population ouvrière protesta contre son élection par des violences qui troublèrent un moment l'ordre public. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

FOURNIER (Marc-Jean-Louis Fournier, dit Marc-), auteur dramatique français, d'origine suisse, né à Genève, en 1818, d'une famille de protestants éloignée de France par la révocation de l'édit de Nantes, fit les études les plus complètes dans cette ville qu'il dut quitter, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonaise organisée par le malheureux Ramorino. Il vint à Paris, se jeta dans le journalisme et écrivit successivement dans *le Globe*, *le Commerce*, *le National* et *le Capitole*. Il collabora surtout activement à l'ancien *Figaro*, sous la direction de M. Alphonse Karr, au *Satan* et au *Corsaire-Satan* qui le remplacèrent. Il rédigea aussi des articles de critique littéraire dans *l'Artiste*. En 1847, il fit partie de la rédaction de *la Presse* qu'il quitta, en 1848, pour *la Liberté*, journal dévoué aux intérêts bonapartistes.

M. Marc-Fournier se tourna alors tout entier vers le genre dramatique. Après la retraite désastreuse de M. Cournier (juillet 1851), il fut nommé directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qu'il n'a cessé d'administrer avec bonheur, malgré de nombreuses contestations avec les auteurs et les artistes. En 1854, des réclamations contre la représentation de ses propres pièces sur son théâtre ont été portées devant le comité de la Société des gens de lettres et ont amené, pour les directeurs en général, la suppression formelle du droit de faire passer, même en cas urgent, leurs propres œuvres. Il avait épousé, en 1846, Mlle Delphine Baron (voy. ce nom), actrice et dessinatrice, dont il s'est séparé judiciairement en septembre 1856 et qui a toujours gardé au théâtre son propre nom.

Les principales œuvres dramatiques de M. Marc-Fournier sont : *les Libertins de Genève* (1848);

Digitized by Google

le Pardon de Bretagne (1849); *les Nuits de la Seine* (1852); *les Chercheurs d'or du Sacramento*, avec M. Paul Duplessis; *Paillasse*, avec M. Dennery; *Manon Lescaut*, avec M. Théodore Barrière; *la Bête du bon Dieu*, avec M. Adrien Decourcelle (1849 1854); tous drames en cinq actes, joués à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin; *la Danse des écus* (1849), vaudeville en un acte, avec M. Henri de Kock; *Madame de Tencin*, comédie représentée au Théâtre-Français; etc.

En dehors du théâtre, il a publié : *Russie, Allemagne et France, révélations sur la politique russe, d'après les notes d'un vieux diplomate* (1844, in-8); *Madame de Tencin* (1847, 2 vol. in-8), roman, avec M. Eugène de Mirecourt; une pièce de vers intitulée : *la Marche triomphale* (29 décembre 1855); etc. Il a été un des collaborateurs de *la Grande ville*, nouveau tableau de Paris.

FOURNIER (Édouard), littérateur français, né à Orléans, le 15 juin 1819, est un de ces laborieux écrivains dont la vie se renferme exclusivement dans les œuvres. Connu surtout comme érudit, il a aussi travaillé pour le théâtre, mais, le plus souvent, en collaboration. Il a donné à nos diverses scènes : *Christian et Marguerite*, comédie en un acte, en vers, avec M. Pol Mercier (Français, 1851); *le Roman du village*, comédie en un acte, en vers, avec le même (Odéon, 1853); et seul, *les deux Épagneuls*, opéra-comique, joué aux Neothermes (1854); *le Chapeau du roi*, opéra-comique (Théâtre-Lyrique, 1856).

On a de lui, en dehors du théâtre : *la Musique chez le peuple ou l'Opéra national, son passé et son avenir* (1847, in-12); *Souvenirs historiques et littéraires du Loiret* (Orléans, 1847, in-8); *Essai historique sur l'orthographe* (1849, brochure in-12); *Essai sur l'art lyrique au théâtre* (1849, in-12), avec L. Kreutzer; *Histoire des hôtelleries et des cabarets* (1850, 2 gr. in-8), avec M. Francisque Michel; *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, dans le *Livre d'or des métiers* (1854, in-8); *un Prétendant portugais au* XVI*e siècle* (1852, in-18); *Paris démoli*, *Mosaïques de ruines* (1853, in-8; 2e édit., 1855); *les Lanternes, histoire de l'ancien éclairage de Paris* (1854, in-12); *l'Esprit des autres* (1855, in-18; 3e édit., 1857); *l'Esprit dans l'histoire, Recherches et curiosités sur les mots historiques* (1856, in-18). Il a donné, dans la Bibliothèque elzévirienne de P. Jannet, les *Variétés historiques et littéraires* (8 vol. in-12); *le Roman bourgeois*, de Furetière; *les Caquets de l'accouchée*, etc. On lui doit aussi la publication des *Lettres inédites de la marquise de Créqui*, une *Notice* importante en tête des *Œuvres choisies de Piron*, un *Essai* sur La Bruyère. Il a fourni de très-nombreux articles au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, à l'*Histoire des villes de France*, au *Moniteur*, au *Constitutionnel*, à l'*Illustration*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, à la *Revue française*, au journal *le Théâtre*, dont il fut le rédacteur en chef de 1853 à 1855, et à *la Patrie*, où il rédige une chronique bi-hebdomadaire.

FOURNIER (Henri), ancien imprimeur et libraire français, né à Tours, vers 1795, entra comme ouvrier, en 1812, dans la maison Didot, dont il fit partie jusqu'en 1824, et fonda ensuite, avec M. Sautelet, l'imprimerie aujourd'hui dirigée par M. Jules Claye (voy. ce nom). C'est lui qui créa alors ces éditions « compactes » des *Œuvres complètes de Voltaire*, en trois volumes, et de *Rousseau*, en un volume; les classiques illustrés, tels que le *La Fontaine* de Granville, etc. Il écrivit lui-même, en 1825, un *Traité de la typographie* (in-8), réédité en 1854 (Tours, in-18), et reste l'un des bons et complets ouvrages sur cette matière. M. H. Fournier, qui est attaché, depuis une quinzaine d'années, à l'imprimerie de MM. Mame, a surveillé en dernier lieu l'importante publication de *la Touraine*, qui lui a valu la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

FOUSSIER (Édouard), auteur dramatique français, né à Paris, en 1820, et fils d'un riche notaire de cette ville, fit ses études au collége Charlemagne, suivit ensuite les cours de droit, et exécuta en Italie, de 1843 à 1845, un voyage, au retour duquel il écrivit *Italiam* (in-8). Il s'est depuis tourné vers la littérature dramatique et a donné successivement : *Héraclite et Démocrite*, comédie en deux actes, en vers (Français, 1850); *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en vers (Gymnase, 1853); *une Journée d'Agrippa d'Aubigné*, drame en cinq actes, en vers (Français, 1853); *le Temps perdu*, comédie en trois actes, en vers (Gymnase, 1855); *le Chercheur d'esprit*, opéra-comique en un acte (1856). Il a fait en collaboration, sans les signer, *la Ceinture dorée*, avec M. Augier, et *François Villon*, opéra en un acte, avec M. Got (1855 et 1857). Il vient de donder au Vaudeville, avec M. Ém. Angien, *les Lionnes pauvres*, pièce en trois actes (mai 1858).

FOVILLE (Achille-Louis), médecin français, né en 1799 à Pontoise, fit à Paris ses études spéciales, y reçut en 1824 le diplôme de docteur, et occupa pendant plusieurs années la place de médecin en chef de l'asile des aliénés de Rouen. Forcé par des raisons de santé de voyager, il accompagna à Rio-Janeiro le prince de Joinville, et remplaça jusqu'en 1848 le docteur Calmeil à la tête de la maison royale de Charenton. Disciple d'Esquirol, il a fait sur les maladies cérébrales et nerveuses des études approfondies. Ses vues particulières sont développées en partie dans le *Traité de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal* (1844, in-8 et atlas), malheureusement inachevé. M. Foville a été, le 20 février 1836, décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Mémoire sur les fonctions du cerveau* (1821), couronné aux concours ouverts par Esquirol à la Salpêtrière; *des Fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale* (1832), avec M. Pinel-Grandchamp; *du Choléra* (1832), avec M. Parchappe; *de la Déformation du crâne* (1833); etc. Il a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*.

FOX (sir Charles), ingénieur anglais, est né à Derby, en 1810. Fils d'un médecin, il renonça à la carrière médicale, à laquelle il se préparait, pour étudier l'architecture et les travaux publics. Après avoir concouru au tracé du chemin de fer de Londres à Birmingham, il s'associa avec M. Henderson et fut chargé de construire, d'après les plans de M. Paxton (voy. ce nom), le Palais de cristal destiné à la grande Exposition universelle de 1851, entreprise difficile qu'il mena à bonne fin dans un délai de quelques semaines, et pour laquelle il fut créé chevalier (*knight bachelor*). La plus grande partie des matériaux fut utilisée par lui lors de l'édification des galeries vitrées de Sydenham.

FOX (William Johnson), homme politique anglais, est né en 1786, près Wrentham (comté de Suffolk). Fils d'un petit fermier qui vint s'établir à Norwich comme tisserand, il fut envoyé au collége d'Homerton pour étudier la théologie et de-

Digitized by Google

vint ministre de l'Église indépendante. Ayant embrassé plus tard les idées religieuses des unitaires, il fut attaché à l'une des églises de cette secte et se fit remarquer à Londres par ses prédications. Il prit une part active à l'agitation réformiste du libre échange, parla fréquemment dans les assemblées et écrivit dans *la Ligue*, journal de Manchester, les *Lettres d'un ouvrier tisserand de Norwich* (Letters of a Norwich weaver-boy). Il a recueilli les nombreuses leçons d'économie politique qu'il avait faites en différentes villes avec beaucoup de succès et les a publiées sous ce titre : *Lectures chiefly addressed to the working classes* (1844, 3 vol.).

M. Foy est un des libéraux les plus distingués que l'agitation de la ligue ait portés à la Chambre des Communes; il y arriva en 1847 pour Oldham, bourg qui lui a renouvelé son mandat en 1852. Radical prononcé, il a voté en faveur de l'indépendance religieuse et des réformes qui ont pour objet le bien-être du peuple. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui un livre philosophique sur la nécessité des *Idées religieuses* (Religious ideas); des articles de polémique disséminés dans la *Westminster review*, dont il a été un des fondateurs, dans le *Monthly repository*, qu'il a édité, le *Prospective*, etc. Il est un des collaborateurs du *Weekly dispatch*, organe des radicaux.

FOY (Maximilien-Perrin), officier français, ancien représentant du peuple, né à Ham (Aisne), le 15 juillet 1805 est neveu du général Foy et fils d'un inspecteur des postes. Il entra, en 1824, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz et fut nommé lieutenant du génie. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit plusieurs campagnes en Afrique et reçut la croix de la Légion d'honneur. Ayant signalé dans *le National* les fautes commises dans l'administration de la colonie, il tomba en disgrâce et resta attaché pendant plusieurs années comme capitaine de génie à la place de Haguenau. Après la révolution de Février, il fut nommé chef d'escadron par le gouvernement provisoire et élu représentant du Bas-Rhin par 78 370 voix. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, sans appuyer toutefois la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Non réélu à la Législative, il reprit sa place dans le corps du génie. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur et lieutenant-colonel attaché à l'état-major.

FOY (François), médecin français, né à Fontaine-sous-Mont-Aiguillon (Seine-et-Marne), en 1793, se fit recevoir, en 1817, maître de pharmacie à la Faculté de Paris et ne prit que treize ans plus tard (1830) le grade de docteur en médecine. Il fut bientôt, sur sa demande, envoyé par le Comité polonais à Varsovie, que ravageait le choléra, et sut relever par des expériences courageuses et personnelles, le moral des habitants frappés avant tout des craintes de la contagion. Il fut à son retour attaché comme pharmacien en chef à l'hospice du Midi, puis à l'hôpital Saint-Louis, où il est encore, et inaugura en même temps des cours de matière médicale et de pharmacologie, qu'il a interrompus depuis plusieurs années. M. Foy a été décoré en janvier 1833.

On a de lui : *Cours de pharmacologie* (1830, 2 vol. in-8) : *Histoire médicale du choléra-morbus de Paris* (1832) : *du Choléra de Pologne* (1832), couronné par l'Académie des sciences : *Manuel théorique et pratique du pharmacien* (1838) : *Formulaire du médecin praticien* (1843, in-18) ; *Traité de matière médicale et de thérapeutique* (1843, 2 vol. in-8) ; un *Manuel d'hygiène* (1845), et des articles dans *le Censeur médical* et autres revues spéciales.

FOYATIER (Denis), sculpteur français, né à Bussière (Loire) en 1793, d'une famille pauvre, entra, à dix ans, dans l'atelier du sculpteur Marin, et commença sous ce maître des études sérieuses, tout en modelant pour vivre des *saints* et des *christs* populaires. En 1816, il remporta le prix de sculpture, à l'école de Lyon, vint alors à Paris, où il suivit l'atelier de Lemot, débuta au Salon de 1819 par un *Jeune faune*, et modela presque exclusivement pendant huit années des bustes ou des allégories qui furent peu remarqués. En 1827, il donna une *Amaryllis*, œuvre délicate et gracieuse, et le modèle en plâtre de son *Spartacus*, exécuté trois ans plus tard et acheté par le roi Louis-Philippe pour le jardin des Tuileries. Cette œuvre qui portait la date du 20 juillet et semblait une protestation contre le gouvernement renversé huit jours après, fit aussitôt la fortune et la réputation de l'artiste.

M. Foyatier exposa ensuite : la *Jeune fille au chevreau*, un *Buste du roi*, et le *modèle d'une statue de la Prudence*, destinée à la Chambre des Députés (1831) ; un autre groupe dont le sujet parut moins appartenir à la statuaire qu'à la peinture, *l'Athlète Astydamas sauvant Lucilia pendant l'incendie d'Herculanum* (1833) ; *la Siesta* 1834) ; *sainte Cécile* (1843).

On a encore de lui, dans l'hémicycle de la Madeleine, un groupe d'*Apôtres* ; une statue de *la Foi* au fronton de Notre-Dame de Lorette ; *l'abbé Suger* et *le Régent*, à Versailles ; *Cincinnatus*, aux Tuileries : *Pasquier*, au Sénat ; *de Martignac*, à Miramont ; *Jeanne d'Arc*, statue équestre pompeusement inaugurée à Orléans, en 1855, et dont une réduction a figuré au Salon de 1857.

La *Siesta* et le *Spartacus* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une statue en marbre de la *sainte Vierge*. L'auteur, honoré d'une médaille de troisième classe dès 1819 et décoré en mai 1834, y obtint une médaille de seconde classe.

FRACCAROLI (Innocenzo), sculpteur italien, né à Castel-Rotto, près de Vérone, en 1803, étudia d'abord à l'Académie de Venise, grâce à la protection d'un de ses oncles, médecin dans cette ville, puis à l'Académie de Milan, où il obtint une médaille d'or au concours de 1828. Envoyé cinq ans à Rome, par suite d'une distinction particulière, il y exécuta ses premiers travaux remarqués et revint se fixer à Milan, d'où il fut rappelé, en 1842, pour devenir professeur de première classe à l'Académie de Florence. Il fut nommé, vers la même époque, membre des Académies de Venise et de Milan.

On a de lui, entre autres œuvres devenues célèbres : *David lançant la fronde; le Massacre des Innocents*, groupe colossal acquis par l'empereur Ferdinand Ier pour son palais du Belvédère ; le *Monument de Charles-Emmanuel II*, dans la chapelle royale de Turin ; *Achille et Pentésilée*, acquis par D. Litta ; le *Mausolée du maestro Mayr*, à Bergame, surmonté de trois *Allégories ; Ève première, ou Ève avant le péché*, appartenant à M. Ambrosio Uboldi ; *Cyparisse pleurant la mort de son cerf chéri*, au musée de Milan ; *sainte Marie Madeleine, saint Jean l'évangéliste, une Immaculée Conception*, etc. (1827-1850) ; une *Descente de croix* monumentale (1857).

On a vu de cet artiste, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851 : *Dédale attachant les ailes d'Icare, Achille blessé*, œuvres déjà anciennes ; et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, outre les deux sujets précédents, *Atala et Chac-*

Digitized by Google

tus et *Eve seconde, ou Ève après le péché*. Il y a obtenu une médaille de prix (1851) et une médaille de première classe (1855).

FRAIKIN (Charles-Auguste), sculpteur belge, né à Herenthalt, près d'Anvers, en 1816, étudia à l'Académie de cette dernière ville et fit ses premiers envois remarqués au Salon de 1846 à Bruxelles. Dès ce moment chargé de nombreuses commandes particulières et officielles, il a donné entre autres œuvres des plus distinguées : *l'Amour captif*, acquis par l'État (1847); une *Vénus*, (1848); *l'Innocence*; deux *Allégories* pour l'hôtel de ville de Bruxelles; le buste du *comte d'Aerschot* (1849-1853); une *Vierge*, *le Berceau de l'Amour*, *le Piége*, le *Tombeau de la reine des Belges*, dont le modèle a paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855, avec les trois sujets précédents; et *le Sommeil*, statue de jeune fille, commandée par M. Warocquié (1856). — M. Auguste Fraikin est décoré de l'ordre de Léopold depuis 1848. Il a obtenu à Londres, en 1851, une médaille de prix pour sa statue de *Psyché pleurant l'Amour*, et à Paris, en 1855, une médaille de troisième classe.

FRANÇAIS (François-Louis), peintre français, né à Plombières (Vosges), le 17 novembre 1814, commença des études mathématiques que le peu de fortune de ses parents ne lui permit pas de continuer. A quinze ans, il vint chercher à Paris une place de garçon de magasin chez un libraire, lutta pendant cinq ans pour sortir de cette condition et trouva enfin l'indépendance dans le dessin, auquel il consacrait ce qu'il pouvait avoir encore de loisir. Il exécuta des vignettes sur bois pour les éditions de luxe et se fit un nom dans la lithographie. Il étudia ensuite sous MM. Gigoux et Corot, et produisit au Salon de 1837 son premier paysage, *une Chanson sous les saules*, peint en société avec Cl. Baron. Il exposa depuis : *Jardin antique*, *le Parc de Saint-Cloud*, avec des figures de M. Meissonnier; *Soleil couchant en Italie*, placé au Luxembourg; *le Paysan rebattant sa faux*, *la Fin de l'hiver*, *le Ravin de Nepi* et une *Vue des environs de Rome* (1853). Ces quatre dernières toiles reparurent à l'Exposition universelle, où il donna comme tableau nouveau *un Sentier dans les blés*, digne pendant de son *Soleil couchant*. A la même époque, la part qu'il prit, avec MM. Girardet et Catenacci, à l'illustration de *la Touraine*, publiée par M. Mame, lui attira les plus grands éloges. On a enfin vu de lui au Salon de 1857 : *le Ruisseau de Neuf-Pré*, *un Buisson* et trois autres *Paysages*.

M. Français a obtenu une 3e médaille en 1841, une 1re en 1848, la décoration en juillet 1853, et une médaille de première classe en 1855. Il a, depuis 1848, fait partie des jurys d'admission et des récompenses.

FRANCE (Maison impériale de). Chef actuel : l'empereur Napoléon III (voy. ce nom); impératrice : *Eugénie*-Marie de Guzman, comtesse de Teba (voy. EUGÉNIE). — Prince impérial : *Napoléon*-Eugène-Louis-Jean-Joseph, né le 16 mars 1856. — Oncle de l'Empereur : *Jérôme* Napoléon, ex-roi de Westphalie (voy. JÉRÔME), père du prince *Napoléon* (voy. ce nom) et de la princesse *Mathilde* (voy. MATHILDE). — Tante de l'Empereur : la princesse *Stéphanie*, fille adoptive de Napoléon Ier (voy. BADE).

Pour les autres membres de la famille, non compris dans la maison impériale (voy. BONAPARTE), et pour les anciennes maisons royales de France (voy. BOURBON et ORLÉANS).

FRANCE (N....), [de la Martinique], publiciste français, né vers 1795, a résidé plusieurs années dans les colonies en qualité de chef d'escadron de gendarmerie. Sous le titre de *la Vérité et les faits, ou l'Esclavage à nu*, il a publié un tableau effrayant des cruautés commises par les colons envers les nègres. C'est un recueil exact des procès-verbaux dressés officiellement par l'auteur. L'amiral de Mackau rappela M. France et le suspendit de ses fonctions. Après la révolution de Février, les noirs émancipés choisirent leur défenseur pour second suppléant à l'Assemblée constituante.

FRANCHI (François BONAVINO dit AUSONIO), ex-prêtre italien, philosophe rationaliste, né à Pegli, dans la province de Gênes, en 1820, embrassa la carrière ecclésiastique et s'y concilia d'abord l'affection et l'estime de tous. Mais bientôt les fonctions du sacerdoce, la confession surtout, lui devinrent pénibles; l'étude de la philosophie qu'il mêlait aux pratiques religieuses, ébranla sa foi, et après deux ans de luttes violentes, le prêtre catholique se transforma en philosophe rationaliste. M. Bonavino ne voulut pas rester ministre d'un dogme auquel il ne cessait de croire, et, quittant avec l'état et l'habit ecclésiastiques jusqu'à son ancien nom, se fit appeler Ausonio-Franchi, c'est-à-dire *Italien libre* (1849). Malgré les reproches violents auxquels ce changement de vie et de principes l'ont exposé, on n'a pas mis en doute, du moins, la sincérité de ses sentiments. Il dirigeait à Gênes une institution qui jouissait d'une grande vogue; il l'abandonna en se faisant « homme nouveau. »

M. Ausonio-Franchi rend compte de la révolution accomplie en lui dans l'*Introduction* de son principal ouvrage, *la Philosophie des écoles italiennes*, livre fortement pensé et écrit avec chaleur, et suivi d'un *Appendice* où l'auteur rappelle à l'Italie la tradition de Bruno et de Campanella et s'élève contre la philosophie timide de Mamiani. Il a donné depuis : *Études philosophiques et religieuses du sentiment* (Turin, 1854), et prépare aujourd'hui la publication d'un ouvrage intitulé : *le Rationalisme du peuple*. On cite encore de lui deux livres bien étrangers à la polémique religieuse : une *Grammaire latine*, son premier ouvrage, et une *Grammaire générale italienne* (Gênes, 1850).

En 1854, M. Ausonio-Franchi fonda à Turin une revue hebdomadaire qu'il appela résolûment *la Ragione* et qui subsiste encore. Il vient de publier à Paris un ouvrage intitulé : *le Rationalisme* (1858, in-8). Toutefois les écrits de l'ex-prêtre italien ont produit jusqu'ici une plus grande sensation à l'étranger que chez nous; la presse anglaise surtout en a rendu compte avec beaucoup d'éloges. Des critiques français et allemands, entre autres MM. Michelet et Mittermayer, n'ont pas craint de voir en lui le premier logicien et le plus grand critique des temps modernes; mais ses ouvrages pèchent par l'insuffisance des affirmations.

FRANCHOMME (Auguste), violoncelliste français, né à Lille, en 1809, et d'abord élève du Conservatoire de Lille, entra à celui de Paris en 1825, remporta la même année le premier prix de violoncelle, fit dès lors, pendant sept ans, partie de l'orchestre des Italiens, fut nommé violoncelle de la chambre du Roi en 1832, et vers la même époque membre de la Société des concerts. En 1846 il devint professeur au Conservatoire à la place de Norblin, et premier violoncelle de la Société des concerts. Il a été décoré en 1852. Il a fait graver trente-cinq œuvres diverses. Un certain nombre, selon son goût naturel, sont dans le genre sévère; plusieurs sont des morceaux brillants, selon le goût du jour. Il est associé à

Digitized by Google

M. Alard pour les séances de musique de chambre qui forment depuis 1847 comme le complément du Conservatoire. M. Franchomme se distingue par la pureté de l'expression. — Son fils, René FRANCHOMME, né vers 1841, est déjà cité pour son talent de violoncelliste, quoique son père ne le fasse entendre qu'à de rares occasions, avant que son éducation de virtuose se soit accomplie.

FRANCIS (John-W.), médecin américain, né à New-York, le 17 novembre 1789, étudia la médecine au collége de la Colombie et reçut le diplôme de docteur en 1811. A partir de cette époque, il enseigna successivement, dans plusieurs Facultés, les différentes parties de la science médicale. En 1810, il avait fondé, avec le docteur Hosack, son maître, un journal scientifique, *the American medical and philosophical Register*, à la tête duquel il resta quatre ans, et auquel il fournit un grand nombre d'articles de médecine, de critique, de philosophie, et d'économie politique et sociale. Le docteur Francis jouit d'une grande autorité dans les questions relatives aux épidémies.

Voici ses principales publications médicales : *Cas d'anatomie morbide* (Cases of morbid anatomy); *sur l'Efficacité des émétiques vitrioliques dans la période membraneuse du croup* (on the Value of vitriolic emetics in the membranous stage of croup); *Faits et conclusions dans la jurisprudence médicale* (Facts and inferences in medical jurisprudence); *sur l'Anatomie de l'ivresse* (on the Anatomy of drunkenness); *Mort par la foudre* (Death by lightning); *Essai sur le choléra de New-York en* 1832; etc., sans compter un assez grand nombre de brochures et une édition annotée de l'ouvrage de Denman sur les accouchements.

Comme littérateur, M. Francis est connu pour avoir recueilli, sur un grand nombre de personnages de son pays, une foule de documents biographiques curieux et instructifs. Ses *Souvenirs anecdotiques des éditeurs, auteurs et libraires de New-York* (Reminiscences of printers, authors, and booksellers of New-York), ont eu beaucoup de succès. Il a enfin prononcé des adresses officielles. Il est membre de nombreuses sociétés médicales et philosophiques, et a été président de l'Académie de médecine de New-York.

FRANCK (Adolphe), philosophe français, membre de l'Institut, né le 9 octobre 1809, à Siocourt (Meurthe), d'une famille israélite, fit ses études à Nancy et à Toulouse, fut reçu le premier au concours d'agrégation pour la philosophie, en 1832, et, après avoir professé successivement cette classe aux colléges de Douai, de Nancy et de Versailles, fut appelé, en 1840, au collége Charlemagne, à Paris. La même année il se présentait avec succès au concours nouveau d'agrégation pour les Facultés, ce qui lui permit d'ouvrir, à la Sorbonne, un cours public complémentaire. Une maladie du larynx l'éloigna de l'enseignement en 1843. Il était en Italie, lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (20 janvier 1844), en remplacement d'Edwards. M. Franck fit de nouveau à la Sorbonne, en 1847, un cours de philosophie sociale, puis suppléa M. Barthélemy Saint-Hilaire, de 1848 à 1852, au collége de France, dans la chaire de philosophie grecque et latine. Il succéda, en avril 1842, à Walkenaër, comme conservateur adjoint de la bibliothèque impériale. Chargé, depuis la fin de 1854, du droit de la nature et des gens, au collége de France, il en est devenu titulaire en janvier 1856. M. Frank fait partie, depuis 1850, du Conseil de l'instruction publique, et est vice-président du Consistoire israélite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1844.

On a de lui : *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838, in-8); *la Kabbale, ou Philosophie religieuse des Hébreux* (1843), ouvrage traduit en allemand par M. Jellinck (voy. ce nom), et qui a valu à l'auteur l'entrée de l'Institut; *le Communisme jugé par l'histoire* (1849, in-18, 2e édit.), inséré en partie dans *la Liberté de penser*; des *Notices critiques et historiques* sur Mably, Paracelse, Machiavel, J. Bodin, Th. Morus, etc., dans le *Recueil* de l'Académie des sciences morales (1849 et suiv.); des *Rapports*, notamment celui sur le concours dont le sujet était la question de la certitude (in-4), etc. Mais M. Frank a surtout mérité de la science philosophique en France en publiant, avec la collaboration de plusieurs savants et professeurs, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844-1852, 6 forts vol. in-8), auquel il a fourni lui-même de très-nombreux et très-importants articles.

FRANCK-CARRÉ (Paul-Franck CARRÉ, dit), magistrat français, né à Montmorency, le 21 septembre 1800, fit à Paris ses études de droit, entra dans la magistrature en 1824, et fut, jusqu'en 1830, juge auditeur à la Cour royale. Il devint, sous le régime suivant, substitut du procureur du roi (septembre 1830), avocat général (1834), procureur général à la même Cour (1836), et dans l'intervalle avocat général à la Cour de cassation (1836). Dans ces fonctions successives, il eut, comme chef du parquet, à porter la parole dans les affaires Fieschi, Alibaud, Quénisset, dans celle du complot de Strasbourg, et il porta chaque fois dans ses réquisitoires une égale véhémence. Il obtint successivement la présidence de la Cour de Rouen (1838), le titre de pair de France (1841) et le grade de commandeur de la Légion d'honneur. En 1845, il fut nommé membre du Comité des hautes études de droit. Ce fut lui qui porta la parole l'année suivante, devant la Cour des pairs, comme rapporteur, dans l'affaire de l'attentat Lecomte. La République de 1848 ne l'inquiéta point sur son siége à la Cour de Rouen, qu'il conserva sous le gouvernement de Louis-Napoléon. Dès 1849, le prince-président, passant à Rouen, reçut en personne les félicitations de M. Franck-Carré, et plus tard son serment. Ce magistrat n'a écrit que ses *Rapports* criminels, insérés au *Moniteur*, et des annotations dans le *Commentaire sur le code de la chasse*, par Camusat-Busserolles.

FRANCKE (Charles-Philippe), homme politique holsteinois, né à Schleswig, le 17 janvier 1805, étudia le droit à Göettingue, à Heidelberg et à Kiel (1823-27), et fit en 1847 un voyage en France et en Angleterre. Entré en 1827 à la chancellerie allemande, à Copenhague, il passa en 1835 à la chambre générale des douanes et du commerce, et dirigea les affaires commerciales des duchés jusqu'en 1848. Il conclut avec les États d'Oldenbourg et Mecklenbourg-Schwerin et les villes de Hambourg et de Lubeck, des traités concernant la réforme des douanes et la navigation de l'Elbe. A l'avénement de Frédéric VII, il refusa le portefeuille du Schleswig-Holstein-Lauenbourg, et peu après les fonctions de commissaire extraordinaire dans les duchés dont il voulait sauvegarder les droits. Le 24 mars 1848, il se démit de toutes ses autres charges et se rendit dans les duchés, où il fut nommé par le gouvernement provisoire, président du collége d'administration. La ville de Schleswig l'élut député à la diète centrale de Francfort (1848). Il se joignit au parti constitutionnel qui voulait un empereur héréditaire, et il

Digitized by Google

contribua beaucoup à la résolution que prit la diète d'assister énergiquement les duchés dans la seconde campagne contre le Danemark. Retourné dans sa patrie après la dissolution du parlement germanique, il fut chargé du portefeuille des finances (1849), auquel il joignit celui des affaires étrangères, en juin 1850. Son nom fut porté en 1851 sur la liste des proscrits. Il s'était déjà retiré auprès du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, qui le nomma président de l'administration. On lui doit la conclusion du traité avec la Bavière relatif au chemin de fer de Werra.

FRANCŒUR (Paul), mathématicien français, né à Paris, en 1803, et fils du célèbre Benjamin Francœur, mort en 1849, s'est livré comme son père à l'étude et à l'enseignement des mathématiques, et a pris part à ses derniers ouvrages. Il fut successivement inspecteur adjoint aux écoles primaires de Paris (1844), puis professeur à l'École des beaux-arts et au collége Chaptal, où sa santé a souvent interrompu ses cours. Longtemps secrétaire de la Société d'encouragement, il a reçu la décoration en avril 1847. M. Francœur fils a principalement revu et complété le *Traité de géodésie*, d'après des additions et des manuscrits laissés par son père, avec une *Notice* sur ce dernier (1855, in-8).

FRANÇOIS V (Ferdinand-Géminien), duc actuel de Modène et de Reggio, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., né le 1er juin 1819, épousa, le 30 mars 1842, Adelgonde, fille du roi Louis de Bavière, et succéda, le 21 janvier 1846, à son père François IV. Après la mort de Marie-Louise, duchesse de Parme, il réclama le territoire de Jivizzano, assigné au duché de Modène par les traités de 1815. Pour vaincre la résistance des habitants, qui préféraient se réunir à la Toscane, il fut forcé de recourir à l'intervention autrichienne. A l'avénement de Pie IX, tandis que la cour de Rome, le Piémont et la Toscane formaient une alliance libérale, François V resserra, par un traité de commerce, les liens qui l'unissaient à l'Autriche (1847). La révolution de Milan (mars 1848) eut à Modène son contre-coup inévitable. Le duc, effrayé, promit une constitution; mais il dut bientôt prendre la fuite, et ses sujets, par un vote unanime, s'annexèrent librement au Piémont. François V ne recouvra son duché qu'après la défaite de Charles-Albert à Novare. Il rentra dans sa capitale avec les troupes autrichiennes, dont la protection lui permit de rétablir l'ancien pouvoir absolu : il a récemment aboli dans son duché le mariage civil.

FRANÇOIS (Charles-Remy-Jules), graveur français, né à Paris, le 24 décembre 1809, suivit, de 1828 à 1840, l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Henriquel Dupont, et débuta au Salon de 1841 par le *Couronnement d'épines*, gravé d'après Van Dyck. Il donna ensuite *la Vision d'Ézéchiel* et *le Paradis terrestre*, d'après Raphaël (1842), et se consacra dès lors exclusivement à la reproduction de divers tableaux de Paul Delaroche. Nous citerons : les *Pèlerins sur la place Saint-Pierre* (1847); *Napoléon à Fontainebleau* (1850) ; *l'Heureuse mère, le comte de Feltre, Mme Paul Delaroche* (1853), remarquables gravures au burin qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, et valu à leur auteur une 3e médaille en 1847, une 2e en 1850, une 1re en 1853 et une mention en 1855. Il vit depuis quelques années à Bruxelles.

FRANÇOIS (Alphonse), frère du précédent, né à Paris, en 1811, a suivi le même maître, les mêmes études et la même ligne de travail. Il a débuté au Salon de 1842, par le *Portrait du Titien*, et s'est également borné, depuis 1850, à la reproduction des sujets de Paul Delaroche, dont il a gravé entre autres œuvres : *Pie de La Mirandole, Bonaparte franchissant les Alpes* (1850-53), exposés de nouveau en 1855, et *Marie-Antoinette après sa condamnation* (1857). Il a obtenu une 1re médaille en 1851, et une mention en 1855.

FRANÇOIS-CHARLES (Joseph), prince et archiduc d'Autriche, né le 7 décembre 1802, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., est fils de l'empereur François Ier et de sa seconde femme Marie-Thérèse-Joséphe, fille du roi des Deux-Siciles, Ferdinand Ier. Il est propriétaire du 52e régiment d'infanterie et chef du 3e régiment des grenadiers russes. Il a renoncé à la succession au trône d'Autriche, par l'acte du 2 décembre 1848, en faveur de son fils aîné (voy. FRANÇOIS-JOSEPH). Marié, le 4 novembre 1824, à l'archiduchesse *Sophie*-Frédérique-Dorothée-Wilhelmine, née le 27 janvier 1805, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, il en a eu, outre l'empereur actuel, trois autres fils (voy. AUTRICHE).

FRANÇOIS-JOSEPH Ier (Charles), empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, etc., etc., né le 18 août 1830, est neveu de l'ex-empereur Ferdinand Ier et fils aîné de l'archiduc François-Charles et de la princesse Sophie, fille de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. L'éducation soignée qu'il reçut sous la direction de sa mère et de son gouverneur, le comte de Bombelles, paraît avoir de bonne heure porté des fruits. Bien avant qu'il ne possédât le pouvoir, on vantait déjà ses aptitudes et la facilité avec laquelle il parlait les nombreux idiomes de l'empire d'Autriche. Les bouleversements de 1848 le rapprochèrent du trône, dont on pouvait le considérer comme l'héritier, puisque son oncle n'avait pas encore d'enfants après dix-sept ans de mariage. L'avénement d'un prince qui n'avait point de passé, sembla le seul moyen de sauver la monarchie autrichienne ébranlée par les deux révoltes de Vienne, et gravement menacée par l'insurrection de la Hongrie. L'empereur, fatigué des soucis de la royauté et affaibli par la maladie, se décida à abdiquer à Olmutz le 2 décembre 1848. Le même jour, son unique frère, l'archiduc François-Charles céda ses droits au trône à son fils aîné, qui la veille avait été déclaré majeur à l'âge de dix-huit ans. La Hongrie refusa de reconnaître le nouveau monarque; elle se constitua en république sous la présidence de Kossuth le 14 avril 1849. La victoire de Novare, remportée par Radetzky (23 mars), en mettant fin à la guerre contre la Sardaigne, permit à l'Autriche de porter toutes ses forces du côté de la Hongrie. Le secours de cent mille hommes qu'elle reçut de l'empereur Nicolas, malgré les protestations de l'Assemblée nationale française, donna à ses armées une supériorité numérique à laquelle les Hongrois ne purent résister. Au mois de mai 1849, François-Joseph se rendit lui-même sur le théâtre de la guerre, et assista à la prise de Raab (28 juin 1849). La capitulation de Vilagos (13 août) et la reddition de Comorn (septembre), le laissèrent maître de la Hongrie, qu'il fit traiter en province conquise. Un grand nombre de chefs de l'insurrection, entre autres le comte Louis Batthyanyi, furent mis à mort.

En Italie, ses armes et sa politique avaient également triomphé. Venise avait capitulé le 23 août, et le roi de Sardaigne s'était engagé par le traité de paix de Milan (9 août), à payer à l'Autriche soixante-quinze millions pour frais de guerre. Redevenu maître des possessions hérédi-

Digitized by Google

taires de sa maison, l'empereur s'appliqua à recouvrer successivement les prérogatives que son prédécesseur avait perdues en 1848. Par l'ordonnance du 20 août 1851, il déclara que les ministres ne seraient désormais responsables que vis-à-vis de lui. La garde nationale fut dissoute, la liberté de la presse abolie. La charte constitutionnelle que l'empereur avait lui-même concédée à ses sujets le 4 mars 1849, fut abrogée le 1er janvier 1852, sans avoir été jamais mise en exécution. Le pouvoir absolu fut rétabli. Il ne resta de la révolution que l'affranchissement des serfs, qui fut maintenu.

Au dehors, l'empereur regagna, dès 1851, la prépondérance que ses prédécesseurs exerçaient en Allemagne avant 1848. Il s'occupa activement de la question du Schleswig-Holstein, et envoya des troupes pour soumettre le grand-duché de Hesse insurgé contre son souverain. Le voyage qu'il fit à Berlin en décembre 1852 rétablit entre lui et le roi de Prusse l'entente cordiale qui avait été rompue pendant plusieurs années. Quelques mois plus tard (19 février 1853), se concluait un traité de commerce qui faisait disparaître plusieurs des entraves apportées jusque-là aux relations de l'Autriche avec la Prusse et les autres États de la Confédération.

A l'intérieur, l'empereur poursuivait activement le projet de centralisation du pouvoir, qu'il avait conçu depuis longtemps. Sentant qu'il ne pouvait réussir que par la réunion des divers États de son empire en un seul faisceau, il abolit en 1851 les douanes qui séparaient ses provinces allemandes de la Hongrie et du royaume lombard-vénitien, et en 1854 il créa dans chaque province des états provinciaux dont les attributions sont partout les mêmes. Ces états, composés des fonctionnaires ecclésiastiques et civils des districts, des nobles et des représentants des villes et des universités, ne sont que consultatifs.

Le 24 avril 1854, l'empereur épousa la princesse Élisabeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Joseph des Deux-Ponts-Birkenfeld, duc en Bavière, qui lui a donné deux filles. A l'occasion de son mariage, il décréta que l'état de siège serait levé dans le royaume lombard-vénitien. L'année suivante, le 18 août, il signa avec le pape un concordat qui abroge les lois de Joseph II, et qui est tout en faveur de la puissance ecclésiastique. Les évêques obtinrent le droit de communiquer directement avec le pape, et l'instruction publique, les journaux et les livres furent placés sous la surveillance du clergé.

Dans la guerre d'Orient, l'empereur a ouvertement manifesté ses sympathies pour la cause défendue par la France et l'Angleterre, en concluant avec les puissances occidentales le traité d'alliance du 2 décembre 1854. Mais il put garder jusqu'à la fin le rôle de médiateur, et l'acceptation par la Russie des quatre points de garantie qu'il réclamait, d'accord avec ses alliés, l'affranchit de la nécessité de faire la guerre au souverain qui avait sauvé l'empire d'Autriche en 1849. Depuis il a eu l'habileté de garder, dans les principautés danubiennes, une entière prépondérance.

L'empereur François-Joseph a créé un ordre qui porte son nom. Il aime à diriger l'administration de l'armée; et il a gardé pour son propre compte le portefeuille de la guerre. En 1850, il fut l'objet d'une tentative d'assassinat commise par un Hongrois, et reçut au cou une blessure dangereuse. Il a parcouru à plusieurs reprises les diverses parties de son empire (1852-1857), s'efforçant de ranimer l'amour des peuples par des grâces et des amnisties.

FRANKEL (Zacharias), hébraïsant allemand, né en 1801 à Prague, étudia les sciences et la philosophie à l'université de Pesth en même temps que la théologie, et devint, en 1832, rabbin du cercle de Leitmeritz. En 1836, il fut appelé à Dresde pour y exercer les fonctions de grand rabbin; dans cette position il a fait des efforts couronnés de succès pour faire reconnaître les droits civils de ses coreligionnaires. Son livre intitulé : le *Serment des juifs au point de vue historique et théologique* (die Eidesleistung der Juden in theologischer und historicher Beziehung; Dresde, 1840; 2e édit. 1847), contribua puissamment à l'abolition de l'ancien serment exigé des juifs. En 1842 le gouvernement prussien lui offrit la place de grand rabbin à Berlin, qu'il refusa.

Parmi les écrits de M. Frankel, tous animés de l'esprit de progrès, on remarque : *la Preuve juridique d'après la loi de Moïse et le Talmud* (der gerichtliche Beweis nach mosaisch-talmudischem Rechte; Berlin, 1841), *Études préparatoires à la version des Septante* (Vorstudien zur Septuaginta; Ibid. 1841); *de l'Influence de l'exégèse juive sur l'herméneutique d'Alexandrie* (über den Einfluss der palestinensichen Exegese auf die alexandrinische Hermeneutik; Leipzick, 1851), et de nombreux articles insérés dans les journaux qu'il a dirigés, tels que *le Zeitschrift* (Berlin, 1844-1845; Leipsick, 1846), et *le Monatschrift* (Leipsick, 1851 et années suivantes), revue mensuelle qui paraît encore aujourd'hui sous sa direction.

FRANKL (Louis-Auguste), poëte allemand, d'origine juive, né le 3 février 1810 à Chrast en Bohême, alla étudier la médecine à l'université de Vienne, et fit quelques essais de poésie dont le succès le décida à se tourner vers la littérature. Secrétaire de la commune israélite de Vienne, en 1838, il devint plus tard professeur d'esthétique au Conservatoire de musique de cette ville. En 1842, il entreprit aussi la rédaction du *Dimanche* (Sonntagsblätter) revue hebdomadaire qui se maintint avec honneur parmi les meilleures publications littéraires de l'Autriche, jusqu'au moment de la prise de Vienne par Windischgraetz. M. Frankl devint alors un des rédacteurs de *l'Allemagne du Nord* (Norddeutsche Blaetter).

On a de ce poëte : *le Chant des Habsbourg* (das Habsburgslied; Vienne, 1832), série de ballades, rangées dans l'ordre chronologique et qui furent très-goûtées dans la haute société de l'Allemagne; des *Poésies lyriques et épiques* (Episch-lyrische Dichtungen; Vienne, 1833); des *Légendes orientales* (Morgenlaendische Sagen; Vienne, 1834); le poëme épique *Christophe Colomb* (Stuttgart; 1836); un second recueil de *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1840); le poëme biblique de *Rachel* (Vienne, 1842); le poëme épique de *Don Juan d'Autriche* (Leipsick, 1846); un poëme comique, *Hippocrate et la médecine moderne* (Hippokrates und die moderne Medicin), divisé en deux parties : *les Médecins* (die Aerzte) et *les Charlatans* (die Charlatane) qui comptent de nombreuses éditions; la traduction allemande de poésies anglaises et d'un choix de poesies nationales serbes publiées sous le titre de *Gusle* (Vienne 1852), etc.

M. Frankl a publié ensuite quelques travaux en prose : *Études historiques sur les juifs de Vienne* (zur Geschichte der Juden in Wien, Vienne 1858); *Études biographiques sur Nicolas Lenau* (zu Lenau's Biographie; Ibid. 1854), etc.

FRANKLIN (Jane Griffin, lady), femme de l'infortuné navigateur de ce nom, est née au commencement de ce siècle. Sir John Franklin l'épousa en secondes noces en 1826, et l'emmena dix ans plus tard à la terre de Van-Diémen dont il venait d'être nommé gouverneur; son adminis-

Digitized by Google

tration, assez courte d'ailleurs, y laissa des souvenirs sympathiques dans lesquels le nom de sa femme resta associé au sien. On rappelle, entre beaucoup d'autres traits, que pour arriver à la destruction d'un reptile, le black-snacke, qui était la terreur de la Diémène, elle le mit à prix et paya par tête une prime de 10 schellings sur sa cassette particulière. En peu de temps le dangereux animal eut disparu.

Le 26 mai 1845, Franklin, intrépide rival des Parry, Richardson, Ross, Beechey, quitta l'Angleterre avec *l'Erebus* et *la Terreur* pour entreprendre une dernière expédition aux mers arctiques. Il se trouvait, le 12 juillet, dans le détroit de Lancastre. Deux ans et demi s'écoulèrent sans qu'on obtînt de lui aucun renseignement ultérieur. Alors lady Franklin, n'écoutant que la voix du devoir, mit toute sa fortune à la disposition des hommes courageux qui, pendant plusieurs années rivalisèrent d'efforts pour retrouver les traces de son mari. L'Amirauté anglaise ne voulant pas rester en arrière, envoya simultanément dans les régions polaires une expédition destinée à suivre à peu près l'itinéraire de sir John, et commandée par Rae et Richardson, et trois vaisseaux sous les ordres du capitaine J. C. Ross. Ni les uns ni les autres ne purent pendant deux années de la plus minutieuse exploration, recueillir le moindre renseignement.

On redoubla de zèle de toutes parts. L'Amirauté prépara de nouvelles expéditions et promit des sommes énormes (20 000 livres, ou 500 000 fr.); les États-Unis, stimulés par le président Polk, organisèrent aussi des recherches. Lady Franklin expédia, pour son compte, des navires vers les déserts de Lancastre. Des souscriptions, entre autres celle du prince Albert, l'aidèrent dans cette entreprise désespérée. Un négociant de New-York, M. Grennell, frêta deux bâtiments à ses frais, et le vieux sir John Ross offrit, en 1850, d'aller lui-même chercher les traces de son compagnon d'armes.

Aucune de ces expéditions n'atteignit son but spécial, mais elles eurent d'immenses résultats pour la géographie. C'est dans l'une d'elles, qu'après une campagne de trois ans, périt, au milieu d'une tempête, le lieutenant Bellot, de la marine française. Enfin, au mois de juillet 1854, le docteur Rae publia un rapport circonstancié dont les détails venaient des Esquimaux eux-mêmes, et d'après lequel sir John serait mort de faim, lui et une trentaine d'hommes, reste des deux équipages, à cinquante milles de l'anse Perry. Divers objets lui ayant appartenu avaient été achetés aux naturels. Cependant, comme bien des choses restaient encore obscures dans ce rapport, l'opinion publique se rattacha avec une généreuse ténacité à l'espoir d'une solution favorable, et la compagnie de la baie d'Hudson, d'accord avec l'Amirauté, fit partir deux nouvelles expéditions, l'une le long de la Mackenzie, l'autre vers le Back. De nouveaux efforts ont été tentés en 1856 et même en 1857, sans plus de succès.

FRANQUE (Alfred), jurisconsulte français, né à Arcis-sur-Aube (Aube) le 4 juin 1805, étudia le droit à Paris et devint avocat à la Cour royale de cette ville. Appartenant à l'opposition libérale, et déjà auteur d'écrits politiques, notamment d'un *Code de la liberté individuelle* (1830, in-18), il prit une part active à la révolution de 1830, entra l'un des premiers à l'hôtel de ville, et fut nommé secrétaire général de l'état-major de la garde nationale de Paris. En 1834, il figura, comme défenseur, dans le procès des accusés d'avril. Spécialement occupé des questions relatives à l'Algérie, il a rédigé, de 1836 à 1838, la *Revue africaine* (10 vol. in-8). En 1840 il fut attaché au ministère de la guerre dans la direction des affaires de l'Algérie. Il est, depuis 1846, sous-chef de bureau au ministère de la justice.

En 1841, M. Franque entreprit une codification de toute la législation française, destinée à populariser la connaissance des lois, et fit successivement paraître le *Code de l'avancement dans l'armée de terre*, le *Code des faillites*, le *Code des pruds hommes*, le *Code de l'avocat*, etc. Parmi ses autres ouvrages on doit citer : *Lois annotées de l'Algérie*, de 1830 à 1844 (1844, 5 vol. in-8), recueil important; *Galerie historique de l'Algérie* (1856, in-8); *de la législation de la propriété en Algérie* (1848, in-8). M. Franque, fondateur et rédacteur en chef, depuis 1838, du *Journal des lois* (14 vol. in-8), a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Courrier des tribunaux*.

FRANQUEVILLE (Alfred-Charles-Ernest FRANQUET DE), ingénieur français, conseiller d'État, né en 1809, fut admis en 1827 à l'École polytechnique, d'où il passa dans le service des ponts et chaussées. Employé à l'administration centrale, il remplaça M. Schwilgué comme chef de la section de navigation (1838), et fut, deux ans plus tard, mis à la tête de la troisième division du département des travaux publics; il était alors ingénieur en chef de première classe. Lorsqu'en mars 1848 on réorganisa les cours du collége de France, il fut appelé à la chaire d'économie générale et de statistique des travaux publics; mais les événements empêchèrent les effets de la nouvelle organisation. Conservé à la tête de sa division et nommé officier de la Légion d'honneur (novembre 1848), M. de Franqueville devint tour à tour directeur des ponts et chaussées (1853), inspecteur général de deuxième classe (1854) et directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer (1855). Par décret du 19 septembre 1857, il a été nommé conseiller d'État. Il fait partie, depuis 1855, du Comité consultatif des chemins de fer.

On a de lui une traduction du *Traité pratique des chemins de fer* de Nicolas Wood (1834, in-folio avec atlas), faite en collaboration avec MM. de Montricher et de Ruolz.

FRANSCINI (Stéphan-Étienne), homme d'État Suisse, né en 1796 à Bodio (canton du Tessin), et destiné à la carrière ecclésiastique, se fit maître d'école et écrivit, comme premier ouvrage, une *Grammaire italienne*. En 1828, il fit paraître à Lugano une *Statistique de la Suisse*, qui fut traduite en allemand par M. Hagenauer. Son livre de *la Réforme* (Zurich, 1829), et ses articles dans l'*Observateur du Ceresio* le placèrent parmi les radicaux les plus avancés, et la victoire du parti libéral dans le canton du Tessin le porta au pouvoir en 1830. Après avoir été secrétaire d'État pendant sept ans, il fut nommé conseiller d'État. En 1838 et 1839, des troubles fort graves mirent en péril le gouvernement démocratique, mais les libéraux finirent par triompher et proclamèrent un gouvernement provisoire, qui devint bientôt définitif. Franscini en fut un des membres les plus influents. Il entra plus tard au conseil national de la confédération, fut envoyé en 1849 comme commissaire à Naples, et vers la fin de l'année, il reçut du conseil fédéral le portefeuille de l'intérieur et de l'instruction publique.

Dans diverses fonctions où il se montra toujours l'homme de la démocratie, la politique ne lui fit pas toujours oublier la science. De 1835 à 1839, il acheva la *Statistique de la Suisse italienne*, traduisit en italien l'*Histoire de la Suisse* de Zschokke, et refondit ses premiers travaux dans

Digitized by Google

une nouvelle *Statistique de la Suisse* (Lugano, 1848-1849, 2 vol.). — M. Franscini qui jouissait de la réputation de patriote dévoué, de travailleur infatigable et de ministre intègre et rappelait par la simplicité de sa vie, les anciennes vertus de la Suisse, est mort le 19 juillet 1857.

FRANSONI (Luigi), prélat italien, né à Gênes le 29 mars 1789, est un des quatre fils du marquis de ce nom. Après avoir fait ses études théologiques sous la direction de Z. Benucci, il fut ordonné prêtre en 1814, et fit d'abord partie de la congrégation des missionnaires urbains. Désigné à l'âge de trente ans pour occuper le siége épiscopal de Fossano, il reçut sa nomination du roi Charles-Felix (1820), qui lui remit en même temps, comme marques de sa bienveillance, une croix ornée de diamants et l'ordre de la Sainte-Annonciade. Peu après, il devint un des membres les plus influents de la junte ecclésiastique.

En 1831, M. Fransoni fut élevé, sous le nouveau roi Charles-Albert, à l'archevêché de Turin, et saisit, dans cette position éminente, toutes les occasions de prouver qu'il était dévoué aux doctrines ultramontaines et absolutistes, notamment lorsque le roi prit en main la cause de l'indépendance italienne. Mais ce fut au sujet des lois Siccardi, adoptées le 9 avril 1851, que son intolérance éclata. Ces lois, comme on sait, abolissaient le droit d'asile des églises, plaçaient le clergé sous la juridiction commune et réglaient le contrat de mariage dans ses relations avec la loi civile. Sous prétexte de donner des instructions aux prêtres de son diocèse sur la conduite qu'ils avaient à tenir, l'archevêque recommanda aux ecclésiastiques, qui seraient cités devant un tribunal laïque de s'adresser à l'autorité épiscopale pour obtenir l'autorisation préalable, et de plus d'arguer de l'incompétence des juges et de protester contre toute violation des immunités locales. Des poursuites furent dirigées contre lui, et sur son refus réitéré de comparaître devant le juge d'instruction ou même de le recevoir en son domicile, il fut conduit à la citadelle et condamné, ainsi que l'archevêque de Sassari qui avait suivi son exemple, avec cette circonstance que la peine se trouvait subie par l'arrestation préventive elle-même. Le cardinal Antonelli protesta (1 mai), et le pape adressa les expressions de sa sympathie personnelle aux deux victimes de la persécution.

Un nouvel incident vint encore compliquer ce différend. Le comte de Santa-Rosa, un des ministres qui avaient présenté et défendu les lois Siccardi, ayant désiré de mourir dans le sein de l'Église, M. Fransoni y mit pour condition absolue une rétractation solennelle du passé, et, comme le moribond s'y refusa, il le déclara indigne de recevoir les derniers sacrements. Cette conduite souleva contre le clergé les passions populaires et mit le gouvernement dans la nécessité de sévir une seconde fois. Le prélat fut de nouveau détenu dans une forteresse pendant que l'on instruisait son procès; le tribunal de Turin prononça contre lui une sentence d'exil (25 septembre 1850). La même peine fut portée contre l'archevêque de Cagliari. L'un et l'autre furent en outre privés de la possession et de l'administration des biens et revenus appartenant à leurs diocèses. Depuis cette époque M. Fransoni, qui n'a voulu accepter aucun compromis, s'est retiré à Lyon où il habite le palais de M. de Bonald; de temps en temps il proteste auprès des cours catholiques.

FRANTZ (Nicolas-Jacques), ancien avocat français, né à Sarrelouis (Moselle), le 25 juillet 1787, fit son droit à Strasbourg, et s'inscrivit, en 1811, au barreau de Metz. Après avoir pris les armes en 1809 et en 1814, il équipa à ses frais, en 1815, le second corps franc de la Moselle, qui prit une part héroïque à la lutte des frontières, et fut, au retour des Bourbons, condamné à mort par un conseil de guerre. Il s'était prudemment réfugié en Prusse, où il dut rester caché pendant deux ans. Il fonda alors avec d'anciens compagnons d'armes, une colonie agricole que firent tomber, après de longues persécutions, les capitalistes du pays dont il avait dévoilé et flétri les usures. Il fut même, par leurs manœuvres, compromis dans une affaire de faux assignats, et condamné à mort, mais acquitté par la Cour de Munster. Il revint en France en 1830, fit valoir inutilement, auprès des ministères et des Chambres, ses anciens services et sa fortune sacrifiée. Il n'en fut indemnisé qu'en 1850, sous la présidence de Louis-Napoléon. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a du capitaine Frantz, comme on le désigne depuis 1815 en Allemagne, un ouvrage *sur l'Usure* (1825): *Aperçu historique, politique et statistique sur l'organisation militaire de la Prusse*, comparée avec l'organisation militaire de la France (Paris, 1841, in-8), et *Lettre à Louis-Napoléon Bonaparte* (1849, brochure).

FRANZINI (Marino-Miguel), général et géographe portugais, né vers 1790, est fils d'un mathématicien italien qui fut précepteur de Jean VI. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes et atteignit rapidement les grades supérieurs. Lieutenant général, il est depuis 1821 secrétaire d'État honoraire: il a siégé quelque temps aux Cortès.

On a de lui plusieurs travaux géographiques insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Lisbonne dont il est un des membres les plus distingués, et les ouvrages suivants: *Instructions statistiques* (Instrucções statisticas; Lisbonne, 1815), *Observations sur l'organisation actuelle de l'armée portugaise* (Reflexoes sobre o actual regulamento do exercito de Portugal), et une carte maritime des côtes du Portugal qui a d'abord paru à Londres et a été imprimée à Paris sous ce titre: *Carte des côtes du Portugal* (1836, in-8), traduit par G. d'Urban.

FRAPOLLI (Louis), géologue et homme politique italien, né à Milan, le 26 mars 1815, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais vers l'âge de seize ans, une mesure de police le força d'entrer, comme *volontaire*, dans un régiment autrichien. Il servit en Moravie et en Galicie et obtint le grade de capitaine de cavalerie. Il s'était efforcé de combattre par l'étude des sciences physiques l'ennui des garnisons autrichiennes. A vingt-quatre ans, devenu majeur et maître de sa volonté, il donna sa démission pour retourner en Italie. En 1840, M. Frapolli quitta Milan, visita l'Allemagne, puis vint se fixer en France, et fit de Paris sa seconde patrie. Il suivit, en qualité d'élève étranger, les cours de l'École des mines, et reçut le diplôme d'ingénieur. Il s'appliqua spécialement à la géologie, et compléta son instruction par un long voyage scientifique en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Il en rapporta de nombreuses et intéressantes observations, qui parurent en France dans le *Bulletin de la Société géologique*. Il publia aussi un travail géologique sur le Finisterre, un mémoire sur l'origine et la formation du globe terrestre, et différentes notes sur la géologie des pays scandinaves et de l'Allemagne. Par suite des événements sa grande *Carte des environs du Hartz*, déposée à l'Institut depuis 1847, est encore inédite.

Digitized by Google

Au milieu des mouvements révolutionnaires de 1848, il courut à Milan, fut attaché au ministère de la guerre du gouvernement lombard, et proposa pour sauver le parti national, l'armement général. L'intervention piémontaise fit ajourner cette mesure. M. Frapolli s'éleva en vain contre le système d'isolement préconisé par Gioberti et adopté par Charles-Albert, réclama instamment l'union avec la France républicaine, et se fit donner une mission à Paris. Pendant la période de l'indépendance, il représenta successivement auprès du gouvernement français la Lombardie, la Toscane et la république romaine. Renvoyé de Paris, après la prise de Rome, il se retira en Suisse. Sa famille étant originaire du Tessin, il fut protégé, par son droit de bourgeoisie, contre les réclamations des polices étrangères. Dans cet asile, il a repris ses travaux scientifiques. Après avoir été longtemps un des agents les plus résolus de la politique mazzinienne. M. Frapolli s'est mis à l'écart des sectes et des écoles exclusives, et tout en poursuivant l'œuvre de l'émancipation et de l'unité italienne, il est d'avis de subordonner les intérêts des partis à l'intérêt général de la Péninsule.

FRASER (Alexandre), peintre anglais, est né en Écosse vers 1796. Bien qu'il expose à Londres depuis plus de trente-cinq ans, on peut le regarder, sous le rapport du style et du choix des sujets, comme appartenant à l'école écossaise. Il s'est attaché surtout à peindre les scènes de son pays natal, telles que : *l'Intérieur d'un cottage des montagnes*, qui se trouve à la *National Gallery*, et que l'on estime être son meilleur ouvrage ; *le Tonneau d'ale*, *les Alarmes de guerre*, *le Peintre d'enseignes*, jolis sujets de genre ; *Robinson Crusoe lisant la Bible*, etc. M. Fraster a cette manière imposante d'ensemble et cette familiarité de détails propres aux Anglais, mais sa couleur manque de fermeté. Il a exécuté des toiles d'un genre plus relevé : une *Scène tirée de la Prison d'Édimbourg* (1843) ; *le Dîner du laird interrompu par la visite des dragons*, autre emprunt à W. Scott, et *les Derniers moments de Marie Stuart* (1847). M. Fraser n'a rien envoyé à l'Exposition universelle de 1855.

FRÉCHON (l'abbé Faustin-Irénée), ancien représentant du peuple français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 28 juin 1804, eut pour premier maître un vicaire de cette ville, et acheva ses études au petit séminaire d'Arras. Ordonné prêtre en 1827, il fut quelque temps vicaire à Vitry. En 1829, il fut nommé professeur de théologie et de droit canon au grand séminaire. Il devint chanoine honoraire du diocèse en 1833, puis chanoine titulaire en 1841. Estimé comme professeur et comme prédicateur, il se fit connaître aussi comme archéologue. Ses mémoires le firent admettre à l'Académie d'Arras et à la Société des antiquaires de Morinie. En 1848, il accepta la République et fut nommé représentant du peuple, le quatorzième sur dix-sept, par 74 655 voix. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la droite. Réélu à l'Assemblée législative par 87 675 suffrages, il fit partie de la réunion de la rue de Poitiers et soutint par tous ses votes la politique contre-révolutionnaire. Le coup d'État du 2 décembre l'a rendu à ses fonctions ecclésiastiques.

FRÉDÉRIC (Guillaume-Charles), prince des Pays-Bas, second fils du roi Guillaume Ier, est né le 28 février 1799, durant l'exil de sa famille. Il étudia l'histoire sous Niebuhr, qui lui portait beaucoup d'affection. Rentré en Hollande à la fin de 1813, il obtint, par la convention du 4 avril 1814, l'expectative de succéder à son père comme souverain, dans l'État de Nassau-Orange. Mais lorsque cette principauté eut été enlevée au roi des Pays-Bas, en 1816, le prince Frédéric reçut en compensation le titre de prince des Pays-Bas et plusieurs domaines situés dans le Brabant septentrional, et dont le revenu s'élève à plus de 400 000 francs. Nommé commissaire général du département de la guerre en 1825, et amiral du royaume en 1829, il joua un rôle important dans la révolution belge. Il commandait à Bruxelles dans l'affaire des barricades (23-26 septembre 1830). Après l'abdication de son père en 1840, il se retira dans la vie privée pour se livrer désormais à la culture des sciences et des arts. Il est grand maître de la loge des francs-maçons dans les Pays-Bas. Le prince Frédéric a épousé en 1825 la princesse Augusta-Wilhelmine, fille de Frédéric-Guillaume III. Il en a eu deux filles, dont l'aînée, Wilhelmine-Frédérique, est mariée au prince Louis-Eugène, fils aîné du roi de Suède.

FRÉDÉRIC VII (Charles-Chrétien), roi de Danemark, fils de Christian VIII et de la princesse Charlotte-Frédéric de Mecklembourg-Schwerin, est né le 6 octobre 1808. Il voyagea de 1826 à 1828, visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, et fit un long séjour à Genève, où il étudia l'art militaire et la politique. De retour en Danemark, il épousa, le 1er novembre 1823, la princesse Wilhelmine-Marie, fille cadette du roi Frédéric VI, dont Christian VIII était cousin germain et héritier présomptif. Cette union, qui resta stérile, fut dissoute par un divorce prononcé en 1837, peu de jours après que le prince eut été relégué par ordre royal à Frédericia en Jutland. Mais Christian VIII, monté sur le trône en 1839, se hâta de mettre un terme à l'exil de son fils et le nomma gouverneur de Fionie. Frédéric contracta en 1841, avec la princesse Caroline-Marianne de Mecklembourg-Strelitz, un nouveau mariage, qui finit aussi par un divorce (1846). N'ayant pas encore d'enfants, il forma le dessein d'épouser une princesse de Suède, mais les négociations entamées à ce sujet n'aboutirent pas. Le 20 janvier 1848, appelé à succéder à son père, dont il était l'unique fils, il chargea tout aussitôt quatre grands fonctionnaires (voy. ORSTED, MOLTKE) de rédiger le plan d'une constitution commune au Danemark royal et aux duchés de Schleswig-Holstein-Lauenbourg. Mais ces derniers, qui comptaient se séparer du royaume lors de la mort du roi, se montrèrent fort hostiles à un projet qui aurait pu avoir pour conséquence de resserrer l'union (voy. CHRISTIAN D'AUGUSTEMBOURG). A la nouvelle de la révolution de Février, ils se soulevèrent. Ce mouvement, appuyé de l'Allemagne, fut comprimé avec beaucoup de peine, après deux ans d'hostilités.

Pendant ce temps, les idées libérales avaient fait du progrès en Danemark ; le parti du Casino, dirigé par M. Monrad, Lehmann, etc. (voy. ces noms), avait été mis à la tête des affaires (21 mars 1848). Mais, dès le mois d'octobre, il céda la place à un cabinet moins avancé. Les actes principaux des divers ministères sont indiqués sous les noms des membres influents de chaque cabinet.

La constitution du royaume dut subir l'influence des circonstances intérieures et extérieures. D'abord plus libérale que ne le comportait le voisinage et l'influence de certains gouvernements allemands, elle fut modifiée, en 1854 et en 1855, de manière à pouvoir être adaptée à toutes les parties de la monarchie. La question de la succession qui avait compliqué les difficultés fut résolue par le traité de Londres de 1852. Le prince Christian de Glucksbourg, fut reconnu comme héritier présomptif. En 1850, le roi a fait con-

Digitized by Google

sacrer solennellement son mariage morganatique avec la comtesse Danner (voy. ce nom).

FRÉDÉRIC (Émile-Auguste), prince de Noër, frère puîné du prince Christian-Auguste (voy. ce nom), appartient à la branche cadette de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg. Né à Copenhague, le 23 août 1800, il reçut du roi Christian VIII, qui avait épousé sa sœur, le titre de lieutenant général et de commandant en chef des troupes du Schleswig-Holstein en 1842. Lors de la promulgation de la fameuse lettre patente du 8 juillet 1846, qui établissait le principe de l'intégrité perpétuelle de la monarchie danoise, il adressa en vain des remontrances au roi, puis donna sa démission le 18 août 1846. Cette résolution lui procura une grande popularité dans les duchés. Aussi fut-il appelé à faire partie, comme ministre de la guerre, du gouvernement provisoire formé le 23 mars 1848, sous la présidence de M. Beseler (voy. ce nom). Le lendemain, il s'avança, à la tête de ses collègues et des troupes de Kiel, contre la place forte de Rendsbourg, dont les officiers danois rendirent les armes sans coup férir. Le prince commanda les troupes schleswig-holsteinoises jusqu'au 11 septembre 1848, dans la guerre contre le Danemark. Privé de ses titres et dignités par le roi de Danemark, le 4 août 1848, il fut du nombre des trente-trois personnes exceptées de l'amnistie accordée aux duchés le 10 mai 1851.

FRÉDÉRIC (Guillaume-Louis), grand-duc de Bade, duc de Zaehringen, né le 9 septembre 1826, succéda, comme régent, dans le gouvernement, à son père le grand-duc Léopold, le 24 avril 1852, à la place de son frère aîné Louis, que son état physique et intellectuel rendait inhabile au pouvoir. Son administration fut principalement occupée, dès l'année 1853, de démêlés sans cesse renaissants avec le pouvoir ecclésiastique. Il prit trois ans plus tard le titre de grand-duc par patente du 5 septembre 1856. Le 7 décembre 1853, il failli être victime d'une tentative d'assassinat. A la fin de 1855, il a banni les jésuites de son duché. Le 20 septembre 1856, il a épousé une fille du prince de Prusse (Voy. Bade).

FRÉDÉRIC-FRANÇOIS, grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, fils du grand-duc Paul-Frédéric et de la princesse Alexandrine de Prusse, est né le 28 février 1823. Il faisait ses études à l'université de Bonn, lorsque la mort de son père le laissa maître du trône grand-ducal le 7 mars 1842. Le mouvement révolutionnaire en 1848 lui imposa la nécessité de faire quelques modifications libérales à la constitution; mais en 1851 l'aristocratie a obtenu que l'ancien état de choses fût rétabli. Le grand-duc a épousé en 1849 Augusta-Mathilde-Wilhelmine, fille d'Henri LXIII, prince de Reuss-Schleiss. Il en a plusieurs enfants, dont l'aîné, François-Paul, est né le 19 mars 1851.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, électeur de Hesse, né à Hanau le 28 août 1802, est fils unique du duc Guillaume II et de Auguste-Frédérique-Christine, fille de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Il fit ses études à Marbourg et à Leipsick. En 1831, son père, forcé de se retirer à Hanau avec la comtesse de Reichenbach, sa concubine, lui abandonna la régence. Frédéric-Guillaume s'efforça de détruire la constitution de 1831, mais quoique le ministre Hasenpflug, mis en accusation, eût été acquitté en 1833, les efforts du prince restèrent infructueux. Il en fut de même lorsque la mort de son père l'eut laissé maître du trône (20 novembre 1847). En 1848, il consentit à quelques réformes libérales et plaça un ministère constitutionnel à la tête des affaires. Mais en 1850, il inaugura une politique de réaction en choisissant un cabinet présidé par Hasenpflug. Le pays fut mis en état de siége et occupé par des troupes de la confédération, qui exigea, en 1852, l'abolition de la constitution. Cette dernière a été remplacée par une charte.

Depuis 1831, l'électeur est marié morganatiquement avec Mme Lehmann, épouse divorcée d'un officier prussien, qu'il a créée comtesse de Schaumbourg et princesse de Hanau. Aucun des neuf enfants qu'il en a eus, n'est apte à lui succéder, et l'héritier présomptif est le landgrave Guillaume, né en 1787, cousin de l'électeur précédent. La princesse Wilhelmine, seconde fille du landgrave, est mariée depuis 1842 à Christian de Holstein-Glucksbourg, héritier désigné de la couronne danoise.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, roi de Prusse actuel, fils du précédent roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise, est né le 15 octobre 1795. Il apprit les belles-lettres sous Delbrück et Ancillon, la guerre sous Scharnhorst et Knesebeck, le droit et les sciences politiques sous Savigny, Ritter et Lancizolle, les arts sous Schinkel et Rauch. Après avoir vu son enfance attristée par l'abaissement de la monarchie prussienne, il fut témoin du réveil de l'Allemagne, et fit, comme simple officier, les campagnes de 1813 et 1814. Il rapporta de ses visites assidues au musée de Paris, et plus tard d'un voyage à Rome, ce goût ardent des arts, grâce auquel la Prusse vit tant d'artistes généreusement encouragés, tant d'œuvres remarquables exécutées à grands frais, dans les châteaux de Marienbourg, de Stolzenfels, etc. Malgré ses répugnances de jeune homme pour la politique absolutiste de son père, il avait été appelé au conseil de guerre et au conseil d'État; et déjà il avait son influence dans les affaires, lorsque mourut Frédéric-Guillaume III (7 juin 1840).

Le nouveau roi inaugura son règne par un certain nombre de mesures libérales qui enflammèrent les espérances de la nation. Il rappela au ministère MM. de Boyen et Eichhorn, s'entoura des hommes les plus distingués dans la littérature et dans l'art, Schelling, Rückert, Tieck, Cornélius, Mendel-sohn, dédommagea M. Arndt et les frères Grimm de la chaire qu'on leur avait enlevée, accorda enfin une amnistie politique; mais dès lors aussi, il se signala par une irrésolution, une mobilité de vues qui est restée comme le caractère de son règne, et qui a souvent rendu sa bonne foi suspecte à la nation prussienne. En 1841, en refusant aux justes demandes des États provinciaux la constitution qu'on leur avait promise dès 1815, il voulut du moins établir la périodicité de ces mêmes États, et l'année suivante il admit les conseils généraux à lui faire des représentations. Ils réclamèrent avec assez de fermeté contre les lois coercitives de la presse, surtout contre l'ascendant que le roi laissait prendre sur lui au parti ultra-religieux, et contre une condescendance qui provoquait en Allemagne la plus vive agitation (voy. Ronge), enfin, ils demandèrent vivement la réforme judiciaire. Le roi répondit par des promesses que semblait appuyer son éloignement chaque jour plus prononcé pour les principes de la sainte-alliance et de la politique de Metternich. Pour le moment il s'occupa de conclure des traités de commerce avec les Pays-Bas, avec la Belgique, avec l'Angleterre, avec le Portugal, d'établir des lignes de chemin de fer, d'organiser et de dominer le Zollverein allemand, d'embellir la capitale et les prin-

Digitized by Google

cipales villes de Prusse, entre autres Cologne, où l'on reprit, au moyen de souscriptions, l'achèvement de la cathédrale.

En 1844, un attentat commis contre sa personne par le bourgmestre Tschech, et des soulèvements partiels dans ses provinces semblèrent donner au roi à réfléchir. Il usa d'abord de sévérité et renferma la liberté de la presse dans des limites encore plus étroites. La diète provinciale de Prusse répondit à ces mesures, en réclamant une constitution et des états généraux (1845); en même temps la municipalité protestait contre le *piétisme* du roi. Celui-ci dut convoquer un synode présidé par le ministre des cultes, M. Eichhorn, et qui laissa les questions pendantes. Au lieu de réformes politiques, il opéra des réformes financières; une banque fut créée à Berlin avec un capital de 10 millions, de sages modifications furent apportées aux tarifs du Zollverein. En même temps, une loi portait création de procureurs généraux nommés par le roi sur la présentation du ministre de la justice. En face de la presse opposante, le ministère de Frédéric-Guillaume établissait la presse gouvernementale, encore inconnue en Prusse.

L'année 1847 ouvrit pour ce pays l'ère du gouvernement constitutionnel. A la suite des représentations toujours plus pressantes de la municipalité et des diètes provinciales, le roi octroya, le 3 février, des lettres patentes portant convocation d'une diète générale des États de Prusse, appelée à délibérer sur toutes les questions concernant le pouvoir législatif, l'exercice de ce pouvoir, les rapports à établir entre lui et le pouvoir exécutif, investie enfin du droit de pétition. Toutefois le roi avait soin de déclarer dans son discours que l'initiative lui restait, que la monarchie était absolue et la Chambre purement *consultative*, « qu'entre son peuple et lui, il n'y aurait jamais de constitution sur le papier: » en outre, il créait une seconde Chambre, la *curie* des seigneurs, sorte de sénat conservateur. La diète protesta, et rejeta tout de suite deux lois, l'une relative au chemin de fer de Kœnigsberg; l'autre sur les banques rentières: et réclama, avec plusieurs autres droits, celui de périodicité. Le roi céda, excepté sur ce dernier point. Constitution de l'armée, de la justice, des finances, tout fut révisé dans le sens libéral; le nouveau tribunal criminel de Berlin débuta par le célèbre procès de Mieroslawski et des chefs polonais qui avaient soulevé l'année précédente, le grand-duché de Posen. A l'extérieur, le roi concluait un traité de commerce avec Naples et les États-Unis d'Amérique, restait neutre dans la question des mariages espagnols, et protégeait le canton de Neufchâtel dans la guerre du Sonderbund.

Ce fut au milieu de cette bonne volonté de son roi et de cette prospérité de son peuple que la révolution de 1848 trouva la Prusse. Malgré les promesses de Frédéric-Guillaume, la lutte éclata dès le 15 mars et se continua jusqu'au 19 entre le peuple et ses troupes. Le roi, qui venait dans une proclamation célèbre de prophétiser l'unité et le bonheur de l'Allemagne, dut changer son ministère, donner une amnistie générale, promettre la guerre contre le Danemark en faveur du Schleswig et saluer de son balcon les cadavres des insurgés. Ces humiliations lui étaient du moins adoucies par l'espérance de devenir empereur d'Allemagne, et par le succès de ses généraux qui écrasaient dans le duché de Posen la dernière insurrection de la Pologne.

Il accélérra la réunion de l'Assemblée législative, modifia encore son gouvernement dans le sens libéral, et s'occupa activement d'un projet de réforme électorale. Sur cette déclaration de l'Assemblée, « que la nation prussienne acceptait la révolution comme un fait, mais qu'elle la rejetterait toujours comme un principe, » le peuple se crut trahi; et une nouvelle émeute éclata le 14 juin, une autre le 21 août. Quelques jours après, l'Assemblée nationale de Francfort rejetait l'armistice de Malmoë, conclu par le roi avec le Danemark. Le roi sembla se repentir alors des concessions qu'il avait faites, et, après plusieurs crises ministérielles, forma un nouveau cabinet franchement conservateur à la tête duquel était M. de Manteuffel, fit appel à l'armée, désarma la garde civique, et menaça la Chambre et la révolution tout entière, d'un coup d'État (novembre 1848). L'Assemblée et le peuple, réunis par le même danger, firent cause commune et entretinrent dans la capitale une sorte d'émeute permanente qui dura six semaines et se termina par l'octroi définitif d'une constitution (5 décembre 1848), et par la dissolution de l'Assemblée. La nouvelle Constitution, calquée sur celle de la Belgique, sanctionnait la liberté individuelle, la liberté politique, la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement, la liberté de la presse sans cautionnement, l'inamovibilité et l'indépendance du pouvoir judiciaire, l'extinction des fidei commis et des privilèges. Elle établissait l'inviolabilité et l'irresponsabilité du roi, son droit de dissoudre les deux Chambres, et en général toutes les prérogatives d'un pouvoir exécutif constitutionnel. Le peuple témoigna sa satisfaction en couvrant, d'enthousiasme, un emprunt ouvert alors par le roi. Les nouvelles élections, quoique faites pendant l'état de siége, introduisirent à la Chambre une certaine majorité constitutionnelle que les troupes dissipèrent aisément par la force. Après ce second coup d'État, le roi put éluder la constitution sans la supprimer.

Cependant les partisans de l'unité allemande offraient la couronne impériale à Frédéric-Guillaume, qui la refusa comme venant des révolutionnaires (28 avril 1849). Bientôt il rappela les députés prussiens de l'Assemblée de Francfort et invita les gouvernements germaniques à un congrès anti-révolutionnaire, où on reprendrait l'œuvre de la Constituante centrale « en écartant les éléments de désorganisation. » En même temps, il envoyait deux armées dans le grand-duché de Bade et dans le Palatinat, pour écraser l'insurrection de Struve et de Brentano, et signait paix avec le Danemark (juillet).

De nouvelles Chambres se réunirent au mois d'août, avec une majorité ministérielle, qui commença l'assaut de la constitution du 5 décembre. Elle avait un peu plus d'un an d'existence lorsque le roi la jura une seconde fois, mais singulièrement modifiée (janvier 1850). On rétablissait l'irresponsabilité des ministres, les fidei-commis, la pairie; la prérogative royale était agrandie par un certain nombre de mesures de détail, un tribunal spécial créé pour les accusés qu'il plairait au roi d'y renvoyer. Dès le mois de mai 1849, le roi avait prouvé qu'il ne renonçait point à ses projets de fédération allemande, en concluant avec la Saxe et le Hanovre l'alliance dite des trois rois, à laquelle l'Autriche opposa celle de la Bavière et du Wurtemberg. Frédéric-Guillaume créa, avec ses alliés, une sorte de conseil supérieur d'administration, et décida la convocation d'un nouveau parlement général, qui se réunit à Erfurt, le 20 mars 1850. La jalousie de l'Autriche, le ton belliqueux du commissaire royal prussien, M. de Radowitz et les passions populaires faillirent amener, entre les deux grands États de l'Allemagne, une guerre, dont l'issue, certainement favorable au principe révolutionnaire, effraya le roi de

Digitized by Google

Prusse. Un second attentat contre sa personne (22 mai) fut le signal d'une plus complète réaction. Par la convention d'Olmutz, l'Autriche et la Prusse se firent des concessions définitives et s'unirent pour la pacification de l'Allemagne. La dissolution des nouvelles Chambres prussiennes, fut le premier résultat de cette politique.

Le parlement, ajourné au 4 janvier 1851, demanda des explications qui amenèrent le roi de Prusse à expliquer, par la bouche de M. de Manteuffel, qu'il préférait la paix, avec l'alliance autrichienne, à la guerre, avec la révolution. La session s'acheva par une loi qui adoucit le régime de la presse et par le vote d'un impôt de 1 million 750 000 thalers sur les revenus. Mais, les nouvelles concessions libérales restèrent sans effet. L'élément religieux était au ministère avec M. de Raumer, l'élément féodal avec M. de Westphalen. Cependant le système des télégraphes, des postes, des chemins de fer, recevait de notables améliorations, et la Prusse faisait rentrer dans le grand réseau du Zollverein, le Hanovre et les autres États secondaires du Steuerverein (7 septembre 1852). A cette occasion l'antagonisme des deux grandes puissances allemandes se réveilla; l'Autriche réunit ses alliés dans la *coalition de Darmstadt* (avril 1852), en vue de créer un Zollverein autrichien. Mais la prudence et l'esprit de conciliation de deux souverains eurent encore raison de cette crise qui se termina par un traité de commerce entre les deux pays (19 février 1853), et par la consolidation du Zollverein.

En 1852, le dernier coup fut porté par le roi de Prusse à la révolution. Le parti féodal et les centralisateurs avaient jugé encore trop entachés de libéralisme les derniers débris de la constitution de janvier et de mars 1850, qui réorganisait l'administration provinciale. L'ancien conseil d'État fut rétabli, la pairie définitivement restaurée (1852-1854); les diètes provinciales reconstituées en face de l'assemblée des États: mais l'Assemblée rejeta obstinément une proposition tendant à restituer au roi la nomination des membres de la première Chambre, et à rendre cette dignité compatible avec d'autres fonctions. Le parti libéral, découragé par tant de remaniements de la Constitution, abandonna le champ de bataille et laissa la place, dans la session de 1853, au parti conservateur, représenté par M. de Manteuffel, et au parti dit *de la Croix*, sorte de coterie féodale et religieuse qui a beaucoup grandi dans ces dernières années. C'est elle qui, l'année suivante, essaya, dans la guerre d'Orient, d'enchaîner la Prusse à l'alliance de la Russie, et qui parvint du moins à lui imposer une politique de neutralité dont l'effet a été l'abaissement extérieur de la nation. Malgré ces paroles du roi: «Je ferai beaucoup pour l'empereur Nicolas que j'aime; mais si je me souviens qu'il est mon beau-père, je n'oublie pas que la Prusse n'est pas la belle-sœur de la Russie,» la Prusse ayant refusé d'adhérer au traité du 2 décembre 1854, fut laissée un instant de côté et faillit être complètement exclue du concert européen, lors des conférences du Congrès de Paris. Un traité conclu avec l'Oldenbourg pour la création d'un port militaire sur la Jahde (1853), le succès d'un emprunt de 30 millions de thalers voté et couvert avec enthousiasme (1854), ont été présentés comme une compensation à cet effacement.

Au dedans, les tendances réactionnaires du gouvernement se manifestèrent par les discours franchement absolutistes prononcés par le roi aux sessions de 1855 et 1856, par la transformation de la première et de la seconde Chambre en *chambre des seigneurs* et *chambre des députés*, et par la confiance croissante des partisans du moyen âge. L'opinion publique s'émut vivement de la mort d'un des chefs du parti bureaucratique, M. de Hinkeldey, directeur de la police, tué en duel par M. de Rochow, et d'un vol de pièces diplomatiques fait aux archives prussiennes par un employé nommé Techen. Au dehors il n'y a à signaler, avec l'échec éprouvé devant le Riff par le prince Adalbert de Prusse, que l'affaire de Neufchâtel. Au mois de septembre 1856, quelques partisans dévoués de la monarchie prussienne revendiquèrent à main armée les droits du roi sur cette ville et sur le canton. Les Neufchâtelois, Suisses de mœurs et d'idées, triomphèrent de cette espèce d'insurrection, et la guerre faillit éclater entre la Prusse et la république helvétique. A la suite de longues négociations, auxquelles prirent part toutes les grandes puissances de l'Europe, Frédéric Guillaume IV signa un traité (mai 1857) par lequel, tout en conservant le titre de roi de Neufchâtel, il abandonnait, au prix d'une indemnité d'un million, ses droits sur la ville et sur le canton. Dans les complications plus récentes, relatives aux principautés danubiennes, la Prusse a suivi la politique de la France et de la Russie. A la fin de 1857, une grave maladie du roi l'a mis hors d'état de tenir les rênes du pouvoir confié depuis à une régence.

Marié le 29 novembre 1823 avec la princesse Élisabeth de Bavière, née le 13 novembre 1801, Frédéric-Guillaume IV, est jusqu'ici sans enfants. Après sa mort, le trône revient à son frère, Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Prusse, aujourd'hui régent (voy. GUILLAUME). — Pour l'ensemble de la famille royale, voy. PRUSSE.

FRÉGIER (A.), économiste français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 15 juillet 1789, entra de bonne heure dans l'administration et remplit successivement à Paris l'emploi de secrétaire du conseil de préfecture (1824) et celui de chef de bureau du domaine de l'État (1830). En cette dernière qualité, il a dirigé l'immense travail de l'expropriation des terrains nécessaires au tracé des fortifications de Paris (1841). On lui doit quelques ouvrages intéressants, notamment: *des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes* (1839-1840, 2 vol. in-8), mémoire couronné en 1838 par l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait mis ce sujet au concours; *Histoire de la police de Paris* (1850, 2 vol. in-8), livre qui, en suivant l'administration municipale depuis Philippe-Auguste jusqu'à la révolution de 1789, renferme un tableau moral et politique de la ville aux principales époques de notre histoire. M. Frégier a été décoré le 26 avril 1846.

FREILIGRATH (Ferdinand), célèbre poëte lyrique allemand, né à Detmold le 17 juin 1810, fils d'un instituteur, fut destiné d'abord au commerce, entra dans plusieurs maisons, et s'efforça de concilier les nécessités de son service avec sa vocation poétique. Il était en Hollande lorsque ses premiers essais parurent dans les *Feuilles de Westphalie*, le *Morgenblatt* et l'*Almanach des Muses allemandes* (1833). En 1837 il revint en Allemagne et s'inspira de la nature poétique des bords du Rhin, comme naguère des grandes scènes de la mer. Recommandé par les poëtes Schwab et Chamisso et par Alexandre de Humboldt, il obtint du roi de Prusse, en 1842, une pension de 1500 francs.

Mais bientôt la passion politique s'empara de M. Freiligrath, qui, sous le coup de durs reproches qui lui furent adressés à l'instigation du républicain George Herwegh, s'écria: « Le poëte doit marcher avec le peuple, » renroya sa pension et publia, sous le titre de *Profession de foi* (Glaubensbekenntniss; Mayence, 1844), l'un de ses plus im-

Digitized by Google

portants ouvrages. Malgré les protestations modérées de sa préface, deux pièces particulièrement condamnées : *la Liberté et le Droit*, *l'Arbre de l'humanité*, lui attirèrent un ordre d'exil. Il se retira d'abord en Suisse, puis, en 1846, à Londres, où il reprit du travail dans une maison de commerce. Il allait, sur l'invitation de Longfellow, s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la révolution de 1848 le ramena en Allemagne. Poursuivi pour son poème *les Morts aux Vivants* (die Todten an die Lebenden), il fut acquitté et fut dès lors un des chefs du parti démocratique de Dusseldorf. Il prit à Cologne la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane* (Neue rheinische Zeitung); mais de nouvelles poursuites le déterminèrent à se réfugier à Londres, où il est resté depuis 1849.

Parmi les autres ouvrages de M. F. Freiligrath, il faut citer : *Poésies* (Gedichte, 1838; 12e édit., Stuttgart, 1851), recueil déjà précédé d'un autre analogue : *les Gerbes* (Zwischen den Garben; Stuttgart, 1849); *l'Odéon du Rhin* (Rheinisches Odeon; Coblentz, 1839, en collaboration avec Hub et Schnezler; *l'Annuaire du Rhin* (Rheinisches Jahrbuch; Cologne, 1840-1841), avec Simrock et Mazerath; *la Westphalie romantique* (das romantische Westfalen, 1842); avec Duller; 1862, *Poème au profit de la cathédrale de Cologne* (Darmstadt, 1842), avec Schücking; *Charles Immermann, en souvenir de lui* (Karl Immermann; Stuttgart, 1842); *Ça ira, six poèmes* (Herisau, 1846); *Nouvelles poésies politiques et sociales* (Neuere politische und sociale Gedichte; Cologne, 1849).

M. Freiligrath, qui a traduit les *Odes* de Victor Hugo, *les Chants du crépuscule* (Daemmerungs Gesaenge; Stuttgart, 1836), a les qualités brillantes de l'école française moderne, du trait, de la couleur, et un vif sentiment de la nature. Mais, outre une certaine recherche, on peut reprocher à ses poésies d'avoir plus de grâce ou d'éclat que de profondeur. Il a aussi traduit les *Chansons* (Lieder) du poète anglais Burns.

FREIRE DE CARVALHO (Francisco), littérateur portugais, né vers la fin du XVIIIe siècle, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de la cathédrale de Lisbonne. Vers 1846, il fut chargé du cours d'éloquence et de littérature classique au Lycée national. Après trente ans d'études sur les écrivains et les poètes de son pays, il a publié le fruit de ses recherches dans les ouvrages suivants : *Leçons élémentaires de poétique nationale* (Lições elementares de poetica nacional, in-8), suivies de réflexions sur la critique, et *Essai sur l'histoire littéraire du Portugal* (Ensaio sobre a historia literaria de Portugal, 1845, in-8), travail consciencieux, divisé en huit périodes, dont la dernière conduit jusqu'à nos jours. On a encore de cet auteur une excellente édition critique du poème des *Lusiades* (Os Lusiadas, 1843).

FREIRE DE CARVALHO (Librato), historien portugais, a écrit, sur les dernières guerres civiles qui ont déchiré le Portugal, un ouvrage important : *Histoire de l'usurpation de don Miguel* (Memorias para a historia do tempo que duron a usurpação de dom Miguel; Lisbonne, 1831-1843, 4 vol. in 8) complétée par l'*Essai sur les causes qui amenèrent cette usurpation* (Ensaio sobre as causas que preparoã, etc.; 1842, in-8).

FRÉMIET (Emmanuel), sculpteur français, né à Paris en 1824, et neveu du sculpteur Rude, suivit quelque temps l'atelier de son oncle, passa plusieurs années à la Clinique, et exécuta des travaux anatomiques pour le musée Orfila. Après de nombreuses *Études* de zoologie et de myologie, il aborda les grands sujets, et débuta au Salon de 1843. On a surtout de lui : une *Gazelle*, étude en plâtre (1843); un *Dromadaire* en cire (1847); divers types de chiens, *Ravaude* et *Mascareau* (1848); *Matador* (1849); *le Chien courant blessé*, son chef-d'œuvre, au Luxembourg (1850); *Ravageot* et *Ravageode* (1853), ainsi que plusieurs plâtres et bronzes de mérite.

On cite encore de lui quelques variétés d'animaux : un *Renard*, un *Héron*, des *Chats* isolés ou groupés en familles; *le Chameau tartare* (1849); un *Ours blessé*, des *Poules cochinchinoises* (1850), et *le Cheval à Montfaucon*, qui fit sensation au Salon de 1853, et fut acheté par le ministère d'État. M. Fremiet a produit aussi bon nombre de statuettes en plâtre et en bronze : *un Voleur*, *un Marabout*; il travaille en ce moment à une collection des différentes armes de l'armée française, commandée par l'Empereur, dont il fait en ce moment la statuette équestre (1856). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1849, une 2e en 1851, et une médaille de 3e classe en 1855.

FRÉMONT (John-Charles, dit colonel), voyageur et homme d'État américain, est né le 21 janvier 1813, à Savannah (Géorgie). Son père était un Français qui, tombé au pouvoir des Anglais dans le cours d'un voyage aux Antilles, fut transféré sur un ponton à la Jamaïque, mais réussit à s'évader et gagna les États-Unis, d'où il se proposait de repartir pour la France; mais ayant épousé une Virginienne d'une grande beauté, il se fixa dans son pays. Il mourut lorsque son fils John n'avait encore que quatre ans; sa veuve, qui se trouvait, avec trois enfants, dans un état voisin de la gêne, alla habiter Charleston. Le jeune Frémont prit ses degrés au collége de cette ville, et se fit professeur de mathématiques pour soutenir sa famille. En 1833, il fut désigné pour donner des leçons à bord du navire de guerre *le Natchez*, et fit en cette qualité une croisière de deux ans et demi. A son retour, il adopta la profession d'ingénieur civil, et, après divers travaux, qui firent remarquer son talent et son activité, il accompagna Nicolet, savant Français au service des États-Unis, dans une exploration des prairies du nord-ouest. Pendant son absence (1838-1839), il fut nommé lieutenant en second dans le corps des ingénieurs topographiques. Tandis qu'il préparait à Washington les cartes de la rég on qu'il venait de parcourir et le rapport de son expédition, il devint amoureux d'une fille de Thomas Benton, sénateur du Missouri, la demanda en mariage, et, sur le refus du père, l'enleva et l'épousa devant un prêtre catholique, bien que ni lui ni elle ne fussent de cette religion (1841). On devait plus tard, lors de sa candidature à la présidence, lui reprocher ce fait, comme un acte de profession de foi contraire à la religion de la majorité des citoyens de l'Union.

Au mois de mai de l'année suivante, il partit pour la première de ses trois grandes expéditions. Elle dura cinq mois, et eut pour résultat la reconnaissance de la fameuse passe du Sud, à travers les montagnes Rocheuses, et l'ascension par M. Frémont et quatre de ses hommes du plus haut sommet de cette chaîne, le Pic de la rivière du vent. Non-seulement il détermina avec précision la situation géographique de ce passage qui, depuis la découverte des mines d'or, s'est ouvert pour tant de milliers d'émigrants, mais encore il fit, au point de vue scientifique, un tableau exact et complet de la région qu'il avait traversée. Le *Rapport* qu'il présenta à son retour sur son expédition contient aussi le récit très-attrayant de ses aventures personnelles, et cette publication, qui fut d'abord officielle, plusieurs fois réimpri-

Digitized by Google

mée en Amérique et en Angleterre, eut une immense circulation. Elle fut également traduite en plusieurs langues étrangères.

M. Frémont repartit presque aussitôt pour une seconde expédition, dans le dessein de relier les découvertes qu'il venait de faire à celles que l'on attendait des recherches de l'exploration maritime de la côte de l'océan Pacifique, commandée par le commodore Wilkes, et de tracer ainsi une ligne non interrompue et très-large à travers les pays alors presque inconnus qui se trouvaient de chaque côté des montagnes Rocheuses. La petite troupe, composée de trente-neuf personnes, partit du village de Kansas le 29 mai 1843. Les travaux d'exploration durèrent jusqu'au mois d'août de l'année suivante, et donnèrent les premiers renseignements détaillés sur le grand lac Salé, le grand bassin intérieur de l'Utah, la chaîne de la Sierra-Nevada, et mirent au jour, pour ainsi dire, la région qui constitue aujourd'hui le territoire de l'Utah et l'État de Californie. Une partie de ces découvertes se fit au retour de M. Frémont, qui, après avoir effectué sa jonction avec l'expédition navale, se résolut à revenir par une route inconnue, sans guides, avec quelques hommes seulement, et malgré l'hiver qui menaçait. Il courut des périls extrêmes et perdit plusieurs de ses compagnons. Pendant neuf mois, on n'eut d'eux aucune nouvelle. Il traversa 3500 milles de pays, au milieu des neiges éternelles, étudiant la région de la haute Californie, la Sierra-Nevada, les vallées du San-Joaquin et du Sacramento, et la contrée des mines d'or.

Rentré à Washington, M. Frémont s'occupa de tracer le plan d'une nouvelle expédition, tout en écrivant la relation de la seconde; et, dans le printemps de 1845, l'intrépide voyageur, élevé au grade de capitaine, se mit en route une troisième fois pour se rendre jusqu'à l'océan Pacifique. Arrivé dans la vallée du Mississipi, il trouva le Mexique en pleine guerre avec les États-Unis. Les colons américains, menacés par les troupes mexicaines, l'invitèrent à se mettre à leur tête, et furent vainqueurs sous ses ordres. M. Frémont se mit alors en communication avec le commandant de l'escadre qui croisait sur les côtes, et, après la soumission de la Californie, il en fut nommé, le 24 août, commandant militaire par le commodore Stockton. Mais les Californiens s'insurgèrent, et les Américains ne purent se maintenir que par l'intervention du général Kearney. A cette époque, M. Frémont reçut, sans l'avoir sollicité, le brevet de lieutenant-colonel. Un dissentiment s'étant élevé entre les deux commandants en chef, il se rangea du côté du commodore Stockton, et Kearney, pour s'en venger, le traduisit, en arrivant au fort Leavenworth, devant une cour martiale, pour insubordination. La cour donna raison au général et cassa Frémont. Le président, M. Polk, signa la sentence, rendue conformément à la légalité; mais il offrit en même temps un nouveau brevet du même grade à M. Frémont qui refusa et rentra dans la vie privée.

Libre de tout service public, il résolut d'entreprendre de lui-même, et à ses propres risques, une expédition dans le but de découvrir, à travers les montagnes Rocheuses, un passage plus méridional encore que la Passe du Sud, des sources de l'Arkansas à la Californie. Il partit de Pueblo, sur le haut Arkansas, avec trente-trois hommes et cent trente-trois mules. Mais, égaré par ses guides, il vit périr toutes ses mules et un tiers de son escorte dans les neiges de la Sierra San-Juan, et lui-même arriva à pied à Santa-Fé, après des fatigues et des dangers extrêmes. Ces désastres ne l'empêchèrent pas d'organiser une cinquième expédition, et en cent jours, au milieu de nouvelles difficultés, il arriva sur les bords du Sacramento. Là il acquit la propriété de Mariposa, devenue depuis fameuse par sa magnifique exploitation aurifère, qui a fait du colonel Frémont l'un des hommes les plus riches des États-Unis. Attaché par des intérêts si forts à la prospérité de la Californie, il fut choisi par les électeurs de ce pays, lors de son annexion aux États-Unis, pour être le premier sénateur envoyé au congrès par le nouvel État (1850). L'arrêt de la cour martiale fut rappelé pour rendre son élection possible. Mais son mandat ne devait durer que deux ans, les délais qu'éprouva l'admission de la Californie dans l'Union ne lui permirent d'occuper son siége que pendant une courte session. A la seconde élection, il fut remplacé par John Weller, partisan de l'esclavage, dont il s'était déclaré l'adversaire.

Les seules publications du colonel Frémont sont ses rapports officiels au gouvernement; mais, à part l'importance vraiment nationale de ses découvertes et l'intérêt public qui s'y attache, la clarté de son style et ce caractère tout particulier d'animation et de vigueur que les hommes fortement trempés savent faire passer de leurs actions dans leurs écrits, ont suffi pour lui faire prendre rang parmi les écrivains des États-Unis.

Jusqu'en 1856, le colonel Frémont n'avait été mêlé à la politique que pendant le court espace de temps qu'il avait siégé, comme sénateur, au Congrès. Tout à coup, grâce à ses opinions bien connues et à son immense popularité, il est devenu, comme candidat à la présidence, l'adversaire le plus sérieux de Buchanan, en réunissant les suffrages de plusieurs partis politiques fusionnés à cette occasion en un seul, le parti républicain. Arrêter les progrès de l'esclavage dans les territoires *libres*, admettre dans l'Union le Kansas avec sa constitution *libre* récemment promulguée, changer la politique et l'administration du président Pierce et créer le chemin de fer du Pacique; tel était son programme. Mais le sentiment des difficultés inhérentes à l'abolition de l'esclavage a fait, après la lutte la plus vive, échouer sa candidature.

FRÉMY (Louis), administrateur français, ancien représentant, né à Toulon en 1808, vint étudier le droit à Paris et se fit inscrire, en 1829, au tableau des avocats. Nommé, en 1833, auditeur de deuxième classe au conseil d'État, il passa dans l'administration, fut sous-préfet à Domfront (1835) et à Gien (1837). Membre de la Commission administrative des chemins de fer (1842), dont il devint secrétaire en 1847, il avait alors le rang de maître des requêtes en service extraordinaire. Écarté des affaires par la révolution de Février, il y revint sous le ministère de M. Léon Faucher, son ami, qui le choisit pour chef de cabinet. En mai 1849, il fut nommé le cinquième des huit représentants de l'Yonne à la Législative, et prit place dans les rangs de la majorité. Il proposa, en 1851, un crédit de 500000 francs pour venir au secours des victimes des inondations. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative et du nouveau conseil d'État avec le titre de conseiller ordinaire. Au mois de février 1853, il fut chargé d'organiser sur de nouvelles bases l'administration du ministère de l'intérieur. Il reçut pour ses services la croix d'officier de la Légion d'honneur et succéda, en 1857, à M. de Germiny comme gouverneur du crédit foncier de France.

FRÉMY (Arnould), littérateur français, né le 17 juillet 1809, embrassa d'abord la carrière de l'enseignement. Reçu docteur ès lettres à Paris,

Digitized by Google

en 1843, avec une thèse très-remarquée sur *les Variations du style français au* XVII*e siècle*, et dans laquelle il se montrait fidèle aux meilleures traditions classiques, il fut nommé professeur suppléant de littérature française à Lyon. A cette époque pourtant il avait déjà publié plusieurs romans et nouvelles : *Elfride* et *les Deux anges* (1833, 4 vol. in-8 ; *une Fée de salon* (1836), 2 vol); *la Chasse aux fantômes* (1838, in-8); *les Roués de Paris* (1838, 3 vol. in-8) ; *les Femmes proscrites* (1840, 2 vol.); *Physiologie du rentier* (1841), en société avec Balzac.

Sa collaboration constante à la petite presse parisienne, où il s'était acquis la réputation d'un vif et brillant esprit, fit destituer M. Frémy, comme auteur d'ouvrages qui ne s'accordaient pas avec la gravité de ses fonctions. Cependant il rentra en 1847 dans l'enseignement supérieur et obtint une nouvelle suppléance à la Faculté de Strasbourg. Il donna sa démission lors de la révolution de Février. Rendu complétement à la carrière des lettres, il reprit sa place dans le journalisme, collabora activement à la *Revue de Paris*, à la *Revue britanique*, au *Siècle*, au *Peuple*. Depuis 1854, il est un des trois rédacteurs du *Charivari*.

Outre les romans cités, on a encore de lui : *le Journal d'une jeune fille* (1854, in-18), *les Maîtresses parisiennes* (1855, 2e édit., 1857; un 2e vol. 1858); *Confessions d'un Bohémien* (1857, in-18); et deux comédies représentées avec peu de succès à l'Odéon : *le Loup dans la bergerie* (1854), en un acte; et *la Réclame* (1856), en cinq actes.

FRÉMY (Edmond), chimiste français, né à Paris, en février 1814, et fils de M. Charles Frémy, qui fut jusque dans ces dernières années professeur de chimie à Saint-Cyr, fit sous sa direction ses études scientifiques et devint, en 1831, préparateur des cours de M. Pelouze, à l'École polytechnique. Il le suivit et le remplaça tour à tour à cette école, ainsi qu'au collége de France, suppléa quelque temps M. Gay-Lussac au Muséum d'histoire naturelle, et succéda enfin à ces deux maîtres en 1849 et 1852. Il avait, avant d'occuper les deux chaires de l'École polytechnique et du Muséum, fait ses premiers cours aux Écoles centrale et du commerce. Il se maria, en 1844, à la fille du pharmacien Boutron-Charlard, et fut décoré au mois de mai de la même année.

On a de M. Ed. Frémy : une vingtaine de *Mémoires* insérés, de 1835 à 1856, dans les *Annales de Chimie*, la plupart en collaboration avec quelque autre savant. On cite surtout, sous son nom seul, *de la Composition chimique du cerveau*. Il a écrit, en société avec son maître M. Pelouze : *Traité de Chimie générale* (1844-1857, 6 vol. in-8, avec atlas et planches); puis une *Chimie élémentaire* et un *Abrégé de Chimie*, qui ne sont que des réductions du premier ouvrage.

FRENCH (Benjamin F.), écrivain américain, né en Virginie, le 8 juin 1799, commença l'étude du droit, qu'il abandonna bientôt, à cause de sa santé, se mit à écrire dans les journaux littéraires et publia, en 1825, pour premier ouvrage : *Biographia Americana*, etc., suivi de ses *Études biographiques sur les femmes auteurs éminentes* (Memoirs of eminents female writers). En 1830 il passa dans les contrées tempérées du sud-ouest, où, tout en se livrant à des entreprises commerciales, il trouva le temps de recueillir et de traduire du français et de l'espagnol une foule de documents intéressants sur l'histoire primitive de la Louisiane; il les réunit en une série de cinq volumes in-8, qui parurent successivement, de 1846 à 1853, sous ce titre : *Historical Collections of Louisiana, embracing many rare and valuable documents, relating to the natural, civil and political history of that State, compiled with historical and biographical notes* (New-York). Deux volumes additionnels conduisent les annales de la Louisiane jusqu'au moment de sa cession aux États-Unis. Ces ouvrages ont fait à l'auteur une réputation d'historien instruit et judicieux. On annonce en outre deux volumes d'*Annales historiques* sur l'histoire de l'Amérique du Nord, depuis sa découverte jusqu'en 1850. — M. French a quitté la Louisiane pour résider à New-York.

FRÈRE (Pierre-Édouard), peintre français, né à Paris, le 10 janvier 1819, entra, en 1836, dans l'atelier de Paul Delaroche, suivit l'École des beaux-arts, et se livra ensuite à la peinture de genre; il débuta au Salon de 1843. Il a donné, entre autres sujets, la plupart exposés : *le Petit gourmand*, *le Petit curieux*, *le Petit saltimbanque*, *les Raisins*, *la Cuisinière*, *la Poule aux œufs d'or*, *l'Atelier*, *Lully enfant*, *la Blanchisseuse*, *le Tonnelier*, *la Tricoteuse*, *le Goûter*, *la Bouillie*, des *Scènes* et des *Études* d'intérieur, etc. (1843-1853); *le Vendredi-Saint*, *le Dîner*, *la Leçon de lecture*, *Jeune Femme peignant*, *Intérieur de cour en automne*, *la Petite pourvoyeuse*, admis à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857, une dizaine de toiles appartenant au même genre et au même style. M. Édouard Frère, dont les sujets ont été popularisés par l'image et la lithographie, a obtenu une 3e médaille en 1850, une 2e en 1852, et une médaille de troisième classe en 1855.

FRERE (Charles-Théodore) peintre français, né à Paris, en 1808, étudia sous MM. J. Coignet et Roqueplan, et débuta au Salon de 1834. En 1836, il partit pour l'Algérie, assista à la prise de Constantine, et parcourut le désert et les provinces d'Orient; la plupart de ses nombreux tableaux sont exécutés d'après les souvenirs et les croquis de ce long voyage. On a surtout de lui : *une Écurie du Loiret* (1835); *le Pont de Saint-Ouen*, *le Pont des Carmes*, *le Faubourg Bab-a-Zoum*, *la Fontaine Bab-el-Oued*, *le Marché de l'Arva*, *la Rue des Juifs*, *à Constantine*, *l'Assaut*, *la Caravane ou gué*, *le Bazar de Janina*, *le Marché de Constantine* (1848); *Halte d'Arabes*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *une Rue de Constantinople*, *une Mosquée de Bayrouth*, *un Bazar à Damas*, *une Cour à Tauthat*, admis à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857, huit nouvelles toiles empruntées aux mêmes sites et aux mœurs orientales. M. Théodore Frère a obtenu une 2e médaille en 1848.

FRÈRE-ORBAN (Hubert-Joseph-Walther), avocat et homme politique belge, né à Liége, le 24 avril 1812, d'une très-humble famille, reçut une éducation toute française, étudia le droit, se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, et acquit rapidement une réputation dans le parti libéral. Il fut, dès 1830, un des fondateurs des journaux destinés à soutenir la cause de la révolution belge, et membre des diverses associations organisées pour résister à la politique des cabinets catholiques. Il fut envoyé en juin 1847, par les électeurs de Liége comme représentant à la Chambre belge. Il occupa ensuite, à deux reprises différentes, en 1847 et de 1848 à 1852, le portefeuille des finances, et dans l'intervalle de ces deux administrations, celui des travaux publics. On lui attribua, peu avant sa retraite, un petit pamphlet pseudonyme, intitulé : *Lettre à M. de Decker*, par Van Damme (Bruxelles,

Digitized by Google

1852, in-8). Il combattit activement, par des modifications profondes dans les institutions de crédit, notamment par l'organisation de la banque nationale de Belgique, la crise financière qui suivit la révolution de 1848.

M. Frère-Orban, qui passe pour un des hommes d'État et des financiers les plus habiles de la Belgique, est haut dignitaire de plusieurs ordres, notamment grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse et grand officier de la Légion d'honneur.

FRERICHS (Frédéric-Théodore) médecin allemand, né le 24 mars 1819, à Aurich, dans le Hanovre, se rendit à l'université de Gœttingue, en 1808, pour y étudier la médecine et les sciences naturelles. Reçu docteur, il visita successivement Berlin, Prague et Vienne, où il se livra à des études suivies de pathologie et d'anatomie, parcourut ensuite la Hollande, la Belgique et la France et se fixa enfin, en 1846, à Gœttingue. Agrégé à l'École de médecine et attaché à l'Institut physiologique de M. Rodolphe Wagner, il ouvrit un cours qui fut bientôt l'un des plus suivis de l'université. En 1851, il fut appelé à Kiel, pour y diriger la polyclinique et l'hôpital académique; mais dès l'année suivante ayant pris part à la guerre des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark, il dut rentrer en Allemagne et devint professeur titulaire de pathologie et de thérapeutique à l'université de Breslau. Il dirige en outre la clinique médicale de cette ville. En 1854, le roi de Prusse lui a conféré la décoration de l'Aigle Rouge et le titre de conseiller intime de médecine.

M. Frerichs a collaboré activement au *Dictionnaire de physiologie* de Vagner (Brunswick, 1843 et suiv.); au *Dictionnaire de chimie* de Liebig, Poggendorf et Wœhler (ibid., 1837 et suiv.); au *Supplément* (1850-1852) et à d'autres recueils de même valeur. Quelques-uns de ses articles imprimés à part, forment de savantes monographies et de véritables ouvrages.

FRESLON (Alexandre), avocat français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, est né à La Flèche (Sarthe), le 11 mai 1808. Après avoir achevé ses études de droit à la Faculté de Paris, il se fit inscrire au barreau d'Angers, en 1829. Le 17 juillet 1830, il fut poursuivi pour délit politique, se défendit lui-même et fut acquitté. Après la révolution de Juillet, il entra dans la magistrature, comme substitut du procureur du roi; mais il ne tarda point à donner sa démission, et reprit, en 1832, la profession d'avocat. Partisan décidé des doctrines libérales, il fut, en 1839, un des fondateurs du *Précurseur de l'Ouest*, se signala par la lutte qu'il engagea dans le conseil municipal d'Angers, contre M. Giraud, maire de la ville, et combattit sans relâche la politique du ministère Guizot. Le 2 mars 1848, à l'avénement de la République, il fut nommé procureur général près la Cour d'appel d'Angers. Élu représentant à la Constituante, dans le département de Maine-et-Loire, le neuvième sur treize, par 71 046 suffrages, il fit partie du Comité de législation et vota ordinairement avec la droite, il nomma M. Freslon, ministre de l'instruction publique, en remplacement de M. Vaulabelle, et il l'envoya à Marseille, au-devant du pape Pie IX, qui, chassé de Rome, venait, disait-on, se réfugier en France. Après l'élection du 10 décembre, M. Freslon soutint par ses votes, dans sa politique intérieure et extérieure, le gouvernement de Louis-Napoléon. Non réélu à la législative, il se fit inscrire au barreau de Paris, et prouva son attachement au parti démocratique modéré par les causes qu'il accepta de défendre.

FRESNEL (Fulgence), orientaliste français, né à Mathieu (Calvados), le 15 avril 1795, s'occupa successivement de sciences, de littérature et de langues, traduisit quelques ouvrages de Berzélius, des contes de Tieck, et des fragments d'un roman chinois, puis étudia particulièrement la langue et l'histoire des Arabes. Élève de Sylvestre de Sacy, il alla suivre, à Rome, en 1826, les cours des Maronites de la Propagande. Il visita le Caire en 1831. Nommé agent consulaire de France, en 1837, puis consul à Djiddah (port de la Mecque), il y rencontra des descendants des Himyarites, et, avec les notions qu'ils lui donnèrent sur leur langue, parvint à déchiffrer d'antiques inscriptions, tracées par ce peuple antérieur à Mahomet. Ramené à Paris par l'intérêt de sa santé, il en repartit, en 1852, à la tête de l'expédition chargée par le gouvernement français d'explorer les antiquités de la Mésopotamie. Lorsque l'expédition fut rappelée, il resta à Bagdad, où il est mort, le 30 novembre 1855.

Le *Journal asiatique* renferme les principaux travaux de M. Fresnel, notamment ses traductions de *Fragments chinois* (1822-23); celle du *Poëme de Schanfara* (1834); de remarquables *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme* (1837 et suiv.), et ses *Explications d'inscriptions himyarites* (1838, 1845 et suiv.).

FRESSE-MONVAL (Henri-François-Michel-Alphonse), écrivain français, né à Perpignan, le 4 novembre 1795, vint à Paris en 1813, sortit du petit séminaire de Saint-Nicolas en 1818, du grand séminaire en 1822, fit, deux ans après, un court séjour à la Trappe, et donna ensuite des leçons de littérature, auxquelles se rattachent ses premiers ouvrages. Il défendit, pendant ses dernières années, la politique de la Restauration, et rédigea plus tard, sous l'inspiration des mêmes convictions, des romans du genre de ceux du vicomte d'Arlincourt. Depuis 1840, il s'est borné aux ouvrages d'enseignement et aux traductions poétiques.

On a de lui : *Angelino, ou le Bandit sicilien* (1829, 3 vol. in-12); *la France illustrée par ses marins, ses rois et ses guerriers* (1830, 5 vol. in-12), d'où il a tiré plus tard les *Illustrations de la marine française* (1852, 2 vol in-8); *de l'Opposition en* 1830 (juin 1830); *l'Orphelin et l'usurpateur* (1833, 2 vol. in-8); *Jules-Joseph, pensée intime* (1835, 2 vol. in-8); un *Traité de narration* (1831, in-12), souvent réédité et remanié sous de nouveaux titres; de nombreux *Manuels* de composition française et latine, de littérature, d'art épistolaire (1835-1845, in-12); des *Cours de lectures morales* (1855, in-12), etc. Il a traduit en vers les *Œuvres complètes d'Hésiode* (1841, grand in-8), couronné par l'Académie française; les *Œuvres complètes de Pindare* (1854, grand in-8), également couronné, et sous le titre des *Sibylles*, les vers sibyllins, avec la biographie des femmes poëtes de la Grèce (1856, in-8). Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale*, etc.

FREUND (Wilhelm), lexicographe allemand, né le 27 janvier 1806, à Kempen, dans le grand-duché de Posen, d'une famille juive, étudia à Breslau, Berlin et Halle, et, après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie, ouvrit en 1828, à Breslau, une institution pour l'instruction de la jeunesse israélite. Ayant échoué contre l'animosité des juifs orthodoxes, il accepta une place de professeur au collége de cette ville,

Digitized by Google

qu'il quitta plus tard pour diriger par intérim le lycée de Hirschberg, en Silésie. En 1851, M. Freund passa en Angleterre.

Ce savant doit sa réputation à son grand *Dictionnaire de la langue latine* (Wœrterbuch der lateinischen Sprache; Breslau, 1834-45. 4 vol). Il a donné aussi un *Dictionnaire de la langue latine* en un volume (Gesammtwœrterb der lat. Spr.; Ibid., 1844); un *Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin-grec* (Berlin, 1848), une édition estimée de l'*Oratio pro Milone* (Breslau, 1838), etc. Il a entrepris, en 1846, la publication d'une *Bibliothèque des auteurs grecs et latins à l'usage des élèves* (Schülerbibliothek des griechischen und rœmischen Alterthums; Berlin, 1846 et suiv.). Les travaux lexicographiques de M. Freund sur la langue latine forment le fond du *Dictionnaire latin-français* publié par M. Theil en 1853 (Paris, in-8).

FREYTAG (Gustave), écrivain allemand, né le 13 juillet 1816, à Kreuzbourg, en Silésie, fit de bonnes études au collége d'Oels et aux universités de Breslau et de Berlin, et obtint, en 1838, le diplôme de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des lettres de cette dernière ville, il passa, en 1847, à Dresde, puis à Leipsick, où il fonda, avec M. Julien Schmidt, le *Messager de la frontière*, une des feuilles les plus répandues de la littérature allemande.

M Freytag débuta par un recueil de poésies intitulé : *A Breslau* (In Breslau; Berlin, 1845); mais sa comédie historique, *les Fiançailles, ou Kuntz de Rosen* (die Brautfahrt oder Kunz v. R.; Ibid., 1845), obtint un prix dans un concours ouvert par le théâtre Royal de Berlin. Elle fut suivie de deux drames : *Valentine* (1847), *le Comte Waldemar* (1848), et d'une comédie, *les Journalistes* (1854), particulièrement citée avec éloge en Allemagne pour ses caractères bien dessinés, son dialogue vif et naturel et sa gaîté de bon aloi.

A sa réputation d'un des premiers écrivains dramatiques de son pays, M. Freytag vient d'ajouter celle de conteur populaire par son roman intitulé : *Doit et avoir* (Soll und Haben; Leipick, 1855, 6e édit., 3 vol.). Cinq éditions, dans la première année, attestèrent à quel point l'auteur avait compris et satisfait les secrètes aspirations de son pays, en substituant aux abstractions, dans les œuvres d'imagination, la peinture de la réalité. Son livre, en montrant la bourgeoisie allemande, avec son activité, sa persévérance, sa loyauté courageuse, exprimait pour ainsi dire la poésie du labeur honnête. Ce roman, traduit en français par M. de Suckau, dans le *Moniteur* de 1857, fait partie de la *Collection des meilleurs romans étrangers* (Paris, 1857, in-18).

Il faut encore citer de M. Freytag une petite tragédie : *le Savant* (der Gelehrte) insérée dans les *Tableaux poétiques* (Poetische Bilder) de Ruge; une comédie : *une pauvre Ame de tailleur* (Eine arme Schneiderseele), et quelques travaux critiques et littéraires destinés au *Messager de la frontière*. La plupart de ses *Œuvres dramatiques* ont été réunies sous le titre de *Dramatische Werke* (Leipsick, 1848-1856, 3 vol.).

FREYTAG (George-Guillaume-Frédéric), orientaliste allemand, né à Lunebourg, le 19 septembre 1788, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Gœttingue où il devint répétiteur en 1811. Il prit part plus tard aux dernières campagnes contre la France, en qualité d'aumônier de l'armée prussienne et, après la paix, resta à Paris, aux frais du gouvernement prussien, pour étudier les langues orientales, particulièrement l'arabe. En 1819, il fut rappelé à Bonn, comme professeur de langues orientales.

Le principal travail de M. Freytag est le grand *Lexicon Arabico-Latinum* (Halle, 1830-1837, 4 vol.), ouvrage capital pour l'étude de la langue arabe. Il a publié en outre : un *Petit Dictionnaire arabico-latin* (Halle, 1837), abrégé du précédent; *Selecta ex historia Halebi* (Paris, 1819); les textes arabes : *Regnum Saahd-aldaula in oppido Halebo* (Bonn, 1820) et *Carmen in laudem Muhammedis dictum*, de Kaabi-Ben-Sohair (Halle, 1823), etc.; la grande anthologie d'Ibn-Arabschah intitulée : *Fakihat-Alcholafa* (Bonn, 1823); les *Hamasæ carmina* d'Albu-Temmâm (Bonn, 1828-1852, 2 vol.); une traduction latine de *Proverbes arabes* (Arabum proverbia; Bonn, 1838-1853, 3 vol.); *Chrestomathia arabica* (Bonn, 1834); *l'Art de la versification arabe* (Darstellung der arabischen Verskunst; Bonn, 1838); *Grammaire de la langue hébraïque* (Kurzgefasste Grammatik der hebraeisch. Sprache; Halle, 1835).

FREZZOLINI (Erminia Nencini, dame), cantatrice italienne, née à Viterbe, en 1820, et fille d'un chanteur comique renommé comme professeur de chant, débuta, en 1838, à Florence, et passa ensuite, comme *donna assoluta*, aux théâtres de Milan, Turin, Modène (1839-1841). Après une saison sur le théâtre de la Reine, à Londres (1842), elle revint à la Scala de Milan, parut à San-Carlo de Naples (1845), à Gênes, à Venise (1847), et partit à la fin de cette dernière année pour Saint-Pétersbourg, où elle resta jusqu'en 1850. Elle visita en dernier lieu l'Espagne, chanta à Madrid et à Barcelone, et vint enfin, en 1853, à Paris. Elle y a figuré pendant quatre années successives, dans la troupe du théâtre italien. En août 1857, elle s'est rendue aux États-Unis, avec M. H. Vieuxtemps, engagé, comme elle, à des appointements princiers. Mme Erminia Frezzolini, qui possède une voix de soprano des plus étendues, malgré l'insuffisance des notes du médium, et une grande puissance dramatique, aborde volontiers les rôles des operas de Mozart, Bellini, Donizetti; elle s'est familiarisée, l'une des premières, avec le répertoire difficile de M. Verdi, qui lui dut une partie de sa popularité.

FRIANT (Jean-François, comte), général français, né à Paris le 12 juin 1790, est fils du général de ce nom, mort en 1829, et qui commanda, en 1814, une des divisions de la garde. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il prit part, dans l'infanterie, aux dernières campagnes de l'Empire et atteignit rapidement le grade de capitaine; cependant il donna sa démission sous la Restauration et suivit son père dans la retraite. En 1830, il rentra au service en qualité de général de brigade de la garde nationale, et devint aide de camp du roi Louis-Philippe; en 1832, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Après la mort du comte Lobau, il commanda quelque temps en chef les légions parisiennes, en l'absence du général Jacqueminot. En 1848, il accompagna volontairement le roi déchu dans l'exil, et fit partie de sa petite cour au château de Claremont. Il a été admis à cette époque à faire valoir ses droits à la retraite.

FRICHON, aîné [de la Haute-Vienne], ancien représentant du peuple français, né à Limoges, en 1801, est fils d'un volontaire de la République. Reçu avocat, il fut inscrit, en 1824, au barreau de la Cour royale de Limoges, devint membre du conseil de l'ordre après 1830 et fut élu bâtonnier en 1845. Par ses opinions politiques, il appartenait à la fraction la plus radicale de l'op-

Digitized by Google

position. En 1848, il refusa du gouvernement provisoire le poste d'avocat général près la Cour d'appel. Porté, comme candidat à l'Assemblée nationale, sur les listes de tous les partis, dans la Haute-Vienne, il fut élu le quatrième sur huit. Au milieu des troubles qui éclatèrent à Limoges, le jour des élections, il prit le rôle de médiateur et contribua au rétablissement de l'ordre. A l'Assemblée, il fit partie du Comité de l'intérieur, parut souvent à la tribune pour soutenir les doctrines du *National*, et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il rentra dans l'opposition. Réélu à l'Assemblée législative, il siégea dans les rangs de la gauche, protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de la Constitution, et, le 2 décembre 1851, prit part aux essais de résistance. Il est resté depuis en dehors des affaires publiques. — M. Frichon a un frère plus jeune, avec lequel il a été confondu, et qui, habitant Limoges au moment du coup d'État, fut expulsé de France.

FRIEDEMANN (Frédéric-Traugott), écrivain pédagogique allemand, né à Stolpen, près de Dresde, le 30 mars 1793, termina ses classes à l'École des princes de Meissen et suivit les cours de théologie et de philologie à l'université de Wittemberg. Après avoir passé sa thèse en 1812, il fut nommé l'année suivante recteur en second au gymnase de Zwickau, puis au gymnase de Wittemberg. En 1820, il devint recteur titulaire au gymnase de cette dernière ville et, en 1823, directeur de l'école de Catherine, à Brunswick, où il jouit d'une grande influence, comme membre de la commission municipale d'instruction publique. En 1828, il fut appelé à diriger le gymnase provincial de Weilbourg. Nommé membre correspondant de diverses académies d'Allemagne, il reçut le grade de docteur en théologie de l'université de Leipsick. Rapporteur de la commission d'instruction publique, M. Friedemann ne tarda pas à se faire connaître comme un des pédagogues les plus habiles de l'Allemagne. Il avait pour système de faire reposer l'éducation sur l'étude des classiques anciens; mais d'y introduire l'étude des langues modernes, et de toutes les sciences propres à former les esprits pratiques que l'époque réclame. En 1836 M. Friedemann fut invité par le roi de Hollande à organiser, sur des principes allemands, l'Athenæum de Luxembourg. Il est, depuis 1840, grand conseiller des études dans le duché de Nassau et directeur du dépôt des archives provinciales.

On a de M. Friedemann des ouvrages d'éducation, des livres latins, et quelques opuscules d'histoire ou d'archéologie. Nous citerons : *Discours aux étudiants* (Paraenesen für Studirende; Brunswick 1844 1845, 6 vol.); *Discours classiques allemands* (Deutsche Schulreden; Giessen, 1829); *de la Conciliation des diverses opinions, en matière d'instruction publique* (Beitraege zur Vermittelung widerstrebender Ansichten über, etc.; Weilbourg, 1833-1836); *Orationes latinæ* (Ibid., 1837); *Introduction pratique à la versification latine* (Praktische Anleitung zur Verfertigung lat. Verse; Leipsick, 5e édit., 1844); *Gradus ad Parnassum* (4e édit. Ibid., 1842, 2 vol.); *Exercices de versification grecque* (Aufgaben zur Verfertigung griech. Verse; Weilbourg, 1835); un certain nombre d'éditions ou réimpressions d'ouvrages savants; enfin un livre curieux intitulé : *Vitæ hominum eruditissimorum a viris eloquentissimis scriptæ* (Brunswick, 1825, 2 volumes). Citons encore : *Documents pour la connaissance du duché de Nassau* (Beitraege für Kenntniss des Herzogthums Nassau; Weilbourg, 1833-1836, 2 vol.), et de nombreux articles dans son *Journal des archives de l'Allemagne* (Zeitschrift für die Archive Deutschlands).

FRIEDERICH (André), sculpteur français, né à Ribauvillé, dans le Haut-Rhin, le 17 janvier 1798, fut d'abord, comme son père, sculpteur en bois, se rendit ensuite à Strasbourg, puis en Allemagne, où il continua ses études artistiques sous divers maîtres, et vint enfin les compléter à Paris, dans l'atelier de Bosio. A la suite de pérégrinations dans le nord et dans le midi de l'Europe, qui furent pour lui l'occasion d'œuvres de toutes sortes, il revint se fixer en 1826 à Strasbourg, où il a exécuté presque tous ses travaux. Nous citerons : *le Baptême de Clovis, saint Florent et Bathilde*, pour l'église Saint-Louis (1827); *Turenne*, monument en granit élevé à Saltzbach; le *Mausolée du poëte Herber; l'archevêque Boll*, pour la cathédrale de Fribourg; *l'évêque Werner de Hapsbourg*, pour celle de Strasbourg; le *Monument de l'architecte Erwin*, pour le bourg de Steinbach; *l'Atelier d'Hirwin*, bas-relief acquis par le musée de Strasbourg; *le Fossoyeur*, don fait au cimetière de Baden-Baden; *le Tombeau de Léopold de Bade; le Chœur de la cathédrale de Strasbourg*, plan plastique, etc., etc. (1828-1856). On a vu de lui, aux Salons de 1839 et 1842, une *Femme à genoux sur un tombeau*, et une *Mère tenant son enfant endormi*, statues en marbre. Il a commencé, en 1855, une riche publication sous le titre de : *la Cathédrale de Strasbourg et ses détails* (in-4, avec planches). M. Friederich, que la vie de province a tenu à l'écart des premiers rangs, a reçu, en 1842, du grand-duc Léopold, la décoration du Lion d'Or du Zœhringen.

FRIES (Bernard), peintre allemand, né à Heidelberg, le 16 mai 1820, reçut à Carlsruhe ses premières leçons de dessin du peintre d'histoire Coopmann, puis suivit de 1835 à 1837 les cours de l'Académie de Munich. En 1838, il partit secrètement pour Rome, et y passa la plus grande partie de sa jeunesse. Il fit une étude suivie des anciens maîtres, tout en cherchant les principes de l'art dans l'esthétique et la philosophie. De retour à Munich, il prit part, en 1848, aux mouvements religieux et politiques, et quatre ans après, en 1852, le gouvernement lui intima l'ordre de quitter la ville. Il s'est retiré à Heidelberg.

M. Fries a traité le paysage avec une grande science des procédés de la peinture. Beaucoup de ses sujets sont empruntés à la nature italienne. Nous citerons *les Rochers de Némi*, qui obtinrent un grand succès en 1847, et les quatre paysages envoyés à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Vallée du Neckar, Vue prise des environs de Heidelberg, le Parc de Heidelberg*, et *l'Orage*.

Cet artiste avait un frère, Ernest FRIES, né en 1801, qui est mort en 1833, laissant une très-belle réputation comme paysagiste. Une foule de ses tableaux, vendus à grand prix, sont disséminés dans les musées ou les collections particulières de l'Allemagne.

FRIES (Elias), botaniste suédois, né le 15 août 1794, à Femsjo (Wescio), fit ses études à l'université de Lund et y devint, en 1814, agrégé, en 1819, professeur adjoint et en 1828 professeur de botanique. Depuis 1834, il occupe, à l'université d'Upsal la chaire de professeur ordinaire d'économie pratique. A la mort de Wahlenberg (1851), il devint professeur titulaire de botanique et directeur du musée et du jardin. En 1853, il fut nommé recteur de l'université.

M. Fries a introduit en Suède des réformes scientifiques d'une haute importance, telles que

Digitized by Google

le système naturel de botanique et la morphologie. Ses ouvrages, aussi estimés que nombreux lui ont fait la réputation d'un des premiers botanistes de notre époque. Renommé comme orateur suédois et latin, il a deux fois représenté l'université d'Upsal à l'assemblée des États de la Suède (1844-1845, 1847-1848) et il est un des dix-huit membres de l'Académie de Stockholm.

Parmi ses travaux de botanique nous citerons les suivants : *Flora Hollandica* (Lund, 1817); *Novitiæ floræ Suecicæ* (Ibid., 2e édit. 1828), travail consciencieux, complété par les *Mantissæ* (Lund et Upsal, 1832 et suiv.); *Systema mycologicum* (Greifswald 1821-1829, 3 vol.; supplément 1830), œuvre considérable qui fut précédée des *Observationes mycologicæ* (Copenhague, 1815-1818, 2 vol.; nouvelle édit., 1824) et auquel se rattachent trois autres ouvrages : *Elenchus fungorum* (Greifswald, 1828, 2 vol.), *Epicrisis systematis mycologici* (Upsal et Lund, 1836-1838) et *Novæ symbolæ mycologicæ* (Upsal, 1851, 1re partie); *Systema orbis vegetabilis* (Lund, 1825), contenant l'exposition du système naturel; *Lichenographia Europæa reformata* (Lund et Greifswald 1831), importante monographie continuée par plusieurs suites; *Flora scanica* (Upsal, 1835); *Summa vegetabilium Scandinaviæ* (Ibid., 1846-1848, 2 vol.); *Herbarium normale* (Ibid., 1847 et suiv.); *Symbolæ ad historiam hieraciorum* (Ibid., 1848), etc.

M. Fries a publié en outre plus de 100 dissertations et un grand nombre d'articles sur des sujets de botanique et d'économie pratique. Une partie des travaux de ce genre ont été réunis sous le titre d'*Excursions botaniques* (Botaniska utflygter; Upsal, 1843, 1 vol.; Stockholm, 1852, 2 vol.); plusieurs d'entre eux ont été traduits en allemand, par M. Harnschuch, et se trouvent insérés dans les *Archives des travaux scientifiques scandinaves* (Archiv skandinavischer Beitraege), la *Gazette de Botanique* et autres recueils.

FRIRION (Jules-Joseph, baron), général français, né vers 1800, est fils du général de ce nom qui, sous Louis-Philippe, fut chargé du commandement de l'hôtel des Invalides. Admis à l'École de Saint-Cyr, il passa, en 1823, comme sous-lieutenant dans l'infanterie, prit part à quelques-unes des expéditions d'Afrique et devint chef de bataillon en 1840. Nommé colonel en 1849, il commanda le 26e de ligne et eut, en 1851, mission de réprimer l'insurrection républicaine des Basses-Alpes. Nommé général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur, en 1852, il fut envoyé, en 1854, à l'armée d'Italie, où il est à la tête d'une brigade d'infanterie.

FRITH (William Powel), peintre anglais, né en 1820, à Harrogate (comté d'York), et fils d'un aubergiste de cette ville, étudia la peinture à l'Académie des beaux-arts de Londres, et débuta à l'âge de vingt ans, avec un sujet tiré de Shakspeare, *Malvolio devant la comtesse Olivia* (1840), qui présageait un artiste d'avenir. Il exposa ensuite *les Adieux de Leicester et d'Amy Robsart* (1841); *un Tour de Falstaff* (1843); *Jean Knox en présence de Marie Stuart* (1844); *le Pasteur de village* (1845), qui lui ouvrit les portes de l'Académie. Quoique bien jeune, il était déjà, par son style brillant, dramatique, et l'habileté de ses compositions, un des peintres de genre les plus goûtés de l'école moderne.

M. Frith s'inspire volontiers des écrivains classiques, Shakspeare, W. Scott, de Foë, ou Goldsmith. Il doit à ce dernier ses interprétations les plus heureuses. Les œuvres de Molière et de Cervantes lui ont également fourni quelques bonnes toiles : *M. Jourdain saluant la marquise* (1847) et *Sancho à la table de la duchesse* (1850). Parmi les sujets qui lui appartiennent en propre, on remarque : *une Fête anglaise il y a cent ans* (1847), que la gravure a rendue populaire; *une Vieille femme accusée d'avoir ensorcelé une jeune paysanne* (1848), épisode du temps de Jacques Ier; *Quand l'âge arrive* (1849); *le Peintre Hogarth à Calais* (1851); *Au bord de la mer* (1854), tentative manifeste de réalisme. Un vif sentiment de comédie s'unit, dans la plupart de ces tableaux, à un arrangement toujours fort bien entendu. Un genre d'humeur bouffonne est marqué complètement dans : *sir Roger de Coverley et le spectator* (1848); *une Aventure en diligence* (1849); *Honeywood et les gardes du commerce* (1850).

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frith a envoyé *le Bourgeois gentilhomme*, qui à son retour de Paris, s'est vendu près de 23 000 fr. à Londres; *Pope faisant la cour à lady Montague* et *l'Homme d'un bon naturel*; œuvres d'une jolie couleur et d'une exécution fine et précise, et dont les accessoires surtout sont touchés avec une grande supériorité. Le jury a accordé à cet artiste une médaille de seconde classe. M. Frith est membre titulaire de l'Académie depuis 1853. Nous citerons encore de lui : *la Fête du jour de naissance*, exposée en 1856.

FRITZSCHE (François-Volkmar), philologue allemand, né à Steinbach (Saxe), le 26 janvier 1806, étudia d'abord sous la direction de son père, le savant théologien Chr. Fréd. Fritzsche, mort en 1850, et suivit plus tard les cours de l'université de Leipsick. En 1828, il se rendit à Rostock, où il a résidé depuis.

M. Fritzsche s'est particulièrement occupé du théâtre grec, dans la connaissance duquel il est très-versé. On cite surtout de lui, outre des éditions d'ouvrages de Lucien, d'Aristophane : *Quæstiones lucianeæ* (Leipsick, 1826); *Commentationes de atticismo et orthographia Luciani* (Rostock, 1828); une étude sur les *Dialogi deorum* (Leipsick, 1829); *Quæstiones aristophaneæ* (Ibid., 1835); sans compter un grand nombre de dissertations savantes, telles que : *de Monodiis Euripideis* (Rostock, 1843); *Lectiones tullianæ* (Ibid., 1847); *de Versu eupolideo* (Ibid., 1855), et toutes celles dont Aristophane a fourni le sujet. Rappelons encore deux écrits un peu vifs dirigés contre Ch. Otffried Müller, à l'occasion de son travail sur *les Euménides* d'Eschyle (Leipsick, 1834 et 1835).

FRITZSCHE (Otto-Fridolin), théologien allemand, frère du précédent, né le 23 septembre 1812, à Dobrilugk, fit aussi ses premières études sous la direction de son père, les acheva à l'université de Halle, et fut agrégé en 1836 à la Faculté de théologie de cette ville, qui lui conféra aussi le titre de docteur. En 1842, il fut nommé à Zurich professeur de théologie, et en 1844 directeur de la bibliothèque centrale.

On a de lui, outre plusieurs écrits insérés dans les *Fritzschiorum opuscula academica* (Leipsick, 1838), et qu'il a publiés en commun avec son père et son frère : *de Theodori Mopsvestani vita et scriptis comment. hist. theologica* (Halle, 1836); *Manuel exégétique des Apocryphes de l'Ancien Testament* (Leipsick, 1851, 1re livraison), commencé en commun avec M. Ed. Grimm, etc. Il a donné diverses éditions accompagnées de notes critiques et littéraires : *Confessio Helvetica posterior* (Zurich, 1839); *Lactantius* (Leipsick, 1842-1844, 2 vol.); *les Fragments évangéliques de Théodore Mopreste sur le Nouveau Testament* (Zurich, 1847); la traduction grecque du *Livre d'Esther* (Ibid., 1848), etc.

Digitized by Google

FRŒBEL (Jules), écrivain et homme politique allemand, né en 1806, à Griesheim, près de Stadt-Ilm, étudia à Rudolstadt, Keilhau, Stuttgart, Munich, Weimar, et enfin à Berlin, où il se lia avec Charles Ritter et connut Alex. de Humboldt. Il se fixa en 1833 à Zurich, y exerça pendant plusieurs années les fonctions de professeur de géographie et de sciences naturelles, publia quelques ouvrages estimés, et fonda en 1839, après avoir obtenu les droits de citoyen suisse, un journal d'opposition radicale. *der Schweizerische Republikaner*. En 1844, il renonça à l'enseignement, établit à Zurich et à Winterthur un *Comptoir littéraire*, et fit paraître plusieurs écrits politiques, très-recherchés en Allemagne, en dépit ou à cause des poursuites dont ils furent l'objet, notamment en Prusse, où il fut interdit à l'auteur de résider.

De 1845 à 1848, M. Frœbel s'était fixé à Dresde. Après la révolution, il fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il prit place parmi les chefs de l'extrême gauche. En octobre 1848, il fit partie de la députation que l'assemblée envoya à Vienne, et rendit compte des événements tragiques auxquels il venait d'assister dans un discours qui eut un grand retentissement, ainsi que dans ses *Lettres sur la révolution d'octobre* (Briefe über die Octoberrevolution; Francfort, 1849). Après la défaite de son parti, il retourna en Suisse, d'où il émigra en Amérique.

Outre quelques travaux scientifiques, tels que : *Système de cristallologie* (Grundzüge eines Systems der Crystallologie; Zurich, 1843; 2e édit., Leipsick, 1847), et un grand nombre de brochures, on a de M. Frœbel : *Système de politique sociale* (System der socialen Politik; Mannheim, 1847, 2 vol.); un drame historique, *die Republikaner* (Leipsick, 1848), et *Observations sur l'Amérique* (Aus Amerika. Erfahrungen, Reisen und Studien; Ibid., 1857, in-8).

Son frère, Charles Frœbel, né à Griesheim, en 1808, a vécu en Angleterre, en Suisse, puis à Hambourg et s'est fait connaître comme publiciste et écrivain pédagogique.

FROEHLICH (Abraham-Emmanuel), poëte suisse, né à Brugg, en Argovie, le 1er février 1796, devint en 1835, professeur et aumônier au lycée d'Aarau. Il se fit connaître d'abord par un recueil de fables (Fabeln 1825, 2e édit. 1829), où l'on trouve de l'ironie et de l'observation. Il publia ensuite, dans le genre lyrique où il a surtout réussi : l'*Évangile de saint Jean mis en vers* (Das Evang. St-Joh. in Liedern; Leipsick, 1835); *Élégies sur le berceau et sur le cercueil* (Elegien an Wiege und Sarg; Ibid., 1835); *le Petit allemand Michel* (der Junge Deutsch-Michel; Zurich, 1843; 3e édit., 1856); *Sentences rimées sur l'Église, l'État et l'Éducation* (Reimsprüche aus Staat, Kirche, Schule; Ibid., 1850); *Consolations* (Trostlieder; Ibid., 1851); etc., deux gros poëmes épiques qui ont à peu près la forme du roman moderne : *Ulrich Zwingli* (Frauenfeld, 1841) et *Ulrich de Hutten* (Zurich, 1845); un écrit *sur les cantiques des Protestants* (über den Kirchengesang der Protestanten; Zurich, 1846).

FROMENT (Paul-Gustave) opticien français, né en 1815, entra à l'École polytechnique en 1835 et en sortit en 1837, sans obtenir un service de son choix. S'étant consacré à la construction des instruments de précision, il s'occupa l'un des premiers du système difficile des moteurs électro-magnétiques; il en a donné les solutions les plus ingénieuses et les plus variées, et a appliqué lui-même ses machines électro-motrices à ses appareils à diviser, notamment pour graduer les limites des cercles destinés à la mesure des angles. Il arrive par là, dans des limites microscopiques, à des résultats d'une précision extraordinaire. Une des machines électro-magnétiques qui fonctionnent dans ses ateliers, est de la force d'un cheval-vapeur. On lui doit aussi des perfectionnements dans la construction des télégraphes électriques; c'est à lui que M. Léon Foucault a confié l'exécution des appareils à l'aide desquels il démontre le mouvement de rotation de la terre, son gyroscope et son pendule. M. Froment a été décoré en novembre 1849. Il a obtenu, en 1858, une des médailles décernées à la place du grand prix de 50 000 francs pour les applications de l'électricité.

FROMENTIN (Eugène), peintre français, né à la Rochelle, en 1819, étudia le paysage sous M. Louis Cabat, fit ensuite, de 1842 à 1846, un voyage en Orient, et parcourut surtout l'Algérie, où il recueillit des dessins et des notes. Il a donné, depuis son retour, une foule de *Sites algériens* et d'*Épisodes de la vie arabe*, entre autres : *les Gorges de la Chiffa* (1847); *la Place de la brèche*, à Constantine (1849); *un Enterrement maure* (1853); des *Smala*, des *Mosquées*, des *Douars*, etc., et au Salon de 1857, une *Chasse à la gazelle dans le Hodne*, acquis par l'État. Il a obtenu une 2e médaille en 1849.

M. Eug. Fromentin a raconté les incidents et les observations de ses voyages dans les feuilletons du *Pays*, et exécuté, pour le Comité des monuments historiques, des excursions archéologiques dont les résultats ont été publiés en brochure, sous les titres modestes de *Visites artistiques ou Simples pèlerinages* (1852-56).

FRORIEP (Robert DE), médecin allemand, né à Iéna, en 1804, fils du savant médecin, Frédéric-Louis de Froriep, mort en 1847, se livra, à l'exemple de son père, à l'étude de la médecine, obtint en 1828 le grade de docteur, devint deux ans plus tard professeur à l'université d'Iéna, et fut appelé, en 1833, à Berlin, comme professeur de l'École de médecine, prosecteur et conservateur du Musée pathologique de l'hospice de la Charité. Nommé plus tard conseiller de médecine et membre de la députation scientifique des affaires médicales de la Prusse, il se retira, en 1846, à Weimar, auprès de son père.

M. de Froriep s'est fait connaître par la publication de plusieurs grandes et belles œuvres de dessin anatomique : *Atlas d'estampes de chirurgie* (Chirurgische Kupfertafeln; Weimar, 1820); *Atlas d'estampes de clinique* (Klinische Kupfertafeln; Ibid. 1828); *Dessins et description du symptôme du choléra asiatique à Berlin en* 1831 (Symptome der asiatischen Cholera im Novemb. 1831 zu Berlin, etc.; Weimar, 2e éd. 1832); l'*Atlas des maladies de peau* (Atlas der Hautkrankheiten; Weimar 1837); On cite encore de ce savant : *Observations sur les effets produits par l'électricité à l'aide de l'appareil magnéto-électrique* (Beobachtungen über die Heilwirkungen der Electricitaet, etc.; Weimar, 1843; *Atlas anatomicus partium corporis humani per strata dispositarum imagines in tabb.* XXX, etc. (Ibid., 1850, 2 w. 1852); *Curiosités de l'anatomie spéciale de l'homme* (Memoranda der speciellen Anatomie des Menschen; Ibid., 2e édit., 1853, 28 planches), etc.

Il a aussi rédigé, avec son père, de 1830 à 1845, et depuis 1845 en qualité de rédacteur en chef, les *Notices des sciences naturelles et médicales* (Notizen aus dem Gebiete der Natur und Heilkunde; Weimar), grande revue scientifique,

Digitized by Google

fondée en 1822 et qui, à partir de son centième volume, a pris le titre de : *Comptes rendus journaliers des sciences naturelles et médicales* (Tagesberichte über die Natur und Heilkunde).

FROST (William-Edward), peintre anglais, né en 1810, à Wandsworth (comté de Surrey), reçut une éducation conforme à ses goûts artistiques, étudia les maîtres au *British museum* et fut admis, en 1829, à suivre les cours de l'Académie royale de Londres. Il peignit assez longtemps le portrait, auquel il ne renonça qu'après avoir obtenu deux médailles d'or, l'une de l'Académie, pour un *Prométhée enchaîné* (1839), et l'autre de la Commission de Westminster-Hall, pour une charmante esquisse (1843) tirée de *la Reine des Fées*, de Spencer.

A l'exception d'un *Christ couronné d'épines*, M. Frost n'a traité que des sujets mythologiques, dont il s'est fait, depuis dix ans, une sorte de spécialité. Nous citerons de lui : *les Bacchanales* et *la Danse des nymphes* (1844) ; *Sabrina* (1845), gravé par les soins de l'alliance des Arts ; *Diane et Actéon* (1846), qui le fit entrer comme associé à l'Académie royale ; *Una entourée de faunes et de nymphes* (1847), qui appartient à la reine, ainsi qu'une copie d'*Euphrosine* (1847) ; *Andromède* (1850) : *les Nymphes des bois* et *Hylas* (1851) ; *une Matinée de mai* (1852), allégorie ; *la Chasteté* (1854). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frost a envoyé *Una*, qui est restée sa meilleure production, *l'Ondine dans sa grotte* et *Cupidon endormi*, scène tirée d'un sonnet de Milton.

FRYXELL (André), historien suédois, né dans la Dalécarlie, en 1795, fit ses études à Upsal, où il se livra d'abord à la philosophie. Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur particulier, il fut nommé recteur de l'un des principaux gymnases de Stockholm, en 1828, à la suite de la publication d'un excellent traité d'éducation (*Svensk spraklæra* ; Stockholm, 1824 et suiv.), qui aujourd'hui est devenu classique en Suède. Il en donna un autre, en 1832, sous ce titre : *Försök, att närmare bestämma fragorna om undervisnings-verkens reform*, qui eut aussi un grand succès. Nommé professeur titulaire, en 1833, il se fit recevoir pasteur, en 1836, et devint en même temps prévôt dans une ville du nord. Mais ce sont ses travaux historiques qui ont le plus contribué à sa réputation, et depuis 1847, il s'y est livré sans partage.

En 1830, M. Fryxell avait remporté le prix de l'Académie de Stockholm, pour une dissertation sur l'histoire de la Suède, de 1592 à 1600. En 1831, il visita les principales villes de son pays, pour en explorer les archives, et, en 1834, il entreprit de visiter la Prusse, la Pologne, la Belgique, la Hollande et le Danemark, recherchant les archives suédoises emportées en Pologne, au temps de Gustave Ier, et enlevées depuis par la Russie. A son retour, il commença la publication de ses notes sous ce titre : *Handlinger rörande sveriges historia* (Stockholm, 1836-1843, 4 vol.). Mais le grand ouvrage de M. Fryxell est une histoire nationale de la Suède, *Berattelser ur Svenrka historien*, commencée en 1832 et à laquelle il n'a cessé de travailler. L'érudition et la méthode, un style à la fois simple et rapide, et un vif sentiment patriotique recommandent ce grand travail. Chacun des volumes qui le composent a eu plusieurs éditions et a été traduit en différentes langues. La partie consacrée à Gustave Adolphe en particulier, a été traduite en français, sous le titre d'*Histoire de Gustave-Adolphe*, par Mlle R. du Puget (Paris, 1839, 2 vol. in-8).

On doit encore à l'éminent historien, un ouvrage considérable, *Om aristokrat fördomando Svenska historien* (Upsal, 1845-1850, 4 volumes), dans lequel, sans défendre des priviléges surannés, il cherche à laver l'aristocratie d'une foule de reproches dirigés contre elle par l'historien libéral Geijer et toute l'école démocratique. Il s'en suivit une polémique dans laquelle les deux savants et les deux partis apportèrent plus d'aigreur que de lumière. M. Fryxell s'est en outre montré assez familier à la fois avec la poésie et la musique, pour écrire le libretto et la partition d'un opéra, *Wermlands flickan*, où l'on trouve des mélodies populaires pleines d'originalité.

FUAD-MEHMED-pacha, homme d'État et littérateur ottoman, ministre des affaires étrangères de Turquie (1856), né en 1814, à Contantinople, est fils du célèbre poëte Izzet-effendi-Kitchegizadé, plus connu sous le nom d'Izzet Mollah, et neveu de Leïla Khatoun, l'une des rares *poëtesses* ottomanes. Aussi reçut-il une éducation plus littéraire que celle de la plupart des jeunes gens qui se destinent aux emplois publics en Turquie. Il s'était déjà fait connaître par quelques poésies, lorsque l'exil de son père, tombé dans la disgrâce de Mahmoud, et la confiscation des biens de sa famille, le forcèrent de prendre une profession. Il choisit la médecine, qu'il étudia pendant quatre ans à Galata-Sérai (1828-1832). En 1834, il fut nommé médecin de l'Amirauté, sous Tahir-pacha, et accompagna le grand amiral dans son expédition contre Tripoli. De retour à Constantinople, il quitta brusquement la médecine et entra dans le bureau des interprètes de la Porte. Il y passa plusieurs années à se préparer à la diplomatie, par l'étude de l'histoire, des langues modernes, du droit des gens et de l'économie politique. En 1840 il fut attaché, en qualité de premier secrétaire, à la mission de Chekib-effendi, comme ambassadeur à Londres. Dans les graves négociations alors pendantes, la Turquie se tira d'un pas difficile, et l'honneur en revint en partie aux conseils du jeune secrétaire d'ambassade.

En 1843, Fuad fut nommé, à Constantinople, second interprète de la Porte, puis directeur du bureau de traduction. Il reçut peu après la mission d'aller complimenter la reine d'Espagne, à l'occasion de son avénement, et obtint les plus grands succès à la cour de Madrid. Rien en lui ne sentait le vieux Turc. Il parlait le français à merveille, faisait des mots comme M. de Talleyrand, et se montrait galant comme un Abencerrage. Il remplit une mission semblable près de la reine dona Maria, et reçut le grand cordon de la Tour et de l'Épée, après avoir reçu celui d'Isabelle la Catholique. Il rapporta à Constantinople, après une absence de sept à huit mois, un poëme sur l'Alhambra, que les lettrés applaudirent, et un rapport au sultan, dont les hommes d'État ont loué les vues neuves et intéressantes. L'année suivante, peu de temps avant l'arrivée du duc de Montpensier à Constantinople (août 1845), il fut nommé grand interprète de la Porte et se trouva ainsi en communication journalière avec le prince, qui lui fit envoyer, à son retour en France, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

En 1848, étant *amedji* (grand référendaire) du divan impérial, il fut nommé commissaire général dans les principautés, à la suite des troubles de Iassy et de Bucharest (avril et juin). La conduite de Fuad, dans ces circonstances délicates, a été l'objet de vives récriminations de la part des Moldo-Valaques. Après deux nouvelles missions, l'une en 1850, à Saint-Pétersbourg, à l'occasion de la question des réfugiés, l'autre

Digitized by Google

en 1853 en Égypte, Fuad qui déjà, à son retour de Russie, avait été élevé au poste de *mustechar* du grand-visir (ministre de l'intérieur), fut nommé ministre des affaires étrangères, sous le grand-visirat d'Aali-pacha (6 août 1852). Dans la question des lieux saints, Fuad, par son attitude et par une brochure très-hostile aux prétentions russes (*la Vérité sur la question des lieux saints*), encourut le mécontentement du czar : le prince Menschikoff le lui ayant témoigné d'une manière offensante, le ministre ottoman envoya sur-le-champ sa démission au sultan (mars 1853).

L'année suivante, il se rendit, en qualité de commissaire du gouvernement, au quartier général d'Omer-pacha, puis en Épire, où il parvint, par son énergie, à étouffer l'insurrection des Grecs. A la fois diplomate et général, voyant que les négociations n'aboutissaient pas, il avait mis l'épée à la main et chargé les bandes d'insurgés. A son retour à Constantinople, il fut nommé membre du conseil du Tanzimat, nouvellement institué. En mai 1855, il fut rappelé au ministère des affaires étrangères, avec le grade de muchir, et reçut le titre de pacha. Le hattichérif du 18 février 1856, la consolidation des rapports extérieurs de la Porte, la création des télégraphes et des phares, tels ont été les résultats de ce second ministère. En septembre 1857, il devint président du conseil du Tanzimat.

Nommé membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres, lors de sa fondation (mars 1851), Fuad a publié, l'année suivante, une *Grammaire ottomane*, très-appréciée des lettrés de Constantinople. Outre les distinctions honorifiques que nous avons déjà mentionnées, Fuad-pacha est décoré de l'ordre du Medjidié de la première classe et de l'ordre du Mérite personnel, grand-croix des ordres de la Couronne de Fer, de Léopold, du Sauveur, de l'Aigle Rouge de Prusse, de Sainte-Anne et de Saint-Stanislas de Russie, des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, etc.

FUCHS (Conradin-Henri), médecin allemand, né le 7 décembre 1803, à Bamberg (Bavière), étudia au collége de cette ville, puis à l'université de Würzbourg, où il obtint, en 1825, le diplôme de docteur en médecine, et assista, durant plusieurs années, M. Schœnlein, dans ses fonctions de médecin de l'hôpital. Il entreprit ensuite un voyage d'étude, séjourna quelque temps à Paris, à Montpellier et à Pavie, et visita une partie du littoral de la Méditerranée, faisant des recherches sur les maladies qui ont des rapports avec l'ancienne lèpre. De retour en Allemagne, il prit ses grades universitaires, devint en 1833 professeur adjoint, et en 1836 titulaire de la Polyclinique de Würzbourg, qui acquit une grande importance sous sa direction. Destitué en 1837 pour son opposition au ministère bavarois, il passa quelque temps après à l'université de Gœttingue, où, malgré les offres brillantes de plusieurs autres universités, même de Bavière, il est resté jusqu'à sa mort (2 décembre 1855). Il y fut, en outre, un des directeurs de l'hôpital académique. Le roi de Hanovre l'avait nommé conseiller d'État et lui avait conféré diverses distinctions honorifiques.

Les deux principaux ouvrages de M. Fuchs, cités en Allemagne comme des œuvres classiques, sont : *les Changements maladifs de la peau*, etc. (die krankhaften Veraenderungen der Haut; Gœttingue, 1840-1841, 3 vol.), et *Traité de Nosologie spéciale et de thérapeutique* (Lehrbuch der speciellen Nosologie und Therapie; Ibid., 1845-1848, 4 vol.). On lui doit encore : *Recherches historiques sur l'angina maligna* (Historische Untersuchungen über Angina maligna; Wurzbourg 1828); *de Lepra Arabum* (Ibid., 1831): *Statistique médicale des hôpitaux d'aliénés et de la folie* (Medicinische Statistick der Irrenhaeuser und des Irreseins, 1833): *Observations sur le ramollissement du cerveau* (Beobachtungen und Bemerkungen über Gehirnerweichung; Leipsick, 1838); *des Premiers écrivains qui aient traité du mal syphilitique en Allemagne* (Die aeltesten Schriftsteller über die Lustseuche in Deustch.; etc.; Gœttingue, 1843); *Ursenii taticinium in epidimicam scabiem* (Ibid., 1850); *Comptes rendus sur la clinique médicale de Gœttingue* (Berichte über die medicin. Klinik zu Gœttingen; Ibid., jusqu'en 1855); enfin un grand nombre de dissertations et de mémoires.

FUHRICH (Joseph), peintre allemand, né à Kragau (Bohême), en 1800, fit ses études à Prague, puis à Vienne, et enfin grâce aux libéralités du comte de Metternich, à Rome, où il adopta pour seuls maîtres M. Overbeck dans le présent, Pérugin dans le passé, c'est-à-dire les guides de l'école romantique allemande. Il contribua avec MM. Schnorr, Veit, Koch, et Overbeck lui-même, à la décoration de la villa Massimi. Parmi ses principales œuvres, dont la plupart ont été gravées par lui-même, on cite un *Pater noster*, plusieurs scènes de l'histoire de Bohême, l'*Histoire de sainte Geneviève*, d'après Tieck, *le Triomphe du Christ*, *la Glorification du Christ*, composition qui rappelle le tableau célèbre du Titien; le tableau d'autel de l'église de Stockerau, *le Vœu de saint Aloysius*, la décoration de l'église Saint-Jean Népomucène à Vienne, enfin quatorze grands cartons, représentant un *Chemin de croix*, destinés à être à fresque et déjà gravés par Petrac, avec texte de Terklau. Il a envoyé quatre dessins à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *la Confirmation à Samarie par les apôtres Pierre et Jean*, *Prédication de saint Pierre*, *saint Paul à l'aréopage d'Athènes*, et *Néhémie*.

M. Fuhrich est professeur à l'Académie des beaux arts de Vienne et membre de plusieurs autres académies. Il est en outre chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Georges et de l'ordre impérial de François-Joseph.

FULLERTON (Georgiana Leveson Gower, lady) femme de lettres anglaise, est née vers 1814. Fille du comte Granville, qui fut ambassadeur en France sous Louis-Philippe, elle épousa en 1833, à Paris, le capitaine Alexandre Fullerton. Plus de dix ans après son mariage, elle débuta dans les lettres par un roman, *Ellen Middleton* (1844, 3 vol.), qui causa une grande sensation en Angleterre. C'était une peinture de la vie moderne, où se révélait l'inexpérience des procédés dramatiques, mais qui offrait, dans un plan simple, un style passionné sans exagération, des sentiments habilement analysés.

Lady Fullerton a écrit, depuis cette époque le *Château de Grantley* (Grantley manor), roman du temps des guerres de religion, et dont la fable est plus solidement tissue que celle de l'ouvrage précédent, *Lady Bird* (1852), qui, dit-on, mérite d'être appelé un poème en prose, *sainte Françoise de Rome*, etc. Depuis l'époque de sa seconde publication, lady Fullerton s'est convertie au catholicisme. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné d'elle *l'Oiseau du bon Dieu* (1857, in-12).

FUNCK (Jean-Frédéric) littérateur allemand, né le 10 février 1804, à Francfort-sur-le-Mein, passa une partie de sa jeunesse en France, termina ses études à l'université d'Iéna, et obtint, vers 1828,

Digitized by Google

une place de professeur dans sa ville natale. Une brochure politique, qu'il publia en 1830, la lui fit perdre, et il se mêla d'une manière active au mouvement libéral de cette époque. Seul, ou en collaboration avec des amis, il rédigea plusieurs journaux : *l'Espiègle* (Eulenspiegel), *le Nouvel espiègle* (Neuer Eulenspiegel), *le Flambeau* (die Fackel), *Plaisant et sérieux* (Scherz und Ernst), *le Miroir de l'époque* (Zeitspiegel); etc., etc., qui lui attirèrent des poursuites. Arrêté pour la seconde fois à la fin de 1832, il fut délivré dans l'échauffourée du 3 avril 1833, se reconstitua volontairement prisonnier, et fut condamné à huit mois de détention. Il ouvrit ensuite un cours d'histoire allemande qui obtint un très-grand succès, mais qui fut suspendu par un ordre du gouvernement de Francfort. En 1834, M. Fürsch fut de nouveau incarcéré, sous l'inculpation de propagande révolutionnaire et d'affiliation aux sociétés secrètes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de cinq ans. Il se livra alors exclusivement à des travaux historiques et philologiques.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Louis le Pieux, histoire de la dissolution du grand Empire franc* (Ludwig der Fromme, etc.; Francfort 1832); *Aperçu populaire de l'histoire primitive de l'Allemagne* (Gemeinfasslicher Ueberblick der aeltesten deutschen Geschichte; Offenbach 1834); 1793, *Documents pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française* (1793, Beitrag zur geheimen Geschichte der; etc.; Mannheim 1843); *Grammaire de la langue espagnole* (Lehrbuch der spanischen Sprache; Francfort 1855); *la Langue espagnole d'après la grammaire de Velasquez de la Cadena* (Anleitung zur Erlernung der spanischen Sprache, etc.; Ibid. 1855), etc., etc.

FURNESS (William-Henry), théologien américain, fit ses études à Harvard College, et fut ordonné, en 1833, ministre d'une église unitarienne de Philadelphie. Il jouit d'une grande réputation aux États-Unis comme prédicateur, mais il s'est fait remarquer par ses opinions audacieuses en théologie, expliquant la plupart des faits miraculeux du Nouveau Testament par une vertu morale et intellectuelle particulière au Christ, qui est pour lui une forme supérieure de l'humanité.

On a de lui, outre des traductions de l'allemand, des discours, adresses, articles de revue, etc., plusieurs ouvrages théologiques dont les plus importants sont : *Jésus et ses historiens* (Jesus and his biographers 1838), et un *Manuel du culte du foyer* (Domestic Worship; Boston, in-12) qui a obtenu six éditions.

FÜRST (Jules), orientaliste allemand, né le 12 mai 1805, à Zerkowa (duché de Posen), d'une famille israélite, étudia de bonne heure la langue et la littérature juives et connaissait déjà l'Ancien Testament, le Mischna et le Talmud, avant de savoir lire seulement en allemand. Il ne commença à s'occuper de cette dernière langue qu'à l'âge de 13 ans; mais il le fit avec ardeur et 18 mois après, il entra dans un collége de Berlin, d'où il passa cinq ans plus tard à l'université de cette ville. Il retourna ensuite à Posen, pour achever ses études au séminaire juif de cette ville et se préparer à devenir rabbin. Mais après quelques années de travaux assidus, trouvant le rabbinisme en contradiction avec la science, il renonça à cette carrière, et vécut successivement à Breslau, à Halle et à Leipsick, où il s'est fixé depuis 1833.

M. Fürst, doué d'une persévérance énergique, a publié plusieurs travaux très-importants, entre autres : *Système des idiomes araméens* (Lehrgebaeude der aramaeischen Idiome; Leipsick, 1835), exposé analytique et historique des langues sémitiques; *Recueil de gnomes et poésies araméennes* (Perlenschnüre aramaeischer Gnomen und Lieder; Ibid., 1836), avec notes et commentaires; *Concordantiae librorum sacrorum veteris Testamenti hebraicae et chaldaicae* (Ibid. 1837-1840); *les Sentences des Pères* (die Sprüche der Vaeter; Ibid., 1839); *Ari Nohem, ou Discussions sur l'authenticité du Schar et la valeur de la Kabbale* (Ari Nohem oder Streitschrift über die Echtheit; etc.; Ibid., 1840); *Dictionnaire élémentaire des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Hebr. und. chald. Schulwœrterbuch über das alte Testament; Ibid. 1842); *les Philosophes de la religion juive du moyen âge, ou Traduction des traités de philosophie religieuse juive depuis le* x*e siècle* (die jüdischen Religionsphilosophen des Mittelalters; etc.; Ibid., 1845); *Documents pour servir à l'histoire juive* (Urkunden zur jüdischen Geschichte; Ibid., 1847, 1er cah.); *Histoire des Juifs en Asie* (Geschichte der Juden in Asien; Ibid., 1849, un vol.) *Bibliotheca Judaica* (Ibid., 1849-1851, t. I, II); *Manuel des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Handwœrterbuch; etc.; Ibid., 1851-54), précédé d'une histoire abrégée de la lexicographie hébraïque.

M. Fürst a traduit en outre, avec MM. Zunz et Sachs la *Bible israélite* (Israelitische Bibel; Berlin, 1838). Il a rédigé, pendant quelque temps, avec Philippi, une Revue hebdomadaire, *le Gardien littéraire*, et de 1840 à 1851, le recueil périodique, *l'Orient, Comptes rendus, Études et critiques d'histoire et de littérature juives*, dans lequel il a inséré lui-même un grand nombre de dissertations.

FURSTENBERG (*Charles-Egon* Léopold-Marie-Guillaume-Maximilien, prince de), chef actuel de la branche aînée de la maison allemande de ce nom, né le 4 mars 1820, a succédé, le 22 octobre 1854, à son père, le prince Charles-Egon, comme prince de Furstenberg, landgrave de Baar et de Stühlingen, comte de Heiligenberg et de Werdenberg, baron de Gundelfingen, seigneur de Hausen, Messkirch, Hohenhoeven, etc. Il est général au service du grand-duché de Bade. Marié le 4 novembre 1844 à la princesse *Élisabeth*-Henriette, de la maison de Reuss-Greitz, née le 23 mars 1824, il a une fille, la princesse *Amélie*-Caroline-Maximilienne, née le 25 mai 1848, et un fils, le prince héréditaire *Charles-Egon*-Frédéric-Émile, né le 25 août 1852.

Un de ses frères, *Maximilien-Egon*-Chrétien-Charles-Jean-Népomucène, né le 29 mars 1822, a succédé aux fidéicommis de la famille en Bohême (Purglitz, Krouschovitz, Hischbourg, etc.); il habite ordinairement Prague, tandis que le prince Charles-Egon réside à Donaueschingen.

FURSTENBERG (*Jean*-Népomucène-Joachim-Egon, landgrave de), chef actuel de la branche cadette de la maison de ce nom, né le 21 mars 1802, a succédé le 4 février 1836 à son père, le landgrave *Egon*, comme landgrave de Furstenberg, seigneur de Weitra, Reinpolz et Wasen. Il est attaché à la cour d'Autriche comme chambellan, conseiller intime et grand maître des cérémonies. Marié le 14 janvier 1836 à la princesse Caroline-Jeanne-Marie, sœur de Vincent, prince d'Auersperg, née le 6 mai 1809, il a trois filles et deux fils, dont l'aîné est le prince *Édouard*, né le 5 novembre 1843.

La mère du landgrave, la princesse Thérèse, née le 14 octobre 1780, est dame du palais et grande maîtresse de la cour de l'impératrice d'Autriche. Plusieurs de ses frères occupent des positions importantes : l'un *Joseph*-Ernest-Egon, né

Digitized by Google

le 22 février 1808, est conseiller intime actuel, chambellan impérial-royal, et président du tribunal supérieur de Brunn pour la Moravie et la Silésie; un autre, *Charles*-Egon, né le 15 juin 1809, chambellan au service de l'archiduc Maximilien d'Este, a le titre de grand capitulant de l'ordre teutonique; un troisième, *Frédéric*-Egon, né le 8 octobre 1813, a été promu le 6 juin 1853 à la dignité de prince-archevêque d'Olmutz.

FUSTER (Joseph-Jean-Nicolas), médecin français, né à Perpignan, en 1801, d'une famille de médecins, fut reçu, en 1829, docteur et agrégé de la Faculté de Montpellier, et vint aussitôt à Paris. Il y fut, dès leur origine, l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette médicale*, fondée en 1830, et du *Bulletin général de thérapeutique*, fondé l'année suivante. A la suite du choléra de 1832, il reçut la médaille décernée par la ville de Paris, fut attaché dix ans plus tard aux dispensaires, et obtint au concours, en 1849, la chaire vacante de clinique médicale et le titre de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, où il s'est fixé depuis cette époque. On a de lui : *sur les Maladies de la France dans leur rapport avec les saisons*, mémoire qui a obtenu un prix Montyon en 1838, et qu'il a développé depuis sous le même titre (1840-1856, 2 forts vol. in-8); *sur les Changements de climat de la France* (1845, in-8), etc.

G

GABELENTZ (Jean-Conon DE LA), philologue et homme politique allemand, né à Altenbourg, le 13 octobre 1807, suivit les universités de Leipsick et de Gœttingue, et entra, à l'âge de 22 ans, dans l'administration du duché de Saxe-Altenbourg, dont son père était un haut fonctionnaire. Il devint, en 1831, conseiller de la cour des comptes et conseiller du gouvernement et, en 1843, conseiller intime. L'université d'Iéna lui offrit une place, à l'occasion de ses premiers travaux philologiques; mais il préféra accepter, en 1847, les fonctions de surintendant du grand-duché de Saxe-Weimar. L'année suivante il siégea au parlement de Francfort et travailla avec le comité des dix-sept à la préparation de la future Constitution allemande. Nommé à la fin de 1848 président du cabinet d'Altenbourg, il quitta ce poste en 1849, et représenta son pays en 1850 au parlement d'Erfurt. En 1851 enfin, il devint président de la diète particulière d'Altenbourg.

C'est néanmoins comme philologue que M. de La Gabelentz est le plus connu en Allemagne. Ses travaux témoignent d'une aptitude particulière à saisir le caractère propre des idiomes non encore étudiés. Nous citerons : *Éléments de la grammaire mandschoue* (Altenbourg, 1833), en français; l'édition critique et la traduction latine de la *Bible gothique d'Ulfilas* (Leipsick, 1843-1846, 2 vol.), préparée en collaboration avec M. J. Loebe, et suivie d'un glossaire et d'une grammaire de la langue gothique; *Grammaire de la langue des Mordwans* (Grammatik der mordwinischen Sprache), insérée dans la *Revue orientale* (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. II); *Éléments de la grammaire de la langue des Syrjanes* (Grundzüge der syrjaenischen Grammatik; Altenbourg, 1841); *Étude sur la langue samoïède* (Über die samojedische Sprache), insérée dans la *Revue des orientalistes allemands*; *Précis d'une grammaire de la langue des Tscherkesses* (Kurze Grammatik der tscherkesischen Sprache), dans la *Revue philologique* de Hœfer (t. III); *Études philologiques* (Beitraege zur Sprachenkunde; Leipsick, 1852 et suiv.), traitant de la grammaire de la langue dajak, de la langue dakota et de la langue kiriri; enfin plusieurs savantes dissertations philologiques imprimées dans la *Revue orientale*.

GABOURD (Amédée), littérateur français, né vers 1805, rédigea, de 1830 à 1832, *le Dauphinois* et en 1835, *l'Ami des lois*, journaux de l'opinion démocratique. Sous l'administration de M. Guizot, il entra au ministère de l'intérieur (division de la sûreté générale) et y obtint, peu de temps après, l'emploi de chef de bureau, qu'il a conservé depuis. Il est auteur de divers ouvrages historiques qui témoignent d'un grand zèle pour les doctrines monarchiques et ultramontaines, entre autres : *Histoire de France* (1839-1840, 3 vol. in-12; 5e édit., 1854), adoptée par le haut clergé pour l'enseignement des écoles ecclésiastiques; *Histoire de Louis XIV* (1844, in-8); *Histoire de Napoléon* (1845, in-8); *Histoire de la Révolution et de l'Empire* (1846-1851, 10 vol. in-8). En 1855 il a commencé une nouvelle *Histoire de France* qui doit avoir 20 volumes (1857, t. I-VIII). M. Gabourd est depuis 1845 chevalier de la Légion d'honneur.

GABRIAC (Paul-Joseph-Alphonse-Marie-Ernest de CADOINE, marquis DE), diplomate français, sénateur, né à Heidelberg le 1er mars 1792, est issu d'une ancienne famille. Premier page de Napoléon en 1808 et auditeur au conseil d'État en 1810, il entra en 1811 dans le corps diplomatique et, après avoir été employé à Naples, à Turin et à Saint-Pétersbourg, devint en 1823 ministre plénipotentiaire en Suède. Sous M. de Villèle, il passa en la même qualité au Brésil, où il s'associa aux réclamations de l'Angleterre et de l'Autriche pour obtenir de don Pedro l'indépendance du Portugal; il y renouvela aussi le traité de commerce et fit adopter, par la convention du 28 août 1828, le droit maritime français. Nommé ambassadeur en Suisse (1829), il était chargé de faire modifier le code pénal qui régissait les troupes suisses au service de Charles X, lorsque les événements de juillet 1830 mirent fin à cette négociation. Rentré dans la vie privée, un décret du 20 juillet 1841 l'appela au Luxembourg, où il fit partie de la minorité qui demandait la liberté de l'enseignement. Il a été créé sénateur le 3 mars 1853. M. de Gabriac est depuis le 31 octobre 1828 officier de la Légion d'honneur.

GABRIEL (l'abbé Marie), prêtre français, né en 1797, fut d'abord aumônier de l'hôpital de Lyon, passa en 1837 au chapitre de Notre-Dame de Paris, et devint en 1853, à la mort de l'abbé Annat, curé de la paroisse Saint-Merry. Il fit, en 1856, un voyage de quelques mois à Rome, où il reçut un accueil fort bienveillant du saint-père. On a de lui quelques *Mémoires* relatifs aux événements politiques de Lyon, en 1832 et 1835, ou *Réponses* à de malveillantes insinuations contre le rôle du clergé dans ces affaires; une traduction des *Confessions de saint Augustin* (1839, in-8); et une *Théodicée complète* (1856, 2 vol. in-8).

GABRIEL (Gabriel LURIEU, dit), auteur dramatique français, né vers 1795, à Paris, a écrit un

Digitized by Google

assez grand nombre de pièces, drames ou vaudevilles, depuis quarante ans. Ses collaborateurs habituels sont MM. Dartois, Masson, de Villeneuve, Sauvage, Bayard, Deforges, etc. Nous citerons parmi ses vaudevilles : *Athènes à Paris* (1821) ; *M. Pique-Assiette* (1824); *la Caricature* (1831) ; *le Ferme de Bondy* (1832) ; *le Ramoneur* et *le Triolet bleu* (1834) ; *Gil-Blas de Santillane* (1836) ; *l'Homme heureux* (1840) ; *le Gamin de Londres* (1841) ; *la Salle d'armes* (1843) ; *Fanfan le bâtonniste* (1845) ; *le Lait d'ânesse* (1846) ; *le Moulin à paroles* (1847) ; *la Belle Cauchoise* (1849) ; *Deux princes indiens* (1853) ; *Quatorze de dames* (1854) ; *le Roman chez la portière* (1855), etc. ; parmi ses drames : *la Belle écaillère* (1837), un des plus grands succès du théâtre de la Gaîté ; *le Fils d'une grande dame* (1846) ; et *les Barrières de Paris* (1852), etc. Il a aussi composé quelques librettos d'opéra-comique et, en 1856, une grande féerie en cinq actes, pour la Gaîté, *l'Oiseau de paradis*, avec M. Michel Masson.

GACHARD (Louis-Prosper), avocat et érudit belge d'origine française, fut d'abord ouvrier typographe dans la maison Ducessois, et se rendit en Belgique, où il s'associa au mouvement de l'indépendance et se fit naturaliser en 1831. Il fut en même temps nommé archiviste général de la Belgique, et reçut dès lors, à différentes reprises, la mission de rechercher dans les bibliothèques nationales et étrangères, tous les documents intéressant l'histoire belge. Son activité s'est surtout portée sur les archives de l'Espagne, si longtemps mêlée aux affaires des Pays-Bas.

On lui doit : *Analectes belgiques* (1830, in-8) ; recueil de pièces ; *Documents politiques et diplomatiques sur la révolution belge de* 1790 (1834, in-8) ; *Documents inédits* (1835, 3 vol. in-8) ; *Extraits des registres des consaux de Tournay* (1846, in-8) ; *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1846, in-8) ; *Mémoires sur les Bollandistes et leurs travaux depuis* 1773 *jusqu'en* 1789 (1847, in-8) ; *Inventaire des archives du royaume* (1849, in-8) ; *Correspondance de Guillaume le Taciturne* (1851, 3 vol. in-8) ; des *Notices*, *Lettres*, *Projets* et *Rapports*, notamment un *Rapport sur les produits de l'industrie belge* (1835) ; et de nombreux *Mémoires* dans le recueil de l'Académie de Bruxelles, dont M. Gachard est membre depuis 1834.

GADE (Niels-Guillaume), compositeur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1817, négligea d'abord de cultiver les merveilleuses dispositions musicales qu'il avait reçues de la nature. Devenu plus tard un virtuose distingué sur le piano et le violon, il obtint une place de premier violon à la chapelle royale de Copenhague. En même temps, la composition d'une ouverture intitulée : *Echo d'Ossian*, lui valut le prix de la société musicale de cette ville. Le roi lui accorda un subside pour faire un grand voyage à l'étranger. Il fit applaudir à Leipsick, en 1843, deux de ses meilleures œuvres, une *Ouverture* et une *Symphonie*, et après une excursion en Italie, revint s'y fixer. Il obtint, pendant l'absence de Mendelssohn, la direction de la salle des concerts, qu'il garda jusqu'en 1849. L'année suivante il retourna à Copenhague où il devint maître de chapelle du roi.

Les œuvres que M. Gade a déjà publiées, et qui se distinguent également par les qualités de la mélodie et celles de l'instrumentation, consistent en *Symphonies*, *Ouvertures*, *Sonates*, *Quintettes* et *Romances*, puis en un drame lyrique, *Comalo*, et un opéra, *les Niebelungen*.

GAGE (Henri Hall Gage, 4me vicomte), pair d'Angleterre, né en 1791, à Westbury-House (Hampshire), descend d'un général distingué du temps d'Henri VIII. Elevé au collège de la Trinité à Cambridge, il entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Lords, où son père, mort en 1808, avait obtenu en 1790 un siège héréditaire. Il appartient au parti conservateur. On a de lui plusieurs mémoires sur les mathématiques, insérés dans les recueils des sociétés savantes. Marié en 1813, il a cinq enfants dont l'aîné, *Henri-Edward-Hall* Gage, est né en 1814 dans le comté de Sussex, dont il est député-lieutenant.

GAGE (sir William-Hall), amiral anglais, né en 1777, à Londres, est fils du général de ce nom et cousin du précédent. Entré en 1789 dans la marine royale, il se distingua à bord de *la Minerve* dans un engagement avec deux frégates espagnoles (1796), s'empara de la corvette française *la Mutine* et coula en 1801 le brick *la Cherrette* sous les batteries de Camaret. Il fut ensuite capitaine de *la Thétis* et de *l'Indus*. Sous l'administration de sir R. Peel, il a rempli les fonctions de lord de l'Amirauté (1841-1846). Elevé en 1846 au rang de vice-amiral du pavillon bleu, et en 1854 à celui de vice-amiral du Royaume-Uni, il a commandé en chef l'escadre de Plymouth, de 1848 à 1851. En 1834 il a été créé chevalier.

GAGERN (Henri-Guillaume-Auguste, baron de), homme politique allemand, troisième fils du général baron de Gagern, mort en 1852, et frère puîné du général baron de Gagern, tué en 1848, est né à Baireuth le 20 août 1799. A la suite de bonnes études à l'École militaire de Munich, il entra au service et assista à la bataille de Waterloo. Après la paix, il alla étudier successivement à Heidelberg, à Gœttingue, à Iéna, et en dernier lieu à Genève de 1816 à 1819. Malgré son affiliation aux sociétés secrètes, il accepta du service dans l'administration du grand-duché de Hesse-Darmstadt en 1821, et arriva en huit années à la position de secrétaire intime du ministère et de conseiller du gouvernement.

Sa popularité date d'une brochure très-vive, intitulée : *de la Prolongation de la durée du budget et de l'Assemblée législative* (über Verlaengerung der Finanzperioden, etc. Député à la seconde Chambre des États en 1832, il se sépara décidément du gouvernement, prit une attitude très-libérale et commença dès cette époque à développer ses idées sur les rapports des États entre eux et l'union de la grande patrie allemande. Mis à la retraite, il refusa la pension qui lui était due aussi bien qu'une souscription nationale que ses amis voulaient ouvrir en sa faveur. Réélu à la diète de 1834, et à celle de 1835, il cessa, en 1836, une opposition devenue inutile, et se retira pendant dix années dans son domaine de Mosheim, où il s'occupa d'économie agricole.

Il ne reparut qu'en 1846, à la suite de la promulgation d'un nouveau code civil, qui portait atteinte à toutes les institutions libérales de la Hesse. Il le combattit avec courage dans un écrit qui fit grande sensation. Les libéraux furent nommés en masse à la Chambre, et M. de Gagern, à leur tête, fut élu par la ville de Worms et deux autres circonscriptions électorales (1847). Quelques mois après, éclatait la révolution de Février. M. de Gagern reprit à la Chambre ses idées de fédération allemande et les développa dans des discours, qui devinrent aussitôt populaires. On le désignait partout comme l'homme de la situation. Le fils du grand-duc de Hesse, associé par son père au pouvoir, le choisit pour premier ministre, et donna les mains, sous son in-

Digitized by Google

spiration, à un commencement de réforme. En même temps, M. de Gagern dominait le parlement préparatoire de Francfort et préludait à la Constitution fédérale de l'Allemagne. Il résigna son portefeuille pour venir siéger au parlement national, qui l'élut président avec enthousiasme. Neutre entre la monarchie et la république, M. de Gagern représentait le grand parti de l'unité. Il prétendit d'abord l'établir sans l'aide des gouvernements; quand l'insurrection qui éclata à la suite de la ratification définitive de l'armistice de Malmoë eut affaibli l'autorité de la diète nationale, il se tourna vers la Prusse, qui devait bientôt l'abandonner.

Nommé président du ministère national par le vicaire général de l'Empire en décembre 1848, il se retira lorsque son projet de constitution eut été rejeté, sur la motion du député Welcker. Il n'en conserva pas moins, comme médiateur entre les partis, une grande autorité, contribua à écarter l'Autriche du concert allemand, et à faire offrir la couronne impériale au roi de Prusse (28 mars 1849). Après le refus significatif de Frédéric-Guillaume IV, il ne voulut pas cesser d'avoir confiance en lui, approuva l'alliance des trois rois et se rattacha à l'idée vaincue de la Confédération allemande, dans l'assemblée prussienne d'Erfurt (mars 1850). Jusqu'au bout il se montra le fidèle chevalier de l'Allemagne, et quand la carrière parlementaire lui fut fermée, il alla combattre, comme major, dans les rangs de l'armée du Schleswig-Holstein, et assista à la ruine de ses dernières espérances. Il se retira alors dans sa terre de Mosheim, qu'il a vendue en 1852 pour venir habiter Heidelberg. M. Henri de Gagern a publié dans ces derniers temps la *Vie* de son frère (das Leben des generals Friedrichs von Gagern; Leipsick, 3 vol. 1856).

M. de Gagern a été considéré, en politique, comme le Lamartine de l'Allemagne. Après avoir passé par des alternatives extrêmes de popularité et d'impopularité, il commence à obtenir cette justice tardive que les partis finissent toujours par rendre à la loyauté du caractère et à la sincérité des convictions.

GAGERN (Maximilien, baron DE), homme politique allemand, frère du précédent, né à Weilbourg, en 1810, fit ses études à Heidelberg, à Utrecht et à Gœttingue, entra dans l'administration, puis dans l'armée des Pays-Bas, et ne revint en Allemagne qu'en 1833 pour prendre à Bonn le diplôme de professeur d'histoire et de sciences politiques. Mais il quitta bientôt l'enseignement et devint conseiller ministériel dans le duché de Nassau. Lorsque les premiers symptômes de la révolution de 1848 se manifestèrent, son gouvernement l'envoya en mission secrète auprès des différents princes d'Allemagne, pour les inviter à offrir d'eux-mêmes, par prudence, une sage liberté aux peuples. Il n'était déjà plus temps, et M. de Gagern, entraîné comme les autres et à la suite de son frère, dans la cause libérale, fit partie du Comité des dix-sept au parlement préparatoire de Francfort. Député d'un cercle du duché de Nassau à la Diète germanique, il défendit le principe de l'union libérale de l'Allemagne, et fut envoyé par l'Assemblée dans le Schleswig-Holstein pour sauvegarder les intérêts et l'honneur germaniques dans les conférences qui précédèrent l'armistice de Malmoë. La Prusse ayant conclu en dehors des autres puissances, il exhorta vivement l'Assemblée à protester, et quand celle-ci fut dissoute, il fit constamment partie des parlements mutilés de Gotha et d'Erfurt. La ruine définitive des espérances libérales le rendit à l'administration du duché de Nassau, dont il est encore aujourd'hui un des fonctionnaires les plus habiles. Dans ces derniers temps, on a voulu voir dans sa conversion au catholicisme un changement politique, mais il s'est empressé de protester de sa fidélité aux opinions libérales.

GAGNE (Paulin), littérateur français, né vers 1815, étudia le droit et se fit recevoir avocat à Paris, mais s'occupa surtout d'écrire des brochures et des vers de circonstance. En 1843, il imagina une méthode de langue universelle appelée *la Gagne-monopanglotte* et formée de la réunion radicale et substantielle de toutes les langues mères, mortes ou vivantes. Parmi ses œuvres poétiques nous citerons : *le Suicide* (1841), poëme; *le Martyre des rois* (1842), ode-élégie; *l'Océan des catastrophes* et *l'Empire universel* (1843), poèmes; *Voyage de Napoléon* (1852), recueil de chants suivi de *l'Unitéide*, dont le sujet est la femme *Messie et unitrice* sauvant le monde par l'unité napoléonienne. En 1854, il a fondé *le Théâtre du monde*, revue mensuelle qu'il rédigea avec Mlle Élise Moreau, qui est devenue sa femme.

Cette dernière, après avoir débuté avec un certain succès par un volume de vers, *Rêves d'une jeune fille* (1837, in-8; 2e édit., 1843), a écrit un certain nombre d'ouvrages de morale et d'éducation : *une Destinée* (1838); *la Fille du maçon* (1849); *l'Age d'or* (1851), poésies de l'enfance; *Moralités en vers* (1852); *une Vocation* (1855), etc.

GAILHABAUD (Jules), archéologue français, né à Lille, le 29 août 1810, et fils de commerçants, fit quelques études au collége de cette ville, et entra ensuite dans le commerce, tout en puisant auprès de son grand-père maternel, collectionneur passionné, ses premiers goûts d'archéologue. Il vint à Paris en 1834, s'occupa quelques années de commerce et quitta définitivement les affaires en 1839. Il entreprit alors les *Monuments anciens et modernes* (4 vol. in-4), édités chez MM. Didot, et bientôt rachetés et exploités par eux seuls. La dernière livraison de cet ouvrage, publiée le 19 janvier 1849, fut suivie dès le lendemain de la première d'un nouvel ouvrage in-4, *l'Architecture du* Ve *au* XVIe *siècle*, terminé en 1857. Dans l'intervalle, il avait fondé, avec le libraire Leleux, la *Revue archéologique*, dont il resta trois mois seulement directeur, et créé la *Bibliothèque archéologique*, sorte de cours illustré qu'il continue depuis quinze ans. Il prépare enfin *les Mœurs et coutumes*, et un *Dictionnaire d'archéologie illustré*, dont la publication paraît devoir être prochaine.

M. J. Gailhabaud a amassé, à la suite de longues recherches et de fréquents voyages, une riche collection dont les gravures seules montent à près de soixante mille pièces.

GAILLARDET (Théodore-Frédéric), littérateur et dramaturge français, né à Paris, vers 1805, débuta comme romancier dans les dernières années de la Restauration, aborda ensuite le théâtre, et eut, en 1832, avec M. Alexandre Dumas, au sujet de sa pièce, *la Tour de Nesle*, un procès resté célèbre. Il se rendit alors en Amérique, et fonda à New-York, sous le titre du *Courrier des États-Unis*, un journal français dont les opinions trop européennes exposèrent plus d'une fois le rédacteur aux animosités nationales. Revenu momentanément en France pendant les élections de l'Assemblée constituante, dont il essaya en vain de faire partie, il y revint définitivement à la fin de 1856. M. Gaillardet a été décoré en novembre 1843.

Digitized by Google

On a de lui : *Struensée, ou le Médecin de la reine* (1832), drame en cinq actes; *la Tour de Nesle*, signée d'abord par M. Alexandre Dumas seul, et réimprimée depuis sous leurs deux noms. (Porte-Saint-Martin, 1832); *Georges, ou le Criminel par amour*, drame en trois actes (1833); et en dehors du théâtre : *Mémoires du chevalier d'Eon* (1836, 2 vol in-8), d'après les papiers de famille déposés aux affaires étrangères; *Profession de foi et considérations sur le système républicain des États-Unis* (1848), présentées aux électeurs de l'Yonne; des articles et des *Lettres* insérés, en 1839, dans les *Débats*, notamment sur la Louisiane, le Mississipi, le Texas, et tout récemment, des *Courriers de l'Amérique*, dans *la Presse* et *le Constitutionnel* (1856-57).

GAILLARDIN (Claude-Joseph-Casimir), professeur d'histoire français, né à Doulleins (Somme), le 7 septembre 1810, fit ses études à Paris au collége Saint-Louis. Il est, depuis 1845, titulaire de la chaire d'histoire au lycée Louis-le-Grand; il y avait été chargé du même enseignement, comme agrégé ou comme suppléant, depuis 1840. Il a été décoré en avril 1847. On a de lui : *Vie du R. P. don Étienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840, in-12); *Histoire du moyen âge* (1837-1843, 3 vol.); *les Trappistes, ou l'ordre de Cîteaux au* XIX*e siècle* (1844, 2 vol.); quelques *Notices*, etc. Il a aussi collaboré aux *Cahiers d'histoire universelle* de Burette et Dumont.

GAIMARD (Paul), naturaliste et voyageur français, né vers 1790, fit partie de l'expédition de *l'Astrolabe*, qui explora de 1826 à 1829 les côtes d'Amérique et les îles de l'Océanie. Il alla ensuite étudier la marche et les symptômes du choléra en Russie, en Prusse, en Autriche. Nommé, à la fin de 1834, président de la Commission scientifique du Nord, il visita l'Islande et le Groenland (1835-36), puis la Laponie, le Spitzberg et les îles Feroë (1838-40), s'occupa surtout, d'observations d'histoire naturelle, et dirigea la rédaction officielle de ces courses scientifiques. Il s'est depuis fixé à Paris, où il s'occupe particulièrement de zoologie. Il a été promu, en 1833, au grade d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui ou sous son nom : *Voyages de la Commission scientifique du Nord* (1843-49, 2 parties in-4), publiés par ordre du roi, et des *Mémoires* ou *Observations scientifiques*, quelques-uns en société avec M. Gérardin.

GAINSBOROUGH (Charles-Noël NOEL, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né en 1781, à Catmose (comté de Rutland), est petit-fils de l'amiral Barham. Connu d'abord sous le nom de Noël, il étudia au collége de la Trinité, à Cambridge, siégea jusqu'en 1812 à la Chambre des Communes, et hérita de sa mère la baronie de Barham (1823), qui le fit entrer à la Chambre des Lords. En 1841 il reçut, en récompense des services qu'il avait rendus au parti whig, les titres de comte de Gainsborough, de vicomte Campden et de baron Noël. Il a épousé en quatrièmes noces une fille du comte de Roden (1833), aujourd'hui dame d'honneur de la reine; il a six enfants, dont l'aîné, *Charles-Georges*, vicomte CAMPDEN, né en 1818, à Édimbourg, a représenté, de 1840 à 1841, le bourg de Rutland à la Chambre des Communes.

GAISFORD (rév. Thomas), philologue anglais, né le 22 décembre 1779, à Iford, village du comté de Wilts, fit ses études à Oxford, au collége de Christchurch, dont il est le doyen depuis 1831, embrassa l'état ecclésiastique et resta attaché à l'enseignement de l'université, qui le compte parmi ses meilleurs professeurs. Nommé examinateur en 1809, il a été chargé en 1811 de la chaire de langue grecque et, peu de temps après, de la direction de la bibliothèque bodléienne. C'est un philologue de grande réputation, dont les excellents travaux sur les auteurs classiques, grecs et latins, ont eu de nombreuses réimpressions, faites en grande partie à l'imprimerie de l'université d'Oxford. L'Institut de France (section des inscriptions et belles-lettres), l'a admis au nombre de ses correspondants étrangers. — M. Gaisford est mort à Oxford, le 2 juin 1855.

Voici la liste des éditions grecques auxquelles ce savant a donné ses soins : Poëtes : *Electra* (1806) et *Alcestis* (1807), tragédies d'Euripide; *Poetæ græci minores* (1814-1820, 4 vol.); *Homeri Ilias* (1821, 2 vol.); *Stobæi Florilegium* (1822, 4 vol.); *Sophoclis tragœdiæ* (1826, 2 vol.); *Homeri Odyssea* (1827, 2 vol.); — Prosateurs : *Hephæstionis Enchiridion* (1819); *Lectiones platonicæ* (1820); *Aristotelis de Rhetorica* (1820); *Herodoti Historia* (1824); *Suidæ Lexicon* (1834, 3 vol.), travail fort estimé; *Paræmiographi græci* (1836); *Theodoreti Græcarum affectionum curatio* (1839); — Auteurs latins : *Ciceronis de Oratore* (1807); *Scriptores latini rei metricæ* (1837); ouvrages religieux : *Cherobosci dictata in Theodosci canones* (1842, 3 vol.); *Eusebii Eclogæ propheticæ* (1842); *Eusebii Demonstratio evangelica* (1852, 3 vol.); *Vetus Testamentum* (1848, 3 vol.), d'après la version des Septante, etc. Ajoutons à cette liste : un excellent *Catalogue de la bibliothèque bodléienne* (1808); les *Adversaria Hetychiana* de Pearson (1844, 2 vol.); un *Manuel d'étymologie* (1848); une édition annotée de l'*Histoire ecclésiastique de Théodoret* (1854).

GAJ (Ljudevit), publiciste croate, né à Krapina, en Croatie, vers 1810, reçut sa première éducation dans les écoles de son pays et dans la maison de sa mère, femme d'un esprit cultivé, qui excita en lui le sentiment national. Reçu docteur en droit à l'université de Leipsick, il se consacra bientôt à préparer l'avénement du panslavisme, ou réunion de tous les Slaves du Sud. Le moment était propice. La révolution de Pologne et la révolution française de 1830 avaient eu leur contre-coup dans les pays slaves, où un mouvement se manifesta. Mais, dès le principe, les Magyares refusèrent de faire cause commune avec les autres races, et c'est alors que M. Gaj pensa qu'on n'élargirait la vie nationale des Slaves qu'en les unissant par une communauté d'idées et de langage. Il résolut de fonder un journal en langue slave, et, les autorités hongroises y ayant mis opposition, il s'adressa directement à l'empereur François, qui lui donna pleine licence.

Le journal parut sous le titre de *Gazette de Croatie*, en janvier 1835. Il était rédigé dans le patois des provinces croates, avec la vieille écriture, si longue et si incommode, et devint peu populaire. D'ailleurs, les Slaves, réunis par le langage, restaient divisés par la politique, le territoire, la religion, l'alphabet même et l'orthographe. Croates, Esclavons, Serbes, Dalmates, Styriens, etc., tenaient avec orgueil à leur nom particulier. Alors M. Gaj leur trouva un nom commun, déjà employé par Napoléon en 1809, et refondit son journal sous ce titre : *Gazette nationale de l'Illyrie*. Il en fit paraître un second, exclusivement littéraire, *l'Étoile du matin de l'Illyrie*. Le dialecte employé fut un mélange de langue serbe et de langue dalmate. L'orthographe provinciale fut abandonnée, et une nouvelle syntaxe créée, à peu près semblable à celle

Digitized by Google

des Polonais et des Bohémiens. Enfin une imprimerie nationale fut fondée à Agram, pour exciter encore le mouvement littéraire.

Tant d'efforts portèrent leurs fruits, et, malgré l'opposition constante des Magyares, malgré les querelles intestines des Slaves de l'Union, malgré le dernier changement de titre du journal, qui devint simplement *Journal national*, il s'opéra dans tout le Sud un grand mouvement de rénovation littéraire et politique, qui, après quelque ralentissement, reprit avec plus d'énergie à la suite des événements de 1848, pour se ralentir de nouveau. Mais déjà M. Gaj, abreuvé de dégoût, affectait de se tenir à l'écart. Il s'est occupé depuis de former une bibliothèque d'ouvrages nationaux (voy. Karajich).

GALIANO (don Antonio-Alcala), homme politique espagnol, est né à Cadix vers 1791. Inconnu jusqu'en 1820, il seconda alors de tous ses moyens l'insurrection des troupes qu'on allait embarquer à l'île de Léon, et rédigea, dit-on, les proclamations du général Quiroga. Ce dernier, ayant formé un cabinet libéral, n'oublia pas son jeune secrétaire qui, à cause de l'influence que sa parole ardente lui avait acquise sur ses compatriotes, fut nommé *chef politique* (préfet) de Cadix. En 1821, il fut élu député aux cortès et ne tarda pas à s'y faire remarquer, dans les rangs des *exaltados*. Quand l'intervention française menaça de nouveau le régime constitutionnel (1823), il vota pour que Ferdinand VII suivît l'Assemblée transférée à Séville, et demanda ensuite qu'il fût mis *en état d'empêchement moral*, c'est-à-dire dans l'impuissance de régner, et qu'un conseil de régence fût chargé du pouvoir exécutif. La dissolution des Cortès, qui fut une des conséquences du combat du Trocadero, mit à néant ces propositions extrêmes.

Après dix ans d'exil qu'il passa en Angleterre, don Galiano revint à Cadix dès que la mort du roi fut connue (1833). L'année suivante, il rentra aux Cortès et reprit son rôle de tribun populaire. Jusqu'en 1836, il fut regardé comme un des chefs les plus influents du parti progressiste; mais les événements de la Granja, qui amenèrent la régence d'Espartero, modifièrent ses opinions. Soit lassitude des agitations politiques, soit désillusion ou ambition, il abandonna alors la cause libérale, se rapprocha peu à peu du gouvernement, et devint un des chefs du parti conservateur. En avril 1851, le ministère Bravo Murillo l'a nommé ambassadeur à Lisbonne.

GALIBERT (Léon), littérateur français, né vers 1810, se destina au barreau et fut reçu avocat à Paris. Il entra de bonne heure à la *Revue britannique* où sa connaissance approfondie de la langue et de la société anglaises lui donna une importante position qu'il a gardée jusqu'en ces derniers temps. Ses principaux travaux sont : *Cours d'économie politique* (1833, 3 vol. in-8), traduit de l'espagnol de don Florez Estrada; *l'Angleterre* (1841-1844, 4 vol. in-8), tableau historique, commercial et statistique, composé, avec M. Clément Pellé, pour la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot; *Histoire de l'Algérie ancienne et moderne* (1843, gr. in-8); *Histoire de la république de Venise* (1846, gr. in-8), etc.

GALIMARD (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, le 25 mars 1813, partagea de bonne heure ses études entre les travaux matériels de la peinture et la lecture assidue des anciens auteurs. Après s'être exercé tout enfant dans l'atelier de M. Auguste Hesse, son oncle, il passa quelque temps dans celui de M. Ingres, et fit plusieurs mois aussi de la sculpture avec M. Foyatier. Dès 1831, il exécuta l'hemicycle de l'église de Vincennes, envoya au Salon de 1835 une *Châtelaine du XVIe siècle*, acquis par M. de Jussieu, et *les Saintes femmes au tombeau de Jésus-Christ*, maintenant dans la chapelle des Gobelins, et aux Salons suivants : *la Liberté s'appuyant sur le Christ* (cabinet de M. de Jussieu); *la Reine des anges*, vitraux (1836); *la Vierge en prière*, acheté pour l'église de Pithiviers (1839); *Nausicaa et ses compagnes*, acheté à l'exposition de Bruxelles par le roi des Belges (1841); *l'Ange aux parfums* (1845); *l'Ode*, au musée du Luxembourg (1846); quatre grands cartons pour vitraux (1848); *la Vierge aux douleurs* et *le Christ donnant sa bénédiction*, pour les églises de Jonsac et de Périgueux; *le Moineau de Lesbie*, *Junon jalouse*, et seize cartons pour des verrières (1849); *la Nuit de Noël*, commandés par le ministère de l'intérieur, *les Évangélistes*, exécuté pour la ville de Paris (1850). Il a donné à l'exposition de l'industrie, en 1849, *le Christ* et *les Saints épistolographes*, grands cartons aussi envoyés à Londres en 1851.

En dehors des expositions, M. Galimard a exécuté, depuis 1840 : *la Trinité*, à l'hôpital de Metz; *la Résurrection*, pour un maître autel de Trédarzec (Nord); *la Vie de saint Landry*, pour la ville de Tours; *les Pèlerins d'Emmaüs*, à Saint-Germain l'Auxerrois de Paris. Il a dessiné et souvent peint lui-même les *vitraux* de Saint-Laurent, de Sainte-Clotilde, d'une chapelle de Saint-Philippe du Roule et du chœur de l'église de La-Celle-Saint-Cloud; décoré divers oratoires, une chapelle russe et plusieurs compartiments de Notre-Dame de Lorette. Une *Visitation* lui a été commandée par le ministère d'État pour la chapelle des Tuileries. Sa *Séduction de Léda*, refusée à l'Exposition universelle de 1855, a été l'objet d'une exhibition à domicile, sur laquelle l'auteur a appelé à grand bruit la publicité : acquise par l'empereur en 1857, elle a figuré au Salon de cette année.

M. Galimard, à qui les procédés de la chimie semblent familiers, a introduit dans la peinture les couleurs à base de zinc, comme offrant une puissance de coloris à peu près inaltérable. Ses sujets, diversement appréciés sous le triple rapport de la composition, de la couleur et du dessin, ont été presque tous gravés, quelques-uns lithographiés par M. Aubry-Lecomte, ou par le peintre lui-même. Il a obtenu une 3e médaille en 1855, une 2e en 1846, une médaille d'argent à l'Exposition industrielle de 1849, et à l'Exposition universelle de Londres, la seule mention honorable accordée aux vitraux.

Critique et littérateur M. Galimard a publié d'assez nombreux écrits dans différents journaux et recueils, français ou étrangers, entre autres *l'Art des Vitraux*, dans *l'Artiste*; un long *Rapport* sur le livre de M. Vitet : *la Vie et les Ouvrages de Lesueur*, plusieurs biographies pour les *Annales* de la Société libre des beaux-arts, et surtout sous les pseudonymes de *Judex* et de *Dicastès*, la *Revue du Salon de 1849*, dans *la Patrie* réimprimée en volume par ordre du ministre de l'intérieur, citons aussi les *Salons* de 1850 et de 1852 dans *le Daguerréotype théâtral*, *le Voleur* et la *Revue des beaux-arts*.

GALL (Ferdinand, baron de), littérateur et publiciste allemand, né à Battenberg, dans le grand-duché de Hesse, le 13 octobre 1809, acheva ses classes aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra, en 1834, au service du grand-duc d'Oldenbourg, et fit des études de stratégie et d'économie politique; ses premiers travaux littéraires furent : *Voyage en Suède dans l'été de*

Digitized by Google

1836 (Reise durch Schweden ; Brême, 1838, 2 vol.) et *Paris et ses salons* (Paris und seine Salons; Oldenbourg, 1844-1845, 2 vol.), qui obtinrent un grand succès.

Nommé, en 1842, intendant du théâtre grand-ducal d'Oldenbourg, M. de Gall entreprit des réformes, indiquées dans une brochure qui fit du bruit : *Projet de réforme des théâtres allemands* (Vorschlaege zu einem deutschen Theatercartell; Oldenbourg, 1845); il contribua à fonder l'association des scènes allemandes qui a exercé une si grande influence sur l'art dramatique de son pays. En 1846, il passa au poste d'intendant du théâtre royal de Stuttgart, qu'il occupe encore aujourd'hui. En 1852, nommé président de la *Société scénique*, il fonda l'*Organe central des théâtres allemands* (Centralorgan für deutsche Bühnen). On annonce encore de lui un grand travail sur l'administration de la scène. De 1848 à 1850, le baron de Gall s'est aussi fait connaître par la vivacité de ses attaques dans plusieurs journaux contre la révolution.

GALLAIT (Louis), peintre d'histoire belge, né à Tournay, en 1810, fit ses études dans sa ville natale, puis à Anvers, et enfin à Paris, où il passa plusieurs années. La plupart de ses tableaux ont paru, de 1835 à 1853, aux expositions françaises, et il a plus de popularité chez nous que dans son pays. On a vu de lui, à nos divers Salons : *le Duc d'Albe dans les Pays-Bas*, *les Musiciens ambulants*, *la Mort de Palestrina*, aquarelle (1835); *Job et ses amis*, au musée du Luxembourg; *le maréchal de Gontaut*, pour les galeries de Versailles; *Montaigne visitant le Tasse*, appartenant au roi des Belges; *la Bataille de Cassel*, *la Prise d'Antioche*, *Baudoin couronné empereur de Constantinople*, pour les galeries de Versailles; *l'Abdication de Charles-Quint* (1841), à la Cour de cassation de Bruxelles; *le Maître des pauvres; Art et Liberté! une Séance du conseil de Sang*; *la Tentation de saint Antoine*, donné par le roi Léopold au prince Albert; *les Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn après leur supplice*, acheté par la ville de Tournay; *les Derniers moments d'Egmont* (1853), etc. — M. Louis Gallait est membre de l'Académie royale de Belgique, et a obtenu en France une 2e médaille en 1835, et la décoration en juin 1841.

GALLEGO (don Juan-Nicasio), poëte espagnol, né à Zamora, en 1777, fit ses études à l'université de Salamanque. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans, en 1800, il se rendit à Madrid, où il lia une connaissance qui se changea en étroite amitié avec Quintana et Cienfuego. En 1805, il fut nommé chapelain de la cour, et, la même année, directeur spirituel de la maison de détention des fils nobles. Il fut dépossédé par l'invasion des Français à Madrid. Il composa à cette époque l'*Ode à Buenos-Ayres* (1807); l'*Élégie au Deux mai* (1808) et l'ode *sur l'Influence de l'enthousiasme public sur les arts* (a la Influencia del entusiasmo publico en los artes; 1808), trois véritables poëmes. Le dernier n'a été imprimé qu'en 1832.

Lors de la seconde entrée des Français à Madrid, M. Gallego se réfugia à Séville avec le gouvernement légitime, plus tard à Cadix, et ne revit la capitale qu'après l'expulsion complète de l'ennemi. Dans l'intervalle il avait obtenu une prébende à Murcie, et avait été nommé maître du chœur de la cathédrale de l'île de Saint-Domingue. Élu député aux Cortès de Cadix, il prit part à trois sessions consécutives, et signala à cette époque son enthousiasme patriotique par un certain nombre d'odes énergiques, une entre autres adressée à lord Wellington, après la prise de Badajoz. Emprisonné pendant dix-huit mois à la suite de la première restauration, il dut se retirer, après son élargissement, dans un couvent de chartreux en Andalousie, et y composa diverses poésies, entre autres des élégies sur la mort du duc de Fernandina et de la reine Isabelle, qui parurent à Madrid en 1819.

La révolution de 1820 lui rendit la liberté et lui valut en outre l'archidiaconat de la cathédrale de Valence, qu'il perdit après la restauration de la monarchie absolue. Il dut même alors s'exiler à Barcelone, sous la garde des troupes françaises, puis en France, et n'en revint que pour recevoir une très-médiocre prébende à Séville. En 1833, il rentra encore une fois à Madrid et se tint dès lors en dehors de la politique. Il est devenu membre de la direction générale des études et secrétaire honoraire de l'Académie royale.

On cite encore de M. Gallego : une élégie *sur la Mort de la duchesse de Frias*, qui fait partie d'un recueil intitulé : *Couronne funèbre* (Corona funebre), et une ode *sur la Naissance de la reine actuelle Isabelle II*. On trouve dans la plupart de ses pièces un style élégant et harmonieux, de la vivacité et quelquefois une grande énergie d'expression.

GALLOIS (Léonard-Joseph-Urbain-Napoléon), publiciste français, fils de l'historien Léonard Gallois, mort en 1852, est né à Foix, le 29 avril 1815, et fut associé de bonne heure aux voyages de son père. Dès 1834, il débuta dans le journalisme, travailla tour à tour au *Réformateur*, au *Journal du Peuple*, à *la Réforme*, rédigea, de 1845 à 1849, *le Courrier de la Sarthe*, *le Bonhomme Manceau*, puis *le Démocrate Vendéen*, suspendu en décembre 1851. On a de lui : *Petit dictionnaire des grandes girouettes* (1842, in-18), anonyme; *les Corsaires français sous la République* (1847, 2 vol. in-8); *Vie politique de Ledru-Rollin* (1849, in-18); *Théâtres et artistes dramatiques de Paris* (1854-56, in-4 avec portraits, sept livraisons).

GALLOIS (Étienne), littérateur français, né à Vitry-le-Français, le 6 juillet 1809, s'est surtout occupé de coordonner et de mettre au jour des documents inédits sur la diplomatie des deux derniers siècles et sur l'histoire de la marine française. Il a été nommé, en 1852, lors de l'organisation du service du Sénat, bibliothécaire adjoint du Luxembourg.

On lui doit : le *Théâtre des Grecs* (1840, in-12), à l'usage des colléges et des gens du monde; *les Ducs de Champagne et les derniers Carlovingiens* (1843, in-8); *Lettres inédites des Feuquières* (1845, 5 vol. in-8), tirées des papiers de Mme Decazes; *Expédition de Siam sous Louis XIV* (1853, in-12), extrait du *Moniteur* et plusieurs *Lettres* publiées dans le recueil de la Société de l'Histoire de France, dont il est membre.

GALLOWAY (Randolph STEWART, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1800, à Coolhurts (comté de Sussex), descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Garlies, il fit son éducation à l'école d'Harrow et représenta, de 1826 à 1831, le bourg de Cockermouth à la Chambre des Communes. En 1834, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer à la politique des tories. De son mariage avec une fille du duc de Beaufort (1833), il a onze enfants, dont l'aîné, *Alan-Plantagenet*, baron GARLIES, né en 1835, à Londres, est cornette aux gardes à cheval.

Digitized by Google

GALOPPE D'ONQUAIRE (Cléon), littérateur français, né près d'Amiens, en 1810, a été tour à tour militaire, poëte, romancier, journaliste et dramaturge. Attaché pendant plusieurs années à la rédaction satirique du *Corsaire*, il est passé, depuis la suppression de ce journal (1851), à la *Revue des beaux-arts*.

On a de lui : *Fumée* (1838, in-8); *Feuilles volantes* (1841, in-8) prose et vers; *Mosaïque* (1844); *le Siége de la Sorbonne, ou le Triomphe de l'Université* (1844, in-3), poëme héroï-comique en six chants, d'abord signé : un Bedeau de Saint-Sulpice; *la Femme de quarante ans*, comédie en trois actes, en vers, jouée avec succès aux Français en novembre 1844; *Jean de Bourgogne* (1846), drame en vers, avec M. Pitre-Chevalier; *le Jeu de Whist* (1847), en vers; *l'Amour pris aux cheveux*, vaudeville (Palais-Royal, 1851); *le Chêne et le roseau* (1852), vaudeville, avec M. Decourcelle, etc.; des articles philosophiques et littéraires fournis aux *Mémoires de l'Académie de la Somme* (1842-49). Il quelquefois écrit sous le nom de *Pétrus Borel*.

GALY-CAZALAT (Antoine), ingénieur français, né à Saint-Girons, le 6 juillet 1799, fit ses études au lycée de Toulouse, fut admis, en 1815, à l'École polytechnique, licenciée l'année suivante, et fut nommé successivement professeur des sciences mathématiques et physiques aux colléges de Perpignan, de Nancy et de Versailles. Devenu plus tard ingénieur civil, il construisit, en 1830, la première voiture à vapeur qui ait parcouru les routes ordinaires. Depuis, les divers perfectionnements qu'il a apportés à beaucoup de machines lui ont valu des médailles d'or décernées par l'Institut de France et par la Société nationale d'encouragement.

Après février 1848, M. Galy-Cazalat fut envoyé à l'Assemblée constituante par le département de l'Ariége, et y vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça, dans la plupart des questions, contre la politique de l'Élysée, et repoussa la proposition Rateau. Non réélu en 1849, il revint à ses études favorites. Il s'est appliqué aux progrès des arts mécaniques, et a notamment envoyé à l'Exposition universelle de Londres, un manomètre, une machine oscillante, etc., et à celle de Paris, en 1855, une machine mise en mouvement par les forces combinées de la vapeur et de la flamme; un nouvel appareil pour fabriquer à bas prix les gaz d'éclairage et de chauffage, et un aéro-poste, destiné à transmettre les dépêches à la vitesse moyenne de six kilomètres par minute.

GAMBON (Charles-Ferdinand), ancien représentant du peuple français, est né à Bourges, le 19 mars 1820. Fils d'un négociant d'origine suisse, il fit ses études et son droit à Paris; à dix-neuf ans, il fut reçu avocat. Il contribua à la fondation du *Journal des Écoles*, organe de la jeunesse républicaine. En 1846, il fut nommé juge suppléant au tribunal de Cosne. Conservant son indépendance dans ces fonctions, il combattit très-vivement la candidature de M. Delangle. En 1847, il organisa le banquet démocratique de Cosne, refusa de porter un toast au roi et proclama la souveraineté du peuple; traduit pour ce fait devant la Cour de cassation, il fut condamné à cinq années de suspension. En 1848, il fut élu représentant de la Nièvre, le sixième sur huit, par 29,514 voix. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la Montagne, demanda que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et la rejeta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique napoléonienne, et signa l'acte d'accusation présenté contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il se signala parmi les membres de l'extrême gauche et de *la Solidarité républicaine*, accompagna M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers, dans la journée du 13 juin, et fut condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles. Il est encore aujourd'hui détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

Son frère, M. Charles GAMBON, que les démocrates de la Nièvre lui donnèrent pour successeur à l'Assemblée législative, protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut compris dans le décret d'expulsion de janvier 1825; il se réfugia en Belgique.

GAND (N....), juriste français, né à Bar-le-Duc, le 22 septembre 1793, fut reçu avocat et docteur en droit à Paris au commencement de la Restauration. Il est encore au barreau de la Cour impériale de Paris. On a de lui quelques bons ouvrages pratiques, tels que : *Traité général de l'expropriation pour cause d'utilité publique* (1842, in-8); *Traité de la législation nouvelle du notariat* (1843, in-8); *de la Compétence des divers officiers publics* (1844, in-8); *Traité de la police et de la voirie des chemins de fer* (1846, in-8); *Code des étrangers* (1853, in-8), etc.

GANDILLOT (Jean-Denis), industriel français, né à Besançon, en mars 1797, entra en 1815 à l'École polytechnique, d'où il se retira l'année suivante. Il se livra aussitôt à l'étude pratique des sciences d'application, s'associa, en 1828, avec M. Roy, pour fabriquer une sorte de fer creux laminé, destiné à la construction et à l'ameublement, et continua exclusivement pendant dix ans cette spécialité. Lors de la création des chemins de fer, il fit en 1838, en Angleterre, dont il avait déjà visité les usines, un second voyage d'études, et en rapporta divers modes de laminage et d'étirage du fer, ainsi que d'ingénieux systèmes de tuyaux en fonte, et les calorifères dits *à la Perkins*. L'établissement de la Briche, où il entreprit ces travaux, fut mis en activité quelques jours avant la clôture de l'exposition industrielle de 1839. Le nom de ce manufacturier a figuré à toutes les expositions quinquennales depuis 1834, ainsi qu'à celles de Londres et de Paris, en 1851 et 1855, et il y a successivement obtenu une mention honorable en 1839, deux médailles d'argent en 1834 et 1839, et une médaille de première classe en 1855.

GANTRELE (Joseph), érudit belge, né à Echternah, dans le Luxembourg, le 29 janvier 1809, prit en 1829 les grades de docteur en philosophie et de docteur ès lettres à l'université de Liége, devint peu après professeur d'histoire et de langues orientales à celle de Gand, se fit naturaliser en 1839, et fut nommé, en 1854, inspecteur de l'enseignement moyen pour toute la Belgique. Il a remporté, à diverses époques, plusieurs prix académiques.

On a de lui : un *Mémoire sur le mérite comparatif de Virgile et de Théocrite* (1828), couronné par l'Académie de Gand; *Manuel de l'histoire générale du monde* (1834, in-12; 2e édit. 1838); un *Mémoire sur la part de la Flandre dans la conquête de l'Angleterre* (1840, in-8), aussi couronné à Gand et des articles insérés dans les *Nouvelles Annales* de cette ville.

GARACHANINE (Élie), homme d'État serbe,

Digitized by Google

fils de Miloutine, sénateur de la principauté, est né, vers 1807, au village de Garach, dans le district de Kragsujevatz. Il entra dans la carrière politique dès 1844, en devenant ministre de l'intérieur du prince Alexandre Karageorgevitch (voy. ce nom), qui lui devait en grande partie son élection. En 1852, il prit la place, laissée vacante par la mort d Avram Petronievitch, de *prestavenik*, c'est à dire représentant du prince, chef de sa chancellerie et président du conseil des ministres, sorte de grand vizirat qui constitue la plus haute dignité de la principauté serbe.

Les huit années qu'il passa dans la direction des affaires de l'intérieur firent applaudir par tous à la loyauté et à la supériorité de ses vues. Dès 1849, il avait eu assez de clairvoyance et de courage pour s'élever, dans le conseil, contre les démarches du consul général de Russie, M. Levchine, qui cherchait à entraîner les Serbes dans l'insurrection de la Bosnie contre la Porte, et qui déjà avait gagné tous les autres conseillers du prince, et le prince lui-même. Il refusa, vers la fin de l'année 1850, de concourir à l'entreprise des Bulgares, et la médiation de la Serbie valut ensuite aux provinces insurgées, vaincues par Omer-pacha, des conditions plus favorables. Resté fidèle à sa politique lorsqu'il eut en main la direction suprême des affaires, M. Garachanine ne tarda pas à porter la peine de son opposition constante aux vues des puissances dites protectrices, et l'un des premiers actes qui, en 1853, signalèrent aux Serbes la présence de l'envoyé extraordinaire du czar à Constantinople, fut la destitution du prestavnik, imposée à la faiblesse de la Porte et à la frayeur du prince Alexandre. La disgrâce de M. Garachanine ne lui enleva rien de son crédit; il resta l'âme du sénat, dont il refusa la présidence, et des témoignages presque universels de sympathie et d'estime l'ont accompagné dans sa retraite.

Par sa constance, sa fermeté, son esprit pratique et son intégrité, M. Garachanine est le véritable chef du parti national, qui tend à affranchir et à civiliser la Serbie, mais sans violence. Adversaire déclaré du système qui tend à slaviser ou à germaniser la principauté au profit de la Russie ou de l'Autriche, il s appuie par sympathie et par raison sur les puissances occidentales, et surtout sur la France; d'où le nom de *parti français* que ses adversaires affectent de donner à ses amis. Le premier en Serbie, il a voulu que ses fils fussent élevés en France. L'aîné, après avoir passé deux ans à Sainte-Barbe, a été admis, en 1856, à suivre les cours de l'École polytechnique.

GARCIA (Manuel), musicien français, fils du célèbre chanteur Emmanuel ou Manuel Garcia mort en 1832, est né à Madrid, en 1805, et fut dès l'enfance associé aux excursions de sa famille dans les deux mondes. Formé par son père à l'enseignement du chant, il s'y consacra lui-même exclusivement, et fut attaché, vers 1835, au Conservatoire de Paris, qu'il quitta pour aller professer à Londres.

On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses études, et inspirés par la méthode paternelle : *Mémoire sur la voix humaine*, présenté à l'Académie des sciences (1840, 2e édit., 1847); *École de Garcia; traité complet de l'art du chant* (1841, in-8; 3e édit., 1851, in-4), refait en 1856 sous le titre de *Nouveau Traité*...; et des *Observations physiologiques sur la voix humaine*, en anglais et en français (1855). — Ses sœurs, Marie et Pauline Garcia, se sont toutes deux rendues célèbres comme cantatrices, la première, qui est morte en 1836 à Bruxelles, sous le nom de Mme Malibran, la seconde sous celui de Mme Viardot (voy. ce nom).

Mme Garcia, née Eugénie Mayer, et fille elle-même d'artistes distingués, a joué en Italie, pendant les succès de l'aînée de ses belles-sœurs, qui la fit notamment engager au théâtre de Novare. Elle s'est plus tard consacrée, comme son mari, à l'enseignement du chant, et elle donne encore des leçons à Paris.

GARCIN DE TASSY (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), orientaliste français, né à Marseille, le 20 janvier 1794, vint à Paris étudier les langues orientales, suivit les cours de Silvestre de Sacy, et apprit successivement l'arabe, le persan et l'hindoustani. Sur les instances de son maître, une chaire de cette dernière langue fut fondée en sa faveur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de traductions, entre autres : *Doctrines et devoirs de la religion musulmane*, (1827-40), traduit de l'arabe et par une nouvelle édition de la *Grammaire persane* de sir W. Jones (1845, in-12).

Une fois en possession de la chaire d'hindoustani, M. Garcin de Tassy se livra plus particulièrement à l'étude des écrivains de cette langue. On lui doit : *Mémoires sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (1832, in-8); les *Aventures de Kamrup* (1834, in-8), poëme traduit de Tahcin-Uddin; les *Œuvres de Wali* (1884, in-8), poëte du Dekkan; *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani* (1837, 2 vol. in-8); *la Poésie philosophique et religieuse chez les Persans* (1857, in-8), ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique*, des *Discours d'ouverture*, publiés chaque année.

M. Garcin de Tassy a été élu, le 30 août 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. de Talleyrand. Il a été décoré le 29 avril 1837.

GARDNER (Alan Legge Gardner, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, à Blackeath, est petit-fils d'un amiral distingué qui, en récompense de ses services, obtint, en 1806, une pairie héréditaire. Il prit, à la mort de son père (1815), le titre de baron et, dès qu'il fut majeur (1831), son siége à la Chambre des Lords, où il représente les doctrines libérales. Il a quelque temps rempli la charge de chambellan à la cour. Marié en 1835 avec une fille de lord Dinorben, il n'a pas d'enfants et a pour héritier son cousin *Stewart-William* Gardner, né en 1812.

Son oncle, le général William-Henry Gardner, né en 1774, entré au service à dix-neuf ans, prit part aux opérations militaires de la Péninsule et fut nommé, en 1846, colonel d'artillerie. Depuis 1854, il est lieutenant général.

GARELLA (Félix-Napoléon), ingénieur français, né en 1809, est fils d'un inspecteur général des ponts et chaussées, mort en 1852. Admis à l'âge de seize ans à l'École polytechnique (1825), il en sortit le premier de sa promotion et choisit le service des mines dans lequel il eut plus d'une fois l'occasion de se distinguer. En 1843, il fut chargé par le gouvernement français d'étudier un projet de canal à travers l'isthme de Panama et publia sur la possibilité de cette entreprise, un *Rapport* accompagné d'un devis général s'élevant à une centaine de millions. Ingénieur en chef de première classe, il est en disponibilité depuis 1852; l'année précédente il exerçait ces fonctions à Alger.

On a encore de lui : *Mémoire sur la fabrication du fer et de la fonte en Toscane; Études des gîtes minéraux* (1843, in-4), et beaucoup d'articles insérés dans les *Annales* des mines et des ponts et

Digitized by Google

chaussées. M. Garella est officier de la Légion d'honneur. Son frère aîné, GARELLA (Hyacinthe), né en 1807, admis la même année que lui à l'École polytechnique, est ingénieur en chef des ponts et chaussées.

GARIBALDI (Joseph), général révolutionnaire italien, né à Nice, le 4 juillet 1807, entra de bonne heure dans la marine sarde, et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gênes dans une conspiration, il se réfugia en France, passa de là, au service du bey de Tunis, et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Urugay, et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le réveil de la liberté italienne en 1848 rappela M. Garibaldi dans sa patrie. Il forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, prit dans le sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps de Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit cinq mille Napolitains à Palestrina; le 19, au combat de Velletri, où Roselli avait le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur de la victoire : il paya, comme toujours, de sa personne, et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnent à Rome l'assaut général. M. Garibaldi ne peut les chasser de leurs positions, mais il les contraint du moins de faire un siège en règle contre une ville qui devait, disait-on, céder à leur seule présence. Après trente jours d'une résistance vigoureuse, dont l'épisode du bastion n° 8 donne une idée, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes qu'on n'osa suivre, de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison, pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome avec 2500 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin (31 juillet). Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec deux cents fidèles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Gênes. Sa femme mourut en couches dans cette fuite; c'était une créole qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

M. Garibaldi retourna en Amérique, où il gagna les sympathies d'un peuple laborieux, en se mettant résolûment au travail; il se fit fabricant de chandelles. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il est aujourd'hui rentré dans sa patrie, et est employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes. Quelque sentiment qu'on éprouve pour les causes servies par ce chef de guerrillas, on ne peut méconnaître en lui les qualités essentielles du capitaine et du soldat et surtout un ascendant extraordinaire sur ses compagnons d'armes.

GARINET (Jules), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne, en 1797, fit son droit à Paris et fut, sous la Restauration, inscrit comme avocat au barreau de Paris. Particulièrement lié avec M. Collin de Plancy (voy. ce nom), il s'associa dès lors à ses idées et à ses compilations voltairiennes, et publia seul ou avec lui : *de la Puissance temporelle des papes et du concordat de* 1817 (in-8); *Histoire de la magie en France* (1818, in-8); *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape, avec la Fleur des cas de conscience, et un Faisceau d'anecdotes*, sous le pseudonyme de *Julien de Saint-Acheul* (1819; 2e édit. 1820); des articles dans le *Dictionnaire des reliques*, etc. Compris avec M. de Plancy dans l'excommunication pontificale, il le suivit dans un voyage à Rome et fit avec lui amende honorable aux pieds du pape. Il s'est depuis abstenu d'écrire. M. Garinet s'est inutilement depuis 1830, porté comme candidat de l'opposition aux élections parlementaires de la Marne. Il obtint la charge de conseiller de préfecture, en quelque sorte héréditaire dans sa famille.

GARNAUD (Antoine-Martin), architecte français, né à Paris, le 30 novembre 1796, entra à l'École des beaux-arts, comme élève de Vaudoyer, et remporta le grand prix d'architecture en 1817 sur ce sujet : *un Conservatoire de musique*. Pendant son séjour en Italie, il envoya (1821) *l'Aqua-Julia ou Château d'eau*, et *les Trophées de Marius*, à Rome, ainsi que les *Restaurations* d'anciens temples et monuments de Pola, en Istrie. De retour en France en 1823, il exécuta peu après le monument de Toulouse, en l'honneur du Dauphin et de l'armée d'Espagne (1825). Plus tard, il fit les piédestaux ou guérites du pont du Carrousel, le monument du duc d'Orléans à Versailles, avec Pradier (1843-1845) et en dernier lieu (1847), une chapelle à Decazeville (Aveyron). Cet artiste a souvent exposé aux Salons des dessins, plans et projets, ou études d'architecture religieuse ou civile. Nous citerons : *Fontaine à Clémence Isaure* (1823); une *Salle d'opéra* sur l'emplacement de la Bibliothèque royale (1838); un *Projet d'achèvement du Louvre* (1840); une *Étude de prison cellulaire* (1845); un *Plan du centre de Paris*, avec la transformation du château des Tuileries en palais législatif et hôtel de la présidence, et les détails de l'achèvement du Louvre (1849); puis à diverses époques, de 1835 à 1857, une série d'*Études d'églises*, depuis la plus simple paroisse rurale jusqu'à l'église métropolitaine du monde catholique, faisant partie d'un *Essai sur le caractère à donner aux édifices religieux du* XIXe *siècle*, ouvrage aujourd'hui en cours de publication, avec le concours du ministère d'État (1856).

M. Garnaud a fondé, en 1841, la Société des architectes, dont il est encore aujourd'hui censeur. Il est membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a successivement obtenu le premier prix au concours du trophée de Toulouse, en 1825, un des prix accordés pour les restaurations du grand théâtre du Lyon (1826), une 1re médaille en 1838, une 2e en 1848, et une médaille de troisième classe en 1855.

GARNIER (François-Xavier-Paul), jurisconsulte français, né à Brest, le 12 septembre 1793, servit quelque temps dans la marine militaire, entra dans les bureaux du Trésor, puis étudia le droit à Paris, et fut reçu avocat en 1813. Devenu, en 1820, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, il fut deux fois élu président du conseil de l'ordre, se démit de sa charge en 1846 et rentra au barreau.

Digitized by Google

Parmi les nombreux ouvrages de M. Garnier, on cite surtout : *Régime des eaux, ou Traité des cours d'eau de toute espèce* (1839-1851, 5 vol. in-8); *Traité des chemins de toute espèce* (1834-1842, in-8); et *Supplément au traité des chemins* (1842, in-8); *Traité de la possession, de la propriété et des actions possessoires et pétitoires* (1847-1853, 2 vol. in-8); *Législation et jurisprudence nouvelles sur les chemins et voies publiques de toute espèce*, etc. (1855, in-8) et autres monographies de jurisprudence très-estimées. M. Garnier fonda, en 1824, avec M. Roger, les *Annales universelles de législation et de jurisprudence commerciales*, qui ont paru jusqu'en 1830. Il est, depuis 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

GARNIER (Adolphe), philosophe français, né à Paris, le 27 mars 1801, fit de brillantes études au collége Bourbon, aujourd'hui lycée Bonaparte; il y eut pour professeur Jouffroy, dont il est resté le principal disciple, et remporta au concours général le prix de philosophie. Malgré son goût pour cette science, il fit son droit et se fit recevoir avocat. Mais, dès cette époque, il collaborait à plusieurs recueils littéraires et philosophiques, tels que la *Revue encyclopédique*, *le Producteur* et *le Globe*, à l'époque où ces deux derniers journaux n'étaient pas encore l'organe d'une secte religieuse. En 1827, le succès d'une brochure sur la question *de la Légitimité de la peine de mort*, mise au concours par la Société de la morale chrétienne, ramena M. Garnier à la philosophie. Reçu au concours de l'agrégation, il fut chargé, comme suppléant, de la chaire de philosophie de Versailles, dont il devint titulaire en 1830. En 1833, il fut appelé à Paris, où il fut à la fois professeur dans différents collèges et maître de conférences à l'École normale. Invité, en 1838, à suppléer à l'improviste son maître malade, Jouffroy, il le remplaça jusqu'à sa mort (1842). Cette chaire ayant été donnée à M. Damiron, M. Garnier devint alors adjoint de Royer-Collard dans la chaire d'histoire de la philosophie moderne. Mais en 1845, il reprit, comme titulaire, l'ancienne chaire de philosophie dogmatique de Jouffroy. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1843, il est aujourd'hui officier de cet ordre.

M. Garnier, l'un des représentants de la philosophie universitaire, l'a renouvelée sur plusieurs points, par les éléments étrangers qu'il y a importés. Son enseignement à l'École normale a formé les professeurs de philosophie les plus distingués de la seconde moitié du dernier règne, et a porté dans une foule de chaires tout l'esprit d'innovation que comporte le respect des traditions spiritualistes. Voici la liste de ses ouvrages inspirés tous de cet esprit : *Précis de psychologie* (1830, in-8); *la Psychologie et la Phrénologie comparées* (1839, in-8) : *Critique de la philosophie de Thomas Reid* et *Quid sit poesis* (1840, in-8), thèses pour le doctorat; *Traité de morale sociale* (1850, in-8), ouvrage préparé par plusieurs années d'enseignement et couronné par l'Académie française; *Traité des facultés de l'âme* (1852, 3 vol. in-8), couronné par la même Académie, et qui, résumant les idées philosophiques successivement proposées ou adoptées par l'auteur, donne toute la mesure de son originalité et de sa sagesse. M. Garnier a publié, en outre, une excellente édition des *Œuvres philosophiques de Descartes*, avec introduction, éclaircissements, appendices, et tous les travaux accessoires qui peuvent servir à comprendre ces œuvres et à les juger. Il a, de plus, fourni divers articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, notamment l'article *Jouffroy*, au *Recueil* de l'Académie des sciences morales (t. XXIX, XXXII), à la *Revue des Deux-Mondes*, etc. Il prépare une *Histoire de la morale* dont il a déjà communiqué plusieurs chapitres à la même Académie.

GARNIER (Clément-Joseph), économiste français, né à Beuil, comté de Nice (alors département des Alpes maritimes), le 3 octobre 1813, vint à Paris en 1829, et entra à l'École supérieure du commerce, alors dirigée par M. Blanqui aîné. D'élève, il y devint professeur, puis directeur des études; il la quitta en 1838, par suite d'un dissentiment avec M. Blanqui, et ouvrit lui-même une maison d'enseignement professionnel qu'il dirigea jusqu'en 1844. A partir de cette époque il s'est occupé presque exclusivement d'économie politique. En 1846, après trois années de cours faits à l'Athénée royal, il obtint la chaire d'économie politique créée à l'École des ponts et chaussées; il professe, depuis 1856, le même cours à l'École supérieure du commerce.

M. J. Garnier prit, en 1845, la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il a dirigé jusqu'en juin 1855. En 1846, lors de l'agitation soulevée en Angleterre par Richard Cobden, contre le système protectionniste, il fonda, avec MM. F. Bastiat, M. Chevalier, L. Faucher, Wolowski, le duc d'Harcourt, Molinari, Coquelin, etc., *l'Association pour la liberté des échanges*, dont il fut un des secrétaires et un des membres les plus actifs. Cette société cessa de fonctionner en 1848, et plusieurs de ses membres constituèrent le *Club de la liberté du travail*, où ils s'appliquèrent à combattre les théories de M. L. Blanc. En 1842, il avait également contribué à fonder la *Société d'économie politique*, dont il est encore secrétaire perpétuel. Plus récemment il fut un des organisateurs du *Congrès des amis de la paix*, qui se réunit, en 1849, à Paris. Il est membre de la Société de statistique de Londres et de la Commission centrale de statistique belge; il a fait partie des congrès de statistique qui se sont tenus à Bruxelles en 1853 et à Paris en 1855.

On a de M. J. Garnier, qui appartient, en économie, à l'école libérale avancée : *Introduction à l'économie politique, avec des considérations sur la statistique, la liberté du commerce et l'organisation du travail* (1837, in-8); *Éléments d'économie politique* (1846; 3e édition, 1856, in-18), résumé en quelque sorte classique des principes fondamentaux de la science; *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (1846), précis de l'histoire de la dernière révolution économique et financière en Angleterre : *sur l'Association, l'économie politique et la misère* (1846); *le Droit au travail à l'Assemblée nationale*, recueil des discours prononcés sur cette question, avec introduction et notes (1848); *Congrès des amis de la paix en* 1849, ou compte rendu des séances, etc. (1850); *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, de 1844 à 1855, avec M. Guillaumin; *Cours complet d'arithmétique théorique et pratique*, avec M. Wantzel; une édition revue de l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus; les *Leçons faites par M. Blanqui au Conservatoire des arts et métiers en* 1836-37-38 (en collaboration avec M. A. Blaise, 3 vol. in-8), publication qu'on a prétendu à tort avoir été désavouée par le professeur; *du Principe de population* (1857, in-18), nouvel exposé, avec des conclusions très-nettes, des théories malthusiennes; *Éléments de finances, suivis d'Éléments de statistique*, etc. (1857, in-18); de nombreux articles dans *le National*, *la Presse*, *le Commerce*, *la Patrie*, *le Siècle*; dans l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, et dans les *Dictionnaires de la Conversation*, du *Commerce* et des *Marchandises* et de *l'Économie politique*. Il a fondé, en 1853,

Digitized by Google

avec M. N. Bourgeois, le *Nouveau Journal des connaissances utiles.*

GARNIER (Jean-Joseph, connu sous le nom de Jules), chimiste, frère du précédent, né à Beuil (Nice), en 1816, fit également ses études spéciales à l'École supérieure du commerce de Paris, se tourna vers la chimie, qu'il professa dans l'établissement fondé par son frère et dans d'autres institutions. En 1845 il alla occuper une chaire d'enseignement commercial au collége de Castres (Tarn), et fit en même temps, aux frais de la ville, un cours de chimie pour les ouvriers. En 1849, il fut appelé à Nice pour y diriger une école de commerce fondée par plusieurs citoyens notables de la ville, mais, cinq ans après, la discorde des actionnaires amena des tiraillements qui l'obligèrent à se retirer; l'école a été fermée en 1855. M. J. Garnier s'est rendu à Turin, où il continue de se livrer à l'enseignement.

Il a successivement publié : un *Traité des Falsifications des substances alimentaires et des moyens de les reconnaître* (1844, in-18), en collaboration avec M. Harel; *Manuel du cours de chimie appliquée aux arts professé par M. Payen* (1842, 2 vol. in-8) en collaboration avec M. Rossignon; un *Précis élémentaire de chimie à l'usage des écoles* (1841, in-12); *une Visite à la voirie de Montfaucon, considérée sous le point de vue de la salubrité publique* (1844, in-18); *Nomenclature chimique française, suédoise, allemande, et synonymie* (1841, in-18); *Traité du change* (1841); un *Précis élémentaire de la tenue des livres*, et divers opuscules dont un des plus récents, publié à Turin, en 1855, a pour titre : *de l'Enseignement professionnel.*

GARNIER (Jacques-Jean-Baptiste-Adolphe), bibliophile français, né à Amiens, le 28 février 1808, s'est occupé à la fois d'histoire naturelle et de travaux bibliographiques qui l'ont fait nommer conservateur de la bibliothèque d'Amiens, et professeur de mathématiques pures ou appliquées à l'école communale de la même ville. Il a rédigé, de 1844 à 1853, les *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits, Catalogue méthodique pour la médecine, Catalogue méthodique pour les belles-lettres* (3 vol. in-8); et publié *l'Inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens* (1850, in-8). Il a aussi écrit plusieurs mémoires d'archéologie et collaboré au *Bulletin de la Société linnéenne du Nord*, au *Recueil des antiquaires de Picardie*, et aux *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, dont il est secrétaire perpétuel.

GARNIER (Hippolyte-Louis), peintre et graveur français, né à Paris, en 1802, étudia d'abord la peinture dans l'atelier de M. Hersent, et se fit connaître par des marines et des paysages; son meilleur tableau est une *Vue d'un château gothique dans le Calvados.* Depuis qu'il s'est livré exclusivement à la gravure, il a exposé aux Salons des beaux-arts : *Jacob chez Laban, le Départ de Rébecca* (1841), d'après M. H. Schopin; une *Marine* (1845), d'après M. Eug. Isabey; *Rose du matin*, d'après M. Bazin; *la Reine du bal*, de M. J. Court (1847); *la Descente de croix*, de Rubens (1848); *la Retraite de Russie*, d'après M. Ary Scheffer; *l'Infant don Francisco*, de M. Madrazo (1853), etc. Cet artiste a également gravé à la manière noire plusieurs toiles de MM. Schlesinger, Muller, etc. Il a obtenu une 2e médaille. — Il est mort le 12 juin 1855.

GARNIER (Jean-Louis-Charles), architecte français, né à Paris, le 6 novembre 1825, suivit les cours de sculpture et de ronde-bosse à l'École spéciale de dessin, où il obtint les divers prix, et entra, au commencement de 1842, à l'École des beaux-arts. Il y resta six ans sous la direction de MM. Léveil et Hippolyte Lebas, et remporta le grand prix d'architecture en 1848 sur ce sujet : *un Conservatoire pour les arts et métiers.* Pendant son séjour en Grèce, il se rencontra avec MM. About et de Curzon, où il mesura dans l'île d'Égine le temple de Jupiter Panhellénien, dont il fit en 1852 la *Restauration* polychrôme, exposée l'année suivante au Salon des beaux-arts, et deux ans après à l'Exposition universelle de 1855.

De retour en 1854, après un court passage à Constantinople, M. Charles Garnier a été attaché comme sous-inspecteur aux travaux de la tour Saint-Jacques la Boucherie, sous M. Ballu. Il a publié en 1856, dans la *Revue archéologique*, un *Mémoire* explicatif sur le temple d'Égine, et prépare en ce moment pour le compte du duc de Luynes divers travaux dont il a pris le sujet et les dessins aux environs de Naples. Il a figuré au Salon de 1857 avec un remarquable envoi de onze aquarelles et douze dessins extraits de ces ouvrages.

GARNIER (Auguste et Hippolyte), dits *Garnier frères*, éditeurs français, nés à Quettreville, près de Coutances, le premier en 1812, le second en 1816, vinrent à Paris en 1828, furent quelque temps commis libraires et s'établirent en 1833 au Palais Royal. Bientôt acquéreurs de divers fonds, tels que ceux de Delhoys (1841) et de Salva (1849), ils tentèrent, à plusieurs reprises, des formats nouveaux et des collections à bon marché, mais ils exploitèrent spécialement la littérature légère et les actualités. Quelques-unes de leurs publications, heureusement produites au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848 et 1849, comme *la Vérité aux ouvriers, aux paysans et aux soldats*, ont atteint les chiffres, jusqu'alors inconnus en librairie, de 5 et 600 000 exemplaires. — Récemment la publication du dernier livre de M. Proudhon (voy. ce nom) leur a attiré une condamnation à la prison et à l'amende. Leur plus jeune frère, M. Baptiste-Louis Garnier, fixé depuis 1838 au Brésil, dirige leur principale maison de correspondance à l'étranger.

GARNIER-KERUAULT (Édouard-Charles-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Malo, en 1810, entra en 1829 à l'École polytechnique, et prit part à l'insurrection de 1830. Il reçut la décoration de Juillet. Capitaine d'artillerie, il professa longtemps des opinions très-radicales. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le département d'Ille-et-Vilaine par 83 037 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota constamment avec la droite, demanda en vain que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et l'adopta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative. Chevalier de la Légion d'honneur et chef d'escadron d'artillerie, il est membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine.

GARNIER-PAGÈS (Louis-Antoine), homme politique français, membre du gouvernement provisoire de 1848, né à Marseille, en 1805, est le frère utérin du chef du parti républicain mort en 1841; ce double nom leur venait des deux maris successifs de leur mère. Le second, Simon Pagès, était un ancien professeur de rhétorique de Sorrèze, devenu maître de pension à Marseille. Courtier de commerce à Paris, M. Garnier-Pagès prit part à la révolution de Juillet, et organisa des barricades dans le quartier Sainte-Avoye.

Digitized by Google

Les affaires absorbaient toute son activité lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage parlementaire de son frère. Il vendit sa charge, et fut envoyé à la Chambre par l'arrondissement de Verneuil (Eure), dont le député sortant, le général Boyer de Peyreleau, l'avait lui-même désigné pour son successeur. Il y prit place sur les bancs de la gauche; mais, au lieu de chercher à reprendre le rôle de son frère dans les discussions politiques, il s'occupa spécialement des questions d'affaires et de finances, concourut à l'élaboration de la loi sur les sucres, en proposant le nivellement du droit sur le sucre indigène et sur le sucre colonial par l'abaissement des taxes, et soutint la proposition de M. Goulin sur la conversion des rentes. A la suite d'un voyage en Espagne, il traita avec compétence, à l'occasion de l'Adresse de 1844, la question de nos relations avec ce pays, et un peu plus tard il força par ses interpellations le ministère de retirer l'autorisation de coter à notre bourse un nouveau trois pour cent espagnol. Il se fit surtout remarquer dans les discussions relatives à l'établissement des chemins de fer, et ce fut lui qui empêcha l'État d'engager indéfiniment l'avenir, en faisant réduire la durée des concessions. Pendant l'agitation réformiste de 1847, M. Garnier-Pagès, qui avait été réélu l'année précédente, figura dans plusieurs banquets, notamment à celui de Montpellier, et fut, en février 1848, un des députés qui proposèrent jusqu'au dernier moment de se rendre au banquet du XIIe arrondissement, interdit par le ministère.

Acclamé membre du gouvernement provisoire, M. Garnier-Pagès remplaça le 5 mars M. Goudchaux au ministère des finances, et eut à faire face à la crise financière. Parmi les mesures qu'il proposa ou qu'il accepta, il faut rappeler le remboursement des dépôts de la Caisse d'épargne en bons du Trésor, la circulation forcée des billets de Banque avec création de coupons de cent francs, la fusion des banques départementales avec la banque de France, et surtout le fameux impôt des quarante-cinq centimes. M. Garnier-Pagès n'a jamais décliné la responsabilité de cette mesure si funeste, surtout dans les campagnes, à la cause de la République, et que le gouvernement provisoire voulut préférer aux moyens extrêmes, conseillés, dit-on, plus tard, par des financiers de l'ancien régime. Il dut sanctionner aussi diverses suppressions d'impôts indirects, qui aggravaient, au milieu des besoins nouveaux, la pénurie du Trésor. M. Garnier-Pagès fut élu représentant à la Constituante par les deux départements de la Seine et de l'Eure, et opta pour le premier, où, sur une liste de trente-quatre candidats, il avait été élu le troisième par 240 890 voix. Après avoir soumis à l'Assemblée un compte rendu de sa gestion financière, qui obtint alors une approbation unanime, il se vit nommer par 715 voix membre de la Commission exécutive, le second après François Arago. Renversé avec elle par l'insurrection de juin, il borna son rôle dans l'Assemblée à traiter les questions de finances et à défendre au besoin son administration. Ses votes, avant et après l'élection du 10 décembre, appartiennent à la fraction modérée du parti démocratique. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée et se mêla aux opérations financières que favorisa le mouvement industriel de l'époque. Aux élections de 1857, il fut porté sans succès comme candidat de l'opposition démocratique dans une des circonscriptions de Paris. A cette occasion, il défendit une fois de plus, dans une lettre rendue publique, la mesure de l'impôt des quarante-cinq centimes, dont on évoquait encore le souvenir contre lui.

GARRAUBE (Jean-Alexandre VALLETON, dit DE), général français, ancien député, est né dans la Dordogne, en 1790. Sous la première Restauration, il fut du nombre des royalistes qui, sous le nom de *Cheraliers du brassard*, formèrent à Bordeaux l'escorte armée de la duchesse d'Angoulême, et que le général Clausel dispersa avec quelques pièces de canon. Après Waterloo, M. de Garraube obtint une sous-lieutenance dans les cent-suisses, grade équivalent à celui de chef de bataillon; plus tard il passa dans l'infanterie de ligne, et, lors des événements de 1830, il se trouvait lieutenant-colonel. Élu député en 1831, par le collége de Lalinde (Dordogne), il soutint de ses votes la nouvelle monarchie et lui dut le commandement du 38e de ligne (1833) et le brevet de maréchal de camp. (16 novembre 1840). En 1839, il suivit M. Guizot dans la coalition et rentra avec lui dans le parti conservateur. Écarté des fonctions publiques par la révolution de Février, M. de Garraube fut d'abord mis à la retraite, puis inscrit dans le cadre de réserve de l'état-major général. Il est, depuis le 11 juin 1833, commandeur de la Légion d'honneur.

GARRAUD (Gabriel-Joseph), sculpteur français, né à Dijon, le 23 mars 1807, suivit jusqu'en 1826 les concours de l'école de cette ville, vint à Paris en 1827, entra à l'École des beaux-arts, fréquenta l'atelier de Ramey fils et plus tard celui de Rude, et débuta par un buste en plâtre au Salon de 1838. Connu par ses opinions libérales, manifestées en diverses circonstances, il fut, en 1848, un instant chef de la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur, puis inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1852.

Il a exposé depuis ses débuts : *une Jeune Fille jouant avec sa chèvre*, groupe en plâtre (1839); *la Vierge à l'enfant*, statue commandée par le ministère de l'intérieur (1840); *une Bacchante faisant l'éducation d'un jeune satyre*, groupe en plâtre (1841); *la Première famille sur la terre*, groupe en marbre, au jardin du Luxembourg, et placé près de la fontaine rustique (1845); une statue de *la République* (1849); plusieurs bustes, entre autres ceux du *marquis de Laplace*, pour l'Observatoire; de *MM. Taillefer*, *Lisson*, *Ledru-Rollin*, *Burignier* et de *Mlle Augustine Brohan*. Cette dernière œuvre a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Première famille* de 1845. Il a obtenu une 2e médaille en 1844.

GASC (Jean), conseiller d'État français, ancien représentant, né à Toulouse en 1800, étudia le droit à la Faculté de cette ville, fut reçu avocat en 1823, et ne tarda pas à se faire au barreau une honorable réputation. Dès que la révolution de Juillet fut connue, il fut porté par les libéraux au conseil municipal et au conseil général, qu'il présida plusieurs fois depuis. L'un des adjoints au maire de Toulouse de 1830 à 1841, il fut destitué à cause de l'opposition très-vive qu'il avait faite contre la mesure du recensement. Il fut même traduit devant la Cour d'assises de Pau, mais acquitté. Ses compatriotes le maintinrent d'un vote presque unanime au conseil général. A la fin de 1847, il fut chargé de défendre le frère Léotade. Lors de la révolution de *Février* il fit de nouveau partie de la Commission municipale. Après avoir échoué aux élections de l'Assemblée constituante, il fut nommé le cinquième des dix représentants de la Haute-Garonne à la Législative, avec l'appui du parti du légitimiste. Il vota toujours avec la majorité et sans paraître souvent à la tribune, eut une grande part aux travaux de l'Assemblée : il fut rapporteur des projets de loi sur l'augmentation du traitement

Digitized by Google

présidentiel, sur l'organisation du crédit agricole (1849), sur les associations industrielles (1850), sur divers embranchements de chemins de (1851), etc. Lors du coup d'État du 2 décembre il fut appelé à faire partie de la Commission consultative, puis entra au nouveau conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Il devint conseiller en titre le 16 février 1855. M. Gasc a reçu la croix d'honneur en 1850.

GASKELL (mistress L... E...), femme de lettres anglaise, née vers 1822, épousa, à l'âge de vingt ans, un ministre de la secte dissidente des unitaires, qui résidait à Manchester. Ses romans, encore peu nombreux, appartiennent à cette école moderne qui prétend ne s'attacher qu'à la reproduction de la vie réelle (*real life*), sacrifiant l'intrigue à l'analyse et à la description. Celui de *Mary Barton* (1848), quoique édité sans nom d'auteur, causa une impression profonde; la misère et les souffrances des ouvriers de fabrique y sont exposées dans une effrayante vérité.

Mistress Gaskell, publia ensuite : *la Ferme des marécages* (the Moorland cottage, 1850), conte de Noël; *Ruth* (1852), histoire touchante d'une femme qui expie ses fautes à force de dévouement et de repentir; *Cranford* (1853), tableau de mœurs villageoises, inséré d'abord dans les *Household words* de Dickens; enfin *le Nord et le Midi* (North and South; 1855, 2 vol.), sujet emprunté à la vie des classes ouvrières du Yorkshire. Ces divers ouvrages, éminemment moraux et religieux, ont obtenu beaucoup de succès sur le continent, où la plupart ont été traduits. Plusieurs font partie de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* (in-12).

GASPARIN (Adrien-Étienne-Pierre, comte DE), agronome distingué, ancien ministre et pair de France, membre de l'Institut, né à Orange (Vaucluse) le 29 juin 1783, est fils d'un conventionnel aux héritiers duquel Napoléon légua par testament une somme de 100000 fr. Ayant embrassé la carrière des armes, il fut attaché comme officier de cavalerie à l'état-major de Murat pendant la campagne de Pologne (1806); mais forcé par une blessure de quitter le service, il rentra dans sa famille et se livra à l'étude des sciences naturelles. Les nombreux mémoires qu'il adressa aux sociétés des départements, ainsi qu'à l'Académie des sciences lui assurèrent bientôt un rang honorable parmi les agronomes contemporains; nous rappellerons ceux qui traitent du *Croisement des races* (1810), couronné à Lyon; *de la Gourme des chevaux* (1811), qui obtint la médaille d'or de la Société d'agriculture de la Seine; *de la Culture de la garance* (1815); puis *Histoire de la ville d'Orange et de ses antiquités* (1815, in-12); *Manuel de l'art vétérinaire* (1817, in-8), où il résume tout ce qu'il avait vu dans les dépôts de chevaux malades dont il avait eu l'inspection durant sa carrière militaire; *des Maladies contagieuses des bêtes à laine* (1821, in-8), qui remporta le prix proposé par la Société royale d'agriculture; *Mémoire sur l'éducation des mérinos* (1823, in-8), comparée à celle des autres races; *Guide des propriétaires de biens ruraux affermés* (1829, in-8), couronné en 1828 par la Société royale d'agriculture. La plupart de ces travaux se retrouvent dans son *Recueil de Mémoires* (1829-1841, 3 vol. in-8).

Après 1830, M. de Gasparin, qui jusqu'alors était resté dans les rangs de l'opposition, aborda la carrière administrative et fut chargé successivement des préfectures de la Loire, de l'Isère et du Rhône. Il se trouvait à Lyon, en 1833, lorsque éclata la sanglante insurrection des mutuellistes; la fermeté qu'il déploya en cette circonstance fut récompensée par la croix de commandeur de la Légion d'honneur et la dignité de pair de France (19 avril 1834). Sous-secrétaire d'État en 1835, il accepta, lors de la formation du cabinet Molé (6 septembre 1836), le portefeuille de l'intérieur et se retira, avec MM. Duchâtel et Guizot, devant le projet de loi d'apanage (15 avril 1837). Deux ans plus tard il occupa, dans le cabinet intérimaire du 31 mars, le ministère de l'agriculture et du commerce. Durant son passage au pouvoir, il ouvrit des routes en Corse, réforma le régime des prisons et remplaça la chaîne des forçats par le transferement dans les voitures cellulaires. Rendu définitivement à l'étude par l'arrivée de M. Thiers aux affaires (1840), il reprit ses travaux scientifiques, et parmi les nouveaux ouvrages dont on lui est redevable, il faut citer son excellent *Cours d'agriculture* (1843-1847, 3 vol. in-8, nouv. édit.; 1857, 2 vol. in-8). Membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale) depuis 1840, il a été pendant plusieurs années président du Comité des arts et monuments, et, de 1848 à 1852, il a dirigé l'Institut national agronomique de Versailles, dont il a publié un premier volume d'*Annales* (1852). Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis 1837.

Son frère, M. Augustin DE GASPARIN, né à Orange, le 9 octobre 1787, a représenté cet arrondissement à la Chambre des Députés. Il a aussi publié des brochures et fourni divers articles d'économie politique et rurale aux journaux du Vaucluse. — Il est mort en 1857.

GASPARIN (Agénor-Étienne DE), fils de l'ancien ministre, est né à Orange le 10 juillet 1810. Chef de cabinet de son père pendant qu'il occupait le ministère de l'intérieur, puis maître des requêtes au conseil d'État, il fut élu député de l'arrondissement de Bastia en 1842; il se signala, dès son entrée à la Chambre, par l'ardeur particulière de son protestantisme, et soutint avec zèle, tant par ses discours que par ses brochures la politique du parti conservateur. Il déplut toutefois au maréchal Sébastiani en réclamant avec persistance une enquête sur l'état de la Corse, et il n'obtint pas, en 1846, le renouvellement de son mandat. Depuis cette époque, il n'a plus joué aucun rôle politique, mais il n'a cessé de se montrer l'ardent défenseur des droits de ses coreligionnaires dans tous les pays. En 1853, il s'est associé aux efforts du Comité anglais pour demander au grand-duc de Toscane la mise en liberté des époux Madiaï.

On a de lui : *de l'Amortissement* (1834, in-8); *Esclavage et traite* (1838, in-8); *Intérêts généraux du protestantisme français* (1843, in-8); *la Bible défendue* (1854, in-8); *les Tables tournantes* (1854, 2 vol. in-18), phénomène dont il admet la réalité et dont il attribue l'action à une force inconnue; *la Question de Neufchâtel* (1857, in-8).

Son frère, M. Paul DE GASPARIN, a siégé, de 1846 à 1848, à la Chambre des Députés pour les Bouches-du-Rhône et a écrit quelques brochures.

GASPARIN (N.... BOISSIER, comtesse de), femme du précédent, née vers 1815, s'est fait remarquer parmi les défenseurs les plus fervents de la communion réformée. Les aberrations religieuses ou sociales de quelques sectes n'ont pas d'adversaire plus décidé qu'elle. Deux de ses ouvrages ont obtenu le prix Montyon à l'Académie française : *le Mariage au point de vue chrétien* (1842; 3e édit., 1853, 3 vol. in-12), et *Il y a des pauvres à Paris et ailleurs* (1846, in-18). Nous citerons encore : *Voyage dans le Midi*, par une ignorante; *Allons faire fortune à Paris* (1844, in-8) : *un Livre pour les femmes mariées* (1845, in-18); *les Corpo-*

Digitized by Google

rations monastiques au sein du protestantisme (1855, 2 vol. in-8), etc.

GASSELIN (Augustin-André), ancien représentant du peuple français, né à la Suze (Sarthe), le 6 septembre 1802, acheta, en 1827, une étude de notaire au Mans, mais se vit refuser par le gouvernement l'investiture de cet office ministériel, à cause de ses opinions libérales. Après la révolution de Juillet, il s'établit comme notaire dans la commune de Cerans-Foulletourte, y exerça pendant sept ans les fonctions de sa charge et se fixa ensuite à Fresnay. En 1848, il fut nommé maire de cette ville, puis élu, malgré l'opposition du *Courrier de la Sarthe*, représentant du peuple dans ce département, le dixième sur douze, par 66 282 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, ne fit point, après l'élection du 10 décembre, d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, et soutint à l'intérieur la politique de M. Odilon Barrot. Réélu à l'Assemblée législative, il se tint à l'écart des partis extrêmes et se montra attaché au gouvernement représentatif. Il n'a point reparu sur la scène politique depuis le coup d'État du 2 décembre, mais il a été nommé par l'Empereur maire de Fresnay.

Un autre représentant de la Sarthe du même nom, M. GASSELIN (de Chantenay), né dans l'arrondissement de Rotrou (Eure-et-Loir), en 1794, connu pour ses idées libérales sous la Restauration, nommé, en 1830, juge de paix du canton de Brûlon (Sarthe), démissionnaire en 1834, puis conseiller général du département, fut élu, en 1848, le second de la liste, par 108 612 suffrages. Il vota aussi avec la fraction la plus modérée de la Constituante, puis soutint, dans toute sa politique, le ministère de M. Odilon Barrot. Il ne fut pas réélu à la Législative.

GASSIER (Édouard), chanteur français, né en 1823, sortit du Conservatoire en 1844 avec le premier prix d'opéra, débuta à la salle Favart, en avril 1845, et parcourut peu après l'étranger. Engagé à Palerme, Milan, Vienne, Venise, où il donna un petit nombre de représentations, il séjourna, de 1849 à 1852, en Espagne, parut notamment à Madrid, Séville, Barcelone, et se maria, en 1847, dans le cours de ses pérégrinations, avec Mlle Cubas, chanteuse d'origine espagnole. Appelé, à la fin de 1854, au théâtre italien de Paris, il y chanta presque sans interruption pendant toute la durée de la saison suivante, et prit, en 1856, un engagement au théâtre de Drury-Lane. M. Gassier est un baryton estimé, qui chante la musique comique et la musique sérieuse, bien que le genre bouffe convienne mieux à sa nature. Sa fortune a fait, à plusieurs reprises, présumer sa retraite prochaine du théâtre.

Madame GASSIER, qui est née vers 1828, et a étudié de bonne heure en Italie, sous la direction de Pasini, a partagé depuis son mariage les succès de son mari. Engagée avec lui à Palerme, Milan, Gênes, Madrid, Séville, Paris et Londres (1848-1856), elle s'est fait surtout applaudir dans le rôle de Rosine, qu'elle a chanté jusqu'à trente-six fois de suite, dans un passage de quelques mois à Milan.

GASSIES (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Agen, le 11 janvier 1816, et d'abord marchand tailleur à Bordeaux, suivit, tout en pratiquant son état, les goûts d'observation qui le portaient vers l'histoire naturelle et la conchyliologie. Il est devenu membre de la Société Linnéenne et de l'Académie des sciences de Bordeaux.

Il a publié : *Tableau méthodique et descripti des mollusques terrestres et d'eau douce de l'Agenais* (Paris et Agen, 1849, in-4), une *Monographie du genre testarelle* (1857), avec M. P. Fischer, et une série de *Notes, Descriptions, Tableaux*, insérés, de 1837 à 1856, dans les *Actes de la Société Linnéenne*, les *Mémoires de l'Académie de Bordeaux*. Il termine en ce moment un ouvrage qui aura pour titre : les *Fossiles de l'Agenais et des landes d'Albret*.

GASTINEAU (Benjamin), littérateur français, né en 1821, d'abord ouvrier compositeur, puis metteur en pages de petits journaux, se jeta dans la littérature sociale en 1844, et dans la politique en 1848. Arrêté après les événements de décembre 1851, il fut remis plus tard en liberté et reprit, en 1853, des travaux purement littéraires. De la fin de 1856 au commencement de 1858, il a été rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Quentin*.

On a de lui : *Lutte du catholicisme et de la philosophie* (1844, in-8); *le Bonheur sur terre* (1844; 2e édit., 1845); *la Guerre des Jésuites* (1845, brochure); *l'Orpheline de Waterloo* (1847, in-8, 2e édit., 1853, in-4); *le Règne de Satan, ou les Riches et les pauvres* (1848), réédité plus tard en deux parties (*Comment finissent les riches, Comment finissent les pauvres*, 1849 et 1850, in 4); *le Carnaval*, dans le *Paris historique* de G. Havard (1855, in-32), et un vaudeville, *un Mari dans les nuages*, en un acte (1856), avec M. Charles Desolme; de nombreux articles dans *le Siècle*, la *Revue de Paris*, etc.

GATAYES (Joseph-Léon), musicien et critique français, né le 25 décembre 1805, reçut de son père lui même sa première éducation musicale. Livré de bonne heure à l'étude de la harpe, il eut pour professeurs Cousineau, Dizi, Bochsa, Labarre, etc. Il n'était encore que collégien, quand on le présenta à Sébastien Érard, qui fut émerveillé de sa promptitude à comprendre la *harpe à double mouvement*, qu'il venait d'inventer et lui témoigna sa satisfaction en lui faisant cadeau d'un de ses nouveaux instruments. Professeur à seize ans, M. Gatayes eut parmi ses principales élèves Mme Récamier, qui exécuta avec lui des duos à l'Abbaye-aux-Bois. Il se fit entendre, avec succès, pendant la saison de 1829 à 1830, sur tous les grands théâtres de Paris.

Plus tard, M. Gatayes négligea la harpe pour se livrer à l'équitation, et depuis quelques années, il collabore à plusieurs journaux, comme critique musical et chroniqueur du sport. La musique et les courses de chevaux trouvent en lui un appréciateur éclairé; une étroite amitié qui règne depuis de longues années entre lui et M. Alphonse Karr, n'est pas étrangère à sa réputation littéraire. Le spirituel écrivain dont il aime à rappeler si souvent le nom dans ses écrits, lui rend la pareille dans les siens.

Le nombre des compositions musicales de l'exvirtuose est très-restreint : des *Fantaisies* pour harpe, des *Études caractéristiques* et quelques *Duos* pour piano et harpe avec le pianiste Schunke.

GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), professeur français, ancien représentant, né à Vendôme (Loir-et-Cher), le 30 octobre 1800, commença ses études au collége de cette ville et les termina à celui d'Orléans. Il entra de bonne heure dans l'université, et enseigna successivement à Nevers, à Bourges, à Reims et à Nancy. Au commencement de 1830, il publia une brochure politique sous ce titre : *le Ministère expliqué et justifié* (Paris, in-8), sorte de factum en faveur du mi-

Digitized by Google

nistère Polignac. La révolution changea les sentiments du jeune professeur. Chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, il montra dans ses leçons un esprit très-libéral, s'attira l'animosité du clergé et se vit poursuivi par un mandement de l'archevêque Mgr d'Astros. Encouragé par les applaudissements de la jeunesse des écoles, il fit paraître, dans le même esprit de liberté, le *Programme d'un cours de philosophie* (Toulouse, 1834, in-8); la *Doctrine philosophique de Gatien Arnoult* (Toulouse et Paris, 1835, in-8); un *Cours de lectures philosophiques* (Toulouse et Paris, 1838, in-8,), etc. Il se rendit aussi très-populaire en s'appliquant à l'étude de la langue d'oc. C'est lui qui revit et compléta la traduction, faite par MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, des *Monuments de la littérature romane depuis le* XIVe *siècle*, et intitulée *les Fleurs du gai savoir*, traité de grammaire, de rhétorique et de poésie, composé par les mainteneurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 1328. Ces derniers travaux le firent admettre au nombre des quarante mainteneurs de l'Académie des Jeux floraux, et sans doute ils contribuèrent à son élection comme conseiller municipal de Toulouse. Le parti libéral le reconnut pour un de ses chefs, il avait participé à la fondation d'une feuille radicale, *l'Émancipation*.

Après la révolution de Février, M. Gatien-Arnoult fit partie de la Commission municipale provisoire de Toulouse qui proclama la République. Porté sur la liste démocratique pour l'Assemblée constituante, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le quatrième sur douze, par 54 807 suffrages. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et désapprouva dans ses différentes phases l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit sa place à la Faculté de Toulouse et ses travaux sur la langue romane.

GATTEAUX (Nicolas-Marie), sculpteur et graveur en médailles français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1788, et fils de Jacques-Édouard Gatteaux, graveur célèbre, mort à Paris pendant le choléra de 1832, fit ses études au collége Sainte-Barbe, où il s'appliqua surtout au dessin. Il étudiait en même temps la gravure sous la direction de son père. Entré dans l'atelier du sculpteur Moitte, il concourut aussi à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1809, au premier concours établi pour la gravure en médailles, et dont le sujet était : *Mars suivi de la Victoire*. Pendant son séjour à Rome, que les événements de 1812 bornèrent à trois années, il exécuta le *buste de Moitte*, mort peu après son départ, et la médaille du *Rétablissement de la villa Médicis*, destinée à la collection impériale; il fit également quelques essais de peinture. Depuis son retour à Paris, en 1813, il a exécuté de nombreuses commandes pour les différents ministères. Il fut élu, en 1838, membre du conseil municipal et général de la Seine, fit partie du Comité consultatif des monnaies et médailles, et entra à l'Institut, comme successeur de Galle, en août 1845.

Les œuvres de M. Gatteaux, dans la sculpture et la gravure en médailles, ont presque toutes figuré au Salon, de 1814 à 1855, et ont été placées ensuite dans les musées et les monuments publics. Comme sculpteur, il a notamment exécuté : les bustes, en dimension colossale, de *Marie-Louise* et de *Napoléon*, pour une loge maçonnique (1813); le buste de son père (1819); le buste de *Rabelais*, pour Versailles (1822); ceux de *Michel-Ange* et de *Sébastien del Piombo*, pour le Louvre (1824 et 1827); la statue du *chevalier d'Assas*, destinée à la place du Vigan, sa patrie, et demandée par le conseil du Gard, en 1826; la statue de *Triptolème*, pour les Tuileries; le buste du *Roi*, pour l'hôtel des Monnaies (1831); *Hippolyte Bisson*, en bronze, pour la ville de Lorient (1833); *Minerve après le jugement de Pâris*, acquis par l'État (1836); *Mercure et Pomone*; le buste de *Sedaine*, pour le foyer du Théâtre-Français; les statuettes de *d'Assas* et de *Bisson* (1844), et la statue d'*Anne de Beaujeu*, pour le jardin du Luxembourg (1847).

Dans la longue série de ses médailles, dont les premières remontent aussi à 1813, nous citerons celles d'*Edelinck, Varin, Puget, Rameau*, pour les prix de l'École des beaux-arts; les médaillons de *Malherbe* et de *Ducis*, qui donnèrent à Bérard l'idée de la Galerie métallique des grands hommes, pour laquelle M. Gatteaux fit plus tard *Rabelais, Montaigne, Corneille, saint Vincent de Paul, Grétry, Buffon, Cassini, Barthélemy, Monge, Masséna, la baronne de Staël*, etc.; la médaille de *la Sainte-Alliance*, la *Paix de* 1814; la médaille du *duc d'Enghien*, la *Capitulation de Mantoue*, *le Pont de Bordeaux*, *le Rétablissement des statues de Henri IV et de Louis XIV*, *les Députés vendéens*, *le comte d'Artois*, pour les collége électoraux, quatre *Portraits de Charles X*, à l'occasion du sacre (1826), la médaille commémorative du *Voyage dans les départements* (18 juillet 1830); la médaille de *La Fayette* (septembre 1830); *Louis-Philippe*, *la Prise d'Anvers*, *le Mariage du duc d'Orléans*, *les Fortifications de Paris*; les empreintes des *médailles d'Émulation*, d'après M. Ingres, et les médaillons de *Zamoïski*, *Dupaty*, *Cortot*, *Édouard Gatteaux*, son père, *Delanneau*, son ancien professeur. Le *Michel-Ange* de 1824 et la *Minerve* de 1836 ont seuls figuré à l'Exposition universelle de 1855.

M. Gatteaux a obtenu aux Salons annuels une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, une médaille de seconde classe en 1855. Il est décoré depuis 1833. Il a enrichi d'un nombre infini de livres, d'estampes, de bas-reliefs et de médailles la vaste et précieuse collection commencée par son père.

GATTI DE GAMOND (Mme Zoé), femme de lettres française, est née à Bruxelles, le 12 février 1812, de parents français. Ses penchants la portèrent dès l'enfance aux études sérieuses. A vingt ans, elle adressait à la *Revue encyclopédique*, dirigée par MM. Carnot et P. Leroux, une suite de lettres sur la *Condition sociale des femmes au* XIXe *siècle* réimprimées à part à Bruxelles (1833), qui traitaient dans une sage mesure la question de la situation sociale des femmes. En 1835, après son mariage, elle écrivit sur le même sujet des *Esquisses* (1836) et un manuel des *Devoirs* (1838), dont il y eut trois éditions successives.

A cette époque, Mme Gatti vint à Paris pour y faire paraître *Fourier et son système* (1838, in-8), puis la *Réalisation d'une commune sociétaire* (1840), qui avait pour but de simplifier et de populariser une théorie jusque-là peu accessible. « Mêlant ses propres idées à celles de Fourier, a « dit M. L. Reybaud, Mme Gatti compose une « sorte de monde mixte où le stoïcisme évangé- « lique fraternise avec le bien-être phalanstérien. « Cette fusion est d'ailleurs présentée avec talent « et sous les couleurs les plus séduisantes ». On peut regarder comme un développement de ces deux ouvrages : *Fièvres de l'âme* (1844, in-8); *le Monde invisible* (1846, in-18); *Paupérisme et association* (1847), et même *le Roi des paysans* (1838), roman écrit avec M. Jean Czynski, et qui

Digitized by Google

est une mise en demeure aux boyards russes de substituer l'association à l'esclavage des serfs. Mme Gatti a en outre donné des articles à plusieurs journaux belges. On a annoncé sa mort en 1854, mais son nom n'a pas cessé de figurer parmi les membres de la Société des gens de lettres.

GAUBERT (Paul-Léon-Marie), médecin français, né à Ermenonville (Oise), le 13 mars 1805, est le frère d'un médecin distingué mort en 1839, Marcel Gaubert, disciple et collaborateur de Broussais. Il fit ses études au collége de Tours et vint à Paris, où, tout en donnant des leçons de latin et de grec pour vivre, il étudia la médecine, et se fit recevoir docteur en 1828, avec une thèse *sur les Maladies de la peau*. Il a rempli, dans le XIIe arrondissement, diverses fonctions honorifiques et administratives. En 1840 il fut nommé médecin du ministère de l'intérieur, et au mois d'août de la même année, décoré de la Légion d'honneur.

Associé d'abord aux travaux de son frère, M. Paul Gaubert s'est particulièrement occupé des questions d'hygiène. Son principal ouvrage est l'*Hygiène de la digestion* (1845, in-8), suivie d'un *Dictionnaire des aliments*, et à laquelle se rattachent deux autres livres, *le Conservateur* (1852, in-8), et *Études sur les vins et les conserves* (1857, in-8). Il a aussi publié divers mémoires *sur l'Application thérapeutique des eaux thermales sulfureuses* (1837-1839), et fourni un certain nombre d'articles sur les applications pratiques des sciences au *Dictionnaire de la conversation* et à d'autres recueils. Dès 1838, il a écrit un *Guide des actionnaires aux chemins de fer* (in-18), le premier livre pratique qui ait été écrit, en France, sur cette matière.

GAUDIN (Pierre-Frédéra), ancien représentant du peuple français né à Marennes (Charente-Inférieure), le 14 juin 1816, et fils d'un notaire, suivit les cours de la Faculté de droit de Poitiers, et fut reçu avocat; mais il n'exerça point profession, et devint rédacteur de *l'Écho du Peuple*, feuille radicale de Poitiers. Il fonda, en 1844, un journal hebdomadaire, *l'Union de Saintes*, qui obtint dans l'ouest un grand succès. En 1847, il organisa le bonquet réformiste de Saintes, et après la révolution de Février, fut nommé commissaire-adjoint de la Charente-Inférieure. Élu représentant de ce département par 78 500 voix, malgré l'opposition des anciens partis, il fut membre du Comité de législation et vota ordinairement avec l'extrême gauche; il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre il appuya toutes les attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse et se prononça pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

GAUDIN (Marc-Antoine-Augustin), savant français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 5 avril 1804, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes et inventa, dès 1827, une pompe pneumatique. Il s'occupa avec succès du poids atomique du silicium, des carbonates insolubles, de la substitution du platine fondu au platine laminé, du rubis artificiel, de la fixation des épreuves photographiques, et d'une foule d'emplois utiles ou curieux du microscope (1832-1850). Dans ces dernières années, il a indiqué le moyen de convertir la chair de bœuf en une substance douée de la couleur et des propriétés du lait, et il semble avoir resolu le problème de la fabrication du rubis. Il a été attaché, dès 1835, comme calculateur, au Bureau des longitudes.

On a principalement de lui : *Mémoire sur les propriétés du silice en fusion* (1841); *Derniers perfectionnements apportés au daguerréotype* (1842), avec M. P. Lerebours; *Nouvelles recherches sur le groupement des atomes dans les molécules* (1847-1850), et un grand nombre de *Mémoires*, *Notes*, *Recherches*, insérés, de 1832 à 1856, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, les *Annales de chimie* et le *Recueil de l'Académie des sciences*.

Son frère, M. Alexis Gaudin, s'est spécialement livré, sous sa direction, à la pratique photographique, et a fondé à Paris une importante maison accrue maintenant d'une succursale à Londres. Il a été l'un des premiers à mettre en œuvre le stéréoscope, et s'est créé dans le journal la *Lumière*, dirigé par M. E. Lacan, un organe spécial dont il est lui-même un des rédacteurs.

GAUDRY (Joachim-Antoine-Joseph), avocat et jurisconsulte français, est né à Sommevoire (Haute-Marne), le 9 juin 1790. Il vint étudier le droit à Paris, se fit inscrire en 1814 au barreau de cette ville, et y occupe depuis un rang honorable. Il était, avant 1830, un des avocats de la liste civile. Élu bâtonnier en 1850, il a été la même année décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Traité de la législation des cultes, et spécialement du culte catholique, ou de l'Origine, du développement et de l'état actuel du droit ecclésiastique en France* (1854, 3 vol. in-8), premier traité général qui ait été fait sur l'ensemble de cette matière; *Notice historique sur M. Pigeau*, en tête du *Commentaire du code de procédure* de cet auteur (1827, 2 vol. in-4); une *Notice historique sur Latour d'Auvergne, premier grenadier de France* (1841, in-8), d'après des titres authentiques mis par la famille de Latour d'Auvergne en sa possession; enfin *Notice sur l'invention de l'éclairage par le gaz hydrogène carboné, et sur Philippe Lebon d'Humbersin, inventeur* (Batignolles, 1856, in-8), extraite du journal *l'Invention*. L'auteur est neveu de Lebon d'Humbersin. Il a enfin collaboré à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, à la *Gazette des tribunaux*, etc.

GAUERMANN (Frédéric), peintre allemand, né à Miesenbach, près de Guttenstein (Autriche), en 1807, est fils du paysagiste et graveur Jacques Gauermann, peintre spécial de l'archiduc Jean, dont les *Vues du Tyrol* et les *Chasses* sont très-estimées. Il montra d'abord peu de disposition pour les arts, malgré les exhortations de sa famille et de ses amis; mais il se mit enfin à étudier avec zèle à l'Académie et à la bibliothèque de Vienne, et à copier les meilleures toiles des peintres d'animaux de la grande école. Suivant l'exemple de son père, il voyagea dans les montagnes du Tyrol et de la Styrie, et séduit par la riche nature de ces régions, se consacra à son tour à la peinture du paysage et des animaux. Son *Laboureur* fut le grand succès du salon de Vienne en 1834. Il brilla tout d'abord par la vérité d'exécution; mais peu à peu sa touche gagna en vigueur et en éclat. Nous citerons parmi ses œuvres : *Chasseur écrantant un cerf*, *Vaches au pâturage*, *Coucher du soleil*, *Loups attaquant un sanglier*, *Bestiaux se hâtant par la pluie*, *Cerf expirant entouré de vautours*. Ce dernier tableau a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, avec *le Laboureur* et deux toiles nouvelles, *la Fin de la chasse* et *la Halte sur la montagne*. Ces œuvres ont valu à l'artiste une mention.

Pendant les troubles de 1848 et 1849, M. Gauer-

Digitized by Google

mann, afin de rester complétement étranger à la politique, sortit de Vienne, et se retira dans son petit domaine de Miesenbach. Il produisit alors une suite de paysages qui comptent parmi ses meilleurs. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure et la lithographie.

GAUJAL (Marc-Antoine-François, baron DE), magistrat français, ancien député, est né à Montpellier, le 28 janvier 1772. Élevé au collége de Rodez, il émigra, s'enrôla dans l'armée de Condé et résida quelques années à Dublin en qualité d'ingénieur. De retour en France sous le Consulat, il étudia le droit et entra, en 1808, dans la magistrature ; il fut successivement procureur impérial à Carcassonne (1812), premier président à Limoges (1821), conseiller à la Cour de cassation (1837), et premier président à Montpellier (1849). Admis à la retraite en 1852, il fut en même temps élevé au rang de grand officier de la Légion d'honneur. De 1830 à 1848, il siégea à la Chambre des Députés pour l'arrondissement de Milhau, prit une part active à la discussion de plusieurs lois importantes, telles que la loi municipale et la loi électorale, et soutint constamment la politique conservatrice. — M. de Gaujal est mort à Vias (Hérault), le 16 février 1856.

Membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Institut, il a publié entre autres travaux : *Essais historiques sur le Rouergue* (1824-1825, 2 vol. in-8), qui lui valurent une médaille d'or de l'Académie des inscriptions. L'impression de son *Histoire complète du Rouergue*, qu'il a laissée en manuscrit, a été votée par le conseil général de l'Aveyron.

GAULTIER DE CLAUBRY (Charles-Emmanuel-Simon), médecin français, est né à Paris, en 1785. Ancien chirurgien-major de la garde impériale, où il se fit remarquer par le zèle qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs, il quitta la carrière militaire lors du licenciement de l'armée, et reçut à Paris son diplôme de docteur (1814). L'année précédente sa conduite durant la campagne d'Allemagne lui avait valu la croix d'honneur. Il prit une part active à la rédaction de plusieurs journaux de médecine et fut successivement agrégé en exercice près la Faculté (1823-1828), chargé de la clinique médicale à l'Hôtel-Dieu (1828-1829), et médecin de l'hôpital temporaire de Saint-Sulpice (1832). Membre de l'Académie de médecine depuis sa fondation (1821), il disséminа dans divers recueils une foule d'articles et de mémoires intéressants sur presque toutes les branches de la science ; nous citerons à part : *de l'Identité du typhus et de la fièvre typhoïde* (1844, in-8), dissertation couronnée en 1837 par l'Académie. Il est devenu, après la proclamation de l'Empire, un des médecins consultants de Napoléon III. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 15 août 1849. — Il est mort le 24 décembre 1855.

GAULTIER DE CLAUBRY (Henri-François), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1790, est le frère du précédent. Élève des hôpitaux civils de Paris, il abandonna la médecine pour se livrer entièrement à l'étude des sciences physiques. Depuis longtemps professeur de chimie à l'École polytechnique ainsi qu'à l'École de pharmacie, il fait partie du conseil de salubrité de la Seine.

M. Gaultier de Claubry a donné dès 1812 une traduction des *Éléments de chimie expérimentale* de H. William, et recueilli en 1828 les leçons du *Cours de chimie* de Gay-Lussac. Il a rédigé, de concert avec MM. Ch. Martin et F. L. Hoffmann, le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle* (1837, 5 vol. in-8), contenant, en tout ou en partie, les travaux qui ont été publiés sur cette matière en France et dans les pays étrangers. Outre plusieurs rapports au gouvernement, entre autres celui *sur la Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, in-8), il a revu la cinquième édition du *Manuel de médecine légale* de MM. Briand et Chaudé (1852), qu'il a augmenté d'un traité de chimie légale. Il a travaillé aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, etc.

GAUME (Jean-Joseph), théologien et littérateur français, né à Fuans (Doubs), en 1802, fut appelé, en 1827, à professer la théologie au séminaire de Nevers. Successivement directeur du petit séminaire, chanoine et vicaire général du même diocèse, il fonda plusieurs institutions de charité, et, après avoir publié ses premiers ouvrages, partit pour Rome en 1841. Il fut nommé par Grégoire XVI chevalier de l'ordre réformé de Saint-Sylvestre. Docteur en théologie de l'université de Prague, membre de plusieurs sociétés savantes, et vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, M. Gaume a été élevé par Pie IX, en 1854, à la dignité de prélat romain, avec le titre de proto-notaire apostolique *ad instar participantium*.

M. Gaume est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *du Catholicisme dans l'éducation* (1835, in-8) ; *le Seigneur est mon partage* (in-18, 10e édit., 1858) ; *le Grand jour approche* (in-18, 7e édit., 1857) ; *Manuel des confesseurs* (in-8, 7e édit., 1854) ; *Catéchisme de persévérance, ou Exposé de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (8 vol. in-8, 7e édit., 1854) ; un *Abrégé* du même ouvrage (in-18, 15e édit., 1858) ; *Histoire de la société domestique* (2 vol. in-8, 2e édit., 1854) ; *les Trois Rome* (4 vol. in-8, 2e édit., 1857) ; *la Profanation du dimanche* (in-18, 2e édit., 1852) ; *la Religion dans le temps et dans l'éternité* (1855, in-18) ; quelques traductions de S. Alphonse de Liguori, entre autres : *l'Horloge de la Passion* (in-18, 17e édition, 1857). Principal promoteur d'une réforme qui consisterait à introduire très-largement l'étude des Pères de l'Église dans l'enseignement secondaire, M. Gaume publia pour la propager ou la défendre divers écrits, notamment *le Ver rongeur des sociétés modernes* (in-8, 1851), qui, appuyé par le journal l'*Univers*, excita, au sein de l'Université et du clergé, une vive polémique (voy. DUPANLOUP) ; *Lettres sur le paganisme dans l'éducation* (in-8, 1852) ; *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs* (30 vol. in-12, 1852-1855) ; *Poëtes et prosateurs profanes complétement expurgés* (2 vol. in-12, 1857) ; la *Révolution* (12 vol. in-8, 1856).

GAUPP (Ernest-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Kleingaffron, dans la basse Silésie, le 31 mai 1796, avait commencé ses études à l'université de Liegnitz au moment où éclata le soulèvement de 1813 ; il y prit part d'abord comme chasseur volontaire, puis comme officier. Après la paix, il continua ses études à Breslau, à Berlin et à Gœttingue. Il passa ses examens à Berlin en 1820 et publia son premier ouvrage : *de Nominis pignore*. En 1821, il devint professeur adjoint à Breslau. L'année suivante, il entreprit, aux frais du gouvernement, un voyage scientifique en Italie, et publia à son retour : *Quatuor folia antiquissimi alicujus digestorum codicis rescripta* (Breslau, 1823). Nommé, en 1826, professeur titulaire de droit germanique à l'université de Breslau, il continua de publier

Digitized by Google

des travaux qui lui ont acquis dans toute l'Allemagne une grande autorité.

Nous citerons parmi ses œuvres : *sur l'État, la constitution et la juridiction des villes allemandes au moyen âge* (über deutsche Staedtegründung, Stadtverfassung und Weichbild im Mittelalter; Iéna, 1824); *de Professoribus et medicis eorumque privilegiis in jure romano* (Breslau, 1827); *l'Ancien droit de Magdebourg et de Halle* (das alte magdeburgische und hallische Recht; Breslau, 1826); *le Droit provincial en Silésie* (das schles. Landrecht; Leipsick, 1828); *Mélanges de droit allemand* (Miscellen des deutschen Rechts; Breslau, 1830); *Lex Frisionum* (Breslau, 1832); *l'Ancienne loi des Thuringiens* (das alte Gesetz der Thüringer; Breslau, 1834); *Droit et constitution de l'ancienne Saxe* (Recht und Verfassung der alten Sachsen; Ibid., 1837); *Colonies et établissements germaniques dans l'empire romain d'Occident* (die germanischen Ansiedelungen und Landtheilungen in den Provinzen des Rœm. Westreichs; Ibid., 1844); *sur l'Avenir du droit allemand* (über die Zukunft des deutschen Rechts; Ibid., 1847); *le Droit municipal allemand au moyen âge* (Deutsche Stadtrechte des Mittelalters; Ibid., 1851-1852, 2 vol.); *Dissertations germaniques* (Germanische Abhandlungen; Manheim, 1853); *Recherches sur la* Lex Francorum Chamavorum, traduit en 1855 par M. Ed. Laboulaye.

M. Gaupp s'est aussi mêlé activement aux questions d'actualité. De là les écrits suivants : *de la Rédaction des codes provinciaux de la monarchie prussienne* (über die Redaction der provinzial Gesetzbücher, etc.; Leipsick, 1838); *sur le Principe d'orthodoxie et ses conséquences* (über das Princip der Rechtgläubigkeit, etc.; Breslau, 1845); *sur les Rapports réciproques de l'État et de l'Église* (über das Verhaeltniss von Staat und Kirche zueinander, 1846); *la Nationalité allemande dans les provinces primitives de la monarchie prussienne* (das deutsche Volksthum in den Stammlaendern, etc.; Breslau, 1849); *sur la Composition de la première Chambre prussienne, et particulièrement sur la situation actuelle de la noblesse* (über die Bildung der ersten Kammer in Preussen, etc.; 1852).

GAUSS (Charles-Frédéric), illustre mathématicien et astronome allemand, né à Brunswick, le 23 avril 1777, d'une famille pauvre appartenant à la petite bourgeoisie, montra, dit-on, dès l'âge de trois ans, pour l'étude des sciences, des dispositions extraordinaires qui attirèrent sur lui l'attention du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick. Grâce à sa protection, il put suivre les cours publics dans les écoles de sa ville natale; mais, dans l'insuffisance de l'instruction élémentaire, il se prépara seul aux examens du collége où il fut admis en 1789. A la suite d'un travail qu'il présenta à son professeur de mathématiques, ce dernier, frappé du génie précoce du jeune élève, eut la franchise de lui déclarer qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Gauss partit donc pour Gœttingue, où quelques découvertes réellement importantes lui firent dans l'université une brillante réputation. Il résolut à cette époque le problème de la division du cercle en dix-sept parties égales. Sa thèse pour le doctorat contint une démonstration tout à fait neuve du théorème fondamental de la haute algèbre : *Demonstratio nova theorematis : Omnem functionem algebraicam rationalem integram unius variabilis in factores reales primi vel secundi gradus resolvi posse* (Helmstaedt, 1799; *Demonstratio secunda*, 1815; *Demonstratio tertia*, 1816).

En 1798, M. Gauss se rendit à Helmstaedt, où une riche bibliothèque lui permit de compléter ses recherches relatives à l'analyse indéterminée. Ce fut là qu'il fit la connaissance de Pfaff, un des meilleurs géomètres de l'Allemagne, mais qui n'a pas été son maître, comme on le croit généralement. Peu de temps après, M. Gauss revint à Brunswick. Il publia dans cette ville des travaux qui, malgré leur importance, se succédèrent avec une étonnante rapidité. En 1807, après avoir refusé une place à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il accepta les fonctions de directeur de l'observatoire de Gœttingue et de professeur ordinaire d'astronomie à l'université de cette ville.

M. Gauss a occupé cette position pendant près d'un demi-siècle. Dans cet intervalle, il a dirigé l'établissement d'un nouvel observatoire astronomique, achevé en 1811, et fondé le célèbre observatoire magnétique de Gœttingue, grâce auquel cette petite ville est devenue le centre d'un des plus remarquables mouvements scientifiques du XIXe siècle. En 1821, M. Gauss fut chargé de la triangulation du royaume de Hanovre, et à l'occasion de ce travail il inventa l'*héliotrope*, instrument d'optique propre à rendre visibles des stations très-éloignées au moyen de la réflexion de la lumière solaire.

Associé étranger de l'Institut de France depuis plus de trente ans, membre de la Société royale de Londres depuis plus de cinquante ans et appartenant à presque toutes les autres grandes compagnies savantes de l'Europe, comblé d'ailleurs de distinctions honorifiques par les gouvernements de son pays, M. Gauss a néanmoins mené une vie modeste, presque obscure, se consacrant avec autant de persévérance que d'énergie aux recherches les plus abstraites relatives aux mathématiques pures, à l'astronomie et à la haute physique. Capable d'une rare contention d'esprit, il est parvenu à vaincre des difficultés qui paraissaient insurmontables, et s'est assuré par ses travaux une place à côté des premiers génies de l'humanité. Aussi M. Dirichlet (voy. ce nom) a-t-il dit de lui : « Lorsqu'on parcourt l'histoire des mathématiques et de la haute physique, on ne rencontre que trois esprits du premier rang que l'on puisse comparer entre eux : Archimède, Newton et Gauss. On demandait à Laplace quel était le plus grand géomètre de l'Allemagne : « C'est Pfaff, répondit-il. — Et Gauss? reprit-on, « — Ah! Gauss? c'est le premier géomètre du « monde. »

En donnant ici une analyse rapide des travaux qui ont valu à M. Gauss de tels éloges, nous sommes obligé de les classer; ils se rapportent aux mathématiques pures, à la géodésie, à l'astronomie, et enfin à certaines branches de la haute physique.

Mathématiques pures : *Disquisitiones arithmeticæ* (Leipsick, 1801; traduit en français, Paris, 1807), où la théorie des nombres est traitée d'une manière supérieure, et dont Delambre a dit dans son rapport à Napoléon Ier sur les progrès des sciences mathématiques : « C'est un ouvrage singulièrement remarquable, mais dont il est impossible de donner une analyse, parce que tout y est nouveau, jusqu'à la notation »; *Summatio quarumdam serierum singularium* (1808); *Disquisitiones circa seriem infinitam*

$$1+\frac{\alpha\beta}{1.\gamma}x+\frac{\alpha1\alpha+1\beta1\beta+1}{1.2\gamma.\gamma+1}x^2+,\ \text{etc.}\ (1812),$$

contenant une nouvelle théorie de la convergence et de la divergence des séries, plusieurs théorèmes importants sur les séries en général et des théorèmes sur certaines espèces d'intégrales; *Methodus nova integralium valores per approximationem inveniendi* (Gœttingue, 1815); *Demon-*

Digitized by Google

strationes novæ theorematis fundamentalis theoriæ residuorum quadraticorum (Gœttingue, 1818), formant la suite des recherches de M. Gauss sur la théorie des nombres; *Solution du problème de la projection des parties d'une surface donnée sur une autre surface donnée de manière à ce que toutes les parties de l'image soient semblables à celle de la première surface* (Lœsung der Aufgabe die Theile einer gegebenen Flaeche auf einer andern gegebenen Flaeche so abzubilden; etc., 1822), dissertation intéressante au triple point de vue de la géométrie, de la cartographie et de la géodésie; *Recherches sur les surfaces courbes* (1828), ou parut la première définition scientifiquement exacte de la courbure des surfaces; *Theoria residuorum biquadraticorum* (1830 et 1832, 2 parties), troisième suite des recherches de l'auteur sur la théorie des nombres; *Recherches sur la théorie des équations algébriques* (Beitraege zur Theorie der algebraischen Gleichungen; Gœttingue, 1849), mémoire que M. Gauss publia à l'occasion du cinquantième anniversaire de son doctorat et qui donne une nouvelle démonstration du théorème objet de sa première thèse; etc.

Géodésie : *Deux dissertations sur des questions de géodésie supérieure* (Zwei Untersuchungen über Gegenstaende der hœhern Geodaesie; Gœttingue, 1844 et 1847), dans lesquelles M. Gauss, en tenant compte de la figure particulière de la terre, donne, d'après ses propres théories mathématiques, des méthodes nouvelles, plus simples et plus exactes pour le calcul relatif aux opérations de géodésie.

Astronomie : *Theoria motus corporum cœlestium solem in sectionibus conicis ambientium* (Hambourg, 1809), ouvrage qui a fait époque dans l'histoire de l'astronomie mathématique. On y trouve des formules nouvelles, adoptées aujourd'hui généralement, pour déterminer les éléments d'une orbite planétaire, et entre autres la fameuse méthode des moindres carrés; *Disquisitio de elementis ellepticis Palladis ex oppositionibus annorum* 1803-1809 (1810); *Theoria attractionis corporum sphaeroidicorum* (Gœttingue, 1815, in-4); *Determinatio attractionis quam in punctum quodlibet positionis datæ exercet planeta, cujus massa per totam ejus orbitam ratione temporis quo singulæ partes describuntur, uniformiter esset dispertita* (1818), mémoire important au point de vue de la théorie des pertubations du système planétaire; *Theoria combinationis observationum minimis obnoxiæ* (Gœttingue, 1823), contenant des démonstrations spéciales et positives de la méthode des moindres carrés.

Physique : *Principia generalia theoriæ figuræ fluidorum in statu æquilibrii* (Gœttingue, 1830), mémoire contenant une nouvelle théorie des phénomènes capillaires; *Intensitas vis magneticæ terrestris ad mesuram absolutam revocata* (1832), mémoire dans lequel M. Gauss donne la mesure absolue de l'intensité du magnétisme terrestre, et qui peut être considéré comme le point de départ de la théorie scientifique du magnétisme terrestre; *Recherches sur la dioptrique* (Dioptrische Untersuchungen; Gœttingue, 1811), contenant des formules relatives aux phénomènes de réfraction des verres lenticulaires.

Depuis 1837 jusqu'en 1841, M. Gauss a publié, avec son collègue, M. Guillaume Weber, les *Résultats des observations de l'union magnétique* (Resultate aus den Beobachtungen des magnetischen Vereins; Gœttingue, 1837-1841, 6 vol.), revue périodique à laquelle se rattache un *Atlas du magnétisme terrestre* (Atlas des Erdmagnetismus; Leipsick, 1840), et dans laquelle M. Gauss a fait connaître ses nouveaux instruments et ses nouvelles méthodes d'observation. Parmi ses mémoires sur ce sujet, on remarque : *l'Introduction* (Einleitung, 1837); *de la Manière d'observer* (das in den Beobachtungsterminen anzustellende Verfahren, 1837); *Théorie générale du magnétisme terrestre* (Allgemeine Theorie des Erdmagnetismus, 1839); *Tables de la direction et de l'intensité des forces magnétiques sur la surface de la terre* (Hülfstafeln zur Berechnung der Richtung und Intensitaet der magnet. Kraefte, 1839); *Théorèmes généraux relatifs aux forces répulsives ou attractives agissant en raison inverse du carré de la distance* (Allgemeine Lehrsaetze in Beziehung auf die, etc., wirkenden Anziehungs- und Abstossungs Kraefte, 1840); *le Magnétomètre bifilaire* (das Bifilarmaznetometer), etc.

M. Gauss est mort à Gœttingue dans la nuit du 22 au 23 février 1855. Dans ses dernières années, pour se prouver que son esprit ne baissait pas, il s'était mis à apprendre l'hébreu, et avait fait dans cette étude les progrès les plus rapides. Un de ses collègues, M. Sartorius von Waltershausen a publié une biographie remplie de détails intéressants sur la vie du grand géomètre, et M. Rodolphe Wagner (voy. ce nom) a revendiqué à cette occasion, dans un article de la *Gazette d'Augsbourg*, M. Gauss comme une des gloires de l'école spiritualiste. Mais les naturalistes de l'école opposée le réclament comme un des leurs, en s'appuyant sur la devise qu'il avait écrite lui-même au-dessous de son portrait, dans le Musée littéraire de Gœttingue : *Thou nature are my goddess, to thy laws my services are bound.* Ce savant a laissé en portefeuille des travaux considérables dont la publication a été confiée à son successeur, M. Dirichlet.

GAUTHEY (Louis-François-Frédéric), pédagogue suisse, né le 8 mai 1795 à Granson (canton de Vaud), fit d'excellentes études à l'Académie de Lausanne et fut consacré, en 1818, ministre de l'Évangile. Il remplit les fonctions pastorales à Yverdun et à Lignerolles, fut chargé de fonder à Lausanne une école normale qui s'ouvrit en 1833, et la dirigea jusqu'en 1845. Forcé par les troubles politiques de donner sa démission, il passa en 1846 en France, où il prit la direction de l'École normale protestante établie à Courbevoie, près Paris, par la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire.

M. Gauthey a publié des sermons, des brochures, et les ouvrages suivants : *de l'École normale du canton de Vaud* (Lausanne, 1839, in-8), traduit en allemand et en anglais; *Catéchisme historique* (Ibid., in-8); *des Droits et des devoirs des citoyens* (in-8); *Méditations sur l'épître de saint Paul aux Éphésiens* (Paris, 1852, in-8); *de l'Éducation, ou Principes de pédagogie chrétienne* (Ibid., 1854-1856, in-8), etc.

GAUTHIER (Pierre-Martin), architecte français, membre de l'Institut, né à Troyes, le 9 janvier 1790, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1807, comme élève de Percier, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1810, dont le sujet était : *une Bourse pour une ville maritime*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par la restauration complète du *Temple de la Paix*, à Rome, envoi de 1815. De retour à Paris, en 1816, il dirigea la restauration de la chapelle du château de Vincennes, éleva le quartier neuf des aliénés à Bicêtre, l'école chrétienne de la rue de Fleurus (1825), le monument de Fénelon à Cambray, l'église de Saint-Jean à Boneval (Aube). Nommé, vers la fin de 1829, architecte des hôpitaux de Paris, il fit divers travaux d'agrandissement à la Charité et à l'Hôtel-Dieu, et commença, en 1840, au clos Saint-Lazare, sur un plan tout à fait nouveau et

Digitized by Google

parfaitement approprié à sa destination, le grand hospice Louis-Philippe, dit plus tard de la République, aujourd'hui de la Roboisière, et terminé dans ces derniers temps (1856). Cet architecte avait précédemment exécuté, pour sa ville natale, une halle aux grains monumentale (1837), et entrepris, en 1843, l'hospice Saint-Nicolas, dont la construction, mal surveillée, marcha lentement jusqu'en 1854; l'écroulement partiel des travaux presque achevés amena une demande en dommages du conseil municipal contre M. Martin Gauthier, qui fut condamné par le tribunal, entra à la maison de Clichy, et y trouva malheureusement la mort (8 août 1855).

Cet artiste a exposé au Salon, en 1819, un *Projet de basilique*, et en 1822 et 1827, des *Vues* dessinées et gravées de la ville de Gênes et de ses environs; planches et feuilles détachées de l'ouvrage dont il commença la publication, dès 1818, avec François Callet, sous le titre de : *Les plus beaux édifices de Gênes et de ses environs* (Paris, grand in-8, 180 pl. avec texte). Admis à l'Institut, en 1826, ainsi qu'au jury d'architecture de l'École des beaux arts, il avait obtenu une médaille d'or au Salon de 1819, le prix proposé par la préfecture de la Seine en 1824 pour la chaire de l'église Saint-Gervais, et la décoration en avril 1844.

GAUTIER (Jean-Élie), financier français, sénateur, est né à Bordeaux, le 6 octobre 1781. Ami de M. de Peyronnet, il fit partie de la Chambre des Députés sous la Restauration; sa connaissance des intérêts commerciaux et son habileté en matière de finances lui acquirent une réputation honorable. En 1832, il fut élevé à la pairie. A la suite de son court passage au ministère du 31 mars (1839), le gouvernement le nomma sous-gouverneur de la Banque de France, emploi qu'il a conservé depuis. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 mai 1837, il siége au Sénat depuis sa création (26 janvier 1852).

On a de M. Gautier un traité assez recherché, intitulé : *des Banques et des institutions de crédit en Amérique et en Europe* (1839, in-8), d'abord inséré dans l'*Encyclopédie du droit*.

GAUTIER (Théophile), poëte et littérateur français, né à Tarbes le 31 août 1808, commença ses études dans cette ville et vint, en 1822, les continuer au collége Charlemagne. Il s'y prit de passion pour la vieille langue française, dont il porta plus tard les tours dans ses écrits, et s'y lia avec Gérard de Nerval, qui resta toujours son ami. Persuadé qu'il était né pour être peintre, M. T. Gautier, au sortir du collége, entra dans l'atelier de Rioult; mais, découragé par la faiblesse de ses premiers essais, il se tourna vers la poésie, et devint un des partisans les plus fervents, comme les plus chevelus, de M. Victor Hugo. Son ardeur agressive faisait de lui un des redoutables champions du romantisme dans ces luttes qui ensanglantèrent presque le parterre des Français aux premières représentations d'*Hernani*.

En 1830, il publia un premier volume de *Poésies;* mais les graves préoccupations du moment en compromirent le succès. Sa légende en vers d'*Albertus* (1832, in-12) fut plus remarquée. *La France littéraire* demanda à l'auteur des articles sur les poëtes du temps de Louis XIII, réunis en 1844 sous ce titre : *les Grotesques* (2 vol. in-8). Il devint dès lors un des rédacteurs de ce journal avec Gérard de Nerval, qui fut successivement son collaborateur au *Figaro* (1832-1834), à la *Revue de Paris*, à l'*Artiste*, à la *Charte de* 1830, enfin à *la Presse* (1836). C'est lui qui, pendant vingt ans, a signé, dans le journal de M. de Girardin, les articles d'art et les comptes rendus des théâtres, tout en prêtant le concours de son nom ou de sa plume à d'autres publications, particulièrement à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Musée des Familles*, etc.

En 1838, M. Th. Gautier, fit paraître un nouveau poëme, *la Comédie de la mort* (in-8), une de ses productions les plus originales. Il a aussi écrit des romans, dont les principaux sont : *les Jeunes France* (1833, in-8); *Mademoiselle de Maupin* (1835, 2 vol. in-8), dont la préface si amère pour la critique fit tant de bruit : *Fortunio* (1838, in-8); *une Larme du Diable* (1839, in-8); *les Roués innocents*, et *Militona* (1847), ainsi que des *Nouvelles* (1845, in-18). Ses drames et ses vaudevilles, composés en collaboration, *la Juive de Constantine* (1846), *le Tricorne enchanté* (1845), *le Voyage en Espagne* (1843), ont eu peu de succès; mais il a écrit des ballets célèbres, *Giselle* (1841), *la Péri* (1843) et *Gemma* (1854). Ajoutons celui plus récent de *Sacountala* (juillet 1858).

Pendant la période de sa collaboration à *la Presse*, M. Th. Gautier, se livrant à sa passion pour les voyages, a parcouru l'Europe et consigné les résultats de ses courses en Espagne, en Orient et en Italie dans *Tra los montes* (1843, 2 vol. in-8); *Zigzags* (1845, in-8); *Constantinople* (1854); *Italia* (1852). Il avait commencé, en 1849, avec MM. Charles Blanc et Jeanron, l'*Histoire des Peintres*, continuée par M. Blanc. En 1856, il est passé de *la Presse* au *Moniteur* comme directeur du feuilleton littéraire, dans lequel il ne fait plus que la critique des théâtres; il est, en outre, rédacteur en chef de *l'Artiste*.

M. Th. Gautier est un des écrivains les plus originaux de l'époque. Il y a dans toutes ses œuvres un amour de la beauté extérieure, un culte de la forme, qui font de lui un païen du siècle de Périclès au milieu de la société parisienne. L'art est pour lui une sorte de religion. Son style, où dominent le luxe des mots et la richesse des tours, est une véritable ciselure littéraire. Les poésies complètes de M. Théophile Gautier, à l'exception des *Émaux et Camées*, publiés en 1852, ont été réunies en un volume, 1845, in-12).

GAVARD (Jacques-Dominique-Charles), éditeur français, né en 1794, entra en 1812 à l'École polytechnique, d'où il sortit au bout d'un an dans le corps des ingénieurs géographes, parvint au grade de capitaine, fit quelque temps partie de l'état-major, et prit sa retraite en 1831. Il imagina, quelques années après, un diagraphe perfectionné, dont il devait faire d'utiles applications, et fut, en 1837, avec MM. Calamatta et Mercuri, un des trois artistes chargés de la publication des *Galeries de Versailles*, qui ont fait sa fortune et son renom comme éditeur. Il a été décoré en septembre 1833.

On doit à M. Gavard, outre les *Galeries historiques de Versailles*, publiées par ordre du roi, et simultanément éditées en trois formats (1837-1844, gr. et petit in-fol., in-4, 13 volumes, 1550 planches, le *Supplément* de cet ouvrage (1843-1847, 3 vol. in-fol. et in-4), la *Galerie Napoléon*, (1838, in-8, 40 planches), extrait du même; la *Galerie Aguado* (1839-1847, 4 vol. in-fol.); une *Notice*, sept ou huit fois rééditée, sur le diagraphe (1835); *Batailles et victoires de l'armée française de* 1792 *à* 1814, d'après les *Galeries de Versailles*, publication abandonnée quelque temps avant 1848. — M. Adrien Gavard, fils du précédent, s'est fait fabricant d'instruments de mathématiques.

GAVARNI (Sulpice-Paul Chevalier, dit), dessinateur français, né à Paris, d'une famille pauvre, en 1801, doit, dit-on, ce nom au lieu

Digitized by Google

d'où il avait daté un de ses premiers dessins. Forcé, pour vivre, de prendre un état, il se fit mécanicien. Après sa journée, il allait suivre les cours de l'école gratuite de dessin, et arrivait chaque matin à l'atelier, avec de petites compositions pleines d'esprit, que se disputaient ses camarades. Jusqu'à trente-quatre ans, son talent ne lui rapporta d'autre profit que cette modeste popularité. En 1835, il trouva à dessiner des gravures de modes, et s'acquitta de cette tâche secondaire avec une légèreté facile qui lui fit une prompte réputation dans le monde où l'on s'occupe spécialement de toilette. Il put ainsi se créer des ressources, quitter l'atelier, et prendre la direction du journal *les Gens du monde*. Dès lors sa fortune était faite. Il y commença une série de compositions lithographiées, pleines d'esprit, de verve et de philosophie, qu'il continua plus tard dans *le Charivari*. Les premiers sujets sont pris surtout à la vie de la jeunesse parisienne : *les Lorettes, les Actrices, les Coulisses, les Fashionables, les Gentilshommes bourgeois, les Artistes, les Etudiants de Paris, les Débardeurs, les Plaisirs champêtres, les Bals masqués, le Carnaval, les Souvenirs du bal Chicard, les Souvenirs du carnaval, la Vie des jeunes hommes, Patois de Paris, Baliverneries parisiennes.*

Plus tard, M. Gavarni pénétra plus avant dans la vie intime de la société. A la seconde période de son talent appartiennent : *les Enfants terribles, les Parents terribles, les Fourberies de femmes, la Politique des femmes, les Maris vengés, les Nuances du sentiment, les Rêves, les Petits jeux de société, les Petits malheurs du bonheur, les Impressions de ménage, les Interjections, les Traductions en langue vulgaire*, etc. La vogue de l'artiste fut incroyable et elle est loin d'être épuisée. La petite légende, en forme de commentaire, qu'il mit au bas de chaque dessin, et qui peignait au vif, par la vérité triviale du style, les mœurs ou les caractères des personnages mis en scène, contribua encore au succès du dessinateur.

En 1849, M. Garvarni fit un voyage en Angleterre et en rapporta un grand nombre de compositions nouvelles qui retracent pour la plupart la misère et la dégradation de la populace de Londres. Mais à force de sonder les plaies de son époque, il devint de plus en plus sérieux et après avoir perdu complètement sa gaieté en Angleterre, ne la retrouva pas toujours en France. Les sujets isolés qu'il donne encore de temps en temps à *l'Illustration* et à quelques autres recueils, toujours bien venus du public, n'arrivent pas cependant à la popularité à laquelle était habitué l'auteur.

M. Gavarni n'est pas un caricaturiste comme MM. Cham ou Daumier ; il ne charge pas, il prend ses personnages sur le fait et les peint tels qu'ils sont. Ses compositions, comme ses légendes, ont une profondeur et une force de haut comique particulières. Quant à son dessin, il est plus correct qu'on ne pourrait l'attendre de sa merveilleuse fécondité, si l'on pense que ses œuvres pourraient remplir trente in-folio ; mais il se distingue surtout par le mouvement et l'inspiration. Il a su aussi donner à quelques-unes de ses femmes une grâce nonchalante et délicate qui a été très-goûtée.

On lui doit encore les illustrations du *Juif errant* d'E. Sue, celles des contes d'Hoffmann ainsi que quelques dessins dans *le Diable à Paris* et dans les *Œuvres* de Balzac. Une édition des *Œuvres choisies* de Gavarni, avec un texte de MM. Jules Janin, Théophile Gautier et Balzac, a paru en quatre volumes (Paris, 1845). Deux nouveaux volumes ont été publiés en 1850, sous ce titre : *Perles et parures*. Plusieurs de ses anciennes œuvres ont d'assez fréquents tirages.

Dans ces dernières années, M. Gavarni a été distrait de l'art par une singulière préoccupation, celle du perfectionnement de la navigation aérienne, et s'est livré à des études et à des essais grands et petits sur la direction des ballons. On parle même de tentatives de voyage de long cours.

GAVARRET (Louis-Denis-Jules), médecin français, né en 1809, fut admis, en 1829, à l'École polytechnique, entra, deux ans après, dans l'artillerie de terre et se démit de son grade de sous-lieutenant en 1833. Livré dès lors aux études médicales, il prit d'abord part aux recherches du docteur Andral, et signa avec lui plusieurs volumes de mémoires. Il se fit, en 1843, recevoir à la fois docteur en médecine et professeur de physique médicale à la Faculté. Il professe encore aujourd'hui le même cours, l'un des plus brillants. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui, outre cinq volumes de *Recherches* (1840-43) sur le sang et l'organisation physique de l'homme, en société avec M. Andral : *Principes généraux de statistique médicale* (1840, in-8), ou développement des règles qui doivent présider à son emploi ; *Lois générales de l'électricité dynamique* (1843, in-4), thèse ; *Recherches sur la température du corps humain dans la fièvre intermittente* (1844, in-8) ; *de la Chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12, fig.), et *Traité d'électricité* (1857, in-18, fig.).

GAVAZZI (Alexandre), prêtre et homme politique italien, né à Bologne, en 1809, entra à seize ans chez les Barnabites et devint ensuite professeur de rhétorique à Naples. Son éloquence lui servit à propager ses idées nouvelles et personnelles, qui lui firent des partisans et des ennemis. Déjà l'accusation d'hérésie s'élevait de toutes parts contre lui, quand il salua avec enthousiasme l'avénement de Pie IX et se voua à servir la nouvelle politique libérale. Lorsqu'on apprit à Rome la révolution lombarde, il entraîna le peuple au Capitole et prononça l'oraison funèbre des patriotes morts pour la liberté. Pendant deux mois il prêcha dans le Colysée sans se rendre suspect au pape, qui le nomma aumônier de l'expédition destinée à soutenir la cause nationale. Il se rendit ensuite à Venise, excita l'enthousiasme du peuple et obtint de tous les habitants les plus grands sacrifices ; les femmes apportèrent au Trésor leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets. Cependant le pape, qui commençait à s'effrayer de la révolution, rappela la légion romaine et Gavazzi ; mais celui-ci alla prêcher à Florence, en fut chassé et se retira à Gênes, d'où le rappelèrent les patriotes bolonais, soulevés contre le gouvernement papal. Le ministre Rossi le fit arrêter par le général Zucchi. On le conduisit à la prison de Cometo ; mais les habitants de Viterbe le délivrèrent. Après la fuite du pape, il fut nommé grand prédicateur de l'armée. Pendant la guerre avec l'Autriche et avec la France, il organisa une société de dames pour soigner les blessés, et se chargea lui-même de l'inspection des hôpitaux ; il accompagna Garibaldi sur le champ de bataille, prodiguant ses soins aux mourants des deux partis. Après la prise de Rome, le général Oudinot lui donna un sauf-conduit : il se rendit en Angleterre et prononça à Londres, en 1850, plusieurs discours. L'année suivante, il fut bien accueilli en Écosse. Ses prédications eurent moins de succès en Amérique : il excita dans le Canada des scènes violentes et dut se soustraire par la fuite aux menaces et aux mauvais traitements. Revenu en Angleterre, il a consommé sa séparation avec le pape, car c'est une nouvelle Église catholique que M. Gavazzi eut dès lors la prétention de fonder.

Digitized by Google

GAY (Claude), botaniste et voyageur français, membre de l'Institut, né à Draguignan, le 18 mars 1800, suivit dès 1818 ses goûts pour l'histoire naturelle, vint à Paris assister aux cours du Muséum, et se prépara, par l'étude de la zoologie et d'autres sciences accessoires, aux voyages qu'il projetait dans les contrées les moins connues jusque-là. Après une première et rapide excursion dans la Grèce, l'Orient et l'Asie Mineure, il partit, en 1828, pour le Chili, et, à part un retour de quelques mois, nécessité par le manque d'instruments météorologiques, il explora pendant près de quinze ans toutes les régions de l'Amérique du Sud. Il revint en France, en 1842, riche de notes et de dessins innombrables. La réputation acquise par ce patient investigateur lui valut, dès 1833, la croix d'honneur, et au mois de mai 1856, la succession de M. de Mirbel à l'Académie des sciences, dans la section de botanique.

M. Cl. Gay est auteur d'un immense travail écrit en espagnol, et, pour cela même, peu connu en France : *Historia física y política de Chile...*, *publicada bajo los auspicios del supremo gobierno* (Paris et Santiago, 1843 à 1851, 24 vol. in-8, avec 2 vol. d'*Atlas*, in-4). Il n'en a été publié en français qu'un *Fragment* (1843, in-8).

GAY (Delphine), voy. GIRARDIN (Mme DE).

GAYANGOS (don Pasquale), historien espagnol, né le 21 juin 1809, vint jeune en France, fit ses premières classes à Pont-le-Voy, étudia ensuite les langues orientales sous Sylvestre de Sacy, visita l'Afrique en 1828 et fut, à son retour, attaché comme interprète au ministère des affaires étrangères. En 1843, il fut rappelé en Espagne et nommé professeur à l'université de Madrid. On a de lui : une *Histoire des dynasties mahométanes d'Espagne* (the History of the mohammedan dynasties of Spain; Londres et Paris, 2 vol. in-4), d'après Al Makkari, et en société avec M. H. Vedia, une traduction espagnole de l'*Histoire littéraire d'Espagne*, par Ticknor (History of spanish literature; 1851-1856).

GAYARRÉ (Charles-Arthur), littérateur américain, né en Louisiane, le 3 janvier 1805, d'une famille d'origine française, fit ses études au collége de la Nouvelle-Orléans, et débuta, en 1825, par un pamphlet contre l'introduction du Code criminel proposé à cette époque par le célèbre Livingston dans la législature de la Louisiane, et qu'il fit ajourner indéfiniment. En 1826, il alla étudier le droit à Philadelphie, retourna à la Nouvelle-Orléans en 1830, et occupa depuis lors, des postes judiciaires et administratifs importants; il a été longtemps secrétaire d'État.

Il a publié en français une *Histoire de la Louisiane* (2 vol.), qui contient des documents curieux et intéressants, tirés des archives de France, pendant un séjour que l'auteur avait fait chez nous de 1835 à 1843; et une *Histoire de la domination espagnole dans la Louisiane* (History of the Spanish domination in Louisiana) qui s'étend jusqu'au 20 décembre 1803, époque où les États-Unis prirent possession de la colonie; une étude politique sous forme de roman (*School for politics*), une comédie, et quelques brochures.

Dans ces derniers temps, M. Gayarré a beaucoup contribué à la formation du parti politique des *Know-Nothing* dans la Louisiane; mais il a été exclu du conseil général tenu par eux à Philadelphie, en juin 1852, à cause de son opposition à leurs motions intolérantes contre les catholiques.

GAYOT (Eugène), vétérinaire français, né à Capoue, en 1808, d'une mère italienne et d'un père officier français au service du roi Murat, fit ses études en France où sa famille dut rentrer après les traités de 1814. Sorti dans les premiers rangs de l'École d'Alfort, il exerça l'art vétérinaire pendant quelque temps dans le département de la Marne, d'où il passa à l'administration du haras de Strasbourg en 1834. Il dirigea ensuite les haras du Pin (Orne) et de Pompadour (Haute-Vienne), et entra au ministère de l'agriculture et du commerce, dans la division des haras comme inspecteur général du service central. Après le 2 décembre 1851, sa charge ayant été supprimée, il fut admis à la retraite.

On a de lui : *le Guide du sportsman, ou Traité de l'entraînement et des courses de chevaux* (Angers, 1839, in-8); *Études hippologiques* (1846, in-8); *Statistique générale de la race chevaline en France* (1849, in-8), ouvrage entrepris par ordre du gouvernement. Il a été décoré en septembre 1845, à la suite d'importants travaux agricoles essayés en Normandie.

GAYRARD (Raymond), statuaire et graveur en médailles français, né à Rodez, en 1777, d'une famille d'honorables fabricants d'étoffes qui le destina au commerce, s'enrôla à dix-neuf ans, et fit comme volontaire les campagnes de la République. Les blessures qu'il reçut à Zurich et à Marengo lui firent quitter la carrière militaire à la paix d'Amiens. Ne pouvant toutefois suivre librement ses goûts d'artiste, il vécut quelque temps du travail assez ingrat de l'orfévrerie, et fit pour la maison Odiot de menus objets et des modèles uniformes. Il connut alors Boizot le sculpteur, dont il fréquenta quelques années l'atelier, au Louvre d'abord, et plus tard à l'Institut. Sa santé l'empêcha, à cette époque, de partir pour la Russie, sous le patronage de l'ambassadeur, M. Marcoff, qui avait été frappé de ses premiers essais. Il alla passer quelques années à Rodez, où il ne s'occupa guère que de bijouterie et de ciselure industrielle. Enfin, de retour à Paris, il suivit l'atelier de Taunay jusqu'au départ de cet artiste pour le Brésil, reçut les conseils de Geoffroy, le graveur en pierres fines, et s'occupa à son tour de la gravure en médailles.

En 1810, à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, M. Gayrard eut l'heureuse idée de graver et de livrer, en quelques heures, deux médaillons qui firent la fortune d'un tabletier qui les édita et commencèrent la vogue de l'artiste. Il exécuta dès lors et presque coup sur coup, les médaillons des *rois de Saxe* de *Bavière et de Wurtemberg*, divers *portraits* de circonstance, et des jetons de jeu pour la princesse Pauline. A la rentrée des Bourbons, il grava l'effigie royale, dont 4000 exemplaires circulèrent du jour au lendemain; le *Portrait du roi de Prusse*, et plusieurs autres. Graveur officiel de Louis XVIII et de Charles X, et attaché au cabinet du roi, il fit partie des officiers de la couronne et jouit des privilèges attachés à cette qualité; mais il refusa le titre de baron qui lui fut offert en même temps qu'à Gérard, Lemot et Bosio.

On a vu de cet artiste, depuis son premier envoi au Salon, en 1810 : *Napoléon législateur*, sous les traits d'Hercule; des bustes et statues, et toute une collection de médailles. Nous citerons de lui, dans la sculpture : une *Psyché*, modèle en cire; *l'Amour*, un *Samson* colossal, *la Madeleine, Lucrèce, Diane surprise au bain, Ève, sainte Philomène, le Génie des beaux-arts, la Jeune fille et la colombe; l'Enfant, le chien et le serpent, l'abbé Frayssinous, la Vierge immaculée, la Vierge à l'enfant, l'Amour endormi, le Deuil, le Christ à la colonne, le Moineau de Lesbie, l'Hi-*

Digitized by Google

ver, *la Victoire, la République américaine, la République française, le Suffrage universel, la Peinture*, un nouveau *Génie des arts;* les bustes de *Louis XVIII*, pour la ville de Beauvais, du *Dauphin*, de *Louis-Philippe*, en 1831, de *Bertholet*, pour l'Institut, de *Gabriel Naudé*, pour la bibliothèque Mazarine, de *Richelieu*, de *Raynal*, du *général Lebreton*, de *l'abbé Frayssinous*, du *baron Chaptal*, de *Mgr Affre*, et d'une foule de personnages illustres; enfin divers sujets, groupes et bas-reliefs en soufre, en cire et en chêne: le *fronton* du palais de justice de Rodez, *l'arrière fronton* de la Madeleine, et plusieurs *bénitiers*. Rappelons encore, dans la gravure, outre les médaillons déjà cités : les portraits d'*Eugène de Beauharnais*, de la *Famille royale* (1817), et des *princes d'Orléans*.

M. Gayrard, décoré de la Légion d'honneur en 1825, a obtenu une médaille de deuxième classe pour la sculpture, en 1814, et reçu la même année l'ordre prussien du Mérite. Il a obtenu une mention honorable à la suite de l'Exposition universelle de 1855. Premier candidat de l'Institut en 1819, pour le fauteuil vacant de Duvivier, qui fut donné à Galle, il s'est abstenu de toute candidature à la mort de Geoffroy, son maître et son ami, qui le désignait comme son héritier à l'Académie. — Son fils, Paul Gayrard, sculpteur distingué, est mort à Paris, en mars 1855, à cinquante-deux ans, laissant un nom regretté et des œuvres importantes.

GEEFS (Guillaume), sculpteur belge, né à Anvers, en 1806, et fils d'un artisan, étudia d'abord dans sa ville natale, et vint ensuite à Paris. En 1830, il retourna en Belgique et se fixa à Bruxelles. On cite parmi ses ouvrages les plus remarquables : le *Monument funéraire du comte Frédéric de Mérode* (église Sainte-Gudule de Bruxelles); le buste du *roi Léopold*, *Françoise de Rimini*, la statue du *général Belliard*, le monument de la place des Martyrs, à Bruxelles, la statue de *Rubens*, pour la ville d'Anvers, celle de *Grétry*, pour la ville de Liége; le *Monument funéraire de Mme Van Havre*, à Anvers, et celui des *comtes Cornet*; le monument commémoratif de *saint Hubert* (église de Saint-Hubert, dans le Luxembourg); une *Chaire de Vérité*, en bois et en marbre (cathédrale de Liége). En 1851, il a exécuté un groupe qui a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Lion amoureux*.

M. Guillaume Geefs rappelle, par l'élégance et la grâce, l'école de Canova. La critique française a trouvé, en général, dans ses conceptions, plus de finesse que de puissance. Il est premier statuaire du roi, membre de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, et décoré, dans son pays et à l'étranger, de plusieurs ordres.

Sa femme, Mme Fanny Geefs, cultive la peinture et s'est fait connaître par des portraits et des tableaux de genre.

GEEFS (Joseph), frère du précédent, né à Anvers, en 1808, s'est fait aussi une réputation comme sculpteur. Il obtint le prix de l'Académie et put aller à Rome. On a de lui : *le Diable; Adonis partant pour la chasse; les Arts, les sciences et les lettres rendant hommage à Charles Van Hulthem;* la statue de *Vésale*, à Bruxelles; celle de *Baudouin de Constantinople*, pour le palais des Chambres. Il a envoyé, en 1855, un *Métabus* et *Thierry Maertens* à l'Exposition universelle de Paris. M. Joseph Geefs, qui se distingue par les mêmes qualités que son frère, est aussi membre de l'Académie royale et chevalier de l'ordre de Léopold.

Un troisième frère, Aloys Geefs, est mort à vingt-cinq ans, en 1841, déjà connu dans la sculpture par son *Épaminondas mourant*, sa *Béatrix*, et des bas-reliefs pour le *Rubens* de son frère aîné.

GEEL (Jacques), célèbre philologue hollandais, né à Amsterdam, en 1789, fit ses premières études à l'athénée de cette ville, où il eut pour maître Lennep. Professeur particulier à la Haye en 1811, il devint en 1823 second bibliothécaire à Leyde, et, dix ans plus tard, bibliothécaire en chef et professeur honoraire à l'Académie de cette ville. On a de lui un grand nombre de dissertations, la plupart en latin, sur des points contestés d'histoire littéraire, qui se disinguent autant par la solidité de la science que par l'élégance du style, ainsi qu'un certain nombre d'éditions annotées des classiques grecs ou latins. Ses travaux ont beaucoup contribué au progrès des études classiques en Hollande.

Il a publié : *Théocrite* (Amsterdam, 1820); *Historia critica sophistarum græcorum* (Utrecht, 1823), dont s'est beaucoup occupée la critique en Allemagne; avec Bak, Peerlkamp et Hamaker : *Bibliotheca critica nova* (Leyde, 1825 et suiv.); *Anecdota Hemsterhusiana* (Ibid., 1826); une édition de la *Scholia in Suetonium* de Ruhuken (Ibid., 1828); des *Excerpta Vaticana* de Polybius (Ibid., 1829), et de l'*Olympicus* de Dion Chrysostôme, suivie d'un *Commentarius de reliquiis Dionis orationibus* (Ibid., 1840); *Commentationes de Telepho Euripidis; de Xenophontis apologia Socratis;* une édition des *Phéniciennes* (Ibid., 1846); *Catalogus codicum manuscriptorum qui inde ab anno* 1741 *bibliothecæ Lugduni Batavorum accesserunt* (Ibid., 1852 et suiv.), ouvrage aussi savant qu'utile, etc.

GEFFROY (Edmond), artiste dramatique et peintre français, né à Maignelay (Oise), en 1806, fit ses classes au collége d'Angers, fut ensuite clerc d'avoué dans cette ville, puis à Senlis, et contracta avec Mlle Eulalie Dupuis, fille d'une actrice alors en vogue, un mariage qui lui ouvrit l'accès de la Comédie-Française. Admis à débuter en 1829, il ne se fit remarquer qu'en 1835, et prit dès lors un rang de plus en plus sérieux au théâtre. *Chatterton mourant*, la *Famille de Lusigny*, le *Tartufe* et *le Misanthrope* (1835-1841) furent ses rôles les plus brillants, et ceux dans lesquels il est resté jusqu'ici sans égal.

M. Geffroy arrivait en même temps à une autre sorte de célébrité par la peinture, après avoir complété dans l'atelier de M. Amaury-Duval ses premières études interrompues. Parmi ses tableaux les mieux accueillis aux Salons annuels, il faut citer : une *Vierge et l'enfant Jésus; Pierre Corneille; M. Mirecourt* l'acteur (1840); *les Sociétaires de la Comédie-Française* (1841), désigné sous le nom de *Foyer des Français*, et maintenant placé dans ce même foyer; *Ariane et Thésée* (1844); *Molière et les caractères de ses comédies* (1857). Ils ont valu à l'auteur une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, et le rappel en 1857.

Mais le nom de M. Ed. Geffroy appartient avant tout au théâtre. Artiste consciencieux, habile à se pénétrer de l'esprit des personnages et à rendre les figures historiques les plus opposées, il a su faire oublier des désavantages naturels, un physique assez ingrat, un jeu sans passion et une diction longtemps pénible. Il est sociétaire depuis 1836, et membre du Comité d'administration.

GEIGER (Abraham), écrivain israélite allemand, né le 24 mai 1810, à Francfort-sur-le-Mein, fit ses premières études sous la direction de son père et de son frère aîné, suivit plus tard

Digitized by Google

les universités de Heidelberg et de Bonn, et obtint en 1832 la place de rabbin de la commune israélite de Wiesbaden. En 1838, il fut appelé à Breslau en qualité d'assesseur du rabbinat, et repoussant les offres des israélites réformés de Berlin, dont les principes religieux ne s'accordaient pas parfaitement avec les siens, il est resté dans cette ville, dont il est aujourd'hui le rabbin.

L'esprit d'indépendance avec lequel M. Geiger a jugé les usages religieux encore en vigueur parmi les israélites, et proposé des réformes devenues nécessaires, lui a valu des sympathies et des animosités également vives. Au milieu des polémiques dirigées contre lui, il a provoqué, pour concilier les opinions dissidentes, les assemblées de rabbins dont la première s'est tenue à Brunswick en 1844. Il a dirigé, depuis, les débats de celle de Francfort, en qualité de vice-président, et a été nommé président de la dernière, qui s'est tenue à Breslau.

M. Geiger était encore sur les bancs de l'université de Bonn lorsque son ouvrage : *Qu'est-ce que Mahomet a emprunté de la religion judaïque?* (Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen? Bonn, 1833) remporta le prix proposé par la Faculté philosophique de cette ville, pour le meilleur travail sur les sources judaïques du Coran. Plus tard, il publia le *Journal de théologie judaïque* (Zeitschrift für jüdische Theologie; Francfort et Stuttgart, 1835-1839; Grünberg et Leipsick, 1842-1847), qui devint un des plus importants organes du judaïsme en Allemagne. Il faut, en outre, citer de lui : *Melo Chofnajim* (Berlin, 1840), et *Hite Haamamim* (Ibid., 1847), monographies intéressantes; *Études sur Moses-ben-Maïmon* (Studien, etc., Ibid., 1850), savant philosophe, théologien et législateur du XIIe siècle; *de la Défense israélite contre des attaques chrétiennes au moyen âge* (Proben jüdischer Vertheidigung gegen christliche Angriffe im Mittelalter), inséré dans les *Annuaires* de Breslau (1851-1852, vol. I et II); *Isaak Troki, apologiste du judaïsme à la fin du XVIe siècle*, extrait du précédent recueil (1853); la traduction du *Divan du Castillan Abul-Hassan-Juda-ha-Levi* (Breslau, 1851), avec un commentaire et une notice biographique; *Manuel de la langue de la Mischna* (Lehr-und Lesebuch zur Sprache der Mischna, Breslau, 1845), traité philologique estimé des orientalistes.

GEINITZ (Jean-Bruno), géologue allemand, né le 16 octobre 1814, à Altenbourg, étudia la pharmacie dans cette ville et alla, en 1834, suivre les cours de l'université de Berlin. Reçu docteur en philosophie par celle d'Iéna, en 1837, il fut nommé, l'année suivante, professeur adjoint de chimie et de physique à l'institut technique de Dresde, érigé plus tard en école polytechnique. Il y occupe depuis 1850 la chaire de minéralogie et de géologie. Il avait été chargé, en outre, depuis longtemps, des cours d'histoire naturelle à l'institut pédagogique de Blochmann, et, en 1846, de l'inspection du cabinet royal de minéralogie.

On doit à M. Geinitz un assez grand nombre d'ouvrages et de mémoires intéressants sur l'état géognostique de certaines parties de l'Allemagne, particulièrement du royaume de Saxe : *Caractéristique des stratifications et pétrifications des montagnes crétacées saxonnes-bohêmes* (Charakteristik der Schichten und Petrefacten des saechs. bœhmischen Kreidegebirges; Dresde, 1839-1842; 2e édit., 1850); *des Lignites de la Saxe* (über die Braunkohlen Sachsens, 1840); *Description géologique de la Saxe* (Gaea von Sachsen, 1843); *les Pétrifications de Kieslingswalda* (die Versteinerungen von Kieslingswalda, 1843); *des Systèmes cristallologiques possibles et réels* (über die in der Natur mœglichen und wirklich vorkommenden Krystallisysteme, 1843); *Éléments de la science des pétrifications* (Grundriss der Versteinerungskunde, 1846); *de la Découverte de débris du Basilosaure* (über die Auffindung von Ueberresten des Basilosaurus; Dresde et Leipsick, 1847); *les Pétrifications du Zechstein allemand* (die Versteinerungen des deutschen Zechsteingebirgs, 1848); *le Grès granuliforme ou le terrain crétacé en Allemagne* (das Quadersandsteingebirge oder die Kreideformation in Deutschland, 1849-1850); *le Terrain crétacé en Saxe* (die Kreideformation in Sachsen, 1850); *les Pétrifications du grauwacke* (die Versteinerungen der Grauwackenformation, 1852); *les Pétrifications du grauwacke en Saxe et dans les pays limitrophes* (die Versteinerungen der Grauwackenformation in Sachsen und den angrenzenden Laeandern; Leipsick, 1852); *Flore du bassin houiller d'Ebersdorf et de Flocha, comparée avec celle du terrain houiller de Zwickau* (Darstellung der Flora des Ebersdorfer und des Floehaer Kohlenbassins, etc., Ibid., 1854, gr. in-4), couronné par la Société Jablonowski; *Pétrifications du terrain houiller en Saxe* (die Versteinerungen der Steinkohlenformation in Sachsen; Ibid., 1855, in-fol., grav.); *Éloge de Léopold de Buch* (Gedaechtnissrede auf L. v. Buch; Dresde, 1853).

GELÉE (François-Antoine), dessinateur français et graveur en taille-douce, né à Paris, le 13 mai 1796, et fils d'un fondeur estimé, suivit, dès 1810, les ateliers de Girodet et de Pauquet, et entra l'année suivante à l'École des beaux-arts; il y remporta le second prix de gravure en 1820, et le grand prix en 1824. De retour de Rome en 1830, il a donné un certain nombre d'œuvres de mérite, destinées soit à la Société des amis des Arts, soit à d'importantes publications contemporaines. Depuis quelques années, il a produit quelques essais de peinture.

M. Gelée a figuré à la plupart des Salons depuis 1822, et y a principalement exposé : *le Berger de Virgile*, d'après Boisselier; *Daphnis et Chloé*, d'après M. Hersent; *la Marée d'équinoxe*, de Cam. Roqueplan; *l'Antiquaire, le Stratagème de Vénus*, d'après M. Carpentier; *la Chute des anges*, de Flatters; *l'Idylle et l'Élégie*, de M. Landelle; *la Descente de croix*, de Ribeira; *le Diplôme* (les récompenses décernées aux Salons, d'après M. Émile Wattier, commandé pour la calchographie du Louvre; divers *Portraits* des *Hommes illustres* de Plutarque; *la Vénus aux colombes*, de Lambert; *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime*, d'après Prudhon, son œuvre la plus importante (1842). Un dessin à la sepia de ce dernier sujet a figuré au Salon de cette même année. Cet artiste a fait, en outre, plusieurs envois aux expositions de Douai, de Cambray, de Lille, où il a obtenu diverses médailles (1827-1829). Il a remporté, à Paris, une médaille d'or au Salon de 1824, et une 1re médaille à celui de 1842.

GELLIBERT DES SEGUINS (Nicolas-Prosper), général français, né à Ronsenac, en 1788, entra à l'École polytechnique en 1807, fit la guerre en Espagne, fut blessé au siége de Tarragone (1813), et prit part à la bataille de Paris. Après la chute de l'Empire, il continua de servir comme capitaine d'artillerie. Nommé chef d'escadron en 1830, il assista à la prise de Constantine, et fut nommé successivement colonel en 1840, officier de la Légion d'honneur en 1842, commandeur et général de brigade en 1847. Il commanda l'école d'artillerie de Toulouse, de 1848 à 1850, époque où il prit sa retraite. Il vivait en province lorsque,

Digitized by Google

après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté comme candidat du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la circonscription d'Angoulême, et nommé depuis au Corps législatif; il a été réélu en 1857.

GÉMEAU (Auguste-Pierre-Walbourg), général français, sénateur, est né à Paris, le 4 janvier 1790. Il sortit de l'École militaire, en 1808, avec le grade de sous-lieutenant au 25e léger, et fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et de France. Après avoir été aide de camp du général Mouton-Duvernet, il passa chef de bataillon en 1813, grade qu'il conserva plus tard dans la garde royale, et colonel du 20e léger en 1825, à l'issue de l'expédition d'Espagne. Après la révolution de Juillet, il obtint le brevet de maréchal de camp pour sa conduite au siége d'Anvers (1833) et celui de lieutenant général le 20 octobre 1845.

Depuis cette époque, M. Gémeau a commandé plusieurs divisions militaires, entre autres celle de Lyon, où il a promptement étouffé le mouvement insurrectionnel de juin 1849; à Rome, il a remplacé, en 1850, M. Baraguey-d'Hilliers comme chef de l'armée d'occupation. Lors du rétablissement de l'Empire, il a été appelé à la dignité de sénateur à la fin de l'année 1852. Il est, depuis le 24 octobre 1848, grand officier de la Légion d'honneur.

GENDEBIEN (Alexandre-Joseph-Sébastien), avocat et homme politique belge, né à Mons en 1789, est fils de Jean-François Gendebien, avocat distingué du barreau de Liége, député de Jemmapes, au Corps législatif, de 1802 à 1814, membre des Chambres hollandaise et belge avant et après 1830, mort en 1838.

Formé par les leçons et les exemples de son père, il acquit, comme avocat et jurisconsulte, une influence considérable qu'il mit tout entière au service du parti national. M. de Potter le prit pour défenseur, en 1830, lorsqu'il fut traduit avec MM. Tielemans et Bartels devant le tribunal du Brabant méridional. M. Gendebien ne put empêcher une condamnation; mais ses plaidoiries éloquentes ajoutèrent à l'excitation des patriotes contre l'administration hollandaise. Lorsque les libéraux et les catholiques, coalisés contre l'étranger, eurent remporté, dans les journées de septembre, une victoire éclatante et décisive, il fut nommé membre du gouvernement provisoire, fit partie du Comité central et présida le Comité de la justice. Quoique républicain et démocrate, il travailla activement à faire élire, pour roi des Belges, un prince de la famille d'Orléans, et vint à Paris pour négocier avec le roi Louis-Philippe. Le 3 février 1831, il vota en faveur de la candidature du duc de Nemours, et, malgré le refus de ce prince, il se prononça hautement contre l'élection de Léopold.

Après avoir voté pour l'établissement d'une monarchie héréditaire, par suite de la nécessité de faire entrer la nation belge dans le concert européen, il resta l'un des plus énergiques soutiens de la liberté et des principes démocratiques. Pour ne pas aliéner son indépendance, il refusa les fonctions de procureur général près la Cour de cassation. Son éloquence véhémente et pleine de rudesse ne ménageait ni les ministres, ni la couronne. Il protesta un jour contre le langage de M. de Gerlache qui, dans un discours officiel, avait prosterné la nation aux pieds du monarque. En 1833, il demanda la mise en accusation du ministre de la justice pour violation du pacte constitutionnel. Dans une de ces luttes parlementaires où il accusait le gouvernement de trahir la révolution et l'indépendance nationale, une discussion personnelle s'éleva entre lui et M. Rogier, ministre de l'intérieur (23 juin 1833), et amena une rencontre où celui-ci fut légèrement blessé. M. Gendebien ne cessait de combattre, dans la Chambre, les concessions faites par le ministère à la diplomatie européenne. Les questions d'extradition, la loi communale discutée en 1836, la censure théâtrale, le jury, la cession d'une partie du Limbourg et du Luxembourg aux Hollandais, trouvèrent en lui un adversaire opiniâtre. Mais après l'adoption du traité de paix de 1839, découragé par l'inutilité de ses efforts, il donna sa démission de représentant. Depuis lors, il s'est tenu éloigné des emplois publics, sans cesser d'être compté, dans l'opinion publique, parmi les chefs du parti radical.

GENDRIN (Augustin-Nicolas), médecin français, né à Châteaudun, le 6 décembre 1796, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en 1821. Dans sa thèse, *sur le Traitement de la blennorrhagie*, il a exposé la nouvelle méthode des injections d'opium. En 1826, M. Gendrin reçut de l'Institut le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des inflammations* (2 vol. in-8), plus tard traduite en allemand, et qui le fit nommer membre des Sociétés médicales de Lyon, de Philadelphie et de Louvain, et secrétaire général du cercle médical de Paris. Rapporteur de la Commission chargée de réorganiser l'exercice de la médecine (1828), il devint successivement médecin intérimaire de l'Hôtel-Dieu (1831), de l'hospice Cochin (1832) et de la Pitié (1836-1855).

Malgré les nombreux et importants travaux qui remplissent sa vie, M. Gendrin a soulevé contre lui, dans le corps médical, de vives antipathies qui ont nui à son avancement: une récente biographie les attribue à la publication d'un *Mémoire médico-légal* (1831, in-8) sur la mort du prince de Condé, dans laquelle il voit le résultat d'un assassinat et non d'un suicide; on les rapporte plus généralement à sa conduite à l'occasion des journées de juin 1832. Il se vit accusé, à cette époque, dans *la Lancette française* (12-30 juin), d'avoir coopéré à l'ordonnance de police qui enjoignait aux médecins de dénoncer les blessés qu'ils étaient appelés à soigner, ou tout au moins de s'être empressé de s'y soumettre. M. Gendrin a démenti la première partie de ces allégations et s'est efforcé d'expliquer l'autre, de manière à en détruire l'effet.

Nous citerons encore parmi ses principales publications: *Recherches physiologiques sur la motibilité* (1822): *Recherches sur la nature et les causes prochaines des fièvres* (1823, 2 vol. in-8), couronné par la Société des médecins de Paris; *Recherches sur les tubercules du cerveau et de la moelle épinière* (1823); *Recherches historiques sur les épidémies de fièvres jaunes qui ont régné à Malaga depuis le commencement de ce siècle* (1824); *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris* (1832, in-8), couronné par l'Académie; *Mémoire sur les fièvres continues*, qui lui valut encore, en 1837, un prix de 1500 fr.; *Traité philosophique de médecine pratique* (1838-1842, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé; *Leçons sur les maladies du cœur et des grosses artères* (1841-1844, 2 vol. in-8), etc., et beaucoup de mémoires dans les journaux de médecine de Paris, et dans les *Annales* du cercle médical. M. Gendrin a aussi dirigé le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie françaises et étrangères*.

GENDRON (Auguste), peintre d'histoire français, né à Paris, en 1818, fut élève de Paul Delaroche, et passa six ans en Italie, où il fit ses premiers tableaux, entre autres: *le Dante commenté*

Digitized by Google

par Boccace (Salon de 1844); *les Willis*, plusieurs fois reproduites par la lithographie; *les Néréides*, etc. De retour en France, il fit et exposa successivement : *sainte Catherine ensevelie par les anges*, *Après la mort* (1847); *l'Ile de Cythère*, *une Scène aulique* (1848); *Jeune chrétienne convertissant son fiancé* (1849); *un Sacrifice humain*, commandé par le ministre de l'intérieur; *Fantaisie vénitienne* (1850); *Tibère à Caprée*, *les Sylphes*, *Paolo et Francesca aux enfers* (1852); *Idylle*, *Titania*, *Soir d'automne* (1853); *le Dimanche à Florence au* xv*e siècle*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Voix du torrent*, *Jeunes patriciennes de Venise* (1857); etc. Cet artiste, qui traite volontiers les sujets mystiques et affectionne les teintes claires et les tons roses, a fait en 1850 une *Frise*, exécutée sur porcelaine à la manufacture de Sèvres et servant d'ornementation à une jardinière, qui a figuré au Palais de l'Industrie en 1855. Son travail le plus important consiste dans les huit cartouches qui décorent une salle d'attente à la Cour des comptes du Palais d'Orsay. Il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1849, et en 1855 une médaille de troisième classe avec la décoration.

GENELLI (Bonaventure), dessinateur allemand, né à Berlin, en 1803, et fils d'un peintre, reçut des leçons de son père, puis suivit les cours de l'Académie des beaux-arts de Berlin. Il partit en 1820 pour Rome, où il eut pour principaux maîtres MM. Cornelius et Overbeck. Mais son talent fougueux et indompté comportait peu la direction et la discipline. De retour en Allemagne, il exécuta dans la maison romaine de Leipsick une série de scènes empruntées à l'histoire de Bacchus, et où la multitude des personnages révélait un rare talent de composition. Vers 1835, il vint se fixer à Munich, la capitale de la nouvelle école allemande. C'est de là qu'il répandit dans l'Europe ses dessins aussi variés que nombreux et dans lesquels brillent, entre autres qualités, l'originalité et la puissance de création. On vante surtout les effets de lumière qu'il sait obtenir avec le crayon.

On cite parmi les cartons historiques ou mythologiques de M. Genelli : *Hercule jouant de la lyre*; *Marche triomphale de Bacchus et d'Ariane*; *Eliézer mettant à Rébecca ses bracelets*; *l'Enlèvement d'Europe*; *Samson et Dalila*; *la Vision d'Ézéchiel*; *la Destruction de Sodome*; *Ésope récitant ses fables au peuple*, une *Tête colossale de Don Quichotte*. Mais il a peut-être mieux réussi encore dans les sujets de genre : *la Vie d'un prodigue*, *la Vie d'une sorcière*, *un Tigre avec ses petits* et des *Amours*, sont de véritables chefs-d'œuvre. On lui doit encore vingt-cinq esquisses qu'il a gravées lui-même pour l'*Homère* de Voss, trente-six dessins également gravés par lui pour la *Divine comédie* de Dante, *Jason et Médée* pour l'*Album des artistes allemands*, etc.

GÉNIN (François), philologue français, né à Amiens, le 16 février 1803, fit ses études au lycée de sa ville natale, et fut admis, en 1821, à l'École normale, qui fut licenciée l'année suivante. Il ne s'en voua pas moins à l'instruction, fut, en 1824, professeur de rhétorique au collége de Laon, et passa bientôt avec le même titre à celui de Strasbourg, où l'éclat de son enseignement lui fit obtenir en outre la chaire de littérature française à la Faculté des lettres. M. Génin se livra dès lors tout entier à son goût pour les recherches littéraires, et de nombreuses publications témoignèrent à la fois de son érudition et de cet esprit fin et sarcastique qui rend l'érudition aimable et piquante. Maniant d'ailleurs au besoin l'arme de la polémique, il rompit volontiers des lances contre les ennemis de l'Université et du XVIIIe siècle, ou contre les adversaires de ses idées philologiques.

En 1848, M. Génin, connu depuis longtemps pour ses idées avancées, fut nommé chef de division au ministère de l'instruction publique. Depuis le mois de mai 1852, démissionnaire pour refus de serment, il était rentré dans la vie privée et avait repris ses anciens travaux. — Il est mort à Paris, le 20 mai 1856.

Ses publications les plus importantes sont : *Recueil de lettres choisies dans les meilleurs écrivains français* (1835, in-12); *Lettres de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre* (1841, in-8), la plupart inédites; *Nouvelles lettres de la reine de Navarre* (1842, in-8), entièrement inconnues; *les Actes des apôtres* (1844), petite revue mensuelle dont il n'a paru que trois numéros; *les Jésuites et l'Université* (1844, in-8); *des Variations du langage français depuis le* XIIe *siècle* (1845, in-8), travail philologique neuf et curieux qui souleva une assez vive discussion; *Lexique comparé de Molière et des écrivains du* XVIIe *siècle* (1846, in-8), couronné par l'Académie en 1845; *ou l'Église ou l'État* (1847); *la Chanson de Roland* (1850, gr. in-8), œuvre de restauration hardie et savante; *l'Éclaircissement de la langue française* par Jean Palsgrave, suivi de la *Grammaire* de Duguez (1852, in-4), curieux ouvrages de chacun desquels il n'existait qu'un exemplaire; *Maistre Patelin* (1854), chef-d'œuvre typographique tiré à 200 exemplaires; *Récréations philologiques* (1856, 2 vol. in-8). Il a encore donné : une traduction des *Satires* d'Horace dans les *Classiques latins* de M. Nisard; une édition des *Œuvres choisies de Diderot* (1847, 2 vol. in-12); de nombreux articles de critique littéraire dans *le National*, à partir de 1837; de critique musicale dans la *Revue indépendante*, et des biographies dans le *Plutarque français*. Il a aussi arrangé pour l'Opéra-Comique une pièce de Sedaine, *On ne s'avise jamais de tout*, dont il a lui-même composé la musique.

GENOD (Michel Philibert), peintre français, né à Lyon, en 1795, étudia la peinture à l'École des beaux-arts de cette ville, sous la direction de Pierre Révoil, un des maîtres lyonnais. Il a fait au Salon, surtout de 1819 à 1839, des envois réguliers, et un grand nombre de ses œuvres sont placées aujourd'hui dans les églises et les musées. On cite notamment : *la Bonne mère et l'enfant malade*, acquis par le duc de Berri (1819); *un Vestibule avec des antiques*; *la Bénédiction paternelle*, au château de Saint-Cloud; *la Sœur hospitalière*; *l'Arlésienne*; *une Jeune mère pleurant son fils*; *Il est sauvé!* autre scène de tendresse maternelle; *l'Amour et Psyché*; *un Prisonnier d'État sous Louis XIII*; *la Fête du bisaïeul*; *une Scène d'observation dans les Pyrénées* et *un Moine des Pyrénées*, acquis tous deux pour le Luxembourg; *les Adieux du soldat*, au musée de Lyon; *saint Laurent montrant au préteur les richesses de l'Église* (1819-1848); *la Cinquantaine*, admis à l'Exposition universelle de 1855, etc.; enfin au Salon de 1857 : *un Prisonnier* et *une Scène de l'inondation de* 1856.

M. Genod a encore exécuté, en dehors des Salons, divers sujets depuis longtemps lithographiés : *le Vieux marin*, *l'Intérieur d'une galerie d'antiquaire*, *les Grecs combattants*, acquis par la duchesse de Berri (1829); *la Cuisinière alésienne*, dans l'ancienne galerie d'Orléans; *le Phidias du canton de Berne*, acheté par la Société des amis des arts; *sainte Thérèse donnant son manteau à un pauvre*, dans l'église Saint-Nizier de Lyon, et *saint Polycarpe refusant de sacrifier aux faux dieux*, dans le palais archiépiscopal de la même

Digitized by Google

ville. M. Genod a obtenu, dès 1819, une médaille d'or pour l'histoire.

GENOUX (Claude), littérateur français, né à Saint-Sigismond, près de Turin, le 19 mars 1811, a donné, dans ses *Mémoires* une autobiographie remplie des plus étranges vicissitudes. Successivement ramoneur, colporteur, mousse au long cours, commissionnaire dans les rues de Paris, aide-maçon à Marseille, il partit, à l'âge de vingt ans, pour l'Amérique, et fit deux fois naufrage. Il s'engagea comme soldat, puis comme matelot, au service du Pérou. De retour en France, il entra, en 1843, comme ouvrier compositeur, dans l'imprimerie Paul Dupont. Il fut compris, après le 2 décembre, dans la liste des étrangers renvoyés dans leur pays. Rentré à Paris en 1854, il devint contre-maître dans les ateliers de M. Serrière, et fut spécialement chargé du tirage de *la Presse*.

On a de lui : *Mémoires d'un enfant de la Savoie, écrits par lui-même* (1844, in-12; 3e édit., 1851, in-4), le plus intéressant de ses ouvrages; *Histoire de Savoie* (Annecy, 1852, in-12; Paris, 1854, in-4); *le Bâillon d'ébène*, roman donné dans *la Presse* (1856-57); *les Enfants de J. J. Rousseau* (1857, in-12): des articles et fragments politiques, notamment dans *le Patriote savoisien*, dont il fut directeur en 1850 et dans l'*Almanach démocratique* 1851); des chansons dans les *Chants de l'atelier* (1852), etc.

GENTY DE BUSSY (Pierre), intendant militaire français, ancien député, né à Choisy-le-Roi (Seine-et-Oise), le 28 septembre 1793, entra dans l'administration, en 1820, comme élève de l'intendance. Après la révolution de Juillet, il fut nommé sous-intendant (31 décembre 1830), obtint le grade d'intendant en 1839, et fut nommé chef de division au ministère de la guerre. Les électeurs du deuxième collége de Lorient l'envoyèrent à la Chambre des Députés en remplacement du général Arthur de La Bourdonnaye. Il y prit rang parmi les conservateurs, soutint constamment la politique extérieure et intérieure de M. Guizot, et repoussa la réforme électorale et parlementaire; il se retira dans la vie privée en 1848. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été admis dans la section de réserve de l'intendance militaire.

On a de lui : *de l'Établissement des Français dans la régence d'Alger* (1835, 2 vol. in-8; 2e éd., Angers, 1839), ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

GEOFFROY (Jean-Marie-Michel), acteur français, né à Paris, vers 1820, fut d'abord ouvrier bijoutier. Malgré les résistances de sa famille, il s'engagea dans une petite troupe ambulante qui exploitait les environs de Paris, et dans laquelle il fit son apprentissage dramatique, en gagnant 50 fr. par mois. Après avoir paru une première fois au Gymnase (1838), il alla jouer à Nancy et revint débuter à la Gaîté, dans le rôle du pompier de *la Belle Écaillère*. N'ayant point encore obtenu d'engagement, il retourna en province, et fit même un séjour en Italie. En 1840, il parut sur le théâtre de Rouen et joua avec succès presque tous les rôles de M. Bouffé. Enfin, il fut engagé à Paris, au Gymnase, vers la fin de l'administration de M. Delestre-Poirson (juin 1844), et devint, sous celle de M. Montigny, un des plus fermes appuis du théâtre. *Rodolphe*, *l'Image*, *le Collier de perles*, *le Mariage de Victorine*, *le Bourgeois de Paris*, *Mercadet le faiseur*, *le Démon du foyer*, *le Pressoir*, *un Mari qui n'a rien à faire*, *les Amoureux de ma femme*, *les Cœurs d'or*, *le Temps perdu*, *le Camp des bourgeoises*, etc., lui ont fourni, jusqu'en ces derniers temps, autant de succès que de rôles.

Passionné pour son art, M. Geoffroy se distingue par la franchise, le naturel, par la science des effets, et surtout par la *résistance*, qualité bien rare au théâtre, et qui consiste à apporter autant de conscience et d'efforts à la centième représentation qu'à la première soirée. Il a aussi le mérite d'avoir vaincu à la scène une sorte de bégayement qu'il conserve hors du théâtre.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore), naturaliste français, fils de l'illustre Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, mort en 1844, est né à Paris, en 1805. L'exemple et les leçons de son père lui inspirèrent, dès son enfance, le goût des sciences naturelles, à l'étude desquelles il se livra avec une ardeur couronnée de précoces succès. Dès 1826, il présentait à l'Institut, un *Mémoire sur les mammifères*, et il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fut élu, en remplacement de Latreille, membre de l'Académie des sciences (1833), alors présidée par son père. Il est devenu successivement professeur de zoologie au Muséum, directeur de la Ménagerie, inspecteur général, conseiller de l'Université, etc. Il est, depuis le 15 d'avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire qui a dû sans doute beaucoup à la protection, puis à la mémoire de son père, a fait aussi d'heureux efforts pour soutenir dignement son nom et justifier sa rapide élévation. Zoologiste avant tout, il s'est donné pour mission de répandre et de développer les grandes idées émises par son père, et s'est occupé de faire de la zoologie des applications utiles en multipliant les espèces d'animaux que l'homme peut fait servir à son alimentation ou à ses travaux. Avec le concours d'un certain nombre de savants et d'hommes pratiques, il a fondé la *Société impériale zoologique d'acclimatation*, qui s'est promptement étendue à la France entière et dont la présidence lui a été décernée (1855).

En dehors de cette œuvre pratique, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire a donné à la science pure, une nouvelle classification fort savante, trop savante peut-être, aujourd'hui officiellement adoptée sans avoir, aux yeux de tous, des titres suffisants à remplacer celle de Cuvier, que de légères modifications eussent pu mettre en rapport avec les découvertes les plus récentes.

L'analyse des *Leçons de tératologie* professées par M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire au Muséum pendant l'année 1836, ont été résumées et publiées en 1 vol. in-8, par M. Victor Meunier. Ses *Leçons de Mammologie*, de la même année, ont été résumées par M. P. Gervais (1836); ses *Leçons de zoologie générale* ont été aussi publiées par M. A. Blanc (1848, in-8), et M. Payer a donné la *Classification parallélique* de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire : *Tableau synoptique avec caractères* (1845, in-plano). Il a publié lui-même : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux, ou Traité de tératologie* (1832-1836, 3 vol. in-8 et atlas); *Essais de zoologie générale, ou Mémoires et notices sur la zoologie générale, l'anthropologie et l'histoire de la science* (1840, in-8); *Histoire naturelle des insectes et des mollusques* (1841, 2 vol. in-12 fig.); *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire* (1847, in-8); *Catalogue méthodique du Muséum d'histoire naturelle : Mammifères, Introduction et Primates* (1851, in-8); *Domestication et naturalisation des animaux utiles* (1854), rapport général adressé, en 1849, au ministre de l'agriculture; *Histoire naturelle générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme* (1854-1857, 5 vol. in-8).

Digitized by Google

On a en outre de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, plusieurs mémoires, dissertations et articles insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, les *Annales des sciences naturelles*, le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, la *Revue indépendante*, la *Revue de Paris*, etc. Il a rédigé, conjointement avec M. Brongniart et d'autres savants, l'*Histoire naturelle* pour le *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus, par Dupetit-Thouars.

GEORGE V (Frédéric-Alexandre-Charles-Ernest-Auguste), roi de Hanovre, prince royal de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland et de Brunswick-Lunebourg, né en Angleterre, le 27 mai 1819, est fils unique du feu roi Ernest-Auguste de Hanovre, et par conséquent cousin germain de la reine Victoria, dont la naissance le priva de l'espoir de succéder au trône d'Angleterre; mais en vertu de la loi salique qui règne en Allemagne, le prince put dès lors être considéré comme héritier présomptif du royaume de Hanovre, administré par son père au nom du roi de Grande-Bretagne. Il fut de bonne heure atteint d'une cécité qui ne fit qu'empirer malgré une opération tentée par le célèbre oculiste Dieffenbach (1840). On discuta s'il pouvait avec une telle infirmité exercer le pouvoir suprême. Le roi Ernest-Auguste eut soin de faire décider cette question en faveur de son fils, et, par une ordonnance de 1841, il établit quelques les actes présentés à la signature du futur monarque seraient lus en présence de douze témoins, et contre-signés par le secrétaire de le comité. Durant son long séjour en Angleterre (1843), il le nomma régent, et lui laissa la couronne à sa mort arrivée le 18 novembre 1851.

A son avénement George V promit de maintenir la Constitution modérément libérale, qui avait été établie en 1848; mais dès le 24 novembre, il remplaça le ministère Münchhausen-Lindemann par le cabinet Scheele, dévoué à l'aristocratie, et qui lui-même céda la place à un cabinet encore plus réactionnaire, présidé par M. Lütcken (21 novembre 1848). Les projets de révision successivement présentés par ces divers ministères ayant été rejetés, le comte de Kielmannsegge fut mis à la tête d'un nouveau cabinet (30 juillet 1855); le lendemain la diète fut dissoute, et par ordonnance du 4 août suivant la charte de 1840 fut rétablie avec quelques modifications. Les Chambres élues se prononcèrent contre elles, de même qu'un grand nombre de fonctionnaires, ce qui constitua dans le Hanovre une sorte de crise permanente. Dans la guerre d'Orient, le roi favorisa la Russie et il s'opposa à ce que le gouvernement anglais fît recruter des troupes dans le Hanovre. George V cultive la musique avec passion, et il a eu quelque succès comme compositeur.

GEORGE MASSONNAIS (Jean-Baptiste-Amédée), prélat français, est né à Saint-Denis de Gatine (Mayenne), le 17 avril 1805. Neveu du vertueux M. de Cheverus, archevêque de Bordeaux, il fut élevé chez les Jésuites de Sainte-Anne d'Auray et entra en 1825, au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre (1829), il remplit successivement à Bordeaux, les fonctions d'aumônier du Collège royal, de grand vicaire (1834), de chanoine et de curé de la métropole (1838). Ses prônes ont été, à cette époque, en grande réputation dans tout le diocèse. Lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Périgueux (3 août 1840), il fallut l'intervention du nonce et de M. Gousset pour vaincre ses résistances. M. George-Massonnais est chevalier de la Légion d'honneur.

GEORGES (Marguerite Georges Weymer, plus connue sous le nom de Mlle), artiste dramatique française, est née en 1786, à Amiens, où son père occupait l'emploi de chef d'orchestre. Élevée spécialement pour la carrière dramatique, elle joua dès l'âge de douze ans quelques rôles tragiques, fut remarquée par Mlle Raucourt, qui lui donna des leçons, et placée par elle au Conservatoire de Paris. Grâce à la protection de Mme Louis Bonaparte, qui fut plus tard la reine Hortense, elle obtint un ordre de début à la Comédie-Française (27 novembre 1802), et aborda avec un succès dû principalement à sa beauté majestueuse, les rôles de Clytemnestre, de Didon et de Semiramis. Mais, d'après les conseils d'amis trop enthousiastes, entre autres du critique Geoffroy, elle ne se contenta plus de l'emploi des reines, et osa disputer celui des princesses à Mlle Duchesnois, qui l'occupait avec tant de bonheur. Cette usurpation, qui n'était pas légitimée par l'éclat du talent, excita dans le public des scènes violentes, auxquelles mit fin l'admission des deux rivales, avec des attributions distinctes, dans la troupe du théâtre.

A la veille de se montrer dans la tragédie nouvelle d'*Artaxercès* (1807), Mlle Georges quitta Paris à l'improviste, parcourut l'Allemagne et resta plusieurs années attachée au Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. En 1812, elle donna des représentations fort suivies à Dresde et à Erfurt, devant ce parterre de rois que Napoléon avait fait à ses comédiens. Elle se trouvait alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle obtint de l'empereur l'autorisation de rentrer au Théâtre-Français (1813), où, grâce aux bons avis de Talma, elle pénétra plus avant dans les secrets de l'art dramatique. Une nouvelle disparition en 1816 motiva son exclusion définitive de la liste des sociétaires. Après une courte excursion dans les départements et à l'étranger, elle fut revue avec plaisir sur la scène de l'Odéon; elle y créa plusieurs rôles importants, dans les pièces de *Jeanne d'Arc* (1825), *la Maréchale d'Ancre*, *Christine à Fontainebleau*, et celui d'Agrippine dans *une Fête de Néron* (1836).

Lorsque Harel abandonna la direction de l'Odéon pour prendre celle de la Porte-Saint-Martin (1831), Mlle Georges l'y suivit avec une partie de la troupe et y devint la principale interprète du drame romantique. Pendant dix années, et en dépit d'une obésité croissante, elle soutint vaillamment les destinées chancelantes de ce théâtre et se fit applaudir tour à tour dans *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *la Tour de Nesle*, *Périnet Leclerc*, *le Manoir de Montlouvier*, etc. Depuis le désastre d'Harel (1840), elle a visité le midi de la Russie, et s'est montrée de temps à autre, soit en province, soit dans les représentations à bénéfice, organisées pour elle, à Paris, jusqu'en ces dernières années. Mais aujourd'hui, Mlle Georges ne peut plus être, comme artiste, que l'ombre d'elle-même. Son nom et son souvenir n'en resteront pas moins attachés longtemps encore aux grands rôles de reines de la tragédie classique, comme aux créations du drame moderne.

GEPPERT (Charles-Edouard), philologue et critique allemand, né à Stettin, le 29 mai 1811, fit ses premières études dans cette ville, où son père était conseiller de justice, puis suivit les cours les plus célèbres de philologie et de philosophie à Breslau, à Leipsick et à Berlin; il faisait en même temps de grands progrès en musique, sous la direction du compositeur Karl Lœwe. Son premier travail, *de Versu glyconeo*, parut à Berlin, en 1833, et inaugura la série de ses recherches sur la métrique chez les Grecs et chez les Latins. Appliquant ses observations à Térence et à Plaute, il a combattu les opinions généralement admises et appuyé les siennes sur plusieurs manuscrits

Digitized by Google

originaux découverts par lui dans les bibliothèques de l'Allemagne, de la France et de l'Italie.

Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *sur le Rapport de la théorie de la métrique d'Hermann avec la tradition* (über das Verhaeltniss der Hermann'schen Theorie der Metrik zur Ueberlieferung; Berlin, 1835); *Exposé des Catégories grammaticales* (Darstellung der grammatischen Kategorien : Ibid. 1836); *sur l'Origine des poésies d'Homère* (über den Ursprung der Homerischen Gesaenge; Leipsick, 1840, 2 vol.); *sur le Proscenium et l'orchestre dans l'ancien théâtre grec* (über die Eingaenge zum Proscenium und der Orchestra des alten griech.Theaters; Berlin, 1842); *sur la Représentation de la Médée d'Euripide à Athènes* (über die Aufführung der Medea des Euripides zu Athen; Leipsick, 1843); *l'Ancien théâtre grec* (die altgriechische Bühne; Ibid. 1843).

En même temps, M. Geppert entreprenait de jouer avec une troupe d'étudiants les principales pièces de Plaute et de Térence sur le théâtre de Leipsick; il fit particulièrement représenter avec un grand succès les suivantes : *Captivi*, *Trinummus*, *Menæchmi*, *Curculio*, *Rudens*, *Adelphi*. Il en avait auparavant fait une traduction allemande destinée à être distribuée aux spectateurs.

On doit encore à ce savant quelques dissertations : *sur le Code ambrosien et son importance pour la critique de Plaute* (über den Codex ambrosianus, etc.); *de l'Histoire de la critique de Térence* (zur Geschichte der terentianischen Textskritik (1832), dans les *Archives de philologie et de pédagogie*, enfin un ouvrage historique, intitulé : *Chronique de Berlin* (Chronik von Berlin; Berlin, 1837-1842, 3 vol.).

GÉRARD (François-Antoine-Christophe), général français, est né à Nancy, le 25 juillet 1786. Engagé volontaire en 1804, au 62e régiment d'infanterie, il fit les campagnes de 1805 à 1809 en Autriche, en Prusse et en Pologne, et se signala par son intrépidité aux batailles d'Essling et de Wagram, où il fut blessé. Aide de camp du général Pouget, en 1809, et capitaine en 1812, il prit part en cette qualité à la guerre de Russie, et sa belle conduite à Polotsk, où il fut mutilé sous un obusier, le fit citer à l'ordre du jour de l'armée. Forcé par l'état de sa santé de regagner la France, il se couvrit de gloire dans la campagne de 1814; le 12 février, à la tête d'un bataillon de grenadiers, il soutint pendant douze heures la défense du pont de Nogent; le 17, il enleva à la baïonnette le village de Mormans, et au mois de mars il fit lever le troisième siège de Soissons, place dont il resta le commandant supérieur jusqu'à l'époque du licenciement général.

Rappelé au service en 1821 comme colonel du 43e de ligne, M. Gérard ne tarda pas, à cause de ses opinions bonapartistes, à être mis au traitement de réforme (1823). Il reçut, en 1829, la mission d'aller présider à l'organisation de l'armée grecque, fut ensuite attaché au quartier général de la brigade française qui opérait en Morée et rendit les plus grands services à la cause des Hellènes, qui voulurent, en reconnaissance, l'investir des fonctions de général en chef.

Après la révolution de Juillet, il se distingua au siége d'Anvers, fut promu au grade de maréchal de camp (9 janvier 1833) et autorisé en même temps à servir dans l'armée belge, où il commanda pendant six ans une brigade d'infanterie. Revenu en France, il fut nommé, en 1839, commandant de la Seine-Inférieure, et, se trouvant encore à ce poste lors du 24 février 1848, il réprima avec vigueur les troubles qui ensanglantèrent Rouen au mois de mars. Général de division le 19 juin suivant, il reçut, en 1849, le commandement de la 14e division militaire, et exerça en outre, à deux reprises, les fonctions d'inspecteur général. — Il était, depuis 1851, porté sur le cadre de réserve, quand il mourut à son château des Ormes (Eure-et-Loir) le 23 décembre 1856.

GÉRARD (Cécile-Jules-Basile), officier français, surnommé *le Tueur de lions*, est né à Pignans (Var), le 14 juin 1817, et s'engagea, en 1841, comme volontaire, dans le corps des spahis. Doué d'une intrépidité à toute épreuve, en même temps que d'une sûreté de tir remarquable, il semble avoir goûté un âpre plaisir à traquer pendant onze années les lions qui dévastaient plusieurs cercles de notre colonie d'Algérie. Les vingt-cinq lions qu'il a abattus dans cet intervalle lui ont valu le nom de *Terrible Franc*, chez les Arabes. En 1855, il est revenu en France avec le grade de sous-lieutenant, et a reçu peu après la croix d'honneur. Il a continué depuis, soit par ses nombreux amis, soit par lui-même, à entretenir l'intérêt romanesque qui s'attache à son nom, et a publié : *la Chasse au lion* (1855, in-18; 2e édition, 1856), et dans le *Moniteur*, *le Tueur de lions*, réimprimé en volume, dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (3e édit., 1858). Il a paru, dès 1847, sous le nom d'Alfred Poissonnier, une brochure intitulée : *Gérard, le tueur de lions.*

GÉRARD (Henri), littérateur français, neveu du célèbre peintre de ce nom, né à Paris, vers 1795, dut à cette parenté d'être attaché, sous M. de Cailleux, au musée du Louvre. Il y a complété, jusqu'en 1848, de longues recherches sur les travaux de son oncle, et a publié, en 1852, l'importante collection intitulée : *Œuvre du baron François Gérard, avec Notice et Éclaircissements* (3 vol. in-fol.). Il prépare aussi la publication de lettres et manuscrits dont il est dépositaire.

GÉRARD (Louis-Alphonse), graveur français, né à Paris, en janvier 1820, fit d'abord de la peinture. Mais son père, aujourd'hui chef de division au ministère de la justice, ayant voulu qu'il étudiât la gravure sur bois, les conseils et l'amitié de Tony Johannot l'engagèrent de plus en plus dans cette voie alors nouvelle. Il suivit l'atelier de Porret et se fit connaître, deux ans plus tard, par les gravures des *Scènes populaires*, d'après les dessins de M. Henri Monnier (1838). Il a depuis travaillé fréquemment avec M. Bara, et exposé avec ce dernier, au Salon de 1848, ainsi qu'à l'exposition de l'industrie, en 1844. Ses principaux bois, exécutés en dehors des expositions annuelles, appartiennent à d'importantes publications telles que : le *Musée des familles*, dont il dirige seul aujourd'hui la partie artistique; l'*Histoire des peintres*, *l'Artiste* où il a surtout reproduit les paysages de nos premiers maîtres modernes; *l'Illustration*, le *Magasin pittoresque*, et une foule de publications illustrées par nos meilleurs dessinateurs. Il a eu quelques années la spécialité des *Gavarni*.

GÉRARD (Pierre-Auguste-Florent), jurisconsulte belge, né à Bruxelles, le 19 juillet 1800, et fils du directeur de l'Académie royale, mort en 1814, fit son droit dans cette ville et y fut reçu avocat. Nommé le 31 décembre 1838, substitut de l'auditeur général du parquet de la Cour militaire, il est décoré de l'ordre de Léopold.

On a de lui : *Essai sur les causes de la révolution brabançonne* (Anvers, 1833, in-8); *Mémoires et documents* relatifs à l'histoire des mêmes faits (Bruxelles, 1843, 2 vol. in-8); *Manuel de justice militaire* (1839, in-18), *la Barbarie franque et la civilisation romaine* (1844, in-18), études histo-

Digitized by Google

riques; *Histoire de la législation nobiliaire de Belgique* (1846); *Corps de droit pénal militaire* (1847), *la Liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe* (1848); *Histoire des races humaines de l'Europe* (1849); de nombreux articles dans *la Sentinelle*, dont il fut rédacteur de 1824 à 1828; des *Pétitions*, *Lettres* et *Mémoires* sur des questions de jurisprudence et de nationalité (1828 à 1855).

GÉRARD DE NERVAL (Gérard Labrunie, dit), littérateur français, né à Paris, le 21 mai 1808, et fils d'un officier de l'Empire, fit ses classes au collége Charlemagne, et débuta dans la carrière littéraire par quelques odes *nationales* et une traduction de *Faust* (1828, in-18) très-goûtée de Gœthe. D'autres traductions allemandes, une comédie en trois actes jouée à l'Odéon, *Tartufe chez Molière*; deux autres pièces, *le Prince des sots* et *Charles VI*, qui ne furent pas jouées, mais où l'on trouva un talent très-remarquable, lui firent, à vingt ans, une véritable réputation. Vers 1830, il contracta avec une de ses amies d'enfance, très-connue au théâtre sous le nom de Jenny Colon, une liaison qui, heureuse ou malheureuse, a exercé sur toute sa vie une influence décisive. Quand elle mourut, dix ans après, il abandonna le feuilleton dramatique de *la Presse*, qu'il partageait avec M. Théophile Gautier, et se livra à son goût pour les voyages. Il reprit son feuilleton en 1844, mais pendant dix années, de 1840 à 1850, on put constater dans son existence littéraire et dans son activité de production une lacune qui atteste les orages de sa destinée. Une recrudescence d'imagination s'était manifestée chez lui lorsqu'il fut atteint d'une aliénation mentale dont les accès périodiques aboutirent à un suicide. Le 24 janvier 1855 il fut trouvé pendu dans une des rues les plus obscures du quartier de l'hôtel de ville, la rue de la Lanterne, aujourd'hui supprimée. Cette fin tragique attacha pour longtemps à son nom un douloureux intérêt. Trois années auparavant il avait, à ses intervalles de lucidité, analysé l'état de son esprit dans un livre fantastique intitulé : *les Illuminés, ou les Précurseurs du socialisme* (1852, in-18).

Talent sobre et mesuré, Gérard de Nerval a su allier aux plus riches fantaisies de l'imagination une précieuse simplicité de style. Il a donné au théâtre : *Piquillo* (1837), opéra-comique en trois actes, en collaboration avec A. Dumas; *l'Alchimiste* (1839), drame en cinq actes et en vers, avec le même; *Leo Burckart* (1839), drame en cinq actes et en prose; *les Monténégrins* (1849), opéra-comique, avec M. Alboize; *le Chariot d'enfant* (1850), drame en cinq actes, avec M. Méry; *l'Imagier de Harlem, ou la Découverte de l'imprimerie* (1852), avec MM. Méry et B. Lopez; et en dernier lieu *Misanthropie et repentir* (1855), drame en cinq actes traduit de Kotzebuë pour le Théâtre-Français.

Parmi ses autres œuvres il faut citer : *Élégies nationales et satires politiques* (1827, in-8); *Scènes de la vie orientale* (1848-1850, 2 vol. in-8), réimprimées sous le titre de *Voyage en Orient*, son meilleur ouvrage; *Contes et facéties* (1852, in-18); *Lorely, souvenirs d'Allemagne* (1852 et 1855, in-18); *Petits châteaux de Bohême* (1853, in-18), ouvrage qui fait bien comprendre les goûts aventureux de son auteur : *les Filles du feu* (1854 et 1856, in-18); *Aurélie, ou le Rêve et la vie* (1855); *la Bohême galante* (1856, in-18), recueil de nouvelles, d'études et d'articles déjà publiés séparément; *le Marquis de Fayolle* (1856, in-18), avec M. Édouard Georges, etc.

On doit encore à Gérard de Nerval, qui s'est caché sous les pseudonymes d'*Aloysius*, *Beuglant*, *Fritz*, *lord Pilgrim*, etc., des articles et surtout des impressions de voyages dans plusieurs journaux et revues, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, *l'Illustration*, *Figaro*, *la Presse*, *le Constitutionnel*, et dans *le Monde dramatique*, dont il fut le fondateur, et qu'il a dirigé pendant sept années (1835-1841, tomes I-X).

GÉRARDIN (N. V. Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nancy, le 15 février 1790, fit ses études spéciales à Paris, y fut reçu docteur en 1814 avec une thèse remarquable *sur les Gaz intestinaux*, devint agrégé en 1824, fut attaché à divers hôpitaux, et en dernier lieu, à la Maternité. Décoré en 1839, il appartient à un grand nombre de sociétés savantes, et depuis 1824 à l'Académie; il y a rempli plusieurs fois les fonctions de secrétaire.

On a de M. Gérardin : *Mémoires sur la fièvre jaune* (1820, in-8), qu'il déclare contagieuse; *Cours de pathologie générale* (1826, 2 vol. in-8), professé à l'École pratique; *du Choléra en Russie, en Prusse et en Autriche* (1832, in-8), ouvrage fait en collaboration de M. Gaimard, et qui lui a valu une médaille de l'Académie des sciences; des *Rapports* importants à l'Académie de médecine et des *Communications*, encore inédites, à l'Institut.

GERBET (Olympe-Philippe), prélat français, est né à Poligny (Jura), le 3 février 1798. Ordonné prêtre sous la Restauration et attaché au clergé de Paris, il fut tour à tour vicaire général de M. Affre et de l'évêque d'Amiens et fut appelé, le 9 décembre 1853, au siège épiscopal de Perpignan. Il est, depuis 1852, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Gerbet a écrit plusieurs ouvrages de religion et de controverse qui lui ont donné dans le clergé une assez grande autorité, entre autres : *des Doctrines philosophiques sur la Certitude* (1826, in-8), considérées dans leurs rapports avec les fondements de la théologie; *du Dogme général de la piété catholique* (1829, in-12; 4e édit. 1852), traduit en espagnol par don E. de Ochoa; *de la Controverse chrétienne depuis les premiers siècles* (1831, in-8); *Conférences de philosophie catholique* (1832-1834, in-8); *Esquisse de Rome chrétienne* (1844-1850, 2 vol. in-8); *Livre de sainte Theudosie* (1854), etc.

GERDY (Pierre-Nicolas), médecin français, membre de l'Académie impériale, né à Loches (Aube), le 1er mai 1797, fit ses études à Paris, de 1813 à 1816. Pendant les Cent-Jours il entra dans une compagnie d'artilleurs volontaires, formée à l'École de médecine, et montra dès lors le naturel bouillant dont il a donné tant de preuves. Le désastre de Waterloo le ramena à sa carrière favorite. Il échoua, en 1815 et 1817, au concours pour l'internat dans les hôpitaux; mais, ayant obtenu l'accessit unique d'anatomie à la Faculté de médecine, il fut autorisé, à l'âge de vingt ans, à faire un cours public d'anatomie à l'hôpital de la Charité. Nommé aide à la Faculté, il devint en 1820, par le concours, élève naturaliste au Muséum.

En 1823, M. Gerdy aîné se fit recevoir docteur en médecine avec une thèse inaugurale : *sur la Contexture de la langue et du cœur*. La même année il publia un *Essai d'analyse et de classification naturelle des phénomènes de la vie*. Reçu en 1824 agrégé à la Faculté, il fut nommé, en 1825, chirurgien des hôpitaux de Paris. En 1828, il passa comme chirurgien en second à la Pitié, et en 1831, comme chirurgien en chef à Saint-Louis. Après avoir échoué au concours pour la

Digitized by Google

chaire de physiologie, il obtint celle de pathologie externe, sur la recommandation même de Dupuytren (1833).

Cette position était déjà justifiée par plusieurs des importants travaux que l'on doit à M. Gerdy, et parmi lesquels nous citerons : *Traité de l'anatomie des formes appliquée aux beaux-arts et à la chirurgie* (1826, in-8); *Physiologie médicale, didactique et critique* (1832, 2 part. in-8), ouvrage inachevé, *des Polypes et de leur traitement* (1833); *Traité des Bandages* (1836; 2e édit. augmentée, 1837-1840, 2 vol. in-8); *Lettres à M. Velpeau* (1844, in-8); *Recherches historiques et pratiques sur l'œil* (1844, in-8); *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence* (1846, in-8); *Chirurgie pratique complète* (1850-1855, 3 vol. in-8), divisée en plusieurs monographies; ainsi qu'un nombre considérable de mémoires lus à l'Académie et d'articles importants insérés dans les journaux de médecine.

Également versé dans les diverses branches de son art, praticien habile, physiologiste supérieur, M. Gerdy était regardé comme le premier orateur de l'Académie. Exercé de bonne heure à porter la parole en public, dans une conférence qu'il avait fondée avec MM. Demarais, Isidore Bourdon et Ségalas, il mettait dans son éloquence une chaleur qui allait jusqu'à lui occasionner des évanouissements. D'une fermeté de conviction qui égalait son opiniâtreté au travail, il fit dans l'Académie une opposition soutenue à M. Orfila sur la question médico-légale de l'arsenic, et prit une part très-vive à la discussion sur les nerfs sensitifs et moteurs.

M. Gerdy se présenta, en 1842, aux électeurs de Bar-sur-Seine, comme candidat à la députation, et, malgré son écrit de circonstance *sur la Politique électorale*, ne fut pas élu. Plus heureux en 1848, il fut nommé le cinquième sur sept, représentant de l'Aube à l'Assemblée constituante. Il y vota en général avec la droite et se fit remarquer un jour par la vivacité de ses attaques contre les inspecteurs d'aliénés. Non réélu à l'Assemblée législative, il se renferma dans ses travaux de l'Académie et de la Faculté, où son indépendance et sa franchise lui avaient fait beaucoup d'ennemis. — Le docteur Gerdy est mort au mois de mars 1856.

GERDY (Isidore-Vulfranc), médecin français, né vers 1810, est frère du précédent. Il fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1837 et devint peu de temps après agrégé libre à la Faculté. Il est inspecteur des eaux d'Uriage près Grenoble et correspondant de l'Académie de médecine depuis 1840. On a de lui des recherches *sur les Propriétés des eaux d'Uriage* (1838, in-8), *sur la Résection des extrémités articulaires des os* (1839, in-8), *sur l'Analyse des eaux minérales sulfureuses* (1843), etc.

GERHARD (Édouard), célèbre archéologue allemand, né à Posen, le 29 novembre 1795, étudia à Breslau et à Berlin, et eut successivement pour professeurs Heindorf, Schneider et Boeckh. Agrégé en 1816 à l'université de Breslau, il obtint bientôt une place de professeur, qu'une maladie d'yeux le força d'abandonner. Ayant fait en Italie un double voyage, il y trouva tant de sujets d'études et d'observations, qu'il se fixa pendant quinze ans à Rome. Il y déploya une activité incessante pour l'avancement de l'étude des antiques. Pénétré de la nécessité de réunir les connaissances éparses sur ce sujet pour en tirer un véritable système scientifique, il proposa de fonder des sociétés archéologiques, d'établir une vaste correspondance entre les savants et de reproduire par gravures, accompagnées de descriptions détaillées, toutes les antiquités connues.

Les circonstances favorisèrent ce projet. Le vicomte de Cotta (voy. ce nom), propriétaire d'une des plus grandes librairies de l'Allemagne, s'intéressa d'abord vivement à ces idées qui trouvèrent leur réalisation à propos des fouilles que le prince Lucien Bonaparte fit faire, en 1828, et surtout lors du voyage du roi actuel de Prusse en Italie. M. Gerhard, qui accompagna ce dernier à Naples, obtint de lui qu'il se fît le protecteur d'une grande société archéologique, fondée alors à Rome par MM. Gerhard, Bunsen, Panofka, le duc de Luynes, Millingen et autres archéologues distingués sous le nom d'*Instituto di Correspondenza archeologica*. Lui-même la dirigea avec succès jusqu'en 1837. Il retourna alors en Prusse et fut nommé archéologue au Musée royal, professeur à l'université et membre de l'Académie des sciences de Berlin. Il est correspondant de l'Institut de France.

Au commencement de son séjour à Rome, M. Gerhard collabora à la grande *Description de la ville de Rome* de Platner, dont Niebuhr avait eu le premier l'idée, et que M. Bunsen dirigeait alors. Il entreprit d'exécuter pour cet ouvrage un travail qui, sous le titre *de Scriptores de regionibus Urbis*, devait comprendre toutes les sources de la topographie de l'ancienne Rome, mais qui malheureusement resta inachevé. Il a remis les documents qu'il avait réunis, entre les mains de M. Urlichs.

Parmi les nombreux travaux que l'on doit à M. Gerhard, nous mentionnerons d'abord : les belles et grandes collections de gravures publiées sous le titre d'*Antiques* (Antike Bildwerke; Stuttgart, 1827-1844; in-folio avec 140 gravures); *Choix de peintures sur des vases grecs, plus particulièrement sur des vases étrusques* (Auserlesene griechische Vasenbilder, etc.; Berlin, 1839-1847, 3 vol. avec 140 gravures coloriées), ouvrage qui continue à paraître et dont le XLIVe cahier a été publié en 1855; *Miroirs étrusques* (Etruskische Spiegel; Ibid. 1839-45, 2 vol. avec 240 gravures); *les Coupes grecques et étrusques du musée de Berlin* (die griech. und etrusk Trinkschaalen; Ibid., 1843, gr. in-folio) formant une des publications les plus soignées de l'auteur; *Vases étrusques et campaniens* (Etruskische und campanische Vasenbilder; Ibid., 1843, avec 31 grav.); *Vases Apuliens* (Ibid., 1846 avec 21 grav.); *Coupes et vases* (Trinkschaalen und Gefaesse; Ibid., 1848-1850, 2e série avec 37 planches).

Il faut citer ensuite les ouvrages descriptifs de M. Gerhard, entre autres : *les Antiques de Naples* (Neapelsantike Bildwerke; Stuttgart, 1828, 1er vol.), auxquels Panofka a collaboré et qui contiennent la description des antiques du musée de Naples; *Rapporto intorni i vasi volcenti* (Rome, 1831), comprenant l'énumération de plusieurs milliers d'antiques grecs trouvés dans des fouilles de tombeaux étrusques; la description du *Musée du Vatican*, en collaboration avec Platner, et qui fait partie de l'ouvrage déjà cité plus haut; *Description de la ville de Rome* (2e vol.); la description du *Musée de Berlin* dans les deux ouvrages suivants : *Antiques de Berlin* (Berlins antike Bildwerke; Berlin, 1834, 1er vol.); *Antiques de Berlin nouvellement acquis* (Neuerworbene antike Bildwerke; Ibid., 1836-1840, cahiers 1-3).

M. Gerhard a fourni en outre une très-active collaboration à plusieurs recueils et revues périodiques. On trouve de nombreux articles de lui dans les *Annali* de l'Institut archéologique de Rome (depuis 1829); le *Journal archéologique* (depuis 1843); la *Gazette littéraire* de Halle (1834-1838); la *Gazette archéologique* de Berlin (1843 et suiv.); les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, les *Programmes* de la Société archéologique de

Digitized by Google

Berlin, que M. Gerhard publie annuellement depuis 1842, en commun avec M. Panofka, à l'occasion de la fête de Winckelmann, etc. La plupart de ces articles font connaître les nouvelles découvertes archéologiques, mais on trouve aussi dans le nombre des monographies d'antiques déjà connus et des dissertations spéciales. Quelques-uns ont été réunis dans les *Études hyperboréo-romaines* (Berlin, 1833). Parmi ces innombrables travaux de détail, nous citerons : *della Basilica Giulia* (Rome, 1823) : *del Dio Fauno* (Naples, 1825) ; *Vencre Proserpina* (Ibid. 1826), *Archemoros et les Hespérides* (Berlin, 1838) ; *des Miroirs métalliques des Etrusques* (Ibid., 1838) : *des Formes ailées de l'art antique* (Ibid., 1840) ; *des Divinités de la lumière* (Ibid., 1840) ; *des Douze divinités de la Grèce* (Ibid., 1840) ; *des Idoles de Minerve d'Athènes* (Ibid., 1842) : *des Idoles de Vénus* (Ibid., 1843) : *l'Oracle de Thémis* (1846) ; *des Divinités étrusques* (1847) ; *du Dieu Eros* (1848) ; *de l'Art des Phocéens* (1848) : *Deux Minerves* (1848) ; *Antiques de Mycènes* (1850) ; *la Philologie monumentale* (1850) ; *de l'Origine, de l'essence et de la valeur de Poseidon* (1851) ; *Danae, description d'un vase grec* (1854) ; *sur la Théogonie d'ésiode* (1856), etc.

GERHARDI (Ignace, chevalier DE), général allemand, né à Vienne, en 1779, entra dans l'armée autrichienne en 1796, devint officier pendant les guerres d'Italie, en 1799, et capitaine en 1806. Il fit toutes les campagnes de l'époque de l'Empire, prit part en 1815 à l'expédition contre Naples sous les ordres du général Bianchi, et devint, l'année suivante, adjudant général du général Frimont, à Padoue. Son service, depuis cette époque le retint presque continuellement en Italie, où il devint tour à tour lieutenant-colonel en 1828, colonel en 1830, général de brigade en 1835, lieutenant feld-maréchal en 1844. Quand éclata la révolution de 1848, il sut, par sa contenance ferme et décidée, conserver Vérone aux Autrichiens. Éloigné quelques mois de l'Italie, il reprit des la fin de l'année le commandement de cette place, fut adjoint au général Radetzki, et se distingua particulièrement à la défense de Mantoue. — M. Gerhardi prit sa retraite en 1850, et se fixa à Venise, où il est mort le 13 février 1856.

GERHARDT (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Strasbourg, le 21 août 1816, fut destiné par son père, malgré sa répugnance, à la carrière industrielle. En 1838, il vint à Paris, où il se livra avec passion à l'étude de la chimie, tout en donnant pour vivre des leçons particulières, et réussit, malgré tous les obstacles, à conquérir, en moins de deux ans, tous ses grades universitaires. Reçu docteur, il se rendit en Allemagne auprès de l'illustre Liebig, et, à son retour en France en 1841, il fut, aussitôt appelé à remplacer M. Balard dans la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Montpellier.

Il occupa cette chaire jusqu'en 1848, et publia dans l'intervalle ses importantes recherches sur les huiles essentielles. S'étant demis de ses fonctions, il vint fonder à Paris un laboratoire de chimie pratique, continua ses travaux et commença son grand *Traité de chimie organique*.

M. Gerhardt venait d'accepter les deux chaires de chimie de la Faculté des sciences et de l'École supérieure de pharmacie de Strasbourg (1855), lorsqu'il fut brusquement enlevé par la mort, à la brillante carrière ouverte devant lui (19 août 1856). L'Académie des sciences l'avait nommé le 21 avril précédent, son correspondant.

M. Gerhardt est un des chefs de l'école moderne de chimie organique. Après les travaux des Gay-Lussac, Liebig, Bunsen, Dumas, Chevreul, etc., qui ont créé cette science nouvelle, il s'agissait d'établir une classification parmi des composés si nombreux : celle de M. Gerhardt, fondée sur les principes de la méthode naturelle de Jussieu, de Cuvier et moins systématique que celle de M. Laurent, si longtemps son collaborateur et son ami, est fondée sur les analogies des métamorphoses qu'éprouvent les substances organiques, et groupe autour de quelques types, tout un ensemble de séries avec les rapports de leurs correspondants et le *type* de chacune.

L'esprit vraiment philosophique dont cette classification est empreinte, se retrouve dans tous les travaux de M. Gerhardt, dont les mémoires ne sont pas des monographies isolées, mais concourent à un vaste système de recherches, et mettent en lumière des méthodes générales applicables à des groupes entiers de combinaisons. Tels sont ses travaux *sur les Huiles essentielles* (*Annales de chimie et de physique* et *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1840-1847), *sur les Anilides* (Ibid., 1846, 1848), *sur les acides anhydres* (Ibid., 1852), *sur les Amides* (Ibid., 1855), etc.

M. Gerhardt avait donné depuis dix ans un *Précis de chimie organique* (1844-1845, 2 vol. in-8°), livre un peu confus encore et qui ne contient que la première ébauche de ses idées, lorsqu'il entreprit la publication de son *Traité de chimie organique* (1854-1856, 4 vol. gr. in-8°), pour faire suite à la *Chimie minérale de Berzélius*. Ce traité est l'œuvre de sa vie entière, et présente, avec le tableau complet de l'état actuel de la science, le développement définitif de toutes les idées propres à l'auteur. Nous devons signaler encore les excellentes traductions qu'il a faites des *Œuvres* et des *Lettres de M. Liebig*, ainsi qu'un *Précis d'analyse chimique qualitative*, avec M. Chancel.

GERLACH (Ernest-Louis DE), magistrat et homme politique allemand, né à Berlin, le 7 mars 1795, fit les campagnes de 1813 à 1815 avant d'entrer dans la magistrature. Nommé, en 1823, conseiller au tribunal de Naumbourg, il devint président du tribunal de Halle en 1829 et vice-président de la haute Cour de Francfort-sur-l'Oder, en 1835. Élevé successivement aux dignités de grand conseiller intime de justice, de membre du conseil d'État et du Comité de législation, il proposa un projet de loi sur le divorce qui émut vivement les Chambres, en 1842. En 1844, il devint premier président de la haute Cour de Magdebourg, et se rendit très-impopulaire dans cette position par ses tendances féodales. Il la quitta, en 1848, pour se mêler plus activement aux affaires politiques.

M. de Gerlach qui, vers 1825, appartenait au parti libéral et était un des rédacteurs de la *Semaine politique*, n'avait pas tardé à revenir au parti piétiste, dans lequel le rangeaient sa naissance et les traditions de sa famille. Après la révolution de 1848, il fit partie de la Société dite des *Gentilshommes*, et rédigea la *Nouvelle gazette de Prusse*, ainsi que quelques autres feuilles ouvertement réactionnaires. Membre du parlement d'Erfurt en 1850, et de la diète provinciale de Brandebourg en 1851, il a en outre fait partie de la première Chambre prussienne depuis 1849. Il est aujourd'hui le chef du parti de la croix, dont l'influence a déterminé la politique prussienne, dans la question d'Orient, et qui est tout dévoué à la Russie; poursuivant la restauration complète du moyen âge, ce parti a pesé même sur le roi par une surveillance incessante, qui a

Digitized by Google

donné lieu, dans ces dernières années à des procès où a figuré le nom de M. de Gerlach.

Son frère aîné, Léopold DE GERLACH, général et homme d'État, né en 1790, fit ses premières armes à Auerstadt en 1806, prit part, sous Blücher, à la campagne de 1814, et entra l'année suivante, dans l'état-major. Aide de camp du prince Louis de Prusse en 1824, il devint colonel et chef de l'état-major du 2e corps en 1838. Depuis 1849, il est lieutenant général et adjudant général. M. Léopold de Gerlach partage les idées politiques et religieuses de son frère.

GERLACH (François-Dorothée), philologue et historien allemand, né le 18 juillet 1793, à Wolfsbehringen (Gotha), fit ses études à l'université de Gœttingue, y fut reçu docteur en philosophie, s'y fit agréger en 1816, et devint l'année suivante, professeur à l'École d'Aarau; il ne quitta plus la Suisse que pour faire des voyages scientifiques en Italie, en France, en Angleterre, etc. En 1820, il a été nommé professeur de littérature grecque et latine à l'université de Bâle, où, grâce à la confiance qu'il sut obtenir du gouvernement de sa patrie adoptive, il a contribué beaucoup à fortifier les études.

M. Gerlach a publié, entre autres travaux philologiques distingués, des éditions avec commentaires: *Salluste* (Bâle, 1823-31, 3 vol.; 2e édit., 1852 et suiv.); *la Germanie*, de Tacite (Ibid., 1835), suivie de la traduction allemande; *Nonius Marcellus* (Ibid., 1842), édition critique à laquelle un autre philologue, M. Roth, a collaboré, etc., et les ouvrages suivants: *Études historiques* (Hambourg, 1841); *Recherches et comptes rendus historiques* (Geschichtliche Forschung und Darstellung; Bâle, 1847); *des Sources de l'histoire romaine primitive* (von den Quellen der aeltesten rœmischen Geschichte; Ibid., 1853); *les Mythes étiologiques considérés comme base de l'histoire romaine* (die aitiologischen Mythen als, etc.; Ibid., 1854); *les Historiens romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Orose* (die Geschichtsschreiber der Rœmer von den frühsten, etc.; Stutgart, 1855), dans le *Nouveau choix des classiques*.

Outre un certain nombre de mémoires, dissertations et discours académiques, M. Gerlach a publié, avec MM. Hottinger et Wackernagel: *le Musée suisse des sciences historiques* (das schweizerische Museum für histor.; Wissenschaften, 1837-1839, 3 vol.); avec Bachofer, une *Histoire des Romains* (Geschichte der Rœmer; Bâle, 1851).

GERLACHE (Étienne-Constantin, baron DE), magistrat, publiciste et homme politique belge, est né en 1785, à Biourge, dans le Luxembourg, d'une famille anoblie, en 1751, par Marie-Thérèse. Il suivit à Paris les cours de l'École de droit et fit son stage chez l'avocat Hennequin, qui entretenait des relations étroites avec les jésuites. Le roi Guillaume le nomma conseiller à la Cour d'appel de Liége. En 1824, l'opposition l'envoya à la seconde Chambre des états généraux. Il combattit avec beaucoup d'énergie l'administration hollandaise, et s'unit même aux libéraux pour préparer l'émancipation de la Belgique.

Après les journées de septembre, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer un projet de pacte constitutionnel. C'est surtout à son influence que le clergé dut l'introduction dans la charte belge de quelques articles très-favorables à son indépendance ou même à sa domination. Élu membre du Congrès national par l'arrondissement de Liége, M. de Gerlache occupa le fauteuil de la présidence lorsque le baron Surlet de Chokier fut nommé régent. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau, soutint la candidature du duc de Nemours, et vint même à Paris pour offrir la couronne de Belgique au fils de Louis-Philippe. Il se rangea ensuite du côté du duc de Leuchtenberg; enfin il donna son suffrage à Léopold et conduisit à Londres la députation qui présenta au prince le vœu du congrès (26 juin 1831).

Nommé, par arrêté royal du 4 octobre 1833, premier président de la Cour de cassation, M. de Gerlache renonça, dès lors, aux fonctions législatives, mais il ne resta point étranger à la politique et aux efforts du parti clérical. En 1839, il fit le voyage de Londres pour décider les négociateurs belges à l'abandon du Luxembourg. Ses *Quelques mots sur la question des territoires* excitèrent bien des colères chez les défenseurs de l'indépendance. Sous le ministère de 1847, il dirigea l'opposition de l'épiscopat contre toutes les mesures de conciliation proposées par le gouvernement. A l'approche des élections partielles de 1852, il lança contre MM. Rogier et Frère-Orban un pamphlet violent sous ce titre modeste: *Essai sur le mouvement des partis en Belgique, depuis 1830 jusqu'à ce jour*. Les amis les plus sages de ce vieillard irritable s'efforcèrent d'atténuer l'impression produite par de telles attaques.

Malgré son intolérance et les écarts de sa polémique, M. de Gerlache n'en est pas moins considéré dans son pays comme un personnage éminent. Il a écrit quelques ouvrages estimés: outre sa traduction du *Catilina* de Salluste (Paris, 1812); nous citerons son *Essai sur Grétry* (1821, in-8; 2e édit., 1843); *les Guerres d'Aixans et de Waroux* (1828); épisodes des XIIIe et XIVe siècles: *la Révolution de Liége sous Louis de Bourbon* (1831, in-8); l'*Histoire de Liége depuis César jusqu'à Maximilien de Bavière* (1843, in-8); l'*Histoire du royaume des Pays-Bas*, de 1814 à 1830 (1839, 2 vol. in-8; 2e édit. augmentée, 1842, 3 vol.), son principal ouvrage; enfin, *Études sur Salluste et les principaux écrivains de l'antiquité* (1847, in-8).

GERMAIN (A.....), historien français, né à Paris, en 1809, fut, de 1830 à 1833, élève de l'École normale, puis professeur d'histoire au collége de Nîmes, et fut appelé, en 1838, à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, qui venait d'être créée, et qu'il n'a pas quittée depuis. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

M. Germain a publié un certain nombre d'études qui attestent des recherches consciencieuses et une grande habileté d'intelligence: *Essai littéraire et historique sur Apollinarius Sidonius*, et *de Mamerti Claudiani scriptis et philosophia* (1840), thèses pour le doctorat; *Histoire de l'église de Nîmes* (1838-42, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des inscriptions en 1843; *Histoire de la commune de Montpellier* (1851, 3 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu le second prix Gobert; *Étude historique sur les comtes de Maguelone, de Substantion et de Melgueil* (1854, in-4); *Chronique de Maguelone* (1853), publiée pour la première fois, avec une *Notice*; *le Consulat de Courmonterral* (1855), curieux fragment de l'histoire du XIVe siècle.

GERMOND DE LAVIGNE (Léopold-Alfred-Gabriel), littérateur français, s'est fait connaître depuis vingt ans par une étude particulière de la langue et de la littérature espagnoles. Il a traduit successivement *la Célestine* (1841, in-18), tragi-comédie; l'*Histoire de Don Pablo de Ségovie* (1842, in-8); le *don Quichotte de don F. Avellaneda* (1853, in-8); la collection

Digitized by Google

de lettres originales échangées entre *la Sœur Marie d'Agreda et Philippe IV* (1854, in-18), avec une étude extraite de la *Revue de Paris*, etc. On a aussi de lui quelques morceaux de littérature légère et un petit volume : *Autour de Biarritz*.

GERMONIÈRE [de la Seine-Inférieure], ancien représentant du peuple français né à Tours, en 1812, fit ses études au collége de Pont-le-Voy, suivit à Paris les cours de la Faculté de droit et se fit recevoir licencié. Devenu le gendre et l'associé d'un riche filateur établi au Vael (Seine-Inférieure), il acquit une fortune considérable. Il entra au conseil municipal de Rouen où il fut un des adversaires habituels de M. Barbet, maire de la ville, pair de France et partisan dévoué du ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt, par 128782 voix. Membre du Comité du commerce, il vota en général avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, à l'extérieur et à l'intérieur, la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et s'associa à toutes les mesures qui préparèrent le renversement de la République, tout en montrant un certain attachement pour le système parlementaire. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

GÉRÔME (Jean-Léon), peintre français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 11 mai 1824, et fils d'un orfèvre de cette ville, y fit quelques études, vint à Paris en 1841, entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts, travailla chez lui jusqu'en 1844 et l'accompagna en Italie, lorsqu'il partait diriger la villa Médicis. De retour en 1845, il continua ses études et parut pour la première fois au Salon de 1847. Au commencement de 1853, il fit une excursion en Turquie et sur les rives orientales du Danube; dans ces derniers temps (avril 1856), il a exécuté dans la Haute et Basse Égypte un voyage important, dont il a rapporté des dessins et des sujets qui devaient trouver place dans un ouvrage quelque temps projeté.

Depuis 1847, M. Gérôme a successivement exposé : *Jeunes Grecs excitant des coqs*, *la Vierge l'enfant Jésus et saint Jean*, *Anacréon*, *Bacchus et l'Amour* (1848); *Bacchus et l'Amour ivres*, *un Intérieur grec*, *un Souvenir d'Italie* (1850); *Pæstum* (1852); la *Frise* du vase commémoratif de l'Exposition de Londres en 1851, commandée par le ministère d'État pour la manufacture de Sèvres; *une Idylle*, *une Étude de chien* (1853); *un Gardeur de troupeaux*, *un Pifferaro*, *le Siècle d'Auguste et la naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique, à l'Exposition universelle de 1855, accueillie avec faveur et aussitôt acquise par l'État; *la Sortie du bal masqué*, l'un des principaux succès de l'année, *les Recrues égyptiennes*, *Memnon et Sésostris*, et autres souvenirs de son dernier voyage (1857). Il avait exécuté, en outre, pour l'Exposition universelle de l'industrie les figures, grandeur naturelle, des diverses nations qui entourent le phare modèle élevé dans le transsept du palais. En dehors des Salons, il a peint enfin pour la ville de Paris, dans une des chapelles de l'église Saint-Séverin, *la Peste à Marseille* et *la Mort de saint Jérôme*, les têtes du *saint Martin coupant son manteau*, placé dans l'ancien réfectoire de Saint-Martin-des-Champs (bibliothèque des Arts et Métiers), et un sujet de genre, *une Lionne rencontrant un jaguar*, qui appartient à M. Théophile Gautier.

M. Gérôme a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et en 1855 une médaille de seconde classe et la décoration de la Légion d'honneur.

GERSTAECKER (Frédéric), littérateur allemand, né le 16 mai 1816, à Hambourg, et fils d'un acteur, fut destiné à la carrière commerciale et entra comme apprenti chez un négociant de Cassel. Mais habitué dès sa jeunesse à une vie plus agitée, il prit la résolution d'émigrer en Amérique; pour s'assurer des ressources dans le nouveau monde, il étudia, de 1835 à 1837, l'économie rurale et s'embarqua ensuite à Brême pour New-York. Après quelques mois de séjour dans cette ville, il fut forcé par la misère d'accepter toutes les occupations que le hasard lui offrait, et fut tour à tour chauffeur de bateau à vapeur, matelot, fermier, orfèvre, bûcheron, marchand, aubergiste, etc. Il parcourut ainsi la plupart des États de l'Union. Revenu en Allemagne après une absence de six ans, il publia ses observations : *Excursions et chasses à travers les États-Unis de l'Amérique du Nord* (Streif und Jagdzüge durch die Veremigten Staaten Nordamerika's; Dresde, 1844, 2 vol); *Tableaux du Mississipi* (Mississipibilder; Dresde, 1847, 2 vol.; 2me édit., 1856), scènes de la vie transatlantique : *Tableaux des forêts et des fleures américains* (Amerikanische Strom-und Walbdilder; Leipsick, 1849, 2 vol.); et deux romans : *les Régulateurs en Arkansas* (die Regulatoren in Arkansas; Ibid., 1846, 3 vol.) et *les Pirates du Mississipi* (die Flusspiraten des Mississipi; Ibid. 1848, 3 vol.).

En 1849, M. Gerstaecker entreprit un nouveau voyage dans le double but de recueillir des renseignements pour servir aux émigrants et de nouveaux matériaux pour ses livres. Subventionné à la fois par le vicaire de l'Empire germanique et par le libraire Cotta, il alla à Rio-Janeiro, de là, par Buenos-Ayres et Valparaiso, en Californie, et revint en Allemagne en 1852, après avoir passé par les Iles Sandwich et de la Société, et parcouru l'Australie. Il rendit compte de ses nouvelles excursions dans des articles pleins d'intérêt insérés dans le journal *l'Étranger* (Ausland) et la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Plus tard ces écrits épars, réunis à d'autres du même genre, furent publiés sous le titre de *Voyages* (Reisen; Stuttgart et Tubingue, 1853-1854, 5 vol.) et traduits en anglais.

On doit en outre à M. Gerstaecker, l'un des narrateurs les plus intéressants et les observateurs les plus judicieux de l'Allemagne, plusieurs recueils de nouvelles : *En mer* (Aus der see); *Dans les deux Amériques* (Aus Nord und Südamerika), pour la *Bibliothèque des romans allemands* (tomes V et XVIII, 1855), et quelques écrits populaires destinés à servir de guide aux émigrants : *Voyages autour du monde* (Reisen um die Welt; Leipsick, 1847-1848, 6 vol.); *Aventures des émigrants allemands* (Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale; Ibid., 1847); *En Amérique !* (Nach Amerika; Ibid. 1855), etc. Il a traduit aussi le roman américain anonyme : *La ville des quakers et ses mystères* (Die Quakerstadt und ihre Geheimnisse; Leipsick, 2e édit., 1846, 4 vol.), et composé d'après des documents anglais, les *Échos des forêts vierges* (Echos aus den Urwaeldern : Ibid., 1847). Plusieurs de ses ouvrages sont traduits dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

GERUZEZ (Eugène), littérateur français, né à Reims, le 6 janvier 1799, est le neveu et non le fils, comme l'indique par erreur la *Biographie générale*, d'un ancien génovéfain qui sortit en 1794 des ordres religieux, devint élève de la première École normale, puis professeur au collége

Digitized by Google

de Reims, et se fit connaître par plusieurs ouvrages. Il entra lui-même, en 1819, à l'École normale qui fut licenciée deux ans après. Reçu agrégé des lettres pour les colléges en 1828, docteur dix ans plus tard (1838), et agrégé de Facultés en 1840, il a occupé la glorieuse suppléance de M. Villemain dans sa chaire de littérature à la Sorbonne, pendant dix-neuf ans (1833-1852). En la quittant, il a été appelé aux fonctions de secrétaire de la Faculté des lettres de Paris. M. Geruzez est depuis le mois d'avril 1844 chevalier de la Légion d'honneur.

On a surtout de lui : *Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles* (1837-38, 2 vol. in-8), recueil de ses leçons; *Essais sur l'éloquence et la philosophie de saint Bernard* (1839, in-8), thèse; *Essais d'histoire littéraire* (1839, in-8), reunion d'articles du *Dictionnaire de la conversation; Nouveaux essais d'histoire littéraire* (1845, in-8), ouvrage couronné en 1846 par l'Academie française, et réuni, en 1853, au précédent, sous le titre d'*Essais*, etc. (2 vol. in 12); *Histoire de la littérature française, jusqu'en* 1789 (1852, in-8). M. Geruzez a donné en outre un certain nombre d'ouvrages élémentaires : *Cours de philosophie* (1833, 5e édit., 1846); *Leçons de mythologie*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles* (1846, gr. in-8); *Cours de littérature*, pour le baccalauréat (1846, tirages annuels); diverses éditions classiques, entin de nombreux articles dans divers recueils littéraires, politiques ou spéciaux : la *Revue française*, la *Revue britannique*, *le National*, *le Constitutionnel*, *le Moniteur*, *le Journal* et la *Revue de l'instruction publique*, *le Lycée*, etc.

GERVAIS [de Caen], médecin et administrateur français, né à Caen, en 1799, étudia d'abord la médecine sous Lisfranc, fut reçu docteur à Paris en 1827, et acheta peu après une charge de médecin des écuries du roi. Sous le gouvernement de Juillet, il fut un des premiers à manifester des opinions républicaines, fonda, avec MM. Trélat, Ad. Blanqui, A. Thouret, Raspail, la Société des Amis du peuple, et fut condamné, pour manque de respect aux juges, dans le *Procès des quinze*. L'un des membres actifs de l'Association pour l'instruction du peuple, laquelle se refusait à demander l'autorisation du ministère, il fut arrêté au milieu d'un cours d'hygiène, et condamné de nouveau. Il est mêlé à tous les incidents politiques de cette première histoire de dix ans. En 1839, lors du premier mouvement des chemins de fer, il devint administrateur des houilles de Chanay-Saint-Étienne, et prit ensuite la gestion des mines de la Loire, qu'il garda jusque dans ces dernières années, tout en participant à diverses autres entreprises industrielles.

En 1848, M. Gervais (de Caen) reparut un moment sur la scène politique, devint préfet de police (14 octobre), et quitta ce poste après l'élection du 10 décembre. Associé peu après à M. Ad. Blanqui dans l'administration de l'École supérieure du commerce, il l'a remplacé à sa mort, en janvier 1854, comme directeur privilégié de cet établissement.

GERVAIS (Paul), naturaliste français, né à Montpellier vers 1793, vint à Paris, suivre les cours du Muséum, où il fut d'abord aide-naturaliste, et retourna en 1841 à la Faculté des sciences de Montpellier, dont il est aujourd'hui le doyen. Son nom a figuré sur plusieurs listes récentes des candidats à l'Académie des sciences.

On a de lui : *Atlas de zoologie* (1844, in-8), ou collection de 100 planches d'animaux, classés selon la méthode de Blainville; *les Achères*, *phrynéides*, *scorpionides* (1844, 3 vol. in-8), dans l'*Histoire naturelle* du baron Walckenaer, ouvrage complété plus tard par un quatrième volume sur les *Insectes aptères* (1847); *Zoologie et paléontologie française* (1850, in-4); des articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, *le Jardin des plantes*, *un Million de faits*, *Patria*, etc.

GERVINUS (Georges-Godefroid), célèbre historien et homme politique allemand, né à Darmstadt (Hesse-électorale), le 20 mai 1805, fut d'abord destiné au commerce, et reçut une éducation professionnelle. Après être resté quelque temps comme caissier dans une grande maison de Darmstadt, il se sentit tout à coup une vocation impérieuse pour les travaux d'érudition, et recommença, presque seul, ses études très-incomplètes. En 1826, il suivit les cours de l'université de Heidelberg, surtout celui d'histoire de Schlosser, entra, en 1828, comme professeur dans une institution de Francfort-sur-le-Mein, retourna prendre ses grades à Heidelberg, et prépara plusieurs cours qu'il ne professa point. Il partit pour l'Italie, où il passa plusieurs années dans les bibliothèques, prenant des notes et recueillant les matériaux des travaux qu'il allait bientôt faire paraître.

M. Gervinus publia d'abord un *Coup d'œil sur l'histoire des Anglo-Saxons* (Geschichte der Angelsachsen im Ueberblick; Francfort, 1830), et un volume d'*Écrits historiques* (Historische Schriften; Ibid., 1833), qui révélèrent un écrivain et un historien de premier ordre. A son retour d'Italie, en 1835, il fut nommé professeur adjoint et, l'année suivante, titulaire d'histoire et de littérature à Gœttingue. Étroitement lié dès lors avec M. Dahlmann (voy. ce nom) il rédigea en 1837, avec lui et avec les autres professeurs de l'université, cette fameuse protestation qui eut pour résultat l'expulsion de la plupart des signataires.

Après un séjour de quelques mois à Darmstadt et à Heidelberg, M. Gervinus entreprit un second voyage en Italie (1838). De retour en Allemagne, il obtint, en 1844, le titre de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, où il fit des cours qui excitèrent un véritable enthousiasme. C'est aussi l'époque des grandes publications qui ont le plus contribué à sa réputation, et dont voici la liste : *Histoire de la littérature poétique des Allemands* (Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen; Leipsick, 1835-1838, 3 vol.; 3e édit., 1846-1848), ouvrage capital auquel il faut rattacher : *Nouvelle histoire de la littérature poétique des Allemands* (Neuere Geschichte der poetischen, etc.; Ibid., 1840-1842, 2 vol.; 3e édit., 1852) : dans ces travaux, M. Gervinus essaye de prouver que les phases du développement de la poésie coïncident pour tous les peuples, et particulièrement pour l'Allemagne, avec les progrès de la civilisation et de la société; *Manuel de l'histoire de la littérature poétique de l'Allemagne* (Handbuch der Geschichte der poetischen etc.; Leipsick, 4e édit., 1849), chef-d'œuvre d'exposition rapide et de précision; *Principes de l'Histoire* (Grundzüge der Historik; Ibid., 1837); *de la Correspondance de Gœthe* (über den Gœthschen Briefwechsel; Ibid., 1836); *Petits écrits historiques* (Kleine historische Schriften; Carlsruhe, 1838); *Gudrun*, poème épique et didactique, destiné à recommander les antiquités de l'Allemagne comme le plus fécond de tous les sujets de poésie; enfin, un essai humoristique et philosophique, intitulé : *Histoire de l'Art de boire* (Geschichte der Zechkunst).

En 1845, M. Gervinus, alors professeur à Hei-

Digitized by Google

delberg, voulut servir, en se mêlant à la politique de son pays, les idées libérales dont il s'était fait l'apôtre dans ses livres. Prenant pour but l'émancipation des classes populaires par le progrès des lumières et de la liberté, il traça sa ligne de conduite dans une brochure intitulée : *Mission des catholiques allemands* (Mission der Deutschkatholiken; Heidelberg, 1845). L'année suivante (juillet 1846), il rédigea, à propos de la question des grands-duchés de Schleswig et de Holstein, la fameuse adresse d'Heidelberg. Le manifeste du gouvernement prussien (février 1847) lui inspira une seconde brochure intitulée : *la Constitution prussienne et le manifeste du 3 février* (die preuss. Verfassung und, etc., etc.), où il réclame la solution prompte et pacifique de la question. Au mois de juillet de la même année, il fonda, de concert avec MM. Mathy, Mittermaier et Haeusser, la *Gazette Allemande* (Deutsche Zeitung) qui devint l'organe du parti constitutionnel allemand, et qui vit, en 1848, la plupart de ses écrivains arriver au pouvoir. M. Gervinus, qui en fut le rédacteur en chef jusqu'au mois d'août, exerça à cette époque une notable influence sur les destinées de l'Allemagne, et eut une grande part à la Constitution de 1848. Envoyé à la Diète par la confiance des villes hanséatiques, il se distingua au sein du comité des dix-sept et fut élu membre de l'Assemblée nationale par un cercle de la Saxe prussienne. Il monta peu à la tribune, mais montra une égale activité dans son journal et dans les bureaux de l'Assemblée. Des dégoûts et des fatigues lui firent prendre un congé au mois d'août 1848. Après avoir voyagé jusqu'au mois de décembre, il revint se mêler aux débats orageux de la Constitution, jusqu'à ce que, prévoyant l'issue de la révolution, il se retirât définitivement de la Chambre. Lors de la guerre du Schleswig-Holstein (juillet 1850), il fut envoyé en Angleterre; il fit d'inutiles efforts en faveur des duchés, et reprit à Heidelberg, ses travaux.

M. Gervinus a publié dans ces derniers temps deux ouvrages d'une haute importance : une vaste étude sur *Shakspeare* (Leipsick, 1849-1850, 4 vol. : 2e édit., 1850), et une *Histoire de la poésie allemande* (Geschichte der deutschen Dichtung; ibid., 1853, 5 vol.).

GESELSCHAP (Édouard), peintre hollandais, né le 22 mars 1814, à Amsterdam, où ses parents s'étaient retirés pendant le blocus de Wesel, vint étudier à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf, et se fit le peintre des enfants et des petites scènes de la famille. Toutefois, ses premiers essais appartenaient à la peinture religieuse, historique ou romantique. Tels sont : *Ensevelissement du Christ; Adoration des Mages; Faust dans son laboratoire; Goetz de Berlichingen devant le conseil de Heilbronn; la Mort de Valentin; Roméo et Juliette dans le tombeau; Deux jeunes filles se costumant pour le bal; Procession sortant de la cathédrale;* enfin deux œuvres magistrales, dont les sujets sont empruntés à la guerre de Trente ans : *le Cadavre de Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen*, et *Partisans faisant ripaille aux flambeaux dans une vieille église.*

Après avoir encore donné quelques toiles dans le même genre, l'artiste abandonna la grande peinture, et déploya un talent supérieur dans les petites scènes de genre de la vie allemande : *le Petit Jésus, la Fête de la Saint-Nicolas, la Famille du bûcheron, une Jeune femme à son rouet, le Vieillard lisant la Bible à sa fenêtre au coucher du soleil, la Jeune fille se parant devant son miroir des bijoux de sa mère, le Grand-père berçant son petit-fils, l'Arbre de Noël*, etc., sont des toiles pleines de vie et d'imagination, d'un sentiment doux, d'un coloris savant, et surtout d'une grande richesse d'effets de lumière. L'artiste aime tant à multiplier ces derniers qu'il a réuni le soleil qui se couche, la lune qui se lève, et la lampe qu'on allume, dans un même tableau.

On loue beaucoup M. Geselschap d'avoir découvert l'excellent peintre Mintrop (voy. ce nom) de l'avoir soutenu, encouragé; leur amitié, presque devenue proverbiale, a d'ailleurs contribué à la célébrité commune des deux artistes que la critique allemande aime à appeler les Dioscures.

GESNER (Abraham), géologue américain, est né au commencement du siècle à Cornwallis, dans la Nouvelle-Écosse. Son père, le colonel Gesner, fut un des *loyalists* anglais qui s'éloignèrent du pays après la proclamation de l'indépendance. Dès son enfance, il manifesta la plus vive ardeur pour l'étude des sciences naturelles; sa réputation comme géologue ne tarda pas à se répandre, et à plusieurs reprises les Chambres des possessions britanniques de l'Amérique du Nord lui confièrent la mission de reconnaître des gisements métallifères.

Au nombre de ses ouvrages scientifiques, il faut mettre en première ligne : *Minéralogie et géologie de la Nouvelle-Écosse* et *Ressources industrielles de la Nouvelle-Écosse*. Le premier a servi de guide à sir Ch. Lyell dans l'exploration qu'il a faite de cette contrée; il a été trouvé d'une exactitude scrupuleuse.

M. Gesner est aussi un habile chimiste, il a extrait d'une espèce d'asphalte que l'on rencontre en abondance dans quelques îles de l'Océan indien et au Nouveau-Brunswick un gaz dont il s'occupe de vulgariser l'emploi.

GEVAËRT (Auguste), compositeur belge, est né en 1828 à Huysse, village aux environs de Gand. Sa vocation musicale se manifesta dès l'enfance. Fils de laboureur, il composait d'instinct en suivant la charrue, sans avoir même appris à solfier. Les prédictions merveilleuses d'un vieux médecin du village décidèrent son père à le confier à un artiste distingué, Mengal, alors attaché au conservatoire de Gand. Peu de temps après, le jeune Gevaërt remportait le premier prix d'harmonie, puis celui de contre-point et en 1847, le conservatoire de Bruxelles lui décernait le prix de Rome; il avait alors dix-huit ans. Sa famille craignant pour lui les dangers d'un voyage en Italie, demanda au gouvernement un délai de deux années qui lui fut accordé; M. Gevaërten profita pour faire représenter sur le théâtre de Gand un opéra en trois actes, *Hugues de Zonnerghem*, et *la Comédie à la ville*, opéra-comique en un acte.

En 1849, il vint à Paris, y resta quelques mois, puis parcourut successivement l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, aux frais du gouvernement belge. De retour à Paris, en 1853, il y trouva l'appui de compatriotes dévoués, et obtint de faire jouer au théâtre Lyrique, un petit ouvrage bouffe, *Georgette*, puis en octobre 1854, une partition en trois actes, *le Billet de Marguerite*, où l'on remarqua des mélodies vives, entraînantes, des chœurs pleins de nerf et d'éclat, et dans lequel une cantatrice belge, Mme Deligne-Lauters, partagea le succès du maestro son compatriote. Depuis, il a donné au même théâtre un nouvel opéra en trois actes, *les Lavandières de Santarem* (1856) et l'année suivante, à l'Opéra-Comique, *Quentin Durward*, également en trois actes (1857).

GFRŒRER (Auguste-Frédéric), historien allemand, né à Calw, dans la Forêt-Noire, le 5 mars 1803, étudia d'abord la théologie aux universités de Tubingue, de Lausanne et de Genève, se rendit

Digitized by Google

à Rome en 1827, et fut à son retour répétiteur au collége évangélique de Tubingue, puis à celui de Stuttgart, où il devint bibliothécaire en 1830 et se convertit avec éclat au catholicisme. Il obtint une chaire à l'université de Fribourg en 1846. En 1848, il fut envoyé comme candidat des catholiques au parlement de Francfort, où il prit place dans le parti appelé *grand-germanique*.

Les principaux ouvrages de M. Gfrœrer sont: *Philon et la théosophie juive d'Alexandrie* (Philo und die jüdisch-alexandrinische Theosophie; Stuttgart, 1831, 2 vol.); *Histoire des origines du christianisme* (Geschichte des Urchristenthums; Ibid., 1838, 3 vol.); *Gustave-Adolphe et son époque* (Gustav Adolf, etc.: Ibid., 1835-1837; 3e édit., 1852); *Histoire générale de l'Église* (Allgemeine Kirchengeschichte; Ibid., 1841-1846, 4 vol.); *Histoire des Carlovingiens orientaux et occidentaux* (Geschichte der ost-und westfraenkischen Karolinger; Ibid., 1848, 2 vol.); *Histoire originelle du genre humain* (Urgeschichte des mensch. Geschlechts, 1855, 2 vol.).

GHEGA (Charles DE), ingénieur italien, né à Venise, vers 1800, fit ses études au collége militaire de Sainte-Anne. Entré dans l'administration des ponts et chaussées de Venise, il fut chargé de l'établissement d'une route à travers les montagnes de la province de Bellune, et prit part, de 1824 à 1830, à la construction de plusieurs routes, de canaux et d'aqueducs dans la province de Trévise. Ingénieur délégué dans la province de Rovigo (1830-1833), il revint à Venise comme ingénieur de première classe en 1836, y commença les travaux du premier chemin de fer, et s'occupa dans le Tyrol de l'établissement de plusieurs ponts. Mais, en 1842, il s'embarqua pour les États-Unis, où il reçut le meilleur accueil. Nommé inspecteur général de la direction des chemins de fer et des constructions de l'État, il a fait le plan de plusieurs routes dans les montagnes et jeté sur les fleuves ou les précipices des ponts suspendus d'une extrême hardiesse.

M. de Ghega s'est aussi fait connaître par un certain nombre de *Mémoires* sur la construction des ponts des voies de chemin de fer, par le perfectionnement des niveaux, et par l'invention d'un nouvel instrument pour le tracé des courbes.

GHERARDI DEL TESTA (Thomas), auteur dramatique toscan, est né en 1818, dans le voisinage de Pise. Malgré la passion extraordinaire qu'il montra dès l'enfance pour le théâtre, il suivit avec succès les cours de l'université de Pise, et reçut à dix-huit ans le diplôme de docteur en droit. A vingt-trois ans, il débuta dans la profession d'avocat, qu'il exerça pendant plusieurs années. Il écrivit ensuite dans les journaux, publia de petits romans humoristiques et n'aborda le genre dramatique qu'après s'être préparé, par une longue fréquentation de toute espèce de sociétés, à la peinture des mœurs et des caractères.

Voyant la scène italienne envahie par des traductions de pièces étrangères, il chercha, par ses comédies et par ses drames, essentiellement italiens, à ramener le public vers le goût du théâtre national. Sa première pièce, *une Folle ambition*, où Mme Ristori jouait le principal rôle, fut très-applaudie, mais la malveillance l'attribua à une autre plume que la sienne. M. Gherardi del Testa répondit en donnant, deux mois après, trois nouvelles pièces, *Vanité et Caprice*, *un Moment d'erreur* et *un Voyage d'instruction*, qui eurent le même succès. Depuis lors, plus de vingt autres pièces du même auteur ont été représentées en Italie. Les plus remarquables sont: *le Pavillon des myrtes*, *On ne plaisante pas avec les hommes* et *Maîtresse et mère*. L'un des derniers drames de cet écrivain est son *Gustave III*, joué à Turin pendant l'automne de 1855. Ses œuvres dramatiques, toutes marquées d'un cachet national, se distinguent par le naturel et l'élégance.

M. Gherardi del Testa prit les armes, en 1848, dès le commencement de la guerre de l'indépendance. Il fit partie, des volontaires toscans, au combat du 4 mai, fut blessé dans celui du 13 suivant, et enfin fait prisonnier par les Autrichiens dans la journée du 29. Conduit en Bohême, il ne fut rendu à la liberté qu'après la capitulation de Milan. Depuis, il mène une vie très-retirée.

GHIKA ou **GHYKA**, famille princière de Moldo-Valachie, originaire de l'Albanie, en possession de l'indigénat dans les principautés depuis la première moitié du XVIIe siècle. En 1657, le chef de cette maison, Georges Ghika, fut appelé à l'hospodarat par la faveur de son compatriote le grand vizir Mohammed-Kupruli. Son fils, Grégoire Ghika II, fut nommé à deux reprises différentes hospodar de Valachie, et reçut de l'empereur Léopold Ier le titre de prince du saint-empire romain. Huit autres princes du nom de Ghika figurent encore comme hospodars, soit de Valachie, soit de Moldavie; l'un d'eux, Grégoire Ghika VII, ayant été décapité pour avoir protesté contre la cession de la Bukowine à l'Autriche, deux de ses neveux passèrent de Bucharest à Jassy, où ils devinrent la souche des Ghika de Moldavie.

Parmi les derniers rejetons de ces deux branches, on remarque les princes Alexandre et Jean, en Valachie, et Grégoire en Moldavie.

GHIKA (Alexandre), ou GHIKA IX, ex-hospodar et caïmacam de Valachie, est frère cadet de Grégoire Ghika, huitième du nom, qui gouverna la Valachie de 1822 à 1828. Précédemment gouverneur de la Petite-Valachie, il était *grand spathar*, ou général en chef de la milice, au moment de l'invasion russe (1828). Pendant les six ans que dura l'occupation, il sut se ménager l'appui du tout-puissant comte de Kisseleff, et dut à sa recommandation son élévation à la principauté de Valachie (21 mars 1834). Néanmoins le nouvel hospodar montra, dès le début de son administration, des tendances assez libérales; il institua des écoles primaires dans chaque village, allégea les charges des paysans, encouragea les débuts de la Société philharmonique, fondée par le colonel Campineano (voy. ce nom), commença l'affranchissement des Bohémiens, aida lui-même à la formation d'un parti national composé de ce qu'on appelait dès lors *la Jeune Roumanie*. Mais peu à peu, sous l'influence de la Russie, une double opposition se forma contre l'hospodar: l'une composée des libéraux, contre lesquels il commençait à réagir, l'autre des vieux boyards, ses ennemis personnels. Dès lors, le malheureux prince, honnête mais faible, se laissa ballotter entre ses devoirs d'hospodar roumain et de protégé moscovite, jusqu'à ce que, alarmé des progrès de l'opposition au sein de l'Assemblée générale, il prit le parti d'en appeler contre elle à Saint-Pétersbourg (1837). La Russie demanda et obtint, pour prix de son concours, l'insertion au Règlement organique d'un article supplémentaire, qui annulait de fait l'indépendance politique et administrative de la Valachie. Cette concession du prince, l'exil du chef du parti libéral, Campineano (1840), les poursuites dirigées contre les auteurs du mouvement avorté de 1840, rendirent sa position de plus en plus difficile et favorisèrent les entreprises du parti ultra-réactionnaire, plus ouvertement dévoué à la Russie. L'attitude d'Alexandre Ghika dans l'affaire des insurgés d'Ibraïla

Digitized by Google

en 1841, la fermeté avec laquelle il poursuivit les auteurs d'un complot auquel avait participé le consul russe de Galatz, tournèrent tout à fait contre lui la Russie, qui poursuivit dès lors à outrance sa destitution et l'obtint de la Porte en octobre 1842. Georges Bibesco (voy. ce nom), un des boyards qui lui étaient le plus hostiles, fut élu à sa place.

Alexandre Ghika se rendit à Vienne et y séjourna jusqu'en 1853. Il revint alors en Valachie, où un revirement d'opinion se produisit en sa faveur, surtout après le refus qu'il fit, en 1854, de payer l'arrérage de l'impôt consenti et prélevé par le prince Stirbey pour rembourser les frais de l'occupation russe. En juillet 1856, après que celui-ci eut quitté l'hospodorat, il fut nommé caïmacam de la principauté. Cette nomination fut accueillie avec joie par les Roumains de la Moldo-Valachie, qui espéraient le trouver dévoué à la cause de la réunion des deux provinces, que le prince Grégoire Ghika (voy. ci-dessous), avait rendue populaire en Moldavie, tandis qu'elle était violemment combattue en Valachie sous l'administration précédente. Mais, par quelque cause que ce soit, le caïmacam ne fit que continuer la tradition de l'hospodar qu'il remplaçait.

Le prince Alexandre Ghika n'a pas d'héritiers directs de son nom, mais il a cinq neveux, fils de son frère aîné, Grégoire VIII, qui figurent au premier rang de la grande boyarie, à savoir : le beyzadé Constantin Ghika, grand bano de Valachie, et ses frères les beyzadés Grégoire, Démètre, Scarlate et Panajoti.

GHIKA (Jon ou Jean), petit-neveu du précédent, gouverneur général de l'île de Samos pour le sultan, avec le titre de bey (prince), est né à Bucharest, vers 1817. Condisciple d'Alexandre Golesco au collége national de Saint-Sava, et plus tard à l'École centrale des arts et manufactures de Paris, dont il suivit les cours pendant trois années (1837-40), il revint avec lui à Bucharest, où il se mêla activement à la politique durant les dernières années de l'administration de son oncle. Il figurait aux premiers rangs de l'opposition nationale, dirigée par Campineano, et il prit part, en 1841, à la conspiration d'Ibraïla. En 1843, il passa à Jassy, où il occupa une chaire de mathématiques et d'économie politique à l'université, et coopéra l'année suivante, avec Alexandri et Cogalniceano, à la fondation du *Progrès*, revue scientifique et littéraire, que ses arrière-pensées politiques firent bientôt suspendre par ordre du prince régnant, Stourdza (voy. ce nom). De retour à Bucharest (1845), Jean Ghika devint un des chefs les plus actifs et les plus influents du parti national et fit partie, en 1848, du comité qui organisa la révolution des 16-23 juin. Après l'abdication de Bibesco, il fut envoyé à Constantinople par le gouvernement provisoire, comme chargé d'affaires, et continua à y résider après la chute de la lieutenance princière. Bien que compris dans la liste des proscrits, il sut se faire bien venir de la Porte, et surtout de l'ambassadeur anglais, lord Strafford de Redcliffe, par l'influence duquel il fut investi, en 1854, de la caïmacamie ou lieutenance de la principauté de Samos. Au mois de janvier 1856, il a été nommé gouverneur en titre et élevé à cette occasion par la Porte au rang de muchir.

M. Jon Ghika a publié en 1843, à Paris, une brochure très-remarquée sur la situation des principautés, intitulée : *Dernière occupation des principautés danubiennes*, par *G. Chainoi* (anagramme de *Jon Ghica*).

GHIKA (prince Grégoire), ou GHICA X, ex-hospodar de Moldavie, est né à Botochani (Moldavie), le 25 août 1807. Son père, le grand logothète Alexandre Ghika, était petit-neveu de Grégoire Ghika II (voy. plus haut). Entré fort jeune au service, le prince Grégoire occupa successivement divers postes ministériels, d'abord *hetman* ou commandant en chef de la milice (1826), puis secrétaire d'État (1842), et ministre des finances (1843), sous l'hospodarat de Michel Stourdza. Voyant la politique du gouvernement incliner de plus en plus vers le système russe, Grégoire Ghika résigna ses fonctions et devint dès lors un des chefs de l'opposition libérale.

Après la convention de Balta-Liman et la déchéance de Michel Stourdza, la Porte et la Russie procédèrent de concert au renouvellement des hospodars dans les deux principautés. La cour protectrice ayant fait accepter son candidat pour la Valachie (voy. STIRBEY), la Turquie, afin de contre-balancer l'influence russe dans les provinces, nomma le prince Grégoire Ghika en Moldavie (16 juin 1849). L'hospodarat de Grégoire Ghika comprend trois périodes distinctes. Dans la première, entièrement paralysé par la présence des Russes qui, par une interprétation abusive de la convention, prolongent pendant plus d'une année encore leur séjour dans les provinces, il borne son action à alléger les charges du pays gémissant sous le poids d'une double occupation. A partir de 1851, les troupes *protectrices* ayant repassé le Pruth, le prince, affranchi d'une tutelle incommode, cherche à réparer par une bonne police et d'utiles mesures les désastres de l'administration précédente; il crée un corps de gendarmerie, augmente l'effectif de la milice, fonde des écoles pour l'enseignement supérieur et secondaire à Niamtzo, à Houch, à Galatz, etc., promulgue un code administratif, premier pas vers la réforme des abus, accroît les ressources municipales, fonde à ses frais un institut qui prit de lui le nom de Grégorien, fait imprimer l'histoire manuscrite de Sinkai, dote sa ville natale d'un hôtel de ville, construit à Houch un aqueduc, et à Ockna une école.

La rentrée des Russes dans les principautés, au milieu de l'année 1853 (2 juillet), vint tout suspendre. Grégoire Ghika, qui n'était pas assez fort pour réagir énergiquement contre l'occupation étrangère, ne répondit aux demandes du général Gortschakoff que dans la mesure où elles étaient compatibles avec les droits du sultan. Sommé bientôt d'interrompre ses relations avec la cour suzeraine et de suspendre l'envoi du tribut à Constantinople, il refusa d'obéir à cette injonction avant d'en avoir référé à la Porte, qui lui enjoignit, le 25 juillet, de quitter provisoirement la principauté. Il ne put exécuter cet ordre que le 30 octobre, et quitta Jassy après avoir remis le pouvoir au conseil administratif. Il se retira à Vienne, où il demeura jusque vers la fin de l'année suivante.

A cette époque, les dernières divisions russes ayant abandonné la Moldavie, où elles allaient être remplacées par les troupes autrichiennes, le prince Grégoire, invité par la Porte à reprendre les rênes de l'administration, revint dans sa capitale où il préluda à la restauration de son autorité par la formation d'un ministère libéral. Parmi les nouveaux actes politiques et administratifs de Grégoire Ghica, nous nous bornerons à rappeler les principaux : la réforme radicale du système pénitencier; l'abolition de l'esclavage par le rachat des *tsiganes*, ou bohémiens (28 et 30 novembre 1855); l'abolition de la censure pour les journaux (12 mai 1856); le privilége pour l'établissement d'une banque et pour la navigation du Pruth et du Sereth, accordé à deux compagnies, l'une prussienne, l'autre française (offices des 17 et 19 mai

Digitized by Google

1856); mesures libérales et utiles qui ont de plus le mérite d'avoir été promulguées en face de l'occupation autrichienne, malgré l'énergique opposition du cabinet de Vienne, dont elles froissaient la politique ou les intérêts. Bientôt la question de la réunion des deux principautés ayant été posée dans les protocoles du traité du 30 mars, le prince Grégoire couvrit de son patronage officiel cette idée que tous les patriotes roumains embrassèrent avec ardeur, et le mouvement unioniste, propagé avec un irrésistible élan dans toute l'étendue de la Moldavie, gagna même la Valachie. Il se compromit vis-à-vis de l'Autriche et du divan; et lorsque le terme du mandat septennal des deux hospodars fut expiré, la Porte, au lieu de proroger jusqu'à la solution définitive de la question leurs pouvoirs, les remplaça par deux caïmacams, M. Théodore Balsh en Moldavie, et le prince Alexandre Ghika en Valachie.

Le 3 juillet 1856, le prince Grégoire Ghika, dont l'hospodarat avait plutôt diminué qu'accru la fortune, quitta la Moldavie et se rendit directement en France. Il y vivait dans la solitude, au château du Mée, près de Melun, lorsqu'à la fin de juillet 1857, sous l'impression des imputations odieuses dont ses ennemis poursuivaient son administration, il s'est tué d'un coup de pistolet.

Ses trois fils, les beyzadés Constantin, Jean et Alexandre, habitent encore à cette époque la Moldavie.

GHIKA (Hélène). Voy. DORA D'ISTRIA.

GHILLANY (Frédéric-Guillaume), publiciste allemand, né à Erlangen, en 1807, étudia dans cette ville la philosophie et la théologie pendant quatre ans (1825-29), et devint ensuite pasteur d'une des églises de Nuremberg. Plus tard, il se tourna vers l'étude de l'histoire et des sciences, et fut nommé, en 1835, professeur d'histoire et de géographie à l'école professionnelle de Nuremberg, puis, en 1841, bibliothécaire de la ville, et en 1855, conseiller de la cour de Wurtemberg.

M. Ghillany doit surtout sa notoriété à ses voyages scientifiques en Hollande, en Belgique, en France et en Italie, ainsi qu'à la rude polémique qu'il soutint, depuis 1839, dans divers journaux de l'Allemagne, contre Gœrres et tout le parti ultramontain. Outre une foule d'articles remarquables, il faut citer de lui : *l'Intolérance des confessions chrétiennes* (die Unduldsamkeit der christ. Confessionen; Nuremberg, 1838); *les Sacrifices humains des anciens Hébreux* (die Menschenopfer der alten Hebraeer; Ibid., 1842); *Léonegg, ou Confession des chrétiens pensants* (Leonegg oder Bekenntniss der denkenden Christen; Leipsick, 1847); *Histoire du navigateur Martin Beheim* (Geschichte des Seefahrers Mart. Beheim; Ibid., 1853); *Un Tour à Londres et à Paris* (Eine Tour nach London und Paris; Ibid., 1853, 3 vol.); *Manuel des amis de la politique* (Handbuch für Freunde der Politik; Nuremberg, 1850); *Manuel de diplomatie* (Diplomat. Handbuch; Nordlingne, 1855, 2 vol.), compilation des conventions intervenues entre les différents États de l'Europe, depuis le traité de Westhphalie.

GIBERT (Camille-Melchior), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1797, fut reçu docteur, le 7 mai 1822, après avoir été élève interne des hôpitaux de Paris. On cite de lui, entre autres publications importantes : *Mémoire sur les fièvres* (1825); *Considérations sur l'hippocratisme* (1833); *Manuel des maladies vénériennes* (1836, in-18); *Remarques pratiques sur les ulcérations du col de la matrice*, (1837, in-8); *Manuel des maladies spéciales de la peau* (1834, 2e édit., 1839, in-8), qui lui valut d'être appelé à l'hôpital Saint-Louis, où il fit un cours sur ces sortes d'affections, devenues l'objet principal de ses études; enfin, de nombreux articles dans la *Revue médicale*, le *Dictionnaire de médecine usuelle*, l'*Encyclopédie des sciences médicales*, la *Gazette des hôpitaux*, des mémoires lus à l'Académie, etc. Membre de cette dernière depuis 1847, M. Gibert est de plus secrétaire général de la Société de prévoyance des médecins de Paris.

GIBERT (Jean-Baptiste-Adolphe), peintre français, né en 1802, à la Pointre-à-Pitre (Guadeloupe), fut élève de Gallion-Lethière et de l'École des beaux-arts, et remporta le premier grand prix de Rome en 1829, pour le paysage historique. Ses œuvres sont peu nombreuses; à part *la Forêt de Nettuno*, qui est au musée du Luxembourg, et *la Bataille d'Eckmühl*, au palais de Versailles, il n'a donné aux expositions des beaux-arts que *la Chasse au sanglier de Calydon, les Bords du Teverone* (1850), et *l'Acropolis d'Athènes* (1853), qui a été admise de nouveau à l'Exposition universelle de 1855. Cet artiste réside depuis longtemps à Rome.

GIBSON (Thomas MILNER), homme politique anglais, né en 1807, à la Trinité, est fils d'un major d'infanterie. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il épousa, en 1832, la fille de sir Th. Cullum, voyagea sur le continent et entra, au mois de juillet 1837, pour le bourg d'Ipswich, à la Chambre des Communes, où il se rangea d'abord parmi les conservateurs. Mais, croyant reconnaître qu'il mentait à sa conscience en votant avec ce parti, il resigna son mandat en 1839 et ne fut pas réélu; pareil échec fut essuyé par lui à Cambridge. Alors il se jeta tout entier dans le mouvement qui avait pour but l'abolition des impôts sur les objets de première consommation, et devint bientôt un des orateurs les plus populaires de l'*Anti-cornlaw league*.

Lors des élections générales de 1841, M. Milner Gibson, invité à se mettre sur les rangs à Manchester, l'emporta, après une lutte opiniâtre, sur sir G. Murray, qui appartenait au cabinet de sir R. Peel. Dès lors, il figura, avec Cobden et Bright, au nombre des plus ardents champions du libre échange, et prit une part des plus actives à l'abolition des lois sur les céréales. Sous le ministère de lord J. Russell, qui eut la pénible tâche de développer les conséquences de la réforme douanière, il fut appelé à faire partie du bureau de commerce en qualité de vice-président (juillet 1846). Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés qu'il se trouva séparé de ses collègues par de profonds dissentiments politiques au sujet des réformes financière et électorale; il se retira du ministère aux applaudissements de ses électeurs (avril 1848), qui lui ont renouvelé leur mandat en 1852. M. Milner Gibson n'a pas cessé d'être au Parlement un des chefs du parti radical, surtout depuis la mort de Hume; toutefois il a perdu son siége aux élections générales de 1857. Il fait partie du conseil privé depuis 1846.

GIBSON (John), sculpteur anglais, est né en 1790, à Gyffyn, près de Conway, dans le pays de Galles. Fils d'un jardinier paysagiste, il vint à Liverpool à l'âge de neuf ans, entra, cinq ans plus tard, en apprentissage chez un ébéniste, et s'occupa avec ardeur de sculpture sur bois. Après avoir travaillé dans plusieurs maisons comme ornemaniste, il exposa, à dix-huit ans, une figure du *Temps*, modelée en cire, qui fut remarquée et

Digitized by Google

lui acquit des protecteurs à la tête desquels se plaça Roscoe, l'auteur de la *Vie de Laurent de Médicis*. Il eut dès lors des modèles, fit des études de dessin plus sérieuses, et exécuta divers cartons. En 1810, il produisit *les Saisons* et un *Cupidon*, aujourd'hui appartenant à lord Gladstone. Une souscription fut ouverte ensuite parmi les amateurs de Liverpool pour lui procurer les moyens de passer deux années à Rome. Il s'arrêta quelque temps à Londres, y fit divers bustes qui lui valurent de grands encouragements, et ne partit pour l'Italie qu'en 1820. Il recut de Canova le plus généreux accueil, suivit gratuitement ses leçons et, sur sa recommandation, obtint du duc de Devonshire ses premières commandes : *Mars et Vénus*, *Héro et Léandre*, groupes en marbre, etc. C'est aussi à cette époque qu'il fit *Psyché enlevée par les Zéphyrs*.

A la mort de Canova (1822), il passa dans l'atelier de Thorwaldsen, auquel il dut de joindre de grandes qualités d'exécution au sentiment et à la grâce qu'il tenait de son premier maître. Fixé à Rome, il y exécuta un certain nombre de groupes pour le roi Louis de Bavière, et fit de fréquents envois en Angleterre, où la noblesse et le commerce recherchaient également ses œuvres. Il prit régulièrement part aux expositions de l'Académie royale de Londres, dont il devint membre associé en 1833, et membre titulaire en 1836. Il est aussi membre des Académies de Saint-Luc de Rome, de Munich, de Saint-Pétersbourg et de Turin.

Nous citerons encore parmi ses œuvres, dont il a fait lui-même plusieurs fois des répétitions : *l'Ange gardien*, à Liverpool; le *Monument de Huskisson*, dans le cimetière de cette ville, et deux statues de cet homme d'État; une statue de *la Reine*, exécutée pendant un voyage de l'artiste à Londres, en 1845, et placée à Buckingham *Cupidon en berger*, *Hébé*; *le Berger dormant*, *Sapho*, *Proserpine*, *l'Aurore*, une statue de *Robert Peel*, à Westminster, etc. M. Gibson a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *un Chasseur*, *Chasseur et chien*, *l'Amazone blessée*, *Hylas emporté par les Nymphes*.

GIDE (Casimir), musicien et libraire français, né à Paris, vers 1798, est fils d'une chanteuse distinguée de l'ancienne chapelle du roi. Il suivit quelque temps les cours du Conservatoire, et produisit ensuite, de 1827 à 1834, un certain nombre d'œuvres musicales; les airs et accompagnements des *Trois Marie*, vaudeville de M. Duport (1828); *le Roi de Sicile* (octobre 1830), opéra-comique en 1 acte; *la Tentation* (1832), grand opéra en 5 actes, avec M. Halévy, et dont il écrivit surtout les chœurs : *l'Angelus* (1834), opéra-comique en 1 acte; *Ozaï*, ballet en deux actes (1847). Il prit alors la librairie artistique de son père, qu'il a dirigée jusqu'en août 1857, en société avec M. Baudry. Il a encore donné au théâtre, en 1836, *le Diable boiteux*, ballet en 2 actes, accueilli avec grand succès, et il fut l'un des premiers, en 1854, à mettre à la mode les opérettes de salon et les soirées artistiques.

GIFFARD (Stanley-Lees), journaliste anglais, né vers 1790, à Dublin, reçut son éducation à l'université de cette ville. Étant venu continuer à Londres ses études de droit, il pratiqua quelques années comme *barrister* (avocat stagiaire), et quitta le barreau pour prendre, en 1819, la direction du *Saint-James's Chronicle*. En 1827, il fonda le *Standard*, feuille quotidienne du soir, pour remplacer le vide laissé dans la presse protestante par la défection du *Courrier*. C'est l'organe spécial du haut clergé; il est très-estimé à cause de l'inflexibilité de ses principes par le parti tory, qu'il représente dans la plus large acception du mot; il suit la même ligne politique, avec plus d'autorité cependant, que le *Morning Herald*, et a le même propriétaire, M. Baldwin. Quoique rédigé par un homme d'une grande habileté, ce journal eut une prompte décadence et en 1854, il ne comptait plus que 1322 abonnés. Il occupe à peu près dans la presse de Londres le rang que tient à Paris *la Gazette de France*. Le docteur Giffard a la réputation d'un publiciste savant et distingué et d'un ardent bibliophile; il a donné quelques articles à la *Quarterly Review*, au *Morning Herald* et à d'autres recueils périodiques. On annonce de lui un travail historique sur l'Irlande.

GIFFORD (Robert-Francis Gifford, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, est fils d'un magistrat créé baron en 1824. Après avoir terminé son éducation à l'université de Cambridge, il entra dans la cavalerie et se retira en 1841, avec le grade de lieutenant. Ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec une fille de l'amiral Berkeley (1845), il a cinq enfants dont l'aîné, *Edric-Frederic* Gifford, est né en 1849.

GIFFORD (Georges, comte de), membre du Parlement britannique, né en 1822, à Yester-House, (comté d'Haddington), et fils aîné du présent marquis de Tweeddale (voy. ce nom), fut élevé au collége de la Trinité, à Cambridge. Il fut, en 1854, secrétaire de lord Panmure et fut élu, en novembre 1855, député de Totness. Libéral en politique, il compte néanmoins parmi les partisans de l'Église établie.

GIGOUX (Jean-François), peintre français, né à Besançon, le 8 janvier 1806, et fils d'un modeste artisan de cette ville, dont le nom véritable était *Gigoud*, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, mais n'y fit que passer. Dès 1831, il parut au Salon avec des lithographies et des *Études* et *Portraits* à la mine de plomb, procédé qu'il a fréquemment adopté. Il s'appliqua ensuite à la peinture d'histoire, aux tableaux de genre et aux portraits. Ses relations suivies avec divers chefs du mouvement littéraire et politique de l'époque ont encore contribué à sa reputation. Il a principalement exposé, depuis 1833, *Henri IV écrivant des vers sur le miroir de Gabrielle; la Toilette de Mme Dubarry; la Bonne aventure; le comte de Comminge reconnu par sa maîtresse; la Mort de Léonard de Vinci; Antoine et Cléopatre après la bataille d'Actium; Héloise recevant les restes d'Abeilard au Paraclet; une Madeleine*, achetée par la maison du roi; *sainte Geneviève; saint Philippe guérissant un malade; le Baptême de Clovis*, commandé par le ministère de l'intérieur; une *Nativité*, demandée par la liste civile : *la Mort de Manon Lescaut; la Mort de Cléopatre*, le tableau le plus loué de cet artiste; *Charlotte Corday*, remarquable dessin (1848); *Galathée*, *les Vendanges* (1853). Ses portraits les plus importants, dont plusieurs au pastel, sont ceux des *comtes Donzelot* et *Ostrowski*, de *Sigalon*, de *MM. Taillandier*, *Arsène Houssaye*, *Charles Fourier*, *Lamartine*, *Considérant*, de la *comtesse Georges Müszech*, etc. M. Gigoux a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 un portrait, un dessin et *la Moisson*; et au Salon de 1857, *le Bon Samaritain* et *la Veille d'Austerlitz*. Il a exécuté pour les salons de Versailles *la Prise de Gand* et le *Portrait de Charles VIII*, et des peintures religieuses pour les églises de Saint-Germain l'Auxerrois et Saint-Merry.

M. Gigoux a obtenu une 2e médaille, pour l'his

Digitized by Google

toire, en 1833, deux 1ᵉᵉ médailles en 1835 et 1848, et la décoration en juin 1842.

GIL Y ZARATE (don Antonio), poëte dramatique espagnol, est né le 1ᵉᵉ décembre 1793, au palais même de l'Escurial, où ses parents, qui étaient acteurs, jouaient la comédie devant la cour. Envoyé en France à l'âge de huit ans, il fit dans une pension de Passy de bonnes études, mais oublia si bien sa langue maternelle qu'il dut la rapprendre complétement à son retour en Espagne, en 1811. En 1817, il revit la France, où il se livra avec ardeur à son goût pour les sciences physiques et mathématiques, obtint, dans son pays, en 1820, une place au ministère de l'intérieur, et devint officier des archives. Déjà sa passion pour le théâtre s'était révélée par quelques traductions de pièces étrangères, et par une ou deux comédies originales; mais la politique retarda l'essor de son talent. En 1823, il fut interné à Cadix.

Il consacra ses loisirs forcés au théâtre et écrivit trois pièces : *l'Entremetteur* (el Entremetido), en prose; *le Guetteur de nouvelles* (Cuidado con las novias), et *Un an après la noce* (Un año despues de la boda), en vers rimés. La dernière fut jouée avec succès, en 1825, à Madrid, où la réputation de M. Gil y Zarate le fit rappeler l'année suivante. En 1828, à la suite de sa tragédie de *Don Pedro de Portugal*, qui fut mutilée par la censure, il devint professeur de langue française au consulat de Madrid, où il resta sept ans.

A la fin de 1832, M. Gil y Zarate devint rédacteur du journal fondé par la junte commerciale de Madrid, *le Bulletin du commerce* (Boletin de comercio) qui, sous le titre d'*Écho* (Eco), ne tarda pas à faire au gouvernement une vive guerre. Il en quitta alors la rédaction et fut, en dédommagement, nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur. Cette période de sa vie est signalée par un redoublement d'activité littéraire : ainsi il fit représenter à Madrid une tragédie purement classique, *Blanche de Bourbon* (1835), qui eut un grand succès, et un drame, *Charles II* (1836), où se déploie dans tout son éclat le lyrisme romantique, et qui est regardé, surtout au point de vue du style, comme la plus remarquable de ses œuvres; *Rosmunda* (1840); *Don Alvaro de Luna*, *Masaniello*, *Guzman le brave*, une de ses meilleures œuvres; *Cécile l'aveugle*, *un Monarque et son sujet*, *Mathilde*, *Guillaume Tell*, *la Famille Falkland*, *Gonzalve de Cordoue*, *don Trifon*, et plusieurs comédies : *Charles-Quint*, *un Amigo en candelero*, etc.

Actuellement, M. Gil y Zarate est chef de division au ministère de l'intérieur et secrétaire royal. Il est membre de l'Académie espagnole et président de la section des belles-lettres à l'athénée et au lycée de Madrid. Il est encore au lycée professeur d'histoire littéraire, et c'est comme pour justifier cet emploi qu'il a publié un des recueils les plus estimés de l'Espagne, le *Manuel de Littérature* (Manual de literatura; Madrid, 1846, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1851). On trouve de nombreux extraits de ses pièces lyriques et romantiques dans la *Bibliothèque des écrivains espagnols contemporains* d'Ochoa (Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporaneos; Paris, 1840). Un recueil de ses œuvres dramatiques a paru à Paris en 1856.

GILBART (James-William), économiste anglais, est né vers la fin du dernier siècle. Son expérience des affaires en même temps que l'autorité de ses ouvrages en matière de finances le firent choisir, vers 1835, pour administrer la Banque de Londres et de Westminster. En 1827, il fit paraître le *Traité pratique de la Banque* (A practical treatise on banking, in-8; 6ᵉ édit., très-étendue, 1855, 2 vol.), où il fait une sorte de cours du commerce de banque; c'est une des meilleures publications que l'on connaisse sur ce sujet. Abordant la partie historique, il a écrit successivement : *Histoire et principes des banques* (History and principles of banking; 1834, in-8; 3ᵉ édit. augmentée, 1837), peut-être empreinte de trop de partialité en faveur des banques par actions; *Histoire des banques en Irlande* (History of banking in Ireland; 1836, in-8), et *Histoire des banques en Amérique* (1837, in-8), suivie de recherches pour déterminer jusqu'à quel point les institutions de crédit des États-Unis peuvent s'adapter à l'Angleterre. Ces derniers ouvrages renferment beaucoup de renseignements utiles, présentés dans un style à la fois clair et concis. Un recueil de leçons de M. Gibbart sur l'*Histoire et les principes du commerce chez les anciens* a été traduit en français (1856, in-18).

GILBERT (Antoine-Pierre-Marie), archéologue français, né à Paris, le 8 novembre 1785, occupa pendant près de quarante ans la place de conservateur de l'église métropolitaine de Paris. Étudiant avec soin les révolutions de l'architecture religieuse du moyen âge, il s'est formé une riche collection de gravures et de dessins représentant les monuments de cette époque. M. Gilbert est membre de la Société des antiquaires.

Il a publié : *Description historique de la basilique métropolitaine de Paris* (1811, in-8; 2ᵉ édit., 1821); *Notice de l'église de Notre-Dame de Chartres* (1812, in-8); *Description historique de l'église métropolitaine de Rouen* (Rouen, 1816, in-8; 2ᵉ édit., 1837); *Château royal de Chambord* 1821, in-8; 2ᵉ édit., 1822); *Description historique de l'église de la ci-devant abbaye de Saint-Ouen de Rouen* (Rouen, 1822, in-8); *Description historique de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens* (Amiens, 1833, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu* (Amiens et Abbeville, 1836, in-8), qui a obtenu une mention honorable de la même académie, etc. Il a inséré en outre différents travaux dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de France, la *Revue archéologique* et autres recueils.

GILBERT (Jacques-Émile), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre 1793, se destina d'abord à l'École polytechnique, où il fut reçu en 1811; mais il renonça au bénéfice de son admission et entra, deux ans après, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Barthélemy Vignon l'architecte. Il y remporta le second prix d'architecture en 1820, et le grand prix en 1822; le sujet du concours était : *une Salle d'opéra*. Son séjour en Italie fut marqué par l'envoi du *Temple de Jupiter à Ostie* (1826). — De retour en France, il dirigea quelques années après, les constructions de l'École d'Alfort, et vers 1840, l'édifice sanitaire de Charenton. Plus tard il fut associé à M. Lecointe pour la prison cellulaire Mazas, et exécuta en même temps de nombreux travaux particuliers. Dans ces derniers temps (1856), il a été chargé des travaux du nouvel hôtel de la préfecture de police, conjointement avec M. Diet, grand prix de Rome de 1852. M. Émile Gilbert avait pris, en 1853, l'atelier de Blouet, aujourd'hui dirigé par M. Questel. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1852, comme successeur de Fontaine, il est en outre membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts et secrétaire archiviste de la même école. Il a été décoré en novembre 1845.

Digitized by Google

Son frère, M. Baptiste-Émile-Louis GILBERT, né à Paris, le 11 janvier 1799, a également suivi l'École des beaux-arts, et dirigé depuis un certain nombre de constructions particulières. Il est attaché, depuis 1853, aux bâtiments de la préfecture de la Seine, et surveille comme inspecteur, sous M. Baltard, la première section des travaux de la ville de Paris.

GILBERT (rév. Ashurst-Turner), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né vers 1792. Il fit ses études au collège libre de Manchester et à Oxford et, après avoir reçu les ordres, resta longtemps attaché à cette université; il y fut tour à tour examinateur public (1815), principal du collège de Brasenose de 1822 à 1842, et vice-chancelier de 1836 à 1840. Il est docteur en théologie et a publié des *Sermons* et des ouvrages de piété. Au mois de mars 1842, il a été appelé au siége épiscopal de Chichester, qui donne droit à la pairie et dont le revenu annuel est de 4200 liv. (105 000 fr.). Ce prélat appartient au parti conservateur libéral.

GILFILLAN (rév. Georges), critique et littérateur anglais, est né en 1813, à Comrie (Écosse), où son père était ministre de l'Église independante. Élevé aussi pour la carrière ecclésiastique, il reçut les ordres vers 1837, et fut attaché à la paroisse de Dundee, où il est encore. Depuis sa jeunesse il consacre ses loisirs aux travaux littéraires, et s'est fait connaître par une série d'esquisses critiques insérées dans le *Dumfries herald*. L'accueil que reçurent ces articles l'encouragea à les revoir et à les publier à part sous le titre de *Galerie de portraits littéraires* (a Gallery of literary portraits; nouv. édit., 1851); recueil intéressant qui forme aujourd'hui quatre volumes. On cite encore du rév. Gilfillan une très-remarquable préface, en tête de la *Collection des poëtes anglais* de Nichol, et où il a tracé avec beaucoup de mesure les règles de la poétique moderne; enfin un volume de vers : *Chants et poésies* (Poems and songs), qui a eu trois éditions successives.

Comme ecclésiastique, il a particulièrement donné : *les Poëtes de la Bible* (the Bards of Bible), une dissertation *sur l'Enfer* (On hades), *le Martyrologe du Covenant écossais* (Martyrs and heroes of the scottish Covenant, 1852), des *Sermons*, l'*Histoire d'un homme* (History of a man, 1856), esquisse morale; etc.

GILLESPIE (William-Mitchell), ingénieur américain, né en 1816, est, depuis 1845, professeur de sciences appliquées au génie civil à Schenectady (État de New-York). Il a composé, sur cette matière, plusieurs ouvrages, qui ont obtenu une grande circulation : *Manuel de la théorie et de la pratique de l'art de faire les routes* (Manual of principles and practice of road-making; New-York, in-8, nombreuses éditions), étude très-complète; *Théorie et pratique de la levée des plans* (the Principles and practice of land-surveing, 1855).

M. Gillespie a traduit, en 1821, la *Philosophie des mathématiques*, de M. Comte, dont les théories positivistes sont fort goûtées aux États-Unis, et publié encore : *Séjour d'un New-Yorkais à Rome, en* 1843 (Rome as seex by a New-Yorker, in 1843; New-York, in-12, 1845).

GILLON (Paulin), ancien représentant du peuple français, est né à Rubécourt (Meuse), en 1797, d'une famille attachée, sous la Restauration, aux opinions libérales. Après la révolution de Juillet, il se prononça constamment contre la politique conservatrice. Avocat à Bar-le Duc et maire de cette ville, il fut élu, en 1848, représentant de la Meuse par 36 769 voix, l'avant-dernier de la liste. Il fit partie du Comité du travail, et parut quelquefois à la tribune. Il fut particulièrement rapporteur de la loi relative à l'intérêt des prêts faits par l'État aux associations ouvrières (15 novembre 1848). Il vota ordinairement avec le parti démocratique le plus modéré ou avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le ministère présidé par M. Odilon Barrot et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il suivit les inspirations du Comité de la rue de Poitiers, et se montra contraire aux institutions republicaines, tout en se prononçant contre la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris sa place au barreau de Bar-le-Duc.

Un de ses parents, M. Felix GILLON, chevalier de la Légion d'honneur (4 mai 1844) et conseiller général du département de la Meuse, préside le tribunal civil de cette ville.

GILMAN (Caroline HOWARD, mistress), femme de lettres americaine, née à Boston, le 8 octobre 1794, débuta, dès l'âge de seize ans, par des pièces de poésie, publiées dans les recueils littéraires de l'époque, et notamment dans la *North American Review*. En 1819, elle épousa Samuel Gilman, auteur lui-même d'un agréable volume, intitulé : *the Memoirs of a new England Village Choer*, etc., alla habiter avec lui Charleston, où il devint ministre de l'église unitairienne. En 1832, elle commença la publication d'un *Magazine* pour les enfants : *le Bouton de rose* (the Rose Bud), qui prit bientôt le nom de *Rose* du sud (the Southern Rose). La plupart de ses ouvrages sont extraits de ce recueil : *Recollections of a New England housekeeper Recollections of a Southern Matron*, et son livre de voyage, *Poetry of travelling in the United States* (1838, in-12).

On a d'elle encore plusieurs volumes de poésies : *Verses of a Lifetime* (Boston, 1849, in-12); *Tales and Ballads* et *Ruth Raymond* (1850); deux recueils d'extraits poétiques : *Oracles for youth* (New-York, 1852), et *the Sybil, or New oracles from the Poets* (1854). Enfin elle a édité les *Lettres d'Eliza Wilkinson*, la célèbre héroïne d'un des épisodes les plus intéressants de la révolution américaine, l'invasion de Charleston. Mme Caroline Gilman, dont les poésies ne manquent ni de vivacité ni de fraîcheur, est connue surtout pour avoir porté la verve et la grâce du sentiment poétique dans la prose.

Sa fille, née en 1823, à Charleston, et devenue, en 1840, mistress Caroline GLOVER, a publié, sous le nom de Caroline Howard, nom de sa mère, des poésies et des nouvelles, ainsi qu'un grand nombre d'historiettes pour l'enfance dans les principaux *Magazines*.

GIMELLE (Pierre-Louis), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 6 novembre 1790, à Gimelle (Corrèze), fit ses études à l'école secondaire de Tulle. Entré au service en 1808, comme chirurgien sous-aide, il fit les campagnes d'Allemagne et de France, fut nommé en 1816 aide-major à l'hôpital du Gros-Caillou, où il resta jusqu'en 1833, époque à laquelle il devint chirurgien-major, et passa en 1836, en la même qualité, à l'hôtel des Invalides. Il est aujourd'hui attaché à l'état-major de la place de Paris. Reçu docteur dans cette ville en 1818, il fut élu membre de l'Académie de médecine en 1823. Il a publié différents mémoires et rapports qui dénotent des connaissances précises et un jugement solide, *sur l'Iritis*, *l'Emploi de l'iode*, *l'Émétique*, etc. Chevalier de la Légion d'honneur en 1829, il a

Digitized by Google

été créé officier en 1842. — Son fils, M. Jules GIMELLE, pratique également la médecine à Paris, où il a été reçu docteur en 1848.

GINAIN (Louis-Eugène), peintre français, né à Paris, le 26 juillet 1818, et fils d'un artiste relieur estimé, suivit, de 1835 à 1838, les ateliers de Charlet et de M. Ab. de Pujol, débuta au Salon de 1839, et fit en Afrique un voyage qui lui a fourni la plupart de ses scènes d'escarmouche et tableaux militaires. Il traite aujourd'hui le genre des chevaux et des attelages pittoresques. On a de lui, entre autres toiles d'un certain renom : *le duc d'Aumale pendant la campagne du Téniah* (1841); *le colonel Daumas recevant la soumission de Mahi-el-Din en* 1845, acquis par l'État; *Attelage à la Daumont*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Bataille de Marengo*, *le Combat de l'Afrom*, *les Zouaves* (1857), etc.

Son frère, M. Paul-René-Léon GINAIN, né à Paris, le 5 octobre 1825, a étudié l'architecture sous M. H. Lebas, remporté une mention au concours de 1849, et le premier grand prix à celui de 1852, dont le sujet était *un Gymnase*. Il a envoyé de Rome, d'où il est revenu tout récemment, huit dessins sur le *Théâtre de Taormine* en Sicile.

GINTRAC (Élie), médecin français, né vers 1790, à Bordeaux, où il exerce sa profession avec une remarquable supériorité depuis plus de quarante ans, fit ses études à la Faculté de Montpellier, y reçut en 1814 le diplôme de docteur et fut mis en 1840, par l'Académie de médecine, au nombre de ses correspondants de première classe. Il occupe aujourd'hui la chaire de clinique interne à l'École secondaire de Bordeaux, dont il est aussi directeur. Il a reçu la croix d'honneur en 1843.

M. Élie Gintrac a publié des écrits estimés : *Observations et recherches sur la cyanose ou maladie bleue* (1824, in-8); *Mémoire sur le diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques* (1826, in-8); *Mémoires et observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique* (1830, in-8); *de l'Influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse* (1845, in-4), extrait du tome XI des *Mémoires de l'Académie*. Le dernier ouvrage de ce médecin, résumé de ses travaux antérieurs, a pour titre : *Cours théorique et clinique de pathologie interne et de thérapie médicale* (1853, 3 vol. in-8).

GIOVANELLI (André), chef actuel d'une maison vénitienne élevée à la dignité princière par l'empereur d'Autriche en 1838, est né le 18 juillet 1783. Il porte les titres de prince et comte de l'empire, patricien de Venise, magnat de Hongrie, etc. Veuf de la marquise *Antoinette* Pallavicini (1821), il a épousé en 1824, *Marie*, née comtesse Burni, dame du palais, dont il a un fils : *Joseph*, né le 5 déc. 1824, chambellan impérial.

GIOVINI (Bianchi). Voy. BIANCHI-GIOVINI.

GIRALDÈS (N...), médecin français, né vers 1810, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, qui l'admit en 1844 au nombre des agrégés libres. Ancien prosecteur des hôpitaux, il fut reçu docteur en 1836, et fut attaché d'abord comme chirurgien à l'hôpital des Cliniques; il occupe les mêmes fonctions auprès du bureau central. Parmi ses travaux les plus estimés nous citerons : *Études anatomiques sur l'organe de l'œil chez l'homme* (1836, in-4); *Luxations de la mâchoire* (1844, in-4); *du Degré d'utilité de l'anatomie comparée* (1846, in-8); *des Maladies du sinus maxillaire* (1851, in-8). M. Giraldès est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1848.

GIRARD (Fulgence), littérateur français, né vers 1810, servit quelque temps dans la marine, vint ensuite à Paris, se jeta dans le journalisme et prépara avec M. Jules Lecomte les *Chroniques de la marine française* (1836-1837, 5 vol. in-8), qui s'étendent de 1789 à 1830. Plus tard il les continua dans le feuilleton du *Siècle* (1855), pour la période contemporaine. On a aussi de lui des romans : *Deux martyrs* (1835, 2 vol. in-8); *Marceline Vauvert* (1838, 2 vol. in-8); *Sur les grèves* (1840, 2 vol. in-8); une *Histoire du mont Saint-Michel* (1843, in-8 : 2e édit. 1849); un volume d'iambes intitulé *Sysiphe* (1849) et *les Mystères du grand monde* (1850, 8 vol. in-8), histoire des palais, résidences royales, prisons d'État, abbayes, boudoirs et salons. Il a donné de nombreux articles à *la France maritime* et collaboré au *Monde illustré*.

GIRARD (Noël-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 22 août 1816, suivit en 1845 les cours de l'École des beaux arts, comme élève de David, puis de Petitot, remporta une mention au grand concours de l'année suivante, et débuta au Salon de 1849 par un *bas-relief* en terre cuite. Il a depuis exposé ou exécuté : *Vendangeur foulant le raisin*, statue en bronze, acquis par l'État (1852); le buste du *baron Dubois*, pour l'École de médecine (1853); *Iphigénie sacrifiée*, admis avec le *Vendangeur* à l'Exposition universelle de 1855; et dans les pavillons du nouveau Louvre, *l'Astronomie*, *La Rochefoucauld*, statues dont les modèle sont figuré au Salon de 1857. — Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1852, et une mention en 1855.

GIRARDET (Charles), graveur et lithographe français, né au Locle, près de Neufchâtel (Suisse), en 1780, arriva jeune à Paris, où son frère Abraham s'était fixé dès 1782. Il étudia d'abord, sous sa direction, le dessin et la gravure, et envoya un premier cadre de sujets en taille-douce à l'Exposition de 1824. Quelque temps avant, lorsque Godefroy Engelmann et de Lasteyrie introduisaient chez nous la lithographie, il avait été l'un des premiers à s'y livrer avec eux, et il envoya plusieurs planches à la même exposition. Il se renferma dans ce genre surtout depuis la mort d'Abraham Girardet (1820). Il a trois fils, qui sont devenus trois artistes distingués (voy. ci-dessous). Il vit aujourd'hui dans la retraite.

Les gravures les plus estimées de M. Charles Girardet, qui remontent à l'époque de ses débuts, sont : *la Tente de Darius* et *l'Entrée d'Alexandre à Babylone*, d'après les deux grands tableaux de Charles Lebrun. Ses lithographies, disséminées dans diverses publications, de 1825 à 1840, reproduisent de préférence les tableaux et dessins de MM. Robert, Gigoux, etc. — Il a obtenu une médaille d'argent de la Société d'encouragement de Neufchâtel, pour laquelle il a exécuté différents travaux.

GIRARDET (Charles ou Karl), peintre français, fils du précédent, né aussi au Locle, près de Neufchâtel, le 13 mai 1800, vint en France avec son père vers l'âge de huit ans, étudia dès ce moment la peinture, et travailla chez M. Léon Cogniet. Sa qualité d'étranger lui interdit les concours de l'École des beaux-arts. De nombreux voyages complétèrent son éducation artistique. Il parcourut à diverses reprises et souvent à pied la Suisse, l'Allemagne, les différentes provinces de l'Italie, la Turquie, l'Égypte. Il accompagna le duc de Montpensier en Espagne.

M. Charles Girardet débuta au Salon de 1836 par *l'École buissonnière* et *le Déjeuner des lapins*,

Digitized by Google

et adopta dès lors, pour se distinguer de *Charles* Girardet son père, le prénom de *Karl* sous lequel il était déjà connu à l'étranger. Depuis il exposa de nouveaux points de vue de la Suisse et des autres pays qu'il avait visités : *le Mont Righi*, *une Fontaine à Brientz*, des *Marchés* et des *Paysans suisses*, des *Sites* de Sorrente, de Capri, du Vésuve; *les Bords du Nil*, *une Mosquée au Caire*, acheté par le duc de Montpensier; *la Tente du bey marocain à Isly* et *la Danse des Ismaïs aux Tuileries*, commandes pour Versailles; *une Rue au Caire*, *Giesbach*, *un Café sur le Nil*, des *Laboureurs égyptiens*, *l'Odalisque* et *le Retour du soldat* (1850). C'est alors qu'il s'occupa de relever les vues et dessins nécessaires au grand ouvrage *la Touraine* que MM. Mame préparaient alors pour l'Exposition universelle et qui fut illustré par lui et MM. Français et Catenacci. Il a exposé, en 1857, *la Bataille de Morat* et plusieurs *paysages*.

Il faut encore citer parmiles illustrations de cet artiste : le *Roland furieux* et les vignettes de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*. M. Karl. Girardet se distingue par une rapidité de dessin telle qu'il a pu exécuter 30 esquisses et 80 portraits, sans compter les vues et les costumes, pendant les quelques semaines de son voyage à Madrid. Sa toile historique la plus appreciée, *les Protestants surpris au prêche*, exposée à Paris, en 1842, et qui appartient au musée de sa ville natale, lui a valu, lors du passage du roi de Prusse à Neufchâtel (1843) la grande médaille d'honneur de Prusse, et en 1855, le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam. Il a obteu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1842, et une mention en 1855.

GIRARDET (Edouard-Henri), peintre et graveur français, frère du précédent, né à Neufchâtel, en mai 1819, vint également de bonne heure à Paris, étudia d'abord dans l'atelier et sous la direction de son père, et voyagea plus tard avec son frère Karl, notamment en Egypte et en Algérie. Les tableaux qu'il a exposés depuis 1839, appartiennent tous à la peinture de genre et de fantaisie.

On cite entre autres : *le Bain commun* (1839); *la Chèvre blessée*, *la Bénédiction paternelle*, *le Benedicite*, *le Conte de la mère-grand*, *un Aveugle mendiant du Caire*, *les Paysans et l'ours*, *la Lettre difficile*, *les Petits voleurs de pommes*, *le Nid de merles*, *le Mauvais temps dans la montagne* (1850). Quelques-uns de ces tableaux appartiennent aujourd'hui à la maison de l'empereur, ainsi qu'*un Jour de foire dans l'Oberland Bernois*, admis à l'Exposition universelle de 1855. A son retour d'Egypte, il a fait et signé avec M. Karl Girardet *une Famille égyptienne priant sur le tombeau d'un parent* (1844). M. Edouard Girardet a obtenu une 3e médaille en 1842, une 2e en 1847, pour la peinture de genre; depuis quelques années il se livre avec succès à la gravure.

GIRARDET (Paul), graveur français, frère des deux précédents, né comme eux à Neufchâtel, le 8 mars 1821, fut élève de son père pour la gravure et pour le dessin, se livra à la gravure, et débuta au Salon de 1842, par quatre sujets ou *Paysages* de M. Karl Girardet, reproduits en taille-douce. Il a encore gravé, d'après son frère; *Gauthier de Châtillon défendant une rue de Munich* et *le Combat d'Héliopolis*, qui font partie, ainsi que plusieurs autres exposés de 1844 à 1849, des *Galeries historiques de Versailles*; les plus remarquables sont : *le Combat de l'Halrach*, *la Prise du col du Téniah*, *la Bataille d'Isly* d'après M. Horace Vernet et *le Combat de Rivoli*, de M. Philippoteaux. Depuis, il a gravé *la Bataille de Frédéricia*, *Washington traversant la Delaware*, exposés, en 1853 et en 1855, avec l'*École*, d'après M. Edouard Girardet, et dans ces derniers temps *la Première messe en Kabylie*, de M. Horace Vernet, et *Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire*, d'après Paul Delaroche (1857). Il a obtenu une 2e médaille en 1849, et une mention en 1855.

GIRARDIN (Alexandre, comte DE), général français, né le 16 janvier 1776, servit dans la marine dès l'âge de 11 ans, prit ensuite part à toutes les campagnes de l'Empire, et se fit surtout remarquer à Austerlitz, à Osonio, en Espagne, à Ostrowno, à Champaubert et à Montmirail. Pendant la campagne de France, en 1814, il fut crée général de division. Livré dès lors à l'étude, il publia plusieurs écrits sur des questions d'économie et de finances, entre autres : *Mémoire sur la situation politique et militaire de l'Europe* (1844). —M. Al. de Girardin est mort à Paris le 5 août 1855. Le lendemain, sa notice nécrologique paraissait, avec la nouvelle de sa mort, comme article d'en tête, dans les premieres colonnes de la *Presse*.

GIRARDIN (Ernest, comte DE), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, né en juillet 1803, est le petit-fils de René-Louis de Girardin, l'hôte et l'ami de J. J. Rousseau, et le fils de Stanislas de Girardin, qui fut, pendant la Restauration, un des chefs de l'opposition libérale. En 1831, M. Ernest de Girardin fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Ruffec (Charente), et se plaça au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. Non réélu en 1837, la victoire de la coalition en 1839 le ramena à la Chambre, où il resta jusqu'en 1846. L'un des adversaires les plus ardents de M. Guizot, il se fit remarquer par la vivacité de ses interpellations dans la séance où la gauche reprocha si bruyamment au ministre de Louis-Philippe son fameux voyage à Gand. Il se prononça pour la réforme électorale et parlementaire. En 1846, les électeurs de Ruffec lui retirèrent leur mandat. Mais après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 44 829 voix, le quatrième des neuf élus de la Charente. Il se plaça sur les bancs de la droite à côté de ses amis de l'ancienne gauche dynastique, devenus les chefs d'une nouvelle opposition contre la République. Il vota toutefois pour l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, avec la réunion de la rue de Poitiers, dont il faisait partie, le gouvernement de Louis-Napoléon et la politique du ministère Odilon Barrot. Réélu le troisième à l'Assemblée législative par 47 983 suffrages, il continua de faire partie de la majorité et ne se détacha des chefs de la droite que pour suivre la politique de l'Élysée. Le 2 décembre 1851, il fut nommé membre de la Commission consultative, et, le 26 janvier 1852, compris dans la première liste des sénateurs.

GIRARDIN (Émile DE), publiciste français, est né en Suisse, de parents légalement inconnus. Son état civil, qui lui donne pour famille des personnages imaginaires, le fait naître le 27 juin 1806; mais l'acte de notoriété qu'il a dû substituer plus tard à cette fausse déclaration reporte l'époque de sa naissance à l'année 1802. Employé jusqu'en 1827 dans les bureaux de la maison du roi et chez un agent de change, on le connaissait sous le nom d'Émile Delamothe. Tout à coup il revendique comme son vrai nom et prend d'autorité celui du général Alex. de Girardin, qui, dix ans plus tard, déclara être son père, au sein d'une commission de la Chambre des Députés. C'est, en effet, sous ce dernier nom qu'il débute dans les lettres par deux

Digitized by Google

publications de jeunesse; *Émile* (1827, d'abord anonyme; 4e édit., 1853), et *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin* (1828). *Émile* est, sous forme de fragments, le roman de sa naissance et de ses premières années. Inspecteur des beaux-arts sous le ministère Martignac, il met à profit les loisirs de cette sinécure pour s'exercer à des spéculations hardies. Il fonde coup sur coup deux journaux auxquels s'attache la vogue, *le Voleur* et *la Mode;* celui-ci fut placé quelque temps sous le patronage de la duchesse de Berri.

Après 1830, M. de Girardin, qui a compris tout le parti qu'on pouvait tirer de la presse, publie successivement le *Journal des connaissances utiles* (1831) à 4 fr. par an, lequel atteint, en peu de mois, le chiffre de 120 000 abonnés; le *Journal des instituteurs primaires*, à trente sous par an; le *Musée des Familles* (1833); l'*Almanach de France* (1834), qui fut dès l'origine tiré à plus d'un million d'exemplaires; un *Atlas de France* par départements et un *Atlas universel*, à un sou la carte, etc. Toutes ces publications étaient données comme émanant d'une *Société nationale pour l'émancipation intellectuelle*, et ne furent pas sans influence sur les progrès de l'instruction publique. En même temps il se mêle à toutes sortes d'affaires commerciales, dont quelques-unes ont eu un déplorable retentissement : les mines de Saint-Bérain, le Physionotype, l'institut de Coëtbo, le *Panthéon littéraire*, pour lequel il obtint de M. Guizot une forte subvention (1835), etc.

Tout cela ne suffit pas à son activité fiévreuse, et le 1er juillet 1836, parut *la Presse*, organe de la politique conservatrice. Fondée dans des conditions telles qu'elle peut défier et ruiner toute concurrence, elle fait une révolution dans le journalisme. M. de Girardin est assailli de tous côtés par ses ennemis politiques, et c'est alors qu'il eut avec Armand Carrel, rédacteur en chef du *National*, cette malheureuse rencontre dont il vint chercher en 1848 l'expiation solennelle au cimetière de Saint-Mandé. Ce duel, qui était son quatrième, fut son dernier. Plus tard, il refusa de donner satisfaction à M. Bergeron, malgré la plus outrageante des insultes. En 1834, il avait été élu député par le collége de Bourganeuf (Creuse), et s'était vu accusé de corruption électorale. En 1839, il soutint le ministère Molé contre la coalition. Pendant la plus grande partie de sa durée, le ministère Guizot eut aussi l'appui de *la Presse*, dont l'abandon lui fut si sensible qu'il créa, on sait à quels prix, *l'Époque* pour la remplacer. En 1846, M. de Girardin se vit exclu de la Chambre sous prétexte qu'il n'était pas Français. En 1847, il fut traduit, pour avoir insulté le ministère, devant la Cour des Pairs, qui ne crut pas devoir frapper le député journaliste. Le 7 février de l'année suivante, M. de Girardin pressent une révolution et résigne son mandat. Le 24, au matin, il pénétrait aux Tuileries et faisait remettre au roi une note signée où il demandait impérieusement son abdication et la régence de la duchesse d'Orléans.

Repoussé aux élections de la Constituante, quoiqu'il eût, par son fameux article *Confiance! confiance!* donné le premier signal du ralliement universel des anciens partis à la République, M. de Girardin représenta le Bas-Rhin à la Législative et vota avec la Montagne, qui l'avait fait nommer. On prétend que c'est lui qui a gagné à la cause républicaine M. Victor Hugo, dont il fut le principal collaborateur à *l'Événement* (plus tard *l'Avènement*), organe spécial du poète. Mais dans les assemblées il n'a guère laissé trace de son passage; il n'est pas chef de parti, encore moins orateur; c'est un publiciste, un grand remueur d'idées; sa place est dans le journal qu'il a créé et qu'il a rendu redoutable à tous les partis. Là on l'a vu soutenir et combattre M. Guizot et le gouvernement provisoire, la réaction, la République, s'acharner contre le général Cavaignac, qui l'avait arrêté et mis au secret après les journées de juin, poser le premier et propager par tous les moyens la candidature de Louis-Napoléon, se retourner contre lui et le combattre à outrance dans les rangs des socialistes et des révolutionnaires. Aussi a-t-il excité contre lui, dans tous les partis, de violentes animosités, auxquelles il répond, dit-on, par un grand mépris des hommes. Malgré toutes ces évolutions, on n'en lut pas moins *la Presse*, qui resta, sous toutes les couleurs, pendant les vingt années de sa direction, un des journaux les mieux faits de Paris, et en quelque sorte le champ de bataille ouvert à toutes les opinions.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Girardin fut éloigné de France par le décret du 9 janvier suivant. La mort de sa belle-mère lui fit obtenir deux mois après l'autorisation d'y rentrer, et, grâce à ses relations de longue date avec le prince Napoléon, il lui fut permis d'y rester. Il reprit bientôt la direction de son journal, qu'il n'a plus quittée qu'à la fin de 1856, en vendant à MM. Millaud et Cie, moyennant 820 000 francs, sa part de propriété. En 1828, il avait épousé Mlle Delphine Gay, une des muses de la Restauration, qui a donné au nom de son mari un nouvel éclat (voy. ci-dessous). Devenu veuf en juin 1855, il a épousé, au mois de novembre 1856, Mlle Mina de Tieffenbach, fille d'un ancien maître de postes de Vienne, créée comtesse par le duc de Nassau.

M. de Girardin a traversé bien des partis, mais il a gardé partout et toujours sa personnalité, suivant tous les principes avec la même rigueur logique, et portant dans la pratique le même besoin de simplification. Toujours dans l'absolu, il veut, dans ces dernières années, la liberté sans limites, comme autrefois l'autorité sans contrôle. Il s'est fait un style d'alinéa et d'axiomes impérieux et dogmatiques comme sa pensée. On trouve ses idées nouvelles dans une foule de publications et de brochures, parmi lesquelles nous nous bornons à citer : *de l'Influence exercée par le* Journal des connaissances utiles *sur le progrès des idées, de l'instruction, des mœurs*, etc. (1834); *de la Presse périodique au* XIXe *siècle* (1837); *de l'Instruction publique*, 1re *élémentaire, générale, nationale;* 2e *complémentaire, spéciale, professionnelle* (1838, in-8); *Études politiques* (1838, in-8; nouv. édit. augmentée, 1849, in-18), lettres au général A. de Girardin sur l'application de l'armée aux travaux publics; *de la Liberté de la presse et du journalisme* (1842); *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (1842); *de la Liberté du commerce et de la protection de l'industrie* (1846-47), lettres entre MM. de Girardin et Ad. Blanqui : *du Budget* (1847); *Avant la Constitution*, précédé d'une *Lettre à Timon; Journal d'un journaliste au secret* (1848); *les Cinquante-deux* (1849 et suiv., in-16; 1853, 11 vol. in-18), suite de petits écrits sur les questions à l'ordre du jour : *Questions administratives et financières* (1848, in-18); *le Pour et le Contre* (1848); *le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale* (1848, 2 vol.); *l'Abolition de la misère par l'élévation des salaires* (1850, in-16; 1851, in-8), lettres à M. Thiers; *l'Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement* (1851, in-8); *le Bien-être universel* (1850 et suiv.), revue hebdomadaire à 6 fr. par an; *l'Expropriation abolie* (1852); *la Politique universelle, décrets de l'avenir* (Bruxelles, 1852; Paris, 4e édit., 1854, in-18); *Solutions de la question d'Orient* (1853, in-8; 3e édit., 1854); *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants*

Digitized by Google

devant la mère (1854, in-18); *la Liberté* (1857, in-18); *la Fille du millionnaire* (1858), etc.

GIRARDIN (Delphine Gay, Mme Émile de), femme de lettres française, épouse du précédent, née à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804, reçut sous la direction de sa mère, Mme Sophie Gay, une éducation littéraire qui ne tarda pas à porter ses fruits. Dès l'âge de dix-sept ans, elle débuta par des poésies dont le caractère patriotique justifia plus tard le surnom qu'elle avait pris de *Muse de la patrie*. Une de ses premières pièces de vers, *les Sœurs de Sainte-Camille*, épisode de la peste de Barcelone, obtint un prix extraordinaire au concours de l'Académie française en 1822. Enhardie par ce succès, elle chanta successivement les Grecs, les Romains, les Français, le général Foy, Napoléon, et aussi Charles X, qui, en 1825, lui accorda, sur sa cassette, une pension de 1500 francs. Deux recueils, les *Essais poétiques* (1824, in-8; 4e édit., 1829, in-18) et les *Nouveaux essais poétiques* (1825, in-8; 1826, in-18), signalent surtout cette première période à laquelle se rattachent encore quelques pièces détachées, telles que l'*Hymne à sainte Geneviève*, *la Quête*, *la Vision*, etc., publiées séparément de 1825 à 1826. Une composition du premier recueil, intitulée : *le Bonheur d'être belle*, est comme un résumé du bonheur multiple qui entourait alors Mlle Delphine Gay.

En 1827, elle fit, avec sa mère, un voyage en Italie, qui fut une véritable ovation. Reçue membre de l'Académie du Tibre et couronnée au Capitole, elle devint promptement une sorte de Corinne française. Les fruits de ce voyage furent de nouveaux poëmes, tels que: *le Retour*, *la Pélerine*, *le Dernier jour de Pompei*, et des élégies plus personnelles, où déjà les adorations dont l'auteur était comblé laissent place à des regrets: *Il m'aimait*, *L'une ou l'autre*, *Ma réponse*, *le Désenchantement*, *le Repentir* (1828-1829). En 1833, parut le dernier poëme de Mme Émile de Girardin, *Napoline* (in-8), celui où elle a mis, avec son esprit ordinaire, le plus de vraie sensibilité.

Mariée, en 1821, avec M. Émile de Girardin, la Muse de la patrie ne publia plus guère que quelques poésies détachées, élégies ou satires, parmi lesquelles on remarque *la Jeune fille enterrée aux Invalides*, composée à l'occasion de l'attentat de Fieschi; *l'Épître à la Chambre des Députés*, lorsque son mari en fut repoussé, et l'amère diatribe lancée, en 1848, contre le général Cavaignac. L'année même de son mariage, elle avait débuté dans le roman par *le Lorgnon* (1832, in-8; 2 vol. in-12), conte charmant, à côté duquel il faut citer *la Canne de M. de Balzac* (1836, in-8); *Il ne faut pas jouer avec la douleur* (1853, in-18); les *Contes d'une vieille fille à ses neveux* (1832, 2 vol. in-8); et des *Nouvelles* (1853, in-18). Mentionnons encore deux romans: *M. le marquis de Pontanges* (1835, 2 vol. in-18) et *Marguerite, ou Deux amours* (1853, in-18; 2e édit., 1855), dans lesquels beaucoup d'esprit sauve à peine les incidents bizarres et d'étranges paradoxes de sentiments; et enfin, en collaboration avec MM. Méry, J. Sandeau et Th. Gautier, *la Croix de Berny* (1846, 2 vol. in-8). Mais ce qui a surtout contribué à la réputation de Mme de Girardin, et à la fortune du journal de son mari, ce sont ses *Lettres parisiennes*, causeries étincelantes publiées dans le feuilleton de *la Presse* de 1836 à 1848, sous le pseudonyme qui leur sert aujourd'hui de titre, *le Vicomte de Launay* (1856, 3 vol. in-18), et dont il a été fait plusieurs éditions simultanées.

Reste le théâtre de Mme de Girardin. Sa première pièce, *l'École des journalistes*, en 5 actes et en vers, qui présentait des caractères étudiés d'après nature et sur le vif, fut reçue à l'unanimité au Théâtre-Français, mais non autorisée par la censure. Publiée par l'auteur l'année suivante, elle eut deux éditions successives (1840, in-8). Mme de Girardin écrivit ensuite, pour le Théâtre-Français et Mlle Rachel, deux tragédies dont la réussite fut contestée: *Judith*, en 3 actes (1843) et *Cléopatre*, en 5 actes (1847). Son retour à la comédie fut signalé par trois succès décisifs: *C'est la faute du mari* (1851), proverbe en 1 acte et en vers, joué au Théâtre-Français; *Lady Tartufe* (1853); enfin et surtout *la Joie fait peur*, au même théâtre (1854), pièce en un acte, en prose, où l'auteur sut exciter les émotions les plus vives et les plus vraies avec une simplicité de moyens vraiment extraordinaire, et qui restera comme son triomphe. En 1854, Mme de Girardin donna encore au Gymnase un vaudeville en 1 acte, *le Chapeau de l'Horloger* (1854), qui eut un succès de fou rire. Malheureusement, cette verve de production comique fut subitement arrêtée par la mort de l'auteur, qui arriva le 29 juin 1855. Mme de Girardin laissait une sorte de comédie douloureuse en 1 acte, formant sous le titre équivoque: *Une femme qui déteste son mari* (1856), comme le pendant de *la Joie fait peur*; jouée au Gymnase en 1856, elle fut accueillie avec l'intérêt qui s'attache ordinairement à des œuvres posthumes.

Il est difficile de préciser la place que l'avenir garde à Mme de Girardin dans la littérature contemporaine. Poëte, elle rappelle trop Casimir Delavigne; romancière, elle a été de beaucoup surpassée dans ce siècle du roman; dramaturge, elle semble manquer du souffle qui crée les œuvres durables; femme d'esprit et femme du monde, elle n'eut point d'égale. Son salon a été le centre d'une des dernières réunions d'esprit et d'élégance qu'ait vues notre pays; elle y trônait entourée des Gautier, des Méry, des Balzac, des Soulié, des Lamartine et des Victor Hugo. Une double édition des *OEuvres de Mme de Girardin* est en cours de publication. On vient aussi de recueillir ses *Poésies complètes* (1857, in-18).

GIRARDIN (Jean-Pierre-Louis), chimiste français, né à Paris, le 16 novembre 1803, et fils d'un pharmacien droguiste, entra, en 1821, par la protection du marquis de Montmorency, dans les laboratoires de la pharmacie centrale des hôpitaux civils de Paris, où il passa quatre ans. En 1824, il fut nommé, le premier, au concours, élève interne des hôpitaux. Il se livra alors avec ardeur à l'Étude des sciences physiques et naturelles, et obtint deux fois la médaille d'or aux concours de l'École de pharmacie. Il entra, en 1825, au laboratoire de chimie de M. Thénard, au collége de France, et ce fut sur la présentation de l'illustre professeur qu'à la fin de 1828, il fut nommé à la chaire de chimie appliquée aux arts de la ville de Rouen. Bientôt la clarté de sa parole et le haut intérêt de ses leçons attirèrent à son cours un grand nombre de jeunes gens et d'industriels. En 1835, il créa des cours de chimie du dimanche, en faveur des ouvriers, et on vit, en peu de temps, cette utile institution adoptée par plusieurs autres villes. Il fut appelé, en 1838, à la chaire de chimie agricole de l'École d'agriculture, fondée à cette époque, d'après ses indications, par le conseil général. En 1855, il a été nommé directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur, lors de sa création. M. Girardin a ouvert, en 1848, des conférences agricoles sur les engrais, dans le département de la Seine-Inférieure, et ses leçons élémentaires, très-suivies, ont exercé une grande influence sur les progrès de la culture en Nor-

Digitized by Google

mandie. Le savant chimiste rouennais vient de consentir à quitter, après trente ans, son pays d'adoption pour occuper, avec le titre de doyen, une chaire à la Faculté de Lille.

Homme pratique et préoccupé avant tout des applications utiles de la science, il en a aussi, comme le prouve la liste de ses ouvrages, abordé les côtés les plus élevés. Dès 1826, il a publié des *Éléments de minéralogie appliquée aux sciences chimiques* (Paris, 2 vol. in-8, avec planches), avec M. Lecoq; en 1827, un *Nouveau Manuel de botanique, ou Précis élémentaire de Physique végétale* (in-18, avec planches), avec M. Juillet; et en 1830, des *Considérations générales sur les volcans* (in-8, Rouen). En 1835, il réunit en deux vol. in-8, ses *Leçons de chimie élémentaire, faites le dimanche à l'École municipale de Rouen* (Rouen, plusieurs éditions), ouvrage qui obtint, à Paris, deux médailles et qui valut à l'auteur de la part de l'empereur de Russie la médaille en or des savants étrangers, puis une bague en diamants, en reconnaissance des progrès que la traduction en russe de ses *Leçons* avait fait faire en Russie à l'industrie chimique.

M. Girardin a encore donné : *Notice biographique sur Édouard Adam* (1837, grand in-8, avec planches); *Mémoires de chimie appliquée* (1839, in-8); *du Sol arable* (1842, in-8, 2 éditions); *des Fumiers considérés comme engrais* (1847, in-18, avec figures, 5 éditions); *Technologie de la garance* (1844, in-8); *Traité élémentaire d'agriculture*, (2 vol. gr. in-18, avec figures); *Mélanges d'agriculture, d'économie rurale et publique et de sciences physiques appliquées* (1852, 2 vol. gr. in-18, avec figures); *Courte instruction sur l'emploi du sel en agriculture* (1853, in-16, 6 éditions); *Résumé des conférences agricoles sur les fumiers* (1854, in-16, 3 éditions); *sur les Nouveaux engrais concentrés du commerce* (Rouen, 1854, in-16); *Moyens d'utiliser le marc de pommes* (1854, in-16, 4 éditions); *des Mares dans nos campagnes* (Rouen, 1854, in-16), instruction rédigée au nom de la Société d'agriculture de Rouen, etc.

Il faut ajouter à ces travaux un grand nombre de mémoires et d'articles publiés, de 1827 à 1831, dans le *Bulletin universel de Ferussac*; depuis 1836, dans le *Journal de Pharmacie et des sciences accessoires*; depuis 1842, dans le *Journal d'agriculture pratique* de M. Bixio, et depuis 1843, dans *la Normandie agricole*; cinq traités insérés dans les *Cent Traités pour l'instruction du peuple* (1847-1849); un *Essai chimique et technologique sur le polygonum tinctorium*, avec M. Preisser, de Rouen, et couronné en 1840 par la Société de pharmacie de Paris; un *Mémoire sur les fumiers*, auquel une médaille d'or a été décernée, en 1846, par la Société d'agriculture du Cher, et une foule de brochures.

M. Girardin est membre ou président des diverses sociétés savantes de Rouen, Académie, Société centrale d'agriculture, Société d'émulation, Conseil central de salubrité, etc. Il a été nommé successivement membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris (1835), de la Société d'encouragement de Paris (1838), de l'Académie des sciences de l'Institut (1842), de l'Académie impériale de médecine (1846), et a reçu le même titre d'un grand nombre de sociétés savantes des départements et de l'étranger. Il est, depuis 1841, chevalier de la Légion d'honneur.

GIRARDOT (Auguste-Théodore, baron DE), archéologue français, né à Paris, le 15 juin 1815, se fit recevoir avocat en 1836, et se fixa à Bourges. De 1849 à 1852, il fut sous-préfet de Montargis, et devint ensuite secrétaire général de la Loire-Inférieure. Il fait partie de la Société des antiquaires de France. Il a reçu la décoration en août 1852.

On a de lui : *Mémoires sur la généralité de Bourges, dressés en* 1697, avec *Introduction* et *Notes* (Bourges, 1843, in-8); *Essai sur les Assemblées provinciales, et en particulier sur celles de Berry*, de 1778 à 1790 (1845, in-8); *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse* (1846, in-4); *Projet d'organisation du travail* (1848, in-18); *des Administrations départementales de* 1790 (Nantes et Paris, 1857, in-8); des articles ou mémoires dans les *Annales archéologiques* et les *Procès-Verbaux* de la Société agricole du Cher (1841-1856).

GIRAUD (Joseph-Barthélemy-Charles), jurisconsulte français, membre de l'Institut, ancien ministre, est né à Pernes (Vaucluse), le 20 février 1802. Il fit son droit à Aix, y devint, en 1830, professeur titulaire de la nouvelle chaire de droit administratif, et président de l'Académie de cette ville. Appelé à Paris, en 1842, il fut successivement inspecteur général des Facultés de droit, membre du conseil de l'instruction publique (1845), vice-recteur de l'Académie de Paris, et résigna ce dernier titre au 25 février 1848. En 1851, il a occupé à deux reprises le ministère de l'instruction publique, où son double passage fut marqué par des concessions aux anciens adversaires de l'Université. Il le quitta, la seconde fois, au 2 décembre, et fit partie de la Commission consultative. Au mois d'août de l'année suivante, à propos du projet de loi sur les biens de la famille d'Orléans, il se retira également du conseil d'État, reprit son titre d'inspecteur des hautes études, et rentra dans l'enseignement comme professeur de droit romain à la Faculté de Paris. M. Ch. Giraud a remplacé, en 1842, le comte Siméon à l'Académie des sciences morales et politiques. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847.

On a de lui : *Éléments de droit romain*, refondus sous le titre d'*Introduction historique à l'étude de cette législation* (1835, in-8); *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838, in-8); *Essai sur l'Histoire du droit français au moyen âge* (1845, 2 vol. in-8); *le Traité d'Utrecht* (1847, in-8), ouvrage traduit la même année en allemand et en espagnol; *des Libertés de l'Église gallicane* (1847, in-8); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852, in-8); *les Tables de Salpensa et de Malaga* (1856; 2e édit., même année), extraites du *Journal général de l'Instruction publique*; des articles et dissertations dans le *Journal des Savants*, la *Revue de Législation*, et de nombreuses *éditions* et *notices*, notamment celles sur Fabrot, Pasquier, Z. Pons, Dubreuil, etc.

GIRAUD (Paul-Émile), archéologue français, ancien député, né à Romans (Drôme), le 27 novembre 1792, fut, après les journées de Juillet 1830, nommé maire de cette ville, conseiller général du département, et envoyé peu après à la Chambre des Députés. Il y siégea sur les bancs du centre, et vit son mandat renouvelé jusqu'en 1846. Il avait cessé, en 1835, d'être maire de Romans. Il reçut la décoration en mai 1839.

Livré à de longues études sur l'histoire et les origines de sa municipalité, M. Giraud a surtout publié : *Composition, mise en scène et représentation du mystère des* Trois Doms, *joué à Romans en* 1509 (1848, gr. in-8); *Aymar du Rivail et sa famille* (1849, in-8); *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (1856, 2 vol. in-8); des *Fragments*, *Rapports* et *Dissertations archéologiques* (1843-1857), etc.

Digitized by Google

GIRAUD (Pierre-François-Eugène), peintre et graveur français, né à Paris, le 9 août 1806, suivit les ateliers de Théod. Richomme et de M. Hersent, et entra, vers la fin de 1821, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure au concours de 1826. Pendant son séjour à Rome, il grava *la Vierge au coussin vert*, d'Andrea Solari (1830); s'exerça au pastel, ainsi qu'à la grande peinture historique, et revint en 1832 à Paris, où il exposa, comme peintre, une suite de sujets de genre et de portraits. En 1844, il suivit le duc de Montpensier en Espagne, et en 1847 visita l'Orient et l'Amérique.

On a vu de lui aux Salons : *les Enrôlements volontaires* (1835) : *le Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles* (1836) : *l'Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire*, *la Permission de dix heures* (1839); *la Promenade en coricolo*, *les Enfants du guide* (1840); *les Crêpes* (1843); *le Fiévreux dans la campagne de Rome* (1846); *la Posada des toreros*, pour le ministère de l'intérieur; *le Coup de vent*, *un Incendie à Constantinople* (1853); les portraits du *baron Mounier*, du *capitaine Géréaux;* les portraits au dessin de *Justin*, d'*Hérold*, de *MM. Jules Janin*, *Paulin Mercier;* de nombreux pastels, notamment *la princesse Mathilde*, *le comte de Nieuwerkerke*, *Mme Mélingue*, des *Enfants* et des types italiens (1833-1853); *le prince Jérôme* et *la comtesse de Castiglione*, pastel (1857). Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre *la princesse Mathilde* de 1853, le portrait de *M. Mélingue*, au pastel, et deux souvenirs de son voyage en Espagne : *De Paris à Cadix*, et *Zapateado*.

M. Eugène Giraud n'a guère signé comme graveur que deux œuvres importantes exposées toutes deux en 1853 : son envoi de Rome, *la Vierge au coussin vert*, et le *Portrait de Jean Richardot*, d'après P. P. Rubens. Il a obtenu, pour la peinture, une 3e médaille en 1833, une 2e en 1836, une mention en 1855, et la décoration en novembre 1851.

Son frère, M. Sébastien-Charles Giraud, né à Paris, le 18 janvier 1819, étudia sous lui la peinture, et entra vers la fin de 1835 à l'École des beaux-arts. Il traite le genre et les scènes d'intérieur. Il a accompagné son frère dans son voyage en Amérique, et dans ces derniers temps (1856), il a fait partie de la Commission artistique conduite par le prince Napoléon dans les contrées du Nord. Il a exposé, outre des tableaux de genre et de nombreux intérieurs : *une Scène d'atelier*, *un Souvenir d'Haïti* (1850-1853); *la Fin de la guerre d'Haïti*, *la Salle à manger de la princesse Mathilde*, admis tous deux à l'Exposition universelle de 1855; *la Pêche au phoque*, souvenir de son dernier voyage (1857), etc.

GIRAUDEAU (Jean), dit Giraudeau de Saint-Gervais, médecin spécialiste français, né à Saint-Gervais (Vienne), le 5 novembre 1802, commença son droit, puis sa médecine à Poitiers, et vint terminer cette dernière à Paris, où il fut reçu docteur en 1825, avec une thèse *sur la Thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. Le bruit que cette thèse, et deux ans après, un *Mémoire* plus catégorique encore, soulevèrent jusqu'au sein de l'Académie de médecine, marqua ses débuts dans la voie scabreuse des maladies secrètes. Il devint, en 1828, l'acquéreur et le propriétaire exclusif du Rob antisyphilitique dit Rob Boyveau-Laffecteur, et l'insertion, dans tous les journaux, du procès gagné par lui contre ses différents adversaires, inaugura la série des annonces, souvent polyglottes, qui sont depuis trente ans en permanence dans toutes les feuilles périodiques.

L'esprit d'industrialisme, qui a fait à M. Giraudeau une grande et rapide fortune, l'a conduit à mêler son nom à l'exploitation des fusils-Robert, des savons-ponce, et à plusieurs autres affaires qu'il a dirigées ou commanditées avec bonheur. Électeur influent sous l'ancien régime, il était parvenu au grade de chef de bataillon dans la garde nationale, et, lors de sa retraite, il a été décoré, comme tel, en août 1852.

On a de lui ou sous son nom, un certain nombre de *Guides*, *Conseils*, *Manuels*, qui ne sont qu'un remaniement de ses thèses primitives, et comme le prospectus développé de son remède, entre autres : *Traité des maladies syphilitiques*, *Guide des maladies de la peau*, *Manuel de la santé*, *Conseils aux victimes de l'amour* (1831-1846); puis des *Souvenirs de voyage en Orient*, et un *Précis de l'histoire du Poitou*, attribués, le premier, à M. Julia de Fontenelle, le second à M. Caboche d'Estilly; enfin des *Notes* et *Éclaircissements* au poëme complaisant que M. Barthélemy composa pour lui sous le titre de *Syphilis* (1848, in-16 et gr. in-8).

GIRAUDON (Félix-Jules), ancien représentant du peuple français, né à Lille, le 19 janvier 1811, et fils d'un maître serrurier, exerçait, avant 1848, la même profession, lorsque la révolution de Février lui ouvrit le chemin des assemblées politiques. Élu représentant du Nord par 120 846 suffrages, il fit partie du Comité du travail. Comme la plupart des ouvriers envoyés à la Constituante, il vota, en général, avec la fraction modérée du parti démocratique, et repoussa particulièrement toutes les propositions inspirées par le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, combattit la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est retourné à son atelier.

GIRAULT [de Saint-Fargeau] (Eusèbe), littérateur français, né en 1799, à Saint-Fargeau (Yonne), se fit connaître, dès 1826, par la publication d'un *Dictionnaire de la géographie physique et politique de la France* (in-8), qui servit de base au *Dictionnaire de toutes les communes* (1828, in-8). Il a publié deux autres bons ouvrages en ce genre : *le Guide pittoresque du voyageur en France* (1834 et années suiv., 6 vol. in-8 et atlas), et le *Dictionnaire géographique, historique, administratif et industriel de toutes les communes de France* (1846-1847, 3 vol. in-4), avec plans, gravures et armes des villes. Depuis 1848, il dirige l'*Annuaire du commerce* de MM. Didot. Nous citerons encore de lui : *Encyclopédie des jeunes étudiants* (1833-1834, 2 vol. in-8), connaissances humaines, mœurs et passions; *Aperçu statistique de la France* (1836, in-8); *Revue des romans* (1839, 2 vol. in-8), analyse de onze cents productions remarquables des plus célèbres écrivains français et étrangers : *Bibliographie de la France* (1845, gr. in-8), catalogue de tous les ouvrages imprimés en français depuis le xvie siècle; *Dictionnaire des artistes* (1846, in-18), guide explicatif des figures, symboles, etc.; *les Quarante-huit quartiers de Paris* (1847, in-12), histoire biographique et anecdotique; *les Beautés de la France* (1850, in-8), dont il a écrit le texte; *Histoire littéraire* (1852, in-18), etc.

GIRERD (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Héaud (Loire), en 1801, entra comme maître d'études dans une

Digitized by Google

institution de Paris, et suivit en même temps les cours de la Faculté de droit. Reçu avocat, il se fit inscrire, en 1825, au barreau de Nevers où il acquit bientôt une belle position. Après la révolution de 1830, il fut nommé membre du conseil municipal, conseiller général de la Nièvre, bâtonnier de l'ordre des avocats, et juge suppléant. Il figura, en 1835, parmi les défenseurs du procès d'Avril, et fonda un journal démocratique, *l'Association*. Par une curieuse faute typographique, on lui a attribué une *Notice historique sur Deutz*, « ouvrage très-remarquable », selon diverses biographies. Nous ne connaissons de lui qu'une *Notice historique sur Decize, ancienne ville du Nivernais* (Nevers, 1842, in-8.)

Après la révolution de Février, le préfet de la Nièvre remit lui-même ses pouvoirs entre les mains de M. Girerd. Cet acte fut sanctionné par l'assentiment populaire et par le gouvernement provisoire. Aux élections qui suivirent, il fut élu le premier de la liste, par 60873 voix. Il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Girerd a repris sa place au barreau de Nevers.

GIROD (J. M. Félix), général français, né en 1789 à Gex (Ain), est le frère cadet du baron Girod (de l'Ain), pair de France et ministre de Louis-Philippe, mort en 1847. A seize ans, il entra au service militaire et fit, comme sous-lieutenant, les campagnes de Prusse et de Pologne, et comme lieutenant, celle d'Espagne, de 1808 à 1811. Nommé capitaine, il passa à la grande armée et prit part aux guerres de Russie, de Saxe et de France. Licencié en 1814, il fut replacé quelque temps après dans le corps d'état-major et devint colonel en 1830. Lors de l'élévation de son frère à la pairie, en 1832, il représenta, à la Chambre des Députés, l'arrondissement de Nantua et siégea dix ans dans les rangs de la majorité conservatrice. Il ne fut pas réélu en 1842, et se vit promu, à cette époque, au grade de maréchal de camp. A la révolution de Février, il commandait le département du Jura. Il fait partie, depuis l'année suivante, de la réserve de l'état-major général. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1838.

GIROT-POUZOL [du Puy-de-Dôme], ancien représentant du peuple français, né à Issoire (Puy-de-Dôme), en 1794, et fils d'un conventionnel, fit partie, sous la Restauration, de l'opposition libérale et fut, après la révolution de Juillet, élu député de Clermont. Non réélu en 1834, il ne fut ramené sur la scène politique que par les événements de 1848. Nommé représentant du peuple, le septième sur seize, par 60639 voix, il fit partie du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, et vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot. Il fut réélu à l'Assemblée législative, prit place dans les rangs de la fraction de majorité la moins hostile à la République. Le coup d'État du 2 décembre l'a écarté des assemblées politiques.

GIROUX (André), peintre français, né à Paris, le 30 avril 1801, est fils du peintre Alphonse Giroux, devenu marchand de tableaux et de jouets d'enfants; il débuta à dix-huit ans au salon, par quelques sujets de genre, se tourna vers le paysage, qu'il étudia sous Thibaut, et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique, en 1825. De retour de Rome en 1831, il a continué, tout en voyageant, ses envois aux salons. On cite de lui : *les Apprêts du marché* (1819); *le Cellier, l'Étable, le Marché à la marée* (1822); *la Halle aux poissons, Orphée et Eurydice, Vue de Capri, Site agreste de la Sabine, le Berger de Casaprota, Sixte-Quint et les bohémiennes dans la campagne de Subiaco* (1831); *les Alpes françaises, les Ruines de Restischloss, Chalets* (1837); des *Sites*, des *Vues*, des *Ruines*, quelques sujets de genre (1837-1850); *Usine d'émouleurs au Puy*, (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en août 1837.

Son frère aîné, M. Alphonse Giroux, a pris la maison fondée par leur père, et donné au commerce d'étrennes une grande extension.

GISCLARD (Jean-Jacques), ancien représentant du peuple français, né en 1795, à Alby (Tarn), fut admis, en 1813, à l'École polytechnique et préféra, à l'issue de ses études, suivre la carrière commerciale que suivait déjà son père. Chef d'une fabrique de distillation, il a obtenu plusieurs médailles aux expositions de 1839, 1844 et 1849, et a présidé, à différentes dates, le tribunal de commerce de sa ville natale. Connu par ses opinions libérales, il fut, en 1848, nommé le second sur la liste des représentants du Tarn, vota avec les républicains modérés, et se démit de son mandat le 16 novembre de la même année. Nommé en 1851 maire d'Alby, il devint, en 1852 et en 1857, député au Corps législatif.

GISQUET (Henri), homme politique français, ancien préfet de police, né à Vézin (Moselle), le 14 juillet 1792, entra, en 1801, comme simple commis chez les frères Périer, banquiers à Paris, s'associa, en 1818, à une maison de commerce du Havre et rentra l'année suivante dans la maison Périer, dont il devint le chef avec Casimir. En 1825 il fonda, avec l'aide de son ancien collègue, une maison de banque sous son seul nom. L'année suivante, il fut amené, par suite d'avances de fonds, à acquérir à Saint-Denis une grande raffinerie de sucre, et la transforma en une fabrique d'huiles, qui resta longtemps sa propriété. Affilié à l'opposition libérale et l'un des premiers membres de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera!*, il prit une part active aux journées de Juillet 1830, et fut nommé au mois d'août membre du conseil général de la Seine. Au milieu des menaces et des préparatifs de guerre européenne, M. Gisquet fut chargé par le gouvernement de l'achat de 300000 fusils, et parvint à négocier l'acquisition de 566000 armes de provenance anglaise. Les divers organes de l'opposition accusèrent le commissionnaire et les ministres eux-mêmes d'avoir réalisé sur cette commande, des bénéfices illicites, et l'affaire des *fusils-Gisquet* excita l'une des plus vives polémiques de ce temps. Les imputations formulées par Armand Marrast dans *la Tribune* contre le maréchal Soult et Casimir Périer donnèrent lieu à un procès qui se termina par la condamnation du rédacteur à 6 mois de prison et à 3000 francs d'amende (29 octobre 1831). M. Gisquet fut décoré le 1er mai de la même année.

Appelé par Casimir Périer aux fonctions de préfet de police (14 octobre) comme successeur de Vivien, M. Gisquet excita, par les mesures politiques qui furent prises par lui ou en son nom, pendant cinq années de conspirations ou d'insurrections permanentes, les attaques les plus vives de la part de l'opposition; mais l'activité intelligente et les talents administratifs qu'il déploya dans l'intérêt de l'hygiène et de la salubrité publiques, lui attirèrent les éloges même de ses ennemis. Il sortit de la préfecture de police le

Digitized by Google

6 septembre 1836, et fut remplacé par Gabriel Delessert. Créé depuis le 30 avril commandeur de la Légion d'honneur, il reçut alors le titre de conseiller d'État en service extraordinaire.

L'année suivante, élu député par le collége électoral de Saint-Denis, il prit bientôt à la Chambre une attitude hostile au pouvoir et causa d'assez grands ennuis au ministère dans la discussion sur les fonds secrets, dont il demandait la réduction du chiffre de 4000 000 proposé, au chiffre de 2 400 000 fr., qui n'avait pas été dépassé sous son administration. A la fin de 1838, de vagues rumeurs accusant l'ex-préfet de police de concussions accompagnées de circonstances graves, *le Messager* qui s'en fit l'écho, fut poursuivi en diffamation par M. Gisquet, et condamné au minimum de la peine (100 fr. d'amende), après des paroles de l'avocat du roi, M. Plougoulm, qui faisaient pressentir les rigueurs du pouvoir contre le plaignant (28 décembre). Celui-ci fut destitué le lendemain de son titre de conseiller d'État. Il ne se représenta pas aux élections de l'année suivante, et ne reparut plus sur la scène politique qu'en 1848, comme délégué de la ville de Saint-Denis auprès du comité central de l'Union électorale. M. Gisquet fit en 1844 un voyage en Égypte, dont il a donné la relation sous ce titre : *l'Égypte, les Turcs et les Arabes* (2 vol.) Il a publié, en 1840, ses *Mémoires* (4 vol. in-8; nouv. édit., 1856, 2 vol.).

GISORS (Henry-Alphonse DE), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre 1796, étudia l'architecture sous la direction de son oncle, l'architecte Gisors, dit l'aîné, et sous celle de Percier. Il entra à l'École des beaux-arts à la fin de 1814, et remporta le second prix d'architecture au concours de 1823, sur ce sujet : *un Hôtel des douanes et de l'octroi*. M. de Gisors exécuta aussitôt les travaux de la préfecture d'Ajaccio. En 1828, il envoya au salon un *Projet de fontaine monumentale en l'honneur des Sciences, des Arts et du Commerce*, destinée à l'ornementation de la place de la Concorde. Il a élevé depuis : l'Hôpital des cliniques (1832-1833), l'Amphithéâtre de l'Observatoire (1838-1840), les nouveaux bâtiments de l'École normale (1841-1847). Il dirigea, dans l'intervalle, les travaux du ministère de l'instruction publique (1840). Nommé architecte du Luxembourg, en remplacement de Louis Provost, qui se refusait aux additions projetées au palais, M. Alphonse de Gisors y exécuta rapidement, dès 1834, la salle provisoire des séances judiciaires, attendue pour les procès d'Avril et de Fieschi; il entreprit ensuite les constructions nécessitées pour la nouvelle salle de la Chambre des Pairs, en reportant dans le jardin l'ancienne façade de toute la profondeur d'un nouveau pavillon. Il agrandit et modifia le jardin, organisa l'orangerie, restaura plus tard (1841) le cloître et la chapelle, et dans ces derniers temps (juillet 1856), perça un nouvel escalier d'honneur. Les *Vues du Luxembourg* agrandi et restauré, et principalement la *Chambre de Marie de Médicis*, ont été publiées par lui en 1848 (in-fol.).

Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1854, en remplacement d'Achille Le Clère, M. de Gisors est encore architecte du Sénat, de l'Observatoire, de l'École normale, de la Clinique et de l'Odéon, membre du Conseil des bâtiments civils et du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il est officier de la Légion d'honneur.

GLADSTONE (William-Ewart), homme d'État anglais, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, est le troisième fils de sir John Gladstone, marchand écossais, qui, à la suite d'une faillite, était venu s'établir dans cette ville où il avait amassé une immense fortune dans le commerce des Indes. Il fit de brillantes études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et venait à peine de terminer son éducation lorsque, sur la présentation du duc de Newcastle, il fut envoyé, par les électeurs de Newark, à la première Chambre issue du bill de réforme (1832); son entrée dans la carrière parlementaire se fit sous les auspices des deux grands partis rétrogrades de l'époque, les ultra-tories et les ultra-protestants. Malgré sa jeunesse, il attira, par des discours pleins de vigueur et d'adresse, l'attention de ses collègues et se concilia l'estime de sir R. Peel, qui cherchait alors à rallier les débris du parti tory sous la bannière conservatrice. Dès que ce dernier eut ressaisi le pouvoir (1834), il le nomma lord de la Trésorerie, puis sous-secrétaire au département des colonies.

Revenu, au mois d'avril 1835 sur les bancs de l'opposition, M. Gladstone combattit vivement la politique de lord Melbourne, et intervint dans une question religieuse qui passionnait tous les esprits en publiant son livre : *l'État dans ses relations avec l'Église* (the State in its relation to the Church; Londres, 1838, 1 vol.). Il y posait ce principe, fortement combattu par M. Macaulay dans la *Revue d'Édimbourg*, que l'homme, ayant des devoirs envers Dieu, indépendamment de ses devoirs envers la société, l'État, qu'il faut assimiler à un individu, doit également avoir une religion et en professer le symbole; sa conclusion était qu'il fallait décourager toute autre religion que la religion d'État, non par la persécution ou les peines légales, mais par l'exclusion de tous les emplois civils et des distinctions nationales. Cette doctrine intolérante, ainsi que les sympathies qu'il manifesta en faveur des malheureux Chinois empoisonnés par l'opium anglais (1840), lui attirèrent de passagères inimitiés.

Le ministère whig ne tarda pas à succomber en proposant l'admission du sucre étranger (1841); sir R. Peel prit la direction des affaires et nomma M. Gladstone maître de la monnaie et *vice-président* du bureau de commerce. Celui-ci s'associa d'abord à une réduction partielle des droits d'importation sur des objets de peu d'importance. Chargé ensuite de préparer une révision générale des tarifs, ses investigations eurent pour résultat de le convertir tout à fait aux doctrines de la liberté commerciale; l'ancien protectionniste présenta en leur faveur à la Chambre un rapport tellement clair et logique que toutes les conclusions en furent adoptées. Au dehors, il apportait la même ardeur de propagande et n'hésitait pas à écrire dans les revues en faveur du libre échange. En mai 1843, il devint président du bureau de commerce, en remplacement de lord Ripon; mais la dotation du collége catholique de Maynooth, contraire à ses principes religieux, amena sa retraite en février 1845. L'année n'était pas expirée qu'il accepta le portefeuille des colonies, laissé vacant par lord Stanley, qui refusait d'appuyer le rappel des *corn-laws* (décembre 1845); en même temps il se représentait, à cause des fonctions nouvelles qu'il allait occuper, devant ses électeurs ou plutôt devant le duc de Newcastle, qui lui retira son mandat législatif. Écarté de la Chambre, il ne put prendre part aux grands débats qui s'engagèrent, et quitta le pouvoir avec sir R. Peel en juillet 1846.

Choisi aux élections de 1847 par l'université d'Oxford, distinction enviée par les plus illustres hommes d'État, M. Gladstone revint à la Chambre des Communes prendre, à côté de son chef, la direction du parti libéral conservateur; il combattit le papisme, repoussa le bills de titres eccle-

Digitized by Google

siastiques, et appuya l'admission des juifs au Parlement, au grand scandale de ses commettants, ainsi que l'enquête proposée par M. Disraëli sur la détresse des classes agricoles. Ce dernier vote encouragea les espérances des protectionistes, et, en 1851, lorsqu'ils essayèrent de constituer un ministère, des ouvertures furent faites à M. Gladstone. Mais ce fut lui qui porta le dernier coup au cabinet Derby, en 1852, par une claire et savante réfutation du système financier des tories. Quelques jours après, il acceptait de lord Palmerston le poste de chancelier de l'Échiquier (28 décembre), qu'il occupa jusqu'en ces derniers temps. Comme orateur, M. Gladstone n'a point d'égal à la Chambre des Communes pour le talent d'exposition, l'autorité des études spéciales et la pureté de la diction; familiarisé avec l'histoire, la théologie et les auteurs classiques, il en tire des exemples qui donnent à la discussion un aspect nouveau; sa dialectique est serrée, et c'est dans les questions financières ou commerciales qu'il a le plus d'autorité.

Outre l'ouvrage cité, on a de M. Gladstone : *des Principes de l'Église* (the Church principles; 1840); *Histoire des États Romains* (History of the roman State; 1851-1852, 3 vol. in-8), traduite de l'italien de Farini, et surtout une *Lettre à lord Aberdeen* (1851), dans laquelle il trace un tableau plein de vigueur des persécutions politiques exercées à Naples contre les patriotes; cette lettre produisit dans toute l'Europe la plus vive sensation. M. Gladstone fait, depuis 1841, partie du Conseil privé.

GLAESER (Frantz), compositeur allemand, né le 19 avril 1799, à Obergeorgenthal, en Bohême, fut placé, en 1810, à la chapelle de la cour, à Dresde, alla au Conservatoire de Prague étudier la musique instrumentale, passa à Vienne en 1817, reçut les conseils de Beethoven, et y composa une trentaine d'opéras, dont quelques-uns eurent plus de cent représentations et furent joués sur plusieurs théâtres dans la même soirée. Nommé, en 1827, premier maître de chapelle au théâtre de Vienne, il fut appelé ensuite avec le même titre au théâtre de Kœnigstadt, à Berlin. Les nouveaux opéras qu'il y écrivit : *l'Anneau d'ambre* (Bernsteinring), *Aurora*, *Andrea*, *l'OEil du Diable* (das Auge des Teufels), etc., mirent le comble à sa réputation; *l'Aire de l'aigle* (Adlers Horst) fut joué à Londres, à Stockholm et à Saint-Pétersbourg. Attiré à Copenhague par le roi de Danemark, en 1842, il fut nommé maître de chapelle de la cour et du théâtre (1843). Il a composé la musique de quelques opéras de M. Andersen. Il est chevalier du Danebrog (1847) et de l'ordre de Wasa. Son fils, Joseph-Auguste-Édouard-Frédéric GLAESER, est auteur de quelques romances (1853-1855).

GLAIRE (l'abbé Jean-Baptiste), hébraïsant français, né à Bordeaux, le 1er avril 1798, fit ses classes au séminaire de cette ville, et y commença sa théologie, qu'il vint terminer à celui de Saint-Sulpice, tout en suivant les cours de langues orientales. Il entra dans les ordres en 1822. Élève de Sylvestre de Sacy et Eug. Burnouf, il se livra dès lors à l'enseignement des langues orientales; il fit, de 1822 à 1834, au même séminaire, le cours d'hébreu de première année, suppléa, en 1825, Chassai de Lanzac à la Sorbonne, le remplaça en 1831, et devint, dix ans après, doyen de la Faculté de théologie récemment réorganisée. Il prit, dans ce même intervalle (1833), les trois grades théologiques, reçut les titres de chanoine, puis de vicaire général honoraire de Bordeaux (1827 et 1851), et fut attaché en 1840 au chapitre metropolitain de Notre-Dame de Paris. Il a été décoré en avril 1845.

On a de l'abbé Glaire : *Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum* (1830, in-8), réédité en 1843 avec additions dans le titre et dans l'ouvrage; *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque* (1832, in-8; 3e édition, 1843); *Chrestomatie hébraïque et chaldaïque*, avec la *sainte Bible*, en latin et en français, notes explicatives et réflexions morales (1834, 3 vol. in-4). *Torath Mosché, le Pentateuque*... (1836-1837, 2 vol. in-8), en société avec M. Franck; *Introduction historique et critique aux Livres saints* (1836, 6 vol. in-12, 2e édit., 1843); *les Livres saints vengés* (1845, 2 vol. in-8); un *Abrégé* de *l'Introduction historique* (1846, in-8; 2e édit., 1853); *Manuel de l'hébraïsant*, contenant les *éléments*, une *chrestomatie* et un *lexique* (Leipsick, 1856, in-12); *Concordances arabes du Coran*, *principes de grammaire arabe* (1857), et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, l'*Encyclopédie catholique* et la *Bibliographie catholique*.

GLAIS-BIZOIN (N....), ancien député français, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1799, fut reçu avocat vers 1822, et s'associa aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller général de son département, et député de l'arrondissement de Loudéac, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Il prit place à l'extrême gauche, signa le *Compte rendu* de 1832, et réclama, sous tous les ministères, l'application complète des principes de 1789. Il monta souvent à la tribune, harcela le gouvernement de ses interpellations, et ne cessa de demander la diminution de l'impôt du sel, celle de la taxe des lettres, et la suppression du timbre des journaux. Il prit une part active à la campagne des banquets réformistes et signa l'acte d'accusation présenté par M. Odilon Barrot contre le ministère Guizot. Après l'avénement de la République, il fut nommé représentant du peuple par 92308 suffrages, le quatrième sur les seize élus des Côtes-du-Nord.

Président de la réunion démocratique du Palais-National, M. Glais-Bizoin vota ordinairement avec l'extrême gauche. Son nom fut particulièrement attaché à un amendement sur le droit au travail, qui fut rejeté le 14 septembre 1848, par 596 voix contre 187, et qui était ainsi conçu : « La République doit protéger le citoyen dans sa « personne, sa famille, sa religion, sa propriété, « son travail. Elle reconnaît le droit de tous les « citoyens à l'instruction, le *droit à l'existence* « *par le travail* et à l'assistance dans les formes « et aux conditions réglées par les lois ». Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée.

GLAIZE (Auguste-Barthélemy), peintre français, né à Montpellier, vers 1812, eut entre autres maîtres M. Eug. Devéria, fixé depuis de longues années dans le Midi, fit ses débuts au Salon de 1836 et se fixa à Paris. Après avoir traité d'abord le genre et les sujets religieux, il demanda à la littérature et aux idées romantiques des inspirations souvent heureuses. Il cultive avec succès la lithographie et le pastel.

M. Glaize a principalement exposé : *Luca Signorelli* (1836); *Après la guerre!*, *Faust et Marguerite*, *Pauvre famille*, *Psyché*, *Fuite en Égypte* (1842); *les Baigneuses du palais d'Armide*, *sainte Élisabeth de Hongrie* (1844); *Suzanne au bain*, pastel; *le Sang de Vénus*, *Dante écrivant son poëme*, *la Mort du précurseur* (1848); *les Femmes gauloises* (1852); plusieurs portraits, entre autres

Digitized by Google

celui de *Madame Ducos* et celui de *l'Auteur* (1853); un *Pilori*, galerie des génies persécutés, grande toile historique qui fut très-remarquée à l'Exposition universelle de 1855, et qu'il a lithographiée lui-même; *Ce qu'on voit à vingt ans*, à la même Exposition; *Devant la porte d'un changeur*, *les Amours à l'encan* (1857), etc.

M. Glaize a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes en 1844 et 1848, une 1re en 1854, et en 1855 une médaille de deuxième classe et la décoration.

GLASGOW (James Carr-Boyle, 5e comte de), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1792, appartient à une famille écossaise élevée, en 1815, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Kelburne, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra, en 1807, dans la marine royale, prit part à plusieurs engagements contre les Français, et obtint, en 1814, le grade de lieutenant de vaisseau. Sous les auspices du parti conservateur, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le comté d'Ayr (1841-1843). A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est lord-lieutenant du Renfrewshire. Marié en 1821, il n'a pas d'enfants; son héritier présomptif est son frère consanguin, *Georges-Frédéric* Boyle, né en 1825.

GLASSBRENNER (Adolphe), écrivain satirique allemand, connu sous le pseudonyme d'*Adolphe Brennglas*, né à Berlin, le 27 mars 1810, fit ses études dans cette ville. Dès 1831, la rédaction d'une feuille critique, *le Don Quichotte*, le rendit suspect au gouvernement, qui supprima ce journal en 1833. Il resta encore plusieurs années à Berlin; mais, en 1841, après un court séjour à Vienne, il se fixa à Neu-Strelitz. Chef du parti démocratique modéré de Mecklembourg-Strélitz pendant la révolution de 1848, il fut exilé en 1850, et se retira à Hambourg.

M. Glassbrenner a acquis une grande popularité par une publication en quelque sorte périodique, dont le titre renferme un jeu de mots intraduisible en français: *Berlin comme il est, mange et boit* (Berlin wie es ist..... und trinkt.; Berlin et Leipsick, 1832-1850, 31 cahiers. *Ist*, en allemand, comme *est* en latin, signifie également, pour l'oreille, *est* et *mange*), revue satirique qui, pendant dix-huit ans de suite, livra à la risée de tous et la gravité importante du bourgeois de la capitale, le *philistin*, comme on l'appelle, et l'indolence de l'homme du peuple, et la fatuité du jeune homme qui s'intitule l'*enfant de Berlin*. Plusieurs des personnages de M. Glassbrenner, esquissés avec verve et vérité, sont devenus des types populaires dans toute l'Allemagne.

Parmi ses autres écrits nous citerons: *la Vie du grand monde* (Leben und Treiben der feinen Welt; Ibid., 1834); *Vie populaire de Berlin* (Berliner Volksleben; Ibid., 1848, 3 vol.); *Tableaux et rêves de Vienne* (Bilder und Traeume aus Wien; Ibid., 1836, 2 vol.), que les allusions politiques firent interdire par la diète germanique; *Calendrier populaire comique* (Komischer Volkskalender; Hambourg, 1846-1852, 7 cah.); *l'Ile de Massepain* (die Insel Marzipan; Ibid., 1851); *Mille et une Nuits comiques* (Komische tausend und eine Nacht: Ibid., 1852), et la comédie, *Gaspard l'homme* (Kaspar der Mensch, 1850), satire amère, inspirée par la ruine des espérances que 1848 avait fait naître.

On a encore de M. Glassbrenner des poésies: *le Nouveau roman du renard* (Der neue Reinecke Fuchs; Leipsick, 1845), épopée comique et satirique; *Chansons prohibées* (Verbotene Lieder; Zurich, 1843), réimprimé sous les titres de *Chansons d'un poëte de l'Allemagne septentrionale* (Lieder eines nordteuschen Poeten), et plus simplement de *Poésies d'A. Glassbrenner* (Gedichte von A. G.; Berlin, 1851).

GLEIG (révérend George-Robert), littérateur anglais, est né le 20 avril 1796, à Stirling, où son père était évêque de l'église anglicane. Après avoir étudié à Glascow, il se trouvait à l'université d'Oxford lorsqu'il s'engagea, en 1812, comme volontaire dans un régiment qui faisait route pour Lisbonne; le crédit de son père lui procura bientôt une commission d'officier. Il prit part aux dernières guerres de la Péninsule, puis à la campagne d'Amérique (1814), et reçut une blessure grave à la prise de Washington.

A la paix, il prit son congé de demi-solde avec grade de capitaine (1816) et revint s'asseoir sur les bancs d'Oxford pour achever ses études théologiques. Dès qu'il fut reçu docteur, il se maria, entra définitivement dans les ordres et obtint de l'archevêque de Canterbury une des plus riches cures du Kent d'un revenu d'au moins 400 livres (10000 fr.). Ce fut dans le calme de cette nouvelle vie qu'il écrivit *le Subalterne* (the Subaltern, 1825), récit destiné à retracer ses souvenirs militaires en Espagne. Encouragé par le succès de ce livre, moitié roman, moitié histoire, il en publia d'autres qui eurent le même accueil.

Les ouvrages de M. Gleig, tour à tour théologien, soldat, écrivain, voyageur, présentent une assez grande variété. Comme théologien, il a donné: *Histoire de la Bible* (History of the Bible), *la Cène* (Guide of the Lord's supper), et des *Sermons et conférences*. Comme historien, son mérite, rehaussé par de bonnes études, est plus en évidence: *la Guerre d'Amérique* (the Campaign of the british army at Washington and New-Orleans), une *Histoire de l'Inde anglaise* (History of the british India, 4 vol.), les *Mémoires de sir Thomas Munro* (3 vol.) et *de Warren Hastings*, ainsi que la *Biographie des célébrités militaires de l'Angleterre* (Lives of the british military commanders, 3 vol.). Son *Histoire familière d'Angleterre* (Family history of England), présentée en scènes rapides et dans un style animé, est devenue promptement populaire.

Dans les œuvres d'imagination, le talent de M. Gleig n'a été ni moins fécond ni moins goûté. Outre *le Subalterne*, nous citerons d'abord celles où il retrace la vie militaire: *les Invalides de Chelsea* (the Chelsea pensioners, 1829), et l'*Histoire de Chelsea* (Chelsea hospital and its traditions, 1837); *le Hussard* (1837); *Allan Breck* (1843); *les Récits de Waterloo* (Stories of Waterloo, 1847); *le Dragon* (Light Dragoon, 1853), etc. Pour compléter cette liste, ajoutons: les *Chroniques de l'abbaye de Waltham*, *le Curé de campagne* (the Country curate), des esquisses de voyages sur l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie (Germany visited, 1838); *Vieilleries et nouveautés* (Things old and new), et des articles et nouvelles dans les divers recueils du jour.

Chapelain de l'hôpital de Chelsea depuis 1834, M. Gleig a été nommé aumônier en chef de l'armée anglaise au mois d'avril 1844; deux ans plus tard, un plan d'enseignement qu'il proposa pour l'éducation du soldat lui fit donner la charge d'inspecteur général des écoles régimentaires.

GLENELG (Charles Grant, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1783, à Kidderpour, ville du Bengale, où son père occupait un haut emploi dans l'administration civile, fut élevé au collége de la Madeleine, à Cambridge, et étudia la jurisprudence à l'École de Lincoln's Inn,

Digitized by Google

qui, en 1807, l'admit au barreau. La même année, il entra à la Chambre des Communes, et y siégea jusqu'en 1835, sous le nom de Grant, pour le bourg de Fortrose et le comté d'Inverness. Pendant vingt-cinq ans, il n'a cessé d'être maintenu dans les fonctions politiques du gouvernement et plutôt pour sa grande expérience des affaires, que pour ses opinions conservatrices. Il débuta par l'administration des finances en qualité de lord de la Trésorerie (1813); au bout de six ans, employés par lui à remettre le budget en équilibre, il devint principal secrétaire pour l'Irlande (1819).

Il ne tarda pas à être rappelé à Londres, pour diriger, sous la présidence d'Husskisson, le bureau de commerce (1823) qu'il présida à son tour durant quelques mois (1827). Lord Grey, en 1830, lui confia la direction du bureau des Indes (*Board of controul*), et en 1834, le département des colonies, qui lui fut laissé, par lord Melbourne et sir R. Peel, jusqu'en 1839. Élevé en 1835 à la pairie héréditaire avec le titre de baron Glenelg et une pension viagère de 2000 liv. st. (50 000 fr.), il se montra à la Chambre des Lords partisan d'une politique sagement libérale et surtout conciliatrice. Depuis 1819, il fait partie du Conseil privé.

GLEYRE (Gabriel-Charles), peintre français, né à Chevilly, près de Vaud, en Suisse, vers la fin de 1807, est un de ces artistes à qui un petit nombre de toiles ont suffi pour se faire une réputation. Ses envois aux Salons, qui sont au nombre de quatre, et que caractérise un talent rêveur et intime, l'ont fait nommer le « peintre-poëte ». Après avoir suivi, en 1824, l'atelier de M. Hersent, il partit l'année suivante pour l'Italie, et de là pour l'Orient. Il ne revint qu'en 1833, et ne débuta au Salon qu'en 1840 par un *saint Jean sous l'inspiration de la vision apocalyptique*. Il a exposé, en 1843, *le Soir*, qu'on a appelé une « délicieuse églogue », et qui fut acheté pour le Luxembourg; en 1845, *les Apôtres allant prêcher l'Évangile*; en 1849, *la Danse des Bacchantes*, plusieurs fois reproduite par la gravure. L'absence de M. Gleyre a été remarquée et regrettée à l'Exposition universelle de 1855.

On cite encore de lui : *l'Écho*, acquis par la Russie. Le reste de ses œuvres se borne à peu près à *une Pentecôte*, commandée pour l'église Sainte-Marguerite, et à quelques tableaux destinés à l'Allemagne et à la Suisse. Il a peint, pour ce dernier pays, *la Mort du major Davell*, sujet d'une popularité toute locale.

GLIDDON (Georges), antiquaire et voyageur anglais, naturalisé Américain, est né dans le Devonshire, en 1809. Il vint s'établir jeune encore à Alexandrie, où son père dirigeait un établissement industriel, et se livra d'abord lui-même à des opérations commerciales. Par suite de ses relations avec l'Amérique, il fut pris pour consul au Caire, par les États-Unis. Il remplit ces fonctions pendant trois ans, et eut un rôle assez important dans les intrigues dont l'Égypte fut le théâtre, lors de la guerre entre la Porte et Méhémet-Ali (1840). Adversaire déclaré de ce dernier, il dut quitter l'Égypte et se rendit aux États-Unis, où il prit à tâche de propager les études égyptiennes.

M. Gliddon ouvrit dans différentes villes des cours publics sur les hiéroglyphes, et popularisa le nom de Champollion. Il a publié beaucoup de brochures sur l'Égypte ancienne et moderne, notamment : *Otia Ægyptiaca* (Londres, 1846, in-8). Plus tard, il s'associa au docteur Nott, de Mobile, pour la publication des *Types de l'humanité* (Philadelphie, 1853), ouvrage d'ethnologie, qui dut à ses tendances, favorables à l'esclavage des noirs, un grand succès dans les États du Sud.

GLINKA (Feodor-Nicolaiewicz), littérateur russe, né en 1788, dans le gouvernement de Smolensk, sortit à dix-sept ans, du corps des cadets, et fit la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier. Ses goûts littéraires le poussèrent bientôt à demander son congé; il l'obtint et se retira dans un petit domaine de sa famille, sur les confins du gouvernement de Smolensk. Il reprit pourtant du service en 1812, et fit les campagnes, contre la France, comme adjudant, jusqu'à la paix définitive de 1815. Il fut alors attaché, comme colonel, au gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Des relations imprudentes avec des personnages suspects lui attirèrent une disgrâce, déguisée sous un titre de conseiller à Petrosawodsk. Il en revint toutefois, dès 1816, et fut nommé président de la Société libre des amis de la littérature russe.

M. Glinka est un des meilleurs écrivains militaires de la Russie. Les *Lettres d'un officier russe sur les campagnes de* 1805 à 1806 *et de* 1812 *à* 1815 (Moscou, 1815-1816, 8 vol.); *Chmjelnicki, ou l'Affranchissement de la Petite-Russie* (Pétersbourg, 1818, 2 vol.); le *Cadeau aux soldats russes* (Ibid., 1818), sont trois ouvrages écrits dans le vrai style de l'histoire. Comme poëte, il a composé un certain nombre de chants de guerre, écrits au bivouac, pendant ses campagnes, et où l'enthousiasme guerrier s'unit au fanatisme religieux. On a en outre de lui une traduction des *Psaumes*, du *Livre de Job* et des *Prophètes* (1826), et de longs poëmes, où les détails du style valent mieux que l'ensemble de la composition. Ce sont : *Souvenirs de la campagne de* 1812, *Essais allégoriques* (1826); *la Carélie, ou la Captivité de Martha Johannowna* (Karelija ils satotschenij marfû Joannowná; Pétersbourg, 1830), ouvrage qui eut un succès populaire; enfin, *Peintures de la bataille de Borodino* (Otscherki Borodinskawo Srachenija; Ibid., 1839).

Son frère, Serge-Nicolaiewicz Glinka, né en 1774, dans le gouvernement de Smolensk, sorti du service militaire avec le grade de major, en 1799, a écrit depuis d'excellents ouvrages pour la jeunesse : *Histoire de Russie* (2e édition, Moscou, 1822, 14 vol.); *Lectures pour les enfants* (Ibid., 1821, 12 vol.); il a en outre fait paraître plusieurs drames en vers, et une très-bonne traduction des *Nuits* d'Young.

Un compositeur russe, Michel Glinka, de la même famille, s'est surtout rendu célèbre par la musique de l'hymne national russe dont Schukowski a fait les paroles et a aussi écrit un des premiers, en Russie, pour le théâtre. — Il est mort en 1857.

GLOCKER (Ernest-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 1er mai 1793, à Stuttgart, étudia la théologie à Tubingue, et entra, en 1815, dans la carrière ecclésiastique, que son goût pour les sciences naturelles lui fit quitter, après avoir été, pendant un an, pasteur à Aalen. Il alla étudier, à Halle et à Berlin, la botanique et la minéralogie, et, en 1819, passa à Breslau, où il fut attaché au *Magdalenen-Gymnasium*, comme professeur et prorecteur. Il fit, en outre, des cours de minéralogie à l'Université comme agrégé en 1820, comme professeur adjoint en 1824, et titulaire en 1832. Il devint aussi directeur du cabinet de minéralogie.

Les principaux ouvrages de M. Glocker sont : *Caractéristique de la littérature minéralogique de Silésie* (Charakteristik der schlesisch. mineralogischen Literatur; Breslau, 1827-1832, 2 vol.);

Digitized by Google

Manuel de minéralogie (Handbuch der Mineralogie; Nuremberg, 1829-1831, 2 vol.); *Précis de minéralogie, de géognosie et des pétrifications* (Grundriss der Mineralogie mit Einschluss der Geognosie und Petrefactenkunde; Ibid., 1839); les *Rapports annuels de minéralogie* (Mineralogische Iahreshefte; Ibid., 1833-1841, 2 vol.), et *Generum et specierum mineralium secundum ordines naturales digestorum synopsis* (Halle, 1847).

On a aussi de lui plusieurs monographies et opuscules minéralogiques et géologiques, tels que: *Minéralogie des pays de la mer du Sud* (Beitraege zur mineralogischen Kenntniss der Südseelaender; Breslau, 1827, 1er cahier); *de Graphite moravico* (1840); *du Calcaire jurassique de Kurowitz* (über den Jurakalk, 1841); *sur les Térébratules* (Bemerkungen über Terebrateln, 1845); *de Quelques nouveaux animaux fossiles du grès des Carpathes* (über einige neue fossile Thierformen aus dem Gebiete des Karpatensandsteins. 1850); *des Galets de la plaine de l'Oder autour de Breslau* (über die Geschiebe der Oderebene, etc., 1854), etc.; sans compter des articles dans divers recueils et revues scientifiques, sur l'état géognostique et minéralogique de la Moravie et de la Silésie, qui ont été pour lui un objet spécial d'exploration.

GLYN (Isabella), artiste dramatique anglaise, née à Édimbourg, le 22 mai 1823, manifesta dès l'enfance pour le théâtre un penchant decidé, auquel s'opposèrent, autant que possible, ses parents, qui suivaient les règles austères de l'Église presbytérienne. Mais, dans un voyage en Angleterre, le hasard lui fournit l'occasion de débuter dans la carrière dramatique. Un moment, elle eut l'idée d'aborder la scène française, et prit même des leçons de Michelot, au Conservatoire de Paris (1846). Soutenue par les conseils de Charles Kemble, le grand tragédien, qui l'avait initiée à l'étude de Shakspeare, miss Glyn debuta, le 8 novembre 1847, dans le rôle de lady Constance du *Roi Jean*, au théâtre royal de Manchester. Elle fut, la même année, engagée pour Londres, qu'elle n'a quitté, jusqu'à présent, que pour donner des représentations dans les comtés. Ses meilleurs rôles sont les héroïnes de Shakspeare, dont elle nuance avec beaucoup d'art le caractère touchant et hardi à la fois, par exemple : Volumnie de *Coriolan*, Marguerite d'Anjou, Portia, Isabelle, Cléopatre, etc.

GNAEDITSCH (Nicolas-Iwanowitsch), poëte russe, né à Poltawa, en 1784, fit ses études au séminaire de sa ville natale, au collége de Charkow, et enfin à Moscou, où l'on commençait à entendre parler d'une littérature russe. Après avoir été employé quelque temps au ministère de l'instruction publique, sa santé le força de se rendre dans les provinces méridionales.

L'ouvrage le plus célèbre de M. Gnaeditsch est sa traduction de *l'Iliade* en vers russes, à laquelle il consacra dix-huit années de sa vie. Il contribua beaucoup par cet immense travail à fixer la versification et la langue nationales. Parmi ses autres productions, il faut citer des traductions nombreuses d'Anacréon, de Byron, de Chénier, de Ducis et de Voltaire, ainsi que plusieurs poëmes originaux, entre autres : *la Naissance d'Homère* (Roshdénie Homera), *les Chants populaires de la Grèce moderne* (Prostonarodnuja piesni nunaschnuch Grékov), enfin une idylle, *les Pêcheurs* (Rübaks), qui a été comparée à ce que l'antiquité a produit de plus remarquable en ce genre.

GOBAT (Samuel), évêque anglican de Jérusalem, né en 1799, à Cremine (canton de Berne), fut chargé, en 1825, d'aller prêcher l'Évangile aux Abyssins et de leur porter une édition des quatre Évangiles, imprimée en langue amharique, aux frais de la Société biblique de Londres. Après avoir étudié l'arabe à Paris et à Londres, il se rendit au Caire (1826) avec Christian Kugler, natif du Wurtemberg. Les deux missionnaires ne purent pendant trois ans, à cause de la guerre, passer au lieu de leur destination. M. Gobat se rendit à Gondar, où la langue amharique est parlée. Les habitants se montrèrent fort dociles à ses instructions. Mais la mort de son compagnon et la reprise des hostilités le forcèrent de quitter la contrée (1833). Son *Journal d'un séjour en Abyssinie pendant les années* 1830-31-32 (Paris, 1834, in-8, avec carte et portrait; 2e édit., Londres, 1847), fait connaître l'état du christianisme en Abyssinie, et contient quelques entretiens théologiques de l'auteur avec les indigènes.

Après avoir été missionnaire à Malte, M. Gobat fut, en 1846, nommé évêque d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem. Ce siége, qui a été fondé en 1842, relève de l'archevêché de Cantorbéry et a, sous sa juridiction, la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abyssinie.

GOBLET (Albert-Joseph), comte d'ALVIELLA, général belge, est né à Tournai, le 26 mai 1790. D'abord élève du Prytanée militaire de Saint-Cyr, puis de l'École polytechnique, il entra, en 1811, dans le corps du génie, prit part aux vicissitudes de la guerre d'Espagne, et fut nommé capitaine en 1813 pour sa conduite au siége de Saint-Sébastien. Rentré, en 1815, dans l'armée des Pays-Bas, il dut combattre contre les Français aux Quatre-Bras et à Waterloo. Plus tard, il fut employé à élever les fortifications de Nieuport et de Menin, et accompagna le prince d'Orange au couronnement du tzar Nicolas. Le gouvernement provisoire, issu de la révolution de septembre 1830, le nomma tour à tour colonel, directeur général du génie et commissaire des guerres.

Promu, en 1831, au grade de général de brigade, M. Goblet fit partie du ministère du Régent; mais bientôt accusé de tendances orangistes, il abandonna le portefeuille de la guerre et représenta sa ville natale à la Chambre. En 1832, il remplaça M. Van de Weyer aux conférences de Londres, auxquelles la Hollande refusa de se soumettre, et fut invité par le roi Léopold à entrer dans le cabinet du 18 septembre, comme ministre des affaires étrangères. C'est en grande partie à ses efforts que l'on doit la conclusion du traité du 21 mai 1833, qui garantit à la Belgique le maintien du *statu quo* après la prise d'Anvers.

Les mêmes soupçons d'orangisme forcèrent une seconde fois M. Goblet de quitter le ministère (25 décembre 1833). En 1835, ses importants travaux sur le système de défense à organiser de l'Escaut à la Meuse lui valurent le brevet de lieutenant général, et il fut élu député par la ville de Bruxelles l'année suivante (1836). Il abandonna ses fonctions législatives pour se rendre en Portugal avec le titre d'envoyé plénipotentiaire; il y fut créé comte d'Alviella par la reine dona Maria, qu'il assista de ses conseils durant la guerre civile fomentée par les partisans de don Miguel. Sous le ministère Nothomb, le portefeuille des affaires étrangères lui fut de nouveau confié.

Depuis 1845, le général Goblet s'est retiré de la vie publique; il n'a gardé d'autres fonctions que celles d'inspecteur général des places fortes et du génie, dont il a été revêtu le 26 août 1831.

GODDE (Étienne-Hippolyte), architecte français, né à Breteuil (Oise), le 26 décembre 1781, suivit jusqu'en 1802, sous Delagardette, les cours de l'École des beaux-arts, et fut alors nommé

Digitized by Google

dessinateur en chef de la ville de Paris, sous les ordres de l'architecte Molinos. Quatre ans après, il reçut le titre d'inspecteur ordinaire, et l'administration, pour le dédommager d'avoir interrompu ses concours académiques, lui confia l'exécution d'un *Atlas* qui devait contenir la description détaillée de toutes les églises de la capitale, et dont les trois cents dessins sont déposés aux Archives de la ville. En 1806, M. Godde se consacra presque exclusivement à la restauration des monuments rendus au culte à la suite du Concordat. En 1811, le comte Frochot, alors préfet, le chargea du projet d'hôtel de ville qui devait s'aligner sur la voie impériale, mais dont les études, approuvées par l'empereur, furent bientôt abandonnées au milieu des événements politiques. Nommé architecte en chef de la ville, en 1813, M. Godde garda ce titre jusqu'en 1848.

Parmi les travaux de cette longue carrière, nous citerons : la restauration de toutes les églises de Paris, et particulièrement la reprise en sous-œuvre de Saint-Germain des Prés, la construction de Saint-Pierre du Gros-Caillou (1822), de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (1828), de Saint-Denis du Saint-Sacrement (1835), et du séminaire Saint-Sulpice; l'établissement régulier des trois grands cimetières de la capitale, etc., etc. Le département de la Somme doit aussi à M. Godde plusieurs églises et des travaux dans la cathédrale d'Amiens. Mais le titre capital de M. Godde est l'agrandissement ou plutôt la transformation de l'hôtel de ville de Paris, travail dans lequel il fut assisté de M. Lesueur (voy. ce nom), et que ces deux artistes terminèrent en cinq années.

Après une visite à l'hôtel de ville, le roi des Deux-Siciles envoya le cordon de commandeur de l'ordre de François Ier à M. Godde, qui n'est pas décoré. Il vit aujourd'hui dans la retraite. En 1852, le conseil municipal, se ressouvenant de ses longs et importants services, lui a voté, par mesure exceptionnelle, une pension portée chaque année sur le budget de la ville de Paris.

GODEFROID (Félix), célèbre harpiste belge, né en 1819, à Namur, d'une famille d'artistes, cultiva d'abord le piano et commença la harpe à l'âge de onze ans. L'année suivante, on l'envoya au Conservatoire de Paris, où il eut pour professeurs MM. Nadermann et Labarre. Dès l'âge de treize ans, il composa un *Trio pour piano violon et violoncelle*, qui est resté une de ses meilleures œuvres. En 1836, la mort de son père et de sa mère lui fit sentir la nécessité de se créer une position indépendante, et il se mit avec une nouvelle ardeur à étudier la harpe et à écrire pour cet instrument. Il avait dix-neuf ans quand il écrivit la gracieuse *Danse des sylphes*.

M. Godefroid a agrandi le domaine de la harpe comme virtuose et comme compositeur. Jusqu'à lui on négligeait la main gauche; grâce à un nouveau doigté, il parvint à exécuter les mêmes difficultés avec les deux mains. Le mécanisme de l'instrument lui dut également de notables améliorations; il a augmenté le volume des cordes et leur a donné plus de sonorité. Artiste modeste autant que supérieur, il donne rarement des concerts pour son propre compte; mais il prête volontiers l'appui de son talent à toutes les fêtes de bienfaisance, et une foule de sociétés philharmoniques le comptent parmi leurs solistes. La magistrale perfection de son jeu l'a fait surnommer le « Paganini de la harpe. »

Outre les deux compositions déjà citées, on a de lui : *le Réveil des fées; Robert le diable; Études de style et de force; le Rêve; la Mélancolie; les Gouttes de rosée; les Adieux;* diverses compositions pour piano et des morceaux de chant.

M. Félix Godefroid avait trois frères et cinq sœurs; l'un de ses frères, Jules GODEFROID, compositeur de beaucoup d'espérance, est mort prématurément, il y a une quinzaine d'années, après avoir fait jouer à l'Opéra-comique *le Diadeste* et *la Chasse royale*. Une société philarmonique, à Namur, porte son nom.

GODELLE (Camille), conseiller d'État français, ancien représentant du peuple, né en 1808 à Guise (Aisne), étudia le droit à la Faculté de Paris, et s'établit comme notaire dans sa ville natale. Ayant vendu sa charge en 1839, il se consacra aux affaires de son département, qui, depuis 1840, l'a constamment envoyé au conseil général. Nommé représentant de l'Aisne à l'Assemblée législative, il s'associa par ses votes à la politique de la majorité. Il fut rapporteur des projets de loi sur les banques cantonnales (1849), sur la responsabilité des gérants de journaux (1850) et sur la révision de la Constitution (1851). Après le 2 décembre, il siégea à la Commission consultative, et fut nommé conseiller d'État le 25 janvier 1852 dans la section des finances. M. Godelle est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de janv er 1853.

GODOLPHIN (Georges GODOLPHIN OSBORNE, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, à Gogmagog-Hills, près Cambridge, appartient à une branche cadette des ducs de Leeds. Connu d'abord sous le nom de lord Osborne, il fut élevé au collége de Rugby et prit, en 1850, les titres de son père, qui était entré en 1830 à la Chambre des Lords. Il est attaché aux principes libéraux. De son mariage avec miss Stewart (1843), il a huit enfants, dont l'aîné, *Georges-Godolphin* OSBORNE, est né en 1828 à Paris.

GODWIN (Parke), publiciste américain, né à Paterson (New-Jersey), le 25 février 1816, prit ses degrés au collége de Princeton en 1834, et étudia ensuite le droit. De 1837 à 1853, il fut un des principaux rédacteurs de l'*Evening Post* de New-York. Il a écrit aussi, dans la *Democratic Review*, de nombreux articles d'économie politique et sociale, et des études sur les réformateurs et les économistes modernes; Il traite encore des sujets analogues dans le *Putnam's Monthly Magazine*. M. Godwin a traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres les *Mémoires* de Gœthe, et publié un résumé populaire des écrits de Fourier. Il est auteur d'un volume intitulé : *Constructive Democracy;* d'un petit ouvrage d'imagination, *Vala* (New-York, 1850, in-4); d'*Essais politiques* (Political Essays; 1856, in-12), recueils d'articles de revue, etc.

GODWIN (Georges), architecte anglais, né le 28 janvier 1815, à Brompton (comté de Middlesex), et fils d'un architecte, embrassa dès l'âge de treize ans la profession de son père et attira sur lui l'attention par la publication de divers ouvrages consacrés aux monuments de l'Angleterre, de la Belgique et de la France. Reçu, en 1839, membre de la Société des antiquaires anglais et en 1840, membre de la Société royale de Londres, il fonda, en 1844, le *Builder*, feuille spéciale des travaux de sa profession, qu'il dirige encore. En 1851, il fit partie du jury de l'Exposition universelle. Parmi ses ouvrages, on distingue les suivants : *Appel au public sur la question des chemins de fer* (an Appeal to the public, 1837); *les Églises de Londres* (the Churches of London; 1838, 2 vol. in-8); quelques drames joués sur les scènes secondaires, etc. Il a en outre fourni beaucoup d'articles littéraires ou artistiques à des recueils

Digitized by Google

périodiques, tels que l'*Art Union Magazine*, le *Civil Engineer*, l'*Archæologia*, et autres.

GOEDEKE (Charles), littérateur allemand, né le 15 avril 1814, à Celle, fit ses études à l'université de Goettingue, revint, en 1838, dans sa ville natale et se fixa plus tard à Hanovre. Il débuta, sous le pseudonyme de Charles Stahl, par un drame, *le Roi Codrus*, *un monstre de l'époque* (Kœnig Kodrus, eine Missgeburt der Zeit.; Leipsick, 1839), fruit du découragement alors général dans la littérature allemande, et donna ensuite des *Nouvelles* (Celle, 1841), et un *Almanach de nouvelles* (Hanovre, 1842), qui furent favorablement accueillis du public.

M. Gœdeke, se tournant alors vers l'histoire littéraire de l'Allemagne, publia une série de monographies et de chrestomathies estimées : *la Vie de Knigge et ses écrits* (Knigge's Leben und Schriften : Hanovre, 1844); *Poètes de l'Allemagne depuis* 1813 *jusqu'à* 1843 (Deutschland's Dichter; Ibid., 1844); *Onze livres de poésie allemande, depuis Sébastien Brandt jusqu'à nos jours* (Elf Bücher deutscher Dichtung von, etc.; Leipsick, 1849, 2 vol.), que l'auteur doit compléter par un douzième livre, contenant, avec des biographies, un choix des meilleures productions des poètes les plus récents; *Choix des meilleures poesies modernes* (Edelsteine aus den neusten Dichtern; Hanovre, 1851); *le Moyen age et sa littérature* (das Mittelalter, etc.; 1852-1854).

GOEPPERT (Henri-Robert), botaniste allemand, né le 25 juillet 1800, à Sprottau, dans la basse Silésie, suivit les cours de l'École de médecine de Breslau, de 1821 à 1824, alla terminer ses études à Berlin, y obtint le diplôme de docteur, et revint, en 1826, à Breslau, où il fut reçu, l'année suivante, agrégé à la Faculté des sciences, avec une thèse : *de Acidi hydrocyanici vi in plantas*, qui le fit remarquer. Après avoir occupé une chaire à l'Institut médical de Breslau, il devint, en 1831, professeur adjoint à l'université de cette ville. Aujourd'hui, professeur titulaire, il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller intime de médecine.

M. Gœppert a pris un rang distingué dans la science par ses écrits sur la chimie, la médecine et surtout sur la botanique, entre autres : *de la Formation de la chaleur dans les plantes* (über die Waermeentwickelung in den Pflanzen; Breslau, 1830); *les Fougères fossiles* (die fossilen Farnkraeuter; Ibid., 1836, avec 44 planches), publié par l'Académie impériale Léopold-Charles; *de Coniferarum structura anatomica* (1841); *des Contre-poisons chimiques* (über die chemischen Gegengifte; 2e édition, 1843); *les Genres des plantes fossiles comparés à ceux de l'époque actuelle* (die Gattungen der fossilen Pflanzen; Bonn, 1841-42), et deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences de Harlem : *sur la Formation des terrains houillers* (über die Entstehung der Steinkohlenlager aus Pflanzen; Leyde, 1848), et *Monographie des conifères fossiles* (Monographie der fossilen Coniferen; Ibid., 1850, avec 58 planches), etc. Il a fourni, en outre, à plusieurs recueils scientifiques de l'Allemagne des travaux remarquables sur *la Flore fossile de la Silésie*, dont quelques-uns ont été imprimés à part.

GOERGEI (Arthur), général hongrois, né le 5 février 1818, à Toporcz, dans le comitat de Zips (Haute-Hongrie), d'une famille noble convertie au protestantisme, fut destiné de bonne heure à la carrière militaire. Après avoir fait de bonnes études classiques au collége évangélique d'Éperiès, il fut admis, en 1832, à l'École des pionniers de Tuln, en qualité de cadet. Il dut à ses succès et à sa supériorité vraiment étonnante d'entrer, en 1837, dans les gardes du corps hongrois, dont le régiment résidait à Vienne, et il devint, cinq ans après (1842), premier lieutenant dans le régiment de hussards du palatin. Il allait passer capitaine, lorsque la mort de son père le détermina à quitter une carrière qu'il n'avait embrassée que pour lui obéir et pour laquelle il montrait jusque-là moins de goût que de capacité. Passionné pour l'étude des sciences, il alla suivre, en 1845, les cours de l'École des arts et métiers de Prague, puis les cours de chimie théorique et pratique de l'université, et finit par solliciter une place de professeur, qui ne lui fut promise qu'en 1848, par le ministre du parti libéral, M. Eœtvœs (voy. ce nom). Au mois de mai de la même année, il publia une dissertation *sur les Acides solides, volatiles et gras de l'huile de noix de cocos*, qui fut imprimée dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne. Toutefois, il abandonna ses projets d'enseignement pour administrer les terres d'une de ses parentes dans le comitat de Zips. C'est là que la révolution de 1848 le trouva.

Dans cette première période assez obscure de sa vie, M. Arthur Gœrgei avait donné maintes preuves de la souplesse de son intelligence, de la mobilité de son esprit et de la fierté indisciplinée de son caractère. Quand il vit la lutte près d'éclater, il se rendit à Pesth, et se mit à la disposition du ministère qui l'enrôla, avec le grade de capitaine dans le corps des *Honveds*. Il s'acquitta avec habileté d'un achat d'armes à Liége, et fut promu, à son retour, au grade de chef de bataillon. Envoyé en octobre dans l'île de Csepel, il fit juger et pendre sous ses yeux le comte Eugène Zichy, convaincu de trahison, et mérita par cet acte la confiance du gouvernement de Kossuth. Là commence véritablement sa vie militaire, qui comprend, en moins d'une année, quatre campagnes signalées par des alternatives singulières d'activité et de mollesse, d'impéritie et d'habileté, de succès et de revers. Placé d'abord sous les ordres du général Perczel (voy. ce nom), il prend, malgré son chef, des mesures qui amènent la reddition de tout un corps autrichien, devient colonel, et passe sous le commandement de Moga qu'il surveille et remplace bientôt comme général en chef. Il débute par une admirable retraite, menée pied à pied dans les défiles des Karpathes, entre quatre corps d'armée autrichiens, avec une habileté et une audace souvent heureuses, qui permettent au gouvernement hongrois de se mettre à couvert à Debreczin. Mais, à la suite de cet héroïque fait d'armes, il publiait la fameuse proclamation de Vaitzen, où il se déclarait partisan de la monarchie autrichienne, et qui sembla déjà, dans les circonstances où l'on se trouvait, une sorte de trahison.

Kossuth, se repentant de l'avoir élevé si haut, donna le commandement de l'armée du haut Danube au général Dembinski (12 février). Gœrgei, mécontent, laissa perdre à son général en chef la bataille de Kapolna, contraria de tous ses efforts la retraite de son armée sur la Theiss, et, en dernier lieu, profita de son influence sur les troupes pour le faire arrêter. Ce trait d'audace dut rester impuni. Vetter, chargé de remplacer Dembinski, ne se sentit pas en sûreté, et Kossuth fut forcé de rendre à Gœrgei son commandement. La fortune réservait à ce chef indocile une campagne d'un mois (avril 1849), dont chaque jour fut presque marqué par une victoire. Les batailles de Gœdœlæ, de Waitzen, de Nagy-Sarlo, la prise de Komorn et d'Ofen en furent les principaux épisodes. Kossuth, pour récompenser et enchaîner ses services, lui offrit la dignité de feld-maréchal et le ministère de la guerre; mais Gœrgei accepta seulement

Digitized by Google

le portefeuille, en faisant une déclaration de principes moins autrichienne que celle de Waitzen.

Il avait pourtant commis, au dire des tacticiens, une grande faute, celle de ne point marcher sur Vienne découverte, et de perdre trois semaines dans des marches et contre-marches inutiles. Quand il se ravisa, 150 000 Russes avaient envahi la Hongrie et le rappelaient en arrière. Il s'opiniâtra à tenir tête aux Autrichiens devant Komorn, malgré l'ordre de Kossuth, qui, ne pouvant obtenir de lui qu'il se repliât sur la Theiss, déféra son commandement à Messaros. Ce fut le renouvellement de l'affaire Dembinski. L'armée réclama son général vainqueur, et Kossuth fut encore une fois obligé de céder à Gœrgei dont l'obstination dut, en fin de compte, aboutir à cette retraite sur la Theiss, ordonnée par le dictateur. Après quelques combats brillants au pied des Karpathes, sur le théâtre de sa campagne d'hiver, il se vit contraint de reculer jusqu'à la citadelle d'Arad, pendant que l'armée de son lieutenant était anéantie à Debreczin, et celle de Dembinski à Temeswar. Ici se place le dernier acte de la vie militaire de Gœrgei, cette fameuse capitulation de Vilagos, que le peuple hongrois a maudite comme une insigne trahison, et que tout le monde regarde au moins comme une inexplicable faiblesse. Investi de la dictature par Kossuth, Gœrgei, préoccupé surtout de ne point se rendre aux Autrichiens, livra aussitôt, sans conditions, au général russe Rudiger, l'armée hongroise, forte encore de 20 000 fantassins, de 2 000 cavaliers et de 130 canons. Ses principaux lieutenants furent pendus par les Autrichiens deux mois après; quant à lui, il fut épargné et interné à Klagenfurth, où il ne s'occupa plus que de travaux scientifiques. Il a écrit ses Memoires sous ce titre : *Ma vie et mes actes en Hongrie, dans les années* 1848 *et* 1849 (Leipsick, 1852, 2 vol.) Ce livre, intéressant à beaucoup d'égards, a naturellement pour objet la justification d'un homme qui, dans une si grande crise, ne mit pas sa conduite et son caractère politiques à la hauteur de ses talents militaires.

GOESCHEL (Karl-Friedrich), philosophe et théologien allemand, né, le 7 octobre 1784, à Langensalza, en Thuringe, étudia le droit à l'université de Leipsick, et, en 1807, obtint une place au parquet de Langensalza, où il remplit, avant et après l'incorporation de cette ville à la Prusse, des fonctions municipales. Conseiller supérieur au tribunal de Naumbourg de 1818 à 1834, il fut appelé alors au ministère de la justice, et devint, de 1837 à 1845, conseiller supérieur de justice, membre de la commission et du tribunal supérieur de censure et du conseil d'État; puis, peu de temps après, il fut nommé président supérieur du consistoire de la province de Saxe. Les événements de 1848 le forcèrent à rentrer dans la vie privée. Il s'est fixé depuis à Berlin.

Dans l'exercice de ses hautes fonctions, M. Gœschel s'est toujours montré défenseur ardent des principes orthodoxes de la religion protestante, tout en favorisant les nouvelles tendances de la philosophie et de la poésie. Hegel et Gœthe lui parurent la plus belle expression de l'intelligence et du sentiment humain, et le but principal de sa vie littéraire fut de démontrer que les principes de ces deux génies s'accordent avec ceux de la doctrine chrétienne. Tel est en particulier l'objet de ses deux ouvrages anonymes : *du Faust de Gœthe et de sa suite* (über Gœthe's Faust; Leipsick, 1824), et *Aphorismes sur le nonsavoir et le savoir absolu par rapport à la confession de la foi chrétienne* (Aphorismen über Nichtwissen und absolutes Wissen im Verhaeltniss, etc.; Berlin, 1829). L'assentiment inattendu donné par Hegel à ce dernier ouvrage, le signala à l'attention publique et suscita des dissensions entre les anciens et les nouveaux hégéliens.

Trois autres écrits de M. Gœschel ont encore le même but : *le Monisme de la pensée, apologie de la philosophie actuelle, sur le tombeau de son fondateur* (der Monismus des Gedankens, etc.; Naumbourg, 1832); *Hegel et son temps et ses rapports avec Gœthe* (Hegel und seine Zeit; Berlin, 1832); *Conversations sur la poésie et sur la pensée de Gœthe* (Unterhaltungen zur Schilderung Gœthe'scher Dichtungu. Denkweise; Schleusingen, 1834-1838, 3 vol.). Ces trois ouvrages, après la scission consommée des disciples de Hegel, placent M. Gœschel à l'extrême droite de son école.

Les tendances religieuses et conservatrices de l'auteur se retrouvent dans ses autres ouvrages : *Chronique de la ville de Langensalza* (1818, 2 vol.), avec une *Suite*, 1842-1844, 2 vol.); *Cæcilius et Octavius, ou Conversations sur les principales objections contre la vérité chrétienne* (Cæcilius und Octavius; Berlin, 1828); *Feuilles détachées des papiers d'un jurisconsulte* (Zerstreute Blaetter aus den Hand-und Hülfs-acten eines Juristen; 1832-1834, 3 vol.); *de la Divine Comédie du Dante, des choses divines dans le langage humain*, etc. (Aus Dante Alighieri's goettlicher Komœdie, etc.; Naumbourg, 1834); *des Preuves de l'immortalité de l'âme, selon la philosophie spéculative* (Von den Beweisen für die Unsterblichkeit der menschlichen Seele, etc.; Berlin, 1835); *le Serment judiciaire* (der Eid nach seinem, etc.; Ibid., 1837); *Rapports du droit particulier avec le droit commun et le Panthéisme judiciaire* (das Particularrecht im Verhaeltniss, etc., Ibid., 1837); *Traité de philosophie spéculative sur Dieu, sur l'homme et sur le Dieu-Homme* (Beitraege zur speculativen Philosophie; Ibid., 1838), écrit à l'occasion de *la Vie de Jésus* de Strauss; *Leçons du Dante sur la création et l'ordre du monde* (Dante's Unterweisung über Weltschœpfung, etc.; Ibid., 1842); *Souvenirs séculaires de l'année* 1848 (Seculererinnerungen; Magdebourg, 1848); *de l'Importance de l'Église luthérienne et de ses rapports avec l'Église universelle et avec l'État* (über die Bedeutung der lutherischen Kirche, etc.; Berlin, 1849); *la Fin de toutes choses* (zur Lehre von den letzten Dingen; Ibid., 1850); *Dualisme de la confession évangélique* (der Dualismus evangelischer Kirchenverfassung; Stuttgart, 1852), etc.

GOETHALS (Félix-Victor), littérateur belge, né à Gand, le 4 juin 1799, suivit les cours de l'université de cette ville, y fut reçu docteur en droit, et, de 1825 à 1829, fut attaché au parquet du procureur général à Bruxelles. Adjoint, depuis 1827, au conservateur de la bibliothèque municipale de cette ville, M. Van de Weyer, il lui succéda en 1830. En 1842, lorsque la ville vendit sa bibliothèque à l'État, M. Goethals resta, sous le baron de Reiffenberg, attaché au nouvel établissement et fut mis à la retraite en 1853.

Nous citerons parmi ses écrits : *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique et dans les pays limitrophes* (Bruxelles, 1837-1838, 4 vol. in-8), et *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique et dans les pays limitrophes* (Ibid., 1840-1844, 4 vol. in-8), recueils de biographies, médiocres de style, mais pleins d'aperçus piquants sur les partis politiques, les coteries littéraires, religieuses, artistiques, et de détails intimes sur les contemporains; *Notice historique sur Simon Stevin, de Bruges* (Ibid., 1842, in-8); *Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles de Belgique* (Ibid., 1849-1852, 4 vol. in-4), dont l'*Histoire généalogique*

Digitized by Google

de la maison de Horn, parue en 1848, n'est qu'un extrait, excellent répertoire des titres féodaux, composé d'après la riche collection de manuscrits relatifs aux familles nobles que possède la bibliothèque royale de Bruxelles. On annonce aussi de M. Goethals, un travail fort important, sous le titre d'*Archéologie de Belgique*.

GŒTHE (Ottilie DE), née vicomtesse de Pogovisch et veuve de Jules-Auguste-Walther de Gœthe, fils unique du grand poëte, est aujourd'hui le chef de la famille qui porte ce nom. Elle a vécu pendant plusieurs années à Weimar, et elle habite actuellement à Vienne. Elle a eu trois enfants, deux fils et une fille, Alma, morte à l'âge de seize ans, en 1844.

Son fils aîné, Walther-Wolfgang DE GŒTHE, étudia la musique à Leipsick, à Stettin et à Vienne, sous la direction de Mendelssohn, de Weinlig et de Lœwe. Plusieurs de ses compositions ont été imprimées.

Wolfgang-Maximilien DE GŒTHE, frère du précédent, a étudié le droit à Bonn, à Berlin, à Iéna et à Heidelberg, et obtenu, dans cette dernière ville, le grade de docteur en droit. Depuis 1852, il est attaché à l'ambassade prussienne à Rome. On a de lui : *de Fragmento Vegoiæ, cujus sit momenti in tractandis antiquitatibus juris romani* (Heidelberg); *l'Homme et la nature élémentaire* (der Mensch und die elementarische Natur; Stuttgart, 1848); *Erlinde*, poëme (2e édit., 1851); et un recueil de poésies lyriques (1851).

GOETTLING (Charles-Guillaume), philologue allemand, né à Iéna en 1793, fit ses études aux universités d'Iéna et de Berlin. Après avoir publié quelques écrits qui témoignaient de travaux consciencieux, il fut nommé professeur au collége de Rudolstadt, dirigea celui de Neuwied, et donna sa démission en 1821 pour venir à Paris. Il obtint, à son retour, une chaire de philologie à l'université d'Iéna, où il devint en outre, en 1826, conservateur de la bibliothèque. Nommé professeur ordinaire en 1832, il reçut, en 1842, le titre de conseiller intime de la cour. En 1828, il explora les antiquités de l'Italie et de la Sicile, qui depuis sont devenues le sujet favori de ses cours et de ses travaux littéraires. De 1840 à 1852, il entreprit d'autres voyages et visita la Grèce, l'Italie, l'Angleterre et la France.

On cite, parmi les ouvrages de cet auteur, qui joint au savoir l'indépendance de la pensée et un style clair et vigoureux : *Animadversiones criticæ in Callimachi epigrammata et Achillem Tatium* (Iéna, 1812); *des Parties historiques du poëme des Nibelungen* (über das Geschichtliche im Nibelungenliede; Rudolstadt, 1814); *les Nibelungen et les Gibelins* (Ibid., 1817); *Theodorii Alexandrini grammatica* (Leipsick, 1822); *de l'Accent dans la langue grecque* (Allgemeine Lehre vom Accent der griechischen Sprache; Iéna, 1835); *Histoire de la Constitution romaine jusqu'à la mort de César* (Geschichte der rœmisch. Staatsverfassung, etc.; Halle, 1840); *Quinze documents romains* (Fünfzehn rœmische Urkunden; Halle, 1845); *Collection de dissertations de l'antiquité classique* (Gesammelte Abhandlungen aus dem classischen Alterthum; Halle 1851, tome I); *le Pelasgicon et le Pnyx à Athènes* (Iéna, 1853), etc. Il a édité la *Politique* d'Aristote (Iéna, 1824), et les poëmes d'Hésiode (*Bibliotheca græca* de Jacobs et Rost; Gotha, 1831; 2e édit., 1843).

GOLDSCHMIDT (Hermann), peintre et astronome, d'origine allemande, fixé à Paris depuis plus de vingt ans, est né à Francfort-sur-le-Mein, le 17 juin 1802. Fils de commerçants, il passa d'abord une dizaine d'années dans le magasin de son père et entreprit, à trente ans, un voyage en Hollande, qui le détermina à cultiver la peinture. Après avoir étudié à Munich, sous MM. Schnorr et Cornélius, il vint s'établir à Paris, en 1836. Il a, dès lors, exposé à nos Salons, une série d'œuvres, dont plusieurs ont été empruntées à des excursions en Angleterre et en Italie. Nous citerons : *une Femme en costume algérien* (1836); *un Jeune Florentin suppliant une jeune fille d'accepter une bague* (1837); *la Poésie*, étude (1839); *la Sibylle de Cumes* (1844), récemment brûlée en Amérique; *une Offrande à Vénus* (1845); *Cléopatre*, *Vue de Rome* (1849); *la Mort de Roméo et Juliette* (1857), commandé par le ministère d'État; des *Portraits*, etc.

Mais, c'est moins comme peintre que comme astronome, que M. H. Goldschmidt est connu. Conduit par le hasard, et depuis dix ans à peine, à s'occuper d'observations astronomiques, il s'est acquis une prompte célébrité par l'importante découverte de sept planètes télescopiques, signalées par lui presque coup sur coup. La plupart de ces astéroïdes, sont aujourd'hui classées et dénommées; ce sont : *la Lutetia* (15 novembre 1852); *Pomone* (26 octobre 1854); *Atalante* (5 octobre 1855); *Harmonia* (31 mars 1856); *Daphné* (22 mai), les deux dernières (27 mai 1857 et 2 février 1858), sont encore à nommer. Ce qu'il y a de plus étonnant dans les découvertes de cet astronome amateur, c'est la faiblesse des moyens d'observation auxquels elles sont dues : c'est de son atelier de peintre, établi au sixième étage du café Procope, et, avec une lunette ordinaire que l'artiste se livre à ses heureuses recherches. Il a, en outre, pointé plus de dix mille étoiles qui manquaient aux cartes astronomiques de l'Académie de Berlin, à l'exécution desquelles concourent, depuis un demi-siècle, les premiers savants de l'Allemagne. Le peintre-astronome, encouragé dès ses débuts par les suffrages d'Arago, a depuis lors, partagé également son temps entre ses toiles et les *Mémoires* relatifs à ses découvertes. L'Académie des sciences, en lui décernant le grand prix d'astronomie, a couronné ces patientes et ingrates études, auxquelles l'affaiblissement de sa vue menace, dit-on, de le faire renoncer.

GOLDSCHMIDT (Meyer-Aaron), romancier et journaliste danois, de famille israélite, né à Vordingborg (Jutland), le 26 octobre 1819, rédigea d'abord quelques journaux de province et fonda, en 1840, *le Corsaire*, feuille satirique hebdomadaire (Copenhague, 1840-1846, in-4), dont quelques articles le firent traduire devant la haute Cour et condamner à l'emprisonnement (1843). Il rédige, depuis 1848, le *Nord et le Sud* (Nord og Syd). Il vient de terminer le roman de *l'Homme sans chez soi* (Hjemløes, tiré à part, 1853-57, 5 vol.), réimprimé et traduit en allemand dans la *Bibliothèque* de Spindler avant d'être achevé.

Sous le pseudonyme d'*Adolphe Meyer*, M. Goldschmidt a fait paraître *le Juif* (En Jœde, 1845; 2e édition, 1853), fidèle tableau des mœurs intimes de ses coreligionnaires et qui, reproduit aussi dans la même collection allemande, a eu les honneurs d'une double traduction anglaise (Londres, 1851, 3 vol. in-8, et 1852). Cet écrivain a plusieurs fois parcouru l'Europe occidentale. Il a reçu, en 1855, la mission d'aller examiner, en Autriche, les écoles instituées en faveur de la population manufacturière.

GOLESCO (Nicolas), homme politique roumain, né, en 1810, à Campû-Longû, d'une ancienne famille de grands boyards, est fils du grand logo-

Digitized by Google

thète Constantin Golesco, mort en 1829, et l'un des hommes les plus remarquables du parti libéral et progressiste en Roumanie. Il avait onze ans à peine lorsque les troubles civils de la Valachie (1821) forcèrent sa famille à émigrer à Cronstadt en Transylvanie. En 1826, à la veille de rentrer dans sa patrie, son père le conduisit avec son frère aîné, Stéfan, en Suisse, pour y achever ses études. Les deux cadets, Rodolphe et Alexandre, furent laissés à Munich, d'où ils passèrent plus tard dans l'institution de M. Topffer à Genève. Nicolas Golesco revint avec son frère à Bucharest en 1819, l'année de la mort de leur père. L'année suivante, il fut nommé sous-lieutenant dans la milice indigène, qui venait d'être réorganisée. En 1834, il accompagna, avec le grade de major, le nouvel hospodar Alexandre Ghika à Constantinople, où il allait recevoir son investiture. Cinq ans plus tard, nommé colonel et aide de camp du prince, il remplit, à deux reprises, les fonctions de préfet de police et de ministre des affaires extérieures par *interim*. En 1841, il quitta l'armée, fut d'abord procureur général à la Cour d'appel, puis directeur du département de l'intérieur, avec le titre de logothète.

M. Golesco donna sa démission, en 1847, et un comité national s'étant alors formé à Bucharest, en vue de soustraire la Roumanie au protectorat moscovite et de lui restituer ses anciens droits, il en fit partie avec son frère Stéfan, son cousin A. G. Golesco, Rosetti, Jon Ghika, etc. Appelé par M. Bibesco au ministère de l'intérieur, après la proclamation de la Constitution (21 juin 1848) il conserva ce poste sous le gouvernement provisoire qui suivit l'abdication de l'hospodar. Le 2 août, lors dela reconnaissance solennelle du nouvel ordre de choses par la Porte, il fut nommé membre de la lieutenance princière de Valachie avec Héliade et Tell (voy. ces noms). Six semaines après, la Russie, ayant contraint la Porte à désavouer son plénipotentiaire, et une armée turque ayant occupé Bucharest, Nicolas Golesco fut conduit sous escorte à Giurgevo et réuni aux vingt-sept patriotes que Fuad-effendi avait fait arrêter dans son camp, le matin du 25 septembre. Transféré avec ses compagnons, par le Danube, jusqu'au premier village de la Serbie autrichienne, il échappa des mains des Turcs et gagna la France; les changements survenus dans les principautés à la suite du traité du 30 mars lui en rouvrirent le chemin en juillet 1857.

Placé, durant cet intervalle, à la tête de l'émigration roumaine à Paris, il a signé la plupart des actes publiés au nom du parti national, notamment la protestation du 9 février 1849 adressée aux grandes puissances et insérée dans le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, et celle du 28 juin de la même année contre la convention de Balta-Liman. Dans ces dernières années (1856-57), il s'est montré un des partisans les plus zélés de l'union des deux principautés. Après son retour en Valachie, il a été député par la ville de Bucharest au divan *ad hoc*, dont il a été élu presque à l'unanimité vice-président.

GOLESCO (Stéfan), frère aîné du précédent, né aussi à Campû-Longû, en 1809, eut à traverser les mêmes évènements et suivit la même ligne de conduite. Il entra dans l'armée, devint aide de camp du prince Alexandre Ghika, remplit plusieurs fonctions civiles et judiciaires sous Bibesco, donna sa démission, fit partie du comité patriotique roumain, et seconda l'action de M. Héliade. Membre du gouvernement provisoire, après l'abdication de M. Bibesco, il fut proscrit un des premiers, après le 25 septembre, et se réfugia en France, où il resta jusqu'au mois de mars 1857; il se distingua parmi les membres de l'émigration roumaine par l'ardeur de son dévouement à la cause nationale. En septembre 1857, il fut aussi député au divan *ad hoc* et y fit partie du bureau en qualité de secrétaire.

Deux autres frères, Rodolphe et Alexandre Golesco, qui n'ont rempli qu'un rôle secondaire dans le mouvement de 1848, furent compris dans le firman d'exil arraché à la Porte par l'insistance de la Russie. Internés pendant plusieurs années à Brousse, ils rejoignirent leurs aînés à Paris dans le courant de 1853, et obtinrent en décembre 1856 l'autorisation de rentrer dans leur pays.

GOLESCO (Alexandre-Georges), cousin germain des précédents, né en 1819, fit ses premières études au collége national de Saint-Sava, à Bucharest, puis vint suivre à Paris, pendant trois années, les cours de l'École centrale. En 1840, il retourna en Valachie, muni du diplôme d'ingénieur, et fut, pendant quelque temps, employé en cette qualité par le gouvernement d'Alexandre Ghika. Il donna sa démission, en 1844, et revint l'année suivante à Paris, afin d'y étudier l'histoire et l'économie politique. En 1848, il retourna à Bucharest, où il devint un des membres les plus actifs du comité révolutionnaire, et fit partie du gouvernement provisoire, à titre de secrétaire. Mais il fut bientôt envoyé comme agent politique à Paris, où il a continué à résider après le renversement du gouvernement national. Il a composé, durant cet intervalle, un grand nombre de mémoires et d'écrits, la plupart destinés par leur objet même à une publicité restreinte. Le plus remarquable a pour titre : *de l'Abolition du servage dans les principautés danubiennes* (Paris, 1856). M. Georges Golesco a été aussi un des membres influents du divan *ad hoc*, en 1857.

GOLOWINE (Iwan, prince Howna), économiste et publiciste russe, né vers 1813, fut exilé de la Russie pour des motifs politiques, et se retira d'abord en Angleterre où il se fit naturaliser en 1843. Il passa ensuite en France, puis en Allemagne, lors des évènements de 1848. A la suite d'un voyage en Pologne, entrepris, dit-on, dans le but de réveiller la nationalité polonaise, il revint à Paris en 1849, mais il en fut banni et chercha de nouveau un refuge en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il s'est définitivement fixé, après un nouveau voyage à Paris, un second bannissement, et un séjour en Piémont, où il rédigea le *Journal de Turin* de 1851 à 1852.

On a du prince Iwan Golowine un certain nombre d'ouvrages intéressants, publiés à Paris : *Esprit de l'économie politique* (1843); *Science de la politique* (1844); *Pierre le Grand* (1844); *la Russie sous Nicolas Ier* (1845), résumé de la situation économique de la Russie; *Réfutation du livre de M. le marquis de Custine* : la Russie en 1839 (1844); *des Économistes et des socialistes* (1845); *Types et caractères russes* (1847); *l'Europe révolutionnaire* (die revolutionaere Europa; Leipsick, 1849); *l'Oncle Tom russe* (der russische Onkel Tom; Ibid., 1853); *le Caucase, au point de vue historique, politique et physique* (der Kaucasus, historich, politisch, und physisch betrachtet; Ibid., 1853).

GOLTZ (Bogumil), philosophe polonais, né à Varsovie, le 20 mars 1801, d'une très-ancienne famille, étudia avec ardeur, dans son enfance, l'histoire nationale, puis fit ses classes à Kœnigsberg et à Marienwerder. De 1817 à 1822, il s'occupa d'économie rurale à l'université de Thorn. Encore sur les bancs, il publia son premier ouvrage, *le Livre de l'enfance* (Buch der Kindheit;

Digitized by Google

Francfort, 1817). Marié, en 1823, et héritier de grands domaines en Pologne, il les échangea la plupart pour des biens situés en Prusse, où l'attachaient les ressources qu'offre ce pays à l'étude.

Vingt ans s'écoulèrent pourtant entre son premier livre et son second : *Dégénérescence de la vie en Allemagne* (Deutsche Entartung der lichtfreundlichen und modern'en Lebensart; Francfort, 1847), suivi de *l'Existence humaine dans ses traits éternels et universels* (das Menschendasein; Ibid., 1850, 2 vol.).

M. Goltz, qui joint à des études consciencieuses une originalité de forme et d'idées poussée jusqu'à la bizarrerie, a encore écrit : *une Adolescence* (Ein Jugendleben; Francfort, 1850) : *l'Habitant de la petite ville en Égypte* (Ein Kleinstaedter in Ægypten; Berlin). On cite aussi de lui une *Esquisse historique de la Prusse occidentale*, des *Souvenirs de France, d'Angleterre et de Suisse*, et plusieurs écrits philosophiques.

GOMIEN (Charles), peintre français, né à Villers-les-Nancy (Meurthe), en avril 1808, et fils d'un ancien horloger, qui s'était réfugié pendant la Révolution à la campagne, fit d'abord de l'agriculture avec son père. Il vint à Paris en 1827 étudier la peinture, et au bout de dix-huit mois d'essais divers, il entra dans l'atelier de M. Hersent, où il resta jusqu'en 1831. Cette même année, il débuta avec succès au Salon comme portraitiste, et reçut dès lors de nombreuses commandes qui exigèrent de lui un séjour prolongé à Chantilly et à Versailles. Revenu à Paris, il prit quelques leçons de Paul Delaroche.

Cet artiste, que M. Ad. Siret désigne à tort comme un peintre miniaturiste, a exposé, de 1831 à 1853, un grand nombre de portraits de hauts personnages, généraux, diplomates, hommes et femmes de l'aristocratie nobiliaire, parmi lesquels nous citerons : *M. Grandville*, son compatriote, *le comte de Chabrol*, *la marquise de Conflans*, *le comte de Caraman*, *le prince Henri de Ligne*, *le comte de Rougé*, *le duc d'Argentré*, *le duc* et *la duchesse de Lorge*, *Mme Pellier*, *le prince Max de Croï*, *la marquise de Pastoret* et *sa fille*; etc. Dans le genre et l'histoire, il a donné, en 1839 et en 1842, *la Meute de chiens* et *le Jeune Cloris retrouvé par des pêcheurs*.

En dehors des expositions nous ne mentionnerons que *le prince* et *la princesse de Bauffremont*, *le comte* et *la comtesse de Bourbon-Busset*, *la comtesse de Rohan* et *son fils*, *les duchesses de Montaut* et *de Saint-Blancard*, *le nonce cardinal Fornari*, *le marquis Antonini*, *le baron Delmar*, etc. M. Gomien a obtenu une 3e médaille en 1840, et une 2e en 1844.

GOMM (sir William-Maynard), général anglais, né en 1784, entra au service, le 24 mai 1794, en qualité d'enseigne du 9e d'infanterie, fut envoyé en Hollande et nommé lieutenant à quatorze ans. Après la campagne, il revint faire, au collége royal militaire, des études théoriques. En 1797, il suivit l'expédition du Helder, sous les ordres du duc d'York, et en 1801, celle de sir Pulteney, sur les côtes de France et d'Espagne. Pendant les guerres de l'Empire, sir W. Gomm, qui venait de passer capitaine (1803), assista dans le Hanovre, au bombardement de Copenhague, au siége de Flessingue, et surtout, de 1809 à 1814, dans la Péninsule. Il se distingua par une rare intrépidité à Vimiera, à la Corogne, à Busaco, à Salamanque, à Vittoria, et fut attaché à l'état-major de l'armée anglaise. Lieutenant-colonel depuis 1812, il seconda l'héroïque résistance du général Picton à Waterloo. Ses brillants états de service le firent comprendre, après la paix, parmi les officiers qui passèrent des troupes de ligne dans la brigade des gardes. En 1829, il commanda, avec le grade de colonel, un des deux bataillons des *Coldstream-guards* et fut mis, en 1837, à la tête de ce corps d'élite, en qualité de major général.

Vers 1840, sir W. Gomm reçut le commandement des forces de terre à la Jamaïque, et, après un court séjour en Angleterre, il partit, en 1845, pour aller gouverner l'île Maurice; ce fut dans ce dernier poste où il resta six ans, qu'il fut élevé au rang de lieutenant général (9 novembre 1846). Il venait d'être appelé à Bombay, lorsque survint entre la Compagnie des Indes et sir Charles Napier le conflit de pouvoirs qui eut pour résultat la résignation du commandement des troupes par l'illustre général. Sir W. Gomm lui succéda (1851) : c'est lui qui, en ces derniers temps, a conduit la guerre contre les Birmans, guerre désastreuse durant laquelle le climat, autant qu'une résistance acharnée, a fait des milliers de victimes, et qui s'est terminée, en 1853, par la confiscation du royaume de Pégu.

GONCOURT (Edmond-Louis-Antoine et Jules-Alfred Huot DE), littérateurs français, nés le premier à Nancy, le 26 mai 1822, et le second à Paris, le 17 décembre 1830, sont tous deux fils de Marc Pierre Huot de Goncourt, ancien chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur, et petits-fils de Jean Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale de 1789. Leurs premiers écrits datent de 1851. Ils ont donné, toujours ensemble : *Salon de 1852* (1852, in-12) ; *les Mystères des Théâtres* (1853, in-8) ; *la Lorette* (in-32, 4e édit., 1856) ; *Histoire de la société française pendant la Révolution* (in-8) ; *En 185....* (1854, in-12) ; *la Révolution dans les mœurs* (broch. in-12) ; *la Société française pendant le Directoire* (1855, gr. in-8) ; *les Actrices* (in-32) ; *une Voiture de masques* (in-18) ; *Sophie Arnould*, étude nouvelle (1857, in-18), et *Portraits intimes du XIXe siècle* (1857). Ils ont rédigé *l'Éclair*, le *Paris*, etc.

GONDRECOURT (Henri-Ange-Aristide DE), romancier français, né à la Guadeloupe, en 1811, et élevé en France, embrassa la carrière des armes, prit ses grades dans la cavalerie, reçut en 1852, la croix d'honneur et fut nommé, en 1855, lieutenant-colonel au 1er régiment de chasseurs d'Afrique. Ce n'est qu'en 1844 qu'il se mit à écrire son premier roman, *les Derniers Kerven* (2 vol. in-8), épisode de la guerre des deux Roses; depuis cette époque, il n'a cessé de produire et, par sa fécondité autant que par son talent, il tient un rang distingué parmi nos romanciers. Ses ouvrages les plus répandus sont : *Médine* (1845, 2 vol. in-8) ; *la Marquise de Candeuil* (1846, 2 vol. in-8) ; *les Péchés mignons* (1847, 2 vol. in-8) ; *un Ami diabolique* (1848, 3 vol. in-8) ; *le Bout de l'oreille* (1853, 7 vol. in-8), imprimé dans *la Presse* ; *le Chevalier de Pampelonne* (1852, 5 vol. in-8) ; *Mademoiselle de Cardonne* (1853, 3 vol. in-8) ; *le Baron la Gazette* (1853, 5 vol. in-8) ; *Mémoires d'un vieux garçon* (1855-56, 10 vol. in-8), extraits du *Pays* ; *les Prétendants de Catherine* (5 vol.) ; *la Tour de Dago* (5 vol.) ; *le Légataire* (2 vol.) ; *le Baron d'Arnouville* (4 vol.) ; *l'Été de la Saint-Martin* (4 vol.) ; *la Vieille fille* (4 vol.) ; *le Dernier des Kerven* (2 vol.), etc., en 1857.

GONZALÈS (Louis-Jean-Emmanuel), littérateur français, est né le 25 octobre 1815, à Saintes, où son père était médecin en chef de l'hôpital militaire. Il descend d'une des douze familles espagnoles anoblies par Charles-Quint dans la

Digitized by Google

principauté de Monaco, et compte parmi ses ancêtres un général de l'ordre de la compagnie de Jésus. En 1826, son père ayant été appelé à diriger l'hôpital de Nancy, ce fut au collége de cette ville que Gonzalès fit ses études. Encore sur les bancs, il écrivait déjà dans *le Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'Augustus Stewart et Henri Royer, des nouvelles et des articles de critique. Destiné au barreau, il vint à Paris pour étudier le droit, mais il le laissa bientôt de côté pour la littérature. Il se lia alors avec des jeunes gens entraînés comme lui vers les lettres, et dont la plupart ont acquis dans la suite de la réputation, et fonda avec eux la *Revue de France*. C'était l'époque des journaux littéraires et des revues. M. Gonzalès écrivait partout à la fois, tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de Melchior Gomez, de Ramon Gomeril et de Caliban. Enfin, il entra à *la Presse* pour faire les articles sur l'Espagne. Son nom espagnol devait donner plus d'autorité au journal dans les questions relatives à ce pays. Cette petite supercherie, que servaient d'ailleurs les tendances d'esprit et l'extérieur même de Gonzalès, le fit passer pour un écrivain d'au delà des monts, et il eut de la peine à reconquérir sa nationalité. De *la Presse* il passa au *Siècle*, sans cesser de donner à d'autres feuilles des articles littéraires. Il a été vice-président de la Société des gens de lettres de 1852 à 1855.

Parmi ses romans-feuilletons du *Siècle*, on remarque *les Mignons de la Lune*, *les Frères de la Côte*, intitulés d'abord *le Pêcheur de perles*, histoire de contrebandiers d'Amérique, où les situations, les récits et la peinture des mœurs sauvages rappellent la façon de Cooper, et qui eut en France et à l'étranger une grande vogue ; *les Francs-Juges*, *le Vengeur du mari*, etc. M. Gonzalès a encore donné : *les Mémoires d'un ange*, dans *le Courrier-Français*; *les Sept baisers de Buckingham*, en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme; *Esaü le Lépreux*, dans *la Patrie*; *la Princesse russe* (2 vol.); *la Mignonne du roi* (3 vol.); *le Prince Noir*, *les Chercheurs d'or*, etc. (1857). Il a publié pendant deux ans une *Revue des Voyages* et a fait jouer au Cirque, en 1856, avec M. H. de Kock, *les Frères de la Côte*, drame en 5 actes et 8 tableaux, tiré de son roman.

GOODALL (Edward), graveur anglais, né à Leeds, au mois de septembre 1795, étudia seul, dès l'âge de seize ans, la gravure, le dessin et même la peinture. Il fréquenta ensuite les ateliers de quelques bons artistes afin de se rendre leurs procédés familiers. La plupart des graveurs contemporains ont été ses élèves. Ses grandes planches les plus remarquables sont : *Cologne*, *Tivoli*, *le Pont de Caligula*, trois paysages d'après Turner, et parmi les gravures qu'il a exécutées en grand nombre pour les livres illustrés, on cite particulièrement celles de *l'Italie*, poëme de Samuel Rogers, et du *Literary Souvenir*. Pour un des albums de Turner, il a gravé d'un burin aussi délié que vigoureux : *Boscastle*, *Rye*, *Mount-Edgecumbe*. Les belles planches de *Tivoli* et du *Pont de Caligula* ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

GOODALL (Frederick), peintre anglais, fils du précédent, né à Londres, le 17 septembre 1822, apprit de bonne heure, sous la direction de son père, les éléments de son art; à quatorze ans il obtenait à la Société des Arts (1836) la médaille d'Iris, pour une esquisse du palais de Lambeth, et, l'année suivante, une grande médaille d'argent pour son premier tableau à l'huile, dont le sujet était *le Cadavre d'un mineur trouvé à la lueur des torches*. Après un voyage en Normandie, il envoya à l'exposition de l'Académie royale des *Soldats français attablés au cabaret* (1839), toile de genre qui manifestait chez ce jeune artiste un talent particulier pour la reproduction des mœurs populaires. Deux riches amateurs, M. Wells et le poëte Rogers protégèrent ses débuts et achetèrent, ainsi que M. Vernon, quelques-uns de ses premiers tableaux parmi lesquels on cite : *l'Entrée à l'église*, *le Retour du baptême*, qui obtint de la *British institution* un prix de 50 livres (1250 fr.); *le Soldat fatigué* (1842), etc.

Depuis cette époque, M. Goodall s'est fortifié par de constantes études. Il a rapporté de ses nombreuses tournées artistiques en France, en Irlande, en Belgique, des esquisses pleines de verve, entre autres : *la Fête du village* (1847), qui se trouve à la Galerie nationale; *la Halte des bohémiens*; une charmante scène tirée de *l'Allegro* de Milton; *le Rêve du soldat*, *le Bureau de poste*, *Paris en 1848*, *le Mât de cocagne* (1851); *l'Escarpolette* (1854), etc. En 1855, il a envoyé à l'Exposition de Paris deux sujets de genre auxquels on a reproché un soin exagéré des détails : *le Bal au bénéfice de la veuve* et *un Jour heureux de Charles Ier*. Il a obtenu du jury une mention honorable. Depuis 1852, il fait partie de l'Académie royale des beaux-arts de Londres, à titre de membre associé.

Son frère cadet, M. Frederick-Auguste GOODALL, cultive également la peinture de genre, dans laquelle il a obtenu quelques succès.

* **GOODRICH** (Samuel-Griswold), littérateur américain, né le 19 août 1793 à Ridgefield (Connecticut), fut élevé dans les écoles de sa ville natale, entra à vingt et un ans dans le commerce et s'établit, comme libraire-éditeur à Hartford. En 1824, il visita l'Europe et, à son retour, il alla se fixer à Boston, où il se mit aussi à la tête d'une maison de librairie et commença dès lors à écrire des ouvrages d'éducation et d'amusement pour l'enfance. Il est l'auteur d'une foule d'ouvrages de ce genre, publiés sous le pseudonyme de *Peter Parley*, accueillis avec le plus grand succès en Amérique et en Angleterre, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues étrangères. Il s'écoule plus de 50000 de ces volumes par an, et on a calculé que le nombre total des exemplaires s'élevait à plus de 12 millions. La contrefaçon a tiré parti de cette vogue extraordinaire, et, malgré les protestations de M. Goodrich, le nom de *Peter Parley* a été fréquemment appliqué à des ouvrages du même genre, qui ne se recommandent pas, soit pour l'exactitude des faits, soit pour la clarté et l'intérêt de l'exposition, au même degré que les livres du véritable auteur. Nommé par le président Taylor consul à Paris, et maintenu dans ce poste par M. Fillmore jusqu'à la présidence de M. Pierce, il a publié en français un aperçu statistique, géographique, historique, etc., sur son pays, *les États-Unis d'Amérique* (Paris, 1832, in-8).

Les ouvrages de M. Goodrich touchent à tous les sujets; mais traitent plus spécialement de géographie et d'histoire. Nous citerons dans le nombre : *Histoire de toutes les nations* (History of all nations; petit in-4); *Géographie nationale* (National geography; in-4), et *Géographie pittoresque du monde* (Pictorial geography of the world; in-8). M. Goodrich publie à Boston, depuis qu'il s'est établi dans cette ville, un annuaire littéraire : *the Token* (le Gage), dans lequel il a inséré, ainsi que dans divers *Magazines*, beaucoup de pièces de vers, de contes, d'esquisses, réunis en partie dans : *le Proscrit et autres poésies* (the Outcast and other poems; 1837), et *la Fenêtre d'un étudiant* (Sketches from a student's

Digitized by Google

window; 1841). Citons encore l'*Éducation du foyer* (Fireside education, 1838); une belle édition illustrée de ses *Poésies* : (Poems; in-8, New-York, 1854); *une Guirlande d'hiver de fleurs d'été* (A Winter wreath of summer flowers; 1854, New-York, in-8); *Souvenirs d'une vie* (Recollections of a life-time; Ibid., 1856, 2 vol. in-12), etc. Plusieurs des ouvrages publiés sous le nom de Peter Parley ont été traduits en français par M. Du Buisson.

Le fils de cet écrivain, Frank-B. GOODRICH, s'est fait connaître, sous le nom de *Dick Tinto*, par une spirituelle correspondance adressée de Paris au *New-York Times* et réunie en un volume sous le titre d'*Esquisses tricolores de Paris et des Parisiens* (Tricolor sketches of Paris; New-York, 1856, in-12). Il a aussi publié un magnifique volume sur les femmes célèbres du premier Empire français (Ibid., 1856, gr. in-8, avec portraits)

GOODYEAR (Charles), industriel et inventeur américain, né à New-Haven, dans le Connecticut, en 1791, a découvert, en 1839, après de longues expériences, le moyen de rendre insensibles aux diverses températures les gommes simples du climat tropical. Possesseur d'un brevet, il a donné à son caoutchouc, dit vulcanisé ou volcanisé, les propriétés du bois, de l'ivoire, de l'écaille, de la corne, de la baleine, du cuir, du drap, du papier, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a réuni ses produits dans une vitrine toute en caoutchouc, ainsi que ses nombreux accessoires. Les brevets qu'il a pris successivement pour de nouvelles applications, se comptent difficilement, et, dans l'espace de seize ans, l'inventeur s'est fait, en les cédant, une fortune qu'on évalue à un million de revenu. Il habite tour à tour l'Amérique, Londres et Paris.

GORDON (William), marin anglais, né en 1785, est frère puîné du présent comte d'Aberdeen (voy. ce nom). Entré fort jeune dans la marine royale, il prit part aux longues luttes de la France et de l'Angleterre, et fut élevé en 1855 au rang de vice-amiral du pavillon blanc. Il a représenté pendant trente-quatre ans le comté d'Aberdeen à la Chambre des Communes (1820-1854), et s'est retiré à cette dernière date pour faire place à son neveu, lord Haddo. Tory de l'ancienne école, il s'est opposé aux réformes douanières de sir R. Peel, bien qu'il fît partie de son administration comme lord de l'Amirauté (1841-1846).

GORDON (Alexandre HAMILTON), officier anglais, né en 1817, et fils du comte d'Aberdeen, fut attaché au *Foreign-office*, puis acheta un brevet de cornette aux grenadiers de la garde et devint lieutenant-colonel en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, se distingua à la bataille de l'Alma et reçut la décoration du Bain; peu de temps après, il était nommé délégué quartier-maître général aux gardes à cheval (1855). Il est aujourd'hui colonel et écuyer du prince Albert.

Un de ses frères, Arthur-Hamilton GORDON, quatrième fils du comte d'Aberdeen, né en 1829 à Londres, et élevé à Cambridge, a siégé à la Chambre des Communes, pour le bourg de Beverley, de 1854 à 1857. Il rotait avec le parti whig avancé.

GORDON (Lucie AUSTIN, lady), femme de lettres anglaise contemporaine, reçut de sa mère, qui a laissé quelques bons ouvrages, une éducation distinguée et s'efforça de marcher sur ses traces. Elle s'est fait connaître par des traductions soignées d'auteurs allemands et français. Nous remarquons : *les Légendes grecques*, de Niebuhr, son premier essai littéraire; *la Sorcière jaune* et *les Français en Algérie*, pour la *Colonial library* de Murray; un abrégé des *Procès criminels* de Fuerbach; l'*Histoire de Prusse*, de Ranke, et *Ferdinand et Maximilien*, du même auteur; *Stella et Vanessa* (1854), de M. Léon de Wailly; plusieurs nouvelles de la comtesse d'Arbouville, et la traduction de l'ouvrage militaire de Moltke : *Campagnes de l'armée russe sur le Danube* en 1828-1829 (1854). Le mari de lady Gordon occupe un emploi au trésor.

GORDON (sir John WATSON), peintre écossais, né à Édimbourg, vers 1790, est fils d'un capitaine de marine. Il étudia dans sa ville natale, à l'école de dessin dirigée par J. Graham, et après quelques essais malheureux dans la peinture historique, se consacra exclusivement au portrait, genre lucratif qui le mena en peu de temps à la réputation et à la fortune. Les productions exposées par lui, soit en Écosse, soit à Londres, sont innombrables; nous nous bornerons à rappeler : *Sir W. Scott* (1831); *le Dr Chalmers* (1837); le critique *De Quincey* (1843); *les lords Hopetoun, Dalhousie, Buccleuch, Robertson, Cockburn*; le peintre *F. Grant* (1847), le président des Communes, *Shaw Lefevre* (1849); *le comte d'Aberdeen* (1852); *Lord Dunfermline* (1856), etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux portraits d'homme et un de femme, dont le faire patient et minutieux, fut fort apprécié. Le jury lui a accordé une médaille de première classe.

Cet artiste, qui est, avec Grant, un des meilleurs portraitistes de l'école anglaise, préside, depuis 1850, l'Académie écossaise, à la fondation de laquelle il a pris une part active; à la même date, il a été nommé chevalier à vie. Associé de l'Académie royale de Londres depuis 1841, il en a été élu, en 1851, membre titulaire.

GORE (Catherine-Grace FRANCIS, mistress), femme de lettres anglaise, née, en 1799, dans le comté de Nottingham, reçut une éducation des plus soignées; mais, contrariée dans ses goûts littéraires, elle ne fit rien paraître avant 1822, époque de son mariage avec un capitaine d'infanterie, Charles Gore. Son premier livre, *Theresa Marchmont, ou la Fille d'honneur*, daté de 1823, fut l'œuvre d'une semaine et annonçait cette imagination féconde et cette exécution facile qui depuis l'ont placée au premier rang des *authoresses* de son pays. Elle écrivit ensuite *le Lien*, (the Bond, 1824), poème dramatique; *la Lettre de cachet* (1827), nouvelle tirée de l'histoire de France; un recueil de *Contes hongrois* (Hungarian tales; 1828), tableaux habilement rendus des mœurs d'un peuple isolé; et *les Femmes telles qu'elles sont* (Women as they are; 1830), série de portraits dessinés avec enjouement et légèreté.

Le premier ouvrage de cet auteur qui fit sensation et lui gagna les suffrages du public fut le roman de *Mères et filles* (Mothers and daughters; 1831), critique des mœurs trop faciles du jour; il a été réimprimé plusieurs fois. Après la publication de *la Foire de Mayfair* (the Fair of Mayfair), trois volumes de contes et d'esquisses, elle passa plusieurs années sur le continent. En 1836, elle mit au jour *Mistress Armytage, ou la Domination d'une femme* (Mistress Armytage; 3 vol.), un de ses meilleurs romans de caractère. La même année parut, sous le voile de l'anonyme, le *Journal d'une désennuyée* (Diary of a desennuyee; 1836), pour faire pendant au célèbre *Diary of an ennuyee*, écrit dix ans plus tôt par mistress Ja-

Digitized by Google

meson (voy. ce nom). Cette espèce de pastiche eut un médiocre succès.

A cette époque, les récits historiques, dont on avait tant abusé après W. Scott, étant passés de mode, mistress Gore, ainsi que lady Morgan, mistress Trollope, Bulwer et autres, se mit à reproduire les mœurs du grand monde (*high life*), genre auquel a succédé de nos jours la peinture de la vie réelle (*real life*). Ce fut ainsi qu'elle écrivit avec plus ou moins de bonheur : *Mary Raymond* (1837), choix de nouvelles ; *Souvenirs d'une pairesse* (Memoirs of a peeress ; 1837) ; *la Femme du monde* (the Woman of the world, 1838) ; *l'Héritier de Selwood* (the Heir of Selwood, 1838), plus remarquable par l'intrigue que par le style ; *le Secrétaire d'État* (the Cabinet minister, 1839) ; *Mon oncle le comte* (My uncle the earl) ; *la Douairière* (the Dowager ; 1840) ; *Cécil* (Cecil, 1841), production d'un genre prétentieux, pleine d'allusions incomprises aujourd'hui, affectant les proportions d'une peinture sociale ; la suite, qui parut quelques mois après sous le titre de *Cécil anobli* (Cecil a peer), n'obtint pas le même succès.

Parmi les romans qui sortirent ensuite de la plume infatigable de mistress Gore, il suffira de rappeler ceux que recommande leur mérite littéraire : *Greville* (1841), tableau des mœurs parisiennes ; *l'Ambassadrice* (the Ambassador's wife ; 1842), où elle esquisse assez fidèlement le caractère conventionnel de la noblesse russe ; *la Femme du banquier* (the Banker's wife, 1843) ; *le Droit de naissance* (the Birthright), et *la Chevalerie moderne* (The modern chivalry, 1844), récits fort goûtés du monde aristocratique ; *Agathonia*, roman grec ; *l'Amour de soi* (Self, 1845) ; *la Reine de Danemark* (the Queen of Danemark, 1846), roman historique, ainsi que *le Favori* (Story of a royal favorite) ; l'amusante fiction des *Châteaux en Espagne* (the Castles in the air ; 1847) ; *Nobles et parvenus* (Peers and parvenus, 1848) ; enfin les *Types anglais* (Sketches of english character ; 1856, nouv. édit., 2 vol.), où l'auteur a retrouvé toutes ses brillantes qualités, et qui parurent d'abord dans le livre des *Heads of people* avec des dessins de Cruikshank.

Mrs Gore a également abordé le théâtre, mais s'y est montrée moins féconde ; de 1830 à 1842, elle a fait représenter : *le Sceau royal* (the King's seal), *le Roi O'Neil* (King O'Neil), *Nobles et bourgeois* (Lords and commoners), drames ; *l'École des coquettes* (the School of the coquettes, 1831), comédie ; *Dacre du sud* (1841), drame historique ; *le Champion de la reine et la Paysanne de Croissy*, pièces imitées du français, etc. Elle a fait preuve aussi d'un vrai talent comme musicienne dans la composition d'airs pour les mélodies de Burns, dont quelques-uns sont devenus populaires. En 1853, elle a épousé en secondes noces lord Édouard Thyrone, de la famille du marquis de Bath, et se reposa enfin à Londres de ses incessantes pérégrinations à l'étranger.

Outre les ouvrages cités, on a encore du même auteur : un *Manuel de l'amateur de roses* (Rose fancier's manual, 1838) ; une traduction libre de *Gerfaut*, roman de Ch. de Bernard, sous le titre : *le Mari et l'amant* (1841) ; *le Premier de l'an* (New year's day, 1 vol.) ; *les Hamilton ; les Tuileries ; Scènes de la vie domestique* (Romances of real life, 1850) ; *Contes de Pologne* (Polish tales, 1852) ; *le Député populaire* (The popular member), *le Pot de vin* (The pin-money, 1854) ; *la Fille du doyen* (the Dean's daughter, 1855) ; *Mammon* (1855), qui peint les tribulations d'une héritière ; *la Science de la vie* (A life's lessons, 1856, 3 vol.), etc. Elle travaille en ce moment à un ouvrage dont le titre, *Mémoires de mon temps* (Memoirs of the present century), promet de piquants détails sur le monde aristocratique et littéraire de l'Angleterre moderne.

GORIA (André), pianiste et compositeur français, né à Paris, en janvier 1824, fut d'abord élève de sa mère, cantatrice du théâtre italien sous le premier Empire, entra ensuite au Conservatoire, dans la classe de Zimmermann, remporta le premier prix de piano en 1837, et travailla enfin l'harmonie et la composition avec Dourlen et Reicha, et l'orgue avec M. Benoist. Ces études terminées, il se livra à la fois à la composition musicale et à l'enseignement du piano. Il a été nommé, en 1854, professeur à la Maison impériale de la Légion d'honneur.

Cet artiste, dont le style est gracieux et brillant, a publié de nombreuses *Études* et des *Fantaisies* sur les grands opéras, des *Morceaux de salon*, des *Transcriptions* de Schubert, Weber, etc., et les *Souvenirs du Théâtre-Italien*, l'un de ses morceaux les plus estimés ; *le Pianiste moderne*, recueil de *Douze grandes études de style*, approuvé par le comité des études du Conservatoire (1853).

GOROSTIZA (Manuel-Édouard DE), auteur dramatique mexicain, né, le 13 novembre 1790, à la Vera-Cruz, dont son père, général distingué, était alors gouverneur, vint de bonne heure en Espagne, et débuta, en 1815, dans la carrière littéraire par des comédies qui, accueillies avec beaucoup de faveur, firent plus tard partie du répertoire courant des théâtres de Madrid. Il composa à peu de distance : *Indulgence pour tous* (Indulgencia para todos) ; *don Dieguito ; les Mœurs d'autrefois* (las Costumbres de antaño), et *Tel quel* (Tal cual para cual). Par suite de sa coopération au mouvement libéral de 1823, il fut forcé de se réfugier en Angleterre ; à quelque temps de là, le gouvernement mexicain lui confia la difficile tâche de conduire auprès des puissances européennes les négociations relatives à la reconnaissance de son indépendance. Il s'acquitta avec talent de cette mission en Russie et en Hollande, et fut nommé, après 1830, ambassadeur à Londres. Il a été deux fois accrédité à Paris afin de conclure un traité d'alliance et un traité de commerce. Lorsqu'il retourna au Mexique, il reçut le titre de conseiller d'État et se partagea entre ces fonctions et la direction du théâtre, pour lequel il écrivit un grand nombre de pièces. On a publié à Bruxelles un choix de ses premières productions dramatiques (1825, 2 vol. in-12) ; l'un de ses meilleurs ouvrages est, dit-on, la comédie intitulée : *Contigo pan y cebolla*, à laquelle M. Scribe aurait emprunté l'idée d'*une Chaumière et son cœur*.

GORRESIO (Gaspard), indianiste italien, né à Bagnasco (Piémont), le 20 juin 1808, fit ses études à Mondovi et au collége des Provinces à Turin. Après avoir pris le grade de docteur ès lettres (1830), il passa deux ans en Allemagne et fut nommé professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin. Afin de se perfectionner dans la connaissance du sanscrit, il vint à Paris, où il suivit les cours de MM. Eugène Burnouf et Stanislas Julien. Il y révisa le texte du *Râmâyana*, et se rendit à Londres pour collationner sa copie sur les manuscrits du *British Museum* et de la Compagnie des Indes. On lui doit une édition et une traduction italienne de ce célèbre poëme, sous le titre de : *Ramayana, poema sanscrito di Valmici* (Paris, imprimerie Impériale, 1843-1856, 9 vol. grand in-8, texte et traduction). Le tome Ier contient une introduction où sont traitées les principales questions littéraires et historiques auxquelles cet ouvrage a donné lieu. M. Gorresio prépare égale-

Digitized by Google

ment une édition du *Mahâbhârata*. Ses autres écrits consistent en recherches sur l'origine de la mythologie, sur l'art dramatique, sur les poésies de Pindare, sur l'affinité des langues grecques, latines et germaniques; en mémoires dans le *Subalpino*, revue fondée vers 1834, et en articles dans divers journaux italiens et français.

En 1852, M. Gorresio fut appelé à occuper une chaire de langue et de littérature sanscrites à Turin, la première qui ait été fondée en Italie. Il est correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris (1856), membre de l'Académie des sciences de Turin, et officier de la Légion d'honneur.

GORTSCHAKOFF (Pierre, prince), général russe, fils du prince Dmitri Petrowitsch Gortschakoff, qui s'est fait connaître comme poëte, est né vers 1790, d'une des plus anciennes familles de la Russie. Il fit ses premières armes contre les Turcs, sous les ordres des généraux Kameskoi et Kutusoff et prit ensuite part aux campagnes des alliés contre Napoléon. La guerre avec la France terminée, il fut nommé colonel et envoyé au Caucase pour aider à maintenir les peuplades belliqueuses de cette contrée. Il se distingua en maintes occasions, surtout lors d'une émeute des Imérétiens, et obtint le grade de général major. Il quitta, en 1826, le théâtre de la guerre pour se mettre sous les ordres du général Wittgenstein, commandant le deuxième corps d'armée en observation sur les frontières de la Bessarabie. En 1828 et 1829, il combattit de nouveau contre les Turcs, prit la ville d'Aidos, après avoir dispersé l'armée ennemie, et négocia, de concert avec Fonton, les préliminaires de la paix d'Andrinople. Nommé général lieutenant, il contribua, en 1831, à la pacification de la Podolie. Il devint, en 1839, gouverneur général de la Sibérie occidentale et commandant en chef de l'armée sibérienne. Quelques années plus tard, il fut nommé général d'infanterie. Il administrait la Sibérie depuis douze ans lorsqu'il donna sa démission et rentra dans la vie privée (1851).

Lors de la dernière guerre de la Russie contre l'Occident le général offrit cependant de nouveau ses services à l'empereur, et fut mis à la tête du 6e corps d'armée; il commanda, à la bataille de l'Alma, l'aile gauche des troupes russes, et, malgré son âge, fit encore preuve d'un grand courage personnel. A Inkerman, placé encore à la tête de l'aile gauche, qui avait été chargée de contenir le général Bosquet, il se vit repoussé par celui-ci au delà de la Tschernaïa. Après ce double échec, le prince Gortschakoff donna sa démission. Le czar n'en reconnut pas moins son dévouement en le nommant grand-croix de l'ordre Alexandre-Newski, et conseiller de l'empire.

GORTSCHAKOFF (Michel), général russe, frère du précédent, né en 1795, fit ses premières armes comme officier d'artillerie à Borodino, prit part aux campagnes des alliés contre la France, et devint, en 1828, général de brigade et chef d'état-major du 3e corps, chargé d'opérer contre les Turcs sur le Danube. Il se distingua, sous les yeux de l'empereur, au passage du fleuve, sauva, par une retraite habile, l'armée démoralisée, et présida, l'année suivante, au mouvement offensif qui eut pour résultat la prise de Silistrie. Vainqueur en personne au combat d'Eski-Stamboul, il fut décoré de l'Aigle-Noir et promu au grade de lieutenant général.

Bientôt la guerre de Pologne lui prépara de nouveaux triomphes et un nouvel avancement. Chef d'état-major du 1er corps, sous les ordres du comte Pahlen, il commandait l'artillerie au combat de Grochow, où il fut grièvement blessé. Nommé lieutenant-général, il emporta le pont d'Ostrolenka avec une vigueur qui le fit regarder comme un des premiers généraux de l'empire russe. Il ne se distingua pas moins à l'assaut de Varsovie, et eut pour récompenses de nouvelles décorations, des domaines, et le titre de chef d'état-major de l'armée active. En 1843, il fut nommé général d'artillerie, en 1846, gouverneur militaire de Varsovie, et membre du conseil d'administration de la Pologne.

En 1849, le prince Gortschakoff fut un des généraux chargés de la pacification de la Hongrie. Le passage de la Theiss et une marche rapide sur Debreczin signalèrent cette nouvelle campagne, terminée par la capitulation de Vilagos. Comblé d'honneurs par l'Autriche, il se rendit, trois ans après, en Angleterre pour représenter la Russie aux funérailles de Wellington.

Quand la guerre eut éclaté, en 1854, entre la Russie et la Turquie, le commandement de l'armée du Pruth fut confié au général Gortschakoff. Malgré le surnom de nouveau Souvaroff qu'il devait à sa vigueur passée, le général parut manquer d'audace dans cette campagne, qui aboutit au siége de Silistrie. Un instant remplacé par le maréchal Paskewitsch, il ne reprit le commandement que pour se replier devant l'attitude équivoque de l'armée autrichienne dans les principautés. Après être resté plusieurs mois sur la défensive en Bessarabie, il reçut de l'empereur Nicolas le commandement général des forces russes en Crimée (février 1855). On sait la multiplicité des obstacles qu'il opposa au courage des armées alliées, et le résultat infructueux du grand assaut du 18 juin. Mais, le 16 août, il resta dans une inaction funeste pendant que son chef d'état-major, le général Reid, se faisait écraser au pont de Traktir, et, le 8 septembre, l'assaut heureux de la tour Malakoff le contraignit à se réfugier dans la partie nord de la ville, d'où il inquiéta très-vivement les vainqueurs. Dans sa retraite, pressé entre deux rivières et serré par trois armées ennemies, il échappa, contre toutes les prévisions, à une capitulation désastreuse, et permit à son souverain de conclure une paix honorable (30 mars 1856). L'empereur le remercia justement comme le sauveur de la patrie.

Représentant déclaré du vieux parti russe, le général Gortschakoff, opposé systématiquement à tout progrès politique, semble se soucier très-peu des intérêts industriels et commerciaux de la Russie. Doué, comme son père, d'un certain talent poétique, il composa, avant le passage du Danube, un chant de guerre qui, mis en musique par Lwoff, devint un moment l'hymne national des Russes.

GORTSCHAKOFF (Alexandre-Michaelowitsch), diplomate russe, cousin des précédents, né en 1798, fit ses études au lycée de Zarskoe-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poëte Pouschkin. Il débuta dans la diplomatie aux congrès de Laybach et de Vérone, comme attaché de la suite de M. de Nesselrode. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues étrangères. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il fut, pour la première fois, en 1832, attaché à la légation de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y termina heureusement le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense de cette négociation le titre de conseiller intime qui, dans

Digitized by Google

la hiérarchie civile de Russie, correspond au grade de lieutenant général. Pendant les événements politiques de 1848 et 1849, M. Alexandre Gortschakoff garda, vis-à-vis des États d'Allemagne, une prudente réserve, qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très-modéré, à la diète germanique, lors de la réaction de 1850. On assure toutefois que, de son poste de Stuttgart, il eut une certaine part à l'abdication de l'empereur Ferdinand Ier d'Autriche en faveur de son fils François-Joseph.

La question d'Orient ouvrit une nouvelle carrière à l'activité diplomatique de M. Alexandre Gortschakoff. Nommé, le 8 juillet 1854, ambassadeur à Vienne à la place de M. de Meyendorff, il ne put empêcher la conclusion du traité du 2 décembre. Ses instances auprès de son gouvernement eurent du moins pour résultat l'acceptation des quatre points et la conclusion implicite du traité de Paris (30 mars 1856). Rappelé de l'ambassade de Vienne, il est devenu ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Nesselrode. A l'occasion des affaires de Naples, il a excité une certaine émotion en Europe par une circulaire où, retournant contre la France et l'Angleterre le principe de l'indépendance des nations, il s'opposait hautement à toute immixtion des puissances occidentales dans les affaires intérieures des Deux-Siciles. Il ajoutait : « la Russie ne boude pas, elle se recueille. »

GOSFORD (Archibald ACHESON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1806 à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1835 à la pairie héréditaire. Sous le nom de lord Acheson, il fit son éducation à Oxford, et fut envoyé, en 1830, à la Chambre des Communes par le comté d'Armagh, qui le réélut jusqu'en 1847. A cette époque, il obtint du ministère Russell une pairie sous le titre d'Acheson, qu'il abandonna, en 1849, pour prendre, à la mort de son père, celui qu'il porte aujourd'hui. C'est un partisan dévoué de la politique libérale. En 1855, il a reçu l'ordre irlandais de Saint-Patrick. Marié à une fille du comte de Meath (1832), il a six enfants, dont l'aîné, Archibald-Brabazon-Sparrow, vicomte ACHESON, est né en 1841 à Worlingham-Hall.

GOSSE (Louis-François-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 4 octobre 1787, entra à l'École des beaux-arts en 1805, comme élève d'André Vincent, et débuta au Salon de 1808. Chargé quelques années après de diverses commandes pour la ville de Paris, pour la maison du roi et les musées royaux, il s'adonna spécialement à la peinture historique, et produisit un grand nombre de vastes toiles qui font partie de décorations monumentales, ainsi que diverses peintures à la détrempe ou sur cire, qui témoignent de beaucoup de souplesse et d'habileté.

M. Gosse a principalement exposé aux Salons : un *Ex-voto*, son premier ouvrage (1808); *Caron passant les trois Ages*, acquis par la Société des Amis des arts de Lille (1819); *saint Vincent de Paul convertissant son maître*, au musée du Luxembourg (1824); *l'Adoration des Mages*, à Saint-Pierre de Chaillot (1827); *la Rentrée de Louis-Philippe au Palais-Royal en* 1814, galerie du duc d'Orléans; *Sapho* (1831); *la Reine Amélie visitant les blessés de* 1830 *d'ambulance de la Bourse* (1833); *une Cour de ferme* (1834); *l'Évêque de Lisieux sauvant les protestants de son diocèse*, acheté par le ministère de l'intérieur (1835); *le Duc de Glocester* (1840); *la Charité* et *la Mort de saint Vincent de Paul*, commandés par le ministère de l'intérieur pour l'église de Vannes (1842 et 1845); *Louis XI aux pieds de saint François de Paule*; *Maître Adam composant ses poésies*, galerie de M. Chevalier (1843); *la Justice de Charles-Quint*; *la Clémence de Napoléon* (1846); *l'Esclavage affranchi*, ministère de l'intérieur; *Newton*, *Camoëns*, *Galilée*, *saint Vincent de Paul*, cartons des peintures de la Sorbonne (1840); *la Création*, *la Naissance du Christ*, galerie Goupil et Vibert (1852); les portraits des colonels *Castres* et *Vautier*, de *Louis-Philippe*, pour la mairie de Fontainebleau, de *la Reine Amélie*, du *maréchal Davoust*, galerie Vigier, etc. Il n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *le Christ au prétoire*, appartenant à l'État.

En dehors des Salons, M. Gosse a exécuté depuis 1823 : le *plafond* de la chambre civile du palais de justice de Rennes, composé de groupes et d'allégories; *la Prudence* et *la Force*, au tribunal de Domfront; une quarantaine de bas-reliefs et peintures murales sur les voussures du musée Charles X, avec MM. Ingres, Meynier et Vinchon; *Minerve récompensant les Arts*, bas-relief sur cire, à l'Institut; la décoration de Saint-Étienne du Mont; la restauration des quatre pendentifs de la Sorbonne, d'après Philippe de Champaigne; la *Parabole du pharisien et du publicain*, pour l'église Sainte-Élisabeth; *sainte Geneviève en prière*, pour la chapelle du château de Grandveau. Il a peint pour les galeries de Versailles, outre plusieurs des sujets exposés : *Napoléon recevant la reine de Prusse à Tilsitt*, *les Conférences d'Erfurt*, *l'Arrivée de Charles X à Notre-Dame*, *le Refus de la couronne de Belgique*, le portrait du *maréchal de Contades*; pour le château d'Eu, *le duc de Penthièvre remettant aux chanoines de Dreux les corps de ses ancêtres*; pour le conseil d'État, *le maréchal Vauban*; et enfin, comme sujets de genre ou d'histoire estimés, *Anacréon Glycère et l'Amour*, exposé dans la galerie Lebrun (1829); *les Enfants d'Édouard*, pour le cabinet de Nicolas Ier; des *Amours* et des *Dieux buveurs*, pour l'hôtel de M. Millaud (1855).

Parmi les peintures monumentales à la détrempe de M. Gosse, nous citerons : les travaux du Louvre, ou les trente-sept portraits des *Rois de France*, et *les Quatorze rois sacrés à Reims*, pour la cathédrale et l'archevêché de cette ville; *l'Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, pour l'hôtel de ville de Paris; les sujets de la salle des concours, à la Sorbonne; les *plafonds* de l'Opéra-Comique, de la salle Ventadour, de la Comédie-Française, des théâtres de Lyon et de Strasbourg, l'ancien rideau historique de l'Opéra, *Louis XIV accordant à Lully le privilége de l'Académie royale de musique*, et autres décorations théâtrales.

A la suite de tous ces travaux, M. Gosse s'est présenté, mais inutilement, à l'Institut en 1853. Il a obtenu une 2e médaille, en 1819, une 1re en 1824, et la décoration en 1827.

GOSSE (Philippe-Henry), naturaliste anglais, né à Worcester, le 6 avril 1810, passa son enfance dans les campagnes du Dorsetshire, où il put s'abandonner à son goût précoce pour l'étude des sciences naturelles. En 1827, il partit pour l'île de Terre-Neuve, et là, pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations commerciales, il fit de nombreuses collections d'insectes, qui plus tard servirent de base à ses travaux d'entomologie. Huit ans après, il vint dans le même but habiter le Bas-Canada, qu'il explora en tous sens, traversa ensuite les États-Unis et séjourna près d'un an à Alabama (1838), occupé à réunir et à classer les magnifiques lépidoptères de ce pays.

De retour en Angleterre en 1839, M. Gosse publia l'année suivante *le Naturaliste canadien* (the Canadian Naturalist, 1840). Cet ouvrage, qui décelait chez l'auteur un talent naturel d'ob-

Digitized by Google

servation, joint aux plus minutieuses recherches, fut très-favorablement accueilli du monde savant. Il fut suivi, à quelque temps de là, des *Oiseaux de la Jamaïque* (the Birds of Jamaica) et du *Séjour d'un naturaliste à la Jamaïque* (A Naturalist's sojourn in Jamaica), qui l'un et l'autre étaient le résultat d'un voyage de huit mois, entrepris en 1844 dans cette colonie. Plusieurs traités populaires sur la zoologie parurent, de 1845 à 1850, aux frais de la Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes.

Cet fut dans cet intervalle que M. Gosse commença ses belles observations au microscope sur les infusoires, entre autres sur le *British rotifera*, dont il a écrit une monographie. Il fit paraître l'ensemble de ses nouvelles investigations dans ses *Promenades d'un naturaliste sur les côtes du Devonshire* (A naturalist's rambles; 1853, in-8, fig.), dans l'*Aquarium* (1854) et surtout dans le *Traité de zoologie marine* (A Manual of marine zoology; 1854-1856, 2 vol. in-12).

GOSSELIN (abbé Jean-Edme-Auguste), théologien français, né à Rouen, le 28 septembre 1787, embrassa l'état ecclésiastique sous l'Empire, fut attaché au corps enseignant du séminaire de Saint-Sulpice, et passa, vers 1840, à celui d'Issy, dont il est aujourd'hui directeur. Tous ses ouvrages ont été publiés sous le voile de l'anonyme : *Notice historique et critique sur la sainte couronne d'épines de N. S. J. C. et sur les instruments de la Passion* (1828, in-8); *de la Vérité de la religion catholique* (1822; 4e édit., 1840); *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les principales fêtes de l'Église* (1848, 2 vol. in-12); *du Pouvoir du pape sur les souverains au moyen âge* (1839, in-8), recherches sur le droit public de cette époque relativement à la déposition des princes; *Histoire littéraire de Fénelon* (1843, gr. in-8); ce dernier livre sert d'introduction à la belle édition des *Œuvres de Fénelon* (22 vol. in-8), qu'il a donnée avec l'abbé Caron.

GOSZCZYNSKI (Séverin), poëte polonais, né en 1806, dans l'Ukraine, fit ses études à l'université de Varsovie et débuta, en 1828, par un récit poétique à la manière de Byron : *le Château de Kanioff* (Zameck Kaniowski), épisode de la guerre entre les Cosaques et les Polonais. En 1830, le jeune poëte, devenu soldat, composa plusieurs odes patriotiques qui sont restées comme les *Marseillaises* des Polonais. Le refrain : *Marchons au delà du Bug*, fut répété dans toutes les batailles. Quand les Russes eurent anéanti la dernière armée et les dernières espérances des patriotes, M. Goszczynski se retira en France, et de là en Suisse, où il chercha encore des consolations dans la poésie. Outre ses *Chants patriotiques*, réunis en trois volumes, on a de lui quelques nouvelles intéressantes, et une traduction d'Ossian.

GOT (Edmond), artiste dramatique français, né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1823, fit ses classes au collége Charlemagne et fut lauréat du concours général. D'abord employé à la préfecture de la Seine, il entra au Conservatoire, dans la classe de M. Provost, obtint, en 1841, le second, et en 1842, le premier prix de comédie. Réclamé par la conscription, il servit un an dans un régiment de cavalerie, qu'il quitta pour venir débuter à la Comédie-Française, en 1844, dans l'emploi des valets. Il eut un grand succès et devint sociétaire en 1850. Aux yeux de beaucoup de juges, M. Got est le comédien qui a aujourd'hui le plus d'avenir. Sa verve étourdissante et son aplomb font de lui un des comiques les plus vrais et les plus francs qu'ait possédés depuis longtemps la Comédie-Française.

Parmi les créations de cet acteur, que ses goûts portent à seconder les essais de la jeune école dramatique, il faut citer le capitaine Baudrille du *Cœur et la dot;* Tibia des *Caprices de Marianne;* l'abbé dans *Il ne faut jurer de rien;* Guillery, dans la pièce de ce nom; Francisque des *Jeunes Gens* et Spiegel, dans *la Pierre de touche.* Il a en outre repris, avec un égal succès, la plupart des premiers rôles comiques de l'ancien et du nouveau répertoire. Dans celui de Figaro notamment, sa verve est à la hauteur d'un tel type.

En dehors du théâtre, M. Got s'occupe de littérature; il a écrit les paroles d'un opéra en un acte, *François Villon*, représenté sur la scène de l'Opéra en avril 1857.

GOTTHELF (Albert Bitzius, connu sous le nom de Jérémie), écrivain suisse, né à Morat (canton de Berne) le 4 octobre 1797, alla, dès l'âge de seize ans, étudier la théologie à Berne, puis en Allemagne, à l'université de Gœttingue. Il embrassa l'état ecclésiastique et, en 1820, il revint comme vicaire dans son pays natal, s'appliquant, durant les longues années qu'il y exerça son modeste ministère, à connaître dans ses mœurs les plus intimes le peuple auquel il avait consacré sa vie. Dans le but de combattre l'influence des doctrines matérialistes et des sociétés secrètes, il publia en langue allemande une série d'ouvrages qui le placèrent au premier rang des écrivains moralistes. Le premier, intitulé : *le Miroir des Paysans* (Burgsdorf, 1836), est l'histoire touchante d'un pauvre villageois, Jérémie Gotthelf, dont le nom abrita désormais les œuvres de M. Bitzius; il eut plusieurs éditions, bien que la composition révélât l'inexpérience de l'auteur.

Dans les *Scènes et traditions de la Suisse* (Soleure, 1842-1846, 6 vol.), M. Bitzius raconte, avec un art très-habile cette fois, de vieilles légendes nationales, parmi lesquelles *la Réconciliation* a été très-remarquée. Revenant aux mœurs rustiques de l'Oberland, tantôt il flétrit l'ivrognerie dans *Dursti, le buveur d'eau-de-vie* (1846), tantôt il suit de ville en ville *Jacob, le compagnon du tour de Suisse* (1847); tantôt il raconte, en s'y associant, *les Peines et joies du maître d'école* (1848). On n'a pu reprocher à ces peintures populaires, si franches et si animées, qu'un luxe excessif de détails, dont l'écueil est la trivialité. La plus vraie, la plus connue des créations de Gotthelf est *Uli, le valet de ferme* (Berlin, 1849), dont *Uli, le fermier* est la suite moins réussie (1850). Les *Récits et tableaux de la vie populaire en Suisse* (Berlin, 1851, 2 vol.), sont aussi des esquisses vivement présentées et semées de traits plaisants.

Dans ces dernières années, Jérémie Gotthelf a mis sa plume au service des passions politiques et a lancé contre les démocrates allemands plusieurs pamphlets, *le Docteur Dorbach, la Fromagerie*, etc., dont la vogue passagère a égalé la violence. Cet auteur jouit en Suisse d'une grande popularité; on le nomme l'*historien des paysans.* Il s'est fait un style à lui, vigoureux, hardi, animé d'une joyeuse humeur, tantôt prolixe, tantôt énergique jusqu'à la brutalité. Dans ses tableaux, d'une agreste familiarité, et dans ses récits entrecoupés de digressions, il y a toujours une pensée morale et des préoccupations chrétiennes.

GOTTSCHALL (Rudolf), poëte allemand, né le 30 septembre 1823, à Breslau (Prusse), étudia à Kœnigsberg et à Berlin, et obtint le grade de docteur en droit. Ses opinions politiques, qu'il n'eut jamais la prudence de cacher, et qui l'avaient déjà fait renvoyer de l'université de Kœnigsberg,

Digitized by Google

l'empêchèrent de suivre la carrière de l'enseignement. Il se livra donc à la littérature et se mit à écrire des drames, dont deux, entre autres, *la Marseillaise* et *Ferdinand de Schill* (Hambourg, 1850 et 1851), furent interdits par la police prussienne. Il dirigea quelque temps le théâtre de Kœnigsberg, et se retira ensuite à Hambourg.

On a de lui trois principaux recueils de poésie : *Chants du temps présent* (Lieder der Gegenwart; 2e édit., Kœnigsberg, 1842); *les Fugitifs de la censure* (Censurflüchtlinge; Zurich 2e édit., 1843), et *Poèmes* (Gedichte; Hambourg, 1849); puis deux grands poèmes : *Madonne et Madeleine* (1843), et *la Déesse, ou le Cantique des cantiques de la femme* (die Göttinn, Hoheslied vom Weibe; 1852).

On cite parmi ses drames : *Robespierre*, *l'Aveugle d'Alcala*, *Lord Byron*, *Jérôme Snitger*, *la Rose du Caucase*, et *Lambertine de Méricourt* (Hambourg, 1851), sa meilleure pièce.

Il a donné aussi en prose : *la Littérature nationale allemande dans la première moitié du* XIXe *siècle, tableau littéraire, historique et critique* (die deutsche Nationalliteratur in der ersten Haelfte des XIX Jahrh. Literarhistorisch und kritisch dargestellt; Breslau, 1855, gr. in-8).

Comme poëte, M. Gottschall est doué d'une vigueur de style et d'une richesse d'imagination qu'il a constamment mises au service des mêmes principes philosophiques et politiques. Ses ouvrages, entre autres *la Déesse*, dont le sujet est un épisode de la Révolution française, ont été l'objet des appréciations les plus diverses. Tandis que plusieurs critiques accrédités en Allemagne, comme M. Julian Schmidt, s'expriment sévèrement sur ce poëme, l'esthéticien Rosenkranz y voit l'une des plus importantes créations de la poésie moderne. L'auteur y prend, comme Daumer (voy. ce nom), la défense du sensualisme contre les principes spiritualistes du catholicisme, et y prêche, comme dans *Madonne et Madeleine*, l'émancipation des femmes.

GOUBAUX (Prosper-Parfait), auteur dramatique français, né à Paris, le 10 juin 1795, termina ses études au lycée Louis le Grand, et, déjà marié en 1814, prit part à la défense de Paris. Après avoir été attaché à l'institution Sainte-Barbe comme répétiteur de grec et de latin, il fonda, en 1820, avec l'aide de M. Delanneau père, un établissement d'instruction publique dont les commencements, entravés par les tracasseries de l'administration, furent des plus pénibles. Il joua un rôle actif dans les sociétés politiques des dernières années de la Restauration. Après les événements de juillet 1830, il transféra sa pension dans la circonscription du collége Bourbon, y réunit celle de M. de La Chauvinière, et, en 1846, au moment de son plus grand succès, la vendit à la ville de Paris, qui en fit le collége Chaptal, d'abord nommé François Ier, et l'y maintint en qualité de directeur. L'établissement de M. Goubaux avait compté des maîtres d'études qui se sont distingués à divers titres : MM. Alphonse Karr, Belmontet, Michel (de Bourges), Sandras, l'acteur Guyon, etc. Il est depuis 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

Outre des *Esquisses de mœurs françaises* (1822, in-8) et une traduction estimée d'*Horace* (1827, 2 vol. in-8), M. Goubaux a écrit pour *le Courrier-Français* des feuilletons signés Pierre Aubry, et pour le théâtre un certain nombre de pièces romantiques signées *Dinaux*, pseudonyme formé des deux syllabes finales de son nom et de celui de son collaborateur principal, M. Beudin (voy. ce nom). Quelques-unes de ces dernières ont obtenu une grande vogue : *Trente ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), avec V. Ducange; *Clarisse Harlowe* (1832); *l'Abbaye de Castro* (1840); *la Dot de Suzette* (1842); *les Mystères de Paris* (1844). A la Comédie-Française, il a donné, avec M. Legouvé : *Louise de Lignerolles* (1838), un des derniers beaux rôles de Mlle Mars; avec M. Eugène Sué : *Latréaumont* (1840), et *la Prétendante* (1841).

GOUDCHAUX (Michel), homme politique et financier français, ancien ministre, né à Paris en 1797, appartient à une riche famille de commerçants israélites d'Alsace. La mort de son père le laissa de bonne heure à la tête d'une des fortes maisons de banque de la capitale, et, sous la Restauration, il se faisait remarquer par son activité dans les rangs de l'opposition libérale. Après les journées de Juillet, rallié à la royauté nouvelle, il fit partie quelque temps du conseil général de la Seine, et fut envoyé, comme payeur de la guerre, à Strasbourg, où sa probité et son habileté signalèrent son administration. A la suite de polémiques avec les ministres dont il dépendait, sur des questions de finances qui touchaient à la politique, il fut destitué en 1834 et rentra dans l'opposition. Il continua la lutte contre le pouvoir dans *le National*, où il défendit notamment la thèse de la construction et de l'exploitation des chemins de fer par l'État. Il publia aussi une brochure *sur la Prorogation du privilége de la Banque* (1840, in-8); deux *Lettres à M. Humann* sur la conversion des rentes, etc.

Après le 24 février 1848, M. Goudchaux fut aussitôt choisi par le Gouvernement provisoire comme ministre des finances, et sa nomination rendit quelque confiance aux hommes d'affaires et aux capitalistes. Pour montrer que la République était bien résolue à remplir tous les engagements de l'État, il fit décréter le payement par anticipation du semestre courant de la rente cinq pour cent; mais voyant bientôt la crise financière et politique compliquée par l'agitation socialiste dont les réunions du Luxembourg donnaient le signal, il déposa son portefeuille dès le 6 mars. Porté tardivement comme l'un des candidats de la Seine, il n'obtint que 68 000 voix aux élections générales du 23 avril; mais il passa à l'élection partielle du 4 juin avec 107 790 suffrages. Après les journées de juin, le général Cavaignac le rappela au ministère des finances. Abandonnant en partie les plans de MM. Garnier-Pagès et Duclerc (voy. ces noms), il montra peu de confiance dans les nouvelles sources de crédit proposées par eux, maintint comme mesure temporaire le projet d'impôt sur les créances hypothécaires, sans en attendre un grand produit (20 millions), ajourna la question du rachat des chemins de fer, tout en réservant le droit de l'État, ainsi que l'attribution à ce dernier des assurances, fit décréter le remboursement en rentes des bons du Trésor et des dépôts des Caisses d'épargne, obtint de l'Assemblée de subordonner le budget des dépenses à celui des recettes, et proposa enfin d'ouvrir un emprunt avec l'assurance de trouver des souscripteurs. Dans les remaniements ministériels du mois d'octobre 1848, M. Goudchaux céda son portefeuille à M. Trouvé-Chauvel.

Comme représentant, il appartient par ses votes à la majorité de l'Assemblée qui soutint jusqu'au 10 décembre la politique du général Cavaignac. Dans les derniers mois de la Constituante, il vota, en général, avec la gauche dans les questions de personnes ou de principes qui intéressaient le maintien de la République, ne se mêlant volontiers qu'aux discussions relatives aux questions de finances, dans lesquelles son expérience des affaires suppléait à son inhabileté comme orateur. Dans les séances des 20 et 21 avril 1849, il causa, par ses accu-

Digitized by Google

sations rétrospectives contre M. Fould (voy. ce nom), une grande émotion dans l'Assemblée et dans le pays. Non réélu à la Législative, M. Goudchaux s'est tenu, depuis le 2 décembre 1851, à l'écart de la politique; mais, aux élections de 1857, il a accepté d'être un des candidats de l'opposition dans une circonscription de Paris, a été nommé député au Corps législatif, et déclaré démissionnaire pour refus de serment.

GOUGH (John-B.), prédicateur américain, d'origine anglaise, né, en 1817, à Sandgate (Kent), est fils d'un vieux soldat dont la femme tenait une école de village. A l'âge de douze ans, il fut emmené en Amérique par un émigrant qui offrait de se charger de lui et de lui apprendre un métier. Après avoir passé deux ans avec lui, il vint à New-York vers la fin de 1831, et entra chez un relieur; mais, s'étant adonné à l'ivrognerie, il tomba dans la misère. Il a raconté ses excès et ses luttes longtemps inutiles contre cette funeste habitude. Il se maria et eut un enfant; mais l'ivrognerie avait tellement détruit sa santé et abruti son intelligence, qu'il devint incapable de gagner sa vie, et son enfant et sa femme périrent de denûment, sans qu'il cessât de courir les tavernes du plus bas étage, dit-il lui-même, faisant le bouffon devant un ramassis de vagabonds qui, en retour, lui fournissaient à boire. Enfin, un jour, dans un *meeting* d'une société de tempérance, il fut entraîné à signer l'engagement de renoncer aux liqueurs alcooliques, et il prononça à cette occasion son premier discours. Il peignit avec des couleurs si vives les tristes effets de l'ivrognerie, en citant son propre exemple et sa dégradation personnelle, qu'il parut dès lors un des meilleurs orateurs des sociétés de tempérance. Il en fut bientôt le premier. Recherché de tous les côtés, presque tout son temps fut consacré à ces nouvelles occupations. Une fois pourtant, au milieu d'un souper, il accepta, sans réfléchir, un peu d'eau-de-vie, et il n'en fallut pas davantage pour que le nouveau missionnaire retombât quelque temps dans son ancien péché. Mais il se corrigea encore, et cette circonstance lui servit de thème pour de nouveaux discours. En 1843, il se remaria, parcourut les principales villes des États-Unis, en qualité de *lecturer*, et fut accueilli partout avec une sorte de fanatisme. A son entrée à Boston, par exemple, on ferma les magasins comme en un jour de fête; une foule innombrable se porta à sa rencontre, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il put s'avancer au milieu des acclamations. En 1854, il vint en Angleterre, où sa verve et son éloquence n'excitèrent pas toutefois autant d'enthousiasme qu'aux États-Unis. Il est rentré aujourd'hui dans son pays d'adoption où nul n'a obtenu plus de conversions aux doctrines de la tempérance. La parole de M. John Gough a une puissance réelle, mais son succès doit être attribué surtout à l'emphase singulière de son débit et à la curiosité qu'inspirent les détails saisissants et étranges de cette confession personnelle. Ses discours et sa vie (*Autobiography and Orations*, 1855, in-12), perdent beaucoup à la lecture.

GOUGH (Hugues Gough, 1er vicomte), général et pair anglais, né le 3 novembre 1779, à Woodstown (comté de Limerick), entra fort jeune au service (1794) et se distingua au cap de Bonne-Espérance et dans les Indes. Nommé colonel du 87e de ligne, il apprit la grande guerre en Espagne à l'école de Wellington et de Ch. Napier. On le retrouve dans toutes les actions militaires de ce temps, à Talavera, à Barrosa, à Vittoria, à Cadix, à Tarifa, où il fut grièvement blessé à la tête. Après vingt-cinq ans de repos, il commanda un corps d'armée dans l'expédition confiée à sir H. Pottinger pour agir contre la Chine, qui fermait ses ports à l'introduction de l'opium (1841). Sir H. Gough s'empara rapidement de Canton, d'Amoï et de Ningpou, tailla en pièces l'armée tartare à Tseki, força l'entrée du fleuve Jaune, occupa Changaï et Tching-Kiang-fou; la signature de la paix l'arrêta au moment où il allait donner l'assaut à Nanking (1842). Cette brillante conduite lui valut les remerciments publics des deux Chambres, le grade de lieutenant général et les titres de baronnet et de grand-croix du Bain.

En 1843, la Compagnie des Indes, menacée dans ses possessions par la révolte des Mahrattes et l'ambition des Sikhs, choisit sir H. Gough pour commander ses troupes. Par d'habiles manœuvres, il réussit à ruiner d'un seul coup la rébellion des Mahrattes dans la bataille qu'il leur livra près de Maharadjpour (29 décembre 1843). Quant aux Sikhs, que Rundjet-Sing avait formés à la discipline européenne, il fallut deux campagnes pour les réduire. La première (1845-1846), marquée par les victoires de Moultki (29 décembre 1845) et de Sobraon (10 février 1846), eut pour résultat la soumission du pays jusqu'au Sutledje. La seconde fut plus pénible (1848-1849) : sir H. Gough paya quelques succès par des pertes cruelles. L'opinion publique s'émut en Angleterre; on dut le rappeler et investir sir Ch. Napier du commandement. Mais, dans l'intervalle, le vieux général avait complétement battu les Sikhs à Goudjerat (21 février 1849), et décidé, par le gain de cette journée, la conquête totale du Pendjâb. Il avait alors soixante-dix ans. Sir H. Gough revint dans son pays, où le gouvernement répara un moment d'ingratitude en lui conférant les titres de baron (1846) et de vicomte (1849). A la Chambre des Lords, il vote avec le parti libéral.

GOUIN (Alexandre), homme politique français, député, ancien ministre, né en 1792, d'une ancienne famille de négociants honorables de Tours, entra de bonne heure dans les affaires de banque, qu'il mena de front plus tard avec la politique. Élu député en 1831 par le département d'Indre-et-Loire, qui l'a depuis constamment réélu, il siégea longtemps au centre, et vota l'état de siége de Paris en 1832, les lois de septembre, les dotations, etc. Il passa dans l'opposition à l'occasion de la loi de disjonction (mars 1837), fit partie de la coalition en 1839, et fut appelé par M. Thiers, dans le cabinet du 1er mars 1840, au ministère du commerce. C'est lui qui présenta et fit adopter la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Sorti du pouvoir le 29 octobre suivant, il fut un des adversaires du ministère Guizot, et attacha son nom à une proposition très-populaire dans toutes les fractions de l'opposition, celle de la conversion des rentes qui sur sa présentation fut prise en considération trois fois, et trois fois repoussée. A la mort de Laffitte, il prit la direction de la Caisse commerciale que celui-ci avait fondée, et dont il ne sut pas, au milieu des événements de 1848, conjurer la ruine.

Malgré la défaveur que ce désastre faisait rejaillir sur son nom, M. A. Gouin se présenta comme candidat dans son département à l'Assemblée constituante, et fut élu l'avant-dernier de la liste par 43 010 voix. Après s'être prononcé avec la gauche pour le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite dans les questions politiques comme dans les questions sociales, et appuya successivement le gouvernement du général Cavaignac et celui de Louis-Napoléon. Renvoyé à l'Assemblée législative, il continua d'y faire partie de la majorité,

Digitized by Google

et, après le coup d'État du 2 décembre, il accepta pour entrer au Corps législatif le patronage du gouvernement, sous lequel il a été réélu en 1857. M. Gouin a fait longtemps partie du conseil général d'Indre-et-Loire. Il a été décoré en mai 1837.

GOULD (Edward), littérateur américain, né à Litchfield (Connecticut), le 11 mai 1808, dirige une maison de commerce à New-York, tout en se livrant avec succès à la littérature. Il a été l'un des premiers rédacteurs du *Knickerbocker Magazine*. On a de lui, sans compter des articles dans plusieurs journaux littéraires des États-Unis, des traductions estimées d'un grand nombre de romans français, des *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot* de Balzac, du *Beau Pécopin* de Victor Hugo, de *Charles de Bourbon* d'Alphonse Royer, etc. Il a encore publié un abrégé de l'*Histoire d'Europe*, d'Alison, qui a eu une grande circulation (New-York, 1845, in-8, 4e édition), et une comédie d'actualité en cinq actes : *l'Époque comme elle est* (The Very Age; New-York, 1850).

GOULD (John), ornithologiste anglais, né à Lyme (comté de Dorset, le 14 septembre 1804, manifesta de bonne heure un vif désir pour l'étude de la nature et passa une partie de sa jeunesse à Windsor, où, sous la direction de M. J. T. Aiton, il put acquérir de sérieuses connaissances en botanique et en floriculture. En 1824, il vint compléter à Londres son éducation scientifique. Six ans plus tard, ayant été mis en possession d'une belle collection d'oiseaux du Thibet et du Lahore, la première de ce genre qui fut connue en Angleterre, il s'empressa de la décrire sous le titre de : *A Century of birds from the Himalaya mountains* (Londres, 1831). Le succès de ce début engagea l'auteur à étendre le cercle de ses observations; son second livre fut une *Histoire naturelle des Oiseaux d'Europe* (1834), qui fut suivie de deux monographies sur *les Ramphastides* et *les Trogonides*. Ce fut pour compléter cette dernière, qu'au printemps de 1838, il s'embarqua pour l'Australie; il y mit son séjour à profit pour étudier les animaux et les productions naturelles du pays. Les résultats de cette exploration ont été consignés dans le plus remarquable de ses ouvrages : *les Oiseaux de l'Australie* (the Birds of Australia; Londres, 7 vol. in-folio, avec figures nombreuses), où l'on trouve décrites minutieusement plus de six cents espèces, et beaucoup d'entre elles pour la première fois.

M. Gould a surtout porté son attention sur les Trochilides (oiseaux mouches); il est parvenu, après beaucoup d'efforts et de voyages, à en réunir une collection magnifique, qui a été exposée dans les jardins de la Société zoologique, dans *Regent's-park*, et que l'on a transportée au Palais de cristal de Sydenham. Ce savant prépare un ouvrage sur *les Mammifères de l'Australie*.

GOULHOT (N....), sénateur français, né vers la fin du dernier siècle, à Saint-Germain-sur-Sèvres (Manche), est fils d'un intendant militaire de l'Empire. Destiné d'abord à la carrière des armes, il fut attaché au cabinet du ministre de la guerre et à l'intendance de la division de Paris; il remplit ensuite, avec le grade de capitaine d'état-major, les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Oudinot. Après la révolution de Juillet, il accepta du nouveau gouvernement la sous-préfecture de Romorantin (1835), puis celle de Bernay (1838), qu'un dissentiment avec le ministère lui fit abandonner en 1846. Trois ans plus tard, il siégeait à l'Assemblée législative où il vota avec la majorité; on a de lui quelques brochures publiées à cette époque sur *la Présidence*, *le Recrutement*, *la Propriété*, etc. Membre de la Commission consultative à la suite du coup d'État de décembre, M. Goulhot (de Saint-Germain) fut appelé, dès le 25 janvier 1852, à faire partie du Sénat. Il a été décoré le 29 avril 1841.

GOUNOD (Félix-Charles), compositeur français, né à Paris, le 17 juin 1818, étudia l'harmonie sous Reicha, Lesueur et M. Halévy, remporta un second prix en 1837, puis le grand prix de composition musicale en 1839, et séjourna jusqu'en 1843 en Italie. Sa passion pour la musique sacrée lui fit quitter la villa Médicis pour le séminaire de Rome, et il songea même quelque temps à entrer dans les ordres. A son retour, il fut attaché pendant six ans, comme maître de chapelle, à l'église des Missions étrangères, y fit exécuter ses premières compositions, et dut un véritable succès à une *Messe solennelle*, chantée à Saint-Eustache, en 1849. L'année suivante, la scène de l'Opéra lui fut ouverte, sur l'initiative influente de Mme Pauline Viardot, et il y a donné depuis la plupart de ses œuvres. En 1852, il a été nommé directeur du cours normal de chant de la ville de Paris, désigné sous le nom d'Orphéon, et a constamment travaillé à améliorer la méthode Wilhem, de manière à soutenir la concurrence des méthodes rivales. Il a été décoré le 15 août 1857. M. Gounod a épousé, en 1847, la fille de Zimmermann.

Ses compositions qui ont révélé chez lui la science de l'harmonie et le respect de l'art et des traditions des maîtres, ont surtout obtenu jusqu'ici ce qu'on nomme des succès d'estime. Elles comprennent : *Sapho* (1850), drame lyrique en 3 actes, au succès duquel nuisit l'absence de tout ballet; les *Chœurs* de l'*Ulysse*, de M. Fr. Ponsard (juin 1852), qui n'ont pas peu contribué à prolonger les représentations de cette tragédie homérique; *la Nonne sanglante* (1854), opéra en 5 actes, sujet qui lui fut confié par la direction, après l'abandon de la plupart des maîtres contemporains; une première symphonie intitulée : *la Reine des Apôtres* (1850), et deux autres *Symphonies*, exécutées à la Société des jeunes artistes (1855 et 1856); une *Cantate*, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre à Paris, etc. M. Gounod vient de donner au Théâtre-Lyrique, *le Médecin malgré lui*, qui compte parmi ses meilleures œuvres (1858).

GOURCY (Conrad, comte DE), agronome et publiciste français, né à Nancy, en 1790, d'une ancienne famille de chevalerie lorraine, fut emmené, par ses parents, en émigration, habita successivement avec eux l'Autriche et la Hongrie, et fut mis à treize ans à l'École militaire du génie de Vienne, d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant. Pris par les Anglais, en 1808, il revint en France en 1810, fut remis en activité en 1815, et nommé capitaine de la garde royale. Rentré, six ans après, dans la vie civile, il se livra, sur un domaine de six cents hectares qu'il possédait près de Blois, à des études agricoles et compléta, par de nouveaux voyages, les observations qu'il avait déjà recueillies dans différentes contrées de l'Allemagne. Il visita, à deux reprises (1840 et 1847), l'Angleterre et l'Écosse, les départements français de toute la région du Nord, la Belgique, la Hollande et l'Espagne.

Depuis 1839, M. de Gourcy, laissant de côté les expériences pratiques, s'est fixé à Paris pour s'occuper de ses publications. Voici les principales : *Relation d'une excursion agronome en Angleterre et en Écosse* (Lyon et Paris, 1841, in-8); *Notes sur l'agriculture des départements du Nord*

Digitized by Google

et du Pas-de-Calais (1848, in-16); *Journal d'un second voyage agricole en Angleterre et en Écosse* (1848, in-8); *Second voyage agricole en Belgique*, (1851, in-8); *Notes d'un voyage dans le midi de la France et le nord de l'Espagne* (1851, in-8); *Notes agricoles ou Extraits de journaux anglais* (in-8); *Notes extraites* de l'*Introduction* du *Draining act* (1852, in-8); *Promenades agricoles dans le centre de la France* (1853), et *Guide ou Itinéraire*, destiné aux cultivateurs qui désirent connaître l'agriculture anglaise (1854, in-8).

GOURDON DE GENOUILLAC (Nicolas-Jules-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1826, suivit les cours de l'Institut polymatique, débuta, dans le monde littéraire, par quelques vaudevilles de circonstances, entre autres : *le Droit au travail*, en un acte (1849); écrivit ensuite des nouvelles et romans-feuilletons, et se tourna enfin vers les recherches héraldiques. Cette spécialité lui a valu, avec diverses décorations étrangères, le titre de membre d'un grand nombre de sociétés départementales.

On a de lui : *Grammaire héraldique*, avec *Vocabulaire* et figures (1853, in-18); *Dictionnaire héraldique des ordres de chevalerie* (1854, in-18); *Histoire des grandes charges, des dignités et titres créés en France* (1856, in-18); etc., puis des articles dans une foule de feuilles d'industrie, de modes ou de théâtre.

GOURIEFF (Alexandre, comte), général russe, né en 1785, fils de Dmitri Gourieff, ministre des finances sous le règne d'Alexandre, quitta, en 1812, les bureaux de l'administration pour prendre les armes contre les Français, et parvint rapidement au grade de général-major (1813). Après le rétablissement de la paix, il fut nommé successivement gouverneur général des gouvernements de Kieff, de Podolie et de Volhynie. En 1839, l'empereur Nicolas l'appela au conseil de l'Empire et au conseil privé. Il est aujourd'hui président du département de l'économie politique. Décoré d'un grand nombre d'ordres russes et étrangers, le comte Gourieff est grand officier de la Légion d'honneur de France.

GOURLIER (Pierre-Charles), architecte français, né à Paris, le 15 mai 1786, entra vers la fin de 1815 à l'École des beaux-arts et étudia particulièrement sous l'architecte Alavoine. Attaché, dès 1824, à la Commission des bâtiments civils, il fut d'abord sous-inspecteur des travaux de restauration de la porte Saint-Martin, inspecteur des bâtiments de la Bourse, où il organisa l'établissement du chauffage à la vapeur, et succéda, quelques années après, à M. Caristie, nommé architecte des greniers de réserve (1827). Il a été nommé vers le même temps professeur à l'École centrale. Rapporteur et secrétaire du conseil des bâtiments civils, il était chargé, comme inspecteur général, de deux circonscriptions de Paris, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 17 février 1857.

M. Charles Gourlier a pris part aux expositions de l'industrie et à celles des beaux-arts. Il a donné aux premières, en 1823 et 1827, divers modèles de tuyaux de cheminées en briques cintrées, pour lesquels il avait pris un brevet d'invention. Il a envoyé aux Salons, de 1827 à 1833, plusieurs cadres de dessins et gravures d'architecture, tirés du *Choix d'édifices publics projetés ou construits en France*, publication commencée dès 1825 avec MM. Tardieu, Grillon et Biet, et à laquelle il a pris pendant vingt-cinq ans une part active : elle n'a été terminée qu'en 1850. Il a publié depuis : *des Voies publiques et des habitations particulières à Paris*, ou *Essais sur les améliorations*, etc. (Paris, 1852, in-8). Il avait précédemment collaboré à *la Maison rustique du XIXe siècle* et au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière commerciale et agricole*. Il s'est occupé un des premiers en France de l'étude des cités ouvrières. — M. Charles Gourlier a obtenu une médaille de bronze à l'exposition industrielle de 1823, et la décoration en avril 1837.

GOURLIER (Paul), paysagiste français, fils du précédent, est né à Paris, vers 1816. Élève de M. Corot, il a peint dans la manière poétique et un peu vague de ce maître un grand nombre de paysages, parmi lesquels on remarque : *Cimabue et le Giotto*, *l'Ile de Capri* (1841); *l'Enfance de Bacchus* (1844); *le Baptême du Christ* (1846); *Soir d'automne*, *Bords de la Seine à Meudon les Grottes de Cervara* (1848); un *Soleil couchant* (1850), acheté par le ministère de l'intérieur, *une Rue de Rome* (1852); *le Village de Saint-Georges* (1853). Cet artiste, qui avait eu une médaille de troisième classe en 1841, a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855, à laquelle il avait envoyé deux sujets traités avec goût : *le Printemps* et *l'Automne*.

Son frère M. Louis-Charles-Adolphe GOURLIER, né également à Paris, a étudié la peinture sous MM. Blondel et Paul Delaroche. Il traite l'histoire et le portrait. Il a exposé : *la Symphonie pastorale* (1848), tableau de genre, et deux *portraits* en dessin (1853).

GOUSSET (Thomas-Marie-Joseph), prélat et cardinal français, sénateur, est né au village de Montigny-les-Cherlieux (Haute-Saône), le 1er mai 1792. Fils d'un cultivateur, il se livra lui-même aux travaux de la campagne, et ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il commença ses études dans une école d'Amance, près de Vesoul. Une vocation subite le jeta dans les ordres, qu'il reçut en 1817. Après un vicariat de quelques mois à Lure, il fut choisi par l'archevêque de Besançon pour occuper la chaire de théologie morale au grand séminaire, et il s'y est acquis pendant un exercice de dix-sept années, la réputation d'excellent professeur et de casuiste consommé.

Les ouvrages publiés alors par l'abbé Gousset font autorité dans l'enseignement religieux et ont eu de nombreuses réimpressions. On cite de lui : une exposition très-nette de la *Doctrine de l'Église sur le prêt à intérêt* (1825); *le Code civil commenté dans ses rapports avec la théologie morale* (1827) : *la Justification de la théologie du P. Liguori* (1829); deux importants traités de théologie en français, l'un sur la partie morale, avec un répertoire des cas de conscience (1844, 2 vol. in-8), l'autre sur la partie dogmatique (1848, 2 vol. in-8). Il a réédité en outre les *Conférences d'Angers* (1823, 26 vol.), et le *Dictionnaire théologique* de Bergier (1826 et 1843), avec des notes et des dissertations.

M. Gousset quitta le professorat pour devenir évêque de Périgueux (6 octobre 1835); il était vicaire général de Besançon depuis 1830. En 1836, il présenta à M. Villemain ses *Observations sur la liberté de l'enseignement*, où il soutient les prétentions de l'épiscopat au droit d'organiser les écoles ecclésiastiques. Le 26 mai 1840, il fut élevé à l'archevêché de Reims, vacant par le décès de M. de Latil. M. Gousset, à qui ses vastes connaissances assurent une des premières places dans le clergé français, a été créé cardinal le 30 septembre 1850 et est devenu, à ce titre, sénateur de droit, en vertu de la Constitution de 1852. Il cessa, à la même époque, de faire partie du Conseil supérieur de l'instruction publique. Il est

Digitized by Google

officier de la Légion d'honneur depuis le 1er octobre 1843.

GOYET (Eugène), peintre français, né en 1807, à Chalons-sur-Saône, est fils du peintre J. B. Goyet, mort le 20 juin 1854, et dont un bon tableau de sainteté, *la Vierge et sainte Anne*, fut admis à l'Exposition universelle de l'année suivante. Élève de Gros, il se distingua au Salon de 1831 par un portrait qui lui valut une 2e médaille. Il en obtint une 1re, en 1839, pour un *Christ*, placé depuis au musée de Chalons.

Nous citerons encore de cet artiste, qui est mort le 17 mai 1857 : *un Incendie*, *saint Leu guérissant un enfant malade*, *Foulques de Villaret* (1841), au musée de Versailles; *Les quatre Évangélistes* (1842), à l'église Saint-Médard; *Siméon le Juste*, *sainte Cécile*, *Apparition du Christ à saint Jacques le Mineur*, *Jésus au jardin des Oliviers*, qui décorent les églises de Paris; un portrait de *Pie IX*, fait au Quirinal en 1848; *un Chasseur* (1855), et un tableau posthume et inachevé, *le Massacre des innocents*, admis au Salon de 1857.

GOZLAN (Léon), romancier et auteur dramatique français, est né à Marseille, en 1806. Fils d'un riche armateur qui perdit brusquement sa fortune, il dut quitter le collége avant la fin de ses études. A dix-huit ans, il fit voile pour Alger, et de là pour le Sénégal (1824), où il se livra, sans beaucoup de succès, au commerce du cabotage. Revenu à Marseille avec des instincts littéraires que les voyages avaient encore développés, il obtint un emploi au collége, en fut en enseignant, y refit ses études. En 1828, il vint à Paris avec un volume de poésies légères. En attendant un éditeur, il se fit, pour vivre, commis de librairie. Grâce au patronage de M. Méry, son compatriote, il obtint de débuter dans *l'Incorruptible* (1828), d'où il passa successivement au *Figaro*, au *Vert-Vert* et au *Corsaire*, abordant peu à peu la nouvelle et le roman.

M. Gozlan a donné principalement dans ce genre : *les Mémoires d'un apothicaire* (1828); *le Notaire de Chantilly* (1836); *les Méandres* (1837); recueil de douze nouvelles; *Washington Levert et Socrate Leblanc* (1837); *le Médecin du Pecq* (1839), roman de caractère; *Céleste* (1839); *une Nuit blanche* (1840); *Rosemary* (1840); *le Plus beau rêve d'un millionnaire* (1840); *la Dernière sœur grise* (1842), et *Aristide Froissard* (1843), roman excentrique; *les Châteaux de France* (1844, 4 vol. in-8), publiés d'abord dans la *Revue de Paris*, etc. De 1848 à 1856, il redoubla de fécondité et publia : *le Dragon rouge*; *Pour un cheveu blond*; *les Nuits du Père La Chaise*; *la Comédie et les comédiens*, recueil de six nouvelles; *les Petits Machiavels*; *les Aventures merveilleuses du prince Chènevis et de sa jeune sœur*; *le Tapis vert*; *les Vendanges nouvelles*; *Histoire de cent trente femmes*; *la Ville des gens de bien*; *la Comtesse de Brennes*; *Suzon la cuisinière*; *la Première jalousie*; *un Homme plus grand que Charles-Quint*; *une Vengeance en miniature*; *le Feu*, *histoire de quatre savants*; *Encore une âme au diable*; *Voyage de M. Fitz-Gérald*; *la Terre promise*; *l'Oiseau en cage*; *l'Agneau*, *la vache et le pigeon*; *Échec à l'éléphant*; *les Belles folies*; *Trois francs pour un diadème*; *Georges III*; *la Famille Lambert*, qui a inauguré le *Journal pour tous* en 1855; *de Minuit à quatorze heures*; *les Émotions de Polydore Marasquin*, etc.

Outre ses romans, contes et nouvelles, M. Gozlan a écrit pour le théâtre : *la Main droite et la main gauche* (1842), destiné à la Renaissance, et arrêté par la censure, qui en permit la représentation à l'Odéon, après de nombreuses coupures; *Ève* (1843), au Théâtre-Français; *Notre-Dame des Abîmes*, et *les Cinq minutes du commandeur* (Odéon, 1845), *la Goutte de lait*, satire de la gentilhommerie parisienne (Français, puis sur divers théâtres, 1848); *le Lion empaillé*, *une Tempête dans un verre d'eau*; *un Cheveu blond*; *Trois rois*, *trois dames*; *le Coucher d'une étoile*; *Dieu merci! le couvert est mis*; *la Queue du chien d'Alcibiade*; *la Fin du roman*; *Pied-de-fer*; *Louise de Nanteuil*; *le Gâteau des reines* (1855-56); *les Paniers de la comtesse*; en dernier lieu, *la Famille Lambert*, drame en 3 actes, tiré de son roman (Vaudeville, avril 1857).

M. L. Gozlan a collaboré au *Conteur*, au *Navigateur*, aux *Cent-et-un*, aux *Revues de Paris*, *des Deux-Mondes*, *Britannique* et *Contemporaine*, à *l'Europe littéraire*, au *Musée des familles*, à *l'Artiste*, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846.

GRAAH (Guillaume-Auguste), voyageur danois, né le 24 octobre 1793, entra dans l'état-major maritime en 1813. Il s'est fait connaître par ses voyages le long de la côte orientale du Groënland, de 1828 à 1831, que neuf navigateurs avant lui avaient inutilement tenté d'explorer. Son journal, publié en danois sous le titre : *Undersøgelsesreise til østkysten af Grønland* (Copenhague, 1832, in-4, avec planches et carte), a été traduit en anglais par G. G. Macdougall. A son retour, il fut nommé chevalier du Danebrog et membre de la direction du commerce du Groënland et des îles Fœrœr. On a encore de lui une *Description de la carte des côtes occidentales du Groënland* (Beskrivelse til det voxende situations kaart; Ibid., 1825, in-4).

GRAEFE (Henri), professeur et homme politique allemand, né à Buttstadt le 3 mars 1802, fit ses premières études à Weimar, puis suivit les cours de l'université d'Iéna. Malgré son goût pour les sciences naturelles, il se tourna d'abord vers la théologie dont l'enseignement offre en Allemagne plus de ressources, et obtint en 1823 un modeste emploi au gymnase de Weimar. Nommé, en 1825, recteur de l'école municipale d'Iéna, M. Graefe donna à cet établissement, par des réformes libérales, un caractère particulier et publia à cette occasion deux ouvrages, *le Droit scolaire* (Shulrecht), et l'*École allemande* (die deutsche Schule), qui furent vivement combattus par le clergé et interdits en Prusse et en Autriche. Ils furent suivis de : *la Réforme des études au point de vue particulier de la Saxe* (die Schulreforme mit besonderer Beziehung auf das Kœnigreich Sachsen; Leipsick, 1834). En 1840, l'auteur fut nommé professeur adjoint à l'université d'Iéna, où il fit l'année suivante des cours de pédagogique. Appelé à Cassel, en 1842, pour y diriger l'école nationale, il la transforma comme celle d'Iéna, fonda en outre une école d'instruction professionnelle et exerça une grande influence décisive sur les études dans ce pays, surtout comme inspecteur des écoles municipales libres, emploi qui lui fut confié en 1846.

En 1848, M. Graefe se mêla à la politique. Placé à la tête du mouvement national des étudiants hessois, il fut chargé par le ministère de rédiger un rapport sur l'état des études, et les réformes qu'il était urgent d'y apporter. En 1849, il fut nommé membre du grand conseil des études nouvellement constitué, fit élever le *minimum* des appointements des maîtres d'école et prépara tout un projet de loi sur l'instruction élémentaire. Au mois de juillet, il fut élu député à l'Assemblée nationale allemande, où il prit place

Digitized by Google

parmi les membres de la gauche. Cette conduite lui ôta la faveur du ministère et acheva de lui aliéner le clergé, qui obtint la suppression du conseil de l'instruction publique où M. Graefe avait tant d'autorité. Réélu, en 1850, membre de l'Assemblée nationale, en même temps que des États particuliers de Hesse-Cassel, il fit une opposition très-vive aux mesures de contre-révolution et se vit arrêté et traduit devant une commission extraordinaire, à la suite de la publication d'une brochure intitulée : *les Débats de la constitution dans les États de Hesse* (der Verfassungskampf in Kurhessen; Leipsick, 1851). Il fut dépouillé des dignités universitaires et de la décoration, et condamné à trois ans de prison.

Outre une foule d'articles dans divers journaux, M. Graefe a encore publié : *Histoire naturelle des trois règnes* (die Naturgeschichte der drei Reiche. 2e édit.; Berlin, 1841, 2 vol.); *Notions de géométrie* (Geometrische Anschauungslehre, 3e édit.; Leipsick, 1850); *Pédagogique générale* (Allgemeine Pædagogik; Ibid., 1845, 2 vol.); *l'Éducation populaire en Allemagne* (Deutsche Volksschule; Ibid., 1847, 2 vol.)

GRAESSE (Jean-George-Théodore), archéologue allemand, né, le 31 janvier 1814, à Grimma, en Saxe, et fils d'un professeur au collége de cette ville, acheva ses études à Leipsick et à Halle, et se fixa à Dresde, où il devint successivement professeur à la *Kreuzschule*, conservateur de la bibliothèque privée du roi de Saxe (1843), et enfin, en 1848, inspecteur du Cabinet numismatique.

Il débuta par son grand *Traité d'histoire littéraire universelle*. (Lehrbuch einer allgemeinen Literaturgeschichte), qui a paru dans l'espace de dix-huit ans en trois parties : *Monde ancien* (Alte Welt; Dresde et Leipsick, 1837, 2 vol.); *Moyen âge* (Mittelalter, 1839-1843, 3 vol.), et *Temps modernes* (1852-1855). Cet ouvrage, remarquable par l'importance et l'exactitude des renseignements bibliographiques, a été abrégé par l'auteur sous le titre de : *Manuel d'histoire littéraire universelle* (Handbuch der allgemeinen Literaturgeschichte; Dresde, 1844-1850, 4 vol.).

Nous citerons encore de M. Graesse : *Histoire de la poésie de l'Europe et des principaux pays non européens depuis le commencement du* XVIe *siècle* (Geschichte der Poesie Europa's, etc.: Dresde, 1848); *Bibliotheca magica* (Leipsick, 1843); *Bibliotheca psychologica* (Ibid., 1845); *le Mythe du Juif errant* (die Sage von dem ewigen Juden; Dresde, 1844), traduit en français en 1845; *le Mythe du chevalier Tannhaeuser* (die Sage vom Ritter Tannhaeuser; Dresde, 1846); *Recherches sur la littérature et les traditions du moyen âge* (Beitraege zur Literatur und Sage des Mittelalters; Dresde, 1850); une traduction allemande des *Gesta Romanorum* (Ibid., 1842); et enfin un *Manuel de la numismatique ancienne* (Handbuch der alten Numismatik; Leipsick, 1852 et suiv.), qui n'est pas encore terminé.

GRAEVELL (Maximilien-Charles-Frédéric-Guillaume), homme politique et écrivain allemand, né à Belgard en Poméranie, le 28 août 1781, suivit son père, aumônier militaire protestant, dans divers pays, et termina ses études à l'université de Halle. A l'âge de dix-neuf ans, il prit du service et devint, en 1803, quartier-maître dans un régiment de tirailleurs westphaliens. Deux ans après, il prenait son congé et obtenait une place d'assesseur dans un des tribunaux de Berlin. Compromis dans la révolte des Polonais en 1806, il se réfugia en Saxe, où, grâce à la diversité de ses aptitudes, il fit de l'économie rurale et entreprit, comme fermier, d'importantes exploitations. Admis ensuite dans la magistrature de ce pays, il fut rappelé en Prusse en 1811, et investi de fonctions judiciaires et administratives dans la province de Stargard.

Lors de la guerre de 1813, M. Graevell servit dans un corps poméranien, se distingua par sa bravoure au siége de Mayence et, au milieu de la vie des camps, écrivit et publia le premier volume de son *Commentaire sur les lois de crédit dans l'État prussien* (Commentar zu den Creditgesetzen, etc.; Berlin, 1813-1820, 4 vol.) et un livre philosophique intitulé *l'Homme* (der Mensch; Ibid., 1815; 4e édition, 1839). Après la paix, il fut chargé par le ministre de Saxe de reconstituer la colonie de Schœning, comme gouvernement provincial. Au milieu d'une administration pleine de difficultés, il fut rappelé et envoyé comme procureur général à Merseburg. Passionné pour les formes mêmes du droit, il s'efforça de les élargir et de trouver en elles le plus de garanties possible pour l'accusé. En même temps, il engageait une vive polémique contre le ministère et publiait de volumineux écrits, entre autres, *le Fonctionnaire prussien écrivain, ou l'Écrivain considéré comme fonctionnaire* (der Staatsbeamte als Schriftsteller, etc.; Stuttgart, 1820, 2 vol.), qui le firent mettre en disponibilité.

M. Graevell redevint fermier et dirigea l'exploitation de plusieurs grands domaines. Mais, en 1834, le gouvernement le rappela, en lui offrant de choisir lui-même ses fonctions. Il entra au tribunal secret comme conseiller titulaire. Ramené au rang d'assesseur il donna sa démission, rentra dans la vie privée et écrivit le plus curieux de ses ouvrages : *Histoire de ma sortie des affaires, d'après des mémoires originaux* (die Geschichte meines Austritts aus dem Staatsdienste nach, etc.; Iéna, 1837, 2 vol.). Il vécut plusieurs années à Lübben, s'occupant de l'étude de la Bible, et fit partie de la Société des Amis de la lumière, dont il n'adopta que les premiers programmes. Il s'était retiré à Francfort, dans la solitude, lorsque éclata la révolution de 1848.

Nommé député à l'Assemblée nationale allemande, M. Graevell se distingua surtout par son indépendance. Dans ses discours comme dans ses votes, il affecta de se tenir en dehors des partis, prédit à la révolution tous ses échecs et en signala sans ménagement les causes : mauvais vouloir des grandes puissances, esprit embrageux des partis, tendance de l'Assemblée à outrepasser ses pouvoirs, et de la révolution politique à devenir révolution sociale, impossibilité d'un pouvoir exécutif central. Il excita des tempêtes. Sans s'en émouvoir, il soutint ses discours par des brochures et, après la retraite du ministère national, en mai 1849, publia sa *Profession de foi touchant l'état politique de l'Allemagne* (Mein Glaubensbekenntniss, etc.; Francfort, 1849). Chargé par le pouvoir exécutif de la formation d'un nouveau ministère, il ne sut pas se plier aux exigences du moment, et ne pouvant rétablir l'union entre les différents partis, ne tarda pas à se retirer avec l'archiduc Jean, chef du pouvoir exécutif. Il reprit, à Francfort, les études qui avaient précédé sa courte vie politique.

Nous citerons encore de lui, entre autres ouvrages de droit qui ont contribué à la rénovation de la jurisprudence prussienne : *l'État anti-platonique* (der antiplatonische Staat; Berlin, 1808); *Développement systématique de la théorie des prestations hypothécaires* (Systematische Entwickelung der Theorie des hypothekarischen Protestationen; Ibid., 1815); *Sources du droit général allemand de* 1813 *à* 1820 (Leipsick, 1820); *Doctrine de la possession et de la prescription*

Digitized by Google

(die Lehre vom Besitze und von der Verjaehrung; Halle, 1820); *Doctrine de l'usufruit, du loyer et du fermage* (die Lehre vom Niessbrauche, Miethe und Pacht; Halle, 1820); *Théorie générale des contrats d'après le droit prussien* (Generaltheorie der Vertraege nach preus. Recht; Halle, 1821); *Commentaire pratique sur la procédure générale des États prussiens* (Praktischer Commentar zur allgemeinen Gerichtsordnung, etc.; Erfurt, 1825-1831, 6 vol.); *le Citoyen* (der Bürger; Berlin, 1822); *le Souverain* (der Regent; Stuttgart, 1823, 2 vol.); *la Rencontre après la mort* (das Wiedersehen nach dem Tode; Leipsick, 1819); *Lettres à Émilie sur la durée de nos sentiments après la mort* (Briefe an Emilie über die Fortdauer unserer Gefühle, etc.; Ibid., 1821); *la Valeur du mysticisme* (der Werth der Mystik; Mersebourg, 1822); *le Protestantisme et la foi de l'Église* (Glogau, 1843); *la Religion de Jésus-Christ et le Christianisme* (Halle, 1845); etc., sans compter une foule d'articles dans toutes les revues et tous les journaux scientifiques, littéraires, politiques de l'Allemagne, qui témoignent encore de l'activité prodigieuse et de l'extrême variété de talent, déployées par M. Graevell pendant soixante années.

GRAFSTROEM (André-Abraham), poëte suédois, né, le 10 janvier 1790, à Sundsvall, où son père était marchand, prit, en 1815, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal. Lecteur d'histoire à l'Académie militaire de Carlberg (1821), puis au gymnase d'Hernœsand (1832), où il devint professeur l'année suivante, il prit les ordres en 1830, et fut nommé, en 1835, pasteur d'Umea, et, en 1837, doyen de district.

Parmi ses poëmes, les uns ont été publiés à part, comme les *Essais poétiques* (Skaldeferserk; Stockholm, 1826-1832, 2 part.); *Chants du Norrland* (Sanger fran Norrland, 1841; et Nya Sanger fran Norrland, 1848); les autres ont paru dans *la Poste de Stockholm*, *le Calendrier poétique*, *les Mémoires* de l'Académie suédoise, dont l'auteur est un des dix-huit membres, et autres recueils. On cite surtout *la Harpe*, *la Bienvenue et l'Adieu*, *la Sensitive*, *le Songe de Pluton*, *le Sceptique*, etc. On y trouve moins d'originalité que de goût, mais de la délicatesse, de l'harmonie et d'heureuses images. Il a pris pour modèle le célèbre poëte Franzen, dont il a épousé la fille.

M. Grafstrœm a encore publié quelques écrits de religion, comme ses *Sentences chrétiennes* Christelige Tænkesprak; Stockholm, 1855, in-8); des articles relatifs aux beaux-arts et le texte d'*une Année en Suède* (Ett Ar i Sverige; Stockholm, 1828 et suiv., in-4, dessins de Sandberg), comprenant le tableau des costumes, des mœurs et usages des paysans de la Suède et la description des principaux lieux historiques.

GRAFTON (Henry Fitz-Roy, 5e duc de), pair d'Angleterre, né en 1790, descend d'un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Cleveland. Connu d'abord sous le nom de comte d'Euston, il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, épousa, en 1812, une fille de l'amiral sir G. Berkeley, et entra à la Chambre des Communes en 1826 pour Bury-Saint-Edmond. Partisan des idées libérales, il s'associa à la grande mesure de la réforme parlementaire et refusa plusieurs fois les hautes charges que lui offrirent ses amis dans l'administration. Après avoir représenté Thetford de 1834 à 1841, il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Il a été longtemps colonel de la milice du comté de Suffolk. — De ses cinq enfants, l'aîné, William-Henry, comte d'Euston, né, à Londres, a été, en 1841, attaché de légation à Naples. Il siége à la Chambre des Communes depuis 1847 pour Thetford et professe des opinions libérales (voy. Fitz-Roy).

GRAHAM (sir James-Robert-Georges), homme d'État anglais, né au mois de juin 1792, d'une bonne famille d'Écosse, fut élevé à l'université de Cambridge, qui, en 1835, lui conféra le diplôme honoraire de docteur ès lettres. Attaché par les traditions de sa famille aux principes du parti aristocratique, il fit son apprentissage politique en qualité de secrétaire particulier de lord Montgomery, puis de lord W. Bentinck, qui remplaça ce dernier dans ses fonctions d'ambassadeur à la cour de Sicile. En 1818, après une première tentative inutile, il réussit à obtenir le mandat du bourg de Hull à la Chambre des Communes. Cette élection, qui lui coûta la somme énorme de 350 000 francs, fut pour lui l'occasion d'une profession de foi très-libérale, à laquelle il resta quelque temps fidèle. Répudiant ses opinions antérieures, il s'y déclarait franchement whig, partisan de la paix, de la réforme parlementaire et de la liberté de conscience, et surtout ennemi des incapacités civiles et religieuses.

La mort de Georges III ayant amené la dissolution du Parlement, sir J. Graham, qui, l'année précédente, avait épousé la fille de sir J. Campbell d'Ardinglass, se retira momentanément de la vie politique. Trois ans plus tard, il hérita de l'immense fortune de son père en même temps que de sa dignité de baronnet (1823). Aux élections générales de 1826, il fut nommé député par la cité de Carlisle, s'éleva avec vigueur contre les incapacités qui pesaient alors sur les catholiques irlandais et demanda de fortes réductions dans les traitements affectés aux grands emplois. En même temps, il prenait part à l'agitation naissante de la ligue des céréales en écrivant sa brochure intitulée : *le Blé et la circulation monétaire* (Corn and currency; 1827, in-8). La place considérable qu'il avait prise dans l'opposition, le désigna naturellement à lord Grey, lorsque celui-ci fut chargé de reconstituer, avec ses amis, un ministère pour remplacer le cabinet Wellington (1830). Nommé premier lord de l'Amirauté, il s'empressa d'opérer dans le budget de la marine les réductions les plus urgentes (environ 25 millions de francs), et fit preuve de talents incontestables pour l'administration; il fut aussi l'un de ceux qui contribuèrent le plus à préparer et à défendre à la tribune le bill de la réforme parlementaire qui régit depuis 1832 le système électoral de l'Angleterre (voy. Russell). Deux ans après, le dissentiment qui s'éleva parmi les membres du cabinet au sujet du clergé protestant d'Irlande fut cause de sa retraite et de celle de lord Stanley (juillet 1834).

Malgré les propositions formelles et réitérées de lord Melbourne, sir J. Graham refusa de rentrer aux affaires et se rallia à cette fraction de tories modérés qui, sous la conduite de sir R. Peel, formèrent le noyau du parti conservateur. Cette défection lui fit perdre, en 1837, le mandat des électeurs du Cumberland; mais l'année suivante il regagna son siége à la Chambre des Communes comme député du comté de Pembroke, grâce à l'appui de ses nouveaux alliés, et publia, à cette occasion, une nouvelle profession de foi dans laquelle il se déclarait contre toute extension du droit électoral et pour le maintien de la protection commerciale et agricole. Au mois de septembre 1841, il entra dans le cabinet de sir R. Peel en qualité de ministre de l'intérieur et, malgré ses opinions antérieures, aida puissamment à la réforme des tarifs et à l'abolition du monopole sur les céréales. Plus tard même, il soutint lord J. Rus-

Digitized by Google

sell dans la présentation du bill qui supprimait l'acte de navigation.

Dans la session de 1844, un de ses actes eut le plus grand retentissement et faillit amener sa démission. Sur la motion de M. Duncombe, il fut accusé d'avoir violé le secret des lettres écrites par les frères Bandiera à M. Mazzini et causé la mort de ces deux jeunes gens par la communication illicite qu'il avait faite de leur contenu au gouvernement napolitain. Une enquête eut lieu qui confirma en grande partie l'accusation, et, au milieu de la discussion la plus orageuse, le ministre se contenta de répondre, pour se justifier, qu'il avait en cela suivi l'exemple de ses prédécesseurs, et que l'on ne pouvait refuser un tel service à un souverain ami. Cette mesure, que l'humanité contestait à la politique, jeta sur sa vie publique une ombre fâcheuse.

Après avoir suivi sir R. Peel dans sa retraite (juillet 1846), sir J. Graham, repoussé par les tories qui ne lui pardonnaient pas la part qu'il avait prise au triomphe du libre échange, ne put être réélu en 1847 par le bourg de Ripon qu'avec le patronage de lord Grey. Depuis cette époque ses opinions subirent des modifications nouvelles. Ainsi, quoique zélé protestant, il combattit avec beaucoup d'énergie le bill des dîmes ecclésiastiques (1851), puis il se prononça en faveur de la réforme électorale (1852). Ce fut à ce retour vers le libéralisme qu'il dut cette année-là le mandat des électeurs de Carlisle. Au mois de décembre 1852, il accepta de lord Aberdeen le portefeuille des colonies, qu'il garda jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston (février 1855), et, malgré ses sentiments bien connus pour le maintien de la paix, il prépara, par son activité, la formation des belles flottes de guerre qui prirent part aux campagnes de la Baltique et de la Méditerranée. Rentré dans l'opposition, il a attaqué à diverses reprises la politique extérieure du cabinet whig et a largement contribué au vote de la coalition (4 mars 1857) sur la question de l'intervention armée en Chine, vote qui a déterminé la dissolution de la Chambre des Communes.

Comme orateur, sir J. Graham est simple, grave, logique; il commande l'attention, mais il est aussi exposé par son maintien glacial à s'aliéner son auditoire qu'à le convaincre par la justesse de son argumentation. Comme administrateur, il est presque sans rival en Angleterre. S'il manque de la hardiesse nécessaire à un chef politique, personne ne le surpasse, dans la pratique, en talent ou en utilité. Malgré cela, c'est un des hommes d'État les moins populaires de son pays.

GRAHAM (rév. John), évêque de Chester et pair ecclésiastique d'Angleterre, né, en 1794, à Durham, fit son éducation au collége de cette ville, entra dans les ordres en 1818, et resta quelque temps attaché à l'université de Cambridge comme agrégé, puis comme préfet des études (1830). Après avoir été prébendier de Lincoln (1834), il fit partie de la chapelle du prince Albert, et fut choisi, en 1848, pour occuper le siége épiscopal de Chester, qui donne droit à la pairie. Il est du petit nombre des prélats qui, à la Chambre des Lords, appuient de leur vote la politique du parti libéral. Le revenu annuel de son diocèse s'élève à 4500 livres (112 500 francs.)

GRAHAM (Gilbert-John), peintre écossais, né à Glasgow en avril 1794, élève de l'Académie royale de Londres en 1818, obtint, en 1819, la première médaille d'argent pour le dessin d'après l'antique, et la médaille d'or, en 1821, au concours de peinture historique. Après deux années d'études en Italie, où il se passionna pour le style des anciens maîtres, il revint dans son pays et cultiva particulièrement le portrait. M. Graham se distingue par la pureté des lignes, l'expression noble et vraie, l'éclat de la couleur, une exécution large et finie. Peu de peintres ont, plus que lui, contribué à propager le goût des beaux-arts dans l'ouest de l'Écosse et parmi ses riches concitoyens de Glasgow, où il existe aujourd'hui, comme à Édimbourg, une exposition annuelle de peinture et de sculpture, et une association destinée à encourager les artistes par l'acquisition de leurs meilleurs ouvrages. M. Graham est membre de l'Académie royale d'Écosse. On a aussi de cet habile portraitiste des tableaux de chevalet où l'on trouve à la fois de l'imagination et du goût.

GRAMMONT (Ferdinand, marquis DE), homme politique français, né en 1803, prit en 1837, comme député de l'arrondissement de Lure, la place de son père qui mourut quelques années plus tard et qui avait adopté les principes du libéralisme. Depuis cette époque il ne cessa de faire partie des diverses assemblées qui se sont succédé; à la Chambre il votait d'ordinaire avec l'opposition. En 1848, il fut élu, le premier sur neuf, représentant du peuple pour la Haute-Saône, où il possède des propriétés considérables; il vota presque constamment avec la droite. Écarté de l'Assemblée législative, il accepta, en 1852, le patronage du nouveau gouvernement pour entrer au Corps législatif où il a été réélu en 1857. Depuis plus de vingt ans, il siége au conseil général de son département et il a été décoré en 1856.

GRAMONT (Antoine-Agénor-Alfred, duc DE), diplomate français, précédemment duc de Guiche, depuis la mort de son père (3 mars 1854) prince de Bidache, est né à Paris le 14 août 1819. Fils d'un ancien général de division, il fut admis à l'École polytechnique en 1837. Mais il refusa, deux ans après, d'entrer dans l'artillerie où son rang de sortie l'appelait. Ses débuts dans la vie publique datent du 2 décembre : il a été envoyé successivement comme ministre plénipotentiaire à Cassel, à Stuttgart (1852), à Turin (avril 1853), et, comme ambassadeur, à Rome (1857). Il a contribué à faire entrer le Piémont dans l'alliance des puissances occidentales contre la Russie. Officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850, il est grand-croix de l'ordre de Frédéric de Wurtemberg et de celui de SS.-Maurice et Lazare de Sardaigne.

GRAMONT (Ferdinand, comte DE), poëte français, né à Paris vers 1818, se fit connaître en 1840 par un volume de *Sonnets* (in-18), d'une facture élégante et harmonieuse. Il a donné depuis une traduction complète, en prose, des *Poésies de Pétrarque* (1841, in-18); *le Livre de Job* (1843, in-18), en vers; et *les Chants du passé* (1854, in-18). Quelques-unes de ses pièces ont paru dans la *Revue de Paris*.

GRANARD (Georges-Arthur HASTINGS FORBES, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1833 à Chilton-Hall (comté de Suffolk), descend d'une famille écossaise élevée en 1806 à la pairie héréditaire. En 1837 il a succédé aux honneurs de son grand-père et a pris sa place à la Chambre des Lords en 1854. Il n'est pas encore marié et a pour héritier présomptif son frère, *William-Francis* FORBES, né en 1836, et capitaine aux grenadiers de la garde.

GRAND (Pierre), magistrat français, né à Paris le 22 novembre 1802, est fils d'un aide de camp

Digitized by Google

du directeur Barras. Affilié dès l'âge de dix-huit ans à une loge de carbonari, il fut en 1821 poursuivi pour une brochure politique intitulée : *le Cri de la France*, et, quoique acquitté, exclu pour deux ans de toutes les Facultés; il n'en acheva pas moins son cours de droit à Rennes et se fit inscrire en 1824 au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Après avoir publié un ouvrage sur *l'Organisation politique de la France* (1825), il prit part à la rédaction de *l'Année française*, plaida en 1829 l'illégalité de l'apposition des scellés sur les papiers de Barras et fut suspendu de ses fonctions à cause du discours prononcé par lui aux funérailles du conventionnel Laignelot. Signataire de la protestation des journalistes en juillet 1830, il fut un des aides de camp de La Fayette et prêta quelquefois l'appui de sa parole aux prévenus des conspirations républicaines. Nommé par M. Barthe procureur du roi à Charleville, il occupa le même emploi à Rocroi et à Sedan et devint ensuite conseiller à la Cour royale de Metz, qu'il n'a plus quittée.

GRANDE-BRETAGNE, (maison royale de), branche cadette de la maison de Hanovre (Brunswick-Lunebourg). — Reine : Victoria Ire (voy. ce nom). — Prince époux : le prince Albert (voy. ce nom). — Enfants : *Albert*-Édouard, né le 9 novembre 1841, prince de Galles, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-et-Gotha, grand-steward d'Écosse, duc de Cornwall et Rothsay, comte de Chester, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew, lord des Iles; *Alfred*-Ernest-Albert, né le 6 août 1844, prince du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-et-Gotha; *Arthur*-William-Patrick-Albert, né le 1er mai 1850; *Léopold*-Georges-Duncan-Albert, né le 7 avril 1853; *Victoria*-Adélaïde-Marie-Louise, princesse royale, née le 21 novembre 1840; *Alice*-Mathilde-Marie, née le 25 avril 1843; *Hélène*-Auguste-Victoria, née le 25 mai 1846; *Louise*-Caroline-Alberte, née le 18 mars 1848. — Mère de la reine : Marie-Louise-*Victoria*, née le 17 août 1786, fille de feu François, duc de Saxe-Saalfeld-Cobourg, mariée le 21 décembre 1803, à *Emich*-Charles de Linange, veuve le 4 juillet 1814, remariée, le 29 mai 1818, à *Édouard*, duc de Kent, quatrième fils du roi Georges III; veuve le 23 janvier 1820.

A la famille royale se rattachent encore un frère utérin de la reine : le prince *Charles* de Linange (voy. LINANGE), et deux tantes, la princesse *Marie*, née le 25 avril 1776, fille de feu Georges III, mariée le 22 juillet 1816 à son cousin Guillaume-Frédéric, duc de Glocester, neveu de Georges III, veuve le 30 novembre 1834; *Auguste*-Wilhelmine-Louise, née le 25 juillet 1797, fille de feu *Frédéric*, landgrave de Hesse-Cassel, mariée le 7 mai 1818 au prince Adolphe-*Frédéric*, duc de Cambridge, fils de Georges III, veuve le 8 juillet 1850, mère de *George*, duc de Cambridge (voy. CAMBRIDGE), d'*Auguste* Caroline, mariée au grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Strélitz (voy. ce nom), et de *Marie*-Adélaïde-Wilhelmine-Élisabeth, née le 27 novembre 1833.

GRANDET [de l'Aveyron], ancien représentant français, né à Rodez 1787, et fils d'un ouvrier, qui acquit une certaine aisance pendant la Révolution, suivit les cours de droit de la Faculté de Toulouse et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Il parut dans le procès Fualdès, comme défenseur de l'un des accusés. Il quitta le barreau vers la fin de la Restauration, se livra à l'étude de la philosophie et de la théologie, amassant, dit-on, les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Philosophie de la révélation*, qui n'a pas encore été publié. Après avoir constamment professé, sous Louis-Philippe, les opinions conservatrices, il fut élu en 1848, représentant de l'Aveyron, grâce à l'appui du clergé, le premier sur dix. Membre du comité des cultes, il vota, en général, avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, se montra favorable à la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Rodez.

GRANDGAGNAGE (François-Charles-Joseph), magistrat belge, né à Namur le 24 juin 1797, débuta comme substitut au tribunal de cette ville et devint conseiller, puis président de chambre, à la Cour d'appel de Liége. Il publia, en 1831, un savant mémoire intitulé : *de l'Influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas, pendant le* XVIe *et le* XVIIe *siècle*, et couronné par l'Académie royale de Belgique, dont il est devenu membre en 1835.

Parmi ses autres écrits, on distingue : *de Juribus liberorum illegitimorum jure romano et jure hodierno* (Liége, 1820, in-4); *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin N**** (Bruxelles, 1845, 2 vol. in-18), critique spirituelle de l'école romantique; *du Duel et de sa répression* (Liége, 1836, in-8); *Wallonades* (Ibid., 1845, in-8); *le Désert de Marlagne* (Namur, 1849, in-8); *Chaudfontaine* (Bruxelles, 1853, in-8). M. Grandgagnage a fourni en outre un grand nombre d'articles au *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*.

Son neveu, Charles-Marie-Joseph GRANDGAGNAGE, né à Liége, le 9 juin 1812, est auteur d'un *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liége, 1845-1858, 2 vol. in-8), et d'un *Vocabulaire des noms wallons d'animaux* et *de plantes* (2e édit., 1857).

GRANDMAISON (Pierre-Charles-Armand LOYSEAU DE), paléographe français, né à Poitiers (Vienne), le 29 mai 1824, sortit de l'École des chartes en 1850, et fut admis, la même année, comme attaché auxiliaire, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il est, depuis 1852, archiviste du département d'Indre-et-Loire. Il a rédigé la partie relative au commerce, dans le tome III du *Moyen âge et la Renaissance*, de Paul Lacroix et F. Sère, fourni à *la Nouvelle encyclopédie théologique*, de l'abbé Migne, un *Dictionnaire héraldique* (Paris, 1852, in-8), et publié *le Baron et les religieux de Preuilly en* 1432 (Tours, 1854, in-8), ainsi que divers opuscules relatifs à la Touraine ou au département d'Indre-et-Loire. Il a encore collaboré à *la Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Archives de l'art français*, à *la Correspondance littéraire*, etc.

GRANGÉ (Pierre-Eugène BASTÉ, dit), vaudevilliste français, né, vers 1810, a donné, le plus souvent en collaboration, un grand nombre de pièces jouées avec succès sur nos différentes scènes. Nous citerons, parmi les pièces qu'il a signées seul : *le Fils du portier*, en un acte; *Éric le fou*, en deux actes (1837); *les Enfants d'Adam et d'Ève*, en deux actes (1840); puis, avec M. Cormon, son collaborateur habituel : *les Premières armes du diable*, en cinq actes (1844); *les Amours d'une rose*, en trois actes (1846); *les Premiers beaux jours*, en trois actes (1847); *le Journal d'une grisette*, en trois actes (1848); *la Goton de Béranger*, en cinq actes (1851); *le Carnaval des maris*, en trois actes (1853); *la Foire aux plaisirs*, en trois actes et cinq tableaux (1855). Il a en outre écrit quelques drames : *les*

Digitized by Google

Paysans, *le Donjon de Vincennes* (1847 et 1857); avec M. Dennery : *Fualdès* (1848); avec M. Dupeuty, quelques opéras-comiques, etc.

GRANGIER DE LA MARINIÈRE (Louis-René-Antoine), ancien représentant français, né à Cosne le 22 octobre 1814, est petit-fils du baron Dubois, chirurgien de l'empereur. Il professait, sous Louis-Philippe, les opinions du centre gauche, et publia dans les journaux de l'opposition quelques articles politiques, notamment, dans *le Constitutionnel*, *Dix lettres sur les élections anglaises*. Élu représentant du peuple dans la Nièvre le cinquième sur huit, par 29765 voix, il fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, vota ordinairement avec la droite et adopta, toutefois, l'ensemble de la Constitution républicaine. Il ne fut point réélu à la Législative.

GRANIER DE CASSAGNAC (Adolphe DE), publiciste et député français, que les divers recueils biographiques et littéraires, depuis la *Littérature française contemporaine* (1845), jusqu'à la *Nouvelle biographie générale* (1857), font naître, en 1808, à Cassagnac (Gers), lieu d'où il aurait pris la seconde partie de son nom, est né à Bergelle, aujourd'hui Averon-Bergelle (Ger.). Après de bonnes études au lycée de Toulouse et des essais de polémique littéraire dans quelques journaux du Midi, il vint à Paris, en 1832, embrassa avec ferveur la cause du romantisme, et entra au *Journal des Débats* et à la *Revue de Paris*, sous les auspices de M. Victor Hugo. L'âpreté de sa critique déplut à M. Bertin et séduisit M. de Girardin qui l'enrôla dans la rédaction de *la Presse* : il y fournit d'abord des articles littéraires et se signala par ses sorties contre Racine, avant de se mêler à la politique. En 1840, M. de Granier de Cassagnac fit aux Antilles un voyage dont on a raconté diversement les péripéties. Il revint en France après s'être fait nommer délégué de la Guadeloupe auprès de la métropole. Il épousa une créole, Mlle de Beauvallon.

La disparition du journal ministériel *le Globe*, dont il était un des rédacteurs, le détermina à fonder une nouvelle feuille ultra-conservatrice, *l'Époque*, qui fit, pendant quelque temps, beaucoup de bruit (1845). Le rédacteur en chef se vit accusé par l'opposition, dans la Chambre des Députés, de soutenir son journal par la vente illicite de certaines concessions administratives, telles que privilèges de directions théâtrales, et cela d'accord avec le gouvernement, qui aurait suppléé ainsi à l'insuffisance des fonds secrets. Tel était le caractère des attaques de ces deux feuilles ministérielles contre les autres journaux que ceux-ci prirent d'un commun accord le parti de n'y jamais répondre : ce qu'on appela alors « la conspiration du silence. » En 1842 avait eu lieu son duel avec M. Lacrosse (voy. ce nom). Divers procès, énumérés dans la *Biographie générale*, entre autres celui relatif au duel de son beau-frère avec Dujarrier, le gérant de *la Presse*, firent retentir son nom devant les tribunaux.

Après la révolution de Février, M. de Granier de Cassagnac passa pour écrire dans *l'Assemblée nationale*. Il s'était alors retiré à la campagne et y resta deux années. En 1850, il prit la rédaction en chef du *Pouvoir*, puis devint l'un des collaborateurs ordinaires du *Constitutionnel*, où il n'a guère cessé d'écrire depuis. Dévoué au gouvernement inauguré par le coup d'État, il a été nommé, en 1852 et en 1857, député au Corps législatif par le département du Gers, où il fait partie du conseil général. A la fin de 1857, il a fondé, avec les frères Escudier, MM. Veuillot, Barbey d'Aurevilly, etc. (voy. ces noms), un nouveau journal, *le Réveil*, pour la défense de la religion, de la morale et de la saine littérature.

En dehors du journalisme, où il doit à la verve, à la coupe originale, à la netteté hardie de ses articles, une notoriété de longue date, que la loi Tinguy sur l'obligation de la signature a encore accrue, M. de Granier de Cassagnac a publié les principaux ouvrages suivants : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises* (1837, in-8), annoncée comme l'introduction d'une *Histoire universelle*; *Histoire des classes nobles et des classes anoblies* (1840, in-8); *Danaë* (1840, in-8), roman; *Voyage aux Antilles françaises* (1842-1844, 2 vol. in-8); *Histoire des causes de la révolution française* (1850, 4 vol. in-8); *Histoire du Directoire*, qui parut d'abord en feuilletons dans *le Constitutionnel* (1851-1856, 3 vol. in-8); *Histoire de la chute de Louis-Philippe, de la révolution de Février et du rétablissement de l'Empire* (1857, 4 vol. in-8), etc.; improvisations historiques, où l'entraînement et la couleur du récit font oublier quelquefois l'insuffisance de recherches ou la partialité des conclusions.

Il faut encore citer de M. Granier de Cassagnac un recueil d'*Œuvres littéraires* (1852), composé d'articles de journaux; plusieurs brochures telles que *l'Affranchissement des esclaves par l'éducation religieuse* (1837); *l'Émancipation des esclaves* (1840); *Idée du christianisme sur l'esclavage* (1844); *Récit populaire des événements de décembre* 1851 (1852), etc.

GRANT (James), journaliste anglais, né vers 1806, en Écosse, est depuis quelques années l'éditeur du *Morning Advertiser*, journal quotidien de Londres, qui représente les doctrines du libre échange et du libéralisme avancé. On a de lui un grand nombre de publications politiques et littéraires, entre autres : *Souvenirs de la Chambre des Communes* (Random recollections of the House of Commons; in-8), *la Cour et le barreau* (the Bench and the bar), *la Grande métropole* (the Great metropolis), etc.

GRANT (James), romancier anglais, né à Édimbourg le 1er août 1822, fut emmené au Canada par son père, capitaine d'infanterie, reçut une éducation toute militaire, entra même pour quelque temps au service et obtint le brevet d'enseigne au 62e régiment. Las du métier de soldat, il se fit écrivain, et débuta par un succès, en publiant *le Roman de la guerre*, *ou les Highlanders en Espagne* (Londres, 1846, 3 vol.). Il donna une suite à cette brillante fiction historique en conduisant ses montagnards en Belgique (1847, 1 vol.). Doué d'une imagination féconde et servi par une plume facile, il exploita heureusement le genre du roman militaire, et publia coup sur coup *les Aventures d'un aide de camp en Calabre* (1848, 3 vol.); *Walter Fenton*, *ou le Cavalier écossais* (1850, 3 vol.); *Bothwell* (1851, 3 vol.), épisode très-dramatique du règne de Marie Stuart; *Jane Seton*, ou *l'Avocat du roi* (1853, 3 vol.), et *les Mousquetaires écossais* (1854, 2 vol.). Un style coulant, une intrigue intéressante et surtout la réalité des peintures militaires variées avec beaucoup d'art, expliquent le succès de ces œuvres.

M. Grant en a produit aussi de plus sérieuses : *les Mémoires de Kirkaldy* (1849); *le Château d'Édimbourg* (1850), avec une suite de dessins; des notices sur *le général Lally*, *sir André Wood*, etc.

GRANT (Francis), peintre anglais, né vers 1810, dans le comté de Perth, en Écosse, a envoyé, depuis 1834, aux expositions de l'Académie royale, un grand nombre de portraits qui lui ont fait la réputation du premier portraitiste de Londres. Une

Digitized by Google

foule de personnages, célèbres à divers titres, ont posé devant lui; c'est le peintre du grand monde. Qu'il nous suffise de citer, parmi ses meilleurs tableaux, les portraits des ladies *Waterford*, *Howard*, *Rodney*, *Beaucleck*; des lords *Hardinge*, *Gough*, *Campbell*, *John Russell*; et de *MM. Macaulay*, *Disraeli*, *Lockhart*, *Ed. Landseer*.

Continuant les traditions de Lawrence, M. Grant a une manière large et brillante, l'élégance aristocratique, la touche libre et l'arrangement poétique. Quelques-unes de ses premières productions appartiennent à un genre fort goûté des Anglais, qui consiste dans la représentation très-fidèle de la nature. Tels sont le *Rendez-vous de chasse d'Ascott* (1837), pour le comte de Chesterfield, et *la Chasse de Melton*, pour le duc de Wellington. Mais il a abandonné ce genre pour cultiver exclusivement le portrait. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Grant a obtenu, pour ses admirables portraits, une médaille de première classe. Il fait partie de l'Académie royale des beaux-arts depuis 1851.

GRANTLEY (Fletcher Norton, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1796 à Édimbourg, est petit-fils d'un président de la Chambre des Communes, créé pair et baron en 1782. Il hérita, en 1822, des titres de son oncle et de sa place à la Chambre haute, où il vote avec le parti conservateur. Il n'a pas d'enfant et son héritier présomptif est son frère, G. C. Norton (voy. ce nom).

GRANVILLE (Granville-Georges Leveson Gower, 2e comte), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 11 mai 1815, à Londres, appartient à l'ancienne famille des Gower, tige des ducs de Sutherland. Connu d'abord sous le nom de baron Leveson, il fut élevé à Eton et à Oxford, où il a pris ses degrés. Après avoir passé une année à Paris comme attaché à l'ambassade de son père, il fut élu, en février 1837, représentant de Morpeth à la Chambre des Communes, se retira à la fin de la session, et accepta de lord Melbourne le poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (mars 1840). A cette époque, il épousa la veuve de sir Acton, unique fille et héritière du duc de Dalberg.

Ayant suivi les whigs dans leur retraite (septembre 1841), il rentra au Parlement pour le bourg de Lichfield et s'y fit remarquer par la chaleur avec laquelle il embrassa les principes du libre échange. Il venait de succéder à son père à la Chambre des Lords (1846) lorsqu'il fut appelé, lors de la chute du cabinet conservateur, aux fonctions de grand-veneur de la reine, qu'en mai 1848, il échangea contre celles de vice-président du bureau de commerce et de payeur général, qui le mirent plus en relief. Chargé de présider, en l'absence du prince Albert, les travaux de la commission royale de l'Exposition universelle de 1851, il déploya dans ces fonctions, des connaissances étendues en même temps que la plus aimable courtoisie envers les commissaires étrangers.

A la suite de la crise ministérielle amenée par l'approbation empressée de lord Palmerston au coup d'État du 2 décembre, lord Granville lui succéda aux affaires étrangères (24 décembre 1851). Deux actes confirmèrent les sympathies de son parti : il défendit avec fermeté les réfugiés politiques contre les puissances du continent, et mit fin aux difficultés survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. En février 1852, il se retira devant les tories, dont le triomphe fut de courte durée; car, à la fin de l'année, il rentrait au cabinet de la coalition en qualité de président du Conseil privé. Lorsque lord J. Russell lui succéda dans l'exercice de ces fonctions, il prit, en 1854, celles de chancelier du duché de Lancastre et, en février 1855, il fut placé de nouveau à la tête du Conseil privé. Au mois de juin 1856, il a été choisi pour assister au couronnement du tzar Alexandre II, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. L'héritier présomptif de lord Grey, qui n'a pas d'enfants, est son frère puîné Édward-Frédéric-Leveson Gower (voy. ce nom).

GRAR (Édouard), littérateur français, né à Valenciennes, le 14 septembre 1804, se fit recevoir avocat, et ouvrit, dans sa ville natale, un cours de droit commercial, qu'il professa deux années. Il a constamment partagé ou dirigé les travaux de la Société d'agriculture, dont il a été le secrétaire général dès sa création (1831), et dont il est le président depuis 1844. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1853.

On a de lui : *Examen critique de l'organisation et de la compétence des tribunaux de commerce* (1831, in-8); *Tableaux sur la législation des patentes* (1833); *Histoire de la découverte de la houille dans le Hainaut*, *la Flandre et l'Artois* (1851, 3 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable à l'Académie des sciences, et de nombreux travaux d'histoire et d'économie rurale. Il a, en outre, rédigé *la Flandre agricole et manufacturière*, recueil périodique (1835, 3 vol.), avec M. Numa Grar.

GRASS (Philippe), sculpteur français, né à Walxheim (Bas-Rhin), le 6 mai 1801, entra en 1823, à l'École des beaux-arts, dont il suivit les concours jusqu'en 1829. Il débuta au Salon de 1831 avec un *Icare essayant ses ailes*, figure en plâtre; essaya tour à tour divers genres et fit surtout les bustes avec succès. La plupart de ses œuvres sont au musée ou dans divers monuments publics de Strasbourg, où il réside souvent.

M. Grass a exécuté et exposé, depuis 1831 : *le Centaure Nessus léguant sa tunique à Déjanire*, une *Étude de cheval* (1833); *Suzanne au bain* (1834); la *Petite paysanne*, type des *Derniers Bretons*, de M. Émile Souvestre; un *Esclave suppliant* (1839); les *Fils de Niobé* (1846), groupe en plâtre; *le Penseur* (1848), statue en plâtre; les bustes de *MM. Vernes de Luze*, *Émile Souvestre*, *Schwilgué*, *Louis Bâtissier*, *Lassus*, et divers *portraits-médaillons* de 1833 à 1857. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 la *Rose des Alpes*, statue en marbre. Il a exécuté, en outre, parmi les sujets commandés par la municipalité de Strasbourg, les bustes du statuaire *Ohmacht*, pour le musée de cette ville, de MM. *Humann*, *Schutzenberger* et du docteur *Caze*. Il a obtenu une 2e médaille en 1834.

GRASSOT (Paul-Louis-Auguste), acteur français, né à Paris, le 25 décembre 1804, fut d'abord ouvrier dans une fabrique de papiers peints, puis horloger, et s'essaya comme acteur sur des théâtres de société. Il obtint ses premiers succès à Reims, sous le nom d'Auguste, et fut engagé au Gymnase, qu'il quitta au bout de trois ans pour jouer à Rouen les grotesques. Depuis son retour à Paris, en 1838, il a constamment appartenu au théâtre du Palais-Royal dont il est encore l'un des acteurs les plus amusants et les plus excentriques. MM. Marc Michel, Lefranc, Labiche, etc., ont écrit pour lui une foule de rôles bouffons, dans plus de quatre-vingts pièces, dont l'une lui est spécialement consacrée : *Grassot embêté par Ravel*. M. Grassot, dont le physique et la voix enrouée sont passés en proverbes, donne annuellement des concerts dans lesquels se chante l'*Album Grassot* et se récolte le *Grassotiana*. Il a épousé Mlle Talliard, actrice du même théâtre.

Digitized by Google

GRATIOLET (Louis-Pierre), naturaliste français, né le 6 juillet 1815, à Sainte-Foy (Gironde), où son père exerçait la médecine avec distinction, se prépara à la même carrière et prit en 1845 le grade de docteur; mais, voulant alors se consacrer plus spécialement à la science, il entra, comme préparateur, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où il est devenu en 1854 aide naturaliste pour l'anatomie comparée. Pendant les six dernières années de la vie de M. de Blainville (1844-1850), M. Gratiolet a presque constamment remplacé cet illustre professeur dans sa chaire d'anatomie comparée. Il a également suppléé, en 1852, M. Duvernoy au collége de France, dans son cours d'histoire naturelle des corps organisés. Il est membre des Sociétés philomatique, entomologique, des sciences médicales, etc.

M. Gratiolet s'est occupé particulièrement de l'anatomie du cerveau chez l'homme et chez les mammifères, et des rapports qui existent entre la structure et le développement de cet organe et les facultés des animaux. Ses travaux les plus remarquables sont : *Mémoire sur les plis cérébraux de l'homme et des primates*, couronné, en 1854, par l'Académie des sciences; *Note sur la disposition des plans fibreux de différents ordres qui entrent dans la composition de l'hémisphère cérébral; Note sur la découverte d'un plan fibreux résultant des expansions cérébrales du nerf optique; Recherches sur l'organe de Jacobson* (organe olfactif *appréciateur* propre aux animaux herbivores), etc. M. Gratiolet achève le tome II de l'*Anatomie comparée du cerveau*, ouvrage important commencé par M. Leuret.

GRATIOT (Louis-Marie-Amédée), ancien imprimeur et publiciste français, né à Paris, le 5 juin 1812, et fils d'un imprimeur, suivit d'abord la même carrière, et dirigea, de 1835 à 1840, l'ancienne imprimerie Dupuis, remplit les fonctions de secrétaire de la chambre des imprimeurs. Depuis le mois d'octobre 1840, il est directeur-gérant de la Société des papeteries d'Essonne. Il a été, à diverses époques, membre de la Commission des valeurs au ministère du commerce, juge complémentaire au tribunal de la Seine, et a reçu la croix d'honneur en 1850.

On a de lui, plusieurs *Lettres* et *Pétitions* relatives aux intérêts de l'imprimerie, des brochures : *Organisez le travail! ne le désorganisez pas!* (1848); *Messieurs les socialistes, une solution, s'il vous plaît!* (1848); des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, *les Cent-et-un*, et quelques poésies de circonstance.

GRATRY (l'abbé A. Joseph-Alphonse), théologien français, né, en 1805, étudia d'abord les mathématiques et fut admis à l'École polytechnique en 1825; mais il ne put, à sa sortie, être classé dans un service de son choix. Entré plus tard dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, en 1841, directeur du collége Stanislas, puis appelé, en 1846, en qualité d'aumônier, à l'École normale supérieure. La publication du troisième volume de l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Vacherot (voy. ce nom), alors directeur de l'école, fut l'occasion d'une polémique qui amena la retraite de ce dernier, en 1851. M. l'abbé Gratry quitta lui-même l'École normale, en 1852, pour se consacrer, avec M. l'abbé Petetot, à la reconstitution de l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée Conception.

On a de lui, outre ses *Lettres et Répliques à M. Vacherot* (1851, in-8) : un cours de philosophie publié, de 1855 à 1857, en trois parties (6 vol. in-8), sous ces trois titres : *de la Connaissance de Dieu* (2 vol.); *Logique* (2 vol.); *de la Connaissance de l'âme* (2 vol.).

GRATTAN (Thomas-Colley), romancier irlandais, né en 1796, à Dublin, appartient à la même famille que le fameux orateur de ce nom. Fils d'un attorney, il fut destiné au barreau et étudia quelque temps le droit chez un avoué de sa ville natale. A dix-neuf ans, il obtint de son père de prendre un brevet d'officier dans l'infanterie et partit pour rejoindre son régiment alors en Belgique. La nouvelle de la bataille de Waterloo l'arrêta au début de cette autre carrière. Il rentra dans la vie civile, voyagea sur le continent et se préparait à passer en Amérique pour offrir ses services à Bolivar, lorsqu'il fit à Bordeaux la connaissance de miss O'Donnell, avec laquelle il se maria.

Vers 1817, M. Grattan, qui n'avait pu être ni avocat ni militaire, et que tourmentait un besoin inquiet de réputation, débuta, dans les lettres, par *Philibert*, légende poétique où il avait pris Walter Scott pour modèle. Cette tentative n'eut aucun succès. Il vint alors à Paris, et noua des relations suivies avec Moore, Irving, Béranger, C. Delavigne, Lamartine, dont il reçut les encouragements les plus flatteurs. Ce commerce littéraire le fit admettre au *New Monthly Magazine*, alors dirigé par le poëte Campbell, et plus tard aux *Revues d'Édimbourg* et *de Westminster*; ses articles vifs, brillants, pleins d'aperçus originaux reçurent un excellent accueil, qui l'enhardit à publier, en plusieurs séries, le recueil de nouvelles connu sous le titre de *Sentiers et grands chemins* (Highways and byeways; Londres, 1827, 8 vol. in-8). Dans ce recueil, le meilleur titre littéraire de l'auteur, on cite l'épisode de *Marie-Antoinette*, comme un chef-d'œuvre de sentiment.

Après avoir écrit, pour le tragédien Kean, le drame de *Ben-Nazir le Sarrasin*, qui échoua complétement, M. Grattan quitta la France et alla s'établir à Bruxelles, d'où l'éloigna la révolution de 1830. Les romans qu'il y a composés, ont encore presque tous obtenu la faveur publique : *l'Héritière de Bruges* (the Heiress of Bruges : *1828*, 3 vol.); *Jacqueline de Hollande* (1830, 3 vol.), sujets empruntés aux annales dramatiques des Pays-Bas au XVIe siècle; *Légendes du Rhin* (Legends of the Rhine; 1835), *et Agnès de Mansfeld* (1836), écrits à Heidelberg. A la même époque se rattachent les *Aventures de voyage* (Traits of travel, 3 vol.), une *Histoire des Pays-Bas* (History of the Netherlands), ainsi qu'une foule d'articles et de nouvelles envoyés aux principaux journaux.

En 1839, sur la recommandation du roi Léopold, reconnaissant des services qu'il lui avait rendus dans la presse anglaise, M. Grattan fut envoyé à Boston, en qualité de consul. En 1853, il lui a été permis de résigner ses fonctions entre les mains de son fils qui le secondait depuis plusieurs années. Un de ses derniers écrits est une brochure politique en faveur des droits de l'Angleterre sur la question si souvent controversée des limites entre l'Union et les colonies.

GRATTAN (Henry), homme politique irlandais, né en 1790, et fils du célèbre orateur de ce nom, fut admis au barreau en 1810, et entra, en 1826, au Parlement, où il a représenté Dublin jusqu'en 1830. Depuis 1832, il siége pour le comté de Meath. Libéral et *repealer* en politique, il a pris part à tous les actes qui ont amélioré la situation de son pays, en 1851, et s'est fait remarquer par sa violente résistance contre le bill des titres ecclésiastiques. M. Grattan a donné une édition des *Discours politiques* de son père (Londres, 1822, 4 vol.).

Digitized by Google

GRAY (Asa), botaniste américain, né à Utica (Massachussets) au mois de novembre 1810, fut reçu médecin au collége de Fairfield, exerça quelque temps cette profession et se livra ensuite, sous la direction de M. Torrey, à l'étude exclusive des plantes. En 1834, il fut attaché, en qualité de botaniste, à une expédition scientifique que préparait le gouvernement des États-Unis; mais les préparatifs traînant en longueur, il donna sa démission (1837) avant que l'escadre eût mis à la voile. Depuis 1842, il est professeur d'histoire naturelle à l'université américaine de Cambridge, et fait alternativement des cours très-suivis dans cette ville, à New-York et même à Boston. Il a visité l'Europe en 1838 et en 1850.

Les principaux ouvrages de M. Gray, qui lui ont acquis dans son pays sa réputation de savoir et d'exactitude, sont: *Éléments de botanique* (Elements of botany; 1836, 4 édit.), refondus, par l'auteur, dans le *Botanical book;* une magnifique *Flore de l'Amérique du Nord* (the Flora of North America; 1838), entreprise avec M Torrey, et que l'affluence des matériaux venus du Texas, de l'Orégon et de la Californie empêcha d'achever conformément au plan primitif; *Genera borealia Americana illustrata* (New-York, 1848-1856, t. I à III, dont les nombreuses planches ont été dessinées par Isaac Sprague; *Manuel de botanique pour les États de l'Amérique du Nord* (1848), sorte de réduction des deux ouvrages précédents.

On doit encore à ce laborieux savant des *Mémoires* de moindre importance, ainsi qu'une foule d'articles ou de communications, tous relatifs à la botanique, et insérés dans les *Annales du lycée* de New-York, les *Mémoires de la Société de philosophie*, les *Smithsonian contributions*, et autres recueils périodiques.

GRÈCE (Maison royale de), branche cadette de la maison de Bavière. — Roi: Othon Ier (voy. ce nom). — Reine: Marie-Frédérique-*Amélie* (voy. Amélie). — Point d'enfants. — Pour les alliances, voy. Bavière et Oldenbourg.

GREELEY (Horace), journaliste américain, né en 1811 à Amherst (New-Hampshire) d'une famille de laboureurs, entra, à l'âge de quatorze ans, en qualité d'apprenti, chez un imprimeur du Vermont, qui publiait un journal de localité. Durant cinq années, sans interrompre un seul jour ses travaux manuels, il compléta son éducation, à peine ébauchée dans l'école du district. Une volonté ferme dans une organisation des plus chétives, et surtout une mémoire prodigieuse, lui permirent d'acquérir les connaissances nécessaires à l'homme politique. Après les vicissitudes inhérentes à la profession qu'il avait embrassée, M. Greeley se vit à New-York à la tête d'un petit capital et travailla de toutes ses forces à l'établissement de la presse à bon marché.

Il y fonda tour à tour le *Morning Post* (1833), le *New-Yorker* (1834-1840), qui acquit dans le comté une assez grande autorité politique, le *Lodg Cabin*, et enfin la *Tribune* (1841), organe influent des whigs, auquel la collaboration d'écrivains distingués et l'indépendance de ses principes donnèrent une rapide popularité : la *Tribune* dont l'édition quotidienne se tire à 30 000 exemplaires, a deux éditions abrégées, l'une bi-hebdomadaire, tirée à 15 000, et l'autre hebdomadaire, tirée à 120 000. En 1848, M. Greeley siégea au congrès. Il n'a jusqu'ici publié aucun livre; mais ce qu'il a écrit d'articles, en dix ans, formerait la matière de plus de cent-cinquante volumes. Un de ses amis, M. Parton, a donné la biographie d'Horace Greeley (New-York, 1855).

GREENE (George-Washington), littérateur américain, né le 8 avril 1811, à East-Greenwich (Rhode-Island), est le petit-fils du célèbre général de l'armée révolutionnaire. Forcé par sa santé d'interrompre ses études, il passa en Europe, remplit, de 1837 à 1845, le poste de consul, et fut, à cette dernière date, nommé professeur de langues et de littérature modernes à l'université de Brown. Depuis 1852, il habite New-York.

M. Greene, dont les infirmités précoces ont arrêté les travaux sur l'histoire de l'Italie, s'est surtout fait connaître par les articles de critique et d'histoire qu'il a communiqués, à partir de 1835, à la *North american Review* et autres grandes revues des États-Unis. Plusieurs de ces articles, dont la littérature italienne est le principal objet, ont été réunis sous le titre d'*Études historiques* (Historical studies: New-York, 1850, in-12). On a encore de lui une biographie de son grand-père, écrite d'abord pour la *Biographie américaine* de Sparks, mais qui, remaniée et agrandie, est devenue un véritable monument historique; elle ne contiendra pas moins de 7 vol. in-8. Il a aussi donné une édition des *Œuvres d'Addison* (1854, 5 vol.)

Un autre auteur américain de ce nom, M. Nathaniel Greene, un des vétérans du journalisme de la Nouvelle-Angleterre, né le 20 mai 1797, à Boscawen (New-Hampshire), a dirigé de 1813 à 1829 plusieurs journaux dans son État natal et en dernier lieu à Boston, et publié un recueil de *Nouvelles*, traduites de l'allemand, du français et de l'italien (Boston, 1843), ainsi que des *Improvisations et traductions* (Improvisations and translations; in-12).

GRÉGOIRE VI, ex-patriarche de Constantinople, né le 25 mars 1798, au Phanar, reçut une éducation distinguée auprès de l'archevêque de Descon, Grégoire, mis à mort avec plusieurs autres membres du saint synode, lors des événements de 1821. Resté sans protection, il ne dut qu'à son propre mérite son élévation à l'archevêché de Pélagonte et, plus tard, à celui de Serrès. Promu en 1834 au siége œcuménique de Constantinople, en remplacement du vénérable Constantios (voy. ce nom), il contribua beaucoup, par son esprit conciliant à l'aplanissement du grave différend qui surgit entre les Grecs et les Arméniens, au sujet des lieux saints. Tolérant dans les questions étrangères au dogme ou à la discipline, il était inflexible sur tous les points de foi. Une encyclique adressée par lui aux églises du rit oriental, relative aux degrés de parenté prohibés pour le mariage, suscita un débat assez vif entre lui et l'ambassadeur britannique, en tant que représentant des îles Ioniennes, soumises à la juridiction spirituelle du patriarche de Constantinople. L'ambassadeur, en ayant référé à la Sublime Porte, le conseil d'État et de justice décréta « que le patriarche s'était servi d'un langage inconvenant envers l'auguste alliée de S. M. le Sultan » et un firman le déclara démis de ses fonctions. Mgr Grégoire vécut depuis dans la retraite. Ses coreligionnaires le considèrent comme un des plus fermes soutiens de leur Église.

GRELIER DU FOUGEROUX (Ernest), ancien représentant français, né au Fougeroux (Vendée), le 4 mai 1804, d'une ancienne famille royaliste du bas Poitou, resta lui-même, après la révolution de Juillet, fidèle à la dynastie déchue. En 1845, candidat à la députation dans l'arrondissement de Fontenay, il n'échoua que de quelques voix; mais, en 1848, il fut nommé représentant de la Vendée, le dernier sur neuf, par 47 032 suffrages. Membre de l'extrême droite, il fit partie du Comité des cultes, et fut chargé de

Digitized by Google

plusieurs rapports, notamment de celui sur la question du célibat ecclésiastique. Réélu à la Législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, combattit vivement, dans plusieurs discours, le socialisme, prit part à la discussion de diverses lois de finances, et se déclara l'adversaire du libre échange. Hostile à la politique propre de l'Élysée, il se joignit à ceux de ses collègues qui protestèrent contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et signa le décret de mise en accusation à la mairie du 10e arrondissement. Arrêté et conduit au fort de Vincennes, il ne tarda pas à recouvrer la liberté, et vécut en dehors des affaires publiques.

GRELLET (Félix), ancien représentant français, né à Allègre en 1812, d'une famille de cultivateurs, étudia le droit à Paris, et fut pendant plusieurs années secrétaire de la conférence des avocats. Reçu docteur en droit, il se fit inscrire au barreau de la Cour d'appel de Riom. Après la révolution de Février, il refusa, dit-on, le poste de procureur général qui lui était offert. Élu représentant de la Haute-Loire, le second sur huit, il fut membre et secrétaire du Comité des finances, et vota constamment avec la majorité républicaine non socialiste. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Riom.

GRENIER DE SAINT-MARTIN (Francisque-Martin GRENIER, dit François), peintre français, né à Paris le 22 juillet 1793, étudia sous Pierre Guérin, débuta avec succès au Salon de 1810, et suivit ensuite les cours de l'École des beaux-arts. Il fit peu après quelques voyages, notamment en Espagne, et se consacra particulièrement à la peinture d'histoire. Il a surtout exposé, entre autres tableaux commandés ou acquis par la liste civile : *Atala mourante* (1810) ; *sainte Geneviève apaisant un orage* (1822) ; *le Combat de Campillo de Arenas* (1823) ; *la Capitulation d'Ulm* (1831) ; *les Petits Voleurs arrêtés par le garde-chasse*, *le Vieux Vagabond* (1834) ; *les Projets de mariage*, *Bataille de la Muga*, et *un Épisode d'Austerlitz* (1838) ; *l'Enfant volé* (1841) ; *les Derniers Adieux de Napoléon à son fils* (1844) ; *le Contrebandier* (1848) ; *Braconnier endormi étant à l'affût*, à l'Exposition universelle de 1855 ; deux *Chasses*, au Salon de 1857, etc. M. François Grenier a obtenu une 2e médaille pour l'histoire en 1810, une 1re pour le genre en 1834, et la décoration en juin 1841.

Ses deux fils, Henri-Gustave et Théophile-Yves-René, ont étudié la peinture sous la direction de leur père, et débuté au Salon de 1857.

GREPPO [du Rhône], ancien représentant du peuple français, né à Pouilly, près Villefranche (Rhône), en 1818, était chef d'atelier dans une manufacture de soieries, à Lyon, et appartenait, avant 1848, à la fraction la plus avancée du parti républicain. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 43 194 voix, le dernier sur quatorze, prit place au Comité du travail et fit partie de la Montagne, avec laquelle il vota dans toutes les questions politiques ou sociales. Il acquit même une certaine notoriété en votant seul, mais à peu près involontairement, le 31 juillet 1848, contre le blâme infligé à la fameuse proposition Proudhon (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, protesta contre l'interdiction des clubs, et demanda la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le septième à l'Assemblée législative, il reprit sa place à l'extrême gauche. Arrêté lors du coup d'État du 2 décembre, il se vit d'abord menacé de la déportation à Cayenne, puis simplement banni de France. Il se réfugia en Belgique, d'où il est passé en Angleterre.

GRETSCH (Nicolas), journaliste et littérateur russe, né à Saint-Pétersbourg le 3 août 1787, d'une famille bohémienne que les persécutions religieuses forcèrent, au XVIIe siècle, à se retirer en Russie, fit ses études à l'École militaire des cadets et montra un goût très-vif pour les sciences naturelles et mathématiques. En 1809, il obtint, dans une école spéciale, une chaire de littérature russe et, en 1813, fut nommé professeur au gymnase de Saint-Pétersbourg. Forcé, par sa santé, de quitter ces fonctions, il reçut le titre et les appointements de bibliothécaire honoraire de l'empereur et se mit à parcourir l'Allemagne, la France et l'Angleterre. De retour dans sa patrie, il y popularisa la méthode d'éducation française et eut, comme professeur, une grande réputation d'habileté. En 1824, il quitta l'enseignement avec le titre de conseiller des études, et se livra plus spécialement à la littérature. Conseiller d'État en 1830 et chargé d'un emploi supérieur au ministère de l'intérieur, il fonda un journal spécial de cette administration, il fit ensuite partie du personnel des finances, et enfin recommença ses voyages. Plusieurs écoles d'instruction professionnelle furent fondées en Russie sur ses plans.

Au milieu de ces fonctions et de ces courses, M. Gretsch a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Notions élémentaires de déclinaison et de conjugaison russes* (1809-1811) ; *Essai d'une histoire de la littérature russe* (1819-1822, 4 vol.), ouvrage important qui contient, avec une foule de morceaux tirés des meilleurs prosateurs et poëtes russes ou polonais, un exposé du développement de la littérature russe à chaque époque, et qui est, pour la Russie, la première tentative sérieuse de critique nationale. Vinrent ensuite un *Traité complet de la langue russe* (1827 ; 2e éd., 1830), traduit en français par Reiff, en 1828) ; *Grammaire russe pratique* (1827) ; *Introduction pratique à l'enseignement de la langue russe* (1832) ; deux romans dans le genre fantastique : *le Voyage d'un Russe en Allemagne* (1831), et *la Femme noire* (1834) ; des relations de voyages : *Lettres d'Angleterre*, *de France et d'Allemagne* (1838, 3 vol.) ; *Lettres d'Allemagne et d'Italie* (1843, 3 vol.) ; un *Commentaire* de l'ouvrage du marquis de Custine : *la Russie en* 1839 ; etc.

M. Gretsch a collaboré aux *Esquisses littéraires russes* (Literarische Bilder aus Deutschland), publiées en Allemagne en 1840 ; au *Dictionnaire de la conversation russe*, au *Dictionnaire militaire*, rédigé sous la direction du général baron de Seddeler, et à quelques autres encyclopédies. Dans ces derniers temps, il s'est surtout occupé de journalisme, et a donné des articles de littérature, de science, d'industrie, de tactique, d'agriculture, de politique et de beaux-arts à presque toutes les feuilles ou revues un peu considérables de la Russie. Dès 1812, il avait fondé le *journal* hebdomadaire *le Fils de la patrie*, qu'il rédigea pendant six années avec un grand succès ; puis, en 1825, de concert avec Boulgarine, il créa *l'Abeille du Nord*, qui est devenue, grâce au concours de la plupart des hommes de talent de Saint-Pétersbourg, le plus populaire des journaux littéraires de la Russie.

GRÉTERIN (Théodore), administrateur français, membre de l'Institut, né vers 1792, entra

Digitized by Google

de bonne heure au ministère des finances, devint, dans les dernières années de la Restauration, chef de bureau des douanes, et, après 1830, chef de la division de ce service, dont il est aujourd'hui directeur. Il est président du conseil spécial des douanes. Il a contribué activement à amener les *Tableaux* annuels de son administration à leur état actuel de développement et de clarté. Promu, dès le mois d'avril 1841, au grade de commandeur de la Légion d'honneur, il a été nommé, sous l'Empire, conseiller d'Etat, puis compris d'office dans la nouvelle section d'administration annexée à l'Académie des sciences morales et politiques (1855). On n'a sous son nom que des *Rapports* aux ministres et des *Mémoires* sur des questions purement fiscales.

GRÉVY (Jules), ancien représentant du peuple français, est né à Mont-sous-Vaudrez (Jura), en 1810. Sorti du collége de Poligny, il fit son droit à Paris, prit part aux journées de juillet 1830, et fut au nombre des combattants qui s'emparèrent de la caserne de Babylone. Reçu avocat, il se fit bientôt, au barreau de Paris, une place importante parmi les défenseurs ordinaires du parti radical, et plaida notamment, dans le procès du 13 mai 1839, pour deux compagnons de Barbès. Nommé, en 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans son département, il montra, dans l'exercice de ces fonctions difficiles, beaucoup de modération et de prudence, évita avec soin de se compromettre dans les querelles des partis, et se concilia la presque unanimité des suffrages : 65150 voix l'envoyèrent à la Constituante, le premier sur les huit élus du Jura.

Membre du Comité de la justice et vice-président de l'Assemblée, M. Grévy monta souvent à la tribune, et se distingua parmi les orateurs les plus nets et les plus habiles du parti démocratique. Tout en conservant une position indépendante, assez loin des socialistes et tout près de la Montagne, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il a surtout attaché son nom à un amendement radical sur la question de la présidence : il proposait de rédiger ainsi les articles 41, 43 et 45 de la Constitution : « Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *Président du conseil des ministres*. — Art. 43. Le Président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. — Art. 45. Le Président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. » Dans la séance du 7 octobre 1848, cet amendement fut repoussé par 643 voix contre 158.

Après l'élection du 10 décembre, M. Grévy combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et se prononça contre l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la cause démocratique, et, sans faire cause commune avec la Montagne, fut un des principaux adversaires de la coalition royaliste et de la politique de l'Elysée. Il protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'Etat du 10 décembre, M. Grévy s'est renfermé dans l'exercice de sa profession d'avocat, et les suffrages de ses confrères l'ont appelé au conseil de l'ordre.

GREY (Henry-George Grey, 3e comte), homme d'Etat anglais, né le 28 décembre 1802, à Howick-house (comté de Northumberland), est le fils aîné d'un des chefs les plus éminents du parti whig. Sous le nom de lord Howick, il fit ses études à Cambridge, entra à la Chambre des Communes en 1826, et y siégea comme député de Winchelsea, puis du Northumberland (1831-1841), et enfin du bourg de Sunderland (1841-1845). Pendant l'administration de son père, il remplit, de 1831 à 1833, les fonctions de sous-secrétaire d'Etat pour les colonies, donna sa démission parce qu'il était opposé à l'émancipation des esclaves, et passa quelques mois en la même qualité au département de l'intérieur.

Lorsque les whigs revinrent aux affaires en 1835, lord Howick fut nommé secrétaire à la guerre avec siége au conseil, et se retira une seconde fois à la suite des dissidences d'opinion survenues entre lui et ses collègues (1839). Durant le ministère de sir R. Peel, il se fit remarquer par l'ardeur avec laquelle il combattit sa politique. Il venait d'hériter des titres et du siége de son père à la Chambre haute (1845) quand, en 1846, il fut appelé à prendre le portefeuille des colonies dans le cabinet présidé par lord J. Russell. Dans ce poste, où sa nomination avait fait concevoir de grandes espérances d'amélioration, il fit preuve d'incontestables talents, mais sa fierté aristocratique ne tarda pas à le rendre impopulaire; sa conduite à l'égard des colonies et la direction malheureuse qu'il donna à la guerre meurtrière entreprise contre les Cafres, furent l'objet de blâmes universels, et il fut considéré, avec lord Palmerston, comme la cause principale de la chute de ce ministère en février 1852. Quelques mois plus tard, il publia, sous le titre : *Politique coloniale* (Colonial policy of lord J. Russell's administration; Londres, 1852, 2 vol.; 2e édit., 1853), une apologie de ses actes.

Écarté des affaires par lord Aberdeen, le comte Grey fut invité, en 1855, à prendre la succession du duc de Newcastle à la guerre; mais il refusa et développa dans un long discours ses idées sur la lutte engagée en Orient, laquelle, selon lui, n'était ni juste ni nécessaire. Depuis 1835, il fait partie du Conseil privé. Il s'est marié, en 1832, avec la plus jeune fille de sir J. Copley et n'en a pas eu d'enfants; il a pour héritier présomptif Charles Grey (voy. l'art. suiv.).

GREY (Charles), général anglais, né en 1804, à Howick-house, frère du précédent, étudia à l'université de Cambridge et entra dans l'armée, où, après trente ans de services, il a atteint le grade de major général (1854). Lorsque son père présida le conseil des ministres, après la chute de lord Wellington, il remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire particulier qu'il a reprises, depuis 1849, auprès du prince Albert. La reine l'avait déjà admis au nombre de ses écuyers. Il a siégé à la Chambre des Communes pour le bourg de Chipping-Wycombe (1831-1837), et s'est montré, selon les traditions de sa famille, fidèle à la politique libérale.

Grey (Frédéric-William), né en 1805, frère des précédents, embrassa la carrière navale, se distingua dans la campagne de 1840 contre la Chine, et devint contre-amiral du pavillon bleu en 1855.

GREY (sir George), homme politique anglais, cousin des précédents, est né en 1799 à Gibraltar, où son père, créé baronnet en 1814, remplissait les fonctions de commissaire-ordonnateur de la marine. Élevé à l'université d'Oxford (Oriel college), il étudia le droit et fut admis au barreau en 1826 par la société de Lincoln's Inn. L'année suivante il épousa la fille de l'évêque de Lichfield. Nommé membre du Parlement en 1832, il prit un rang honorable parmi les libéraux et se distingua par ses manières conciliatrices. Constamment réélu, il a jusqu'à présent représenté Devonport (1832-1847), le comté de Northumberland (1847-1852), et Morpeth depuis janvier 1853.

Digitized by Google

En 1834, sir G. Grey fut appelé par lord Melbourne au sous-secrétariat des colonies, poste qu'il reprit pour un plus long temps à la chute de sir R. Peel (1835-1839). Depuis cette époque il a presque toujours occupé quelque emploi dans les administrations libérales. Après avoir été juge-avocat général (1839) et chancelier du duché de Lancastre (1841), il accepta de lord J. Russell le portefeuille de l'intérieur (1846-1852), que lord Palmerston lui a rendu en 1855. Doué des meilleures qualités administratives, il jouit d'une grande réputation d'honnêteté. Il est membre du Conseil privé. Ses services lui ont valu, en 1849, la grand'croix de l'ordre du Bain.

GREY (sir John), général anglais, né vers 1780 à Morwick, dans le Northumberland, appartient à la même famille que les précédents. Entré en 1798 au service comme enseigne, il fut envoyé aux Indes et reçut une médaille pour sa belle conduite au siége de Seringapatam, où Tippoo-Saïb perdit la vie. Il fit ensuite les campagnes de la Péninsule, fut blessé deux fois à Ciudad-Rodrigo, et avait gagné le grade de major général lorsqu'il repassa dans l'Inde, sous les ordres de sir Gough. Lors de l'insurrection de l'Etat de Gwalior, en 1843, il battit à Punniar 12 000 Mahrattes et s'empara de leurs canons et de leur trésor; puis, ayant rejoint l'armée d'opérations destinée à agir contre les Sikhs, il fit avec la plus grande distinction toute cette sanglante guerre (1845-1846) et commanda une division d'infanterie dans les quatre batailles rangées. Lieutenant général et colonel du 5e de ligne (1849), il a été promu au grade exceptionnel de général en 1855. De 1850 à 1852 il a été mis à la tête des forces militaires de la présidence de Bombay, en même temps qu'il siégeait au Conseil suprême. — Sir John Grey est mort le 16 février 1856.

GREY (sir George), administrateur anglais, né vers 1810, étudia le droit et fut admis au barreau de Londres. A la fin de 1846 il fut envoyé à la Nouvelle-Zélande comme gouverneur, et y arriva dans les circonstances difficiles d'une guerre contre les naturels révoltés. En 1854 il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance. On a de lui deux curieux ouvrages, l'un sur deux voyages de découvertes accomplis de 1837 à 1839 en Australie (*Journals of two expeditions of discovery in northwest and western Australia*, 1842), et l'autre sur les traditions et les légendes religieuses de la Polynésie (*Polynesian mythology*, 1855, in-8), terminé par un essai de chronologie historique de ce continent. En 1848 il a été nommé, pour ses services administratifs, commandeur du Bain.

GREY (comte DE). Voy. DE GREY.

GRIEPENKERL (Robert), littérateur allemand, né à Hofwyl (canton de Berne), en 1810, fit ses études à Brunswick, devint professeur dans un collége, et quelque temps après professeur de langue et de littérature allemandes à l'École des cadets. Nous citerons de lui : un roman, *la Fête musicale, ou les Partisans de Beethoven* (das Musikfest, etc.; Leipsick, 1838; 2e édit., 1841); deux dissertations : *le Chevalier Berlioz à Brunswick* (der Ritter Berlioz in Brunschweig; Brunswick, 1843), et *l'Opéra de notre temps* (die Oper der Gegenwart; Leipsick, 1847), où il accuse la musique allemande de matérialisme; *le Génie artistique de la littérature allemande dans le dernier siècle* (der Kunstgenius der deutschen Literatur; Ibid., 1846, vol. I.), ouvrage qui a, dit-on, plus de profondeur que de clarté. Dans ces derniers temps, M. Griepenkerl a fait représenter deux drames, *Maximilien Robespierre* et *les Girondins*, auxquels une action bien combinée et beaucoup de vers à effet ont valu le plus grand succès sur tous les théâtres de l'Allemagne.

GRIESHEIM (Karl-Gustave-Jules DE), général allemand, né à Berlin en 1798, entra en 1814 dans la garde à pied et devint lieutenant en second l'année suivante. Adjudant, puis officier-auditeur en 1819, il put suivre en même temps les cours de l'École militaire et de l'université. Lieutenant dans la garde, puis dans l'état-major, de 1824 à 1831, il passa par les divers grades, tout en remplissant, à partir de 1837, les fonctions de rapporteur du département de l'armée au ministère de la guerre. Après avoir pris part aux mesures les plus importantes qui eurent alors pour objet la réorganisation de l'armée, il devint, en 1846, directeur du département de l'armée et colonel l'année suivante. Il était en même temps professeur à l'École militaire de l'artillerie et du génie. Il quitta ce dernier emploi en 1848 et devint directeur général des affaires de la guerre.

M. Griesheim usa de toute son influence pour apaiser les mouvements révolutionnaires de cette époque. Nommé député à l'Assemblée nationale prussienne, il y défendit en toute occasion les intérêts de l'armée. En 1849 il fut chargé des négociations avec les États de Mecklembourg-Strélitz, de Brunswick et d'Anhalt. Il siégea en 1850 dans la seconde Chambre prussienne, et fut nommé en même temps commandant militaire de Coblentz. Lors de la mobilisation de l'armée contre l'Autriche, il devint chef d'état-major du prince de Prusse. Il est passé à Coblentz, en qualité de major-général, en 1853.

Comme écrivain militaire, le général Griesheim s'est fait connaître par de nombreux et importants ouvrages : *le Service de compagnie* (der Compagniedienst; Berlin, 1836; 2e édit., 1838); *sur la Guerre avec la Russie* (über den Krieg mit Russland); *sur la Durée du service légal dans l'armée prussienne* (über die Dauer der gesetzl. Dienstzeit, etc.); *le Corps des cadets autrefois et aujourd'hui* (das Cadettencorps sonst und jetzt); *le Pouvoir central allemand et l'armée prussienne* (die deutsche Centralgewalt und die Preuss. Armee); *Contre les démocrates* (Gegen Democraten, 1848); *Questions vitales de la landwehr* (Lebensfragen der Landwehr, 1851); *Cours de tactique* (Vorlesungen über die Taktik; Berlin, 1855), etc. Il a donné en outre de nombreux articles aux journaux prussiens.

GRIGOLETTI (Michel-Ange), peintre italien, né à Pordenone, dans le Frioul, le 29 août 1801, trouva dans un de ses oncles, curé de cette ville, un protecteur qui seconda ses goûts d'artiste, et l'envoya à l'Académie des beaux-arts de Venise, où il resta cinq années. Sa première œuvre fut un *Jupiter caressant l'Amour*, exposé en 1825, et acquis par le prince de Lucques. Peu après il donna *Herminie se battant contre Tancrède*, *Herminie se précipitant sur Tancrède blessé*, dont il fit plusieurs répétitions. Ces premières œuvres et quelques lithographies de mérite lui procurèrent dès lors des leçons de dessin dans de riches familles et de fructueuses commandes.

En 1828, cet artiste obtint au concours la décoration de la nouvelle église Saint-Antoine à Trieste, et s'y prépara par un voyage à Rome et à Florence. Il revint ensuite se fixer à Venise, où il est devenu, en 1839, professeur à l'Académie, et où il a exécuté tous ses travaux importants, placés aujourd'hui au musée de Vienne ou dans

Digitized by Google

les galeries d'amateurs d'Angleterre et d'Italie. Nous citerons : *la Dernière entrevue des deux Foscari*, toile célèbre (1838); *Jacob revoyant son fils Joseph*, *saint Paul prêchant à Éphèse*, *l'Éducation de la Vierge*, *le Baptême du Christ*, *le Martyre de saint Serge*, *l'Apothéose de la Vierge*, *Françoise de Rimini*, *l'Enfant prodigue*, *les Odalisques au bain*, *l'Annonciation*, *le Christ au Golgotha* (1837-1856); des portraits et beaucoup de sujets religieux pour diverses églises. M. Grigoletti est membre de l'Académie de Venise et correspondant ou associé de plusieurs sociétés étrangères.

GRIGOROVITCH (Nicolas), romancier russe, né en 1822 dans le gouvernement de Sembirsk et destiné par ses parents à servir dans l'armée, fit ses premières études dans une école du génie; mais, apostrophé rudement un jour par le grand-duc Michel sur sa tenue militaire, il renonça à sa carrière et rentra dans la vie civile. Il suivit quelque temps les cours de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, et fut élève du peintre Brulof. En 1846, il publia sa première nouvelle, *le Village*, qui montre déjà un observateur exact des mœurs populaires; puis la lamentable histoire *d'Antoine Gorémika* (Antoine Souffre-Douleur). Jusqu'en 1849, il écrivit encore dans le même genre *Bobyl* (le Vagabond), *la Vallée de Smédova*, *le Maître de chapelle Souslikof*, où l'auteur s'est proposé, par de vives peintures, d'inspirer au lecteur l'horreur du servage russe.

M. Grigorovitch a tracé ensuite des compositions plus larges, sinon plus originales, telles que *les Chemins de traverse* (1850); *une Soirée d'hiver* (1853), romans assez volumineux, qui rappellent visiblement les œuvres de Ch. Dickens et même de G. Sand. Citons encore *les Pêcheurs* (1851), tableau animé des mœurs de la vieille Russie et des entraves que crée au paysan libre une fausse civilisation : *Svistoulkine* (1855), suite de types originaux de la petite bourgeoisie dans les villes. Ce qui recommande jusqu'à présent les écrits de M. Grigorovitch, c'est le sentiment et la connaissance parfaite de la vie populaire.

GRILLE (François-Joseph), littérateur français, né à Angers, le 29 décembre 1782, prit part, dans sa jeunesse, à l'expédition contre les Vendéens. Il obtint, en 1801, un emploi au ministère de l'intérieur, et fut mis, en 1828, à la tête de la division des sciences et des arts; dans la même année il reçut la croix d'honneur. Destitué par M. de Labourdonnaye, il rentra dans sa ville natale, qui lui confia la direction de sa bibliothèque. En 1848, il fut nommé préfet de la Vendée. Retiré en 1849 à l'Étang-sous-Marly, près de Versailles, il y est mort en 1855.

M. Grille, dont les dernières années ont été les plus fécondes, a, pendant plus de quarante ans, écrit sur des sujets très-divers. Collaborateur actif de la petite presse sous la Restauration, il a composé des poésies, des chansons, trois ou quatre livrets d'opéra, et des ouvrages d'imagination ou de recherches, tels que : *les Théâtres* (1817, in-18), collection de règlements sur la matière; *l'Album* (1821-1823, 5 vol. in-8), journal artistique continué par Magalon; *Suite au Mémorial de Sainte-Hélène* (1824, 2 vol. in-8), avec M. de Musset-Pathay; *Introduction aux Mémoires sur la Révolution française* (1825, 2 vol. in-8); une douzaine d'*Itinéraires* pour la Normandie; *le Jeune Romantique* (1830, in-8), tableau satirique; *le Siége d'Anvers* (1843, in-8); *Athalie* (1848), tragédie lyrique dont Spontini avait promis d'écrire la musique; *Pamphlets électoraux* (1848); *Lettres et documents sur le 1er bataillon de volontaires de Maine-et-Loire* (1849, 4 vol. in-8); *Pêle-Mêle philosophique et littéraire* (1850, 3 vol. in-8), réimpression, sous le pseudonyme d'*un Sosie de l'auteur;* des opuscules en vers et en prose; *la Vendée en* 1793 (1852, 3 vol. in-8); *Fables et Fabliaux* (1852, 2 vol. in-18); *Miettes littéraires*, *biographiques et morales* (1853, 3 vol. in-12); *le Bric à Brac* (1854, 2 vol. in-12); *Autographes de savants et d'artistes* (1855, 2 vol.), avec notes, gloses et commentaires; enfin *la Fleur des Pois*, *ou Carnot et Robespierre* (1855, in-12), capilotade historique, poétique et drôlatique dédiée aux bouquinistes.

GRILLON (Eugène-Victor-Adrien), ancien représentant du peuple français, né à Châteauroux (Indre), en 1796, s'établit comme avocat dans sa ville natale et y professa, sous la Restauration, des opinions libérales. Sous Louis-Philippe il fut maire de Châteauroux, de 1832 à 1846, et donna alors sa démission pour se présenter sans succès candidat de l'opposition aux élections de la Chambre des Députés. Nommé, en 1848 et en 1849, représentant de l'Indre, il fit partie du Comité des travaux publics. A la Constituante, il vota, en général, avec la gauche dans les questions politiques; mais il appuya avec la droite toutes les mesures prises contre le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. A la dissolution de l'Assemblée législative, il reprit place au barreau de Châteauroux.

GRILLPARZER (François), poëte dramatique allemand, né à Vienne le 15 janvier 1790, occupait un modeste emploi à la chancellerie, lorsqu'il débuta au théâtre, en 1816, par une tragédie intitulée *l'Aïeule* (die Ahnfrau), dont les beautés originales, mais quelquefois bizarres, passionnèrent une partie du public. *Sapho*, qu'il donna en 1819, et *la Toison d'or* (das goldene Fliess), en 1822, eurent des succès d'estime, mais ne se sont point maintenus au théâtre. L'auteur devint, en 1823, rédacteur à la chancellerie et, en 1832, directeur des archives.

On a encore de lui des tragédies historiques et des drames : *Fortune et fin du roi Ottokar* (Kœnig Ottokar's Glück und Ende); *Mélusina*; *un Serviteur fidèle à son maître* (Ein treuer Diener, etc.); *les Vagues de l'amour et de la mer* (des Meeres und der Liebe Wellen); *le Songe de la vie* (der Traum im Leben); des comédies, entre autres : *Malheur à celui qui ment* (Wehe dem, der lügt). Ces diverses pièces, quoique conçues et exécutées dans le goût allemand, n'ont obtenu qu'un froid accueil. L'élément tragique et l'élément comique y sont remplacés par une exubérance lyrique et un soin de la forme qui sont propres au poëte. Il a encore en portefeuille deux tragédies : *Annibal* et *Rodolphe II*. Un recueil de poésies lyriques où règne un vif amour de la liberté, lui a valu aussi une grande popularité parmi la jeunesse.

GRIMM (Jacques-Louis), célèbre philologue allemand, né à Hanau, le 4 janvier 1785, fit ses classes au lycée de Cassel, et son droit à l'université de Marbourg. En 1805, il vint à Paris, sur l'invitation de M. Savigny, pour explorer nos bibliothèques. De retour dans son pays l'année suivante, il fut nommé secrétaire royal, et consacra dès lors ses loisirs à l'étude du moyen âge, et particulièrement du moyen âge allemand. Après la création du royaume de Westphalie, en 1808, il fut nommé par le roi Jérôme auditeur au conseil d'État, et conservateur de la bibliothèque de l'ex-prince de Hesse. Ce dernier, le choisit, en 1814 et 1815, pour son ambassadeur

Digitized by Google

aux conférences de Paris et de Vienne. Quelque temps après, M. Grimm fut encore envoyé à Paris, par le gouvernement prussien, pour y examiner et acquérir des manuscrits précieux.

En 1816, il renonça à la carrière diplomatique pour se renfermer dans ses travaux de philologie et fut nommé second bibliothécaire à Cassel. Il quitta cette place, en 1829, à la suite de la nomination de Rommel au poste de premier bibliothécaire, et accepta l'année suivante une chaire avec une place de bibliothécaire à Gœttingue. Il y fit pendant six ans des cours remarquables sur la langue et la littérature allemande, ainsi que sur les origines du droit. En 1837, il signa avec MM. Dahlmann et Gervinus la fameuse protestation de l'université et publia pour son compte une brochure intitulée : *Jacques Grimm et sa démission* (Grimm über seine Entlassung : Bâle, 1838). Trois ans plus tard, il fut appelé à Berlin, comme membre de l'Académie des sciences et professeur. Il a été choisi deux fois, à Francfort, en 1846, et à Lubeck, en 1847, pour présider les sociétés des philologues allemands. En 1848, il fit partie de l'Assemblée nationale allemande, où il vota, avec le parti libéral modéré. En 1849, il fut aussi membre de l'Assemblée de Gotha, et servit de tout son pouvoir la cause de l'unité allemande. Quand elle fut vaincue, il rentra dans une studieuse retraite, d'où il n'est plus sorti. Il est associé étranger de l'Institut (1847).

Parmi les grands travaux qui ont valu à M. J. Grimm la réputation de premier germaniste de l'Allemagne, il faut citer surtout sa *Grammaire allemande* (deutsche Grammatick, 1819; 2e édit. 1822-1837, 4 vol.; 3e édit., 1840), qui contient l'histoire et la formation comparée de tous les mots usités dans les différentes époques de la langue allemande, et un *Dictionnaire allemand* (Deutsche Wœrterbuch; Leipsick 1852 et suiv.), entrepris en collaboration avec son frère (voy. l'article suivant) et où n'est omis aucun des mots employés depuis Luther jusqu'à Gœthe. Mentionnons ensuite *les Antiquités du droit allemand* (Deutsche Rechtsalterthümer; Gœttingue, 1828); *Mythologie allemande* (Deutsche Mythologie; Ibid., 1835, 2e édit., 1844); *Histoire de la langue allemande* (Geschichte der deutschen Sprache; Leipsick, 1848, 2 vol.); sans compter un grand nombre de longs articles sur les idiomes, les mœurs, la géographie, la religion des peuples allemands du moyen âge, insérés dans le *Journal des antiquités allemandes* et dans les *Dissertations* de l'Académie de Berlin. On cite particulièrement son mémoire : *sur l'Origine de la langue* (über den Ursprung der Sprache; Berlin, 1852).

On doit aussi au célèbre linguiste une foule d'éditions enrichies de savants commentaires, telles que : *Silva de romances viejos* (Vienne, 1818); *Hymnorum veteris ecclesiæ interpretatio theotisca* (Gœttingue, 1830), avec traduction interlinéaire en haut allemand du moyen âge; le poëme saxon *André et Hélène* (Cassel, 1840); en collaboration avec Schmeller : les *Poésies latines des* x*e et* xi*e siècles* (Lat. Gedichte des xte und xie Jahrh.; Gœttingue, 1838), notamment le poëme intitulé : *Waltharius manu fortis*; les *Poésies du règne de Frédéric Ier* (Gedichte des Mittelalters auf Kœnig Friedrich I, etc.; Ibid., 1844); *le Roman du renard* (Reinhart Fuchs; Berl n, 1834), recueil curieux de toutes les différentes légendes allemandes, hollandaises ou latines sur le même sujet, et de plusieurs autres fables; enfin, en collaboration avec son frère, un recueil de tous les contes allemands, sous ce titre : *Contes de l'enfance et de la maison* (Kinder und Hausmaerchen, 6e édit., 2 vol.; Gœttingue, 1850), un des ouvrages les plus populaires de l'Allemagne moderne.

GRIMM (Guillaume-Charles), germaniste allemand, frère du précédent, né à Cassel, le 24 février 1786, fit, comme lui, ses études à Cassel et à Marbourg. Nommé, en 1814, secrétaire à la bibliothèque de Cassel, il devint, comme son frère, professeur à Gœttingue, donna aussi sa démission en 1837 et fut appelé à Berlin en 1841.

Outre les ouvrages qu'il a publiés avec son frère, entre autres le *Dictionnaire allemand* et les *Contes de l'enfance*, il faut citer de lui une foule de travaux relatifs à la poésie allemande du moyen âge, surtout des éditions telles que celles du *Comte Rudolph* (Grave Ruodolf; Gœttingue, 1828; 2e édit., 1844); du *Poëme d'Hildebrand* (Hildebrandslied; Ibid., 1838); du *Jardin des roses* (Rosengarten; Ibid., 1836); du *Chant de Roland* (Rolandslied; Ibid., 1838); de la *Veronica* de Wernher de Niederrhein (Ibid., 1839); de la *Forge d'or* (die goldene Schmiede; Berlin, 1840); du *Silvestre* de Conrad de Würtzbourg (Gœttingue, 1841), d'*Athis et Prophilias* (Berlin, 1846; supplément; Gœttingue, 1852); des *Vieux dialogues allemands* (die altdeutschen Gespraeche; Berlin, 1851), et d'une foule d'ouvrages de la poésie allemande au moyen âge. Il a rédigé aussi des *Mémoires* sur un grand nombre de légendes de la mythologie germanique, et des *Gloses* très-savantes sur les mots primitifs de la langue nationale.

GRIMM (Louis-Émile), peintre et graveur allemand, frère des précédents, né à Hanau, en 1790, eut pour maître, à Munich, Karl Hess, qui lui apprit surtout à manier le burin. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance, en 1813, il continua ses études à Cassel et à Munich, puis passa en Italie en 1817. L'année suivante, il se fixa définitivement dans sa patrie. Il est, depuis 1832, professeur à l'Académie de peinture de Cassel. M. Louis Grimm a gravé plus de cent trente planches, la plupart de sa composition, sujets historiques, paysages, animaux, figures et têtes. Comme peintre, il s'est fait connaître par une *Madone* qui fut très-remarquée, par quelques autres sujets religieux, et surtout par un grand nombre de portraits dont on loue le haut caractère et la ressemblance. La plupart se trouvent dans la galerie du prince de Hesse.

GRISAR (Albert), compositeur français d'origine belge, né à Anvers le 26 décembre 1808, et fils de négociants qui le destinaient au commerce, alla achever son apprentissage industriel à Liverpool. Il quitta furtivement cette dernière ville, pour suivre ses goûts d'artiste et venir étudier la musique à Paris, sous Reicha. Rappelé presque aussitôt dans sa famille par la révolution belge, il compléta ses études musicales, écrivit *la Folle*, simple romance qui établit du premier coup sa réputation, et mit en opéra-comique le vieux vaudeville du *Mariage impossible*, à la suite duquel le gouvernement belge lui accorda une récompense de 1200 francs. Il revint alors à Paris, s'y fixa, et prit en peu d'années un rang distingué parmi nos compositeurs les plus élégants et les plus populaires.

M. Albert Grisar, dont le talent gracieux, facile, n'a jamais franchi les bornes de la romance ou de l'opéra-comique, a donné en France, depuis 1836 : *Sarah*, en un acte, inspiré de sa première romance; *l'An mil*, en un acte (juin 1837); *l'Opéra à la cour*, en un acte (1838); *Lady Melvil*, en deux actes (1839); *le Carillonneur de Bruges*, en un acte (1840); *l'Eau merveilleuse* (1844); *Gilles ravisseur* (1849); *Bonsoir, monsieur Pantalon!* (1852); ces trois derniers en un acte; *les Amours du Diable* en trois actes (1853); *le*

Digitized by Google

Chien du jardinier (1855), en un acte; etc., tous restés au répertoire, et une foule de romances dans divers *Albums*, telles que: *Adieu, beau rivage de France!* M. Alb. Grisar a reçu la croix d'honneur en décembre 1850. Il est depuis longtemps chevalier de l'ordre de Léopold.

GRISART (Jean-Louis-Victor), architecte français, né à Paris, le 28 juillet 1797, étudia l'architecture sous MM. Guénepin et Huyot, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second prix au concours de 1823. Nommé peu après sous-inspecteur des travaux du gouvernement, il exécuta ou dirigea principalement le bazar Bonne-Nouvelle, avec Frœlicher, la Salle Herz, et, en société avec M. Poirot, la plus grande partie des nouvelles galeries des Panoramas. En 1847, il est devenu architecte de l'hôtel des Postes et a été chargé de l'étude du nouvel hôtel projeté sur la place du Châtelet.

GRISEBACH (Auguste-Henri-Rodolphe), botaniste allemand, né à Hanovre en 1814, étudia la médecine et la botanique à Gœttingue et à Berlin, obtint, en 1836, le diplôme de docteur en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à l'université de Gœttingue. Chargé par le gouvernement hanovrien d'explorer la Turquie (1839), il parcourut la Bithynie, la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, et publia, à son retour en Allemagne, son *Voyage à travers la Roumélie et à Brousse* (Reise durch Rumelien, etc.; Gœttingue, 1841; 2 vol.), et le *Spicilogium floræ Rumelicæ* (Brunswick, 1843-1845, 2 vol.). En 1841, il devint professeur adjoint, et quelques années plus tard, professeur titulaire à l'université de Gœttingue.

On doit encore à M. Grisebach les travaux suivants: *Genera et species Gentianearum* (Stuttgart, 1839); *de la Formation de la tourbe*, etc. (über die Bildung des Torfs, etc.; Gœttingue, 1846); *de la Disposition géographique des végétaux dans le nord-ouest de l'Allemagne* (die Vegetationslinien des nordwestlichen Deutschland; Ibid., 1846); *la Disposition géographique des épervières* (die geogr. Verbreitung der Hieracien; Ibid., 1852); *Précis de botanique systématique* (Grundriss der system. Botanik; Ibid., 1854), etc., sans compter un certain nombre de *Mémoires*, et l'important recueil des *Comptes rendus des travaux de botanique géographique et systématique* (Berichte über die Leistungen der geogr. und system. Botanik; Berlin, 1841-1853; t. I-XII).

GRISI (Giulia), célèbre cantatrice italienne, née à Milan, en 1812, fille d'un officier topographe de l'Empire français, entra fort jeune au conservatoire de sa ville natale, où sa sœur aînée, Judith, avait elle-même reçu une brillante éducation musicale. Elle se fit remarquer par un talent précoce qui se développa sous la direction du compositeur Marliani. Après avoir achevé, à Bologne, son éducation musicale, elle débuta, au théâtre de cette ville, dans la *Zelmira* de Rossini et emporta tous les suffrages par la puissance de sa voix, la grâce de son jeu et sa merveilleuse beauté. Elle avait alors seize ans. La même année (1828), elle alla jouer à Florence et obtint un grand succès dans le rôle de Juliette des *Capulets* du compositeur Vaccaï, et, l'année suivante, dans la *Zoraïde* de Rossini. Bientôt tous les théâtres de la péninsule lui firent les offres les plus brillantes; elle parut sur le théâtre de Pise, puis à la Scala de Milan, où elle joua pour la première fois le rôle tragique de *Norma*, qui est resté son triomphe.

Engagée, en 1832, avec sa sœur aînée, au Théâtre-Italien de Paris, elle débuta, le 16 octobre, dans *Semiramide*. La justesse, la pureté, l'étendue de sa voix lui firent pardonner son inexpérience et son défaut de méthode. Elle travailla dès lors à acquérir ce qui lui manquait, et chaque soirée marqua chez elle un progrès. Pétée par le public français à l'égal de Mmes Pasta et Malibran, elle ne quitta le Théâtre-Italien que pour aller passer des saisons d'été en Angleterre, en compagnie de Lablache, de Tamburini et de Rubini. Car Mme Grisi, contemporaine des plus beaux jours du Théâtre-Italien, a partagé la gloire des plus grandes célébrités musicales. A Paris, Bellini écrivit pour elle *les Puritains*. Les autres pièces où elle obtint le plus de succès sont: *Otello*, *Anna Bolena*, *le Barbier*, *don Juan*; mais elle n'a trouvé dans aucun rôle un développement aussi complet que dans celui de *Norma*. Ce dernier rôle, dont son nom est inséparable, n'allait pas seulement d'une manière merveilleuse à la puissance tragique de Giulia Grisi, il lui offrait aussi de gracieux *cantabile*, comme le fameux *Casta Diva*, qu'elle disait avec une extrême douceur. C'est elle, en effet, qui passe pour avoir introduit dans l'opéra le chant à demi-voix, mais sans en abuser jamais comme on l'a tant fait depuis.

En 1825, Mlle Giulia Grisi contracta avec un Français, M. Gétard de Melcy, un mariage qui dut bientôt être rompu judiciairement. Il y a déjà plusieurs années que la grande cantatrice s'est fixée en Angleterre, où l'enthousiasme britannique lui est resté fidèle. Elle ne fut point aussi heureuse auprès des Français, lors de sa courte réapparition au Théâtre-Italien de Paris, en 1856. Accueillie froidement dans *Sémiramide* et *Lucrezia Borgia*, elle ne réveilla les sympathies du public que dans le grand trio de *Norma*, où elle suppléait par l'énergie dramatique à l'affaiblissement de sa voix. Elle n'en a pas moins repris chez nous ses anciens rôles pendant les saisons suivantes. Sa sœur, retirée du théâtre en 1833 et qui fit peu après un brillant mariage, est morte en 1840.

GRISI (Carlotta), danseuse italienne, cousine de la précédente, née à Visinida, village de la Haute-Istrie, en 1821, dansait à cinq ans au théâtre de la Scala de Milan, et partagea ensuite ses études entre le chant et la danse, également attirée par les conseils de la Malibran et les leçons du chorégraphe M. Perrot, dont elle devint la femme. En 1841, elle parut, sous le nom de ce dernier, au théâtre de la Renaissance, dans le ballet-mélodrame des *Zingari*, où elle dansait et chantait à la fois, et fut aussitôt engagée à l'Opéra. Elle y reprit son nom de famille et créa le ballet de *Giselle*, qui est resté son rôle favori. Son mari l'emmena peu après à Londres, et elle n'a plus fait depuis sur les scènes d'opéra françaises et étrangères que de rares apparitions.

GRISIER (Auguste), maître d'armes français, né, vers la fin de 1791, de parents négociants, révéla son goût pour l'escrime par quelques coups d'épée qui firent du bruit. En 1815, il se distingua aux avant-postes français pendant les Cent-Jours. Après avoir songé au théâtre, il se consacra tout entier à l'escrime, et reçut ses dernières leçons du maître Florence. Vers 1825, il parcourut les divers États de l'Europe et termina ses excursions par un séjour de dix années à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il y fut attaché au corps impérial du génie. Habile nageur, il fut chargé de former une école et fonda sur la Néva un magnifique établissement. De retour en France, M. A. Grisier fut nommé professeur des enfants

Digitized by Google

de Louis-Philippe et ouvrit la salle qu'il n'a cessé de diriger. Il a été décoré en août 1848.

Savant professeur, il a publié, sous ce titre : *les Armes et le Duel* (1847, gr. in-8, dédié à l'empereur Nicolas), un ouvrage à la fois historique et didactique, où s'unissent à des connaissances spéciales des qualités inattendues de style.

GRISOLLE (Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1805, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en 1833, et professeur agrégé de la Faculté en 1835. Il fut nommé successivement chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, où il est encore, et médecin du bureau central des hôpitaux. Il a reçu la décoration en 1846, et, trois ans plus tard, le titre de membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale.)

On a de lui : *Essai sur la colique de plomb*, thèse d'agrégation (1835, in-4) ; *Traité pratique de la pneumonie dans les différents âges et dans ses rapports avec les autres maladies* (1841, fort in-8), récompensé par l'Académie comme, ouvrage utile, du prix Itard de 2000 francs ; *Traité élémentaire et pratique de pathologie interne* (1844, 2 vol. in-8 ; 5ᵉ édit., 1852), etc.

GRISWOLD (Rufus-Wilmot), littérateur américain, né le 15 février 1815, dans le Vermont, passa une partie de sa jeunesse à voyager, étudia ensuite la théologie et devint ministre baptiste. De bonne heure, il s'était occupé de littérature, et il fut l'un des rédacteurs principaux des meilleurs journaux littéraires de Boston, de New-York et de Philadelphie. Mais il se fit connaître par une série de livres sur les écrivains morts et vivants de son pays : *les Poëtes et la poésie aux États-Unis* ; Poets and Poetry of America (Philadelphie, in-8, 1842) ; *les Prosateurs américains* (Ibid.) ; Prose Writers of America, (1846) ; *les Femmes poëtes américaines ;* Female Poets of America (Ibid., 1849). Il a aussi publié deux volumes du même genre sur les écrivains anglais : *les Poëtes et la Poésie en Angleterre au* XIXᵉ *siècle ;* Poets and Poetry of England (Philadelphie, in-8), et *les Poëtes sacrés de l'Angleterre et des États-Unis* ; The Sacred Poets of England America (New-York, in-8). Toutes ces publications ont eu des éditions nombreuses.

M. Griswold, outre une grande quantité de travaux littéraires analogues, a encore publié un volume de *Poésies* (Poems, 1841) ; un *Annuaire biographique* ; Biographical Annual (New-York, 1842) ; des *Sermons* et un *Discours sur l'état actuel de la philosophie* (1844), et sous le voile de l'anonyme, *la Cour républicaine* ; The Republican Court ; or American Society in the days of Washington (New-York, 1854, grand in-8 illustré). Cet auteur s'est donné pour tâche d'attirer l'attention du monde littéraire sur les écrivains de son pays. Il a pour eux une bienveillance un peu trop constante ; toutefois, par le choix bien ordonné des auteurs qu'il cite et par l'élégance judicieuse des notices biographiques dont il les accompagne, il a fait beaucoup pour répandre la connaissance de la littérature américaine, en Amérique comme à l'étranger. — M. Griswold est mort le 27 août 1857.

GRIVAS (Theodoraki), général grec, né vers 1800, se distingua comme volontaire au commencement de la guerre de l'indépendance, devint colonel sous Capo d'Istria, puis membre du Congrès national. Accusé de concussion et de brigandage sous le ministère grec Armansperg, il fut acquitté par le tribunal de Nauplie et reçut bientôt le grade de général-major. De nouveaux démêlés avec le gouvernement le déterminèrent, en 1844, à quitter Athènes ; il leva une troupe de Palicares et essaya d'exciter un soulèvement en Acarnanie. Il se déclarait l'ennemi du ministère, non du roi de Grèce, et donnait à sa bande le nom de troupes royales. Toutefois il s'emparait d'un village important et débauchait les troupes envoyées contre lui. Les négociations de l'envoyé français, M. Piscatory, eurent pour résultat de lui faire déposer les armes, sous promesse de pardon. Un vapeur français le transporta des côtes de l'Acarnanie au Pirée, et du Pirée à Alexandrie. Bientôt son bannissement même fut révoqué : il revint à Athènes en 1845, fut nommé membre de la Chambre des Députés, et, en 1847, inspecteur général de l'armée.

Mais une position fixe était incompatible avec le caractère de M. Grivas ; il chercha une troisième fois querelle à de hauts fonctionnaires du gouvernement, sortit d'Athènes, et essaya d'une nouvelle révolte en Acarnanie. Malgré les subsides de l'Angleterre et l'occupation de trois forts importants, cette tentative resta sans résultats. A la suite de négociations avec la Turquie, il licencia sa bande et se rendit à Janina. Banni de la Grèce, avec deux autres chefs, il rentra à Athènes lors de l'amnistie d'avril 1848, après deux années d'exil, et occupa de nouvelles dignités. Entraîné encore par le besoin d'aventures, il prit part, en 1854, au soulèvement de l'Épire contre la Turquie, rassembla un corps de 1500 hommes, battit les Turcs près de Janina, et leur fit des prisonniers : mais ses troupes furent bientôt dispersées, et il dut gagner la Thessalie. Il avait cette fois pour lui l'aveu du gouvernement ; rayé, pour la forme, des cadres de l'armée, il ne tarda pas à rentrer à Athènes.

Son fils, Dmitri Grivas, né à Athènes en 1830, élevé à l'École militaire de cette ville, d'où il fut chassé pour avoir excité une sédition, commanda un bataillon grec en 1854, prit part au soulèvement de l'Épire contre les Turcs, et ayant grossi son corps de troupes d'un certain nombre de volontaires, s'empara du défilé de Janina. — Ce jeune homme de grande bravoure et de grande espérance, mourut empoisonné, dit-on, à la fin du soulèvement, au mois d'avril 1855.

GRIVEL (Jean-Baptiste), marin français, né le 29 août 1778 à Brives (Corrèze), entra dans la marine en 1796, prit part aux guerres de la République, parvint rapidement au grade de lieutenant de vaisseau et commanda, en 1804, plusieurs bâtiments de la flottille de Boulogne ; la même année il fut compris dans la promotion des chevaliers de la Légion d'honneur. Au retour de la campagne d'Autriche, qu'il fit avec le corps des marins de la garde, il fut employé à l'exploration des côtes d'Italie et de Dalmatie, rejoignit ensuite la grande armée et se signala plusieurs fois par son intrépidité durant les guerres de Prusse, de Pologne et d'Espagne ; il était capitaine depuis 1808 lorsque, dans ce dernier pays, il tomba à Baylen au pouvoir de l'ennemi (1810) et réussit quelques mois après à s'échapper en enlevant, à l'aide de ses compagnons de captivité, le navire qui approvisionnait les pontons de Cadix. Après avoir pris part au siége de cette ville, il rentra dans les troupes de terre et gagna son grade de capitaine de vaisseau pendant la guerre de 1814. Son dévouement sauva une partie de notre cavalerie au combat d'Arcis-sur-Aube.

Compris en 1817 dans la nouvelle organisation de la marine, M. Grivel commanda la station du Levant (1818) et celle des côtes du Brésil (1823), et fut nommé en même temps contre-amiral et commandeur de la Légion d'honneur (2 mai 1825).

Digitized by Google

Il resta près de dix ans à Rio-Janeiro et rendit à ce pays les plus grands services, surtout dans la révolte du régiment allemand et à l'époque de l'abdication de don Pedro. De retour en France (1832), il dirigea successivement les préfectures maritimes de Rochefort (1832) et de Brest (1834), fut promu au grade de vice-amiral (19 mai 1834), et créé pair de France (6 avril 1845). M. Grivel, placé aujourd'hui dans le cadre de réserve, est grand officier de la Légion d'honneur depuis 1831.

GRIVEL (Louis-Jean-Joseph), prêtre français, né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 8 septembre 1800, et fils d'un ouvrier papetier, occupa d'abord une chaire au séminaire de Valence, qui l'avait compté parmi ses bons élèves, et reçut la prêtrise à vingt-deux ans, en vertu d'une dispense. Nommé vicaire d'Ambert, ses mœurs trop mondaines, dit-on, le firent interdire quelque temps, puis envoyer à Aigueperse; mais il n'accepta pas cette place nouvelle et vint à Paris (1825), où M. de Quélen lui fit un accueil assez sévère. Ce moment de défaveur permit à M. Grivel d'entreprendre une série de travaux apostoliques qui lui ont mérité un rang honorable parmi les célébrités de la chaire. Meaux, Melun, Bordeaux, Rouen, Montpellier l'entendirent plusieurs fois; Charles X le fit venir à la cour, et, après l'Avent qu'il prêcha à Saint-Germain l'Auxerrois, M. de Barante lui demanda de prononcer le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française (1829). La douceur et la pureté distinguaient son genre de prédication: peut-être y sentait-on l'effort d'un esprit trop orné, mais tout était clair, suivi, correct, et sa parole semblait en quelque sorte sortir du cœur.

Le duc Decazes, qui l'avait entendu à Bordeaux, fit nommer l'abbé Grivel aumônier de la Chambre des Pairs en 1834, et ce fut en cette qualité qu'il assista les condamnés Alibaud et Fieschi jusqu'à leurs derniers moments, et offrit également à Meunier et à Barbès les consolations de son ministère. Depuis la révolution de Février, l'abbé Grivel ne possède plus que le titre de chanoine au chapitre de Saint-Denis, auquel il a été attaché le 9 mai 1837.

Moins connu comme écrivain que comme prédicateur, l'abbé Grivel n'a publié qu'un *Manuel du fidèle* (1840, in-18).

GROLHIER-DESBROUSSES [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Nontron en 1790, se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Attaché, sous la Restauration et sous Louis-Philippe aux opinions libérales, il fut, après la révolution de Février, un des candidats des républicains modérés de la Dordogne. Élu, le septième sur treize, par 64555 voix, et membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique de l'Élysée une opposition très-modérée et admit la proposition Rateau, qui amena la dissolution de la Constituante. Il ne fut point réélu à la Législative et reprit sa place au barreau de Nontron. — Il est mort en 1857.

GROLMAN (Guillaume-Henri DE), magistrat prussien, frère puîné du général de ce nom, né à Berlin le 8 février 1781, fit ses premières études dans cette ville, puis suivit les cours de droit des universités de Gœttingue et de Halle. Nommé en 1801 auditeur au tribunal de Berlin, il obtint, grâce à la haute position de sa famille, un avancement rapide et devint conseiller à la chambre de justice en 1810, et membre du collége des Pupilles au commencement de 1810. Il s'arracha à ses fonctions en 1813, pour prendre part à la guerre de l'indépendance, fut nommé major par la Commission chargée d'organiser la landwehr, et se distingua pendant le blocus de Magdebourg et de Wesel. Après les traités de 1814, il reprit son poste de magistrat pour le quitter encore pendant les Cent-Jours. Il fit, à la tête de son bataillon, la campagne de 1815, et fut décoré à Waterloo. Après la paix, il devint, en 1816, vice-président du tribunal de justice provinciale à Clèves, où il resta trois ans, fut appelé par le roi, en 1819, dans le ministère chargé de réviser la Constitution, se retira avec ses collègues en 1821, et devint alors vice-président de la haute Cour de justice provinciale de Berlin. En 1836, il fut nommé président de la haute Cour d'appel, et en 1839 conseiller d'État. En 1848 il sortit des affaires pour n'y plus rentrer. — Il est mort le 1er janvier 1856.

GROS (Jean-Nicaise), prélat français, né à Reims le 7 octobre 1794, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, resta deux ans vicaire-général dans cette ville (1841-1842), et fut sacré évêque de Saint-Dié le 25 février 1843. Appelé à l'évêché de Versailles le 3 mai 1844, il a gardé le titre de chanoine honoraire de Saint-Dié. M. Gros est chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à la fin de 1857.

GROS (Étienne), humaniste français, né le 27 juillet 1797 à Carcassonne (Aude) et destiné de bonne heure à l'enseignement, professa les humanités au collége Saint-Louis, passa comme proviseur au lycée Bonaparte et devint un des inspecteurs de l'Académie de la Seine. En 1836, il reçut la décoration. Il est mort en 1856.

A l'exception des *Études sur l'état de la rhétorique chez les Grecs* (1835, in-8), complétées par le *Mémoire* lu en 1836 à l'Institut, on n'a de M. Gros que des traductions d'auteurs grecs et latins, par exemple *la Rhétorique d'Aristote* (1822, in-8); *Denys d'Halicarnasse* (1826, 3 vol. in-8); *Histoire romaine* de Dion Cassius (1845-1848, 2 vol. in-8, édition conforme à celle donnée en 1824 par Sturz; *Philodermi Rhetorica* (1841, in-8), d'après les manuscrits d'Oxford; etc. Il a également interprété pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke les œuvres d'Ovide, de Suétone et de Pline.

GROSCLAUDE (Louis), peintre français d'origine suisse, né au Locle, canton de Neufchâtel, en 1786, fit une partie de ses études de peinture à Paris, sous la direction du chevalier Regnault. Cet artiste a réussi dans des genres très-variés, le genre comique, le portrait, la fantaisie, et même l'histoire. Nous citerons particulièrement de lui, dans ce dernier genre : *Marino Faliero* (salon de 1842), au musée de Neufchâtel, *la Madeleine repentante*, acquis par le duc de Trévise; *la Norma* (1845); *sainte Cécile* (1848). Parmi les nombreux tableaux de genre qu'il a exposés depuis 1827, les principaux sont : *les Buveurs*, *les Bulles de savon*, *le Toast à la vendange de* 1834, au musée du Luxembourg; *le Salut militaire*, *le Petit déjeuner*, *la Tireuse de cartes*, *les Trois commères* (cabinet de feu Pescatore); *l'Oiseau mort*, *le Cabaret*, *le Petit nonchalant*, *la Prise de tabac*, *la Bouffée de fumée*. Ces cinq derniers appartiennent, avec plusieurs tableaux de famille, au cabinet de M. de Rothschild. D'autres toiles de genre ont été achetées pour le roi de Prusse. M. Grosclaude a été nommé, en 1827, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Berlin, et a obtenu entre autres récompenses une 3e médaille

Digitized by Google

en 1835, une 2e en 1838, une 1re en 1845, une grande médaille à Genève, et une autre à Bruxelles.

Son fils, M. Louis Frédéric GROSCLAUDE, peintre comme lui, a exposé, depuis 1849, divers portraits au pastel, et un premier tableau, *la Famille indigente*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

GROTE (George), historien anglais, né le 17 novembre 1794, à Clayhill (comté de Kent), d'une famille allemande qui vint s'établir à Londres dans le dernier siècle, fut élevé à l'institution de Charterhouse, et entra, à l'âge de seize ans, dans les bureaux de son père, associé avec G. Prescott pour l'exploitation d'une maison de banque. Dès 1823, il consacrasses loisirs à la composition d'une *Histoire générale de la Grèce*, qui devait le placer à la fois parmi les savants les plus consciencieux et les meilleurs écrivains de son pays. Mais le mouvement politique de 1830 l'attira vers les affaires publiques : il embrassa le parti des radicaux et écrivit plusieurs articles remarqués dans les revues de Westminster et de Londres, répondit par une brochure anonyme à *l'Essai sur la réforme parlementaire* de sir J. Mackintosh (1821), qui avait paru dans l'*Edinburgh Review*, et peu de temps après donna ses *Principes réformistes* (Essentials of parliamentary Reform).

Élu membre du Parlement par la ville de Londres (décembre 1832), M. Grote s'attacha surtout à substituer le scrutin secret au scrutin public dans la loi électorale, et à chaque session présenta dans ce sens une motion qui fut constamment écartée. Fatigué de la vie politique, il résigna son mandat en 1841 pour s'adonner entièrement à son grand travail. L'*Histoire de la Grèce* (History of Greece) parut enfin en 1850 (Londres, 8 vol. in-8) ; trois éditions en furent rapidement épuisées ; la dernière date de 1855 et contient des changements et additions de l'auteur.

GROUCHY (Alphonse-Frédéric-Emmanuel, marquis DE), général français, sénateur, né à la Villette (Seine-et-Oise), le 5 septembre 1789, est le fils du maréchal comte de Grouchy, créé marquis sous la Restauration, et dont la malheureuse inaction causa la déroute de Waterloo. Ancien élève de l'École militaire de Fontainebleau, il fit dans la cavalerie les campagnes de l'Empire et commandait, en 1814, le 14e de chasseurs, lorsque le retour des Bourbons l'arrêta dans sa brillante carrière. Proscrit, ainsi que son père, il passa aux États-Unis et refusa de reprendre du service quand il rentra en France (1819).

Quelques jours après la révolution de Juillet, M. de Grouchy fut rétabli dans son grade de colonel de chasseurs, nommé maréchal de camp l'année suivante et lieutenant général en 1842. Envoyé par la Gironde à l'Assemblée législative (1849), il s'associa d'abord aux vues des chefs de la droite, puis se rallia à la politique de l'Élysée. Il a été élevé à la dignité de sénateur par le décret du 31 décembre 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 10 décembre 1849.

GRÜN (Alphonse), publiciste français, né à Strasbourg le 8 mars 1801, fit ses études classiques à Paris, y fut reçu avocat, collabora pendant plusieurs années aux grands travaux de jurisprudence de M. Dalloz, et publia en outre plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels il convient de citer le *Traité des assurances terrestres* (1828, in-8), et le *Journal des assurances* (1830 et ann. suiv.), l'un et l'autre en collaboration avec M. Jollat ; le *Manuel de législation commerciale et industrielle en France* (1839). *Guide et formulaire des actes de l'état civil* (gr. in-16), etc. Depuis quelque temps, M. Grün dirigeait le *Journal général de France*, organe du parti conservateur, lorsque, à son arrivée au ministère, en 1840, M. Guizot le mit à la tête du *Moniteur*, en remplacement de M. Sauvo, qui l'avait fondé et en était resté directeur à travers toutes les révolutions. M. Grün a conservé ces fonctions jusqu'en 1854. En 1856, il a été nommé chef de la section législative et judiciaire aux archives de l'Empire. Il a été décoré le 25 avril 1845.

Outre sa coopération quotidienne au journal officiel, M. Grün a publié divers travaux d'économie sociale et de littérature : *Une heure de solitude* (1847) ; extraits de correspondance ; *le Citoyen français* (1848), manuel des droits et des devoirs ; *le Vrai et le faux socialisme* (1849) ; *de la Moralisation des classes laborieuses* (1851) ; *les États provinciaux sous Louis XIV* (1853, in-8) ; un étude curieuse sur la *Vie privée de Montaigne* (1854) ; etc.

GRUND (Jean), peintre allemand, né à Carlsruhe en 1801, suivit les cours de l'École impériale de Vienne, où il obtint deux premiers prix en 1826, et fit, à la suite de ce succès, envoyé cinq ans à Rome. A son retour, il se fixa dans sa ville natale, fut nommé peintre du grand-duché de Bade et exécuta de nombreuses commandes officielles ou particulières. Son tableau le plus connu, *l'Enlèvement de la Esméralda*, inspiré du roman de *Notre-Dame de Paris*, a obtenu, en 1842, une grande médaille d'or à Carlsruhe. La *Médée*, œuvre récente de cet artiste, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

GRUNDTVIG (Nicolas-Frédéric-Séverin), prêtre et littérateur danois, est né à Udby, petit village de Zélande, le 8 septembre 1783. Fils d'un pasteur, il fut destiné dès l'enfance à la carrière ecclésiastique et s'y prépara par d'excellentes études. Toutefois il se fit d'abord connaître comme littérateur en publiant la *Mythologie du Nord* (1808 ; 2e édit., 1832), ouvrage important auquel des emprunts ont été faits depuis par la plupart des écrivains étrangers qui ont traité le même sujet. Il s'occupa ensuite de poésie et publia successivement : *Optrin af Kæmpelivets Undergang i Nord* (2 vol., 1809) ; *Roskilde Riim* (1814), *Kvædlinger* (1816), recueils remarquables par ce lyrisme familier aux peuples du Nord et par un sentiment de patriotisme et d'indépendance.

M. Grundtvig était déjà très-populaire lorsqu'en 1820 il entra dans la carrière évangélique. Malgré les orages excités contre lui, surtout dans le clergé allemand, par son premier sermon sur ce texte : *Pourquoi la parole du Seigneur a-t-elle disparu de sa maison?* le roi le nomma curé de Pestoe, puis l'attacha, avec le titre de second prédicateur, à l'église de la Rédemption de Copenhague ; toutefois les vexations auxquelles il fut en butte de la part de ses collègues lui firent bientôt donner sa démission (1822). Le roi le dédommagea en le nommant professeur d'histoire. Ses cours eurent une grande vogue et lui valurent le titre de président de la *Réunion scandinave*.

Élu, en 1849, membre de l'Assemblée nationale, M. Grundtvig se fit surtout remarquer dans la question du Schleswig-Holstein par son ardeur à combattre l'influence allemande. Outre de nombreux articles dans les journaux, il publia : *Chant de guerre danois* (Dansk Krigssang, 1848) ; *sur la Délivrance du Jutland* (Om Jyllands befriielse) ; *le Nord contre l'Allemagne* (Norden mod Tydskland), etc. etc. Le mépris profond qu'il affectait dans ses discours pour les Allemands et leurs prétentions a augmenté encore sa popularité dans tout le Danemark.

Digitized by Google

On lui doit encore : un *Choix de chants religieux* (Sangwœrk tilden danske kirke), des *Psaumes de fêtes* (Fest psalmer; Copenhague, 1850; 7e édit., 1856); un recueil de légendes sur les héros et les poëtes du Nord, une traduction des deux historiens danois du moyen âge, Saxo Grammaticus et Snorro; etc.

GRUNDTVIG (Svend-Hersleb), littérateur, fils du précédent, né le 9 septembre 1824 à Christianshavn, s'enrôla, comme simple volontaire, en 1848, dans l'armée danoise et prit part à la campagne contre les duchés, devint officier et mérita le titre de chevalier de Danebrog (1850). Les chants et les traditions populaires sont l'objet spécial de ses études. Il a traduit en danois les *Chants populaires anglais et écossais* (Copenhague, 1842-46, 4 livr.), et publié des recueils curieux de chants anciens et de légendes poétiques du Danemark et de l'Islande : *Chants populaires du Danemark* (Danmarks gamle Folkeviser; 1855-1856, 2 vol. in-4); *Anciens souvenirs conservés par le peuple danois* (Gamle danske Minder i Folkemunde, 1854-1856; 2e édit., 1855); et avec J. Sigurdsson : *Anciens chants islandais* (Islenzk Fornkwœdi; 1854, part. I), qui forment aussi le t. XIX des *Nordiske Oldskrifter*.

GRUNEISEN (Charles), théologien et littérateur allemand, né à Stuttgart le 17 janvier 1802, fils du conseiller de ce nom, fondateur du *Morgenblatt*, étudia la théologie à l'université de Tubingue, puis à Berlin, où il s'attacha à Schleiermacher. Il devint successivement aumônier dans la garde royale (1825), inspecteur des écoles élémentaires (1831), conseiller du consistoire, aumônier de la cour de Stuttgart (1835), et grand aumônier (1845). Il a été reçu docteur en théologie à Leipsick avec une thèse intitulée : *de Protestantismo artibus haud infesto* (Stuttgart, 1839).

Parmi ses ouvrages religieux, on cite encore : *Sermons pour les personnes cultivées* (Predigten für die Gebildeten in der Germeinde; Stuttgart, 1835); un autre recueil de discours de circonstance et sermons prononcés à la cour (Ibid., 1842); *sur la Réforme des chants religieux* (über Gesangbuchsreform (Ibid., 1839), destiné à provoquer une révision de la liturgie wurtembergeoise, et diverses brochures tendant à amener une alliance plus resserrée entre les diverses églises de l'Allemagne évangélique.

Littérateur et esthéticien estimé, M. Gruneisen a publié en 1823 un recueil de *chansons* (Lieder), en harmonie avec les mœurs nationales et devenues populaires en peu de temps. A la suite d'un voyage à Rome, à Naples et dans le nord de l'Allemagne, il publia dans le *Morgenblatt* une suite de dissertations sur l'art et l'histoire de l'art qui produisirent une vive sensation, une monographie intitulée : *Nicolas Manuel, vie d'un peintre, poëte, guerrier, homme politique et réformateur du XVIe siècle* (Stuttgart, 1837); avec Mauch : *la Vie des artistes à Ulm au moyen âge* (Ulm's Kunstleben im Mittelalter; Ulm, 1840, avec planches), etc.

GRUNER (Guillaume-Henri-Louis), célèbre graveur allemand, né à Dresde, le 24 février 1801, et destiné de bonne heure à la carrière des arts, s'exerça comme peintre de décors, puis étudia dans l'atelier de Klinger et à l'Académie de Dresde. Malgré la réussite de ses premiers essais dans la peinture, il se tourna, en 1815, vers la gravure et eut pour premier maître Krüger, et à Prague, Führich. Quelques planches très-bien traitées lui valurent des commandes de plusieurs éditeurs de Leipsick, et la protection d'un riche financier, M. Campe, lui fournit les moyens de visiter l'Italie. Après avoir édité plusieurs séries d'œuvres secondaires à Prague, à Nuremberg et à Vienne, il se rendit à Milan, où il suivit les ateliers de Ronghi et Anderloni. La reproduction du *Berger espagnol*, de Velasquez, lui valut la protection de l'Académie de Dresde et un subside pour continuer son voyage. Après avoir visité le sud de la France, les principales villes de l'Espagne et travaillé à l'Escurial, il rentra dans sa patrie, grava le *portrait de Mengt*, et partit ensuite pour l'Angleterre et l'Écosse, où il grava plusieurs *Madones* de Raphaël et le *Moïse sauvé des eaux*. Dans un second voyage en Angleterre, en 1842, il grava les cartons de Raphaël, du musée de Hamptoncourt, travail de longue haleine, acquis d'avance par le roi de Prusse pour le musée de Berlin. A cette époque, un affaiblissement progressif de la vue le força de revenir à son premier état de peintre décorateur. Il exécuta de nombreuses fresques pour le prince Albert et publia en même temps : *Fresco decorations and studies*, etc. (Londres, 1844); *The decorations of the garden pavillon in the grounds of Buckingham-palace* (Londres, 1844), avec texte explicatif par Mme Jameson.

Plus tard, M. Gruner fut guéri, reprit le burin et grava le *Cavalier endormi* de Raphaël. Il fut ensuite chargé d'exécuter, pour les écoles de dessin, un album colorié, d'après les tableaux des principaux maîtres italiens, et l'intitula : *Specimens of ornemental art*. Il faut encore citer de M. Gruner la reproduction du tableau de Raphaël intitulé : *Pax vobiscum*, et des *mosaïques* de la chapelle Ghigi (1839); *le Christ au jardin des Oliviers*, d'après Raphaël, et le *saint Laurent distribuant des aumônes*, de la chapelle Fiésole du Vatican. Enfin, il prit part, en 1851, à la décoration du grand palais de l'industrie pour l'exposition de Londres, et fut proposé pour le grand prix. En ce moment, il dirige la publication de M. Layard sur les monuments de Ninive, et s'occupe de quelques planches nouvelles d'après les maîtres italiens. On a regretté de ne voir à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, aucun travail de cet artiste, qui a su reproduire la grâce et la correction de Raphaël, et qui passe pour un des meilleurs graveurs de la Saxe, ou il y en a d'excellents.

GRUNERT (Jean-Auguste), mathématicien allemand, né à Halle, le 7 février 1797, étudia les mathématiques dans cette ville et à l'université de Gœttingue, obtint, en 1820, le grade de docteur en philosophie, et fut bientôt nommé professeur de physique mathématique au gymnase, et de mathématiques à l'école militaire de Forgau. En 1828, il alla occuper, à Brandenbourg, une double chaire de mathématiques au collége royal et à l'école urbaine. Depuis 1833, il est professeur titulaire à Greifswald, et fait, en outre, depuis 1838, un cours théorique et pratique à l'académie d'Eldena, village voisin où se trouve la plus grande école agricole de la Prusse.

M. Grunert est auteur d'un grand nombre de remarquables travaux parmi lesquels nous citerons d'abord ceux destinés à l'enseignement : *Traité des sections coniques* (Lehrbuch der Kegelschnitte; Leipsick, 1824); *Statique des corps solides* (Statik fester Kœrper; Halle, 1826); *Éléments de calcul différentiel et intégral* (Elemente der Differential-und Integral-rechnung; Leipsick, 1837, 2 vol.); *Guide pour les premières leçons d'analyse supérieure* (Leitfaden für den ersten Unterricht in der hoehern Analysis; Ibid., 1839); *Éléments de géométrie analytique* (Elemente der analytischen Geometrie; Ibid., 1839, 2 vol.); *Cours de mathématiques pour les classes supé-*

Digitized by Google

rieures (Lehrbuch der Mathematik für die obern Klassen; Brandenbourg, 4e édit. augm., 1855, 4 vol.); *Cours de mathématiques et de physique* (Lehrbuch der Mathematik und Physik; Leipsick, 1841-1851, 3 parties en 6 vol.), destiné spécialement aux écoles agricoles.

Parmi les autres écrits de M. Grunert, on remarque : *Trigonométrie sphéroïdale* (Sphaeroidische Trigonometrie; Berlin, 1833); *Exposition analytique des éléments de trigonométrie plane, sphérique et sphéroïdale* (Elemente der ebenen, sphaerischen und sphaeroidischen Trigonometrie, etc.; Leipsick, 1837); *Essai d'une nouvelle méthode pour déterminer la hauteur du pôle;* etc. (Versuch einer neuen Methode zur Bestimmung der Polhœhe; etc.; Ibid., 1844); *de la Distance moyenne d'une figure à un point* (über die mittlere Entfernung einer Figur von eimem Punkte; Greifswald, 1848); *Recherches de mathématiques pures et appliquées* (Beitraege zur reinen und angewandten Mathematik; Brandenbourg, 1840, 2 vol.); *Recherches d'optique* (Optische Untersuchungen; Leipsick, 1846-1851, vol. I-III); *Recherches d'optique météorologique* (Beitraege zur meteorologischen Optik; etc.; Ibid., 1850); *Théorie des éclipses du soleil, des passages des planètes inférieures devant le soleil;* etc. (Theorie der Sonnenfinsternisse; etc.; Vienne, 1854, in-4).

Ce savant a terminé, en outre, le *Dictionnaire mathématique* de Kügel (Mathematisches Wœrterbuch; Leipsick, 1803-1831, 5 vol.; suppléments, 1833-1836, 2 vol.), et collaboré activement à plusieurs recueils scientifiques, tels que les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne. C'est lui qui rédige encore les *Archives de mathématiques et de physique* de Greifswald (1841 et suiv.).

GRUPPE (Othon-Frédéric), écrivain allemand, né à Dantsick, le 15 avril 1804, fit ses classes dans sa ville natale, et alla, en 1825, étudier la philosophie à Berlin. Ses premiers écrits, *Antæus* (Berlin, 1831), et *Zénith de la philosophie du* XIXe *siècle* (Wendepunkt der Philosophie im 19ten Jahrh; Berlin, 1834), dirigés contre la philosophie hégélienne, qui régnait alors à l'université de Berlin, lui fermèrent pour un temps la carrière de l'enseignement. Il se tourna alors vers la littérature, se fit remarquer par sa collaboration au *Moniteur de la Prusse* (Allgemeine preussische Staatszeitung), dont il fut chargé, en 1835, de rédiger le feuilleton. En 1842, il entrâ dans l'administration et fut employé au ministère du culte; mais, en 1844, il fut appelé comme professeur adjoint à la Faculté philosophique de l'université de Berlin.

La réputation de M. Gruppe est fondée à la fois sur des ouvrages de philosophie, d'esthétique et de critique littéraire. Parmi ses écrits philosophiques, outre les deux déjà mentionnés, nous citerons encore : *sur les Fragments d'Archytas et des anciens pythagoriciens* (über die Fragmente des Archytas, etc.; Berlin, 1841); *Systèmes cosmiques des Grecs* (Kosmische Systeme der Griechen; Ibid., 1851); *Présent et avenir de la philosophie allemande* (Gegenwart und Zukunft der Philosophie in Deutschland; Ibid., 1855).

Ses principales études d'esthétique et de littérature sont : *Ariadne, ou Développement de l'art tragique des Grecs et ses rapports avec la poésie populaire* (Ariadne, die tragische Kunst; etc.; Berlin, 1834); *l'Élégie romaine* (die rœmische Elegie; Leipsick, 1838, 2 vol.); *de la Théogonie d'Hésiode* (über die Theogonie des Hesiod; Berlin, 1841); plusieurs travaux anthologiques, tels que *les Poètes allemands* (der deutsche Dichterwald; Ibid., 1849, 3 vol.), et *Traditions et histoires du peuple allemand* (Sagen und Geschichten des deutschen Volkes; Ibid., 1854), contenant plusieurs morceaux entièrement inédits jusqu'alors; etc.

On doit enfin à M. Gruppe un recueil de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1835); des pièces de vers publiées dans l'*Almanach des Muses* de Chamisso et autres recueils, et quelques chants épiques qui ne sont pas sans mérite : *Alboin* (Ibid., 1829); *Reine Berthe* (Kœnigin Bertha; Ibid., 1848); *Theudelinde* (Ibid., 1849); et une trilogie épique, *l'Empereur Charles* (Kaiser Karl; Ibid., 1852).

GRUYÉRE (Charles-Théodore), statuaire français, né à Paris, le 17 septembre 1814, et fils d'un laborieux ornemaniste, fut façonné de bonne heure au travail de la ronde-bosse et de l'ornement. A treize ans, il fit presque d'instinct diverses têtes et des copies de la renaissance ou de l'antique, dont plusieurs sont aujourd'hui dans le commerce du moulage et des plâtres. En 1831, il commença à suivre l'École des beaux-arts; mais, l'année suivante, la mort de son père le laissa sans ressources, aux prises avec les plus dures nécessités. Il remporta cependant des médailles à tous les concours annuels de l'école, entra dans l'atelier de Ramey, exposa au Salon de 1836 un groupe : *Jeune fille et son fidèle gardien*, qui obtint une 3e médaille et, après un second grand prix en 1837, obtint enfin le premier grand prix au concours de 1839, dont le sujet était : *les Sept chefs devant Thèbes*. L'année précédente, son *David chantant devant Saül*, couronné par le jury de l'école, avait été rejeté par une décision de l'Académie.

Ses envois pendant son séjour à Rome, où la maladie lui fit perdre une année, furent : en 1841, *le Faune du Capitole*, resté au Palais des beaux-arts; en 1842, *la Pandore*, récompensé d'une médaille d'or au Salon suivant, puis quelques têtes d'étude; et enfin, en 1845, un *Chactas*, auquel l'Académie décerna exceptionnellement le prix de Mme veuve Leprince.

De retour en 1846, M. Gruyère exposa la même année son *Chactas* et *Mutius Scævola*, en marbre, qui fut acquis pour le Luxembourg; en 1849, le buste d'*Hérodote*, donné à l'École normale; en 1850, celui de *Greuze*; et en 1852, celui de *Richomme*, tous les deux pour le ministère de l'intérieur; en 1855, une *Psyché* en marbre. Il a exécuté, en outre, un *Gaspard Monge*, pour l'hôtel de ville (1848), ainsi que la décoration intérieure du salon peint par M. Ingres; une *sainte Geneviève* (1854), et les *Armes* de deux pavillons du nouveau Louvre (1855). Il a obtenu une 2e médaille en 1843, et une 1re en 1846.

GUADET (Joseph), littérateur français, né à Bordeaux, vers 1795, appartient à la famille de l'illustre conventionnel de ce nom. Reçu avocat, il s'occupa de travaux littéraires et entra ensuite à l'institution des Jeunes-Aveugles, où il remplit encore les fonctions de chef de l'enseignement. Il est auteur des ouvrages suivants : *Dictionnaire universel de géographie ancienne et comparée* (1820, 2 vol. in-8), avec M. Dufau; *Collection des Constitutions de tous les peuples de l'Europe* (1823, 6 vol. in-8), avec le même; *Esquisses historiques et politiques sur le pape Pie VII* (1823, in-8); *Atlas de l'histoire de France* (1833); *Saint-Émilion, son histoire et ses monuments* (1841, in-8), étude qui obtint en 1838 une médaille d'or à l'Institut; *Histoire chronologique de la France* (1843, in-18; 6e édit., 1855); *Histoire ancienne chronologique et méthodique* (1844-1845, 2 vol. in-18), qui s'arrête à la destruction de l'empire romain; etc. On

Digitized by Google

doit aussi à M. Guadet la traduction de l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours (1836-1841, 4 vol. in-8), faisant partie des publications de la Société d'histoire de France, et celle de la *Chronique de Richer* (1845-1846, 2 vol. in-8).

GUBITZ (Frédéric-Guillaume), graveur et littérateur allemand, né à Leipsick, le 27 février 1786, avait commencé des études de théologie lorsque des revers de fortune forcèrent ses parents à lui faire apprendre un état; il entra comme apprenti chez un imprimeur. Bientôt il cultiva la gravure sur bois, et exposa plusieurs œuvres remarquables au Salon de Berlin, dès 1800. Les planches qu'il donna dans la suite témoignèrent d'un talent si extraordinaire, dans un art alors peu avancé en Allemagne, qu'à l'âge de dix-neuf ans il devint professeur de gravure sur bois à l'Académie de Berlin. Parmi les planches demeurées célèbres que l'on doit à son burin, il faut citer *le Sauveur des hommes*, d'après Lucas Cranach, et le portrait de *la Comtesse de Voss*, ainsi que plusieurs dessins à l'encre de Chine.

Comme littérateur, M. Gubitz débuta, pendant la guerre de 1806, en fondant une feuille nationale et libérale, *la Patrie* (Vaterland), qui eut beaucoup de succès. Il fonda encore, en 1817, *le Sociétaire* (der Gesellschafter), prit, en 1823, la direction du feuilleton théâtral de *la Gazette de Voss*, et gagna avec éclat un procès intenté à son journal par la censure. En 1848, M. Gubitz devint un des conservateurs les plus modérés, et publia dans *le Sociétaire*, devenu *le Sociétaire du peuple* (Volks-Gesellschafter), ses mémoires sous ce titre : *Esquisses de ma vie* (Schilderungen aus Erlebtem).

M. Gubitz n'a pas seulement réussi dans la presse. Il a fait représenter, avec succès, *l'Épreuve du talent* (die Talentprobe; Berlin, 1814), qui parut plus tard avec quelques œuvres non représentées dans un recueil intitulé : *Pièces de théâtre* (Theaterspiele; Berlin, 1815-1816, 2 vol.); le drame, *Cœur et respect humain* (Herz und Weltehre) et deux comédies : *l'Empereur et la Meunière* (der Kaiser und die Müllerin) et *les Chemins divers* (Verschiedene Wege). Il faut encore citer sa publication des *Bienfaits de la charité* (Gaben der Milde; Berlin, 1818, 4 vol.); l'*Almanach du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele), publié depuis 1822; l'*Almanach de l'agréable et de l'utile* (Jahrbuch des Nützlichen und Unterhaltenden), depuis 1835; et surtout l'*Almanach populaire de l'Allemagne* (Deutscher Volkskalender), publié depuis 1835, avec un grand luxe de gravures sur bois et devenu le modèle de tous les travaux du même genre.

GUBLER (Adolphe), médecin français, né à Metz, le 4 avril 1821, fit d'une manière brillante ses études classiques dans sa ville natale, et vint, en 1841, étudier la médecine à Paris, et suivit avec zèle les cours de MM. Rousseau et Payer. Reçu externe en 1843, et interne en 1845, il remporta, dans l'intervalle, un prix à l'école pratique, puis le second prix au concours entre les internes. Il fut reçu docteur en 1849, et, au concours de la même année, agrégé de la Faculté. Chef de clinique de l'École en 1850, et médecin du bureau central en 1853, il obtint, en 1855, un service à l'hôpital Beaujon. Il est membre des Sociétés anatomique et biologique, et correspondant de celle des sciences médicales de Metz.

Outre sa thèse de doctorat (*des Glandes de Méry, vulgairement appelées de Cooper, chez l'homme*) et celle pour l'agrégation (*sur la Théorie la plus rationnelle de la cirrhose*, M. Gubler a publié divers mémoires, lus pour la plupart à la Société de biologie : *sur une Nouvelle affection du foie liée à la syphilis héréditaire chez les enfants du premier âge* (février 1852); *sur l'Ictère qui accompagne quelquefois les éruptions syphilitiques précoces* (décembre 1853); *Analyse de la lymphe* et *Réflexions* (mai 1854), en collaboration avec M. Quévenne; *Recherches sur le lait* (1856).

GUDIN (Théodore), peintre français, né à Paris, le 15 août 1802, fréquenta quelque temps l'atelier de Girodet-Trioson, mais abandonna bientôt ses traditions pour s'enrôler parmi les romantiques à côté de Géricault et de M. Delacroix. Il peignit exclusivement des paysages et des marines. Ses succès d'exposition datent de 1822. Honoré d'une médaille d'or en 1824, il fut décoré en 1828; il venait de donner deux de ses meilleurs tableaux : *le Retour des pêcheurs* et *l'Incendie du Kent* (1827).

De 1830 à 1842, il exposa : *le Sauvetage des passagers de Colomb*, *un Coup de vent dans la rade d'Alger*, *la Frégate* la Syrène *prise par un coup de vent*, *la Détresse*, *l'Explosion du fort de l'Empereur à Alger*, une *Vue de Constantinople prise en face de Pera*, une *Vue de Salenelles à l'embouchure de l'Orne*, *Lever de lune*, *la Prise à l'abordage de la goëlette anglaise* le Hazard, *par* le Courrier, et un grand nombre de *Vues* où la mer joue le principal rôle. La plupart de ces tableaux ont reparu, avec quelques toiles nouvelles, à l'Exposition universelle de 1855 où elles formaient un ensemble imposant. De 1838 à 1848, M. Gudin a peint en outre plus de quatre-vingts *marines* au musée de Versailles.

Cette activité féconde n'a pas empêché l'artiste de faire de nombreux voyages, et récemment encore (1856) il a visité l'Orient. Le public a montré pour ses œuvres une certaine inconstance, et de nos jours, la critique, oubliant la grandeur de sa composition, la vigueur de sa peinture, a trop sévèrement reproché l'exagération et l'invraisemblance de quelques dernières toiles à celui qu'on a appelé longtemps un second Claude Lorrain.

GUÉ (Jean-Marie-Oscar), peintre français, né en 1809, à Bordeaux, étudia son art sous la direction de Julien Gué, son père, et exposa de bonne heure des sujets de genre, qui témoignent d'une heureuse facilité de composition. Nous rappellerons : *Ancien presbytère* (1833); *Louis de Bourbon devant la cour de François II* (1842), qui est au musée de Lisieux; *Distribution d'aumônes* (1844); *le Matin*, *le Midi* et *le Soir* (1845), trois pendants; *Ruyter et l'envoyé de Louis XIV* (1848); *Frère et sœur de lait* (1850); *le Fidèle gardien*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, et une 2e en 1840.

GUELL Y RENTE (don Jose), homme politique et écrivain espagnol, né à la Havane vers 1820, jouissait d'une fortune indépendante, lorsqu'il épousa, en juin 1848, une sœur du roi d'Espagne, l'infante dona Josefa de Bourbon. Recommandé par cette illustre alliance, qui le rapproche du trône, il se présenta aux élections générales des Cortès constituantes (1855), et fut élu député. Il s'est révélé par la publication de deux ouvrages d'un esprit élevé : *Méditations chrétiennes*, *philosophiques et politiques* (Valladolid, 1854, gr. in-8), livre moral écrit spécialement pour les classes populaires; *Larmes du cœur* (Ibid., 1854, in-4), poésies pleines de grâce et de foi, où l'on remarque entre autres les pièces : *la Fleur de l'Espérance*, *le Maure*, *Dieu et Elle*. Comme homme politique, don Jose Guell, ancien ami d'O'Donnell, a été à la fois progressiste modéré et royaliste. Il a écrit dans les journaux de la cour.

GUÉNEAU DE MUSSY (N....), médecin français,

Digitized by Google

membre de l'Académie de médecine, né vers 1780, étudia son art à Paris, où il fut reçu docteur en 1803. Médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, il s'est longtemps occupé de chimie : savant consciencieux et éclaire, ses longs succès dans la pratique et le sentiment profond qu'il a de la dignité de son art, l'ont placé au nombre des plus honorables représentants du corps médical. Membre de l'Académie depuis 1823, il a souvent pris part à ses travaux et a été rapporteur de la commission des remèdes secrets. Il a été décoré de la Légion d'honneur dès 1822. — Il est mort en 1857.

Son fils, M. Henri Guéneau de Mussy, reçu docteur à Paris en 1844, a suivi dans l'exil la famille d'Orléans, à laquelle il n'a cessé de donner ses soins.

GUÉNÉBAULT (Louis-Jean), archéologue français, né à Paris le 25 janvier 1789, quitta, pour se livrer à l'étude des antiquités, l'emploi qu'il occupait dans les bureaux du ministère des finances. Il a publié : *Dictionnaire iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge* (1843, 2 vol. in-8) ; *Dictionnaire iconographique des attributs, des figures et légendes des Saintes, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament*, 1850, in-8). Il a collaboré aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue archéologique*, au *Magasin pittoresque*, etc. Il travaille aujourd'hui à un *Dictionnaire iconographique et raisonné de la sigillographie*, dont les trois premiers volumes de la *Revue de sphragistique*, contiennent des fragments.

GUÉNÉE (Adolphe), auteur dramatique français, né en 1818 à Paris, est fils d'un chef d'orchestre du Palais-Royal. Il a fait ses études au collège Bourbon et a débuté en 1838 par le drame de *l'Orphelin du parvis Notre-Dame*, joué à la Gaîté. Pendant quelque temps il a été directeur de l'arrondissement théâtral de Caen. La plupart de ses vaudevilles, féeries et revues, composés en collaboration, ont alimenté le répertoire des scènes du boulevard : nous citerons dans le nombre : *les Gueux de Paris* (1841) ; *l'Hôtel Bullion* (1842) ; *l'Oiseau de Paradis* (1846) ; *un Voyage en Icarie* (1848) ; *la Graine de mousquetaires* (1849) ; *Gâchis et poussière* (1851) ; *Voilà c' qui vient d' paraître* (1852) ; *les Variétés* (1853) ; *la Queue de la comète* (1854) ; *la Vivandière* (1855) ; *Vous allez voir ce que vous allez voir !* ; *Allons-y gaiement* (1856) ; *l'Année bissextile* (1857), etc.

GUÉNEPIN (François-Jean-Baptiste), architecte français, né à Noli, près de Montenotte, le 25 juillet 1807, de parents français, vint étudier à Paris sous la direction d'Auguste Guénepin, son oncle, remporta à l'École des beaux-arts le second prix d'architecture en 1835 et le grand prix au concours de 1837, dont le sujet était : *un Panthéon*. A son retour de Rome, en 1842, il fut quelque temps sous-inspecteur, puis architecte du gouvernement, et commença peu après la mairie du XIIe arrondissement, achevée par M. Hittorff (1847). M. J.-B. Guenepin s'est borné depuis à des travaux civils. Il fait partie, depuis 1855, du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré en juin 1843.

GUÉNON (François), cultivateur français, né le 28 février 1796, à Libourne (Gironde), découvrit dès 1844 les signes qui permettent de reconnaître les vaches laitières et d'augmenter par conséquent dans une proportion considérable la production du lait et du beurre. Ces signes, nommés *écussons*, consistent en des villosités plus ou moins fines remontant des mamelles à la hauteur de la vulve; ils ont été confirmés par les expériences les plus multipliées. Après avoir gardé plus de vingt ans son secret, il le confia, en 1837, à une commission du comice agricole de Bordeaux, et, l'année suivante, publia son *Traité des vaches laitières* (1838 ; 3e édit. augmentée, 1851), qui a été traduit en plusieurs langues étrangères. L'administration vint en aide à ce patient observateur et lui permit d'étendre sa méthode qui paraît s'appliquer également à la race chevaline. On a encore de M. Guenon : un *Almanach des vaches laitières* (1851), et un *Abrégé* de son traité.

GUÉPIN (Ange), médecin et publiciste français, est né à Pontivy (Morbihan), le 30 août 1805, d'une ancienne famille de banquiers originaire de Reims. Fils de l'un des chefs de la fédération de l'Ouest en 1790, député pendant les Cent-Jours, mort en 1817, il fit au collège de sa ville natale d'assez bonnes études pour pouvoir se présenter, en 1824, aux examens de l'École polytechnique. Mais, après qu'il eut rempli toutes les formalités, son nom fut rayé de la liste des candidats. Il se tourna alors vers la carrière médicale, et, tout en suivant avec distinction les cours de la Faculté de Paris, il s'occupa de politique, entra, en 1827, dans la dernière charbonnerie et se lia avec plusieurs des membres les plus influents du parti radical, entre autres, Gohier, l'ancien président du directoire, Manuel, le collègue de son père, MM. Dubois et Pierre Leroux, rédacteurs du *Globe*.

Reçu docteur en 1828, il alla s'établir à Nantes, où il devint bientôt professeur de chimie et d'économie industrielle. A la révolution de 1830, sur le bruit que Charles X voulait marcher avec 17 000 hommes sur la Vendée, pour s'y faire un parti, Nantes se souleva, et le docteur Guépin alla lui-même enlever la première pierre du pont de Pirmil qui conduit en Vendée. La même année, il devint professeur à l'École de médecine de Nantes, et, en 1832, chirurgien suppléant des hospices. Il contribua un peu plus tard en 1833, avec MM. Freslon, Billault, Carnot, Bordillon d'Angers, etc., à la formation du premier congrès scientifique et philosophique qui ait eu lieu en France, et fut le secrétaire de la section scientifique de cette réunion savante, qui devança les congrès de M. de Caumont (voy. ce nom) et avait un tout autre caractère. Vers 1835, il s'occupa spécialement d'oculistique, publia sur ce sujet différentes brochures, et organisa sur une grande échelle sa clinique des maladies oculaires qui devint une des premières de l'Europe.

M. Guépin rentra, en février 1848, dans la vie politique. Il fut commissaire de la République dans la Loire-Inférieure, puis dans le Morbihan, et en présence d'influences contre-révolutionnaires toutes-puissantes, s'efforça d'allier l'énergie au respect de la légalité. Il ne s'en attira pas moins de violentes rancunes qui atteignirent plus tard l'homme politique dans le professeur : cité devant le Conseil supérieur de l'instruction publique, en décembre 1850, il fut dépouillé de sa chaire.

Le principal ouvrage du docteur Guépin est la *Philosophie du socialisme*, intitulée d'abord : *Transformations dans le monde et dans l'humanité* (1850, in-12), et dont une nouvelle édition, refondue et complétée, a paru sous le titre de *Philosophie du XIXe siècle* (1854) : c'est un essai de synthèse universelle, résumant d'après les inspirations de Saint-Simon et de M. Pierre Leroux, dans l'ordre religieux, philosophique, scientifique et littéraire, le développement et le progrès continu de l'humanité. On a encore de lui : *le Socialisme expliqué aux fils du peuple* (1852, in-18) ; *l'Histoire de Nantes* (Nantes, 1832 et 1835,

Digitized by Google

grand in-8 avec gravures); *Lettre à Ribes*, de Montpellier, sur divers sujets de médecine et de chirurgie (Nantes, 1834, in-8); *Études d'oculistique* (Paris, 1844, in-8), et plusieurs brochures diverses. Le docteur Guépin a été récemment l'un des fondateurs de la *Revue philosophique et religieuse*, où il a publié deux travaux curieux, l'un *sur les Diverses espèces humaines*, l'autre *sur l'OEil et la vision*.

GUERANGER (dom Prosper), écrivain religieux français, né en 1806, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et entra, après 1830, dans l'abbaye des bénédictins de Solesmes dont il est devenu abbé. Il est auteur d'une *Notice sur l'abbaye de Solesmes* (1839); des *Institutions liturgiques* (1840-1842, 2 vol. in-8), contenant, sous le titre d'introduction, l'histoire de la liturgie depuis les apôtres jusqu'à nos jours; dans un but moins historique que polémique, il s'occupa surtout de combattre l'Église gallicane et de relever le pouvoir du pape. Cet ouvrage fut suivi de *l'Avent* (1842, 2 vol.); *le Temps de Noël* (1846-1847, 2 vol.); *le Temps de la Septuagésime* (1851); *le Carême* (1854), etc., et donna lieu à une vigoureuse réplique de M. Guérard dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à laquelle l'auteur répondit par sa *Défense* (1847) et sa *Nouvelle défense* (même année). On a encore de lui : *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la Vierge* (1850, in-8), et une *Histoire de sainte Cécile* (1853, in-12).

GUÉRARD (Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1800, fut d'abord destiné à l'enseignement et passa deux ans à l'École normale. Puis il se livra à l'étude de la médecine et y fit de si rapides progrès qu'avant d'être reçu docteur (1827), il obtint plusieurs premiers prix à l'École pratique. Agrégé à la Faculté en 1829, il figura quatre fois dans les concours et se distingua particulièrement dans celui d'hygiène (1838); la thèse qu'il publia à cette occasion : *des Inhumations et des exhumations* (in-4), forme un véritable traité tant historique que pratique sur la matière et atteste une grande habileté à faire de la physique et de la chimie une application à la médecine proprement dite. Nommé membre adjoint, puis membre titulaire du conseil de salubrité de la Seine, il fut attaché à l'hôpital Saint-Antoine et à l'Hôtel-Dieu. En 1855, il a remplacé M. Émery (voy. ce nom), à l'Académie de médecine. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Collaborateur de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, des *Annales d'hygiène* et du *Dictionnaire de médecine*, M. Guérard a encore écrit : *Lois générales de la chaleur* (1844, in-4); *Rapport sur la prison cellulaire de Mazas* (1850, in-8); et *du Choix et de la distribution des eaux dans une ville* (1852, in-8).

GUERICKE (Henri-Ernest-Ferdinand), théologien allemand, né à Vettin (Prusse), le 23 février 1803, suivit les cours de la Faculté théologique de Halle où il devint, en 1829, professeur adjoint. Nommé tour à tour extraordinaire, professeur et pasteur, il perdit, de 1833 à 1838, tous ces titres, à cause de son attachement aux opinions du vieux luthéranisme, et ne fut réintégré qu'en 1840, après la mort de Frédéric-Guillaume III.

On a de lui : *Études historiques et critiques sur le Nouveau Testament* (Beitraege zur historisch-kristischen Einleitung ins Neue Testament, Halle, 1828-1831, 2 parties); *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Handbuch der Kirchengeschichte; Ibid., 1833, 2 vol., 2e édit., Berlin, 1854, 3 vol.); *Symbolique chrétienne générale* (Allgemeine christliche Symbolik; Leipsick, 1839 et 1846); *Introduction historique et critique au Nouveau Testament* (Historisch-kritische Einleitung in das, etc.; Ibid., 1843); *Traité d'archéologie chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Archaeologie; Ibid., 1847); *Histoire de la réformation* (Geschichte der Reformation; Ibid., 1855). Il a publié, avec Rudelbach, *la Revue de théologie luthérienne*.

GUÉRIN (Jules), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Boussu (ancien département de Jemmapes), le 11 mars 1801, commença ses études classiques à Louvain et vint les terminer à Paris. Il choisit, en 1821, la carrière médicale, devint l'un des élèves privilégiés de Chaussier et fut reçu docteur en 1826. Sa thèse, sous un titre banal : *l'Observation en médecine*, révélait un esprit de généralisation remarquable. En 1828, il acquit la propriété de *la Gazette de santé*, l'un des plus anciens journaux de Paris, et en prit la rédaction. En 1830, il en changea le titre : elle devint la *Gazette médicale de Paris*, et grâce à l'honnêteté, au talent et à l'esprit de modération qu'elle sut garder, se maintint à la tête de la presse médicale française. Vers cette époque, le nouveau gouvernement ayant chargé une commission composée des savants les plus distingués de présenter un plan de réorganisation de l'enseignement médical, M. Guérin, qui avait traité avec autorité ce sujet dans son journal, représenta, dans cette commission, les médecins libres de Paris, et en fut le rapporteur. Plusieurs des mesures adoptées le furent d'après ses idées, notamment l'importante mesure du rétablissement des concours.

Quelque temps après, M. Guérin qui avait dirigé ses recherches vers l'étude spéciale des difformités, se tourna vers la pratique de l'orthopédie. Il créa, en 1839, le magnifique établissement de la Muette, et, comme deux ou trois de ses collègues, il prétendit renouveler cette branche de la médecine, abandonnée jusque-là à de simples ouvriers mécaniciens, par des applications raisonnées de l'anatomie et de la physiologie. Ce fut lui qui remporta enfin, en 1837, le grand prix de chirurgie proposé à trois reprises, depuis 1830, par l'Académie des sciences sur ce sujet : *Détermination rigoureusement scientifique des principes, méthodes et procédés de l'orthopédie, sous le double rapport de la pratique et de la théorie*. Voici la conclusion des rapporteurs, MM. Dulong, Savart, Magendie, Serres, Larrey et Double, sur le bel et grand ouvrage présenté par M. Guérin (16 vol. in-fol. avec 100 tableaux et 400 planches) : « Après tant de recherches, faites successivement sur le squelette, sur le cadavre, sur le vivant, après un si grand nombre d'observations rigoureusement et sévèrement interprétées, après cette foule de faits nouveaux et de vues neuves sur les différentes parties du sujet; finalement, après de si nombreux, de si beaux et de si féconds résultats, introduits dans la science et dans l'art, nul ne s'étonnera sans doute que le prix ait été adjugé à ce remarquable travail. » Il n'a pas été publié dans son ensemble; mais l'auteur en a tiré une série de mémoires, lus par lui à diverses époques à l'Académie de médecine, ou présentés à l'Institut.

Nous citerons : *l'Extension sygmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine* (1835); *Déviations simulées de la colonne vertébrale* (1836); *Caractères généraux du rachitisme* (1837); *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien*; *Étiologie générale des pieds-bots congénitaux* (1838); *Variétés anatomiques du pied-bot*

Digitized by Google

congénital, etc. ; *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux; Étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1839); *Cas de luxation traumatique de la seconde vertèbre cervicale*, etc. ; *Nouvelles recherches sur le torticolis ancien et sur le traitement de cette difformité par la section sous-cutanée des muscles rétractés* (1841) : *Recherches sur les luxations congénitales*; enfin *sur la Section des muscles du dos*, dans le traitement de la déviation de l'épine, dernier résultat de la généralisation où l'auteur a porté la méthode de la section des tendons et des muscles dans tous les cas de rapprochement anormal de leurs points d'insertion section. M. Guérin a encore attaché son nom à la belle découverte chirurgicale de l'incision sous-cutanée, grâce à laquelle la plaie, préservée du contact de l'air, guérit plus facilement.

En 1839, il fut chargé d'une clinique orthopédique à l'hôpital des Enfants. Il en a exposé les résultats sous ce titre : *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux*, suivies d'un *Résumé général de la première série des conférences cliniques*.

M. J. Guérin a publié sur des sujets étrangers à l'orthopédie plusieurs mémoires intéressants sur *l'Éclectisme* (1831) ; *la Doctrine physiologique appliquée au choléra ; Intervention de la pression atmosphérique dans le mécanisme des exhalations séreuses dans le corps de l'homme* (1840) ; *des Plaies sous-cutanées en général et des plaies sous-cutanées des articulations* (1841). C'est lui qui fut chargé des *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, dans le *National*, quand MM. Thiers, Mignet et Carrel fondèrent, à la fin de la Restauration, cet organe d'opposition radicale. M. Guérin, décoré en 1836, est officier de la Légion d'honneur.

GUÉRIN (F. L.), romancier français, né en 1807, a débuté par deux ouvrages, *l'Imprimeur* (1831, 5 vol. in-12) et *le Roi des Halles* (1832, 2 vol. in-8), qui marquent les deux genres dans lesquels il a cherché à se faire une place, l'étude des mœurs populaires et les scènes historiques. Produisant avec une extrême facilité, il a successivement fait paraître : *Madeleine la repentie* (1831) ; *une Actrice* (1832) ; *la Fleuriste* (1834) ; *le Mari de la Reine* et *une Fille du peuple* (1835) ; *le Marquis de Brunoy* et *la Modiste et le Carabin* (1836) ; *le Testament d'un gueux* (1837) ; *les Nuits de Versailles, les Dames de la cour* et *les Soirées de Trianon* (1838) ; *la Loge et le salon* (1839) ; *Chronique des châteaux de France* et *la Maîtresse de mon fils* (1840) ; *le Sergent de ville* (1842) ; *le Siècle et la monarchie* (1850), etc., etc.

GUÉRIN (L. M. F.), littérateur français, né vers 1812, est auteur d'un grand nombre de petits livres sur les reliques, la dévotion aux saints, les miracles, etc. Il a aussi publié quelques ouvrages d'un ordre plus sérieux, tels que : *Manuel de l'histoire des Conciles* (1846-1857, 2 vol. in-8) ; *le Dévouement catholique* (1850, in-18) ; *du Droit de pétition de l'Église* (1851) ; *Mission des laïques dans l'Église* (1853, in-8) ; *de l'Autorité du souverain pontife* (1854, in-8), traduit du latin de Fénelon, etc. Après avoir rédigé, de 1849 à 1851, *le Mémorial bordelais*, il a pris, à cette dernière date, la direction du *Mémorial catholique*.

GUÉRIN (Jean-Baptiste-Paulin), peintre français, né à Toulon, le 25 mars 1783, vint de bonne heure à Marseille, où son père avait acheté un fonds de serrurier. Il apprit lui-même cet état, tout en suivant les cours de l'école gratuite de dessin. Quelques-unes de ses copies ayant été remarquées et achetées par un amateur, il put venir à Paris, où l'attendaient les déceptions et la misère. Recueilli par le peintre Vincent, il débuta par des *Portraits* au Salon de 1810, puis se livra à la grande peinture historique et religieuse et exposa, en 1812, un de ses meilleurs tableaux : *Caïn après le meurtre d'Abel*. En 1807, son *Christ mort* lui valut une médaille et fut envoyé à l'église catholique de Baltimore. Vinrent ensuite : *le Christ sur les genoux de la Vierge* (1819) ; *Anchise et Vénus* (1822) ; *Ulysse en butte au courroux de Minerve* (1824), au musée de Rennes ; *Adam et Ève chassés du paradis* (1827) ; une *Sainte-Famille* (1829), à la cathédrale de Toulon, et autres œuvres qui attirèrent sur lui les faveurs de la Restauration.

Sous Louis-Philippe, M. Guérin donna : *la Mort du Christ* à l'église de la Nouailles, près de Sarlat ; le *Dévouement du chevalier Roze pendant la peste de Marseille* (1834) ; une *sainte Catherine* (1838, Saint-Roch) ; *une Rêverie*, et *la Conversion de saint Augustin* (1844). Parmi ses portraits on cite ceux de *Charles Nodier*, des *deux Lamennais*, et d'un *Missionnaire*, qui eurent autrefois un véritable succès. A Versailles, où il avait déjà restauré des vieilles peintures, en 1814 et 1815, il peignit pour le Musée nouveau une *Anne d'Autriche*, une *Renommée*, *Louis XIV et le duc d'Orléans*. Les tableaux de *Caïn* et d'*Anchise et Vénus* sont au musée du Luxembourg. Bien qu'il fût mort le 19 janvier 1855, quelques-unes de ses œuvres parurent à l'Exposition universelle. M. Paulin Guérin, par son dessin correct, mais un peu froid, appartenait à l'école de l'Empire. Sa peinture est un reflet affaibli de David et de Gérard.

GUÉRIN MÉNEVILLE (Félix-Édouard), naturaliste français, né à Toulon, le 12 octobre 1799, s'est consacré de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle et s'est fait un des noms les plus estimés dans cette science. Connu surtout par ses recherches sur les vers à soie, il a été chargé, à plusieurs reprises, de missions officielles, notamment en Algérie. M. Guérin-Méneville, qui fait partie, depuis une vingtaine d'années, des principales académies et sociétés départementales, a été décoré en mai 1846.

On a de lui : *Iconographie du « Règne animal » de M. le baron Cuvier.... ouvrage pouvant servir d'Atlas à tous les traités de Zoologie* (1830-1844, 7 vol. in-8 et gr. in-4) ; *Magasin de Zoologie, d'anatomie comparée et de paléontologie* (1831-1844, 26 vol. in-8) ; *Génération des insectes* (1835), avec M. A. Percheron, et un nombre considérable de *Notes, Mémoires, Rapports et Petits traités*, faisant partie de recueils et publications périodiques.

GUERNON DE RANVILLE (Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire, comte DE), ancien ministre français, né à Caen le 2 mai 1787, et fils d'un ancien mousquetaire, s'engagea, en 1806, dans les vélites de la garde impériale. Sa myopie l'ayant fait réformer, il étudia le droit, fut reçu docteur, en 1813, à la Faculté de Paris, et débuta avec succès au barreau de Caen. En 1815, il fit partie des volontaires royaux du Calvados lança contre l'acte additionnel une protestation énergique et alla rejoindre Louis XVIII à Gand. Nommé, en 1820, président du tribunal civil de Bayeux, qui se trouvait surchargé de plus de deux mille causes arriérées, il les fit juger en l'espace de deux ans, sans négliger les nouvelles, et fut en récompense de cette activité nommé avocat général à la Cour royale de Colmar (1822), puis procureur général à celle de Limoges (1824). Il exerça

Digitized by Google

les mêmes fonctions à Grenoble (1826), puis à Lyon (1829), où il remplaça de Courvoisier.

Trois semaines après, M. de Guernon de Ranville fut appelé à tenir dans le cabinet Polignac le portefeuille de l'instruction publique et des cultes (19 novembre 1829). Il usa du pouvoir en « ennemi irréconciliable des doctrines révolutionnaires », comme il s'était désigné lui-même, mais aussi en partisan sincère de la charte constitutionnelle. Fidèle à ses convictions, il ne fit point de destitutions politiques, et combattit avec toute la roideur de son caractère le coup d'État qui se préparait. « La France est centre gauche », avait-il dit une fois devant le roi. Mais, dès que les ordonnances furent définitivement arrêtées, il n'hésita point à y apposer sa signature pour qu'au moment du péril son refus ne passât point pour une lâcheté. Un point d'honneur, le dévouement ou l'ambition, l'entraînèrent ainsi dans l'abîme commun.

Arrêté le 5 août 1830 avec M. de Chantelauze (voy. ce nom) aux environs de Tours, où il croyait rejoindre Charles X, M. de Guernon de Ranville fut transféré au donjon de Vincennes et jugé en même temps que ses collègues devant la Cour des Pairs (15-20 décembre), qui le condamna à la mort civile et à la détention perpétuelle. Son avocat était M. Crémieux, alors peu connu à Paris, et que déconcerta l'obligation où le mit l'accusé d'improviser sur-le-champ une défense tout autre que celle qu'ils avaient d'abord concertée. M. de Guernon de Ranville subit cinq années de captivité au fort de Ham, d'où il sortit en vertu de l'amnistie de 1836. Il rentra dans la vie privée et alla habiter son domaine de Ranville, près de Caen. On a de lui : *Recherches historiques sur le jury* (Caen, 1818, in-8), ouvrage d'érudition inspiré par des vues libérales sur la législation criminelle.

Un de ses neveux, Charles, comte de GUERNON DE RANVILLE, est entré, en 1852, comme auditeur au conseil d'État, et administrait, en 1856, une sous-préfecture de la Nièvre.

GUÉROULT (Adolphe), publiciste français, né à Radepont (Eure), en 1810, est fils d'un riche manufacturier qui fonda les premières filatures de la vallée d'Andelle. Ayant terminé ses études littéraires, il embrassa avec ardeur les doctrines saint-simoniennes. Après la dispersion de ses coreligionnaires, il reçut de Bertin l'aîné une sorte de mission littéraire en Espagne, et, pendant un an, il adressa au *Journal des Débats* une correspondance aussi exacte qu'intéressante sur Madrid et diverses provinces de la Péninsule. Il passa ensuite en Italie, où, pendant six années, il rédigea, pour la même feuille, de nombreux articles sur les pays qu'il avait visités, ainsi que sur des questions sociales et économiques. En 1842, il fut nommé par M. Guizot consul à Mazatlan, dans le Mexique, où il fut envoyé, cinq ans plus tard avec le même titre, à Jassy, quelques mois avant la révolution de 1848. Destitué par le gouvernement provisoire, M. A. Guéroult ne s'en remit pas moins avec zèle au service de la révolution démocratique et sociale, et fut un des rédacteurs assidus de *la République* et *du Crédit*. Après le coup d'État, il se renferma dans les questions industrielles, qu'il traita particulièrement dans le journal *l'Industrie*. En 1852, il devint sous-chef au Crédit foncier de France. A la fin de 1857, au moment de la suppression temporaire de *la Presse*, il a été choisi pour rédacteur principal de ce journal, où les questions industrielles et économiques prennent chaque jour plus de place.

On a de M. Ad. Guéroult plusieurs publications, en partie composées de ses articles de journaux : *Lettres sur l'Espagne* (1838); *de la Question coloniale* (1842); *les Colonies françaises et le sucre de betterave* (même année, etc.).

GUÉROULT (Constant), romancier et auteur dramatique français, né à Elbeuf, le 11 février 1814, entra d'abord dans le commerce et fut conduit par le hasard à faire de la littérature. Se trouvant à Bruxelles vers 1844, dénué de ressources, il vendit à un journal belge quelques nouvelles qu'il avait écrites et qui furent remarquées. Il vint alors à Paris, donna des feuilletons à *la Patrie* et publia, seul ou en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme, dans divers journaux, des romans qui ont eu du succès. Voici les titres des principaux : *Roquevert l'arquebusier*, *Zanetta la chanteuse*, *les Vautours de Paris*, *le Capitaine Zamore*, *le Bronzino*, *le Juif de Gand* (1857, 4 vol. in-8). Il a, en outre, fait représenter quelques vaudevilles et un drame : *Berthe la Flamande*.

GUERRAZZI (Francois-Dominique), homme politique et littérateur italien, né à Livourne, en 1805, fut élevé d'abord dans la maison paternelle, puis suivit, très-jeune encore, les cours de droit à l'université de Pise. Il écrivit plusieurs tragédies, entre autres un *Priam*, et quelques poésies dans le genre byronien. A vingt-deux ans, il publia un premier roman historique, *la Bataille de Bénévent*, plusieurs fois réimprimé, traduit en plusieurs langues, et où domine cette idée morale qu'il faut des mains pures pour faire de grandes choses. Le succès engagea M. Guerrazzi à faire paraître deux autres romans : *le Siége de Florence* et *Isabelle Orsini*, écrits pendant les loisirs de la prison. Car il était entré déjà dans la vie politique, en prenant part aux conspirations de l'année 1831.

En 1838, M. Guerrazzi adopta les enfants de son frère, mort du choléra, et les éleva comme s'ils eussent été les siens. Il exerçait alors, avec les plus brillants succès, la profession d'avocat, sans négliger entièrement la littérature. En 1847, il publia à Florence trois nouvelles : *Véronique Cybo*, *le Petit serpent*, et *les Nouveaux Tartufes*; un drame, *I Bianchi e Neri*; et divers articles d'économie et de littérature, réunis en un volume, sous le simple titre de : *Scritti*.

Ses opinions républicaines tournèrent contre lui, en 1847, les diverses fractions du parti libéral. Il se vit arrêter et emprisonner dans une forteresse de l'île d'Elbe. Rendu à la liberté, il fut nommé député au grand conseil, aida M. Montanelli à apaiser les troubles de Livourne, fut appelé avec lui au ministère (13 octobre 1848), et se proposa, comme lui, pour programme, la continuation de la guerre de l'indépendance et la convocation d'une Constituante italienne. Montrant de la fermeté et de la modération, M. Guerrazzi sut éviter tout désordre, en provoquant les réformes qui découlaient de la nouvelle constitution. Mais le parti de la cour lui suscita naturellement des obstacles continuels, et bientôt Léopold II, par sa fuite soudaine à Gaëte, fit prendre un rôle nouveau aux chefs de la révolution. Nommé triumvir par les Chambres, avec MM. Montanelli et Mazzini, M. Guerrazzi eut ensuite, comme dictateur, jusqu'au 12 avril 1849, toute la responsabilité du gouvernement. Sur ces entrefaites, la république avait été proclamée à Rome, et beaucoup de patriotes toscans, M. Montanelli à leur tête, voulaient que la Toscane fût annexée aux États romains. M Guerrazzi, jaloux, dit-on, de l'influence de Mazzini, entrava ce projet. Cependant la situation intérieure s'aggravait, la division dans le pays et l'armée était profonde; la multitude regrettait le grand-duc, et le général de Laugier, entraînant à sa suite

Digitized by Google

une partie des troupes, se mettait en opposition ouverte avec le gouvernement provisoire. M. Guerrazzi dut marcher en personne contre lui, à la tête des milices et des troupes restées fidèles, et parvint à disperser la petite armée grand-ducale. Malgré ce succès, il suffit d'une rixe entre quelques volontaires livournais et la multitude, à Florence, pour rendre courage au parti de Léopold, et rétablir son gouvernement. M. Guerrazzi fut arrêté et subit, dans la forteresse de Belvedere, une longue et rigoureuse détention. Traduit devant une cour criminelle spéciale, il fut condamné au bannissement perpétuel. Il se rendit à Bastia, où il reprit ses travaux littéraires. C'est là qu'il a écrit son roman historique de *Beatrice Cenci*. Il est passé depuis dans le Piémont, et a commencé une grande publication humoristique intitulée *l'Asino* (1856 et suiv.).

Comme homme politique, M. Guerrazzi a été sévèrement jugé, même par les républicains; il a été accusé d'inconsistance, et l'*Apologie de sa vie* (Florence, 1851), où il désavoue ses principes, n'a pas paru de nature à calmer les ressentiments de son parti. Comme écrivain, on loue en lui la hardiesse, la fougue et l'originalité; mais on lui reproche de l'exagération dans les idées et une certaine recherche dans le style.

GUERRIN [de la Haute-Saône], ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), en 1808, et fils d'un riche propriétaire, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et, à peine arrivé à l'âge légal, fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement électoral de Vesoul. Il fit partie de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fit une profession de foi républicaine et fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur neuf, par 41 697 voix. Membre du Comité de la justice, il vota avec la droite dans la plupart des questions politiques ou sociales. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Elysée, appuya la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative, et se fit inscrire au barreau de Vesoul.

GUERRY (André-Michel), statisticien français, né à Tours, en 1802, fit ses classes au collège de cette ville, son droit à Poitiers, et vint à Paris, où il se fit recevoir avocat. Dès cette époque, il avait écrit un curieux mémoire : *sur les Anciens chants populaires du Poitou*, qu'il publia, en 1830, avec la notation musicale, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*. Bientôt il se tourna vers la statistique avec cet esprit de précision et cette âpreté au travail que ce genre de recherches demande. Études, voyages, calculs, il ne négligea rien pour arriver dans ses résultats, à l'exactitude mathématique. Il publia d'abord, en collaboration avec le géographe Balbi : la *Statistique comparée de l'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissements des Cours royales et des Académies universitaires de France* (1829) : c'est le premier document publié sur les rapports de l'instruction et de la criminalité dans la distribution géographique.

Se livrant ensuite à des études médicales, pour appliquer la statistique à l'aliénation, il donna deux *Mémoires* très-curieux de statistique médicale, l'un *sur le Rapport des phénomènes météorologiques avec la mortalité pour différentes maladies* (Annales d'hygiène, 1831), l'autre *sur la Fréquence du pouls chez les aliénés, considérée dans ses rapports avec les saisons, les phases de la lune, l'âge*, etc., en collaboration avec MM. Leuret et Mitivié (1832). En 1833, il publia, dans la *Revue encyclopédique*, des *Recherches statistiques sur l'influence de l'instruction sur la criminalité*, et publia son *Essai sur la statistique morale de la France*, couronné par l'Académie des sciences.

M. Guerry a aidé le docteur Leuret, son ami, dans un grand nombre de ses travaux. Il a fourni à son grand ouvrage, *la Physiologie du système nerveux*, des *Recherches statistiques sur les dimensions du crâne de l'homme sain, de l'aliéné et du criminel, d'après les observations faites dans les hospices de Charenton, de Bicêtre, de la Salpêtrière*, etc. (1845).

Depuis plus de quinze ans, M. Guerry travaille à une *Statistique morale de l'Angleterre comparée avec celle de la France*, ouvrage qui doit résumer ses travaux précédents. Déjà, dans un de ses voyages scientifiques en Angleterre, il en a développé les principaux résultats et exposé les tableaux graphiques dans une séance de l'Association britannique (1854). On lui doit l'invention de l'*Ordonnateur statistique*, machine destinée à abréger les calculs et à faciliter leurs combinaisons et la classification des éléments numériques. Il est chevalier de la Légion d'honneur (25 août 1849), correspondant de l'Institut, et membre honoraire de la Société de statistique de Londres.

GUES-VILLER (Philippe-Antoine), général français, sénateur, né à Paris le 10 mars 1791, sortit de l'Ecole militaire de Fontainebleau en 1810, servit trois ans en Espagne, où il se distingua au combat des Arapiles et passa en 1813 à la grande armée. Il eut l'épaule fracassée à la bataille de Leipsick. Il devint chef de bataillon en 1822 au 38e de ligne. Colonel en 1836, il fit, à la tête du 23e de ligne, plusieurs campagnes en Algérie qui lui valurent le grade de maréchal de camp (1840) et la subdivision militaire du Loir-et-Cher. Après la révolution de Février, M. Gues-Viller reçut le commandement d'une brigade à l'armée des Alpes, et, bientôt après, le brevet de général de division (juin 1848). Depuis le 10 décembre, le président Louis-Napoléon lui a confié les divisions militaires de Besançon et de Nantes et, après le rétablissement de l'Empire, l'a créé sénateur le 31 décembre 1852. Le général Gues-Viller est, depuis le 18 août 1849, grand officier de la Légion d'honneur.

GUET (Charlemagne-Oscar), peintre français, né à Meaux, le 24 janvier 1801, suivit, de 1818 à 1821, l'atelier du baron Gros, les cours de l'Ecole des beaux-arts et débuta, comme peintre de genre, au Salon de 1819. De fréquents voyages entrepris, de 1824 à 1845, dans le nord et dans le midi de la France, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Turquie et en Grèce, lui fournirent les sujets d'une longue série de tableaux et d'aquarelles qui parurent jusqu'en 1850 aux expositions annuelles. Nous citerons : *Corps de garde de cuirassiers* (1822); *le Petit joueur d'orgue*, *le Retour du soldat*, une *Écurie militaire*, *le Parc aux huîtres à Granville*, *les Pêcheurs de Grandville et de Cancale*, *un Barbarisme*, *les Pêcheurs de truites*, *Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie*, inspiré des *Méditations* de M. de Lamartine; *le Cocolet*, *Marino Faliero et Héléna*, *Matelots normands et bretons*, *l'Enfant malade*, *Phœbus chez madame de Gondelaurier*, *Phœbus et la Esmeralda chez la Falourdel*, tirés de *Notre-Dame de Paris*; *le Retour des champs*, *le Retour du marché*, *la Fontaine*, costumes suisses : *les Caresses d'une mère*, *les Apprêts du bal*, *la Sieste*, *le Narghilé*, *la Magnolia*, scènes orientales; *la Baigneuse*, *une Faute*, *la Rêverie*, *la Sortie du bain*, etc. (1819-1850); de nombreux portraits; et

Digitized by Google

parmi les aquarelles, *les Jeunes matelots jouant aux cartes*, *le Retour du Savoyard*, *les Contes de la grand'mère*, et un *Paysage* donné, en 1840, à la Société des Amis des arts de Lyon. M. Gûet a obtenu une médaille d'or au Salon de 1822 et la décoration en juillet 1846.

GUETTÉE (abbé), historien français, né vers 1815, entra dans les ordres sous le dernier règne et fut attaché au clergé de Blois. Il est auteur d'une *Histoire de l'Église de France* (1847-1851, tom. I-XII, in-8), composée sur les documents originaux et mise à l'index. L'apparition des *Bossuetnes* de M. Poujoulat l'a conduit à rectifier les opinions de ce dernier dans son *Essai bibliographique* (1854, in-8), sur cette publication. On a encore de lui : *Jansénisme et jésuitisme* (1857, in-8); une *Histoire des jésuites*, en cours de publication, etc.

GUEYMARD (Louis), chanteur français, né à Chapponeau, petit village du Rhône, vers la fin de 1824, d'une famille de modestes cultivateurs, en partagea jusqu'à dix-neuf ans les rustiques travaux. A une belle voix de ténor qui se déployait en liberté dans les champs ou sur la grande route, il joignait un goût naturel pour la musique et une aptitude extraordinaire à retenir tout ce qu'il pouvait avoir l'occasion d'entendre de musique lyrique aux théâtres de Lyon. Avec ces dispositions, les hasards qui décèlent une vocation et permettent de la suivre, ne manquent jamais. Le jeune paysan, encouragé par M. Rozet, chef d'orchestre du grand Théâtre lyonnais, à se destiner à la scène, étudia d'abord sous sa direction. Il entra ensuite au Conservatoire de Paris, par les conseils et sur la recommandation de M. Levasseur. Il y remporta deux seconds prix aux concours de 1847, et débuta huit mois après (12 mai 1848), dans le rôle de Jonas, l'un des anabaptistes du *Prophète*.

M. Gueymard, qui est resté à l'Opéra depuis cette époque, y a successivement abordé la plupart des rôles de l'ancien répertoire et du nouveau, et les tient concurremment avec M. Roger (voy. ce nom), dont il est, dans les régions officielles, le rival préféré. On l'a surtout remarqué dans *Robert le Diable* et dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*. Dans ces derniers temps, il a créé avec succès le rôle d'Henri dans *les Vêpres siciliennes* de M. Verdi (1855) et repris celui de Manrique dans *le Cheval de bronze* (1857). Il vient d'épouser une cantatrice du même théâtre, Mlle Deligne-Lauters (1858).

A une époque où les chanteurs d'opéra, menacés ou atteints d'un prompt épuisement, brillent plus par la méthode que par la voix, M. Gueymard, sans manquer de méthode, a plu d'abord au public par sa voix franche, bien timbrée, et qu'il a conservée telle. Son chant est naturellement brillant, énergique plutôt que nuancé, quoique, dans certaines reprises, il se soit assez heureusement inspiré des souvenirs et des traditions de M. Duprez.

GUÉZO, roi de Dahomey, l'un des chefs les plus puissants de la côte occidentale d'Afrique, règne sur cet État depuis 1807. Sa capitale est Abomé. Il possède sur le golfe de Guinée la ville de Whydah, qui compte environ 25 000 âmes et où il existe une factorerie française. Nos commerçants ont reçu de lui l'autorisation de s'y établir, et les meilleures relations règnent entre son gouvernement et notre pays. En 1852, le lieutenant de vaisseau M. Bouët a été reçu par le roi Guézo dans sa capitale avec la plus grande pompe, comme le représentant de la France. Plusieurs autres puissances européennes lui ont envoyé aussi des députations. Malgré ce qu'on dit de sa fidélité aux traditions barbares, qui irait, selon quelques voyageurs, jusqu'à entretenir un corps de cinquante anthropophages pour manger les prisonniers, il paraît vouloir entrer sérieusement dans le mouvement de notre civilisation. Au commencement de l'année 1857, deux de ses fils ont été envoyés en France pour y faire leur éducation et sont entrés au lycée de Marseille.

Le roi de Dahomey, dans son long règne, a considérablement augmenté ses États par des guerres contre ses voisins. Il a une armée d'environ 40000 hommes et plusieurs régiments d'amazones, revêtues des plus riches costumes. Son autorité est absolue et respectée. Des agents établis aux portes des villes perçoivent pour lui un droit d'entrée et de sortie d'un dixième sur toutes les marchandises. Les fonctionnaires, nommés en général à vie, ne perdent guère leurs emplois que dans le cas de malversation. Les trois principaux ministres actuels, qui sont celui de l'intérieur, de la marine et du commerce, celui de la justice, et celui des finances, magasins et exploitations du roi, occupent leur poste depuis l'avénement même de Guézo, c'est-à-dire depuis quarante ans. Tout grade civil ou militaire a son correspondant parmi les femmes du roi, et il y a même trois ministres-femmes ayant des attributions parallèles à celles des trois ministères.

GUFFENS (Godefroid), peintre belge, né à Hasselt, dans le Limbourg, en 1803, étudia sous M. Nicaise de Keyser, et se livra, comme son maître, à l'histoire et au portrait. Il débuta en 1824 à Bruxelles, et se fixa depuis à Anvers. Il a principalement exécuté et exposé : *l'Affranchissement de la commune de Hasselt*, *un Épisode de la destruction de Pompei*, *Pausias et la bouquetière*, *la Prière des trois sœurs*, *Blanche de Felzenstein* (1830-1852) : *l'Hymne mystique*, *Julie et sa mère*, *Lucrèce*, *un Christ*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille en vermeil, en 1848, et une médaille d'or en 1851.

GUIBOURT (Nicolas-Jean-Baptiste-Gaston), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris en 1790. Sans avoir jamais été reçu docteur, M. Guibourt s'est fait connaître comme un de nos premiers chimistes par plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : *Histoire abrégée des drogues simples* (1822; 4e édit., 1849, 3 vol. in-8); avec M. Béral : *Observations de pharmacie, de chimie et d'histoire naturelle pharmaceutique* (1838, in-8); avec M. Henry : *Pharmacopée raisonnée ou Traité de pharmacie théorique et pratique* (1828, 2 vol. in-8; 3e édit., 1840, gr. in-8, avec 22 planches); *Mémoire sur les astringents connus sous le nom de cachou, gambiz et kino* (1847, in-8), ainsi que des articles nombreux dans les journaux de médecine, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, et plusieurs mémoires lus à l'Académie, sur les remèdes secrets, les eaux minérales, etc. M. Guibourt est professeur à l'École de pharmacie et agent comptable de cette école.

GUICHARD (Victor), publiciste français, ancien représentant, né en 1792 à Auxerre (Yonne), où son père était receveur général, fit son droit à Paris, y exerça quelque temps auprès de la Cour royale et se retira à Sens, où il fut toujours regardé comme un des chefs de l'opposition avancée, et se porta sans succès candidat à la députation, en concurrence de M. Vuitry. A la révo-

Digitized by Google

lution de Février, il fut nommé maire de la ville, puis élu le premier sur la liste des représentants de l'Yonne à la Constituante. Membre du Comité des affaires étrangères, il vota, en général, avec le parti démocratique. Ce fut lui qui, lors de l'invasion du 15 mai, eut le premier la pensée de requérir la garde mobile pour faire évacuer la salle. Il ne fut pas réélu en 1849.

On a de lui quelques ouvrages politiques : *Manuel du juré* (1827, in-8), avec M. J. J. Dubochet ; *Manuel de politique* (1842, in-12) ; *la Propriété sous la monarchie* (1851, in-18). Depuis plusieurs années il a renoncé à l'exercice de sa profession pour s'occuper exclusivement d'agriculture dans son pays natal.

GUIGNIAUT (Joseph-Daniel), érudit français, membre de l'Institut, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 15 mai 1794, fut admis fort jeune à l'École normale, où il fut le condisciple de MM. Augustin Thierry, Patin, Dubois, etc., et, à sa sortie, fut attaché en qualité de professeur au collège Charlemagne. En 1818, il fut nommé maître des conférences à l'École normale, licenciée trois ans plus tard. Également versé dans la connaissance de la langue grecque et de la langue allemande, il conçut alors le projet de populariser en France les grands travaux de la science allemande sur la mythologie antique. Il prit comme point de départ *la Symbolique* de M. Creuzer (voy. ce nom), et en entreprit une traduction ou plutôt une refonte, en y rattachant un aperçu critique des autres publications faites sur les différentes branches de l'archéologie religieuse. Le premier volume parut en 1825, sous le titre de : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, traduit de l'allemand* du docteur F. Creuzer, *refondu en partie, complété et développé*. L'étendue du plan et les vastes recherches qu'il entraîna, ne lui permirent de terminer qu'en 1851 cette publication qui comprend trois tomes, composés chacun de plusieurs parties formant elles-mêmes des volumes.

En poursuivant cette œuvre laborieuse, M. Guigniaut eut occasion de traiter séparément plusieurs points d'antiquité religieuse dont les développements ne pouvaient trouver place dans son cadre. Il fournit à Burnouf, pour sa traduction de Tacite, deux dissertations, l'une *sur la Vénus de Paphos et son temple* (1827), l'autre *sur le dieu Sérapis et son origine* (1828). En 1835, il présenta comme thèse, à la Faculté des lettres, une dissertation *sur la Théogonie d'Hésiode* (in-8). Il collaborait au *Globe*, au *Lycée*, dont il a été, en 1828, l'un des fondateurs, au *Journal de l'instruction publique*, etc.

Lors du rétablissement de l'École normale sous le nom d'École préparatoire, M. Guigniaut y reprit les fonctions de maître des conférences, et eut bientôt celles de directeur. Il les garda après 1830, ainsi que la conférence de littérature grecque, pour laquelle il abandonna la suppléance de M. Boissonade à la Sorbonne.

Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Van Praet (14 avril 1837), il prit une part active à ses travaux et figura, comme rapporteur, dans une foule de commissions importantes. En 1835, M. Guigniaut avait échangé son titre de directeur de l'École normale contre celui de professeur de géographie à la Faculté des lettres. Appelé, en 1846, au Conseil royal de l'instruction publique, il y remplit les fonctions de secrétaire général depuis la révolution de 1848 jusqu'en 1850. En 1854, il fut chargé du cours d'histoire au collège de France dont la chaire était demeurée vacante depuis la démission forcée de M. Michelet; mais il refusa de se mettre sur les rangs pour obtenir le titre de professeur titulaire qui lui a été néanmoins conféré.

Animé d'un profond amour pour la science et dévoué à l'Université, M. Guigniaut a encore plus travaillé par son influence et sa position que par ses ouvrages à propager le goût des lettres savantes et à faire avancer les connaissances archéologiques. Peu d'hommes dans le monde savant jouissent d'une réputation plus méritée de loyauté et de probité littéraire. On lui doit en grande partie l'établissement de l'École française à Athènes dont il a été un des plus fermes défenseurs. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur (25 avril 1847), membre de l'Institut archéologique de Rome, aux *Annales* duquel il a fourni quelques mémoires, et président de la Société de géographie de Paris.

GUIGUES (Jean-Chrysogone), ancien représentant du peuple français, né à Champvans (Jura), le 22 décembre 1813, professa d'abord des opinions légitimistes. Sur la recommandation de M. de Lamartine, il fut nommé secrétaire du maréchal Soult, président du conseil des ministres ; mais il donna sa démission pour suivre son protecteur dans l'opposition libérale, et prit la direction du *Bien public*. En 1848, M. de Lamartine, lui confia l'administration du département de l'Ain. Commissaire de la République, M. Guigues (de Champvans) essaya de ménager les diverses opinions et se vit accuser de faiblesse. Le gouvernement provisoire lui retira ses fonctions, mais les électeurs modérés l'y firent réintégrer et le prirent pour candidat. Élu représentant sous les auspices de M. de Lamartine, l'avant-dernier des neuf élus de l'Ain, il vota, avec la gauche, contre les deux Chambres et pour l'abolition de la peine de mort, et avec la droite dans presque toutes les autres questions. Il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

GUILFORD (révérend Francis NORTH, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1772, descend d'un magistrat élevé en 1683 à la pairie héréditaire. Fils d'un évêque et destiné lui-même à l'église, il fit ses études à l'université d'Oxford et obtint deux bénéfices dans le comté de Southampton; il devint en outre directeur d'un hôpital de Winchester. En 1827, il quitta le nom de North pour prendre les titres de son cousin et sa place à la Chambre des Lords. Il appartient au parti conservateur. Marié deux fois et en second lieu à la fille du général Warde (1826), il a cinq enfants dont l'aîné, Dudley, lord NORTH, est né en 1829 à Londres.

GUILLARD (Léon), auteur dramatique français, né à Montpellier le 11 avril 1816, fit ses études au collége de cette ville, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans pour étudier le droit; mais une grave maladie le contraignit à revenir dans sa ville natale où, de 1839 à 1842, il remplit les fonctions de chef du cabinet du préfet de l'Hérault et fonda deux journaux littéraires : *le Babillard* et *l'Hérault*. En même temps, il *faisait* jouer avec succès quelques ouvrages sur le théâtre de Montpellier. Déjà, en 1837, il avait donné au Vaudeville sa première pièce, *Femme et maîtresse*. A partir de 1843, il écrivit seul ou en collaboration pour nos meilleures scènes d'assez nombreuses œuvres, parmi lesquelles on distingue, au Théâtre-Français : *les Frais de la guerre*, *un Mariage sous la régence* et *le Double veuvage* ; à l'Odéon : *les Moyens dangereux*, *Machiavel*,

Digitized by Google

Delphine, *les Paniers de Mademoiselle*; au Vaudeville : *le Dernier amour*, *les Gaietés champêtres*, *le Vieil innocent*; au Gymnase : *le Marchand de jouets*, avec M. Mélesville, *le Bal du prisonnier* avec M. Decourcelle, et, avec M. Dumanoir, *Clarisse Harlowe*, un des premiers triomphes de Mme Rose Chéri. Il a donné, dans la seule année 1856, au Gymnase, *le Mariage à l'arquebuse*, aux Français, *la Statuette d'un grand homme* et, à l'Odéon, un grand drame, *le Médecin de l'âme*.

M. Guillard a été nommé, en 1855, lecteur du Théâtre-Français; il y est spécialement chargé de l'examen préparatoire des ouvrages présentés au comité de lecture.

GUILLAUME (Jean-Baptiste-Claude-Eugène), sculpteur français, né à Montbard, en février 1822, fit ses classes au collége de Dijon, et vint suivre à Paris l'atelier de Pradier et l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de sculpture au concours de 1845, sur ce sujet : *Thésée trouvant sur un rocher l'épée de son père*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par les envois du *Démon de Socrate*, bas-relief, d'*une Amazone*, copie de l'antique du Capitole, du *Tombeau des Gracques*, d'un *Faucheur* et d'*Anacréon*, admis au Salon de 1852. Depuis son retour, il a exposé ou exécuté : *les Hôtes d'Anacréon*, bas-relief, *les Gracques*, double buste en bronze (1853) : le buste de *M. Hittorff*, admis à l'Exposition universelle de 1855, avec la plupart des sujets précédents; *la Vie de sainte Clotilde* et *la Vie de sainte Valère*, bas-reliefs, pour le chevet du chœur de la nouvelle église Sainte-Clotilde; le *Fronton* et les *Cariatides* du pavillon Turgot, la statue de *L'Hôpital*, au nouveau Louvre; des modèles de ces derniers travaux ont figuré au Salon de 1857. M. Guillaume a été chargé en juillet 1856, à la suite d'un concours, du *Monument de Colbert*, à Reims. Il a obtenu une 2e médaille en 1852, une médaille de première classe et la décoration en 1855.

GUILLAUME Ier (Frédéric-Charles), roi de Wurtemberg, né le 27 septembre 1781, à Luben (Silésie), où son père Frédéric Ier, qui devint, en 1797, roi de Wurtemberg, commandait alors un régiment prussien. Il eut pour mère la princesse Auguste-Caroline-Frédérique-Louise de Brunswick-Wolfenbuttel, favorite de Catherine II de Russie, qui, dit-on, la relégua en Sibérie après l'avoir fait passer pour morte (1788). Le jeune prince après avoir successivement habité la Silésie, la Russie, la Suisse, les provinces du Rhin, s'établit en Wurtemberg, d'où il fut chassé par les armées françaises en 1796 et en 1799. Il s'en éloigna volontairement de 1803 à 1806, pour se soustraire au despotisme domestique de son père. Le séjour qu'il fit alors en France et en Italie fut comme le complément de son éducation.

Rentré dans le Wurtemberg, en 1806, il vécut dans la retraite la plus absolue, condamnant la facilité avec laquelle son père se pliait aux volontés de Napoléon, qui le força lui-même, en 1808, d'épouser la princesse Caroline-Auguste de Bavière. Mais ce mariage qui, de l'accord des deux contractants, n'avait eu lieu qu'en apparence, fut dissous à l'amiable en 1814. Le prince Guillaume qui, en 1790, s'était engagé dans l'armée autrichienne, pour combattre la France, ne put se refuser, en 1812, de prendre le commandement du contingent wurtembergeois qui fit partie de la grande armée. Il reçut avec plus de plaisir le commandement du septième corps de l'armée des alliés, et se distingua par sa bravoure et ses talents militaires aux affaires de la Rothière et de Montmirail.

Le patriotisme et le libéralisme qu'il professait, faisaient attendre avec impatience son avénement au trône. Il y monta, après la mort de son père, le 30 octobre 1816, et fit aussitôt préparer une constitution qui fut acceptée par les États en 1819, et qui régit encore le Wurtemberg. A l'intérieur, il introduisit de nombreuses réformes administratives, et à l'extérieur, il combattit tour à tour l'influence de l'Autriche et de la Prusse, s'efforçant de maintenir l'indépendance des États secondaires de l'Allemagne. En 1848, il comprima les efforts des démocrates wurtembergeois, et il ne se soumit qu'avec regret à la constitution germanique votée à Francfort (1849). Il refusa de reconnaître le roi de Prusse, comme empereur d'Allemagne (1850), et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à replacer la confédération sur ses anciennes bases. La crainte de la révolution paraît l'avoir décidé à suivre, depuis quelques années, l'exemple de ses voisins. Ce prince qui, au commencement de son règne, avait adouci la sévérité de la discipline dans les armées, y a rétabli, en 1855, la peine de la bastonnade, qu'il étendit même aux délits politiques et aux délits de presse. Uni par plusieurs alliances à la famille impériale de Russie, il ne put s'abstenir de favoriser cette puissance dans la guerre d'Orient, mais il le fit avec beaucoup de modération. Le roi de Wurtemberg, marié trois fois, épousa en secondes noces la princesse Catherine Paulowna (1816), et en troisième noces (1820) la princesse Pauline, fille de son oncle Louis de Wurtemberg. Sa sœur Catherine fut mariée au prince Jérôme Bonaparte. — Pour les autres membres de la famille royale, voy. **Wurtemberg**.

GUILLAUME (Auguste-Louis-Maximilien-Frédéric), duc régnant de Brunswick-Wolfenbuttel, né le 25 avril 1808, est petit-fils de Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, le vaincu de Valmy, et fils cadet du duc Frédéric-Guillaume et de la princesse Marie-Elisabeth Wilhelmine, de Bade. Ses premières années se passèrent en Suède, où sa mère s'était refugiée après la bataille d'Iéna, puis à Carlsruhe où la famille ducale trouva un asile en 1807. Après la mort de sa mère (avril 1808), il fut élevé, avec son frère, à Bruchsal, par son aïeule, la margrave douairière de Bade. En 1809, le major Fleischer, connu plus tard sous le nom de Nordenfelt, le conduisit à Œls, en Silésie, de là à Nachod, en Bohême, à Kolberg, puis en Suède et enfin en Angleterre. Tandis que Frédéric-Guillaume, dépouillé de ses États par la formation du royaume de Westphalie, prenait les armes pour les recouvrer, et à la tête de son fameux régiment de hussards noirs, combinait ses mouvements avec ceux de l'armée autrichienne, puis abandonné par l'empereur d'Autriche, subissait toutes les vicissitudes de la fortune, Guillaume et son frère restèrent à Londres auprès de leur mère, la duchesse douairière Augusta, sœur de Georges III, qui leur donna pour gouverneur un ecclésiastique ignorant, le chapelain Prince. Quand le prince fut rentré dans ses États (28 décembre 1813), il rappela près de lui ses deux fils. Mais bientôt il fut obligé de les quitter pour suivre, en France la grande armée d'invasion, et périt, le 16 juin 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Aux termes de son testament, ses enfants passèrent sous la tutelle du prince régent d'Angleterre. Ils vécurent ensemble jusqu'en 1822, époque où le duc Charles (voy. ce nom), se rendit de Lausanne à Vienne, et le prince Guillaume suivit à Gœttingue le colonel Dœrnberg.

En 1823, Guillaume partit pour Berlin et entra au service de Prusse avec le grade de major. En 1826, il prit possession de la principauté d'Œls, en Silésie. Mais déjà les folies de son frère lui

Digitized by Google

préparaient une plus haute fortune. Le 7 septembre 1830, une insurrection força le duc Charles de prendre la fuite. Guillaume accourut de Berlin et se chargea provisoirement du gouvernement. Il administra d'abord au nom de son frère, mais il cessa bientôt de le consulter, et, d'après l'avis de la diète germanique, il attendit la décision des agnats de la famille ducale. Ceux-ci, par acte souscrit en février 1831, déclarèrent le duc Charles incapable de régner. Par suite, Guillaume monta sur le trône, et reçut l'hommage des États, le 25 avril 1831.

La même année, la constitution fut modifiée. La première diète, qui fut nommée après la révision, améliora la loi municipale et la loi relative à l'amortissement, mais, malgré tous les efforts de la minorité libérale, elle rejeta la publicité des débats et même l'impression pure et simple des procès-verbaux. La seconde diète triennale (1836-1839), abolit en partie les droits féodaux, se prononça pour l'accession de Blankenbourg au Zollverein, et vota les fonds nécessaires à la construction d'un chemin de fer entre Brunswick et Harzbourg. Celle de 1839 à 1842 discuta le nouveau code criminel, mis en vigueur le 1er octobre 1840, et accorda de nouveaux fonds pour la construction des chemins de fer. Dans les questions commerciales, le gouvernement inclinait vers l'alliance intime du Hanovre avec l'Angleterre. Le pays, au contraire, demandait instamment l'accession à l'union douanière allemande. De cette opposition de vues, naquirent entre les États et le duc Guillaume, des démêlés qui se prolongèrent jusqu'en 1847. L'assemblée se sépara sans avoir voté le budget; mais le gouvernement n'en leva pas moins les impôts, et la commission permanente s'abstint de convoquer la diète. Mais bientôt éclata la révolution de 1848; Guillaume se déclara pour la liberté et l'unité de l'Allemagne; abolit la censure, et convoqua les États en session extraordinaire (31 mars 1848). Il sanctionna les lois votées par la diète : publicité des débats judiciaires, institution du jury, droit d'association, égalité des cultes devant la loi, liberté de la presse et de la librairie, abolition du droit de chasse, extension de capacités électorales et autres réformes, déterminées par le mouvement général de l'Allemagne. Dans la diète de 1849, le gouvernement s'unit contre les démocrates avec les anciens libéraux, et montra une habile modération. L'administration de la justice fut réorganisée, les derniers vestiges de la féodalité disparurent entièrement, et le pouvoir, d'accord avec la diète, accomplit sans secousses une révolution pacifique. Au milieu de la réaction universelle, le duc Guillaume n'a pas rétabli l'ancien régime et est resté fidèle aux principes constitutionnels.

Le duc régnant de Brunswick, qui a su constamment assurer son trône contre les revendications de son frère, dépossédé en 1830, est feld-maréchal du royaume de Hanovre, général de cavalerie au service de Prusse, propriétaire du régiment des cuirassiers autrichiens, n° 7 du 10e régiment de hussards prussiens et du régiment hanovrien des cuirassiers de la garde. Il a fondé, le 25 avril 1834 l'ordre de Henri le Lion et l'ordre du Mérite. Comme il n'a point contracté de mariage légitime, à sa mort le duché de Brunswick sera réuni au royaume de Hanovre.

GUILLAUME III (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis), roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, né le 19 février 1817, est le fils aîné du roi Guillaume II et de Anne-Polowna, sœur de l'empereur Nicolas. Il succéda à son père le 17 mars 1849. Monté sur le trône peu de mois après la promulgation de la constitution libérale qui régit actuellement les Pays-Bas, il s'y est attaché sincèrement, et il s'est perpétuellement efforcé de développer les institutions parlementaires. L'organisation judiciaire, celle des provinces et des communes, ont été établies sur des bases conformes à l'esprit du temps; les postes ont reçu des réformes, les priviléges qui étaient réservés à la marine et au commerce hollandais ont été étendus aux autres nations; enfin, les finances ont été tellement améliorées que depuis plusieurs années les recettes excèdent les dépenses. Le roi a lui-même donné l'exemple de l'économie, en faisant réduire de 400000 florins sa liste civile qui ne s'élève plus qu'à 800000 (1696000 fr.)

Son gouvernement s'est appliqué à faire régner les principes de tolérance religieuse, et à traiter avec égalité les membres des différentes sectes, malgré les protestations fanatiques de quelques-unes. Il a permis à la cour de Rome de rétablir en Hollande les dignités ecclésiastiques, à condition que le concordat de 1827 serait abrogé (1853).

Le roi a également donné son attention au bien-être matériel; plusieurs travaux de canalisation ont eu lieu; le desséchement de la mer d'Haarlem a été terminé et plusieurs chemins de fer ont été inaugurés. Les colonies ne sont pas dans un état moins prospère que la métropole; les troupes hollandaises ont remporté des avantages signalés dans l'île de Bali, en 1849, et sont sorties victorieuses de quelques engagements avec les Chinois de Bornéo. Durant la guerre d'Orient, Guillaume III a gardé la plus stricte neutralité, il s'est contenté d'une démarche pacifique auprès de son oncle, l'empereur de Russie, pour arrêter les hostilités.

Guillaume III, a épousé, en 1839, la princesse *Sophie*-Frédérique-Mathilde, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg. (Pour les divers membres de la famille royale, voy. PAYS-BAS.)

GUILLAUME (Frédéric-Louis), prince de Prusse, né le 22 mars 1797, second fils du roi Frédéric-Guillaume III et frère puîné du roi régnant, entra de bonne heure au service militaire, et assista aux campagnes de 1813 et de 1815, contre la France. Lors de l'avénement de son frère au trône (1840), il devint gouverneur de la Poméranie et chef de plusieurs régiments en Prusse et à l'étranger. Il siégea à la première diète convoquée en Prusse et eut une influence considérable sur la direction des affaires politiques. Il affectait une prédilection marquée pour le régime militaire. Regardé par le peuple comme le principal soutien des doctrines absolutistes, il fut obligé, lors des événements de 1848, de prendre la fuite et résida quelques mois en Angleterre. Grâce à l'habileté du ministère Camphausen, il rentra à Berlin au mois de juin, fut élu député à l'Assemblée nationale, mais n'assista jamais à ses travaux. Lorsqu'au printemps de 1849, la Prusse fit marcher des troupes contre les révolutionnaires de Bade, ce fut à lui qu'on en confia le commandement; quelques semaines suffirent pour soumettre le pays insurgé, et au mois d'octobre il se fixa à Coblentz en qualité de gouverneur militaire des provinces rhénanes. En 1854, il a été nommé colonel général de l'infanterie et gouverneur de la forteresse fédérale de Mayence; il préside, en outre, toutes les loges de la franc-maçonnerie prussienne. Ennemi des partis extrêmes plutôt qu'hostile au progrès, il s'est prononcé très-vivement, durant la dernière guerre, contre l'attitude passive prise par son gouvernement vis-à-vis de l'Angleterre et de la France. Le prince de Prusse a épousé, le 11 juin 1829, Marie-Louise-

Digitized by Google

Auguste-Catherine, fille de feu le grand-duc de Saxe-Weimar, née le 30 septembre 1811 ; il en a eu deux enfants : Frédéric-Guillaume-Nicolas-Charles, né le 31 octobre 1831, héritier présomptif de la couronne, major de la garde, et Marie-Louise-Élisabeth, née le 3 décembre 1838. Le prince Frédéric-Guillaume a épousé, en 1857, la princesse Victoria, fille aînée de la reine d'Angleterre.

GUILLAUMIN (Urbain-Gilbert), éditeur français, né à Couleuvre (Allier), en 1801, d'une famille de marchands de bois, était destiné à suivre aussi une profession étrangère aux lettres. Mais son goût pour les livres et sa liaison avec le libraire Saturnin Brissot-Thivars, mort depuis préfet du Finisterre, le décidèrent à se tourner vers les entreprises de librairie. Il commença, en 1833, sa carrière d'éditeur, en fondant la librairie spéciale d'économie politique et du commerce, à la tête de laquelle il est encore.

Les grandes publications de la librairie Guillaumin remontent au *Dictionnaire du commerce et des marchandises*, publié pour la première fois en 1836 (2 vol. in-8), et qui se refond complètement (1856 et suiv.). En 1841, il créa le *Journal des économistes*, le plus accrédité de ce genre en France et qui a compté, parmi ses rédacteurs, les principaux défenseurs de la liberté commerciale. Il a fondé, en 1844, l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, qu'il a signé avec M. Joseph Garnier (voy. ce nom), jusqu'en 1856. Il dirigeait ou préparait en même temps la *Collection des principaux économistes*, comprenant les œuvres des précurseurs de la science; le *Dictionnaire de l'économie politique* (1852-1853, 2 vol. gr. in-8), et la *Collection des économistes et publicistes contemporains*, embrassant les ouvrages les plus estimés de son volumineux catalogue. Ces collections, dont quelques-unes ont été entreprises dans des moments peu favorables aux études économiques, forment aujourd'hui toute une bibliothèque à l'usage de ceux qui s'occupent scientifiquement des questions sociales.

GUILLAUMOT (Auguste-Alexandre), graveur français, né à Paris, vers 1812, étudia la gravure sous M. F. Lemaître, avec lequel il concourut, dès 1840, à d'importantes publications artistiques. Il s'est consacré particulièrement à la gravure d'architecture ou gravure au trait, et a donné, dans ce genre, des œuvres estimées. Nous rappellerons : *le Porche sud de la cathédrale de Chartres*, *Sculptures relevées à Ninive*, *Phalante et Éthra*, d'après un bas-relief (1845-47); *Sculptures françaises au* XIII*e siècle* (1849); *Panorama d'Oran* (1852); *Statuaire de la cathédrale de Reims*, admis, avec d'autres gravures, à l'Exposition universelle de 1855 : *Parc de Marly*, d'après un dessin original; *la Sainte-Chapelle*, d'après M. Adams (1857); et de nombreuses planches, *Vues* et *Perspectives*, extraites du *Voyage en Perse*, des *Monuments de Ninive*, de *la Monographie de la cathédrale de Chartres*, de *la Statistique de Paris*, etc. M. Aug. Guillaumot a commencé, en 1857 une publication in-folio, intitulée : *Promenades artistiques dans Paris et ses environs*. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, et une mention en 1855.

Ses deux frères, MM. Claude-Nicolas-Eugène et Louis GUILLAUMOT, exclusivement livrés à la gravure sur bois, ont entrepris, en 1854, pour *le Dictionnaire d'architecture*, de M. E. Viollet-Le-Duc, une série de planches qui ont figuré aux derniers Salons, et ont valu à chacun d'eux, une médaille de seconde classe en 1855.

GUILLEMAIN (Michel-Jacques-Laurent-Germain), général français, né le 14 août 1788 à Autun (Saône-et-Loire), passa, des Écoles polytechnique et d'application, à l'armée d'Allemagne, en qualité de lieutenant de sapeurs (1809); fut envoyé, en 1810, en Espagne, où il prit une part distinguée aux sièges de Tortose, Tarragone, Sagonte et Valence, et rentra en France, lors de l'évacuation, avec le grade de capitaine. Il fit la campagne de 1815 à l'armée des Alpes, et, après avoir été licencié, fut incorporé, en 1817, dans l'état-major du génie à Lille, puis à Valenciennes. Devenu chef de bataillon (1828) et lieutenant-colonel (1834), il fut chargé du génie au corps expéditionnaire dirigé contre Constantine; sa conduite, à ce siége difficile, lui valut sa nomination de colonel (11 novembre 1837). Peu de temps après, il fut nommé commandant en second de l'École polytechnique (1841), directeur des fortifications à Saint-Omer (1844), et promu au grade de maréchal de camp le 22 avril 1846. Il exerça, de 1847 à 1849, les fonctions d'inspecteur général pour l'arme du génie et fut placé, en 1853, dans le cadre de réserve. Il est, depuis le 5 juin 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

GUILLEMIN (Alexandre), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), vers la fin du dernier siècle, se destina au barreau et acheta en 1823 une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il la quitta après 1830 et se fit inscrire au tableau de la Cour impériale. Outre plusieurs pièces de vers, empreintes d'un vif sentiment de royalisme, nous citerons de lui les ouvrages poétiques suivants : *les Chants sacrés* (1834, in-12), psaumes, hymnes et cantiques traduits ou imités; *le Livre des psaumes* (1838, in-8), d'après le texte latin de la Vulgate; *le Cantique des cantiques* (1839, in-8); *le Souvenir du Ciel* (1841, in-8), prose et vers; *Jeanne Darc* (1844, in-8), poëme en douze chants; *Ruth* (1846, in-8; 2e édit., 1848), églogue biblique; etc. Il est aussi l'auteur d'un *Memorandum pour les libertés de l'Église gallicane* (1848, in-8), des *Anges de la Bible* (1854, 2 vol. in-8) et d'une *Relation sur le collége arménien de Samuel Moorat* (1855, in-4), en société avec l'abbé général des Mékhitaristes.

GUILLEMIN (Alexandre-Marie), peintre français, né en 1812, à Paris, étudia dans l'atelier de Gros. Habile à mettre en scène des sujets gracieux ou familiers, il obtint, aux Salons de 1841 et de 1845, des médailles d'or et à l'Exposition universelle de 1855 une mention honorable. Parmi ses nombreuses productions, on remarque : *la Poupée malade* (1840); *la Lecture pieuse* et *Souvenirs de gloire* (1841); *le Billet de logement* (1842); *Dieu et le roi* (1844); *Après l'émigration* (1845); *les Amateurs* (1846); *la Prière du soir* (1847); *une Heure de liberté* (1850); *Souvenirs d'atelier* (1852); *la Lecture de la Bible* et *la Petite frileuse* (1855); *le Premier pas*, *le Colporteur* (1857), etc.

GUILLEMIN (Marie MENGOZZI, dame), actrice française, née à Paris, en 1791, et fille du chanteur et compositeur italien Bernard Mengozzi, reçut à douze ans les leçons de Dazincourt et les conseils de Mlle Desbrosses, débuta comme chanteuse à la salle Louvois, dans *l'Épreuve nouvelle*, et partit, en 1812, pour Naples, où elle épousa l'acteur Guillemin. A la Restauration, elle revint en France, joua jusqu'en 1819 au second théâtre de Lyon, et fut alors engagée au théâtre du Vaudeville avec son mari, qui en fut près de 20 ans régisseur et mourut en 1843. Elle tient encore, dans le répertoire courant, l'emploi des duègnes et des rôles marqués.

Digitized by Google

GUILLIÉ (Sébastien), médecin et littérateur français, né à Bordeaux, le 24 août 1780, étudia la médecine sous le célèbre Desèze, et vint prendre ses grades à Paris (1806). Attaché en 1808 au service de santé de l'armée d'Espagne, en qualité de médecin en chef des hôpitaux militaires, il dirigea, en 1811, l'institution des Jeunes-Aveugles et parvint, par un procédé ingénieux, à mettre ces derniers en rapport avec les sourds-muets. Le 25 octobre 1812, il fut arrêté comme complice du coup de main de Malet; cette méprise de la police, qui confondit son nom avec celui du général Guillet, le fit rester une année au donjon de Vincennes. Après les Cent-Jours, il fit paraître, sous le pseudonyme de l'abbé Lafond, deux ouvrages politiques : *Histoire de la conspiration de Malet* (1815, in-8), et *Histoire du cabinet des Tuileries depuis le 20 mars 1815 et de la conspiration qui a ramené Bonaparte en France* (1815, in-8); ce dernier obtint trois éditions dans l'année. Décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1814, il a été promu récemment officier.

En 1818, M. Guillié fonda une clinique pour le traitement des maladies des yeux, et, peu de temps après, un recueil périodique, *la Bibliothèque ophthalmologique* (1820-1821), avec le concours de MM. Dupuytren, Pariset et Lucas. Il a encore publié un *Essai sur l'instruction des jeunes aveugles* (1817); des *Recherches nouvelles sur la cataracte et la goutte sereine* (1818); un *Traité des maladies chroniques* (1841), pour la guérison desquelles il proposa l'emploi des bols toniques fondants; et un *Traité de l'origine des glaires* (1854, 31e édit.), traduit en plusieurs langues.

GUILLOIS (abbé Ambroise), ecclésiastique français, né en 1796, à Laval (Mayenne), reçut l'ordination en 1821 et obtint, l'année suivante, un vicariat au Mans; devenu curé de Notre-Dame de Ré, dans la même ville (1835), il a pris sa retraite en 1854. Il est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de piété, souvent réimprimés et parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur la confession auriculaire* (1837, in-12; 2e édit., 1840); *Essai sur les superstitions* (1836, in-18); *Explication historique, dogmatique, morale et liturgique du catéchisme* (1839; 8e édit., 1855, 4 vol. in-12); *l'Évangile en action* (1843, 3 vol. in-12), histoire de la vie des saints du Maine et de l'Anjou; *Explication littéraire et morale des Épîtres et Évangiles* (1845, in-18; 3e édit., 1852, 2 vol.). M. Guillois a aussi publié, en 1852, des traductions du cardinal Bellarmin, et, en 1856, des plans de sermons et de conférences sous le titre : *le Catéchiste en chaire* (2 vol. in-12).

GUILLOIS (Marc-François), littérateur français, né à Versailles, le 1er janvier 1774, fut, dès l'âge de vingt ans, un des rédacteurs du *Moniteur universel*, et, en cette qualité, chargé de reproduire les débats de la Convention. Le lendemain de la mort de Roucher, auteur du poëme des *Mois*, exécuté le 17 thermidor an II, avec André Chénier, il demanda en mariage la fille de ce poëte, et l'obtint. Il occupa ensuite divers emplois. Secrétaire général de l'Opéra (1797-1798), il fit rétablir par le Directoire les bals masqués, longtemps suspendus, et en fut nommé inspecteur général. Sous le Consulat et l'Empire, il remplit diverses fonctions administratives en Belgique et en France. La part qu'il prit, en 1815, à l'organisation de la fédération avignonnaise le fit exiler en Belgique, où il s'attacha à la rédaction des journaux libéraux, fournit divers articles au *Dictionnaire historique* de Walhen et rédigea, avec Barrère, sur les notes du général Fressinet, l'*Appel aux générations futures*.

Rentré en France en 1819, M. Guillois fut l'un des fondateurs du *Journal du commerce* et du *Messager des Chambres*. Il occupa ensuite l'emploi de commissaire du gouvernement près de plusieurs sociétés anonymes, et dirigea la maison de refuge créée, en 1829, par M. Debelleyme, pour l'extinction de la mendicité. En 1848, il était commissaire du gouvernement, près du chemin de fer de St.-Étienne, emploi que le gouvernement provisoire supprima.

On a de M. Guillois : *Analyse des débats entre les accusateurs et les accusés, dans l'affaire de la colonie de Saint-Domingue* (sans date [1798], in-8); *Consolations de ma captivité, ou Correspondance de Roucher* (1797, 2 vol. in-8); *Mémoire sur la colonie française du Sénégal* (an IX, in-8), ouvrage rédigé d'après les notes de Pelletan et imprimé sous son nom; *Notice sur la maison de refuge et de travail* (in-8, 1831); *Prophéties de la nouvelle sibylle* (Paris, 1848, in-18), sous le nom de Mlle Lelièvre.

GUILLOIS (Charles-Antoine-Gabriel), marin français, fils du précédent, né à Paris, le 25 juillet 1795, entra, en 1811, à l'École spéciale de marine de Brest. Nommé aspirant en 1815, il se signala à Constantinople, dans un incendie qui consuma une partie de la ville, et fut cité avec éloges dans le *Moniteur*. Enseigne de vaisseau en 1819, il fit au Brésil et dans la mer des Indes une navigation qui dura près de quatre années. Il devint lieutenant de vaisseau en 1825, prit part en 1829 à la bataille de Navarin, sur la frégate *l'Armide*, dont la belle conduite fut mise à l'ordre du jour des trois escadres combinées, par le vice-amiral anglais Codrington, et fut décoré de la Légion d'honneur. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger, et en 1831, de l'escadre qui força l'entrée du Tage. Promu alors au grade de capitaine de corvette, il devint capitaine de vaisseau en 1840, et remplit les fonctions de chef d'état-major d'une flotte de 20 vaisseaux, au moment où les événements d'Égypte et de Syrie faillirent amener la guerre entre la France et l'Angleterre.

Employé, de 1842 à 1844, au dépôt des cartes et plans de la marine, M. Guillois fut appelé au commandement du vaisseau *le Marengo*, qu'il exerça jusqu'en 1846. Il fut nommé contre-amiral en 1850, et passa, du Conseil d'amirauté dont il était secrétaire, à celui des travaux de la marine. Envoyé à Brest, en 1851, comme préfet maritime intérimaire, il reçut les mêmes fonctions comme titulaire au port de Cherbourg et présida à l'achèvement des travaux de la digue et à ceux du creusement des bassins. En mars 1854, à la veille de la guerre contre la Russie, le ministre de la marine, M. Ducos, l'appela à la direction de son cabinet et des mouvements de la flotte. Il a gardé le même poste auprès de l'amiral Hamelin, et contribué à imprimer à l'organisation de nos forces navales une activité remarquable. Le contre-amiral Guillois, par décret du 29 décembre 1855, a été nommé grand officier de la Légion d'honneur.

GUILLOT (Natalis), médecin français, né en 1802, fit ses études spéciales à Paris et y reçut en 1828 le diplôme de docteur. Agrégé libre de la Faculté et médecin du bureau central, il fut attaché à l'hôpital de la Vieillesse, puis à celui de Necker. On a de lui une *Exposition anatomique de l'organisation du centre nerveux dans les quatre classes d'animaux vertébrés* (1844, in-4, avec pl.), couronné par l'Académie des sciences de Bruxelles, et qui contient des études microscopiques sur la substance nerveuse et de nombreux détails sur l'origine des nerfs, la structure de la moelle

Digitized by Google

épinière, etc.; *la Lésion*, *la Maladie* (1851, in-8), thèse de concours pour une chaire de pathologie. M. Guillot est officier de la Légion d'honneur.

GUIMET (Jean-Baptiste), chimiste et industriel français, fils de Jean Guimet, ingénieur en chef des ponts et chaussées, est né le 30 juillet 1795, à Voiron (Isère). Après avoir fait d'excellentes études au lycée Napoléon, il entra à l'École polytechnique, d'où il passa, en 1817, dans le service des poudres et salpêtres. Après diverses mutations, il fut nommé, en 1830, commissaire des poudres à Lyon, et devint, en 1833, directeur de la poudrerie et de la raffinerie de Toulouse. L'année suivante, il donna sa démission pour se consacrer exclusivement au perfectionnement d'une découverte chimique qu'il avait faite dès 1826, et au développement d'une industrie aussi importante que nouvelle dont il est le créateur.

Jusqu'en 1826, le prix excessif de l'outremer rendait l'usage de cette couleur précieuse extrêmement limité. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale avait proposé, quatre ans de suite, un prix de 6000 fr. pour la découverte d'un produit propre à la remplacer. M. Guimet, tournant ses recherches de ce côté, parvint, par des procédés particuliers, à composer artificiellement l'outre-mer avec les éléments qui le constituent naturellement. Cette découverte qui, selon le rapporteur, M. Mérimée, fait époque dans l'histoire des arts industriels, eut pour résultat que l'outremer, qui se vendait jusque-là de 4 à 5000 fr. le kilogramme, et dont la consommation annuelle ne dépassait guère 2 kilogrammes, tomba au prix de 2 fr. le kilogramme et qu'il s'en consomma annuellement au moins deux millions de kilogrammes, représentant 4 millions de francs. Ainsi, un produit si nécessaire aux beaux-arts et à l'industrie, grâce à l'inventeur, à qui cette révolution valut d'ailleurs une énorme fortune, fut 2000 fois moins cher et sa consommation un million de fois plus considérable.

M. Guimet a obtenu des médailles d'or aux expositions nationales de 1834, 1839, 1844, 1849, la grande médaille (*council medal*) à l'Exposition universelle de Londres en 1851, la grande médaille d'honneur en 1855 à celle de Paris, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il habite actuellement la ville de Lyon, où il a présidé, à diverses époques, l'Académie des sciences et des belles-lettres et la Société d'agriculture.

Sa femme, Mme Zélie GUIMET, fille du peintre Bidault, s'est distinguée dans la carrière des arts par quelques bons tableaux, entre autres une *Judith*, qui a figuré au Salon de 1827.

GUINARD (Auguste-Joseph), homme politique français, né à Paris le 28 décembre 1799, est fils d'un membre du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat. Élève de l'institution Sainte-Barbe, où il eut pour condisciple Godefroy Cavaignac, il fut l'un des agents les plus actifs de la charbonnerie française et se trouva compromis dans les complots politiques de Nantes, de Belfort et de Saumur. Après avoir coopéré à la fondation du *National*, il prit les armes en 1830, se signala sur les barricades et poussa de tout son pouvoir à la proclamation de la République. Sous le règne de Louis-Philippe, il continua, comme capitaine d'artillerie de la garde nationale, la plus vive opposition, organisa militairement la Société des Droits de l'homme, encourut plusieurs fois les poursuites du parquet. Impliqué dans le procès des accusés d'avril, il fut condamné à la déportation; mais dès 15 juillet 1835, il avait réussi, avec dix de ses compagnons, à s'évader de Sainte-Pélagie et à gagner l'Angleterre. Au bout de treize années d'exil, il revint à Paris le 24 février 1848 et arriva à temps pour s'emparer de la caserne des Minimes et occuper, à la tête de la 8e légion, l'hôtel de ville, où il fut un des premiers à acclamer la République.

Nommé tour à tour adjoint au maire de Paris, préfet de police, poste qu'il refusa, et chef d'état-major de la garde nationale, M. Guinard fut appelé à présider le Comité des récompenses nationales, dont il avait déjà fait partie en 1830. Élu l'avant-dernier sur la liste des trente-quatre représentants de la Seine, il n'eut qu'un rôle très-secondaire à la Constituante où il vota avec la Montagne. Mais il prit une part très-active à la répression de l'insurrection de juin et fut assez grièvement blessé. Il ne fut pas réélu, en 1849, à l'Assemblée législative. Il fut un des accusés les plus compromis dans le mouvement du 13 juin : colonel de l'artillerie parisienne, il se rendit à l'appel adressé au peuple par les représentants de la Montagne, au nom de la Constitution, occupa, avec une poignée d'hommes, le Conservatoire des arts et métiers (voy. LEDRU-ROLLIN), et ne chercha pas à fuir lorsque l'armée l'envahit. Son nom fut porté sur les listes républicaines aux élections complémentaires du 8 juillet suivant, et réunit près de 100 000 suffrages dans la Seine. Quelques mois après, traduit devant la haute Cour de Versailles, il refusait absolument de se défendre et était condamné à la déportation perpétuelle. Successivement détenu à Doullens et à Belle-Isle, il a été rendu à la liberté, en 1854, par le gouvernement impérial.

GUINOT (Eugène), homme de lettres français, né à Paris, en 1812, débuta en 1835 par quelques nouvelles insérées dans *l'Europe littéraire*, fondée par M. Capo de Feuillide, puis dans l'ancienne *Revue de Paris* (1836-1837). Bientôt il entra au *Siècle*, où il rédigea jusqu'en 1848 une revue hebdomadaire de Paris, sous le pseudonyme de *Pierre Durand*, qui acquit une plus grande notoriété que son propre nom. M. Guinot faisait jouer en même temps des vaudevilles sous un autre pseudonyme, celui de *Paul Vermond*. En 1848, il en fit représenter un, *la Restauration des Stuarts*, dont les idées et le langage réactionnaires causèrent une certaine sensation et motivèrent sa sortie du *Siècle* : il entra au journal *l'Ordre*, ouvert par M. Chambolle (voy. ce nom) aux dissidents de l'ancienne feuille libérale. En 1850, M. Guinot passa au journal *le Pays*, où il rédige depuis, sous son vrai nom, une chronique parisienne, qui rappelle par la forme plus que par les idées les anciennes causeries de Pierre Durand.

M. Eugène Guinot a publié : *un Été à Bade* (1850, grand in-8 illustré); *les Soirées d'avril* (1853, in-12) et plusieurs *Guides* (*de Paris à Bruxelles; de Paris à Calais, Boulogne*, etc.; *Enghien*, etc.) dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (in-16).

GUIZARD (Sylvain), ancien représentant du peuple français né à Guéret (Creuse) en 1805, fit à Paris d'excellentes études médicales, et revint dans sa ville natale, où son talent lui acquit bientôt une position importante. Il professait ouvertement, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions démocratiques, et, après la révolution de Février, il fut un des commissaires qui se partagèrent l'administration du département de la Creuse. Il fut envoyé à la Constituante par 21 000 suffrages, le second sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit vivement le

Digitized by Google

gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, puis protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre, et fut quelque temps détenu avec plusieurs de ses collègues. Depuis 1852, il a repris à Guéret l'exercice de sa profession de médecin.

GUIZOT (François-Pierre-Guillaume), homme d'Etat et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Nîmes, le 4 octobre 1787, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution. Son père, avocat distingué, perit sur l'échafaud, le 8 avril 1794. Sa mère alla chercher un refuge à Genève, où le jeune François Guizot se livra à l'étude des littératures et des langues, avec autant de passion que de succès. Il vint faire son droit à Paris en 1805, et entra, l'année suivante, comme précepteur chez Stapfer, ancien ministre de la Suisse auprès du gouvernement français. Introduit dans la maison de Suard, il y connut la société littéraire de l'époque, et y rencontra Mlle Pauline de Meulan qui travaillait alors au *Publiciste*, et qui, par reconnaissance pour le concours discret qu'elle avait reçu, pendant une longue maladie, d'un collaborateur inconnu, qui n'était autre que M. Guizot, consentit, en 1812, malgré la différence de leurs âges, à devenir sa femme. Elle avait quatorze ans de plus que lui, et ses relations avec les chefs du parti royaliste devaient ouvrir à son mari la carrière politique. Encore simple homme de lettres, M. Guizot publiait, à cette époque, son *Nouveau Dictionnaire des synonymes français* (1809, 2 vol. in-8; 4e édit., 1848), intelligente compilation des travaux antérieurs sur cette matière; *de l'État des beaux-arts en France et du Salon de* 1810 (1811, in-8); *Vies des poëtes français du siècle de Louis XIV* (1813, in-8, tome 1er et unique); il traduisait de l'auteur allemand Rehfues, *l'Espagne en* 1808 (1812) et éditait, en l'annotant, l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon (1812 et suiv.), traduite par divers personnages, entre autres Louis XVI, et revue par Mme Guizot. Cette vie laborieuse eut sa récompense en 1812; Fontanes nomma M. Guizot suppléant d'histoire à la Sorbonne.

A la chute de l'Empire, il devint, sur la recommandation de Royer-Collard, secrétaire général du ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, prépara la loi contre la presse du 21 octobre, qui servit plus tard de modèle aux ordonnances de Juillet et fit partie, avec Mgr Frayssinous, du Comité de censure. Au retour de l'île d'Elbe, il resta encore quelques semaines au ministère, puis se vit destitué, et reprit son cours. Il quitta sa chaire pour faire le voyage de Gand. On a dit qu'il allait y plaider auprès de Louis XVIII, contre les ultra-royalistes, la cause de la Charte constitutionnelle. Revenu en France avec les Bourbons, il fut choisi pour secrétaire général de la justice par le ministre Barbé-Marbois, qui, après avoir essayé généreusement de lutter contre les excès de la terreur blanche, se retira du pouvoir à l'occasion des massacres du Midi (10 mai 1816). M. Guizot, sorti du ministère avec lui, redevint presque aussitôt maître des requêtes, en service extraordinaire, puis ordinaire (août 1816), conseiller d'Etat l'année suivante, et enfin directeur général de l'administration départementale et communale. Royaliste constitutionnel, il écrivit, en quelque sorte, le manifeste de son parti, sous ce titre : *du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816, in-8; 4e édit., refondue 1821). Dès lors fut fondée, sous l'inspiration de M. Royer-Collard, secondé par M. Guizot, l'école doctrinaire, qui admettait en principe toutes les libertés compatibles avec l'ordre public, sauf à en ajourner la réalisation. Le langage dogmatique des chefs, explique le nom donné à ce parti, qui a gardé, jusqu'à la chute de la monarchie constitutionnelle, une si grande influence.

M. Guizot sortit une seconde fois du pouvoir avec le ministère Decazes (voy. ce nom), à la suite de l'assassinat du duc de Berri, et redevint professeur et écrivain. Parmi ses publications politiques d'alors, on cite : *des Conspirations et de la justice politique* (1821, 2 édit.); *des Moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* (1821, in-8), écrit assez volumineux, où, par une tactique qui est ordinaire à l'auteur, le principe d'autorité est soigneusement maintenu et tourné contre le gouvernement qui le compromet. Au milieu de cette vive polémique contre le ministère de Villèle, M. Guizot avait perdu toutes ses places, moins sa chaire. Son cours fut interdit en 1825. C'est l'époque la plus laborieuse et la plus féconde de sa vie littéraire. Alors paraissent l'*Histoire du gouvernement représentatif* (1821-1822, 2 vol in-8), simple reproduction de ses leçons; le traité *de la Peine de mort en matière politique* (1822, in-8), où, sans proscrire cette peine, même en matière politique, il montre les dangers de cette arme terrible pour les gouvernements qui l'emploient; l'*Essai sur l'histoire de France*, pour faire suite aux *Observations* de l'abbé Mably (1823, in-8); la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre* (1823 et suiv., 26 vol. in-8), traduite de l'anglais, par divers auteurs, et annotée par l'éditeur; la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, depuis l'origine jusqu'au XIIIe siècle, avec des notes et notices, etc. (1823 et suiv., 31 vol. in-8); l'*Histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à l'avénement de Charles II* (1827-1828, 1re partie, tom. I-II, in-8; 5e édit. 1845, 2 vol. in-12), qui devait servir d'introduction à la première des deux collections précédentes; sans parler d'une édition annotée des *Œuvres de Rollin* (1821); d'une révision de la traduction des *Œuvres de Shakspeare*, avec une *Notice biographique et littéraire* (1821), etc., il donnait en outre des articles à divers *recueils*, dirigeait l'*Encyclopédie progressive* et fondait la *Revue française* (1828). Il était, en même temps, un des fondateurs et l'un des membres les plus actifs de la Société : *Aidetoi le ciel t'aidera*, organisée en vue de défendre indépendance des élections.

Le 1er août 1827, M. Guizot avait vu mourir sa première femme, qui poussa, dit-on, l'affection pour lui jusqu'à embrasser le protestantisme sur son lit de mort. Il reçut son dernier soupir en lui lisant un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme. C'est Mlle de Meulan qui, sous le nom de Mme Guizot, a écrit tant d'ouvrages estimés, la plupart sous forme de contes, sur la famille et l'éducation. L'année suivante M. Guizot épousa en secondes noces Mlle Elisa Dillon, nièce de sa première femme, qui avait elle-même prévu et pour ainsi dire préparé pour son mari cette autre union. La seconde femme de M. Guizot, morte en 1833, a aussi laissé quelques écrits de littérature et de morale.

Le ministère conciliateur de Martignac rendit à M. Guizot sa chaire à la Sorbonne et sa place au conseil d'Etat (1828). C'est le moment de sa plus grande popularité. Comme professeur, il compose avec MM. Cousin et Villemain cet illustre triumvirat qui a jeté tant d'éclat sur notre enseignement public, et c'est à son professorat que se rapportent ses ouvrages historiques les plus ré-

Digitized by Google

pandus, son *Cours d'histoire moderne* (1828-1830, 6 vol. in-8); l'*Histoire générale de la civilisation en Europe* (1845, 5e édit., in-8; 1846, in-12), et l'*Histoire générale de la civilisation en France* (1845, 5e édit., 4 vol. in-8; 1846, 4 vol. in-12). En même temps il était envoyé par l'opposition de Lisieux à la Chambre des Députés, où il combattit vivement le ministère Polignac, et votait l'Adresse des 221, en y ajoutant, pour sa part, un commentaire sévère.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Guizot, arrivé de Nîmes le 26 juillet, se chargea, le 27, de rédiger la protestation des députés, qui témoignait encore du dévouement de la Chambre « pour le roi et son auguste dynastie. » Le lendemain, il se réunissait chez Laffitte à ses collègues, faisait constituer la Commission municipale et était nommé par elle ministre provisoire de l'instruction publique. Il passa, quelques jours après, au ministère de l'intérieur, et, avec une activité incroyable, recomposa tout le personnel de l'administration. Il prit part aussi à la révision de la Charte : il demandait qu'on abaissât à 25 ans l'âge d'éligibilité. Membre du cabinet Laffitte, M. Guizot refusa de s'associer aux tendances du président, et donna sa démission. Il prêta au ministère Périer tout l'appui des anciens monarchistes constitutionnels, dont il était le chef, et forma ensuite, avec MM. Thiers et Broglie, le cabinet du 11 octobre 1832, qui ne dura pas moins de quatre ans. Ministre de l'instruction publique, il avait, soit au conseil, soit à la Chambre, dans les affaires générales, une grande influence personnelle, et contribua puissamment au triomphe de la politique de répression, en défendant à la tribune toutes les mesures exceptionnelles ou les ordres rigoureux destinés à la soutenir. Il eut du moins l'honneur d'attacher son nom à la plus belle création du dernier règne, celle de l'enseignement primaire. A part tous les travaux nécessaires à la préparation de la loi du 28 juin, il se dévoua résolûment à en assurer l'exécution. On ferait avec ses circulaires et ses instructions des volumes dignes de figurer au premier rang de ses œuvres.

Le ministère du 11 octobre s'étant enfin dissous (le 22 février 1836), M. Guizot, après quelques mois de retraite et de silence, accepta de nouveau, le 6 octobre, des mains de M. Molé, le portefeuille de l'instruction publique. Celui de l'intérieur étant venu à vaquer par la retraite de M. de Gasparin, il devint l'objet de la double ambition de MM. Thiers et Guizot, et fit éclater toute leur rivalité. M. Guizot céda, en obtenant, par compensation, les affaires étrangères pour un autre chef doctrinaire, M. de Broglie. Malheureusement le ministère Molé se constitua définitivement, le 15 avril 1837, en écartant l'un et l'autre, et M. Guizot se jeta avec ardeur dans l'opposition. Réuni, dans la fameuse coalition, aux hommes dont les idées ou les personnes lui répugnaient le plus, il combattit encore, comme autrefois, le pouvoir au nom du pouvoir même, lui reprochant avec éloquence l'affaiblissement du principe d'autorité. Mais cette association pour les besoins du moment avec ses adversaires de la veille et du lendemain, porta à la dignité de son caractère une atteinte fâcheuse. C'est alors que le *Journal des Débats* lui disait : « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, mais notre estime, jamais ! » Et M. Royer-Collard se séparait de lui en protestant contre de telles tactiques.

Après le triomphe de la coalition et les efforts inutiles du roi, pendant une année, pour constituer un ministère en dehors d'elle, M. Thiers, appelé au pouvoir le 1er mars 1840, maintint M. Guizot dans l'ambassade de Londres, à laquelle il avait été nommé le 9 février précédent, en remplacement de M. Sébastiani. Sa réputation, sa religion, ses travaux sur l'histoire et la littérature anglaises, la dignité puritaine de ses manières lui valurent, chez les Anglais, de grands succès personnels. Mais l'échec diplomatique le plus complet lui était réservé. La fameuse question d'Orient se trancha, sous ses yeux et à son insu, de la manière la plus injurieuse pour la France. Au moment où se signait sans lui le traité du 14 juillet, qui nous isolait du concert européen, ses dépêches au président du conseil exprimaient encore toutes les espérances propres à l'encourager dans sa politique.

Lorsque M. Thiers dut se retirer devant les craintes que cette politique inspirait au roi, M. Guizot accepta sa succession, au risque de donner lieu à des accusations de trahison qui ne lui furent pas épargnées. Ce fut même avec le portefeuille des affaires étrangères qu'il prit, sous la présidence nominale du général Soult, la direction du cabinet du 29 octobre, le plus durable des cabinets de la royauté de Juillet et qui fut son dernier. Sans suivre M. Guizot pas à pas pendant ces sept années de pouvoir, que signalent au dehors le système de la paix à tout prix, et au dedans la résistance à toute idée de réforme politique, nous rappellerons à leurs dates les principaux actes de son administration qui se trouve composer toute une période de notre histoire.

Le 15 décembre 1840 s'accomplit la cérémonie du retour des cendres de l'empereur, décrété par M. Thiers. Au mois d'avril suivant, le cabinet fait voter la loi sur les fortifications de Paris, autre héritage du cabinet précédent. A l'occasion du recensement, des troubles graves éclatent à Toulouse, à Lille, à Clermont; puis l'attentat de Quénisset fait intenter contre un journaliste (voy. Dupoty), l'accusation de complicité morale. Au commencement de 1842, M. Guizot obtient pour la première fois le rejet des propositions relatives aux incompatibilités parlementaires, et à l'adjonction des capacités sur les listes électorales, propositions qui doivent être reprises et rejetées tant de fois. Mais il est contraint de céder au sentiment national, dans la question du droit de visite (janvier).

La Chambre des Députés, qui ne donne au cabinet de M. Guizot qu'une majorité si peu docile, est dissoute le 12 juin. La nouvelle Chambre est rappelée en toute hâte, à la suite de la mort funeste du duc d'Orléans, pour voter, selon les vues personnelles du roi, la loi organique de régence, qui exclut la veuve du prince au profit du moins populaire de ses frères. Au dehors, la France se relève un instant par la prise de possession des îles Marquises. En 1843, la loi sur les sucres pacifie des intérêts rivaux, et la visite de la reine Victoria au château d'Eu consacre l'alliance avec l'Angleterre. Mais l'occupation de Taïti par Dupetit-Thouars menace « l'entente cordiale; » elle sera désavouée, et le pèlerinage de députés légitimistes à Belgrave-Square (novembre) prépare, pour l'année suivante, une nouvelle agitation. M. Guizot leur fait infliger, dans l'Adresse au roi, une solennelle flétrissure (janvier 1844), et excite ces violents débats au milieu desquels on lui reproche si injurieusement le voyage de Gand; mais « ces insultes n'arrivent pas à la hauteur de son dédain. » Les députés *flétris* donnent leur démission et sont tous réélus.

Vient alors l'affaire Pritchard : une indemnité est payée à ce missionnaire anglais, auteur de mauvais traitements envers les Français de Taïti, pour conjurer une rupture avec la Grande-Bretagne et les mots insolents de lord Palmerston, qui s'engage « à faire passer la France par le trou

Digitized by Google

d'une aiguille, » sont livrés aux commentaires de toute la presse européenne. Le roi rend solennellement à la reine Victoria sa visite (12 septembre). Le même système de concessions vis-à-vis de la Russie et l'utile intermédiaire de Mme de Liéven (voy. ce nom) contiennent les dédains de la cour de Saint-Pétersbourg pour les Tuileries dans des termes pacifiques. Les projets de loi sur la liberté de l'enseignement, sans pouvoir être adoptés, sont dès lors un sujet de lutte ardente entre le clergé et l'Université, entre l'Église et l'État. L'organisation des premières grandes compagnies de chemins de fer donne lieu à une fièvre de spéculation dont la presse opposante se fait une arme contre le pouvoir. On en est à peine distrait par les brillants faits d'armes de l'Algérie (Isly, 14 août). L'ambassadeur Lagrenée conclut un traité de commerce avec la Chine (24 octobre) où tous les Européens obtiennent, en 1845, les mêmes avantages que l'Angleterre. Une escadre anglo-française remporte, la même année, auprès de Buenos-Ayres, un avantage signalé sur Rosas (20 novembre), et, au commencement de 1846, les Chambres votent, pour la réorganisation de notre marine militaire, un crédit extraordinaire de 93 millions, dont le ministère plus pacifique ne voulait pas.

Cette année est marquée par diverses crises. D'abord les mariages espagnols : le duc de Montpensier épouse l'infante Louise-Ferdinande, et le cabinet du 29 octobre, qui a tant sacrifié à la peur de la guerre, dans les questions d'honneur national, brave, dans un intérêt dynastique, le mécontentement de l'Angleterre. Puis, les embarras financiers, les inondations de la Loire, la cherté des grains, et, au commencement de 1847, les troubles sanglants de Buzançais. Au milieu de tout cela, les procès scandaleux de malversation et de corruption contre les anciens ministres Teste et Cubières et divers autres personnages jettent sur les hautes classes une déconsidération qu'une partie de l'opinion publique fait retomber sur le pouvoir. Cependant l'agitation réformiste, que le ministère comprime, chez nous, sans l'étouffer, a, depuis l'avénement de Pie IX (16 juin 1846), gagné peu à peu toute l'Europe. L'Italie entière s'est réveillée et a obtenu de ses maîtres des concessions libérales. La réaction est vaincue avec les jésuites, en Suisse, dans l'affaire du Sonderbund, malgré les sympathies des gouvernements de France et d'Autriche. L'opposition libérale, croyant que l'opinion publique est pour elle, porte enfin devant le pays la question électorale et parlementaire, par l'organisation des banquets réformistes dans tous les départements.

Au milieu de tant de complications, M. Guizot, conservant une majorité indécise, semblait toujours menacé d'une chute prochaine. Tous les organes de la presse l'avaient abandonné : de nouveaux journaux ministériels, *le Globe* et *l'Époque*, étaient créés, et, malgré les subventions et toutes leurs ressources occultes, ne pouvaient se soutenir. Fort de son dévouement à la pensée personnelle du roi, en faveur duquel il opposait à la fameuse maxime constitutionnelle de M. Thiers celle-ci : « le roi règne et gouverne, sauf la responsabilité de ses ministres, » M. Guizot affectait un mépris hautain pour l'opposition et pour les appuis qu'elle comptait dans le pays et paraissait se glorifier de l'impopularité. Renfermer la France électorale dans le cercle le plus restreint, agir sur elle de toute la puissance de l'administration et de toutes les séductions dont elle dispose, composer à son gré une Chambre de fonctionnaires dociles et dévoués, telle semblait être toute la politique intérieure du ministère. Au milieu du progrès constant du mouvement réformiste, M. Guizot se voyait personnellement accusé de n'ouvrir aux citoyens jaloux de conquérir des droits politiques qu'un seul chemin, celui de la fortune, et l'opposition résumait tout son dernier discours aux électeurs de Lisieux dans ces mots : « Enrichissez-vous. » Les clameurs de la foule contre son nom se mêlaient partout aux cris de : « *Vive la réforme !* »

On sait le dénouement. La discussion de l'Adresse en réponse au discours de la couronne, dans lequel le cabinet de M. Guizot accusait les « passions aveugles ou ennemies » de l'opposition, souleva des tempêtes. Le grand banquet réformiste du douzième arrondissement fut résolu et annoncé pour le 22 février. Le ministère refusa de l'autoriser. Une demande sans effet de mise en accusation fut formulée contre lui, et la lutte éclata dans les rues de Paris. La garde nationale, écartée d'abord avec défiance, ne parut que pour assister au triomphe de l'émeute, ou pour y aider en s'associant aux vœux de la foule et à ses colères contre M. Guizot. Celui-ci quitte enfin le pouvoir le 23. Mais il était trop tard : les différents successeurs qu'on lui donna n'eurent pas assez de popularité pour arrêter le mouvement, et, malgré tous les sacrifices, malgré l'abdication du roi, la mise à néant de la loi impopulaire de la régence, le ministère Guizot entraîna la monarchie dans sa chute.

M. Guizot gagna l'Angleterre, pendant que le gouvernement provisoire le mettait en accusation avec ses collègues. La Cour d'appel rendit une ordonnance de non lieu. Dans l'exil, il reprit la plume du publiciste : il écrivit sa brochure *de la Démocratie en France* (janvier 1849), où l'ancien historien de la civilisation rappelait, en huit chapitres, qu'il comprenait mieux que personne les grandes lois du progrès politique dans les sociétés modernes. Puis, de retour en France, il s'efforça de rentrer dans la vie politique en se portant, dans le Calvados, comme candidat de l'Union électorale aux élections générales pour la Législative. Repoussé, malgré son manifeste intitulé : *M. Guizot à ses amis*, il s'unit néanmoins aux chefs des différents partis hostiles à la République, et devint un des patrons du système de fusion entre les deux branches royales déchues. Jusqu'à ce jour, il n'a cessé d'employer les loisirs que son éloignement de la politique active lui fait, à écrire quelques nouveaux ouvrages, et surtout à rééditer ses ouvrages anciens et à en extraire, à quelques modifications près, des brochures ou des articles de revue, tels que : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi?* (1850, in-8); *Cromwell sera-t-il roi?* et *Nos mécomptes et nos espérances* (extraits de la *Revue contemporaine*, 1852 et 1855); *la Belgique en* 1857 (in-8, extrait de la *Revue des Deux-Mondes*) etc., sortes de factums remplis de récriminations contre la République qui n'est plus, ou de justifications rétrospectives de la politique de fusion monarchique qui n'a pas réussi à la remplacer.

M. Guizot est en politique un de ces hommes que la postérité seule a le droit de juger. Les colères qu'il a excitées ont pu également prendre leur source dans le ressentiment des intérêts froissés ou dans la douleur inspirée par les malheurs publics dont on l'accuse d'avoir été l'instrument ou la cause. Pendant longtemps du moins son caractère personnel a été l'objet d'une admiration respectueuse. On lui appliquait, comme autrefois à Walpole, le titre de « corrupteur incorruptible, » et Royer-Collard exprimait, dit-on, cette persistance de l'intégrité puritaine dans les manœuvres politiques par un mot célèbre, que la plupart des biographes ne rapportent pas sans l'aggraver par des restrictions ou des variantes.

Digitized by Google

Comme orateur, M. Guizot a porté à la tribune et dans sa chaire la même élévation de langage et le même ton d'autorité. Il avait bien ses jours d'emportement, comme lorsqu'il tonnait, le 11 août 1831, contre « le parti républicain, le *caput mortuum* de tout ce qui a vécu chez nous de 89 à 1830, la queue, la mauvaise queue de notre révolution, l'animal immonde qui vient traîner sur les places publiques sa face dégoûtante et y exposer les ordures de son âme. » En général, il avait plus de goût et moins de violence. Son geste était simple et noble; sa parole, ferme plutôt que colorée; et la roideur impérieuse de sa personne semblait émaner d'un sentiment d'infaillibilité. Dans des thèses diverses, il portait une égale puissance d'affirmation. Mêmes qualités et mêmes défauts dans son style. Historien ou philosophe, il impose, plus qu'il ne les démontre, les résultats de ses méditations ou de ses recherches. Ses ouvrages historiques, qui sont encore ses meilleurs titres littéraires, ont été, dans ces dernières années, l'objet de vives critiques. A part les reproches adressés à la forme qui a paru manquer de souplesse, de grâce et d'ampleur, on s'est plaint de trouver au fond de ses livres un excessif amour des généralités, la substitution aux faits de lois arbitraires et, par un genre nouveau de fatalisme, le développement complaisant de rôles imposés d'avance aux nationalités.

M. Guizot appartient à l'Institut de France à trois titres : il est entré successivement à l'Académie des sciences morales et politiques (section d'histoire) lors de sa réorganisation, en 1832; à celle des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Dacier, en 1833, et enfin à l'Académie française, en 1836, en remplacement du comte de Tracy. Grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur, depuis le 27 avril 1840, il a le même rang dans une foule d'ordres étrangers (Belgique, Brésil, Danemark, etc.).

Aux ouvrages de M. Guizot que nous avons déjà cités, nous n'avons qu'à ajouter : *Washington* (1841, in-12), servant d'introduction à la publication suivante : *Vie, correspondance et écrits de Washington* (1839-40, 6 vol. in-8, avec *atlas* et planches); *Méditations et études morales* (1851, in-8; 3e édit. 1855), recueil d'anciens fragments; *l'Amour dans le mariage* (1855, in-16; *Bibliothèque des chemins de fer*), épisode de la vie de lady Russell; *Guillaume le Conquérant; Édouard III et les Bourgeois de Calais* (in-16, même collection), et la publication toute récente des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858, 4 vol. in-8).

Outre les articles de revue anciens et nouveaux, tirés à part, M. Guizot a fait aussi imprimer un très-grand nombre de ses *Rapports*, *Circulaires* ou *Discours* de toute nature, entre autres ses *allocutions* comme président du consistoire protestant de Paris. Presque tous les écrits de M. Guizot sont, dès qu'ils paraissent, traduits en anglais. Les plus importants l'ont été dans plusieurs autres langues.

Un frère puîné de l'ex-ministre, Jean-Jacques Guizot, né aussi à Nîmes, et mort depuis une vingtaine d'années, a traduit de l'anglais, avec M. Loyson, le *Tableau de la constitution d'Angleterre* de G. Custance (1817, in-8), et de l'allemand, le tome Ier du *Manuel historique* de Heeren (1820, in-18).

Son fils, Maurice-Guillaume Guizot, né à Paris, le 11 janvier 1833, a fait avec succès ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte), et pris son diplôme de licencié en droit en 1857. Il a attiré de bonne heure l'attention sur lui par une publication couronnée par l'Académie française en 1853 : *Ménandre; étude historique sur la comédie et la société grecques* (1855, in-8 et in-18). —Un autre fils de M. Guizot, François, qui donnait aussi les plus brillantes espérances, lui a été enlevé en 1837.

GUMERY (Charles-Alphonse), sculpteur français, né à Paris, le 14 juin 1827, étudia sous M. Toussaint, entra en 1846 à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de sculpture au concours de 1850, dont le sujet était *la Mort d'Achille*. Son séjour en Italie fut signalé par d'heureux envois, notamment par celui d'un *Faune jouant avec un chevreau*, statue qui tomba aussitôt dans le domaine public et reparut avec succès à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1857, il a figuré au Salon de cette année avec son dernier envoi, *le Retour de l'Enfant prodigue*, groupe en marbre; un buste en bronze de *Bacchus*, et deux autres *Bustes-portraits* en marbre. Il a obtenu, dès son début, une 3e médaille en 1855, et une 2e médaille en 1857.

GUMPRECHT (Théodore-Godefroid), économiste allemand, né à Hambourg le 11 octobre 1793, passa de l'École royale de Hanovre, dans un établissement spécial d'économie rurale et d'agriculture, auprès de Hambourg, et compléta son éducation par des voyages en Italie et en Danemark. En 1813, il prit part comme volontaire à la guerre de l'indépendance, fit la campagne de France, puis visita les provinces du Rhin, la Thuringe, la Saxe, la Prusse et la Pologne. Vers 1818, il acheta dans le duché de Saxe-Weimar, de grandes exploitations qu'il étendit encore plus tard et mena de front l'étude et la pratique de l'économie rurale. En 1835, il fonda en Silésie, un établissement d'agriculture où le gouvernement prussien envoya les meilleurs maîtres; il obtint lui-même la place de secrétaire général d'économie rurale en Prusse, et l'occupa jusqu'en 1851.

On a de M. Gumprecht : *les Fraudes des bergers dévoilées* (die enthüllten Betrügereien der Schaefer; Eisenach, 1825), ouvrage moins spécial que ne l'indique le titre; *Remarques sur le desséchement des champs* (Gesammelten Bemerkungen über die Trockenlegung der Felder; Berlin, 1852), contenant des considérations neuves sur le drainage. Il a collaboré à divers recueils, notamment aux *Rapports d'économie rurale de l'Allemagne du centre* (Landwirthschaftliche Berichte aus Mitteldeutschland; Weimar, 1832-1842), et il rédige depuis 1852 le *Nouveau journal d'économie rurale* (Neue landwirthschaftliche, Zeitung).

GURLITT (Louis), paysagiste danois, né à Altona, le 8 mars 1812, eut pour maître de dessin, après son père, le peintre Gensler de Hambourg, puis passa quatre ans dans l'atelier de Bendixen. Ses études terminées (1832), le produit de quelques portraits lui permit d'aller visiter le Danemark, la Suède et la Norvége, et le succès d'un tableau, représentant un site norvégien, à l'exposition de Copenhague, le fit admettre dans les deux écoles académiques de Kiel. Il y obtint une médaille d'argent. En 1837, il se rendit à Munich et dans l'Italie septentrionale, et, après son retour à Copenhague, il fut élu membre de l'Académie danoise. Après avoir, à plusieurs reprises, parcouru les pays méridionaux de l'Europe, il se fixa définitivement à Vienne, où il vit aujourd'hui avec sa troisième femme, la sœur de la célèbre Fanny Lewald, qu'il a épousée en 1847.

Les grands paysages de M. Gurlitt appartiennent en partie au roi Christian VIII, en partie au musée royal de Copenhague. Celui du *Lac de*

Digitized by Google

Côme est au roi de Hanovre; une *Vue de Palerme*, à l'impératrice douairière de Russie; *l'Embouchure du Cattaro*, à l'archiduchesse Sophie d'Autriche. Une de ses dernières toiles, *Rosate, dans les montagnes de la Sabine* (1856), a été gravée dans le journal français *l'Illustration*. Outre des reproductions de la nature, cet artiste a aussi exécuté des compositions idéales. Par la largeur de la touche et la sûreté de la main, M. Gurlitt est un des premiers peintres de l'école danoise.

GURLT (Ernest-Frédéric), vétérinaire allemand, né le 13 octobre 1794, à Drentkau, près Grünberg, en Silésie, étudia la médecine à Berlin, y reçut, en 1819, son diplôme de docteur, et obtint successivement, à l'École vétérinaire, les fonctions de répétiteur, de professeur et de directeur technique (1849). Ses cours à l'École de Berlin embrassent l'anatomie pathologique, physiologique, la zoologie et la botanique. Mais ses ouvrages traitent surtout de l'anatomie pathologique. En 1850, il a été nommé conseiller intime de médecine.

Nous citerons de M. Gurlt : *Manuel d'anatomie comparée des animaux domestiques* (Handbuch der vergleichenden Anatomie der Haussaeugethiere; Berlin 1822, 2 vol.; 3e édit., 1843-1844, avec un atlas de 150 planches. Supplement, 1848, 25 planches); *Anatomie pathologique des animaux domestiques* (Lehrbuch der pathologischen Anatomie, etc., 1837; 2e édit., 1847). Il rédige en outre, depuis plus de vingt ans, avec M. Hertwig, le *Magasin universel de science vétérinaire* (Magazin für die gesammte Thierheilkunde).

Un autre médecin allemand de ce nom, le docteur Ernest GURLT, agrégé à la Faculté de médecine de Berlin, a publié : *Recherches d'anatomie pathologique comparée des maladies d'articulations* (Beitraege zur vergleich. patholog. Anatomie der Gelenkkrankheiten; Berlin, 1853); *de quelques difformités du bassin humain causées par des maladies d'articulations* (Über einige durch Erkrankung der Gelenkverbindungen verursachte Missstaltungen des meuschlichen Beckens; Berlin, 1854), etc.

GUROWSKI (Adam, comte), publiciste polonais, né dans la waïvodie de Kalisch, en Pologne, vers 1800, fit ses études aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Heidelberg. Compromis dans les troubles de 1820, il ne put rentrer en Pologne que plusieurs années après. Les défiances de ses compatriotes contre lui le jetèrent dans le parti russe. Le grand-duc Constantin le distingua et s'en fit un ami. Mais la révolution de 1830 réveilla le patriotisme du comte Gurowski, et son activité auprès de l'armée et dans les clubs lui valut la confiance du gouvernement national. Après la défaite définitive de l'insurrection, il se retira en France, fit partie du Comité national polonais et travailla activement, en vue d'un avenir meilleur, à l'organisation d'une armée et d'un gouvernement. Réduit à la pauvreté par la confiscation de ses biens et traité de nouveau avec défiance par plusieurs émigrés, M. Gurowski se retourna vers la Russie, et se montra tout ensemble partisan du pouvoir absolu, catholique grec et panslaviste : il publia dans de nombreux ouvrages, soit en allemand, soit en français, sa nouvelle profession de foi. Il rentra alors dans l'empire, fut nommé gouverneur civil d'une province, mais sans recouvrer ses biens, repassa à l'étranger et continua la série de ses publications. Lors de la révolution de 1848, suspect aux divers partis, il gagna l'Amérique, où il demanda une place de professeur qu'il ne put obtenir.

On a du comte Gurowski, en français : *la Vérité sur la Russie* (Paris, 1840); puis en allemand : *la Russie et la civilisation* (Leipsick, 1841); *Pensées sur l'avenir des Polonais* (Berlin, 1841); *Extraits de mon livre de pensées* (Breslau, 1843); *un Tour en Belgique* (Heidelberg, 1845); *Impressions et souvenirs* (Lausanne, 1846); *les Derniers événements dans les trois parties de l'ancienne Pologne* (Munich, 1846).

GÜSECK (Bernard DE). Voy. BERNECK.

GUSLER (Pierre-Georges), général français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), le 22 octobre 1780, s'engagea dès l'âge de quatorze ans, dans le 7e de hussards avec lequel il fit quelques campagnes à l'armée du Rhin. Officier dès 1803, il se signala surtout par sa bravoure dans les guerres de Prusse et de Pologne, à Essling où il fut blessé dangereusement, et eut plusieurs chevaux tués sous lui aux sanglantes journées de Dresde et de Leipsick. Laissé en demi-solde jusqu'en 1820, il fut nommé colonel du 4e de dragons (1822), fit la campagne d'Espagne (1823), et obtint, à la révolution de Juillet, le brevet de maréchal de camp. Après avoir commandé les subdivisions militaires de la Loire et de la Meuse, le général Gusler a été admis, en 1839, dans le cadre de réserve (2e section). Il a été fait grand officier de la Légion d'honneur le 14 août 1842.

GUTHRIE (révérend Thomas), prêtre et philanthrope écossais, né en 1800, à Brechin (comté de Forfar), et fils d'un riche négociant de cette ville, étudia la théologie à l'université d'Édimbourg. Après avoir reçu les ordres, il vint faire à Paris des études médicales. A son retour, il administra la paroisse d'Arbinlot (1830), et fut appelé, en 1840, à l'église de Saint-Jean d'Édimbourg, récemment consacrée au culte. Il prit une part active aux controverses qui amenèrent le schisme de 1843 et fut, avec les docteurs Chalmers, Cunningham et Candlish un des chefs de la nouvelle Église indépendante (*free Church*). Édimbourg lui doit la fondation de son École des pauvres (*ragged School*), établissement libre érigé en 1847.

GUTHRIE (G. J.), chirurgien anglais, né à Londres le 1er mai 1785, et fils d'un orthopédiste en renom, commença ses études médicales à treize ans sous la direction du docteur Hooper, et n'en avait pas seize lorsque le Collége des chirurgiens lui décerna son diplôme (5 février 1801). Nommé aide au 29e régiment d'infanterie, il servit dans le Canada (1802-1807), puis en Espagne (1808-1814), où il assista à une foule d'engagements meurtriers et s'empara d'une batterie d'artillerie à la prise d'Oporto. En 1823, il fut attaché à l'hôpital de Westminster comme chirurgien adjoint, et, en 1827, comme chirurgien en titre.

Reçu membre du Collége des chirurgiens en 1824, honneur qui n'avait pas encore été accordé à un confrère si jeune, M. G. J. Guthrie présida trois fois cette compagnie, en 1833, 1842 et 1855. — Il venait de compléter une *Pratique de la chirurgie militaire* (Londres, 1855), qui avait déjà eu plusieurs éditions, lorsqu'il mourut à Londres le 29 avril 1856.

GUTIERRES (Garcia), auteur dramatique espagnol, né en 1815, fut appelé par le sort, en 1832, à faire partie des régiments levés à Madrid contre don Carlos. Trop pauvre pour se racheter, il venait précisément de tirer le numéro 1 quand il présenta sa première pièce *Il Trovatore* au théâtre del Principe. Le succès de ce drame, qui a

Digitized by Google

fourni plus tard le libretto du chef-d'œuvre de M. Verdi, fut prompt et complet. L'auteur put payer un remplaçant et se livrer dès lors entièrement à la carrière du théâtre. Parmi ses autres pièces, qui lui valurent presque toutes des triomphes, on cite : *et Page ; et Rey Monge ; Magdalena*. M. Gutierres est, en ce moment, un des auteurs dramatiques les plus goûtés de l'Espagne.

GUTTINGUER (Ulric), littérateur français, né en 1785 à Rouen, et fils d'un ancien député de l'Empire, se livra dès sa jeunesse à la littérature, et débuta, en 1812, par le poëme de *Goffin, ou les Mineurs sauvés*. Vers 1820, il se lia d'amitié avec les chefs du mouvement romantique, fut admis à la rédaction de *la Muse française* et réunit les pièces qu'il y avait fait insérer sous le titre de *Mélanges poétiques* (1826, in-8 ; 3e édit., 1828). Ce volume, favorablement accueilli, se distinguait par une facilité de style et par une certaine indolence rêveuse qui se retrouvent dans les ouvrages suivants : *Charles VII à Jumiéges* et *Édith* (1826), poëmes ; *Recueil d'élégies* (1829, in-8) ; *Fables et méditations* (1837, in-8) ; *les Deux âges du poëte* (1844, in-8) ; *Dernier amour* (1852), etc.

On a de lui, en prose : *Nadir* (1822) ; collection de lettres critiques ; les romans d'*Amour et Opinion* (1827, 3 vol. in-12) et d'*Arthur* (1836, in-8) ; *Pensées et impressions d'un campagnard* (1847, in-18), recueil d'articles extraits de divers journaux et principalement du *Corsaire*.

GUTZKOW (Charles), écrivain et poëte dramatique allemand, né à Berlin en 1811, fit de brillantes études dans cette ville et remporta un prix académique pour une dissertation de théologie *de Diis fatalibus*. La révolution de 1830 le lança, à dix-neuf ans, dans la politique ; il donna successivement plusieurs ouvrages, où une satire fixe et mordante cachait les théories les plus avancées. Le *Forum de la critique* (Forum der Journalliteratur) ; *les Lettres d'un fou à une folle* (Briefe eines Narren), etc. ; *Maha Guru, histoire d'un Dieu* (Stuttgart, 1833, 2 vol.), roman fantastique où il adoptait les dernières conséquences des écrits de J. J. Rousseau, lui firent, auprès des conservateurs une réputation d'homme dangereux. Mais l'apôtre des doctrines nouvelles, M. Menzel (voy. ce nom), l'associa à la rédaction de sa *Gazette littéraire* et le couvrit de sa popularité. C'est alors qu'il publia : *Nouvelles* (Novellen ; Hambourg, 1834, 2 vol.) ; *Soirées* (Soireen ; 1835, 2 vol.) ; *Caractères publics* (Oeffentliche Charaktere ; 1835), courtes esquisses dont le style fit le succès.

Son entrée dans *la Jeune Allemagne* dont M. Menzel affectait de se séparer, porta une première atteinte à l'accord qui les unissait. Ils rompirent tout-à-fait, lorsque M. Gutzkow prit la direction du journal *le Phénix*. Sa *Préface* aux *Lettres sur la Lucinde de Fr. Schlegel*, par Schleiermacher, et sa brochure intitulée *Wally* (Mannheim, 1835), toutes deux dirigées contre la révélation, soulevèrent des anathèmes. Tous les ouvrages de son parti furent prohibés ; lui-même fut traduit devant le tribunal aulique de Bade, et condamné à trois mois d'emprisonnement. Loin de se ralentir M. Gutzkow publia, la même année, un *Essai sur la philosophie de l'histoire* (zur Philosophie der Geschichte ; Manheim, 1836), et en opposition à *la Littérature allemande* de Menzel, désormais son ennemi implacable ; *ses Essais sur l'histoire de la littérature moderne* (Beitraege zur Gesch. der neusten Literatur ; Stuttgart, 2 vol.), sans compter *Gœthe et les deux siècles* (Gœthe im Wendepunkt Zweier Jahrhunderte ; Berlin) ; puis trois romans : *Séraphine ; le Bonnet rouge et le Capuchon* (die rothe Mütze und die Kapuze ; Hambourg, 1838) ; *Blasedow et ses fils* (1839) ; une suite d'articles critiques : *Dieux, héros, et Don Quichotte* (Götter, Helden, dom Quixote, 1838).

Mais c'est surtout comme poëte dramatique que M. Gutzkow a le plus de réputation. Il a fait jouer avec succès sur presque toutes les scènes de l'Allemagne : *Néron* (1835) ; *le Roi Saül* (1839) ; *Richard Savage, Werner, Patkul, l'École des riches, la Feuille blanche*, et *Queue et glaive*, le plus populaire de tous ses ouvrages.

Ses œuvres dramatiques ont été réunies en deux volumes en 1842. La même année parurent encore de lui : *les Lettres de Paris* et *les OEuvres mêlées*. Il a donné de 1850 à 1852 un grand roman en 9 volumes : *les Chevaliers de l'esprit*, et plus récemment encore *la Diaconesse*, où le réel ne sert que de cadre à l'expansion de ses idées philosophiques et religieuses. Partial, irritable, inconséquent même comme presque tous les écrivains de parti, M. Gutzkow s'est fait souvent pardonner ces défauts par un esprit inépuisable et une grande chaleur.

GUYARD-DELALAIN (Augustin-Pierre), député français, ancien avocat, quitta le barreau pour l'industrie. Blessé, en juin 1848, en attaquant une barricade à la tête d'une compagnie de la garde nationale, il fut décoré par le général Cavaignac le 23 août suivant. Dévoué à la politique de l'Élysée, il fut un des membres les plus actifs du comité bonapartiste qui organisa le pétitionnement pour la révision de la Constitution, et, dès le 3 décembre 1851, fut paraître dans les journaux, son adhésion formelle au coup d'État. Sous les auspices du gouvernement, il devint, en 1852, député de la 1re circonscription de la Seine, et fut réélu en 1857.

GUYON (Jean-Louis-Geneviève), chirurgien français, né à Albert (Somme), le 5 avril 1794, fit ses classes au collége de Saint-Quentin, et vint étudier la médecine à Paris en 1810. Nommé chirurgien sous-aide en 1811, il fut envoyé en Hollande et passa en 1815 à la Martinique, où, pendant quatre ans, il fit des observations sur la fièvre jaune ; il essaya impunément sur sa personne toutes les voies de contagion, jusqu'à s'inoculer la matière des vomissements et à se coucher dans le lit des malades. Chirurgien-major en 1821, il fut attaché, en 1826, au service de l'hôpital de l'île de Léon en qualité de chirurgien en chef, rentra en France en 1829 et fit partie de la commission nommée par le ministre de la guerre, en 1831, pour étudier le choléra en Pologne. Envoyé en Algérie, en 1833, il y exerça les fonctions de premier professeur de l'hôpital d'instruction d'Alger, fut nommé chirurgien en chef de l'armée le 9 mai 1838 et prit part à toutes les grandes expéditions, depuis celle de Constantine jusqu'à celle de Cherchell et de Médéah. Son nom a été mis plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée, et il a été choisi par l'Institut pour s'associer aux travaux des commissions scientifiques d'Algérie. M. Guyon réside à Alger ; il est officier de la Légion d'honneur depuis le 30 mai 1837.

On a de lui un grand nombre de mémoires : *sur le Traitement de la fièvre jaune* (1826) ; *sur le Choléra en Pologne* (1832), présenté à l'Institut ; *sur les Maladies des Antilles et de l'Afrique*, etc. Beaucoup ont été insérés dans la *Revue médicale*, les *Annales maritimes et coloniales*, la *Gazette médicale*, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, les *Comptes rendus* de l'Institut, etc.

GUYON (Émilie N..., dame), actrice française.

Digitized by Google

née à Brazey, dans la Bourgogne, vers 1822, était cousine germaine de l'acteur Guyon, sociétaire des Français, qui la fit débuter au théâtre de la Renaissance dans *la Fille du Cid*, en 1840, et qui l'épousa peu après. Elle joua quelque temps aux Français, mais ne tarda pas à paraître avec plus de succès sur les scènes du boulevard. Elle a fait partie, de 1846 à 1852, du personnel de l'Ambigu. Depuis, elle a été attachée à la Porte-Saint-Martin, où elle tient l'emploi des grands rôles; sa dernière création a été dans *les Chevaliers du Brouillard* (août 1857).

GUYON (Richard-Debaufre), général anglais, plus connu sous le nom de KOURCHID-PACHA, est né en mars 1813, à Walcot, près Bath, en Angleterre. Fils d'un capitaine de la marine royale, il fit ses premières armes en Portugal contre don Miguel et entra, en 1832, comme cadet dans le régiment des hussards du grand-duc Joseph d'Autriche. Devenu aide de camp du feld-maréchal baron Splenyi, dont il épousa la fille en 1838, il abandonna le service, se retira dans ses terres auprès de Pesth, où il mena pendant quelques années la vie de magnat hongrois. Pendant la révolution de 1848, M. Guyon, qui appartenait à l'opposition la plus avancée, avec MM. Pulsky et Kossuth, fut un des premiers à prendre parti dans la révolution, et reçut, en sa qualité d'ancien officier, le commandement d'un bataillon de *honveds* (landwehr hongroise), le seul qui tint ferme contre les troupes impériales dans la déroute de Schwëchat. Promu colonel dans l'armée magyare, il se distingua à plusieurs reprises pendant la période de la guerre qui se termina par la défaite de Windischgraëtz, à l'attaque de Brangisko, à Tareza, où il défit le général Schlik, et dans la défense héroïque de Tyrnau, où, à la tête de 1800 soldats, il résista durant une journée entière aux 10000 hommes du général Simonich (18 décembre 1848). L'année suivante, il reçut le commandement de la place de Komorn, qu'il défendit vaillamment contre les impériaux jusqu'au moment où la jalousie de Georgey lui donna pour remplaçant le général Klapka. Relégué dans l'armée de réserve, M. Guyon, après avoir soutenu dans le Banat les derniers efforts de l'insurrection magyare, se vit obligé, ainsi qu'un grand nombre de ses camarades, de chercher un refuge en Turquie. L'Autriche ayant réclamé son extradition, il entra au service ottoman en conservant son grade de général, sous le titre de Kourchid-pacha. Il commanda quelque temps à Damas, puis à Alep, contribua, en 1850, à l'apaisement des troubles de la Syrie, et enfin au commencement de la guerre d'Orient, fut nommé chef d'état-major général de l'armée du Caucase (novembre 1853). Il se rendit à Kars, dont il organisa la première défense. — Après la paix, il revint à Constantinople, où il mourut le 12 octobre 1856.

GUYOT (Jules), médecin français, né vers 1805, fit ses études médicales à Paris, où il fut reçu docteur en 1833. Tournant son activité vers les travaux scientifiques plutôt que vers la pratique de sa profession, il a écrit un certain nombre d'ouvrages qui attestent un esprit préoccupé de la philosophie de la science. Les principaux sont : *Éléments de physique générale* (1832, in-8); *des Mouvements de l'air et des pressions de l'air en mouvement* (1835, in-8); *Traité de l'incubation* (1840, in-8), et de son influence thérapeutique; *de la Télégraphie de jour et de nuit* (1840, in-8); *de l'Emploi de la chaleur dans le traitement des ulcères* (1842, in-8); *Institutions démocratiques* (1848), où il propose une série de réformes économiques et administratives; *le Vitalisme physique* (1855, in-8), extrait de *l'Union médicale*; etc.

GUYOT-DUBODAN (François-Marie), magistrat français, ancien représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, né à Vannes, en 1794, d'une famille de robe, entra fort jeune dans la magistrature, et fut successivement substitut du procureur du roi à Vannes, procureur du roi à Quimper, avocat général près la Cour royale de Rennes, procureur général à Alger, et procureur général à Rennes, en remplacement de M. Plougoulm. Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut un moment révoqué, mais le gouvernement provisoire lui rendit ses fonctions. Élu représentant du peuple dans le Morbihan, le second sur douze, par 72000 voix, il fut vice-président du Comité de l'Algérie et des colonies et vota ordinairement avec la droite. Il adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution républicaine, et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place de procureur général à la Cour d'appel de Rennes. Nommé officier de la Légion d'honneur depuis 1852, il fait partie du conseil général du Morbihan.

GWILT (Joseph), architecte anglais, né le 11 janvier 1784, embrassa la profession de son père et tourna de bonne heure son attention vers le style italien. En 1816, il fit une longue excursion sur le continent et en rapporta le manuel intitulé : *Notitia architectonica italiana* (1818). On cite de lui, comme des travaux d'art remarquables, le château de Markree, en Irlande, et l'église de Saint-Thomas, à Charlton. Occupé surtout de l'étude de l'archéologie, il a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous signalerons les suivants : *Origine des cariatides* (Cursory view of the origin of caryatides; Londres, 1822); *Sciographie* (Sciography or examples of shadows; 2e édit., 1824); *de l'Équilibre des voûtes* (On the equilibrium of arches; 2e édit., 1826); *Éléments d'architecture* (Rudiments of architecture, 1826); une traduction de *l'Architecture* de Vitruve (1826), la seule qui ait du mérite et qui soit complète en langue anglaise; *de la Critique en architecture* (Elements of architectural criticism; 1837, in-8); *Encyclopédie historique, théorique et pratique d'architecture* (Encyclopædia of architecture; 1842, 3e édit. augmentée, 1854), l'un des meilleurs ouvrages de ce genre. M. Gwilt a aussi donné des articles au *Dictionary of literature* de Brande et à l'*Encyclopædia metropolitana*.

GYULAY (François, comte), général autrichien, né à Pesth, en 1799, est fils du général Ignace Gyulay, qui eut une part importante à la campagne de France. Entré au service militaire en 1816, il atteignit rapidement, malgré la paix, les grades supérieurs; général-major en 1839, il devint, en 1846, feld-maréchal lieutenant et fut placé, l'année suivante, à la tête de la province de Trieste. Il contribua beaucoup, en 1848, à conserver à l'État la marine de l'Adriatique. Après avoir occupé, de juin 1849 à juillet 1850, le ministère de la guerre, il est revenu en Italie prendre le commandement du 5e corps.

Digitized by Google

H

HAAG (Eugène), théologien protestant français, né à Montbéliard (Doubs), le 11 février 1808, alla étudier la théologie à la Faculté protestante de Strasbourg et y prit ses grades. Il passa ensuite en Allemagne, se voua à l'enseignement particulier et traduisit, pour la société anglaise de la propagation des connaissances chrétiennes, plusieurs livres de morale et de piété. En 1853, il fut un des fondateurs de la Société du protestantisme français. Son principal ouvrage, fait en commun avec son frère, est *la France protestante, ou Vie des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire, depuis les premiers temps de la réformation, jusqu'à la reconnaissance de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale* (1847 et ann. suiv., tomes I à VII, gr. in-8 à 2 col.); véritable monument élevé à la mémoire de ses coreligionnaires, et pour lequel il a puisé un grand nombre de renseignements dans les archives publiques ou particulières.

On a encore de lui : *Cours complet de langue française* (Leipsick, 1834-1836, 5 vol. in-8); *Vues classiques de la Suisse* (1836-1837, in-8), d'après H. Zschokke; *Vie de Luther* (Valence, 1839, in-18), et *Vie de Calvin* (Paris, 1840, in-18); *la Trinité* (1842, in-12), traduit de Milton; etc.

HAAG (Émile), frère du précédent, né à Montbéliard, le 8 novembre 1810, termina aussi ses études à Strasbourg et fit un long séjour en Allemagne. Outre sa collaboration au grand dictionnaire biographique cité plus haut, il a donné des traductions de l'anglais et un recueil de *Satires et poésies diverses* (Paris, 1844, in-18).

HAASE (Henri-Dieudonné-Frédéric-Chrétien), savant philologue allemand, né le 4 janvier 1808, à Magdebourg en Prusse, fit ses classes dans sa ville natale, étudia pendant quatre ans la philologie aux universités de Halle, de Greifswald et de Berlin, et entra, en 1831, dans l'enseignement public. En 1835, il était professeur-adjoint à la Schulpforta, quand son affiliation aux *Burschenschaften*, le fit suspendre de ses fonctions et condamner à six ans de prison. Gracié, au bout d'un an, il quitta la Prusse et se livrant à des études suivies aux bibliothèques de Paris, de Heidelberg, de Strasbourg et de Berne, il réunit une foule de documents pour servir à une édition critique des écrivains militaires grecs et romains. Dans son écrit, *de militarium Scriptorum græcorum et latinorum omnium editione instituenda narratio* (Berlin, 1847), il rend compte de ses idées pour l'exécution de ce grand travail qu'on attend encore.

De retour en Prusse, en 1840, M. Haase devint professeur adjoint de philologie à l'université de Breslau; l'année suivante, inspecteur universitaire des provinces de Silésie et de Posen, et en 1846, professeur titulaire. Il soutenait alors des projets de réforme qui rencontrèrent une vive résistance dans le ministère Eichhorn. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée nationale de Berlin il se fit remarquer parmi les membres du centre gauche. Depuis son retour à Breslau (1851), il occupe la chaire d'éloquence et la place de co-directeur du séminaire philologique.

Les ouvrages de M. Haase sont plus estimés que nombreux. On lui doit des éditions du *de Republica Lacedæmoniorum* de Xénophon (Berlin, 1833): de *Thucydide* (Paris, 1840), avec la traduction latine; de l'*Historia romana* de Velleius Paterculus (Leipsick, 1851), et des *Œuvres de Sénèque* (Ibid., 1852, et suiv.). Il a en outre annoté les *Leçons de philologie latine* de Reisig (Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft; Ibid., 1839), et fourni d'importants articles à quelques grands recueils littéraires de l'Allemagne, notamment une dissertation sur *le Passé et l'avenir de la philologie* (Vergangenheit und Zukunft der Philologie; Berlin 1835), à l'*Encyclopédie méthodique des sciences philologiques* et les mots *Philologie* et *Phrygie* à l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber.

HABSBOURG (famille de). Voy. AUTRICHE.

HACHETTE (Louis-Christophe-François), libraire français, né à Rethel (Ardennes), le 5 mai 1800, se destina à l'enseignement et entra en 1819 à l'École normale, où il venait de terminer avec succès ses études de troisième année, lorsqu'elle fut licenciée au mois de septembre 1822. Éloigné ainsi brusquement de la carrière du professorat, avec les plus distingués de ses condisciples, MM. Farcy, L. Quicherat, Geruzez, etc., il consacra plusieurs années à l'étude du droit et des affaires et crut pouvoir se rattacher à l'instruction publique en fondant une librairie classique qui prit pour devise : *Sic quoque docebo*. De 1826 à 1850, les publications littéraires et scientifiques sorties de cette librairie, se sont répandues dans tous les établissements publics et particuliers de France et de l'étranger. Sous son impulsion, tous les textes français, latins et grecs des auteurs classiques ont été revus et annotés avec soin par les professeurs les plus habiles; de nouveaux dictionnaires, fruit de quinze à vingt ans de travaux, de nouvelles méthodes d'enseignement sont venus fortifier les études à tous les degrés : des journaux spéciaux, la *Revue de l'instruction publique*, le *Manuel général de l'instruction primaire*, *l'Ami de l'Enfance*, etc., ont répandu parmi les professeurs, les instituteurs et les directeurs des salles d'asile, les meilleurs principes et les connaissances spéciales.

De 1850 à 1857, M. L. Hachette, activement secondé par ses gendres, MM. Bréton et Templier, a entrepris de joindre à la librairie classique la grande librairie littéraire et scientifique. Dans l'espace de ces sept années, il a fondé la *Bibliothèque variée*, qui est appelée à réunir les œuvres des contemporains les plus célèbres; la *Bibliothèque des chemins de fer*, qui a fait entrer le livre dans les habitudes du voyage, et circuler 500 volumes sur tous les points de la France et même dans les pays étrangers; la *Collection des guides-itinéraires*, qui, après avoir absorbé les publications commencées par plusieurs autres éditeurs, se compose déjà aujourd'hui de près de 150 volumes; la *Bibliothèque rose illustrée pour les enfants et les adolescents;* une série nouvelle de *Dictionnaires universels*, dans le format du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* (1842, gr. in-8; 11e édit., 1857), de M. Bouillet, série dont notre *Dictionnaire des Contemporains* fait partie; etc. Ajoutons à ces grandes collections la première édition correcte et dans trois formats à la fois (1856 et suiv., 20 vol. gr. in-8 et in-8, 12 vol. in-12) des *Mémoires de Saint-Simon*, d'après les manuscrits dont le dernier héri-

Digitized by Google

tier de ce nom était possesseur. De concert avec M. Ch. Lahure (voy. ce nom), M. L. Hachette, a créé en 1855, *le Journal pour tous*, publication hebdomadaire publié dans ces dernières années une série de nouveaux écrits qui l'ont fait surnommer « le Charles Dickens de l'Allemagne. » Nous signalerons les suivants : *Aventures du corps-de-garde* (Wachtstubenabenteuer; Stuttgart, 1841; 2e édit., 1848), suite de *la Vie militaire durant la paix*; *Daguerréotypes pris durant un voyage en Orient* (Daguerreotypen aufgenommen auf einer Reise in den Orient; Ibid., 1842, 2 vol.; 2e édit., 1846); *Légendes et contes* (Maerchen, Ibid., 1843, 2 vol); *Pèlerinage à la Mecque* (Pilgerzug nach Mekka; Ibid., 1847), recueil de légendes et de mythes de l'Orient; *Histoires humoristiques* (Humoristische Erzaehlungen: Ibid., 1847); *Scènes de la vie* (Bilder aus dem Leben, 1850); *le Commerce et la vie* (Handel und Wandel; Berlin, 1850, 2 vol.), excellent roman humoristique; *Histoires sans nom* (Namenlose Geschichten: Stuttgart, 1851, 3 vol.; nouvelleédit., 1855); *Eugène Stillfried* (Ibid., 1852, 3 vol.); *les Esclaves de l'Europe* (Europaeisches Sclavenleben; Ibid., 1854, 4 vol.), roman qui a fait sensation en Allemagne; *le Moment du bonheur* (der Augenblick des Glücks; Ibid., 1857, 2 vol. in-8.); *un Hiver en Espagne* (Ein Winter in Spanien; Ibid., 1855, 2 vol.).

On a du même auteur deux comédies qui ont eu un grand succès : *l'Agent secret* (Geheimer Agent, 1850; 3e édit., 1855), couronné dans un concours à Vienne, et *Traitements magnétiques* (Magnetische Curen, 1851). M. Krabbe publie à Stuttgart une édition des *Œuvres complètes* de M. Hackländer (Hacklaenders saemmtliche Werke, grand in-16; Stuttgart, 1856, t. I-XVIII).

HADDINGTON (Thomas-Hamilton HADDINGTON, 9e comte DE), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1780 à Édimbourg, appartient à une famille écossaise anoblie par Charles Ier. Sous le nom de baron de Binning, qui est son second titre nobiliaire, il fut élevé à Oxford, où il prit ses grades universitaires, et représenta, de 1818 à 1826, la ville de Rochester à la Chambre des Communes, où il appuya toutes les mesures du parti tory. En 1828, il est entré à la Chambre des Lords, où son père venait, l'année précédente, d'être appelé en qualité de baron Melrose. Il a plusieurs fois figuré dans les emplois publics quand son parti a eu le pouvoir, notamment sous sir R. Peel, qui, durant sa première administration, l'investit du gouvernement de l'Irlande (1834-1835), et, durant la seconde, le plaça à la tête de l'Amirauté (1841-1846). Depuis 1814, il a été appelé à siéger au Conseil privé. De son mariage avec la fille du comte de Macclesfield (1802), il n'a pas eu d'enfants et a pour héritier présomptif son cousin Georges BAILLIE.

HACKLAENDER (Frédéric-Guillaume), écrivain allemand, né le 1er novembre 1816 à Buntscheid, près Aix-la-Chapelle, se vit forcé par la perte de ses parents d'abandonner ses études et entra, à quatorze ans, dans une maison de commerce, puis servit quelque temps dans l'armée prussienne. En 1840, il publia à Stuttgart un ouvrage qui décida de son avenir, *la Vie militaire pendant la paix* (Bilder aus dem Soldatenleben im Frieden, Stuttgart, 1841; 4e édit., 1850), recueil de souvenirs de sa vie d'apprenti et de soldat. Cet essai, remarquablement écrit, plein d'esprit et de verve, fut traduit en plusieurs langues et valut à l'auteur la protection du baron de Taubenheim, qui l'emmena avec lui en Orient. De retour à Stuttgart, M. Hackländer, présenté au roi de Wurtemberg, obtint un emploi à la cour et devint, en 1843, secrétaire du prince royal. Il garda ce titre pendant six ans et fit dans cet intervalle des voyages en Italie, en Sicile, en Belgique, en Russie, etc.; ayant reçu alors une pension, il passa de nouveau en Italie et accompagna le général Radetzky durant la campagne du Piémont. Il assista ensuite, avec le prince de Prusse, à l'occupation du grand-duché de Bade et à la prise de Radstatt, et réunit ainsi les documents d'un livre qui forme le pendant du premier : *Vie militaire pendant la guerre* (Soldatenleben im Kriege; Stuttgart, 1859-1850, 2 vol.)

Établi, depuis cette époque, près de Stuttgart, M. Hackländer a publié dans ces dernières années une série de nouveaux écrits qui l'ont fait surnommer « le Charles Dickens de l'Allemagne. » Nous signalerons les suivants : *Aventures du corps-de-garde* (Wachtstubenabenteuer; Stuttgart, 1841; 2e édit., 1848), suite de *la Vie militaire durant la paix*; *Daguerréotypes pris durant un voyage en Orient* (Daguerreotypen aufgenommen auf einer Reise in den Orient; Ibid., 1842, 2 vol.; 2e édit., 1846); *Légendes et contes* (Maerchen, Ibid., 1843, 2 vol); *Pèlerinage à la Mecque* (Pilgerzug nach Mekka; Ibid., 1847), recueil de légendes et de mythes de l'Orient; *Histoires humoristiques* (Humoristische Erzaehlungen: Ibid., 1847); *Scènes de la vie* (Bilder aus dem Leben, 1850); *le Commerce et la vie* (Handel und Wandel; Berlin, 1850, 2 vol.), excellent roman humoristique; *Histoires sans nom* (Namenlose Geschichten: Stuttgart, 1851, 3 vol.; nouvelleédit., 1855); *Eugène Stillfried* (Ibid., 1852, 3 vol.); *les Esclaves de l'Europe* (Europaeisches Sclavenleben; Ibid., 1854, 4 vol.), roman qui a fait sensation en Allemagne; *le Moment du bonheur* (der Augenblick des Glücks; Ibid., 1857, 2 vol. in-8.); *un Hiver en Espagne* (Ein Winter in Spanien; Ibid., 1855, 2 vol.).

On a du même auteur deux comédies qui ont eu un grand succès : *l'Agent secret* (Geheimer Agent, 1850; 3e édit., 1855), couronné dans un concours à Vienne, et *Traitements magnétiques* (Magnetische Curen, 1851). M. Krabbe publie à Stuttgart une édition des *Œuvres complètes* de M. Hackländer (Hacklaenders saemmtliche Werke, grand in-16; Stuttgart, 1856, t. I-XVIII).

HAEBERLIN (Charles-Louis), romancier allemand, fils d'un jurisconsulte, né à Erlangen le 25 juillet 1784, étudia le droit à Helmstedt

Digitized by Google

et fut nommé commissaire des guerres en 1814. Il fut destitué et mis en prison en 1828, à la suite d'un procès scandaleux. Il a publié, avant et après son incarcération, cinquante-neuf romans en 120 volumes, sous les pseudonymes de Melindor, Niedtmann, Mandien, Niemand, surtout sous celui de Belani. Ses romans historiques ou humoristiques se font remarquer par une certaine facilité de style, mais on y trouve peu d'observation et de profondeur. M. Haeberlin a donné le catalogue complet de ses œuvres dans sa nouvelle intitulée : *Fidèle et brave* (Treu und brav; Leipsick, 1851).

HAENEL (Gustave-Frédéric), savant jurisconsulte allemand, né à Leipsick, le 5 octobre 1792, fit ses études à Rossleben, Gœttingue et Leipsick, prit en 1816 ses grades universitaires dans cette dernière ville et y devint professeur adjoint de droit. Il interrompit l'exercice de ses fonctions pendant sept années, pour aller explorer successivement les principales bibliothèques de l'Italie, de la Suisse, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre et des Pays-Bas. De retour en Allemagne, il reprit ses cours à l'université de Leipsick, où il devint, en 1838, professeur titulaire. Il est conseiller à la cour de Saxe, membre de l'Académie de législation de Toulouse et de plusieurs autres sociétés savantes.

Parmi les ouvrages de M. Haenel, dont la plupart sont le résultat de recherches et de travaux prodigieux, nous devons citer comme facilitant particulièrement l'étude du droit romain : *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliæ, Helvetiæ, Belgiæ, Britanniæ, Magnæ, Hispaniæ, Lusitaniæ asservantur* (Leipsick, 1829); *Dissentiones dominorum, sive controversiæ veterum juris Romanæ interpretum, qui glossatores vocantur* (Ibid., 1834); *Variantes du* Paulus, *édition Arndt* (Bonn, 1833); *Antiqua summaria codicis Theodosiani* (Leipsick, 1834); *Codicis Gregoriani et codicis Hermogeniani fragmenta ad XXV libb. Manuscript., etc., fidem recognita* (Bonn, 1835; autre édition d'après 36 manuscrits; Ibid., 1837); l'édition critique complète du *Codex Theodosianus* (Ibid., 1839-1842); *Novellæ constitutiones imperator Theodosii II, Valentiniani III, Maximi, Majoriani, Severi, Anthemii* (Ibid., 1844); *XVIII Constitutiones, quas Jacobus Sirmondus edidit. Lex Romana Visigothorum* (Leipsick, 1849). Ces trois derniers travaux ont eu pour base l'étude comparée de 172 manuscrits.

On doit, en outre, aux recherches de M. Haenel plusieurs brochures intéressantes : *Legis Romanæ Visigothorum particula* (Leipsick, 1838); *Novellæ Valentiniani III et Severi imperatorum, de Lege romana Burgundionum* (Ibid., 1850); une série de programmes universitaires : *Honorii constitutio de conventibus annuis in urbe Arelatensi habendis* (Ibid., 1845-1850), etc. C'est un des principaux collaborateurs des *Annales critiques* de Richter et des *Comptes rendus* (Berichte) de l'Académie des sciences de Saxe.

HAENEL (Ernest-Jules), sculpteur allemand, né à Dresde, vers 1810, se destina d'abord à l'architecture, puis apprit la statuaire sous la direction de MM. Rietschel et Schwanthaler. Il commença à se faire connaître en exécutant quelques bas-reliefs au théâtre de Dresde, entre autres une *Scène bachique*, pleine de mouvement et de poésie. Il obtint au concours l'exécution d'une statue de *Beethoven*, qui fut érigée à Bonn le 12 août 1845. Les autres grands travaux de M. Haenel sont : *Charles VI*, pour l'université de Prague; *Ch. Marie de Weber*, en bronze, pour la ville de Dresde; une statue colossale de *Pierre de Cornélius;* une *Madone;* plusieurs bas-reliefs pour le nouveau musée de Dresde, etc. M. Haenel est, depuis 1848, professeur et membre de l'Académie des beaux-arts de Dresde.

HAERING (Wilhelm), romancier allemand, connu sous le pseudonyme de *Willibad Alexis*, est né à Breslau, en juin 1798, d'une famille française, qui, chassée de la Bretagne par la révocation de l'édit de Nantes, passa en Prusse où elle échangea son nom de Le Hareng contre le nom allemand correspondant. Élevé à Berlin par sa mère qui était devenue veuve, il prit part à la guerre de l'indépendance, en 1815, et assista, comme volontaire, au siége des forteresses des Ardennes. Il fit ensuite des études de droit, et entra dans la carrière administrative, tout en s'essayant à des productions littéraires. Pour arriver plus vite à l'indépendance par la fortune, il se jeta dans des spéculations industrielles qui ne furent pas toujours heureuses, mais dont sa plume devait suffire à réparer les échecs. Après quelques essais poétiques, il débuta avec éclat, en 1823, par un roman historique en 3 volumes, *Walladmor*, qu'il donna comme une œuvre inédite de Walter Scott, et qui, traduit en anglais, fut lu par le grand romancier lui-même, et déclaré par lui la plus habile mystification de l'époque. Il a été retraduit de l'anglais en français par l'interprète ordinaire des œuvres de Walter Scott, Defaucompret (1825, 3 vol. in-12).

M. Haering a donné encore, en recourant au même stratagème, *le Château d'Avallon* (Schloss Avallon, 1827, 3 vol.). Puis vinrent, sous son nom ou sous son pseudonyme de W. Alexis, *Cabanis* (1832, 6 vol. in-8), traduit et abrégé en français, par Mme Léo, avec ce sous-titre : *la Guerre de Sept ans* (1834, 2 vol. in 8); *la Maison Dusterweg* (Haus D., 1836, 2 vol.); *les douze Nuits* (die zwœlf Naechte, 1838, 3 vol.); *Rolland de Berlin* (1840); *le Faux Waldemar* (der falsche W., 1842, 3 vol.); *Urbain Grandier* (1843, 2 vol.); *les Culottes de M. de Bredow* (die Hosen des H. von B., 1846-1848, 2 vol.); et, sans compter les volumes de *Nouvelles* (Novellen, 1830-31, 4 vol.; Neue Novellen, 1836, 2 vol.), d'autres romans encore où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination et de l'esprit.

On a aussi de M. Haering plusieurs pièces de théâtre, entre autres : *le Prince de Pise* et *la Sonnette* (1828), drames; *Annette de Tharau* (1829); *le Garçon tailleur en goguette*, farce de carnaval (1841); des traductions estimées de diverses œuvres anglaises, une volumineuse collection de relations de crimes célèbres sous le titre de *Nouveau Pitaval* (der neue, P., 1840 et suiv.); et, dans tous les journaux et revues de l'Allemagne, des articles de tout genre, marqués d'un cachet d'originalité fine et piquante, et dans lesquels l'ironie et le bon sens sont mis ensemble au service des idées libérales et du progrès.

M. Haering a visité, à plusieurs reprises, diverses contrées de l'Europe. En 1847, il était en Italie, avec sa femme, qui est Anglaise, et il assista, avec un intérêt sympathique, aux événements révolutionnaires de Florence, de Rome et de Naples. En Allemagne, il réside tour à tour à Berlin ou dans un charmant domaine qu'il s'est créé sur les bords de la Baltique, à Haerinsgdorf, et auquel le romancier a donné quelque chose de la célébrité de l'île de Monte-Cristo.

HAESER (Henri), médecin allemand, fils du musicien de ce nom, né à Rome, le 15 octobre 1811, vint à l'âge de six ans à Weimar, et alla, en 1830, étudier la médecine à Iéna, où, après avoir obtenu le diplôme de docteur et visité dif-

Digitized by Google

férentes grandes villes de l'Allemagne, il revint se fixer. Agrégé à la Faculté de cette ville, en 1836, médecin de la clinique, puis professeur adjoint et enfin titulaire, il fut appelé, en 1849, à Greifswald où il n'a cessé d'occuper une chaire à l'École de médecine.

On a de M. Haeser, sur l'histoire de la médecine, un des sujets qu'embrasse son enseignement, divers ouvrages parmi lesquels on remarque des *Recherches historico-pathologiques pour servir à l'étude de l'histoire des maladies populaires* (Historisch-pathologische Untersuchungen als Beitrag zur Geschichte der Volkskrankheiten; Dresde et Leipsick, 1839-1841, 2 vol.), et des *Leçons d'histoire de la médecine et des maladies populaires* (Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der, etc.; Iéna 1845; 2e édit., 1853), etc. Il a publié en outre : *de l'État actuel de la chimie pathologique du sang* (über den gegenwaertigen Standpunkt der pathologischen Chemie des Blutes; Iéna, 1846), dirigé les travaux d'une édition de l'ouvrage *Scriptores de sudore anglico superstitiés* de Gruner (Iéna, 1847), et rédigé sept ans les *Archives universelles de médecine* (Archiv für die gesammte Medicin, 1840-1847).

HAEUSSER (Louis), historien et homme politique allemand, né à Cleebourg, dans la basse Alsace, le 26 octobre 1818, est fils d'un ministre allemand du Palatinat, chassé par les armées françaises pendant la Révolution. Il fit ses études à Manheim, à Heidelberg et à Iéna, et publia, à l'âge de vingt ans, son premier ouvrage : *les Historiens allemands, depuis l'avénement de la maison de Franconie jusqu'à l'avénement des Hohenstaufen* (die deutschen Geschichtschreiber von Anfange, etc.; Heidelberg, 1839). En 1840, il vint à Paris où il explora nos bibliothèques et nos archives. De retour à Heidelberg, il se fit recevoir professeur d'histoire, et s'occupa de publications nouvelles; mais, bientôt entraîné vers la politique, il écrivit, en 1846, une brochure de circonstance : *le Schleswig-Holstein, l'Allemagne et le Danemark*, et entra, l'année suivante, à la rédaction de la *Gazette allemande* où il se montra, en 1848, à côté de Gervinus, l'un des plus fervents défenseurs du système constitutionnel.

Nommé député à la seconde Chambre badoise, il travailla de tous ses efforts à la réalisation de l'unité allemande, vit avec peine la révolution de mai 1849, et ne s'y rallia qu'à contre-cœur. Il se retira de la politique au mois d'octobre 1850 et accepta une place de professeur titulaire d'histoire à l'université de Zurich, où il fait les cours les plus suivis.

On a encore de lui : *Légende de Tell* (Sage von Tell; Heidelberg, 1840); *Histoire du Palatinat du Rhin* (Geschichte der rheinischen Pfalz; Ibid., 1845, 2 vol.); *les Faits mémorables de la révolution de Bade* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte der bad. Revolution (Ibid., 1851, etc.).

HAFFNER (Félix), peintre français, né à Strasbourg, vers 1818, étudia sous M. Saudman et se consacra à la peinture de genre et de paysage. A la suite d'un voyage en Allemagne, il débuta au Salon de 1844, et exposa depuis cette époque : *une Brauerey près de Munich* (1845); *le Marché de Schelestadt*, *Zingari*, *les Laveuses* (1849); *Environs de Strasbourg*, *la Récolte des pommes*, acquis par l'État (1852); *Récolte du tabac en Alsace*, *Sangliers*, *Chevreuil surpris*, *Basse-cour*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *les Bords du Rhin*, *les Cadeaux de noce* et des *Paysages*, au Salon de 1857. Il a obtenu une 3e médaille en 1849, et une 2e en 1852.

HAGBERG (Charles-Auguste), littérateur suédois, né le 17 juillet 1810, prit, en 1830, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal et devint, en 1833, professeur de littérature grecque. L'Académie suédoise, qui lui avait décerné le prix de poésie en 1831 et le second prix d'éloquence en 1838, l'admit en 1853 au nombre de ses membres. M. Hagberg fut nommé la même année chevalier du Danebrog. Il avait mérité ces honneurs pour sa belle traduction de Shakspeare en suédois. On a encore de lui des traductions du grec et de l'italien, ainsi que quelques écrits d'esthétique.

HAGEN (Frédéric-Henri VON DER), professeur et linguiste allemand, né à Schmiedeberg, le 19 février 1780, fit son droit à l'université de Halle, et obtint une place dans les bureaux du tribunal de Berlin. Il passa dans l'enseignement en 1806 et, après avoir donné des leçons particulières à Berlin, fut nommé professeur adjoint de langue et de littérature allemandes, lors de la fondation de l'université, en 1810. Appelé l'année suivante à Breslau, il revint à Berlin comme titulaire, en 1821, et fut nommé membre de l'Académie des sciences.—M. Von der Hagen est mort le 11 juillet 1856.

Ses principaux travaux ont porté sur l'ancienne langue allemande. On cite de lui : une édition des *Niebelungen* (Berlin, 1810; 4e édition, 1842); des *Minnesinger* (Leipsick, 1836, 3 vol); *Romans héroïques du Nord* (Nordische Heldenromane; Breslau, 1814-1828, 5 volumes); *Lettres adressées dans la patrie* (Briefe in die Heimat; Ibid., 1818-1821, 4 vol.); *Œuvres de Gottfried de Strasbourg* (Ibid., 1823, 2 vol.); *le Laboureur en Bohême* (der Ackermann aus Boehmen; Breslau, 1824); *la Robe du Christ* (1844), poème; *des Représentations les plus anciennes de la légende de Faust* (über die aeltesten Darstellungen der Faustsage; Berlin, 1844; etc.).

Il faut aussi rappeler un certain nombre d'œuvres en collaboration : avec Büsching, *Livre de l'amour* (Buch der Liebe; Berlin, 1809); *Esquisse littéraire de l'histoire de la poésie allemande* (Literarischer Grundriss der Geschichte der deutschen Poesie; Ibid., 1812), l'un des ouvrages de ce genre les plus estimés; *Poésies du moyen âge en vieille langue allemande* (Altdeutsche Gedichte der Mittelalters; Ibid., 1808); *Musée de l'art et de la vieille littérature allemande* (Museum für altdeutsche Literatur und Kunst; Berlin, 1809-1811, 2 vol.); *Collection de documents pour l'histoire de l'art et de la vieille littérature allemande* (Sammlung für altdeutsche Literatur und Kunst; Breslau, 1814); avec Primisser : *le Livre des héros en vieille langue allemande* (das Heldenbuch in der Ursprache; Berlin, 1820-1824, 2 vol.); avec Habicht et Schall : une traduction des *Mille et une Nuits* (Breslau, 1825, 15 vol.; 5e édit., 1840) : il avait donné seul celle des *Mille et un Jours* (Prezlau, 1826-1832, 11 vol.; 2e édit., 1836). Le savant linguiste a dirigé depuis 1832 l'*Annuaire de la société de Berlin pour la langue et l'antiquité allemandes* (Jahrbuch der berlinischen Gesellschaft für deutsche Sprache und; etc.

HAGEN (Ernest-Auguste), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 12 avril 1797, et fils d'un chimiste distingué, montra, dès son enfance, une grande vivacité d'esprit et des aptitudes tout à fait diverses; il réussit également dans la médecine, les sciences naturelles, l'esthétique et la littérature. Il débuta par un poëme romantique en dix chants, *Olfrid et Lisena* (1820), fut reçu docteur en philosophie à Kœnisberg, l'année suivante, entreprit un voyage de deux années en Al-

Digitized by Google

lemagne et en Italie, et publia, de Rome, un recueil de ses premières *Poésies* (Gedichte; Kœnigsberg, 1822). Il ouvrit, à son retour dans sa patrie, en 1824, un cours d'esthétique et d'histoire littéraire qui fut très-suivi. L'année suivante, il fut nommé professeur adjoint, devint titulaire en 1831, et fut chargé en outre de l'inspection des collections artistiques. Reprenant ses voyages, il visita Paris (1830), parcourut de nouveau l'Allemagne, et s'arrêta surtout dans les musées de Munich. La connaissance approfondie des diverses écoles de peinture ou de sculpture de tous les temps et de tous les pays donna à son enseignement une nouvelle autorité.

On doit citer, parmi les ouvrages de M. Hagen : *la Norique* (Norica; Breslau 1827); *Description de la cathédrale de Kœnigsberg* (Beschreibung des Doms zu Kœnigsberg, 1833), avec Gebser; *Albert de Thorwaldsen; sur les Statues équestres* (über Reiterstatuen); *Pierre de Cornélius*, trois articles remarquables publiés dans les annales de la Société allemande de Kœnigsberg; *la Chronique de sa patrie par le Florentin Ghiberti* (die Chronik seiner Vaterstadt von, etc.; Leipsick, 1833, 2 volumes), d'après un manuscrit découvert par l'éditeur dans une bibliothèque de Florence; *le Miracle de sainte Catherine de Sienne* (Wunder der heiligen Katharina von Siena; Ibid., 1840); *Léonard de Vinci à Milan* (Leonardo da Vinci in Mailand; Ibid., 1840); *Histoires d'artistes* (Künstlergeschichten); *une Composition de L. Cranach* (über eine Composition L. Cranachs, 1853), etc.

Dans ces différents écrits, M. Hagen a déployé, outre une grande science, le talent du nouvelliste et de l'historien, et uni le charme d'un roman à l'utilité d'un traité. On cite aussi de lui un drame : *le Colonel et le matelot* (der Oberst und der Matrose (1842). Fondateur de la Société des arts de Kœnigsberg et du musée municipal de cette ville, président de la Société d'antiquaires *Prussia*, il édite, en cette qualité les *Nouvelles feuilles provinciales prussiennes* (Neue preuss. Provinzialblaetter; 1846 et suiv.).

HAGENBACH (Charles-Rodolphe), théologien protestant allemand, né le 4 mai 1801, à Bâle, où son père, naturaliste distingué, était professeur d'anatomie et de botanique, passa des écoles de cette ville aux universités de Bonn et de Berlin, pour y étudier la théologie. En 1823, il revint à Bâle, fut nommé agrégé, puis professeur adjoint et, en 1828, professeur titulaire de théologie. En 1830, l'université lui conféra le titre honorifique de docteur en théologie.

M. Hagenbach, professeur et écrivain estimé, a publié des ouvrages d'histoire ecclésiastique, très-répandus en Allemagne, entre autres : *Tableau d'histoire dogmatique* (Tabellarische Uebersicht der Dogmengeschichte; Bâle, 1828); *Leçons sur l'essence et l'histoire de la réformation* (Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation; Leipsick, 1834-1843, 6 vol.; 2e édit., 1851-1854; t. I-III), ouvrage connu aussi sous le titre de : *Développement historique du protestantisme évangélique* (der evangelische Protestantismus in seiner geschichtl. Entwickelung.); *Histoire ecclésiastique des* XVIIIe *et* XIXe *siècles* (die Kirchengeschichte des 18e und 19e Jahrh., Ibid., 3e édit., 1856, 2 vol.); *Traité d'histoire dogmatique* (Lehrbuch der Dogmengeschichte; Ibid., 1840-1841, 2 vol.; 3e édit., 1852-1853); *Leçons d'histoire ecclésiastique ancienne* (Vorlesungen über die aeltere Kirchengeschichte; Ibid., 1854-1856, 2 vol.), traduites en hollandais.

On doit en outre à M. Hagenbach une *Encyclopédie et méthodologie des sciences théologiques* (Enkyklopaedie und Methodologie der theologischen Wissenschaften; Leipsick, 1833-1834, 4e édition); un recueil de *Sermons* (Predigten; Bâle, 1830-1836, 4 vol.); un *Discours à la mémoire de de Wette* (Gedaechtnissrede auf de Wette; Leipsick, 1850); un *Guide d'instruction chrétienne* (Leitfaden zum christlichen Religionsunterricht; Ibid., 1850; 2e édit., augmentée d'un *Précis d'histoire ecclésiastique*; Ibid., 1854); *sur l'Introduction des premiers ecclésiastiques ordinaires à la commune évangélique de Rheinfeld* (über die Einführung der ersten staendigen Geistlichen, an etc.; Bâle, 1856), avec Stachelin; etc.

Deux frères de ce savant théologien, Jean-Jacques HAGENBACH, mort en 1825, et Édouard HAGENBACH, se sont aussi distingués, le premier comme entomologiste, et le second comme physiologiste.

HAGHE (Louis), peintre anglais, d'origine belge, est né en 1802. Établi depuis longtemps en Angleterre, il est un des membres les plus actifs de la nouvelle société des peintres à l'aquarelle, aux expositions de laquelle il envoie des toiles toujours bien accueillies; nous citerons entre autres : *l'Hôtel de ville de Courtray*, qui est à la galerie Vernon; *les Capucins à matines*, où il y a un remarquable effet de lumière; *le bureau de poste d'Albano* (1855), et *la Salle d'audience de Bruges*, dont les détails d'architecture sont rendus avec une rare entente de la décoration. Les pittoresques cités de son pays natal, les vieux intérieurs flamands, les scènes animées du XVIe siècle, tels sont les sujets favoris de ce peintre, qui traite l'aquarelle d'une manière énergique et pleine de verve. M. Haghe est aussi un lithographe habile et il a heureusement reproduit lui-même la plupart de ses compositions. Il a obtenu une médaille de seconde classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

HAHN (Charles-Auguste), philologue allemand, né à Heidelberg, le 14 Juin 1807, fit ses études dans cette ville, à Halle et à Vienne, se lia avec Jacques Grimm et Lachmann, qui fortifièrent son goût pour l'ancienne littérature allemande. Agrégé, en 1838, à l'université de Heidelberg, il y fut nommé professeur en 1848. Deux ans plus tard, il fut appelé à Prague et de là, en 1851, à l'université de Vienne. Il y occupait depuis cette époque la chaire de langue et de littérature allemandes, jouissant d'une égale réputation, comme professeur et comme savant, lorsqu'il y est mort des suites de l'excès du travail le 20 février 1857.

On lui doit, entre autres publications : *Petites poésies de Stricker*, poëte du XIIIe siècle (Kleinere Gedichte von dem Stricker; Quedlinbourg et Leipsick, 1839); *Poésies du* XIIe *et du* XIIIe *siècle* (Gedichte der 12e und 13e Jahrh.; Ibid., 1840); plusieurs *Grammaires du haut-allemand aux diverses époques de la langue* (Francfort et Prague, 1842-1852, 4 vol.); *Lancelot de Ulrich de Zatzikhoven* (Francfort, 1845); *les Chants des Niebelungen d'après les travaux critiques de Lachmann* (Echte Lieder von den Niebelungen nach, etc.; Prague, 1851); *les Chants de la Gudrun d'après les travaux critiques de Müllenhof* (Echte Lieder von der Gudrun nach, etc.; Vienne, 1853); *Extraits choisis du Tristan de Godefroi de Strasbourg* (Auswahl aus Gottfried von Strasburg's Tristan; Vienne, 1855); etc.

HAHN (Henri-Guillaume), libraire allemand, propriétaire de la maison qui porte son nom à Hanovre et à Leipsick, est né le 9 janvier 1795, à Hanovre, où son père venait de fonder une librairie considérable, et fit de bonnes études à l'université de Gœttingue. Associé de son père

Digitized by Google

dès 1818, il reçut par héritage, en 1831, la maison de Hanovre et, en 1843, acheta celle de Leipsick, jusqu'alors dirigée par son frère Bernard-Henri. Il s'est associé depuis son frère Frédéric.

Parmi les nombreux et bons ouvrages édités dans la librairie Hahn, nous nous bornerons à citer les *Monumenta Germaniæ historica*, recueil complet des documents de l'ancienne histoire germanique, fondé par le baron de Stein, continué par M. Pertz, et l'une des plus grandes publications nationales de l'Allemagne.

HAHN-HAHN (Ida, comtesse DE), femme poëte allemande, née à Tressow, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, le 22 juin 1805, est fille du comte Charles-Frédéric de Hahn, célèbre par sa bizarre passion pour le théâtre, et qui dissipa sa fortune à monter des troupes, faire bâtir des salles, et parcourir l'Allemagne en jouant la comédie. Elle passa une enfance triste et abandonnée, au milieu des privations que lui imposait le délabrement de la fortune paternelle. Elle crut trouver plus de bonheur dans une union avec son parent, le comte Frédéric-Adolphe de Hahn-Hahn, mais cette union ne fut pas heureuse, et les tribunaux prononcèrent le divorce en 1829. Tous ces mécomptes contribuèrent du moins à développer l'esprit naturel de la jeune comtesse. Son goût pour la poésie, qui s'était révélé dès son enfance, par de petites compositions pleines de charmes, domina dès lors toute sa vie, et fut pour elle une consolation en même temps qu'une source de célébrité. De nombreux voyages à Vienne, en Suisse, en Italie, en France, en Suède, et enfin en Orient, fournirent à son imagination des matériaux et des sujets. En 1835, parurent les *Poëmes;* en 1836, les *Nouveaux poëmes* et les *Nuits vénitiennes;* en 1837, les *Chants et poésies*. Ces divers recueils, où brille une fougue lyrique qui rappelle les odes des anciens, obtinrent un grand succès.

La comtesse donna ensuite, sous le titre de *Scènes de la société* (Aus der Gesellschaft), quelques romans de mœurs où elle peint de préférence la vie des hautes classes. On y trouve des observations fines, des scènes délicates, où elle semble s'être souvenue de sa jeunesse; mais l'ensemble est sacrifié à la grâce des détails. Elle a fait paraître aussi un grand nombre de relations de voyages : *De l'autre côté des montagnes* (Jenseits der Berge; Berlin, 1840, 2 vol.); *Lettres de voyage* (Reisebriefe; Ibid., 1841, 2 vol.); *Souvenirs de France* (Erinnerungen aus und an Frankreich; Ibid., 1842); *Lettres orientales* (Ibid., 1844, 3 vol.), etc., etc., récits qui ont tous une certaine valeur historique, et où le manque de plan et d'invention n'ont pas paru suffisamment rachetés par l'intérêt piquant de certains récits.

Aujourd'hui, la comtesse passe à Dresde ou à Berlin le temps qu'elle ne donne pas à ses voyages. Dans ces derniers temps, sa conversion au catholicisme a fait grand bruit. Bien que ce retour soit attribué par beaucoup, en Allemagne, moins à des convictions sérieuses, qu'à un caprice de femme de lettres, il est certain que la comtesse de Hahn-Hahn a soin de suivre publiquement et à la lettre toutes les pratiques du nouveau culte qu'elle a embrassé. Elle a d'ailleurs publié, depuis sa conversion : *Babylone et Jérusalem*, confession d'une néophyte, traduit en français par Léon de Bessy; et plus récemment (1856), *une Voix de Jérusalem*, traduit par le même auteur.

HAIDINGER (Guillaume), géologue allemand, né à Vienne, le 5 février 1795, fut initié de bonne heure par son père, conseiller des mines et géologue distingué, aux éléments de la minéralogie et de la géologie. En 1812, il alla suivre, à Gratz, les cours de F. Mohs, avec lequel il passa, en 1817, à l'Académie de Freiberg. Il resta auprès de lui jusqu'en 1822. Il entreprit alors divers voyages d'exploration scientifique dans presque tous les pays de l'Europe, et s'établit, en 1827, à Elbogen, où, pendant treize ans il dirigea, avec ses frères, une fabrique de porcelaine. Ce ne fut qu'en 1840 que ses fonctions lui permirent de se consacrer à la science. Nommé conseiller des mines, à Vienne, en remplacement de son ancien professeur, il mit en ordre la riche collection de minerais appartenant à la chambre impériale de l'administration des mines et de la monnaie, et qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Musée montanistique*. Trois ans plus tard, il ouvrit son cours de minéralogie, et fit connaître, dans la partie optique de la cristallographie, ses curieuses découvertes.

M. Haidinger est décoré de plusieurs ordres, membre de l'Académie des sciences de Vienne et de quelques autres sociétés savantes, etc. En 1849, lors de la fondation de l'institut géologique de l'Autriche, il a été nommé directeur en chef de cet établissement.

On a de ce savant une traduction anglaise, considérablement augmentée, du *Traité de minéralogie* de Mohs (Treatise on mineralogy; Edinburg, 1825, 3 vol.); un *Manuel de minéralogie déterminative* (Handbuch der bestimmenden Mineralogie; Vienne, 1845), approprié à son cours, et un grand nombre de *Mémoires* et de *Dissertations*, insérés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne et dans divers recueils scientifiques de l'Allemagne. Plusieurs ont été réimprimés séparément, entre autres : *Observations sur l'arrangement des molécules dans les cristaux* (Vienne, 1843); *le Minimum d'élévation des nuages d'orage* (Ibid., 1852); *de la Direction des ondulations de l'éther dans la lumière polarisée* (Ibid., 1852); *du Pléochroïsme de quelques cristaux à deux axes* (Ibid., 1854); *les Lignes d'interférence du mica* (Ibid., 1854), etc.

M. Haidinger rédige, en outre, depuis 1847, deux recueils périodiques : *Dissertations scientifiques* et *Comptes rendus* de la Société des amis des sciences naturelles à Vienne, *société* dont il est président. Il faut signaler aussi la belle *Carte géognostique de la monarchie autrichienne* (Vienne, 1847), exécutée sous sa direction.

HAILLOT (Charles-Alexandre), général et écrivain français, né vers 1805, fut élève de l'École de Saint-Cyr et entra dans l'arme de l'artillerie. Il a été, avec rang de colonel, directeur à Lyon, et il figure, depuis 1853, sur le cadre des généraux de brigade. Collaborateur habituel du *Journal des sciences militaires*, il a écrit plusieurs ouvrages de stratégie, tels que : *Essai d'une instruction sur le passage des rivières et la construction des ponts militaires* (1835-1837, in-8), accompagné d'un précis sur l'hydrographie de l'Europe; *Manœuvres des troupes casernées à Kalisch* (1836, in-8), traduit de l'allemand de Decker; *Statistique militaire* (1841-1852, 2 vol. in-8), comprenant des recherches sur les armées et les institutions militaires de la Prusse, des États Sardes, des Pays-Bas et de la Belgique; *Nouveaux équipages des ponts militaires de l'Autriche* (1846, in-8); etc. M. Haillot est depuis 1844 officier de la Légion d'honneur.

HAIR-ULLAH, membre du conseil d'État et du conseil de l'instruction publique de Turquie, inspecteur-général des écoles publiques, né à Constantinople, vers 1820, est fils de l'ex-historiographe de l'empire, Abd-ul-Hag-effendi, qui mourut en 1853. On lui doit une *Histoire de l'empire ottoman*, qui doit comprendre un grand nombre

Digitized by Google

de volumes (le VIIIe, qui a paru en 1856, s'arrête au règne de Mahomet II). Il a aussi traduit plusieurs ouvrages français, notamment un *Traité d'agriculture*, en trois volumes.

HAIZINGER (Amélie MORSTADT, dame), comédienne allemande, appelée ordinairement Mme Neumann-Haizinger, est né à Calsruhe, en 1800. Elle reçut une éducation distingué et débuta toute jeune au théâtre royal dans des opéras peu importants. Mariée en premières noces avec l'acteur Neumann, elle se tourna vers la comédie et obtint en Allemagne les plus brillants succès. Favorablement accueillie à Londres, à Paris et à Saint-Pétersbourg, de 1822 à 1826, elle revint en Allemagne après la mort de son premier mari, épousa en secondes noces le chanteur Haizinger, et, malgré les offres les plus brillantes, se fixa définitivement au théâtre de Calsruhe. Elle y joua seize ans les rôles comiques et quelquefois le drame, de 1828 à 1844. Elle passa ensuite à Vienne, où elle joue les duègnes et les douairières, et quelquefois, les grandes coquettes.

Mme Haizinger excelle dans la comédie; tenue, finesse, plaisanterie mordante, entrain et verve, on lui reconnaît toutes les qualités du genre. Dans le drame, elle a aussi obtenu de beaux succès, et racheté par beaucoup de sentiment et d'énergie le manque d'ampleur de sa taille, de sa voix, et de ses attitudes.

Son second mari, M. Antoine HAIZINGER, né à Wilfersdorf (Autriche), en 1796, s'est fait une réputation comme chanteur. D'abord enfant de chœur dans plusieurs églises, il reçut une bonne éducation musicale et put cultiver sa voix. A son tour professeur à Vienne, il chanta dans les concerts, compléta ses études sous la direction de Salieri, et put enfin débuter au théâtre de Vienne, sous les auspices du comte Palfy. De 1828 à 1835, il se fit entendre successivement à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, et contribua à populariser à l'étranger les méthodes de chant de l'Allemagne.

L'aînée des belles-sœurs de Mme Haizinger, Louise NEUMANN, née en 1817, a joué avec succès la comédie à Vienne, puis à Berlin.

HALE (Sarah-Josepha BUELL, mistress), femme de lettres américaine, est née, vers 1790, à Newport (New-Hampshire). En 1822, à la mort de son mari, David Hale, éminent jurisconsulte, elle resta seule avec cinq enfants, sans ressources, et en chercha dans la littérature; elle débuta par des *Poésies* (1823) et un roman *Northwood* (1827, 2 vol.). En 1828, elle fut placée à la tête d'un journal littéraire de Boston, qui se fondit, en 1837, avec un *Magazine* de Philadelphie, *the Lady's Book*, qu'elle dirige encore.

On a de mistress Hale de nombreux ouvrages, dont quelques-uns ont été extraits des journaux qu'elle a rédigés : *Types américains* (Sketches of American Character); *Esquisse de mœurs américaines* (Traits of Americrn Life), etc; un drame historique, *Grosvenor*, plusieurs pièces de vers, entre autres la légende intitulée : *Three Hours or the Vigil of Love*; un énorme recueil de notices biographiques sur les femmes illustres de l'histoire universelle : *Woman's Record, or Distinguished Women from the Beginning till A. D.* 1850 (New-York, 1850, gr. in-8, 200 portraits); un *Dictionnaire de citations poétiques* (Complete Dictionary of Poetical Quotations; Philadelphie, 1853, gr. in-8), vaste compilation de morceaux choisis des poètes anglais et américains; enfin, des livres pour les enfants, et quelques volumes d'économie domestique. Mistress Hale, sans aller jusqu'aux prétentions exagérées de quelques-unes de ses compatriotes, a soutenu avec vigueur, dans la plupart de ses écrits et surtout dans le *Woman's Record*, les idées réformatrices modernes sur les droits de la femme.

HALEN (Don Juan VAN), comte de Peracampos, général espagnol, né dans l'île de Léon, le 16 février 1790, d'une famille belge, entra, à l'âge de quinze ans dans la marine espagnole et prit part à la bataille de Trafalgar. Quelque temps après, il obtint une place dans les bureaux de l'administration de la marine, avec le grade d'officier de vaisseau. A la suite du mouvement national de 1808, il s'enrôla dans l'armée espagnole, qu'il abandonna pour devenir officier d'ordonnance du roi Joseph. Plus tard, il rentra dans l'armée espagnole avec le grade de capitaine, en livrant plusieurs places françaises, comme gage de sa fidélité. En 1815, à la suite d'une conspiration contre Ferdinand VII, il fut arrêté, mais, par un de ces retours extraordinaires qui signalent toute son existence, il fut bientôt relâché et promu au grade de lieutenant-colonel. Compromis de nouveau dans l'affaire de Torrijos, il fut jeté dans les prisons de l'inquisition. Il en sortit pour prendre du service en Russie, et fit la campagne de 1820, dans le Caucase. Mais, dès la même année, il revint en Espagne, et servit la cause de la constitution. Quand la constitution eut été supprimée, il se retira à la Havane; puis aux États-Unis, enfin à Bruxelles où il vécut dans une studieuse solitude jusqu'en 1830.

Dès le commencement de l'insurrection belge (24 septembre), il reçut le commandement général des forces révolutionnaires et chassa les Hollandais de Bruxelles. Des démêlés très-vifs avec M. de Potter lui firent quitter sa haute position militaire. Il prit en échange le gouvernement du Brabant du Sud, et bientôt il reçut son congé définitif comme général. Soupçonné d'orangisme, il fut arrêté quelque temps après et relâché faute de preuves. Il vécut, en simple particulier, à Bruxelles, pendant six ans. En 1836, il fut rappelé en Espagne pour prendre le commandement d'une division contre les carlistes qu'il battit à Navarra. Arrêté encore une fois comme conspirateur, il sortit de prison pour devenir, en 1840, capitaine général de la Catalogne. Partisan dévoué d'Espartero, il termina par un bombardement terrible le soulèvement de Barcelone, en 1842. Mais l'année suivante, l'orage ayant grossi et la révolte ayant recommencé contre Espartero, il ne put dompter cette fois la ville rebelle, quitta la Catalogne, et s'embarqua à Cadix pour l'Angleterre avec le ministre déchu. Depuis il vécut soit à Londres, soit sur le continent, et revit l'Espagne en 1854, à la suite de la révolution qui ramena Espartero. Mais il ne rentra pas dans les affaires publiques.

Son frère, Antonio VAN HALEN, prit part à la guerre de l'indépendance contre les Français et combattit ensuite don Carlos. En 1838, il reçut le commandement de l'armée du centre, que son peu d'activité lui fit perdre bientôt. Devenu, sous Espartero, chef d'état-major général, il fut emporté par la tempête qui renversa ce général, s'exila avec lui en Angleterre et fut ramené en Espagne par la révolution de 1854.

HALÉVY (Jacques-Élie-Fromental), compositeur français, né à Paris, le 27 mai 1799, de parents israélites nommés primitivement Lévy, entra au Conservatoire, en 1809, reçut de Cazot des leçons de solfége, fit des progrès rapides et commença l'année suivante, le piano sous Charles Lambert. En 1811, il devint élève de Berton, pour l'harmonie, et étudia cinq ans le contrepoint sous la direction de Chérubini. Il concourut

Digitized by Google

pour la première fois, en 1816, pour le grand prix de composition et l'obtint, en 1819, avec sa cantate d'*Herminie*. Il fut chargé, en 1820, d'écrire la musique d'un *De profundis*, sur les paroles hébraïques de ce psaume, en l'honneur du duc de Berri. Après avoir passé deux ans en Italie, comme pensionnaire du gouvernement, il chercha à se produire, en dépit de toutes les difficultés qui peuvent assaillir un compositeur à son entrée dans la carrière. *Les Bohémiennes*, écrites avant son départ pour l'Italie, *Pygmalion*, *les Deux pavillons*, donnés depuis son retour, ne purent paraître à la scène. Cinq ans plus tard seulement, en 1827 il réussit à faire jouer à Feydeau, et avec peu de succès *l'Artisan*, opéra-comique en un acte. L'année suivante il composa avec Riffaut pour la fête de Charles X une pièce de circonstance, *le Roi et le batelier*, qui commença à faire connaître son nom. En 1829 il donna aux Italiens *Claris*, opéra en cinq actes, avec un rôle pour Mme Malibran. Dès lors, il compta parmi les compositeurs ordinaires de nos scènes lyriques, et donna pendant les cinq années suivantes, avec des alternatives de succès et d'échecs, *le Dilettante d'Avignon*, qui réussit pleinement, *Manon Lescaut*, ballet en trois actes; *la Langue musicale*, avec M. C. Gide; *la Tentation*, opéra-ballet en trois actes, *les Souvenirs de Lafleur*, écrit pour la rentrée de Martin à l'Opéra-Comique. Il acheva en outre la partition de *Ludovic*, opéra en deux actes, commencée par Hérold et interrompue par sa mort (1833).

L'œuvre capitale de M. Halévy, *la Juive*, grand opéra en cinq actes, parut en 1835. Dans cette pièce qui fait époque dans sa carrière musicale, comme *Guillaume Tell* et *Robert le Diable* dans celle de MM. Rossini et Meyerbeer, M. Halévy a déployé toute la fermeté de son talent, toute l'élévation de son style, toute sa richesse d'instrumentation. *La Juive* a été jouée et se joue encore sur tous les théâtres de l'Europe.

Vinrent ensuite *Guido et Ginevra*, *ou la Peste de Florence*, grand opéra en cinq actes (1838), et, la même année, *l'Éclair*, opéra-comique en trois actes, dont la musique gracieuse et légère fut très-favorablement accueillie; puis *les Treize* (1839); *le Drapier*, opéra en trois actes (1840); *la Reine de Chypre*, opéra en cinq actes, même année; *le Guitarero*, opéra-comique en trois actes (1841); *Charles VI*, opéra en cinq actes (1842), dont plusieurs morceaux sont restés populaires; *les Mousquetaires de la reine*, opéra-comique en trois actes (1846); *le Val d'Andorre*, en trois actes (1848); *le Nabab* (1853), opéra-comique en trois actes; *la Tempête* (Tempesta), opéra féerique, sur un libretto italien tiré de Shakspeare, et représenté à Londres avec un grand luxe de décors; *le Juif errant*, grand opéra en cinq actes (1855); *Valentine d'Aubigné*, opéra-comique en trois actes (26 avril 1856); *la Magicienne*, grand opéra en cinq actes (1858); etc.

M. Halévy qui a souvent rencontré, comme compositeur, la mélodie gracieuse et originale ou les effets dramatiques puissants, brille plus particulièrement par la science. Très-versé dans la connaissance de la fugue et du contre-point, il a une supériorité constante dans les morceaux d'ensemble, dans les chœurs, dans toute l'orchestration. Chacune de ses œuvres est travaillée avec conscience, et son style, qui a de l'aisance et de la largeur, tient assez bien le milieu entre l'école française et l'école allemande. Les honneurs et les récompenses n'ont pas manqué à M. Halévy. Il est professeur au Conservatoire depuis 1833; membre de l'Académie des beaux-arts, depuis 1836, en remplacement de Reicha, et, depuis la mort de Raoul-Rochette (1854), secrétaire perpétuel de la même académie. Il a fait en cette qualité diverses *Notices*, ou éloges funèbres : *Onslow* (1855); *Blouet* (1856); *David d'Angers* (1857). M. Halévy a fait aussi, dans quelques feuilles périodiques, des articles de critique musicale. Décoré de la Légion d'honneur, à l'occasion de *la Juive*, il a été créé officier en avril 1845.

HALÉVY (Léon), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 14 janvier 1802, fit avec succès ses études au lycée Charlemagne, et remporta, au concours de rhétorique, le prix de version grecque avec une traduction en vers. Il voulut embrasser la carrière de l'enseignement, mais il dut y renoncer devant les obstacles qu'y rencontrent souvent les jeunes gens nés dans un autre culte que le culte catholique. Il commença alors son droit. Il avait débuté dès 1817, dans la littérature, par la cantate d'*Égée* et quelques *traductions* rimées d'Horace, insérées dans *l'Israël français*. Vers 1826, il entra au ministère de l'instruction publique et y resta jusqu'en 1853, attaché au bureau des monuments historiques, dont il était chef depuis plusieurs années, lorsqu'à cette époque, il fut mis en disponibilité. De 1831 à 1834, il a rempli les fonctions de professeur adjoint du cours de littérature à l'École polytechnique. Il a été décoré en juillet 1846.

Les nombreux écrits de M. Léon Halévy embrassent la philosophie, la poésie, l'histoire et les langues étrangères. Nous citerons seulement : *Emma*, *ou la Nuit des noces* (in-12), sous le pseudonyme anagrammatique de *Noël Hyécal*; *le Vieux guerrier au tombeau de Napoléon* (1821), élégie; *la Peste de Barcelone*, poème (1822); *les Cyprès*, élégies modernes; *Bessières et l'Empécinade* (1825), poème; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825, in-8), avec cette épigraphe, tirée de *l'Introduction*, qui était particulièrement l'œuvre de M. Halévy : «L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous, » publication anonyme à laquelle MM. le docteur Bailly, Olinde Rodrigues, Henri Saint-Simon avaient concouru; *Résumé de l'histoire des Juifs* (1827-1828, 4 vol. in-12); *Saint-Simon* (1831), ode; *les Œuvres lyriques d'Horace* (1831, in-8; 2e édit., 1856); dont soixante et onze morceaux et la *Notice préliminaire* lui appartiennent particulièrement; deux *Recueils de fables*, couronnés par l'Académie, en 1844 et en 1856; *la Grèce tragique* (1846, in-8; 2e édit., 1849), ou traductions en vers des chefs-d'œuvre dramatiques grecs; *Macbeth* (1853, in-18), d'après Shakspeare; etc.

M. Halévy a donné plusieurs ouvrages dramatiques, souvent signés du simple prénom de *Léon*, entre autres : *le Duel* (1826), comédie en un acte aux Français; *le Czar Démétrius* (Ibid., 1829), tragédie en cinq actes; *l'Espion* (Odéon, 1828), drame en cinq actes, avec MM. Fontan et Drouineau : *le Dilettante d'Avignon* (Feydeau, 1829); opéra-comique en un acte, d'après Hoffmann, musique de son frère; *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes (Porte-Saint-Martin); *Indiana* (Gaîté, 1833), drame en cinq actes; *le Chevreuil* (Variétés, 1831), comédie en trois actes avec M. Jaime; *la Rose jaune* (Vaudeville, 1839), comédie en un acte; *le Mari aux épingles* (Variétés, 1856).

HALÉVY (Ludovic), fils du précédent, né à Paris en 1834, a fait ses études au lycée Louis-le-Grand, et a été attaché, en 1853, au secrétariat général du ministère d'État. Il a fourni divers librettos aux Bouffes-Parisiens, d'abord sous le pseudonyme de *Jules Servières* : *Entrez, messieurs, mesdames*, prologue d'ouverture, en col-

Digitized by Google

laboration avec M. Méry : *une Pleine eau*, opérette en un acte ; *Madame Papillon*, opérette en un acte ; puis sous son nom véritable : *Ba-ta-clan*, et *l'Impresario* (mai 1856), opéras-bouffes, en un acte, celui-ci, avec M. Léon Battu, d'après l'allemand, et adapté à la musique de Mozart.

HALIBURTON (Thomas-Chandler), écrivain américain, né vers 1805, dans la Nouvelle-Écosse, est plus connu sous le nom littéraire de *Sam Slick*, qui lui a valu dans les recueils périodiques une véritable célébrité. En 1835 il envoya à une revue hebdomadaire d'Halifax une série de lettres fort amusantes dont la peinture des mœurs américaines offrait l'inépuisable sujet. Elles ont reparu depuis et ont été souvent réimprimées sous le titre de : *le Marchand d'horloges* (the Clockmaker ; New-York, in-12). C'est une histoire satirique, écrite à bâtons rompus, pleine de bouffonneries, de vives sorties et de portraits malicieux. Le héros, Sam Slick, est un *yankee* pur sang, hardi, rusé, hâbleur, et par-dessus tout marchand, une espèce de Panurge républicain. Ce livre, qui a joui d'une vogue prodigieuse, est une des rares compositions vraiment originales des États-Unis ; on y respire quelque chose de l'*humour* d'Addison et de Sterne ; il n'a pas été traduit en français.

En 1842, M. Haliburton vint à Londres comme attaché de la légation américaine. Il y étudia de près les aspects si divers de la société anglaise, et publia ses observations critiques, aussi bien accueillies que les précédentes : *un Attaché, ou Sam Slick en Angleterre* (an Attaché or Sam Slick in England ; 1844). On lui doit aussi un ouvrage historique, d'une grande valeur, dit-on, sur l'établissement colonial de la Nouvelle-Angleterre. Cet écrivain, de retour en Amérique depuis quelques années, remplit les fonctions de juge dans l'État de la Nouvelle-Écosse (1842).

HALKETT (sir Colin), général anglais, né en 1773, et fils aîné du major général Frédéric Halkett, entra fort jeune au service militaire en qualité d'enseigne, fut nommé lieutenant-colonel en 1803, et prit une part active aux guerres de la Péninsule, durant lesquelles il fut mis à la tête d'un corps d'Allemands. Il se signala aux combats d'Albuera, de Salamanque, de Vittoria, et commanda à Waterloo la deuxième division du corps d'armée de lord Hill ; à cette dernière bataille il reçut plusieurs blessures et eut quatre chevaux tués sous lui. Colonel du 31e régiment en 1830, et général en 1846, sir C. Halkett fut anobli l'année suivante et remplaça le général Anson, comme gouverneur de l'hôtel des invalides de Chelsea en 1849. — Il est mort en 1856.

HALL (James), publiciste et romancier américain, né à Philadelphie, le 19 août 1793, commença en 1811, dans cette ville, l'étude du droit ; mais lors de la guerre avec l'Angleterre, il partit comme volontaire, et prit part aux brillants faits d'armes de cette campagne. A la paix, il demanda une place de *midshipman* dans la marine, et s'embarqua à Boston, en 1815, pour la Méditerranée. Il fit partie de l'expédition contre Alger, et après une croisière d'un an, il retourna aux États-Unis. En 1818, il abandonna la marine et commença la pratique du droit à Pittsburg (Pensylvanie). Deux ans plus tard, il alla s'établir dans l'Illinois, qui venait seulement d'être mis au nombre des États de l'Union, et pendant douze ans qu'il resta dans ce pays, il fonda plusieurs journaux, tout en occupant diverses fonctions judiciaires. En 1833, il vint s'établir à Cincinnati (Ohio), et, depuis 1836, il s'est occupé d'affaires financières. Il s'est mis plus tard à la tête d'une des banques de cette ville.

M. J. Hall a surtout écrit sur l'ouest des États-Unis. Ses premières productions parurent dans un recueil littéraire de New-York, en 1820, sous le titre de *Lettres de l'Ouest* (Lettres from the West). Un grand nombre de nouvelles, de poésies, de scènes de mœurs, etc., ont rempli ensuite les divers journaux qu'il a fondés dans l'Illinois et l'Ohio. En 1835, il fit paraître à Philadelphie deux volumes d'*Esquisses sur l'histoire, la vie et les mœurs de l'Ouest*, et plus tard à Cincinnati : *the West, its soil, surface and productions* (in-12), qui contiennent la peinture, l'un du côté social, et le second, du côté matériel et économique de cette importante région. En 1836, lors de la candidature à la présidence du général Harrison, M. Hall écrivit une vie de cet homme d'État (Philadelphie, 1 vol).

Parmi ses nombreux romans et nouvelles, nous citerons les principaux : *Légendes de l'Ouest* (Legends of the West (nouvelle édit. revue ; New-York, 1853, in-12) ; *les Contes des frontières* (the Border Tales) ; *les Solitudes et le sentier de guerre* (Wilderness and the War-Parth ; New-York, in-12) ; *les Défrichements de l'Ouest* (Western Clearings, in-12), etc. Le plus important travail de M. Hall est celui qu'il a publié avec le colonel Th. Mac-Kenney : *Histoire et biographie des Indiens de l'Amérique du Nord* (History and Biographie of the Indians of North America) ; publication enrichie d'un grand nombre de portraits et de gravures, et dont le prix ne s'élève pas à moins de 600 fr. Les faits nouveaux et importants qu'elle contient sur l'histoire des races indiennes la font placer à côté des productions de M. Schoolcraft (voy. ce nom). En général, les livres de J. Hall sont remplis de détails intéressants sur la vie et les habitudes des frontières. La nature de ces contrées y est décrite avec talent et exactitude. Le style est soigné et agréable. On ne lui reproche que d'avoir voulu reproduire avec une fidélité trop scrupuleuse le langage et les manières extravagantes des pionniers de l'Ouest.

HALL (James), savant américain, né en 1811, à Ingham (Massachussets), fréquenta dès 1831 l'École de Troy, la seule qui fût alors consacrée à l'enseignement des sciences naturelles, dont il avait fait son étude favorite. Placé, en 1836, dans le cadastre géologique de l'État de New-York il y fut chargé, en 1843, de tout ce qui concerne la paléontologie. On fait beaucoup de cas de l'ouvrage qu'il a publié sur la formation des terrains de ce pays : *the Palæontology of the state of New-York* (1847-1853, 3 vol.)

HALL (sir Benjamin), homme politique anglais, né en 1802 dans le pays de Galles, entra, en 1832, à la Chambre des Communes, et vota avec les whigs en faveur de l'extension du suffrage, des courts parlements et de l'indépendance religieuse. Quoiqu'il ait pris une part active au succès de la politique libérale, il est arrivé tard aux fonctions publiques : mis par lord J. Russell à la tête du bureau de santé (1854), il a été nommé par lord Palmerston commissaire des travaux et bâtiments (1855), avec siége au conseil. L'année suivante il s'est fait remarquer par la modération avec laquelle il a apaisé les troubles excités par les fanatiques partisans du repos du dimanche. Au mois de septembre 1857, il a été élevé à la pairie avec le titre de baron.

HALL (Karl-Christian), homme politique danois, né vers 1810, enseigna de bonne heure la jurisprudence à Copenhague. Après avoir été élu

Digitized by Google

député à la diète de 1849, il devint, en 1852, auditeur général de l'armée et remplit bientôt après des fonctions passagères au comité des cultes et des écoles. Afin de garder toute son indépendance vis-à-vis du cabinet Œrsted, il préféra renoncer à sa charge de magistrat. Ce fut lui qui rédigea l'Adresse en réponse au discours d'ouverture (octobre 1854), Adresse qui amena la dissolution de la diète et en même temps l'avénement au pouvoir du parti libéral. Un mois plus tard il était appelé au ministère avec le portefeuille des cultes et de l'instruction publique. Nommé conseiller d'État à la fin de 1855, il a été chargé provisoirement, en 1856, de la direction des affaires ecclésiastiques du Schleswig.

HALL (Samuel-Carter), publiciste anglais, est né en 1800, à Topsham (comté de Devon). Il entra de bonne heure dans le journalisme et fit ses premières armes au *New Times*, en qualité de sténographe. En 1824, il fonda l'*Amulet*, un des meilleurs annuaires de l'époque, et dont la collection forme un certain nombre de volumes. Pendant plusieurs années il a dirigé le *New Monthly Magazine*, et plus tard le *British Magazine*, qui ne vécut pas longtemps. Il s'était déjà marié à une Irlandaise distinguée, miss Fielding (voy. ci-après), chez laquelle il développa le goût des lettres et des arts; le seul livre qu'il ait écrit avec elle est un ouvrage illustré sur l'Irlande, ses mœurs et son histoire, ouvrage qui a eu une grande vogue. Il ne faut pas compter pour des œuvres bien sérieuses les *Keepsakes* ou livres d'étrennes auxquels il a attaché son nom; *le Livre des diamants* (Book of Gems); un *Recueil de ballades anglaises*; *les Résidences seigneuriales* (Baronial Halls); etc.

M. Hall a acquis des droits plus réels à l'estime publique par la fondation du premier journal qui fut en Angleterre exclusivement consacré aux arts : l'*Art Journal*. Commencé en des temps difficiles, vers 1848, il a fallu beaucoup de persévérance et de sacrifices pour le maintenir; aujourd'hui il est en voie de prospérité et compte, parmi ses protecteurs, la famille royale et les premiers noms de l'aristocratie. Il a reproduit les plus beaux tableaux de l'école moderne, les chefs-d'œuvre de la galerie Vernon, et, depuis 1852, il a entrepris une série de magnifiques gravures d'après la collection particulière de la reine. M. Hall a publié, en 1851, un *Catalogue illustré de l'Exposition universelle*, et deux ans plus tard *la Galerie Vernon* (1853, in-folio), qui, l'un et l'autre, avaient paru dans son journal.

HALL (Anne-Marie FIELDING, mistress), femme de lettres irlandaise, est née en 1805, dans le comté de Wexford. A l'âge de quinze ans elle quitta son pays natal pour se fixer à Londres; elle y fit la connaissance de M. Hall (voy. ci-dessus), avec lequel elle se maria vers 1827. Cette union décida de sa carrière, et elle débuta dans les lettres, par des *Esquisses sur l'Irlande* (Sketches of irish Character; 1829, 3 vol.), où l'on remarque des peintures ingénieuses et des caractères finement observés. Après les *Souvenirs d'école* (Chronicles of a schoolroom; 1831), contes pour les enfants, parut *le Boucanier* (the Buccaneer; 1832, 3 vol.), roman de mœurs du temps de Cromwell, où bien que le protecteur joue un des principaux rôles, tout l'intérêt repose sur une intrigue d'amour.

Parmi les romans postérieurs de Mme Hall, qui compte parmi les *authoresses* les plus distinguées de l'Angleterre, nous rappellerons : *Tribulations des femmes* (Tales of woman's trials; 1832), plaidoyer en faveur de son sexe opprimé; *le Proscrit* (the Outlaw; 1838, 3 vol.), récit dramatique auquel les guerres civiles du règne de Jacques II servent de cadre; *l'Oncle Horace* (Uncle Horatio; 1837, 3 vol.), qui fut jugé inférieur aux précédents; *Marianne* (1839), tableau vivement tracé des infortunes d'une jeune fille; *les Enfants blancs* (the White boys, 1845), *ou les Rebelles d'Irlande au* XVIII*e siècle*; *la Soirée d'été* (Midsummer eve; 1848), gracieuse histoire de fées d'abord imprimée dans l'*Art Journal*; etc.

Mistress Hall a mis son talent tout entier dans les esquisses, et, lorsqu'elle veut peindre l'Irlande elle rencontre, comme miss Edgeworth et lady Morgan, ses compatriotes, des accents vrais, pleins de passion et de malice. Ses *Rayons et ombres de la société irlandaise* (Lights and shadows of irish life; 1838, 3 vol.), forment un digne pendant à ses premières *Esquisses*. Elle a publié dans cette forme, qui lui est familière : *les Paysans, contes irlandais* (Sketches of the irish peasantry; 1842), écrits pour le *Chambers' Journal*; *l'Irlande, mœurs, types, paysages*, etc. (Ireland, its scenery, character, etc.; 1841-1843, 3 vol.), ouvrage illustré de magnifiques vignettes et pour lequel elle accepta la collaboration de son mari; *Pèlerinage aux autels de l'Angleterre* (Pilgrimages to english shrines; 1852, 2 vol.), où elle passe en revue les résidences et les lieux que le génie ou la vertu ont rendus célèbres; enfin, en 1856, un recueil de treize contes pour l'*Amusing Library*, sous le titre de : *Contes et esquisses populaires* (Popular tales and sketches). Les articles que cette dame a insérés dans les recueils périodiques sont nombreux; elle collabore au journal artistique dirigé par son mari et dirige elle-même depuis 1852 le *Sharpes London Magazine*.

HALLAM (Henry), célèbre historien anglais, né vers 1778, fit ses études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford. Il travailla de bonne heure à la *Revue d'Édimbourg*, dont il devint, en même temps que Walter Scott, son ami, un des rédacteurs habituels, et prit une part très-active aux efforts tentés par Wilberforce pour abolir la traite des noirs. Partisan des idées libérales, il s'unit à lord Brougham, Mackintosh, Russell, Althorp et autres notabilités de son parti, pour fonder la *Société des connaissances utiles* (Society for diffusion of useful knowledge), qui avait pour but de publier à prix réduits des traités spéciaux sur les matières scientifiques les plus importantes et qui a en effet créé la littérature populaire.

M. Hallam n'était guère connu que par des articles de critique lorsqu'il publia son célèbre *Tableau de l'Europe au moyen âge* (View of the state of Europe during the middle ages; 1818, 2 vol. in-4; nouv. édit., 1855, 3 vol. in-8), traduit en français en 1820, et sans contredit le meilleur de ses ouvrages; plus tard il y a ajouté un volume d'*Observations* (Supplemental notes to the View, etc.; 1848). Ensuite parut son *Histoire constitutionnelle d'Angleterre* (the Constitutional History of England; 1827, 2 vol. in-4; 8e édit., 1855, 3 vol. in-8), conduite depuis l'avénement d'Henri VII jusqu'à la mort de Georges II, et dont la version française (1828, 5 vol. in-8), quoique revue par M. Guizot, a été faite avec trop de négligence. Ces beaux travaux lui valurent, en 1830, l'une des deux grandes médailles d'or de 50 guinées (1300 fr.), instituées par Georges IV pour les plus remarquables ouvrages d'histoire. M. W. Irving partagea cet honneur avec lui.

Le dernier livre de M. Hallam est son *Introduction à l'histoire littéraire de l'Europe du* XVe *au* XVIIe *siècle* (Introduction to the literature of Europe during the 15th, 16th and 17th centuries; 1837-1839, 4 vol. in-8; 4e édit., 1848), tableau substantiel, assez exact et fort bien dis-

Digitized by Google

posé. Depuis lors il a quitté la plume et vit à Londres au milieu d'un petit cercle d'amis intimes. On sait que la mort de son fils Arthur, qui arriva en 1832, à Venise, a inspiré au beau-frère de ce dernier, le poëte Tennyson (voy. ce nom), le recueil de touchantes élégies, intitulé : *In Memoriam*. Les œuvres de cet historien se recommandent par des recherches profondes, des appréciations impartiales et un style d'une élégance classique. Doué d'un esprit aussi ferme que sagace, il domine constamment son sujet, en généralise les résultats et ne compose sa narration que des éléments indispensables. L'*Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, qui rappelle le mieux la manière de Gibbon, à qui on a souvent comparé M. Hallam, est regardée comme son ouvrage le plus parfait.

HALLBERG-BROICH (Théodore-Hubert, baron DE), voyageur et littérateur allemand, connu sous le pseudonyme de l'*Ermite de Gauting*, est né à Dusseldorf, vers 1780. Il prit part à la guerre de l'indépendance allemande, en 1813, comme chef de la landwehr de cette ville. Depuis il s'est fait une célébrité par ses excentricités et ses intéressantes relations de voyages. En 1816, il se retira dans une vallée de Bavière, où il essaya de fonder une colonie. Plus tard il parcourut toute l'Europe, voyagea dans l'Orient vers 1838. Depuis 1849, il semble s'être fixé en Amérique.

Peu de livres sont plus originaux que les siens, parmi lesquels on remarque : *Voyage chez les Scandinaves* (Reise durch Skandinavien, 1817 ; Cologne, 1818); *Lettres d'un voyageur parcourant le cercle de l'Isar* (Reiseepistel durch den Isarkreis; Augsbourg, 1825); *Généalogie de la main de fer de Gœtz de Berlichingen* (Stammbuch der Eisernen Hand des Gœtz von Berlichingen; Munich, 1828); *la Colonie des pauvres* (die Armencolonie; Ibid., 1829); *Voyage en Italie* (Reise durch Italien; Augsbourg, 1829); *le Canal du Rhin au Danube et l'ancienne route de commerce aux Indes* (über den Rhein-Donau-Canal und den alten Handlungsweg nach Indien; Ibid., 1831); *Considérations sur l'histoire des mœurs, des usages et des modes* (zur Geschichte der Sitten, Gebraeuche und Moden; Aix-la-Chapelle, 1832); *Voyage en Orient* (Reise nach dem Orient; Stuttgart, 1839, 2 vol.); *Voyage en Angleterre* (Reise durch England; Ibid., 1841).

HALLECK (Fitz-Greene), poëte américain, né à Guilford (Connecticut), en avril 1795, débuta, dès l'âge de quatorze ans, par une pièce de vers insérée dans un journal de New-York. Il entra, néanmoins, dans les affaires financières et commerciales, où il resta longtemps engagé. Après avoir publié un grand nombre de vers satiriques dans divers journaux, il fit paraître, en 1821, son premier poëme, *Fanny* (2e édit., 1829), écrit dans le rhythme du *Don Juan* de Byron, et qui eut beaucoup de vogue. Une visite en Europe, en 1822, eut pour fruit un autre volume de vers, *Alnwick Castle*, qui fut publié en 1827. A partir de 1825, il donna dans les *Revues* fondées par M. Bryant (voy. ce nom) une suite de poésies, réunies presque aussitôt en un volume. *Marco Botzaris* est une des plus estimées.

Les œuvres de M. Halleck ont eu de nombreuses éditions, et ont été réunies en 1852 (*the Complete Works of F. G. Halleck;* New-York, in-8, illustré). Cet auteur a traité tous les genres de poésie, le sérieux, le sentimental et le comique. A beaucoup de délicatesse et d'élévation, il joint quelques singularités étudiées, des rimes bizarres, de brusques contrastes et une affectation marquée du persiflage byronien.

HALLEZ-CLAPARÈDE (Léonce, baron), homme politique français, né en 1812, et fils d'un général de l'Empire, était avocat stagiaire lorsqu'il fut nommé, sous Louis-Philippe, inspecteur général adjoint des prisons du royaume; ce fut en cette qualité qu'il adressa au ministre de l'intérieur deux rapports, l'un *sur le Système pénitentiaire* (1838, in-8), l'autre *sur les Prisons de la Prusse* (1843, in-4). Son père étant mort en 1844, il se présenta, pour lui succéder, aux électeurs de Schelestadt et vint prendre place dans les rangs de la majorité conservatrice. Écarté de la scène politique par les événements de Février, il est revenu, en 1852 et en 1857, sous le patronage du gouvernement représenter le même collége au Corps législatif. Décoré en 1851, il a été maître des requêtes jusqu'en 1852.

HALLEZ-CLAPARÈDE (Théophile, comte), parent du précédent, est, depuis peu de temps, inspecteur des finances de première classe. Il est auteur de quelques ouvrages : *Réunion de l'Alsace à la France* (1844, in-8) : *des Juifs en France, de leur état moral et politique* (1845, in-8); *Poésies choisies du roi Louis de Bavière* (1845, in-8; 2e édit., 1848), traduction en prose; *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la cour de Russie sous Pierre le Grand et Catherine* (1852, in-8), rédigés sur les manuscrits de M. de Villebois, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

HALLIWELL (James-Orchard), littérateur anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820, commença ses études à Suton, sous la direction du mathématicien Ch. Butler et passa une année à Cambridge (1837). Son premier travail fut une édition des œuvres de sir John Mandeville (1839). Chargé d'examiner les manuscrits de la bibliothèque de Chatam, à Manchester, il consigna le résultat de son examen dans un *Catalogue* raisonné (*an Account of the european manuscripts in the Chatam library;* Manchester, 1842). Accusé, en 1845, d'avoir soustrait des manuscrits précieux au collége de la Trinité de Cambridge, il se vit interdire la bibliothèque du *British Museum :* mais il parvint à se justifier.

M. Halliwell, qui est encore jeune, produit avec une infatigable activité; le chiffre de ses écrits s'élève déjà à plus de cent. Nous citerons, dans le nombre des éditions estimées, telles que *le Torrent de Portugal* (Torrent of Portugal ; Londres, 1842), roman métrique du xve siècle : la *Correspondance du roi d'Angleterre* (Letters of the kings of England; 1846, 2 vol.); des collections de chansons ou de ballades populaires sous les titres : *Nursery rhymes of England* (2e édit., 1843); *Thornton romances* (1844); *Popular rhymes and nursery Tales* (1849).

Voici ensuite quelques-uns de ses ouvrages originaux : *Histoire de la Franc-maçonnerie en Angleterre* (Early history of free-masonry in England; 1842), où cette société est traitée spécialement au point de vue archéologique; *Glossaire des comtés de l'Angleterre* (Dictionary of archaic and provincial words; 1844-1845, 2 vol.; 3e édit., 1855, 3 vol.), rempli de notes philologiques présentées avec beaucoup de sagacité; *Notice détaillée des histoires populaires* (Descriptive notice of popular histories, 1849); etc.

Des travaux spéciaux sur Shakspeare ont conduit M. Halliwell à donner successivement : *Shakspeariana* (1841), recueil de toutes les particularités relatives à ce poëte; *le Canevas primitif des Joyeuses commères de Windsor* (The first sketch of, etc., 1842); une *Vie de Shakspeare* (1843), sans parler d'une foule d'articles. En 1852, il a entrepris une édition des *Œuvres complètes de Shakspeare* en 20 volumes in-folio, accompagnée

Digitized by Google

de gravures, de notes, et d'un commentaire critique : cette édition de luxe ne sera pas terminée avant 1858.

HALM (Frédéric). Voy. MUNCH-BILLINGHAUSEN.

HAMEL (Victor-Auguste, vicomte DU), écrivain et administrateur français, né à Paris, le 17 avril 1810, et fils d'un préfet de l'Empire, conseiller d'État sous la Restauration, fut destiné de bonne heure aux fonctions publiques. Après la révolution de Juillet, il se jeta dans la carrière littéraire, où il débuta par des brochures politiques : *sur l'État de la société au 1er janvier* 1834 (in-8 de 80 p.); *de la Noblesse, Lettre au marquis de G.* (1838). Abordant ensuite le roman et l'histoire, il publia successivement : *la Ligue d'Avila, ou l'Espagne en* 1520 (1840, 2 vol. in-8), traduit en espagnol et en anglais; *la Duchesse d'Halluye* (1842, 2 vol. in-8); *le Château de Rochecourbe* (1843, 3 vol. in-8), qui parut d'abord en feuilleton, sous le titre de *Mémoires d'un vieux de la Gastine;* enfin *El Mentidero*, recueil de nouvelles (1847, 2 vol. in-8). Son ouvrage le plus important est *l'Histoire constitutionnelle de la monarchie espagnole depuis l'invasion des hommes du Nord jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, 411-1833 (1845, 2 vol. in-8), sorte de plaidoyer contre la loi de succession de Ferdinand VII, qui, sur le rapport de M. Mignet, obtint une mention de l'Académie des sciences morales et politiques.

Se mêlant en même temps au mouvement des affaires industrielles, sous Louis-Philippe, il prit part à plusieurs entreprises et releva l'ancien établissement thermal de Sail-lès-Château-Morand, dans le département de la Loire. Attaché, dès 1848, à la cause napoléonienne, il fut nommé préfet du Lot, au mois de novembre 1849. Il reçut de ses administrés, après le 2 décembre, une épée d'honneur « en témoignagne d'estime et de reconnaissance. » Le 9 mai 1852, il fut appelé à la préfecture du Pas-de-Calais, et, en 1855, à celle de la Somme. M. du Hamel est entré au Corps législatif pour le département des Deux-Sèvres, en 1857. Nommé, en avril 1854, chevalier de la Légion d'honneur, il est aujourd'hui officier.

HAMELIN (Ferdinand-Alphonse), amiral français, sénateur, ministre de la marine, né le 2 septembre 1796, à Pont-l'Évêque (Calvados), est neveu du contre-amiral Hamelin, mort en 1839. Dès l'âge de onze ans, il s'embarqua comme simple mousse à bord de *la Vénus*, que commandait son oncle, assista à la bataille du Grand-Port, devant l'île Bourbon, et obtint, après la destruction de sa frégate, le grade d'aspirant (1er mars 1808). Nommé enseigne en 1812, il participa à l'expédition de l'Escaut, et, en 1823, à celle de Cadix, rendit, en 1827, des services signalés au commerce européen par une croisière bien dirigée contre les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée, et, à son retour d'une campagne dans l'océan Pacifique, prit le commandement de la corvette *l'Actéon*, un des bâtiments de l'escadre envoyée contre Alger en 1830. A cette occasion, il écrivit au ministre de la marine une lettre, où l'on remarquait cette phrase : « Je sais que ce n'est pas un commandement de mon grade; mais peu m'importe, pourvu que j'aille au feu. » En effet, il avait rang de capitaine de frégate depuis 1828.

Sous le gouvernement de Juillet, M. Hamelin devint successivement capitaine de vaisseau (1836), contre-amiral (21 août 1842), major général de la marine à Toulon (1842), commandeur de la Légion d'honneur (25 avril 1844), et commanda, de 1843 à 1846, la station navale de l'Océanie, où il déploya beaucoup d'habileté dans les négociations entreprises avec l'Angleterre, au sujet de la possession des îles Marquises. Nommé vice-amiral le 7 juillet 1848, il fut appelé à partager les travaux de la commission qui réforma l'organisation de l'École polytechnique, et, à la suite d'une inspection générale, alla diriger la préfecture maritime de Toulon (1849) : il y resta en fonctions pendant cinq ans, pourvut aux armements de l'armée d'occupation de Rome et de l'expédition d'Orient, et ne les résigna que pour s'embarquer, à la fin de 1853, comme chef d'une division navale, sous les ordres du vice-amiral La Susse. Après avoir franchi les Dardanelles, de concert avec la flotte anglaise, il entra, le 3 janvier suivant, dans les eaux de la mer Noire, ravitailla Batoun et le fort Saint-Nicolas, bombarda le port militaire d'Odessa et Redout-Kaleh, mit l'embouchure du Danube en état de blocus, seconda les difficiles opérations du débarquement des troupes en Crimée, et participa à l'attaque du 17 octobre, contre les forts de Sébastopol : il montra autant de courage que de sang-froid pendant cette dernière affaire, et fut exposé personnellement aux plus grands périls par le feu meurtrier de l'ennemi.

Dès que l'époque de son commandement fut expirée, M. Hamelin rentra en France et obtint, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie navale, le rang d'amiral (2 décembre 1854), qui lui donna le droit de siéger au Sénat. A la mort de M. Ducos, il fut appelé à lui succéder au ministère de la marine, par un décret impérial, signé au château de Windsor le 19 avril 1855. L'amiral Hamelin est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 18 mars 1856.

HAMILTON (William-Alexandre-Antoine-Archibald HAMILTON DOUGLAS, 11e duc D'), pair d'Angleterre, né à Londres, le 19 février 1811, descend d'une ancienne famille écossaise, célèbre par ses alliances et les rôles importants qu'elle a joués dans l'histoire : elle porte en outre les titres de duc de Brandon, marquis de Douglas et de Clydesdale, comte d'Angus, d'Arran et de Lanark, etc., et marche en tête de la *noblesse* d'Écosse. Élevé au collége de Christ*church*, à Oxford, il épousa, en 1843, la princesse Marie de Bade, dont il a eu trois enfants. En 1852, il succéda à son père à la Chambre des Lords, où il prend du reste rarement la parole; il appartient au parti conservateur. La Société des francs-maçons d'Écosse l'a choisi pour grand maître. Son fils aîné, William-Alexandre-Louis Stephen, marquis de DOUGLAS, est né en 1845, à Londres.

HAMILTON (lord Claude), homme politique anglais, né en 1813, à Londres, est frère du présent marquis d'Abercorn (voy. ce nom). Il fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, et entra, en 1839, à la Chambre des Communes, pour le comté irlandais de Tyrone, où sa famille possède de grandes propriétés. Il s'y fit remarquer comme l'un des champions du parti tory et de la haute Église; et plusieurs fois, depuis 1848, on l'a vu prendre la défense des gouvernements de Naples et d'Autriche contre les attaques des libéraux. Bien qu'il eût voté en faveur du libre échange, il n'en accepta pas moins, dans le ministère Derby (1852), la charge de trésorier de la maison de la reine. Il fait partie du Conseil privé depuis cette époque.

HAMILTON (sir William), philosophe écossais, né vers 1790, fit ses études à Oxford, fut admis au barreau d'Édimbourg en 1813 et occupa quelque temps une chaire d'histoire à l'université de cette ville. Depuis 1836, il y professe avec beaucoup de distinction la métaphysique et la logique.

Digitized by Google

Correspondant de l'Institut de France et membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, sir W. Hamilton est mort le 6 avril 1856.

Il n'a publié que quelques dissertations, la plupart dans la *Revue d'Édimbourg*; elles ont même été recueillies pour la première fois par un traducteur français, M. L. Peisse, sous le titre de *Fragments de philosophie* (Paris, 1841, in-8). Depuis, le savant professeur a lui-même réuni, corrigé et annoté ces divers essais dans ses *Discussions sur la philosophie* (Discussions in philosophy and literature, education, etc.; Londres, 1852; 2e édit., 1853). Ce qui distingue ses travaux, c'est le savoir et la rigueur; il discute comme un sceptique, mais il conclut avec la même autorité qu'un dogmatique. Le fond de son enseignement est, à part quelques divergences, le même que celui de Reid et de D. Stewart, dont il a réédité, d'ailleurs, les œuvres avec un grand soin. Son édition des *Œuvres de Th. Reid* (1847) contient de courtes, mais nombreuses notes et un *appendice* composé de sept mémoires sur des questions spéciales.

HAMILTON (révérend James), théologien écossais, né en 1814 à Strathblane (comté de Stirling), où son père, qui tenait un rang élevé dans l'Église d'Écosse, était alors ministre, embrassa la même carrière et prit, à l'université d'Édimbourg, le diplôme de docteur en théologie. Il exerça son ministère dans le comté de Perth, puis à Édimbourg même, et fut choisi pour remplacer le docteur Irving, comme directeur d'une nombreuse congrégation de presbytériens à Londres, où il a un grand renom comme prédicateur.

Outre des traités spéciaux, M. Hamilton a publié un grand nombre de petits livres de religion ou de morale qui ont une grande circulation en Angleterre et aux États-Unis. Tels sont : *la Vie au sérieux* (Life in earnest), *le Mont des Olives* et *l'Heureuse maison* (the Happy Home). On lui doit encore les *Mémoires de lady Colquhoun*, et un choix de sermons sous ce titre : *le Prédicateur royal*. En 1854, M. Hamilton a fondé une revue mensuelle, *Excelsior*, destinée à servir de lien à toutes les croyances spiritualistes et religieuses.

HAMMAN (Édouard), peintre belge, né à Ostende (Flandre occidentale), en 1819, étudia à Anvers, sous la direction de M. Nicaise de Keyser, et débuta par des sujets historiques, dont quelques-uns furent acquis par le musée de Bruxelles. En 1846, il vint à Paris, parut l'année suivante au Salon et se fixa en France, où il a exécuté beaucoup de travaux pour le gouvernement belge. Il a exposé à Paris, depuis 1847 : *le Réveil de Montaigne enfant*; *les Préparatifs pour la sérénade, ou les Étudiants espagnols; la Lecture Pantagruélique, ou Rabelais à la cour; Hamlet; Charles IX et Ambroise Paré; la Visite du doge; la Fille du supplicié* (1853); un *Christophe Colomb*, et *le Compositeur flamand Adrien Willaert*, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Étude du blason, le Commencement et la fin* (1857), etc. Le musée de Bruxelles possède de lui : *le Dante à Ravenne, l'Entrée d'Albert et d'Isabelle à Ostende*, etc.

Cet artiste a obtenu, à la suite de nos Salons, une 3e médaille en 1853, et une médaille de 3e classe à l'Exposition universelle de 1855. Il est chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1854.

HAMMER (Jules), littérateur allemand, né à Dresde le 7 juin 1810, suivit depuis 1831, à Leipsick, les cours de droit tout en se livrant par goût à la philosophie et à la littérature. Après s'être essayé à quelques travaux poétiques, il se remit à étudier à fond l'histoire du théâtre et les écrivains classiques. De 1837 à 1845 il habita Leipsick où il fournit de nombreux articles à des feuilles politiques et littéraires. Il rentra ensuite dans sa ville natale, et, après divers voyages à l'étranger, prit en 1851 la direction du feuilleton de la *Gazette constitutionnelle* de Saxe. C'est à ses efforts qu'on dut à Dresde la fondation de l'établissement littéraire nommé Schillerstiftung (1855).

M. Hammer a écrit pour la scène : *le Déjeuner singulier* (das seltsame Frühstück; 1834), comédie, et *les Frères* (die Brüder; 1856). Ses romans et nouvelles sont : *Noble et bourgeois* (Adelig und Bürgerlich; Leipsick, 1837); *le Rêve et la vie* (Leben und Traum; Ibid., 1839); *Scènes de la ville et de la campagne* (Stadt-und Landgeschichten; Altenbourg, 1844, 2 vol.; 2e édit. 1854); *Entrée et sortie* (Einkehr und Umkehr; Ibid., 1856, 2 part.), roman social. Comme poète on a de lui deux recueils estimés : *Regarde autour de toi et regarde en toi* (Schau um Dich und Schau in Dich; Ibid., 1851; 5e édit., 1855), et *Pour toutes les bonnes heures de la vie* (Zu allen guten Stunden; Ibid., 1854). Il est aussi auteur de quelques ouvrages d'une portée plus philosophique, entre autres *la Famille et son influence sur le développement de la société* (die Familie und ihr Einfluss auf die Gesellschaft; Dresde, 1851).

HAMMER-PURGSTALL (Joseph, baron DE), célèbre orientaliste allemand, né en 1774 à Graetz (Styrie), où son père était conseiller provincial, fit ses études à l'académie orientale de Vienne, et collabora très-jeune encore au *Dictionnaire arabe persan-turc* de Meninsky. En 1796, il devint secrétaire particulier du baron de Jenisch, rapporteur de la section d'Orient au ministère des affaires étrangères. Il traduisit alors plusieurs poésies turques et composa un certain nombre de poésies allemandes dans le *Mercure allemand* de Wieland. Envoyé comme interprète à Constantinople, avec le savant baron de Herbert, il passa de là en Égypte d'où il rapporta plusieurs curiosités, ainsi que des manuscrits arabes très-précieux qui enrichissent la bibliothèque impériale d'Autriche. Il fit, en 1800, la campagne d'Égypte contre le général français Menon, sous les ordres de Hutchinson, de Sidney-Smith et de Yusuf-pacha, et se rendit, l'année suivante, en Angleterre, en touchant à Naples et à Gibraltar. En 1802, il fut envoyé de Vienne à Constantinople, comme conseiller d'ambassade sous le baron de Stürmer, et, en 1806, il fut employé comme agent consulaire en Moldavie. Ses services et son érudition lui valurent l'année suivante la place de conseiller intime à la chancellerie impériale, et, dix ans plus tard, celle de conseiller particulier de l'empereur (1817). En 1835, il acheta les biens de la dernière comtesse de Purgstall dans le Tyrol, et reçut le titre de baron. Il fut ensuite nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire, au département des affaires étrangères, et, en 1847, président de la nouvelle Académie impériale. Mais l'âge le fit renoncer, deux ans après, à cette dignité. En lui s'est éteint, dans les derniers jours de 1856, un des patriarches de l'érudition allemande. Il était associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions).

Parmi les nombreux ouvrages du baron de Hammer-Purgstall, qui jouissent, en Allemagne, d'une grande autorité, nous mentionnerons à part ceux relatifs à la Turquie : *Administration et constitution politique du royaume ottoman* (Osman. Reichs Staatsverfassung und Staatsverwaltung; Tubingue, 1816, 2 vol.); *Voyage de Constantinople à Brousse* (Umblick auf einer Reise von, etc.; Ibid, 1818); *Constantinople et le Bosphore*; Pesth, 1821, 2 vol.); et divers *Mémoires*, qui jetèrent alors un grand jour sur l'état de l'empire

Digitized by Google

ottoman; puis l'*Histoire de l'empire ottoman* (Geschichte des osman. Reichs, Pesth; 1827-1834, 10 vol.; 2e édit., 1835-1836), compilation très-savante où l'auteur a réuni tous les matériaux les plus riches, et qui malgré les défauts du plan et la profusion des détails, demeure encore un des ouvrages classiques sur ce sujet; enfin l'*Histoire de la poésie turque* (Geschichte der osman. Dichtkunst; Ibid., 1836-1838, 4 vol.)

Parmi ses autres travaux nous citerons: *Histoire des assassins* (Geschichte der Assassinen; Stuttgart et Tubingue, 1818); *Histoire de l'art oratoire chez les Perses* (Geschichte der schönen Redekünste Persiens; Tubingue, 1818); la traduction de plusieurs poèmes arabes ou turcs, *le Divan de Hafiz* (1813); *Motenebbi* (1823): les *Odes* de Baki (1825); un poème original, le *Chant de Memnon* (Memnon's Dreiklang; Vienne, 1823); des poésies turques, indiennes et persiques: une traduction en langue persane des *Réflexions de Marc Aurèle* (Vienne, 1831), qui lui valut du shah de Perse les ordres du Soleil et du Lion; des éditions turques ou persanes, entre autres, *Gül et Bülbül* du poète Fasli (Leipsick et Pesth, 1834); *des Colliers d'or*, du poète arabe Samachschari (Vienne, 1835): du poème didactique du persan Mahmoud Schebisteri, *les Roses du mystère* (Rosenflor des Geheimnisses; Pesth, 1838); enfin d'un poème en vieux langage turc, *la Fauconnerie* (der Falknerklee; Vienne, 1840): puis un ouvrage d'archéologie turque, le *Musée des souverains musulmans* (Gemaeldesaal moslemischer Herrscher; Darmstadt, 1837-1839, 6 vol.): *Histoire des kans* (Geschichte der Ilkhane; Ibid., 1843); *Histoire de Khlesl, le cardinal* (Khlel's, des Cardinals Leben; Vienne, 1848-1851, 4 vol.): *Histoire de la littérature arabe* (Geschichte der arab. Literatur; Ibid., 1850-1852, tom. I-III), etc.

M. de Hammer a fondé le journal *les Mines de l'Orient* (Fundgruben des Orients; Vienne, 1810-1819, 6 vol.). Il a inséré de nombreuses dissertations dans divers journaux et recueils scientifiques, notamment dans *les Annales de littérature* et dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne. Ces importants travaux, dont quelques-uns eussent suffi à la gloire de M. Hammer, ont été comme le point de départ des études et des progrès faits depuis en Allemagne sur les mêmes matières.

HAMMERICH (Frédéric), poëte, historien et théologien danois, né à Copenhague en 1809, fit ses études à l'université de cette ville, exécuta une première excursion dans le Jutland en 1832, revint se faire recevoir docteur en philosophie en 1834, et parcourut ensuite la Suède, dans le but d'étudier les mœurs du peuple et de rechercher les vieilles légendes du pays. Ses *Chants de voyage scandinaves*, qui parurent en 1840, dans une revue semestrielle, excitèrent un véritable enthousiasme, et déterminant une réaction en faveur de la vieille langue nationale, firent éclore toute une école de jeunes poëtes. A la même époque (1830-1841), parut une série d'*Esquisses historiques*, où l'on remarqua surtout une description poétique de Rome, écrite dès 1835 pendant un voyage en Italie. Vinrent ensuite des poésies remarquables éditées à Copenhague: *Chants des héros* (1841): *Peinture de la vie artistique de Thorvaldsen* (1844); *le Réveil du Danemark* (1848): *Poésies du Schleswig* (1848): *Tableaux de l'église chrétienne* (1852). *Chants bibliques et historiques* (1852), et le plus remarquable de tous ses poèmes, *Gustave-Adolphe en Allemagne* (1844).

Nommé pasteur dans le Jutland en 1839, M. Hammerich fut forcé, par l'état de sa santé, de revenir à Copenhague, où il fit des cours publics très-suivis sur les principales époques de l'histoire politique et ecclésiastique de son pays. Livré aux travaux historiques, il publia, outre un certain nombre de savants mémoires sur des points tout spéciaux, plusieurs ouvrages d'un intérêt plus général, qui se distinguent et par une habile mise en œuvre des sources, et par l'élégance pittoresque du style: ce sont: *Christian II en Suède et Charles-Gustave en Danemark* (Copenhague, 1847); *le Danemark à l'époque de Waldemar* (Ibid., 1847-1848, 2 vol.): *le Danemark à l'époque de l'union de Calmar* (Ibid., 1849); etc.

En 1845, il devint pasteur de l'église de la Trinité à Copenhague. Il se montra, lors de la tentative d'indépendance des duchés, l'un des chefs les plus ardents du parti danois et l'un des promoteurs d'une guerre dont l'issue fut heureuse. Il se transporta au camp et fit les trois campagnes de 1848 à 1850, en qualité d'aumônier. Il publia à cette occasion plusieurs écrits, devenus populaires en Danemark et qui ont beaucoup servi aux publicistes allemands: *Tableaux de la guerre du Schleswig* (Copenhague, 1849): *la Troisième campagne du Schleswig* (Ibid., 1851); *la Guerre de trois ans dans le Schleswig* (Hadersleben, 1852).

Après la guerre, M. Hammerich reprit ses fonctions de pasteur à Copenhague. Comme prêtre, il appartient au parti qui s'efforce d'unir la tolérance à l'orthodoxie officielle. Il a fondé en 1849, avec plusieurs de ses amis, la *Société pour l'histoire de l'église danoise*, qui a publié beaucoup de mémoires et de dissertations dont plusieurs sont son œuvre. Il fit aussi partie du comité chargé d'élaborer le *Livre de cantiques pour l'église danoise*, qui parut à la fin de 1852.

HAMMETT (Samuel), romancier américain, né en 1816, à Jewett-City (Connecticut), prit ses degrés à l'université de New-York, passa environ douze ans dans le sud-ouest, occupé d'affaires de commerce, et fut, pendant quelque temps, clerc de la cour de district du comté de Montgommery (Texas). En 1848, il vint s'établir à New-York, où il a résidé depuis. Tirant parti de son long séjour sur les frontières, il a donné, dans *diverses revues* littéraires, une foule de publications *pleines d'imagination* et de saillies. Il a publié aussi, sous le pseudonyme de P. Paxton, deux romans: *un Yankee jeté dans le Texas* (A Stray Yankee in Texas; New-York, 1853, in-12), et *les Aventures merveilleuses du capitaine Priest* (the Wonderful Adventures of captain Priest; 1854, in-12).

HAMON (Jean-Louis), peintre de genre français, est né à Plouha (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1821. Écolier paresseux et insouciant, il ne montra dès l'enfance de goût et d'aptitude que pour la peinture. Il vint à Paris en 1840 s'y livrer entièrement; il eut pour maître Paul Delaroche, et pendant l'absence de celui-ci travailla dans l'atelier de M. Gleyre. Il exposa, en 1848, un tableau de genre, *le Dessus de porte* ainsi que *le Tombeau du Christ*, au musée de Marseille; en 1849, *une Affiche romaine*, *l'Egalité au sérail*, et un *Perroquet jasant avec deux jeunes filles*. Il travailla ensuite à la manufacture de Sèvres et y exécuta plusieurs compositions, entre autres un coffret en émail qui lui valut une médaille à l'Exposition de Londres et qui reparut, avec plusieurs essais de lui, à l'Exposition universelle de Paris.

En 1852, M. Hamon quitta la manufacture de Sèvres, et exposa la *Comédie humaine*; ce tableau, qui représentait, autour du théâtre Guignol, les différents âges de l'humanité, frappa le public, mais n'obtint du jury aucune distinction. Au Salon de 1853, son idylle grecque, *Ma sœur n'y est pas*, qui appartient à la maison de l'empereur, eut

Digitized by Google

une 3e médaille. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des tableaux précédents : *l'Amour et son troupeau*, une seconde idylle dans le genre antique : *Ce n'est pas moi*, *les Orphelins*, *une Gardeuse d'enfants*. Il obtint alors une médaille de deuxième classe. Au Salon de 1857, à la suite d'un voyage en Orient, il n'a pas donné moins d'une dizaine de toiles, toutes du même genre, notamment : *Boutique à quatre sous*, *Papillon enchaîné*, *Cantharide esclave*, *Déviduses*, etc.

La peinture de M. Hamon forme un genre à part où l'on distingue, avec un coloris léger et transparent, la grâce, la finesse, la subtilité même de l'exécution et de l'idée. Ses toiles attirent et retiennent la foule. Mais la critique lui reproche de pousser parfois la recherche jusqu'à l'obscurité, et d'habiller à l'antique de petites scènes toutes modernes. Il a trouvé beaucoup d'imitateurs qui ont, comme cela arrive, exagéré sa manière et provoqué, par leur faute, une réaction contre le genre lui-même. M. Hamon est, depuis 1855, chevalier de la Légion d'honneur.

HAMPDEN (rév. Renn-Dickson), théologien et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1792 à l'île Barbade, d'une ancienne famille qui compte John Hampden, le célèbre patriote, parmi ses membres, entra, en 1809, au collége d'Oriel à Oxford, et, après avoir passé ses examens d'une manière brillante, y resta, de 1814 à 1829, en qualité de professeur suppléant et d'examinateur. Bien qu'il eût, depuis longtemps, reçu l'ordination, il continua de suivre la carrière de l'enseignement, et ne tarda pas à s'y faire une place honorable autant par l'étendue de ses connaissances que par son dévouement aux principes de l'école libérale, et fut nommé successivement par lord Grandville principal du collége de Sainte-Marie (1833), et par lord Melbourne professeur royal de théologie à Oxford (1836).

Cette dernière nomination donna lieu, dans le sein de l'université, à de longues et ardentes discussions qui aboutirent à un vote de censure. Le cours de théologie du rév. Hampden, publié sous le titre de *Leçons bamptoniennes* (Bampton lectures; 1835), fut violemment attaqué, comme entaché d'hérésie par un professeur d'Oxford, J. H. Newman (voy. ce nom), qui, depuis, s'est converti à la foi catholique. Tous les partisans de la haute Église, les évêques d'Oxford et d'Exeter en tête, prirent part à ces débats au fond desquels il y avait peut-être bien moins de souci de l'orthodoxie religieuse que d'opposition politique. En 1842, le rév. Hampden n'en fut pas moins appelé à faire partie d'un comité récemment établi pour l'examen des études théologiques. Mais, lorsqu'il fut élevé par lord J. Russell au siége épiscopal d'Hereford (décembre 1847), qui donne droit à la pairie, la querelle, assoupie par le temps, recommença avec quelque violence, sans émouvoir toutefois l'opinion publique. A la Chambre des Lords, le nouvel évêque se rangea du côté des whigs auxquels il devait sa haute position.

Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, le rév. Hampden a encore publié : *l'Évidence du christianisme prouvée par la philosophie* (Philosophical evidence of Christianity; 1845), qui n'a pas soulevé moins d'attaques, et où il cherche à réconcilier la foi et la raison : deux volumes de *Sermons*; des articles de théologie et de philosophie dans l'*Encyclopédie métropolitaine* et l'*Encyclopédie britannique*, conçus dans un esprit de louable modération, etc. Au dire de l'historien Hallam, c'est le seul des innombrables théologiens modernes de l'Église anglicane qui ait traité la scolastique avec une certaine profondeur.

HANFSTAENGL (François), lithographe allemand, né à Bayernrain (Bavière), le 1er mars 1804, d'une famille de paysans, suivit, de 1819 à 1825, les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Ses premiers dessins sur pierre lui valurent l'amitié et les conseils de l'inventeur même de la lithographie, Sennefelder, qui se trouvait alors en Bavière. En 1829, il fut nommé professeur dans une école spéciale de dessin à Munich; mais il abandonna cette place, en 1834, pour venir à Paris où il se lia avec les artistes les plus distingués. De retour en Allemagne, il lithographia, de 1835 à 1852, tous les tableaux de la galerie royale de Dresde, et en forma l'album magnifique publié sous ce titre : *les Tableaux les plus remarquables de la galerie royale dessinés sur pierre d'après les originaux* (die vorzüglichsten Gemaelde der königl. Galerie, nach, etc.). Plusieurs des planches les plus belles, entre autres *les Portraits du roi et de la reine de Saxe* ont paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

M. Hanfstaengl a encore reproduit : *la sainte Catherine* de Lauger (1827); *la Madone* de Murillo (1831); *les Pélerins italiens* de Hess (1832); *la Madone de Sant-Sixte* de Raphaël; *la Madeleine repentante* de Murillo (1834); *le Pêcheur de Gœthe* de Hanson (1834); *l'Ascension de la Vierge et du Christ*, d'après le Guide; *les Juifs en deuil* de Bendemann, ainsi qu'un grand nombre de portraits. Il a donné des dessins à une foule de publications illustrées. Toutes ses œuvres, dont le nombre n'a pas nui à la perfection, se distinguent tout à tour par la délicatesse ou l'énergie du style.

HANKE (Mme Henriette Wilhelmine), romancière allemande, née à Jauer, le 24 juin 1785, et fille d'un négociant, montra, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses et une grande vivacité d'esprit. En 1814, elle se maria, avec un homme veuf, pasteur dans une petite ville sur l'Oder, et consacra dès lors sa vie à élever les enfants de son mari. Elle ne donna aux travaux littéraires que ses rares moments de loisir, et ne fut même entraînée à écrire que par l'exemple de sa belle-sœur qui faisait des romans estimés. Depuis, la mort de son mari n'a pas interrompu son activité littéraire. Ses fictions empruntées à la vie de famille, sont comme un journal de tous les sentiments qu'elle a éprouvés. Parmi ses nombreux romans, dont plusieurs tournent à une monotonie sentimentale, les principaux se font remarquer par la naïveté, la moralité, un style élégant et facile. Les *Œuvres complètes* de cette dame publiées à Hanovre, de 1841 à 1850, formaient alors 108 volumes.

Nous citerons : *les Filles adoptives* (die Pflegetoechter; Liegnitz, 1821); *Peinture du cœur et du monde* (Bilder des Herzens und der Welt; Ibid., 1822; 2e édit., 1834, 4 vol.); *la Belle-Mère* (die Schwiegermutter; Hanovre, 2e édit., 1833, 2 vol.); *Claudia*; Liegnitz, 1825, 3 vol.); *les Amies* (die Freundinnen; Ibid., 1826, 3 vol.); *les Perles* (die Perlen; Hanovre, 2e édit. 1836, 2 vol.); *la Dernière Volonté* (der letzte Wille; Liegnitz, 1830); *Récompenses* (Vergeltungen; Berlin, 1830, 2 vol.); *la Sœur* (die Schwester; Hanovre, 1831, 2 vol.); *une Dame propriétaire en Silésie* (eine Schlesische Gutsfrau; Ibid., 1850, 2 vol.).

HANNAY (James), littérateur et publiciste écossais, né en 1827, à Dumfries, reçut une éducation sommaire dans les écoles du Westmoreland et du Surrey, et entra dans la marine royale; il prit part, en 1840, aux affaires de Syrie et servit à bord de différents vaisseaux jusqu'en 1845, époque où il donna sa démission de midshipman

Digitized by Google

pour se livrer complétement à ses goûts littéraires. Il s'exerça d'abord dans les recueils périodiques, entre autres *le Punch*, et n'était guère connu que par des articles de littérature légère, lorsque, dans l'été de 1853, il donna avec succès une série de lectures sur *la Satire et les satiriques en Angleterre*. A part ces lectures, qui ont fourni la matière d'un piquant volume, on a de lui un roman maritime, *Singleton Fontenoy* (1854), et un roman historique, *Eustache Conyers* (1855, 3 vol. in-8), dans lesquels les caractères accusent de la finesse et les situations une certaine force.

HANNOVER (Adolphe), médecin danois, né à Copenhague, le 24 novembre 1814, s'est fait connaître dans toute l'Europe par ses recherches anatomiques. L'Académie des sciences de Paris lui a décerné, en 1856, une récompense de 1500 francs pour l'ensemble de ses découvertes. Parmi ses écrits, dont quelques-uns sont en français, il faut citer : *Tableau micrométrique pour servir à la réduction des diverses mesures qui sont employées dans la micrométrie microscopique* (Copenhague, 1842); *Recherches micrométriques sur le système nerveux des animaux vertébrés et invertébrés* (in-4 avec 7 pl., en danois 1842, en français 1844); *de Quantitate relativa et absoluta acidi carbonici ab homine sano et ægroto exhalati* (1845); *sur l'Epithelioma* (1852); *Documents sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de l'œil* (Bidrag til Œiets anatomie, etc., 1850, in-8); *sur l'Importance de la menstruation* (om Menstruationens Betydning, 1851, in-8); *de la Construction et de l'emploi du microscope* (om Mikroskopets Bygning, etc., 1847, in-8), traduit en français en 1855.

HANNOYE (Désiré-Joseph P....), ancien représentant du peuple français, né à Avesnes (Nord), le 3 mai 1800, d'une famille de magistrats, étudia le droit, se fit inscrire au barreau de sa ville natale, où il a été bâtonnier. Sous Louis-Philippe il était membre du conseil général du département du Nord. Après la révolution de Février tous les partis s'unirent pour l'envoyer à l'Assemblée nationale. Élu, le premier sur vingt-huit, par 211 047 voix, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et après l'élection du 10 décembre, malgré la crainte qu'il témoignait du socialisme, il soutint la politique de l'Élysée. Il rejeta la proposition Rateau, désapprouva l'expédition de Rome et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau d'Avesnes.

HANOVRE (maison royale de), dynastie de Brunswick-Lunebourg, branche cadette de la maison de Brunswick.—Roi : GEORGES V (voy. ce nom). — Reine : *Marie*-Alexandrine-Wilhelmine-Catherine-Charlotte-Thérèse-Henriette-Louise-Pauline-Élisabeth-Frédérique-Georgine, née le 14 avril 1818, fille du duc *Joseph*, oncle du duc régnant de Saxe-Altenbourg, mariée le 18 février 1843.— Enfants : *Ernest-Auguste*-Guillaume-Adolphe-Georges-Frédéric, prince royal, né le 21 septembre 1845; *Frédérique*-Sophie-Marie-Henriette-Amélie-Thérèse, née le 9 janvier 1848; *Marie*-Ernestine-Joséphine-Adolphine-Henriette-Thérèse, etc., née le 3 décembre 1849.

HANSEMANN (David-Juste-Louis), homme politique et publiciste allemand, né le 12 juillet 1790 à Firckenwerder près de Hambourg, est l'un des principaux représentants du parti libéral constitutionnel en Allemagne. Fils d'un pasteur protestant, et ayant à peine reçu l'instruction élémentaire il entra, à l'âge de quinze ans, au service du bourgmestre de Rheda en Westphalie, qui devint peu après maire de Berg, et fit de lui son secrétaire particulier. Il se mit ensuite à faire le commerce des laines, gagna quelque argent et put monter pour son propre compte un magasin à Aix-la-Chapelle, en 1817. Le fonds prospéra, grâce à l'activité intelligente de M. Hansemann, qui obtint rapidement de la considération et même de l'influence dans la ville. Il y fonda une société d'assurance contre l'incendie, et prit l'initiative d'un certain nombre d'institutions utiles. Au bout de quelques années, il fut nommé membre du tribunal de commerce, de la chambre de commerce et député à la diète, où il défendit chaleureusement les intérêts de ses concitoyens.

Ses opinions libérales ne tardèrent pas à le brouiller avec le gouvernement prussien. Une brochure qu'il publia en 1830 sur *la Constitution allemande et la constitution prussienne*, en révélant nettement ses idées politiques, livra son nom à des discussions animées. Des cette époque, il demandait que l'on consultât, par les voies légales, l'opinion publique, que les liens des peuples allemands fussent resserrés et l'indépendance des petits États européens garantie. Le gouvernement refusa, en 1832, d'approuver la réélection de l'auteur à la diète. M. Hansemann répondit à ce refus par une seconde brochure, *Prusse et France* (Preussen und Frankreich; 1833), où il réitérait ses premiers vœux et témoignait son admiration pour le gouvernement constitutionnel. Il y faisait preuve aussi de connaissances financières, et ses vues firent impression sur la diète. Malgré les efforts du gouvernement, qui empêcha aussi sa réélection à la chambre de commerce, il se maintint au tribunal, et, appliquant son activité aux questions pratiques d'économie sociale, il encouragea les associations ouvrières et s'occupa spécialement, de 1836 à 1846, des chemins de fer allemands. C'est à lui qu'on doit, en grande partie, le réseau qui relie les villes du Rhin entre elles et avec la Hollande et la Belgique, et la ligne de Cologne à Hanovre. Il écrivit, pour en obtenir la réalisation : *les Chemins de fer et les actionnaires dans leurs rapports avec l'État* (die Eisenbahnen und deren Actionaere in, etc.; 1837); *la Question capitale des chemins de fer en Prusse* (Preussens wichtigste Eisenbahnfrage; 1837); *Critique de la loi de* 1838 *sur les chemins de fer prussiens* (Kritik des preuss. Eisenbahng-setzes von; 1838, 1841); *sur l'Exécution du système de chemins de fer prussien* (über die Ausführung des preuss. Eisenbahnsystems; Berlin, 1843). Dans ces différents écrits il s'efforçait de présenter les chemins de fer comme le plus puissant moyen de propagande et de civilisation. Réélu, depuis 1838, président de la chambre de commerce, il quitta les affaires en 1844, pour se consacrer tout entier à la politique.

Nommé, en 1845, membre de la diète provinciale du Rhin, et réélu, en 1847, à la diète générale, M. Hansemann prit rang parmi les chefs les plus influents. Son esprit net et précis, la clarté de son langage, la variété de ses connaissances et de ses aptitudes, son genre d'éloquence d'une vivacité toute française, qui n'excluait ni l'autorité ni le bon sens, le faisaient comparer à M. Thiers. Les révolutionnaires de 1848 comptèrent d'abord sur lui : mais il se trouva bientôt débordé. L'alliance de la Prusse avec les autres États de l'Allemagne; l'union commerciale des divers États, un gouvernement fédéral constitutionnel : tel était le résumé de sa politique. Les mots de république, de souveraineté du peuple l'effrayèrent. Ministre des finances dans le cabinet Camphausen (mars 1848), il fut chargé d'en re-

Digitized by Google

constituer un nouveau après la retraite du président. Il rétablit un peu d'ordre dans les finances et ranima le crédit; mais, comme ses prédécesseurs, il se préoccupa peu de la constitution. Les bonnes mesures qu'il voulut prendre, furent combattues par les conservateurs comme trop libérales, par les républicains comme trop modérées. Il perdit sa popularité et donna sa démission dès le 10 septembre. Resté au sein de l'assemblée, il vota contre la constitution allemande le 28 mars 1849, et expliqua ses idées à ce sujet dans deux brochures: *la Question de la Constitution allemande* (die Deutsche Verfassungsfrage); et la *Constitution allemande du* 28 *mars* 1849 (die Deutsche Verfassung des 28 März 1849, 1849).

Après l'avénement du ministère Brandenbourg-Manteuffel et le triomphe de la réaction, M. Hansemann, qui était déjà devenu directeur de la banque prussienne, combattit, dans la première Chambre, les tendances ultra-conservatrices de la majorité; mais il ne retrouva ni son autorité ni sa popularité d'autrefois, et se vit accuser de versatilité. En 1851, il donna sa démission de directeur de la banque, et s'occupa dès lors tout entier d'un projet économique qu'il méditait depuis longtemps, comme une application de l'esprit d'association aux intérêts des classes pauvres. Il a formé, entre les ouvriers et les petits commerçants, une société de crédit, appelée *Discontogesellschaft*, grâce à laquelle ils peuvent se prêter mutuellement secours pour des entreprises considérables sans l'appui des gros capitalistes.

HANSEN (Pierre-André), astronome allemand, né à Fondern (duché de Schleswig), le 8 décembre 1795, étudia les mathématiques et fut employé, en 1821, à la triangulation du duché de Holstein, dirigée par Schumacher qu'il seconda à l'observatoire d'Altona. En 1825, il fut nommé directeur de l'observatoire de Seeberg, près Gotha, qu'il n'a plus quitté. On a de ce savant des mémoires importants qui embrassent, pour la plupart, les calculs si difficiles des perturbations, et qui ont été insérés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher, dans les *Mémoires* de la Société astronomique de Londres et ceux de l'Académie des sciences de Saxe, et dans diverses Revues scientifiques.

M. Hansen a publié à part: *Méthode pour observer avec le micromètre objectif de Frauenhofer* (Methode mit dem Frauenh. Heliometer Beobachtungen anzustellen; Gotha, 1827); *Recherches sur les perturbations mutuelles de Jupiter et de Saturne* (Untersuchungen über die gegenseitigen Stœrungen von Jupiter und Saturn; Berlin, 1831); *Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ, quam luna perlustrat* (Gotha, 1838); *Calcul des perturbations absolues dans des ellipses d'excentricités et d'inclinaison quelconques* (Ermittelung der absoluten Stœrungen in Ellipsen, etc.; Ibid., 1843, t. I), formant la 1re partie des *Mémoires de l'observatoire de Seeberg*.

Plus récemment, à l'occasion des curieuses expériences de M. Foucault (voy. ce nom) sur le mouvement du pendule, M. Hansen a écrit un mémoire qui a été couronné par l'Académie des sciences de Saxe. Il travaille à publier les tables du Soleil qu'il a calculées avec l'astronome danois Olufsen, et celle des tables de la Lune, d'après une théorie qui lui est particulière.

HANSSENS (Charles-Louis), musicien belge, né à Gand, le 10 juillet 1802, et neveu de l'ancien directeur de la musique particulière du roi des Pays-Bas, suivit, tout enfant, ses parents en Hollande, et fut admis, à l'âge de dix ans, comme second violoncelle au théâtre national d'Amsterdam, dont il devint chef d'orchestre en 1822. Deux ans après, il se démit de cet emploi, devint tour à tour second chef d'orchestre au théâtre de Bruxelles (1825) et professeur d'harmonie à l'École royale (1828), retourna en Hollande après la révolution belge, vint, en 1834, à Paris, où il fut trois ans premier solo violoncelle, puis second chef d'orchestre à la salle Ventadour, et revint enfin, en 1840, à Bruxelles. Il y est, depuis 1855, professeur au Conservatoire de musique, membre effectif de l'Académie de Belgique, membre du comité des théâtres royaux, et chevalier de l'ordre de Léopold.

On a de lui un grand nombre de compositions estimées, notamment de nombreux ballets, tels que: *Robinson*, en 1 acte; *Fleurette*, en 3 actes; *Sylla*, en 3 actes; *le Pied de mouton*, en 6 actes; *la Lampe merveilleuse*, en 3 actes; *le Conscrit*, en 1 acte; *l'Enchanteur*, en 3 actes; *Mahieux*, en 2 actes: *Pizzaro*, en 3 actes, non représenté (1834-1843); puis diverses œuvres, un *Te Deum*, un *Requiem*, des *Messes*, *Ouvertures*, *Cantates*, *Symphonies*, *Concertos*, etc.

HANSTEEN (Christophe), astronome suédois, né à Christiania (Norvége), le 26 septembre 1784, fit ses études à Copenhague, entra dans l'enseignement et devint professeur du collége de Friedericksbourg où il commença des recherches suivies sur le magnétisme terrestre; un résumé de ses travaux, qu'il adressa à l'Académie des sciences danoise, lui valut un prix d'honneur, et, en 1814, une chaire de mathématiques à l'université de sa ville natale. En 1821, il découvrit la variation régulière à laquelle était soumise tous les jours l'intensité magnétique horizontale. Ses *Recherches de magnétisme terrestre* (Christiania, 1819, t. I et atlas) causèrent beaucoup de sensation, surtout en Angleterre, et devinrent, en quelque sorte, la base de toutes les expériences ultérieures. Après avoir visité Londres, Paris, Hambourg, Berlin, afin de compléter ses études scientifiques, il fut chargé par son gouvernement de parcourir l'ouest de la Sibérie, exploration qu'il accomplit, de 1828 à 1830, en compagnie d'Erman et de Due. A son retour, il fit construire à Christiania un observatoire terminé en 1835, puis disposé pour les observations magnétiques.

Ce savant a enseigné, jusqu'en 1850, les mathématiques appliquées à l'université ainsi qu'à l'École d'artillerie et de génie; depuis 1837, il dirige les travaux de la triangulation de la Norvége. Membre de la commission chargée d'établir l'unité dans le système métrique, il indiqua dans son rapport la voie qu'il fallait suivre et fixa les bases de la nouvelle réforme. On lui doit un *Traité de géométrie*, un *Traité de mécanique*, et un grand nombre de mémoires, dont la plupart sont insérés dans le *Magazine for Naturvidenskaberne*, rédigé par lui depuis 1823, en société de Machmann et Lundh.

HANUSCH (Ignace-Jean), philosophe allemand, né à Prague en 1812, fit ses études dans divers établissements de cette ville, puis entra dans un couvent de moines où on lui confia une chaire dans une école qui en dépendait. Après y avoir consacré ses loisirs à des études de philosophie et de théologie, il quitta le couvent et retourna à Prague, ou il s'occupa de droit. Mais, en 1835, il obtint à Vienne la suppléance du professeur de philosophie Lichtenfels, prit les grades pour l'enseignement et devint, dès 1838, professeur ordinaire de philosophie à Lemberg. Là, s'occupant plus spécialement de philosophie historique, il publia la *Science de la mythologie slave* (Wissenchaft des slaw. Mythus; Lemberg, 1842); ainsi

Digitized by Google

de articles d'histoire dans différents journaux. En 1847, il passa à Olmütz, et deux ans plus tard à Prague. Ses leçons de philosophie avaient le plus grand succès, lorsqu'il se vit supprimer sa chaire et ses appointements. M. Hannisch est membre de la Société des sciences de Bohême.

Voici ses principales publications philosophiques : *Manuel de morale philosophique* (Handbuch der philosophischen Ethik ; Lemberg, 1846) ; *Manuel de métaphysique* (Grundzüge eines Handbuchs der Metaphysik ; Lemberg, 1845) : *Manuel de la science de l'âme* (Handbuch der Erfahrungsseelenlehre, 2e édit., Olmütz, 1849) : *Manuel de logique* (Handbuch der Logik, 2e édit. ; Ibid., 1849) : *Histoire de la philosophie depuis ses origines jusqu'à la clôture des écoles de philosophie sous Justinien* (Geschichte der Philosophie von ihren Uranfaengen, etc. ; Ibid., 1849) : *Histoire de la civilisation* (die Culturgeschichte der Menschheit ; Ibid., 1849).

HARAÏRI (Soliman al), littérateur arabe, né à Tunis, au mois de novembre 1824, d'une famille d'origine persane, fit ses études à la grande mosquée de Tunis, s'attacha principalement aux sciences exactes et à la médecine et fut chargé, dès l'âge de quinze ans, d'enseigner les mathématiques. Ayant pris ensuite les fonctions de notaire sous la juridiction du bey, il devint, en 1845, secrétaire arabe de la légation française. En 1856, il est venu à Paris. Très-versé dans la connaissance de notre langue, il s'est donné pour tâche de répandre chez ses compatriotes nos livres et nos idées : il a traduit en arabe *les Fables de La Fontaine*, l'*Économie politique de Blanqui*, *le Manuel de la santé*, de Raspail ; *l'Anatomie élastique*, du docteur Anzouf, quelques volumes de *l'Univers pittoresque ; la Grammaire française*, de Lhomond (Paris, 1857, in-8) et autres œuvres des plus diverses. En ce moment, il s'occupe d'une version arabe *du Code pénal*, à l'usage des magistrats indigènes de l'Algérie.

HARBOROUGH (Robert SHERARD, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797 à Finedown (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée, en 1714, à la pairie héréditaire. Ayant succédé, en 1807, aux titres de son père, il entra à sa majorité à la Chambre des Lords, où il fait de rares apparitions. Marié en 1843, il n'a pas d'enfants.

HARCOURT (François-Eugène Gabriel, duc D'), ancien pair de France, né le 22 août 1786, appartient à une famille de vieille noblesse. Il siégea, de 1827 à 1837, à la Chambre des Députés, fut quelque temps ambassadeur en Espagne (1830) et passa au Luxembourg le 3 octobre 1837. A la mort de son frère aîné (1840), il hérita du titre de duc. Il est officier de la Légion d'honneur (1839). Marié en 1807, il a quatre enfants, dont l'aîné, Bruno-Jean-Marie, comte d'Harcourt, est capitaine de frégate depuis 1845. Son frère cadet, William-Bernard, marquis D'HARCOURT, a également siégé à la Chambre des Pairs. Sa nomination remontait au 14 juin 1814.

HARDING (James-Duffield), peintre et auteur anglais, né en 1798, et fils d'un professeur de dessin, reçut de lui et de Prout son éducation artistique et fut un des premiers à employer avec succès la lithographie comme moyen d'enseignement ; les nombreux portefeuilles qu'il a publiés montrent le parti qu'il a su en tirer. Nous citerons entre autres la belle série d'*Esquisses anglaises et étrangères* (Sketches at home and abroad ; 1836, 60 vues in-fol.) qu'il a rapportées de tous les pays de l'Europe. Le genre de paysages qu'il a constamment adopté l'a fait souvent repousser des expositions de l'Académie. M. Harding, qui manie plus volontiers le crayon que les pinceaux, compte peu de tableaux à l'aquarelle ou à l'huile ; il en a pourtant envoyé deux à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et a obtenu du jury une mention honorable ; c'étaient : *la Chute du Rhin à Schaffouse* et une *Vue de Fribourg ;* on y a remarqué de la vigueur, de l'éclat et des effets romantiques bien réussis.

On a de M. Harding plusieurs ouvrages d'enseignement qui ne sont pas sans mérite : *Leçons sur les arbres* (Lessons on trees) ; *Éléments de dessin* (Elementary art) ; *Leçons de dessin* (Lessons on art ; 1854, 3e édit.) : *Théorie et pratique des beaux-arts* (Principles and practice of art) ; *Complément des leçons de dessin* (Guide and companion to Lessons on art ; 1854, in-8), etc. Parmi ses ouvrages artistiques, on remarque : *Ornementation gothique* (Gothic ornaments ; 1831, in-4), collection de cent planches lithographiées d'après les églises de France et d'Angleterre, et *l'Alhambra* (Sketches and Drawings of the Alhambra ; 1835, in-fol.), magnifique album dessiné avec J. Lane et J. F. Lewis.

HARDINGE (Henri HARDINGE, 1er vicomte), célèbre général anglais, né le 30 octobre 1785 à Wrotham (comté de Kent), et troisième fils d'un ministre protestant, entra dans l'armée à l'âge de treize ans, avec le brevet d'enseigne (1798) ; il ne tarda pas à s'élever en grade et fut envoyé, en 1808, en Portugal. Les campagnes de la Péninsule lui fournirent l'occasion d'accomplir de nombreuses actions d'éclat : il se distingua particulièrement à Vimiera, à la Corogne, au passage du Douro, à Albuera, aux trois siéges de Badajoz, à Vittoria, où il fut grièvement blessé. En 1814, attaché à l'état-major général de Wellington, il franchit avec lui les Pyrénées et contribua à la victoire remportée sous les murs d'Orthez. En 1815, il fut promu au grade de lieutenant-colonel, passa en qualité de commissaire au corps d'armée de Blücher et eut, à Ligny, le bras gauche emporté. A quelque temps de là, il devint colonel.

La conclusion de la paix jeta sir Hardinge dans la carrière politique, où la protection constante de son ancien général, devait le porter jusqu'aux emplois les plus élevés. Son mariage avec la sœur de lord Castlereagh (1821), en lui créant une haute position parmi les tories, facilita son élection à la Chambre des Communes ; il y entra comme représentant du comté de Durham et continua d'y siéger jusqu'en 1845 pour les bourgs de Saint-Germain, Newport et Launceston. Il débuta aux affaires par la direction du dépôt de la guerre (*clerk of ordnance*), qu'il occupa de 1823 à 1828, puis obtint, dans le cabinet de Wellington, l'administration spéciale de la guerre. On rapporte que, témoin de son hésitation à accepter ce dernier poste, sous prétexte qu'il n'était pas orateur, le duc lui donna l'avis suivant : « Gardez-vous de parler de ce que vous ignorez et ne faites pas de citations latines. »

En 1830, sir Hardinge fut nommé à la fois major général et secrétaire pour l'Irlande. Après avoir exercé les mêmes fonctions dans le premier ministère de sir R. Peel (1834-1835), il reprit, dans le second, le portefeuille de la guerre (sept. 1841), passa l'année suivante lieutenant général et fut choisi, en avril 1844, pour remplacer, comme gouverneur général des Indes, lord Ellenborough, à qui l'on reprochait une humeur trop conquérante. Il partit donc, muni des instructions les plus pacifiques, et ne fut pas plutôt arrivé qu'il se vit, malgré lui, entraîné dans une guerre contre les Sikhs, qui venaient de franchir le Sutledj et d'at-

Digitized by Google

taquer les Anglais à l'improviste (1845). Durant cette guerre sanglante, qui fit éprouver tant de pertes aux forces de la Compagnie, il suivit tous les mouvements de l'armée, placée sous le commandement de sir H. Gough (voy. ce nom), à cause de son ancienneté en grade; on lui attribue généralement la prompte réparation des mauvaises combinaisons stratégiques de la première campagne et une part importante dans les victoires décisives d'Alliwal et de Sabraon (février 1846). La puissance des Sikhs anéantie, il signa le 9 mars un traité par lequel le royaume de Lahore fut partagé entre Gholab-Sing et Dholip-Sing, qui reconnurent la Compagnie pour arbitre de leurs différends.

Cette heureuse négociation le fit élever à la pairie avec le titre de vicomte (2 mai 1846). Il reçut en même temps les remercîments du Parlement, le droit de cité à Londres et une pension annuelle de 8 000 liv. (200 000 fr.), faite par la Compagnie et le gouvernement. Il crut alors la paix tellement assurée qu'il fit opérer des réductions considérables dans l'effectif de l'armée indo-britannique et sollicita son rappel (1847). De retour en Angleterre en janvier 1848, il prit place à la Chambre haute. Il avait, dans le cabinet Derby, la direction générale de l'artillerie, lorsqu'à la mort du duc de Wellington (sept. 1852), il lui succéda dans le commandement en chef des forces de terre, charge importante qui, jusqu'à la réorganisation du département de la guerre, tint lieu d'un véritable ministère. Au mois d'octobre, il fut promu au grade de général, et, trois ans après, à celui de feld-maréchal (1855), que l'on accorde rarement. Mais, à la suite d'une chute grave qu'il avait faite en passant une revue au camp d'Aldershot, il résigna le commandement de l'armée, qui passa entre les mains du duc de Cambridge (juillet 1856), et mourut le 24 septembre suivant.

Son fils, Charles Stewart HARDINGE, 2e vicomte de ce nom, pair d'Angleterre, né en 1822 à Londres, a étudié au collége d'Oxford, et, après avoir été secrétaire particulier de son père, dans l'Inde, est entré, en 1851, à la Chambre des Communes pour un bourg d'Irlande. La mort du général Hardinge l'a fait passer à la Chambre des Lords. Ses opinions sont conservatrices.

HARDWICKE (Charles-Philippe YORKE, 4e comte D'), amiral et pair d'Angleterre, né en 1799, près Southampton, descendant d'un chancelier créé pair en 1733. Élevé à l'École d'Harrow, puis au collége royal de la marine, il s'embarqua en 1815 et assista, à bord de *la Reine Charlotte*, au bombardement d'Alger. Il était capitaine lorsqu'il fut envoyé par le bourg de Reigate à la Chambre des Communes (1831), où il siégea jusqu'en 1834. A cette date, il quitta le nom d'Yorke pour prendre les titres de son oncle ainsi que sa place à la Chambre haute. Chambellan de la reine sous l'administration Peel, dont il partage les opinions, il fut désigné pour accompagner le roi de Prusse (1842) et l'empereur de Russie (1844), lors de leur visite en Angleterre. Il fit partie du cabinet de lord Derby (1852), en qualité de directeur général des postes, charge qui lui a donné l'entrée au Conseil privé. Il vient de rentrer, avec le sceau privé, dans le ministère de lord Derby (25 février 1858). En 1854, il a été promu au grade de contre-amiral sur la liste de réserve; il est, en outre, lord lieutenant du comté de Cambridge et siége au conseil du duché de Lancastre. De son mariage avec la fille de lord Ravensworth (1834), il a huit enfants, dont l'aîné, Charles-Philippe, vicomte ROYSTON, est né en 1836, à Wimpole-Hall.

HARDY (Alfred), médecin français, né à Paris en 1811, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut chef de clinique à la Charité, et reçut en 1836 le diplôme de docteur. Après avoir été attaché, de 1841 à 1845, au bureau central, il devint, en 1846, médecin de l'hôpital de Lourcine, et, en 1851, de l'hôpital Saint-Louis, où il se trouve encore. Agrégé de la Faculté depuis 1851, il a reçu la croix d'honneur l'année suivante. On a de lui : *Traité élémentaire de pathologie interne* (1844-1853, 3 vol. in-8), fait en collaboration avec M. Bréhier, et qui a été adopté pour l'enseignement médical.

HARE (Robert), chimiste américain, né en 1781, en Pensylvanie, fit d'excellentes études à l'université de cet État, dans laquelle il occupa pendant plus de cinquante ans la chaire de chimie. Ses travaux et ses découvertes lui ont fait une grande réputation dans le monde scientifique. Dès 1802, il découvrit un gaz inflammable dont la composition servit plus tard de base au gaz Drummond, et qui lui valut le prix Rumfort. Il passe pour être le premier savant qui ait rendu fusible la chaux, la magnésie, l'iridium, le rhodium, le platine, en quantités de 1 à 28 onces anglaises, et il est peut-être le seul qui ait obtenu le calcium à l'état métallique pur, et le barium et le strontium sans alliage de mercure. Enfin, il trouva cette loi de la physique, que la vapeur d'eau ne se condense pas lorsqu'elle s'allie en parties égales à la vapeur de charbon. Membre de plusieurs compagnies savantes des États-Unis, il a consigné le résultat de ses recherches dans les recueils périodiques et a publié à part : *Aperçu de la politique et des ressources des États-Unis* (Brief view of the policy and resources of the United Sta es; 1810); *Manipulations chimiques* (Chemical apparatus; 1836): une édition corrigée de la *Chimie* d'Henry (Henry's Chemistry, 2 vol.); des *Éléments de chimie*, des brochures politiques, des traités d'éducation, etc.

HAREWOOD (Henry LASCELLES, 3e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1797, est petit-fils d'un membre du Parlement créé pair en 1796 et comte en 1812. Connu d'abord sous le nom de lord Lascelles, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, à la mort de son père (1841), ses titres et sa place à la Chambre des Lords; il y soutient la politique du parti conservateur. C'est un des lords-lieutenants du comté d'York. De son mariage avec une fille du marquis de Bath (1823), il a onze enfants, dont l'aîné, Henry-Thynne, vicomte LASCELLES, est né en 1824 à Londres. — Le comté Harewood étant mort en 1857, son fils lui a succédé à la Chambre des Lords.

HARGRAVES (Edmond-Hammond), voyageur anglais, célèbre par la découverte des mines d'or de l'Australie, est né, vers 1816, à Gosport (comté de Sussex), où son père était lieutenant de milice. Après avoir navigué trois ans à bord d'un bâtiment de commerce, il forma, en Australie, un petit établissement agricole (1834) et s'y maria. En 1849, il s'embarqua au Port-Jackson pour la Californie; dans ses excursions aux *placers* nouvellement exploités, il fut tellement frappé de la similitude qu'offrait le sol californien avec celui de l'Australie, que, dès 1850, il écrivait à un négociant de Sydney ces lignes prophétiques : « Il doit exister dans la Nouvelle-Galles du Sud, à 300 milles de Sydney, des mines d'or abondantes, j'en ai la conviction : la grande affaire est de les découvrir. » Plein de cette idée, il revint à Sydney en janvier 1851 et se mit en route sur le champ vers la région des montagnes Bleues. Il gagna d'abord la petite colonie de Guyong, où il

Digitized by Google

s'était établi dix-huit ans auparavant, remonta plusieurs cours d'eau avec un jeune guide, et, arrivé au confluent de la Macquarie, fouilla le sol, dont les apparences lui rappelaient celui de la Californie. Quelques coups de pioche suffirent pour faire jaillir l'or: il renouvela plusieurs fois l'expérience dans le lit de la Macquarie, et dans un rayon de 70 milles, avec le même succès.

De retour à Sydney, il communiqua au secrétaire des colonies tous les détails de cette expédition accomplie à ses frais; aussitôt une compagnie de mineurs fut organisée sous sa direction et pourvue des instructions nécessaires. A peine fut-elle à l'œuvre dans les localités qu'il avait désignées que, dès la première semaine, on recueillit plus de 2 0 000 francs de minerai aurifère. La fièvre de l'or s'empara de toute la colonie, qui émigra en masse vers les montagnes Bleues. Telle fut l'origine de cette exploitation, devenue si vite la plus considérable du globe. Nommé commissaire des terrains de l'État (*crown lands*), il fut chargé de parcourir tous les districts métallifères de l'Australie et de rechercher surtout la présence des métaux précieux. Après avoir fait son rapport, il résigna ses fonctions (1852) et rentra dans la vie privée. De nombreux témoignages de reconnaissance publique ont été donnés à cet estimable citoyen dont le désintéressement est si digne d'éloges : la législature de la Nouvelle-Galles du Sud lui a voté, en 1853, une pension annuelle de 10 000 liv. st. (250 000 fr.), réduite, en 1854, de moitié; à Sydney, on lui a offert un vase d'or pur estimé plus de 12 000 fr.: à Melbourne, une coupe d'or pleine de souverains: à Bathurst, un service de déjeuner en argent, etc. De simples particuliers que sa découverte a enrichis, lui ont envoyé de fortes sommes d'argent. En 1854, M. Hargraves est venu s'établir en Angleterre. Dans la même année, il a écrit *l'Australie et ses mines d'or* (Australia and its gold fields; in-8). le meilleur livre publié sur ce sujet et qui s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires.

HARISPE (Jean-Isidore, comte), maréchal de France, sénateur, né à Saint-Étienne de Bigorre (Basses-Pyrénées), le 5 décembre 1768, et fils d'un riche propriétaire basque, fut élevé chez un curé, et s'enrôla en 1792. Élu commandant d'une compagnie franche recrutée parmi ses compatriotes (1793), il passa en Italie, avec le grade de colonel (1800), après avoir combattu dans les Pays-Bas et en Allemagne. A la suite de la campagne d'Iéna, où il avait reçu une blessure grave, il fut nommé général de brigade (1806). Atteint d'un coup de mitraille à Friedland, il entra néanmoins, en 1808, dans la Péninsule comme chef d'état-major du maréchal Moncey, et n'en sortit qu'à l'évacuation définitive (1814).

Pendant sept années d'une guerre continuelle, mêlée de victoires et de revers, il se signala à Tudela, à Saragosse, à Lerida, à Taragone, à Sagonte, et fut nommé général de division (1810), puis comte de l'Empire (1813), autant pour ses actes de bravoure que pour ses talents stratégiques. En 1814, il fut chargé de soutenir le mouvement rétrograde de l'armée et défendit la frontière pied à pied contre les Anglais qu'il réussit à expulser de Saint-Jean-Pied-de-Port, et contre les Portugais qu'il contint à la bataille d'Orthez. A Toulouse, où il rejoignit le maréchal Soult, il eut le pied fracassé par un boulet, dut souffrir l'amputation, et tomba au pouvoir des alliés qui le retinrent quelque temps prisonnier. L'Empereur, à son retour de l'île d'Elbe, lui confia de nouveau la défense des Pyrénées; avec les gardes nationales mobilisées, il contint les Espagnols sur leurs frontières.

Ce dernier fait d'armes termina la vie militaire du général Harispe. Licencié avec le reste de l'armée, mis en disponibilité, puis en retraite, il ne voulut reprendre du service qu'après la révolution de 1830. Deux fois, il représenta son pays natal à la Chambre des Députés (1831 et 1834), fut élevé à la pairie en 1835, et commanda longtemps la division militaire de Bayonne. Après les événements du 2 décembre 1851, le prince Louis-Napoléon lui conféra la dignité de maréchal de France, qui le fit entrer de droit au Sénat nouvellement restauré (25 janvier 1852). Accablé moins par l'âge que par les infirmités provenant de ses nombreuses blessures, le maréchal Harispe est mort à son château de Lacarre, près Bayonne, le 26 mai 1855. Son nom a été inscrit, en 1836, sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, ainsi que sur les tables de marbre de Versailles.

HARLESS (Théophile-Christophe-Adolphe), théologien protestant allemand, né à Nüremberg, le 21 novembre 1806, fit ses études aux universités d'Erlangen et de Halle, devint agrégé aux Facultés philosophique et théologique d'Erlangen (1828-1829), puis professeur au collége et à l'université de cette ville. Titulaire de la chaire de théologie et prédicateur de l'université, depuis 1836, il perdit ces deux places en 1845, à cause de son opposition dans l'assemblée des États de Bavière (1842-1843) aux tendances réactionnaires du ministère et aux exigences du parti catholique : il fut envoyé à Baireuth, en qualité de conseiller du consistoire. Le gouvernement saxon s'empressa d'offrir une autre position à M. Harless, déjà compté parmi les meilleurs théologiens protestants de l'Allemagne. Il fut nommé aussitôt professeur titulaire de théologie à l'université de Leipsick, et, en 1847, il devint en outre ministre d'une des grandes paroisses de cette ville. Appelé à Dresde en 1850, comme conseiller ecclésiastique intimeau ministère du culte, vice-président du consistoire et prédicateur de la cour, il rentra à Munich, en 1852, avec le titre de premier président du consistoire supérieur, où il exerce une haute influence sur les affaires ecclésiastiques.

M. Harless, également renommé comme orateur et comme écrivain, a principalement publié : *Commentaire de l'épître aux Ephésiens* (Commentar über den Brief an die Epheser; Erlangen, 1834); *Encyclopédie et méthodologie théologique protestante* (Theologische Encyklopaedie und Methodologie vom Standpunkt der protest. Kirche; Nuremberg, 1837); *l'Éthique chrétienne* (die christliche Ethik; Stuttgart, 1842; 5e édit., 1853), une des plus importantes productions de ce genre; *le Dimanche* (Sonntagsweihe; Leipsick, 1848-1854, 7 vol.), recueil de sermons; *la Doctrine de Luther sur l'Eglise et sur les emplois publics* (Kirche und Amt nach Luther's Lehre; Stuttgard, 1853), etc. Il rédige, depuis 1838, la *Revue du protestantisme et de l'Église*.

HARLESS (Émile), physiologiste allemand, né à Nüremberg le 22 octobre 1820, et neveu du savant professeur de médecine Chrét.-Fréd. Harless, mort en 1853, fit ses études scientifiques à Erlangen, Berlin et Würzbourg et visita ensuite les universités de Prague, Vienne, Leipsick, Halle Gœttingue, etc., pour suivre les cours de physiologie des meilleurs maîtres. Reçu, en 1846, docteur en médecine, il fut, en 1848, agrégé à l'université de Munich, où il devint, l'année suivante, professeur extraordinaire de physiologie, et, en 1852, directeur du cabinet physiologique.

Outre un grand nombre de dissertations, publiées dans divers recueils scientifiques, sur la physiologie, l'anatomie comparée, et d'intéres-

Digitized by Google

santes recherches microscopiques, on lui doit : *Leçons populaires de physiologie et de psychologie* (Populaere Vorlesungen aus dem Gebiete der Phys. und Psych; Brunswick, 1851); *Traité d'anatomie plastique* (Lehrbuch der plastichen Anatomie; Stuttgart, 1856), etc.

HARMS (Claude), théologien danois, né à Fahrstedt, dans le pays des Ditmarches, le 25 mai 1778, et fils d'un meunier, reçut, à l'école et chez le curé de son village, une éducation très-élémentaire, et revint au moulin de son père, qui le destinait à la même profession. La mort de celui-ci, en 1797, lui permit de reprendre ses études à Meldorf, puis à Kiel, où il suivit assidûment les cours de théologie. Il donna quelque temps des leçons. Élu diacre à Lunden en 1806, et archidiacre, à Kiel, en 1816, il se fit promptement une réputation de théologien et de prédicateur. Il se posait comme l'adversaire déclaré de la raison et faisait rejaillir jusque sur Luther sa haine contre l'esprit d'innovation. En 1817, à l'occasion du troisième jubilé séculaire de la réforme, il publia un écrit où il tentait de ramener à la foi aveugle toute l'Église évangélique, et s'attira des réponses très-vives auxquelles il riposta à son tour par un livre intitulé : *Néant de la religion de la raison* (1819). Au milieu même de cette polémique il fut nommé évêque des communes évangéliques de Russie (1819); il succéda, comme prédicateur, à Schleiermacher de Berlin, en 1834, et l'année suivante, fut élu pasteur à Kiel. En 1849, une cécité presque complète le contraignit de résigner ses fonctions, mais sans démentir son activité littéraire. — M. Cl. Harms est mort le 1er février 1855.

On a de lui un nombre considérable d'ouvrages, qui ont beaucoup contribué, dans le Nord, aux progrès de l'exégèse théologique, et attestent un talent de dialectique reconnu même par ses adversaires. Nous citerons : *Sermons d'hiver* (Winterpostille; Kiel, 1808; 2e édit.; Leipsick, 1846); *Sermons d'été* (Sommerpostille; Kiel, 1815; 6e édit., 1846); *Nouveaux sermons d'hiver* (Altona, 1826); *Nouveaux sermons d'été* (Ibid., 1827); *Sermons christologiques* (Christologische Predigten; Schleswig, 1821); *le Discours de Notre Seigneur sur la montagne*, en 21 sermons (Die Bergrede des Herrn, etc.; Kiel, 1841), et divers autres recueils de prédications; puis : *les Trois articles de la foi chrétienne* (die drei Artikel des christlichen Glaubens; Ibid., 1830-1834, 9 vol.); *Théologie pastorale* (Ibid., 1830-1834, 3 vol.; 2e édit., 1835); *les Principes de la religion luthérienne en neuf sermons* (die Religionshandlungen der luth. Kirche, etc.; Ibid., 1839); *Candeur et malice*, recueil de maximes (Weisheit und Witz in Sprüchen und andern Redensarten; Ibid., 1850); *le Scoliaste* (Ibid., 1850), traduction allemande d'un grand nombre de mots étrangers appartenant à la théologie; enfin, une autobiographie sous ce titre : *la Vie de Harms écrite par lui-même* (H's Lebensbeschreibung, verfasst von ihm selbst (Ibid., 1851).

HARNISCH (Guillaume), écrivain allemand, né à Wilsnach, dans le gouvernement de Postdam, le 28 août 1787, acheva ses études à l'université de Halle, donna, dans sa ville natale, des leçons particulières, obtint, en 1808, une place à l'université de Francfort sur l'Oder, où il s'occupa surtout des diverses méthodes d'éducation, et fut rappelé à Berlin, en 1810, pour enseigner dans un établissement spécial la méthode Pestalozzi. Il s'y lia avec Fichte, Schleiermacher, Jahn et quelques autres philosophes, et prit part, avec eux, aux agitations politiques. Premier professeur au séminaire pédagogique de Breslau, en 1812, il fut chargé, en même temps, de l'éducation de la princesse Charlotte, depuis impératrice de Russie. La Silésie lui dut les progrès de ses écoles populaires, aussi bien que de ses établissements d'instruction supérieure. Il fut nommé, en 1822, directeur du séminaire pédagogique de Weissenfels, et reçut, en 1830, la direction du collége des professeurs de Berlin, qui lui donna rang immédiatement après le ministre de l'instruction publique. Il la quitta cependant pour embrasser les fonctions ecclésiastiques, et obtint une place de pasteur en 1842. Il s'occupa surtout des missions intérieures, et le séminaire de Gustave-Adolphe lui dut sa prospérité. Entraîné un instant, dans la politique, en 1848, il se prononça pour l'unité et la constitution de l'Allemagne.

Les principaux titres de M. Harnisch sont ses ouvrages d'éducation, dont plusieurs sont répandus à un grand nombre d'exemplaires; nous citerons : *les Écoles populaires en Allemagne* (die deutschen Volksschulen; Berlin, 1812), remanié plus tard sous ce titre : *Manuel de l'instruction populaire allemande* (Handbuch für das deutsche Volksschulwesen; Breslau, 1820; 4e édit., 1839); *Cours complet de langue allemande* (Vollstaendiger Unterricht in der deutschen Sprache; Breslau, 1818, 4 vol.); *la Cosmologie* (die Weltkunde, 4e édit.; Ibid., 1827, 3 vol.); *le précepteur Félix Karkorbi à cinquante ans* (das Leben des fünfzigjaehrigen Hauslehrers Felix Karkorbi; Ibid., 1817, 2 vol.); *les Principaux voyages modernes pour la jeunesse* (die wichtigsten neuern Land-und Seereisen, etc.; Leipsick, 1821-1832, 16 vol.); *l'École civique allemande* (die deutsche Bürgerschule; Halle, 1830); *Histoire du royaume de Dieu sur la terre* (die Geschichte des Reiches Gottes auf Erden, 2e édit.; Halle, 1849); *le Séminaire pédagogique de Weissenfels et ses succursales* (das Weissenfelser Schullehrerseminar und seine Hülfsanstalten; Berlin, 1838); *Programme de conférences sur le petit catéchisme de Luther* (Entwürfe und Stoffe zu Unterredungen über Luther's kleinen Katechismus; Weissenfels, 1837-1840, 3 vol.); *État actuel de l'instruction publique du peuple en Prusse* (der jetzige Standpunkt des gesammten preuss. Volksschulwesens; Leipsick, 1844); *de l'Avenir de l'école vis-à-vis de l'Église, l'État et la famille* (die kunftige Stellung der Schule zu Kirche, etc.; Erfurt, 1848). M. Harnisch a en outre fondé ou rédigé en chef plusieurs journaux d'éducation, notamment : *le Conseiller d'instruction publique de l'Oder* (Schulrath an der Oder; Breslau, 1815-1820, 24 livr.), et *le Professeur du peuple* (Volksschullehrer; Halle, 1824-1828).

HARO Y TAMARIZ (Antonio), homme politique mexicain, né vers 1810, est un des chefs du parti libéral conservateur. Homme habile et considéré, il a été quelque temps ministre des finances sous le gouvernement de Santa-Anna; mais, en 1854, il se sépara du dictateur et se mit à la tête des conservateurs dissidents. Tandis qu'Alvarez, Comonfort et Vidaurri (voy. ces noms), commençaient au nord et au sud l'insurrection démocratique, il organisa, de son côté, en 1855, le *pronunciamento* de San-Luis de Potosi et publia un programme qui, tout en proclamant la déchéance du despote et la convocation d'un congrès national, stipulait des garanties en faveur du clergé et de l'armée. Après la fuite de Santa-Anna, il refusa de reconnaître l'autorité du général Martin Carrera, président provisoire; il parut d'abord se rallier à la junte de Cuernacava et accepter M. Comonfort comme chef de la République. Il se rendit à Mexico dans la pensée d'éloigner des

Digitized by Google

puros ou démocrates le président, dont le pouvoir était encore mal assuré et la politique un peu indécise. Mais il ne tarda point à passer dans l'opposition, prépara une réaction conservatrice, et fut même accusé de tramer un complot pour établir un empire d'Anahuac, soit à son profit personnel, soit au profit du fils de l'ancien empereur Iturbide. Arrêté le 5 janvier 1856, et conduit à la Vera-Cruz, où il devait être embarqué pour un lieu d'exil, M. Haro s'échappa en route, gagna la ville de Puebla ou les généraux et le clergé avaient concentré toutes les forces des partis rétrogrades, prit la direction du mouvement et s'intitula le premier chef de l'armée restauratrice de l'ordre et de la liberté. Il avait pour lui tous ceux dont les privilèges étaient menacés par le président Comonfort et par le congrès de Mexico; mais l'esprit démocratique pénétra dans l'armée de l'ordre, et, à la fin de mars 1856, les soldats et les officiers subalternes ouvrirent les portes de Puebla aux assiégeants. M. Haro quitta alors le Mexique, où la défaite de son parti laissa le champ libre aux démocrates.

HARRING (Harro-Paul), écrivain allemand, né à Ibensdorf, près de Husum (Hewig), le 28 août 1798, fit de médiocres études, obtint une place dans les douanes, s'occupa de peinture à Copenhague et à l'Académie de Dresde, puis, se jetant dans la littérature, publia deux essais poétiques la même année : *Fleurs de la jeunesse* (Blüten der Jugendjahre ; Schleswig, 1821) : et *Poésies* (Dichtungen ; Ibid.). Un voyage à Vienne et en Hongrie lui fournit le sujet d'un ouvrage autobiographique, intitulé : *Rhonghar Iarr, courses d'un Frison en Danemark, en Allemagne et en Hongrie* (Munich, 1828, 4 vol.). Après s'être remis à la peinture à Copenhague, il passa en France, avec quelques philhellènes, s'embarqua à Marseille pour la Morée, d'où il se rendit à Rome, pour s'occuper d'art. En 1828 il se fit soldat et servit en Pologne, dans les lanciers de la garde. Il rapporta du moins de sa campagne plusieurs ouvrages intéressants : *le Polonais* (der Pole : Bairreuth, 1831, 3 vol.), et *la Pologne sous la domination russe* (Mem iren über Polen unter russ., etc.; Nuremberg, 1831, 2 vol.). Le séjour de la Saxe et de la Bavière lui ayant été défendu, il vint à Strasbourg où il fonda un journal, *l'Allemagne constitutionnelle* (das constitutionnelle Deutschland), fut appelé en Suisse par les libéraux, fut arrêté à Berne comme conspirateur, à la suite des événements de 1836, et forcé de se retirer en Angleterre, où il fut très-grièvement blessé dans un duel politique. Après avoir tenté vainement de rentrer dans son pays, et incapable de se fixer en France ou en Angleterre, il passa vers 1840 au Brésil, en enfin dans l'Amérique du Nord.

On a encore de M. Harring, dont les livres, portant l'empreinte d'un naturel fougueux, offrent plus d'originalité que de goût : des romans, *le Carbonaro de Spolète* (der Carbonaro zu Spoleto; Leipsick, 1831); *Julien de Drexfalken* (Munich, 1831, 2 vol.), etc.; des drames, *Faust dans le costume du temps* (Leipsick, 1831) : *l'Arménien* (Munich, 1831) : *le Renégat de la Morée* (der Renegat auf Morea; Brunswick, 1832), etc., et un poème héroïque, *Szapary et Batthyany* (Munich, 1828).

HARRINGTON (Leicester-Fitz-Gerald-Charles Stanhope, 5e comte de), pair d'Angleterre, né en 1784, à Dublin, descend d'un ancêtre commun avec les comtes de Chesterfield. Connu d'abord sous le nom de Stanhope, il entra à l'âge de quinze ans au service militaire, fut employé en 1807 dans l'Amérique du Sud et assista à l'attaque de Buenos-Ayres. Il fit ensuite, dans l'Inde, les campagnes de 1817 et de 1818 contre les Mahrattes, jusqu'à la bataille de Maheidpour : sa belle conduite lui fit accorder la décoration du Bain. Il a été nommé colonel en 1847. Son frère étant mort sans enfants mâles (1851), il hérita de ses titres ainsi que de son siége à la Chambre des Lords, où il paraît appuyer la politique conservatrice. De son mariage avec miss Green (1831), il a six enfants, dont l'aîné, Seymour-Sydney-Hyde, vicomte Petersham, est né en 1845 à Ashburnham-House.

HARRIS (Georges-Francis-Robert Harris, 3e baron), par d'Angleterre, né en 1810, est petit-fils d'un général distingué créé pair et baron en 1815. Élève à l'université d'Oxford, il prit, en 1845, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur modéré. Au reste, les fonctions administratives qu'il a remplies depuis cette époque, l'ont tenu presque constamment éloigné de la métropole; ainsi, après avoir été gouverneur de la Trinité (1846), il est passé, en la même qualité, à Madras en février 1854. Marié en 1850, il a deux enfants, dont l'aîné, George-Robert-Canning Harris, est né en 1851 à la Trinité.

HARRIS (révérend John), auteur religieux anglais, né en 1804, à Ugborough (comté de Devon), fit, en 1823, ses études théologiques au collége de Hoxton, et, après avoir été consacré ministre, fut attaché, en 1827, à l'église d'Epsom. Il s'y fit une grande réputation comme prédicateur, et ses sermons, répandus à profusion par le clergé non-conformiste auquel il appartient, lui ont donné un des premiers rangs parmi les écrivains religieux, si nombreux et si féconds en Angleterre. En 1837, il fut appelé à la chaire de théologie par les administrateurs du collége de Cheshunt, reçut, l'année suivante, d'une université américaine, le diplôme de docteur, et devint, en 1850, principal du nouveau collége de Londres, récemment organisé. Comme théologien, le docteur Harris fait sans cesse appel à la science du cœur humain et s'efforce d'amener le chrétien à une foi plus vive et plus agissante. — Il est mort le 21 décembre 1856.

Parmi ses écrits qui ont trouvé aux États-Unis plus de faveur encore que dans son pays, nous citerons : *le Grand Maître* (the Great Teacher), cité comme un chef-d'œuvre de sentiment et de morale religieuse; *Mammon*, tiré à plus de 100 000 exemplaires, et qui a, dit-on, donné un nouvel essor aux institutions de charité et d'assistance; un essai sur les missions chrétiennes intitulé, *the Great Commission* (1835), et jugé digne d'un prix de 200 guinées (5200 fr.); *Britannia*, traité destiné aux marins et fort goûté du roi Guillaume IV; *la Terre avant la création de l'homme* (the Preadamite earth); *l'Homme primitif* (Man primeval); *le Patriarcat*, traité sur la constitution et les devoirs de la famille; des recueils de *Sermons*; etc.

HARRIS (sir William-Snow), physicien anglais, membre du Collége des chirurgiens et de la Société royale de Londres, est né, en 1791, à Plymouth. Il a fait plusieurs inventions remarquables, entre autres un conducteur électrique destiné à préserver la mâture des navires, et une nouvelle boussole d'orientation, qui lui ont valu la grande médaille de Copley. Il a écrit de nombreux mémoires sur l'électricité et le magnétisme, des rapports sur la météorologie à la *British association*, une série d'articles sur les avaries causées par la foudre à la marine anglaise, enfin un

Digitized by Google

ouvrage sur les orages et un *Traité élémentaire du galvanisme* (Rudimentary treatise on galvanism; 1854). En 1847, il a reçu des lettres de noblesse viagère (*knight bachelor*) pour les services qu'il a rendus à la science.

HARROWBY (Dudley RYDER, 2e comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1798, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée, en 1776, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford (Christchurch college), fut reçu docteur en droit civil, et entra à vingt et un ans à la Chambre des Communes, où il a siégé pour Tiverton (1819-1831) et pour Liverpool (1831-1847). A cette dernière date, il prit place à la Chambre des Lords. Bien qu'il appartienne au parti conservateur, il a figuré, à cause de son esprit conciliant, dans le cabinet de lord Grey, comme secrétaire du bureau des Indes (1831), et, dans celui de lord Palmerston, comme chancelier du duché de Lancastre, puis comme lord du sceau privé (1855). Il fait partie du Conseil privé. De son mariage avec la fille du marquis de Bute (1823), il a quatre enfants, dont l'aîné, Dudley-Francis-Stuart, vicomte SANDON, est né, en 1831, à Brighton.

HARSCOUET DE SAINT-GEORGES (Jean-René), ancien député français, et représentant du peuple, né au château de Pommorio, en Tréveneuc (Côtes-du-Nord), le 3 octobre 1781, s'établit jeune encore dans le Morbihan, et acquit l'estime des royalistes, qui l'envoyèrent à la Chambre des Députés en 1827 et en 1830. Il refusa une place de préfet que Charles X lui offrait, et répondit au roi qu'il était venu faire, à la Chambre, les affaires du pays et non les siennes propres. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et vécut dans ses terres de Pluvigné, fidèle à ses opinions légitimistes, et soutenant une lutte constante contre l'administration dans le conseil général du Morbihan. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur douze, par environ 60 000 voix. Membre du Comité des affaires étrangères, il vota presque constamment avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il ne se présenta point aux élections de 1849.

Son fils, Paul-René, né au château de Quéronnec le 8 septembre 1807, a fait partie de l'Assemblée législative comme représentant du Morbihan. Il y vota avec l'extrême droite légitimiste, pour la loi de l'enseignement, pour la loi du 31 mai, pour la révision de la Constitution, etc., mais sans se rallier à la politique du président. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

HARSTENSTEIN (Gustave), philosophe allemand, né à Plauen, en Saxe, le 18 mars 1808, acheva ses études à l'université de Leipsick où il s'appliqua à la théologie et à la philosophie. Sa thèse d'agrégation : *de Archytæ Tarentini fragmentis philosophicis*, le fit remarquer dès 1833. Professeur adjoint de la Faculté de Leipsick la même année, il y devint titulaire deux ans après. Nommé, en 1848, conservateur de la bibliothèque de l'université, il l'a enrichie d'ouvrages précieux et a travaillé avec activité au catalogue.

On a de M. Harstenstein, qui passe pour un esprit essentiellement métaphysicien : *les Problèmes et les principes de la métaphysique générale* (die Probleme und Grundlehre der allgemeinen Metaphysik; Leipsick, 1836); *les Notions fondamentales des sciences éthiques* (die Grundbegriffe der ethischen Wissenschaften; Ibid., 1844); *sur les Nouveaux exposés et les nouvelles critiques de la philosophie d'Herbart* (über die neuesten Darstellungen, etc.; Ibid., 1838); *de Ethices a Schleiermachero proposita fundamento* (Ibid., 1837; *de Materiæ apud Leibnitzium notione* (Ibid., 1846), etc.; puis des notes et des commentaires pour diverses éditions de Kant et de Herbart, et de nombreuses *Dissertations* dans le recueil de l'Académie des sciences de Saxe.

HART (Salomon-Alexandre), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806, fut placé, en 1820, par son père, artiste de mérite, en apprentissage chez un graveur de Londres. Trois ans après, il suivit les cours de l'Académie royale et débuta, en 1826, par le portrait en miniature de son père. Ses premiers tableaux à l'huile, entre autres *l'Instruction* et *l'Élévation des tables de la loi* (1830), qui font partie de la galerie Vernon, mirent en relief son habileté pratique autant que la puissance de son imagination. Dès lors, donnant un libre cours à sa fantaisie, il aborda successivement tous les genres de peinture, depuis l'histoire jusqu'à la gravure de *keepsake*, et porta dans tous une touche brillante, variée, pittoresque, secondée par une grande facilité. On cite surtout, pendant une première période de dix années : *Isaac d York au château de Front-de-Bœuf* (1830); *Communion des nobles catholiques au XVIe siècle* (1831); *Wolsey et Buckingham* (1834), acheté par lord Northwick; *Richard et Saladin* (1835), que l'on dit un de ses meilleurs ouvrages; *sir Thomas More recevant la bénédiction de son père* (1836); *Henri Ier apprenant le naufrage de son fils* (1839); *la Mère de Samuel et le grand prêtre Élie*; etc.

La réputation de M. Hart était faite; l'Académie, qui l'avait déjà choisi pour associé, le nomma membre titulaire en 1840. Les cérémonies de la religion juive, à laquelle il appartient, et qui le firent connaître en 1830, lui ont inspiré diverses scènes : *la Synagogue polonaise* (1840) et *Simchath Torah* (1845). En 1841, il fit un voyage en Italie d'où il a rapporté des esquisses se rapportant au culte catholique, telles que : *le Couvent d'Ognessanti à Florence*, *l'Offrande à la Vierge*, des intérieurs de cathédrales, etc.

Ses derniers tableaux, exécutés dans le genre historique familier, où paraît se complaire le talent inventif de M. Hart, sont : *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); *les Trois inventeurs de l'imprimerie* (1852), et *Christophe Colomb voyant un enfant démontrer l'existence d'un nouveau continent* (1854). En 1855, cet artiste a remplacé M. Leslie comme professeur de peinture à l'Académie royale de Londres.

HART (N....), graveur belge, né vers 1800, et fixé depuis 1830 à Bruxelles, s'est fait un des noms les plus estimés dans l'art de la gravure en médailles, en exécutant un grand nombre de médaillons, de portraits et de pièces commémoratives des principaux événements de l'histoire belge moderne. Il faut citer : *le Voyage de la reine d'Angleterre en Belgique; la Pose de la première pierre des galeries Saint-Hubert; l'Inauguration du chemin de fer franco-belge;* les peintres *Gust. Wappers*, *E. Verboeckhoven*; les généraux *d'Hooghvorst*, *Niellon*, etc. (1834-1852). M. Hart est depuis longtemps correspondant de la Société d'archéologie de Belgique, chevalier des ordres de Léopold et de Wasa, décoré du Mérite, etc. Il a été choisi, en 1856, par le gouvernement turc pour graver deux médailles, petit et grand module, destinées à rappeler *les Bienfaits*

Digitized by Google

du règne d'Abdul-Medjid, et *les Derniers faits d'armes de la guerre d'Orient*.

HARTMANN (Jean-Pierre-Émile), compositeur danois, né à Copenhague le 14 mai 1805, et fils et petits-fils de musiciens renommés, reçut dans sa famille une première éducation musicale, puis fit des études de droit à l'université de la capitale et obtint un emploi dans l'administration. En 1823, il devint organiste de l'église de la garnison, membre de la Société musicale de Copenhague en 1835, directeur du Conservatoire en 1840, et, en 1842, organiste de l'église métropolitaine. En 1849, le roi l'a choisi pour son maître de chapelle particulier.

On doit à M. Hartmann, dont les mélodies originales n'ont pas trouvé moins de succès en Allemagne qu'en Danemark, trois opéras : *le Corbeau* (der Rabe), et *Klein Kirsten*, paroles d'Andersen; *les Corsaires* (die Korsaren), paroles de Hertz; la musique de plusieurs drames, notamment de l'*Ondine* de Borggaard; des *Ouvertures*, *Marches* et *Chœurs* pour des tragédies et mélodrames d'Œhlenschlaeger; des *Symphonies*, des *Cantates* religieuses ou profanes, une entre autres pour les funérailles de Thorwaldsen, et toute une série de *Chansons* qui n'ont pas peu contribué à sa popularité.

HARTMANN (Maurice), poëte allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik en Bohême, étudia la philologie et la philosophie aux universités de Prague et de Vienne et se lia intimement dans cette dernière ville avec Nicolaus Lenau. En 1844, après avoir parcouru à pied l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, il se fixa à Leipsick et, peu de temps après, il publia son premier recueil de poésies lyriques et épiques, *la Coupe et l'épée* (Kelch und Schwert; Leipsick, 1845, plusieurs éditions). Cet ouvrage qui a été en partie traduit en français par M. Saint-Réné Taillandier dans la *Revue des Deux-Mondes* et M. Laurent Pichat dans la *Revue de Paris*, obtint en Allemagne le plus rapide succès, mais excita, par l'esprit d'indépendance et par les allusions politiques, la colère du gouvernement autrichien. M. Hartmann, ne se crut pas en sûreté à Leipsick et vint chercher un asile à Paris où il passa la plus grande partie de l'année 1846, consacrant ses loisirs à des études philologiques et historiques. Espérant alors que les mesures prises contre lui auraient perdu de leur rigueur, il retourna à Leipsick et osa même, sous un faux nom, pénétrer jusqu'en Autriche. Découvert et poursuivi, il ne parvint qu'après mille aventures à repasser la frontière de ce pays. L'année suivante, sur une fausse nouvelle que son procès était fini, il reparut à Prague et fut aussitôt arrêté; mais grâce à la protection de quelques hauts personnages, et sur sa parole de ne pas quitter la ville de Prague, il fut remis en liberté pour attendre la fin de son procès. Il écrivit alors une tragédie intitulée : *Ils sont pauvres* (Sie sind arm), qui fut interdite par la police et ne put être ni représentée ni imprimée.

La révolution de 1848 rendit à M. Hartmann son entière liberté d'action. Devenu chef du parti allemand de la Bohême, il fut nommé membre du Comité national, institué comme gouvernement provisoire de ce royaume. Plus tard il fut envoyé à Vienne pour obtenir que le gouvernement autrichien accordât au parti allemand de la Bohême le droit d'envoyer des députés à l'Assemblée de Francfort. N'ayant pu réussir dans cette entreprise il revint à Prague et y proclama ce droit de sa propre autorité. Le pays répondit à cet appel et les élections eurent lieu le 10 mai 1848. M. Hartmann, élu à la fois par plusieurs cercles de la Bohême, accepta le mandat de la ville de Leitmeritz et alla siéger dans les rangs de la gauche au parlement de Francfort. Pendant tout le cours de la session, il se signala par son activité. Avec Blum de Leipsick et quelques autres de ses collègues, il parvint, au péril de sa vie, à calmer la population de Francfort, durant les funestes journées de septembre. Le général de l'armée centrale voulut faire voter des remerciments publics à M. Hartmann, qui déclina cet honneur.

Au mois d'octobre, il fut envoyé, avec Blum et Frœbel, à Vienne, pour contribuer, en sa qualité de représentant, à donner à la révolution qui venait d'éclater dans la capitale de l'Autriche, le caractère d'une révolution allemande générale. M. Hartmann devint officier dans le corps d'élite et combattit jusqu'au dernier moment sous les ordres du général Bem. Après la prise de Vienne par Windischgraëtz, il eut le bonheur d'échapper par la fuite au sort de la plupart de ses compagnons d'armes. Il revint à Francfort, où son inviolabilité de député le mit à l'abri de l'arrêt de mort qui avait frappé Blum, et publia la fameuse *Chronique rimée du moine Mauritius* (Reimchronick des Pfaffen Mauritius; Francfort, 1849, 5 livr.), poëme satirique dans lequel il raillait la faiblesse du parlement, et le rendait responsable des récents malheurs; 30000 exemplaires s'en vendirent en quelques jours.

M. Hartmann passa à Stuttgart, en mai 1849, avec les derniers restes du parlement qui fut enfin dispersé par les soldats du roi de Wurtemberg. Forcé alors de partir pour l'exil, il parcourut la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse et la France, et, en 1850, se fixa à Paris. En 1854, il alla assister, en qualité de correspondant de la *Gazette de Cologne*, à la guerre d'Orient. Ses articles, supérieurs à la plupart des correspondances de ce genre, furent reproduites par les journaux allemands, français, anglais et russes. Mais, avant la fin de la guerre, une maladie dangereuse le força de revenir à Paris.

On a encore de M. Hartmann quelques autres écrits en vers et en prose qui ont contribué à lui donner place parmi les premiers poëtes et écrivains de l'Allemagne contemporaine : *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte; Leipsick, 1847), recueil de poésies et de méditations philosophiques; *la Guerre pour la forêt* (der Krieg um den Wald; Francfort, 1850), roman historique; *Adam et Ève* (Leipsick, 1850), poésie idyllique; *les Ombres* (die Schatten; Darmstadt, 1852), récits poétiques; *la Provence et le Languedoc* (Tagebuch aus der Provence und Languedoc; Ibid., 1853, 2 vol.), journal de voyage, etc. Il a traduit avec M. Szarvady, les *Poésies* de A. Petœfi (Ibid., 1851), et collaboré activement à plusieurs recueils et revues littéraires, notamment au *Deutsches Museum* de Prutz, dans lequel il publia ses *Lettres d'Irlande* (Briefe aus Irland, 1851); au *Morgenblatt*, au *Siècle* (Jahrhundert), etc., dans lesquels il a inséré, entre autres articles critiques, des études sur les historiens français, MM. Thierry, Michelet, Mignet, de Tocqueville, H. Martin, etc. On annonce de M. Hartmann la publication prochaine de deux volumes de *Chansons populaires de la Bretagne* et de deux volumes de *Nouvelles*.

HARTZENBUSCH (Jean-Eugène), auteur dramatique espagnol, est né, le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, d'origine allemande, était venu s'établir comme menuisier. Élevé chez les jésuites, il avait d'abord été destiné à l'Église; mais plus tard l'étude des beaux-arts et de la langue française, ainsi que la connaissance des ouvrages dramatiques, lui firent embrasser avec passion la carrière littéraire. Il se mit à traduire de

Digitized by Google

français diverses comédies, essaya d'arranger pour la scène quelques pièces de Calderon, et composa un grand nombre de poésies légères connues sous les noms de *silvas* et de *liras*. La révolution de 1823 ayant renversé la modique fortune de son père, qui, à la suite de ce malheur, fut atteint d'une paralysie du cerveau, le jeune Eugenio, afin d'échapper à la misère, se fit ouvrier menuisier et ne quitta cette rude profession qu'en 1835, époque à laquelle il entra, en qualité de sténographe, à la rédaction de *la Gazette de Madrid*. Il n'avait pourtant pas renoncé à ses travaux de prédilection, et il s'était déjà acquis quelque réputation en traduisant différents ouvrages dramatiques de l'italien et du français.

Connu jusqu'alors comme arrangeur habile, M. Hartzenbusch fit représenter, en 1836, un drame original, *les Amants de Teruel*, dont il emprunta le sujet à une légende populaire. L'accueil qu'il reçut le décida à persister dans cette voie, et il écrivit successivement : *Doña Mencia* (1838); *Alphonse le Chaste* (Alfonso el Casto; 1841); *Moi, le premier* (Primero yo); *Honoria* et *le Bachelier Mendarias* (1842), drames; *la Bouteille enchantée* (la Redoma encantada; 1839; *la Visionnaire* (la Visionaria; 1840), et *la Courtisane* (la Coja y el encogido; 1843), comédies. On remarque dans ces ouvrages une imagination vive, un style énergique et harmonieux, et une heureuse imitation de la manière des anciens poëtes dramatiques. On a encore de lui une édition critique du *Théâtre choisi de Tirso de Molina* (1839-1842, 12 vol.), et un volume d'*Essais en vers et en prose* (Ensayos poeticos y articulos en prosa; 1843). Cet écrivain, un des plus originaux de l'Espagne actuelle, est aujourd'hui attaché à la bibliothèque royale de Madrid; en 1852, il a été nommé président du conseil des théâtres.

HARVEY (George), peintre écossais, né en 1806, au petit village de Saint-Ninian, près Stirling, manifesta de précoces dispositions pour le dessin. Placé en apprentissage chez un libraire d'Édimbourg, il consacra à les développer une grande partie de ses nuits. A dix-huit ans, il renonça au commerce, commença de véritables études à l'Académie libre et put, au bout de deux années, prendre part à une exposition provinciale. En 1826, les peintres écossais ayant fondé une société artistique d'après les bases de l'Académie royale de Londres, M. Harvey, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, y fut admis comme associé, titre qu'il échangea, en 1829, contre celui de membre titulaire. Il a traité l'histoire, le genre et le paysage. Plusieurs de ses scènes religieuses sont encore aujourd'hui comptées au nombre de ses meilleures productions : *le Prêche* (1830), *le Baptême* (1831), *la Communion* (1840), sujets empruntés aux rites des Covenantaires et que la gravure a popularisés dans l'Écosse puritaine; *le Duc d'Argyle une heure avant son exécution* (1842) et *la Première lecture de la Bible à l'église de Saint-Paul* (1847), toile qui fut très-remarquée à l'exhibition de Londres.

Ces compositions sévères étaient relevées par des détails familiers, des groupes d'enfants rieurs ou de paysans naïfs, qui marquaient déjà le goût naturel de l'artiste pour le genre proprement dit; il s'y est fait une manière vivante, réaliste, mais souvent pleine d'une intention profonde. Nous indiquerons : *l'Examen d'une école de village* (1833); *l'École congédiée* (1840); *le Dimanche soir* (1841); *la Visite du pasteur* (1843); *le Passé et le Présent* (1848), groupe d'enfants soufflant des bulles de savon dans un cimetière; *les Sages et les Fous* (1849); *les Joueurs de boules* (1850), etc. Quelques-uns de ses paysages, reproduisant d'habitude les solitudes et les aspects mélancoliques des montagnes d'Écosse, méritent d'être mentionnés : *un Enterrement* (1844); *le Val d'Enterkin* (1846); *le Pic Burn* (1854); deux *Sites de montagnes* (1856).

Toutes les œuvres de M. Harvey, empreintes du sentiment national écossais, annoncent un génie âpre, vigoureux, méthodique pourtant et maître de soi. En rappelant sur la toile les rudes figures des sectaires du XVIIe siècle, il s'était senti entraîné vers eux par une sympathie assez commune chez ses compatriotes. Il dessine largement, compose avec sobriété, jette par masses l'ombre ou la lumière et accentue les physionomies d'une façon énergique; c'est un des maîtres les plus originaux de cette école écossaise à laquelle il a contribué à faire prendre sa place dans l'histoire de l'art moderne.

HASE (Charles-Bénédict), savant philologue français, membre de l'Institut, est né en Saxe, à Weimar ou à Sulza, près de Naumbourg le 11 mai 1780. Il fit ses premières études en Allemagne, et eut Boettiger pour maître. Il vint à Paris en 1801 et suivit assidûment les leçons de l'helléniste Villoison, qui le fit entrer à la Bibliothèque impériale en 1805. Il devint, en 1812, professeur d'allemand des enfants de la reine Hortense.

Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque impériale, il fut chargé de faire le catalogue de ceux du Vatican que la victoire avait amenés à Paris et qui furent bientôt restitués au pape. Mais sa principale tâche, à cette époque, fut de mettre en ordre les manuscrits grecs qui nous appartenaient; il y consacra une partie de sa vie, et rendit par là au monde savant les plus grands services. Il a conservé depuis cette époque, à la Bibliothèque, les mêmes fonctions.

En 1815, M. Hase fut nommé professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales, dont il devint directeur en 1824. Il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1830, et fut nommé professeur d'allemand à l'École polytechnique. A peine arrivé au pouvoir, le président de la République a nommé son ancien maître commandeur de la Légion d'honneur (1849), et on a créé pour lui, en 1852, à la Sorbonne, la chaire de grammaire comparée.

Le nom de M. Hase est associé à tous les grands travaux d'érudition et de philologie. Il a fourni au *Journal des savants*, au *Journal asiatique*, à la *Revue archéologique*, etc., de nombreux et importants articles, des *Notices* et des *Mémoires* sur les points les plus obscurs. Il a donné des éditions de Lydus (*de Magistratibus Romanorum* 1812, in-8; *de Ostentis*, 1823), et de *Léon Diacre*, (1819, in-fol.), et collaboré, avec MM. Dindorf, à la réimpression du *Trésor de la langue grecque* de Henri Estienne (1840 et suiv.). Bon et modeste autant que savant, il est connu par sa facilité à laisser passer en d'autres mains les trésors de son érudition. Il est membre associé des Académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin.

HASE (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Steinbach en Saxe, le 25 août 1800, étudia la théologie aux universités de Leipsick, d'Erlangen et de Tubingue, s'affilia aux sociétés secrètes de l'époque, et fut arrêté et détenu quelques mois dans une forteresse. Reçu professeur à Leipsick, en 1828, il obtint, l'année suivante, une chaire de philosophie, et fit son cours sur la vie de Jésus. Appelé à Iéna comme professeur de théologie, il professa la dogmatique et l'histoire ecclésiastique. Ses opinions sont exposées dans trois ouvrages principaux où il essaye de concilier le christianisme d'après la doctrine luthérienne avec les progrès de la science moderne : *Testament du*

Digitized by Google

vieux pasteur (des alten Pfarrers Testament; Tubingue, 1824); *Dogmatique évangélique* (Evang. Dogmatik; Stutgart, 1823; 4e édit., 1850), et *Gnosis* (Leipsick; 1826-1828, 3 vol.)

On cite encore de ce savant théologien, qui ne brille pas moins par le style que par la dialectique: *la Discussion de Leipsick* (die Leipziger Disputation; Leipsick, 1827), et les *Débats théologiques* (Théologische Streitschriften; Ibid., 1834-1837, 3 vol.), où il combat également le surnaturalisme moderne et la philosophie du bon sens, popularisée par le XVIIIe siècle: *Hutterus redivivus* (Ibid., 1827; 7e édit. 1850; une savante *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ibid., 1829); 3e édit. 1840); *de Jure ecclesiastico* (Ibid., 1828-1834, 2 vol; *le Bon vieux droit de l'Eglise* (das gute alte Recht der Kirche; 2e édit. Ibid., 1845); une *Histoire de l'Eglise* (Kirchengeschichte; Ibid., 1834; 6e édit., 1848), écrite en dehors de toute opinion de parti: *les Deux archevêques* (die beiden Erzbischoefe; Ibid., 1839); enfin *l'Eglise évangélique en Allemagne* (die evang. Kirche des deutschen Reichs; Leipsick, 1848; 2e édit., 1852), etc.

HASSALL (Arthur Hill), médecin anglais, né en décembre 1817, à Teddington (Middlesex), est neveu de sir James Murray, médecin des plus instruits de Dublin; il commença, sous ses auspices, l'étude de son art à l'université de cette ville. Mais il cultivait de préférence l'histoire naturelle, pour laquelle il avait manifesté dès l'enfance un goût très-vif, collectionnait les plantes marines et les zoophytes, et faisait part de ses observations aux *Annals of natural history*. En 1839, il fut admis au Collége des chirurgiens de Londres, puis à l'École de pharmacie, et reçut peu de temps après son diplôme de médecin.

Les premiers travaux du docteur Hassall furent une *Histoire naturelle des algues d'eau douce de l'Angleterre* (History of the british fresh-water algæ; 1845, 2 vol.), et l'*Anatomie microscopique du corps humain en santé et en maladie* (the Microscopical anatomy of the human body in health and disease; 1849, 2 vol.), accompagnée d'environ 500 figures coloriées. Mais, forcé, par l'affaiblissement de sa santé, d'interrompre le cours de ces fatigantes recherches, il tourna son attention vers les substances alimentaires. A la suite d'un mémoire qu'il lut à la Société de botanique, sur des produits avariés, l'éditeur de *la Lancet*, M. Wakley, lui demanda une série d'articles de même nature; puis une commission sanitaire fut organisée, à laquelle M. Hassall fut chargé, pendant cinq ans, d'adresser ses observations sur les produits alimentaires falsifiés. Ses rapports, insérés dans la revue médicale, formaient une sorte d'enquête publique qui eut beaucoup de retentissement et d'influence. En 1855, M. Hassall réunit toutes ses analyses sous le titre: *Falsifications des denrées alimentaires* (Food and its adulterations; 2 vol. in-8), ouvrage bientôt réimprimé et qui a eu en quelque sorte pour complément celui qui traite des *Moyens de découvrir les falsifications* (Adulterations detected; 1856, in-8), non-seulement dans les objets de consommations, mais dans les drogues et les préparations pharmaceutiques. Il a aussi communiqué à différentes sociétés médicales des mémoires de médecine ou d'histoire naturelle, qui ont été imprimés dans les recueils spéciaux.

HASSAN-pacha, Monastirli, ancien *kehia* (intendant général) d'Abbas-pacha, né à Monastir, petite ville de la Macédoine, en l'an 1211 de l'hégire (1794), d'une famille albanaise d'infime condition, étudia les lettres musulmanes et devint *mollah* ou docteur en théologie. A l'âge de trente ans, il vint chercher fortune en Égypte, où beaucoup de ses compatriotes avaient fait aisément leur chemin. Son extrême piété lui assura des protecteurs, entre autres, Jousseïn-pacha, un des fils de Mohammed-Ali, fervent musulman, qui le donna pour précepteur à son fils Abbas. Hassan ne se mêla d'une manière directe aux affaires et ne fut porté aux première charges de l'État qu'après l'avénement de son élève, en 1848. Nommé aussitôt *kehia* de la vice-royauté, il devint le bras droit du vice-roi et fut remplacé dans sa charge, en 1853, sans perdre pour cela les bonnes grâces de son maître.

A la mort si inattendue et si soudaine d'Abbas, Hassan-pacha se hâta de se prononcer pour le nouveau vice-roi; et dès le 15 juillet 1854, deux jours après la mort d'Abbas, alors qu'on tentait, dans les hautes régions administratives, de faire nommer vice-roi le fils d'Abbas, au préjudice de Mohammed-Saïd (voy. ce nom), appelé au trône par l'ordre de succession de la loi musulmane, Hassan-pacha éleva la voix, dans le conseil d'État, au nom de cette loi et entraîna la majorité à se soumettre avec lui au maître légitime. Mohammed-Saïd, à son installation au pouvoir, le nomma, par reconnaissance *Kehia-pacha* et lui fit des dons magnifiques. Cette charge ayant été supprimée quelques mois après, Hassan fut placé au conseil d'État, où il est un des représentants de l'esprit du vieux parti turc.

HASSE (Charles-Ewald), médecin allemand, fils de l'historien de ce nom, est né à Dresde, le 23 juin 1810. Il fit ses études à l'Institut médico-chirurgical de cette ville et à l'École de médecine de Leipsick, obtint, en 1833, le grade de docteur, passa deux ans à Paris et à Vienne, et revint à Leipsick, où il fut agrégé en 1836, et en 1839 professeur extraordinaire de médecine. En 1842, il passa à Zürich, en qualité de professeur de clinique médicale et de pathologie à l'Université et de directeur de l'hôpital du canton. Chargé de la même chaire, depuis 1852, à l'École de médecine de Heidelberg, il a été appelé à Gœttingue, en 1856, comme professeur ordinaire de pathologie et de thérapeutique et codirecteur de l'hôpital académique.

On a de ce savant, outre plusieurs travaux séparés, insérés dans le grand *Dictionnaire de physiologie* de M. Rodolphe Wagner et autres recueils scientifiques, un ouvrage intitulé: *Description anatomique des maladies des organes de circulation et de respiration* (Anatomische Beschreibung der Krankheiten der Circulations, etc.; Leipsick, 1841), qui a été traduit en anglais (1846) et que l'auteur a annoncé comme le premier volume d'une nouvelle *Anatomie pathologique*.

Son frère aîné, Frédéric-Rodolphe Hasse, théologien protestant, né à Dresde, le 29 juin 1808, fit ses études à la *Kreuzschule* de cette ville, et aux universités de Leipsick et de Berlin; devint, en 1836, professeur de théologie à Greifswald, et en 1843, à Bonn où il est, en outre, membre du consistoire des provinces rhénanes. On remarque, parmi ses travaux, une importante monographie de *saint Anselme de Cantorbery* (Leipsick 1843-1852, 2 vol.)

HASSELT (André van), littérateur belge, né vers 1810, se fit connaître par l'insertion de plusieurs pièces de vers dans les recueils belges et français. Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique* (Bruxelles, 1838, in-4), couronné par l'Académie royale; *Histoire de Rubens* (1840, in-8), suivie du catalogue général et raisonné de ses œuvres; *Études sur les causes des soulèvements et des*

Digitized by Google

guerres des paysans au moyen âge (Liége, 1841, in-8) : *Récits tirés du Nouveau Testament* (Malines, 1844, in-18) : *la Belgique et la Hollande* (1844, in-8), pour la collection de *l'Univers pittoresque* de MM. Didot ; *les Belges aux croisades* (1846, 2 vol. in-8, Bruxelles) ; *les Splendeurs de l'art en Belgique* (Ibid., 1854, in-8) ; etc. M. van Hasselt est membre de l'Académie royale de Bruxelles.

HASSENPFLUG (Hans-Daniel-Louis-Frédéric), homme politique allemand, est né à Hanau en 1793. Fils du gouverneur de Cassel, il fit son droit à Göttingue, prit part, de 1813 à 1815, aux campagnes contre la France, et occupa, de 1817 à 1821, des fonctions importantes dans la magistrature de Cassel. L'élection de cette ville en principauté lui ouvrit la carrière politique. En 1832, il devint conseiller ministériel, et cumula, sous ce simple titre, les deux ministères de la justice et de l'intérieur. Administrateur habile et intègre, M. Hassenpflug détermina néanmoins, par la rigueur de ses principes absolus, une crise qui aboutit à une révolution. Les cinq années de son ministère furent marquées par des ajournements de la Chambre, des épurations des tribunaux, la suppression des libertés provinciales et municipales et de la liberté de la presse, et par les privilèges accordés au clergé. La Chambre, de son côté, répondait par des plaintes qui prirent le caractère de menaces, et M. Hassenpflug fut réduit à quitter secrètement la ville en 1837. Il se retira d'abord dans la principauté de Hohenzollern, puis dans le grand-duché de Luxembourg. En 1840, le triomphe des idées absolutistes en Prusse le reporta tout à coup aux affaires. Il devint membre de la haute Cour de Berlin, puis président de celle de Greifswald. Au commencement de 1850, il vint reprendre à Cassel, sur l'invitation de l'électeur, le portefeuille de l'intérieur. La réaction qui se fit bientôt sentir, faillit, en provoquant la guerre, mettre en feu toute l'Allemagne. La Prusse soutint l'opposition des Chambres hessoises, qui refusaient de voter le budget, tandis que l'Autriche promit son concours au gouvernement, qui établit l'état de siége (septembre). L'électeur fut forcé de fuir avec son ministre ; et ce dernier, arrêté sur le territoire prussien, fut condamné à l'emprisonnement, sous prétexte de malversations pendant son séjour à Greifswald. Mais bientôt les représentations menaçantes de l'Autriche, la crainte d'encourager une révolution, et la nécessité de maintenir la paix de l'Allemagne, déterminèrent un changement dans la politique du roi de Prusse, dont les propres troupes ramenèrent à Cassel l'électeur et son ministre. Celui-ci resta encore cinq ans au pouvoir. Mais ayant fait mettre en jugement les députés qui, en 1850, avaient refusé l'impôt, il les vit acquittés par la haute Cour d'appel, et ne tarda pas à donner sa démission.

HASTINGS (Jacob ASTLEY, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1797, est fils d'un baronnet. Connu d'abord sous le nom de sir J. Astley, il fit son éducation à l'université de Cambridge qui le créa docteur en droit, et représenta, de 1832 à 1837, le comté de Norfolk à la Chambre des Communes. En 1841, il fut élevé à la pairie héréditaire avec le titre de baron Hastings. Il appartient au parti libéral. Marié en 1819, il a deux enfants, dont l'aîné, Jacob-Henry-Delaval ASTLEY, est né en 1822.

HASTINGS (Henry, 4e marquis D'), descendant d'une ancienne famille anglaise, né en 1842, a succédé aux honneurs de son frère mort sans postérité en 1851 : il prendra possession de son siége à la Chambre haute en 1863.

HASZKARL (Juste-Charles), voyageur et naturaliste allemand, né à Cassel, le 6 décembre 1811, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et devint, en 1842, inspecteur du jardin botanique de Dusseldorf. En 1834, il alla continuer ses études à Bonn. Ayant obtenu, en 1836, le passage sur un vaisseau en partance pour les îles de la Sonde, il arriva l'année suivante à Batavia. Il passa six ans à Java, et les consacra à des voyages d'exploration dans l'intérieur de l'île, et à la transformation du jardin botanique de Buitenzorg, dont la direction lui avait été confiée. En 1843, l'intérêt de sa santé le ramena en Europe, mais il repartit bientôt pour Java, chargé par le ministère hollandais d'une mission scientifique. Ne trouvant pas les secours que le gouvernement lui accordait en rapport avec ses promesses, il donna, en 1845, sa démission, revint en Europe une seconde fois, et fut, jusqu'en 1852, secrétaire de la chambre de commerce de Dusseldorf. Le gouvernement hollandais lui offrit alors une autre mission scientifique, avec de plus grandes ressources, et il retourna dans les îles de la Sonde.

On doit à M. Haszkarl les travaux suivants : *Catalogus plantarum in horto Bogoriasi cultarum* (Batavia, 1843) ; *de l'Utilité des plantes de Java* (Over het nut van de Planten Javas ; Amsterdam, 1844) ; *Plantæ Javanicæ rariores* (Berlin, 1847) ; *l'Australie et ses colonies* (Australien und seine Colonien ; Elberfeld, 1849), etc. Il a collaboré, en outre, à plusieurs recueils et revues scientifiques, tant hollandais qu'allemands, et au grand ouvrage publié à Leyde par plusieurs botanistes, sous ce titre : *Plantæ Junghuhnianæ : enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit.* Il a traduit en allemand le travail de Cale sur *le Cap et les Caffres* (das Cap und die Kaffern ; Leipsick, 1852), et quelques ouvrages du naturaliste Ch. Junghuhn (voy. ce nom) : *Java au point de vue topographique, botanique et géologique* (Java, seine Gestalt, Pflanzendecke, etc. ; Ibid., 1852, 3 vol. ; 2e édit., 1854) ; *Retour de Java en Europe* (Zurückreise von Java nach Europa ; Ibid., 1851) ; etc.

HATHERTON (Edward-John LITTLETON, 1er baron), pair d'Angleterre, est né en 1791, à Londres. Il fit ses études au collége de Rugby et à l'université d'Oxford, de laquelle il tient son diplôme de docteur en droit, et entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1812) ; constamment réélu par le comté de Stafford, il prit, pendant vingt-cinq ans, une part active aux luttes politiques d'où sortit, après 1830, le triomphe du parti whig, auquel il appartenait. Aussi reçut-il du ministère Melbourne, en 1835, une pairie héréditaire avec le titre de baron Hatherton : jusque-là il avait porté le nom de Littleton, qui est celui de son grand-oncle maternel. L'année précédente, il avait occupé la charge de secrétaire en chef pour l'Irlande et était devenu membre du Conseil privé. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Stafford. De son premier mariage avec la fille naturelle du marquis Wellesley (1812), il a eu un fils, Edward-Richard LITTLETON, né en 1815, à Teddesley-Park, et qui siége, depuis 1847, au Parlement, dans les rangs du parti libéral.

HATZFELD (Frédéric-Hermann-Antoine, prince DE), chef actuel d'une maison princière allemande, né le 3 octobre 1808, est le fils aîné du prince François-Louis, président de la commission municipale de Berlin en 1806, et sauvé du courroux de Napoléon Ier par le dévouement de sa femme. Il a succédé, le 3 février 1827, à son père, comme possesseur de la principauté de Trackemberg, des seigneuries de Baersdorf et Gusswitz, et copro-

Digitized by Google

priétaire de la seigneurie de Wildenbourg-Schœnstein. Il s'est marié, le 11 juin 1831, à *Mathilde*, fille du comte de Reichenbach-Goschutz, née le 15 février 1799, dont il a eu un fils, *Stanislas*, né le 7 décembre 1831, et deux filles : *Françoise*, née le 13 juin 1833, mariée, le 2 octobre 1849, à Paul de Nimptsch, et *Élisabeth*, née le 19 novembre 1839. Divorcé le 6 octobre 1846, il a épousé en secondes noces, le 6 avril 1847, la princesse *Marie*, née le 13 avril 1820, fille de N. de Nimptsch, représentant général de la Société de crédit de la noblesse silésienne. De ce mariage il a deux enfants : *Hermann*, né le 4 février 1848, et *Hermine*, née le 13 mai 1852.

Le prince de Hatzfeld a pour frère cadet le comte *Maximilien* de Hatzfeld (voy. ci-dessous). Il a, en outre, trois sœurs : *Sophie*, née le 10 août 1805, mariée le 10 août 1822, au comte *Edmond* de Hatzfeld-Weis-Weiler ; *Claire*, née le 6 mars 1807, mariée, le 8 mars 1827, au comte *Auguste* de Hostitz, général de cavalerie au service de Prusse, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Hanovre : et Maximilienne-*Herminie*, née le 16 octobre 1807, mariée, le 20 janvier 1829, au baron *Engelbert* de Landeberg-Steinfurt, chambellan prussien.

HATZFELD (Maximilien, comte DE), diplomate prussien, frère du précédent, né à Berlin, le 7 juin 1813, fit ses études à Paris et y prit ses grades. Entré de bonne heure dans la diplomatie, il succéda, en mai 1849, au baron d'Arnim, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de Prusse auprès du gouvernement républicain français. Au commencement de 1856, il a assisté M. Manteuffel, comme second plénipotentiaire, au Congrès de Paris, où il s'est montré conciliant et modéré.

Déjà français par l'éducation, le comte de Hatzfeld l'est devenu encore davantage par son mariage. Il a épousé, le 20 juin 1844, la comtesse Rachel-Élisabeth-*Pauline* de Castellanne, fille du maréchal. Il en a trois filles et deux fils : *François*-Louis-Hermann-Charles, né le 13 avril 1845, et Hugues-Louis-Guillaume-*Melchior*, né le 18 décembre 1848.

HAUCH (Jean-Carsten DE), poëte et savant danois, né à Frederikshald, en 1791, occupa pendant très-longtemps la chaire de physique à l'Académie de Soroe, et obtint, en 1846, la chaire de littérature scandinave à Kiel. Dépossédé de cette place en 1848, il trouva, auprès de la reine Marie-Sophie-Frédérique, un asile au château de Frederiksberg, dans les environs de Copenhague. Après la mort d'Œhlenschlœger, il obtint la chaire d'esthétique à l'université de cette dernière ville.

M. Hauch s'est fait connaître à la fois comme poëte, comme romancier et comme physiologiste. Ses principales pièces, où l'on trouve des caractères approfondis et des situations fortes, sont : *Bajazet*, *Tibère*, *Grégoire VIII*, *Don Juan*, réunies sous le titre d'*Œuvres dramatiques* (Dramatiske Værker, 1828-1829, 2 vol.); puis *Karl den Femtes Dod*, *Mastrichts Beleiring* (1833); *Svend Grathe* (1841); *Marsk Stig* (1850), etc., représentés avec succès en Danemark, en Suède et même en Allemagne. On a ensuite de lui un poëme épico-dramatique, *les Hamadryades*, où il met en relief l'influence de l'esprit du mal sur le cœur de l'homme, et enfin des *Poésies lyriques* (Lyriske Digte, 1842), qui eurent une grande vogue.

Parmi ses romans, nous mentionnerons : *Wilhem Zabern* (1834 ; 2e édit., 1848) ; *Guldm ageren* (Copenhague, 1836; 2e édit., 1851) ; *une Famille polonaise* (En polsk Familie, 2 vol., 1839); *Slottet ved Rhinem* (1845, 2 vol.) et la *Saga om Thorvald Vidfœrle* (1849, 2 vol.), où l'auteur a imité avec habileté le style des légendes islandaises. Il a, en outre, fait paraître en allemand, *la Mythologie du Nord* (die nordische Mythenlehre ; Leipsick, 1848). La plupart de ces œuvres ont été traduites dans cette langue.

A la suite de voyages d'étude en Allemagne, en Italie et en France, M. Hauch a publié plusieurs ouvrages scientifiques importants : *Examen des organes rudimentaires et de leur fonction dans la nature* (Uebersicht der rudimentärischen Organe und, etc.); *Remarques sur le système nerveux, ses différentes fonctions, et particulièrement sur l'instinct animal* (Bemerkungen über das Nerven system, etc.), ainsi qu'un certain nombre de dissertations insérées dans un journal scientifique, *Blandinger fra Soræ*.

HAUENSCHILD (Richard-George-Spiller DE), poëte et romancier allemand, connu sous le nom de *Max Waldau*, né à Breslau, le 24 mars 1822, eut pour premiers maîtres sa mère et un vieux pasteur, et se soumit ensuite difficilement, dans divers collèges, à la discipline de l'éducation commune. Passionné pour l'histoire, il n'apprit le latin et le grec que pour lire Thucydide et Tacite. Il étudia aussi avec ardeur le droit, les langues modernes, l'économie politique, et, reçu docteur à l'université de Heidelberg, il compléta son éducation par des voyages dans l'Allemagne, en Suisse, en France, en Belgique et en Italie. De retour dans son pays, il allait entrer dans la diplomatie lorsque survint la révolution de 1848. Il se jeta alors dans la carrière littéraire.—M. Hauenschild est mort prématurément le 20 janvier 1855.

Nous citerons de lui parmi ses œuvres poétiques, dont on loue le style coloré et l'enthousiasme naturel : *un Conte de sylphes* (Ein Elfenmaerchen ; Heidelberg, 1847), son premier poëme ; *les Feuilles au vent* (Blaetter im Winde ; Leipsick, 1848), recueil de poésies lyriques ; des *Canzones* (Ibid., 1848) : *O temps!* O diese Zeit ; Hambourg, 1850) ; *Cordula*, poëme (Ibid., 1851 ; 3e édit. 1855) ; puis des romans d'histoire ou de fantaisie : *D'après nature* (Nach der Natur; *Ibid.*, 1850, 3 volumes) ; *le Monde des gentilshommes* (Aus der Junkerweit ; Ibid., 1850, 2 vol.) : *Sirventes de Peyre cardinal* (Sirvente von Peyre Cardinal ; Ibid., 1850) : *Histoire de l'époque des troubadours, d'après les sources* (Geschichte des Troubadourzeitalters, nach, etc.) ; *Aimery le jongleur* (Ibid., 1852, 5 vol.) ; *la Femme de la Bible* (Ein Frauenbild aus der Bibel ; Ibid., 1855).

HAUMAN (Théodore), musicien belge, né à Gand, le 3 juillet 1808, suivait les cours de droit à l'université de Louvain lorsqu'il abandonna la jurisprudence, contre le vœu de ses parents, et ne s'occupa plus que de musique. Il étudia le violon avec M. Snel et dut à sa persévérance dans les exercices les plus arides la puissance de son et la largeur de style qui caractérisent son talent. Après s'être fait entendre, de 1827 à 1829, à Paris et à Londres, il tomba dans un découragement subit, revint à Louvain compléter ses études de droit et obtint, en 1830, le grade de docteur. Deux ans plus tard, sa vocation musicale l'ayant de nouveau emporté, il se produisit avec plus d'éclat à Paris, où l'on remarqua dans son jeu beaucoup de progrès, et donna ensuite de brillants concerts en Allemagne et en Russie. Artiste inégal, mais entraînant et souvent inspiré, il a plutôt une manière qu'un style proprement dit. On a de lui quelques *Airs variés*, des *Fantaisies* et des *Études* pour son instrument.

HAUPT (Maurice), philologue allemand, né à

Digitized by Google

Zittau, le 27 juillet 1808, fils du savant Ernest-Frédéric Haupt, étudia, de 1826 à 1830, à Leipsick, sous Hermann, professa quelque temps à Zittau et devint bibliothécaire à Vienne, où on fonda pour lui, en 1843, une chaire de langue et de littérature allemandes, qu'il remplit avec succès. Il perdit sa place en 1850 pour avoir pris part aux mouvements de 1848. Il est membre de la Société royale des sciences et membre correspondant des Académies de Vienne et de Berlin.

Ses travaux les plus nombreux concernent la philologie allemande. Ce sont les éditions de l'*Erec* (1839); du *Pauvre Henri* et des *Lieder* de Hartmann von Aue; du *Bon Gerhard* (der Gute Gerhard) de Rudolf d'Ems (Leipsick, 1840); de l'*Engelhard* de Conrad de Wurtzbourg (Ibid., 1844), etc. Il a revu la 9e édition des *Niebelungen* de Lachmann (Berlin, 1852), et celle des *Poésies* de Walter von der Vogelweide (Ibid., 3e édit., 1852); il a encore publié avec Hoffmann les *Feuilles de la vieille langue allemande* (Altdeutsche Blaette; Leipsick, 1836-1840, 2 vol.) et fondé le *Journal de l'antiquité allemande* (Ibid., 1841-1856, tom. I-XII).

La philologie latine lui doit : *Quæstiones catullianæ* (Leipsick, 1837); *Observationes criticæ* (Ibid., 1841); quelques éditions particulières; une édition d'*Horace* (1851); un remaniement complet de l'édition d'Hermann des poëtes bucoliques *Bion* et *Moschus* (Leipsick, 1850); enfin une édition d'*Eschyle* (Ibid., 1852).

HAUPTMANN (Moritz), compositeur allemand, né à Dresde, le 13 octobre 1794, et fils d'un architecte distingué, fut destiné à la même carrière, et étudia d'abord les mathématiques et les sciences naturelles. Libre de suivre son goût pour la musique, il prit, en 1811, à Gotha, des leçons de composition et de violon de Spohr, entra, en 1812, à la chapelle du roi de Saxe, mais la quitta, l'année suivante, pour aller continuer ses études à Vienne et à Prague. De là le prince Repnin l'emmena en Russie en qualité de maître de musique. M. Hauptmann y séjourna pendant cinq ans dans les principales villes, trouvant, auprès de ce noble ami des arts, toutes les ressources pour l'étude. Rentré en Allemagne (1820), il entra, en 1822, à Cassel, dans la chapelle de l'électeur de Hesse, où il resta vingt ans. Pendant cette période, il visita la France et l'Italie, se fit connaître par ses compositions et forma un grand nombre de bons élèves. En 1842 il fut nommé organiste et maître de musique à la *Thomasschule* de Leipsick.

Parmi les œuvres de M. Hauptmann, compositeur éminemment classique, qui réunit la pureté du style, l'élégance des détails à un sentiment profond, on estime surtout : des *Messes à grand orchestre*; un *Salve Regina*; quelques *Mélodies* et *Cantiques à une et plusieurs voix*; *six Grandes sonates pour piano et violon*; des *Quatuors pour deux violons, alto et basse*, etc. On cite aussi un opéra, *Mathilde*, accueilli à Cassel avec faveur.

M. Hauptmann a écrit un ouvrage théorique important : *de la Science de l'harmonie et du rhythme* (die Natur der Harmonik und Metrik, zur Theorie der Musik; Leipsick, 1853).

HAURÉAU (Jean-Barthélemy), historien et publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 9 novembre 1812, fit ses études au collége Louis-le-Grand et au collége Bourbon, et les termina par des succès au concours général. A peine sorti des bancs, il publia un écrit politique, *la Montagne* (1832), qui fut violemment attaqué et dont l'auteur a lui-même plus tard condamné la forme dans sa *Lettre au rédacteur de l'Union* (Le Mans, 1842). Attaché aussitôt à la rédaction de plusieurs journaux : *la Tribune*, *le Journal du peuple*, *le National*, sous Armand Carrel, *la Revue du Nord*, *le Droit*, M. Haureau alla au Mans, vers 1838, prendre la rédaction en chef du *Courrier de la Sarthe*. Sous sa direction habile et ferme, cette feuille, jusqu'alors peu connue, eut, pendant sept ans, assez d'importance pour forcer le pouvoir et la presse de Paris à compter avec elle.

En dehors de la politique militante, M. Haureau se livrait, dans le calme de la vie de province, à des études de philosophie, d'histoire et d'érudition que lui rendirent plus faciles ses fonctions de bibliothécaire de la ville du Mans. C'est alors qu'il publia la *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès, Pélage*, etc. (Le Mans, 1840); une *Histoire littéraire du Mans* (Le Mans et Paris, 1843, t. I, in-8; 1852, t. IV); *le Manuel du clergé, ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier*, etc. (Angers, 1844), qui souleva tant de polémiques, et une *Histoire de la Pologne* (Paris, 1844).

Destitué de sa place de bibliothécaire, à la suite du discours adressé par M. Trouvé-Chauvel, son ami, au duc de Nemours, il quitta Le Mans en 1845, et rentra au *National*, où il resta jusqu'à la révolution de Février. Le gouvernement provisoire le nomma conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale; presque en même temps le département de la Sarthe l'envoyait à la Constituante, par une élection partielle, en remplacement d'Armand Marrast, et l'Académie des sciences morales et politiques lui décernait le prix proposé pour le meilleur *Examen critique de la philosophie scolastique*.

Après la dissolution de l'Assemblée constituante, où il vota, en général, avec ses anciens amis du *National*, M. Haureau se tint éloigné de la politique. Il n'en crut pas moins, à la suite du coup d'État du 2 décembre, devoir à ses convictions le sacrifice de sa place de conservateur et se mit résolûment à vivre de sa plume. Il a donné depuis : le tome IV de l'*Histoire littéraire du Maine* (1852); *François Ier et sa cour* (1853); *Charlemagne et sa cour* (1852-1855), dans la *Bibliothèque des chemins de fer*; et surtout le quatorzième volume du *Gallia christiana* (1856-1858, gr. in-8, à deux col.), ouvrage de grande érudition auquel l'Académie des inscriptions a accordé trois fois le grand prix Gobert. M. Haureau a traduit pour les *Classiques latins* de M. Nisard, la *Pharsale* de Lucain et la *Facétie sur la mort de Claude*.

HAUS (Jacques-Joseph), jurisconsulte belge, né à Wurtzbourg, dans la Bavière, en 1794, s'est fait connaître, depuis 1824, par des articles estimés sur la science du droit, publiés dans les recueils de France et de Belgique. Après la révolution de 1831, il se fit naturaliser belge et fut nommé, dès l'organisation de l'université de Gand, professeur de procédure civile à l'Académie de cette ville. Il est membre de l'Académie de Belgique et chevalier de l'ordre de Léopold.

On a surtout de lui : *Elementa doctrinæ juris philosophicæ sive juris naturalis* (1824, in-8); *de Summo imperio civium conventione fundato* (1828); *Observations sur le projet de révision du Code pénal présenté aux Chambres belges*, suivies d'un *Nouveau projet* (1835-1836, 3 vol. in-8), et des articles spéciaux dans divers journaux.

HAUSMANN (Jean-Frédéric-Louis), minéralogiste et géologue allemand, né à Hanovre, le 22 février 1782, étudia à Brunswick et à Gœttingue, entra, en 1803, dans l'administration des mines de Brunswick, et entreprit, en 1805, un voyage d'exploration en Norvége et en Suède.

Digitized by Google

En 1809, il fut nommé par le gouvernement de Westphalie inspecteur général des mines et des salines; mais il renonça bientôt à ce poste pour se livrer à l'étude et à l'enseignement de la minéralogie. Depuis 1811, il est professeur à Gœttingue, d'où il a fait les explorations les plus actives dans les montagnes du Harz, et de nombreuses excursions en Suède, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre et en Espagne. Il est membre de l'Académie des sciences de Hanovre et conseiller intime de la cour. Il a été nommé récemment membre correspondant de l'Institut de France (section des sciences).

M. Hausmann a publié, à l'usage de ses élèves, un *Manuel de minéralogie* (Handbuch der Mineralogie: Gœttingue, 1813, 3 vol.; 2e éd. 1828-1847), qui passe, en Allemagne, pour le meilleur et le plus complet des traités du même genre, et qui, avec le système général de la cristallographie, contient la description détaillée de la belle collection de minerais qu'il a formée. On a en outre, de lui, sans compter de nombreux mémoires insérés dans les recueils allemands et latins de l'Académie de Gœttingue et les *Études de la société des amis des mines* (Studien der Vereins bergmaennischer Freunde) qu'il dirige lui-même, les ouvrages suivants : *Recherches sur la cristallographie* (Krystallogr. Beitraege; Brunswick, 1803); *Essai d'une introduction à l'oryctognosie* (Entwurf zu einer Einleitung in die Oryksognosie; Helmsted, 1805); *Recherches sur les mines de l'Allemagne septentrionale* (Nord deutsche Beitraege zur Berg-und Huttenkunde; Brunswick, 1806-1810); *Essai d'un système des corps inorganiques* (Entwurf eines Systems der unorganisirten Naturkœrper; Cassel, 1809); *Voyages dans les pays scandinaves* (Reise durch Skandinavien; Gœttingue, 1811-1818, 5 vol.); *Recherches sur les formes de la nature inanimée* (Untersuchungen über die Formen der leblosen Natur; Ibid., 1821); *Esquisses d'après nature* (Umrisse nach der Natur; Ibid., 1831); *de l'État du Harz hanovrien* (über den Zustand der hannov. Harzes; Ibid., 1832); *de Usu experientiarum metallurgicarum* (Ibid., 1838); *de la Formation du Harz* (über die Bildung der Harzes; Ibid., 1842); etc.

M. Hausmann s'est moins occupé de la partie mathématique que de la partie expérimentale et chimique. Ses connaissances sur la constitution intérieure des montagnes lui ont fait la réputation d'un des meilleurs observateurs de l'Allemagne, et ses explications ont un caractère remarquable de sûreté et d'exactitude.

HAUSSMANN (Georges-Eugène), administrateur français, sénateur, né vers 1808, travailla quelque temps chez un notaire de Paris et se fit recevoir avocat. Entré dans l'administration après la révolution de 1830, il fut successivement sous-préfet de Nérac (1833), de Saint-Girons (1840) et de Blaye (1842); il résida dans cette dernière ville jusqu'à la révolution de 1848, qui interrompit sa carrière. L'année précédente, il avait reçu du dernier ministère de la monarchie la croix d'officier de la Légion d'honneur. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il occupa successivement les préfectures du Var, de l'Yonne et de la Gironde (1850-1852). Lors de son passage à Bordeaux, quelques semaines avant le rétablissement de l'Empire, le président put apprécier son dévouement et ses talents administratifs. Aussi, quelques mois plus tard, il était appelé à prendre à Paris la succession de M. Berger comme préfet de la Seine (23 juin 1853), et au mois d'août 1857, il entrait au Sénat en même temps que le préfet de police, M. Piétri. M. Haussmann, qui a longtemps signé Haussmann fils, et qui porte aujourd'hui le titre de baron, est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 17 juin 1856.

M. Haussmann père, sous-intendant militaire de première classe, en retraite, est auteur de plusieurs mémoires d'économie agricole présentés à l'Académie des sciences, collaborateur du *Dictionnaire d'administration* de M. Block et l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'armée*.

HAUSSONVILLE (Charles-Othenin-Bernard de Cléron, comte d'), homme politique français, né à Paris, le 27 mai 1809, et fils du pair de France de ce nom mort en 1846, embrassa fort jeune la carrière diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade à Bruxelles, à Turin et à Naples. Nommé, en 1842, député de Provins et réélu en 1846, il prit une part fort active aux travaux de la Chambre et rédigea plusieurs rapports sur la juridiction criminelle aux colonies, les réfugiés politiques, l'emprunt grec, etc. La révolution de Février l'a fait rentrer dans la vie privée. Il est gendre du duc de Broglie. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1840.

M. d'Haussonville a écrit des articles politiques dans la *Revue des Deux-Mondes*, et publié deux ouvrages importants : *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français de* 1830 *à* 1848 (1850, 2 vol. in-8), rédigée d'après des documents inédits, et *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (1854-1855, 2 vol. in-8), qui a reçu du public lettré un accueil très-favorable.

HAUTEFEUILLE (Eugénie Marguerye, comtesse d'), femme de lettres française, née vers 1805, se maria sous la Restauration et débuta dans la carrière des lettres par un volume de mélanges en prose et en vers intitulé : *Souffrances* (1834, in-8). Il fut, à quelque temps de là, suivi de *l'Ame exilée* (1837, in-18), légende juive dont les éditions et les traductions multipliées n'épuisèrent pas le succès. Elle publia ensuite : *Léa Cornélia* (1837, 2 vol. in-8); *le Lys d'Israël* (1839, 2 vol.); *Angélique* (1840, in-8), romans moraux; *la Vie de la sainte Vierge* (1840, in-4), avec des dessins de Th. Fragonard; *Jeanne d'Arc* (1841, 2 vol. in-8), espèce de poëme en prose; *la Famille Cazotte* (1846, in-12; 2e édit., 1847); *Marguerite* (1847, in-8). Jusque-là, cette dame avait abrité son talent poétique sous le pseudonyme d'*Anna Marie;* s'apercevant qu'il ne la cachait plus suffisamment, elle signa de son véritable nom ses *Mélanges politiques et littéraires* (1850, in-8), qui contiennent de nouveau les *Souffrances*, et ses *Fleurs de tristesse* (1853-1856, 2 vol. in-8), où l'on trouve *le Néant de la vie*, poëme en quatre chants.

HAUTEFEUILLE (Laurent-Basile), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805, étudia le droit dans cette ville et remplit, de 1830 à 1834, les fonctions de procureur du roi à Alger. Nommé, en 1836, substitut du procureur du roi à Toulon, il donna sa démission en 1837, pour devenir avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation.

On a de lui, outre un *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale au moyen de la civilisation des nègres indigènes* (1830, in-8), une série d'ouvrages relatifs à la législation maritime : *Législation criminelle maritime, ou Traité sur les lois pénales et sur l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire* (1839, in-8); *Code de la pêche maritime* (1844, in-8); *des Droits et des devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime* (1848-1849, 4 vol. in-8); *Décret disciplinaire et pénal de la marine marchande commenté et expliqué* (1852, in-8).

Digitized by Google

HAUTERIVE (Blanc de Lanautte, comte d'), diplomate français, ancien député, né vers 1795, est fils d'un des plus habiles politiques de l'Empire. Après 1830, il devint sous-directeur des archives au ministère des affaires étrangères, et conserva ces fonctions jusqu'à la révolution de Février. De 1837 à 1848, il a siégé à la Chambre dans les rangs des conservateurs, comme député de Gap. Il est, depuis 1835, officier de la Légion d'honneur. On a de lui un *Compendium bibliographique* très-développé dans le tome II du *Droit des gens*, de Vattel (édit. de 1839), et, avec M. de Cussy, le *Recueil des traités de commerce et de navigation de la France avec les puissances étrangères depuis le traité de Westphalie* (1834-1844, 10 vol. in-8), publication importante, dont cinq volumes (tom. IV-VIII) sont consacrés aux principaux traités de même nature des puissances étrangères entre elles depuis la même époque.

HAUTPOUL (Alphonse-Henri Brauport, marquis d'), général français, sénateur, ancien ministre, né à Versailles le 4 janvier 1789, est issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc. Fils d'un officier supérieur de cavalerie, il fut admis en 1805 à l'Ecole militaire de Fontainebleau, en sortit l'année suivante en qualité de sous-lieutenant au 59e de ligne, et prit part, dans le corps d'armée des maréchaux Ney et Masséna, aux campagnes de Prusse, d'Espagne et de Portugal. Blessé grièvement en 1812 à la bataille des Arapiles, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'à la paix. Nommé chef de bataillon à son retour en France, il fit en 1815, sous les ordres du duc d'Angoulême, la guerre du Midi, qui lui valut le grade de colonel et la croix de Saint-Louis.

Choisi à la seconde Restauration pour commander la légion de l'Aude, M. d'Hautpoul, alors royaliste ardent, suivit son protecteur en Espagne, fut cité deux fois à l'ordre du jour et mis, en 1823, à la tête du 3e régiment de la garde royale, ce qui lui donnait le titre de maréchal de camp, auquel il fut promu effectivement en 1828. Il était en disponibilité, lorsqu'en février 1830 il reçut les fonctions de directeur de l'administration au ministère de la guerre; ce fut en cette qualité qu'il assura les approvisionnements et le matériel de l'expédition d'Alger. Elu député la même année pour l'arrondissement de Carcassonne, il siégea jusqu'à la fin de la session (1831) et se retira alors dans son domaine de Saint-Papoul (Aude).

Après avoir siégé de nouveau à la Chambre de 1834 à 1838, M. d'Hautpoul, qui avait été maintenu sur le cadre de disponibilité, fut à cette date employé dans les départements du Midi, promu bientôt au grade de lieutenant général (26 avril 1841) et envoyé en Algérie comme inspecteur général de l'infanterie. En 1842, il eut le commandement du camp de Saint-Omer et passa, à la fin de l'année, à celui de la 3e division militaire (Marseille), où le trouva la révolution de Février. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la dignité de pair de France. Destitué par le gouvernement provisoire et mis à la retraite, il reparut sur la scène politique lors des élections de l'Assemblée législative (mai 1849); elu représentant de l'Aude par 35 970 voix, il vint s'asseoir parmi les membres de la majorité. Appelé à prendre le commandement de l'armée d'occupation des Etats Romains, il n'entra point en fonctions parce qu'il reçut le portefeuille de la guerre dans le cabinet du 31 octobre. Adversaire déclaré de la Révolution, il appelait les événements de février une « révolte » et il se dévoua, dans son département, au triomphe de la politique du président; on se rappelle à quels débats passionnés, dans l'Assemblée et dans la presse, donnèrent lieu ses démêlés avec le général Changarnier. Les principaux actes de son administration furent la suppression de la succursale de l'hôtel des Invalides, à Avignon, la création du Comité consultatif de l'Algérie, l'institution d'une Ecole centrale de médecine et de pharmacie militaires, l'organisation des rapports quotidiens du corps entier de la gendarmerie sur les fluctuations de l'esprit public.

Lorsqu'il céda son poste au général Schramm (22 octobre 1850), M. d'Hautpoul partit pour Alger en qualité de gouverneur général, sans donner sa démission de représentant. Il revint à Paris au bout de quelques mois et fit partie de la Commission consultative nommée à la suite du coup d'Etat. Entré au Sénat dès la création (janvier 1852), il fut presque aussitôt investi de la charge de grand référendaire de ce corps politique. Grand officier de la Légion d'honneur en 1844, il est devenu grand-croix le 11 décembre 1851. A la mort de son frère aîné, arrivée en 1854, il a pris le titre de marquis.

HAVAS (Charles), administrateur français, né en 1785, ouvrit, sous le premier Empire, une maison de commerce importante, et profita pour sa fortune des grands priviléges concédés par le gouvernement aux capitalistes français lors du blocus continental. Sous le régime de Juillet, il organisa, avec l'aide d'une subvention ministérielle et le concours de divers gouvernements, une agence universelle de dépêches qu'il dirige encore, et qui, malgré les concurrences suscitées par le mouvement des affaires et la rapidité des communications, est restée la plus accréditée auprès des journaux de France et de l'étranger. M. Ch. Havas, depuis longtemps chevalier de la Légion d'honneur, a été créé officier du même ordre en novembre 1846.

HAVELOCK (sir Henry), général anglais, né en 1795, à Bishop's Wearmonth (comté de Durham), entra au service militaire après la bataille de Waterloo. Fatigué de la vie oisive qu'il menait dans les garnisons anglaises, il passa, en 1823, au 13e régiment d'infanterie légère qui s'embarquait pour l'Inde et ne quitta plus ce pays où, au milieu de luttes perpétuelles, il conquit péniblement ses grades supérieurs. En 1824, il prit part à la première guerre des Birmans en qualité de député militaire et d'aide de camp de l'adjudant général, assista aux combats de Napadi, de Patanagoh et de Peghan, fut ensuite, vers la fin de la campagne, chargé d'une mission à la cour d'Ava et contribua à la signature du traité de paix d'Yandabou; tous ces événements auxquels il a été mêlé de près ont été racontés exactement par lui dans son *Histoire de la guerre d'Ava* (1828). Cette même année, il devint adjudant du dépôt réuni à Chinsurah. Nommé capitaine en 1838, il fit, à l'état-major de sir Willoughby-Cotton, la campagne de l'Afghanistan, dont il écrivit également la relation, passa dans le Penjâb et défendit vaillamment Jellalabad contre les attaques multipliées de Mahomed-Akbar (avril 1842); le brevet de major et la décoration du Bain furent le prix de ce beau fait d'armes.

Pendant la première expédition contre les Sikhs (1843), M. Havelock tint auprès du général en chef les fonctions d'interprète, se distingua aux batailles de Maharadjpour et de Sobraon, et, à son retour du Sutledj, fut nommé adjudant général à Bombay. Après avoir passé deux ans en Angleterre (1849-1851), il revint aux Indes avec le grade de colonel. Lors de la dernière guerre contre la Perse (1856), il commanda la seconde division de l'armée et prit une part brillante à

Digitized by Google

l'affaire de Mohammerad, qui lui valut, quelques mois plus tard, le rang de brigadier général. En 1857, après la formidable insurrection dont Delhi fut le centre, il fut mis à la tête de la colonne mobile destinée à parcourir le Bengale; il prit à Oude une forte position, ravitailla Arrah, Lucknow et Cawnpore; malgré le choléra qui décimait ses soldats, harcelé sans cesse par le chef Nana-Saïb, il livra aux insurgés neuf sanglants combats, et par sa marche sur Delhi, contribua, indirectement à la prise de cette ville. Il venait d'être nommé baronnet et major général lorsqu'il succomba, d'une attaque de dyssenterie, le 25 novembre 1857. Sa veuve a reçu du Parlement une pension annuelle de 1000 liv. st. (25 000 francs).

HAVET (Ernest), littérateur français, né à Paris, le 11 avril 1813, fut, après des études également brillantes dans les lettres et dans les sciences, admis à la fois dans la section littéraire et la section scientifique de l'École normale, et opta pour celle des lettres. Agrégé des classes supérieures, il professa d'abord la rhétorique au collége royal de Dijon; mais bientôt rappelé à Paris, il fut chargé, en 1840, de la conférence de littérature grecque de l'École normale, et, l'année suivante, de celle de littérature française. Après avoir occupé, comme suppléant de M. V. Le Clerc, la chaire d'éloquence latine à la Sorbonne, il devint, en 1855, titulaire du même cours au collége de France. Ses leçons, que l'état de sa santé l'a forcé d'interrompre, l'année suivante, se sont fait remarquer par une rare distinction de pensées et de langage. Il est, en outre, professeur de littérature à l'École polytechnique. Le 6 mai 1846, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Le principal ouvrage de M. Havet est une édition annotée des *Pensées de Pascal* (1852, in-8), publiée d'après le texte authentique, avec une sorte de commentaire perpétuel, philologique, littéraire et philosophique, et une remarquable *Étude* sur l'auteur. On a encore de lui ses deux *Thèses* pour le doctorat : *de la Rhétorique d'Aristote* et *de Homericorum poematum origine et unitate* (1843, in-8), puis quelques *Notices* extraites du *Journal général de l'instruction publique*, telles que celles sur divers manuscrits grecs relatifs à la musique, sur son collègue Cartelier; celle intitulée : « *Pascal a-t-il imité Bossuet?* » etc. (1848-1857), œuvres achevées qui font regretter que l'auteur ne produise pas davantage.

HAVIN (Louis), publiciste français, ancien député, né à Saint-Lô, en 1799, partagea, de 1816 à 1820, l'exil de son père, ancien conventionnel, compris sur la liste des régicides proscrits. A son retour, il vécut à Caen, faisant partie de la jeunesse libérale, et en 1830, il fut un des délégués des provinces de l'Ouest chargés d'éclairer le gouvernement provisoire sur les besoins et les vœux des départements. Refusant, dit-on, des offres plus brillantes, il accepta les fonctions de juge de paix à Saint-Lô, et les garda jusqu'en 1835. Il avait été élu dès 1831 député de cette ville. En 1839, il fut choisi pour secrétaire de la Chambre. Mais, en 1842, l'influence ministérielle le fit exclure de ces fonctions. Siégeant à côté de M. Odilon Barrot, il fut avec lui presque constamment dans l'opposition, et ne soutint que les cabinets du 12 mai et du 1er mars. Lors de l'agitation réformiste, il organisa le banquet de Thorigny. Après la révolution de Février, candidat à l'Assemblée constituante dans la Manche, il fut élu, le premier sur quinze, par 119 817 suffrages. A part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle des deux Chambres, il vota en général jusqu'au 10 décembre avec la droite dans les questions politiques et sociales. Après l'élection présidentielle, il se rapprocha du parti démocratique, et s'efforça de prolonger l'existence de la Constituante par ses votes sur l'énumération des lois organiques et sur la proposition Rateau. Élu membre du conseil d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Il n'est plus rentré dans les assemblées législatives. En 1857, il fut porté à Paris comme candidat au Corps législatif, par une fraction de l'opposition démocratique; mais il se désista en faveur de M. Alfred Darimon. M. Havin est directeur politique du journal *le Siècle* depuis la mort de L. Perrée.

HAWKE (Edward-William Harvey-Hawke, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1799, à Womersley-Park (comté d'York), descend du célèbre amiral de ce nom créé pair et baron en 1776. Il a pris, en 1824, le siége de son père à la Chambre des Lords et vote avec le parti libéral. Marié deux fois, il a pour héritier présomptif, à défaut d'enfants mâles, son frère, Stanhope Hawke, né en 1804, et qui a servi dans l'infanterie.

HAWKS (L. Francis), écrivain et prédicateur américain, né à Newbern (Caroline du Nord), le 10 juin 1798, fut admis au barreau à l'âge de vingt et un ans, et compila le recueil de *Rapports judiciaires des décisions de la Cour suprême de la Caroline du Nord* (1820-1826, 4 vol.) Après avoir siégé à la Chambre élective de cet État, il embrassa l'état ecclésiastique (1828), et exerça son ministère à New-Haven, à Philadelphie et à New-York (1830-1844). Élu, à cette époque, évêque du Mississipi, il refusa cette dignité, et alla résider à la Nouvelle-Orléans, d'où il revint cinq ans plus tard (1849) à New-York, qu'il n'a pas cessé d'habiter depuis. Dès l'époque de son premier séjour à New-York, il s'était déjà distingué par son éloquence, qui lui a acquis aujourd'hui la réputation d'un des premiers prédicateurs des États-Unis.

M. Hawks s'est aussi occupé de littérature. Il avait fondé, en 1837, la *New-York Review*, dont il garda quelque temps la direction. Ses travaux, qui portent sur l'archéologie et les voyages aussi bien que sur la théologie et l'histoire ecclésiastique, font honneur à son érudition. On cite : *Documents pour servir à l'histoire ecclésiastique des États-Unis* (Contributions to the ecclesiastical history of the United States, 2 vol.), d'après des documents recueillis par l'auteur lui-même sur l'histoire de l'Église épiscopale en Amérique, pendant un voyage à Londres en 1836; *les Constitutions et les canons de l'Église protestante épiscopale de la confession auriculaire* (Auricular confession in the protestant episcopal church; New-York, in-12, 1850), sorte de pamphlet; *l'Égypte et ses monuments* (Egypt and its monuments, or Egypt a Witness for the Bible; New-York, in-8; 2e édit., 1854, in-12), destiné à confirmer les traditions bibliques; la traduction de l'ouvrage de Rivero et Tschudi sur les antiquités péruviennes: *Peruvian antiquities* (New-York, 1853, in-8, illustré); une suite d'entretiens sur l'histoire naturelle et sur les annales américaines, destinés aux enfants et publiés sous le titre collectif de *Uncle Philip's conservations* (Uncle Philip's Virginia; Uncle Philip's New-York; Uncle Philip's American Forest, 9 vol.); la relation du voyage du commodore Perry au Japon : *Narrative of an American squadron to the China seas and Japan in* 1852-53-54, *under the commodore Perry* (New-York, 1856, grand in-8, 200 grav.). Le docteur Hawks prépare, en ce moment, un ouvrage sur les antiquités d'Amérique.

HAWLJZCEK (Karl), publiciste allemand, né

Digitized by Google

à Borau (Bohême), vers 1815, étudia la théologie à Prague, puis passa deux ans à Moskou, comme précepteur. De retour à Prague, il devint, en 1846, rédacteur en chef du *Journal de la province de Bohême* (Landesregierungszeitung) qu'il abandonna, en 1848, pour fonder la *Gazette nationale* (Narodni Nowiny), consacrée à la défense de l'indépendance et de la nationalité bohémiennes. Il fut nommé par ses compatriotes membre de la diète autrichienne. Il fonda sur le plan de notre *Charivari*, un second journal, *le Lutin* (Sotek), qui après la dissolution de la diète, fut supprimé, ainsi que la *Gazette nationale*, pendant l'état de siége de Prague. Il fonda alors à Kuttenberg une nouvelle feuille, *Slowan*, qui dut aussi disparaître devant de nouvelles poursuites. En 1852, M. Hawljzcek se retira dans le Tyrol, à Brixen, d'où il a regagné la Bohême, au commencement de 1855.

HAWTHORNE (Nathaniel), écrivain américain, né vers 1809, à Salem (Etat de Massachussets), fit ses études dans le Maine au collége Bowdoin, où il eut pour condisciples Longfellow et Franklin Pierce, et y passa ses examens en 1825. Ses premiers essais littéraires, accueillis par M. Goodrich dans un de ses annuaires, formèrent, en 1837, la première partie des *Contes dits et redits* (Twice told tales); la seconde parut en 1842. Bien qu'encouragé par quelques esprits d'élite, il n'attira qu'assez tard l'attention du public; sa manière originale, son style tourmenté, le choix un peu bizarre de ses récits éloignaient de lui le vulgaire, et il fut obligé, sa plume étant loin de suffire à le faire vivre, d'accepter un emploi dans le service des douanes à Boston. Un peu auparavant, séduit par les théories de Fourier, il avait fait partie de l'association d'artistes et de gens de lettres qui s'étaient réunis à Roxbury, pour inaugurer une vie nouvelle; c'était moins le désir de régénérer la société par leur exemple qui les entraînait à cette thébaïde que le besoin de se rapprocher de la nature. On peut s'en convaincre par la lecture du *Roman de Blithedale* (the Blithedale romance, in-18), destiné à reproduire les phases de cette expérience phalanstérienne.

Après avoir écrit le *Journal d'une croisière en Afrique* (Journal of an African cruiser), d'après les notes de voyage d'un officier de marine, M. Hawthorne vint habiter avec sa jeune femme une ferme aux environs de Concord et y passa trois années dans un isolement presque absolu. L'unique travail littéraire auquel il se livra fut une collection des articles et nouvelles imprimés dans divers *Magazines* et qui parut sous le titre de *Mousses d'une vieille maison* (Mosses of an old manse). Puis il choisit une demeure plus retirée encore au bord d'un lac; ce fut là qu'il composa ses deux meilleurs romans : *la Lettre rouge* (the Scarlet letter) et *la Maison aux sept marteaux* (House of the seven gables 1851), qui marquent chez lui une tendance prononcée vers les études psychologiques.

En 1853, M. Pierce, son ami, ayant été élu président, lui donna le consulat de Liverpool, un des emplois les plus lucratifs du gouvernement; il n'a pas encore été rappelé. Analyste ingénieux, observateur profond, M. Hawthorne se rapproche beaucoup de Balzac par ces deux côtés de son talent; comme lui, il néglige l'action pour la peinture des caractères; son style est maintenant plein, égal, coloré. Il est très-goûté en Angleterre ainsi qu'en Allemagne; chez nous les rares traductions qui ont paru de ses œuvres n'ont eu qu'un succès d'étonnement. Nous citerons de lui plusieurs volumes pour les enfants, entre autres : *le Livre des merveilles* (a Wonder book) et *le Fauteuil de grand-papa* (the Grandfather's chair); *l'Image de neige* (the Snow image), nouvelle série de contes extraite des revues et annuaires; une *Vie de Franklin Pierce* (1852); *Contes de Tanglewood* (Tanglewood tales; 1855, nouv. édit.; etc.

HAY (David-Ramsay), peintre et écrivain anglais, est né en 1798, à Edimbourg, où il étudia les éléments du dessin. Deux de ses plus remarquables travaux sont la décoration d'Abbotsford qu'il entreprit, en 1821, sous la surveillance de Walter Scott et celle de la grande salle de la Société des arts de Londres, terminée en 1846. M. D. Hay est principalement connu par ses nombreux écrits sur la théorie et la pratique des beaux-arts, tels que : *des Qualités du coloris* (the Laws of harmonious colouring; Londres, 1828; 6e édit., 1847); *Principes naturels de l'harmonie* (the Natural principles of the harmony of form, 1842) : *Principes de la beauté* (the Principles of beauty, 1845); *Science des proportions* (on the Science of the proportions; 1849); *de l'Harmonie dans la nature* (the Harmonic law of nature; 1855), appliquée au dessin architectural; *la Science de la beauté* (the Science of beauty 1856), etc.

HAYES (miss Catherine), cantatrice irlandaise, née à Limerick, vers 1820, manifesta de bonne heure un penchant décidé pour la musique, et, grâce à la protection de l'évêque de sa ville natale, put recevoir, à Dublin, les leçons du professeur Sapio. Elle chanta d'abord des mélodies nationales dans les concerts, puis voulut aborder la scène, fit de nouvelles études à Paris auprès du célèbre Garcia et à Milan auprès de Ronconi. Ses débuts eurent lieu à Marseille dans *les Puritains* (1845). Engagée aussitôt au théâtre de la Scala, elle obtint un grand succès par la simplicité de son jeu et la pureté de sa voix. Après avoir passé la saison de 1846 à Vienne, elle parcourut les principales villes d'Italie, ne parut à Londres qu'en 1849, quitta l'Europe et visita les Etats-Unis (1851), la Californie, les îles Sandwich (1854), l'Australie et l'Inde, revint à Londres, au théâtre de Covent-Garden, en 1855, et repartit l'année suivante pour l'Amérique.

Miss Hayes représente, avec miss Novello, l'opéra anglais; elle possède une voix de contralto étendue, bien timbrée, assez égale et d'une agilité remarquable. Ses deux meilleures créations sont jusqu'à présent les rôles de Lucie et de Linda di Chamouni, dans les pièces de ce nom. Mieux placée, dit-on, dans un concert que sur le théâtre, elle n'a point de rivale pour interpréter les mélodies nationales de son pays.

HAYEZ (François), peintre italien, né à Venise, en 1792, fut placé de bonne heure sous la direction de Magiotto, et passa en 1804 à l'Académie de peinture qui venait de s'ouvrir à Venise sous la direction du célèbre Cicognara. Après six ans d'étude, il fut envoyé à l'école de perfectionnement de Rome et s'y distingua comme coloriste. La protection et les conseils de Canova secondèrent ses débuts. Son *Laocoon*, qui lui valut le premier prix au concours de l'Académie de Milan, étonna ses juges par les qualités de la composition et de l'exécution et lui conquit le public. Le roi Murat lui fit plusieurs commandes.

Parmi les productions de M. Hayez, en qui l'Italie paraît voir le chef de son école coloriste et l'un de ses meilleurs peintres d'histoire, on remarque : *Carmagnola*, *le Baiser de Roméo et Juliette*, *Ajax*, grande toile exécutée en quinze jours; *Bethsabée*, *Tancrède et Clorinde*, *les Deux*

Digitized by Google

Foscari, la plus correcte et la plus finie de ses œuvres; *Albéric de Romano*, *la Soif des Croisés*, grande page de peinture, étonnante par la multitude et la variété des personnages, des poses et des expressions. Il a envoyé quatre tableaux et trois *portraits*, le sien, entre autres, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

HAYNAU (Guillaume-Charles-Édouard, baron DE), homme d'État allemand, est neveu du célèbre feld-maréchal Jacques-Jules, baron de Haynau, mort en 1853, et fils du baron Guillaume-Charles de Haynau, qui, après avoir été mis à la retraite, à cause de son grand âge, en 1847, reçut, en 1850, le commandement général de l'armée de l'électeur de Hesse, sous le second ministère de M. Hassenpflug (voy. ce nom), et soutint la contre-révolution par les mesures les plus rigoureuses. Chef de la famille depuis la mort de ce dernier (20 janvier 1856), il avait reçu lui-même le portefeuille de la guerre dans le ministère Hassenpflug, et pris part à tous ses actes. Écarté un instant, après la restauration, il reprit son portefeuille en 1853 et le garda jusqu'au mois d'octobre 1855.

Un de ses cousins, M. Victor DE HAYNAU, fils d'un autre frère du feld-maréchal, le seul de la famille qui eût des opinions un peu libérales, quitta le pays à la suite des événements de 1850. Il habite actuellement Witzlar et est chancelier de la principauté de Solms-Braunfels.

HAYTER (sir Georges), peintre anglais, né en 1792, à Londres, exposa de bonne heure à l'Académie royale, acquit beaucoup d'habileté dans la miniature et passa de longues années en Italie. Depuis 1841, il a été nommé premier peintre de la reine et chargé, à ce titre, d'enseigner le dessin et la perspective à quelques-unes des princesses royales. Nous rappellerons, parmi ses compositions d'histoire : *le Jugement de lord Russell en* 1683, qui appartient au duc de Bedford, et *le Mariage de Victoria et du prince Albert*. Cet artiste a été, en 1842, créé chevalier à vie.

HEAD (sir Francis-Bond), écrivain et homme politique anglais, né en 1793, entra au service militaire comme enseigne, fit les dernières campagnes de l'Empire et s'éleva jusqu'au grade de major. En janvier 1816, il épousa la sœur de lord Somerville. A la suite d'un voyage dans l'Amérique du Sud, il publia : *Notes prises au hasard à travers les pampas* (Rough notes taken during, etc.; Londres, 1826). Ce livre, qui se distingue par la variété des tableaux et la vigueur du style, eut beaucoup de vogue, et l'auteur lui donna plus tard un pendant qui fut aussi goûté : *Bubbles from the brunnen of Nassau* (1833), espèce de revue satirique des villes d'eau en Allemagne.

Sir Fr. Head occupait les fonctions de commissaire adjoint de l'armée dans le comté de Kent lorsqu'il fut nommé, par l'intermédiaire des tories, gouverneur du Haut-Canada (1835). Une grande fermentation régnait alors dans cette province, et la plupart des colons, indignés de voir substituer au régime légal les caprices de l'administration, menaçaient de rompre avec la métropole. Après la mort de Guillaume IV (1837), sir Head, désespérant de former, par voie d'élections, une Assemblée législative où il aurait la majorité, fit voter par les Chambres canadiennes un bill qui autorisait les députés actuels à conserver leur mandat. Cette mesure arbitraire fit éclater l'insurrection que le gouverneur eut peine à maîtriser, malgré la vigueur de la répression. Il donna sa démission au mois de mars de l'année suivante, et eut pour successeur sir G. Arthur (1838). Tombé en disgrâce et devenu impopulaire, sir Fr. Head essaya de se justifier par la publication d'un mémoire (*Narrative*, 1838), bizarre mélange de discussion sérieuse, de récriminations et de plaisanteries. Il n'en reçut pas moins, la même année, le titre de baronnet.

Plus habile à manier la plume qu'à gouverner une province, il a donné, de nouveaux ouvrages animés d'autant de verve que les premiers, et qui lui ont valu une pension annuelle de 100 liv. st. (2500 fr.), à titre de services rendus à la littérature. Tels sont : *les Émigrants* (the Emigrants; 1846), esquisses sur le Canada, pleines à la fois d'excentricités et d'intéressants détails; *l'Angleterre désarmée* (the Defenceless state of country; 1852), pamphlet violent, provoqué par la crainte d'une invasion du prince Louis-Napoléon; *une Poignée de verges françaises* (a Faggot of french sticks; 1852, 2 vol.; 3e édit., 1855), suite d'amusantes remarques sur Paris et les mœurs de cette capitale; *un Tour en Irlande* (a Visit to Ireland; 1854), etc.

HEAD (sir George), écrivain anglais, né en 1782, entra, en 1809, dans l'administration militaire, fut envoyé en Espagne et attaché, en qualité de commissaire des guerres, au troisième corps d'armée. Il assista aux dernières luttes dont la Péninsule fut le théâtre et en rendit compte d'une manière très-simple dans ses *Souvenirs* (Memoirs of an assistant Commissary-General). En 1814, il se rendit au Canada, chargé de faire les études préparatoires d'un établissement maritime sur les grands lacs, projet qui fut abandonné à la suite de la paix conclue avec les États-Unis. Du lac Huron, il passa à Halifax et rentra en Angleterre vers 1820. Le titre de chevalier lui fut donné par le gouvernement, en récompense de ses services administratifs. Un goût très-vif pour les lettres à une instruction variée ont fait de sir G. Head un *reviewer* distingué. — Il est mort à Londres le 2 mai 1855.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *les Solitudes de l'Amérique du Nord* (Forest scenery and incidents in the wilds of North America), scènes de la vie sauvage; *Excursion dans les districts manufacturiers de l'Angleterre* (a Home tour, 1835); *une Visite à Rome* (1839). Il a traduit de l'italien les *Mémoires du cardinal Pacca* (1850), et du latin les *Métamorphoses* d'Apulée (1851).

HEADFORT (Thomas TAYLOUR, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1787, appartient à une ancienne famille irlandaise élevée, en 1800, au marquisat. Il étudia au collége de la Trinité, à Cambridge et y prit ses degrés universitaires. Ayant succédé, en 1829, aux titres de son père, il obtint de lord Grey, en 1831, un siége héréditaire à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti libéral. Sous le ministère Melbourne, il a rempli auprès de la reine la charge de chambellan, et il fait partie, depuis 1835, du Conseil privé. En 1839, il reçut les insignes de l'ordre irlandais de Saint-Patrick. Marié deux fois, en 1822 et en 1852, il a, de sa première femme, cinq enfants, dont l'aîné, Thomas, comte de BECTIVE, né en 1822, représente, au Parlement, le comté de Westmoreland depuis 1854.

HEADLEY (Joël-Tyler), littérateur américain, né à Walton (État de New-York), le 3 décembre 1814, fit ses études au collége de l'Union, commença, en 1839, la théologie, que sa santé le força d'abandonner, vint en Europe en 1842, et passa près de deux ans en Italie. A son retour il fit paraître : *Lettres d'Italie* (Letters from Italy,

Digitized by Google

1844. in-12), et *les Alpes et le Rhin* (the Alps and the Rhine, in-12).

Il a donné, depuis, un certain nombre d'ouvrages historiques, traités, dans le genre familier, avec une grande verve : *Napoléon et ses maréchaux* (Napoleon and his marshalls; New-York, 1846, 2 vol. in-12); *Washington et ses généraux* (Washington and his generals; 1847, 2 vol. in-12); *Vie d'Olivier Cromwell* (a Life of Oliver Cromwell, in-12), inspiré par l'ouvrage de Carlyle : *la Vieille garde de Napoléon* (the Old gard of Napoleon; 1851, in-12); *les Vies du général Scott et du général Jackson* (Lives of Scott and Jackson; 1852, in-12); *la Seconde guerre des États-Unis avec l'Angleterre* (Second war with England; 1853, 2 vol. in-12); *la Vie de Washington* (Life of Washington), commencée, en 1854, dans le *Graham's Magazine* de Philadelphie, et publiée ensuite en un fort gros volume; etc.

On a encore de M. Headley plusieurs volumes de voyages ou de littérature : *les Monts Adirondack, ou la Vie dans les bois* (the Adirondack or Life in the woods; New-York, 1849, in-12); *les Montagnes sacrées* (the Sacred mountains; 2 vol. in-12); des esquisses bibliques; *Scènes et caractères sacrés* (Sacred scenes and characters, in-12); *Mélanges* (Miscellanies sketches and rambles; New-York, in-12), etc.

HEALY (George-Peter-Alexandre), peintre américain, né à Boston, vers 1808, a tour à tour habité, depuis 1836, sa ville natale et Paris, et a figuré, comme portraitiste, à la plupart de nos Salons. Nous citerons de lui : *le général Cass*, *Mme Cass* (1839-1840); *le maréchal Soult*, *le docteur Brewster*, *Mme Moulton*, *le docteur Borthwick-Gilcrist*, *le baron et la baronne de Vareigne*, *Olivier Gibbes*, *le major Poussin*, *MM. Charles Draper*, *Deacon*, *Olliff*, *Corbin*, *Mme Lesieur de Norfolk*, *John Calhoun* (1841-1850); deux *portraits du Roi* 1845 et 1850); *les Deux sœurs*, *des Têtes d'enfants*, etc. Il a envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, une série de treize portraits : *MM. Franklin Pierce*, *Daniel*, *Webster*, *Ch. Goodyear*, *Juge Piatt*, *Evans*, *Rossiter*, etc., et un sujet d'histoire, *Franklin plaidant la cause des colonies américaines devant Louis XVI*. M. Healy a obtenu une 3e médaille en 1845, et une de seconde classe en 1855.

HEBBE (G... C...), journaliste suédois, né vers 1805, fit ses études universitaires à Upsal. Au retour d'un voyage en Orient, il se fit connaître par des articles et des brochures politiques, prit une part considérable au mouvement libéral de 1838, et fut obligé de s'exiler. En 1843, il se rendit aux États-Unis et s'y créa, dans la presse politique, une position influente. Il est particulièrement attaché à la rédaction du *New World*, et compte parmi les principaux chefs du parti démocratique. Il a fait paraître de nombreuses traductions de l'allemand en langue anglaise, et a écrit une *Histoire universelle* (Universal history; New-York, 1848).

HEBBEL (Frédéric), poëte dramatique allemand, né le 18 mars 1813, à Wesselburen, dans le pays des Dithmarses (Holstein), reçut, dans ces contrées isolées, une éducation fort médiocre, et débuta par quelques essais poétiques dans une revue dirigée à Hambourg par Mme Amalie Schoppe, dont les encouragements le décidèrent à recommencer, à l'âge de vingt-deux ans, de sérieuses études. Il fréquenta pendant plusieurs années les Facultés philosophiques de Heidelberg et de Munich, séjourna ensuite quelque temps à Hambourg et à Copenhague, visita la France et l'Italie et se fixa à Vienne, où il épousa l'actrice Christine Enghans.

M. Hebbel a pris un rang à part dans la littérature dramatique allemande; on lui reconnaît une imagination riche, des pensées fortes, un style énergique et original. Mais le succès de ses pièces ne répond pas à son talent d'écrivain. On lui reproche une prédilection pour l'horrible et une exagération habituelle dans les sentiments et les situations qui, après avoir mis la sensibilité du public à la torture, la laisse indifférente aux émotions et aux passions les plus vraies. Il a exposé ses théories sous ce titre : *Mon opinion sur le drame* (Mein Wort über das Drama; Hambourg, 1843), et M. Henneberger, traitant le même sujet dans son livre, *le Drame allemand de l'époque actuelle* (das deutsche Drama der Gegenwart; 1853), a donné une critique raisonnée des œuvres dramatiques de M. Hebbel.

Parmi celles-ci, on remarque les tragédies suivantes : *Judith* (Hambourg, 1841); *Geneviève* (Genovefa; Ibid., 1843); *Marie-Madeleine* (Ibid., 1844), tragédie bourgeoise précédée d'une dissertation théorique et critique sur le drame; *Herode et Mariamne* (Vienne, 1850); *Julie* (Leipsick, 1851), précédée aussi d'une dissertation critique; *Agnès Bernauer* (1854); *Gygès et son anneau* (Gyges und sein Ring; 1856).

On a en outre, de M. Hebbel, un recueil de *Poésies* (Gedichte; Hambourg, 1842, 2 vol.; nouv. éd., Leipsick, 1848); deux comédies : *le Diamant* (Hambourg, 1847), et *le Rubis* (der Rubin; Leipsick, 1851); un drame tragico-comique : *la Tragédie en Sicile* (das Trauerspiel in Sicilien; Leipsick, 1851), etc.

HÉBERT (Michel-Pierre), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Pont-Audemer, le 17 juillet 1799, se fit inscrire au barreau de Rouen, en 1820, et devint, en 1833, procureur du roi au tribunal de la même ville. L'année suivante il fut envoyé à la Chambre par le collége électoral de Pont-Audemer, et obtint dès lors un rapide avancement dans la magistrature. Nommé successivement avocat général à la Cour de cassation, procureur général près la Cour royale de Paris, il se fit remarquer par sa véhémence dans plusieurs procès politiques, notamment dans l'affaire Quénisset, où il développa la thèse fameuse de la complicité morale (voy. DUPOTY). Aux élections de 1842, il fut réélu malgré la candidature de Dupont de l'Eure, et siégea sans interruption jusqu'en 1848. Il devint, en 1846, vice-président de la Chambre. Lorsque survint la révolution de Février, il était, depuis la mort de Martin du Nord (11 mars 1847), ministre de la justice. C'est lui qui, à l'occasion de mesures plus particulièrement illibérales, fut, dans les premiers jours de février 1848, l'objet de cette apostrophe de M. Odilon Barrot : « Polignac et Peyronnet n'ont jamais fait pis que vous ». Tombé du pouvoir, il s'est tenu depuis à l'écart de la politique, et a pris place, comme avocat, au barreau de Paris. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur au 1er mars 1843.

On n'a de M. P. Hébert que ses *Rapports* sur des affaires politiques et ses *Discours*, dans le *Moniteur*. Quelques extraits de lui ont été réunis dans la brochure intitulée *Expulsion des jésuites*, à ceux de MM. Thiers, Dupin, Lamartine, etc. (1845, in-12).

HÉBERT (Ernest), député français, né en 1809, était, avant 1848, secrétaire général de la préfecture de l'Aisne. Partisan déclaré du ministère Guizot, il fut révoqué de ses fonctions par la République; comme membre du conseil général de

Digitized by Google

son département, il fut un des jurés de la haute cour de Bourges. En 1849, il entra à l'Assemblée législative, le neuvième des douze représentants de l'Aisne. Il soutint constamment la politique de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative. Depuis 1852, il siége au Corps Législatif. Il est, en même temps, maire de Chauny et membre du conseil général de l'Aisne.

HÉBERT (Antoine-Auguste-Ernest), peintre français, né le 3 novembre 1817, à Grenoble, fit dans sa jeunesse des excursions dans le Midi et des études assez étrangères à la peinture. Venu à Paris en 1835, il fit son droit, en même temps qu'il suivait l'atelier de David d'Angers. En 1839, il exposa au Louvre *le Tasse en prison*, sa première œuvre, achetée par le gouvernement pour le musée de Grenoble. Soutenu par les conseils et la bienveillance de Paul Delaroche, il concourut à l'École des beaux-arts, et obtint, dès sa première entrée en loge, le grand prix de Rome. Le sujet était : *la Coupe trouvée dans le sac de Benjamin* (1839). Après avoir passé ses cinq années, comme pensionnaire, à la villa Médicis, d'où il envoya à Paris deux *Odalisques*, et une copie de *la Sibylle* appelée *Delphica*, il prolongea de trois ans son séjour en Italie; il en rapporta les croquis et les souvenirs qui devaient lui fournir les sujets de ses meilleurs tableaux.

Après son retour, M. Hébert exposa : une *Paysanne de Guérande battant du beurre;* puis, *la Sieste*, *un Pâtre italien*, *l'Almée*, *le Matin au bois* (1848); *la Mal'Aria* (1850), qui lui fit une réputation de peintre original et de savant coloriste. Cette œuvre, lithographiée dès son apparition, par M. François, et plus récemment reproduite en grand format, par M. Soulange-Teissier, appartient au Luxembourg. Des portraits, entre autres celui du *prince Napoléon*, parurent la même année que *le Baiser de Judas*, au Luxembourg (1853). Après un nouveau voyage en Italie et une visite au musée de Dresde, M. Hébert a donné *la Crescenza*, *les Fienaroles*, *les Filles d'Alvito*, (galerie de M. Fould), qui figurèrent à l'Exposition universelle de 1855, et *les Fienaroles de San Angelo*, au Salon de 1857.

M. Hébert, dont tous les sujets accusent d'ailleurs une étude sérieuse, s'est fait surtout remarquer par cette langueur, pleine de tristesse et de charme, appelée *morbidezza*, dont *la Mal'Aria* est le type le plus complet. Il a obtenu une 1re médaille en 1851, la décoration en juillet 1853 et une médaille d'honneur de première classe en 1855.

HÉBERT (Pierre), sculpteur français, né à Villabé (Seine-et-Oise), le 31 octobre 1804, étudia sous M. Jacquot, suivit l'École des beaux-arts, et débuta par un *buste* au Salon de 1836. Il a principalement exposé : *la Conversion de saint Augustin* (1841); *Olivier de Serres*, *l'Enfant jouant avec une tortue* (1849); *le Fleuve de la vie*, *la Tortue*, commandé par le ministère d'État; le *buste de Nicolo*, placé au foyer de l'Opéra-Comique (1853); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, un nouvel *Olivier de Serres*, destiné à la patrie de l'agronome : des *bustes*, *portraits*, *médaillons*, etc. (1838-1856). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une 2e en 1853, et une mention en 1855.

Son fils, M. Pierre-Eugène-Emile HÉBERT, né à Paris, le 12 octobre 1828, a étudié sous son père et sous M. Feuchère, et a débuté par un *buste* au Salon de 1849. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, une gracieuse statuette de *Jeune fille sauvant une abeille*.

Un troisième sculpteur de ce nom, M. Théodore HÉBERT, né à Paris, en novembre 1817, a étudié sous M. Chenillon, et exposé, comme artiste de genre, de 1848 à 1857.

HÉBRARD (Claudius), poëte français, né vers 1815, fut d'abord ouvrier cordonnier; peu de temps avant 1848, il alla s'établir à Lyon où il a été chargé de la rédaction de plusieurs journaux religieux ou littéraires. Il est auteur de quelques volumes de vers, d'une forme correcte et d'une morale sévère : *le Retour* (1845, in-8); *Heures poétiques et morales de l'ouvrier* (1844, in-18); *un Titre de famille* (1854); *Hymne à la paix* (1855); *les Bonnes conseillères* (1857, in-18). Depuis 1852, il dirige le *Journal des bons exemples*, à Lyon.

HECKER (Frédéric-Charles-François), homme politique allemand, né à Eichstersheim, dans le grand duché de Bade, le 28 septembre 1811, était avocat à Manheim, et s'était fait connaître par ses opinions libérales lorsqu'il fut envoyé à la seconde Chambre badoise, en 1842. Il y prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. En 1845, il entreprit en Allemagne, avec quelques-uns de ses coreligionnaires, une sorte de voyage de propagande, et fut chassé de la Prusse. Engagé de plus en plus dans la politique révolutionnaire, il se sépara de ses anciens amis et, s'associant aux protestations populaires contre l'Assemblée, donna sa démission. En 1847, une sorte de fusion entre le parti démocratique et les anciens libéraux le ramena dans la nouvelle Chambre.

M. Hecker prenant, en 1848, le rôle de tribun, fit à l'Assemblée de Heidelberg une profession de foi socialiste, tout en repoussant le gouvernement républicain. Mais il vit son influence décroître parmi ses collègues et, après avoir voulu réclamer la permanence de l'Assemblée, il résolut de précipiter les événements en révolutionnant les petits États du midi de l'Allemagne. Repoussé dans sa tentative avec Struve (13 avril 1849) sur Bade et Constance, il se retira en Suisse, où il publia une relation du *Soulèvement populaire dans le pays de Bade* (Volkserhebung in Baden), et fonda un journal radical, *l'Ami du peuple*. Élu deux fois membre du parlement, par le canton badois de Thiengen, son élection fut annulée par l'Assemblée nationale. Il s'embarqua alors pour l'Amérique. Il fut rappelé en Allemagne, après la révolution de mai 1849, par un décret du gouvernement provisoire badois, mais la révolution succomba pendant son retour, et il dut repartir pour l'Amérique, où il cultive une ferme sur les bords du Mississipi, dans l'État d'Illinois.

HECKSCHER (Jean-Gustave-Maurice), homme politique allemand, né à Hambourg le 26 décembre 1797, fils d'un riche banquier, fit d'excellentes études à Genève et aux meilleurs universités de l'Allemagne. Il s'engagea comme volontaire lors de la campagne de 1815. Sorti en 1820, de l'université de Gœttingue, il voyagea dans la plupart des pays de l'Europe, puis s'établit comme avocat dans sa ville natale, et s'y fit une grande clientèle. Il commença à se mêler à la politique, en 1832, par la publication d'une brochure anonyme intitulée : *Appréciation constitutionnelle des décisions de la diète allemande du 28 juin* 1832 (Hanau, 1832), et suivie d'une *Appréciation constitutionnelle de la charte donnée par le roi de Hanovre le 1er novembre* 1837 (Hambourg, 1837). En 1840, il devint rédacteur de la partie politique des *Nouvelles hambourgeoises*.

Quand la révolution éclata, en 1848, dans sa

Digitized by Google

ville natale, il se mit à la tête du mouvement, fut nommé membre de la première Assemblée nationale, élue par le suffrage universel, et contribua beaucoup à la rédaction de l'acte supplémentaire qui modifiait dans le sens conservateur la constitution hambourgeoise du 11 juillet 1849. Il représenta ensuite ses compatriotes au parlement préparatoire, et à l'Assemblée nationale de Francfort, il y combattit vivement le parti démocratique, et, s'élevant à la fois contre les prétentions de la diète et contre celles des grandes puissances, poursuivit, de concert avec Welcker, l'union des petits Etats de l'Allemagne. Il vota la nomination de l'archiduc Jean au vicariat de l'empire, et accepta de lui le ministère de la justice (juillet 1848), puis celui des affaires étrangères. Orateur éloquent et habile, bravant l'impopularité, il eut une grande influence dans la question de l'armistice de Malmoë, dont ses discours amenèrent la ratification définitive. Echappé à grand'peine à la fureur des insurgés du 18 septembre, il ne rentra pas au ministère, et fut envoyé, comme chargé d'affaires, à Naples et à Turin. De retour à l'Assemblée, quatre mois après, il repoussa, de tout son pouvoir, la proposition d'offrir l'empire au roi de Prusse, et fut chargé de négocier auprès de l'empereur d'Autriche, l'acceptation de la constitution de Francfort. Il échoua dans cette mission et ne put faire réussir davantage son plan de directoire. Il se retira de l'Assemblée, quelques jours avant la dissolution, ne parut point aux réunions partielles d'Erfurt et de Gotha, et alla reprendre, dans sa ville natale, l'exercice de sa profession.

HEDDE (Jean-Claude-Philippe-Isidore), industriel français, né à Lyon, vers 1802, s'occupa des questions agricoles et manufacturières, et fut, en 1844, un des quatre délégués de l'industrie parisienne pour l'ambassade en Chine. Il a été décoré à son retour, en mai 1846. Il fait partie de plusieurs sociétés d'agriculture.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'industrie de la Haute-Loire* (1835, in-8, br.); *Saint-Étienne ancien et moderne* (1843, in-8); *Plan* de cette ville (1845); *Catalogue des produits de l'industrie chinoise* (1849, in-8), exposés à Nîmes, sous sa direction, et diverses brochures d'industrie et de finances, publiées de 1836 à 1854.

HEDDEBAULT (Gery-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Fesin près Douai (Nord), le 5 février 1803, fit ses études à Paris, et alla diriger à Lille une maison de commerce. En 1827, il succéda à ses frères dans l'exploitation d'une sucrerie et d'une huilerie. Retiré des affaires, il devint conseiller municipal de Lille et fut délégué auprès du gouvernement pour défendre les intérêts de cette ville à l'occasion du premier tracé du chemin de fer du Nord, et lors du projet de loi relatif à la fabrication du sucre indigène. En 1847, il prit une part très-active à l'agitation réformiste, et fut un des principaux organisateurs du banquet de Lille. Elu représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848 par 120 000 suffrages, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, et, après l'élection du 10 décembre, fit partie de l'opposition. Non réélu à la Législative, il refusa, en 1852, comme conseiller municipal, le serment constitutionnel, par une lettre rendue publique (21 septembre).

HEDENBORG (Jean), voyageur suédois, né en 1787, à Héda (Œstergœthland), fit une partie de ses études médicales en France, à Montpellier, et prit les grades de *chirurgiæ magister* et de docteur en médecine à l'université d'Upsal (1821-22). Il suivit, comme médecin, le comte de Lœvenheim, ministre de Suède à Constantinople (1825), et reçut du czar, pour les soins qu'il donna à des russes prisonniers dans l'île de Halki, un anneau richement orné. Il parcourut l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte, en 1830, et recueillit un grand nombre de plantes, d'objets antiques et de manuscrits orientaux qu'il donna ou vendit au gouvernement suédois. En 1831, il s'arrêta en Hongrie pour y étudier le choléra et faillit en être victime. D'Alexandrie, où il devint chancelier du consulat suédois (1837), il exécuta en 1834 et 1835 un voyage sur le Nil, au Sennaar, en Abyssinie et en publia la relation *Resa i Egypten och det indre Afrika* (Stockholm, 1843, avec gravures et cartes).

On a du même auteur, qui est chevalier des ordres de Wasa (1830), de l'Etoile polaire (1837), membre de l'Académie des sciences de Stockholm (1833) et de celle d'Upsal : *Mœurs, usages et costumes de la nation turque* (Turkiska nationens Seder, Bruk, och Klædedrægter; Stockholm, 1839-1842, in-4, avec 48 gravures); et des mémoires dans divers recueils scientifiques suédois.

HEDGE (Frédéric-Henry), philosophe et théologien américain, né à Cambridge (Massachussets), le 12 décembre 1805, fut élevé en Allemagne (1818), et à son retour (1823) entra au collège de Harvard, où il prit ses degrés en 1825. Il étudia ensuite la théologie et administra successivement diverses églises. Il est, depuis 1850, pasteur à Providence (Rhode-Island). M. Hedge a bien mérité de la littérature américaine, en faisant connaître plusieurs ouvrages de la philosophie religieuse des Allemands. Ses productions les plus originales sont des articles philosophiques, religieux et littéraires, publiés dans les meilleures revues des Etats-Unis, notamment des essais sur Swedenborg, Coleridge, Emerson, sur la religion naturelle, etc., tous inspirés des principes sévères du spiritualisme. On a encore de lui des traductions en vers de différentes poésies allemandes, des sermons, des discours et des conférences; puis un volume sur *les Prosateurs de l'Allemagne* (the Prose writers of Germany; Philadelphie, grand in-8), contenant des notices biographiques sur les auteurs et des extraits de leurs écrits, et une *Liturgie chrétienne pour l'usage de l'Église* (Boston, in-12). Dans l'hiver de 1853 à 1854, il a fait avec succès une série de conférences sur l'histoire du moyen âge, devant l'institut de Lowell, à Boston.

HÉDOUIN (Edmond), peintre français, né en 1819, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), fréquenta les ateliers de MM. Célestin Nanteuil et P. Delaroche. Ses paysages et ses sujets de genre sont traités avec beaucoup de naturel. Nous citerons dans le nombre : *les Bûcherons des Pyrénées* (1844); *une Halte* (1846); *Souvenirs d'Espagne* (1847); *Café nègre, Moulin arabe à Constantine* (1848); *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850); *une Soirée chez les Arabes* (1852); *une Moisson dans le Loiret, des Scieurs de long*, à l'Exposition universelle de 1855; *Glaneuses, la Chasse, la Pêche* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, et une médaille de troisième classe en 1855.

HEECKEREN (Georges D'ANTHÈS, baron DE), sénateur français, ancien représentant du peuple, est né en 1813, à Soultz (Haut-Rhin). Fils d'un riche propriétaire des environs de Colmar et neveu, par sa mère, du prince de Hatzfeld; il entra, en 1830, au service de la Russie, et reçut, deux ans plus tard, un brevet de capitaine dans la garde impériale à cheval. Peu de temps après avoir été adopté par le chargé d'affaires de

Digitized by Google

la Hollande à Saint-Pétersbourg, M. de Heeckeren, dont il a pris depuis le nom, il épousa la sœur du comte Pouschkine. Malgré les liens étroits qui l'unissaient au grand poète russe, il porta à son honneur une atteinte dont celui-ci voulut obtenir la réparation par un duel. L'illustre offensé fut tué (10 février 1837), et son beau-frère dut s'éloigner en toute hâte afin d'échapper à la vengeance du peuple.

De retour en France, M. d'Anthès quitta son nom patronymique, sous lequel il s'était attiré une si malheureuse célébrité et vécut plusieurs années à l'écart. Il faisait partie du conseil général du Haut-Rhin, lorsqu'en 1846 il se porta sans succès candidat à la députation contre M. de Golbery. Plus heureux sous la République, il fut élu par son département représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative : il vota avec la droite dans la première et, dans la seconde, avec la majorité. Membre de la Commission consultative en 1851, il fut chargé, l'année suivante, d'une mission extraordinaire auprès de l'empereur de Russie et nommé sénateur le 25 mars 1852. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

HEFFTER (Auguste-Guillaume), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweinitz, étudia le droit à Leipsick et à Berlin, et devint, en 1820, assesseur de la Cour d'appel de Cologne et, en 1822, professeur à l'université de Bonn. Après y avoir enseigné six ans, il passa en 1828 à Halle et fut appelé en 1833 à Berlin, où il réside encore ; il est conseiller intime du tribunal supérieur et président du conseil de l'École de droit. De 1849 à 1852, M. Heffter a fait partie de la première Chambre prussienne, où il a été remarqué par la modération de son caractère.

Ses principaux ouvrages, qui embrassent surtout la procédure, le droit public et le code pénal, sont : *Organisation de la justice à Athènes* (Athenaische Gerichtsverfassung; Cologne, 1822); *Institutions du droit civil romain et allemand* (Institutionen des röm. und deutschen civil processes; Bonn, 1825; 2e édit. 1843); une édition critique des *Institutes de Gaius* (Berlin, 1830); *Étude sur le droit des souverains* (Beitraege zum Staats-und Fürstenrechte; Ibid., 1829, 1re partie); *Traité du droit criminel allemand* (Lehrbuch des deutschen Criminalrechts; Halle, 1833; 4e édit., 1849); *du Droit de succession des enfants illégitimes* (die Erbfolgerechte der Mantelkinder, etc.; Berlin, 1836), dans les fidei commis et les francs-aleux; *du Droit des gens dans l'Europe actuelle* (das Europ. Vœlkerrecht der Gegenwart; Ibid., 1844; 2e édit. 1848), etc. Ces différents ouvrages se recommandent par des recherches consciencieuses et une appréciation exacte des époques historiques.

HEFFTER (Maurice-Guillaume), frère aîné du précédent, fut d'abord sous-directeur du collége de Torgau, et vint, en 1824, à Brandebourg, où il exerce, depuis 1831, les fonctions de recteur adjoint du collége. En 1839, il a obtenu le titre de professeur. On a de lui : *le Culte de Rhodes* (die Gœtterdienste auf Rhodos; Zerbst, 1827-1833, 3 part.); *Histoire de la ville de Brandebourg* (Geschichte der Stadt Brandenburg; Postdam, 1840); *Histoire du couvent de Lehnin* (Geschichte des Klosters Lehnin; Brandebourg, 1851); *Histoire de la langue latine* (Geschichte der lat. Sprache; Ibid., 1852).

Un troisième, Charles-Chrétien **Heffter**, ancien directeur du tribunal de Jüterbogh, s'est fait connaître par l'*Histoire authentique* de cette ville (Urkundliche Geschichte der Stadt Jüterbogk; 1851).

HEIBERG (Jean-Louis), auteur dramatique danois, né en 1791, à Copenhague, et fils du célèbre poëte de ce nom, mort à Paris en 1841, abandonna, en 1814, ses études médicales commencées depuis quelques années, pour se livrer, comme son père, à la littérature dramatique. A vingt-trois ans, il débuta par une imitation de *Don Juan*, et par une pièce intitulée : *le Potier Walter;* après s'être familiarisé avec le théâtre espagnol, il vint à Paris, où un séjour de trois années lui permit de faire une étude approfondie des auteurs français. A son retour en Danemark (1822), il fut nommé professeur de langue et de littérature nationales à l'université de Kiel ; ce fut en cette dernière qualité qu'il attacha son nom à quelques travaux philologiques, tels qu'une *Grammaire danoise* (1825), des leçons sur la mythologie scandinave et l'édition des *Poésies d'Œhlenschlager* (1827). M. Heiberg, dont tout le *Théâtre* a été traduit en allemand par M. Kannegiesser, est l'auteur dramatique le plus fécond et le plus populaire du Danemark; on lui trouve des ressemblances aves M. Scribe, dont il a la facilité, l'observation superficielle et l'entente scénique. Il s'est aussi essayé dans la comédie de caractère et les poèmes d'opéra. Ses diverses œuvres ont été réunies plusieurs fois. M. Marmier a traduit en français un volume de ses *Nouvelles* (in-8).

Heiberg (Jeanne-Louise **Pætges**, dame), actrice danoise, femme du précédent, née le 22 novembre 1812, à Copenhague, entra dès l'âge de huit ans à l'école de danse du théâtre royal de Copenhague, où elle débuta en 1823. Après avoir rempli avec talent et succès des rôles de plus en plus importants, elle fut admise, en 1829, au nombre des acteurs du roi. Mariée, en 1831, au poëte J. L. Heiberg, qui avait composé pour elle un grand nombre de pièces, elle le suivit à Paris (1836) et dans ses voyages à travers une partie de l'Allemagne (1836 et 1839). A Copenhague, son salon est le lieu de réunion des hommes les plus distingués du Danemark. Mme Heiberg s'est fait applaudir dans les genres les plus divers, la pantomime, le ballet, l'opéra, le vaudeville, la comédie, le drame et même la tragédie, et ses rôles s'élèvent à près de deux cents. Elle vient de prendre sa retraite.

HEIDEGGER (Charles-Guillaume), ou baron **de Heideck**), général et artiste allemand, est né à Saarallben (Lorraine), en 1788. Son père, Suisse d'origine, qui servait dans l'armée française, le fit entrer, dès 1801, à l'École militaire de Munich, où il se livra, tout en étudiant les mathématiques, à son goût prononcé pour les arts. Nommé, dès 1805, lieutenant dans l'artillerie bavaroise, il fit contre l'Autriche, la Prusse et le Tyrol, les campagnes de 1805, 1806 et 1809. En 1810, il s'engagea comme volontaire au service de la France, se distingua dans la guerre d'Espagne, et, en 1813, retourna en Bavière où il fut élevé au grade de major. Les études plus suivies qu'il fit alors de la peinture lui permirent de produire, en 1816, plusieurs tableaux qui furent remarqués.

En 1826, il partit pour la Grèce avec le titre de lieutenant-colonel, et, jusqu'à l'arrivée de Capo d'Istria, il demeura président de la commission de Nauplie chargée d'organiser la résistance et d'utiliser les secours envoyés par les puissances étrangères. Il prit part à l'expédition qui délivra la citadelle d'Athènes (février 1827), et commanda le corps de cavalerie qui détruisit les magasins des Turcs dans le canal de Négrepont. L'année suivante, Capo d'Istria lui confia le gouvernement de Napoli, puis celui d'Argos. Lorsque le général Fabvier eut regagné la France, il le remplaça comme directeur de l'École centrale militaire, et comme instructeur de toutes les troupes grecques.

Digitized by Google

Sa santé le força de retourner en Bavière, où le roi le nomma colonel d'état-major. M. Heidegger, à la suite d'un voyage artistique en Italie, se fixa définitivement à Munich, et y prit un rang distingué parmi les artistes alors réunis dans cette capitale, en exécutant, outre une série de tableaux à l'huile pleins de caractère et de vigueur, quelques-unes des belles fresques de la Glyptothèque, entre autres *les Chevaux du soleil*.

L'avénement du prince Othon, de Bavière, à la couronne de Grèce, le conduisit de nouveau dans ce pays. Chancelier bavarois, major général et membre de la régence de Grèce, il contribua à la pacification, à l'organisation et à la défense du nouvel État. A la majorité du roi (1835), il retourna à Munich, où il fut réintégré dans les cadres de l'armée. Créé baron en 1844, il fut promu quelque temps après au grade de major général et nommé, en 1850, rapporteur au ministère de la guerre.

HEIDELOFF (Charles-Alexandre), architecte allemand, né à Stuttgart, le 2 février 1788, et fils d'un sculpteur distingué, étudia à l'Académie des beaux-arts de cette ville sous la direction de son père et de quelques autres artistes de mérite, et des voyages en Italie et dans plusieurs autres contrées de l'Europe complétèrent son éducation. Versé surtout dans la connaissance de l'architecture du moyen âge, il devint, en 1818, professeur à Nuremberg et architecte particulier de la ville, et y exécuta le monument funèbre du prince-évêque de Bamberg, œuvre originale, dans le vrai style gothique du XIIe siècle. Fondateur et premier directeur d'une École polytechnique, il ne cessa d'y occuper une chaire depuis 1822. Il y a joint depuis les fonctions de conservateur royal des monuments de Nuremberg.

C'est vers 1820 que commence la série d'œuvres remarquables qui ont mis M. Heideloff au rang des architectes les plus savants de l'Allemagne. Nuremberg et ses environs sont pleins de ses travaux. Nous citerons, parmi les principaux : le chapiteau de l'autel de Saint-Sébald ; plusieurs fontaines élevées sur les places publiques ; le portail de l'Église-des-femmes (Frauenkirche) ; toute la nouvelle architecture et la décoration de l'église Saint-Jacques ; la maison Plattner avec le balcon et les statues en fonte de fer ; les châteaux de plaisance de Reinhardsbrunn, de Landsberg et d'Altenstein ; une chapelle ardente à Meiningen ; le petit château de Rosenbourg, à Bonn ; la restauration du château de Lichstenstein, rendu si populaire par le conte de Hauff : la restauration complète de la cathédrale de Bamberg, et plus récemment la décoration de Saint-Laurent, à Nuremberg ; le monument funèbre du général Bystrœm, à Kissingen, et l'église catholique de Leipsick. Dans ces différents monuments, M. Heideloff a su approprier le vieux style germanique aux progrès tout pratiques de l'architecture moderne, en unissant la commodité avec la grâce et la proportion.

Ses écrits théoriques, tous publiés à Nuremberg, ne lui font pas moins d'honneur que ses constructions. On lui doit : *Exposé des ordres d'architecture* (die Lehre von den Saeulenordnungen ; 1827) ; *le Petit Vignole* (der Kleine Vignola ; 1832 ; 3e édit., 1852) ; *l'Architecture, construction, unité, décoration* (die architektonischen Glieder, deren Construction, etc. ; 1831, 2 vol.) ; *l'Architecte et l'Ébéniste* (der Bau-und Mœbelschreiner ; 1832-1837, 4 vol.) ; *le Petit grec* (der Kleine Grieche ; 1836) ; *le Petit byzantin* (der Kleine Byzantiner ; 1837) ; *les Monuments d'ancienne architecture à Nuremberg* (Nurnbergs Baudenkmale der Vorzeit ; 1838, tome I) ; *l'Ornementation au moyen âge* (Ornamentik des Mittelalters ; 1838-1852, tome I-XXIV) ; *l'Autel chrétien au point de vue archéologique et artistique* (der christliche Altar, archaeologisch und artistisch dargestellt ; 1838), avec texte de G. Neumann. *Projets d'architecture* (Architektonische Entwürfe ; 1850-1851, tomes I et II) ; *le Petit gothique* (der Kleine Altdeutsche ; 1850-1851).

M. Heideloff occupe encore, comme peintre, une place distinguée. Plusieurs de ses tableaux révèlent une grande science de dessin et un certain sentiment de la couleur ; mais les plus remarquables sont ses aquarelles d'architecture.

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Belfort (Haut-Rhin), le 16 décembre 1787, préféra aux entraînements de la gloire militaire, si puissants dans son pays sous la République et le Consulat, le culte des arts, et remporta à quinze ans le premier prix de dessin à l'École centrale de Strasbourg. Encouragé par ce succès, il vint à Paris en 1803, entra dans l'atelier de Vincent, obtint le second grand prix dès 1806, et l'année suivante, à vingt ans, le premier grand prix, qui le libéra du service militaire ; le sujet du concours était : *Thésée vainqueur du Minotaure*. Pendant son séjour à Rome, il envoya en France plusieurs tableaux qui furent bien accueillis par l'Institut et donnés aux musées de Bordeaux et de Strasbourg.

M. Heim débuta ensuite au Salon de 1812, où il obtint tout d'abord une médaille d'or de première classe. A l'exposition de 1819, *la Résurrection de Lazare*, *la Clémence de Titus*, *Vespasien distribuant des secours au peuple*, *le Martyre de sainte Julienne et de son fils*, aujourd'hui à l'église Saint-Gervais, lui valurent une nouvelle médaille. De 1819 à 1823 il donna plusieurs œuvres empreintes d'un caractère politique ou religieux : *le Rétablissement des sculptures royales à Saint-Denis*, *le Martyre de saint Hippolyte*, *la Délivrance du roi d'Espagne*, et une *sainte Adélaïde* ; puis, en 1824, *le Massacre des Juifs*, au Luxembourg, qui lui valut d'être décoré de la propre main du roi, devant son tableau même. Il donna, trois ans plus tard, avec un *saint Hyacinthe*, une toile commémorative dont le mérite et l'à-propos eurent un égal succès : *le Roi distribuant les récompenses au Salon de* 1824.

Appelé à décorer au Louvre la galerie Charles X, il exécuta au plafond de la salle dite des Vases étrusques, *le Vésuve recevant de Jupiter le feu du ciel*, ainsi que les compartiments des voussures et les *Génies*, sur fond d'or. Dans la galerie française, il a orné de figures symboliques le plafond et les voussures de la salle de Joseph Vernet. Son allégorie de *la Renaissance des arts* fut surtout remarquée. En 1829, M. Heim remplaça Regnault à l'Institut.

Après la révolution de Juillet, il exécuta encore quelques toiles officielles, entre autres : *Louis-Philippe recevant les députés au Palais-Royal*, au musée de Versailles. Ce tableau, exposé en 1834, dut surtout son succès à la ressemblance des figures. A cette époque se rapporte une série de dessins représentant des célébrités contemporaines, qui, réunis en un seul cadre pour l'Exposition universelle de 1855, y furent accueillis avec beaucoup de faveur.

Ici se place un repos de treize ans dans la vie artistique de M. Heim. Il était un peu oublié, lorsqu'en 1847 il envoya au Salon un *Champ de mai* et *une Lecture au Théâtre-Français*, qui rappelèrent son nom au public, en attirant sur lui les sévérités de la critique. Dès lors, M. Heim, qui, du reste, n'avait jamais été très-populaire, fut rangé avec un injuste dédain parmi les peintres vieillis de

Digitized by Google

l'école de l'Empire. L'Exposition universelle lui a fourni l'occasion de se réhabiliter. Dans ses anciennes toiles, comme dans ses esquisses, *la Victoire de Judas Machabée* et *la Bataille de Rocroy*, on a trouvé de la composition, du mouvement, de la couleur même; et le jury lui a décerné une des grandes médailles d'honneur.

Son fils, M. Eugène Heim, né à Paris, en 1829, après avoir hésité quelque temps entre la peinture et l'architecture, qu'il avait tour à tour cultivées, s'est enfin tourné vers la dernière, et a remporté le grand prix au concours de 1857.

HEIMBACH (Charles-Guillaume-Ernest), jurisconsulte allemand, né à Merseebourg le 29 septembre 1803, est fils d'un conseiller de justice, mort à Leipsick en 1850, et frère de Gustave Heimbach, jurisconsulte estimé, mort en 1851. Il fit ses études à Leipsick et à Dresde, où son oncle était recteur de l'université. Après avoir passé six mois, comme répétiteur, chez le célèbre criminaliste Tittmann, il alla étudier le droit à Leipsick en 1821. Docteur en 1825, il fut nommé, professeur adjoint de droit en 1827 à Leipsick et professeur ordinaire en 1828 à Iéna. En 1832 il devint conseiller à la haute Cour d'appel de cette ville. On doit surtout à M. Heimbach une édition des *Basilicorum libri* LX (Leipsick, 1833-1850, 5 vol.), à laquelle son frère a collaboré, et un certain nombre de traités spéciaux sur la jurisprudence particulière de la Saxe.

HEINE (Henri), célèbre écrivain allemand-français, est né à Dusseldorf, suivant quelques biographes, le 13 décembre 1799. « Je suis né, disait-il lui-même, le 1er janvier 1800; c'est pourquoi je suis le premier homme de mon siècle ». Ses parents étaient israélites, mais il embrassa le protestantisme en 1825, pour ôter, selon son expression, à M. de Rothschild le droit de le traiter *familionairement*. Il étudia successivement le droit à Bonn, à Berlin et à Gœttingue, où il reçut le grade de docteur. Il résida ensuite alternativement à Hambourg, à Berlin et à Munich. En 1822, parurent ses premières *Poésies* (Gedichte; Berlin), ainsi que ses deux tragédies *Almanzor* et *Radliff* et son *Intermède lyrique* (Lyrisches Intermezzo), poème du genre amoureux, qui est déjà une des œuvres les plus caractéristiques de M. Heine, mais qui passa alors presque inaperçu. Sa réputation date de la publication du premier volume de ses *Impressions de voyage* (Reisebilder; Hambourg, 1820-1827, 4 vol.; 4e édit. 1850), qui dut son succès autant à l'esprit qu'il renfermait qu'aux hardiesses politiques adressées aux souverains de l'Allemagne et de toute l'Europe; *le Livre des chants* (Buch der Lieder; Hambourg, 1827; 10e édit. 1852), qui contient entre autres pièces célèbres : *le roi Olaf*, *le Tambour-Major*, *les Deux grenadiers*, fit de l'auteur le chef de la *Jeune Allemagne*, c'est-à-dire de cette école, à la fois politique et littéraire, qui avait pour principe unique de poursuivre les restes du moyen âge sous toutes ses formes, et raillait les poètes balladistes comme les rois absolus. Les plaisanteries cruelles de Henri Heine lui attirèrent, en Allemagne, un grand nombre d'ennemis. Il passa en France après la révolution de Juillet 1830, et devint dès lors d'habitudes, d'esprit et de cœur plus français qu'allemand. Bientôt familiarisé avec notre langue, il traduisit lui-même ses *Reisebilder*, et continua à publier, tant en prose qu'en vers, une série d'ouvrages où il ne ménageait pas les épigrammes à sa mère patrie sans épargner non plus sa patrie adoptive.

Pendant vingt-cinq ans, Henri Heine, sauf de rares voyages presque furtifs en Allemagne, a vécu en France, où le roi Louis-Philippe lui faisait une pension sur sa cassette. Il s'y est marié; il y est mort à la suite d'une longue paralysie et d'une plus longue cécité, le 17 février 1856. Il y a composé la plupart de ses ouvrages : *Kahldorf, lettres sur la noblesse, adressées au comte de Moltke* (Kahldorf über den Adel, in Briefen an den Grafen von Moltke; Hambourg, 1831); *Essais sur l'histoire de la littérature moderne en Allemagne* (Beitraege zur Geschichte der neuern schœnen Literatur in Deutschland; Ibid., 1833, 2 vol.); *l'État de la France* (Franzœsische Zustaende; Ibid., 1833), réunion d'articles sur Paris, publiés dans la *Gazette universelle* (Allgemeine Zeitung); *le Salon* (der Salon; Ibid., 1835-1840; 2e édit 1849); *l'École romantique* (die Romantische Schule; Ibid., 1836); *les Femmes de Shakspeare avec commentaires* (Shakspeare's Maedchen und Frauen mit Erlaeuterungen; Paris et Leipsick, 1839); *sur Bœrne* (über Bœrne, Hambourg, 1840); *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte; Ibid., 1844), suivies d'un *Appendice* qui contient l'admirable pièce intitulée : *le Conte d'hiver; Atta-Troll* (Ibid., 1847); un troisième volume de poésies, *le Romancero* (Ibid., 1851); *le Docteur Faust* (Ibid., 1851); *Lutèce* (Hambourg et Paris, 1854, en allemand et en français), vive satire contre la France et ses écrivains.

Par la tournure railleuse de son esprit, et par la fécondité inépuisable de ses épigrammes, Henri Heine a mérité d'être comparé à Cervantes, à Swift et même à Voltaire. Il a quelquefois le cynisme d'Aristophane et de Rabelais. Les Allemands lui reprochent surtout ses apparences de frivolité, et lui en veulent d'être le plus français de leurs poètes. Leurs accusations contre l'absence totale de foi religieuse ou politique affectée par le poète ont pris souvent le ton de l'anathème. Des critiques moins passionnés voient en lui un des plus grands poètes de l'Allemagne contemporaine. Son originalité consiste dans un mélange de sentimentalité ardente et d'amère ironie : l'exubérance de son cœur égale la sécheresse de son esprit, et l'enthousiasme de la passion s'allie chez lui à l'esprit de dénigrement et de satire. Ce contraste intime l'a encore fait comparer à lord Byron, auquel il ressemble plus encore par la destinée que par le caractère et le talent.

HEINEFETTER (Sabine), cantatrice allemande, née en 1805, à Mayence, parcourut l'Allemagne dans sa jeunesse, en chantant et en demandant l'aumône. A vingt ans elle reçut des leçons de Spohr, qui la fit admettre à vie au théâtre de Cassel. Elle vint en 1829 à Paris, et s'y produisit, sans trop de désavantage, sur la scène des Italiens, à côté de Mmes Sontag et Malibran. Engagée ensuite à Vienne, elle parut avec éclat, de 1831 à 1836, sur les principaux théâtres de l'Allemagne et de l'Italie. Sa réputation l'amena une seconde fois à Paris en 1841; elle débuta à l'Opéra, dans *les Huguenots* et fut très-applaudie. Mais, peu de temps après, pendant son séjour à Bruxelles, le retentissement d'un procès la força de se retirer de la carrière dramatique. Elle vit dans l'aisance aux environs de Bade, d'où elle a démenti, en 1857, le bruit de sa mort, propagé par les journaux.

HEITER (Amélie). Voy. Amélie (duchesse).

HELFERT (Joseph-Alexandre, baron de), publiciste allemand, né à Prague, en 1820, et fils d'un professeur distingué, fit de sérieuses études à l'université de cette ville, et devint, en 1847, professeur de droit romain et de droit canonique à l'université de Cracovie. Envoyé à la diète d'Au-

Digitized by Google

triche par les électeurs de la Bohême en 1848, il y gagna la confiance du gouvernement. En octobre 1848, le prince Schwarzenberg lui offrit le ministère de l'intérieur; mais M. Helfert consentit seulement à diriger les affaires de ce département comme sous-secrétaire d'État, jusqu'à la nomination d'un ministre définitif, qui fut le comte Leo Thun. En 1854, M. Helfert fut récompensé de ses services par le titre de baron.

Outre plusieurs éditions nouvelles des ouvrages de droit canonique de son père, M. Helfert a donné : *sur la Réversion des biens dotaux* (über den Heimfall des Heirathsgutes, 1842); *Hus et Jérôme* (1853); *sur l'Histoire nationale, et son rôle en Autriche* (über Nationalgeschichte und deren Pflege in Oestreich; 1854), et quelques brochures politiques de 1848 à 1849.

HÉLIADE (Jean), célèbre poëte roumain, né vers 1801, à Turgowiste, d'une famille pauvre et obscure, fut élevé dans une école dépendante du collége Saint-Sava, à Bucharest, et fit des progrès si rapides qu'il devint à vingt ans professeur à ce collége. Également apte aux études scientifiques et philosophiques, il traduisit un traité de mathématiques de Francœur et refit *la Grammaire* de Vàcàresco. Sa vocation poétique se révéla par la traduction de quelques *Méditations* de Lamartine et du *Mahomet* de Voltaire. Il adressa, en 1829, une belle *Ode à l'empereur Nicolas* sur la paix d'Andrinople, et publia *les Ruines de Turgowiste*, stances héroïques, et *le Chérubin et le séraphin*, poëme plein de grâce et de fraîcheur. Proclamé le premier poëte de la Roumanie, il soutint sa gloire par son drame héroïque sur *Mircea* (1844) et par les deux premiers chants d'un grand poëme national, *Michel le Brave* (Mikaïda; 1846).

M. Héliade, naturellement désigné aux faveurs des divers gouvernements qui se succédaient dans son pays, et déjà professeur sous l'administration du comte Kisseleff et sous l'hospodar Alex. Ghika, devint successivement, sous le prince Bibesco, membre de la curatelle de l'instruction publique, inspecteur général des écoles et chef des archives. Mais les progrès de l'influence russe et les faiblesses politiques des boyards le jetèrent dans l'opposition. Il fonda, en 1831, *le Courrier valaque*, journal national qui prit une grande autorité sur l'opinion publique et dans lequel ses principes de sagesse et de modération l'amenèrent à lutter souvent contre les passions de son propre parti. Jusqu'en 1848, il rêvait la régénération de sa patrie, non par des moyens révolutionnaires, mais par des voies pacifiques. Son journal n'en fut pas moins suspendu par ordre du gouvernement, au mois de mai de cette année. M. Héliade, voyant dans cette rigueur la main de la Russie, écrivit contre l'envoyé russe, Dahamel, une violente satire qui augmenta l'agitation déjà extrême des esprits. De concert avec quelques patriotes, il envoya, le 9 juin, une adresse au prince Bibesco pour l'inviter à diriger lui-même une révolution devenue inévitable. Celui-ci se borna à changer de ministère au moment où l'insurrection était maîtresse de la capitale et du pouvoir (10-14 juin).

M. Héliade fit partie du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. A l'exemple de M. de Lamartine, en 1848, il essaya de tempérer le mouvement pour le faire accepter des deux puissances protectrices. Mais, abandonnée à elle-même, la révolution roumaine succomba bientôt devant la réaction turco-russe (septembre 1848). Compris parmi les vingt et un patriotes qui furent frappés de proscription, M. Héliade se réfugia à Kronstadt en Transylvanie et de là à Paris (1849), d'où il se rendit, en 1850, en Turquie. On lui assigna pour séjour l'île de Chio, où il travailla pendant trois ans à achever son poëme de *Michel le Brave*. En 1850, il fut rappelé par le divan à Constantinople et envoyé au camp d'Omer-pacha à Schumla. Il rentra à Bucharest avec ce général et y fut reçu comme en triomphe.

M. Héliade est le chef de cette pléiade littéraire qui a marqué pour la Roumanie, l'ère de sa renaissance. Poëte et prosateur, il a traité des sujets divers, et chanté surtout les gloires et les malheurs de son pays. Il se distingue par des pensées nobles et élevées et un style vif et coloré. On lui a trouvé des rapports avec le maître de la poésie romantique de l'Occident. Mais on dit qu'en voulant réformer la langue nationale il a un peu trop sacrifié à l'entraînement du néologisme et de l'esprit de système.

HÉLIE (Faustin), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Caen, en 1797, et fils d'un armateur, fut élevé au lycée de Nantes et étudia le droit à Rennes, où il suivit les leçons du célèbre Toullier, dont il adopta plus tard, avec plus d'ampleur, l'esprit moral et la méthode dogmatique. Admis au barreau de Nantes en 1823, il refusa d'entrer dans la magistrature pour venir à Paris se fortifier dans la science du droit et passa ses examens de doctorat. Vers 1827, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; dix ans après, il devait à ses importants travaux sur le code pénal sa nomination de chef du bureau des affaires criminelles (1837) et la croix de la Légion d'honneur (1839). Le lendemain de la révolution de Février, il était appelé par M. Crémieux à la direction de cette division (25 février 1848), et, le 15 octobre 1849, il devenait conseiller à la Cour de cassation, où il est encore.

Après avoir fondé seul en 1829, puis rédigé avec M. Adolphe Chauveau (voy. ce nom), le *Journal du droit criminel*, qui n'a pas cessé de paraître, M. Hélie publia successivement : *Théorie du code pénal* (1834-1843, 6 vol in-8; 3e édit., 1853), avec M. Chauveau; *Traité de l'instruction criminelle* (1845-1856, 8 vol. in-8), considérée dans sa tradition, ses rapports avec le droit public et les progrès de l'ordre social. Dans cet ouvrage, remarquable par la clarté du style autant que par la rigueur de la méthode, il commente les lois en philosophe et non en arrêtiste, les critique avec une entière indépendance, et signale au jurisconsulte les voies nouvelles et au législateur les réformes nécessaires. En outre, il a travaillé, pour la partie criminelle, aux *Codes annotés de Sirey* (1846-1854); mis en ordre et annoté: *de l'Instruction écrite*, de Mangin (1847, 2 vol. in-8), et revu la seconde édition du *Traité du droit pénal* de Rossi (1855, 2 vol. in-8). Il a fourni beaucoup d'articles aux recueils périodiques, *Encyclopédie du droit*, *Gazette des Tribunaux* et *Revue de législation*, dont il est devenu, depuis 1845, un des directeurs. Le 23 juin 1855, M. Hélie a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Vivien.

HELL (Anne-Chrétien-Louis DE), marin français, ancien député, né le 25 août 1783, à Strasbourg, fut enrôlé comme mousse, dès l'âge de quinze ans, devint aspirant, en 1798, et lieutenant de vaisseau, en 1812. Durant les guerres de la République et de l'Empire, il rencontra de nombreuses occasions de se signaler et fut porté plusieurs fois à l'ordre du jour. Il n'était encore que capitaine de corvette, lorsqu'en 1824, il dirigea l'expédition hydrographique des côtes de Corse et reçut, à ce sujet, les remercîments du

Digitized by Google

conseil général. Capitaine de vaisseau en 1827, il fut, après la révolution de Juillet, placé à la tête de l'École navale de Brest. En 1837, il alla gouverner l'île Bourbon. Deux ans après, il était élevé au rang de contre-amiral (22 novembre 1839). Rappelé, sur sa demande, en 1841, il fut envoyé à Cherbourg en qualité de préfet maritime (1843). Élu, l'année suivante, député de Strasbourg, il prit place à la Chambre, dans les rangs de la majorité. Écarté des élections générales de 1846, il remplaça M. Halgan, comme directeur du dépôt des cartes et plans de la marine. Admis d'office à la retraite, en 1848, le contre-amiral de Hell figure, depuis 1852, dans le cadre de réserve. Il est grand officier de la Légion d'honneur (26 avril 1846).

HELLER (H. L.), médecin français, membre de l'Académie, né vers 1795, étudia à Paris et y reçut, en 1818, le diplôme de docteur. En 1823, il entra à l'Académie (section d'anatomie) et fut décoré en 1855. Il est auteur de quelques recherches sur les effets des poisons.

HELLER (Robert), littérateur allemand, né à Grossdrebnitz, près de Stolpen (Saxe), le 24 novembre 1813, fit ses premières études à Dresde et à Bautzen, alla suivre le cours de droit à Leipsick, en 1832, et devint, en 1836, assesseur dans cette ville. Laissant bientôt la magistrature pour les lettres, il fonda, en 1838, un journal de littérature, *les Roses* (Rosen); et, quatre ans plus tard, *les Perles* (Perlen), qui subsista jusqu'en 1848; il donnait en même temps des nouvelles et des articles de critique dans les journaux et les revues en vogue. Ses meilleures œuvres sont des romans historiques, tels que : *le Prince d'Orange* (der Prinz von Oranien; Leipsick, 1843, 3 vol.); *Florian Geyer* (1848, 3 vol.), etc. On cite aussi son *Voyage d'été* (Sommerreise), publié en 1840, à la suite d'une excursion artistique en Italie, et un ouvrage anonyme qui eut un grand succès : *les Bustes de l'église Saint-Paul* (Brustbilder aus der Paulskirche; 1849, 2e édit).

En 1848, M. Heller, cédant aux préoccupations politiques, se rendit à Francfort, où il eut une certaine influence comme publiciste et comme membre du parlement où il fut nommé plusieurs fois rapporteur. A la fin de septembre 1849, il devint rédacteur en chef de la *Gazette allemande* (Deutsche Zeitung). En 1850, il se rendit à Berlin, puis à Hambourg, où il rédige, depuis 1851, le feuilleton des *Nouvelles hambourgeoises* (Hamburger Nachrichten).

HELLER (Charles-Barthélemy), naturaliste allemand, né à Missliborzitz (Moravie), se prépara de bonne heure aux voyages d'exploration par l'étude des sciences naturelles et des langues. En 1845, il parcourut la plus grande partie de l'Amérique du Sud aux frais de la Société d'horticulture de Vienne. En 1848, il était à la Havane, d'où il passa dans l'Amérique du Nord. Il revint par la France, chargé des plus riches collections, fut nommé professeur suppléant d'histoire naturelle à Graetz en 1851, et professeur titulaire en 1853. M. Heller a publié : *Relation d'un voyage au Mexique* (Reiseberichte aus Mexico; Vienne, 1846); *Lettres sur Tabasco, Chiapas*, etc. (Briefl. Mittheilungen über Tabasco, etc., 1848); *Documents sur l'Asie centrale* (Beitraege zur naehern Kenntniss Mittelamerikas; Graetz, 1853); *Voyages au Mexique* (Reisen in Mexico; Leipsick, 1853); *le Microscope dioptrique* (das dioptrische Mikroskop; Vienne, 1856), etc.

HELLER (Stephen), célèbre compositeur hongrois, né le 15 mai 1813, à Pesth, obtint de son père, qui le destinait au barreau, de suivre son goût pour la musique, et eut pour premiers maîtres un musicien bohême nommé Meixner et le pianiste François Braener, un des plus savants professeurs de Pesth, qui le produisit en public à l'âge de neuf ans. Il alla alors compléter ses études à Vienne, sous la direction d'Antoine Halm, auprès duquel il resta trois ans, et y donna avec succès deux concerts (1826 et 1827). De retour à Pesth, il y fit exécuter quelques-unes de ses propres compositions. En 1829, il entreprit, accompagné de son père, un voyage artistique, et se fit entendre dans différentes villes de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne. A Augsbourg, fatigué de cette vie nomade, il obtint de son père de s'y arrêter, et celui-ci étant reparti pour Pesth, il passa dans cette ville six années qu'il consacra à des études musicales profondes et à l'élaboration de ses propres œuvres.

Sur les conseils du pianiste Kalkbrenner, M. Heller vint à Paris en 1838, avec l'intention d'y passer un hiver. La multitude des ressources que cette capitale offre à l'artiste l'y retint, et il y demeure encore aujourd'hui. Toutefois ce long séjour à Paris n'a été pour ce compositeur, dont la nature profondément poétique répugne au bruit qui se fait autour des célébrités du jour, qu'une vie de retraite absolue. Mais ses compositions, qui portent le double cachet de son génie et de la solitude où elles sont écloses, ne l'en ont pas moins placé au rang des meilleurs musiciens de l'époque, et font citer son nom, surtout en Allemagne, à côté de ceux de Mendelssohn, de Chopin et de Schumann. Elles se distinguent, par une exquise délicatesse, de toutes ces brillantes productions modernes exclusivement destinées à faire valoir l'agilité des doigts. Les plus estimées, éditées la plupart à Paris, sont des recueils d'*Études pour le piano*, dont plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre de grâce et d'originalité; *Caprice symphonique; la Chasse*, étude caractéristique; *Caprice sur* le Déserteur; *Valse élégante; Valse sentimentale; Valse villageoise*; quatre *Arabesques; Scènes pastorales; Vénitienne*; deux *Tarentelles; Fantaisie; Sérénade; Scherzo fantastique; Rêveries; Canzonetta; Capricio; Presto capricioso; Sonates; Chant national de Mendelssohn*, fantaisie en forme de sonate; *Chant du matin; Chant du troubadour; Chant du dimanche; Chant du chasseur; l'Adieu du soldat; Chant du berceau; Saltarello; Promenade d'un solitaire; Nouvelle suite des promenades; Préludes*, particulièrement empreints de la délicatesse propre à l'auteur; *Nuits blanches; Scènes italiennes*.

Il faut citer encore, parmi les autres compositions de M. Heller : *Trente mélodies de Schubert*, transcrites pour piano seul; *Pensées fugitives*, pour piano et violon, contenant dix morceaux faits en commun avec H. W. Ernst, des fantaisies et caprices, etc., sur des opéras, tels que : *le Shérif; la Favorite; le Guitarrero; Richard Cœur de Lion; la Juive; Charles VI; le Val d'Andorre; le Prophète; l'Enfant prodigue*, etc.; *Aux mânes de Chopin*, élégie et marche funèbre; *la Vallée d'amour*, mélodie de Mendelssohn; *Pastorale; la Fontaine*, mélodie de Schubert; plusieurs *Valses; Feuillets d'album; Dans les bois*, etc., etc.

HELMERSEN (Grégoire DE), naturaliste et voyageur russe, né près de Dorpat, le 29 septembre 1803, fit ses premières études à Saint-Pétersbourg, et revint suivre le cours de droit à l'université de Dorpat. Mais, cédant à son goût pour les sciences naturelles, il s'occupa spécialement de géologie. Élève de Maurice d'Engelhardt, il l'accompagna, en 1828, dans un voyage scientifique sur les bords

Digitized by Google

du Volga, qu'il avait déjà explorés, étant simple étudiant, avec plusieurs de ses amis. Deux ans après, il entra au service du gouvernement, fut nommé ingénieur des mines et chargé de surveiller l'exploitation de la partie sud de l'Oural. Il a publié à cette occasion ses savantes *Recherches géologiques dans l'Oural du Sud* (Geognostiche Untersuchung des Süduralgebirgs; Berlin, 1831).

Vers cette époque, M. de Helmersen devint l'élève et l'ami de M. de Humboldt, dont les conseils le déterminèrent à visiter l'Europe occidentale. Il fit un séjour de plusieurs mois à Heidelberg et à Fribourg, visita l'Italie du nord, revint en Russie à la fin de 1832, reprit son poste dans l'Oural et fit une excursion importante dans les monts Altaï. L'année suivante, le gouvernement lui confia une très-grande exploitation de mines dans les steppes de la Russie d'Asie. Après s'en être occupé, malgré l'état de sa santé, avec beaucoup d'activité, il rentra, en 1836, à Saint-Pétersbourg, rapportant des notes nombreuses qui trouvèrent place dans les tomes III, VI et XIV des *Documents pour la connaissance de l'empire russe* (Beitraege zur Kenntniss des russ. Reichs), publiés en allemand par ses soins, de concert avec M. de Baer, et dans des brochures moins importantes.

L'année suivante, il fut nommé professeur de géologie à l'École des mines de Saint-Pétersbourg. Il était déjà promu au grade de major dans le corps des ingénieurs. Il n'en a pas moins continué d'exécuter de nombreux voyages, soit dans la Russie, soit à l'étranger. Les principaux résultats de ses explorations sont consignés dans le journal de l'Académie et dans celui des mines de Saint-Pétersbourg. Il a aussi rendu compte du voyage de Lehmann à Samarcande dans le XVIe volume des *Documents*.

HELPS (Arthur), littérateur anglais, né vers 1817, fit ses études à l'université de Cambridge; après avoir occupé pendant plusieurs années un haut emploi dans une des administrations de l'État, il se retira dans un petit domaine du Hampshire, et consacra ses loisirs à écrire, sous le voile de l'anonyme, un certain nombre d'ouvrages historiques et littéraires, qui reçurent un bon accueil du public. Il débuta par un volume d'*Essais* (Essays written in the intervals of business; 1841), et publia successivement : *Catherine Douglas* et *Henry II* (1843), drames en vers; *les Droits du travail* (the Claims of labour; 1845), manuel des devoirs réciproques des patrons et des employés; *les Amis en conseil* (Friends in council; 1847), qui a pour suite *les Compagnons de ma retraite* (Companions of my solitude; 1851); *les Conquérants du nouveau monde* (the Conquerors of the new World; 1848). Enfin, il ne consentit à signer de son nom que *la Conquête espagnole en Amérique* (the Spanish conquest in America; 1855, 2 vol. in-8).

HÉNARD (Antoine-Julien), architecte français, né à Fontainebleau, le 11 janvier 1812, étudia l'architecture sous Huyot et sous M. Hippol. Lebas, et remporta un second prix au concours de 1837. Ses *Projets* et *Restaurations*, dont plusieurs ont été exécutés pour la commission des monuments historiques, ont figuré à presque tous les Salons depuis 1840. Nous citerons : *Projets d'un monument en l'honneur de Molière* (1840); d'une *Bibliothèque sur le quai d'Orsay* (1845); treize dessins de l'*Hôtel Carnavalet*, *Achèvement du Louvre* (1846-49); *Maison de retraite*, *Établissement impérial pour la colonisation générale de l'Algérie*, à l'Exposition universelle de 1855, et la *Reconstruction du château de Ferrières*, au Salon de 1857. — M. J. Hénard est inspecteur des travaux publics, expert près les tribunaux et la Cour impériale, etc. Il a obtenu, comme exposant, une 3e médaille en 1845, et le rappel en 1857.

HÉNAUX (Ferdinand), littérateur belge, né vers 1815, à Liége, a publié plusieurs dissertations historiques dans la *Revue de Liége* et le *Bulletin du bibliophile belge*. Ses principaux ouvrages sont : *Description historique et topographique de Liége* (Liége, 1837, in-18); *Esquisse d'une géographie du pays de Liége* (Gand, 1840, in-8); *Études historiques et littéraires du pays wallon* (Liége, 1843, in-8); *la Croix de Verviers* (Ibid, 1845, in-8); *le Berceau de Charlemagne* (1848, in-8); etc. Sous les pseudonymes de *N O*, *André Meuret* et *Nand*, il a fait paraître des esquisses de voyages, des romans et des critiques littéraires.

HENDERSON (Ebenezer), missionnaire anglais, né en 1784, à Dumferline (Écosse), se rendit à Copenhague en 1804, et devint pasteur de la communauté anglaise d'Elseneur. Chargé, en 1814, par la Société biblique de Londres de donner une édition de la Bible en islandais, et de la distribuer aux habitants de l'Islande, il parcourut cette île pendant deux étés et y répandit près de 2000 exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le journal de son voyage : *l'Islande* (Iceland; Édimbourg, 1818, 2 vol. in-8) est l'un des ouvrages qui font le mieux connaître ce pays. Il visita ensuite l'Allemagne, la Suède et la Russie, dans le but d'y établir des succursales de la grande Société biblique de Londres. La relation de ce nouveau voyage, qui contient de nombreux détails sur les mœurs des habitants de la Russie méridionale et sur les sectes religieuses qui la partagent, a paru sous ce titre : *Biblical researches and travels in Russia* (Londres, 1826, in-8). M. Henderson est devenu professeur au séminaire théologique de Highbury, près Londres, et c'est par erreur que des biographes allemands le font assassiner dans le cours d'un voyage en Amérique.

On a encore de lui divers écrits en danois, en islandais et en anglais, notamment : *a Dissertation om Hans Michelsen's translation of the New Testament* (Copenhague, 1813, in-4); *the Vaudois* (Londres, 1845, in-8, avec carte), comprenant le récit d'une excursion en Piémont (1844), et des remarques sur l'origine, l'histoire et l'état actuel de la secte de ce nom; *Jérémie*, traduit de l'hébreu (1851, in-8).

HENGSTENBERG (Ernest-Guillaume), théologien allemand, né le 20 octobre 1802, à Frœndenberg, dans le comté de la Marche, et fils d'un ministre protestant, étudia, à l'université de Bonn, les langues orientales et la philosophie, et publia le premier volume d'une traduction allemande de la *Métaphysique* d'Aristote (Bonn, 1824), ainsi qu'un travail, couronné par l'Académie de cette ville, sur la *Moallakah* d'Amr-ul-Kaïs (1823), un des principaux poëmes arabes du VIe siècle. Se tournant ensuite vers les études théologiques, il se fit recevoir agrégé à la Faculté de théologie de Berlin, et devint, de 1826 à 1829, professeur adjoint, puis titulaire. Il a le diplôme de docteur en théologie, conféré à un très-petit nombre de théologiens protestants.

M. Hengstenberg, qui, après avoir incliné quelque temps à Bâle (1823) pour le libéralisme en religion, est devenu un des chefs de l'orthodoxie protestante, s'est surtout fait connaître comme rédacteur principal de l'*Evangeliche Kirchenzeitung* (1827 et suiv.) qui, sous sa direction, est devenue et est restée un des organes les plus importants du parti orthodoxe de la Prusse. Il a publié en outre : *Christologie de l'Ancien Testament et com-*

Digitized by Google

mentaires des prophéties du Messie (Christologie des alten Testaments und Commentar, etc.; Berlin, 1829-1835, 3 vol.; 2e édit., 1854 et suiv.); *Recherches pour servir d'introduction à l'étude de l'Ancien Testament* (Beitraege zur Einleitung ins alte Testament; Ibid., 1831-1839, 3 vol.); *Commentaires des Psaumes* (Commentar über die Psalmen; Ibid., 1842-1845; 2e édit., 1850, 4 vol.); *Commentaires des parties les plus importantes et les plus difficiles du Pentateuque* (Erlaeuterungen über die wichtigsten und, etc.; Ibid., 1842, t. I); *Commentaires de l'Apocalypse de saint Jean* (Commentar über die Offenbarung Johannis; Ibid., 1850-51, 2 vol.): *Explication du cantique des cantiques de Salomon* (das Hohe Lied Salom. ausgelegt; Ibid., 1853); *La Franc-maçonnerie et la charge de pasteur évangélique* (die Freimaurerei und das evangelische Pfarramt; Ibid, 1854); *Essai sur le livre de Job* (Vortrag über das Buch Hiob; Ibid., 1856), etc.

HENLE (Jules), physiologiste et anatomiste allemand, né à Fürth, en Franconie, le 9 juillet 1809, étudia la médecine à Heidelberg et à Bonn, obtint dans cette dernière ville le grade de docteur (1832), et passa à Berlin où, sur la recommandation de Jean Müller, il entra au musée anatomique. Quelque temps après, J. Müller ayant remplacé Rudolphi, M. Henle fut nommé prosecteur à la Faculté de médecine de Berlin. Accusé d'affiliation aux corporations secrètes d'étudiants allemands, dites *Burschenschaften*, il fut condamné à la prison et, quoiqu'il eut obtenu sa grâce, vit sa carrière pour longtemps entravée. Il ne put, avant 1837, se faire conférer le titre de professeur à l'université de Berlin et ouvrir un cours particulier d'anatomie microscopique et de pathologie générale.

M. Henle avait consacré ses loisirs à des recherches dont il publia les résultats dans les *Rapports annuels* de Canstatt et dans les ouvrages suivants : *de la Formation des mucosités et de la pyogénèse* (über Schleim-und Eiterbildung; Berlin, 1838); *Anatomie comparée du larynx* (Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes; Leipsick, 1839), exposant le développement successif des fonctions du larynx, depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme; *Recherches pathologiques* (Pathologische Untersuchungen; Berlin, 1840), recueil d'observations ingénieuses sur le système nerveux, la périodicité de certaines maladies, les miasmes, la contagion, etc.

Ces travaux lui valurent, en 1840, la chaire d'anatomie et de physiologie à l'université de Zurich, où il fonda, avec Pfeufer, le *Journal de médecine rationnelle*. En 1844, il passa à Heidelberg, où il professa, pendant huit ans, l'anatomie, la physiologie, la pathologie et l'anthropologie. Ses cours sur cette dernière science étaient suivis assidûment par une foule d'étudiants appartenant à toutes les Facultés de l'université. M. Henle publia, à cette époque, un grand *Manuel de pathologie rationnelle* (Brunswick, 1846-52; 2e édit., 1855, 2 vol.), son ouvrage le plus important et où il professe les principes de l'école dite physiologique.

En 1849, il fut nommé directeur de l'institut anatomique de Heidelberg et professeur à l'université; il garda ces fonctions jusqu'en 1852. Depuis, il réside à Gœttingue, où il a remplacé le docteur Konradin Langenbeck, comme professeur d'anatomie et directeur de l'institut anatomique.

On a encore de lui : *Manuel d'anatomie générale* (Handbuch der allgemeinen Anatomie; Berlin, 1841); *Description zoologique des requins et des raies* (Zoolog. Beschreibung der Haifische und Rochen; Ibid., 1841), avec J. Muller; *Manuel de l'anatomie systématique de l'homme* (Handbuch der systemat. Anatomie des Menschen; Brunswick, 1855, 3 vol.), digne pendant de son traité de pathologie, et de nouveaux Mémoires sur la pathologie et l'anatomie, dans les *Rapports annuels de Canstatt, sur les progrès de la médecine dans tous les pays* (Jahresberichte, etc.; Würtzbourg, 1838 et suiv., 7 vol. gr. in-4).

HENNEQUIN (Amédée), littérateur français, né à Paris, le 4 août 1817, est le second fils du célèbre avocat de ce nom, mort en 1840, et le frère de Victor Hennequin, le fervent disciple de Fourier, qui siégea avec la Montagne à l'Assemblée législative et mourut, en décembre 1854, au moment où il venait d'écrire, sur les esprits et les tables tournantes, les ouvrages singuliers de *Religion* et *Sauvons le genre humain*. M. Amédée Hennequin étudia le droit à Paris, fut admis au barreau de la Cour royale vers 1839 et se fit connaître par quelques brochures relatives aux questions de charité. Il a en outre publié sur la Suisse deux livres qui ont attiré l'attention : *la Suisse en 1847* (1848, in-8) et *le Communisme et la jeune Allemagne en Suisse* (1850, in-18), études sur les mœurs et l'état politique, ou plutôt, d'après l'auteur, sur l'anarchie contemporaine. Car, fidèle aux traditions paternelles, il a embrassé la cause du parti légitimiste, se séparant complétement sur ce point de son frère aîné.

HENNOCQUE (Pierre-François), député français, né en 1787, entra en 1804 à l'École polytechnique, fit comme officier d'artillerie les campagnes de l'Empire, servit sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet; il quitta l'armée avec le grade de colonel et la croix d'officier de la légion d'honneur. Maire de Longeville-lès-Metz et membre du conseil général de la Moselle, il a été envoyé au Corps législatif en 1852, sous le patronage du gouvernement, par les électeurs de la circonscription de Metz, et réélu en 1857.

HENRION (Mathieu-Richard-Auguste, baron), magistrat et historien français, né à Metz, le 19 juin 1805, étudia le droit à Paris, y fut reçu avocat et plaida sous la Restauration à la Cour royale. A la même époque, il concourait à la rédaction du *Drapeau blanc*, du *Pour et le Contre* et du *Journal de l'instruction publique* (1827-1828), et était un des éditeurs de la *Bibliothèque des familles chrétiennes*. Après avoir dirigé *l'Ami de la Religion* (1841), il accepta une place de conseiller à la Cour royale de la Guadeloupe et passa en la même qualité à celle d'Aix en 1852.

Partisan de l'autorité absolue en politique et en religion, il a écrit, à ce double point de vue, de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Histoire littéraire de la France* (1827, in-8 : 2e édit., 1837), contenant les six périodes antérieures à saint Louis; *Histoire des ordres religieux* (1831, in-12; 2e édit., 1835, 2 vol.) jusqu'à l'établissement des ordres mendiants; *Histoire de la papauté* (1832, 3 vol.); *Annuaire biographique* (1834, 2 vol. in-8), nécrologie de 1830 à 1834; *Histoire générale de l'Église pendant les* XVIIIe *et* XIXe *siècles* (1836, 4 vol. in-8), qui contient en grande partie le texte rectifié de l'ouvrage de Berault-Bercastel, et dont la cinquième édition (1844, 13 vol. in-8) s'arrête au pontificat de Grégoire XVI; *Histoire de France* (1837-1841, 4 vol. in-8), faisant partie de la *Bibliothèque ecclésiastique*; *Histoire générale des missions catholiques depuis le* XIIIe *siècle* (1844-1847, 2 vol. gr. in-8), et *Histoire ecclésiastique depuis la création jusqu'au pontificat de Pie* IX (1852-1856, t. I à XI, in-8), qui doit avoir vingt-cinq volumes. M. Henrion a écrit aussi quelques ouvrages de

Digitized by Google

droit, notamment un *Code ecclésiastique français* (1828, in-8; 2e édit., 1829, 2 vol.), et il a revu, complété et continué en 1838 le *Dictionnaire historique* de Feller.

HENRION (Paul), compositeur français, né à Paris, vers 1818, s'est fait de bonne heure un renom de musicien facile et gracieux, par de simples romances. Il a donné au Théâtre-Lyrique, en avril 1854, *une Rencontre dans le Danube*, opéra-comique en deux actes, qui n'eut qu'un très-petit nombre de représentations. Revenu au genre modeste, dans lequel il compte tant de succès, il a produit, sous le titre de romances, chansonnettes, bluettes, scènes, mélodies, cantatilles, villanelles, légendes, etc., des centaines d'œuvres légères, dont quelques-unes, comme *le Muletier*, *Si loin! la Manola*, etc., sont arrivées à une assez grande popularité. Il en forme *des Albums* annuels et les chante lui-même dans les concerts et les salons.

HENRIQUEL-DUPONT (Louis-Pierre Henriquel, dit) graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1797, a ajouté à son nom celui d'une parente de son père. Il se destina d'abord à la peinture et entra à quinze ans dans l'atelier de Pierre Guérin. Après trois années d'études sérieuses, il se tourna vers la gravure et prit des leçons de Bervic. Il travailla avec courage pendant trois nouvelles années; en 1818, il ouvrit lui-même un atelier. Il commença par des illustrations pour la librairie et des planches destinées aux collections du musée royal. En même temps, il débutait, au Salon de 1822, par un *Portrait en pied d'une jeune femme avec son enfant*, d'après Van Dyck, et obtenait, du premier coup, une 2e médaille. Il choisit alors ses modèles parmi les maîtres français, et se mit à l'œuvre avec cette conscience et cette recherche passionnée de la perfection qui ont fait de lui un des premiers graveurs de notre époque. Il donna successivement aux divers Salons le *Portrait de M. de Pastoret*, *Strafford*, *l'Ensevelissement du Christ*, d'après Paul Delaroche; *l'Abdication de Gustave Wasa*, d'après M. Hersent; le *Portrait du roi Louis-Philippe*, d'après Gérard; celui de *M. Bertin*, d'après M. Ingres; *le Christ consolateur*, d'après M. Ary Scheffer. En 1853, après dix ans de travail, il termina et exposa, d'après Paul Delaroche, la grande fresque de l'hemicycle des Beaux-Arts. La plupart des gravures de M. Henriquel-Dupont ont reparu à l'Exposition universelle de 1855 avec *la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, d'après le dessin de Raphaël du musée du Louvre, et un cadre contenant sept portraits : *Carle Vernet*, *Mirabeau* et deux autres portraits d'après Paul Delaroche; *Tardieu*, d'après M. Ingres; *Alexandre Brongniart*, et un dernier portrait d'après le dessin de l'auteur; ces derniers ouvrages sont exécutés à l'eau-forte ou à la pointe. M. Henriquel-Dupont a aussi donné à l'aqua-tinta une belle reproduction du *Cromwell* de Paul Delaroche.

Cet artiste éminent, décoré le 14 août 1831, a remplacé Richomme à l'Académie des beaux-arts, en 1849. Aux expositions de 1853 et 1855 il a obtenu la grande médaille d'honneur.

HENRY (Caleb-Sprague), théologien et philosophe américain, né à Rutland (Massachussets), vers 1805, prit ses degrés, en 1825, au collége de Darthmouth, étudia la théologie au séminaire d'Andover, et se fixa comme ministre congrégationnaliste à Greenfield, puis à Hartford (Connecticut). En 1855, il s'engagea dans l'Église protestante épiscopale, et fut nommé professeur de philosophie dans un collége de la Pensylvanie. Deux ans après, il alla s'établir à New-York et fonda la *New-York Review*, qu'il dirigea jusqu'en 1840. En 1838, il avait été chargé d'enseigner la philosophie à l'université de New-York. Depuis 1850, il vit dans la retraite.

M. Henry est un des plus sérieux représentants de la philosophie spiritualiste aux États-Unis; il a pris surtout à tâche de combattre le fatalisme, et l'a fait souvent avec une véritable éloquence. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de psychologie* (the Elements of psychology; New-York, in-12); une traduction de l'ouvrage de M. Cousin sur Locke, sous ce titre : *Éléments de psychologie de Cousin* (Cousin's Elements of psychology; Hartfort, 1834 et New-York, 1839), avec introduction, appendice et notes, parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale; *Essais de morale et de philosophie* (Moral and philosophical Essays; New-York, 1839); *Abrégé de l'histoire de la philosophie* (Epitome of the history of the philosophy; 1845, 5 vol. in-12), empruntè à la philosophie française et continué depuis l'époque de Reid jusqu'à nos jours. On a aussi de lui un *Abrégé des antiquités chrétiennes* (Compendium of christian antiquities; Philadelphie, 1837, in-8); un certain nombre de brochures sur des questions d'enseignement, et des articles dans diverses revues philosophiques et religieuses.

HENRY (Dominique-Marie-Joseph), littérateur français, né le 15 juin 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), a été tour à tour bibliothécaire de Perpignan et archiviste de Toulon, où il réside. Correspondant du ministère de l'instruction publique et de la Société des Antiquaires, il s'est principalement occupé de l'histoire et des antiquités de la Provence. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur la géographie ancienne des Basses-Alpes* (1818, in-8; 2e edit., 1842); *Histoire du Roussillon* (1835-1836, 2 vol. in-8), comprenant l'histoire du royaume de Majorque; *Annuaire de Toulon* (1840); *l'Égypte pharaonique* (1846, 2 vol. in-8), histoire des institutions des Égyptiens sous leurs rois nationaux; *Histoire de Toulon* (1849, in-8), depuis 1789 jusqu'à la fin de la République; *État primitif de le ville de Toulon* (1850, in-8); *sur la Vie et les œuvres de P. Puget* (1853, in-8). Auteur d'un grand nombre de mémoires d'archéologie et d'histoire, imprimés dans divers recueils académiques, notamment celui de la Société des Antiquaires, il a fourni des notes et des documents aux *Mélanges historiques* de Champollion-Figeac.

HENRY (Al..), ecclésiastique français, né vers 1810, reçut les ordres après 1830 et fut attaché au clergé de Saint-Dié; il est aujourd'hui chanoine de ce diocèse et directeur de l'institution de la Trinité à la Marche (Vosges). Outre plusieurs livres d'éducation morale, tels que *Tobie* (1851), *Esther* (1855), etc., il a publié : *Récits de l'histoire de l'éloquence* (1834 et 1835, 2 vol. in-8), dont la seconde édition parue en 1848 a été augmentée de deux volumes; *Éloquence et poésie des Livres saints* (1849, in-8; 2e édit., 1854); *Histoire de la Poésie* (1854 1857, 8 vol. in-8), accompagnée de jugements critiques et d'extraits nombreux des écrivains grecs, latins et français.

HENRY (F. Ossian), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né vers la fin du dernier siècle, fut de bonne heure associé aux travaux de son père, chimiste distingué, et occupa, pendant plusieurs années, l'emploi de sous-chef à la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris. Admis en 1824 à faire partie de l'Académie (section de chimie médicale), il est aujourd'hui chef

Digitized by Google

des travaux chimiques de cette compagnie. Il a été décoré en 1846.

M. Henry est auteur d'ouvrages estimés : *Manuel d'analyse chimique des eaux minérales* (1825, in-8), rédigé avec son père ; *Pharmacopée française* (1827, in-8), traduction nouvelle du *Codex medicamentarius* avec notes et additions ; *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), avec M. Lhéritier ; etc. Mais il est surtout connu par de nombreuses recherches sur l'action et la composition des eaux minérales ; nous mentionnerons entre autres celles qui concernent l'*Analyse organique* (1830) ; l'*Action du tannin* (1835) ; les *Lactates*, *le Monesia* (1841) ; les *Eaux de Paris* (1848). Il a fourni également beaucoup d'articles aux *Annales de chimie* et au *Journal de pharmacie* et a pris une part importante à la rédaction du *Dictionnaire* de Nysten (1845) et de l'*Annuaire des eaux de France* (1851).

Son fils, M. Emmanuel-Ossian Henry, est médecin auxiliaire à l'hôtel des Invalides.

HENSEL (Guillaume), peintre allemand, né à Trebbin (Prusse), le 6 juillet 1794, étudia pour être ingénieur, avant de pouvoir suivre son penchant pour la peinture. Il prit part comme volontaire au mouvement national de 1813 et devint officier. Il profita de son séjour en France pour étudier les chefs-d'œuvre de nos musées. De retour en Allemagne, il s'occupa de poésie, publia un volume, et sembla un instant se vouer à la littérature. Mais ayant perdu son père, il dut, pour soutenir sa famille, reprendre ses pinceaux, et fit des portraits, des rideaux de théâtre, des dessins pour des almanachs. En 1823, il fit le voyage de Rome, comme pensionnaire du gouvernement et y resta cinq années, au milieu des artistes d'élite qui y représentaient alors l'Allemagne. Il y prit l'amour du style classique et se passionna pour les œuvres de Raphaël. Le premier grand tableau religieux qu'il exécuta en Allemagne, *Jésus devant Pilate*, se distingue surtout par la pureté de son dessin et l'habileté de la composition. En 1842, il fit pour le comte d'Ellesmere une toile historique inspirée des stances de lord Byron ; *le duc de Brunswick au bal de Bruxelles, avant la bataille de Waterloo*. Beaucoup de ses œuvres appartiennent à la reine d'Angleterre où à de riches amateurs anglais. Comme peintre de portraits, M. Hensel s'est fait aussi une grande réputation. On cite surtout celui de *Mendelssohn Bartholdy*, dont il avait épousé la sœur.

Pendant les agitations politiques de 1848, M. Hensel, quoique libéral et auteur de chants patriotiques, accepta le commandement de la légion des artistes, dévouée au parti conservateur. Revenu encore une fois à la peinture, il compléta une curieuse collection de portraits des *Célébrités contemporaines*, dont chacun porta la signature autographe du personnage. M. Hensel a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un tableau religieux, *Jésus-Christ et la Samaritaine*. Les honneurs dont il jouit dans sa patrie sont nombreux. Il est professeur et membre de l'Académie royale de Berlin, peintre du roi, chevalier de l'Aigle-Rouge, et décoré de divers autres ordres.

HENTZ (Caroline-Lee Whiting, mistress), femme de lettres américaine, née à Lancaster (Massachussets), et fille du général John Whiting, épousa, en 1825, un Français, M. Hentz, qui dirigea plusieurs établissements d'éducation, et se fixa, depuis 1848, avec elle à Colombus (Géorgie). — Elle y est morte en 1856.

On a d'elle une collection de nouvelles, d'abord publiées dans divers *Magazines*, et réunies, en 1856, sous le titre de *la Chiffonnière de la tante Patty* (Aunt Patty's scrap Bag ; in-12, Philadelphie) ; puis un grand nombre de romans, qui ont en général pour sujet les mœurs et les incidents de la vie du Sud : *the Mob-Cap* (1848) ; *Linda* (1850) ; *Rena, ou l'Oiseau des neiges* (1851) ; *Marcus Warland* (1852) ; *Eoline, ou la Vallée des Magnolias* (1852) ; *Wild Jack* (1853) ; *Hélène et Arthur* (1853) ; *la Fiancée du Nord dans les plantations du Sud* (the Planter's northern Bride ; 2 vol., 1854) ; etc. Elle a aussi écrit des poésies et deux drames, qui ont été représentés avec succès : *de Lara, ou la Fiancée du Maure* (de Lara or the Moorish Bride), et *Lamorah, ou les Solitudes de l'Ouest* (Lamorah or the Western wilds).

HÉQUET (Z. C. Gustave), journaliste et compositeur français, né vers 1810, débuta de bonne heure dans la carrière littéraire en donnant quelques pièces de théâtre en collaboration, entre autres *Mme du Châtelet* (1832), avec Ancelot. Il s'occupa ensuite de musique, prit la rédaction de *la Mélodie* et travailla activement au *Courrier-Français* et au *National*. Depuis la mort de M. Bousquet (1855), il est chargé de la critique musicale à *l'Illustration*. On a de lui : *Mme de Maintenon* (1853, in-16), étude historique ; et *Marinette et Gros-René* (1856), opérette jouée avec succès aux Bouffes-Parisiens.

HERBELIN (Jeanne-Mathilde Habert, dame), artiste miniaturiste française, est née le 24 août 1820, à Brunoy (Seine-et-Oise). Fille du baron général Habert et d'une sœur de M. Belloc, elle se livra de bonne heure à l'étude de la peinture sous la direction de son oncle. En 1838, elle quitta peu à peu la peinture à l'huile pour la miniature, et porta dans ce second genre quelque chose du style plus large que comporte le premier. Mariée vers la même époque, elle débuta au Salon de 1848, par dix miniatures.

Aux Salons suivants, Mme Herbelin envoya une série de portraits et des réductions de tableaux des maîtres. Parmi les célébrités de la littérature et de la société qu'elle a reproduites, on cite : *le comte de Zupel ; M. et Mme de Thorigny ; la comtesse du Manoir ; Mlle Zulmé Maxpéro ; Mmes Azélia Roman ; MM. Dupont, Robert-Fleury, Souvestre, Isabey, Guizot, Martinet* ; son propre portrait et celui de sa mère, la baronne veuve Habert, etc.

Les principaux sujets empruntés par Mme Herbelin aux peintres des grandes écoles, pour l'étude et le choix desquels elle a récemment visité les musées de l'Italie, sont jusqu'ici : *l'Infante d'Espagne Marguerite*, d'après Antonio Velasquez, *la Vierge* de Rembrandt, le *Portrait de Van Dyck*. Elle a aussi exécuté avec succès plusieurs compositions originales : *une Paysanne* et *une Bergère bourguignonne, la Prière, un Souvenir, une Enfant tenant une rose, Petite fille jouant avec un éventail*, ces trois dernières envoyées à l'Exposition universelle de 1855.

Ainsi que Mlle Rosa Bonheur, Mme Herbelin a été comprise dans les décisions spéciales du jury de 1853, qui dispensa leurs ouvrages des formalités de l'examen. Elle a, en effet, obtenu toutes les distinctions et médailles : la 3e en 1843, la 2e en 1844, la 1re en 1847 ; un prix de première classe en 1848, et une médaille de première classe en 1855. En 1853, la direction des musées lui a demandé une miniature destinée à la galerie du Luxembourg. C'est la première œuvre qui doive y signaler un genre écarté jusqu'alors de ce musée.

HERBERT (Henry-William), littérateur américain, né à Londres, le 7 avril 1807, a des liens de

Digitized by Google

parenté avec les nobles maisons de Pembroke et de Percy. Fils aîné d'un ecclésiastique distingué, il fut élevé au collége d'Eton et prit ses grades universitaires à Cambridge. Des revers de fortune le forcèrent en 1830, de passer aux États-Unis où, jusqu'en 1839, il enseigna la langue grecque dans la grande institution de M. Huddart. Cependant, sans interrompre ses leçons, il se mit à écrire dans les journaux et les publications illustrées; de 1833 à 1836, il édita un recueil mensuel, l'*American monthly Magazine;* puis il publia des romans historiques: *les Frères* (the Brothers, 1835), épisode de guerre de la Fronde; *Olivier Cromwell* (1837); *Marmaduke Wyvil, ou la Vengeance d'une jeune fille* (1842); *le Traître* (the Roman Traitor, 1846), dont la conjuration de Catilina forme le thème. En 1848, il traduisit, en vers anglais, l'*Agamemnon* et le *Prométhée*, d'Eschyle.

Devenu, dans son pays d'adoption, un écrivain populaire, M. Herbert, sous le pseudonyme de *Frank Forester*, a encore donné *the Field sports* et *Fish and Fishing*, manuels du chasseur et du pêcheur dans l'Amérique du Nord; plusieurs traductions d'ouvrages français, et une foule d'articles et de nouvelles disséminés dans les principaux organes de la presse littéraire.

HERBERT (sir Thomas), marin anglais, né en 1793, à Cahirnane (comté de Kerry) et fils d'un membre du parlement irlandais, appartient, à un degré éloigné, à la famille des comtes de Pembroke. A l'âge de dix ans, il fut porté sur les cadres de la marine royale, prit part aux sanglantes luttes de l'Empire, ainsi qu'à l'expédition de lord Exmouth contre Alger (1816), et devint capitaine en 1822. Lors de l'invasion de l'empire chinois, il facilita le débarquement des troupes par la destruction des forts qui défendaient les approches de Canton (1841). Sa conduite lui a valu des lettres de noblesse. En 1846, il commanda une des stations navales de l'Amérique du Sud. Il a été élevé au grade de contre-amiral en 1854. Sir Th. Herbert appartient au parti de l'aristocratie et de la haute Église; il a été élu député, en 1852, par le bourg de Dartmouth. Durant le passage de ses amis au ministère, il a fait partie du conseil de l'Amirauté (mars à décembre 1852).

HERBERT (Sydney), homme politique anglais, né, en 1810, à Richmond, est frère consanguin et héritier présomptif du présent comte de Pembroke. Élevé à l'École d'Harrow et à l'université d'Oxford, il entra, sous les auspices du parti conservateur à la Chambre des Communes, où, depuis 1832, il n'a cessé de représenter le comté de Wilts. Il a rempli avec beaucoup de distinction divers emplois publics; secrétaire de l'Amirauté sous sir Robert Peel (1841-1845), il passa au sécrétariat de la guerre (1845-1846) et en fut une seconde fois chargé sous lord Aberdeen (1852). Il s'y est maintenu jusqu'à l'arrivée aux affaires de lord Palmerston, en février 1855. Il fait partie du Conseil privé. M. Sydney Herbert a travaillé activement, en vue de l'amélioration des classes pauvres, à propager l'émigration aux colonies sur une vaste échelle. Protecteur éclairé des arts, il a fait construire à ses frais, dans son domaine de Wilton (comté de Salisbury), une église romane (1843), qui passe pour un des beaux modèles de ce style d'architecture en Angleterre.

HERBERT (John-Rogers), peintre anglais, né le 23 janvier 1810, à Maldon (comté d'Essex), révéla de bonne heure pour les arts, une vocation que son père s'appliqua à développer. Sorti du collége, il vint à Londres en 1825 et suivit quelque temps les cours de l'Académie royale; la nécessité le força de chercher dans la peinture de portraits des moyens d'existence. Il ne tarda pas à devenir à la mode; plusieurs personnages de la haute aristocratie le prirent sous leur protection et, à vingt-quatre ans, il fut choisi pour reproduire les traits de la princesse Victoria.

De 1830 à 1835, M. Herbert n'exposa guère que des portraits. Son début dans la peinture de genre fut une petite toile, *le Rendez-vous* (the Appointed hour), rendue avec beaucoup de force et de sobriété et dans la manière idéaliste de la récente école des *préraphaélites* (voy. MILLAIS). La même observation peut s'appliquer aux sujets de *Haydée* (1834), qui appartient au duc de Devonshire, et de *la Prière* (1835). Il donna ensuite *les Prisonniers rançonnés par les condottieri* (1836); *Desdemona intercédant pour Cassio* (1837), et plusieurs scènes tirées de lord Byron ou de l'histoire de Venise, et dans lesquelles l'influence des maîtres italiens se fait de plus en plus sentir. Vers ce temps il contracta, avec W. Pugin, l'habile architecte, une étroite amitié, qui eut pour résultat de le convertir lui et sa famille, à la religion catholique. Les tableaux suivants: *la Constance* et *la Procession de* 1528 *à Venise* (1839); des *Chasseurs à la porte d'un monastère* et *le Signal* (1840), qui obtint un prix de la *British institution; l'Enlèvement des fiancées vénitiennes par les pirates de l'Istrie* (1841), indiquent chez l'artiste une préoccupation des effets nouveaux et de la mise en scène, due à l'influence de son ami.

En 1842, M. Herbert, qui venait d'être élu associé de l'Académie royale, exposa *l'Introduction du christianisme en Bretagne*, toile d'un haut caractère religieux et qui commence une série d'œuvres plus sévères et plus étudiées; nous rappellerons les meilleures: *le Christ et la Samaritaine* (1843); *sir Thomas More et sa fille*, qui est à la galerie Vernon, et *le Procès des sept évêques* (1844); *saint Grégoire enseignant le chant aux enfants de Rome* (1845); *Jésus enfant ému à la vue d'une croix* (1847), où la simplicité s'allie à un sentiment d'indéfinissable tristesse; *saint Jean devant Hérode* (1848); etc. Une touche magistrale, un soin scrupuleux des accessoires, une grande puissance dans l'expression des idées, ont fait de cet artiste le peintre le plus profondément religieux de l'école anglaise. Aussi est-ce à lui qu'on a confié, en 1848, la plupart des nombreux sujets bibliques qui décorent les salles du nouveau Parlement à Londres, tels que: *Moïse descendant du Sinaï avec les tables de la loi, le Jugement de Salomon, Visite de la reine de Saba, Édification du Temple, Condamnation des faux prophètes, Daniel dans la fosse aux lions*, etc. Il a été également chargé de traiter dans le même palais (salle des poëtes), quelques sujets des drames de Shakspeare.

Ces travaux, longuement préparés et recommencés plusieurs fois avec une courageuse patience, ont écarté M. Herbert des expositions publiques; on n'a vu de lui, depuis huit ans, que *le Roi Lear maudissant Cordelia* (1849), scène médiocre qui a figuré à Paris en 1855, et d'après laquelle on ne pouvait guère le juger sous son véritable jour. Cet artiste a été reçu, en 1846, membre titulaire de l'Académie royale.

HERBILLON (Émile), général français, né en 1789, fut admis à l'École spéciale de Saint-Cyr, et prit part aux dernières luttes de l'Empire; il était capitaine d'infanterie, en 1815, lorsqu'il reçut la croix d'honneur. Après avoir été mis quelque temps en demi-solde, il fut employé par la Restauration, avec le grade de chef de bataillon. Envoyé en Algérie, en 1840, il commanda le cercle de Ghelma et se distingua dans plusieurs

Digitized by Google

expéditions conduites avec succès, notamment contre les Beni-Salah (1841), et aux affaires de Bar l'Outah (1843), et d'Aïdoussah (1845). Placé, en 1842, à la tête du 61e de ligne, il fut promu maréchal de camp en 1846, commanda la subdivision de Constantine, et y eut plus d'un combat à soutenir contre les tribus révoltées, entre autres les Ouled-Djellal (1847). Deux ans plus tard, il fut chargé d'inspecter toutes les troupes d'infanterie d'Afrique. Rappelé en 1850, il commanda le département du Var (1851), puis, la troisième division de l'armée de Paris. Général de division, depuis le 22 décembre 1851, il fut attaché, pendant deux ans, à l'armée de Lyon, et vint, en 1855, siéger au Comité consultatif d'infanterie. M. Herbillon a reçu, en 1856, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et de commandeur du Bain.

HERCOLANI (Alphonse-Astor, prince), chef actuel d'une maison princière italienne, dont la résidence est à Bologne, est né le 25 septembre 1826, et a succédé, le 23 octobre 1839, à son frère le prince Auguste-Napoléon. Il a épousé, le 17 janvier 1848, Olympe-Thérèse-Anne-Marie, née le 26 mars 1826, fille de Jacques Vincenti, marquis Bevilacqua et d'Hippolyte, marquise Marsigli. De ce mariage, il a quatre enfants dont l'aîné, *Alphonse*, est né le 9 janvier 1850.

HERCULANO DE CARVALHO (Alessandro), écrivain portugais, est né en 1796, à Guimaraens. Envoyé de bonne heure à Paris pour y faire son éducation, il y étudia avec ardeur les principales langues et littératures de l'Europe. Il avait puisé, dans cette capitale, un esprit d'indépendance qui, sans altérer sa foi catholique, lui fit prendre rang, à son retour en Portugal, parmi les révolutionnaires. Il eut une part active au mouvement d'Oporto, lequel aboutit à la proclamation du gouvernement constitutionnel (1820), et rédigea plusieurs gazettes libérales, entre autres *le Panorama*. Dans cette dernière feuille, où il donna quelques articles de politique avancée, il fut spécialement chargé de la partie littéraire. Il y publia des poésies qui furent bien accueillies, et ce premier succès l'ayant encouragé à poursuivre la carrière des lettres, il fit paraître, en 1826, *la Voix du Prophète* (a Voz de Propheta, in-8), poëme où il peint, sous de sombres couleurs l'avenir de son pays, alors déchiré par la guerre civile et livré aux absolutistes.

Cette espèce de vision apocalyptique, écrite en vers brûlants, produisit une sensation extraordinaire; et l'auteur se lança une seconde fois dans cette voie religieuse et politique tout ensemble, en publiant, vers 1832, *la Harpe du croyant* (a Harpa de Crente, in-8), recueil de poésies dont quelques-unes remontent à sa première jeunesse et qui sont tout à fait dans le goût de l'école romantique française. L'auteur passa dès lors pour le Victor Hugo du Portugal. Vint ensuite le roman d'*Eurich, prêtre des Goths*, qui, sans être aussi remarquable, obtint encore d'être rangé parmi les meilleures productions contemporaines de la littérature portugaise et a été souvent comparé à Notre-Dame de Paris. On trouve encore de M. Herculano des articles et des nouvelles disséminés dans les revues de Lisbonne, *o Atheneu* et *Revista universal*.

Depuis longtemps, le poëte s'est exclusivement appliqué à l'étude de l'histoire nationale, à laquelle il a élevé un véritable monument dans sa belle *Histoire de Portugal* (Historia de Portugal; Lisbonne, 1848-1852, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, où la largeur des idées et la pureté du style s'unissent à une profonde érudition, se distingue par un esprit de critique jusqu'alors inconnu chez les écrivains du midi de l'Europe. M. Herculano donne aussi ses soins à une publication pittoresque intitulée : *Tableaux tirés de l'histoire du Portugal*, formant une série de romans à l'imitation de ceux de Walter Scott; l'un des plus populaires est *le Fou de la Reine*. Il vient d'être élu correspondant de l'Institut (1858).

HÉREMBAULT (Alexandre Roubier d'), homme politique français, né à Moncavrel (Pas-de-Calais) le 2 février 1797, est fils d'un cultivateur picard qui accrut sa fortune par l'acquisition de biens nationaux. Avocat en 1820, il chercha sans succès, sous la Restauration et après 1830, à entrer dans la magistrature. Recommandé à l'opposition libérale, par l'ardeur de ses opinions, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Montreuil; de 1831 à 1846, il siégea pendant quatre législatures dans les rangs de la minorité. En 1846, il se retira de la vie parlementaire et fut remplacé par le duc d'Elchingen. En 1852, il fut présenté, comme candidat du gouvernement, aux électeurs de Boulogne-sur-mer, qui le nommèrent député au Corps législatif, où il est rentré pour la même circonscription en 1857.

HÉRICOURT (Achmet, comte d'), antiquaire français, est né le 19 août 1819, à Hebecourt (Somme). Correspondant de la Société des Antiquaires et du ministère de l'instruction publique, il s'est adonné de bonne heure aux travaux d'archéologie et a fourni de nombreux articles aux *Archives du Nord*, au *Bulletin du bibliophile belge*, au *Dictionnaire de la conversation*, à *la Semaine*, au *Musée des Familles*, aux *Mémoires de l'Académie d'Arras*, etc. On remarque parmi ses ouvrages, la plupart relatifs à sa province : *Histoire de l'abbaye d'Étrun* (1840); *les Siéges d'Arras* (1845, grand in-8), qui complètent l'histoire militaire de l'Artois; *Manuel de l'histoire de France* (1846-1847, 2 vol. in-8); *Carenci et ses seigneurs* (1849); *Recherches sur les livres imprimés à Arras* (1851, in-8), qui s'arrêtent au milieu du XVIIIe siècle; *Travaux des savants de province* (1854, in-8); *les Rues d'Arras* (1856, 2 vol. in-8), dictionnaire historique rédigé avec M. Godin.

HERMAN (Antoine-Édouard), sénateur français, né, vers 1790, et fils d'un ancien conseiller d'État, entra, après 1815, dans l'administration, et fut successivement préfet des Landes (1822), des Ardennes et du Gard (1828). Révoqué après la révolution de Juillet, il resta plusieurs années en non-activité et fut enfin placé, par M. de Montalivet, au ministère de l'intérieur; depuis 1836, il y a rempli les fonctions de chef de bureau à l'administration départementale et communale, de chef de division (1845) et de secrétaire général (4 juillet 1848). L'année suivante, il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée législative (juillet 1849). Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, et entra au conseil d'État en janvier 1852. M. Herman a été appelé au Sénat, par décret du 8 septembre 1856. Il est officier de la Légion d'honneur, depuis le mois d'octobre 1826.

HERMANN (Frédéric-Bernard-Guillaume), économiste allemand, né le 5 décembre 1795 à Dunkelsbuhl (Bavière), étudia les mathématiques et l'économie politique à Erlangen et à Wurtzbourg, entra dans l'enseignement, en 1821, et deux ans après obtint une chaire d'économie politique à l'université d'Erlangen. Il passa, en 1833, à l'université de Munich, et peu après, fut appelé à une haute position dans l'administration du royaume.

Digitized by Google

Conseiller du ministère de l'intérieur, il a dans ses attributions les travaux de statistique.

M. Hermann s'est surtout fait connaître par ses remarquables *Recherches d'économie politique* (Staatswirthschaftliche Untersuchungen; Munich, 1832, in-8). Il est rédacteur des *Archives d'économie politique* de Rau (voy. ce nom).

HERMANN (Charles-Frédéric), célèbre philologue et archéologue allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 4 août 1804, étudia dans sa ville natale, à Weilbourg, à Heidelberg et à Leipsick et suivit tour à tour les leçons des professeurs Eichhoff, J. G. J. Hermann, Creuzer et Spohn. Docteur en philosophie à dix-neuf ans, il visita l'Italie, se fit recevoir, en 1826, agrégé à l'université d'Heidelberg, passa, en 1832, comme professeur titulaire à celle de Marbourg où il devint en outre second conservateur de la bibliothèque et directeur du séminaire philologique. En 1842, il alla occuper à l'université de Gœttingue la chaire d'éloquence et y organisa le nouveau séminaire pédagogique. — Il y est mort le 31 décembre 1855 et a eu pour successeur M. Curtius (voy. ce nom).

M. Hermann a déployé, dans sa carrière, une grande et féconde activité. Il a formé de nombreux élèves, imprimé autour de lui une forte direction et composé pour son compte d'excellents ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Specimen commentarii critici ad Plutarchi de superstitione libellum* (Heidelberg, 1824), sa thèse de docteur; *Traité d'archéologie grecque* (Lehrbuch der Griechischen Antiquitaeten; Ibid., 1851-1852-1855, 4e édit.), un des livres classiques sur cette matière : *Histoire et système de la philosophie platonicienne* (Geschichte und System der platonischen Philosophie; Ibid., 1839); *sur les Principes et l'application du droit pénal dans l'antiquité grecque* (über Grundsaetze und Anwendung des Strafrechts im griechischen Alterthum; Gœttingue, 1855).

On a en outre de cet écrivain un grand nombre d'écrits académiques, genre auquel il s'est appliqué avec un soin particulier : *Disputatio de Socratis magist. disciplina juvenii; Disputatio de Socratis accusatoribus; Disputatio de syntelia in jure Græcorum publico; Vindicæ juvenalianæ* (1837-1854), etc., et tant d'autres études importantes publiées à part sous ces titres : *Progymnasmata ad Aristophanis Equites* (Maubourg, 1835); *Quæstiones œdipodeæ* (Ibid., 1837); *Vindiciæ Platonicæ* (Ibid., 1839); *Antiquitates laconicæ* (Ibid., 1841); *Lectiones persianæ* (Ibid., 1842); *Mélanges* (Gesammelte Abhandlungen; Gœttingue, 1849); *Six discours académiques* (Ibid., 1854), etc.

Membre de l'Académie des sciences de Gœttingue, M. Hermann a fait paraître dans les *Mémoires* de ladite société : *la Science des mois chez les Grecs* (Griechische Monatskunde; 1844); *Défense de l'authenticité des lettres de Cicéron à Brutus* (Rechtfertigung der Echtheit der Briefe, etc., 1845), et *de la Loi et du pouvoir législatif dans l'antiquité grecque* (über Gesetz und gesetzgebende Gewalt im griechischen Alterthum; 1849). Il a publié aussi, comme membre de l'Institut archéologique de la même ville, une série de dissertations, parmi lesquelles nous citerons : *des Études des artistes grecs* (über die Studien der griechischen Künstler; Gœttingue, 1847); *Persée et Andromède* (Ibid, 1851).

HERMANN (Karl-Henri), peintre allemand, né à Dresde en 1802, suivit, à Dusseldorff, les leçons de Cornélius. Avec deux autres élèves de ce maître, Gœtzenberger et Fœrster, il peignit les fresques de l'université de Bonn. Il accompagna plus tard Cornélius à Munich et y exécuta plusieurs de ses cartons, notamment dans la glyptothèque ou dans l'église Saint-Louis, les figures de *saint Luc* et de *saint Jean*, *l'Ascension*, *l'Annonciation* et *les quatre Pères de l'Église*. Parmi ses compositions personnelles, on cite, au palais du roi de Bavière, des fresques empruntées au *Parcival* d'Eschenbach, deux plafonds d'église représentant *l'Ascension*, et surtout, sous les arcades du jardin royal, la magnifique fresque de la *Victoire de l'empereur Louis de Bavière à Ampfing*. En 1824, il fut appelé à Berlin pour y exécuter dans le vestibule du musée, d'après les plans de M. Schinkel, de grandes fresques qu'il fut forcé d'abandonner. Il décora alors presque seul une nouvelle église de Berlin, et y peignit à fresque *les Pères*, *les Prophètes*, *les Évangélistes*, les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. Depuis 1837, M. Hermann travaille à une série de dessins consacrés aux grands épisodes de l'histoire d'Allemagne, et dont la reproduction est confiée aux meilleurs graveurs de son pays.

HERMANN-LÉON (Léon Hermann, dit), chanteur français, né à Lyon en 1816, et destiné au commerce par sa famille, apprit néanmoins le dessin et la peinture, puis la musique. L'étude développa en lui une magnifique voix de basse-taille. En 1833, il vint à Paris et fut reçu pensionnaire au Conservatoire; mais, faute de produire le consentement de son père, il dut se borner à suivre la classe de chant dirigée par M. Delsarte, et débuta en 1836 sur le théâtre de Versailles, dans le rôle de Bertram de *Robert le Diable*. Depuis cette époque, au Havre, à Nantes, à Liége, à Bruxelles, il chanta partout l'opéra, choisissant de préférence les œuvres de MM. Meyerbeer et Halévy. Ce fut grâce à M. Auber qu'il débuta sur la scène de l'Opéra-Comique (juillet 1844), dans *les Quatre Fils Aymon*, de Balfe. Plusieurs rôles, repris et interprétés avec une grande souplesse de talent, ont été pour cet artiste de véritables créations; le capitaine Roland, des *Mousquetaires*; le Régent, dans *Ne touchez pas à la reine*; Malipieri, dans *Haydée*; Desbruyères, dans *les Porcherons*, et surtout le tambour-major du *Caïd*, et Grizenko de *l'Étoile du Nord*. Il a passé l'été de 1857 au théâtre de Marseille.

HERMÈS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Calisch le 12 février 1800, est fils d'un député prussien qui fut exilé à Breslau lors de l'entrée de Napoléon à Berlin en 1806. Ayant fait ses études au gymnase catholique et à l'université de cette ville, il fut reçu docteur avec une thèse intitulée : *Rerum Galaticarum specimen*, alla à Dresde en 1823, y donna des leçons, séjourna quelque temps à Berlin, et enfin se rendit à Stuttgart, où son ami Menzel lui ouvrit les différents journaux qu'il rédigeait. Il fonda lui-même un journal politique qui eut du succès, *Britannia*, voyagea en France et en Italie, fut, de 1828 à 1831, professeur d'histoire à Munich et rédacteur en chef du journal *l'Étranger* (das Ausland). Persécuté pour ses opinions libérales, il gagna Brunswick, où il rédigea quelque temps le *Journal national de Brunswick et de Hanovre*. Il a rédigé depuis la *Gazette de Cologne*, et à Berlin, le *Journal d'État prussien*. — Il est mort le 19 octobre 1856.

M. Hermès a publié quelques brochures politiques : *Journal libre pour la Bavière et l'Allemagne* (Freie Blaetter für Baiern und Deutschland; Bayreuth, 1831); *sur la Question polonaise* (über die polnische Frage; Paris, 1831); *D'un siècle à l'autre* (Blicke aus der Zeit in die Zeit; Brunswick, 1845-1846), etc.; puis une continuation de l'ouvrage de Campe : *Histoire de voyages pour la*

Digitized by Google

jeunesse (Reisebeschreibungen für die Jugend; Ibid., 1836, 2 vol.), et une *Histoire des vingt-cinq dernières années* (Geschichte der letzten fünfundzwanzig Jahre; Ibid., 1842, 2 vol.; 6e édit., 1853, 3 vol.), qui sert de supplément à l'*Histoire universelle* de Rotteck.

HERMITE (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Dieuze (Meurthe), le 25 décembre 1822, entra à l'École polytechnique en 1842, et s'y distingua par la publication d'un travail important sur les fonctions abéliennes. Désirant se consacrer entièrement à l'étude de l'analyse mathématique, il n'entra point dans les services publics. En 1848, il fut nommé répétiteur d'analyse et examinateur d'admission à l'École polytechnique, et, au mois de juillet 1856, âgé de moins de trente-quatre ans, il remplaça M. Binet à l'Académie des sciences.

Les recherches de M. Hermite ont été publiées dans un grand nombre de journaux français et étrangers; la plupart de ses mémoires, objets de rapports très favorables, ont été insérés, par ordre de l'Académie, dans le *Recueil des savants étrangers;* d'autres enfin, particulièrement dignes d'attention, ont été reproduits en entier dans la collection des *Œuvres complètes* de Jacobi, qui professait pour le jeune mathématicien français la plus grande estime et lui écrivait : « Ne soyez pas fâché, monsieur, si quelques-unes de vos découvertes se sont rencontrées avec mes anciennes recherches. Comme vous commencez là où je finis, il doit y avoir une petite sphère de contact. Dans la suite, si vous m'honorez de vos communications, je n'aurai qu'à apprendre. » Presque tous ces travaux se rapportent à la théorie des nombres et à celle des fonctions elliptiques et abéliennes. Nous citerons les plus importants : *Mémoires sur les fonctions elliptiques et ultra-elliptiques ou abéliennes* (*Comptes rendus* de l'Académie, 1843, 1849, 1855 et 1856); *Mémoires, Lettres à M. Jacobi* et *Notes diverses sur la théorie des nombres* (*Journal de Crelle*, tomes XL, XLI; *Comptes rendus*, 1849 et 1850); *sur la Théorie des formes quadratiques ternaires indéfinies* (*Journal de Crelle*, tomes XL et XLVII); *sur les Transcendantes à différentielles algébriques* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1844); *Mémoires sur la réduction des fonctions homogènes à coefficients entiers et à deux indéterminées* (*Journal de Crelle*, tome XXXVI); *sur les Fonctions à double période* (*Comptes rendus*, 1851); *Mémoires sur les fonctions algébriques* (*Comptes rendus*, 1851).

HERNOUX (Claude-Charles-Étienne), marin français, ancien député, né le 17 mars 1797, entra en 1811, comme mousse, dans la marine militaire. Nommé enseigne en 1820, et lieutenant de vaisseau en 1826, il dut un avancement plus rapide à la monarchie de Juillet. Précepteur maritime du prince de Joinville et son aide de camp depuis 1838, il fut presque toujours embarqué avec son élève. Il était, depuis 1834, député de l'arrondissement de Mantes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Dévoué à la politique ministérielle, il vota, dans toutes les questions intérieures et extérieures avec la majorité conservatrice, et combattit, en 1846, comme rapporteur, le projet de loi tendant à ouvrir au département de la marine un crédit de 93 millions, que l'opposition réussit à faire voter. Capitaine de vaisseau en 1840, il assista aux combats de Tanger et de Mogador, et fut, à la suite de cette dernière affaire, élevé au rang de contre-amiral (17 octobre 1844). Le concours du parti modéré le fit arriver, en 1849, à l'Assemblée législative, où il s'associa aux divers actes des fractions monarchiques. Après avoir été laissé près de trois ans en inactivité, il fut nommé à la fin de 1854 chef de la division navale des Antilles. M. Hernoux est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 28 avril 1847.

HEROLD (Jean-Maurice-David), naturaliste allemand, né le 3 janvier 1790 à Iéna, étudia la médecine et la botanique aux universités de sa ville natale et de Helmstaedt, et devint en 1809 prosecteur à l'École de médecine de Halle. Il obtint la même place à l'université de Marbourg, où il était allé passer son examen de docteur en médecine (1812). Son *Histoire de la formation des papillons* (Entwickelungsgeschichte der Schmetterlinge; Cassel et Marbourg, 1815), lui valut en 1816 une chaire de professeur adjoint. Depuis 1822 professeur titulaire de médecine, puis de zoologie, il est en outre directeur du cabinet zoologique de l'université de Marbourg.

M. Herold, qui a surtout étudié les problèmes de la génération et de la formation des animaux, a encore publié : *Recherches physiologiques sur le vaisseau dorsal des insectes* (Physiologische Untersuchungen über das Rückengefaess der Insecten; Marbourg 1843); *Exercitationes de formatione animalium vertebris carentium in ovo;* Ibid., 1824); *Disquisitiones de animalium vertebris carentium in ovo formatione;* Francfort 1835 et 1838, 4 cahiers). Il est occupé d'un travail sur la formation des insectes, dont quelques communications ont permis de juger l'importance.

HERON (miss Mathilda), comédienne américaine, née à Philadelphie, vers 1830, de parents aisés, fut entraînée par une sorte de vocation pour l'art dramatique à débuter à New-York dans le rôle de Bianca de *Fazio* (septembre 1850); elle excita un tel enthousiasme que sa famille lui pardonna sa résolution. Elle parut ensuite avec succès à Philadelphie et à Washington, et obtint les encouragements de miss Charlotte Cushman. A la suite d'un engagement de six mois à Boston, elle passa en Californie où le public lui fit, lors de sa représentation d'adieu, présent d'une somme de 20000 fr. En 1854, elle s'embarqua pour l'Europe, en compagnie de sa sœur, et employa toute une année à étudier le jeu des principaux acteurs de l'Angleterre et de la France. A Paris, elle s'attacha à interpréter le rôle de Camille des *Horaces*, qui est devenu un de ses triomphes. En 1855, elle parcourut les grandes villes de l'Union, Baltimore, Buffalo, Cincinnati, Saint-Louis, etc., et, en 1857, elle a été engagée à New-York.

HERPIN (Jean-Charles), médecin français, né à Metz le 8 avril 1798, fut reçu docteur en 1826 à Paris où il exerça sa profession. Il a publié, outre beaucoup de brochures industrielles, médicales et agricoles : *Récréations chimiques* (1833, 2 vol. in-8), recueil d'expériences curieuses et instructives; *Méthode naturelle de lecture* (1833, in-18), et *Études scientifiques et statistiques sur les principales sources d'eaux minérales de France, d'Angleterre et d'Allemagne* (1855, in-18). Il a aussi participé aux travaux de la Société savante de Metz.

HERREROS. Voy. Los Herreros.

HERRICH-SCHAEFFER (Théophile-Auguste), entomologiste allemand, né en 1799 à Ratisbonne, commença sous les yeux de son grand-père, médecin distingué, des études de médecine, d'histoire naturelle et plus particulièrement d'entomologie, et les continua aux universités de Wurzbourg, d'Heidelberg et de Berlin, sous la direction des professeurs Dœlinger, Tiedemann, et

Digitized by Google

Klug. Reçu docteur en médecine en 1821, il fut attaché, en 1824, au tribunal de Ratisbonne.

M. Herrich-Schaeffer, qui possède de très-belles collections d'insectes, et une des plus riches bibliothèques entomologiques, a consigné le résultat de ses actives recherches sur l'histoire naturelle des insectes dans les écrits suivants : *Nomenclator entomologicus* (Ratisbonne 1835-1840, vol. 1 et 2); *Traité systématique des papillons de l'Europe* (Systematische Bearbeitung der Schmetterlinge von Europa; Ibid., 1843-1857, livrais. 1-70); *Lepidopterorum exoticorum species novæ aut minus cognitæ* (Ibid., 1853 et suiv.); *Synonymia lepidopterorum Europæ* (Ibid., 1856, 1 vol. in-4). Il a continué, en outre, la grande *Fauna insectorum Germaniæ* de Panzer (Ibid., 1830-1844, livrais. 111-190), et l'ouvrage de Hahn, intitulé : *les Punaises* (die wanzenartigen Insecten; Nuremberg, 1831-1852 et suiv., tomes III-IX). Il travaille à faire paraître à Paris ou à Londres, un ouvrage sur les lépidoptères nocturnes exotiques.

HERRING (John-Frederik), peintre anglais, né en 1795, dans le comté de Surrey, peignit des panneaux de voitures et des enseignes de boutiques avant de prendre le premier rang dans un genre très-populaire en Angleterre, l'imagerie à teintes plates du *sport*, c'est-à-dire la reproduction des courses et des chasses. Le hasard l'ayant conduit à Doncaster, il assista, pour la première fois, à la fameuse course de Saint-Léger, qui lui révéla sa vocation. Il étudia patiemment les mœurs des animaux qu'il voulait représenter, et, comme il doutait de son talent et qu'il fallait vivre, il se fit cocher de diligence sur la route de Wakefield à Lincoln, puis sur celle de Londres à York. Vers 1825, les commandes lui arrivant de toutes parts, il se décida à être tout à fait artiste.

Depuis plus de trente ans, M. Herring est le peintre officiel des illustrations chevalines du *sport* anglais : tous les fameux coureurs ont posé devant lui; la reine lui a demandé les *portraits* de ses chevaux favoris. De plus intéressantes compositions, au point de vue de l'art, l'ont occupé en ces derniers temps : nous voulons parler de ses études si animées de basse-cour : *le Fermier*, *Au bord du chemin*, *le Râtelier*, et toutes ces scènes qui ont pour sujets principaux des vaches, des poules, des chiens ou des chevaux, et dans lesquelles l'artiste, familier avec ses modèles, a surpris si exactement la nature et l'interprète avec tant de goût. On cite encore, parmi ses bonnes toiles : *les Chevaux de Duncan* et *le Chariot de Pharaon*, sujets d'imagination; *la Pâture*, *le Cheval de guerre du baron*, *le Favori du fermier*, *Quiétude*, etc. M. Herring appartient à la Société libre des artistes anglais.

HERSCHEL (sir John-Frédéric-William), astronome anglais, né en 1792, à Slough, près Windsor, est le fils unique du célèbre William Herschel, l'une des gloires de l'astronomie moderne. Il fit de fortes études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, se familiarisa de bonne heure avec les hautes mathématiques, et entreprit, en 1814, avec Peacock, de refondre le *Calcul différentiel*, de Lacroix. Soit seul, soit en société avec J. South, (voy. ce nom), il consacra, dès 1816, une grande partie de son temps à des travaux astronomiques qu'il fit à l'observatoire établi par son père sur le domaine de Slough. Des six catalogues publiés par lui dans la riche collection des *Memoirs of the royal astronomical Society* (1819-1838), nous rappellerons notamment ceux de 1823 et de 1827 sur les étoiles multiples, et celui de 1830 qui renferme des observations faites, à l'aide d'un réflecteur de six mètres, sur douze cent trente-six étoiles. A deux reprises, la Société astronomique lui décerna pour ces pénibles recherches sa grande médaille d'or.

Vers la même époque sir J. Herschel, dont l'intelligence embrasse l'ensemble des sciences physiques et mathématiques, publia un *Traité du son* (Treatise on sound; 1830), inséré dans l'*Encyclopædia metropolitana*; un autre *Traité de la théorie de la lumière* (Treatise on the theory of light), question dont il s'est beaucoup occupé, et qui, à son avis, a encore fait peu de progrès; un excellent *Discours préliminaire sur l'étude des sciences naturelles* (a Preliminary discourse on the study of natural philosophy; 1832), placé en tête de la *Cyclopædia* du docteur Lardner, et traduit en français (1834); un *Traité d'astronomie* (Treatise on astronomy; 1833; traduit en français, 1836), écrit pour la même collection; ainsi que des articles dans la *Revue d'Édimbourg*, et d'intéressants mémoires dans les *Transactions* de la Société de géologie, entre autres celui sur les causes astronomiques qui peuvent agir sur les phénomènes géognostiques. Citons encore son *Catalogue des nébuleuses* (1834), où il suppose qu'il doit exister une autre voie lactée qui entoure, à une énorme distance, notre zone stellaire, sous la forme d'un grand cercle presque parfait.

Au mois de février 1834, sir J. Herschel établit sa résidence aux environs du cap de Bonne-Espérance, à Feldhausen, y fit construire, d'après ses plans, un observatoire qu'il pourvut à ses frais des instruments nécessaires et s'y livra seul, pendant quatre ans, à une série d'études complètes sur l'hémisphère céleste méridional. Durant ce long séjour, il augmenta le nombre déjà si considérable des étoiles doubles, dont quelques-unes seulement étaient connues, et qu'il porta à plus de deux mille; c'est là qu'il fit la première description détaillée de la voie lactée dans les deux hémisphères, et qu'il donna des notions exactes et des aperçus généraux sur la distribution des nébuleuses et des amas stellaires dans toute l'étendue de la voûte céleste. Il a fait connaître, d'après le journal qu'il rédigeait au Cap, le résultat de ses observations (*Result of astronomical observations at the Cape of the Good Hope;* Londres, 1847, in-8). C'est à cette époque que, par une mystification qui fit le tour de l'Europe, on publia sous son nom une relation de prétendues découvertes sur la constitution de la lune et de ses habitants.

De retour en Angleterre (mai 1838), sir J. Herschel fut accueilli avec les plus grands honneurs : le gouvernement offrit de l'indemniser des dépenses que lui avait coûtées l'établissement de Feldhausen, ce qu'il refusa, et le créa baronnet; la Société royale de Londres, dont il était membre, le nomma d'une voix unanime son président en remplacement du duc de Sussex, et l'université d'Oxford lui conféra le diplôme honoraire de docteur ès sciences. A la fin de 1850, il fut appelé à la direction des monnaies, espèce de sinécure lucrative qu'il conserva jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston aux affaires (février 1855).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de ce savant : un *Discours fait au quinzième meeting de la* British Association, *à Cambridge* (1845); un *Manuel scientifique pour les navigateurs* (1848), en société avec d'autres savants; un *Abrégé d'astronomie* (Outlines of astronomy; 1849, in-8), qui n'est autre chose qu'une réimpression de son *Traité d'astronomie* avec des additions assez considérables. Sir J. Herschel est correspondant de plusieurs sociétés savantes du continent.

HERSENT (Louis), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 10 mars 1777, entra

Digitized by Google

très-jeune dans l'atelier de Regnault, obtint à vingt ans le second grand prix à l'École des beaux-arts, et traita l'histoire et le genre. Il donna une première série d'œuvres remarquées : *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon* (1804); *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas* (1806); *Las Cases soigné par les sauvages* (1814); *la Mort de Bichat*, *Daphnis et Chloé*, *Louis XVI distribuant des secours au peuple* (1817). Ce dernier tableau, exécuté plus tard par M. Hersent dans de grandes dimensions, est aujourd'hui au musée de Versailles avec une autre toile qui compte parmi les plus animées de l'artiste : *le Passage du pont de Landshut* (1818). A l'exposition de 1819 parut celui de ses tableaux qui lui a fait le plus d'honneur : *l'Abdication de Gustave Wasa*, achetée par le duc d'Orléans, mais malheureusement brûlée depuis. M. Hersent devint l'un des peintres du gouvernement; il fut décoré par Louis XVIII, qui acheta *Ruth et Noémi* et *les Religieux du mont Saint-Bernard*, et recommanda, en 1822, sa candidature à l'Institut où il remplaça, cette même année, Van-Spaendonck.

Sous la monarchie de Juillet, M. Hersent exécuta les *portraits* du roi, de la reine et du duc de Montpensier (1831). Deux de ses meilleurs portraits sont ceux de *Casimir Périer* et de *Mlle Delphine Gay*. Presque tous ses ouvrages ont été gravés par des maîtres habiles, notamment par Tardieu, ou reproduits au trait dans les *Annales du Musée* de Landon. M. Hersent n'a rien envoyé aux Salons de ces dernières années. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

HERSENT-MAUDUIT (Marie-Jeanne-Louise MAUDUIT, dame), née en 1784, et fille du célèbre géomètre, s'est consacrée à la peinture, et a débuté avec succès au Salon de 1810. On a vu d'elle, entre autres tableaux estimés : le *Portrait de son père* (1810); *saint Vincent de Paul, la Mère abandonnée* (1814); *Henriette de France* (1819); *Sully et Marie de Médicis* (1822); *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, placé au Luxembourg, etc., et des peintures anecdotiques qui tiennent le milieu entre l'histoire et le genre. Elle a obtenu une 2e médaille en 1817, et une 1re en 1819. Elle s'est mariée à M. Hersent en 1807.

HERTFORD (Richard SEYMOUR-CONWAY, 4e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1800, appartient à une branche cadette des ducs de Somerset, élevée en 1703 à la pairie et en 1793 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Yarmouth, il fut attaché d'ambassade à Paris (1817) et à Constantinople (1829), et servit aussi quelque temps dans l'armée. En 1842, il hérita des titres et de la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Du reste, il s'y montre rarement, car il habite presque toujours Paris, où il possède plusieurs maisons. En 1846, il a reçu les insignes de la Jarretière et, en 1855, la croix de commandeur de la Légion d'honneur « pour encouragements donnés aux beaux-arts. » Il n'est pas marié, et a pour héritier présomptif son frère Henry, lord SEYMOUR-CONWAY, né en 1805.

HERTZ (Henrik), célèbre poëte danois, est né de parents juifs, à Copenhague, au mois d'août 1798, et s'est converti au protestantisme en 1832. Il doit surtout sa réputation à son théâtre, dont plusieurs pièces parurent d'abord sous le voile de l'anonyme. Ses principales comédies sont : *Burckhard et sa famille* (herr Burckard og hans Familie, 1825); *le Jour de déménagement* (Flyttedagen, 1828); *Emma* (1829); *les Tours de génie de l'amour* (Amor's Geniestreger, 1830); *Tonietta* (1849); *le Scheik Hassan* (1851). Parmi ses drames lyriques, il faut citer : *la Fille du roi René* (Kœnig Rene's Tochter; 1847), et *Ninon* (1848).

On lui doit, en outre, plusieurs recueils poétiques où la grâce rêveuse des légendes du Nord se trouve unie à une grande richesse de style et à beaucoup d'esprit. Nous mentionnerons ses *Lettres du Paradis* (Gjengangerbrevene, eller poetiske Epistler fra Paradiis; 1830); *Anonym Nytaarsgave* (1832), et *Foraars nytaarsgave* (1833), recueil qui renferme un poëme didactique remarquable sur *la Nature et l'Art* (Naturen og Kunsten); *Svend Dyrings Huus* (1837); *Svanehammen* (1841); *Tyrfing, et nordisk Digt fra den mythiske tid* (1849), recueil de légendes empruntées à la mythologie scandinave. Ses œuvres ont paru sous les titres : *Poésies lyriques et dramatiques* (1840, t. I), et *Poésies de diverses époques* (Digte fra forskjellige perioder; Copenhague, 1851, 2 vol.). On a aussi de lui le roman humoristique et autobiographique de *Stemninger og Tilstande* (1839).

HERTZEN (Alexandre), romancier russe, est né à Moscou en 1816. Avant d'avoir terminé entièrement ses études à l'université de Moscou, dont il fut un des plus brillants élèves, il fut arrêté avec quelques-uns de ses condisciples sous le prétexte de sentiments hostiles au gouvernement (1834). Après un emprisonnement assez long, il fut condamné à l'exil (1835) et relégué à Perm, non loin de la Sibérie, puis à Viatka et à Novgorod. Comme il était autorisé à entrer au service civil, il occupa différents postes administratifs et judiciaires jusqu'au moment où il lui fut permis de revenir à Moscou. Il y passa quelque temps exclusivement occupé de travaux littéraires; puis il obtint, sans trop de difficulté, la permission de parcourir l'Europe. Dès lors il a vécu tour à tour en France et en Angleterre; il a suivi à Paris les émouvantes péripéties de la révolution de Février. Au retour d'une excursion dans le Midi, il s'établit à Londres (1851) et monta une imprimerie destinée à lancer sur la Russie toute espèce d'écrits politiques. C'est aujourd'hui un des révolutionnaires les plus ardents de l'Europe.

M. Hertzen a débuté dans la littérature par une série de lettres insérées dans un recueil de Saint-Pétersbourg et intitulées : *le Dilettantisme dans la science* (1842); il les signa *Iskander*, pseudonyme qu'il a conservé en Russie pour toutes ses autres productions. Encouragé par un premier succès, il fit paraître une nouvelle série d'essais : *Lettres sur l'étude de la nature* (1845-1846), où il développe le principe d'Hegel et surtout de Feuerbach sur la fusion de plus en plus complète de la science et de la philosophie. En 1847 parurent des romans et nouvelles, entre autres : *A qui la faute?* et *le Docteur Kroupof*, qui fondèrent la popularité de M. Hertzen; puis d'agréables récits écrits à Paris : *les Souvenirs de voyages* (1848); *de l'Autre bord* et *Lettres de France et d'Italie* (1850), causeries philosophiques fort bien accueillies en Allemagne, où elles ont été traduites sur le manuscrit russe.

Les écrits politiques que M. Hertzen a publiés à Londres révèlent un esprit inquiet, mais généreux et sincère; nous signalerons : *du Développement des idées révolutionnaires en Russie (1851)*, où les aperçus profonds et les saillies heureuses ne manquent pas, où le caractère et le rôle de la race slave sont appréciés avec une remarquable justesse; *la Propriété baptisée* (1853), c'est-à-dire le servage; enfin *la Prison et l'exil* (1854). Dans ce dernier ouvrage, M. Hertzen raconte avec une modération digne d'éloges les années qu'il a passées dans les prisons de la Russie ou dans les con-

Digitized by Google

trées limitrophes de la Sibérie assignées comme résidences à certaines catégories de condamnés. C'est un récit intéressant où s'encadrent plusieurs esquisses curieuses de la vie contemporaine et des scandales de l'administration.

HERVÉ (Florimond Ronger, dit), artiste dramatique et compositeur français, né le 30 juin 1825, à Houdain, près d'Arras, fut élevé à Paris à la maîtrise de Saint-Roch. Il fut huit ans organiste du grand orgue de Saint-Eustache, en même temps que chef d'orchestre au Palais-Royal, et chanta ensuite à l'Opéra-National, où il composa et fit représenter un petit opéra bouffe intitulé *Don Quichotte*; la *ronde* de Sancho, chantée par M. Joseph Kelm, a joui d'une certaine popularité. En 1853, il fonda le théâtre des Folies-Nouvelles, sous le nom de Folies-Concertantes, et il y donna plusieurs bouffonneries musicales : *la Perle de l'Alsace*, *le Compositeur toqué*, *un Drame en* 1779, *la Fine fleur de l'Andalousie*, etc. Après avoir cédé, vers la fin de 1854, son privilége à MM. Huart et Altaroche, il est resté chargé de la direction de la scène jusqu'en 1856, époque où une condamnation correctionnelle interrompit brusquement sa carrière artistique.

HERVEY (lord Alfred), homme politique anglais, né en 1816, est fils du présent marquis de Bristol (voy. ce nom). En sortant de l'université de Cambridge, il étudia la jurisprudence et fut admis, en 1843, au barreau par la société d'Inner Temple. Élu l'année précédente, par la ville de Brighton, membre de la Chambre des Communes, il s'associa à la politique générale des conservateurs, accepta, sous le ministère de lord Aberdeen, une place au comité de la trésorerie (1852), et la résigna à l'arrivée de lord Palmerston (février 1855). Depuis 1853, il est garde des sceaux du prince de Galles.

HERVEY (Thomas-Kibble), poëte anglais, né vers 1804 à Manchester, et fils d'un commerçant, fréquenta l'université de Cambridge et celle d'Oxford, sans y prendre ses degrés, et fut placé chez un habile procureur afin de s'y former à la pratique du droit. Mais il aimait mieux rimer une strophe que compulser un dossier et, en 1828, il fit paraître son poëme de *l'Australie* (Australia and other poems), qui eut trois éditions successives et dont toute la critique s'accorda à louer la délicatesse et l'élégance.

Après cet heureux coup d'essai, M. Hervey déserta l'étude du procureur et se jeta avec joie dans la carrière des lettres; mais il eut peine à soutenir une réputation trop rapidement faite et ses ouvrages postérieurs, quoique dignes d'estime à divers titres, ne reçurent pas du public l'accueil enthousiaste accordé à ses débuts; on n'y trouvait plus en effet, avec la même limpidité de style, autant d'originalité et de force d'invention. Nous citerons : *Illustrations of modern sculpture*, où il demande aux arts de nouvelles sources d'inspiration pour la poésie; *le Livre de Noël* (Book of Christmas), consacré aux saintes émotions de la famille; *la Tournée du Diable* (the Devil's walk), sujet du genre fantastique, déjà brillamment traité par Coleridge et Southey. M. Hervey excelle à écrire avec grâce de petites pièces légères ou sentimentales, dans un rhythme agréable et facile, telles que *le Bâtiment des déportés* (the Convict ship); *Cléopatre*, et tant d'autres, insérées dans les albums et les recueils périodiques.

M. Hervey prépare aujourd'hui une édition complète de ses œuvres poétiques. Comme prosateur, il a fourni d'intéressantes nouvelles au *Friendship's offering* et au *Literary souvenir*, petits journaux dont il a été l'éditeur. Pendant huit ans, il a dirigé, en partie avec M. Dilke (voy. ce nom), *l'Athenæum* (1846-1854), qui est passé ensuite entre les mains de M. Dixon.

HERVEY (Éléonore-Louise Montagu, mistress), femme du précédent, née à Liverpool en 1811, appartient à une branche collatérale de la famille des ducs de Manchester. Dans sa jeunesse, elle fournit aux annuaires et aux recueils périodiques diverses pièces de vers où l'on remarquait de belles pensées exprimées avec beaucoup de charme. En 1839, parut d'elle un poëme dramatique, intitulé *le Landgrave*, qui manquait des qualités scéniques que réclame la représentation. Devenue la femme de M. Th. K. Hervey en 1843, elle abandonna la poésie et écrivit des romans et des contes, ouvrages plus goûtés et plus productifs. Nous signalerons dans ce genre : *Marguerite Russell*, où elle a raconté sa propre histoire, sous le voile de l'anonyme ; *la Double aspiration* (the Double Claim), qui met aux prises les désirs contraires du père et de l'enfant; *le Zodiaque des fleurs*, allégories morales, illustrées par le crayon ingénieux de Doyle; *le Sentier du Faon* (the Pathway of the fawn), destiné à peindre l'ascendant de la vertu sur l'égoïsme.

HERVEZ DE CHÉGOIN (Nicolas-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1791, à Antrains, village de la Nièvre. Ancien interne de l'hôpital de la Charité où il obtint deux fois la médaille d'or, il fut reçu docteur en 1816, et peu de temps après, admis par l'Académie dans la section de médecine opératoire (1823). Chirurgien consultant du roi Louis-Philippe, il est attaché aujourd'hui à l'infirmerie de Marie-Thérèse ainsi qu'à l'hôpital Necker. Il est auteur de plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'Académie et qui traitent de l'opération de la pierre, des polypes de la matrice, du bégaiement, du cancer, des tumeurs fongueuses sanguines, etc., et d'une notice sur le *Traitement de la brûlure* (1852). Il a reçu, en 1833, la croix d'honneur.

HERWEGH (George), poëte et homme politique allemand, né à Stuttgart, le 31 mai 1817, fit ses études à Stuttgart, à Maulbronn, et en dernier lieu à Tubingue où il s'occupa spécialement de théologie. Il avait déjà publié la traduction de plusieurs poésies de Lamartine et fourni des articles de critique à *l'Europa* de Lewald, lorsque la conscription le réclama. A la suite d'une querelle avec un de ses officiers, il se réfugia en Suisse, à Constance, où il collabora au *Magasin populaire* du docteur Wirth. Retiré ensuite à Zurich, il publia, en 1841, sous le titre de *Chants d'un vivant* (Gedichte eines Lebendigen), l'ouvrage auquel il doit sa renommée. C'est un recueil de poésies républicaines, d'une grande richesse de facture et d'une extrême vigueur de pensée. Les plus remarquables sont : *Léger bagage*, *le Chant de la haine*, *la Dernière guerre*, *une Vision*, *les Jeunes et les Vieux*, *Triste consolation*, *Protestation*, *à L. Uhland*, etc., et *le Parti*, qui lui attira une verte réplique du poëte libéral modéré, M. Freiligrath. Ce livre qui eut sept éditions, en deux ans, fut suivi d'un second recueil de *Xénies*, ou épigrammes à l'adresse de certains hommes ou de certaines institutions de l'Allemagne.

Le voyage que M. George Herwegh fit dans son pays, en 1842, fut un véritable triomphe. Le roi de Prusse voulut le voir et lui dit : « Soyons bons ennemis. » Néanmoins le poëte lui adressa quelque temps après une lettre virulente, que les journaux publièrent contre sa volonté, et qui le fit bannir.

Digitized by Google

Il se retira de nouveau à Zurich, donna ses *Vingt-un arcs de Suisse* (21 Bogen aus Schweiz; 1843), et écrivit dans des feuilles radicales des articles qui eurent pour résultat son éloignement de la ville, pendant que le roi de Wurtemberg menaçait de le poursuivre comme déserteur. Le canton de Bâle lui offrit un asile et le droit de cité. En 1845, M. George Herwegh chez qui dès lors la fièvre politique semble avoir tué toute poésie, voyagea dans le sud et se fixa à Paris. En avril 1848, il se mit à la tête des ouvriers allemands et français qui firent la campagne révolutionnaire de Bade avec MM. Struve et Brentano. Ses adversaires disent qu'il eut moins de courage comme soldat, que d'audace comme écrivain. La vérité est que l'histoire n'a rien enregistré de certain sur sa conduite dans ces circonstances. Après la défaite des insurgés, il se réfugia en Suisse, puis dans le sud de la France, où il vit dans l'obscurité.

HERZ (Henri), pianiste allemand, facteur à Paris, né à Vienne vers 1803, de parents israélites, commença, sous la direction de son père, l'étude du piano. Doué de ces dispositions précoces si communes chez les musiciens, il exécutait, à huit ans, en public, les variations de Hummel. Pour corriger la faiblesse relative de sa main gauche, il étudia le violon. En 1816, il entra au Conservatoire de Paris, et après une année d'études sous Pradher, il obtint le premier prix de piano. Il eut pour professeurs Dourlen et Reicha, et écrivit dès 1818 son *Air tyrolien varié* et son *Rondo alla cosacca*, qui eurent du succès. L'arrivée de Moscheles à Paris eut sur lui une grande influence. Il dut à ce maître plus d'élegance, de légèreté et d'éclat. Pendant douze ans ses compositions pour le piano, chèrement payées par les éditeurs, eurent une vogue immense. Ses fantaisies sur *Otello*, *Guillaume Tell*, *la Norma*, *le Pré-aux-Clercs*, *Euryante*, etc., etc., ont été gravées dans toute l'Europe.

En 1831, M. Herz parcourut l'Allemagne avec le violoniste Lafont; en 1834, il alla en Angleterre, et l'accueil qu'il y reçut l'engagea à y retourner dans la suite chaque année. Il a fait aussi un voyage en Amérique, où il a rencontré la même faveur. Plus récemment, il s'est fait applaudir en Espagne. M. Herz est professeur au Conservatoire. Comme pianiste, il se fait remarquer par un jeu habile et délicat; comme compositeur, il a plus de mélodie et de fraîcheur que d'originalité.

Lorsqu'au milieu de ses succès d'artiste M. Herz voulut devenir facteur de pianos, il eut de grands efforts à faire pour y parvenir, et apporta une extrême ardeur à son tardif apprentissage. Il fonda d'abord avec Klepfer la fabrique de pianos à sept octaves, dont il prit seul ensuite la direction. Il a ouvert à Paris une grande salle de concerts qui porte son nom.

HERZ (Jacques-Simon), pianiste et compositeur allemand, frère du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein, le 31 décembre 1794, vint de bonne heure à Paris, entra, en 1807, au Conservatoire, où il eut pour maître de piano Pradher, se fit connaître dans quelques concerts, et se livra surtout avec succès à l'enseignement. Parmi ses compositions pour le piano, qui sont assez nombreuses, on remarque deux *Grandes sonates* avec accompagnement; un *Grand quintette;* plusieurs *Rondos*, notamment un *Rondo brillant*, avec *Introduction;* des *Fantaisies*, des *Variations*, etc. M. Jacques Herz a accompagné M. Henri Herz dans plusieurs de ses tournées.

HESS (Henri, baron DE), général autrichien, né à Vienne en 1788, entra en 1805, comme enseigne, au service militaire, et fut d'abord employé soit à l'état-major général, soit à des opérations trigonométriques. Appelé sous les drapeaux en 1809, il se distingua à la bataille de Wagram, reprit ensuite le cours de ses travaux scientifiques, et, lorsque la guerre de 1813 éclata, servit avec le grade de capitaine, reçut plusieurs décorations étrangères, et fut attaché, à la fin de 1814, au bureau de la guerre en qualité de major. Après avoir commandé en second plusieurs régiments d'infanterie, il passa colonel en 1829, et fut mis, en 1830, à la tête de la division de l'état-major, auprès du corps mobile de la Lombardie; les soins qu'il donna, dans l'exercice de ces fonctions, à l'instruction des troupes, le firent bientôt regarder comme un des meilleurs officiers de l'armée autrichienne.

Promu feld-maréchal lieutenant en 1842, M. de Hess continua d'être attaché à l'armée d'Italie. La guerre de 1848 lui fournit l'occasion de déployer ses talents stratégiques. Nommé quartier-maître général, c'est à lui que revient en grande partie l'honneur de cette double campagne, et le maréchal Radetzky, dont il était le principal conseiller, se plut à le reconnaître en maintes occasions. En effet, il conçut le plan des principales opérations, telles que la marche sur Vicence, la prise de cette ville, la victoire de Custozza, et, en 1849, prépara et exécuta cette courte campagne qui se termina, au bout de cinq jours, par le désastre de Novare. Ces éminents services furent récompensés par l'ordre de Marie-Thérèse, le titre de baron et le grade de chef d'état-major général de l'armée. En 1854, il conclut, comme envoyé plénipotentiaire, la convention du 20 avril avec la Prusse, et commanda les deux corps d'armée réunis sur la frontière méridionale et destinés à surveiller les mouvements de la guerre d'Orient. Depuis la paix de Paris, il a repris ses fonctions de quartier-maître général.

HESS (Pierre), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 29 juillet 1793, et fils aîné du graveur de ce nom, commença le dessin sous son père, alla étudier à Munich en 1806, et s'appliqua d'abord de préférence à la peinture de genre. Entraîné par le mouvement de la nationalité allemande, il fit les campagnes de France de 1813 à 1815, mais plutôt en artiste qu'en soldat, et s'en inspira pour ses principales œuvres. Devenu, en effet, peintre de batailles, il se plut à représenter les épisodes les moins heureux pour nos armes : *la Bataille d'Arcis-sur-Aube*, *la Surprise d'un village français par les cosaques* (1817); *la Défense du pont de Kinzig*, *une Escarmouche entre des dragons français et des hussards autrichiens*, *des Cosaques du Don avec des paysans français prisonniers* (1820); *un Combat dans le défilé de Bodenbühl*, *le Combat de Worgel* (1832). En 1839, l'empereur de Russie, séduit par le choix des sujets de cet artiste, l'appela à sa cour pour peindre les différents événements de la campagne de 1812. L'artiste revint ensuite à Munich, où il exécuta une *Bataille de Leipsick* pour le roi Maximilien.

M. Pierre Hess se distingue par la facilité de la composition, le mouvement des personnages et la minutieuse exactitude des détails. On l'a appelé l'Horace Vernet de l'Allemagne. Il est chevalier de plusieurs ordres nationaux ou étrangers, et membre des Académies de Berlin, de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Munich. Dans cette dernière ville, il a fondé, avec M. Quaglio, la Société des Arts. Un recueil de ses tableaux, lithographié par Frédéric Hohe, a été publié à Munich en 1825.

HESS (Henri), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 19 avril 1798, s'exerça,

Digitized by Google

tout enfant, sur des sujets bibliques, et se fit connaître, à Munich, en 1817, par une *Sainte-Famille* qui lui valut plusieurs commandes de la reine douairière Caroline de Bavière. On cite de lui, dans la peinture religieuse : une *Descente de croix*, *Noël*, *les Pèlerins allant à Rome*, *la Foi*, *l'Espérance et la Charité*, lithographié par lui-même ; *le Soir*, *un Enterrement*, une copie des *Trois Mages*, de Van Dyck. D'un voyage qu'il fit en Italie, aux frais du roi de Bavière, il rapporta un tableau païen, *Appollon et les neuf muses*, qui le fit nommer professeur à l'Académie et directeur de l'École de peinture sur verre. Il a exécuté lui-même de nombreux *vitraux* pour Munich, Cologne et Ratisbonne.

Comme peintre de fresques, il a orné de figures sur fond d'or l'église de Tous les Saints, à Munich, et représenté *la Vie de saint Boniface* sur les murs de la basilique qui lui est dédiée. M. Henri Hess a aussi un nom en Allemagne, comme peintre de portraits ; celui de *Thorwaldsen* est très-estimé.

Un frère des précédents, M. Charles Hess, né à Dusseldorf, en 1801, particulièrement destiné par son père à lui succéder comme graveur, se sentit après ses débuts dans cet art, le même goût que ses frères pour la peinture et cultiva le genre et le paysage. Il fit aussi des animaux qui eurent du succès. La vie des Alpes, dans ses détails plutôt que dans ses grandes scènes, est le sujet favori de ses tableaux, qui ont de la vérité, du caractère et de la poésie.

HESSE (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, en 1795, fut élève du baron Gros, suivit les concours de l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de peinture, en 1818, à l'âge de 22 ans. Sa santé, qui fut souvent un obstacle à ses travaux, lui permit à peine de faire de Rome les envois de rigueur. De retour à Paris, il s'occupa surtout de peinture historique et religieuse, et plus spécialement de la décoration murale des églises. Il a paru rarement aux Salons ; on a toutefois remarqué ses *États généraux de* 1789, *ou Mirabeau* à celui de 1838 ; une *Clytie mourante*, à celui de 1853, et une *Descente de croix*, à celui de 1857.

Il faut citer de cet artiste : dans la grande nef de Notre-Dame de Lorette, *l'Adoration des Bergers*, et le double sujet de la *Conversion* et du *Martyre de saint Hippolyte*, dans les chapelles latérales ; puis la décoration des églises de Sainte-Élisabeth, des Blancs-Manteaux, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Saint-Pierre de Chaillot, où il a peint la coupole du chœur et les sujets des vitraux exécutés par lui-même ; plusieurs vitraux également peints par lui seul à Notre-Dame de la Recouvrance ; les cartons des vitraux de la chapelle de la Vierge, à Saint-Eustache ; cinquante-cinq nouveaux cartons destinés aux baies ogivées de l'abside de Sainte-Clotilde ; *la Lutte de Jacob avec l'Ange*, dans la cathédrale d'Avranche, et à Périgueux, *le Christ au sépulcre* (1838).

M. Auguste Hesse a aussi exécuté les peintures décoratives du salon principal de l'hôtel de ville, dans la nouvelle galerie des Fêtes, et les dessins des huit vitraux de l'escalier. En 1856, il a donné le *Portrait de Girardon*, pour la collection des portraits de la galerie d'Apollon, au Louvre, et terminé dans la galerie du Sénat, au Luxembourg, un grand sujet historique, *la Promulgation du Concordat*.

M. Auguste Hesse a dirigé quelque temps un atelier, d'où sont sortis des élèves distingués. Malgré le petit nombre des toiles qu'il a exposées, il a obtenu une première médaille en 1838, et la décoration en mai 1840.

HESSE (Alexandre), peintre français, neveu du précédent, et fils d'un peintre, est né à Paris vers 1805. Après avoir suivi l'atelier de Gros, il alla en Italie et se fixa à Venise, pour y étudier à loisir la couleur du Titien et de Véronèse. Le tableau qu'il envoya au Salon de 1833, *les Honneurs funèbres rendus au Titien*, le fit appeler tout d'abord le dernier des Vénitiens. Il donna ensuite, mais sans soutenir ce premier succès, un *Léonard de Vinci* (1836) ; *les Pêcheurs catalans*, *la Jeune Arlésienne* (1844), et *le Triomphe de Pisani* (1843), qui est au Luxembourg, et forme le digne pendant des *Funérailles du Titien* ; enfin, une *République*, au Salon de 1848. M. Alex. Hesse a aussi abordé le portrait. Il a été décoré en 1842.

HESSE (Adolphe-Frédéric), organiste et compositeur allemand, né le 30 août 1809, à Breslau, où son père était facteur d'orgues, montra des dispositions précoces pour la musique, qu'il étudia sous les meilleurs maîtres, entre autres, Spohr et Rink. Il donna, très-jeune, des concerts en Saxe, fit un voyage artistique en Allemagne, aux frais de sa ville natale, et fut successivement, dans cette dernière, organiste de Sainte-Élisabeth et de Saint-Bernardin.

Parmi ses compositions, on remarque : trois *Symphonies pour orchestre ; Tobie*, oratorio ; *Sonate à 4 mains pour piano ; Concerto pour piano et orchestre ; 40 Préludes, fugues et fantaisies ; Livre de chant choral pour la Silésie*.

HESSE (maison de), famille princière allemande, divisée en deux lignes principales : celle de Hesse-Cassel ou Hesse Électorale, et celle de Hesse-Darmstadt ou Hesse grand-ducale. La première comprend la branche souveraine et la branche cadette de *Hesse-Philipsthal*. La seconde comprend la branche *grand'-ducale* et la branche cadette de *Hesse-Hombourg*.

Hesse-Cassel (Frédéric-Guillaume Ier, électeur de), chef actuel de la branche souveraine de la ligne électorale (voy. Frédéric-Guillaume Ier). — Épouse morganatique : *Gertrude*, princesse de Hanau, comtesse de Schaumbourg, née le 18 mai 1806. — Enfants (princes et princesses de Hanau, comtes et comtesses de Schaumbourg) : *Frédéric-Guillaume*, né le 18 novembre 1832, lieutenant des gardes du corps de l'électeur de Hesse ; *Maurice*-Philippe-Henri, né le 4 mai 1834, lieutenant des gardes du corps ; *Guillaume*, né le 19 décembre 1836, lieutenant au régiment de la garde ; *Charles*, né le 29 novembre 1840 ; Frédéric-Guillaume-Henri-Louis-Hermann, né le 8 décembre 1842 ; Frédéric-Guillaume-Philippe, né le 26 décembre 1844 ; *Auguste*-Marie-Gertrude, née le 21 septembre 1829, mariée, le 17 juillet 1849, à Ferdinand-*Maximilien*, comte d'Isembourg et Budingen-Wæchtersbach ; *Alexandrine*-Frédérique, née le 22 décembre 1831, mariée, le 12 juin 1851, à *Félix*, prince de Hohenlohe-Œhringen ; *Marie*-Auguste, née le 22 août 1839.

L'Électeur a une sœur : *Marie*, duchesse régnante de Saxe-Meiningen-Hildburghausen (voy. Saxe), et un très-grand nombre de cousins et de cousines, qui tiennent, par alliance, à la plupart des familles princières de l'Allemagne et à plusieurs maisons souveraines d'Europe.

Hesse-Philippsthal (*Charles*, landgrave de), chef actuel de la première branche cadette de la ligne électorale de Hesse, né le 22 mai 1803, a succédé, le 25 décembre 1849, à son père, le landgrave Ernest-Constantin. Il s'est marié, le 9 octobre 1845, à *Marie*-Alexandrine-Auguste-Louise-Eugénie-Mathilde, fille de feu *Eugène*, duc de Wurtemberg, née le 25 mars 1818, dont il a deux fils : *Ernest*-Eugène-Charles, né le 20 décembre

Digitized by Google

1846, et *Charles*-Alexandre, né le 3 février 1853. Son frère, *François*-Auguste, né le 26 janvier 1805, a servi dans l'armée d'Autriche.

A la même branche de la ligne électorale, se rattache un autre rameau collatéral, celui de BARCHFELD, qui a pour chef le landgrave *Alexis*-Guillaume-Ernest, né le 13 septembre 1829, fils du landgrave *Charles*-Auguste-Philippe-Louis, lequel est mort le 17 juillet 1854. Major du 2e régiment des lanciers de la garde prussienne, le landgrave Alexis a épousé, le 27 juin 1854, la princesse Marie-*Louise*-Anne, fille du prince Frédéric-Charles-Alexandre de Prusse, née le 1er mars 1829. Son frère, *Frédéric*-Guillaume-Ernest, né le 3 octobre 1831, est capitaine de corvette dans la marine prussienne. Sa sœur aînée, *Berthe*-Marie-Wilhelmine-Caroline-Louise, née le 26 octobre 1818, est mariée au prince héréditaire de Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt (voy. BENTHEIM). La branche cadette de HESSE-ROTHENBOURG s'est éteinte, en 1844, dans la personne de Victor-Amédée, dernier landgrave de ce nom.

HESSE-DARMSTADT (Louis III, grand duc de), chef actuel de la ligne grand-ducale, né le 9 juin 1806, a épousé, le 26 décembre 1833, une fille de Louis, roi de Bavière, la grande-duchesse *Mathilde*-Caroline-Frédérique-Wilhelmine-Charlotte, née le 30 août 1813. Sa sœur, la princesse Marie, est l'impératrice régnante de Russie (voy. RUSSIE et ALEXANDRE II).

Il a un premier frère, le prince *Charles*-Guillaume-Louis, né le 23 avril 1809, général d'infanterie au service de la Hesse grand-ducale, propriétaire du 4e régiment d'infanterie hessoise; il s'est marié, le 22 octobre 1836, à la princesse Marie-*Élisabeth*-Caroline-Victoire, née le 18 juin 1815, fille de feu Guillaume, prince de Prusse, et cousine germaine du roi actuel, Frédéric-Guillaume IV; de ce mariage, il a eu quatre enfants : Frédéric-Guillaume-*Louis*, né le 12 septembre 1837; *Henri*-Louis-Guillaume-Adalbert-Waldemar-Alexandre, né le 28 novembre 1838; *Guillaume*-Louis-Frédéric-Georges-Émile-Philippe-Gustave-Ferdinand, né le 16 novembre 1845; et Marie-*Anne*-Wilhelmine-Élisabeth-Mathilde, née le 25 mai 1843.

Un autre frère du grand-duc régnant, le prince *Alexandre*-Louis-George-Frédéric-Émile, né le 15 juillet 1823, est général-major au service de la Hesse grand-ducale, commandant du régiment des lanciers russes, ci-devant de Novomirgorod, et du régiment des lanciers de Voznessensk, et général-major au service d'Autriche. Il s'est marié le 16 octobre 1851, à *Julie*, comtesse de Battenberg, née le 12 novembre 1825, fille de feu Maurice, comte de Hauke, ministre de la guerre et palatin du ci-devant royaume de Pologne; de ce mariage, il a trois enfants, dont l'aîné est *Louis*-Alexandre, comte de Battenberg, né le 24 mai 1854. A la même famille appartient le prince *Frédéric*-Auguste-Charles-Antoine-Émile-Maximilien-Chrétien-Louis, né le 14 mai 1788, oncle du grand-duc régnant.

HESSE-HOMBOURG (*Ferdinand*-Henri-Frédéric, landgrave de), chef actuel de la branche cadette de la ligne de Hesse-Darmstadt, est né le 26 avril 1783. Général de cavalerie au service d'Autriche, il a succédé, le 8 septembre 1848, à son frère le landgrave *Gustave*-Adolphe-Frédéric. Il n'a qu'une sœur, *Auguste*-Frédérique, née le 28 novembre 1776, grande-duchesse héréditaire douairière de Mecklembourg-Schwérin, et deux nièces, filles de feu *Gustave : Caroline*, mariée à Henri XX de Reuss-Greiz (voy. REUSS), et *Élisabeth*-Louise-Frédérique, née le 30 septembre 1823.

HETSCH (Gustave-Frédéric), architecte danois, né à Stuttgart, le 28 septembre 1788, vint en 1808 à Paris en compagnie de son père, peintre distingué, étudia l'architecture sous la direction de M. H. Lebas et de Percier, et fut employé à la restauration du Panthéon. A Rome, où il alla continuer ses études, il se lia avec l'archiviste danois G. Malling, qui le décida à se rendre à Copenhague. Dès 1815, on créa en sa faveur une chaire d'ornementation à l'Académie des beaux-arts. Naturalisé Danois, en 1822, il fut nommé professeur de perspective et directeur des cours de dessin à l'Institut polytechnique (1829). Il a rendu, comme professeur, de grands services à sa patrie adoptive, qu'il a aussi dotée d'un grand nombre d'édifices publics ou privés, tels que : l'église de Frédéricia, la cathédrale de Hadersleben, la synagogue et l'église catholique de Copenhague, etc. M. Hetsch est chevalier du Danebrog (1836) et de la Couronne de Fer de Lombardie (1843), et membre ou correspondant des Académies de Copenhague (1822), de Stockholm, de Munich, de l'Institut des architectes de la Grande-Bretagne.

HETTNER (Hermann-Jules-Théodore), littérateur allemand, né en 1821, à Leysersdorf (Silésie), étudia la philosophie à Berlin, Heidelberg et Halle, puis l'histoire et l'esthétique à Breslau, et consacra enfin trois années à parcourir l'Italie (1844-1847). Reçu agrégé à son retour d'Heidelberg, il obtint un emploi de professeur adjoint d'esthétique à l'université d'Iéna, et fit en 1852 une excursion en Grèce, en compagnie de MM. Gottling et L. Preller. En 1855, il a été mis à la tête du cabinet des antiquités de Dresde, et fait partie de l'Académie des beaux-arts.

Parmi ses ouvrages nous signalerons : *des Arts plastiques chez les anciens* (Vorschule zur bildenden Kunst der Alten; Oldenbourg, 1848); *l'École romantique dans ses rapports avec Gœthe et Schiller* (die romantische Schule; Brunswick, 1850); *le Drame moderne* (das moderne Drama; 1852); *Notes d'un voyage en Grèce* (Griechische Reiseskizzen; Ibid., 1853); *Histoire de la littérature du XVIIIe siècle* (Literaturgeschichte des 18e Jahrunderts; Ibid., 1856, in-8); *Catalogue du musée des antiquités de Dresde* (Dresde, 1856).

HETZEL (Jules), littérateur français, ancien libraire, né à Chartres, en 1814, vint, en 1835, à Paris où il s'établit, peu après, comme éditeur. Des publications soignées et pleines d'à-propos, une aptitude littéraire qui lui permettait au besoin de suppléer lui-même à l'inexactitude de ses collaborateurs, le mirent rapidement en relief. En 1848, il se trouva mêlé à la politique et fut, dans l'espace de quelques mois, secrétaire général du ministère des affaires étrangères, puis de celui de la marine, enfin du pouvoir exécutif : il fut chargé de différentes missions en Belgique. Écarté de la vie publique par les remaniements ministériels de l'année 1849, il revint à la librairie et publia la *Revue comique*, restée célèbre dans la littérature politique de ces derniers temps. A la suite des événements de décembre 1851, il passa à Bruxelles. M. Hetzel a donné son nom à une collection de petits in-32 qui comprend entre autres œuvres celles de l'éditeur.

On a de M. J. Hetzel, qui a pris comme écrivain le pseudonyme de P. J. STAHL : *Ce que c'est que l'amour*, *Ce que c'est que l'aumône*, etc.; *le Diable à Paris* (1842); *les Nouvelles et seules aventures de Tom Pouce* (1843); *Scènes de la vie publique et privée des animaux* (1851, in-8); *Théorie de l'amour et de la jalousie*, *Bêtes et gens* (1853); *l'Esprit des femmes et les femmes d'esprit* (1855, in-32); *les Bijoux parlants* (1856, in-32); *Histoire d'un prince* (1857, in-32), etc.

Digitized by Google

HEUCHEL [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, est né à Cernay en 1808, riche propriétaire, médecin estimé, agriculteur habile, il mit toute son influence au service de l'opposition libérale sous la monarchie de Juillet, et fut, en 1848, choisi par les républicains avancés du département pour candidat à l'Assemblée nationale. Élu par 30 170 voix, et membre du Comité d'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti du *National*, et se montra à la fois adversaire du socialisme et partisan des institutions républicaines. Après l'élection du 10 décembre il ne fit toutefois au Président qu'une opposition modérée et vota pour la proposition Rateau, qui hâta la dissolution de la Constituante. Il ne fut pas néanmoins réélu à la Législative, et reprit l'exercice de la médecine à Cernay.

HEUDELET DE BIERRE (Étienne, comte), général français, né à Dijon, le 12 novembre 1770, était lieutenant au 3e bataillon des volontaires de la Côte-d'Or en 1792. Aide de camp des généraux Dubois et Michaud, il devint, à l'armée de Mayence, chef d'état-major du général Gouvion-Saint-Cyr (1795) et commanda l'avant-garde au passage du Rhin (1796), où sa fermeté lui valut félicitations publiques du gouvernement. Promu au grade de général de brigade (5 février 1799), il fut employé en Italie et fit échouer le passage de l'Aar tenté par le prince Charles avec des forces supérieures. Sous l'Empire, un brillant fait d'armes, le combat de Marienzell (8 novembre 1805), où il battit complétement le général autrichien Merfelt et lui prit ou tua plus de 5000 hommes, le fit remarquer de Napoléon, qui le nomma comte et général de division (24 décembre 1805).

M. Heudelet fit, à la grande armée, les campagnes de 1806 et de 1807, se distingua à Iéna et à Eylau où une balle lui traversa le corps, passa trois années en Espagne et en Portugal, et rentra en France (1811) pour rétablir sa santé; on lui confia, l'année suivante, l'inspection des différents corps qui se rendaient en Russie, ainsi que la surveillance des frontières du Nord. Lorsque Dantzick fut assiégé, il se jeta dans la place et fut emmené en captivité à Kief avec la garnison.

A son retour, M. Heudelet adhéra au gouvernement de Louis XVIII, qui lui confia un commandement à l'intérieur; mais il ne tarda pas, à la suite une dépositioien très-loyale qu'il fit au procès du maréchal Ney, à être mis en disponibilité, et un peu plus tard à la retraite. A la révolution de Juillet, il fut rétabli sur les cadres d'activité et nommé inspecteur général d'infanterie. Depuis 1835, il a été placé dans la réserve. Il a été promu, le 18 février de l'année suivante, grand-croix de la Légion d'honneur.

HEURTELOUP (baron), médecin français, né vers 1795, fit à Paris ses études médicales, et fut reçu docteur en mai 1823. Il s'occupa dès lors presque exclusivement de l'écrasement par percussion de la pierre dans la vessie. Pour exprimer la nouveauté de son procédé, il substitua au mot de *lithotritie* celui de *lithotripsie*, et soutint contre M. Leroy d'Étioles (voy. ce nom) de fréquentes polémiques et même un procès en 1856. Il a aussi fait avec le même docteur assaut d'initiative et de générosité en proposant de fonder, à ses frais et sans condition, une chaire spéciale pour l'enseignement de sa méthode (mai 1857). Il a été décoré en janvier 1832.

M. Heurteloup a surtout publié : *de la Lithotritie* (1827, in-8); *de la Lithotripsie par percussion, et de l'instrument appelé percuteur-courbe à marteau* (1833, in-8; *de la Lithotripsie sans fragments*, appuyé d'un grand nombre de faits pratiques (1845, in-8); *Trois époques pour servir à l'histoire de la lithotripsie* (1846, in-8), et divers *Mémoires* et *Lettres* sur le même sujet.

HEURTIER (Nicolas-Jean-Jacques-François), administrateur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 21 mars 1812, fit ses études classiques au collége de Lyon et vint suivre les cours de droit à Paris. Il retourna, en 1833, dans sa ville natale, y débuta aussitôt comme avocat et, grâce à son talent de parole et aux relations de sa famille, se créa promptement au barreau et dans la ville une importante position. Membre du conseil général de la Loire, en remplacement de son père, depuis 1846, il fut investi par le gouvernement provisoire en 1848 des difficiles fonctions de maire de Saint-Étienne. Il sut maintenir l'ordre dans cette cité populeuse et remuante, où les ouvriers des fabriques font la moitié au moins de la population. Élu l'année suivante, par 36000 suffrages, représentant de la Loire à l'Assemblée législative, il prit une part active aux travaux parlementaires comme orateur et surtout comme membre de diverses commissions. Parmi ses discours on remarque celui sur l'état de siége (19 juillet 1849) et celui pour le maintien des octrois.

Dévoué à la politique de l'Élysée, M. Heurtier fut, aussitôt après le coup d'État, nommé membre de la Commission consultative, puis chargé des fonctions de directeur général de l'agriculture et du commerce, lorsque, par suite de la création du ministère de la police, le portefeuille ministériel de l'agriculture et du commerce fut supprimé. Nommé en même temps conseiller d'État, en service ordinaire hors sections, il a pris place depuis dans la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce.

M. Heurtier est membre, vice-président ou président des plus importants conseils et comités administratifs. Officier de la Légion d'honneur, il est décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, commandeur de l'Aigle-Rouge de Prusse, de l'ordre d'Isabelle la Catholique, etc. La part qu'il a prise au traité de commerce de 1855 entre la France et la Belgique, lui a valu la croix d'officier de l'ordre de Léopold.

HEUSCHLING (Philippe-François-Xavier-Théodose), économiste belge, est né à Luxembourg, le 11 mars 1802. Employé au ministère des finances en Belgique, il se livra à l'étude de l'économie politique et attira l'attention sur lui par un excellent *Essai sur la statistique générale da la Belgique* (Bruxelles, 1838, in-8; 2e édit., 1841, et *Suppl.* en 1844), composé sur des documents publics et particuliers. La Société française de statistique universelle en fit faire, en 1839, un tirage spécial. Il écrivit ensuite : *Bibliographie historique de la statistique en Allemagne* (Bruxelles, 1846, in-8), où, d'après Bulau, il apprécie les auteurs de ce pays selon leur valeur réelle; *Essai d'une statistique ethnographique universelle* (Ibid., 1847-1849, gr. in-8); *Bibliographie historique de la statistique en France* (Ibid., 1851), qui, entre autres renseignements utiles, contient une liste complète des *Annuaire* ou *Dictionnaires* dont les divers départements français ont été l'objet. Ces divers travaux valurent à M. Heuschling la direction du bureau de statistique au ministère de l'intérieur. En 1847, il fut nommé secrétaire de la Commission centrale de statistique. En 1855, il prit une part très-active aux travaux du congrès international de statistique réuni à Paris.

Outre les ouvrages cités et un grand nombre

Digitized by Google

de *Mémoires* adressés aux sociétés savantes de Belgique et de France, entre autres une *Nouvelle table de mortalité*, on a de M. Heuschling divers écrits sur le système et la répartition des impôts, tels que : *Quelques observations théoriques* (Mons, 1840, in-8); *de la Réforme des impôts comme moyen de soulager le paupérisme et d'en arrêter les progrès* (Bruxelles, 1844, in-8); *de l'Impôt sur le revenu au profit de l'État* (1852, in-8), etc.

HEUSINGER (Charles-Frédéric), médecin allemand, né le 28 février 1792, à Farnroda, en Saxe, passa, en 1809, du collége d'Eisenach à l'université d'Iéna, où il obtint, en 1812, le grade de docteur. En 1813, il entra, comme chirurgien dans une armée prussienne et il passa en cette qualité en France où il resta jusqu'en 1819, chargé de la direction de l'hôpital de Sedan mis au service des armées alliées. De retour en Allemagne, il occupa une place à l'institut clinique de Gœttingue, puis fut successivement appelé, comme professeur de médecine à Iéna (1820), à Würtzbourg (1824) et à Marbourg (1829), où il eut, en outre, le titre de médecin référendaire du gouvernement de la Hesse électorale.

On a de lui d'assez nombreux ouvrages de médecine, entre autres : *Système d'Histologie* (System der Histologie; Eisenach 1822); *Anthropologie physique et psychique* (Grundriss der physischen und psychischen Anthropologie; Ibid., 1829); *Encyclopédie et méthodologie des sciences naturelles et de la médecine* (Grundriss der Encyklopaedie und Methodologie der Natur-und Heilkunde; Ibid., 1839); *Recherches de pathologie comparée* (Cassel 1844-53, 3 vol.) ouvrage écrit en langue française, plusieurs écrits spéciaux sur la rate, notamment : *les Inflammations de la rate chez les animaux et chez l'homme* (die Milzbrandkrankheiten der Thiere und der Menschen; Erlangen 1850); *la Géophagie, ou la Malaria-Chlorose sous tous les climats* (die sogenannte Geophagie oder Malaria-Chlorose als Krankheit aller Climate dargestellt; Cassel 1852). M. Heusinger a publié, en outre, une foule de dissertations, de mémoires, etc., et collaboré très-activement au *Magasin de médecine universelle* de Rust, aux *Archives de physiologie* de Meckel, à la *Gazette de physique organique* (Eisenach 1827-1828, 3 vol.) dont il fut le rédacteur principal, etc.

HEYDEN (comte DE), amiral russe, né dans les Pays-Bas, en 1772, d'une ancienne famille hollandaise, entra à dix ans dans la marine, fit plusieurs voyages dans la Méditerranée et dans la mer des Indes, sous les ordres de l'amiral Kinsbergen, et parvint, en 1789, au grade de lieutenant de vaisseau. En 1795, il emmena en Angleterre, sur une barque de pêcheur, le stathouder et ses deux fils, avec lesquels il avait été élevé. Revenu en Hollande, il eut à rendre compte de sa conduite, fut arrêté et mis en jugement. Il sortit de prison au bout de deux mois, mais refusa de servir la république batave, et, changeant de patrie, se fit admettre, comme major de vaisseau, dans la marine russe. Après plusieurs campagnes dans la mer Noire et dans la Baltique, il obtint, en 1808, le commandement de la flottille de Finlande, le conserva jusqu'en 1813, et se distingua dans plusieurs combats avec les Suédois. En 1813, il prit part au siége de Dantzick. Nommé peu après gouverneur de Sweaborg, il fut élevé, en 1817, par l'empereur Alexandre, au grade de contre-amiral.

Lorsque la Russie, l'Angleterre et la France prirent le parti d'intervenir en faveur des Grecs, M. de Heyden fut placé à la tête de l'escadre russe de la Méditerranée. Le 13 octobre 1827, il joignit l'amiral Codrington devant Zante et rallia, le lendemain, l'escadre française. Sur le vaisseau *l'Azoff*, il entra dans le port de Navarin et contribua par une attaque vigoureuse à la destruction de la flotte turque. Les Grecs dévoués à la Russie le comptent parmi leurs principaux libérateurs. Nommé vice-amiral, puis gouverneur militaire et chef de la marine à Revel, le comte de Heyden fait partie, comme aide de camp général, de l'état-major de la flotte.

HEYFELDER (Jean-Ferdinand), médecin et chirurgien allemand, né le 19 janvier 1798, à Custrin (Prusse), étudia, de 1815 à 1820, la médecine aux universités de Berlin, d'Iéna, de Würtzbourg et de Breslau. Reçu docteur, il visita, en 1821, l'Allemagne méridionale et passa ensuite deux ans à Paris où il fréquenta les hôpitaux et autres grandes institutions médicales. De retour en Allemagne, il exerça à Trèves les fonctions de médecin de district. En 1831, il fut chargé par le gouvernement de la Prusse d'étudier les causes du choléra dans les provinces de cet État, ravagées par le fléau. Il a publié sur ce sujet un ouvrage assez considérable intitulé : *Observations sur le choléra-morbus* (Beobachtungen über die Cholera; Bonn 1830, 2 vol.). En 1833, il obtint la place de directeur en chef des affaires médicales de la principauté de Sigmaringen. Nommé, en 1841, professeur ordinaire de chirurgie et d'ophthalmologie à l'université d'Erlangen et directeur de la clinique chirurgicale de cette ville, il est devenu, après la mort de Canstatt (1850) directeur général de l'hôpital de l'université.

M. Heyfelder, qui s'est signalé comme collaborateur d'un grand nombre de revues et recueils scientifiques de l'Allemagne et même de la France, a publié, en outre, un assez grand nombre d'ouvrages : *Maladies des nouveau-nés* (die Krankheiten der Neugeborenen; Leipsick, 1825); *le Suicide au point de vue de la médecine légale* (der Selbstmord in artzneigerichtl. und polizeilich; Beziehung; Ibid., 1828); *Études médicales* (Studien im Gebiete der Heilwissenschaften; Stuttgart, 1838-1839, 2 vol.); *les Eaux du Wurtemberg* (die Heilquellen etc. des Kœnigr. Würtemberg; Ibid., 1841; 2e édit. 1845); *les Eaux de Bade, de l'Alsace et du Wasgau* (die Heilquellen Badens; etc., Ibid., 1841, 2e édit., 1846); *des Éthers sulfurique et muriatique et du chloroforme* (die Versuche mit dem Schwefelaether, dem Salzaether, etc.; Ibid., 1848); *les Résections et les amputations* (Breslau et Bonn, 1855), etc.

HEYSE (Karl-Guillaume-Louis), philologue allemand, né à Oldenbourg, le 15 octobre 1797, et fils d'un grammairien très-connu, acheva ses études dans l'établissement prussien de Vevay en Suisse, devint, en 1815, précepteur du fils de Guillaume de Humboldt, et, de 1819 à 1827, professeur particulier dans la maison du conseiller d'État Mendelssohn Bartholdy. Ayant suivi à Berlin les cours de Wolf, de Bœckh, de Solger et de Hegel, il publia, d'après ses propres notes, les *Cours d'esthétique* (Vorlesungen über Aesthetik; Leipsick, 1829) des deux derniers. Docteur en philosophie, en 1827, il fut nommé professeur adjoint en 1829, et fit des cours sur la philologie grecque et la philologie latine. — M. Heyse est mort le 25 novembre 1855.

On a de lui : traduction de l'*Andrienne*, en vers allemands (Berlin, 1826, avec notes et commentaires); *Quæstiones heredotex*; puis une série d'ouvrages de l'inguistique allemande, embrassant la prosodie, la grammaire, la lexicographie, entre autres, un *Traité de la langue allemande*

Digitized by Google

(Lehrbuch der deutschen Sprache; Hanovre, 1838-1849, 2 vol.); et un *Dictionnaire de la langue allemande* (Magdbourg, 1833-1849, 4 vol.), ouvrage capital dont les savantes remarques sur la formation des mots, sur l'analogie des langues, sur les étymologies et les dérivés, ont contribué aux progrès de la grammaire comparée.

HEYSE (Paul Jean-Louis), poëte allemand, né à Berlin le 15 mars 1830, et fils du précédent, étudia la philologie à Berlin et à Bonn, se rendit en Italie en 1852 et consacra une année entière à compulser les manuscrits des bibliothèques de Rome, Florence et Venise. Au mois de mai 1854, il a été appelé à Munich par le roi Maximilien.

Les ouvrages littéraires de ce jeune écrivain comprennent déjà des tragédies : *Francesca di Rimini* (1850); *Ourika* (1852); *Méléagre* (1854); *les Habitants du Palatinat en Irlande* (die Pfaelzer in Irland; 1835); puis des poésies : *les Frères* (die Brüder; Berlin, 1852), et *Hermen* (1854), deux recueils de contes. On a aussi de lui des travaux de philologie et d'esthétique : *de la Vieille poésie française et provençale* (über provenzalische und altfranz. Poesie; Berlin, 1852); *Romancero espagnol* (Spanisches Liederbuch; 1852), recueil composé avec M. Em. Geibel et augmenté récemment d'un supplément consacré aux chantres de la Provence : *Poésies romanes inédites* (Romanische Inedita; 1856), etc.

HEYTESBURY (William A'Court, baron), diplomate anglais, né en 1779 à Salisbury, et fils de sir W. A'Court, membre du Parlement, a porté le nom paternel jusqu'en 1828, et pris part dès lors à des négociations importantes. Ministre à Naples en 1814, il fut envoyé, quelque temps après, en Espagne; lors de la révolution de 1820, qui mit un instant le pouvoir entre les mains des cortès, il fit de vains efforts pour obtenir que la Constitution fût modifiée au profit des prérogatives royales. A Lisbonne, où il passa avec le titre d'ambassadeur (1824), il parvint à substituer, dans le conseil des ministres, l'influence anglaise à l'influence de la France, alors prépondérante, décida le vieux roi à établir une régence et manifesta, par ses relations avec les partis, ses sympathies pour les doctrines absolutistes. Le torysme, auquel il appartenait, dominant alors en Angleterre, les plaintes des libéraux portugais, vivement appuyées par les whigs dans le Parlement, n'amenèrent que des discussions inutiles.

En 1826, sir A'Court voulut faire nommer lord Beresford au commandement de l'armée portugaise; l'opposition de Saldanha (voy. ce nom) et la haine que le peuple avait vouée à ce général firent échouer ce projet. L'année suivante, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lord Clinton, qui commandait un corps anglais, envoyé pour soutenir la régente Isabelle et l'ambassadeur d'Angleterre, que l'on accusa hautement d'avoir causé le renvoi du ministre Saldanha et secondé les espérances du parti de don Miguel. Une violente agitation se produisit à Lisbonne parmi le peuple; on cerna l'hôtel de sir A'Court et on proféra contre lui des menaces de mort qui ne le firent pas dévier de sa ligne de conduite. Mais, avant que la question du rappel de don Miguel fût résolue, il fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg (1828) et reçut à cette occasion le titre de baron Heytesbury. Bien accueilli à la cour du czar, il ne put empêcher la guerre d'éclater entre la Russie et la Turquie; mais il gagna l'amitié de Nicolas Ier et dut à ses relations personnelles avec lui d'être conservé à son poste, malgré les récriminations incessantes des whigs, jusqu'en 1833. Plus tard, il obtint la belle sinécure de gouverneur de l'île de Wight. Sous le ministère de Peel, il revint aux affaires et administra, de 1844 à 1846, l'Irlande en qualité de vice-roi. Il céda ses fonctions à lord Clarendon, se retira dans ses domaines, et, depuis ce moment, il n'a plus reparu sur la scène politique.

Marié depuis 1808, il a plusieurs enfants, dont l'aîné, William-Henry Ashe A'Court, né en 1809 à Londres, a siégé, de 1837 à 1847, à la Chambre des Communes pour l'île de Wight.

HIANG-TSIOU-TSING ou Toung-Wang, c'est-à-dire roi de l'Est, un des chefs de l'insurrection chinoise, sous la suzeraineté de Tien-Tè, prétendant à l'empire, prend le titre de ministre d'État et commande l'avant-garde. Petit, frêle, marqué de petite vérole, il porte des moustaches hérissées, parle avec une extrême facilité et est accessible à tous ses subordonnés. On ignore quel est son pays. On sait seulement qu'il est marié à la sœur aînée du prétendant. Parmi les hauts dignitaires, il paraît être le premier en habileté, comme il l'est en pouvoir et en influence. Il est l'homme d'action de l'entreprise. Tour à tour il combat à la tête des troupes insurgées et entretient ou réveille leur courage par la puissance de sa parole, et traite les affaires les plus épineuses. Il est investi de l'entière confiance de Tien-Tè (voy. ce nom).

HICKOK (Laurent P.), théologien et philosophe américain, né à Danbury (Connecticut), le 29 décembre 1798, et fils d'un pauvre fermier, fut réduit d'abord, pour s'instruire, à suivre pendant l'hiver les écoles de son district. Grâce à sa persévérance, il réussit à entrer au collége de l'Union à Schenectady, où il prit ses degrés en 1820. Il devint alors ministre, fut appelé comme prédicateur en différents endroits, et enseigna la théologie dans l'Ohio (1836), puis, en 1844, au séminaire d'Auburn (New-York). Enfin, en 1852, il accepta la chaire de philosophie au collége de l'Union, dont il est devenu le vice-président.

Les écrits de M. Hickok, qui réunissent l'érudition et la clarté, sont plus particulièrement consacrés à la psychologie. Les trois principaux sont : *Psychologie rationnelle* (Rational Psycology; Auburn, in-8, 1848); *Psychologie empirique, ou l'Esprit humain selon la conscience* (Empirical Psychology, or the Human mind; New-York, 1850, in-8); *Système de science morale* (A System of moral Science; Schenectady, in-8, 1852), manuel destiné aux collèges. M. Hickok a écrit de nombreux articles philosophiques dans les journaux de théologie, ainsi que des sermons.

HIEN-FOUNG, empereur de la Chine, de la dynastie des Tsing, quatrième fils de l'empereur Tao-Kouang, son prédécesseur, né vers 1831, est monté sur le trône au mois de février 1850. En mourant, le vieil empereur, pour assurer la transmission de la dignité suprême au successeur qu'il s'était choisi, avait dérogé aux anciens usages, en vertu desquels ce lers de la toute-puissance devait être consigné d'avance dans un acte solennel, déposé dans un coffret d'or, que l'on ouvre avec grand apparat quand l'empereur a cessé de vivre. Tao-Kouang crut mieux assurer l'effet de ses dernières volontés en désignant lui-même de vive voix son héritier.

Hien-Foung trouvait le pays dans une triste situation. Au dehors, il avait été humilié par la guerre avec les Anglais à la suite de la défense qui leur avait été faite de vendre de l'opium dans le Céleste-Empire. Les navires de la Grande-Bretagne, remontant la rivière de Canton, avaient démantelé les forts, pris une position sérieuse dans l'archipel de Tchou-San et forcé les Chinois

Digitized by Google

à signer à Nankin un traité par lequel ils faisaient aux Barbares (c'est ainsi qu'ils nous appellent), la cession de Hong-Kong, leur permettaient l'entrée de quatre nouveaux ports, leur accordant, en outre, l'occupation de Tchou-San pendant cinq ans et s'engageant à leur payer une forte indemnité. Au dedans, l'état moral des populations semblait présager une dissolution prochaine. Depuis l'envahissement de la Chine par la race tartare mantchoue, en 1662, la nation paraissait tout à fait indifférente à la situation politique du pays, et tout entière à l'amour du lucre et des jouissances matérielles. Mais, dans les derniers jours du règne de Tao-Kouang, l'empire du Milieu était entré dans une voie de progrès. Les deux ministres Ki-Chan et Ki-In (voy. ces noms) avaient donné une impulsion qu'il s'agissait de suivre; leur esprit conciliant favorisait des relations meilleures avec les Anglais qui donnaient la chasse aux pirates dans l'intérêt du commerce des deux nations.

En montant sur le trône, le nouvel empereur quitta, selon l'usage, le nom de Se-go-Ko, qu'il avait porté jusqu'alors et prit celui de Hien-Foung, qui signifie *complète abondance*. Son avénement fut salué par toutes les espérances. D'une part le parti national attendait de lui le rétablissement de l'ancien exclusivisme comme une suite naturelle des inspirations de son âge. Car, en Chine, chose curieuse! la jeunesse lettrée et le peuple ignorant partagent les mêmes opinions politiques; ils ont la même répulsion instinctive pour les institutions des autres pays. Les arts des autres peuples leur semblent entachés d'hérésie, et ils repoussent tout ce qui pourrait altérer les mœurs et les coutumes antiques avec la naïveté de la foi et de l'orgueil national. D'autre part, ceux qu'on pourrait appeler les conservateurs progressistes, pensaient que le désir de conserver la paix maintiendrait les bonnes relations avec l'étranger et ferait régulariser le commerce de l'opium.

Cependant le jeune empereur vivait entouré d'un peuple de flatteurs dans son palais, aussi vaste qu'une de nos villes fortifiées. Il ne dépassait pas les limites de ses jardins dont les allées sont sablées de quartz aux mille couleurs, et l'on pouvait croire qu'il était absorbé par les jouissances raffinées que cachent ces retraites impénétrables aux regards du vulgaire. On s'étonnait de cette inaction, lorsque le *Moniteur de Pékin* du 21 novembre 1850 annonça la révocation des anciens ministres. Le parti réactionnaire triomphait. Cet abandon de la politique paternelle fut fatale au nouvel empereur. Ce fut comme le signal de la révolte du Kouang-Si et de la grande insurrection dont cette province, sous la direction du prétendant Tien-Tè (voy. ce nom) est devenue le berceau. Les progrès rapides de cette guerre civile jetèrent la cour de Pékin dans la consternation. Hien-Foung résolut d'envoyer sur le théâtre des événements des hommes dont l'énergie et la fidélité avaient été prouvées en d'autres circonstances, Ou-Lan-Taï, Lin, Li-Sing-Iuen. Ils échouèrent tour à tour dans leur mission.

Sur ces entrefaites, en juillet 1851, à l'heure où l'empereur se promenait dans les jardins de son palais, un homme tenta de l'assassiner. Mais un chambellan détourna l'arme et sauva le *Fils du Ciel*, c'est le titre que la vénération chinoise donne à ses souverains. Le crime était-il l'œuvre de quelque adhérent des rebelles? ou bien les parents du jeune empereur, alarmés de voir, en ces temps difficiles, le sceptre aux mains d'un adolescent, auraient-ils voulu, dans un intérêt dynastique, le faire passer violemment dans des mains plus expérimentées? Cette dernière supposition paraît la plus probable. Quoi qu'il en soit, dix-huit grands mandarins eurent la tête tranchée, et, d'après une loi fatale de la Chine, tous les membres de leur famille subirent le même sort. Hien-Foung, sentant son trône chanceler, chercha à le raffermir par tous les actes de rigueur et tous les moyens détestables que peut suggérer à l'absolutisme le sentiment du danger. Il frappa sans merci les généraux coupables de s'être laissé battre, et dégrada les fonctionnaires des provinces, des départements et des districts dans lesquels l'insurrection se propagea. Le journal officiel de Pékin, à défaut de victoires des impériaux à enregistrer, accompagna le récit des avantages obtenus par l'insurrection, d'un long commentaire des fautes que les chefs impériaux avaient commises, et des condamnations à mort, des dégradations qui les ont expiées. Les rigueurs de la politique impériale envers ses sujets répondirent aux progrès des rebelles. Dans la seule année 1851, plus de 700 malheureux furent exécutés à Canton. Partout les mandarins mirent un excès de zèle à servir ou à prévenir les colères de leur maître. Mais, malgré la terreur, les généraux qui avaient ordre de vaincre, sous peine capitale, furent souvent vaincus, et, en 1852, les provinces du Hou-Nan et du Hou-Pe, furent perdues pour l'empereur.

Au milieu de ces embarras et de ces périls, le Fils du Ciel consacre le temps qu'il ne donne pas aux affaires de l'empire ou aux plaisirs de la cour à une étrange occupation. Il compose un poëme sur les hauts faits du général tartare Ou-lan-taï. MM. Callery et Iwan, qui ont lu une partie de ses élucubrations, n'y voient que l'œuvre d'un esprit peu fécond, qui s'approprie l'imagination d'autrui et mêle sans façon dans des hémistiches ampoulés, des réminiscences d'auteurs classiques du Céleste-Empire.

La continuité des désastres éprouvés a *forcé* enfin l'empereur de rappeler auprès de lui les anciens serviteurs de son père. Ki-chan et Ki-in, ses grands-oncles, ont été les premiers réintégrés dans leurs fonctions. Un mandarin, nommé Hing-pan, que l'empereur précédent lui-même avait dégradé comme trop progressiste, *fut nommé* premier ministre. Mais le retour de ces *hommes* intelligents et fidèles qui *pourraient* peut-être raffermir le trône, ne signale pas un changement de politique. C'est de leur nom seul que Hien-Foung prétend se servir et, au lieu de leur demander des conseils, il les envoie dans des provinces éloignées. On sent que l'aversion du monarque contre les barbares lui inspire pour les ministres que les circonstances lui imposent, une violente répugnance.

De grands embarras financiers naissent de la situation actuelle et la corruption de l'administration chinoise, qui a été une des causes de l'insurrection, empêche l'empereur de trouver les moyens de la soumettre. Le ministre chargé de surveiller l'emploi des deniers publics dut déclarer au souverain qu'il ne pouvait obtenir de comptes des mandarins envoyés dans les provinces insurgées. Le pillage est partout. D'après les pièces officielles publiées par le gouvernement chinois, les frais généraux de la guerre se sont élevés à 18 millions de taëls (75 millions de francs) pour une seule année. A bout de ressources, Hien-Foung trafique des places et des dignités qu'il donne au plus offrant, et l'on dit que, malgré son aversion profonde pour les fumeurs d'opium, il se dispose à en monopoliser le commerce au profit de son trésor.

On cite le mariage de l'empereur Hien-Foung comme une autre dérogation aux coutumes auxquelles il se montre si aveuglément attaché. On dit que, contrairement aux idées des peuples

Digitized by Google

d'Orient sur l'infériorité de la femme, il admet son épouse à partager le pouvoir. C'est une princesse tartare au grand pied, qui n'a rien de la mignardise et des grâces débiles des chinoises au petit pied; l'empereur aime à la voir se livrer, auprès de lui, aux exercices violents qui plaisent aux femmes de sa race. Il a annoncé lui-même son mariage à ses sujets par un manifeste spécial dans la gazette de Pékin, le *Kin-sin-pao*, le moniteur des dix-huit provinces, l'interprète de ses volontés toutes-puissantes auprès de 360 millions d'habitants. Il publie aussi les prières qu'il faut adresser aux divinités pour le salut de l'empire, à la nouvelle des derniers succès des rebelles. Car après s'être efforcé de nier et de démentir les victoires de Tien-Té et de ses généraux, le gouvernement impérial n'a pu cacher aux populations que Nankin, l'ancienne capitale, fût tombée entre leurs mains (1853).

Depuis, malgré l'incertitude qui règne sur ces événements lointains, il y a lieu de croire que, dans leur marche sur Pékin, les insurgés, au milieu des alternatives d'une lutte d'extermination, ont toujours gagné du terrain. En 1857, les progrès des rebelles furent aidés par les complications que créait au gouvernement chinois une nouvelle guerre avec l'Angleterre. Heureusement pour celui-ci que l'insurrection des Indes a rappelé, du moins pour quelque temps, sur un autre point, toute l'attention et toutes les forces du gouvernement britannique.

L'empereur Hien-Foung est d'une taille moyenne, et sa constitution témoigne d'une grande aptitude aux exercices corporels. Il est mince, mais plein de vigueur. Sa physionomie, qui annonce une certaine résolution, est surtout caractérisée par la hauteur du front et par l'obliquité très-prononcée de ses yeux. Il a les pommettes très-saillantes, les sourcils fortement arqués, et l'intervalle des yeux large et plat. Il est d'un caractère impérieux et d'un esprit crédule. Au milieu du luxe et de la mollesse, il affecte des mœurs sévères. Hardi et résolu, il manque de discernement et ne choisit qu'au gré de ses passions entre ses conseillers et ses serviteurs. Il est souvent la dupe des aventuriers qui flattent sa nature impétueuse et peut en être la victime.

HIGGIN (révérend William), pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1793, à Lancastre, fit ses études au collége de cette ville et à l'université de Cambridge; mais il prit son diplôme de docteur en théologie à celle de Dublin. Après avoir reçu les ordres, il fut nommé chapelain du pénitencier de Richmond (1820) et passa ensuite en Irlande, où il devint successivement pasteur de Roscrea (1828), vicaire général de Killaloe (1834) et doyen de Limerick (1844). Élevé, en 1849, au siége épiscopal de cette ville, il fut transféré, en 1853, à celui de Derry et Raphoe, qui lui donnait de droit l'entrée à la Chambre des Lords. Quoique la grande majorité de ses diocésains soit catholique, il n'en a pas moins un revenu de 6000 liv., (150 000 fr.). Ce prélat fait partie du comité de l'éducation nationale en Irlande.

HILDEBRAND (Bror-Émile), archéologue suédois, né le 12 février 1806, à la forge de Flerohop (Calmar) où son père était ingénieur des mines, prit, en 1826, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund, et fut chargé, en 1832, de mettre en ordre et de décrire les médailles du musée de Stockholm. Il devint, en 1836 et 1837, garde des médailles de la Banque et de celles du roi, garde des antiquités du royaume, et plus tard historiographe de l'ordre des Séraphins. L'Académie des belles-lettres de Stockholm le choisit, en 1837, pour secrétaire perpétuel. Il est aussi membre de la Société des antiquaires du Nord (1831) et des Académies des sciences de Copenhague et de Berlin (1843).

Les principaux écrits de M. Hildebrand sont : *Numismata anglo-saxonica musei regii Academiæ Lundensis ordinata et descripta* (Lund, 1829, 3 part.); *Éclaircissements relatifs à l'histoire de la monnaie en Suède* (Upplysningar till Sveriges Mynthistoria; Ibid., 1831-32, 5 part.); *Monnaies anglo-saxonnes du Musée royal* (Anglosachsyska Mynt i svenka K., etc.; 1846, in-4 avec 10 pl. et carte). Secrétaire depuis 1833 et membre, depuis 1838, de la Société pour la publication des documents concernant la Scandinavie, il a surveillé la publication des tomes XIX et suivants des *Handlingar rœrande Skandinaviens historia*, celle du *Diplomatarium suecanum* (1837-1854), et a donné une table chronologique des 20 premiers volumes des *Handlingar* (1835).

HILDEBRANDT (Ferdinand-Théodore), peintre allemand, né à Stettin, le 2 juillet 1804, commença ses études artistiques à Berlin, sous la direction de M. Guillaume Schadow, qu'il accompagna à Dusseldorf en 1826, et fut un des plus brillants élèves de l'école dont il est aujourd'hui l'un des premiers maîtres. Déjà connu en 1830, il fit avec M. Schadow le voyage d'Italie, puis une excursion dans les Pays-Bas, à la suite de laquelle il s'est fixé à Dusseldorf.

M. Hildebrandt a traité la peinture historique, la peinture religieuse et le genre. Il a emprunté aux poëtes beaucoup de ses sujets, et représenté particulièrement un certain nombre des plus belles scènes de Shakspeare. En 1825, il débuta par un *Faust*, toile assez ordinaire, mais dont le titre seul suffisait en Allemagne pour commencer sa popularité. L'année suivante, il fit paraître *Cordelia et le roi Lear*, tableau plus remarquable pour lequel l'acteur Devrient avait consenti à poser. En 1828, *Tancrède et Clorinde*, obtinrent un grand succès à l'exposition de Berlin; puis vinrent *Judith au moment de tuer Holopherne*, *Roméo et Juliette*, et surtout *la Mort des enfants d'Édouard* (1835), heureux sujet qui fit à l'artiste allemand une popularité égale à celle que Paul Delaroche lui avait déjà due en France. L'original se trouve à Halberstadt dans la galerie Spiegel; l'auteur en a exécuté une petite copie pour le comte Raczinski à Berlin. Il a été d'ailleurs fréquemment reproduit par la gravure et la litographie. L'artiste donna encore *la Promenade du cardinal Wolsey*, *le Doge et la dogaresse de Venise* (1840); *Othello racontant ses aventures à Desdemona et à son frère*, une de ses meilleures œuvres pour la composition et la couleur (1848). En 1850, il exécuta une copie très-admirée de la *Mort de saint François* d'après Rubens, pour la galerie des copies des vieux maîtres, au musée de Berlin.

Parmi les tableaux de genre de M. Hildebrandt, qui n'ont pas moins contribué à sa réputation, nous citerons : *le Brigand*, que l'on cite à côté du *Brigand* de Lessing; *le Guerrier et son enfant*, dont M. Mandel a donné une célèbre gravure; *le Conseiller et sa fille*, remarquable par la distribution de la lumière et l'exactitude des détails, mais où le mépris des règles fondamentales excita une de ces grandes querelles de principes, si aimées des esthéticiens allemands; puis un certain nombre de petites toiles un peu sentimentales, consacrées à l'enfance : *les Enfants en bateau*, *la Conteuse de contes*, *les Enfants de chœur aux Vêpres*, *les Enfants autour de l'arbre de Noël*, et quelques autres tableaux de petite dimension, très-goûtés des familles allemandes. M. Hildebrandt a en outre donné des illustrations très-remarquables au *Re-*

Digitized by Google

cueil de chansons (diederbuch) de Rob. Reinick. Comme portraitiste, il s'est fait une renommée qui égale celle du peintre Karl Sohn. Il excelle dans les études d'hommes, et surtout dans les figures de vieillards. Ses têtes ont beaucoup de caractère et de ressemblance.

En résumé, M. Th. Hildebrandt est un des artistes les plus originaux et des plus discutés de l'Allemagne, où il a créé, sous le nom de naturalisme, un réalisme mitigé qui est bien loin des fantaisies du nôtre. Son défaut d'idéal a soulevé toutefois contre lui des critiques acerbes et même des rancunes très-sérieuses. Mais on ne lui conteste pas l'énergie de la touche, le mouvement, l'expression, l'exactitude des costumes et des moindres détails et surtout la science de la lumière. Il est considéré comme le premier coloriste de l'école de Dusseldorf.

Un autre peintre prussien du même nom, M. Édouard Hildebrandt, né à Dantzick, s'est distingué dans le paysage et dans le genre. Élève de M. Eugène Isabey, il a obtenu une 3e médaille pour le genre, au Salon de Paris, en 1843. En 1855, le jury de l'Exposition universelle lui a décerné une médaille de seconde classe : il avait envoyé deux paysages, *l'Hiver* et *Bateaux pêcheurs d'Hastings*. il avait eu aussi la médaille d'or, à Berlin, en 1850. M. Édouard Hildebrandt est chevalier de la Rose de Brésil (1844), chevalier de l'Aigle-Rouge (1851), chevalier de l'ordre du Christ de Portugal (1854).

HILDRETH (Richard), historien, romancier et économiste américain, né le 28 juin 1807, à Deerfield (Massachussets), fut élevé à Exeter (New Hampshire), où son père, ministre unitairien de mérite, alla s'établir, prit ses degrés au collége de Harvard et étudia le droit. Dès cette époque, il écrivit dans les journaux littéraires de Boston, où il s'établit comme avocat. Il y devint rédacteur en chef du *Boston Atlas*, journal politique. En 1834, sa mauvaise santé le força à aller habiter le Sud, et il y écrivit son roman abolitionniste : *Archy Moore* (1837), remanié, en 1852, par l'auteur, sous le titre de *l'Esclave blanc* (the White slave; Boston, in-12). Sous cette nouvelle forme, il a obtenu beaucoup de succès, même à côté de *la Case de l'oncle Tom*, et il a été traduit en français par MM. de Wailly et Labédollière. Il fait partie de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

En 1836, M. Hildreth traduisit, sur l'édition française de Dumont, la *Théorie de la législation* de Bentham. Il écrivit, vers la même époque, une *Histoire des Banques*, où il se montre partisan du système de la liberté absolue. Revenu à Boston, il y publia, en 1840, *le Despotisme américain* (the Despotism in America; 2e édit., in-12, 1854), examen critique des résultats politiques, économiques et sociaux du système de l'esclavage aux États-Unis. L'état de sa santé le ramena encore une fois dans un pays plus méridional. A Demerara, dans la Guyane anglaise, qu'il habita trois ans, il rédigea successivement deux journaux de Georgetown et écrivit une *Théorie de la morale* (Theory of Morals; New-York, 1844, in-12), suivie plus tard d'une *Théorie de la politique* (Theory of politics; Ibid., 1853, in-12). Selon les promesses de l'auteur, quatre autres traités sur *la Richesse*, *le Goût*, *la Connaissance*, *l'Éducation*, doivent paraître successivement et former, sous le titre collectif de *Rudiments of the science of man*, les éléments de la science humaine. Il veut, dit-il, appliquer à cet ordre de recherches, les méthodes d'induction et d'investigation employées jusqu'ici dans le domaine des sciences physiques. M. Hildreth est, dans la philosophie pratique, de l'école de Bacon et de Bentham. Penseur indépendant, sans préjugé et sans passion, il ne voit que le côté utile et positif des choses et supprime tout criterium supérieur à l'intérêt.

L'ouvrage le plus important de cet auteur, avec ses écrits économiques, est son *Histoire des États-Unis* (History of United States; 6 vol. in-8, 1849-1852, New-York), compilation laborieuse, écrite à dessein, avec une extrême sobriété de style. On y reconnaît toutefois un esprit pénétrant, étendu et très-honnête. Sa froideur, qui contraste singulièrement avec la ferveur nationale de Bancroft, déplaît aux Américains, mais doit recommander son ouvrage aux étrangers, que blessent les exagérations ordinaires de ses compatriotes. L'ouvrage s'arrête à la fin de la première présidence de Monroë (1821).

M. Hildreth a encore travaillé à un grand nombre d'encyclopédies et de publications du même genre. Il était, en 1856, un des principaux rédacteurs de la *New-York Tribune* et d'autres journaux politiques. Citons un dernier volume de lui, *le Japon ancien et moderne* (Japan as it was and as it is; New-York, 1857, in-8).

HILL (Rowland Hill, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1800, est neveu d'un général de ce nom, élevé, en 1814, à la pairie héréditaire. N'étant encore que baronnet, il entra, en 1821, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti conservateur; il y siégea jusqu'à la mort de son oncle (1842), qui le mit en possession de ses titres et de sa pairie. En 1845, il fut nommé lord-lieutenant du comté de Salop. De son mariage avec miss Clegg (1831), il a deux enfants, dont l'aîné, *Rowland-Clegg* Hill, est né en 1833.

HILL (sir Rowland), administrateur *anglais*, promoteur de la réforme postale, s'est voué tout entier à faire adopter dans le service des postes de son pays un système dont le principe, consacré par l'usage et le succès, a fini par être appliqué en France. Parmi le grand nombre de mémoires et de brochures qu'il a publiés à l'appui de sa belle innovation, qui consistait à *proportionner la taxe postale, non plus à la distance*, mais au poids de chaque lettre, il suffit de citer *State and prospects of penny postage* (Londres, 1844). En 1837, la Chambre des Communes nomma, pour examiner le plan de M. Hill, un comité qui le recommanda vivement comme très-favorable aux intérêts du commerce en même temps qu'au développement intellectuel des classes inférieures. Dans le cours de la session suivante, on envoya plus de 10 000 pétitions au Parlement pour obtenir le vote d'une réforme qui préoccupait ardemment l'opinion publique.

Enfin, en 1839, on adopta le *penny postage*, et M. Hill fut appelé à la direction des postes. Après maintes persécutions qu'il eut à subir de la part des bureaux, il se retira en 1843 et reçut, en 1846, comme témoignage de la reconnaissance publique, la somme de 13 000 livres (325 000 fr.), produit des souscriptions particulières. Cette réforme, que l'on a timidement, et après tant d'hésitations, importée dans notre pays, fut aussi radicale que possible : la taxe uniforme de toute lettre d'un certain poids fut réduite à un *penny* (10 cent.) pour tous les points du Royaume-Uni. Les progrès des communications, par l'intermédiaire de la poste, furent dès lors très-rapides : le nombre des lettres transportées dans le Royaume-Uni, qui, avant 1839, s'élevait à 75 millions, fut, en 1842, de 208 millions. En 1852, il a dépassé 360 millions et a donné un produit net de 1 118 004 liv. st. (27 950 100 fr.).

Digitized by Google

M. Hill, après avoir occupé plusieurs années la direction générale des Monnaies (1847), a été réintégré dans ses anciennes fonctions au Post-Office, où il ne cesse d'apporter des améliorations ou des réductions dans les tarifs des colonies et de l'étranger.

HILLARD (Georges-Stillman), littérateur américain, né à Machias (Maine), le 22 septembre 1808, et élevé au collége de Harvard, étudia le droit, débuta avec succès au barreau, puis dirigea un journal unitairien (1834) et publia une édition des *Œuvres poétiques* de Spenser (1839), avec une remarquable introduction critique. Ayant visité l'Europe en 1846 et 1847, il donna, en 1853, le récit d'une partie de son voyage : *Six mois en Italie* (Six months in Italy), livre exact et bien écrit, qui est devenu une sorte de guide classique pour les voyageurs américains en Italie. M. Hillard a écrit, en outre, la vie du capitaine John Smith, dans la *Biographie américaine* de Sparks, et il est un des rédacteurs principaux de la *North American review*. Très goûté comme *lecturer*, il a publié une série de douze *Lectures*, faites sur Milton, à l'Institut de Lowell (Boston, 1847), et une autre série *sur les Dangers et les Devoirs de la profession commerciale* (On the dangers and duties of the mercantile profession; (1850). Il a été choisi, en 1852, par le conseil municipal de Boston, pour prononcer l'éloge public de Daniel Webster.

HILLEBRAND (Joseph), philosophe et littérateur allemand, né à Grossdüngen, près de Hildesheim, en 1788, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir professé quelque temps soit au séminaire de Saint-Joseph à Hildesheim, soit dans des maisons particulières, il fut nommé professeur adjoint de philosophie à Heidelberg, et professeur titulaire après la retraite de Hegel. Converti au protestantisme depuis déjà quelques années, il fut appelé à Giessen, en 1822, et y devint successivement directeur du gymnase académique et membre du conseil supérieur des études. Ses opinions libérales le firent nommer, en 1848, président de la seconde Chambre des États. En 1851, la ville de Mayence le choisit pour son représentant.

Nous citerons, parmi ses travaux : l'*Anthropologie considérée comme science* (die Anthropologie als Wissenschaft; Mayence, 1822-1823, 3 vol.); *Traité de philosophie et de propédeutique* (Lehrbuch der theoretischen Philosophie und philosophischen Propaedeutik; Ibid., 1826); *Esthétique littéraire* (Literaraesthetik : Ibid., 1826, 2 vol.); *Æsthetica litteraria antiqua critica* (Ibid., 1828); *Prolégomènes de philosophie universelle* (Universal philosophische Prolegomena; Ibid., 1830); l'*Organisme de l'idée philosophique* (der Organismus der philosophischen Idee; Dresde et Leipsick, 1842); *la Philosophie de l'esprit* (die Philosophie des Geistes; Heidelberg, 1835, 2 vol.); enfin, son œuvre capitale, *la Littérature nationale allemande depuis le commencement du* XVIII*e siècle* (die deutsche Nationalliteratur seit dem Anfange, etc.; Hambourg et Gotha, 1846; 2e édit, 1850, 3 vol.).

HILLEMACHER (Eugène-Ernest), peintre français, né à Paris, vers 1820, entra dans l'atelier de M. Cogniet et adopta la peinture de genre. Ses principales productions sont : *saint Sébastien mourant* (1842); *la Madeleine au sépulcre* (1845); *la Vieille et les enfants* (1847); *Pêcheurs napolitains*, *le Confessional* (1848); *le Satyre et le passant* (1850); *les Assiégés de Rouen en* 1418 (1852); *le Voyage de Vert-Ver* (1853), qui appartient à l'impératrice; *le Dimanche des Rameaux*, *Rubens faisant le portrait de sa femme*, à l'Exposition universelle de 1855. En 1857, il a donné cinq tableaux, entre autres : *les Deux écoliers de Salamanque* et *la Partie de whist*. M. Hillemacher a obtenu une 2e médaille en 1848 et une mention en 1855.

HILLER (Ferdinand), compositeur et pianiste allemand, né le 24 octobre 1811, à Francfort-sur-le-Mein, reçut les leçons des meilleurs maîtres de cette ville, joua en public dès l'âge de dix ans, et alla étudier ensuite deux ans à Weimar sous la direction de Hummel auquel il dédia, sept ans plus tard, son premier *Quatuor*. En 1829, il se rendit à Paris où il resta sept ans; il y publia diverses compositions, se fit applaudir comme virtuose dans des concerts, à côté de Liszt et Kalkbrenner, et se fit surtout remarquer, avec Baillot, par ses séances de musique classique.

M. Hiller passa à Francfort l'hiver de 1836, et partit ensuite pour l'Italie où il fit représenter, à Milan, son opéra de *Romilde* qui eut peu de succès. Rentré en Allemagne en 1839, il fit exécuter à Leipsick, son oratorio : *la Destruction de Jérusalem* (die Zerstœrung Jerusalems), sa meilleure composition. Les quatre années suivantes (1840-1844), il vécut successivement à Rome, à Francfort et à Leipsick où il dirigea, pendant l'hiver 1843-1844, les concerts du *Gewandhaus*. Il fit ensuite représenter, à Dresde, deux nouveaux opéras : *le Rêve dans la nuit de Noël* (der Traum in der Christnacht; 1844), et *Konradin*, *le dernier des Hohenstaufen* (1847). Appelé alors à Dusseldorf, en qualité de directeur de musique, il devint, trois ans après, maître de chapelle de la ville de Cologne, où il fonda le Conservatoire du Rhin, qui compte aujourd'hui parmi ses professeurs Reinecke, Carl Reinthaler, Weber et Pixis. Après avoir passé quelque temps à Londres et à Paris et avoir dirigé pendant une saison (1851-52), l'opéra italien dans cette dernière ville, il a repris ses anciennes fonctions. Il y a écrit en dernier lieu une grande symphonie sous ce titre : *Et pourtant le printemps doit venir* (Es muss doch Frühling werden), composition très-favorablement accueillie en Allemagne, et que l'auteur a fait entendre dans plusieurs grandes villes.

Parmi les autres ouvrages de M. Hiller, dont plusieurs, exécutés en public, n'ont pas été gravés, il faut citer des *Quatuors* et des *Trios*; *Duo concertant* pour piano et violon; *Caprices*; *Concerto* pour piano et orchestre; *la Danse des Fées*; *Six suites d'études*; morceaux de caractère; *Douze chants allemands* à une voix, avec accompagnement, sur des paroles de Henri Heine; plusieurs *Sonates*; *Études pour violon*; *Études rhythmiques*; *le chant des Fantômes sur les eaux* (der Gesang der Geister über dem Wasser), cantate; *Laissez couler vos larmes* (O weint um Sie), autre cantate d'après Byron, etc.

HIMELY (Sigismond), graveur suisse, établi en France, est né à Neuveville, en 1801, et étudia d'abord la peinture, puis la gravure sous Thalès Fielding. Venu à Paris, en 1822, il cultiva l'aquarelle et plus spécialement la gravure à l'aquatinta. Il faut citer parmi ses premières productions, qui sont les plus recherchées : des *Vues* gravées pour l'ouvrage d'Osterwald le jeune sur *la Sicile* (1826); un recueil de *Paysages et sujets d'étude à l'aquarelle* (1830). Occupé aujourd'hui de l'école moderne, il a reproduit divers *Paysages* de M. Decamps; un de ces derniers a figuré à l'Exposition universelle de 1855. — Son frère cadet, M. Henri HIMELY, s'est fait un nom comme peintre de fleurs.

Digitized by Google

HIMLY (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, fils du médecin ophthalmologiste, Charles-Gustave Himly, mort en 1837, est né le 14 décembre, 1800, à Brunswick. Il fit une partie de ses classes et étudia la médecine à Gœttingue où il obtint, en 1823, le grade de docteur. Après des voyages d'études en Allemagne, en France, en Angleterre, en Écosse et dans les Pays-Bas, il revint se fixer à Gœttingue, où il devint, en 1832, professeur adjoint de médecine.

On a de M. Himly : *Commentatio de cachexiis et cacochymiis* (Gœttingue, 1823), qui, après lui avoir servi de thèse de doctorat, remporta le prix dans un concours ouvert devant l'Académie de Gœttingue; *Recherches d'anatomie et de physiologie* (Beitraege zur Anatomie und Physiologie; Hanovre, 1829-1831); *Introduction à l'étude de la physiologie de l'homme* (Einleitung in die Physiologie des Menschen; Gœttingue, 1835; etc. Il a publié entre outre une œuvre posthume de son père : *les Maladies et difformités de l'œil humain* (die Krankeiten und Missbildungen des menschlichen Auges; Nordhausen, 1843, 2 vol.), à laquelle il ajouta des notes et des suppléments.

HINCKELDEY (Charles-Louis-Frédéric), fonctionnaire allemand, né en 1803 au château de Sinnershausen, près de Meningen, fit d'excellentes études de droit, entra dans l'administration, devint assesseur à Cologne, puis conseiller de préfecture à Aremberg, enfin grand conseiller à Mersebourg. Nommé, en 1848, président de la police à Berlin. Il se fit remarquer par une grande activité. La ville lui dut de nombreux établissements d'utilité publique, des télégraphes, des hôpitaux, etc. En 1852, il fonda une maison de secours pour les ouvriers nécessiteux. Le roi, pour reconnaître ses services, le nomma, en 1853, directeur général de la police, et, en 1855, conseiller intime et directeur de la section de la police au ministère de l'intérieur. Mais la même année, à l'occasion de l'établissement du Jockey-Club à Berlin, il eut avec M. de Rochow-Plessow une querelle qui se termina par un duel au pistolet, le 10 mars 1856, à Charlottenbourg. M. de Hinckeldey fut tué, et, bien que les causes du duel n'aient pas été bien éclaircies, il en résulta une vive animosité entre les fonctionnaires de l'administration prussienne et les membres les plus influents du parti de la noblesse.

HIND (John-Russell), célèbre astronome anglais, est né à Nottingham le 12 mai 1823. Fils d'un fabricant de dentelles qui rendit un grand service à l'industrie de son pays par l'introduction des métiers à la Jacquart, il prit dès l'enfance un goût tout particulier à l'étude de l'astronomie et lut avec avidité tous les ouvrages qui traitaient de cette science. Son éducation terminée, il vint à Londres et entra, selon le vœu de son père, dans les bureaux d'un ingénieur civil (1840); mais il se dégoûta bientôt d'une occupation peu conforme à ses penchants, et, à la fin de l'année, le savant physicien Wheatstone, qui s'intéressait à lui, le fit admettre, en qualité d'aide, à l'observatoire de Greenwich.

M. Hind mit à profit les quatre années qu'il passa dans cet établissement pour accroître ses connaissances; grâce à une riche bibliothèque et aux conseils de M. Airy, son directeur, il y refit sur des bases solides son éducation astronomique. Il prit également part aux travaux de la commission qui fut chargée, en 1843, de relever la longitude exacte de Valentia, aux environs de Dublin. Au mois de juin 1844, il quitta Greenwich pour être attaché à l'observatoire particulier que M. Bishop a fait construire dans Regent's Park, à Londres. C'est là qu'il reçut bientôt après la nouvelle de son admission à la Société royale astronomique (décembre 1844), à laquelle il avait, à diverses reprises, envoyé des communications importantes.

Dans ce nouveau poste, ses observations assidues ont été constamment couronnées de succès, et l'on peut dire qu'il est de tous les astronomes vivants celui qui a fait le plus de conquêtes dans les champs du ciel. Il a calculé les orbites et les déclinaisons de plus de soixante-dix planètes et comètes. Il a constaté la présence de seize nouvelles étoiles mobiles, ainsi que de trois nébuleuses, que personne n'avait encore observées. Trois comètes ont été signalées par lui : l'une (29 juillet 1846) avait été aperçue à Rome deux heures plus tôt par Vico; l'autre (18 octobre 1846), qu'il ne put revoir à cause de l'état brumeux de l'atmosphère; la troisième (6 février 1847), qui devint visible en plein jour le mois suivant. C'est au sujet d'un de ces corps errants qu'il publia la dissertation intitulée : *Retour imminent de la grande comète de 1264 et de 1556* (On the expected return of the great comet, etc.).

Mais c'est parmi les corps planétaires que M. Hind compte le plus de découvertes. Nous rappellerons, au premier rang, *Iris* (13 août 1847), la plus importante, dont la distance solaire moyenne est 2,39, celle de la terre étant 1, et dont la révolution sidérale s'accomplit en 1346 jours. Viennent ensuite *Flore* (18 octobre 1847); *Victoria* (13 septembre 1850); *Irène* (19 mai 1851); *Melpomène* (24 mai 1852); *Fortuna* (22 août 1852); *Calliope* (16 novembre 1852); *Thalie* (15 décembre 1852); *Euterpe* (8 novembre 1853); *Uranie* (22 juillet 1854), etc. Aujourd'hui les planètes télescopiques se multiplient tellement dans les catalogues des observateurs tels que M. Hind ou M. H. Goldschmidt (voy. ce nom), qu'on n'a presque plus le loisir de leur donner des noms.

Les services que M. Hind a rendus à la science ont été dignement appréciés. En 1846, il fut nommé secrétaire-adjoint de la Société royale astronomique de Londres; en outre, cette compagnie lui votait, en 1848, des remercîments publics et, en 1852, une médaille d'or « pour ses « travaux astronomiques et en particulier pour « la découverte de huit petites planètes. » Ce fut au même titre qu'il reçut, à la même date, du gouvernement, une pension annuelle de 200 liv. sterling (5000 fr.). Enfin, en 1851, l'Institut de France le choisit pour son correspondant en remplacement de Schumacher.

On a de ce savant un petit traité sur *le Système solaire* (the Solar system); une dissertation sur les comètes (1852); un *Manuel d'astronomie*, des *Éléments d'algèbre* (1855, in-8), et une foule de mémoires spéciaux insérés dans les *Transactions* de la Société astronomique de Londres, les *Comptes rendus* de l'Institut de France, les *Nouvelles astronomiques* d'Altona, etc.

HINDS (rév. Samuel), évêque de Norwich et pair d'Angleterre, est né vers 1798 à l'île Barbade, où sa famille descend des anciens colons. Envoyé de bonne heure en Angleterre, il fut élevé à l'université d'Oxford, reçut en 1822 l'ordination sacerdotale et parcourut quelque temps la carrière de l'enseignement; ensuite il administra la paroisse d'Yardley dans le Herts, passa en Irlande et devint prébendier de la cathédrale de Dublin avec jouissance de trois bénéfices. Il y avait un an qu'il était doyen de Carlisle, lorsqu'il fut choisi pour occuper le siége épiscopal de Norwich (1849), qui donne droit à la pairie. Il est du petit nombre des évêques qui, à la Chambre des Lords, donnent leur appui au parti libéral. Le revenu annuel de

Digitized by Google

son diocèse est estimé à 4465 liv. (111 625 fr.). On a de lui plusieurs écrits sur des sujets religieux; un des meilleurs est *Origine et progrès du christianisme* (Rise and progress of Christianity; 1853, in-8, 3e édit.).

HINGRAY (Charles), libraire français, ancien représentant du peuple, né dans le département des Vosges, en 1797, entra de bonne heure dans le commerce de la librairie et fonda à Paris une maison assez importante. Sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe, il professa constamment des opinions radicales et s'associa aux protestations de la bourgeoisie parisienne contre la politique du ministère Guizot. Après la révolution de Février, les gardes nationaux de la 10e légion le choisirent pour colonel, et ses compatriotes des Vosges l'envoyèrent à la Constituante, le cinquième sur onze, avec 66 977 voix. Il y vota avec la gauche démocratique non socialiste, et appuya notamment l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une constante opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le Président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il revint à la direction de sa maison de librairie. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est tenu en dehors de la vie politique.

HINRICHS (Hermann-Frédéric-Guillaume), philosophe allemand, né, le 22 août 1794, à Karlseck (Oldenbourg), fit ses classes au collége de Jever, et après avoir suivi quelque temps les cours de la Faculté de Strasbourg, passa, en 1813, à Heidelberg, où il mena de front des études très-diverses sous le jurisconsulte Thibaut, l'historien Schlosser, le philologue Creuzer et le philosophe Hegel. S'attachant plus spécialement à la philosophie, il obtint le titre d'agrégé, et fut appelé à professer à Breslau en 1822, et deux ans plus tard, à l'université de Halle, qu'il n'a plus quittée.

Disciple de l'ancienne école de Hegel, M. Hinrichs a débuté, sous les inspirations mêmes du maître, par un travail sur les *Rapports de* l'Idée *de Platon avec* l'Entéléchie *d'Aristote*, suivi d'un opuscule sur les *Rapports intérieurs de la religion avec la science* (die Religion im innern Verhaeltniss zur Wissenschaft; Heidelberg, 1822), où il dépassait les idées de son maître touchant l'accord de la religion avec la philosophie. Il donna ensuite, tout à fait dans l'esprit hégelien : *Principes de la philosophie de la logique* (Grundlinien der Philosophie der Logik; Halle, 1826); *Genèse de la science* (Genesis des Wissens; Heidelberg, 1835, 1er vol.); *la Vie dans la nature* (das Leben in der Natur; Halle, 1854), où l'auteur cède au mouvement qui porte la philosophie allemande vers les études physiques.

On a en outre, de M. Hinrichs, des écrits littéraires : *Leçons sur le Faust de Gœthe* (Vorlesungen über Gœthe's Faust; Halle, 1825); *la Tragédie antique* (Wesen der antiken Tragœdie; Halle, 1837-1838); *les Poésies de Schiller dans l'ordre historique* (Schillers Dichtungen nach ihrem historischem Zusammenhange; Leipsick, 1837-1838, 2 vol.).

M. Hinrichs a aussi abordé la science politique dans ses cours et dans ses écrits. Ses *Leçons politiques* (Politische Vorlesungen; Halle, 1844, 2 vol.), empreintes d'un libéralisme modéré, ont paru assez avancées au gouvernement prussien pour faire interdire, à l'auteur en même temps qu'à un de ses collègues, le docteur Nauwerk, toute autre application de leurs principes philosophiques à la politique. M. Hinrichs y revint cependant dans ses *Écrits de vacances* (Ferienschriften; Halle, 1844-1845); dans son *Histoire des principes de droit et de politique depuis la réformation jusqu'à l'époque actuelle* (Geschichte der Rechts- und Staats-Principien seit, etc.; Leipsick, 1848-1852 3 vol.), et surtout dans le livre intitulé : *les Rois, ou Histoire du développement de la royauté depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (die Kœnige, Entwickelungsgeschichte des Kœnigthums von den aeltesten Zeiten bis auf die Gegenwart; Leipsick, 1852), ouvrage ingénieusement appelé une véritable histoire naturelle des monarques, et favorable au principe même de l'institution monarchique. Les écrits politiques de M. Hinrichs ont une clarté et un intérêt qui manquent à ses œuvres philosophiques, où la pensée s'enveloppe systématiquement d'un langage inaccessible au vulgaire.

HINTON (rév. James-Howard), littérateur anglais, né vers 1810, est attaché à la secte des Baptistes. Il exerça d'abord son ministère à Reading, puis vint à Londres, où il s'est fait la réputation d'un prédicateur hardi, indépendant et surtout original. Il a pris une part active au mouvement qui s'est manifesté, en ces derniers temps, pour affranchir la religion et l'éducation de la tutelle de l'État. Comme tous ses confrères, il a beaucoup écrit et sur des sujets très-opposés. Nous citerons de lui deux volumes de *Sermons* (1851); *la Vie de William Knibb* (Memoirs of W. Knibb, in-8); une *Histoire des États-Unis* (History of the United States, 3 vol.), qui est un travail estimable; un *Traité de théologie*, des *Éléments d'histoire naturelle*, etc.

HIRSCHER (Jean-Baptiste DE), théologien allemand, né à Alt-Ergarten (Suisse), le 20 juillet 1788, fit ses études au lycée de Constance et à l'université de Fribourg, et fut fait prêtre en 1810. Il enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs établissements avant d'être appelé, en 1817, à une chaire de morale chrétienne à la Faculté de théologie catholique de Tubingue. En 1827, il passa à celle de Fribourg, et devint successivement conseiller ecclésiastique et conseiller intime du grand-duc de Bade; puis membre du chapitre de la cathédrale, dont il est doyen depuis 1850. Il ne cessa de s'y faire remarquer par son zèle à prêcher la charité et la tolérance.

Les principaux ouvrages de M. Hirscher sont : *Considérations sur les évangiles des dimanches* (Betrachtungen über die sonntaeglichen Evangelien, etc.; Tubingue, 1837-1843, 2 vol.); *Histoire de Jésus-Christ* (Geschichte Jesu Christi; Ibid., 1840, 2 vol.); *le Dogme catholique des indulgences* (die Kath. Lehre vom Ablass, 5e edit.; Ibid., 1844); *État actuel de l'Église* (die Kirchlichen Zustaende; Ibid., 1849), destiné à apaiser l'agitation des esprits après la proclamation de la liberté des cultes à Francfort en 1848, et enfin la *Morale chrétienne* (Christliche Moral, 5e édit.; Ibid., 1850-1851, 3 vol.), qui est comme le résumé des opinions et de la conduite de toute sa vie.

HIS DE BUTENVAL (Charles-Adrien, baron), ancien conseiller d'État français, vers 1805, et fils de l'ancien député de ce nom, mort en 1854, entra sous le dernier règne dans le corps diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire de légation à Lisbonne et d'ambassade à Constantinople (1842). Nommé, en 1847, ministre plénipotentiaire au Brésil et destitué par le gouvernement provisoire, il y fut accrédité de nouveau le 18 septembre 1849; de là, il passa, en 1851 en Sardaigne, en 1852 en Belgique, et fut appelé, par décret du 23 juin 1853, à siéger au conseil

Digitized by Google

d'État. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1851.

HITCHCOCK (révérend Edward), géologue américain, né à Deerfield (Massachussets), le 24 mai 1793, fut d'abord principal du collége de sa ville natale, prit, en 1821, la direction d'une église dissidente de Conway (Massachussets), et fut nommé, en 1825, professeur de chimie et d'histoire naturelle à Amherst. Il fut deux fois délégué, en 1830 et en 1837, pour faire l'exploration géologique de cet État. Sept ans plus tard, il devint président du collége d'Amherst où il occupa en même temps les chaires de géologie et de théologie naturelle. En 1850, il fut choisi pour visiter, en qualité de commissaire du gouvernement, les écoles d'agriculture de l'Europe.

M. Hitchcock a cherché principalement, dans ses ouvrages, à étayer du témoignage des sciences naturelles les traditions bibliques ou chrétiennes sur la formation et la composition de notre globe. De là surtout son livre intitulé : *la Religion de la géologie* (the Religion of Geology and its connected sciences; Boston, 1851, in-12). On cite aussi de lui : *Géologie élémentaire* (Elementary Geology; 1840, New-York, in-12), qui a eu de nombreuses éditions et qui est devenue classique; *Géologie du Globe et des États-Unis en particulier* (Geology of the Globe, and of the United-States; Ibid., avec planches et illustrations); *Géologie de la vallée du Connecticut* (Geology of the Connecticut; Valley, 1823); plusieurs *Rapports* publiés à divers intervalles sur des explorations scientifiques du Massachussets, dont les plus importants sont : *Report on the geology, mineralogy, botany and zoology of Massachussets* (in-8, Amherst, 1833) et *Final report on the geology of Massachussets* (1841, Northampton, 2 vol. in-4, avec planches); *Empreintes fossiles dans les États-Unis* (Fossil footmarks in the United-States; 1848; sans compter différentes brochures sur l'agriculture, de nombreux articles dans les journaux scientifiques et quelques sermons sur la tempérance.

HITTORFF (Jacques-Ignace) architecte français, membre de l'Institut, né à Cologne, en 1792, fut destiné par son père à l'architecture et reçut les leçons des meilleurs artistes de sa ville natale. A dix-sept ans, il vint à Paris et trouva, dans Percier et Belanger, des protecteurs en même temps que des maîtres. Il prit bientôt part aux travaux de l'abattoir du Roule et à l'exécution de la coupole en fer de la halle aux blés, fut nommé, en 1814, inspecteur des bâtiments royaux et, après la mort de Belanger, lui succéda dans les fonctions d'architecte du roi. Chargé, dès lors, des travaux les plus importants, il construisit, avec M. Lecointe, l'Ambigu-Comique, restaura la Salle Favart, donna le *Projet* d'un monument à élever au duc de Berri, celui d'une restauration de l'église Saint-Remy de Reims, le plan d'une chapelle mortuaire pour la duchesse de Courlande, et des fontaines de la place de la Concorde. Il organisa les cérémonies funèbres du prince de Condé et de Louis XVIII, les fêtes pour la naissance du duc de Bordeaux, le sacre de Charles X, etc. On a de lui un ouvrage intitulé : *Recueil des décorations et description du baptême du duc de Bordeaux.*

Un instant écarté des travaux officiels par la révolution de Juillet, il redevint bientôt architecte du gouvernement, puis, en 1832, architecte du 6e arrondissement. Il commença deux ans après ses œuvres capitales : *l'Église Saint-Vincent de Paul*, spacieuse basilique dans le style italien, dont la construction dura dix années, et fut chargé des embellissements des Champs-Elysées et de la place de la Concorde. Il éleva dans le même temps *le Grand-Cirque*, dont il a construit plus tard la succursale; *le Diorama*, et quelques autres monuments exécutés avec autant de rapidité que de hardiesse. Après une interruption de plusieurs années, il fut chargé, en 1852, par le nouveau gouvernement, de remanier la décoration de la place de la Concorde et de diriger les immenses travaux du bois de Boulogne.

M. Hittorff s'est aussi fait connaître par d'importantes publications artistiques : *Architecture antique de la Sicile* (Paris, 1826-1830, 3 vol.); *Architecture moderne de la Sicile* (1826-1830), composées au retour d'un voyage scientifique en Italie; *Architecture polychrôme chez les Grecs* (Paris, 1830), qui traite spécialement de l'emploi des couleurs dans les monuments anciens et accuse un vif penchant de l'artiste pour ressusciter ce mode de décoration monumentale. Enfin, il a traduit de l'anglais : *les Antiquités inédites de l'Attique* (1832). Cet artiste a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1853, comme successeur de Huvé. Décoré en 1825, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

HITZIG (Ferdinand), critique allemand, commentateur de la Bible, né à Hauingen (Bade), le 23 juin 1807, et fils d'un pasteur, fut élevé dans la lecture des livres saints. Il fit ses premières études à Carlsruhe et suivit, de 1824 à 1827, les cours de théologie des universités de Halle et de Heidelberg. En 1829, il passa à celle de Gœttingue où il se fit recevoir agrégé; il fut appelé, en 1833, à Zurich, comme professeur d'exégèse et y fit des cours très-suivis.

Particulièrement versé dans la connaissance des langues sémitiques et des sources bibliques, M. Hitzig a donné de nombreux ouvrages qui se distinguent par une critique fine et impartiale, mais parfois aventureuse. Nous nous bornerons à citer : *Idée d'une critique pratique de l'Ancien Testament* (Begriff der Kritik am Alten Testament praktisch erörtert; Heidelberg, 1831); *Traduction et commentaire du prophète Isaïe* (Ibid., 1833); *les Prophéties de Jonas sur Moab* (Ibid., 1831); un *Commentaire sur les psaumes* (Ibid., 1835-1836, 2 vol.); *sur les douze petits prophètes* (Leipsick, 1838; 2e édit., 1851); *le prophète Jérémie* (Ibid., 1841); *le prophète Ezéchiel* (Ibid., 1847), et *le prophète Daniel* (Ibid., 1850); *l'Invention de l'Alphabet* (die Erfindung des Alphabets; Zurich, 1840); *sur Jean Marcus et ses écrits* (Zurich, 1843); *Histoire et mythologie des Philistins* (Urgeschichte und Mythologie der Philistaer; Leipsick, 1845); *l'Inscription tumulaire de Darius à Nakschi-Rustam* (die Grabschrift des Darius, etc.; Zurich, 1846); un important *Manuel abrégé de l'exégèse de l'Ancien Testament* (Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament; Leipsick, 1855), etc.

HJERTA (Lars-Jean), publiciste suédois, né, en 1801, à Upsal, où son père était trésorier de l'université, fit ses études dans cette ville et s'établit à Stockholm comme notaire. En 1829, il fonda avec Crusenstolpe *la Gazette de la Diète* (Rigsdags-Tidende), simplement consacrée d'abord aux débats parlementaires et qui devint bientôt l'organe exclusif de l'opposition. A la fin de la session (1830), il se sépara de son associé qui entreprit, dans le sens royaliste, *le Fosderneslandet*. Quant à M. Hjerta, voyant l'influence réelle que la presse, jusqu'alors insignifiante, commençait à exercer sur le développement politique de la Suède, il publia *la Feuille du soir* (Aftonbladet); grâce à ces qualités originales qui en font le premier publiciste de son pays, il réussit

Digitized by Google

en peu de temps à faire tomber les autres journaux, celui de Crusenstolpe d'abord (1833) : puis celui de l'opposition, *L'Argus*, que Johannsen dirigeait depuis 1820. L'*Aftonbladet* est, de toutes les feuilles suédoises, la seule à peu près qui soit dans une situation prospère : elle compte 6000 abonnés environ. Le poète Tegner l'avait appelée *la Bible du peuple*. Depuis l'avènement du roi Oscar, M. Hjerta a cessé d'appartenir à l'opposition et s'est réconcilié avec Crusenstolpe. En même temps qu'il rédige, dans son journal, les nouvelles de chaque jour, il dirige une librairie et une fabrique de bougies steariques.

HJORT (Pierre), grammairien danois, né en 1793, dans l'île d'Amagre, près de Copenhague, et fils d'un philanthrope bien connu qui mourut en 1813, étudia successivement la théologie, l'esthétique et la philosophie. Il débuta par deux ouvrages critiques, où il défendait les tendances du romantisme contre le goût classique des poètes Ingemann et Baggesen : *Digter Ingemann og Hans Wärker* (1815), et *Tolf paragragher om Jens Baggesen* (1816). Il fit ensuite, dans la compagnie d'un jeune baron, un grand voyage en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, et subit d'une manière profonde l'influence de la jeune école romantique de ce dernier pays. A Rome, il se trouva en rapport avec les poètes suédois Atterbom et Guillaume Müller, avec le sculpteur Thorwaldsen, avec les grands artistes allemands, Cornélius, Schnorr, etc., et revint par l'Allemagne. Il s'arrêta à Munich, où il connut les philosophes Schelling et Baaden, puis Daubettlegel. En 1822, rentré dans le Danemark, il obtint la chaire de langue et de littérature allemande à l'Académie de Soroe. C'est là qu'il fit paraître un ouvrage allemand : *J. Scott Erigène, ou du Principe d'une philosophie chrétienne et de sa mission* (Jon Scotus Erigena, oder, etc.; 1829), et son ouvrage danois : *Läre om Villiens Frihed, forsvaret imod en Mediciners Angreb* (1825). En 1849, l'université de Soroe ayant été supprimée, M. Hjort est redevenu simple professeur particulier.

On a encore de lui, entre autres travaux de philosophie et de grammaire : *Tydsk grammatik for Dansktalende* (Copenhague, 5e édition, 1851); *De tydske conjugationes* (Ibid., 1826); *Systematik i sprogformemes organiske sammenhäng alene grundet, fremstilling af den latinske conjugations läre* (Ibid., 1827); *Det engelske conjugations system* (Ibid., 1843); *Tydsk Läsebog for Dansktalende* (Ibid., 3e édit., 1843), excellent ouvrage de lexicographie ; *Gammle og nye Psalmer* (Ibid., 3e édit., 1843); *Den Danske Börneven* (Ibid., 6e édit., 1852), le plus important de ses écrits, etc., et un grand nombre d'articles dans les recueils scientifiques de son pays et de l'Allemagne.

M. Hjort s'est aussi fait connaître, comme écrivain politique, par plusieurs brochures, où il se montre royaliste constitutionnel et libéral : *Udtog af Breve til en ven i Själland om det Slesvig-Holsteenske Röre* (1848), publié sous le pseudonyme de L. S. Navne; *Oprörets Holsteen, politiske Betragtminger i Flugt med Begivenhederne* (1re et 2e édit., 1848), deux publications qui provoquèrent des réfutations en sens contraire; *Kritiske Bidrag til nyere dansk Tänke maades og Danelses historie* (Copenhague, 1852), etc.

HLUBEK (François-Xavier-Guillaume), publiciste et économiste allemand, né à Chatischau en Silésie, le 11 septembre 1802, étudia à Vienne, de 1813 à 1824, les mathématiques, le droit, la chimie et l'économie rurale. Il entra d'abord dans la magistrature (1829), puis devint professeur d'économie rurale. Il obtint une chaire à Lemberg en 1832, et plus tard à Laibach, où la Société d'économie rurale lui confia l'administration de son établissement agricole et la rédaction de ses deux organes, les *Annales* (Annalen) et le *Calendrier économique de l'Illyrie* (Wirthschaftskalender für Illyrien). Il se chargea en outre de dresser un état comparé des relations économiques, industrielles et commerciales de l'empire autrichien. En 1840, il devint professeur d'économie rurale à Graetz, rapporteur du comité central de la Société d'économie de Styrie, administrateur de la ferme d'essai et du Vignole modèle. L'année suivante, il fut couronné pour son mémoire sur la *Nourriture des plantes et la statique de l'agriculture* (die Ernährung des Pflanzen und die Statik des Landbaus; Prague, 1841), auquel se rattache son *Commentaire de la chimie organique du docteur Liebig* (Beleuchtung der organischen Chemie des Dr Liebig; Graetz, 1842). En 1851, le jury de l'Exposition universelle de Londres décerna une grande médaille à la Société de Styrie dont il est le fondateur, pour les résultats obtenus dans l'éducation des vers à soie.

Nous citerons encore de M. Hlubek : *Résultats de l'influence de la Société d'économie rurale en Styrie* (Resultate der Wirksamkeit der Landwirthschaftgesellschaft; Graetz, 1840); *Rapports entre Trieste et la monarchie, et le chemin de fer de Vienne à Trieste* (der Verkehr zwischen Triest und der Monarchie, etc; Vienne, 1841); *Essai d'une nouvelle caractérisation et classification des différentes espèces de vigne* (Versuch einer neuen Charakteristik und Classification der Rebearten; Graetz, 1841); *Réponse aux questions actuelles d'agriculture* (Beantwortung der wichtigsten Fragen des Ackerbaus; Ibid., 1842); *l'Économie rurale universelle* (die Landwirthschaftslehre in ihrem ganzen Umfange; Vienne, 1846, 2 vol.; 2e édit., 1851-1852); *Rapport sur l'économie rurale en Angleterre et sur l'Exposition de Londres* (Bericht über die engl. Landwirthschaft und die Londoner Ausstellung; Graetz 1852); *Traité d'économie rurale* (die Betriebslehre der Landwirthschaft; Vienne, 1852), etc.

HOBHOUSE (John-Cam), baron BROUGHTON, homme politique anglais, pair, né en 1786, et fils d'un riche brasseur de Londres, acheva ses études à l'université de Cambridge et fit en 1809 un voyage en Orient, dont il publia la relation sous ce titre : *Journey into Albania and other provinces of the turkish Empire*; Londres, 1812). Lord Byron lui dédia à cette époque le IVe chant de *Childe Harold*. S'étant trouvé en France pendant les Cent-Jours, il écrivit, après Waterloo, ses *Lettres d'un Anglais* (1815), où il prenait ouvertement le parti de l'Empereur et qui amènèrent son incarcération à Newgate jusqu'à la fin de 1819. Cette condamnation, due aux rancunes de la majorité parlementaire, lui fit une sorte de popularité; envoyé, en 1820, à la Chambre des Communes, il y prit place parmi les radicaux, contribua avec eux à la fondation de la *Westminster Review*, et combattit de toutes ses forces, par ses articles et par ses discours, la politique aristocratique de Canning.

Quelques années après, sir Hobhouse, qui ambitionnait un rôle plus élevé, se rapprocha du parti modéré. Il put dès lors figurer dans les combinaisons ministérielles, et lord Grey lui facilita l'accès du cabinet en le nommant, en 1831, secrétaire d'État au département de la guerre, et, en 1833, secrétaire d'État pour l'Irlande. Mais, ayant donné sa démission de député au sujet d'un impôt qu'il prétendait maintenir et dont jadis il avait demandé la suppression, il se représenta sans succès devant les électeurs de Westminster.

Digitized by Google

En 1834, sous les auspices de lord Melbourne, il rentra au pouvoir, avec le titre de commissaire en chef des domaines, et au Parlement comme député de Nottingham. De 1839 à 1841, époque où l'école de sir Robert Peel vint aux affaires, il fit partie du Bureau central des Indes. Lors de l'avénement des whigs en 1846, il rentra dans l'administration nouvelle formée par lord John Russell, avec les importantes fonctions de président du *Board of Control* (bureau des affaires des Indes), qu'il conserva jusqu'en 1851. Toutefois il dut se soumettre à la réélection et le mandat législatif lui fut une seconde fois refusé, en raison de son nouveau revirement d'opinions. Il fut obligé, pour rentrer à la Chambre des Communes, d'accepter ou plutôt d'acheter la députation du bourg-pourri d'Harwich. A sa retraite, en 1851, il fut créé pair d'Angleterre avec le titre de baron Broughton de Gyford. En 1853, il fit encore dans le ministère de la coalition une courte apparition, et rentra presque aussitôt dans la vie privée.

HOCKERT (Jean-Frédéric), peintre suédois, né à Jönköping (Suède), est venu se fixer à Paris depuis quelques années, comme pensionnaire du roi Oscar, et a envoyé à nos Salons plusieurs toiles qui ont été remarquées comme des œuvres de mérite. Nous rappellerons : *la Mort de Monaldeschi à Fontainebleau* (1853) ; *Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Famille de pêcheurs lapons* (1857). Cet artiste a obtenu une médaille de première classe en 1855.

HOCQUART (Édouard), littérateur français, né à Paris, vers 1795, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et d'économie pratique, entre autres : *Dictionnaire classique des hommes célèbres* (1822, 2 vol.), abrégé de Lavocat et de Feller ; *la Morale en actions* (1825), fréquemment réimprimée ; *Petit dictionnaire de la langue française* (1833, 22e édit., 1851), *le Clergé de France* (1833, in-12 ; 3e édit., 1849) ; *Histoire de France* (1838 ; 4e édit., 1843) ; *le Jardinier pratique* (1846, in-18) ; *le Livre des poids et mesures* (1848) ; *le Bouvier modèle* (1849) ; *le Vignole universel* (1853) ; *Éléments d'histoire naturelle* (1856) ; etc.

HOEFER (Jean-Chrétien-Ferdinand), médecin et écrivain français, d'origine allemande, né à Dœschnitz, dans la Thuringe, le 21 avril 1811, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il commença ses études sous la direction du pasteur de son village et au gymnase de Rudolstadt, où il apprit plusieurs des langues mortes et vivantes. L'excès du travail ayant altéré sa santé, il entreprit, pour la rétablir, un voyage à pied en Allemagne, en Hollande et en Belgique. Arrivé à Lille au mois de juillet 1830, et se trouvant complétement dénué de ressources, il s'engagea, comme volontaire, dans le régiment étranger de Hohenlohe, alors en garnison à Marseille, et rejoignit le corps d'occupation de la Morée. Après le licenciement du régiment en mars 1831, il revint en France avec l'intention d'embrasser la carrière de l'enseignement et fut successivement attaché aux colléges de Nantua, de Saint-Étienne et de Roanne. Remarqué dès 1832 par l'inspecteur général Burnouf, il fut chargé de traduire en français la *Critique de la raison pure* pour M. Cousin, qui, satisfait du résultat, l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire ; M. Hoefer aida le célèbre philosophe jusqu'en 1836, dans ses recherches et traductions, et se sépara de lui avec un certain éclat, à propos d'un passage du *Sic et Non* d'Abélard.

Au milieu de ces travaux, M. Hoefer donnait des leçons particulières, fournissait de nombreux articles de science et de critique aux *Annales d'anatomie et de physiologie*, à *l'Encyclopédie catholique*, à *l'Interprète*, dont il avait la rédaction en chef, etc., et suivait les cours de la Faculté de médecine. Reçu docteur le 30 janvier 1840, avec une excellente thèse *sur la Chlorose*, il pratiqua quelque temps sa profession dans les quartiers les plus populeux de Paris, introduisit le premier l'usage du platine dans la thérapeutique et reçut du gouvernement la mission d'aller étudier en Allemagne en 1843 l'enseignement de la médecine, et en 1846 l'enseignement de l'économie rurale ; ses deux *Rapports* furent insérés l'un dans le *Moniteur*, l'autre dans le *Journal de l'instruction publique*. M. Hoefer a été décoré le 6 mai 1846, et naturalisé français en mars 1848.

En 1851, il fut chargé par MM. Didot de diriger, sous le titre de *Nouvelle biographie universelle*, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, un grand répertoire historique destiné à servir de complément à leur *Encyclopédie moderne*. Mais à la suite d'un long procès intenté par les propriétaires de l'ancienne *Biographie universelle* aux éditeurs de la nouvelle, celle-ci a dû adopter pour titre définitif celui de *Nouvelle biographie générale*. Cette importante publication, étrangère à tout esprit de parti, est parvenue aujourd'hui à plus de la moitié de son cadre (1851-1858, tomes I-XXIV, in-8, à 2 colonnes).

M. Hoefer, que distingue l'indépendance d'esprit et de caractère nécessaire à la direction d'une pareille œuvre, a encore publié : *Éléments de chimie minérale* (1841, in-8), d'après la méthode naturelle, ou classification des corps par familles ; *Histoire de la chimie* (1842-1843, 2 vol. in-8), traduite en plusieurs langues ; *Nomenclature et classification chimiques* (1845, in-12) ; *Dictionnaire de chimie et de physique* (1846, in-12 ; 3e édit., 1857) ; *Dictionnaire de médecine pratique* (1847, in-12) ; *Dictionnaire de botanique* (1850, in-12) ; *Rapport sur l'enseignement et la pratique de la médecine en Prusse et dans plusieurs États d'Allemagne* (1844, in-8) ; *le Maroc* et *la Chaldée, l'Assyrie*, etc. (1848 et 1852, dans la collection de *l'Univers pittoresque* ; deux *Mémoires sur les tremblements de terre* et *sur les ruines de Ninive*, dont il combat l'authenticité, contre l'opinion de M. de Saulcy (1851) ; *sur le Système qui transforme l'éditeur en auteur et co-auteur et de la composition des dictionnaires biographiques* (1853, in-4), mémoire à l'appui des réclamations élevées par MM. Didot en faveur des écrivains qui collaborèrent aux publications collectives, etc. Il a traduit l'*Économique* d'Aristote (1843), publiée en français pour la première fois ; la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (1846, 4 vol. in-12) ; les *Tableaux de la nature* (1850, 2 vol. in-8), d'Alex. de Humboldt ; le *Traité de chimie* de Berzélius (1845-1850, 6 vol. in-8), dont le premier volume a été seul traduit en société de M. Esslinger, etc. Il a enfin donné des articles aux *Annuaires de chimie*, à *l'Illustration*, au *Dictionnaire pratique*, etc. ; et, en dernier lieu, à la *Nouvelle Biographie générale*, où l'on remarque ceux d'*Alexandre*, *Aristote*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descartes*, *Érasme*, l'empereur *Frédéric Ier*, *Herschell*, etc.

HOEVEN (Jan van der), naturaliste hollandais, né à Rotterdam, le 9 février 1801, étudia la médecine et les sciences naturelles à l'université de Leyde. Docteur en philosophie et en médecine, il devint, en 1826, après avoir pratiqué jusque-là la médecine à Rotterdam, professeur extraordinaire et en 1835, professeur ordinaire de zoologie à l'université de Leyde.

Digitized by Google

Son principal ouvrage est un excellent *Manuel de zoologie* (Handboek der Dierkunde; Leyde, 1827-1833, 2 vol.; 2e édit., entièrement refondue, 1846 et suiv.), qui a été traduit en allemand (Leipsick, 1847-1856) et en anglais (Londres, 1854 et suiv.). On cite encore de lui avec estime : *Recherches sur l'histoire naturelle et l'anatomie des limaces* (Leyde, 1838), écrites en français; *Études sur l'histoire naturelle de la race des Nègres* (Bijdragen tot de natuurlijke Geschiedenis von den Negerstam; Ibid., 1842); des *Discours et dissertations scientifiques* (Redevoeringen en Verhandelingen; Amsterdam, 1846; traduction allemande, Berlin, 1848); enfin des travaux intéressants insérés dans les recueils scientifiques de divers pays.

De 1834 à 1845, M. Van der Hoeven a rédigé, avec M. de Vriese, la *Revue d'histoire naturelle et de physiologie* (Tijdschrift voor natuurlijke Geschiedenis en Ph. Leyde; 1834-1845, 12 vol.).

HOEVEN (Cornelis-Pruys VAN DER), frère aîné du précédent, professeur de médecine à l'université de Leyde, s'est fait connaître par plusieurs bons ouvrages ayant trait à la pathologie et à l'histoire de la médecine. On cite principalement *de Historia medicinae* (Leyde, 1842, et *de Historia morborum* (Ibid., 1846).

HOEVEN (Abraham des Amorie VAN DER), frère des précédents, est, à Amsterdam, professeur au séminaire des Remonstrants et a la réputation d'être un des plus éloquents orateurs des Pays-Bas. On lui doit aussi quelques travaux littéraires, entre autres : *de Joanne Clerico et Philippo a Limborch* (Amsterdam, 1843).

HOFFMAN (Charles-Fenno), poëte et romancier américain, né à New-York, en 1806, fut privé d'une jambe, par accident, à l'âge de onze ans, fit, au collége de Columbia, des études incomplètes, étudia le droit à Albany, fut admis au barreau en 1817 et exerça, pendant trois ans, à New-York. En 1833, il fit, pour sa santé, un voyage dans les Prairies et en publia, sous ce titre : *un Hiver dans l'Ouest* (A Winter in the West, 1834; New-York, 2 vol. in-12), une relation qui eut beaucoup de vogue. Vinrent ensuite les *Esquisses de la vie des prairies* (Wild Scenes in the forest and prairie; 1837), et le roman de *Greyslaer* (New-York, 1840, in-12), fondé sur un crime extraordinaire, qui a aussi fourni à Simms le sujet d'une histoire de fantaisie. En 1833, il avait fondé le *Knickerbocker Magazine*, dont il abandonna bientôt la direction.

Collaborateur actif de divers journaux littéraires, il fit paraître, en 1837, dans l'*American monthly Magazine* son roman de *Vanderlyn*. En 1842, ses œuvres poétiques, qui étaient déjà favorablement connues, furent réunies pour la première fois en un volume sous le titre de *Vigil of Faith and other Poems*. Un deuxième recueil parut en 1844 et fut suivi d'une édition plus complète de ses poésies (1845). Pendant dix-huit mois (1846-1847), il fut à la tête du journal périodique *the Literary World*, où il donna une série de nouvelles, d'essais et d'esquisses, qui, sous le titre de *Sketches of Society*, obtinrent un grand succès. Mais, en 1849, une attaque d'aliénation mentale interrompit une carrière si brillante. On a reproché à M. Hoffman d'avoir trop affectionné, dans ses romans, les aventures atroces et les descriptions repoussantes; il répondait aux vives censures auxquelles il était en butte, à ce sujet, qu'il avait encore adouci la réalité.

HOFFMANN (Achille), médecin français, né à Paris, en 1804, y fit ses études médicales, fut reçu docteur, en août 1827, avec une thèse *sur les Altérations primitives des fluides*, et se livra à l'homœopathie. Il ouvrit une maison de santé pour la pratique de cette méthode et s'appliqua surtout à la propager par divers écrits.

On a de lui : *des Vices de l'éducation publique, ou Considérations sur l'éducation en général et sur l'étude des langues en particulier* (1832, in-8); *l'Homœopathie exposée aux gens du monde* (1834; 3e édit., même année); *Lettres sur l'homœopathie; A un médecin français sur l'homœopathie; l'Homœopathie et la vieille médecine* (1835-1845); *la Syphilis débarrassée de ses dangers par la médecine homœopathique* (1848, in-8); *la Rage et le choléra* (1848; 2e édit., 1852); *Maladies particulières aux femmes* (1852), etc.

HOFFMANN [DE FALLERSLEBEN] (Auguste-Henri), poëte populaire allemand, né le 2 avril 1798, à Fallersleben, dans le Mecklembourg, où son père était négociant et bourgmestre, fit de bonnes études élémentaires à Helmstedt et à Brunswick et fut envoyé à Gœttingue, puis à Bonn, pour y étudier la théologie, mais il se livra de préférence, dans la société des frères Grimm, à la culture de la philologie et de la littérature allemandes. Dès 1820, il publia une édition des *Fragments d'Otfried* (Bonner Bruchstücke von Otfried). Il voyagea ensuite sur les bords du Rhin et en Hollande pour y rassembler les débris épars de la poésie populaire du moyen âge, visita Berlin, et fut nommé, en 1823, conservateur de la bibliothèque de l'université de Breslau, puis professeur extraordinaire et ordinaire à l'université. En même temps il donnait l'essor à son talent poétique. Une de ses publications, *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder), le fit destituer, le 20 décembre 1842, par décision spéciale du roi, et le rendit du même coup très-populaire. M. Hoffmann de Fallersleben se mit à étudier en voyageant, les langues et les littératures étrangères. Fixé en 1845, dans le Mecklembourg, il obtint en 1848, le droit de rentrer en Prusse et reçut en outre une pension du roi. Il ne prit aucune part à la révolution allemande. Depuis 1849, il réside sur les bords du Rhin.

Ce poëte est comme le Pierre Dupont de l'Allemagne. Ses chansons sont dédiées aux paysans, aux ouvriers, aux enfants, aux soldats, et se distinguent par une simplicité tour à tour pleine de grâce ou d'énergie. Sans être musicien, il y a adapté lui-même quelques mélodies faciles et naturelles, qui restent dans toutes les mémoires. Nous citerons parmi ses recueils : *Chansons allémaniques* (Allemannische Lieder; Fallersleben, 1826; 5e édit., Manheim, 1843); *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1834, 2 vol.; 4e édit., Hanovre, 1853); *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder; Hambourg, 1840-1841, 2 vol.); *Chansons populaires de la Silésie, avec mélodies* (Schlesische Volkslieder mit Melsodien; Leipsick, 1842); *Chansons allemandes faites en Suisse* (Deutsche Lieder aus der Schweiz; Zurich, 1843); *Cinquante chansons pour les enfants* (Funfzig Kinderlieder; Leipsick, 1843); *Cinquante nouvelles chansons pour les enfants* (Funfzig neue Kinderlieder; Manheim, 1845); *Quarante chansons pour les enfants* (Vierzig Kinderlieder; Leipsick, 1847); *Cent chansons pour les étudiants*, etc. (Hundert Schullieder mit Volksweisen, etc.); *le Chansonnier populaire allemand* (Deutsches Volksgesangbuch; Leipsick, 1848), *Diavolini* (Darmstadt, 2e édit., 1847); *Chansons d'amour* (Liebeslieder; Mayence, 1850); *Échos de la patrie* (Heimatklaenge; Ibid., 1850); *la Vie du Rhin* (Rheinleben; Ibid., 1851); *Chansons des soldats* (Soldatenlieder; Ibid., 1851), etc.

M. Hoffmann de Fallersleben s'est aussi fait connaître par plusieurs ouvrages de littérature, d'histoire et de philologie, tels que : *Horæ belgicæ*

Digitized by Google

(Leipsick et Berlin, 1830-1852, 8 vol.); *Matériaux pour une histoire de la langue et de la littérature allemandes* (Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur; Berlin, 1830-1837, 2 vol.); *Histoire du chant d'église allemand jusqu'à Luther* (Geschichte des deutschen Kirchenlieds bis auf Luther: Breslau, 1832, 2e édit., 1853); *Reineke Vos* (Berlin, 1834; 2e édit., 1852); *Fragmenta theotisca* (Vienne, 1834); *Monumenta elnonensia*, contenant le *Chant de Louis* (Ludwigslied), nouvellement découvert à Valenciennes (Gand, 1837); *Traits principaux de la philologie allemande* (die deutsche Philologie im Grundriss: Berlin, 1836); avec Haupt, *Antiquités allemandes* (Altdeutsche Blaetter; Leipsick, 1835-1840, 2 vol.); *Catalogue des vieux manuscrits allemands de la bibliothèque royale de Vienne* (Verzeichniss der altdeutschen Handschriften der Hofbibliothek zu Vien., Ibid., 1841); *Poésies politiques des temps primitifs de l'Allemagne* (Politische Gedichte aus deutcher Vorzeit; Ibid., 1843); *Chansons des sociétés allemandes des* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Deutsche Gesellschaftslieder, etc.; Ibid., 1844); *Matériaux pour une histoire de la littérature allemande* (Spenden zur deutschen Literaturgeschichte; Ibid., 1845, 2 vol.); *Theophilus* (Hanovre, 1853), etc. Il a donné en outre un grand nombre d'articles de philologie et de littérature, aux journaux les plus importants de l'Allemagne.

HOFFMANN (Charles-Alexandre), littérateur et patriote polonais, né dans la Masovie en 1798, étudia le droit à Varsovie; mais, à la suite de mouvements révolutionnaires dans lesquels il fut compromis, il fut déclaré par le gouvernement russe incapable de tenir aucun emploi. Il se décida à faire de la littérature, fonda un journal de jurisprudence, *la Thémis polonaise*, et donna une traduction des œuvres de Franklin. Nommé enfin, en 1827, conseiller à la Banque polonaise, il se maria avec une femme poëte, très-célèbre en Pologne (voy. ci-après). Après la révolution de 1830, il publia une brochure très-ardente traduite depuis en toutes les langues, *la Grande semaine de la Pologne*. Au commencement de 1831, il devint un des trois directeurs de la Banque et fut envoyé en Allemagne pour y négocier un emprunt. La Pologne ayant succombé, M. Hoffmann se retira à Dresde, où il écrivit, d'après des papiers russes qu'il avait eus entre les mains, un *Coup d'œil sur l'état politique de la Pologne sous la domination russe*, qu'il publia à Paris, en 1832. Obligé de quitter Dresde, sous l'influence russe, il s'était réfugié en France, où il vécut jusqu'en 1848. Il y fit paraître *Cztery Powstania* (1837), récit animé des guerres de l'indépendance en Grèce, en Hollande, en Portugal et en Pologne, et le *Vade-mecum polskie* (1839), où l'on trouve de curieux détails sur l'état des finances dans son pays, et où l'auteur, qui s'était toujours tenu éloigné du parti démocratique, se montre attaché aux intérêts du prince Czartoryski.

M. Hoffmann avait épousé Mlle Clémentine Tauska (née à Varsovie en 1798, morte à Passy en 1845), l'une des femmes de lettres les plus distinguées de la Pologne, auteur d'écrits pédagogiques, de relations de voyages, de biographies de Polonais et de Polonaises célèbres et de nouvelles historiques. Ces œuvres diverses ont été réunies sous le titre général de *Wybor Pism* (Breslau, 1833, 10 vol.). Mme Hoffmann a laissé aussi les meilleurs souvenirs comme patriote, et l'on a coutume de dire en Pologne que, d'une main elle tenait la plume, et de l'autre elle soignait les blessés au milieu même des combats. Trois ans après la mort de Mme Hoffmann, son mari se rendit à Dresde et s'y fixa pour donner ses soins à une édition des œuvres qu'elle avait laissées. De cette ville, il a envoyé des correspondances au *Czas*, journal de Cracovie.

HOFMANN (Jean-Chrétien-Conrad), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 décembre 1810, étudia dans sa ville natale, à Erlangen et à Berlin, sous les plus illustres maîtres de l'Allemagne. Après avoir hésité entre l'étude de l'histoire et celle de la théologie, il embrassa cette dernière, passa son examen de candidat de théologie en 1832, et obtint l'année suivante la place de professeur d'histoire, de religion et de langue hébraïque au collége d'Erlangen. Agrégé, en 1835, à la Faculté philosophique, et, en 1838, à la Faculté théologique de cette ville, il y entra dans l'enseignement académique supérieur comme professeur adjoint, en 1841. L'année suivante, il passa à l'université de Rostock, d'où il fut rappelé à Erlangen en 1845, pour remplacer le professeur de théologie M. Harless (voy. ce nom), suspendu de ses fonctions. M. Hofmann est docteur en théologie et chevalier de l'ordre du Mérite de Bavière.

Les deux principaux ouvrages de M. Hofmann sont : *la Prophétie accomplie* (Weissagung und Erfüllung; Nordlingen, 1841-1844, 2 vol.), où il développe tous les rapports de l'Ancien Testament avec le Nouveau et de celui-ci avec la fin des choses, et *la Preuve de l'Écriture* (der Schriftbeweis; Ibid., 1852, 1 vol.), où il prétend donner à l'argumentation dogmatique, une méthode logique qui trouve sa sanction dans l'Écriture même. Citons encore : *les* 70 *Années de Jérémie et les* 70 *semaines de Daniel* (die 70 Jahre des Jeremias und, etc.; Nuremberg, 1836); *Histoire de la guerre des Cévennes* (Geschichte des Aufruhrs in den Cevennen; Nordlingen, 1837); *Cours d'histoire universelle* (Lehrbuch der Weltgeschichte; Ibid., 1839, 2 vol.; 2e édit. 1843), à l'usage des écoles protestantes de la Bavière. M. Hofman est depuis 1846 un des rédacteurs du *Journal du protestantisme et de l'Église* (Zeitschrift für Protestantismus und Kirche).

HOGAN (John), sculpteur anglais, né à Tallow (Irlande), au mois d'octobre 1800, et fils d'un entrepreneur, fut d'abord placé dans l'étude d'un avoué, puis chez un architecte à Cork. Quelques ouvrages en bois qu'il avait taillés au couteau, attirèrent l'attention des connaisseurs sur lui et lui firent obtenir les moyens d'étudier. Après avoir fait de nombreuses copies des modèles que lui fournissait la Société des Arts, il exécuta de lui-même une quarantaine de figures de saints pour le docteur Murphy. En 1823, il fit un voyage à Rome, et, au bout d'un an d'études, il composa la statue du *Jeune berger*, qui fut achetée par lord Powerscourt. C'est aussi en Italie qu'il a terminé : *Ève trouvant une colombe morte*, sujet idéalement traité et qui passe pour son meilleur ouvrage; ainsi que *le Faune irre*, qui obtint un grand succès à l'Exposition universelle de 1851 et valut une médaille à l'auteur.

On a encore du même artiste un *Christ mort*, le groupe d'*Hibernia et Brian*, qu'il a envoyé à l'Exposition de Paris (1855), et plusieurs mausolées en l'honneur du Dr Doyle, d'O'Connell, de la fille de Curran, etc. De retour en Irlande depuis 1829, M. Hogan a établi son atelier à Dublin.

HOGARTH (George), littérateur anglais, né vers 1806, en Écosse, est connu, dans son pays, par des ouvrages sur la musique, auxquels il a apporté un soin consciencieux et qui ont été réimprimés. On a de lui : *Histoire, biographie et critique musicales* (Musical biography, history, and

Digitized by Google

criticism, 1836; 2e édit. fort augmentée, 1838); *Souvenirs de la tragédie lyrique* (Memoirs of the musical Drama, 1839), dont une édition améliorée a paru sous le titre de *Souvenirs de l'opéra;* c'est un tableau complet des vicissitudes et des conditions de la musique dramatique en Angleterre jusqu'en 1851. M. Hogarth collabore pour la critique musicale au *Morning Chronicle*, ainsi qu'au *Daily News*, journal où il a été introduit par son gendre Charles Dickens, lorsque ce dernier l'a fondé au mois de janvier 1846.

HOGUET (Charles), peintre français d'origine prussienne, né à Berlin, en 1813, vint terminer à Paris ses études artistiques, et reçut les leçons de Vict. Bertin ainsi que les conseils de Paul Delaroche. Il a séjourné à diverses reprises en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, et s'est consacré particulièrement à la marine et aux paysages. On a vu de lui, depuis ses débuts au Salon de 1842 : *Intérieur d'un port, la Marée basse, Souvenir d'Écosse, une Plage hollandaise, Bateau pêcheur en rade* (1842-47); *Vue du Pont-Neuf, Intérieur de cuisine* (1848); *Vue prise de Montmartre, Souvenir de Dieppe, Marines* (1849-1853); *Vaches dans une prairie*, à l'Exposition universelle de 1855; quelques tableaux pour le musée de Versailles, etc. M. Hoguet a obtenu une 2e médaille en 1848.

HOHENHAUSEN (Bernard, baron DE HOCHHAUS et DE), général allemand, né à Dachau, le 28 juin 1788, fut élevé à la maison des cadets de Munich, entra en 1805 comme lieutenant dans l'armée bavaroise, et prit part aux campagnes de Napoléon contre l'Autriche et contre la Prusse. En 1806, il fut grièvement blessé et fait prisonnier au combat de Kauth en Silésie. Dans la campagne de Wagram, il servit, comme lieutenant-colonel d'état-major, sous les généraux Lefebvre et Drouot, et fit la campagne de Russie en qualité d'officier d'ordonnance du général bavarois de Raglovich. Fait prisonnier par les Cosaques pendant la retraite, il fut relâché lorsque la Bavière prit parti pour les alliés et fit, comme capitaine, la campagne de 1814 contre Napoléon, sous les ordres du prince Schwarzemberg. Adjudant du prince de Wrède en 1822, il fut chargé quelque temps de l'éducation du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière, et devint major en 1823, lieutenant-colonel en 1833, colonel commandant d'un régiment en 1839, et général-major en 1843. Le 1er mars 1847, il fut nommé conseiller d'État et appelé au ministère de la guerre, qu'il quitta au milieu des mouvements politiques de l'année suivante pour prendre le commandement de la place de Nuremberg. La même année, il fut chargé, en qualité d'adjudant général, d'une mission spéciale dans le royaume de Grèce. De retour en 1849, il eut successivement le commandement de la première et de la seconde division d'infanterie, fut promu au grade de lieutenant général et devint, en 1852, propriétaire du 7e régiment d'infanterie.

HOHENLOHE, famille princière allemande, qui fait remonter son origine au XIIe siècle, et dont les possessions, médiatisées en 1806, ont été incorporées aux royaumes de Wurtemberg et de Bavière. Elle comprend la ligne luthérienne de HOHENLOHE-NEUENSTEIN, élevée à la dignité princière en 1764, et la ligne catholique de HOHENLOHE-WALDENBOURG, en possession du titre de prince de l'Empire depuis 1744.

La ligne de NEUENSTEIN se subdivise en trois branches : *Hohenlohe-Langenbourg*, *Hohenlohe-Œhringen*, subdivisée elle-même en deux rameaux, et *Hohenlohe-Kirchberg*. La ligne de WALDENBOURG comprend les deux branches de *Hohenlohe-Bartenstein* et de *Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst*.

1° Ligne de Nauenstein :

HOHENLOHE-LANGENBOURG (*Ernest*-Chrétien-Charles, prince DE), chef de la première branche de cette ligne, né le 7 mai 1794, a succédé, le 4 avril 1825, à son père le prince Charles-Louis. Il est général-major au service de Hanovre et de Wurtemberg, et président de la haute Chambre du royaume de Wurtemberg. Il a épousé, le 18 février 1828, Anne-*Feodorowna*-Auguste-Charlotte-Wilhelmine, née le 7 décembre 1807, fille du prince Emich-Charles de Linange. De ce mariage, il a eu trois fils : *Charles*-Louis-Guillaume-Léopold, né le 25 octobre 1829, prince héréditaire; *Hermann*, né le 31 août 1832, officier autrichien; et *Victor*, né le 11 novembre 1833, lieutenant dans la marine royale britannique.

Son frère, *Gustave*-Henri, né le 9 octobre 1806, est propriétaire d'un régiment d'infanterie autrichien, général de division et feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche. Son oncle, le prince Charles-*Gustave*-Guillaume, fils de Frédéric-Ernest, est né le 29 août 1777. Conseiller intime de l'empereur d'Autriche, il a dans l'armée autrichienne le grade de feld-zeugmestre et la propriété d'un régiment d'infanterie. De son mariage avec la princesse *Frédérique* de Furstenberg est né, le 11 janvier 1823, *Louis*-Charles-Gustave, lieutenant-colonel au service d'Autriche.

HOHENLOHE-ŒHRINGEN (Frédéric-Guillaume-Eugène-Charles-Hugues, prince DE), chef du premier rameau de la branche de Hohenlohe-Œhringen, ci-devant Ingelfingen, de la ligne de Neuenstein, est né le 27 mai 1816. Fils cadet du prince Frédéric-*Auguste*-Charles, mort en 1853, il est possesseur, depuis le 1er janvier 1849, par suite de cession de son frère aîné (22 août 1842) et de son père (1er janvier 1849), de la principauté de Hohenlohe-Œhringen en Wurtemberg, du majorat de Schlawentzitz, Birava, Ujest, etc., en Haute-Silésie, et du majorat d'Oppourg, Colba et Pasitz, en Saxe-Weimar. Ces biens comprennent environ 70 villages et 50000 habitants. Officier au service de Wurtemberg, le prince Hugues était, en 1848, lieutenant-colonel à la suite des adjudants de S. M. le roi; il est aujourd'hui général-major. De son mariage avec la princesse *Pauline* de Furstenberg, est né, le 21 mars 1848, Auguste-Charles-*Chrétien*-Kraft, prince héréditaire.

Le frère aîné du prince Hugues, *Frédéric*-Louis-Eugène-Charles-Adalbert-Émile-Auguste, est né le 12 août 1812. Il est colonel au service de Wurtemberg. Le 22 août 1842, il a cédé son droit d'aînesse à son frère Hugues, et en second lieu à son frère Félix. Il s'est marié morganatiquement, le 28 mars 1844, à la baronne de Breuning, créée baronne de Brauneck. — Un troisième fils de feu le prince Auguste, *Félix*-Eugène-Guillaume-Louis-Albert-Charles, né le 27 mai 1818, est lieutenant-colonel au service de Wurtemberg et président de la société pour la protection du travail national.

HOHENLOHE-INGELFINGEN (*Adolphe*-Charles-Frédéric-Louis, prince DE), chef du second rameau de la seconde branche de la ligne de Hohenlohe-Neuenstein, est né le 29 janvier 1797. Possesseur de 26 villages et de la ville de Landsberg dans la Haute-Silésie prussienne, il a été nommé, le 2 juin 1827, membre héréditaire du collége de la noblesse à la diète provinciale de Silésie, et, le 3 février 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il a le grade de lieutenant général et le commandement du 23e régiment de la landwehr; en outre, il fait partie du conseil d'État. De son

Digitized by Google

mariage avec la princesse Louise de Hohenlohe-Langenbourg, il a eu plusieurs enfants : *Charles*-Adalbert-Constantin-Henri, né le 19 novembre 1820, prince héréditaire, ancien officier des lanciers de la garde, second aide de camp de S. A. R. le prince Charles de Prusse, conseiller de pays au cercle de Lublinitz (arrond. d'Oppeln en Prusse); *Frédéric-Guillaume*, né le 9 janvier 1826, capitaine au 2e régiment des lanciers de la garde; *Kraft*, né le 2 janvier 1827, ancien officier d'artillerie, capitaine au corps d'état-major de l'armée prussienne, aide de camp du roi.

HOHENLOHE-KIRCHBERG (*Charles*-Frédéric-Louis-Henri, prince DE), chef de la troisième branche de la ligne de Hohenlohe-Neuenstein, né le 2 novembre 1780, est fils du prince Frédéric-Charles-Louis, mort en 1791. Il a succédé, en 1836, à son cousin, le prince George-*Louis*-Maurice, comme possesseur des bailliages de Kirchberg, Dœttingen et Kunzelsau en Wurtemberg, et copropriétaire du comté de Gleichen dans le duché de Saxe-Gotha. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec la princesse Marie, née comtesse d'Urach. Il est lieutenant général au service de Wurtemberg, ainsi que son frère, le prince Chrétien-Louis-Frédéric-*Henri*, né le 22 décembre 1788, ancien envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg. La branche de Kirchberg menace de s'éteindre faute d'héritiers mâles.

2e Ligne de Waldenbourg :

HOHENLOHE-BARTENSTEIN (Charles-Louis-Constantin-Henri, prince DE), chef de la première branche de cette ligne, né le 2 juillet 1837, a succédé, le 22 août 1850, à son père le prince *Louis*-Albert-Constantin, comme possesseur de la principauté de Hohenlohe-Bartenstein, en Wurtemberg, comprenant les bailliages de Bartenstein, Meinhard, etc., avec 24 000 habitants, sous la tutelle de sa mère, *Henriette*-Wilhelmine d'Auersperg, et du prince *Frédéric-Charles*-Joseph de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt.

Son frère, *Albert*-Vincent-Ernest-Léopold-Clément, né le 22 novembre 1842, a hérité, sous la même tutelle, de la principauté de Hohenlohe-Jagstberg, comprenant les bailliages de Jagstberg, Braunsback, etc., en Wurtemberg, qui comptent 10 000 habitants.

HOHENLOHE-WALDENBOURG-SCHILLINGSFURST (Frédéric-Charles-Joseph, prince DE), chef de la seconde branche de la ligne de Hohenlohe-Waldenbourg, est né le 5 mai 1814. Il a succédé par cession, le 26 décembre 1839, à son père le prince *Charles*-Albert, comme possesseur des bailliages de Waldenbourg, Kupferzell, etc., avec 15 000 habitants, sous la souveraineté du Wurtemberg, et d'une partie de la seigneurie de Schillingsfurst, avec 3 000 habitants, sous la souveraineté de la Bavière. Général-major au service de la Russie, il a été aide de camp de l'empereur Nicolas. De son mariage avec la princesse *Thérèse-Amélie* de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, il a eu sept enfants, dont l'aîné est le prince héréditaire *Nicolas*-Frédéric-Charles-Joseph-Paul, né le 8 septembre 1841. Son frère, *Charles*-Étienne, né le 20 avril 1818, a servi, comme officier de cavalerie, dans l'armée du Wurtemberg; il est aujourd'hui capitaine au régiment des hussards autrichiens. Un autre frère, *Egon*-Charles, né le 4 juillet 1819, a servi également dans l'armée autrichienne et s'est retiré avec le grade de lieutenant-colonel.

Une autre branche de Hohenlohe-Waldenbourg, dite Hohenlohe-Schillingsfurst, en Bavière, a pour chef le duc de RATIBOR et le prince de RATIBOR ET CORWEG (voy. ces noms).

HOHENZOLLERN, une des plus anciennes maisons princières de l'Allemagne. Elle se divise en trois branches : la branche aînée, qui forme la dynastie actuellement régnante de la Prusse (voy. ce nom), et les branches cadettes suivantes :

HOHENZOLLERN-HECHINGEN (*Frédéric*-Guillaume-Constantin, prince DE), chef actuel de la première branche cadette de Hohenzollern, est né le 16 février 1801. Il est, en outre, burgrave de Nuremberg en Silésie, duc de Sagan, etc.; il succéda, le 13 septembre 1838, à son père, le prince Frédéric-Hermann-Othon. Par suite de la convention du 7 décembre 1849, et en vertu du pacte de succession, il abdiqua le gouvernement de la principauté en faveur du roi de Prusse, en se réservant les droits d'un prince souverain. Par un ordre royal de cabinet du 17 mars 1850, il a le titre d'altesse, avec les prérogatives d'un prince pulné de la maison royale. Il est lieutenant général au service de la Prusse et chef du 7e régiment de la landwehr. Veuf de la princesse *Eugénie* de Leuchtemberg (1er septembre 1847), et marié par alliance morganatique à *Amélie*, comtesse de Rothenbourg, fille du baron Schenk de Geijern de Sybourg, née le 13 juillet 1832, dont il a deux enfants : *Frédéric*-Guillaume-Charles, comte de Rothenbourg, né le 19 février 1856, et *Frédérique*-Wilhelmine-*Élisabeth*, comtesse de Rothenbourg, née le 13 février 1853.

Cette branche comprend encore la tante du prince la princesse *Maximilienne*-Antoinette, née le 30 novembre 1787, veuve d'Evérard, comte de Waldbourg-Zeil-Wurzach (1814), et remariée le 17 mai 1817, à Clément-Joseph, comte de Lodron : les deux filles du grand-oncle du prince, Frédéric-*François*-Xavier; la princesse *Frédérique*-Julie, née le 27 mars 1792, et la princesse Frédérique-*Joséphine*, née le 7 juillet 1795, dame du palais de l'impératrice d'Autriche, veuve, le 16 mai 1853, du comte Félix Vetter von der Lilie, baron de Burg-Freistritz; leur belle-sœur, la princesse Annonciade-*Caroline*-Amélie-Antoinette, née princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, née le 6 juin 1810, veuve le 14 décembre 1847, de Frédéric-François-*Antoine* de Hohenzollern-Hechingen, remariée, le 2 février 1850, à Jean Staeger de Weldbourg, lieutenant-colonel en retraite d'Autriche; etc.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN (*Charles*-Antoine-Joachim-Zéphirin, etc., prince DE), chef actuel de la deuxième branche de la maison de Hohenzollern, est né le 7 septembre 1811, et est fils du prince *Charles*-Antoine-Frédéric et de la princesse Antoinette-Marie, née Murat. Il est burgrave de Nuremberg, comte de Sigmaringen et Veringen, etc. Il succéda à son père, mort depuis (11 mars 1853), en vertu de la cession du 27 août 1848, abdiqua, comme son frère (7 décembre 1849), en faveur du roi de Prusse et reçut aussi le titre d'altesse, avec les mêmes prérogatives. Lieutenant général, il a le commandement de la division de Dusseldorf et est chef du 26e régiment d'infanterie. Il s'est marié, le 21 octobre 1834, à la princesse *Joséphine*-Frédérique-Louise, fille de feu Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Bade, née le 21 octobre 1813, dont il a six enfants : le prince héréditaire, *Léopold*-Étienne-Charles-Antoine-Gustave-Édouard-Thassilo, né le 22 septembre 1835, lieutenant dans le 1er régiment de la garde à pied; *Charles*-Eitel-Frédéric-Zéphirin-Louis, né le 20 avril 1839; *Antoine*-Egon-Charles-Frédéric, né le 7 octobre 1841; *Frédéric*-Eugène-Jean, né le 25 juin 1843; *Stéphanie*-Frédérique-Wilhelmine-Antoinette, née le 15 juillet 1837, et *Marie*-Louise-Alexandrine-Caroline, née le 17 novembre 1845.

A la même branche appartiennent deux tantes du prince : la princesse *Caroline*, veuve d'*Antoine*

Digitized by Google

de Hohenzollern-Hechingen (voy. ci-dessus), et la princesse *Frédérique*-Wilhelmine, née le 24 mars 1820, mariée le 5 décembre 1844 à Joachim-Napoléon, marquis Pepoli, petit-fils du roi Murat, et la princesse *Catherine*-Wilhelmine-Marie-Josèphe, née princesse de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, née le 19 janvier 1817, veuve en secondes noces, le 11 mars 1853, du feu prince *Charles*-Antoine-Frédéric, père du prince actuel, entrée le 11 mars 1854 au couvent du Sacré-Cœur (Kientzheim, en Alsace).

HOHNBAUM (Charles), médecin allemand, né à Cobourg le 10 janvier 1780, et fils d'un intendant ecclésiastique qui dirigea ses études, fut reçu docteur en 1803, exerça dans diverses villes et fut attaché vers 1815 à la personne et à la cour du duc de Saxe-Meiningen.

On a de M. Hohnbaum : *de l'Apoplexie pulmonaire avec une introduction sur l'apoplexie en général* (über den Lungenschlagfluss, etc.; Erlangen, 1817); *de la Marche progressive des maladies* (über das Fortschreiten des Krankheitsprocesses; Hildburgh, 1826); une notice biographique sur son beau-père, le naturaliste et médecin *Georges-Frédéric Hildebrandt* (Erlang., 1816), etc. Il a rédigé, depuis 1830, avec le docteur Ferdinand Jahn, la *Conversation médicale* (Medicinisches Conversationsblatt) et collaboré à divers recueils scientifiques. On a remarqué parmi ses articles, ses études psychologiques (*des Rapports entre l'âme et le corps; de la Croyance à l'immortalité de l'âme, Fragments psychologiques*, etc.). Il a aussi traduit divers ouvrages de médecine français et anglais.

HOLBROOK (John-Edwards), naturaliste américain, né en 1795, à Beaufort (Caroline du Sud), reçut le grade de docteur en médecine à Philadelphie et vint en Europe continuer ses études médicales. Il passa deux années à Londres et à Édimbourg, et parcourut ensuite le continent. A Paris, il commença à se livrer à l'histoire naturelle. Revenu aux États-Unis, il fut nommé, en 1824, professeur d'anatomie au collége médical de la Caroline du Sud, et il n'a plus quitté ces fonctions. En 1842, il entreprit sa grande publication sur les reptiles de l'Amérique du Nord, *North American Herpetology* (Philadelphie, 5 vol. in-4), sujet jusqu'alors fort peu connu et dont l'étude lui coûta les plus grandes peines. Cet ouvrage se distingue par la clarté et l'exactitude, sans parler du mérite des illustrations, toutes faites d'après des modèles vivants. Le docteur Holbrook fait paraître en ce moment un autre grand ouvrage du même genre sur les poissons du sud des États-Unis : *Ichthyology of South Carolina* (Charleston, 1854), dont les premières livraisons indiquent un digne pendant de la publication précédente.

HOLFELD (Dominique-Hippolyte), peintre français, né à Paris, en 1804, a étudié sous MM. Abel de Pujol et Hersent et s'est rattaché aux traditions de l'ancienne école. Parmi ses tableaux, on remarque : *l'enfant Jésus adoré par les anges* (1841); *la Sainte-Famille*, *Rembrandt enfant* (1842); *la Parabole des semences* (1844); *l'Éducation religieuse* et *l'Éducation morale* (1845), deux pendants reproduits par la lithographie; *la Vierge et l'enfant Jésus endormi* (1846); *l'Innocence* et *la Coquetterie* (1848); *la Prière en famille* (1852); *la Madone à l'Évangile*, *le Pain du ciel*, à l'Exposition universelle de 1855; deux tableaux mystiques au Salon de 1857; enfin plusieurs *Portraits*. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1841 et une 2e en 1842.

HOLLAND (Elihu G.), littérateur américain, né à Solon (État de New-York), le 14 avril 1817, est auteur de plusieurs ouvrages où, malgré la prolixité du style, on remarque du savoir et des pensées neuves : *l'Existence de Dieu et la vie immortelle* (the Being of God and the immortal life; 1846); *Critiques et essais* (Reviews and essays; Boston, 1849), recueil d'esquisses historiques et philosophiques; un autre volume d'*Essais*, *suivis d'un drame en cinq actes* (Essays, etc.; Ibid., in-12); le sujet du drame est le célèbre épisode du major André et d'Arnold; etc.

HOLLAND (Henry-Edward Fox, 4e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1802, à Holland-House, près Kensington, est fils du ministre de ce nom, qui mourut en 1840, et petit-neveu du célèbre orateur Ch. Fox. Élevé au collége de Christchurch, à Oxford, il entra, en 1831, dans la diplomatie, fut quelque temps attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg et remplit, de 1838 à 1846, les fonctions de ministre plénipotentiaire à Florence. En 1850, il publia les piquants *Souvenirs de voyage* de son père (Foreign reminiscences of the 3d lord Holland, 2 vol.), qui produisirent dans le grand monde une assez vive sensation. A la Chambre des Lords, où il siége depuis 1840, il vote avec le parti libéral. De son mariage avec la fille du comte de Coventry (1833), il n'a pas encore d'enfants.

HOLLARD (Henri), médecin suisse, né en 1801, à Lausanne, vint à Paris suivre les cours de la Faculté, qui lui décerna le diplôme de docteur; mais il abandonna la pratique de son art pour se consacrer à des travaux de cabinet. Parmi les nombreux ouvrages qui ont fait sa réputation comme naturaliste, nous mentionnerons : *Manuel d'anatomie générale* (1827, in-18); *Précis d'anatomie comparée* (1835, in-8), tableau de l'organisation considérée dans l'ensemble de la série animale; *Annales françaises et étrangères d'anatomie et de physiologie* (1837-1839, 3 vol. in-8), rédigées avec le concours de MM. Laurent, Gervais et Bazin; *Nouveaux éléments de zoologie* (1839, in-8, pl.); *Étude de la nature* (1843, 4 vol. in-12; nouv. édit., 1853), couronnée d'un prix de 1500 fr. par la Société de la Morale chrétienne; *Cours d'histoire naturelle* (1844, in-12 et atlas), à l'usage des écoles primaires; *de l'Homme et des races humaines* (1853, in-18), où l'auteur cherche à mettre la science d'accord avec la Bible sur la question de l'origine de notre espèce, etc. M. Hollard a été chargé, en 1842, de faire un cours sur la philosophie de la nature à l'Académie de Lausanne.

HOLMAN (James), voyageur anglais, né vers 1791, servit dans la marine royale, où il obtint le grade de lieutenant, et prit part aux guerres contre la France. Devenu aveugle, mais habitué à une vie active et remuante, il ne put se condamner au repos et, malgré sa cruelle infirmité, entreprit une suite de pérégrinations à travers le monde. De 1819 à 1821, il parcourut la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande. Ses impressions de voyages, curieuses à plus d'un titre, sont consignées dans le *Narrative of a journey* (Londres, 1822). En 1827, il voulut visiter la Russie; mais le gouvernement prit ombrage de cet aveugle voyageur, et on ne le laissa pas aller au delà des provinces méridionales. Obligé de rétrograder, M. Holman se rejeta sur l'Orient, l'Égypte, les États barbaresques, et fit le tour de l'Afrique. Puis il se rendit dans l'Inde, la sillonna au nord et au midi, s'avança en Chine aussi loin qu'il lui fut possible, et, après avoir traversé Ceylan, les

Digitized by Google

îles de la Malaisie et de l'Australie orientale, il couronna cette odyssée par une excursion d'une année dans les deux Amériques. En 1832, il publia les *Nouvelles observations faites dans ses voyages*. Sa dernière excursion s'est bornée aux provinces illyriennes et danubiennes (1843-1844), simple promenade continuée en Allemagne et dont le but était de compléter son tour d'Europe. — Il est mort à Londres le 26 juillet 1857.

HOLMBOE (Christophe-André), orientaliste suédois, né en 1796, dans la paroisse de Vang. (Norvége), fit ses études au collége de Christiania et prit ses grades à l'université de cette ville. Avant même d'être licencié en théologie, il professait la langue hébraïque. Nommé bibliothécaire adjoint de l'université, il se livra à l'étude des autres dialectes sémitiques, qu'il vint approfondir à Paris, sous de Sacy et Caussin de Perceval. De retour à Christiania (1822), il fut nommé lecteur, puis professeur des langues orientales. Il est, en outre, directeur du cabinet des médailles. Souvent élu membre du conseil administratif de l'université, il en a été plusieurs fois, notamment en 1856, président ou recteur. Comme membre de plusieurs commissions royales, chargées de préparer des lois et des règlements pour l'instruction publique, M. Holmboe a contribué à plusieurs réformes; mais il a refusé de faire partie du conseil administratif de Christiania, dont il avait été élu membre. Il est chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, membre ou correspondant d'un grand nombre de corps savants, notamment de l'Académie de Stockholm, de l'Institut national de Washington, de la Société royale des sciences d'Upsal, de la Société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg, de celles de Madrid et de Londres, etc.

Ses principaux ouvrages sont: *Géographie biblique* (Christiania, 1828); traduction d'un *Catéchisme turc* (1829); une traduction allemande de *Calila et Dimna*, fables de Bidpaï (1832); *Descriptio ornamentorum aureorum et nummorum* (VIIIe et IXe siècles) *in diocesi Norvegiæ* (1834-1835; nouv. édit. 1854); *Annales de l'université et des écoles de la Norvége* (1837-40, 3 vol. in-8); *Monnayage ancien de la Norvége* (Berlin, 1846); *Dictionnaire comparatif de la langue norvégienne avec le sanscrit et d'autres langues* (1852); *le Norvégien et le Celtique* (1854). Il est, en outre, auteur d'un grand nombre de dissertations philologiques, archéologiques et numismatiques écrites en français, en anglais, en allemand ou en norvégien, et insérées dans des recueils de différents pays. Il s'occupe, en collaboration de plusieurs savants de son pays, d'une nouvelle traduction danoise du Vieux Testament, et d'un ouvrage sur les monnaies de la Norvége depuis le commencement du monnayage jusqu'en 1537.

HOLMES (Olivier-Wendell), médecin et poëte américain et l'un des rares poëtes de son pays, est né, le 29 août 1809, à Cambridge (Massachussets), où il a fait ses études. Reçu médecin, il visita l'Europe, et, à son retour, il s'établit à Boston (1836). En 1838, il fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie au collége de Dartmouth, donna, quelques années plus tard, sa démission, et fut chargé du même enseignement (1847) à l'université d'Harvard, la plus ancienne école des États-Unis.

Le docteur Holmes a écrit plusieurs ouvrages de médecine qui ne manquent pas de mérite; mais la réputation lui est venue d'un autre côté. Il a fait des vers, souvent réimprimés (*Holmes' Poetical Works;* Londres, dernière édit., 1854), et dans lesquels, à défaut d'inspiration, sa bonne humeur et son bon sens lui constituent une certaine originalité.

HOLST (Frédéric), médecin et publiciste norvégien, né le 12 août 1791, à Holmestrand, étudia la médecine à l'université de Christiania et fut reçu docteur en 1817. Il est professeur de pharmacologie, de toxicologie et de police médicale à la même université. Il est correspondant étranger de l'Académie de Paris, membre de l'Académie de médecine des sciences de Stockholm, et chevalier de l'Étoile polaire, de Wasa et du Danebrog.

On a de lui: *Morbus quem Radesyge vocant, quinam sit, quanamque ratione e Scandinavia tollendus* (Christiania, 1817, in-8); *Notice historique sur l'hôpital national de Christiania jusqu'en* 1826 (Ibid., 1827, in-8), etc., et des mémoires dans les divers recueils scandinaves de médecine et de sciences naturelles, notamment dans les *Actes* (Forhandlinger) du Congrès des naturalistes scandinaves.

M. Holst s'est beaucoup occupé de la réforme des prisons. Membre de plusieurs commissions royales instituées à cet effet, il a publié en leur nom d'importants rapports qui ont provoqué l'amélioration du système pénitentiaire en Norvége. Parmi ses propres écrits sur le même sujet nous mentionnerons: *Considérations sur les nouvelles prisons anglaises* (Betragtninger over de nyere britske Fængsler; 1823, in-8); *sur le Traitement des malades dans les établissements pénitentiaires en Norvége* (Om Sygepleien i Straffeanstalterne i Norge; 1841, in-8); et un mémoire aussi en langue norvégienne, présenté le 5 décembre 1843 à l'Académie de médecine de Paris qui a regretté que l'auteur, familier avec le latin et le français, ne se servît pas d'un idiome plus répandu que le sien pour propager ses idées.

HOLST (Hans-Peter), littérateur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1811, nommé maître de langue danoise et de logique à l'académie des cadets en 1836, écrivit à l'usage des écoles plusieurs livres élémentaires qui ont eu beaucoup de succès: *Livre de lecture danoises* (Dansk Læsebog; Copenhague, 1837-39; 5e édit., 1854); *Étrennes des poëtes danois* (Nytaarsgave, 1835-1838, 4 vol. in-12); et un recueil de *Nouvelles romances* de six auteurs y compris lui-même (Nye Romancer; 1843), traduit en allemand.

Parmi ses compositions originales on remarque: *Romances nationales* (Fædrelandske Romancer, 1832; 2e édit., 1840, in-8): un recueil de *Nouvelles* (Noveller, 1834); deux *Poëmes à la mémoire de Frédéric VI* (Mindeblad om Kong Frederik VI, 1839; 2e édit., 1840; Farvel, 1840), tous deux traduits en allemand et en anglais; et le premier en outre en italien, en français, en latin et en grec; deux recueils de *Poëmes* (Digtninger, 1833; Digte, 1re et 2e édit., 1840); *le petit Trompette* (Den lille Hornblæser; 1851), appel aux défenseurs de la patrie; des essais dramatiques comme *Gioacchino*, qui renferment des scènes habilement traitées, mais dont l'action languit; enfin, des poésies détachées répandues dans divers journaux.

M. Holst a aussi traduit du français et de l'allemand des romans, des poëmes et des pièces de théâtre. En octobre 1840, il entreprit, aux frais de l'État, un voyage de deux ans à l'étranger. Il visita l'Allemagne, la France et l'Italie où il se mit en relation avec Thorwaldsen. Il a publié des *Souvenirs de voyages*, en vers et en prose (Ude og hjemme, 1842; 2e édit., 1843). Tout ce qu'il

Digitized by Google

a écrit, se distingue moins par un profond sentiment poétique que par la pureté du goût, l'élégance du style et la facilité de la versification.

HOLSTEIN (maison de), famille princière d'Allemagne. Elle comprend : 1° la ligne royale de Danemark (voy. ce nom) et la branche collatérale de Holstein-Sonderbourg, subdivisée en deux rameaux : Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg et Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg (voy. ces noms); 2° la ligne ducale de Holstein-Gottorp qui suit.

HOLSTEIN-GOTTORP (ligne ducale). Cette ligne cadette, de la maison de Holstein, comprend elle-même deux branches : l'aînée qui règne en Russie (voy. ce nom), et la cadette qui descend des deux fils de Christian-Auguste, duc et évêque de Lubeck, mort en 1726. Celle-ci est divisée en deux rameaux : l'un, issu d'Adolphe-Frédéric, roi de Suède, a pour représentant actuel *Gustave*, prince de Wasa, né le 9 novembre 1799, feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche, propriétaire du 60e régiment d'infanterie. Marié, le 9 novembre 1830, à la princesse Louise-Amélie-Stéphanie, fille du feu duc de Bade, morte le 19 août 1854, et dont il était séparé depuis le 14 août 1844, il en a eu une fille. *Caroline*-Frédérique-Françoise, née le 5 août 1833 et mariée, le 18 juin 1853, au prince royal de Saxe, Frédéric-Auguste-*Albert*. — Sa sœur, Sophie-Wilhelmine, née le 21 mai 1801, est veuve depuis le 24 avril 1852 de Léopold, grand-duc de Bade.

L'autre rameau, de la branche cadette de la ligne Holstein-Gottorp, descend du duc Georges-Louis et porte le nom d'Oldenbourg (voy. ce nom).

HOLTEI (Charles DE), poëte et écrivain allemand, né le 4 janvier 1797, à Breslau (Prusse), fit ses classes dans cette ville, servit en 1815 comme volontaire dans l'armée prussienne, et après la guerre revint à l'université. En 1819, il quitta ses études académiques pour débuter au théâtre comme acteur; puis, ayant épousé l'actrice Louise Rogée, il alla s'établir à Berlin où, devenu auteur dramatique, il donna : *les Viennois à Berlin* (die Viener in Berlin); *les Berlinois à Vienne* (die Berliner in Vien), etc. Après avoir séjourné dans diverses autres villes, et dirigé pendant deux ans le théâtre de Riga (1837-1839), il parcourut l'Allemagne en donnant avec un grand succès des lectures publiques. Il est aujourd'hui fixé à Graetz.

On a de M. de Holtei un grand nombre de vaudevilles, de comédies et de drames dont les plus estimés sont : *Le Vieux général* (der alte Feldherr); *Léonore; le pauvre Pierre* (der dumme Peter); *Gloire et pauvreté* (Lorbeerbaum und Bettelstab); *Shakspeare dans son pays natal* Shakspeare in der Heimat), etc. La plupart ont été insérés dans l'*Annuaire du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele; Berlin, 1829-1831, 3 vol.); le *Répertoire du théâtre de la Kœnigstadt* (Beitraege für das Kœnigstadtscher Theater; Viesbaden, 1832, 2 vol.), etc.

Il a publié entre autres des mémoires sous les titres de : *Correspondance de Grafenort* (Briefe aus und nach Grafenort; Altona, 1841), et *Quarante années* (Vierzig Jahre; Berlin, 1843-1850, 8 vol.); deux romans de mœurs : *les Vagabonds* (die Vagabunden; Breslau, 1852, 4 vol.), et *Christian Hammfell* (Berlin, 1852, 5 vol.), puis cinq recueils de poésies et de chansons, dont quelques-unes ont une certaine popularité : *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1826; deuxième recueil, 1844); *Poésies de la Silésie* (Schlesische Gedichte; Berlin, 1830; 2e édit. 1850), en patois du pays; *Chansons allemandes* (Deutsche Lieder; Schleusingue, 1834; 2e édition, 1836); *Voix de la forêt* (Stimmen des Waldes; Berlin, 1848).

HOLTZMANN (Adolphe), philologue allemand, né en 1810, à Carlsruhe, étudia à Berlin, à Munich et à Paris, fut, pendant plusieurs années, précepteur des princes de Bade et devint, en 1852, professeur ordinaire de langue et littérature allemande à l'université de Heidelberg.

On lui doit plusieurs écrits de peu d'étendue, mais qui se recommandent par l'érudition : *de l'Adoucissement de la voyelle* (über den Umlaut; Carlsruhe, 1843); *de l'Origine grecque du zodiaque indien* (über den griechischen Ursprung des indischen Thierkreises; Ibid., 1844); *des Rapports de la glose de Malberg avec le texte de la loi Salique* (über das Verhaeltniss der Malberger Glosse zum, etc.; Ibid., 1852); *Polémique contre les disciples de Lachmann à l'occasion des Nibelungen* (Kampf um der Niebelunge Hort; Stuttgart, 1855), *Celtes et Germains* (1855), etc.

M. Holtzmann a aussi publié, sur la littérature indienne et l'écriture cunéiforme, outre plusieurs dissertations insérées dans les *Annuaires* de Heidelberg et dans la *Revue de la Société orientale de l'Allemagne*, les travaux suivants : *Rama* (Carlsruhe, 2e édit., 1843), poëme indien, d'après Walmiki; un recueil de *Mythes indiens* (Indische Sagen; Ibid., 1845-1847, 3 vol.; 2e édit., 1854); *Études pour servir à l'explication des inscriptions cunéiformes persanes* (Beitraege zur Erklaerung der persischen Keiliuschriften; Ibid., 1845), etc.

HOLYOAKE (John), théologien anglais contemporain, s'est acquis, depuis quelques années, une certaine notoriété par la création d'une nouvelle secte anti-religieuse, appelée le *Sécularisme*. Dans la revue hebdomadaire qu'il a fondée vers 1850, *the Reasoner* (le Raisonneur), il a pris pour tâche, non-seulement de signaler les abus ou les fautes des diverses Églises, mais encore d'établir que, si Dieu existe, il est impossible de rien savoir de son existence. Notre origine et notre fin étant, selon cette doctrine, des choses impénétrables et indifférentes, nous devons vivre dans *le siècle*, et le mieux possible. Sous ce drapeau, plusieurs sociétés se sont formées en Angleterre et ont établi des conférences et des cours publics, auxquels les nombreux ouvrages de M. Holyoake servent de base. En 1852, une controverse entre ce dernier et des ministres eut lieu à l'institution scientifique de Londres et elle a été renouvelée, en 1854, à Glasgow, devant plus de 3 000 personnes. Une réfutation complète du *Sécularisme* a été publiée, en 1834, sous ce titre : *l'Athéisme moderne* (Modern atheism or the Pretensions of Secularism examined, in-12).

HOMBRES-FIRMAS (Louis-Auguste, baron D'), savant français, né à Alais (Gard), vers la fin du dernier siècle, est membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Académie des sciences (section d'économie rurale). Il a publié : *Recueil de proverbes météorologiques et agronomiques des Ardennois* (1822, in-8); *Recueil de mémoires et d'observations de physique, de météorologie, d'agriculture et d'histoire naturelle* (Nîmes, 1839-1842, 2 vol. in-8), qui contient l'ensemble des nombreux travaux communiqués jusqu'alors par lui à diverses sociétés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847. — Son fils, Charles d'HOMBRES-FIRMAS, a inséré des notices scientifiques dans les *Mémoires de l'Académie du Gard* et l'*Annuaire météorologique*.

HOME (Cospatrick-Alexandre RAMEY-HOME, 11e comte DE), pair représentatif d'Écosse, est né

Digitized by Google

en 1799, à Dalkeith-House. Connu d'abord sous le nom de lord Dunglas, il entra dans le service diplomatique et fut attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1822), puis employé, de 1824 à 1827, à la rédaction des protocoles aux affaires étrangères. Il fit ensuite partie de l'administration Wellington, comme sous-secrétaire d'État de ce département (1828-1830). Ayant, en 1841, succédé aux honneurs de son père, il put être élu membre temporaire de la Chambre des Lords (1842), électionq u'a été renouvelée jusqu'à présent. Il est dévoué au maintien de la politique conservatrice. En 1853, il a obtenu la charge honorifique de garde des sceaux d'Écosse.

HOMMAIRE DE HELL (Adèle), femme du voyageur français de ce nom, mort à Ispahan, en 1848, est née vers 1820. Elle accompagna son mari dans la mission scientifique dont il fut chargé par le gouvernement, passa cinq années dans les possessions méridionales de la Russie, qui s'étendent du Danube au Caucase, et collabora au grand ouvrage intitulé : *les Steppes de la mer Caspienne* (1844-1847, 3 vol. in-8, cartes et plans). La part qui lui revient dans cette relation, concerne surtout la description pittoresque du voyage, esquisses de mœurs, caractères et physionomies.

On a encore d'elle : *Rêveries d'un voyageur* (1845, in-18), poésies qui ne manquent pas de grâce; et des articles dans l'*Annuaire des voyages*. Elle a aussi pris part à la rédaction du *Voyage en Perse et en Turquie*, commencé en 1854.

HONNORAT (S... J...), philologue français, né Digne, vers 1795, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1817 et exerça sa profession dans sa ville natale. Occupé depuis longtemps à des recherches sur la langue d'oc ancienne et moderne, il publia un *Dictionnaire provençal-français* (1846-1847, 3 vol. in-4), contenant plus de 90000 mots de différents dialectes, leur prononciation figurée, leurs synonymes, leurs équivalents en diverses langues modernes, les origines des principales coutumes et institutions, une grammaire, divers traités et une bibliographie détaillée sur les ouvrages provençaux imprimés. Il en a paru, du même auteur, une sorte de complément intitulé : *Vocabulaire français-provençal* (1849, in-4).

HONORÉ (Charles), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1790, est auteur d'un certain nombre de farces et de vaudevilles que leur franche gaieté a fait réussir sur les scènes de genre. Nous rappellerons entre autres : *les Fantômes* (1817); *la Dame noire* (1825); *Bonnardin dans la lune* (1830); *la Sonnette et le paravent* (1837); *l'Assassin par humanité* (1842); *une Mauvaise nuit* (1849); *l'Ile des bêtises* (1850), *une Femme qui s'ennuie* (1854); *les Domestiques de Paris* (1855); *Masque et visage* (1856), etc. Pendant plusieurs années, cet auteur a rempli l'emploi des comiques dans les troupes de province et de Paris.

HOOD (Francis-Wheler Hood, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1838, à Londres, descend du célèbre amiral de ce nom, créé pair en 1795. En 1854, il est entré aux grenadiers de la garde en qualité de lieutenant, et il prendra à sa majorité (1859), la place de son père vacante, depuis 1846, à la Chambre des Lords.

HOOK (rév. Walter-Farquhar), théologien anglais, né à Worcester, vers 1800, et fils d'un ecclésiastique, fut destiné à l'église. Élevé au collége de Winchester, il étudia la théologie à Oxford, où il reçut les ordres en 1821. Desservant dans l'île de Wight, puis professeur au collége Saint-Philippe de Birmingham (1827), il fut nommé, en 1829, *vicar* (curé) à Coventry et quitta cette paroisse en 1837 pour administrer celle de Leeds, qui est une des plus populeuses de l'Angleterre. Actif et dévoué, il y a fait construire, en dix-sept ans, à l'aide de souscriptions volontaires, dix-sept églises nouvelles et réparer entièrement la cathédrale, qui a coûté plus de 700000 francs. Aussi cette paroisse est-elle proposée comme un modèle. M. Hook est, en outre, chapelain ordinaire de la reine et prébendier de Lincoln.

Il a écrit de nombreux livres de piété qui ont eu un grand écoulement. Bien qu'il ait été soupçonné de pencher vers les doctrines séparatistes après le sermon qu'il prononça devant la cour en 1838, il a repris faveur et c'est un des auteurs en vogue de l'Église officielle. Ses principaux ouvrages sont : *Répertoire ecclésiastique* (Church Dictionary); *Biographie ecclésiastique* (Ecclesiastical Biography); *Bibliothèque religieuse* (Devotional Library), compilations faites à un point de vue exclusivement anglican; plusieurs volumes de *Sermons*, et des brochures sur les questions du moment, qu'il a réunies, en 1853, sous le titre : *Discourses bearing on controversies of the day* (in-8).

HOOK (James-Clarke), peintre anglais, né vers 1820, fut admis de bonne heure à suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Londres, qui lui conféra, en 1843, deux médailles d'argent et, en 1846, la médaille d'or. Un de ses meilleurs tableaux est le *Chant du vieux temps*. Exposant depuis 1839, il s'est d'abord attaché à reproduire des sujets vénitiens, tirés de l'histoire ou de la vie familière et peints avec une grande richesse de couleur; mais il ne traite plus aujourd'hui que le paysage. Il est membre associé de l'Académie. Citons encore de lui : *Persécution des protestants en France* (1854); *Bayard recevant chevalier le fils du connétable de Bourbon* (1855); *Venise comme on la rêve*, *Matinée d'automne*, etc.

HOOKER (sir William-Jackson), *botaniste anglais*, né à Exeter, en 1785, *manifesta* un goût précoce pour l'étude des sciences naturelles et, ayant à peine terminé ses études universitaires, entreprit en Islande un voyage d'exploration, dont il publia à son retour une relation intéressante (*A Tour in Iceland*, 1810; 2e édit., 1813). En 1815, l'université de Glasgow lui offrit une chaire de botanique. Quoique maître d'une fortune assez considérable, il l'accepta et déploya dès lors une activité infatigable, menant de front son cours, la rédaction de plusieurs *Recueils spéciaux* et la publication de nombreux ouvrages. Parmi ces derniers, presque tous réimprimés, on remarque ses descriptions générales : *Flora scotica* (1821), avec le concours du botaniste Douglas; *Exotic Flora* (1823-1827, 3 vol.); *Flora borealis americana* (1833-1840, 2 vol.); *British Flora* (1830, 5 vol.; 2e édit., 1842), un des meilleurs *compendiums* de ce genre; des iconographies estimées, telles que : *Musci exotici* (1818); *Species Filicum* (1846-1853); *les Orchidacées* (1846), et la magnifique monographie sur une plante gigantesque de l'Australie, *la Victoria Regia* (1851).

En 1836, M. Hooker reçut le titre de baronnet pour services rendus à la science. Nommé, quelques années plus tard, directeur du jardin botanique de Kew, il en fit en peu de temps un établissement sans rival. — Sir W. Hooker est mort au mois de juillet 1857.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *Icones plantarum*, etc. (1837), description des

Digitized by Google

plantes de son herbier: *Kew Gardens* (1847), où il rend compte des améliorations introduites par lui dans ce jardin. Il a fondé ou continué plusieurs journaux de botanique : *Botanical Miscellany*, *London Journal of Botany*, qui paraît depuis 1834; *Botanical Magazine*, dont la 3e série a commencé avec le LXXIe volume, en 1845.

HOOKER (Joseph-Dalton), botaniste anglais, fils du précédent, né à Glasgow (Écosse), en 1816, étudia la médecine et venait d'être reçu docteur lorsqu'il accompagna, en qualité de naturaliste, le capitaine Ross dans une expédition au pôle antarctique (1839). De retour, en 1843, après quatre ans d'une campagne très-pénible, mais féconde en résultats, il consigna le fruit de ses recherches dans la *Flora antarctica* (Londres, 1845-1848, 2 vol.); plus tard, il compléta cet ouvrage en publiant une *Flore de la Nouvelle-Zélande* (1852). A la fin de 1847, après avoir reçu des instructions spéciales de M. de Humboldt, il entreprit dans l'Inde le même voyage d'exploration scientifique qui fut si fatal à notre savant V. Jacquemont. Parti de Calcutta en 1848, il s'avança vers le nord, franchit heureusement les défilés de l'Himalaya et pénétra dans le Thibet, région presque inaccessible aux Européens. Il y découvrit un grand nombre de plantes nouvelles, entre autres trente-sept espèces de rhododendrons, dont il a donné la description et le dessin sous ce titre : *les Rhododendrons de l'Himalaya* (Londres, 1849-1851). Le récit de cette excursion a paru sous le titre de *Himalayan journals* (1855, 2e édit., 2 vol. in-8). En 1855, ce savant a publié la première partie d'une Flore de la Terre de Van Diemen (*Flora Tesmanica ;* in-4), et un atlas des Plantes de l'Himalaya (*Illustration of Himalayan plants;* in-fol.).

HOPE (Alexandre), littérateur français contemporain, fils d'un banquier hollandais et propriétaire à Paris, a fait imprimer, de 1836 à 1839, une soixantaine d'ouvrages de littérature légère, tant en vers qu'en prose, sous les initiales A. H.; le seul auquel il ait attaché son nom est *la Franciade* (1838, in-4), poëme épique en douze chants. La liste de ces productions bizarres, parmi lesquelles dominent des pièces de théâtre qui n'ont pas été jouées, et toutes mises en vente chez le libraire Barba, a été donnée par M. Quérard dans le t. XI de *la France littéraire*.

HOPE (sir James-Archibald), général anglais, né vers 1785, appartient à la famille des comtes de Hopetoun (voy. ce nom). Entré en 1800 au service militaire, il fit partie de l'expédition qui opéra en 1805 dans le Hanovre, assista aux sièges de Copenhague et de Flessingue, et passa dans la Péninsule en 1810. Il se distingua aux batailles de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Nommé chevalier commandeur du Bain en 1815, en récompense de ses services, il a été promu en 1851 au grade de lieutenant général.

HOPE (sir Henry), amiral anglais, né en 1787, parent du précédent, fut inscrit, dès l'âge de onze ans sur les cadres de la marine royale; il prit part à plusieurs combats contre les Français, qui le firent prisonnier en 1801. Lors de la guerre d'Amérique, il commandait la frégate *l'Endymion* et s'empara du *Président*, de 56 canons; ce fait d'armes lui valut une médaille d'or de l'Amirauté et la décoration du Bain (1815). Pendant quinze ans, il a rempli, auprès du roi Guillaume IV et de la reine Victoria, les fonctions d'aide de camp (1831-1846), et il a été promu en 1851 au grade de vice-amiral.

Un autre membre de la même famille, John HOPE, né en 1794, à Édimbourg, ancien doyen des avocats, a été nommé lord secrétaire de la cour de justice (*lord justice clerk*) d'Écosse et appelé en même temps au Conseil privé.

HOPETOUN (John-Alexandre HOPE, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1831, à Édimbourg, est petit-fils d'un général distingué, originaire d'Écosse et créé pair en 1814. Après avoir terminé son éducation à l'École d'Harrow, il servit un an dans les gardes et entra, en 1852, à la Chambre des Lords, où le siége de son père était vacant depuis 1843. Il est député-lieutenant du comté de Linlithgow. N'étant pas encore marié, il a pour héritier présomptif son cousin J. G. F. HOPE-WALLACE, né en 1839 à Québec.

HOPKINS (John-Henry), théologien américain, évêque de Vermont, né à Dublin (Irlande), le 30 janvier 1792, suivit, en 1800, sa famille en Amérique. A sa sortie du collége, il entra dans le commerce et fut engagé pendant plusieurs années dans l'industrie du fer; il aida l'ornithologiste Wilson à préparer les planches des quatre premiers volumes de son grand ouvrage. Admis, en 1817, au barreau de Pittsburg (Pensylvanie), il pratiqua le droit avec succès jusqu'en 1823 et l'abandonna alors pour entrer dans les ordres de l'Église épiscopale. De 1824 à 1831, il fut attaché à la paroisse de Pittsburg, séjourna ensuite un an à Boston et fut nommé, en 1832, au nouveau siége épiscopal du Vermont. Sa résidence est à Burlington.

M. Hopkins a consacré autant d'érudition et de talent littéraire que de zèle à la démonstration des preuves du christianisme et des dogmes particuliers de l'Église épiscopale, ainsi qu'à l'exposition des mœurs et des doctrines de la primitive Église. Voici ses principaux ouvrages plusieurs fois réimprimés : *le Christianisme vengé* (Christianity vindicated; Burlington, in-12, 1833); *l'Église primitive comparée à l'Église protestante épiscopale* (The Primitive Church, etc.; in-12); *l'Église romaine dans sa pureté primitive comparée avec l'Église romaine d'à présent* (The Church of Rome in her primitive Purity; 1837, in-12); *Discours sur la Réformation* (Lecture on the Reformation; Philadelphie, 1844, in-12); *Histoire du confessionnal* (The History of the confessional; New-York, in-12, 1840); *la Fin de la Controverse controversée, ou Réfutation de la Controverse de Milner* (The End of Controversy controverted; 2 vol. in-12, 1854). On a encore de lui un *Essai sur l'architecture gothique* (Essays on Gothic Architecture; Burlington, gr. in-4, 1833), et un grand nombre de sermons et de brochures.

HOPKINS (Mark), littérateur américain, né le 4 février 1802, à Stockbridge (Massachussets), fut élevé au collége William, reçu docteur en médecine en 1828, et nommé, en 1830, professeur de rhétorique et de philosophie morale à ce même collége, dont il est devenu, depuis 1836, le président. On cite de lui deux volumes estimés : *Lectures faites à Lowell sur la démonstration du Christianisme* (Lowell Lectures on the Evidences of Christianity; in-12) et *Mélanges, Essais et Discours* (Miscellaneous Essays etc.; 1847, in-12.)

HOREAU (Hector), architecte français, né à Versailles, le 4 octobre 1801, suivit de 1819 à 1822 les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de Nepveu. Au retour d'un assez long voyage en Orient, notamment dans l'Égypte et la Nubie (1839), il fut quelque temps trésorier de la Société asiatique, fondée en 1842. S'occupant spécialement des améliorations et embellissements que les

Digitized by Google

divers quartiers de Paris étaient susceptibles de recevoir, il fit sur ce sujet des *Études* et des *Projets*, la plupart exposés aux Salons. En 1850, il concourut pour le Palais de cristal de Londres. Son projet fut trouvé le plus beau de tous ceux que le concours fit éclore et récompensé de la première médaille; mais il fut écarté pour permettre l'exécution de celui d'un artiste anglais, sir Joseph Paxton (voy. ce nom). C'est à peu près l'histoire de tous les projets de M. Hector Horeau, qui a souvent émis le premier des plans complets et nouveaux, rejetés d'abord, et presque toujours exécutés plus tard, mais par d'autres que lui. En 1856, il est allé résider en Angleterre.

On lui doit particulièrement les études et dessins qui suivent : *Nouveau système d'égoûts pour Paris* (1833); *Projet de salles d'exposition pour les produits de l'industrie*, avec l'arrangement et l'embellissement des Champs-Élysées (1837); *Esquisse de projet pour la Bibliothèque royale et les halles*, y compris l'alignement des quais, et une voie monumentale de l'Oratoire du Louvre à la Bastille; des *Projets de places publiques* et divers autres. M. Horeau a fait imprimer, seul ou en collaboration, des *Mémoires* et *Projets* à l'appui des dessins précédents (Didot, 1836); le *Panorama d'Égypte et de Nubie* (1841, in-fol., 37 pl.); plusieurs *Prisons départementales* fournies à l'ouvrage de MM. Blouet et Harou-Romain (1842); un *Projet d'Opéra* (1844); et enfin, de 1849 à 1854, plusieurs *Notes* relatives à la question des Halles centrales, entreprises et définitivement continuées par Callet M. V. et Baltard.

HORN (Uffo-Daniel), littérateur allemand, né le 18 mai 1817, à Trautenau, en Bohême, fit ses études à Prague et à Vienne, entreprit ensuite des voyages en Italie, en Suisse, en Hongrie, en France, en Belgique et dans l'Allemagne septentrionale. Pendant la révolution de 1848, il exerça à Prague, comme membre du parti constitutionnel, une très-grande influence sur la population allemande de cette ville. Lors du soulèvement des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark (1850), il entra comme volontaire dans l'armée de l'insurrection et s'y distingua jusqu'à la fin de la guerre. Il a publié le récit de ces événements sous ce titre : *Depuis Idstedt jusqu'à la fin* (Von Idstedt bis zu Ende; Hambourg, 1851).

On a encore de M. Horn une tragédie : *le Roi Ottokar* (Koenig Ottokar; Prague, 3e édit., 1850), publiée aux frais de la ville de Prague; deux recueils de nouvelles : *Villages de la Bohême* (Bœhmische Dœrfer; Leipsick, 1847, 2 vol.); *Trois siècles* (Aus drei Jahrunderten; Ibid., 1851), contenant des tableaux fidèles de la vie populaire, et un recueil de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1847).

HORN (Charles-Édouard), compositeur anglais, né en 1786, à Londres, est fils et élève de l'organiste du roi Georges IV. Il débuta, vers 1807, comme chanteur à l'Opéra anglais, avant d'écrire pour la scène. Après une première pièce qui ne réussit pas, il donna avec succès *la Ruche d'abeilles* (the Bee hive). En 1814, il remonta une seconde fois sur la scène et se fit applaudir pendant quelques années dans les rôles de ténor.

Parmi les opéras qu'il a composés, en grande partie pour le théâtre anglais, on a remarqué *les Chasseurs persans* (the Persian hunters); *la Fiancée enchantée* (the Magic Bride); *la Pension bourgeoise* (the Boarding-House); *le Lion du Nord*, *Riche et pauvre*, *la Statue*, *Charles le Téméraire*, *la Cabane du bûcheron* (the Woodman's hut); *Dircé*, *Annette*, *le Pont du diable*, *Lalla Rookh*, représenté à Dublin; *le Sorcier*, etc. La plupart de ces opéras, écrits avec une grande facilité, d'après la méthode italienne, sont peu connus aujourd'hui. On a aussi du même auteur un recueil de *Chansons*.

HORNE (Richard-Henry), littérateur anglais, né vers 1807, fut élevé au collége Sandhurst, et, n'ayant pu se faire admettre au service de la Compagnie des Indes orientales, entra, en 1826, comme midshipman dans la marine du Mexique, qui était alors en guerre avec l'Espagne. Au rétablissement de la paix, il revint à Londres et se mit à écrire des livres et des articles littéraires dans les divers recueils périodiques; le nombre de ces derniers est incalculable. Ses poëmes, qui se distinguent par le mouvement et la facilité, sont : *la Mort de Marlowe* (the Death of Marlowe; Londres, 1832); *Cosme de Médicis*, *le Stratagème de la mort*, *Grégoire VII*, et *Orion*, qui fut vendu un *farthing* (un liard) pour montrer le mépris où était tombée la poésie épique. On a aussi du même auteur un volume de *Ballades*.

M. Horne a publié en prose deux ouvrages pleins d'aperçus ingénieux ou profonds : *des Hommes de lettres et du public* (an Exposition of the false medium between the men of letters and the public), et *le Nouvel esprit du siècle* (New spirit of the age), étude sur les causes morales du progrès. Une de ses plus récentes productions est un drame fantastique, *Judas Iscariote*, d'après cette opinion d'anciens sectaires que le traître, en vendant Jésus, avait pour but de hâter sa manifestation comme Messie et de préparer son triomphe. Entre autres journaux auxquels M. Horne a collaboré, on cite *l'Église d'Angleterre*, *la New quarterly Review*, les *Household words* de Dickens. Il a, pendant plusieurs mois, édité le *Monthly Repository*. En 1852, il alla chercher fortune dans les mines de l'Australie. Il ne réussit pas et fut obligé d'accepter un poste dans la police à cheval. Il est devenu, depuis, vérificateur des monnaies.

HORSLEY (John-Callcott), peintre anglais, né à Londres, le 19 janvier 1817, fit à l'Académie ses études artistiques et débuta avec éclat à dix-huit ans par *le Payement des loyers à Haddon-Hall au* XVIe *siècle*, mentionné avec éloge par Wilkie et acheté par un amateur distingué, M. Cartwright. Cette toile, et celles qui lui succédèrent : *les Joueurs d'échecs*, *les Musiciens rivaux*, *On attend une réponse*, etc., furent exposées à la *British institution*. En 1839, M. Horsley se produisit à l'Académie avec *le Coq du village*, qui est aujourd'hui à la galerie Vernon. Il envoya ensuite : *l'Enfance et la vieillesse* (1840), qui symbolisent philosophiquement les deux âges extrêmes de la vie; *la Sortie du bal* (1841), autre contraste entre le luxe et la misère; *la Tombe d'un père* (1843); *le Colporteur*, etc., petites toiles d'une grande finesse d'exécution et où la tendance au genre sentimental ne va pas jusqu'à la fadeur.

Lorsque le gouvernement anglais ouvrit un grand concours artistique pour la décoration des salles du nouveau Parlement, M. Horsley, comme beaucoup de ses confrères, voulut s'essayer dans la grande peinture : son carton représentant une *Prédication de saint Augustin* (1843), fut jugé digne d'un second prix de 200 liv. st. (5000 fr.); ses deux petites fresques (1844) lui valurent d'être compris au nombre des six peintres chargés de décorer le nouveau palais. Il y a exécuté les sujets suivants : *la Religion* (1845), pour la Chambre des Lords; *le Couronnement de Henri V* (1847), récompensé d'un prix de troisième classe; *Ève tentée par Satan*.

Dans ces dernières années, cet artiste est revenu à sa première manière et a donné : *Malvo-*

Digitized by Google

lio (1849); *l'Hospitalité* (1850); *le Madrigal* (1852); *le Dépit* (1854), etc. A l'Exposition universelle de Paris en 1855, il avait envoyé cinq tableaux : *Jane Grey et Roger Ascham*, remarquable peinture de genre où l'on voyait un bel effet de clair-obscur; *la Réunion musicale*, traitée avec un soin tout hollandais; *l'Allegro et il Penseroso*, déjà récompensé à l'Exposition de 1851 et acheté par le prince Albert; etc. Il a obtenu une mention.

HORVATH (Michel), théologien et révolutionnaire hongrois, né à Szentes, en 1809, fit d'abord d'excellentes études de théologie et de philosophie et obtint, comme pasteur, plusieurs postes importants. En 1841, il se fit professeur particulier à Vienne, où le gouvernement lui confia la chaire de littérature hongroise au gymnase de Marie-Thérèse. En 1847, il devint aumônier d'un corps de troupes impériales, et l'année suivante, évêque de Csanad et membre de l'assemblée des magnats. Bientôt la révolution le porta aux affaires. Choisi pour ministre de l'instruction publique et des cultes par le gouvernement provisoire, il avait à peine eu le temps de proposer quelques réformes libérales, lorsque le triomphe des Autrichiens le força de chercher un asile à Paris, puis à Zurich, où il apprit qu'il était condamné, par contumace, à la peine de mort.

On a de M. Horvath divers ouvrages très-remarqués, entre autres une *Histoire du commerce et de l'industrie en Hongrie pendant les trois derniers siècles* (Geschichte des Handels und der Industrie in Ungarn, etc. : Ofen, 1840), et une *Histoire de la Hongrie* (Geschichte des Ungarns; Papa, 1842-1846, 4 vol.), écrite avec une verve passionnée qui a pu faire douter de l'impartialité critique de l'historien.

HOSEMANN (Théodore), dessinateur et peintre de genre allemand, né à Brandebourg, le 24 septembre 1807, fut élevé à Dusseldorf, où il étudia, sous MM. Cornélius et Shadow, la peinture historique, qu'il abandonna bientôt pour le genre. Il a exécuté peu de tableaux, quelques aquarelles, et un nombre considérable de dessins. Il a excellé surtout dans les illustrations, et en a fourni aux plus belles publications de l'Allemagne, spécialement à la *Bibliothèque des enfants* de Winckelmann, aux ouvrages de Zacharie, de J. Gotthelf, de Glasbrenner, etc. Il se distingue surtout par la verve et la facilité. Il s'est aussi fait un nom comme professeur à Berlin.

HOSMER (William H. C.), poëte américain, né à Avon (New-York), le 25 mai 1814, fit des études de droit. Se trouvant sur un territoire encore occupé, en partie, par les Indiens Senecas, il prit les légendes de ces tribus comme thème de ses essais poétiques, et publia, en 1844, *Yonnondio*, poëme indien en sept chants. En 1854, il a donné une édition complète de ses *Œuvres poétiques* (New-York, 2 vol. in-12), dont le premier volume contient tout ce qu'il a écrit sur les Indiens et des chansons, ballades, poëmes lyriques, etc. On y remarque de la vivacité et de la vigueur.

HOSTEIN (Hippolyte), littérateur français, né à Paris, en 1812, étudia d'abord la médecine, et suivit les cours de M. Halma Grand, dont il publia plus tard les *Leçons*. Il débuta ensuite, dans la littérature, par un certain nombre de petits volumes destinés à la jeunesse et à l'enfance. Enfin, il aborda le théâtre avec divers collaborateurs. Après avoir rempli les fonctions successives de secrétaire de la direction au Théâtre-Français, de directeur de la scène à la Renaissance, puis à l'Ambigu, il acheta de M. Alexandre Dumas, en 1847, le privilége du Théâtre-Historique, qu'il céda bientôt à M. Max Revel, et prit, en 1849, la direction de la Gaîté. Après le procès auquel donna lieu, en 1853, la ruine de M. A. Dumas, il a transporté une partie du répertoire et du matériel du Théâtre-Historique sur son nouveau théâtre qui lui doit déjà sept années d'une prospérité soutenue. Il a excité, toutefois, d'assez vives récriminations dans le monde littéraire, en livrant trop exclusivement sa scène à un seul auteur, M. Dennery (voy. ce nom). En 1855, il a été, avec ce dernier, un des fondateurs de l'établissement thermal de Cabourg-Divest. M. Hostein a été décoré en septembre 1854.

On a de lui : une vingtaine de petits volumes de contes et moralités pour les enfants, tels que *les Contes bleus de ma nourrice*, *Bonjour et bonsoir les Enfants d'aujourd'hui*, *Caractères et portraits de la jeunesse*, *les Amies de l'enfance*, etc. (1836-1848); *Versailles anecdotique* (1837, in-18); *Cours de botanique à l'usage des dames* (1839); *de Paris à Orléans* (1843), texte explicatif de ce parcours; *l'Hôtellerie de Lisbonne* (1836), drame, avec M. F. Taigny; *François les bas bleus* (1842), comédie; *le Miracle des Roses*, avec M. Ant. Béraud, drame en 16 tableaux (1843); *l'Allumeur*, avec le même; *la Pluie et le beau temps*, avec M. Dennery; *les Trois loges*, avec M. Clairville, etc. (1844-49), et, à la date de mai 1848, un opuscule intitulé : *Réforme théâtrale, suivie de l'esquisse d'un projet de loi sur les théâtres*.

HOSTEIN (Edouard-Jean-Marie), peintre français, né à Plehedel (Côtes-du Nord), en 1812, emprunta aux sites maritimes de son pays ses premières inspirations et débuta au Salon de 1833. Il s'occupait à cette époque de compositions lithographiques auxquelles il renonça pour se renfermer dans la peinture. Plusieurs voyages sur les bords du Rhin (1834), en Suisse (1837) et en Italie (1838), complétèrent ses études.

Il a principalement exposé : *Barques de pêcheurs à Grandville*, *la Vallée de l'Ile Adam* (1835); *le Cours de la Meuse*, *l'Abbaye de Val-Dieu* (1837); *la Forêt de Saverne*, *les Sapins de la forêt noire*, *des Ruines à Baden*, *le lac Némi*, *une Chaumière de la Touque* (1841); *la Vallée de la Saône*, *la Forêt de Compiègne*, *la Vallée de Pierrefonds*, de nombreuses *Vues de la Seine*, *le Camp de Saint-Maur*, *la Plaine de l'Ariccia*, *des Jeunes filles se baignant dans un ruisseau*; un certain nombre de *portraits*, dont quelques-uns au pastel (1834-1853). Il a donné, à l'Exposition universelle de 1855, *les Rives de la Seine avec ses endiguements*, près de Villequier, et au Salon de 1857, *la Rade de Toulon*, *Bois de pins*, etc. Comme lithographe, il a fourni des *Dessins* de végétations pittoresques et des *Sites* aux *Voyages dans l'ancienne France* et à d'autres ouvrages sur la France et sur la Russie (1831-1836). M. Ed. Hostein a obtenu, comme paysagiste, une 3e médaille en 1835, une 2e en 1837, et une 1re en 1841. Il a été décoré en juillet 1846.

HOTHAM (Beaumont Hotham, 3e baron), général et député anglais, né en 1794, à Lullington-Castle, descend du célèbre amiral de ce nom. Il a fait dans l'armée les dernières campagnes de la Péninsule, a assisté à la bataille de Waterloo et parvint, en 1851, au grade de major général. Entrée, en 1820, à la Chambre des Communes pour le bourg de Leominster, il a été réélu, jusqu'à présent, sans interruption, et il représente, depuis 1841, un district du comté d'York. Il a constamment soutenu la politique du parti conservateur. Il a pour héri-

Digitized by Google

tier de ses titres et de sa pairie, son neveu, Georges-Frédéric HOTHAM, né en 1827.

HOTHAM (sir Charles), marin anglais, né le 14 janvier 1806, cousin du précédent est fils d'un ministre protestant; entré, à douze ans, dans la marine royale, il devint capitaine en 1833. Faisant partie de l'escadre de La Plata, lors de la rupture des négociations avec Rosas (1845), il s'empara de l'île de Martin Garcia et de quelques bâtiments argentins, et bloqua les côtes orientales occupées par Oribe. Sa conduite lui valut le grade de commandeur dans l'ordre du Bain. De 1846 à 1849, il commanda la station navale de la Guinée. Après avoir rempli une mission diplomatique auprès de la Confédération argentine (1852), il fut envoyé à la colonie de Victoria, sur les bords de l'Hudson, en qualité de gouverneur général (1853). — Il est mort le 31 janvier 1856.

HOTHO (Henri-Gustave), littérateur allemand, né à Berlin, le 22 mai 1802, et destiné d'abord au commerce, fut mis dans une école spéciale en province, puis revint à Berlin étudier le droit et la philosophie. Il montra pour les arts un goût très-vif, développé encore par des voyages à Paris, à Londres, dans les Pays-Bas, et fit de l'esthétique son étude de prédilection. Reçu docteur à Berlin, en 1826, et professeur en 1827, il obtint, l'année suivante, la chaire d'histoire de la littérature générale à l'École militaire, devint en 1829, professeur à l'université, etc., en 1830, conservateur adjoint de la galerie de peintures du musée royal. Ses remarquables leçons sur Lessing, Tieck, Gœthe, Schiller, Schelling et Solger, l'ont fait considérer, pour l'esthétique, comme le successeur de Hegel.

M. Hotho dont les écrits, malgré leur appareil dogmatique, tout hégélien, se distinguent par l'élégance brillante des détails, a publié, pendant une année, dans le *Morgenblatt*, une correspondance très-curieuse, fourni une collaboration active aux *Annales de critique scientifique* et donné une édition savante des *Leçons d'esthétique* de Hegel (Vorlesungen über Aesthetik; Berlin, 1835-1838, 3 volumes). On a de lui, comme livres originaux, des *Études préparatoires sur la vie et sur l'art* (Vorstudien für Leben und Kunst; Stuttgart, 1835); une grande *Histoire de la peinture en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Geschichte der deutschen und niederl. Malerei; Berlin, 1840-1843, tom. I-III), etc.

HOTTINGER (Jean-Jacques), historien suisse, né à Zurich le 18 mai 1783, et descendant du célèbre philologue du XVIIe siècle, étudia la théologie. Chargé d'accompagner un élève particulier en Allemagne, il fit un assez long séjour à Leipsick. De retour en Suisse, après avoir occupé plusieurs chaires, il devint professeur adjoint, puis titulaire d'histoire à l'université de Zurich (1824). Il est conseiller du gouvernement, membre du conseil de l'instruction publique et du grand conseil de Zurich.

On a de M. Hottinger plusieurs travaux historiques qui se recommandent par l'exactitude : *Histoire du schisme en Suisse* (Geschichte der Schweizer Kirchentrennung; Zurich, 1825-27, 2 vol.), formant la suite de l'*Histoire de Suisse* de Jean de Müller; *Zwingle et son temps* (H. Zwingli und seine Zeit; Ibid., 1841; *Histoire de la chute de la confédération helvétique et des treize cantons* (Geschichte des Untergangs der Eidgenossenschaft, etc.; Ibid., 1844); *Hans Konrad Escher von der Linth* (Ibid., 1852); *Neufchâtel et ses rapports historiques et juridiques avec la Suisse et avec la Prusse* (Neuenburg in seinen geschichtlichen und Rechtsverhaeltnissen zu, etc.; Ibid., 1854); etc. Il a encore publié les *Archives de l'histoire de Suisse*, etc. (Archiv für Schweizer Geschichte, etc.; Ibid., 1827-1829. 3 vol.), avec Escher, et le *Musée suisse des connaissances historiques* (Schweizerisches *Museum* für histor.; Wissenschaften, 1887-1839, 3 vol.), avec les historiens Wackernagel et Gerlach.

HOUDETOT (Frédéric-Christian, comte D'), homme politique français, ancien pair, né à Paris en 1786, est le petit-fils de Mme d'Houdetot, la célèbre amie de J. J. Rousseau. Il fut, en 1806, nommé auditeur au conseil d'État, intendant civil de Berlin pendant l'occupation de la Prusse, et sous-préfet de Château-Salins en 1808. Chargé ensuite de la préfecture de l'Hérault, il passa, en 1810, à celle de Bruxelles, qu'il n'abandonna, quatre ans plus tard, qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance contre les alliés. Il n'accepta aucune fonction sous la première Restauration. Le 13 juillet 1815, Louis XVIII lui confia la préfecture du Calvados, occupée militairement par les Prussiens, qui y avaient frappé d'énormes contributions de guerre. M. d'Houdetot, ayant résisté à ces exactions avec énergie, fut arrêté, gardé à vue et menacé d'être conduit en Prusse, lorsque le gouvernement obtint avec peine son élargissement. En 1819, M. Decazes le fit entrer à la Chambre des Pairs, où il se montra, en plusieurs circonstances, l'ami des libertés publiques. Depuis la révolution de Février, le Calvados l'a choisi pour un de ses représentants à l'Assemblée législative, où il faisait partie de la majorité monarchique. En 1852, il entra, comme candidat du gouvernement pour le Calvados, au Corps législatif, et il a été réélu en 1857. M. le comte d'Houdetot est depuis le 30 mai 1837 commandeur de la Légion d'honneur.

HOUDETOT (César-François-Adolphe, vicomte D'), administrateur et littérateur français, frère du précédent, né vers la fin du siècle dernier, est entré sous Louis-Philippe dans l'administration des finances. Il est receveur particulier au Havre. Le 27 avril 1856, il a reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

On cite de lui quelques ouvrages estimés : *Types militaires français* (1844, in-8); *le Chasseur rustique* (1847; 4e édit., 1854); *le Tir au pistolet* (1849, in-8), causeries; *Chasses exceptionnelles* (1849, in-8), mélanges où l'on trouve une notice détaillée sur Jules Gérard; *Dix épines pour une fleur* (1853, in-18; nouv. édit., 1856); *la Petite vénerie, ou la Chasse au chien courant* (1855, in-8), etc.

HOUEL (Jean-Hubert), ancien représentant du peuple français, est né dans le département des Vosges en 1804, d'une famille de cultivateurs. Il fit de bonnes études et fut admis à l'École normale. Mais il renonça bientôt à l'enseignement, fit son droit, et, en 1827, s'établit comme notaire à Saint-Dié. Il se démit de sa charge en 1837, exerça la profession d'avocat, et entra comme candidat libéral au conseil d'arrondissement. En 1848, il se rallia sans hésitation au gouvernement républicain, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59 721 voix. Il y fit partie du *Comité* de l'instruction publique, et vota ordinairement avec la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, et combattit ensuite avec modération la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative par 35 272 suffrages, il fit partie de la minorité constitutionnelle qui avait pour chef M. Dufaure,

Digitized by Google

et, après le coup d'État du 2 décembre, se tint en dehors des affaires politiques.

HOUEL (Éphrem), inspecteur des haras français, né vers 1815 d'une famille de Normandie, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'art hippique et obtint un emploi dans l'administration des haras. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 24 avril 1844, il est un des quatre inspecteurs d'arrondissement des haras.

Il a publié les écrits spéciaux suivants : *des Différentes espèces de chevaux en France* (Avranches, 1841, br. in-8); *Traité complet de l'élève du cheval en Bretagne*, statistique hippique de la circonscription du dépôt d'étalons de Lanjonnet (Avranches et Paris, 1842, in-8); *Traité des courses au trot* (1843, in-8); *Histoire des anciennes races chevalines du département de la Manche* (Saint-Lô, 1850, br. in-8); *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1848-1852, 2 vol. in-8).

HOUNG-SIEOU-TSIUEN, général en chef de l'armée insurrectionnelle en Chine, né vers 1813, prend le titre de roi, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire chinois. On le représente comme un homme de haute taille, au visage bruni par le soleil et au regard vif et assuré. Déjà sa barbe et ses cheveux sont gris. On le dit animé d'un très-grand courage. Quoique son accent révèle une origine cantonnaise, personne ne connaît son véritable nom, et on ne sait dans quel district il est né. (voy. TIEN-TÉ.)

HOUSSAYE (Arsène) et HOUSSET, littérateur français, né à Bruyères, près de Laon, en 1815, d'une ancienne famille bourgeoise alliée aux d'Aguesseau et aux Condorcet, vint de bonne heure chercher à Paris la réputation. Il débuta, en 1836, par deux romans, écrits déjà avec recherche, *la Couronne de bluets* et *la Pécheresse*. Le patronage de M. Théophile Gautier et l'heureuse collaboration de M. Jules Sandeau, de 1839 à 1843, l'aidèrent à se faire une place parmi les littérateurs. Ses essais dans la critique d'art (*Revue du salon de* 1844) et surtout ses études spéciales sur l'époque de la régence attirèrent l'attention sur lui; et sa *Galerie de portraits du* XVIII*e siècle* (1844 1re série, 2 vol., in-12) lui valut la décoration en 1846. La même année, son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Paris, 1846, in-fol., 100 gravures sur cuivre), malgré les vives accusations de plagiat dont elle fut l'objet de la part de M. Alf. Michiels (voy. ce nom), qui avait donné l'année précédente, sous le même titre (Bruxelles, 1845, 4 vol. in-8) une publication plus considérable, fut accueillie avec faveur et obtint du ministère une souscription de 50000 francs.

A la révolution de 1848, M. Arsène Houssaye qui, pendant l'agitation réformiste, avait été nommé par les étudiants, président de leur banquet, fut jeté un instant dans la politique : il se présenta aux suffrages de son département, comme candidat du parti démocratique, en concurrence avec M. Odilon Barrot qui lui fut préféré. Au mois de novembre 1849, il dut à l'appui de Mlle Rachel, la place d'administrateur de la Comédie-Française. Sa direction ne fut pas moins active que conciliante : avec un demi million de dettes pour point de départ, il ramena au Théâtre-Français une complète prospérité, et fit jouer près de cent ouvrages de MM. Alex. Dumas, Ponsard, Augier, Musset, Mallefille, Mme de Girardin, Sandeau, Gozlan, etc., notamment *Gabrielle*, *Charlotte Corday*, *Lady Tartuffe*, *le Cœur et la dot*, *Ulysse*, *La joie fait peur*, *les Contes de la reine de Navarre*, *Mlle de la Seiglière*. Après le coup d'État de 1851, il composa pour Mlle Rachel la cantate intitulée : *l'Empire*, *c'est la paix*. En 1856, la perte de sa femme et les tracas inhérents à une telle gestion le déterminèrent à donner sa démission. Il fut remplacé par M. Empis, et on créa pour lui une place d'inspecteur général des musées de province.

Les œuvres de M. Arsène Houssaye, aussi nombreuses que diverses, embrassent le roman, le théâtre, la poésie et la critique. La plupart se ressentent de la prédilection de l'auteur pour l'époque de Louis XV, pour ses arts, ses mœurs et sa littérature, et rappellent, avec beaucoup d'esprit d'ailleurs, les grâces raffinées de ce temps. M. Philarète-Chasles a dit de lui : « Son talent, c'est un sourire tempéré par une larme, un trait d'esprit mouillé par un trait de sensibilité. » Nous citerons parmi ses romans : *les Aventures galantes de Margot* (1837); *le Serpent sous l'herbe* (1838, 2 vol. in-8); *la Belle au bois dormant* (1838, 2 vol in-8); *Fanny* (1840); *les Onze maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8); *la Vertu de Rosine* (1844); *Romans, contes et voyages* (1846); *les Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8); *Philosophes et comédiennes* (1850); *la Pantoufle de Cendrillon* et *le Voyage à ma fenêtre* (1851); *les Filles d'Ève* (1852); *Sous la Régence et sous la Terreur* (1852); *le Repentir de Marion* (1854); *le Violon de Franjolé* (1856); et avec M. Jules Sandeau : *les Revenants* (1839, 2 vol. in-8); *Mme de Vandeuil* (1842); *Mlle de Kerouare* (1842); *Milla* (1842); *Marie* (1843).

Ses poésies comprennent : *les Sentiers perdus* 1841); *la Poésie dans les bois* (1845); *Poèmes antiques* (1855). Ces divers recueils ont été réunis sous le titre de *Poésies complètes* en 1851, et plus récemment, sous celui d'*Œuvres poétiques*, avec une *Notice* de M. T. de Banville (1858, in-16).

Au théâtre il n'a encore donné que deux pièces, *les Caprices de la marquise*, en un acte, représenté avec peu de succès à l'Odéon en 1844, et *la Comédie à la fenêtre* (1852). Il a en répétition une comédie en cinq actes : *les Comédiennes*, reçue au théâtre des Variétés en 1857.

Ajoutons ses ouvrages critiques et humoristiques : *le Voyage à Venise* (1849); *l'Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8), où l'auteur a eu l'heureuse idée de nous faire assister à la réception académique de tous les grands esprits de notre pays, que l'Académie a refusés ou négligé d'accueillir; le *Roi Voltaire : sa généalogie*, *sa jeunesse*, *sa cour*, *ses ministres*, *son peuple*, *sa dynastie*, etc. (1858, in-8), etc.

Plusieurs des notices de M. A. Houssaye sur les écrivains du XVIII*e* siècle ont été reproduites en tête d'éditions nouvelles de leurs *Œuvres* (Champfort, Fontenelle, Rivarol, Boufflers, Piron, 1852-1856). Il faut encore mentionner de lui un grand nombre d'articles dans *le Constitutionnel*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout dans *l'Artiste*, dont il fut propriétaire de 1844 à 1849, et qui, entre ses mains, eut une période de prospérité, pour tomber ensuite et se relever encore une fois sous la direction de son frère, M. Édouard Houssaye avec le concours de M. Th. Gautier.

HOUSTON (Samuel), général américain, né à Rockbridge-Cor (Virginie), le 2 mars 1793, d'une famille d'artisans, avait, à l'âge de treize ans, passé plus de temps dans les champs que dans les écoles, lorsque sa mère, restée veuve avec neuf enfants, se rendit dans l'État de Tennessée. Le jeune Samuel entra au service d'un marchand; mais, s'étant enfui dans les forêts, il vécut cinq ans au milieu des sauvages indiens et acquit

Digitized by Google

parmi eux l'adresse, la vigueur et la patience. A dix-huit ans, il revint dans son pays et fonda, à l'extrême limite des pays civilisés, une école mixte où les sauvages purent envoyer leurs enfants. Deux ans après, il trouva dans la guerre contre les Anglais, un aliment à sa bravoure et à son activité. Enrôlé dans l'armée américaine du Sud, sous les ordres du général Jackson, il se distingua particulièrement au combat de Horse-Shoe où il fut grièvement blessé. Quatre ans plus tard, le général Jackson se servit de lui comme d'intermédiaire pour conclure un traité avec ses anciens hôtes, les Indiens des forêts.

Après avoir complètement réussi dans cette mission, M. Samuel Houston quitta le service militaire, et, quoiqu'il eût vingt-cinq ans, résolut d'aller à Nashville étudier le droit. Son éloquence et son habileté comme avocat lui firent bientôt une nombreuse clientèle. En 1821, il fut nommé général-major de la milice de l'État de Tennessée. Élu membre de la Chambre des représentants à Washington en 1823 et en 1825, il devint, en 1827, gouverneur de Tennessée. Remplacé selon la loi, en 1829, il céda à son caractère aventureux et retourna passer trois ans au milieu des sauvages; il y fut témoin de la mauvaise foi avec laquelle les commissaires indiens et les agents de l'Union trahissaient les intérêts de leurs mandataires respectifs, dénonça le mal et revint à Washington, en 1832, pour tenter d'y remédier. Mais, l'année suivante, le Texas s'étant soulevé contre la tyrannie du dictateur mexicain, Santa-Anna, il y courut et fut nommé membre du comité chargé de proposer un projet de constitution.

Lorsque la guerre recommença avec Santa-Anna il fut nommé général en chef de l'armée de l'indépendance, et, après plusieurs escarmouches sans importance, défit les Mexicains à la sanglante bataille de San-Jacinto. Avec 700 hommes, il prit ou tua, à l'exception de sept, les 1800 soldats de Santa-Anna, qui fut lui-même au nombre des prisonniers. Samuel Houston avait payé de sa personne et reçu plusieurs blessures : son cheval avait été tué sous lui. Les habitants du Texas le récompensèrent en lui donnant la présidence de la nouvelle république. Il garda cette dignité jusqu'à l'incorporation du Texas dans l'Union américaine et devint alors sénateur au Congrès. En 1852, il fut porté comme candidat à la présidence des États-Unis sur plusieurs listes démocratiques et obtint, au congrès de Baltimore, les voix des délégués de plusieurs États.

M. Samuel Houston peut être regardé comme une des natures les plus originales que présente son pays. On trouve chez lui la rare alliance des qualités que donnent et la vie primitive et l'éducation. Orateur élégant et plein d'onction, chasseur intrépide, général aussi habile qu'audacieux, faisant la guerre comme un lieutenant de Napoléon et comme un héros de Cooper, il plaît également aux masses et aux classes élevées qui voient en lui le représentant le plus accompli et comme le type du caractère américain.

HOUZÉ (Florentin), peintre belge, né à Tournay, en 1812, reçut à Liége les leçons du peintre lyonnais P. H. Hennequin, fixé dans cette ville, et cultiva avec succès l'histoire et les sujets religieux. On cite parmi ses œuvres : *les Derniers moments de lord Percy* (1842); *l'Entrée au couvent* (1846); *saint Vincent de Paul au secours d'inondés*, *saint Charles Borromée administrant les pestiférés*, *saint Augustin mourant guérissant un malade*, un *Crucifiement*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a obtenu une médaille de vermeil en 1842, à Bruxelles.

HOWARD DE WALDEN (Charles-Auguste Ellis, 6e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, appartient à une branche cadette des ducs de Norfolk élevée, en 1597, à la pairie héréditaire. Après avoir servi quelque temps dans les gardes, il se retira avec le grade de capitaine (1822), fut attaché deux ans au ministère des affaires étrangères, et en devint, sous Canning, sous-secrétaire (1824). En 1832, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Stockholm et passa en la même qualité, en 1838, à Lisbonne, où il prépara l'adhésion complète du Portugal à la quadruple alliance bientôt signée à Londres contre l'absolutisme représenté par les prétendants Carlos et Miguel. A la fin de 1846, il a été accrédité auprès du roi des Belges. Par ses opinions politiques il appartient au parti libéral. De son mariage avec la fille du duc de Portland (1828), il a huit enfants dont l'aîné, Frédéric-George Ellis, né à Londres, en 1830, a été nommé cornette de dragons en 1855.

HOWDEN (John-Hobart Caradoc, 2e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1799, à Dublin, est petit-fils d'un archevêque irlandais. Il embrassa d'abord la carrière militaire où son père avait gagné la pairie, acheta en 1815 un brevet d'officier dans l'infanterie, fut aide de camp de lord Wellington et assista à la bataille de Navarin où il fut blessé. En 1854, il fut promu au grade de major général. Il a rempli deux fois les fonctions de commissaire anglais, au siége d'Anvers (1832) et au camp de l'armée constitutionnelle d'Espagne (1834). Envoyé en 1847 à Rio-Janeiro en qualité de ministre plénipotentiaire, il fut en même temps chargé de mettre un terme aux difficultés de la question argentine : se séparant alors de la France, il négocia directement avec Rosas, et le résultat de cette action distincte fut le traité du 24 novembre 1849. Au mois de mai 1850, il fut nommé ambassadeur à Madrid, où il s'est montré favorable au parti libéral durant les derniers événements qui s'y sont accomplis. En 1830, lord Howden a épousé la fille du comte Paul Skavronski, petite nièce de Potemkin.

HOWE (Richard-William-Penn Curzon-Howe, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1796, à Gopsall-House (comté de Leicester), est petit-fils du célèbre amiral Howe créé baron et pair en 1788. Il fit, sous le nom de Curzon, ses études à l'université d'Oxford, épousa, en 1820, une fille du comte de Cardigan, et entra la même année à la Chambre haute, comme vicomte Curzon. En 1821, on lui conféra le titre de comte Howe. Pendant quinze ans, il a été attaché à la reine douairière en qualité de grand chambellan (1834-1849), charge qui lui a donné un siége au Conseil privé. Il appartient au parti conservateur. Marié en secondes noces avec une fille de l'amiral sir J. Gore (1845), il a douze enfants dont l'aîné, George-Auguste-Frédéric-Louis, vicomte Curzon, est né en 1821.

HOWITT (William), écrivain anglais, l'un des plus féconds de son pays, est né en 1795, à Heanor, village du comté de Derby. Dans son enfance, il fréquenta plusieurs des écoles tenues par les quakers, secte à laquelle il appartient; mais il y apprit peu de chose et ce n'est qu'à sa persévérance qu'il doit les connaissances étendues dont il a fait preuve. Soutenu par un grand amour du travail et une énergie peu commune, il commença par se familiariser avec les sciences physiques et mathématiques et aborda ensuite la littérature classique en lisant, dans

Digitized by Google

leur propre langue, les chefs-d'œuvre qu'ont produits l'Italie, la France et l'Allemagne. Plusieurs années furent consacrées par lui à ces études solitaires pour la satisfaction de son esprit et non en vue du parti qu'il en pourrait tirer. A vingt-sept ans, il épousa miss Marie Botham (1822), jeune quakeresse d'une intelligence supérieure, à laquelle ses nombreux travaux littéraires méritent une place à part (voy. ci-après).

Un vif sentiment de la nature le porta d'abord vers la poésie. Son premier livre, *le Chantre de la forêt* (the Forest minstrel; 1823, in-8), qu'il signa avec sa femme, fut écrit dans une charmante retraite du Staffordshire. L'accueil qu'il reçut de la critique lui facilita l'accès des recueils en vogue, entre autres du *Literary Souvenir* et de l'*Amulet*, où plusieurs des meilleurs poëtes du temps ont fait leurs débuts. Au retour d'une longue excursion faite à pied à travers les sites romantiques de l'Ecosse, il réunit la plupart des pièces imprimées dans les journaux et les mit à un touchant poëme; *la Désolation d'Eyam* (the Desolation of Eyam and other poems; 1827, in-8), dont le sujet est emprunté à la grande peste du XVIe siècle; sa femme y travailla encore avec lui. En 1831, il publia, seul cette fois, *le Livre des saisons* (the Book of the seasons, in-8), ouvrage populaire, vingt fois réimprimé, et qui mérite de survivre aux innombrables recueils poétiques du jour; il y décrit en artiste passionné les harmonies de la nature, en fait découler un enseignement moral et religieux, et la montre à l'homme comme l'éternelle source de sa régénération. Ce furent ses adieux à la poésie.

Malgré la facilité avec laquelle M. Howitt passa désormais d'un genre à l'autre, une pensée constante a présidé à ses nombreux écrits. Ami enthousiaste du progrès et de la liberté, il résolut de se consacrer à la défense de cette double cause, et, s'adressant au peuple dont il était sorti, tous ses efforts tendirent à le moraliser, à l'instruire, à l'amuser même, à combattre ses préjugés. Tel fut l'esprit qui le dirigea dans la publication de son *Histoire des prêtres* (History of the priestcraft, 1833; 8e édit., 1852), qui contribua à le faire nommer alderman de Nottingham. Il n'y ménagea les faux dévots d'aucune secte, et s'il souleva des réclamations de tous côtés, il força ses adversaires à reconnaître sa sincérité et sa bonne foi. En prose, le style de M. Howitt est simple, vigoureux, tranchant même et s'accommode fort bien des images poétiques qui lui sont familières. On retrouva toutes ces qualités dans les *Contes du Pantika, tradition des premiers âges* (Tales of the Pantika; 1835), livre qui n'eut toutefois qu'un succès passager.

En 1837 M. Howitt, qui aime volontiers les horizons nouveaux, vint passer trois années à Esher, un des plus pittoresques villages du Surrey, et y écrivit les *Tableaux de la vie de campagne* (the Rural Life of England; 1837, 2 vol.), gracieuse et poétique description des plaisirs, jeux, coutumes et travaux des paysans et fermiers anglais. Vinrent ensuite : *Colonisation et Christianisme* (Colonisation and christianity; 1838), éloquent plaidoyer en faveur des races indigènes d'ordinaire si maltraitées par les historiens; *Manuel du paysan* (the Boy's country book; 1839), ou sa vie telle qu'elle est; enfin ses *Visites aux endroits remarquables* (Visits to remarkable places, old halls, etc.; 1840, 2 vol.), qui sont, à proprement parler, l'histoire d'Angleterre découpée en scènes dramatiques, suivant les lieux, châteaux champs de bataille où les faits se sont passés. Dans un pays où l'on respecte à un haut degré les traditions nationales et locales, ce livre a eu le plus grand succès.

M. Howitt se transporta alors à Heidelberg afin de s'occuper à loisir de l'éducation de ses enfants. Il apprit l'allemand et le suédois, et publia sur les mœurs du pays : *la Vie des étudiants allemands* (Student life in Germany; 1841), dont la critique allemande fit beaucoup d'éloges; *la Vie privée et la Vie de campagne chez les Allemands* (the Rural and domestic life of Germany; 1842), et *Pierre de touche de l'Allemagne* (German experiences; 1844), satire un peu vive qu'il ne publia qu'après son retour en Angleterre.

A cette époque, il profita de l'agitation causée par la ligue de Manchester pour lancer contre l'aristocratie un factum des plus hardis : *the Aristocracy of England* (1846, in-8), destiné à montrer, par une foule de preuves historiques, dans quelle minime proportion le peuple participait aux bienfaits du gouvernement, envahi par les hautes classes ou leurs créatures. Il eut un succès retentissant, qui encouragea son auteur à fonder pour les masses un organe spécial, *le Journal du peuple* (the People's Journal, avril 1846); mais l'entreprise fut mal conduite et lui coûta de fortes sommes d'argent. Il la renouvela cependant, mais avec plus de mesure, et la feuille populaire, à laquelle il donna résolûment son propre nom : *Howitt's Journal* (1847), avait atteint au bout de trois ans, lorsqu'il la céda à un éditeur de Londres, une circulation de 25 000 exemplaires. Cette publication a mis dans tout son jour le talent si varié de cet écrivain, qui s'y montre tour à tour poëte, historien et polémiste. A cette période si pleine de sa vie se rattachent des œuvres d'imagination qui ne manquent pas de mérite, telles que les romans : *le Manoir et le hameau* (the Hall and the hamlet; 1847, 3 vol.); *Madame Dorrington* (1851, 3 vol.); *les Tribulations d'un garçon tailleur* (the Wanderings of a journeyman tailor), sorte de pamphlet politique; la traduction des *Aventures de Pierre Schlémil* de Chamisso; le *Manuel de campagne* (the Year-book of the country; 1851); enfin des livres destinés aux enfants du peuple, comme *Jack* (1849, 2 vol.).

Au mois de juin 1852, M. Howitt, en compagnie de ses deux fils, s'embarqua pour l'Australie, non dans le but d'y chercher fortune, mais poussé par ce besoin de déplacement et d'aventures qui est un des traits caractéristiques de sa nature. Durant ce voyage, qui dura deux années et dont une partie fut consacrée à visiter la Tasmanie, il entretint avec le *Times* une active correspondance et prépara l'intéressant ouvrage intitulé : *Terre, travail et fortune, ou Deux ans à Victoria* (Land, labour and gold, or, etc.; 1855, 2 vol.). Revenu à Londres en décembre 1854, il y fit paraître une *Histoire de la littérature du nord de l'Europe* (History of the literature and romance of northern Europe, 2 vol.), recueil des meilleurs morceaux de prose et de vers, à la composition duquel sa femme a eu grande part.

HOWITT (Marie Botham, mistress), femme du précédent, née vers 1804 à Uttoxeter, village du comté de Stafford, appartient à une famille de quakers. Elle reçut de son père une éducation très-complète et fut initiée de bonne heure aux sciences naturelles, ainsi qu'à la connaissance de l'antiquité et des littératures modernes. Un grand amour de la lecture joint à un caractère réfléchi la soutint dans le cours de ces sérieuses études dont elle a tracé un intéressant tableau dans *Ma propre histoire* (My own history), souvenirs de sa première jeunesse. Son goût naturel pour les travaux d'esprit acquit plus de développement lors de son mariage avec W. Howitt (1822), et, encouragée par ce dernier, elle publia ses premiers vers dans les recueils poétiques, *the Forest*

Digitized by Google

minstrel et *the Desolation of Eyam*, dont nous avons parlé plus haut.

Ces essais, pleins de grâce et d'élégance, placèrent Mistress Howitt au rang des poëtes les plus goûtés. Mais le poëme des *Sept épreuves* (the Seven Temptations; 1830), qu'elle écrivit seule, lors de son excursion en Écosse, et où elle traitait des luttes de l'âme avec la matière, fut froidement reçu du public. Alors, elle abandonna la poésie pour le roman de mœurs. Plus tard elle réunit les pièces de vers éparses dans les recueils périodiques sous le titre de *Ballades* (Ballads and other poems; 1847, in-8).

Les ouvrages qui sortirent ensuite de la plume de cette féconde *authoress* sont trop nombreux et de genres trop divers pour qu'on puisse les rappeler tous; il suffira de citer ses romans de *Wood Leighton* (1832), tableau de la vie rurale des comtés du nord; et de *l'Héritier de West Weyland* (the Heir of West Weyland), qui eut une assez grande vogue. Elle paraît depuis longtemps s'être consacrée à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, pour laquelle elle a écrit une longue série de contes, de nouvelles et de petits livres, entre autres : *Contes pour le peuple et ses enfants* (Tales for the people and their children); *Nos cousins de l'Ohio* (Our cousins of Ohio); *le Cadran d'amour* (the Dial of love), etc., et deux volumes de gracieuses poésies. Le recueil qu'elle a fondé en 1855, *Bibliothèque illustrée de la jeunesse* (Illustrated library for the young; 1857, t. V) est conçu dans le même esprit d'utilité.

Mistress Howitt, ayant appris, comme son mari, durant son séjour à Heidelberg, l'allemand et le suédois, se proposa de faire connaître par une interprétation fidèle les œuvres de Mme Frédérika Bremer (voy. ce nom) au public anglais. Le succès des *Voisins* (1842) l'encouragea dans cette entreprise; elle fit paraître successivement *le Foyer domestique*, *les Filles du président*, *Mœurs de la Dalécarlie*, etc.; en 1853, *les Foyers du nouveau monde*, et, en 1856, *Hertha*. Elle a aussi traduit *l'Improvisateur* d'Andersen et d'autres productions de la littérature scandinave.

Howitt (Miss Anna-Marie), fille des précédents, née vers 1830, s'est déjà fait connaître par plusieurs ouvrages qui révèlent un talent plein d'avenir, entre autres : *En étudiant les beaux-arts* (an Art student life; 1853, 2 vol.), peintures des mœurs allemandes; et l'*École de la vie* (the School of life; 1856, in-8), roman intime.

HOWYN DE TRANCHÈRE (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Bordeaux, le 18 avril 1816, est un des grands propriétaires de la Gironde. Il se fit d'abord connaître, de 1835 à 1844, par des articles d'économie politique insérés dans la presse bordelaise et fut appelé, à cette dernière date, à diriger la culture d'un vaste domaine à Guitres. Envoyé à l'Assemblée constituante en 1848, le huitième sur les quinze représentants de son département, il vota en général avec la droite, et fut réélu à la Législative. Il prit plusieurs fois la parole dans les questions agricoles. Se conformant en tout point au programme du comité de la rue de Poitiers, lorsque la majorité se divisa en 1851, il se rallia au parti monarchique dirigé par M. Thiers et combattit la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut du nombre des représentants qui protestèrent, à la mairie du 10e arrondissement; il se retira ensuite à Bordeaux et se borna au soin d'administrer ses propriétés.

HUART (Louis), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Trèves, à l'époque où cette ville appartenait à la France, fit ses études au collége de Metz et vint à Paris pour étudier le droit. Attiré vers la littérature, il débuta par des feuilletons au *Moniteur du commerce* et par un livre intitulé : *Quand on a vingt ans*, *Histoire de la rue Saint-Jacques* (1834, in-8), écrit déjà dans ce style railleur, incisif, mordant, qui lui est resté propre. L'année suivante, il fut attaché au *Charivari* où il n'a cessé de donner chaque jour un ou deux articles sur toutes les grandes et petites questions du moment, depuis la politique jusqu'au théâtre. M. Huart s'est fait une véritable spécialité de ce genre de critique comique, où se cache parfois, sous l'esprit, beaucoup de jugement et de bon sens.

Il fut ensuite l'inventeur de ces petites *Physiologies*, qui eurent tant de vogue il y a quinze ans, et publia lui-même celles du *Garde national*, de *l'Étudiant*, du *Flâneur*, du *Médecin*, du *Tailleur*, de *la Grisette* (1841-1842, in-32). On lui doit aussi le texte de plusieurs publications comiques illustrées, entre autres; *les Cent et un Robert Macaire*, dessins de M. H. Daumier (1839, 2 vol. in-4). *Muséum parisien*, *histoire physiologique pittoresque*, etc. (1840, grand in-8, avec dessins de Grandville); *le Comic almanack, keepsake comique pour* 1843; *Paris au bal*, dessins de Cham (1845, pet. in-8). M. Huart a écrit, avec M. Ch. Philippon, la *Parodie du Juif errant* (1844-45, in-12). Il a été un des collaborateurs du *Musée pour rire*, des *Étrangers à Paris*, du *Cabinet de lecture*, de *l'Artiste*, etc., et a rédigé en partie l'*Almanach comique* et l'*Almanach pour rire*, publiés chaque année, depuis 1840; un travail plus sérieux est la série de notices biographiques sur les célébrités contemporaines, qu'il a fournies à la *Galerie de la Presse*, *de la littérature et des beaux-arts* (1839-1841, 3 vol. in-4). M. Huart a acheté, en 1855, à M. Hervé, la direction du théâtre des Folies-Nouvelles, pour laquelle il s'est successivement associé MM. Allaroche et Duponchel.

HUBBARD (Nicolas-Gustave), économiste français, né en 1828, à Fourqueux (Seine-et-Oise), fut, en 1848, élève de l'École d'administration, et publia, lorsqu'elle fut supprimée, une brochure intitulée : *Défense de l'École d'administration* (1849). Il se fit alors recevoir avocat. Devenu, en 1851, secrétaire du comité pour la propagation des sociétés de prévoyance, il a fait paraître l'année suivante : *de l'Organisation des sociétés de prévoyance et de secours mutuels*, *et des bases scientifiques sur lesquelles elles doivent être établies* (1852), ouvrage auquel l'Académie des sciences décerna la médaille d'or du prix de statistique. Il a inséré des articles dans *la Presse* et dans le *Journal des Économistes*, et il est un des principaux rédacteurs du journal *l'Industrie*. M. Hubbard est membre de la Société d'économie politique et du congrès de statistique (1855).

HUBE (Romuald), jurisconsulte polonais, né à Varsovie, en 1803, et fils de Michel Hube, qui fut plus tard référendaire du royaume de Pologne, fit ses études aux universités de Varsovie, de Cracovie, et de Berlin. De retour à Varsovie en 1825, il obtint la chaire d'histoire générale du droit à l'université, et l'échangea, en 1829, pour celle de droit canonique et de droit criminel, en faveur de son frère, Joseph Hube. Après la révolution de 1830, il quitta la carrière de l'enseignement et devint procureur près les tribunaux criminels des districts de Masovie et de Kalisch. Recommandé au gouvernement russe par ses opinions conservatrices, il fut appelé à Saint-Pétersbourg, comme membre de la commission législative du royaume de Pologne, dans laquelle il travailla, de concert avec les comtes Speranski, Daszkow et Bludow, au

Digitized by Google

code pénal et au code de procédure criminelle, publiés à cette époque pour la Pologne. Il reçut alors une place à la chancellerie russe, dont il devint l'un des membres prépondérants. En 1843, il fut nommé conseiller d'État et prit une part active à la rédaction de la nouvelle législation de la Russie, du code pénal, des codes de procédure civile et criminelle, et rédigea presque seul les lois spéciales relatives aux provinces de la Finlande, de l'Arménie, de la Bessarabie, de la Sibérie, etc. En même temps, il faisait à l'université de Saint-Pétersbourg des cours très-savants sur l'ancienne législation polonaise, ou exécutait en Europe des voyages scientifiques, dont il rapporta de précieux documents pour une histoire générale du droit. En 1846, il accompagna à Rome le comte Bludow, chargé de conclure un concordat avec le gouvernement du pape. En 1850, il fut nommé conseiller d'État intime et secrétaire de l'empire.

On doit à M. Hube, entre autres ouvrages d'une haute valeur : *Doctrina de furtis ex jure romano historice et dogmatice explicata* (1829); *Principes du droit pénal* (Zasady prawa Karnego, 1830), une édition des *Fragmenta Ulpiana*, une autre des *Institutes de Gaius*, ainsi que de très-nombreux articles dans *la Thémis polonaise* (Themis polska, 1828 à 1830).

HUBER (Victor-Aimé), historien, critique et publiciste allemand, né à Stuttgart, en 1800, étudia d'abord la médecine à Wurtzbourg et à Gœttingue. Mais les voyages qu'il fit, de 1821 à 1823, en France, en Espagne, en Portugal, en Écosse et en Angleterre, lui inspirèrent le goût des littératures étrangères, et il se voua à l'enseignement. Il a professé successivement les langues, l'histoire et la littérature à Brème, à Marbourg et à Berlin. Il a pris sa retraite en 1852.

M. Huber s'est surtout fait connaître par ses travaux sur la littérature espagnole, qu'il a popularisée en Allemagne. Son *Histoire du Cid* (Brème, 1829); sa *Chronique du Cid* (chronica del Cid, Marbourg, 1844) et surtout ses *Esquisses espagnoles* (Skizzen aus Spanien; Gœttingue, 1828-1835, 4 parties), sont citées comme des ouvrages pleins de détails piquants et de savantes recherches. On lui doit encore : *la Poésie néo-romane en France* (die neu-romanische Poesie in Frankreich; Leipsick, 1833); *les Universités anglaises* (Cassel, 1839-1840, 2 vol.); *les Esquisses irlandaises* (Skizzen aus Irland; Berlin, 1850), ouvrage imité du livre anglais de Halle sur l'Irlande.

M. Huber s'est aussi fait connaître comme publiciste. Partisan zélé de l'Église évangélique et de la politique conservatrice, il a combattu de tous ses efforts le socialisme. On cite parmi ses brochures : *le Parti conservateur* (Halle, 1841); *l'Opposition* (Ibid., 1842); *Suum cuique* (Berlin, 1849); *Berlin, Erfurt et Paris* (Ibid., 1850), etc. Il a fondé aussi une feuille pour combattre les tendances constitutionnelles, *le Janus* (Janus, Jahrbücher deutscher Gesinnung, Bildung, und That; Berlin, 1845 et suiv.).

HUBERT-DELISLE (Henri), administrateur français, ancien représentant du peuple, né aux Antilles, en 1810, vint de bonne heure en France et s'établit dans le département de la Gironde. Il était, en 1848, maire de Saint-André de Cubzac, président du comice agricole de sa commune, secrétaire du comité viticole du département, et connu pour un partisan décidé du libre échange, lorsqu'il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quinze, par 58 849 suffrages. Membre du Comité des colonies, il vota ordinairement avec la droite. Pourtant, il se prononça pour l'abolition de la peine de mort, pour la suppression de l'impôt du sel et de l'impôt des boissons, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité formée par l'union des anciens partis et se rangea enfin du côté de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a été nommé gouverneur de l'île de la Réunion.

HUBERT-VALLEROUX (E.), médecin français, né à Paris, vers 1812, y fit ses études médicales et fut reçu docteur en 1838. Il s'est spécialement occupé des maladies de l'oreille et de la surdité. On a de lui, entre autres mémoires ou traités : *Mémoire sur le catarrhe de l'oreille moyenne* (1843; 2e édit., 1845); *Essai théorique et pratique sur les maladies de l'oreille* (1846, in-8); *des Sourds-muets, Introduction à l'étude médicale et philosophique de la surdi-mutité* (1853, in-8), formant le premier volume d'un ouvrage considérable sur cette matière.

HÜBNER (Alexandre, baron DE), diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, né à Vienne, le 26 novembre 1811, fit ses études à l'université de cette ville, et alla passer quelque temps en Italie. A son retour (1833), M. de Metternich, qui l'avait pris en affection, le fit entrer à la chancellerie d'État et l'attacha à son cabinet. En 1837, M. de Hübner fit partie de l'ambassade de Paris, dont le comte d'Appony était chef; mais, l'année suivante, M. de Metternich le rappela auprès de sa personne. En 1841, lorsque l'Autriche, reconnaissant la reine Maria da Gloria, renoua avec le Portugal des relations diplomatiques longtemps interrompues, il fut envoyé à Lisbonne, comme secrétaire du plénipotentiaire, le baron Marshal, et eut à réorganiser la légation impériale. Il passa à Leipsick, en 1844, en qualité de chargé d'affaires près des cours d'Anhalt, et aussi avec le titre plus important de consul général d'Autriche.

Au commencement des crises que l'année 1848 amena pour l'Autriche en Italie, M. de Hübner fut chargé de la correspondance diplomatique, alors si importante, du vice-roi de Lombardie, l'archiduc Reinier, avec les princes voisins. Surpris, au mois de mars, par l'insurrection milanaise, il fut retenu quelques mois comme otage. Un échange le rendit à la liberté. Pendant que la révolution triomphait à Vienne, il était rentré dans la vie privée. Mais lorsque, vers la fin d'octobre, le prince de Schwarzenberg eut organisé la résistance contre les insurgés, maîtres de la capitale, M. de Hübner se mit, non sans périls, à sa disposition. Il fut chargé de rejoindre l'empereur et toute la famille impériale à Schœnbrunn, et de les accompagner dans leur retraite à Olmütz. Le prince de Schwarzenberg, devenu, quelques mois plus tard, ministre des affaires étrangères, et président du conseil des ministres, voulut garder M. de Hübner auprès de lui, et lui confia la rédaction des proclamations, manifestes et autres actes publics, relatifs, soit aux péripéties de la lutte contre la révolution, soit à l'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère, l'archiduc François-Charles, et à l'avénement de l'empereur actuel.

Chargé d'une mission extraordinaire à Paris, au mois de mars 1849, M. de Hübner fut nommé, quelques mois après, ministre plénipotentiaire auprès du Président de la République. Dans ce poste, il a contribué à maintenir de bons rapports entre son pays et le nôtre, et à mettre, dans la guerre contre la Russie, l'influence et l'autorité

Digitized by Google

morale de l'Autriche, sinon ses armes, du côté des puissances occidentales. Au commencement de 1856, il a été appelé à siéger, avec les plénipotentiaires des nations belligérantes, au Congrès de Paris et a été un des signataires du traité du 30 mars. Le baron de Hübner est grand officier de la Légion d'honneur.

HÜBNER (Frédéric-Othon), économiste allemand, né à Leipsick, le 22 juillet 1818, entra de bonne heure dans l'administration du Lloyd autrichien, dont il était agent général, en 1848. Pendant la période révolutionnaire, il fit partie de la Commission des cinquante, réunie à Francfort-sur-le-Mein. Elu deux fois au parlement de Francfort, il n'accepta point le mandat législatif, et rédigea à Vienne *l'Allgemeine Œsterreichische Zeitung* jusqu'à l'entrée de Windisch-Graetz. Il fut proscrit bientôt après; mais, dans l'exil, il continua de défendre la cause de la liberté, particulièrement de la liberté commerciale.

M. Hubner a publié un *Dictionnaire du commerce* (Handelslexicon; Leipsick, 1845, 2 vol. in-8); *les Banques* (die Banken, 1846, in-8); *la Situation financière de l'Autriche et ses ressources* (Œstreichs Finanzlage und Hülfsquellen; Vienne, 1849, in-8); *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer; Ibid., 1849, in-8); *les Droits sur le fer* (die Eisenzœlle; Berlin; 1850, in-8); *le Langage des barrières* (die Sprache der Schlagbaeume; Ibid., 1850, in-8); *l'Union douanière et l'industrie du Zollverein ainsi que celle de l'Autriche* (die Zolleinigung und die Industrie des Zollvereins und Œstreichs; Ibid., 1850, in-8); *les Erreurs des protectionnistes* (die Irrthümer der Schutzzœlner; Leipsick, 1851, in-8); un *Tableau statistique universel* (Statistische Tafeln aller Laender der Erde; Ibid., 1851; en français, Ibid., 1854, in-plano).

HÜBNER (Rodolphe-Jules-Beimo), peintre allemand, né à Ols (Silésie), en 1806, étudia à Berlin, sous M. Schadow, qu'il suivit à Dusseldorf, et, selon les traditions de cette école, s'attacha à la grande peinture historique et religieuse. Il débuta par un tableau de *Ruth et Booz*, qui eut du succès. En 1839, il se fixa à Dresde où il est professeur de l'Académie depuis 1841. Nous citerons parmi ses compositions religieuses : *Samson brisant les colonnes du temple; le Départ de Noémi*, exécuté pendant un voyage en Italie (1833); *le Christ et les Évangélistes* (1835), pour un maître autel; *Job et ses amis; les Amants du cantique des cantiques; le Christ à la colonne; des Enfants dormant dans une forêt sous la garde de leurs anges; la Félicité et le Sommeil*, sujet tiré de l'*Octavianus* de Tieck; un *Christ au milieu du peuple*, pour la principale église de Meissen; une *Ascension*, etc.; parmi ses tableaux d'histoire ou de mythologie : *le Pêcheur*, d'après la célèbre ballade de Gœthe; *Roland délivrant la princesse Isabelle; l'Age d'or*, paysage, qui obtint une médaille d'honneur à l'exposition de Bruxelles, en 1851; puis de nombreux dessins, tels que *la Germanie*, popularisée par une gravure de Stahl; un *Album* pour le roi Louis de Bavière; des cartons, de beaux portraits, parmi lesquels on cite celui de *l'Empereur Frédéric III*, pour la ville de Francfort.

HÜBSCH (Henri), architecte allemand, né à Weinheim, dans le Wurtemberg, en 1795, fit ses études à l'université d'Heidelberg et devint élève de Weinbrenner pour l'architecture. Repoussant l'emploi des formes de l'art antique dans les monuments modernes, il se jeta dans le romantisme et étudia avec prédilection la vieille architecture nationale. De 1817 à 1819, il visita l'Italie et la Grèce et en revint avec tout un système d'architecture nouvelle, reposant sur le plein-cintre et indiquant, par des ornements nouveaux et appropriés aux monuments divers, le caractère de la société moderne. Il publia un mémoire sur *l'Architecture grecque* (über griech.-architektur; Heidelberg, 1822); puis, avec Heger, des *Vues d'Athènes* (Malerische Ansichten von Athen), et un recueil d'*Ornements*. Après de nouveaux voyages d'étude sur les bords du Rhin et en Italie, il fut nommé, en 1824, professeur d'architecture à l'Institut Staedel de Francfort-sur-le-Mein, et en 1827, inspecteur à Carlsruhe.

M. Hübsch fit paraître alors divers plans : un *Théâtre avec charpente en fer*; une *Église*; une *Maison d'orphelins pour Francfort-sur-le-Mein*, etc. (1825-1829); puis il exposa ses principes dans les écrits suivants : *Dans quel style devons-nous bâtir?* (In welchem Stile wollen wir bauen? Carlsruhe, 1828); *l'Architecture et ses rapports avec la peinture et la sculpture moderne* (die Architectur und ihr Verhaeltniss, etc.; Stuttgart et Tubingue, 1847). L'église chrétienne, dans son architecture primitive, sobre d'ornements, pénétrée d'une pensée pieuse, semble à M. Hübsch bien supérieure au genre gothique, et il regarde comme seule classique l'époque de Constantin à Charlemagne. On cite parmi ses principales constructions, conformes à ces principes : la Chancellerie des finances à Carlsruhe, l'École polytechnique de la même ville (1832-1836); une église achevée en 1837, le Musée des beaux-arts, le marché de Baden-Baden, et plusieurs autres monuments profanes ou religieux. C'est encore lui qui a achevé le nouveau théâtre de Carlsruhe, etc. Il a lui-même rendu compte de la plupart de ses travaux dans une publication intitulée : *Œuvres d'architecture* (Bauwerken; Carlsruhe, 1838 et suiv.).

HUC (l'abbé Évariste-Régis), missionnaire français, né à Toulouse, le 1er août 1813, fit de brillantes études au séminaire de cette ville, où il professa ensuite quelque temps, et passa dans la maison des Pères lazaristes de Paris. Ordonné prêtre au mois de *février 1839*, il s'embarqua peu de jours après au Havre, sur le brick *l'Adhémar*, qui faisait voile pour la Chine, et, après cinq mois de navigation, arriva à Macao, où le missionnaire Perboyre venait d'être mis à mort. Le P. Huc prit ses vêtements et commença sa mission. Après cinq années de pérégrinations pénibles, il demeura six mois dans un monastère de lamas pour étudier la langue thibétaine et le bouddhisme, puis s'avança jusqu'à la capitale du Thibet. Un ordre de l'empereur de la Chine l'ayant forcé de revenir à Pékin, il redescendit de là dans les missions du Sud que l'état de sa santé le força d'abandonner. Le 1er janvier 1852, il quitta Macao, à bord de la corvette à vapeur *le Cassini*, traversa l'Inde, toucha Ceylan, visita l'Égypte, la Palestine et rentra, vers l'automne, dans sa ville natale, d'où, l'année suivante, il vint habiter Paris.

Pendant un séjour de deux années dans la maison des lazaristes de Macao, le P. Huc avait déjà eu le loisir de rédiger ses notes et il avait envoyé aux *Annales de la propagation de la foi* des *Lettres* et des *Mémoires* qui avaient intéressé la curiosité européenne. Depuis son retour, il a donné : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années* 1844, 1845 et 1846 (Paris, 1852, 2 vol. in-8 : 2e édit., 1853); *l'Empire chinois* (Impr. impériale, 1854, 2 vol. in-8; 3e édit., 1857), ouvrage aussitôt traduit à l'étranger et honoré, en 1855, d'une première médaille Montyon à l'Académie française; *le Chris-*

Digitized by Google

tianisme en Chine (1857, 2 vol. in-8), traduit aussi en plusieurs langues.

HUET (François), philosophe français, ancien professeur à la Faculté de Gand, s'est fait connaître en France et en Belgique par ses efforts pour réformer la philosophie moderne, selon les principes de M. Bordas-Demoulin (voy. ce nom), par une application nouvelle du catholicisme. Ses principaux écrits sont : *Recherches sur la vie, les ouvrages et les doctrines de Henri de Gand* (1838, in-8); *le Cartésianisme, ou la Véritable rénovation des sciences* (1843, 2 vol. in-8), couronné par l'Institut; *le Règne social du christianisme* (1853, in-8); *Essais sur la réforme catholique*, (1856, in-8), en société avec M. Bordas-Demoulin; etc.

HUET (Paul), peintre paysagiste français, né à Paris, le 3 octobre 1804, suivit de 1820 à 1824 l'École des beaux-arts en même temps que les ateliers de Paul Guérin et du baron Gros. Après plusieurs voyages à travers les sites pittoresques de la France, il travailla, avec Alexandre Colin, au Diorama Montesquieu, pour lequel il exécuta, en 1839, une *Vue de Rouen* exposée quatre ans plus tard. Il avait débuté au Salon de 1827 par une *Vue de La Fère*, et, à part les années 1839 et 1844, pendant lesquelles il visita l'Italie, il a figuré à toutes les expositions annuelles.

Parmi les paysages de M. Paul Huet, traités à l'aquarelle, au fusin, ou même au crayon lithographique ou à l'eau-forte, nous citerons : *un Orage à la fin du jour*, appartenant à la famille Arago; *l'Intérieur d'un parc*, cabinet de M. Sollier; *un Paysage*, acquis par M. Victor Hugo (1831); *l'Entrée de la forêt de Compiègne*, *la Maison du garde* (1833); les *Vues d'Eu* et de *Honfleur*, ancienne galerie du duc d'Orléans (1834); *un Fourré* (1835), acquis par l'État; *un Matin de printemps*, aux salons de l'*Artiste*; *un Soir d'automne* (1836); *le Coup de vent* (1838); *le Château d'Arques*, au musée d'Orléans (1840); des *Vues de Nice*, *un Torrent d'Italie* (1841); *le Château d'Avignon* (1843); *la Vallée de Pau*, cabinet de M. Desessarts; *le Val d'Enfer*; *la Mare aux canards* (1848); *le Col du Tende*, *le Monte-Calvo* (1849); *les Rives enchantées*, *le Parc réservé de Saint-Cloud*; *les Enfants dans le bois* (1850); *le Calme des bois*, (1852); *les Marais salants*, les *Brisants de Grandville* (1853); *l'Inondation de Saint-Cloud*, *les Marais de Picardie*, pour l'Exposition universelle de 1855. On a remarqué particulièrement parmi ses aquarelles : *les Braconniers*, *le Clocher d'Harfleur*, *les Bords de la Seine*, et parmi ses gravures à l'eau-forte : *les Eaux de Royat*, *les Chaumières normandes*, *un Pont dans les Pyrénées*, et divers *paysages*, tous également admis aux Salons.

M. Paul Huet a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1848, et une médaille de 1re classe en 1855. Il a été décoré en juin 1841.

HÜFFELL (Jean-Jacques-Louis) prélat et théologien allemand, né le 6 mai 1784, à Gladenbach (Hesse) et fils d'un ministre protestant, inspecteur ecclésiastique, suivit les universités de Marbourg et de Giessen, fut nommé ministre à Friedberg, et, en 1825, professeur au séminaire de Herborn (Nassau). Appelé à Carlrushe comme conseiller ministériel et ecclésiastique, il devint en 1829, conseiller ecclésiastique supérieur et prélat évangélique, dignité qui lui donna un siége à la première Chambre du grand-duché de Bade. Il a reçu le titre de docteur de la Faculté théologique de Giessen. — Il est mort le 26 juin 1856.

Renommé comme prédicateur et comme écrivain, M. Hüffell a publié, outre plusieurs recueils de *Sermons* (Predigten, etc.; Giessen 1816, 1 vol.; Ibid., 2 vol. 1820; 1 vol., Wiesbaden, 1829; Carlsruishe, 1830-1839, 5 vol.), divers ouvrages dirigés contre le rationalisme : *le Ministère évangélique chrétien* (Wesen und Beruf des evangel.-christl. Geistlichen; Giessen 1821; 4e édit. 1843); *l'Unité extérieure et intérieure de l'État, de l'Église et de l'enseignement populaire* (der Staat, die Kirche und die Volksschule in etc.; Darmstadt 1823); *Lettres sur l'immortalité de l'âme* (Briefe über die Unsterblichkeit, Carlsruhe, 2e édit. 1832); *Nouvelles méditations sur l'immortalité de l'âme* (die Unsterblichkeit auf's neue beleuchtet; Ibid., 2e édit. 1838); *Étude historique et ecclésiastique sur le piétisme* (der Pietismus geschichtlich, etc.; Heidelberg, 1849.

HÜGEL (Charles-Alexandre-Anselme, baron DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Ratisbonne le 25 avril 1796, et fils d'un haut fonctionnaire autrichien, visita dès sa jeunesse, avec son père, une partie de l'Italie et de l'Allemagne. En 1811, il alla étudier le droit à Heidelberg. Lors du soulèvement général de l'Allemagne contre Napoléon, il entra dans l'armée autrichienne, fut capitaine à dix-huit ans, et vint à Paris avec les armées alliées. Il fut attaché à la mission diplomatique envoyée en Norvége pour forcer le roi de ce pays à abdiquer. Plus tard, le service militaire le ramena dans le midi de la France, où il resta jusqu'en 1820, en qualité de commandant des places d'Arles et de Tarascon. Il fit, avec le général Frimont, la campagne contre Naples. En 1824, il quitta la carrière militaire, retourna en Autriche et se consacra tout entier aux sciences naturelles.

Après dix ans d'études sérieuses, M. de Hügel résolut de mettre à profit ses connaissances acquises, sa fortune, qui était considérable, et sa santé, éprouvée par plusieurs années de guerre, pour exécuter un grand voyage d'exploration scientifique. Il engagea dans ce but un médecin, un chirurgien, un peintre et un naturaliste, et s'embarqua avec eux à Toulon, le 2 mai 1831. Son expédition dura plus de six ans. Il visita une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie, et, après avoir surmonté des difficultés extrêmes, il revint, en 1837, du cap de Bonne-Espérance en Europe, rapportant de magnifiques collections qui furent achetées par le gouvernement autrichien, et un grand nombre de documents qui ont servi de base à des travaux scientifiques importants. Fixé actuellement à Florence, M. de Hügel est membre de l'Académie des sciences de Vienne, et président de la Société des horticulteurs autrichiens, dont il est le fondateur.

On lui doit quelques ouvrages estimés, entre autres : *Archives de botanique de la Société d'horticulture de l'empire autrichien* (Botanischen Archiv. der Gartenbaugesellschaft, etc.; Vienne, 1837); *Cachemire et l'Empire des Sikhs* (Kaschmir und das Reich der Sikhs; Stuttgart, 1840-1842, 4 vol.); *le Bassin de Caboul* (das Becken von Kabul; Vienne, 1851-1852, 2 vol.); deux *Discours* insérés dans les *Comptes rendus officiels* de l'assemblée des naturalistes allemands (Prague, 1838, et Graetz, 1843), et contenant : le premier, une esquisse de toutes les explorations de l'auteur, et le second, une description de son voyage d'Europe à Bombay.

Deux autres naturalistes allemands ont aussi mis en œuvre les matériaux scientifiques rapportés par M. de Hügel de ses lointaines excursions : M. Endlicher a donné une énumération en langue latine des *Plantes de la rivière des Cygnes dans la Nouvelle-Hollande* (Vienne, 1837), et M. Heckel une *Description des poissons de Cachemire* (Fische aus Kaschmir; Ibid., 1838).

Digitized by Google

HUGHES (John), prélat américain, archevêque catholique de New-York, né dans le nord de l'Irlande en 1798, vint en Amérique à dix-huit ans, et étudia la théologie au collége de Mont-Sainte-Marie, à Emmetsbury (Maryland). A peine ordonné prêtre, en 1825, il fut mis à la tête d'une église catholique de Philadelphie, et en 1838, nommé évêque administrateur du diocèse de New-York, qui fut élevé par le pape, en 1850, au rang archiépiscopal. Le docteur Hughes a pris part à toutes les discussions qui pouvaient intéresser le catholicisme. Il eut, en 1834, une vive polémique avec un célèbre ministre de l'Eglise presbytérienne, le docteur John Breckenridge. En 1840, il prit une attitude militante dans la question de l'enseignement public. Il demandait que les écoles publiques ne fussent pas entretenues au moyen des taxes levées à cet effet dans les communes ou que le montant de ces taxes fût distribué proportionnellement entre les différentes communions. Il s'opposait surtout à la lecture de la version protestante de la Bible, généralement usitée aux États-Unis. Il eut assez le talent pour vaincre une opposition haineuse et obtenir d'importantes modifications. Dans ces derniers temps (1855), il a été du petit nombre des prélats américains convoqués à Rome, à propos de la discussion du nouveau dogme de l'Immaculée Conception.

M. J. Hughes s'est fait connaître, comme écrivain, par un assez grand nombre de discours, d'adresses et de conférences sur différents sujets de polémique religieuse. On cite surtout : *Two Lectures on the moral causes that have produced the Evil spirit of the Times*, et *Debate before the Common Council of New-York on the Catholic petition respecting the Common school fund.*

HUGO (Marie-Victor), célèbre poëte français, est né à Besançon, le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint, sous l'Empire, à force de courage et de brillants services, général et gouverneur des plus importantes provinces d'Espagne. Sa mère, au contraire, avait été une *brigande* vendéenne, traquée, dans le Bocage, avec Mmes de Bonchamp et de Larochejaquelein. On retrouverait dans les vers du poëte des souvenirs de cette double origine, et toutes les premières impressions de son enfance aventureuse et poétique. « Parcourant, comme il le dit lui-même, l'Europe avant la vie, » il suivit, tout enfant, les armées impériales à l'île d'Elbe, en Corse et à Genève, passa à Paris les années 1805 et 1806, puis fut emmené en Italie, où son père, gouverneur de la province d'Avellino, en Calabre, poursuivait à outrance Fra-Diavolo, le célèbre bandit. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo y trouva, pendant deux ans, une douce et féconde existence dans ce vieux couvent des Feuillantines, où il commença des études sérieuses, sous la direction d'un proscrit, le général Lahorie, auprès de sa mère et de la jeune enfant qui devait un jour être sa femme. Il lisait déjà Tacite, lorsque son précepteur clandestin fut trahi, emprisonné et mis à mort par le gouvernement impérial. Cet événement contribua, avec l'éducation maternelle, à développer dans l'esprit de l'enfant cette ferveur royaliste qui inspira les œuvres de sa jeunesse. Appelé en Espagne par son père, en 1811, il passa un an au séminaire des nobles, et trouva un aliment à ses instincts poétiques dans le spectacle d'un sol et d'un ciel nouveaux. Il n'avait que dix ans et faisait des vers. L'année suivante, il vint reprendre à Paris, pour trois années, sa douce existence des Feuillantines. Mais aux Cent-Jours, une séparation juridique, amenée surtout par l'opposition de croyances politiques, ayant eu lieu entre Mme Hugo et le général, le jeune Victor et son frère Eugène furent placés par leur père dans une institution préparatoire à l'Ecole polytechnique.

M. Victor Hugo y étudia les mathématiques sans négliger la poésie. A quatorze ans, il avait composé une tragédie aristotélique, *Irtamène*, dont il a imprimé le plan, et deux pièces lyriques déjà remarquables, *le Riche et le pauvre*, et *la Canadienne*. En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie, *les Avantages de l'étude*, et s'annonça dans sa pièce comme un poëte de quinze ans. L'Académie se crut mystifiée, et, au lieu du prix, ne lui accorda qu'une mention honorable. L'enfant apporta son extrait de naissance, mais on refusa de revenir sur une chose jugée. Ces premiers succès décidèrent du moins son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poëte présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse : *les Vierges de Verdun*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, et *Moïse sur le Nil*; il obtint trois fois le prix et fut proclamé maître ès jeux floraux. Ces trois odes, qui comptent parmi ses plus belles, attirèrent sur lui l'attention publique. L'apparition des *Méditations* de M. de Lamartine excita encore son talent par l'enthousiasme, et, en 1822, parut le premier volume des *Odes et Ballades*, poésies encore classiques de forme, mais déjà romantiques par le sentiment et l'idée. Elles frappèrent également par la richesse des vers et par l'enthousiasme religieux et royaliste dont elles sont empreintes, et donnèrent à leur jeune auteur assez de gloire pour lui permettre d'épouser sa compagne d'enfance, Mlle Foucher, qu'on refusait auparavant à sa pauvreté. M. Victor Hugo devint l'ami de toutes les célébrités de la Restauration, de Chateaubriand, entre autres, qui l'avait, disait-on, qualifié d'*enfant sublime*, et le poëte favori du gouvernement. Il eut part aux largesses de Louis XVIII, mais il le dut moins à ses chants qu'à la noblesse de son caractère. Une lettre, par laquelle il offrait un asile chez lui à un ennemi du pouvoir, avait été mise sous les yeux du roi, qui se contenta de répondre : « Voilà un noble jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

Cependant, grâce aux errements de la Restauration, le libéralisme gagnait de jour en jour. M. Victor Hugo suivit presque malgré lui le mouvement général, et montra moins de ferveur monarchique dans le nouveau volume des *Odes et Ballades*, publié en 1826. En même temps, la pureté classique de ses premières œuvres, déjà négligée dans deux romans fort goûtés, *Han d'Islande* (1823) et *Bug-Jargal* (1825), était de plus en plus abandonnée. L'antithèse, cette figure favorite du poëte, commençait à mettre en relief des nouveautés, des hardiesses de pensée et de langage. M. Victor Hugo devenait un hérésiaque en littérature. Il se forma autour de lui, sous le nom de *Cénacle*, un cercle de jeunes révolutionnaires, parmi lesquels brillaient MM. Sainte-Beuve, A. et E. Deschamps, Boulanger, etc. (voy. ces noms). Ils poussèrent leur chef au combat, et rédigèrent leurs manifestes dans la *Muse française*.

En 1827, M. Victor Hugo, rompant décidément avec Aristote et Racine, publia le drame de *Cromwell*, précédé d'une longue préface où étaient développées les théories nouvelles dont voici le résumé : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque; le drame est l'expression de l'époque moderne. » *Cromwell*, qui n'avait pas été fait pour le théâtre et qui ne fut point

Digitized by Google

représenté, fut, comme œuvre littéraire, exalté et combattu avec fanatisme. L'année suivante, un nouveau recueil d'odes, *les Orientales*, gagna au poëte la majorité du public. Ce livre était à la fois le plus merveilleux de l'auteur pour la richesse du coloris et des images, et le plus insignifiant pour la pensée. *Le Dernier jour d'un condamné*, qui parut l'année suivante, fut, au contraire, très-vanté pour la force de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Mais les sectateurs du poëte lui demandaient une œuvre dramatique, qui pût dignement inaugurer au théâtre la nouvelle école. La censure écarta *Marion Delorme*, et l'Académie poussa des doléances jusqu'au trône pour empêcher la réception d'*Hernani*. Mais Charles X, qui, pour indemniser le poëte des rigueurs exercées contre sa première pièce, avait voulu porter sa pension de 3000 à 6000 francs, faveur que M. Victor Hugo avait refusée, eut le bon sens de dire qu'il ne se reconnaissait « d'autre droit que sa place au parterre, » et la seconde pièce parut enfin au Théâtre-Français, le 26 février 1830. Il y eut, au parterre, entre les fanatiques des deux partis, des luttes de pugilat, dans lesquelles les amis du poëte furent les plus forts. La vieille école, du reste, avait fait son temps; la tragédie était vaincue par le drame, et *Hernani* prit, pour une dizaine d'années, place au répertoire.

La révolution de 1830 éveilla décidément chez M. Victor Hugo l'amour de la liberté, et lui inspira le culte des gloires nationales, sans excepter celle de Napoléon, que la Restauration lui avait appris à maudire. *Marion Delorme* put enfin être jouée sous un gouvernement plus libre (août 1831), et, malgré le reproche d'immoralité qu'elle encourut, eut un succès plus calme. Mais *le Roi s'amuse*, représenté le jeudi 22 novembre 1832, fut interdit par ordre ministériel dès le lendemain. Le poëte défendit vainement la moralité de sa pièce et la liberté du théâtre devant le tribunal de commerce, dans un plaidoyer très-applaudi. On l'accusait surtout de dénaturer l'histoire et d'enlever à François Ier tout son prestige. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); *Angelo* (1835); *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* (1843), où l'auteur, usant et abusant d'un moyen puissant, le contraste, présente perpétuellement une lutte de passions et de sentiments opposés, un mélange de comique et de tragique qui captivent la foule, malgré le blâme des appréciateurs les plus éclairés.

Le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris* (1831), et de nouveaux recueils de poésies lyriques, *les Feuilles d'automne* (1831); *les Chants du crépuscule* (1835); *les Voix intérieures* (1837); *les Rayons et les Ombres* (1840), appartiennent aux mêmes années de fécondité et de gloire. La science archéologique répandue dans *Notre-Dame de Paris*, le mélange volontaire de la grâce et de l'énergie, du beau et du laid, du simple et du bizarre, l'originalité de caractères, tels que Quasimodo, Claude Frollo, Esméralda, l'intérêt dramatique de l'ensemble, malgré la fatalité qui domine tout, de grandes qualités, enfin de séduisants défauts, ont fait de cet ouvrage le plus beau titre du prosateur, tandis que par la grâce rêveuse de la pensée et l'harmonieuse richesse de la forme, *les Voix intérieures* et *les Feuilles d'automne* semblaient devoir rester le chef-d'œuvre du poëte. En même temps, des œuvres diverses, l'*Étude sur Mirabeau*, *Littérature et philosophie mêlées* (1834); *le Rhin* (1842), souvenirs étincelants d'un voyageur artiste et poëte; de simples articles de revues, tels que *Claude Gueux* (*Revue de Paris*, 1834), participaient au même succès.

La popularité de M. Victor Hugo fit enfin tomber devant lui, après bien des luttes, les portes de l'Académie. Il y fit son entrée le 3 juin 1841, et prononça une sorte de discours-ministre moins littéraire que politique, et auquel répondit avec finesse M. de Salvandy. C'est lui qui fut depuis chargé de recevoir M. Saint-Marc Girardin, son adversaire déclaré, et M. Sainte-Beuve, un de ses plus fervents partisans d'autrefois. A cette époque, M. Victor Hugo fit plusieurs voyages de touriste dans divers pays, entre autres en Espagne, d'où il fut subitement rappelé, en 1843, par la mort tragique de sa fille, Léopoldine, et de son gendre, Charles Vacquerie; cet événement, qui eut, dans tout le pays, un retentissement douloureux, est le thème d'un grand nombre des poésies qui composent *les Contemplations*. En 1845, le poëte fut nommé pair de France par le roi Louis-Philippe, et il espérait arriver, à son heure et à son tour, au pouvoir par la littérature, lorsque la révolution de Février vint ouvrir des voies plus scabreuses à son ambition.

M. Victor Hugo parut redouter d'abord les conséquences de la victoire révolutionnaire, et se rattacher au Comité électoral de la rue de Poitiers. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, dans cette élection partielle du 4 juin qui faisait sortir pêle-mêle de la même urne MM. Proudhon, Changarnier, Goudchaux, Fould, Raspail, Louis-Napoléon Bonaparte, et plaçait M. Victor Hugo lui-même immédiatement entre MM. P. Leroux et Charles Lagrange. Ses votes à la Constituante le montrent beaucoup plus près de la droite que du parti démocratique; avec celui-ci, il repousse deux fois l'autorisation de poursuites contre MM. L. Blanc et Caussidière, réclame l'abolition de la peine de mort, refuse de déclarer que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie, et rejette l'ensemble de la Constitution, deux votes dans lesquels les deux extrêmes de l'Assemblée se trouvaient réunis; avec la droite, il appuie le décret contre les clubs (28 juillet), repousse le droit au travail, l'impôt progressif, le crédit foncier, l'abolition du remplacement militaire, se prononce contre l'amendement Grévy (voy. ce nom), pour les deux Chambres et pour la sanction de la Constitution par le peuple. Après l'élection du 10 décembre, et jusqu'à la dissolution de la Constituante, il vote uniformément avec la fraction de l'Assemblée qui s'appelle le parti de l'ordre.

Son attitude fut tout autre à l'Assemblée législative, où il fut réélu, le dixième sur vingt-huit, par le département de la Seine. Rallié, sous l'influence de M. Émile de Girardin, au parti de la république démocratique et sociale, il devint un des chefs et surtout un des orateurs de ce parti. Les affaires de Rome, les questions de l'enseignement, de la réforme électorale, du cautionnement et du timbre des journaux, en 1850, la limitation du suffrage universel, le projet de loi sur la révision de la Constitution, en 1851, lui fournirent le sujet d'éloquents discours; mais la véhémence passionnée de son langage, ses attaques personnelles contre M. de Montalembert, avec lequel il eut un duel parlementaire de trois années, et contre le Président de la République, qu'il rabaissait en toute occasion, attirèrent sur ce républicain de date récente les cruelles représailles de la majorité : à tous ses discours elle opposait les odes de sa jeunesse et les opinions même de son âge mûr, pendant qu'il était accueilli avec défiance par quelques-uns de ses nouveaux coreligionnaires. En même temps, il luttait pour la cause de la Révolution dans la presse quotidienne. Il avait fondé lui-même, en 1848, un journal, *l'Événement*, qui avait passé

Digitized by Google

par les mêmes phases politiques que le poëte, et qui, poursuivi, condamné, supprimé, reparaissait sous le titre de *l'Avénement*. Entre autres procès, les attaques trop vives de son fils contre la peine de mort lui en suscitèrent un dans lequel, ayant obtenu de plaider lui-même, il trouva un de ses meilleurs triomphes oratoires.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Victor Hugo fut porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir. Obligé de vendre à vil prix les richesses qu'il avait accumulées autrefois avec amour dans son cabinet de la place Royale, il se retira avec sa famille dans l'Ile de Jersey, d'où il fut même forcé de s'éloigner, en 1855, avec tous les réfugiés signataires d'une protestation contre l'expulsion de trois d'entre eux. Dans les premiers jours de son exil, il a signé, avec plusieurs de ses collègues, un appel aux armes d'une extrême véhémence, et dont sa brochure, *Napoléon le Petit* (Bruxelles, 1852), n'était que le complément. L'année suivante, il a donné, dans le même esprit, un volume de poésies, *les Châtiments*, qui n'a eu, comme l'ouvrage précédent, que des éditions spéciales pour l'étranger. Plus récemment, une œuvre poétique plus calme de l'illustre exilé a pu être accueillie dans sa patrie: nous voulons parler des *Contemplations* (Paris, 1856, 2 vol. in-8, plusieurs éditions), sorte de mémoires d'une âme, réunissant sous les titres d'*Autrefois* et *Aujourd'hui*, les souvenirs du poëte et les aspirations du philosophe. Ce livre, où la forme est plus souple avec moins d'artifices de langage, où l'antithèse joue un moindre rôle, où la sensibilité, malgré le retour trop fréquent sur un même malheur domestique, est plus vraie, où enfin les questions sociales sont touchées énergiquement, mais en passant et dans la mesure qui convient à la poésie, ce livre ranima autour du nom de M. Victor Hugo beaucoup de sympathie et d'admiration. — On annonce encore de lui un grand roman social, les *Misérables*, promis autrefois sous le titre : *les Misères*, et une suite de *Petites épopées*.

Il est aussi superflu de caractériser, dans M. Victor Hugo, l'homme politique qu'il serait déplacé aujourd'hui de le juger :

« On m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre, »

dit-il dans ses *Contemplations*. Nous ne lui donnerons ni l'un ni l'autre titre, et nous voulons bien qu'on voie en lui, par l'effet de cette greffe morale, d'une seconde âme sur la première qu'il décrit dans le même livre :

« Toujours la même tige, avec une autre fleur. »

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge, qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux; l'art s'est matérialisé et démoralisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que M. Victor Hugo a suscitées ou produites, doivent passer, la révolution qu'il a consommée, marquera comme une des époques de notre histoire littéraire.

Aux ouvrages dont nous avons parlé, nous pouvons ajouter encore : *Amy Robsart*, premier drame écrit dans les principes de la *Préface* de *Cromwell*, en société anonyme avec Ancelot et cruellement siffle à l'Odéon; une suite d'articles, de poésies et de traductions dans le *Conservateur littéraire*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, *le Globe*; trois *Discours* à l'Académie française; *la Esméralda*, opéra en quatre actes, dont Mlle Bertin fit la musique (1836); ses *Discours* à la Chambre des Pairs ou aux assemblées républicaines, insérés au *Moniteur*, et dont les principaux ont paru en volume sous ce titre : *Victor Hugo, treize discours* (1851, in-8); sa *Circulaire électorale de 1848*; etc. Dessinateur habile, M. Victor Hugo a fourni des esquisses à divers recueils, notamment au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste*.

Parmi les éditions générales de ses œuvres, nous indiquerons la première (1819 à 1838, 22 vol. in-8): celle ornée de gravures sur acier d'après MM. Raffet, Tony Johannot, Colin, L. Boulanger (1840-41, 13 vol. in-8); enfin la dernière, dans le format Charpentier (1857 et suiv., in-32).

Deux frères de M. Victor Hugo se sont aussi fait connaître comme littérateurs : le premier, Eugène Hugo, né en 1801, et auteur de quelques poésies, est mort en mars 1837; le second, Jules-Abel Hugo, qui est mort au commencement de février 1855, à l'âge de cinquante-six ans, a publié d'assez nombreux ouvrages d'histoire, de géographie pittoresque, entre autres : *Histoire de la campagne d'Espagne en* 1823 (1824, 2 vol.); *Vie anecdotique de Monsieur, comte d'Artois, aujourd'hui S. M. Charles X* (1824); *Histoire de l'empereur Napoléon* (1833); *France pittoresque* (1833, 3 vol. grand in-4); *France militaire*, de 1792 à 1833 (1834, 5 vol. grand in-4); *France historique et monumentale*, etc. (1836-1843, 5 gr. in-4), etc.

HUGO (Charles-Victor et François-Victor), fils du précédent, nés à Paris, le premier en 1826, le second en 1829, ont fait leurs classes au lycée Charlemagne et obtenu des succès *universitaires*. Après la révolution de 1848, M. Charles Hugo fut attaché au ministère des affaires étrangères comme secrétaire de M. de Lamartine et refusa la légation de Rio-Janeiro qui lui fut ensuite offerte par M. Bastide. Il fut, jusqu'en 1851, l'un des rédacteurs du journal de son père, *l'Événement* (voy. ci-dessus), où son jeune frère faisait en même temps les bulletins extérieurs et la politique étrangère. A la suite du procès si retentissant auquel donna lieu son article sur la peine de mort, il fut condamné à deux mois de prison. Après le coup d'État du 2 décembre, les deux frères ont partagé l'exil de leur père et n'ont fait depuis, en France, que des excursions photographiques dans les environs du Havre et de Cherbourg. M. François V. Hugo, qui s'est depuis quelque temps essayé aux productions et aux recherches historiques, a publié à peu d'intervalle : *l'Ile de Jersey, ses monuments, son histoire*, ou *la Normandie inconnue* (1857, in-8); *Sonnets de Shakspeare*, traduits en français pour la première fois avec *Introduction* (1857, in-18); *le Cochon de saint Antoine* (1857, 3 vol.), grande fantaisie panthéistique, etc.

HUGON (Gaud-Amable, baron), marin français, sénateur, né, le 31 janvier 1783, à Granville (Manche), s'engaga en 1795 sur les bâtiments de l'État, où il servit d'abord comme mousse et matelot; il était enseigne de vaisseau lorsqu'il tomba aux mains des Anglais, mais il réussit à s'échap-

Digitized by Google

per après quatre mois de captivité. Officier plein de résolution et de sang-froid, il eut durant les guerres de l'Empire de nombreuses occasions de se distinguer; lieutenant de vaisseau en 1810 et capitaine de frégate en 1819, il fut appelé, en 1823, à prendre le commandement de l'île de Gorée. Parvenu, le 22 mai 1825, au grade de capitaine de vaisseau, il demanda à faire partie de l'expédition qui se préparait contre les Turcs et combattit à la bataille de Navarin, où, à bord de *l'Armide*, il canonna et coula à fond une frégate ennemie. Lors de l'expédition d'Alger, il fut chargé de diriger et convoyer les transports dont les bâtiments s'élevaient à un chiffre considérable.

Nommé contre-amiral le 1er mars 1831, M. Hugon, en 1832, purgea l'archipel grec des pirates qui l'infestaient. En 1836 et en 1840, il prit une attitude énergique dans les complications amenées par la question d'Orient. Le 31 décembre 1840, il fut élevé au grade de vice-amiral; placé depuis 1852 dans le cadre de réserve, il a été appelé au Sénat dès le mois de janvier de la même année. A plusieurs reprises, il a siégé au Conseil d'amirauté qu'il a même présidé. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1851.

HUGUENIN (Jean-Pierre-Victor), sculpteur français, né à Dôle, le 21 février 1801, étudia la sculpture dans l'atelier de Ramey fils et suivit, de 1825 à 1829, l'École des beaux-arts. Il débuta au Salon de 1835, et cultiva également la sculpture religieuse ou allégorique et le genre du portrait. Il a exposé, entre autres œuvres : *Hyacinthe mourant* (1835); *Charles VI et Odette de Champdivers; une Scène du massacre des Innocents, la Chute d'Eloa*, groupes en marbre; une *Hébé; Psyché évanouie; une Baigneuse; Mater Dolorosa;* des statuettes d'étude et de fantaisie; les bustes d'*Antide Janvier*, du *baron Renaud*, du *marquis de Fontanes*, de *Cuvier*, de *Mlle Fitz-James*, et beaucoup d'autres; des *Groupes* d'animaux, notamment des types de juments et de chevaux arabes. Il a exécuté, en 1846, la statue de *Valentine de Milan*, pour le jardin du Luxembourg. Il a obtenu une 2e médaille d'or en 1835.

HUGUIER (Pierre-Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1804, à Sézanne (Marne), devint interne des hôpitaux de Paris en 1828 et obtint, l'année suivante, le prix de clinique chirurgicale, puis l'accessit de clinique médicale. Aide d'anatomie en 1830 et prosecteur en 1833, il reçut le diplôme de docteur en 1834, fut nommé au concours agrégé en exercice (1835) et, quelques années plus tard, médecin du bureau central. Après avoir été longtemps attaché comme chirurgien à l'hôpital de Lourcine, il est passé en la même qualité à celui de Beaujon. En 1848, il a été reçu membre de l'Académie de médecine (section de pathologie chirurgicale); il a présidé en 1855 la Société de chirurgie, à laquelle il appartient.

On a du docteur Huguier de nombreux mémoires *sur l'Anatomie de l'oreille;* les *Diverses méthodes de traitement contre les varices* (1835); *le Diagnostic différentiel des maladies du coude* (1842, in-4); *les Luxations du pied* (1848), *l'Exthiomène de la vulve* (1849); *les Appareils sécréteurs des organes génitaux de la femme* (1850), travail inséré dans le t. XV des *Mémoires de l'Académie;* etc. M. Huguier a reçu la croix d'honneur en 1847.

HUILLARD-BRÉHOLLES (Jean-Louis-Alphonse), historien français, né à Paris, le 8 février 1817, remplit, de 1838 à 1842, une chaire d'histoire au lycée Charlemagne, et s'occupa ensuite exclusivement de littérature artistique et d'archéologie. Attaché dès 1839 à la commission des monuments historiques, il a reçu la décoration en 1854.

On a de lui : *Recherches sur les monuments et l'histoire des Normands*, et *de la Fondation de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale* (1844, riche in-fol.), imprimé aux frais de M. le duc de Luynes; la traduction de la *Grande Chronique de Matthieu Paris* (1840-1841, 9 vol. in-8); des *Cahiers d'histoire ancienne et moderne*, selon le programme universitaire, avec M. E. Ruelle (1840-1845); *Historia diplomatica Friderici secundi*, (1852-1857, 5 vol. in-4), ou Recherches sur la même partie de l'histoire de Sicile, d'après l'ordre de M. de Luynes; de nombreux articles d'histoire et de variétés dans le *Moniteur*, le *Journal de l'Institut historique*, etc. Il dirige depuis 1843, avec MM. Magnin et Hauréau, le *Bulletin des comités historiques*.

HULST (Félix-Alexandre van), publiciste belge, né à Fleurus le 19 février 1799, exerça d'abord la profession d'avocat près la cour supérieure de justice de Liége. Il fut l'un des fondateurs du *Mathieu Laensberg*, journal qui devint ensuite *le Politique*, et se signala, de 1824 à 1830, par une énergique opposition aux tendances et aux actes de l'administration hollandaise. Il publia beaucoup d'articles dans la *Revue belge*, et créa, lorsque ce recueil eut cessé de paraître (1843), la *Revue de Liége*, où il fit insérer un grand nombre de travaux de toute sorte, réimprimés presque tous à part. Le 25 octobre 1845, il fut nommé professeur agrégé de littérature française à l'université de Liége, fonctions qu'il remplit encore.

Indépendamment de nombreux mémoires judiciaires, M. Hulst a publié les ouvrages suivants : *Vie de quelques Belges* (Liége, 1841, in-8); *Grétry* (Ibid., 1842, in-8); *Mélanges* (Ibid., 1844, in-8); réunion de ses principaux articles d'analyse littéraire et de critique; *Hubert Goltzius, Plantin*, etc. (Ibid., 1846, in-8), notices; *le Rhin, de Cologne à Mayence* (Ibid., 1848, in-8), etc.

HÜLSZE (Jules-Ambroise), mathématicien allemand, né le 2 mai 1812, à Leipsick, y fit ses études, passa ensuite à l'Académie de Freiberg, obtint, en 1834, le diplôme de docteur en philosophie, et fut nommé professeur de sciences physiques et mathématiques et de technologie à l'École industrielle de Leipsick. De 1840 à 1850, il dirigea l'École royale des arts et métiers de Chemnitz, puis fut appelé comme professeur de technologie mécanique et d'économie nationale à l'École polytechnique de Dresde, dont il a, en outre, la direction. Chargé par le gouvernement saxon de rédiger des rapports officiels sur l'exposition industrielle de Paris en 1844, et sur celle de Berlin en 1845 M. Hülsze fit partie du jury de celle de Leipsick en 1850, et fut envoyé l'année suivante à l'Exposition universelle de Londres en qualité de membre de la Commission du *Zollverein* allemand. Pendant les années 1849 et 1850, il a siégé dans l'Assemblée des états de Saxe.

Parmi ses travaux scientifiques on cite : *Encyclopédie universelle des machines* (Allgemeine Maschinen encyklopaedie; Leipsick, 1839-44, vol. I et II; *Recueil de tables mathématiques* (Sammlung mathematischer Tafeln; Ibid., 1840; 2e édit., 1849); la nouvelle édition stéréotypée des *Logarithmes* de Véga (Ibid., 1839), ouvrage très-répandu; enfin le *Compte rendu sur les travaux entrepris par l'École polytechnique de Dresde durant les vingt-cinq premières années de son existence* (die polytechnische Schule zu Dresden, etc.; Dresde, 1853). M. Hülsze a été en outre, pendant

Digitized by Google

de longues années, un des deux rédacteurs du *Journal polytechnique* (Polytechnisches Centralblatt).

HUMBOLDT (Frédéric-Henri-Alexandre, baron DE), illustre naturaliste allemand, né à Berlin, le 14 septembre 1769, est issu d'une ancienne famille noble de la Poméranie. Son père, le major de Humboldt, assista à la guerre de Sept ans en qualité d'aide de camp du duc de Brunswick, et fut ensuite chambellan du roi de Prusse. Sa mère, cousine de la princesse de Blücher, et qui avait épousé en premières noces le baron de Holwede, descendait d'une bonne famille française de Bourgogne, nommée de Colomb, qui avait quitté la France lors de la révocation de l'édit de Nantes. Alexandre de Humboldt reçut une éducation brillante au milieu des circonstances les plus propres à développer ses dispositions extraordinaires. Il fut élevé au château de Tegel, près Berlin, sous les yeux de ses parents et sous la direction de Campe, l'auteur du *Robinson allemand*, et de Christian Kunth, savant distingué, qui resta jusqu'à sa mort l'ami le plus fidèle de son élève. Vers 1783, il alla, avec son frère Guillaume, à Berlin pour y terminer ses études, et, au lieu de suivre les écoles publiques, reçut les leçons particulières des professeurs les plus distingués de la capitale, de Loeffler et Fischer pour le grec, de Wildenow pour la botanique, d'Engel, Klein et Dohm pour l'économie politique et la philosophie.

Après avoir passé ensuite deux ans à l'université de Francfort-sur-l'Oder (1786-1788), il se rendit en 1788 à Gœttingue, où Blumenbach, Heine et Eichhorn donnaient une impulsion nouvelle à l'étude des sciences naturelles, de la philologie et de l'histoire. Là il écrivit, en 1789, un mémoire sur la manière dont les Grecs tissaient leurs étoffes. Ce mémoire, qui ne fut pas imprimé, était son début. A Gœttingue, A. de Humboldt se lia intimement avec Georges Forster, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde, et qui lui inspira le plus vif désir de visiter les contrées tropicales. Tout en se préparant par les études scientifiques à ces lointaines excursions, il fit avec Forster, en 1790, son premier voyage d'exploration, dont le résultat fut son ouvrage : *sur les Basaltes du Rhin avec des recherches sur la syénite et la basanite des anciens* (Ueber die Basalte am Rhein, etc.; Berlin, 1790).

A la fin de la même année, M. de Humboldt passa à Hambourg, pour se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. Selon le vœu de sa famille, il se destinait alors à la carrière de l'administration. Il obtint pourtant de sa mère d'aller suivre à l'Académie de Freiberg les cours de Werner, le créateur de la géologie moderne, et il s'y lia avec Léopold de Buch. Il remplit ensuite pendant plusieurs années des fonctions élevées dans l'administration des mines des principautés de Bayreuth et d'Anspach, et recueillit les matériaux de ses ouvrages : *Flora subterranea Fribergensis et aphorismi ex physiologia chimica plantarum*, et *Flora Fribergensis prodromus* (Berlin, 1793). La première de ces publications, qui attirèrent l'attention des savants, contenait ses idées particulières sur la physiologie chimique des plantes, qui devaient plus tard servir de base à ses conceptions hardies sur la structure géognostique du globe. Portant ensuite ses études sur les phénomènes les plus intimes de la vie animale, il publia ses : *Expériences sur l'irritation nerveuse et musculaire*, etc. (Über die gereizte Muskel-und Nervenfaser; Berlin, 1797-1799), ouvrage immédiatement traduit en français (Paris, 1799).

Mais depuis trois ans la mort de sa mère (20 novembre 1796), avait ramené M. de Humboldt au dessein d'entreprendre un grand voyage d'exploration. Après avoir vendu ses propriétés il alla en Italie étudier les volcans en action, revint se livrer, pendant un hiver, avec Léopold de Buch, à des observations météorologiques, et partit pour Paris pour y acheter tous les instruments nécessaires à l'exécution de ses projets; les savants français lui firent un accueil empressé, et le Directoire l'autorisa à se joindre à l'expédition Baudin, avec la faculté de se faire débarquer à son gré. Impatient des retards que cette expédition éprouvait, il alla passer l'hiver en Espagne pour s'y embarquer pour l'Égypte. Il emmenait avec lui un jeune savant, M. Aimé Bonpland (voy. ce nom), dont il avait fait la connaissance à Paris, et qui allait s'associer à ses travaux, à ses dangers et à sa gloire.

M. de Humboldt trouva à Madrid des protecteurs influents dans le baron de Forell, ambassadeur Saxon, et don Mariano Luis de Urquijo, ministre de la cour d'Espagne. Présenté au roi, il lui exposa tous les avantages qui pouvaient résulter d'une exploration sérieuse des possessions espagnoles en Amérique, et obtint pour lui et son ami la permission de les visiter librement et d'y faire toutes les observations astronomiques et géodésiques qu'ils jugeraient convenables. Ils quittèrent Madrid au mois de mai 1799, s'embarquèrent à Caruña, le 5 juin, sur la *frégate Pizarro*, évitèrent heureusement les bâtiments anglais qui bloquaient le port, et, après avoir visité le pic de Ténériffe, arrivèrent à Cumana le 16 juillet de la même année.

Les deux voyageurs observèrent dans cette ville un premier tremblement de terre, et consacrèrent plusieurs mois à l'exploration des provinces qui composent actuellement l'*État de* Vénézuéla. Après avoir navigué durant soixante-quinze jours dans un canot indien, sur l'Apure, l'Orénoque, l'Atrabapo, le Rio-Negro, le Cassiquiare, ils s'arrêtèrent, en juin 1800, à Angostura pour se remettre de leurs extrêmes fatigues. La détermination astronomique de la bifurcation de l'Orénoque fut, indépendamment de leurs observations sur la botanique, *la minéralogie*, la géologie, l'astronomie, la physique générale et les mœurs des habitants, le résultat le plus important de cette première grande excursion. Après de nouvelles études sur le territoire de Cumana, où le blocus anglais les retint deux mois et demi, ils passèrent à la fin de l'année à la Havane, y séjournèrent plusieurs mois, et, tout en recueillant leurs observations, rendirent aux habitants le service de leur enseigner quelques procédés pour la fabrication du sucre et divers métiers utiles.

La fausse nouvelle, que le capitaine Baudin, à qui M. de Humboldt avait promis de se joindre, venait de doubler le cap Horn et longeait les rivages de Chili et du Pérou, décida les deux voyageurs à se diriger vers Carthagène pour passer de là à Panama; mais, forcés d'attendre une saison plus favorable, ils remontèrent durant cinquante-quatre jours le fleuve des Amazones, et, après avoir traversé les régions les plus diverses, ils arrivèrent enfin le 6 janvier 1802 à Quito. Ils consacrèrent cinq mois à l'exploration des environs de cette ville et exécutèrent, le 23 juin, accompagnés de Carlos Montufar, la fameuse ascension du Chimboraço, jusqu'à une hauteur de 6072 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au milieu des souffrances que leur causait une telle élévation, la plus grande que l'homme eût encore osé atteindre, ils firent avec calme toutes leurs observations, et ne redescen-

Digitized by Google

dirent qu'après avoir pris avec rigueur toutes les déterminations dont ils avaient besoin. Ils se dirigèrent ensuite vers le Pérou et se reposèrent quelques jours à Lima. Vers la fin de décembre 1802, ils s'embarquèrent pour Guayaquil, descendirent, le 23 mars suivant, à Acopolco, passèrent par Fasco et Cuernaraca, et arrivèrent au mois d'avril à Mexico. Pendant plus d'un an ils parcoururent tout le Mexique et les provinces voisines, se livrant partout à des observations de toute nature qui n'avaient jamais été tentées. Au mois de mars 1804, M. de Humboldt retourna à la Havane pour compléter les matériaux de son ouvrage sur l'île de Cuba. Enfin, après avoir visité Philadelphie et Washington, il quitta l'Amérique le 9 juillet 1804, plus riche que ne l'avait été aucun voyageur avant lui de collections de tout genre, de faits nouveaux ou nouvellement vérifiés, d'observations importantes, de dessins et de manuscrits précieux. Il arriva à Bordeaux le 3 août 1804.

Il se dirigea immédiatement sur Paris, où il resta jusqu'au mois de mars 1805, occupé à mettre quelque ordre dans ses notes. Il se livra en même temps, avec Gay-Lussac, à des recherches chimiques sur la composition de l'atmosphère. Après avoir exploré de nouveau l'Italie et fait une excursion à Berlin il revint, dans l'automne de 1807, à Paris, où il obtint de son souverain l'autorisation de rester pour surveiller la publication de la relation de son voyage, publication trop vaste pour être exécutée alors en Allemagne. Pendant vingt ans, M. de Humboldt eut son domicile fixe à Paris, malgré les sollicitations pressantes et les brillantes offres de son gouvernement.

Dès la fin de l'année 1807, parurent, en deux éditions, l'une in-folio, l'autre in-quarto, les premières livraisons du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent par A. de Humboldt et A. Bonpland*, un des plus beaux monuments de la science et de la littérature moderne. A ce travail immense, écrit en partie en latin, en partie en français, ces deux langues universelles, les savants les plus distingués des divers pays ont contribué : Oltmanns, pour l'astronomie; Arago et Gay-Lussac, pour la chimie et la météorologie; Cuvier et Latreille, pour la zoologie; Vauquelin et Klaproth, pour la minéralogie; Kunth, pour la botanique. Il est divisé en six parties qui embrassent, sous tous leurs aspects, les pays visités, et chacune se subdivise en sections qui sont elles-mêmes de très-importants ouvrages, ou plutôt de véritables monuments. La sixième partie, consacrée à la botanique, ne comprend pas moins de 20 volumes, avec environ 1200 planches, et le prix de cette seule partie, suivant le luxe de l'édition, atteint ou dépasse 10 000 fr.

En 1827, M. de Humboldt céda enfin aux sollicitations de son souverain, auquel il n'accordait jusque-là que de courtes visites, et s'arrachant à son séjour de prédilection et à la société des Cuvier, des Arago, des Gay-Lussac, il se rendit à Berlin où il fit, durant l'hiver de 1827 à 1828, son célèbre cours sur le *Cosmos*. Il entreprit l'année suivante son second grand voyage scientifique. Les provinces orientales de la Russie et l'Asie centrale en furent le théâtre. Dès 1812, le gouvernement russe avait invité M. de Humboldt à visiter l'Asie, et le roi de Prusse s'était offert à contribuer par une allocation annuelle de 50 000 fr. aux frais de l'expédition. Mais les événements politiques avaient fait abandonner ce projet. En 1829, le czar Nicolas fit au savant voyageur des propositions plus flatteuses; il voulait supporter sans partage tous les frais de l'entreprise, et protestait de son désir d'en subordonner l'utilité pratique ou politique à l'intérêt de la science.

M. de Humboldt commença aussitôt les préparatifs de l'expédition, s'associa deux savants, MM. Gustave Rose et Ehrenberg (voy. ces noms) et partagea avec eux les travaux. Il se chargea lui-même des observations astronomiques, magnétiques, physiques et géognostiques, et confia à M. Ehrenberg la botanique et la zoologie, à M. Rose la chimie, la minéralogie avec la rédaction du *Journal* de voyage. Accompagnés d'un ingénieur russe, M. Menschenin, qui devait leur servir d'interprète et de protecteur, ils partirent de Saint-Pétersbourg le 20 mai 1829.

Plaines et montagnes, lacs et volcans, steppes et côtes, mines, cours d'eaux, phénomènes et produits naturels de chaque pays, végétaux, animaux, climats, ils explorèrent tout avec un soin minutieux, recueillirent les déterminations les plus précises, et rapportèrent des échantillons, des collections même, qui enrichirent divers musées, celui du Jardin des plantes de Paris, entre autres, ou servirent à compléter de grands ouvrages, comme celui de Cuvier et M. Valenciennes sur les poissons. Ils rentrèrent à Saint-Pétersbourg, après avoir parcouru, en neuf mois, entre cette ville, la frontière chinoise et la mer Caspienne, 2320 milles géographiques.

Le tableau de cette belle expédition, qui contribua surtout à la découverte des lois du magnétisme terrestre, se trouve dans l'ouvrage de M. Rose : *Voyage minéralogique et géognostique à l'Oural, à l'Altaï et à la mer Caspienne* (Mineralogisch-geognostische Reise nach dem Ural, dem Altaï und dem kaspischen Mere; Berlin, 1837-1842, 2 vol.), et dans celui de M. de Humboldt lui-même : *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée* (Paris 1843, 3 vol.). Elle amena, entre autres résultats, l'établissement des observatoires magnétiques et météréologiques de la Russie.

De 1830 à 1848, M. de Humboldt vécut alternativement à Berlin et à Paris. Quoiqu'il voulût se tenir à l'écart de la politique, la confiance que la portée de son esprit, et son jugement inspiralent au roi Frédéric-Guillaume III, le fit charger, à différentes reprises, d'importantes missions. Quelques-uns de ses voyages à Paris avaient pour objet des communications diplomatiques entre les gouvernements français et prussien. Après la révolution de Juillet, ce fut lui qui fut chargé de reconnaître, au nom de la cour de Prusse, le nouveau roi Louis-Philippe. Le 8 avril 1835, M. de Humboldt perdit son frère, qui mourut entre ses bras. Sa douleur fut profonde; car Guillaume de Humboldt, dans lequel l'Allemagne regretta un de ses grands écrivains, avait été constamment son meilleur ami.

M. de Humboldt vint pour la dernière fois à Paris en octobre 1847. Il quitta définitivement la France quelques semaines avant la révolution de 1848. Depuis cette époque, il vit dans l'intimité du roi actuel de la Prusse, poursuivant, malgré son âge avancé, ses travaux scientifiques avec autant de vigueur que de lucidité, et concourant par ses conseils à toutes les entreprises d'exploration tentées par les plus célèbres voyageurs modernes. Sa personne est connue de tous les habitants de Berlin et de Potsdam, où on le rencontre souvent dans les promenades publiques, et l'étranger le reconnaît facilement aux marques d'admiration respectueuse et de touchante popularité qui éclatent partout sur son passage. Dans ces derniers jours de la vie, ordinairement consacrés au repos, M. de Humboldt a fait un suprême effort pour réunir dans un vaste cadre tous les trésors de ses longues études. De là une dernière

Digitized by Google

œuvre, qui est une des plus grandes œuvres du siècle, *Cosmos, Essai d'une description physique du monde* (Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung; Stuttgart et Berlin, 1847-1851, 3 vol.), véritable panorama du monde, comme on l'a appelé, tableau grandiose de la nature entière, avec son double reflet dans l'organisation physique et morale de l'homme. Le *Cosmos* a été traduit en français, avec les conseils de l'auteur et le concours d'Arago, par MM. H. Faye et Ch. Galuski (1848-1857, 3 vol. in-8). De nombreuses publications ont été entreprises en Allemagne pour en développer les idées, et l'abbé Moigno (voy. ce nom), a fondé un journal sous le titre et le patronage de cet immortel ouvrage.

Membre titulaire de l'Institut, comme associé étranger de l'Académie des sciences, où il a remplacé Cavendish, en 1810, M. A. de Humboldt est membre ordinaire de l'Académie des sciences de Berlin, et membre honoraire des sociétés savantes les plus illustres du globe. Revêtu des plus hautes décorations de divers ordres, il est grand officier de la Légion d'honneur.

Parmi les autres écrits de M. A. de Humboldt, qui justifient les titres qui lui ont été donnés de «créateur de la géographie comparée» et de «rénovateur universel des sciences naturelles,» nous devons encore citer : *Essai sur l'analyse chimique de l'atmosphère et sur quelques objets d'histoire naturelle* (Versuch über die chemische Zerlegung des Luftkreises und, etc.; Brunswick, 1799, gravures); *Physiognomonique des plantes* (Ideen einer Physiognomonik der Gewaechse; Tubingue, 1806); *Melastomatologia, sive descriptio Melastomati et generum affinium* (Cassel et Paris, 1806, gr. in-fol., Fasc. I-VIII); *Tableaux de la nature* (Ansichten der Natur; Tubingue et Stuttgart, 1808; 3e édit., augm. et corrigée, 1849), traduits plusieurs fois en français (Paris, 1808-1828-1851, 2 vol. in-12); *Conspectus longitudinum et latitudinum geographicarum per decursum annorum* 1799 *ad* 1804, *astronomia observatorum* (Cassel, 1808, gr. in-4); *Essai sur les poissons électriques* (Versuch über die electrischen Fische; Erfurt, 1808, gr. in-8); *Essai sur la géographie des plantes, ou Tableau physique des régions équinoxiales fondé sur des observations et des mesures faites depuis le* 10e *degré de latitude boréale* (Ideen zu einer Geographie der Pflanzen; Vienne, 1811), traduit en français; *de Naturali familia graminum* (Paris, 1817); *de Distributione geographica plantarum secundi cœli temperiem et altitudinem montium prolegomena* (Paris, 1817, gr. in-8); *des Lignes isothermes et de la distribution de la chaleur sur le globe* (Ibid., 1817, in-8); *Essai géographique sur le gisement des rochers dans les deux hémisphères* (Paris et Strasbourg, 1823, gr.-8); *Observations sur quelques phénomènes peu connus qu'offre le goître sous les tropiques, dans les plaines et les plateaux des Andes* (Paris, 1828); *de la Constitution et des effets produits par les volcans en diverses parties du globe terrestre* (über den Bau und die Wirksamkeit der Vulkane in, etc.; Heidelberg, 1824); *Évaluation numérique de la population du nouveau continent, considérée sous le rapport de la différence des cultes, des races et des idiomes* (Paris, 1825, in-8); *Compte rendu du voyage scientifique de MM. Ehrenberg et Hemperich, à travers l'Égypte, durant les années* 1820 *à* 1825 (Bericht über die naturhistorischen Reisen von E. und H. durch Ægypten, etc.; Berlin, 1826), en collaboration avec quelques autres savants; *Essai politique sur l'île de Cuba* (Paris, 1827, 2 vol. 8), extrait du *Voyage aux régions équinoxiales*, complété par des considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce des Antilles et de la Colombie; *des Principales causes des différences de température sur les divers points du globe terrestre* (über die Hauptursachen der Temperaturverschiedenheit auf dem Erdkoerper; Berlin, 1829); *Fragments de géologie et de climatologie asiatique* (Paris, 1831, 2 vol. in-8); *Tableau statistique de l'île de Cuba, pour les années* 1825 *à* 1829 (Paris, 1831, in-8); *Bases astronomiques et hypsométriques de la géographie* (Astronomische und hypsometrische Grundlagen der Erdbeschreibung; Stuttgart et Tubingue, 1831), publiés par J. Ollmanns; *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux* XV*e et* XVI*e siècles* (Paris, 1836-1838, 5 vol. in-8); *Pétrifications recueillies en Amérique, décrites par Léop. de Buch* (Berlin, 1839, gr. in-fol.); *Souvenirs géognostiques et physiques* (Geognostische und physikalische Erinnerungen; Stuttgart, 1853, tome I), etc.; sans compter plusieurs Rapports, *Comptes rendus* ou *Discours* prononcés dans diverses réunions savantes.

HUME (Joseph), homme politique anglais, né en 1777, à Montrose (Écosse), perdit de bonne heure son père, patron d'un petit bâtiment de commerce, apprit un peu de latin au collége de sa ville natale, passa quelque temps en apprentissage chez le docteur Bate et compléta, à l'université d'Édimbourg, ses études de médecine et d'anatomie. Vers 1800, il fut nommé aide chirurgien au service de la Compagnie des Indes et rejoignit, au Bengale, l'armée de lord Lake. Il eut l'heureuse idée d'apprendre l'hindoustani; le seul officier anglais qui possédât alors cette langue étant mort en 1803, il lui succéda dans ses fonctions d'interprète, avec lesquelles il cumula bientôt celles de payeur et de directeur des postes de l'armée. Ce fut l'origine de sa fortune.

En 1808, M. Hume quitta le service de la Compagnie et parcourut alors, pour son instruction, les différentes parties de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, puis l'Espagne, le Portugal, la Grèce, la Turquie, l'Égypte et l'Italie. De retour en 1811, il fut élu, l'année suivante, député du bourg de Weymouth; mais, le Parlement ayant été dissous peu après, il ne fut pas réélu et partagea son temps entre sa place de directeur de la Compagnie des Indes et la propagation de la méthode élémentaire d'enseignement dite de Lancastre. Rentré à la Chambre des Communes au nom de sa ville natale (1818), il prit à tâche d'exercer un sévère contrôle sur toutes les dépenses de l'État; les tories, encore tout-puissants, s'efforcèrent en vain de se débarrasser de ce censeur incommode, que sa popularité croissante fit élire député, en 1830, dans le comté de Middlesex. Après l'adoption du bill de réforme parlementaire (1832), qu'il soutint avec la plus grande vigueur, il fut regardé comme le chef du parti radical qui, peu nombreux à la Chambre, avait derrière lui l'armée entière des chartistes. On dit qu'en 1835 il contribua à déjouer le plan des orangistes qui voulaient donner le trône au duc de Cumberland, au préjudice de la princesse Victoria, dont l'éducation était à leurs yeux entachée de libéralisme.

Les tories firent échouer, en 1837, la candidature de M. Hume, dans le Middlesex; mais, grâce à la protection d'O'Connell, il fut envoyé au Parlement par le bourg irlandais de Kilkenny. En 1842, il fut réélu par la ville de Montrose, dont il resta le député, en 1847 et en 1852. Défenseur infatigable des intérêts et des libertés de son pays, adversaire du monopole et du privilége, il a provoqué plus d'une réforme, et c'est à ses constants efforts que l'Angleterre doit une comptabilité plus régulière dans les finances ainsi que la suppression de l'amortis-

Digitized by Google

sement. On estime à plusieurs millions de livres sterling les économies qu'il est parvenu à faire opérer dans le budget annuel de l'État.—M. Hume est mort à Burnley-hall (comté de Norfolk), le 20 février 1855.

HUNCKLER (abbé T. F. X.), auteur religieux français, né vers 1805, en Alsace, a écrit un grand nombre de livres, dont la plupart sont imités ou traduits de l'allemand; il est aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Strasbourg. Parmi ses publications originales, nous citerons : *les Principaux hérésiarques* (1832); *Loisirs d'un curé* (1833, 2 vol.); *Vies des saintes du diocèse de Paris* (1833, 2 vol. in-8), avec des notes historiques sur les établissements religieux; *le Coin du feu* (1834, 3 vol. in-12), anecdotes morales; *la Destruction de Jérusalem* (1836); *une Année à Paris* (1837); *Histoire des saints d'Alsace* (1838, in-8); *Abrégé de l'histoire d'Alsace* (1840); *Histoire de la religion des Papes* (1844, in-8); *Pauline* (1852), etc.

HUNT (James-Henry-Leigh), poëte et écrivain anglais, né à Londres, le 19 octobre 1784, fils d'un réfugié américain et frère cadet du député radical qui suscita, en 1819, les troubles de Manchester, fut élevé, comme ses amis Lamb et Coleridge, à Christ-Hospital, mais son éducation fut incomplète. Après avoir travaillé chez son frère Stephen, qui était procureur, il obtint, aux bureaux de la guerre, un emploi assez lucratif, auquel il renonça pourtant afin de se consacrer à la critique théâtrale, dans une revue hebdomadaire, *the News*, que venait de fonder un autre de ses frères. On a recueilli et publié, sous le titre d'*Essais de critique dramatique* (Critical essays of the performances of the London theatres, 1807); les excellents articles qu'il a écrits à cette époque.

En 1808, Leigh Hunt, d'accord avec son frère John, fonda *l'Examiner*, journal radical qui, après des fortunes diverses, s'est placé au premier rang de la presse hebdomadaire. Harcelé par les tories, alors tout-puissants, il devint plusieurs fois l'objet d'accusations juridiques; il fut enfin condamné (1812) à deux ans de prison et 25 000 francs d'amende pour avoir simplement ajouté à l'épithète d'Adonis, donnée au prince régent, les mots « de cinquante ans. » Plus tard, lorsqu'il eut cédé *l'Examiner* à M. Fonblanque, il établit deux feuilles trimestrielles, *the Reflector* et *the Liberal*, qui n'eurent qu'un médiocre succès. Il en fut de même du *London journal* et du *Tatler*. Cependant, il eut souvent pour collaborateurs anonymes Hazlitt, Lamb, Byron et Shelley. En politique, il est partisan d'une monarchie tempérée, mais il regarde comme le premier des droits la liberté illimitée de conscience et d'examen. Lord J. Russell lui accorda, en 1847, une pension annuelle de 200 livres (5 000 fr.) pour les services qu'il avait rendus au parti whig.

Fatigué des luttes de la presse, M. Leigh Hunt chercha un délassement plus conforme à ses goûts dans les travaux littéraires. Il débuta par *la Fête des poëtes* (Feast of the poets; 1815) et *la Liberté* (the Descent of Liberty), suivis de son poëme de la *Légende de Rimini* (Story of Rimini; 1816), qui passe, en Angleterre, pour une des plus belles compositions écrites, dans ce pays, depuis Dryden. Viennent ensuite, parmi ses œuvres poétiques : *la Plume et l'Épée* (Captain Sword and captain Pen; 1818), poëme comique; *la Feuillée* (the Foliage; 1818), choix de pièces originales et d'imitations; *Ultra-crepidarius* (1823), satire dirigée contre un critique de *la Revue d'Édimbourg*, M. Gifford; *Contes en vers* (Stories in verse: 1833), recueil de ballades; *le Palefroi* (the Palfrey; 1842), poëme descriptif, vanté pour la richesse d'imagination et l'habileté du style. Au théâtre, M. Leigh Hunt n'a donné qu'un drame, *une Légende florentine* (a Legend of Florence; 1840), en cinq actes et en vers, que la reine a récemment fait reprendre au château de Windsor.

Au premier rang de ses écrits en prose, on place : *Sir Ralph Esher*, roman ou plutôt autobiographie imaginaire d'un gentilhomme de la cour de Charles II, et *Lord Byron et ses contemporains* (Lord Byron and some of his contemporaries; 1828, 3 vol.), ouvrage qui excita vivement l'attention et fit accuser l'auteur d'ingratitude envers l'illustre poëte; puis *l'Indicateur* (the Indicator); *le Guide* (the Companion); *le Voyant* (the Seer); plusieurs recueils de critique, d'essais, de variétés, sous les titres : *Imagination et Fantaisie* (Imagination and Fancy; 1845); *Esprit et bon sens* (Wit and humour); *Contes tirés des poëtes italiens* (Stories from the italian poets; 1846); *Propos de table* (Table-talk); *Hommes, femmes et livres* (Men, women and books; 1847), choix d'articles insérés dans différentes revues; etc.

M. Leigh Hunt, par la connaissance qu'il possède à un haut degré des ressources de la langue, n'a pas d'égal en Angleterre pour la traduction des poëtes étrangers. Dans la longue liste de ses productions en ce genre, il suffit de mentionner : *l'Aminte* du Tasse, *le Bacchus en Toscane* de Redi, et *le Lutrin* de Boileau. Bibliographe érudit, il s'est fait l'éditeur d'une foule d'anciens poëtes qu'il tire d'un oubli immérité et qu'il accompagne de notices et d'intéressants commentaires : c'est ainsi qu'il a publié les œuvres dramatiques de Wycherley, Congreve, Farquhar et autres. Plusieurs recueils ont été consacrés par lui à des extraits d'écrivains d'un autre âge; par exemple : *une Centaine de nouvelles tirées de la vie privée* (a Hundred romances of real life); *un Livre pour un coin* (a Book for a corner); *une Coupe de miel cueilli au mont Hybla* (a Jar of honey from mount Hybla; 1847); *Beaumont et Fletcher*, choix des meilleurs passages de ces deux poëtes; *Lectures pour les chemins de fer* (Readings for railways; 1850). — Citons encore *la Religion du cœur* (the Religion of the heart), espèce de manuel des croyances et des devoirs de l'homme selon les idées religieuses de l'auteur, qui paraît incliner vers le déisme, ainsi que deux volumes de descriptions d'anecdotes dont la métropole a fourni le sujet : *Londres, hommes et choses dignes de mémoire* (the Town, its memorable characters and events, 2 vol.), et *l'Ancienne cour* (the Old Court suburb; 2e édit., 1856, 2 vol.), souvenirs de la résidence royale de Kensington.

Les écrits de M. Leigh Hunt, empreints d'une certaine mélancolie, portent la marque d'un esprit bienveillant, instruit et animé d'un profond amour de l'humanité. Le style en est pur et élégant, la composition sagement ordonnée; on n'y reprend qu'un soin peut-être excessif de la forme. Shelley, en lui dédiant le poëme des *Cenci*, parle de lui avec un véritable enthousiasme, et M. Dickens, dans sa revue des *Household words*, résume son portrait en cette phrase : « C'est l'ami du genre humain. »

HUNT (Thornton), journaliste anglais, né le 10 septembre 1810, est le fils aîné du précédent. Destiné d'abord à la peinture, il quitta l'atelier pour faire, dans la presse, la critique d'art. Il fut ensuite admis au *Constitutional*, feuille politique qui vécut peu de temps et dont il eut la direction passagère; alla rédiger, à Chester, le *Reformer*, et à Glasgow, *l'Argus*, organes du parti libéral, et revint s'établir à Londres en 1840. Depuis cette époque, il collabore à la plupart des grands

Digitized by Google

journaux, sous le voile de l'anonyme. A part quelques brochures sur des questions de libre échange, de colonisation et de chemins de fer, il n'a publié, jusqu'à présent, qu'un ouvrage de longue haleine : *le Frère de lait* (the Foster-brother; 1845, 3 vol.), roman historique du XIVe siècle, attribué par des biographes à son père et qui lui a été inspiré en Italie par l'étude particulière qu'il y a faite du patriote Carlo Zeno.

HUNT (Robert), physicien anglais, né à Devonport, le 6 septembre 1807, occupe, parmi les savants anglais, un rang distingué qu'il ne doit qu'à sa persévérance et à son amour de l'étude. Secrétaire, pendant cinq années, de la Société polytechnique de Cornouailles, il s'est livré, sur les métaux et les gîtes métallifères qui abondent dans ce pays, à des recherches patientes qui le désignèrent plus tard à l'attention du gouvernement. On lui donna une chaire à l'École des mines, et, quelque temps après, la garde des archives au Musée de géologie. Il a étudié particulièrement l'action chimique des rayons solaires, a découvert de nouveaux procédés en photographie, et a fait de curieuses observations sur les rapports de la lumière et de la chaleur avec le règne végétal.

M. R. Hunt a écrit de nombreux ouvrages sur les diverses branches de la science, qu'il s'applique surtout à vulgariser : *Recherches sur la lumière* (Researches on light; 1846); *la Poésie de la science* (the Poetry of science; 1848); *Panthea, ou l'Esprit de la nature*, *Traité de physique élémentaire* (Elementary physics); *Manuel de photographie* (1854); des mémoires intéressants dans les *Transactions* de l'Association britannique; enfin, un *Essai sur la science* (Essay on the science; Londres, 1855), dans lequel il résume les progrès accomplis en ces derniers temps et attestés par les deux Expositions universelles de Londres et de Paris.

HUNT (William-Holman), peintre anglais, né à Londres, en 1827, est élève de l'Académie et expose depuis 1846. La célébrité lui est venue de bonne heure. Ses premières toiles représentent des scènes empruntées aux poètes ou aux romanciers : *le Docteur Rochecliffe célébrant le service divin* (1847); *la Fuite de Madeline et de Porphyro* (1848); *Rienzi demandant justice du meurtre de son frère* (1849), qui appartient à M. Gibbon.

En 1850, cet artiste changea complétement sa manière et, comme M. Everett Millais, se jeta dans ce réalisme particulier à l'école qui, au delà du détroit, s'est donné le nom de *préraphaélite*. Afin d'exprimer le vrai dans ses détails microscopiques, il poussa le rendu et le fini jusqu'à leurs limites extrêmes, réduisant l'art à une affaire de temps, de conscience, de volonté et d'observation. Voici ses principales productions : *Valentine et Sylvia* (1851); *l'Apôtre chrétien persécuté par les druides*, *le Berger mercenaire* (1852), composition biblique; *les Côtes d'Angleterre* (1853), savante étude des dunes à Hastings; *le Réveil de la conscience* (1854).

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. W. Hunt a envoyé trois tableaux : le meilleur était *la Lumière du monde*, qui représente le Christ faisant sa ronde de nuit et cherchant une âme charitable dans l'univers qui dort; une expression touchante s'y joignait à une exactitude inimaginable du détail, seule qualité des deux autres toiles, *Claudio et Isabella* et *les Moutons égarés*. Toutes trois étaient peintes dans la manière gothique, naïve et sèche, de la secte des *préraphaélites*, dont les chefs sont MM. Millais (voy. ce nom) et W. Hunt.

HUNTEN (François), compositeur allemand, né à Coblentz, en 1793, est fils d'un professeur de musique. François vécut pendant longtemps à Paris, comme maître de piano, et se retira, dans ces dernières années, dans sa ville natale, après avoir acquis une assez grande fortune.

M. Hunten, sans compter parmi les compositeurs de premier ordre, s'est fait un nom par des œuvres de musique facile et légère, qui le faisaient considérer à Paris, comme le successeur d'Henri Karr. On recommande à juste titre aux commençants ses *Études*, ses *Variations*, ses *Mélanges*, et ses *petits Rondos*. Parmi ses compositions d'un autre ordre, on remarque : *Trio concertant pour piano, violon et violoncelle, op.* 14; *Duo pour piano et violon, op.* 22 *et op.* 23; plusieurs *Morceaux à quatre mains*; plusieurs *Morceaux à deux mains, pour piano seul ou avec accompagnement de quatuor*.

HUNTINGDON (Francis-Théophile-Henry HASTINGS, 12e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1808 à Newport (île de Wight), appartient à une famille ancienne élevée en 1629 à la pairie héréditaire. Après avoir terminé son éducation à l'université d'Oxford, il prit la place de son père à la Chambre des Lords (1828); c'est un partisan des principes libéraux. De son mariage avec miss Power (1835), il a cinq enfants dont l'aîné, Francis-Power-Plantagenet, lord HASTINGS, est né en 1841.

HUNTINGTON (Jedediah-W.), poëte et romancier américain, né en 1814, et d'abord docteur en médecine, entra, en 1849, dans les ordres de l'Église épiscopale et fut chargé d'une église de Middleburg (Vermont). Il visita ensuite l'Europe et resta plusieurs années en Italie. A son retour, il se fit catholique et demeura successivement à New-York, Baltimore, où il dirigeait un *Magazine*, et, depuis 1855, à Saint-Louis (Missouri) où il est encore aujourd'hui à la tête d'un journal hebdomadaire littéraire et politique.

On a de lui des *Poésies* (1847), et deux romans : *Alice or the new Una*, publié à Londres pendant son voyage en 1849, et réimprimé en Amérique, en 1852, avec une seconde partie intitulée *la Forêt* (the Forest, in-12), *livre écrit avec chaleur* et contenant un singulier mélange de scènes religieuses et romanesques, qui fut vivement critiqué; *Alban, histoire du nouveau monde* (Alban, a Tale of the new World, 2 vol. in-12; plusieurs éditions).

HUNTINGTON (Daniel), peintre américain, né en 1816, à New-York, fut élevé au collége Hamilton et se livra à l'étude des beaux-arts sous la direction du professeur Morse. Il visita ensuite l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie, et revint se fixer dans sa ville natale. On cite parmi ses tableaux, consacrés d'ordinaire à des sujets d'histoire : *lady Jane Grey à la Tour de Londres*, *le Maître d'école*, *Henry VIII et Catherine Parr*, *la Foi et l'Espérance*, *les Saintes Femmes au sépulcre*, *le Tribut d'argent*, *l'Évêque Ridley dénonçant la princesse Marie*, *l'Arrêt de mort de Jane Grey*, etc.

HUNTLY (Charles GORDON, 10e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1792 à Orton (comté d'Huntingdon), descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1599 au marquisat et en 1815 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, il entra en 1818, sous le nom de lord Strathavon, à la Chambre des Communes et y représenta, jusqu'à la fin de 1830, le bourg de Grinstead; n'ayant pas été réélu en 1831, il se retira dans la vie privée. Sous l'administration Melbourne, il remplit auprès de la reine

Digitized by Google

la charge de chambellan. En 1853, il prit les titres de son père ainsi que son siége à la Chambre des Lords, où il continua d'être rangé parmi les libéraux. Il est député-lieutenant du comté d'Aberdeen et a le rang de premier marquis d'Écosse. Marié en secondes noces avec miss Pegus (1844), il a six enfants dont l'aîné, Charles, comte d'Aborne, est né en 1847, à Orton.

HUOT (Pierre-Antoine-Victor), ancien représentant du peuple français, né à Bourmont (Haute-Marne), le 29 juin 1783, est fils d'Huot de Gaucourt, secrétaire de l'ancienne Constituante. Il entra à l'École polytechnique, en 1799, passa, en 1801, à l'École d'artillerie de Châlons, et fut nommé, en 1802, sous-lieutenant au 5e régiment d'artillerie à pied. Il fit les campagnes de la grande armée, assista au siége de Dantsick, à la bataille de Wagram, etc., et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 13 août 1809. En 1811, il quitta l'armée avec le grade de capitaine et fut nommé entreposeur des tabacs à Neufchâteau (Vosges). En 1814, à l'approche des alliés, il se rendit à Metz et demanda instamment à reprendre du service. Destitué de son emploi après l'abdication de Fontainebleau, il fut chargé, pendant les Cent-Jours, de fortifier les défiles des Vosges. Après le retour des Bourbons, M. Huot combattit leur politique de toute son influence et prit une part active aux luttes électorales; en 1830, les habitants le nommèrent par acclamation commandant de la garde nationale. En 1848, il fut élu représentant du département, le dixième sur onze, par 44 339 voix. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la droite républicaine et, après l'élection du 10 décembre, fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il suivit les inspirations de M. Dufaure et se tint également éloigné de tous les partis extrêmes. Après le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée. — M. Huot est mort en 1857.

HUOT (Césaire), ancien représentant du peuple français, est né à Pierre-Fontaine (Doubs), le 4 février 1814. Fils d'un instituteur primaire, il fit ses études à Dôle et refusa la succession d'un de ses oncles, qui l'avait choisi pour légataire universel à condition qu'il entrerait au séminaire. Placé comme professeur dans un pensionnat de Dijon, il suivit en même temps les cours de la Faculté de droit, et se fit recevoir docteur en 1838. Comme avocat, il acquit à Dijon et à Dôle une réputation honorable et devint un des chefs du parti libéral dans le Jura. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 34 033 suffrages. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement, avant et après l'élection du 10 décembre, avec le parti républicain modéré. Il admit la proposition Rateau, qui hâtait la séparation de la Constituante, et ne fut pas réélu à la Législative. Il reprit sa place au barreau de Dôle.

HUPFELD (Hermann), orientaliste et théologien protestant allemand, né en 1796, à Marbourg (Hesse-Électorale), fit toutes ses études à l'université de cette ville et y débuta comme répétiteur dans l'enseignement. Après avoir été reçu agrégé par l'université de Halle, il revint à Marbourg en 1825 comme professeur de théologie et de langues orientales. Il fut appelé, en 1842, à Halle pour y occuper la chaire de théologie que la mort du savant professeur Fr. H. Guill. Gesenius laissait vacante.

M. Hupfeld s'est beaucoup occupé des langues sémitiques, et particulièrement de l'hébreu, composé, selon lui, des débris d'une langue sémitique primitive dont il pense qu'on peut retrouver les anciennes lois et les transformations. Outre plusieurs dissertations très-importantes, insérées dans des recueils savants, on a de lui les ouvrages suivants : *Exercitationes æthiopicæ* (Leipsick, 1825); *de l'Idée et de la méthode de l'introduction à la Bible* (über Begriff und Methode der sogenannten biblischen Einleitung; Marbourg, 1844); *de Rei grammaticæ apud Judæos initiis Antiquissimisque scriptoribus* (Halle, 1846); *de Antiquioribus apud Judæos accentuum scriptoribus* (Ibid., 1846-1847, 2 vol.); *de Vera festorum apud Hebræos ratione* (Ibid., 1851-1852, 2 vol.); *Sources et composition de la Genèse* (die Quellen der Genesis und die Art ihrer Zusammensetzung; Berlin, 1853); *Traduction et commentaire des Psaumes* (die Psalmen übersetzt und ausgelegt; Gotha, 1855 et suiv.), résumé des travaux les plus importants dont les psaumes ont été jusqu'ici l'objet; etc.

HURLSTONE (Frederic-Yeates), peintre anglais, né à Londres, en 1801, et élève de l'Académie, prit part, dès 1821, aux expositions, où, jusqu'en 1830, il n'envoya que des portraits et quelques tableaux de genre. Se croyant injustement traité par le jury académique, il se joignit aux artistes dissidents qui, vers cette époque, fondèrent, à frais communs, une exposition rivale, et aujourd'hui il est devenu leur président. Resté fidèle à la manière expéditive et large de Reynolds, il aime à peindre les sujets poétiques et les scènes du Midi, que lui fournissent de fréquents voyages en Italie et en Espagne. On cite de lui : *le Jeune garçon*, *le Mendiant italien*, *une Beauté espagnole*, *la Jeune paysanne mauresque*, etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Hurlstone a envoyé trois tableaux : *Arthur et Constance*, *les Adieux de Boabdil à Grenade*, qui appartiennent à sir C. Douglas, et *le Jeu de la Morra*, charmante toile révélant une touche hardie et sûre et où les physionomies ont une vivacité méridionale. Il a obtenu une médaille de troisième classe.

HURTER (Frédéric de), historien allemand, né à Schaffouse (Suisse), en 1786, fit ses humanités dans sa ville natale, sa théologie à l'université de Gœttingue, et obtint, en 1825, une place de pasteur à Schaffouse. Il débuta, dix ans après, par un grand ouvrage historique : *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains* (Geschichte Papst Innocenz III, etc.; Hambourg, 1834-1842, 4 volumes), où, tout en protestant de son attachement à la religion réformée, il exaltait la hiérarchie catholique et les mœurs du moyen âge. Partisan déclaré des opinions ultra-conservatrices, il publia successivement deux autres ouvrages : *Excursion à Vienne et à Presbourg* (Ausflug nach Wien und Presburg; Schaffouse, 1830, 2 volumes), et *le Prêtre Hurter de Schaffouse et ses confrères* (der Antistes H., etc.; Ibid., 1840), à la suite desquels il dut renoncer à sa place. Un troisième, *les Ennemis de l'Église catholique en Suisse* (die Befeindung der kath. Kirche in der Schweiz; Ibid., 1840), fut le prélude de sa conversion au catholicisme, qui eut lieu à Rome, en 1844, et fut racontée par lui-même dans *Naissance et résurrection* (Geburt und Wiedergeburt; Ibid., 1845-1846, 2 volumes). Après avoir reparu quelque temps dans sa ville natale, il fut appelé à Vienne par le prince de Metternich, qui le fit nommer historiographe de l'empereur. Il perdit sa place en 1848, mais il la retrouva après la défaite de la révolution.

Digitized by Google

On a encore de M. de Hurter un certain nombre d'ouvrages historiques, inspirés du même esprit : *Histoire de Ferdinand II et de sa famille jusqu'à son couronnement à Francfort* (Geschichte Ferdinand's II und seiner Aeltern, etc.; Schaffouse, 1850-1851, 4 volumes); *Monuments des dix dernières années du* XVIIIe siècle (Denkwürdigkeiten, etc.; ibid., 1840); *Philippe Lang, valet de chambre de Rodolphe II* (Philipp Lang, etc.; Ibid., 1851); *Rome* (Fribourg, 1855); *Matériaux pour l'histoire de Wallenstein* (zur Geschichte Wallensteins; Schaffouse, 1855).

HUSCHKE (George-Édouard, jurisconsulte allemand, né à Münden, le 26 juin 1801, suivit les cours de droit de l'université de Gœttingue, où il fut docteur en 1820 et devint, l'année suivante, professeur particulier de droit romain et d'histoire du droit romain. En 1824, il fut appelé comme professeur de droit, à Rostock, puis, à la suite d'un voyage à Paris, passa à Breslau, où il est resté, malgré les offres brillantes de plusieurs universités. En 1835, un procès politique et religieux dans lequel il fut condamné en première instance, à six mois de prison, et acquitté en appel, fut pour lui l'occasion d'une brillante défense et augmenta sa réputation. Nommé doyen du *Spruch collegium* de Breslau, en 1836, il devint, en 1845, directeur du grand collége évangélique. En 1852, il a été reçu docteur en théologie, à Erlangen.

Disciple d'Hugo et de M. Savigny, M. Huschke a publié de nombreux écrits où la clarté se joint à l'érudition : *Incerti auctoris magistratuum et sacerdotiorum populi romani expositiones ineditæ cum commentario* (Breslau, 1829); *la Constitution de Servius Tullius, considérée comme le principe de l'histoire de Rome* (die Verfassung des Kœnigs Servius Tullius, etc. (Heidelberg 1838); *J. Flavii Syntrophi instrumentum donationis ineditum* (Breslau, 1838); *sur le Recensement opéré au temps de la naissance de Jésus* (über den zur Zeit der Geburt Jesu gehaltenen Census; Ibid., 1840); *le Droit de* nexum *et l'ancienne législation romaine sur les dettes* (über das Recht des Nexum und das alte rœm. Schuldrecht; Berlin, 1847); *sur le Cens et la constitution politique de l'ancien empire romain* (über den Census und die Steuerverfassung, etc.; Ibid., 1847). Il a donné, après la mort du jurisconsulte Unterholzner une édition de son ouvrage sur les rapports, en droit romain, des créanciers et des débiteurs : *Quellenmaessige Zusammenstellung der Lehre des rœm. Rechts von den Schuldverhaeltnissen* (Leipsick, 1840, 2 vol.).

On cite aussi de M. Huschke quelques travaux de philologie : une édition du discours de Cicéron *pro Tullio*, alors nouvellement découvert, et des dissertations savantes dans les *Analecta litteraria* (Leipsick, 1826). Il a aussi, comme théologien et représentant de la vieille Église luthérienne de Silésie, une place importante. Il a donné de remarquables articles de théologie et de droit canonique dans divers recueils, notamment dans le *Journal de l'Église évangélique*.

HUSS (Magnus), médecin suédois, né vers 1802, vint de bonne heure en France et suivit longtemps les cours de la Faculté de médecine de Paris. De retour en Suède, il se fit recevoir docteur en médecine et en philosophie. Il est aujourd'hui, à Stockholm, médecin en chef et professeur de clinique à l'hôpital des Séphaphins et membre de l'Académie des sciences. Il a le premier établi, en Suède, une vraie clinique médicale et propagé, par son enseignement, la pratique de l'auscultation. Pendant plusieurs années, il a publié les *Sommaires* de son enseignement clinique, et y a joint, en 1841, un grand *Tableau statistique*, avec planches dessinées par M. E. Pettersson. M. Huss est aussi le fondateur de la première crèche établie à Stockholm.

Outre plusieurs écrits et mémoires sur l'anatomie pathologique et la statistique médicale, il a publié, en 1852, un livre intéressant *sur l'Alcoolisme chronique* (Alcoholismus chroniceus; 2 vol. in-8), où sont décrits, avec une effrayante exactitude, les désordres physiques causés par l'abus des liqueurs fortes. Cet ouvrage, traduit en allemand a été couronné, en 1853, par l'Académie des sciences de Paris. On a encore de lui : *sur les Maladies endémiques de Suède* (on Sveriges indemiska sjukdommer); *Statistique et traitement du typhus et des fièvres typhoïdes* (om Typhus, etc.; Stockholm, 1855, trad. en anglais par Aberg. Ibid.)

HUSSON (Eugène-Alexandre), général français, sénateur, est né à Reims (Marne), le 19 mars 1786. Admis comme boursier au lycée Louis-le-Grand, puis à l'École militaire de Fontainebleau (1803), il fit, avec le 25e léger, les campagnes de Russie et d'Allemagne, et resta en captivité sur les pontons anglais, de 1808 à 1814. Il reçut de la Restauration le grade de chef de bataillon (1819). Sous la monarchie de Juillet, il devint successivement lieutenant-colonel du 33e de ligne (1831), colonel du 42e (1838), qui fit, par sa résistance échouer la tentative du prince Louis-Bonaparte à Boulogne, et enfin maréchal de camp (1845). Le général Husson, qui avait donné en mainte circonstance des preuves de son dévouement au gouvernement de Louis-Philippe, fut rappelé, en 1848, de la subdivision militaire de l'Aube et mis à la retraite. Il fut alors choisi pour colonel de la garde nationale par les habitants de Troyes et porté comme candidat aux élections de la Constituante, mais il ne fut nommé représentant qu'à celles de la Législative. Il se faisait remarquer, au sein de la majorité, par son ardeur à repousser toutes les propositions émanées du parti démocratique. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 25 janvier 1852. Il est depuis le 16 septembre 1844 commandeur de la Légion d'honneur.

Le général Husson a publié, de 1819 à 1822, quelques petits *Manuels* d'instruction militaire à l'usage des soldats et sous-officiers, et un *Aide-mémoire de l'officier supérieur d'infanterie* (1836). Il a été, en 1849, relevé de la retraite et placé dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée.

HUSSON (Jean-Christophe-Armand), administrateur et statisticien français, né à Claye (Seine-et-Marne), le 8 septembre 1809, entra, en 1828, avec un emploi des plus modestes, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, où il est aujourd'hui chef de division, chargé de l'administration départementale et communale. Signalé de bonne heure, parmi les nombreux fonctionnaires de son service, par des habitudes de travail et des connaissances sérieuses, il a été maintenu à son poste sous les divers gouvernements et a reçu la décoration en août 1852.

M. A. Husson est connu par des travaux se rattachant aux questions administratives et dont plusieurs ont été insérés dans la presse périodique : nous citerons : *Géographie industrielle et commerciale de la France* (1838, in-18); *Traité de la législation des travaux publics et de la voirie en France* (1841-42, 2 vol.; 2e édit., 1860); des *Rapports* sur les cimetières de Paris (1842), sur les marchés publics à l'étranger, avec MM. Anger et Baltard (1846), sur les pompes funèbres (1851),

Digitized by Google

et *les Consommations de Paris* (1856, in-8), récompensé du prix Montyon pour la statistique.

HUSSON (Jean-Aristide), sculpteur français, né à Paris, en 1803, fut d'abord graveur sur métaux, puis estampeur, entra, en 1823, dans l'atelier de David d'Angers, remporta ensuite à l'École des beaux-arts le second prix de sculpture en 1827 et le grand prix de Rome en 1830; le sujet du concours était : *Thésée domptant le minotaure*. Parmi ses ouvrages nous distinguerons : *Adam et Ève* (1832), au musée de Saint-Omer; *l'Ange gardien et le pêcheur repentant* (1837), groupe acheté par l'État et récompensé d'une 1re médaille; *Boully* (1838), à l'hôtel de ville; les bustes de *Suchet*, de *Cassini*, de *Henri III* et de *Blanche de Castille*, pour le musée de Versailles; des figures allégoriques pour les fontaines de la place de la Concorde; un *saint Bernard* (1840), etc. Cet artiste a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 une statue d'*Eustache Lesueur*, destinée au palais du Luxembourg. Il a obtenu une mention.

HUTIN (Philippe), médecin français, né en 1802, à la Neuville (Meuse), remporta trois fois de suite le premier prix de l'École de Paris, et fut, en conséquence des règlements universitaires, reçu gratuitement docteur au mois d'avril 1830. Il a été, sous le dernier règne, un des chirurgiens en chef de la garde nationale. Décoré en 1834, il a abandonné l'exercice de sa profession. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Manuel de physiologie* (1825, in-18; 2e édit., 1838), description succincte de l'organisme humain; *Examen pratique des maladies de matrice* (1840, in-8; 2e édit., 1844); *Guide des baigneurs aux eaux de Plombières* (1842, in-18), et plusieurs mémoires et articles insérés dans la *Bibliothèque médicale*, dont il était le principal rédacteur.

Son frère, Jean-Félix-Mathurin Hutin, reçu aussi docteur à Paris en 1830, est médecin principal à l'hôtel des Invalides, et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845. Il a publié : *Fragments historiques et médicaux sur l'hôtel des Invalides* (1851, in-8); *Mémoire sur le traitement des plaies par armes à feu* (1852, in-4); *Recherches sur le tatouage* (1853, in-8); *Anatomie pathologique des cicatrices* (1855), extrait du t. XIX des *Mémoires de l'Académie de médecine*.

HUZARD (Jean-Baptiste), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 3 janvier 1793, appartient à une famille qui exerçait la maréchalerie depuis plusieurs générations. Fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires mort en 1838, il fit à Alfort ses études spéciales, et collabora d'une manière très-active aux *Annales de l'agriculture française*, où il inséra une foule d'articles d'économie agricole et domestique. En 1841, il fut élu membre de l'Académie de médecine; depuis plus de vingt ans, il fait partie du conseil de salubrité de la Seine. Membre de plusieurs sociétés, entre autres de la Société centrale d'agriculture et de la Société d'horticulture, il a reçu la croix d'honneur en 1831.

Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Esquisse de nosographie vétérinaire* (1818, in-8; 2e édit., 1820), extraite du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, en 36 volumes; *de la Garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques* (1825, in-12); *des Haras domestiques en France* (1829, in-8), augmenté en 1842 d'un travail sur les haras de l'État; *Multiplication des sangsues* (1854, in-8).

HYACINTHE (Louis-Hyacinthe Duflost, dit), acteur comique français, est né à Paris, le 15 avril 1814. Dès l'âge de six ans il se formait à l'art théâtral, sous la direction de Mlle Louise Fusil, et à sept ans il obtenait un premier engagement dans la troupe enfantine de M. Comte. En 1830 il fut forcé de le quitter pour cause de croissance trop rapide. Peu remarqué d'abord au Vaudeville, il entra, vers 1837, aux Variétés, dont le genre excentrique convenait parfaitement à sa maiserie bouffonne, à son jeu gauche, et surtout à son physique burlesque. Il a créé à cet endroit théâtre d'amusantes caricatures dans les pièces intitulées : *le Maître d'école*, *Ma maîtresse et ma femme*, *les Cuisinières*, *les Saltimbanques*, etc.). En 1847, il a débuté au Palais-Royal, où il semble avoir pris, à côté de MM. Grassot et Ravel, la place d'Alcide Tousez.

HYDE DE NEUVILLE (Jean-Guillaume, baron), homme politique français, ancien ministre, est né le 24 janvier 1776, à la Charité-sur-Loire (Nièvre), où son père, Anglais d'origine, avait exploité une manufacture de boutons. Mais dès 1797, en relations avec le club royaliste de Clichy, il fut l'un des agents les plus actifs des princes de Bourbon, entretint les guerres civiles de l'Ouest et se vit accusé par Fouché d'avoir pris part au complot de la machine infernale. Mais il repoussa énergiquement cette imputation. Il n'en fut pas moins exilé et alla s'établir aux environs de New-York; c'est à ses instigations qu'on attribua la détermination que prit le général Moreau de revenir en Europe pour s'allier aux ennemis de sa patrie.

De retour lui-même en France au mois de juillet 1814, M. Hyde de Neuville reçut un excellent accueil à la cour, fut employé immédiatement, suivit ensuite le roi à Gand et fut élu, en 1815, député de la Nièvre à la Chambre introuvable, où, placé à l'extrême droite, il fit entendre le langage le plus immodéré et appuya toutes les mesures de violence. Cette constance en faveur de l'absolutisme lui donna beaucoup d'influence dans le parti royaliste. Il reçut de Louis XVIII le titre de baron et le grand cordon de la Légion d'honneur (1824), ainsi que les fonctions de ministre plénipotentiaire aux États-Unis et d'ambassadeur en Portugal. Devenu l'un des chefs secrets de la contre-opposition, il ne cessa de harceler le ministère Villèle, et dut à la part considérable qu'il avait prise à sa chute d'être chargé, en 1828, dans le cabinet Martignac, du portefeuille de la marine.

Renversé à son tour l'année suivante par la faction des ultras, de laquelle il s'était séparé quelques années auparavant, M. Hyde de Neuville reprit son siége à la Chambre et tenta, par ses conseils et ses discours, de prévenir la catastrophe imminente qui se préparait. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission, se retira dans ses terres et vécut complétement oublié jusqu'à l'avénement de la République. A cette époque le club royaliste de la rue Duphot le porta au nombre de ses candidats à l'Assemblée législative; mais il n'obtint que quelques milliers de voix. — Il est mort à Paris, le 28 mai 1857.

On a de lui plusieurs opuscules politiques, entre autres : *Réponse à l'accusation d'avoir pris part à l'attentat du 3 nivôse* (1801); *Éloge historique du général Moreau* (New-York, 1814, in-8); *les Amis de la liberté de la presse* (1827); *Lettre au Journal des Débats* (1830); des pétitions aux Chambres *pour demander l'abolition du serment politique* (1833); *en faveur des indigents de la classe agricole* (1845), etc.

HYPSILANTIS (famille), famille phanariote, originaire de Trébisonde, qui fournit plusieurs hospodars à la Valachie et à la Moldavie, de 1774 à 1808. Le dernier de ces hospodars, Constantin,

Digitized by Google

est mort en 1816 à Kiew (Russie), laissant d'un second mariage six garçons : Alexandre, placé en 1820 à la tête de l'Hétairie, Démétrius, Georges, Nicolas, Grégoire et Jean, qui s'éteignirent successivement sans postérité, à l'exception de Grégoire, dont le fils unique, né en 1836, est le dernier représentant de sa maison.

HYRTL (Joseph), anatomiste allemand, né en 1811, à Eisenstadt (Hongrie), étudia à Vienne, où il obtint, à l'âge de 22 ans, la place de prosecteur à l'université. Nommé, en 1837, professeur à l'université de Prague, il revint, en 1845, comme professeur titulaire d'anatomie à celle de Vienne, et deux ans plus tard fut admis à l'Académie impériale des sciences. Doué d'une rare habileté dans l'art de préparer les pièces anatomiques, il établit à Vienne un musée d'anatomie, qui promet de devenir le plus beau de l'Allemagne. Il a enrichi aussi divers autres cabinets d'anatomie de l'Europe de modèles d'une rare perfection.

Comme écrivain scientifique, M. Hyrtl a donné surtout un *Manuel physiologique et pratique d'anatomie de l'homme* (Lehrbuch der Anatomie des Menschen mit Rücksicht, etc.; Vienne, 1847, 2 vol.; 4e édit. 1855), qui a été traduit en cinq langues et adopté par toutes les universités de l'Allemagne, et un *Manuel de l'anatomie topographique et de ses applications* (Handbuch der topographischen Anatomie und ihrer, etc.; Ibid., 1847; 2e édit. 1852), spécialement destiné au chirurgien opérateur, et qui a introduit en Allemagne l'étude de l'anatomie topographique.

Parmi les autres écrits de M. Hyrtl il faut signaler : *Recherches d'anatomie comparée sur l'organe de l'ouie de l'homme et des mammifères* (Vergleich. anat. Untersuchungen über das Gehœrorgan des Menschen und der Saeugethiere; Prague, 1845); *Études d'angiologie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Angiologie; Vienne, 1850); *Recherches morphologiques sur les organes urogénitaux des poissons* (Beitraege zur Morphologie der Urogenitalorgane der Fische; Ibid., 1850); *Études anatomiques sur Heterotis Ehrenbergii* (Ibid., 1855, avec 3 planches); *Chlamydophori truncati cum Dasypode gymnuro comparatum examen anatomicum* (Ibid., 1855, etc. Ce savant a collaboré en outre aux *Annales de médecine de l'empire autrichien*, à la *Revue* de la Société des médecins autrichiens, aux *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences, et à ses *Comptes rendus*. Plusieurs de ces écrits, d'un intérêt particulier, ont été réimprimés à part.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A. REF. 2
N11431400

Digitized by Google

Digitized by Google